



des Jeux, des Arts et du Sport

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

1re Année. — VOL. I. — N° 1.
SAMEDI, 16 NOVEMBRE 1878.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr. ; — 6 mois, 15 fr. ; — un an, 30 fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr de plus par trimestre.

LA MUSIQUE, gravure de M. Meaulle, d'après le tableau de Boucher.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Ils partent; ils sont partis ! Nous voici enfin seuls et entre nous : causons !

Le chroniqueur peut reprendre aujourd'hui la plume légère qui écrit au jour le jour, sur des feuilles volantes, cette histoire de la vie à Paris qui est l'histoire d'un monde.

Après six longs mois d'une existence turbulente et fiévreuse, pendant lesquels il ne devait guère se reconnaître, Paris commence à se retrouver un peu. Le flot de l'invasion recule, et nous laisse le terrain libre. Il était temps : nous n'étions plus chez nous à force d'y recevoir les autres : ils devenaient incommodes ! L'étranger nous chassait de partout : il n'y avait de place que pour lui dans les salons du cabaret à la mode, à l'orchestre ou aux premières loges des théâtres élégants, aux balcons d'onyx de l'escalier de l'Opéra.

Notre jolie langue française, limpide et fluide, si douce à parler, avait presque disparu des salons officiels, où l'on n'entendait plus que les consonnes gutturales et rauques des idiomes du Nord, ou les voyelles traînantes et chantantes du Midi trop sonore.

L'Exposition, à laquelle nous devions ces ennuis nous en délivre en fermant ses portes. Au moment où nous écrivons ces lignes, elle meurt comme elle a vécu, fort démocratiquement — très-visitée par la foule, un peu abandonnée par ces anciennes couches que l'on appelait — ou qui s'appelaient *le monde;* avec un air de bazar cosmopolite où les uns restent pour vendre, ou les autres vont pour acheter.

Les derniers jours nous ont même offert un spectacle assez curieux. — Quand venait le soir, les acquéreurs de ces milliers d'objets, depuis si longtemps convoités, pressés de prendre enfin possession de leur bien, se précipitaient sur les vitrines avec l'ardeur de ces troupes victorieuses auxquelles, après l'assaut, on accorde une heure de pillage dans la ville conquise. Celui-ci s'en allait avec un plat, celui-là serrait une aiguière contre sa poitrine. Les mains délicates d'une princesse emportaient avec précaution un verre fragile revêtu d'un brillant émail par Émile Gallé; un amoureux du marbre enlevait une nymphe et une déesse, *réduites* chez Barbedienne, par le procédé Colas, aux proportions d'un objet d'étagère.

A présent les derniers mots sont dits ; la comédie est jouée, et le décor va disparaître : la pioche des démolisseurs attend déjà les palais charmants de la rue des nations, et les kiosques du Trocadéro, et la maison persane, œuvre ingénieuse de Sturel, et le pavillon de fer, découpé par les scies de M[me] Delong — une artiste sans rivale, quand il s'agit de dompter les métaux rebelles, — et toutes ces constructions, élevées pour la fête de quelques jours, et qui déjà n'ont plus de lendemain !

L'heure n'est pas encore venue de juger au point de vue économique, industriel, artistique ou social, cet immense effort de l'activité humaine, à notre époque fiévreuse, et d'apprécier froidement cette grande manifestation de l'intelligence et du travail, à laquelle tous les peuples ont tenu à honneur de prendre part. Tout ce que nous en pouvons dire aujourd'hui c'est qu'elle a rendu le cocher insolent, le restaurateur inabordable, et réduit la pièce de cinq francs à ne plus valoir à Paris que quarante sous !

Il aura manqué à la fête internationale de 1878 l'entrain, la gaieté, l'élégance et l'éclat, qui devaient en être l'indispensable accompagnement. Les visiteurs étaient frappés de ce caractère morose, et ils prenaient en l'abordant l'air sérieux d'écoliers qui redoutent la férule du maître. Elle n'a pas été comme d'autres expositions, — moins importantes peut-être, mais plus françaises, — le prétexte et l'occasion de ces parties joyeuses où l'or circule, où le vin coule à flots, où l'esprit pétille avec la mousse qui couronne le bord des coupes parfumées. C'est qu'elle était présidée par des Spartiates, et non par des Athéniens, et l'on ne se couronne pas de roses pour manger le brouet noir.

*
* *

Oublions maintenant le chemin du Champ de Mars et du Trocadéro, sur lequel bientôt l'herbe va pousser, et tâchons de surprendre, de suivre et d'étudier, dans ce qu'elle a de plus intense et de plus particulier, cette vie multiple de Paris, partagée entre le loisir et l'étude, faite d'événements et de sensations, faite de plaisir et de travail. La pièce du jour, le tableau de la veille, le livre du lendemain, la fête du soir, l'aventure du matin, l'anecdote mondaine, le mouvement artistique, la découverte industrielle trouveront ici leur place, notés d'un trait rapide, qui glissera sur tout et qui n'appuiera sur rien.

Mais je m'arrête, car j'aurais l'air d'écrire une préface ou de faire un programme, deux choses inutiles.

*
* *

Novembre, le mois des brouillards et des tristesses, des feuilles mortes et des mélancolies, semble se détourner de la terre en deuil, et regarder du côté du ciel, patrie des sereines espérances : plus que tout autre mois, il se place sous la protection de la pensée religieuse, et débute par deux messes : une messe rouge et une messe noire.

La messe noire se célèbre à l'intention des trépassés ; elle répand sur eux le sang de l'Agneau, en implorant la clémence divine. Le culte des morts est la dernière piété de Paris, auquel on s'efforce d'arracher ce qui peut lui rester encore de la foi de nos pères. Il versera des larmes plus longtemps que des prières sur les tombes aimées, et il aura toujours des fleurs dans ses cimetières, quand il n'en aura déjà plus dans ses jardins. Jamais les gardiens du Père-Lachaise, de Montmartre ou du Montparnasse, n'avaient vu dans les allées funèbres foule plus empressée, plus silencieuse et plus recueillie.

La messe rouge se célèbre au milieu des splendeurs de cet admirable bijou de l'architecture ogivale qui se nomme la *Sainte-Chapelle*, et où plane encore l'ombre auguste de Louis IX — saint Louis — le grand justicier — et devant les graves conseillers vêtus de pourpre et fourrés d'hermine. On invoque pour eux les lumières de l'Esprit-Saint « *veni Sancti-Spiritus* » afin qu'il les aide à discerner les bonnes causes des mauvaises : elles se ressemblent parfois tellement qu'on s'y trompe !

*
* *

On a fait cette semaine beaucoup de pèlerinages. Les dévotes sont allées voir sortir de terre l'église du Sacré-Cœur, qui sera un jour le plus magnifique édifice religieux de tout Paris, et qui, des hauteurs de Montmartre, commandera à la ville et au monde : *Urbi et orbi!* comme on dit à Rome; les mondaines se sont arrêtées rue de La Paix, pour admirer chez Worth des toilettes qui vont éblouir les deux bouts de l'Europe : Saint-Pétersbourg et Madrid. Je veux parler des costumes de cour de la princesse Baratinski, et des robes de noces de M[lles] de Torecilla, nobles comme des infantes, et riches comme des juives, dont l'aînée épouse le duc de Médina-Cœli, marié en premières noces à l'une des filles du duc d'Albe, neveu, par conséquent, de l'impératrice Eugénie, et l'autre, le marquis de S*** cinq ou six fois grand d'Espagne.

— C'est à donner envie de se remarier ! a dit, en contemplant ces merveilles de richesse et de goût, une jolie veuve, à qui, pourtant, la première épreuve n'a pas réussi.

*
* *

Les théâtres occupent une trop grande place dans la vie parisienne pour ne pas en trouver une dans nos colonnes. Nous nous occuperons surtout de ceux que fréquente la bonne compagnie, dans laquelle nous recrutons nos lecteurs ; des grandes scènes lyriques qui voient se lever chaque hiver à leur horizon les étoiles du chant, et des scènes littéraires où l'intérêt des questions sociales ou morales traitées par les Augier, les Dumas, les Sardou, les Feuillet, se relève encore par l'élévation et la beauté de la forme.

La COMÉDIE-FRANÇAISE, qu'une direction habile est parvenue à faire entrer dans les habitudes du meilleur monde, et qui fait aujourd'hui de ses loges de véritables salons, la Comédie-Française, prépare ses nouveautés d'hiver, et pelote en attendant partie. Elle a repris le *Sphinx*, œuvre nerveuse et maladive, qui appartient plus à la fiction romanesque des œuvres d'imagination, qu'à la vérité de l'observation humaine, mais que rendent singulièrement attrayantes la diction élégante et fine de M. Octave Feuillet, et l'interprétation émouvante, à force d'être sincère, de deux personnalités absolument dissemblables, de deux talents diamétralement opposés, mais dont les dissonances se résolvent en une harmonie parfaite, — M[lle] Croizette, un peu trop grasse, et M[lle] Sarah Bernhardt, un peu trop maigre.

L'Opéra, qui stéréotype assez volontiers ses affiches, et où les premières représentations prennent tout de suite la portée d'un événement, nous

semble voué pour longtemps à la musique sacrée, qu'une évolution nouvelle — mais attendue — de Charles Gounod vient d'introduire au théâtre. Le sujet grandiose et magnifique de *Polyeucte*, qui a fourni à Corneille l'argument d'une de ses plus admirables tragédies. ne semble point porter bonheur aux musiciens. Le *Poliuto* de Donizetti, si l'on en excepte deux ou trois morceaux vraiment sublimes, se traîne dans l'ennui d'une monotonie difficile à supporter, et Gounod lui-même, celui de nos contemporains qui a su donner, dans ses chants, les accents les plus émus et les plus pénétrants au langage du cœur, n'a trouvé pour traduire ce poëme austère qu'une sorte de musique imposante, mais funèbre, *oratorio* plus que drame, enterrement de première classe des trois martyrs de Dioclétien, auquel ne manque que le *Dies iræ!....* de Verdi.

La passion, la passion jeune, ardente, exaltée poétique, celle qui donne aux œuvres du théâtre la vie idéale de l'art, nous la retrouvons tout entière dans l'œuvre d'un homme que je n'ai pas le droit d'appeler un débutant, car sa moustache se mélange, et il est depuis longtemps hors de page, mais qui vient cependant de paraître pour la première fois devant le public, après quinze ans d'inutiles efforts, de longues attentes et d'espérances incessamment ravivées et déçues. La salle Ventadour s'est enfin résolue à nous donner la tardive primeur de ces AMANTS DE VÉRONE, que M. d'Ivry a dû garder quinze ans dans la pénombre du cabinet, avant de leur faire voir le feu de la rampe. Cette œuvre charmante, pleine de jeunesse, de fraîcheur et de grâce à la fois naïve et passionnée, a triomphé brillamment d'un public défiant, qui n'osait point tout d'abord s'abandonner à son plaisir, et qui se demandait comment un marquis pouvait avoir tant de talent. Mais ces mélodies si franches, si trouvées, et qu'anime un souffle shakespearien, ont fini par emporter toutes les résistances. Tendres comme Juliette, passionnées comme Roméo, elles s'exhalent des lèvres vibrantes de leurs interprètes, — Capoul et mademoiselle Heilbronn, — comme le soupir de l'Amour même.

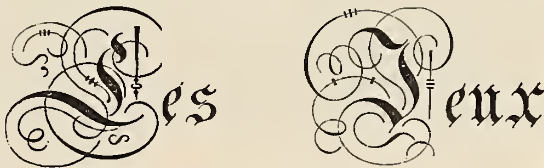
*
* *

Un homme très-jeune encore — disons le mot — un jeune homme, à qui la fortune aimable a fait des loisirs, et qui pourrait vivre comme un oisif; un riche, qui voit s'ouvrir devant lui les portes de tous les mondes n'ayant qu'à regarder ce qui l'entoure pour jouir du spectacle de la plus merveilleuse collection d'objets d'art qui puisse charmer le regard d'un dilettante et d'un délicat, M. Lucien Double, ne s'est pas contenté d'avoir quelque chose; il a voulu être quelqu'un, — et il a son rang aujourd'hui dans la phalange d'élite de nos écrivains les plus distingués.

Sans parler de l'*Année maudite*, souvenir si ému et si émouvant d'un volontaire de 1870, trois livres d'histoire, trois livres de sérieuse érudition et d'impartiale critique, — *l'empereur Claude, l'empereur Titus, les césar de Palmyre*, — montrèrent au monde qui sait lire un homme qui savait écrire. Il y avait plus que du style dans ces ouvrages d'une franche et vive allure; il y avait des vues neuves et originales, et une façon de poser les personnages tout à fait indépendante et hardie. L'auteur se donnait la peine de penser par lui-même et n'acceptait point de la main des autres des jugements tout faits.

Ces qualités précieuses, je les retrouve, à un degré supérieur peut-être, dans une forte et consciencieuse étude consacrée à une des figures les plus intéressantes, mais jusqu'ici les plus mystérieuses du cycle mérovingien, la REINE BRUNEHAUT, cette Marie-Stuart des premiers siècles de notre histoire, trop vantée par les uns, trop décriée par les autres, qui sut se faire en même temps haïr et adorer passionnément. M. Lucien Double s'est attaché à cette fille des Goths d'Espagne, transportée en France par un mariage politique, avec je ne sais quelle ardeur chevaleresque qui sied à sa jeunesse, et il plaide si bien pour elle qu'il a déjà cause gagnée. Grâce à lui, cette victime d'une politique cruelle jusqu'à la barbarie nous apparaîtra désormais, dans la perspective lointaine de l'histoire, éclairée des lueurs de l'apothéose et couronnée de cette auréole des reines martyres, plus resplendissante que le diadème des reines triomphantes.

LOUIS ÉNAULT.



ÉCHECS

Tout ce qui concerne les échecs doit être adressé à M. ROSENTHAL, aux bureaux du Journal.

Nous donnerons régulièrement quinze jours après leur apparition, les solutions des problèmes ainsi que les noms des personnes qui auront bien voulu nous les adresser.

En prenant la direction de cette colonne d'échecs, nous tenons à faire part à nos lecteurs de la manière dont nous entendons les satisfaire :

Nous publierons chaque semaine : 1° une ou deux parties; 2° un ou deux problèmes ou fins de partie; 3° les nouvelles échiquéennes les plus récentes et les plus exactes.

Nous n'avons négligé ni ne négligerons rien pour nous assurer le concours des maîtres. C'est ainsi que pour les problèmes, nous avons déjà en réserve plusieurs productions magistrales de MM. Conrad Bayer, Lamouroux, Pradignat, etc. Pour les parties : en France, M. Camille Morel, en Allemagne, le professeur Anderssen et les deux frères Paulsen, en Autriche, M. Englisch, pour la Russie et la Pologne, M. S. Winawer, MM. Bezkrowny et M. Tchigorine, pour ne citer que les plus célèbres, nous ont promis leur collaboration.

Avec de pareils éléments de succès il nous sera facile de ne pas rester trop au-dessous de notre tâche. Ajoutons qu'à l'exemple des revues anglaises, la plus grande partie de ce que nous publierons sera inédit et que nous donnerons un soin tout particulier aux notes concernant les débuts de partie.

PARTIE N° 1.

Sicilienne (1).

Blancs, M. ROSENTHAL.	Noirs, M. ANDERSSEN.
1. — P 4 R	P 4 F D
2. — C 3 F D	P 3 R
(2) 3. — P 3 C R	C 3 F D
4. — F 2 C R	C 3 F R
5. — C R 2 R	P 3 T D (3)
6. — P 4 D	P pr P
7. — C pr P	D 2 F D
8. — Roq	F 2 R
9. — F 4 F R	P 4 R (4)
10. — C pr C	P C pr C
11. — F 3 R	P 3 D
(5) 12. — P 3 T R	F 3 R
13. — P 4 F R	C 2 D
14. — P 5 F R	F 5 F D
15. — T 2 F R	P 3 F R (6)
16. — P 3 C D	F 2 FR
17. — C 4 T D	P 3 C R (7)
18. — P 4 F D	T 1 C R
19. — P 4 C R	P 4 T R
(8) 20. — D 2 R	P T pr P
21. — P T pr P	P pr P
22. — P C pr P	P 4 D
23. — P F pr P	P pr P
24. — P pr P	F pr P
25. — T 1 D	D 2 C D
26. — D 5 T ech	F 2 F
(9) 27. — D 7 T	D 5 C D (10)
28. — D 3 T	T 1 D
29. — T R 2 D	C 1 C D
30. — T pr T ech	F pr T
31. — F 5 F D	D 5 R (11)
32. — R 1 T	D 7 F D
33. — F 3 F R	F 2 R
34. — F 3 R	F 6 T D
35. — T 2 D	D 8 C D ech
36. — R 2 T	F 5 C D (12)
(13) 37. — F 5 T R	F pr T
38. — F pr F ech	R pr F
39. — D 5 T ech	R 2 R

(1) Cette partie a été jouée le 22 juillet dernier au Palais de l'Industrie dans la vingtième séance du grand Congrès international.

(2) Nous pensons que c'est la meilleure attaque, la seule qui empêche les Noirs de se dégager dans la suite par P4D. L'ancienne attaque 3 : C3FR suivi de 4. P 4 D laisse toujours à l'adversaire un excellent développement.

(3) Si 5. — P 4 D
Si 6. — P pr P P pr P
Si 7. — P 4 D!
Et le P D des Noirs restera isolé et faible.

(4) Forcé. Si 9 P 3 D
10. — C pr C P pr C
11. — P 5 R P pr P
12. — F pr PR D 2 C
13. — F 6 D bien mieux
et si 9 F 3 D
10. — C 5 C gagnant rapidement.

(5) Pour empêcher C 5 C.

(6) Nécessaire pour ne pas perdre le Fou menacé de P 3 C D.

(7) Bien joué. Roquer d'un côté ou de l'autre eût été également dangereux. Le mieux est donc d'essayer une attaque sur le flanc du Roi.

(8) Si 20. — P pr P C F pr P
Si 21. — P pr P F pr P R mieux.

(9) Menaçant de prendre la Tour avec la Dame ou si la Dame noire cesse de protéger le Cavalier de prendre le Cavalier avec la Tour, ce qui donnerait aux Blancs une partie gagnée.

(10) Le seul coup. Si maintenant :
27. — T pr C D 8 R ech et gagneront.

(11) Si 31. — D 5 C R
Si 32. — D pr. D T pr D
Si 33. — R 2 F et le Cavalier noir reste cloué.

(12) Si 36. — F 8 F
Si 37. — D 1 F, etc...

(13) Après ce coup, la nullité est une conséquence forcée du meilleur jeu de part et d'autre. Une analyse attentive nous a persuadé que 37. — T 2 C R donnait aux Blancs la supériorité. — En effet, si les Noirs font l'échange des Tours, la situation de leur Roi sera bien précaire; si, d'autre part, ils reculent leur Tour à la case du Fou, nous recommandons à l'attention des amateurs les conséquences de 38. — F 5 T R!

40. — D 7 T ech	R 3 D
41. — D pr T	F pr F
42. — D pr C ech	R 2 D
43. — D 7 C ech	R 1 D
44. — D 5 D ech	R 2 F
45. — D 4 F D ech	R 2 C
46. — D 7 F ech	R 1 C (14)

Partie nulle.

PARTIE N° 2.

Lopez.

Blancs. M. Louis Paulsen.	Noirs. M. Metger.
1. — P 4 R	P 4 R
2. — C 3 F R	C 3 F D
3. — F 5 C D	P 3 T D (1)
4. — F 4 T	C 3 F R
5. — P 3 D	P 3 D
6. — F pr C ech	P pr F
7. — P 3 T R	P 3 C R
8. — C 3 F D	F 2 C R
9. — F 3 R	P 4 F D (2)
10. — D 2 D	T D 1 C
11. — Roq T D	Roq (3)
12. — P 4 C R	P 3 F D
13. — F 6 T	F 3 R
14. — F pr F	R pr F
15. — P 3 C D	D 4 T
16. — R 2 C	T 5 C (4)
17. — T D 1 C R	T R 1 C D
18. — C 5 C	P 4 D
(5) 19. — P 4 F R	P 5 D
20. — C 1 C	D 2 F
21. — C pr F ech	P pr C
22. — P 5 F	P 5 F
23. — P D pr P	C pr P R
24. — D 1 R	C 4 F D
25. — P pr P C	P pr P
26. — T 1 F R	T D 2 C (6)
27. — D 4 T	D 2 R
28. — P 5 C	T 1 T R
29. — D 3 C	C 2 D
30. — C 2 D	T D 1 C
31. — C 4 R	D 5 C
(7) 32. — P 3 T D	D pr P F
33. — T 7 F ech	R 1 C

(8) 34. — T pr C et les Noirs abandonnent.

(14) La durée de cette partie a été de six heures.

(1) La défense du Lopez que nous préférons est C 3 F R. — A l'appui de notre dire, nous donnons la variante suivante comme étant la meilleure pour les Blancs :

3. —	C 3 F R
4. — Roq (A)	C pr P R
5. — P 4 D	P 3 T D!
6. — F pr C (ou B)	P D pr F
7. — T 1 R	C 3 F R
8. — C pr P	F 2 R
	Partie égale.

A

4. — P 3 D   F 4 F! ce qui est mauvais si l'on a déjà poussé 3. — P 3 T D.

B

6. — F 4 T	P 4 C D
7. — F 3 C	P 4 D etc...

retombant dans une variation connue et plutôt favorable aux Noirs.

(2) Il fallait jouer de suite 9. — T 1 C D. Le coup du texte fait gagner un temps aux Blancs et leur permet de roquer du côté de la Dame.

(3) Nous préférons 11. — P 3 T R suivi de 12. — P 4 C R puis 13. — C 1 C, — 14 — C 2 R, — 15. — C 3 F D et 16. — C 5 D!

Les Noirs ne doivent pas se presser de roquer dans cette partie.

(4) 16. — T R 1 D afin de pousser dans la suite P 4 D valait mieux.

(5) Un bon coup. — L'attaque et la défense de cette partie sont d'ailleurs conduites avec une grande habileté.

(6) Nous préférons :

26. —	P 6 D
27. — P 3 F (A B)	T pr P ech.
28. — P pr T	T pr P ech.
29. — R 1 F	D 1 C D
30. — C 2 D meilleur.	T pr P ech.
31. — R 1 D	D 7 C
32. — D pr P ech.	R 1 C et gagnant.

A

27. — D 4 T	T pr P F
28. — P 3 F D	T 5 R mieux.

B

27. — D 2 F toujours.   T pr P F un peu mieux.

(7) Le coup de partie. — Quoi que passent les Noirs, ils perdront. Si 32. — D 4 T D, — 33. — T 3 F R et forceront facilement la partie.

(8) Jouée récemment en Allemagne.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur le Congrès littéraire échiquéen ouvert par le Comité du Congrès international de 1878 et qui sera, nous l'espérons, le digne couronnement de cette grande œuvre.

Chaque concurrent devra envoyer avant le 15 décembre prochain au secrétaire du Comité, M. Camille Morel, 38, rue de La Borde un article écrit en langue Française ayant trait aux échecs. Toute latitude est laissée aux concurrents sous le rapport du sujet.

Chaque envoi devra contenir en tête une devise laquelle sera répétée sur une enveloppe cachetée contenant le nom et l'adresse de l'auteur.

Les prix seront au minimum de 300 francs.

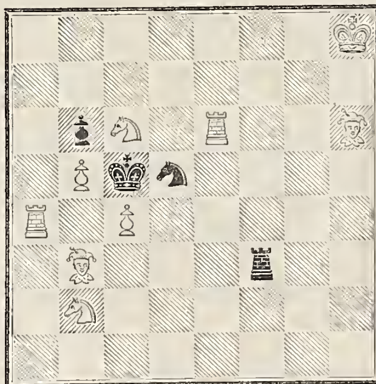
— Nous apprenons avec regret la mort de M. le capitaine Kennedy, célèbre joueur d'échecs anglais. C'était un des derniers survivants de cette nombreuse pléiade à la tête de laquelle ont brillé Staunton, Lowenthal, Barnes, etc.... Le capitaine Kennedy les a suivis de près dans la tombe. Il prit part au tournoi international de Londres en 1851 et laisse derrière lui un nombre assez considérable de parties jouées contre les meilleurs amateurs anglais et étrangers.

— Il se publie en ce moment en Angleterre un recueil de *Problèmes* en deux coups, par M. Paul Taylor, édité par souscription. Nous reviendrons sur cet ouvrage qui nous paraît appelé à un réel succès.

PROBLÈME N° 1.

Composé par M. Lamouroux.

NOIRS



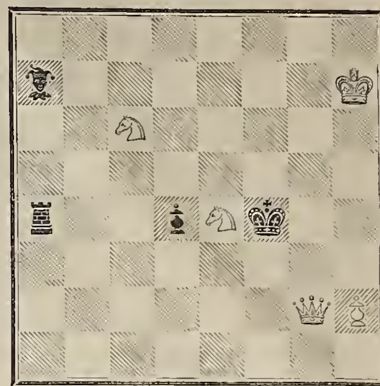
BLANCS

Les Blancs jouent et font échec et mat en trois coups.

PROBLÈME N° 2.

Composé par M. Conrad-Bayer.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font échec et mat en trois coups.

S. Rosenthal.

LES CARTES

CAUSERIE

1° Le jeu de Whist n'est pas une science, c'est un art.

2° Il ne comporte pas de règles absolues.

3° Le but est de vaincre; au bon joueur d'apprécier par quels moyens il peut s'assurer la victoire : tel jeu comporte le système de la longue couleur, ce que les Anglais appellent *the long suit*, tel autre le jeu du singleton, qui peut sauver un mauvais jeu et éviter ou différer la perte, quelquefois même assurer la levée.

4° Le vrai jeu de Whist est le jeu à quatre, le mort n'en est que la corruption. A vrai dire, il est plus facile à jouer, et la plupart des amateurs y deviennent vite d'une bonne force moyenne, tandis que les joueurs de première force de la partie à quatre se comptent, même à Paris.

C'est cette difficulté presque absolue de rencontrer quatre, et à plus forte raison comme rentrants six joueurs de force à peu près égale, qui a fait la force et la vogue du jeu avec un mort.

Que de fois le mot si fin de Talleyrand nous est revenu en mémoire ! Comme on s'étonnait de le voir perdre une brillante partie dont son habileté consommée devait assurer le succès : Que voulez-vous ! dit-il philosophiquement, ils étaient trois contre moi.

5° Le jeu à quatre est une série d'interrogations et de réponses, un langage muet qui exige attention, mémoire et habileté; deux bons joueurs se renvoient le volant sans que leurs adversaires puissent le saisir au passage, et les vaincus n'ont souvent de consolation que cette piètre excuse : « *C'est singulier comme notre jeu a mal tourné.* »

Le jeu du mort se joue mathématiquement et à froid; il exige la même mémoire et une très-grande attention, mais il fatigue vite et le *rentrant* y est indispensable.

La manière de compter les levées simples sans les honneurs et de déduire celles de la partie perdante est de beaucoup la plus rationnelle, en ce qu'elle supprime jusqu'à un certain point la chance au profit du talent; ce Whist, dit Whist de Metz, devient d'un usage de plus en plus général, et les bons joueurs ne peuvent que s'en applaudir.

Old Trick.

Nous avons cherché dans ce premier numéro à édifier le public sur notre programme, mais bon nombre des rubriques qui figureront dans « La Revue » ne sont pas représentées; l'abondance des matières ne l'a pas permis.

Ne prenant la place de personne, animés d'un esprit de bonne confraternité, soutenus par les conseils et les richesses des éditeurs de premier ordre, présentant des noms aimés et même célèbres, nous avons l'espérance de remplir une lacune, et de conquérir le droit d'exister dignement à côté de tant de publications plus spéciales que nous aurons souvent à signaler et à citer.

NOTE DE LA RÉDACTION.

LE WHIST

Si je ne craignais d'avancer un paradoxe, je dirais hardiment que le Whist confirme l'hypothèse de Darwin dans la lutte pour l'existence. Le fort écrase le faible, telle est la loi. Où sont, dites-le-moi, le reversis, le boston, l'hombre, l'impériale, le rams (etc.) et tant d'autres jeux? Mais où sont les neiges d'Antan. Le Whist a vaincu successivement tous ses rivaux, relégués à l'heure présente au musée des antiques; et ceux-ci n'ont plus à attendre de résurrection, à moins que la patience d'un archéologue n'en fasse le sujet de savantes déductions et ne les présente à ses lecteurs futurs comme les traces d'une civilisation disparue. C'est qu'en effet le Whist a résumé tous les attributs épars dans les jeux qui l'ont précédé. Il s'adresse à l'esprit de calcul; il a besoin de la mémoire, de la sagacité, du sang-froid, du discernement et de la divination. Le joueur de Whist doit être impétueux dans l'attaque comme le bouillant Achille, rusé dans la défense comme le prudent Ulysse. Il doit enfin être de force à connaître le tempérament de ses adversaires rien qu'à la manière dont ceux-ci rangent leurs cartes en ordre de bataille.

Tant de qualités brillantes ne sont certainement pas l'apanage de tous les chevaliers du Chelem, et l'on ferait un joueur fort passable à beaucoup moins. Mais celles dont je viens de faire l'énumération suffisent pour expliquer l'attrait universel qu'exerce ce jeu vraiment merveilleux.

Une colonne de Whist est donc le complément indispensable d'une revue qui a pour but d'intéresser le lecteur aux exercices nobles du corps, aux arts, ainsi qu'aux facultés de l'intelligence et de l'esprit, dans leurs rapports avec les distractions et les plaisirs honnêtes. N'est-ce pas ainsi que nous pouvons oublier un instant nos luttes quotidiennes et nous reposer de travaux plus sérieux?

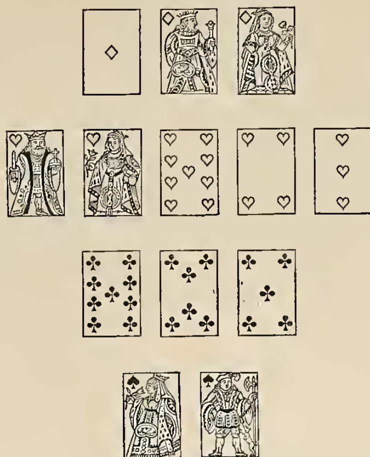
Les combinaisons innombrables, le côté aléatoire du jeu de Whist sont des obstacles à l'établissement de règles fixes et immuables. Au lieu de la précision mathématique telle qu'on la rencontre à un aussi haut degré dans les échecs, les dames ou le billard, l'amateur est contraint de se réfugier dans le calcul des probabilités, et un million de probabilités ne valent pas une certitude.

La méthode la plus propre à intéresser et à distraire consistera pour nous dans la publication de problèmes soumis à la sagacité du lecteur et dont la solution soigneusement analysée aboutira à un principe applicable à tous les cas analogues.

Il est inutile d'affirmer que tous nos problèmes seront absolument inédits.

PROBLÈME N° 1.

Cœur est atout.



3e à jouer. Les cartes sont tombées de la manière suivante : deux, huit d'atout. Comment jouerez vous?

ROBERT D'ANTULLY.

ÉNIGME

Avec moi curé de village
Franchit souvent le Rubicon.
L'amoureux qui sous un balcon
Avec sa guitare fait rage,

Le lycéen malicieux
Plus agaçant que le moustique
Au professeur faisant la nique,
Me ressembleront tous les deux.

Ces soldats en reconnaissance
Fouillant les bois et les vallons
Évitant les gros bataillons,
C'est encore moi. Faites silence!

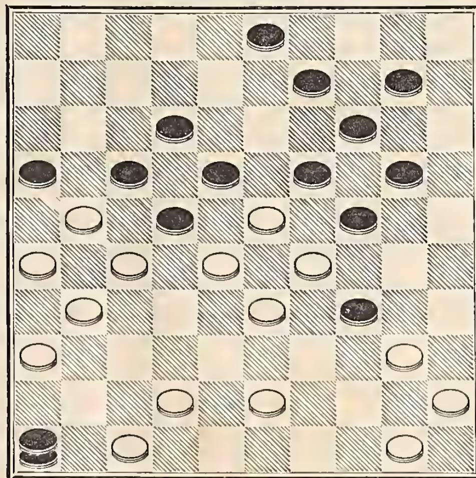
Regardez ce jeune chevreau
A bondir au loin il s'apprête,
Puis subitement il s'arrête.
C'est toujours moi, moi son bourreau!

DAMES

PROBLÈME N° 1,

DE M. BOURQUIN, A LOCLE.

NOIRS.



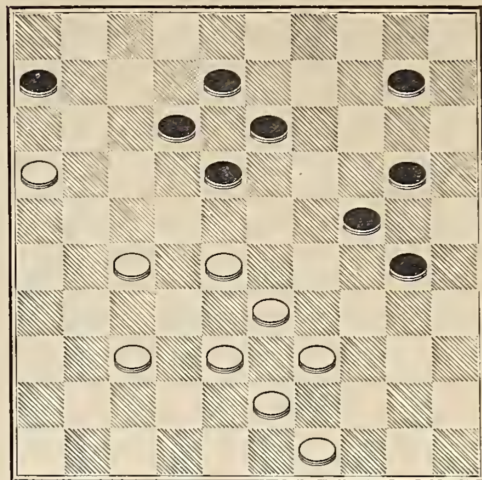
BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

PROBLÈME N° 2,

PAR M. WARDON, A CAEN.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

AUG. JOLIET.



Nous nous proposons d'exposer à cette place les différentes parties qui se jouent et de les expliquer successivement par des analyses. Nous y joindrons la relation de parties jouées, au courant desquelles se sont présentées des positions difficiles, et, tout en nous occupant plus spécialement du côté scientifique de ce jeu, nous ne nous interdirons pas à l'occasion le terrain du problème de patience et de l'historiette.

Toutes les observations et communications que voudront bien nous adresser nos lecteurs seront reçues par nous avec le plus vif plaisir, et nous chercherons à y répondre le mieux qu'il nous sera possible.

1° *Partie ordinaire à deux.*

Chaque joueur prend 7 dés; la partie se joue en 101 points. — On peut intéresser la partie soit en fixant le taux de la partie entière, soit en le graduant par des pénalités; en ce cas, le joueur perdra la partie quadruple quand il n'aura pas marqué 25 points, triple en dessous de 50 et double en dessous de 75.

On rend la partie encore plus serrée en déduisant les points faits par le perdant de ceux faits par le gagnant et en attribuant à chaque point de différence une valeur.

Cette partie à deux s'adapte très-bien aux différentes manières de jouer le : *Piquet : Allée et venue*, *Rubicon*. Le Rubicon aux dominos se joue de la façon suivante : chacun des deux joueurs prend 10 dés, la partie se joue en six coups, dont le premier et le dernier se comptent double; les points en mains sont marqués après chaque coup pour chacun des joueurs sans déduction, et celui qui a le moins de points après les six coups joués, gagne la partie. Quand les *deux* joueurs ont dépassé 100 points ou ne les ont atteints ni l'un ni l'autre, on déduit les points du gagnant de ceux du perdant et on ajoute 50 points de consolation. Mais quand un seul des deux joueurs a dépassé 100 points, au lieu de déduire les points du gagnant on les additionne aux points du perdant et on ajoute

les 50 points de consolation. Chaque point a une valeur convenue.

2° *Partie à trois.*

Chaque joueur prend 7 dés; la partie se joue en 101 points. A chaque coup, celui qui fait domino ou conserve en mains le plus petit nombre de points additionne les points laissés par les deux autres joueurs; il est essentiel dans cette partie de tenir toujours compte de la marque (nombre des points de chacun), afin de retarder autant que possible celui qui a l'avance. Quand nous analyserons cette partie, nous reviendrons sur ce principe qui forme la base de la partie à trois et nous aurons soin d'indiquer les grandes fautes qu'il s'agit d'éviter à cet effet. — La partie de dominos à trois, jouée par des forces égales, est sans nul doute la plus intéressante, la plus fine et la plus difficile entre toutes. Les règles générales une fois établies et connues, il reste à faire une étude des nuances qui pour bien des joueurs n'existent pour ainsi dire pas. Nous tâcherons dans la suite d'en faire saisir l'importance par des exemples; mais nous ajoutons dès à présent que chaque joueur a ses nuances et qu'il faut étudier son caractère au jeu pour être à même de distinguer dans une de ses ouvertures la part d'impulsion qu'il subit en dehors du plan qu'il adopte.

3° *Partie. — Whist à quatre*, en 101 *points.*

Chaque joueur prend 6 dés et a un partenaire. La règle principale de cette partie est de suivre, quand on est dernier, servilement les indications du partenaire qui est premier, jusqu'au moment où celui-ci abandonne la direction pour une cause ou une autre. La difficulté consiste à savoir bien apprécier le moment et les raisons.

4° *Partie de la pêche à volonté, à deux.*

Chaque joueur prend 5 dés; celui qui n'a pas la pose a le premier le droit de pêcher autant de dés qu'il croit nécessaires pour défendre son jeu. Quand il a fini, l'autre peut à son tour pêcher. Lorsqu'un joueur boude, ce qui signifie qu'il n'a pas de la couleur (côté du dé qui lui est demandé), il est obligé de chercher dans les dés qui restent la couleur dont il manque, sans être tenu à poser dès qu'il la rencontre; la pêche est toujours facultative; mais il est nécessaire de laisser au talon trois dés, et ce n'est qu'alors que le tour de celui qui boude passe à l'autre joueur. — La partie se joue en 101 points.

5° *Partie au matador à deux*, en 101 *points.*

Chaque joueur prend trois dés. Pêche à volonté, suivant les mêmes règles que la partie précédente.

Dans cette partie, au lieu de poser la couleur d'égale valeur sur celle que l'on demande, on doit toujours former l'appoint du chiffre 7 par le point marqué du côté qui touche le dé de l'adversaire. Il y a quatre dés qui sont nommés : matadors, d'où le nom de la partie. Ces dés sont le 1—6, le 2—5, le 3—4, et enfin le double blanc; ces dés seuls peuvent être posés dans n'importe quel sens (le plan du joueur en décide). Sur le blanc on ne peut poser qu'un matador. Cette partie se termine presque toujours par une fermeture.

6° *Partie à avantage à deux*, en 101 *points.*

Chaque joueur prend 7 dés. Elle se joue de deux manières :

1re manière. — L'un des joueurs rend 60 points à son adversaire, mais reste toujours premier (droit à la pose). Les chances sont égales, quand celui qui rend les points sait bien diriger son jeu.

2e manière. — L'un des joueurs rend 99 points à son adversaire; il est toujours premier et a le droit de rejeter *un* dé au talon à n'importe quel moment dans le courant de chaque coup. — Il faut être très-fort joueur pour faire cet avantage, que l'on ne contrebalance que par l'à-propos avec lequel on rejette le septième dé.

Un faible joueur doit toujours accepter les points; il aurait peu de chance de gagner en les donnant. Cet exposé terminé, nous allons entrer dans l'analyse de chaque partie en nous appuyant sur des exemples. — Mais auparavant il est nécessaire d'établir quelques principes qui sont des règles générales au jeu de dominos.

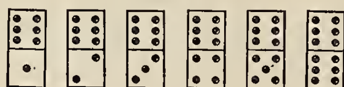
On doit poser son dé sans témoigner d'hésitation, c'est-à-dire, dé touché doit être posé. Un joueur novice peut réfléchir plus ou moins longtemps sur le dé qu'il a à poser, mais sans prendre en mains plusieurs dés l'un après l'autre.

Cette règle a le double but :

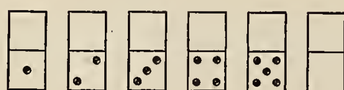
De préserver un faible joueur du danger de faire connaître son jeu à son adversaire.

PROBLÈME.

JOUEUR A.



JOUEUR B.



Il s'agit de faire *domino*.

Est-ce le poseur ou le second qui gagne, et quelle est la marche à suivre?

DOUBLE-SIX.

LE BILLARD

La *Revue* publiera des Études didactiques sur le billard sous l'inspiration du théoricien le plus autorisé; elle recueillera avec impartialité toute information de nature à intéresser le public en France et à l'étranger.

Tous les jours, M. LUCIEN PIOT, attaché comme professeur de billard au Grand-Café (boulevard des Capucines), fait la partie avec MM. les amateurs.

Nous ne saurions trop recommander aux vrais amateurs du noble jeu du billard de suivre les parties toujours intéressantes de ce jeune professeur.

M. PIOT a fait en septembre dernier dans trois séances différentes les trois séries suivantes, en présence d'une nombreuse galerie à même de pouvoir l'attester : séances, 355, 385 et 312, en plein billard, sur un billard de grande dimension (3 mètres.)

PROBLÈMES ET DEVINETTES

Adresser les solutions à M. EDME SIMONOT, 26, *rue Racine, aux bureaux du Journal.*

N° 1. CRYPTOGRAPHIE.

RD FML LNB XT GDNNDHL; RL CSTPL LNB XT NGLJBDJRL : ST LTBVL, ST VLHDVPL, ST NSVB GQBZDHSVL.

N° 2. ARITHMOLOGIE.

Trouver deux nombres tels qu'en multipliant le plus élevé par 17, on obtienne un produit égal à la différence qui existe entre les carrés de ces deux nombres.

N° 3. LEXICOLOGIE.

Avec les voyelles A. E. O, et les consonnes D. G. L. N. R, en employant deux fois une de ces huit lettres, former un nom géographique de neuf lettres.

N° 4. MOTS EN LOSANGE.

Dans l'aile; sur le terrain;
Entre Milan et Turin;
Terme de géométrie;
Canevas de broderie;
Ce que l'on prend chaque jour;
Et ce qui manque en amour.

N° 5. MOTS CARRÉS.

Sous les yeux du lecteur;
Sous le nez d'un notaire;
Chez Juliette, au cœur;
Du côté de Nanterre;
Et dans l'église au chœur.

Pour les lecteurs qui ne seraient pas familiarisés avec les problèmes cryptographiques, disons que le n° 1 est composé à l'aide de la simple substitution d'un alphabet fantaisiste à l'alphabet ordinaire. Ajoutons, mais pour cette fois seulement, que le nom en vedette est *Pythagore;* c'est donner, pour tous les mots de la phrase l'indication des lettres que l'on trouve dans ce nom. La plupart des lecteurs n'auraient pas eu besoin de cette indication; mais, au début, il est juste de faire la part des débutants.

EDME SIMONOT.

NOTE SUR LES CARRÉS MAGIQUES
DES 16 PREMIERS NOMBRES

Remarquable étude de M. Bizalion. — Intéressantes recherches de M. Pennetier.

Rappelons aussi brièvement que possible ce dont il s'agit.

Tous nos lecteurs savent qu'un carré *magique* est formé d'une suite de nombres dont la disposition donne des sommes identiques pour toutes les additions horizontales, verticales ou selon les grandes diagonales. Les méthodes de composition des carrés magiques sont nombreuses et varient presque toujours pour les carrés *pairs* ou *impairs*, et même pour ceux *pairement* pairs ou *impairement* pairs. Deux carrés seulement font exception et ne peuvent être obtenus par les méthodes générales : le carré des nombres 1 à 9; le carré des nombres 1 à 16.

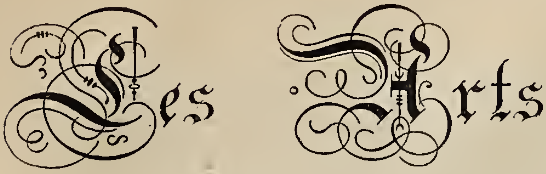
Pour le carré de 9, c'est très-simple. On ne peut le former qu'en plaçant le nombre 5 au milieu; les nombres pairs 2, 4, 6, 8, aux quatre angles; les nombres impairs 1, 3, 7, 9, au milieu de chacun des côtés. La propriété spéciale de ce carré est celle-ci : la somme des nombres des quatre angles est égale à celle des nombres placés au milieu de chacun des côtés du carré; dans les deux cas, cette somme est 20. En fait, il n'y a qu'un carré des neuf premiers nombres; mais, comme tous les carrés imaginables, il peut prendre 8 positions différentes; donc 8 variations pour le carré de 9.

Si l'on passe à l'examen des carrés de 16, on constate aisément que ces carrés s'obtiennent par plusieurs procédés distincts, mais jamais par ceux applicables aux carrés pairs ou impairs d'une plus grande étendue.

Les propriétés particulières des carrés de 16 sont relativement nombreuses. Quand on arrive à les constater, on reconnaît bien vite qu'elles conduisent à diviser ces carrés en deux catégories. La première comprend 3456 variations nées de 18 carrés générateurs produisant chacun 192 variations. Si j'avais quelque doute sur l'exactitude de ce résultat, obtenu depuis des années, ce doute serait dissipé par la communication qu'après la note du 31 août, M. Bizalion a bien voulu me faire d'une étude très-étendue, très-approfondie, sur les carrés de 16, étude qui l'a conduit au succès le plus complet. Pour cette première catégorie des carrés de 16, que M. Bizalion dénomme très-bien : carrés *réguliers*, nos chiffres sont identiques et les procédés que nous avons suivis, chacun de notre côté, sont exactement les mêmes. Cette concordance absolue entre les résultats obtenus séparément par deux personnes étrangères l'une à l'autre est, je crois, une sérieuse garantie. Ni M. Bizalion ni moi-même n'avons la prétention d'avoir fait une découverte; nous apprendrions sans surprise que d'autres sont arrivés au même but, et nous nous féliciterions simplement de cette coïncidence.

EDME SIMONOT.

(*La suite au prochain numéro.*)



SALON DE 1878

L'Exposition universelle n'aura pas fait de tort, au moins pour le nombre, au Salon de 1878; les ouvres exposées abondent. L'ardeur des artistes en général et des peintres en particulier, loin de s'éteindre, semble croître tous les ans : l'affluence devient de l'envahissement. Mais faut-il se réjouir de cet état de choses, quelque honorable qu'il soit, et doit-on préférer la quantité à la qualité?

. . . .

Que de toiles n'ont d'autre mérite que le souvenir laissé par l'ancien talent de leurs auteurs! Parmi les 2.300 œuvres exposées par les peintres, 1,300 au moins sont d'un intérêt nul, je ne dis pas pour le visiteur, mais pour l'artiste qui étudie et qui compare. Pourquoi les admettre alors et pourquoi les montrer?

. . . .

Il semble d'autant plus urgent d'établir le principe d'une sévérité rigoureuse dans l'admission des œuvres présentées au jury, que depuis quelque temps la peinture s'engage dans une voie qu'il lui importe de quitter; elle a abandonné les traditions, elle a proclamé son indépendance; pour ma part, je n'y verrais pas grand mal, car je crois funeste d'enfermer dans des théories une imagination d'artiste, mais il est arrivé que l'art contemporain a voulu trop vite marcher seul; il a perdu sa ligne de conduite et il s'égare.

. . . .

C'est comme dernier envoi de Rome que M. Ferrier a exécuté la *Sainte Agnès* exposée cette année au Salon. On sait que, sur l'ordre du consul, cette martyre ayant été traînée dans un lieu de débauche, des anges apparurent qui la protégèrent contre toute violence; tel est le sujet choisi par le peintre. Au centre de la composition, sur les marches d'un escalier de pierres, la sainte se présente entièrement nue : un soldat vient d'arracher le voile qui la couvre et va s'emparer d'elle, lorsqu'il est retenu par l'ange, qui arrête son bras et le terrifie de son regard; à gauche, un groupe épouvanté prend la fuite; au premier plan, est étendu un homme qui, précipité des derniers degrés de l'escalier, gît la face contre terre, tandis qu'à droite, au pied de la statue dorée de Vénus, deux courtisanes se renversent effarées près d'un vieillard débauché, aux membres épais, que sa corpulence empêche de se relever pour se soustraire à l'apparition menaçante. Évidemment ce tableau est l'œuvre d'un peintre dont le talent s'est développé sous l'influence des grandes traditions. Peu de nos jeunes artistes auraient été capables d'entreprendre et de mener à bonne fin une composition aussi vaste. Les groupes sont disposés sans vide et sans que l'équilibre ait été rompu dans l'ordonnance générale. Le corps de la sainte, très en lumière, est d'un excellent contour et d'une élégance chaste : les bras croisés sur sa poitrine, la tête relevée vers l'ange vengeur, elle se montre dans une attitude très-heureusement trouvée. Voilà, en somme, une œuvre de style.

. . . .

Un tableau illustrera le Salon de 1878 : c'est la *Magdeleine* de M. Henner. Je regrette d'en parler si tard; si j'avais fait un classement par ordre de mérite, la première place lui appartenait de droit. Réjouissons-nous donc, nous avons là un chef-d'œuvre? Comment décrire l'ineffable poésie de ce corps se modelant en pleine lumière et dont les chairs ont l'éclat savoureux d'un camélia blanc s'épanouissant au soleil. « Dans quelle neige intacte au sommet des glaciers », comme dit le poëte, M. Henner a-t-il pris cette belle pâte coulante dont il a fait une nudité féminine? Qu'on m'accuse d'enthousiasme si l'on veut, mais je me sens ravi à la vue de cette Magdeleine; elle peut prendre sa place dans un musée, et fièrement regarder Corrége. Depuis bien longtemps déjà ce peintre nous avait habitués à l'admirer, cette fois il s'est surpassé lui-même.

. . . .

La seconde toile de M. Henner, le *Christ mort*, contient les mêmes qualités remarquables, mais l'œuvre, plus complexe, est moins parfaite dans certaines parties. Elle n'est superbe que par morceaux, au lieu d'offrir le radieux ensemble de la Magdeleine : en vérité cette critique deviendrait un éloge pour tout autre, mais M. Henner en est arrivé à ce point qu'on lui fait des reproches quand il ne soulève pas l'admiration sans réserves.

. . . .

Savez-vous comment naissent les perles? Regardez pour l'apprendre le tableau de M. Félix Barrias : c'est une fée qui, nue et debout dans une grotte d'azur, secoue sa chevelure d'où les perles tombent dans les coquillages entr'ouverts, venus là pour recevoir la précieuse semence. L'idée est poétique et neuve; les lignes élégantes du corps féminin s'enlèvent harmonieusement sur le fond sombre. Le torse éclairé par en haut reçoit la franche lumière et témoigne d'une exécution ferme et soutenue.

. . . .

La dernière création de M. Jules Lefebvre ne sera pas une des moins charmantes : elle s'appelle *Mignon*. Appuyée contre un rocher qui surplombe la mer, la jeune enfant, vue de profil, laisse son regard flotter au loin; ses cheveux noirs s'échappent d'une sorte de coiffure rouge et tombent sur ses épaules; dans ses mains elle tient une mandoline; sa robe en haillons découvre ses jambes et ses pieds nus. Il y a dans cette figure un sentiment de mélancolie très-fin et très-heureusement rendu. Le dessin atteint, comme toujours, chez ce peintre, une perfection absolue. Quant à la couleur, elle est distinguée et douce, sans éclat; une chose me gêne cependant, et je veux la dire : le ciel ne ressemble-t-il pas un peu à un mur?

. . . .

Nous devons à M. Escalier une des meilleures choses du Salon. Son panneau décoratif est absolument remarquable par la gaieté de son harmonie et par l'éclatante richesse de sa lumière. On dirait qu'un rayon du soleil vénitien est venu éclairer cette scène dans laquelle apparaissent de riches costumes anciens, des vases d'or, des singes et des perroquets, et ces belles draperies de velours de Gênes aux fleurs vertes et rouges. Heureux le vestibule qu'une telle décoration viendra animer de sa note joyeuse!

Si la *Magdeleine* de M. Henner est le chef-d'œuvre du Salon de 1878, le *Casque* de M. Vollon en est la merveille. La grande peinture peut revendiquer un pareil ouvrage. Il faut voir le relief des ciselures, le jeu des lumières sur l'acier, et surtout la magnifique et sourde intensité des ors éteints. C'est une harmonie chaude, concentrée, riche sans violence, splendide sans éclat. Pas un détail de l'ornementation n'échappe, et la touche es large; le procédé simple et facile n'a pas de ces habiletés étroites et mesquines qui trompent l'œil, mais ne le charment pas. Ce n'est pas en effet une imitation exacte, une copie fidèle faite, à force de patience, par un pinceau minutieux et habile; c'est, pour ainsi parler, un portrait, oui, je dis bien, un portrait du casque de Henri II, représenté avec sa physionomie d'objet d'art ancien et ce charme si particulier au goût exquis du XVIe siècle. En vérité, la somme de talent vraiment supérieure dépensée ici est inappréciable, et j'ai la conviction que, dans cette nature morte, Vollon a égalé Chardin.

(*Gazette des Beaux-Arts.*) ROGER-BALLU.

NOS GRAVURES

Le joli sujet que nous avons choisi dans la collection de l'*Art* est un de ceux que Boucher peignit pour Mme de Pompadour, son élève. M. Pierre Véron rappelle dans un article intéressant que la marquise avait un goût très-vif et très-sincère pour les arts :

« Elle vécut entourée d'artistes : Boucher, Guay, Vien, Cochin, Chardin, Oudry, Vanloo, Gabriel, Soufflot, l'Assurance, etc. Elle comptait sur leur concours pour donner à ce qu'elle appelait son « règne » un éclat qui fut pour elle auprès du roi un nouveau moyen de séduction. Elle avait installé dans son appartement même, à Versailles, le touret et la table de Gay, et lui faisait graver sous ses yeux les pierres fines qu'elle prenait ensuite pour sujets de ses propres estampes.

« Car elle ne se contenta pas d'un amour platonique pour les arts ; elle voulut être artiste elle-même et pendant plusieurs années elle grava à l'eau forte. Vien, Boucher relevaient pour elle, en les agrandissant, les dessins des pierres gravées de Guay, et elle les copiait avec plus de docilité que de succès sur des planches de cuivre.

« C'est ainsi que s'affermit la faveur dont ces artistes, et surtout Boucher, jouissaient auprès d'elle. Grâce à son remarquable talent de graveur. Boucher était plus capable qu'aucun autre de guider et de soutenir les efforts de la marquise, et sa pointe vive et spirituelle savait mieux que tout autre réparer ou dissimuler les maladresses trop visibles de son élève. »

Nous trouvons dans le même article une ravissante page de MM. de Goncourt sur l'inépuisable prodigalité d'amours que Boucher aimait et excellait à peindre.

« Autour de cette Vénus, dans le ciel de cette Cythère, au milieu de ce sérail aérien, au travers de ces nuages éclairés par le corps des déesses, le peintre jette une pluie d'Amours. Il les suspend en grappe, il les noue en couronne, il les répand et les essaime comme une frise de Clodion; il les culbute dans le giron des Grâces. Il disperse leur bande, il la rassemble; il donne à tous l'envolée, il les jette nus et polissonnant sur la nuée. Ce sont les enfants gâtés de Boucher. Jouflus, leurs cheveux frisés et leur volant au front en gros accroche-cœurs, leurs larges prunelles souriant à travers leurs grands cils, le petit nez au vent, la bouche en cul de poule, le menton fendu par une fossette, ils sont partout dans son œuvre. Ils voltigent autour de leur mère, comme une cour d'oiseaux; ils jouent aux pieds des Muses avec les attributs des arts et des sciences; ils enjambent le char attelé de colombes, et, qu'ils mangent à pleins bouche le raisin des Bacchanales ou qu'ils visent au blanc dans la cible d'un cœur; qu'ils représentent les saisons, qu'armés du maillet et du ciseau, ils aient l'air d'Amours échappés de l'opéra de *Pygmalion* ou qu'ils soient seulement des enfants qui s'amusent, ils sont charmants à voir avec leurs petites mains engorgées, leurs jointures bouffies, leurs ventres ronds où le nombril semble une fossette, leurs derrières de Cupidon, leurs mollets dodus, leurs formes ébauchées et renflées, qui, parfois, sous le crayon de Boucher, prennent une ampleur presque superbe. » (*R.*)

LE GÉNIE DES ARTS

GROUPE DE M. A. MERCIÉ. — (*Illustration*).

Le motif du sujet a été admirablement trouvé : c'est le génie des arts appelant les artistes au Louvre, où la France les convie. Le jeune Dieu, porté par Pégase, est superbe de lyrisme et d'impétueuse jeunesse; le cheval ailé s'enlève dans un mouvement juste et hardi, il est précédé d'une muse, la muse de la Paix, messagère rapide a la démarche rhythmée, qui porte à la main le rameau d'olivier sacré et dont la draperie flottante remplit sans effort les vides du côté gauche de la composition. Tout cela est plein de souffle, d'un magnifique dessin, d'une remarquable unité d'inspiration.

La critique n'a pas attendu ce moment pour décerner un concert unanimes d'éloges au jeune artiste qui n'a pas dépassé l'âge ou d'autres cherchent encore leur voie et qui s'est distingué à l'égal des maîtres. C'est en 1868 seulement que M. Mercié remportait le grand prix de Rome. C'est quatre ans plus tard qu'il envoyait, de la Villa Médicis, ce David inspiré des chefs-d'œuvre de la Renaissance qui lui valut la croix de la Légion d'honneur, alors qu'il était encore pensionnaire de l'École; c'est en 1874 qu'il obtenait la grande médaille d'honneur avec son « *Gloria victis*, » et le voilà qui est rentré en lice au dernier salon, témoignant, par l'importance de son nouveau travail, d'une infatigable activité et affirmant, si on peut lui appliquer un tel mot, encore un nouveau progrès. J.-C.



LA MARCHANDE DE VOLAILLES

D'APRÈS LE TABLEAU DE M. GILBERT.



LE GÉNIE DES ARTS

PAR M. MERCIE.



La fin de l'Exposition aura été le signal trop longtemps attendu de la résurrection des théâtres, engourdis depuis six mois sous l'avalanche bienfaisante de l'or de tous les pays du globe.

L'Opéra, d'abord, et le théâtre Ventadour, ensuite, ont secoué cette léthargie prolongée, en nous donnant deux ouvrages importants, tous deux très-intéressants à des points de vue divers : *Polyeucte* et *les Amants de Vérone*.

Le nouvel opéra de Ch. Gounod est une œuvre austère, simple dans son plan comme dans son exécution, d'une inspiration élevée et large, je ne dis pas puissante, bien qu'elle renferme nombre de pages de la plus grande valeur et qui montrent sous un aspect nouveau un des plus illustres musiciens de notre temps, sinon le plus illustre.

Les Amants de Vérone, au contraire, forment un assez curieux mélange d'heureuses inspirations mélodiques, de trouvailles scéniques et d'inexpérience orchestrale indiquant leur origine. M. le marquis d'Ivry est évidemment un musicien bien doué, mais auquel a manqué l'instruction première et surtout cette chance, appréciée des seuls compositeurs de musique, de s'entendre jouer. Son opéra a passé par tant de vicissitudes qu'il en a gardé je ne sais quelles allures indécises qui nuisent à son homogénéité. C'est la faute du temps, je le veux bien : je suis même disposé à reconnaître que la fraîcheur et la grâce des idées n'en ont point été altérées, ce qui prouve leur force; mais j'aurais voulu que ces quinze cruelles années d'attente profitassent à l'auteur en le mettant plus au courant des procédés modernes de l'orchestration. Ceci dit, il m'est infiniment agréable de constater un très-réel succès, bien qu'il ait été, à mon sens, un peu gâté par les exagérations d'une admiration trop tapageuse.

Quoi qu'il en soit, je souhaite que la réussite des *Amants de Vérone* aide à la reconstitution du Théâtre-Lyrique dont l'existence est universellement reconnue indispensable à l'art musical. Est-ce à dire que je l'espère? Je ne vais pas jusque-là. A tort ou à raison, je n'ai pas grande confiance dans les directeurs-chanteurs.

Molière a dit :

« Les étranges animaux à conduire que les comédiens! »

Je veux croire que le grand comique eût employé des termes plus adoucis envers les chanteurs, qui sont de nature encore plus sensible que les comédiens. Mais il n'en est pas moins vrai que la tâche du directeur d'une scène lyrique importante, premier sujet lui-même de son théâtre, est des plus ingrates et des plus difficiles.

M. Halanzier, qui s'y connait, recevant l'autre jour la visite de son jeune confrère, lui disait :

« Le plus grand danger de votre entreprise, c'est vous! »

Rien de plus vrai. Que M. Capoul, ténor, ait un enrouement, et voilà M. Capoul, directeur, désarçonné! Ce n'est pas sur des bases aussi fragiles qu'on peut fonder le Théâtre Lyrique.

Les concerts populaires viennent de faire leur réouverture sous la direction de M. Pasdeloup.

Ces matinées, si intéressantes au point de vue de la propagation des grandes œuvres classiques et modernes, ont retrouvé leur succès habituel.

Le premier concert, notamment, a été fort brillant.

L'association musicale à laquelle M. Colonne a su donner tant d'éclat a aussi repris le cours de ses séances dans la salle du Châtelet. L'empressement du public et l'accueil qu'il a fait au jeune chef d'orchestre ont dû consoler M. Colonne de sa déconvenue au Trocadéro. Le zèle et le véritable talent qu'il avait déployés dans la conduite des *Concerts officiels* lui avaient certainement créé des droits sérieux à la décoration, il ne l'a pas obtenue. On s'est étonné dans le monde de la musique de cet inexplicable oubli. Espérons que c'est seulement partie remise.

Puisque je parle du Trocadéro, je veux dire un mot des trois grands concerts qui ont eu lieu dans cette vaste salle, au profit de diverses œuvres philanthropiques. Le principal attrait de ces fêtes musicales était le concours de Faure, le grand chanteur que nous n'avons que de rares occasions d'entendre à Paris, depuis son départ de l'Opéra. Quel style incomparable, quelle majestueuse et noble façon d'interpréter ce magnifique récit du *Siége de Corinthe!* Quelle émission pure et nette, conduisant la voix sans effort jusque dans les dernières profondeurs de cet immense vaisseau, d'une acoustique si défectueuse! Aussi quel succès, quel triomphe, quels rappels sans fin!

Il serait injuste de ne pas constater aussi le grand effet produit par l'éminent pianiste F. Planté. Encore un grand artiste qui se retire un peu trop sous sa tente. On prétend que la santé délicate de M. Planté ne lui permet pas d'affronter trop souvent les vives émotions du virtuose. A voir la mine prospère et pleine de bonne humeur du grand pianiste, je serais tenté de croire qu'il y a dans son fait plus de coquetterie que de faiblesse physique.

Mme Engally s'est fait entendre à côté de ces deux illustres partenaires, non sans succès.

L'Opéra-Comique nous promet pour le samedi prochain l'ouvrage en trois actes de MM. Sardou, de Najac et Louis Deffès, *les Noces de Fernande*. Cette œuvre, déjà répétée au printemps dernier, avait été ajournée au moment de voir le feu de la rampe. La donnée de la pièce présentait avec *le Petit Duc* certaines similitudes qui ont rendu quelques remaniements nécessaires. Nous souhaitons à MM. Sardou, de Najac et Deffès un succès aussi complet que celui remporté par MM. Meilhac, Halévy et Lecoq au théâtre de la Renaissance.

Cette heureuse petite scène, si artistiquement dirigée par M. Koning, va nous donner très-prochainement un nouvel ouvrage, *la Camargo*, paroles de MM. Leterrier et Vanloo, musique de M. Ch. Lecoq.... toujours!

Enfin, M. Halanzier pousse activement les répétitions de *la Reine Berthe*, opéra en deux actes de MM. Jules Barbier et Victorin Joncières, et de *Yedda*, ballet en trois actes de MM. Arnold Mortier, Ph. Gille, Mérante et Olivier Métra. Ces deux ouvrages doivent passer avant la fin de l'année.

Le rapport de M. Antonin Proust à la commission du budget met à l'ordre du jour une très-grosse question musicale. A l'expiration du privilége de M. Halanzier, c'est-à-dire au 1er novembre 1879, l'Opéra continuera-t-il à être une entreprise particulière, ou sera-t-il géré par un administrateur pour le compte de l'État? Telle est la question posée par l'honorable rapporteur du budget des Beaux-Arts. La solution ne saurait se faire attendre longtemps, car l'administration de l'Opéra doit se trouver en mesure de contracter des engagements à l'avance, ce qui est impossible tant que l'avenir ne sera pas définitivement assuré.

P-S. — La *Société des concerts du Conservatoire* annonce la réouverture de ses séances pour le dimanche 1er décembre.

La première représentation de Mme A. Patti vient d'avoir lieu au théâtre de la Monnaie, de Bruxelles, avec un immense succès.

LÉON DELAHAYE.

ARCHITECTURE

Au début de notre journal, je dois vous dire quels éléments j'ai mis en œuvre pour préparer l'avenir de nos conversations.

A part les aperçus généraux qui me seront personnels, la mission qui m'est confiée sera de m'attacher particulièrement à tout ce qui a rapport à l'architecture moderne ou, pour mieux m'exprimer, au confortable architectural. Je m'attacherai à compulser et peser les documents de tous les genres quant à la forme, et à donner la publicité de tous les éléments de bien-être quant au réel.

En me confiant le soin de critiquer et d'apprécier les nouvelles constructions tant urbaines que suburbaines, ainsi que tout ce qui a rapport à la décoration de nos châteaux, hôtels, villas, etc., notre cher directeur m'a fait le plus grand honneur, et je l'en remercie. Mais je ne veux être que l'écho de vos observations, et c'est dans ce but d'intermédiaire que je m'efforcerai de conférer sur les quelques monuments et châteaux placés sous ma main, de condenser les idées générales que vous m'indiquerez, et le principal mérite de notre causerie sera de vous mettre au courant de tout le progrès fait et à faire dans vos propriétés.

Mes relations d'architecture me permettront, j'en suis sûr, de piller chez l'un les grands airs des vieux et durs fauteuils des XVIe et XVIIe siècles, en empruntant chez l'autre l'élasticité et le moelleux du XIXe.

Mon ambition se borne donc à offrir à mes lecteurs quelques notions brèves et précises, basées sur l'autorité des maîtres du moyen âge, et de faire disparaître autant qu'il dépendra de moi l'usage des partis pris sur la rigidité du style en général, me permettant, tout en gardant la stricte exactitude de forme, de faire entrer le génie du progrès dans tout ce qui touche au confortable.

En vous mettant au courant du bien-être et du style de vos habitations, nous aurons deux avantages :

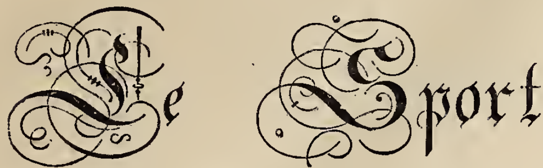
L'un, de vous familiariser avec les premiers éléments de la science architecturale, ses économies, son progrès, ses études de distributions intérieures, ses moindres décorations;

L'autre, de vous faciliter l'exécution de tous ces petits détails qui vous mettront à même d'y puiser des idées d'installation de maisons, villas, châteaux, fermes, garderies, communs, etc.

Grâce à quelques croquis qui paraîtront hebdomadairement, et que je m'efforcerai de rendre le plus correctement possible, sans toutefois donner le caractère précis de la construction, vous serez ainsi initiés aux chefs-d'œuvre de toute nature que mes confrères ont exécutés.

Ces croquis, les uns archéologiques, les autres fantaisistes, formeront un petit dictionnaire du goût moderne, auquel j'espère, chers lecteurs, vous ferez bon accueil.

FRANSQUIN ARVEUF.



Le Sport

COURRIER DE LA SEMAINE

Dimanche dernier, 3 novembre, tout le monde cynégétique fêtait, à grands fracas, saint Hubert, le patron vénéré des chasseurs.

Quelle existence étrangement remplie que celle de ce fils de Bertrand, duc d'Aquitaine! Quelle jeunesse bruyante, tapageuse, pleine d'exubérance que celle de ce grand seigneur qui meurt dans la robe violette de l'évêque de Maëstricht! Quelles idylles! Quels drames!

Je voulais esquisser ici, à grands traits, la vie de ce gentilhomme que la grâce toucha, pour la donner en exemple à nos jeunes dissipateurs; je recule devant cette besogne dont la philosophie ne peut se dégager que par une analyse qui serait souvent scabreuse. On ne part pas d'une cour aimable comme celle du duc d'Aquitaine pour aboutir à un cloître, en passant par les festoiements de Pépin d'Héristal en Neustrie, sans avoir semé sa vie d'aventures galantes qu'il est fort délicat de raconter. Il est vrai que la conversion de saint Hubert, entreprise par saint Lambert, est un acte édifiant, mais il arrive si tardivement que, tout en rachetant une vie toute de plaisir, il ne peut en faire oublier les heures d'erreurs charmantes.

Aussi laisserai-je saint Hubert enveloppé dans sa légende vaporeuse, abandonnant à M. l'abbé Thiers le triste soin d'avoir voulu amoindrir l'auréole du grand apôtre des Ardennes.

Quoi qu'il en soit, saint Hubert reste le patron vénéré des chasseurs et, dimanche dernier, sa mémoire a été joyeusement fêtée par toute la France.

A l'heure qu'il est, nous n'avons que des renseignements très-vagues sur les prouesses cynégétiques accomplies dans cette journée que l'on peut considérer comme l'ouverture de la chasse des grands fauves. Nous savons qu'il y a eu un laisser-courre très-brillant à Chantilly, que l'équipage de Bois-Boudran a bien mené, dans la forêt de Villefermoy, en présence de Mme la princesse de Caraman-Chimay, de la vicomtesse d'Haussonville, du prince de Caraman-Chimay, des comte et vicomte d'Haussonville, et du vicomte Greffuhle. Dans la Mayenne, l'équipage de M. de Vauguyon a fait prouesse, et une dépêche nous apprend que la Société de Rallye-Vendée, qui a pour président M. de la Débutrie, a chassé un cerf à sa quatrième tête dans la forêt de Vau-Vant, en présence de MM. de Byassy, de Lespinoy, Chevalereau et Blanpain, chefs d'équipages. Mardi dernier, le même équipage a commencé ses chasses annuelles dans les belles forêts angevines de Vezins, Maulevrier et Arcuil-Lambert.

L'équipage de Rallye-les-Charmes, de son côté, a attaqué, à la butte de Roroy, un cerf dix-cors qui a été servi au couteau par le marquis de Courtivron.

On a chassé à tir partout : à Saint-Germain-les-Corbeil, chez M. Darblay, à Meudon, chez M. Jaluzot. La chasse a été très-active sur les côteaux d'Argenteuil où il y a un passage de grives en ce moment.

Il y a, à l'heure qu'il est, un retour très-marqué vers les vieilles traditions de la grande vénerie, et ce résultat est en partie dû à des érudits comme MM. de la Rue, marquis de Cherville, Ernest Bellecroix qui, dans leurs livres et leurs articles de revue, ont remis en honneur les saines doctrines de nos pères et cherché à vulgariser le goût de la chasse. Quelque paradoxal que cela puisse paraître, plus il y aura de vrais chasseurs, moins on aura à redouter le dépeuplement de nos bois et de nos champs. Le chasseur, ennemi né du braconnier, aime son gibier et veille à sa conservation avec une vigilance au moins égale à celle des gardes et, partout où il existe des associations cynégétiques, le repeuplement se fait d'une façon normale.

La vie de château est très-active en ce moment, l'on voisine beaucoup sous prétexte de chass mais en fait pour pouvoir se réunir et passer en compagnie les soirées déjà longues. La comédie de société est remise à la mode et, dans certains châteaux, on aborde même l'opéra comique et l'opérette. Parmi les amateurs en renom, on cite le jeune vicomte des T..... qui a une voix de ténor comme il n'en existe pas en ce moment en Europe. Il est actuellement en Anjou ; il doit venir débuter cet hiver à Paris, dans la salle de spectacle de la baronne de R....., qui se propose de monter un grand opéra : *Pétrarque*, de M. Duprat.

Là où l'on ne peut réunir les éléments nécessaires pour jouer la comédie, on se borne à jouer des charades : c'est toujours charmant.

Il est un jeu encore moins difficile à organiser, et qui est appelé à avoir une grande vogue cet hiver, non-seulement dans les châteaux mais encore dans nos salons parisiens. Il est plein d'effets imprévus, de coq-à-l'âne, de mots grotesques qui se heurtent et dont l'insanité fait s'esclaffer de rire l'assistance : c'est le *jeu des ficelles*.

Pour jouer ce jeux-là il faut un orateur, une pelote de ficelle et une assistance d'au moins douze personnes. L'orateur placé, les auditeurs se rangent en évantail autour de lui : ces derniers sont reliés au narrateur par une ficelle bien tendue, dont celui-ci réunit tous les bouts dans sa main, au moyen d'un morceau de bois pour ne pas avoir les doigts trop fatigués par la tension. L'araignée ainsi bien établie, chaque assistant choisit un métier, une industrie : charcutier, fruitier, épicier, pharmacien, confiseur, mercier, quincaillier, poissonnier, etc., etc.

Chacun ayant choisi sont état, le rôle de l'orateur commence; il est fort simple. Il entame un récit quelconque et, toutes les fois qu'il a à employer un substantif, il tape au hasard sur une ficelle à l'aide d'une baguette et, à la vibration, la personne qui en tient l'extrémité doit jeter, sans souci de l'à-propos, un mot préparé à l'avance.

Cela produit un récit abracadabrant, sans queue ni tête, dont les effets sur la rate sont irrésistibles. Un pareil récit ne s'invente pas et il faut laisser au hasard le soin de le mener; toutefois, pour faire connaître le mécanisme du jeu, et sans rien exagérer, je vais vous donner un spécimen des phrases fantastiques qu'il produit :

« Le prince sentit son *chou* s'épanouir et, levant « un *turbot* mélancolique vers la princesse, il lui « déclara son *melon* dans des *clous de girofle* à « émouvoir une *casserole*. La princesse prit son « grand air de *morue* et repoussa son *jambonneau* « avec *des daims*..... »

C'est absolument idiot, j'en conviens, mais ce que je puis affirmer, c'est que l'on rit à se tordre et que les gens d'esprit sont les premiers à s'amuser à ce jeu digne des hôtes de Charenton.

Cela repose admirablement de la sauterie.

FLORIAN PHARAON.



L'AVENIR DE LA CHASSE ET DU GIBIER EN FRANCE

J'entends dire un peu de tous les côtés que, maintenant en France, tout progresse, tout va se perfectionnant; nos succès à l'Exposition en seraient l'incontestable preuve. Peu crédule par nature et ne pouvant absolument pas voir tout en rose par le temps qui court, je ne désire néanmoins que me tromper, et personne ne fait des vœux plus plus ardents que moi pour la prospérité de notre beau pays.

Que les grands ressorts de notre richesse nationale tels que le commerce, l'agriculture et toutes les industries, soient dans un état de prospérité satisfaisant et fonctionnent bien, je ne le nie pas, cependant, mieux vaudrait que ce fussent les intéressés qui le disent. Dans tous les cas, j'ai le privilége de n'avoir pas à me préoccuper de telles questions, qui, d'ailleurs, ne seraient pas à leur place ici. Ma tâche est plus simple puisque je n'ai qu'à démontrer que, loin de progresser et de prospérer, la chasse et le gibier sont, nul ne saurait le contester, en pleine voie de décadence.

Les causes du mal sont complexes; je ne signalerai que les plus importantes :

Dans tous les pays civilisés, le gibier ne peut exister et se reproduire dans des conditions rationnelles que protégé par une législation qui règle en même temps l'exercice du droit de choisir. Avec toute leur intelligence, nos législateurs n'ont rien écrit dans nos Codes qui protége assez, rien fait qui refrène suffisamment les tendances destructives du chasseur. La loi de 1844, la dernière, empruntée au droit romain qui veut que le gibier soit *res nullius, n'appartienne à personne*, qui permet au braconnier d'emporter le gibier qu'il tue chez vous, qui en devient le propriétaire légal parce qu'il s'en est emparé le premier, cette loi là, tous les chasseurs honnêtes en demandent la révision. Quoi de plus illogique en effet, que ce droit de possession et l'obligation absolue du propriétaire rendu responsable des dégâts causés par des animaux qui ne lui appartiennent pas?

Les députés qui ont voté cette loi avec la crainte de déplaire à une aristocratie bourgeoise, à laquelle on avait demandé des services électoraux, ont eu cependant l'intention de la rendre conservatrice; eh bien, sans s'en douter, faute de connaissances spéciales, ils en ont fait un motif permanent de gêne pour ceux de nos propriétaires qui consacrent leur intelligence et leur argent à la conservation et la propagation du faisan et de la perdrix; c'est ainsi que pour ne pas faire un choix judicieux des engins, ce dont ils étaient parfaitement incapables, et séparer ceux qui sont nuisibles de ceux qui sont utiles, nos honorables n'ont établi aucune différence entre la mue (cage à poulet) qui ne sert qu'à l'élevage des faisandeaux, à reprendre les poules destinées à la reproduction, et le collet, cet engin redoutable dont les braconniers seuls font usage. Le panneau indispensable pour la reprise du gibier vivant qu'on peut avoir à transporter d'une forêt ou d'un parc dans un autre endroit, est un engin prohibé comme les boîtes pour reprendre les animaux nuisibles; il n'y a de permis que la bourse à lapin; en vérité, si j'osais, je dirais que cela est bête, dans tous les cas que c'est bien absurde.

La même loi laisse aux préfets la faculté de fixer l'époque de l'ouverture de la chasse, sans spécifier quelles sortes de gibiers il sera permis de chasser; il s'en suit de là qu'un jour d'ouverture est une tuerie générale, un véritable massacre où les faisandeaux à peine revenus de queue, et les faons de chevreuils âgés de trois mois, dont la chair est sans qualité gastronomique, sont impitoyablement tués par des chasseurs qui usent de leur droit et ne respectent rien. Pourquoi n'avoir pas consulté la loi anglaise? Car enfin, quand on fait une loi, il me semble qu'il n'est pas permis d'ignorer ce qui se passe chez les nations voisines. On aurait appris qu'en Angleterre, on ne tire pas faisan avant le 15 octobre, et qu'en Allemagne on ne tue le chevreuil que lorsqu'il a atteint son entier accroissant; les législateurs allemands ont motivé même cette mesure conservatrice, en faisant une question d'hygiène. L'humanité d'ailleurs, n'embrasse pas seulement l'amour de ses semblables, elle doit s'étendre aussi sur toutes les créatures, mais l'homme tuera tout, petits et grands, types et races.

Je laisse la loi de 1844 sur laquelle je compte bien revenir à cette même place; c'est un sujet d'actualité.

Au nombre de nos importations en matière de règlementation cynégétique, le plus regrettable est incontestablement celle qui concerne le braconnage. Le braconnage, c'est l'école de l'assassinat, le chemin du bagne, la loi du plus fin. J'ai relevé trois gardes mortellement frappés par le plomb des braconniers; je suis encore à voir monter un braconnier sur l'échafaud!

De tous les pays de l'Europe, c'est en France qu'il y a le plus de braconniers et que les actes de braconnage sont le moins sévèrement punies. Je pourrais citer des voleurs de gibier qui exercent depuis plus de vingt ans leur coupable industrie; leur casier judiciaire, des plus volumineux, est chose curieuse à consulter : condamnés tous les ans, tous les ans ils recommencent. La place de ces gens là n'est-elle pas en Calédonie, chez les Kanaques?

J'en ai toujours voulu à Louis XIV d'avoir octroyé l'abolition de la peine de mort en matière de braconnage, c'était peut être bien alors; aujourd'hui, j'avoue que je donnerais, le cœur léger, plusieurs bons points à nos représentants, si je voyais sortir de leur laboratoire législatif, une bonne petite loi bien sévère et bien sentie, autorisant, par exemple, la constatation et la recherche de l'origine du gibier; je n'en demande pas beaucoup plus.

Jadis la France avaient de belles forêts et des forestiers; « *forestarü ut bene illar defendant, simul et custodiant bestiar et pisces;* » (*de forestis*). A cette heure, nous n'avons presque plus de futaies, nos forêts s'en vont, mais, en revanche, nous sommes riches en livres savants sur la sylviculture; les poissons, les forestiers en ont remis la conservation aux agents des ponts et chaussées; le gibier, ils l'ont vendu aux plus offrants et derniers enchérisseurs. La majesté silencieuse de nos bois est constamment troublée par la fusillade des amodiateurs du droit de chasse; le gibier n'a plus un moment de repos. Nos pertes sont considérables, le daim à la ramure si élégante, a disparu, la noble et belle famille des tétras, le grand coq de bruyère, la gélinote, la perdrix rouge, la bartavelle, deviennent de plus en plus rares, nous n'avons plus que vingt-deux départements où le cerf existe encore, toutes les espèces sylvaines dont les forêts sont le palladium, n'existeront bientôt plus que dans les vitrines de nos naturalistes; il est donc vrai que l'administration forestière qui a fait de ses agents des bureaucrates, des éventreurs de liasses, a failli à sa mission en ne protégeant pas, en ne conservant pas le gibier dont elle avait le garde.

Le vieux *forsmeister* saxon visitant notre exposition forestière, qui me demandait, en regardant nos gardes qu'il prenait pour des employés de la douane qu'il avait vu à la frontière : « Mais où sont donc les forestiers? » faisait, sans s'en douter, une critique bien juste et bien vraie de l'esprit de notre administration. Chez toutes les nations de l'Europe, il existe un lien de parenté très-resserré entre les forêts, le gibier et la chasse; pourquoi avoir brisé ce lien et fossilisé dans leur cabinet des fonctionnaires dont l'existence devrait se passer au milieu des bois?

Je n'ai pas évoqué des maux imaginaires, mon langage est sans fiction; l'avenir du gibier en France est très-compromis, j'en ai fait connaître les principales causes. La planche de salut ne peut venir que de nos grands propriétaires; bientôt, il n'y aura plus de gibier que chez eux; toutefois, ils ne parviendront à le conserver, qu'à la condition absolue de s'armer en guerre, en doublant le nombre de leurs gardes : il y aurait danger de mort pour le garde qui sortirait seul la nuit. Mais l'auxiliaire par excellence c'est le chien; on vend en Allemagne des dogues parfaitement dressés pour la chasse du braconnier.

Quant au gibier du territoire dont la chasse est banale, ce qui ne devrait pas être, il n'existe plus déjà; le lièvre et la perdrix qu'on y rencontre un jour d'ouverture, viennent des terres bien gardées du voisinage.

Les deux équipages de M. le marquis de l'Aigle, chassent tous les cinq jours dans les forêts de Compiègne, Laigue et Ourscamp. Les débuts du Vautrait ont été plus heureux que ceux des chiens de cerfs qui chassaient dans une forêt à blanc d'eau. Ils ont rattrapé le temps perdu en prenant trois animaux de suite, sans un manquer un.

L'équipage de M. le vicomte Greffuhle a fait déjà plusieurs bonnes chasses et plusieurs prises, malgré les pluies torrentielles qui ont fait un véritable marais de la forêt de Villefermoy. Les brisées du chef d'équipage Barrot, sont d'une sûreté remarquable; grâce à cet excellent valet de limier, on ne connaît pas les buisson-creux à Bois-Boudran.

La forêt de Sénard, comme on sait, est louée à M. Aristide Suberville, qui l'a divisée en plusieurs lots pour être agréable à ses nombreux amis; M. Lavessière et ses associés qui a la partie de forêt qui touche à Montgeron, vient de faire construire un pavillon qui se compose d'une vaste salle à manger et de plusieurs cabinets de toilette des plus confortables.

Voilà un lot qui sera payé cher lors du renouvellement des baux!

A. DE LA RUE,
Ancien inspecteur des forêts de la Couronne.



SPORT.

La saison des courses plates en France a été virtuellement terminée par la dernière journée de Chantilly. Depuis, il y a eu des réunions à Marseille, Nantes, et Bordeaux, mais elles n'ont pas offert un assez grand intérêt, pour tenter les *sportsmen* parisiens à entreprendre un fatigant voyage à travers la France entière. Les turfistes n'auront donc jusqu'au printemps prochain, que les *steeple-chases*. Mais aussi ne s'en plaindront-ils pas, car les meetings d'Auteuil, du Vésinet et de La Marche remplaceront avantageusement, pour l'hiver du moins, les réunions de Longchamps, de Chantilly et de Fontainebleau.

C'est avec étonnement qu'on constate la vogue colossale conquise par le *steeple-chasing* en si peu de temps. Depuis que la Société a fondé les courses d'obstacles, combien ce genre de sport est devenu populaire! Mais aussi, faut-il rendre à César ce qui appartient à César; disons tout de suite que le Comité des *Steeple-chases*, est pour beaucoup dans ce succès, et que c'est sous sa direction que la popularité du *steeple-chasing* n'a fait que s'accroître en France, tandis qu'en Angleterre les courses d'obstacles sont de plus en plus délaissées. Ainsi donc, toutes nos félicitations au Comité qui a su si bien se tirer d'affaire!

Dimanche dernier, il y a eu réunion à Auteuil, et l'assistance était nombreuse, quoique la perspective d'une journée passée à la merci de la bise glaciale et de la pluie ne fût pas des plus attrayantes. Toutefois, le ciel a été clément, et nous avons pu voir un sport intéressant sans être incommodés par cette bête noire des réunions d'automne, la pluie.

Le prix de Chantilly a été gagné par le poulain du Marquis de Saint-Sauveur, *Brimir*, monté par Andrews; *Muscadin* était troisième, battu d'une encolure par le *Sphynx* pour la seconde place.

Le prix des Bastions a donné lieu à un spectacle émouvant. Dans cette course, les partants n'étaient qu'au nombre de trois, et pourtant Messieurs les jockeys ont su montrer leur négligence habituelle. En effet, ils ont fourni le parcours n° 24 d'une manière fantastique. D'abord, Mitchell sur la jument du Baron Finot, *Mina*, a fait des sauts qui ne figuraient pas dans le parcours, et en a évité d'autres, qui effectivement s'y trouvaient. *Mina* est arrivée première, mais elle a été disqualifiée, et la course a été donnée à *Fraxinelle*, qui avait été ramenée par son jockey pour sauter les obstacles réglementaires.

Jeannette II a facilement gagné le prix des Acacias. *Lady-Killer* qui était parti grand favori est tombé; Andrews l'a remonté immédiatement, mais il avait cinquante longueurs de retard. Dans la ligne droite une lutte s'est engagée entre *Consolation* et *Bonita*, pour la deuxième place; c'est la jument de M. Camille Blanc qui l'a emporté. Le prix de novembre avait réuni douze concurrents, parmi lesquels *Clin-Foc*, *Doublon* et *Volupia* étaient les plus recherchés. Dès le début, quatre ou cinq des partants sont tombés, *Clin-Foc*, sagement monté par Andrews est venu dans la ligne droite et a emporté la course de plusieurs longueurs. *Domiduca* qui avait fait le jeu pendant tout le parcours, est arrivé troisième battu sur le poteau par *Chapaize*.

Angleterre.

Ce sont surtout nos voisins d'outre-Manche qui sont affolés du Sport de tout espèce. Chez eux il ne se passe guère de jour qu'il n'y ait des concours de toute sorte pour leur offrir leurs divertissements favoris. Dans toutes les grandes écoles l'amour des exercices corporels est même peut-être poussé à l'excès; mais du moins il faut avouer qu'ils atteignent dans les exercices de tous genres une rare perfection. Ainsi où trouvera-t-on des rameurs comme ceux qui prennent part aux régates sur la Tamise et sur le Tyne? Ceci posé, je reviens à ma première affirmation : les exercices sont très-salutaires, je dirai même indispensables, mais en cela, comme en toute chose, il y a une limite; aussi dans les courses à pied qui ont eu lieu récemment à l'Agricultural Hall, on a vu d'enragés piétons, animés par le désir de surpasser leurs adversaires parcourir de si grandes distances qu'au bout de cette lutte barbare, ils étaient complétement épuisés. Pourtant, ce genre de sport est très en vogue en Angleterre, et il paraît même qu'il est très-utile aux soldats, etc., qui quelquefois sont admis à prendre part à ces tournois. Depuis le temps où le célèbre marcheur Weston, étonnait tout le monde en Angleterre par les distances énormes qu'il parcourait en battant aisément leurs meilleurs champions, les Anglais ont fait des progrès sensibles dans le « pedestrianism » poussés par cet esprit national si répandu parmi nos voisins, qui ne peut souffrir, ni admettre la supériorité d'une autre nation en quoi que ce soit. Avec l'hiver, les concours recommencent de plus belle, et j'aurai bientôt à fournir à mes lecteurs des détails sur ces divertissements, qui certainement offrent beaucoup d'intérêt à tout *sportsman*.

TIR.

Je reçois le programme des poules et matchs qui vont avoir lieu prochainement au *Gun Club* de Londres. En parcourant les listes, je vois que des prix d'une certaine importance vont être disputés pendant cet hiver dans la capitale Anglaise. Il paraît même que les tireurs qui n'auront pu prendre part au concours de Monaco, pourront se consoler en se rabattant sur ces matchs qui certes ne manqueront pas de valeur. Parmi les prix les plus importants, je remarque le *Winter Cup*, pour lequel le concours sera ouvert le 20 novembre et durera six jours au bout desquels, la coupe de £ 25 et les entrées de £ 3 par chaque tireur, seront données aux vainqueurs. Il y a déjà pour ce match de nombreux engagements, et il est probable que les meilleurs tireurs de Londres y prendront part.

Un concours a eu lieu jeudi dernier à Henden sous les auspices du "*Victualters' Gun Club.*" Ce prix pour lequel on avait tiré les cinq jours précédents est échu à M. E. H. Page, qui avait tué sept pigeons sur huit. Ce concours est généralement d'une grande importance, mais cette année, quoique le prix fût d'une valeur considérable, très peu de tireurs y ont pris part.

Réunion de Liverpool.

Les réunions de Liverpool sont ordinairement très-importantes, mais il est à remarquer que cette année, le nombre des partants dans chaque course était fort restreint. Néanmoins les prix offerts, sont d'une valeur considérable, et il est vraiment regrettable que si peu de concurrents aient pris part à cette réunion.

Mardi, 5 novembre, les *Knowsley Nursery*, *Stakes* sont échus à *Reay* au Duke of Westminster. C'était avec le *Liverpool Steward's cup*, la course la plus importante de ce jour. Lord Hastling a gagné le *steward's cup* avec son cheval *Hackthorpe*.

Mercredi, 6 novembre on a vu courir le *Grand Sefton Steeple-chase*, qui fut gagné facilement par *Chimney Sweep* au lord Beresford. Ce même jour *les Liverpool Nursery Stakes* furent enlevés par *Charaxus*.

Jeudi, 7 novembre j'ai a signaler la victoire de *Belphœbe* au lord Hartington dans le *Liverpool Automn cup*: Le *Thursday plate* fut enlevé par *Brigg Boy*, au capitaine Machell.

Vendredi, 8 novembre était la dernière journée, aussi l'assistance était nombreuse. Mais le temps ne fut guère propice, car depuis le matin la pluie a été continuelle, *Jackal* au lord Beresford a gagné la première course, le *Craven-steeple-chase*; après quoi nous avons vu la victoire de *Belphœbe* au lord Hartington dans le *Duchy Cup*. La réunion s'est terminée par le *Great Lancashire Handicap*, qui fut enlevé par *Sir Joseph*, un cheval de M. Legh. En somme, courses très-intéressantes quoique *les champs* fussent peu nombreux. Des meetings vont avoir lieu à *Shrewsburg* et *Derby* cette semaine; je tiendrai mes lecteurs au courant.

LONGCHAMPS.



DE L'EXERCICE

Combien de fois et sous combien de formes diverses faut-il que certaines vérités soient exprimées, répétées et ressassées pour être comprises, acceptées et mises en pratique. Demandez-le à tous les hommes de bonne volonté qui ont sacrifié leur temps et leur fortune au triomphe d'une idée utile.

Alors même qu'il s'agit, pour l'humanité, d'un principe éminemment conservateur, et en quelque sorte d'une question de vie ou de mort, l'apôtre bénévole se heurte sans cesse à l'insouciance générale qui paralyse les efforts les plus énergiques et entrave les progrès les plus importants.

Mais, loin de se décourager et de laisser aller les choses au gré de la routine et des préjugés, celui qu'une forte conviction anime et pousse à la manifestation des principes qu'il croit profitables à tous, ne se lasse pas de crier gare aux sourds qui ne veulent pas entendre, et aux indolents qui, ayant acquis la foi, n'ont pas encore le courage de l'action. C'est ce que nous allons, une fois de plus, nous efforcer de faire avec toute la clarté dont nous sommes capable, trop heureux si nous parvenons à convaincre quelques incrédules.

*
* *

Si tous les gens qui se préoccupent du cours de la Bourse consentaient à s'inquiéter avec une égale sollicitude du cours de *la vie*, ils seraient assurés d'accroître considérablement leur capital, c'est-à-dire le nombre des jours auxquels ils ont le droit de prétendre, et en outre ils obtiendraient de ce placement viager un intérêt bien plus élevé, en augmentant dans une large proportion la somme de leurs jouissances quotidiennes. Et quelle plus admirable spéculation pourrait-on imaginer que celle où chacun des intéressés, en développant son avoir personnel, concourrait à grossir le fonds social?

*
* *

Proposez à un père de famille électeur, éligible, voire même élu, de restreindre le régime hygiénique de son cheval ou de son âne à la journée d'exercice physique et de soins matériels qu'il trouve suffisante pour sa santé et son développement personnels; il se révoltera, déclarant qu'il faut, aussi bien que l'avoine et le foin, mesurer à l'animal domestique le grand air et le mouvement, faute de quoi la bête la mieux douée deviendra bientôt une rosse vicieuse et maladive.

Voilà donc un homme de bien qui fait pour le quadrupède qu'il a acheté, ce qu'il ne croit pas devoir faire pour lui-même. Comment s'étonner ensuite de voir les habitants des grandes villes en proie à tant de malaises et d'infirmités?

*
* *

Nous exigeons que nos appartements soient balayés, époussetés chaque jour et frottés au moins une fois par semaine. Nous faisons battre meubles et tapis, laver glaces et panneaux. Combien d'entre nous songent à en faire autant pour leur propre corps.

Bien avisé pourtant serait celui qui concilierait ces soins parallèles, et faute d'une installation plus précise d'appareils gymnastiques, s'imposerait à lui-même la tâche d'entretenir de ses mains et de ses pieds le lustre de ses parquets et de son mobilier. Celui-là serait certain de faire durer longtemps sa personne et ses meubles.

*
* *

Bien des gens se croient en parfaite santé *parce qu'ils ne sont pas malades*.

C'est là une douce mais souvent aussi une bien trompeuse illusion. Le corps est un esclave soumis qui s'accomode quelquefois d'un régime malsain et ne se révolte que sous le coup de mauvais traitements prolongés, de même qu'un cheval peut être souvent malmené avant de s'abattre. Mais un jour vient où esclave et cheval complètement épuisés se refusent à l'ouvrage et on fait alors, pour leur rendre leur vigueur perdue, des efforts qui demeurent impuissants.

Il en est ainsi de nos organes.

Leur inertie ou leur fatigue ne se manifeste pas toujours par de brusques défaillances et nous les laissons perdre peu à peu leur énergie et leur ressort, sous l'influence latente d'un régime débilitant jusqu'au jour où un avertissement brutal nous signifie, sans sommation préalable, de ne plus avoir à compter sur eux.

Il n'y a, comme on dit vulgairement, plus d'huile dans la lampe; — il n'y a plus d'huile, parce qu'on a oublié d'en mettre.

*
* *

Et d'abord, il est très-rare que nous naissions avec tous nos organes également bien constitués et qu'en raison de cette disposition, nous n'ayons tous une partie relativement plus faible, plus irritable ou plus sensible.

Il n'existe pas de santé absolue. Les désirs immodérés, l'intempérance, les soucis de la fortune, l'application profonde aux affaires ou à l'étude, les déceptions, les chagrins, les passions, enfin, tout concourt à la détruire. D'un autre côté, la vie se compose d'une série d'actions et de combinaisons d'où résultent des prédominances continuelles, soit dans les fonctions de certains organes, soit dans la proportion et la nature de certaines humeurs; c'est ce défaut d'équilibre, de réciprocité de l'action des fluides sur les solides, et de la réaction des solides sur les fluides qui constitue les divers états maladifs.

Se connaître soi-même, selon le précepte de la sagesse antique, est donc de la première nécessité pour l'homme qui veut bien se porter.

EUGÈNE PAZ.

(*La suite au prochain numéro*).

LES TEMPS EN ESCRIME

Les ouvrages sur l'escrime, cet art si essentiellement chevaleresque et français, sont nombreux : on en compte plus de cent dans les différentes langues de l'Europe, depuis le XVI[e] siècle jusqu'à nos jours.

Mais celui d'entre tous dont la lecture peut le plus profiter, bien qu'il remonte à trente ans déjà, est, sans contredit, la *Théorie de l'Escrime*, publiée à Paris, en 1845, par Gomard.

Il est toutefois une partie importante de l'escrime qui n'a point été traitée comme elle le mérite dans ce remarquable travail, non plus d'ailleurs que dans les précédents travaux, ni dans ceux qui depuis ont paru sans grand avantage pour la science. Nous voulons parler des temps.

L'étude des temps, qui est l'objet des pages suivantes, n'est point le résultat de nos seules réflexions sur l'escrime. Elle nous a été, pour la plus grande partie, enseignée par les deux grands professeurs dont nous nous honorons d'avoir suivi les savantes leçons : MM. Bertrand et Robert aîné.

De tels maîtres n'ont pas besoin d'introduction auprès de nos lecteurs, auxquels leur nom ne peut manquer d'être familier. Nous ne résisterons pas néanmoins à la tentation de les leur faire présenter par le juge le plus compétent qui existe aujourd'hui sur l'escrime, par M. Ernest Legouvé de l'Académie française, dont un grand nombre de journaux ont reproduit la charmante lettre que voici, publiée dans le *Sport* (numéro du 20 janvier 1874).

« Un journal très-honorablement répandu, en rendant compte d'un récent assaut, a donné à Robert aîné le titre de premier professeur d'escrime de Paris, et par conséquent du monde. Ce brevet a un peu ému les huit ou dix maîtres qui ont une réputation aujourd'hui. Il y a un moyen bien simple de les convaincre, c'est un moyen renouvelé des Grecs. Qu'on les rassemble tous les dix; qu'on leur demande une liste des principaux maîtres de Paris par ordre de mérite; chacun d'eux aura une voix pour le premier rang : la sienne. Robert les aura toutes pour le second; donc, il est le premier.

« Ce titre d'honneur lui a déjà été décerné par un juge bien compétent en toute espèce d'exercices, lord Seymour. Quelques mois avant sa mort, il écrivait à un de ses amis, de Londres : « Je vous « recommande Robert aîné; c'est, sans contredit, « le premier tireur, et, de plus, il est bien élevé, « modeste, et très-correct dans sa vie. »

« Paris compte certainement des professeurs très-distingués, et il n'y a entre eux et Robert qu'un degré, mais ce degré est un intervalle immense, car c'est lui qui sépare la première force de la seconde. Robert est de première force; il appartient à la race des Bertrand, des Lozès aîné et des Gomard. On nous a souvent demandé si Robert était l'égal de Bertrand; dans notre pensée, personne n'a égalé Bertrand. Il avait une énergie, une autorité, une puissance de moyens que nous n'avons vues qu'à lui. Mais Robert a une finesse de jeu, une vitesse de riposte et une légèreté en trompant l'épée qui le mettent hors ligne. Un autre avantage de Robert, c'est la profonde connaissance des armes; on n'a pas affaire là à un simple tireur de tempérament; tout chez lui est raisonné et calculé.

« Il sait ce qu'il fait; c'est pourquoi il sait ce qu'il faut faire, et son enseignement est à la hauteur de son jeu. Aussi Robert a-t-il la plus belle salle de Paris, où se trouvent les cinq premiers amateurs qui existent : M. Féry d'Esclands d'abord; et, après lui, MM. le prince Georges Bibesco, Alfred Saucède, Antoine de Ezpeleta et Georges Brinquant. C'est là que se réunissent chaque soir une foule de jeunes gens appartenant aux arts, à la haute industrie, à la banque, et qui sont charmés de trouver dans Robert un homme « Well bred » comme disait lord Seymour, un homme bien élevé, qui sait garder la mesure entre la familiarité, la fermeté et l'exquise politesse. »

Il convient, avant d'exposer à nos lecteurs la théorie des temps en escrime, de passer rapidement en revue celles qu'ont émises sur cette matière les principaux auteurs contemporains.

« Le coup de temps », dit M. Gomard, est l'action de tirer sur l'attaque de l'adversaire. Composé ordinairement d'un seul mouvement, il doit être pris avec une opposition telle qu'on se trouve garanti du fer ennemi. » Puis il ajoute :

« Le coup de temps pris sur l'attaque faite de pied ferme est le plus dangereux de tous les coups, et il serait à désirer qu'il fût proscrit de l'escrime. Qu'est-ce que prendre le temps? C'est parer et tirer en même temps; c'est une parade et une riposte indivisées. Quand on se décide à prendre le temps, c'est qu'on croit avoir jugé le coup et connaître la ligne où il se déterminera. Ne vaut-il pas mieux parer et riposter avec l'avantage que donne le coup jugé que de courir la chance du coup de temps, qui devient un coup double si l'on s'est trompé? Au moins la parade, trompée même contre nos prévisions, laisse-t-elle la ressource d'un supplément de parade, tandis que le coup de temps pris à faux ne laisse d'autre chance de salut que le manque de justesse dans la direction du coup ennemi. Mais c'est un coup si commode et si facile, qui demande si peu de frais et de calcul, que nous ne sommes pas surpris de le voir prôné et cultivé par les mauvais tireurs. En effet, il faut peu d'étude et de capacité pour apprendre à tendre le fer sur les attaques et laisser au hasard à décider du succès du coup.

Dans *Les Armes et le Duel*, ouvrage dont la première édition a paru deux ans après celui de Gomard, Grisier fait les réflexions suivantes sur les coups de temps : « C'est un coup qui a pour but d'arrêter l'adversaire dans l'exécution de sa feinte ou de son attaque réelle. Le coup d'arrêt est absolument la même chose, mais il se nomme ainsi parce qu'il est pris dans la marche de l'adversaire. » Plus loin (p. 269), il définit ainsi l'expression prendre le temps : « arrêter son adversaire sur des feintes trop larges, sur des absences d'épée, des dégagements, des menaces, etc., sur des mouvements d'épée faits en marchant ». E. P.

(*La suite au prochain numéro.*)

LOTERIE NATIONALE DE L'EXPOSITION

MODE DE TIRAGE AU SORT.

La loterie nationale de l'Exposition comprendra 12 millions de billets, et environ 150,000 numéros gagnants, donnant droit à des lots de diverse importance. Le public s'est demandé avec une certaine curiosité comment se ferait le tirage au sort des numéros gagnants, et, en effet, ce n'est pas une petite affaire que de tirer au sort 150.000 nombres, dont chacun sera composé de 8 chiffres.

Le procédé ordinairement adopté pour les tirages au sort consiste à employer autant d'urnes qu'il y a de chiffres dans les numéros des billets. Si on l'appliquait ici, il faudrait employer huit urnes, dont la première ne contiendrait que les chiffres 0 et 1, et dont les sept autres contiendraient les dix chiffres 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9. Pour déterminer le premier numéro gagnant, huit personnes tirent à la fois un chiffre au hasard dans chaque urne : la réunion de ces huit chiffres, placés à la droite l'un de l'autre, forme un nombre compris entre 0 et 12.000.000, et ce nombre exprime le numéro du billet gagnant le premier lot. Mais, pour effectuer de cette manière le tirage d'une loterie aussi colossale que celle de l'Exposition, il faudrait employer un temps excessivement long. En effet, le tirage et l'inscription d'un seul numéro exigeraient au moins une minute; et comme il faudrait répéter la même opération 150,000 fois, le tirage exigerait 150,000 minutes, ou 2,500 heures, soit, à raison de 10 heures de travail effectif par jour, 250 jours, ou *huit à dix mois de temps!* On peut donc affirmer que ce procédé est, dans l'espèce, absolument impraticable.

Je viens soumettre aux lecteurs de la *Revue* un procédé tout différent, absolument équitable, et tellement rapide que le tirage n'exigera pas plus de cinq minutes. On peut faire le tirage public un matin; et, dans la journée même, tous les détenteurs de billets sauront s'ils ont gagné un ou plusieurs lots, et quels sont exactement ces lots.

Voici en quoi consiste mon procédé de tirage :

Il faut d'abord dresser un catalogue complet des lots à répartir. Il faut ensuite affecter à chacun d'eux, sur ce catalogue, un numéro provisoire. Ces numéros provisoires n'étant pas du tout les numéros gagnants, leur distribution pourra être faite au hasard, sans publicité, par des employés du ministère du commerce ou de l'administration de l'Exposition. Tous les numéros provisoires devront seulement être compris entre 1 et 12,000,000; et, sans s'astreindre à une distribution tout à fait régulière, on pourra cependant les espacer de manière à ce qu'il y en ait à peu près autant dans chaque dizaine de mille. En prenant un nombre suffisant d'employés, la répartition de ces numéros pourra être très-rapidement faite. Le catalogue complet des lots, avec leurs numéros provisoires, sera alors imprimé et publié; il sera affiché dans les salles qui doivent servir à l'Exposition des lots offerts à la loterie ou achetés par elle. Chacun des porteurs de billets pourra facilement se procurer et garder par devers lui un exemplaire de ce catalogue.

Les billets ayant été divisés en 12 séries, alors qu'on ne savait pas encore combien il y aurait de billets émis, il sera convenu que toute distinction de séries disparaît entre les billets comme entre les lots; que tous les billets concourent avec une chance égale au gain de tous les lots; et que le numéro de la série de chaque billet indique simplement le million auquel il appartient. Ainsi, le billet n° 455,017 de la 2[e] série aura pour numéro réel 1,455,017; le billet n° 4,286 de la 12[e] et dernière série aura pour numéro réel 11,004,286, et ainsi pour tous les autres.

Le jour du tirage public arrivé, on tirera au sort, au moyen de huit urnes, disposées comme je l'ai dit plus haut, UN SEUL NOMBRE, qui sera nécessairement compris entre 0 et 12,000,000. Il aura été stipulé que ce nombre unique, que le tirage au sort doit déterminer en une minute, devra être ajouté à tous les numéros provisoires figurant sur le catalogue imprimé d'avance, pour former, en regard de chaque lot, le numéro gagnant qui y aura droit, en ayant soin toutefois de retrancher 12,000,000 du total ainsi obtenu toutes les fois que ce total serait supérieur à 12,000,000.

Ainsi, je prends un exemple, pour mieux faire comprendre la simplicité de l'opération.

Le catalogue des lots, publié d'avance, et portant les numéros provisoires, se présentera par exemple sous la forme suivante :

DÉSIGNATION DES LOTS.	NUMÉROS PROVISOIRES.
Collier de diamants.	1,542,017
Coupé de chez Ehrler.	9,086,643
Fusil de chasse lettre *A*.	304,918
Etc.	Etc.

Supposons que le *nombre unique* désigné par le tirage public soit le nombre 7,289,827. Le collier de diamants sera gagné par le billet n° 1,542,017 plus 7,289,827, c'est-à-dire 8,831,844, soit le n° 831,844 de la 9[e] série. Le coupé sera gagné par le n° 9,086,643 plus 7,289,827, c'est-à-dire 16,376,470, d'où il faut retrancher 12,000,000, ce qui donne 4,376,470, c'est-à-dire le n° 376,470 de la 5[e] série. Le fusil de chasse sera gagné par le n° 7,594,745, et ainsi de suite

Or, le *nombre unique* 7,289,827, qui forme la clef de toute l'opération, étant, aussitôt après le tirage au sort, imprimé et publié dans Paris, télégraphié dans tous les départements, chaque porteur de billets qui aura eu soin de se munir d'avance du catalogue donnant les numéros provisoires pourra facilement faire chez lui les quelques additions qui l'intéressent, et saura, dans la journée même, s'il a gagné un lot, et quelle en est la nature.

P.-S. — La note qui précède était déjà écrite lorsque les journaux ont publié un mode de tirage qui aurait, disent-ils, été adopté par la Commission.

Nous ne pouvons réellement pas le croire; car le procédé indiqué est tellement baroque, tellement défectueux qu'il était difficile de choisir moins bien.

J'ai indiqué, par une note écrite, ce mode de tirage à la commission de la loterie; et, comme il est le plus simple, le plus équitable, le plus expéditif et le moins coûteux, je ne doute pas un instant. . . . . qu'on n'en adopte un autre.

EMILE DORMOY.

TIR AU PISTOLET

Tout le monde étant aujourd'hui appelé au service militaire, il est bon de remettre en honneur les exercices qui peuvent préparer le soldat comme l'officier à l'usage des armes qu'ils doivent porter.

C'est à ce titre que nous nous occuperons du tir, soit à la carabine, soit au pistolet, et que nous enregistrerons avec empressement les résultats qui nous seront communiqués.

Le tir au pistolet, particulièrement difficile à cause de la somme d'adresse qu'il exige, et aussi très-intéressant par l'émulation qu'il excite entre les amateurs, a droit à une place d'honneur dans notre Revue.

Nous donnons donc aujourd'hui, comme entrée en matière, le fac-simile de deux cartons extraordinaires faits dernièrement au tir Gastinne-Renette, avenue d'Antin, où les plus célèbres tireurs se donnent toujours rendez-vous.

CARTON DE CONCOURS.

Douze balles tirées au visé par M. le comte Edmond de Lambertye, pour le concours permanent de la médaille d'or (1878).



TIR GASTINNE-RENETTE, Paris

CARTON DE CONCOURS.

Sept balles tirées au visé, premier prix du concours annuel de 1878, par S. Exc. Abraham-Pacha.



TIR GASTINNE-RENETTE, Paris.



1 et 2. — CONFECTION DE VILLE.

Ce modèle est en drap noir, garni d'effilé marabout et de passementerie également noire enrichie de perles de jais. Il a 1 mètre 05 centimètres de longueur et forme, derrière, à partir de la taille, un pli creux; les grandes manches, prises dans la couture du dos, retombent de chaque côté du pli creux en simulant deux dents carrées.

COURRIER DE LA MODE

Adieu paniers! vendanges sont faites! c'est vous dire, chères lectrices, que l'automne lui-même va disparaître pour faire place à l'hiver; le vol des nombreuses corneilles qui marbrent le ciel dans toutes les directions nous annoncent, hélas! non-seulement l'hiver tel que nous le connaissions depuis plusieurs années, c'est-à-dire humide et doux, mais au contraire, s'il faut en croire ces noirs indices, un hiver rigoureux et sec.

Il y a peu de modifications dans les formes des confections; en ceci il en est de même pour tout ce qui compose nos toilettes; le fond est toujours pareil, le changement n'est appréciable que dans les détails de coupe et dans les garnitures.

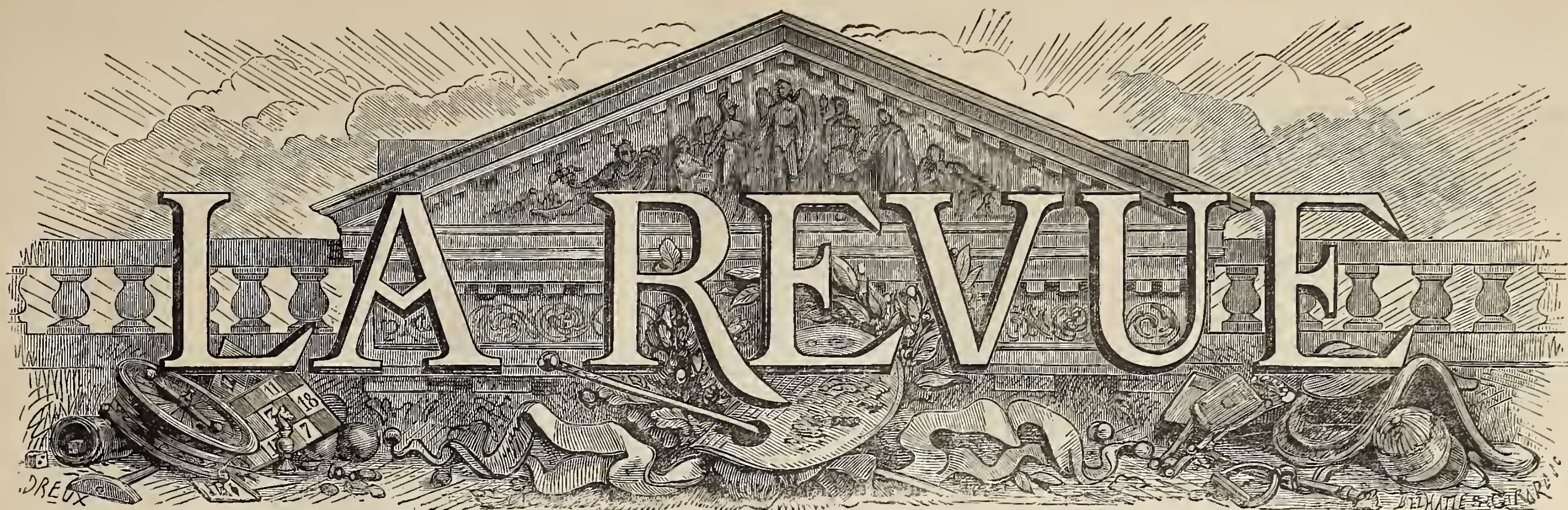
Ainsi, par exemple, pour le dolman, les manches au lieu d'être droites dans le bas, formeront une pointe, ou remonteront sur le devant en s'arrondissant, ou dessineront un grand carré. Les mêmes variations se font pour les manteaux visite, lesquels ne diffèrent du dolman que par leur coupe plus cintrée. Le carrick, lui, n'a plus, comme l'hiver dernier, une, deux et même trois pélerines, il n'en a que la moitié, c'est-à-dire qu'elle n'existe pas derrière, elle prend naissance dans la couture des côtés du dos. La mode a forcément respecté les rotondes et les pelisses, car tout le monde sait que les coupes ne se présentent nullement aux fantaisies.

Tous les manteaux dont je viens de parler se font, bien entendu, en drap, en cachemire hindou et en drap vigogne; ils sont doublés de soie piquée et ouatée, ou de ventre de petit-gris.

(*Les Modes parisiennes*, 25, rue de Lille).

L'Administrateur-Gérant, H. Thirion de Noville.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.



des Jeux, des Arts et du Sport

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

1re Année. — VOL. I. — N° 2.
SAMEDI, 23 NOVEMBRE 1878.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr.; — 6 mois, 15 fr.; — un an, 30 fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.

SOMMAIRE



BUSTE DE FEMME

Gravure de Moller, d'après le dessin à la plume de Michel-Ange (*British Museum*).

M. Aurelio Gotti a traduit l'inventaire si bien dressé par M. L. Fagan, attaché au Cabinet des estampes et dessins du *British Museum*. Cet important document qui comprend près de trente pages d'impression énumère les sculptures, tableaux, dessins et manuscrits possédés par la National Gallery, le British Museum, le South Kensington Museum, la Collection royale de Windsor, l'Université d'Oxford et tous les grands collectionneurs du Royaume-Uni.

(*L'Art.*)

Merci à tous — présents et à venir! — La Revue *a été accueillie avec faveur par nos Confrères et par le Public. D'intelligentes critiques ont été faites et nous en avons pris note. Les éloges si bien mérités par nos collaborateurs leur reviennent de droit. On a loué aussi le choix des gravures et à ce propos nous croyons que la bonne volonté des Éditeurs nous met à même d'offrir à nos Lecteurs les plus remarquables clichés de leurs collections, à côté d'illustrations inédites.*

Notre Journal s'adresse à chacun par la variété des sujets; il sera donc fait par... tout le monde. Nous causerons, et cet échange continuel avec des Gens de lettres, des Artistes, des Sportsmen et tant d'ingénieux et charmants esprits permettra à La Revue *d'être un recueil complet des plus nobles délassements.*

La Rédaction.



CHRONIQUE

Ce n'est pas encore fini. Paris est en ce momoment livré aux emballeurs. Les *pensées* de Commerson font prime et le *Tintamarre* a des abonnés dans toutes les rues. On ne rencontre à travers la ville que des gens faisant ou portant des caisses. Le sapin a renchéri de cent pour cent depuis le dernier automne. Les voitures de roulage promettent de forts dividendes à leurs actionnaires, les camions sont hors de prix et les trains de marchandises encombrent toutes les gares des chemins de fer. Il n'y a plus de place pour les voyageurs.

C'est l'Exposition qui déménage, ce sont les exposants qui s'en vont avec leurs colis et leurs médailles. Des médailles, tout le monde en a eu. On les a même un peu démonétisées à force de les prodiguer. Les délicats ont fini par n'en plus vouloir.

Le ruban rouge lui-même a perdu de son prix depuis un mois. C'est la faute des boutonnières. Nous savons bien que la Légion d'honneur n'est pas un ordre aristocratique, comme le fut jadis le cordon bleu du Saint-Esprit et comme le sont encore aujourd'hui la Jarretière et la Toison d'Or. Nous ne demandons point qu'elle soit réservée aux maréchaux de France, ni qu'on soit obligé, pour l'obtenir, ni de faire ses preuves comme pour entrer dans un chapitre de Bavière. Nous trouvons juste que l'on décore certains industriels, d'une notoriété universelle, et des chefs de maison à qui le chiffre de leurs affaires donne une importance sociale incontestable. La grande question, dans tout cela, est la mesure. Il est à désirer que, de leur côté, les nouveaux légionnaires jouissent de leur succès avec une certaine réserve : il est des cas où la modestie est de bon goût. On regretterait de les voir afficher leur brevet à leurs portes, avec les prix du gros et du détail, et il serait pénible de penser qu'ils estampilleront leur facture avec le fameux exergue qu'on lit, sur l'étoile aux cinq rayons : HONNEUR ET PATRIE ! » il faut qu'ils oublient leur industrie en devenant chevaliers. La croix est un insigne et non une enseigne.

*
* *

Les étrangers ont fait à l'Exposition beaucoup d'affaires, je dirais volontiers *in extremis*, certains comptoirs russes ou anglais, italiens ou hongrois, se sont vu enlever jusqu'à leurs derniers objets. On les a littéralement pillés..... en les payant, bien entendu ! La grande vitrine du docteur Salviati, le savant restaurateur des verreries de Murano et des mosaïques de Venise, a été favorisée entre toutes, de préférence de la foule.

Quelques-uns de ces généreux étrangers, voulant reconnaître les bonnes grâces et la courtoisie de notre hospitalité, ont fait hommage à nos ministres de tout ce qui restait dans leurs montres, à la seule condition que ces objets seraient répartis entre nos musées. C'est ainsi que les belles verreries, aux tons irisés, si élégantes de formes, si suaves de colorations, exposées par M. Lobmeyer, de Vienne, vont enrichir nos collections publiques pour l'éternelle j[illegible]e de nos yeux et aussi pour servir de modèles aux jeunes et aux laborieux, entre les mains de qui reposent déjà les destinées de notre avenir.

*
* *

Pendant ces six derniers mois, où Paris a été véritablement le rendez-vous de l'univers et la capitale du monde, nos théâtres ont réalisé d'importants bénéfices et atteint, par la force des choses, et la main dans les poches, le maximum de recette possible. Les directeurs, rassurés par leurs caissiers, économisaient les nouveautés et ne donnaient que de vieilles pièces à un public bon enfant et incessamment renouvelé. Mais, à présent que Paris est rendu aux Parisiens, il va falloir changer tout cela, et nous donner du vrai neuf. Si le *Théâtre-Historique* (prêt à redevenir lyrique) s'attarde encore dans la *Savane* avec ses *Pirates*, un moment rajeunie par l'élégance et la beauté de cette brillante étoile transatlantique qui, répond au nom poétique et non moins étrange d'Océana ; si la *Gaîté* fait chanter à Mlle Schneider, et à la jeune transfuge de l'Opéra-Comique, Mlle Fechter, les refrains démodés d'une cantatrice chère à nos mères, — Mlle Louisa Puget, — déjà le *Palais-Royal* nous offre la première représentation de quatre actes de MM. de Najac et Moreaux et l'Odéon nous a convié, non sans quelque cérémonie, à une première d'un de ses auteurs favoris.

Celui-ci s'appelle aujourd'hui M. Louis Davyl. Je dis aujourd'hui, car l'heureux auteur de la *Maîtresse légitime* a eu plusieurs noms comme il a eu plusieurs manières d'écrire. Sa première œuvre fut signée Poupart. Poupart est jeune mais manque essentiellement de distinction. Après le premier succès, nous vîmes poindre Davyl, qui n'osa pas tout d'abord étrangler son aîné : nous eûmes donc Davyl-Poupart, mi-partie romantique et bourgeoise, qui ne laissait point que de prendre une certaine tournure. Nous n'avons plus aujourd'hui que M. Louis Davyl, à qui l'on voudrait plus de sonorité, mais qui est élégant, désinvolte et fluet, de tournure hardie et cavalière, un nom à passer partout ! Nous donnons ces détails, uniquement pour servir à l'histoire littéraire et anecdotique de notre temps, mais sans aucune arrière pensée critique ou railleuse. Le son et la forme d'un nom ne laissent point que d'avoir une importance réelle. Quand on se sent de force à faire le sien célèbre, c'est bien le moins qu'on le choisisse à son gré. On a le droit de le prendre joli, en attendant qu'il soit beau. La Gloire est femme, et ses lèvres dédaigneuses ne s'accomodent pas de toutes les syllabes. Trois hommes inégalement grands, mais grands tous les trois, — Prat, Arouet et Caron, — l'avaient bien compris, parce qu'ils ont voulu se faire appeler Voltaire, Beaumarchais et Lamartine. Leurs contemporains acceptèrent ce nouveau baptême, et la postérité ne les connaît que sous les noms qu'ils se sont donnés, sans que leurs pères y soient pour rien.

MONSIEUR CHÉRIBOIS, telle est le titre de la nouvelle œuvre de M. Louis Davyl, est une comédie de caractère, l'étude d'un type : beaucoup de dialogue et peu d'action. Ce dialogue est vif, lestement mené, spirituel toujours, parfois attendri par quelques traits de sentiment qui mouillent son sourire. On peut analyser la pièce en deux mots : M. Chéribois est un homme à son aise, un rentier bien portant, profondément égoïste, comme le sont trop souvent les satisfaits, et qui veut que personne ne touche à son bien-être. Cet original a été tiré à beaucoup d'exemplaires et nous en connaissons de fort bonnes copies. Chéribois a un fils : l'homme n'est pas parfait ! Ce fils travaille chez un agent de change ; la vue des millions a quelque peu troublé son cerveau ; il a voulu faire comme les clients de son patron : il a joué..... et il a perdu. Mais, chose plus grave, cette perte se complique d'une indélicatesse voisine de l'abus de confiance : il faut donc payer ou perdre l'honneur. Or, la perte n'est pas minime : 100,000 francs ! C'est un beau denier. L'honneur du fils vaut-il 100,000 francs pour son père ? La question est là. M. Chéribois la résout négativement. Ajoutons qu'il n'a qu'un fils, que 100,000 francs ne sont que la sixième partie de sa fortune, et qu'il les a en ce moment dans son secrétaire. Peu importe : il ne payera point ! Cependant, autour de lui, chacun s'indigne et veut qu'il s'exécute. Il commence par faire tête et par résister. Mais tous s'entendent pour lui mener la vie dure : sa femme va le quitter, son neveu ne fera plus ses rubicons, sa cuisinière laissera brûler le rôti, on n'allumera plus la lampe au moment où le jour baisse, et il se verra seul et sans lumière entre chien et loup. Il faut donc dire un éternel adieu à toutes ces chères habitudes qui sont la menue monnaie du bonheur ; il faut renoncer à ce bien-être si savammant aménagé et à toutes ces joies intimes d'une existence si confortablement capitonnée. C'en est plus que M. Chéribois ne peut supporter : il cède et il paye, trop heureux de conserver à ce prix les bonnes grâces qu'il ne mérite point de ce petit monde aimable et sympathique, au milieu duquel il fait tache.

*
* *

Glissons légèrement sur une chose légère, et ne prenons point la massue d'Hercule pour écraser une mouche. La trame de la pièce est d'une faiblesse visible ; mais l'auteur l'a brodée de jolis détails, ingénieusement disposés par une main d'artiste. La forme vaut mieux que le fond, et, grâce à certains courants de sensibilité bien conduits, le succès n'a été douteux pour personne. Modéré, le premier soir, devant un auditoire spécial et difficile, il s'est affirmé par la suite, grâce à la composition plus bourgeoise de la salle ordinaire de l'Odéon. M. Davyl aura peut-être un regain des beaux soirs de la *Maîtresse légitime*.

MM. de Najac et Pol Moreau viennent de donner au *Palais-Royal* quatre actes sous un titre plein d'actualité en temps d'Exposition : LES PROVINCIALES. C'est une pièce au gros sel, gauloise tant qu'on voudra ; attique moins qu'on ne voudrait. C'est un vaudeville à femmes et à tiroirs, à portes ouvertes et fermées, sans qu'on sache pourquoi, à quolibets et à quiproquos, — comme MM. Hennequin et Delacour excellent à les faire, et dans le genre grotesque et hurluberlu mis à la mode par le succès du *Procès Vauradieux* et des *Dominos roses*, qui nous offre le tableau, — ou, pour mieux dire, la charge — des tribulations d'un ménage parisien, dans lequel la province déborde. On loge où l'on peut ces importuns et ces incommodes. On les couche sur les canapés et sur les fauteuils. On en met partout. C'est à la porte qu'il faudrait les mettre. On n'ose, et ils restent. Cependant les provinciaux sont ahuris et les Parisiens affolés. Les

méprises s'entre-croisent, les intrigues sentremêlent; les femmes perdent leurs maris, les maris ne retrouvent plus leurs femmes, et, au milieu de cet *imbroglio* sans queue ni tête, auteurs, acteurs et spectateurs, finissent par ne plus rien comprendre à la chose. Quant à la critique, il y a longtemps qu'elle a jeté sa langue aux chiens.

*
* *

Le concert que M. Calonne dirige chaque dimanche aux matinées du Chatelet, vient de donner la seizième audition de la Damnation de Faust, d'Hector Berlioz. Cette œuvre, originale et grandiose, à laquelle il faut s'accoutumer, paraît de plus en plus goûtée d'un public de dilettantes enthousiastes. On a fort applaudi, à la dernière séance, le début du fils de Villaret, le premier ténor de notre Grand-Opéra. La nature s'est complue à nous donner dans ce jeune homme une seconde édition de son père. Nous ne songeons ni à nous en plaindre ni à nous en étonner : il y a des familles où l'on est accoutumé au *bis* et au rappel. Le débutant a une robuste charpente : il est court et compacte, taillé en force; le large sourire qui sied aux dents blanches, s'épanouit sur un visage toujours de belle humeur. La voix jeune, fraîche, vibrante, d'un pur métal, admirablement timbrée, sonne comme un cuivre.

*
* *

Ce n'est pas sans quelque regret que nous avons vu partir pour la Belgique, où nous savons, du reste, qu'elles sont impatiemment attendues, deux magnifiques tentures sortant des fabriques de MM. Bracquenié frères, et destinés à l'hôtel de ville de Bruxelles.

Parmi les industries artistiques qui se proposent pour but l'embellissement de nos demeures, il en est peu qui possèdent la faveur publique à plus juste titre que celle que nous donnent nos tentures d'appartement. Nos intérieurs lui sont redevables d'une confortabilité parfaite, et d'un décor dont rien ne surpasse la richesse et le bon goût. MM. Bracquenié, laisserait une trace glorieuse dans la voie où sont allés si loin les grands artistes industriels qui ont fait la fortune et l'honneur de la Savonnerie et des Gobelins, d'Aubusson et de Beauvais. Nous avons suivi avec un intérêt sympathique leurs diverses expositions à Londres, à Vienne et à Paris, et nous avons également admiré l'élégance et l'esprit de leurs compositions, et les sérieuses qualités d'une exécution irréprochable. Mais ces belles tapisseries de l'hôtel de ville de Bruxelles resteront peut-être comme la note la plus haute, la plus éclatante et en même temps la plus distinguée qu'ils auront donnée.

Les deux tentures comprennent quatre sujets, accouplés deux par deux : le *Serment des Escrimeurs*, et le *Serment des Arbalétriers;* le *Serment des Archers*, et celui des *Arquebusiers*. Ces divers personnages, en éclatants costumes du XV[e] siècle, sont fièrement campés, hardiment jetés, dessinés d'une main sûre, et ils se détachent, avec un relief superbe et une rare vigueur, du riche fond d'or qui les porte.

*
* *

Un des plus aimables écrivains et des plus charmants causeurs de ce temps-ci, victime d'une bronchite éternelle, qui n'a plus qu'un souffle de voix, passant à peine entre ses lèvres, mais qui sait se faire entendre, à force de se faire écouter; un romancier et un critique qui serait depuis longtemps à l'Académie, si le talent seul y conduisait, car sur les quarante il y en a bien vingt qui n'en ont pas autant que lui; un dilettante passionné, et un flâneur de verte allure, que nous avons connu l'œil au guet et l'oreille au vent. Flairant toutes les portes et mêlé à tous les groupes sur le bitume parisien, mais qui préfère aujourd'hui le pont d'Avignon au boulevard des Italiens, parce que le pont d'Avignon le conduit à ce joli château des Angles, où il abrite sa précoce retraite, le comte Armand de Pontmartin, s'il faut l'appeler par son nom, vient de publier sous ce titre : « Souvenirs d'un vieux mélomane, » un volume tout rempli d'anecdotes curieuses, se succédant avec une verve qui ne se lasse point, et un brio qui va croissant de page en page : bonne lecture pour les soirs d'automne. Le « Vieux mélomane, » comme il s'appelle lui-même avec une modestie dont nous ne sommes pas dupes, pourra dès demain reprendre sa place parmi les plus jeunes, et chanter aussi galamment qu'autrefois la *Romance à Madame*... qu'il chantait si bien !

Louis Énault.



ÉCHECS

PARTIE N° 3.

Gambit du Fou (*a*.

Blancs. M. S. Winawer.	Noirs. M. Englisch.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 F R	2. P pr P
3. F 4 F	3. D 5 T éch
4. R 1 F	4. P 4 D (*b*
5. F pr P	5. P 4 C R
6. D 3 F R (*c*	6. P 3 F D (*d*
7. D 3 F D (*e*	7. P 3 F R
8. F pr C	8. T pr F
9. D pr P F R	9. F 2 C R (*f*
10. D 6 D	10. P 5 C R
11. P 4 D	11. T 1 F R
12. C 3 F D	12. T 3 F R (*g*
13. D 7 F D	13. C 2 D
14. P 5 R	14. T 1 F R
15. C 4 R	15. D 3 T R
16. C 6 D éch	16. R 2 R
17. C 2 R	17. D 3 C R
18. F pr P	18. P 3 C D
19. D pr P F	19. F 3 T D
20. P 4 F D	20. C pr P
21. P pr C	21. F pr P
22. D 7 F D éch	22. R 3 R
23. C 4 D éch (*h*	23. R 3 F
24. F pr F éch (*i*	24. R 4 C éch déc.
25. R 1 C	25. D 6 D
26. P 4 T R éch	26. R 4 T
27. C 6 D — 5 F R (*j* et gagnent.	

(*a* A eu lieu le 1[er] juillet 1878 dans la neuvième séance du grand tournoi international au Palais de l'Industrie

(*b* C'est la meilleure défense.

(*c* Nous préférons l'attaque de 6 — C 3 F R suivi de 7 — P 4 T R.

(*d* Le coup juste encore.

(*e* Mieux vaut retirer le fou à 3 C, menaçant ensuite de : P 3 C R .

(*f* C'est la perte de la partie que M. Englisch pouvait gagner comme il suit :

9.	9. F 2 R ?
10. D 3 F R (A)	10. F 5 C
11. P 4 D (B)	11. T 1 F R

et le jeu des Blancs est paralysé, les Noirs menaçant de pousser le P F R

A

10. D 5 R ou 4 D	10. C 2 D suivi de F 4 F D

B

11. P 3 C R	11. P pr P
12. D pr P	12. T 1 F éch
13. R 2 C	13. D 4 T menaçant de F 5 T R

et gagnant immédiatement.

(*g* Nous préférons la continuation suivante :

12.	12. P 6 F
13. P 3 C R meilleur	13. D 2 R
14. D pr D éch	14. R pr D
15. P 3 T R	15. P 4 T R
16. P pr P	16. P pr P
17. T 7 T	17. R 2 F (A)
18. F 6 T	18. T 1 C

A

Ou encore 17. —	T 2 F

Et les Noirs restent il est vrai avec un pion de moins, mais le C R des Blancs est cloué.

(*h* Les Noirs ne peuvent prendre sans être mat presque de de suite par T 1 R éch.

Si 14. (*i*	14. R pr F éch déc.
25. C 6 D — 5 F éch déc.	25. R 5 R meilleur
26. D 7 R éch.	26. R 6 D.
27. D 2 R éch. et mat.	

(*j*. Toute cette fin de partie est admirablement jouée par M. Winawer.

PARTIE N° 4.

Sicilienne (*a*).

Blancs. M. Minchwitz.	Noirs. M. Wilfrid Paulsen.
1. P 4 R	1. P 4 F D
2. C F D	2. P 3 R
3. C 3 F R (*b*	3. C 3 F D
4. P 4 D	4. P pr P
5. C pr P	5. P 3 T D (*c*
6. F 3 R (*d*	6. C 3 F R
7. F 3 D (*e*	7. F 5 C D (*f*
8. Roq	8. Roq
9. C 2 R	9. C 4 R
10. P 3 T R	10. P 3 C D
11. P 3 T D (*g*	11. F 2 R
12. C 3 C R	12. F 2 C D
13. C 3 F R	13. C pr F
14. D pr C	14. P 4 D
15. P pr P	15. C pr P
16. P 4 F D	16. C pr F
17. D pr C	17. D 2 F D
18. T D 1 F (*h*	18. F 4 F D (*i*
19. D 2 R (*j*	19. D pr C (*k*
20. D 5 R	20. D pr D
21. C pr D	21. T D 1 D
22. P 4 C D	22. F 5 D
23. C 3 D	23. P 4 R
24. P 5 F	24. F 5 R
25. C 1 R	25. P pr P
26. P pr P	26. T 1 F D

Les blancs abandonnent.

(*a* Jouée *récemment* en Allemagne.

(*b* Ainsi que nous l'avons dit dans nos notes sur la partie n° 1, nous préférons ici : 3. P 3 C R.

(*c* Nécessaire pour empêcher 6. C R 5 C suivi de 7. F 4 F R.

(*d* Le coup juste est 6. F 2 R.

(*e* Encore ici nous préférons 7. F 2 R.

(*f* Temps perdu. Mieux valait de suite 7. P 4 D.

(*g* 11. P 3 F D était préférable.

(*h* Faible; la partie des Blancs est déjà mauvaise, il est vrai; toutefois 18. D 3 C D était assurément meilleur.

(*i* Bien apprécié. Décisif.

Si 19. D 5 C (*i*	19. F pr C
20. P pr F	20. P 3 T R
21. D 4 C (A)	21. P 4 F R
22. D 6 C	22. T 3 F etc.

A

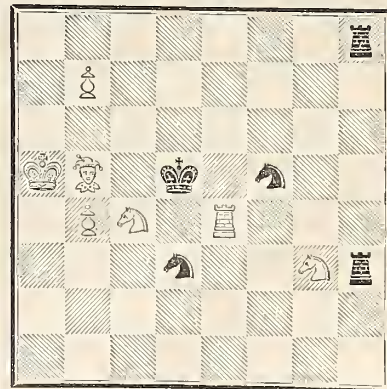
21. D 4 T	21. P 4 C
22. D 4 C	22. P 4 F R et gagnent.

(*k* Les Noirs ont maintenant la partie à discrétion.

PROBLÈME N° 3.

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER.

NOIRS



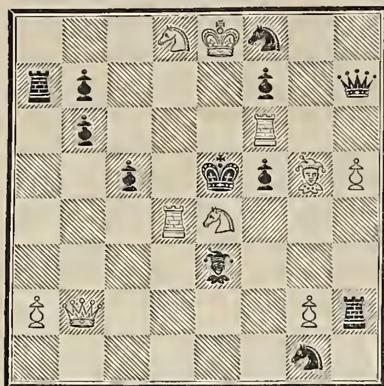
BLANCS

Les Blancs jouent et font échec et mat en deux coups.

PROBLEME N° 4.

COMPOSÉ PAR M. PRADIGUAT.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font échec et mat en quatre coups.

Tout ce qui concerne les échecs doit être adressé à M. ROSENTHAL, *aux bureaux du Journal.*

Les amateurs de la Régence viennent de reprendre leurs tournois mensuels. Il n'y a pas moins de 16 concurrents pour le mois de novembre. Dès que cette première lutte sera terminée, nous donnerons le résultat complet avec tous les détails.

On est en train d'organiser également un grand tournoi handicap auquel probablement soixante-quatre joueurs prendront part. — Nous avons le plaisir d'annoncer le retour de M. Bezkrovny, le brillant champion russe, qui doit rester à Paris tout l'hiver. M. Hugo Fandrick, un très-fort joueur Hongrois, qui vient d'avoir de grands succès à Vienne, doit également fixer prochainement sa résidence parmi nous.

Il vient de mourir à Vienne un compositeur de problèmes allemand qui a été célèbre en son temps, M. Wilmers, premier prix du concours de problèmes américain de 1858.

A Londres, le *City of London chefs club* vient de commencer un tournoi handicap auquel se sont fait inscrire 64 amateurs. Nous citerons parmi eux trois joueurs de première force, MM. Bird, Mac-Donnell et Potter.

Au Club d'échecs de Manchester, M. Blackburne vient de donner une de ces séances sans voir où il est si remarquable. Sur huit parties jouées simultanément, il a gagné cinq, perdu deux et fait une nulle.

S. ROSENTHAL.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 1.

Votre partenaire a évidemment fait une invite à l'as. Vous vous trouvez par conséquent en présence de deux règles contradictoires, exigeant : l'une, que sur l'invite de votre partenaire vous avanciez votre plus forte carte, l'autre, que le troisième joueur mette toujours la plus faible des égales lorsqu'il doit prendre.

Il s'agit de déterminer au moyen de l'analyse, laquelle des deux règles doit être sacrifiée.

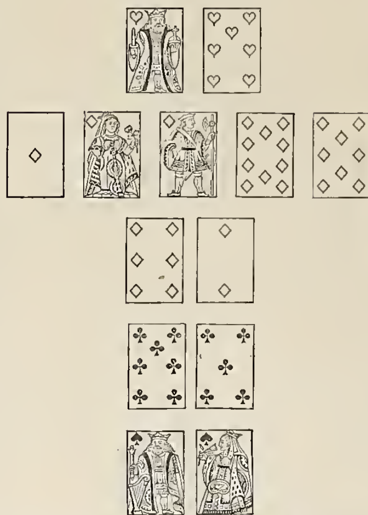
Quelle que soit la carte que vous préfériez, vous rejouerez atout. Or, si vous avez mis le roi, votre partenaire après la levée, en conclura que vous n'avez pas la dame et sera peut-être embarrassé pour continuer. Si au contraire vous prenez avec la dame il y aura présomption de 1 contre 1 qu'il vous reste le roi, vous prendrez donc avec la dame.

Quelques amateurs seraient peut-être tentés de jouer le roi de Carreau, au second tour, pour indiquer leur rentrée. Il y aurait là une petite erreur. Si légère qu'elle puisse être, la chance d'être coupé existe pour le roi. Et puis, en jouant de la sorte, vous pouvez enlever à votre partenaire la direction du coup; or il vous a annoncé, par sa manière de jouer, un beau jeu et une couleur longue; il importe donc de ne lui créer aucune incertitude en rejouant atout au second tour.

Principe. La direction du coup appartient tout entière au premier joueur Son partenaire doit la lui maintenir, à moins que le premier joueur n'indique, par une carte intermédiaire, qu'il n'a pas le pouvoir de la conserver.

PROBLÈME N° 2.

Cœur est atout.



Premier à jouer, comment débuterez-vous?

ROBERT D'ANTULLY.

MÉTAGRAMME.

Les trésors de l'ancienne Perse,
Où les chercher?
La ville est détruite et la herse
Y vient passer.
Toi des neuf sœurs la plus charmante,
Inspire-moi!
Car si ma plume défaillante
Demeure coi,
Si je deviens oiseau stupide,
J'aurai recours
A la feinte et la plus candide
Trompe toujours.

Nota. — L'énigme publiée dans le numéro du 16, contient une faute d'impression, il faut *encor* et non *encore*, le vers est faux sous cette deuxième forme.

SOLUTION DE L'ÉNIGME DU NUMÉRO 1.

PIQUET.

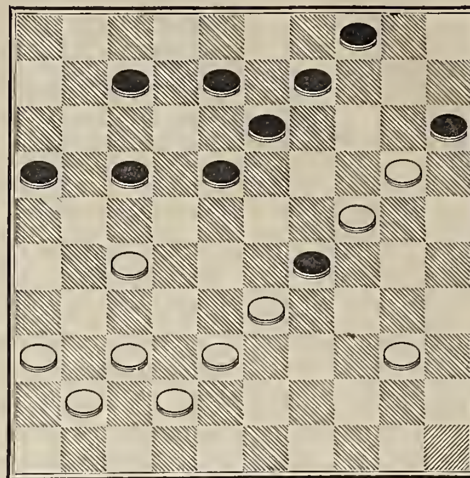
R. D'A.

DAMES

PROBLÈME N° 3,

PAR M. WARDON, A CAEN.

NOIRS.



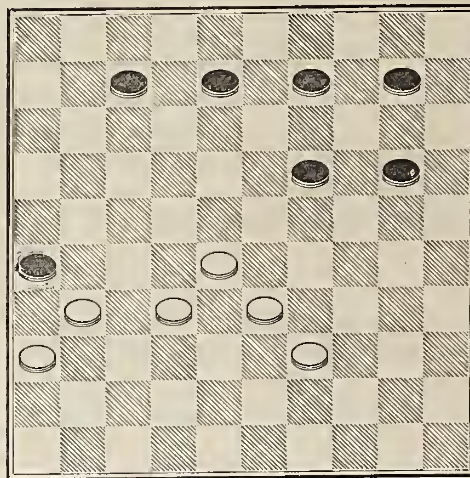
BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

PROBLÈME N° 4,

PAR M. J. P.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

AUG. JOLIET.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 6. CRYPTOGRAPHIE.

BRT CDGDCZSLN.
DBL FRBBRVN, DBL TRSMNDS
JSL, FRTXGN Z'RGVLTDLGN SVDON
GNHXN D Z'NFDGX JSDTV LZ QDLX PNDS.
NX HN BRTXGN ZNH KRSGH V'RGDON.
HFGLPN,

N° 7. ARITHMOLOGIE.

Si la somme de deux nombres est égale à la différence qui existe entre les carrés de ces deux nombres, quelle sera la différence entre les deux nombres eux-mêmes?

N° 8. ANAGRAMME.

Sur mes six pieds je vais par les chemins;
Retournez-les : j'ombrage les jardins.

N° 9. MOTS EN TRIANGLE.

Dans une basse-cour; un billard occupé;
L'oiseau nommé Souci ou Roitelet huppé;
Un vil insecte; un fleuve; et sur un canapé.

N° 10. MOTS CARRÉS.

L'hypocrite à bon droit flétri;
De Pline le vin favori;
Sur une page de Musique;
Un savoureux fruit d'Amérique;
Halte du postillon botté;
D'Homère une divinité.

Nous donnerons dans le prochain numéro les solutions des problèmes 1 à 5, publiés dans le numéro du 16 novembre.

EDME SIMONOT.

NOTE SUR LES CARRÉS MAGIQUES

DES 16 PREMIERS NOMBRES.

Remarquable étude de M. Bizalion. Intéressantes recherches de M. Pennetier.

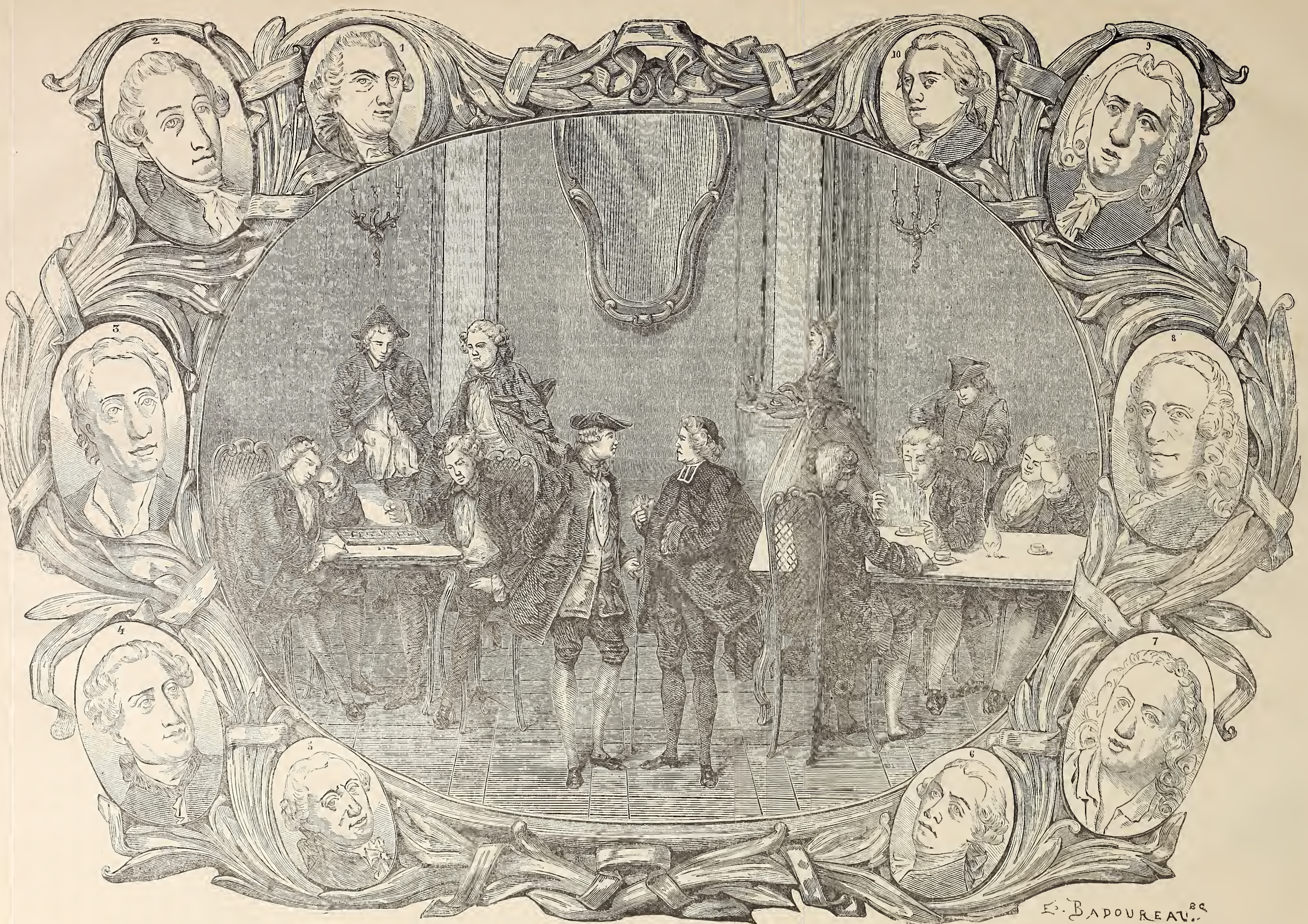
Quant aux carrés de la deuxième catégorie, ou carrés *irréguliers*, M. Bizalion est, à ma connaissance du moins, le premier qui en ait précisé le nombre. Personnellement, je ne pouvais donner à cette recherche que de rares instants; chez moi, elle menaçait de s'éterniser sans aboutir; M. Bizalion l'a menée à bonne fin. Il a constaté 3854 variations des carrés irréguliers de 16.

Si ce chiffre avait besoin d'un contrôle, les circonstances en offriraient un. Lorsque M. Ed. Pennetier fit connaître qu'il avait trouvé 7072 variations des carrés de 16, je le priai de m'indiquer combien de ces variations s'appliquaient à la première catégorie, combien à la seconde. Avec une modestie du meilleur goût, M. Pennetier répondit qu'il ne connaissait pas ces deux catégories et qu'il avait opéré sur l'ensemble. Après avoir reçu la communication de M. Bizalion, j'écrivis à M. Pennetier que, probablement, quelques erreurs avaient échappé à son attention, et qu'il devait avoir compté 32 variations de trop. C'était le « point à éclaircir » dont je parlais le 14 septembre. M. Pennetier crut d'abord que l'erreur n'était pas de son côté, mais, après vérification nouvelle, il reconnut en effet 32 variations erronées, et me fit part de cette rectification, qui réduit à 7040 son chiffre de 7072. Or, 7040 est la somme des nombres 3456 et 3584 constatés par M. Bizalion. Le total d'ensemble de celui-ci se trouve donc surabondamment contrôlé.

Je suis heureux de rendre hommage au succès complet du très-remarquable travail de M. Bizalion, et aux patientes et intéressantes recherches de M. Pennetier. Quant à la mouche du coche qui sonne si bruyamment sa fanfare, je n'ai ni le temps, ni la place, ni l'envie de m'en occuper.

Quelques lecteurs regretteront peut-être de ne pas trouver dans cette note les 18 générateurs des carrés *réguliers*, les arrangements dont ces carrés sont susceptibles, un exposé analogue pour les carrés *irréguliers*, et l'énumération des propriétés spéciales aux uns et aux autres. Le défaut d'espace est un obstacle insurmontable. Un opuscule qui sera publié dans quelques semaines donnera ces détails et beaucoup d'autres.

E. S.



LE CAFÉ PROCOPE AU XVIIIe SIÈCLE

1. Buffon. — 2. Gilbert. — 3. Diderot. — 4. D'Alembert. — 5. Marmontel. — 6. Le Kain. — 7. J. B. Rousseau. — 8. Voltaire. — 9. Piron. — 10. D'Holbach.



LES CARTES

CAUSERIE

Le Piquet a été nommé à juste titre le roi des jeux parce qu'il est d'une logique absolue, féroce, et que, bien que la chance y ait une très-large part, le bien jouer soit dans l'écart, soit dans la carte, y tient une place prépondérante.

C'est aussi parce qu'on est seul et qu'on n'a point à endosser les fautes d'un partenaire que le piquet est si amusant.

La qualité essentielle du bon joueur, c'est d'arriver à connaître l'écart de son adversaire.

On joue alors avec 32 cartes au lieu de jouer avec ses douze cartes, et le calcul des probabilités s'efface peu à peu devant une certitude mathématique absolue.

L'écart est pour moitié une affaire de talent, pour moitié une affaire de chance, on doit prendre avant tout conseil de sa marque et de celle de son adversaire, savoir si le coup doit se jouer terre à terre ou s'il faut risquer le tout pour le tout.

Le piquet en 150 ou en 223 est de plus en plus abandonné, il ne se joue plus guère que dans les cafés pour l'enjeu d'une consommation.

Il est remplacé par le *rubicon*, sorte de piquet à écrire où les chances sont à peu près égales, puisque la partie se joue en six coups, chacun étant trois fois premier et trois fois second.

On sait quelle est la raison de ce mot de *rubicon* : Il s'agit de franchir le point de 100, sans quoi les points du perdant au lieu de se diminuer de ceux du gagnant viennent s'y ajouter.

La moyenne d'une perte ordinaire, en supposant que la queue soit de 100 points (c'est ce qu'on appelle au whist la consolation), est généralement de 160 à 220 points mais si le perdant est *rubicon*, sa perte peut s'élever de 320 à 500 points.

C'est ce qui fait le piquant et l'amusant de cette forme récente du jeu.

Signalons une variante adoptée en Russie. La partie se joue en 4 coups, le premier et le dernier doubles ; c'est un aléa en plus, et les bons joueurs doivent préférer la méthode ordinaire.

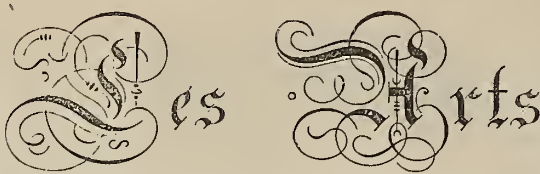
Le rubicon se joue a deux, à trois et même à quatre, chacun faisant le mort, ou pour mieux dire, la chouette à son tour, soit contre les deux autres (le quatrième restant momentanément neutre), soit même contre trois, un seul tenant les cartes et se concertant avec ses partenaires.

La perte ou le gain sont alors doubles ou triples pour celui qui fait la chouette.

Nous indiquerons dans un prochain article une manière de jouer le piquet assez amusante la *cagnotte*, (rien de la pièce du Palais-Royal), et nous terminerons cette première causerie par un problème très-piquant dont nous laissons la solution à nos lecteurs : étant premier, faire quatre-vingt-dix et capot sans as :

Ne criez pas à l'impossible, car nous vous promettons une démonstration victorieuse de la possibilité du coup.

OLD TRICK.



L'HOTEL DROUOT

Bien que la saison des ventes n'en soit encore qu'à son début, l'hôtel Drouot, depuis quelque temps, n'a cependant pas manqué d'animation.

Dans la dernière quinzaine d'octobre, comme il arrive d'ordinaire, ont eu lieu plusieurs ventes par suite de décès : ce sont les morts de l'été dont on achève de liquider la succession. Il n'y a pas trop à s'apitoyer : c'est là une nécessité inéluctable, comme tant d'autres... Puisqu'on n'emporte pas avec soi les choses que l'on a aimées ici-bas, il faut bien que les choses que l'on a aimées s'en aillent quelque part après nous !

Une des plus intéressantes de ces ventes, par suite de décès, a été celle de la collection de feu M. Edgard Rodrigues, qui appartenait au monde de la Bourse, et, de plus, était un ami et un grand admirateur de madame Sand. Aussi trouvait-on, parmi ses curiosités, le médaillom en marbre de l'illustre écrivain, d'après David d'Angers, et par Villevieille, une vue de Nohant, cette charmante et hospitalière demeure qu'ont traversée la plupart des célébrités de notre époque, destinée sans doute à prendre place dans l'histoire de la littérature française, à côté des Charmettes, de Coppet, ou de Ferney, et où l'auteur de la *Mare au Diable* a dû être, pendant ses dernières années la plus simple et la plus gracieuse des grand mères.

Deux toiles de Rosa Bonheur, qui figuraient également dans le cabinet de M. Rodrigues, *Prairie normande* et *Bruyères des Pyrénées*, se sont vendues une vingtaine de mille francs chacune ; une *Forêt de Fontainebleau*, par Diaz, 4,500 francs ; l'*Éducation de la Vierge*, remarquable morceau de Delacroix, signé et daté de 1841, 4,200 francs. Cette jolie vente, faite par M. Rousseau et l'expert Georges, a dignement inauguré la saison.

A quelques jours de là est venue la vente, aussi par suite de décès d'une artiste du Gymnase, Mlle Tallandiera. On s'est vivement disputé un certain nombre de beaux diamants, quelques bronzes d'art et tableaux modernes, une argenterie somptueuse et un élégant mobilier laissés par la défunte. Le tout a atteint le chiffre de 75 à 80,000 fr. M. Charles Oudart commissaire priseur, M. Bloche, expert.

Mentionnons encore, par les mêmes expert et commissaire priseur, la vente d'objets d'art, de curiosités, d'ameublement et de tableaux faisant partie de la collection de M. E.. C..., un amateur marchand bien connu des faïences de la plupart des fabriques celèbres, beaucoup de porcelaines, des émaux de Limoges, des bronzes, des terres cuites, etc. ; en un mot, plus de 700 objets ont, pendant une semaine, sollicité et obtenu d'assez belles enchères. La maquette en cire, sur fond d'acajou, du meuble à bijoux offert par la ville de Paris à la reine Marie-Antoinette, a été adjugée à 2,015 fr.

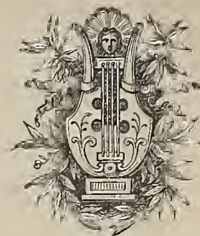
Dans une vente de tableaux modernes, collection de M.. L.,., un Robert Fleury, le *Payeur de rentes*, est monté à 5,000 francs.

Pour mémoire, notons encore : des porcelaines, groupes, figurines et vitraux, ainsi que des tapisseries et étoffe des XV, XVI et XVIIe siècles, qui ont ramené à l'Hôtel MM. Charles Pillet et Mannheim.

Avec le mois de novembre a commencé, sous le marteau de M. Charles Pillet, la série de ces grandes ventes d'anciennes porcelaines de la Chine et du Japon, qui reviennent chaque année à la même époque et sont connues sous le nom de *Ventes des Hollandais*. C'est là que le commerce parisien s'approvisionne de meubles en marqueterie de bois, de services de porcelaine de Chine et du Japon, de figurines de Saxe, de vieilles étoffes, de vases, de cornets, de potiches dont s'emparent aussitôt les monteurs en bronze, et qui, grâce à eux, sont quelques semaines plus tard de brillants cadaux pour le premier janvier. La première de ces ventes appartenait à MM. Hemburger, d'Utrecht. Le produit s'est élevé à plus de 160,000 francs.

La seconde, celle de M. Salomon, d'Amsterdam, se termine au moment où nous mettons sous presse.

PIERRE DUBOIS.



On se plaint généralement de la faiblesse des troupes d'ensemble dans les théâtres de musique et l'on accable les directeurs, qui n'en peuvent mais, de réclamations plus ou moins fondées : ne serait-il pas mieux de rechercher les causes de cette pénurie de bons artistes lyriques, et ne les retrouverait-on pas facilement en remontant aux sources de l'enseignement, c'est-à-dire au Conservatoire ? Certes, je dois parler avec beaucoup de réserve d'une École dont je suis fier d'avoir fait partie ; mais encore faut-il bien reconnaître qu'entre l'enseignement instrumental et l'enseignement vocal au Conservatoire, il y a un abîme.

Autrefois, voici comment on procédait pour apprendre l'*Art du chant*. Le maître soumettait l'élève à des exercices spéciaux, savamment appropriés à l'organe et gradués avec prudence ; cela durait un ou deux ans, quelquefois davantage, avec défense expresse de *chanter un air*, sous peine de renvoi immédiat. C'était, pour ainsi dire, l'enseignement primaire. Lorsque l'élève était suffisament rompu avec les difficultés mécaniques du larynx, lorsque l'organe fortifié par un travail habilement dirigé se trouvait en état de supporter les plus grandes fatigues, alors commençait l'enseignement secondaire, c'est-à-dire l'étude des airs et morceaux d'ensemble, au point de vue de la prononciation, de l'accent et du style. Cette manière d'enseigner, assez méprisée aujourd'hui, a produit les chanteurs illustres qui ont été la gloire du Théâtre-Italien, à l'époque des Rubini, des Lablache, des Duprez des Malibran, des Persiani, des Damoreau, etc.

Depuis, *nous avons changé tout cela*. Une centaine de jeunes gens des deux sexes se présentent au Conservatoire pour y subir un examen qui consiste à faire entendre un fragment vocal quelconque. On en admet une dizaine, que l'on répartit entre les différentes classes de chant. Aussitôt, le professeur se creuse la cervelle pour chercher quel *rôle*, en tenant compte de la voix, conviendra le mieux à la nature de tel élève. Cette jeune fille, blonde à l'air simple et timide, chantera *Marguerite* ; cette autre blonde aussi, mais avec je ne sais quelle étrangeté dans le regard, sera *Ophélie* ; pour celle-ci, brune aux yeux profonds, il n'y a pas à hésiter : c'est *Valentine* ; et ce grand garçon, aux bras pendants, à la démarche lourde, aux yeux mornes, on en fera un *Bertram* ; celui-là, petit, commun, le nez retroussé, les jambes torses, on l'affublera de la robe grise d'*Éléazar*. Et, sans tarder, on commence à apprendre l'*air des bijoux*, de *Faust* ; la *scène de folie*, d'*Hamlet* ; le duo du troisième acte des *Huguenots* ; l'*évocation des nonnes*, de *Robert* ; l'air du quatrième acte de *la Juive* ; cela dure un certain nombre de mois, suivant l'aptitude du sujet ; quand

on le juge en état de paraître sans trop de ridicule sur la petite scène du Conservatoire, on l'admet à concourir : il concourt donc, toujours dans le même air ou dans la même scène, il est plus ou moins dégrossi, et le jury lui décerne un prix.

Alors les directeurs subventionnés par l'État se disputent le lauréat, (Quand il n'est pas enlevé, comme l'âne de la fable, par quelque rusé compère), on se livre à des efforts surhumains pour lui faire entrer dans la tête les parties de son rôle qu'on ne lui avait pas apprises à l'école, on appelle le ban et l'arrière ban des costumiers et des coiffeurs, et on expose enfin au jugement du public cet infortuné, qui ne sait ni chanter, ni prononcer, ni marcher, ni se tenir en scène, et dont la voix surmenée par un travail excessif et mal dirigé, a déjà perdu ses plus précieuses qualités, la justesse, la solidité, la fraîcheur.

Est-ce bien aux directeurs de théâtre qu'il faut s'en prendre ? Peuvent-ils faire autrement que d'accepter *les produits* de l'enseignement officiel? Où trouvent-ils, ailleurs qu'au Conservatoire, une pépinière de jeunes artistes (?) pour combler les vides de leur personnel?

Cette question de l'enseignement du chant est de la plus haute importance, et je voudrais qu'on s'en préoccupât davantage. Les défenseurs de l'état de choses actuel mettent en avant les noms de quelques jeunes gens, sortis depuis peu de temps du Conservatoire et qui ont été favorablement accueillis par le public. Ce sont là des exceptions fort rares ; et quand j'aurai cité Mlle Bilbaut-Vauchelet, excellente musicienne et chanteuse de beaucoup de talent, je ne vois plus guère que..... ma foi, je cherche..... En vérité, cela n'est pas suffisant; il est grand temps de réformer un enseignement dont la faiblesse et la fausse direction portent un préjudice considérable aux intérêts de l'art lyrique et rendront presque impossible, d'ici à peu d'années, le fonctionnement régulier de nos scènes musicales.

Je parlais l'autre jour de la reconstitution du Théâtre-Lyrique : j'ai le plaisir de constater aujourd'hui que la question vient d'entrer dans une phase qui permet d'espérer une prompte et heureuse solution; M. Bardoux, qui, depuis son avènement au ministère des Beaux-Arts, n'a pas cessé de prendre en mains les intérêts de la cause musicale, jusqu'alors si timidement défendue, vient d'adresser au préfet de la Seine, une lettre par laquelle il réclame pour le Théâtre-Lyrique, la protection de la ville de Paris. « Le Théâtre-Lyrique » écrit le ministre, a eu cette mauvaise chance que, par la force des choses, sans que personne en pût être responsable, il avait presque toujours une subvention quand il n'avait pas de salle et qu'il avait une salle quand il n'avait pas de subvention..... Aujourd'hui, les circonstances se présentent plus favorables ; sur le crédit de 200,000 fr., 135.000 fr. restent actuellement disponibles, et il existe une salle, l'ancien Théâtre-Lyrique de la place du Châtelet, dont le détenteur actuel, M. Castellano, serait disposé à résilier le bail qui le lie à la ville de Paris... Le Théâtre-Lyrique est concédé à M. Castellano, moyennant un loyer actuel de 72,000 francs. Ce n'est pas là un chiffre bien considérable dans le budget de la ville de Paris ; j'en demande l'abandon au profit de l'État. Le conseil municipal vient d'être saisi de l'affaire et tout fait espérer qu'il se prononcera dans un sens qui permettra enfin de rétablir sur des bases solides et durables une scène qui a rendu de si grands services à l'art musical et qui est reconnue si nécessaire à la production des œuvres des jeunes compositeurs.

Léon Delahaye.

P.-S. — L'Opéra-Comique et la Renaissance viennent de renouveler leur affiche : le premier de ces théâtres a donné mardi *les Noces de Fernande*, trois actes de MM. Sardou, de Najac et Louis Deffès; le lendemain a eu lieu au théâtre de M. Koning, la première représentation de *la Camargue*, trois actes de MM. Leterrier, Vanloo et Ch. Lecoq. Je parlerai de ces deux ouvrages la semaine prochaine.

L. D.



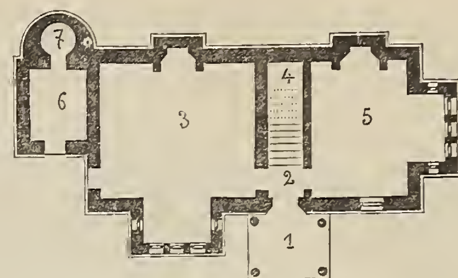
ARCHITECTURE

Je donne aujourd'hui le croquis et la désignation d'un *Cottage-lodge*, maison de garde en Angleterre, réservant pour ma prochaine causerie une comparaison à établir entre l'habitation d'Outre-Manche et celle de nos gardes-forestiers.

En traitant ce sujet, je crois intéresser bon nombre de nos abonnés; en effet, quoi de plus séduisant et de plus pittoresque dans une forêt que la silhouette d'une maisonnette enrichie d'un style sérieux et élégant, tandis que la plupart ressemblent, par leur aspect triste et monotone, à de mauvaises auberges de grande route.

Si l'on aime la bonne tenue d'un garde, pourquoi ne pas lui donner une habitation digne du propriétaire et de la propriété, pourquoi ne pas mettre en rapport sa demeure avec les besoins de son service : Vous me direz, la dépense !... Je n'en crois rien, car je vois de ces maisons qui cependant représentent, par une surface inutile, une valeur qui aurait permis la réalisation de deux de ces charmantes habitations.

Le cottage dont je vous donne le croquis à son plan raisonné, les moindres détails ont un pourquoi et son aspect répond à la fois à l'idée de l'habitation modeste et à celle de surveillance et de protection.



N° 1. Porche. — 2. Entrée. — 3. Cuisine. — 4. Escalier. 5. Parloir. — 6. Cellier. — 7. Four.

Au rez-de-chaussée, la maison est composée d'un porche extérieur donnant accès à une entrée formant palier d'un petit escalier conduisant au premier étage sous le comble où sont les chambres à coucher du garde.

A droite, une *kitchen* ou cuisine formant salle à manger avec sa grande cheminée, laquelle suffit au garde pour préparer ses repas; cette chambre éclairée sur la façade principale par une *bay window* extérieure, permet une surveillance facile dans toutes les directions. Dans cette pièce, à droite, une porte de sortie donne sur la façade latérale et met en communication la salle du garde avec un petit *cellar* et un four, dit *oven*.

A gauche du palier le *parlour* qui, en Angleterre, est la pièce officielle. C'est là que le propriétaire est reçu; là que, surpris par le mauvais temps, les chasseurs viennent s'abriter, se sécher devant un feu de fagot allumé à la hâte et *luncher* tout en se reposant; c'est dans cette petite oasis du désert de bois, qu'ils retrouvent les forces un instant épuisées, tout cela sans gêner, ni assister à tous les détails de la vie du garde.

Quant à l'architecture extérieure, vous pouvez vous rendre compte de son aspect, l'auteur a cherché dans une surface aussi restreinte que possible des décrochements et quelques saillies extérieures en wyndov, porche et cheminées, le tout ayant un caractère inspiré du moyen-âge.

Il a réussi, dans sa grande simplicité (aidé par une végétation naturelle, qui elle aussi est venue enjoliver et faire cadre), à donner à sa maison, pour le touriste et le chasseur, le véritable aspect d'une garderie.

Fransquin-Arveuf.

NOS GRAVURES

LE CAFÉ PROCOPE AU XVIIIe SIÈCLE.

Cet établissement célèbre tut fondé vers 1660 par un Palermitain nommé Francesco Procopio Cultelli, ancien maître d'hôtel de Soliman-Aga.

Le noble Sicilien fit sa première installation à la foire Saint-Germain, offrant aux consommateurs une propreté et une élégance qu'ils ne trouvaient point chez son concurrent, l'Arménien *Pascal*. Il y eut bientôt foule chez lui, et il transféra son café rue des Fossés-Saint-Germain,—aujourd'hui rue de l'Ancienne-Comédie,—en face de la Comédie Française.

Le vieux théâtre a disparu, mais le nouveau boulevard Saint-Germain a respecté le café Procope, qui vit et auquel sa célébrité littéraire assure encore de longs jours.

Il fut, au XVIIIe siècle, le rendez-vous des auteurs dramatiques ; on y rencontrait tous les beaux esprits de Paris; on y comptait les sommités politiques, les petits maîtres, les officiers mêlés au mouvement intellectuel de l'époque.

Sans vouloir citer les nombreux et illustres clients de Procope, rappelons *Piron*, *Fontenelle*, *Crébillon*, *Voltaire* et *Mlle Clairon*.

D'Holbach, *Diderot*, *d'Alembert*, *Marmontel* et *Boindin* s'y livraient à leurs discussions si libres sur Margot, Javotte et M. de l'Être.

Le premier successeur de Procopio Cultelli fut Zoppi, qui resta jusqu'à la Restauration ; puis le café fut successivement tenu par les deux frères *Heu*, *Brossard* et M. *Boitelet* qui l'a fait restaurer en conservant religieusement le style Empire.

Au second plan des clients, remarquons encore *Rameau*, *Sedaine*, *Favart*, les abbés *Voisenon* et *Desfontaines*, le *marquis de Villette* et *Mirabeau*.

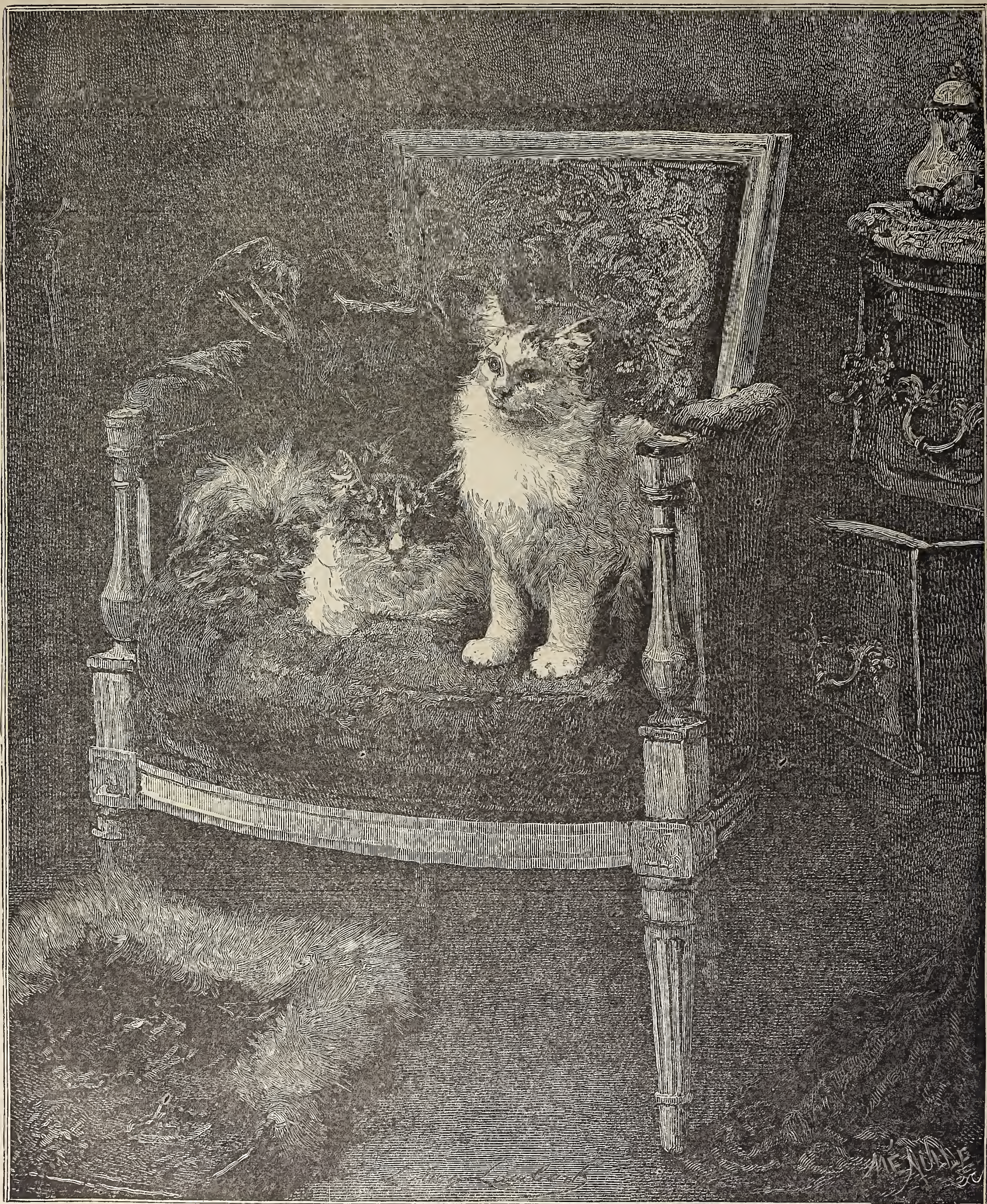
Sous la Restauration et Louis-Philippe, le café Procope garda ses habitués littéraires : on y vit souvent *Jules Janin* et *Gustave Planche*.

Aujourd'hui il est quelque peu délaissé, bien que notre génération y ait encore vu de nombreux avocats, médecins et professeurs, dont quelques-uns sont arrivés à la célébrité et à la puissance.

Les étudiants qui viennent y déjeuner ne savent pas sans doute que leur chocolat est fait dans un vieux mortier du seizième siècle sur lequel on lit :

« Je fus faict pour épice battre en 1584. »

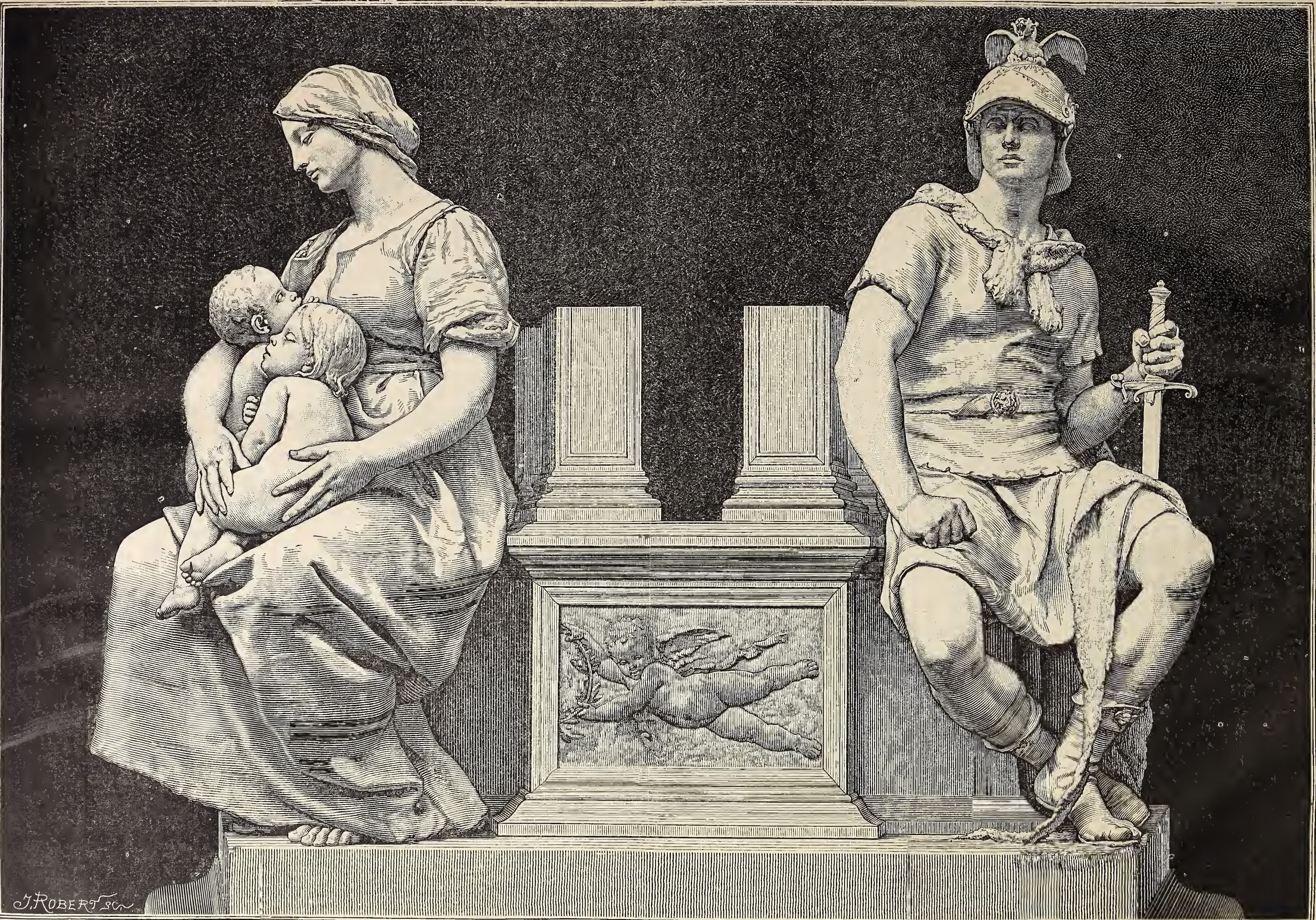
SALON DE 1878



PENDANT L'OFFICE

TABLEAU DE M. LOUIS-EUGÈNE LAMBERT.

Publié par l'*Illustration* avec l'autorisation de MM. Goupil et Cᵉ, propriétaires du droit de reproduction.



LA CHARITÉ ET LE COURAGE MILITAIRE, PAR M. P. DUBOIS (*Monde illustré*)

PENDANT L'OFFICE, PAR M. LAMBERT.

Vous rappelez-vous les délicieux petits chats de l'*Installation provisoire*, qui s'étageaient dans les tiroirs demi-ouverts d'une commode Louis XV? La jeune famille a grandi depuis lors; elle est devenue grave et sérieuse, elle apprécie les douceurs d'un grave et moelleux confortable. Voyez plutôt : c'est aujourd'hui dimanche, sans doute, et la pieuse douairière a dû abandonner un instant ses favoris pour aller faire une apparition à la messe d'une heure; les ingrats ne se sont pas autrement émus du départ de leur maîtresse; mais comme son vieux fauteuil en velours d'Utrecht est le mieux rembourré de tous ceux du salon, ils n'ont eu garde de le laisser vide un moment; et les voici tous trois installés familièrement côte à côte, le carlin avec les chats, enfoncés dans la plume du coussin, plongés dans les joies d'un ronron sûrs de leur bonheur.

M. Lambert a depuis longtemps fait ses preuves; il n'y a plus d'éloge nouveau à lui adresser; tout ce qu'on peut dire de son tableau, c'est qu'il est la digne suite de ceux des années précédentes.

(*L'Illustration.*)

LE COURAGE MILITAIRE, PAR M. P. DUBOIS.

Quand Rome allait crouler, quand la ville éternelle
Courbait sous Annibal son passé triomphant;
Lorsque déjà la mort effleurait de son aile
Ce peuple que la gloire avait pris pour enfant;

Quand le légionnaire insultant son histoire,
Jettait le javelot trop pesant pour sa main;
Quand tous, peuple et soldat, doutant de la victoire,
Reniaient leur croyance en l'avenir Romain;

Quand enfin on pensait que dans cette tempête,
Rome ne mourrait pas comme elle avait vécu,
Fabius Cunetator, seul, relevant la tête
Jura d'être un sauveur pour son pays vaincu.

Alors il remplaça ces images lascives
Par d'autres qui rehaussaient le cœur, la raison
Osant placer parmi les armes défensives
Les œuvres d'art qui sont une mâle leçon.

N'as-tu pas fait de même, ô grand tailleur de pierre?
Et ton guerrier pensif regardant au lointain
Ne nous donne-t-il pas l'image calme et fière,
Sougeuse, — d'un Français en face du destin?

Quand je l'ai vu muet et tenant son épée,
Impassible, mais fort, tranquille, mais puissant,
Lisant à l'horizon la future épopée
Que chaque nation écrit avec du sang.

J'ai compris, — j'ai compris que ta blanche statue
N'était pas seulement un chef-d'œuvre nouveau.
A côté du guerrier brutal qui meurt et tue,
Comme le tien est grand, comme le tien est beau!

Il parle à nos regards de tout ce qu'il espère,
Il contient la leçon du dictateur Romain;
Ce n'est pas le soldat d'une époque prospère,
C'est le soldat vaincu qui songe au lendemain.

Croule sur lui le ciel, il demeure immobile!
Que fait à ce héros le succès d'un instant?
On voit son âme luire en son regard tranquille:
Les yeux sur l'avenir que Dieu garde — il attend!

Tu l'as fait calme afin que tous nous soyons calmes,
O Français d'aujourd'hui, quel long enseignement!
Jamais les violents n'ont mérité les palmes
Que tous ceux qui sont doux gagnent résolument.

Tu l'as fait jeune afin de dire à la jeunesse :
« C'est à toi maintenant, toi, qui naissais hier,
Que le pays, quand Dieu voudra bien qu'il renaisse,
Confiera son drapeau, ce lambeau de sa chair. »

Maître, partout déjà la clameur populaire
T'aura porté l'hommage amplement mérité
Que conquiert à l'artiste, en guise de salaire,
Son œuvre de génie et de virilité...

Tu valais plus encore! — En ma langue appauvrie
C'est un autre salut que j'apporte à mon tour;
Il te vient des amants ardents de la patrie
Que tu fais tressaillir d'espérance et d'amour!

ALBERT DELPIT.

LES ARTS ET LES SCIENCES
ALLIÉS A LA PHOTOGRAPHIE

En commençant une série de communications dans *La Revue* sur ce sujet, je ne puis faire mieux,

— A tout seigneur tout honneur, —

que de donner la première place à la Société Française de Photographie puisqu'elle tient la première position dans le monde à cause de la réputation renommée de son Président, de son comité d'administrateurs et de ses membres. Elle a rendu de nombreux services pendant de longues années en aidant selon sa puissance et ses moyens, les progrès de l'art et de la science photographique chez tous les peuples, et elle continuera son œuvre jusqu'à ce que les couleurs naturelles, le point final de la perfection, soient obtenues.

Tous mes lecteurs peuvent, chacun dans la mesure de leur volonté, concourir à ce résultat si désirable en devenant membre de la Société. Je remplirai pour eux toutes les formalités nécessaires, avec plaisir, en les présentant à leurs futurs collègues, qui, je peux le promettre, les recevront de tout cœur, car « l'union fait la force ».

Je décrirai donc, sans plus de préface, la réunion d'inauguration de cette nouvelle session de la Société Française de Photographie.

La réunion d'ouverture a eu lieu la semaine dernière, honorée par la présence de M. Péligot, membre de l'Institut, président de la société, qui occupait le fauteuil. A cause du mauvais temps, l'assistance n'a pas été comme d'habitude aussi nombreuse que lorsque la société se réunit après les vacances.

La séance a commencé par l'élection de M. Mieusement, de Blois, et de M. Arembourg comme nouveaux membres. M. le capitaine Jolly, attaché au nouveau fort de Palaiseau, a été présenté par MM. Alfred Chardon et Davanne.

M. Pector, membre du comité d'administration, en l'absence de M. Perrot de Chaumeux, le secrétaire, a donné lecture de plusieurs extraits des journaux étrangers. M. Davanne annonce qu'il a reçu du maire de Châlons une requête tendant à obtenir l'aide de la société pour l'érection d'une statue dans cette ville en l'honneur de Niepce, le grand inventeur de la photographie dont le nom n'est pas encore suffisamment honoré en France; ce qui n'est pas seulement une œuvre de patriotisme, mais une œuvre de justice.

Pour mener à bien la réalisation de son projet, il propose qu'une commission internationale, indépendante du bureau de la société soit nommée; elle serait composée de M. le duc de Chaulnes, MM Balagny, Berthoud, Civiale, Levy, Pector, Bardy, Harrison, Robert de Sèvres, etc. La proposition a été chaleureusement reçue et votée à l'unanimité.

M. Adolphe Martin a fait une communication sur les récompenses du jury dans la classe XII de l'Exposition Universelle de Paris 1878 et a complimenté la société française photographique sur le succès de ses membres en général et des exposants d'objets ayant rapport à la photographie : spécialement M. Péligot qui mérite si justement la promotion de commandeur de la Légion d'honneur, MM. Gauthier-Villars, Lemercier comme officiers et MM. Davanne, Dujardin, Rousselon, Appert, qui ont reçu la croix de chevalier, sans oublier le vétéran de la science, M. Poitevin, qui a obtenu un prix exceptionnel, probablement d'une valeur de 10 à 12,000 francs, ainsi que les sociétés photographiques de Paris et de Vienne, la section photographique de l'Exposition pour la confection des papiers de l'État à Saint-Pétersbourg, et la section photographique de la direction générale des travaux géodésiques du royaume de Portugal à Lisbonne, qui ont reçues de *hautes récompenses*. Il a tout lieu de penser que ces récompenses ont généralement donné satisfaction.

Il est vrai que quelques exposants se plaignent, mais ceci arrive toujours dans une grande lutte internationale, quand des individus formulent sur la valeur de leur travail une opinion différente de celle d'un jury international composé d'hommes honorables, compétents et désintéressés, dont la décision en matière de goût et de jugement doit être suprême et acceptée avec respect.

M. Stebbing a exposé un cliché négatif sans retouche et un peu faible d'un portrait de lui-même, fait pendant sa dernière visite en Angleterre, au moyen de la lumière électrique, avec une pose de 30 secondes, par un procédé breveté de M. Van der Weyde. La lumière n'a pas ébloui les yeux du modèle, quoique les arrangements fussent d'une nature primitive, les crayons de charbon étant remués par les mains du photographe pendant l'opération, qui fut faite à la hâte et sans soins extra, ce qui est visible par ce fait que l'appui-tête n'est pas caché.

M. Poitevin ayant trouvé parmi la collection d'émaux faite par lui il y a quelques années d'après son procédé, un portrait de feu M. Balard, autrefois président de la Société, demanda la permission de l'offrir. Sur la motion de M Davanne, cette offre bienveillante a été acceptée avec remercîments. M. Pistoja, de Florence, attaché à l'état-major de l'armée d'Italie, soumet à l'examen plusieurs photo-gravures faites par un procédé qu'il ne peut pas divulguer pour le moment. Elles consistent en cartes géographiques, dessins à la plume et gravures d'une beauté remarquable de finesse, d'exécution et dignes des précédents envois faits à la Société.

MM. Insley et Pacheco, de Rio-Janeiro, ont exposé une collection de portraits-cartes dont la forme fut primitivement créée en Californie, et qu'on appela cartes-promenade. La photographie est bonne, mais la forme et les proportions des images ne peuvent convenir que pour des figures debout; elles sont présentées pour la première fois à Paris et n'ont pas été reçues avec une approbation très-enthousiaste.

M. Carlos Relvas a fait don à la Société d'un bel Album contenant une riche collection de son travail en encres grasses. le jury de la classe 12 avait accordé une médaille d'or à M. Relvas pour ses spécimens de tirage à l'argent, charbon, collotypie et photogravure, tous exécutés par lui, et exposés au Champ de Mars, ce qui ajouta tant d'éclat et d'intérêt à la section photographique du Portugal.

M. Henri Pellet a envoyé le résultat de ses perfectionnements dans le procédé du ferro-prussiate, avec spécimens de quatre différents papiers appelés *papier cyanofer*, dont le dernier était d'une nature parcheminеuse et suffisamment transparente pour servir de papier à calquer aussi bien que pour la réception de l'image prussiatée qui est claire et nettement dessinée.

M. Adolphe Martin a dit qu'il se rappelait que la maison Lacroix exposa au Champ de Mars, en 1867, du papier laminé qui n'était pas seulement uniformément transparent, mais en même temps flexible et fort. M. Davanne a ajouté que le papier n° 4 de M. Pellet pouvait être considéré comme une habile application de ce principe.

M. Ferrier, de la part de M. Vivien, a déposé sur le bureau l'iconomètre de M. Faure-Biguet, qui, dans son apparence extérieure, ressemble à la petite loupe pour la mise au point de Dallmayer, et consiste en un tube de cuivre avec un diaphragme en forme de parallélogramme, l'oculaire glisse dedans et dehors pour la mise au point, et, ainsi, montre la longueur du foyer des lentilles qu'il faut pour donner une image égale à celle de l'intérieur du diaphragme Ce petit instrument a paru très-élégant et pourrait être un compagnon très-utile pendant une tournée photographique et aussi dans une promenade; il pourrait rendre un grand service aux amateurs pour le choix d'un point de vue.

M. Garcin a remis une boîte cachetée contenant un certain nombre de plaques préparées par le procédé d'émulsion gélatino-bromure d'argent, et qui, sur la proposition de M. Davanne, a été renvoyée à la commission d'essais sur les émulsions.

M. Stebbing a présenté quelques épreuves obtenues par le procédé breveté des sels de platine, par M. Willis fils, et a fait une démonstration expérimentale du développement des épreuves imprimées pendant la journée et tenues éloignées de la lumière pour la séance de la soirée.

Il y a environ trois ans, M. Willis vendit son brevet français à MM. Pouleuc et Wittmann, mais les photographes français refusèrent d'acheter le droit d'exploiter le procédé, attendu que l'hyposulfite était employé dans les manipulations. Pour remédier à ce défaut, M. Willis fit des expériences qui consistent dans un procédé perfectionné sans hyposulfite de soude.

Pendant ses recherches, M. Willis trouva aussi que l'oxalate de fer serait très-utile pour développer des plaques sèches au bromure, mais cela nécessitait un retardateur. M. Willis pria M. Stebbing de ne pas publier le fait à ce moment, préférant continuer ses expériences. Quelque temps après, M. Carey Lea publia un procédé complet du développement de l'émulsion bromurée dans le *British*, journal de photographie, avec l'oxalate de fer, y compris le retardateur nécessaire, l'acide gallique; et, quoique M. Willis et M. Stebbing eussent, il y a quelques mois, expérimenté en particulier avec l'oxalate de fer qui est la base du procédé de M. Willis, il ne fut pas douteux que c'était l'unique propriété de M. Carey Lea, qui avait fait la première publication d'un nouveau procédé complet de développement.

M. Stebbing a continué sa démonstration en montrant des feuilles de papier préparé avec le platine et l'oxalate et qui avaient été exposées sous des négatifs différents à la lumière du matin de la journée. L'action lumineuse avait converti l'oxalate ferrique en oxalate ferreux, les images à cet état étaient légèrement apparentes. Le développement fut effectué instantanément avec tous les détails en appliquant la surface de la feuille sur un bain chaud d'une solution d'oxalate de potasse et en dissolvant l'oxalate ferreux, qui agit sur le sel de platine et le transforme en métal. L'épreuve fut alors lavée dans une cuvette d'eau à laquelle on ajouta une solution d'acide oxalique; on finit par deux ou trois lavages dans l'eau froide.

L'exposition au jour est seulement le quart de celle qui est nécessaire avec le chlorure d'argent et les épreuves peuvent être imprimées avec un photomètre-charbon, où la montre en main. Le portrait du démonstrateur développé devant l'assemblée, avait de-

mandé trois minutes d'insolation, le matin quand la lumière n'était pas très-brillante, et selon son opinion, le proc'dé remplacera l'impression au charbon et à l'argent, car il est inaltérable.

Les épreuves sont mates et ressemblent à celles qu'on tire sur papier salé, mais quand elles sont gélatinées pour donner une apparence glacée, leur durée ne peut être garantie. Les feuilles développées pendant la soirée avaient été préparées dans la matinée même, et on dit que ce papier peut être gardé 6 mois.

Les membres ont été priés d'accepter chacun une épreuve pour constater sa solidité, ils pourront avoir des impressions tirées de leurs négatifs et bonnes pour l'usage commercial aux prix de l'impression à l'argent, quoique le platine soit un métal très-cher; et pour populariser le procédé en France, les membres qui voudront voir les détails du travail, seront les bienvenus, M. Alfred Chardon a désiré savoir si un bain de virage avait été essayé par M. Willis, et M. Stebbing lui répondit qu'il l'avait essayé, mais qu'il n'avait jamais obtenu de meilleurs tons que ceux montrés et qui étaient d'un beau noir; que si les personnes reconnues pour leur bon goût parmi les membres de la Société voulaient forcer le choix du public et faire prédominer les tons noirs au lieu de la couleur photographique chocolat rouge qui n'est pas stable, et qui est maintenant à la mode avec les figures blanches que les dames aiment, cela serait un grand point gagné sur le mauvais goût. Cette observation du savant démonstrateur a provoqué beaucoup de gaité. Un de ces Messieurs a riposté que les clients des photographes et le public ne pouvaient pas être forcés de prendre d'autres tons que ceux qu'ils aimaient. Les tons plus chauds de l'or ayant, selon son opinion, une préférence marquée sur les noirs froids, obtenus par le procédé de platine de M. Willis, ce que M. Stebbing prouverait à ses dépens s'il était portraitiste de profession.

La Société a voté des remercîments à M. Stebbing, pour sa communication ainsi que pour les copies des impressions développées devant les membres et qui leur étaient présentées. Ceci a terminé l'ordre du jour et la séance a été levée.

Depuis quelques temps on fait beaucoup de bruit dans Landerneau, au sujet du procédé extra rapide de collodion humide de M. Boissonnas, qui devait produire monts et merveilles. Je lis dans le *British* journal de photographie, une lettre adressée aux éditeurs par un correspondant, à la date du 5 novembre et signée G. Morgan, disant : « si vous croyez que la publication « du procédé extra rapide de M. Boissonnas dont on a « beaucoup parlé récemment, intéresse vos lecteurs, « je prends la liberté de vous envoyer la formule em- « ployée par lui, et avec laquelle les photographes pour- « ront juger par eux-mêmes de la rapidité du procédé. »

La partie la plus importante consiste dans l'addition d'acétate de cuivre, dans le développant qui est composé comme suit :

Eau distillée	1.000 c. c.
Protosulfate de fer	60 gr.
Acétate de cuivre en solution de 10 p. 100	20 c. c.
Acide acétique	50 —
Alcool	50 —
Miel pur	12 gr.

Le bain d'argent doit être neutre.
Le collodion comme suit :

Éther sulfurique	500 c. c.
Alcool	500 —
Pyroxyline	7 gr.
Iodure d'ammonium	3 —
— de cadmium	3 —
— de zinc	1 —
Bromure d'ammonium	6 —

Si ceci est exact, il n'y a certainement rien de nouveau dans la formule ci-dessus.

Dans le cadre que l'on m'a donné, je serai heureux de réserver un espace pour toute correspondance de mes lecteurs de la *Revue*, qui devront donner leur nom et adresse, non pour les publier à moins qu'ils ne le désirent, mais comme une garantie de leur bonne foi. Je pense aussi avoir une place pour répondre aux correspondants qui solliciteront des réponses. En conclusion, permettez-moi de dire que l'autre jour, comme on me demandait quel était le principal moyen pour obtenir des succès dans les travaux photographiques, je fis à mon interlocuteur la réponse suivante :

Mettez en œuvre votre intelligence, et surtout gardez vos mains exemptes de toute souillure.

W. HARRISON.



COURRIER DE LA SEMAINE

Un des équipages les mieux montés de France est, sans contredit, celui de M. le marquis de L'Aigle, un veneur érudit s'il en fut. Ses chasses en forêts de Compiègne et de Laigne sont toujours très-suivies, et le vieux livre de chasse séculaire de sa maison enregistre des prouesses qui ne déparent pas celles des aïeux.

Dans le monde des veneurs son équipage est connu sous le nom d'équipage de Francport.

La famille de L'Aigle a eu, de temps immémorial, le droit, gracieusement accordé par les rois de France, de chasser dans les forêts de Compiègne et de L'Aigle que l'Oise sépare. Aujourd'hui les marquis, comte et vicomte de L'Aigle jouissent du même privilége par voie d'amodiation du droit de chasse.

C'est une bonne fortune pour les officiers du 13[e] dragon dont le régiment tient garnison à Compiègne que de pouvoir suivre les grandes chasse de l'équipage de Francport. Il n'y a pas de réunion sans eux. Les habitués de ces chasses sont MM. le Comte de Ganay, de Villeplaine, Archdéacon, Renouard; souvent la chasse est suivie par la marquise et la comtesse de L'Aigle, par M[mes] de Frézalz et la gracieuse M[lle] de Ganay.

Je n'ai pas besoin de dire que la saint Hubert a été superbement fêtée et que l'équipage s'est montré à la hauteur de la solennité.

Puisque je parle pour la première fois, ici, de la famille de L'Aigle qu'il me soit permit de rapporter un épisode émouvant de leur histoire cynégétique.

C'était en 93.

Quoique les de L'Aigle fussent très-aimés dans la contrée, les deux frères qui existaient à cette époque furent arrêtés au moment où ils allaient attaquer un dix-cors dans la forêt.

Le livre de chasse mentionne cette arrestation par ces simples mots : « Chasse interrompue par des circonstances de force majeure. »

A cette époque-là la famille de L'Aigle habitait le château de Tracy.

Avant d'être conduits en prison, ils furent ramenés au château pour assister à la perquisition qui devait avoir lieu par ordre du Comité de Salut Public.

Pendant la route, l'un des frères, Espérance de L'Aigle, s'aperçoit qu'il ne sont pas gardés de très-près et que leur escorte est très-mal montée. Il fait signe à son frère, et piquant des deux, il franchit un large fossé qui devait mettre une barrière suffisante entre eux et leurs gardiens.

Son frère le suivait, mais arrivé au fossé, son cheval se défend devant l'obstacle, et il est bientôt rejoint par les gendarmes.

Espérance de L'Aigle fait philosophiquement volte-face, franchit une seconde fois le fossé pour rester auprès de son frère et ne pas l'abandonner seul à une captivité qui, alors, précédait de bien peu la mort.

Heureusement le 7 thermidor vint les sauver; le soir même ils rentraient dans leur domaine et l'on peut lire sur le vieux livre de chasse à la date du lendemain 10 « Attaqué un cerf dix-cors au carrefour du Hourvari, etc. etc... »

N'est-ce pas que cette philosophie est charmante?

Certes je ne suis point de ceux qui dénient aux autres peuples toutes vertus, toutes valeurs; j'ai beaucoup voyagé en Europe et partout j'ai rencontré des qualités natives enviables, mais je le déclare sans chauvinisme, nulle-part, je n'ai rencontré cette crânerie française, cette insouciance gauloise pleine d'esprit, de cœur et de bravoure. Il y a quelque chose de jeune, de gai, de courtois dans l'action du Français. Qu'il soit chasseur ou soldat, diplomate ou savant, grand seigneur ou prolétaire, il y a chez lui toujours la note joyeuse qui part du cœur et qui éclate sur les lèvres en une chanson guerrière, sentimentale, grivoise ou moqueuse comme une satire.

Mazarin étudiait le sourire et le rire des hommes qu'il employait; on me dit que M. de Bismarck en fait autant.

Il y a peut-être là toute une étude physiologique et philosophique à faire, ce que je veux tout simplement établir c'est que la gaieté française a un cachet spécial, qu'elle est générale et qu'elle éclate dans nos œuvres d'art, dans nos jeux les plus sévères, dans nos exercices sportiques les plus sérieux.

Quelle différence de joyeux entrain entre notre laisser-courre et celui des Anglais, par exemple! Nous sommes bruyants, tapageurs, nos fanfares sont entraînantes, la musique de nos meutes même a un éclat joyeux. Les chiens anglais sont muets, les plus bavards glapissent à la manière du renard qu'ils chassent, le cor est un porte-voix sans harmonie, le chasseur est grave, son entrain, quelque intrépide qu'il soit, est froid, méthodique, sa voix n'éclate pas, elle commande. Lorsque le veneur d'Outre-Manche descend de cheval il ne songe qu'à manger, à boire et à dormir : le rosbeef, la bière lourde et le lit. A nous, il nous faut une fine cuisine, le vin aux reflets de rubis dans nos verres et, disons le vite, en baissant pudiquement les yeux, la société de cette brave et spirituelle française, qui est à nous et bien à nous, vaillante aux heures de joie et vaillante aux heures de douleurs.

Un des chefs arabes qui étaient à Paris cet été me disait :

— Nos femmes sont les mères de nos enfants, c'est beaucoup; mais les vôtres sont plus encore : elles sont en même temps vos compagnes dans la vie...

N'est-ce pas qu'il nous faut toujours crier : Vive la France! et Vive la Française?

Me voici bien loin de la chasse et des chasseurs, et certes je n'y reviendrai pas aujourd'hui. Pour me soustraire au courant mélancolique qui m'eût conduit à finir sur la mode élégiaque, je vais enseigner aux lecteurs et aux lectrices de la *Revue*, un jeu très en vogue sous la tente de l'Arabe.

Je l'ai vu jouer pour la première fois chez les Douair de la subdivision de Médéah. Il s'appelle le jeu du *Boum*. Les Arabes le jouent entre hommes, et y mettent une liberté de langage qui n'est pas absolument nécessaire pour en faire sortir ce gros rire que l'École de Salerne recommande, et les dames peuvent y prendre une part active sans inconvénient.

On se groupe en cercle, et il s'agit de ne pas rire, de conserver un sérieux imperturbable; l'infraction à cette unique régle est punie par la remise d'un gage.

Le meneur du jeu se tourne vers son voisin ou sa voisine de gauche et, tendant l'index à la hauteur des yeux, dit :

— Boum!

Le voisin doit gravement se retourner et faire circuler de la même façon avec le même geste le *Boum* jusqu'à ce qu'il revienne au meneur. Celui-ci, toujours avec un sérieux dont l'assistance doit également ne jamais se départir, continue :

— Je vous enfonce... devinez quoi?

Au troisième tour, il ajoute :

— Mon poignard... devinez où?

Au quatrième :

— Dans le cœur!

Et l'on varie l'objet à enfoncer et l'endroit où on l'enfonce à la fantaisie plus ou moins burlesque du meneur du jeu.

Les Arabes enfoncent les poignards dans le cœur, les sabres dans la cuisse, les petits oignons dans la bouche, les concombres... je ne sais plus où.

Le but du jeu est de faire conserver le sérieux à l'assistance. Cela est fort difficile et le simple mot *Boum*! qui est sans signification, a bien de la peine à faire le tour du cercle sans faire éclater un rire qui devient facilement contagieux.

FLORIAN-PHARAON.

LES TEMPS EN ESCRIME

(Suite.)

Dans le *Dictionnaire raisonné de l'escrime*, publié en 1859, M. Embry entend par prendre le temps (page 54) « profiter du défaut d'un mouvement de l'adversaire pour le toucher, en parant pour ne pas l'être », ce qui lui fait ajouter que, «il faut une très grande habitude des armes et une vitesse de main extraordinaire pour réussir à prendre un temps». L'auteur se livre ensuite à des définitions qui manquent assez souvent d'exactitude et de clarté; il finit pourtant par en trouver une qui peut être admise : « Prendre des temps certains » pourquoi certains? tous les coups sont certains, théoriquement parlant « c'est, à l'instant où l'adversaire tire à fond, tirer aussi sur lui un autre coup qui pare le sien inévitablement en le touchant. »

Le baron de Bazancourt, dans les *Secrets de l'épée*, disait récemment en 1862 : « Le coup de temps est plutôt, à vrai dire, une parade d'opposition, la plus dangereuse de toutes les parades, car elle vous laisse entièrement livré et sans défense, si elle est trompée. Ce coup n'offre aucun avantage, mais, en revanche, il a de graves inconvénients. Je voudrais le voir à jamais chassé de l'escrime, comme le furent les vendeurs du temple saint. »

Cordelois, dans « *Les leçons d'armes* » (1872), ne donne pas de définition des temps, il leur consacre seulement les quelques lignes ci-après dans son chapitre XV, divisé en trois parties : « Je tire sur vous, une deux dans les armes; à mon premier mouvement, baissez la pointe de votre épée et votre poignet, et prenez le temps dans le bas en seconde, la main tournée de quarte, avec opposition.

« Je vous attaque en doublant le dégagement sur les armes; à mon premier mouvement, dégagez dans les armes la main haute et en ligne droite »

« J'indiquerais bien » met-il ensuite dans une note « quelques coups de temps sur le doublé dans les armes; mais les trouvant trop dangereux pour engager à les employer, je m'abstiens de les démontrer. »

On voit par ces extraits que la prescription qui frappe les temps est générale. Il est plus facile de la constater, assurément, que de la comprendre.

En effet, pour qui s'est assujetti à approfondir la science de l'escrime, il paraît hors de doute qu'un traité, consciencieusement élaboré et bien fait, doit comprendre cinq parties principales, lesquelles, pour ainsi dire, s'imposent d'elles-mêmes; les engagements, les attaques, les parades, les ripostes et les temps; les temps, c'est-à-dire des coups réunissant en un même mouvement ceux des parades et des ripostes, et permettant à des tireurs doués d'une vitesse moindre, mais d'un jugement plus rapide que leurs adversaires, de conjurer leurs attaques et d'y répondre avec succès: n'est-ce pas le résultat moral qui doit, dans un assaut d'armes, comme partout ailleurs, assurer le triomphe de la pensée sur la matière, de l'esprit sur le corps?

A l'origine de l'escrime, les coups et les parades simples durent être seuls employés; vinrent ensuite les feintes, et l'insuffisance des parades simples contre les feintes conduisit à l'emploi des parades circulaires ou contre.

Vers la fin du XVIIIe siécle, l'usage du masque, tout en permettant au jeu de prendre plus de développement, le rendit plus accusé. La fréquence des parades circulaires développa les attaques composées; celles-ci devinrent plus précises, gagnèrent de vitesse sur les parades et firent imaginer les coups de temps.

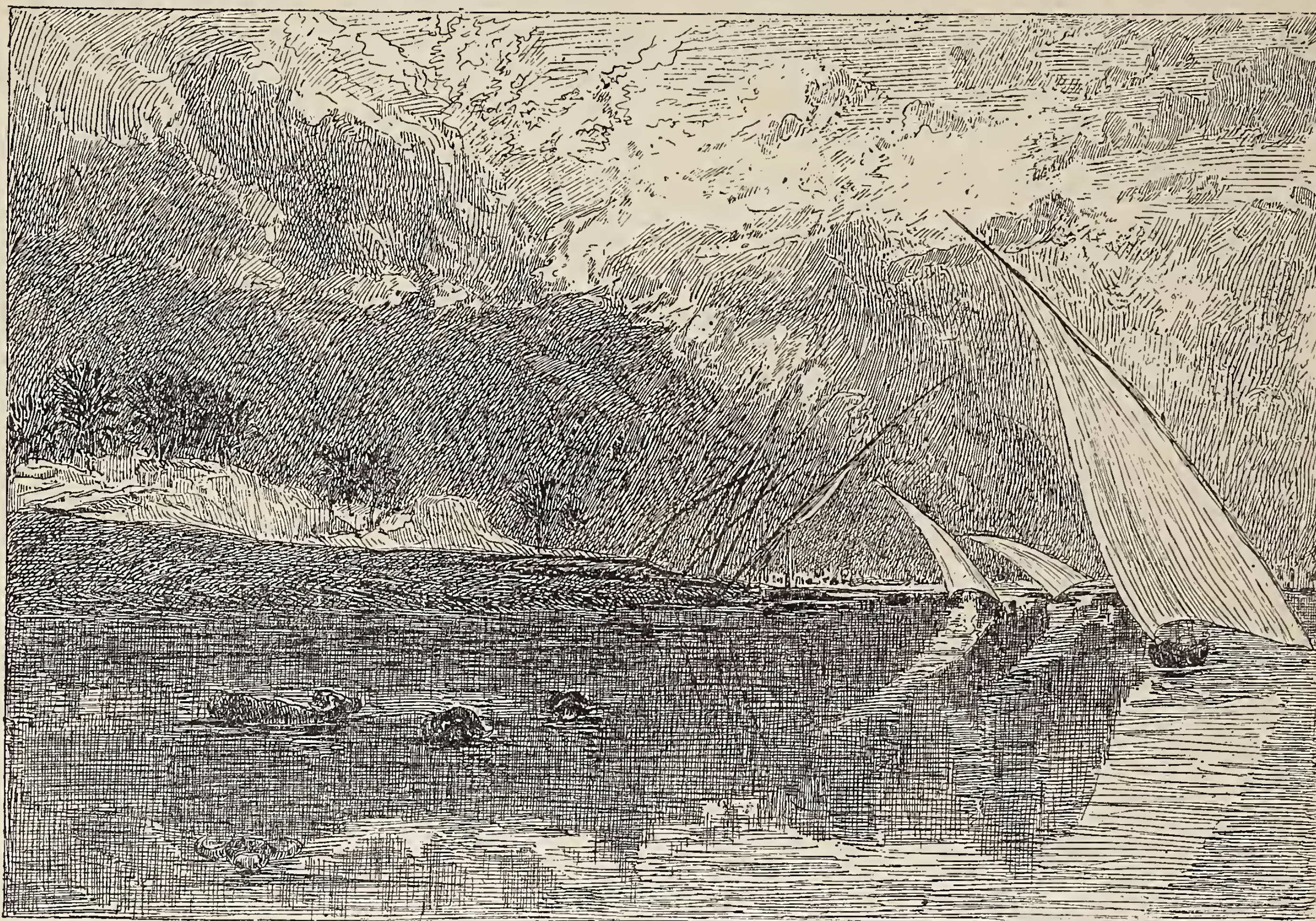
La conséquence des coups de temps pris sur les attaques composées fut d'obliger les tireurs à revenir, en les améliorant, aux coups simples de vitesse.

Le jeu, il est vrai, se simplifia; mais les attaques les parades, les ripostes et les contre-ripostes devinrent plus serrées, plus correctes, et les temps, au milieu de toute cette animation, complétèrent ce bel ensemble des assauts où Bertrand et Robert éblouirent si souvent leur public d'élite.

Le coup de temps est un mouvement unique qui forme à la fois parade et riposte; c'est une parade et une riposte indivisées. Il consiste à prévenir l'adversaire dans l'exécution finale de son attaque composée, en lui fermant la ligne où il veut frapper.

E. P.

(*La suite au prochain numéro.*)



YOORAH (ÉGYPTE).

FAC-SIMILE D'UN DESSIN DE TH. CHAUVEL, D'APRÈS TH. SEDDON. — COLLECTION DE « *l'Art.* »

NOTE BIOGRAPHIQUE

SUR TH. SEDDON

Dans une notice sur Thomas Seddon, M. P. G. Hamerton nous fait connaître et aimer le peintre anglais dont nous reproduisons un paysage. « Le caractère de Seddon mérite tout notre respect; on trouve rarement un homme aussi dévoué à ce qu'il croit être digne de ses efforts, mais il me paraît évident que sa nature était bien moins artistique que religieuse. Il négligea les charmants paysages de la France et de l'Angleterre avec leurs eaux abondantes, leurs nobles arbres, leurs belles lignes de coteaux ou de montagnes pour aller dans un pays laid et désolé, la triste Judée, desséchée par un vent d'aridité et de mort..... Les peintres en brun et gris, ceux qui se servent beaucoup de la terre d'ombre brulée diront que sa couleur est fausse parce qu'elle tâche de rendre l'éclat de l'Orient, mais elle a été approuvée par le témoignage des voyageurs qui connaissent le pays. »



SPORT.

Sic transit gloria mundi ! Encore un hippodrome dont la clôture est déclarée; dimanche 17 novembre, la *Société des steeple-chases* donnait sa dernière réunion d'automne à Auteuil. Je ne vois sur le programme des courses à venir, qu'une réunion à la Marche le 24 du mois courant et une autre au Vésinet le 1er décembre. Ainsi donc, nous allons bientôt pouvoir nous reposer jusqu'au commencement du meeting Niçois. En jetant un coup d'œil rétrospectif sur l'année 1878, on voit qu'au point de vue sportif, elle a été en France des plus mauvaises. En effet, les saisons où les produits de deux ans sont d'une si grande médiocrité sont heureument rares. Toutefois, il est bien entendu que *Swift* est une brillante exception à la médiocrité générale.

RÉUNION D'AUTEUIL

Un temps maussade et pluvieux a attristé le meeting d'Auteuil dimanche dernier. Aussi, fort peu de monde dans les tribunes où l'élément féminin faisait défaut. Sport excellent d'ailleurs ; tous les prix ont attiré des champs nombreux, surtout dans les courses de haies. Il m'a toujours semblé que deux courses de haies dans une journée étaient à souhaiter : car se sont toujours les mieux disputées. Ainsi donc, en ajoutant un hurdle-race au programme, la Société ma paru très-bien avisée.

La première épreuve, le prix de la Croix de Berny, a été emporté par *Muscadin* au baron Finot; *Brimir* était second et *Belle-Jardinière* troisième.

Le prix de Courbevoie est encore échu à *Muscadin*, qui, dimanche passé du moins, a brillamment porté les couleurs du baron Finot, qui nous sont si sympathiques.

Six chevaux se sont présentés dans le prix d'Adieux : *Angers*, *Girofla*, *Consolation*, *Pondor*, *Quémandeur* et *Jeannette II*. C'est *Girofla*, la jument du comte de Buisseret, qui a enlevé la course, battant *Pondor* au comte d'Évery, et *Consolation* à M. Chapard.

Le prix de Clôture a réuni quatorze concurrents. Dans la ligne droite, une lutte émouvante s'est engagée entre *Doublon* et *Chapaize* qui s'étaient tenus ensemble pendant tout le parcours. Le poids favorable de la jument de M. Maurice Walter lui a permis, toutefois, de battre son adversaire d'une encolure sur le poteau ; *Clin Foc*, au capitaine Cadrillon, venait en troisième ligne précédant *Fraxinelle*, *Vicomtesse*, *Kirlling*, *Orphan* et *Volupia*.

En somme, le sport a été si intéressant qu'il me semble que si le Comité voulait bien tenir une réunion supplémentaire, elle serait très-bien reçue des turfistes.

ANGLETERRE

L'hiver s'annonce rude et précoce en Angleterre; déjà de fortes gelées ont eu lieu et la neige est tombée en grande quantité, surtout à Derby où les stewards ont été obligés de retarder la réunion.

La clôture de la saison hippique était à désirer ; heureusement elle va avoir lieu cette semaine. Les turfistes ne protesteront pas, car en Angleterre, la saison est si bien remplie qu'à la fin de l'année on éprouve une satiété complète. Les meetings par toute la campagne, à Doncaster, Liverpool, etc., fatiguent même les plus acharnés sportsmen. Toutefois, il n'en est pas de même des chasseurs, et avec l'hiver, la belle saison pour eux, les chasses au renard et au cerf vont être poursuivies avec plus d'entrain que jamais. A tout prendre, ces divertissements seront la seule chose que j'aurai à chroniquer en Angleterre jusqu'au retour du printemps.

Des chasses au renard ont eu lieu récemment à Birdsall, Waltham et autres endroits. La meute du Duke of Hamilton a commencé à chasser à Easton-Park, mais comme ces chasses ne peuvent offrir un intérêt spécial à mes lecteurs, je me bornerai à les signaler simplement en passant, en attendant que d'autres plus importantes aient lieu.

Les courses de Derby et de Shrewsbury, qui ont eu lieu la semaine passée, m'ont semblé assez intéressantes pour m'engager à en donner un résumé.

RÉUNION DE DERBY.

Lundi 11 novembre était la première journée du Derby meeting. Le "*great event*" était le Derby Cup, qui a été gagné facilement par *Muscatel*, cheval de M. Perkins. Après quoi, le *Chesterfield Nursery Plate* est échu à *Merry Heart*, appartenant à M. Hibbert. Courses intéressantes mais temps impitoyable.

Jeudi 14 novembre. La neige avait fait retarder d'un jour pour le second meeting. Néanmoins le Sport a été excellent, beaucoup meilleur, même que la première journée. Peu de monde sur la piste; il n'y avait d'ailleurs rien d'étonnant à cela, car outre l'inclémence du ciel, l'élément sportif avait émigré en grande partie à Shrewsbury. Jeudi, je remarque les victoires : de *Hélios* à M. Hall dans le Allestrie Platc; de *Woodlark* à M. Johnson dans le Chatsworth Plate, et enfin de *Passport* à M. Grenn dans le Belper Handicap Hurdle-race.

RÉUNION DE SHREWSBURY.

Quoique la neige soit tombée à Shrewsbury, comme à Derby, l'assistance était très-nombreuse. D'ailleurs cette réunion est plus importante, que celle de Derby, et quoique tenue dans les mêmes conditions elle a été beaucoup mieux réussie.

Mardi 12 novembre. Le Cleveland Handicap Plate a été enlevé par le cheval de M. Crawfurd, *Malay*. Cette victoire a été suivie de celle du poulain de M. Fryer dans le Groby Cup. La journée a été terminée par le Haughmond Plate, qui est échu à *Chocolate*, cheval de sir Astley.

C'est ce jour-là, qu'a eu lieu un incident fort regrettable, mais qui est bien propre a donner une idée des mœurs anglaises. A un moment donné on a vu l'enceinte du pesage prise d'assaut par un certain nombre de "*roughs*", qui ont forcé les grilles. Une lutte homérique s'est alors engagée entre les envahisseurs et l'élément aristocratique, justement indigné de cette agression inattendue. Vous voyez d'ici ces honorables gentlemen accourir à la défense de leur citadelle, et faire le coup de poing! Enfin tout s'est arrangé les agresseurs ont été forcés de se retirer, et la police de Shrewsbury prévenue, n'a pas tardé à cueillir les "*leaders*" de ce petit complot qui n'avait, d'ailleurs, pour motif, qu'une vengeance personnelle.

Mercredi 13 novembre. Je ne citerai que les victoires de *Avonles* à M. Crawfurd dans le Great Shropshire Handicap, et de *Tribute* à M. Cooper dans le Wrekin Cup.

Jeudi 14 novembre. Le temps s'était mis au beau et conséquemment nombre de gens s'étaient donnés rendez-vous aux courses. D'abord on a vu la jument de M. Hobson gagner le *Tankerville Nursery* au petit galop. Ensuite le *Column handicap* est échu à *Drumhead* à Sir Astley; enfin la journée a été clôturée par la victoire de *Belphœbe* à Lord Hartington, dans le Severn Cup.

Vendredi, 15 novembre. Une journée de pluie continuelle était une clôture fort peu à désirer pour la réunion de Shrewsbury : pourtant c'est ce que l'on a eu. Aussi cette perspective n'avait tenté que les habitués du turf. Parmi les events je remarque la victoire de *Sunshade* à M. Drake dans le Shrewsbury Cup; celle de *Victorious* à M. Burton dans le Hawkstone Welter Cup. Pour terminer cette belle série de victoires, je signale celle de *Ambergris* à Lord Downe dans le Newport Cup.

Des meetings vont avoir lieu à Manchester, Warwick, et Kempton Park : je tiendrai mes lecteurs au courant de ces courses, qui achèveront la saison hippique en Angleterre.

LONGCHAMPS.

GASTRONOMIE

LES ALOUETTES EN DAUBE.

C'est tout rougissant, mesdames, tout confus, messieurs, que je me présente devant vous, déganté, habit bas, ceint du blanc tablier et de la toque immaculée.

Entre la poire et le fromage la langue se délie et j'ai eu l'imprudence, devant mon rédacteur en chef, de faire de la philosophie culinaire. Le *corton* est loquace et Dieu sait ce que j'ai pu dire!

Telle est ma préface; elle a l'avantage d'être courte. Cela vous explique comment du salon je saute à la cuisine.

Au feu il faut être brave et bravement je vais faire face à celui des fourneaux, vis-à-vis du quel M. Arnous de Rivière m'a placé impitoyablement.

J'arrive d'un petit village bourguignon où la pressée a été meilleure qu'on ne l'espérait. J'étais chez un ami, un *faisant valoir*, comme on dit dans le pays, un vrai Bourguignon, franc parleur, franc buveur, franc mangeur.

Dans ces premières matinées de froid, nous allions, pour nous ouvrir l'appétit, soleiller à l'abri du vent en tirant des alouettes. Un jour de la semaine dernière, comme elles étaient plus coquettes que de coutume, nous en fîmes une hécatombe et, lorsque triomphants, nous rentrâmes au logis, mon *faisant valoir* y fut fort mal reçu par sa ménagère épouvantée d'avoir à plumer toutes ces petites bêtes.

— Qu'allons-nous faire, mon Dieu ! de toute cette *oisillerie ?* s'écria-t-elle.

— Une brochette, parbleu !

— Avec la flèche du paratonnerre du château! fit-elle en haussant les épaules.

— Ne te fâche pas, ma mie, fais-en une daube...

— Eh ! bien, plumez-les alors !...

Il n'y avait rien à répliquer et nous nous mîmes à la besogne : je n'ai jamais tant plumé de ma vie.

Le *faisant valoir* était plus contrit que moi.

Ce travail d'Hercule achevé, la ménagère, de meilleure humeur, se mit à son tour à l'ouvrage. Nous étions installés dans une de ces grandes et belles cuisines bourgeoises où rien ne manque, comme on dit.

Après avoir passé un long temps à barder de lard assaisonné de sel, poivre, persil, ciboule et thym hachés, ces petits oiseaux, mon hôtesse prit une daubière qu'elle fonça de tranches de lard sur lesquelles elle posa une bonne couenne pour rendre la sauce gélatineuse. Puis elle rangea les alouettes en assaisonnant chaque couche : poivre, sel, oignon, carotte, bouquet garni, clous de girofle, laurier et gousse d'ail; elle mouilla les soixante alouettes, — il y en avait soixante, — avec trois verres de bouillon et trois verres de chablis, puis elle couvrit la daubière de son couvercle en l'entourant d'un linge humide.

Elle confia pendant trois heures, à un feu doux, cette daube d'un nouveau genre.

Le lendemain, nous eûmes un manger froid exquis, et je doute qu'il y ait une terrine de gibier préférable à cette bonne daube bourguignonne.

Mon entrée est faite. Salut!

P. DE BALBAAC.



UNE PARTIE DE PÊCHE

Dernièrement je fis sur les boulevards la rencontre de l'ami B. le bohème bien connu dans les parages du café de Madrid : — Vous ne savez pas, me dit-il, je suis devenu propriétaire; j'ai hérité d'un lopin de terre aux environs de Montfermeil. Je suis allé l'autre jour le visiter : Il y a une immense prairie où paissait tranquillement un troupeau de vaches — les vaches du voisin, entre parenthèses; il paraît que mon foin est excellent — et des grands arbres sur lesquels j'ai vu des oiseaux qui chantaient et qui pour sûr doivent avoir leur nid dans les branches. Je suis resté plusieurs heures à les écouter. Ah ! mon cher, si vous saviez comme les oiseaux gazouillent agréablement sur mes arbres ! On ne comprend bien ces choses là qu'en devenant propriétaire.

Mais ce n'est pas tout, et je vous ai réservé le meilleur pour la fin, grand pêcheur. Apprenez que dans mon pré et ombragé par mes arbres il y a un étang qui, m'a-t-on assuré, fourmille de poissons de toute espèce, tels que : carpes, anguilles, tanches, et jusqu'à du goujon; car mon étang a cela de particulier qu'il est traversé par un petit cours d'eau vive. — J'ai vu quelque chose de pareil dans mes voyages : le Rhône traversant le lac de Genève. — Avec cette seule différence en faveur de mon étang qu'il y a beaucoup moins de disproportion entre les poissons. J'ajoute que le pays est charmant et vaut à lui seul l'excursion, et je me résume : Quand voulez-vous venir voir cela ?

— Mais le plus tôt possible, mon cher propriétaire-foncier. Votre description m'a fait venir l'eau à la bouche et votre proposition me ravit. Vous plaît-il que je prévienne un ou deux amis ?

— Sans aucun doute, et ce sera au mieux.

— Alors, rendez-vous général après-demain soir à la gare de l'Est; on couchera à Montfermeil, et le lendemain matin, à nous les carpes !

*
* *

Aux premières lueurs de l'aube, à la piquette du jour, comme disent les paysans, une petite troupe descendait gaiement un des coteaux de Montfermeil.

Il y avait là, outre les deux précédents interlocuteurs, le brillant Henry de M., Albert K. qui vient de faire paraître ce beau roman : *Un contrat excentrique*, et l'excellent Lab..., tous bons compagnons, peu enclins à la mélancolie et bien disposés au plaisir promis. Bientôt on s'engagea dans un chemin qui coupait les grands bois des Coudreaux.

L'entrée dans ces bois à cette heure matinale, c'était l'entrée dans la féerie. On était aux premiers jours de juin. Les arbres avaient revêtu leur plus belle parure, et leur feuillage humide avait des éclats d'émeraude. Mille senteurs suaves flottaient dans l'air frais et pur. Des buissons d'aupépine fleurie et de roses des bois bordaient la route. toute envahie sur ses côtés par des myriades de fleurettes printanières, de violettes parfumées, de fraises rutilantes, qui avaient l'air de s'offrir ingénûment à qui voudrait bien les cueillir et semblaient tour à tour réclamer la préférence.

Parfois on croisait une allée qu'on voyait se prolonger à perte de vue et dont les arceaux ébauchés étalaient toute la gamme des verts tendres.

Les lapins, sortis de leurs terriers pour venir voir se lever l'aurore et faire leur toilette dans la rosée parmi les touffes de serpolet, tout émus de cette incursion d'étrangers dans leur domaine, partaient de tous côtés, sillonnant au loin la route comme des traits.

Toute cette grâce exhalée de la fôret, si elle avait impressionné et charmé les pêcheurs n'avait nullement ralenti leur marche; ils débouchèrent dans la plaine et B. dit :

— Nous sommes arrivés.

On s'arrêta, regardant avec étonnement, les alentours où nulle trace d'eau ne se laissait soupçonner; mais notre guide écartant un buisson nous fit entrer dans un champ, et en quelques minutes nous étions au bord d'un étang caché derrière une ceinture de vieux saules aux troncs noueux. Étang il faut bien le dire, était un peu prétentieux; c'était tout au plus une mare, qu'on avait sous les yeux, à moitié couverte de roseaux et de nénuphars, et qui tout d'abord n'inspira qu'une confiance médiocre. Déjà une petite pointe de déception générale trahissait sur les visages la morsure du doute, quand soudain un certain clapotement bien connu des pêcheurs attira vivement l'attention sur un point de la nappe d'eau, et l'on vit, ô spectacle enchanteur! une carpe superbe bondir et montrer son torse aux écailles dorées.

Ce saut de carpe, si plein d'à-propos, eut l'effet d'une commotion électrique. En un clin d'œil les lignes furent montées, chacun choisit sa place et la petite fête commença.

PAUL JOURNOUD.

(*La suite au prochain numéro.*)

ANNONCES

BIBLIOGRAPHIE

Nous citons avec empressement les lignes suivantes que M. Rapilly, l'excellent libraire et marchand d'estampes, a placées en tête de son catalogue.

S'il n'est donné qu'à un bien petit nombre d'artistes d'acquérir des œuvres d'art dignes de les inspirer utilement, et si les amateurs peuvent seulement, à condition de faire des sacrifices énormes, posséder des tableaux, des sculptures ou des curiosités de premier ordre, il est un genre de trésor que les amis de l'art ont la facilité de se procurer plus aisément, et qui, jusqu'à un certain point, tient lieu des œuvres réservées uniquement aux galeries princières ou aux puissants du jour. Cette branche de la curiosité, qui est d'un accès plus facile aux bourses modestes, comprend les livres d'art; s'ils ne donnent pas la chose même, ils en fournissent une représentation fidèle; s'ils sont bien faits, et même s'ils sont imparfaitement exécutés, ils rappellent pour les yeux les formes essentielles, ou du moins la disposition générale des peintures, des statues ou objets que l'art a produits. Ces livres, de genres différents, répondent à des besoins divers. Les architectes trouveront dans les ouvrages de Vitruve, de Palladio, de Vignole, de Philippe Delorme, de Jean Bullant et d'Androuet Du Cerceau, pour ne parler que des anciens, des exemples dont ils seront heureux de faire leur profit le jour où ils auront une grande œuvre à exécuter; ils puiseront dans les ornements inventés par Daniel Marot, par Lepautre, par Watteau, par Meissonnier, par Oppenort ou par Forty, des motifs qu'ils sauront approprier aux appartements qu'ils devront décorer, aux monuments qu'ils élèveront. Les sculpteurs, en consultant les recueils publiés par Visconti, par Bouillon, par le comte de Clarac et par tant d'autres, retrouveront des statues et des bas-reliefs célèbres qu'ils ont admirés soit au Louvre, soit dans les musées étrangers; en feuilletant ces ouvrages composés aussi bien pour l'instruction de l'artiste que pour l'éducation du savant, ils seront à même de comparer entre elles des œuvres souvent éloignées l'une de l'autre, et cette comparaison, faite par des yeux intelligents, tournera au profit de l'art comme au profit de la science. Les vases antiques, toujours difficiles à étudier dans les musés où ils sont placés loin de l'œil, contiennent sur le costume, sur les mœurs des anciens, des renseignements inépuisables, dont il serait impossible, sans le secours de reproductions exactes, de profiter utilement. Si Pietro Santo Bartoli ne s'était pas donné la peine de reproduire par la gravure les bas-reliefs des colonnes Trajane et Antonine, la science aurait été, vu l'impossibilité où l'on est d'étudier en place, dans tous leurs détails, ces monuments infiniment précieux, privée d'une des sources d'information les plus sûres qu'elle possède sur le costume des anciens.

Le peintre, lorsqu'il visite un musée, lorsqu'il est admis dans une galerie particulière, ne peut ni faire des croquis, ni conserver dans sa mémoire le souvenir de tous les tableaux qui ont particulièrement frappé ses regards ou attiré son attention. Ces *galeries*, c'est-à-dire ces collections d'estampes, publiées dans le but de mettre sous les yeux de tous ce qu'un petit nombre seulement de personnes peuvent connaître, suppléent, jusqu'à un certain point, aux défaillances de la mémoire et aux impossibilités matérielles de la vie. Combien d'artistes qui ne connaissent les merveilles du Vatican ou les trésors de la galerie Pitti qu'à travers des gravures publiées à diverses époques et qui ont su faire leur profit des chefs-d'œuvre contenus dans ces musées, sans qu'il leur ait été donné de les aller visiter! Quand même, ce qui ne saurait être, il serait donné à tous les artistes et à tous les curieux de voyager, pourraient-ils se flatter d'avoir jamais assez de temps et assez de liberté pour tout voir et pour tout connaître? Cette bonne fortune, au surplus, leur aurait-elle été accordée, qu'ils seraient les premiers à se féliciter de pouvoir, soit avant d'entreprendre un voyage, soit au retour, mettre sous leurs yeux au repos, dans leur cabinet de travail, la série presque complète des œuvres qu'ils allaient voir ou qu'ils avaient admirées. C'est à ce besoin impérieux que répondent toutes les estampes publiées en recueil sur les musées de tous les pays, ou mises au jour par quelques amateurs curieux de laisser après eux un souvenir durable des richesses qu'ils avaient rassemblées. En répandant dans le monde entier les gravures d'après les objets d'art du musée Sauvageot, d'après les gemmes du musée du Louvre, d'après le trésor de la galerie de Vienne, ou d'après les peintures admirables du couvent de Saint-Marc, à Florence, les éditeurs qui ont attaché leur nom à ses publications ont centuplé la valeur de ces collections et ont rendu à l'art un service signalé.

Les ouvrages consacrés aux voyages, aux costumes, aux relations des fêtes, aux cérémonies de toutes sortes, viennent encore trouver naturellement leur place dans la grande famille des livres d'art : ils éclaireut et complètent l'histoire générale. En donnant des représentations fidèles des sites les plus intéressants du globe, en montrant la façon de se vêtir de tous les hommes depuis que le monde existe, et en faisant assister aux solennités de tous les pays: ils parlent aux yeux d'une façon plus éloquente que ne sauraient le faire les récits les plus détaillés et les descriptions les plus complètes.

Si les livres d'art ont réellement besoin, pour mériter ce titre, d'être ornés de figures gravées ou lithographiées qui expliquent clairement à l'œil ce que le texte décrit, il en est quelques-uns qui peuvent jusqu'à un certain point se passer de cet ornement : ce sont les livres qui traitent de l'histoire même de l'art. Ceux-ci doivent trouver place avant tout autre dans l'atelier de l'artiste et dans le cabinet du curieux. Ce sont les principes mêmes de l'art, ce sont les connaissances indispensables à l'amateur qu'ils renferment. Ils donnent, sur la vie et sur les œuvres des maîtres, des indications précieuses à connaître; ils nous font visiter, par l'imagination, les collections d'autrefois, et nous mettent sur la voie d'œuvres intéressantes qui sont cachées dans des collections où nous n'avons su les découvrir, ou bien encore ils nous révèlent des objets de premier ordre dont, sans eux, nous aurions ignoré l'existence.

Agincourt (Seroux d'). Histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence au IVᵉ siècle jusqu'à son renouvellement au XVIᵉ. Paris, 1823, 6 vol. in-fol., demi-rel. enrichis de 325 pl., gravées sous les yeux de l'auteur. Édition originale. . 250 fr.

Belle (Clément). Collection de têtes gravées à la manière du crayon, d'après les calques pris sur les fresques de Raphaël qui décorent les salles du Vatican à Rome. 15 pl. imprimées sur demi-jésus. . . . . 10 fr.
Chaque feuille isolée. . . . . 25 c.

Bernard (Auguste). Geoffroy Tory, peintre et graveur, premier imprimeur royal, réformateur de l'orthographe et de la typographie sous François Iᵉʳ 2ᵉ édition entièrement refondue. Paris, 1865, in-8 broché, papier vélin. . . . . 6 fr.
Grand papier de Hollande. . . . . 15 fr.

Bocher (Emmanuel). Catalogue raisonné des estampes, eaux-fortes, pièces en couleur, au bistre et au lavis, de 1700 à 1800. Paris, 1875-77, in-4 broché :
1ᵉʳ fascicule. Lavreince. . . . . 15 fr.
2ᵉ » Baudouin. . . . . 15 fr.
3ᵉ » Chardin. . . . . 20 fr.
4ᵉ » Lancret . . . . 20 fr.

(*A suivre.*)



TOILETTE EN FAILLE NOIRE (Devant). TOILETTE DE DINER (Dos).

REVUE DE LA MODE (13 *et* 15, *quai Voltaire*).

Toilette en faille noire.—Face. Robe princesse, bordée d'un plissé surmonté d'un plissé coquillé; de côtés, plis remontants. Tablier-gilet en satin noir plissé fin en longueur et boutonné du haut en bas; de gros ronds en passementerie de jais acier encadrent ce tablier. Petit col rabattu en satin. Manches longues à revers de satin plissé orné des mêmes ronds en passementerie.

Dos. La garniture continue autour de la traine. L'étoffe du dos est artistement relevée à volonté, et le milieu du dos est en satin plissé comme le tablier; il se termine en pointe très-fine.

Modèle venant de chez Mmes Bardé sœurs, 31, rue de Penthièvre.

Toilette de dîner.—Face. Jupe en faille nuance gris-vert-mousse; plis doubles au bas, garnis de petits revers entourés d'un mince plissé. Grande écharpe croisée, bordée d'un petit plissé en faille unie; cette écharpe est en brocatelle fond bleu avec des fleurettes gris-vert mousse; de côté, un long pan pointu qui descend du corsage sur la traine. Corsage long, découpé devant, montants; guimpe plissée et boutonnée avec deux revers en soie unie bordés de dentelle blanche et formant haut collet derrière la tête. Manches longues en soie unie, large du bas, à revers en brocatelle et dentelle blanche.

Dos. Traine carrée bordée d'un plissé coquillé en faille unie, plis remontants unis au bas, quatre plis remontants en brocatelle. De côté, grand pan pointu en brocatelle bordée d'un fin plissé uni; ces deux pans descendent du corsage, de chaque côté de la robe.

Modèle venant de chez Mmes Bardé sœurs, 34, rue de Penthièvre.

(*Revue de la mode.*)

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

Papiers de FIRMIN-DIDOT et Ce.

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

1re Année. — VOL. I. — N° 3.
SAMEDI, 30 NOVEMBRE 1878.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr ; — 6 mois, 15 fr ; — un an, 30 fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.

JOUEURS DE TRICTRAC, par M. Roybet.

Ce dessin, charmant de composition, est la reproduction d'un panneau qui eut beaucoup de succès au Salon de 1868; on admirait la couleur superbe et la manière souple et grasse d'un maître qui, depuis, n'a cessé d'accroître et son talent et sa réputation. R.



SOMMAIRE



CHRONIQUE

Nous traversons, en ce moment, une période de banquets des plus animées. On se croirait encore à cette époque ventripotente du régime parlementaire à suffrage restreint, où les députés du centre brassaient les affaires du pays dans la salle à manger des ministères, à la grande indignation d'un poëte que l'on avait oublié d'inviter, et qui mettait ce vers dans la bouche d'un comique :

C'est donc par des dîners qu'on gouverne les hommes !..

Aujourd'hui, on ne se contente pas de dîner, on déjeune et on soupe !

La plupart de ces banquets sont donnés à l'occasion des récompenses obtenues à l'Exposition universelle par les chefs de nos grands établissements industriels. Les décorés et les médaillés se plaisent à réunir dans des agapes fraternelles les collaborateurs modestes et laborieux, mais trop souvent inconnus, auxquels ils doivent en partie leur gloire et leur fortune.

Ceci est un fait nouveau, et, on peut le dire hardiment, une véritable conquête de notre époque, que cette reconnaissance publique des droits de la collaboration, si franchement acceptés ; que cette solidarité proclamée hautement des ouvriers et des patrons; que cette communauté reconnue des véritables et légitimes intérêts entre la direction intelligente et leurs auxiliaires dévoués.

Ces sentiments, si justes au fond, je les ai vus rarement se manifester avec une expansion plus sympathique et plus chaleureuse que dans le repas offert dimanche au nombreux personnel de ses ateliers par M. J. Lévy.

M. Lévy est un de ces hommes dont l'énergie puissante et l'infatigable activité ne sauraient se restreindre à la culture d'une seule branche de l'industrie, si importante qu'on la suppose. Il faut, au contraire, qu'elle se projette et se répande sur des objets divers. On retrouve sa main dans la plupart des grandes affaires de ce temps. Mais il est aussi un de nos premiers fabricants de bronze. Il aime le noble métal : sa splendide exposition l'a bien prouvé. Sans compter d'innombrables objets d'ornement d'une irréprochable exécution, ses belles reproductions des œuvres de Pollet, de Carpeaux et de Carrier-Belleuse lui ont valu la médaille d'or, et il n'a pas cru pouvoir la fêter plus dignement qu'en réunissant autour de lui, dans un banquet cordial, tous ceux qui l'ont aidé à la conquérir. Pour un observateur qui étudie les choses de son temps, et qui aime à découvrir dans chaque fait les indices de l'état des esprits, il y avait là un fait curieux à noter et un symptôme d'amélioration dans les rapports unissant les diverses classes de la société parisienne que l'on ne saurait remarquer sans plaisir. Nous avons cru devoir le signaler. Le cercle de cette Chronique est large, et nous voulons qu'elle reproduise tous les aspects de la vie contemporaine, si complexe, si ondoyante et si diverse.

*
* *

Ceux qui arrangent la vie à leur gré, ceux qu'on appelle les heureux de ce monde, et qui, comme les oiseaux voyageurs, volent à la suite du soleil, et changent de ciel avec les saisons, traversent en ce moment nos latitudes où règnent les brouillards glacés, pour gagner des climats plus doux. Il est rare qu'ils ne se reposent point quelques jours sur les bords de la Seine, station intermédiaire et toujours aimée entre le froid qu'ils ont fui et le chaud qu'ils vont chercher. Leur présence anime quelque peu la saison pâle qui sert de préface aux gaietés de l'hiver... quand l'hiver a des gaietés.

Parmi ces hôtes élégants, appartenant à l'élite du high-life européen, on se plait à citer en ce moment le duc et la duchesse de Norfolk, deux noms inscrits à la page la plus éclatante du livre d'or de la noblesse anglaise. Le duc de Norfolk est un de ces gentilshommes de haute mine et de vieille souche qui font grande figure partout. Il avait avec lui une suite de vingt-huit personnes et tenait à Paris un état de maison que les grands seigneurs vingt ou trente fois millionnaires peuvent seuls se permettre en voyage. Un détail étrange de sa livrée a frappé les convives français du déjeuner d'adieu que Sa Grâce a donné à dix-huit amis avant de nous quitter. Tous les valets de pied portaient au bras droit, par-dessus leur livrée blanche et noire, une manche de velours qui leur montait jusqu'à l'épaule. Cette manche, qui figure comme pièce honorable dans le blason des ducs de Norfolk, a sa légende, et cette légende est une histoire. Un des ancêtres du duc actuel ayant perdu sa bannière dans une bataille arracha une de ses manches, et l'arbora comme un drapeau à la hampe de son porte-fanion. Ce fut cet étendard qui conduisit les siens à la victoire. Les Norfolk ont conservé cette manche dans leurs armes, et, comme on voit, elle figure aussi dans leur livrée. Le chef actuel du nom et des armes, Charles-Fitz-Alan Howard, duc de Norfolk, comte d'Arundel, comte de Surrey, lord Fitz-Alan, lord Clun, lord Oldwaldestre, lord Maltravers, a trente ans à peine, et il est le dix-huitième rejeton d'une lignée ducale qui remonte au XIVe siècle. Les diamants de la duchesse sont presque aussi célèbres que sa distinction et sa grâce. Fervent catholique, le duc de Norfolk va faire ses dévotions à Notre-Dame-de-Lourdes, la Vierge aux miracles, dont M. Lasserre a si bien raconté l'histoire. Le duc et la duchesse, en quittant Lourdes, ne rentreront en Angleterre qu'après être allés s'agenouiller aux pieds de Léon XIII. Ils veulent baiser la mule du Saint-Père. On ne doute point qu'ils ne laissent à Rome, comme partout; des traces magnifiques de leur passage. Inutile d'ajouter que les Norfolk appartiennent à ce petit groupe de l'aristocratie anglaise resté fidèle à l'Église romaine ; groupe fervent dont la piété faisait dire à un pape : « Non *Angli* sed *Angeli.* » Jeu de mots intraduisible, dont je ne puis rendre que le sens, mais non l'esprit : Ce ne sont pas des *Anglais*, ce sont des *anges* !..

*
* *

Nous devons prévenir M. le préfet de police qu'il y a tous les soirs un commencement d'émeute sur le boulevard des Italiens, à la hauteur de la rue du Helder. Hier, à huit heures, la circulation était à peu près interdite sur ce point si fréquenté, et c'est à grand'peine que les agents pouvaient dégager la voie publique, en répétant énergiquement le traditionnel : « Circulez, Messieurs ! »

La cause de ce désordre — qui n'aura pas de suites fâcheuses — doit être attribué à l'arrivée parmi nous d'un marchand de tableaux anglais — M. Everard — qui, non content de transporter à Paris une partie de son stock de Londres, fouille avec une insatiable avidité les ateliers de nos plus habiles artistes, accapare leurs plus belles œuvres, et fait de son magasin une succursale de notre SALON, où il ne craint point d'étaler la fleur du panier de nos peintres les plus aimés du public. Au moment où j'écris on s'entasse pour voir deux œuvres nouvelles de haute attraction. La première est un épisode de la *Bataille de Forbach*, raconté avec cette fièvre de mouvement et cette vérité poignante qu'ALPHONSE DE NEUVILLE sait déployer chaque fois qu'il s'agit de retracer un fait de guerre sur ses toiles magiques. La seconde est une intelligente et vive restitution du passé héroïque et galant de la France du XVIe siècle, par M. MARCHETTI. Cela s'appelle « *Avant le tournoi* ». Nous sommes à la cour de Valois, au château de Blois, si j'en crois certains détails d'architecture familiers à mon souvenir. L'éclat des armures, la splendeur des costumes, l'élégance des hommes, la beauté des femmes, la fière tournure des chevaliers, la grâce des jeunes pages, la grandeur de la composition et le fourmillement pittoresque des détails, tout est rendu avec une habileté de main prestigieuse. Je comprends maintenant que la foule reste béante devant ces merveilles.

*
* *

Le Gymnase, qui a parfois des somnolences de vieillard, vient d'avoir aussi un réveil de lion. On peut voir en ce moment quatre pièces nouvelles sur son affiche. Il est vrai que ni les *Bottes du capitaine*, ni les *Cascades*, ni la *Dédicace* n'exigent de la part du spectateur une grande dépense d'attention. Ce sont bluettes légères comme bulles de savon; insignifiantes comme des contes enfantins (ce qui ne veut pas dire que je conseille de les faire voir aux enfants). Mais parmi ces petits actes il en est un que je regarde comme indigne de la scène où il s'est produit, et contre lequel nous devons protester. La donnée de la *Navette*, tout à fait scabreuse, n'a pour elle rien qui la rachète aux yeux des gens de goût, ni la grâce du détail, ni l'élégance du style, ni l'esprit et la vivacité du dialogue. Ce ne sont que platitudes incapables de relever des immoralités. Cette *Navette*, maniée par des mains maladroites, dépasse toutes les limites que doivent s'imposer les théâtres qui se respectent. Lui-même, le Palais-Royal, qui ne se pique point de pruderie, n'est jamais allé si loin que cette drôlerie cynique, qui étale devant nous, avec une crudité de mots sans pareille, les hontes et les turpitudes du plus triste monde. On se demande par suite de quelle décadence le théâtre jadis, protégé par une princesse, vivant près du trône — alors que le trône avait encore son prestige — et qui s'était appelé le THÉATRE DE MADAME, un théâtre de famille par excellence, véritable rendez-vous d'honnêtes gens, dont on disait, avec un sourire approbateur :

..... La mère, sans danger, y conduira sa fille !.....

comment, dis-je, un tel théâtre en est-il arrivé à nous donner, sans vergogne, le spec-

tacle des plus mauvaises mœurs du plus mauvais monde? C'est à croire qu'il y a eu là quelque folle gageure, et que l'on a voulu voir jusqu'où pouvaient aller et la patience du public et la tolérance de la censure. A présent que l'épreuve est faite, il faut espérer que l'on ne recommencera plus. La censure ne dit rien, mais le public se fâche.

*
* *

Voici un livre auquel, sans être un grand prophète, on peut prédire les plus brillantes destinées, car il réunit dans une intelligente et sympathique collaboration deux auteurs en possession depuis longtemps de la faveur publique, et dont chacun suffirait à la fortune d'une œuvre. La mort, qui efface tout, n'a rien enlevé à la gloire d'Augustin Thierry; sa faulx s'est ébréchée sur ce marbre; la gloire de l'historien est allée au contraire en grandissant avec les années. A mesure que des travaux plus récents ont achevé de mettre en lumière les époques mystérieuses moins connues que l'antiquité même qu'il a été le premier à nous révéler, on a pu apprécier la rectitude et la force de pénétration de ce puissant esprit, pour lequel le passé semble n'avoir plus de secrets; — et que dire de ce style magistral, unissant la simplicité à la grandeur, la souplesse à la force, toujours à la hauteur des sujets qu'il traite et des événements qu'il retrace! Les Récits des temps mérovingiens sont entrés dans le domaine des classiques impérissables auxquels l'avenir appartient. Nous devons donc applaudir à l'idée heureuse que la maison Hachette vient d'avoir, d'ajouter à l'attrait littéraire d'un tel livre, l'attrait artistique d'une illustration confiée à un homme du mérite de M. Jean-Paul Laurens. Laurens a été parfois hanté de visions; son imagination maladive a eu souvent des fantaisies dépravées; mais c'est un homme d'un rare talent et d'une habileté de main consommée : personne plus que lui n'a l'intelligence du passé, et cette puissance d'évocation qui fait sortir les morts des tombeaux, les ressuscite pour jamais, et les fait vivre à nouveau devant nous. On pourrait dire de lui ce que le poëte avait dit de la noble muse de l'Histoire, — en remplaçant le nom de la muse par celui de l'artiste :

« Laurens, *gesta canens transactis tempora reddit.* »

Le peintre du *Pape Formose*, de *François Borgia*, de l'*Interdit* et de l'*Excommunication* était donc désigné d'avance comme l'illustrateur naturel d'Augustin Thierry. Nous pouvons dire aujourd'hui, après avoir vu les dessins que lui ont inspirés les *Récits mérovingiens*, que sa dernière œuvre est son chef-d'œuvre.

*
* *

Ne laissons point partir sans l'adieu suprême ce pauvre Hippolyte Lucas, si rapidement enlevé aux lettres françaises et à ses nombreuses amitiés. Jamais homme ne fut doué d'une plus universelle bienveillance; jamais âme ne connut moins l'amertume et le fiel. Il aura traversé la vie — une vie assez longue et bien remplie, — sans avoir fait ni mal ni peine à personne. Il était de ceux qui ne regardent leurs amis que de profil quand ils sont borgnes. Accessible à tous, la main ouverte, et le cœur sur la main, il ne renvoya jamais un débutant sans une parole de sympathie et d'encouragement. Quand il ne pouvait pas donner autre chose, il donnait du moins une espérance. Il avait débuté à vingt-deux ans dans le *Globe*, le journal le plus littéraire de la Restauration. Une collaboration plus suivie et plus longue l'attacha ensuite au *National* d'Armand Carrel et au *Siècle* de Léonore Havin, d'où il a suivi, pendant vingt années, avec une sympathie qui ne se démentit jamais, le mouvement des lettres contemporaines. Nous croyons qu'il restera peu de chose de celui qui a tant écrit, par cela même qu'il a trop écrit, et qu'il n'a pu donner à ses œuvres cette perfection de la forme, indispensable condition de durée pour tout ce qui sort d'une main virile. Il eut cependant de réels succès avec des pièces de théâtre telles que le *Tisserand de Ségovie* et le *Médecin de son honneur*, tirées du répertoire espagnol; avec un vaudeville qui ne s'oubliera pas : « *C'est l'amour, l'amour!* » et quelques livrets d'opéra, comme *Linda de Chamounix* et *Lalla-Roukh*, qui ont fait le tour du monde, portés sur les ailes de la musique. Le reste est oublié. L'homme ne le sera point, car il mérite de vivre dans l'affectueux souvenir de tous ceux qui l'ont connu. Il fut bon, et notre bonté nous conserve et nous garde mieux que les aromates dont l'embaumeur nous farcit; mieux que les bandelettes avec lesquelles les Égyptiens ficelaient jadis leurs momies.

Louis Énault.

ÉCHECS

PARTIE N° 5.

Lopez.

Blancs. M. Metger.	Noirs. M. Louis Paulsen.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 5 C D	3. P 3 T D (*a*
4. F 4 T	4. P 4 C D (*b*
5. F 3 C D	5. F 2 C
6. Roq (*c*	6. P 3 C R
7. C 3 F D	7. F 2 C R
8. P 3 D	8. C R 2 R
9. F 5 R (*d*	9. C 5 D
10. F pr C	10. P pr F
11. C 2 R	11. P 4 F D
12. C 5 C (*e*	12. Roq
13. P 4 F R	13. P 4 D
14. P 5 F D (*f*	14. P pr P R
15. P F pr P	15. P R pr P
16. C pr P F (*g*	16. T pr C
17. F pr T ech	17. R pr F
18. D pr P	18. D 4 D
19. D 5 T R	19. C 4 F
20. P pr P	20. D pr P F éch.
21. T 2 F	21. T 1 R (*h*

Les blancs abandonnent.

(*a* Nous répétons que nous préférons la défense 3. C 3 F R.

(*b* C'est le coup constamment employé maintenant par M. Louis Paulsen, au sujet duquel nous faisons toutes nos réserves. Il fait rentrer la partie dans une sorte de Fianchetto.

(*c* Nous considérons le Roq en ce moment comme une perte de temps et préférons une des deux continuations suivantes :

1° 6. P 3 D	6. P 3 C R
7. C 3 F D	7. F 2 C R
8. P 4 T D	8. C 5 D meilleur.
9. C pr C	

meilleur que F 2 T joué par Anderssen.

10. C 2 R	10. P pr C
11. Roq	11. C 2 R
12. C 4 F R avec une position supérieure.	12. Roq
2° 6. P 3 D	6. P 3 C R
7. C 3 F D	7. F 2 C R

8. C 5 C R plus fort encore que P 4 T D de a variante précédente.

	C 3 T R
9. P 4 F R	9. P 3 D

10. Roq. mieux à cause de la position du C R des noirs. Ceux-ci, en effet, sont obligés de roquer du côté du roi avec une partie gênée.

(*d* Faible. Il fallait jouer :

9. P 4 T D	9. C 5 D
10. C pr C	10. P pr C
11. C 2 R	11. P 4 F D
12. C 4 F R plutôt mieux.	

(*e* Fausse combinaison. Mieux valait encore. 12. C 4 F R

(*f* 14. P 3 T D était absolument nécessaire, bien qu'en ce cas. P 5 F donnât toujours l'avantage aux noirs.

(*g* Forcé pour ne pas perdre une pièce par 16 P 5 F.

(*h* En effet, si

21. T 1 R ou C joue 21. F 5 D et gagnent.

Cette partie a été jouée récemment en Allemagne.

PARTIE N° 6.

Sicilienne (a).

Blancs. M. Rosenthal.	Noirs. M. Pitschell.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. P 3 D
3. P 4 D	3. P 4 F R (*b*
4. P pr P R (*c*	4. P F pr P
5. C 5 C	5. P 4 D
6. P 6 R	6. F 4 F
7. C pr P R (*d*	7. F 2 R (*e*
8. D 4 C R (*f*	8. P 3 C R (*g*
9. C 5 C R	9. C 3 T R (*h*
10. D 4 T R	10. C 4 F R
11. D 4 T D éch.	11. P 3 F D
12. C 7 F	12. D 3 C
13. C pr T	13. F 4 F D
14. D 4 F R	14. F pr P R
15. C 3 F D	15. F 3 D
16. D 5 C R	16. F 2 R
17. D 4 F R (*i*	17. C 2 D
18 F 5 D	18. F 3 D
19. D 5 C	19. F 2 R
20. D 2 D	20. P 4 F D (*j*
21. F pr C	21. P pr F
22. C pr P	22. D 3 D
23. C 4 F R	23 F 1 C
24. D pr D	24. F pr D
25. Roq	25. Roq
26. T 1 R	26. F 4 R
27. C R 6 C	27. P pr C
28. C pr P	28. F 2 F R
29. C pr F	29. C pr C
30. F 5 C R	30. T 4 D
31. T D 1 D et gagnent.	

(*a* Jouée le premier juillet dernier au Palais de l'Industrie dans la neuvième séance du Congrès international.

(*b* M. Pitschell, après avoir publié une analyse nouvelle de ce coup dans le *Schachzeitung* de Leipsik l'a presque constamment adopté dans le tournoi international. Il le considérait alors comme irrésistible.

(*c* Si 4. F 4 F D 4. C 3 F D t ! avec une partie parfaitement sûre.

Zukertort, au lieu de 4. P pr P R, a joué également avec succès C 3 F D.

(*d* Si 7. C 7 F R D 3 F avec l'avantage.

(*e* C'est le coup nouveau imaginé par M. Pitschell. Dans l'ancienne variante, le pion reprenait le cavalier et la dame blanche donnait échec à 5 T avec une attaque foudroyante.

(*f* Plus fort que la continuation adoptée par M. Winawer contre le même joueur :

8. D 5 T éch.	8. P 3 C
9. D 5 R	9. C 3 F R
10. C pr C	10. F pr C avec une bonne partie.

(*g* Si 8. 8. F 3 F

9. C pr F éch.	9. D pr C
10. D 5 T éch. suivi de	11 D pr P D

(*h* Si 9. C 3 F R

10. D 4 T D éch. suivi de 11 C 7 F R

(*i* Si les noirs avaient continué à chasser la dame, les blancs seraient revenus à 2 D.

(*j* Si 20 20. Roq

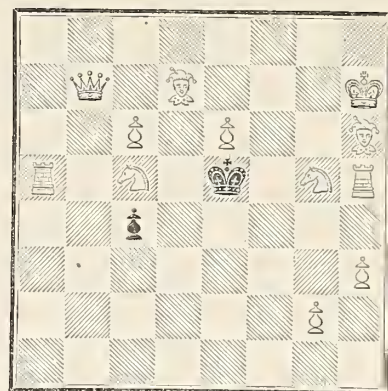
21. F pr C	21. P pr F
22. D 2 R	

PROBLÈME N° 5.

Concours de problèmes du Congrès international de 1878.

Devise : A Thought.

NOIRS



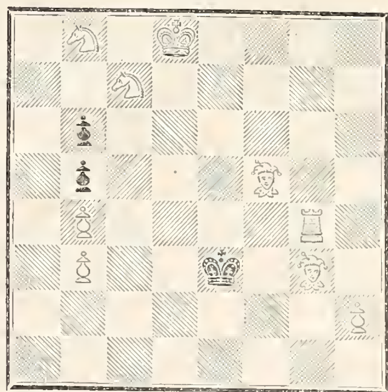
BLANCS

Les Blancs font mat en deux coups.

PROBLEME N° 6.

COMPOSÉ PAR M. PRADIGNAT.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème 1 par M. Lamouroux.

1. T 7 T — 1. C 3 F D
2. T 7 T R — *ad libitum*
3. C ou F donnent le mat.

Solution du problème 2 par M. Conrad Bayer.

1. C 6 F R — 1. R 6 R (A-B)
2. C 5 D éch. — 2. R 6 D
3. C 5 R mat .

A

1. — 1. R 5 F R
2. C 5 D — *ad libitum*
3. D 6 C mat

B

1. — 1. T 4 T
2. D 2 F éch. — 2. R 4 C
3. P 4 T mat

Solutions justes :

Des deux : MM. de Madrazzo, Henri Thomson, de Turpin, de Bornier, Maubaut et Garraud de la Comédie Française, Najotte, W. Smith, G. Latta, de Nantes, Emile Fraum, de Lyon.

Du n° 1 : MM. X. Rendu, de Tupigny, Messant, café Serin, à Angers.

M. Devinck vient de mourir à l'âge de 74 ans. D'autres journaux ont déjà raconté sa vie politique; nous n'avons à nous occuper, nous, que du joueur d'échecs. — M. Devinck était une des personnalités les plus sympathiques de l'échiquier français. Contemporain de Labourdonnais, dont il ne parlait jamais qu'avec une respectueuse admiration, il a vu passer trois générations de joueurs d'échecs. Président de l'ancien cercle d'échecs de Paris, membre des Comités des Congrès internationaux de 1867 et 1878, il est, pour ainsi dire, resté sur la brèche jusqu'au dernier moment; car la veille de sa mort il faisait encore, à la Régence, sa partie habituelle avec M. Séguin.

C'était un des premiers joueurs de seconde force, il avait lutté à pion et trait et non sans honneur contre presque toutes les célébrités de notre siècle, notamment contre Morphy, Kieseritzki et Saint-Amant. — Ce dernier surtout exerça une grande et heureuse influence sur son jeu à la fois plein d'audace et d'à-propos. M. Devinck n'avait que des amis. Sa mort laisse parmi nous un vide qui sera difficilement comblé.

Nous donnerons prochainement quelques-unes de ses parties. — Nous reviendrons, comme nous l'avons promis il y a quinze jours, sur la tentative de M. Paul Taylor, un des meilleurs compositeurs de problèmes de l'Angleterre. Son livre se composera d'un choix des meilleurs problèmes en deux coups qui existent, auxquels l'auteur adjoindra quelques parties anecdotiques. Les personnes qui désireraient souscrire sont priées de s'adresser à l'auteur, 63, Malvern Road, Londres.

Tout ce qui concerne les échecs doit être adressé à M. Rosenthal, *aux bureaux du Journal.*

S. Rosenthal.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 2.

Vous avez un jeu qui doit vous faire craindre le chelem et vous force à rester sur la plus sévère défensive.

Si vous aviez la tierce majeure à trèfle, avec vos autres belles cartes, le coup juste serait de jouer le roi d'atout; mais avec une rentrée problématique et une longue couleur qui peut être coupée au premier tour, ce serait courir à un désastre à peu près certain.

Si vous jouiez le roi de pique pour affranchir la dame et que la couleur cœur fût entamée ensuite à votre droite, vous vous garderiez de faire l'impasse, et votre as tomberait de suite. Le coup offensif que vous joueriez aurait donc été effectué en pure perte, sans autre résultat que de vous faire perdre un temps. Or, au Whist comme aux Echecs, c'est souvent de la perte ou du gain d'un temps que dépend le sort de la partie. Vous jouerez donc sans hésiter l'as de cœur et vous le ferez suivre de la dame s'il y a lieu.

Pour ne laisser aucun doute dans l'esprit du lecteur sur la valeur des expressions « offensif » « défensif, » nous dirons qu'un coup est offensif lorsqu'il est joué dans l'intention de sacrifier une belle carte pour se rendre maître dans la couleur. Il est au contraire défensif lorsqu'on joue une carte-roi, après laquelle l'adversaire peut rester maître dans la couleur.

Principe. — Avec la carte maîtresse d'une couleur intacte et la crainte du chelem, jouez tout d'abord votre carte maîtresse.

Problème n° 3, sur le mort.

Carreau retourne. Le jeu du mort est conduit par le premier à jouer.







Premier à jouer. Avec quelle carte de début aurez-vous le plus de chance d'éviter le chelem, étant donné le jeu du mort, savoir :











Robert d'Antully.

CHARADE EN TRIOLETS.

I.

Donner mon premier est charmant,
Le recevoir fâcheuse chose
Quoi que l'on dise et que l'on glose,
Donner mon premier est charmant.
Art ou science d'agrément
Si petite qu'en soit la dose,
Donner mon premier est charmant,
Le recevoir fâcheuse chose.

II.

Mon second tondu comme un œuf
Ou comme la tête d'un moine,
Point ne ressemble à saint Antoine,
Mon second tondu comme un œuf.
Comme en septembre un champ d'avoine
Ou la paroi d'un mur tout neuf,
Mon second tondu comme un œuf
Ou comme la tête d'un moine.

III.

Mon tout d'une grue a le col
Avec le ventre de Silène,
On peut en rire, à perdre haleine,
Mon tout d'une grue a le col
Et la grâce d'une baleine.
Pour le chimiste c'est un bol,
Mon tout d'une grue a le col
Avec le ventre de Silène.

R. d'A.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 11. — Cryptographie.

1re *Dépêche.*

ALICE DORT.

2e *Dépêche.*

1.15.20. — 8.13. — 2.7.11.16. — 10. — 4.9.12.18. — 3.17. — 6. — 19. — 5.14

Si l'une de ces dépêches tombait entre les mains d'un curieux indiscret, ce curieux serait dans l'impossibilité absolue d'y retrouver le texte envoyé par l'expéditeur.

Le destinataire qui a reçu les deux dépêches l'une après l'autre, et qui les a simultanément sous les yeux, les déchiffre très facilement.

N° 12 — Arithmologie.

CARRÉ MAGIQUE.

	21		5	
4				11
6				3
	2		16	

Compléter ce carré de telle sorte : 1° qu'il renferme les nombres 1 à 25, et que, par conséquent, chacun de ces nombres ne s'y trouve qu'une seule fois; 2° qu'en additionnant successivement chacune des cinq colonnes verticales, des cinq bandes horizontales et des deux diagonales, on obtienne la même somme pour les douze additions.

Nota. — Les huit nombres donnés déterminent celui qui devra occuper forcément la case du milieu.

N° 13. — Lexicologie.

Avec les voyelles A. E. I, dont deux employées deux fois, et les consonnes T. S. R. C. P, en employant aussi deux fois deux de ces consonnes, former un substantif français de douze lettres.

N° 14. — Mots en losange.

Dans la Seine ; dans l'œil ; inventeur d'une pile ;
Au sérail ; l'un sur l'autre ; au moulin, dans une île.

N° 15. — Mots carrés.

Le nom d'une cité de la vieille Armorique ;
Ce que veut posséder l'ami qui nous est cher ;
Habile photographe ; échassier d'Amérique ;
Eaux thermales enfin près des rives du Cher.

Solutions des problèmes du 16 novembre

Traduction de la cryptographie, n° 1.

La vie est un passage; le monde est un spectacle : On entre, on regarde, on sort.

Pythagore.

Solution du problème n° 2.

Les nombres demandés sont 81 et 72.

$81 \times 17 = 1{,}377$

$81^2 - 72^2 = 6{,}561 - 5{,}184 = 1{,}377.$

Mot du n° 3.

GROENLAND.

Mots en losange, n° 4.	Mots carrés, n° 5.
L	C A R R É
S O L	A B O U T
S E S I A	R O M É O
L O S A N G E	R U E I L
L I N G E	É T O L E
A G E	
E	

Solutions justes.

MM. Adrien Labadie, 1. 2. 4. 5.
Pyrogène, café de la Ville, à Tours, 1. 3. 4. 5.
G. Latta, à Nantes, 1. 3. 4. 5.
Roger. 1. 3. 5.

Les deux premiers numéros de la *Revue* ont reproduit une note récemment publiée à la suite d'intéressantes communications que nous avions reçues. La fin de cette note annonce un opuscule appelé à paraître prochainement. Il s'agit d'un petit travail destiné surtout aux chercheurs qu'intéressent nos problèmes, et comprenant deux parties bien distinctes : un essai sur les cryptographies ou écritures secrètes; un essai sur les carrés magiques. Avant de les réunir en brochure, nous allons offrir ces pages aux lecteurs de la *Revue*. La publication de :

LA CRYPTOGRAPHIE ENVISAGÉE COMME JEU DE SOCIÉTÉ,

commencera dans le prochain numéro et sera continuée dans les numéros suivants.

ERRATA. — Au n° 6 du 23 novembre, dernier mot du second vers, au lieu de SVDON, lire SHDON. A la fin du troisième vers, remplacer le point par une virgule.

Edme Simonot.

CORRESPONDANCE.

M. Steinitz.

Une analyse signée d'un nom comme le vôtre serait une bonne fortune pour notre Journal.

M. d'Harcourt.

Nous répondons par lettre à votre communication du 25 courant.

Cercle conservateur à l'Isle-sur-Doubs.

Les trois numéros parus vous sont adressés. Compliments.

Capt Mackensie.

« *Turf, Field and Farm* » arrive régulièrement et nous suivons avec intérêt votre colonne d'échecs. A bientôt.

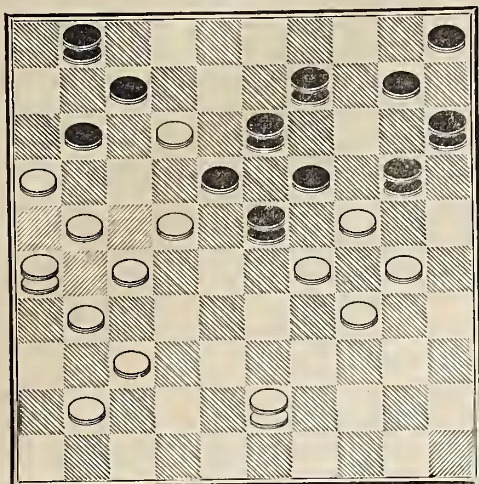
DAMES

PROBLÈME N° 5,

PAR M. BOURQUIN, A LOCLE.

Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs le problème n° 5 de M. Bourquin. A première vue, la situation du damier semble bien lourde, mais sous ce fouillis de dames et de pions se cache une puissante combinaison qui se dénoue très-brillamment.

NOIRS.



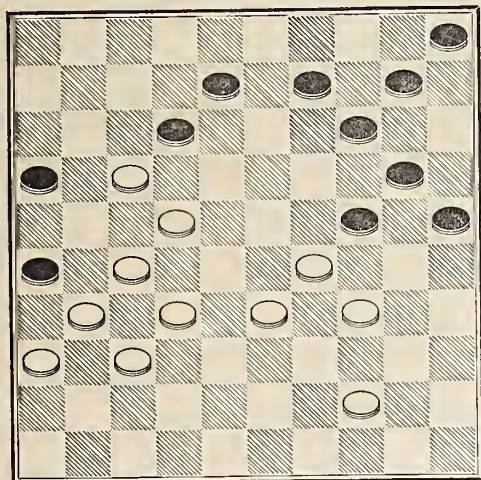
BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

PROBLÈME N° 6,

PAR M. WARDON, A CAEN.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

Nous remettons la solution des quatre premiers problèmes au prochain numéro.

Toutes les communications concernant le jeu de dames doivent être adressées au bureau du journal, au nom de M. Auguste Joliet.

Aug. Joliet.

LES CARTES

CAUSERIE

Voici la réponse à notre problème :

« Premier à jouer, faire quatre-vingt-dix et capot sans as. »

La question du quatre-vingt-dix est élémentaire puisqu'il suffit, ayant le point, d'avoir deux quintes ou une seizième et une quinte pour compter quatre-vingt-dix, alors même que l'adversaire aurait le quatorze d'as, mais la question de faire capot sans as paraît une impossibilité absolue; voici comment elle se résout :

Nous supposons que le second à jouer se trouve en main avec une seizième majeure et une quinte majeure, et qu'ayant lui-même la probabilité du quatre-vingt-dix, si son point est bon, il trouve plus sage de n'écarter qu'une seule carte.

C'est d'autant plus rationnel de sa part qu'étant second il ne laisse pas à son adversaire la faculté de les prendre, puisqu'elles restent au talon; mais il se trouve qu'il ne prend qu'une carte insignifiante et qu'il laisse les deux as des couleurs longues de son adversaire; celui-ci ayant une dix-septième au roi et une quinte au roi, le fait aussi quatre-vingt-dix et capot.

Ce coup est si rare qu'il ne s'est peut-être pas présenté une seule fois, mais il est possible et nous a paru intéressant à citer pour les amateurs.

Le jeu dit de la cagnotte se joue généralement à trois, chacun mettant au panier une somme égale de jetons, vingt par exemple, auxquels ils donnent la valeur qui leur convient.

Ils tirent au sort quels seront les deux joueurs qui commenceront ensemble la partie, qui se joue en deux coups; c'est une allée et venue, ou ce qu'on appelle dans le Midi l'*Ide*.

On compte les points à chaque coup, et le gagnant prend au panier un nombre de jetons correspondant au nombre de points qu'il a gagnés sur le perdant.

1 point jusqu'à 14 prend un jeton; 15 jusqu'à 24, 2; 25 jusqu'à 34, 3; ainsi de suite.

On fait 62 points, B. 45 gagné 17 points, prend deux jetons, et continue la partie avec D. qui entre à son tour; le gagnant reste à chaque coup, et il peut épuiser le panier sans quitter la place.

Mais la lutte se continue d'ordinaire avec des chances alternatives jusqu'à l'entier épuisement des jetons.

Je suppose qu'au dernier coup D, qui a 20 jetons, c'est-à-dire sa mise assurée, joue contre B, qui n'en a que 5. Si B. fait deux fois quatre-vingt-dix et capot, et de plus fait rendre à D tous ses jetons, il peut gagner d'abord les 5 du panier.

On a donc de l'espoir jusqu'au dernier coup et la chance en une seule fois de réparer ses pertes précédentes.

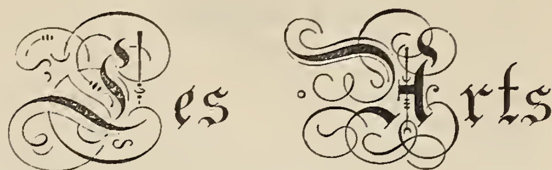
Ce mode de partie est très-amusant, mais il exige une très-grande prudence, un talent particulier de bien jouer la carte, et surtout la nécessité absolue de prendre conseil de la marque pour se déterminer sur la manière dont le coup doit se jouer, principalement si on a la dernière primauté.

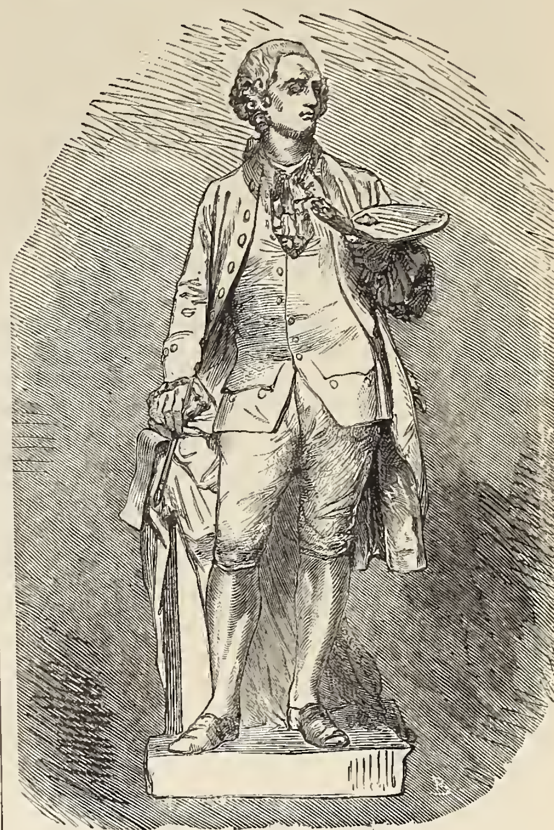
La partie simple aller et venir se joue avec des paris de part et d'autre, et elle est en très-grande faveur dans certaines villes d'eaux, mais nous lui préférons de beaucoup la cagnotte et surtout le rubicon.

Old Trick.

Dans les prochains numéros, nous parlerons de beaucoup d'autres Jeux moins savants que les Échecs. « La Revue » *ne peut oublier le jeune âge, qui a ses amusements favoris.*

A cette époque de l'année, les marchands de Jouets éditent de jolis bibelots, « *triomphe et joie pour les enfants.* » *Eh bien! qu'ils nous fassent part de leurs inventions, et nous accorderons de la place à ce qui aura le plus d'intérêt ou de nouveauté.*





STATUE DE GREUZE, A TOURNUS

Par M. Rougelet.

Greuze est né à Tournus en 1726. Après avoir rempli d'œuvres importantes une vie toute consacrée au travail, il mourut à Paris en 1805, dans un état de fortune qui avoisinait la pauvreté la plus complète.

« Il ne voulait être d'aucune école, a dit M. Arsène Houssaye, il ne reconnut aucun maître, il peignit seul en toute liberté. Les peintres à la mode se moquèrent d'abord de cet orgueilleux de vingt ans qui ne savait rien et qui ne voulait pas de leur science; mais bientôt le monde des connaisseurs fut d'un autre avis sur le compte de Greuze. Il se trouva des gens d'esprit, fatigués du style rococo, qui ne craignirent pas de sourire aux ravissantes figures toutes trouvées du jeune chercheur.»

— Greuze ébauchait toujours une tête en pleine pâte; lorsqu'il voulait repeindre sur cette ébauche, il commençait par la glacer en entier et la mettait à l'effet avec des couleurs transparentes délayées dans une pâte onctueuse à l'aide de laquelle sa peinture séchait sans s'emboire. Après cette préparation, qu'il exécutait assez rapidement, il repeignait sa tête en entier, en commençant par établir les lumières et en arrivant progressivement jusqu'aux ombres. Comme il manquait de facilité, il ne parvenait pas à terminer dans cette seconde opération : ce n'était encore qu'une ébauche plus avancée, quelquefois même son travail n'était supportable qu'après plusieurs séances. Enfin, en suivant toujours la même manière d'opérer, il parvenait à produire un ouvrage dans lequel on admirait la couleur sans apercevoir en aucun endroit la fatigue du travail.

La statue que la ville de Tournus a élevée à Greuze a été exécutée par M. Rougelet qui, par un singulier hasard, est né, à cent ans de distance, dans la maison même qu'habitait Greuze à Tournus. Debout, la tête levée, la palette à la main, Greuze promène ses yeux sur cette place qui a vu ses jeux d'enfant. Il se sent au milieu de ses amis, et il est fier d'avoir versé sur eux une partie de sa gloire.

J. Laurent-Lapp.

DE L'EXERCICE

(*Suite.*)

Sans être médecin, on peut se demander ! Qu'est-ce que l'homme?

Quelle est sa nature? sa constitution? comment s'opère sa croissance? comment il perd ses forces? comment arrive-t-il souvent qu'il succombe bien avant l'heure qui semblait lui être assignée?

Sans être médecin, on a le droit de chercher à se rendre compte et des pertes que le corps subit à chaque minute, et des moyens que la nature emploie pour réparer ces pertes et pour nous refaire constamment un sang et des organes nouveaux.

Sans avoir l'intention de pousser jusqu'à ses extrêmes limites l'étude de la physiologie, on peut et on doit enfin chercher à connaître les principes élémentaires de l'économie animale, de la structure, et des fonctions des organes, c'est-à-dire de la nature de l'homme et des conditions normales selon lesquelles la vie se manifeste en lui, s'entretient et s'altère de la naissance à la mort.

Tâchons donc de savoir comment nous vivons et de quoi nous vivons, afin de régler le service de notre machine de façon à la faire durer dans le meilleur état et le plus longtemps possible.

*
* *

L'homme n'est pas fondu en bloc comme une statue de bronze, et dressé tout d'une pièce sur sa base.

Successivement germe presque invisible, embryon, enfant, adulte, il se forme et se complète petit à petit par une élaboratfon lente et continue, puisant et rejetant sans cesse, dans le milieu qui l'entoure, les éléments de ses organes.

Ce travail mystérieux dont la respiration et l'alimentation sont les agents les plus directs s'accomplit avec une activité constante jusqu'à la virilité et décroissante de ce point à la fin de la vie.

Entre ces deux périodes s'offre, comme une plaine entre deux versants, un temps de repos, sinon d'arrêt, pendant lequel la transformation est plus lente, et qui constitue l'homme fait. Or, en ménageant sagement l'ascension de manière à développer la plus grande somme de forces possible, il dépend de nous d'augmenter l'étendue de cette surface plane et d'en rendre la descente moins rapide.

*
* *

Les hommes, sur cette terre, sont de simples voyageurs qui arrivent, passent la journée et repartent le lendemain. Comme les populations de la terre, notre corps est composé d'éléments transitoires qui ne doivent y passer qu'un seul jour.

La jeunesse absorbe plus de sucs nutritifs qu'elle n'en dépense. Elle prend des forces et développe ses membres. C'est le temps de la croissance.

L'adulte à l'état normal, dépense environ ce qu'il consomme et doit par conséquent se maintenir dans un état d'équilibre à peu près parfait.

Le vieillard, au contraire, perd chaque jour plus qu'il ne reçoit.

Son énergie diminue, ses articulations se rouillent, ses muscles perdent leur élasticité et leur vigueur. C'est que les organes devenus paresseux, se prêtent moins activement à l'élimination des éléments hors le service et à l'assimilation du contingent réparateur. On s'est formé peu à peu et on s'en va en détail.

Telle est l'inexorable loi de la nature, contre laquelle il serait insensé de protester ou de s'insurger. Mais il nous est permis et il devrait nous être prescrit de retarder le plus possible cet état de décrépitude sénile qui attriste et rend plus lourdes les dernières années d'une longue existence ou d'une vieillesse prématurée.

*
* *

Le moyen? nous demandera-t-on?

Le moyen, c'est l'exercice, un exercice sage, modéré, approprié à l'âge et à la constitution de chaque individu. Sans une gymnastique soutenue, la circulation des fluides se ralentit, le cerveau se congestionne, les membres perdent leur ressort et deviennent bientôt impuissants à nous soutenir.

Alfred de Musset met sur les lèvres d'un vieillard très-vert que ses charmantes filles entourent de leurs bras :

Ces deux fardeaux si doux suspendus à ma vie
Me font vers le tombeau marcher à pas plus lents.

*
* *

Tous les savants nous déclarent que, vu la nature de l'homme, le temps de sa croissance et de sa constitution, cette créature devrait vivre jusqu'à 100 ans, et nous, nous ajoutons : *Si nous vivons moins, c'est notre faute.*

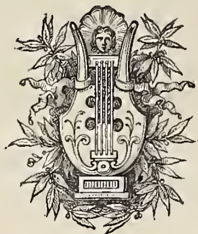
On sait par de nombreuses expériences qu'un homme de taille moyenne, de santé régulière, perd en 24 heures 3 livres de sa substance : 900 grammes s'échappent par les pores, c'est-à-dire sons forme de chaleur humide par les innombrables petits trous dont la surface du corps est criblée comme un tamis, et 500 grammes sont chassés par la respiration.

L'homme se porte bien tant que cette déperdition se produit exactement; mais si elle est, par une cause quelconque, interrompue ou modifiée, la santé est en péril.

Or, c'est dans l'action physique, c'est dans les contractions musculaires, c'est dans l'exercice en un mot que réside la cause efficiente des molécules désassimilées et de la juste répartition des molécules nouvelles.

EUGÈNE PAZ.

(*A suivre.*)



Le théâtre de l'Opéra-Comique a donné la semaine dernière la première représentation des *Noces de Fernande*, ouvrage en trois actes de MM. Sardou et de Najac, pour les paroles, et de M. Louis Deffès, pour la musique. L'action se passe en Portugal, sous le règne du farouche Don Pèdre. Fernande est fiancée à Don Henrique; les noces doivent avoir lieu le jour même. Or, deux autres prétendants se disputaient le cœur de la belle, Don Arias, un seigneur peu scrupuleux, et le jeune Infant de Portugal. Arias, après avoir échoué dans ses projets d'enlèvement, profite habilement des circonstances pour obtenir du roi la condamnation de Don Henrique et l'annulation de son mariage. Prévenu par l'Infant, qui a juré de sauver le proscrit et de lui rendre sa femme, Don Henrique prend la fuite et Fernande se retire dans un couvent.

En vertu des privilèges spéciaux de l'Opéra-Comique, nous voyons pénétrer successivement dans ce couvent l'Infant et son précepteur, tous deux déguisés en femme, puis Don Henrique, puis enfin Don Arias. Celui-ci persuade à Fernande que le seul moyen de sauver Henrique est de l'épouser, lui, Arias. — Mais je suis l'épouse d'Henrique! — Non, votre mariage est cassé par le roi! — L'infortunée courbe la tête et suit Arias à la chapelle du couvent.

Le troisième acte...

Ma foi! j'avoue ne pas y avoir compris grand' chose, au troisième acte. Tout ce que je puis assurer, c'est que Fernande se retrouve dans les bras de Don Henrique et que Don Arias tombe sous le poignard d'un assassin qu'il avait aposté lui-même pour se débarrasser de son rival.

Tout est bien qui finit mal... pour le traître.

Cette pièce, où les scènes burlesques coudoient sans transition aucune les plus sombres machinations du mélodrame, a paru peu faite pour le cadre de l'opéra comique.

Est-il donc à jamais perdu, cet art charmant, si éminemment français, dont Scribe, Planard et Saint-Georges nous ont laissé tant de modèles? Où sont les auteurs qui écriront un pendant au *Domino noir*, à l'*Éclair*, à *Fra Diavolo*, aux *Mousquetaires de la Reine?* On prétend, dans un certain clan musical, que le genre de l'opéra comique est passé de mode. Je n'en crois rien. Le public aimera toujours à voir une pièce intéressante, accompagnée d'une musique claire, bien en situation, interprétée par des artistes à la fois comédiens et chanteurs. Et c'est là précisément ce qui explique le succès des opérettes jouées à la Renaissance, opérettes qui sont à proprement parler de petits opéras comiques. Prenez tel ouvrage de M. Lecoq, supprimez quelques gaudrioles; ajoutez une légère pointe de sentiment, et vous avez l'opéra comique tel qu'on le comprenait il y a trente ans.

Mais je reviens aux *Noces de Fernande*.

M. Deffès a écrit sur ce livret bizarre une musique assez médiocre. On rencontre çà et là dans la partition quelques couplets, rondos, boléros, qui ne manquent pas de caractère, mais les morceaux d'ensemble sont vraiment bien faibles. Je fais une exception pour la scène des hommes de loi, au troisième acte, qui est traitée avec beaucoup de finesse. M. Deffès est mal à l'aise dans les situations dramatiques. Son orchestre est tout à la fois lourd et creux. Il y a surtout un abus des timbales qui produit à chaque instant des surprises assez désagréables.

Cet ouvrage a été monté avec soin. Mme Galli-Marié, qui porte à ravir le charmant costume de l'Infant, a mis au service des auteurs ses qualités si originales de chanteuse et de comédienne. Mlle Chevrier est une bien jolie Fernande; elle a une belle voix, mais... Engel, chargé du rôle de Don Henrique, se tire assez bien de quelques situations qui pourraient prêter au ridicule. Il a chanté sa romance du second acte avec beaucoup d'âme. M. Morlet fait ce qu'il peut du rôle ingrat de Don Arias, et M. Barnolt, chargé au dernier moment de celui du précepteur, s'y est montré fort plaisant. Je ne veux pas oublier Mme Decroix, qui a su prouver une fois de plus, dans un bout de rôle, qu'elle est une comédienne de la bonne école.

M. Carvalho a bien fait les choses; les décors sont fort convenables, et il y a quelques costumes des mieux réussis, notamment ceux de Mme Galli-Marié et celui de Mlle Chevrier au second acte.

Les chœurs n'ont pas toujours été irréprochables; quant à l'orchestre, si fermement dirigé par M. Danbé, il n'y a que des éloges à lui adresser. J'ai particulièrement remarqué au premier acte un certain accompagnement de cor qui aurait pu réserver quelques fâcheuses surprises au compositeur s'il n'avait été confié à un artiste de la valeur de M. Brémond.

Je dois encore signaler une heureuse innovation : le petit harmonium dont on se servait jusqu'à présent vient d'être remplacé par un orgue de Cavailhé-Coll. Les *jeux de fonds* sont d'une sonorité charmante; j'aime moins les *jeux du grand chœur*, dont les basses ne me paraissent pas bien équilibrées avec les dessus.

Il ne me reste plus que tout juste la place de constater le vif succès de la *Camargo*, le nouvel ouvrage que MM. Leterrier, Vanloo et Ch. Lecoq viennent de faire représenter sur le théâtre de la Renaissance. Je remets à la semaine prochaine le plaisir de parler avec plus de détails de ce joli petit opéra comique, dans lequel Mme Zulma Bouffar s'est révélée sous un aspect tout à fait inattendu.

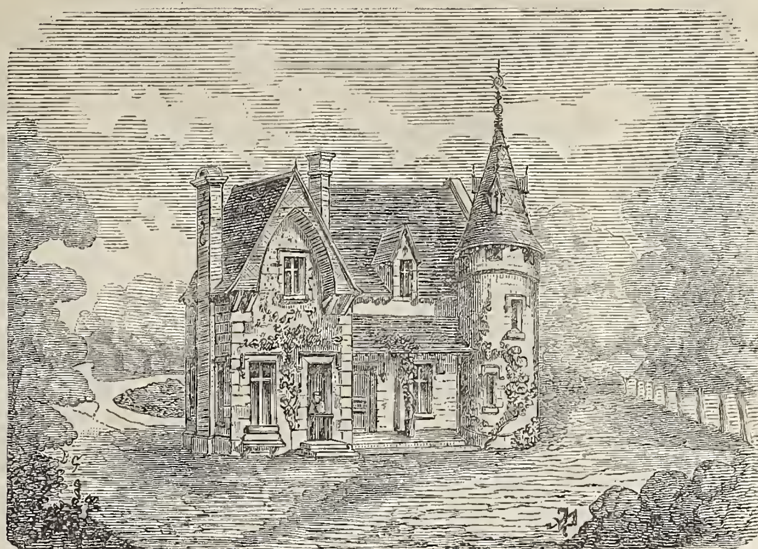
LÉON DELAHAYE.



ARCHITECTURE

La sympathie toute naturelle d'avoir à parler aujourd'hui d'un type de maison de garde-forestier en France me fait apprécier d'autant plus le style et la forme de nos constructions. Certes, en choisissant comme exemple le croquis que je vous soumets, et avant de m'y arrêter, j'ai dû passer en revue une série de charmantes études, toutes approfondies dans leurs moindres détails, et je vois avec plaisir que la plupart de mes confrères se sont attachés aux recherches les plus minutieuses et aux formes les plus pittoresques, comme s'il se fût agi de la maison du propriétaire.

Il est plus ou moins facile de trouver dans une grande construction des effets d'ensemble et de détail; mais, dans une donnée aussi restreinte que l'est celle des besoins d'un garde, il n'y a que la simplicité qui puisse s'appliquer à ce genre d'habitation.



Le programme qui nous est dicté est toujours le même : « Faites-moi une maison carrée très-simple : deux pièces au rez-de-chaussée, ce que vous voudrez au premier étage, et surtout, n'oubliez pas : cela pour le meilleur marché possible. » Cette recommandation est certainement utile et sage pour la plupart d'entre nous; mais prendre à la lettre ce programme économique a été pour bien des propriétaires un regret irremédiable.

La maison dont je m'occupe n'est pas, fort heureusement, dans ce cas; je crois qu'elle a laissé au châtelain la double satisfaction d'avoir obtenu un joli point de vue, tout en ne déparant pas le charmant carrefour où il l'a si habilement fait planter.

Située à l'angle de deux routes, notre garderie est orientée de façon à avoir une de ses façades latérales à l'ouest, à seule fin d'éviter les rafales et la pluie.

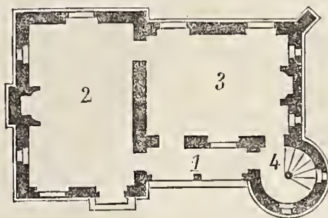
Le rez-de-chaussée, surélevé de deux marches, est composé : sur la façade principale, d'un petit porche à jour, formant vestibule, lequel met en communication le parloir et la cuisine; dans la tourelle, l'escalier conduisant au premier étage, où se trouvent les chambres.

Quant à la décoration intérieure du parloir, on a su tirer parti des matériaux de construction : le plancher haut, au lieu d'être noyé dans les plâtres, est resté apparent, et forme un plafond à poutrelles dont les entre-vous, ornés d'un petit semis, représentent des allégories de chasse.

Les soubassements sont en chêne, formant lambris jusqu'à hauteur d'homme.

La partie supérieure, au lieu d'être revêtue d'un papier de tenture, est simplement peinte à la détrempe, et rappelle des aventures de chasse pleines de fantaisie et de gaieté.

Cette pièce seule offrant un certain caractère, je ne m'étendrai pas sur la désignation du reste de la maison.



1. Porche. — 2. Cuisine. — 3. Parloir. — 4. Escalier.

FRANSQUIN ARVEUF.

VOYAGE AU PAYS DES LIVRES

Ce n'est pas un pays inconnu, cher lecteur, dans lequel nous avons l'intention de vous servir de guide. Encore ce mot de guide est-il prétentieux, car depuis de longues années, les sentiers en sont bien battus, et ce serait une grande imprudence de notre part de vouloir tracer un itinéraire à ceux qui aiment à se lancer dans les méandres de ce terrain déjà tant foulé et si bien décrit par de plus compétents que nous.

Cependant il faut bien convenir, ce pays est tellement vaste, qu'il existe quelques parties nouvelles à explorer, ou, tout au moins, si peu connues, qu'il est bon d'en renouveler la description et d'en présenter les beautés au voyageur dont l'esprit fatigué a pu les laisser échapper sans s'y arrêter un moment.

Le livre est chose complexe et digne d'être considérée sous plusieurs aspects. Or, la plupart du temps on fait peu d'attention à l'extérieur et à la forme du livre pour ne considérer que le fonds. Nous ne voulons pas dire que les uns doivent primer l'autre; certes, non; mais nous prétendons qu'ils ont droit à une certaine considération, et que si le contenu d'un livre doit intéresser, sa reliure, sa typographie ne sont pas non plus à dédaigner.

Notre intention est de traiter le livre sous ses trois formes, afin que chacun puisse trouver utilité ou agrément. Bien faible est notre science; nous espérons néanmoins contribuer à faire passer quelques heures agréables aux uns, en leur indiquant le livre nouveau et bon à lire, et à intéresser les autres en leur fournissant quelques renseignements bibliographiques ou en les tenant au courant des ventes principales qui font les délices des bibliophiles et des bibliomanes.

Il est un endroit dans le domaine que nous avons l'intention d'explorer avec vous, cher lecteur, près duquel vous passez souvent, que vous connaissez certainement, mais dont vous n'avez peut-être pas été à même de voir toutes les beautés. Cet endroit, c'est la Bibliothèque nationale, le palais du *Livre*. Nulle part ailleurs il n'est possible d'envisager et d'étudier l'histoire du livre sous toutes ses faces et dans toutes ses phases. Et quelle histoire est plus curieuse que celle-là, plus féconde en détails intéressants? Comme nous le disions plus haut, le livre est complexe; pour les uns, c'est le fond qui séduit; ainsi des moines de la féodalité, qui vont fouiller dans les coins les plus reculés de l'empire d'Orient pour trouver les textes les plus purs des ouvrages des anciens. Chez les autres, c'est la forme, ainsi que l'ont prouvé les *Grolier*, les *de Nesle* les *Maioli*, les *Canevari*, dont la fortune et le temps se dépensent à rechercher et à faire faire les spécimens les plus irréprochables de l'art typographique. A leur tour, ceux-ci, par leur amour des livres, développent un autre point de vue sous lequel on va les envisager. Et ce n'est pas un des moins curieux, attendu que l'art vient donner une force nouvelle aux raisons déjà si nombreuses de la grande faveur dont ils jouissent.

La reliure, tel est le nouvel attrait qui va charmer les amateurs. Son importance est si grande, que non-seulement il atteint des proportions immenses dès le début, mais encore qu'il passe à travers les siècles sans perdre de son prestige et qu'il arrive jusqu'à nous sans s'affaiblir; il emprunte même à chaque siècle, par des différences et des points de comparaison notables, une force nouvelle.

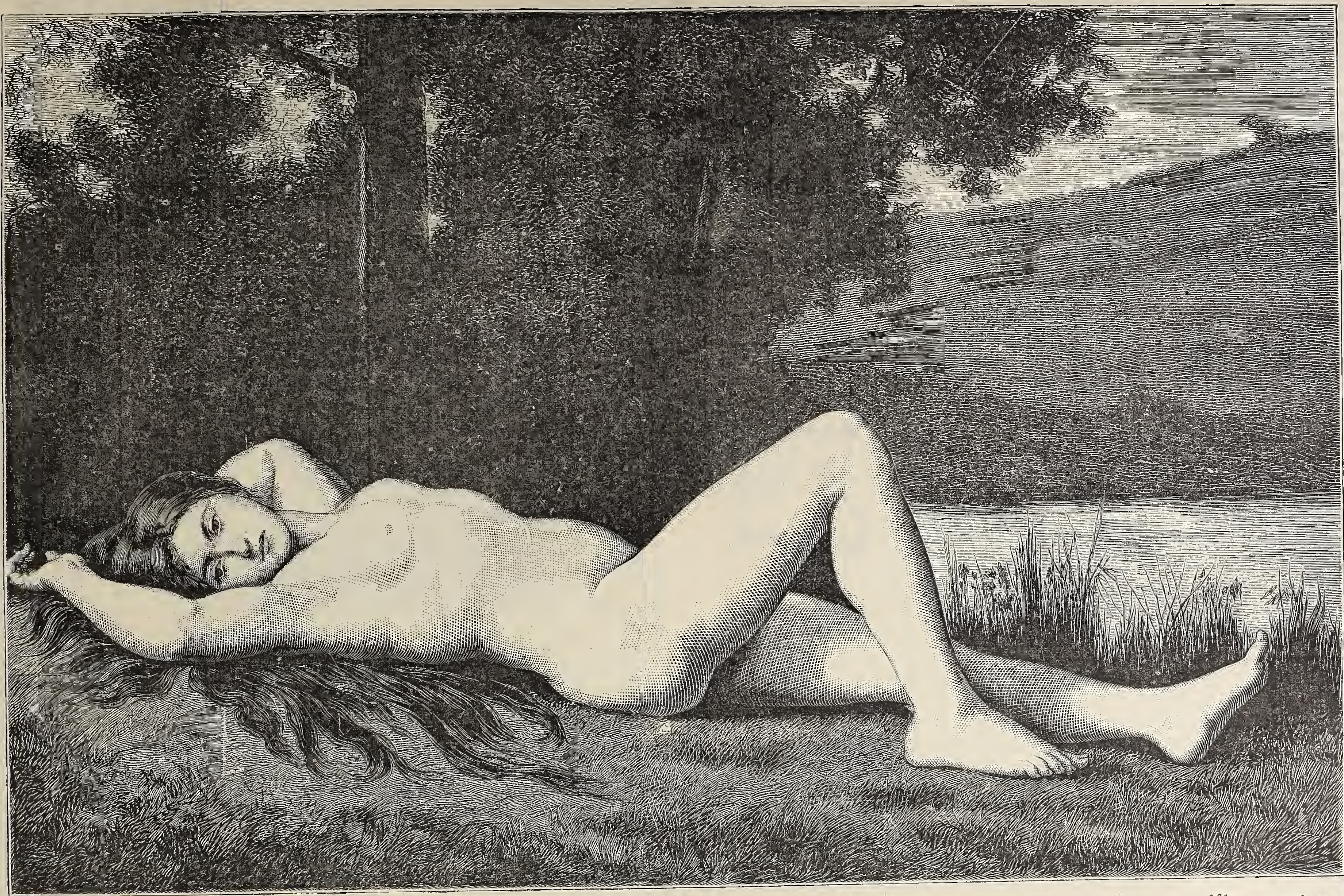
La Bibliothèque nationale possède la plus belle collection de reliures qu'on puisse voir; elle en a exposé tout récemment quelques spécimens des plus curieux, et ce sont ces spécimens dont nous voulons dire ici quelques mots. Mais, auparavant, nous pensons qu'il n'est pas inutile de donner quelques renseignements rapides sur l'art de la reliure.

Avant la découverte de l'imprimerie, il n'existait pas, à proprement parler, de reliures; les *lieeurs* ou relieurs n'avaient pour charge que d'assembler plus ou moins grossièrement les feuillets de parchemin qui constituaient un volume. Pour le vêtement à donner au livre, c'était l'orfèvre, quand le volume appartenait à un noble ou à une abbaye, qui s'en chargeait. Aussi, voyait-on les plats de ces volumes faits en métaux repoussés, or ou argent, dans lesquels on incrustait des pierres précieuses, des figurines d'ivoire et des émaux; ou bien c'était encore un assemblage de dessins, d'arabesques finement ciselées. On peut s'en rendre compte en contemplant le *Livre des Sacrements*, enrichi d'or et d'ivoire, et le manuscrit donné par Charles V à la Sainte-Chapelle, et qui est revêtu d'une couverture d'or du poids de huit marcs. En dehors des métaux, on employait la soie, le velours pour les plats, et l'art consistait alors à ornementer les *fermouers* qui souvent atteignaient une grande valeur. Enfin on se servait de cuir; en général on employait la peau de cerf. On rapporte même que certains moines, pour lesquels l'industrie du livre, depuis sa transcription jusqu'à la reliure, était une occupation favorite, allaient jusqu'à fabriquer le parchemin du manuscrit et la peau nécessaire à la couverture. Pour cela, ils chassaient eux-mêmes le cerf dans leurs bois; la chair était pour le réfectoire et la peau pour la bibliothèque.

Les Allemands ont employé longtemps la peau de truie; ils s'en servaient encore alors qu'ailleurs l'usage des maroquins du Levant était répandu.

La découverte de l'imprimerie changea le genre de luxe des reliures et l'affina. On remplaça les ais de bois qui servaient de plats jusqu'alors, et dont la dureté aurait abîmé le papier, et on se servit de pâte de papier épaisse ou carton que l'on recouvrit de cuirs plus minces que la peau de cerf ou la peau de truie. C'est au XVIe siècle que cette mode commença, et c'est surtout en Italie que l'art de la reliure fit ses premiers progrès d'élégance et de luxe. C'est de ce pays que nous viennent les exemplaires les plus délicats, les plus merveilleusement travaillés que nous admirons encore aujourd'hui. Les Maioli, les Grolier sont et seront toujours les types les plus parfaits de cet art qui séduit les amateurs et les conduit à couvrir d'or les volumes qui ont appartenu à ces célèbres amateurs. D'ailleurs il est difficile d'imaginer rien de plus gracieux, de plus délicat que les motifs qui ornent tous ces volumes, et qui sont dus à l'imagination des artistes italiens du XVIe siècle. Les mosaïques, principalement, sont des chefs-d'œuvre de goût. Plus tard, l'inspiration française vint s'ajouter à l'art italien, et de cet accouplement sortirent des œuvres qui ont leur caractère propre et qui peuvent être mises sur la même ligne que leurs devancières. Les reliures du temps d'Henri IV et de Louis XIII peuvent hardiment soutenir la comparaison avec celles de François Ier, d'Henri II et de Catherine de Médicis. Elles sont peut-être moins sobres de détails, les méandres plus fouillés, plus nombreux, sont aussi beaucoup plus capricieux, mais l'ensemble est léger et gracieux à l'œil, et, en somme, si les unes sont plus sévères d'allure, les autres sont plus brillantes.

AM. DUBOIS



NAÏADE, d'après le tableau de M. Henner (*Monde illustré*).

(V. p. 42.)



LES HUITRES (Collection de *L'Art*).

Gravure de M. C. Maurand d'après M. Ph. Rousseau.

NAÏADE

D'après le tableau de M. HENNER.

Dans notre premier numéro nous avons parlé de la *Magdeleine* de M. Henner, cette perle du Salon de 1878. Aujourd'hui nous mettons sous les yeux de nos lecteurs une gravure du *Monde illustré* qui reproduit l'œuvre intitulée : *Naïade*, achetée par la direction des Beaux-Arts pour le musée du Luxembourg.

Aux pieds des saules, dont le feuillage abrite sa chaste nudité, la jeune fille s'est étendue et repose ; sa magnifique chevelure s'étale librement sur l'herbe. La tête est soutenue dans la main gauche, tandis que le bras droit, développé sans roideur, complète le cadre de ce beau visage, où les yeux rêvent, et où la bouche, suivant l'expression du poëte, ressemble à une grenade en fleur! Tout cela est peint avec des tons chauds et fondus, et les jeux d'ombre et de transparente lumière que notre maître affectionne et rend si admirablement, selon la manière du Corrége. Largeur dans la touche, perfection de modelé, charme indicible, telles sont les qualités de la toile, et qu'il eût été bien difficile de reproduire; la gravure n'y est pas parvenue, mais elle rappelle, non sans mérite, une inspiration exquise, et nous sommes certains qu'on la retrouvera avec plaisir dans notre Galerie.

R.

LES TEMPS EN ESCRIME

Le temps se prend toujours dans la ligne du dehors, soit en sixte, soit en octave : en opposition de sixte, sur tous les coups composés qui se terminent dans la ligne du dehors haut ; en opposition d'octave, sur les coups tirés dans la ligne du dehors bas, dans celles du dedans haut et du dedans bas.

C'est seulement en entraînant l'adversaire par des parades simulées à faire telle attaque, ou, autrement dit, en l'amenant à tromper telle parade, qu'on doit prendre le temps, selon la détermination du coup. Sans cette préparation, sans ce piége, on tend le bras au hasard, on s'expose au coup double; et touchât-on, on n'apas pris le temps.

Ainsi, lorsque Gomard dit que le coup de temps est l'action de tirer sur l'attaque de son adversaire, il en donne une définition incomplète; car une attaque pouvant être formée d'un coup simple comme d'un coup composé, il en résulterait, d'après lui, que le temps peut être pris sur une attaque simple, ce qui est inexact.

Le temps, avons-nous dit, peut réussir sur les attaques composées avec la même sûreté dans les quatre lignes; il n'y a à cette règle qu'une exception, une seule; il ne doit pas être employé contre le coup en quarte, même précédé de feintes, le coup double serait inévitable.

Des considérations qui précèdent il résulte que, bien loin de devoir être exclu des assauts, le temps, quand il est pris dans les conditions voulues, sur un coup composé auquel on a eu le talent d'entraîner l'adversaire, constitue le dernier degré, la quintessence de l'art. Il est vrai que, pour y réussir, il faut avoir du fer un sentiment exquis, pour ainsi dire inné, et si rare chez les tireurs, que ceux même de première force ne le possèdent pas tous.

Le discrédit qui pèse sur les coups de temps provient de ce qu'on les prend souvent pour des coups d'arrêt, avec lesquels ils n'ont cependant aucun rapport. Ainsi Gomard établit une confusion lorsqu'il dit dans sa théorie : « Quand le coup de temps a eu lieu sur une attaque faite en marchant, on le nomme coup d'arrêt » ; lorsqu'il ajoute qu'on prend le temps « sur les feintes, sans se préoccuper de la détermination, et dans la persuasion que ces feintes ne seront que des démonstrations non suivies d'effet », et encore, lorsqu'il avance que « le temps ordinairement composé d'un seul mouvement doit être pris avec une telle opposition, etc. ». Et les écrivains qui se sont succédé depuis cet éminent théoricien, s'abritant derrière son opinion, l'ont accréditée de confiance, et faute d'études assez sérieuses.

Il est vrai que le temps ne se forme que d'un seul mouvement; il est évident aussi que sur une attaque composée on peut suivre le fer ennemi dans ses feintes les plus multiples, autant pour s'en garantir que pour se rendre compte de la finale; la détermination de l'attaque une fois jugée, le coup de temps part d'un seul et unique mouvement.

Les observations qui précèdent nous conduisent à des réflexions rassurantes pour l'école actuelle. Si Gomard, une illustration de l'escrime, fait prendre le temps sur un coup simple, le confond avec le coup d'arrêt, et garde le silence sur les cas dans lesquels il doit être employé; si les auteurs que nous avons cités après lui n'ont pas su relever ces erreurs, il est juste de reconnaître que l'École d'Escrime française, et que les maîtres d'armes qui, après elle, maintiennent si haute la renommée des salles de Paris, ne manquent jamais de comprendre aujourd'hui dans leur enseignement l'étude raisonnée des temps et des remises (la remise intelligente est à la riposte ce que le temps est à l'attaque).

LES DIFFÉRENTS COUPS DE TEMPS.

1° Engagement de quarte : Sur une-deux, de quarte en quarte, — prendre le temps d'octave, de gauche à droite.

2° Engagement de sixte : Sur une-deux, de sixte en sixte, — tirer droit, en sixte, entre le premier et le second mouvement.

3° Engagement de quarte : Sur une-deux-trois, tirer droit en sixte, entre le premier et le second mouvement.

4° Engagement de sixte : Sur une-deux-trois, tirer droit, en octave, entre le second et le troisième mouvement.

5° Engagement de quarte : Sur le double dégagement de quarte en sixte (mouvement qui sert à tromper le contre de quarte) (contre dégager) de quarte en quarte (coup qui se termine par une botte de sixte, par suite du deuxième dégagement de l'adversaire).

6° Engagement de sixte : Sur le double dégagement de sixte en quarte (mouvement qui sert à tromper le contre de sixte ou de tierce, la parade de septième et la parade de prime) — abaisser la pointe en octave, la main à droite, au moment où l'adversaire quitte la lame pour effectuer son double dégagement.

7° Engagement de quarte : sur le double dégagement de quarte en tierce, suivi du dégagé de quarte (mouvement qui sert à tromper le contre de quarte et tierce) — doubler le contre dégagement de quarte en octave,

8° Engagement de sixte : Sur le double dégagement de sixte en quarte, suivi du dégagé de sixte (mouvement qui sert à tromper contre de sixte et quarte) — contre dégager de sixte en sixte, entre le second et le troisième mouvement.

9° Engagement de quarte : Sur le doublé et redoublé (mouvement qui sert à tromper contre de quarte, tierce, contre de tierce) — parer contre de quarte, et baisser la pointe à droite en octave.

E. P.

(*A suivre*)



UNE PARTIE DE PÊCHE

(*Suite et fin*).

A qui échut l'honneur de la première capture? On ne sait plus; en tous cas, ce fut bien vite oublié, car les prises se succédèrent presque sans interruption, et les répliques se faisaient peu attendre. De tous côtés on n'entendait que ces exclamations :

— Voilà un beau gardon, ma foi!

— Une perche! Ah! comme elle est bien zébrée!

— A moi, l'épuisette! Oh! la belle carpe! elle pèse au moins deux livres.

— Une tanche! Voyez donc quels jolis yeux, on dirait des rubis.

— Tiens! un goujon.

— Messieurs, je vous présente une brême; c'est la première, je crois.

Et les victimes s'entassaient dans les filets.

Le brave B..., tout épanoui, faisait les honneurs de sa pièce d'eau, et se multipliait, volant au secours des pêcheurs en difficultés avec quelque pièce récalcitrante, ou les aidant à décrocher ces diablesses d'anguilles qui ont un talent si particulier pour s'enrouler autour de la ligne et en faire une corde à nœuds.

Albert K..., pêcheur tiède, dépourvu du feu sacré, s'était contenté du rôle de spectateur, et philosophait, allant de l'un à l'autre, s'arrêtant plus volontiers auprès de Henry, pêcheur fantaisiste et causeur, qui seul lui donnait la réplique.

— Oui, mon cher, disait ce dernier, le corsaire fut sauvé. Au moment où la hache s'abattait sur sa tête, il fit un bond prodigieux et disparut dans les flots. Parvenu à une profondeur inénarrable, il heurta du pied un énorme coquillage qui, pivotant sur lui-même, découvrit l'ouverture d'une grotte. Il était tombé dans le royaume des perles, et le hasard venait de lui faire découvrir l'entrée de ce réceptacle mystérieux, si longtemps cherché par les navigateurs, où étaient accumulées des richesses incalculables. Il pénétra dans un palais de cristal éblouissant... A la vue de l'audacieux envahisseur, la reine, qui était occupée à enfiler des perles, poussa un cri perçant et s'évanouit...

A cet instant, une telle secousse ébranla la ligne du narrateur, qu'elle faillit être emportée. Il tenait une maîtresse pièce, qui faisait des efforts désespérés pour s'échapper. Longue fut la lutte, et acharnée de part et d'autre. A bout de résistance, la bête invisible dut enfin céder à une savante manœuvre, et l'heureux pêcheur, d'un geste gracieux, cueillit dans son épuisette une carpe de cinq livres, exploit qui lui valut le titre de roi de la pêche.

— Et le corsaire la reçut dans ses bras, acheva-t-il.

***

Les heures avaient fui rapidement.

A l'excellente auberge des *Chevaliers de l'arc*, d'intéressants préparatifs avaient lieu. Une activité inaccoutumée régnait dans les cuisines, d'où s'échappaient des fumets excitants. Dans une salle d'ombrage, formée par des platanes et surmontée d'un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil, une table était dressée et garnie de flacons d'avenante tournure.

Les pêcheurs arrivèrent, chargés de butin et affamés. Pas n'est besoin de dire s'ils firent honneur au succulent déjeuner préparé par l'hôtesse. Comment peindre le charme de ce festin champêtre, égayé par un succès qui avait dépassé les espérances, par la bonne humeur et la verve endiablée des convives? La pêche du matin, dont une partie fit son apparition sous la forme d'une pyramide dorée et croustillante, fut déclarée à l'unanimité des suffrages d'un goût parfait, et convenablement arrosée d'un vin généreux.

Je dois aussi une mention toute particulière aux fromages à la crème qui parurent avec les fraises, venant directement de la laitière de Montfermeil; bonne femme qui, à force de s'entendre assurer qu'elle était l'héroïne de Paul de Kock, a fini par le croire absolument, et qui, lorsqu'on lui rappelle la ruade de son âne et sa chute pittoresque, sourit d'un petit air à la fois confus et malin, en personne bien convaincue que ça lui est arrivé.

Laissons-lui sa douce illusion en faveur de ses délicieux fromages à la crème.

PAUL JOURNOUD.

NÉCROLOGIE

Dans ces temps de complications politiques au milieu desquelles nous vivons, ce n'est pas sans un sentiment de profonde tristesse que nous voyons chaque jour la tombe s'ouvrir pour quelques-uns de ces hommes d'élite qui ont été toute leur vie les plus fermes soutiens de la société, en même temps qu'ils en ont été l'ornement, la cause de sa prospérité et de son bien-être.

Aujourd'hui, c'est un nouveau deuil qu'il faut ajouter à tant d'autres deuils, c'est la mort de M. Aimé-Stanislas Darblay, décédé le mardi 12 novembre à son château de Saint-Germain-les-Corbeil, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

M. Darblay s'est éteint sans souffrance, entouré des siens, ayant à son chevet son digne et bien-aimé fils, M. Paul Darblay, M. Alphonse Béranger, son associé, l'ami fidèle, l'homme au cœur d'or qui a partagé avec lui, depuis 40 ans, les jours de déception et de succès inhérents aux grandes affaires, et son autre gendre, M. Faré, directeur général des forêts.

Quel émouvant tableau que ces mères, que leurs filles en pleurs et leurs beaux enfants, sollicitant un dernier regard, voulant recevoir le dernier soupir de leur père, grand-père et bisaïeul tant aimé et qui fut si bon pour elles! Ah! dans ces cruels moments, combien est consolante la certitude d'une meilleure vie pour ceux qui ont la foi et que je plains les malheureux qui perdent leurs parents sans y croire!

L'enterrement a eu un caractère de solennité tout à fait extraordinaire. Toute la population de Corbeil, de Saint-Germain et des environs, plus de deux mille personnes ont voulu suivre jusqu'à sa dernière demeure l'homme de bien qui a été leur député, leur président du comice agricole, leur maire et leur bienfaiteur.

Le cercueil disparaissait littéralement sous les couronnes de fleurs envoyées par des sociétés et des corporations dont je ne saurais dire le nom.

Je suis bien certain que ses regrets si noblement exprimés, que cette manifestation d'une foule émue touchent beaucoup plus la famille, et particulièrement M. Paul Darblay, que les éloges non moins mérités et partis de plus haut, qui seront prodigués à la mémoire de son père.

M. Darblay a pu fermer les yeux sans inquiétude sur l'avenir de tout ce qu'il a créé avec tant de travail et d'intelligence, puisque Dieu lui a permis, pendant longtemps, de voir son fils à l'œuvre, son fils qui, tout récemment, en quelques années, vient de relever de ses ruines, avec une force de volonté inouïe, un grand savoir et une grande expérience, la papeterie d'Essonnes, dont il a fait un des établissements, en ce genre, les plus considérables de toute l'Europe.

Mais ma plume est trop légère pour faire le portrait de l'homme doué du génie commercial le plus remarquable, qui lui permit de rendre d'inappréciables services chaque fois que l'alimentation de la capitale était compromise; le cadre d'ailleurs dont je dispose ici est trop étroit pour y placer une figure qui a des proportions trop élevées; je lègue cette tâche à une main plus ferme que la mienne.

C'est au point de vue de la chasse que j'envisagerai M. Darblay, c'est comme chasseur qu'il m'appartient,

Toutefois, il m'a toujours semblé que M. Darblay ne saurait être considéré exclusivement comme sportsman, même dans l'acception la plus vaste, la plus anglaise de ce mot: il y avait en lui l'organisateur, l'économiste cynégétique, bien plus à l'état de théoricien, qu'à l'état de praticien éprouvé.

Par quel enchaînement d'idées et de faits, le grand industriel, avec tant d'affaires et de préoccupations sur les bras, a-t-il pu trouver le temps de s'occuper de choses de chasse et de gibier? Rien de plus simple, M. Darblay, avec cette finesse d'esprit et ce tact que l'on retrouve dans tout ce qu'il a fait, comprit d'abord que la chasse était dans le goût moderne, qu'il fallait être de son temps et qu'ensuite, même dans les choses les plus futiles en apparence, il y avait toujours un côté sérieux et utile, que le tout est de savoir en tirer parti, après l'avoir trouvé. Très-hospitalier par nature, aimant à recevoir ses amis et à se faire honneur avec sa grande fortune, la chasse lui fournit tout naturellement l'occasion de réaliser son désir. C'est ainsi qu'il recevait chez lui les personnages les plus éminents: des princes, des ministres, des ambassadeurs, des généraux, les sommités de la littérature, des sciences, de l'industrie, et, depuis la guerre, M. le maréchal de Mac-Mahon.

On conçoit qu'à de pareils hôtes, c'étaient des chasses dignes d'eux qu'il fallait leur offrir. En dépit des hardiesses du braconnage et du dangereux voisinage de Paris, avec de bons gardes, une active surveillance et de grands sacrifices en argent, la chasse de Saint-Germain devint une de ces belles chasses comme on n'en rencontre qu'en Allemagne. Mais enfin ce n'était qu'une chasse de plaine, où l'on ne tuait que du lièvre et du perdreau, par centaines, il est vrai. M. Darblay n'ignorait pas que le tir facile du lièvre produit souvent chez les chasseurs, la satiété et le dégoût, et qu'une chasse est d'autant plus agréable que le gibier y est plus varié, que le bois seul a cet avantage. M. Darblay alors fit planter une cinquantaine d'hectares au beau milieu de son vaste domaine. Aujourd'hui, cette plantation, faite avec une rare entente de la sylviculture et des milieux qui plaisent au gibier, est devenu un charmant petit bois bourré de gibier et rouge de faisans, que j'ai baptisé de mon autorité privée du nom de *Buisson merveilleux*; c'est assurément un des plus ravissants tiré de faisans qu'un chasseur parisien puisse rêver. Il y a à peine un mois, M. le maréchal de Mac-Mahon, qui aimait les chasses intimes de Saint-Germain, et aussi parce qu'il y rencontrait un ami dévoué, son aimable et spirituel secrétaire-général de l'Algérie, M. Faré, disait en parlant du Buisson merveilleux; qu'il y avait été littéralement ébloui par les girandoles de coqs et de poules qu'il avait vus passer par centaines sur sa tête.

Personne comme M. Darblay n'avait le don de créer des choses d'agrément et de les réussir, quand il s'agissait d'être agréable aux autres.

Les jours de chasse, qui avaient lieu à peu près toutes les semaines, M. Darblay ne pouvant plus y prendre une part active, décidait dans quelle partie du domaine la chasse aurait lieu, et fixait l'ordre des battues, que M. Béranger se chargeait de diriger.

Après le déjeuner, l'amphytrion se faisait conduire sur le terrain pour voir ses hôtes à l'œuvre, et plus encore pour s'assurer si ses instructions étaient ponctuellement suivies. Elles l'étaient toujours, car aucun chef de famille n'a eu ses volontés plus religieusement respectées par ses enfants que M. Darblay. Renonçant à tirer, il m'arrivait souvent de m'approcher de sa voiture et de causer avec lui.

— Tenez! Voyez donc comme les lièvres forcent les rabatteurs. Puis sortant la main hors de sa voiture. — Parbleu! je m'en doutais, les tireurs sont à mauvais vent. Ah! ce bon Béranger est un bien excellent homme, mais décidément il n'entend absolument rien à la chasse. N'est-ce pas absurde de faire une battue à mauvais vent! C'est impardonnable à son âge, après toutes les recommandations que je lui avais faites ce matin. Je vous en prie, allez donc lui dire de ma part qu'il n'a pas le sens commun; s'il continue ainsi, il va faire manquer la chasse.

— Mais, si vous permettez, monsieur Darblay, je vous ferai remarquer que le vent, depuis ce matin à santé de l'Est à l'Ouest, et que M. Béranger n'a rien voulu changer aux dispositions que vous aviez prises avec lui.

— Ta, ta, ta, c'est bien dit tout cela, mais est-ce qu'il n'y a pas une girouette sur le château; ne devait-il pas la consulter et placer ses tireurs en conséquence? En vieux praticien que vous êtes, vous n'auriez assurément pas fait une pareille boulette. Je n'aime pas qu'on change ce que j'ai arrêté, c'est vrai, cela ne veut pas dire cependant que je blâmerais des modifications rendues nécessaires, et pour le succès de la chasse.

Ici apparaît dans ce besoin impérieux d'être obéi un des traits les plus caractéristiques chez M. Darblay, et qui parfois le rendait trop absolu. Ce travers, cette qualité peut-être, peut s'excuser par cette sûreté de coup d'œil acquise par une longue expérience qui l'autorisait à penser que, pour que tout ce qu'il voulait fût bien fait, les choses de détails comme les plus importantes, ce qu'on avait de mieux à faire, c'était d'avoir confiance en lui et de lui obéir.

Cette prétention, il me semble, n'a rien d'exagéré chez celui qui a fait la maison Darblay.

Au retour d'un jour de chasse, plus de trente convives trouvaient leur place à une table élégante et des plus confortablement servie, mais sans ce luxe de mauvais goût qui est si souvent l'écueil des grandes fortunes. M. Darblay en faisait les honneurs avec cette courtoisie pleine d'aisance qui rappelait l'hospitalité si ample des grands seigneurs d'un autre âge, et qui, dans ce temps de décomposition sociale, sera bientôt remplacée par un sans-gêne de mauvais ton et un laisser-aller imprégné de l'odeur nauséabonde des produits empoisonnés de la régie. Il est vrai que la tâche de maître de maison était rendue bien douce et bien facile par l'affabilité si sympathique de Mme Béranger, de Mme Faré, de Mme Paul Darblay et de ses deux filles, deux charmantes jeunes femmes, dont je dois ménager l'extrême modestie en m'imposant le silence le plus respectueux.

Mais l'heure du départ a sonné; les gardes empilent une véritable montagne de bourriches dans les voitures qui vont reconduire au chemin de fer les chasseurs étrangers. Quelle aubaine pour l'octroi de Paris!

Personne n'était plus prodigue de son gibier que M. Darblay; à la chasse il trouvait chaque fois qu'on n'en tuait jamais trop, il craignait toujours que les invités n'en emportassent pas assez.

Maintenant il faut dire adieu pour bien longtemps à ces brillantes réunions, à ces chasses si agréables et si belles.

M. Darblay repose à côté de celle qui pendant plus de cinquante ans a été sa digne compagne, l'amie de toutes les heures, l'ange de bonté de son foyer.

Tout est en deuil au château de Saint-Germain, tout y est triste et noir.

La mort de M. Darblay fait un vide immense, le temps seul saura le combler.

M. Darblay m'honorait de son amitié, j'avais pour lui la plus respectueuse affection; aussi c'est le cœur serré que j'ai eu le courage d'écrire ces lignes.

J'espère qu'on me pardonnera d'avoir exprimé si imparfaitement et si mal les sentiments que je ressentais cependant si vivement et si bien.

A. DE LA RUE,
Ancien inspecteur des forêts de la Couronne.

COURRIER DE LA SEMAINE

C'est de Chantilly que nous arrivent cette semaine les échos de chasse les plus joyeux.

Je ne veux pas parler des deux laisser-courre, fort brillants, qui ont eu lieu ces jours derniers avec l'équipage du duc d'Aumale. Ces sortes de chasses offrent presque toujours les mêmes péripéties et, sauf des accidents qu'il est toujours douloureux d'enregistrer, ce serait se répéter que de raconter chaque fois comment la chasse a été

menée. Les deux réunions dont nous parlons ont été d'ailleurs si correctes qu'il n'y a rien à en dire : on y a constaté une fois de plus que cette année les cerfs sont très-vigoureux et qu'ils courent à merveille.

L'aventure tragico-comique que nous annonçons plus haut a eu pour théâtre cette même forêt de Chantilly.

On sait, ou plutôt on ne sait pas, que M. le duc d'Aumale, tout en conservant les droits les plus étendus, loue une partie de sa chasse en forêt à M. Aumont.

Ces jours-ci, ce dernier avait invité plusieurs de ses amis à chasser avec lui; parmi les invités se trouvait M. Heinet, huissier à Chantilly. On était arrêté au *Poteau des Grandes Ventes*, attendant les chiens qui chassaient un chevreuil, lorsque tout à coup un cerf dix-cors sort du bois et se précipite sur M. Heinet : pour la première fois, sans doute, cet huissier fut saisi... et renversé.

En voyant l'animal fondre sur lui, l'honorable officier ministériel leva instinctivement son fusil à hauteur de sa tête comme lorsqu'on veut parer prime à l'escrime au bâton. Le cerf, dans son élan, enchevêtra ses bois entre la bretelle et le fusil et, poursuivant sa course, il emporta son trophée à travers taillis. Dans un heurt, un des chiens s'abat, le coup part, le cerf fait un bond prodigieux qui le débarrasse du porte-foudre que, nouveau Jupiter, il avait dans ses endouillers, et affolé il se perd dans la forêt.

Tout le monde accourt au coup de feu, chacun craignait un accident, et l'on trouva simplement le fusil tout bossué : le choc avait été si violent sur la gachette que le chien, après s'être abattu, s'était réarmé tout seul.

L'huissier de Chantilly n'a jamais enregistré un pareil exploit.

De mémoire de chasseur on n'avait vu pareille aventure; aussi ne suis-je nullement surpris d'apprendre que la légende commence à se faire : comme dénoûment au récit très-exact que nous venons de faire l'imagination vive des chasseurs de Chantilly ajoute que le coup de feu a tué la biche préférée de ce meurtrier innocent.

Aussi n'hésiterons-nous pas à compléter, de notre côté, ce récit.

Vigeant, l'excellent maître d'armes, qui a de l'esprit jusqu'à la pointe de son épée, était présent lorsque M. Louis de Hédouville nous racontait cette étrange aventure à laquelle il venait d'assister.

— Cela ne m'étonne pas, dit-il, je vous dirai demain le fin mot de l'affaire.

Et tout soucieux il nous quitta.

Or, Vigeant est spirite et un tantinet pythagoricien. Rentré chez lui il interrogea son esprit familier qui lui révéla que l'âme du duc de G... avait transmigré dans le corps du cerf et que l'accident était tout simplement une vengeance de débiteur vis-à-vis d'un malheureux huissier.

Comme tout s'explique!

Une chasse, sinon plus émouvante, mais dont les résultats ont été plus sérieux, a eu lieu le 7 de ce mois à Fort-National, en Algérie. Depuis plusieurs jours une panthère était signalée dans les massifs qui entourent le village d'Ahmil. Le grand félin avait même commis quelques déprédations au préjudice des colons de ce petit centre agricole. Un Kabyle, Si-Mohammed-Arezki-Naït-el-Hadj, prit son fusil et pénétra hardiment dans le maquis de Tangout. A peine avait-il fait quelques pas sous les broussailles qu'il aperçut une magnifique panthère adulte ramassée sur elle-même et prête à bondir. Il lâcha son coup de feu et fut assez heureux pour la tuer roide, puis tout fier il rentra tranquilliser les habitants d'Ahmil.

J'ai toujours admiré la simplicité avec laquelle les Arabes affrontent le péril. Un chasseur européen eût fait retentir la presse de ses projets d'abord, de son exploit ensuite; Mohammed reçut fort modestement les compliments des autorités, toucha sa prime, vendit la dépouille et rentra heureux dans son gourbi la sacoche pleine de douros. L'Européen n'eût pas dédaigné le profit, mais il eût mis en l'air tout le pays pour conquérir la renommée.

On chuchote dans les salons une histoire de truffes qui menace de se terminer par un procès en séparation.

Un jeune mari qui occupe une position élevée dans une grande administration, adore les truffes, pour lesquelles sa femme, charmante d'ailleurs, éprouve une répulsion absolue. Cette incompatibilité de goût a naturellement amené M. X... à aller dîner en ville pour satisfaire sa passion noire. Madame a d'abord encouragé ces infidélités friandes; mais bientôt l'amour des truffes grandit à un tel point qu'il ne rentrait plus dîner que fort rarement.

Madame, malgré sa répugnance, eut beau en faire servir à sa table, l'époux gourmet ne les trouvait jamais cuites à point, ni suffisamment parfumées. De là une rupture violente et le procès que nous annonçons.

Où diable M. X... allait-il manger les truffes parfaites?

C'est ce que les débats nous apprendront. L'artiste qui les préparait avec un art assez puissant pour détourner un mari, modèle jusque-là, de la table conjugale est, paraît-il, une pensionnaire de M. Halanzier, section de la danse.

Oh! les truffes!

Ma transition est toute trouvée pour vous parler de Rabelais. Un comité vient de se former pour recueillir les sommes nécessaires à l'érection, sur la place du marché de Chinon, d'un monument au gai *curé de Meudon*. Ce comité se compose de MM. Viollet-le-Duc, président; Schœlcher, sénateur; Joubert, Wilson, députés; Broca, professeur à la Faculté de médecine; Paul Lacroix (bibliophile, Jacob) Edmond About et Dionys Ordinaire journalistes. Il a été décidé qu'il serait ouvert une souscription publique dont le produit serait employé à payer les frais du monument.

Voilà une œuvre vraiment nationale et à laquelle tous les Français concourront; quant à ceux qui connaissent leur Rabelais *ad unguem*, ce sera pour eux comme la fête du génie français. Notre esprit moderne procède du sien; il a colligé, condensé toute la vie gauloise des siècles antérieurs pour nous en transmettre l'essence, et nous vivons sur sa gaie philosophie et sur cette belle langue française qui n'était encore qu'un patois à la fin du XVe siècle.

J'ai vécu quelques années dans ce coin du *pays de Touraine* qu'il a habité. J'ai déjeuné bien des fois, en compagnie de fouaciers de Lerné, à la table de la famille Dumoustier, qui possède l'ancienne abbaye de Seuilly; j'ai visité la Roche-Clermault et chassé sur les hauts de Cinais. Tout ce pays est bien rabelaisien, de langue, de cœur et d'esprit; les paysans ont gardé le souvenir de Maître François, et à Lerné on pétrit toujours ces fameuses fouaces qu'il aimait tant.

J'émets le vœu que sur le socle de sa statue on inscrive, à côté des héros de son œuvre immortelle, les noms de ceux qui l'ont aimé, fait aimer et comprendre : Ronsard, Théodore de Bèze, Estienne Pasquier, Clément Marot, Estienne Dolet, François Bacon, André Duchesne, le seigneur de la Croix-du-Maine, Honoré de Balzac, Jules Janin et notre regretté ami Théophile Gautier.

FLORIAN PHARAON.

BATEAUX PÊCHEURS, AU TRÉPORT.

Tableau et dessin de M. Jules NOEL.

Paysagiste, peintre de marines, peintre de genre, M. J. Noel est tout cela, et rien n'égale la bonne humeur de l'artiste traitant sans le moindre embarras les sujets les plus opposés. Affranchie des ennuis de la vérité littérale, sa peinture présente un séduisant ragoût de touches, un charmant assemblage de tons; le rouge brille, le jaune éclate, le bleu, le vert étincèlent dans la lumière ou dans l'ombre, et voilà qui réjouit l'œil et déride l'esprit. De gravité, de style, d'allures solennelles, de termes sérieux, de façons précises, pour Dieu! ne lui en parlez, ne lui en demandez jamais. De campagnes gaies et heureuses, à la bonne heure; de rues en loques remplies de figurines accoutrées pittoresquement, et aussi de marines avec des flots et des ciels prestement chiffonnés; car c'est un peintre de fêtes. Avec lui, les orages eux-mêmes sont riants et joyeux.

O. MERSON.

TIR AU PISTOLET

Nous reproduisons ci-contre la copie de deux très-remarquables cartons tirés « au visé » qui figurent comme ceux de notre premier numéro dans la collection du tir de l'Avenue d'Antin.

Nous ferons d'autres emprunts encore à la même galerie, mais nous serions heureux de pouvoir, à titre de comparaison, donner aussi de temps à autre le fac-simile des plus beaux cartons faits dans les tirs de Marseille, de Lyon, du Havre, etc.

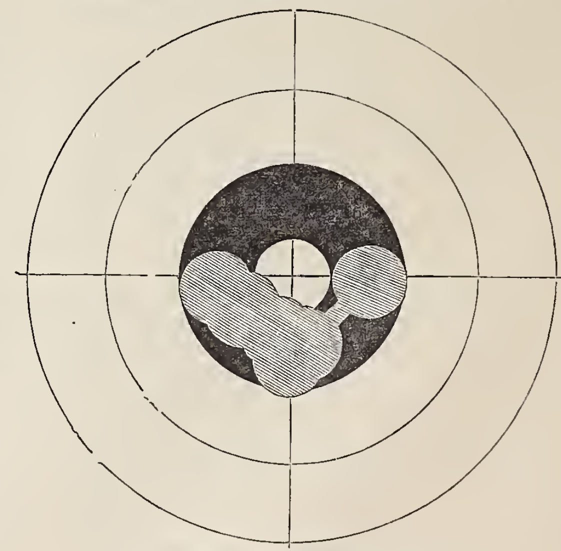
Nous prions donc MM. les Présidents des Sociétés de Tir de nous les communiquer avec renseignements à l'appui.

CARTON DE CONCOURS.
Vingt balles tirées par M. J. L. Lecaros.



TIR GASTINNE-RENETTE, Paris

CARTON DE CONCOURS.
Sept balles tirées par M. le comte de Lyonne.



TIR GASTINNE-RENETTE, Paris.

FIN DE LA SAISON — VÉLOCIPÈDE

Londres, 21 novembre 1878.

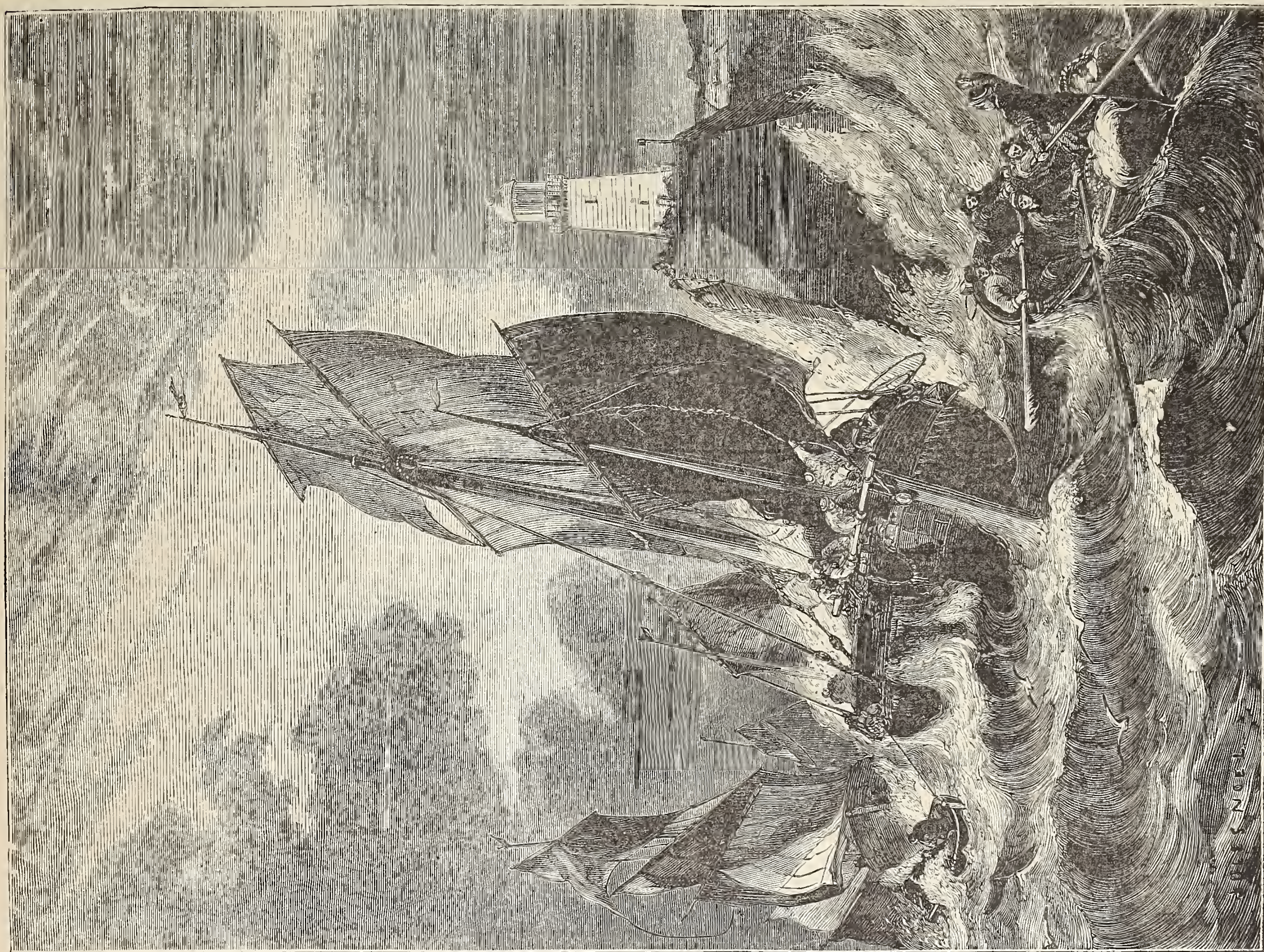
Les journées tristes de brouillards, en novembre, amènent généralement avec elles la clôture de la saison des courses de chevaux en Angleterre. Quoique divers steeple-chases aient lieu pendant l'hiver, ils sont insignifiants, comparés aux meetings qui occupent l'attention des sportsmen au printemps, en été et au commencement de l'automne. Le dernier meeting, Warwick et Leamingsterttunt, a eu lieu la semaine passée. Ce meeting autrefois dépassait cinq jours, ce qui avait trop souvent pour effet de produire une sensation de fatigue parmi ceux qui y assistaient. Cependant, cette année, cela a été limité à trois jours, et l'expérience a certainement réussi, puisque l'intérêt a été plus concentré qu'il ne l'était autrefois. Un autre perfectionnement a été aussi fait en faisant courir les courses de haies (*hurdle*) de bonne heure dans la journée, et non pas à la tombée de la nuit, aux risques imminents des chevaux et de leurs *riders*. Les lundi, mardi et mercredi de cette semaine furent fixés pour le meeting de cette année.

. . . .

Les autres meetings, qui ont lieu cette semaine à Manchester et Kempton-Park, ne sont pas encore finis. Il me faut alors réserver mes remarques à ce sujet pour la semaine prochaine.

Les courses de vélocipède ont pris une forte racine dans ce pays, et des meetings de courses ont lieu fréquemment. Parmi les plus récents en ce moment, est le concours qui a lieu à l'Agricultural Hall-Islington, dans lequel sont engagés les plus forts *bicyclistes* en Angleterre. En outre, il y a le *rider*, champion de France. La course a commencé lundi dernier au matin et doit se terminer samedi soir. Les heures pendant lesquelles les *riders* peuvent se trouver sur la piste sont de 6 heures du matin à minuit. A celui qui accomplira la plus grande distance dans les 6 jours sera accordé le premier prix de 100 £, le second 25 £, le troisième 15 £, et le quatrième 10 £. Il y a 12 concurrents, comme suit : J. Keen (champion d'Angleterre), C. Farront (champion de France), David Staunton (champion des grandes distances), W. Cann (champion du Nord), A. Evans (champion du Hampshire), H. Higham (champion de Nottingham), J. R. Edlin de Leicester, G. R. Phillips de Wolverhampton, F. J. Lees de Sheffield, F. Andreus de Birmingham, F. White de Wolverhampton et A. Markham de Paddington. L'affaire cause beaucoup de curiosité, et je vous en donnerai des détails dans ma prochaine lettre. Le champion anglais s'est retiré, et, quoique M. Ferront continue sa route, sa chance paraît être mauvaise. A trois heures de l'après-midi, les distances parcourues étaient : Cann 707 milles, Eddin 679 milles, Hees 607 milles, Andreus 591 milles, Ferront 536 milles, Higham 570 milles, Evans 414 milles, Staunton 400 milles et White 384 milles. Keen (186 milles), Phillips (64 milles) et Markham (77 milles) se sont tous retirés.

JULIAN.



BATEAUX PÊCHEURS AU TRÉPORT, tableau et dessin de JULES NOËL.

INFORMATIONS SUR LES COURSES

EN FRANCE ET EN ANGLETERRE

Dimanche dernier, le 24 novembre, l'hippodrome de La Marche fermait ses portes. La clôture définitive de la saison hippique en France aura donc lieu au Vésinet le 1er décembre. En attendant, voici le résumé des courses de La Marche.

RÉUNION DE LA MARCHE

Malgré la température froide et brumeuse de dimanche passé, la journée a été aussi belle que les précédentes, et il y avait foule, tant sur la pelouse que dans les tribunes, où peu de vides se faisaient voir. Le programme promettait un sport excellent, et cette promesse a été tenue : car toutes les courses ont été intéressantes. Toutefois les parieurs n'en ont pas tiré grand profit, les favoris, à une seule exception près, ayant été battus sur toute la ligne.

La première course, le prix de Clairefontaine, a donné lieu a une jolie arrivée entre *Système* et *Belle-Petite*; c'est cette dernière qui l'a emporté. *Lady Violet* était troisième.

Le prix du Betting-Club a réuni sept partants, parmi lesquels *Zéphir*, *Hisse*, *Grace* et *Corinne* étaient favoris. Dès le début, les deux premiers se sont dérobés, tandis que la jument de M. Baresse, *Jeannine*, battait dans la ligne droite, *Corinne*, à M. Edmond Blanc.

Le prix de novembre, dans lequel cinq juments se sont présentées, est échu à l'outsider d'entre-elles, *La Pilache*, à M. Forcinal. *Fraxinelle*, à

M. Junius, était seconde, et *Belle-Jardinière* à M. J. Page, troisième.

Le hurdle-race final, le prix de clôture, a attiré onze concurrents au poteau, et, parmi ce nombre, la jument du baron Finot, *Mina*, était très-recherchée. *Mina* est tombée sur une des premières haies, et c'est *Nageur*, à M. Balensi, qui a gagné en faisant le jeu du commencement à la fin; *Jocko*, à sir Edward, était second, et *Golden-Fleece* troisième.

ANGLETERRE

L'hiver impitoyable vient de mettre un terme à la saison hippique en Angleterre. Les dernières courses plates de l'année 1878 ont eu lieu, et bientôt le sport du steeple-chasing finira pour ne plus recommencer qu'au printemps prochain.

La clôture des courses plates a été très-brillante, surtout à Kempton Park, lieu aristocratique, où tous les sportsmen de Londres s'étaient donné rendez-vous. A Manchester aussi l'assistance était nombreuse et le sport intéressant, quoique un épais brouillard couvrît la piste. En vérité, cette année la saison a été très-rigoureuse : neige, brouillard et pluie, quelle triste perspective pour les chasses !

La réunion de Warwick, favorisée par la clémence du temps, a attiré la foule, parmi laquelle malheureusement se trouvaient nombre de ces industriels qui ont pour but l'exploitation du public; d'ailleurs, ils n'ont pas tardé à se faire remarquer par des vols audacieux. Le turf anglais est certainement dans des conditions très-favorables de popularité et de prospérité; néanmoins, il y a bien des abus à supprimer, et bien des améliorations à faire, avant qu'il atteigne la perfection où le nôtre est arrivé.

RÉUNION DE WARWICK

Le sport, à Warwick, n'était guère intéressant, quoique des champs assez nombreux se soient présentés dans tous les prix.

Lundi, 18 novembre, la première journée de la réunion, le prix le plus important était le Guy Mid-Weight Handicap, qui fut enlevé par *Suffolk-Lad*, cheval de M. Manser.

Mardi, 19 novembre, je remarque les victoires de *Winslow*, au Capt. Lain, dans le Grendon Nursery Handicap Plate, et de la jument de M. Bayley, *Mistress of the Robes*, dans le Midland Counties Handicap.

Mercredi, 20 novembre, clôture de la réunion de Warwick; aussi cette journée a été des plus attrayantes. Le « great event » était le Autumn Welter Cup. dans lequel le favori, *Avontes*, s'est montré digne de la bonne opinion publique en gagnant au petit galop. Ensuite le Leamington Grand Annual Steeple-chase est échu à *Victor II*, cheval de M. Denny.

RÉUNION DE MANCHESTER

Il est incontestable que toutes ces réunions anglaises qui ont lieu dans le courant de la même semaine se font un tort sensible les unes aux autres. Ainsi, par exemple, vu les lois physiques qui n'admettent pas que l'homme soit dans deux endroits à la fois, il n'était guère possible d'assister à la réunion de Warwick et à celle de Manchester. Sans doute ces réunions de campagne ont l'assistance locale, mais il serait de beaucoup préférable qu'elles eussent lieu à des époques différentes. Toutefois, le Manchester meeting n'a pas souffert outre mesure de cette lacune, car chaque jour tribunes bien remplies, malgré le brouillard qui a persisté pendant toute la durée de la réunion.

Mardi, 19 novembre, on a vu *Vivandière*, jument de M. Gillman, gagner le County Handicap steeple-chase. Cette victoire a été suivie de celle de *Laurier*, à M. Reeves, dans les Mile Selling Stakes.

Mercredi, 20 novembre. D'abord le Stamford Nursery Handicap est échu à *Ariel*, appartenant à M. Brown. Après quoi *Flotsam*, cheval de lord Zetland, a gagné d'une tête le Lancashire Cup, d'une valeur totale de 660 livres; *Belphœbe*, à lord Hartington, était second, et *Cradle*, à lord Wilson, troisième. Pour finir la journée, je cite la victoire d'*Agglethorpe*, à M. Cookson, dans le Oldham Hurdle Handicap.

Jeudi, 21 novembre. Il y a eu, ce jour-là, plusieurs prix importants, parmi lesquels je remarque le Eglington Nursery Handicap, gagné facilement par la jument de M. Hobson : *Lutestring*, et le Salford Welter Handicap, qui est échu à *Blue*, belle jument de M. Bragg.

Le vendredi 22 novembre, jour de la clôture du Manchester meeting, a donné lieu à plusieurs courses importantes — si importantes même, qu'il est étonnant qu'elles n'aient pas attiré de nombreux concurrents.

La réunion de Warwick finissait le jour précédent, mercredi; en outre, le temps s'était mis au beau : il n'en fallait pas tant pour rendre le meeting attrayant, aussi les turfistes s'y trouvaient au grand complet.

La journée a été inaugurée par la victoire de *Strathconan*, à M. Beekley, dans les Trafford Selling Stakes; puis le Manchester November Handicap a eu lieu. Cet « event » était le « great attraction » de la journée, et, en somme, la course a été des plus intéressantes. Le Ring a fait *Belphœbe* favorite, et, en effet, la jument a justifié la confiance qu'on lui avait accordée en battant *Footstep*, appartenant à lord Wilton, et *Mars*, cheval de M. Brown, qui était mauvais troisième. Venait ensuite le Winding-up Welter Handicap, qui donna lieu à un « *dead-heat* » entre *Instantly*, à M. Wadlow, et *Strathavon*, appartenant à lord Roseberry; le prix fut partagé. La dernière épreuve, un « match » d'une valeur de 200 livres, entre *Télescope*, à M. Shaw, et le cheval de M. Jennings, *Écossais*, fut facilement gagnée par *Télescope*.

Le mauvais temps a certainement empêché la réunion de Manchester d'avoir tout le succès qui lui était dû, car le programme était intéressant, et les prix d'une valeur exceptionnelle.

RÉUNION DE KEMPTON-PARK

La réunion de Kempton-Park était, sous tous les rapports, très-agréable; et elle a, sans contredit, pleinement réussi. En effet, c'est à Kempton qu'on a vu courir les dernières courses plates en Angleterre de l'année 1878.

Les champs étaient bien fournis dans chacun des events, qui ont réellement offert beaucoup d'intérêt. En outre, les preneurs ont été heureux : car presque toutes les épreuves sont échues aux favoris du betting. Le jeudi, 21 novembre, les Trial Stakes ont été gagnés par *Misenus*, à M. Cameron. Le même jour, j'ai encore eu à signaler les victoires de *Lady-Ronald*, à M. Green-Price, dans le Halliford Welter Handicap; et celle du cheval de M. Golby, *Groundbait*, dans le Kempton Nursery Handicap.

Vendredi, 22 novembre, était la deuxième journée du Kempton meeting, et c'était encore une belle journée de prise sur l'hiver, qui arrive à grands pas. L'assistance était toujours aussi nombreuse, mais les parieurs n'ont pas eu lieu d'être satisfaits; car la fortune n'a été guère propice pour les favoris.

Les courses les plus importantes étaient le Hanworth Nursery Handicap, gagné par la jument de M. Gretton, *Rosalind*; et le Middlesex Handicap, qui a été facilement emporté par le cheval de sir Astley, *Drumhead*, battant *Conductor* et *Blue-Ruin*. Les deux autres épreuves ont échu, une, le Selling, à *Freebooter*, et l'autre, le Handicap, à *Chilblain*.

LONGCHAMPS.

MIRABEAU, rue de la Paix, 8.
CONTINENTAL, 3, rue Castiglione.
GRAND-HOTEL, boulevard des Capucines, 12.

LIBRAIRES ET ÉDITEURS.

FIRMIN-DIDOT, 56, rue Jacob. Dépôt de papier, rue de Beaune, 2.
DUCHER & Cᵉ, 51, rue des Écoles.
HACHETTE & Cᵉ, 79, boulevard Saint-Germain.
DUNOD, 49, rue des Grands-Augustins.
HETZEL et Cᵒ, 18, rue Jacob.
LEMERRE, 27, passage Choiseul.

LINGERIE. — NOUVEAUTÉS.

GRANDE MAISON DE BLANC, boulevard des Capucines.
AU PRINTEMPS, rue du Havre.
AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres.
GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal.
CHEVREUX-AUBERTOT, 7, boulevard Poissonnière.

MAROQUINERIE.

KLEIN, 6 et 8, boulevard des Capucines.
BONHOMME, 62, galerie Montpensier (Palais-Royal).
AUCOC, 6, rue de la Paix.
JONES, 23, boulevard des Capucines.

MUSIQUE.

BRANDUS & Cᵉ, 103, rue Richelieu.
HEUGEL & Cᵉ, au Ménestrel, 2, rue Vivienne.
LE BAILLY, rue Cardinal.
S. RICHAULT, boul. des Italiens, 2.
DURAND, SCHŒNEWERKE & Cᵉ, 4, place de la Madeleine.

OPTIQUE.

L'INGÉNIEUR CHEVALIER, 15, place du Pont-Neuf.
COMPTOIR GÉNÉRAL DE LUNETTERIE ET D'OPTIQUE, 9, boulevard Poissonnière.
SECRETAN, place du Pont-Neuf.

ORFÉVRERIE-BIJOUTERIE.

BOUCHERON, 152, galerie de Valois (Palais-Royal).
VEYRAT, 21, place du Château-d'Eau.
BACHELET, 58, quai des Orfèvres.

PARFUMEURS

PIVER, 10, boulevard de Strasbourg.
PINAUD, 37, boulevard de Strasbourg.
VIOLET, 225, rue Saint-Denis.
RIMMEL, 17, boulevard des Italiens.

PHOTOGRAPHIE
(produits et accessoires).

L. PUECH, 21, place de la Madeleine
POULENC ET WITTMANN, 7, rue Neuve-Saint-Merry.
GILLES FRERES, 7 (bis), rue Neuve-Fontaine-Saint-Georges.
RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.
BILLAULT ET BILLAUDOT, 22, rue de la Sorbonne.

RESTAURANTS.

BIGNON, boulevard des Italiens, 38, rue de la Chaussée-d'Antin, 4, et avenue de l'Opéra.
CAFÉ ANGLAIS, boul. des Italiens, 13.
— RICHE, boul. des Italiens.
— DE PARIS, avenue de l'Opéra.
— DES AMBASSADEURS, Ch.-Elysées.

RUSTIQUES.

ANDRÉ, 15, rue Royale.
CONSEIL, 80, rue Basse-du-Rempart.
TRICOTEL ET Cᵒ, 51, rue Hauteville.

TABLEAUX.

GOUPIL & Cᵉ, 2, place de l'Opéra.
HARO, 14, rue Visconti.
FÉRAL, 54, faub. Montmartre, Expert.
PETIT, 7, rue Saint-Georges.
DURAND-RUEL, 16, rue Laffitte.
P. L. EVERARD, 36, boul. des Italiens.

TAILLEURS POUR DAMES.

WORTH, rue de la Paix, 7.
LAFERRIÈRE, rue Taitbout, 28.

TOILES PEINTES.

BINANT frères, rue Rochechouart, 70.

VINS.

GRANDES MARQUES.

A Bordeaux.
H. et O. BEYERMAN & Cᵉ.
CRUSE et fils frères.
N. JOHNSTON et fils.
CLOSSMANN & Cᵉ.
BARTON & GUESTIER.

A Cognac.
HENNESSY.
GODARD frères.
MARTELL.

Champagne.
MOET et CHANDON, Epernay.
L. RŒDERER, Reims.
Vᵉ CLIQUOT, Reims.
PERIER-JOUET et Cᵉ, Epernay.

Liqueurs.
WYNAND-FOCKING.
MARIE BRIZARD et ROGER.
LA GRANDE-CHARTREUSE.

GAUTHEY cadet et fils, Beaune.

VOITURES.

BINDER, aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne.
BELVALETTE, frères, 24, avenue des Champs-Elysées.

VOYAGES.

BAZAR DU VOYAGEUR, rue de la Paix, 25 et place de l'Opéra, 3.

ANNONCES

GASTRONOMIE

LES MERLES DE CORSE.

Quel excellent manger et qu'il me rappelle de doux souvenirs !

Dans un de mes voyages en Orient, je faisais escale à Ajaccio, où je dépensais huit jours chez mon ami A....ni.

Il possédait une villa à la Costa, de l'autre côté de la baie : l'on y faisait bonne chère, et l'on y digérait la tête à l'ombre et les pieds au soleil en plein mois de janvier.

— Vous arrivez en bonne saison, me dit-il, pour manger des merles, ils sont, à l'heure qu'il est, parfumés comme une étape de chanoinesse.

Comme je lui demandais ce qu'il voulait dire :

— Ah ! mon cher ! me répondit-il, c'est tout un poëme que le bien en chair d'un merle : en été il est maigre; arrive la vendange il se purge et se soûle avec le raisin; il se met en gaieté et commence à se gonfler, dédaignant les vermisseaux et gobant les bons grains de froment restés sur le sol; puis vient l'arbousier avec ses baies roses, le merle s'en donne à crever d'une graisse blanche qui l'incommode; il mange alors quelques olives amères, il est gras de bonne graisse, mais non encore parfumé. Heureusement novembre et décembre arrivent, la neige couvre le sol, le froid tue les vers. Le merle grelotte et meurt de faim, pour se réchauffer et se nourrir, il mange des baies de genévrier et de myrthe. Il est à point.

Nous prîmes nos fusils, et en deux heures de promenade à travers les maquis, nous remplîmes nos carniers.

Le lendemain, après avoir laissé la chair se refroidir pendant vingt-quatre heures, A....ni prépara le rôt de la manière suivante :

Il fixa douze merles à une broche au moyen d'attelets pour ne pas les perforer : les oiseaux n'étaient ni vidés ni bardés. Il prit deux chenets à fourche et posa la broche dessus en face d'un feu à grandes flammes pétillantes. Les merles avaient tous la tête en bas et leurs becs effleuraient une lèchefrite dans laquelle étaient étendues des tartines de pain.

Pendant la cuisson il veillait au rôti, et, toutes les fois que sous l'action du feu la chair se fendillait, risquant de laisser couler les intestins, il saupoudrait l'oiseau avec de la mie de pain salée qui formait bientôt une croûte dorée.

Lorsque les merles furent cuits d'un côté, il les vira, sans les retourner, toujours la tête en bas.

A Paris, les merles de Corse sont rares, cependant on en trouve quelquefois chez Piètrement. Le merle du Mans, qui abonde sur nos marchés, gagne beaucoup à être préparé ainsi, et je ne saurais trop engager mes lecteurs à essayer de la recette de mon ami A....ni, un grand philosophe, mais un plus grand gourmet encore.

P. DE BALBAAC.



LES MODES PARISIENNES

1 et 2. — Toilette de réception et de visite.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

1 et 2. — Toilette de réception et de visite (*Modèle de Mme Dégou*, 156, *rue Montmartre*). — En faille bleue et en pékin de velours bleu assorti, sur fond de satin jaune.

Jupe à longue traine, entourée régulièrement d'un volant à plis de ruche, enrichi d'un liseré de satin jaune et d'un petit plissé qui l'encadrent; ce volant, cousu deux fois sur le jupon, à 6 centimètres de ses deux bords, forme un coquillé de plissés en haut et en bas.

La tunique se drape en biais devant et s'attache derrière, en dessous de deux lés de faille, artistement coquillés et fixés au bas du corsage par un joli motif de passementerie bleu et jaune. Un biais de pékin garnit le bas du tablier et du retroussis, puis il remonte sur les côtés pour se perdre sous les basques du corsage.

Corsage en pékin, avec petits côtés du dos et manches en faille. Il est fermé par des petits boutons de métal doré, lesquels agrémentent les parements des manches et les revers des côtés de la basque.

Parure de dentelle de valenciennes ruchée.

(*Les Modes parisiennes*).

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

Papiers de FIRMIN-DIDOT et Cᵉ.

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

1re Année. — VOL. I. — N° 4.
SAMEDI, 7 DÉCEMBRE 1878.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr. ;— 6 mois, 15 fr. ;— un an, 30 fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



UN DES DERNIERS CROQUIS DE GAVARNI (*L'Art*).

CHRONIQUE

Décembre est revenu, et les duchesses ne reviennent pas.

Tout change depuis que le monde tourne, et les révolutions sociales sont presque aussi nombreuses que les révolutions politiques. Ce n'est pas peu dire. Autrefois, avant que la démocratie ne coulât à pleins bords, quand les nouvelles couches ne songeaient pas encore à remplacer les anciennes, la plupart des grandes familles françaises appartenaient au Parlement et gouvernaient la patrie fondée par leurs pères, ainsi, du reste, qu'il en est dans tous les pays de véritable civilisation. Les aînés, les chefs du nom et des armes siégeaient à la Chambre haute, celle qui s'appelle en Allemagne la Chambre des seigneurs, en Angleterre la Chambre des lords, et qui s'appelait chez nous la *Chambre des Pairs*. Les cadets se contentaient des banquettes du Palais-Bourbon. Mais tout ce monde-là nous revenait avec les marrons, la bise et les petits Savoyards — qui n'étaient pas encore les petits *Savoysiens*.

Aujourd'hui nous avons changé tout cela, et mis le cœur à droite. Les noms aristocratiques se font de plus en plus rares dans nos assemblées délibérantes, et ceux qui les portent s'éloignent de plus en plus de Paris, qui menace de devenir, comme Londres, une ville exclusivement industrielle et commerçante. Il est certain que ce mouvement de retraite de nos grandes familles, — quelle qu'en soit la cause — va s'accentuant de plus en plus. Des chroniqueurs qui n'ont pas encore coiffé deux fois Sainte-Catherine pourraient déjà marquer les grandes étapes de ce mouvement en arrière. Il n'y a pas très-longtemps de cela, on quittait la campagne quand les feuilles tombaient. Plus tard on s'aperçut que l'automne avait aussi sa poésie et son charme, et l'on resta au fond de son château, pour faire flamber la bûche de Noël dans la large cheminée des aïeux. Mais on revenait en janvier pour recevoir et donner des étrennes.

Les nobles déduits de la chasse à courre, revenue en faveur aujourd'hui, car, dans beaucoup de province, on se cotise et l'on se groupe entre châtelains pour louer des forêts, entretenir des meutes et des vautraits, donnent une nouvelle excuse et fournissent de nouveaux prétextes aux retardataires. Les uns en usent; les autres abusent. Le boulevard Saint-Germain, qui a éventré tant d'hôtels séculaires, et qui fait passer la foule sur les gazons et sous les ombrages de ces jardins grands comme des parcs, réservés jadis à la promenade des nobles marquises, a porté le dernier coup à la splendeur de nos hivers. Les expropriés n'ont pas vu, sans un mortel regret, ces antiques résidences de leurs familles s'abîmer sous la pioche des démolisseurs, et ils n'ont pas voulu loger leurs traditions et leurs souvenirs dans les plâtres frais des constructions récentes. Beaucoup d'entre eux, imitant en cela l'exemple parfois bon à suivre de l'aristocratie anglaise, ne passent plus à Paris que les deux premiers mois du printemps. Ils nous arrivent avec les violettes et les hirondelles.

Mais un autre courant, et celui-là plus général et plus puissant, emporte vers les régions ensoleillées et toujours tièdes :

« Où fleurit l'oranger, où le citron mûrit »

ceux qui faisaient jadis l'honneur et la fortune de Paris; ceux qui donnaient le ton à la société européenne, et près de qui on venait prendre des leçons et des exemples.

Notre chronique les suivra partout dans ces stations méditerranéennes, échelonnées le long de ces rivages aimés des dieux, où l'azur du ciel se contemple et se reflète dans l'azur des flots; depuis Fréjus, où commencent les roses, jusqu'à la Bordighera où le palmier africain élève au-dessus des rochers blancs son panache vert et sa couronne de fruits d'or.

On vit si bien dans ces petits coins abrités; les villas sont si coquettes et si riantes, au milieu de ces plants d'orangers, en face de ces paysages, qui s'arrangent à souhait pour le plaisir des yeux! Les uns goûtent les joies intimes de la famille en regardant les beaux enfants s'ébattre sur les gazons, au milieu des fleurs qui semblent naître sous leurs pas. Les autres, qui ne veulent point se sevrer complétement des joies mondaines, trouvent dans les hôtels de Cannes, de Nice, de Menton cette causerie intime et charmante qui fait oublier tout, que rien ne remplace, et dont la bonne compagnie — de plus en plus rare aujourd'hui — a seule conservé le secret.

Ceux à qui sont encore nécessaires des plaisirs plus vifs et plus bruyants n'ont que l'embarras du choix entre toutes les attractions que leur offre cette station hivernale, vraiment unique au monde, qui s'appelle MONTE-CARLO.

Là, au milieu d'un site enchanteur, sur un rocher transformé en oasis, et qui suspend entre le ciel et la mer le plus magnifique décor d'opéra qu'un poëte puisse rêver, tous les enchantements s'unissent et se combinent pour vous faire paraître la vie trop courte et les heures trop rapides. Le jeu, avec ses péripéties inattendues, mais le jeu loyal, — sans *portées* traîtresses, sans abattages frauduleux de huit et de neuf, préparés à l'avance, — fait circuler l'or entre vos mains, faisant, défaisant et refaisant les fortunes dix fois par heure.

On n'a eu garde d'oublier les dilettantes de la musique et du théâtre dans cette distribution des plaisirs. On leur a fait une large part, et dans ce programme de fêtes ininterrompues les concerts alternent avec le drame, et l'opérette avec l'opéra. Tous les noms en vedette sur les affiches de Londres, de Milan, de Rome, de Florence et de Paris, viennent tour à tour se faire entendre devant un auditoire d'élite, recruté dans toutes les aristocraties du vieux monde, et qui emprunte aussi des éléments nouveaux à ces jeunes nations transatlantiques, pleines de sève et de vie. On choisit la fleur du panier dans tous les répertoires, sans compter les pièces inédites dont *Monte-Carlo* offre parfois la primeur à ses hôtes.

Charles Garnier, qui semble avoir aujourd'hui la spécialité des salles de théâtre, depuis que son escalier a fait le tour du monde, a été chargé d'ajouter à tant de constructions féériques un Palais des Fêtes pour faire pendant au Palais des Jeux. On ira se délasser de l'un dans l'autre. Le meilleur moyen de garder la fraîcheur de ses émotions c'est de les renouveler en les alternant.

Les Muses sont sœurs. On ne s'étonnera donc point que la sculpture et la peinture aient tenu à honneur d'embellir et de parer le temple de la *Comédie*, de la *Musique* et de la *Danse*.

Au moment même où paraissent ces lignes, le chemin de fer de Paris-Lyon-Méditerranée emporte vers la principauté de Monaco les panneaux décoratifs de la scène, la *Comédie*, le *Chant*, la *Poésie*, la *Musique*, se détachent sur fond d'or, et sont dûs aux pinceaux de MM. Motte, Barrias, Mouginot, Saintin et Du Bautry. Les cariatides de MM. Aizelin et Bayard de la Vingtrie, et les petits génies de M. Mathieu Meunier les accompagnent; nous irons les voir sur place.

***

La musique nous dévore; l'opérette nous envahit, et nous sommes menacés de mourir en mesure très-prochainement. On ne trouve jamais de place à l'Opéra. — L'Opéra-Comique ne suffit plus à sa riche clientèle bourgeoise, et il en cède une partie au Théâtre-Historique qui redevient Lyrique. Les Italiens, bien que privés de l'élément aristocratique, dans lequel il recrutait la fleur de ses abonnés, fait des recettes magnifiques chaque fois qu'il a de bonnes pièces et de bons chanteurs. La Renaissance, qui périclita sous la direction, pourtant intelligente, d'Hippolyte Hostein, parce qu'elle avait des tendances trop littéraires, reverdit avec Victor Koning, qui fait chanter ce qui ne mérite pas d'être dit. Tout Paris, en ce moment, fredonne « la Marmotte en vie » de Zulma Bouffar et de la Camargo.

Il n'est pas jusqu'à ce petit théâtre des lointains boulevards, connu jadis sous le nom de Théâtre-Beaumarchais, et voué alors au drame romantique (il le jouait parfois avec un remarquable talent), qui n'ait voulu faire peau neuve, et se mettre à la mode du jour. Il s'appelle maintenant

« LES FOLIES-PARISIENNES »

et, avec son nouveau nom, il a inauguré une nouvelle manière. Lui aussi il joue l'opérette. Son coup d'essai a été un coup de maître. LA CROIX DE L'ALCADE est une pièce pleine d'esprit, de verve et de gaieté, dont la pointe égrillarde émoustille suffisamment les fibres du spectateur, sans jamais égratigner son épiderme délicat. La musique, légère et vive, a trouvé l'interprétation la plus habile et la plus capable de mettre en relief ses aimables qualités. Mlle Rose Mérys joue les travestis comme une nièce de Déjazet; Mme Marie Thèves serait regardée partout comme un excellent premier rôle, et Mmes Jullian et Delby, MM. Bonnet, Sotto et Sujol, gravitent autour de ces deux étoiles de jolie grandeur, non point, certes, à la façon des nébuleuses, mais comme des planètes brillantes. Le mot de Mazarin est plus vrai que jamais : « Tout finit par des chansons! »

***

La littérature proprement dite va faire silence un moment; c'est à un genre d'ouvrages tout particulier que le mois qui commence va donner la parole.

Décembre voit le triomphe du livre illustré.

Un progrès si radical et si décisif, que l'on pourrait presque le qualifier de révolution, s'est accompli depuis trente ans dans cette branche de notre production si digne d'intérêt. Nous nous rappelons encore l'indigence littéraire, la nullité artistique et la vaine prétention à la magnificence des éditions mesquines et frelatées que l'on nous offrait comme livres d'é-

trennes aux jours déjà lointains de notre enfance. On a changé tout cela. Les livres illustrés sont signés aujourd'hui des plus grands noms dont s'honore la littérature nationale ou étrangère. Je ne parle point de la *Bible* ou des *Évangiles*, œuvres de l'inspiration divine, que l'homme a écrits sous la dictée de l'Esprit-Saint. Mais les ouvrages que je vois aujourd'hui à la vitrine de nos grands libraires, enrichis par le crayon de nos premiers artistes, sont les plus magnifiques monuments du génie humain à qui la gloire a promis — ou déjà donné — une consécration éclatante, et, si j'ose dire, la part d'éternité dont elle dispose. Vous n'avez que l'embarras du choix entre Dante et Milton, Molière et Shakespeare, Rabelais et La Fontaine, Lamartine et Châteaubriand. Je cite les plus illustres. D'autres viennent après eux, dignes aussi de la faveur d'un public intelligent.

C'est une maison de province qui a donné le signal de cette révolution heureuse. Je n'étonnerai personne en citant l'illustre éditeur courageux, M. Alfred Mame. On peut dire que c'est au succès de la Touraine et de la Bible illustrées que nous devons la diffusion si considérable et si rapide des splendides volumes que décembre voit éclore chaque année chez nos plus grands éditeurs.

Aujourd'hui encore la maison Mame reste à la hauteur de la grande situation qu'elle a conquise, et qu'il serait difficile de lui faire perdre. C'est, en effet, qu'aucune autre ne pourrait lutter avec elle pour l'importance de la production. C'est la plus grande usine de livres qu'il y ait au monde, et elle n'édite pas moins de vingt mille volumes par jour — c'est à dire environ *six millions par an*. — Dans ces six millions j'en prends seulement trois — on ne saurait être plus modeste — pour les présenter à mes lecteurs :

Le Charlemagne d'Alphonse Vétault;

Le Saint-Louis de H. Wallon;

La Sainte-Elisabeth de Hongrie du comte de Montalembert.

Je les ai pris tous les trois parce que le choix m'eût été vraiment difficile. Tous trois, en effet, se recommandent également par la rectitude et l'élévation des idées, l'honnêteté des sentiments et la recherche de la forme littéraire, le soin et la beauté des illustrations. Couronné par l'Académie française, et jouissant aujourd'hui de la plus haute récompense accordée aux ouvrages historiques — le grand prix Gobert, équivalant à dix mille livres de rente, tant qu'on n'a pas été dépossédé par une œuvre supérieure, — le livre de M. Vétault a aussi pour lui la grandeur du sujet qu'il traite. Charlemagne, qui ouvre une période nouvelle dans les annales humaines, avec une incomparable majesté, est certainement une des plus nobles et des plus magnifiques figures de l'histoire, et M. Vétault en a étudié et il nous en montre les divers aspects avec une érudition sagace et une conscience dans les recherches qu'aucune difficulté ne rebute et n'arrête.

M. Wallon a écrit la monographie de saint Louis, avec le soin et l'amour d'un homme qui a longtemps cherché le héros auquel il veut consacrer le plus grand effort d'une vie laborieuse, et qui ne néglige rien pour faire partager aux autres ses préférences raisonnées et son enthousiasme sincère. Il nous a restitué dans sa pureté et dans son lustre la belle et noble image de celui qui fut tout à la fois un guerrier sans peur, un justicier sans défaillance, nn roi sans reproche, un cœur sans faiblesse, une âme sans tache.

Sainte Elisabeth de Hongrie appartient tout à la fois à l'histoire et à la légende; il y a en elle le côté de la réalité et celui de la poésie: elle est reine et elle est femme; elle a l'auréole de la sainteté en même temps que la séduction et le charme des créatures privilégiées. Mêlée à la trame sévère des incontestables événements, par sa naissance, par son mariage, par la part qu'elle prend aux affaires de son pays, elle lui échappe par le miracle, qui la fait entrer toute vivante dans le monde mystique accessible à la foi seule, et pour lequel les règles ordinaires de la critique ne sont pas faites.

Cette histoire et cette légende, M. de Montalembert les a écrites à genoux, — comme Fra-Beato Angelico de Fiesole peignait la Vierge et les anges. Ce maître de la tribune, qui savait trouver de si mâles et si fiers accents, et dont la parole avait parfois une si âpre et si véhémente énergie, changeant tout à coup de manière comme de sujet, arrive, en face de cet adorable modèle, à la grâce la plus tendre et à la suavité la plus exquise.

J'ai déjà dit un mot des magistrales illustrations de ces trois volumes. Elles ont un double caractère que je dois signaler : elles sont tout à la fois artistiques et archéologiques. Je veux dire qu'à côté de la composition inspirée par le texte, sorte de tableau gravé qui nous *montre* ce que *raconte* l'historien, l'artiste nous donne une quantité d'autres dessins, représentant les monuments, les meubles, les bijoux, en un mot les détails sans nombre, à l'aide desquels nous pouvons recomposer la vie publique et privée d'une époque, et replacer les héros du livre dans le milieu même où ils ont vécu.

Louis Énault.

ÉCHECS

PARTIE N° 7.

Gambit Mac-Donnell (*a*.

Blancs. M. C. de Guiscard.	Noirs. M. Camille Morel.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. F 4 F	2. F 4 F (*b*
3. P 4 C D	3. F pr P
4. P 4 F R (*c*	4. P pr P (*d*
5. C 3 F R	5. F 2 R
6. P 4 D (*e*	6. F 5 T R éch
7. P 3 C R	7. P pr P
8. Roq	8. P pr P éch
9. R 1 T	9. P 4 F R (*f*
10. C 5 R	10. P 4 D
11. D 5 T éch (*g*	11. P 3 C R
12. C pr P C	12. C 3 F R
13 D pr F	13. T 1 C R
14. F 5 C R	14. T pr C
15. F pr P	15. P 3 T R
16. F pr P T	16. P 3 F D (*h*
17. F 3 C D	17. T 8 C éch
18. T pr T	18. P pr T fait D éch
19. R pr D	19. D pr P éch.
20. R 2 T (*i*	20. C 5 C éch
21. R 3 T	21. P pr P
22. D 5 T éch.	22. R 1 D
23. D 4 T éch.	23. R 2 F
24. F 4 F éch	24. R 3 C
25. P 3 F D	25. D 6 D
26. D 3 C	26. C 6 R éch déc. (*j*

Les blancs abandonnent.

NOTES.

(*a* Jouée en novembre à Paris.

(*b* Nous préférons cette réponse à C 3 F R.

(*c* Le meilleur coup est ici :

4. C 3 F R	4. C 3 F D

et rentrent dans le Gambit Evans accepté, qui constitue une partie très-délicate pour la défense. Aussi, croyons-nous qu'à leur troisième coup, les noirs eussent agi avec plus de prudence en retirant leur fou à 3 C D.

(*d* Voici la suite que nous préférons :

4.	4. P 4 D (Labourdonnais).
5. P pr P D meilleur	5. P 5 R
6. C R 2 R	6. C 3 F R
7. Roq	7. Roq
8. C D 3 F D	8. P 3 F D
9. P pr P	9. C pr P
10. R 1 T	10. F 5 C R mieux

Commencement d'une partie entre Mac-Donnell et Labourdonnais.

(*e* Rentrant dans une variante analogue au Cunningham, mais avec deux temps d'avance pour les blancs.

(*f* M. Morel préfère ce coup à 9. P 4 D mais à tort, selon nous. Nous indiquerons dans la note suivante pourquoi.

(*g* C'est la suite donnée par tous les théoriciens et qui est en effet démolie par le 16e coup de M. Morel. Mais cette suite n'est pas la meilleure et nous croyons qu'à la place 11. F pr P est irrésistible.

(*h* Cette variante nouvelle nous paraît irréprochable et donne rapidement la partie aux noirs.

(*i* Si 20. R 2 C — 20. D pr P éch changeant la dame et restant avec deux pions de plus.

(*j* Terminant brillamment. Quoi que jouent les blancs, ils perdent la dame le coup suivant.

PARTIE N° 8.

Gambit Kieseritzki (*a*.

Blancs. M. Devinck.	Noirs. M. Brooke-Greville
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 F R	2. P pr P
3. C 3 F R	3. P 4 C R
4. P 4 T R	4. P 5 C
5. C 5 R	5. P 4 T R (*b*
6. F 4 F	6. C 3 T R
7. P 4 D	7. P 3 D
8. C 3 D	8. P 4 D
9. P pr T (*c*	9. P 6 F
10. P 3 C	10. F 2 R
11. R 2 F	11. C 4 F
12. D 1 R (*d*	12. R 1 F
13. F 4 F	13. C pr P T
14. T pr C (*e*	14. F pr T
15. P pr F	15. D pr P éch
16. F 3 C	16. D 1 D (*f*
17. D 5 R	17. P 3 F R
18. D pr P F D (*g*	18. D pr D
19. F pr D	19. F 4 F
20. C 3 F	20. C 2 D
21. C 4 F	21. R 2 C
22. T 1 R	22. T 1 F D
23. T 7 R éch.	23. R 3 T (*h*
24. P 6 D	24. T R 1 R
25. F 7 F	25. T 1 F
26. C D 5 D	26. R 4 C
27. C 6 R éch	27. R 5 T (*i*
28. C pr T	28. C pr C
29. C 4 F	29. R 4 C
30. C pr P	30. F 2 D
31. C 3 C	31 P 4 F
32. F 5 T R (*j*	32. P 5 F
33. T 5 D éch.	33. R 5 T
34. C 4 R	34. C 3 R
35. F pr P	35. R pr F

Les blancs font mat en deux coups

NOTES.

(*a* Jouée à l'ancien café de la Régence en 1857 et extraite de la « Régence » d'Arnous de Rivière.

Cette partie est un brillant spécimen du jeu du regretté M. Devinck.

(*b* Vieille défense tombée en désuétude. Nous préférons pour notre part 1er, P 3 D qui, selon uous, donne l'avantage aux noirs, 2e D 2 R qui donne l'égalité.

(*c* Bien apprécié. Il était indispensable d'ouvrir la colonne du roi pour pouvoir attaquer.

(*d* Parfaitement suivi. Si maintenant :

12.	12. C pr P D
13. D 5 R !	

(*e* Le sacrifice de l'échange est nécessaire.

Ex : 14. P pr C	14. F pr P éch
15. F 3 C	15. F pr F éch.
16. R pr F	16. P 5 T éch. etc.

(*f* Si 16 — D 3 F
17 D 5 R

(*g* Les blancs pouvaient également jouer avec avantage : 18. D 4 R, couservant l'attaque.

(*h* Si 23. — R 1 F
24. F 6 D

(*i* Si 27. — F pr C
28. F pr F gagnant immédiatement.

(*j* Tout ceci montre chez M. Devinck, des qualités de finesse et de correction bien particulières.

Solution du problème n° 3 par M. Conrad Bayer.

1. C 3 R	*ad libitum*
2. T C F ou P fait mat	

Solutions justes :

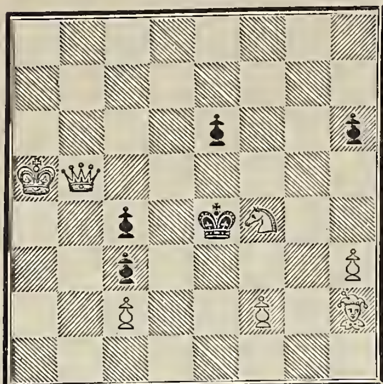
Du N° 3 : MM. Émile Frau. à Lyon; G. Latta. à Mantes; Roger, de Madrazzo, Henri Thomson, P. Messager. Feuilherade, Cassabois, Ettobéliac, Dessommes.

PROBLÈME N° 7.

Concours de problèmes du Congrès international de 1878.

Devise : CECI MA GUERRE.

NOIRS



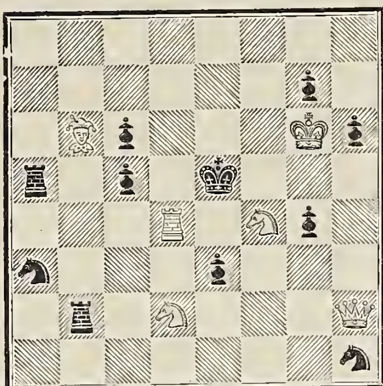
BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

PROBLÈME N° 8.

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

Tout ce qui concerne les échecs doit être adressé à M. ROSENTHAL, *aux bureaux du Journal.*

S. ROSENTHAL.

Le dernier tournoi mensuel de la Régence est terminé. Le premier prix est gagné par M. Ridray avec 17 ; le second prix sera partagé entre MM. Brandon et Jolie avec 16 1/2 chacun.

Le tournoi handicap est commencé. Quarante joueurs sont inscrits, dont trois seulement de première classe : MM. Bezkrovny, Chamier et Camille Morel. Malheureusement, il est à craindre que ce dernier, vu son état de santé, soit empêché de concourir.

Nous rappelons aux amateurs qui désireraient prendre part au concours littéraire que leurs envois devront être parvenu au plus tard le 15 décembre à M. Camille Morel, secrétaire du comité, 38 rue de Laborde.

Une nouvelle très-importante nous arrive de Londres. Il est, paraît-il, très-sérieusement question d'un match entre MM. Steinitz et Zukertort pour le mois de février prochain.

Il s'est glissé une erreur dans le diagramme du programme n° 4 de M. Pradignat. — Un pion noir doit remplacer le pion blanc qui se trouve à 2 C R.

Nous rappelons d'ailleurs la position exacte des pièces :

Blancs. R 8 R, D 2 C D, T 4 D, T 6 F R, F 5 C R, C 8 D, C 4 R, P 5 T R, P 2 T D.

Noirs. R 4 R, D 2 T R, T 7 T R, T 2 T D, F 6 R, C 8 C R, C 1 F R, P 2 F R, P 4 F R, P 4 F D, P 2 C D, P 3 C D, P 7 C R.

Les blancs font mat en quatre coups.

Nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs l'étude de ce joli problème dont nous donnerons la solution dans quinze jours seulement.

CORRESPONDANCE.

M. Winawer, à Varsovie. J'attends vos parties avec impatience ; je vous enverrai prochainement une lettre pour l'affaire qui vous concerne.

M. Louis Paulsen, à Blomberg. M. S. pendant son séjour à Paris, n'a pas joué une seule partie.

M. Anderssen, à Breslau. M. Morel et moi vous accusons réception de votre lettre et vous remercions.

M. G. Latta, à Mantes. Prière de réviser votre solution du problème n° 4 en tenant compte de la rectification ci-dessus.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 3.

Vos adversaires, dans l'hypothèse la plus favorable pour vous, ont douze levées dans la main : cinq atouts, six trèfles et l'as de pique. Une levée à cœur est la seule que vous puissiez espérer. Si les honneurs sont partagés chez vos adversaires, ils manœuvreront évidemment de manière à faire jouer le premier coup d'atout à votre droite. Car, avec la quatrième au dix d'atout et une formidable couleur à pique dans le jeu du mort, il y aurait témérité de leur part à vous laisser la possibilité d'une levée en atout.

En jouant pique, vous forcez immédiatement votre adversaire de gauche à couper, ce qui vous laisse un moment de répit, mais en même temps, vous dévoilez votre extrême faiblesse à vos adversaires qui voient ainsi votre impuissance à utiliser les atouts du mort.

En jouant le deux de cœur au contraire, vous paraissez vouloir établir une navette, et cette hypothèse est fortifiée par la présence au jeu du mort d'une longue couleur à pique. Si l'as de cœur est à votre gauche, il est douteux que votre adversaire le mette au premier tour. Il préférera évidemment donner la main à son partenaire pour l'inviter à jouer atout et pour rester maître à la couleur, car la possibilité du chelem ne sera révélée qu'à la seconde main. S'il est à droite, une égale répartition des couleurs vous laissera encore la chance de la dernière levée.

Principe. — Avec la séquence d'une longue couleur dans laquelle vous n'avez aucune levée à espérer, jouez la plus faible pour provoquer l'impasse chez votre adversaire de gauche.

Problème n° 4 sur le mort.

Carreau retourne.

Jeu du mort.





Premier à jouer à gauche du mort, vous avez.







Par quelle carte commencerez-vous l'attaque ?

ROBERT D'ANTULLY.

QUESTION

ON DEMANDE LE NOM DE L'ANE.

Le meunier de la Belle-Étoile
Possède un baudet singulier.
Il est triste aussi, le meunier,
Le meunier de la Belle-Étoile.
Lorsque le vent gonfle la voile
En la déployant en entier
Le meunier de la Belle-Étoile
Possède un baudet singulier.

Après quinze ou vingt tours de roue,
Vous voyez notre Aliboron
S'arrêter au milieu d'un rond
Après quinze ou vingt tours de roue.
Son maître en vain de coups le roue ;
L'âne est plus têtu que Fréron.
Après quinze ou vingt tours de roue
Vous voyez notre Aliboron.

Trouver l'âge du capitaine
Était un problème attrayant,
Ici je vous offre un pendant
Trouver l'âge du capitaine.
Devinez, autre turlutaine,
Du baudet le nom maintenant.
Trouver l'âge du capitaine
Était un problème attrayant,

Solution du métagramme n° 2.

Suse, muse, buse, ruse.

Solution de la charade n° 3.

Matras.

R. D'A.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 16. — CRYPTOGRAPHIE.

BRD FRSDRRD DGSL CRD XBGND HNP TRLPRSSRSL BM CTMFRTPR CN DLKBR.

N° 17. — CRYPTOGRAPHIE.

L?S ?I?E?R? S?N? N?M?R?U? L?S ?O?T?S ?O?T ?A?E?.

N° 18. — ARITHMOLOGIE.

CARRÉ MAGIQUE.

2				
	19			
		25		
			13	
				6

Compléter ce carré en y plaçant le surplus des nombres 1 à 25, distribués de telle sorte que la somme de chacune des douze additions horizontales, verticales et diagonales soit toujours la même.

N° 19. — MOTS EN LOSANGE.

A la mer, — blanche fleur, — des noms mis à la file, — secret, — mesure, — époque, — et le dernier de mille.

N° 20. — MOTS CARRÉS.

Au temps antique une Cyclade.
Acerbe et piquante saveur.
Ce que sut faire Benserade.
Par le nez. — Chez l'horticulteur.

Solutions des problèmes du 23 novembre.

Traduction de la cryptographie, n° 6.

MON PARAPLUIE.

Ami commode, ami nouveau,
Qui, contre l'ordinaire usage,
Reste à l'écart quand il fait beau
Et se montre les jours d'orage.

SCRIBE.

Solution du problème n° 7.

Si la somme de deux nombres est égale à la différence qui existe entre les carrés de ces deux nombres, la différence entre les deux nombres eux-mêmes est l'unité.

Prenons au hasard deux nombres consécutifs, 12 et 11 par exemple :

$12 \times 11 = 23$. $12^2 - 11^2 = 144 - 121 = 23$.

MOTS DE L'ANAGRAMME, N° 8.

MARCHE. CHARME.

Mots en triangle, n° 9.	Mots carrés, n° 10.
P O U L E T	C A F A R D
P O U L E	A M I N É E
P O U L	F I N A L E
P O U	A N A N A S
P O	R E L A I S
P	D É E S S E

LA CRYPTOGRAPHIE

Envisagée comme jeu de Société.

Dans les soirées de famille et d'intimes, quand la table de whist a reçu ses habitués ; quand les joueurs d'échecs ont pris possession de leur petit coin ; les jeunes, et souvent avec eux, deux ou trois mamans et quelque bon grand père prennent place autour de la table ovale et se partagent crayons et papier pour jouer au *secrétaire*, aux *rencontres* et autres petits jeux de même nature.

Essayons d'élargir le champ des distractions de ce genre en proposant le jeu des *cryptographies*.

En écriture secrète de son choix, chacun émettra une pensée ou reproduira une citation ; puis on échangera les carrés de papier et chaque Sphinx deviendra un Œdipe pour reprendre un peu plus tard son premier rôle.

Nous allons passer en revue quelques modes de cryptographie ou écriture secrète et l'imagination de nos lecteurs en aura bien vite augmenté le nombre pour donner de l'extension à ce jeu susceptible d'une variété pour ainsi dire indéfinie.

I.

LE LIVRE.

L'un des joueurs est allé prendre au hasard un volume dans la bibliothèque. Il a mis la main sur le rayon contenant les œuvres de Montesquieu, et l'ouvrage qu'il apporte est l'*Esprit des Lois*.

EDME SIMONOT.

(A suivre).

LE BILLARD

Position indiquée par M. Eugène Piot.



Jouant avec la bille A, comment faites-vous le carambolage pour avoir la série ?

LES CARTES

CAUSERIE

Les Anglais ont adopté un système ingénieux pour indiquer à leur partner la demande d'atout, c'est de jeter d'abord une grosse carte, puis ensuite une plus petite, sur une couleur jouée par leur partner.

Exemple : Carreau est atout, votre partner joue as et roi de cœur; si vous jetez d'abord le neuf de cœur et ensuite un cœur plus faible, c'est lui indiquer qu'il doit jouer atout de suite; cette marche se nomme *signal for trumps.*

La renonce doit être punie très-sévèrement, car c'est la plus grosse faute qui puisse être commise, et ceux qui plaident l'inadvertance ou la distraction n'atténuent point leurs torts, mais les aggravent, car le whist est avant tout un jeu qui exige une application et une attention soutenues.

La punition se marque de trois manières; les adversaires peuvent à leur choix : 1° marquer trois points eux-mêmes; 2° retrancher trois points à ceux des autres joueurs; 3° prendre trois levées parmi celles des adversaires et les ajouter aux leurs, mais la punition ne se scinde pas.

On nous a objecté bien des fois que dans ce dernier cas cela faisait en réalité six levées ou six points de différence. La règle n'en reste pas moins formelle et absolue; nous dirons mieux, il y a des cas ou une renonce peut faire perdre au côté qui l'a commise 16 levées et le bénéfice du chelem. Le côté qui a fait la renonce ne peut, en aucun cas, gagner, même quand, la punition appliquée, il lui resterait encore assez de levées pour finir.

A et B ont deux points et jouent contre X et Z qui en ont 4, ces derniers font le chelem, mais on s'aperçoit que l'un d'eux a fait une renonce; dans ce cas, non-seulement X et Z ne comptent pas le chelem, mais ils perdent la partie qui est gagnée par A et B, puisque ceux-ci peuvent ajouter à leurs deux points les trois points provenant de la renonce.

Deux renonces comptent double, trois renonces triple et ainsi de suite; mais il est permis au coupable de chercher à dissimuler sa faute si les adversaires ne s'en aperçoivent pas.

D'autre part, un joueur qui voit son partner renoncer à une couleur a non-seulement le droit, mais encore le devoir de l'interpeller en lui demandant : *partner pas de telle couleur?* et s'il ne l'a pas fait il devient aussi coupable que son associé.

On a proposé, vu la rigueur de la punition, de la faire payer à celui-là seul des partners qui est coupable, puisque c'est une *lourde faute*, comme on dirait dans la langue des affaires, mais il a été reconnu que le whist étant une association libre, chacun devenait solidaire des fautes de son partner et devait partager son sort. La chose a été jugée ainsi et consacrée définitivement.

La renonce au whist est donc punie aussi sévèrement que l'est au piquet le fait même involontaire de jouer avec treize cartes.

Dans ce cas le coupable compte absolument à la muette et en outre son adversaire a le droit de compter tout son jeu alors même qu'il ne serait pas bon.

Le coupable se borne à fournir la couleur et à donner une carte sur une autre sans parler et sans marquer.

La raison de cette sévérité rigoureuse est très-simple et provient de ce fait qu'un joueur indélicat craignant un grand coup risquerait de ne rien compter lui-même, sauf à empêcher son adversaire de compter son jeu.

Il arriverait ainsi, en conservant toutes les chances d'un jeu offrant plusieurs couleurs longues, à annuler le succès de celui qui a écarté régulièrement.

OLD TRICK.

ERRATUM. — Un paragraphe de notre dernière Causerie a pu paraître obscur à nos lecteurs par suite d'une erreur d'impression; nous en rétablissons le texte véritable :

A fait 62 points, B 45. A gagne 17 points, prend deux jetons au panier et continue la partie avec D, qui entre à son tour.

Je suppose qu'au dernier coup de la partie, D, qui a 20 jetons, c'est-a-dire sa mise assurée contre B, qui n'en a que 8, et qu'il en reste 5 au panier : Si B fait deux fois quatre-vingt-dix et capot, il gagne d'abord les 5 jetons du panier et fait rendre à D tous ses jetons; on ne perd jamais au-delà de son entrée de jeu ou de ce qu'on a mis à la cagnotte.



BRULE PARFUMS EN VIEUX SAXE. — FLAMBEAU LOUIS XVI EN BRONZE DORÉ. — STATUETTE.

Fac-simile d'un dessin de HENRI SCOTT.

L'HOTEL DROUOT

Nous avons laissé, il y a quinze jours, l'Hôtel Drouot, en plein dans les *ventes hollandaises*, opérations généralement fructueuses, au milieu desquelles le monde des amateurs et des marchands se réveille de son long engourdissement de l'été et reprend son élan pour une saison nouvelle. Ce sont de véritables chercheurs que ces marchands hollandais. L'incalculable variété de bibelots qu'ils apportent est presque incompréhensible. D'où tout cela sort-il? on ne sait au juste, et ils se gardent bien de le dire. Toujours est-il qu'il y a plus d'un quart de siècle que ce commerce dure et la source qui l'alimente ne parait encore pas près d'être tarie. Il doit y avoir quelque part, en Hollande, de mystérieuses cavernes où, dans l'ombre et le silence, les cornets et les potiches importés pour la première fois de Chine et du Japon par les anciennes flottes néerlandaises se reproduisent à l'infini. Si jamais nous surprenons le mot de cette énigme, nous nous ferons un devoir de le révéler....

Du 18 au 21 novembre, Me Oudart et M. Bloche ont vendu deux très-beaux ameublements, l'un appartenant à Madame C... R...; l'autre, à Madame V... Il y avait là des meubles des styles les plus en vogue, ceux que Mombro et autres fabricants connus se plaisent à composer d'après les meilleurs modèles anciens; d'autres, couverts de tapisseries de Beauvais ou des Gobelins; quelques

diamants, des bijoux, des bronzes, des aquarelles et ces mille riens dont se compose d'ordinaire le mobilier des jolies femmes. Résultats : quelque chose comme 50,000 francs d'une part; 30 ou 35,000 francs, d'autre part; ce n'est pas extravagant sans doute; mais c'est suffisant pour asseoir à l'aise et traiter confortablement ses amis.

Entre temps, Me Henri Lechat a vendu dans une des salles du rez-de-chaussée, en face d'un marbrier qui liquidait un stock de grands hommes, de cheminées, et de tombeaux au goût des preneurs, toute une cargaison de plantes exotiques venant, je crois, de l'Exposition, la vente a-t-elle eu du succès? Je le suppose; dans tous les cas, elle a pour plusieurs jours au moins renouvelé l'air de cette partie de l'Hôtel, et y a répandu des senteurs inaccoutumées, trop fugitives, hélas!

Parlons maintenant de la succession Pernet vendue, par Me Duranton et M. Féral, à la requête de M. le directeur de l'enregistrement et des domaines. Voilà une énonciation qui n'est pas engageante au premier abord, et qui projette habituellement comme une ombre de tristesse et de délaissement sur les ventes qui se font à pareille requête; s'agit-il donc de quelque pauvre diable abandonné dont la succession est tombée en deshérance faute d'héritiers qui n'ont pas daigné se faire connaître tant elle en valait peu la peine? Nullement, M. Pernet était un dentiste, très-connu au contraire, d'aucuns disent célèbre. Il avait amassé une certaine fortune, laquelle fortune laissée en viager à sa veuve revient aujourd'hui au domaine, à la condition pour l'État, selon le désir commun des deux époux, de créer six bourses : trois à l'École polytechnique, trois à Saint-Cyr. Certes, c'est là une idée d'outre-tombe qui ne manque pas d'originalité et qu'on voudrait bien pouvoir imiter si l'on était assez riche pour cela, mais plus tard... beaucoup plus tard! Total de la vente; 36,000 fr. Parmi les tableaux, plusieurs paysages de Jules Dupré, un portrait d'homme, plein d'énergie, par Géricault, et une vue de Montfermeil, par Troyon, première manière.

Il n'y a pas, du reste, que les dentistes qui aient de bonnes inspirations et prennent de sages mesures. On sait avec quel empressement peintres, sculpteurs ou architectes répondent le plus souvent au premier cri de souffrance poussé par un des leurs. Tableaux, dessins, esquisses, statuettes, plans ou lavis se présentent en foule à la salle des commissaires-priseurs, et on organise une vente. C'est ce qui vient d'arriver pour la veuve de B. Thollot, nature exquise d'artiste, dit son biographe, tourmenté de l'éternel souci du mieux, et que la mort a pris la tête pleine de projets et les mains vides. Le produit de la vente, faite par Me Quèvremont et M. Détrimont, expert, et à laquelle ont concouru de leurs œuvres plus de 140 artistes contemporains, ceux-ci illustres, ceux-là en train de le devenir, s'est élevée à une assez jolie somme. Cette somme, par une décision sans précédent encore, mais qui certainement se renouvellera à l'avenir, doit être versée à la caisse des artistes peintres, sculpteurs, architectes et graveurs pour que le revenu en soit servi à Mme Thollot d'abord, et, après elle, à la veuve ou aux enfants d'un artiste malheureux, si ce n'est à ce dernier lui-même.

On a vendu aussi, pendant cette quinzaine, les tableaux du pape — que les âmes pieuses se rassurent : le denier de Saint-Pierre n'en est point encore là; — il s'agit non pas de Léon, mais de Clément XIII, qui a occupé le Saint-Siége de 1758 à 1769. On a donc vendu les tableaux de Clément XIII, ou plutôt de sa famille, les Della Torre di Rezzonico. Il y avait, parmi ces tableaux, certains sujets trop graves qu'on ne recherche guère aujourd'hui, et cependant une Vierge sur un trône, entourée de saints personnages, par Barthélémi Suardi, dit Bramantino, a trouvé acquéreur à 3,000 francs.

En voilà long déjà, et nous n'avons encore rien dit des ventes de Charles-Jacque, le fameux animalier que vous savez. Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que Charles-Jacque est également à ses heures un fameux ébéniste, allez. Quand il ne peint pas de moutons à l'étable ou pâturant en plein pré sur la lisière des grands bois, il s'amuse à inventer et à faire fabriquer pour son usage personnel des meubles gothiques, des meubles byzantins, des meubles Renaissance, et même des meubles mérovingiens, du moins le bruit en court. Ces ventes, faites par Me Charles Pillet, assisté de M. Georges, expert, ne sont pas encore terminées; nous aurons donc l'occasion d'y revenir. En attendant, lisez la charmante et spirituelle préface placée par Monselet en tête de l'un des catalogues.

PIERRE D....



LA PHOTOGRAPHIE EN ANGLETERRE

L'une des branches intéressantes de la photographie, exposée au Champ de Mars et qui a éveillé l'attention, a été les agrandissements tirés de petits portraits clichés et aussi parfaits que possible en finesse, en pose artistique et en lumière.

Dans les climats ensoleillés de l'Italie, de l'Espagne et de l'Autriche, les épreuves sur nature peuvent être imprimées immédiatement dans les quinze minutes, avec la chambre solaire, sur du papier au charbon bichromaté, et si le côté collodion du petit négatif est tourné à la lumière, le développement se fait par le simple transfert avec un résultat exceptionnel.—La durée d'exposition peut même être réduite, dans quelques cas, quand le papier au charbon est tenu quelque temps à l'abri de la lumière pour permettre à l'action continue de la lumière d'agir; ce système est beaucoup usité en Angleterre, pendant les mois d'hiver, alors que la lumière est très-faible.

Chose extraordinaire, il n'y avait aucun exposant du Midi de la France, qui jouit des conditions de lumière les plus favorables, — ce n'était point cependant faute d'hommes de talent dans ces gracieuses contrées, mais probablement par suite d'une évolution dans l'appréciation du monde photographique quant aux meilleurs procédés d'agrandissement.

A Paris, le centre des arts et des sciences, durant les mois d'hiver, époque de l'année où, invariablement, par suite du retour de la campagne, les photographes sont le plus occupés, l'excellent procédé signalé plus haut ne peut être employé à cause de l'incertitude de l'apparition du soleil, et il faut recourir à d'autres moyens. J'ai livré au commerce, depuis 1859, de l'iodide développée pour épreuves argentées par le type Talbot, procédé qui, pour l'aquarelle, le pastel, le fusain ou le crayon, ne laissait rien à désirer sous le rapport du contour et de la couleur.

J'ai usé de la chambre solaire pendant les deux ou trois dernières années de mes travaux avec la lumière électrique produite par la machine électro-magnétique de M. Joseph de Malden, égale à 90 éléments, l'appareil le plus constant fait jusqu'à présent, mais cela entraîne de grands frais, et des maisons importantes seules, comme Goupil et Ce, peuvent se permettre les dépenses considérables nécessaires pour une installation de ce genre.

La Compagnie autotypique de Londres a exploité, depuis 1869, un procédé dont la voie a été tracée par Pouton, Mungo, Becquerel, Poitevin, Fulton, Pourcens, l'abbé de Laborde, Burnet, Blain, Fargère, Swan et Johnson : sur une surface gélatinée sur verre rendue insoluble par 1/5e de gramme pour 100 d'alun de chrome, elle imprime, par contact, une image positive au charbon d'un négatif; — cela sert dans la chambre noire placée devant une surface blanche réflecteur, telle que papier, verre opale ou porcelaine, à donner par la transparence un négatif agrandi par le collodion qui, retouché convenablement, sert par simple transfert à imprimer une épreuve positive au charbon.

Le mérite de ce procédé consiste, dit-on, dans le caractère admirablement translucide du positif au charbon, les lumières et les ombres formant l'image répondant mieux au but que toutes autres, surtout parce que les molécules forment les ombres noires s'agglomérant d'une telle manière que la lumière passe entre elles et donne de meilleurs résultats que les images positives au collodion, à l'émulsion ou même à l'albumine, pour ne rien dire des difficultés attachées à la mise en œuvre de ce dernier procédé.

On peut en étudier avec profit des exemples dans les magnifiques expositions du spirituel Nadar, de Braun, Vernon, Heath et tous ceux qui ont reçu la médaille d'or.

Un autre procédé peut être compris par l'examen du brevet d'invention de 10 ans pris par Amédée Carette, photographe, boulevard de la Liberté, à Lille (Nord), le 19 janvier 1875, sous le n° 106.264, pour « un mode de travail photographique, dit agrandissement universel, procédé Carette. »

Ce procédé consiste dans l'obtention sur glace, par contact, d'un cliché direct agrandi d'une façon indéterminée et renforcé à volonté sans aucune retouche à la main.

1° A. Adapter à la chambre noire ordinaire un cône dans lequel on place un petit cliché négatif en face de la lumière et d'une glace dépolie. Si l'agrandissement a pour but de faire des épreuves positives sur papier au charbon inaltérable, il faut que la face collodionnée du petit cliché négatif soit du côté de l'objectif; si, au contraire, on veut avoir des épreuves sur papier albuminé (procédé ordinaire), la face collodionnée du petit cliché doit être du côté de la glace dépolie.

B. Agrandir directement sur collodion à la chambre noire le petit cliché négatif, et en faire, par transparence, un cliché positif de la dimension que l'on désire. Ce mode d'agrandissement se fait au moyen d'un petit objectif dit rectiligne, d'un prix peu élevé.

C. Mettre en contact *avec ce cliché positif* agrandi un papier mixtionné, sensibilisé au bichromate dit au charbon, de quelque teinte que ce soit, placer le tout dans un châssis-presse, comme pour tirer les épreuves positives ordinaires au sel d'argent, l'insoler pendant le temps que l'on juge convenable, ensuite, après l'insolation, appliquer ce papier mixtionné sur une glace et en faire le développement par le procédé connu.

2° Si, par une tactique souvent volontaire, ce cliché était trop faible, le renforcement se fait de la manière suivante :

« Tirer sous le même cliché positif agrandi sur papier sensibilisé à l'argent un second cliché que l'on tire et fixe d'après les procédés ordinaires au sel d'argent. »

Après avoir vu quelle était la force du premier cliché négatif, il sera facile à l'opérateur de voir de quelle force il doit tirer le second cliché de manière que la réunion de ces deux clichés donne un cliché.

Rendre le second cliché transparent au moyen d'un corps gras, tel que huile, cire ou autre, puis *appliquer ce cliché* au moyen d'étiquettes *comme double cliché au verso du premier;* ce qui donne un renforcement d'une exactitude et d'une pureté à laquelle n'atteindrait aucune retouche à la main aussi habile qu'elle soit.

3° Pour donner au fond même de mauvaise venue la valeur que l'on désire, c'est-à-dire faire d'un fond noir un fond clair ou réciproquement, tout en conservant le même fond et sans l'enlever au moyen d'un découpage (attendu que l'on ne peut travailler les épreuves positives au charbon sur papier, comme on travaille les épreuves au sel d'argent ordinaire). Avec la ressource des doubles clichés au sel d'argent, on peut faire agir la lumière sur les parties que l'on veut modifier de manière à obtenir un cliché négatif donnant des épreuves sans retouche et avec les fonds que l'on désire.

Si au lieu d'avoir un petit cliché pour agrandir, on n'avait qu'une épreuve sur papier à agrandir, l'emploi de doubles clichés empêche le grain du papier de se reproduire dans les épreuves agrandies : pour cela, il suffit de tirer faible le second cliché au sel d'argent, de laisser teinter à la lumière avant le fixage les parties grenues et de mettre ce second cliché au recto du cliché au charbon, au lieu de le mettre au verso.

En résumé le procédé Carette consiste à obtenir d'un petit cliché négatif un grand cliché négatif au charbon, pouvant être renforcé à volonté par un second cliché sur papier, de manière à supprimer toute retouche et ainsi conserver toute la netteté, la valeur et la finesse du petit cliché.

Et les avantages du procédé sont notamment :

1° De remplacer les clichés négatifs au collodion par des clichés négatifs au charbon;

2° De supprimer la retouche et de permettre ainsi à toute personne même inexpérimentée d'obtenir des résultats très-satisfaisants :

3° De réduire l'outillage et de ne pas avoir besoin d'installation spéciale;

4° D'obtenir par les plus mauvais temps d'hiver des épreuves aussi complètes que par les plus belles journées d'été;

5° De s'appliquer à tous les genres de photographie, portraits, paysages, etc., avec le même succès.

Enfin, ce mode d'agrandissement permet de faire des épreuves positives sur papier au charbon de grandeur naturelle sans cliché pelliculaire et sans double transport en conservant toute la valeur du petit cliché.

M. Carette a exposé dans la section française, classe XII, divers excellents agrandissements par son procédé et tirés des splendides clichés de MM. Vallets.

de Mexico; il nous a également présenté un agrandissement négatif au charbon sur glace, le portrait d'une charmante petite demoiselle, portrait du travail le plus parfait et le plus soigné jusque dans les coins et sans retouches apparentes sur le négatif agrandi, bien que les dimensions fussent de 1 mètre 14 centimètres de haut sur 93 centimètres de large.

Le procédé de M. Carette a été apprécié par le jury qui lui a accordé une médaille d'argent; et, comme preuve de la valeur de ce système, il est employé par l'homme de goût par excellence, M. Walery, (le comte Ostrorog) qui a obtenu lui-même une médaille d'or.

W. Harrison.



ARCHITECTURE

En 1211, l'incendie dévorait de ses flammes la basilique de Reims, érigée au IXe siècle par Ebon, et permettait, en 1212, à Albéric de Humbert, archevêque de Reims, de commencer l'exécution d'un projet colossal, créé par Robert de Coucy.

Le roi Philippe-Auguste, à qui nous devons l'élan de l'édification de la plupart de nos cathédrales, après avoir, en 1205, battu Jean sans Terre, roi d'Angleterre et lui avoir pris une partie de ses provinces, profitant de ses succès et poussé par le clergé, avait entrepris de lutter contre la féodalité, ce qui détermina une grande manifestation religieuse.

Les princes de l'Église saisissant alors les désirs du peuple et obtenant de celui-ci des ressources considérables, entreprirent d'abriter sous leur aile cette foule de convertis qui, menés par la foi, demandaient asile et protection.

Il fallut donc réaliser les plus grandes idées, et Robert de Coucy fut un de ceux qui ne craignirent pas de lâcher bride à leur féconde imagination jusqu'à rêver des grandeurs dont les événements politiques arrêtèrent l'essor. Les conséquences de ces événements furent telles que la monarchie dut lutter contre la puissance du clergé et entraver pour quelque temps les travaux de nos cathédrales.

Le roi vint en effet diminuer le budget des cultes et la voie des économies fut le nouveau programme donné à Robert de Coucy qui dut immédiatement restreindre ses idées de grandes conceptions.

La construction de la cathédrale de Reims en était alors à la hauteur des bas côtés de la grande nef. Il est facile de se rendre compte de l'importance des soubassements de l'édifice et de se figurer, avec de tels points d'appui, quel devait être le rêve de l'architecte.

Le monument, dont nous donnons aujourd'hui un ensemble, a environ 5800 mètres de surface; 65 mètres de hauteur, aux plate-formes actuelles des tours, d'où s'élançaient des flèches qui ne furent jamais construites et dont le faîte aurait atteint 20 mètres de hauteur de plus.

La façade latérale donnant sur la cour intérieure du palais archiépiscopal est un des plus beaux exemples de l'architecture religieuse du XIIIe siècle: ses mâles contreforts surmontés de pinacles à jours, forment abri aux anges gardiens de l'édifice, qui sont eux-mêmes des chefs-d'œuvre de sculpture.

Sur la façade principale, dont les détails sont de la seconde période du XIIIe siècle et de la première du XIVe, le portail est formé de trois arcatures ogivales surmontées par des gables (ou pignons) ajourés portant une crête ornée de crochets sculptés et se terminant par un triple fleuron. Une série de dais suivant les rampans du gable viennent abriter les personnages qui figurent dans le motif principal du tympan, représentant le couronnement de la Vierge, œuvre remarquable et unique par sa composition et son exécution.

Le grand motif de la rose, les verrières du XIIIe et XIVe siècle, la galerie des rois, le baptême de Clovis, les tours puissantes et légères donnent à l'ensemble du monument le juste titre d'une des merveilles du monde.

Je suis heureux d'avoir eu à parler de la cathédrale de Reims qui fut pendant de longues années la joie artistique de mon père, qui restaura avec tant d'amour la façade principale, la tour gauche et une partie de la façade latérale.

Depuis, la restauration si habilement traitée par nos grands maîtres, MM. Viollet-le-Duc et Millet a permis de faire revivre notre belle cathédrale.

Fransquin-Arveuf.



Ainsi que je l'annonçais la semaine dernière, le théâtre de la Renaissance vient encore de remporter un succès. La prospérité inouïe de l'entreprise dirigée par M. Koning est pour moi la meilleure preuve que le genre de l'opéra comique n'est pas mort en France. En effet, le public qui jadis se portait en foule à la salle Favart pour y applaudir les chefs-d'œuvre de Boieldieu, d'Hérold, d'Auber et d'Halévy, interprétés par les Ponchard, les Roger, les Couderc, les Bataille, les Damoreau, les Darcier, les Caroline Duprez, les Faure-Lefebvre, etc., etc., le public, dis-je, qui cherche dans le théâtre un délassement plutôt qu'une fatigue, a oublié petit à petit le chemin de l'Opéra-Comique, où on lui présente tant de pièces moroses, mal venues, mal construites, affublées d'une musique prétentieuse, incolore, quintessenciée, et tranquillement, sans effort, il va s'installer, ce bon public, dans cette petite salle de la Renaissance, où un directeur intelligent lui offre des ouvrages que je n'ai pas un instant l'idée de mettre en parallèle avec les œuvres dont je parlais tout à l'heure, mais où l'on trouve enfin des qualités de bonne humeur, de franchise et d'esprit gaulois qui suffisent pour attirer la foule. Ajoutez à cela des artistes d'un mérite réel, un personnel orchestral et vocal restreint, sans doute, mais de qualité très-suffisante, une mise en scène extrêmement soignée, des costumes bien dessinés, des décors bien brossés, et vous avez l'explication d'une vogue qui ne s'est pas ralentie depuis trois ans.

Ce n'est pas que la nouvelle pièce de MM. Leterrier et Vanloo soit d'une charpente bien solide, ni que l'intérêt se concentre avec une grande puissance sur les personnages principaux. Les caprices de la Camargo nous importent peu, et les amours naïves de la cousine Colombe pour son ami Saturnin ne nous émeuvent pas davantage. Mais les auteurs ont su placer leur action dans un milieu singulièrement pittoresque, et il en résulte une succession de tableaux très-variés, très-animés, qui se prêtaient merveilleusement à la broderie musicale.

Aussi M. Lecoq s'est-il surpassé. Sa nouvelle partition renferme nombre de pages charmantes, très-finement instrumentées, où la fraîcheur et l'originalité de l'idée mélodique sont encore rehaussées par un accompagnement à la fois sobre et ingénieux. Je citerai, au premier acte, le petit *chœur des abonnés*, le *rondeau de la Camargo*, le *chœur des voleurs;* au second acte, le *ballet-pastoral*, le *duo* entre Mandrin et la Camargo, qui débute par une phrase ravissante, et le *finale*; au troisième acte, un joli petit *chœur à boire*, le *duetto de Javotte et Margotte*, et enfin les *couplets de la Marmotte en vie*.

Mlle Zulma-Bouffar joue et chante le rôle de la Camargo avec le talent et l'esprit qu'on lui connaît. Au second acte, elle s'est révélée danseuse. Je ne garantis pas absolument la fermeté de ses *pointes*, le lancé de son *parcours*, la pureté classique de ses *adages*; toujours est-il qu'elle s'est montrée charmante dans un *divertissement* réglé avec beaucoup de soin. Mlle Desclauzas est fort originale dans le rôle *tropical* de Dona Juana. M. Vauthier m'a semblé un peu prétentieux dans le rôle de Mandrin, mais il a très-bien chanté le duo du second acte avec Mlle Zulma-Bouffar. Berthelier s'est taillé un franc succès dans le personnage de Pont-Calé, une sorte de chef de la police qui se fait arrêter, lui et ses hommes, par les brigands qu'il avait l'intention de surprendre. Mlles Mily-Meyer, Léa d'Asco et Piccolo, MM. Lary, Libert, Deberg et Duchosal se sont fait applaudir dans des rôles secondaires.

L'ensemble de l'exécution a marché avec une précision qui indiquait assez la main d'un chef d'orchestre expérimenté. M. Adolphe Maton, le célèbre accompagnateur de l'école Duprez, l'ex-chef d'orchestre du Théâtre-Lyrique, faisait ses débuts à la Renaissance. La présence d'un musicien de cette valeur ne peut avoir qu'une heureuse influence sur les destinées musicales du théâtre de M. Koning.

L'Académie des Beaux-Arts vient de procéder à la nomination d'un membre en remplacement de François Bazin, décédé au mois de juillet dernier. La section de musique avait présenté comme candidats MM. Saint-Saëns, Massenet, Boulanger, Duprato et Membrée. Les votants étaient au nombre de 34. Au premier tour de scrutin, M. Saint-Saëns a obtenu 13 voix, M. Massenet 12, M. Boulanger 6, M. Membrée 2, M. Duprato 1. M. Massenet a été élu au second tour par 18 voix contre 13 données à M. Saint-Saëns et 3 à M. Boulanger. Ce brillant succès remporté par le jeune auteur du *Roi de Lahore* a été sympathiquement accueilli dans le monde musical.

La question du Théâtre-Lyrique est toujours à l'étude; le conseil municipal paraît disposé à accorder une subvention, mais à de certaines conditions qui ne sauraient être acceptées par M. le ministre des Beaux-Arts sans un examen approfondi. D'un autre côté, la situation de l'Opéra n'est pas encore définitivement arrêtée. La commission des théâtres s'est prononcée, par 6 voix contre 4, en faveur du système de la régie avec un administrateur nommé par l'État. Cette décision doit être soumise à l'approbation des Chambres et sanctionnée par une loi. Or, entre la question de l'Opéra et celle du Théâtre-Lyrique, il existe une foule de points de contact qui amèneront probablement une solution simultanée. Je fais des vœux pour que cette solution ne se fasse pas longtemps attendre et pour qu'elle donne pleine satisfaction aux graves intérêts artistiques qui en dépendent.

P.-S. — La *Société des Concerts du Conservatoire* a repris ses séances; voici le programme du concert qui aura lieu dimanche à deux heures précises:

1° Symphonie en *ré*, de Beethoven; 2° Chœurs d'introduction d'*Élie*, de Mendelssohn; 3° *Andante* et *Intermezzo* de la symphonie en *la mineur*, de M. Alfred Holmès; 4° Fragments des *Saisons*, de Haydn; 5° Ouverture du *Carnaval romain*, de Berlioz.

Léon Delahaye.



HENRI IV A FONTAINEBLEAU (*Illustration*).

Tableau de M. L. A. Sneider.

Publié avec l'autorisation de MM Goupil et Cᵉ, propriétaires du droit de reproduction.



LE PORTAIL DE LA CATHEDRALE DE REIMS (*Monde illustré*).

NOS GRAVURES

UN DES DERNIERS CROQUIS DE GAVARNI

(*L'Art.*)

Les innombrables albums de cet incomparable artiste sont dans toutes les mains; les inimitables légendes dont il soulignait ses dessins et ses croquis, sont dans toutes les mémoires. Balzac et Gavarni! Deux grands peintres des mœurs contemporaines, deux grands observateurs; voilà la ressemblance, comme dit la chanson. — Mais, l'observation de Balzac est un mélange de réalités prises sur le vif par un photographe et d'extravagances rêvées et exagérées par une imagination violente et sensuelle; l'observation de Gavarni est cueillie par l'art et raffinée par le dandysme. Voilà la différence. — Un tempérament moins plantureux, un esprit moins puissant, une gaieté moins verbeuse; mais en revanche, pas de ces lourdeurs qui écrasent parfois et font rater les plaisanteries de Balzac, pas de ces grossièretés qui souvent font tache au milieu du luxe de son style. Plus de finesse et de justesse, et plus d'élégance même dans le débraillé. Rappelez-vous les étudiants, les grisettes, les débardeurs de Gavarni et cette devise : « Canaille tant qu'on voudra; mais mauvais genre jamais! » Balzac est parfois mauvais genre, Gavarni jamais.

Extrait d'une étude de M. Ch. Tardieu.

HENRI IV A FONTAINEBLEAU.

Le roi galant homme faisait sa promenade dans la forêt de Fontainebleau; il aperçoit deux jolies filles avec leur chèvre; vite il a soif, arrête son cheval et met pied à terre, et vite, la belle enfant, aux bras nus, lui tend son écuelle pleine d'un lait encore tiède.

Mais Sa Majesté n'est pas pressée de boire; campé bien droit dans ses hautes bottes, le manteau négligemment rejeté en arrière, le roi, toujours jeune et élégant, en dépit de sa barbe blanche, prend tout le temps de se déganter et de regarder à son aise les deux paysannes; dans son attitude, dans son geste, dans son regard, et jusque dans le port de sa tête, on sent le gai compagnon, chercheur d'imprévu, ami de l'occasion, sûr du succès.

Nous n'insisterons pas sur la valeur du tableau, l'habileté de la mise en scène, le mérite de la composition, la vérité des personnages, non plus que sur la magnificence du cadre fourni par les grands arbres de la forêt entrelaçant leurs branches autour de la clairière.

J. C. (*Illustration*).

VOYAGE AU PAYS DES LIVRES

(*Suite*).

Dans notre précédent article nous disions que l'Italie avait été le berceau de l'art de la reliure. Cela est vrai, mais jusqu'à un certain point; car les ouvriers ou artistes italiens prirent leurs principaux motifs d'ornementation sur les volumes magnifiques décorés par les Orientaux. Le goût tout particulier qui caractérise l'art oriental se retrouve très-facilement dans les ornements des reliures de Rome et de Venise. Les arabesques qui figurent sur certains volumes des artistes italiens, rappellent les dessins finement modelés et les entrelacs capricieux d'or qui forment la parure de quelques manuscrits orientaux du Khoran.

Bientôt les artistes italiens imprimèrent un cachet propre à leurs œuvres, tout en conservant quelques traces des idées qu'ils avaient tirées de l'Orient; de même les artisans français, qui commencèrent par prendre aux italiens leurs idées, ne tardèrent pas à les interpréter et à les arranger suivant leur goût et changèrent sinon le fond, du moins la forme des dessins qui ornent les livres les plus précieux.

C'est ce qui se remarqua encore plus au commencement du XVIIe siècle où les relieurs abandonnèrent les grands fers pour ne se servir que des petits.

Voici en quelques mots, les signes distinctifs des différents types de reliure dont nous esquissons ici l'histoire à grands traits.

Les reliures italiennes, et, comme type, nous prenons celles de Maïoli, offrent en général à l'œil un assemblage harmonieux de plusieurs couleurs plus ou moins éclatantes se détachant vivement sur un fond brun. Les compartiments sont formés par des bandes de cuir blanc, rouge, bleu et noir, bandes d'une certaine largeur, qui tranchent agréablement sur le fond et qui forment des dessins d'un contour très-pur. La plupart du temps ce sont des lignes géométriques s'entrecroisant et s'entrecoupant à l'infini au milieu desquelles glissent de temps à autre de légers filets dorés du plus gracieux effet. Au milieu, une place est réservée, en forme de médaillon ou de cartouche, pour recevoir le titre; puis en bas, sous les derniers enroulements des fers, on aperçoit l'*ex libris : Tho-Maioli et amicorum.*

Il ne faut pas croire cependant que ces reliures polychromes soient ce qu'on appelle des *mosaïques*. Les mosaïques sont très-rares et la plupart de ces reliures polychromes ne sont que des reliures dont les différentes parties ont été peintes, tandis que dans les mosaïques, les cuirs de couleurs sont découpés et rapportés.

Il existe des reliures de la même époque qui ne sont pas polychromes. Elles se font remarquer par la hardiesse et la pureté du dessin. Les méandres les plus délicats des milliers de fils d'or en forment toute la richesse, et en réalité, il est difficile d'imaginer rien de plus original, de plus léger et en même temps de plus sévère que cette décoration.

Au début, les reliures françaises sont assez difficiles à distinguer des reliures italiennes, et il faut avoir l'œil bien exercé pour découvrir l'origine du vêtement qui recouvre certains livres. Cependant, un amateur érudit ne s'y trompe pas et distingue du premier coup un *Grolier* d'une autre reliure de la même époque. Cela tient sans doute à ce que Grolier, tout en confiant l'habillement de ses volumes à des ouvriers italiens, les faisait travailler sous sa direction immédiate et probablement même d'après ses dessins. D'ailleurs, d'autres plus rompus que lui à ces délicatesses artistiques vinrent lui prêter leur concours.

La devise du célèbre amateur ne fut pas toujours la même; aussi quelques personnes ont-elles pu s'y tromper et attribuer à d'autres ce qui appartenait à Grolier. Les premiers livres de sa collection portent sur une banderole ces mots : *Neque difficulter*. La banderole entoure une main qui sort d'un nuage et essaye d'arracher un fer en forme de clou fiché au sommet d'un monticule; plus tard il prit comme devise ces mots ainsi disposés :

PORTIO MEA DO
MINE SIT IN
TERRA VI
VENTI
VM.

Mais ce qui ne fait jamais défaut, c'est l'inscription : *Io. Grolierij et amicorum* qui se trouve soit en dehors au bas de l'un des plats, soit sur l'un des feuillets. Quelques-uns de ses volumes portent à l'intérieur ses armes ou sa devise parlante faite d'un groseillier avec ces mots : *nec herba, nec arbos.*

Nous pourrions nous borner à parler des reliures de Maioli et de Grolier qui restent comme les spécimens les plus beaux et non encore égalés de cet art si recherché; nous ne pouvons cependant passer sous silence d'autres types curieux et intéressants. Aussi indiquerons-nous, mais sans nous y arrêter, les reliures de François Ier dont le signe distinctif est la Salamandre et l'F couronné plusieurs fois répété sur les plats; les reliures d'Henri II, reconnaissables au semis de croissants et aux H entrelacé de C ou de D (il est assez difficile de dire laquelle de ces deux lettres figure dans le monogramme; pour nous, nous pensons que c'est le D, initiale du nom de Diane). Les reliures de Diane de Poitiers portent en général le croissant et plusieurs emblèmes mythologiques; enfin Henri III, après la mort de Marie de Clèves, fait introduire des têtes de mort au milieu des lys de la maison de France, mais tous ses livres ne sont pas ornés du funèbre emblème.

Plus tard, au XVIIe siècle, les ornements disparaissent, la reliure en maroquin rouge ou en veau uni, dite *jansénite*, apparaît, et ce n'est qu'à de rares exceptions qu'on voit les dentelles où les fers reprendre leur ancien empire. La seule décoration que se permet le possesseur, c'est de mettre ses armes sur les plats de ses livres.

AM. DUBOIS.

VOCABULAIRE
DES TERMES EMPLOYÉS A LA CHASSE A COURRE

ABOIS. Quand l'animal, fatigué, s'arrête devant les chiens, il tient les abois; quand il tombe, il tient les derniers abois.

ACCOMPAGNER. Le cerf pressé par les chiens s'accompagne d'autres cerfs ou se mêle à une harde pour donner le change.



ACCOUER, s'approcher du cerf sur ses fins pour lui couper le jarret.



ACCOURCIR le trait, le plier, pour tenir le limier plus court.

ALLAITES, tettes ou brannes d'une louve.

ALLER d'assurance, animal qui va au pas, le pied serré et sans crainte.

ALLER de bon temps, animal qui vient de passer.

ALLER de hautes erres, lorsqu'il y a quelques heures qu'il est passé.

ALLURES, manière de marcher des animaux.

AMEUTER les chiens, les réunir pour les faire chasser ensemble.

ANDOUILLER, corne qui sort du bas du mairain d'un cerf.

APPEL, ton pour rassembler les chiens, ou pour appeler. Appel forcé ne doit se sonner qu'en cas d'urgence.



APPUYER, encourager les chiens de la voix ou de la trompe.

ARMURE, peau ou paroi très-épaisse que les sangliers ont au poitrail et sur les épaules.

ASSENTIMENT, odeur qui frappe le nez du chien et qui le porte à se rabattre sur les voies de l'animal de qui il procède.

ATTAQUER, lancer et mettre sur pied un animal.



AVANCER. On dit qu'un cerf s'avance quand on voi par ses allures qu'il trotte.

BABILLARD, chien qui donne de la voix sans raison.

BALANCER. Les chiens balancent lorsqu'ils ne chassent pas d'assurance.

BATTRE. Un animal se fait battre lorsqu'il se fait chasser longtemps dans le même canton. Un cerf bat l'eau lorsque, pour se rafraîchir ou pour ruser, il s'y jette.



BAUGE, lit d'un sanglier.

BELLEMENT, terme dont on se sert pour faire chasser les chiens sagement.

(*A suivre.*)

SPORT HIPPIQUE

EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.

RÉGATES — TIR.

La dernière journée de courses de l'année 1878 a eu lieu au Vésinet dimanche dernier, le 1er décembre, par un temps assez maussade. Comme sport, la journée n'a pas été réussie, car les courses ont été sans importance aucune. Les espérances des preneurs ont été déçues encore une fois, les favoris du Ring ayant, presque tous, succombé devant les *outsiders* dans les divers *events*. L'année qui se termine peut bien compter dans les fastes du turf comme une des plus malheureuses qu'il ait été jamais donnée aux parieurs de traverser. En revanche, les bookmakers s'en réjouiront et feront des vœux pour que l'année prochaine leur soit aussi favorable. Voyons maintenant les résultats des courses au Vésinet.

RÉUNION DU VÉSINET

Dans toutes les courses les champs ont été bien fournis, mais surtout dans les hurdle-races. D'ailleurs, l'assistance était nombreuse, car, attirés par la clôture, les turfistes ont tous voulu être présents à la réunion d'adieu.

La première épreuve, le prix du Voisinage est échu à la jument de M. Blanc, *Corinne*, qui battait *Pomme d'api* à sir Edward, et *Pas de chance* à Gardener. *Corinne* a été rachetée 4,125 fr. par son propriétaire.

Le prix de l'Ilot a attiré cinq partants au poteau, parmi lesquels *Rosette*, au vicomte de Buisseret, favorite à 5/4. Dès le début, elle n'a pu suivre *Guidon* et *Fenouillette*, et effectivement ces deux derniers sont arrivés dans l'ordre où je les ai placés. Le gagnant a été réclamé après la course pour 7,650 fr. par le comte d'Evry.

Le prix de décembre, steeple-chase, est échu, après une magnifique arrivée à *La Pitache*, appartenant à M. Forcinal. *Girofla*, au vicomte de Buisseret, venait en deuxième ligne, tandis que *Pondor*, au comte d'Evry, était troisième.

Dans la course de haies finale, le prix de la Fin, sept chevaux se sont présentés, et parmi ce nombre *Pirate*, au comte d'Evry était favori à 7/4. Il a très-mal couru. *Belle-Petite*, au baron Finot, après une course d'attente est venue sur la fin, et a enlevé l'épreuve. Il y a eu *dead heat*, pour la seconde place entre *Pirate* et *Bandoline*, au comte de Méeus.

La semaine dernière en Angleterre, quoique le temps ne se soit guère amélioré, a été bien remplie par des événements sportifs de toute espèce. Les organisateurs des divers hippodromes n'ont pas chômé, et il y a eu en plusieurs endroits des meetings parmi lesquels la réunion de Craydon était à la fois la plus intéressante et la plus importante. D'autres meetings ont été tenus soit à Tenby, soit à Kempton Park, mais ils n'ont pas été aussi attrayants que celui de Croydon, où d'ailleurs, un des plus importants steeple-chases de la saison d'automne a été couru, le Great Métropolitan Steeple-chase.

Les chasses continuent assez gaiement, car nos voisins sont de redoutables veneurs; ni pluie, ni neige ne peut les retenir quand il s'agit de prendre part à leurs divertissements favoris, et ainsi dans les conditions les plus défavorables, les chasses sont toujours bien suivies — même par les jeunes miss qui ne manquent pas l'occasion de montrer leurs prouesses équestres.

A part cela, nombre de jeux et des concours ont eu lieu, ainsi que des régates — d'ailleurs mes lecteurs trouveront ci-après des détails sur ces sports variés.

RÉUNION DE CROYDON

La réunion de novembre à Woodside, la première de la saison, qui consiste simplement en courses de haies et steeple-chases, a commencé mardi 26 novembre, sous de bien tristes auspices. La pluie quotidienne a commencé dans la matinée, et elle ne nous a pas fait grâce d'une heure pendant toute la journée, qui néanmoins a produit un sport intéressant. Comme consolation, toutefois, les preneurs se sont vus heureux dans tous les prix, qui, en effet, sont échus à des favoris du Betting. La piste était dans un état déplorable, tout ce qu'il y a de plus mauvais pour un steeple-chase. Pour la première journée, je cite les victoires de *Quito*, cheval de M. Drake, dans le November Hunters' Flat Race; et de *Bacchus* à M. Powers dans le Shirley Hurdle Race.

Mercredi 27 novembre, deuxième journée de réunion et de pluie continuelle. Personne sur la piste et fort peu de monde dans les tribunes. Les stewards des meetings anglais ont beau être entreprenants, ont beau offrir des prix d'une valeur considérable, du moment que la pluie se met de la partie, adieu recettes! Ainsi mercredi, il fallait bien être sportsman enragé pour se risquer à Croydon. vu surtout que le programme n'offrait pas d'intérêt comparable à celui du jour précédent. Toutefois le grand National Hurdle Race est échu à *Chimère*, au baron R. Sellière. L'autre *event* important, le selling Hurdle Race, a été gagné par le cheval de M. Burton, *Evening news*.

Jeudi 28 novembre. C'est ce jour là que le grand Métropolitan Steeple-chase a eu lieu; les partants dans cette course n'étaient que sept. Les favoris, étaient *Wild-Monarch* au marquis de Saint-Sauveur et *Bacchus* à M. Powers. La course a été menée par *Chimney Sweep* suivi de *Citizen* et *Wild-Monarch*. Dans la ligne droite, le cheval du marquis de Saint-Sauveur était battu par *Citizen* à sir Drake et *Royal Oak II*, à M. Burton, arrivés respectivement premier et deuxième. Pour clore la journée, je signale la victoire de *Boniface*, cheval du capitaine Machell, dans le Autumn Hurdle Race. Cette journée a terminé la réunion du Croydon.

RÉUNION DE TENBY.

La réunion de Tenby a eu lieu dans la même semaine que celle de Croydon; ainsi donc, tout ce que j'ai déjà dit au sujet de la pluie et de l'assistance, peut s'appliquer également bien à cette réunion.

Mardi 26 novembre. Les prix offerts cette journée-là n'étaient pas d'une grande valeur, aussi les concurrents n'étaient-ils pas nombreux. Le Steward's Cup a été enlevé par le cheval de M. Bower, *Gingerbread*, qui a encore été victorieux dans le Town Plate.

Mercredi, 27 novembre, était la deuxième journée de la réunion de Tenby, et en somme elle n'a été guère plus intéressante que la première. Trois concurrents sont partis dans le Open Hunters' Steeple-Chase Plate, qui est échu à *Taffy*, cheval de M. Cobden.

RÉGATES.

Le goût du « *rowing* » est très-répandu en Angleterre et pendant l'année, l'été surtout, des régates ont lieu fréquemment. Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance de ce sport comme exercice salutaire : toutefois, qu'il me soit permis de dire qu'en France, ce sport est négligé, quoique depuis quelques années on ait fait des progrès dans cette voie. Mais combien est éloigné le temps où nous serons représentés par des champions dignes de concourir avec ceux de l'Amérique et de l'Angleterre!

Chaque année voit croître l'importance des courses à l'aviron, chez John Bull et Jonathan; aussi, pour peu que cela continue, ces deux nations auront la supériorité absolue dans ce genre de sport, qui est certainement un des meilleurs exercices auxquels l'homme puisse s'adonner. D'ailleurs, nos voisins d'Outre-Manche ont reconnu les bons effets de ce divertissement car tous leurs « Committees », etc., s'efforcent de rendre prospère un sport qui, chez eux du moins, est déjà bien populaire. Comme résultats de leurs efforts éclairés, les courses et les coureurs sont très-multipliés; et parmi ceux qui ont eu lieu récemment sur la Tamise et sur le Tyne, je citerai celui entre Bullmann et Spencer pour une somme de 200 livres; et celui de Forster et Stewart pour 50 livres. La première de ces courses, celle entre Bullmann et Spencer, a eu lieu sur la Tamise mardi 26 novembre. On prenait d'abord les deux champions à égalité, mais bientôt Bullmann devint favori à 5/4.

De prime abord Bullmann est parti en tête, et pour les deux tiers de la course, il a conservé cet avantage. Mais dans le dernier kilomètre, Spencer a rejoint son adversaire, qu'enfin il a pu dépasser pour gagner facilement ensuite de plusieurs longueurs.

Lundi, 25 novembre, le *Match* entre Forster et Stewart, dont j'ai parlé plus haut, a eu lieu sur le Tyne à Newcastle, et quoique n'étant pas d'une si grande valeur que la course de Spencer, il a offert un aussi grand intérêt. Forster était favori à 7/4, et effectivement il a pleinement justifié la confiance qu'on lui accordait : car il a mené le train pendant toute la course, et il a fini six longueurs en avance de Stewart, qui, pourtant, avait très-bien ramé du commencement à la fin.

Je signale encore les courses à l'aviron qui ont eu lieu sur la Tamise entre les équipages d'Oxford et de Cambridge. Ces courses, quoique n'ayant qu'une importance relative, sont néanmoins, ce me semble, assez intéressantes, car ce n'est qu'à la suite de ces épreuves souvent répétées que les Anglais arrivent à la perfection qu'ils montrent dans les grandes régates sur la Tamise et le Tyne.

TIR.

Vendredi dernier, 29 novembre, un match important a eu lieu au tir aux pigeons de Sheffield. Un grand nombre de tireurs ont pris part à ce concours, qui a été très-intéressant. Le vent était très-contraire, et le tir n'a progressé que très-lentement; MM. Lee et Spell, avec chacun sept pigeons sur sept, se sont partagés le prix.

Déjà les tireurs du Gun Club, de Londres ont commencé à tirer pour le Winter Cup, dans lequel de nombreux engagements ont été faits. Cette année cet *event* sera d'une grande importance, et il paraît probable qu'il sera bien disputé. Je donnerai bientôt d'ailleurs, des détails sur ce concours.

LONGCHAMPS.

COURRIER DE LA SEMAINE

Les équipages de M. le duc d'Uzès ont mené grand train la semaine dernière.

Le rendez-vous était au manoir de La Celle. Il y avait là Mme la duchesse d'Uzès et la baronne de Fougères; MM. le duc de La Trémoïlle, le baron de Fougères, de Lassalle, d'Harivel, de Saulty d'Hendecourt, le capitaine Barré et plusieurs officiers du 7e régiment de chasseurs à cheval.

A l'attaque, on fit lever trois cerfs qui étaient dans leurs chambres au Carrefour-Perronnelle. Sur les trois, un cerf, à sa troisième tête, se livra aux chiens et prit son parti par la route de Beau-Regard, dans la direction des Ivelines; pendant une demi-heure, il bat au change dans la vente Bangard, puis, serré de près, il reprend son parti bravement. La chasse est lancée et l'animal vigoureux fait l'étape en passant par le Cailloutis-des-Greffiers, le Poteau-des-Ivelines, le Carrefour-Biseornu, le Carrefour-Messire-Jean, la Baraque-aux-Loups, les Vallées-Noires, la Fontaine-aux-Larrons, les Routes-aux-Moines et arrive aux buttes de Rochefort, où il refuse. Traqué par la musique, il débouche dans la plaine de Moustiers, ruse dans les plans de Saint-Scaliberge et dans les marais de la Poterie, traverse le parc Magni et revient aux Marais où il

est porté bas par les chiens après neuf quarts d'heure de chasse excessivement vite et admirablement suivie.

Quelques jours auparavant le même équipage avait mené à bonne fin un cerf dix-cors qui avait été servi après trois heures et demie de chasse.

Les chasses de Bonnelles ont été jusqu'ici très-brillantes et les équipages du duc d'Uzès vont sans cesse s'améliorant.

Toutefois les laisser-courre de Chantilly priment tous les autres, moins peut-être par l'excellence des meutes que par le terrain qui est, sans contredit, le plus beau de France.

Les chasses en battues se multiplient en ce moment au grand détriment du gibier qui n'est point fait pour ces massacres en ligne. Autrefois les battues n'étaient pratiquées que pour détruire les bêtes noires et les carnassiers. Nos modernes Nemrod, méconnaissant les lois de vénerie, se livrent à cette chasse facile, sans émotion et sans art : on tue impitoyablement tout ce que l'on rencontre, sans choix, sans recherche. Nous ne saurions trop nous élever contre cet usage qui n'a aucun caractère cynégétique : c'est une simple partie de tir faite pour les maladroits.

Ce mode de tuerie n'a qu'une excuse : ceux qui s'y livrent sont des gens d'affaires, pressés, sans loisirs, qui ne peuvent chasser qu'à l'heure et qui se figurent être chasseurs parce qu'ils rapportent des bourriches de gibier.

— Ce sont des chasseurs de basse-cour, comme dit le comte de Serres.

Cette espèce d'écumeurs de bois, de la famille des braconniers, n'existe guère qu'à Paris et paye fort cher ce plaisir douteux. Passé la grande banlieue il est heureusement remplacé par le véritable chasseur qui aime avant tout chercher et trouver son gibier.

Beaucoup de chasseurs parisiens sont allés hiverner cette année en Algérie, principalement à Alger qui, par sa situation et ses facilités de communication, porte en plein pays de gibier les disciples de Saint-Hubert. Sous un ciel clément, aux portes d'une ville pittoresque, pleine de ressources, dans laquelle on trouve toutes les distractions, toutes les facilités de la vie comme à Paris, le véritable chasseur a là-bas le paradis cynégétique rêvé. Je plains ceux qui ne connaissent pas cette contrée giboyeuse où toutes les espèces de gibier se rencontrent depuis la caille cosmopolite jusqu'à la gazelle saharienne et l'autruche du désert.

Quelle admirable laisser-courre que la poursuite à travers les steppes de ces troupeaux de gazelles composés quelquefois de cent têtes que traquent les slouguis rapides. Quel spectacle gracieux!

Les intrépides — et il y en a, — peuvent chasser les grands félins et se procurer ces fortes émotions que le vrai chasseur recherche. La grosse bête ne manque pas et pour donner une idée de l'importance de cette chasse je relève, d'après la statistique officielle, le nombre des carnassiers tués pendant l'année 1877 : lions, 12; lionnes, 9; lionceaux, 2; panthères, 126; jeunes panthères, 17; hyène, 241 et chacals, 2919.

Comme on le voit les natures vigoureuses ont les moyens de se passionner.

Il ne faut pas croire cependant que ce gros gibier se promène dans les jardins d'Alger ou dans les orangeries de Blidah. Le lion, la panthère, la hyène fuient la colonisation, et pour les trouver il faut se donner la peine d'aller les chercher dans les hautes forêts de l'Atlas, il faut les provoquer au combat, attendu que ces animaux féroces ont peu de sympathie pour l'homme. Ceci est pour les pusillanimes qui redouteraient leur rencontre au coin d'un chemin : le lion a horreur de la grande route, la moindre charrette l'effraye et il ne fréquente que les lieux inhabités. Il ne sort de son repaire que la nuit et ne rôde autour des habitations que poussé par la faim ou égaré par le rut.

Quant au chacal, c'est un misérable loup nocturne, fort méprisable, que l'on chasse à coups de bâton, et je ne me suis jamais expliqué pourquoi l'on avait donné ce surnom à nos valeureux zouaves.

En somme l'Algérie, malgré l'indifférence inqualifiable de la presse française, attire à elle, et petit à petit les touristes vont y chercher ce climat sain, ce soleil éclatant qui nous fuit. Ceux qui la connaissent parlent d'elle comme on parle d'une honnête fille; sa réputation se fait sans fracas et sans ces boniments dont usent les stations hivernales de l'Europe. Sans atteindre la réclame, la presse devrait faire mieux connaître notre nouvelle France, c'est un devoir pour tous ceux qui tiennent une plume française.

La faute première en revient aux Algériens eux-mêmes : on ne s'explique pas l'indifférence des municipalités coloniales qui n'ont pas su imiter celles de Nice, de Cannes, de Trouville, en organisant la publicité mondaine, celle qui initie, par la plume et le crayon, aux charmes du pays, à ses ressources; qui fait connaître l'état sanitaire pour amener à elle tout ce monde brillant qui recherche la santé, le beau temps, la vie.

Nous aimons assez l'Algérie pour lui parler ainsi; nous la connaissons assez pour pouvoir affirmer que nulle contrée ne l'égale dans le bassin de la Méditerranée et que, sauf la roulette, les villes du littoral offrent aux touristes tout ce qu'ils vont chercher ailleurs et qu'ils y trouvent rarement.

Alger est à Nice et à Monaco ce que le Mont-Blanc est aux buttes Montmartre, ce que le Vésuve est aux fourneaux de Brébant.

Cependant Nice a ses charmes et nous ne saurions méconnaître et la douceur de son climat, et la salubrité de son air, et la grande vie qu'on y mène. Elle a pour elle qu'elle n'est pas de l'autre côté de l'eau et que le courant mondain y est établi.

En ce moment-ci elle est en pleine et brillante saison : le duc de Larochefoucaud, le général Ignatieff, M. de Villemessant, Charles Deslys, Paul Saunière y sont établis; M[me] Howard a repris ses somptueuses réceptions hebdomadaires. On songe déjà au carnaval. Dans son port se balance toute une flotille de plaisance : les deux cutters de M. Bishop *Pearl* et *Sylver*, le yacht à vapeur français *Boute-feu* au baron d'Outhorn.

Gustave Nadaud s'est installé dans son châlet *Pandore*, il y prépare son album d'hiver. Il ouvrira son salon le 15 décembre. Il vit là avec le peintre Blanchard.

Enfin, en dernière nouvelle, nous ajouterons que S. A. R. le prince de Galles vient de se faire inscrire parmi les *Chevaliers-Sauveteurs des Alpes-Maritimes* et qu'il a reçu des mains du commandant Féraud la croix et le diplôme de haut-président d'honneur.

FLORIAN PHARAON.

P. S. Au moment où je corrige les épreuves de cette chronique, j'apprends une triste nouvelle : M. le duc d'Uzès, dont je parle plus haut, vient d'être enlevé rapidement à l'affection de sa famille. C'est une grande douleur pour ceux qui l'ont connu.

Les arabes disent :

« L'homme va de la vie à la mort.

« La mort, pour les jeunes, est le soulagement des peines terrestres et le commencement du rêve éternel.

« La mort, pour les vieillards, est l'oubli des amertumes de la vie et la porte de l'espérance. »

F. P.

LA VÈNERIE

Examen critique de la législation et des coutumes qui régissent la chasse.

Dans un précédent article, traitant *de l'avenir, de la chasse et du gibier*, j'ai attribué la principale cause de notre décadence cynégétique à l'insuffisance de la loi sur la chasse, du 3 mai 1844. Cette loi aurait pu être indubitablement plus efficace avec une plus judicieuse interprétation. Nous en demandons la révision; avec l'esprit et les tendances de la Chambre actuelle, que nous donnerait-on? — En définitive et tout bien pesé, mieux vaut, je crois, une mauvaise loi qu'on respecte, que la meilleure qu'on restreint. J'ai chassé dans tous les pays de l'Europe, j'en ai étudié la législation, c'est chez nous que les chasseurs ont le moins de respect pour la loi qu'ils connaissent, non pas pour s'y soumettre, mais pour l'éluder. Durant la guerre, le général de Gotsch et ses officiers chassaient dans la forêt de Senard : ces messieurs, en pays conquis cependant, ne tiraient pas les poules faisanes, ni les chevrettes, absolument comme s'ils eussent été chez eux. Les idées de conservation, le respect des règlements en matière de chasse sont tellement enracinés dans les mœurs en Allemagne, que ce même général a autorisé les gardes de la propriété où il stationnait, à reprendre les poules qu'il a fait mettre en parquet et qui ont servi à la reproduction de l'année suivante. Certes, ce n'est là qu'un fait isolé et je suis payé pour le croire; toutefois, il est permis de douter, sans manquer de patriotisme, que nos officiers chasseurs, si nous avions été à Berlin, eussent respecté les chevrettes du roi de Prusse.

Cette fois, ce sont les chasseurs eux-mêmes que je vais mettre en cause, en même temps que certains de nos grands propriétaires qui, à mon sens du moins, ne sont pas irréprochables à l'endroit de la conservation du gibier.

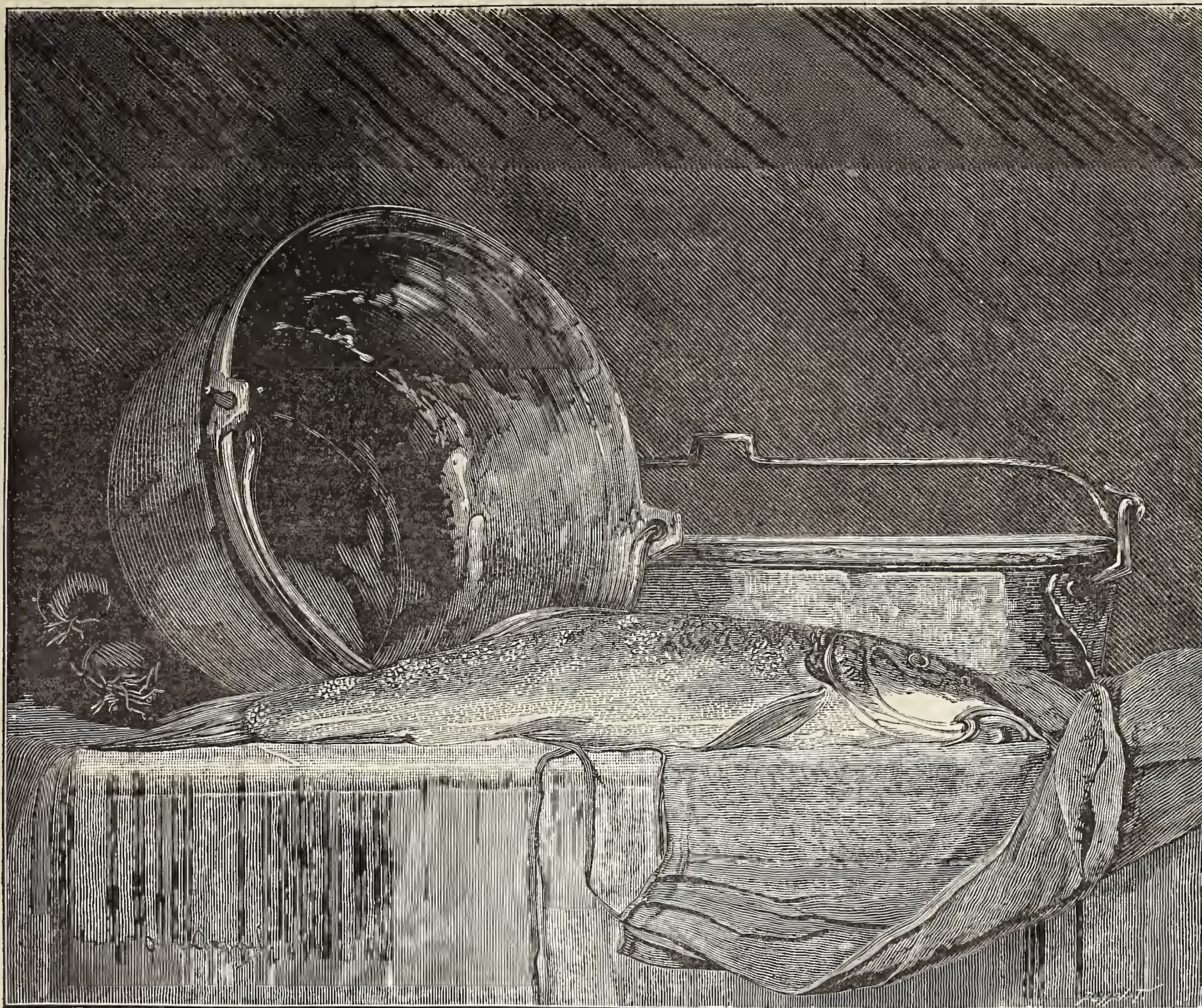
Les chasseurs en France sont très-nombreux, c'est une véritable armée, plus grande que l'état du gibier ne le comporte dans les trois quarts de nos départements. Le genre chasseur se divise en variétés infinies; j'en simplifierai la classification en ne faisant que deux catégories : celle d'abord des chasseurs honnêtes qui chassent pour le plaisir seul de la chasse, puis l'autre, qui comprend ces chasseurs interlopes qui payent leur permis, leur poudre et l'épicier avec les lièvres et les lapins de la propriété d'autrui. J'ai mis une martingale à ma plume pour ne pas faire, une sous-classe; il y a là des sujets qu'il eût été bien amusant de mettre en lumière. Je laisse les veneurs à part; c'est un corps d'élite sans peur et sans reproche.

Tout ce monde-là a exercé et exerce encore une action nuisible sur l'avenir du menu gibier des champs, aussi bien que celui des hôtes des forêts; il suffit d'être vieux, d'avoir les yeux ouverts pour s'en convaincre.

D'après la Restauration, les détenteurs de la grande propriété en ont joui en paix, en payant cependant de gros impôts qui iront en augmentant, ce qui donnera un démenti formel à Proudhon qui a dit que la propriété c'est le vol, tandis que c'est la propriété qui sera volée, tout simplement par les charges qui, graduellement pèseront sur elle. En attendant ce cataclysme social, vous avez courageusement amélioré vos terres, vous les avez drainées, vous avez planté de belles lignes de pommiers le long de vos chemins, le cidre coule à flot chez vos fermiers, vos bâtiments ont été remis à neuf, toutes ces améliorations motivent parfaitement l'augmentation du prix des baux, rien de plus juste, car enfin, quand on sème, c'est pour récolter.

Mais où j'ai cessé d'être avec vous, messieurs les propriétaires, c'est le jour où vous avez loué mercantilement le droit de chasse sur vos domaines.

Plusieurs d'entre vous disent : nous ne sommes pas chasseurs, en louant notre chasse nous augmenterons nos revenus; — c'est possible, mais je ne comprends pas bien qu'on aliène le droit de chasse pour de l'argent. J'ai blâmé l'État qui loue la chasse dans les forêts, à plus forte raison les particuliers pour qui cette mesure a eu des conséquences plus fâcheuses encore que pour l'administration forestière, au point de vue moral, s'entend, car tout ce qui porte atteinte au prestige de la propriété et à l'influence des propriétaires me semble avoir, par le temps qui court, un caractère



UN BARBEAU DE LA RIVIÈRE D'AIN

Gravure de PUYPLAT, d'après le tableau d'OLIVIER DE COCQUEREL.

de gravité et d'importance sociale qu'on ne saurait nier. Le fermier, à tort ou à raison, à tort si vous voulez, s'est figuré que vous lui portez préjudice en introduisant sur les terres qu'il cultive des étrangers qu'il ne connait pas, qu'il voit d'un mauvais œil parce qu'ils lui écornent ses betteraves et font entrer leurs chiens dans son trèfle en graine. Maintenant, quel intérêt aura-t-il à conserver les couvées de perdrix que ses faucheurs trouveront dans les prairies artificielles? — Si le premier est chasseur, la situation s'aggravera plus encore; jaloux d'un gibier qu'il nourrit, ne pouvant se faire l'idée de le voir tuer par des individus auxquels il ne doit rien, vous verrez apparaître à l'horizon le point noir des indemnités, des procès; vous serez mis en cause et par le fermier lui-même qui prétend que les épines qu'on plante dans les champs gênent la culture, et par les locataires de la chasse qui soutiennent qu'ils ont le droit d'en mettre dans l'intérêt de la conservation du gibier qu'ils vous payent.

Vous voilà donc brouillé avec votre fermier, conséquemment avec ses parents, ses amis, avec le charron, le bourrelier et tous ceux qu'il emploie. Vienne un jour d'élection, qu'il vous passe par l'esprit, ambition bien naturelle comme plus haut imposé, de vouloir faire partie du conseil municipal, sans alliés dans la population qui vous entoure, il y a tout à parier que vous serez impitoyablement blackboulé.

A. DE LA RUE,
Ancien inspecteur des forêts de la Couronne.

(*La suite au prochain numéro.*)

UN BARBEAU DE LA RIVIÈRE D'AIN

(Explication de la gravure.)

Quelques artistes, nous dit M. Eug. Véron dans l'*Art*, s'efforcent de réveiller la nature morte par un certain tapage de couleur et d'accessoires. Ces messieurs ne manquent pas de talent, et dans chacun de leurs tableaux il y a des parties fort bien rendues, mais on sent trop la recherche et presque l'artifice. — MM. de Cocquerel et Bertier ont tous deux une qualité précieuse qu'ils poussent à un degré rare ; ils excellent à donner la sensation de l'élasticité de la chair. On sent qu'en mettant le doigt sur leurs poissons l'écaille brillante fléchirait. Ils ne sont ni gelés ni en carton peint, comme on en voit tant. Voilà des études sincères et honnêtes. M. de Cocquerel a, de plus, le mérite de ne pas sacrifier exclusivement à la marée. Il ne dédaigne pas les teintes moins éclatantes des poissons de nos rivières, et il sait en composer des tableaux où le charme d'une harmonie discrète et habilement ménagée remplace l'éblouissement des colorations splendides. (*L'Art*).

GASTRONOMIE

PERDREAUX ROTIS

L'on devient cuisinier, mais l'on nait rôtisseur.

Si le ciel vous a doué en naissant de ce don qui fut une des gloires de Vatel et du maréchal de Saxe, hâtez-vous de compléter cette faculté rare en étudiant l'art culinaire, et appliquez votre don, votre science et votre expérience à préparer un rôti de perdreaux, le plus délicat des rôtis.

Tout le monde croit savoir faire un rôti, et je suis sûr, madame, que vous souriez de ma prétention à vous apprendre quelque chose sur un pareil sujet.

Écoutez-moi, vous frapperez après.

Je ne pousserai pas la pédanterie jusqu'à vous apprendre comment il convient de plumer, vider, trousser et embrocher un perdreau.

Je vous recommanderai de placer votre rôti devant un feu de branchage clair et de suivre d'un œil vigilant la coloration de votre gibier. N'oubliez pas qu'un perdreau trop cuit n'a pas de saveur et que vous reconnaîtrez le point voulu de cuisson lorsque, charmée par la couleur dorée du rôt, votre odorat sera subitement éveillé par le fumet indescriptible qui s'en échappera.

Les Arabes qui sont les premiers rôtisseurs du monde, disent :

« Ton rôti sera suffisamment cuit aussitôt que son aspect et son parfum te donneront envie d'en manger. »

Une recommandation de convenance : l'usage est, sur deux perdreaux, de barder l'un et de piquer l'autre.

Maintenant, permettez-moi un souvenir.

Il y a quelques années, j'étais dans les Vosges en déplacement cynégétique. J'avais déjà mangé des perdreaux sous toutes les latitudes, mais jamais je n'avais savouré gibier avec un pareil fumet.

J'attribuais d'abord ce goût exquis aux vertus

du terroir, mais bientôt j'appris que ce fumet particulier était dû à l'introduction, dans l'intérieur du rôti, d'une feuille verte de mahaleb.

Le mahaleb est un arbre qui appartient au genre cerisier; le fruit en est détestable, mais son bois est très-recherché par les tourneurs et les ébénistes. Il croît en abondance dans les Vosges, dans les environs du village de Sainte-Lucie et il est vulgairement connu, pour ce motif, sous le nom de *bois de Sainte-Lucie.*

Sa feuille ovale, presque en cœur, donne aux rôts de plume ce parfum exquis qui m'avait surpris.

Essayez-en : une feuille verte, ou deux sèches, suffisent par perdreau.

P. DE BALBAAC.

LES TEMPS EN ESCRIME

(Suite.)

10° Engagement de sixte : Sur le doublé et redoublé (mouvement qui sert à tromper contre de sixte, quarte, contre de quarte) — parer contre de sixte, et contre-dégager de quarte en quarte (coup qui se termine par une botte de sixte, par le fait du quatrième mouvement de l'adversaire).

11° Engagement de quarte : Sur le battement de quarte suivi du dégagé ou du coupé en sixte — tirer droit en sixte immédiatement après le battement.

Nota : Le coup de temps est impossible sur le battement de sixte coupé de quarte.

12° Engagement de sixte : Sur le battement dégagé dans la ligne de septime ou dans celle d'octave — baisser la pointe en octave de gauche à droite, immédiatement après le battement de sixte.

13° Engagement de quarte : Sur le double engagement et dégagé en sixte — tirer droit en sixte immédiatement après le battement de quarte, c'est-à-dire prendre le temps de la même manière que sur le simple battement de quarte suivi du dégagé en sixte.

14° Engagement de sixte : Sur le double engagement dégagé, en ligne de septime ou d'octave — prendre le temps de la même manière, c'est-à-dire en baissant la pointe en octave de gauche à droite, immédiatement après le battement de sixte.

15° Engagement de quarte : Sur le coupé en sixte suivi du coup d'octave, de septime ou de quarte — prendre le temps en octave.

16° Engagement de sixte : Sur le battement ou coup droit en sixte, coupé en quarte et dégagé en sixte — tirer droit en sixte, entre le coupé et le dégagé.

17° Engagement de quarte : Sur une-deux, contre dégagé (tromper le contre), mouvement qui sert à tromper tierce (contre de tierce ou septime) — baisser la pointe à droite en octave.

18° Engagement de sixte : Sur une-deux, contre dégagé (tromper le contre), mouvement qui sert à tromper quarte contre de quarte — opposer l'épée en quarte et contre-dégager de quarte en quarte, coup qui se dessine en sixte par l'effet du troisième mouvement de l'adversaire.

19° Engagement de quarte : Sur le battement en quarte, contre-dégagé en septime (mouvement qui sert à tromper la parade de septième) — prendre le temps en octave, aussitôt après le battement.

20° Engagement de sixte : Sur le battement en sixte et le contre-dégagement de sixte en sixte (mouvement qui sert à tromper le contre opposé de l'engagement, c'est-à-dire le contre de quarte) — dégager de sixte en quarte (quarte se trouve transformée en sixte par le contre-dégagement de l'adversaire).

21° Engagement de quarte : Sur le battement de quarte et le double contre-dégagement de quarte en septime (mouvement qui sert à tromper septime et contre de septime) — doubler le contre-dégagement de septième en octave.

22° Engagement de sixte : Sur le battement en sixte et le double contre-dégagement en sixte (mouvement qui sert à tromper le double contre opposé de l'engagement, c'est-à-dire contre de quarte) — doubler le dégagement de sixte en quarte (quarte devient sixte par le fait du double contre-dégagement de l'adversaire).

23° Engagement de quarte : Sur le double dégagement de quarte en octave (mouvement qui sert à tromper le contre de quarte par la ligne de hauteur) — doubler le contre-dégagement en octave.

24° Engagement de sixte : Sur le mouvement inverse du coup précédent — prendre le temps de la même manière que pour le double dégagement de sixte en quarte, c'est-à-dire, en baissant la pointe la main droite en octave, au moment où l'adversaire quitte le fer.

25° Engagement de quarte : Sur le battement en quarte, contre-dégagé (mouvement servant à tromper le contre opposé de quarte qui se trouve être le contre de tierce), — baisser la pointe en octave, aussitôt après le battement de quarte.

26° Engagement de sixte : Sur le battement de sixte, contre-dégagé (mouvement servant à tromper le contre opposé de sixte qui se trouve être le contre de quarte) — contre-dégager de sixte en sixte.

27° Engagement de sixte : Sur le contre-dégagement de sixte en sixte, coupé en sixte (mouvement qui sert à tromper le changement d'engagement de sixte en quarte et le contre de quarte) — parer le contre de quarte, sans s'abandonner à la parade, et tirer droit en sixte.

28° Engagement de sixte : Sur le contre-dégagement de sixte en sixte, coupé en sixte et d'octave (mouvement qui sert à tromper le changement de sixte en quarte, le contre de quarte en tierce) — doubler le contre-dégagement, et avoir soin de déterminer le second mouvement (ou contre-dégagement) la main en octave.

29° Engagement de quarte : Sur le coupé en sixte et le contre-dégagé (mouvement qui sert à tromper le contre de quarte) — contre-dégager de quarte en quarte (quarte est transformé en sixte par le contre-dégagement de l'adversaire).

30° Dans tous les temps ci-dessus indiqués, le corps demeure immobile; la main seule doit agir, avec non moins de calme que de décision.

E. P.

La présente Étude sur les Temps forme le sixième chapitre du titre III d'un ouvrage inédit sur l'Escrime, dû à la plume savante d'un tireur bien connu, dont voici les divisions principales :

LIVRE PREMIER. — ESCRIME DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

TITRE I. Historique de l'Escrime.
— II. Anciens Maîtres et anciens Amateurs.

LIVRE DEUXIÈME. — ESCRIME A L'ÉPOQUE ACTUELLE.

TITRE III. Théorie de l'Escrime.
Chapitre Ier. Considérations générales.
— 2e. Les Engagements.
— 3e. Les Attaques.
— 4e. Les Parades.
— 5e. Les Ripostes.
— 6e. Les Temps.
TITRE IV. Les Salles d'Escrime de Paris.
Chapitre 1er. L'École d'Escrime Française.
— 2e. Salles attachées aux Cercles.
— 3e. Salles tenues par les Professeurs.
TITRE V. Professeurs n'ayant point de salles ouvertes.
— VI. Escrime dans l'Armée.
— VII. Amateurs et Professeurs retirés.

LIVRE TROISIÈME. — DU DUEL A L'ÉPÉE.

TITRE VIII. Projet de réglementation du duel.
— IX. Conseils pour le duel.
Chapitre 1er. Conseils aux témoins.
— 2e. Conseils aux combattants.

L'aridité du sujet, si soigneusement traité qu'il puisse être, a fait penser à son auteur qu'il n'y avait pas lieu de le publier *in extenso* dans une Revue qui doit se préoccuper d'intéresser et d'amuser non moins que d'instruire.

Mais il est un certain nombre de pages, notamment dans le troisième livre, qui pourront trouver droit de citer dans nos colonnes, ne fût-ce qu'à titre de primeur, et que nous serons heureux de publier en temps opportun.

Notre prochain numéro contiendra quelques nouvelles sur les salles d'armes, qui vont reprendre à Paris, avec l'hiver, leur activité accoutumée.

Prière d'adresser à E. P. (rue Racine, 26) toutes les communications relatives à l'Escrime.

(NOTE DE LA RÉDACTION.)

HOTELS.

MIRABEAU, rue de la Paix, 8.
CONTINENTAL, 3, rue Castiglione.
GRAND-HOTEL, boulevard des Capucines, 12.

LIBRAIRES ET ÉDITEURS.

FIRMIN-DIDOT, 56, rue Jacob. Dépôt de papier, rue de Beaune, 2.
DUCHER & Ce, 51, rue des Écoles.
HACHETTE & Ce, 79, boulevard Saint-Germain.
DUNOD, 49, rue des Grands-Augustins.
HETZEL et Ce, 18, rue Jacob.
LEMERRE, 27, passage Choiseul.
BAUDRY J., 15, rue des Saints-Pères.

LINGERIE. — NOUVEAUTÉS.

GRANDE MAISON DE BLANC, boulevard des Capucines.
AU PRINTEMPS, rue du Havre.
AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres.
GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal.
CHEVREUX-AUBERTOT, 7, boulevard Poissonnière.

MAROQUINERIE.

KLEIN, 6 et 8, boulevard des Capucines.
BONHOMME, 62, galerie Montpensier (Palais-Royal).
AUCOC, 6, rue de la Paix.
JONES, 23, boulevard des Capucines.

MUSIQUE.

BRANDUS & Ce, 103, rue Richelieu.
HEUGEL & Ce, au Ménestrel, 2, rue Vivienne.
LE BAILLY, rue Cardinal.
S. RICHAULT, boul. des Italiens, 2.
DURAND, SCHŒNEWERKE & Ce, 4, place de la Madeleine.

OPTIQUE.

L'INGÉNIEUR CHEVALIER, 15, place du Pont-Neuf.
COMPTOIR GÉNÉRAL DE LUNETTERIE ET D'OPTIQUE, 9, boulevard Poissonnière.
SECRETAN, place du Pont-Neuf.

ORFÉVRERIE-BIJOUTERIE.

BOUCHERON, 152, galerie de Valois (Palais-Royal).
VEYRAT, 21, place du Château-d'Eau.
BACHELET, 58, quai des Orfévres.

PARFUMEURS.

PIVER, 10, boulevard de Strasbourg.
PINAUD, 37, boulevard de Strasbourg.
VIOLET, 225, rue Saint-Denis.
RIMMEL, 17, boulevard des Italiens.

PHOTOGRAPHIE (produits et accessoires).

L. PUECH, 21, place de la Madeleine
POULENC ET WITTMANN, 7, rue Neuve-Saint-Merry.
GILLES FRERES, 7 (bis), rue Neuve-Fontaine-Saint-Georges.
RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.
BILLAULT ET BILLAUDOT, 22, rue de la Sorbonne.

RESTAURANTS.

BIGNON, boulevard des Italiens, 58, rue de la Chaussée-d'Antin, 4, et avenue de l'Opéra.
CAFÉ ANGLAIS, boul. des Italiens, 13.
— **RICHE**, boul. des Italiens.
— **DE PARIS**, avenue de l'Opéra.
— **DES AMBASSADEURS**, Ch.-Elysées.

RUSTIQUES.

ANDRÉ, 45, rue Royale.
CONSEIL, 80, rue Basse-du-Rempart.
TRICOTEL ET Ce, 51, rue Hauteville.

TABLEAUX.

GOUPIL & Ce, 2, place de l'Opéra.
HARO, 14, rue Visconti.
FÉRAL, 54, faub. Montmartre. Expert.
PETIT, 7, rue Saint-Georges.
DURAND-RUEL, 16, rue Laffitte.
P. L. EVERARD, 36, boul. des Italiens.

TAILLEURS POUR DAMES.

WORTH, rue de la Paix, 7.
LAFERRIÈRE, rue Taitbout, 28.

TOILES PEINTES.

BINANT frères, rue Rochechouard, 70.

VINS.

GRANDES MARQUES.

A Bordeaux.
H. et O. BEYERMAN & Ce.
CRUSE et fils frères.
N. JOHNSTON et fils.
CLOSSMANN & Ce.
BARTON & GUESTIER.

A Cognac.
HENNESSY.
GODARD fréres.
MARTELL.

Champagne.
MOET et CHANDON, Epernay.
L. RŒDERER, Reims.
Ve CLIQUOT, Reims.
PERIER-JOUET et Ce, Epernay.

Liqueurs.
WYNAND-FOCKING.
MARIE BRIZARD et ROGER.
LA GRANDE-CHARTREUSE.

GAUTHEY cadet et fils, Beaune.

VOITURES.

BINDER, aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne.
BELVALETTE, fréres, 24, avenue des Champs-Elysées.

VOYAGES.

BAZAR DU VOYAGEUR, rue de la Paix, 25 et place de l'Opéra, 3.

ANNONCES

Établissement HIPPIQUE *Ch.-Elysees*, 22. — Vente de chevaux de selle et d'attelage, voitures et harnais, mardi 10 déc. 1878, à 2 h. 1/2. M. Philippe LECHAT, commis.-pris., 25, Chauss.-d'Antin.

OLD ENGLAND. Bonneterie anglaise et écossaise; plus grand assortiment du monde. Pour les enfants, très-joli. Chaussettes charmantos.

GRAND-HOTEL, 12, boulevard des Capucines. A. Van Hymbeeck, directeur. — 700 chambres et salons depuis 5 fr. par jour. — Trois nouveaux ascenceurs desservent tous les étages (5e compris) depuis 6 h. du matin jusqu'à 1 h. après minuit. — Déjeuners à 5 fr., servis à des tables particulières (vin, café et liqueurs compris). Dîners à 8 fr. (servis à la table d'hôte du Grand-Hôtel (vin compris). C'est la table la mieux servie de Paris. — Les personnes qui n'habitent pas le Grand-Hôtel y sont admises.

EAU DENTIFRICE et poudre du docteur J. V. Bonn. — Supériorité constatée par sa récompense à l'Exposition de Paris, 1867. Efficacité, élégance, économie 40 p. 100. — A Paris, 44, rue des Petites-Ecuries (gros et détail), et dans toutes les maisons détaillant la parfumerie (Paris, province et étranger).

"**SINGER**" Encore un grand succès. La Compagnie de New-York qui a obtenu pour la supériorité de ses machines à coudre, en 1873 à Vienne et en 1876 à Philadelphie, le premier prix, vient d'obtenir à l'Exposition de Paris, 1878, la Médaille d'or.

LA NEW-YORK, compagnie d'assurances sur la vie (fondée en 1845). Les rentes viagères payées pour 100 fr. par les compagnies françaises : à 60 ans, 9 fr. 02; à 70 ans, 12 fr. 15; à 80 ans, 15 fr. 16; sont payées par la New-York : à 60 ans, 10 72; à 70 ans, 15 fr. 09; à 80 ans, 21 fr. 31. — Fonds réalisés : 175 millions. La New-York est la plus importante compagnie d'assurances opérant en France (1 million de francs déposés à la Banque de France comme dépôt permanent et irréductible) Rentes viagères payables aux succursales de la compagnie : en France, en Belgique, en Hollande, en Italie, en Autriche, en Suisse ou en Angleterre ; à Lyon, 3, rue de Lyon ; à Lille, 26, rue Esquermoise; à Marseille, 4, rue Pavé-d'Amour; à Bordeaux, 40, rue de la Croix-Blanche. — Paris : Direction pour l'Europe, 19, avenue de l'Opéra; succursale de la rive gauche, 60, rue du Four-Saint-Germain.

PANTALONS faits sur mesure, 17 fr. 50; vendus à Paris 50 fr. Old England, 35, boulevard des Capucines.

GAGNEAU ET Ce, 115, rue Lafayette. Lampes et bronzes. — (Médaille d'or 1867.

OLD ENGLAND. Le Mac-Lean est le costume fillette porté en Angleterre. Les nouveaux modèles de la saison, costumes d'enfants.

OLD ENGLAND. Bas tricotés pour veneurs et chasseurs. Bas écossais 1o les clans. Gilets et caleçons Thibet, irrétrécissables. — Exclusif.

OLD ENGLAND. Les nouveautés anglaises pour costumes spécialement jolies. Chesterfield, Ulster nouveau modèle, fait par nous seulement.

PICARD, bronzes et orfévrerie d'église, 47, r, de Sèvres, 47, Paris.

BELVALETTE FRÈRES, ✲, 24, avenue des Champs-Élysées. Hors concours. Membre du jury (Exposition 1878).

A. BOIVIN, 16, rue de l'Abbaye Sonneries et cibles électriques; acoustiques. — Fournisseur de l'État et de l'Opéra.

GUNTHER. Fusils de chasse, fabriques à Liége et à St-Etienne, 46, boulevard de Strasbourg.

MUSEE COSMOPOLITE. Costumes des différentes nations modernes. Chaque costume se vend 40 centimes et 45 centimes expédié *franco*. — *Journal amusant*, 20, rue Bergère, à Paris.

DÉCOUPURES DE PATIENCE. — Le cahier, qui contient plus de 40 dessins grands et petits, ne se vend que 4 fr. rendu *franco* sur tous les points de la France. — Envoyer un bon de poste ou 20 timbres-poste de 20 centimes, à M. le directeur du *Journal amusant*, 20, rue Bergère.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES. — Dessins faits de manière qu'étant découpés et placés entre une bougie et le mur ils projettent une ombre figurant une tête, un portrait ou tout autre sujet, en un mot une fantasmagorie. C'est un joujou de salon fort amusant. — Prix du cahier, 4 fr.; rendu *franco* par la poste, 4 fr. 50 : rue Bergère, 20.

LE CHIEN NAGEUR (breveté s. g. d. g.) Grand succès de l'Exposition. — A l'Exposition, galerie du travail, comptoir du Paradis des enfants, et 156, rue de Rivoli. Prix, 20 fr.; *franco*, en province, 25 fr., contre mandat de poste à MM. Perreau fils et Ce, seule maison pour la vente (gros et détail).

CODÉINE ET TOLU. — Sirop et pâte du docteur Zed, 22 et 19, rue Drouot, à Paris. Sirop et pâte Zed, à base de codéïne et de tolu; contre les bronchites, rhumes, irritations de poitrine, catarrhes, insomnies, etc. Boîte, 1 fr. 25; flacon, 2 fr. 50, dans toutes les pharmacies. (Médailles à Paris).

LA VELOUTINE est une poudre de riz spéciale préparée au bismuth, par conséquent d'une action salutaire sur la peau. Elle est adhérente et invisible, aussi donne-t-elle au teint une fraîcheur naturelle. Inventeur, Ch. Fay, 9, rue de la Paix. — Se méfier des contrefaçons (jugement du tribunal civil de la Seine, du 8 mai 1875).

CHOCOLATS de la Ce Coloniale. — Qualité supérieure. — Entrepôt général à Paris, avenue de l'Opéra, 19.— Dans toutes les villes, chez les principaux commerçants.

NI FROID NI AIR par les portes et croisées. Pose de bourrelets invisibles et de plinthes. Jaccoux, 20, rue Richer.

CRÊME-ORIZA de Ninon de Lenclos. Beauté et jeunesse. — L. Legrand, parfumeur, fournisseur de plusieurs cours; 207, rue Saint-Honoré, Paris. Cette crême adoucit et blanchit la peau et lui donne la transparence et la fraîcheur de la jeunesse jusqu'à l'âge le plus avancé. Elle préserve également le visage du hâle, des taches de rousseur et des rides. — Dépôt dans toutes les parfumeries du monde.

POLYEUCTE, grand opéra en 5 actes et 8 tableaux. Paroles de Jules Barbier et Michel Carré, musique de Charles Gounod. (En vente chez Lemoine, 17, rue Pigale).

AMÉDÉE THIBOUT ET Ce, (NC), 28, rue Laval, facteurs de pianos; pianos à queue cordes croisées et pianos droits.

DEBAIN ✲ **ET Ce**, place Lafayette. Harmoniums, pianos.

VEVER, ✲, maison Baugrand 19, rue de la Paix. Joaillerie.

F. BOUCHERON, ✲, Palais-Royal, 152 Joaillerie et orfévrerie d'art.

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS, propriété du Crédit général français, société anonyme, au capital de 8,000,000 de francs. — Paris, 16, rue Le Pelletier. — Un an, 4 francs (42,000 abonnés). — Succursales du Crédit général français : à Bordeaux, 29, cours de l'Intendance : à Lille, 28, rue Ponts-de-Commines; à Lyon, 5, rue de l'Hôtel-de-Ville; à Marseille, 5, place de la Bourse; à Nantes, 18, rue Lafayette. — Prime gratuite : Le Calendrier-Manuel du capitaliste est donné gratuitement en prime chaque année à tous les abonnés du *Moniteur des tirages financiers*. — Ce volume renferme toutes les indications utiles aux capitalistes et aux rentiers. — (*Quinzième année*).

OBÉSITÉ. — La méthode du docteur Billaudel est la seule faisant maigrir sans altérer la santé. S'adresser au docteur J. Moïse, de 3 à 5 heures, 11, rue Caumartin, et par correspondance.

FONTAINE, ancienne maison Gray et Ce. Photographe, 35, boul. des Capucines.

GRAND HOTEL DU LOUVRE, à Paris. 700 chambres et salons richement meublés. — A partir du 1er novembre, suppression du tarif exceptionnel de l'Exposition et rétablissement de l'ancien tarif. — Très-bonnes chambres à coucher depuis 4 fr.; déjeuner (thé café ou chocolat), 1 fr. 50; dîner de table d'hôte, 6 fr. (vin compris). Pension pendant l'hiver, 15 fr. par jour. NOTA : Il n'a jamais été question, ainsi que le bruit en a faussement couru, de supprimer le grand hôtel du Louvre. Les propriétaires, MM. Chauchard, Hériot et Ce, apportent plus que jamais tous leurs soins, pour que le grand hôtel du Louvre soit toujours le plus confortable et le plus beau de Paris.

A. BEURDELEY FILS, Pavillon de Hanovre, 32-34, rue Louis-le-Grand. Ateliers, 24, rue Dautancourt. Voir la table et baromètre en buis sculpté. — Torchère marbre et bronze.

KRIÈGER, DAMON, NAMUR ET Ce, 74, Faubourg-Saint-Antoine.— Intérieur de cabinet de travail Renaissance; petit salon Louis XVI et antichambre. Tentures, meubles et siéges.

PLEYEL, WOLFF ✲ **ET Ce**, facteurs de pianos droits et pianos à queue, claviers transpositeurs, pédale tonale, pédalier.

LA *Revue de la Mode*, le plus complet, le plus parisien et le plus pratique des journaux de modes. La *Revue de la Mode* paraît tous les dimanches et donne deux fois par mois de grandes planches de patrons de grandeur naturelle, permettant d'exécuter facilement les principales toilettes du journal. La *Revue de la Mode*, complétement exécutée à Paris par les premiers artistes français, avec le concours des principales maisons de couture et de lingerie, reproduit avant leur apparition les modèles les plus nouveaux. Son succès est tel, qu'elle est imprimée en même temps en français, en russe, en hongrois, en anglais, en portugais, en hollandais, etc., etc. Elle est indispensable aux couturières, aux modistes, ainsi qu'à toutes les personnes qui désirent s'habiller avec *élégance et économie*. L'abonnement se prend avec ou sans gravures coloriées. *Abonnement sans gravures coloriées :* Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 50. *Avec gravures coloriées chaque semaine :* Un an, 25 fr. — Six mois, 13 50. — Trois mois, 7 fr. Envoyer un mandat-poste au Directeur de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire, à Paris.

BIBLIOGRAPHIE

RAPILLY (5, quai Malaquais), — Suite du Catalogue.

Bruyn (Abr. de). Costumes civils et militaires du XVIe siècle. Reproduction fac-simile de l'édition de 1581, coloriée d'après les documents contemporains, texte traduit et annoté par AUGUSTE SCHOY, architecte professeur à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers. Bruxelles, 1875, in-4 en portefeuille, avec 32 pl. dont 6 double format, donnant environ 200 costumes, parmi lesquels plusieurs français et anglais. . . . . 60 fr.

Chenavard (Aimé). Nouveau recueil de décorations intérieures, contenant des dessins de tapisseries, tapis, meubles, bronzes, vases et autres objets d'ameublement, la plupart exécutés dans les manufactures royales. Paris, 1837, in-fol., cart., de 42 planches. . . . . 20 fr.

— Album de l'ornemaniste. Recueil d'ornements de tous les genres et dans tous les styles, contenant des dessins de meubles, vases, vitraux, tapis, panneaux de devanture, et des motifs dans le style renaissance, gothique, chinois, persan et arabe. Paris, 1834, in-fol., cart., avec 72 pl. . . . . 40 fr.

Delignières. Catalogue raisonné de l'œuvre gravé de JEAN DAULLÉ, précédé d'une notice sur sa vie et ses ouvrages. Paris et Abbeville, 1873, in-8 de XXVIII et et 138 pages. . . . . 5 fr.

Destailleur (H.). Recueil d'estampes relatives à l'ornementation des appartements aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, publiées sous la direction et avec un texte explicatif par M. DESTAILLEUR, architecte du gouvernement, et gravées en fac-simile par MM. PFNOR, CARESSE et RIESTER, d'après les compositions d'ANDROUET DU CERCEAU, LEPAUTRE, BÉRAIN, DANIEL MAROT, MEISSONNIER, LALONDE, SALEMBIER, etc. Paris, 1863-1868. 2 vol. in-fol., ornés de 144 planches. . . . . 150 fr.

— Notices sur quelques artistes français, architectes, dessinateurs, graveurs du XVIe au XVIIIe siècle, par M. H. DESTAILLEUR. Paris, 1863, in-8 de 332 pages. . . . . 8 fr.

— La fidèle ouverture de l'art du serrurier, composée par Mathurin JOUSSE, accompagnée d'une notice historique, par M. DESTAILLEUR, architecte du Gouvernement, Paris, 1874, petit in-fol., avec 28 pl. imprimées sur papier vergé. . . . 40 fr.

Dumesnil (Henri). Corot. Souvenirs intimes. Paris, 1875, in-8, br. Portrait de Corot, gravé par Alph. LEROY. . . . . . 3 fr.
Le portrait isolément. 1 fr. 50

Duplessis (Georges), conservateur, sous-directeur, adjoint à la bibliothèque nationale. Catalogue de l'œuvre d'Abraham BOSSE, Paris, 1859, gr. in-8, br. . . . . 8 fr.
Tirage à part, à très-petit nombre, de la *Revue universelle des arts*.

— Histoire de la gravure en France. Ouvrage couronné par l'Institut de France (Académie des beaux-arts). Paris, 1861, in-8 de VIII-408 pages. . . . . 8 fr.
Papier vergé. . . . . 15 fr

— Les ventes de tableaux, dessins, estampes et objets d'art aux XVIIe et au XVIIIe siècles (1611-1800). Essai de bibliographie. Paris, 1874 in-8 de 130 pages. . . . . 6 fr.

(*A suivre*).

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE L'ARCHITECTURE
ET DES TRAVAUX PUBLICS
DUCHER & Cie
PARIS — 51, RUE DES ÉCOLES, 51 — PARIS

LE MOBILIER DE LA COURONNE
ET DES GRANDES COLLECTIONS
PAR
R. PFNOR
architecte.

SPÉCIMENS DE L'ART DU MEUBLE A SES MEILLEURES ÉPOQUES
MEUBLES — TENTURES — TAPISSERIES — BRONZES, ETC.
3 VOLUMES IN-FOLIO,
Contenant chacun 40 planches gravées ou grands dessins au crayon, 40 grandes feuilles de détails ou épures d'exécution, et un texte explicatif.
Prix. . . . . 180 fr.
Chaque volume est complet en soi et peut s'acquérir séparément au prix de 60 fr.



LA REVUE DE LA MODE

1. Enfant de dix ans (dos). 2. Robe pour enfant de dix ans (face). — 3. Paletot pour fillette de huit à dix ans. — 4 et 5. Costume pour jeune fille de quinze ans.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

COSTUMES D'ENFANTS

1. Enfant de dix ans (dos). — Robe en laine. Paletot à grandes poches, à manches longues, à revers. Derrière, les pans sont ouverts et marqués d'un gros bouton.

2. Robe pour enfant de dix ans (face). — Ce paletot est évasé du bas, à revers du haut, découvrant la robe qui forme gilet boutonné.

3. Paletot pour fillette de huit à dix ans.

4 et 5. Costume pour jeune fille de quinze ans. — Face : Jupe courte, unie, en lainage, avec piqûres à 15 centimètres du bord. Gilet en étoffe claire rayée, ouvert au bas, boutonné jusqu'au cou. Paletot très-ouvert sur ce gilet, à revers au cou, avec grandes poches encadrées d'étoffe claire.

Dos : La jupe est un peu plus longue derrière. Le paletot, garni de boutons, s'entr'ouvre pour laisser voir l'étoffe rayée. Petit col rabattu. Manches longues à revers bordés d'étoffe claire.

Ces modèles ont été dessinés chez Mme Tournois, rue Neuve-des-Capucines.

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

Le comte de Faverney, à Nice.
Le vicomte Marc de Pully, à Paris.
M. Vanden Hecke de Lembeke, à Gand.
Le prince Galitzin, à Paris.
Le comte René de Beaumont, à Poitiers.
Le prince de Polignac, à Oran,
M. G. de Terrouenne, au château de Madon, par Blois.
Le comte de Bari, à Pau.
Le marquis de Houdetot, au château d'Azy, par Saint-Benin-d'Azy.
Le vicomte E. de Ruillé, à Angers.
Le marquis de Narbonne-Lara, à Paris.
Mme de Errazu, à Paris.
Le comte Antoine de Gontaut-Biron, à Saint-Cyr.
Le baron Alphonse de Launay, à Paris.
Le comte de Turenne, à Paris.
Le comte de Brigode, au château de Folembray.
Le comte Octave d'Hespel, à Paris.
Le baron de Belleville, à Caen.
Le comte Pillet-Will, à Paris.
M. E. Van Roost, à Bruxelles.
M. J. de Villequetout, à Paris.
M. Léon Damis, à Pau.
M. Lucien Delâtre, à Tours.
M. Aimé Pastré, à Paris.
M. Hubert Kœchlin, à Menton. *(Sport.)*

L'Administrateur-Gérant, H. Thirion de Noville.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

1re Année. — VOL. I. — N° 5.

SAMEDI, 14 DÉCEMBRE 1878.

Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :

Paris et Département : 3 mois, **8** fr. ;— 6 mois, **15** fr. ;— un an. **30** fr.

Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, **2** fr. de plus par trimestre.

SOMMAIRE

TEXTE

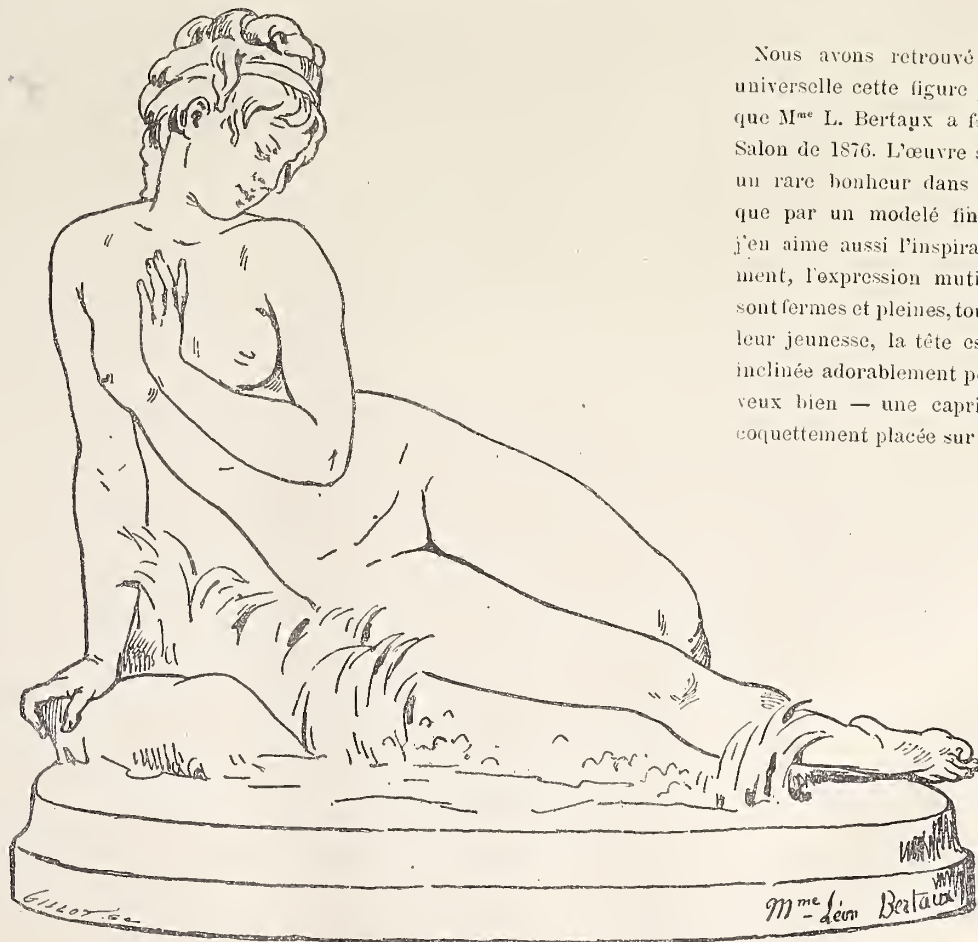
GRAVURES

PETITE POSTE

Nous prions instamment nos Abonnés et souscripteurs d'acquitter le montant de leur abonnement afin de recevoir « la Revue » sans irrégularité. Les personnes qui, ayant reçu notre journal, ne sont pas dans l'intention de s'abonner, voudront bien prendre la peine de le retourner par la poste; celles au contraire qui entendent que l'envoi leur soit continué, ne fût-ce que pendant un trimestre, ne devront pas négliger de remplir — le bulletin de souscription en l'adressant à M. l'administrateur de la Revue, 26, rue Racine, à Paris.

Nous avons retrouvé à l'Exposition universelle cette figure pleine de grâce que Mme L. Bertaux a fait connaître au Salon de 1876. L'œuvre se distingue par un rare bonheur dans la ligne, autant que par un modelé fin et bien étudié; j'en aime aussi l'inspiration, le mouvement, l'expression mutine. Les formes sont fermes et pleines, tout en conservant leur jeunesse, la tête est charmante et inclinée adorablement pour voir — je le veux bien — une capricieuse libellule coquettement placée sur l'épaule.

R.



UNE JEUNE FILLE AU BAIN

Fac-simile d'un dessin de Mme Léon Bertaux, d'après son marbre.

CHRONIQUE

« Je ne connais que des gens qui sont morts, qui meurent ou qui mourront, » disait un jour le président de Montesquieu, dans un accès d'humeur noire.

Massillon, de son côté, prêchant à Versailles devant le roi-soleil, laissa tomber cette phrase mélancolique, qui fut remarquée :

« Sire, tous les hommes sont mortels..., ou *presque* tous. »

Cette affirmation n'avait rien de téméraire. On ne cite, en effet, que deux exemples, dans toute l'histoire, de personnages ayant pu échapper à la loi commune, le patriarche Énoch et le prophète Élie, qui sont entrés dans le royaume éternel sans avoir traversé le tombeau.

Mais des exceptions si rares ne doivent rassurer personne, pas même les millionnaires, qui s'en vont tout comme les pauvres diables, et par le même chemin.

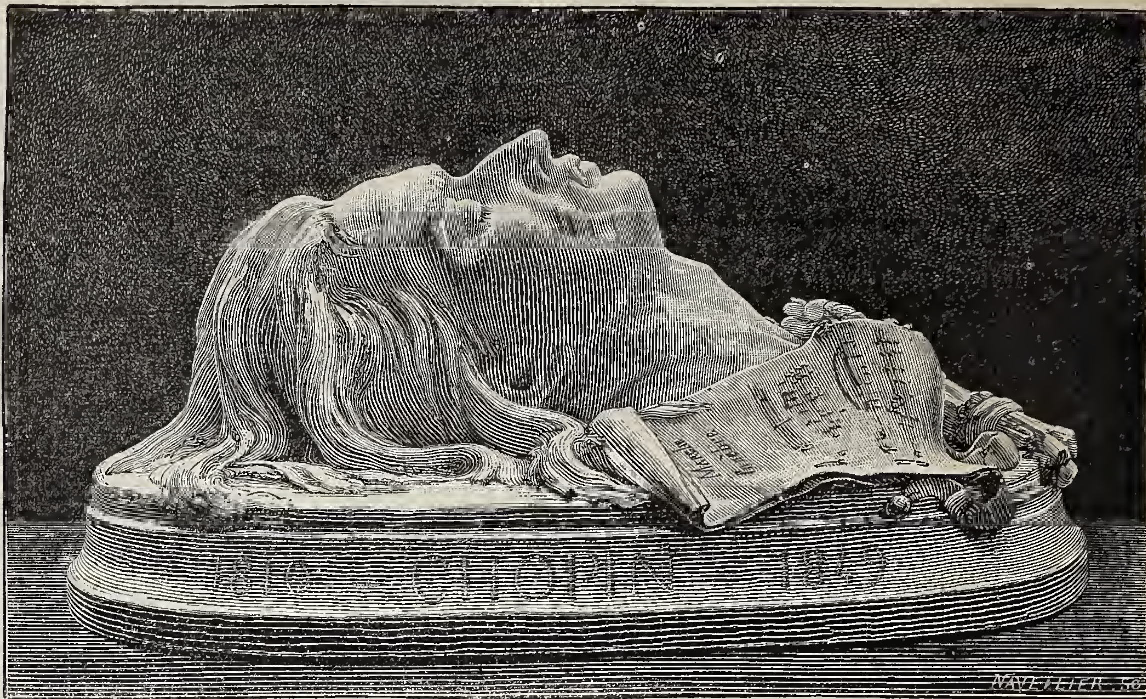
Si l'on pouvait se racheter à deniers comptants, le richissime seigneur connu sous le titre et le nom de *comte Mieceslas Potocki*, dont nous venons de célébrer les pompeuses obsèques à Saint-Philippe-du-Roule, irait encore ce soir faire le whist à son cercle, car il tenait à la vie, malgré ses quatre-vingts ans bien sonnés, et il était assez riche pour payer la rançon d'un roi.... et la sienne. La vieille faulx que rien n'ébrèche l'a cueilli aussi aisément qu'une rose de mai.

Les excentricités du comte Potocki étaient encore plus grandes que sa fortune. Possesseur d'un patrimoine immense, il en avait converti une grande partie en valeurs mobilières — placées en rentes viagères sur sa tête; puis, comme si ce premier trait d'égoïsme ne lui eût pas suffi, il se fit naturaliser Anglais pour avoir le droit de déshériter un fils dont il a reçu toute sa vie les témoignages d'une respectueuse tendresse. Le monde commençait et finissait à lui, et il eût mis volontiers le feu à la maison du voisin pour se chauffer les pieds. Cette fantaisie n'eût pas fait rire Arsène Houssaye, dont le palais mauresque de l'avenue Friedland est contigu à l'hôtel quelque peu bizarre où le comte Potocki vivait et où il est mort.

« Les compagnies d'assurances vont dîner au champagne aujourd'hui ! » a-t-il dit entre deux hoquets.

Sa mort leur valait, en effet, plusieurs millions... de rente !... Mais le testament menaçant n'était pas fait, et le reste, encore fort respectable, de cette fortune quasi-royale, passe aux mains de l'héritier légitime, le comte Nicolas Potocki, marié à la princesse Pignatelli, et fils de cette belle comtesse Delphine Potocka, image idéale de la séduction et de la grâce féminines, et dont personne ne put s'approcher sans subir son prestige et son charme. Elle était de cette race de magiciennes dont les yeux vous versent d'irrésistibles philtres; mais son influence fut heureuse, et tous ceux qui la connurent l'ont bénie.

La première fois que j'eus l'honneur de la rencontrer, c'était chez une de ses compatriotes, la comtesse K....r, que je ne nomme point, parce qu'elle vit encore et qu'elle appartient au monde officiel, — mais ses amis la reconnaîtront si je dis tout bas qu'entre intimes nous l'appelions : *Rosa Mystica !*



CHOPIN, buste en plâtre par Mme DE BEAUMONT-CASTRIES.

Georges Sand était là, et, près d'elle, celui qui l'aimait alors à force de l'admirer, le roi, le génie du piano, cet incomparable artiste, Frédéric Chopin.

Quand il fut bien tard et que, les indifférents partis, nous ne restâmes plus qu'une douzaine autour du samovar fumant, sortant du silence assez froid et quelque peu hautain qu'elle gardait assez volontiers dans le monde, Lélia daigna parler. Elle parla du Berry, sa chère province, et de la vie rustique, mais heureuse, qu'on y mène; elle esquissa des tableaux où nous retrouvions la fraîcheur des idylles virgiliennes.

— Que c'est beau, ce que vous dites-là ! fit Chopin, qui semblait boire les paroles brûlantes sur les lèvres de marbre de cette grande éloquente !

— Eh bien ! mettez-le en musique ! répondit-elle avec une brusquerie familière.

Il s'assit au piano, et joua comme il jouait quelquefois dans ces délicieuses soirées du square d'Orléans, quand nous n'étions plus que cinq ou six dans son grand salon à peine éclairé.

Tout d'un coup, Georges Sand se leva, et lui posant sur l'épaule sa belle main patricienne, qu'on eût dit sculptée dans l'ivoire :

— « Courage, doigts de velours ! » murmura-t-elle de sa voix d'or.

Quand il eut fini, la comtesse Delphine s'approcha à son tour.

— Merci ! dit-elle. Vous n'avez jamais été plus poëte qu'aujourd'hui. Comment pourrais-je vous remercier du plaisir que je vous dois?

— Cela vous serait bien facile !

— Mais encore?

— Accordez-moi une grâce.

— C'est fait.

Il hésita et se tut, comme si lui-même eût reculé devant son audace.

— J'attends! dit-elle avec un sourire qui semblait l'encourager.

Lui, alors, sans la regarder, jetant sa pensée par petites phrases rapides, brèves et hachées :

— Je suis malade, dit-il, très-malade. Je le sais.... Je le sens.... Promettez-moi qu'au dernier moment, si je vous appelle, vous viendrez... Je mourrai plus doucement si vous êtes-là.

— Je viendrai ! répondit-elle simplement, en essayant de retenir une larme qui brillait comme une perle humide entre ses longs cils.

Le mal inexorable dont souffrait le grand artiste fit de rapides progrès. On comprit bientôt qu'il était perdu.

La comtesse fut avertie, et elle vint. La noble femme n'avait jamais donné sa parole en vain. Au moment suprême, Chopin l'aperçut au pied de son lit, grande et pâle, svelte, et, selon sa coutume, vêtue de blanc, semblable à un jeune et bel ange descendu vers lui pour le soutenir et le consoler.

Le mourant la reconnut.

— Chantez ! lui dit-il avec un faible sourire; je veux vous entendre encore une fois !

Elle chanta, d'une voix attendrie, pleine de larmes, et de sanglots contenus à grand'peine. Jamais, peut-être, elle ne s'était élevée plus haut dans le pathétique sublime de l'expression religieuse. Ce qu'elle chantait ainsi, c'était un cantique à la Vierge, une supplication à la mère de douleur.

— Que c'est beau ! murmura-t-il, sans ouvrir les yeux, et que vous me faites de bien !

Le cantique était fini. La comtesse s'arrêta; son émotion la brisait.

— Encore! encore! fit-il en la suppliant.

Son courage lui rendit des forces, et elle attaqua la phrase large et calme d'un des plus beaux psaumes de Marcello.

Il écoutait; mais bientôt il se trouva plus mal. On crut qu'il allait passer. Tous ceux qui étaient là se jetèrent à genoux. Personne n'osait parler, et, dans ce grand silence, la voix de la comtesse exhalait sa mélodie céleste. Il passa comme une lueur sur le front du mourant, et, doucement, avec la dernière note de l'hymne sainte, l'âme chrétienne de Chopin s'envola.

« La prière, en chantant, l'emportait vers les cieux ! »

*
* *

L'année finissante penche vers son déclin. Le soleil, impuissant à réchauffer nos glaces, semble n'avoir plus la force de monter à son zénith. Nous vivons dans un brouillard qui menace d'être éternel; rien n'est plus lugubre en ce moment que nos appartements, où il faut allumer les lampes et faire flamber le gaz à trois heures de l'après-midi. Je me déclare donc l'obligé de tous ceux qui apportent un peu d'éclat, de lumière et de gaieté dans nos intérieurs tristes et sombres. Je sais des pays qui ne sont pas plus favorisés que le nôtre sous le rapport du climat, mais qui combattent avec beaucoup plus d'habileté les rigueurs des saisons inclémentes et déshéritées.

Si vous avez voyagé en Belgique et en Hollande, vous avez dû être frappé des effets vraiment charmants que des mains ingénieuses obtiennent de quelques fleurs, mariées à des masses de verdure dans l'angle d'un salon, sous la vérandah d'un vestibule, ou dans la fenêtre, aisément agrandie jusqu'aux proportions d'une petite serre, de quelque salle à manger tendue de chaudes tapisseries ou de vieux cuirs aux gaufrures étincelantes. On a vu cela; on l'a certainement remarqué, admiré, envié peut-être... Mais on n'est pas tenté de l'imiter... quand ce serait si facile! C'est que nous sommes, hélas! une race routinière, un troupeau de moutons, dont Panurge est le berger.

Voici pourtant qu'un des maîtres de ces merveilleuses serres dont la Belgique est fière à si bon droit, M. Lucien Linden, qui a son principal établissement à Gand, cette capitale des fleurs, fonde chez nous une succursale de la maison mère. Au beau milieu de Paris, en pleine rue de la Paix, il étale, avec la pompe grandiose que n'ont plus, hélas! nos maigres jardins d'hiver, les plus merveilleux spécimens de la Flore des deux mondes, les verdures les plus intenses, les plus éblouissantes corolles, les panaches les plus triomphants, les calices les plus embaumés. Je ne vois pas trop, en ce moment, où nos lecteurs pourraient passer plus agréablement une heure ou deux.

Je n'apprendrai à personne que M. Linden est aujourd'hui le premier horticulteur du monde. Son vaste établissement couvre une superficie de près de 10 hectares, et, dans une série de serres aux températures diverses, parfaitement aménagées, il a rassemblé les plus belles productions de tous les climats. Là, suivant le caprice des saisons, l'œil ravi des visiteurs voit s'épanouir la splendeur incomparable des azalées blanches et roses, et l'opulente moisson des camellias, tantôt d'une pâleur mate, et tantôt d'un pourpre éclatant, et les orchidées, créatures étranges, aux formes bizarres, aux couleurs indécises, aux senteurs capiteuses, monstres séduisants du monde végétal, qui défient la description et qui échappent à l'analyse.

Parmi ces belles étrangères qui, grâce à M. Linden, vont s'acclimater chez nous, il faut citer en première ligne les plantes carnivores, habituées à se nourrir des insectes trop confiants qui s'en approchent imprudemment : telle est, par exemple, la DIONÉE attrappe-mouche, tel est encore le NÉPENTHÈS CHELSONI, auquel les anciens attribuaient le magique pouvoir de verser l'oubli... que de gens, si la chose était prouvée, en voudraient planter dans leurs jardins! C'est encore à cette race des dévorants qu'appartiennent le SARRACIENA pourpré et la DARLINGTONIA de Californie.

La famille des PANDANUS n'est pas moins bien representée chez M. Linden, où nous retrouvons l'espèce splendide, éminemment ornementale, découverte par M. Pancher sur les montagnes de la Nouvelle-Calédonie, et qui porte aujourd'hui son nom : PANDANUS PANCHERI. Étroites et lancéolées, ses feuilles sont d'un vert bleuâtre, à dentelure rouge, et leur bouquet s'épanouit avec la souplesse et la grâce d'une gerbe liquide.

Une autre famille de plantes non moins digne d'attention, à cause de son grand caractère décoratif, c'est la famille des KENTIAS, de la tribu des palmiers, dont M. Linden nous offre un assez grand nombre de variétés. Voici d'abord celui qui porte son nom, le KENTIA LINDENI, aux frondes étoffées et développées, d'un vert luisant en dessus, et, en dessous, couleur chamois. Les jeunes feuilles sont rouges; les feuilles adultes, vert foncé, à reflets métalliques; la tige, d'un rouge brun vernissé. Plus élégant encore, le KENTIA GRACILIS est le bijou du genre : c'est le plus gracieux des palmiers nains. Quant au *Kentia Luciani*, il se fait surtout remarquer par ses belles pousses d'un vert clair, à pétioles d'un jaune doré.

Je ne veux pas m'égarer sous le couvert mobile des fougères arborescentes dont M. Linden possède un choix si exceptionnellement riche. Je les aime pourtant ces filles de la nature, si fières et si sauvages, qui gardent une libre allure jusque dans la servitude que nous leur imposons. Connaissez-vous rien de plus beau que celle-ci, le CIBOTIUM REGALE, dont le pétiole est recouvert, surtout à sa base, d'une admirable chevelure du plus beau jaune. Les plantes aussi ont leurs chignons d'or. Celle-ci le cède pourtant à la LEPTOPTERIS SUPERBA, la plus admirable des fougères néo-zélandaises, qui forme des touffes compactes d'un vert émeraude, d'une exquise fraîcheur, et dont le tissu plumeux a une légèreté tout aérienne.

On ne saurait parler de plantes d'appartement sans faire aux DRACŒNAS la place qu'ils méritent. C'est qu'en effet le dracœna conserve toujours la vogue dont il jouit depuis si longtemps. Mais les collections de cette production ornementale sont si variées et si nombreuses aujourd'hui qu'un goût sévère doit présider au choix des espèces que l'on introduit chez soi. Ce choix, M. Linden le fait pour nous, et nous pouvons prendre de ses mains ou l'*Youngi*, ou l'*Imperator*, ou l'*Albicans* ou l'*Amabilis*. Nous serons certains d'avoir toujours d'irréprochables échantillons d'une de nos plus jolies plantes, de celle qui se prête peut-être le plus docilement à la domestication.

Les serres de Gand nous envoient aussi un assortiment complet de ces BROMÉLIACÉES, que la magnificence de leurs feuillages et de leurs fleurs désigne aux amateurs comme un des plus précieux ornements de nos demeures. Les Broméliacées ont cet avantage de supporter, mieux peut-être que toute autre plante, l'air étouffé et lourd de nos appartements. Elles produisent le plus bel effet, isolées dans les vases ou assorties dans les corbeilles. Les plus belles ont été introduites par M. Linden. Lui-même peut-être hésiterait entre la *Princesse* et le *Splendens*, le *Discolor* et le *Zonatus*, le *Fulgens* et le *Sanguinolens*..., moi, je les prendrais tous.

Grâce à M. Linden, il ne tiendra plus qu'à nous de pouvoir, tout comme nos voisins de Belgique et de Hollande, nous donner le luxe de cette chose intime et charmante, joie de tous les instants, qui égaye et nos yeux et notre esprit, et qui nous console de la campagne absente — une serre d'appartement, — un jardin en chambre!

*
* *

La reprise du FILS NATUREL, par la *Comédie-Française*, a eu toute la portée d'une nouveauté.

Représenté pour la première fois il y a aujourd'hui vingt et un ans sur la scène du Gymnase, qui ne préludait pas avec lui aux *Cascades* et aux *Navettes* qu'il nous a données depuis, le *Fils naturel* occupe une grande place dans l'œuvre de M. Alexandre Dumas, deuxième du nom. Après ce laps de temps si meurtrier pour tant d'œuvres, celle-ci paraît jeune encore. On y retrouve à haute dose l'ensemble piquant des qualités et des défauts qui constituent la manière et qui font l'originalité de l'auteur : la finesse de l'analyse et la sécheresse du sentiment; l'éclat de l'esprit et la dureté du cœur; le poli de la forme et la cruauté du fond, la vivacité d'un dialogue que l'on admire, et la froideur antipathique de certains types et de certains caractères, que l'observation seule n'aurait pas donnés.

Mlle Favart a paru fort à son avantage dans un rôle à sa taille, et dans des costumes d'une convenance et d'une appropriation parfaites, longuement médités par Worth, le vrai maître des élégances féminines, qui sait mieux que pas un et ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas, et dont le salon est un musée rétrospectif, où l'archéologue et l'artiste retrouveront le vêtement exact de toutes les époques.

Le personnage de Jacques a permis à M. Worms de déployer à l'aise les qualités vraiment rares d'un jeu sobre et vigoureux, ardent et contenu. Très-jeune encore, le nouveau sociétaire de la Comédie-Française est déjà capable de porter le poids du plus lourd répertoire.

M. Febvre remplit le rôle sacrifié, ingrat et odieux du père naturel : il l'a composé avec une mesure parfaite, une intelligence des gradations et un sentiment des nuances que la critique la plus sévère ne saurait prendre en défaut. Ajoutez cette correction dans la tenue et cette distinction dans les manières qui n'abandonnent jamais l'homme du monde... alors même que son frac, coupé par le bon faiseur, ne recouvre que la poitrine d'un drôle.

LOUIS ÉNAULT.



ÉCHECS

PARTIE N° 9.

Lopez (*a*.

Blancs. M. Englisch.	Noirs. M. Rosenthal.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 5 C D	3. P 3 T D
4. F 4 T	4. C 3 F R
5. P 3 D	5. P 3 D (*b*
6. P 3 F D (*c*	6. F 2 D (*d*
7. D 2 R	7. C 2 R
8. F 3 C	8. F 5 C R (*e*
9. P 3 T R	9. F pr C
10. D pr F	10. C 3 C R
11. P 4 C	11. P 3 T R
12. F 3 R	12. C 5 T
13. D 3 C	13. P 4 C R
14. C 2 D	14. C 3 C R (*f*
15. Roq T D	15. D 2 R
16. C 1 F	16. Roq T D
17. D 3 F	17. C 5 T R
18. D 2 R	18. P 4 D
19. C 3 C R	19. P 5 D
20. P pr P	20. P pr P
21. F 2 D	21. C 2 D
22. R 1 C	22. C 4 F D
23. F 4 C D	23. D 2 D
24. F pr C	24. F pr F
25. D 2 F D	25. F 3 C D
26. D 4 F	26. P 3 F R
27. C 5 F	27. C 6 F
28. F 4 T	28. P 3 F D
29. D 4 C (*g*	29. D 2 F D
30. T 1 F D (*h*	30. R 1 C
31. D 3 T D (*i*	31. T 2 T
32. F 1 D (*j*	32. C 4 R
33. P 4 T R	33. T D 2 D
34. D 3 C D	34. R 2 T
35. F 2 R	35. C 3 C R
36. D 4 F D	36. D 1 D (*h*
37. P 5 T R (*k*	37. C 4 R
38. D 3 C	38. D 1 R
39. P 3 F R	39. D 2 F R
40. D pr D (*l*	40. T 2 D pr D
41. C 6 D	41. T 1 F R
42. C 5 F R	42. T 1 D
43. T R 1 D	43. T 1 D 2 D
44. T 1 F R	44. F 2 F (*m*
45. P 3 T D	45. C 2 F (*n*
46. R 2 T	46. F 4 R
47. T 4 F D	47. C 3 D
48. C pr C	48. T pr C
49. F 1 D	49. F 5 F R
50. F 3 C D	50. T 2 R
51. T 2 F D	51. F 6 R
52. T 1 R	52. T 4 R
53. T 1 D	53. T 1 D (*o*
54. R 1 C D	54. T 1 D 1 R
55. R 2 T	55. R 3 C
56. R 1 C	56. T 4 F D
57. T 1 R	57. T pr T
58. F pr T	58. T 4 R
59. F 3 C D	59. R 2 F
60. T 2 R	60. R 3 D
61. F 1 D	61. T 2 R
62. T 2 F D	62. P 4 F D
63. P 3 C D	63. T 2 F D
64. P 4 T D	64. P 4 C D (*p*
65. P pr P	65. P pr P
66. T 2 T D	66. P 5 F D (*q*
67. P C pr P	67. P pr P
68. P pr P	68. T pr P
69. T 2 F D	69. R 4 F
70. F 2 R	70. T 6 F
71. R 2 C	71. R 5 C
72. T pr T	72. P pr T éch.
73. R 2 F	73. F 7 D

Partie nulle.

NOTES.

(*a* Jouée le 7 juillet dernier dans la douxième séance du tournoi international au Palais de l'Industrie.

(*b* La seule défense correcte. Si 5. 4 F,
6. P 3 F D avec l'avantage.

(*c* Anderssen prend içi le cavalier par échec et joue ensuite C 3 F D. L'attaque du texte a été employée par Steinitz dans la première partie de son match contre M. Blackburne.

(*d* Préférable à 6. F 2 R joué dans la partie dont nous venons de parler par M. Blackburne.

(*e* Pour empêcher l'attaque menaçante de C 5 C, les noirs ont le choix entre le coup du texte et P 3 T R. Ce dernier a le défaut d'exposer plus tard le second joueur à une forte attaque s'il roque du côté du roi et d'autre part il est important pour lui de conserver la liberté de roquer d'un côté ou de l'autre.

(*f* Cette retraite de cavalier sera forcée tôt ou tard. car les blancs amèneront leur cavalier à 3 F R et les noirs ne peuvent accepter l'échange sans avoir à redouter par la suite P 4 T R et ses conséquences.

(*g* Un joli piége. Si, en effet :

29.	29. F 2 F
30. F pr P menaçant C 7 R éch.	
si 29.	29. F 2 T
30. toujours F pr P	30. P pr F
31. C 7 R éch.	31. R 2 F
32. C pr P et gagneront.	

(*h* Menaçant : 31. C 7 R éch.
et 32. C 5 D

(*i* Afin de pouvoir jouer C 7 R ce qu'ils ne pouvaient faire à cause de la riposte des noirs P 4 F D.

(*j* Les blancs voient qu'ils ne peuvent plus continuer l'attaque. car les noirs par C 4 R se défendront facilement.

(*h* Nécessaire, les blancs menacent de : P pr P, suivi de l'échange des tours et gagnant un pion du centre.

(*k* Ce coup donne aux blancs une partie difficile; ils eussent mieux fait de conserver simplement leur position ou de changer le P T R.

(*l* Le plan des noirs était d'échanger les pièces afin d'arriver à une fin de partie avantageuse pour eux, à cause de la faiblesse des pions blancs du centre et de la possibilité d'amener leur roi à 6e R, commandant la position malgré la différence de couleur des fous.

(*m* Pour empêcher P 4 F R.

(*n* Les noirs, jouant pour gagner sont obligés d'échanger les cavaliers afin d'avoir la libre disposition de leur T R.

(*o* Afin de faire pour plus tard de la place au roi.

(*p* Les noirs eussent dû jouer 64. P 3 C D et entrer simplement avec le roi dans le jeu. Ils eussent forcé la partie.

(*q* Une erreur. Les noirs ont craint T 8 T D suivi de T 8 T R et de T pr P T, mais c'est à tort comme le prouve la variante suivante :

66.	66. R 4 R
67. T 8 T ou T 2 C D	67. P 5 F D

et les blancs n'ont pas de défense satisfaisante.

Solution du problème 5.

Devise : A. Thought.

1. D 4 C D	1. R joue
2. C mat.	

Solution du problème 6 par . Pradignat,

1. T 4 D	1. R pr T (A)
2. C 5 D	2. R pr C
3. C 6 F	3. R pr C
4. F 4 R mat.	

A

1.	1. R 2 R ou 3 F
2. C 5 D	2. R 1 F ou 2 C
3. C 4 F R	3. R joue
4. T matte.	

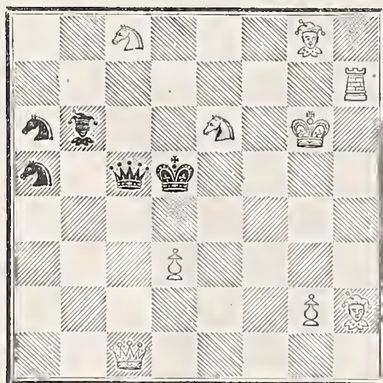
Solutions justes :

Des deux : MM. Duougis et Frau, à Lyon; G. Latta, à Mantes; de Madrazzo, H. Thomson, P. Morpurgo, Max, Hugo.
Du n° 5 : Roger, Ch. Rénoy, Ettobelliac.

PROBLÈME N° 9.

COMPOSÉ PAR M. LAMOUROUX.

NOIRS



BLANCS

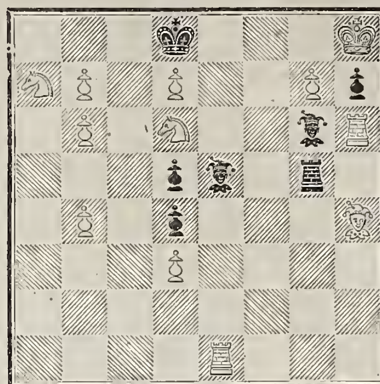
Les Blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 10.

Concours de problèmes du Congrès international de 1878.

Devise : A. Thought.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

Le Tournoi mensuel de la Régence est commencé concurremment avec le Handicap. Neuf joueurs sont inscrits. MM Bezkroony et Gifford rendent pion et trait à tous les autres.

Nous recevons un recueil de 100 problèmes du premier compositeur de l'Italie, M. Valle, bien connu déjà des amateurs français. Nous reviendrons sur cette intéressante collection. Ceux qui voudront se la procurer sont priés de s'adresser à notre excellent confrère M. Preti, directeur de *la Stratégie*, 72, rue Saint-sauveur.

Nous remarquons dans le dernier fascicule de *la Nuova rivista degli Scacchi de Livourne* deux artieles fort intéressants du vétéran S. Dubois et de M. Piétro Vieussieux sur le jeu italien et le jeu français. Nous exprimons ici cordialement le vœu que les amateurs italiens abandonnent leurs règles spéciales tombées en désuétude et rentrent dans le concert général des autres nations.

Un banquet a été offert réeemment par les amateurs de Londres au vainqueur du grand congrès de Paris : M. le docteur Zukertort. Parmi les toasts qui ont été portés, nous remarquons spécialement celui de M. Steinitz, qui a chaleureusement remercié le comité français de sa générosité et l'a félicité de l'excellence des mesures prises pour assurer la bonne marche du Tournoi.

Les amateurs de New-York ont également offert un banquet à M. Maekenzie, qui a remporté le quatrième prix dans le congrès précité, lors de sa rentrée en Amérique.

CORRESPONDANCE.

M. Duffy, à Londres. N'a pas reçu le dernier numéro du journal. Le nôtre expédié.

M. Potter, à Londres, Attend le dernier numéro du *Land and Water*.

M. Winawer, à Varsovie. J'ai envoyé réponse.

Ch. Rénoy... Merei. J'attends vos communications. Votre rectification était parfaitement juste : C2R.

Tout ce qui concerne les échecs doit être adressé à M. Rosenthal, *aux bureaux du Journal.*

S. Rosenthal.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 4.

Après avoir examiné suceessivement le jeu du mort et le vôtre, vous acquérez une première certitude, c'est que vous ne pouvez passer la main à votre partenaire. C'est donc avec vos seules forces que le siége doit être entrepris et la place est doublement fortifiée.

Si vous jouez le deux d'atout. le mort prend et avance l'as de cœur que vous eoupez, puis atout. Le mort prend, joue atout, eœur et vous perdez le trick.

Si vous jouez l'as de trèfle, vous donnez au mort deux reprises sur vous, indépendamment de la ehance très-probable de voir votre as eoupé au premier tour.

En jouant le roi de pique, vous forcez votre adversaire à prendre l'offensive, soit qu'il ait l'as de cette couleur, soit que le mort coupe.

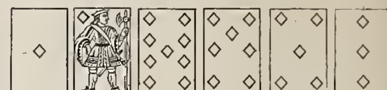
Dans la première hypothèse, si votre adversaire a quatre atouts dans la main, il sera amené foreément à en jouer et peut-être à essayer une impasse pour faire défiler sa longue couleur, ou s'il prend franchement avec l'as, à rejouer atout, ce qui serait une grosse faute, perdant de la sorte trois levées.

Dans la seconde hypothèse, le mort coupe et vous restez ainsi avec cinq atouts eontre deux, ce qui suffit pour vous assurer le trick.

Principe. — Avee des eartes intermédiaires et un beau jeu en atout, il faut donner la main à l'adversaire et l'amener autant que possible à couper le premier, pour conserver la force en atout.

PROBLÈME N° 5.

Carreau est atout.







Deuxième à jouer. Quelle carte jouerez-vous sur le huit d'atout?

Robert d'Antully.

ÉNIGME

Sur une main, lorsqu'elle tient la plume
J'apparais très-distinetement,
Et l'on me voit communément
Dans le caillou, lorsque le feu s'allume.

La terre aussi me eontient dans son sein.
Je sais donner la vie à l'arbre,
Animer l'onyx et le marbre
Et composer un gracieux dessin.

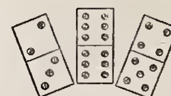
Mais d'autre part, je suis insaisissable,
En vain celui qui me poursuit,
Recherche un bonheur qui le fuit.
Tous ses projets sont bâtis sur le sable.

Chaque homme instruit de moi se souDu vieux Sénèque si l'on cause. [viendra]
Mais il nous faut faire une pause,
J'en ai déjà trop dit : *Et Cœtera.*

Solution de la charade n° 4.

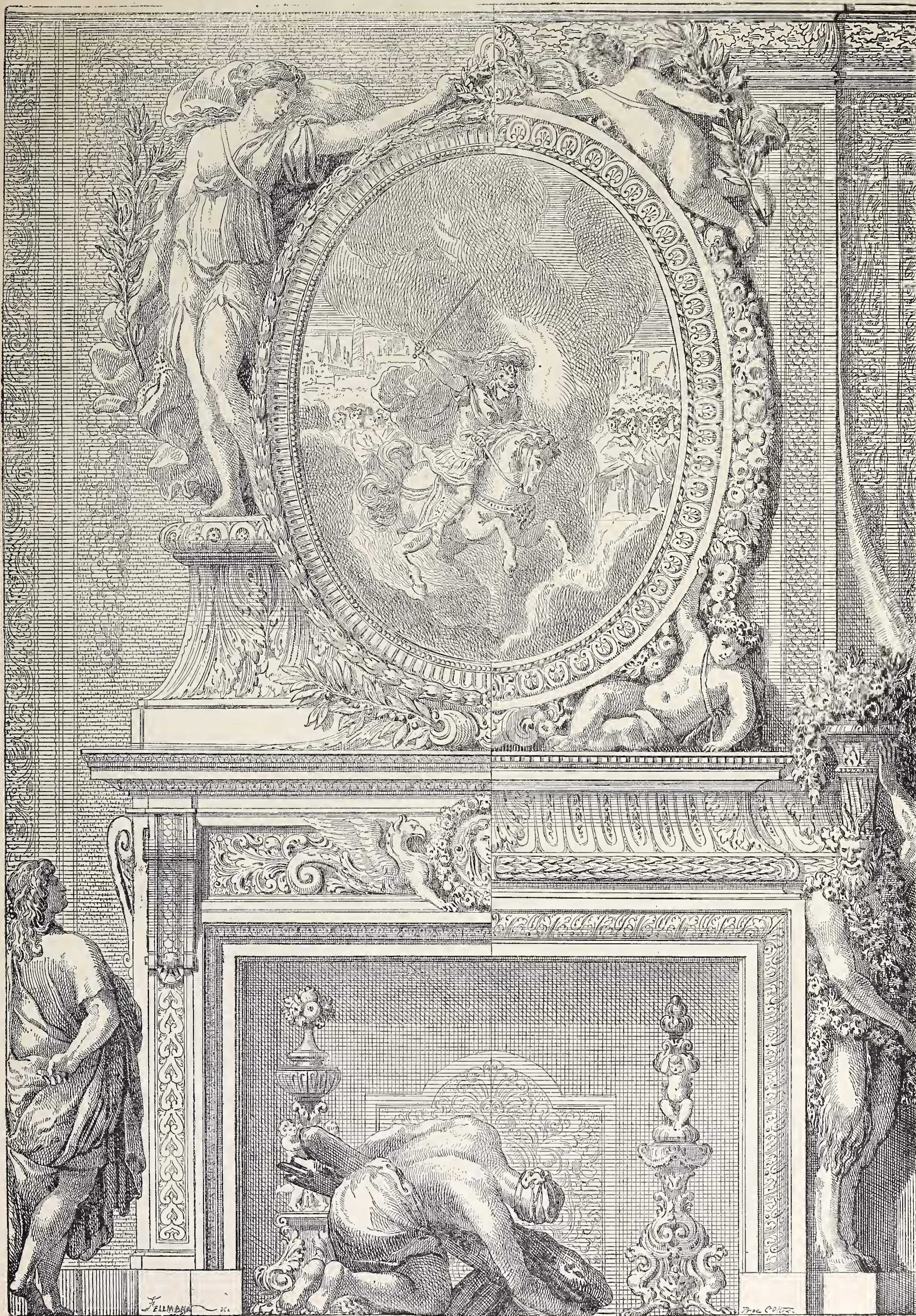
Stanislas.

R. d'A.



Solution du problème paru dans le n° 1.

Le poseur perd toujours, paree qu'il est contraint de se dessaisir le premier du



CHEMINÉES DU TEMPS DE LOUIS XIII ET DE LOUIS XIV.

dé de repos (le double de sa couleur longue).

Solution juste :

M. Frau, de Lyon; — M. Roger.

PROBLÈME.

On choisit, parmi les 28 dés, bien mêlés, un premier dé, on en compte les points et l'on prend ensuite dans le talon un nombre de *dés* suffisant pour atteindre le chiffre 12, avec l'addition des points du dé choisi.

On place ce premier dé devant soi, les dés additionnés à sa droite.

On répète cette même marche avec un second, un troisième dé, etc., etc., jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucun dé au talon. Quand pour le *dernier* dé choisi, il ne reste plus au talon un nombre de dés suffisant pour atteindre le chiffre de 12, on prend parmi les dés placés à sa droite le nombre manquant (après avoir épuisé le talon) et on range ces derniers dés à sa gauche.

On aura donc à ce moment plusieurs dés choisis et connus devant soi, — on peut les mettre dans sa poche, — et une certaine quantité de dés inconnus à sa droite et à sa gauche.

Il est bien entendu que les dés ne sont pas retournés et que celui qui doit résoudre le problème n'a pas assisté à la marche suivie pour le placement des dés.

Il s'agit pour lui de donner le chiffre total des points marqués sur les dés que la personne a dans sa poche, en n'ayant pour bases de ce calcul que le nombre de dés placés à la droite et celui de ceux placés à la gauche (quand il y en a). —

Sur les mêmes données, ce problème peut se faire avec un jeu de 52 cartes. —

Nous engageons spécialement tous ceux qui s'adonnent aux calculs, à vouloir bien porter toute leur attention sur ce problème qui, par son originalité ingénieuse, mérite d'occuper une des premières places parmi ceux que nous connaissons.

Nous laisserons à nos aimables correspondants un mois entier de réflexion et d'étude, en leur assurant que ceux qui auront trouvé la solution juste pourront, à juste titre, être fiers de leur pénétration.

Double-Six.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 21. — Cryptographie.

FCBHGD YNGM S'CNLLD, VTX SD RBQD, JDFCD RDJX, KNTR DX VBOBPXBQD.

— DX SB KDLLD, FNLZTDP?

— SD RBQD P'DP VTX MTDF.

N° 22. — Cryptographie.

QDNNPVRPRTD | UIOEAUAUEEEAIEU

N° 23. — Mots en triangle.

Non loin de Syrie. — Un acteur qu'on regrette. — Un mot qui réunit. — Ce qui souvent caquette. — Un pronom. — Ce qu'on voit à bonnet et casquette.

N° 24. — Mots en losange.

Au feu. — Plaisir d'hiver. — Soutien de vieillesse. — Après la marche. — Abri. — Modèles. — Dans la presse.

N° 25. — Mots carrés.

En mer devant un port. — En Afrique. — En Sicile. — Et celui qu'aux enfers fit descendre Virgile.

LA CRYPTOGRAPHIE

Envisagée comme jeu de Société.

(Voir *La Revue* du 7 décembre 1878).

Il ouvre le livre, prend l'un des carrés de papier disposés sur la table et, se plaçant un peu à l'écart, il écrit au crayon les chiffres que voici.

16, 14, 25, 31, 13, 32, 33, 24, 11, 14, 43, 48, 15, 44.

Puis, plaçant son papier entre le portrait de Montesquieu et la page du titre, il pose le volume sur la table en disant : cherchez.

Le carré de papier passe de main en main; on se demande quelle corrélation peut exister entre les nombres à déchiffrer et le titre qu'on a vu seul consulté pour établir ces nombres.

Des conjectures sont émises et repoussées; on y revient pour les abandonner encore, et l'on est sur le point de renoncer et de se déclarer vaincu, quand une jeune personne s'écrie :

— Si chaque nombre nous donnait le rang d'une ligne à consulter pour traduire ou retrouver le texte secret?

— Impossible, la page du titre n'a que huit où dix lignes, et les nombres donnés sont tous supérieurs à dix.

— C'est vrai. Encore un *fiasco.*

— Peut-être, interrompt un jeune homme; l'observation de Mademoiselle pourrait bien, au contraire, nous mettre sur la voie. Qui nous dit que chaque chiffre ne doit pas être pris isolément et compté pour sa valeur *intrinsèque*. Remarquez que le premier chiffre de chaque nombre n'excède jamais 4; essayons donc d'appliquer ce procédé aux quatre premières lignes du titre :

ESPRIT DES LOIS

par

MONTESQUIEU.

Le nombre 16, ou 1 et 6, ne voudrait-il pas dire 1re ligne, 6e lettre; ce qui nous donnerait la lettre T; de même 14 (1re ligne, 4e lettre) nous donnerait R: 25 nous conduirait à O.......

— Nous y sommes; c'est cela, s'écriat-on de toutes parts, et en effet, en continuant ainsi, on eut bientôt lu : *Trop parler nuit.*

Edme Simonot.

(*A suivre*).

Solutions des problèmes du 30 novembre.

Traduction de la cryptographie, n° 11.

AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

N° 12. — Arithmologie.

CARRÉ MAGIQUE.

18	21	14	5	7
4	10	17	23	11
22	13	1	9	20
6	19	25	12	3
15	2	8	16	24

Il est facile de s'assurer : 1° que les cases imposées par la donnée sont restées les mêmes; 2° que la forme des douze additions verticales, horizontales et diagonales est uniformément le nombre 67.

Mot du n° 13 (*lexicologie*).

PERSPICACITÉ.

Mots en losange, n° 14.

S
V U E
V O L T A
S U L T A N E
É T A G E
A N E
E

Mots carrés, n° 15.

D I N A N
I M A G E
N A D A R
A G A M I
N E R I S

Solutions justes,

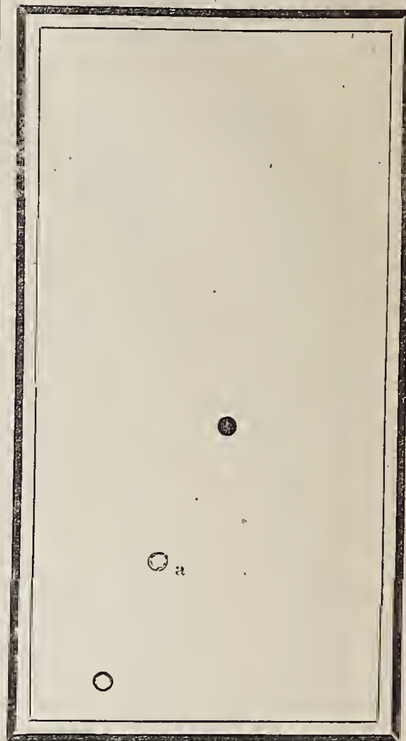
depuis les dernières mentions.

Mlle Enelch, à Boulogne : 13, 14, 15, 17, 19, 20. — M. Emile Frau, à Lyon, 7. — Roger.

Ed. S.

LE BILLARD

Position indiquée par M. Lucien Piot.



Jouant avec la bille A, comment faites-vous le carambolage pour avoir la série?

On parle beaucoup en ce moment dans les cercles d'amateurs de billard de la prochaine arrivée à Paris, d'un joueur célèbre des États-Unis. M. *Dion*. Nous promettons à nos lecteurs de leur donner un compte rendu très-exact des parties qui pourront avoir lieu entre M. Dion et nos grandes célébrités parisiennes.

LES CARTES

CAUSERIE

Nous avons traité dernièrement de la renonce et nous avons appelé sur elle toutes les sévérités de la règle.

Autre chose est la défausse : elle est une indication précise de la mauvaise couleur de celui qui se défausse et devient une arme puissante pour le partner intelligent qui, sauf exceptions très-rares, ne doit jamais jouer de cette couleur.

Un seul exemple dans lequel la défausse devient une indication contraire, c'est lorsque possédant *toute la force* d'une couleur on désire que son partner en joue de suite.

Dans ce cas on lui en jette l'as, puis le roi si besoin en est. En général, il est beaucoup plus sage de se défausser de sa mauvaise couleur lorsqu'on n'en a qu'une ou deux cartes que de couper, même la carte maîtresse, surtout lorsqu'il y a des présomptions qu'on sera surcoupé à gauche par le joueur qui vous suit.

Néanmoins coupez toujours la carte roi de vos adversaires quand vous n'avez pas de défausse indiquée et lorsqu'il s'agit d'arrêter une longue couleur; dans ce cas ne marchandez pas, coupez de votre atout le plus fort; s'il passe, n'hésitez pas soit à jouer atout, soit à jouer vos cartes maîtresses avant que les adversaires ne s'en soient défaussés.

L'application heureuse de ces règles constitue peut-être la plus grande difficulté du whist, car le reste n'est qu'une affaire de mémoire et d'attention.

La question de couper un troisième ou de le laisser passer est également entièrement subordonnée à la manière dont les cartes sont tombées dans chaque main et à la nature de votre jeu.

Coupez toujours avec de petits atouts peu nombreux dont vous ne savez que faire et qui ne peuvent en rien soutenir votre partner.

Ne coupez jamais avec un beau jeu d'atout et une renonce ou une défausse indiquée par deux ou trois petites cartes d'une mauvaise couleur.

Ne cherchez pas le singleton, mais s'il vient à vous et s'il peut sauver la partie, usez-en sans fausse honte et rappelez-vous que celui-là a bien joué qui a sauvé une partie désespérée ou seulement compromise.

Old Trick.

JEU DE LA ROULETTE

PROBLÈME

Dans une roulette à un seul zéro, on demande de graduer ses mises sur les différentes chances, de manière à gagner juste une pièce par coup, toutes les fois que le n° 24 ne sort pas.

Le problème est parfaitement possible, et nous en donnerons la solution dans notre prochain nu-

méro. Nous avons pris ici le n° 24 comme exemple, mais on peut en adopter tout autre, sauf le zéro, et nous répétons que l'on gagne exactement une pièce par coup toutes les fois que le numéro choisi ne sort pas.

Ajoutons, à l'adresse des chercheurs de *systèmes*, que ce problème n'est qu'une curiosité mathématique, et ne peut pas donner lieu à un jeu profitable, attendu que l'on perd beaucoup plus de 36 pièces quand le numéro adopté vient à sortir.

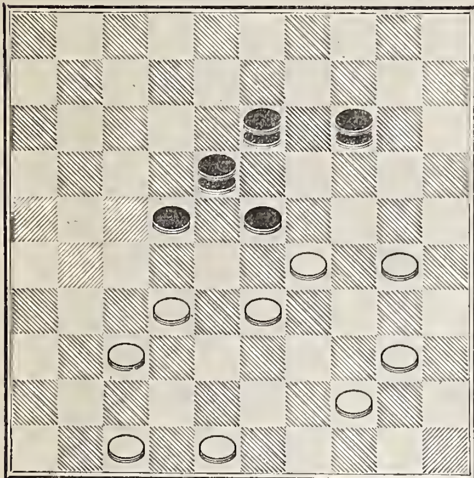
EMILE DORMOY.

DAMES

PROBLÈME N° 7,

DE M. A.-J.

NOIRS.



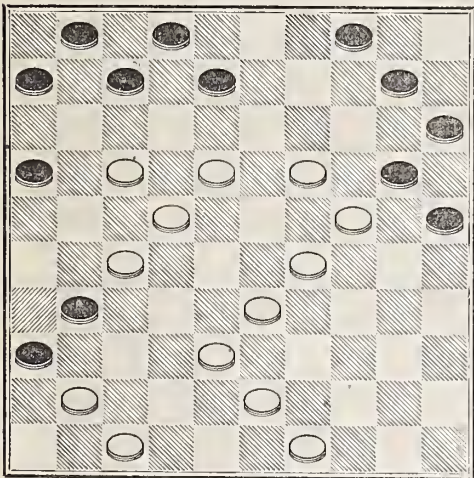
BLANCS.

Les blancs jouent et font table rase en quatre coups.

PROBLÈME N° 8,

DE M. V. DAMME.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

AUG. JOLIET.

Solution du n° 1.

43 à 39 — 42 à 37 — 27 à 49 — 26 à 21 — 28 à 8 — 40 à 35 — 45 à 40 — 40 à 34 — 34 à 42.

N° 2.

28 à 23 — 38 à 32 — 39 à 33 — 16 à 11 — 27 à 22 — 32 à 5 D — et gagnent.

N° 3.

38 à 32 — 36 à 31 — 27 à 21 — 21 à 1 D.

N° 4.

32 à 27 — 36 à 31 — 27 à 21 — 28 à 23 — 33 à 24.

N° 5.

Nous n'avons pas reçu de solution de ce problème; pour faciliter les recherches des amateurs nous en donnons les quatre premiers coups :

22 à 17 — 21 à 17 — 26 à 17 — 16 à 11.

N° 6.

44 à 40 — 22 à 17 — 27 à 21 — 33 à 42 — 42 à 38 — 37 à 48 — 48 à 42 — 40 à 35 — 35 à 2 D et gagnent.

Solutions justes.

Cercle du commerce à Uzes — M. J. Risse. — M. E. Frau. — M. Milleriot. — M. Darode. — M. Coulon. — M. Maubant. — M. Barré. — M. Ch. Joliet. — M. Kieffer. — Amateurs du café de Malte. — Amateurs du café Manoury.

AUGUSTE JOLIET.

PETITE CORRESPONDANCE

A M. Risse. Les ouvrages que vous me demandez se trouvent chez M. Piétri fils, rue Saint-Sauveur, 72.

— Le café de Malte, boulevard Saint-Martin, au coin de la rue Saint-Martin est le lieu de réunion des joueurs de dames émérites de Paris.

Toutes les communications concernant le jeu de dames doivent être adressées au bureau du journal, au nom de M. Auguste JOLIET.

A. J.

DE L'EXERCICE

(*Suite*).

Une simple question :

Messieurs les écrivains, messieurs les bureaucrates, vous tous qui vous livrez à des travaux sédentaires, comment vivez-vous ?

Vous déjeunez le plus souvent à midi et dînez à six heures. Dans l'intervalle, aucun exercice.

Et vous voulez que votre corps puisse loger ces deux repas ?

Mais vous demandez l'impossible.

Le corps de tout être vivant est, nous l'avons dit, comme une hôtellerie bien organisée qui ne peut, sous peine d'inconvénients de toutes sortes recevoir plus d'un certain nombre de voyageurs dans la même journée.

Donc, si vous avez la prétention de loger votre second repas avant d'avoir laissé au premier le temps d'être digéré, l'intendant de l'hôtel dira à tous les voyageurs qui se présenteront : Passez outre, je n'ai pas une seule chambre, un seul petit cabinet vide.

Persistez-vous, malgré les sages avis de votre intendant, à enfermer dans votre demeure plus de locataires que vous ne pouvez en loger ? Prenez garde.

La place n'étant pas assez grande, on se pousse, on s'étouffe. Les factionnaires qui veillent à chaque porte dans l'intérieur de votre palais, ne peuvent plus exécuter la consigne. Le malaise, le désordre sont partout.

* * *

Vous envoyez chercher le médecin. Le médecin envoie chercher une purgation, un vomitif, etc., absolument comme pour une dispute de cabaret. Le commissaire de police arrive avec la garde, et l'on entraîne de force et les anciens et les nouveaux locataires : ceux qui ont raison et ceux qui ont tort.

Si les locataires et les piliers de cabaret sortaient sans faire de dégâts, le mal serait peut-être supportable, mais quels ravages ! Voyez ce qui arrive :

L'un, obstiné, pour se retenir, casse les vitres ; l'autre, dans sa colère, arrache avec ses ongles les papiers des murs. Un troisième renverse tout ce qui se trouve sur son passage. Dans huit jours, le mal sera réparé.

Pourquoi tout ce dégât?

C'est parce que vous n'avez pas voulu suivre les conseils de la sagesse ; vous n'avez pas voulu faire l'exercice nécessaire pour vous débarrasser des locataires que les lois de Dieu avaient mis à la réforme.

Nous ne saurions trop le répéter, l'exercice facilite l'élaboration et l'assimilation des aliments ; il chasse loin de nous les molécules vieillies, ces éléments éternels des maladies ; il donne un libre passage au sang nouveau, chargé de réparer les pertes que la nature nous fait subir incessamment ; il ramène, en un mot, aux lois de la vie normale les actes assimilateurs, sécréteurs et excréteurs qui ne peuvent déroger à ces lois qu'au détriment de la santé.

Agissez donc, suez à grosses gouttes, s'il le faut. Forcez les ennemis de votre santé, de votre gaieté à déguerpir et vous aurez la place pour loger les nouveaux venus, qui ne peuvent se caser que lorsque les autres seront partis.

En agissant ainsi, vous trouverez délicieux tous les mets qu'on vous servira, et comme les enfants, ces chers petits êtres, qui digèrent sans s'en douter. et s'endorment en souriant, vous ferez un bon dîner et passerez une excellente nuit.

* *

Nous avons souvent et longuement parlé de la merveilleuse influence de l'exercice physique sur l'intelligence et le moral des enfants (1).

Cette influence se manifeste d'une façon tout aussi remarquable chez l'homme fait.

Examinez attentivement un orateur à la tribune, un avocat à la barre, un officier à la tête de son peloton, un artiste à sa besogne, un écrivain au travail, un négociant à ses affaires. Si vous les voyez le corps dispos, l'œil vif, l'allure vaillante, le geste assuré, respirant aisément, agissant avec entrain, ne se lassant pas et supportant sans défaillance un long effort, une tension d'esprit soutenue, une lutte d'énergie et d'activité, soyez assuré qu'une gymnastique intelligente a préparé et entretient cet heureux épanouissement de la pensée et de la santé.

« C'est par les exercices gymnastiques, dit Plutarque, que Cicéron, qui était né avec une poitrine faible et maladive, se fortifia et devint capable de ces grands et nombreux combats qui l'illustrèrent à la tribune. »

Donc, à mérite égal, le gymnaste triomphera en tout et partout, et dans ce sens on peut dire justement :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

* *

Il est facile de constater que les personnes adonnées, par profession ou par goût, à un exercice exigeant une dépense régulière de force et de souplesse sont exemptes jusqu'à leur extrême vieillesse des infirmités et des malaises si communs dans le cours d'une vie sédentaire.

Les écuyers, les chasseurs et la plupart des professeurs ou amateurs de gymnastique peuvent, sans fatigue, continuer à pratiquer leurs exercices habituels bien après l'âge où les fonctionnaires civils et militaires, les titulaires de charges et les négociants sont dans l'obligation de prendre leur retraite. On les cite pour leur bonne humeur, leur appétit soutenu, leur bonté d'âme et leur empressement à rendre service.

Tout cela est parfaitement logique; l'homme inquiet devient égoïste et insupportable. Or, de toutes les inquiétudes, celle qu'inspire une santé chancelante est la plus pernicieuse.

Se bien porter est donc la première condition pour être heureux ici-bas et ensuite pour contenter les autres.

EUGÈNE PAZ.

(*A suivre*).

(1) *La Santé par la Gymnastique.* L. Hachette, éditeur.

La Gymnastique obligatoire. L. Hachette, éditeur.



UNE FERME EN BANNALEC.

Tableau de BERNIER, dessin de GRANDSIRE, gravure de JOLIET (*Monde illustré*).



MOCCOLI FIN DU CARNAVAL A ROME.

Tableau de M. DE CONNINCK.

NOS GRAVURES

Moccoli ! Fin du Carnaval à Rome.

En publiant cette composition, l'*Illustration* l'accompagnait d'un texte que nous lui empruntons aussi : « Nous avons vu les fêtes du carnaval sombrer dans nos désastres et, telles que nous les avons connues, nous les avons peu regrettées. A Rome, elles ont survécu à toutes les vicissitudes de la politique. Elles semblent faire partie de l'existence de la Ville éternelle et menacer de durer, comme elle, éternellement. Il est vrai qu'elles ont sous le ciel romain un bien autre éclat que sous le ciel français ; tandis qu'à Paris une curiosité, qui n'était pas exempte de répugnance, attirait une foule sans joie sur les pas d'une cavalcade dont la corporation qui s'honore de dépecer le bœuf gras faisait le principal ornement, à Rome, la population tout entière se prend d'un enthousiasme facile et s'amuse bruyamment, dans toute la sincérité de son cœur : le masque et le domino sont à l'ordre du jour ; les drapeaux flottent dans l'air et, le soir, la plus charmante des illuminations décore les façades de la sévère cité. C'est le sujet qu'a choisi M. de Conninck. Groupées sur un balcon dont la balustrade de fer semble les étreindre dans sa courbe gracieuse, quatre jeunes Romaines tiennent en l'air des bougies allumées dont la clarté se répand sur leurs ravissantes figures, et poussent le cri de circonstance en regardant passer le cortége qui s'achemine vers le pont du Tibre, où Carnaval va clore par un plongeon ses trois jours de bruyante existence. Les types que le peintre a choisis sont admirables ; on ne saurait rêver de plus beaux yeux noirs, de plus belles tresses de cheveux bruns ou blonds, des joues plus roses et des lèvres plus provocatrices. Mais sommes-nous bien à Rome ? N'avons-nous jamais rencontré ces belles Transtévérines descendant les hauts quartiers du Jardin des plantes ? Elles n'en sont pas moins Romaines et le plus bel échantillon d'une race superbe créée pour servir de modèle à tous les peintres du monde. G. B.

Une Ferme en Bannalec.

Tableau de BERNIER, dessin de GRANDSIRE, gravure de JOLIET. (*Monde illustré.*)

Peu de peintres ont su nous montrer dans son intimité, dans sa poésie, la belle et triste Bretagne. — Ce chemin creux, ombragé de vieux ormeaux noueux, ce coin de champ où pait le maigre bétail, cet horizon de genêts où vole la cornette blanche de la gardeuse, cette ferme boueuse et ombreuse où se dirigent les lourdes charrettes, sont autant d'apparitions frappantes de ce pays encore ignoré ; c'est bien sa végétation, c'est bien sa brume et son soleil, c'est bien son ciel, — et verdure, brouillard, rayons et ciel ne font qu'un ensemble charmant et saisissant comme la vérité.

Du dessin et de la gravure nous aurons peu de chose à dire, parce que le sujet ne comporte pas de tour de force dont nos amis, MM. Grandsire et Joliet, sont parfaitement capables l'un et l'autre. L'effet a été fidèlement rendu et, on sent dans la facture une sûreté de main qui s'acquiert à la longue ; la mise en valeur des finesses du cliché demandait un soin particulier, et nous croyons avoir fait le tirage de manière à satisfaire les connaisseurs. R.

VOYAGE AU PAYS DES LIVRES

En commençant notre causerie sur les reliures, nous savions qu'il ne nous était guère possible de donner à nos lecteurs des renseignements bien entendus sur cet art. Il nous avait paru bon néanmoins de présenter quelques notions succinctes capables de guider ceux qui veulent bien nous lire dans l'endroit où nous avions l'intention de les conduire, c'est-à-dire à l'exposition de la Bibliothèque nationale. Nous pensons avoir réussi à indiquer, bien que très-rapidement, quelles étaient les merveilles de la Galerie Mazarine.

Nous avons regretté, en songeant à ces richesses, de ne pas avoir le temps ni la place nécessaires pour parler de chacun des spécimens exposés et pour faire, par leur étude approfondie, un historique plus complet de l'art de la reliure. Mais cette tâche nous a effrayé, elle nous eût entraîné hors des limites d'une causerie de journal. Ce sont des volumes entiers qu'il y a à faire sur cette matière : malheureusement, bien des renseignements font défaut. Ainsi, aucune reliure du XVIe siècle, ou du moins un très-petit nombre, ne porte le nom de l'ouvrier qui l'a composée. Les ouvriers relieurs, malgré leur talent, leur génie même de dessinateurs et d'ornemanistes, travaillant sous la direction des libraires ou des amateurs, sont absolument obscurs et laissent à ces derniers toute la gloire de leurs œuvres.

Cependant quelques noms ont pu parvenir jusqu'à nous ; ainsi on cite au XVIe siècle, sous François Ier et Henri II, un artisan d'un rare mérite nommé *Pierre Roffet*, dit *le Faucheux*. Nombre des plus belles reliures, datant de ces deux règnes et ayant appartenu aux deux monarques, sortent de ses mains, et l'on peut juger en les voyant, du degré de perfection auquel les relieurs français étaient déjà parvenus.

Plus tard, deux frères ou deux parents, *Nicolas* et *Clovis Eve* se partagent la gloire de fournir les somptueuses couvertures des livres de Charles IX, d'Henri III et d'Henri IV. Enfin le plus célèbre relieur du XVIIe siècle, c'est *Le Gascon* dont nous trouvons les plus beaux ouvrages dans les bibliothèques de Louis XIII et de Gaston d'Orléans. Après lui viennent les *Gaillard*, les *Ruette*, les *Boyer*, les *Du Seuil*, les deux *Derôme*, *Pasdeloup* et *Bradel* qui sont les relieurs les plus estimés du XVIIIe siècle et dont on possède de nombreux exemplaires originaux et quelques imitations des reliures de leurs prédécesseurs qui sont des chefs-d'œuvre.

Cette nomenclature nous semblait utile pour compléter nos articles sur la reliure ; maintenant nous pouvons, si vous le voulez bien, cher lecteur, pénétrer dans la Galerie Mazarine où se trouve actuellement l'exposition des raretés de toute nature que possède la Bibliothèque nationale. Nous essayerons de vous indiquer les pièces principales sur lesquelles doit se porter l'attention. Nous n'ignorons pas que la besogne est peu commode, car indépendamment de la difficulté qu'il y a à donner, pour bien la faire comprendre, la description des arabesques et des dessins qui enrichissent un volume, nous nous heurtons à un embarras bien autrement grand. La Bibliothèque nationale, qui possède des quantités innombrables de reliures splendides, a dû, pour installer son exposition, faire un choix dans ses richesses. C'est le dessus de son panier qu'elle met sous les yeux des visiteurs, de sorte que, obligés, pour rester dans les limites raisonnables de notre causerie, de faire un choix dans ce choix, nous sommes dans une perplexité immense. Si nous parlons de cette reliure, sa voisine mérite une mention toute spéciale, et nous avons toutes les raisons possibles pour ne pas dédaigner cette troisième qui a son importance. Et ainsi de suite, de telle façon qu'il faudrait les citer toutes : cela nous entraînerait trop loin. Il faut donc en prendre son parti et choisir seulement quelques-uns des plus beaux spécimens en priant nos lecteurs de jeter un coup d'œil sur tous les objets exposés lorsqu'ils iront à la Bibliothèque.

Nous ne donnerons aucune description des *Grolier* et des *Maioli* ; il y en a tant et ils sont tous si beaux qu'il n'y a pas possibilité de faire un choix. Il faudrait les décrire tous, et encore la plume serait-elle inhabile à retracer fidèlement la grâce et la finesse de leurs dessins et la richesse de leur ornementation. Nous décrirons seulement quelques-unes des principales reliures du XVIe et du XVIIe siècle en indiquant le numéro sous lequel elles figurent dans les vitrines.

En premier lieu, nous citerons le volume portant le numéro 378 ; c'est un volume in-4° sur vélin, relié aux armes de Louis XII et d'Anne de Bretagne. On y remarque l'emblème du porc-épic. C'est le type le plus beau de la bibliothèque du roi Louis XII que nous possédions.

Les numéros 381 et 382, *Bible de R. Estienne*, 1538-1540 en 2 volumes in-fol. sont remarquables. La reliure aux armes et au chiffre de François Ier avec l'emblème de la Salamandre offre cette particularité curieuse : les compartiments qui décorent les plats de chacun des volumes sont différents pour chaque volume.

Arrêtons-nous un peu au numéro 390, car le volume ainsi numéroté mérite une description spéciale : il est célèbre d'ailleurs dans le monde des amateurs. C'est le *Berlinghieri geographia. Florence, vers* 1480, in-fol. Il est relié en maroquin brun sur lequel court un réseau gracieusement enchevêtré de bandes de cuir noir bordées de filets d'argent. Au centre est réservé un parallélogramme renfermant les armes de la maison de France dont l'écusson aux fleurs de lis d'or se détache en noir sur le fond brun du volume ; au-dessous de l'écu, un croissant en blanc. De chaque côté, en haut et en bas de l'armoirie qui occupe le milieu du parallélogramme on voit le chiffre et l'emblème en argent alternant avec des chiffres d'or ; au-dessus on lit le titre de l'ouvrage en lettres d'or. De chaque côté du parallélogramme, au milieu des dessins figurés par les bandes de cuir noir et qui forment divers compartiments se trouve le monogramme en noir bordé d'argent et dans d'autres compartiments, au-dessus et au-dessous du monogramme, trois croissants entrelacés en cuir blanc. La disposition du dessin, l'agencement des lignes, l'harmonie des teintes employées, tout concourt à former un ensemble du plus magnifique effet.

Les quatre volumes cotés sous les numéros 405-408 sont également très-curieux et très-appréciés, grâce à leurs dessins. Comme dans les livres qui ont appartenu à Henri II, les emblèmes et le monogramme y figurent ; mais ici le relieur a suivi les traces de son prédécesseur ; peut-être aussi cette reliure est-elle due à la même main que celle de François Ier dont nous avons parlé plus haut, car nous voyons quatre volumes d'un même ouvrage décorés chacun d'une façon différente. Cette mode qui paraît ne pas s'être répandue, peut passer pour bizarre ; en tout cas, elle dénote de la part des amateurs de reliure un amour ardent qui se traduit par l'idée de posséder le plus grand nombre possible de types différents.

AM. DUBOIS.

L'ÉCOLE D'ESCRIME FRANÇAISE.

Le premier des grands assauts d'escrime de la saison aura lieu le vendredi, 27 de ce mois, à l'École d'escrime française, rue Saint-Marc, n° 14.

Cette École, qui a été fondée en 1875 par MM. le général Michel Ney, duc d'Elchingen, Féry d'Esclands, Ernest Legouvé, de l'Académie, et Saucède, agent de change, donne chaque année cinq assauts. Deux de ces assauts ouvrent et clôturent la saison d'escrime ; les trois autres sont destinés à encourager le plus chevaleresque des sports, au moyen d'épées d'honneur accordées aux élèves des écoles Polytechnique et de Saint-Cyr, et de prix divers décernés aux pensionnaires des lycées de Paris.

Madame la maréchale Canrobert a décuplé la valeur de ces distinctions en daignant, l'an dernier, remettre elle-même au vainqueur la paire d'épées qu'il avait gagnées au concours des Saint-Cyriens.

La séance qui aura lieu de vendredi en huit réunira, sans nul doute, la fine fleur des tireurs civils et militaires, de ceux du moins que les distractions des chasses à courre ou à tir, ou qu'un séjour trop prolongé à la campagne n'aura pas empêchés de *se remettre en armes*.

On cite parmi les plus forts : les quatre professeurs de la Faisanderie, Hottelet, Rouleau, Boulanger, Breton : celui de l'État-Major, Bergès ; différents maîtres des régiments casernés à Paris ; parmi les amateurs, MM. Roulez, le comte de Lindemann, de Villeneuve, le comte de l'Angle Beaumanoir, Chabert, le prince Galitzin, parmi les assidus de l'école d'escrime française, MM. Brinquant, le Roy, Carolus Duran, le comte Potocki, Alfonso de Aldama, le baron d'Ariste, le vicomte Clauzel, Corthez, Gaillard, etc. ; les quatre professeurs de l'École : Jacob, Mérignac, Robert aîné, Prévost, et les quatre prévôts : Destrée, Rouy, Chazalet, Rüe.

Après cet assaut, le cercle de l'Union Artistique doit en donner un dans le courant du mois de janvier, sous la présidence du baron Gourgand, et les principales salles de Paris suivront son exemple.

Nous tiendrons soigneusement les lecteurs de *la Revue* au courant des moindres détails de ces séances si recherchées des adeptes de l'escrime.

E. P.

Le *Sport* nous annonce le décès de :

M. Amable-André Tixier de Brolac, âgé de 65 ans, à Vic-le-Comte (Puy-de-Dôme).

Mme Barbe-Renée-Constance Herbin de Halle, âgée de 75 ans, à Paris.

M. Alexandre-Marie de Ricouart, comte d'Hérouville.

Baron Athanase-Louis Rendu.

M. Ausone de Chancel, ancien préfet en Algérie.

Comtesse de Mauret.

Adolphe-Sylvestre Amys, vicomte du Ponceau.

Comte F. de Beausset-Roquefort-Duchaine-d'Arbaud, capitaine de frégate.

FÊTES DE VERSAILLES

15 *décembre*.

COURSES DE VÉLOCIPÈDES

ORGANISÉES PAR M. FORESTIER

(Avenue de Paris).

Entrée libre sur le terrain de courses pour tous les vélocipèdes.

Les courses commenceront à 1 heure précise.

MM.	Écharpe.	MM.	Écharpe.
Pascaud (H.)..	noire et blanche:	Loriot.	noire et hlanche.
Gerson.	blanche et rouge.	Hommey aîné.	bleue et blanche.
Quesnel. . . .	jaune et violet.	Clément. . . .	bleue et blanche.
Terront (Ch.).	ponceau.	D'Hers.	verte.
Pascaud (P.).	noire.	Lesieur.	marron.
Fabing.	bleue et blanche	Saint-Jean. . .	noire et blanche.
Béal.	rose.	Heloin.	orange et bleue.
Terront (J.). .	verte.	Veckman. . .	bleue.
E. de Graffenried.		Moine.	rouge et noire.
Ficquet. . . .	noire et blanche.	Aubry.	verte et blanche.
Viltard.	tricolore.	Jarnigon. . . .	bleue et noire.
N. de Graffenried.		Bourgeois. . .	
Hommey jeune.	violette.	Marchand. . .	orange.

Course en ligne pour tous coureurs. — 1er prix, 80 fr. — 2e, 40 fr. — 3e, 25 fr.

Course en ligne pour ceux n'ayant rien gagné dans la précédente course. — 1er prix, 30 fr. — 2e, 15 fr. — 3e, 10 fr.

Handicap pour tous les coureurs. — 1er prix, 50 fr. 2e, 25 fr. — 3e, 15 fr. — 4e, 10 fr.

Consolation pour ceux n'ayant rien gagné dans les précédentes courses. — 1er prix. 10 fr. — 2e, médaille d'argent. — 3e, médaille d'argent. — 4e, médaille d'argent.

2e Consolation pour ceux n'ayant rien gagné dans les précédentes courses. — 1er prix, médaille d'argent — 2e, médaille d'argent.

Adresse. — 1er prix, 30 fr. — 2e, 20 fr. — 3e, 10 fr. — 4e, médaille d'argent.



MUSIQUE

L'Opéra-Comique vient de donner une reprise de *Galathée*, pour la continuation des débuts de Mme Engally. Cette artiste, engagée par M. Carvalho pour chanter le rôle d'Éros, dans la *Psyché* d'Ambroise-Thomas, est douée d'une voix de contralto exceptionnellement grave et bien timbrée. Malheureusement, ce bel organe est resté à l'état fruste : Mme Engally ne sait pas chanter. Chez elle, l'instinct remplace l'étude, la fantaisie règne en souveraine maîtresse ; rien de précis, rien d'équilibré. Mme Engally chante *au hasard de la fourchette*, et elle n'est pas toujours heureuse ! Parlerai-je de la comédienne : Mme Engally ne paraît pas avoir une idée bien nette du sens des paroles qu'elle a à prononcer ; elle scande les phrases de façon à les rendre complétement inintelligibles : ce n'est plus du russe, mais ce n'est pas encore du français.

A côté de ce tempérament essentiellement capricieux, Mlle Adèle Isaac chante le rôle de Galathée avec une nature diamétralement opposée. Ici, tout est réglé, étudié avec soin ; la vocalisation est brillante, nette, légère ; les intonations les plus ardues sont attaquées avec franchise et précision : on devine la musicienne sous la cantatrice. Mlle Isaac est un peu forte, peut-être, pour le rôle de Galathée ; ses gestes sont brusques, roides, dépourvus de cette grâce et de cette distinction qui sont comme les signes particuliers de l'art grec. Malgré ces imperfections, qui d'ailleurs n'affectent que le côté plastique du rôle, Mlle Isaac a obtenu un très-vif succès.

MM. Caisso et Barnolt se sont assez bien acquittés des rôles comiques de Ganymède et de Midas.

La partition reste une des plus charmantes productions de Victor Massé. A l'époque de la création de cet ouvrage, il y a vingt-sept ans, on ne parlait pas encore de cette fameuse *école de l'avenir*; on ne demandait aux compositeurs que des idées mélodiques, originales, claires, expressives, assaisonnées d'une science suffisante mais discrète : l'intérêt se concentrait sur la scène, dont l'orchestre restait le serviteur très-humble. Il est vrai que sur cette scène on applaudissait Mmes Wertheimber et Ugalde, MM. Mocker et Sainte-Foy !

On a exécuté aux Concerts du Châtelet, sous la direction de M. Ed. Colonne, le *Paradis perdu*, drame-oratorio en 4 parties, paroles de M. Édouard Blau, musique de M. Théodore Dubois. Cet ouvrage a été couronné au concours institué par la ville de Paris, ainsi qu'une autre partition, *le Tasse*, de M. Benjamin Godard, qui sera entendue prochainement dans la même salle. Il sera curieux d'établir un parallèle entre ces deux œuvres, qui ont obtenu les suffrages du jury municipal par des qualités toutes différentes. Je me contente pour aujourd'hui de signaler les pages qui ont été le plus remarquées dans la partition de M. Dubois : c'est d'abord dans la première partie, un joli chœur d'introduction pour voix de femme, la scène de la révolte et la symphonie qui dépeint la bataille des anges rebelles contre le Seigneur ; dans la seconde partie, l'air de Satan ; dans la troisième partie, un beau prélude instrumental, la scène de la tentation où l'arrivée du serpent est indiquée par des combinaisons de timbres heureusement agencées ; enfin, dans la quatrième partie, les supplications d'Adam et d'Ève, et un récit du Fils de Dieu largement développé.

La partie vocale, très-importante, était confiée à MMmes Jenny Howe et Sarah Bonheur, à MM. Fürst, Lauwers, Séguin, Villaret fils et Labarre. Les honneurs du concert ont été pour M. Lauwers, qui a rendu avec une grande vigueur et un bon sentiment dramatique le rôle de Satan.

Les chœurs ont bien marché. Quant à l'orchestre, il a été ce qu'il est toujours : excellent.

Léon Delahaye.

CHEMINÉES

DU TEMPS DE LOUIS XIII ET DE LOUIS XIV.

Les cheminées, aujourd'hui partie, et l'une des plus importantes, des habitations chez tous les peuples du monde, étaient ignorées des anciens. On ne se chauffait qu'avec des brasiers et, pour tous les besoins de la vie, on avait recours aux procédés les plus primitifs. Quelques vestiges d'anciens monuments publics nous permettent de comprendre comment, dans les bains, on conduisait la chaleur : mais dans les cuisines pour la réparation des aliments ; dans les chambres consacrées au repos ; dans les pièces, plus vastes, où l'on se réunissait, les enseignements manquent presque complétement.

Les souvenirs que nous donnons aujourd'hui sont empruntés aux siècles les plus rapprochés de nous. Ils rappellent les compositions grandioses des temps de Louis XIII et de Louis XIV.

Réunis avec intelligence par le dessinateur, ils offrent deux modèles au lieu d'un, modèles différents par les détails, mais réunis par un encadrement qui a été longtemps en usage dans ce genre d'ornementation. C'était le portrait du souverain ou de quelque grande illustration, ou du maître du logis. Les personnages dessinés au bas de la gravure donnent une idée de la dimension de ces cheminées gigantesques.

La sculpture prenait ordinairement la plus grande place dans leur décoration. Elle empruntait ses sujets à la mythologie, à l'histoire, à la fantaisie, et les traitait toujours ou avec grâce ou avec une magistrale sévérité. La grande figure de l'une de ces cheminées est exécutée avec une grâce extrême ; les petits génies de l'autre affectent des formes charmantes.

Plus tard, quelques changements ont été apportés à ce système de décoration et d'ornementation. Ils étaient la conséquence forcée de nouvelles modes, de nouvelles découvertes. L'emploi des glaces succédant aux petits miroirs, glaces auxquelles on est parvenu à donner les plus vastes dimensions, a fait d'abord disparaître les peintures qui d'ailleurs n'étaient point toujours à leur place au dessus d'un foyer de chaleur. Alors sont arrivés les bustes, les bronzes, les vases, les œuvres de l'horlogerie. A une grande industrie d'art sont venues se joindre d'autres industries non moins intéressantes et qui nous fournissent à leur tour l'occasion d'arracher à l'oubli de précieux souvenirs. Dans le dessin que nous donnons aujourd'hui, on peut remarquer des chenets, d'après de magnifiques modèles, des plaques de fonte couvertes de motifs variés. Nous n'aurons que l'embarras du choix. Nous avons bonne provision de pelles, de pincettes, de supports, de soufflets, véritables modèles d'élégance, et dans lesquels le fer a été travaillé avec un goût que l'on ne saurait trop admirer.

Ch. d'Argé.

COURRIER DE LA SEMAINE

Une des devises du roi Victor-Emmanuel était : « *Balles et belles.* »

Il la prit à la fête qui lui fut donnée à Milan à la suite des victoires françaises. Ce vert-galant italien était, comme on le sait, un intrépide chasseur, un grand coureur d'aventures et cette devise était gravée sur ses armes de chasse.

Nous venons de la retrouver, incrustée sur un fusil qu'il donna en 1860 à un capitaine français, aujourd'hui général. Cet officier, que les convenances nous font un devoir de ne pas nommer, est jeune encore et un des meilleurs chasseurs de France : il fait le plus grand honneur à la devise du *Re galantuomo*.

Homme du monde et homme d'esprit, il est très-soigné de sa personne, et malgré la cinquantaine, il est un des flirteurs les plus élégants de nos salons parisiens. A trente ans il avait les cheveux blancs ; avec l'âge et les honneurs sa chevelure brunit. Un jour que le maréchal Canrobert s'étonnait de cette métamorphose anormale :

— Ne faites pas attention, mon général, répondit-il, ce sont mes cheveux blancs qui grisonnent.

Cet officier général vient d'être le héros d'une aventure de chasse assez curieuse qui va le conduire aux pieds des autels.

Un vautrait princier, en déplacement dans un de nos départements de l'Est, poursuivait un vieux sanglier fuyant droit et chaudement suivi. La bête résolue franchit le fossé du château de C..., traverse l'avenue, la cour d'honneur, grimpe le perron et fait irruption dans le salon où le général devisait avec la châtelaine.

Il est inutile de chercher à décrire le désordre et la frayeur jetés par l'arrivée de cet intrus. Le général avait pour toute arme l'éventail de la dame, avec lequel il jouait tout en causant. Tandis que l'animal, tournant sur lui-même, cherchait une issue, le général, avec un grand sang-froid et une présence d'esprit rare, se précipita vers la fenêtre la plus proche, l'ouvrit et livra le passage au sanglier heureux de sortir de cette prison dorée : la meute arriva, suivit la piste et pendant deux minutes la belle tout émue vit défiler dans son salon la chasse la plus fantastique qu'on puisse imaginer.

Les veneurs vinrent à leur tour... présentèrent leurs hommages et leurs félicitations à la maîtresse de céans et reprirent leur chasse un moment interrompue.

Le tête-à-tête était flagrant...

Le lendemain matin, le général se présenta chez le prince de J...

— Monseigneur, lui dit-il, voulez-vous me faire l'honneur d'être mon témoin?

— Pour une affaire d'honneur?

— Oui, une réparation...

— Je suis à vos ordres.

Et voilà comment à la fin de la semaine prochaine le prince de J... assistera comme premier témoin, à Saint-Philippe-du-Roule, le général X... qui, sans cette aventure, n'eût peut-être jamais songé au mariage.

Les vautraits d'ailleurs ont fait beaucoup parler d'eux cette semaine. Celui du château de la Roche-Giffard, en Bretagne, est en train de devenir célèbre. Quoique la meute soit jeune, elle est ferme et mène bellement la bête noire. Les laisser-courre se succèdent et chacun d'eux est une victoire ; il est vrai de dire que le chef d'équipage, M. Récipon, préside avec un grand art et une profonde science à l'organisation de ces chasses qui ont, outre l'intérêt cynégétique proprement dit, le charme d'une mise en scène grandiose dans un pays admirablement coupé.

Les réceptions au château sont nababesques et les chasses en forêt, princières : Mme Récipon est une châtelaine accomplie et M. Récipon un veneur émérite, et disons-le, rigide ; l'habit rouge est presque de rigueur et la tenue de ses piqueurs est magnifique. Les fouailles aux flambeaux et aux feux de Bengale du château de la Roche-Giffard sont magnifiques et je les crois uniques en France en ce moment.

Puisque nous sommes en Bretagne, disons en passant que les curés y chassent volontiers et qu'il en est plus d'un dont la renommée est venue jusqu'à nous.

Cette question de la chasse des prêtres a été très-controversée et, dans certains diocèses, la chasse leur a été absolument interdite. La question est résolue aujourd'hui : N. S. P. le Pape chasse.

Léon XIII a fait établir dans les jardins du Vatican un *rocolo*. On connait ce système de chasse qui est fort en vogue en Lombardie et dans les plaines qui s'étendent au pied des Alpes : on forme un enclos entouré de broussailles sur un terrain légèrement incliné. Autour on tend des filets ayant de quatre à cinq mètres de hauteur. Sur le terrain dénudé on place des appeaux et des appâts : des vers, des insectes, de la grenaille, des issues et quelques petits oiseaux encagés. Le chasseur est à l'affût dans une hutte formée de branchages de pins et lorsqu'il juge que l'enclos est suffisamment peuplé d'oisillons, il agite une clochette pour les effrayer. Tous les petits oiseaux effarouchés ont le vol très-bas et ils viennent donner dans les filets que le chasseur abat aussitôt.

Léon XIII, lorsque ses loisirs le lui permettent, se distrait à cette chasse qu'il pratiquait avec ardeur lorsqu'il était archevêque de Pérouse.

En France, les ecclésiastiques chasseurs sont assez nombreux, et nous connaissons dans le Gard, l'abbé Édouard Fabre, curé de Saint-Siffret, dont la science cynégétique et les exploits sont connus de toute la contrée. Il est voisin des giboyeuses propriétés du duc d'Uzès, dont nous avons annoncé la mort prématurée dans ma dernière chronique. Ses conseils et sa loyale façon de chasser ont fait plus contre le braconnage que les admonestations municipales et les procès-verbaux de la gendarmerie.

En Bretagne et en Anjou, on se livre en ce moment à une chasse nocturne à laquelle prennent part quelques ecclésiastiques, notamment un de nos amis, sur lequel mes exhortations ont été impuissantes. Cette chasse que je blâme absolument s'appelle l'*écloloire* : elle se pratique en ce moment par les plus froides nuits. Les oiseaux gelés quittent le perchage et vont se réfugier dans les haies, les *bouillées*, comme l'on dit sur les bords de la Loire, dans les houx, les lierres aux abords des villages. Les chasseurs, — sont-ce des chasseurs? — doivent être trois : l'un porte une lanterne, l'autre un bâton et le troisième un filet de deux mètres de largeur monté sur deux bâtons. Celui qui tient le flambeau se met derrière celui qui porte le filet. Le porteur du bâton s'en va frappant les haies et les buissons pour en chasser les petits oiseaux qui se hâtent de se diriger vers la lumière où ils se trouvent pris dans les filets que le chasseur — est-ce un chasseur? — ferme adroitement.

On en prend à la douzaine.

Comme chasseur, je condamne absolument ce procédé beaucoup moins loyal que le *rocolo*; mais comme gourmet je suis moins sévère, et je dois avouer que les brochettes angevines sont si succulentes qu'elles peuvent tenter un saint homme.

Ce qu'il y a de certain et ce que nous avons voulu constater, c'est que la chasse est licite pour les prêtres, et que, sans remonter à saint Clément Ier et à saint Hubert, l'autorisation leur vient de haut.

De nos jours, Louis XV ne ferait plus de remontrances à l'archevêque de Narbonne.

Le défaut le plus apparent de ce prélat qui s'appelait Dillon était un goût effréné pour la chasse.

Un jour, à son petit lever, rapporte Beugnot dans ses *Mémoires*, Louis XV le prit à partie : — Vous chassez beaucoup, Monsieur l'évêque, j'en sais quelque chose. Comment interdire la chasse à vos curés si vous passez votre vie à leur en donner l'exemple?

— Sire, pour mes curés, la chasse est leur défaut; pour moi, c'est celui de nos ancêtres...

FLORIAN PHARAON.

LA VÉNERIE

Examen critique de la législation et des coutumes qui régissent la chasse.

(Suite.)

Je reviens sur la question d'intérêt.

En louant votre chasse dont vous ne tirez aucun parti, n'étant pas chasseur, vous augmentez, dites-vous, votre revenu : pendant les premières années, je vous l'accorde; mais ce n'est, neuf fois sur dix, qu'un avantage éphémère. Et en effet, que se produira-t-il à la fin du bail? Ce qui se produit presque toujours; vos locataires n'étant pas certains de conserver votre chasse, redoutant la concurrence, sachant que vous ne seriez pas fâchés de louer plus cher, tueront tout la dernière année, s'ils le peuvent, et déprécieront votre prétendu revenu.

J'ai donc raison de dire que les grands propriétaires qui louent le droit de chasse sur leurs domaines, concourent à la destruction du gibier en France.

Parmi nos grands propriétaires, les amateurs de chasse sont heureusement les plus nombreux ; il y a moins de trente ans, leurs domaines étaient encore très-giboyeux; ce legs précieux de leurs pères, source inappréciable de tant de joies et de plaisir honnêtes, ont-ils su le traiter avec le ménagement qu'il comporte? Assurément non. Avides de plaisirs faciles, à l'instar des nouveaux favoris de la fortune qui eux-mêmes ne sont que de risibles parodistes des grandes tueries princières, sans souci de l'avenir, comme tout ce monde-là, ils ont voulu, eux aussi, à la fin de la journée avoir un beau *tableau*, c'est-à-dire des centaines de victimes symétriquement rangées devant les fenêtres de leur château. Pour obtenir de pareils résultats, il fallut avoir recours aux battues, le mode de chasse le plus destructeur entre tous, qui tourmente le gibier qui va se faire tuer sur les terres du voisinage gardées à vue, les jours de rabat, par ces chasseurs interlopes dont je parlerai dans un instant. On renonce à la chasse au chien d'arrêt, la plus intéressante de toutes, la seule qu'un gentleman chasseur estime et aime parce qu'elle lui permet de chasser où il veut, de ne tuer que ce qu'il veut tuer, sans bannir le gibier comme les battues qui mettent sur pied tous les animaux d'un domaine. Mais la chasse au chien d'arrêt est fatigante, il faut marcher, il faut beaucoup d'esprit d'observation, pas mal d'adresse et savoir conduire un chien avec tact et intelligence, c'est une science enfin qui exige trop d'expérience pour nos amateurs gantés jaune, qui n'apprécient que ce qui est commode. Avec ce système, que sont devenues les excellentes races de chiens d'arrêt que nos pères nous ont laissées? Aujourd'hui elles sont de plus en plus rares, et pour ainsi dire introuvables.

Soumis à un pareil régime, on conçoit aisément que le gibier diminue sur nos grandes terres; pour le prouver, je détacherai de la carte du département de Seine-et-Marne, le plus giboyeux de France, comme on sait, le triangle formé par Melun, Mormant et Nangis. Là se trouvent les beaux domaines des comtes de B... et de S..., du marquis de B... et du comte M... du N... Ces terres, il n'y a pas plus de vingt ans encore, étaient renommées par l'abondance de leur gibier. A cette heure, les chasses y sont plus que médiocres, les lièvres, les faisans et les perdreaux diminuent tous les ans.

La dépopulation de ces terres provient incontestablement de ce que les propriétaires dédaignent de mettre en pratique les principes d'une sage administration cynégétique, un art que possèdent à fond tous les seigneurs, petits et grands, en Allemagne et en Angleterre. Comment voulez-vous rester dans un état normal en chassant tous les ans beaucoup et souvent, comme l'ont fait ces messieurs, sans se préoccuper de l'avenir, sans tenir compte des perturbations que cause si fréquemment une température défavorable à la reproduction du gibier? N'est-ce pas s'exposer bénévolement au déficit et vouloir ressembler à ces rentiers qui, ne connaissant pas bien leur revenu (reproduction), attaquent leur capital (fond de gibier) et ne s'en aperçoivent que lorsqu'il est trop tard?

Il y a de plus les braconniers qui font beaucoup de mal; leur audace est d'autant plus grande que la surveillance est moins active. Les gardes, qui ne sont pas en force, sont dans l'impossibilité absolue de combattre cette engeance maudite; pris, pour la plupart, parmi des paysans, affublés d'une casquette à cor de chasse, ces braves serviteurs ne sont même pas capables de tendre un piége avec adresse et de détruire les animaux nuisibles dont l'existence rend toute reproduction impossible.

J'ai donc raison de dire encore une fois que les propriétaires, que les chasseurs sont loin de contribuer à la conservation du gibier.

Ce n'est cependant pas le bon exemple qui a fait défaut aux personnes que j'ai nommées plus haut, car, elles ont dans leur voisinage la terre de B... qui est restée richement peuplée, en dépit du braconnage et de tant d'autres difficultés. Il est vrai que les comtes G... ont un personnel de gardes éprouvés, et qu'eux-mêmes, très-grands connaisseurs en matière de chasse, usent de leur gibier et n'en abusent jamais.

Il me reste à parler des chasseurs que j'ai classés dans la deuxième catégorie ; ce n'est certes pas pour la bonne bouche que je les ai conservés pour la fin. C'est d'abord le chasseur du dimanche, suffisamment honnête, qui s'associe pour louer une petite chasse; son unique ambition est de rapporter le soir un lièvre ou un lapin à sa bourgeoise pour être bien accueilli. Inoffensifs en apparence, lui et les siens n'ont pas moins une action destructive, en ce sens, qu'ils ne respectent rien, et tuent tout ce qu'ils rencontrent sur les terres qu'ils ont louées.

Quant à toute cette clique de petits chasseurs de village, porteur d'un permis bien qu'ils n'aient pas un pouce de terrain, chassant toute l'année sur autrui, ils personnifient la destruction ; les perdreaux pouillards, les faisandeaux à bout de vol,

les levrauts à la mamelle, tout leur est bon ; le mal qu'ils font est incalculable.

Il n'y a entre ces gens-là et les braconniers qu'une simple nuance... le permis de chasse.

Je ne crois pas avoir évoqué des maux imaginaires, j'ai montré la plaie; qui sait? le remède nous viendra peut-être de la force des choses.

A. DE LA RUE,
Ancien inspecteur des forêts de la Couronne.

DÉPLACEMENT DE CHASSE EN ANJOU

FORÊTS DE VEZINS, MAULÉVRIER ET BREUIL-LAMBERT

Chefs d'équipage : MM. le comte DE CHABOT, DE LA DÉBUTRIE, DE BÉJARRY, CHEVALEREAU et Z. DE LÉPINAY.

5 novembre 1878.

Rendez-vous, au Chêne-Brûlé, forêt de Vezins.

Attaqué dans l'enceinte de la Grande-Herse, forêt de Maulévrier, un cerf à sa quatrième tête sur lequel sont découplés cent chiens. L'animal, dès son lancé, vide l'enceinte, passe au Chêne-Vert, traverse le Buisson au loup, les gites de Péronne, les Banchereaux, les sapins de la lande Gentil et toute la lande, arrive à la Bosse-Cassin, aux Potheries, à la barrière de la Manselière, après avoir sauté la route de Nuaillé, traversé la Bocqueterie; saute la route de Tout-le-Monde et s'engage forêt de Breuil-Lambert dans les bauges fourrées de Mal-Pallut, des Verreries, des Pierres-Blanches et de Grémillé, où il se fait relancer et arrive hallali courant, à l'étang des Noues, après avoir parcouru les trois forêts dans leur grande étendue. Mené très-vite, deux heures et demie de chasse. Arrivés à l'étang, les chiens se précipitèrent après leur animal, le poursuivirent à travers les joncs, les ronces et les halliers dont la pièce d'eau est toute couverte de manière à ce qu'on ne puisse rien voir de ce qui s'y passe. Ceci durait depuis longtemps. Enfin les chiens épuisés, finirent par revenir à bord, sans que les veneurs pussent être fixés sur ce qui s'était passé dans cet horrible marais où, faute de bateau et la nuit arrivant, les veneurs se sont séparés laissant l'animal pris sans curée. Le même fait s'est présenté à nos dernières chasses de Vouvant sur un daguet noyé par les chiens, nuit close, dans la rivière de la Vendée, dans un endroit escarpé où les veneurs ne pouvaient rien voir. Le lendemain, l'animal entraîné par le torrent, a été trouvé, sans blessures, près la ville de Fontenay-le-Comte.

7 novembre 1878.

Attaqué à la Bilbaude, un cerf dix cors, enceinte de la Grande-Herse, même découplé. L'animal, au lieu de prendre son parti, ne songe qu'à se faire battre constamment, forêt de Maulévrier, dans les enceintes de son lancé, des Trois-Plessis, du cimetière des Martyrs, et des Basses-Forêts, saute la route de Vilfort à Izernay, va au Bois-Brûlé, aux bordages des bois, prend l'eau à l'étang de Croix, revient sur ses doubles qu'il longe indéfiniment et sur lesquelles il se fait relancer; retourne à l'étang de Croix d'où la meute le fait sortir, se fait relancer dans les gites de Croix, reprend encore ses doubles et les quitte pour changer de forêt; saute la route au Chêne-Vert, pour rentrer en Vezins; traverse le Buisson au loup, les gites de Péronne et hallali courant va se jeter à l'eau, dans l'étang de Péronne, à vue des chasseurs et des chiens qui ne peuvent l'en faire sortir, il est ramené par le bateau sur le rivage où la curée se fait, en présence des veneurs et de la même assistance.

Trois heures d'une chasse lente et assez difficile à cause des doubles voies et des bat-l'eau continuels. Sur ses fins très-vive.

9 novembre 1878.

Forêt de Vezins. Attaqué dans les enceintes des Banchereaux, un cerf dix cors, même découplé. L'animal quitte de suite son lancé, coupe les enceintes de Cayenne, rentre forêt de Maulévrier, prend la Grande-Herse, les Trois-Plessis, saute la route d'Izernay, traverse les Basses-Forêts, prend l'étang de Croix, revient sur lui par le cimetière des Martyrs, le Buisson au loup, débouche sur la lande Gentil, arrive à la Bosse-Cassin, à la barrière de la Manselière, traverse toute la forêt de Breuil-Lambert; poussé à toute outrance par la meute, va prendre l'eau à l'étang des Noues, retourne sur lui, se fait battre dans les enceintes voisines, et s'y fait relancer, retourne de nouveau à l'étang, y prend l'eau et rentre dans les mêmes enceintes où il fait sa fin de chasse sous le nez des chiens, procurant aux chasseurs réunis le spectacle d'un hallali courant qui a duré plus d'une demi-heure et qui s'est terminé au même étang, où, à l'aide d'un bateau, il a été ramené à bord pour faire la curée. Grande chasse, cerf très-vigoureux, trois heures et demie de laisser-courre.

12 novembre 1878.

Pas de brisées au rapport par suite de la tempête, force a été aux veneurs de faire fouler les enceintes les plus giboyeuses par trente vieux chiens. Au bout d'une heure de quête un dix cors a été lancé dans la Grande-Herse, forêt de Maulévrier, il s'est fait relancer dans le cimetière des Martyrs et est allé droit à l'étang de Péronne, où il est resté pendant une demi-heure. Chassé par la meute, s'obstinant à ne pas vouloir sortir. Bat-l'eau magnifique sous les yeux des assistants. Enfin grâce à l'intrépidité des chiens, l'animal a été forcé de sortir de l'eau, en se dirigeant du côté de la lande Gentil, où il s'est fait battre dans les sapins de la lande. Retour sur retour dans ses voies continuelles, beaucoup d'animaux sur pied, pas un change. Enfin, relancés sur relancés, puis hallali courant à l'étang de Péronne, où le cerf nage au milieu des chiens qui ne peuvent le faire sortir, ce qui oblige à prendre le bateau, au moyen duquel on réussit, non sans peine, à pousser le cerf à 200 mètres du rivage, tous les chiens s'élancent sur lui et le noient.

Chasse bien menée, assez monotone par suite des retours et doubles voies. Très-vieux cerf. Temps affreux.

14 novembre.

Forêt de Vezins. Attaqué un cerf dix cors, même découplé, sauf la meute de M. de Chabot. L'animal, sitôt son lancé, prend les enceintes des Banchereaux, s'y fait battre longtemps, bat le change, s'accompagne, puis vide l'enceinte pour rentrer en forêt de Maulévrier, s'y fait battre, prend les Trois-Plessis, le bordage du bois, l'étang de Croix, où il prend l'eau, revient sur sa double, se fait relancer et revient à l'eau hallali courant d'où il est sorti par les bateaux après trois heures un quart d'une chasse très-vive.

16 novembre.

Forêt de Vezins. Attaqué aux Banchereaux un cerf à sa quatrième tête, l'animal se dirige sur la lande Gentil, où il se fait battre dans les sapins, vient à l'étang de Péronne, qu'il traverse au Chêne-Brûlé, prend toutes les enceintes dans la direction de l'étang de Croix qu'il quitte pour gagner les enceintes de la Grande-Vente, où il prend son débouché sur les bois d'Anjou. Très-pressé par la meute dans les terres défoncées, il revient sur lui et rentre en forêt, prend l'eau à l'étang de Croix, enfin revient à son lancé aux sapins de Boussion, s'y fait relancer et arrive sur l'étang de Cayenne hallali courant. Il est abattu par la meute au rivage de Croix, après trois heures de la chasse la plus vive, en présence des équipages et des amazones qui suivaient la chasse.

19 novembre.

Rendez-vous à la Verrerie, forêt de Breuil-Lambert, appartenant à Mme la marquise de Grignon; attaqué un vieux cerf dix cors, enceinte de Mal-Pallut, même découplé. Dès son lancé, l'animal a pris son parti à travers toute la forêt de Breuil-Lambert, est arrivé droit à la lande Gentil, a pris la forêt de Vezins, de Maulévrier, est allé en hallali courant se jeter à l'étang de Croix, où il a été noyé par les chiens après une traversée de plus de trois lieues de forêt.

Grande et belle chasse : trois heures. Tête remarquable, qui a été offerte à Mme la marquise de Grignon.

21 novembre.

Même rendez-vous; — même forêt. Lancé à l'Échasserie, une quatrième tête, qui a battu longtemps le change et s'est décidé à prendre la lande Gentil, qu'il a traversée très-vite, s'est fait battre très-longtemps dans les Banchereaux, est retourné dans les sapins de la lande, a traversé la queue de l'étang de Péronne à la vue de tous les chasseurs, a pris les gites de Péronne où il a blessé très-grièvement un curieux et bouleversé plusieurs autres, s'est fait relancer plusieurs fois et enfin s'est jeté à l'étang de Péronne.

Chasse difficile, cerf très-vigoureux : quatre heures de chasse.

Là se sont terminées nos chasses d'Anjou et les veneurs, en se quittant, se sont donné rendez-vous pour le 9 décembre prochain, forêt de Vouvant (Vendée), où l'on doit prendre trois ou quatre cerfs.

Étaient présents à nos chasses, en dehors des chefs d'équipages : MM. le comte de Colbert, vicomte de Chabot, baron de Vezins, marquis de Guerry, comte et comtesse de la Béraudière, Jules de Chabot, de Beauregard du Défant, de Beauregard du Chatenay, de Beaucorps, Querqui, de Livonnière, A. de Saint-André, Marin de Saint-André, de la Gournerie, de Crozé, etc., etc.; de nombreux équipages ont suivi toutes les chasses.

Le président de la Société de Rallie-Vendée.

DE LA DÉBUTRIE.

VOCABULAIRE

DES TERMES EMPLOYÉS A LA CHASSE A COURRE

(Suite).

BÊTE DE COMPAGNIE, sanglier de un à deux ans.



BÊTES. En terme de vénerie, on nomme *bêtes* les biches, *bêtes noires* les sangliers, et *bêtes carnassières* les loups, les renards, etc.

BOIS. Faire le bois, aller en quête le matin avec le limier pour détourner quelque animal.

BOIS. Toucher au bois, se dit quand le cerf, lorsqu'il a refait sa tête, va se frotter aux branches pour détacher la peau velue qui la couvre.

BOUTIS, trous que le sanglier fait en fouillant la terre.

BOUTOIR, nez du sanglier.



BOUZARDS, fumées du cerf en mars, avril et mai, semblables alors à des bouses de vaches.

BRÉHAIGNE, vieille biche qui ne porte plus.

BRICOLER. Un chien bricole lorsqu'il ne reste pas collé à la voie.

BRISÉES, branches que les valets de limier et veneurs



cassent pour marquer le passage d'un animal. Le gros bois doit être tourné du côté où va la bête.

BROCARD, chevreuil mâle.



BUISSON CREUX. Donner buisson creux, c'est faire rapport d'un animal rembûché dans une enceinte et qui ne s'y trouve pas.

ÇA REVAUT, terme pour faire entendre que le cerf retourne sur lui-même.

CERVAISON, saison où le cerf est gras, de la fin de juin jusqu'à la mi-septembre.

CHAMBRE DU CERF, son lit ou reposée pendant le jour.

CHANGE. Prendre le change, lorsque les chiens chassent un autre animal qu'ils ont d'abord entrepris.

(La suite au prochain numéro).



SPORT.

Cette fois, il n'y a plus à y revenir, la saison hippique en France est bien et dûment terminée; maintenant je dois m'occuper de ce qui va bientôt se passer sur les rives ensoleillées de la Méditerranée, ou d'ailleurs le sport promet d'être excellent. L'année passée, dans les réunions de Nice, Pau et autres villes du midi, les propriétaires français n'ont pas eu à se plaindre, car tous les prix sont échus à leurs chevaux. En sera-t-il de même cette année? J'en doute fort, car les engagements étrangers dans les divers *events* sont assez nombreux. Pour le prix de Monaco, à courir la première journée du meeting niçois, le 20 janvier 1879, trente-six engagement ont été faits, parmi lesquels il y en a sept anglais et un allemand. Il en est de même pour le prix de Monte-Carlo dans lequel sont engagés trois chevaux anglais : *Clonave*, *Sirocco* et *Don Giovanni*. Ces *performers* comptent parmi les meilleurs chevaux d'obstacles de l'Angleterre, et ils seront des plus dangereux, car il est probable que par courtoisie ils seront très-favorisés en fait de poids.

La réunion de Pau commence le 18 décembre, et elle semble devoir être intéressante. Toutefois, sa date s'accorde avec celle de l'inauguration de la statue en mémoire de lord Brougham par la municipalité de Cannes. A cette occasion il y aura fêtes, réceptions, etc. En vérité, il n'en fallait pas tant pour rendre souriante la perspective d'un hiver sous le ciel bleu du midi.

Le programme des poules et concours qui vont avoir lieu au tir aux pigeons de Monaco vient de paraître. En voici le résumé : le tir s'ouvrira le 19 décembre pour continuer régulièrement deux fois par semaines, jusqu'au commencement des grands concours internationaux qui auront lieu les 22, 25, 27, 28, 30 janvier et 1er février 1879. Il y aura en outre des concours hebdomadaires, qui commenceront le lundi 3 février... c'est-à-dire s'il y a lieu. Les prix les plus importants portent les noms des différents vainqueurs du grand prix de Monte-Carlo : MM. Lorillard, Jee, W. Call, A. Patton, Arundell Yeo, Cholmondeley-Pennell.

INFORMATIONS.

Le samedi 21 décembre, une vente des chevaux de pur sang, provenant de l'écurie de M. le comte de Lagrange, aura lieu au Tattersall Français, dans la rue Beaujon. Parmi le lot je remarque les noms de *Dash*, propre frère de *Chamant*, *Léopold*, *Oulgouriska*, *Pontoise*, *Bienvenu*, etc.

On annonce que Richard Kent quittera Chantilly pour la Belgique à la fin du mois. A Waereghem il aura sous sa direction particulière l'écurie de courses de M. Crombez.

Mercredi dernier, 11 décembre, a eu lieu, à midi, chez M. Mérelle, la clôture des engagements supplémentaires pour le prix de Monaco (la coupe) steeple-chase, handicap plate de 20,000 francs et d'un objet d'art, et pour le prix de Monte-Carlo, courses de haies, handicap, de 7,500 francs.

Les poids du prix de Monaco et du prix de Monte-Carlo, seront publiés mardi prochain, 17 décembre.

ANGLETERRE.

L'Angleterre est bien le pays des brouillards s'il en fut.

L'hiver chez nos voisins est une saison brumeuse et humide, et, pour y résister, il faut bien être taillé comme le sont ces dignes fils de la vieille Albion. Pourtant le mauvais temps leur a donné un peu de répit cette année, et le mois de décembre s'annonce bien : croiriez-vous que depuis le commencement du mois courant, il n'y a eu que cinq jours de neige! Nos voisins n'ont pas négligé une telle occasion, et la semaine dernière a été grosse d'événements sportifs.

Des courses ont eu lieu à Sandown Park; elles clôturaient virtuellement la saison d'automne, car maintenant je ne vois sur le programme des courses à venir, pendant l'automne s'entend, qu'une réunion à Kinnett.

RÉUNION DE SANDOWN PARK.

La première journée de ce meeting était le mardi 3 décembre. Quantité de turfistes s'étaient donné rendez-vous sur la piste où des améliorations importantes ont été faites depuis l'an dernier. Les chevaux ont manqué un peu, quoique les prix offerts fussent, comme d'ordinaire d'ailleurs, d'une grande valeur. Mardi le programme se composait de six épreuves, parmi lesquelles la première, le Claremont Hunter's Flat Race, a été gagnée par *Quito*, cheval de M. Drake. Puis le Grand Annual Hurdle Race est échu à *Carthusian*, appartenant à M. Raine. Après quoi, le Great Maiden Hurdle Race, d'une valeur de 350 livres, a été enlevé au petit galop par *Blue-Ruin*, cheval de M. Case-Walker. Enfin les trois autres épreuves sont échues, une, le Selling, à *King Sweep*, une autre, le Hurdle Race, à *Huntingfield*, et la dernière, le Steeplechase, à *Quibble*. En somme, courses peu intéressantes.

Mercredi 4 décembre. — J'ai déjà signalé plus haut la victoire facile de *King Sweep*, à M. Yates, dans le Selling, où un autre cheval du même propriétaire *Extinguisher*, arrivait troisième. Jusqu'ici rien à dire; mais mercredi, M. Yates, ayant vendu *Extinguisher*, ce cheval se rencontre de nouveau avec *King Sweep* dans une course, le Selling Handicap Steeple-chase, les poids et la distance étant les mêmes que le jour précédent. Or, là, il arrive qu'*Extinguisher* bat dans le plus commun des canters son vainqueur de la veille, donnant ainsi une preuve concluante de spéculations frauduleuses. Toutefois, je ne m'étendrai pas sur ce sujet, qui présente un caractère par trop personnel; j'ajouterai seulement que les inculpés dans cette affaire, très-regrettable pour la moralité du turf Anglais, vont comparaître prochainement devant les tribunaux du Grand National Hunt Committee.

Voici maintenant quelques détails sur la journée de mercredi à Sandown Park. Le programme comprenait sept *events*, parmi lesquels les plus importants étaient le Great Sandown Steeple-chase, le Selling Hurdle Race et le Handicap Hurdle Race : ces trois courses ont été gagnées respectivement par *Marshal Niel*, *Cæsarion* et *Northfleet*.

Cette journée a terminé le Sandown Park meeting, ou d'ailleurs les victoires de favoris avaient absolument fait défaut, au grand désappointement des preneurs qui comptaient sur cette occasion pour « se refaire ».

TIR.

Quoique le gibier soit assez rare en Angleterre, il est loin de l'être autant qu'en France, où on a vu avec étonnement et effroi la rapidité avec laquelle nos bois et forêts se sont presque entièrement dépeuplés depuis quelques années. Il n'en est pas de même pour nos voisins, car sur ce chapitre ils ne ressentent aucune inquiétude; vu que leur gibier au moins ne diminue pas outre mesure. Mais je reviendrai prochainement sur ce sujet.

Pendant la semaine dernière, de nombreux concours et poules ont été tirées au Gun Club de Londres, où mercredi, 4 décembre, il y a eu un *Match* important, qui a été emporté par M. Elsen, de la Société de tir aux pigeons, Château du List, Anvers. D'autres poules ont été vivement disputées par les membres du Gun Club, qui compte plusieurs des meilleurs tireurs de Londres.

EXPOSITION CANINE A BIRMINGHAM.

De toutes les expositions qui ont eu lieu à Birmingham depuis les derniers dix-neuf ans, celle qui s'est tenue pendant la semaine dernière a été, sans contredit, la plus réussie. Toutes les espèces de chiens étaient représentées; tous s'y trouvaient, depuis le petit Toto du boudoir jusqu'au magnifique « Mastif ». M. Leger G. Morrell a eu le premier prix, et la seconde récompense a été décernée à M. Mark Beaufroy.

LONGCHAMPS.

ÉPICERIES — COMESTIBLES.

CORSELET, galerie de Valois, 103, Palais-Royal.
POTIN, 101, boulevard Sébastopol.
CUVILLIER ET FRÈRES, 16, rue de la Paix.

ÉQUITATION.

MANÈGE DUPHOT, 12, rue Duphot.
MANÉGE LALANNE, Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

ESTAMPES ET GRAVURES.

RAPILLY, 5, quai Malaquais.
CLÉMENT, 3, rue des Saint-Pères.

ÉVENTAILS.

DUVELLEROY, 17, passage des Panoramas, grande galerie.
RODIER, 48, rue de Luxembourg.

GANTS.

JOUVIN, 23, boulevard des Italiens.
BERTIN, 27, boulevard des Italiens.
HOUBIGAND, faub. Saint-Honoré.
SOFFYS, 15, rue Royale.

GYMNASTIQUE.

PAZ, directeur du grand gymnase, 34, rue des Martyrs.

HORLOGERIE.

BREGUET, 12, rue de la Paix.
LEROY ET FILS, 114, galerie de Valois (Palais-Royal).
OUDIN, 52, galerie Montpensier (Palais-Royal).

INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

ADOLPHE SAX, 50, rue St-Georges.
GAND & BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petits-Champs.
VUILLAUME.

LINGERIE POUR DAMES.

CHEVREUX-AUBERTOT, 7, boulevard Poissonnière.
DOUCET, 21, rue de la Paix.
GRANDE MAISON DE BLANC, boulevard des Capucines.

LINGERIE POUR HOMMES.

CHARVET, 25, place Vendôme.
DOUCET jeune, 10, rue Halévy.

NOUVEAUTÉS.

AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac.
AUX TROIS QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine.

ORFÈVRES.

FROMENT-MEURICE.
MICHELOT, DE THIERRY ET Ce, 213, rue Saint-Martin.
ODIOT, 72, rue Basse du Rempart.
POUSSIELGUE-RUSAND, 15, rue Cassette.
VEYRAT, 21, place du Château-d'Eau.

ORGUES ET HARMONIUMS.

CAVAILLÉ-COLL, 13 et 15, avenue du Maine.
MUSTEL et fils, 42, rue de Malte.

PAPETERIE.

MAQUET, rue du 4 Septembre, 11.
KLEIN, boul. des Capucines, 6 et 8.
GONTHIER-DREYFUS, 41, boulevard Magenta.

PARFUMEURS

LUBIN, 55, rue Saint-Anne.
GUERLAIN, 15, rue de la Paix.
GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout.

PATISSIERS.

GUERRE, 232, rue de Rivoli.
JULIEN, 3, rue de la Bourse.
BOURBONNEUX, place du Hâvre.

PHOTOGRAPHES.

ADAM SALOMON, rue de la Faisanderie, 55.
JOLIOT, successeur de LE JEUNE, 350, rue Saint-Honoré.
NADAR, rue d'Anjou-St-Honoré, 51.
WALÉRY, rue de Londres, 9 *bis*.

RESTAURANTS.

VERDIER, restaurant de la Maison-d'Or.
DURAND, place de la Madeleine,
DUGLERET, 12, boulevard des Capucines et 5, place de l'Opéra.

TAILLEURS POUR DAMES.

PINGAT, 30, rue Louis-le-Grand.
DECOT, 12, rue de la Paix.
CAVALLY, 8, boulev. des Capucines.

TAILLEURS POUR HOMMES.

ALFRED, 18, rue de la Paix.
LAURENT RICHARD, 18, boulevard des Italiens.
CREED, 3, place de l'Opéra.

ANNONCES

PROGRAMME DES CONCERTS
DU DIMANCHE 15 DÉCEMBRE
à 2 heures précises.

Société des concerts du Conservatoire.

1. Symphonie en *mi bémol*,	R. Schumann.
2. *Pater Noster.*	Meyerbeer.
3. Concerto pour violon (exécuté par M. Desjardins).	Taudon.
4. Chœurs d'*Obéron.*	Weber.
5. Ouverture de *Léonore.*	Beethoven.

Le concert sera dirigé par M. DELDEVEZ.

Concerts populaires.

1. Symphonie en *si bémol*,	Haydn.
2. *La jeunesse d'Hercule.*	Saint-Saens.
3. *Andante et tarentelle* pour violon (exécutés par M. Lancien).	Lancien.
4. Fragments de *Roméo et Juliette.*	Berlioz.
5. Air de ballet de *Prométhée.*	Beethoven.
6. Ouverture d'*Euryanthe.*	Weber.

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

Association artistique
(salle du Châtelet).

1. Symphonie en *ut mineur.*	Beethoven.
2. *Danse macabre.*	Saint-Saens.
3. *La Fille de Jephté*, scène lyrique.	Cl. Brontin.
4. Prélude de l'*Africaine.*	Meyerbeer.
5. *Scènes pittoresques.*	Massenet.

Le concert sera dirigé par M. Ed. COLONNE.

GASTRONOMIE

COQ DE BRUYÈRE ROTI

Il est certains gibiers desquels il ne faut parler que sur le ton solennel : le coq de bruyère est de ceux-là. Il est le *rara avis* de nos jours, et, s'il se rencontre parfois sur les tables opulentes, orgueilleuses, il n'est réellement recherché par les fins mangeurs que sur celle d'un gourmet; celui-là seul sait en préparer soigneusement et savamment la cuisson.

Les cuisiniers, même les plus renommés, le traitent comme un simple faisan, avec un sans-façon qui n'est pas de mise pour un si rare et si succulent oiseau. Sa chair fine et délicate n'a besoin que d'être meurtrie par une attente de quatre à cinq jours, et il ne doit être plumé qu'à l'heure du sacrifice. Sa préparation est des plus simples : après l'avoir minutieusement piqué, on l'embroche, et tout le soin consiste à en mouiller la cuisson en l'arrosant d'eau-de-vie. C'est le rôt le plus parfait qui se puisse désirer et j'en dois la recette aussi simple que savante, à une charmante femme, qu'un sentiment de discrétion et de convenance m'empêche seul de nommer pour livrer à la reconnaissance des gourmets son nom, très-connu, d'ailleurs, dans le monde littéraire.

Il n'est pas hors de propos de dire ici que le coq de bruyère eut les honneurs de la chevalerie et que ces honneurs lui furent concédés sur le champ de bataille.

Un valeureux gentilhomme languedocien, Claude Potier, chevauchait en 1214 à côté du Dauphin, fils de Philippe III, dit le Hardi. Soudain un coq s'éleva du milieu des bruyères et le gentilhomme l'abattit; il l'accrocha à son hausse-col et le rejeta derrière son dos, puis il continua sa route devisant avec son prince. Au tournant d'une vallée, le groupe royal tomba dans un parti d'anglais et l'on se salua d'estoc et de taille.

Claude Potier, son coq de bruyère dans le dos, se battit comme un lion et eut la bonne fortune de sauver d'une mort certaine le Dauphin qui allait succomber sous le nombre des ennemis.

Après la victoire, on but à la défaite des Anglais, et, lorsqu'au milieu du repas, l'on servit le coq tué par Claude Potier, le Dauphin se leva et dit :

— En ton honneur, je crée l'*Ordre du Coq* et je t'en fais le *premier chevalier*, ô Potier!

Telle fut l'origine de cet ordre qui fut recherché pendant plus de trois cents ans par les gentilshommes français.

P. DE BALBAAC.



LES MODES PARISIENNES

1 et 2. — Costume de ville et d'automne. (Modèle de Mme Pointude, 156, rue Montmartre.)

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

1 et 2. — Costume de ville et d'automne. (*Modèle de Mme Pointude*, 156, *rue Montmartre.*) — Ce gentil costume est en drap tartan vert et bleu, avec rayures rouges formant grand carreau.

La jupe, courte, est agrémentée d'un plissé droit fil, haut de 40 centimètres, et la seconde jupe tablier, simplement ornée de trois rangs de piqûres sans le bas, et taillée dans le biais du tissu. Elle dessine trois plis devant, en se drapant sur les côtés, puis retombe derrière, en se coquillant très-gracieusement.

Corsage canezou, avec pièces d'épaule et petit col rabattu entouré de trois rangs de piqûres. Manches garnies de mêmes piqûres et de deux boutons en vieil argent à la couture extérieure; ces boutons sont semblables à ceux qui ferment le corsage.

(*Les Modes parisiennes.*)

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

Le comte de la Rochefoucauld, château de la Potherie, par Candé.
Le comte d'Argentré, château des Bois-de-l'Huissérie, par Laval.
Le comte d'Eprémesnil, à Paris.
Le duc de la Tremoïlle, à Paris.
Le comte du Chastel, à Bruxelles.
Marquise de Louvencourt, château de Boncourt, par Commercy.
M. de Suffren, comte de Menon, à Paris.
Le baron de Romand, à Tours.
Le duc de Vallombrosa, à Cannes.
Le comte du Val de Beaulieu, à Bruxelles.
Le comte de Faverney, à Nice.
Mademoiselle de Noville, à Paris.
Le comte Henri de Greffulhe, à Cannes.
La baronne Nathaniel de Rotschild, à Cannes.
Le comte Simon de Vignacourt, à Paris.
Le comte de Pourtalès, à Paris.
Le vicomte de Chabrol, à Paris.
Le comte de Montgomery, à Paris.
M. Polonceau, à Menton.
M. L. Saussine, à Paris.
M. Georges Kœchlin, à Mulhouse.

(*Sport*).

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

Papiers de FIRMIN-DIDOT et Ce.

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

1re Année. — VOL. I. — N° 6.
SAMEDI, 21 DÉCEMBRE 1878.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Départements : 3 mois, 8 fr.;—6 mois, 15 fr.;—un an, 30 fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



TYPES CANCALAIS, par M. Feyen-Perrin. (*Monde illustré*).

CHRONIQUE

C'est fini. Nous n'avons plus d'Italiens ; les Bouffes ont vécu : il faut en faire notre deuil. Ce deuil beaucoup de gens le porteront en rubans roses, comme les deuils de cour. D'autres, au contraire, mettront le crêpe au chapeau. Nous serons de ceux-là.

Depuis longtemps déjà, en dépit du proverbe, la salle Ventadour ne pouvait plus être ouverte ni fermée. Les Italiens, autrefois nos fidèles habitués, ne faisaient plus chez nous, en ces dernières années, que de véritables intérims. Nous ne les avions plus qu'en passant ; mais nous les avions encore quelquefois. Ils s'en allaient souvent : mais jamais sans esprit de retour. Ils ne partaient que pour revenir.

Leur jolie salle, pimpante et coquette, était la cage dorée où venaient chanter les ténors et les sopranos, ces rossignols et ces fauvettes de l'hiver, qu'on nous expédiait de l'autre côté du versant des Alpes. Pour moi, ce foyer éteint va faire un trou noir dans Paris. La ville brillante a perdu le plus beau joyau de sa couronne artistique.

Ce théâtre admirable et charmant laissera de vifs souvenirs et de profonds regrets dans l'âme de tous ceux qui furent témoins de ses splendeurs. Quelles soirées délicieuses, vraiment inoubliables, celles où l'on entendait des virtuoses incomparables, élevés à une école qui n'existe plus, par des maîtres comme on n'en reverra point, exécutant les chefs-d'œuvre de Mozart et de Bellini, de Rossini et de Cimarosa.

Et quelle pléïade d'étoiles resplendissantes, vraies constellations du ciel de l'art, les astronomes de l'orchestre et du balcon virent passer dans le champ de leur lorgnette : la Sontag et la Persiani, la Grisi et la Malibran, Anna de La Grange, en sa belle jeunesse, la Frezzolini sur ses fins, mais si touchante encore ; la Penco, si énergique et si vibrante ; la Cruvelli, qui se passait d'art à force d'instinct ; la Patti, qui a reçu de la nature la plus merveilleuse des voix, et cette dernière venue, qui n'est certes pas la moins célèbre, Albani, qui chante comme les anges.

Hélas ! aucune de ces charmeuses et de ces enchanteresses n'aura pu protéger son ancienne demeure. Cette fois, l'harmonieux essaim prend son vol pour toujours. La muse est chassée de son temple, où Mercure établit son comptoir. Un banquier va remplacer l'impressario, et dans le même cadre où l'on affichait autrefois *Don Giovanni ou Norma*, on affichera demain le cours des rentes, le taux des primes et la valeur des reports ; les garçons de banque vont faire tinter leur sacoche pleine d'écus, en montant quatre à quatre le joli escalier à rampe de velours, où l'on entendait jadis, à l'heure de la sortie, le piétinement des souliers de satin et le frou-frou des robes de soie. — « *Sic transit gloria mundi* » ainsi passe la gloire des théâtres !

*
* *

En même temps que nous apprenions la fermeture des Italiens à Paris, on nous annonçait la mort tragique, résultat d'un accident de chasse dû à son imprudence, de l'homme aimable et distingué qui dirigeait depuis vingt ans le premier théâtre italien de Londres — Londres, comme on sait, a deux théâtres italiens. — M. Gye, le maître de *Covent-Garden*, n'appartenait pas seulement à l'Angleterre : il était connu et apprécié de tout le dilettantisme européen : il a donc droit à un écho et à un adieu partout où l'on s'occupe de musique et d'art théâtral. Il faut le brûler et verser sa cendre sur tous les directeurs, car il était digne de leur servir de modèle.

Actif, intelligent, jetant l'or par les fenêtres, en homme certain d'avance de le voir rentrer par la porte qu'il lui ouvrait à deux battants, il méprisait les économies mesquines où d'autres se complaisent. Il faisait grandement les choses. Il avait toujours des engagements en double ou en triple pour toutes les pièces importantes de son immense répertoire. Jamais, sous son règne, Covent-Garden n'a fait relâche pour cause de rhume ou de fluxion. Le ténor manquant était remplacé par un autre ; si la grippe décimait ses premières troupes, il faisait avancer ses réserves, et le public, ne savait même pas que l'on avait toussé dans les coulisses.

Jamais son rideau ne s'est levé sans que la représentation qu'il allait donner ne lui eût coûté vingt mille francs. Ses abonnés se chargeaient de lui rendre la somme.... en la doublant. Aussi leur offrait-il avec bonheur le dessus du panier de tous les théâtres lyriques qui fermaient quand il ouvrait, et la fleur des pois de toutes les compagnies chantantes des deux hémisphères.

— Malgré l'acte du Parlement contre l'esclavage, je pratique toujours la *traite des blanches*, disait-il parfois, en faisant allusion à la *course* organisée par lui pour découvrir dans tous les pays, et amener à Covent-Garden tout ce qui avait une voix, un talent. L'Espagne et l'Italie, la France et l'Allemagne, la Russie et l'Amérique étaient ses tributaires... et ne s'en plaignaient point. Aussi, quel défilé, pendant les quatre mois de la *saison*, de ténors et de barytons, de contraltos et de basses profondes ou chantantes. Je ne parle pas des cantatrices, il les aurait voulu toutes !... Chez lui, c'était parfois à ne plus savoir à laquelle entendre !

Ces prodigalités n'avaient pas nui à la fortune de M. Gye : il meurt avec des millions. Le spectre directorial — si envié — de Covent-Garden passe aux mains de son fils aîné, celui-là même qui, l'an dernier, est devenu par légitime mariage le maître — ou l'esclave — d'une des plus brillantes étoiles de son théâtre — l'Albani — en son vrai nom, *Emma Lajeunesse*, une Française de race... et de cœur !

*
* *

M. Jules Gourdault est l'homme des beaux livres. Nous lui devons déjà sous ce titre plein de promesses « l'Italie » un magnifique volume, aux illustrations splendides. La « Suisse » va lui donner un pendant qui n'aura rien à redouter de la comparaison. M. Gourdault, qui est modeste, ne songe point à se vanter d'avoir découvert la Suisse. Il sait que c'est un des pays les plus visités qu'il y ait au monde.

Chaque année voit s'accroître le nombre de caravanes qui vont admirer ses glaciers, écouter le bruissement de ses cascades, respirer sur les hautes cimes la saine odeur de ses grands sapins. L'auteur ne l'ignore point : il sait aussi que, dans le monde des gens d'une haute culture intellectuelle, une existence semble incomplète s'il lui manque la joie d'un voyage au Rigi, au col de Balme, à Berne, à Genève, au Mont-Blanc, aux Grands Mulets, à Interlaken et à la Mer de Glace. Mais, en vérité, ceci ne veut pas dire que la Suisse nous soit entièrement et parfaitement connue. En dehors de quelques excursions classiques imposées par la mode, et par conséquent toujours les mêmes, on ne s'avance guère sur l'étrange territoire habité par l'agglomération non moins étrange des anciennes peuplades helvétiques.

Il y a une foule de coins et de recoins où l'on ne va pas. Aussi peut-on dire que l'on a des idées générales — et par cela même un peu vagues — sur un certain nombre de points, — mais que, si l'on veut se rendre compte des détails, on se trouve en face d'une lettre close. C'est que la Suisse nous présente, sur son fond commun et traditionnel, toutes sortes de disparates, de contrastes et d'enchevêtrements. Il y a des pays qui s'offrent, et pour ainsi dire qui s'étalent : vous n'avez qu'à vous baisser pour les prendre, qu'à les regarder pour les voir — est-ce que j'ai nommé l'Italie ?

Il n'en est pas de même de la Suisse : celle-ci se dérobe, elle se replie ; je dirais volontiers qu'elle se cache : il faut la chercher. M. Jules Gourdault l'a cherchée et l'a trouvée. Ce qu'il nous offre dans ce beau volume, si bien venu, édité avec tant de soin par la maison Hachette, c'est le tableau complet de la Suisse, telle que la nature l'a faite, et telle que ses habitants l'ont aménagée pour la satisfaction de leurs goûts et de leurs besoins.

Un tel livre, qui n'a rien de commun avec les pages banales des impressions de voyages, si à la mode il y a quelques trente ans, n'était certes pas aisé à faire : il y fallait la science et la conscience. L'auteur nous a prouvé qu'il avait l'une et l'autre. Il ne nous avait présenté jadis qu'une simple esquisse de l'Italie : ici, au contraire, il traite le sujet à fond. Si la représentation pittoresque des choses forme naturellement le gros du tableau, hâtons-nous de dire qu'il y mêle aussi le drame humain, dans son émotion poignante et dans sa saisissante réalité ; non plus certes le drame des vieilles légendes et des chroniques usées à force d'être redites, mais celui que nous montrent les documents authentiques et sérieux, sérieusement consultés. Sans se perdre dans le fouillis inextricable des petits faits particuliers, il nous fait voir clairement l'enchaînement des événements généraux, à la suite desquels les divers groupes helvétiques sont arrivés à s'unir en un faisceau de confédérés. La faune et la flore de la montagne ont aussi leur place dans ce livre, qui ne recule devant aucune exploration, si dangereuse ou si pénible qu'elle puisse être, parce qu'il veut nous rendre dans sa complète intégrité l'œuvre de Dieu, en même temps que l'œuvre de l'homme.

*
* *

Tout n'est qu'heur et malheur dans la vie des théâtres aussi bien que dans la vie réelle. On n'a pas oublié le succès quasi-légendaire obtenu à l'Odéon par les Danicheff, œuvre émue et charmante, dramatique et honnête, de deux auteurs dont l'un était célèbre et l'autre inconnu. Cette collaboration avait pour raison sociale et commerciale un seul nom, un nom russe — Pierre Newski — Pierre Newski est aussi le nom d'auteur que l'on a jeté au public de l'Ambigu, le soir de la première représentation à ce théâtre de la *Princesse Borowska*. Mais il s'en faut que le succès ait été le même sur l'une et l'autre rive de la Néva... c'est de la Seine que je voulais dire.

Autant les *Danicheff* avaient saisi et impressionné le public, autant la *Brincesse Borowska* l'a laissé indifférent et froid... eh ! qui donc oserait dire que sans le souvenir protecteur des *Danicheff* cette froideur ne serait pas allée jusqu'à l'hostilité... au moins dans les premiers actes : on s'est exclamé, on a ri aux endroits pathétiques. La politesse seule a désarmé le sifflet. « Les *Danicheff* avaient valu à M. Pierre Newski une pelisse d'honneur ; mais la *Princesse Borowska* ne lui a rapporté qu'une veste ! », a dit en sortant du théâtre la princesse Vera Labanine, qui a fait depuis quelques mois de grands progrès dans la langue verte.

*
* *

On vit beaucoup aujourd'hui dans les cercles. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Les moralistes en décideront ! Le devoir du chroniqueur se borne à constater le fait.

L'influence du cercle est peut-être fâcheuse pour la vie de famille, dont elle relâche les liens... quand elle ne les rompt pas. Mais les célibataires, qui ne doivent de comptes à personne, trouvent trop d'avantages à leur fréquentation pour exiger d'eux qu'ils s'en privent.

Ils jouissent de cette confortabilité parfaite et de tous les instants, qui est devenue un des be-

soins de notre époque. Ils ont à leur disposition une table excellente et une cave suffisante, et cela dans des conditions de bon marché que les restaurants et les hôtels ont depuis longtemps désapprises.

Ajoutez tous les journaux qui se publient à Paris, et beaucoup de ceux qui paraissent en France et à l'étranger; la causerie tout le jour et, si vous y tenez, le jeu toute la nuit. Et tout cela, avec l'abandon et la facilité d'allures que l'on s'accorde assez volontiers entre hommes.

Pas de cravate blanche; pas même d'habit; la simple redingote et, quelquefois, le veston, jusqu'à minuit passé. Le jeu, que l'on reproche aux cercles, et qui est parfois, en effet, leur principale raison d'être, ne les absorbe pas à ce point de les rendre incapables de préoccupations d'un ordre supérieur.

Les uns, comme le *Jockey-Club*, se donnent pour objectif l'amélioration de nos races de chevaux, poursuivie avec une certaine ardeur; les autres, comme le *Cercle agricole*, portent un tendre intérêt à la santé des jeunes pommes de terre, et brûlent des cierges en l'honneur de feu Parmentier.

Beaucoup favorisent les beaux-arts et encouragent, d'une façon aussi intelligente que libérale, la peinture et la sculpture, le chant et la déclamation... sans oublier la danse. C'est pour eux que les Muses sont vraiment sœurs!

Le plus jeune, mais non certes le moins intéressant de ces différents cercles, qui se disputent et se partagent la moins belle moitié de la société parisienne, c'est le Cercle de la Presse, rendez-vous presque officiel du monde littéraire, où viennent causer, pour se délasser d'écrire, journalistes et romanciers, critiques d'art et critiques littéraires.

A toutes les conditions de bien-être matériel qui sont aujourd'hui l'apanage de tous les grands clubs, le *Cercle de la Presse* ajoute, dès maintenant, un élément artistique, qui n'est point, à nos yeux, un de ses moindres attraits.

Grâce aux efforts de sa direction intelligente et à la généreuse initiative de quelques-uns de ses membres, il a pu organiser un commencement de galerie qui n'est point à dédaigner: on peut y voir aujourd'hui une *Allégorie* de Jean-Paul Laurens, une *Figure* de Roybet, un *Paysage* de Guillemet, un *Croquis militaire* de Dupray, un *Enlèvement* par Isabey, un *Trompette de chasseurs* par de Neuville, le *Modèle endormi* de Stevens, une *Nature morte* et une *Marine* de Vollon, un *Intérieur turc* par Diaz, une *Scène de bivouac* d'Armand Dumaresq, un *Hussard en faction* de Detaille, une *Vierge* de Van Dyck et un *Jupiter* du Titien.

*
* *

Encourageons les jeunes, ne fût-ce que pour nous persuader que nous vivons depuis longtemps, et que nous avons déjà la barbe au menton. C'est une cordiale bienvenue que nous souhaitons à la *Revue des Conférences et des Arts*, dirigée avec beaucoup de tact, de goût, de mesure et de sens critique par M. Paul Castex, et qui reproduit, à l'aide d'analyses fort bien faites, les conférences de plus en plus nombreuses que nous voyons s'établir sur tous les points de Paris.

Il y a là un élément d'intérêt fécond et varié, et une légitime satisfaction donnée à un besoin réel. N'est-ce point là une des meilleures et des plus sûres conditions de succès? Ce succès, nous sommes persuadés que la *Revue des conférences* l'obtiendra,.. et personne ne le désire plus vivement que nous.

*
* *

Une cantatrice au nom retentissant, — qui eût été peut-être admirable d'ailleurs, et plus grande par le style si elle ne s'était laissée emporter par l'ardeur et la fougue de son tempérament, que la passion dramatique rendit toujours maîtresse de son auditoire; une femme qui brûla les planches, parce que sa robe secouait du feu, Mme Ugalde, en quittant l'atmosphère embrasée du théâtre pour les régions plus calmes de l'enseignement, ne s'est ni refroidie ni éteinte. C'est elle tout entière que nous retrouvons dans le recueil de mélodies qu'elle vient d'écrire sur des paroles fort bien tournées de M. Dézamy. Le poëte et le musicien sont dignes l'un de l'autre; la phrase mélodique se lie harmonieusement à la stance du sonnet. Le même frémissement a fait vibrer deux organismes également nerveux, et c'est un souffle vivant qui fait tourner ces pages animées.

Louis Énault.

ÉCHECS

PARTIE N° 10.

Partie irrégulière (*a*.

Blancs. M. W. Paulsen.	Noirs. M. Anderssen.
1. P 3 R (*b*	1. P 4 F D (*c*
2. P 4 F D (*d*	2. P 3 R
3. C 3 F D	3. P 4 F R (*e*
4. P 3 C R	4. C 3 F R
5. F 2 C	5. F 2 R
6. C R 2 R	6. Roq.
7. Roq.	7. P 3 T D (*f*
8. P 4 D	8. D 2 F
9. P 5 D	9. P 4 R
10. P 3 C D (*g*	10. P 3 D
11. D 2 F D	11. P 3 C R
12. P 4 R	12. T 2 F R (*h*
13. F 2 D	13. P pr P
14. C pr P	14. C pr C (*i*
15. F pr C	15. F 6 T
16. F 2 C	16. F pr F
17. R pr F	17. C 2 D
18. C 3 F D	18. C 3 F R
19. P 4 F R (*j*	19. P pr P
20. T pr P	20. F 1 F (*k*
21. T D 1 F R	21. F 2 C
22 C 4 R	22. D 2 R
23. C 5 C	23. T R 1 F
24. C 6 R	24. C 4 T (*l*
25. T pr T	25. F pr T
26 F 5 C R	26. D 2 D
27. D 2 F R	27. F 2 C
28. P 4 C R (*m*	

Les noirs abandonnent.

NOTES.

(*a* Jouée récemment en Allemagne.

(*b* Nous n'aimons pas cette ouverture de jeu qui ne donne aucune attaque sérieuse.

(*c* C'est une des meilleures réponses. P 4 R dans cette position eût été faible à cause de la riposte des blancs P 4 D, lesquels eussent eu ainsi la partie Française avec un temps d'avance.

(*d* Nous préférons 2. P 4 D.

(*e* Si 3· — 3. P 4 D
4. P pr P — 4. P pr P
5. P 4 D isolant un pion de l'adversaire qui sera plus tard difficile à défendre,

(*f* Pour pouvoir sortir la dame à 2 F.

(*g* Temps perdu; mieux valait 10. D 2 F de suite.

(*h* Temps perdu également; mieux valait prendre le pion.

(*i* Nous préférons 14. F 4 F.

(*j* Bien joué.

(*k* Ici le grand maitre a dû jouer avec précipitation. Mieux valait.

20.	20. T D 1 R
21. T D 1 F R	21. D 2 D
22 C 4 R	22. C 4 T avec une partie égale.

(*l* Si 24. — 24. T 2 F
25. F 3 F — 25. F 1 T
26 D 2 F R gagnant.

(*m* Toute cette fin est jouée par M. Paulsen avec la plus grande précision.

PARTIE N° 11.

Sicilienne (*a*).

Blancs. M. Blackburne.	Noirs. M. Anderssen.
1. P 4 R	1. P F 4 D
2. C 3 F D	2. P 3 R
3. P 3 C R	3. C 3 F D
4. F 2 C R	4. C 3 F R
5. C R 2 R	5. P 3 T D (*b*
6. P 4 D	6. P pr P
7. C pr P	7. D 2 F
8. Roq.	8. F 2 R
9. F 3 R (*c*	9. Roq.
10. D 2 R	10. P 3 D
11. T D 1 D	11. F 2 D
12. C 3 C D (*d*	12. C 4 R
13 P 4 F R	13. C 5 F D
14. F 1 F	14. P 4 R
15. P 5 F	15. P 4 C D
16. P 4 C R	16. P 5 C
17. P 5 C R	17. P pr C
18 P pr C	18. F pr P T 3 F R
19. P pr P	19. F 4 C D
20. D 3 F R	20. T R 1 D
21. R 1 T	21. C 3 C D
22. T 1 C R	22. T D 1 F D
23. F 2 D	23 F 3 F D
24. F 3 R	24. C 5 F
25 F 1 F D	25. P 4 T D
26. F 1 F R	26. D 2 C D
27. T 1 R	27. P 5 T D
28. F pr C	28. P pr C
29. F 6 T R (*e*	29. R 1 T (*f*
30. F 5 C R	30. F pr F
31. T pr F	31. P 7 C
32. P 6 F	32. P 3 C R
33. T R 1 C	33. P 8 C fait D
34. F 3 D	34. D 8 C — 3 C
35. D 3 T R	35. F pr P éch.
36. F pr F	36. P 4 D
37. T R 1 F R (*g*	37. P pr F
38. D 6 T R	38. T 1 C R
39. D 5 C R	39. P 6 R éch. déc.
40. R 1 C	40. P 7 R éch. déc.
41. T 2 F	41. D 6 F R (*h* et gagnent.

NOTES.

(*a* Jouée le 11 juillet dernier dans la 15e séance du grand tournoi international au Palais de l'Industrie.

(*b* Nous rappelons que ce coup est nécessaire et qu'on ne peut jouer P 4 D à cause du pion isolé.

(*c* Le meilleur coup est ici : 9. F 4 F qui force les noirs à jouer P 4 R. Voir nos notes sur la partie n° 1.

(*d* Pour pouvoir avancer P 4 F R. car s'ils le jouaient maintenant, les noirs en ripostant par P 4 R briseraient les pions du centre et isoleraient le P R.

(*e* C'est la perte de la partie. Voici la suite correcte :

26 P F pr P — 26. P 4 D
27. F 3 D

(*f* Si 29. — 29. P 7 C de suite
30. F pr P C — 30. F pr F forcé
31. D 2 ou 4 C forçant le mat ou la perte de la dame.

(*g* M Blackburne veut tendre un dernier piége en amenant une de ses tours à la 3e colonne, menaçant alors de D pr P éch. et de mat avec la tour.

(*h* La manière dont M. Anderssen a profité d'une seule faute de son adversaire est admirable.

Solution du problème n° 7.

Devise : Ceci ma guerre.

1. D 5 T R	1. R 5 D (A)
2. D 3 F R	2. R 4 F D (B)
3. C pr P mat.	
A	
1.	1. P 5 R
2. F 1 C R	2. (*a*) P pr C ou R 5 D
3. P 3 F mat.	
a	
2.	2. R pr C
3. D 4 C mat.	
B	
2.	2. R 4 R
3. C 2 R mat.	

Solution du problème n° 8 par M. Conrad Bayer.

1. D pr P	1. P pr D meilleur
2. F 8 D	2. R pr T (A)
3. F 6 F mat.	
A	
2.	2. P pr T
3. F 7 F D mat.	

Solution du problème n° 4 par M. Pradignat.

1. C 3 F D	1. F pr T (A)
2. D 2 F R	2. F pr D (B)
3. T 6 D	3. R pr T
4. F 4 F mat.	
A	
1.	1. F pr F
2. T 4 R éch.	2. P pr T
3. C 4 T D éch. déc.	3. R 4 D
4. C pr P mat.	
B	
2.	2. T 5 T R
3. D pr P éch.	3. D pr D
4. C pr P mat.	

Solutions justes :

Des trois : M. Duongis, à Lyon. — Les amateurs du café de la Régence.

Des n°s 7 et 8 : G. Latta, à Mantes; E. Frou, à Lyon; Maubaut, de Turpin; P. Morpurgo; Faysse, père.

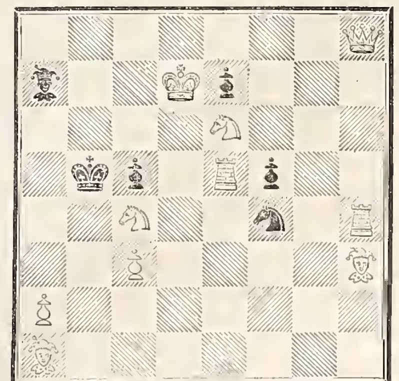
Du n° 8 : de Tupigny.

PROBLÈME N° 11.

Concours du Congrès internationat de 1878.

Devise : Ceci ma guerre.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 12.

Concours du Congrès international de 1878.

Devise : A. THOUGHT.

NOIRS

BLANCS

Les Blancs font mat en quatre coups.

La commission chargée d'examiner les envois du concours littéraire est composée de MM. de Boistertre, Griveau, Mismer.

Les envois reçus par M. Camille Morel, secrétaire du Comité, s'élèvent au nombre de neuf et voici leurs devises :

1° Par les rois fainéants périssent les dynasties;
2° .... (pas de devise);
3° *Pat;*
4° *Theou ou gounaici keitai.*
5° *Vox clamans in deserto;*
6° *Spes incitat opus;*
7° On ne prend pas le roi aux échecs;
8° Maitre ne puis, pat ne daigne, mat suis;
9° *Icareus seu Prometheus valete : vade retro, Alexander.*

— Le jugement sera probablement rendu vers la fin de janvier ou au commencement de février.

CORRESPONDANCE.

M. Pradignat. — Nous sommes heureux de vous présenter, au nom de nos meilleurs amateurs, de justes félicitations pour votre problème n° 14, qui est un véritable chef-d'œuvre.

M. Lamouroux. — Veuillez me renvoyer le problème n° 2 de votre envoi et d'autres avec s'il est possible.

M. Faysse, père. — Le problème n° 3 de votre envoi est fort joli, mais il y a une double solution par 1. — D 2 T R. —

Tout ce qui concerne les échecs doit être adressé à M. ROSENTHAL, *aux bureaux du Journal.*

S. ROSENTHAL.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 5.

D'après les cartes de votre main, vous devez facilement voir que votre adversaire de droite a beau jeu en couleurs et que son atout est singleton.

Si vous aviez le roi de cœur, vous pourriez essayer d'affranchir votre longue couleur, et il serait possible, dans ce cas, de prendre de suite avec l'as d'atout et de retarder l'attaque de vos adversaires d'un temps, en jouant cœur. Mais cette combinaison n'est pas praticable avec la force médiocre dont vous disposez. Il faut donc laisser à votre partner la chance de faire la dame d'atout ou de prendre celle de son adversaire. Il sera, il est vrai, obligé d'ouvrir une couleur dans laquelle vous ne pourrez lui être probablement d'aucun secours mais vous avez la certitude de faire la totalité de vos atouts, soit par des coupes, soit à raison de l'attaque forcée de votre adversaire de droite, même en lui supposant quatre atouts au début.

Le coup le plus correct est donc de prendre le huit d'atout avec le neuf, forçant votre adversaire à mettre sa plus haute carte, et le plaçant ainsi sous le voir-venir de votre partner.

Principe. — Lorsque vous avez la carte immédiatement supérieure et la carte immédiatement inférieure à celle qui est jouée par votre adversaire de droite, il faut, à moins d'un jeu exceptionnel, prendre avec la carte immédiatement supérieure, au lieu de faire l'impasse.

PROBLÈME N° 6.

Carreau est atout.

Troisième à jouer, les cartes sont tombées comme il suit : deux, as de pique. Quelle sera votre manière de jouer?

ROBERT D'ANTULLY.

MÉTAGRAMME.

Dans son berceau l'enfant sommeille,
Quoiqu'environné par les flots;
Rien ne peut troubler son repos.
Mais quel effroi s'il se réveille!

Combien rapide est le torrent!
Et si la barque improvisée
Vient à toucher, elle est brisée.
La Camarde guette, elle attend

La nacelle à sa destinée
Cède et dérive en tournoyant
Sous la violence du courant.
Vers quoi sera-t-elle entraînée?

Du pont elle franchit l'arceau.
A genoux, la mère éplorée,
Reverra sa fille adorée!
L'enfant sommeille en son berceau.

Solution de l'énigme N° 5.

Veine.

R. D'A.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 26. — CRYPTOGRAPHIE.

BDG PLR MRB CDTSMDSR SRFHTXVD NGDLMDMH.

N° 27. — CRYPTOGRAPHIE.

PEOH UCRAV CISVNRO EVHIEV UXRUE.

N° 28. — CARRÉ MAGIQUE.

	2			
				8
		1		6
				4
	3			

Compléter ce carré magique en y plaçant le surplus des nombres 1 à 25 distribués de telle sorte que la somme de chacune des douze additions horizontales, verticales et diagonales, soit toujours la même.

N° 29. — MOTS EN LOSANGE.

Une consonne. — Un serpent. —
Le nom d'un département. —
Une mesure métrique. —
Et la fin d'une réplique.

N° 30. — MOTS CARRÉS.

Dieu d'Iliade et d'Enéide. —
Celle à qui l'on donne sa foi. —
Contenu d'une bourse vide. —
Cinq fois chez vous, cinq fois chez moi.

Solutions des problèmes du 7 décembre.

Traduction de la cryptographie, n° 16.

Les pensées sont des clous qui retiennent la draperie du style.

Traduction de la cryptographie, n° 17.

Les rimeurs sont nombreux, les poëtes sont rares.

CARRÉ MAGIQUE N° 18.

2	21	8	20	14
10	19	12	1	23
11	3	25	9	17
24	7	16	13	15
18	15	4	22	6

Mots en losange, n° 19.

M
L Y S
L I S T E
M Y S T È R E
S T È R E
E R E
E

Mots carrés, n° 20.

P A R O S
A C I D E
R I M E R
O D E U R
S E R R E

Solutions justes,

Mlle T. P. Gertrude, 17. 19. 20.
Mlle Clém. de M., 12. 13. 14. 15.
M. G. Latta, à Mantes, 16. 17. 19. 20.

Dans le dernier numéro, après le nom de M. Roger, on a omis les chiffres 6. 8. — A été également omis, M. B. de Largentière, 7.

LA CRYPTOGRAPHIE

Envisagée comme jeu de Société.

(Voir *La Revue* des 7 et 14 décembre 1878).

Commençons par rectifier une erreur dans la disposition typographique du dernier numéro : En écrivant en une seule ligne le titre ESPRIT DES LOIS, le compositeur a réduit à *trois* les *quatre* lignes dans lesquelles on doit puiser les lettres de la phrase demandée. Pour pouvoir appliquer et traduire le *chiffre*, nos lecteurs sont priés de rétablir ainsi les quatre lignes.

ESPRIT
DES LOIS
par
MONTESQUIEU.

— Voilà, j'en conviens, dit une dame qui avait abandonné la table à ouvrage pour suivre avec intérêt la recherche cryptographique, voilà un ingénieux procédé. Deux personnes éloignées l'une de l'autre pourraient s'écrire ainsi des lettres dont le secret serait assuré; il faudrait seulement, entre leurs mains, deux éditions identiques d'un même livre.

— Pardon. Cela n'est même pas absolument nécessaire : ou peut aisément suppléer à l'emploi d'un livre par celui de deux pages d'écriture dont l'une serait l'exact *fac-simile* de l'autre. Le seul inconvénient, dans les deux cas, c'est qu'un oubli ou une négligence peut faire tomber, soit le livre, soit la page d'écriture entre les mains d'une personne connaissant ce mode de cryptographie et intéressée à surprendre le secret.

— A cet inconvénient, je ne vois d'autre remède que la prudence et les précautions.

— Sans doute, mais on peut y joindre l'emploi d'un autre procédé qui permet de se passer de livre et de page préparée d'avance, et qui rend possible, après la lecture de chaque lettre reçue, la destruction immédiate de la *clef* qui a permis de déchiffrer cette lettre.

EDME SIMONOT.

(*A suivre*).

LE BILLARD

POSITION par M. Eugène Mangin.

Quelle est la manière d'obtenir la série en jouant avec la blanche sur la rouge?

La position ci-dessus est extraite d'un *Nouveau traité complet sur le Jeu de Billard* et publié par M. Eug. Mangin, le célèbre professeur.

Solution du problème paru dans le N° 5 par M. Lucien Piot.

Ausein de la paix gouter le plaisir
Chés soi s'amuser dans un doux loisir
Où bien chés Magny s'aller divertir
C'était la vieille Méthode



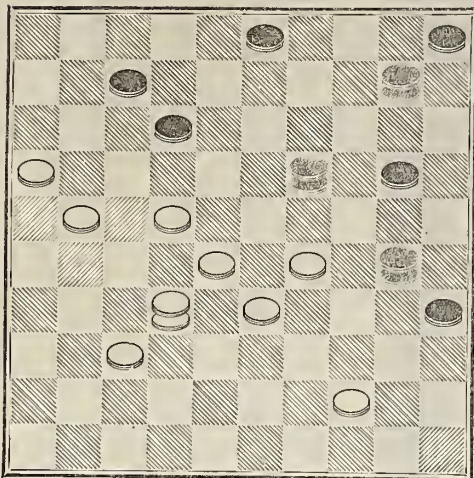
L'on voit aujourd'hui courir nos Badaux
Sans les achever quitter leur travaux
Pourquoy? c'est qu'ils vont chés Mons Ramponaux
Voila la taverne à la mode

DAMES

PROBLÈME N° 9,

PAR M. DE GODONCOURT.

NOIRS.



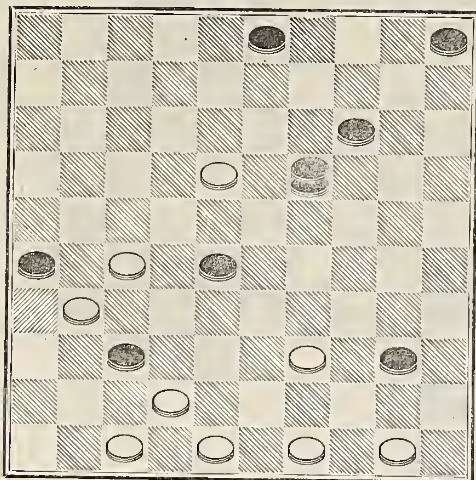
BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

PROBLÈME N° 10,

PAR M. MAGELLAN.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

PETITE CORRESPONDANCE

A M. Clodion. — Je vous prie de m'envoyer à l'avenir la solution des problèmes que vous voulez bien me communiquer. Il m'est absolument impossible de chercher la solution de vingt ou trente problèmes par semaine; si tous nos correspondants suivaient votre exemple les jours et les nuits n'y suffiraient pas.

AUG. JOLIET.

LES CARTES

CAUSERIE

Premier à jouer, entamez presque toujours par votre longue couleur en commençant par la plus haute des égales, si toutefois cette plus haute n'est pas maîtresse absolue. Dans ce cas il faudrait commencer par la plus basse.

Ainsi, avec tierce majeure d'une couleur, débutez par la dame, votre partner qui la voit passer saura à quoi s'en tenir et y reviendra lorsqu'il aura la main, si les nécessités de votre jeu vous ont fait ensuite entamer une autre couleur.

Je citerai néanmoins un coup assez piquant où on peut jouer autrement : avec une quinte au roi d'une couleur qui n'est point atout, comme vous n'avez que peu d'espoir de la faire passer, si après le premier coup le roi est pris par l'as de vos adversaires, jouez le neuf; de deux choses l'une ; ou l'as est chez votre partner, et dans ce cas il le met, ce qui libère entièrement votre couleur, ou il est chez vos adversaires et alors?

Celui de gauche qui joue après vous l'a-t-il, qu'il ne le mettra pas sur un neuf, celui-ci passant, vous rejouez le roi qui est pris par l'as, mais alors il y a grande chance pour qu'il soit coupé par votre partner.

Ce coup brillant est irrégulier néanmoins, en ce qu'il n'est pas une indication assez précise de votre jeu.

Avec une moyenne de deux belles couleurs et une défense possible à la troisième jouez toujours atout.

Ne compromettez jamais le jeu de votre partner en jouant votre mauvaise couleur, et si vous n'avez aucunes ouvertures possibles, jouez un dix, un neuf ou même un huit.

Ne craignez pas d'entrer dans une longue couleur, même quand vous en avez ce qu'on appelle la fourchette ou mieux la tenace c'est-à-dire as et dame, roi et valet.

Faites très-rarement invite à un roi troisième, car vous risqueriez de le perdre.

Le meilleur jeu, c'est la longue couleur, ce que les Anglais appellent *the long suit* : elle fait la force du jeu et il est rare qu'avec un partner habile elle ne triomphe pas le plus souvent.

OLD TRICK.

JEUX DE HASARD

On lit souvent encore à la quatrième page des grands journaux, quelque annonce conçue à peu près dans les termes ci-dessus.

Nous nous sommes quelquefois trouvés en relation avec des inventeurs de *systèmes infaillibles*, et toujours nous sommes parvenus à leur démontrer, et par la théorie, et par des expériences, que leurs prétendus systèmes ne pouvaient conduire qu'à des pertes. — Nous nous faisons fort de prouver la même chose, ou par la théorie, ou au moins par des expériences, à toute personne qui croirait connaître un système quelconque susceptible de donner des bénéfices continus, dans un jeu de hasard.

EMILE DORMOY.

JEU DE LA ROULETTE

Solution du problème proposé dans le numéro du 14 décembre.

Nous rappelons que le problème consistait à graduer ses mises sur les différentes chances, de manière à gagner exactement une pièce par coup, toutes les fois que le n° 24 ne sort pas.

Solution.

Il y a plusieurs solutions; il y en a autant qu'il y a de chances simples à la roulette, c'est-à-dire trois, car il y a seulement trois chances simples : rouge ou noir, pair ou impair et passe ou manque.

Le n° 24 étant à la fois rouge, pair et passe, chacune de ces qualités va nous fournir une solution.

1re *Solution.* — On mettra 72 pièces sur noir; 4 pièces en plein sur chacun des numéros rouges, sauf sur 24; et enfin 3 pièces sur le zéro. On expose ainsi 72, plus 4 fois 17, plus 3, c'est-à-dire 143 pièces; mais on en retirera 144 à chaque coup. En effet, s'il sort un numéro noir, on doublera sa mise de 72, ce qui fait 144. S'il sort un numéro rouge autre que 24, on recevra 36 fois 4, soit 144. Enfin, si c'est le zéro qui sort, on recevra d'abord 36 fois 3, ou 108 pièces ; de plus les 72 pièces placées à *noir* seront enfermées, et comme le joueur a, dans ce cas, la faculté de partager, on usera de cette faculté, et on reprendra encore 36 pièces, en tout 144.

2me *Solution.* — Il faut considérer le n° 24 dans sa qualité de numéro pair, et placer les mêmes mises que tout à l'heure, mais sur d'autres chances. On mettra 72 pièces sur *impair*; 4 pièces en plein sur tous les numéros pairs, sauf sur 24 ; et toujours 3 pièces sur le zéro.

3me *Solution.* — On peut enfin profiter de ce que le n° 24, ayant dépassé la moitié de 36, correspond à la chance appelée *passe*; et on massera alors son argent de la manière suivante : 72 pièces sur *manque*; 4 pièces en plein sur chacun des numéros compris entre 18 et 36, en exceptant toutefois le n° 24; et enfin 3 pièces sur le zéro.

Quelle que soit celle de ces trois manières que l'on adopte, on voit que l'on gagnera une pièce par coup, toutes les fois que le n° 24 ne sortira pas.

Ajoutons que, lorsque le n° 24 vient à sortir, on perd entièrement les 143 pièces que l'on avait exposées.

Par conséquent, cette manière de masser son argent ne peut, *pas plus qu'aucune autre au monde*, constituer un système de jeu profitable : c'est, comme nous l'avons annoncé, une simple curiosité mathématique.

Émile DORMOY.

*** **École des Beaux-Arts.** — A la suite de l'exposition publique qui a eu lieu salle Melpomène, à l'École des Beaux-Arts, l'Académie des Beaux-Arts a rendu le jugement du concours de dessin d'ornement, auquel ont pris part les élèves des trois sections réunies.

Voici, par sections, les principales récompenses décernées :

Architecture. — Une médaille d'argent a été accordée à M. Libaudière, élève de M. Pascal.

Peinture. — Médailles d'argent de 1re classe à MM. Henry Meuvart, élève de MM. Lehmann ; Goverie, élève de M. Cabanel ; Fauchon, élève de M. Maillard : Dauger, élève de M. Gérôme.

Sculpture. — Des médailles d'argent ont été décernées à MM. Recipon, élève de M. Dumont : Rozet, élève de M. Cavelier.

*** Le jugement des concours semestriels des compositions et d'esquisses à l'École des Beaux-Arts, section d'architecture, a été également rendu.

Concours de composition. — Le sujet proposé était : *Une villa dans un pays méridional.*

Des médailles d'argent de 1re classe ont été accordées à MM. Naudin, élève de M. Coquart; Mauduit, élève de M. Guadet ; Corrède, élève de M. André.

Une deuxième médaille a été décernée à M. Jasson, élève de M. André.

Des premières mentions ont, en outre, été accordées à MM. Girault, élève de M. Davault; Gossart, élève de M. Coquart : Hauducœur, élève de M. Guadet: Hé-

mart, élève de M. André; Branche, élève de M. Vaudremer; Michelin, élève de M. André.

Concours d'esquisse. — Le sujet proposé était : *Une terrasse.*

Des premières médailles ont été décernées à MM. Gennuys, élève de M. Train; Chaize, élève de M. Ginain.

Des deuxièmes médailles d'argent à MM. Girault, élève de M. Daumet; Tondoire, élève de M. Pascal; Lafargue, élève de M. Coquart.

MUSIQUE

Chaque année, à pareille époque, une fête de famille réunit, dans la salle du Conservatoire, tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à la musique en général et à l'École des beaux-arts en particulier : je veux parler de l'*audition des envois de Rome*. En effet, les lauréats des grands prix de composition pensionnés par l'État et envoyés à la *villa Medicis* sont tenus de faire parvenir à la section de musique de l'Institut des ouvrages qui sont examinés avec soin et parmi lesquels on choisit ceux qui sont appelés à l'honneur de l'exécution. Cette exécution est confiée à un orchestre composé des premiers artistes de Paris, et à des chœurs recrutés parmi le personnel vocal du Conservatoire.

Cette audition a eu lieu le jeudi 12 décembre. Le rapport sur les envois de l'année, présenté à l'Institut par M. Réber, était sévère; il reprochait aux jeunes compositeurs de s'éloigner de plus en plus des règles éternelles du beau : la simplicité, la clarté, la correction, la facture, et de se lancer tête baissée dans les broussailles d'un romantisme exagéré, sans avoir même pour excuse la science technique indispensable à ceux qui se proposent comme but suprême de tirer d'une trompette les sons d'une petite flûte, ce qui est, par parenthèse, la grande maladie du jour.

A en juger par les œuvres exécutées jeudi, la sévérité du rapporteur n'était malheureusement que trop justifiée.

Le concert a commencé par une *ouverture symphonique* de M. P. V. de la Nux, grand prix de 1876. Cette ouverture, qui n'a de symphonique que cette particularité peu rare d'être écrite pour une réunion d'instruments, est conçue dans un style assez plat; elle n'a qu'un mouvement : *allegro* à trois temps. La phrase principale (est-ce bien une phrase?...) est confiée au trombone, instrument peu chantant de sa nature, et ensuite aux violoncelles, après un développement assez enfantin. L'ensemble de l'œuvre n'indique pas un tempérament dramatique; c'est médiocre et sans intérêt.

M. André Wormser, grand prix de 1875, avait envoyé une *Suite d'orchestre* intitulée : *Diane et Endymion*, divisée en quatre parties : *le sommeil d'Endymion, danse des Sylvains, Diane et Endymion, cortége et apothéose*. La première partie est écrite en *sol bémol*; c'est une tonalité extrêmement difficile pour les instruments à cordes. Je ne veux pas dire qu'il faille renoncer à écrire pour l'orchestre dans des tons surchargés de bémols; Meyerbeer les a fréquemment employés, et toujours avec un rare bonheur. Mais il savait ce qu'il faisait, et se gardait bien de confier au *quatuor* des traits rapides qui ne peuvent ressortir que d'une manière confuse. M. Wormser a cru pouvoir s'affranchir de toute précaution : il a lancé les violons, les altos et les violoncelles dans une course échevelée, où pas mal de fausses notes sont restées sur le carreau, au grand étonnement des murs de la salle Bergère, accoutumés aux pures et nobles sonorités des chefs-d'œuvre des grands maîtres. La seconde partie, *danse des Sylvains*, est beaucoup mieux traitée. Il y a là de très-sérieuses qualités : de l'originalité sans bizarrerie, un rythme piquant, d'heureuses combinaisons de timbres; c'est un morceau bien construit, qui prouve que M. Wormser peut devenir un compositeur distingué. Mais qu'il se hâte de renoncer à ces recherches prétentieuses et vides de sens qui se retrouvent dans les deux dernières parties de son œuvre. L'*andante* en *la majeur* s'annonçait bien, cependant; le public prêtait déjà l'oreille et n'aurait pas demandé mieux que d'applaudir une jolie phrase mélodique qui semblait vouloir apparaître. Mais il était convenu que nous n'étions pas venus là pour nous amuser. Le gâchis a repris ses droits un instant compromis, et la *Suite d'orchestre* de M. Wormser s'est achevée au milieu de l'indifférence générale.

« Après l'Agésilas,
Hélas!
Mais après l'Attila,
Holà! »

Sans vouloir en aucune façon comparer M. Paul Puget au grand Corneille, je dirai, après l'ouverture de *Macbeth*, assez!

Donc, M. Paul Puget, grand prix de 1873, a fait exécuter une ouverture de *Macbeth*. Elle est longue, cette ouverture; elle est violente, désordonnée, terrible; terrible surtout pour les infortunés qui l'ont entendue. C'est un chaos inextricable, un fracas assourdissant, un enchevêtrement de dissonances se résolvant sur des dissonances; les trompettes, les trombones, les cymbales, la grosse caisse, toute cette artillerie de la musique éclate, rugit, tonne, sans trêve ni répit, pendant que les bassons grondent, les flûtes sifflent, les chanterelles grincent et... les oreilles saignent.

A la fin de cette ouverture cruelle, il y a dans l'assistance comme un soupir de soulagement. Mais hélas! le programme annonce encore une *Ode*, et cette ode est du même M. Paul Puget, et à l'armée des instrumentistes va se joindre l'armée des chanteurs! Je dois dire qu'un bon tiers du public, effaré, assourdi, se précipite vers toutes les issues pour fuir cet océan de doubles croches. Quant à moi, je prends la résolution du patient qui s'assied sur le fauteuil d'un dentiste et, prêt à tout, les mains fortement appuyées sur les genoux, j'attends l'explosion.

Eh bien! cela n'a pas été aussi épouvantable que je le craignais. Soit que mes oreilles se fussent un peu familiarisées avec ces détonations, soit que l'adjonction des voix ait apporté quelque modification salutaire aux violences de l'orchestre, j'ai pu constater que cette ode, dont les paroles sont de Jean-Baptiste Rousseau, renferme des récits déclamés avec une bonne voix par M. Séguin, remplaçant au pied levé M. Lorrain indisposé; puis une *fugue* dont le *sujet* appartient à une tonalité jusqu'alors inconnue; et enfin un *finale* qui m'aurait peut-être semblé supportable si je n'avais épuisé depuis longtemps déjà toute la force de résistance dont je suis susceptible.

Maintenant, je me résume. La séance de jeudi affirme chez les jeunes compositeurs pensionnés par l'État les plus déplorables tendances. Si c'est là le genre de musique que l'avenir nous réserve, j'avoue que pour mon compte j'aime mieux devenir sourd. Il est vrai qu'après une dizaine de concerts comme celui-là, cela pourrait bien m'arriver!

P.-S. Le premier festival organisé par l'administration de l'Hippodrome a eu lieu mardi dernier avec un plein succès. Je rendrai compte la semaine prochaine de cette belle solennité.

LÉON DELAHAYE.

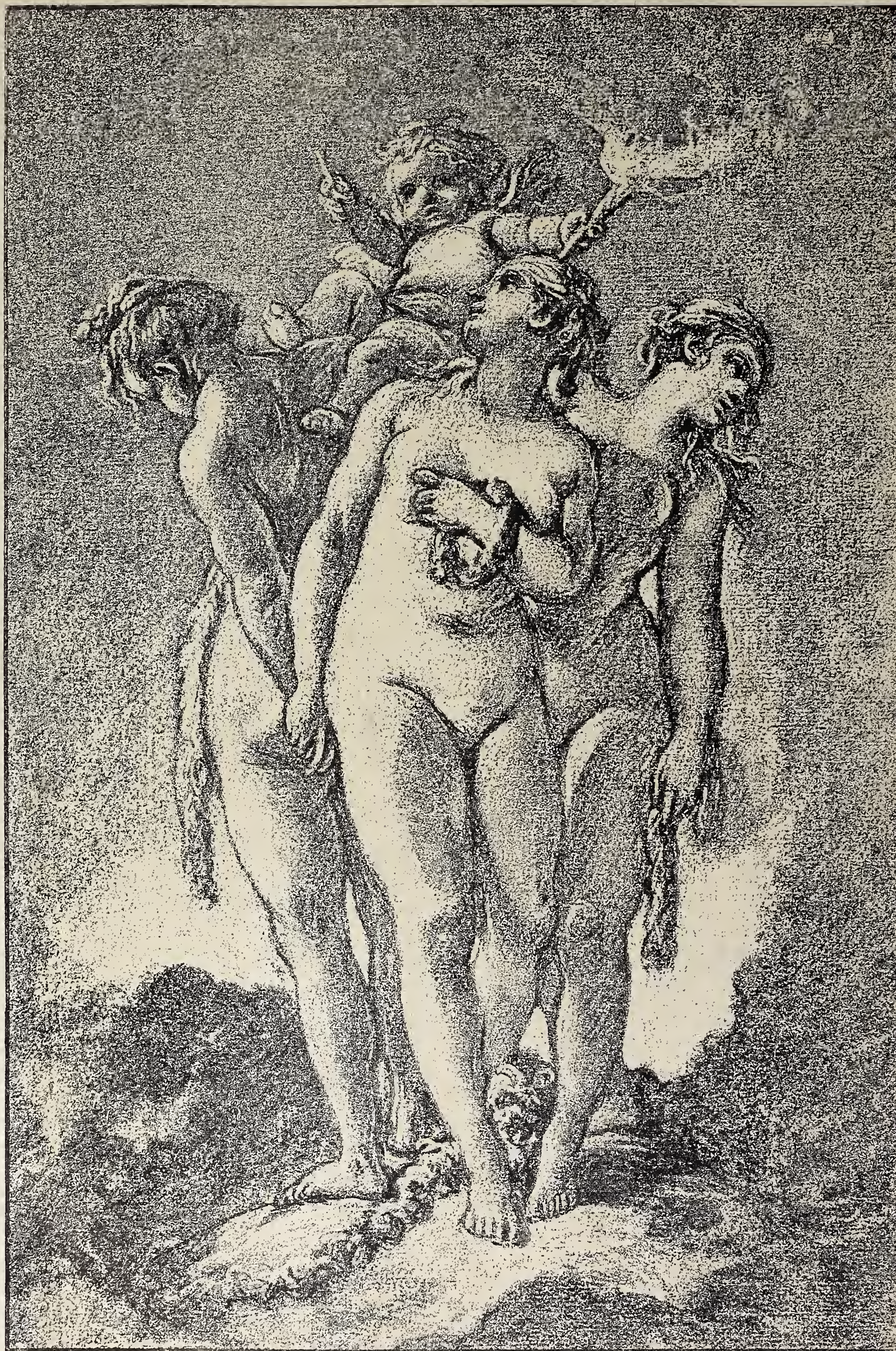
L'HOTEL DROUOT

Revenons, comme nous l'avons promis, sur les ventes Charles Jacque. Il y avait bien une vingtaine de tableaux du célèbre peintre : des intérieurs de bergerie, de grands troupeaux paissant, des poules, des porcs et quelques gens de ferme vacant de ci de là au ménage des champs. Il y avait aussi quelques autres tableaux, tels que des Corot, des Cabat, des Daubigny, Hervier, Jadin, Desgoffe, Th. Rousseau et autres; mais ces ventes avaient surtout pour objet les curiosités et ameublements qui formaient une collection à part.

On sait combien les artistes, les peintres surtout, aiment à s'entourer des bibelots les plus hétérogènes. Ils accrochent volontiers aux murs les Vénus souriantes, antiques ou modernes, tout à côté des personnages de sainteté les plus revêches. Les promiscuités de l'atelier ne font tort, à leurs yeux, ni aux uns ni aux autres; et ils leur accordent impartialement une part égale de lumière et d'admiration. Il y avait donc de ces curiosités entremêlées chez Charles Jacque, un peu partout où il demeurait, boulevard Clichy, à Barbison et au Croisic : des ivoires, des bois sculptés, des cires, des plâtres, entre autres l'épreuve du Voltaire de Houdon, le fameux Voltaire du Théâtre-Français, donné par l'auteur à la famille de Choiseul, et provenant du château de Vaux-Praslin; des fers ouvrés, des armes, des cristaux de roche, des bagues, des porcelaines, des faïences, des panneaux gothiques, des tryptiques byzantins, flamands, de la vieille école de Bourgogne; des meubles anciens de toutes les époques et de tous les styles; quoi encore? une pièce excessivement rare, unique peut-être, une trompe marine, remarquable par son exécution, la finesse de sa clef damasquinée et la beauté des différentes pièces sculptées qui la composent. Elle aurait servi, paraît-il, pour les noces de Henri IV, au château de Lamothe, près Lyon. Cependant, ce qui éveillait au plus haut point l'attention dans tout cela, c'étaient des crédences byzantines, d'autres crédences gothiques, des fauteuils et siéges imitant les siéges et les fauteuils du moyen âge, des meubles renaissance à sculptures et bas-reliefs, tous meubles composés sur les modèles du maître et signés de sa griffe ni plus ni moins que ces nombreuses toiles où il sait être à la fois peintre d'animaux comme Rosa Bonheur et paysagiste comme Diaz ou Rousseau. Néanmoins, le public n'a peut-être pas fait à ces ventes tout l'accueil qu'elles méritaient.

La semaine dernière, on liquidait, salle n° 8, un certain nombre d'objets d'art et de riches ameublements provenant de la maison Lévy Worms, cette maison aux splendides magasins de la rue Halévy, que tout le monde connaît. On trouvait parmi ces ameublements quelques-uns des plus beaux spécimens du luxe moderne, ce luxe si bien compris qui emprunte aux modèles anciens ce qu'ils ont de plus élégant dans tous les styles, et y joint le confortable que notre époque exige avant tout. Meubles en ébène à filets de cuivre dorés, autres meubles à panneaux en laque de Chine ou du Japon, pendules, candélabres, suspensions, flambeaux dorés Louis XV et Louis XVI, bronzes, marbres, émaux cloisonnés, Sèvres, saxes, biscuits et faïences, rien n'y manquait. Le chiffre total s'est élevé à 81,475 francs.

Voici quelques prix qui nous paraissent devoir intéresser les amateurs : Meuble à trois portes, bois d'ébène et filets de cuivre, orné de bronzes dorés et de trois plaques en porcelaine, dont deux signées Labarre, 3,150 fr.; trépieds Louis XVI, en bois d'ébène et bronze doré, 1,360 fr.; armoires, lit et tables de nuit en laque et bois satiné, 3,520 fr.; meuble de salon, en noyer, richement sculpté, recouvert de tapisseries d'Aubusson très-fines, à fond vieux vert avec paysages et personnages, style Louis XVI, se composant d'un canapé, quatre fauteuils et quatre chaises, 4,250 fr.; très-belle garniture de cheminée en bronze doré au mat et vermeil, avec marbre blanc, modèle à draperies, style Louis XVI, 1,900 fr.; une autre avec candélabres garnis de cristaux, style Renaissance, 1220; paire de grands vases en émail cloisonné, fond bleu, de 1 mètre de hauteur sur 0,60 cent. de largeur, pièces exceptionnelles, 3,405 fr.; grande vitrine en bois satiné, style Louis XVI, 1,800 fr.; deux figures en bronze, *Le Charmeur* et *La Laveuse*, 2,500 francs, etc., etc.



Pro Yves & BARRET.

LES TROIS GRACES

Fac-simile d'un dessin de FRANÇOIS BOUCHER à la pierre d'Italie rehaussée de blanc.



LE DEPART POUR LA CHASSE. — F. Chaplin. (*Illustration.*)

La vente Lévy Worms, faite par MM. Charles Pillet et Mannheim, a été le gros morceau de la quinzaine. Cependant, nous devons signaler encore dans une vente faite par les mêmes commissaire-priseur et expert, le 10 décembre, d'objets d'art et de curiosité appartenant à M. B..., comprenant des émaux de Limoges, des verreries, des bronzes, des bijoux, des tentures et des boiseries anciennes, deux pièces excessivement remarquables à plusieurs titres. La première est un bracelet hispano-arabe du XIIIe siècle, en or repoussé, avec arabesques, découvert dans un tombeau, en 1877, à Murcia (Andalousie). On n'en connaît que deux autres du même travail, mais plus petits, qui se trouvent au musée archéologique de Madrid. Celui-ci a été gravé dane la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er novembre dernier. Il a été vendu 2,500 fr.

La seconde est un très-grand et magnifique vase hispano-mauresque, en forme d'amphore, avec panse ovoïde, émaillée fond blanc, portant des traces de dorure et de reflets métalliques, dessins bleus representant des gazelles, affrontées, des arabesques, etc. On lit autour de la panse une inscription en caractères nesky : *Honneur et bonheur durables.* Ce vase est de la même forme, de la même ornementation et des mêmes dimensions que celui de l'Alhambra de Grenade; on croit que tous les deux sortent de la même fabrique et que la même main en a exécuté les décors. Il y avait jadis à l'Alhambra un second vase qui a disparu depuis longtemps et dont on trouve la relation dans l'ouvrage du P. Juan Echeverria (Grenade, 1762). On croit également que celui dont nous parlons est celui-là même qui a disparu de l'Alhambra. Il provient de la vente Fortuny et mesure 83 cent. de hauteur sur 2 m. 19 c. de circonférence. Il a été vendu 4,500 fr.

Nous aurons à parler la prochaine fois des tableaux des collections de MM. S. B... et Ed. F..., et des marbres des artistes italiens qui ont figuré cette année au Champ de Mars; la vente a eu lieu mercredi et jeudi de cette semaine, mais nous n'avons encore que des renseignements insuffisants.

Pierre D...

NOS GRAVURES

Le succès de la *Camargo* au théâtre de la Renaissance donne un regain d'actualité à une gravure (*a*) du XVIIIe siècle conservée à la bibliothèque Sainte-Geneviève — représentant le cabaret fameux de Jean Ramponeau. Un monde de buveurs s'y donnait rendez-vous pour y mener joyeuse vie *inter pocula* sans soucis de l'avenir et sans regrets du passé. Boire outre mesure, à cette époque déjà, cela s'appelait *ramponer*. — Après avoir traversé l'antichambre, c'est-à-dire la cuisine, les badauds pénétraient dans la grande salle ornée d'une treille peinte sur les murs et illustrée de figures variées, avec textes malins, calembredaines et facéties. Belle-Humeur dansait avec la *Camargo*; Polichinelle faisant des grimaces au docteur Bacchus trônait le verre à la main, c'était partout des invocations à la soif, compagne de l'ivresse. L'égalité parfaite existait dans ce cabaret où les grands seigneurs coudoyaient les aigrefins où quelques jolies marchandes s'introduisaient aux bras de fringants militaires.

En presence de François Boucher, un de ses maîtres, nous plaçons M. Chaplin, si bien représenté par le *Départ pour la chasse*. Le peintre moderne excelle dans les sujets d'élégance mondaine et son pinceau facile se joue dans une gamme de tons harmonieux, frais et séduisants. — On a beaucoup admiré la distinction de cette toile: une jeune femme, au teint mat, aux boucles soyeuses, tient à la main la cravache et le chapeau orné de la grande plume des chasseresses... Dans un instant elle sera en plein bois, au milieu du tumulte des cavaliers. R.

(*a*) Cette gravure, parfaitement conservée, a été mise en lumière par M. Augustin CHALLAMEL, à qui nous devons une bonne description du cabaret Ramponeau.

COURRIER DE LA SEMAINE

La neige couvre le sol.

Les veneurs devisent au coin du feu et les meutes se reposent.

Nous sommes à Noël et les moins fervents s'apprêtent à fêter grassement l'anniversaire de la naissance du Sauveur.

En ce jour solennel les tables sont dressées partout, aussi bien dans les châteaux somptueux que sous le chaume le plus humble, et la dinde traditionnelle s'étale sur la nappe du riche et sur celle du pauvre.

Il nous sera donc permis de parler de ce gibier domestique auquel Brillat-Savarin a consacré une de ses pages les plus éloquentes. Il le traite en chasseur et en gourmet, reconnaissant que le dindon est un des plus beaux cadeaux que le nouveau monde ait faits à l'ancien et il ajoute avec sa verve toujours un peu goguenarde : « Ceux qui veulent « toujours en savoir plus que les autres ont dit « que le dindon était connu aux Romains, qu'il en « fut servi un aux noces de Charlemagne et « qu'ainsi c'est mal à propos qu'on attribue aux « jésuites l'honneur de cette savoureuse importa- « tion. »

Les savants qui aiment à ménager les découvertes de l'avenir et à ne pas froisser leurs collègues désignent le dindon sous le nom ambigu de *meleagris*, nom que les Grecs donnaient à la pintade : cette dénomination peut servir à toutes les controverses et complique suffisamment les recherches d'origine.

Donc, malgré Aristote, et sa docte cabale le dindon, originaire de l'Amérique septentrionale, était inconnu des anciens et n'a été importé en Europe que vers le milieu du XVe siècle, en Espagne d'abord, puis en Angleterre et en France, en 1670, où l'on prétend que le premier fut servi aux noces de Charles IX.

Ce furent les jésuites qui importèrent ce gibier-volaille et qui établirent en France, la première dindonnerie, dans une ferme aux environs de Bourges : c'est de cet établissement qu'ils prirent le nom de *jésuites* que la langue populaire leur a conservé.

Au siècle dernier il y avait une société de Dindoniphiles dont le but était de propager l'espèce nouvelle dans les campagnes : elle a réussi, comme on sait, au delà de toute espérance. Ce que l'on sait moins, c'est que les comtes de Chavagnac en élevèrent à l'état de gibier dans leurs pinèdes du Comtat, et qu'aujourd'hui encore on les chasse au chien d'arrêt dans les taillis des Roumanes, à deux portées de fusil du Rhône, où ils viennent s'abreuver, car le dindon est un des rares oiseaux qui s'abreuvent sans barboter et auxquels il faut une eau d'une pureté extrême.

Brillat-Savarin raconte qu'il a chassé la dinde à l'état sauvage à Hartfort dans le Connecticut.

« .....Le lendemain, dit-il, nous nous mîmes en chasse un peu tard .. Nous tuâmes d'abord quelques-unes de ces jolies petites perdrix grises qui sont si rondes et si tendres. Nous abattîmes ensuite six ou sept écureuils gris, dont on fait grand cas dans ce pays, enfin notre heureuse étoile nous amena au milieu d'une compagnie de coqs d'Inde.

« Ils partirent à peu d'intervalle les uns des autres d'un vol bruyant, rapide, et en faisant de grands cris. M. King tira le premier et courut après; les autres étaient hors de portée ; enfin le plus paresseux s'éleva à dix pas de moi ; je le tirai dans une clairière, et il tomba roide mort.

« Il faut être chasseur pour concevoir l'extrême joie que me causa un si beau coup de fusil. J'empoignai le superbe volatile et je le retournai en tous sens... »

Par un excès de modestie, le maître ne nous dit pas comment il le fit cuire, tout en constatant qu'il fut parfait : « Il fut charmant à la vue, dit-il, flatteur à l'odorat et délicieux au goût. Aussi jusqu'à la consommation de la dernière de ses particules, on entendait tout autour de la table : « *Very good ! exceedingly good* ! *Oh* ! *dear sir, what a glorious bit* ! »

Dans l'Amérique septentrionale on chasse encore le dindon, souche de nos dindons domestiques. Ils vivent par troupes et changent souvent de pays; cependant on ne peut les considérer comme des oiseaux migrateurs, car il n'y a rien de régulier dans leurs voyages, qui ne sont déterminés que par la recherche de la nourriture, qui manque dans la région qu'ils occupent. Lorsqu'un voyage est devenu nécessaire, les mâles se réunissent en troupe; les femelles et les jeunes forment une autre troupe qui évite l'approche de la première parce que les mâles attaquent les petits et les tuent. Les deux troupes se suivent à une certaine distance, faisant la même route à pied et ne prenant le vol que pour éviter un danger ou traverser une rivière. Quand ces voyageurs rencontrent un pays riche en graines, ils s'y arrêtent et se divisent par familles, séjournant tant qu'ils trouvent de la nourriture.

Un de mes vieux camarades, le commandant Michel d'Eyler, a chassé le dindon ocellé de la baie de Honduras. Cet oiseau est de même taille que le dindon commun, son plumage du dos et de la queue est d'un blanc vert, à reflet passant du cuivre de rosette et ocellé de bleu d'azur cerclé de noir avec son bord de jaune doré ; le cou est nu, recouvert d'une membrane bleuâtre semée de tubercules d'un rouge vif; les moyennes rémiges sont couleur havane, les primaires et les secondaires blanches rayées de brun. C'est un oiseau admirable dont le vol offre le tir du faisan.

Le commandant Michel en élève dans sa terre près de Tarbes et il attend d'en avoir une troupe pour les lâcher en plein taillis. Il est convaincu que ce gibier s'acclimatera et qu'on pourra le retenir comme on fait du faisan. Quel joli coup de fusil !

Saluons donc le dindon de Noël et faisons lui l'accueil qu'il mérite en l'état de servage où il est, en lui promettant nos hommages cynégétiques dès que la science économique en aura fait un gibier soumis et succulent comme elle a fait du faisan persan, qui est devenu français jusqu'à la truffe, le plus haut degré de nationalité qu'il nous soit permis de donner à des étrangers.

Un mot pour en finir avec le dindon.

Sait-on pourquoi l'on dit dans le style figuré et familier : être le dindon de la farce?

Parce qu'autrefois les pères de comédie, qui jouent toujours les rôles de dupes, étaient appelés en langage de coulisses *pères dindons*, par allusion à ces oiseaux dont on a fait, on ne sait pourquoi, le symbole de la sottise.

Comme on le pense, avant la découverte de l'Amérique et avant celle du dindon, la nativité de N. S. Jésus-Christ était grassement fêtée, et dans nos vieux châteaux de France l'on y mangeait le daim de Noël.

Dans quelques provinces, notamment en Bourgogne le dindon n'a pas encore détrôné le daim, ou à son défaut le chevreuil.

Il y avait jadis dans toute grande famille le chevalier de Noël, c'était d'ordinaire le cadet de la maison. Sa mission était d'assister, l'épée nue, à la cuisson du daim, tandis que le chapelain entonnait avec les gens du service les noëls. Le rôt était ensuite porté processionnellement dans le réfectoire, et le chevalier de Noël saluant de l'épée le chef du nom et des armes le déposait devant lui.

Chez les marquis de C... en Dauphiné et chez le duc d'Alb... en Provence on suit encore la vieille tradition.

FLORIAN PHARAON.

ARCHITECTURE

Sans rechercher dans l'histoire des peuples et de la civilisation, les programmes qui furent dictés pour la réalisation des châteaux, et sans vouloir faire l'historique archéologique des périodes successives qui amenèrent la transformation de nos forteresses en habitation de plaisance, permettant aux seigneurs de goûter les sensations agréables de la vie de campagne et de s'adonner aux plaisirs de la chasse, je me contenterai de passer rapidement sur les diverses époques qui ont contribué successivement au perfectionnement de ces habitations.

Au xve siècle, les seigneurs, remettant tranquillement leur épée au fourreau et n'ayant plus qu'à lutter contre l'ennui et l'oisiveté, songèrent à donner à leur demeure un aspect nouveau; ils firent alors disparaître tous les ouvrages avancés formant un système de défense, devenu inutile, grâce à l'abolition de la féodalité.

Au xvie siècle, les châteaux gardent leur importance militaire, déjà de beaucoup diminuée par la suppression des ouvrages avancés, murs d'enceinte, fossés inondés, pont-levis, etc.; les principaux caractères de défenses seuls sont conservés pour former motifs de décoration.

L'époque de la Renaissance, dont le nom seul explique assez le progrès, a permis aux architectes d'imprimer à leurs œuvres un cachet de finesse et d'élégance, tout en respectant les idées primitives. La plupart de nos forteresses sont alors transformées en château ; on chercha d'abord à faire pénétrer, dans les intérieurs, la lumière, négligée jusqu'alors, en agrandissant les fenêtres ; les escaliers deviennent de véritables dégagements, et prennent un aspect monumental. Les tours crénelées sont surmontées de toits élégants; les traditions de la féodalité disparaissent peu à peu, et nous voyons au xviiie siècle ces nouveaux châteaux prendre un caractère de régularité symétrique et former un ensemble en rapport avec les besoins de grandes réceptions de cette époque. Je soumets ci-dessous un type de construction moderne donnant, par la distribution, tout le confortable ordinaire de nos usages.

Tout le service se trouve aux sous-sols : salle des gens, cuisine, laverie, caves, etc., le tout parfaitement éclairé, le rez-de-chaussée étant surélevé de 1 mètre 50.

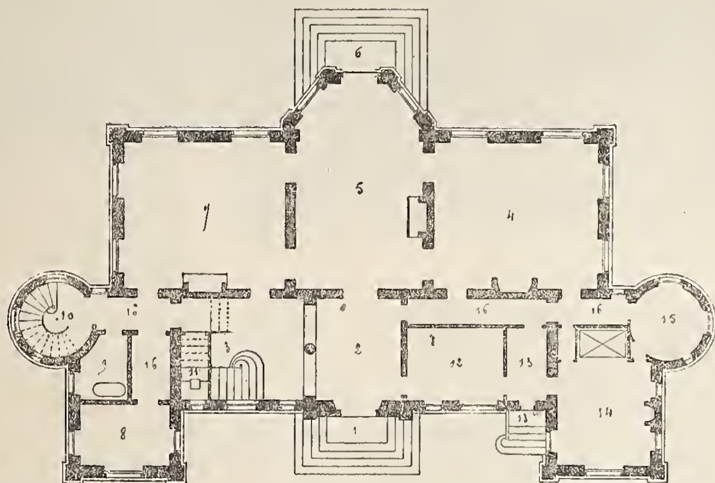
Le rez-de-chaussée surélevé ainsi se trouve être préservé de l'humidité; son plan d'ensemble est très-régulier, et les décrochements et saillies donnent en élévation une silhouette agréable.

Sur la cour d'honneur, le perron conduit au vestibule, dans lequel on trouve à gauche le grand escalier conduisant aux étages supérieurs; au fond les salles de réception, salon, salle à manger avec office et salle de billard. Un perron met en communication directe cette dernière pièce avec le parc, sur lequel toutes ces pièces sont éclairées; près de l'office, la salle de bain, et dans la tourelle, à la suite l'escalier de service. A droite du vestibule, cabinet de travail et chambre à coucher avec cabinet de toilette dans la tourelle. Entre ces deux pièces se trouve un petit vestibule, avec sortie particulière sur la cour d'honneur.

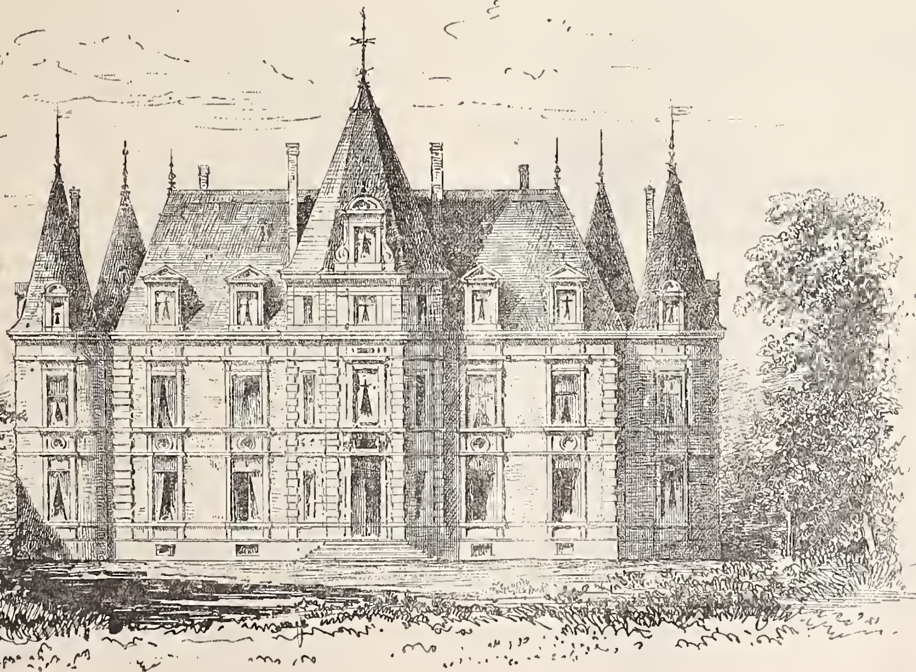
Au premier étage, sept chambres à coucher, avec cabinets de toilette, sont desservies par un grand couloir de service traversant le château dans toute sa longueur avec water-closet à chaque extrémité.

Le second étage comporte également des chambres à coucher avec couloir de service et aisances comme le premier étage.

FRANSQUIN-ARVEUF.



LÉGENDE : 1. Perron sur cour d'honneur. — 2. Vestibule. — 3. Grand escalier. — 4. Salon. — 5. Salle de billard. — 6. Perron sur parc. — 7. Salle à manger. — 8. Office. — 9. Salle de bain. — 10. Escalier de service. — 11. Water-closets. — 12. Cabinet de travail. — 13 Antichambre avec sortie particulière. 13 bis. — 14. Chambre d'honneur. — 15. Cabinet de toilette. — 16. Dégagements.



NUMISMATIQUE

⁂ La *Tablett* annonce qu'un numismate de Londres vient d'enrichir sa collection de quatre spécimens très-curieux trouvés dans le voisinage de la cathédrale de Saint-Paul.

Le premier est un sceau en bronze de la dimension d'une pièce d'un shelling, représentant le martyre de saint Étienne, avec la légende : *Ecce video cœlos apertos*. Il a été trouvé dans la vase de la Tamise, près du pont de Westminster, et il est dans un état merveilleux de conservation. Les figures et même les pierres que l'on jette au martyr se détachent parfaitement, malgré qu'il soit évident que la médaille est du xiiie ou du xive siècle. On croit que c'est le sceau d'une confrérie de Saint-Étienne, dont les réunions se tenaient probablement dans la chapelle de ce saint, dans l'abbaye de Westminster.

Le deuxième est un sceau de plomb qui pendait à une bulle de Boniface IV, et que l'on a trouvé près de la station de Cannon Street.

Les autres, qui sont les plus intéressants, consistent en deux pièces de monnaie d'or d'Ali Ibn Zoussef, troisième roi de la dynastie des Almoravides, qui régnèrent à Cordoue au xiiie siècle. L'inscription en caractères koufiques sur la face peut se traduire : *Non est Deus nisi Deus. Muhamed apostolus Dei. Princeps muselmorum Ali Ibn Zosef*. Au revers on lit : *Iman Abdallah, prince des croyants*.

Dans les deux pièces se lit, en outre, l'inscription suivante : Au nom de Dieu, cette monnaie a été frappée à Alméria l'an 525 (de l'hégire).

On distingue parfaitement sur ces pièces le croissant, ce qui prouve que cet emblème était employé par les musulmans longtemps avant la prise de Constantinople. Ces pièces ont été mises en vente comme étant chinoises, et elles ont été achetées dans la croyance qu'elles étaient persanes. Ce n'est qu'après avoir été nettoyées et déchiffrées qu'on a pu connaître leur véritable origine et leur valeur.

⁂ L'*Indépendant*, journal de l'arrondissement de Péronne, mentionne la trouvaille faite près d'Albert, dans cet arrondissement, de 5,400 pièces de monnaies françaises en argent, remontant au règne de Louis V (1108-1137). Cette découverte comprend les variétés suivantes :

Louis VI, frappé par Montreuil; Guy d'Abbeville; Eustache de Boulogne; Anschair, abbé de Corbie; Amiens, *Ambianis, pax civibus tuis;* Thibaut de Champagne; Gauthier et Burcar, évêque de Meaux ; puis, enfin, une pièce du plus grand intérêt au point de vue de l'histoire monétaire de la Picardie : c'est un denier jusqu'alors complètement inconnu, frappé pour *Ancre*, aujourd'hui *Albert*, et portant d'un côté pour légende : INCRINSIS.

M. Letellier, marchand de monnaies à Paris, a pu acquérir la totalité de la trouvaille, et a cédé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale la pièce qui porte la légende : INCRINSIS.

VÉNERIE

LA LOI DU 3 MAI 1844

Par une anomalie étrange, la loi de 1844 qu'on a voulu faire dans l'intérêt de la conservation du gibier, révèle certainement plus de soucis de la part du législateur pour la propriété, que pour la réglementation même de la chasse. Il résulte de là que la chose essentielle n'est plus, après tout, que la chose secondaire.

Je ne m'élèverai certes pas contre le respect de la propriété qui a été la cause incontestable de l'imperfection de la dite loi ; est-ce à dire que certaines difficultés ne pouvaient pas être tournées, sans tomber dans l'arbitraire ? Pour ma part, je crois que ce n'était pas impossible. Il suffisait d'un peu de courage et de craindre beaucoup moins de déplaire.

Heureusement les lois sont perfectibles, comme tout ce que font les hommes, et la loi du 3 mai 1844, plus que toutes les autres; seulement il est regrettable qu'on n'ait pas voulu comprendre qu'il n'y a rien de moins démocratique que la chasse et que pour qu'une loi soit bonne, il faut, sur certains points, qu'elle repose sur un principe aristocratique, n'en déplaisent aux esprits déviés qui de-

mandent la liberté illimitée du droit de chasse. Pauvres gens! avec quoi remplaceriez-vous donc les huit cent mille francs de gibier qui se vendent tous les ans aux halles de Paris seulement? Ainsi, pour être plus net, je n'admets pas qu'on délivre des permis de chasse aux premiers venus.

Mais il ne suffit pas de blâmer ce qui a été fait, il faut formuler ce qui devrait être. Je n'ai pas la prétention de poser en législateur; toutefois, il me semble que j'ai bien le droit, après avoir, par état, pendant plus de trente ans, sollicité l'application de la loi sur la chasse contre des milliers de délinquants, j'ai bien le droit, dis-je, de la discuter et d'attirer l'attention sur les modifications que tous les esprits sérieux réclament depuis longtemps, je pourrais dire, depuis le jour ou elle a été promulguée.

Je commencerai par la vénerie: A tout seigneur, tout honneur.

La vénerie est une gloire nationale, une science éminemment française, que les étrangers nous envient; elle avait droit à la haute attention des législateurs qui l'ont sacrifiée, en rendant la chasse à courre pour ainsi dire impraticable. L'article II de la loi de 1844 ainsi conçu : *Pourra ne pas être considéré pour un délit de chasse le fait du passage des chiens courants sur l'héritage d'autrui, lorsque ces chiens seront à la suite d'un gibier lancé sur la propriété de leurs maîtres, sauf l'action civile s'il y a lieu, en cas de dommage*, peut tout au plus satisfaire les chasseurs à tir aux chiens courants; mais pour les veneurs, cet article II, voté avec tant de mauvaise grâce, n'est qu'une source inépuisable de procès, une sorte de traquenard constamment tendu aux jambes de leurs chevaux et aux pattes de leurs chiens.

N'est-ce pas une amère plaisanterie de dire, dans une loi, que la chasse à courre est permise et d'en rendre la pratique impossible? De ne pouvoir pas même aller dans le bois voisin sans s'exposer à un procès, achever d'un coup de carabine le sanglier qui décime vos chiens, le sanglier que vous chassez dans l'intérêt de l'agriculture? Personne plus que moi n'a le respect de la propriété, serait-ce en manquer que d'obliger les petits propriétaires à supporter les légers inconvénients de la chasse à courre si largement compensés par les avantages qu'elle procure?

Non-seulement la vénerie contribue à l'amélioration de la race chevaline par le nombre considérable de chevaux de selle qu'elle emploie, elle est encore la meilleure de nos écoles d'équitation. Cherchez dans nos régiments de cavalerie les officiers qui montent le mieux et le plus solidement, huit fois sur dix, vous trouverez que ce sont des amateurs de chasse à courre. Ce n'est pas tout, c'est encore à la vénerie que nous sommes redevables de la conservation de nos races canines qui n'existeraient peut-être plus sans ceux de nos veneurs qui n'ont pas donné dans l'anglomanie. Et enfin, n'est-il pas de notoriété, que sur les huit cent mille francs que produit la location du droit de chasse dans les forêts de l'État, les veneurs en payent plus de la moitié? Le séjour des équipages dans les localités partout où ils stationnent, n'est-il pas une cause de bien-être pour la population? Et le nombre considérable d'animaux pris, si redoutés des cultivateurs, n'est-ce donc rien?

En considération de tant de services incontestés, vous avez dit, Messieurs les législateurs, que le passage des chiens courants sur le terrain d'autrui pourra ne pas constituer un délit; qui vous empêchaient de confondre les piqueux à pied avec les chiens? Quel tort pouvaient-ils faire en passant dans les champs? Quant aux cavaliers, aux hommes montés enfin, leur part n'était pas moins facile à faire, il suffisait de ne pas considérer comme un délit leur passage sur les routes, chemins et sentiers frayés, mais il est écrit en tête de la loi: « *Nul n'a la faculté de chasser sur la propriété d'autrui, sans le consentement du propriétaire ou de ses ayants droit.* »

A. DE LA RUE,
Ancien inspecteur des forêts de la Couronne.

(A suivre.)

VÉLOCIPÈDE

Contrairement aux années précédentes, le championnat parisien ne s'est pas couru cette année. Seule, la Société le « Sport vélocipédique parisien » a terminé la saison des courses par un championnat de la Société qui a eu lieu dernièrement à Neuilly, la distance à parcourir était de 8 kilomètres.

Les plus forts vélocipédistes se sont mis en ligne, après deux séries, la série finale a donné le résultat suivant:

1er M. Ch. Terront (champion français) a fait les 8,000 mètres en 15 minutes 20 secondes.

2e M. Viltard en 16 minutes 2 secondes.

3e M. J. Terront en 16 minutes 40 secondes.

4e M. Quesnel en 17 minutes 38 secondes.

Cette journée ayant attiré énormément de monde, les quatre vainqueurs, les deux premiers surtout, furent acclamés par la foule qui a pris beaucoup d'intérêt à cette course.

Jules RICHARD.

DEUX INTRÉPIDES VÉLOCIPÉDISTES.

L'un, le baron Emmanuel de Graffenried de Burgenstein, âgé de seize ans, membre du *Vélo-Sport* de Paris, l'autre, M. A. Laumaillé, d'Angers, ont effectué, cette année, le plus long trajet qui ait été fait jusqu'ici au moyen du bicycle. En trente-cinq jours ils ont parcouru en France, en Italie et en Suisse, un espace de mille lieues; dans une seule journée, en 9 heures, ils franchirent la distance de Turin à Milan, 160 kilomètres.



SPORT.

Depuis l'époque où les courses furent premièrement introduites en France, il s'est écoulé à peu près une cinquantaine d'années; c'est peu, très-peu, quand on considère les résultats énormes qui ont été obtenus pendant ce laps de temps. En effet quels changements ont été faits depuis le temps où l'on voyait des rosses, dans toute l'acception du mot, disputer les maigres prix qui étaient offerts à l'hippodrome du Champ de Mars! Le goût du *Racing* nous a gagnés avec une rapidité qui tient du merveilleux; chaque année a vu accroître la popularité et la prospérité du turf Français. En sera-t-il de même dans l'avenir? Cela paraît fort probable, à en juger par le passé. En tout cas, les hippodromes se multiplient; voici maintenant qu'on nous annonce l'installation de deux nouveaux : un à Enghien, l'autre à Vincennes.

On m'assure que l'hippodrome d'Enghien sera sous la direction de M. Dennetier. S'il en est ainsi, le succès de l'entreprise me semble assuré, la perspicacité de M. Dennetier étant bien connue. Le champ de course de Vincennes sera sur l'emplacement même du vieil hippodrome, qui, jadis était si prospère. Enfin les turfistes seront sur les dents l'année prochaine; pensez donc, nous aurons cinq ou six jours de réunion par semaine.

Le sport a commencé dans les villes du midi; bientôt tout sera « en train ». D'ailleurs rien ne manquera à la fête, qui fera le désespoir des sportmens forcément retenus à Paris pendant les mois monotones de l'hiver. Le programme du *meeting* niçois vient de paraître; en voici quelques détails. La réunion comprend trois journées, les 20, 23 et 26 janvier 1879. Chaque journée le nombre d'*events* s'élève à trois. Le 20 on verra courir le prix de Monaco (la coupe), Plate de 20,000 francs, ajoutés à un objet d'art. Cette journée est à la fois la plus importante et la plus intéressante. Le 23 se court la course de Haies de 7,500 francs, ajoutés à 250 d'entrée. Le 26 aura lieu le handicap libre de 10,000 francs, ajoutés à 250 d'entrée. Ces chiffres parlent éloquemment en faveur de la munificence de la Société, qui, d'ailleurs, aura la récompense de sa générosité : car les engagements cette année sont plus nombreux que jamais ils ne l'ont été; les propriétaires ayant profité du délai supplémentaire. Les chevaux anglais seront nombreux, car outre les « performers » que j'ai nommés la semaine dernière, il y en aura plusieurs autres, parmi lesquels sont *Cœsarian*, *Marshall Niel*, *Ignition* et *Citizen*.



LA GORGE DE WARRAGAMBA, DANS LES MONTAGNES BLEUES.

Gravure extraite du *Voyage autour du Monde* par le Comte DE BEAUVOIR.

Franchement cette fois-ci nos voisins ont envie d'enlever quelque chose! Il se peut bien qu'ils prennent leur revanche de l'année passée, car ils envoient leurs meilleurs représentants; mais aussi ils ont à compter avec de redoutables adversaires, car je vois parmi les engagements français les noms de quelques bien bons chevaux.

La saison des courses à Pau n'a commencé que mercredi dernier, conséquemment il m'est impossible d'en donner le compte rendu. Le programme comprenait deux steeple-chases et un hurdle-race. Il y avait vingt-deux engagements. Du reste, je donnerai tous les détails la semaine prochaine.

INFORMATIONS.

On annonce que des propositions ont été faites, par M. Lupin aux jockeys Rolf et G. Mills pour entrer à son service. Il parait que M. Lupin veut réparer la perte qu'il a faite de Hudson, qui est maintenant dans l'écurie de Henry Jennings.

Ces jours derniers, la commission des Haras, composée de MM. le baron Dutaya, de la Motte et Duplessis, a examiné à Chantilly, *Équateur*, *Espoir*, *Bouchède*, *Baron*, *Ploermel*, *Momères*, *Tip* et *Skavoup*. Les propriétaires de ces chevaux vont s'entendre avec les membres de la commission pour les prix.

Les courses de Nantes pour l'année 1879 sont fixées aux 23, 24 et 27 avril.

La première journée des courses de Reims aura lieu le lundi, avant la première journée de la Société d'encouragement, — c'est-à-dire le 24 mars.

ANGLETERRE.

Le temps est aussi inclément en Angleterre qu'en France. Londres est enfouie sous une couche de neige et de boue, qui en rendent le séjour très-peu agréable. Et il fait froid aussi; il a gelé à pierre fendre, et la rivière, la « Serpentine, » est prise sur toute son étendue. Déjà des patineurs aventureux ont tenté la glace, et maintenant on y patine chaque jour. Ce brusque changement de température a été très-favorable pour les chasses, qui, à cause de la pluie, avaient été arrêtées presque par toute la contrée.

En fait de turf, il n'y a rien à chroniquer, si ce n'est la réunion du grand national *Hunt committee*, qui s'est tenue récemment. C'est pendant ce *meeting* que les inculpés dans l'affaire de Sandown Park, dont j'ai parlé la semaine passée, ont comparu devant les tribunaux. Mais après une longue séance ils ont été acquittés faute de preuves concluantes. Toutefois l'affaire est très-regrettable, et il est à espérer qu'elle ne se renouvellera pas.

Il y a eu une vente de pur-sang très-importante lundi dernier au Tattersall anglais, mais elle n'a pas réussi. Les propriétaires se plaignent cette année de la rareté des acheteurs, qui ne veulent à aucun prix se charger, — pendant l'hiver du moins, — de chevaux ne pouvant leur rapporter de bénéfice. Les choses n'étaient pas dans cet état l'année dernière, car alors on payait des produits un prix fou. Toutefois, avec le printemps, les affaires vont reprendre, et les ventes seront probablement très-animées.

TIR.

Le tir au *Gun Club* de Londres continue très-vivement chaque semaine. Les concours pour le *Winter' Cup* ne sont pas encore terminés, quoique le terme approche. Une assez grande poule a été tirée récemment, et c'est le capitaine Hughes qui en est sorti victorieux avec neuf pigeons sur onze. Après quoi a eu lieu la seconde compétition pour le *Winter' Cup*. C'est encore au capitaine Hughes que ce deuxième *event* est échu. Donc, jusqu'ici c'est le capitaine Hughes qui tient la corde.

EXPOSITION CANINE A ALEXANDRA PALACE.

Cette exposition, qui a été ouverte le 12 à Alexandra Palace, comprend plus de 1,000 chiens, parmi lesquels se trouvent, naturellement, des représentants de chaque espèce. Les prix offerts étaient très-importants, et l'assistance était des plus nombreuses. Décidément ces *shows* sont fort à la mode en Angleterre, ou, d'ailleurs, ils ont une importance que nous sommes bien loin de leur accorder. Toutefois, pour Messieurs les amateurs, je donnerai le résumé des prix :

Limiers. — 1er prix, *Rollo;* 2e prix, *Mona* (appartenant à M. R. S. Auld).

Mâtins. — 1er prix, *The Shah;* 2e prix, *Beau.*

Chiens Saint-Bernard. — 1er prix, *Monk;* 2e prix, *The Shah.*

Terre-neuve. — 1er prix, *Leo;* 2e prix, *Mayor of Bingley;* 3e prix, *Lion.*

Chiens courants. — 1er prix, *Monzie;* 2e prix, *Roy;* 3e prix, *Lufra.*

Parmi les chiens appartenant à des propriétaires étrangers, se trouvaient plusieurs épagneuls russes et italiens; ils n'ont obtenu aucun prix. Il en a été de même pour *Kermès*, le braque auquel on a décerné le prix d'honneur à l'exposition canine de Paris. Toutefois, ce titre de recommandation ne lui a pas été très-utile à Londres, car les juges anglais, très-compétents d'ailleurs, ne lui ont pas reconnu assez de qualités, même pour une mention honorable.

LONGCHAMPS.

Voyage autour du monde, par le comte DE BEAUVOIR.

(PLON ET Ce, rue Garancière.)

Le comte de Beauvoir, explorateur infatigable, écrivain distingué, homme d'esprit et de savoir a donné sa mesure dans trois charmants volumes. Tout jeune encore, la passion des voyages l'emportait loin de son pays, et s'il a mis plus de temps que le héros de Jules Verne à faire le *Tour du monde*, il a eu sur lui l'avantage d'étudier plus à fond les contrées qu'il a visitées.

Une nouvelle édition, splendidement illustrée de près de 400 gravures, cartes et plans, vient de paraître. La géographie de l'auteur n'ayant rien de sec ni d'aride, on peut dire que le voyage fait en sa compagnie est un véritable train de plaisir.

A. DE MANDRE.

GAZETTE PARISIENNE

Les Étrennes. Voici venir le moment des étrennes, impatiemment attendu par ceux qui les reçoivent, non moins redouté par ceux qui les donnent. Les étrennes, c'est le triomphe de l'industrie parisienne, qui, chaque année, en cette saison, enfante de véritables merveilles.

Mme Vachon, la célèbre parfumeuse de la rue Meyerbeer (n° 5), dont l'inimitable *Rosée du harem*, véritable source de beauté, donne aux femmes, en dépit du temps jaloux, comme un second baptême de jeunesse, en assouplissant leur épiderme, en satinant leur peau, en faisant resplendir leur teint, se maintient aujourd'hui, par ses créations nouvelles, à la hauteur de sa renommée. Ce n'est pas peu dire!

Ses sacs à bonbons, avec leur couche d'ouate, qui garde la chaleur, peuvent être utilisés pour servir des œufs à la coque dans un déjeuner élégant; ses boîtes à ouvrage, en soie capitonnée, nous offrent les nuances les plus variées et les plus délicates; ses coffrets, genre ancien, ont des garnitures si vaporeuses que l'on dirait des flocons de nuages, emprisonnés dans l'ivoire ou l'ébène.

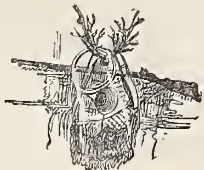
Mme Vachon ajoute aujourd'hui à ces séductions la Pate glycérolée du harem, invention sans pareille qui, à l'aide d'une friction légère, donne à la main cette blancheur de ton et cette finesse de tissu, signes incontestables de l'aristocratie de la race. Grâce à la Pâte glycérolée, à la Fleur du harem, qui est la plus délicieuse des Poudres de riz, et à ses sachets charmants, qui parfument le linge, Mme Vachon attire et retient l'elite des acheteurs, et elle voit grandir chaque jour sa vogue et sa clientèle.

*** En ce moment l'or roule à Paris : il faut donner; tout le monde donne. Les plus récalcitrants se laissent faire une violence plus ou moins douce. Mais ils finissent par s'exécuter, bon gré mal gré. Il faut bien obéir à l'usage antique et solennel.

Ce serait bon de donner des étrennes... si cela ne coûtait pas si cher!... Partout en ce moment les tentations s'offrent à nous, séduisantes, irrésistibles, nous invitant à vider nos poches. Si les marchands entendaient mieux leur véritable intérêt, ils baisseraient leurs prix et feraient beaucoup plus d'affaires.

Mme Martin a compris, mieux que personne, cette nécessité d'une époque où tout le monde achète. Dans un magasin qui garde l'apparence d'un appartement, qui en a la discrétion et le « *comme il faut* » au premier étage d'une jolie maison — *le n° 29 de la Chaussée-d'Antin*, — elle a su réussir — et elle cède à des prix notablement réduits, tout ce qui peut plaire aux élégantes et aux delicates, toilette d'une irréprochable distinction, velours à la fois opulents et souples, soieries chatoyantes, riches tissus pour ameublement, dentelles merveilleuses, lingeries soignées, fourrures à la mode d'aujourd'hui, diamants à la mode de toujours, — car tant qu'il y aura des femmes on voudra aviver le feu de leurs yeux du feu des pierreries! — J'ajoute, et je n'aurai pas tout dit, les belles orfévreries d'une si grande tournure artistique, vendues au poids du métal. Il faut voir, et, même quand on a vu, on ne croit pas toujours... Mme Martin est la fée aux surprises.

Pierre Vérax.



CHASSE AU MARAIS

Venant du Nord et rasant la nuée, une bande innombrable de canards passe dans l'air, projetant son ombre sur la contrée. Elle est rangée en fer de lance la pointe en avant, et son vol a acquis sa plus grande vitesse.

Au loin derrière elle un point noir, que l'œil distingue à peine, est lancé sur sa trace et se rapproche rapidement : c'est un faucon à sa poursuite.

Arrivée au-dessus d'un vaste marais où quelques nappes d'eau miroitent aux pâles rayons d'un soleil d'octobre, la volée décrit d'immenses circuits comme pour explorer les alentours. L'oiseau chasseur fend l'espace de ses ailes nerveuses, il va l'atteindre, il est sur elle. Tout à coup la bande entière s'abat avec grand bruit, et le faucon emporté dans son vol impétueux ne rencontre plus que le vide.

Elle est sauvée de cet ennemi : le hautain carnassier n'attaque sa proie que dans les airs.

***

Sur la rive droite de l'Escaut, en face du joli village d'Hollain, s'étend une immense plaine marécageuse, sillonnée en divers sens par une quantité de petits canaux qui déversent dans le fleuve le trop plein des eaux. L'été, elle a l'apparence d'une honnête prairie et se rend utile comme pâturage communal. Mais dès que vient la saison des pluies, elle est livrée aux débordements, et souvent, l'hiver, la prairie est métamorphosée en lac où quelques tertres à peine émergent çà et là. Son vrai nom est marais, avec plus ou moins d'eau. Les oiseaux migrateurs y trouvent une halte toute naturelle. Là se rencontrent toutes les variétés de canards, les oies de Norwége, les cygnes blancs et noirs; il y a quelques années on y vit des ibis, venus sans doute des bords du Nil rendre leur visite à leurs amis du Nord. La bécassine y abonde, et son diminutif le jaquet, si apprécié des gourmets, les pluviers, les vanneaux viennent jeter leur note aiguë dans ce congrès de volatiles.

Un lieu béni pour le chasseur au marais.

***

Le paysage, avec son calme et sa perspective lointaine, est plein d'un charme mélancolique. Il évoque de vagues réminiscences, et il semble qu'on le reconnaisse pour l'avoir vu dans certains tableaux de peintres flamands. Paul Potter ou Hobbéma ont dû s'inspirer de ce site dans quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre.

Sur le premier plan, des vaches escortées d'une folle et criarde multitude de sansonnets familiers picorant sous leurs pieds ou perchés sur leur dos. Plus loin, sur le bord de quelque fossé, une troupe de hérons, espacés à égale distance les uns des autres, tels les pêcheurs sur nos berges, se tiennent immobiles, les yeux fixés sur l'eau, guettant leur proie pendant des heures entières. Plus loin encore — car le canard est très-méfiant — la gent aquatique prend ses ébats et barbote dans quelque flaque d'eau. A l'horizon, des fabriques indécises, des moulins, le clocher d'un village voilés par la brume et la lisière de grands bois.

A gauche, en suivant la ligne de l'horizon, un magnifique château seigneurial, résidence du prince de Ligne, s'élève sur les hauteurs d'Antoing et domine toute la contrée de sa masse imposante surmontée de tourelles gothiques.

Comment, sur la montagne voisine, une petite tour, vil amas de pierres sèches, ose-t-elle regarder en face le noble manoir et se dresser aussi haut que lui? Cette petite tour est un monument commémoratif qui ne saurait froisser son puissant voisin. C'est sur son emplacement que Louis XV assista à la bataille de Fontenoy, qui se livrait dans la plaine opposée, près du village de ce nom.

Si l'on ramène ce coup d'œil circulaire vers Hollain par la rive gauche de l'Escaut, on découvre, à moitié caché par les arbres de son parc giboyeux, le château de Bruyelles, ravissant séjour dont le suzerain, M. le comte Robert du Chastel, sait faire les honneurs, avec autant de grâce que de somptuosité, aux invités de ses chasses célèbres, honorées régulièrement de la présence de ce grand chasseur devant Dieu, Mgr le comte de Flandre.

Non loin de là, une autre curiosité mérite encore d'arrêter le regard. C'est une pierre granitique d'une hauteur démesurée qui se dresse toute nue au milieu d'un champ. On l'appelle dans le pays la « pierre Brunaut ». D'où vient ce monolithe étrange qui fait penser aux Menhirs de la Bretagne? La légende rapporte que c'est sur ce bloc que vint se heurter et s'abattre le coursier furieux qui emportait la reine Brunehaut attachée à ses flancs.

***

La bande de canards a échappé au faucon, échappera-t-elle au chasseur? Dans ce marais tout découvert elle peut se croire bien en sûreté et à l'abri de toute surprise. Mais une guerre de ruses se prépare.

Paul Journoud.

(*La suite au prochain numéro*).

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

M. le comte François de Gontaut, à Paris.
Mme la marquise de Monti, à Paris.
M. le baron de Meyronnet de Saint-Marc, à Aix.
M. Louis de Neuville, à Paris.
M. le baron Adolphe de Rothschild, à Niee.
M. René de Maulde, château d'Ennevelin, par Pont-à-Marcq.
M. le baron de la Tournelle, à Cannes.
M. le comte de Faverney, à Naples.
M. le comte de Villebresme, château de Rocheux, par Morée.
M. le vicomte de Chastellux, château de Nogent, par Montbard.
Mme la duchesse de Lesparre, château des Avenues, près Compiègne.
M. le comte Le Marois, à Paris.
M. Ch. de Saint-Amant, château de la Ville-en-Bois, par Bonaye.
M. le vicomte de Saint-Sauveur, à Lunéville.
M. le vicomte Gaspard de Chavagnac, aux Bordes, par Saint-Ennemond.
M. le comte de Narcillac, à Rome.
M. de Sauvagnac, marquis de Rabar, château de Brun, par Libourne.
M. le comte de Buisseret, à Paris.
M. le comte A. de Ribeaucourt, à Bruxelles.
M. le comte G. de Goulaine, château de Kerlivio, par Hennebon.
M. Hubert d'Avaray, à Paris.
M. de Chabrillan, à Forges, par la Celle.
M. de la Croix d'Ogimont, à Bruxelles.
M. le baron de Poëderlé, à Bruxelles.
M. H. de Boffles, à Abbeville.
Mme la marquise R. de Pracontal, à Paris.
M. Ed. de La Haye-Jousselin, à Paris.
M. Alfred Hainguerlot, à Paris.
M. Godefroy, à Paris.
M. L. Duchon, à Paris.
M. Delrue, à Bruxelles.
M. J. Grasset, à Fort-de-France.
M. P. Bellon, à Lyon.
M. Lawton, à Bordeaux.
M. A. J. Lalande, à Bordeaux.

(*Sport*).

*** L'exposition annuelle de Nice s'ouvrira le 15 janvier et sera fermée le 25 février.

Les œuvres doivent être remises aux frais des exposants, du 25 décembre au 27 janvier.

Pour tous les renseignements, s'adresser à M. Carpentier, 6, rue Halévy, Paris.

*** Le conseil municipal de Paris vient de se rendre acquéreur de la réduction en cuivre repoussé du *Lion de Belfort* de M. Bartholdi.

Cette œuvre sculpturale, faite au tiers de la grandeur originale, sera placée au sommet de la principale des deux buttes Chaumont.

*** On vient de découvrir près de Nauplie, en Grèce, une vaste nécropole. Les tombeaux sont creusés dans le roc et renferment des idoles et des objets funéraires.

LES GRANDS NOMS
DE L'ART,
DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

AGENCES.

JOHN ARTHUR & Cᵉ, 10, rue Castiglione.

TH. MICHAELIS, 45 et 47, rue Maubeuge.

PERAGALLO, 30, rue Saint-Marc.

MACLEAN, 4, rue de la Bourse.

HAVAS, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires.

AGRICULTURE.

HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière.

PELTIER, 10, rue Fontaine-au-Roi.

AIGUILLES.

KIRBY-BEARD & Cᵉ, 5, rue Auber.

AMEUBLEMENTS.

BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne.

HENRY DASSON, rue Vieille-du-Temple, 106.

H. PENON, 32, rue Abattucci.

ARMURIERS.

GASTINNE-RENETTE, 39, avenue d'Antin.

FAURE-LEPAGE, 8, rue Richelieu.

ROBLIN, 9, rue de la Ville-l'Évêque.

ARTICLES DE PEINTURE.

OTTOZ, 35, rue Larochefoucauld.

BERVILLE, 25, chaussée d'Antin.

BAINS.

HAMMAM, 18, rue Neuve-des-Capucines.

GOFFINON, 85, boulevard de Strasbourg.

SAINT-ANNE, 58, passage Choiseul

BIÈRES.

ALLSOPP & Cᵒ, 8, rue Bausset.

BASS & Cᵒ, 112, rue Truffaut.

FANTA, 10, boul. des Italiens.

GRUBER & REEB, 82, boul. Voltaire.

BIJOUTERIE.

BACHELET, 58, quai des Orfèvres.

BOUCHERON, 152, galerie de Valois (Palais-Royal).

MICHELOT, DE THIERRY ET Cᵉ, 213, rue Saint-Martin.

BILLARDS.

BLANCHET, 53, rue Lancry.

POULLAIN, 72, rue Amelot.

BRONZES ET OBJETS D'ART.

THIÉBAULT, 144, faub. Saint-Denis.

GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal.

SUSSE frères, 31, rue Vivienne.

CARTES A JOUER.

GRIMAUD, 54, rue Lancry.

CARTES EN FEUILLES.

HUTINET, 43, rue Greneta.

LEGENDRE, 49, rue Saint-André-des-Arts.

PERDREAU frères, 62 rue de la Verrerie.

CERAMIQUE D'ART.

DECK, 10, rue Halévy.

DOULTON & C, 6, rue Paradis-Poissonnière.

CHAPEAUX D'HOMMES.

LEBEL-STRITTER, 259 r. St-Honoré.

BERTEIL, 79, rue de Richelieu.

CHASSE ET PÊCHE.

DOCK du campement, 14, boulevard Poissonnière. — Articles de chasse.

MORICEAU frères, 82, rue de Rivoli — Ustensiles de pêche. — Pièges.

GÉVELOT — Armes, ustensiles de chasse, 30, r. Notre-Dame-de-Victoires.

CHAUFFAGE.

GENESTE & Cᵒ, 40 et 42, rue du Chemin-Vert.

COMPAGNIE DU GAZ, 6, rue Condorcet.

ADRIEN ALLEZ FRÈRES.

CHAUSSURES POUR DAMES.

FERRY, 11, rue Scribe.

CHAUSSURES D'HOMMES.

CARME, 5, Saint-Marc

H. HERT, 3, rue Halévy.

GALOYER, 9, boulev. des Capucines.

CHOCOLATIERS.

MARQUIS, 10, rue Richelieu

MASSON, 9, boul. de la Madeleine.

CONFISEURS.

BOISSIER, 7, boulev des Capucines.

GOUACHE, boulev. de la Madeleine

CURIOSITÉS. — OBJETS D'ART.

E. TABURET. Orfévrerie ancienne, 3, rue Pasquier

MIALLET, 3, rue Le Peletier.

DIAMANTS.

HALPHEN, 6, rue Le Pelletier.

MANNHEIMER, 41, rue Laffite.

FOURNITURES DE BUREAU.

HAUDUCŒUR, 13, rue des Archives

HARDTMUTH, 24, boul. Poissonnière.

TROUILLET, 112, boul. Sébastopol.

GYMNASTIQUE.

PAZ, directeur du grand gymnase, 34, rue des Martyrs.

HOTELS.

BRISTOL, place Vendôme, 3 et 5.

MIRABEAU, rue de la Paix, 8.

CONTINENTAL, 3, rue Castiglione.

GRAND-HOTEL, boulevard des Capucines, 12.

LIBRAIRES ET ÉDITEURS.

FIRMIN-DIDOT, 56, rue Jacob. Dépôt de papier, rue de Beaune, 2.

DUCHER & Cᵉ, 51, rue des Écoles.

HACHETTE & Cᵉ, 79, boulevard Saint-Germain.

DUNOD, 49, rue des Grands-Augustins.

HETZEL et Cᵉ, 18, rue Jacob.

BAUDRY J., 15, rue des Saints-Pères.

MAROQUINERIE.

KLEIN, 6 et 8, boulevard des Capucines.

BONHOMME, 62, galerie Montpensier (Palais-Royal).

AUCOC, 6, rue de la Paix.

JONES, 23, boulevard des Capucines.

MUSIQUE.

BRANDUS & Cᵉ, 103, rue Richelieu.

HEUGEL & Cᵉ, au Ménestrel, 2, rue Vivienne.

LE BAILLY, rue Cardinal.

S. RICHAULT, boul. des Italiens, 2.

DURAND, SCHŒNEWERKE & Cᵉ, 4, place de la Madeleine.

NOUVEAUTÉS.

AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres.

GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal

AU PRINTEMPS, rue du Havre.

OPTIQUE.

L'INGÉNIEUR CHEVALIER, 15, place du Pont-Neuf.

COMPTOIR GÉNÉRAL DE LUNETTERIE ET D'OPTIQUE, 9, boulevard Poissonnière.

SECRETAN, place du Pont-Neuf.

PARFUMEURS

VIOLET, 225, rue Saint-Denis.

PIVER, 10, boulevard de Strasbourg.

RIMMEL, 17, boulevard des Italiens.

PHOTOGRAPHIE
(produits et accessoires).

L. PUECH, 21, place de la Madeleine

POULENC ET WITTMANN, 7, rue Neuve-Saint-Merry.

GILLES FRERES, 7 (bis), rue Neuve-Fontaine-Saint-Georges.

RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.

BILLAULT ET BILLAUDOT, 22, rue de la Sorbonne.

RESTAURANTS.

BIGNON, boulevard des Italiens, 58, rue de la Chaussée-d'Antin, 4, et avenue de l'Opéra.

CAFÉ ANGLAIS, boul. des Italiens, 13.

— RICHE, boul. des Italiens.

— DE PARIS, avenue de l'Opéra.

— DES AMBASSADEURS, Ch.-Elysées.

RUSTIQUES.

ANDRÉ, 15, rue Royale.

CONSEIL, 80, rue Basse-du-Rempart.

TRICOTEL ET Cᵒ, 51, rue Hauteville.

TABLEAUX.

GOUPIL & C, 2, place de l'Opéra.

HARO, 14, rue Visconti

FÉRAL, 54, faub. Montmartre, Expert.

PETIT, 7, rue Saint-Georges.

DURAND-RUEL, 16, rue Laffitte.

P. L. EVERARD, 36, boul. des Italiens.

TAILLEURS POUR DAMES.

WORTH, rue de la Paix, 7.

LAFERRIÈRE, rue Taitbout, 28.

VINS.

GRANDES MARQUES.

A Bordeaux:
H. et O. BEYERMAN & Cᵉ
CRUSE et fils frères
N. JOHNSTON et fils.
CLOSSMANN & Cᵉ.
BARTON & GUESTIER.

A Cognac:
HENNESSY.
GODARD frères.
MARTELL.

Champagne:
MOET et CHANDON, Epernay.
L. RŒDERER, Reims.
Vᵉ CLIQUOT, Reims.
PERIER-JOUET et Cᵉ, Epernay.

Liqueurs:
WYNAND-FOCKING.
MARIE BRIZARD et ROGER.
LA GRANDE-CHARTREUSE.

GAUTHEY cadet et fils, Beaune.

VOITURES.

BINDER, ainé, 40, avenue du Bois-de-Boulogne.

BELVALETTE, frères, 24, avenue des Champs-Elysées.

VOYAGES.

BAZAR DU VOYAGEUR, rue de la Paix, 25 et place de l'Opéra, 3.

ANNONCES

GASTRONOMIE

LA DINDE DE NOEL.

J'avais une tante qui adorait les saucisses et son chien, joli petit carlin dont la race est perdue; malgré cette douce affection bien sincère, il ne lui est jamais venu à l'idée d'attacher le dernier avec les premières, c'est vous dire combien elle était économe et peu prodigue. Eh bien! pour la Noël, cette excellente tante oubliait tous ses principes d'économie et se livrait à une débauche gastronomique qui étonnait toujours toute la famille.

Et elle avait raison.

S'il est un jour où une ménagère sage puisse se départir de cette prudente économie qui doit présider à la tenue de toute bonne maison, c'est bien pour cette grande fête chrétienne où nous allons tous communier à la table du réveillon.

Or, voici comment ma tante préparait la dinde jeune, bien engraissée et de moyenne grosseur qu'elle achetait elle-même.

La dinde bien plumée, flambée, vidée par la poche, elle l'enveloppait et la laissait ainsi se meurtrir du soir au matin. Elle faisait généralement cette opération dans la soirée du 22 décembre. Le lendemain matin elle descendait à la cuisine pour pontifier elle-même.

Elle faisait revenir sur le feu une livre ou une livre et demie de truffes coupées en quatre, — suivant la grosseur de l'oiseau, — dans une demi-livre de lard gras coupé en petits dés; elle laissait cuire ainsi sur un feu doux pendant une demi-heure en remuant fréquemment. Elle retirait les truffes du feu et, encore, lorsqu'elles étaient à peu près froides, elle en bourrait la dinde, puis elle rabattait et cousait en arrière la peau de l'estomac qui, bien tendue, se marbre instantanément de teintes appétissantes.

Comme à cette époque de l'année il gèle généralement elle déposait solennellement la dinde ainsi bondée dans un local — cave ou office, — très-frais sans être humide et elle laissait la dinde s'imprégner jusqu'au soir de la saveur et du parfum des truffes.

A l'heure du grand sacrifice elle la mettait à la broche après l'avoir couverte d'une barde de lard et d'une forte feuille de papier graissé; placée devant un feu modéré elle l'a faisait rôtir ainsi habillée pendant une heure; elle ôtait alors le papier et la bande de lard pour que la dinde prenne une belle couleur.

Puis elle la servait avec le jus rendu par l'oiseau divin auquel elle ajoutait quelques morceaux de truffes hachées au moment de servir.

La dinde était toujours accompagnée de bouteilles repletes de vin de Saint-Laurent d'Avignon, ancien vignoble papal, très-délaissé aujourd'hui, mais toujours excellent. P. DE BALBAAC.



LA REVUE DE LA MODE

TIR AU PIGEON.

TIR DU JEUDI 12 DÉCEMBRE 1878.

Poule à 26 mètres, 1 Louis, 3 pigeons, 4 tireurs.

M. Rembielinski, 3/3, G.

Même poule, 4 tireurs.

M. le prince Maurocordata, 7/9,
M. Rembielinski, 7/9, } Partagé.

Poule à 26 mètres, 2 Louis, 5 pigeons, 6 tireurs.

M. Van Buren, 4/4, G.

Même poule, 5 tireurs.

M. Van Buren, 3/6, G.

Même poule, 5 tireurs.

M. le prince Poniatowski, 4/7, G.

Poule à 26 mètres, 1 Louis, 1 Pig., 4 tireurs.

M. le comte B. de Montesquiou, 2/2, G,

Même poule, 4 tireurs.

M. le marquis de Camposagrada, 4/4, G.

Même poule, 4 tireurs.

M. le marquis de Camposagrada, 2/3, G.

Même poule, 4 tireurs.

M. Van Buren, 2/2.
M. le marquis de Camposagrada. } Partagé.

Même poule, 4 tireurs.

M. le prince Poniatowski, 1/1, G.

Nécrologie.

M. le comte de Nicolaï.
M. le contre-amiral Jules d'Ariés.
Mme la duchesse d'Almazan.
M. Rouland.
M. le comte de la Villelhéart.
M. Victor de Taffart de Saint-Germain.
Mme la comtesse Huchet de Quénetain.
M. le comte de Courte.
M. Jules de Précy.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

Papiers de FIRMIN-DIDOT et Ce.

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

1re ANNÉE. — VOL. I. — N° 7.
SAMEDI, 28 DÉCEMBRE 1878.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
PARIS ET DÉPARTEMENT : 3 mois, **8** fr. ; — 6 mois, **15** fr. ; — un an, **30** fr.
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



LES MERVEILLEUSES, par CARLE VERNET.

CHRONIQUE

Il faut le voir, car c'est un type, et non pas certes le moindre curieux de cette galerie des originaux parisiens que nous espérons bien faire défiler l'un après l'autre sous les yeux de nos lecteurs. Il est haut comme ma botte, gros comme un tonneau, rond comme une boule. Il ne marche pas : il roule; quand il veut descendre son escalier, il dégringole; mais il retombe toujours sur ses pattes... comme les chats. C'est un Normand de pure race; vous le reconnaîtrez à sa main courte et large, fortement empaumée, à son œil gris-bleu, pétillant de malice — une malice qu'il éteint parfois, quand il craint d'effrayer l'achcteur, mais qui se rallume bien vite, et qui fait flamber sa prunelle. Cette enveloppe pleine de bonhomie cache une des intelligences les plus fines et les plus déliées que je connaisse, apte aux plus grandes affaires, et déployant sur un petit théâtre une énergie, une souplesse, une connaissance des hommes et des choses, en un mot, une *capacité* qui lui permettrait de diriger une agence internationale, de nouer des relations avec les cinq parties du monde, et, au besoin, d'en inventer une sixième, pour créer de nouveaux débouchés à sa maison — une des plus importantes de Paris dans sa spécialité brillante.

Vous me demandez son nom? est-ce que je ne vous l'ai pas dit? Je ne connais que lui, pourtant, et vous le connaissez comme moi! Qui donc ne le connaît pas? C'est Fontaine, le grand libraire des Panoramas; Fontaine, qui, pour peu qu'on le laissât faire, serait bientôt le seul libraire de Paris.

Quelle a été l'influence de cet homme sur le commerce des livres, c'est ce que personne ne sait mieux que moi, qui le vois à l'œuvre depuis de trop longues années déjà.

Associé tout d'abord avec un homme excellent, connaissant à merveille son métier, le père Dauvin, comme nous l'appelions, très-répandu et très-aimé, mais qui n'avait ni l'entregent, ni l'activité, ni le diable au corps de son jeune et bouillant confrère — en ce temps-là Fontaine était bouillant — puis resté seul en titre et en nom, maître absolu du fond social, il a su, en quelques années, étendre singulièrement ses relations et décupler le chiffre de ses transactions. Fléau de ses voisins, il les exproprie à droite et à gauche, pour cause d'utilité privée; il a déjà la moitié du passage des Panoramas; si on ne l'arrête pas, il l'aura tout entier l'année prochaine.

L'excuse de cet envahisseur c'est qu'il ne lui faut pas moins que toute cette place pour loger les merveilles qu'il pompe et qu'il aspire de tous les coins du monde, à seule fin de les entasser dans ses magasins, qui deviendront les docks universels et l'entrepôt général de la librairie du monde entier. Il faut aller là! C'est vraiment une des curiosités de Paris. On y trouve un choix incomparable de tout ce qui s'est imprimé de plus beau depuis Fürst et Guttemberg jusqu'à Mame, Hachette et Firmin Didot. Je ne veux ni citer, ni analyser, puisque toute la librairie de l'univers est rassemblée là et que vous n'aurez que l'embarras du choix entre tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, qui sont devenus en même temps les chefs-d'œuvre de la typographie. Je ne parle pas de l'éblouissante section des manuscrits, adorable travail des époques de foi et de piété, où la vie d'un homme se consumait tout entière au fond d'un cloître, sans plainte et sans murmure, dans l'ornementation d'un Missel ou le décor d'un Livre d'heures. Mais aussi quelles délicates inventions, quelle exécution précieuse, quel fini dans le détail et quelle grâce dans l'ensemble! Le vélin permet de donner aux figures une douceur et une suavité que ni le panneau, ni la toile n'ont jamais connues. Les manuscrits de Fontaine, c'est le musée du moyen âge!

Et que dire de ces précieuses reliures, épaves flottantes de tous les âges, que le collectionneur sans rival a recueillies après le naufrage de toutes les grandes bibliothèques connues, pour nous permettre d'en créer de nouvelles, faites de leurs débris.

Ce fut le XVIe siècle; ce fut cette époque de la Renaissance, privilégiée en toute chose qui vit paraître les premières reliures vraiment remarquables. Celles qui portent les devises et les armes de François Ier, d'Henri II, de Diane de Poitiers, de François II, de Charles IX, d'Henri III sont belles entre toutes, et les amateurs vraiment dignes de ce nom sont toujours prêts à faire des folies pour elles.

Après ces amateurs *di primo cartello* nous voyons venir une seconde série de fins dilettantes, Henri IV, le trésorier Grôlier, le président de Thou, H. d'Urfé, et l'Italien Maioli, un connaisseur émérite.

Louis XIV eut aussi le goût des belles reliures. En sa qualité de Roi-Soleil il dut aimer tout ce qui brillait. Le Gascon, si remarquable dans la dorure pointillée, et du Seuil, qui triomphe dans la dorure à petits fers et à compartiments, firent pour lui des chefs-d'œuvre.

Fontaine, avec un bonheur qui n'arrive qu'aux habiles, a pu réunir les plus beaux spécimens de ces types sans pareils, auxquels il a joint les premiers d'entre les modernes, les Duru, les Capé, les Simier, les Petit, les Lortic. C'est une véritable exposition, à la fois rétrospective et contemporaine. Allez donc là, si vous voulez passer une heure ou deux, et faire la joie de vos yeux et de votre esprit... Mais n'y allez point si vous avez la faiblesse de tenir à vos méprisables écus, car le maître du logis est un véritable enjôleur : ce n'est pas à lui qu'on dira jamais :

« Fontaine, je ne boirai pas de ton eau! »

Ce diable d'homme magnétise les louis d'or dans votre gousset, et les fait passer de votre bourse dans la sienne. Il *force* la vente, comme certains jardiniers forcent les petits pois, les asperges et le lilas blanc.

*
* *

Nos lecteurs nous rendront peut-être cette justice que nous ne demandons point le succès au scandale, et que nous n'appliquons jamais l'échelle au mur qui protége la vie privée, pour voir ce qui se passe de l'autre côté. Mais les choses sont parfois plus fortes que notre volonté — et elles nous obligent! — Comment ne pas lui accorder un adieu et une larme à ce jeune homme aimable et sympathique, qui ne faisait que du bien; qui ne voulait voir autour de lui que des visages heureux, parce qu'il était bon, et que la plus noire des ingratitudes et la plus odieuse des trahisons ont frappé si cruellement, en plein cœur, qu'il en est mort!

Il avait tous les biens que l'on envie, la jeunesse, — que rien ne remplace, — la fortune, objet de tant de vœux, but de tant d'efforts; une grande position, à la tête d'une florissante industrie; un nom entouré de l'estime de tous... Que reste-t-il aujourd'hui de tout cela? rien! hélas! il n'avait que trop raison, le poëte persan, quand il disait : « Le bonheur est une essence précieuse que nous portons dans un vase fragile! » L'infortuné n'a pu supporter l'abandon et l'oubli d'une femme trop aimée... il a cru perdre pour toujours son honneur qu'il avait imprudemment cousu à une jupe trop légère, et ne pouvant plus vivre ni avec *elle* ni sans *elle*, il est mort! Quelques jours d'une douleur qu'il sentait inconsolable ont eu raison de cette force et de cette jeunesse. Quel remords sans fin, quelle source de pleurs intarissable pour celle qui est la cause — trop volontaire — d'une telle catastrophe... Mais non! il n'y a déjà plus de larmes dans cet œil sec et brillant, et la créature gangrenée jusque dans ses moëlles ne verra peut-être dans la mort de son mari... que sa liberté reconquise!

*
* *

Très-réussie la fête offerte par le Cercle de la presse au monde artistique, littéraire et théâtral. On y coudoyait les célébrités de tout genre, et les étoiles de première et de seconde grandeur, descendues du ciel de carton de nos grandes et de nos petites scènes dramatiques et lyriques, s'y mêlaient familièrement aux habits noirs. On a causé, on a ri jusqu'à trois heures du matin; puis on a dansé un peu, soupé davantage. L'aube, aux doigts pâles, n'a pas même ralenti le cavalier seul des joyeux quadrilles.

Le Cercle avait fait galamment les choses. Trois ou quatre orchestres, en costumes japonais, — sans compter les Mirlitons — accompagnaient la causerie ou provoquaient la danse. Le champagne et le bordeaux arrosaient les soupers dans la belle salle à manger du second étage. Partout des fleurs et des femmes — ces fleurs vivantes! — Un de nos grands industriels, M. Graux-Marly, avait prêté pour la décoration de l'escalier, quatre superbes tapisseries en Vieux-Bruxelles, signées Reydams, et datées de 1640. Leurs verdures harmonieuses, sur lesquelles se détachent des chasses au vol, à l'affût et à courre, menées par des personnages aux costumes éclatants; leurs étincelantes bordures, tissées dans la soie, donnaient à l'entrée du bal un aspect tout à la fois galant et magnifique, et vous préparaient aux splendeurs de la fête. Mais la fête était partout, et l'escalier lui-même n'était que le premier des salons — un salon à trois étages.

*
* *

La maison Hachette termine par un coup d'éclat l'année qui l'a vue produire tant de chefs-d'œuvres. La publication de Roland furieux est un événement, artistique et littéraire dont la chronique doit tenir compte.

Le poëme si original et si brillant de l'*Arioste* est illustré par le plus habile, le plus fécond et le plus étonnant de nos artistes, Gustave Doré, l'homme-Protée qui a lutté avec la Bible, avec Dante, avec Shakespeare, avec Cervantès, avec Rabelais, avec Balzac, et qui a doublé de chefs-d'œuvre les œuvres immortelles de ces génies l'honneur éternel de l'humanité. Ici encore, Doré a fait une énorme dépense de talent, et il s'est montré, comme toujours, l'improvisateur infatigable, l'inépuisable créateur de types, et, par excellence, le grand imagier des temps modernes. Lui seul peut savoir au juste la somme d'efforts et de talent qu'il a dépensée dans ces rudes entreprises. Peu d'artistes ont eu au même degré que celui-ci le sentiment de la nature; je n'en connais point qui aient mieux compris l'effet que l'on peut tirer de ces grands contrastes de l'ombre et de la lumière qui vous prédisposent à l'émotion que nul n'est plus habile à produire. Il est par excellence l'artiste visionnaire, dont l'œil contemple incessamment des spectacles étranges, apocalyptiques, échappant au vulgaire. Le poëme de l'Arioste, qui le transporte en pleine chimère, l'établit en quelque sorte de chez lui. Son crayon peut lutter avec la baguette de l'enchanteur. Il a aussi lutté avec le grand poëte italien, dont il a traduit sans contre-sens, et avec une fidélité intelligente, la légèreté, l'élégance et la grâce. Quant aux interprétations des paysages décrits par l'auteur, des précipices, des torrents déchaînés, des mers orageuses, ou des intérieurs de forêts sombres et grandioses, il serait difficile de les mieux rendre que ne le fait cette main si étonnamment souple, mise au service de cette imagination si vivement colorée.

Nous voudrions nous arrêter à chaque page, et nous ne pouvons pas même citer les plus remarquables. Quelle est belle, pourtant, cette *Angélique* fuyant de toute la vitesse de son cheval la poursuite de *Renaud de Montauban*; quelle finesse et quel esprit dans

cette jolie scène où nous voyons le sarrazin *Sacripant* désarçonné par *Bradamante* et relevé par *Angélique*, — un homme entre deux femmes! quelle délicatesse et quelle ingéniosité dans la façon de rendre certains traits de son poëte — celui-ci, par exemple : au début de la vingt-neuvième stance du troisième chant, l'Arioste avait dit : « Celui qui vient à nous est le second Azzon, plus ami de la galanterie que de la guerre. » Comment Doré traduit-il ce passage ? En nous montrant une épée oubliée contre un vieux mur, et dont la garde sert de perchoir à deux amoureuses colombes, qui se donnent des témoignages non-équivoques de leur tendresse. On ne saurait être ni plus spirituel, ni plus galant.

Il y a longtemps qu'on l'a dit : Doré est sans égal, chaque fois qu'il s'agit de rendre les figures monstrueuses et chimériques : c'est dans de tels sujets qu'il déploie plus particulièrement les richesses de son imagination ; il donne alors à ces figures je ne sais quelle précision caractéristique, je ne sais quel accent de vérité effrayante. On sent chez lui la foi en son œuvre. Il est le premier à croire ce qu'il nous montre.

Mais nulle part Gustave Doré ne fait preuve de plus de puissance que lorsqu'il veut nous peindre le mouvement des foules, pacifiques ou guerrières, sur un champ de bataille ou dans les rues d'une ville. Quelques coups de crayon, un peu d'ombre et de lumière, en voilà assez pour faire passer devant nos yeux ou le tumulte joyeux des fêtes populaires, ou l'horreur et la furie des guerres sanglantes.

C'est ainsi qu'à la façon des génies vraiment créateurs, Doré se délasse des œuvres accomplies par une œuvre nouvelle,—toujours égal à lui-même dans son inépuisable verve.

La traduction choisie par la maison Hachette est celle de M. J. de Pays — on pourrait peut-être lui souhaiter parfois plus d'éclat ; jamais plus de fidélité.

*
* *

La ville se fait belle, et, malgré la neige, les brouillards et les frimats, elle prend un air de fête pour souhaiter la bienvenue à la nouvelle année. On échafaude derrière chaque vitrine des étalages de merveilles, et la jeune déesse qui préside aux étrennes sourit aux passants derrière les carreaux trop souvent étoilés par le givre. C'est une transfiguration momentanée de Paris ; qui s'opère ainsi à date fixe, et qui nous éblouit pendant une quinzaine de jours, après lesquels la cité-reine reprend son aspect accoutumé.

Seuls peut-être les marchands de tableaux ont le privilége de se transformer incessamment et de rester toujours intéressants en étant toujours nouveaux. C'est là un secret que personne n'a jamais mieux possédé que M. Everard qui multiplie chez lui les attractions irrésistibles. Au Neuville et au Marchetti de la dernière semaine il fait succéder aujourd'hui un Vertunni de la plus belle eau. On s'arrête devan ce beau site des Marais-Pontins, agreste et grandiose à la fois, d'un beau dessin, et d'une coloration harmonieuse et puissante — si admiré dans la section italienne du Champ de Mars.

*
* *

Un de nos plus habiles céramistes, M. Léon Parvillée, qu'un malentendu regrettable priva de l'honneur, si mérité pourtant, de figurer dans les galeries de l'*Exposition universelle* avec ses pairs, prend aujourd'hui une noble revanche en exposant tout seul, rue Meyerbeer, les plus beaux spécimens d'une industrie qui lui doit de si notables progrès, et de si réels perfectionnements.

Personne aujourd'hui ne comprend le décor persan mieux que M. Parvillée. Ses plats, ses coffrets, ses amphores, ses plaques étincelantes seraient admirées et couvertes d'or dans les bazars de Téhéran. L'infatigable chercheur ne s'est pas arrêté là, et nous lui devons encore de nouvelles merveilles. Ses faïences aux tons de pourpre, de rubis, d'émeraude, de topaze et de vermillon, avec application de pâte sur pâte, arrivent à une intensité de coloration incomparable. La terre émaillée par lui a le feu des pierreries : elle chatoie, elle flamboie, elle rayonne. Vous êtes ébloui... et charmé.

Louis Énault.

ÉCHECS

PARTIE N° 12. (*a*

Jouée par correspondance.

Gambit Muzio.

Blancs. M. Tchigorine (Saint-Pétersbourg).	Noirs. Le cercle d'échecs de Kharkoff.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 F R	2. P pr P
3. C 3 F R	3. P 4 C R
4. F 4 F	4. P 5 C
5. Roq (*b*	5. P pr C
6. D pr P	6. D 3 F
7. P 3 D (*c*	7. F 3 T (*d*
8. C 3 F D (*e*	8. C 2 R
9. F pr P	9. P 3 D (*f*
10. F pr F	10. D pr F
11. D pr P éch.	11. R 1 D
12. T 6 F	12. D 4 C
13. T D 1 F R (*g*	13. F 6 T (*h*
14. T R 2 F	14. C D 3 F D
15. F 6 R	15. F pr F
16. D pr F	16. C 3 C
17. C 5 D	17. C D 2 R (*i*
18. C 6 F (*j*	18. C R 1 F
19. D 7 F	19. D 3 C
20. D 3 C	20. T D 1 C
21. C 5 D	21. D 2 C
22. C pr C	22. D pr C
23. T 7 F (*k*	23. D 1 R
24. D 3 F	24. C 2 D
25. D 7 C	25. P 4 F (*l*
26. T pr C éch.	26. D pr T
27. D pr T éch.	27. R 2 F
28. D 6 F	28. T 1 R
29. D 5 F	29. T 3 R
30. T 3 F	30. R 3 F
31. P 3 F	31. R 2 F
32. P 4 D	32. P pr P
33. P pr P	33. D 2 R
34. D 7 F	34. P 4 C (*m*
35. D 8 C	35. D 2 D
36. D 8 T D	36. R 3 C
37. D 8 C éch.	37. D 2 C
38. D pr D	38. R pr D
39. T 4 F	

Les noirs abandonnent.

NOTES.

(*a* Cette partie a été jouée recemment en Russie. Elle nous a été remise par M. Bezkrowy de la part de M. Tchigorine, le rédacteur en chef du *Schaematui Listock*.

(*b* C'est la plus forte attaque, préférable, selon nous, à 5. P 4 D ou 5. C 3 F D.

(*c* Nous préférons également ceci à P 5 R et à la suite ordinaire. Ici les blancs se contentent de faire les échanges et tâcheront seulement d'obtenir trois pions pour la pièce en conservant l'attaque.

(*d* Jusqu'ici ce coup est le seul donné par tous les théoriciens. Il est faible néanmoins puisque pour éviter tout danger immédiat, la défense sera réduite à donner successivement le P F R et même le P T R. Or nous croyons que le sacrifice des blancs est plus que compensé en ce cas par leur avantage de position et la supériorité de trois pions contre une pièce. Voici la défense que nous trouvons la plus correcte et qui assure l'avantage aux noirs :

7.	7. C 3 F D
8. F pr P meil. (A B)	8. F 4 F éch.
9. R 1 T	9 P 3 D
10. C 3 F D (C D)	10. F 3 C D

Le seul coup, F 3 R et C 2 R sont moins forts.

11. C 5 D	11. D 2 C R

et l'attaque nous semble bien attéuuée ; les noirs sont sur le point de se dégager complétement par F 3 R.

A

8. D pr P	8. D pr D
9. T pr D	9. C 1 D !

défendant toute la position.

B

8. C 3 F D	8. F 4 F éch.
9. R 1 T	9. C 4 R

suivi de 10. P 6 F

C

10. P 3 F D	10. F 3 R
11. F 5 C D	

Si 11. F pr F évidemment P pr F et s'ils ne retirent pas le fou, les noirs le changeront et joueront après D 3 C et Roq.

11.	11. F 2 D
12. P 4 D	12. F 3 C

13. P 5 D c'est ce que nous voyons de meilleur ; au moins ainsi les blancs gagneront le pion du fou et déroqueront l'adversaire.

13.	13. C 4 R
14. F pr C	14. D pr D
15. F pr F éch.	15. R pr F
16. T pr D	16. P pr F
17. T pr P éch.	17. C 2 R
18. C 2 D	18. T D 1 F R
19. T D 1 F R	19. R 1 R et gagneront.

D

10. D 1 R	10. D 2 C R
11. F pr P éch.	

Il évident que tout autre coup permettrait aux noirs F 3 R qui les sort de toute gêne.

11.	11. D pr F
12. F 5 R	12. C pr F
13. T pr D	13. C pr T

et les quatre pièces contre la dame gagneront facilement.

Nous espérons être utile aux amateurs d'échecs en donnant cette nouvelle défense contre une attaque qui est aujourd'hui fort employée dans tous les pays et notamment en France par les forts joueurs et contre laquelle il n'existait pas de défense suffisante jusqu'ici.

M. Tchigorine lui-même avait proposé au 7ᵉ coup P 4 D et publié une savante analyse là-dessus. Mais nous pensons que cette défense est insuffisante. ex :

7.	7. P 4 D
8. P pr P	8. F 3 T
9. C 3 F D	9. C 2 R
10. C 4 R	10. D 3 C éch. (A)
11. R 1 T	11. C 3 C
12. D 5 T	12. F 2 C
13. P 6 D et gagnent.	

A

10.	10. D 5 T

11. F pr P 4 F faisant les échanges et restant avec une position de gain ; les blancs ont d'ailleurs d'autres manières de gagner.

Ces deux variantes sont extraites de deux parties jouées dans un match à Saint-Péterbourg entre MM. Schieffers et Tchigorine.

En outre, nous croyons qu'il existe une autre démolition du coup de M. Tchigorine :

7.	7. P 4 D
8. F pr P	8. P 3 F D
9. F 3 C D	9. F 3 R
10. F D pr P	10. C 2 D
11. C 3 F D	11. Roq.

Et le théoricien russe s'arrête ici, trouvant la position des noirs assurée. Mais 12. C 4 T D nous parait détruire son assertion. Les blancs menacent de jouer D 3 R avec une évidente supériorité.

(*e* Une excellente suite pour les blancs est la suivante :

8. F pr P	8. F pr F
9. D pr F	9. D pr D
10. T pr D	10. P 3 F R
11. C 3 F D	11. P 3 D
12. F pr C	12. T pr F

13. C 5 D et les noirs ne peuvent défendre les deux pions F R et T R.

(*f* Nous préférons 9. | 9. D pr F

10. D pr D	10. F pr D
11. T pr F	11. P 4 F R !
	suivi de 12. P 3 F D

Ces deux derniers coups sont de l'invention de M. Morel et permettent aux noirs de se défendre très-bien.

(*g* La meilleure attaque est :

13. P 4 T R

Les noirs ont six défenses :

1ʳᵉ *Défense* (la meilleure).

13.	13. D 4 F D éch.
14. R 1 T	14. C 2 D

Si les noirs jouaient tout autre coup, les blancs répondraient : 15. D 7 C, suivi de F 7 F ou D pr P T

15. T 6 R	15. T 1 R
16. C 5 D	16. C 4 R
17. D pr T éch.	17. R pr D
18. T pr C éch.	18. R 1 D forcé
19. T 1 F R	19. C 3 C
20. T 7 C	20. F 3 R nécessaire

pour éviter le mat par 21. T 8 C éch. 22 T 7 F éch. et 23. C fait double échec et mat, et si :

	(20. F 2 D
21. T 7 F	21. F 1 R
22. T 8 C R suivi de	23. C 6 F R ou T 7 R)
21. P 5 T R	21. D 5 D (si 21. F pr C ; 22. P pr C et gagnent.)
22. T pr P	22. F pr C
23. P pr C	23. F 3 F (si 23. R 1 R ; 24. F pr F)
24. T 8 F éch.	24. F 1 R
25. P 7 C et gagnent.	

2°

13. 13. D 6 R éch.
14. R 1 T 14. C 3 F D (si 4. 1 C 2 D; D pr C éch.)
15. D 7 C et gagneront.

3°

13. 13. D pr P T
14. D 7 C 14. T 1 R
15. F 7 F *id.*

4°

13. 13. D 6 C
14. T D 1 F R 14. F 6 T
15. T D 2 F menaçant de 16. T R 3 F.

5°

13. 13. D 5 C
14. T D 1 F R 14. C 2 D
15. F 6 R mattant ou gagnant la dame.

6°

13. 13. D 4 R
14. T D 1 F T 14. C 2 D
15. T 6 R 15. D 5 D éch.
16. R 1 T 16. T 1 R
17. C 5 D 17. C 4 R
18. D pr T éch. et mat deux coups après.

h) Les noirs profitent du dernier coup des blancs pour sortir leur fou, ce qu'ils ne pouvaient faire dans notre variante. Néanmoins, nous croyons que 13. C 2 D était le coup juste.

(*i* Faible. Il fallait jouer 17. D 4 R.
18. D 7 F C D 2 R suivi de 19. P 3 F D et la partie des noirs est la meilleure.

(*j* Bien joué : Si 18. T 7 F 18. D 4 R!

(*k* Les blancs gagneraient beaucoup plus rapidement par 23. D 3 F D suivi de 24. T 7 F R.

(*l* Les noirs ne peuvent sauver leur pièce par 23. C 3 C sans perdre tous les pions.

(*m* Si 34. 34. T pr P
35. D 4 F D et la dame noire sera perdue.

Solution du problème 9, par M. Lamouroux.

1. P 4 C R *ad libitum*
2. D C ou T mat.

Solution du problème 10.

Devise : A. Thought.

1. P 8 C D fait C 1. R 2 R meilleur.
2. P 8 R fait C 2. R 3 F
3. P 8 C R fait C mat.

Solutions justes :

Des deux : MM. Barré et Maubaut du Théâtre Français, Fresco, Emile Frau de Lyon.

Du n° 9 : MM. Roger, Feuilherade, Ettobelliac, Garraud, Dessommes.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Lamouroux. — Reçu votre envoi. Tous mes remerciments.

M. Ch. Rénoy. — Problème n° 8 : Si 1. D 2 R 1. T 6 C D 2. C pr T 2. C 4 F D ! et il n'y a pas de mat.

Mlles *Eneleh* à Boulogne et *Gertrude.*—Problème n° 9. Si :

1. C 7 R éch. 1. D pr C
2. T 5 T éch. 2. D couvre et il n'y a pas de mat.

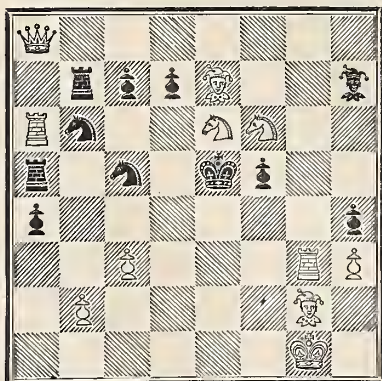
MM. Frœu et *Duougis,* à Lyon. — Compliments et remerciments.

PROBLÈME N° 13.

Concours du Congrès international de 1878.

Devise : Ceci ma guerre.

NOIRS



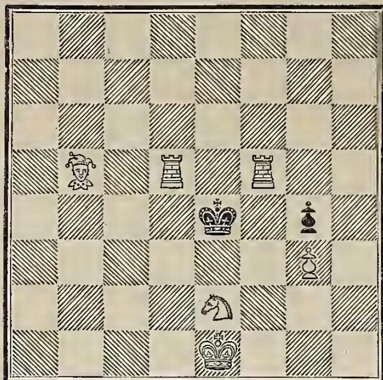
BLANCS

Les Blancs font mat en quatre coups.

PROBLÈME N° 14.

composé par M. **Najotte.**

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et se font faire mat en sept coups.

Nous recommandons spécialement ce problème aux amateurs.

S. Rosenthal.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 6.

Les deux cartes jouées suffisent pour vous donner une idée exacte de la disposition respective des forces.

Votre partner a le roi de pique quatrième ou cinquième et de mauvaises cartes dans les autres couleurs. Porteur de l'as de trèfle, il l'eût infailliblement joué pour éviter le schlem.

Votre adversaire de droite qui craint également le schlem doit avoir cinq ou six piques au moins. Il met immédiatement son as parce qu'il craint de le voir coupé au second tour.

Votre adversaire de gauche a l'as de trèfle avec la longue couleur. Il a probablement quatre atouts, car si l'un ou l'autre des autres joueurs avait eu cette force de quotité en atout, il eût été probablement moins circonspect.

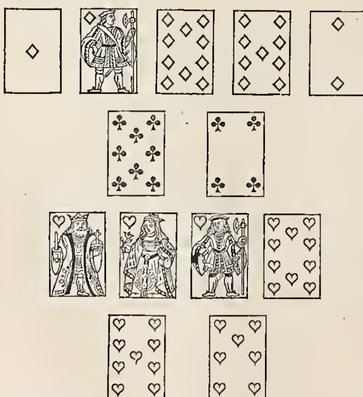
Avec le jeu dont vous disposez, il est dur de ne pas essayer le schlem. Il suffirait pour y arriver de rencontrer l'as de trèfle dans la main de votre partner et une égale répartition des atouts dans les autres mains. Toutefois, si vous vous laissiez tenter par cette agréable perspective, dix-neuf fois sur vingt le schlem serait manqué et le trick compromis, tandis que le gain de cinq levées est assuré dans la même proportion, si vous jetez simplement l'as de cœur sur la levée que vous abandonnez ainsi à vos adversaires.

En effet, si la couleur pique reparaît au second tour, et c'est l'hypothèse la plus défavorable, votre partner fera la levée et sur une indication aussi précise que l'as de cœur, il rejouera évidemment atout.

Principe. — Avec des atouts maîtres et une longue couleur, défaussez-vous s'il y a lieu de la plus haute carte de cette couleur, pour indiquer à votre partner que vous ne pouvez pas couper sans affaiblir votre jeu et qu'il doit par conséquent jouer atout.

PROBLÈME N° 7.

Carreau retourne.



Deuxième. Quelle carte jouerez-vous sur le roi de carreau?

Robert d'Antully.

CHARADE.

Ce que peut faire un roi guerrier
Pour manifester sa puissance,
Sans avoir besoin d'éloquence.
Je dis un roi sur l'échiquier.

Où va rêver la chatelaine
A l'abri des regards jaloux
Porte close à triples verroux,
Sous un prétexte de migraine.

Et là — c'est l'angle du château —
Son regard plongé dans l'espace
Avidemment cherche la trace
D'une barque traversant l'eau.

Une belle qui sous un chaume,
Si l'on croit la tradition
Épousait sans transition,
Un roi — le roi d'un vrai royaume.

Solution du métagramme n° 6.

Dort, mort, sort, port.

R. d'A.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 31. — Cryptographie.

BDRS SR HRBG PR KMNBDB DF CTNG LTBGDB T LMDSG.

N° 32. — Cryptographie.

X'UEM AF TOTPO RTMO NNUUQT NA'SE PNE IBSD IOP NUTSEC.

N° 33. Lexicologie.

Former un mot français de quinze lettres en n'employant que les voyelles E. U, et les consonnes L. M. N. S. T.

N° 34. — Mots en triangle.

Ville lombarde. — Auteur d'Iphigénie. — Cartes sur table. — Au-dessus d'un canon — Un pont sans tête. — Un petit mot qui nie. — Chez Clytemnestre et chez Agamemnon.

N° 35. — Mots carrés.

Dans la rue et sous le portique. —
Quand on appelle son carlin. —
Quand on s'adresse à son voisin. —
En Écosse langue celtique.

Solutions des problèmes du 14 décembre.

Traduction de la cryptographie, n° 21.

Chaque jour l'homme, dit le sage,
Pèche sept fois et davantage.
— Et la femme combien ?
— Le sage n'en dit rien.

Traduction de la cryptographie, n° 22.

Qui donne au pauvre prête à Dieu.

Victor Hugo.

N° 23. — Mots en triangle.

A R A B I E
R A V E L
A V E C
B E C
I L
E

Mots en losange, n° 20.

F
B A L
B A T O N
F A T I G U E
L O G I S
N U S
E

Mots carrés, n° 25.

M O L E
O R A N
L A V E
E N E E

Solutions justes,

M. Roger, 16. 17. 18. 19. 21. 22. 24.
M. O. Nicolle, 21. 22. 24. 25.
MM. J. Picke et J. Brasseur, 23. 24. 25.
Mlle Eneleh, à Boulogne, 21. 24. 25.
T. P. Gertrude, 21. 24. 25.
Miniche, à Paris, 29. 30.

LA CRYPTOGRAPHIE

Envisagée comme jeu de Société.

(Voir *La Revue* des 7, 14 et 21 décembre 1878).

— Vous seriez bien aimable de nous donner un spécimen de ce procédé avant de nous offrir des difficultés d'un autre genre.

— C'est bien facile, Madame, et je lis par dessus l'épaule de Georges qu'il a prévenu votre désir, en profitant bien vite des quelques indications que je viens de lui glisser à l'oreille.

Un jeune lycéen venait en effet d'écrire sur son carré de papier ces groupes de chiffres :

2, 7, 10, — 6, — 1, 14, — 11, — 13, — 4, 5, — 3, — 12, — 8, — 9.

Il passe cette cryptographie aux dames qui bientôt se déclarent dans l'impossibilité de la déchiffrer

— Mais nous n'avons pas ce qui doit remplacer le livre, dit une jeune fille.

— C'est juste. Allons, Georges, ne fais pas chercher inutilement une ligue indéchiffrable sans le secours de la clef: donne à ces dames le petit papier que tu dissimules dans ta manche.

Georges s'exécute; on ouvre ce second papier et on lit les mots :

RAT NI POULE.

— Et après? Reprend la jeune fille.

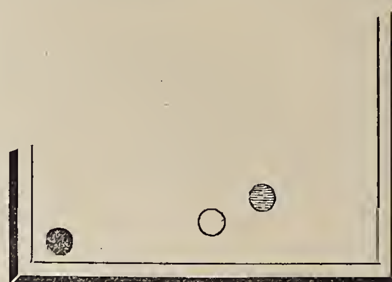
— Eh bien, Mademoiselle, vous avez reçu deux dépêches: l'une est la clef de l'autre, faites le rapprochement et déchiffrez.

Edme Simonot.

(*A suivre*).

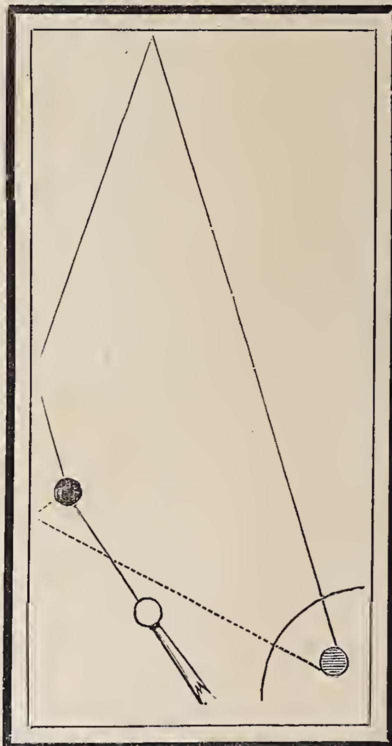
LE BILLARD

Position par M. Lucien Piot.



Quelle est la manière d'obtenir la série en jouant avec la blanche sur la 2e blanche.

Solution du coup inséré dans le N° 6 par M. Eugène Mangin.



M. le Directeur de la *Revue des Jeux, des Arts et du Sport,*

Voulez-vous faire savoir à vos lecteurs qu'il y a huit jours en jouant contre *un des trois plus forts amateurs de Paris* j'ai fait du premier coup de queue, en plein billard, une série de 382 carambolages. Il y a eu quelques séries plus longues et j'en ai fait ma part, mais au premier coup de queue vous pouvez être certain que la chose n'était jamais arrivée.

Veuillez agréer, etc.

Eug. Mangin,
passage des Panoramas.



LOS POBRES DE LA SOLEMNIDAD, gravure par M. Méaulle, d'après le tableau de G. Doré. *(Monde illustré).*

LES CARTES

CAUSERIE

Deuxième à jouer au whist, ne forcez pas inutilement, mais néanmoins si vous avez la carte immédiatement supérieure et immédiatement inférieure, forcez toujours.

Sur la dame jouée, mettez toujours le roi si vous avez roi et valet, mettez la dame sur le valet, lorsque vous avez encore le dix, vous vous assurez ainsi une ou peut-être deux levées dans la couleur.

Doit-on mettre le roi second sur l'attaque. C'est là un des coups les plus controversés du whist, et il y a autant de raisons pour que contre.

Si on a un peu étudié la manière de jouer de ses adversaires, on saura généralement ce qu'il faut faire; tel use de l'invite à l'as, et dans ce cas vous devez mettre votre roi, pour le sauver; dans le cas contraire, ne mettez que la petite carte.

Mettez toujours l'as sur la dame jouée par vos adversaires surtout si vous en avez une couleur un peu chargée et qu'il y ait chance pour que l'as soit coupé au second coup.

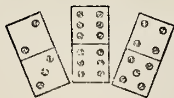
La dame est une belle carte, et, à moins que vous ne vouliez réserver la force de votre jeu, elle vaut la peine que vous mettiez votre as, néanmoins le second doit généralement *impasser* beaucoup, et c'est son rôle tout tracé de laisser les jeux se dessiner; il puisera des indications précieuses en remarquant de quelle façon les cartes sont tombées.

Troisième à jouer, répondez toujours par votre plus forte carte à l'invite de votre partner, sauf deux exceptions: 1° mettez la plus faible de vos égales: avec quinte au valet mettez le 7 qui forcera à un gros honneur; 2° avec as et dame mettez toujours la dame et rejouez de l'as de manière à libérer la couleur de votre partner; cependant s'il a joué atout, le roi étant à votre gauche, jouez l'as et retournez par un petit puisque votre partner par cette demande insolite, témoigne qu'il veut deux coups d'atout immédiats.

Nous ne pouvons donner de règles absolues, car aucun coup n'est pareil, nous nous bornons à soumettre des conseils dont les joueurs expérimentés feront leur profit.

Tant d'éléments entrent dans l'appréciation absolue d'un jeu que c'est au talent du joueur habile à le modifier constamment, suivant les indications du tapis et les nécessités de la marque.

OLD TRICK.



Les études que nous avions commencées sur différentes parties du Jeu de dominos ont été interrompues par suite de problèmes. — Aujourd'hui nous complétons l'article de notre n° 1 en renvoyant le lecteur à la page 6.

On doit poser son dé sans témoigner d'hésitation, c'est-à-dire, dé touché doit être posé. Un joueur novice peut réfléchir plus ou moins longtemps sur le dé qu'il a à poser, mais sans prendre en mains plusieurs dés l'un après l'autre.

Cette règle a le double but:

De préserver un faible joueur du danger de faire connaître son jeu à son adversaire.

Et d'empêcher un joueur trop subtil de faire supposer à son adversaire qu'il a le choix entre plusieurs dés de la couleur demandée.

Au jeu de Whist cette règle est également observée.

Le jeu de dominos doit se jouer vivement; le jouer lentement est contraire à la nature même de ce jeu.

A celui qui vient de poser incombe de mêler les dés. Quand chaque joueur a pris ses dés, le talon est placé à la droite du poseur, ce qui évite toute erreur pour la pose suivante. Si au moment de se servir des dés un joueur en retourne un, ce dé ne peut être pris, mais doit au contraire rester retourné au talon.

Les marques doivent être claires et apparentes afin de permettre de les consulter des yeux à tout instant de la partie sans avoir à les demander. Mais ce n'est que sur la demande de l'adversaire que l'on est obligé de dire combien de dés il vous reste en main.

Un joueur n'a pas le droit de bouder à faux; celui qui a boudé à faux ne peut pas gagner le coup, qui devient nul. A la partie à deux pourtant l'adversaire a dans ce cas la faculté de rétablir tout le coup, s'il le juge à son avantage.

Le joueur qui par erreur a pris un dé *en moins* ne peut gagner le coup. Le joueur qui en a pris un *en plus* n'a pas le droit de rejeter un de ses dés.

Le jeu de dominos contient 28 dés et 168 points, la moyenne de chaque dé est donc de six points. Cette moyenne est déplacée en cas de fermeture soit en plus, soit en moins, par la moyenne des dés qui ont fait leur apparition.

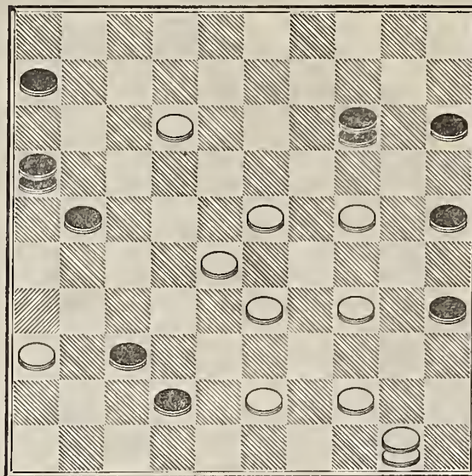
DOUBLE-SIX.

DAMES

PROBLÈME N° 11,

PAR M. LE COMTE ***.

NOIRS.



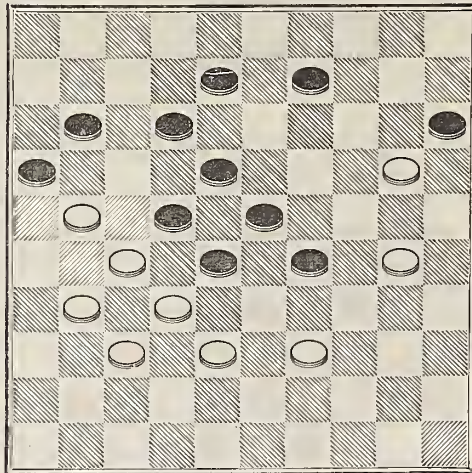
BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

PROBLÈME N° 12,

PAR M. DE GODONCOURT.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

AUG. JOLIET.

PETITE CORRESPONDANCE.

A Mlle Célina F... — Tous nos compliments pour votre solution du problème n° 5 de M. Bourquin, jusqu'à ce jour vous êtes la seule personne qui l'ait trouvée. Quant à votre critique du n° 7, je vous ferai observer qu'un problème n'est pas une fin de partie; voyez les problèmes d'échecs, ils n'offrent guère que des situations invraisemblables. Aux dames, comme aux échecs, la situation équivoque des pièces ne peut être une faute que pour les fins de partie. Un mot de réponse à votre observation pour le problème n° 7. Vous soufflez la dame 18, comment les blancs gagnent-ils? Bien facilement puisque souffler n'est pas jouer, après avoir pris la dame 18 le pion blanc 29 prend le pion noir 23, la dame noire 13 et la tour noire 14, les blancs ont gagné.

AUG. JOLIET.

LE SEIGNEUR ARLEQUIN.

En guise de conte de Noël, chers lecteurs, je vais vous conter le conte le plus extraordinaire, le plus fantastique, le plus prodigieux, le plus incroyable, le plus burlesque, le plus bouffon, le plus abracadabrant de tous les contes.

Apprenez d'abord qu'hier, j'ai fait mes emplettes d'étrennes. Et, en passant, je vous conseille de ne pas trop vous attarder à faire les vôtres, si vous ne voulez pas courir le risque d'acheter une vieille poupée de l'an passé.

J'ai d'abord acquis un superbe Arlequin, vrai chef-d'œuvre d'art et de mécanique auquel il ne manque que la parole.... Et encore...; puis, pour allumer dans les jeunes cœurs des ardeurs belliqueuses, j'ai fait emplette de guerriers, casqués, bottés et éperonnés, de tous les âges et de toutes les nations: Français, Anglais, Autrichiens, Prussiens, Italiens, Russes, Turcs, Grecs, Chinois, Cochinchinois et soldats du pape, le parapluie sur l'épaule droite.

Pour inculquer dans ces jeunes esprits les premières notions d'histoire naturelle, j'ai dû composer une vaste ménagerie: moutons, vaches, loups, ours, tigres, lions, girafes, hippopotames, rhinocéros, éléphants, sans compter son excellence le singe, et messire l'homme, leur seigneur et maître.

De tout quoi un paquet ayant été soigneusement ficelé et fourré avec précaution dans une boîte de carton, je suis revenu à la maison, rêvant, le long du chemin, à tous les heureux que j'allais faire.

Le soir venu, et ma lampe allumée, je me suis mis à passer en revue les nombreux personnages de ma brillante collection. Les soldats étaient admirables dans leur attitude martiale, *par le flanc droit, en avant, marche!* Et ils marchaient!

Les animaux féroces roulaient des yeux à donner le frisson et, l'agneau murmurait de sa voix plaintive: *Sire loup, que votre majesté ne se mette point en colère!*

Mais aucun de mes hôtes n'était comparable au seigneur Arlequin. Quelle richesse et quel éclat, dans le costume! Quelle malice et quelle grâce dans la physionomie! Culotte étroite à petits triangles rouges, bleus, blancs, verts, jaunes, violets, orange, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; veste à losanges serrée aux hanches par un ceinturon d'or; bonnet à cornes avec grelots aux quatre coins; bas à jour et souliers à pompon; tête rose, œil mutin, nez retroussé, menton fourchu et bouche d'argent. Tel était Arlequin.

Inspection faite et refaite, j'avais remis chaque cabotin en son lieu et place, et, moitié veillant, moitié dormant, je regardais paresseusement flamber le bois dans l'âtre, quant tout à coup, un petit bruit sec, *crac!* me tire de ce demi-sommeil.

Je tourne la tête:

Que vois-je? Grand Dieu!

. . . .

. . . .

Arlequin, sorti de sa boîte époussetait ses souliers avec la barbe de ma plume, rajustant son jabot, secouant ses manchettes, et fredonnant entre ses dents je ne sais quel air des *Cloches de Corneville*..

Est-ce donc un rêve?

Je me frottai les yeux et me pinçai le nez.

Mais non! je ne dors pas, je suis bien éveillé, tout ce qu'il y a de plus éveillé! Voici mes livres, mon papier, ma copie commencée, la caisse aux pantins ouverte, le seigneur Arlequin, en propre personne, qui arpente mon bureau comme un homme heureux de se dégourdir les jambes, après avoir été emprisonné dans une armoire.

— Holà! hé! seigneur! fais-je, stupéfait, où allez-vous donc de ce pas?

— Où je vais, maître? mais, vous le voyez, je me promène au milieu de vos paperasses.

Et, ôtant son bonnet à grelots, Arlequin me fait sa plus profonde révérence:

— Votre serviteur! Voilà trois mois bien comptés, maître, que je croque le marmot au fond de cette affreuse boîte plié en quatre, et toujours coi. Ce n'est guère dans ma nature; aussi, ayant trouvé une bonne occasion de me distraire, j'en profite. Celà vous gène-t-il?

— Pas du tout, seigneur Arlequin, pas du tout, je suis bien aise, au contraire, de voir que vous n'êtes pas mort, depuis deux cent ans, comme on l'assurait.

— Arlequin mort depuis deux cents ans! ah! la bonne plaisanterie! la bonne plaisanterie!

Et il riait comme un fou en faisant de magnifiques pirouettes.

— Pourtant, lui dis-je, un peu interloqué, dans nos traités de morale, dans nos livres de philosophie, dans nos histoires des révolutions, en chaire, à la tribune, au barreau, dans nos Facultés de médecine, chez les apothicaires, dans les journaux, partout, on affirme qu'Arlequin est bien et dûment trépassé et enterré, même que.....

— N'en croyez pas un traitre mot, cher maître, les faux sages sont seuls intéressés à faire courir un pareil bruit. *Il signor Zani-Pulchinello-Arlechino*, — pour vous servir, — est immortel comme la vanité humaine dont il crayonne la caricature, impérissable comme le monde sublunaire dont il gouaille les travers et ridiculise les vices. Tant qu'il y aura quatre hommes sur terre, — maître, retenez bien ceci, — tant qu'il y aura quatre hommes sur terre, Arlequin sera au milieu d'eux, démasquant le fourbe, chansonnant le sot, molestant le grand et amusant le petit.

Et il éclatait de plus belle.

Voyant que la conversation prenait une tournure sérieuse, j'invitai poliment seigneur Arlequin à prendre un siége.

Il ne se fit pas prier et fut s'asseoir, sans façon, sur le dos des *Œuvres de Molière*, les jambes croisées, accoudé sur un Béranger, ses deux petits yeux pétillants de malice fixés sur les miens.

— Savez-vous, seigneur Arlequin, lui dis-je, que vous avez une belle mission à remplir et qui fait grandement honneur à votre caractère !

— Oui, répondit-il, avec gravité, mon rôle n'est ni sans importance, ni sans gloire, mais que de déboires, que d'ingratitude, et quel métier de damné !

— Sans doute, les gens de bien ne sont plus en majorité ici-bas. Mais, Dieu merci ! Il en est encore et beaucoup.

— Dites qu'ils ont toujours été fort rares et qu'aujourd'hui, il y en a moins que jamais. Tenez, maître, foi d'Arlequin, on fouillerait dix siècles avant de trouver une demi-douzaine de vrais sages.

— Comment ! Une demi-douzaine, seigneur Arlequin. Mais rien qu'autour de moi, parmi mes amis et connaissances, j'en vois par centaines.

— Par centaines ! répéta-t-il en se levant d'un bond et ouvrant ses petits yeux devenus grands comme des portes cochères, par centaines ! Montrez-les moi vite, cher maître, montrez-les moi !

En vérité, je n'aurais que l'embarras du choix, si je ne craignais de faire des personnalités ; vous savez, Arlequin, la vertu est ombrageuse, car la modestie sied au vrai mérite. Mes amis m'en voudraient, pour sûr, de les avoir dénoncés à votre admiration.

Si vous en êtes encore là, maître, répartit Arlequin en se rassurant, je vous plains. Il y aura six mille ans que ces sortes de ficelles sont usées jusqu'au dernier brin. C'est tout au plus de mise à l'Institut, dans les réceptions académiques, même ne s'y hasarde-t-on qu'avec ménagement.

— Vous êtes sévère, seigneur Arlequin, trop sévère. Vous me donneriez presque à penser que vous ne croyez pas à la vertu.

Je prononçai ces mots d'un ton de reproche solennel.

Arlequin partit d'un éclat de rire qui lui fendit la bouche jusqu'aux oreilles, et ouvrant, comme au hasard les chansons de Béranger, il se mit à entonner le *Convoi funèbre de Turlupin*.

Je jugeai le procédé d'Arlequin au moins inconvenant et le lui fis sentir vertement.

— Monsieur, cette façon bouffonne de répondre à une question de haute morale me choque. Je m'attendais à plus de gravité en pareille matière. Si vous n'avez que des pasquinades à me conter, restons-en là. Vous pouvez rentrer dans votre boîte.

Et je fis mine de l'empoigner.

Mon admonestation, suivie de menace, eut son effet; seigneur Arlequin se rassit sur le bord de la table, les pieds ballant dans le vide et son bonnet à grelots dans les doigts. Il paraissait réfléchir.

— Maître, dit-il, la question que vous me posez-là est aussi délicate qu'embarrassante. En tout cas, elle mérite un développement. Entendez-vous me demander si je crois à la vertu ou si je crois aux gens vertueux.

— Mais, seigneur Arlequin, dis-je un peu surpris de cette distinction qui sentait l'école, il me semble que c'est absolument la même chose.

— Point, maître, point. La vertu, comme je l'entends, est aux hommes ce que la toise est aux conscrits. Peu de recrues vont — sans tricher — au delà de $1^{m},75$ — taille des plus grands de vos cuirassiers. — La toise, cependant, n'en a pas moins six pieds, et n'est pas moins la mesure.

— C'est-à-dire, seigneur Arlequin, si je vous comprends bien, que tout en croyant fermement à la vertu, — la toise, — vous croyez médiocrement aux gens absolument vertueux, — les cuirassiers.

— Pas tout à fait maître, puisqu'il y a des géants qui dépassent les six pieds. Seulement, c'est une chose si rare que...

— Vous rendez peu de justice à l'espèce à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir. Arlequin, lui dis-je en l'interrompant, c'est insulter l'humanité et nier l'histoire que de tenir un pareil langage. Faut-il donc vous apprendre que Socrate...

— Qui se moquait du paganisme des Grecs, mourut en immolant un coq à Esculape, le charlatan des dieux et le Dieu des charlatans.

— Que le sage Caton d'Utique, le modèle des philantropes...

— Prêtait son argent à 25 p. 100 à ses propres fermiers.

— Que l'austère Sénèque...

— Écrivait l'éloge de la pauvreté sur un pupitre d'or massif, produit de ses courtisaneries.

— Que le divin Marc Aurèle...

— Fut l'époux de l'impudique Faustine.

— Et que Lucrèce, femme de Tarquin-Collatin, cette martyre de la fidélité conjugale...

— Est vieille de deux mille quatre cents ans.

Il avait de la lecture le seigneur Arlequin, et je dus en convenir.

MOROSE.

(La suite au prochain numéro.)

VOYAGE AU PAYS DES LIVRES

Passons maintenant au n° 417. Ce volume qui a fait partie de la bibliothèque de Catherine de Médicis et qui a été relié pour elle, nous offre un des plus élégants exemples de la richesse d'ornementation et de style qui décorait les livres de cette princesse.

C'est un in-folio qui a pour titre : *Bassantin (Jacques), Escossais, Discours astronomiques. Lyon, Jean de Tournes. 1557.* Exemplaire sur grand papier. Sur la vaste surface présentée par ce volume, l'imagination et le goût de l'artiste chargé de le décorer ont pu se donner carrière, et ni l'une, ni l'autre n'ont fait défaut.

Sur un fond de cuir fauve se détachent huit compartiments formés par un dessin géométrique et des entrelacs capricieux de fleurs en cuir noir bordé d'une bande plus mince de cuir blanc agrémentée d'un filet d'argent. Aux quatre angles du volume, dans les compartiments se voit le chiffre de Catherine de Médicis composé d'un H et de deux C entrelacés en blanc bordé d'argent; dans les quatre autres compartiments où ne se trouve pas le chiffre, courent des ornements légers et gracieux représentant des fleurs au milieu d'un pointillé d'argent du plus charmant effet. Au centre du volume, sur le fond brun uni découpé en circonférence, se trouve le chiffre en cuir gris bordé de noir et d'un filet d'or; autour, une banderolle en cuir blanc bordé d'or gracieusement entrelacée avec une couronne de feuillage vert aussi bordé d'or tranche d'une façon harmonieuse sur la couleur brune du fond. Sur la banderolle on lit une devise en grec dont voici le sens : *Qu'elle apporte la lumière et un temps serein.* Cette reliure peut être hardiment mise au même rang que celle d'Henri II dont nous avons déjà parlé.

Plus loin, il faut remarquer une reliure d'Henri III avec les armes de France et de Pologne (n° 433). Au dos du volume, l'emblème de la tête de mort, les armes de France et la devise *Spes mea Deus* caractérisent cette reliure qui est du genre de celles qu'on attribue ordinairement à Nicolas Eve.

Mentionnons encore le n° 443, reliure mosaïque aux armes (France et Navarre) et au chiffre d'Henri IV. Elle présente au centre du volume un vaste losange formé par des bandes accolées l'une à l'autre de cuir bleu, jaune et rouge. Chaque bande est parsemée de fleurs de lis et de milliers de petites fleurs en or, à petits fers. Au centre, les armes; aux angles, servant d'encadrement au losange du milieu, quatre triangles également formés de cuirs bleus et jaunes dans lesquels se retrouvent les fleurs de lis et les mêmes dessins, avec un semis de monogrammes; toutes ces figures sont encadrées dans une large bordure de maroquin rouge au milieu de laquelle sont disposés de la même façon le monogramme et les fleurs.

Une autre reliure mosaïque, non moins importante et tout aussi jolie que celle-ci, est celle qui porte le n° 465, elle est aux armes de Louis XIV et appartient au genre de celles qui sont attribuées à Le Gascon, ainsi que le n° 472 qui porte le chiffre de Marie-Thérèse d'Autriche.

Enfin, au siècle dernier, la reine Marie-Antoinette possédait une mosaïque d'un travail et d'un goût exquis. Cette reliure, aux armes de la reine (France et Autriche), recouvre le poëme du Tasse, la *Jérusalem délivrée*, en italien, imprimée à Venise en 1745. Les plats sont doublés à l'intérieur en mosaïque de maroquin avec dentelle dorée. Cette reliure figure dans la Bibliothèque nationale sous le n° 483.

Pour terminer cette longue et pourtant trop courte énumération, nous signalerons le n° 649 à l'attention de ceux qui visiteront l'Exposition de la Bibliothèque. C'est une reliure mosaïque du XVIIe siècle avec plats doublés en mosaïque de maroquin. A l'extérieur, les plats dont le fond est en maroquin rouge avec incrustation de cuirs bruns et verts, sont dorés à petits fers, au pointillé. Il en est de même pour l'intérieur, seulement ici le fond est en cuir jaune avec incrustation de maroquin bleu, rouge et brun. La signature du relieur se lit au bas du plat recto intérieur : *Florimond Badier fecit invt.* (Florimond Badier, gendre de N. Gillerde, figure comme libraire dans le catalogue de Lottin, à l'année 1645). La complète analogie de cette reliure, comme composition et comme exécution, avec celles que l'on a l'habitude d'attribuer à Le Gascon, est un fait très-remarquable au point de vue de l'histoire de la reliure au XVIIe siècle.

Nous arrêtons ici la série de nos descriptions; ce n'est pas sans regret que nous avons laissé de côté nombre de types très curieux d'un même genre, sans compter des œuvres principales, comme les reliures de de Thou; et les reliures en vélin blanc décoré ou bien en velours brodé, etc., etc., mais, nous l'avons déjà dit, ce n'est pas dans une suite d'articles de journal qu'on peut se laisser aller à développer tous les côtés d'une étude aussi curieuse que celle des reliures.

Don Ruy Gomez de Silva, au troisième acte d'Hernani, après avoir montré au roi don Carlos une partie de la longue série des portraits de ses ancêtres, s'arrête sur ces mots

J'en passe et des meilleurs...

au grand contentement du roi qui semble ne s'amuser que médiocrement. Nous ressemblons un peu à ce digne seigneur et nous nous demandons s'il n'y aurait pas quelque analogie entre nos lecteurs et le monarque obligé de subir une aussi longue tirade.

Si nous nous trompons, tant mieux; si nous sommes parvenus à nous rendre quelque peu intéressant, soit par les renseignements que nous avons donnés, soit par nos descriptions, si rapides qu'elles soient, nous en serons très-heureux; mais nous pensons qu'il est temps de nous arrêter et de nous en rapporter en cela à la sagesse des nations : ne dit-elle pas qu'il ne faut pas abuser, même des bonnes choses.

Plus tard, notre intention est de revenir à l'Exposition de la Bibliothèque nationale et d'entreprendre la relation des principaux spécimens de l'art typographique qui y figurent. Ce n'est pas un des moindres attraits de cette Exposition que nous engageons les lecteurs de *la Revue* à aller visiter. La plume, si exercée qu'elle soit, ne peut pas donner une idée bien exacte de toutes ces richesses; il faut les voir pour bien les comparer et les juger. Le rôle du chroniqueur doit se borner à fournir les indications indispensables pour que le visiteur puisse se guider au milieu des objets qui lui passent sous les yeux. C'est ce but que nous nous efforcerons d'atteindre.

Nous ne pouvons mieux faire, dans cette idée, que d'attirer l'attention des lecteurs sur un livre qui vient de paraître et qui leur fournira de précieuses indications sur la Bibliothèque nationale. Mais la place nous manque pour faire de cet ouvrage une analyse aussi développée qu'il le mérite, nous préférons en faire le sujet de notre prochaine causerie.

AM. DUBOIS.

PHOTOGRAPHIE

A la réunion mensuelle de novembre de la Société française de photographie, le fauteuil était occupé par M. Davanne, vice-président.

L'honorable M. Peligot s'est fait excuser par lettre, de ne pouvoir présider. Complimentons-le, par parenthèse, de la distinction bien méritée dont il vient d'être l'objet, en recevant du roi Humbert la croix de la couronne d'Italie.

Le capitaine Jolly et M. Marres ont été nommés, à l'unanimité, membres et quatre autres personnes proposées pour la réunion suivante. M. Fabre, secrétaire honoraire de la Société photographique de Toulouse, réclame la priorité de publication pour l'usage de la nitroglucose dans les émulsions au collodion.

Bien que l'un des compétiteurs évincés, il complimente la commission des émulsions pour leur récompense méritée, et en termes choisis paye un juste tribut à l'excellence de la théorie du procédé Alfred Chardon, faisant appel aux expérimentateurs pour les aider à perfectionner ce qui manque seul dans les manipulations.

Il demande à la Société de publier la description soumise au concours afin d'établir ses droits.

Sa requête est renvoyée à la commission.

En l'absence de M. Perrot de Chaumont, secrétaire de la correspondance étrangère, empêché par ses devoirs municipaux, M. Pector est prié par M. Davanne de lire les extraits de journaux, parmi lesquels plusieurs journaux anglais de photographie. On lit une notice concernant la substitution, expérimentée en Russie pendant la dernière guerre avec la Turquie, de tissu de coton complétement franc de dépôt silicieux, de graisse et d'autres impuretés par l'action de la vapeur à haute pression, et remplaçant avec avantage, dans ces conditions, la charpie pour le service médical de l'armée.

M. Warnake, dans son dernier tour en Russie, a expérimenté que cette nature de coton était admirablement adaptée pour la fabrication du pyroxiline, ce coton étant rendu perméable par les acides nitro-sulfuriques, fait de la plus grande importance pour obtenir une qualité constamment égale de nitro-cellulose.

Le coton médical ordinaire flotte à la surface des liquides, tandis que ce coton, avec la nouvelle préparation, absorbe immédiatement les acides et coule au fond. Le coton préparé par les mêmes solutions alcalines irrite les blessures.



DIDON DIRIGEANT LA CONSTRUCTION DE CARTHAGE, par Turner. (*L'Art.*)



LA SOUPE DE CAPPEL. par ANKER. *(Illustration.)*

De là, la supériorité constatée de la nouvelle préparation. On donne communication d'une expérience faite par M. A. Bridges concernant le développement du papier iodé pour l'usage d'éléments chimiques impurs et constatant la nécessité d'avoir des bouteilles propres pour les produits et les solutions dont on a besoin dans le laboratoire.

M. Tridell donne la formule d'une colle qu'il trouve meilleure que l'amidon ou la gélatine: mélanger 50 centimètres cubes d'eau avec 100 centimètres cubes d'alcool méthylique et addition graduelle, en remuant, de 40 grammes de dextrine, placer sur un bain marie, jusqu'à ce que la solution devienne d'une couleur brun clair; elle est prête à servir quand elle est refroidie et se conserve parfaitement sans s'acidifier pourvu qu'on la tienne à l'abri de l'air.

M. Daniel raconte qu'ayant sensibilisé un papier au charbon et séché au moyen d'un réchaud chauffé au pétrole, il fut surpris de trouver son papier insoluble sans être exposé à la lumière.

Franchement on ne peut compatir à sa mésaventure. Il ne fallait pas se servir de pétrole, qui comme odeur est un vrai poison, et qui comme matière inflammable offre de grands dangers dans un laboratoire de photographie.

Après tout, n'était-ce pas la fumée plutôt que l'odeur qui était le vrai coupable?

M. Gulckauss de Philadelphie, soumet à l'inspection une série de cartes albums, portraits en buste dégradés sur fonds teinté, avec des lumières principales rehaussées, très-bien venus et récompensés à l'Exposition par une médaille d'argent.

Les fonds des clichés gravées à la pointe font ressembler ce travail, comme effet, aux eaux fortes, et donnent par l'opposition une grande douceur aux figures des modèles, et aux autres parties produits par la photographie.

Somme toute, travail fort remarquable.

M. Audouin présente de la part de Mlle Assis de Bordeaux, une gravure stéréoscopique, faite dans les conditions suivantes: elle avait exposé une plaque sèche pendant une heure et par un temps couvert; le soleil apparaît un instant dans un interstice de nuages et, bien que cette apparition ait été très-courte par rapport à la grande durée de la pose, il est très-curieux de voir les ombres projetées par le soleil sur le paysage, très-bien rendues avec leur valeur propre; cependant ce n'est pas dessiné assez nettement, parce que le foyer avait été fixé sur le premier plan, et les objets tout près de l'objectif.

La commission ancienne nommée pour le jugement du concours, pour la meilleure chambre noire des touristes et des missions scientifiques est nommée de nouveau; le concours ajourné, restant ouvert jusqu'au 31 décembre 1878.

Le concours offert par la société pour le meilleur remplacement du verre, pour porter les couches sensitives dans l'émulsion ou le procédé sec le plus convenable pour voyager se termine aussi le dernier jour de la présente année, et la grande médaille de la société y sera donnée.

Les membres de la commission des émulsions ont été chargés de la décision à prendre; le seul concurrent est jusqu'à présent M. Fabre de Toulouse.

M. Castellano présente quelques vues charmantes de la Marne, par le procédé à l'émulsion de M. Alfred Chardon, et le sentiment artistique de M. Castellano est vivement apprécié.

M. Pinaud, professeur et photographe de l'École de médecine de Nantes, expose un merveilleux album contenant un grand nombre d'épreuves coloriées et autres d'études médicales du laboratoire de ce collège qui montrent d'une façon péremptoire les qualités de finesse et de vérité obtenues par la photographie, quand elle est dirigée par un maître tel que M. Pinaud qu'aucun dessinateur ne pourrait égaler.

C'est d'une admirable application à la science médicale.

M. Vidal souffrant, prie le président de montrer à la société, divers spécimens de ces procédés de phototypie en deux tons, d'après les dessins de Giacomelli *Ailes et Fleurs*, le coût net de ces planches est d'environ 35 centimes.

Ce travail de M. Vidal reproduisant si bien l'individualité de l'artiste est très-admiré, mais le couronnement du bouquet sont les dix premiers numéros des livraisons du trésor artistique de la France, magnifique recueil absolument unique par le style qui est publié sous le patronage du ministère des Beaux-Arts, et sous la direction de M. Paul Dalloz.

C'est pour la beauté et l'excellence de l'exécution une des merveilles du siècle, et il n'existe pas dans le monde entier aucune autre méthode qui puisse arriver à un pareil résultat.

Le manque d'espace nous oblige à ajourner au prochain numéro les travaux intéressants de MM. Ferrier et E. Lamy, ainsi que bien d'autres sujets.

W. HARRISON.

MUSIQUE

On demandait à Charles Garnier, quelques jours avant l'inauguration du nouvel Opéra, sur quelles bases scientifiques il s'était appuyé pour obtenir les meilleures conditions acoustiques possibles.

« Il n'y a pas de bases scientifiques positives », répondait-il; « tout au plus peut-on affirmer que certains matériaux sont préférables à certains autres. Quant à la forme de la salle, les avis sont tellement partagés, qu'il est impossible d'en tirer une conclusion absolue : c'est une affaire de hasard. »

Garnier n'eut pas trop à se plaindre : la salle de l'Opéra, sans être une merveille d'acoustique, peut cependant passer pour une des meilleures de l'Europe.

Lorsqu'il s'est agi de construire la *Salle des Fêtes*, au Trocadéro, les architectes ont voulu faire l'essai d'un nouveau système qui consistait à assimiler les ondes sonores aux rayons lumineux.

Des expériences nombreuses ont eu lieu; elles ont paru satisfaisantes, et la *Salle des Fêtes* a été construite d'après ces nouvelles données. Le jour où on a essayé l'orchestre et les chœurs, on a constaté une foule de défauts, qui font de cet immense vaisseau un des plus mauvais qui existent, *acoustiquement* parlant.

Non loin de là, on édifiait une autre salle, dans des proportions encore plus vastes, avec la seule préoccupation d'y faire manœuvrer une troupe équestre nombreuse. Cette salle, de forme elliptique, construite en fer et recouverte d'un gigantesque vitrage, deux conditions généralement reconnues mauvaises pour l'acoustique, a donné des résultats extraordinaires. Vingt mille personnes, assises à l'aise, peuvent entendre les détails d'orchestre les plus délicats. Les différentes sonorités se fondent dans un ensemble harmonieux; pas le moindre écho, pas de prééminence de timbre aux dépens d'un autre. En un mot, la salle de l'Hippodrome est, pour la musique de festival, ce que la salle du Conservatoire est pour la musique de symphonie. *Affaire de hasard!*

Un artiste de beaucoup de talent et de beaucoup de volonté, M. Albert Vizentini, qui a dû abandonner la direction du Théâtre-Lyrique, après une vaillante et difficile campagne, conçut le projet de tirer parti des ressources inespérées du local où il avait été chargé de conduire un orchestre destiné à accompagner le galop des chevaux. A force d'activité, d'énergie et de persévérance, M. Albert Vizentini parvint à persuader les propriétaires de l'Hippodrome de la possibilité qu'il y avait de donner dans ce vaste établissement des festivals dans le genre de ceux qui attirent à Londres une si grande affluence d'auditeurs. Une armée de choristes et d'instrumentistes fut recrutée parmi l'élite des artistes parisiens; trois célébrités musicales répondirent à l'appel de M. Vizentini, et consentirent à diriger l'exécution de leurs œuvres; une cantatrice aimée du public accorda le gracieux concours de sa voix d'or, et voilà comment fut organisé le premier festival de l'Hippodrome, qui a eu lieu le mardi 17 décembre, avec un énorme succès.

Parmi les œuvres qui figuraient sur le programme de cette belle fête, je citerai la *Marche religieuse* et *Gallia*, de M. Ch. Gounod; des fragments du troisième acte du *Roi de Lahore*, de M. J. Massenet; une *Marche* et le chœur du Carnaval du *Timbre d'argent*, de M. C. Saint-Saëns.

M. Massenet, qui a dirigé l'exécution de son œuvre avec une incomparable autorité, a été l'objet d'une ovation qui était comme la consécration par le public de sa récente nomination à l'Institut.

M. Saint-Saëns a été moins heureux. Les deux morceaux qu'il a fait entendre ne sont pas les meilleurs de son bagage artistique, il s'en faut de beaucoup. La marche intitulée *Orient et Occident* est longue, peu intéressante; le chœur de Carnaval, sans manquer de verve ni d'originalité, a paru d'une allure un peu mesquine par rapport aux œuvres qui avaient précédé.

Je ne sais trop pourquoi M. Gounod avait accepté les deux plus mauvaises places du programme, la première et la dernière; la *Marche religieuse* a été exécutée au milieu du bruit des entrées et le public commençait à évacuer la salle dès les premières mesures de *Gallia*. Mlle Rosine Bloch, de l'Opéra, qui chantait les soli, n'en a pas moins été fort applaudie.

M. Albert Vizentini a dirigé, avec sa fermeté ordinaire, l'exécution des autres morceaux, parmi lesquels la *Marche hongroise* de Berlioz et l'ouverture d'*Obéron* ont été particulièrement acclamées.

LÉON DELAHAYE.

P. S. — La première représentation de la *Reine Berthe*, l'opéra en deux actes de MM. J. Barbier et V. Joncières, qui devait avoir lieu lundi, a été remise à vendredi pour cause d'indisposition.

NOS GRAVURES

Les Merveilleuses, par CARLE VERNET.

Fac-simile d'un dessin de C. Gilbert, d'après une gravure de Darcis.

Joseph Vernet, le peintre de marines dont tant de belles œuvres ont été recueillies au Louvre, eut le bonheur de voir renaître dans son fils Charles ce goût de la peinture qui avait fait sa fortune et sa gloire.

M. A. Gencvay a donné dans *L'Art* la biographie de Carle Vernet; nous lui empruntons un paragraphe de cette attachante étude.

« L'enfant n'avait que quatre ans lorsque sa famille vint s'établir au Louvre, dans le logement du roi, laissé vacant par la mort de Galloche. Surveillé avec une sollicitude de tous les instants, toujours tenu en lisières par Saint-Jean. Le fidèle domestique de Joseph; Carle, si son corps se développait lentement montra de bonne heure l'esprit prompt et léger, les dispositions heureuses, la main vive, dons particuliers de sa famille. Aussi, à la date de 1762, voit-on Joseph acheter au *Baby adoré*, en même temps qu'une toupie, « des carnets à dessiner et des crayons ».

« Pressentant son talent, son père raffolait de lui, et avec un orgueil paternel, qui serait la plus ridicule des vanités, si elle n'en était la plus naturelle et la plus touchante, il se plaisait à le produire chez ses amis.

« Un jour, en 1763, il l'avait conduit chez M. d'Angivillier; relégué dans un coin, fort ennuyé sans doute par la grave conversation des personnages au milieu desquels il se trouvait, l'enfant prit un bout de papier, un crayon dans sa poche, et se mit tranquillement à dessiner un cheval. On l'observa, son père et la compagnie vinrent, sans le troubler, regarder par dessus son épaule le travail qui captivait son attention. Le bambin avait dessiné la tête et le corps de l'animal, mais n'ayant pas tenu compte des dimensions de son papier, il était évident qu'il n'y aurait pas place pour les jambes du quadrupède.

« Comment allait-il se tirer de là? Le petit bonhomme eut bien vite trouvé son affaire : sous le ventre de la bête, de quelques coups de crayon, il indiqua l'eau d'une mare; le cheval était censé se baigner. Il n'y avait plus besoin de dessiner les jambes, et le papier devenait assez grand.

« Ce jour-là, bien sûr, Carle fut conduit aux « Danseurs en bois », chez Comus ou chez Nicolet, qu'aimaient le père presque autant que l'enfant. Emmenant avec eux la petite Emilie, sœur de Carle: ils faisaient souvent de ces bonnes parties : ils couraient les boulevards couverts de fantoches et de chiens savants, s'arrêtant à quelques petits théâtres, à quelques concerts, ou visitant les boutiques à la foire de Saint-Ovide; on y achetait tambour et trompette.

Joseph V. s'habillait bien; l'illustre Feoga devait le tenir pour une excellente pratique lorsqu'il lui présentait le mémoire suivant : « Un habit de ratine « doublé de satin, un habbit d'étoffe de soye grise, « ditte lustrine, avec croisé blanc pour doublure — prix « de celui-ci, 201 livres — habbit et justaucorps de velours cizellé, veste de Lyon, habbit de velours noir, « habbit de calaisienne canelle; la rediugotte, le drap « de Louviers gris clair, le drap d'Elbœuf, les boutons « d'argent et les gallons d'or sur doré, 14 aulnes pesant

« 20 onces 396 à 10 livres fonts 203 livres 15 sous. » Mais que plus tard ce luxe devait paraître peu de chose à Carle devenu un de ces incroyables de la réaction thermidorienne, qu'il devait si admirablement reproduire, et un des beaux des salons du Directoire, du pavillon de Hânovre, des ombrages de Tivoli, temples et asiles profanes, où des femmes sœurs licencieuses et maniérées de Mmes Tallien et Hamelin, vêtues en statues grecques ou romaines, promenaient leurs splendides nudités ! »

(*L'Art*).

Les Pobres de la Solemninad.

Arrêtons-nous devant ce mur ; nous sommes à Burgos. Ces personnages aux allures héroïques, ce sont des mendiants patentés, *Los Pobres de la Solemnidad*. Eux seuls ont le droit de mendier à cette place et ce droit leur appartient comme une étude appartient à un notaire. Ils peuvent le céder à leur fils — car la mendicité est une profession de l'autre côté des Pyrénées — ou le vendre comme une charge d'agent de change. Ne me demandez pas d'explications. *Cosas de España*, mais comme c'est rendu, ne sent-on pas là des gens qui sont chez eux?

(*Monde illustré*).

Turner et Claude Lorrain

M. P. G. Hamerton nous apprend que, selon le testament du célèbre paysagiste anglais, la direction de la Galerie nationale a dû placer les deux œuvres : *Didon dirigeant la construction de Carthage* et le *Lever du soleil dans un brouillard* à côté de deux compositions de Claude : l'*Embarquement de la reine de Saba* et le *Mariage d'Isaac et de Rebecca*.

Nous donnons pour ceux qui aiment les rapprochements et les parallèles dans ce numéro, la *Didon* de Turner; on trouvera de Claude *La reine de Saba* dans le numéro de la semaine prochaine. Le manque d'espace nous prive de mettre ces sujets en regard l'un de l'autre. « Dans les tableaux des deux maîtres, nous sommes loin de l'Afrique. Claude Lorrain a peint une scène italienne sous un jour pâle et sans intensité; Turner nous a donné le ciel brumeux de l'Angleterre pendant une matinée d'été et une scène qui rappelle les *grounds* de quelque grand seigneur anglais assez riche pour se passer la fantaisie de temples quasi-antiques et d'une pièce d'eau artificielle pour les refléter. »

Claude Lorrain, tout en composant beaucoup mieux que ses prédécesseurs, n'est jamais arrivé à un parfait arrangement de ses matériaux, et l'on retrouve encore chez lui, malgré sa grande supériorité relative, des traces de la roideur qui caractérisait les commencements de l'art. Nous voyons dans le tableau de Turner un art plus avancé auquel une plus longue expérience a enseigné d'éviter la roideur comme un piége... Il est inutile d'insister sur la grâce des arbres dans le tableau de Carthage; le lecteur l'aura déjà sentie malgré l'infériorité de la gravure. Les arbres de Turner sont souvent gracieux, et sa manière de les traiter est franchement apprise de Claude Lorrain. Ni l'un ni l'autre de ces deux peintres célèbres n'a connu les véritables arbres de la forêt, comme les paysagistes de nos jours, mais Claude a découvert et Turner a conservé, en le perfectionnant, un très-joli arbre de convention dont il serait difficile d'indiquer l'espèce.

(*A suivre.*)

La soupe de Cappel

Le sujet du tableau de M. Anker est tiré d'un passage de l'*Histoire de la Réformation* de Merle d'Aubigné : nous sommes en Suisse; les cantons sont divisés par la guerre civile, mais la passion religieuse est loin d'inspirer à tous les combattants des sentiments violents contre leurs adversaires, et quelques soldats se sont hasardés à placer sur la limite de la frontière un seau plein de lait en criant aux Zurichois postés de l'autre côté qu'ils n'avaient pas de pain à y tremper. Ceux-ci comprirent immédiatement et s'empressèrent. dit l'historien, de couper leur pain dans le lait de leurs ennemis; le repas était à tout le monde, et d'un commun accord chacun se mit à y puiser, sans pour cela franchir la limite qui les séparait. Une joyeuse gaieté présida à ce festin improvisé, et chaque fois qu'un des convives étendait un peu trop loin la main dans la gamelle, un de ceux qui se trouvaient en face le frappait de sa cuiller en l'accusant de dépasser la frontière.

Pour être historique, l'anecdote est amusante, et l'artiste en a tiré un heureux parti : ces braves Suisses du vieux temps sont représentés avec beaucoup d'entrain, assis ou couchés, oubliant pour un instant le poids de leurs casques et de leurs cuirasses; les attitudes sont naturelles et variées; les physionomies respirent la force et la droiture; on sent dans tout le tableau la main d'un de leurs descendants, qui a su mettre dans sa peinture quelque chose de leur robuste franchise et de leur belle humeur.

Étude de chiens.

Gravure en fac-simile de Méaulle, d'après le dessin de Henri Regnault.

Les croquis de ce jeune maître se ressentent de l'ardeur avec laquelle il cherchait à reproduire tout ce qui, autour de lui, impressionnait son âme. Ce n'est pas lui qui se confinait dans un genre, a dit M. Roger Ballu, il semblait vivre un crayon à la main. Nous publierons encore des études de chiens du peintre regretté.

COURRIER DE LA SEMAINE

Nous voici à la veille du jour de l'an et il me serait facile de vous parler longuement de ce jour, ce qui me faciliterait ma besogne hebdomadaire. Je laisserai ce soin à d'autres, me bornant à présenter respectueusement mes souhaits de bonne année à mes lecteurs et en prévenant que je les prie de considérer la reception de cette chronique comme la carte de visite de leur très-dévoué serviteur.

Ceci dit, constatons que pendant les fêtes de fin d'année Paris se dépeuple au profit des champs. Tous ceux qui ont leur foyer d'attache en province profitent de ces courtes vacances pour aller s'attabler auprès des anciens, au banquet traditionnel de Noël et de la veillée du jour de l'an.

La vie de château, quoique intime, est active, et les journées sont joyeusement dépensées aux champs et en forêts; on voisine le fusil sur l'épaule et s'il n'y a pas de réunion de chasse proprement dite, il y a des tirs de compagnie et des assemblées impromptues au coin des bois. L'on accouple ses chiens et l'on chasse en bons voisins; on forme ainsi de petits équipages de chiens courants qui vont d'ensemble sur le lièvre. Mon maître et ami M. le marquis G. de Cherville est grand partisan de cette chasse bourgeoise aux chiens courants gaie comme une chanson, pleine de musique et de mouvement, fertile en incidents imprévus, facile à organiser. C'est la chasse la plus accessible pour les chasseurs d'aventure comme ceux qui s'éparpillent pendant les vacances, à la condition toutefois qu'elle soit ordonnée et menée par un meneur expert et qui connaisse bien son terrain.

Dans tout l'ouest et en Bourgogne, on chasse ainsi en ce moment et les chiens du docteur et du notaire fournissent carrière avec ceux du châtelain. Dans le Chinonais ces associations cynégétiques sont très en vogue et donnent d'excellents résultats.

Pendant ces petites vacances hivernales le paysan braconne un peu, et les gardes ont l'ordre de fermer les yeux. A cette époque de l'année, les perdrix partent de très-loin et l'homme des champs qui chasse pour le gibier et non pour son plaisir, emploie la ruse. Tous les moyens connus lui sont bons et il se sert, surtout en Anjou, de la vache artificielle pour approcher les compagnies. Il est certain que s'il connaissait le mode du cerf-volant employée en Angleterre, il s'en servirait. Cette chasse d'ailleurs est intéressante et donne de très-beaux résultats; elle est fort simple : un garde se place vent arrière et laisse flotter un cerf-volant au-dessus des compagnies et les perdrix, fascinées comme les alouettes par le miroir, laissent venir à elles les tireurs sous le vent.

Les arabes se servent pour obtenir le même résultat d'une grande étoffe blanche qu'ils maculent avec de la terre délayée et les perdrix se laissent également fasciner par ce moyen tout primitif.

Pour en revenir à la chasse au chien courant, disons qu'elle est très en faveur dans nos hautes sphères gouvernementales : cette chasse est celle que préfèrent et le Maréchal de Mac-Mahon et M. Grévy, deux chasseurs émérites qui doivent pester en ce moment contre la politique maussade et les devoirs de leur haute magistrature qui les prive de leur plaisir favori.

Il n'y a guère eu cette semaine que l'équipage du duc d'Aumale qui ait donné et encore n'y a-t-il pas laisser-courre serré : on a fait sortir les meutes qui ont bien mené un cerf dix-cors jeunement, qui, après deux heures et demie de chasse très-vive est venu se faire prendre aux Grandes-Ventes.

On se plaint beaucoup en France de la diminution du gibier, et la vérité est, que sauf les chasses particulières bien gardées toutes ces bonnes choses qui courent et qui sont excellentes à la broche, comme disait feu le baron Brisse, deviennent de plus en plus rares; ainsi il est constaté par les hommes les plus compétents que le lièvre diminue chaque année et qu'il est devenu plus facile, dans certaines contrées, de mettre debout un chevreuil que ce léporide excellent en civet, en rôti et en pâté.

Une commune des environs d'Auxerre dont le territoire est envahi quotidiennement par des chasseurs urbains, est décidée à demander au préfet l'autorisation d'interdire la chasse pendant la saison 1879-1880 pour laisser au gibier le temps de se refaire. Le moyen est héroïque, il s'agit de savoir s'il est légal, c'est ce que discutent en ce moment les jurisconsultes appelés à rédiger la requête.

Un particulier peut prononcer une telle interdiction sur ses terres et nous n'en voulons pour preuve que les dispositions prises par M. Henry La Serre, mort l'année dernière dans son domaine des Moulinets; il a interdi la chasse sur cette terre jusqu'à la majorité de son fils; or, l'héritier a environ treize ans. Jusqu'en 1886 la chasse sera scrupuleusement gardée et oncques n'y pourra tirer que le lapin, les bêtes noires et les carnassiers.

Je crois que pareille mesure n'a jamais été prise pour aucun disciple de saint Hubert.

Quelle ouverture en 1886 !

Une chasse giboyeuse et qui n'a pas besoin de moyens artificiels pour être alimentée, est celle du Coudray appartenant au duc de Reggio. La semaine dernière, en deux reprises matinières et vespérines, huit fusils y ont abattu, en quête, trente-sept lièvres, dix-sept perdreaux, neuf faisans et quatre bécasses. Le gibier, comme on le voit, y abonde, mais encore faut-il le chercher et les chiens d'arrêt peuvent y développer toutes leurs qualités.

Madame Arnaud de l'Ariége vient d'acquérir, comme l'on sait, le magnifique château situé aux environs de Joigny, qu'a illustré Lebrun, duc de Plaisance. Ce domaine possède une chasse magnifique, et ce qui ne gâte rien, un vignoble estimé qui forme une remise précieuse pour le gibier traqué. La semaine dernière, Madame Arnaud de l'Ariége, assistée de son père, M. Guichard, député de l'Yonne, a pris possession de cette demeure princière et l'a inaugurée par plusieurs parties de chasse auxquelles ont assisté quelques intimes parmi lesquels se trouvait M. Gambetta qui a tenu honorablement son fusil.

Nous en aurions fini avec les événements cynégétiques de la semaine, s'il ne nous restait à annoncer à nos lecteurs que le 6 janvier 1879, jour des Rois, il y aura une grande chasse dans les Alpes-Maritimes, pour ce que l'on appelle la battue des vallées. A cette époque de l'année, le gibier, poil et plume, rabattu par les neiges, descend les flancs des côteaux et vient se réunir dans les gaves et les ravines des vallées. Là, dans ces sortes de culs-de-sac, on les traque et l'on y fait des chasses miraculeuses. Victor-Emmanuel, dans sa jeunesse, était grand amateur de ces battues pleines de surprises, dans lesquelles le chasseur, poursuivant un chamois, peut se trouver arrêté dans sa course par un ours mal léché.

C'est ce qui arriva, il y a trois ans, au comte Corsi, qui ne dut la vie qu'à son sang-froid : dans l'embrassade que lui donna l'ours, il eut la présence d'esprit de tirer son couteau de chasse et d'éventrer l'animal, qui lâcha prise.

Florian Pharaon.

CHRONIQUE DU SPORT.

La signification du mot *Sport*, nationalisé en France, aujourd'hui, n'est généralement pas bien comprise, relativement au moins à l'ordre d'idée qu'elle représente. On l'applique d'ordinaire presqu'exclusivement aux courses et à leurs dérivés, les steeple-chases et les courses de haies ; ils constituent seulement une des branches multiples de l'ensemble dont le sport est l'expression. L'homme uniquement adonné, à cette spécialité, est un *turfman*, la qualification de *sportsman*, comporte des aptitudes plus étendues.

Il serait difficile et surtout trop long, d'énumérer ici les catégories diverses, comprises sous la désignation générique de *Sport*. Il faudrait passer en revue les instincts, les qualités qu'elles exigent chez ceux qui s'y livrent, faire ressortir l'inévitable solidarité établie entre certaines d'entre elles, leur irréconciliable incompatibilité avec d'autres branches de la même famille. C'est tout un monde qui se meut et s'agite en sens divers, mais sous une même impulsion.

Le sport demande à ses adeptes beaucoup plutôt un tempérament particulier qu'une aptitude naturelle pour telle ou telle chose. Ceci devient une considération secondaire et détermine la spécialité à laquelle le néophyte s'adonnera plus particulièrement. L'idée sportive comporte avant tout, une certaine combativité, une prédisposition innée à la lutte. La difficulté se présente sous forme d'un homme ou d'un animal; on le prend pour ennemi ou on se l'associe comme compagnon et auxiliaire, la forme seule varie, l'idée reste la même.

Mais il ne suffit pas de triompher, il faut le faire d'une certaine manière, en se conformant à des règles particulières. La qualité de sportman réside surtout dans cette condition.

Il faut combattre en laissant à votre adversaire sa chance légitime, comme vous conservez la vôtre. Ainsi par exemple, le braconnage au fusil peut, à la rigueur, être considéré comme un sport. L'excitation qu'il procure, les périls auxquels il s'expose, constituent sinon une excuse, au moins une explication. Le braconnier au filet est simplement un voleur et rien autre, il ne saurait même invoquer cette suprême atténuation à bien des crimes : la passion.

Il existe des sports de toute sorte et de toute nature, depuis l'épée, le cheval et la chasse, incontestablement les plus élevés dans la hiérarchie de ce monde d'exception, jusqu'à la boxe et la savate, extrême limite à laquelle je demanderai la permission de m'arrêter. Beaucoup de gens font donc du sport comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir. Donner à toutes ces aspirations souvent incomprises, s'ignorant parfois elles-mêmes, un organe, non pas spécial, mais général à tous les sports, est, à mon sens, une pensée heureuse et féconde.

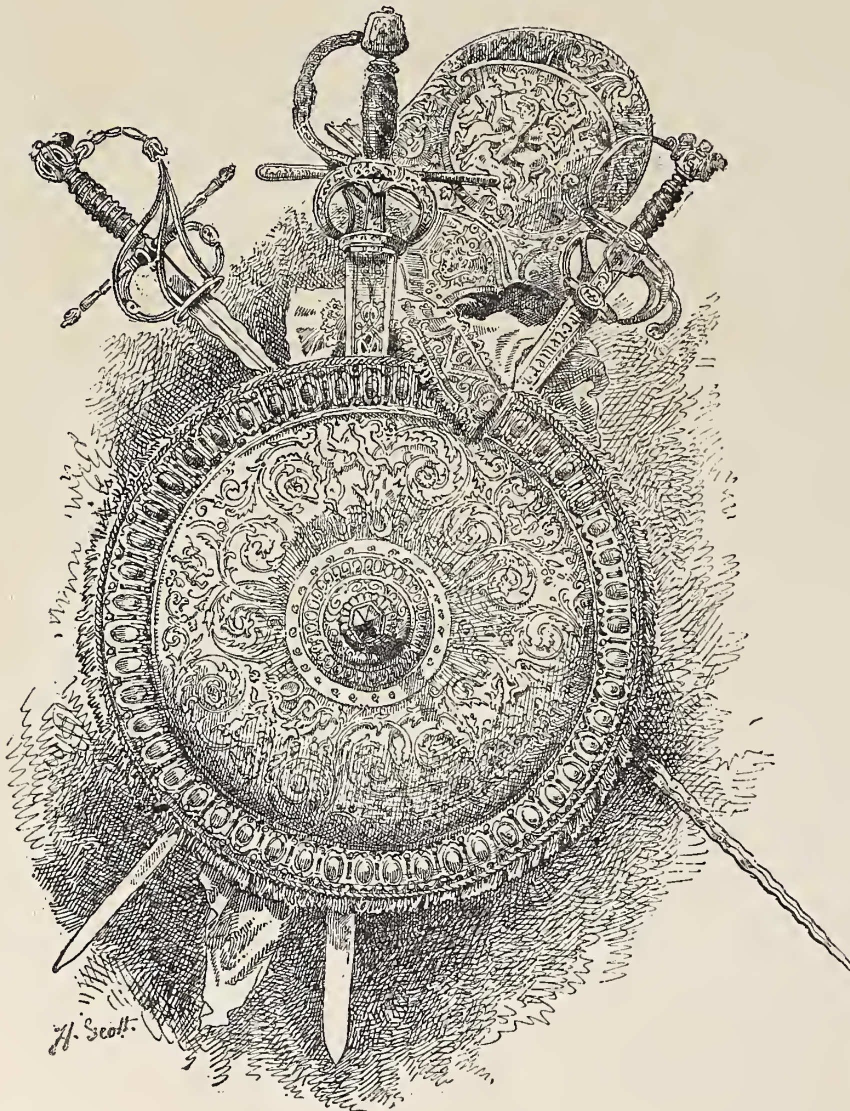
Cette tâche, confiée à des plumes autorisées, peut dissiper bien des erreurs, éclairer l'opinion sur bien des choses qu'elle blâme ou ridiculise sans se donner la peine de les étudier et de les connaître. Faire tomber enfin ce préjugé enraciné en France, grâce auquel la dénomination de sportman est devenue synonyme de dissipation, d'incapacité et de légèreté. Le sport vous fournira peu, j'en conviens, de savants ou d'astronomes : mais il vous donnera des hommes forts, agiles, vigoureux, braves, habitués à faire bon marché d'eux-mêmes, défiant la fatigue et le danger, eh ! mais, cela ne me paraît pas tout à fait à dédaigner, surtout par le temps qui court.

Je dois me renfermer ici dans l'une des spécialités de ce vaste ensemble; elle se résume en un mot : *Le cheval*. Le mot est court, l'ordre d'idées qu'il représente, sinon prépondérant, tout au moins d'une haute importance dans le cadre général du sport. Il comprend, au point de vue sportif, le cheval de course, de steeple-chase, de chasse, de selle, de manége et d'attelage. Cette étude se rattache même aux questions d'économie générale par le cheval de guerre et des services publics. Les premiers nous occuperont davantage comme expression plus directe, des tendances auxquelles ce journal entreprend de donner satisfaction. Mais tout se tient dans un ordre d'idées, en isoler une partie serait en amoindrir l'importance et l'utilité. Au contraire, les relier ensemble en faisant ressortir qu'elles découlent l'une de l'autre, est à nos yeux, la meilleure sauvegarde de toutes.

La première place de cette chronique appartiendra nécessairement aux courses, incontestablement la plus sportive et la plus attrayante des nombreuses ramifications de la question chevaline. Nous nous efforcerons surtout de leur conserver le caractère primordial et constitutif, dont une spéculation effrénée, à laquelle la loi a dû poser des limites, tend parfois à les éloigner. Leur organisation est fort heureusement telle en France, qu'elles peuvent longtemps encore, si ce n'est toujours, défier cette invasion, dont l'intervention utile à un certain point de vue, ne doit jamais dépasser les bornes au delà desquelles ses envahissements risqueraient de compromettre les bases même de l'institution.

Toutes les questions secondaires, d'entraînement, de l'influence directe des courses sur l'ensemble de la production chevaline, de dressage, d'équitation, y trouveront également leur place. Elles rentrent forcément dans le domaine du *sport à cheval*, beaucoup plus, souvent, qu'un résultat aride et fécond, dont on ne déduit ni les effets, ni les conséquences. C'est, je ne me le dissimule pas, un cadre assez vaste à remplir, pour entreprendre de le faire, il faut aimer et connaître ces matières sous toutes leurs formes diverses. Les aimer, j'en suis sûr, les connaître, j'y tâcherai.

NED PEARSON.



PANOPLIE appartenant à M. le marquis de COLBERT-CHABANNAIS.

Nous avons eu le plaisir d'admirer souvent ces belles armes chez leur heureux possesseur, érudit et homme de goût, esprit ouvert à toutes les manifestations de l'art. Nous connaissons dans les salons de M. de Colbert un Ruysdaël d'une admirable beauté; puissions-nous obtenir la faveur d'une reproduction de cette toile pour notre « *Revue!* »

VÉNERIE

LA LOI DU 3 MAI 1844

(*Suite*).

D'abord je ne chasse pas sur vos terres, je n'y quête point le gibier qui s'y trouve, j'ai le plus grand intérêt à ce que mes chiens n'en rencontrent pas: je suis tout simplement à la poursuite de l'animal que j'ai attaqué chez moi, je passe. Où est le mal, du moment que la chasse à courre touche à l'intérêt général? Est-ce que demain, ce soir, à toute heure, le premier garde venu ne peut pas visiter de la cave au grenier votre maison, toutes les maisons d'un village, à la recherche d'une bûche ou d'un fagot qui ne vaut pas 50 centimes? Eh bien ! ne serait-ce pas juste que les propriétaires laissassent à la chasse à courre un peu plus de liberté en échange des services journaliers qu'elle leur rend? Qui parle de privilége? Puisque tout le monde a la faculté de chasser à courre, où voyez-vous donc une question de caste?

Mais je n'ai pas fini avec nos anomalies cynégétiques : vous avez affranchi de l'impôt les chiens qui gardent les troupeaux, pourquoi donc taxez-vous les meutes qui étranglent les loups qui dévorent les moutons, et les équipages de vautrait qui contribuent à la destruction de tant de sangliers?

Vous craignez un retour vers les droits féodaux? Ah, grand Dieu! nous n'y pensons guère; mais ce serait de l'extravagance au premier chef, que je serai le premier à dénoncer à la raison de l'opinion publique.

Voyons maintenant quels sont les droits du chasseur sur le gibier et ce que c'est que le gibier.

L'adoption de la maxime du vieux droit romain qui déclare que le gibier n'est à personne, a tout gâté; c'est un principe faux qui a entaché la loi de 1844 d'un vice radical. Ce qui a pu être vrai chez les Romains au temps où d'immenses étendues de terrains étaient abandonnées au bon plaisir des citoyens, devient absurde aujourd'hui qu'il n'existe pas un are de terre qui ne soit borné, qui n'ait son maître, qui n'appartienne à quelqu'un, État, commune ou particulier.

Cette même loi dit au propriétaire : Vous avez le droit de défendre le gibier qui n'est pas à vous plus qu'à un autre; à l'envahisseur : Vous n'irez pas chez le propriétaire prendre le gibier qui est à vous aussi bien qu'à lui, n'est-ce pas faire jurer les mots avec le bon sens?

Le seul principe vrai, incontestable, c'est que le gibier est le fruit de la terre sur laquelle il naît, qui le nourrit; il devrait appartenir conséquemment au propriétaire tout aussi bien que la récolte de son champ.

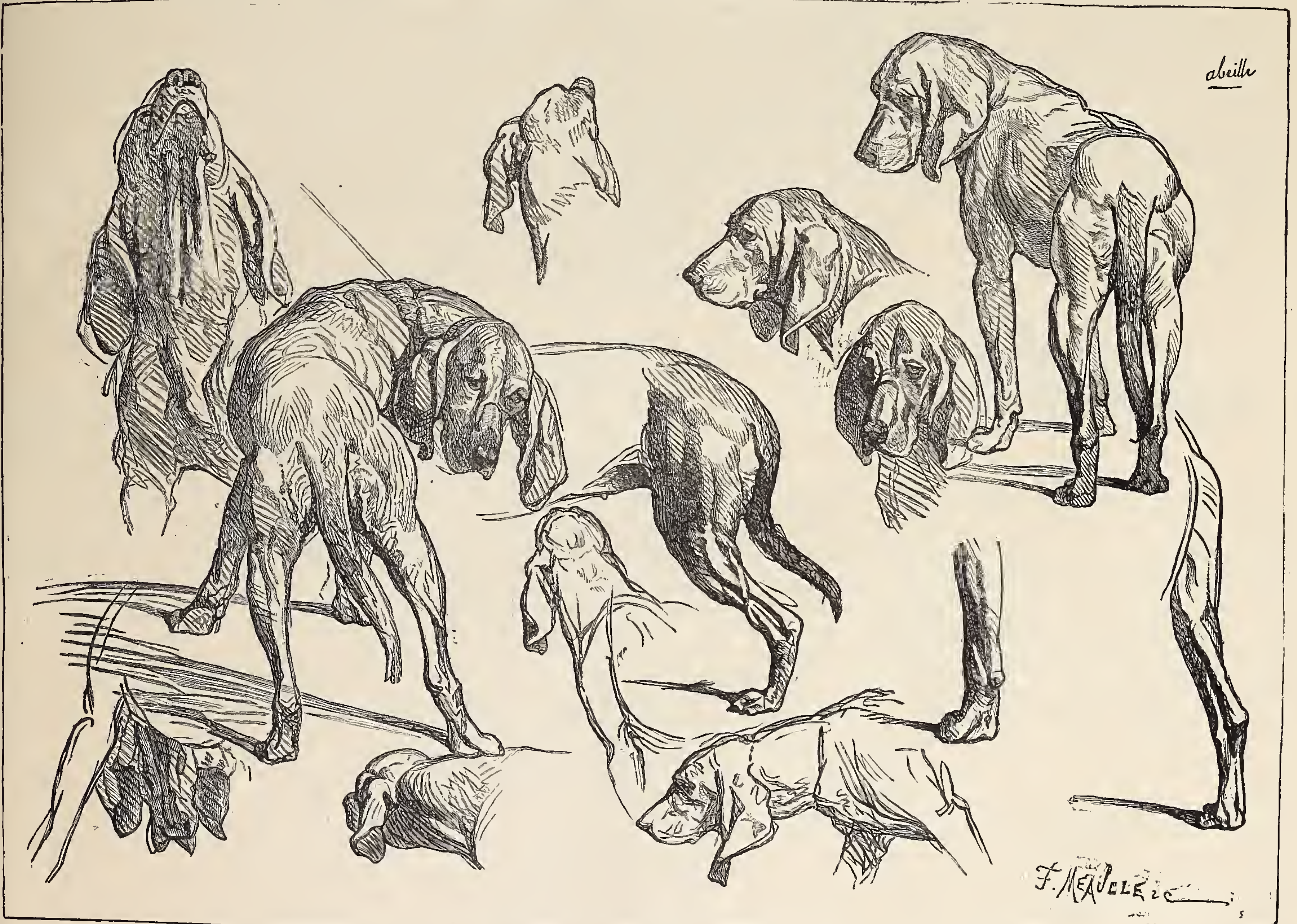
Or, si vous aviez au contraire considéré le gibier comme propriété du fond, vous coupiez court à tous ces abus, il vous eût été facile de sévir contre le braconnier qui aurait alors commis un vol, et nous n'aurions pas eu l'affligeant spectacle de voir le délinquant tuer le gibier sur votre terrain, l'emporter sous vos yeux, avec la faculté de vous en revendiquer la valeur pendant trente ans, si votre garde s'avisait de le lui saisir.

J'aurais bien d'autres amendements encore à proposer sur cette malheureuse loi de 1844, mais ce serait trop long. Je terminerai par une excentricité législative, comme on n'en rencontre pas souvent dans nos Codes, qui sont loin de prêter à rire. Je veux parler du § 2 de la section 1re. Les préfets, y est-il dit, *pourront prendre des arrêtés pour autoriser l'emploi des chiens lévriers pour la destruction des animaux malfaisants ou nuisibles.*

J'ai, pendant plus de trente ans, pratiqué ou vu pratiquer la destruction des animaux nuisibles dans toutes les forêts de la Couronne, avec tous les engins imaginables; il ne nous est jamais venu à l'esprit de faire usage de lévriers. Le député qui a eu le talent de faire voter ce paragraphe par ses collègues avait sans doute lu, dans un vieux livre de vénerie, qu'autrefois on chassait aux accours, mode de chasse qui consistait à diriger les loups et les sangliers vers les endroits découverts, afin qu'ils puissent facilement y être atteints par les laisses de lévriers qu'on y avait préalablement placées. Mais c'est si ancien que c'est à peine si les chasseurs d'aujourd'hui savent ce que c'était que la chasse aux accours.

J'eusse trouvé bien plus sensé de la part de la Chambre d'accepter la proposition de M. Delespaul qui tenta de faire admettre dans la loi, à côté de la chasse à courre et de la chasse à tir, un troisième mode de chasse, *la chasse à l'oiseau*, c'est-à-dire la fauconnerie, qui est bien le plus inoffensif, le plus charmant des délassements sportifs.

A. DE LA RUE,
Ancien inspecteur des forêts de la Couronne.



ÉTUDE DE CHIENS, par Henri Regnault.

CHASSE AU MARAIS

(Suite.)

Un chasseur aux aguets l'a vue s'abattre; à l'aide d'une lorgnette marine il a reconnu le point précis où elle est posée et, dans le dédale des canaux, la voie qui y conduit. Il chausse ses grandes bottes, charge son fusil et part.

Là-bas, tout à l'extrémité du marais, un petit bateau plat dont les bords rasent l'eau est amarré à un pieu. Le chasseur arrive, saute dans l'esquif et s'y couche à plat-ventre. Sa tête seule dépasse les bords, mais elle est cachée par des branchages placés sur l'avant qui ne laissent qu'une petite ouverture pour le canon du fusil. Pas de rames, deux petits bâtons en font l'office; le chasseur en les appuyant de chaque main au fond de l'eau pousse sa nacelle en avant. Lentement, sans bruit, il se glisse et après de longs efforts arrive en vue de la bande. Soudain il s'arrête et se tient coi, respirant à peine, la gorge serrée par l'angoisse. Un canard placé en sentinelle a cru percevoir un mouvement; il regarde, le cou tendu, prêt à pousser le cri d'alarme, fixe obstinément le point suspect. Le chasseur, enfoui dans sa barque, n'ose remuer; il souffre des tortures, ses membres sont contractés par une crampe cuisante, le redressement de son cou, prolongé outre mesure, lui cause une douleur horrible. Il demeure impassible, et dès qu'il s'aperçoit que le vigilant volatile, enfin rassuré, a détourné son attention, il continue sa marche lente, très-lente, avec des précautions infinies.

Enfin! il est à portée, il a épaulé son arme meurtrière, il est maintenant assuré que sa longue peine sera récompensée. Pourtant il attend encore, il attend que le hasard du va-et-vient des canards en réunisse le plus grand nombre possible sur la ligne de son tir.

Tout à coup une détonnation retentit dans le marais silencieux.

Le marinier qui conduit sur l'Escaut sa lourde

péniche tourne la tête, voit le petit nuage de fumée, et suppute le nombre des victimes qu'a bien pu faire le coup du tireur renommé.

Poussant des cris discordants, les canards s'enfuient en désordre. Une vingtaine des leurs gisent sur le pré; d'autres, écloppés, battent l'eau de leurs ailes impuissantes en attendant que le chasseur vienne simplement les recueillir.

Pauvres canards! ils ont d'assez bonnes raisons pour être méfiants.

*
* *

Cette chasse est des plus pénibles, et il faut y être rompu pour la mener à bien. Un jour un chasseur étranger voulut tenter l'aventure. Lui aussi se coucha dans la barque, lui aussi se tint immobile et, pendant les premières heures, méprisa la courbature. Mais la fatigue de cette position finit par lui devenir intolérable, il lui semblait dans cette boîte éprouver un avant-goût du cercueil. Il avait pourtant un guide qui s'était réservé la grosse part de la peine. Il n'était plus bien loin du but, encore un dernier effort de patience et il l'atteignait. Il n'eut pas cette force; n'y tenant plus, il se leva tout d'une pièce en criant : « au diable les canards! » Et ceux-ci, on peut le croire, ne se firent pas répéter l'invitation, si peu polie qu'elle fût. Ils partirent avec des cris qui ressemblaient singulièrement à des ricanements. Le guide était outré, et l'indignation fut grande dans le clan des chasseurs.

Soyez plus indulgents, lecteurs, pour cet indigne, il avoue humblement sa faute.

Paul Journoud.



SPORT.

Les sportsmen, de guerre lasse, se reposent maintenant à Paris; mais il n'en est pas de même de leurs confrères méridionaux qui voient la saison hippique s'inaugurer brillamment à Pau. Quand je dis brillamment, j'entends par là que le meeting de Pau a eu un succès complet en fait d'assistance, de temps, etc., etc.; et non pas que le sport ait été excellent, car il s'en fallait de beaucoup. En effet, trois courses dans une journée ne font qu'un mince programme... passe encore quand elles sont disputées par de dignes champions! Enfin nous n'en verrons pas plus à la réunion de Nice, mais là, du moins, le sport promet d'être on ne peut plus intéressant.

La réunion de Pau s'est tenue sous de favorables auspices; toute la colonie anglaise et américaine s'y trouvait. On a commencé par les *Hunters Stakes*, qui sont échus à *Capitaine*, appartenant à M. Tovraud; *Valérien* était second, et *Aventurier* troisième. Ensuite a eu lieu le prix d'essai (course de haies, handicap), qui a été emporté par *Guy*, au baron de Rochetaillée, battant *Port Saïd*, au même propriétaire, et *Lutèce*, à M. Astier.

Le prix Gaston-Phœbus (steeple-chase, handicap) est échu à *Cupidon*, cheval de M. Ranguedat, qui précédait *Cautère* second; le troisième concurrent, *Carabinier* est tombé à la dernière haie. On le voit, le nombre des partants a été très-restreint; d'ailleurs qu'est-ce que la Société pouvait demander de plus, du moment qu'elle n'offre que des prix d'une si petite valeur? En cela elle n'a pas suivi l'exemple de son prototype de Nice, qui a montré une rare générosité comme on en peut juger par le programme des prix.

TIR.

En parlant de Nice, je suis amené tout naturellement à m'occuper du tir aux pigeons de Monaco, qui a ouvert ses portes le 19. L'ouverture a été brillante; de prime abord, on a vu des tireurs émérites se mettre en ligne. Du côté des anglais, je vois M. Cholmondeley-Pennell, dont les prouesses sont trop bien connues pour que j'aie à les raconter. De notre côté, se trouve au premier rang le baron Kramm, qui, dans cette occasion, comme dans tant d'autres, s'est montré un tireur hors ligne. On peut prévoir que les concours où MM. le baron Kramm et H. Cholmondeley-Pennell se rencontreront, seront des plus émouvants, quoiqu'il paraisse bien certain que le champion anglais aura le dessus. En effet, nos voisins se prêtent, en vue d'un concours, à un entraînement spécial, long et fatiguant, mais qui leur est d'un grand secours. Un tireur français qui en ferait de même serait assurément *rara avis*.

Le tir a commencé le 19 décembre pour continuer deux fois par semaine jusqu'aux grands concours internationaux. Jeudi, la poule d'essai a été partagée par MM. le baron Kramm et H. Cholmondeley-Pennell. Le même jour a eu lieu le prix d'ouverture, qui est échu à M. Cholmondeley-Pennell, abattant neuf pigeons sur neuf; M. le baron de Saint-Trivier était deuxième avec huit pigeons sur neuf. Le nombre des tireurs s'élevait à dix. Pour clore sa magnifique série de victoires, M. Cholmondeley-Pennell a ensuite emporté un handicap avec quatre sur quatre. Après quoi a eu lieu un second handicap, qui a été gagné par M. Witton, avec quatre sur quatre. Puis un troisième handicap, qui est échu au baron Kramm, tuant quatre sur quatre, a été suivi d'une première poule au doublé, gagnée par M. Chouquet, et d'une deuxième poule au doublé, partagée par MM. Ruth et Chouquet.

Le temps n'a pas favorisé le tir auquel il y avait, néanmoins, une nombreuse assistance. La semaine prochaine je donnerai le compte rendu des tirs du 23 et du 27.

VENTE DE PUR-SANG.

Depuis quelques mois les ventes ont été très-fréquentes; malheureusement elles n'ont pas eu beaucoup de succès. En Angleterre, les turfistes attachent une grande importance aux ventes, mais il n'en est pas ainsi chez nous. En effet, les ventes des produits des haras de Lonray et de Dangu n'ont pas réussi autant qu'il était à souhaiter. C'est dommage, grand dommage même; et il est à espérer que dans l'avenir les ventes atteindront une phase prospère.

Samedi dernier il y a eu, au *Tattersall Français*, une vente de pur-sang appartenant au comte Frédéric de Lagrange. Comme les précédentes, la vente n'a été guère animée, beaucoup de chevaux ayant été retirés à cause de l'indifférence des acheteurs, qui étaient pourtant présents en grand nombre.

Les yearlings, il y en avait douze, ont été vendus en moyenne 1,200 à 3,000 francs; et en somme ce sont les yearlings qui ont rapporté le plus gros total. En outre, il y avait plusieurs chevaux à l'entrainement, parmi lesquels se trouvait Oulgouriska, qui a été achetée un peu plus de 11,000 francs par M. le vicomte de Tredern, qui se monte une magnifique écurie de courses, à en juger par la quantité et la qualité de ses achats.

L'administration des haras a offert la somme de 20,000 francs pour *Dash*, qui est, du reste, mes lecteurs le savent, le propre frère de *Chamant*, qui par parenthèse, a été acheté par le gouvernement prussien 150,000 francs. M. le comte de Lagrange n'a pas accepté l'offre de l'administration des haras, et *Dash* a été retiré à 22,000 francs.

C'est l'Allemagne qui a fait l'acquisition de *Pontoise*, fils de *Dutch Skater* et de l'*Oise*, de *Léopold* et de *Bienvenu*. Décidément les cerveaux teutoniques sont frappés de l'excellence de nos produits! Seulement il est bien à regretter que des chevaux d'une telle qualité nous soient enlevés, et il me semble que la faute en est à nos jeunes propriétaires en herbe, qui, au lieu de se procurer des rosses, devraient rechercher les chevaux d'une bonne race, qui à la fin reviennent moins cher que ceux d'une qualité inférieure.

Longchamps.

GAZETTE PARISIENNE

Aristote aujourd'hui recommencerait avec bonheur ce fameux chapitre des chapeaux dont Molière a parlé quelque part; mais en homme avisé, et tenant toujours à être renseigné de première main, ils demanderait pour l'écrire, la collaboration de Mme Glade. — Il serait allé la chercher jusqu'au n° 5 de la rue du 4-Septembre. — C'est que Mme Glade déploie un goût suprême, un tact exquis, en même temps qu'une fantaisie tempérée par la discrétion et la grâce dans la création et l'arrangement de cette portion si importante, et, j'ose le dire, si caractéristique de la toilette d'une femme. A la reprise du *Fils naturel*, trois chapeaux signés d'elle ont été fort remarqués : un chapeau en velours frappé, fond bouton d'or, à peine visible sous la guillochure ressortante d'argent mat. Une dentelle bretonne l'entourait, faisant nœud sous le menton, comme la plus délicieuse des fanchons. Le pouff, un marabout moucheté, était posé droit — très-crânement. La passe, un peu étroite, encadrait bien le visage. Ce chapeau est petit et convient aux têtes mignonne.

Le second était en velours grenat. On regardait beaucoup sa calotte, en plumes rapportées, admirablement assorties dans leurs nuances très-vives, grenat et caroubier. Pour ornement, à gauche, sur la brasse, un oiseau des tropiques, très-coquet et très-charmant, — même empaillé, — le tangara, à la robe foncée, sur le dos et sur les ailes; mais dont la gorge éclate et chatoie comme un rubis. A l'intérieur, une barrette, élégamment nouée, forme un léger diadème. La passe est double, et, dans l'entre-deux, un petit ruban d'or fait étinceler sa note plus vive.

La troisième de ces jolies merveilles, plus soignée encore, peut-être, comme travail, était en feutre crême, avec écharpe de surat, crême également, et dentelle bretonne, formant nœud, et les deux bouts pendant du même côté. Un plissé de surat, d'une rare élégance, chiffonné par les mains de Mme Glade, bordait tout le chapeau. Autour de la tête, sur les cheveux, en dedans de la passe, une série de petites bouclettes — de celles qu'on appelle irrévérencieusement des *cocottes*, — en ruban de satin crême, étroit, donnait sa distinction, et, comme on dit, son cachet, à cette coiffure devenue un objet d'art et qui *encadrait* à ravir une jeune et charmante tête blonde.... qui ferait penser à une rose mousseuse.

Pierre Verax.

VÉLO-SPORT

Quelques mots au sujet de la grande course de fond qui a eu lieu dans le courant du mois de novembre dernier à Agricultural Hall, Islington, à Londres, course qui a duré six jours.

D'après le compte-rendu des journaux anglais, les français seraient placés en cinquième rang pour les longues distances, mais je tiens à faire connaître aux lecteurs, s'intéressant aux bicycles dans quelles conditions le délégué parisien, M. Ch. Terront s'est mis en ligne :

La course devait commencer le 18 novembre à 6 heures du matin. Il reçut la nouvelle de son inscription le 17; parti par le train de 4 heures de Paris, il arrive à Londres après une nuit passée et une très-mauvaise traversée. A 7 heures du matin le lundi, il prend part à la course, mais une indisposition par suite de toutes ces fatigues, l'oblige à se retirer du *rink*. Le second jour, ayant pris un peu de repos il gagnait ses adversaires, mais le lendemain en menant une grande vitesse, le gouvernail de son vélocipède se cassa dans ses mains; il tomba; la foule, à qui il était très-sympathique envahit la piste et on l'emporta en constatant une blessure assez grave à la jambe droite, ce qui l'empêcha de continuer. Les réparations au bicycle durèrent 4 heures, enfin malgré toutes ces péripéties, et par le fait ayant perdu presque deux journées entières, il fit le samedi, dernier jour, 296 kilomètres, tandis que M. Cann, le champion, s'arrêta après avoir fait environ 80 kilomètres.

Au mois de mars prochain, une course du même genre doit avoir lieu et M. Ch. Terront se propose de prendre sa revanche.

Nous comptons sur cet intrépide vélocipédiste pour battre les Anglais, qui, jusqu'à ce jour, ont tenu la tête.

Jules Richard.

LES GRANDS NOMS DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

AGENCES.

JOHN ARTHUR & Cᵉ, 10, rue Castiglione.

TH. MICHAELIS, 45 et 47, rue Maubeuge.

PERAGALLO, 30, rue Saint-Marc.

MACLEAN, 4, rue de la Bourse.

HAVAS, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires.

AGRICULTURE.

HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière.

PELTIER, 10, rue Fontaine-au-Roi.

AIGUILLES.

KIRBY-BEARD & Cᵉ, 5, rue Auber.

AMEUBLEMENTS.

BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne.

HENRY DASSON, rue Vieille-du-Temple, 106.

H. PENON, 32, rue Abattucci.

ARMURIERS.

GASTINNE-RENETTE, 39, avenue d'Antin.

FAURE-LEPAGE, 8, rue Richelieu.

ROBLIN, 9, rue de la Ville-l'Évêque.

ARTICLES DE PEINTURE.

OTTOZ, 35, rue Larochefoucauld.

BERVILLE, 25, chaussée d'Antin.

BAINS.

HAMMAM, 18, rue Neuve-des-Capucines.

GOFFINON, 85, boulevard de Strasbourg.

SAINT-ANNE, 58, passage Choiseul.

BIÈRES.

ALLSOPP & Cᵒ, 8, rue Bausset.

BASS & Cᵒ, 112, rue Truffaut.

FANTA, 10, boul. des Italiens.

GRUBER & REEB, 82, boul. Voltaire.

BIJOUTERIE.

BACHELET, 58, quai des Orfèvres.

BOUCHERON, 152, galerie de Valois (Palais-Royal).

MICHELOT, DE THIERRY ET Cᵉ, 213, rue Saint-Martin.

BILLARDS.

BLANCHET, 53, rue Lancry.

POULLAIN, 72, rue Amelot.

BRONZES ET OBJETS D'ART.

THIÉBAULT, 144, faub. Saint-Denis.

GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal.

SUSSE frères, 31, rue Vivienne.

CARTES A JOUER.

GRIMAUD, 54, rue Lancry.

CARTES EN FEUILLES.

HUTINET, 43, rue Greneta.

LEGENDRE, 49, rue Saint-André-des-Arts.

PERDREAU frères, 62 rue de la Verrerie.

CERAMIQUE D'ART.

DECK, 10, rue Halévy.

DOULTON & C, 6, rue Paradis-Poissonnière.

CHAPEAUX D'HOMMES.

LEBEL-STRITTER, 259, r. St-Honoré.

BERTEIL, 79, rue de Richelieu.

CHASSE ET PÊCHE.

DOCK du campement, 14, boulevard Poissonnière. — Articles de chasse.

MORICEAU frères, 82, rue de Rivoli — Ustensiles de pêche. — Pièges.

GÉVELOT. — Armes, ustensiles de chasse, 30, r. Notre-Dame-de-Victoires.

CHAUFFAGE.

GENESTE & Cᵉ, 40 et 42, rue du Chemin-Vert.

COMPAGNIE DU GAZ, 6, rue Condorect.

ADRIEN ALLEZ FRÈRES.

CHAUSSURES POUR DAMES.

FERRY, 11, rue Scribe.

CHAUSSURES D'HOMMES.

CARME, 5, Saint-Marc.

H. HERT, 3, rue Halevy.

GALOYER, 9, boulev. des Capucines.

CHOCOLATIERS.

MARQUIS, 10, rue Richelieu.

MASSON, 9, boul. de la Madeleine.

CONFISEURS.

BOISSIER, 7, boulev. des Capucines.

GOUACHE, boulev. de la Madeleine.

CURIOSITÉS. — OBJETS D'ART.

E. TABURET. Orfèvrerie ancienne, 3, rue Pasquier.

MIALLET, 3, rue Le Peletier.

DIAMANTS.

HALPHEN, 6, rue Le Pelletier.

MANNHEIMER, 41, rue Laffite.

FOURNITURES DE BUREAU.

HAUDUCŒUR, 13, rue des Archives.

HARDTMUTH, 24, boul. Poissonnière.

TROUILLET, 112, boul. Sébastopol.

GYMNASTIQUE.

PAZ, directeur du grand gymnase, 34, rue des Martyrs.

HOTELS.

BRISTOL, place Vendôme, 3 et 5.

MIRABEAU, rue de la Paix, 8.

CONTINENTAL, 3, rue Castiglione.

GRAND-HOTEL, boulevard des Capucines, 12.

LIBRAIRES ET ÉDITEURS.

FIRMIN-DIDOT, 56, rue Jacob. Dépôt de papier, rue de Beaune, 2.

DUCHER & Cᵉ, 51, rue des Écoles.

HACHETTE & Cᵉ, 79, boulevard Saint-Germain.

DUNOD, 49, rue des Grands-Augustins.

HETZEL et Cᵉ, 18, rue Jacob.

BAUDRY J., 15, rue des Saints-Pères.

MAROQUINERIE.

KLEIN, 6 et 8, boulevard des Capucines.

BONHOMME, 62, galerie Montpensier (Palais-Royal).

AUCOC, 6, rue de la Paix.

JONES, 23, boulevard des Capucines.

MUSIQUE.

BRANDUS & Cᵉ, 103, rue Richelieu.

HEUGEL & Cᵉ, au Ménestrel, 2, rue Vivienne.

LE BAILLY, rue Cardinal.

S. RICHAULT, boul. des Italiens, 2.

DURAND, SCHŒNEWERKE & Cᵉ, 4, place de la Madeleine.

NOUVEAUTÉS.

AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres.

GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal.

AU PRINTEMPS, rue du Havre.

OPTIQUE.

L'INGÉNIEUR CHEVALIER, 15, place du Pont-Neuf.

COMPTOIR GÉNÉRAL DE LUNETTERIE ET D'OPTIQUE, 9, boulevard Poissonnière.

SECRETAN, place du Pont-Neuf.

PARFUMEURS.

VIOLET, 225, rue Saint-Denis.

PIVER, 10, boulevard de Strasbourg.

RIMMEL, 17, boulevard des Italiens.

PHOTOGRAPHIE (produits et accessoires).

L. PUECH, 21, place de la Madeleine.

POULENC ET WITTMANN, 7, rue Neuve-Saint-Merry.

GILLES FRERES, 7 (bis), rue Neuve-Fontaine-Saint-Georges.

RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.

BILLAULT ET BILLAUDOT, 22, rue de la Sorbonne.

RESTAURANTS.

BIGNON, boulevard des Italiens, 58, rue de la Chaussée-d'Antin, 4, et avenue de l'Opéra.

CAFÉ ANGLAIS, boul. des Italiens, 13.

— RICHE, boul. des Italiens.

— DE PARIS, avenue de l'Opera.

— DES AMBASSADEURS, Ch.-Elysées.

RUSTIQUES.

ANDRÉ, 15, rue Royale.

CONSEIL, 80, rue Basse-du-Rempart.

TRICOTEL ET Cᵒ, 51, rue Hauteville.

TABLEAUX.

GOUPIL & C., 2, place de l'Opéra.

HARO, 14, rue Visconti.

FÉRAL, 54, faub. Montmartre. Expert.

PETIT, 7, rue Saint-Georges.

DURAND-RUEL, 16, rue Laffitte.

P. L. EVERARD, 36, boul. des Italiens.

TAILLEURS POUR DAMES.

WORTH, rue de la Paix, 7.

LAFERRIÈRE, rue Taitbout, 28.

VINS.

GRANDES MARQUES.

A Bordeaux. — H. et O. BEYERMAN & Cᵉ, CRUSE et fils frères. N. JOHNSTON et fils. CLOSSMANN & Cᵉ. BARTON & GUESTIER.

A Cognac. — HENNESSY. GODARD frères. MARTELL.

Champagne. — MOET et CHANDON, Epernay. L. RŒDERER, Reims. Vᵉ CLIQUOT, Reims. PERIER-JOUET et Cᵉ, Epernay.

Liqueurs. — WYNAND-FOCKING. MARIE BRIZARD et ROGER. LA GRANDE-CHARTREUSE.

GAUTHEY cadet et fils, Beaune.

VOITURES.

BINDER, aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne.

BELVALETTE, frères, 24, avenue des Champs-Elysées.

VOYAGES.

BAZAR DU VOYAGEUR, rue de la Paix, 25 et place de l'Opéra, 3.

ANNONCES

ON DEMANDE une lice griffonne de Vendée pur sang. — S'adresser au bureau du journal.

ON DEMANDE deux vieux chiens de réforme destinés à être découplés sur des loups blessés. Ecrire à M. de La Rue, à Corbeil.

ÉTABLISSEMENT CHÉRI, 49, rue de Ponthieu. — Chevaux de selle, de chasse et d'attelage, voitures et harnais. — Ventes aux enchères tous les mercredis, à deux heures, par le ministère de Mᵉ Escribe, commissaire-priseur, rue de Hanovre, 6. On pourra visiter les chevaux, voitures et harnais, les lundis et mardis, de midi à 5 h.

ÉTABLISSEMENT CHÉRI, 49, rue de Ponthieu. — *Avis très-important*. — Le public est prévenu que la vente qui devait avoir lieu le mercredi 1ᵉʳ janvier 1879 sera avancée d'un jour et se fera le mardi 31 décembre 1878.

CHARBONNIER, fabricant, 376, rue Saint-Honoré, Paris, près la place Vendôme. — Manteaux de ville et de voyage en caoutchouc, casquettes, paletots, chaussures, caoutchouc. réparations. Bottes de marais.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS, (8ᵉ année). r. de la Chaussée-d'Antin, 18, Paris. Propriété de la Société française financière (anonyme) au capital de trois millions. Est indispensable aux capitalistes et aux rentiers. Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte. Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs. Abonnements : Paris et départements 3 fr. par an. Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr. L'abonné d'un an reçoit en prime gratuite un beau portefeuille financier avec un traité de bourse de 200 pages.

E. WINDSOR ET FILS ingénieurs constructeurs à Rouen Cl 54, machines à vapeur à balancier. Spécialité de services d'eaux.

JULES PIAULT, 68, rue Turbigo. — Couteaux de table, ivoire, nacre. Voir galerie du Travail, fabrication et vente.

L. LEFÈVRE, 21 *bis*, rue Laval, peintre-verrier. Vitraux de tous styles. Restauration de la Sainte-Chapelle. décoration d'églises et d'appartements.

PROGRAMME DES CONCERTS

DU DIMANCHE 29 DÉCEMBRE

à 2 heures précises.

Société des concerts du Conservatoire.

Relâche.

Concerts populaires.

1. Symphonie de la Reine. — Haydn
2. *Sadko*, légende russe. — Korsakoff.
3. Concerto pour violon, exécuté par M. Rémy. — Max Bruck.
4. Septuor. — Beethoven.
5. Air des *Noces de Figaro*, chanté par Mlle Cohio-Hervix. — Mozart.
6. Ouverture du *Carnaval romain*. — Berlioz.

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

Association artistique (salle du Châtelet).

LE TASSE,

Symphonie dramatique en 3 parties, paroles de M. Grandmougin, musique de M. B. Godard.

Soli par MMˡˡᵉˢ Brunet-Lafleur Vergin ; MM. Villaret fils, Lauwers et Taskin.

Le concert sera dirigé par M. Ed. COLONNE.

GASTRONOMIE

BÉCASSE-BOULE EN FOIE GRAS TRUFFÉ.

J'appelle toute l'attention des gourmets sur ce manger exquis *inventé* par Émile Gortais, l'éminent cuisinier.

Je transcris la recette sans phrases :

Ce pâté peut se faire en croûte ou en terrine, mais Gortais conseille de le faire plutôt en terrine parce qu'on le réussit plus sûrement et qu'il se conserve mieux.

Donc étant donnée une terrine de 8 centimètres de hauteur sur 15 centimètres de diamètre, désossez une bécasse tuée depuis quatre à cinq jours, humectez-la de cognac, salez, poivrez, ajoutez 10 centigrammes de muscade râpée. Pilez au mortier 150 grammes de foie gras, 30 grammes pelures de truffes, 100 grammes de blanc de veau ; faites une pâte homogène ; roulez en forme de boule les neuf dixièmes de cette pâte et enveloppez cette boule avec la bécasse, en conservant la forme très-ronde et serrant très-fort.

Garnissez les parois de la terrine d'une barde de lard très-mince, mais non trouée ; foncez par dessus la barde avec la moitié de la pâte de foie qui vous reste ; salez ; poivrez ; enfoncez la boule-bécasse dans la terrine et garnissez-la de tout le foie gras que vous pourrez y faire entrer en lames de 4 centimètres d'épaisseur dans lesquelles vous piquez force truffes ; terminez la terrine en forme de dôme, en couvrant avec le reste de la pâte et une barde en dessus ; posez le couvercle en forçant pour qu'il n'y ait pas de jour et moulez tout autour de la pâte de farine pour éviter à la cuisson l'échappement de la graisse.

Il faut une heure de cuisson dans un four à moyenne chaleur.

Hâtez-vous d'essayer ce manger de roi, le moment est propice : les bécasses abondent.

P. DE BALBAAC.

Tableaux modernes. — Nous relevons dans le supplément à la *Gazette des Beaux-Arts* de Leipzig l'indication des prix obtenus par quelques tableaux français à une vente importante qui a eu lieu récemment à Vienne :

Diaz. Nymphes	3.060 fl.
— Favorite avec sa suite	3.300
— Nymphes endormies	2.350
— Paysage	2.000
Guillemin. Paysans basques	1 470
Isabey. Marine	2 900
— Intérieur d'église	1.700
Roqueplan. Paysanne normande	615
Troyon. Chiens de chasse	5.600
— Deux vaches	3.600
— Vache et moutons	3.900
— Moutons au pâturage	1.770
Willems. La Convalescente	5.000
Ziem. Contantinople	2.600

Nous y joignons les prix atteints par les œuvres de quelques-uns des principaux maîtres allemands modernes :

Knause. Enfants jouant	17.000 fl.
Achenbach. L'Inondation du Moulin	7.600
Lessing. L'incendie du Cloître	8.550
Makart. Le Page favori	1.360
Matejko. L'Alchimiste	3.370
Pettenkoffen. Marché hongrois	8.500
Vautier. Le Dimanche après-midi	6.100



LES MODES PARISIENNES

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

1. Confection de ville. — Ce ravissant modèle est en drap façonné couleur beige, et est garni d'applications de satin assorti, brodé de soie et de perles également dans le même ton; l'effilé de même couleur est terminé par des mûres en perles.

2. Confection de ville. — Elle se compose de drap satiné couleur mastic; sa forme, *genre dolman*, est arrondie derrière et carrée sur le devant. Un effilé marabou assorti ainsi qu'une broderie soutachée, encadrent ce vêtement.

(*Les Modes parisiennes.*)

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

MM. le marquis de Nétumières, à Londres; le baron Adolphe de Rothschild, à Florence; Emmanuel Gréa, à Menton; le vicomte de Narcillac, à Paris; le marquis de Broc, à Angers; de Béhague, à Paris; Édouard Martell, à Paris; le vicomte J. des Garets, à Saint-Pétersbourg; le baron d'Ailly, au château d'Alosse, par la Ferté-Saint-Aubin; Georges de Salverte, à Paris, Mme Charles Heine, id.; de Maurivet, au château de Fontenay, par Ecueillé; Le comte R. de la Grange, à Nice; P. de Fay, à Reims; le général Hennet, à Versailles; Ligier de Saint-Pierre, à Menton; le baron Lunden, à Bruxelles; le comte de Puiseux, à Paris; le baron Philippe de Meyronnet de Saint-Marc, à Aix; O. de Béhague, à Cannes; Quiclet, à Paris; d'Héricourt, id.; le baron Gourgaud, id.; le comte de Raigecourt, à Pau; Subervielle, à Paris. (*Sport.*)

Courses à Nice 1879

La Société des courses à Nice informe MM. les propriétaires et entraîneurs ayant des chevaux engagés à Nice, qu'ils peuvent, dès à présent, envoyer leurs chevaux, qui pourront y être entraînés jusqu'au moment de la réunion. La piste d'entraînement recouverte de tan, a été considérablement élargie, de façon à ce que tous les chevaux puissent y prendre leur travail. Pour la location des boxes et pour pouvoir galoper sur la piste d'entraînement, Messieurs les propriétaires et entraîneurs sont priés de vouloir bien écrire à M. A. Dennetier, hôtel Chauvain, à Nice.

Courses au Vésinet 1879

La première réunion au Vésinet, d'abord fixée au jeudi 30 janvier, est reportée au jeudi 6 février.

Courses à venir

JANVIER

Nice, 20, 23 et 26.

FÉVRIER

Auteuil, 2, 9, 16 et 23.	La Marche, 6 et 20.
Pau, 5 et 7.	Le Vésinet, 6, 13 et 27.

MARS

Auteuil, 2, 9, 16, 20, 23 et 30.	Maison-Laffite, 24.
Pau, 5 et 30.	La Marche, 27.
Le Vésinet, 15 et 17.	Enghien, 31.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

Papiers de FIRMIN-DIDOT et Cie.

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

1re Année. — VOL. I. — N° 8.
SAMEDI, 4 JANVIER 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr. ;— 6 mois, **15** fr. ;— un an, **30** fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



LE SINGE BARBIER, dessin de Decamps (collection San Donato). *(Monde illustré).*

CHRONIQUE

Paris a célébré avec beaucoup d'entrain et une piété relative cette belle fête de Noel, qui est une des plus grandes solennités du monde chrétien. La foule était si compacte à la messe de minuit dans nos principales églises que la circulation est devenue promptement impossible, et qu'il a fallu bientôt fermer les portes. Il n'y avait plus de place pour les hommes dans la maison de Dieu, tant les vrais fidèles mettaient d'empressement à venir adorer l'enfant divin dans sa crèche. Les hymnes que l'on chante ce jour-là sous les voûtes sacrées sont remplies d'une joie débordante. Partout domine la note joyeuse. Est-ce que pendant de longs siècles, ce seul mot répété « *Noël! Noël!!* » n'était pas celui dont se servaient les peuples pieux et naïfs pour exprimer leur allégresse.

Les autres fêtes de l'Église ont quelque chose d'imposant, parfois même d'austère. Ici, la grandeur s'attendrit par la grâce, et demande un charme à l'innocence. On dirait que le Dieu disparaît dans l'enfant pour rendre plus touchante encore cette fête des enfants et des mères. Avec Jésus naissant, on célèbre aussi ceux qui moururent les premiers jours pour lui, cette prime-fleur des martyrs, moisson de roses et de lis, emportée dans la tempête d'une nuit, — les Saints-Innocents, comme on appelle ces petits anges, — dont le sang teignit les robes blanches pour les ensevelir dans la pourpre glorieuse des confesseurs.

Et quelles belles et poétiques paroles la liturgie romaine place, pendant cette nuit bénie, sur nos lèvres — et dans nos cœurs.

« Tombez du ciel, rosée divine, et que les nuages fassent pleuvoir le Juste ! »

Très-poétique aussi la reprise du chœur, à laquelle le chant grégorien donne tant de grandeur et de majesté, quand des milliers de voix émues la répètent :

Venite, adoremus!
Adoremus Dominum!!

Ces joies profondes, inépuisables et sereines, que le monde mystique prodigue aux vrais croyants, tous les hommes ne sont pas aptes à les goûter. Il en est qui ne se contentent point des vapeurs de l'encens et de la myrrhe, flottant sur les hautes voûtes des cathédrales. Êtres pratiques et positifs, quelques uns réclament des joies moins éthérées, et de plus substantielles satisfactions.

Ceux-là réveillonnent.

Les plus forts amateurs de statistique ne sauront jamais ce qu'il se consomme de boudin noir dans la nuit de Noël! — On festine partout, depuis le *Grand-Seize* du cabaret à la mode, jusqu'à l'arrière-comptoir du marchand de vin, où le petit bourgeois s'attable avec sa femme, séparé par une mince cloison du consommateur vulgaire, qui s'offre un canon — en passant.

Jusqu'à six heures du matin les boulevards ont été animés, sillonnés de voitures, pleins de mouvement et de vie. A ce moment le silence a régné avec la solitude. C'est seulement à midi que les premiers passants ont fait leur réapparition. La vraie nuit avait commencé avec le jour!

* * *

La Mode, capricieuse comme une fille d'Ève, aime les oppositions et les contrastes. Elle a pris plaisir, en ces derniers temps, à faire échanger à nos mondaines les plus délicates, le confortable coin du feu de la chambre ouatée et du boudoir capitonné contre la steppe neigeuse du Bois-de-Boulogne, où elles allaient voir les patineurs prendre leurs ébats sur les étangs de Longchamps, et les Lapons faire leur ménage en plein air sous le ciel inclément, par une température de moins 5. Pour ces hommes de l'extrême Nord, c'est la canicule. Les Lapons habitent en ce moment un coin du Jardin d'acclimatation qu'on leur a réservé. Tout à la fois spectateurs et spectacle, ils regardent autant qu'ils sont regardés, et n'ont pas l'air de nous trouver moins drôles qu'il ne nous semblent étonnants. Bonnes gens d'ailleurs, qui ne savent pas trop pourquoi on les a fait venir, qui s'adorent entre eux et se soucient peu de nous; qui vivent à Paris à peu près comme à *Kautokeino*, leur froide capitale, et qu'on a vu sourire pour la première fois le jour où la neige a commencé de suspendre ses blancs flocons aux rameaux verts de la Sequoia-Gigantea.

La Sequoia-Gigantea nous arrive de Californie. Ce n'est aujourd'hui qu'un arbuste, modeste encore, égayant une des pelouses du Jardin, — arbuste, il est vrai, charmant de forme et de couleur. Mais si Dieu lui prête vie, s'il s'habitue à nos saisons changeantes; s'il s'*acclimate*, en un mot, nos arrière-neveux le verront atteindre le développement fabuleux dont parlent les voyageurs, et il couvrira la moitié de l'établissement de sa vaste ramure et de son ombre immense.

Mais on aura depuis longtemps agrandi l'enceinte actuelle que va rendre trop petite l'abondance des richesses qui nous arrivent de toutes parts. Partout vous apercevez déjà les fabriques, les kiosques, les pavillons, les cottages, les cabanes, édifices de toute espèce, de tout style et de tout genre, disposés pour le plaisir des yeux sur un terrain admirablement dessiné, aménagé avec une habileté qui a tout prévu.

Plus de soixante parcs comprennent une variété infinie d'animaux. Nos fermes, nos villas, nos châteaux viennent choisir dans la *poulerie* les spécimens des gallinacées qu'ils veulent introduire dans leurs basses-cours.

Je ne parle pas de l'Aquarium, plus amusant peut-être que vraiment utile; mais que de services n'ont pas déjà rendus à nos campagnes, par le renouvellement et l'amélioration de nos races domestiques, les vacheries et les porcheries, les bergeries, et surtout les chenils du Jardin d'acclimatation, où toutes les espèces nous offrent des types irréprochables de leur *pur sang* le plus authentique.

Les animaux exotiques, — ceux que l'on conserve plutôt qu'on ne les acclimate, — les éléphants, les chameaux, les zèbres, les onagres, les autruches et les casoars deviennent une véritable pépinière de sujets dramatiques, où les directeurs de nos théâtres de plus en plus cosmopolites viennent chercher des figurants, et parfois même des premiers sujets. M. Cantin a fait des propositions à une *demoiselle de Numidie*, qu'il veut engager comme ingénue, et son aimable gendre, M. Chabrillat, est en pourparlers avec une *grue* qui sollicite l'emploi de jeune première. Elle prétend que ses pareilles ont déjà plus d'une fois tenu l'emploi avec avantage.

* * *

Le succès de la jolie pièce du *Gymnase*, l'Age ingrat, si vif dès les premiers soirs, a grandi encore depuis son début. De l'avis des plus fins connaisseurs, une part de cette vogue est due à un élément tout à fait mondain, et qui rentre ainsi dans le domaine particulier de la Chronique. Nous voulons parler de la peinture quelque peu fantaisiste et poussée à la charge, mais du reste très-lestement enlevée par M. Pailleron, du salon très-connu d'une richissime étrangère. On lui reproche d'être un peu mêlé ; peut-être n'en est-il que plus gai. En tout cas, ce n'est ni l'éclat ni le mouvement qui lui manquent.

On peut se plaindre, dans le conseil privé d'une famille auguste, que la maîtresse de ce logis bariolé ait, par ses alliances successives, altéré quelque peu le sang des Césars qui coule dans ses veines; il faut reconnaître qu'elle est toujours restée française par l'entrain, la gaieté, l'esprit, la belle humeur, et un instinct de sociabilité auquel le monde, toujours amoureux du plaisir, trouve assez son compte pour se montrer bon prince envers cette princesse.

* * *

Si elle est vraie, cette parole mélancolique d'un ancien : « Ils meurent jeunes ceux qui sont aimés des dieux! » Eugène Fromentin doit être rangé parmi les favoris de la Destinée. Une mort foudroyante l'a brusquement enlevé, dans l'épanouissement de la force virile, quand on le pouvait croire à peine au milieu de sa vie, — une vie harmonieuse, remplie d'œuvres nobles et belles ; elle a brusquement fermé des mains pleines de projets et d'espérances. La France perdait en lui du même coup un grand peintre et un grand écrivain; l'Algérie, celui de tous nos artistes qui avait le mieux compris et son charme intime et ses beautés pittoresques. — Il excellait également à les rendre par la plume et par le pinceau. Personne n'a regardé le Midi et l'Orient d'un œil plus perspicace et plus fin; personne n'a su le parer d'une grâce plus pénétrante et d'un plus étincelant éclat que Fromentin ne l'a fait dans ses tableaux ou dans ses livres.

Dans ses livres! Je dis bien, car Eugène Fromentin, cet artiste de race, était aussi coloriste quand il écrivait que lorsqu'il peignait. Très-jeune encore, il avait manifesté de rares aptitudes littéraires : la poésie surtout l'attirait ; il avait fait des vers dans ses heures de loisir, avant d'avoir ébauché la moindre esquisse. Mais ces strophes émues et charmantes ne sortaient point du cercle de la plus étroite intimité, et le public a longtemps admiré le peintre sans soupçonner l'écrivain.

Disons-le pourtant, quand cet heureux, quand ce favori de la Fortune, souhaita la gloire des lettres, elle ne lui fut pas marchandée plus que l'autre. Les raffinés et les délicats s'éprirent tout de suite de ses deux premiers livres : Le Sahel et Un Été dans le Sahara. Ils laissent, en effet, dans l'esprit de tout homme de goût, une délicieuse impression de fraîcheur — malgré le climat — de lumière et de sérénité. Un peu plus tard, sous le voile d'une légère fiction romanesque, Dominique nous offrit une étude profondément mélancolique, d'une sensibilité trop maladive, mais à laquelle ne manquent ni le charme ni la grâce.

Les Maîtres d'autrefois, étude si attractive et si originale — si sérieuse en même temps — sur les grands peintres flamands et hollandais, resteront parmi les volumes les plus curieux de ce temps-ci. Tout s'y trouve, en effet, et les larges vues d'ensemble, et les exquises appréciations de détail, et les théories les plus élevées sur l'essence même de l'art, et les analyses les plus minutieuses des procédés techniques de chacun de ces vieux maîtres qu'il adorait. Un peintre seul pouvait parler des peintres avec cette exactitude, cette justesse et cette précision; mais un écrivain véritable pouvait seul en parler avec cette élégance et ce tour heureux dans l'expression.

Le succès et le retentissement des Maîtres d'autrefois fut tel, qu'il faillit ouvrir à son auteur les portes de l'Académie Française. L'Académie, en admettant parmi les immortels celui qui devait si tôt mourir, eût fait un choix excellent, car le peintre merveilleux du Sahel et du Sahara était, en littérature, un véritable classique, un maître de fine souche, un esprit bien véritablement français. Personne ne savait mieux que ce virtuose délicat garder en toute chose la juste mesure ; personne ne s'est mieux préservé de l'affectation et de la manière; personne n'a su plus sûrement atteindre à la beauté de la forme par la conscience du travail. Ce puriste adorait les écrivains du XVII[e] siècle. C'est dans leur commerce qu'il avait appris le secret de cette manière énergique et simple qui rend d'un trait, d'un mot, et la physionomie des lieux, et le caractère des choses, et l'accent particulier des hommes. Il ne fut point seulement un styliste, ce qui serait déjà beaucoup sans doute, mais ce qui ne serait point assez : il était aussi un

penseur souvent profond, toujours ingénieux, un observateur sagace, et en même temps un impressionniste d'une sensibilité rare : harpe éolienne, vibrant dès qu'on l'effleurait. Mais l'homme du monde, qui, chez lui, était la doublure de l'artiste, surveillait avec soin cette sensibilité nerveuse, qui eût pu devenir si aisément excessive. Jamais il ne lui permit le moindre écart. Grâce à cette réserve et à cette tenue, Fromentin restera dans l'avenir un type vraiment à part au milieu d'une génération à laquelle la dignité dans les œuvres et dans la vie est peut-être ce qui manque le plus — le type de l'aristocratie de la race et du talent.

M. Eugène Plon, digne fils d'un de nos premiers éditeurs, et qui, à son tour, publie pour notre bonheur, des livres aussi remarquables pour le fond que pour la forme, a réuni en un seul volume les deux ouvrages du SAHEL et du SAHARA, consacrés par un succès que vingt années n'ont pas affaibli, et il les a illustrés par la gravure des principaux tableaux du maître se rapportant à son texte. Le burin habile de MM. Courny et Lerat n'a pas reproduit seulement les toiles célèbres qui se trouvent en France dans les galeries de M. Isaac Péreire, de Mme la baronne Nathaniel de Rothschild et du duc d'Aumale. On a fouillé aussi les riches collections de Londres, de Genève et d'Anvers; on a cherché partout, et l'on a retrouvé et l'on nous a rendu un choix exquis de compositions très-variées de ton et d'aspect, qui mettent entre nos mains une partie de l'œuvre de Fromentin, et qui font de la publication nouvelle un véritable monument artistique.

***

Nous avons passé sans faire banqueroute l'échéance climatérique du 1er Janvier; c'est franchir sans naufrage le Cap-des-Tempêtes. On a donné beaucoup d'étrennes, et l'on n'en est pas mort. On en est un peu plus pauvre, voilà tout. Mais ce malheur-là était prévu.

Les étrennes de 1879 ont eu un caractère artistique dont il faut les louer. Malgré les réclames pompeuses des chocolatiers et autres marchands de bonbons, on ne s'est pas étouffé comme de coutume à la porte de leurs palais de carton doré ; on a donné, en revanche, beaucoup d'objets d'art, des marbres, des bronzes, des tableaux, des coffrets ciselés, des dessins, des aquarelles. Il y a là un véritable progrès. Il est juste de le signaler, et il est à propos de l'encourager. C'est une idée heureuse que de remplacer ces écœurantes sucreries, qui vous valaient huit jours d'indigestion, par une chose élégante et durable, qui rappellera le souvenir d'un ami à votre pensée, en réveillant l'idée du beau dans votre esprit, — pourvu toutefois que l'objet ait été choisi avec goût. Même à cheval donné, il faut regarder à la bride.

LOUIS ÉNAULT.

ÉCHECS

PARTIE N° 13. (*a*

Lopez (*a*.

Blancs. M. GIFFORD.	Noirs. M. BEZKROWNY.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 5 C D	3. P 3 T D (*b*
4. F 4 T	4. C 3 F R
5. P 4 D	5. P pr P
6. Roq.	6. F 2 R
7. P 5 R	7. C 5 R
8. T 1 R (*c*	8. C 4 F D
9. F pr C	9. P D pr F
10. C pr C	10. Roq.
11. C 3 D F	11. P 3 F R (*d*
12. P 4 F R (*e*	12. P pr F
13. P pr P	13. C 3 R
14. C 3 F R	14. F 4 F éch.
15. R 1 T	15. D 2 R
16. C 4 R	16. F 2 D
17. D 2 R	17. P 3 T R
18. P 3 F D	18. P 4 C D
19. C pr F	19. C pr C
20. P 3 T R (*f*	20. F 3 R
21. C 4 D (*g*	21. F 4 D
22. F 2 D	22. D 5 T R (*h*
23. R 1 C	23. C 5 R
24. T 1 F	24. T pr T éch
25. T pr T	22. F 5 F D
26. D 3 R	26. F pr T
27. F 1 R	27. D 4 C R
28. D pr C	28. T 1 F R
29. C pr P F	29. F 5 F
30. C 4 D	30. T 8 F éch.
31. R 2 T	31. D 5 F R éch.
32. D pr D	32. T pr D
33. F 3 C R	33. T 5 R (*j*
34. P 3 C P	34. F 4 D
35. R 1 C	35. P 4 F (*k*
36. C 5 F R	36. R 1 F (*l*
37. R 2 F (*m*	37. P 5 C D
38. C 6 D	38. P pr P
39. C pr T	39. F pr C
40. F 4 F	40. P 4 T D
41. P 3 C R	41. F 8 C
42. P 3 T	42. F 7 F (*n*
43. F 3 R	43. F pr P
44. F pr P éch	
Partie nulle.	

NOTES.

(*a* Jouée dans les premiers jours de décembre au tournoi mensuel de la Régence.

(*b* Nous rappelons que notre défense préférée est 3. C 3 F R.

(*c* Nous préférons un peu cette attaque à la suivante du capitaine Mackenzie :

8. $\frac{\text{C pr P}}{\text{C pr C}}$; 9. $\frac{\text{D pr C}}{\text{C 4 F D}}$; 10. $\frac{\text{F 3 C}}{\text{C pr F}}$;
11. $\frac{\text{P T pr C}}{\text{Roq.}}$; 12. $\frac{\text{F 4 F}}{\text{P 3 F D !}}$

Nous reviendrons sur cette variante importante en donnant prochainement une partie jouée dans le grand tournoi international entre Mackenzie et Winawer.

Ce qui nous fait préférer l'attaque du texte, c'est qu'au moins avec elle les blancs doublent un pion à l'adversaire.

(*d* Nous préférons la suite que nous avons jouée nous-même contre le capitaine Mackenzie :

11. $\frac{}{\text{T 1 R}}$; 12. $\frac{\text{F 3 R}}{\text{C 3 R}}$; 13. $\frac{\text{C 5 F}}{\text{C 1 F R}}$;
14. $\frac{\text{C pr F éch.}}{\text{D pr C etc.}}$

(*e* 12. P 5 R donnait aux blancs une incontestable supériorité Ex :

12. $\frac{\text{P 5 R}}{\text{P 4 T D}}$ meilleur (A) 13. $\frac{\text{D 4 C R}}{\text{P 3 C R}}$;
14. $\frac{\text{F 6 T}}{\text{P 4 F R}}$ (si 14. T 1 R; 15. $\frac{\text{T D 1 D}}{\text{D 4 F R}}$ mieux

A

12. $\frac{}{\text{P 4 F R ou F 3 D}}$; 13. $\frac{\text{P 4 C D}}{\text{F 3 F ou F 4 R}}$;
14. P 7 R gagnant l'échange.

(*f* Dans le but d'empêcher 20. F 5 C ; mais nous ne voyons pas d'inconvénient à ce coup et eussions préféré :

20. $\frac{\text{F 3 R}}{\text{F 5 C}}$; 21. $\frac{\text{F pr C}}{\text{D pr F}}$; 22. $\frac{\text{D 3 R}}{}$

et les blancs ont au moins une partie égale tandis que 20. P 3 T R les soumet à une série de coups forcés et leur laisse une bien mauvaise position.

(*g* Ce cavalier était mieux à la place qu'il vient de quitter. Il fallait encore jouer ici 21. F 3 R.

(*h* Un bon coup qui eut dû leur donner la partie.

(*i* Si 24. $\frac{\text{C 3 F R}}{\text{T pr C}}$; 25. $\frac{\text{P pr T}}{\text{D 6 C ech.}}$ et gagnent.

(*j* 33. T 2 F gagnait plus facilement.

(*k* Faible. Il fallait jouer :

35. $\frac{}{\text{P 5 C D}}$ les blancs n'eussent pu défendre le pion et quoi qu'ils jouent, les noirs n'avaient qu'à le prendre et marcher à dame.

(*l* Ici encore les noirs gagnaient par 36. F 3 R,

(*m* Il y a lieu de féliciter M. Giffort de l'habileté qu'il déploie dans cette fin de partie. La nullité est maintenant forcée.

(*n* Si. 44. $\frac{}{\text{P 7 F}}$; 45. $\frac{\text{R 1 R}}{\text{F 7 T}}$; 46. $\frac{}{\text{R 2 D}}$ amenant toujours la nullité.

PARTIE N° 14.

Ponziani (*a*).

Blancs. S. A. le Prince LOUIS NAPOLEON. MM. le baron CORVISART et STRODE en consultation.	Noirs. M. ZUKERTORT jouant sans voir.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3 P 3 F D	3. P 4 D (*b*
4. P 3 D (*c*	4. P 4 F (*d*
5. D 2 R	5. P F pr P
6. P pr P	6. C 3 F
7. F 5 C (*e*	7. P pr P
8. C 1 C (*f*	8. F 4 F R
9. C 2 D	9. F 4 F D
10. Roq.	10. D 6 D
11. D pr D	11. P pr D
12. C 3 C	12. F pr P
13. F pr P	13. P 5 R
14. F 5 C D (*g*	14. Roq T R
15. C 4 D	15. C pr C
16. P pr C	16. P 4 F
17. F 4 F D éch.	17. R 1 T
18. P 5 D	18. F 5 D (*h*
19. P 3 T R (*i*	19. P 4 C D (*j*
20. F 2 R	20. C pr P
21. P 4 C R	21. F 3 C R
22. P 3 T D	22. P 4 T D
23. F pr P	23. T D 1 C
24. P 4 T D	24. C 5 C
25. C 2 R	25. P 6 R
26. C pr F (*k*	26. C 7 T mat.

NOTES.

(*a* Jouée récemment à Chishelurst. Cette partie se trouve dans le Field.

(*b* La meilleure défense, préférable à C 3 F R. Nous l'avons adoptée avec succès dans la partie par correspondance contre Marseille et en avons publié une analyse dans la stratégie de 1872.

(*c* La continuation correcte est : 4. F 5 C D, Pr pr P. — 5 C pr P. D 4 D. — 6. D 4 T D, C 2 R. — 7. P 4 F R, P pr P en passant. — 8. C. pr P, P 3 T D. — 9. F 2 R !, C 3 C. — 10. P 4 D, F 3 D. — 11. Roq (si 11. P 4 F D D 5 T éch.), Roq avec une partie au moins égale.

(*d* Plus simple était : 4. P pr P. — 5. P pr P, D pr D éch. — 6. R pr D, F 5 C R suivi de Roq. T D.

(*e* 7. P pr P était meilleur.

(*f* Une distraction probablement. Il fallait jouer 8. C R 2 D.

(*g* M. Steinitz préfère ici 14. F 2 F et publie une longue analyse de ce coup qui donne selon lui partie égale aux blancs. Ex.. 14. F 2 F, Roq. 15. C 2 D !, T D 1 R. — 16 T 1 F R, C 5 C.— 17. P 3 T R, F 6 R. — 18. P pr C, F pr F. — 19. P pr F, P 6 R. — 20. C R 3 F, P pr C. — 21. R 1 D, F 6 R. — 22. F 3 C éch.. R 1 T.— 23. F 6 R, C 1 D. — 24. C pr P, C pr F. — 25. P pr C etc... Mais nous pensons que les noirs doivent maintenir leur supériorité par : 14. C 5 C (à la place de Roq.). — 15. C 2 D (sur tout autre coup les noirs n'auraient qu'à donner échec à 6 R), C 6 R. — 16. F pr C, F pr F. — 17. T 1 R, F pr éch. — 18 R pr F, Roq. T D éch — 19. R 1 F, C 4 R ! avec une position de gain. Les noirs pouvaient même riposter à 15. C 2 D par F 6 R et alors 16. F pr F, C pr F. — 17. T 1 R, C pr P C etc.

(*h* Le moyen le plus rapide d'en finir. Tout ceci est joué d'ailleurs par M. Zukertort avec son talent ordinaire.

(*i* 19. C 2 R était préférable.

(*j* Les alliés ne peuvent évidemment prendre à cause de T 1 C D

(*k* S'exposant au mat immédiat; du reste, la position n'était plus tenable.

Solution du problème n° 11.

Devise : CECI MA GUERRE.

1. $\frac{\text{D 8 T D}}{\textit{ad libitum.}}$; 2. $\frac{\text{D F ou C fait mat.}}{}$

Solution du problème 12.

Devise : A. THOUGHT,

1. $\frac{\text{D 1 T R}}{\text{R pr P (A)}}$; 2. $\frac{\text{D 5 T éch.}}{\text{R 3 F}}$; 3. $\frac{\text{F 8 R}}{\textit{ad libitum}}$;
4. $\frac{\text{D mat.}}{}$

A

1. $\frac{}{\text{R 6 D}}$; 2. $\frac{\text{D 1 D éch.}}{\text{R 6 F}}$; 3. $\frac{\text{F 3 C}}{\textit{ad libitum}}$
4. $\frac{\text{D mat.}}{}$

Solutions justes :

Des deux : les amateurs d'échecs du café de la Terrasse à Rouen, Em. Frau, à Lyon, Barré, Najotte, Dwongis à Lyon, Latta, Mantes, Rénay.

Du n° 11 : Roger, Hugo, Max Lowenstein.

Les cinq joueurs qui vont avoir à lutter ensemble pour obtenir les quatre prix du tournoi handicap de la Régence sont : MM. Bezkrowny et Chamier de la 1re classe, Najotte de la 2e, Barbaut et Moreau de la 5e. Nous donnerons le résultat détaillé de cette lutte intéressante dans le prochain numéro.

PETITE CORRESPONDANCE

Les amateurs qui auront trouvé la solution des problèmes et désireront voir leur nom inséré dans la *Revue* devront adresser lesdites solutions avant le mardi de la semaine où elles doivent paraître.

M. Remy — Dans notre dernière correspondance, lisez, C 5 F D au lieu de 4 F D.

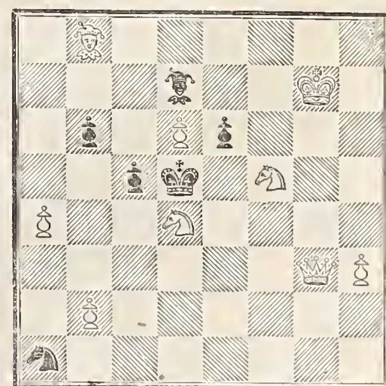
M. Fahndrich à Buda-Pesth. — Vous envoie mes meilleurs souvenirs. Si vous avez des parties, adressez-les-moi.

PROBLÈME N° 15.

Concours du Congrès international de 1878.

Devise : LE MONDE MARCHE.

NOIRS



BLANCS

S. ROSENTHAL.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 7.

D'après la composition de votre jeu, vous devez supposer à votre adversaire de droite quatre atouts par le roi et la dame; une longue couleur, et deux as au moins pour rentrées. Avec des forces aussi respectables, ce n'est pas une faute de débuter par le roi d'atout visant au chelem, si l'as est chez le partner et s'il n'y est pas ayant la certitude de pouvoir jouer deux fois atout à la seconde main.

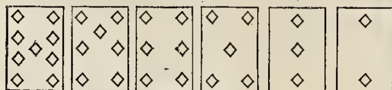
Dans cette hypothèse, deux combinaisons s'offrent à vous. La première consisterait à faire l'impasse en jetant le neuf d'atout, trompant ainsi votre adversaire et sur le gisement de l'as et sur le nombre de vos atouts. Cette combinaison réussirait s'il commettait la faute de rejouer une troisième fois atout après l'affranchissement de vos cœurs. Dans ce cas, vous feriez neuf levées; mais une pareille faute est inadmissible, car votre adversaire a su, dès le second tour, que l'as d'atout n'était pas dans les mains de son partner, et si, éclairé sur la véritable situation des choses il vous forçait à couper le premier, vous ne feriez pas un seul de vos cœurs.

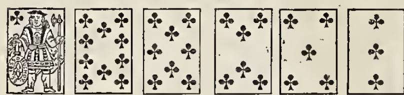
Le meilleur coup est de prendre franchement le roi avec l'as et de jouer cœur. Si la levée est faite par votre adversaire de droite, il rejouera certainement la dame d'atout sur laquelle vous jetterez le neuf, et alors, soit qu'il fasse atout une troisième fois, soit qu'il vous fasse couper, votre couleur passera tout entière.

Principe. — Avec l'as d'atout cinquième. Ne faites jamais l'impasse sur le roi, lorsque vous avez une longue couleur à affranchir.

PROBLÈME N° 8.

Carreau retourne.





Premier à jouer, comment débuterez-vous?

ROBERT D'ANTULLY.

ÉNIGME

Si vous aimez le bruit, le mouvement, la foule,
Les casques, les fusils qui brillent au soleil,
Les soldats alignés dans un noble appareil,
Chaine dont chaque anneau lentement se déroule.

Si votre âme frémit de joie et de bonheur
En entendant hennir les chevaux qui se cabrent
Sous les fiers cavaliers qui frappent et qui sabrent
Si l'acier des canons enflamme votre ardeur :

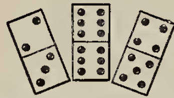
Vous verrez ce tableau par un beau jour d'au-
A l'aise, sous l'abri de vastes pavillons [tomne
Dans les plaines où Mars conduit ses bataillons
Pour simuler entre eux les travaux de Bellone.

Ou bien préférez-vous, le calme, le repos ;
Du foyer les douceurs, les paisibles veillées,
Par des jeux différents tour à tour égayées,
Les récits amusants et les joyeux propos,

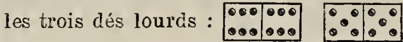
Aimez-vous mieux enfin, de la vie élégante
Voir dans votre fauteuil les spectacles divers
Faits d'armes et de sport, tir, chasse et petits vers
J'ai cherché, pour vous plaire, à me rendre attra-
[yante

Solution de la charade n° 7: Pastourelle.

R. D'A.



Partie à deux en 101 points, à 7 dés.

On doit poser de préférence le double de la couleur dont on n'a que deux représentants; cette règle est absolue pour les trois dés lourds :  qui sont les dés que l'adversaire tend à enfermer. Cette couleur étant faible et n'ayant été ouverte que pour alléger son jeu, le joueur fera bien, dès la réponse de son adversaire, de la refermer.

Dans les trois premiers coups on doit éviter autant que possible d'ouvrir une couleur unique, ce qui pourrait faire tomber dans la série de l'adversaire. Une des meilleures marches à suivre quand on n'a pas un jeu fort en une couleur, est de jouer le dé qui, posé, laisse les deux côtés ouverts; car l'adversaire ne peut en boucher qu'un.

A moins de posséder toutes les couleurs ou d'avoir un jeu très au-dessous de la moyenne des points, on doit se garder de poser le double de la couleur unique; car il est probable que l'adversaire répondra par sa couleur forte qui sera celle à laquelle on bouche. — A défaut d'un double second, on posera le double troisième et à défaut de ce dernier le double quatrième. — Mais on ne doit jamais poser le double cinquième, car au lieu d'être une faiblesse il constitue une très-grande force; il est le dé : *de repos*, qui permet, quand on boude d'un côté de ne pas fermer sa couleur. On posera donc, dans ce cas, celui des dés de la longue couleur, dont le côté opposé ne sera pas une couleur unique; ou même mieux le dé qui n'appartiendra pas à la couleur longue, mais dont les deux bouts forment des ouvertures dans la couleur.

Cette marche à l'avantage de débarrasser le joueur d'un dé gênant qui pourrait retarder le gain du coup, car avec une très-longue couleur les fermetures sont rares.

L'adversaire du joueur qui détient une couleur longue, — ce qu'il pressent dès la pose et par le manque à cette couleur dans son jeu, — n'a qu'à éviter autant qu'il le peut, de donner des rentrées; car il est évident que le point faible du jeu à une couleur est de n'avoir que le dé unique dans les autres.

Lorsque le joueur n'a pas un jeu déclaré qui lui impose la marche à suivre, il se laissera guider dans le choix de ses dés, d'abord par la marque, ensuite par la moyenne des points en main, et enfin par la tactique d'opposition au developpement du jeu de son adversaire. Avec un jeu léger en points, il faut toujours tâcher d'arriver à une fermeture et à cet effet on doit, chaque fois que l'occasion s'en présente, amener une seule couleur aux deux bouts.

Un double second et un dé troisième préparent une fermeture à condition de ne trouver qu'un représentant de la couleur chez l'adversaire.

Pour y parvenir, il est parfois nécessaire de laisser passer un gros double dont la pose vous donne le temps de boucher le côté opposé.

DOUBLE-SIX.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 36. — CRYPTOGRAPHIE.

XR BDHTR RGL MXRSH TR CDNG RL
VNS H'RH ZRNL MPG ZDSF
G'RHCRFBR TPHG GP YQPBKFR RL
KFSGR GDH BSFDRF.

N° 37. — CRYPTOGRAPHIE.

LPHPLSPMBDPTCRFPGLNBBPRKLP
SPMBDNHXP.

N° 38. — CARRÉ MAGIQUE.

1				23
		13		
3				25

Compléter ce carré en y plaçant le surplus des nombres 1 à 25 distribués de telle sorte que la somme des douze additions horizontales, verticales et diagonales, soit toujours la même.

N° 39. — MOTS EN TRIANGLE.

Chez un bon caractère. —
Aux cartons d'un notaire. —
Souci d'esprit jaloux. —
Heure des mauvais coups. —
A la fin de la messe. —
En tête. — Avec promesse.

N° 40. — MOTS CARRÉS.

Sur la tête d'un gascon. —
Figure de descriptive. —
Tissu venu d'un coton. —
Aux sentiers de l'Hélicon. —
Chanteur dont la voix captive. —

Solutions des problèmes du 21 décembre.

Traduction de la cryptographie, n° 26.

Tel qui rit vendredi dimanche pleurera.

Traduction de la cryptographie, n° 27.

Pour vivre heureux vivons caché.

CARRÉ MAGIQUE N° 28.

11	2	16	12	24
7	20	25	5	8
19	18	1	21	6
15	22	14	10	4
13	3	9	17	23

Mots en losange, n° 29.

L
B O A
L O I R E
A R E
E

Mots carrés, n° 30.

M A R S
A M I E
R I E N
S E N S

Solutions justes :

M. Latta, à Mantes, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 29, 30.
M. Jules Galabène, 26, 27, 28, 29, 30.
Mlle Eneleh, 29, 30,
Mlle Lydia Periles, 30.
Deux calculateurs, 28.
Mme Marie Passeaud, à Lyon, 30.
Miniche. 34, 35.
Mme Lydia Periles, 34, 35.

LA CRYPTOGRAPHIE

Envisagée comme jeu de Société.

(Voir *La Revue* du 7 au 28 décembre 1878).

On se consulte, on examine, on essaie de trouver un rapport entre les chiffres donnés et le rang alphabétique des lettres de la clef; chacun propose un essai bientôt reconnu impraticable, et tous les regards finissent par se tourner, comme autant de points d'interrogation vers l'auteur de la cryptographie.

— Vous voulez l'explication ?

— Oui, venez à notre aide; nous renonçons à chercher,

— Eh bien ! Prenez vos crayons et écrivez, en les espaçant un peu, les nombres donnés, dans l'ordre numérique.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14.

— C'est fait, mais nous n'en sommes pas plus avancés.

— Mais si... mais si..., interrompt une dame à laquelle Georges, le lycéen initié, vient d'indiquer du doigt les chiffres du premier groupe et la première lettre. Sous les trois nombres 2. 7. 10 du premier groupe, plaçons la première lettre, R; sous le nombre 6 formant seul le 2e groupe, écrivons la 2e lettre, A; sous le ..

— C'est cela, s'écrie-t-on en chœur; sous les deux nombres 1 et 14 du 3e groupe viendra la 3e lettre; sous le nombre 11, seul au 4e groupe, mettons la 4e lettre N; et en continuant ainsi nous devrons arriver à la solution.

En effet, au bout d'un instant, le papier de chaque joueur se trouva ainsi rempli .

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14
T R O P P A R L E R N U I T

Et l'on reconnut que la même phrase « Trop parler nuit » avait été, sous cette nouvelle forme, donnée à déchiffrer.

EDME SIMONOT.

(*A suivre*).

LE BILLARD

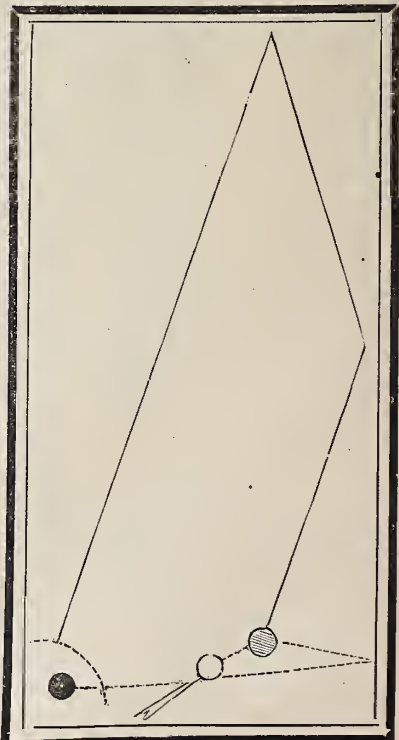
4e position, par M. Lucien PIOT,

professeur du Grand-Café.



Quelle est la manière d'obtenir la série en jouant avec la blanche sur la rouge.

Solution du coup inséré dans le N° 7 par M. Lucien Piot.



JEU DE BACCARAT

BACCARAT TOURNANT.

Sur un coup déterminé, chaque joueur a 1 chance sur 5 d'abattre 8 ou 9 : on peut parier 4 contre 1 qu'un joueur déterminé, c'est-à-dire le banquier ou le ponte, n'abattra pas. On peut parier équitablement 2 contre 1 qu'aucun des deux joueurs n'abattra.

On peut encore parier équitablement :

2 contre 3 qu'aucun des joueurs n'abattra dans 2 coups successifs.

1 contre 4 qu'aucun des joueurs n'abattra dans 3 coups successifs.

1 contre 6 qu'aucun des joueurs n'abattra dans 4 coups successifs.

1 contre 9 qu'aucun des joueurs n'abattra dans 5 coups successifs.

1 contre 80 qu'aucun des joueurs n'abattra dans 10 coups successifs.

Un joueur prenant la main, on peut parier équitablement 7 contre 3 qu'il y aura au moins un abatage pendant le temps que cette main durera.

BACCARAT AVEC BANQUE A DEUX TABLEAUX.

Sur un coup déterminé, on peut parier 52 contre 48, c'est-à-dire à peu près 1 contre 1 que ni le banquier ni aucun des pontes n'abattra.

On peut encore parier équitablement :

1 contre 3 qu'il n'y aura aucun abatage en 2 coups.

1 contre 6 qu'il n'y en aura aucun en coups.

1 contre 13 qu'il n'y en aura aucun en 4 coups.

1 contre 24 qu'il n'y en aura aucun en 5 coups.

1 contre 50 qu'il n'y en aura aucun en 6 coups.

1 contre 100 qu'il n'y en aura aucun en 7 coups successifs.

Une banque a deux tableaux, qui emploie 4 jeux complets, peut jouer en moyenne 24 coups. On peut parier à égalité qu'il y aura, pendant le cours d'une même banque, 12 coups où l'on abattra. On peut aussi parier à égalité qu'il y aura, pendant le cours d'une banque, 14 abatages distincts, chaque jeu abattu comptant pour un.

Les chiffres que nous donnons ci-après s'appliquent au baccarat tournant aussi bien qu'au baccarat avec banque. Nous supposons toujours que l'enjeu du banquier est de 100 francs, et que celui du ponte ou de tous les pontes réunis est également de 100 francs. Tous les chiffres indiqués sont calculés à 1 franc près; nous avons supprimé les centimes pour plus de simplicité (1).

I. — Si l'un des deux joueurs (banquier ou ponte) abat 9, rien d'autre n'étant connu, ses chances valent déjà 191 francs au lieu de 100.

II. — Si l'un des deux joueurs abat 8, rien d'autre n'étant connu, ses chances valent 172 francs.

III. — Si l'un des deux joueurs abat 8, et que l'autre joueur ait parmi ses cartes un 9, son autre carte étant inconnue, les chances de celui qui a abattu valent 131 fr.

IV. — Si l'un des joueurs a vu une de ses cartes, et que cette carte soit un 9, rien d'autre n'étant connu, ses chances valent 122 francs.

V. — Si l'un des joueurs, ayant vu son jeu, n'abat pas, les chances de l'autre joueur, avant de regarder son propre jeu, valent 119 francs.

Dans tout ce qui va suivre, nous supposons que les deux joueurs ont vu leur jeu et qu'aucun n'a abattu.

VI. — Quand le ponte a le point de 5, et qu'il s'y tient, ne connaissant pas le jeu du banquier, les chances du ponte valent seulement 98 francs.

VII. — Quand le ponte s'y tient à 6, ses chances valent 124 francs, le jeu du banquier étant naturellement supposé inconnu.

VIII. — Quand le ponte s'y tient à 7, ses chances valent 159 francs, le jeu du banquier étant inconnu.

IX. — Quand le ponte déclare qu'il s'y tient, ses chances, pour quelqu'un qui ne connaît ni son jeu ni celui du banquier, valent en moyenne 134 fr.

X. — Quand le ponte demande une carte, et avant que cette carte ne soit donnée, ses chances, pour quelqu'un qui ne connaît aucun des deux jeux, ne valent plus que 84 fr.

XI. — Quand aucun des deux joueurs n'abat et que l'on ne sait rien autre chose, les chances du banquier valent 102 francs, et celles du ponte valent 98 francs, lorsqu'il s'agit du baccarat tournant.

XII. — Dans le même cas, mais

(1) Les lecteurs qui voudraient étudier avec plus de détails toutes les combinaisons du jeu de baccarat pourront se reporter au *Traité* de M. DORMOY (*Théorie du jeu de baccarat*, Gauthier-Villars, éditeur).



VASE JAPONAIS, dessin de M. MONTALAN.

lorsqu'il s'agit d'une banque à deux tableaux, les chances du banquier sont un peu moins grandes, mathématiquement parlant; mais il n'y a en pratique qu'une différence insignifiante.

XIII. — Lorsqu'on ne sait pas encore si le banquier ou le ponte abattra, les chances du banquier valent 1.500 fr. au baccarat tournant, et à peu près autant à la banque. En d'autres termes, l'avantage du banquier est de 1 1/2 p. 100 des mises, sur chaque coup.

XIV. — Le banquier a un peu moins d'avantage quand les deux tableaux sont également chargés. Le cas le plus favorable pour lui est celui où l'un des tableaux est fort chargé par rapport à l'autre. Il serait plus avantageux encore pour le banquier de jouer constamment contre un seu tableau; mais son avantage ne serait cependant que de 1 1/2 p. 100, comme dans le baccarat tournant.

XV. — Comparaison de l'avantage du banquier dans divers jeux de hasard.

Lansquenet. L'avantage du banquier, sur chaque coup isolé, est de 82 fr. 50 p. 1000.

Jeux de Bourse. Le courtage, sur la rente, représente un prélèvement moyen, par rapport aux *différences de liquidation*, de 60 fr. p. 1000.

Roulette à deux zéros. Les deux zéros donnent au banquier un avantage de 60 fr. p. 1000.

Roulette à un zéro. Le zéro donne au banquier un avantage de 30 fr. p. 1000.

Baccarat. L'avantage du banquier est de 15 fr. p. 1000.

Trente et quarante avec un demi-refait, tel qu'il se jouait à Bade. L'avantage du banquier est de 13 fr. p. 1000.

Trente et quarante avec un quart de refait, tel qu'il se joue à Monaco. L'avantage du banquier est de 6 fr. 50 p. 1000.

Emile Dormoy.

(*A suivre.*)

LES CARTES

CAUSERIE

Nous donnons aujourd'hui quelques indications générales sur le jeu de piquet.

Le premier à jouer doit annoncer d'abord son point, puis ses séries, tierces, quatrième ou quinte, enfin ses quatorze.

Il lui est permis de dissimuler, s'il le croit utile, une carte de son point ou même un quatorze, mais il doit montrer ce qu'il annonce et ne peut plus revenir lorsqu'il lui a été déclaré par le second que l'une ou l'autre des valeurs annoncées ne valait rien.

De même le second ne peut pas revenir, et, après avoir déclaré que le point, la séquence ou le quatorze du premier étaient bons, prétendre qu'il s'est trompé.

La raison en est qu'un joueur peu scrupuleux pourrait ainsi faire annoncer et montrer tout le jeu de son adversaire, en prendre complète connaissance et jouer ainsi à coup sûr.

Lorsque le mot sacramentel *bon* ou le ne *vaut rien* a été prononcé, il est trop tard pour revenir d'un côté comme de l'autre.

On ne doit pas annoncer quatre cartes ou cinq cartes, mais nommer le point ou le chiffre total des cartes, car l'adversaire pourrait, même en n'ayant pas autant de cartes, vous forcer à annoncer correctement votre point.

Il est toujours loisible au premier comme au second de dissimuler une ou plusieurs cartes de leur point, s'ils le croient utile au succès de leur jeu.

On peut toujours, pendant le coup, demander combien il reste de cartes du point annoncé, s'il a été déclaré bon, et celà afin d'éviter une perte de temps en recherchant le nombre de cartes du point jetées dans le courant du jeu.

Nous avons dit également qu'on pouvait dissimuler un quatorze, mais si on n'annonce que trois des cartes au lieu de quatre, il faut les montrer; dans ce cas on n'a pas besoin de dire quelle carte est à l'écart, même si on l'a dans son jeu.

On est en règle dès qu'on a montré les trois autres.

Il est rare qu'il soit plus profitable de ne pas annoncer son quatorze, mais le cas peut se présenter lorsqu'on vise à faire le capot.

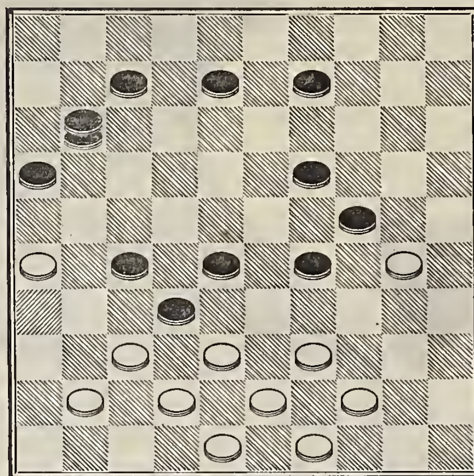
Old Trick.

DAMES

PROBLÈME N° 13,

PAR M. MINET.

NOIRS.



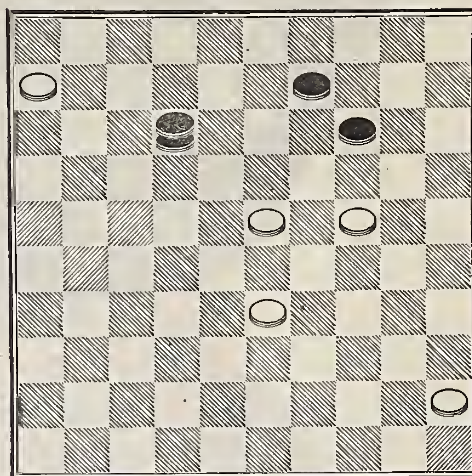
BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

PROBLÈME N° 14,

PAR M. LE COMTE ***.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

Aug. Joliet.

PETITE CORRESPONDANCE.

Aux amateurs du Cercle du Commerce, à Uzès. — Vous nous envoyez la solution de tous nos problèmes hormis celle du n° 5 auquel vous renoncez. Les quatre premiers coups indiqués par nous ne vous ont pas conduits au gain des blancs. Voici le cinquième coup : 31 à 26; nous ne doutons pas que vous ne le trouviez maintenant.

P. S. — Au prochain numéro, la solution des problèmes nos 7, 8, 9, 10, 11 et 12. Nous n'indiquerons la solution du n° 5 que dans quinze jours, afin de laisser aux amateurs le temps de trouver ce magnifique problème.

LE SEIGNEUR ARLEQUIN.

(*Suite.*)

Il connaissait ses grands hommes, même plus qu'il ne convient à un esprit prudent. En fait d'histoire ancienne, — j'en ai fait souvent l'expérience personnelle, — l'excès du savoir engendre le scepticisme, et le scepticisme est l'ennemi né de l'enthousiasme. Tel détail ridicule, découvert par hasard, vous gâte le plus admirable des héros de Plutarque. Et les héros de vertu ont particulièrement et malheureusement cela de fâcheux qu'ils perdent à être descendus du cadre ou l'admiration les a placés. Tout bien considéré aujourd'hui, Caton fut, à n'en plus douter, un affreux usurier, qui aurait rendu des points à Schylok et en eût remontré à Gobseck; Sénèque, un farceur de moraliste, ne croyant pas le premier mot de ce qu'il enseignait, disait : faites ceci, tandis qu'il faisait cela. Enfin, l'empereur Marc-Aurèle, lui-même, n'apparaît plus aux esprits réfléchis que comme une façon de Georges Dandin couronné.

Mais ce sont là des choses qu'on s'avoue soi-même, mais qu'il serait malsain de compter à tout venant. La vertu a besoin de tant d'encouragements!

Quant à Socrate, — sans parler du fameux coq à Esculape, — il y aurait aussi un peu à redire sur sa manière de se tenir à table, — si j'en crois Platon et Rabelais.

Chez Lucrèce, au contraire, j'en demeure d'accord, tout est irréprochable. Après son héroïsme, il faut tirer l'échelle.

Seulement je suis un peu de l'avis d'Arlequin. Lucrèce est bien usée. On finira par faire accroire que depuis l'an 509 de la République romaine, il n'y a pas eu une seule femme qui se soit sacrifiée à la fidélité conjugale.

Ce qui est en opposition flagrante avec la vérité de tous les jours.

Pendant que je faisais ces réflexions philosophiques et d'autres, Arlequin allait et venait sur mon bureau, ouvrant mes livres, parcourant mes journaux, fourrant son nez dans mes lettres, chiffonnant ma copie, bousculant mes porte-plumes, se comportant en tout absolument comme s'il eût été chez lui.

Les gens de cette sorte sont d'une indiscrétion!

— Seigneur Arlequin, repris-je, en avançant à mon interlocuteur un *Traité d'économie politique* en guise de fauteuil, je vois que vous avez pour la sagesse antique une médiocre admiration. Vous traitez sans doute plus favorablement les temps modernes. Quels sont, s'il vous plaît, entre tous, les grands esprits et les hommes de bien de France qui ont eu le bonheur de trouver grâce devant votre critique?

— Maître, dit-il, en comptant sur ses doigts, il en est jusqu'à... six que je pourrais nommer.

— Six! c'est bien peu, moi j'en citerai au moins deux cents, sans remonter bien haut : tant dans la Magistrature, tant dans la Politique, tant au Barreau, tant à l'Église, tant dans l'Armée, tant dans les Lettres, tant dans la Presse, tant à l'Académie, tant à l'Institut. Voyons toujours les vôtres, seigneur Arlequin. Peut-être seront-ils aussi les miens.

— Maître, mes grands esprits et mes gens de bien s'appellent : Gros-Guillaume, Lazari, Gauthier-Garguille, Brioché, Bobêche, Galimafré, c'est tout.

— Comment! seigneur Arlequin, comment! ce sont là vos héros et vos modèles de vertu! Mais si je ne m'abuse, — et je ne m'abuse point, — ils ont tous été de leur vivant, charlatans, saltimbanques, paradistes ou paillasses, sur le Pont-Neuf et au boulevard du Temple!

— Oui, maître.

— Quoi! vous auriez le sens moral assez perverti pour préférer à un poëte sublime un diseur de fariboles, à un profond diplomate un comédien de tréteaux forains, à un philosophe austère un faiseur de calembredaines. Arlequin, mon bon ami Arlequin, je ne reconnais plus là votre sagacité si vantée.

Signor Arlequin s'était accroupi sur mon bureau, les pieds croisés en X, à la façon des tailleurs, les mains sur les genoux, et m'écoutant parler avec une profonde attention.

Quand j'eus fini, il se leva, prit un porte-plume, et se mit à parcourir la table à pas précipités.

Il préparait sa réponse.

Puis il s'approcha patelinement, comme un chat qui va mal faire, et se plaça à califourchon sur mon bras.

— Maître, dit-il, après une pause, ce que j'ai à vous exposer est grave, je ne sais si vous êtes assez exempt de préjugés pour l'entendre de sang-froid, mais il ne m'est pas permis de vous rien celer, coûte que coûte. Du reste, vous l'apprendriez tôt ou tard à vos dépens.

— Dites toujours, seigneur Arlequin. Je me crois de force à tout entendre.

— Eh bien! maître, fit Arlequin — qui prit une pose imitée de Talma dans *Don Diégo*, — les hommes n'ont été, ne sont et ne seront jamais que des... marionnettes!

Je bondis comme si j'avais eu un ressort de pantin dans les jambes.

— Des marionnettes. Arlequin, des marionnettes! Et l'amour! Et la gloire! Et l'ambition! Et le courage! Et la valeur! Et la force morale! Et toutes les grandes et nobles passions de l'âme! Tous les sublimes et généreux élans du cœur!

— Autant de fils d'archal que la main intelligente de l'Intérêt met en jeu. L'Intérêt, voilà le véritable impresario, le seul impresario, le tout-puissant impresario du théâtre du monde! Sans l'intérêt, que serait l'homme? Une sotte petite machine, sans rime ni raison, tournant à tout vent, branlant à tout choc, culbutant à tout coup. Avec l'Intérêt, l'habile Intérêt, le savant Intérêt, maître, l'homme va se dirigeant à

travers les difficultés les plus ardues, bravant les plus effroyables dangers, conjurant les chutes les plus funestes, triomphant des impossibilités les plus flagrantes, et, en fin finale, arrivant tôt ou tard, lentement quelquefois, mais sûrement, à la fortune, à la considération, aux honneurs, à la renommée. Avec un seul fil d'archal passé dans le dos, on parvient à tout. Casse-t-il, la marionnette reste et le grand homme s'évanouit.

Je vis que signor Arlequin voulait rire, tout sérieux qu'il parût, et je me prêtai à la plaisanterie.

Tenez, maître, ajouta-t-il, en tirant de la boite un pantin de vingt sous, voici un cabotin à trois ficelles: la ficelle de l'Amour, la ficelle de l'Ambition, la ficelle de la Gloire. Regardez comme cela manœuvre avec précision!

Et le càbotin de danser, de sauter, de gesticuler, de prendre des attitudes tristes et penchées, graves et superbes, majestueuses et souveraines, suivant les différentes « passions de l'âme » et « les élans du cœur » C'était à s'y méprendre.

— Parbleu, dis-je en riant de la vérité de la pantomime, vous êtes prodigieux dans l'art de jouer la comédie, seigneur Arlequin. Assurément, j'ai vu quelques parts ces poses-là.

— Ah! que serait-ce donc, si le pantin avait cinq pieds six pouces! Et si, au lieu de cette casaque rouge, de cette culotte vert-pomme, de ce bicorne doré et de ces souliers à pompon, il portait habit noir et pantalon de Humann, bottes de Sakowsky et chapeau Gibus. Croyez-en, cher maître, la vieille expérience d'Arlequin qui court le monde depuis sa création, il n'y a de vrai, ici-bas, que les ficelles, rien que les ficelles! Vivent les ficelles! Le grand art de la vie consiste à les cacher.

— Cependant, hasardai-je, nous avons la philosophie...

— Qui vous apprend, tour à tour, qu'il y a un Dieu et qu'il n'y en pas, qu'il y a des âmes et qu'il n'existe que des corps.

— La politique...

— Vérité en deçà, erreur au delà.

— La science...

— Qui faisait tourner le soleil hier et qui l'immobilise aujourd'hui, en attendant de le faire retourner demain pour le laisser reposer plus tard.

En ce moment un bruit se fit à une porte : toc, toc, toc, toc!

. . . .

— Holà! hé, dis donc, il est minuit.

Je me levai pour ouvrir.

Le paquet aux cabotins était toujours ficelé. Seigneur Arlequin dormait tranquillement dans sa boîte. M'étant tâté, je me trouvai encore muni de toutes mes convictions.

J'avais dormi deux heures.

MOROSE.

PHOTOGRAPHIE

Comme suite à ma chronique de la dernière séance de la Société française de photographie, je dois faire observer que M. Ferrier, l'un des plus vieux sinon le plus vieux travailleur de la photographie stéréoscopique, a exposé un certain nombre de négatifs produits sur des plaques préparées par le procédé Taupenot en 1863; ces plaques avaient été conservées pendant quinze ans sans autres soins que d'être empilées dans des boîtes en un endroit sec; elles avaient été dernièrement exposées dans la chambre stéréoscopique sept jours après l'immersion dans un bain d'argent suivi d'un lavage à l'eau.

Les négatifs obtenus étaient d'une excellence rare et prouvaient la valeur et la rapidité de ce vieux procédé français.

Plusieurs négatifs ont été exposés presque instantanément au Champ de Mars et au Trocadéro qui avaient des nuages et des ciels naturels.

La délimitation nette des objets dans les différents plans de la perspective si nécessaire pour le stéréoscope qui se perd parfois dans d'autres procédés est la qualité bien reconnue des vieilles plaques Taupenot.

On doit observer comme corrélation au développement de ces négatifs instantanés qu'après l'application ammoniacale, on fait couler sur eux du pyrogallique chaud qui produit l'image et la renforce.

Les positifs sur verre par le procédé de l'albumine avec de belles et riches couleurs étaient conçus dans le meilleur style du vieil artiste, et le tout ensemble témoignait fortement que sa main n'avait rien perdu de son ancienne habileté.

M. E. Lamy présente son nouvel actinomètre pour le tirage du papier au charbon. Son système est lié avec la méthode qu'il emploie pour évaluer la force d'impressionnement des négatifs. La constance de ses indications dépend aussi du mode de préparation du papier actinométrique. Il choisit trois négatifs : un faible, le deuxième de moyenne force, le troisième légèrement trop fort. Il imprime ces négatifs avec son papier au charbon n° 10 (qui est le plus rapide pour positifs développés sur glaces) et bichromaté sur un bain de 3 p. 100 et l'expose *à l'ombre du soleil vers midi*; généralement les plus faibles négatifs de portraits demandent une exposition entre 6 et 9 minutes, ceux de force moyenne 10 et 13, ceux un peu plus forts entre 14 et 17.

Ces trois négatifs sont exposés, le premier 8 minutes, le second 12 et le troisième 16. Après l'insolation et développement, les épreuves sont jugées; si elles sont un peu trop fortes ou un peu trop faibles on recommence en diminuant ou en augmentant le temps de pose; dès que le développement accuse l'exactitude de ces impressions on inscrit sur chacun des motifs le chiffre des minutes pendant lesquelles on a produit ces bonnes épreuves. On a ainsi trois types de comparaison *numérotés* qu'on peut encadrer et placer contre une fenêtre à l'intérieur de l'atelier et on est pour toujours en mesure d'évaluer, par transparence, avec exactitude la vitesse d'impressionnement de tous les négatifs; on applique sur un coin au dos des négatifs une étiquette portant le nombre de minutes du type de comparaison avec lequel il s'accorde, ou on apprécie et on marque de cette manière tous les négatifs, puis on les livre au tireur, qui, sans essai préalable, peut imprimer les épreuves « à point ».

Le papier actinométrique s'obtient avec du papier Rive (de 8 kilos) marqué au crayon sur dos et immergé dans un bain à 2 p. 100 de chlorhydrate d'ammoniaque pendant 10 minutes; une fois sec, on l'applique pour 4 minutes à la surface d'un bain de nitrate d'argent à 12 p. 100 et acide nitrique à 6 p. 100 dans l'eau distillée; c'est l'acide citrique qui procure à ce papier la propriété de se conserver blanc comme l'échantillon montré à la commission qui préparé il y a trois mois, est aussi blanc que le premier jour et, si ancienne que soit sa préparation, il se teinte à la lumière *toujours identiquement et avec une égale vitesse*. La seule teinte de comparaison de l'actinomètre est gris-rosé et chose très-importante, est *inaltérable* parce que la matière colorante est de l'émail appliqué sur papier; sa surface est percée d'un trou, dessous lequel glisse se papier actinométrique, le papier émaillé est collé audessous, le verre de *couleur* formant le couvercle de l'instrument, et un rouleau étroit de papier argenté, et mis dans son réceptacle au-dessous du verre, et on déroule un peu pour qu'un petit bout dépasse par l'ouverture extérieure; le renouvellement de la partie du papier au chlorure d'argent qui a servi s'obtient en tirant sur le bout qui dépasse. Chaque actinomètre est réglé *à l'ombre du soleil vers midi* et suivant le pouvoir retardataire que les verres de couleur seuls ou combinés exercent sur la coloration du papier au chlorure d'argent et marqué avec un numéro. Pour correspondre avec chaque série de négatifs; les châssis sont chargés et exposés ensemble accompagnés des actinomètres indiquant les numéros correspondant à chaque série des négatifs, l'exposition est arrêtée dès que la teinte de l'actinomètre particulier à chaque série est accomplie, et l'impression est toujours exacte. Si l'exposition des derniers châssis mis à la lumière ne peut se terminer avant la fin de la journée, le travail est continué le lendemain et malgré cela l'impression des épreuves est toujours exactement « *à point* ».

La supposition que l'impression de l'image se continue d'elle-même, dans l'obscurité, avec le temps, est, suivant l'opinion de M. E. Lamy, une grande erreur. Avec le temps, la gélatine imprégnée de bichromate devient d'autant plus *durcie* que ce temps a été plus ou moins long, l'air plus ou moins humide, plus ou moins sec.

La gélatine d'un papier au charbon, bichromaté, *qu'elle ait été impressionnée sous un négatif* depuis quelques jours *ou bien qu'elle vienne de l'être*, nécessite l'emploi, pour le développement, d'une eau chaude à un degré d'autant plus élevé que le bichromatage date de plus loin, que l'air est plus ou moins humide sec ou chaud. En élevant donc la chaleur de l'eau au degré qu'il convient *on obtient toujours l'image à la force d'impressionnement qu'on a voulu lui donner avec l'actinomètre*. Mais si, avec un papier au charbon bichromaté depuis quelques jours, on fait agir une eau chauffée seulement au degré qui convient bien à un papier fraichement bichromaté, le dépouillement se fait très-lentement, on le croit terminé alors qu'il ne l'est qu'en partie, on l'arrête trop tôt et l'image qu'on obtient paraît être trop imprimée.

J'ai remarqué tout récemment pendant plusieurs jours de suite, par une température au-dessous de zéro, que le papier au charbon exposé sous un négatif, dans un jardin, et subissant, par conséquent, l'effet de ce froid, était un peu plus lent à s'impressionner. Pour ce cas spécial je dus faire usage d'un actinomètre marqué du chiffre *un cinquième* plus élevé que celui noté sur le négatif.

C'est là une exception qu'il est très-utile de faire connaître.

Les remercîments de la Société sont votés à M. E. Lamy pour sa communication, et la séance est ajournée.

W. HARRISON.

NOS GRAVURES

CHEVAL ROMAIN.

Dessin de C. Gilbert, gravure de Puyplat, d'après une lithographie de CARLE VERNET.

Carle devint le peintre « de la plus noble conquête de l'homme » comme son père l'avait été pour les marines, il fut pour les chevaux, varié, inépuisable; il les peignit, les dessina, au repos, dans la stalle, au pansage, au trot, au galop, en liberté, sous bois, dans la plaine, au milieu des combats. Ici, maigre aridelle appuyée sur la main, trainant une charette, un coucou; là emportant un phaëton, un mameloulk théatral, ou marchant l'amble sous un éleveur normand allant à Poissy. Puis viennent les culbutes comiques, les voitures renversées et les jupes en l'air. Il sut différencie le cheval anglais du mecklembourgeois, l'arabe du persan, le genet espagnol du cheval romain, le percheron du normand, et de tous, ces beaux produits d'*Eclipse* d'où sortent les vainqueurs de nos turfs modernes.

(*L'Art*.)

L'EMBARQUEMENT DE LA REINE DE SABA.

Gravure de E. Evans, d'après le tableau de CLAUDE LORRAIN (*National Gallery*) Londres.

Turner et Claude Lorrain (*Suite*).

A la page 107 nous donnons quelques points de comparaison entre le tableau de Turner « Didon dirigeant la construction de Carthage, » inséré dans notre dernier numéro et le tableau de Claude que la *Revue* publie aujourd'hui. M. Hamerton, à qui on ne saurait faire un reproche d'un peu de penchant pour son compatriote et de sévérité pour le grand peintre français, est entré consciencieusement dans l'analyse des deux œuvres. Nous le citons encore : « Commençons notre examen par le ciel. Celui de Claude est admirablement réussi. Il est fin de ton, bien soutenu partout, savamment gradué et lumineux sans oppositions violentes. Les nuages, peu étudiés quand à la forme, mais restant bien à leur place, sont très-justes de couleur et de qualité. Le ciel de Turner, qui échappe à la critique dans la gravure, est dans le tableau d'un jaune lourd et désagréable qui fait supposer quelque détérioration. Loin d'être un ciel africain, il rappelle plutôt un mélange de brouillard jaune de Londres avec des tons ardents annonçant l'orage. » « Quant à la peinture d'architecture, celle de Turner est plus pittoresque, celle de Claude plus pure et par conséquent mieux adaptée aux constructions classiques. » Pour nous, la partie architecturale chez Turner est dénuée d'intérêt et ne supporte en aucune façon le parallèle. Combien plus magistrale et plus réelle l'ordonnance des palais imaginés par notre Claude; comme on y retrouve la noble harmonie des Grecs et la magnificence du siècle de Louis XIV. — Les figurines sont critiquables par certains détails, mais elles sont groupées avec infiniment d'art et animent la toile; il se peut qu'elles soient de Lami ou de Bott que Claude Lorrain appelait souvent à son aide; celà n'enlève pour ainsi dire rien à l'unité de l'œuvre, parce que la mise en scène de tous ces personnages a été certainement réglée par Claude luimême.

R.

PERRINET LECLERC FRAPPÉ DE VERGES

Gravure extraite d'un ouvrage de M. RAOUL DE NAVERY, librairie PLON et Ce.

Cœurs vaillants, tel est le titre d'un bel ouvrage de Raoul de Navery, qui paraît chez les éditeurs E. Plon et Ce. Les drames dans lesquels se débattent les *Cœurs vaillants* nous montrent à la fois des figures vraies, touchantes et enthousiastes. Elles seraient assez grandes, assez héroïques pour remplir des poëmes, et restent assez simples pour demeurer la gloire et la joie du foyer domestique. L'histoire, écrite de la sorte, garde l'intérêt du récit d'imagination et la valeur d'une vivante résurrection du moyen âge. Ce superbe volume est illustré de 50 gravures sur bois dues aux crayons de Flameng, de Lix et de Gilbert.

A. DE MANDRE.

LE SINGE BARBIER

Le jour ou, démontant les vieilles traditions, contrariant et dérangeant les habitudes prises, Décamps lança au galop sa patrouille turque dans une rue de Smyrne, il ne fit pas seulement un tableau délicieux d'imprévu et de turbulence, il conquit tout un pays à la peinture, il découvrit l'Orient, ce sera même un de ses meilleurs titres aux légitimes hommages de la postérité.

Mais s'il a en même temps beaucoup exploité la parodie de l'homme par le singe, ce n'est pas lui qui en a le premier rencontré l'idée; dès le dernier siècle, Chardin l'avait fouillée de son pinceau loyal, ferme, d'une exquisse bonhomie, peu importe. Decamps y a rencontré également l'occasion de très-amusantes satires, de sarcasmes profonds, de fines railleries sur les côtés grotesques, puérils et misérables de notre pauvre espèce, qui ne souvient de ces babouins, de ces maudrilles à bos chinés et à culottes courtes, transformés en experts-jurés, graves et capables? Quoi de mieux imaginé, de plus malin, de plus moqueur? Qui ne se souvient aussi de ce vieux beau aux bajoues fardées, minaudant à son miroir? Et les singes pâtissiers, et les singes boulangers, et les charcutiers, et les peintres, et les musiciens, et tant d'autres, qui ne se les rappelle? Tous sont rendus avec un esprit d'observation, une entente de l'effet, une volonté qui en font, sans rien dire de trop, de vrais chefs-d'œuvres en leur genre.

Le *Singe barbier* n'est inférieur à aucun de ses camarades. Quelle excellente scène de comédie! Est-il assez réussi, ce grave chimpanzé au museau blanchi par l'écume de savon! Et le Barbier! l'adorable tournure! Et le petit apprenti alfûtant le rasoir du patron sur un cuir, quelle gravité comique sans compter que le crépi du mur et les accessoires sont d'une ressemblance et d'une exécution parfaites; car Decamps qui avait une grande prédilection pour les murailles et les ustensiles, les travaillait toujours avec des soins infinis. Ajoutons que l'effet est d'une franchise et d'une intensité de vérité surprenantes. Enfin, dans ce charmant dessin, tout est traité de main de maître, spirituellement et très-sérieusement.

OLIVIER MERSON.

LE NARGHILÉ

d'après le tableau de M. Louis Leloir.

L'Orient sera toujours l'éternelle inspiration des amants de la couleur. Odalisque ou sultane, il n'importe, on voit au premier coup d'œil que le modèle de M. Leloir est né au pays du soleil, ou, du moins, qu'il y a pris le goût des riches costumes et des parures éclatantes. La gravure est impuissante à rendre tous les scintillements de la ceinture de pourpre qui enserre la chemisette on soie de Brousse lamée d'or, non plus que les miroitements des velours de l'opulente tunique; va-t-elle fumer le narghilé qui s'enroule à ses pieds, ou bien vient-elle d'en savourer les somnolentes langueurs; songe-t-elle à l'absent aimé, ou bien s'abandonne-t-elle au vide de sa pensée, on ne sait; on voudrait supposer que la belle créature caresse quelque rêve cher à son cœur; il est plus probable pourtant que ses grands yeux noirs ne regardent rien, et que nous avons devant nous, une fois de plus, peinte avec toutes les richesses de la palette de M. Leloir, l'image de l'immobile Orient.

J. C.

(*Illustration.*)

VASE JAPONAIS.

Dessin de M. Montalan.

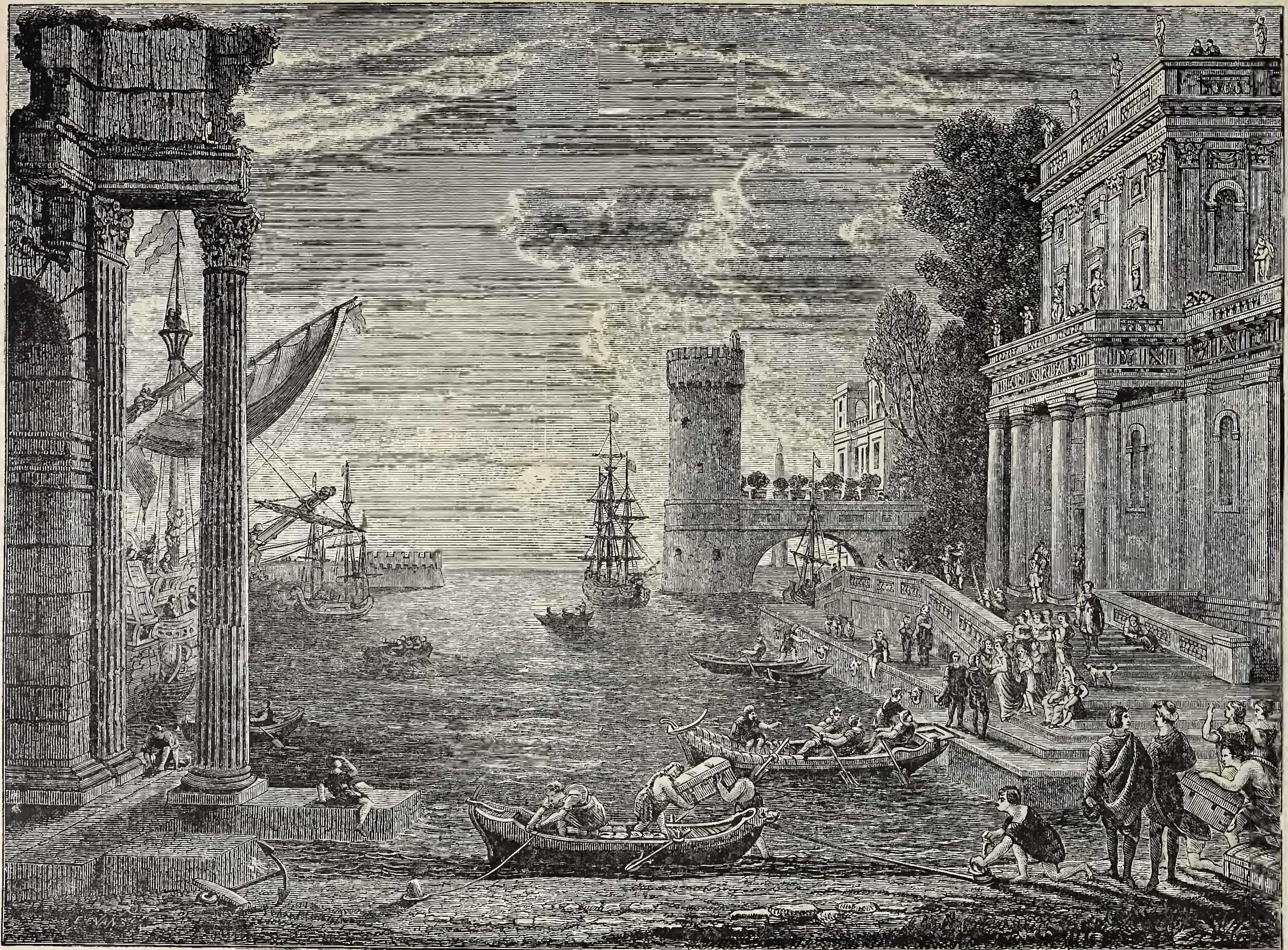
Le Vase dont nous donnons aujourd'hui le dessin est un des spécimens de l'industrie japonaise. Dans son ensemble il affecte des formes qui peuvent paraître singulières mais quel beau travail dans les araques, les enjolivements de fantaisie prodigués sur le couvercle, sur le col, sur les contours de la base! La panse à elle seule peut être regardée comme un chef-d'œuvre de l'art du cloisonnage. Les oiseaux, les fleurs, le feuillage, les insectes, y sont représentés avec un naturel, des vigueurs de tons, des grâces de contours qui étonnent et ravissent.

CH. D'A.



LE NARGHILÉ *(Illustration.)*

D'après le tableau de M. Louis Leloir.



L'EMBARQUEMENT DE LA REINE DE SABA (*L'Art.*)

Gravure de M. E. Evans, d'après le tableau de CLAUDE LORRAIN (*National Gallery*), Londres.

L'HOTEL DROUOT

L'exposition terminée, il fallut songer à rendre aux collections et ateliers d'où ils étaient sortis, les marbres, tableaux et curiosités qui avaient figuré au Champ de Mars. Or, c'était une besogne difficile et onéreuse que de renvoyer, par exemple en Italie, tous les groupes, statuettes et statues de la section italienne. Pour supprimer la difficulté et faire une notable économie, les sculpteurs italiens se formant en une espèce de société représentée par l'un deux, M. le chevalier professeur Alexandre Rossi, directeur de l'exposition permanente des Beaux-Arts de Milan, résolurent de livrer leurs œuvres au hasard des enchères. Le vendredi 20 décembre, ils ont fait en conséquence une vente à l'hôtel Drouot par le ministère de Mᵉ Charles Pillet, commissaire-priseur. Cette vente d'un caractère tout à fait particulier avait attiré un grand concours de connaisseurs, heureux de revoir une dernière fois quelques-uns de ces morceaux de sculpture consacrés par un succès universel. Elle a produit la somme totale de 79,370 fr.

« Les italiens — dit à ce propos un critique des plus autorisés, M. Charles Blanc — excellent dans le travail du marbre et ce travail, poussé à sa perfection dernière, n'est jamais mieux venu que dans les sculptures de genre. Les praticiens en Italie sont artistes jusqu'au bout des doigts. Le marbre semble manié par eux où plutôt pétri comme de la cire. La variété des substances, les chevelures crépues ou lisses, la qualité des tissus, les étoffes chagrinées, rayées, plucheuses, laineuses ou soyeuses, ils expriment tout à merveille du bout de leur ciseau; et ce qui serait un excès de luxe dans la haute statuaire devient une convenance et un charme dans les figures de fillettes et d'enfants, dans les morceaux demi-nature, à plus fortes raisons dans les figurines. »

Cinquante-quatre marbres ont donc paru à cette vente. Voici quelques-uns des prix les plus intéressants auxquels ils sont parvenus : *la Marguerite de Gœthe*, par Ant. Allegretti, 4,200 francs; *un masque au bal de l'Opéra*, très-réussi, 1,750 francs; *la Grimace*, par Butti, 2,350 francs; *la Revanche du coq*, par Buzzi-Giberti, 2,000 francs; *la Pompéienne*, par Guarnerio, 2,000 francs; du même, *la Prière forcée*, 2,050 francs; *la Lectrice* de Tantardini, 3,350; l'*Amour propre*, dernier ouvrage d'un grand artiste, Pierre Magni, 4,000 francs; *la Surprise*, par Micotti, 2,600 francs, par Constantin Paudiani; l'*Enfance de Moïse*, 2,400 francs; la *Petite Vendangeuse*, 3,200 francs et les *Roses*, 2,020 francs; les *Suites d'une bataille*, par Mᵐᵉ Renée Peduzzi, 2,300 francs; l'*Offrande de Bérénice*, le plus beau corps de femme qui soit jamais sorti vivant et palpitant d'un bloc de Carrare, était, à cause même de la beauté des formes d'un placement bien difficile; on s'est contenté d'admirer l'œuvre! *Angélique* de Piatti, 2,250 francs; la *Jeune marchande de fleurs*, 3,350 fr.; la *Sira*, d'Alexandre Roudoai, 3,750 francs; le *Messager d'amour*, par Spertini, 3,000 francs; la *Jeunesse de Salvator Rosa*, le *Salvatorieleo*, par Rota, 2,250 fr.; la *Première douleur*, par Vela, 2,820 francs; le *Futur artiste* de Zanoni, 2,600 francs. Il est impossible de tout citer; mais tout cela était spirituel et plein de finesse. A cet ensemble il manquait le *Jenner inventant la vaccine* de Monteverde, groupe acheté dès le début de l'Exposition par Mᵐᵉ la duchese de Galliéra, si nous ne nous trompons, et destiné à l'ornement de la cour intérieure d'un hospice que la duchesse de Galliéra fait construire en ce moment.

Fous avons déjà signalé à cause de son importance une vente de tableaux modernes provenant des collections de MM. S... B. et Ed. F... faite également à la fin de décemrbe, Mᵉ Charles Pillet, commissaire-priseur, M. Féral, expert. Le produit s'est élevé à la somme de 47,120 francs.

La plupart de ces tableaux modernes étaient signés de noms qu'il suffit de rappeler : Decamps, Diaz, Corod, Daubigny, H. Regnault, Leloir, Fortuny, Willems, Boldini, Troyon, Marchetti et autres. Le Decamps est célèbre, c'est la *Samaritaine aux pieds de Jésus* 4,000 francs; le Diaz tableau, important qui compte dans l'œuvre du maitre a pour titre: l'*Approche de l'orage*, 7,950 francs; le Corot, *Bords de la Midouse*, 2,080 francs; la *Seine à Andresy*, par Boldini, 3,500 fr.; le *Trou du diable, dans le Finistère*, par Henri Regnault, 1,050 francs: l'*Artiste dans son atelier*, par Roybet, 2,000 francs; l'*Intérieur de l'atelier de Fortuny*, à Rome, par Ferrandez, 2,220 francs; la *Tentation de Saint-Antoine*, par Louis Leloir, toile conçue dans un sentiment tout moderne qui a figuré au saion de 1869 et à l'Exposition de 1878. Le saint est visité dans sa solitude par deux charmantes jeunes femmes qui cherchent à l'entraîner; il les repousse, mais se sentant sans doute faiblir il s'accroche d'une main frémissante à une croix de bois planté devant lui; sous l'effort qu'il fait pour se retenir, la croix se brise! Que va-t-il advenir du pauvre Saint-Antoine?... Il est arrivé que le tableau s'est vendu 2,650 francs. Ceux des autres peintres ont varié selon leur importance, de 500 à 15 ou 1.800 francs.

Dans une autre vente de tableaux, faite par MM. H. Lechat et Féral, provenant de la collection de feu M. Jules Duclos, un amateur connu, est apparue une œuvre remarquable et très-rare; c'est un tryptique de Hans Memling, très-bien conservé. L'un des volets représentait, outre le donateur et ses fils, saint Martin coupant son manteau; l'autre, la donatrice et ses filles, toutes trois sous la protection de sainte Catherine; fond de paysages avec villes fortifiées; au revers, l'*Annonciation*, peinte en grisaille. Ce superbe morceau de peinture ancienne a trouvé acquéreur à 3,900 fr.

Dans la même vente se rencontraient: *Un Bal masqué à Venise*, d'une exécution facile et spirituelle; deux charmantes petites compositions par Eisen, *La Toilette* et *La Conversation;* deux panneaux de salle à manger. *Fruits et Gibiers*, par Desportes, puis des œuvres de Aalst, Breughel, Greuze, Hals, Mᵐᵉ Vigée-Lebrun, Moucheron, Netscher, Schalken, Vitelli, etc. La vente J. Duclos a produit environ 30,000 fr.

N'oublions pas toute une série de belles faïences d'art peintes par M. André, vendues le 21 décembre, par MM. Oudart et Gandouin, les faïences de M. André se recommandent par la nouveauté de leur aspect. Elles ont — a-t-on dit — de la peinture à l'huile la couleur, l'énergie et le précieux de l'exécution; la perspective aérienne, le clair-obscur y sont observés; la profondeur des ciels et la transparence des eaux y sont empreintes d'une grande vérité. On y évite les tons crus sans qu'il soit pour cela rien perdu de l'éclat si décoratif propre à ce genre de peinture. Ces résultats ont été obtenus par suite d'études, de recherches et de difficultés vaincues, ils affirment un progrès considérable dans l'art de la peinture céramique. Nous nous associons avec empressement à cette appréciation.

Enfin, deuxième vente d'objets d'art et de riches ameublements par suite de la liquidation des magasins de la maison Lévy-Worms. Le succès de cette seconde vente, qui comprenait de magnifiques meubles des styles Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, plusieurs sculptures en marbre, diverses sculptures en bois, des bronzes d'art et des bronzes d'ameublement, des émaux cloisonnés de la Chine, des porcelaines de Saxe, etc., a été très-satisfaisant. Résultat : 77,216 francs.

PIERRE D....

MUSIQUE

La première représentation de *la Reine Berthe*, le nouvel opéra de MM. Jules Barbier et Victorien Joncières, a eu lieu le vendredi 27 décembre. Cet ouvrage est ce qu'on est convenu d'appeler un *opéra de genre*, et je ne pense pas que ce soit là une condition de succès dans un cadre aussi vaste que celui de l'Académie de musique, où les nuances délicates, les finesses de détail disparaissent, pour ne laisser voir que la fragilité de la trame dramatique. D'un autre côté, le tempérament musical de M. Joncières, qui s'est affirmé d'une façon si vigoureuse dans la partition de *Dimitri*, ne me paraît pas avoir rencontré dans *la Reine Berthe* les occasions de se développer à l'aise. M. Joncières, qui est avant tout respectueux de la vérité scénique, s'est bien gardé d'emboucher la trompette pour chanter les faits et gestes de cette douce et chaste fille des champs, la bienfaitrice des pauvres, *la fée aux tissus d'or*.

La phrase musicale se tient dans une teinte discrète, imprégnée de je ne sais quel parfum religieux qui fait songer aux peintures naïves de nos vieux vitraux des églises de campagne. Le compositeur aurait pu trouver, dans le personnage de Pépin le Bref, un contraste bien tranché; malheureusement, ce rôle est assez mollement présenté. Dès son entrée en scène, le roi batailleur vient chanter avec Berthe un duo d'amour dans lequel il se montre beaucoup plus tendre que..... bref. Il faut ajouter que le sujet lui-même, assez compliqué, nécessite une quantité de récits explicatifs qui viennent trop souvent couper les morceaux de musique, auxquels ils donnent une allure un peu hachée. Le librettiste aurait dû se souvenir davantage de cette parole du vieux Scribe : *Au théâtre, montrez tout, n'expliquez rien!* Ces réserves faites sur le genre et les éléments du sujet, j'aborde l'examen de la partition.

Le prélude instrumental, d'un caractère noble et mélodique, reviendra dans le courant de l'ouvrage, auquel il servira de péroraison sous la forme d'un chant d'actions de grâces. Le chœur d'introduction, bien rhythmé, vigoureux, plein de couleur, est interrompu par une phrase large et expressive, fort bien dite par M. Gailhard, à laquelle succède une romance de Berthe, où le compositeur affirme, sans plus tarder, le caractère simple, gracieux, naïf de son héroïne, caractère qui ne se démentira pas d'un bout à l'autre de l'ouvrage.

La *chanson*

C'est ainsi que le monde allait
Au temps d'amour, au temps de gloire,
Où la reine Berthe filait!

est construite sur deux tonalités antiques fort usitées chez les Grecs : les modes *hypodorien* et *hypophrygien*. Le public, un peu surpris par ces désinences auxquelles son oreille n'est pas habituée, n'a pas fait à ce curieux et charmant spécimen de musique rétrospective l'accueil qu'il méritait. Le duo entre Berthe et Pépin le Bref débute par une phrase ravissante; mais les nombreux récits qui suivent ont nui à l'effet général du morceau. Un beau chœur de chasse, un *ensemble* largement développé, et la scène de l'incendie, instrumentée d'une façon très-vigoureuse et très-originale, complètent ce premier acte, qui se termine par l'embrasement de la forêt.

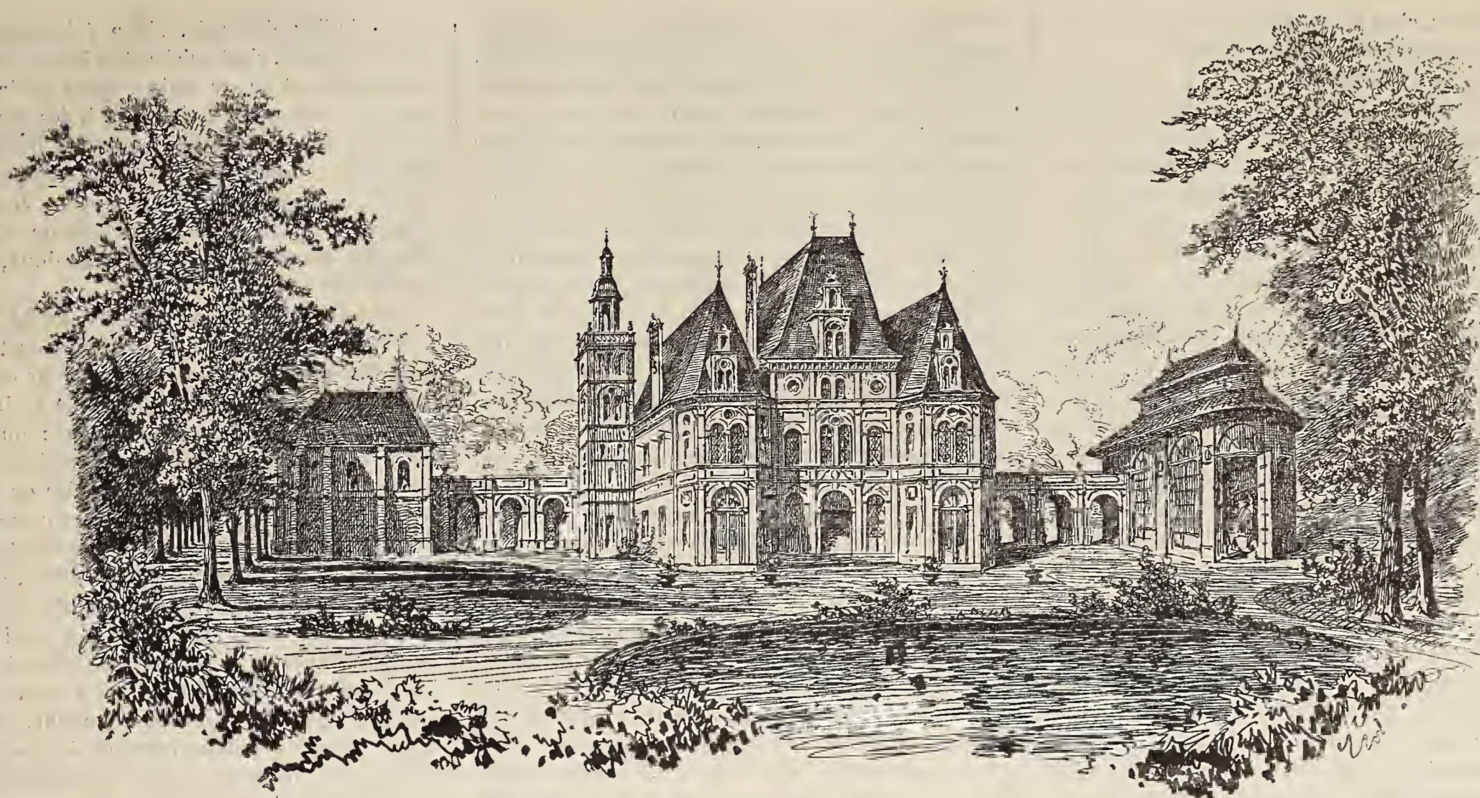
Le second acte débute par un joli chœur de femmes, brusquement interrompu par l'arrivée du seigneur Enguerrand de Laval. Ici se place un long duo, entrecoupé de récits, dans lequel Enguerrand explique (un peu tard, peut-être) le sujet même de l'action. Le trio qui suit renferme une belle phrase, dite d'abord par Pépin le Bref, et reprise en *ensemble*. Une marche, d'un style pompeux, précède l'entrée de Berthe, déguisée en page. Cette scène capitale, traitée par le musicien avec une grande habileté, a produit un effet considérable, qui aurait sans doute déterminé le succès de l'ouvrage, si le librettiste avait eu la bonne idée de précipiter le dénoûment. Malheureusement, il y a encore un duo, fort agréable, mais inutile à l'action; puis un terzetto, puis enfin une malencontreuse exposition de tapisseries, qui a paru quelque peu enfantine sur la vaste scène de l'Opéra.

Mˡˡᵉ Daram a joué et chanté le rôle de Berthe avec un talent exquis. Mˡˡᵉ Barbot, MM. Vergniet, Caron et Gailhard ont soutenu avec leurs qualités habituelles le poids quelquefois lourd de rôles peu avantageux.

Et maintenant, que M. Joncières se remette vaillament à l'œuvre, non plus sur un sujet de demi-caractère, mais bien sur quelque vaste et profonde conception dramatique, et je suis certain qu'il retrouvera les inspirations puissantes, les accents passionnés qui l'ont placé si haut dans l'estime des vrais amis de l'art théâtral.

LÉON DELAHAYE.

P. S. — Le théâtre des Folies-Dramatiques a donné le samedi 28 décembre la première représentation de *Madame Favart*. Cet ouvrage, affublé je ne sais trop pourquoi du titre d'*opéra comique*, est tout simplement une *opérette* en trois actes, très-gaie, farcie de couplets et de rondos où le gros sel n'est pas épargné, sur laquelle M. Offenbach a écrit quelques flonflons qui ne sont ni meilleurs ni plus mauvais que bien d'autres. L'ouvrage a été bruyamment applaudi. Il est très-bien joué par Mˡˡᵉˢ Girard et Gélabert, MM. Lepers, Luco et Maugé.



CROQUIS, par M. Fransquin-Arveuf.

ÉCONOMIE CYNÉGÉTIQUE

L'économie cynégétique marche de front avec l'économie forestière chez toutes les nations de l'Europe. Dans ces derniers temps, par une mesure aussi illogique que regrettable, nous avons séparé ces deux intérêts si intimement liés l'un à l'autre; le corps forestier est étranger à tout ce qui touche à la chasse, et ce qui est aussi fâcheux, nos grands propriétaires ne sont guère plus capables d'administrer leur gibier.

Cette ignorance et cet état de choses ont pour conséquence la diminution des espèces sylvaines dans les forêts et du menu gibier de plaine sur la propriété privée.

En ce qui concerne le gibier du domaine national, nous n'avons pas à nous en occuper ici; nous ne pouvons que former des vœux pour que le ministre de l'agriculture, qui a enfin les forêts dans ses attributions, renonce à des errements qui compromettent l'alimentation publique. Ce haut fonctionnaire n'ignore pas, je suppose, que la conservation du gibier n'est pas une chose futile, qu'il s'en vend chaque année pour plus de 800,000 francs à Paris, que ce chiffre ne forme que la trente-quatrième partie de la consommation générale de la France, ce qui fait que la valeur du gibier annuellement est d'environ vingt millions. M. le ministre de l'intérieur pense-t-il que ce soit une chose tout à fait indifférente que de perdre ou de conserver des substances alimentaires qui représentent de si énormes capitaux?

Mais laissons ceux qui nous gouvernent, s'ils ne savent pas, c'est qu'ils ne veulent pas, et, ils ne le veulent certainement pas en laissant, le jour de l'ouverture, entrer dans Paris le gibier d'un braconnier dont ils se font le recéleur.

Cette fois, je n'entends m'occuper exclusivement que de la propriété privée.

L'administration d'un grand domaine au point de vue de la chasse exige des connaissances spéciales que nous rencontrons trop rarement chez nos grands propriétaires dont la pensée dominante est de tuer ou de faire tuer beaucoup de gibier, sans se préoccuper davantage de sa reproduction avenir. On ne sait pas, chez nous, aménager le gibier; sous ce rapport, nous n'avons fait que des progrès insignifiants; en revanche, le perfectionnement des armes de chasse en a fait de notables. Cette supériorité des fusils actuels, suffirait déjà pour obliger à veiller avec plus de sollicitude sur la reproduction du gibier.

En France, nos grandes propriétés sur lesquelles on peut raisonnablement organiser une belle chasse, se présentent sous trois aspects différents: il y a le domaine exclusivement forestier, puis celui qui ne se compose que de terres cultivées ou non, et sans bois; enfin le domaine qui tient de ces deux conditions, c'est-à-dire, qui a des bois et des terres. Ce dernier qui est l'état mixte est incontestablement le plus avantageusement partagé. L'existence d'un ou de plusieurs étangs est un complément heureux dont nous nous occuperons plus tard.

Je suppose une terre de 400 hectares dont 100 de bois et 300 de plaines ou de côteaux cultivés, les petites remises, s'il en existe, ne comptent pas dans les 100 hectares de bois.

Ici, le propriétaire ne fait pas valoir; il a un ou plusieurs fermiers, mais il administre ses bois.

Il n'y a pas de chasse agréable avec des procès; pour les éviter, il est indispensable de bien s'entendre avec ses fermiers, cette épée de Damoclès toujours suspendue sur la tête de nos grands propriétaires. Stipuler dans un bail que le fermier n'aura pas le droit de demander des indemnités pour les dégâts causés par le gibier, ne suffit pas; si le dommage est très-apparent, vous serez appelé devant le juge de paix qui vous condamnera, en vertu de ce principe, que le fermier qui paye des fermages, doit récolter, tout en ayant égard cependant aux clauses et conditions qui devaient, selon vous, vous affranchir de toute réclamation. Nous sommes en présence de deux intérêts majeurs; il s'agit de les concilier, c'est un problème que je ne crois pas insoluble, sans trop de sacrifices de part et d'autre. Il est juste que le fermier qui travaille, réalise des bénéfice honnêtes, mais il ne faut pas que le gibier soit un motif d'exploitation dont les cultivateurs abusent trop fréquemment.

Pour éviter tout conflit, il faut que le propriétaire loue moins cher que dans l'intérieur du domaine, les terres situées dans le voisinage des bois. Ce n'est que juste pour deux raisons : d'abord parce que c'est là que le gibier viendra au gagnage et pourra causer quelques dégâts, ensuite la culture de ces mêmes terres, est moins productive à cause de l'ombrage des arbres, de l'humidité et du froid qu'entretiennent constamment les forêts.

En présence d'une telle concession explicitement transcrite dans le bail, il ne viendra vraisemblablement pas à l'esprit du fermier d'assigner, sous prétexte de dégâts insignifiants, le propriétaire qui, par le fait, lui paye une indemnité annuelle. Quant au juge, sa tâche sera plus facile que la première fois, et il n'hésitera pas à renvoyer indemne le propriétaire, en considération des sacrifices qu'il s'est imposés, à moins toutefois, que le dommage ne soit par trop considérable.

L'obligation de maintenir son gibier, les lapins surtout, dans de sages proportions, incombe toujours au propriétaire; il faut donc qu'il sache aménager son gibier : nous allons lui en enseigner les moyens dans ce qui va suivre.

Les choses d'intérieur ainsi réglées, certain, autant qu'on peut l'être, de vivre en paix avec ceux qui cultivent ses terres, notre propriétaire doit s'attendre à une guerre d'autant plus acharnée de la part des braconniers, que son domaine sera plus giboyeux.

Pour pouvoir lutter avec avantage contre les écumeurs de nos bois et de nos champs, écume de nos villes et de nos villages, il faut indispensablement de bons gardes.

Le garde tel qu'il existe de l'autre côté du Rhin, tel qu'il existait dans les forêts de la couronne, formé à l'école du comte de Girardin, premier veneur du roi Charles X, le garde tel que je le comprends, tel qu'il devrait être enfin, ne se rencontre pas chez les particuliers. Chose triste à dire, les meilleurs ou, ce qui est plus vrai, les moins mauvais, ne sont pas toujours les plus honnêtes; l'honnêteté est moins rare chez ceux qui pèchent par l'intelligence.

A. de la Rue,
Ancien inspecteur des forêts de la Couronne.

CHRONIQUE DU SPORT.

LE TURF EN 1878.

La saison des courses en 1878, s'est clôturée sous l'impression du sentiment de l'infériorité de la production de trois ans, relativement à ses devancières comme vis-à-vis de la génération appelée à lui succéder. Cette appréciation émise isolément, ressort trop de l'expérience des faits, pour ne pas être acceptée d'une manière absolue; tout au moins au point de vue de la statistique comparative de l'année 1878 avec les précédentes.

Effectivement depuis la campagne de 1874, si féconde en surprises et déceptions, jamais l'élite d'une production n'a donné lieu à d'aussi fréquentes interventions, à des résultats douteux plus incontestables et justement contestés. C'est le signe certain d'une médiocrité générale, et à considérer seulement les résultats positifs et isolés, il faudrait s'incliner devant uue démonstration pratique à laquelle il serait impossible d'opposer aucun argument de quelque valeur. Il existe cependant à cet égard une sorte de trompe-l'œil, dont il serait injuste à mon sens, de ne pas tenir compte dans l'appréciation de la qualité intrinsèque d'animaux, supérieure peut-être, à la très-médiocre moyenne où les événements semblent les reléguer.

Les courses ont pris depuis quelques années un développement considérable; la production n'a pas suivi la même progression, elle est au contraire restée dans un état à peu près complet de stagnation. Elle se trouve donc en face d'exigences multiples et nouvelles, sans recevoir l'accroissement des ressources, dont elle aurait besoin pour les satisfaire. On est arrivé peu à peu et progressivement à demander à des animaux au delà du possible; meilleurs ils sont, plus on se montre sévère et impitoyable; l'argent est, comme une constante tentation, le temps vous presse, on essaye, toujours et encore, envers et contre tout. La qualité d'un cheval surmené à outrance, finit par se

briser ou s'user, c'est suivant moi, l'explication de bien des déceptions et des mécomptes.

La faculté de courir subordonnée à un travail indispensable et non interrompu, n'est pas élastique ; la matière vivante demeure soumise à des lois immuables, on ne les transgresse jamais impunément. L'entraînement est la suprême tension de tout l'organisme; on peut par une sage gradation l'amener à son maximum de perfection, mais il est impossible de l'y maintenir. La condition d'un cheval de course, comme le soleil, commence à descendre dès qu'il ne monte plus. Cet état tendu artificiel, ne saurait être immobilisé; on peut l'obtenir, deux, trois ou quatre fois par an, suivant la force de résistance de l'animal, mais à la condition d'intermittences de repos, pendant lesquelles la constitution éprouvée, énervée par un régime sévère, et surexcitant, puisse demander à la nature la réparation et le renouvellement de la matière animale même, nécessaire pour le supporter.

On tenterait vainement de s'affranchir de cette nécessité en essayant de maintenir un cheval dans une de ces conditions mixtes et intermédiaires, où sans jamais l'amener à son apogée, on le tient toujours quelques livres au-dessous de sa forme. Certes cela vaut mieux que de l'exténuer, il n'est jamais lui-même; de plus, la condition s'use également en raison de sa continuité et on arrive au même résultat ou à peu près.

Il est impossible, je le sais, de ne pas s'écarter dans la pratique des principes purement sportifs et artistiques ; je connais trop l'organisation de nos courses, les impérieuses exigences devant lesquelles un propriétaire doit s'incliner, l'absolue nécessité de subvenir à des frais énormes. Néanmoins surmener un animal au point de le faire battre par des adversaires auxquels il pourrait aisément, donner huit ou dix livres, s'il était dans sa forme, ne me semble pas un moyen bien ingénieux de parer à toutes ces épineuses difficultés.

Je prendrai pour exemple, cette année, au hasard, *Insulaire*. Le cheval, au printemps, a couru les 2,000 guinées en Angleterre, il est arrivé second, battu par *Pilgrimoye*, jument d'une qualité transcendante, mal secondée, par la fragilité de ses jambes, et dont la carrière de courte durée passe comme un météore sur la saison du turf anglais. Quelques jours plus tard, *Insulaire* devait venir à Chantilly suppléer dans le prix du *Jockey-Club*, sa compagne *Clémentine*, qu'un accident écartait de la lutte. Le cheval gagna facilement, puis repartit le soir même pour Epsom, où il courait le mercredi suivant dans le Derby et était battu par *Seften*. Ainsi du dimanche au mercredi, c'est-à-dire en quatre jours, il a dû soutenir deux courses toujours sévères même pour le vainqueur, *à fortiori*, quant on est battu, et traversa deux fois la Manche.

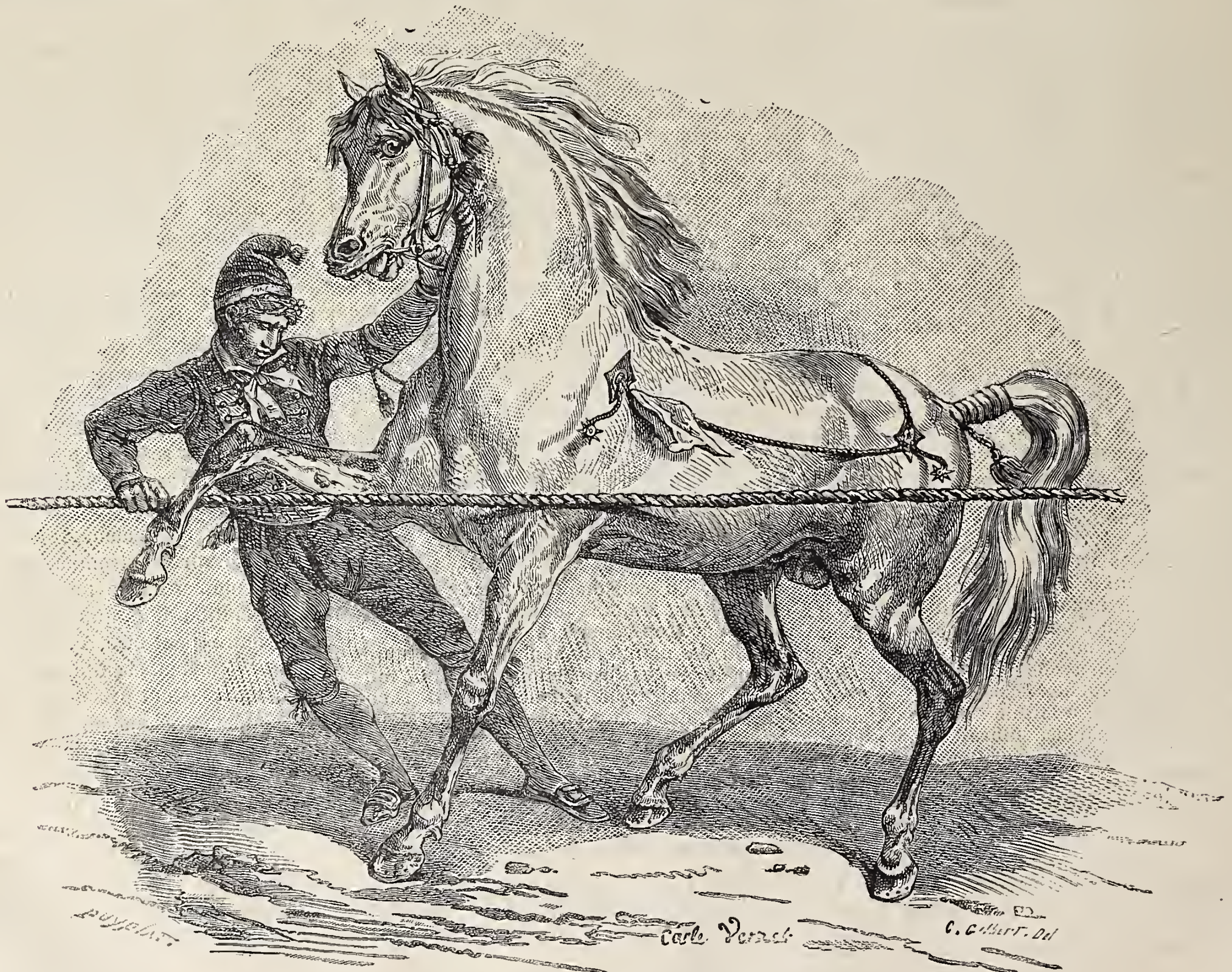
Quinze jours plus tard, *Insulaire* revenait en France, pour essuyer dans le grand prix de Paris, une défaite inexacte à tous les points de vue, due, en très-grande partie aux circonstances toutes exceptionnelles de la course; mais enfin il s'est trouvé battu d'une courte tête par *Thurio*, un cheval dont on n'a plus jamais entendu parler, et ayant derrière lui, à une demi-encolure, son camarade *Inval*, auquel il pouvait aisément donner quinze livres, au bas mot. Ainsi, le cheval a couru quatre fois au printemps, à des intervalles très-rapprochés; il a gagné une fois et est arrivé trois fois second. Sur ces trois défaites, une au moins, le grand prix de Paris, est certainement due à une condition usée, et trop prolongée. *Insulaire* aurait, en tout état de cause, dû gagner quand même; sa défaite a eu d'autres causes, mais en aucun cas il ne l'aurait fait facilement, et s'il eût été dans sa forme, il devait se débarrasser aisément de tous ces concurrents.

Il est absolument impossible à mon avis, qu'un cheval reste aussi longtemps dans une condition exacte. Tom Jennings est un artiste, je le sais, et nul ne connaît mieux les secrets de son difficile métier; mais fût-il le Dieu de l'entraînement lui-même, je l'en défierais. S'il a échoué dans cette tâche épineuse, c'est qu'elle était impossible ; quant un cheval sort de ses mains, après avoir supporté les rudes épreuves auxquelles il les soumet, l'animal est en condition et personne ne saurait lui faire gagner une livre. Sur ces quatre grandes tentatives, les 2,000 guinées, le prix du Jockey-Club, le Derby d'Epsom, et le grand prix de Paris, il eût peut être été prudent d'en sacrifier deux, pour être certain des autres.

Insulaire a probablement couru, les 2,000 guinées et le prix du Jockey-Club, sur son mérite, mais il devait ne plus être lui-même au Derby et au grand prix de Paris. Il serait injuste de le juger sans tenir compte de cette considération ; on doit toujours classer un cheval sur sa meilleure forme, toute appréciation devient illusoire en dehors de cette donnée. On m'objectera en vain que son propriétaire et son entraîneur, le croyaient aussi bien que possible : d'abord je n'en sais rien, et ils n'ont pas pu s'en assurer entre chacune de ces épreuves, c'eût été une imprudence dont ni l'un ni l'autre ne sont capables. La condition d'un cheval de course est chose passagère et fugitive, l'aspect extérieur est même parfois un indice trompeur. Mais quant il se montre en public, inférieur à lui-même, évidemment il n'est pas bien. On ne saurait avoir aucun doute sur *Insulaire*, tout au moins dans le grand prix de Paris; la place d'*Inval* est, à cet égard, un argument sans réplique, dès qu'il se trouvait aussi près de son compagnon, celui-ci n'était évidemment pas dans sa forme.

On a, je le sais, attribué cette défaillance à une fausse manœuvre, il est impossible de s'en convaincre et de ne pas reconnaître l'influence qu'elle a pu exercer en cette occasion, mais en tout état de cause, si *Insulaire* eût été *Insulaire*, la surprise dont il a été victime n'aurait pu se produire.

NED PEARSON.



CHEVAL ROMAIN (*L'Art.*)

Dessin de G. Gilbert, gravure de Puyplat, d'après une lithographie de CARLE VERNET.

COURRIER DE LA SEMAINE

L'heure charmante et terrible des étrennes sera passée lorsque ces lignes paraîtront; les sacs de bonbons commenceront à se vider et les enfants familiarisés avec les joujoux tant convoités, les délaisseront pour revenir aux jeux naturels où il ne faut que la turbulence, l'agilité et la joie bruyante de l'enfance. Quelques jours à peine auront suffi pour réduire à néant tout ce grand mouvement du nouvel an, ces générosités dispendieuses et ces joies assouvies.

Le philosophe qui a dit : tout lasse, tout casse, tout passe, a dû évidemment émettre cette pensée profonde et peu consolante au lendemain des étrennes, en considérant les épaves luxueuses qui encombrent les salons en ce moment de l'année.

A Paris, d'ailleurs, tous les plaisirs sont éphémères, et le caprice de la veille n'est plus celui du lendemain. En province, les suprises du jour de l'an sont moins passagères. Les cadeaux arrivent sous forme de colis; on a d'abord l'opération fébrile, impatiente du déballage, le plaisir de la surprise, le loisir de longuement examiner le présent et enfin le besoin de peupler l'oisiveté du château avec toutes ces jolies ou excellentes choses que l'on ne saurait se procurer immédiatement. A Paris, quelle que soit l'originalité ou la richesse de l'objet offert, on fait malgré soi des comparaisons qui diminuent sa valeur, parce que l'on trouve toujours quelque chose de plus beau. La princesse de Metternich, qui, par parenthèse, revient hiverner parmi nous, alors qu'elle habitait Paris ne touchait jamais à son drageoir; mais dès qu'elle était installée, soit à son château de Johannisberg, soit dans sa demeure royale de Vienne, soit dans sa villa de Bade, elle avait la nostalgie de Siraudin et de Gouache et grignotait constamment les bonbons qu'elle dédaignait dans son hôtel de la rue de Grenelle.

Ainsi va le caprice.

Mardi dernier on a bravement enterré l'année 1878 au château des Écluses, chez M. James Heart, un bon français malgré son nom anglais et un des meilleurs veneurs de l'Ouest. A l'heure où nous sommes obligés de clore cette chronique, nous n'avons pas encore de détails sur ce laisser-courre qui doit servir de début à une meute de Saint-Hubert grands pieds, qui vient d'être formée par Laligaur, sous la direction de M. J. Heart. Ce que nous savons, d'après le programme que nous avons reçu, c'est qu'il y aura veillée dansante pour voir lever l'aurore de 1879.

La chasse n'a pas été très-mouvementée dans le courant de la semaine, la neige tenant bon sur la plus grande partie du territoire. A ma connaissance, on n'a guère chassé que dans le bassin de la Loire, où le sol a été rapidement déblayé. Des amis qui sont en déplacement dans l'Aveyron m'écrivent que la neige les a obligés de descendre dans le Tarn où ils ont tué quelques lièvres. A ce propos, ils m'apprennent qu'il y a une différence énorme de forme et de chair entre ces deux congénères des Cévennes : le lièvre de l'Aveyron a les membres courts, le corps ramassé, le poil roux et la chair délicate, tandis que le lièvre du Tarn a les membres très-longs, le corps allongé et la viande fade. Le premier doit ses qualités gastronomiques à ce qu'il vit dans un pays calcaire où croît en abondance le thym, le serpolet et toutes les herbes grasses ou parfumées, tandis que le second vit dans des bois humides ou des plaines ensemencées où aucune plante odoriférante ne croît.

A propos de lièvres, annonçons la mort de Mathilda Stanley, la reine des Bohémiens des États-Unis, à laquelle la ville de Cincinnati vient de faire des funérailles quasi royales.

On sait que dans nos campagnes on prétend que certains braconniers possèdent une herbe mystérieuse qui attire infailliblement les lièvres vers les collets. Cette magicicienne, qui a longtemps habité l'Angleterae, passait pour avoir un secret bien autrement merveilleux. A la manière des sorcières de Macbeth, elle décrivait un cercle magique où le lièvre venait fatalement et elle le prenait à la main en le fascinant au moyen d'une baguette magnétique. Dans le Devonshire qu'elle a longtemps habité, on l'appelait la *charmeuse de lièvres* et l'on serait mal venu, même à l'heure qu'il est, si l'on mettait en doute sa puissance miraculeuse. Mathilda Stanley avait aux États-Unis la réputation de la Lenormand : des sénateurs, des hommes d'État éminents ne dédaignaient point ses consultations. Elle donnait fréquemment des séances de mesmérisme auxquelles assistaient l'élite de la société américaine.

Tout en rapportant ce fait qui nous est confirmé par un membre sérieux de la colonie américaine, nous avouerons que la foi nous manque tout comme à l'abbé Cerrutti, devant lequel Mesmer se vantait d'avoir la puissance de rendre immobile tout un troupeau.

— Je crois effectivement, dit l'ex-jésuite, que vous avez tout pouvoir sur les bêtes.

Le mot était dur et nous serons plus courtois vis-à-vis de la magicienne célèbre, en la félicitant d'emporter sa puissance et son secret dans la tombe.

Que deviendraient les lièvres, mon Dieu! si elle avait fait des disciples. Il y en a déjà si peu!

Tandis que le tir au pigeon est en pleine vogue à Monte-Carlo, au bois de Boulogne et même à Lyon, les marseillais et les marseillaises font la chasse au poste à feu avec une ardeur que justifie l'abondance du petit gibier ailé que les neiges chassent des coteaux de Provence. Depuis de longues années on n'avait vu pareille migration et les marseillais en abusent. Il paraît qu'on tire grand profit du plumage de ces oisillons, que l'on utilise pour la toilette des dames : après le tri il y a des lots qui se vendent très-chers. Marseille est le centre d'un grand commerce de plumes et de grandes fortunes se sont faites sur les ailes des oiseaux. En dehors des oisillons, il se fait un trafic très-actif de plumes de volailles et de volatiles de basse-cour.

Mon intention était de finir en donnant une recette pour le gâteau des Rois que l'on tirera partout après-demain lundi. Je songe que ce serait presque une injure à faire à nos lectrices qui sont, comme dit Branthôme, *gentilles dames scavant mettre la main à la paste*.

Je me bornerai à raconter, pour finir, un souvenir de ma jeunesse.

Le jour des Rois 1849 on s'était battu toute la journée contre les Beni-Menasser et le bataillon des Zéphyrs, sous les ordres du commandant Etienney, avait été admirable d'élan. Le soir en rentrant au campement, on fit l'appel et l'on constata la disparition du lieutenant Desmaisons. Après avoir donné une larme au camarade tué ou prisonnier, le commandant, suivant son habitude, alla faire un tour à la cuisine. Il y trouva le cuisinier de la popotte en train de pétrir dans une gamelle un gros gâteau.

— Que fais-tu là?

— C'est aujourd'hui le jour des Rois, répondit le soldat maître-queux, et je fais un gâteau pour la table des officiers; seulement je n'ai pas de fève à y fourrer.

Le commandant Etienney décrocha sa croix de la Légion-d'honneur et la tendit au soldat :

— Mets-là quelque part, dit-il.

Au dessert l'on servit le fameux gâteau.

— Mes amis, dit le commandant, il ne faut pas perdre les bonnes traditions, nous allons tirer les Rois. Vous vous êtes tous battus comme des lions et malheureusement je ne puis vous proposer tous pour la croix que chacun de vous a méritée dans cette campagne de Kabylie. Celui qui aura la fève sera décoré, foi de commandant!

On divisa le gâteau en ménageant la part de l'absent et celle du bon Dieu. Le cœur battait bien fort à chacun en ouvrant sa part de galette : la croix ne se trouva dans aucun morceau.

— Le sort est juste, dit le commandant, la croix revient aujourd'hui à ce pauvre Desmaisons.

Et l'on ouvrit la part de l'absent où s'étalait enveloppée de papier, la fève précieuse.

Desmaisons n'était pas mort, on le retrouva le lendemain au fond d'un ravin avec trois balles dans le corps. On l'envoya à l'hôpital de Cherchell avec sa part de gâteau.

Trois mois après il était guéri et décoré.

FLORIAN PHARAON.



PERRINET LECLERC FRAPPÉ DE VERGES

Gravure extraite des *Cœurs Vaillants*, par M. RAOUL DE NAVERY (PLON et Cie).

VOCABULAIRE
DES TERMES EMPLOYÉS A LA CHASSE A COURRE
(*Suite.*)

CHEVRETTE, femelle du chevreuil.



CIMIER, croupe ou reins d'une bête fauve.
CONNAISSANCES, marques qui servent à distinguer et à juger les animaux.
CONTRE-PIED. On dit que les chiens prennent le contre-pied, lorsqu'au lieu d'aller du côté où va l'animal, ils vont de celui d'où il vient.
COTES, dehors du pied du cerf ou du chevreuil, depuis la pince jusqu'au talon.
COUPLE, corde de crin pour attacher les chiens deux à deux.
COURONNE, haut de la tête du cerf quand elle est faite en forme de couronne, ce qui s'appelle tête couronnée.



COURRE, chasser, laisser courre.
CROISER les chiens, traverser la voie de l'animal qu'ils chassent.
CURÉE. Faire la curée, laisser manger aux chiens une partie de l'animal qu'ils ont chassé.

(*A suivre.*)

NOUVELLES & ÉCHOS DU SPORT

Il faut bien admettre que les courses au trot ne sont guère goûtées en France. D'ailleurs, rien d'étonnant à cela, car, chez nous, du moins, ce sport est dans son enfance. Mais il me paraît probable, très-probable même, que si le *trotting* était porté à la perfection — comme en Amérique, par exemple — il en serait bien autrement. Ce qui est certain, c'est que je ne suis pas seul de mon opinion. En effet, M. de Poerier de Porbail, ancien officier dans les haras de l'État, vient de fonder, à Vire, un établissement où les trotteurs seront entraînés en vue des courses.

Il y a longtemps que le besoin d'une telle institution se faisait sentir; et les éleveurs du midi et autres ont à se féliciter que cette lacune ait été enfin comblée. Ainsi donc, il se peut que les courses au trot deviennent plus prospères, en tous cas, nous en verrons beaucoup cette année à Maisons-Laffitte.

On se rappelle sans doute, qu'un crédit de 60,000 francs, ayant pour objet l'encouragement du cheval trotteur en France, a été récemment porté au budget du Ministère de l'agriculture et du commerce. Il est maintenant annoncé que la Chambre des députés vient de ratifier cette proposition. En vérité, cela fera la joie des propriétaires de trotteurs qui n'ont, dès à présent, qu'à se bien tenir, car ils ont de la besogne devant eux.

Chasse. La destruction des loups est certainement une question sérieuse; donc, c'est avec plaisir que les chasseurs apprendront que le projet de règlement sur la destruction de ces animaux et la réorganisation de la louveterie vient d'être adopté par le Conseil d'État. En outre, on annonce que les primes seront de 80 francs pour un loup ou une louve adulte, et de 40 francs pour un louveteau de moins de huit kilogrammes. Voilà une belle perspective pour MM. les braconniers, qui désormais pourront joindre la chasse au loup à leurs autres industries.

Ventes. Les ventes de fin d'année réussissent rarement tant en France qu'en Angleterre. Le fait est très-regrettable, mais il n'en est pas moins vrai. Cet automne, toutes les ventes au *Tattersall français* à très-peu d'exceptions près, ont été des *fiasco*. Entre autres, celle de mercredi dernier a été certainement des plus malheureuses et même d'un caractère si insignifiant, que je me borne à la signaler en passant.

Il en a été de même de la vente de lundi, chez MM. Tattersall, de Londres. Les lots ont été vendus à des prix modérés, sauf quelques *performers* appartenant à Lord Kesteven, parmi lesquels je citerai *Centenary*, produit de trois ans, qui a été acheté par son entraineur, Toussiffe, pour un peu plus de 19,750 francs. Un autre produit, *Woodquest*, a été adjugé à M. Flower pour 2,500 francs; et enfin *Alfred the Good* est échu au capitaine Machell pour 11,500 francs. Ces prix étaient, on le voit, assez élevés, mais le total de la vente a été, je le répète, insuffisant.

NICE ET MONACO.

Les tirs aux pigeons de Monaco continuent gaiement, quoique jusqu'au commencement des concours internationaux, ils ne puissent guère être très-importants.

Le 27, la poule d'essai a été partagée par MM. Grant, Suflie et Alfred Orban. Ensuite M. N. Cholmondeley-Pennell a gagné le prix d'hiver, tuant 7 sur 8. Le prince Trauttmansdorf était second avec 6 sur 8. Cette journée là, M. Chalmondeley-Pennell, pour une raison quelconque, n'a que peu tiré; et, de la part d'un si enragé *shooter* le fait était étonnant.

MM. Opsoren et A Chouquet ont partagé un handicap puis un second est échu au baron Kramm, abattant quatre pigeons sur quatre. Un troisième handicap a été partagé par MM. le baron de Saint-Trivier et Halford; et enfin la journée a été terminée par deux *poules au doublé*. La première enlevée par M. le baron de Saint-Trivier et la deuxième partagée entre MM. Saint-Trivier et Halford.

En somme, cette journée a été sans grande importance, mais toutefois on annonce l'arrivée de nombreux sportsmen qui, très probablement du moins, prendront part aux prochains concours.

Il paraît que des régates internationales auront lieu à Nice au commencement du printemps. Ceci est une bonne nouvelle pour les *rowingmen*, qui, cette année, ont été sans contredit, très-entreprenants. Aussi doivent-ils être récompensés de leurs efforts éclairés; et au fait, il ne paraît nullement douteux qu'avant peu le *rowing* ne soit dans une condition bien prospère. Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à Nice.

Il serait certainement difficile de choisir un endroit plus favorable aux régates que l'est Nice. Située sur la belle Méditerranée, Nice offre tous les avantages possibles pour la fondation d'un « yacht-club », et les sportsmen feront des vœux pour que cette installation ait lieu.

La saison hippique commence à Nice le 20 du mois courant, d'ailleurs tous les préparatifs ont été déjà faits. La piste, qui est en excellent état, est ouverte aux propriétaires et entraîneurs de chevaux engagés. Il a été question d'une réduction dans les tarifs de la compagnie du chemin de fer de Lyon-Méditerranée, mais on ne sait au juste à quoi s'en tenir. Toutefois, cette question intéresse particulièrement les sportsmen qui croient que la Compagnie, vu le nombre, pourrait baisser ses prix.

ANGLETERRE

Tout chôme en Angleterre. Le dégel est venu, mais ce changement de température n'a pas été très-favorable aux chasses, qui, néanmoins, ont repris leur train avec la fonte des neiges. Malheureusement, le gibier a été fort malmené, et les braconniers ont fait joyeux réveillon en dépeuplant les meilleures garennes. En effet, le fléau du braconnage s'étend en Angleterre, tout comme chez nous d'ailleurs. Les pluies du printemps ont tué, en grande partie du moins, les cailles, qui se font de plus en plus rares. En vérité, la légende de la plaine Saint-Denis va s'accomplir tant en France qu'en Angleterre.

Les chasses au renard ont naturellement été arrêtées par le froid. Si l'état actuel des choses continue, nos voisins n'auront qu'à expédier leurs *hunters* à Pau, où le *fox hunting* marche à souhaiter en ce moment.

Pendant l'hiver les régates sont forcément suspendues..... c'est-à-dire les régates importantes. Toutefois il y a eu lundi dernier une course à l'aviron sur le Tyne entre *Kimpster* et *Gallon*. C'est le premier qui a gagné après avoir fourni une très-bonne course. Une autre course a eu lieu le même jour sur la Tamise, entre *Perkins* et *Puckett*. La victoire est échue au premier. Ces deux *events* n'étaient pas très-intéressants, mais enfin je les signale pour les *cognoscente*.

LONGCHAMPS.

La librairie de l'*Art* (Paris, 3, Chaussée-d'Antin), a eu l'heureuse inspiration, après avoir fait l'acquisition du *Musée universel*, de transformer complètement cette revue, et d'en faire par excellence une œuvre de vulgarisation artistique et littéraire.

Grâce à ses ressources en gravures dues à nos meilleurs artistes, ressources que ces éditions de luxe augmentent chaque jour, elle peut donner à un bon marché sans précédent et à un prix accessible à toutes les bourses (14 fr. par an, une revue hebdomadaire de 16 pages contenant 6 gravures au moins) un recueil indispensable à quiconque, par goût ou par obligation professionnelle, s'occupe d'art. Modèles précieux, reproduction de chefs-d'œuvre de tous les maîtres et de tous les temps choisis dans nos musées et ceux de l'étranger, et dans les expositions modernes, illustrent le texte et remplacent avec avantage la vulgaire *imagerie* d'autrefois.

Le **Musée artistique et littéraire** (tel est son nouveau titre) répond donc à une des nécessités de notre époque. Il comble une lacune que la multiplication des cours de dessin et la création d'un « Musée des arts décoratifs » faisait vivement sentir.

Ajoutons que le texte composé de chroniques, romans, nouvelles, études biographiques, comptes rendus des livres nouveaux de science, histoire, voyage et littérature, rend ce recueil d'une lecture aussi attrayante qu'instructive. Nous ne saurions donc trop le recommander à nos lecteurs.

	Un an :	Six mois :
Paris.	14 fr.	7 fr.
Départements. . . .	16 fr.	8 fr.

PROGRAMME DES CONCERTS

DU DIMANCHE 5 JANVIER

à 2 heures précises.

Société des concerts du Conservatoire.

1. Fragments de *Roméo et Juliette*. — Berlioz.
2. Fragments du *septuor*. — Beethoven.
3. Chœur d'*Armide*. — Glück.
4. Ouverture du *Freyschütz*. — Weber.

Le concert sera dirigé par M. DELDEVEZ.

Concerts populaires.

JUDITH

drame lyrique en trois parties, paroles de Paul Collin, musique de Ch. Lefebvre.

Soli par Mlle de Stucklé, MM. Dufriche et Séguin.

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

Association artistique

(salle du Châtelet).

Relâche.

L'ASSAUT DE L'ÉCOLE D'ESCRIME FRANÇAISE

Voici la saison des armes recommencée. A l'École d'Escrime française revenait l'honneur de l'inaugurer, ainsi que nous l'avons annoncé aux lecteurs de *La Revue* dans notre numéro du 14 décembre. Le tournoi de vendredi dernier a été splendide. Le défi, sous la forme d'invitations courtoises, avait été jeté à tous les amateurs et à tous les professeurs de Paris. MM. de Villeneuve, Devillers, Sarlin (de la salle Mimiague), Gustave de Borda (du cercle de l'Union artistique), Giobergia (de la salle Pons), Maufrais (de la salle Ruzé), avaient relevé le gant. Les professeurs civils se sont abstenus. L'armée était représentée par ses quatre plus forts tireurs : MM. Hottelet, Rouleau, Boulanger et Breton, de l'Ecole de Joinville-le-Pont; puis par MM. Charles, du 7e cuirassiers, Marotte, du 13e d'artillerie, Tissier, du 12e d'artillerie, et l'adjudant Lamain, de l'Ecole de Saint-Cyr, accompagnant huit de ses élèves les plus distingués, auxquels le général Hanrion avait gracieusement donné congé pour la circonstance.

En l'absence de MM. Féry d'Esclands, indisposé, Brinquant, Saucède, des Haulles, du baron Fain et du comte Potocki, revenus depuis trop peu de jours à l'École d'Escrime française pour se trouver en armes, les champions de la salle étaient : MM. Alfonso de Aldama, Corthey, Duval, Gaillard, Germeau, etc.; les professeurs Mérignac, Robert aîné, Camille Prévost et le prévôt Rue, gaucher très-difficile, nouvellement attaché à l'établissement qui compte aujourd'hui huit professeurs et adjoints.

La séance était présidée par M. le général Michel Ney, duc d'Elchingen, assisté de S. A. Sérénissime Mgr le prince Dadian de Mingrélie, et de M. Ernest Legouvé.

On remarquait aux premiers rangs : le général Hanrion, le commandant Marc de Saint-Hilaire, le major Boutourline, de l'armée russe, le comte de Montreuil, le capitaine de Biençon, le capitaine Dérué, MM. Paul La Perche, Guibourg, Tony Girard, Delcro, Sohège, etc., un grand nombre de maîtres d'armes, de professeurs, et tout le high life de l'escrime. Plus de cinq cents personnes se pressaient dans les salons.

Trente assauts se sont succédé, présentant tous, à des titres divers, un intérêt soutenu.

Etant forcé de faire un choix, nous citerons, parmi les plus belles luttes, celles de M. Prévost contre M. Hottelet, de M. Alfonso de Aldama contre MM. Rouleau et de Villeneuve, de M. Robert aîné contre M. Breton, de M. Mérignac contre MM. Boulanger et Breton, et de M. Désiré Robert contre M. Lamain.

De quelle science, de quelle vigueur, de quelle fougue, de quel sang-froid tous ces tireurs ont-ils tour à tour fait preuves! Que d'attaques, de parades et de ripostes foudroyantes, que de jolies passes! Quel art que l'art des armes! Quel viril spectacle à donner en exemple à la jeune génération que celui de ce noble exercice, où l'intelligence et l'adresse prennent une part égale, et où la courtoisie le dispute à la plus légitime émulation!

Nous ne saurions donc trop féliciter les organisateurs de ces solennités du fleuret, et, en particulier, les trois président et vice-présidents de l'École d'Escrime française, MM. le duc d'Elchingen, d'Esclands et Legouvé qui poursuivent avec un si fier succès l'œuvre entreprise au printemps 1876, la fondation d'un cercle unique en son genre, où la société la plus choisie trouve réunis tous les sports de combat ou d'adresse, au milieu du confort le mieux entendu.

E. P.

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

Le baron de Bourqueney, à Belfort; le comte de F[illegible]verney, à Paris; la marquise de Louvencourt, à Paris; le baron de Bony, au château de Vayres; la vicomtesse du Bouëxic, à Nice; le marquis de Piolenc, à Paris; le vicomte de Montault, au château de Josselin; le vicomte Marc de Pully, à la Choltière par Le Blanc; le comte de Laubespin, à Bruxelles; le comte Max de Béthune, à Rome; le comte de Pontbellanger, à Paris; M. Antonin Blain, à Neuilly; le baron L. Levavasseur, au château du Grane-Lucé; le vicomte de Cornulier, à Nantes; M. E. Queulain, à Paris; le marquis de la Rochefoucauld-Bayers, à Nantes.

(*Le Sport.*)



LA REVUE DE LA MODE

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

1-2. Toilette en faille rose décolletée (dos). — Robe forme princesse lacée derrière, formant longue traîne bordée d'un plissé. Devant et de côté, gaze brodée de fleurs de couleur, sur laquelle est posée une écharpe de soie verte; au bas, deux rang de plissés. Touffes de fleurs entre la jupe et la traîne; coques de rubans larges au bas de la taille; guirlande de fleur autour du corsage décolleté; manches courtes formant draperies.

La même, vue de face. — L'écharpe de gaze et de soie verte est posée de biais. Le corsage décolleté en cœur est garni d'une guirlande de fleurs. Bouquet pareil à l'épaule. — Modèle communiqué par Mme Duboys, 31, rue d'Anjou.

3. Toilette en faille beige. — Tablier drapé à plis remontants, encadré par une bande en tulle brodé de jais arc-en-ciel, finissant en pointe au bas; cette bande est accompagnée d'un plissé en travers partant de la hanche. Devant, au bas, haut plissé à tête. Derrière, demi-traîne ornée au bas d'une garniture à boucles de faille tombant sur un volant plissé. Taille ronde séparée, forme blouse avec pièce d'épaule. Manches longues à revers de faille, avec grande bande de jais posée de l'épaule au revers. — Modèle de Mme Duboys.

(*La Revue de la Mode*).

TIR AU PIGEON.

TIR DU SAMEDI 28 DÉCEMBRE 1878.

Poule à 28 m., 1 louis, 3 pigeons, 4 tireurs.

M. A. Yeo, 3/3 G.

Même poule, 4 tireurs.

M. le capitaine Tart, 3/3 G.

Poule à 28 m., 50 francs, 7 pigeons, 4 tireurs.

M. le prince Mavrocordato, 4/7, 1er.

M. le capitaine Tart, 3/7 2e.

Poule à 26 m., 2 louis, 5 pigeons, 5 tireurs.

M. le capitaine Tart, 5/6.
M. A. Yeo, 5/6. } Partagée.

Poule à 26 m., 1 louis, 1 pigeon, 4 Tireurs.

M. Tiberghien, 3/5 G.

Même poule, 3 tireurs.

M. le capitaine Tart, 2/2 G.

Même poule, 3 tireurs.

M. Tiberghien, 1/1 G.

L'Administrateur-Gérant, H. Thirion de Noville.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

Papiers de Firmin-Didot et Ce.

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

N° 9
11 Janvier 1879

VOL. I
Deuxième Année



PLAFOND PEINT PAR GALLAND CHEZ MADAME DE CASSIN. (*Art.*)
Dessin de H. Scott, gravure de Smeeton et Tilly

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

CHRONIQUE

Si M. Charles Gounod n'est pas un ingrat, il a dû envoyer le premier janvier une carte cornée à M. Victorien Joncières. Grâce à la *Reine Berthe*, *Polyeucte* a cessé d'être le plus ennuyeux des opéras. A *Polyeucte* on baille; à la *Reine Berthe* on dort. Il y a progrès dans le pire, et notre première scène lyrique va s'enfonçant lentement, mais graduellement et de plus en plus, dans les dessous profonds que M. Charles Garnier lui a ménagés en prévision de ces malheurs.

Ce ne sont point là nos affaires. Nous n'avons à nous préoccuper ni de l'insuffisance des partitions, ni des drôleries des poëmes, ni des naïvetés de la mise en scène. Un autre se prononce sur ses graves questions. Nous allons à l'Opéra, nous, comme à une fête quand il est beau, commme à un enterrement, quand il est mauvais, pour saisir la physionomie de la salle, et en reproduire le croquis mondain à l'intention de nos lecteurs. Nous ne sommes ici qu'un simple *Monsieur de l'orchestre*, disant ce qu'il a vu, non ce qu'il a entendu.

Le soir de cette mémorable première de la *Reine Berthe*, il eût suffi d'un coup d'œil jeté sur les grandes loges pour s'apercevoir des vides trop nombreux que certaines absences prolongées laissent en ce moment dans notre société parisienne. La plupart des titulaires de ces belles loges, si avidement recherchées pourtant, étaient remplacées désavantageusement par des inconnus.

La salle tout entière avait je ne sais quel aspect morne et provincial, qui nous a fait regretter plus d'une fois le bariolage cosmopolite, mais pittoresque et amusant, du public de l'Exposition. C'était souvent excentrique jusqu'à la drôlerie; mais ce n'était jamais ennuyeux et plat. Ces deux *adjectifs qualificatifs*, comme dit la grammaire, étaient réservés à l'époque morose que nous traversons.

Les grands journaux, qui font du style, prétendent que la démocratie coule à pleins bords. Je ne suis pas chargé de l'endiguer: qu'elle emporte nos vieilles lois si leur temps est fini. Ceci regarde nos nouveaux législateurs, les élus du cinq janvier. Mais je serais fâché qu'elle emportât du même coup nos habitudes de politesse, nos traditions d'élégance, et cette correction de tenue que l'on admirait jadis dans la bonne compagnie de notre pays, — quand la France donnait le ton aux autres nations.

On ne se serait point permis alors de venir à l'Opéra en cravate noire. A présent on y coudoie les redingotes; nous y verrons les paletots l'année prochaine.

Le sans-gêne des étrangers a frayé la route au nôtre. Les Anglais nous ont donné sur ce point les plus pernicieux et les plus mauvais exemples. Les mêmes hommes qui tiennent à se montrer chez eux de parfaits gentlemen, et qui trouvent tout naturel qu'on leur ferme au nez la porte de Drury-Lane et de Covent-Garden, quand ils s'y présentent, pour occuper *n'importe quelle place*, autrement qu'en toilette de bal, se permettent chez nous un négligé que je ne crains pas de trouver du plus mauvais goût.

J'avais pour voisin de droite, à cette fâcheuse représentation de la *Reine Berthe*, un *gentleman* entre deux âges, d'apparence fort respectable, qui n'a gêné ni troublé personne, dont les efforts pour comprendre la poésie et la musique des auteurs français était chose tout à fait méritoire, mais dont la jaquette du matin, en drap mélangé, et le gilet à carreaux rouges et verts (qui sont du clan *Royal-Stuart*), ne laissaient point que d'être assez déplacés là où on les voyait. Si un Français se permettait ces excentricités de l'autre côté de la Manche, on lui prouverait bientôt qu'elles sont de mauvais goût.

Pourquoi tolérons-nous chez les autres ce qu'ils ne souffriraient point chez nous? C'est là une charité fort mal ordonnée.

Beaucoup de fleurs, ce soir-là, dans trois loges voisines, que se partagent deux familles aussi nombreuses que bien unies. Le velours du rebord disparaissait sous de gros bouquets de pensées, d'héliotropes et de gigantesques violettes de Parme, dont le parfum arrivait jusqu'à nous.

Ces fleurs venaient de Nice, avant-courrières des boites sans nombres expédiées aux quatre coins de Paris, pour le 1er janvier, par Mme Duluc, qui administre aujourd'hui l'ancien établissement de jardinier-fleuriste créé par Alphonse Karr, et dont le comptoir, toujours merveilleusement approvisionné, fleurit chaque soir le corsage des belles mondaines, et la boutonnière des frais élégants, allant en guerre aux bals du cercle Masséna. Grâce aux aimables tolérances de l'Administration des postes, l'envoi des fleurs de Nice à la destination de tous les pays, prend une extension de jour en jour plus considérable. Comment résister au plaisir de se rappeler un souvenir de ceux qu'on aime par un *sélam* parfumé, dont le transport ne coûte plus que trente centimes?

*
* *

Une publication que l'intérêt de son texte, la variété de sa rédaction et la splendeur de ses illustrations placeront désormais hors de pair, l'Art, vient de terminer son XVe volume, et, aujourd'hui même, il inaugure sa cinquième année par un numéro magnifique, consacré à l'École anglaise (Exposition universelle de 1878) au Musée national bavarois (Munich) et aux Nouvelles mosaïques (dôme de Sienne).

Nos lecteurs doivent commencer à nous connaître. Ils savent que nous ne songeons pas plus à cacher nos sympathies qu'à les marchander. Elles appartiennent tout entières à qui les mérite. Aussi vont elles d'elles-mêmes à cette grande et noble entreprise qui n'a pu réussir qu'à force de zèle, de travail, de courage, de dévouement infatigable et de sacrifices incessants et généreux.

L'Art est devenu, dans sa brillante spécialité, le journal modèle, je dirai volontiers *idéal*, si l'on n'avait pas entaché ce mot d'un peu de banalité, en le prodiguant. — Je ne vois en vérité rien qui puisse lui être comparé, ni chez nous, ni chez nos voisins. C'est le tableau complet, exact et vivant — impartial et vrai — du mouvement artistique contemporain, dans toutes les parties du monde civilisé.

Aussi bien rédigé qu'il est informé, *L'Art* est aujourd'hui le livre de fond de toute bibliothèque sérieuse. Pour en arriver là, l'effort a été grand sans doute; mais grande aussi est la récompense.

MM. Charles Tardieu et Eugène Véron, l'un comme directeur, l'autre comme rédacteur en chef de cette importante publication, n'ont qu'à s'applaudir du zèle, de la sollicitude et des soins constants dont elle n'a cessé d'être l'objet entre leurs mains. Elle est devenue comme le but même de leur vie; mais ce but ils l'ont touché, et désormais la persévérance est pour eux chose facile et douce: ils voient le triomphe et chacun d'eux peut répéter avec un juste orgueil la parole flatteuse du poëte :

« *Exegi monumentum* ».

La direction de *L'Art* a tous les bonheurs, car elle est secondée par l'intelligente activité d'un éditeur qui eût forcé le succès, si le succès n'était venu de lui-même.

En même temps que *L'Art*, M. A. Ballue, qui en est l'éditeur, publie toute une série d'autres ouvrages, qui sont également dignes de l'intérêt et de l'attention de la critique. Ici encore le mérite du texte est rehaussé par la valeur de l'illustration.

Je me contente de citer les titres de ces beaux livres, qui n'ont pas eu besoin de moi pour réussir, et qui ont su faire tout seuls leur chemin dans le public. Tels sont l'Art en Alsace-Lorraine, de M. René Ménard, splendide volume, qui contient seize eaux fortes, un grand nombre de gravures sur bois, tirées hors texte, et imprimées sur *fond chine*, sans parler d'innombrables illustrations intercalées dans le texte.

Les Entretiens sur la peinture, du même écrivain, enrichis de cinquante gravures magnifiques.

La Troisième invasion, dramatique histoire de nos derniers malheurs, écrite d'une plume frémissante, par M. Eugène Véron, et enrichie de cent soixante-trois eaux-fortes, prises sur nature par un dessinateur d'un rare mérite, M. Auguste Lançon.

La *Librairie de l'Art* porte aussi à son actif le chapitre intéressant des albums: albums de Jules Jacquemart, de Charles Waltner, de Gustave Greux, de Charles Chauvel, traitant toutes sortes de sujets avec beaucoup de liberté et de maestria, ou reproduisant avec une remarquable fidélité les plus belles compositions de nos maîtres, les Diaz, les Corot, les Rousseau, les Daubigny, les Van-Marcke. Jamais encore on n'avait fait aussi bien; nous croyons que l'on ne fera jamais mieux.

*
* *

La trinité fort habile qui préside aux destinées du théâtre de la Porte-Saint-Martin va chercher le succès là où elle est certaine de le trouver. Après avoir pris une part si large, si éclatante et si décisive au triomphe du drame romantique, dans la période de littérature militante qui suivit 1830; après avoir jeté aux applaudissements du public les grands noms des Hugo et des Dumas, d'autres aussi, moins célèbres, mais glorieux encore, elle est entrée résolument depuis quelques années dans une voie toute nouvelle, où le public se jette à sa suite avec une véritable ardeur.

Je veux parler de la voie scientifique dans laquelle la partie sérieuse des spectateurs trouve tout à la fois à s'amuser et à s'instruire. Le *Tour du Monde*, qui a fait le tour de l'année sans épuiser sa vogue, peut être offert comme le prototype du genre. *Les Enfants du capitaine Grant*, œuvre des mêmes auteurs, MM. Jules Verne pour le fond, et Adolphe d'Ennery pour la forme, se proposent le même but : unir les données exactes et positives de la science à l'intérêt d'une action émouvante — en un mot, faire un drame dont la géographie et l'histoire naturelle fournissent les ressorts tout aussi bien que les passions humaines.

Autrefois, avant que l'on n'eût mis le cœur à droite, et « changé tout cela » comme dit plaisam-

ment Molière, une pareille idée ne serait pas même venue à l'esprit d'un auteur. Aujourd'hui, au contraire, elle semble si naturelle à tout le monde qu'elle n'étonne plus personne. Quant au public, sa partie la plus honnête prend plaisir à ces spectacles de famille, vraies récréations d'écoliers en vacance, qui font le charme des soirs de sortie, et qui donnent un attrait de plus à la permission de minuit.

Les beaux décors qui font passer tour à tour sous nos yeux les tempêtes de l'Océan et les tremblement de terre de l'Amérique du Sud, les paysages ensoleillés du Chili, et les solitudes arides de l'île Walker, les fêtes de feu des chercheurs d'or australiens, et les âpres solitudes des déserts de glace; les baleines soufflant jusqu'aux frises, le jet d'eau de leurs évents, les condors enlevant les enfants dans leurs serres, et les ours blancs — de vrais ours en chair et en os — ils ont des crocs capables de convaincre les plus incrédules — se promenant lentement sur le bord des banquises, ont pour le public des attraits dont il ne se lasse point. Ces spectacles, où les yeux trouvent si bien leur compte, ne remplacent point le dialogue vif et animé, semé de traits d'esprit, qu'un directeur intelligent, mais exigeant, conseillait jadis aux jeunes débutants. Celui de la nouvelle pièce est vif et amusant. On n'a pas ménagé le gros sel de la gaieté gauloise. On rit chaque fois qu'on ne frémit pas.

Toute la troupe de la Porte-Saint-Martin, vétérans et recrues, a donné avec un ensemble, une sincérité, une émotion et une solennité qui ont touché les plus indifférents. Ces gens-là ne jouent pas : ils officient; ils pontifient! Le *trémolo* du bon Lacressonnière a remué tous les cœurs et mouillé tous les mouchoirs.

Heureux comédiens! spectateurs plus heureux encore... ceux-là du moins qui aiment à pleurer!

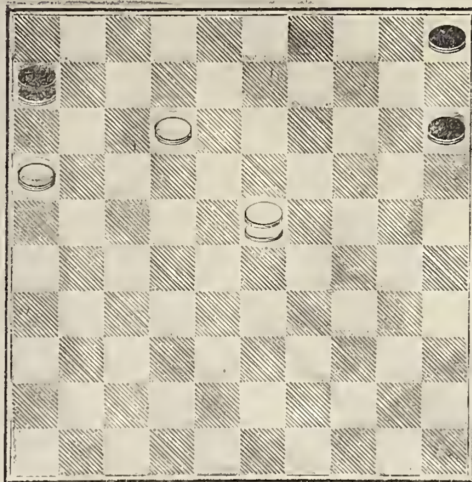
Louis Énault.

DAMES

PROBLÈME N° 15,

PAR M. MINET.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent. Aug. Joliet.

JEUX DE HASARD

MONACO

Une de nos vieilles connaissances, M. MARTIN GALL, est persuadé, malgré les sages avis de M. E. Dormoy, qu'il a enfin découvert le **système infaillible**, et il vient de partir bravement pour Monaco, après s'être muni d'une sacoche pouvant contenir environ cent mille francs!

— Il a promis de nous faire connaître avec une entière bonne foi la marche de son jeu, ses péripéties, son résultat final; et nous avons en quelque sorte pris l'engagement de publier le compte rendu de cette hardie entreprise, afin que nos lecteurs — sages ou fous — puissent au moins dédommager de ses sacrifices l'aventureux M. Martin, en formant autour de lui comme une immense galerie.

— Bon voyage et bonne chance, M. Martin! Fasse le ciel que le refait vous soit doux et léger!

Nous attendons bientôt votre première.

ÉCHECS

PARTIE N° 15. (*a*

Gambit du fou.

Blancs. M. Kleczinski.	Noirs. M. S. Winawer.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 F R	2. P pr P
3. F 4 F D	3. P 4 D (*b*
4. F pr P (*c*	4. D 5 T éch.
5. R 1 F	5. P 4 C R
6. D 3 F R (*d*	6. F 4 F D (*e*
7. P 3 C R	7. D 3 T R
8. P 4 T R (*f*	8. F pr C R
9. P T pr P (*g*	9. D 3 C D
10. T pr F	10. F 6 T éch.
11. T 2 C	11. F pr T éch.
12. R pr F	12. D 3 C R (*h*
13. F pr P C D	13. P 3 T R
14. D pr P	14. C D 2 D
15. F pr T	15. P pr P C
16. D 5 F R (*i*	16. D 4 T
17. C 3 F D	17. D 8 T éch.
18. R 2 F	18. T 7 T éch.
19. R 3 R	19. C R 2 R
20. D pr P 5 C R (*j*	20. D 8 C éch.
21. R 3 D	21. D 8 F éch.
22. C 2 R (*h*	22. D pr C éch.
23. R 3 F	23. T 4 T (*l*

Les blancs abandonnent.

NOTES.

(*a* Jouée en décembre dernier à Varsovie.

(*b* La meilleure défense.

(*c* Si 4. P pr P. — D 5 T éch. — 5. R 1 F. — F 3 D. — 6. C 3 F R. — D 4 T. — 7. P 4 D. — C 2 R avec l'avantage.

(*d* Nous répétons que la meilleure continuation est C 3 F R.

(*e* La défense correcte est ici P 3 F D. Nous renvoyons d'ailleurs pour cette note et la précédente à la partie jouée entre MM. Winawer et Englisch au grand Tournoi international, publiée dans le n° 2 de la *Revue*.

(*f* Le coup juste était 8. P pr P. Nous allons examiner quelques variantes.

1re VARIANTE.

8. P pr P! — P pr P. — 9. P 3 D! — F pr P C. F pr P avec l'avantage.

2e VARIANTE.

8. D 3 F D — C 2 D — 9. D pr T — C 3 F R — 10. P 5 R — F 6 T éch. — 11. R 1 R — Roq T D. — 12. — P pr C et les noirs gagnent par T 1 R éch. ou même C pr P.

3e VARIANTE.

8. P 3 F D — F pr C — 9. T p. F (A) — P 3 F D suivi de 10. D pr P mieux.

A

9. R pr F — C 3 F R. — 10. P 4 T — P 5 C. 11. D pr P — D pr D. — 12. P pr D — P 3 F D mieux.

(*g* 9. R pr F valait beaucoup mieux.

(*h* Sacrifiant une tour prendre une grande attaque. Moins brillant, mais plus solide était C 2 D.

(*i* 16. — Le coup juste 16. D 1 F R! car si D 4 T. — 17. R 2 F sortant facilement de l'attaque, M. Kleczinski perd maintenant forcément.

(*j* Si 20. D 3 F R. — D 8 C éch. et mat en deux coups.

(*k* Si 22- R. joue. P 3 F R suivi de P 4 F D et gagnent.

(*l* Cette partie est un bon spécimen du jeu élégant et subtil de M. S. Winawer.

NOUVELLES.

Voici jusqu'à ce jour les résultats des Tournois de la Régence :

Dans le Tournoi mensuel, les deux joueur de première classe ont fini de jouer et obtenu :

M. Bezkrowny 11 points, et M. Gifford 10 points et demi. Parmi les joueurs de seconde classe, M. Gribius a obtenu 10 points et M. Joliet 11, mais chacun des deux a encore une partie à jouer.

Dans le tournoi handicap, trois joueurs sur cinq ont terminé : MM. Bezkrowny a 5 1/2; MM. Barbot et Moreau de la 5e classe ont respectivement 2 1/2 et 2. Enfin MM. Chamier de la 1re classe et Majotte de la 2e ont chacun 4 et n'ont pas encore joué ensemble. Du résultat de leur lutte, dépendra le sort du tournoi.

Nous donnerons successivement les parties les plus remarquables jouées dans ces deux tournois.

Le tournoi qui va avoir lieu à Saint-Pétersbourg sera le plus brillant qui ait eu encore lieu en Russie, y prendront part : MM. Winawer, qui viendra exprès de Varsovie, Tchigorine le directeur du journal russe, Acharine, Alapine, Schieffers, Schoumoff. Le premier prix sera probablement de mille francs.

Le capitaine Mackenzie de retour aux États-Unis, vient de faire une grande tournée échiquéenne dans les États de l'Union. A Saint-Louis, il a rencontré un adversaire digne de lui dans la personne de M. Max Judd qui a gagné deux parties et perdu deux contre lui. Partout ailleurs, il a eu facilement raison de tous ses adversaires.

SOLUTIONS JUSTES.

Des deux : de Madrazzo, C. de Turpin, G Latta à Mantes, Dvongis Effendi, de Lyon, Faysse père.

Du n° 13 : de Tupigny, Ettobéliac.

Du n° 14 : A. de Cassabois.

Solution du problème 13.

Devise : « Ceci ma guerre. »

1. $\frac{\text{C 4 F}}{\text{P pr T (A)}}$ 2. $\frac{\text{D 8 C R}}{\text{F pr D}}$ 3. $\frac{\text{C 6 C éch.}}{\text{R 3 R}}$

4. F 5 D mat.

A

1. $\frac{\quad}{\text{R pr C}}$

2. $\frac{\text{C 5 T éch.}}{\text{R 4 R}}$ 3. $\frac{\text{D 8 T éch.}}{\text{R 3 R}}$ 4. $\frac{\text{D 6 F mat.}}{\quad}$

Les autres variantes sont faciles.

Solution du problème n° 14.

Par M. Najotte.

1. $\frac{\text{C 4 D}}{\text{R 6 R}}$ 2. $\frac{\text{F 2 R}}{\text{R 5 R}}$ 3. $\frac{\text{C 5 C D}}{\text{R 6 R}}$ 4. $\frac{\text{T 1 D}}{\text{R 5 R}}$

5. $\frac{\text{C 6 D éch.}}{\text{R 6 R}}$ 6. $\frac{\text{T 3 F R}}{\text{P pr T}}$ 7. $\frac{\text{F 1 F}}{\text{P 7 F mat.}}$

Le premier coup peut être joué également par le fou; mais la position finale reste toujours la même.

CORRESPONDANCE.

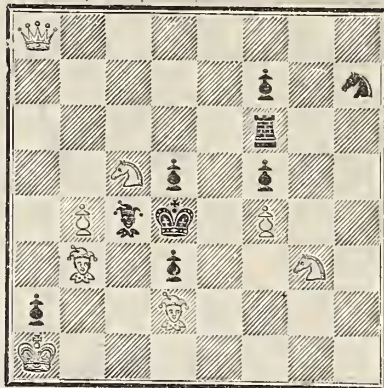
M. *Rémy*. — Votre solution du problème n° 12 est inexacte. Ex, : 1. F 2 C D. — R, pr. P. — 2. D 7 F R éch. — R 4 C R. — 3. C 4 F R — P 5 F D.

Il y a une omission au bas du problème n° 15 du dernier numéro de la REVUE. Il faut ajouter : Les blancs font mat en trois coups.

PROBLÈME N° 16.

composé par M. FAYSSE père.

NOIRS



BLANCS

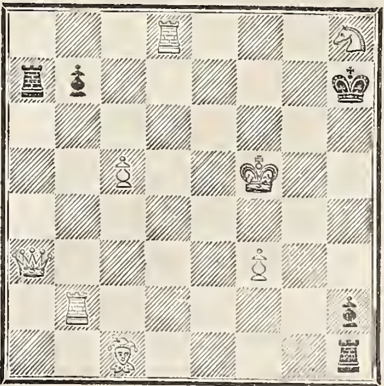
Les Blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 17.

Concours du Congrès international de 1878.

Devise : Le monde marche.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en deux coups.

S. Rosenthal.



UN PORTRAIT DE LA FORNARINA. *(Illustration.)*

Dessin de RAPHAEL, récemment découvert à Venise.

NOS GRAVURES

Plafond peint par Galland,

Chez Mme de CASSIN,

Dessin de H. SCOTT, gravure de SMEETON et TILLY.

Galland a exécuté à Paris un certain nombre de travaux : l'un des plus importants est un grand plafond dans l'hôtel de Mme de Cassin, au rond-point de l'Arc-de-Triomphe. L'artiste a divisé la surface à décorer en plusieurs compartiments séparés par de l'ornementation. Il a adopté pour sujet les cinq sens, personnifiés chacun par une figure nue accompagnée de petits enfants. Le *Toucher* forme le compartiment du milieu, qui est de forme ovale et plus grand que les autres. Une femme gracieusement cambrée se silhouette sur le ciel avec un petit Amour voltigeant qui vient l'embrasser pour exprimer le sens du toucher. La figure se détache en pleine lumière sur un fond déjà clair et réveillé seulement sur les bords par quelques feuillages discrets. Les autres sens sont placés dans des compartiments carrés. La *Vue* est figurée par une femme qui arrange sa longue chevelure en se regardant dans un miroir que lui présente un petit Amour, tandis qu'un autre Amour placé vis-à-vis montre un collier qu'il tient dans ses mains. L'*Ouïe* est une femme qui écoute les doux propos que lui compte à l'oreille un petit Amour voltigeant. L'*Odorat*, une femme devant laquelle un enfant tient une cassolette d'encens, tandis qu'un autre retient un limier prêt à suivre une piste ; et le *Goût*, une femme qui semble goûter une friandise. Des médaillons représentant des enfants accompagnés d'attributs qui caractérisent chacun des sens, complètent cette décoration, dont la coloration a un grand charme. Les figures sont en camaïeu violetté et se détachent sur un fond d'or verdâtre. Une teinte d'un or plus jaune, sur laquelle se détachent des feuillages bleus, relie les figures de femmes avec les médaillons d'enfants.

RENÉ MÉNARD.

Un portrait de la Fornarina.

Dessin de RAPHAEL, récemment découvert à Venise.

Il y a environ un an M. E. Duhousset a communiqué à l'*Illustration* le document alors inédit que nous reproduisons à la quatrième page du numéro de ce jour, et qui est du plus haut intérêt artistique comme pouvant fixer sur l'identité du modèle fameux que Raphaël a tant aimé et qu'il a souvent représenté dans ses plus célèbres tableaux, par exemple dans la *Transfiguration*, la fresque d'*Héliodore* et le *Parnasse*.

Voici quelques passages de l'article de M. Duhousset.

Un connaisseur et collectionneur vénitien découvrit, il y a quelque temps, un dessin de Raphaël dans une famille qui en était dépositaire, probablement comme d'une chose dont on ignore la grande valeur.

L'authenticité du document paraît garantie par un autographe du grand artiste, célébrant en vers, sur le même papier que le croquis, la beauté du modèle qu'il y reproduisait.

Vasari n'a pas dû se tromper sur l'identité du portrait, étant allé fort jeune à Rome avec le cardinal Hippolyte de Médicis, vers 1530, c'est-à-dire dix ans après la mort de Raphaël. Chaud partisan du grand peintre, il a connu ses amis, ses élèves, et aussi Baviera, à qui Raphaël mourant confia sa maîtresse ; il a dû voir cette belle italienne, jeune encore à cette époque, aux yeux *bleus*, aux cheveux *blonds dorés* et nullement de la couleur représentée dans les portraits de Florence et de Rome ; c'est en 1550 que parut la première édition du livre de Vasari.

Cette esquisse est très-bien conservée ; le sonnet de la main même du peintre, immédiatement au-dessous, confirme l'identité de la personne dont il a tracé le visage il y a plus de trois siècles et demi.

Je transcris ici l'autographe, la lecture en étant un peu difficile sur l'original. On peut se convaincre de l'authenticité de l'écriture, en la comparant avec celle de Raphaël contenue dans le remarquable ouvrage de Quatremère de Quincy. J'ai fait cette expérience à Venise, je joins à l'italien la traduction française des vers amoureux du peintre :

Come la veggo e chiara sta nel core,
Tua gran bellezza il mio pennello franco
Non è in pingere egual e viene manco,
Perchè debol riman per forte amore.

Si mi tormenta lo infinito ardore !
Il volto roseo, il somo colmo e bianco,
Con lo rotondo delicato fianco
Ha di vaghezza che abbaglia di splendore.

L'insieme allo pensier tutto commosse
Che atto non fe' il saper percio nemica
Fe ce la man che al ben ritrar non mosse.

Ognor fisso studiar in dolce amica
Quella beltà che in ciel credea sol fosse,
Fia che il désiar compirà la mia fatica.

Mon pinceau serait insuffisant à rendre ton image comme je te vois et ainsi que ta grande beauté se reflète clairement dans mon cœur, parce que l'amour est si fort que la main en est faible.

Telle est l'ardeur infinie qui me tourmente ! Ce visage au teint de roses, ce sein plein et blanc, ces hanches rondes et délicates sont d'une beauté dont la splendeur éblouit.

L'aspect de tous ces charmes m'a tellement ému que tout mon art s'est évanoui et que ma main est retombée impuissante.

A force de contempler fixement dans ma douce amie une beauté que je croyais n'exister qu'au ciel, j'arriverai par l'intensité du désir à l'accomplissement de ma tâche.

« Ils allaient dodelinant de la teste, »

Tableau de M. *Moreau*.

C'est l'heure où l'honnête bourgeois se lève, où les ménagères, sur le seuil de leur porte, respirent l'air encore pur du matin, et déjà voilà qu'une bruyante société traverse les rues : cinq personnages aux masques avinés, sortent bras-dessus bras-dessous de l'auberge voisine, dont on aperçoit l'auberge flottante, tandis que l'hôtelier suit d'un regard joyeux ses clients trop largement abreuvés. La scène est quelque bonne ville de Touraine. La figure épanouie, les prunelles allumées, un bon bourgeois conduit la bande ; ses mains satisfaites pressent sa panse rebondie ; solide encore, il semble soutenir à lui seul tous ses compagnons. A sa droite un gentilhomme, en vêtement de soie, coiffé d'une toque noire à plume blanche se traîne péniblement : la débauche a éteint les regards de ses yeux, ses traits étirés attestent une nuit de fatigue et d'orgie : c'est bien le visage du roi de France, c'est bien François Ier. Appuyé d'une main sur son fidèle sujet, il se suspend de l'autre au bras d'un moine dont le regard moitié hautain, moitié narquois, semble autant provoquer deux jeunes filles apparues sur le seuil de leur demeure que leur commander le respect. « Ils allaient dodelinant de la teste, » dit Rabelais, dont la verve caustique a inspiré le tableau de M. Moreau. L'inspiration a été heureuse, et ce peintre est entré dans l'esprit du grand satirique, en nous montrant cette royauté s'avilissant à plaisir au milieu de son peuple, où descendait de haut l'exemple de la corruption.

Le Fauconnier.

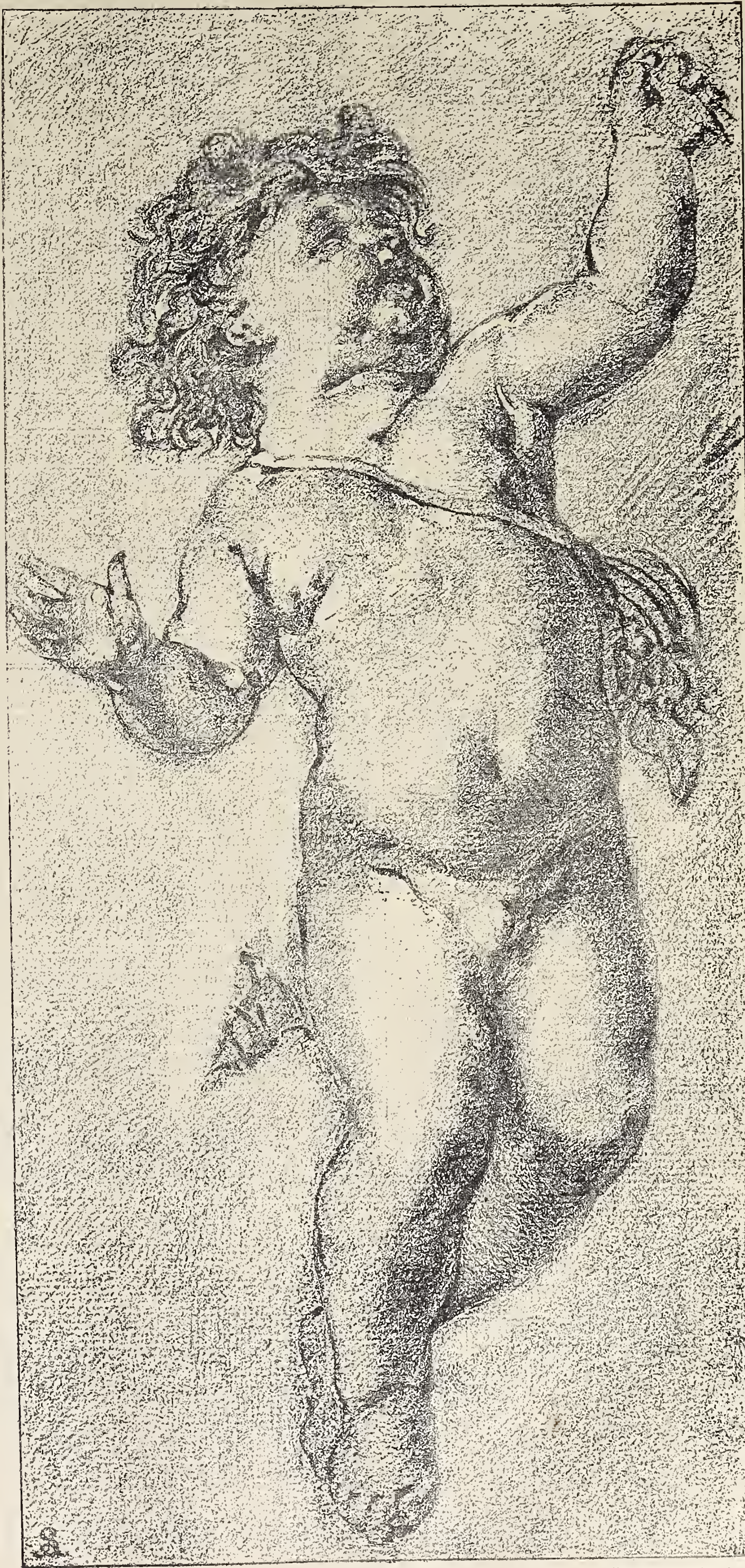
Tableau de M. *Fromentin*.

Exposé aux Beaux-Arts en 1863, ce tableau obtint un légitime succès, et à ce sujet M. Ch. Yriarte publiait les notes suivantes :

« Qu'il écrive ou qu'il peigne, M. Fromentin se traduit toujours ; je ne sais pas d'artiste qui se soit révélé plus complétement dans ses œuvres, et si j'avais à choisir entre le peintre et le littérateur, quoique l'œuvre de ce dernier se réduise à trois volumes, tandis que celui du peintre est nombreux et représente de longues années de travail, je choisirais sans hésiter l'œuvre du littérateur, et ceci n'est pas un paradoxe.

» M. Fromentin parle une langue admirable, et, transportant dans la littérature les qualités du peintre, comme il a transporté dans sa peinture celle du littérateur, l'épisode se fait tableau ; il peint, mais la chose écrite conserve cet admirable privilége de n'exister qu'à l'état littéraire, et si sa couleur est un peu mince, si le frottis joue un trop grand rôle dans ses tableaux, ces défauts disparaissent dans son style, qui est tour à tour ample, magnifique, délicat et précis.

» Il est simple avant tout et décrit nettement, mais ce qui constitue en lui un littérateur de premier ordre, c'est que le penseur et le rêveur trouvent admirablement leur formule.



Yves & Barret Pho Sc

L'AMOUR (*Art.*)

Fusain de Pierre-Paul RUBENS. — Galerie impériale et royale, à Vienne (Autriche).

Nous devons à l'obligeance d'un mathématicien de grand renom la primeur de l'article que l'on va lire et qui nous paraît devoir surexciter la curiosité des personnes aimant les combinaisons ; pour faire place à l'Oracle, nous remettons à la semaine prochaine nos Jeux de cartes, Dominos, les Problèmes et Devinettes.

L'ORACLE

Un curé d'une paroisse champenoise a eu, il y a quelque vingt ans, la bonne fortune de voir dans la bibliothèque d'un vieil ecclésiastique, un livre très-ancien contenant une foule de recettes, tours et bons mots, dans lequel une main inconnue avait intercalé une feuille manuscrite, d'un papier jauni par le temps, intitulée L'ORACLE. Il prit copie de cette feuille et voulut bien nous faire part de sa trouvaille. Le possesseur de l'original est mort et le vieux manuscrit a disparu avec lui. Nous espérons intéresser bon nombre de nos lecteurs en mettant au jour ce petit chef-d'œuvre de combinaisons numériques et littérales.

Quelle que soit la question posée sur un fait à venir, l'oracle, après une série d'opérations empruntées à la plus simple arithmétique, donne INFAILLIBLEMENT pour réponse un hexamètre latin de la plus irréprochable facture. Cela dit, voyons comment il faut le consulter.

Écrivez l'alphabet comme il suit, en affectant à chaque lettre son numéro d'ordre alphabétique

a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25

Faites une question en neuf mots pris à volonté, dans une langue quelconque; remplacez les lettres dans chaque mot par leurs numéros d'ordre et additionnez ces numéros disposés en colonnes comme dans l'exemple qui va servir d'explication.

	Verrons-nous	finir	le	tunnel	de	Calais	à	Douvres ?
	22	14	6	12	20	4	3	1	4
	5	15	9	5	21	5	1		15
	18	21	14		14		12		21
	18	19	9		14		1		22
	15		18		5		9		18
	14				12		19		5
	19								19
Totaux. .	111	69	56	17	86	9	45	1	104
Restes. . .	3	6	2	8	5	9	9	1	5

Divisez chaque total par 9 et placez les uns à côté des autres les restes de chaque division; ou le nombre 9, s'il n'y a pas de reste; ou le total lui-même, s'il ne peut être divisé. Vous obtiendrez ainsi les neuf chiffres, 3, 6, 2, 8, 5, 9, 9, 1, 5. Placez-les sur une rangée horizontale; puis, ajoutant chaque chiffre avec son voisin de droite et posant sous ce dernier, ou la somme ainsi obtenue (si elle est plus petite que 9), ou le reste de la division par 9 (si elle est plus grande), vous obtenez, sous la première rangée, une deuxième rangée de 8 chiffres. Faites de même pour ces 8 chiffres et vous avez une rangée de 7 chiffres. Continuez ainsi jusqu'à la neuvième rangée qui ne contiendra qu'un chiffre, et vous aurez construit le triangle suivant :

```
3 6|2 8 5 9 9 1 5
  9|8 1 4 5 9 1 6
   |8 9 5 9 5 1 7
      8 5 5 5 6 8
        4 1 1 2 5
          5 2 3 7
            7 5 1
              3 6
                9
```

Séparez sur la première colonne de droite, de bas en haut, 6 chiffres (9, 6, 1, 7, 5, 8), au-dessus desquels vous tracez un trait, puis 6 autres, en passant du haut de la première colonne au bas de la seconde (7, 6, 5, 3, 5, 3), et ainsi de suite jusqu'aux deux colonnes de gauche exclusivement, dont vous ne tiendrez pas compte. Vous aurez ainsi formé sept séries de six chiffres.

Dans un tableau, dont le modèle est ci-dessous, disposez de gauche à droite les sept séries de manière que chacune d'elles remplisse une colonne ayant ses six chiffres (9, 6, 1, 7, 5, 8) (7, 6, 5, 3, 5, 3) (2, 6, 1, 1, 1, 7), etc., en ordre vertical inverse de celui qu'ils ont sur le triangle.

Considérant la première rangée horizontale, triplez 7 (ce qui donne 21); ajoutez le chiffre 9 de la colonne de gauche (ce qui donne 30); divisez par 9, et inscrivez le reste 3 dans la colonne R_1. Triplez de même le chiffre 2 (ce qui donne 6); ajoutez, comme tout à l'heure, le chiffre 9 de la colonne de gauche (ce qui donne 15); divisez par 9 et inscrivez le reste 6 dans la colonne R_2. Et ainsi de suite. Vous trouvez pour les quatre dernières cases R_3, R_4, R_5, R_6, les restes 6, 6, 3 et 9.

Passant à la deuxième rangée, opérez, comme pour la première, en prenant le chiffre de gauche 6, au lieu du chiffre 9 employé pour la première rangée : vous aurez pour les six restes de la division par 9 les nombres 6, 6, 9, 9, 3 et 9.

TABLEAU O.

		R_1		R_2		R_3		R_4		R_5		R_6
9	7	3	2	6	2	6	5	6	4	3	9	9
6	6	6	6	6	1	9	1	9	5	3	1	9
1	5	7	1	4	5	7	5	7	5	7	8	7
7	3	7	1	1	5	4	9	7	4	1	8	4
5	5	2	1	8	9	5	5	2	5	2	8	2
8	3	8	7	2	9	8	9	8	8	5	2	5

TABLEAU P.

	9	18	27	36	45	54	
9	21	33	42	51	57	72	I
6	21	30	42	51	54	69	II
1	17	23	35	44	53	62	III
7	23	26	38	50	53	65	IV
5	16	31	37	43	52	61	V
8	25	28	43	52	58	67	VI

Passant à la troisième rangée, opérez comme pour les deux précédentes, en substituant dans les calculs le chiffre de gauche 1, aux chiffres 9 et 6 employés pour les deux premières rangées; vous aurez les six restes 7, 4, 7, 7, 7 et 7. Et ainsi de suite jusqu'à la sixième rangée.

Construisons maintenant le tableau inférieur. A cet effet, inscrivons au bas des colonnes de restes R_1, R_2, R_3, R_4, R_5, R_6, les nombres 9, 18, 27, 36, 45, 54. Ajoutons à chacun des six restes de la colonne R_1 le nombre constant 9 et le chiffre variable placé dans la première colonne de gauche, nous trouverons 3, plus 9, plus 9, c'est-à-dire 21, que nous écrirons; puis 6, plus 9, plus 6, c'est-à-dire 21 que nous écrirons; puis 7, plus 9, plus 1, c'est-à-dire 17 que nous écrirons; puis 7, plus 9, plus 7, c'est-à-dire 23; puis 2, plus 9, plus 5, c'est-à-dire 16; puis 8, plus 9, plus 8, c'est-à-dire 25.

Pour former la colonne suivante, nous opérerons comme pour la première, en substituant le nombre constant 18 au nombre constant 9; nous aurons 6, plus 18, plus 9 c'est-à-dire 33 que nous écrirons; 6, plus 18, plus 6, c'est-à-dire 30. Et ainsi de suite jusqu'à la dernière case (5, plus 54, plus 8), ou 67.

Nous voici, lecteur patient, au bout de nos peines; il ne nous reste plus qu'à en recueillir le fruit. Les rangées I, II, III, IV, V et VI vont successivement nous fournir, à l'aide de deux tables, les pieds de l'hexamètre promis par l'oracle.

Prenez 21, premier nombre de la rangée I, laquelle porte à sa gauche le chiffre 9; allez à la ligne 9 de la table intitulée *Table des nombres* et cherchez sur cette ligne le nombre 21; il s'y trouve dans le compartiment F. Allez à la *Table des lettres*, portez-vous à son compartiment F, descendez dans la colonne I de ce compartiment jusqu'à la rencontre de la ligne 9; vous trouverez la lettre *c*; cette lettre est la première du vers.

Prenez 33, deuxième nombre de la rangée I; portez-vous comme tout à l'heure à la ligne 9 de la *Table des nombres;* cherchez sur cette ligne le nombre 33; il s'y trouve dans le compartiment E. Allez au compartiment E de la *Table des lettres* : descendez dans sa colonne I jusqu'à la ligne 9, vous trouverez la lettre *r*. Cette lettre est la seconde du vers.

Le nombre 42 de la rangée I conduit à la lettre *e*. Le nombre 51 conduit à une case vide. Le nombre 57 à la lettre *d*; le nombre 72 à la lettre *o*. Le premier mot du vers est *credo*.

Opérez pour la rangée II qui porte à gauche le chiffre 6, comme nous l'avons fait pour la rangée I. Prenez son premier nombre 21; cherchez-le sur la ligne 6 de la table des nombres : il y figure dans le compartiment F. Allant au compartiment F de la table des lettres, descendez dans sa colonne II jusqu'à la ligne 6 et vous trouvez la lettre *s*, première lettre du second mot. Le deuxième nombre 30 est sur la ligne 6 du compartiment E de la table des nombres. Dans le compartiment E de la table des lettres, la rencontre de la colonne II avec la ligne 6 donne la lettre *a*. Le nombre 42 donne une case vide; le nombre 51, la lettre *t*; le nombre 54, la lettre *i*; le nombre 69, la lettre *s*. Le second mot du vers est *satis*.

La rangée III fournit le mot *fausto*, dont les lettres se trouvent dans la table des lettres aux cases (A, III. 1) (C, III, 1) (E, III, 1) (F, III. 1) et B, III. 1)

La rangée IV donne *cedet tibi;* la rangée V, *gaudia;* et la rangée VI, *tempus*.

Le vers est donc :

Credo, satis fausto cedet tibi gaudia tempus.

Ainsi à notre question :

Verrons-nous finir le tunnel de Calais à Douvres?

L'oracle a répondu :

J'estime, heureux mortel, que le temps t'accordera cette joie.

L'on ne saurait donc plus douter de l'exécution du grand tunnel sous-marin.

Table des nombres.

	A			B			C			D			E			F			
1	11	14	17	56	59	62	20	23	26	47	50	53	29	32	35	38	41	44	1
2	22	25	28	13	16	19	31	34	37	40	43	46	49	52	55	58	61	64	2
3	60	63	66	51	54	57	42	45	48	33	36	39	24	27	30	15	18	21	3
4	14	17	20	59	62	65	23	26	29	50	53	56	32	35	38	41	44	47	4
5	25	28	31	16	19	22	34	37	40	43	46	49	52	55	58	61	64	67	5
6	63	66	69	54	57	60	45	48	51	36	39	42	27	30	33	18	21	24	6
7	17	20	23	62	65	68	26	29	32	53	56	59	35	38	41	44	47	50	7
8	28	31	34	19	22	25	37	40	43	46	49	52	55	58	61	64	67	70	8
9	66	69	72	57	60	63	48	51	54	39	42	45	30	33	36	21	24	27	9

Table des lettres.

	A						B						C						D						E						F						
	I	II	III	IV	V	VI	I	II	III	IV	V	VI	I	II	III	IV	V	VI	I	II	III	IV	V	VI	I	II	III	IV	V	VI	I	II	III	IV	V	VI	
1	d	e	f	ru		f	o	m	o	bi	ra	m	i	te	a	m	f	a		ni	t	ti	de	u			u	pe	œ	t	c		s	t			1
2	s	c	u	m		a	i	p	c	co	t	c			p	p	a		t	t	i	le	l	s		i	d	bi	i	u	a	s	o	t	a	s	2
3	e	s	te	t		n		a	i	de	ra	e	c			e	pe	m	c	i	c	c	s	u		c	i	n	ro		e	s	l	no	p	n	3
4	t	n	d	so	c	si	a	s	e	bi	da	s		i	u	l	o		t		i	ti	o	u	a	m		ve	m	d	n	i	b	t	m		4
5	o	u	u	ro	a	e	f	l	s	p	g	hi	r	b	b	mi	u	a		e	i	t	d	n	t	n	t	ti	i	nu	e	s	o	t	a	s	5
6		s	o	t	a	a	e	i	t	ci	l	m		t		di	i		r		r		b	e	u	a	e	ræ	u	h	j	s	c	p	j	t	6
7	m		v	e	s	e	e	s	e	bi	a	n	i	m		e	o	a	l	i		ti	l	e		a	e	de	e	r	l	g	r		cu	m	7
8	o	p	u	n	r	e	n	o	j	no	p	t	n		s	re	æ	m		t	t	d	m	p	n	a		de	i	u	e	s	e	t	ä	s	8
9	o	m	o	t	a	m	d	e	t		t	a		d	i	i	i	l	e	i	r	b	b	e	r	qu	e	na	e	o	c		m	do	d	c	9

E. LEFÉBURE DE FOURCY.

L'HOTEL DROUOT

De Noël au 10 ou 15 janvier l'hôtel Drouot fait relâche. Il se produit alors un ralentissement marqué dans la marche générale des ventes. Le commerce est ailleurs, dans la rue, sur les boulevards, partout, excepté là. L'une après l'autre, les salles du premier étage plus particulièrement consacrées aux objets d'art et aux tableaux se ferment, et l'on attend. Ce n'est point cependant un repos absolu, c'est plutôt une période de recueillement imposée par les circonstances. Loin du public, experts et commissaires-priseurs en profitent pour décider et préparer les opérations les plus importantes de la saison, celles qui se font de février à la fin de mai.

Nous ne saurions dire encore quelles seront les grandes ventes de 1879, les ventes qui prendront, à leur rang, place dans les annales de la curiosité, et pour lesquelles on convoquera, rue Rossini, le ban et l'arrière-ban des amateurs, aussi bien des amateurs étrangers que des amateurs français. Nous savons seulement de source certaine qu'il se prépare quelque chose de sérieux où fins connaisseurs et riches acquéreurs trouveront leur plaisir et leur compte.

Et comme nous tenons à prouver que nous sommes bien renseigné, nous annoncerons, dès maintenant, en attendant mieux, la vente pour le 20 janvier courant, d'une très-belle collection de tableaux anciens, qui doit être faite par MM. Charles Pillet et George, où se rencontreront bien des noms attrayants, plus d'une œuvre remarquable, entre autres : un beau paysage de Van Goyen, un *Concert* de Schenau, peinture très-curieuse au point de vue de ce qu'étaient exactement les toilettes de femmes sous Louis XVI ; une superbe marine de Willem Van den Velde ; d'autres de Guardi : des toiles de Ryckaert, Lajoue, etc. ; deux précieuses petites peintures sur cuivre d'Adam Elzheimer ; deux portraits, de jolis petits chiens tout enrubanés, par Philippe Wouwerman, etc., etc.

Dans les premiers jours de février, aura lieu la vente de la collection Lenglart, de Lille. Une collection dont la formation remonte à plus de cent ans ; commencée par Charles-Marie-Joseph Lenglart, magistrat et échevin de Lille, en son temps, et conservée intacte jusqu'aujourd'hui dans la même famille. Elle contient notamment un Paul Potter, véritable merveille de l'art qui est appelée à faire sensation. Nous y reviendrons. M. Charles Pillet, commissaire-priseur, M. George, expert.

Vers la moitié du mois de février, la vente par suite du décès d'un grand amateur bien connu, M. Laperlier, un de ceux qui, à une autre époque, se sont pris d'admiration pour tous ces maîtres charmants du XVIIIe siècle, et se sont mis pieusement à les recueillir ; les Fragonard et les Chardin de M. Laperlier sont célèbres ; sont célèbres également ses Prud'hon. Il possédait en outre deux magnifiques pastels de Latour et de la Rosalba ; des œuvres très-connues de Nattier, Gainsborought, Goya, Grimou, Georges Michel, Perronneau, etc. Enfin, des bustes en terre cuite, par Houdon et Caffieri, et une quantité de dessins par Greuze, les frères Moreau et autres. Le catalogue de cette belle collection, illustré d'eaux-fortes et précédé d'une préface par M. Ph. Burty, se trouvera dans quelque temps chez MM. Maurice Delestre et George, chargés de la vente.

Ensuite, vers le 10 février, la vente de tableaux modernes appartenant à M. Saucède, à la fois agent de change et amateur émérite. Dans cette collection figurent : la fameuse toile de Laurens : *François de Borgia devant le cadavre de Jeanne de Portugal;* des *Chats*, par Eugène Lambert ; une superbe tête de femme, par Lefebvre, etc., etc. M. Charles Pillet, commissaire-priseur, M. Féral, expert.

A la fin de février, la vente de la collection d'antiquités par MM. Pillet et Feuardent, de M. Paravey, ancien conseiller d'État et ancien administrateur du Crédit foncier. Les antiquités de feu M. Paravey, exposées au Trocadéro, cette année, y ont été fort admirées. Elles contiennent une suite de Rhytons, verres à boire, qu'il fallait vider d'un seul coup, en terre de Nola, et des terres cuites de Tanagra, très-recherchées des collectionneurs les plus difficiles.

En mars, une collection de tableaux anciens et de curiosités, provenant du cabinet de M. Max Kaun, banquier et amateur connu. Cette double collection sera vendue par MM. Charles Pillet, Mannheim et Féral.

Dans les derniers jours de Mars, les *Porcelaines* de M. Barbet de Jouy, l'éminent conservateur des musées nationaux. Parmi ces porcelaines se rencontrent les spécimens les plus précieux de l'extrême Orient ; pièces pour la plupart d'une beauté exceptionnelle.

Enfin, au début du mois d'avril, une très-grande vente de tableaux modernes, sur laquelle il ne nous est pas possible de nous étendre plus longuement, quant à présent. Mais nous y reviendrons en temps utile. Nos lecteurs ne perdront rien pour attendre. Nous pouvons seulement commettre en leur faveur cette petite indiscrétion, c'est que cette vente, dont les tableaux ont été rassemblés par un des hommes les plus compétents de notre époque, qui occupe une position élevée dans le monde des arts, sera le gros morceau de la campagne.

Profitons de ce que nous avons quelques jours de répit pour signaler, au passage, une vente des plus intéressantes qui vient de se faire en Belgique, celle d'un peintre d'un talent très-fin et très-spirituel, M. Madou, mort tout récemment. Les tableaux, esquisses peintes et dessins laissés par lui avaient attiré un grand concours d'amateurs, et les prix atteints ont causé plus d'une surprise. En voici quelques-uns :

Le Coup de l'Étrier, 20,000 fr. ; *Le Trouble-Fête*, une simple esquisse, 15,500 fr. ; *Le Tabac du Garde-Champêtre*, 6,600 ; *Le Liseur*, 2,100 ; *La Myopie*, 2,100 ; *L'Artiste à l'Auberge*, 3,200 ; *La Musique discordante*, 2,800 ; *Chronique du temps passé*, 3,200 francs. Parmi les aquarelles : *Les Conseils*, 1,600 fr ; *Le Goguenard*, 2,150 fr. ; *Le Boute-en-train*, 1,350 fr. Les autres ont varié de 6 à 800 fr. Dans les dessins, le même sujet du *Boute-en-train*, 1,350 fr. ; les autres, de 300 à 500 francs.

Dix-sept volumes du *Journal des Modes*, premières années de notre siècle, ont été achetés 600 francs pour la Bibliothèque royale de Bruxelles.

En somme, la vente de Madou a produit plus de 200,000 francs ; et comme beaucoup d'autres, faite après le décès de certains artistes dont le talent est incontestable, elle a été pour lui une suprême consécration de la part des amateurs sur le seuil de la postérité.

PIERRE D...

MUSIQUE

On a exécuté aux concerts du Châtelet la symphonie dramatique de M. Benjamin Godard qui a obtenu, concurremment avec le *Paradis perdu* de M. Th. Dubois le prix institué par la ville de Paris. Cette œuvre, intulée *le Tasse*, est écrite sur un poëme de M. Charles Grandmougin.

Je disais, dans un précédent article, qu'il serait curieux d'établir un parallèle entre les partitions couronnées : cette besogne me semble assez difficile aujourd'hui, car il existe une si grande disproportion entre le mérite de ces deux compositions qu'on ne comprendrait pas la décision du jury, si l'on ne savait depuis longtemps combien il est mal aisé de se rendre compte d'une œuvre musicale sans l'avoir entendue.

Jusqu'à présent, les concours n'avaient mis en lumière que des ouvrages médiocres, pour ne pas dire mauvais. Que reste-t-il de *la Coupe du Roi de Thulé*, de M. Diaz, du *Florentin*. de M. Lenepveu, du *Magnifique*, de M. Philipot? Rien, ou bien peu de chose. Le concours de la ville de Paris aura eu ce rare mérite de soumettre au jugement du public deux partitions d'une réelle valeur : voilà qui est certain. Maintenant, l'exécution vient révéler l'immense supériorité de l'une sur l'autre? Il n'y a là rien que de très-naturel ; cela prouve une fois de plus combien il est nécessaire de multiplier les occasions où les jeunes compositeurs peuvent faire entendre leurs œuvres.

La musique symphonique, qui n'était pas encore entrée dans nos mœurs il y a quelques années (je n'en veux d'autre preuve que l'accueil déplorable fait aux productions de Berlioz), compte aujourd'hui de nombreux adeptes. MM. Saint-Saëns et Massenet ont écrit beaucoup d'œuvres remarquables soit pour orchestre seul, soit pour orchestre, chœurs et *soli* de voix. Je dirai même que la valeur des productions de ce genre dépasse de beaucoup celle des ouvrages dramatiques des mêmes auteurs. Sans aucun doute, il faut mettre les poëmes symphoniques de M. Saint-Saëns fort au-dessus de ses œuvres théâtrales, et, en ce qui concerne M. Massenet, il est incontestable que ses *Suites d'orchestre* et sa partition de *Marie-Magdeleine* ont plus fait pour sa réputation que le *Roi de Lahore*. Cela tient, suivant moi, à cette préoccupation qui possède presque tous les compositeurs de notre époque, de sortir des sentiers battus, de chercher de nouvelles formes et de rompre en visière avec les traditions que nous ont léguées les maîtres. Cette recherche du nouveau quand même, fort respectable d'ailleurs, donne aux œuvres de notre génération je ne sais quelle allure incertaine, quelquefois boiteuse, dont la symphonie s'accomode plus volontiers que le théâtre, qui veut avant tout la clarté, la fermeté, la concision. Dans cet ordre d'idées, le concours institué par la ville de Paris est appelé à rendre les plus grands services à l'art musical.

Pour en revenir à l'œuvre de M. Benjamin Godard, je dirai qu'elle est avant tout une œuvre symphonique. En effet, la partie vocale y occupe une place relativement effacée et restreinte, si l'on excepte le *duo* de la scène VII et l'*air* de la scène VIII. En revanche, la partie chorale et la partie instrumentale renferment des pages d'une grande valeur. C'est, d'abord, la fuite du Tasse dans la campagne, par une nuit d'orage ; l'introduction de la scène VI, pour orchestre seul et le beau chœur des pâtres ; le chœur de la fête chez le duc d'Este, morceau d'une singulière énergie, très-difficile d'exécution et admirablement interprété ; enfin toute la scène XI, comprenant un très-beau prélude instrumental, le récit de Cornélia, le chœur des seigneurs et du peuple entrant dans la prison, et la grande scène de folie.

Je ne cite que les morceaux qui ont produit le plus d'effet ; mais, dans cette œuvre, qui ne dure pas moins de deux heures et demie, il y a bien d'autres pages où se révèlent des qualités précieuses, qui font de M. Benjamin Godard le continuateur d'Hector Berlioz.

L'exécution vocale a été convenable ; elle était confiée à Mmes Brunet-Lafleur et Vergin, à MM. Villaret fils, Lauwers et Taskin. Je dois adresser les plus vives félicitations aux artistes des chœurs et de l'orchestre, qui ont triomphé, sans la moindre hésitation, de difficultés considérables ; il est vrai qu'ils avaient pour les conduire à la victoire la main si ferme et si intelligente de leur chef, M. Ed. Colonne.

Il ne me reste plus assez de place pour parler comme il faudrait de *Suzanne*, l'ouvrage en trois actes que MM. Cormon et Paladilhe viennent de faire représenter à l'Opéra-Comique. Cette œuvre, qui a pleinement réussi, a été pour Mlle Bilbaut-Vauchelet l'occasion d'un véritable triomphe. A vrai dire, cela n'a surpris personne.

LÉON DELAHAYE.

CHRONIQUE DU SPORT.

LE TURF EN 1878.

La position secondaire, où l'on semble reléguer la production de trois ans en 1878, doit, à mon avis, être acceptée sous certaines réserves seulement. Jusqu'au moment de la Poule d'Essai, elle est indiscutable, et l'on a rarement vu des concurrents d'une aussi piètre qualité se disputer des prix dont l'importance dépassait de beaucoup leur très-médiocre mérite. Deux ou trois d'entre eux, dont le meilleur n'aurait pu rendre quatre livres au moins bon arrivaient dans la longueur d'une cravache, la victoire restait toujours subordonnée aux chances aléatoires, inhérentes à toute lutte de cette nature.

L'apparition de *Clémentine*, vint sensiblement modifier cette situation. Elle arrivait d'Angleterre, précédée d'une certaine réputation, entourée du prestige inséparable de la sœur de Verneuil, faveur justifiée d'ailleurs par la grande apparence d'un véritable cheval de course. Non-seulement la jument gagna, mais elle gagna dans un grand style, galopant par-dessus un lot, dont elle fut maîtresse du départ à l'arrivée. On n'épargna rien cependant pour mettre à l'épreuve sa qualité et son courage ; chacun des concurrents se relayait désespérément à ses côtés, sans parvenir à ébranler la cadence régulière de sa formidable action. *Clémentine* calme et impassible au milieu de ces efforts impuissants, se détachait à cent mètres du but, gagnant dans un canter. Il demeura démontré qu'elle était au moins de dix livres supérieure aux adversaires très-médiocres dont elle venait de triompher, et ceux-ci étaient considérés comme l'élite de leur génération. *Clémentine* devint donc à très-juste titre, première favorite dans le Prix du Jockey Club, car il était de notoriété publique, qu'*Insulaire*, réservé pour le Derby d'Epsom, ne viendrait pas en France, surtout, dès qu'un concurrent de la même écurie, se trouvait suffisant et au delà.

Mais, si le proverbe, il y a loin de la coupe aux lèvres,



CONVIVES INATTENDUS. (*Monde Illustré.*)

Dessin de M. Pélissier d'après le tableau de M. Monginot.



« ILS ALLAIENT DODELINANT DE LA TESTE ». Tableau de M. Moreau. *(Illustration.)*

peut être justement appliqué, c'est surtout en course. La condition de *Clémentine*, poussée très-avant, en vue de la Poule d'essai et des 2,000 guinées, ne pût se maintenir dans cette extrême tension; tout au moins c'est mon opinion. Je crois plus naturel d'admettre cette hypothèse, que, d'attribuer la défaillance de la favorite, à un accident insignifiant, dont les conséquences n'ont jamais été très-saisissables. Dans tous les cas, il fût impssible de se dissimuler quelques jours avant l'événement que les couleurs de l'écurie seraient défendues par le meilleur champion de la maison.

C'était peut-être beaucoup demander, à un cheval, venant d'essuyer un échec dans une course aussi sévère que les 2,000 guinées, et devant repartir immédiatement, pour affronter l'épreuve la plus dure de l'année le Derby d'Epsom. *Insulaire* gagna facilement et l'on ne saurait s'en étonner, en pensant qu'il était considéré dans l'écurie comme supérieur de six livres à *Clémentine*. Celle-ci dans sa meilleure forme pouvant aisément donner dix livres à tous les produits français de son année. Ce n'était cependant pas encore assez bon pour *Epsom*, car *Insulaire* fut battu, second, comme dans les 2,000 guinées. Cependant la supériorité réelle du vainqueur *Sefton* n'est pas assez clairement démontrée, pour qu'il puisse demeurer établi, qu'*Insulaire* s'il eût été conservé absolument frais, n'aurait pu en triompher.

Nous parlerons peu du grand prix de Paris, il s'est couru dans des conditions et sous une impression grâce auxquelles on ne saurait lui attribuer une signification bien positive. Quant un cheval gagne d'une courte tête, péniblement arrachée, si ce n'est surprise sur le poteau, à grands renforts d'éperon et de cravache, et de plus que l'on voit un animal de seconde classe comme *Inval*, troisième à une demi-encolure du second, c'est-à-dire pas à une encolure du vainqueur; la course est évidemment d'une exactitude très-problématique. Si elle était à recommencer le book-macker le plus hardi hésiterait beaucoup à donner 2/1 contre le second. Dans mon opinion, comme je l'ai dit précédemment, *Insulaire* devait gagner, et une fausse manœuvre a pu seule déterminer sa défaite. Les faits sont les faits, une fois accomplis, il est inutile d'y revenir, leurs conséquences seules subsistent et demeurent soumises à l'appréciation.

Comme pour confirmer l'opinion que j'émettais récemment, sur l'impossibilité, pour un cheval, de rester en condition depuis le commencement jusqu'à la fin de la saison; ni *Insulaire*, ni *Clémentine* ne se sont jamais retrouvés dans leur forme exacte et ont constamment couru au-dessous d'eux-mêmes. On en avait tiré la quintescence au printemps, il leur restait seulement cette rigidité marmoréenne, inséparable, d'une condition acquise, soutenue par un excellent tempérament; c'est suffisant pour courir, pas toujours pour gagner, surtout avec des adversaires d'une certaine clas.e.

Insulaire et *Clémentine* doivent donc, à mon sens, être considérés comme des chevaux d'un très-bon ordre moyen supérieur, le premier de 12 et la seconde au moins de 8 livres, à tous leurs contemporains et pas aussi éloignés de leurs devanciers que l'on semble le croira généralement. Derrière eux vient se placer un groupe composé de *Clocher, Inval, Fitz-Plutus, Mourle* et plusieurs autres dont on ne saurait contester la qualité réelle. Quant au reste, comme ensemble, ils ne s'élèvent pas beaucoup au-dessus du niveau de bons chevaux de handicap.

Par une assez étrange coïncidence, elle se produit d'ailleurs assez fréquemment, on constate le même fait en Angleterre; c'est-à-dire qu'il est peut-être plus difficile encore de nommer le champion de l année. Cette circonstance, il est vrai, doit être attribuée au hasard de la campagne, car nos voisins, avant l'ouverture de la saison, possédaient, suivant toute probabilité appréciable, deux animaux de grand ordre: *Beauclerc* et *Pilgrimage*. Le premier fut frappé, à la fin de sa préparation, d'un de ces sinistres qui ne pardonnent pas, épée de Damoclès, suspendue comme une constante menace, sur la carrière d'un cheval de course; fléau à l'abri duquel les supériorités transcendantes se trouvent moins que les autres peut-être, en raison même de leur excessive puissance.

Quant à *Pilgrimage*, on ne saurait douter de sa haute qualité en se rendant compte de la condition où elle s'est présentée dans les 2,000 guinées qu'elle a cependant gagnées au petit galop. Il faut un animal tout à fait hors ligne pour accomplir de semblables tours de force, mais les tours de force se renouvèlent rarement, et *Pilgrimage* ne tarda pas à disparaître pour toujours de la carrière active. L'Angleterre possédait donc deux champions de premier ordre, peut-être même deux de ces athlètes dont l'apparition reste légendaire dans les annale du turf. Rien n'eût été intéressant au point de vue sportif, comme la rencontre de deux semblables lutteurs; l'un et l'autre ont quitté le champ de bataille non-seulement avant de s'être mesurés, mais avant d'avoir pu donner, isolément, une mesure même approximative de la limite de leur qualité.

Le classement de la production Anglaise en 1878, reste donc, comme celui de l'élevage Français, et plus encore peut-être, subordonné à bien des doutes et des incertitudes. La première place revient cependant à *Sefton*; elle pourrait peut-être lui être disputée par *Jeannette*. Mais cette primauté ne présente pas un bien réel intérêt. De même qu'en France, en mettant de côté les deux exceptions dont nous venons de parler, la production de pur sang des deux pays ne s'élève pas au delà d'un niveau moyen que l'on a peut-être un peu trop abaissé, mais dont l'ensemble n'est pas de nature à laisser même une trace éphémère dans les souvenirs du turf.

Les débuts des poulains de deux ans, si impatiemment attendus d'ordinaire, présentaient une importance exceptionnelle dans cette situation. On s'accorde généralement à penser qu'ils se sont présentés sous des auspices favorables, et, de fait, ils se sont presque partout montrés supérieurs à leurs aînés. Aucun d'eux, il est vrai, ne s'est encore mesuré avec un bon cheval de trois ans, dans des conditions de nature à rendre cette victoire très-significative Un fait domine l'ensemble de cette dernière phase de la saison, la seule présentant aujourd'hui un intérêt d'actualité. Je veux parler de l'incontestable supériorité de *Swift*; la pouliche peut aisément donner 10 livres à tous les produits connus de son âge; elle les a battus dans ces conditions à diverses reprises, et cette appréciation ne saurait faire l'objet d'aucun doute. La suprématie de *Swift* s'est démentie une seule fois, l'automne dernier, à Chantilly. Mais cette défaillance peut invoquer plus d'une excuse. La jument était d'abord en condition et avait couru, sans interruption, depuis le mois d'août, rencontrant des adversaires frais presque tous les huit jours Bien qu'elle ait gagné facilement, c'était beaucoup lui demander. De plus, elle venait d'avoir une course très-sévère dans le Grand Critérium, à Paris. Étant mal partie, n'ayant pu se replacer pendant la course, et enfin, ayant dû, au dernier tournant, faire le tour de tous les chevaux pour arriver à la tête du peloton, elle s'est, il est vrai, détachée avec assez d'efforts pour gagner sûrement, mais pas très-facilement.

La preuve de sa supériorité se trouve précisément dans ce concours de circonstances fortuites; pour gagner dans de semblables conditions, il faut qu'un cheval soit de 10 livres au moins meilleur que tout le champ. Il n'y a donc rien de surprenant à ce qu'elle ait pu éprouver une défaillance momentanée, même être devancée par un adversaire d'un très-médiocre mérite. Mais ce n'est même pas à cette excuse, très-acceptable, qu'il convient d'attribuer la défaite inattendue de *Swift* à Chantilly. La pouliche était montée par un jeune jockey dont la force et l'expérience ne se sont pas trouvées suffisantes pour seconder un animal d'une grande puissance, assez dur à remuer. Je suis d'autant plus porté à le croire que, huit jours plus tard, sous son jockey habituel, Wheeler, elle confirmait sa forme du Grand Critérium en battant aisément, en lui rendant 8 livres, la même jument, dont elle avait triomphé à Paris, avec une apparente difficulté.

La qualité réelle de la production de 2 ans en 1878, en raisonnant seulement bien entendu sur ce que nous connaissons d'elle, reste donc encore assez incertaine. Elle se trouve enfermée dans ce dilemme dont l'avenir seul peut nous faire sortir: ou *Swift* est une jument tout à fait de premier ordre, ou tous les concurrents qu'elle a si facilement battus, doivent être considérés comme des animaux très-médiocres.

NED PEARSON.

COURRIER DE LA SEMAINE

Il n'y a plus un jour à perdre pour les disciples de Saint-Hubert. Déjà, au ministère de l'intérieur, on s'occupe de fixer, par régions, l'époque de la clôture de la chasse; dans les départements MM. les préfets tiennent toutes prêtes les solennelles affiches blanches qui doivent donner quelques mois de calme aux hôtes des bois et leur préparer les jours langoureux d'une longue lune de miel qui pour la gent ailée et la gent poilue commence aux premiers bourgeonnements des arbres.

Il me semble que si j'étais ministre de l'intérieur je ressentirais une douce joie m'envahir à chaque signature d'arrêté de clôture que je signerais. Quel beau devoir que celui de faire des heureux! Quelle plus belle prérogative que celle de décréter l'amour! Quel joli droit du seigneur! Un trait de plume tracé place Beauveau suffit pour remplir nos bois de roucoulements amoureux, nos forêts de braiements rutilants, nos champs de coureurs nocturnes à l'Espagnole sans guitare et sans échelle de soie. Certes les fonctions de maire sont enviables; mais quelle parcimonie! Il ne peut faire des heureux que par couple; sur un signe du ministre de l'Intérieur tous les êtres de la nature entrent en branle; car il ne faut pas s'imaginer que cette ère charmante s'ouvre uniquement pour le poil et la plume. Le chasseur dépossédé brusquement de son exercice quotidien, de sa distraction favorite, s'attriste, réfléchit et comme tout exemple est contagieux, il songe à la vie à deux, il rêve un nid, et poursuivi par cet aiguillon printanier, il prend son parti comme on dit en terme de vénerie: les statistiques sont là pour prouver que les chasseurs se marient beaucoup à la clôture de la chasse. Le dernier coup de fusil légal est le signal de cet entrainement général; vieux chasseurs et vieux bouquins seuls y résistent.

De tout temps les réunions de chasse ont fait plus de besogne que les agences matrimoniales. Qui n'a lu cette pétillante méditation de Brillat-Savarin sur les haltes de chasse:

« Il est des jours, dit-il, où nos femmes, nos sœurs, nos cousines, leurs amies, ont été invitées à venir prendre part à nos amusements.

« A l'heure promise, on voit arriver des voitures légères et des chevaux fringants, chargés de belles, de plumes et de fleurs. La toilette de ces dames a quelque chose de militaire et de coquet; et l'œil du professeur peut, de temps à autre, saisir les échappées de vue que le hasard seul n'a pas ménagé. »

Puis il termine par ce conseil:

« Camarades, chasseurs prudents, qui visez au solide, tirez droit et soignez les bourriches avant l'arrivée des dames; car l'expérience a appris qu'après leur départ il est rare que la chasse soit fructueuse. »

C'est dans ces rencontres sylvestres que le chasseur prend les premières atteintes du mal conjugal qu'aggravera la fermeture de la chasse.

Ce qui était vrai jadis, l'est encore davantage aujourd'hui. Depuis une dizaine d'années la vie de château s'est multipliée, les réunions sont fréquentes et le voisinage est devenu quotidien: on se connaît mieux et on se marie davantage.

Le célèbre docteur Bretonneaux de Tours, qui était l'ami et le conseil de tous ses clients, dit un jour à la marquise de B.., qui se plaignait à lui de la vie trop prolongée de garçon que menait son fils:

— Donnez-lui le goût de la chasse, à la clôture il se mariera.

Quelle connaissance du cœur humain!

Les chasseurs se marient donc beaucoup et les misanthropes sont rares parmi eux. Je ne connais en fait de disciple de Saint-Hubert que M. de Gassion qui n'ait jamais voulu s'engager dans les liens du mariage. C'est lui qui répondit à sa mère qui voulait lui faire épouser une de ses jeunes amies:

— Je n'estime pas assez la vie pour en faire part à quelqu'un.

Tous nos hommes d'État ont chassé dimanche dernier, jour solennel des élections sénatoriales. Samedi, la besogne électorale préparatoire étant terminée, ils ont laissé le lendemain les délégués porter leur bulletin à l'urne et, pendant ce temps-là, ils ont battu les champs. Parmi ces chasseurs politiques il nous faut citer M. Jules Grévy, qui a fait une excellente journée. L'honorable président de la Chambre des députés est un des chasseurs les plus corrects de France. Il n'admet la battue que pour détruire les carnassiers, quant à la chasse il n'admet d'autre système que la quête; il veut que le gibier se défende, et il n'a à se reprocher aucun de ces guets-apens qu'un certain nombre de chasseurs ont mis à la mode sous le nom de battues et de tir de compagnie. Il y a deux ou trois ans, M. Jules Grévy quitta brusquement une partie de chasse dans un parc giboyeux des environs de Paris.

— Comment vous nous quittez si tôt? lui demanda l'amphytrion.

— Mon Dieu, oui, répondit-il, je ne chasse pas le gibier en boîte.

Le maréchal de Mac-Mahon, qui a également chassé dimanche dernier dans la forêt de Compiègne, a la même doctrine. Il est l'ennemi des grandes assemblées et lorsqu'il chasse en battues, soit à Marly, soit dans les tirés de Versailles, il sacrifie aux obligations que lui impose sa haute situation. Il ne considère ces tueries de gibier parqué que comme un exercice de tir. Le Président de la République n'est heureux que dans son château de la Forêt; il est là sur son véritable terrain; accompagné d'un simple garde, il cherche son gibier avec l'aide d'un seul chien d'arrêt, suivant la quête à travers haies et fossés, tirant à propos et n'abandonnant jamais sa piste. Il connaît, coin par coin, son terrain de chasse, les repaires, les remises et les randonnées. Le Maréchal est même un peu broussailleur et il n'abandonne un champ qu'après l'avoir battu dans tous les sens; en chasseur expérimenté, il sait que les meilleures pièces sont celles que l'on laisse derrière soi. Cette année, le Maréchal, dans sa chasse privée, a été obligé de se servir de l'un des chiens de ses gardes, son bel épagneul, bon pour l'œil et la dent, comme dit Alfred de Musset, étant mort dans le courant du mois de mai dernier au palais de l'Élysée et son remplaçant n'étant pas encore suffisamment dressé pour faire campagne.

Le général Chanzy, gouverneur général de l'Algérie, a les mêmes mœurs cynégétiques que le Maréchal et M. J. Grévy. Chaque année, il prend de courts loisirs et s'en va chasser pendant une quinzaine de jours dans son château de Buzancy, dans les Ardennes. Il chasse là en bon propriétaire, simplement, sans autre escorte que son chien. Il est un admirable tireur et tout gibier vu est mort. Comme les véritables chasseurs, il se commande et s'arrête dès qu'il a tué le nombre de pièces voulues. Ces quinze jours de chasse sont les seules vacances réelles qu'il prenne dans l'année.

Dans son gouvernement général de l'Algérie, qui est cependant très-giboyeux, il ne chasse jamais, si ce n'est quelquefois lorsqu'il chevauche à travers le pays pour inspecter les travaux de colonisation. Alors parfois, il met pied à terre et se laisse entraîner, de remise en remise, par une compagnie de perdrix rouges; mais il ne chasse en réalité que dans les Ardennes.

Ces trois fusils illustres sont pour moi les types des véritables chasseurs et tout en appréciant les mérites des chefs d'équipages qui maintiennent les traditions de la grande vénerie, j'ai une préférence marquée pour les chasses individuelles dans lesquelles toutes les qualités du chasseur se développent.

On a peu chassé à courre dans le courant de la semaine; il faut attribuer ce chômage aux obligations sociales du nouvel an et aux préoccupations politiques des élections sénatoriales. A l'heure où je clos cette chronique, l'équipage de Chantilly entre en forêts.

Dans un des derniers laisser-courre, un invité, aussi peu chasseur que facétieux, trouva fort plaisant de gouailler un pauvre bûcheron qui travaillait aux Grandes Ventes.

Passant pour la vingtième fois devant lui, il lui dit pour la vingtième fois :

— Avez-vous vu la bête?

— Oui! répondit résolument le bûcheron.

— Où?

— Là où vous êtes.....

L'aimable invité piqua des deux... il court encore.

Cela me rappelle la mésaventure du marquis de Champcenetz, officier aux gardes. Il caracolait en goguenardant à côté d'un bon curé qui trottinait sur son âne.

— Comment va l'âne, monsieur l'abbé? lui cria Champcenetz.

— A cheval, monsieur l'officier, à cheval!

FLORIAN PHARAON.

VÉNERIE

(*Suite*).

ÉCONOMIE CYNÉGÉTIQUE.

Avant de parler du garde, nous nous occuperons d'abord de sa maison. Il est très-important de la placer dans des conditions favorables, de manière à faciliter la surveillance. On aurait tort de prendre pour modèle les habitations des forestiers de l'Etat ou des anciens domaines de la Couronne : les unes sont le plus souvent insuffisantes; les autres, au contraire, sont beaucoup trop importantes. Mais comme dans les forêts il faut absolument placer la maison du garde au centre de sa garderie, éloignée des villages avec lesquels ce serviteur ne doit avoir que des rapports indispensables. Il faut se défier des gardes qui ont de nombreux amis parmi les populations qui les entourent; ces amitiés-là sont souvent fort coûteuses et fort compromettantes; les bons gardes savent se faire estimer par leur équité dans l'accomplissement de leurs devoirs, mais ils ne doivent pas compter sur l'affection publique.

Beaucoup de nos grands propriétaires, possesseurs de maisons dans les villages, y logent leurs gardes; c'est une économie mal entendue; ils feraient mieux de louer à des habitants et de construire ailleurs.

Il est raisonnable d'admettre que ceux qui ont des gardes sont favorisés de la fortune; ils comprendraient bien mal leurs intérêts et leur plaisir, en regardant de trop près à la dépense qu'entraîne une construction qui ne doit pas dépasser six à huit mille francs, si elle est conduite avec intelligence.

La maison d'un garde n'a pas besoin d'être vaste, il faut cependant qu'elle suffise aux plus stricts besoins d'une famille dont l'existence est plus que modeste; une cuisine, une grande et haute cheminée, une alcôve pour l'homme et la femme, deux petites chambres pour les enfants, un fournil, un petit cellier; derrière la maison une étable pour deux vaches, si on permet les vaches, un chenil, un hangar pour le bois, une cave, un grenier, une fosse à fumier, un petit poulailler, un toit à porc; la basse-cour entre les bâtiments accessoires et le corps de logis et close par un treillage ou un mur; sur le devant de l'habitation exposée, au midi, un jardinet servant de potager, telles sont les choses indispensables au garde; plus serait du luxe, moins ne suffirait pas.

Nous nous arrêterons sur un point important, le chenil.

C'est en élevant des chiens, ceux de son maître, entrpenant des pensionnaires, si on le lui permet, que le garde augmente son bien-être, le chenil, en un mot, est son gagne-pain, il est donc très-essentiel qu'il soit construit et placé dans les meilleures conditions possibles au point de vue de l'hygiène.

Il existe des architectes de beaucoup de talent qui eussent construit l'Opéra et qui sont parfaitement incapables d'établir le plan d'un chenil d'une façon irréprochable. Je ne citerai qu'un exemple à l'appui.

— Venez donc voir le chenil que je viens de construire pour le baron de M..., me disait un jour un de nos Visconti de province, je crois que vous serez satisfait.

J'allai chez M. de M... un de nos jeunes et riches chefs d'équipage débutant dans la carrière du noble déduit.

L'aspect extérieur du chenil était irréprochable, la tête de cerf classique au-dessus de la porte d'entrée n'avait pas été oubliée. Mais en pénétrant dans l'intérieur, je tombai de mon haut en voyant que les bancs qui servent de lit aux chiens étaient en marbre blanc!

Vous remarquez, me dit l'artiste, que mon peu d'enthousiasme préoccupait sans doute, vous remarquez que j'ai évité l'emploi du bois qui sert de refuge à la vermine; tout est en pierre; avec quelques seaux d'eau, le valet de chiens tiendra toujours en état de propreté parfaite, le chenil, ici conséquemment pas d'exhalaisons malsaines, plus de mauvaises odeurs.

Ne pouvant consciencieusement louer, ne voulant pas non plus blâmer, par politesse, je me contentai de reconnaître que le système pour moi était nouveau, que l'expérience seule et le temps permettraient de l'apprécier à sa juste valeur. Seulement, le soir, j'engageai le jeune baron de M..., que je rencontrai dans le monde, à s'abonner au meilleur vétérinaire de la ville, pour guérir sa meute future des affections rhumatismales dont elle était infailliblement menacée.

Cependant, pour me réconcilier un peu avec Messieurs les architectes et l'architecture, je déclare que j'ai vu dans ma vie de chasseur, un chenil modèle, un chenil qui ne laissait réellement rien à désirer; il était dû à un architecte, mais à un artiste de race, à M. Arveuf, père de M. Fransquin-Arveuf qui nous a dessiné l'autre jour, à côté de moi, une charmante maison de garde.

Je reste néanmoins convaincu que ce n'est pas à un architecte qu'il faut s'adresser s'il n'est pas veneur et chasseur, connaissant bien les chiens, leurs mœurs et leurs besoins, mais bien plutôt à un praticien consommé, ayant eu des chiens et les aimant. La question de construction n'est plus donc qu'une affaire de maçon.

Les Anglais nous vendent des chiens d'arrêt dans un état de santé admirable, cela tient, en grande partie, à la qualité de la nourriture et à la bonne tenue de leur chenils; les nôtres pèchent neuf fois sur dix, par la cour qui manque constamment d'espace.

A la campagne, où l'on taille en plein drap, rien n'est plus facile, rien de moins dispendieux, cependant que d'ajouter une cour de plusieurs ares à côté du chenil. Sous ce rapport, la Société protectrice des animaux n'a pas encore songé à encourager, à propager la bonne construction des chenils, dont elle devait publier des modèles, c'est un oubli qu'elle fera bien de réparer. Les auteurs du *Nouveau traité des chasses*, à tir et à courre (Goin, éditeur, rue des Ecoles, 82), ont traité la question du chenil avec beaucoup de développement; nous engageons les amateurs à se procurer cet ouvrage.

Le chenil doit être voûté; cela permet d'y brûler la litière et de détruire tous les insectes. Ce n'est ni sur la terre, ni sur la pierre que le chien de chasse doit passer les nuits; sa peau, quoique fonctionnant peu, ou d'une façon peu perceptible, exige le contact d'un endroit sec, tel que celui fourni par le bois, sinon, gare aux rhumatismes et aux diarrhées! Le lit doit être en planches, légèrement inclinées, afin de faciliter l'écoulement des urines. L'été, les chiens couchent sur les planches, l'hiver, sur la paille de seigle. A la paille, je propose la sciure de bois qui a l'avantage d'absorber les excréments liquides, de peletonner ceux solides, de se mêler facilement aux agents désinfectants (poudre de vicat), et de fournir un coucher moelleux aux chiens. Le lit doit être exhaussé du sol d'environ 40 ou 50 centimètres; pour des bassets on diminue la hauteur. L'habitation doit être tenue dans un grand état de propreté, la peau des chiens ne s'accommode pas du contact des souillures.

Nous avons vu un chenil où les bancs ou lits étaient sur des roues; on changeait de place ces espèces de caisses pour nettoyer et laver la chambre. Quelques amateurs divisent les bancs en plusieurs cases ou compartiments, pour éviter les batailles entre les chiens qui se pillent souvent les uns les autres, pour se disputer une place. Beaucoup d'aération et de lumière, l'ombre et l'humidité occasionnent des ophthalmies qui rendent les chiens aveugles.

Il est nécessaire que les chiennes, lorsqu'elles entrent en folie, puissent être mises à l'écart; dans ce cas, l'étable à vaches peut, à la rigueur, servir, mais il est bien préférable de donner au garde un petit réduit éloigné du chenil principal, et qui est d'ailleurs utile pour les lices qui ont des petits. Les jouissances si vives que nous procurent nos chiens valent bien qu'on fasse pour eux quelques petits sacrifices.

A. DE LA RUE,
Ancien inspecteur des forêts de la Couronne.

TIR AU PIGEON.

TIR DU MARDI 2 JANVIER 1879.

Match à 28 mètres, 25 louis, 25 pigeons : M. Douglas, 11/19. — *Poule à 26 mètres, 1 louis, 3 pigeons, 5 tireurs :* M. Douglas, 3/5 G. — *Même poule, 5 tireurs :* M. le comte du Chastel, 2/2 G. — *Même poule, 5 tireurs :* M. Van Buren, 3/3 G. — *Même poule, 5 tireurs :* M. VanBuren, 3/4 G. — *Même poule, 6 tireurs :* M. le comte du Chastel, 3/4 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. Tiberghien, 3/3 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. Van Buren, 5/5 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. Douglas, 4/5 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. Van Buren, 5/6 G.

TIR DU SAMEDI 4 JANVIER 1879.

Match à 28 mètres, 25 louis, 25 pigeons : M. Bennett. 14/20 G. — *Poule à 28 mètres, or spécié 1,000 francs, 25 pigeons, 3 tireurs :* M. Douglas, 17/25 G. — *Poule a 20 mètres, 1 louis, 5 pigeons, 3 tireurs :* M. Drake, 6/7 G. — *Même poule, 3 tireurs :* M. Drake, 4/5 G. — *Même poule, 3 pigeons, 3 tireurs :* M. A. Yea, 3/4 G. — *Même poule, 3 tireurs :* M. Drake, 3/3 G. — *Même poule, 3 tireurs :* M. le prince Maurocordato, 3/3 G. — *Même poule, 3 tireurs :* M. Douglas, 2/2 G. — *Match à 26 mètres, 2 louis, 3 pigeons :* M. Douglas, 3/3 G. — *Même match :* M. Douglas, 2/2 G.

TIR DU MARDI 7 JANVIER 1879.

Poule à 26 mètres, 1 louis, 5 pigeons, 3 tireurs : M. le comte de Montesquiou, 4/6 G. — *Même poule, 3 pigeons, 4 tireurs :* M. le prince Maurocordato, 3/3 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le capitaine Fane, 6/7 G.; M. Drake, 5/6. — *Même poule, 5 tireurs :* M. le capitaine Fane, 4/4 G. — *Poule à 25 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 6 tireurs :* M. Rembielinski, 7/7 1er; M. le capitaine Fane, 6/8 2e. — *Même poule, 6 tireurs :* M. Douglas, 6/7, 1er; M. Drake, 6/8, 2e. — *Poule à 27 mètres, 1 louis, 1 pigeons, 7 tireurs :* M. le capitaine Fane, 3/4; M. Drake, 3/3 (Partagée). — *Même poule, 5 tireurs :* M. Rembielinski, 2/3 G. — *Match à 27 mètres, 2 louis, 3 pigeons :* M. Douglas, 3/3 G. — *Même match :* M. Douglas, 3/3 G. — *Même match :* M. Douglas, 2/3.

Étaient présents aux différents tirs.

MM. A. Yeo, Douglas, Van Bured, prince Maurocordoto, comte du Chartel, Tiborghien, Bennett, Drake del Castillo, comte B. de Montesquiou, capitaine Fane, Rembielinski, prince Poniatowski.

⁂ Le *Journal Officiel* du 21 décembre contient le décret suivant :

Art. 1er. — A partir de l'année 1879, les expositions des ouvrages des artistes vivants, organisées par l'administration des beaux-arts, seront de deux sortes :

1° Les expositions annuelles ou Salons;

2° Les expositions triennales.

Art. 2. — Les expositions annuelles s'ouvriront le 1er mai au palais des Champs-Élysées et seront régies par un règlement adopté chaque année avant le 1er janvier.

Art. 3. — Les expositions triennales auront lieu également le 1er mai; elles comprendront, en principe un choix des ouvrages exécutés durant les trois dernières années et seront soumises à un règlement spécial pour la composition des jurys et la nature des récompenses.

Art. 4. — La première exposition triennale ouvrira le 1er mai 1881.

VOCABULAIRE
DES TERMES EMPLOYÉS A LA CHASSE A COURRE

(*Suite.*)



DAGUES, cornes du cerf au commencement de sa seconde année.

DAGUET, cerf qui porte son premier bois pendant sa deuxième année.

DAINTIERS, testicules du cerf.

DEBOUT. Mettre un animal debout, le lancer.

DÉBUCHÉ, fanfare que l'on sonne lorsque l'animal prend la plaine.



DÉCOUPLER, détacher les chiens.



DÉFAUT, moment où les chiens ont perdu la voie.

DÉFENSES, longues dents que les sangliers ont à la mâchoire inférieure.

DÉMÊLER la voie, trouver la voie de l'animal de meute au milieu d'autres.

DÉPLOYER le trait, entrer en quête.



DÉROBER la voie. On dit qu'un chien dérobe la voie lorsque, ayant la tête de la meute, il chasse sans crier pour arriver le premier et ne pas avertir les autres.

DÉTOURNER découvrir par le moyen du limier le lieu où reste un animal.

DEVANTS. Prendre ou faire les devants, c'est rechercher la voie de l'animal que l'on chasse.

DIX CORS. Cerf dix cors, cerf qui a sept ans. Dix cors jeunement, qui a six ans.



(*A suivre.*)



CHASSE DU LIÈVRE AU CHIEN D'ARRÊT

Nous n'apprendrons rien aux lecteurs aristocratiques de *la Vie à la Campagne* en disant que le luxe le plus effréné est à l'ordre du jour, qu'il déborde la société, et que de tous les progrès dont nous sommes si fiers, ce développement du luxe est le plus incontestable. Mais une sotte vanité, une stupide gloriole est-elle le progrès? *That is the question.* Dans les maisons on sacrifie le confort au mince plaisir d'un salon ; adieu maintenant aux bonnes et chaudes chambres à coucher; on dort désormais dans des cabinets sans air ni cheminée; ailleurs on manque de cheminée? Ailleurs on manque de chemises, le dîner est insuffisant, mais on a une pendule et un tapis de rencontre; j'ai vu des gens donner une fête somptueuse et, huit jours après, être obligés d'emprunter une paire de draps. Naguère ces folies ne se rencontraient qu'à Paris, mais aujourd'hui les grandes villes singent la capitale, le chef-lieu de canton contrefait la préfecture; les bourgs, les villages, les hameaux imitent tout le monde et se disputent la palme du ridicule. Ici, une bonne bourgeoise, pour s'affubler de quinze mètres d'étoffe de soie, recule d'une année l'envoi de son fils au lycée ou aux jésuites; là, madame, ayant renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, reporte sur sa fille toutes les fantaisies qu'elle n'ose plus pour elle-même; la pauvre enfant, au lieu d'aller courir et se rouler sur l'herbe, est emprisonnée dans un corset et des cerceaux, sa tête est couverte d'un béret de velours avec plume d'autruche qui l'étouffe et lui donne l'air d'un singe; pour comble, sa judicieuse mère l'envoie exhiber son déguisement à la promenade ou à travers les rues, et lui recommande d'être bien sage, de ne pas gâter sa belle robe.

Mais, dira-t-on quel rapport direct ou indirect peut avoir ce long préambule avec la chasse? Nous y voici, vous allez voir.

Un gros bourg, soumis peut-être plus qu'un autre à la pernicieuse contagion du luxe, sert d'asile à beaucoup de militaires en retraite, d'épiciers retirés des denrées coloniales et de bon bourgeois; tous auraient une fortune suffisante pour goûter en paix les modestes plaisirs de la campagne; mais les crinolines des *épouses* absorbent la meilleure part des revenus, et l'on se prive du nécessaire pour avoir le superflu. Une des économies recommandées et introduites par ces dames, dans les ménages, c'est que ceux de leurs maris qui sont chasseurs, et ils le sont tous, doivent renoncer à tirer les cailles : elles sont petites, sujettes à se corrompre, et ne valent pas un coup de fusil; les perdreaux pas davantage, ils sont difficiles à tuer et on les manque trop souvent; il faut s'attacher au lièvre. Le prix d'un lièvre est de six francs, quand on a l'impudeur de le vendre, et, si on le consomme chez soi, on y trouve un civet, un rôti et un ragoût quelconque; à ce compte, ces maris bénévoles ont pu conserver un chien, un fusil, un port d'armes.

C'est une bénédiction de chasser sur le territoire du bourg en question : les perdreaux y abondent et les lièvres y sont rares, deux excellentes choses. Vous pouvez facilement, dans votre journée, tirer vingt perdreaux et ne pas voir un lièvre. Les chasseurs du pays font à ces derniers une guerre à mort, et, comme pour eux la chasse a cessé d'être un plaisir pour devenir un métier, ils pratiquent cette chasse au lièvre avec une habileté rare; je vais tâcher d'en rendre compte.

Le chasseur de lièvres au chien d'arrêt ne sort jamais de chez lui qu'à l'heure nécessaire pour être sur son terrain de dix heures à midi. Cela lui donne le temps de se *ravigourer* par un bon déjeuner. Il sait que la rosée glace le nez du chien, pénètre ses narines et lui ôte de sa finesse; il sait de plus, et cela est important, que le lièvre qui vient de se flâtrer est longtemps encore sur ses gardes, que son oreille est au guet, que le moindre bruit suspect le fait déguerpir, et que ce n'est qu'après plusieurs heures de repos qu'il se refroidit et commence à songer profondément à..... rien.

Le chien de l'honnête homme dont je trace le profil est d'une obéissance passive: au moindre signe il passe derrière son maître, il ne s'éloigne jamais au delà de vingt pas, et ses jambes sont agiles, car il ne faut pas perdre un lièvre, quelque peu raccourci qu'il soit par le coup de fusil. Au mois de septembre, on le fait quêter dans les chaumes de blé; plus tard ceux d'avoine méritent la préférence; au mois d'octobre, les semailles et les grosses cultures sont fouillées. Un lièvre gîté entre deux énormes gazons se croit aussi en sûreté qu'un citoyen de Metz derrière les remparts de la ville vierge, il se laisse donc approcher et fusiller dans son trou; notre homme se garde bien de le faire partir et d'être *un peu chevalier*, comme le recommande ingénument le *Journal des Chasseurs*. C'est à la même époque que le voisinage des bois est excellent, et qu'il faut éviter les grandes plaines; le moindre vent fait tomber des feuilles, des glands, du bois mort dont le bruit épouvante le pauvre lièvre et le rejette au dehors; la pluie a le même résultat; donc, quand, au point du jour, il pleut ou il vient de pleuvoir, le chasseur sait à quoi s'en tenir; son gibier de prédilection est dans les champs; cependant, à la suite d'une tempête nocturne, qui a horriblement fatigué les lièvres, le chasseur sait qu'il en doit trouver dans les haies, les buissons isolés, les halliers solitaires, et il réussit souvent, car, dans ces circonstances, l'extrême lassitude les rend braves et ils ne bougent pas.

S'il fait chaud, le chien quête les terrains en déclivité vers le nord, et, s'il passe près d'un regain, il n'hésite pas à le battre. Il trouve là des levreaux dont l'imprudente jeunesse n'a pas encore appris le danger, pour les bêtes comme pour les hommes, de s'abandonner aveuglément aux douceurs du bien-être, aux charmes de ce qui plaît. Aux approches de l'hiver, quand le vent du nord ou celui d'est souffle aigrement, notre chasseur ne perd pas son temps à grelotter dans les champs, il entre sans hésitation dans les taillis dont il n'a pas la chasse, avec son habile chien qui sait ce qu'il a à faire sur ce nouveau terrain, et qui ne s'écarte plus que de trois ou quatre mètres à peine; aussi ne tarde-t-il pas à pointer son nez vers de grandes herbes sèches ou vers une touffe de hêtre avec ses feuilles jaunies. Là repose en effet dans une quiétude bien naturelle le plus aimable des animaux de chasse; l'infortuné voulait bien fuir devant le rapproché des chiens courants, mais il ne soupçonnait pas un danger réel dans le bruit des pas d'un chien muet. Fi! la perfidie est odieuse.



Quand le mangeur de civet passe près d'un bois et qu'il y entend chasser, il se retire prudemment à l'écart et écarquille de grands yeux pour voir ce qui va survenir. Il cherche à apercevoir le lièvre de chasse ou tout autre qui se dérobe, et ne le perd plus de vue. Quand il sait où il s'est remisé, ne croyez pas qu'il se hâte d'y courir; loin de là, il s'éloigne et ne revient que deux heures après et avec une prudence infinie; sa vieille expérience lui a appris qu'un lièvre qui vient d'être dérangé, qui n'est que rasé (sauf le cas d'une longue course devant les chiens, des hurleurs surtout), ne tient pas et se lève hors de portée. Il met donc son chien derrière lui, il prend le vent plus soigneusement encore que de coutume, puis il s'avance en zigzag et à petit bruit. Bientôt il découvre dans une raie de champ une grosse motte de terre d'un aspect tout particulier : c'est le dos du pauvre diable; il connaît *cela*... Il tourne en tenant en joue; quand il est à vingt pas, il fait feu et pense à l'avance à la joie toujours nouvelle de son épouse et de ses moutards. Je ne dois pas omettre de dire que si notre chasseur rencontre le propriétaire des chiens et que celui-là lui demande des nouvelles du lièvre de chasse, il ne manque pas de répondre qu'il l'a vu *là-bas* (du côté opposé au vrai), qu'il est étonnant que les chiens soient tombés en défaut, qu'il était éreinté, qu'il était sur le point d'être pris et qu'il serait bien d'aller relever le défaut: puis, quand ce trop confiant citoyen s'est éloigné, l'autre lui fait un pied de nez et court à l'assassinat prémédité.

Cette étude d'une assez commune spécialité de chasseurs est terminée : je la crois ressemblante comme une photographie, car elle a été faite sur place. Dans tous les cas, pour reconnaître l'obligeance des lecteurs, je ne puis rien de plus que leur souhaiter d'être un jour à même de vérifier l'exactitude du tableau; ils jouiront du plaisir rare et délicat de rencontrer dans le bourg de X... la silhouette de quelques chasseurs parfaitement inédits, et ils auront la chance non moins grande de trouver en plain une *foultitude* de perdreaux.

I. DE CUREL.

JOCKEY-CLUB.

On a annoncé qu'une élection avait eu lieu au Jockey-Club, samedi dernier, et que le maréchal de Mac-Mahon avait pris part au vote. Seize membres ont été présentés et ont été reçus. Ce sont :

MM. François de Bréon, marquis de Mac-Mahon, vicomte d'Amilly, A. de Mortemart, marquis de Chabrillan, prince Sciarra Colonna, comte Humbert de Chaponay, comte René de Beaumont, comte Jacques de Bryas, prince Louis de Ligne, comte Henry de Laugier-Villars, comte Jean de Chastellux, comte Cornudet, marquis de Pimodan, baron de Gargan, comte Paul de Cessac.

De nouvelles élections auront lieu les samedis 11 et 18 janvier.

NOUVELLES & ÉCHOS DU SPORT

Sport. — Le temps approche où Nice et Monaco recevront l'armée des turfistes, qui, vraisemblablement, sera cette année plus nombreuse que jamais. Certes, les « attractions » ne manqueront pas à la fête; il y en aura de toutes sortes, et pour tous. Malgré cela, il ne faut pas oublier qu'on s'est embêté à Nice tout comme autre part, quoi qu'en disent Messieurs les hôteliers de cette cité.

Toutefois, on ne peut mettre en doute l'importance du Sport; il sera excellent. En effet, la réunion promet d'être on ne peut plus intéressante. En parcourant le programme des trois journées, on reconnaît que les poids ont été distribués avec une grande impartialité. Il serait assurément difficile de désigner un cheval par trop favorisé, ce qui est rare dans les grands handicaps.

Dans le prix de Monaco, les Anglais tiennent la tête de la liste, comme de juste, avec *Citizen* et *Marshall Niel*, deux « performers » trop bien connus pour que j'aie à m'étendre sur leurs mérites. Seulement, tout bons qu'ils puissent être, leurs chances me paraissent médiocres, car ils ont à compter avec les effets d'un long trajet et d'une piste qui leur est étrangère. Toutefois, cela n'empêchera pas nos voisins d'amonceler leur or sur les champions de Sir. J. Lister Kaye, qui sont même, en ce moment, les favoris du Betting à Londres.

L'année dernière, nos propriétaires n'ont pas eu à se plaindre; ils ont cueilli leurs lauriers sans grande difficulté. Cette fois-ci, il en sera autrement, car les étrangers nous feront une rude concurrence. Néanmoins, je ne crois pas qu'ils en profitent beaucoup.

A propos de Nice, je dirai que la clôture des engagements a eu lieu mercredi, 7 décembre, tant pour la France que pour l'Angleterre.

*
* *

En fait de tir au pigeon à Monaco, il n'y a rien de bien important. Des poules, etc., ont eu lieu, mais elles n'offraient guère d'intérêt. Aussi je n'en donnerai pas le compte rendu. Au tir du Bois de Boulogne, il y a eu une grande quantité de « shooters », ces jours derniers.

Là on s'entraîne en vue des prochains concours dans le Midi, qui, ma foi, doivent être intéressants cette année. En effet, les meilleurs tireurs de Londres et de Paris y seront; que faut-il de plus?

*
* *

Avec le dégel on a repris les travaux d'entraînement à Chantilly et autres lieux. Au printemps, tout sera en règle dans les écuries, où, d'ailleurs, il y a eu des changements importants, qui, pendant l'année prochaine, auront sans doute un grand effet sur les « events ». Quelques-uns de nos propriétaires ont déjà expédié leurs chevaux à Nice, où ils peuvent être entraînés sur la piste même. Il se peut que le confortable manque un peu à Nice, mais en revanche l'avantage d'un tel arrangement est évident.

*
* *

Le *Bulletin des steeple-chases* a publié récemment le programme de la réunion du printemps à Auteuil, qui commencera le 2 février. Elle est composée de six journées, pendant lesquelles auront lieu des prix importants.

En outre, des améliorations ont été faites tant pour la piste que dans les règlements, qui, en vérité, laissaient à désirer sous bien des rapports, l'année dernière.

Franchement, je ne vois pas comment nous pourrons assister à toutes ces réunions : Maisons-Laffite, Enghien, Vincennes, Auteuil, La Marche, Le Vésinet... et bien d'autres! Il ne nous manque maintenant qu'un genre de Sport : les courses de chats. Soyez sans crainte, nous les aurons bientôt.



LE FAUCONNIER, tableau de M. FROMENTIN. (*Monde ill.*)

*
* *

Ce n'est pas sans plaisir que nous constatons que, depuis un certain temps, il s'est produit une sorte de réanimation, pour ainsi dire dans les choses du sport en général. L'équitation devient plus à la mode. Le « rowing » est en bonne voie de progrès, le « yachting » aussi... enfin tout ce qui est compris dans la vaste catégorie de sport, reprend le dessus.

L'escrime, un peu négligé depuis la guerre, s'avance aussi. Récemment, des assauts importants ont eu lieu à plusieurs écoles. Mais tout ceci m'éloigne de mon sujet : les « gentlemen-riders » en France. Il fut un temps où cet exercice était « fashionable »; mais la décadence est survenue, et pendant bien des années, personne ne s'est fait remarquer dans cette carrière, malgré les brillants exemples des Grammont Caderousse, des Roys, des Crawshaws. Maintenant il y a lieu à espérer un changement. Les sociétaires de La Marche ont institué des courses spécialement pour les « Red-Coats » (chasseurs), et il est probable, fort probable, que les autres comités fassent de même. Toutefois il serait à désirer qu'il y ait de nombreuses courses pour les jockeys-amateurs à Longchamps et à Chantilly.

*
* *

Dans ma dernière lettre, je parlais des nouvelles mesures qu'avaient prises les maires et autres pour la destruction des loups. Ces dernières sont si bonnes, qu'il y a tout lieu de croire que bientôt les campagnards seront débarrassés, une fois pour toutes, des loups. En tout cas, le besoin s'en faisait sentir et il n'y a pas de temps à perdre. Voici qu'on annonce que des bandes de ces animaux féroces ont commis des ravages considérables dans les Vosges et en autres endroits. Poussés par la faim, ils ont attaqué des personnes. En vérité, cela devenait sérieux.

*
* *

ANGLETERRE

La saison progresse lentement en Angleterre pour les sportsmen, qui se plaignent amèrement que le mauvais temps ait mis un terme à leurs chasses au renard. D'ailleurs, l'élite est déjà partie pour Pau et Nice, où ils retrouveront les plaisirs dont ils sont privés dans le nord. Bientôt nos voisins n'auront plus qu'à installer leurs meutes à Pau, où le *fox hunting* devient une institution tout comme en Angleterre.

*
* *

Pendant que je suis sur le sujet de chasses au renard, je puis dire qu'en Angleterre, une quantité d'amateurs les suivent sur des *bicycles* (lisez vélocipèdes). Et même depuis un certain temps, le nombre de ces originaux s'est considérablement accru. On sait, sans doute, que les courses de vélocipèdes ne sont pas choses rares en

Angleterre, mais qu'on emploie ee genre de loeomotion pour chasse à courre, il y a vraiment de quoi s'étonner!

Nos voisins eonsidérent le *bicycle* eomme bien supérieur en vitesse au meilleur cheval. Et, en effet, il serait difficile de trouver un cheval, même un *hunter*, qui puisse franchir une vingtaine de kilomètres à l'heure. Enfin les eourses aux vélocipèdes deviennent de plus en plus populaires; le goût du sport s'étend dans toute la eontrée. Cela gagne même les autorités qui, maintenant, pensent sérieusement à introduire le *bicycle* dans l'armée, pour les trajets rapides. Décidément, ces ingénieux Anglais nous montreront bientôt toute leur cavalerie eomposée de vélocipédistes!

LONCHAMPS.

VARIÉTÉS

SPORTS ET PASSE-TEMPS EN FRANCE

L'article suivant, bien que déjà un peu ancien puisqu'il date du mois de juin dernier, nous a paru intéressant à relever et à traduire de l'anglais.

L'aimable auteur *Longchamps* trace un portrait très-fidèle et très-amusant à la fois des pêcheurs à la ligne sur les quais de Paris. Il constate en même temps le peu de goût de la classe moyenne en France pour la vraie campagne, et il émet à cet égard les idées les plus justes et les plus saines sur le profit que notre moderne bourgeoisie pourrait retirer au double point de vue de son agrément et de son progrès intellectuel d'un séjour plus régulier et plus fréquent à la campagne.

Laissons maintenant parler notre moraliste :

A l'approche des jours caniculaires, on a communément le préjugé que Paris est insupportable en juillet, bien qu'il ne soit jamais plus à son avantage que pendant les longues soirées d'été, quand les arbres poudreux des boulevards semblent plus verts et que les parcs et promenades offrent des retraites délicieusement ombreuses et feuillées.

Quelles bonnes soirées on peut passer dans les jardins d'été et les concerts en plein air!

Les promenades en voiture dans le bois de Boulogne ont un charme particulier, et quiconque a des loisirs et l'expérience des plaisirs et passe-temps de la vie, peut employer fort agréablement les mois de juin et juillet à Paris.

Mais cette manière de passer la saison chaude est bien trop plébéienne pour la plupart des parisiens! Il leur faut se précipiter sur quelque ville d'eaux poudreuse, pleine de foule et de bruit, où la société est plus que mêlée, où la flânerie dans le casino, le baccarat, l'écarté, la danse le soir et, par hasard, entre temps, une représentation théâtrale par une mauvaise troupe, constituent les seuls plaisirs possibles.

Ils ont tous souffert d'une installation incommode et de tous les inconvénients et disconforts des bains de mer les plus à la mode, et cependant chaque année il faut qu'ils se jettent sur Trouville ou sur Dieppe pour y être rôtis, plumés, fatigués et assommés.

Seule, l'élite qui passe la saison dans le calme patricien de ses villas jouit véritablement des beautés naturelles et des avantages de ces endroits-là.

Il semble que ce soit une idée bien arrêtée que la France rurale offre peu d'attraits, et pourtant, sans citer les ravissants petits coins aux environs de Paris, où les mois d'été peuvent se passer dans un calme délicieux et dans un grand confort, combien d'endroits dans la province où le paysage est aussi pittoresque qu'en Angleterre, le Sport suffisant et l'installation confortable avec cet avantage, en outre, de pouvoir observer mœurs et coutumes et d'étudier des localités encore peu connues.

Il a été dit souvent que les Français connaissaient peu la France et que les étrangers la possèdent mieux.

Au cœur de la Normandie ou de la Bretagne il y a beaucoup de villages où une personne de goûts simples peut trouver tout ce qu'elle désire comme passe-temps, bonne chasse et bonne pêche, et une population qui n'est pas encore corrompue par le contact avec les chercheurs de plaisirs de Paris qui portent une contagion morale partout où ils passent.

Que connaîtrait-on, sans les romans de Georges Sand, de la charmante vie rurale du Berry? Combien de Français avaient une idée des provinces alsaciennes avant que MM. Erckmann et Chatrian n'aient écrit leurs charmantes pastorales dont la tonalité pure et calme contraste si bien avec le style ordinaire des romans français?

Ils ne font jamais un pas en dehors du cercle étroit et convenu des endroits fashionables, portant partout avec eux leur atmosphère de frivolité et de vanité, disant et croyant que le charme de la vie de campagne est purement imaginaire et qu'il n'y a ni pittoresque, ni originalité, ni caractère dans la province.

C'est une justice à rendre aux voyageurs anglais, qu'ils se sont comparativement bien rendu compte des petites villes de province, et qu'ils ont trouvé de charmantes retraites totalement ignorées des parisiens.

La vie rurale ne devrait pas être aussi négligée qu'elle l'est en France. En Angleterre l'existence à la campagne a toujours été vivement appréciée et bien des différences entre les deux races doivent être attribuées à ces différences dans les goûts.

Certainement, le Sport serait plus solidement établi ici, si les classes moyennes avaient un peu de cet amour pour les simples et honnêtes occupations de la campagne et ses plaisirs qui forment l'élément le plus saillant du caractère anglais.

Il y a des centaines de parisiens des classes laborieuses et peut-être même d'un rang plus élevé, dont la seule conception de la campagne est un village poudreux et mal pavé des environs de Paris où une maison sur deux est un café ou une mauvaise boutique de marchand de vin, dont le caractère général est une copie maladroite de Paris, qui n'a que des gazons sans verdure, des aspects tristes et dénudés et des arbres qui ne peuvent pousser que sur les bords ensablés de la rivière.

Des pierres et des immondices semblent les productions naturelles du sol dans ces endroits désolés, où, pendant la saison de la chasse, des faux gommeux et des sportsmen manqués se donneront le genre de poursuivre un couple de lapins maigres ou une volée d'alouettes.

Pour la vraie campagne, parlez-nous des forêts de Saint-Germain, Versailles, bien qu'il y ait encore là trop du caractère artificiel et factice qu'on trouve au bois de Boulogne.

Il y a bien des endroits ravissants plus loin de la ville et plus avant dans la campagne, mais ils sont en dehors du mouvement de la basse classe, alors qu'en Angleterre les gens du même rang sont élevés dans l'amour des vertes prairies et des forêts ombreuses, et savent, en leurs jours de fête, où aller pour trouver la vraie campagne.

L'exemple de l'élite qui est très-attachée à la vie de château est bien peu suivi par la bourgeoisie en général, et il est grand dommage qu'il en soit ainsi, car nous avons besoin d'un élément national plus sérieux que celui des grandes villes.

On ne peut guère rien attendre des paysans euxmêmes dont le niveau d'éducation est encore trop bas, mais il est à désirer que le goût d'une saine vie de campagne se généralise en France, tandis que les grands centres sont des tourbillons qui absorbent, en attirant tout à eux, les forces vitales de la nation.

OLD-TRICK.

Voiei la liste des ehevaux engagés dans les Deux Mille Guinées et qui sont à l'entraînement :

Chez T. Ansley ; *Wild-Lyon*. — W. Arnull : *Strathern*. — J. Bartholomew (en France) : *Meautry*, *Whisky*. — C. Blanton : *Aris œus*, *Glen-Jorsa*, *Melon*. — G. Bloss : *Abelard*, *Indigo*, *Xavier*. — F. Bates : *Brother to Hilarious*, *Moss-Trooper*. — W. Bradfort : *Lord-Warden*. T. Brown : *Claudius*, *Charity*, *Discord*, *Verdi*. — W. Brown : *Uncas*, par *Lexington*. — J. Cannon : *Blue-Blood*, *Charles I*, *Descartes*, *Garswood*, *Ghazi*, *Nigel*, *Stylites*. — T. Carter (en France) : *Beaujolais*. — Chez G. Clément : *Duke-of-York*. — John Dawson : *Bonny-King-Charlie*, *Episcopus*, *The-Laird*, *The Scot*. — Joseph Dawson : *Douglas*, *Peter*. — Mattew Dawson : *Adjutant*. *Carnmath*, *Charibert*, *Kohinoor*, *King-Duncan*, *Marshal-Scott*, *Mycenæ*, *Ringleader*, *St-Bruno*. — T. Dawson : *Loadstone*. — J. Dover : *Prince-Victor*. — E. Elliott : *N.*, par *Mincr* et *Queen-of-Heurts*, — J. Enoch : *N.*, par *Speculum* et *Myosotis*. — W. Gilbert : *Lipscombe*, *Tomy-Dodd*. W. Goater : *Blink-Boy*; *Cadogan*, *Despatch*, *Nottingham*. — A. Hayhoe : *N.*, par *Cambuscan* et *Honey-Bee*, *Galuntha*. — J. Hayhoe : *Damby*, *Gunnersbury*, *Wurtenburg*. — H. Holden : *Tommy-up-a-Pear-Tree*. — J.-R. Humphreys : *Sans-Pareil*. — W. l'Anson : *Maccaronea*. — W.-A Jarvis : *Fawn ex-Skin-'em-Alive*, *Massena*. T.-H. Jennings (en France) : *Bon-Apôtre* *Fitz-Rerigny*. — T. Jennings : *Conway-Seymour*, *Distinguo*, *Flavio II*, *Isolier*, *Mélomane*, *Œillet*, *Prologue*, *Ragman*, *Rayon-d'Or*, *Trelissac*, *Saint-Jean*, *Zut*. — J. Jones : *Hart-Royal*. — T. Leader : *George-Albert*. — R Peck : *Acorn*, *Adjutant*, *Bute*, *Visconti*. — P. Price : *Blondel*, *Fresco*. — C Pratt (en France) : *Roseau*. — P. Percy : *Friar-Rusk*. — J. Perren : *Bycerski*. J. Porter : *Gramont*, *Westbourne*. — J Ryan : *Ruperra*, *Simba*. — T. Stevens : *Protectionist*. — A. Taylor : *Bay-Archer*, *Dainaspidal II*, *Glencairn*, *N.*, par *Hermit* et *Lancet*, *Lancastriun*, *Moonraker*, *N.*, par *Pell-Mell* et *Highland-Lassie*, *N.*, par *Pell-Mell* et *Liaison*, *N.*, par *Rosicrucian* et *Juanita*. — T. Wadlow : *Don-Juan*, *Hellespont*, *N.*, par *Strathconan* et *Fragrance*. — E. Weever : *Conquistador*; *Vanquisher*. — H. Woolcott : *Abbot* ou *St-Mary's*.

AMÉRIQUE

Un Américain projette un voyage des plus audacieux ; il parie qu'il fera le trajet de New-York à Paris sur un vélocipède. L'appareil dont il veut se servir et qui est connu sous le nom de vélocipède à deux fins a été inventé tout récemment par un mécanicien de New-York ; il peut être employé à la locomotion sur terre aussi bien que sur l'eau ; c'est à la fois une voiture et une embarcation.

La force motrice, d'après les *Débats*, est fournie par la manœuvre du conducteur opérant sur un levier, en même temps que le poids du corps est utilisé. Plusieurs personnes peuvent meme prendre place sur des siéges disposés soit pour la promenade, soit pour un sauvetage.

La vitesse est évaluée en moyenne à 6 milles sur l'eau et à 12 milles sur terre.

PROGRAMME DES CONCERTS

DU DIMANCHE 12 JANVIER

à 2 heures précises.

Société des concerts du Conservatoire.

1. Fragments de *Roméo et Juliette*. — H. Berlioz.
2. Fragments du *septuor*. — Beethoven
3. *Le Départ*, chœur. — Mendelssohn
4. Ouverture du *Freyschütz*. — Weber.

Le concert sera dirigé par M. DELDEVEZ.

Concerts populaires.

JUDITH

drame lyrique en trois parties,
paroles de Paul Collin,
musique de Ch. Lefebvre.

Soli par Mlle de Stuckté, MM. Dufriche et Séguin.

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

Association artistique
(salle du Châtelet).

1. Symphonie romaine. — Mendelssohn
2. Marche funèbre d'*Hamlet*. — F. Faccio.
3. Manfred. — Schumann.
4. Concerto en *ré*, pour piano (exécuté par Mme Marie Jaëll). — Saint-Saëns.
5. Trio des *Jeunes Ismaëlites*. — H. Berlioz.
6. Ouverture de *Léonore*. — Beethoven.

Le concert sera dirigé par M. ED. COLONNE.

GASTRONOMIE

PERDRIX AUX CHOUX

Brillat-Savarin a dit : « Dans l'empire gastronomique, le quartier des gens de lettres est tout près de celui des médecins »

Nous ajouterons : « Le quartier des peintres confine à celui des gens de lettres. »

Un jour j'étais campé chez les Ouamris avec Hector Hannoteau. Tandis qu'il faisait une étude de lentisques gigantesques et dix fois séculaires, je me mis à battre les champs le fusil sur l'épaule Je ramassai deux de ces perdrix rouges à la chair parfumée que l'on ne rencontre que sur les versants de l'Atlas et je rentrai au campement.

— Voici notre rôti! dis-je en jetant le produit de la chasse.

— Ah! s'il y avait un chou! exclama Hannoteau, je vous arrangerais çà à la Nivernaise...

Puis d'un air attristé :

— A quoi bon songer à ces choses-là! ajouta-t-il en soupirant, les Arabes ne cultivent pas le chou!

Le Caïd Ahmed-ben-Rouïlah, qui avait fait ses études à l'Institution de Moyencourt à Paris, lui répondit :

— Je vous demande pardon, l'Arabe cultive le *Korombitt*, et j'ai dans mon jardin, de magnifiques choux de Milan à votre disposition.

Abandonnant toile et pinceaux Hannoteau aidé de mon cuisinier, se mit immédiatement à la besogne et le soir il nous servit le chef-d'œuvre culinaire dont voici la recette :

Les deux perdrix bien troussées, il mit dans une casserole du beurre, un peu de lard coupé mince en forme de dés, puis il mouilla avec trois verres de bouillon, ajouta un bouquet garni, et il fit revenir les perdrix dans le tout. Nos cantines de cuisines étaient bien garnies gastronomiquement parlant.

Il fit cuire à part, dans une gamelle, les choux de Milan, avec un demi-kilogramme de lard salé de poitrine. Lorsque les choux furent presque cuits, il les retira, les fit égouter et acheva de les faire cuire avec les perdrix dans la casserole en laissant le tout mijoter jusqu'au moment de s'en servir.

Sans art, la casserole fut servie avec son fond de cuisson et nous mangeâmes le mets le plus exquis qu'il soit permis à un chasseur de rêver.

— Il n'y manque que des rouelles de cervelas et des tranches de saucisses! soupirait mon compagnon.

P. DE BALBAAC

VÉLO-SPORT

Nous recevons de Lausanne l'information suivante :

Le concours de vélocipédistes, organisé par le *Vélo-Club* de Genève, a été favorisé par un temps splendide. Dix concurrents étaient inscrits. Il s'agissait, comme nous l'avons dit, d'aller à Rolle et d'en revenir dans l'espace de quatre heures ; un contrôle avait été établi à l'entrée de cette ville. Les coureurs furent divisés en deux groupes, qui partirent le premier à 7 heures 2 minutes, le second à 7 heures 10 minutes.

Un accident survenu près de Coppel, heureusement sans conséquences graves, empêcha deux des concurrents de continuer leur course ; deux autres qui s'étaient surmenés, abandonnèrent la partie à Versoix, au moment où le succès allait couronner leurs efforts. Les six coureurs restants effectuèrent le trajet dans le temps prescrit, à savoir :

MM. Grandjean, en 3 heures 1 m. 30 s.
Mottaz, en 3 heures 17 minutes.
Brezon, en 3 heures 21 m. 30 s.
Périer, en 3 heures 23 m. 30 s.
Mettral (Rolle), en 3 h. 29 m. 30 s.
Crombac (Lausanne), en 3 heures 29 m. 30 s.

Ce dernier obtint, en outre, un premier prix au concours d'adresse qui eut lieu dans l'après-midi.

Une foule nombreuse assistait au départ et à l'arrivée des coureurs, et semblait s'intéresser vivement à cette lutte toute pacifique.

Après le dîner, le Club entreprit une promenade à la Croix-de-Rozon, Collonges, Bossey et Veyrier. A voir passer ces alertes jeunes gens, on n'eût pas dit que plusieurs d'entr'eux avaient fourni le matin même une carrière si longue et si rapide.

JULES RICHARD.



LES MODES PARISIENNES

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

1. **Confection de voiture et de théâtre.** — Ce vêtement est composé de petit drap casimir blanc ivoire, et de frange marabout en soie bleue très-pâle mélangée de fil d'or, puis de galons soutache en soie bleue et en fil d'or. Ces deux soutaches forment un joli dessin qui est disposé en cinq quilles, une sur chaque manche, une de chaque côté de la ligne de boutons du devant, et la cinquième dans le milieu du dos.

2. **Pardessus pour fillette de sept à neuf ans.** — En drap astrakhan gris clair. Sa forme est demi-ajustée derrière, avec trois coutures dans le dos et droite devant. Des biais de velours gros bleu encadrent les bords de ce vêtement qui est garni d'un col, de parements et de poches en velours bleu ruché et bouillonné.

Chapeau en feutre gris, orné d'un nœud de velours bleu et d'une plume blanche.

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

DU 2 AU 8 JANVIER.

Le vicomte de Bernis, à Nice. — Le comte d'Argentré, à Versailles. — Le marquis de Montécot, à Versailles. — Le marquis de Chabrillan, à Nantes. — Le vicomte de Maistre, à Hyères. — M. Paul Schneider, à Paris. — La marquise de Louvencourt, à Paris. — Le comte d'Auberjon, à Paris. — Le comte d'Oilliamson, à Paris. — Le vicomte de Dreux-Brézé, à Paris. — La comtesse de Choiseul, à Paris. — Le marquis de Bonneval, à Paris. — Le duc de Guiche, à Nice. — Le comte de Rochebouët, à Poitiers. — Le baron d'Hautpoul, à Paris. — Le comte d'Ornano, à Paris. — Le marquis de Piolenc, à Paris. — Le comte de Bourbon-Chalus, à Paris. — Le comte Wodzicki, à Paris. — Le prince de Ligne, à Paris. — Le baron Léonino, à Nice. — Le comte A. de Lévis-Mirepoix, à Paris. — Le prince Wissemsky, à Paris. — Le marquis de Rostaing, à Seillans. — Le comte de la Panouse, à Seillans. — Le vicomte d'Hunolstein, à Paris.

Le duc et la duchesse de Leuchtemberg viennent d'arriver à Rome.

Décès. — Le Vte de Ligny. — Le baron Marc de Gunsburg. — La comtesse de Limoges. — La marquise douairière de Fricon. — M. Baudry d'Asson, père. — M. Marc Fournier. — La comtesse de Vassart. — Le baron de Privezac. — Mme de Seré. — M. Ernest Billaudel. — La vicomtesse de Kerret.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 10.
SAMEDI, 18 JANVIER 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.;—6 mois, **15** fr.;—un an, **30** fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES.



ÉTUDES DE CHIENS (*L'Art.*)

Fac-simile d'un croquis de H. Regnault fait au chenil du palais de Meudon.

CHRONIQUE

« Mme Rimsky-Korsakow vient de mourir à Nice. C'était une habituée des salles de jeu de Monte-Carlo. »

Ces deux lignes sèches, que je transcris d'une gazette de province, ont été l'unique et maigre oraison funèbre d'une femme dont la chronique seule a fait toute la gloire. On peut dire qu'elle a été inventée, posée, patronnée par le Sport. Pendant plus de dix ans, ce pauvre Eugène Chapus, qui s'était si bien habitué à vivre qu'il ne voulait pas mourir, brûla sous ses narines, épatées à la kalmouque, un encens qui lui montait parfois au cerveau.

Nous assistâmes à la naissance de ce culte, qui ne cessa qu'avec la vie du grand-prêtre, et qui, chose rare! ne perdit jamais rien de sa fidélité ni de sa ferveur.

Nous nous trouvions près de lui le soir où il rencontra, pour la première fois, cette personnalité singulière.

C'était sous l'Empire, à un bal du ministre des affaires étrangères. Elle portait une robe verte, d'une nuance franche et vive, presque métallique, un éventail assorti à la robe, et, pour pendants d'oreille, pour bouquet de corsage et pour collier, toute une parure d'émeraudes jetant ces rayonnements et ces éclairs que l'on retrouve seulement dans les pierreries de la plus belle eau et du plus pur orient. Une petite aigrette, également en émeraudes, et coquettement posée sur le côté de la tête, complétait cet ensemble, à la fois brillant et froid, comme ces constellations diamantées qui tombent de l'écrin des hivers sur le front des glaciers éternels, et que le soleil colore parfois de sa lumière, sans jamais les pénétrer de sa chaleur.

— Connaissez-vous cette femme? me demanda Chapus.

— Oui, c'est une Russe, Mme Rimsky-Korsakow...

— Présentez-moi!

— Impossible! je ne suis pas présenté moi-même.

Le fils du ministre d'État de Norvége, M. Douai, aujourd'hui plénipotentiaire à Berlin, alors premier secrétaire à Paris, et fort apprécié dans plusieurs mondes, servit de trait d'union entre le chroniqueur et celle qui allait devenir l'héroïne de la Chronique.

Malgré ses soixante-dix ans, sonnés à toutes les horloges, Chapus était toujours jeune. Le sang créole avait chez lui des bouillonnements soudains. Le feu des émeraudes l'embrasa. Il sortit du bal électrisé, et, à partir de ce moment, la gloire de Mme Rimsky-Korsakow devint le but unique de sa vie. Par malheur, cette gloire ne pouvait s'élever sur des bases bien solides : le fond manquait. Chapus se rabattit sur les accessoires. Il chiffonna dans toutes les corbeilles pour assortir les rubans de son idole; il emprunta, pour décrire ses robes, la plume de la vicomtesse de Renneville; il étudia chez Worth la question des costumes; le Sport devint le moniteur officiel d'une personne aimable sans doute, mais à laquelle les diseurs de bonne aventure n'avaient pas tiré cet horoscope le jour de son baptême. Sa naissance, en effet, était honnête, mais obscure, — Monsieur son père était un simple intendant : l'esprit de la dame était suffisant, mais ne valait pas celui des Mortemart; elle n'avait autour du front ni l'auréole de l'artiste, ni la couronne du poëte; par les millions qui courent, sa fortune même était modeste. — Était-elle belle? non, mais étrange. La nature la fit brune; son caprice la fit blonde et dorée. Elle était maigre, et l'on pouvait la draper. La chronique se chargea du reste. Elle apprit à la cour et à la ville la couleur des jupes de sa favorite, la nuance de ses chapeaux, la coupe de sa livrée et les performances de ses chevaux. Grâce à une réclame aussi continuelle que bien entendue, Mme Rimski-Korakow arriva à une célébrité que n'ont pas obtenu beaucoup de princesses de sang royal. On parlait d'elle dans toutes les gazettes... roses, et sa mort va prendre les proportions d'un événement... chez les couturières. Elle est tombée au champ d'honneur des mondaines, à Nice, le lendemain d'une série à la rouge, victime d'un chaud et froid pris en sortant d'un bal. Elle avait reçu le matin, de son compatriote le général Ignatief, un bouquet de roses sans épines.

*
* *

Le cinquième concert du Conservatoire dont la *Revue* avait publié le programme le matin même du jour où il a eu lieu, nous a offert tous les caractères d'une véritable solennité musicale.

On sait que la célèbre Société des Concerts est aujourd'hui sans rivale. Elle fait l'admiration et l'envie de tous les peuples qui ont le goût, le génie ou le culte de la musique. Ils s'inclinent devant la *maestria* incomparable de cette exécution s'élevant toujours à la hauteur des chefs-d'œuvre qu'elle interprête, habile à rendre, avec une fidélité enthousiaste, leurs nuances les plus délicates, et leurs mouvements les plus passionnés. Rien n'échappe à ces virtuoses consommés. Grâce à une puissance d'assimilation, que l'on ne rencontre au même degré dans aucune autre compagnie musicale, ils se pénètrent, pour ainsi parler, de l'essence de chaque compositeur, et, conduits par l'archet, enlevés par le geste, magnétisés par le regard de leur chef d'orchestre, M. Deldevez, un artiste de race, ils reflètent tour à tour la grandeur austère et la majesté hautaine de Beethoven, ce Michel-Ange de la musique, et la pure élégance et la grâce presque divine de Mozart qui en est le Raphaël.

Nous retrouvons avec eux le fantastique émouvant de Weber, la splendeur et la sénérité olympienne de Rossini; le charme parfois maladif de Chopin, ce génie du piano, les conceptions bizarres et tourmentées mais parfois sublimes de Berlioz, devenu grand homme après sa mort, et dont la gloire posthume ne s'est allumée que pour éclairer une tombe! Et quel auditoire fut jamais plus intelligent et plus sympathique que celui-ci... Un courant invisible circule entre ceux qui écoutent et ceux qui jouent et les unit. L'archet du premier violon fait vibrer vos nerfs comme ses cordes; c'est dans votre poitrine que résonnent les notes du cor anglais, et votre âme, qui déjà n'est plus à vous, chante avec la flûte, soupire avec le hautbois, pleure et gémit avec le violoncelle. C'est bien ici que la musique est vraiment une religion; cette petite salle, d'une acoustique si parfaite — une vraie table d'harmonie — avec sa décoration sobre, et même un peu sévère, c'est le temple de la musique, j'allais dire son église! Les assistants sont des fidèles; les exécutants des pontifes. Et quel recueillement sur tous ces visages! Les oreilles se tendent, les paupières se baissent, les lèvres frémissent. Malheur à l'homme enrhumé qui se permettrait de tousser ou d'éternuer aux beaux endroits. Il serait frappé d'interdit ou d'excommunication.

On fait une toilette spéciale pour venir au Conservatoire. Le noir y domine, comme aux sermons du Carême et de l'Avent. Ni froufrou, ni flafla : ce n'est pas l'endroit. On ne veut distraire ni les yeux, ni l'esprit de ses voisins. On vient ici pour entendre; non pour voir, ni être vu. C'est peut être pour cela que les jolies femmes n'y sont pas en majorité.

Nous connaissons des milliers de Parisiens, bien posés dans le monde, à qui ne manquent ni l'influence ni la richesse, auxquels la grande ville semble n'avoir à refuser aucun des plaisirs dont elle dispose, et qui, cependant n'ont jamais pu pénétrer dans l'enceinte sacrée. C'est que la clef d'or n'en ouvre point les portes: ces places enviées appartiennent toutes à un petit clan de privilégiés singulièrement exclusifs. Une loge au Conservatoire se transmet comme un héritage; les strapontins deviennent immeubles par destination, et l'on se succède de père en fils dans les fauteuils d'orchestre: heureux encore, et vraiment digne d'envie parmi les exclus, ceux qu'une bienveillante hospitalité convie de temps en temps à ces fêtes sans pareilles!

On a fort goûté, à l'une des dernières matinées, le jeu élégant et sûr, déjà plein de virtuosité, d'un jeune violoniste qui semble promis à un bel avenir. M. Isnard des Jardins, fils d'un de nos plus éminents graveurs, s'est fait applaudir et redemander dans un *concerto* de Taudou, que l'on dirait écrit tout exprès pour mettre en relief les belles qualités du jeune artiste.

*
* *

Paris a besoin de vivre: il lui faut cette existence à la foix luxueuse et tourmentée, sans laquelle il n'est plus lui-même, c'est-à-dire la capitale de l'élégance et de la civilisation. Ce que les salons ne lui donnent pas, il le cherche ailleurs: en ce moment il le trouve dans les cercles.

Hier nous décrivions une fête du Cercle de la Presse. Aujourd'hui c'est le Cercle international de France qui nous convie à une de ses réunions, très-recherchées et très-suivies, où l'on trouve tout à la fois, alternant avec tous les jeux, la musique, la causerie et des intermèdes dramatiques, réunissant les plus brillantes étoiles de tous nos théâtres.

Le Cercle international de France a un caractère de cosmopolitisme très-compréhensif et singulièrement hospitalier, qui le rend tout à la fois utile et original, et qui fera sa fortune. Il manquait à Paris, où, certes, les grands clubs ne manquent point, mais où l'on peut leur reprocher de fâcheuses tendances à l'exclusivisme. Disons-le mot: ces différents cercles ne sont, pour la plupart, que d'élégantes coteries, où le *blackboulage* capricieux et fantasque semble s'élever parfois à la hauteur d'une institution sans raison et dont l'étranger est exclu.

Le Cercle international n'aura jamais de tels méfaits sur la conscience. Il ouvre, en effet, libéralement ses portes à tous les membres des grands clubs de la France et de l'étranger. L'homme comme il faut et reconnu pour tel par ses pairs, à Vienne ou à Londres, à Berlin ou à Rome, à Pétersbourg ou à Madrid, à Lisbonne ou à Pesth, à Lima ou à Constantinople, à New-York ou à Calcutta, est certain désormais de trouver, en arrivant chez nous, toutes les recherches et toutes les confortabilités qui sont les conditions du bien être moderne, au milieu de gens ayant reçu la même éducation que lui, ayant les mêmes goûts, les mêmes habitudes et les mêmes façons. Le gentleman étranger n'est donc plus menacé de rester seul à Paris et d'y faire quarantaine. Dès le lendemain de son arrivée il pourra frayer avec des gens de bonne compagnie. C'est un grand point. Les noms seuls des hauts dignitaires du cercle le dispensent de faire un programme. S. A. R. Mgr. le prince d'Orange, futur roi des Pays-Bas a daigné en accepter la présidence honoraire.

La présidence effective a été déférée au marquis de Verteillac, un des vieux noms de l'aristocratie française; la vice-présidence, au marquis de Pomereu, richissime seigneur, héritier de l'immense fortune de son frère, le marquis d'Aligre.

Arrivé à la fête, avec cette exactitude qui était jadis la politesse des princes, et qui est aujourd'hui celle des chroniqueurs, avant la foule brillante conviée à la dernière fête, nous avons étudié à notre aise cette installation magnifique, à laquelle aucun de nos grands clubs ne saurait rien opposer.

Situé sur le boulevard des Capucines, dans le vaste local occupé jadis par les bureaux du Crédit Lyonnais, le Cercle international vous reçoit à l'arrivée dans un vaste *hall*, aux proportions

énormes, qui vous rappelle les belles entrées des aristocratiques demeures de nos aïeux.

La décoration de ces salons est de fort bon goût, sobre pourtant; rien n'y distrait le regard ni la pensée. Les salles de billard qui occupent un angle en retour, ont un caractère oriental très-déterminé. J'ai reconnu là le goût et la main de Fleuriot, l'habile tapissier décorateur, — un véritable artiste, — que Son Altesse le Khédive dispute quelquefois aux Parisiens, et que plusieurs de nos grands cercles honorent aujourd'hui d'une confiance absolue.

Mais la pièce la plus remarquable du Cercle international, c'est incontestablement la SALLE A MANGER. Les habiles architectes qui l'ont construite, MM. FOULQUIER et SAUFFROY, ont su éviter le clinquant et le décor à outrance, que les délicats reprochent au *Grand-Hôtel*, et à l'*Hôtel Continental*. Ici rien d'excessif, la richesse se contient et le goût la tempère. La note dominante, c'est une élégance sévère. On ne concevrait pas autrement une salle à manger destinée à des hommes. Son élévation vous surprend tout d'abord : la salle est, en effet, haute de deux étages; assez spacieuse pour contenir aisément quatre-vingts convives. Son style confine à deux des plus nobles des époques de l'art français, la fin de la Renaissance et le commencement de Louis XIII. La cheminée, marbre et or, vraiment monumentale, est d'un grand effet. Le plafond est divisé en caissons, dont chacun a reçu une fresque aux tons clairs et gais; en face de la cheminée une grande tribune peut contenir tout un orchestre : dans les jours solennels, on mangera en mesure. Une superbe tapisserie des Gobelins garnit tout un côté de cette pièce immense. On lit dans des cartouches les noms de gourmands célèbres : Apicius et Brillat-Savarin. On avait pensé à Lucullus; mais on l'a remplacé par Monselet, homme d'esprit et charmant écrivain, mais inférieur comme amphitryon. Nous connaissons quelques-uns de ses menus. Entre nous, c'est digne tout au plus, de la cuisinière bourgeoise !

C'est dans la salle à manger que se donnent les fêtes, — la grande table est enlevée, et l'estrade s'adosse à la cheminée monumentale. Le programme de la dernière fête était fort bien entendu. La partie musicale, organisée par M. PÉRUZZI, avait été confiée, pour l'exécution, à Mlle CORAÏNI, pianiste de talent, et, pour le chant, à Mlles BADIA, très-applaudies toutes les trois. La petite comédie de M. d'*Hervilly*, la SOUPIÈRE, a été jouée à ravir par Mlle HORTENSE DAMAIN, et M. COQUELIN, cadet, très-spirituels et très-amusants l'un et l'autre dans divers intermèdes bien choisis. Mlle Damain a dit fort lestement un conte fort leste de La Fontaine. — Il paraît qu'entre hommes ces choses-là ne tirent pas à conséquence !

*
* *

Nous avons enterré sans trop de cérémonie, MARC-FOURNIER, l'ancien directeur de la Porte-Saint-Martin. Nous lui devons les mises en scène magnifiques de *Benvenuto Cellini*, de la *Biche-au-bois*, et de la *Dame de Montsoreau*. Né à Genève, cet étranger fut un type très-français, et une physionomie très-parisienne. Ce fut aussi un lettré des plus fins; quelques billets intimes qu'on a de lui, d'un tour délicat et galant, seraient les plus précieux bijoux de plus d'un écrin littéraire. Après avoir tenté différents genres, mais sans esprit de suite, sans application soutenue, par poussées et par boutades, Marc-Fournier est mort sans avoir donné sa mesure, laissant une mémoire moins grande que son mérite. Son existence fut courte, orageuse et troublée, mêlée d'heures brillantes et de jours sombres. Il traversa un des plus beaux appartements qu'ait pu rêver la fantaisie d'un poëte, et où défila devant lui toute la Bohème lettrée, pour aller mourir dans la froide nudité d'un logis bourgeois, où ne venait plus personne. Je ne sais quelles visions passèrent devant ses yeux prêts à se fermer pour toujours — mais peut-être se rappela-t-il celle que l'on vit parfois près de lui — une des plus séduisantes incarnations de cet « éternel féminin » dont Gœthe a parlé quelque part. Cette « blanche aux yeux noirs » comme eût dit Chénier, avait tout pour elle, et les séductions de la forme et les grâces de l'esprit, et le doux sourire et le piquant parler... Qui sait pourtant si, à l'heure suprême où tout nous abandonne, celui qui vient de partir n'a pas, lui aussi, répété tout bas, en pensant à elle, le mot désespéré du plus sage des rois : « J'ai goûté la femme, et je l'ai trouvée plus amère que la mort ! »

LOUIS ÉNAULT.

ÉCHECS

PARTIE N° 16 (*a*.

Lopez.

Blancs. M. BEZKROVNY.	Noirs. M. CHAMIER.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 5 C D	3. P 3 T D (*b*
4. F 4 T	4. C 3 F R
5. C 3 F D (*c*	5. F 4 F D (*d*
6. Roq (*e*	6. P 4 C D
7. F 3 C D	7. P 3 D
8. P 3 T R (*f*	8. F 3 R
9. P 3 D	9. D 2 D
10. F pr F (*g*	10. P pr F
11. C 2 R	11. Roq T R
12. P 3 F D (*h*	12. C 4 T R
13. R 2 T	13. P 4 D
14. D 2 F D	14. F 3 D
15 F 5 C R	15. C 2 R
16. T D 1 D	16. C 3 C R
17. C 2 R 1 C	17. P 3 T R (*i*
18. F 1 F	18. T 3 F R
19. P 3 C R	19. T D 1 F R
20. D 2 R	20. D 2 F
21. R 2 C	21. R 2 T (*j*
22. C 5 C éch.	22. P pr C
23 D pr C éch.	23. R 1 C
24. D 2 R	24. C 1 T
25. F pr P	25. T 3 C
26. P 4 T R	26. D 1 R
27. C 3 T	27. F 2 R
28 P 4 F R (*k*	28. P pr P
29. C pr P	29. F pr F
30. C pr T	30. D pr C
31. P pr F	31. D pr P
32. T pr T éch.	32. R pr T
33. D 3 F éch.	33. R 1 C
34. T 1 F R	34. D 2 R
35. P pr P	35. C 2 F
36. P pr P	36. D pr P
37. D 8 T éch.	37. R 2 T
38. D 4 R éch.	38. D pr D
39. P pr D	39. R 3 C
40. T 4 F	40. C 4 R
41. T 5 F	41. C 6 D
42. P 4 C D	42. C 8 F D
43. P 3 T D	43. C 6 D
44. R 1 F	44. C 7 C D
45. T 5 F D	45. C 5 F D
46. R 2 R	

Les noirs abandonnent.

NOTES.

a) Jouée le 29 décembre au café de la Régence pour le tournoi handicap.

b) Nous répétons que nous préférons la défense 3. C 3 F R.

c) Une des plus fortes attaques, celle notamment qui a été le plus employée à notre dernier tournoi international.

d) Le meilleur. Si 5. — F 5 C. — 6. C 5 D — F 4 F. — 7. P 3 D — P 3 T R. — 8. F 3 R — F pr F. — 9. P pr F — P 3 D (A B). — 10. Roq. et nous préférons les blancs.

A

9. — C pr C. — 10. P pr C — C 2 R. — 11 C pr P — C pr P. — 12. C pr P F R — R pr C. — 13. D 5 T éch. — R 1 F. — 14. D pr C — D 5 T éch. — 15. P 3 C R — D pr F. — 16. Roq éch. et gagneront.

B

9. — Roq. — 10. Roq — C pr C. — 11. P pr C — C 2 R. — 12. C pr P — P 3 D (C). — 13. C 3 F R — C pr P. — 14. D 2 D mieux.

C

12. — C pr P. — 13. C pr P F R et gagneront.

e) Voici une autre suite : 6. C pr P — C pr C ! — 7. P 4 D — F 3 D. — 8. P pr C — F pr P. 9 C 2 R — D 2 R. — 10. P 4 F R — F pr P C mieux.

Voir pour la continuation la partie que Winawer a jouée contre nous au tournoi international sur ce début.

f) Nous aimons mieux 8. P 3 D et si F 5 C R. — 9. F 3 R.

g) Forcé. Les noirs menacent : F pr P T.

h) Il fallait jouer de suite 12. C 3 C R.

i) Afin de pouvoir jouer T 3 F et doubler les tours et la dame sur la même ligne; mais cela bloque les cavaliers et donne aux blancs une certaine contre attaque. Mieux valait jouer T 2 F et doubler les tours, sans chasser le fou adverse et en gardant la libre disposition des cavaliers qui sont très-bien placés.

j) Faible. D'ailleurs, M. Chamier n'a déjà plus de bon coup à sa disposition. les blancs menaçant 22. C 2 T et 23. C 4 C. Toutefois 21. C 2 D suivi au besoin de 22. P 4 C était bien préférable.

k) Tout ci est finement exécuté par M. Bezkrowny qui doit parvenir à gagner l'échange ou plusieurs pions, c'est-à-dire la partie.

PARTIE N° 17.

Défense Pétroff (*a*.

Blancs. M. CHAMIER.	Noirs. M. BEZKROVNY.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F R (*b*
3. C pr P	3. P 3 D
4. C 3 F R	4. C pr P
5. P 4 D	5. P 4 D
6. F 3 D	6. C 3 F D (*c*
7. Roq.	7. F 2 R
8. P 4 F D (*d*	8. F 5 C R
9. T 1 R	9. F pr C
10. P pr F	10. C 3 F
11. P pr P	11. D pr P
12 C 3 F D (*e*	12. D pr P D
13. F 5 C D	13. D pr D
14. C pr D	14. Roq T D (*f*
15. F pr C	15. P pr F
16. F 3 R	16. F 5 C
17. C 3 F	17. R 2 C
18. T R 1 F D	18. T R 1 R
19. C 1 D	19. C 4 D
20. T 4 F	20. F 4 F
21. T D 1 F D	21. C pr F
22. C pr C	22. F 7 D
23. T D 7 F	23. F pr C
24. P pr F	24. T pr P
25. T pr P	25. T 2 R
26. T R 3 F	26. T 2 R — 2 D
27. P 4 C D	27. T 8 D éch.
28. R 2 F	28. T 8 D — 7 D éch.
29. R 3 R	29. T pr T
30. T pr T	30. P 3 C R (*g*
31. P 4 T R	31. P 4 F R
32. P 3 T D	32. T 3 D
33. P 4 F R (*h*	33. T 3 F D
34. T pr T	34. R pr T
35. R 4 D	35. R 3 D
36. P 4 T D	36. P 3 T R
37. R 4 F (*i*	37. R 3 F
38. R 4 D	38. R 3 C (*j*
39. R 5 R	39. P 3 F D
40. P 5 T R (*k*	40. P pr P
41. R pr P	41. P 4 T D
42. P pr P éch.	42. R pr P
43. R 5 R (*l*	43. P 5 T
44. P 5 F (*m*	44. P 6 T
45. P 6 F	45. P 7 T
46. P 7 F	46. P 8 T fait D
47. P 8 F fait D	47. D 8 R éch.
48. R 4 D	48. D 5 C D éch. et gagnent.

NOTES.

a) Jouée dans les mêmes circonstances que la précédente le 2 janvier,

b) La défense Petroff n'est pas considérée comme favorable au second joueur qui ne peut obtenir l'égalité qu'au prix de grandes difficultés.

c) Ce coup de Jaenisch est le plus fort. Si : 6 F 3 D. — 7 Roq. — Roq. 8. P 4 F — F 3 R (A) 9. P pr P — F pr P. — 10. C 3 F D — C pr C. 11. P pr C — P 4 F D. — 12 F pr P éch. — R pr F. — 13. C 5 C éch. et ce sacrifice doit donner la partie. Nous publierons d'ailleurs, avec M. Morel une analyse fort étendue de cette position dans l'ouvrage sur les débuts que nous préparons.

(A) 9. D 2 F D joué par Pesth contre Paris par correspondance est encore un bon coup.

d) Nous préférons 8. T 1 R.

e) Ce sacrifice du pion n'est pas solide; il fallait jouer 12. F 3 R.

f) Parfaitement joué.

g) Dans cette fin de partie, il fallait éviter de pousser les pions du côté du roi, qui empêchent le roi Blanc d'avancer. Il fallait proposer l'échange et marcher avec le roi; on gagnait ainsi facilement.

h) 33. M Chamier eût dû jouer T 3 F D et chercher à entrer avec le roi.

i) Si 37. P 5 C D — P 4 T D — 38. R 4 F — R 3 R — 39. R 5 F — P 5 C R et gagneront.

j) Imprudent. C'est du côté du roi qu'il fallait amener le roi pour pouvoir avancer le P C R et arriver au moins avec un temps d'avance.

k) Un beau coup. Si 40. R 6 F — P 4 T D et gagneront.

l) Une faute. 13. R 4 R gagnait la partie. Les Blancs peuvent empêcher un des pions noirs d'aller directement à dame, tandis que leur pion y va toujours avec deux temps d'avance.

m) Ici encore 44. R 4 R annulait la partie.

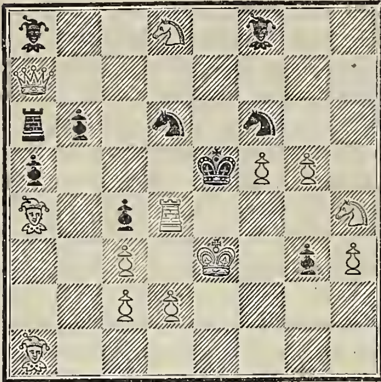
Nous ne donnerons la solution du Problème N° 15 que dans huit jours.

PROBLEME N° 18.

Concours du Congrès international de 1878.

Devise : LE MONDE MARCHE.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en deux coups.

NOUVELLES.

Voici où en sont les tournois de la Régence :

Au tournoi mensuel, trois concurrents sont arrivés *ex æquo* : M. Bezkrowny, de la 1re classe, et MM. Joliet et Gribius, de la 2e classe.

Au tournoi handicap, une seule partie a été jouée, dans la semaine, entre MM. Chamier et Najotte. C'est ce dernier qui a gagné. De la seconde partie qui sera jouée entre ces deux messieurs dépend le sort du tournoi, dont les deux premiers prix seront forcément maintenant MM. Bezkrowny ou Najotte.

Au Cercle d'échecs de Saint-Georges, à Londres, le tournoi handicap annuel est terminé. Le premier prix est échu au révérend Wayte ; les deux autres au docteur Ballard et à M. Minchin.

CORRESPONDANCE.

M. G. Latta, à Mantes. — La *Revue* donnera, comme vous le demandez, le rapport de la commission. Le jugement sera rendu probablement dans le courant de février.

M. Rei... père, à Paris. — C'est par exception que le numéro dont vous parlez ne contenait pas les renseignements en question. Vous les trouverez dans tous les autres. La solution de M. votre fils sera insérée dans le prochain numéro.

M. Rénoy. — Une fois pour toutes, nous ne pouvons faire autrement.

M. Faysse père. — Votre problème en trois coups est démoli par 1. F 2 F D éch. découvert qui donne également le mat.

ROSENTHAL.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 8.

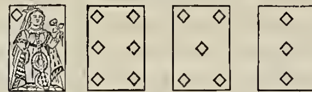
Votre jeu, qui serait faible si vos adversaires jouaient les premiers, peut au contraire devenir très-bon avec l'attaque, bien que vous n'ayez aucune rentrée dans les couleurs. Il arrive souvent, lorsque sept cartes d'une même couleur sont réparties en trois mains, que la dame est seulement deuxième; et si elle se trouve dans le jeu de votre adversaire de gauche, elle tombera forcément sur le valet, qui est votre meilleure carte de début. Dans cette hypothèse, la quatrième majeure peut disparaître dès le premier tour, et nombre de vos atouts peut vous permettre de rester maître des trois dernières levées.

La véritable difficulté réside dans le deuxième coup. Si, comme cela est probable, vos adversaires font la première levée et que la couleur carreau soit jouée à votre droite, au lieu de couper de suite, vous vous defausserez du roi de cœur. De cette manière, il sera possible à votre partner ou de passer ses maîtresses cartes ou de jouer atout avant que vous vous soyez affaibli en coupant.

Il peut arriver aussi que votre partner n'ait pas de trèfle. Vous établissez alors une navette qui décime vos adversaires. C'est absolument comme l'artillerie légère de campagne, qui vient à bout, par le nombre et la mobilité, d'une grosse artillerie de remparts.

Principe. Avec une longue couleur et six petits atouts, débutez toujours par la plus haute carte de votre longue couleur.

PROBLÈME N° 9.









Carreau est atout.

Deuxième à jouer, quelle carte mettrez-vous sur le trois de pique?

ROBERT D'ANTULLY.

CHARADE

Jolis colliers de perles fines,
Draps de velours, ou mousselines,
Diamants, parures, bijoux,
Ciselés à nous rendre fous.

Tableaux de maîtres, porcelaines,
Montres avec superbes chaînes,
Tout ce que vous pouvez rêver
Du soir à l'heure du lever.

Œuvres d'art, bibelots en vogue.
Arrêtons-nous. Le catalogue
De la grande Exposition
Suffit à ma description.

Et maintenant changeons de mise,
Vous ne voyez qu'une chemise
A l'usage du bon Laurent.
Cet objet m'est indifférent.

Mêlez dans un mortier de bronze,
Vous obtenez. Quoi? Quelque bonze?
Point. D'Occident un empereur,
Mauvais fils, traître, batailleur.

Solution de l'énigme n° 8 :
Revue.

R. D'A.

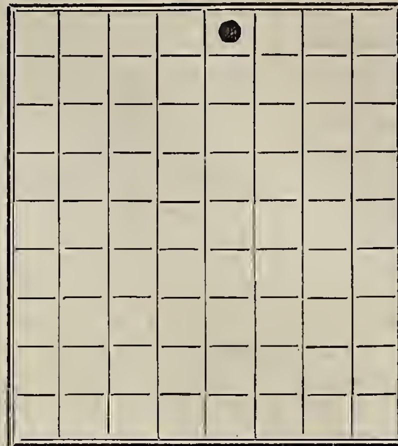
PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 42. — CARRÉ MAGIQUE.

3				
				4
		10		
6				9

Compléter ce carré en y plaçant le surplus des nombres 1 à 25 distribués de telle sorte que la somme des douze additions horizontales, verticales et diagonales, soit toujours la même.

N° 44. — HUIT JETONS.



Dans ce cadre placer sept autres jetons dont un sur l'une des cases angulaires. Il ne devra se trouver qu'un seul jeton sur chaque ligne horizontale, verticale, diagonale ou même simplement oblique.

Le problème n'a, croyons-nous, qu'une seule solution.

N° 41. — CRYPTOGRAPHIE.

BRS RDB FRHRGL MTB T MKNXR FR SRXBLNR.
PLV G'RLB RBR PL'LG DKB RG DLVHTGB ST GTBLNR.

N° 43. — PÊLE MÊLE CRYPTOGRAPHIQUE.

QUI	NE	VOIT	TEL	ET	DE	SES
CONSEILLER	FAIT	AUTRUI	PROPRES	GOUTTE	AFFAIRES	MÉTIER

N° 45. — MOTS CARRÉS.

Sur éventail ou plateau
Un chinois qui n'est pas beau. —
Un mot indiquant l'absence. —
Un rival de la potence. —
Le devoir d'un serviteur. —
Duc, marquis, baron, seigneur. —

Solutions des problèmes du 28 décembre.

Traduction de la cryptographie, n° 31.

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.
LA FONTAINE.

Traduction de la cryptographie, n° 32.

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux. VOLTAIRE.

MOT DU N° 33.
TUMULTUEUSEMENT.

Mots en losange, n° 29.

C R E M O N E
R A C I N E
E C A R T
M I R E
O N T
N E
E

Mots carrés, n° 30.

P A V E
A Z O R
V O U S
E R S E

Dans le dernier numéro, aux mots carrés n° 40, une petite méprise typographique a fait venir d'un *coton* un tissu venu d'un *cocon.*

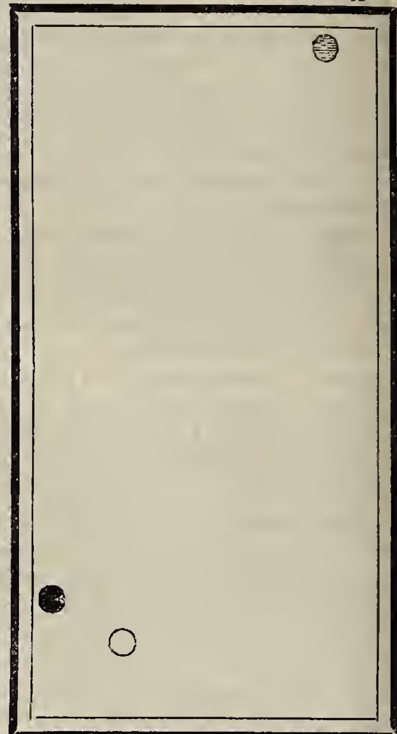
Solutions justes :

M. Petit-Tavard, à Boulogne. 39, 40.
M. Miniche. 36, 39, 40.
M. G. Latta, à Mantes. 36, 37, 39 à 31, 33, 34, 35.
M. Roger. 36, 39 à 32, 33, 34.
M. Jules Brasseur. 34, 35.
Mlle Lyda Perilés. 36, 39.

EDME SIMONOT.

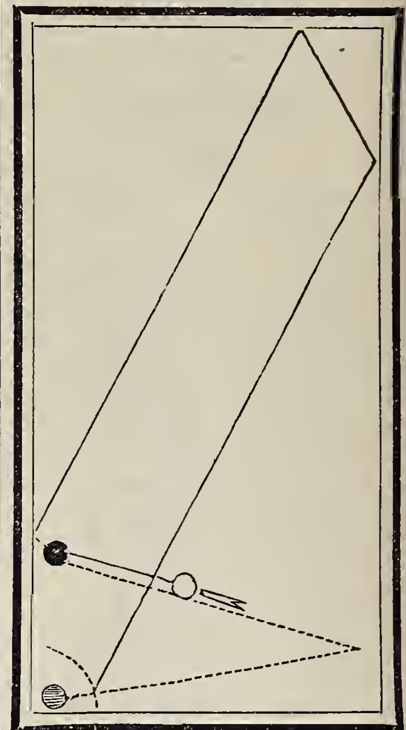
LE BILLARD

5e position, par M. Lucien PIOT,
professeur du Grand-Café.



Jouer sur la rouge de manière à caramboler et à conduire les deux billes dans le coin A.

Solution du coup inséré dans le N° 8 par M. Lucien Piot.



Pour réussir ce coup faites peu d'effet, prenez la rouge demi-pleine, en plombant l'impulsion à donner, de façon à assurer le bon parcours des deux billes.

LES CARTES

PIQUET.

Étant premier en main, comment faut-il écarter le jeu suivant :



Nous donnerons la solution de ce problème dans le prochain numéro.

DE L'ÉCART.

On a dit avec raison que l'écart était, avant tout, une affaire d'inspiration, de flair et de chance, ou, suivant le proverbe, qui devine gagne; cependant l'écart doit toujours être raisonné et s'inspirer des nécessités de la partie, du nombre de points qu'il faut gagner sur l'adversaire si on joue à l'aller et venue, ou de la position respective des joueurs dans le courant du rubicon.

Au rubicon, le premier en main doit généralement chercher de grands coups; et par conséquent risquer beaucoup, nous conseillons de préférence à la recherche trop exclusive des quatorze la constitution d'un point fort et surtout d'une série, c'est-à-dire d'une séquence; les quintes et les seizièmes sont la grande force du jeu et déterminent les quatre-vingt-dix ou les soixante, qui assurent d'abord le passage du rubicon et subséquemment le gain de la partie.

Second à jouer, on s'inspirera, au contraire, des conseils de la prudence, et à moins qu'il ne faille parer un grand coup possible par la distribution des cartes, on devra viser à se garder soigneusement, soit à un roi second, soit mieux encore à une dame troisième.

La double garde contre un point de cinq cartes de l'adversaire qui a roi, dame et tierce au dix, doit être recommandée d'une façon particulière, car elle assure généralement le gain de la carte à celui qui a pu conserver as, valet et sept de la couleur. Nous pensons néanmoins qu'il ne faut pas tout sacrifier à la nécessité de se garder, et que si on craint un grand coup il vaut mieux chercher à le parer par le point ou par des séquences en perdant la carte au besoin.

Ne jamais oublier cependant que second, on n'a que trois cartes à prendre au talon, et que cela diminue beaucoup les chances possibles d'y trouver les cartes dont on a besoin.

Je me résume avec ce principe : Si vous craignez un soixante, gardez-vous soigneusement; si c'est un quatre-vingt-dix, abandonnez une vaine prudence, et dites comme le poëte :

Salus esto nullam sperare salutem.

L'écart franc de trois cartes dans une couleur que l'on ne redoute pas est l'un des meilleurs; il n'a que le seul inconvénient de révéler de suite à l'adversaire le jeu entier et de lui faciliter le gain de la carte pour peu qu'il ait la notion du piquet.

Le meilleur conseil à donner est, à chaque coup, de prendre conseil de sa marque et de celle de son adversaire, de manière à savoir très-exactement combien de points il faut faire pour le distancer.

De même qu'à la bouillotte on doit connaître les mises de chacun et le risque qu'on peut courir, au piquet il faut sans cesse avoir sous les yeux ses points et ceux de la partie adverse.

OLD TRICK.

JEUX DE HASARD

Paris, 15 janvier 1879.

A Monsieur Martin Gall, à Monaco.

Monsieur,

Puisque vous avez absolument voulu, malgré mes conseils, partir pour Monaco, et essayer, à la tête de 100,000 combattants votre système infaillible contre la Banque, il serait à désirer au moins que votre défaite, que je considère comme certaine dans un temps donné — pût servir à l'édification des lecteurs de *la Revue*, et empêcher nos neveux de retomber dans les mêmes erreurs.

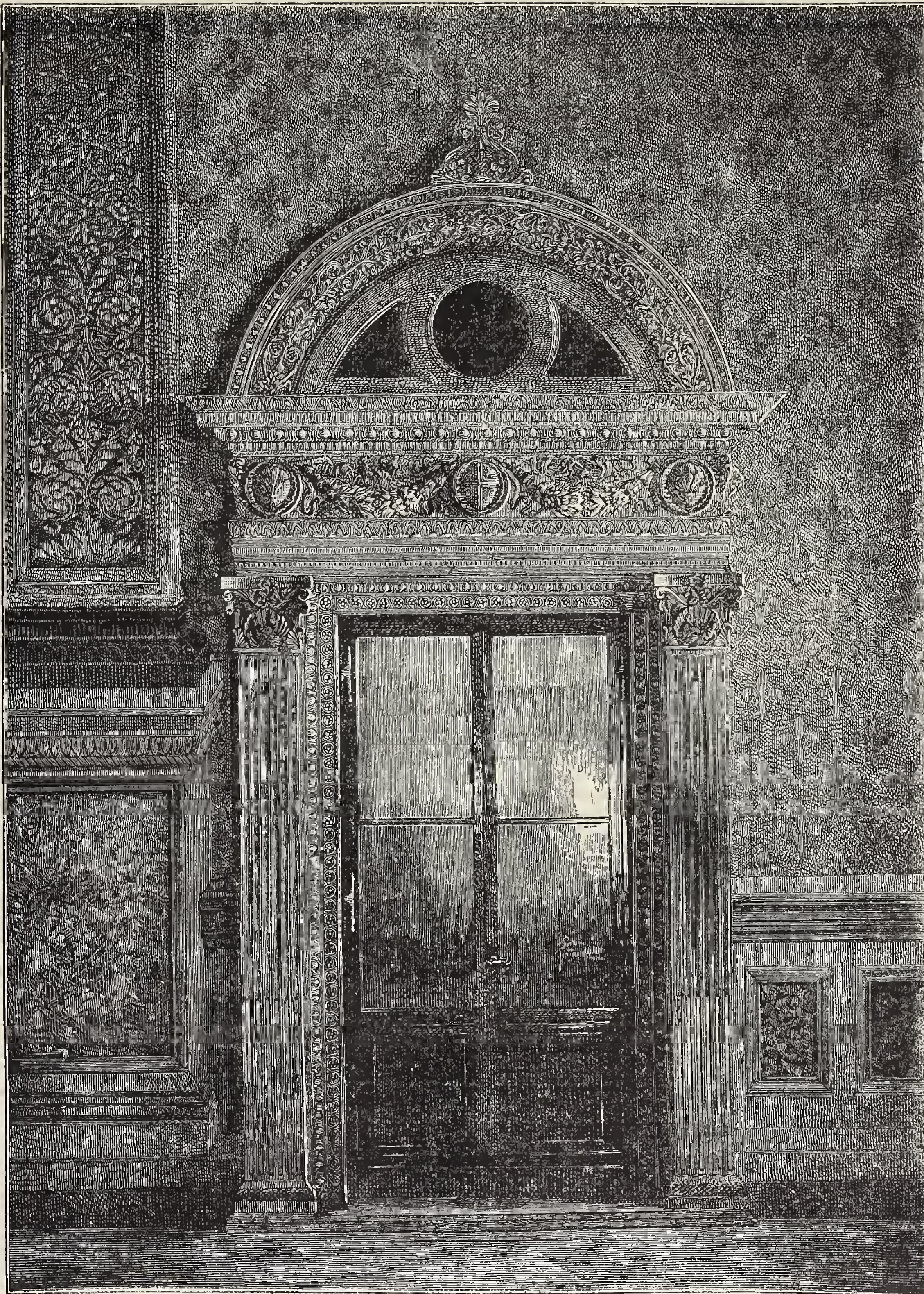
Je vous demanderai donc d'exposer d'une manière claire et précise le système que vous vous proposez de suivre; et de nous envoyer tous les jours le relevé des coups, gagnés ou perdus, dont vous ferez le pointage.

La Revue pourra — et ce ne sera pas l'une de ses moindres attractions — publier ces diagrammes authentiques, à l'usage de ceux qui veulent étudier les combinaisons du hasard; et chacun de ses lecteurs, en appliquant à ces tableaux votre système, tel qu'il aura été publié d'avance, pourra se rendre compte chaque jour de la quotité de votre gain ou de votre perte.

Quant à moi, je puis dès à présent vous prédire (et je ferai à ce sujet tous les paris que vous voudrez), que vous perdrez vos 100,000 fr. *avant de les avoir doublés.* Si votre système est exposé d'une manière suffisamment précise, je vous prédirai en outre, à quelques jours près, le moment où il ne vous restera plus rien..., si ce n'est, j'espère, les fonds nécessaires pour prendre un billet de chemin de fer de Monaco à Paris.

Tout en vous souhaitant bonne chance, je vous prie d'agréer, etc.

ÉMILE DORMOY.



PORTE DU PALAZZO VECCHIO (*L'Art.*)
par BENEDETTO DA MAJANO, gravure d'Edmond Yon.

DAMES

Solution du n° 7. — M. A. J.
33 à 28 — 45 à 39 — 32 à 27 — 47 à 20 prend tout.

N° 8. — M. V. Damme.
41 à 37 — 33 à 28 — 29 à 38 — 27 à 21 — 22 à 31 — 19 à 13 — 18 à 12 — 14 à 11 — 38 à 33 — 43 à 5 D., le reste se voit.

N° 9. — M. de Godoncourt.
22 à 18 — 33 à 29 — 32 à 27 — 16 à 11 — 44 à 40 — 27 à 47 — Dame, prend, P. 44, D. 30, D. 19, P. 27, P. 41, P. 20, D. 10 et gagne.

N° 10. — M. Magellan.
27 à 22 — 18 à 12 — 39 à 34 — 48 à 43 — 49 à 44 — 44 à 2, le reste se voit.

N° 11. — M. le comte ***.
34 à 30 — 43 à 39 — 23 à 18 — 24 à 20 — 12 à 7 — 18 à 13 — 36 à 31 — 33 à 29 — 44 à 40. D. de 50 à 13 pr. 2 dames et 4 pions, le reste se voit.

N° 12. — M. de Godoncourt.
31 à 26 — 30 à 24 — 24 à 2, D. — D. 2 à 6 prend 7 p.

Nous avons le regret de ne pouvoir publier le nom de tous nos correspondants, plusieurs d'entre eux signent d'une façon tout à fait illisible.

Solutions justes.

M. Frau. — Cercle du Commerce, à Uzès. — Tolehcim de Yrreiht. — Amateurs du café de la Terrasse, à Rouen. — M. Faysse. — Café de Malte, à Paris. — Café de la Régence. — R. Bonheur. — M. Clodion. — M. A. Cain. — M. Laperdris. — M. Barbier. — Une demoiselle américaine. — M. Barré. — M. Maubant. — M. Toullier.

PETITE CORRESPONDANCE.

A M. G. L. : Nous tiendrons compte de votre désir

en publiant de temps en temps quelques parties de dames par nos plus forts amateurs Ne soyez pas surpris de ne point trouver votre nom parmi nos solutionnistes, vous vous trouvez malheureusement dans le nombre des personnes dont il nous a été impossible de déchiffrer la signature.

A M. Clodion : Nous avions bien raison de vous demander la solution des problèmes que vous voulez bien nous communiquer, nous n'aurions jamais pu trouver la solution de votre envoi (*problème dit mécanique*), car il n'y en a pas.

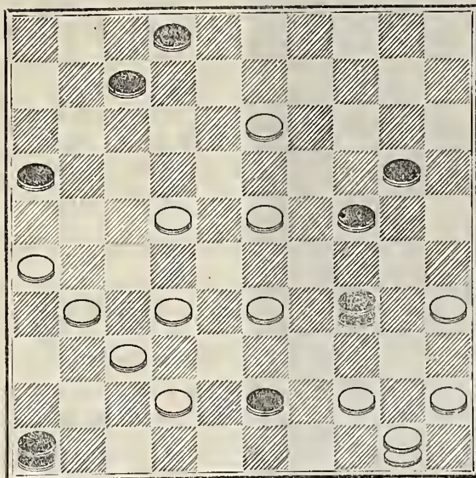
Après votre râfle par la D. bl. de 35 à 29 la D. noire, a deux manières de prendre un pion ; elle choisit donc au mieux de ses intérêts et détruit de fond en comble la combinaison de l'auteur.

Cent fois sur le damier, remettez vos problèmes !
Polissez-les sans cesse, etc., etc...

PROBLÈME N° 16,

PAR M. MAGELLAN.

NOIRS.



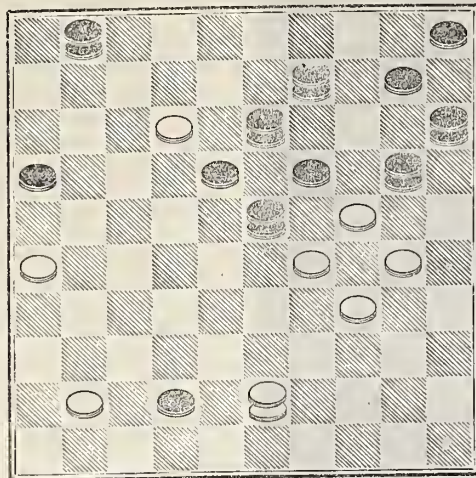
BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

PROBLÈME N° 5 DE M. BOURQUIN.

Après le 5e coup des blancs. 31 à 26, les noirs prennent deux pions. Aux blancs de jouer, ils poussent de 12 à 7. Nous espérons que tous nos correspondants vont nous envoyer la solution de ce beau problème.

NOIRS.



BLANCS.

AUG. JOLIET.

PHOTOGRAPHIE

On parle beaucoup d'un nouveau procédé pour la coloration des portraits photographiques et on nous en a montré quelques remarquables spécimens.

La renommée aux cent bouches annonce que le droit d'exploiter cette invention en Angleterre a été vendu pour la très-modeste somme de cent mille francs.

Je laisse aux autres la permission de le croire, mais je ne le garantis point, étant un peu sceptique par nature.

Voici le résumé du procédé tel qu'on me l'a expliqué :

Une feuille de papier sensibilisée au chlorure d'argent. est imprimée légèrement sous un négatif à portrait; Ce cliché ayant des points de repère nettement définis et marqués en double composition, l'épreuve est fixée au bain d'hyposulfite, lavée, séchée et livrée à l'aquarelliste qui y applique son goût et son habileté, en se servant des teintes mates des couleurs émaillées.

L'épreuve est alors trempée dans un bain d'albumine chlorurée, séchée, retrempée dans un bain de nitrate d'argent, puis réimprimée sous le même négatif, sa place exacte étant obtenue par les points de repère déjà indiqués.

Elle est imprimée de nouveau en force à sa juste tonalité, fixee, lavée et devient une bonne photographie; la coloration étant derrière l'image et sur un seul et même papier, aucuns des beaux demi-tons, des dégradations sans rivales et des merveilleux détails qui font le charme de la pure photographie, ne sont perdus comme dans le procédé ordinaire, par la couche de peinture dont elle est couverte.

Le visage humain, image de la divinité, réunit ainsi les deux beautés de la forme et de la couleur et devient la ressemblance exacte comme si la nature elle-même s'était placée devant un miroir.

Cette nouvelle méthode fera disparaître probablement les doubles épreuves de portraits coloriés au dos, et rendus transparents par le baume de Canada, la cire ou leurs analogues pour les dégradations et les teintes jaunes; les manipulations sont simples et conviennent aux amateurs qui ont le sentiment de la couleur.

Le respect extérieur pour les morts est un des traits distinctifs et recommandables du caractère français; les étrangers qui arrivent en France pour la première fois, admirent beaucoup l'attitude de ce peuple à la vue d'un convoi funéraire traversant silencieusement les rues d'une ville, alors que riches et pauvres, petits et grands, jeunes et vieux, se découvrent pour saluer une dernière fois la dépouille d'un de leurs semblables.

Ceux qui parcourent les cimetières français auront remarqué comment la photographie est utilisée dans l'ornement des tombeaux. Très souvent des portraits et d'autres images sont placés sous verre et entourés de couronnes de fleurs, de bouquets d'immortelles, précieusement renouvelées le jour des morts, en témoignage d'éternelle sympathie, alors que les cimetières sont visités par des milliers de gens appartenant à toutes les classes de la Société, coutume qui excite le respect et l'admiration de tous les étrangers.

Je recommande fortement dans tous les cas, d'employer au lieu des épreuves ordinaires photographiques au sel d'argent qui, exposées à l'humidité et à la température variable du jour et de la nuit sont facilement altérées et abîmées, les portraits sur *émail vitrifié indestructible.*

Ils n'auraient pas besoin d'être remplacés chaque année, l'émail étant indestructible, ainsi qu'il est prouvé par les spécimens trouvés dans les recherches de nos savants, en Égypte, en Assyrie, en Grèce et en Etrurie et ainsi qu'en ont témoigné les magnifiques produits exposés cette année au Champs de Mars par des artistes tels que Luson de Camarsac, Mathieu Deroches, Gouguiheim, le comte de Roydewille, Valery Ostrorog, etc., etc.

Nous en concluons qu'on ne doit pas hésiter à adopter cette grande amélioration dans la photographie mortuaire.

J'ai été témoin dernièrement d'une touchante coutume qui consiste à envoyer aux amis, au lieu de la banale lettre de faire part typographique, la reproduction photographique d'un frontispice mural ou d'un monument avec les mots : *en souvenir de* : entourés d'attributs et placés sur un portrait ou buste du défunt, qui devient un souvenir précieux pour ceux qui l'ont connu et aimé.

Je ne sais pas si la mode en est venue en Angleterre, mais c'eût été d'une application heureuse aux portraits dernièrement parus de la princesse Alice. si justement regrettée.

Les manipulations en sont simples et à la disposition de tout photographe et amateur; un dessin renversé est fait en monochrome de quelque dimension que ce soit et reproduit comme négatif.

Cela donne une image pelliculaire au charbon, l'un sert comme masque pour imprimer un portrait, et un autre pour imprimer l'image sur l'épreuve positive.

Le photographe doit toujours conserver en stock des épreuves prêtes à recevoir les portraits ordinaires en cas de nécessité.

J'ai vu des cartes de visite et des cartes-albums utilisées ainsi.

En saluant la nouvelle année, je dois signaler la constitution d'une nouvelle Société photographique à Paris, composée principalement de spécialistes et d'hommes du métier, M. Collard est leur président, MM. Liebert et Bacard fils, vice-présidents et M. K. Versnaeyen, secrétaire.

HARRISON.

MUSIQUE

Le public paraît avoir définitivement adopté les festivals de l'Hippodrome : à en juger par la foule qui remplissait l'immense cirque, à voir l'élégance des toilettes, le grand nombre de notabilités de tout genre qui se coudoyaient dans les promenoirs, on peut assurer que le succès de ces fêtes musicales est établi sur des bases solides et durables.

Il faut s'en féliciter au point de vue de l'art. Ce magnifique débouché offert aux compositeurs pour l'exécution de leurs œuvres symphoniques et chorales ne peut que favoriser la production de nouveaux ouvrages, et j'ai la ferme conviction que l'école symphonique française ne tardera pas à se placer au premier rang, si elle n'y est déjà.

Ce n'est que depuis quelques années que les jeunes compositeurs, lassés d'attendre à la porte des théâtres, ont pris le sage parti de se livrer à la musique symphonique. MM. Massenet et Saint-Saëns, particulièrement, y ont trouvé le succès. Les directeurs ont alors pensé que, s'ils savaient écrire des poëmes symphoniques et des suites d'orchestre, ces messieurs devaient savoir écrire aussi des opéras : ce qui n'est pas rigoureusement exact, ainsi que l'événement l'a montré depuis, car si M. Massenet a remporté un succès incontestable avec le *Roi de Lahore*, M. Saint-Saëns a prouvé, au contraire, qu'il n'avait aucune des qualités nécessaires au compositeur dramatique.

Il ne faut pas se le dissimuler : la musique de théâtre doit être conçue, développée, orchestrée autrement que la musique de concert. A ce titre encore, les festivals de l'Hippodrome peuvent être un précieux enseignement. Parmi les pages consacrées du répertoire des maîtres, M. Albert Vizentini a choisi et fait exécuter la *Bénédiction des poignards* des *Huguenots* et le *Serment des trois cantons* de *Guillaume-Tell*, c'est-à-dire les deux plus grands chefs-d'œuvre de la musique dramatique. Eh bien ! ces sublimes manifestations du génie de Meyerbeer et de Rossini n'ont pas produit la moitié de l'effet obtenu par le *chœur d'incantation* du *Roi de Lahore*, lequel a toujours été assez froidement accueilli à l'Opéra. C'est qu'en effet l'œuvre de M. Massenet, bien qu'elle ait été écrite pour le théâtre, appartient par son essence même, par ses développements, par sa facture, à la musique symphonique, tandis que les immortelles scènes de *Guillaume* et des *Huguenots* sont la musique dramatique même, et que, placées hors de leur véritable cadre, elles perdent de leur effet. C'est encore pour cette raison que le prélude de l'*Africaine*, qui soulève chaque soir au théâtre l'enthousiasme du public, a été accueilli à l'Hippodrome avec une réserve extrême, en dépit d'une excellente exécution.

Le programme de jeudi dernier comprenait, en fait d'œuvres de jeunes compositeurs, des fragments du ballet de *Sylvia*, de M. Léo Delibes, des fragments de *Dimitri* et de la *Reine Berthe*, de M. Victorin Joncières, et enfin les scènes du troisième acte du *Roi de Lahore* qu'on avait entendues déjà au premier festival.

Les fragments de *Sylvia* ont été fort goûtés, surtout la *valse lente* et le caprice intitulé *pizzicati*, qui a été bissé. M. Léo Delibes est un des jeunes compositeurs sur lesquels l'art dramatique doit le plus compter. Sans parler de quelques petits ouvrages dans le genre bouffe, de *Sylvia* et de la *Source* (en collaboration avec M. Minkous), M. Delibes a fait représenter le ballet de *Coppélia*, un petit chef-d'œuvre, et le *Roi l'a dit*, partition en trois actes qui est bien loin d'avoir obtenu à l'Opéra-Comique l'accueil qu'elle méritait. Ce même théâtre de l'Opéra-Comique nous promet la prochaine représentation d'un nouvel ouvrage de M. Delibes, *Jean de Nivelle*; j'espère que, cette fois, le succès récompensera pleinement le mérite de l'auteur.

M. Joncières, impitoyablement condamné par une presse que, pour mon compte, je trouve bien sévère, a voulu en appeler de ce jugement sommaire en dirigeant lui-même l'exécution du prélude de la *Reine Berthe*. Le public a-t-il été désarmé par cet acte d'audace ? Je ne sais. Dans tous les cas, s'il a applaudi la *Reine Berthe*, il a montré

d'une façon non-équivoque que toutes ses préférences étaient pour *Dimitri*.

M. Massenet, une fois de plus, a remporté les honneurs de la soirée avec les scènes du troisième acte du *Roi de Lahore*. Voilà qui est parfait. Mais pourquoi M. Massenet n'a-t-il pas fait exécuter quelque nouvelle œuvre? Ne pouvait-il, en cherchant bien, trouver dans ses cartons quelque oratorio, quelque poëme biblique ou symphonique dont il nous aurait offert la primeur? Le public est assez aimable avec M. Massenet pour que celui-ci lui doive un bon remercîment, et quelle meilleure manière de remercier le public, si ce n'est de le charmer?

Léon Delahaye.

Ne sait pas sa leçon.

C'est une petite école de Bretagne que M. Roussin a choisie pour sujet de son tableau, un des plus remarqués au Salon de 1877. Les fillettes portent le costume national qui est bien aussi pittoresque que es costumes italiens. La coiffe blanche en cornette qui couvre la tête, le corsage carrément échancré sur le sein, les fortes chemises en toile bise dont les larges manches, serrées au poignet, restent à découvert, tout est d'une fidélité scrupuleuse. Ces détails indiquent que M. Roussin a pris, étudié et composé son tableau sur le vif et en font une page descriptive des plus intéressantes. Mais ce n'est point à principalement ce qui nous attire et nous attache. Les physionomies des petites filles sont diverses, et toutes sont d'une finesse de *rendu* qui retient longtemps l'œil devant cette toile. Avant tout, on remarque l'écolière qui est debout et récite en ânonnant une leçon qu'elle ne sait pas. Son œil anxieux, hagard, cherche de côté un secours que lui donne généreusement une voisine et probablement une compagne d'affection. Car on ne peut pas se tromper à l'expression de cette seconde figure. Pendant que le livre d'études couvre à moitié le visage par un mouvement des plus naturels, pendant que la bouche souffle les mots à la mémoire rebelle, les yeux ont une éloquence révélatrice et disent les petites souffrances d'un cœur d'enfant. Les autres groupes ont aussi leur attraction. A gauche sur le devant, la fillette assise les bras croisés et sûre d'elle-même deviendra une maitresse-femme et une ménagère qui ne sera pas embarrassée pour conduire sa maison; il n'y a qu'à voir son œil bien ouvert. On n'en peut dire autant de la petite ébouriffée qui est à côté. Ses cheveux mal peignés flottent sur ses épaules, et elle étudie avec un acharnement et une attention qui témoignent d'une négligence ou d'une faute à réparer. De ce petit monde, M. Roussin a pris le physique et le moral; son sujet bien fouillé, intéressera toujours. (*Illustration.*)

G. B.

⁂ La reine Isabelle II, faisant trêve au deuil où la mort de la reine Christine l'a mise, a donné samedi un dîner de gala en l'honneur de la princesse Mathilde. Sa Majesté portait à ce dîner une toilette noire, où les dentelles de Chantilly se mariaient heureusement au point d'Angleterre. Parmi les autres convives de la table royale, on remarquait le prince Philippe de Bourbon, second fils du duc d'Aquila et neveu par sa mère de l'empereur du Brésil et de la princesse de Joinville; le prince de Bauffremont-Courtenay, son fils le duc d'Atrisco et la duchesse d'Atrisco, celle-ci fille du duc de Sessa et de Montemar, et nièce par sa mère l'infante dona Luisa de Bourbon, de don François d'Assises. La duchesse d'Astrico est en possession des titres de marquise de Morata de la Vega et de Léganès, deux fois grande d'Espagne de première classe et dame de la Croix étoilée. C'étaient encore le prince de Hohenlohe, ambassadeur d'Allemagne à Paris, le comte de Kneffstein, M. Guelle y Rante, l'écrivain gentilhomme si sympathique, si apprécié, beau-frère du roi François d'Assises; le baron A. de Rothschild, le marquis et la marquise de Las Marismas, la baronne de Galbois, le comte de Sanafe, etc., etc. La princesse Mathilde annonçait chez la reine la reprise de ses réceptions du dimanche toujours si recherchées et si suivies.

⁂ On rappelle maints souvenirs sur Khalil-Pacha, qui vient de mourir à la suite d'une longue maladie qui le tenait depuis longtemps éloigné des affaires publiques. Khalil-Pacha avait été dans ces dernières années ambassadeur de la Porte à Vienne et à Paris.

Ce fut la phase sérieuse de sa vie, mais la phase brillante fut celle qu'il connut à Paris aux beaux temps de l'Empire, alors qu'il s'appelait Khalil-Bey. Nul mieux que lui ne sut semer ses millions aux quatre vents de Paris. Ne se contentant pas d'être un des plus beaux joueurs du Cercle impérial, il fut le premier Turc qui ait eu des chevaux de course sur les hippodromes de l'Europe. Entre temps, il achetait des objets d'art, des tableaux — la *Femme au perroquet*, par exemple, de Courbet — et donnait des dîners qui firent époque.

⁂ Le cercle de l'Union artistique annonce, pour samedi prochain, une soirée d'escrime qui aura lieu. comme d'habitude, dans la grande salle des fêtes, sous la nouvelle présidence de M. Alfred Saucède.

L'escrime avait un peu chômé cet hiver, l'assaut de samedi lui rendra son prestige habituel; les plus fines épées connues vont se retrouver en face.

Yacht-Club de France. — A obtenu la concession de pavillon, en date du 9 février 1878, le yacht dont la désignation suit :

Myth, de 70 tonneaux, gréé en goëlette, construit en Angleterre en 1863, du port du Havre, appartenant à M. Aristide Boucicaut, membre souscripteur du Yacht-Club de France.

Signal distinctif M B S L.

L'HOTEL DROUOT

Nous avons dit, il y a huit jours, pourquoi l'hôtel Drouot éprouve, pendant la première quinzaine de janvier, un ralentissement forcé dans le mouvement général des ventes. Aussi n'avons-nous rien ou presque rien à signaler dans notre chronique d'aujourd'hui.

Me Henri Lechat a continué de distribuer aux amateurs de serres et de jardins, un certain nombre de plantes exotiques ou rares provenant des jardins et des serres de l'Exposition.

Quelques mobiliers plus ou moins artistiques; des réunions de curiosités, c'est-à-dire le trop plein des collections ou des magasins que l'on réunit de divers points et qu'on offre ensemble aux enchères; en somme des vacations dont la plus élevée n'a peut-être pas dépassé 15,000 francs; puis des bijoux, des diamants, provenant de liquidations commerciales, vendus par MM. Escribe et Tual, ce qui aura permis à quelques-uns de continuer à meilleur compte leurs cadeaux d'étrennes; tel est à peu près le bilan de cette première quinzaine de janvier.

A partir du 16, l'animation est revenue avec une vente de tableaux modernes, dessins et aquarelles, faite à la salle n° 1, par MM. Charles Pillet et Féral. Dans cette vente très-intéressante figuraient des œuvres de Baron, Brissot, Chavet, Léon Coignet, Corot, Courbet, Daubigny, Diaz, Firmin Girard, Heullant, E. Isabey, Landelle, Roqueplan, Roybet, Stevens, Troyon, etc.: de beaux dessins de Rosa Bonheur et de Paul Delaroche entre autres. De ce dernier, plusieurs personnages historiques comme *Marie-Antoinette à la Conciergerie*, le *général Bonaparte, premier consul*, et cinq dessins, études pour le tableau si populaire : *les Enfants d'Edouard*.

Les journaux nous apprennent que parmi les ventes qui se sont faites en Angleterre dans le courant de 1878, il a été acheté pour *la National Gallery : La vision de Sainte-Hélène*, de Paul Véronèse (vente Novar, 3,300 guinées); l'*Agonie du Christ au jardin des Oliviers*, attribuée à Raphaël, œuvre de jeunesse; une petite *Nativité*, de Sandro Botticelli; une *Adoration des Mages*, par Fra Filippo-Lippi; un *Chevalier de Malte*, de Francia Bigio; une tête d'Holbein, des paysages de Crowe, de Barker, de W. Muller, J. Ward; le portrait de *Sir Harry Bate Dudley*, par Gainsborough, des dessins paysages de Gainsborough aussi; un panneau du commencement du XVI[e] siècle de Gérardt David.

Pierre D...

VOCABULAIRE

DES TERMES EMPLOYÉS A LA CHASSE A COURRE

(*Suite.*)

DROIT du limier. C'est la tête et le cœur du cerf qu'on lui donne à la curée.



ENCEINTE, partie de bois dans laquelle est détourné l'animal.

ENLEVER les chiens, leur faire quitter une voie pour les remettre sur une autre.

ENTÉES, fumées qui se tiennent ensemble.

ÉPOIS, cors qui sont au sommet de la tête du cerf.

ÉPONGES, ce que forme le talon du cerf, du chevreuil et de tous les animaux qui ont le pied fourchu.

FAUX REMBUCHEMENT, se dit lorsqu'un cerf feint de vouloir se rembucher dans un fort, et qu'il en sort aussitôt pour aller se mettre à la reposée dans un autre.

FINS. On dit qu'un animal est sur ses fins lorsqu'il est mal mené et qu'il est prêt à se rendre.

FRAPPER aux brisées, lâcher les chiens aux dernières brisées du valet de limier pour leur faire chasser l'animal.



FUMÉES, fientes des bêtes fauves.

GARDES, ergots du sanglier, au-dessus du talon.

GOUTTIÈRES, raies creuses ou enfoncées qui sont le long des perches ou parois de la tête des cerfs, des chevreuils et des daims.

GRAIS, les deux grosses dents que les sangliers ont à la mâchoire supérieure.

HAIRE, jeune cerf d'un an.



HALLALI, fanfare que l'on sonne pour annoncer que l'animal se rend.



HARDE, troupe d'animaux rassemblés.

HARDE de chiens, plusieurs couples de chiens attachés ensemble.



JAMBE, distance qu'il y a d'un os du cerf à l'autre.

LAIE, femelle du sanglier.

LIVRÉE, marques et barres que les faons et les marcassins ont sur le corps jusqu'à l'âge de six mois.

MAL MENÉ. On dit qu'un animal est mal mené lorsque ses forces s'épuisent.

MAL SEMÉE, tête de cerf dont dont les andouillers ne sont pas égaux en nombre de chaque côté.

MARCASSIN, jeune sanglier, jusqu'à six mois.



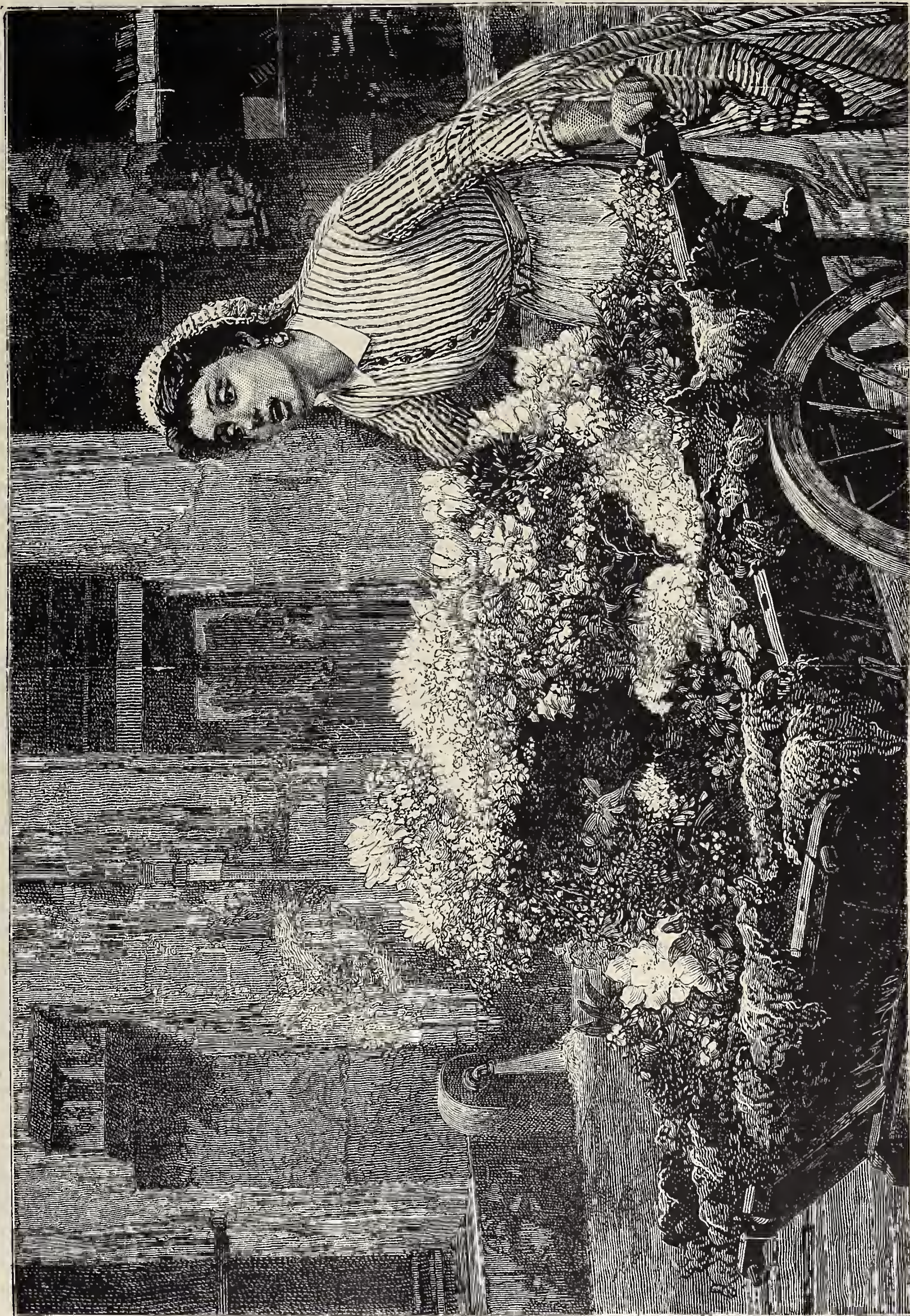
MASSACRE, crâne du cerf avec le bois.





NE SAIT PAS SA LEÇON
par M. Roussin.

Illustration.)



MARCHANDE DE FLEURS
par Firmin Girard.

(Monde illustré.)

MÉJUGER. Le cerf se méjuge lorsqu'il place son pied de derrière tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.
MEULE, rond pierreux d'où sort la perche de la tête du cerf.
NAPPE, peau de cerf.



(*A suivre.*)

Notre collaborateur, M. Florian Pharaon, a ouvert mardi dernier, à Sainte-Barbe, un cours de langue arabe vulgaire; ancien interprète de l'armée d'Afrique, il possède les idiômes parlés dans tous les États barbaresque, Maroc, Algérie, Tunisie. Le but qu'il se propose est, non de faire un cours savant, comme ceux du Collége de France, mais de mettre à même les élèves qui suivront son cours, de pouvoir, dès la fin de la première année, parler suffisamment l'arabe pour les besoins de la vie et posséder les éléments grammaticaux de la langue arabe qui leur permettront de compléter seuls leur instruction.

On s'inscrit, pour suivre ce cours d'arabe vulgaire, à l'économat de Sainte-Barbe, 2, rue Cujas.

VOYAGE AU PAYS DES LIVRES

Pendant que nous nous promenions, ces jours derniers, à travers les merveilles étalées dans la Galerie Mazarine, la Bibliothèque nationale était sur la sellette à la Chambre des députés et au Sénat Pour la seconde fois, dans une année, l'écho des voûtes parlementaires a résonné sous le bruit des plaintes suggérées par la situation intolérable dans laquelle se trouve cet admirable établissement. Il s'agissait de l'agrandissement et de l'isolement de la Bibliothèque et conséquemment de l'acquisition des maisons de la rue Vivienne et de la rue Colbert qui lui sont adjacentes.

Il s'est enfin rencontré des hommes soucieux des intérêts et de la dignité des lettres et de la science, qui ont pris en main la cause de cette merveille incomparable et si universellement appréciée qu'on appelle la Bibliothèque nationale. Remercions-les de leur initiative : s'ils réussissent, ils auront rendu un immense service à tout le monde.

N'est-il pas incompréhensible en effet qu'en plein Paris, au XIXe siècle, dans une période où tous les esprits cherchent à développer et augmenter l'instruction générale, un établissement de l'importance de la Bibliothèque nationale placé en première ligne pour fournir les matériaux les plus utiles et les plus variés à l'instruction, soit laissé en l'état de gêne et de délabrement (en certaines parties) dans lequel il est actuellement. La place manque aux travailleurs, dont le nombre augmente tous les jours dans des proportions effrayantes et le moment ne tardera pas où l'on sera forcé de refuser la porte de la salle de travail, comme on le fait aujourd'hui pour la salle publique. Et le public de se plaindre, non sans raison, mais à qui s'en prendre?

Si l'espace fait défaut aux travailleurs, ce n'est pas au moins qu'on ait sacrifié leur intérêt à celui des collections, car les livres sont encore plus à l'étroit que ceux qui viennent les consulter. Et ici, la question est plus grave, car la production littéraire et scientifique prenant chaque jour un accroissement considérable, il s'ensuit que les matériaux abondent chaque année à la Bibliothèque. Il y a quelques années à peine le nombre des articles entrés dans une année à la Bibliothèque n'atteignait pas vingt mille, aujourd'hui ce chiffre est plus que doublé. Or, il arrive que devant une telle affluence on est bien embarrassé. Où mettre tout ce qui vient? Ici, là, un peu partout, dans tous les coins, au grenier même.. et cela au grand détriment et des livres qui s'abîment et du public qui se plaint de la lenteur des communications. Il ne peut se rendre compte que les expédients auxquels on est obligé d'avoir recours pour loger les nouveaux arrivés entravent la marche du service. Sans compter que tous ces expédients, ces installations provisoires faites aujourd'hui, démolies le lendemain, sont non-seulement une cause de trouble, mais encore une source de dépenses inutiles. Donc, de toute nécessité l'agrandissement des bâtiments s'impose; il suffit pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur la place occupée par les diverses collections, livres, estampes, médailles, manuscrits; elles ne peuvent tenir plus longtemps dans la ceinture étroite qui les étreint.

Une autre raison non moins importante que la précédente milite en faveur de l'achat des maisons voisines de la Bibliothèque; c'est l'isolement. Nous ne nous étendrons pas sur cette question qui a été soulevée et appréciée à sa juste valeur. Tout le monde est d'accord pour dire que si, grâce à son voisinage, la Bibliothèque brûlait, on aurait beau entasser millions sur millions, on n'arriverait jamais à réparer un tel malheur dont l'idée seule fait trembler. Il a été répondu : vous craignez l'incendie, eh bien! prenez vos précautions, ayez des pompiers. Ceci est bien; mais il faut le dire, les pompiers sont autant à craindre que l'incendie. Nombre de richesses ne seraient pas moins détruites par l'eau que par le feu. On n'y gagnerait que de faire une perte moins grande, mais ce qui serait perdu ne pourrait, dans certains cas, être retrouvé ni remplacé. Ne vaut-il pas mieux supprimer les causes de l'incendie que de parer à l'incendie lui-même? Cela nous semblerait plus prudent, plus logique.

Nous sommes de ceux qui pensent que le Gouvernement n'hésitera pas à accorder à cette question toute l'attention qu'elle réclame et qu'un résultat favorable couronnera les efforts de ceux qui l'ont soulevée car c'est l'intérêt général qui est en jeu en même temps que la dignité du pays.

Nous ne quitterons pas la Bibliothèque nationale sans dire quelques mots d'un livre qui vient de paraître et qui a pour titre : *La Bibliothèque nationale, son origine et ses accroissements jusqu'à nos jours* (1). L'auteur, M. Mortreuil, secrétaire de la Bibliothèque passe en revue les différentes phases par lesquelles a passé la *Librairie du roi*, comme on l'appelait, pour arriver à l'état actuel. Depuis Charlemagne et surtout depuis Charles V, les péripéties n'ont pas manqué à cette collection d'abord composée de quelques manuscrits, puis grossissant et s'enrichissant de livres, de médailles, d'estampes et d'antiquités qu'elle récolte en France et à l'étranger soit par acquisition, soit par dons. Ses diverses installations au Louvre, à Fontainebleau, à Compiègne, rue de la Harpe, pour arriver enfin à l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, sont curieuses. Deux périodes, les plus belles de son existence, sont surtout intéressantes à étudier dans cette histoire de la Bibliothèque. En premier lieu, la période qui commence à l'arrivée de Colbert aux fonctions de maître de la Librairie et qui se termine vers la fin du règne de Louis XV, c'est-à-dire celle pendant laquelle la Bibliothèque fut administrée par Colbert, Louvois et les Bignon, puis la période de la Révolution française qui fournit à cet établissement la majeure partie de ses collections.

Faire une analyse des faits multiples qui abondent dans le livre de M. Mortreuil est chose impossible : il faut le lire. Tous ces faits sont présentés méthodiquement, par ordre chronologique et dans un langage clair et correct qui n'est pas un des moindres attraits de l'ouvrage, nous ne pouvons que féliciter l'auteur d'avoir mis au jour un tel livre, bien utile pour l'histoire de la Bibliothèque et engager nos lecteurs à se le procurer, ils y trouveront attrait de curiosité et renseignements précieux.

AM. DUBOIS.

(1) Paris, Champion, 15, quai Malaquais, 1878, in-8°.

LA VIE A LA CAMPAGNE

Au mois de septembre dernier, après avoir pu constater sur plusieurs points du territoire l'état lamentable auquel les inclémences de la température avaient réduit nos populations giboyeuses, nous avions timidement indiqué l'unique remède à une situation qui pouvait devenir le commencement de la fin, recommandé aux chasseurs la modération, la plus ferme ressource de leurs intérêts, supplié le gouvernement d'avancer de quelques semaines l'époque de la clôture annuelle. Une lettre ministérielle très-récente nous fit un instant espérer que sur ce dernier point les nécessités de la conservation parleraient plus haut que les appétits de quelques Nemrods.

Nous avions oublié que, sur cette question, la sagesse et le bon vouloir du ministre n'ont pas leurs coudées franches; les préfets doivent être consultés; tous ne sont pas chasseurs, mais autour de ceux-là gravitent, en qualité d'Égéries cynégétiques, quelques-uns de ces enragés que l'extinction d'une espèce utile laisse parfaitement indifférents, pourvu que leur fusil vainqueur ait eu la gloire d'en abattre le dernier échantillon.

Et puis, il y a encore Paris, ce ventre affamé de petits pieds coûteux. Jugez donc, si les soupeuses des jours gras n'avaient pas de perdreaux truffés pour enfler la carte de leurs galants amphytrions? Mais ce serait la fin du monde!

Cette grave considération ne sera point dédaignée; on continuera jusqu'à la fin de janvier, et qui sait? peut-être jusqu'au jour des Cendres.

Quant aux disciples de saint Hubert, nos premiers catéchumènes, nous avons à peine besoin d'ajouter que nos admonestations les ont trouvés absolument récalcitrants.

On nous écrit du Loiret que, pendant la neige, les déprédations des braconniers dans ce département et dans celui de Loir-et-Cher avaient pris des proportions légendaires. Ils y ont donné le spectacle de ces invasions de bandes armées dont la Belgique avait eu jusqu'à présent le monopole. Plusieurs propriétés de la rive gauche de la Loire ont été mises en coupe réglée : on y a abattu plus de 1,500 pièces en quelques jours. Nous donnerons une idée du massacre qui s'est opéré dans cette région, au mépris de la loi, par ce fait que les perdreaux rouges sont arrivés en telles quantités sur le marché d'Orléans, que leur prix, la veille du 1er janvier, c'est-à-dire au moment où le renchérissement des denrées de luxe est général, est descendu à 1 fr. 50 c. Si la chasse est destinée à devenir libre, ne sera-t-il pas équitable de donner des garanties pour que cette liberté ne dégénère pas en licence? On n'y parviendra qu'en cessant de reconnaître, entre le braconnage et le vol, une distinction qui, en réalité, n'existe pas.

A tout seigneur tout honneur : les loups sont ceux du moment. La neige, le froid et leur impérieux corollaire, la faim, les ont décidés à quitter leurs repaires, à venir chercher la chair fraîche autour des villages; quelques attaques audacieuses ont consterné les populations.

Nos lecteurs connaissent notre opinion sur la louveterie; son organisation surannée ne répond plus aux nécessités de notre état social; elle appelle une réforme radicale, et néanmoins, en tant qu'institution, elle est à conserver, parce que sans louvetiers et sans chiens de loups on n'aura jamais raison de cette engeance.

En attendant, il conviendrait de pratiquer plus sérieusement l'empoisonnement non-seulement du loup, mais du renard, qui, partout où il a été essayé, a, à peu de frais et de peines, donné d'excellents résultats. Vous allez nous accuser de verser dans l'utopie, mais il nous semble qu'il ne serait pas bien difficile d'arriver à faire foisonner les espèces utiles dans nos plaines et dans nos bois, et en même temps à faire disparaître tout animal nuisible aussitôt qu'il se montrerait; il ne s'agirait pour cela que d'abjurer le culte de ce terrible moi, et bien convaincus que servir les intérêts de la communauté, c'est en réalité s'obliger soi-même, de se décider à s'entendre pour la destruction de l'un, comme pour la conservation des autres.

Nous sommes à l'heure où il convient de procéder énergiquement à l'expurgation des bois en faisant la guerre aux lapins.

Nous avons cité les arrêts de la Cour qui les classaient parmi les servitudes dont les riverains devaient subir les inconvénients dans une certaine mesure; mais ne perdez pas de vue que le cas de force majeure que représente ce rongeur s'évanouirait s'il était prouvé, non pas seulement que vous avez établi ces hôtes redoutables dans vos bois, mais que vous n'avez pas fait ce qui était en votre pouvoir pour en diminuer le nombre.

N'attendez pas davantage pour les traquer par tous les moyens connus : battues, chasses aux bassets et furetage ; ce dernier mode de destruction, le plus sûr, perdra de sa valeur dans quelques semaines, lorsque les lapereaux de la première portée ayant regagné le terrier, votre auxiliaire s'acharnant sur ces victimes sans défense, vous vous trouverez condamné à battre la semelle des heures sur les terriers. Ne négligez jamais de convier les intéressés du voisinage à ces expéditions, et cela par la voie d'affiches, les écrits restent. Enfin n'oubliez pas que le lapin, « la meilleure légume » du garde, est aussi la pièce de résistance de MM. les huissiers.

En même temps que vous vous acharnerez sur ce ron-

geur, n'attendez pas que l'ordonnance trop tardive de M. le préfet vous y contraigne pour ménager les chevreuils, les lièvres, les perdrix, les faisans. La chevrette est pleine, et chacune d'elles à présent représente une trinité respectable; comme le brocard a perdu ses bois, la confusion est si facile que mieux vaut s'abstenir de tirer sur lui. La hase, plus hâtée que la femelle du lapin, a déjà charge de levrauts.

Quant aux faisans, c'est tout au plus si ce qui en subsiste à présent pourra suffire au repeuplement. Beaucoup de chasseurs se figurent qu'en ménageant les poules, il n'y a aucun inconvénient à tuer jusqu'au dernier coq. C'est une erreur fondée sur l insuffisance des observations. Chez les oiseaux monogames, les choses se passent à peu près comme chez nous; c'est le mâle qui se met en frais de pas et de démarches pour séduire celle pour laquelle son cœur a soupiré. Les rôles s'intervertissent quelque peu dans les espèces polygames, tétras, faisans, etc. Le sultan superbe a une voix éclatante pour annoncer *urbi et orbi* qu'il tient ses assises; le plus souvent il dédaigne de se déranger. C'est la jouvencelle qui, à ces cris, redresse sa tête au plumage grisâtre et les écoute anxieuse et palpitante; bientôt, l'œil émerillonné, elle se met en quête; le col tendu, svelte et légère, elle va trottinant sous la futaie, se glissant entre les hautes herbes qui frissonnent, s'arrêtant de temps en temps pour entendre encore cette invite impérieuse et douce; elle marche jusqu'à ce qu'elle ait aperçu son seigneur et maître dans tout l'éclat de sa parure de pourpre et d'or.

Il en résulte que vous aurez beau avoir respecté vos poules, en avoir même lâché de nouvelles, si vous n'avez plus un nombre suffisant de maris à offrir à ces beautés, elles pourront fort bien prendre le chemin des bois voisins, mieux partagés que les vôtres sous le rapport du sexe masculin.

Janvier est un mois de transition pour les gibiers de passage, la migration vers le sud est terminée, le retour au nord n'est commencé pour aucune espèce. Cependant nos marais conservent quelques hôtes, canards, sarcelles, bécassines, qui semblent décidés à ne pas pousser plus loin leurs pérégrinations, et se contentent d'aller de l'étang à la rivière et de la rivière à l'étang, suivant les caprices de la gelée. Au bois, il suffit que le thermomètre se relève de quelques degrés pour que de loin en loin on rencontre une bécasse; mais elles ont cessé d'être un objectif sérieux et il faut au moins six semaines pour qu'elles le redeviennent.

De Cherville.

CHRONIQUE DU SPORT.

Le turf. — Steeple-chase de Nice.

Tous les sports actifs ont leur saison de repos. En dépit des expédients ingénieux auxquels on a recours pour en prolonger l'exercice au delà du terme normal et logique de leur durée annuelle; il arrive toujours un moment où il faut forcément s'arrêter. On s'est beaucoup récrié contre les dispositions draconiennes de cette réglementation, interdisant à un propriétaire le droit d'user de son cheval comme il l'entendait, et de le tuer si bon lui semblait. Il existe, dans tout ordre de choses, des considérations d'intérêt général, dont le principe doit toujours primer les convenances particulières. Les mêmes restrictions existent pour la chasse, sous une forme beaucoup plus vexatoire encore; on s'incline cependant devant elles, sans murmurer, les vrais adeptes se plaignent même qu'elles ne sont pas assez rigoureuses encore.

La résignation stoïque de ceux-ci, l'impatience fiévreuse de ceux-là, en face des limites imposées à une passion dominante, peuvent à la rigueur s'expliquer par la manière très-différente dont les uns et les autres se livrent à leur sport favori. Le chasseur est essentiellement pratiquant, le turfman, en dehors des propriétaires de chevaux, absolument platonique. Le premier se rend par lui-même compte des nécessités de cette lacune périodique dans sa vie sportive; le second y voit seulement une entrave à ses plaisirs où à ses intérêts.

Cette lacune, si longue au gré des parieurs, est cependant à peine suffisante pour les chevaux principaux et indispensables acteurs de cette mise en scène, aux exigences de laquelle ils ont grande peine à suffire. Plusieurs n'ont même pas le temps de réparer les fatigues d'une dure campagne, et en portent encore les traces la saison suivante. Les poulains de deux ans ont, davantage encore, besoin de cette intermittence. L'importance croissante des prix qui leur sont attribués, se traduit, relativement à eux, dans une mise en condition de plus en plus sévère, la tentation est trop grande pour ne pas faire risquer, même l'avenir d'un jeune animal de grand espoir.

L'entraînement est un régime essentiellement fortifiant, appliqué dans une juste mesure, l'abus, au contraire, mène à l'épuisement, atrophie les sources même du développement normal d'un jeune animal. Il arrive parfois, je l'ai vu fréquemment, qu'un poulain hâtivement amené au maximum de sa condition, s'y immobilise, et reste toute sa vie au point de développement ou l'entraînement le saisit. Il est impossible de réagir contre ces excès, tout au moins au delà d'une certaine limite, mais comme question de principe, il convient de faire, vis-à-vis d'eux, toute réserve que de droit. Leurs envahissements, légitiment d'ailleurs, les mesures restrictives dont une sage organisation s'efforce de les entourer.

Nous traversons un hiver rigoureux dont les effets ne seront pas sans influence à cet égard. Quant la terre est couverte de neige ou durcie par la gelée, il n'y a pas à dire, il faut rester à l'écurie. Vous aurez beau crier et tempêter, la promenade de santé au pas et au petit trot est seule possible. Oh! vous vous rattraperez au dégel, je le sais, et les routes de la forêt gémiront sous le branle précipité de galops impatients d'arriver et de connaître, mais ce sera toujours cela de gagner. C'est fâcheux, j'en conviens, pour les chevaux de steeple-chase, surtout ceux préparés en vue de Nice; et encore ces malheureux parias de la spécialité, commençant avant les autres et finissant longtemps après, galopent tant et tant, que je ne sais en vérité pas si ce repos forcé leur sera bien nuisible. Ils ont par devers eux une condition acquise de longue date, grâce à laquelle on peut, sans inconvénients, leur laisser une courte trêve.

La force de résistance apparente d'un cheval des steeple-chases est au reste chose curieuse à constater. On pourrait, très à tort, l'attribuer à l'âge, ou à une constitution particulière et plus vigoureuse. Ce sont absolument les mêmes animaux, puisque les courses d'obstacles ne sont qu'un exutoire des courses plates, cela provient uniquement d'un travail moins rigide, moins sévère, et par conséquent moins significatif. On s'étonne parfois de voir des steeple-chasers dans un état de jambes tel qu'un cavalier, quelque peu soigneux de sa sureté personnelle, n'oserait pas les monter en chasse, ils vont cependant, ils sautent et cela pendant plusieurs années. Rien ne saurait mieux prouver combien les courses d'obstacles sont uniquement un spectacle et ne sauraient jamais être considérées comme une épreuve sérieuse et positive.

Le turf est donc aujourd'hui comme la semence de la moisson prochaine, il sommeille endormi, sous la terre durcie par la gelée. Rien ne transpire de ces galops si anxieusement suivis, de ces inquiétudes poignantes sur les jambes de tel ou tel champion, rentrées un peu chaudes après un galop sévère. Les entraîneurs ont l'esprit libre et dispos, les jockeys ne s'inquiètent pas encore de combien de livres il faudra maigrir. Tout cela repose en paix, au moins jusqu'à la fin du mois : Ah! dame en février la contredanse va commencer.

Il est seulement question de quelques émotions intérieures sortes de révolutions du sérail, l'écurie associée de MM. le comte de Juigné et prince d'Arembert, quitte l'établissement d'Henri Jennings, pour celui de C. Pratt son élève, et probablement son successeur. Ce démembrement pourrait bien être le prélude de la retraite définitive d'Henri Jennings, ce serait un gros événement. Henri Jennings peut être pris comme l'expression de la marche de l'institution des courses en France. Il est né avec elles, car il est arrivé en France en 1833 je crois, simple garçon chez lord Henri Seymour, il a grandi pas à pas avec leur développement progressif, et est en fin de compte devenu une des individualité les plus marquantes, et dans un certain ordre d'idée les plus influentes de ce monde spécial. C'est une physionomie originale, avec son caractère propre et distinctif. Il a apporté, dans la pratique de l'entraînement, de notables modifications traitées d'hérésies à l'origine, passées aujourd'hui en force de choses jugées et sur lesquelles nous reviendrons peut être un jour, quand le temps et l'espace nous le permettront : en un mot c'est un type. Jennings a fondé sur des bases colossales, une écurie publique d'entraînement dont la disparition causera probablement quelque trouble dans une certaine catégorie de propriétaires de chevaux de courses. Son héritier désigné est évidemment C. Pratt, il pourra lui succéder, je ne pense pas qu'il le remplace jamais complètement.

Le second petit événement dont s'est un peu préoccupé la chronique d'hiver, est le changement de couleurs d'Hudson, un de nos jockeys les plus fashionables au service de M. Lupin, depuis son arrivée en France. Sans entrer ici dans les détails de cette rupture, on peut la considérer comme un signe des temps, ou tout au moins l'indice d'une sorte d'intervertion dans des positions respectives autrefois parfaitement définies. Un entraîneur et un jockey, sont devenus aujourd'hui des puissances avec lesquelles il faut traiter de gré à gré, sur des conditions en dehors de leur métier d'hommes à gages, dans lequel ils se renfermaient autrefois. L'envahissement et l'immixtion du public dans les détails intérieurs et les petits secrets d'une écurie, a déterminé cet état de choses. Les propriétaires se trouvent entourés d'une observation si active et infatigable, qu'ils ne sont déjà plus maîtres de leurs hommes, et pour peu que l'on laisse faire, ne le seront bientôt plus de leurs chevaux.

Cependant, en dépit de la gelée et de la neige, la saison de 1879 va comme de coutume s'ouvrir le 20 de ce mois à Nice. Les chevaux de steeple-chases, ces infatigables tirailleurs, marchent nécessairement en avant. Ils ont quitté le champ de bataille à la fin de novembre, janvier n'est pas encore écoulé, ils rentrent en campagne. La réunion de Nice présente, au point de vue sportif, un aspect tout spécial et particulier. Les courses comme le tir aux pigeons, constituent deux accessoires ou annexes, comme on voudra, aux attractions de Monte Carlo La date est un peu hâtive pour les courses, et leur organisation présentait certaines difficultés. On a bien tenté de les tourner en cherchant un hippodrome dans la principauté de Monaco et d'éluder ainsi les rigueurs réglementaires qui défendent de courir avant le terme légal sur le territoire français. Mais les investigations les plus minutieuses n'ont pu amener à découvrir une piste, même dans les proportions du Vésinet, où un cheval puisse galoper. Force a donc été de rentrer sous le drapeau national, c'est-à-dire à Nice et de se contenter de steeple-chases.

Steeple-chase, est en quelque sorte synonime de handicap, car sans cette inépuisable ressource, il serait impossible de faire galoper les mêmes chevaux tous les huit jours, avec l'apparence d'une chance très-aléatoire, mais enfin d'une chance. Je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure de leur expliquer ce que c'est qu'un handicap. Sa définition peut au reste se résumer ainsi : un duel entre la qualité et le poids. C'est-à-dire un bon cheval étant donné, arriver à trouver la mesure de poids nécessaire pour le rendre l'égal d'un mauvais. Quant à rendre un mauvais bon, il ne faut pas y songer; la qualité existe, ou elle n'existe pas. Cette distinction subtile

en apparence, exerce cependant une influence déterminante, en ce sens que l'échelle du handicap devient décisive à cet égard, et pour arriver à donner une chance à certains animaux, il faut absolument en écraser d'autres. En un mot si l'échelle du handicap est telle qu'un bon cheval n'y soit pas tout à fait paralysé, le poids qu'il rend à de médiocres adversaires, en apparence effrayant sur le papier, n'existe en réalité pas, si ceux-ci n'ont pas assez de mérite pour pouvoir profiter de cet avantage. En un mot, sur une échelle qui n'est pas exclusive du train, il vaut mieux rendre 40 livres à un mauvais cheval que 10 à un bon.

Le handicap du grand prix de Monaco me semble empreint de cette pensée, la chance des gros poids, des *top-weight*, pour parler le langage technique, y a été consciencieusement respectée, même celle du plus lourd *Congress*, dont le nom figurait probablement sur la liste seulement comme point de départ. Il a déclaré forfait, mais à 79 1/2 s'il eût été dans sa forme et sur son terrain, il n'était pas encore battu. Après lui vient *Citizen*, 76 kil.; l'écart est peut-être un peu fort. Le champion anglais a accepté le poids, il eût été difficile s'il l'avait refusé, et rarement il se trouvera mieux placé. En faisant toute réserve que de droit sur ses deux compatriotes *Kirtling*, et surtout *Maréchal Niel*, dont la qualité m'est imparfaitement connue. En s'en rapportant seulement à la ferme publique, *Marschal Niel* me semble très-dangereux à 71 kil. Évidemment le handicapeur s'est mis en coquetterie, avec les concurrents anglais.

Quant aux chevaux français, je n'en vois pas un dont la chance soit bien tentante. La course me paraît un peu sévère pour un poulain de trois ans comme *Muscadin*. Je ferai une exception pour la *Pitache*. Si sa course du Vésinet, rendant quatre livres à *Girofla*, et huit à *Pondor* est exacte, évidemment sur le papier, tout au moins, elle n'est pas mal placée. Néanmoins, je crains beaucoup que la classe ne lui fasse un peu défaut vis-à-vis d'adversaires de l'ordre de *Citizen* et *Marschal Niel*, ces derniers sont mes deux favoris, et la *Pitache* doit être placée.

PRIX DE MONACO. — La Coupe (*Steeple-chase, handicap*) (*a*). — Plate de 20,000 fr. et un objet d'art. Pour tous chevaux. Entrée, 500 fr. Forfait, 100 fr., et 25 fr. seulement s'il a été déclaré le 2 janvier, à midi, chez M. Mérelle. Au second, 1,500 fr.; au troisième, 1,000 fr.; au quatrième, 500 fr. (sur le *plate*). Distance, 4,200 mètres environ. (N. P.)

Si le poids le plus lourd accepté est inférieur à 75 kil., il sera élevé à ce chiffre et les autres en proportion.

MM. sir J. Lister Kaye, *Citizen* (*a*), 76 kil.: Charles Coward, *Kirtling*, 72 1/2; sir J. Lister Kaye, *Marshal-Niel* (*a*), 71; baron J. Finot, *Cap*, 70 1/2; baron J. Finot, *Muscadin*, 70; lord de Witte, *Quasimodo*, 69; C. Forcinal, *La Pitache*, 68; capitaine Paget, *Chilblin*, 69; A. J. C. Kennedy, *Easter-Monday* (*a*), 67; capitaine Cadrillon, *Clin-Foc*, 67; J. Cleaver, *Don-Giovanni*, 66 1/2; Diggles, *Consolation* (*a*) 65 1/2; J. Cleaver, *Sirocco*, 65; Pauleff, *Duquesne*, 65; baron J. Finot, *Mina*, ex-*Vendée*, 65; Balensi. *Oiseleur*, 63; comte J. Telfener, *Keepsake* (*a*), 62; Balensi, *Le Nageur*, 61, comte J. Telfener, *Macédoine* (*a*), 60; Charles Coward, *Le Sphinx*, 59; sir Edouard, *Jocko*, 58.

NED PEARSON.

COURRIER DE LA SEMAINE

Voici la neige encore un coup, et cette fois-ci elle est tenace, elle s'étend sur toute la surface du territoire, met les trains en détresse, immobilise les chasseurs qui voient, avec désespoir, les derniers jours de la chasse s'écouler sans profit pour eux. Cependant, comme je l'avais annoncé dans mon dernier courrier, l'élan était donné et, malgré ce froid très-dur, les veneurs étaient tous dans leurs cantonnements : l'équipage du duc d'Aumale a eu à peine le temps de fouiller la forêt de Chantilly. Il y a eu une belle journée et ça été fini. Les invités sont rentrés tout penauds à Paris, chassés par la neige; il y avait cependant belle et bonne compagnie et les amazones n'étaient point les moins intrépides à braver la froidure : le grand feu du carrefour les attirait de temps en temps, et rien n'était plus pittoresque que de voir ce grand salon de l'hiver, meublé de la grande table de pierre légendaire sur laquelle se sont fait servir tous les Condé. Les huit routes qui rayonnent autour comme de gigantesques couloirs étaient pleines de chevaux hanarchés et d'équipages, et les branches couvertes de givre avaient l'air de gigantesques candélabres dont les cristaux s'irisaient aux rayons du soleil. Par ces temps froids la chasse à courre est plus vive, les veneurs plus intrépides, la fauve plus résolue et la meute mieux entraînée; les échos sont plus clairs et la musique des chiens tapage avec plus de sonorité. La forêt dépouillée est plus solennelle et la chasse que l'on voit passer à travers les branchages a quelque chose de fantastique. Le cerf couru était une quatrième tête qui a superbement mené : il est venu se faire prendre aux étangs de Molton. Sa mélancolie était féroce : il a versé sa larme d'adieu aux biens de ce monde en faisant tête aux chiens avec un telle bravoure qu'on a été obligé de le servir, battant l'eau, d'un coup de carabine.

Il y a eu assemblée aussi au château de Cires-les-Mello et chasse en forêt de Guerche où le vautrait de M. Perdigeon a donné.

La société de Plailly a fait une battue fort brillante.

Mes lecteurs savent déjà quel dédain j'ai pour les battues que je considère comme un tir de basse-cour. S'il y avait une palme à décerner pour cette sorte de chasse, elle reviendrait de droit à M. le baron Albert de Rothschild qui a donné, dans le courant du mois dernier, trois opulentes tueries dans son domaine princier de Beneschan en Silésie. En trois journées et à six fusils on a abattu 1550 faisans et 300 lièvres, soit 1850 pièces de gibier. Les tireurs étaient M. le marquis de Voguë, ambassadeur de France à Vienne, M. Edgard de Pommereu, le comte de Waldner, secrétaire de notre ambassade, le chevalier Curtopassi, conseiller italien, le comte de Kilmansegge et l'amphitryon, ce qui donne une moyenne de trois cents et quelques pièces pour chaque tireur.

C'est beau, c'est superbe; trop superbe, trop beau!

Il n'y a pas que les maîtres d'équipages qui mènent grand train en forêts et aux champs. Avant l'arrivée de cette maudite neige il y avait du samedi au lundi de chaque semaine réunion au pavillon de Mme L.-B., proche Rambouillet. Le pavillon est confortablement installé et forme un élégant pied-à-terre au milieu des bois. Le jour, chacun, chasseurs et chasseresses, chassent à leur guise : le chenil est bien monté et les gardes complaisants. Le soir l'on chante et l'on danse au piano. Il y a toujours là quelque artiste et quelque virtuose de valeur. Sans aimer les tapoteurs et les gymnasiarques, j'ai la plus grande estime pour le pianiste sage, érudit, qui sait se servir de ce ravissant instrument d'accompagnement et de danse : j'ai en horreur les Paganini du piano, et j'ai plus admiré Litz que je ne l'ai goûté. Les pianistes de vocation sont rares, ceux de profession sont nombreux, c'est de ceux-ci qu'il faut se défier : ils ont toutes les vanités. Qui ne se souvient des prétentions nobiliaires de Kalkbrenner, dont le talent fit florès il y a une vingtaine d'années?

Un soir, entre deux sonates, il dit à la baronne de R...

— Savez-vous que la noblesse de ma famille remonte aux Croisades? Un de mes ancêtres a accompagné l'empereur Barberousse...

— Au piano? demanda finement la baronne.

Revenons à nos moutons et parlons des loups. La neige les fait sortir du bois et on les voit par bande parcourir la campagne, ils font des incursions jusque dans les villages et les environs de Paris ne sont pas les moins éprouvés. Les louvetiers sont en campagne et en détruisent quelques-uns. C'est le cas où jamais pour les chasseurs de faire des battues et de se mettre en ligne; nous sommes malheureusement obligés de constater que les vrais chasseurs sont rares et que bien peu répondent à l'appel des lieutenants de louveterie.

M. d'Haussonville les traque sans merci, et la semaine dernière il a mis bas un magnifique loup noir. Le loup noir est rare, il est généralement le produit d'une louve légère qui a couru le guilledou avec quelque chien de berger. Du moins telle est l'opinion que nous avons entendu émettre par M. le comte d'Haussonville, dont la compétence en matière de vénerie n'est pas contestable.

Auprès de Bourgoin, à Taferges-Mopieu, il y a une bande de vingt loups qui jettent la terreur dans le pays; ils ont déjà dévoré plusieurs chiens du bourg et les habitants n'osent plus envoyer leurs enfants à l'école. Un vieux proverbe dit :

Quand le loup est en Touraine
C'est que la France en est pleine.

Une autre bande de loups fait, dans la même contrée, des dégâts sur la commune de Passins; le quartier général de cette escouade est à Cruvière où on a dû les traquer jeudi dernier.

Puisque par ce froid de loup il n'y a plus que les intrépides qui soient restés aux champs, réfugions-nous dans les salons et indiquons le jeu du *Panégyrique* qui est tout à fait de saison.

Le panégyrique s'organise ainsi : chaque personne écrit une des phrases qui doivent former le discours. Il est bien entendu qu'aucun des assistants ne connaît la personne dont il fait l'éloge.

Exemple du morceau d'éloquence :

« Il est de ceux qui naissent avec un grand caractère; — Beau comme Adonis il se laissait aimer; quant à ses goûts que vous dirai-je? — Il adorait la purée des haricots; — et les grands de la terre s'honorent de son amitié. — Quelle âme il avait, quel grand cœur il a encore! — Un soir il rencontra une vieille et bonne femme, — il l'emmena au bal de l'Opéra, puis il la conduisit souper; — etc., etc. »

Ces phrases sont écrites à la queue leu leu, sur une bande de papier que l'on roule au fur à mesure, de façon que la moitié seule de la phrase soit lue par le continuateur du discours.

Cela fait, et avant de dérouler le papier, on apporte le plateau des cartes de visite et on en fait tirer une par la personne la moins innocente de la société.

Le panégyrique s'applique au nom de la personne dont la carte est sortie.

Il y a dans ce jeu tous les éléments d'un bon rire.

Essayez. FLORIAN PHARAON.

Il faut faire notre deuil du ballon captif qui a tant amusé les visiteurs de l'Exposition universelle. Nous ne reverrons pas l'année prochaine ce gigantesque engin s'élever dans les airs.

M. Giffard avait eu l'intention de vendre à une compagnie anglaise l'aérostat qui avait servi en 1878 et voulait en construire un autre plus gros pour le faire fonctionner en 1879. Mais en Angleterre, les affaires financières vont très-mal, la Compagnie qui devait payer le ballon cent mille francs n'a pu réunir la somme nécessaire et l'aérostat est resté à Paris.

D'un autre côté, l'État ayant besoin de la cour des Tuileries pour la reconstruction du pavillon central ne pouvait accorder à M. Giffard la jouissance de cette cour que jusqu'au mois de juillet, c'est-à-dire pendant un temps insuffisant pour couvrir les dépenses. M. Giffard a donc résolu de vendre aux enchères l'ancien ballon et de ne pas en construire un nouveau pour le moment.



CHIENS SOUS-BOIS (collection de M. le prince Paul Galitzin). Gravure de Méaulle, d'après le tableau de N. Diaz. (*L'Art.*)

NOUVELLES & ÉCHOS DU SPORT

Les *sportsmen* s'envolent, comme les oiseaux de passage, vers le midi. Là tout est en mouvement, tout est en l'air. Tirs, courses, régates, tout est mêlé ensemble et forme un menu à effrayer le plus gourmand des turfistes. D'abord, occupons-nous du « meeting » : en fait de sport il tient naturellement la place d'honneur. La première journée, c'est-à-dire lundi, il y aura, on le sait, trois épreuves : le prix des Haras, le prix de Monaco, le prix du conseil général. Dans le prix de Monaco, les anglais se voient déjà vainqueurs avec l'un ou l'autre de leurs deux champions, *Citizen* et *Chilblain*; et même, ils se fient extraordinairement à *Kirtling*, le cheval de M. Coward, que nous avons vu courir d'une façon lamentable à Auteuil. *Muscadin* est revenu favori dans le Betting de Londres, où il occupe la tête de la liste en compagnie de *Citizen* et *Chilblain*.

*
* *

Il en est de même du prix de Monte-Carlo; vraiment, quelle surprise pour nos bons voisins, si par hasard nous allions enlever tout le programme! Enfin, il faut bien admettre que les « performers » anglais sont redoutables cette année, et qu'au moins, ils figureront honorablement. Bien des chevaux sont déjà en route pour Nice, où leurs propriétaires comptent les entraîner sur le terrain même. Le transport laisse beaucoup à désirer, sans doute, et les tarifs de la compagnie du chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée sont tout ce qu'il y a de plus exorbitant; mais ici c'est le droit du plus fort, la compagnie se sent maîtresse de la situation... et elle en profite.

En fait de tirs aux pigeons, il n'y a rien de bien important. Jeudi, 2 janvier, on a tiré une dizaine de poules et de « matches » qui, d'ailleurs, n'offraient pas d'intérêt extraordinaire. Samedi aussi, il y a eu des tirs assez importants. Ce jour-là, un américain, M. W. Douglas de New-York, s'est surtout fait remarquer, car il a enlevé quatre poules en faisant de magnifiques séries; enfin, mardi 7, de nombreux tireurs ont pris part aux concours, parmi lesquels les principaux sont échus à MM. le capitaine Jane, Drake et Douglas. Les grands concours internationaux approchent, ils seront des plus émouvants, du moins on le croirait volontiers, car jamais il n'y a eu tant de bons tireurs.

*
* *

A propos des régates de Nice, il semble maintenant plus que certain qu'elles auront lieu au commencement du printemps. Du reste, les présidents d'honneur ont déjà été nommés; ce sont :

Le prince Albert de Monaco, le duc de Villafranca, l'amiral Le Roy, de la marine américaine, l'amiral Clouet, commandant l'escadre d'évolutions de la Méditerrannée, M. Domiol, préfet des Alpes-Maritimes.

Cette entreprise semble devoir réussir, car ses fondateurs montreront, paraît-il, de la générosité en fait de prix. S'il en est ainsi, les succès des régates niçoises est assuré. En effet, il est certain que la Société d'encouragement n'aurait jamais porté le turf français à sa perfection actuelle sans sa libéralité éclairée. Le « rowing » n'est pas à l'heure qu'il est, aussi prospère en France qu'il serait à désirer; néanmoins, il ne faut que peu pour arriver au but voulu. D'ailleurs la liste des prix qui vont être offerts à Nice forme un total respectable de 25,000 francs donnés par la ville de Nice, les maîtres d'hôtels et la Société des bains de mer de Monaco. On voit que tout le monde s'en mêle, tout le monde veut être innovateur. Tant mieux, cela montre que le goût du sport s'étend, et qu'on apprécie, à présent, l'importance de sa propagation.

*
* *

La deuxième journée de la réunion de Pau a eu lieu le 15 du mois courant. Cette fois il y a eu quatre courses, dans lesquelles peu de chevaux sont partis. D'ailleurs rien d'étonnant à cela : car le comité a offert des prix d'une mince valeur. Le fait est clair, patent, et pourtant on ne peut ou ne veut pas le voir. Du moment ou les prix sont minimes, toute réunion ne peut être qu'insignifiante. Il n'y a pas de sportman éclairé qui ne voie cela, et il est vraiment extraordinaire que les directeurs des petits meetings puissent se faire illusion là-dessus. Je l'ai dit, et je le répète : la Société d'Encouragement ne serait certainement pas dans sa position actuelle de prospérité et de popularité si elle avait agi de même. « Bien semer pour bien récolter » cela a toujours été vrai et ce cas ne fait pas exception à la règle.

*
* *

A notre époque il faut bien peu pour fonder un sport, mais du moins il faut que ce peu soit fait convenablement ce qui arrive rarement, par malheur. Cette année, à Maisons-Laffite, on a vu des courses au trot, qui n'ont guère été goûtées du public, et pourtant elles ont eu du succès, parce que M. Oller avait offert de bons prix. Maintenant que le gouvernement prend le trotting sous sa protection, comme sport utile, la réussite sera complète, du moins, il est permis de l'espérer. Il en serait de même des régates, qui certainement ont leur raison d'être; qu'on montre un peu de clairvoyance dans ce cas, et les « rowingmen » auront bientôt lieu d'être satisfaits.

Angleterre.

« Pourvu que le dégel arrive ! » tel était le refrain des sportsmen anglais, qui, maintenant que leurs désirs sont satisfaits, n'en peuvent profiter!

En effet, la fonte des neiges est arrivée, mais la campagne est dans un état si lamentable, que ce serait folie de penser pouvoir chasser à courre. Ils ont bien essayé, allez! mais sans réussir; et il leur a fallu retourner au chenil sans avoir vu même la queue d'un renard.

Inutile de peindre leur désolation, n'est-ce pas. « Comment ne pas chasser dix fois pendant toute la saison ! » En vérité, il y avait de quoi enrager; d'ailleurs, cela a été la même chose tant pour les hauts dignitaires que pour les simples particuliers. La semaine dernière, la meute de S. M. la reine d'Angleterre, est sortie, accompagnée par un grand nombre de chasseurs aristocratiques, qui, à cause du mauvais temps, se sont vus dans l'obligation de rentrer bredouille comme de bons bourgeois.

*
* *

Dans de telles conditions, on comprend bien que ces *sportsmen* désœuvrés se sont jetés comme des affamés sur les autres divertissements qui ont eu lieu. Malheureusement, de ce côté, leur attente a été trompée, car, outre une course à l'aviron sur la Tamise entre *Emmett* et *Strong*, il n'y a rien eu de bien intéressant. A propos de la course entre *Emmett* et *Strong*, je dirai que c'est le premier qui l'a emporté, mais pendant le parcours, les deux « *outriggers* » s'étaient rencontrés; conséquemment, le résultat n'était probablement pas régulier. En tous cas, les amis des deux champions ne se déclarent pas satisfaits et font des efforts pour qu'une nouvelle épreuve ait lieu. En somme, semaine monotone au possible, comme on en passe quelquefois dans la grande capitale anglaise.

LONGCHAMPS.

LES GRANDS NOMS DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

AGENCES.

JOHN ARTHUR & Cⁱᵉ, 10, rue Castiglione.
TH. MICHAELIS, 45 et 47, rue Maubeuge.
PERAGALLO, 30, rue Saint-Marc.
MACLEAN, 4, rue de la Bourse.
HAVAS, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires.

AGRICULTURE.

HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière.
PELTIER, 10, rue Fontaine-au-Roi.

AIGUILLES.

KIRBY-BEARD & Cⁱᵉ, 5, rue Auber.

AMEUBLEMENTS.

BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne.
HENRY DASSON, rue Vieille-du-Temple, 106.
H. PENON, 32, rue Abattucci.

ARMURIERS.

GASTINNE-RENETTE, 39, avenue d'Antin.
FAURE-LEPAGE, 8, rue Richelieu.
ROBLIN, 9, rue de la Ville-l'Évêque.

ARTICLES DE PEINTURE.

OTTOZ, 35, rue Larochefoucauld.
BERVILLE, 25, chaussée d'Antin.

BAINS.

HAMMAM, 18, rue Neuve-des-Capucines.
GOFFINON, 85, boulevard de Strasbourg.
SAINT-ANNE, 58, passage Choiseul.

BIÈRES.

ALLSOPP & Cⁱᵉ, 8, rue Bausset.
BASS & Cⁱᵉ, 112, rue Truffaut.
FANTA, 10, boul. des Italiens.
GRUBER & REEB, 82, boul. Voltaire.

BIJOUTERIE.

BACHELET, 58, quai des Orfèvres.
BOUCHERON, 152, galerie de Valois (Palais-Royal).
MICHELOT, DE THIERRY ET Cⁱᵉ, 213, rue Saint-Martin.

BILLARDS.

BLANCHET, 53, rue Lancry.
POULLAIN, 72, rue Amelot.

BRONZES ET OBJETS D'ART.

THIÉBAULT, 144, faub. Saint-Denis.
GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal.
SUSSE frères, 31, rue Vivienne.

CARTES A JOUER.

GRIMAUD, 54, rue Lancry.

CARTES EN FEUILLES.

HUTINET, 43, rue Greneta.
LEGENDRE, 49, rue Saint-André-des-Arts.
PERDREAU frères, 62 rue de la Verrerie.

CERAMIQUE D'ART.

DECK, 10, rue Halévy.
DOULTON & C, 6, rue Paradis-Poissonnière.

CHAPEAUX D'HOMMES.

LEBEL-STRITTER, 259, r. St-Honoré.
BERTEIL, 79, rue de Richelieu.

CHASSE ET PÊCHE.

DOCK du campement, 14, boulevard Poissonnière. — Articles de chasse.
MORICEAU frères, 82, rue de Rivoli. — Ustensiles de pêche — Pièges.
GÉVELOT — Armes, ustensiles de chasse, 30, r. Notre-Dame-de-Victoires.

CHAUFFAGE.

GENESTE & Cⁱᵉ, 40 et 42, rue du Chemin-Vert.

COMPAGNIE DU GAZ, 6, rue Condorcet.
ADRIEN ALLEZ FRÈRES.

CHAUSSURES POUR DAMES.

FERRY, 11, rue Scribe.

CHAUSSURES D'HOMMES.

CARME, 5, Saint-Marc.
H. HERT, 3, rue Halévy.
GALOYER, 9, boulev. des Capucines.

CHOCOLATIERS.

MARQUIS, 10, rue Richelieu.
MASSON, 9, boul. de la Madeleine.

CONFISEURS.

BOISSIER, 7, boulev. des Capucines.
GOUACHE, boulev. de la Madeleine.

CURIOSITÉS. — OBJETS D'ART.

E. TABURET. Orfévrerie ancienne, 3, rue Pasquier.
MIALLET, 3, rue Le Peletier.

DIAMANTS.

HALPHEN, 6, rue Le Pelletier.
MANNHEIMER, 41, rue Laffite.

FOURNITURES DE BUREAU.

HAUDUCŒUR, 13, rue des Archives.

HARDTMUTH, 24, boul. Poissonnière.
TROUILLET, 112, boul. Sébastopol.

GYMNASTIQUE.

PAZ, directeur du grand gymnase, 34, rue des Martyrs.

HOTELS.

BRISTOL, place Vendôme, 3 et 5.
MIRABEAU, rue de la Paix, 8.
CONTINENTAL, 3, rue Castiglione.
GRAND-HOTEL, boulevard des Capucines, 12.

LIBRAIRES ET ÉDITEURS.

FIRMIN-DIDOT, 56, rue Jacob. Dépôt de papier, rue de Beaune. 2.
DUCHER & Cⁱᵉ, 51, rue des Écoles.
HACHETTE & Cⁱᵉ, 79, boulevard Saint-Germain.
DUNOD, 49, rue des Grands-Augustins.
HETZEL et Cⁱᵉ, 18, rue Jacob.
BAUDRY J., 15, rue des Saints-Pères.

MAROQUINERIE.

KLEIN, 6 et 8, boulevard des Capucines.
BONHOMME, 62, galerie Montpensier (Palais-Royal).
AUCOC, 6, rue de la Paix.
JONES, 23, boulevard des Capucines.

MUSIQUE.

BRANDUS & Cⁱᵉ, 103, rue Richelieu.

HEUGEL & Cᵉ, au Ménestrel, 2, rue Vivienne.
LE BAILLY, rue Cardinal.
S. RICHAULT, boul. des Italiens, 2.
DURAND, SCHŒNEWERKE & Cᵉ, 4, place de la Madeleine.

NOUVEAUTÉS.

AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres.
GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal
AU PRINTEMPS, rue du Havre.

OPTIQUE.

L'INGÉNIEUR CHEVALIER, 15, place du Pont-Neuf.
COMPTOIR GÉNÉRAL DE LUNETTERIE ET D'OPTIQUE, 9, boulevard Poissonnière.
SECRETAN, place du Pont-Neuf.

PARFUMEURS

VIOLET, 225, rue Saint-Denis.
PIVER, 10, boulevard de Strasbourg.
RIMMEL, 17, boulevard des Italiens.

PHOTOGRAPHIE (produits et accessoires).

L. PUECH, 21, place de la Madeleine
POULENC ET WITTMANN, 7, rue Neuve-Saint-Merry.
GILLES FRERES, 7 (bis), rue Neuve-Fontaine-Saint-Georges.
RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.
BILLAULT ET BILLAUDOT, 22, rue de la Sorbonne.

RESTAURANTS.

BIGNON, boulevard des Italiens, 58, rue de la Chaussée-d'Antin, 4, et avenue de l'Opéra.
CAFÉ ANGLAIS, boul. des Italiens, 13.
— RICHE, boul. des Italiens.
— DE PARIS, avenue de l'Opéra.
— DES AMBASSADEURS, Ch.-Elysées.

RUSTIQUES.

ANDRÉ, 15, rue Royale.
CONSEIL, 80, rue Basse-du-Rempart.
TRICOTEL ET Cᵒ, 51, rue Hauteville.

TABLEAUX.

GOUPIL & Cᵉ, 2, place de l'Opéra.
HARO, 14, rue Visconti.
FÉRAL, 54, faub. Montmartre. Expert.
PETIT, 7, rue Saint-Georges.
DURAND-RUEL, 16, rue Laffitte.
P. L. EVERARD, 36, boul. des Italiens.

TAILLEURS POUR DAMES.

WORTH, rue de la Paix, 7.
LAFERRIÈRE, rue Taitbout, 28.

TAILLEUR POUR HOMMES.

DEBACKER, 36 *bis*, avenue de l'Opéra (ancienne maison Alfred).

VOITURES.

BINDER, aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne.
HENRI BINDER, 31, rue du Colisée.
BELVALETTE, frères, 24, avenue des Champs-Elysées.

VINS.

GRANDES MARQUES.

A Bordeaux:
H. et O. BEYERMAN & Cᵉ
CRUSE et fils frères
N. JOHNSTON et fils.
CLOSSMANN & Cᵉ.
BARTON & GUESTIER.

A Cognac:
HENNESSY.
GODARD frères.
MARTELL.

Champagne:
MOET et CHANDON, Epernay.
L. RŒDERER, Reims.
Vᵉ CLIQUOT, Reims.
PERIER-JOUET et Cᵉ, Epernay.

Liqueurs:
WYNAND-FOCKING.
MARIE BRIZARD et ROGER.
LA GRANDE-CHARTREUSE.

GAUTHEY cadet et fils, Beaune.

VOYAGES.

BAZAR DU VOYAGEUR, rue de la Paix, 25 et place de l'Opéra, 3.

ANNONCES

PROGRAMME DES CONCERTS

DU DIMANCHE 19 JANVIER

à 2 heures précises.

Société des concerts du Conservatoire.

1. Symphonie pastorale.	Beethoven.
2. Fragments d'*Euryanthe*.	Weber.
3. Concerto en *sol mineur*. (exécuté par M. Louis Diémer).	Mendelssohn.
4. Air du *Messie*, (chanté par Mᵐᵉ Brunet-Lafleur).	Haendel.
5. Chœur final du *Christ au mont des Oliviers*.	Beethoven.

Le concert sera dirigé par M. DELDEVEZ.

Concerts populaires.

1. Symphonie en *ré mineur*.	Schumann.
2. *Largo*.	Haendel.
3. Ouverture du *Cid*.	Ten Brink.
4. Thème et Variations de la *Sérénade*.	Beethoven.
5. Caprice brillant pour piano, (exécuté par Mˡˡᵉ C. Kleeberg).	Mendelssohn
6. *Andante* et *Finale* de la 29ᵉ symphonie.	Haydn.

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

Association artistique (salle du Châtelet).

1. Ouverture du *Carnaval romain*.	Berlioz.
3. *Sapho*, tableau antique.	L. Lacombe.
2. *Phaéton*, poème symphonique.	Saint-Saëns
4. *Le Tasse* (3ᵉ partie).	B. Godard.

Le concert sera dirigé par M. ED. COLONNE.

GASTRONOMIE

LE LIÈVRE EN DAUBE

Nous n'avons plus que quelques jours pour manger ce délicieux mets d'arrière-saison. Les lièvres sont forts et à point.

La recette est simple, expérimentée depuis longtemps et l'on n'a pas à craindre de faire un essai d'aventure.

Oyez :

Quand vous aurez dépouillé et vidé votre lièvre, piquez-le de lardons de moyenne grosseur, bien assaisonné d'aromates pilés, de sel et de poivre. Lorsque vous aurez bien piqué les cuisses et les filets, mettez dans une braisière quelques bandes de lard bien minces et placez dessus votre lièvre plié en rond.

Ayez un jarret de veau que vous aurez fait couper et dont vous placerez les morceaux autour du lièvre; ajoutez-y un bouquet de persil et de ciboules, quelques feuilles de lauriers, carottes, petits oignons et clous de girofle. Laissez cuire votre lièvre pendant une heure et demie ou deux heures, à petit feu, dessus et dessous, en ayant soin de l'arroser de temps en temps avec du bouillon et un verre de vin.

Au moment de servir, renversez sur un plat, de façon que le lièvre soit recouvert des bandes de lard qui garnissaient le fond de la braisière.

Recueillez-vous et mangez.

P. DE BALBAAC.

COURSES A VENIR

Janvier. — Pau, 15. — Nice, 20, 23 et 26.
Février. — Auteuil, 2, 9, 16 et 23. — Pau, 5 et 7. — La Marche, 13 et 20. — Le Vésinet, 6 et 27.
Mars. — Auteuil, 2, 9, 16, 20, 23 et 30. — Pau, 5 et 30. — Le Vésinet, 15 et 17. — Maisons-Laffite, 24, — La Marche, 27. — Enghien, 31.
Avril. — Pau, 1ᵉʳ et 3. — Le Vésinet, 7 et 28. — Maisons-Laffitte, 10 et 24. — Auteuil, 13. — Bordeaux, 14, 17 et 20. — Enghien, 15 et 21. — La Marche, 17. — Nantes, 23, 24 et 27.
Mai. — Enghien, 5 et 12. — La Marche, 8. — Maisons Laffitte, 15 et 29 — Le Vésinet, 26.
Juin. — Auteuil, 2. — Maisons-Laffitte, 3 et 19. — Le Vésinet, 5. — Enghien, 9, 22 et 29. — La Marche, 16. — Lyon, 22 et 23. — Spa, 23 et 25.
Juillet. — Beauvais, 6 et 7. — Maisons-Laffitte, 6, 24 et 27. — Enghien, 10, 17 et 27. — La Marche, 13. — Le Vésinet, 20.
Août. — Le Vésinet, 1. — Vichy, 1 et 2. — Maisons-Laffite, 3. — Moulins, 3 et 4 — Lorient, 10. — Enghien, 28.
Septembre. — La Marche, 4 et 22. — Spa, 15. — Maisons-Laffitte, 11, 18 et 25. — Le Vésinet, 8 et 29. — Enghien, 15 et 25
Octobre. — La Marche, 6 et 27. — Enghien, 9, 20 et 26. — Maisons-Laffitte, 9, 23 et 26. — Le Vésinet, 16.
Novembre. — Le Vésinet, 1, 3 et 15. — La Marche, 2, 6 et 27. — Auteuil, 9, 16, 23 et 30. — Enghien, 10. — Maisons-Laffitte, 13.
Décembre. — Enghien, 7. — Le Vésinet, 4.

DÉCÈS

DU 2 AU 8 JANVIER

S. A. R. le prince Henri des Pays-Bas. — Comtesse de Dampierre, — M. de la Villéon. — Marquise de Mordant de Massiac. — Docteur Ambroise Tardieu. — Comte de Flamarens. — Auguste Préault. — M. de Montozon. — Baron de Marbotin Sauviac. — Baron d'Este. — M. Anatole Duruy. — Khalil Cherif Pacha (Khalil Bey)



LA REVUE DE LA MODE

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

1. Toilette de faille noire. — Taille longue fermée au cou par un nœud flot et à basques derrière. Manches longues ornées de deux draperies fermées par une applique en passementerie, avec volant plissé au bas. Quille en passementerie, sur le côté. Devant, tablier à plis remontants. Derrière, jupe plissée à l'écossaise de côté, drapée au milieu; au bas, appliques de passementerie, deux volants plissés. — Modèle de Mme Duboys, 31, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

2. Dos de la toilette bleue et blanche. — Corsage et jupe en soie bleue côtelée. Le corsage est garni d'une draperie ornée de nœud; la jupe à traîne a au bas une haute garniture dentelée. La jupe de dessus est formée de grandes draperies en gaze d'un blanc bleuâtre, retenues par des bouquets de fleurs des champs.

3. Toilette en faille verte et en étoffe de fantaisie, vue par devant. — Jupe en soie réséda formant plis remontants. Corsage habit en étoffe de fantaisie chinée avec pièce d'épaule formant gilet de soie. Demi-tunique en étoffe chinée garnie de larges bandes de faille réséda et de larges boutons. — Modèle de la maison Duboys.

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

Baronne de Brou. — Comtesse d'Ailly. — Princesse Troubetskoï. — Duc de Rivoli. — Comtesse de Grandesse. — Comte de Bérieux. — Vicomte de Landal. — Comtesse de Damas. — Comte de Briailles, à Nice.

Comte de Châteaubriand. — Baron de Baillet, à Cannes.

Le baron Adolphe de Rothschild, en Italie. — Le comte Gabriel de Castries, à Versailles. — Le marquis de Fricon, à Orléans. — Le baron Arthur de Moracin, à Paris. — Le baron Nachet, à Paris. — Le baron de Préaulx, au château de Thubœuf, près Laval. — Le baron de la Redorte, à Maubeuge. — Le comte de Narcillac, à Naples.

L'Administrateur-Gérant, H. Thirion de Noville.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 11.
SAMEDI, 25 JANVIER 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr. ;— 6 mois, 15 fr. ;— un an, 30 fr
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

LA COMTESSE LAMBERTINI

Sous la signature de M. Fernand de Rodays, le *Figaro* du 5 de ce mois publie des extraits d'un long mémoire que lui adresse son correspondant en Italie, concernant le déplorable procès



LA COMTESSE LAMBERTINI.

Photographie de H. Zinsler.

intenté par la comtesse Lambertini à la succession du cardinal Antonelli.

Nous n'avons ni la place, ni surtout le désir d'ajouter au scandale de ces débats, qui n'excitent que trop la malignité du monde ; mais ce que nous pouvons faire, c'est de reproduire un très-joli portrait de la comtesse, qui a été tracé ainsi dans le susdit article :

« Taille juste et élégante, un peu d'embonpoint, cheveux blonds et abondants, œil bleu clair, lèvres fortement colorées, mains potelées, remarquables par leur blancheur, pied petit, jambe forte et bien tournée. Un ensemble fort séduisant : les adorateurs ne lui ont pas manqué. Ajoutez-y une certaine crânerie d'allure, toilette recherchée et de bon goût.

« La comtesse Lambertini a été élevée en princesse : elle monte à cheval et conduit elle-même. Elle peint à ravir et elle est très-bonne musicienne. »

CHRONIQUE

Nous sommes avant tout soucieux des plaisirs de nos lecteurs, et quand nous avons l'occasion de leur indiquer les bons endroits où ils peuvent passer agréablement une heure ou deux, nous n'avons garde d'y manquer. Les chroniqueurs n'ont pas été inventés pour autre chose.

Qu'ils nous permettent donc de leur donner rendez-vous cette semaine au *Palais de Justice*, non point pour entendre plaider le cent quarante-troisième procès du prince de Bauffremont et de sa femme, Mme Bibesco, mais pour admirer dans sa fraîcheur neuve le monument qu'une souscription publique nous a permis d'élever à celui qui fut l'honneur du barreau français et la gloire de la tribune parlementaire. J'ai nommé Berryer!

Placé dans la grande salle des *Pas-Perdus* de ce Palais de Justice qui fut le premier théâtre de ses succès oratoires, le monument de Berryer fait face à celui de Malesherbes, le défenseur de Louis XVI. Ces deux grands serviteurs de la royauté vont désormais se regarder éternellement. Un pays s'honore en honorant les hommes qui firent son illustration: il est bon que ceux qui sont immortels par leurs œuvres le soient aussi par le bronze et le marbre. Nous aurons ainsi sous les yeux leur exemple avec leur image : ils nous apprendront à vivre... et parfois à mourir!

Dans un temps de trouble et de vertige, où il semble plus difficile de connaître son devoir que de le faire, Berryer nous a offert le modèle de toutes les grandeurs morales : de la fidélité inébranlable à ses convictions; de la foi patriotique la plus constante et la plus désintéressée; de la sympathie la plus ardente et la plus généreuse pour les nobles causes, alors même qu'elles semblaient désespérées et perdues.

« *Victrix causa Diis placuit; sed victa Catoni.* »

Ce monument, qui va devenir une des décorations les plus attractives et les plus intéressantes du nouveau Paris, est, pour sa conception générale, l'œuvre personnelle de M. Duc, l'habile restaurateur du Palais de Justice, à qui nous devons les belles façades de l'ouest, regardant le Henri IV du Pont-Neuf, par une échappée de la place Dauphine.

Sa hauteur totale est de quatre mètres et demi; la statue de Berryer, de deux mètres trente centimètres. Le soubassement, en marbre jaune, fait ressortir, par un contraste voulu, cherché et trouvé, le ton mat et doux des marbres qui le surmontent et le couronnent.

Le Berryer du Palais de Justice est dû au ciseau de M. Chapu, l'auteur applaudi de tant de créations exquises, artiste de race, qui, tout en visant à la perfection des formes que ni le sculpteur, ni le peintre n'ont le droit d'oublier, se préoccupe justement du côté idéal de l'expression, et marque tout ce qu'il touche de sa forte empreinte.

La pose du personnage est pleine de noblesse : Berryer est à la barre; sa main gauche s'appuie fortement sur le rebord, par un geste d'autorité souveraine, comme pour prendre possession de son empire. La main droite, sur la poitrine, à la place du cœur, semble vouloir contenir ses battements généreux. L'habit — ce fameux habit bleu que tout Paris a connu — est boutonné jusqu'au col; — c'était, on le sait, la tenue habituelle de l'orateur; — mais la toge, largement ouverte, se drape fièrement sur les épaules, et donne à tout le corps une ampleur et une majesté incomparables.

La tête est rejetée en arrière. La face, d'une ressemblance frappante, modelée par larges plans, très-puissante de construction, presque léonine, laisse éclater, dans leur franchise et leur ardeur, les convictions qui donnèrent à cette belle vie son harmonieuse unité. Le front est superbe; l'œil bien ouvert, plein de flammes; la bouche vivante et vibrante, comme si elle modulait encore ces longues périodes, d'une sonorité mélodieuse, qui retentissaient d'un bout à l'autre de la France; la lèvre inférieure est un peu pendante, comme si elle voulait laisser tomber le sarcasme et le dédain, que personne ne sut jamais exprimer mieux que lui. — Devant cette statue, d'un caractère si élevé, on éprouve la même admiration et le même respect que devant l'homme lui-même.

Deux figures allégoriques, également sculptées par M. Chapu, servent d'accompagnement au personnage principal. On les a placées en quelque sorte à ses pieds, comme des symboles de ses sentiments, comme des témoins muets et attendris de toute sa vie. La statue de droite représente l'Éloquence; celle de gauche, la Fidélité.

On peut dire que M. Chapu excelle dans ces figures de femme. Qui ne se souvient de sa belle Jeanne d'Arc, écoutant les voix d'en haut, et de son adorable statue de la Jeunesse, appuyée au tombeau d'Henri Régnault.

Ici encore, le maître a fait preuve du même talent, émouvant parce qu'il est ému; sincère, gracieux et charmant.

Son Éloquence est d'une réelle beauté : elle se retourne à demi, sans doute pour mieux entendre les paroles inspirées par elle, et que son stylet s'apprête à graver sur des tablettes qui les garderont à jamais. Elle écoute bien, dans le ravissement d'une extase visible, la main suspendue, comme si elle voulait arrêter au passage les mots flottant dans l'air.

A cette *Éloquence*, si belle dans sa force élégante et tranquille, c'est la Fidélité qui sert de pendant. Son maintien est grave, presque austère; ses yeux sont baissés, mais son voile, rejeté en arrière, nous laisse contempler son visage, d'une idéale pureté, miroir d'une âme qui n'eut jamais rien à cacher; les tempes, au fin modelé, sont lumineuses, comme éclairés d'un rayon intérieur; admirables de forme, dans leur souplesse nerveuse, les bras enlacent avec une sorte d'amour l'écu de France, aux trois fleurs de lis d'or.

Le monument de Berryer achève, avec celui de Malesherbes, la décoration de ce temple de la Justice dont ces deux grands hommes furent parmi nous les plus glorieuses colonnes.

*
* *

Il nous faut redescendre singulièrement des hauteurs où nous emportaient le génie des Arts et le dieu de l'Éloquence pour arriver jusqu'à la mince personnalité de M. Zola, qui voudrait bien être le bœuf, mais qui n'est encore que la grenouille. Il le faut cependant, puisque aussi bien le *Naturalisme* est enfin parvenu à s'installer avec lui sur le théâtre contemporain, — après en avoir chassé l'idéal.

L'Ambigu, qui ne fut jamais plus comique, vient de nous donner l'Assommoir. Nous aurons bientôt *Page d'amour*, le *Ventre*, la *Curée* et *Thérèse Raquin*. Ce sera peut-être le triomphe de l'école littéraire la plus abjecte qui ait jamais tenté de s'imposer à l'attention des contemporains. Je ne pense point que son règne soit long : le dégoût l'attend, et elle y tombera bientôt. M. Zola, qui est aujourd'hui la personnification la plus outrecuidante, si non la mieux réussie du système, et qui combine dans des proportions heureusement dosées le cynisme et la platitude, ne voit dans la nature que les côtés ignobles et grossiers. Il préfère la fange et le ruisseau des faubourgs orduriers à l'eau pure des grands lacs, et la senteur nauséabonde du bouge lui agrée plus que le parfum des roses. Il se vautre avec une volupté visible dans toutes les turpitudes qu'il se complaît à imaginer, et il y traîne son public avec lui. C'est là un cas morbide comme la gale, les pustules malignes et purulentes ou la lèpre : il appartient à la clinique plus qu'à la critique. On soigne ces gens-là, mais on n'en parle pas en bonne compagnie. — Avec eux la charité elle-même est obligée de prendre des gants. — Il en est dont la sincérité mérite quelque intérêt. Nous avouons que M. Zola nous en inspire peu. Ce réformateur prétentieux fait montre de ses plaies; il étale ses infirmités, et se drape dans sa capote d'hôpital. Tant pis pour lui s'il est ainsi fait; nous le regardons et nous passons.

Nous avons, en effet, un trop grand respect de nos lecteurs pour les condamner à l'analyse d'une pièce comme *L'Assommoir*. Nous rougirions de les conduire là où ils n'iraient pas d'eux-mêmes. Ces promiscuités sans pudeur et sans amour, ces débauches sans passion, ces tableaux dont la grossièreté révolte les délicats, ces mauvaises mœurs des dernières couches, sans élégance, sans grâce et sans vernis, ces bouquets de plantes vénéneuses nées sur le fumier, ne leur offriraient que des tristesses sans compensation. Tel n'est point le but que nous nous proposons en écrivant pour eux ces chroniques, où nous ne voudrions leur parler que des choses et des gens dignes de leurs sympathies. Ni l'*Assommoir*, ni son auteur ne nous semblent rentrer dans cette catégorie.

*
* *

La Mort fait sa gerbe et moissonne chaque jour sans ébrécher sa faulx. Le plus illustre de ceux qu'elle a pris en ces derniers temps, c'est le sculpteur Préault, physionomie étrange, organisation à la fois incomplète et puissante, qui a fait plus de mots que de statues, mais qui n'en laisse pas moins un certain vide en s'en allant. Plus rêveur qu'homme d'actions, il fut mêlé à beaucoup de choses, et il s'est mêlé à beaucoup de gens. Il appartenait à cette grande et forte poussée de 1830, qui renouvela chez nous la face du monde artistique et littéraire. Mais tandis que d'autres, vite revenus de cette généreuse ivresse, demandèrent le succès à l'apostasie de leurs premières doctrines, lui, au contraire, resta jusqu'au bout fidèle aux croyances de sa jeunesse. Il n'a jamais regardé du côté de l'Académie, à laquelle il avait commencé par tourner le dos. Chaque pas qu'il fit l'en éloigna.

Cet homme qui semblait vivre dans un bouillonnement perpétuel, se répandait sur tout, et ne se concentrait sur rien. Je crains l'homme d'un seul livre! « *Timeo virum unius libri* » dit un vieux proverbe... Préault n'était pas l'homme d'une seule œuvre.... mais de beaucoup... seulement il ne les faisait pas : il les rêvait!... mais ce rêve même n'était pas long; il serait mort d'une application trop persistante au même sujet. Il était surtout et avant tout un improvisateur. Mais comme le marbre et le bronze sont de nature réfractaire, et ne se laissent pétrir et tailler pour arriver à cette forme idéale méritant le nom d'art — que par l'homme laborieux et tenace, Préault, en réalité, n'a pas beaucoup produit. Il est encore un de ceux qui n'ont pas donné leur mesure dans leurs œuvres.

Ce n'est point qu'il n'ait, lui aussi, rencontré parfois une note forte et vibrante, quand l'inspiration du moment s'est accordée avec son tempérament; quand il s'est attaqué à un sujet en harmonie avec sa nature incorrecte, mais énergique. — Que l'on aille voir plutôt, à l'extrémité du pont d'Iéna, ce cavalier gaulois, appuyé au garrot d'un cheval massif, épais et solide comme un mastodonte antédiluvien! C'est informe, à peine ébauché; mais c'est robuste et vivant, et l'on sent que l'homme et le monstre se frayeront une voie à travers l'inexorable fouillis des forêts primitives, et pataugeront sans jamais s'embourber dans les marais et les fondrières de l'Armorique, que ne sillonnent pas encore les routes romaines, où retentira plus tard le talon des légionnaires. Je me souviens encore d'une Hécube pleurant ses fils,

qu'un critique d'Athènes avait jeté dans le *Barâthre*, mais dont l'œil cave, la face tourmentée et la bouche hurlante accusaient bien cette douleur immense de la mère qui ne veut pas être consolée, parce que ses fils ne sont plus. Il y a aussi une remarquable intensité d'expression dans la tête du SILENCE, qui décore le cimetière israélite du Père-la-Chaise.

Ce romantique enfiévré qui n'eut de bourgeois que la redingote, ne tomba jamais dans les excentricités de costume et de tenue que l'on reprocha aux rapins chevelus, et dont Gautier lui-même se glorifia aux jours brillants de sa folle jeunesse. Souvent vêtu de noir, petit, court, gros, entassé, ventripotent, le cou dans les épaules, et les épaules dans les reins, la bouche épaisse, le front proéminent et tourmenté, et, pour chevelure, une broussaille fauve et clairsemée, mais frémissante et animée comme le reste de sa personne, avec son regard inquiet, méfiant — et des yeux qui n'étaient pas toujours d'ensemble, — Préault déconcertait tout d'abord l'observateur, et l'on se demandait, en se tenant sur la réserve, à quel diable d'homme on pouvait bien avoir affaire!

Préault n'était lui-même qu'avec des amis intimes, dans la causerie abandonnée et la bride sur le cou, écouté et pas contrarié. Il était alors étincelant de verve, d'esprit, d'ironie et de passion. On se répétait le lendemain les mots qu'il avait faits la veille. La plupart de ces mots étaient violents et à l'emporte-pièce. Il n'était pas de ceux qui vous égorgillent un ennemi avec un poignard au manche ciselé. Une hache lui suffisait, et souvent il n'avait besoin que d'un coup. C'est lui qui avait défini M. Zola « *Un abcès qui ne crève pas !* »

Quel contraste entre cet artiste fougueux, légèrement débraillé, qui avait pour l'habit et la cravate blanche le même goût que les juifs d'Espagne pour le *San-benito* avec lequel on les conduisait au bûcher, et ce gentilhomme accompli, modèle de courtoisie, et d'une avenance qui séduisait même les indifférents, diplomate et homme du monde, ministre plénipotentiaire et habitué du Jockey-Club, M. JULES DE SAUX enlevé à ses nombreux amis et aux délices d'une adorable intimité, par une mort inattendue et foudroyante. Il était le matin encore au Conservatoire; au bois l'après-midi; le soir, il recevait belle compagnie dans son charmant hôtel de la rue Jean-Goujon, et le lendemain matin ceux qui avaient rompu le pain avec lui, quelques heures auparavant, apprenaient cette fin tragique. — Le mot du Psalmiste est toujours vrai.

« Je n'ai fait que passer... Il n'était déjà plus! »

Madame de Saux que frappe aujourd'hui ce deuil inconsolable, rattachait l'homme politique au monde de l'art. Elle est, en effet, la plus brillante élève de Chaplin — le maître de presque toutes les femmes de talent de ce temps-ci, — et elle a exposé dans plusieurs de nos Salons, sous le nom sympathique d'HENRIETTE BROWNE, des toiles justement remarquées, pleines d'élégance sans afféterie, et de sentiment sans fadeur. Maintenant, hélas! le succès n'aura plus de saveur pour elle, le printemps, plus de fleurs : dans toute la nature, elle ne verra que des cyprès. LOUIS ÉNAULT.

JEUX DE HASARD

MONACO

A Monsieur Émile Dormoy.

Monaco, 19 janvier 1879.

Monsieur,

S'il y a à la foire plus d'un âne qui s'appelle Martin, il ne faut pas croire que tous les Martin soient de la famille; je suis Martin Gall, bien connu à Marseille, où je me suis enrichi dans le commerce des graines oléagineuses; je ne descends ni du célèbre phrénologue, ni du personnage non moins fameux qui, dans Candide, bat en brèche l'optimisme du docteur Pangloss. Je serai Martin l'Ours si vous voulez, parce que j'aime à danser sans sauter. Comme vous, monsieur, j'ai peu de tendresse pour cette affreuse machine qui broie les malheureux joueurs sous les dents du Refait, mais je n'aime guère plus les mathématiques, et je suis venu ici avec un sac passablement rond pour livrer le bon combat. Si je gagne, je me réjouirai d'avoir appauvri d'autant la Banque de Monaco, et les rieurs seront de mon côté. Si je perds, j'ai de quoi me consoler, et ma disgrâce ne sera pas inutile, puisque mes voisins et amis les pontes auront eu la démonstration de la théorie qui veut que les coups n'aient pas d'enchaînement dont on soit en mesure de tirer parti, quelque marche qu'on adopte. — Je n'ai pas la prétention de lutter contre vos équations; je ne les entends pas, et rien qu'à les voir j'aurais d'involontaires frissons. Je vais donc suivre aveuglément mon petit système infaillible; j'envoie par ce courrier à la *Revue* mes premières opérations écrites avec une absolue bonne foi, et je continuerai à pointer, à chiffrer jusqu'à résultat de cent mille francs en perte ou en bénéfice. — Ceci dit, je commence.

Votre très-obéissant serviteur,

MARTIN GALL.

P. S. N'admirez-vous pas la force du destin? Martin Gall joueur et Monaco banque de jeu!

TRENTE ET QUARANTE

	●		
1. 1	●		
	—	—	
		●	
	●		1
		●	
1. 2		●	
	—	—	
	●		
		●	1
	●		
1. 2	●		
	—	—	
		●	
1. 1		●	
	—	—	
		●	
1. 1		●	
	—	—	
		●	
	●		1
	●		
		●	2
		●	
2		●	
	●		2
2		●	
	●		2
2		●	
	●		2
2		●	
	●		2
	●		2
		●	
	●		3
	●		
3	●		
3	●		
		●	3
		●	3
3	●		
		●	3
3	●		
		●	3
3	●		
3	●		
1. 3	●		
	—	—	
	●		
		●	1
		●	
1. 2		●	
	—	—	
	●		

1. 1	●		
		●	
	●		1
	●		
		●	2
	●		
		●	2
	●		
3	●		
1. 3	●		
	—	—	
		●	
1. 1		●	
	—	—	
	●		
		●	1
		●	
1. 2		●	
	—	—	
		●	
	●		1
	●		
1. 2	●		
	—	—	
	●		
1. 1	●		
	—	—	
	●		
		●	1
	●		
1. 2	●		
	—	—	
	●		
		●	1
		●	
1. 2		●	
	—	—	
		●	
	●		1
	●		
		●	2
		●	
2		●	
	●		2
2		●	
1. 2		●	
	—	—	
		●	
1. 1		●	
	—	—	
		●	
1. 1		●	
	—	—	
	●		

1. 1	●		
	—	—	
		●	
1. 1		●	
	—	—	
	●		
1. 1	●		
	—	—	
	●		
1. 1	●		
	—	—	
	●		
		●	1
		●	
1. 2		●	
	—	—	
	●		
1. 1	●		
	—	—	
		●	
1. 1		●	
	—	—	
		●	
1. 1		●	
	—	—	
		●	
	●		1
	●		
1. 2	●		
	—	—	
		●	
1. 1		●	
	—	—	
	●		
		●	1
	●		
1. 2	●		
	—	—	
	●		
		●	1
	●		
		●	2
	●		
		●	2
		●	
3		●	
	●		3
3		●	
	●		3
	●		3
	●		
3	●		
3	●		
		●	3

3	●		
		●	3
3	●		
		3 ●	
3	●		
1. 3	●		
	—	—	
	●		
		●	1
		●	
. 2	1	●	
	—	—	
	●	●	1
	●		
1. 2	●		
	—	—	
		●	
1. 1		●	
	—	—	
	●		
		●	1
	●		
		●	2
		●	
			2
	●		
	●		
3	●		
1. 3	●		
	—	—	
	●		
1. 1	●		
	—	—	
		●	
1. 1		●	
	—	—	
		●	
1. 1		●	
	—	—	
		●	
	●		1
	●		
1. 2	●		
	—	—	
	●		
1. 1	●		
	—	—	
	●		
1. 1	●		
	—	—	
	●		
		●	1
		●	
1. 2		●	

(*A suivre.*)

Explication des coups joués par M. MARTIN GALL.

Nous résumons, pour l'intelligence des coups ci-contre, les longues explications dans lesquelles notre correspondant a cru nécessaire d'entrer et dont une partie paraîtrait un peu embrouillée. Rien ne vaudra la marche même du système adopté; à mesure qu'un cas difficile se présentera, l'exemple en éclaircira la solution.

M. Martin Gall préfère le trente et quarante à la roulette et il a raison. Au second jeu le ponte paye en moyenne 3 p. 100, tandis qu'au trente et quarante il ne paye que 1,35 p. 100.

Obligé de jouer au moins un louis, M. Martin attend que le sort indique rouge ou noir. C'est noir qui est sorti, il joue à noir et gagne. Le tableau inscrit ce bénéfice à gauche.

. 2[e] *opération.* — Un coup d'attente..., rouge sort. M. Martin joue rouge et perd; il écrit sa perte à droite et ne joue pas le coup suivant qui donne rouge; il joue alors à rouge et gagne deux louis. Comme il en avait perdu un, son bénéfice est *un* qu'il écrit à gauche.

3[e] *opération.* — On a déjà compris qu'après une unité de gain M. Martin Gall fait sa liquidation. Noir sort; au 2[e] coup perte à rouge; coup de repos et gain du 4[e] coup. C'est exactement le cas précédent.

4[e] *opération.* — Est semblable à la 1[re]. Une unité de gain au second coup.

5[e] *opération.* — Même jeu.

6[e] *opération.* — Là nous allons voir M. Martin employer une montante qui, selon lui, a plus d'action que le refait. C'est très-bien s'il n'est pas poussé de masse en masse jusqu'à l'extrémité de son capital. Prenons l'exemple : rouge sort; 2[e] coup. perte à noir; — 3[e] coup, repos; — 4[e] coup, perte à rouge, — équilibre entre les deux couleurs; — 5[e] coup, repos; — 6[e] coup, gain de 2 louis à rouge; — 7[e] coup, 2 louis à noir; — 8[e] coup, gagne 2 louis; — 9[e] coup, perd 2 louis; — 10[e] coup, gagne 2 louis; — 11[e] coup, perd 2 louis; — 12[e] coup, gagne 2 louis; — 13[e] coup, perd 2 louis; — 14[e] coup, perd 2 louis, — équilibre, — coup de repos. — Le 16[e] coup, perd 3 louis, — équilibre — et repos; — au 18[e] coup, gagne 3 louis, — et au 19[e] coup, gagne 3 louis également. — Tout compte fait, bénéfice 1 louis et liquidation.

7[e] *opération.* — Rien à signaler; se reporter aux analogues.

Nous croyons inutile de répéter ces explications. Autant que nous en pouvons juger, M. Martin Gall se décide, après l'indication du premier coup sorti devant lui; c'est un homme rapide. Son fatalisme le porte à suivre l'écart, la prédominance, par conséquent à lutter contre l'équilibre. Nous venons de voir qu'il s'abstient, aussitôt que la ligne d'équilibre est touchée, pour repartir un coup après dès qu'une direction est donnée par le jeu, soit à noir, soit à rouge. Plus l'équilibre est touché, plus il doit perdre; il a fait entrer dans ses calculs la possibilité de battements réitérés sur une même ligne d'équilibre; pour mieux se défendre il emploie une progression fort lente qui semble être $1\times1-2\times2-3\times3-4\times4$; mais que fait-il quand il est poussé un peu loin, comment redescend-il les marches de cette montante? Tout cela est encore assez mystérieux. Nous contenterons le plus tôt possible la curiosité de nos lecteurs.

D'après le pointage de M. Martin Gall, textuellement reproduit par nous, son bénéfice a été dans la première séance de 40 louis. — Il est rempli de vaillance et se porte à merveille.



FONTAINE PAR JEAN DE BOLOGNE, AU JARDIN BOBOLI (FLORENCE)

Dessin de GODARD, gravure de PERRICHON (*L'Art*).

Jean de Bologne avait exécuté en marbre une *Vénus* si remarquable que le duc François de Médicis accorda son patronage au jeune artiste avec une pension annuelle; cette Vénus est aujourd'hui placée dans la grotte faisant face à l'entrée des jardins Boboli. Nous reproduisons une autre œuvre de ce sculpteur également prise dans ce jardin.

Une grande vasque forme le bassin de l'Isoletto au-dessus de laquelle s'élève la statue de *Neptune* par Jean de Bologne. Aux pieds de la statue trois figures personnifiant le Gange, le Nil et l'Euphrate versent dans la vasque l'eau qui s'échappe d'une urne.

R. M.

ÉCHECS

PARTIE N° 18. (*a*

Blancs.	Noirs.
M. Najotte.	M. Bezkrovny. Otez le P F R.
1. P 4 R	1. C 3 F D (*b*
2. P 4 D	2. P 4 D (*c*
3. P 5 R	3. F 4 F R
4. C 3 F R	4. P 3 R
5. P 4 F D	5. F 5 éch. (*d*
6. C 3 F D	6. C R 2 R
7. F 3 D (*e*	7. Roq.
8. F 5 C R	8. D 1 R
9. F pr C	9. C pr F
10. Roq.	10. P 3 F D
11. C 2 R	11. F 5 C R
12. P 3 T D	12. T pr C (*f*
13. P pr T	13. F pr P
14. D 3 C D (*g*	14. D 4 T R
15. C 3 C R	15. D 5 C R (*h*
16. P pr F	16. T 1 F R
17. T R 1 R	17. C 3 C R (*i*
18. T 3 R	18. C 5 T
19. F 1 F	19. D 5 F
20. D 2 F D	20. D 5 C R
21. T pr P	21. P 4 T R
22. P 3 T R	22. D 4 C R
23. T D 3 T	23. P 3 C R
24. P 5 F D	24. T 5 F R (*j*
25. R 2 T	25. F 5 C R (*k*
26. P pr F	26. P pr P
27. D 2 D (*l*	27. D 3 T (*m*
28. R 1 C	28. T 6 F
29. D 2 R (*n*	29 T 5 F
30. T R 3 D	30. D 4 C
31. F 2 C	31. R 2 C
32. P 5 C	32. D 3 T
33. P pr P	33. P pr P
34. P 4 C	34. T 1 F
35. D pr P	35. T 1 T R
36. C 5 T éch. (*o*	36. D pr C
37. D pr D	37. T pr D
38. T 3 T	38. P 4 C
39. P 5 C	39. P pr P
40. T D 3 C D	40. P 5 C R
41. T pr C	41. T pr T
42. T pr P	42. P 6 C
43. P 6 F	43. T pr P
44. T 5 F	

Les noirs abandonnent.

NOTES.

(*a* Jouée au commencement du mois dans le tournoi handicap de la Régence.

(*b* Une des meilleures défenses dans la partie à pion et trait.

c) On peut également jouer P 4 R ex :
1re *variante*. 3. P 5 D — C 2 R. — 4. C 3 F R (A) — C 3 C. — 5. F 3 D — C 3 F R suivi de 6. F 4 F et 7. P 3 D donne aux noirs un développement satisfaisant.

A

Si 4. P 4 F R — C 3 C avec l'avantage.

2e *variante*. 3. C 3 F R — P pr P. — 4. C pr P — P 3 D.

3e *variante*. 3. P pr P — C pr P. — 4. P 4 F R C 2 F. — 5. F 4 F D — C R 3 T. — 6. C 3 F R (A-B). F 4 F.

A

6. D 4 D — D 3 F R. — 7. F 3 R — P 3 D. — 8. C 3 F D — P 3 F D.

B

6. F 3 R — F 5 C éch. — 7. P 3 F — F 4 T D. — 8. F 4 D — Roq. — 9. C 3 F R (ou 9. D 5 T — P 3 F — 10. C 3 F R — P 4 D.— 11. P p P — F 5 C R) — R 1 T, toujours avec une partie délicate mais défendable.

Il est évident que dans cette partie où les noirs rendent un pion, ils doivent chercher avant tout à se développer et à trouver une contre attaque, ce qu'ils obtiennent, croyons-nous, avec le coup du texte.

d) Voici la meilleure continuation 5. C 5 C. — 6. C 3 T D — P 4 F D.

e) D 3 C était meilleur.

f) Ce sacrifice est prématuré. C'est la perte de la partie. Il fallait simplement retirer le fou et jouer après C 3 C R avec une bonne position.

M. Bezkrovny croit qu'en jouant 12. R 1 T il devait gagner. Nous pensons que c'est une erreur. En effet si 12. R 1 T. — 13. P pr F — T pr C. — 14. P pr T — F pr P. — 15. D 2 R — D 4 T. — 16. T R 1 R et gagneront.

g) Un coup remarquable.

h) Si 15. D 6 T. — 16. — F pr P éch. suivi de 17. D pr F.

i) Mieux valait 17. P 4 T R regagnant la pièce et ne restant qu'avec un échange de moins. La position eût été un peu plus défendable.

j) Si 24. F 5 D. — 25. T pr F — P pr T. — 26. D pr P et gagnent facilement.

k) Les noirs cherchent une attaque désespérée.

l) Mieux valait 27. F 2 C.

m) L'échec du cavalier à 6 F, menaçant ensuite de gagner la dame, pouvait être risqué.

n) Si 29. T R 3 D pour échanger la dame T pr C éch. — 30. P pr T — C 6 E éch. gagnant la dame.

o) Plus rapide était 36. T 7 T éch. — R 1 F. — 38. D pr P forçant le mat en peu de coups.

Solution du problème n° 15.

Devise : « Le monde marche. »

1. $\frac{\text{C 6 F D}}{\text{R 5 R}}$; 2. $\frac{\text{D 2 C R éch.}}{\textit{ad libitum.}}$; 3. D 4 C R ou C 5 R mat.

A

1. $\frac{}{\text{F pr C}}$; 2. $\frac{\text{D 3 D éch.}}{\text{R 4 R}}$; 3. $\frac{\text{P 7 D mat.}}{}$

B

1. $\frac{}{\text{C 7 F D}}$; 2. $\frac{\text{D 3 F éch.}}{\text{R 5 F}}$; 3. $\frac{\text{P 3 C D mat.}}{}$

C

1. $\frac{}{\text{R 5 F D}}$; 2. $\frac{\text{C 5 F — 7 R}}{\textit{ad libitum.}}$; 3. $\frac{\text{D 3 F D mat.}}{}$

D

1. $\frac{}{\text{P pr C}}$; 2. $\frac{\text{D 3 D éch}}{\text{R } \textit{ad libitum}}$; 3. D 3 F R ou 4 F D mat.

E

1. $\frac{}{\text{autre coup}}$; 2. $\frac{\text{C 6 F — 7 R}}{\text{R } \textit{ad libitum}}$; 3. D ou C mat.

Solution du problème n° 16, par M. Faysse père.

1. $\frac{\text{D 6 F D}}{\textit{ad libitum}}$; 2. D ou C mat.

Solution du problème n° 17.

Devise : « Le monde marche. »

1. $\frac{\text{D 1 T}}{\textit{ad libitum}}$; 2. D ou T mat.

SOLUTIONS JUSTES.

Des trois : MM. Barré, Maubaut du Théâtre-Français, Dwongis de Lyon. Rénoy de Madrazzo. G. Latta, de Mantes.

Des nos 16 et 17 : MM. Théodore Reinach. Grausen, Feuilherade. Henri Thomson, de Tupigny, Roger, E. Millet.

NOUVELLES.

A la *Régence*, le tournoi mensuel de décembre ainsi que le tournoi handicap ne sont pas encore terminés. Dans le premier, c'est M. Gribius de la 2e classe qui aura le premier prix. Dans le second, le premier prix est remporté par M. Bezkrowny, le quatrième par M. Barbaut de la 5e classe. Enfin M. Najotte de la 2e classe et M. Chamier, auront à lutter ensemble pour les 2e et 3e prix.

On organise en ce moment deux nouveaux tournois mensuels, un pour les joueurs du jour et un autre pour les joueurs de la nuit. Nous ne nous prononcerons pas sur la valeur de cette innovation mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'un tournoi qui devait être terminé en décembre n'ait pas encore pris fin à l'heure présente.

Le grand tournoi de Saint-Pétersbourg a commencé le 6 courant. Neuf joueurs : MM. Acharine, Alapine, y ont pris part, Liselle, Nerling, Petrowski, Schiffers, Tchigorine, de Saint-Pétersbourg, MM. Schmidtt, ancien rédacteur du *Journal de Leipzig*, et Solowtzev, de Moscou. — Ce tournoi doit être terminé le 18. — Chaque joueur doit faire une partie avec tous les autres, et en cas d'égalité, une seule partie gagnée décider du prix. — Jusqu'ici l'avantage parait appartenir à M. Tchigorine qui est déjà bien connu de nos lecteurs, et ensuite à MM. Chiffers, Acharine et Alapine. Le premier prix est de 200 roubles. M. Winawer n'a malheureusement pu prendre part à la lutte.

Nous devons à l'obligeance de M. Tchigorine, communication de plusieurs parties de ce tournoi ; nous en commencerons la publication prochainement et espérons que nos lecteurs y prendront un vif intérêt.

CORRESPONDANCE.

M. Th. Re, à Paris. — Mille remerciments pour votre envoi. Le premier coup est fort joli en effet, mais comme il n'y a pas d'autre combinaison sur l'échiquier pour faire mat, il est un peu trop visible. Nous attendons nouvel envoi de votre part.

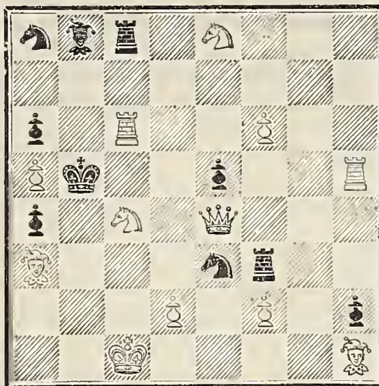
M. S. W., à Varsovie. — Vous enverrai réponse prochainement. La partie sera publiée dans le prochain numéro,

M. P., à Saint-Jean-d'Angély. — Si vous pouvez nous envoyer une de vos jolies compositions, vous nous ferez grand plaisir.

PROBLEME N° 19

composé par M. LAMOUROUX.

NOIRS



BLANCS

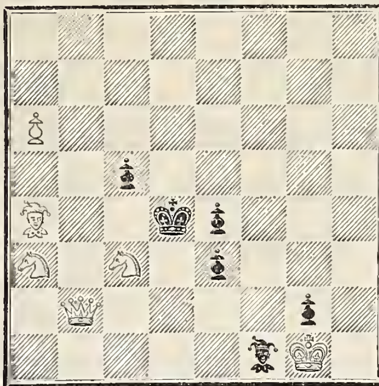
Les Blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 20.

Concours du Congrès international de 1878.

Devise : Respice finem.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en quatre coups.

S. Rosenthal.

Il s'est glissé une erreur dans le problème 18 du numéro précédent. Le mat est en quatre coups et non pas en deux. Nous n'en donnerons la solution que dans quinze jours, ainsi que celles des problèmes 19 et 20.

LES CARTES

PIQUET.

Solution du problème du n° 10.

S'il était possible de ne pas prendre de cartes étant premier, on pourrait risquer d'embarrasser beaucoup son adversaire sur le choix de la couleur ou des couleurs qu'il doit porter en lui laissant le talon entier.

On serait en tous cas assuré de débuter par trois quatorze bons d'autorité, ce qui ferait quarante-deux points, de faire treize levées et le capot, soit 43 points constituant avec les trois quatorze un beau total de 85 points, mais d'une part, il faut écarter au moins une carte et de l'autre on est à peu près assuré de n'avoir pas le point et il y a danger d'un quatre-vingt-dix de l'autre côté par deux quintes basses.

Nous croyons donc que la vraie solution du problème est d'écarter ses quatre as, en conservant d'ailleurs les rois et les dames, c'est-à-dire deux quatorze, bons d'autorité et de chercher tout en laissant une carte, à renforcer son jeu par des quatrièmes au roi ou même par des quintes.

On conserve la chance des quatre couleurs, et tout en jouant largement on a joué sagement.

Complétons cette étude de l'écart par quelques considérations complémentaires, raisonnées ; les as n'ont qu'une valeur relative qui s'efface devant la possession des rois ou des dames de la même couleur et comme il n'y a rien à trouver au-dessus d'eux, on a plus de chance de constituer des séquences en écartant les têtes de jeu pour rencontrer au talon les cartes qui suivent et qui peuvent constituer la série.

Une quatrième au roi doit être portée en premier, de préférence à une tierce majeure dans une autre couleur, parce qu'on a chance de trouver, soit par l'as, soit par le neuf, de quoi constituer une quinte, c'est à-dire vingt points assurés et la probabilité du soixante, si ce n'est du quatre-vingt-dix.

Cette manière de jouer est surtout applicable au rubicon, où il faut viser les grands coups, elle est moins de mise dans la partie dite *allée et venue*, où la plupart du temps il faut surtout assurer la carte.

Encore une fois, sachez toujours avant d'écarter et avant de jouer, quel est votre but, où vous allez et de quel côté se trouve le maximum de probabilités pour assurer le gain de la partie.

Old Trick.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 46. — Cryptographie.

LAIT DÉFAUT LETNOT, UN REIS DEFAUT OGAISOT.

Lnisetxia.

N° 47. — Cryptographie.

1re *Dépêche*.

CLOST A QUIMPER.

2e *Dépêche*.

17.24. — 7.28.29, — 18. — 9. — 20. — 5. — 1.13. — 2.14.19.25. — 3.15.27. — 11. — 4. — 8.10.12.16.21.23,26.30. — 6.22.

(Pour déchiffrer ces deux dépêches, voir l'explication donnée dans *La Revue* des 28 décembre et 4 janvier).

N° 48. — carré magique.

		5		
			3	
				2
4				
	1			

Compléter ce carré en y plaçant le surplus des nombres 1 à 25 distribués de telle sorte que la somme des douze additions horizontales, verticales et diagonales, soit toujours la même.

N° 49. — MOTS EN LOSANGE.

A la fourchette, à la coupe, au couvert. —
Bon chez la femme. — Un arbre toujours vert. —
Vive le Roi; Vive la République! —
En trèfle, en cœur, en carreau, comme en pique.

N° 50. — MOTS CARRÉS.

Chez les Normands. — Chez le coiffeur. —
De musique un compositeur. —
Ville de la Haute-Garonne. —
La muse que l'Amour couronne.

Solutions des problèmes du 4 janvier.

Traduction de la cryptographie, n° 36.

Le monde est plein de fous et qui n'en veut pas voir
S'enferme dans sa chambre et brise son miroir.

Traduction de la cryptographie, n° 37.

Rêver, c'est le bonheur; attendre, c'est la vie.

CARRÉ MAGIQUE N° 38.

1	2	18	21	23
19	10	15	14	7
20	17	13	9	6
22	12	11	16	4
3	24	8	5	25

Mots en triangle, n° 39.

A M E N I T E
M I N U T E
E N V I E
N U I T
I T E
T E
E

Mots carrés, n° 40.

B E R E T
E P U R E
R U B A N
E R A T O
T E N O R

EDME SIMONOT.

Errata. — *Au dernier numéro, dans la donnée du carré magique n° 42, le chiffre 9 doit se trouver dans la* quatrième *et non dans la cinquième case de la dernière colonne verticale.*

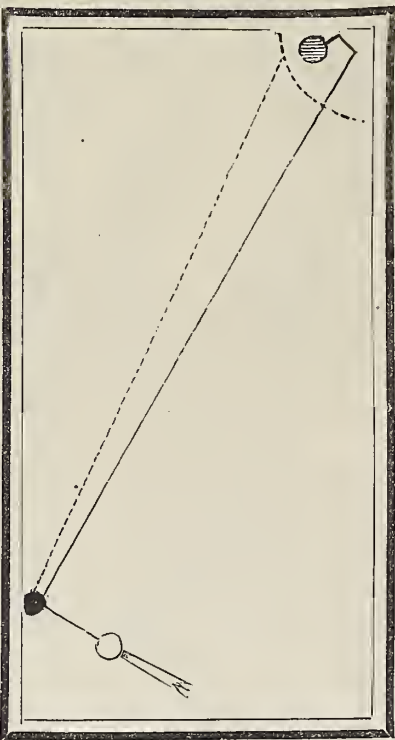
Le cadre n° 41 ne doit avoir que huit cases, et non neuf, dans le sens vertical comme dans le sens horizontal.

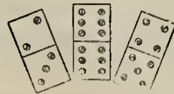
LE BILLARD

6e position, par M. Lucien PIOT.



Solution du coup inséré dans le N° 10





Solution du problème de dominos du numéro du 14 décembre.

x étant la somme des points à trouver,
k nombre des dominos placés à droite,
k' — à gauche,
n étant le nombre de dominos placés dans la page de l'opérateur on a

$$x + n{,}12 = (k + 2k')$$

n s'obtient par soustraction,

$$n = 28 - (k + k')$$

k' peut être = 0. Alors

$$x = 12n - k$$

Avec un jeu de cartes

$$x = 12n - (k + 2k')$$
$$n = 52 - (k + k')$$

LÉON RENARD,
café Steinbach.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 9.

Ce qui constitue principalement la supériorité d'un joueur de whist, c'est l'évaluation qu'il sait donner à la force de son jeu. Telle est la base fondamentale sur laquelle il doit s'appuyer pour imprimer une direction logique à l'enchaînement des coups qui vont se dérouler méthodiquement si le point de départ est exact. Tirer d'un jeu tout ce qu'il peut donner, mais ne rien aventurer au delà, tel doit être l'objectif de tout amateur vraiment digne de ce nom. Pour cela, il est nécessaire d'apprécier dans une rapide synthèse le maximum et le minimum des levées possibles, puis d'agir conformément au résultat cherché, c'est-à-dire le maximum.

Dans le problème n° 9, deux alternatives seulement se présentent, prendre avec l'as ou laisser aller. Avec de hautes cartes et principalement de hautes séquences, il faudrait prendre pour viser à l'affranchissement de la belle couleur. Mais votre jeu qui peut avoir de la valeur comme jeu de soutien, n'en a aucune comme jeu d'attaque.

Il faut donc laisser aller, donnant ainsi à votre partenaire la chance de faire une dame seconde ou troisième. Vous lui prêterez ensuite dans toutes les autres couleurs l'appui d'une belle carte et vous conserverez la maîtresse, dans la couleur de vos adversaires.

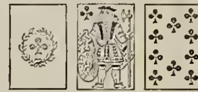
Principe. — Avec des cartes moyennes qui ne se suivent pas, laissez autant que possible la main à votre partner auquel vous pouvez donner un appui efficace dans toutes les couleurs.

PROBLÈME N° 10.

Carreau est atout.









Deuxième à jouer, quelle carte mettrez-vous sur le trois de trèfle?

Robert d'ANTULLY.

CHARADE

Quand le glaive de la justice
Sur le coupable est suspendu
Et qu'un terrible sacrifice
Par les hommes est attendu,

D'un mouvement involontaire
Tout le monde alors pense à moi
Et l'on me rejette en arrière
Avec un indicible effroi.

Fleur odorante, magnifique,
Qui rappelle une majesté
Et dans plus d'une basilique
Encense la divinité.

L'auteur de la *Gastronomie*
Nous dit dans quelque racontar
Prenez pour faire chère lie
Buisson d'écrevisse ou homard.

Faites dissoudre la substance
De ces excellents crustacés
Et vous aurez une pitance,
Digne des dieux! C'est assez.

Solution de la charade n° 9.

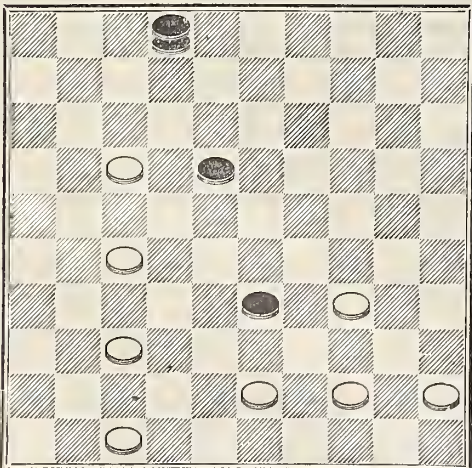
Lothaire.

R. D'A.

DAMES

PROBLÈME N° 17,
PAR M. DE GODONCOURT.

NOIRS.

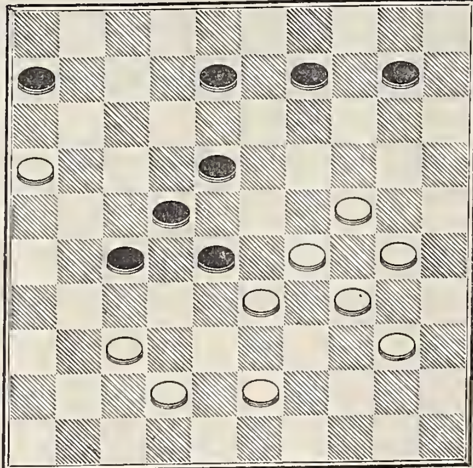


BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

PROBLÈME N° 18,
PAR M. MINET (*en jouant*).

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

AUG. JOLIET.

⁂ Les journaux de la Lusace signalent de très-curieuses découvertes qui ont été faites dans cette contrée. On a trouvé près de Babow, en creusant un fossé, un véritable trésor, provenant des rois wendes; il y a là vingt-quatre grands anneaux en bronze pour orner les bras, trois colliers, une parure complète de femme, etc., tous objets qui remontent à la plus haute antiquité.

Les notices qui rendent compte de cette découverte ajoutent — et ce n'est pas le fait le moins curieux — que, d'après les traditions qui ont cours dans ce pays, il se trouverait dans les environs immédiats de Babow un endroit où seraient enfouis non-seulement le trésor du dernier roi des Wendes, mais encore une statue de Dieu et un cercueil en argent massif, contenant les restes de ce monarque.

⁂ Les salons de M. Flaxland, rue Neuve-des-Mathurins, étaient remplis d'une foule élégante et sympathique à l'art musical, dans laquelle nous avons distingué: la princesse Stirbey, Mme Rouzeaud-Nilsson, la comtesse Louis Cahen-d'Anvers, la vicomtesse de Grandval, Mme Ephrussi, Mme Ed. Fuchs, l'une de nos meilleures cantatrices amateurs; Mme Escudier-Kastner, la célèbre pianiste; Mme Beulé, Mme de Girardin, MM. Jules Beer, baron J. de Saint-Amand, Cernuschi, Loys, F. Lévy, Clarck, du *Daily Telegraph*, et autres personnes connues dans les arts et dans la littérature.

MUSIQUE

J'ai déjà constaté le succès obtenu par *Suzanne*, l'opéra comique en trois actes que MM. Lockroy, Cormon et Paladilhe viennent de faire représenter à la salle Favart; je veux aujourd'hui parler de cet ouvrage avec plus de détail.

La pièce est bien faite. Un étudiant de l'université de Cambridge, Richard, rencontre sur la lisière d'un bois une jeune fille que les mauvais traitements ont chassée de la maison paternelle. Dévorée du désir de s'instruire, miss Suzanne accepte, un peu légèrement sans doute, de revêtir des habits d'homme et de se faire inscrire à l'Université sous le nom de Claudius. Pendant quelques mois, elle réussit à dissimuler son sexe et à se faire accepter pour le cousin de Richard. Mais bientôt l'amour vient d'un coup d'aile arracher les masques: Richard est surpris par tous ses camarades en flagrant délit de déclaration amoureuse, et Suzanne, rouge de honte, s'enfuit poursuivie par les rires moqueurs des étudiants, sans que Richard puisse faire autre chose que protester de la pureté de ses intentions. Au troisième acte, Suzanne est devenue une grande tragédienne; elle repousse avec une rigueur absolue les hommages d'une foule de soupirants. Un seul homme pouvait prétendre à sa main et réparer par un mariage l'atteinte grave portée à son honneur : cet homme, c'est Richard. Il est parti, désespéré; il s'est engagé dans la marine royale, où, par son courage, il a su conquérir un grade supérieur. On devine aisément la suite de l'intrigue : le retour de Richard, ses remords, son amour toujours plus ardent, la résistance de Suzanne, bientôt suivie d'un pardon qui amène le dénoûment matrimonial de rigueur.

Sur ce sujet original et intéressant, M. Paladilhe a écrit une partition de valeur très-inégale. Le premier acte, presque tout entier, est charmant. Le chœur de la cueillette du houblon, une ravissante romance bien chantée par M. Nicot, le duo de la collation, entre Suzanne et Richard, tout cela est frais, délicat, très-distingué de forme et d'instrumentation. Je trouve encore, au second acte, des couplets d'une allure vigoureuse et franche, brillamment enlevés par M. Barré. Le reste de la partition est loin de se maintenir à la même hauteur. Si j'excepte un chœur, au troisième acte, qui rappelle plus qu'il ne faudrait le chœur des courtisans de *Cinq-Mars*, je ne trouve plus que de la musique assez vide, hérissée de vocalises, de trilles, de notes piquées, le tout admirablement exécuté par Mlle Bilbaut-Vauchelet, j'en conviens; frénétiquement applaudi par tous les amateurs de fioritures, j'en demeure d'accord, mais parfaitement insignifiant et démodé pour les vrais musiciens.

MM. Nicot et Barré, Mlles Bilbaut-Vauchelet et Ducasse forment un ensemble vocal qu'on a rarement l'occasion d'entendre à l'Opéra-Comique. Je ne parle pas d'un certain rôle de groom lilliputien que je trouve d'un goût très-contestable.

Les chœurs ont été médiocres. Il est souverainement regrettable que, dans le second théâtre-lyrique de Paris, le chef d'orchestre soit obligé de frapper sur son pupitre pour ramener messieurs et mesdames les choristes au sentiment de la mesure. Quant à l'orchestre, il a été excellent.

Le ballet de MM. Ph. Gille, Arnold Mortier, Mérante et Olivier Métra a été représenté à l'Opéra le vendredi 17 janvier.

Le sujet, très-poétique, est emprunté à une légende scandinave. Le succès éclatant du *style japonais* à l'Exposition a suggéré aux auteurs l'heureuse idée de transporter l'action dans le pays des Mikados.

Nori, tresseur de paniers, est sur le point d'épouser Yedda, lorsque le Mikado, suivi de toute sa cour, traverse le village; la beauté de la fiancée fait sur le cœur du monarque une vive impression; de son côté, Yedda est éblouie par les splendeurs du royal cortége. Elle écoute les conseils perfides du bouffon Tô, et pose le pied sur une feuille de nénuphar qui l'entraîne sur le lac sacré, au milieu duquel s'élève une île redoutable, couverte par les immenses rameaux de l'*arbre de vie*. Yedda aborde dans l'île, charme par ses danses les esprits gardiens de l'arbre enchanté, et obtient un rameau qui doit lui donner la fortune et la puissance. Chaque feuille arrachée doit exaucer un vœu, mais la vie de l'imprudente est liée à la dernière feuille. Yedda paraît au palais du Mikado, dont elle captive la faveur; elle va devenir impératrice, déjà la cour s'assemble pour saluer la nouvelle souveraine, lorsqu'une rivale jalouse vient mettre aux mains du bouffon un poignard qui doit la débarrasser d'une ennemie détestée. Le misérable s'élance sur Yedda qui périrait si le pauvre Nori n'arrivait juste à point pour recevoir le coup destiné à son ingrate fiancée. Nori tombe mortellement frappé; Yedda, devenue folle, arrache la dernière feuille du rameau et meurt sur le corps de celui qu'elle n'aurait jamais dû trahir.

Ce ballet a été fort bien accueilli par les habitués de l'Opéra. Mlle Rita Sangalli, dans le rôle d'Yedda, a remporté un très-vif succès; à côté d'elle, Mlles Righetti, Piron, Fatou, A. Mérante, Parent, Marquet, ainsi que MM. Louis Mérante et Cornet, se sont fait applaudir. Le divertissement des fleurs, au premier acte; le pas des esprits, au second acte; enfin le pas des courtisanes et le grand *ballabile* du troisième acte m'ont semblé particulièrement réussis.

Les décors sont admirables et les costumes d'une richesse, d'une variété, d'un goût qui font le plus grand honneur à M. Lacoste, le dessinateur, et à la direction de l'Opéra.

La partition de M. Olivier Métra a paru renfermer les qualités de rhythme et de charme indispensables à la musique de danse. D'ailleurs les yeux sont tellement fascinés par les merveilles de la mise en scène que les oreilles ont quelque peine à remplir leur office; et j'avoue que, pour mon compte, je ne sais plus écouter quand il y a tant à regarder.

LÉON DELAHAYE.

VOYAGE AU PAYS DES LIVRES.

Il est une époque à jamais glorieuse dans l'histoire de notre littérature, dont le souvenir échauffe l'imagination des jeunes générations qui se sont succédé depuis, qui a vu enfanter des merveilles; cette époque, c'est 1830, c'est l'avénement du romantisme.

Un groupe de jeunes gens à l'esprit ardent, à l'imagination véhémente, impatiente de certains jougs, entreprirent de faire une révolution dans les lettres. Fils de ces colosses qui avaient été acteurs ou spectateurs des grandes luttes politiques et militaires de la république et de l'empire, ils avaient senti leur cerveau s'échauffer au récit des grandes épopées à travers lesquelles avaient passé leurs pères. Comparant alors toute la distance qu'il y avait entre les pensées et les actes de ces temps-là et les productions de l'esprit, ils s'apercevaient de la faiblesse de ces dernières. Depuis Voltaire, la littérature, à part de rares exceptions, enserrée dans les limites restreintes d'une forme toute de convention, ou bien tombait dans une afféterie écœurante, ou s'élevait à une exagération ridicule. Il était temps de changer cela, et de rendre à l'art ce qui constitue son essence, la liberté.

Certes ce ne fut pas sans peine, sans luttes qu'ils arrivèrent au but tant désiré. Rien ne leur fut épargné; humiliations, sarcasmes, calomnies, tout fut employé par leurs adversaires. Mais ils restèrent debout. La phalange admirablement disciplinée dans son amour du beau, portant haut son labarum sur lequel resplendissaient ces mots : *Art*, *Liberté*, ne fut pas entamée. Tous avaient la foi, une foi ardente, immuable: ils résistèrent et furent vainqueurs.

Combien en reste-t-il aujourd'hui, de ces vaillants? Hélas! le chef seul est debout, tous ont disparu après avoir vu leur œuvre solidement établie, impérissable.

Un seul, parmi ceux qui composaient la *synagogue* (ainsi que l'appelait Ch. Asselineau) et qui avaient nom Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Pétrus Borel, etc., etc., un seul est mort il n'y a pas longtemps sans avoir eu la joie de voir le public se passionner pour ses œuvres, sans avoir entendu la voix de la renommée faire vibrer son nom; celui-là, c'est Théophile Dondey ou Philothée O'Neddy, l'ardent défenseur des Burgraves. Heureusement, des âmes pieuses, des cœurs aimants n'ont pas voulu laisser tomber son nom dans l'oubli. Toutes les œuvres éparses de ce poëte dédaigné de la foule ont été réunies et viennent de paraître en deux volumes édités par M. G. Charpentier. Tous les amis des lettres prouveront par leur empressement à lire ces œuvres que ceux qui les ont mises au jour ont été animés d'une bonne pensée et ont eu une heureuse inspiration.

Philothée O'Neddy n'est pas un poëte à la façon de Victor Hugo ou de Théophile Gautier: il n'a ni la puissance du premier, ni la grâce du second. Il n'a d'ailleurs singé personne comme il le dit lui-même, dans une lettre, pas plus Pétrus Borel que les autres : « il a la prétention de croire que dans ce 93 de notre révolution littéraire, sa carmagnole était bien à lui. » Et cela est vrai, il a son originalité propre. Ce qui frappe chez Philothée O'Neddy, c'est l'ampleur de l'idée et de la forme. Si l'une est quelquefois exagérée, si son imagination l'emporte trop loin, ce qui arrive assez souvent, du moins il est rare de trouver dans ses vers autre chose qu'une remarquable pureté de facture. Les œuvres de ses amis peuvent être considérées comme des écrins contenant les pierres les plus étincelantes, jetant mille feux qui vous éblouissent; les siennes ont plutôt de l'analogie avec le merveilleux travail de l'orfèvre. Chez les uns, c'est l'éclat qu'on admire; chez lui, c'est la ciselure qui attire.

La note dominante dans toutes ses poésies est la tristesse, une sorte de découragement, mais sans fiel ni aigreur. Il souffre, mais son âme est trop fière pour se plaindre. Il sent l'abandon dans lequel on le laisse, il en est meurtri, mais la passion le soutient...

> L'espoir me délaissa. Puis l'orgueil, puis l'audace,
> Mais non la passion. Dans mon âme aux abois,
> Elle resta debout, nerveuse, âpre, tenace.
> Elle me ramena de force — à cette place;
> Où je recommençai l'œuvre plus d'une fois...
> Sans meilleure fortune, avec même disgrâce.

Il nous est difficile d'analyser avec soin et comme elles le méritent les œuvres en vers et en prose de Philothée O'Neddy. D'ailleurs, un homme éminent, M. Havet, ami d'enfance de Dondey, a placé en tête des POÉSIES POSTHUMES, une étude approfondie, qui, mieux que nous ne le pourrions faire, donne une appréciation exacte du talent de notre poëte. Des hommes de génie, des esprits éclairés, Victor Hugo, Théophile Gautier, Béranger, Châteaubriand ont rendu justice à la valeur des œuvres de Philothée O'Neddy et le public ne manquera pas de ratifier ces jugements en leur accordant la place qu'elles méritent.

Ces œuvres viennent d'être publiées en deux volumes ayant pour titre : ŒUVRES EN PROSE et POÉSIES POSTHUMES. Dans le premier volume on trouve plusieurs romans ou fragments de romans qui ont paru en feuilletons dans divers journaux. L'imagination hardie, quelquefois même exagérée qui éclate dans ces romans, jointe à un style brillant, imagé, leur donne un charme, un attrait auquel nous ne sommes plus habitués. *L'abbé de Saint-Or*, l'*Histoire d'un anneau enchanté*, le *Lazare de l'amour* sont autant de bijoux délicatement ciselés. A côté de ces romans prennent place les quelques articles de critique dramatique de Th. Dondey. Ces articles, il faut les lire. C'est là de la bonne et saine critique, faite par un homme de goût, épris du beau et écrite loyalement, suivant sa pensée. Il faut lire surtout l'*Émeute aux Burgraves*, feuilleton inédit. C'est le cri d'indignation poussé par l'artiste contre les huées des pygmées qui osèrent bafouer cette merveille. Là, plus peut-être qu'ailleurs, on sent la foi qui anime O'Neddy. Le volume se termine par une série de lettres intimes, la plupart adressées à son ami, M. Havet, lettres intéressantes en ce qu'elles font nettement connaître les caractere et le tempérament du poëte.

Dans les POÉSIES POSTHUMES, nous signalerons principalement les pièces suivantes: *Une fièvre de l'époque*, *A douze ans*, *Les deux lames* (sonnet), *Remerciment* (sonnet), puis cet essai de drame, *Miranda*, dans lequel il s'est tant complu; drame injouable, certainement, mais dans lequel il a laissé la bride à son ardente imagination et qui fourmille de pensées et de vers superbes. Le *Cul-de-jatte*, pièce qui précède le drame de *Miranda*, est la reprise du thème du *Mort-vivant*. C'est le chef-d'œuvre de Dondey. Comme le dit M. Havet, « jamais il n'a trouvé une expression plus heureuse et plus noble, soit de ses tristesses, soit de ses fiertés. » Quant aux *Velléités philosophiques*, c'est une série de pensées mises en vers dans lesquelles on est assez étonné de rencontrer un mélange du spiritualisme le plus pur, avec des nuances accentuées de pessimisme et même de scepticisme.

En résumé, l'œuvre de Théophile Dondey révèle une puissance de poésie peu commune. Il y a certes des défaillances dans les idées comme dans le style, mais tout prouve l'ampleur de son esprit ainsi qu'une grande facilité de facture. Il semble s'être revêtu du manteau de Byron; certes il est large pour sa taille, mais il a su en arranger les plis avec tant de goût et de sûreté de main, que ceux qui le voient ainsi drapé ne peuvent s'empêcher de lui trouver fière mine.

AM. DUBOIS.

⁂ Grande affluence à Nice depuis quelques jours. C'est la semaine des courses et de la vie à outrance. *La Revue des Jeux, des Arts et du Sport* y sera représentée. Les trois prochaines chroniques de M. LOUIS ENAULT seront datées de Nice, de Cannes et de Monte-Carlo.



LA PREMIÈRE DENT. (*Illustration.*)

Tableau de M. PINCHARD.

NOS GRAVURES

La première Dent.

Qui pourra décrire toutes les émotions causées par l'apparition de la première dent? Que de pleurs a versés le pauvre baby, dont on ignorait la cause unique! Que d'inquiétudes, que d'espoirs, que de déceptions! Le jour a pourtant fini par arriver, où le rêve est devenu réalité, où le fait est devenu évident, palpable : aussi voyez comme la nourrice est fière, comme elle a conscience de la reconnaissance qui lui est due!

Assise sur les marches du perron, elle a revêtu ses plus beaux atours pour fêter dignement une date aussi mémorable! fine mousseline, robe somptueuse, rubans éclatants, elle n'a rien épargné : il faut qu'elle soit digne de son nourrisson. Et comme elle le montre, comme elle insiste sur la gravité de l'événement, comme elle tient à en donner la preuve en introduisant tout son doigt dans la bouche du pauvre petit! Le jeune père à peut-être quelques doutes encore, ses espérances ont été si souvent déçues! Il se penche avec intérêt, il regarde avec attention, il ne demande qu'à croire et sera heureux d'être convaincu.

Toute cette scène est charmante d'aisance et de gracieuse simplicité; l'artiste a eu le bon goût de la traduire dans une gamme claire ou le bleu azuré se marie au rose tendre; ce sont les nuances de la jeunesse et du bonheur: elles complètent harmonieusement la pensée du tableau.

(*Illustration.*)

La Jeunesse,

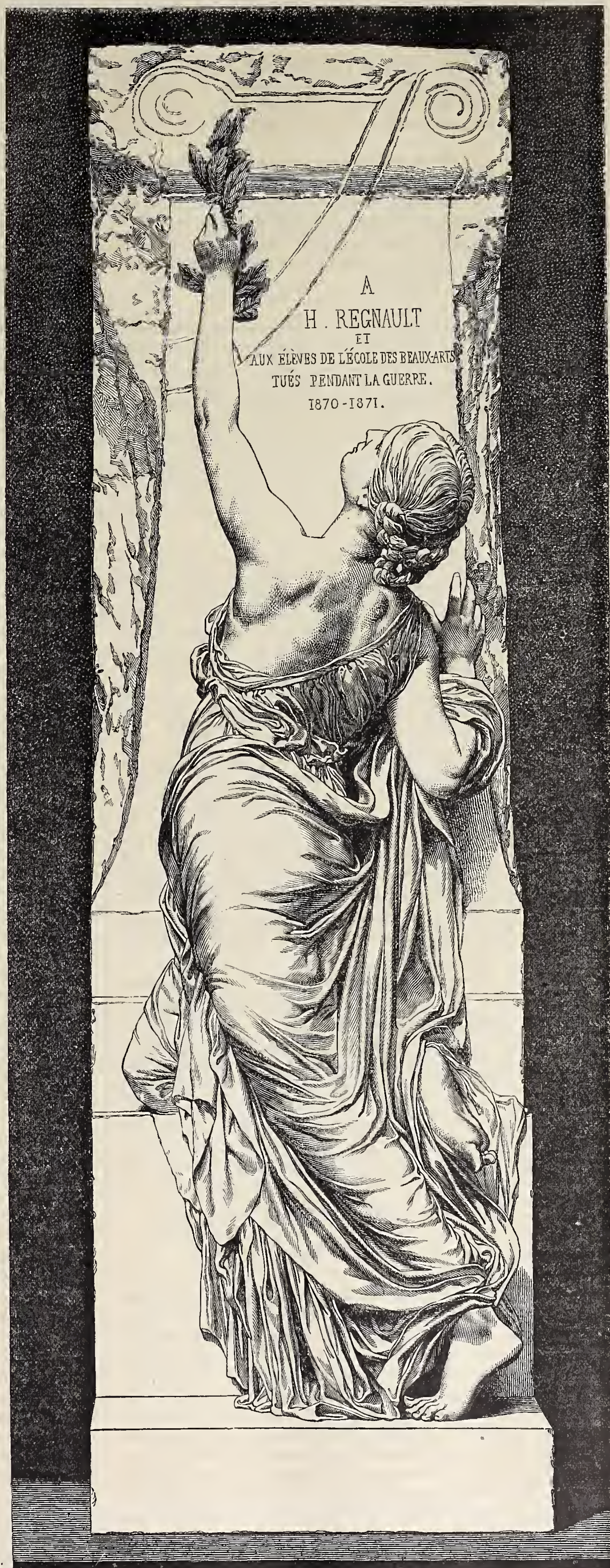
par M. Chapu.

Statue en marbre par M Chapu, faisant partie du monument élevé à H Regnault, à l'École des Beaux-Arts. — Dessin de M. Jules Layée.

Un berger et son troupeau.

par J. F. Millet.

Millet, artiste de premier ordre, fut méconnu de la foule qui ne le comprenait pas encore. Le peintre pensait trop pour elle. Il montrait une sympathie trop intense pour ce lutteur obstiné et stoïque qui s'appelle le paysan. L'œuvre de Millet reflète comme un miroir les sensations de l'homme, dénonce sa préoccupation constante. On devine qu'il l'a vécue de l'enfance au déclin, et qu'il a souffert. Fils de paysan, enfant, il a creusé, lui aussi, le sillon d'où le germe devait sortir. Dans le sévère isolement de la nature, son âme contemplative avait pu développer ses aspirations et s'élever vers l'invisible. Semblable à l'abeille, il avait butiné pendant les premières années de sa carrière de nombreux trésors qui, épanchés lentement, après une consciencieuse étude, devaient aider à faire connaître son nom.



LA JEUNESSE, d'après Chapu. (*Monde Illustré.*)

Ce qui distingue Millet parmi ceux qui ont marché à ses côtés ou qui l'ont distancé dans la faveur du public, c'est évidemment le sentiment de grandeur agreste qui se dégage de ses tableaux.

Il a pris ses héros ignorés, objets de dédain ou de risée, et les a, non pas idéalisés, mais justifiés, en montrant la beauté mystérieuse de leur tâche.

Ce qui les rehausse, c'est le cadre dans lequel ils se meuvent, qui n'a pour limites que l'immensité de l'horizon. Sur ces scènes rustiques, Millet a fait descendre la sublime mélancolie d'en haut, où bien, parfois, du sol déchiré par le soc de la charrue, il a fait monter en brouillards lumineux les vapeurs chaudes et fécondantes que renferme le sein de la terre.

INAUGURATION

du monument de BERRYER.

C'est au Palais de Justice, dans l'ancien palais des rois de France, non loin de la Sainte-Chapelle et de la statue de saint Louis, en face du monument élevé à Malesherbes, défenseur de Louis XVI, qu'a été placé le monument destiné à perpétuer la mémoire de Berryer.

On n'a pas oublié que ce monument a été élevé au moyen de fonds recueillis par souscriptions. Le barreau de Paris et les barreaux de France ont pris une large part à cet hommage rendu à celui qui fut l'honneur et la gloire de l'ordre des avocats.

C'est, en effet, surtout à l'avocat, à l'illustre bâtonnier, à l'incomparable orateur de la barre que le monument a été élevé. Il est vrai qu'il y avait en Berryer l'homme politique, l'orateur de la tribune. N'avait-il pas luimême pris pour devise : *forum et jus*; mais l'orateur avait toujours plané au-dessus de l'homme de parti : c'était le droit qui avait été son premier client comme son impérissable amour.

Le monument au pied duquel se groupe l'illustre assistance est, on le sait, l'œuvre d'un maître dans la statuaire, Chapu. Son ordonnance est noble, simple : Berryer est debout, dans l'attitude qui lui était familière à la tribune, la main posée sur la poitrine, la tête légèrement inclinée, le regard levé vers le ciel. L'artiste, voulant indiquer les deux formes de l'éloquence de Berryer, l'a enveloppé à demi de la robe d'avocat.

Aux deux côtés de la statue sont assises deux figures allégoriques du meilleur effet et qui complète le caractère du héros; ce sont : l'Eloquence et la Fidélité. Cette dernière est surtout remarquable par la fermeté de ses traits, l'expression de résolution qui anime son austère visage et la vigoureuse ténacité avec laquelle elle tient un blason emblème de sa foi.

(*Le Temps.*)

Représentation de HOCHE au Château-d'Eau.

Le théâtre du Château-d'Eau a donné, le 15 janvier, une véritable première: un grand drame en six actes et dix tableaux de MM. G. et E. Richard et Louis Launay. L'œuvre s'appelle *Hoche* et a l'intention de faire revivre les traits saillants de cette grande figure militaire.

J'ai toujours pensé qu'un homme historique ne pouvait être que rapetissé par la scène, quand l'action avait la prétention d'en embrasser la vie entière et que pour rendre l'élévation d'un grand caractère le théâtre devait se borner à le saisir dans un épisode marquant.

La pièce du Château-d'Eau, où les auteurs se sont emparés de Hoche caporal pour le conduire au travers de dix tableaux enchaînés tant bien que mal à Quiberon, où ils l'abandonnent général en chef, ne me fera pas changer d'avis. D'ailleurs, la préoccupation de faire un drame populaire dans les quartiers ouvriers est visible, à défaut d'autre, du commencement à la fin des six actes. Ce ne sont que mots à allusions politiques; traits sublimes dans la bouche de Saint-Just et de Dumanet, mots odieux dans celle des ci-devant. A raconter l'histoire de cette façon, on peut gagner de l'argent, mais aussi s'éloigner quelquefois de la pure vérité.

M. Gravier, dans le personnage de Hoche. montre de réelles qualités; il a su composer son rôle avec l'énergie nécessaire, sans tomber dans le trivial, alors même que l'expression employée l'y poussait.

Les autres rôles sont tenus d'une façon très-suffisante et la mise en scène est soignée.

Enfin, la pièce a soulevé l'enthousiasme des hautes galeries du vaste théâtre du Château-d'Eau, où pas une place n'était vide, et je ne serais pas étonné de lui voir fournir une longue carrière.

LŒVYN.

L'HOTEL DROUOT

Il y a eu foule pendant les trois derniers jours de l'autre semaine à la salle n° 8. foule de curieux plutôt que d'acheteurs, il est vrai, attirés par l'exposition et la vente de la galerie Ghémar. Savez-vous ce que c'est que la galerie Ghémar? C'est une suite de tableaux humoristiques et satiriques, en d'autres termes, la charge de certaines œuvres remarquables et de quelques-uns des hommes célèbres de notre époque, écrivains, peintres, chanteurs, hommes politiques, etc.

Feu Louis Ghémar, artiste belge, dessinateur et photographe de S. M. Léopold II, a, le premier, substitué le pinceau au crayon dans la satire des peintres contemporains. Par lui, la charge des procédés du peintre mis sur la sellette est poussée à un point tel que l'illusion se produit, et qu'à une petite distance on croit souvent voir l'œuvre originale. Consciencieux dans sa critique — toujours d'ailleurs bienveillante et spirituelle — Ghémar, a-t-on dit, allait jusqu'à donner à ses tableaux satiriques des cadres modelés tout exprès pour offrir une analogie directe avec le sujet. Où l'art lui semblait impuissant à rendre sa pensée humoristique, il mettait sans façon la nature à réquisition. S'il peint un *Marché aux chevaux*, d'après Rosa Bonheur, il n'hésite pas à mettre dans sa toile une vraie tête de cheval! S'il fait une marine, il jette résolûment en travers de sa toile un vrai aviron!

Nous pourrions citer quelques-uns des noms de peintres dont Ghémar a caricaturé les œuvres: les plus grands et les plus illustres en seraient; mais cela nous entraînerait plus loin que la chose, en somme, ne le mérite. Que de toiles, de couleurs, de temps, de travail et peut-être de talent inutilement dépensé, ridiculement gaspillé!

La vente faite par M. Octave Nottin, commissaire-priseur, a produit quelque chose comme une quinzaine de mille francs. On nous a raconté que plusieurs théâtres, l'Hippodrome entre autres, avaient fait diverses acquisitions. Le soir, à la lumière de la rampe et à la distance voulue des spectateurs, il est peut-être possible de tirer parti de tous ces grotesques peinturlurages.

La vente de tableaux modernes, dessins et aquarelles, dont nous avons déjà parlé, faite par MM. Charles Pillet et Féral, le 16 janvier, a été, en définitive, plus intéressante que productive: 11,807 francs, tel est le total. Deux toiles de Léon Coignard, *Pâturage coupé par un ruisseau* et *Animaux au bord d'un lac*, ensemble 1,800 francs; deux Courbet, *Plage à marée basse* et *La Sieste*, 890 francs; un certain nombre de morceaux de Chavet, Gegerfelt, Isabey, etc., ont varié de 5, 6, ou 700 francs; *Moutons au repos*, mine de plomb par Rosa Bonheur, 305 francs; les études de Paul Delaroche se sont tenues à des prix très-modestes: 40, 50, 60 francs.

Lundi, MM. Tual et Bloche ont vendu à la salle 3, la collection de M. L..., objets d'art, bronzes, ameublements et très-beaux marbres. L'*Amour maternel*, groupe de Carrier-Belleuse a été acheté 5,000 francs. Un marbre antique, statue d'un sénateur romain, 650 francs. Un meuble couvert en tapisserie, garni de porcelaine de Saxe, 1,360 francs; et enfin deux candélabres en émail cloisonné de la Chine, par Barbedienne, 1,100 francs.

Le même jour, lundi 20 janvier et le lendemain, Me Charles Pillet a vendu à la salle 8, un beau mobilier artistique dont l'exposition avait été très-suivie, et qui était composé d'objets d'art, de sculptures en marbre, bronzes, porcelaines, émaux cloisonnés de la Chine et du Japon, étoffes, tapisseries anciennes, argenterie moderne, le tout appartenant à Madame A... G...

Cette vente qui a eu lieu par suite de départ a produit 45,103 fr. 50 c.

Voici quelques-uns des prix principaux :

Crédence gothique en chêne sculpté, 930 francs; brazero en bronze japonais, 500 francs; ameublement de salle à manger, bois noir sculpté, garni de drap rouge, style Louis XVI, 2,025 francs; service à thé et à café, en argent, 1,210 francs; garniture de toilette, en argent guilloché, 3,700 francs; cabinet Louis XIII, en ébène, plaqué d'écaille et garni de bronze, 691 francs; *Le Chanteur Florentin*, de P. Dubois, demi-nature, 1,800 francs; piano droit, en bois noir gravé, de chez Erard, 1,480 fr; *Les trois Grâces*, marbre blanc, 1,090 fr.; ameublement complet de chambre à coucher, style Louis XVI, en bois noir sculpté, à figures d'amours et colonnettes, 5,524 francs; très-belle tapisserie des Gobelins, du temps de Louis XIV, représentant un sujet tiré de l'histoire ancienne, avec riche bordure à rinceaux, fleurs et oiseaux, 2,400 francs.

Le 25 janvier, vente à la salle 1, par MM. Pillet et Mannheim, d'une très jolie collection de nature à réjouir les amateurs d'objets de la Perse: Lustres, vases, coupes en cuivre gravé et repoussé; vases et brûle-parfums en damas; armure, buires, flacons en faïence de Perse, cabinets indiens incrustés; verrerie, objets variés; tapis en velours brodé; belles étoffes, etc. Nous donnerons prochainement les prix de cette vente qui s'achève à l'heure où nous mettons sous presse.

Enfin, nous annoncerons, en terminant, pour aujourd'hui dimanche, l'exposition publique à la salle n° 8, de la collection d'objets d'art, de curiosités et de tableaux anciens appartenant à M. le comte de C...

Les amateurs trouveront dans cette collection de belles sculptures en marbre et en ivoire; des porcelaines de la Chine, du Japon et autres; des tabatières, des bonbonnières, des bijoux, de l'orfèvrerie, des miniatures; des armes orientales; de beaux vases en émail cloisonné de la Chine; des vitraux; de grandes jardinières et des brocs en cuivre rouge; des bronzes d'art et d'ameublement; des meubles en bois sculpté; des tableaux anciens des Écoles italienne, flamande, hollandaise et française, ainsi que quelques tableaux modernes.

Vente lundi, mardi et mercredi, par le ministère de Me Charles Pillet, assisté de MM. Féral et Mannheim.

Nous annoncerons également pour aujourd'hui l'exposition d'une intéressante réunion de tableaux modernes par Baron, Brown, Chavet, de Cock, Benjamin Constant, Corot, Daubigny, Diaz, J. Dupré, Goupil, Heullant, Isabey, Jacque, Pelouse, Richter, Roqueplan, Toulmouche, Troyon, Van Marcke, Veyrassat, Vollon, Vuillefroy, Worms, etc. Dessins et aquarelles, par Millet, de Pennes, Raffet, etc.

Vente lundi 27 janvier, à 3 heures, par MM. Tual et Féral.

Pierre D...

CHRONIQUE DU SPORT.

NICE ET PAU

Le Sport, tout au moins le Sport pratiquant, dort autour de nous d'un sommeil léthargique. Que voulez-vous faire, par le temps de neige, de gelée et de pluie où nous vivons. Le sportsman, c'est-à-dire celui à qui il faut le mouvement, le grand air, l'excitation, reste au coin du feu, regardant distraitement la fumée de son cigare s'envoler au plafond, il se promène de la cheminée à la fenêtre, de la fenêtre à la cheminée, interrogeant anxieusement le ciel, le baromètre, le terrain, et revient tristement s'asseoir, envoyant à l'hiver Dieu sait quelles imprécations. Les chevaux affolés agitent fiévreusement leurs longes, ou se démènent comme des démons dans leurs boxes. Les chiens hurlent au perdu dans le chenil : c'est un deuil général. Ceux-là seuls qui les ont éprouvés connaissent les angoisses de ce repos forcé; c'est triste et sombre comme la prison.

Les heureux s'envolent à tire-d'ailes vers d'autres climats, nous envoyant un sourire goguenard pour adieux, ils s'en vont chercher le soleil, l'air, la liberté; on ne saurait les blâmer, il faut se borner à les envier. Les deux stations favorites de ces privilégiés sont Nice et Pau; elles ont chacune un caractère propre, distinct et particulier. Nice a eu, je crois, un moment, l'ambitieuse pensée de succéder à Bade; hélas! il est peu de chose que l'on puisse recommencer en ce monde. Bade était le résumé d'une époque tout entière, l'expression d'une société, avec ses mœurs, son esprit, ses tendances. Chaque année, les représentants de la grande vie en Europe, s'y donnaient rendez-vous, depuis les têtes couronnées jusqu'aux élégances interlopes et tapageuses. Ce brillant kaléidoscope s'agitait pendant quinze jours dans un tournoiement vertigineux, cela passait comme un rêve, et vous restait dans la mémoire comme une vision. On n'improvise pas ces sortes de choses, elles ne renaissent jamais de leurs cendres.

Au point de vue des courses, Bade était une grande création, se reliant à l'organisation française, imprégnée de son esprit. Nice ne saurait donner qu'une idée bien imparfaite de cette série d'enchantements, éclos sous la baguette magique de Sa Majesté l'argent; obéissant, il est vrai, à une main intelligemment hospitalière. Le cadre n'est pas le même, le tableau ne saurait se ressembler. A Nice, le jeu règne en seigneur et maître, c'est le temple où viennent l'adorer ses fervents adeptes, ils n'ont pas besoin de parer leur idole, le dieu leur suffit dans toute son austère rigidité. Le reste devient des accessoires. A Bade, au contraire, il se dissimulait si habilement derrière son riant entourage que, comme un serpent caché sous des fleurs, on l'approchait sans défiance, si par hasard il vous piquait, la morsure était si douce qu'il eût été de bien mauvais goût de lui en vouloir.

Un sport semble cependant avoir fait élection de domicile à Nice : c'est le tir aux pigeons. Nulle part, même à Paris, il n'a atteint d'aussi colossales proportions; jamais il est vrai, on ne lui a offert d'aussi puissants encouragements. De tous les Sports pratiquants, le tir aux pigeons est le plus solidement nationalisé en France. Il s'adresse à une catégorie de sportsmen très-nombreuse, celle des chasseurs. On aurait tort de s'imaginer cependant qu'un bon tireur en plaine deviendra, de prime abord tout au moins, un champion redoutable dans un tir. C'est une toute autre manière de faire, elle demande une étude spéciale et des aptitudes particulières. Les Anglais l'ont bien compris, et se soumettent, en vue d'un tir important, à l'entraînement sévère qu'ils observent rigoureusement pour tous les exercices. Cette précaution indispensable nous fait généralement défaut, aussi d'ordinaire sommes-nous battus, honorablement, mais enfin battus.

On s'imagine en France qu'un homme peut, du jour au lendemain, sortant de sa vie de plaisirs ou d'affaires, affronter brusquement un exercice exigeant l'extrême tension de ses facultés physiques et morales, les unes sont inséparables des autres. Dans cette lutte légendaire des deux universités de Cambridge et d'Oxford, les équipages rivaux signent l'engagement de s'astreindre à un régime hygiénique déterminé, à un exercice régulier, de renoncer enfin à tout ce qui peut être l'occasion d'une déperdition de force, leur organisme tout entier doit être dirigé vers un but unique : le jour de la lutte. En un mot ils se réduisent à l'état d'un cheval préparé en vue du Derby. Aussi reste-t-on extasié devant ces puissantes musculatures, fonctionnant avec l'impassibilité de machines, leurs corps ignorent la sueur, leur poitrine ressemble à des soufflets de forge; les barques bondissent sous l'aviron comme un cheval de course sous

l'éperon; c'est merveilleux à voir. Combien de jeunes hommes, chez nous, auraient le courage de se résigner à un aussi dur régime, et à d'aussi sévères privations?

Il en est de même du tir au pigeons, le tireur doit s'efforcer d'éteindre le système nerveux, se maintenir dans un équilibre de santé indispensable pour conserver le sang-froid, le calme, la promptitude de coup d'œil, la sûreté de la main; suivre attentivement les différentes manières des tireurs, est un exercice monotone peut-être, mais intéressant pour l'observateur. Les Anglais s'efforcent d'assommer le pigeon sur la boîte et lui laissent à peine le temps de prendre son vol. Ils comptent sur le second coup, surtout pour assurer le premier. Cela est moins brillant peut-être, mais, il faut en convenir, leur réussit à merveille. La lutte devient intéressante, seulement après l'élimination des malheureux et des maladroits, alors que deux champions restent seuls en présence. C'est à ce moment suprême que l'entraînement devient un avantage presque toujours déterminant.

Au point de vue des courses, la réunion de Nice présente une importance secondaire et forcément limitée. Ne pouvant sortir du cercle uniforme des steeple-chases, la somptuosité des allocations en constitue le principal intérêt. En dépit de cette tentative exceptionnelle, le nombre des concurrents tend chaque année à s'amoindrir. Il est aisé de le comprendre, si l'on veut se rendre compte des frais énormes qu'entraîne le voyage d'un cheval de course à Nice, en dépit des concessions du chemin de fer et des libéralités de l'administration de Monaco. Malgré toutes ces facilités, le champ s'est trouvé jusqu'ici un peu pauvre, surtout pour subvenir à trois journées pour ainsi dire consécutives. Aussi comprend-on la pensée très-indiquée cette année, des organisateurs, d'attirer les chevaux anglais sur l'hippodrome de Nice. C'est une tentative, réussira-t-elle? L'expérience nous l'apprendra.

Le déplacement de Pau représente un caractère tout différent; c'est le paradis du sportsman pratiquant, et nulle part ailleurs, en France, il ne saurait trouver d'aussi puissantes attractions. Le fond de la Société varie peu, et on le retrouve presque régulièrement chaque année; c'est une grande ressource pour les soirées. Il existe à Pau, presqu'en permanence, une société anglaise, c'est dire que le sport y est en grand honneur. On y trouve surtout une de ces suprêmes excitations sportives, impossible à rencontrer ailleurs: la chasse au renard. Ce n'est pas, je le sais, de la vénerie, et surtout de la vénerie savante, d'autant mieux que d'ordinaire on chasse un renard de boîte. L'animal de boîte est une hérésie, j'en conviens, et jamais des hommes et des chiens, ayant le sentiment de leur dignité de veneurs ne se livrent à une semblable boucherie. Ce n'est, en vérité, pas la peine de mettre une culotte et des bottes, d'avoir un bon cheval entre les jambes pour trotter dix minutes derrière quarante chiens qui s'en vont étrangler un malheureux daim, raidi par une inaction de plusieurs jours, ahuri, dépaysé, ne sachant où aller et n'ayant aucun moyen de défense. Mieux vaut mille fois un drag, au moins on choisit son laissez-courre, on peut le faire aussi difficile que l'on veut. Cela c'est un plaisir où l'on peut voir ce que valent un homme et un cheval.

Mais un renard, c'est différent, surtout si on le prend la veille ou l'avant-veille de la chasse: il s'en va grand train, droit devant lui, retournant à son terrier par le chemin le plus court, et vous donnant l'enivrante sensation de la poursuite. Ceux-là seuls peuvent le nier qui ne se sont jamais sentis emmenés à travers champs sur le dos d'un bon cheval, tirant à pleins bras, frappant régulièrement le sol de la cadence régulière de son galop, pointant les oreilles sur un obstacle et l'abordant franchement. C'est le lévrier avisant sa proie à l'horizon, s'élançant; tout ce qui se trouve entre lui et elle n'existe pas. On tombe, oui, c'est vrai; on y laisse bien une clavicule par ci par là, quelquefois mieux, mais on meurt bien rarement, croyez-moi; quand cette passion vous tient, on recommence et on ne s'en porte que mieux.

La vie sportive de Pau exerce une grande influence sur la production du pays. Les habitants ont compris qu'il était de leur intérêt de pouvoir fournir aux étrangers des chevaux de chasse en état de suivre honorablement et agréablement les laissez-courre de l'équipage anglais. La race du pays est excellente, il s'agissait de l'exercer; on trouve aujourd'hui à Pau des hunters d'une grande sûreté et d'un train très-suffisant. Non-seulement ils peuvent rivaliser avec les chevaux anglais, mais souvent leur connaissance du pays les rend préférables.

Dans ces conditions, les courses de Pau présentent un aspect particulier. Certes le programme n'offre pas une bien grande tentation à nos grandes écuries, mais il exerce un grand attrait sur les propriétaires de la contrée réservée presque exclusivement à l'élevage indigène, tous les habitants suivent les courses avec un intérêt qu'il est facile de comprendre. Ces chevaux ils les ont vu naître, grandir, chacun d'eux s'est fait une réputation dans le pays, y compte ses partisans et ses adversaires; les courses de gentlemen Riders si rares aujourd'hui, viennent compléter encore cette physionomie toute sportive. Le midi des Pyrénées est un pays d'élevage et d'hommes de chevaux. C'est là et peut-être en Bretagne où l'on trouve le plus de sentiment et d'amour du cheval. On s'en sert, par conséquent on le veut bon; ces aptitudes ne trouvent pas assez d'encouragement, elles sont rares en France. Cette lacune doit compter pour beaucoup dans l'état stationnaire de notre production. Il est à remarquer que partout où on élève le cheval pour s'en servir il est généralement bon; quant au contraire on le fait naître uniquement dans un but commercial, il tourne immédiatement à l'état d'animal à l'engrais.

Les noms des vainqueurs des courses de Pau ne causeront certes pas une grande émotion dans le betting; ils dénotent d'autant mieux les tendances sportives d'un pays ou avec des ressources aussi restreintes, on est arrivé à un résultat en fin de compte réel et surtout essentiellement pratique.

Le prix des Loueurs (steeple-chase) a été gagné par *Delphine*, à M. Lafond, *Amorce*, à M. Pauplaud, *Conférence*.

Le prix de la Pelouse (course de haies) handicap, par *Tory*, à M. E. Guilhou, *Guy* et *Port-Saïd*, appartenant tous deux à M. le baron de Rochetaillée deuxième et troisième.

Le Hunter's stakes steeple-chase handicap (gentlemen riders) pour chevaux n'ayant pas paru en course publique depuis le 1er octobre a réuni deux concurrents seulement, et a été gagné facilement par l'*Hers*, montée par M. le baron de Rochetaillée, battant *Niniche*, à M. le comte de Bari.

Enfin le prix du Pavillon (steeple-chase handicap) est échu à *Cupidon*, à M. Ranguedat, battant *Carabinier* second, *Valérien* troisième et le *Diable*, arrêté.

La première journée des courses de Nice nous ramène sur le terrain habituel du turf, c'est le premier anneau de l'enchaînement des réunions consécutives dont la marche régulière va maintenant suivre son cours ordinaire sans interruption jusqu'à la fin de l'année. L'hippodrome de Nice a présenté son aspect accoutumé, une assistance brillante et nombreuse dont les représentations affluent toujours dans une ville comme Nice. La disette de concurrents s'est fait sentir comme les années précédentes, nous en avons signalé récemment les causes à notre avis irrémédiables. On ne s'aventure pas d'entreprendre un déplacement aussi long et aussi coûteux sans une chance positive d'en trouver le dédommagement. Cette espérance ne peut être donnée qu'à un nombre très-restreint. Ceux-là seuls tentent l'aventure.

Le prix de Monaco, un très-joli objet d'art en argent ciselé, plus la respectable somme de 20,000 francs, a réuni un champ de neuf chevaux seulement. *Jocko*, à sir Edouard, monté par Rowels a gagné très-facilement le *Pitache*, le *Condé*, *Cap* troisième à cinq longueurs, *Oiseleur* quatrième, *Kirtling* cinquième et *Chilblain* sixième. L'absence des principaux concurrents anglais a complétement changé la physionomie de l'œuvre au dernier moment. C'est en vain que le handicapeur leur avait fait des avances aussi engageantes; obéissant au peu d'empressement qu'ils manifestent toujours pour aller courir hors d'Angleterre, nos voisins ne se sont pas laissé tenter. Cette abstention tient à des causes multiples qu'il serait trop long d'examiner ici; elle paraît invincible, car jamais ils ne trouveront une plus belle occasion. Le vainqueur *Jocko* est parti à 16/1, il peut donc passer pour un outsider.

NED PEARSON.

ESCRIME.

L'assaut d'escrime du Cercle de l'Union artistique.

Le Cercle de l'Union artistique, (les *Mirlitons*), a donné samedi soir, dans sa vaste salle des fêtes, son assaut de chaque année, sous la direction de son sympathique président, M. A. Saucède. Nommons, au hasard, dans la foule d'élite qui se pressait à cette solennité de l'épée: le général Ney, duc d'Elchingen, le général de Bosco, MM. del Castillo, le prince de Chimay, le comte de la Viefville, le comte de Labenne, du Tremoul, Waskiewicz, Gentien, Carolus Duran, Stevens, Xifré, Delchet, Carié, le marquis de Saint-Hilaire, Randouin, Reubell, etc. Les membres de la salle d'armes du Cercle, élèves de Vigeant, ont vaillamment payé de leur personne, et il est juste de mentionner MM. Dreron, de Osma, Ephrussi, Mège, Arcos, de Marescot, qui ont tiré tour à tour et dont les jeux fins ou vigoureux ont été très-appréciés. Parmi les amateurs étrangers, n'oublions pas de citer: MM. de Villeneuve, Roulez, Sarlin, Devillers, Petit, Duval et Lecomte. Parmi les nombreux maîtres qui ont apporté leur concours à cette brillante soirée, rappelons les noms de Breton, Désiré-Robert, Collin, Valieux, le nouveau professeur du cercle Taitbout, Caïn, Filippi, Guépin, Michel, Ruzé fils, Guérin et Louis.

Les assauts à sensation ont été fournis par MM. A. Saucède, de Borda, Roulez. Alfonso d'Aldama et de Villeneuve.

L'assaut de MM. Alfonso et Prevost, l'un des professeurs de l'Ecole d'escrime française, a été particulièrement accueilli par une ovation des plus flatteuses.

L'événement de la séance, celui qu'on attendait en le discutant vivement à l'avance, était la première rencontre entre Vigeant et Roulcau, le maître militaire en renom de l'Ecole de Vincennes. Vigeant a lutté avec une indiscutable supériorité. Il s'est montré une fois encore digne de la haute situation qu'il s'est faite et qui est plus solidement établie que jamais.

La réussite de cette fête doit beaucoup à la vogue soutenue de la salle d'armes du Cercle, à sa magnifique installation, à l'impulsion et à l'autorité de M. Saucède, son nouveau président. Grâce à lui et aux leçons de Vigeant, là se conservent avec un soin jaloux et par une pratique constante, les traditions de la grande escrime française.

(*Figaro*) M. R,

COURRIER DE LA SEMAINE

Bien triste semaine que celle qui vient de s'écouler!

Vous êtes là, bien tranquillement chez vous, causant au coin de votre feu, — car il fait bien froid, — avec de bons amis, les jeunes filles chantent au piano, les jeunes gens devisent, et le bonheur, sous les traits charmants de l'enfance, folâtre sous les yeux charmés de la mère. Vous êtes heureux; vous avez travaillé et fait quelque bien dans la

journée et vous songez, sans effroi, à recommencer la vie le lendemain.

Soudain la porte s'ouvre avec fracas pour donner passage à une femme haute en couleur, l'œil émerillonné, recouverte d'oripeaux; elle entre, elle s'impose, parle, pérore, s'échauffe, elle étouffe, ouvre les croisées; la bise s'introduit violente, glaciale, fait vaciller la flamme des bougies, menaçant à chaque minute de vous jeter dans l'obscurité.

Quelle est cette fille? Quelle est cette fâcheuse?

Vous la reconnaissez : elle n'a jamais été jeune, elle a couru les salons et les carrefours, tantôt correcte, tantôt affolée, faisant les yeux doux à la ronde, comme dit le poëte. Nous l'avons tous plus ou moins courtisée, quelques-uns l'ont aimée, son inconstance nous a tous écœurés.

Cette importune, c'est la politique.

Vous me permettrez donc, lectrices et lecteurs, de lui fermer au nez, de fort mauvaise humeur, la porte de la *Revue*, attendu qu'elle est venue jeter le trouble dans notre vie paisible. En effet, elle a empêché, à notre connaissance, trois grandes et belles réunions cynégétiques; elle a, en outre, déterminé le départ pour Nice, Cannes et Monaco de personnages qui n'aiment pas le bruit, et dont les salons vont rester fermés, à la grosse déconvenue des jeunes filles.

Les chasseurs, qui ne s'émeuvent pas facilement, ont vu tous leurs projets désorganisés, et l'on n'a chassé ni dimanche, ni lundi dernier. Il y avait cependant eu des invitations lancées pour Chantilly, la forêt de Sénart où grouille la bécasse, pour les Tournelles et pour Ferrières. Chacun a pris un prétexte pour ajourner à huitaine les parties projetées. Il est vrai de dire que la neige recouvre encore le sol sur les déclivités, mais pas suffisamment pourtant pour imposer la prohibition.

Pour ne point irriter les amis qui ne pensent pas comme nous et nous tenir éloignés de ce terrain glissant et marécageux sur lequel nous n'avons jamais aimé à nous égarer, admettons que c'est le mauvais temps et la froidure qui ont fait perdre une des dernières semaines de chasse de l'année.

La réunion qui devait avoir lieu samedi dernier au château de Fontenay-Trésigny a été remise à samedi prochain, c'est-à-dire qu'au moment où paraîtra ce numéro de *La Revue*, les invités de S. M. Isabelle d'Espagne seront en route pour cette demeure princière sise aux portes de Coulommiers, ville célèbre par ses fromages. Ce magnifique domaine, dont le parc merveilleusement tracé est traversé par une rivière, est la propriété de Mme la comtesse de Biron. La reine Isabelle en est la locataire pour dix années.

Cette habitation a un intérêt historique et familial pour la reine-mère d'Espagne : c'est dans une des tourelles du château que fut décidé le massacre de la Saint-Barthélemy. Or, on n'a pas oublié que ce triste épisode de notre histoire a été déterminé par l'attitude toute politique prise par les protestants : l'amiral de Coligny et les siens voulaient qu'on s'alliât avec l'Angleterre, que l'on déclarât la guerre aux Espagnols et qu'on se joignît au prince de Nassau pour les chasser des Pays-Bas; ils mettaient, en quelque sorte, leur confiance et leur obéissance à ce prix. La cour, au contraire, préférait l'alliance espagnole.

Ainsi s'explique le choix de la reine Isabelle qui retrouve là des souvenirs d'une époque à laquelle il faut remonter pour s'expliquer ce que les passions...... Dieu me pardonne, me voilà de nouveau, déboutant comme un lapin effaré, sur la pente de la politique...

Les chasseurs vont se hâter de jouir des quelques jours qui nous séparent de la clôture, partout où la neige ne couvre pas le sol. Les Parisiens, les citadins en général, se figurent que lorsque la municipalité a fait enlever les tas de neige qui encombraient les rues, la campagne est nettoyée et que l'on n'a plus qu'à se guêtrer. Aussi les déceptions ont été grandes et il est à craindre qu'elles ne le soient encore, attendu que la neige semble vouloir tenir, à l'exception toutefois de quelques terrains privilégiés comme nous l'avons indiqué plus haut.

Le département de la France qui a subi, le premier, la désolante mesure de la fermeture est celui de la Corrèze, où la chasse est fermée depuis lundi dernier, 20 janvier. Au point de vue gastronomo-cynégétique, ce département est un des plus favorisés de France. Indépendamment des produits succulents de Brives-la-Gaillarde, — un nom de joyeuse commère, — indépendamment des célèbres champignons de Tulle, bien supérieurs aux cèpes de Bordeaux, le gibier de la Corrèze est un des plus renommés de France, et ses lièvres font prime sur les tables de gourmets.

Ce département du fin manger est représenté à la Chambre par le général de Chanal, un chasseur émérite. Il possède, à quinze kilomètres de Tulle, le curieux château féodal de Védières qu'il a fait admirablement restaurer. Si nous ne craignions d'être indiscret nous ajouterions que le général, qui manie aussi bien le ciseau que l'épée, a concouru pour une large part à cette restauration. La partie la plus curieuse de cette antique demeure est l'appartement qui fut occupé en 1605 par Henri IV. Le général a sculpté, sur le fronton de la cheminée, un cartouche qui porte cette date et qui rappelle que le Roi vert-galant venait de vaincre la Ligue.

Le domaine est admirablement aménagé pour la chasse, et le gibier y est suffisamment abondant.

Demain dimanche la chasse sera close dans les départements suivants : Aisne, Hautes-Alpes, Ardèche, Ardennes, Nord et Pas-de-Calais.

La chasse est ouverte jusqu'au dimanche 2 février dans les départements de la Seine et de Seine-et-Oise et dans tous ceux qui y confinent. A partir du 3 février, les Parisiens ne trouveront plus une alouette à acheter aux Halles; ils n'auront plus à leur disposition que les bécasses et quelques autres oiseaux de passage.

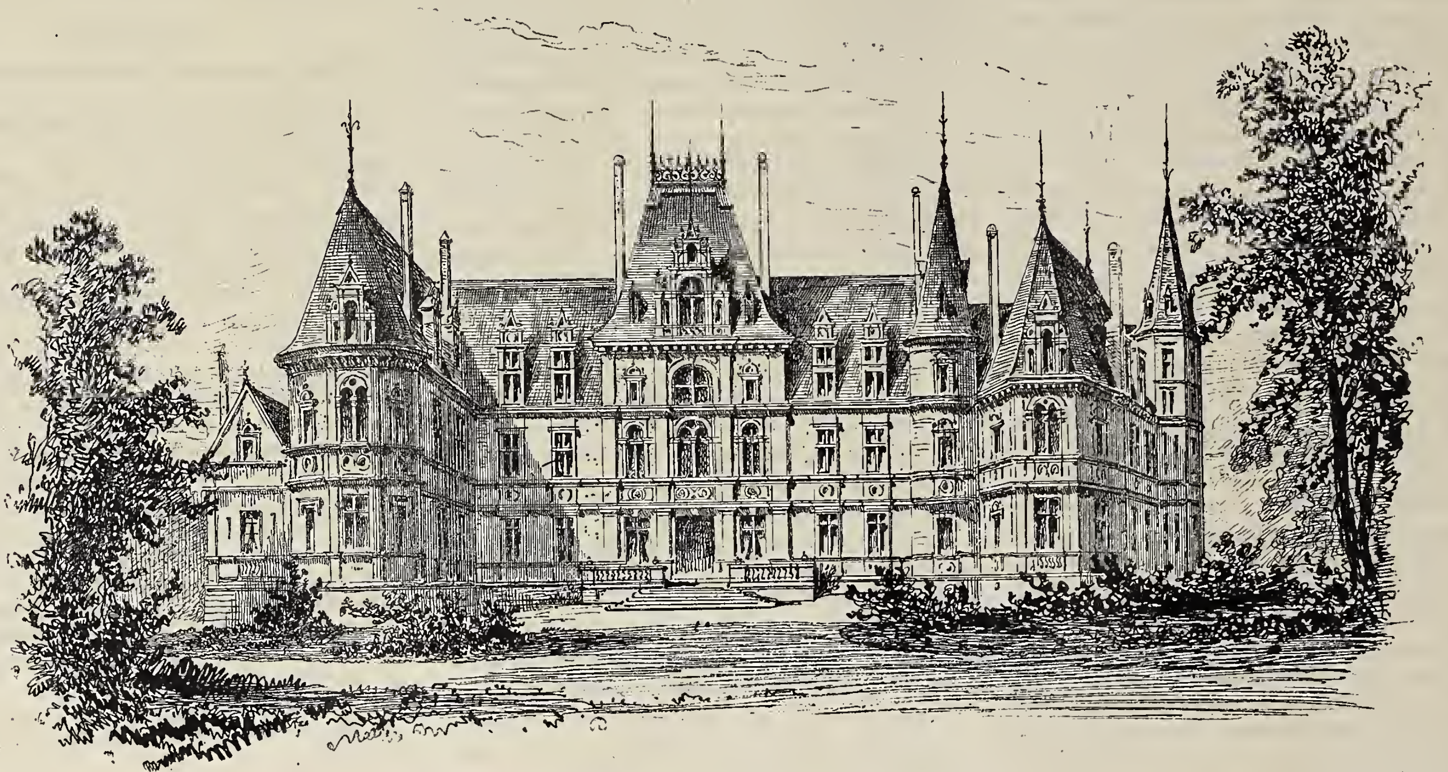
C'est le moment pour les ménagères de confectionner les derniers pâtés de lièvres.

Sans vouloir marcher dans les plates-bandes de mon excellent ami P. de Balbaac, il me sera permis de donner, comme mot de la fin de ce courrier, la recette suivante pour la confection du pâté de lièvre en terrine. Elle me vient d'une vieille parente et elle est excellente dans sa simplicité.

De même que pour le civet, le lièvre est absolument indispensable pour faire le pâté en question.

Après l'avoir dépouillé, vous le désossez entièrement en ayant soin de mettre à part les filets que vous coupez en deux ou trois morceaux, et les chairs des quatre membres. Cela fait, vous hachez finement le reste des chairs avec le foie du lièvre, une demi-livre de jambon cru, une demi-livre de chair de porc maigre et une livre de tranche de veau : vous assaisonnez suivant goût, mais généralement un peu relevé.

Vous avez garni de bardes de lard le fond et les côtés d'une terrine à pâté. Vous commencez par étendre la moitié de votre hachis; vous placez *au centre* les filets et les autres morceaux de lièvre désossé. On recouvre ensuite le tout du reste de la farce; on arrose d'un verre de bonne et vieille eau-



CROQUIS, par M. Fransquin-Arveuf, architecte.

de-vie et on termine en posant sur le tout et en forme de dôme des bardes de lard. Vous posez le couvercle sur la terrine, vous lutez les bords avec de la pâte et vous le confiez pendant quatre heures à un four moyen.

La cuisson achevée, vous laissez refroidir, et lorsque vous voulez l'entamer, vous le servez dans la terrine.

FLORIAN PHARAON.

PHOTOGRAPHIE

Les séances mensuelles de la Société française de photographie ont recommencé le 10 janvier. M. Davanne occupait le fauteuil présidentiel.

On constate les qualités relativement absorbantes de ce coton nettoyé par une nouvelle méthode, et que le plus grand avantage à retirer de son usage pour faire la pyroxyline serait d'augmenter considérablement la rapidité du collodion qui en résulterait.

M. Davanne prie M. Harrison de remettre quelques échantillons de ce coton à M. Alfred Chardon, qui doit l'essayer dans les procédés de l'émulsion.

M. Davanne lit des extraits de journaux anglais concernant la photographie, et recueillis par M. Harrison, sur l'usage de la lumière artificielle pour la reproduction de portraits excellents.

Des produits admirables peuvent être obtenus avec l'instrument appelé *Luxographe*, présenté à la récente Exposition de la Société royale de photographie de la Grande-Bretagne à Londres.

Il a attiré l'attention bienveillante des photographes anglais qui souffrent dans leurs travaux des temps de

pas besoin d'appareils et de machines coûteuses, tandis que la lumière électro-magnétique coûte de 10 à 20,000 francs, suivant son installation. »

On sait pourtant que, seule, la lumière artificielle ne peut servir pour produire des portraits et des peintures satisfaisantes, parce que les rayons de lumière venant d'un point ne donnent aucun bon résultat.

Notre invention permet à l'opérateur de produire des portraits *aussi beaux que ceux pris à la lumière ordinaire du soleil.*

Dans ce but nous employons un réflecteur de dimensions suffisantes, de préférence un de 1,20 à 1,50 de diamètre, en conjonction avec ladite lumière et avec des surfaces refléchissantes placées à des angles convenables; nous préférons rendre les rayons de la lumière parallèles ou convergents à un foyer.

En outre du réflecteur *nous employons un ou plusieurs écrans demi-transparents placés entre la*



UN BERGER ET SON TROUPEAU, par J.-F. MILLET, (A. l.)

On vote d'abord l'élection de M. Van Imshoot pour la Belgique, de M. Raoult pour Odessa et de MM. Thouroude, Stebbing et Léon Vidal pour Paris.

Le président lit ensuite la correspondance, et M. Pastor, en l'absence du secrétaire, M. Perrot de Chaumont, donne communication des extraits les plus intéressants des journaux.

M. Rousselot, président du comité d'installation de la classe 12 à l'Exposition universelle de 1878, informe avec plaisir ses collègues que, tous les comptes étant réglés et toutes les dépenses payées, 20 pour 100 des sommes payées en avance par les exposants vont leur être rendus.

Ainsi chaque mètre carré aura coûté environ 50 fr. à chaque exposant.

M. Léon Warnake, ayant généreusement envoyé quelques spécimens de coton russe employé pendant a guerre comme remplaçant la charpie, j'ai le plaisir de les présenter à la Société.

brouillard et d'obscurité, qui ont été encore plus fréquents en Angleterre qu'à Paris, bien que nous ayons été cette année suffisamment éprouvés à cet égard.

Il résulte des renseignements que je reçois, et que je puis communiquer pour l'utilité de mes collègues, que l'appareil connu commercialement sous le nom de *Luxographe* a pris naissance dans un brevet anglais portant pour titre : « Améliorations dans les moyens « et les applications de produire une lumière artifi- « cielle puissante pour la photographie et pour d'au- « tres emplois. »

Notre inventeur, ou plutôt nos inventeurs, ont pour objet de produire des photographies sans l'aide de la lumière solaire, à des moments et à des endroits où il aurait été ordinairement impossible de les obtenir.

Les inventeurs ajoutent : « Nous employons l'une ou l'autre des lumières actiniques bien connues, telles que les composés électriques magnésiaques ou pyrotechniques, de préférence ces derniers, parce qu'ils n'ont

source de la lumière et l'objet à photographier, ce qui disperse ou diffuse également les rayons de la lumière et lui donnent, pour les résultats photographiques, un caractère doux et tranquille.

Les améliorations s'obtiennent en faisant les réflecteurs en verre argenté et les surfaces réfléchissantes faites de pièces de petite dimension fixées dans des cadres de métal convenablement établis.

Devant le réflecteur et dans le centre du foyer est placée la lumière; devant la lumière un ou plusieurs écrans de verre opalisé ou de papier minéral teinté, pour empêcher le passage des rayons directs de lumière excepté à travers le médium et obtenir leur diffusion parfaite.

Dans la pratique nous trouvons désirable d'adoucir les lumières principales en plaçant devant elles des verres teintés en bleu ou en violet.

Quand on emploie une composition magnésiaque ou pyrotechnique pour produire la lumière il faut y

ajouter une lanterne de verre et une cheminée communiquant à l'air pour faire disparaître, par le courant d'air, la fumée résultant de cette combustion.

Ayant ainsi déclaré la nature de ladite invention et la manière dont elle s'opère, les inventeurs ajoutent, nous demandons : 1° un ou plusieurs écrans de conjonction avec la lumière artificielle pour en diffuser les rayons; 2° un ou plusieurs réflecteurs convenables pour multiplier les rayons de cette lumière artificielle combinés avec lesdits écrans pour diffuser les rayons afin d'illuminer les objets dans les opérations photographiques.

Les portraits obtenus par le moyen du *Luxographe* obtiennent un succès complet, la lumière est puissante, mais douce et agréable, en sorte qu'elle n'aveugle pas les yeux et ne produit pas la moindre apparence de gêne ou de contrainte sur la figure du modèle.

Un salon ordinaire qui peut aussi bien être au rez-de-chaussée qu'au troisième ou quatrième étage vaut mieux qu'un atelier en verre, car dans ce dernier un cinquième de la lumière s'échappe par le vitrage, en comparaison avec une chambre où elle est réfléchie par les murs eux-mêmes.

Lorsque la chambre est éclairée par le gaz, le contraste avec la lumière artificielle est frappant : celle-ci étant légèrement violette et très-actinique, tandis que la lumière du gaz apparaît d'une couleur jaunâtre et sombre.

Les négatifs sont pleins de douceur et de modelé, et il ne faut que 12 secondes pour la pose des portraits de la grandeur d'une carte album avec un objectif 2 B de Dallmeyer. Ainsi c'est un fait accompli que la réussite des portraits photographiques pendant la nuit ou avec les tristes brouillards des jours d'hiver.

Le prix, en Angleterre, pour l'usage du procédé, y compris l'appareil complet et tous ses accessoires convenables n'atteint pas 900 francs, — il n'y a pas besoin de chaudière ni de machine à vapeur, l'espace occupé n'est pas plus grand que celui d'un piano ordinaire.

On a cet immense avantage que les 20 ou 30 secondes de cette lumière artificielle sont toujours de la même valeur photogénique et ne varient pas comme la lumière solaire.

Le coût de la combustion du composé actinique n'est que de 25 à 30 centimes et cesse immédiatement quand le photographe n'a pas de clients qui posent.

Il n'est pas besoin de longs arguments pour prouver que la lumière artificielle a une grande valeur, tandis que la méthode de M. Von der Weyde par la lumière électrique est coûteuse, et ne peut être employée par la majorité des photographes.

J'ai cru donc bien faire en appelant toute l'attention de mes collègues sur cette nouvelle et intéressante invention.

W. Harrison.

NOUVELLES & ÉCHOS DU SPORT

Nice est envahi par l'armée des turfistes qui ont pris la ville d'assaut. D'ailleurs ils ne resteront pas longtemps, dans une semaine il n'y aura, à l'exception des tirs, pas grand chose d'intéressant. Ah! mais si, — J'oubliais le carnaval, pour lequel on fait tant de préparatifs à Nice. Il paraît même que les fêtes vont être très-belles, à faire mourir d'envie les Parisiens qui n'auront pas l'esprit de venir les voir.

Nous avons eu notre première journée de courses, naturellement tout le monde en connait déjà le résultat qui est, ma foi, bien étonnant, bien agaçant. Aucun sportmann avait prévu la chose. On croyait à une surprise, soit, mais jamais à celle qui est arrivée.

M. le baron Finot n'a pas montré, je crois, sa finesse habituelle, car il a retiré *Muscadin* du prix de Monaco, où il aurait pu gagner, et où assurément il aurait fait autant que *Cap*. Le fait est malheureux, mais il n'en est pas moins vrai.

Chilblain, qui était dans une condition splendide n'a pourtant pas même été placé. Mais aussi il s'est fait claquer une veine en sautant une haie, et l'accident a peut-être eu une certaine influence sur sa course. Il y a là, je pense, manque de qualité d'abord, et ensuite son âge car il y a maintenant très-longtemps qu'il a dépassé six ans.

* * *

Jeudi prochain nous aurons un sport très-intéressant, seulement la journée qui offrait le plus d'intérêt est maintenant passée. Les sportmen qui hivernent aux rivages de la Méditerranée se rabattront sur les tirs et concours internationaux à Monte Carlo, où nous verrons, et très-prochainement des tirs très-importants. D'ailleurs ces concours vont avoir l'air tout à fait international, car l'Angleterre, l'Amérique, d'autres pays ont envoyé leurs meilleurs représentants. Tous les tireurs émérites du bois de Boulogne y sont et « s'entraînent » comme disent ces bons anglais, qui, tout dépités d'avoir été battus aux courses, se préparent à empocher tous ces beaux prix. Mais n'ayez pas de crainte, nous aurons aussi de redoutables champions.

* * *

Les régates de Nice sont choses certaines maintenant, et qui plus est, seront aussi intéressantes qu'on pourrait souhaiter, en voici le programme qui n'est pas encore complet.

« Le jeudi 20 mars (mi-carême), il y aura à Nice de « grandes régates internationales, » sous le patronage du « Cercle de la Méditerranée. »

1er prix, 4,000 francs, pour yachts à voiles de tous tonnages et de toutes nationalités (avec allégeance).

2e prix, 4,000 francs, pour yachts à vapeur servant « *bona fide* » comme bateau de plaisance de toutes nationalités et de tous tonnages (poule optionale).

3e prix, 4,000 francs, pour embarcations à rames (amateurs) de toutes nationalités.

Les engagements pour ces courses internationales seront reçus jusqu'au 10 mars au Cercle de la Méditerranée et adressées à M. Mouliot, secrétaire du Cercle. Le total des prix s'élève à 20,000 francs, et le programme détaillé sera ultérieurement publié.

Longchamps.

TIR AU PIGEON.

TIR DU JEUDI 16 JANVIER 1879.

Poule à 26 mètres, 1 louis, 5 pigeons, 3 tireurs : M. le prince de Maurocordato, 4/4 G. — *Même poule, 3 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 5/5 G. — *Même poule, 3 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 5/6 G. — *Même poule, 2 louis, 4 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 4/4 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. Archdeacon J., 3/5 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. Drake, 5/5 G. — *Même poule, 3 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 4/4 G. — *Poule à 28 mètres, 2 louis, 3 pigeons, 5 tireurs :* M. Archdeacon, 4/4 G. — *Même poule à 24 mètres, 3 tireurs :* M. le duc de Riausarès, 3/3, G. — *Même poule à 26 mètres, 4 tireurs :* M. Drake, 3/4 G. — *Même poule à 27 mètres, 4 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 4/5 G. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 2 louis, 4 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs :* Archdeacon, 1/2 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. Drake, 1/2 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. Drake, 1/2 G. — *Même poule à 22 mètres, 4 tireurs :* M. Drake, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 3/4 G.

DÉCÈS

Marquis de Gaucourt; vicomte de Fromessent; Mgr Maguin, évêque d'Annecy; marquise de Saint-Maurice; général Daguerre; général Espartero; M. P. de Bretagne; M. Bichon; comtesse douairière de Kersaint; vicomte de la Canorgue; baron de Nayle; baron de Conthove; comte de Montsaulnin.

*** On a reçu au *Jockey-Club* depuis le 10 janvier :

MM. le vicomte de Bourqueney; G. de Boutray; le vicomte A. de Chevigné; le baron de Contenson; le comte de Dreux-Brezé; le baron de Fonscolombe; le baron M. Gérard; H. de Lafaulotte; le vicomte A. des Maisons; le baron R. de Marescot; le comte L. de Montesquiou-Fezensac; le marquis de Nédonchel; le comte L. de Pleumartin; le comte de Quinemont; le marquis de la Rochefoucauld-Bayers; le vicomte E. de Rochefort; le vicomte J. de Vaulogé; le comte Walewski; le comte S. de Wignacourt.

PROGRAMME DES CONCERTS

DU DIMANCHE 26 JANVIER

à 2 heures précises.

Société des concerts du Conservatoire.

1. Symphonie pastorale.	Beethoven.
2. Fragments d'*Euryanthe*.	Weber.
3. Romance et Finale du Concerto en *mi mineur*. (exécuté par M. Louis Diémer).	Chopin.
4. Air du *Messie*, (chanté par Mme Brunet-Lafleur).	Haendel.
5. Chœur final du *Christ au mont des Oliviers*.	Beethoven.

Le concert sera dirigé par M. DELDEVEZ.

Concerts populaires.

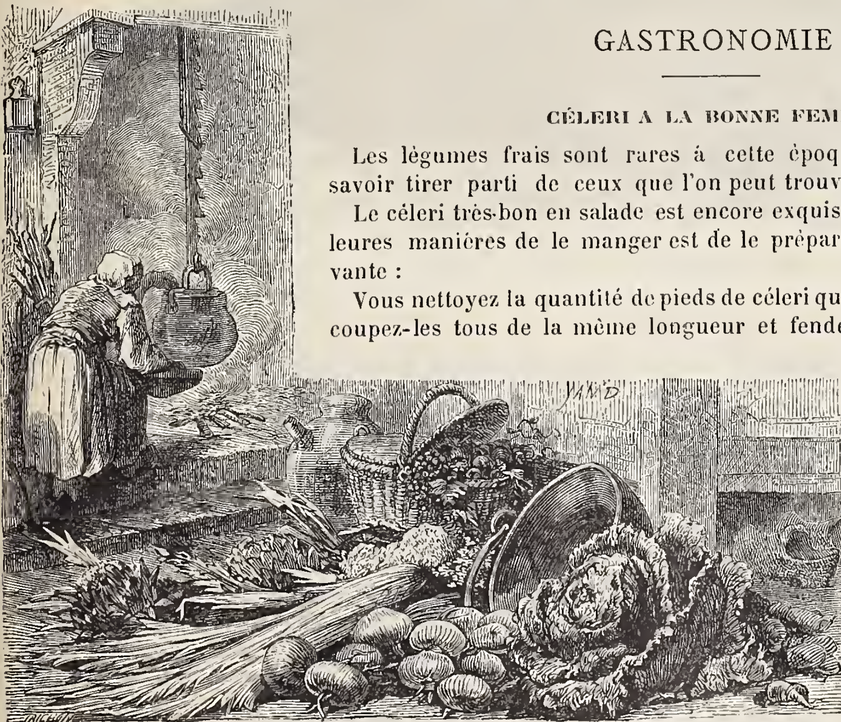
1. Symphonie en *ré majeur*.	Beethoven.
2. Fragment d'*Orphée*.	Glück.
3. L'*Arlésienne*.	Bizet.
4. Sérénade.	Haydn.
5. Berceuse. Mouvement perpétuel. (exécutés par M. Sivori).	Sivori.
6. Ouverture de *Ruy-Blas*.	Mendelssohn

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

Association artistique
(salle du Châtelet).

1. Symphonie en *si bémol*.	Schumann.
2. Airs de danse.	Rubinstein.
3. Concerto pour violon. (exécuté par M. C. Lelong).	Max Bruch.
4. *Les Erynnies*.	Massenet.
5. Sérénade.	Beethoven.

Le concert sera dirigé par M. ED. COLONNE.



GASTRONOMIE

CÉLERI A LA BONNE FEMME.

Les légumes frais sont rares à cette époque de l'année et il faut savoir tirer parti de ceux que l'on peut trouver aux halles.

Le céleri très-bon en salade est encore exquis en mets. Une des meilleures manières de le manger est de le préparer d'après la recette suivante :

Vous nettoyez la quantité de pieds de céleri que vous voulez employer; coupez-les tous de la même longueur et fendez en deux, chaque pied dans le sens de la hauteur. Faites-les blanchir par dix minutes d'ébullition dans de l'eau légèrement salée.

Retirez-les de l'eau, faites-les égoutter et mettez-les dans une casserole avec un roux blond, mouillé d'une bonne tasse de bouillon. Il faut que l'assaisonnement soit assez fort en sel, poivre et muscade rapée.

Quand la cuisson est terminée et la sauce à peu près tarie, ajoutez six cuillerées ou plus, suivant quantité, de bon jus de rôti, une cuillerée de farine et un bon morceau de beurre frais.

Remuez sur le feu et servez brûlant.

Sur la demande de nos lectrices, à partir d'aujourd'hui, je donnerai dans chaque numéro

LE MENU DE LA REVUE

Potage croûte au pot.
Filets de merlans au gratin.
Poulet de Houdan rôti.
Salade de dent-de-lion, *vulgò* pissenlit.
Céleri à la bonne femme.
Fromage.
Pommes. — Salade d'orange.

P. DE BALBAAC.

*** A Nice, l'hôtel recherché entre tous, le véritable hôtel des familles, c'est le GRAND HÔTEL DE LA PAIX, magnifiquement exposé, en plein midi, sur le quai Masséna. L'avenance courtoise de son directeur, M. Prével, la confortabilité des installations et la recherche de sa table ont rendu, depuis plusieurs années déjà, le GRAND HÔTEL DE LA PAIX, singulièrement cher à sa clientèle aristocratique.



LES MODES PARISIENNES

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

1. Toilette de réception et de visite. — Robe en faille noire de coupe princesse, boutonnée en biais devant. Deux volants froncés, hauts chacun de 10 centimètres, rehaussés par un coquillé de plissés entourent régulièrement le bas de la robe. Cette robe est bouillonnée sur le devant et agrémentée sur les deux côtés d'un revers de faille, enrichi de passementerie bordée de perles de jais. La même passementerie encadre un lé de faille rapporté derrière tombant en pan carré jusqu'à la garniture du bas de jupe. La naissance de ce lé est cachée par une draperie également ornée de passementerie, qui part de la hanche gauche et descend en biais jusqu'à mi-jupe en l'enserrant.

Corsage ouvert en carré, orné d'un col rabattu et de passementerie. Manches arrondies et légèrement ouvertes à la couture extérieure; elles sont garnies de deux plissés et de trois biais superposés, surmontés d'un bracelet de passementerie.

2 Toilette de ville. — Costume en tissu de bourre de soie neigeux.

Jupe demi-longue, ornée tout autour d'un volant plissé en éventail, coupé sur une hauteur de 20 centimètres.

Seconde jupe avec devant mi-partie plate et mi-partie drapée; le bord inférieur est découpé en pattes sur une longueur de 15 centimètres, chaque morceau d'étoffe est doublé de soie de nuance assortie, puis retourné sur lui-même en biais, ce qui forme des dents carrées moitié faille et moitié bourre de soie. Ces dents remontent sur le devant et garnissent aussi le bas des manches.

Corsage genre cuirasse avec gilet de faille et double col rabattu, l'un en faille, et l'autre en tissu bourre de soie. (*Les Modes parisiennes.*)

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

Comte de Saint-Vallier, Paris; baron de Gartempe, Paris; baron P. de Bourgoing, Paris; comte de Clermont, Paris; comtesse de Beauchamp, Paris; baron de Bony, Montauban; comte de Béarn, Paris; marquis de Sesmaisons, Paris; le prince d'Orange, Nice; comte de Chanay, Nice; M. Le Couteulx de Caumont, Paris; comte et comtesse de Bondy, Paris; comte A. de Gontaut-Biron, Paris; comte de Nesselrode, Nice; baronne de Poilly, Nice; comte de Wignacourt, Paris; vicomte G. de Ruillé, Paris; M. de Naurois, Paris; comte de Vogüé, Cannes; comte de Rohan-Chabot, Nice; comtesse de Franeuf, Nice; M. de Mieulle, Paris; comte de Briailles, Nice; comte de Segonzac, Paris; comte de Beaussier, Paris; comte de Romanet, Orléans; vicomte de Pully, Paris; comte de la Baume-Pluvinel, Paris; comte de Montesquieu, Paris; comte de Beaulieu, Nice.

L'Administrateur-Gérant, H. Thirion de Noville.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 12.
SAMEDI, 1er FÉVRIER 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
PARIS ET DÉPARTEMENT : 3 mois, **8** fr. ;—6 mois, **15** fr. ;—un an, **30** fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



LE SCANDALE DU JOUR, par LÉO HERMANN. *(Illustration.)*

Le scandale du jour.

Est-il quelqu'un qui ne s'y intéresse pas, à ce *fait divers* dont tout le monde parle, que chacun discute et apprécie, suivant le récit qu'il en a lu? Aussi voyez quel air de bonne humeur sur cette face épanouie, et comme elle respire la curiosité satisfaite! Tranquille dans son coin, seul en face de sa tasse de café et de son petit verre, le brave *chef* ne songe même pas à se reposer, il faut qu'il ait lu son journal, qu'il puisse redire à d'autres les nouvelles du matin, qu'il se soit fait une opinion sur la séance d'hier à la chambre ou à la cour d'assises.

La petite toile de M. Hermann avait été remarquée au Salon de 1877 comme une œuvre spirituelle et distinguée; l'idée, en effet, est amusante; elle cache, sous sa forme dénuée de prétention, une fine critique des mœurs contemporaines. Les détails en sont, d'ailleurs, soignés, l'exécution en est heureuse, sans qu'on puisse l'accuser de recherche ou de minutie; et le personnage qui forme à lui seul tout le sujet est bien en relief, plein de vie et d'accent; c'est bien là le vrai tableau de genre, que l'artiste a eu le bon goût de ne pas trop accuser; il a les qualités qui plaisent au public, sans aucun défaut susceptible de choquer les connaisseurs.

(Illustration).

CHRONIQUE

Nice, 25 janvier.

S'endormir dans un brouillard et se réveiller sous un rayon de soleil; partir en soufflant dans ses doigts et arriver en s'essuyant le front; laisser derrière soi les frimas et la neige, et après un jour et une nuit de train-express se trouver au milieu des amandiers en fleurs et des roses épanouies, cela semble un rêve... et ce rêve, un voyage à Nice, par le rapide, se charge de le réaliser.

Je suis de ceux qui aiment le voyage pour le voyage. J'ai le cœur fixe, mais l'âme errante, et il m'est parfois doux — quand j'emporte tout avec moi — de quitter un endroit où je suis, sans savoir si je serai mieux là où je vais. C'est l'inconnu, et l'inconnu m'attire.

Un panorama de trois cents lieues, qui change de minute en minute, vient de se dérouler sous mes yeux.

Ce sont d'abord les campagnes nues et toujours plates de la banlieue de Paris ; c'est la Marne, qui roule ses flots verdâtres dans un lit trop étroit; c'est la Seine, plus large, aujourd'hui houleuse comme la mer, grossie par ses crues, et coulant à pleins bords.

Bientôt la forêt de Fontainebleau nous montre ses rameaux noirs, pareils à de grands bras décharnés. Mais la nature est là, qui trouve le moyen d'être toujours belle, et le givre de la nuit, remplaçant le feuillage, décore ces branches nues de pendentifs brillants et glacés, où la lumière se joue en mille reflets et se colore de mille teintes.

Nous entrons en Bourgogne. J'ai envie de *lire* et de *boire!* La Bourgogne généreuse nous a donné Bossuet et le Clos-Vougeot, le Chambertin et Mme de Sévigné. Le sol se gonfle et se soulève, comme s'il était fier de ses nobles produits. Les collines onduleuses enferment l'horizon dans une ceinture molle et flottante. Nulle trace de végétation sous ce triste ciel. La séve que nous donnera cet automne le Pomard et le Romanée dort aujourd'hui dans les ceps glacés. Cependant, au bord des ruisseaux qui n'osent plus jaser, les oseraies pâles nous montrent leurs bourgeons roses, qui ne demandent qu'à s'ouvrir et à dénouer leurs feuilles au premier souffle, comme des faveurs vertes, livrée du printemps.

* * *

La nuit vient — une nuit noire et sans étoiles. Le paysage s'éteint. On ne voit plus rien; le demi-sommeil nous gagne, et c'est comme dans un rêve que nous entendons crier les noms des villes que nous traversons, Dijon, Châlons, Mâcon... Lyon, Vienne.... Valence, Montélimar, Orange, Avignon! Ici je secoue ma torpeur et je me penche à la portière pour apercevoir — sombre dans la nuit noire — la grande silhouette du *Château des Papes*.

Arles! crie une voix enrouée. Mille souvenirs charmants s'éveillent dans mon être.... Quatre heures sonnent à l'horloge du petit cloître de Saint-Trophime... Que de belles créatures dorment — ou rêvent en ce moment — sur les deux rives du Rhône, depuis le faubourg de Trongentaille jusqu'à la promenade des Allyscamps. Heureux qui, demain, cueillera leur premier sourire au réveil....

J'entends le frissonnement de l'eau; j'en sens la fraîcheur.... Il me semble voir une nappe immense étendue devant moi.... Est-ce un débordement du grand fleuve, tour à tour orgueil et terreur des contrées qu'il traverse? Est-ce déjà la Méditerranée? Non, c'est *l'étang de Berre*, la mer intérieure de la Provence, l'Océan de la Camargue, où nous avons tué jadis tant de macreuses. Ce n'est pas la saison : dormons encore!

Impossible! la surexcitation nerveuse succède à la fatigue, et nous ouvrons les yeux; il nous faut aujourd'hui être matinal malgré nous. Aussi bien l'aube argente déjà le bord du ciel, qui commence à prendre les blancheurs du satin; l'aurore y mêle un premier soupçon de rayons roses. C'est le matin.

* * *

Marseille! On ouvre les voitures. Nous marchons, heureux de sentir que nous avons encore des jambes! Un air plus chaud nous caresse le visage; nous sommes vraiment dans le Midi. Enfin! Tout autour de la gare poussent, comme une forêt, les grands platanes et les jeunes eucalyptus. On passerait volontiers une heure ou deux dans cette vieille cité des Phocéens, aussi grecque que française. — Mais la locomotive chauffe et siffle. — En voiture, messieurs!

On part, on est parti! Le cap en plein Est, nous courons vers Nice. Le soleil se lève et vient au devant de nous. Curieux ce chemin de fer! Le rail s'enfonce sous des roches immenses, qui menacent à chaque instant de l'écraser; il traverse des plants d'oliviers aux feuillages ternes et gris, beaux de formes, tristes de couleur, au milieu desquels éclatent, comme des fusées blanches et roses d'un feu d'artifice... végétal, la floraison épanouie des arbres fruitiers. Coquette comme une femme, la mer se cache et se montre tour à tour, vous poursuivant quand vous la fuyez, et vous fuyant quand vous la poursuivez. On voudrait s'arrêter à toutes ces stations pittoresques, aux *gorges d'Ollioules*, tourmentées comme un tableau de Salvator Rosa; à *Hyères*, béni des malades; à *Fréjus*, patrie des fleurs. Depuis le dernier automne, voici les premières roses que je vois fleurir en pleine terre.

Le train s'avance entre deux haies, parfumées comme le mois de mai en Normandie. A côté de nous, devant nous, derrière nous, des habitations de plaisance de toutes les formes, de tous les styles et de toutes les grandeurs : la chaumière rustique et le donjon féodal, le castel de la Renaissance et le pavillon Louis XVI, le cottage anglais et la villa italienne. Toutes ces constructions, curieux spécimens de l'art de bâtir à toutes les époques et chez tous les peuples, s'orientent avidement vers le midi, jalouses de recevoir tous ses rayons, et descendent jusqu'au rivage avec la colline, toute couverte d'une abondante et souriante végétation.

Nulle part ailleurs vous ne retrouverez une côte disposée plus à souhait pour le plaisir des yeux. La terre et la mer se poursuivent et se fuient, se saisissent et se quittent tour à tour; on ne sait jamais où celle-ci finit, où celle-là commence. Un golfe répond à chaque promontoire, et le flot suspend à chaque rocher sa frange d'écume argentée.

Mais la machine, qui fait le voyage trois fois par semaine, est blasée sur les enchantements du paysage, et, laissant derrière elle et *Cannes*, et le *Cannet*, et le *Golfe Juan*, elle se précipite en dévorant sa fumée dans une gare qui prend des airs de palais....

Nice! Enfin, nous sommes arrivés!

* * *

Nice c'est le Paris de l'hiver; c'est la seconde patrie des heureux de ce monde, de ceux qui sont les vrais maîtres de leur vie, et qui promènent leurs loisirs, plantent leur tente et arrêtent leur course au gré de leur caprice.

Nice est vraiment la reine de ces villes du Midi, tièdes, sonores, parfumées, enchanteresses, chez qui tout vous attire, et qui vous retiennent à force de vous charmer.

J'y suis venu souvent depuis quinze ans... Mais elle a tant changé depuis le jour où je la vis pour la première fois que j'hésite à la reconnaître.

La Nice d'autrefois, malgré son soleil d'or et sa mer bleue, ses orangers parfumés et ses palmiers superbes ne semblait avoir qu'une destination funèbre : c'était l'hôpital des poitrinaires, la salle d'attente du cimetière. On y envoyait les malades désespérés, quand les médecins, à bout de remèdes, n'avaient plus qu'une idée — les envoyer mourir ailleurs que chez eux!

Mais aujourd'hui l'écho des fêtes, le bruit des grelots, le tapage des courses, le va-et-vient des joueurs, ont mis en fuite les pauvres malades. Les uns sont à Cannes, les autres à Menton; ceux-ci à la Bordighera, ceux-là à San-Remo, et Nice, devenue mondaine, conduit à grandes guides, et mène la vie à outrance.

Vous ne tardez point à vous en apercevoir.

Vous n'êtes pas encore sorti de la gare que déjà vous vous croisez avec les toilettes tapageuses, les robes à la mode de demain, les chevelures — et les ceintures — dorées. Quant aux hommes, — presque tous jeunes — ce sont ceux que l'on voit constamment au *ring* des grands hippodromes de Longchamps, de Chantilly, de Caen, de Fontainebleau ou de Deauville, la fleur des pois, le dessus du panier, les *crags*, comme on dit en Angleterre.

L'avenue qui va du chemin de fer à la place Masséna, centre de la ville, vous offre un spectacle d'une animation singulière. Elle est incessamment sillonnée de voitures, de piétons et de cavaliers. On dirait nos Champs-Élysées parisiens, un jour de courses au Bois de Boulogne. Les boutiques à la mode, les marchands de curiosités, — les fleuristes, les bijoutiers, les modistes se voient assiégés par une foule avide, qui semble vouloir tout acheter.

Le Théâtre-Français, avec la charmante jeune Granier, l'Opéra-Comique, avec Galli-Marié, et le Théâtre-Italien, avec la piquante Heilbron, belle à voir et bonne à entendre, se disputent les spectateurs, assez nombreux et assez empressés pour faire la fortune des trois entreprises rivales.

Brillantes réunions mondaines dans les villas, où se groupe chaque matin, où se réunit chaque soir la colonie étrangère. Ici l'on danse; ici l'on cause; partout on fait de la musique. Quelquefois même on soupe, comme au beau temps de la Régence.

La villa Émilie, dont Mme Sabatier faisait jadis les honneurs avec une si parfaite bonne grâce n'ouvre point cette année ses portes hospitalières; mais on fait chaque samedi d'excellente musique à la Villa des Palmiers, chez M. *Gambard*, le richissime marchand de tableaux, qui vient d'entrer dans le monde diplomatique par la porte des consulats, et qui étale fièrement l'écusson aux armes d'Espagne — *Carlelle* et *Léon*, — au-dessus de sa porte de marbre blanc. La Villa des Palmiers, c'est tout à la fois un palais et un musée. Les dévots disent que c'est un temple. La façade en marbre blanc a été sculptée dans les carrières de Carrare, et il n'a pas fallu moins de vingt-sept bateaux pour la transporter d'Italie en France. Sur le fronton, je lis cette inscription en lettres d'or, qui n'est du reste autre chose que le premier vers du poëme d'Endymion par Keats :

« *Athing of beauty is an endless Joy* »

(ce qui est vraiment beau donne d'éternelles joies).

On pénètre dans l'intérieur par un atrium grec, sous lequel quatre déesses en marbre blanc vous souhaitent la bienvenue. Vous entrez, et dans des pièces superbes, admirablement disposées pour les scènes de la grande existence, et des somptueuses réceptions, vous allez d'un chef-d'œuvre à l'autre sans jamais vous lasser. Ici c'est un tableau de Rosa Bonheur; là une statue de Sarah Bernhardt. Le Saint-Vincent de Paule, de Bonnat fait pendant à la Béatrix morte, de Giannetti; vous admirez la *Meule incendiée*, de Jules Breton, et la *Phryné*, de Gérôme. Deux tableaux de Meissonnier et deux toiles d'Alma Tadéma; un bijou de Florent Willems, les *Amoureux*, d'un

sentiment exquis. Mais j'entends frissonner sous l'archet les cordes du violon, le concert va commencer : silence.

L'impresario, le maître de chapelle de M. Gambard, c'est GUSTAVE NADAUD, le chansonnier populaire. Nous sommes certains d'avance que la musique aura du cœur et de l'esprit!

*
* *

Mais la plus riche, la plus complète peut-être, et, à coup sûr, la plus étrange de ces villas si chères à ceux qui s'amusent, c'est la VILLA VALROSE, qui nous offre en une heure cent aspects divers. Tantôt, en effet, c'est un *Jardin à la Française*, avec de longues et larges allées, tracées en lignes droites; tantôt c'est un parc anglais, avec ses sentiers étroits, onduleux et serpentins, s'enfonçant sous les massifs, contournant les rochers, ou se perdant sous les grands bois. Ici vous trouvez un coin de forêt vierge, avec ses arbres denses et touffus, et ses festons de lianes entrelacées; là, vous gravissez une colline verdoyante, dont le sommet, disposé en belvédère, vous permet de saisir le plus merveilleux des panoramas. Partout le goût est exquis; partout la fantaisie délicieuse.

L'ensemble est imposant, et les détails sont délicieux. Le caractère de cette féerie semble avoir pris pour tâche de vous faire marcher de surprise en surprise. Vous vous croyez tout d'abord dans le royaume des rêves et de la fantaisie.

La grande route du parc, où deux voitures peuvent aisément cheminer côte à côte, est bordée à droite et à gauche de citronniers et d'orangers, pliant sous leurs fruits d'or Elle vous amène par une pente douce jusqu'au seuil de la demeure occupée, naturellement, par le maître de Valrose.

Avant d'entrer, arrêtez-vous un instant sur la terrasse et jouissez lentement, en savourant les détails du tableau magique qui se déroule devant vous. Des échappées de vue vous montrent la mer au loin, et ne s'arrêtent qu'à la pointe du cap d'Antibes, limite superbe de notre horizon. Par ces belles journées printanières, comme nous en avons déjà, le soleil avive les verdures de la végétation, fait étinceler la cime des vignes, argente les rochers et verse sur tous les objets sa pure lumière par torrents.

Un atrium coquet, faisant au besoin office de vestiaire, vous fait pénétrer dans une vaste salle de concert qui peut offrir des siéges confortables, et assez d'espace pour être à l'aise, à cinq cents auditeurs. Un jardin d'hiver délicieux où sont rassemblées les plantes les plus rares, exhalant les plus suaves senteurs, semblent vous préparer aux joies délicates que vous allez goûter. Il sert de vestibule à la salle de concert. Ceci est le rez-de-chaussée de la villa. Le premier étage, dont l'aménagement et la distribution ne laissent rien à désirer, comprend une immense salle à manger, en vieux chêne sculpté, trois salons d'un ameublement splendide, un boudoir coquet et un cabinet de travail, aux nobles proportions, qui pourrait enrichir quatre ou cinq musées, tant on y a prodigué les statues et les tableaux des plus grands maîtres, et ces mille objets de curiosité si recherchés aujourd'hui.

Tout Valrosé est éclairé au gaz, à l'intérieur comme à l'extérieur — dans le parc, dans les jardins, dans les serres, tout aussi bien que dans les appartements, des candélabres sans nombre rendent la nuit aussi brillante que le plus beau jour.

L'eau, qui est la grâce du paysage, comme elle en est la fraîcheur, n'a pas été moins prodiguée ici que la lumière — vous la retrouvez partout. Tantôt c'est un ruisseau qui court et qui babille sur un lit de cailloux blancs, entre deux rives de fontinales vertes, de mousse épaisse et de cressons fleuris; tantôt c'est un large bassin, bordé de marbre blanc et d'où jaillit une gerbe liquide, dont les épis s'égrènent en perles humides et lumineuses. Dans les coins écartés, de grands étangs s'endorment dans leur lit profond, bordés de roseaux; un petit canot permet de goûter sur leurs eaux paisibles le charme d'une navigation dont l'unique danger consiste à troubler les ébats d'une flotille de cygnes et de canards de Cochinchine.

Au bout du parc, se trouvent la ferme et les écuries. Les connaisseurs admirent dans les boxes de marbre blanc, des trotteurs noirs de la célèbre race ORLOFF, valant vingt mille francs pièce, et, dans la basse-cour de la ferme, des grues des Indes, qui n'ont pas beaucoup plus d'esprit que les grues de France; des cygnes noirs et des paons blancs, qui se promènent fièrement au milieu des poulets modestes destinés à l'honneur des prochaines fricassées.

Le créateur et le professeur de Valrose est un russe au nom germano-hollandais, M. VON DERWIES, à qui la fortune permet de réaliser tout ce que les autres hommes doués pourtant de quelque imagination, doivent se contenter de rêver. Valrose est son habitation d'hiver. L'été il va chercher la paix sur les bords du beau lac de LUGANO, humide frontière des provinces lombardes et des cantons suisses, et il y trouve une installation aussi complétement confortable et aussi parfaitement entendue.

J'ajoute un dernier détail. Le nabab intelligent et dilettante a, depuis quelques années, attaché à sa personne un orchestre digne d'un théâtre de premier ordre, et qui joue pour lui et pour sa moitié, la musique de maître... et la sienne.

*
* *

Les deux grands cercles de la Méditerranée et de Masséna donnent aussi des matinées très-recherchées, où l'on danse en taille et en chapeau, où l'on flirte un peu — *american fashion* — où on *lunche* beaucoup, le lunch est à la mode partout. Les cercles donnent aussi des bals, fort parés, où les femmes viennent décolletées, — *en juan* — comme disait je ne sais quel impertinent, des fleurs dans les cheveux, des diamants au cou, la candeur sur le front et la sincérité sur les lèvres — du moins j'aime à le croire. Le soir même de notre arrivée, Masséna offrait à la colonie une de ces fêtes brillantes, elle a fort réussi.

Pour arriver jusqu'aux salons où la direction du cercle, présidée par M. le comte de Béthune, recevait les moitiés, on traversait de véritable bosquets de camellias et de plantes tropicales, heureusement acclimatées sous le ciel de Nice. — Ce premier coup d'œil était féerique. La France, l'Amérique et la Russie étaient merveilleusement représentées dans ce tournoi de beautés, et, si je n'avais eu qu'une pomme pour tant de déesses, ne voulant faire de jalouses... je l'aurais mangée.

LOUIS ÉNAULT.

JEUX DE HASARD

MONACO

A Monsieur Martin Gall.

Monaco, 31 janvier 1879.

Monsieur,

J'ai examiné le système de jeu que vous exposez dans la *Revue* du 25 janvier, et que vous avez commencé à appliquer. Avant d'entrer dans les détails, je vais vous dire tout de suite le défaut que je lui reproche.

Pour produire un écart, en perte ou en bénéfice, de 1 pièce, vous jetez sur le tapis un grand nombre de pièces successivement. Or, toute pièce jetée sur le tapis est exposée au refait, vous augmentez donc considérablement les chances de refait. A la longue, tous les coups gagnés et perdus doivent se balancer en nombre aussi bien qu'en valeur, sauf un écart dont je vous indiquerai plus tard la formule; mais les refaits constituent une perte sèche pour le joueur. On peut comparer un système de jeu, destiné à produire des bénéfices, à une machine à vapeur destinée à produire du mouvement : le refait représente le frottement des pièces et des engrenages. Un système donnant des bénéfices continus serait une machine produisant le mouvement perpétuel. Plus un système est prudent, c'est-à-dire plus il vous oblige à jouer longtemps pour produire un résultat donné, et plus il vous oblige aussi à exposer de pièces, c'est-à-dire à développer de frottement. Le frottement absorbera bientôt toute la force initiale, et vous serez obligé de remettre du charbon sous la chaudière, autrement dit de l'argent dans votre bourse de jeu.

Maintenant, examinons un peu votre système. Vous luttez contre le retour à l'équilibre : dans chaque opération, vous jouez pour la couleur qui est le plus souvent sortie, et quand elles sont toutes deux sorties un nombre égal de fois, vous attendez un coup pour recommencer à jouer la dominante. Ce serait très-logique s'il s'agissait d'un jeu de commerce où le talent joue un rôle. Vous avez, par exemple, à parier à l'écarté et à choisir entre deux joueurs. Si vous ne les connaissez pas, il est tout naturel que vous laissiez passer la première partie, afin de parier ensuite pour le gagnant, parce qu'il y a au moins quelque apparence de probabilité que c'est le gagnant qui joue le mieux.

Dans un jeu d'habileté, les coups ne sont pas indépendants les uns des autres; ils dépendent d'une cause commune, qui est la force relative des deux joueurs. Mais dans un jeu de hasard, il y a un principe qui domine tout; c'est que *tous les coups sont nouveaux*, indépendants les uns des autres. C'est là la pierre d'achoppement contre laquelle viennent se heurter tous les joueurs de systèmes, bien qu'ils ferment les yeux pour ne pas la voir.

Et pourquoi, dans un jeu de hasard, tous les coups sont-ils nouveaux? Mon Dieu, c'est tout simplement *par définition*. On n'appelle jeux de hasard que ceux où l'issue de chaque coup, considéré isolément, dépend uniquement du hasard, autrement dit de causes impénétrables pour les joueurs (et ces causes sont le mélage des cartes, ou la rotation d'une bille, ou la chute d'un dé, etc.). Si, dans un jeu, les coups passés avaient quelque influence sur les coups à venir, ce ne serait plus un jeu de hasard; et vous avez dû reconnaître qu'à Monaco les cartes sont assez bien mêlées pour que toutes les conditions du hasard le plus impénétrable soient réalisées.

Quand donc, au commencement ou au milieu d'une opération, vous attendez un coup sans jouer, afin de voir de quel côté se déterminera la dominante, c'est de votre part un simple enfantillage, et vous feriez tout aussi bien de continuer sans arrêt.

C'est encore un enfantillage que votre passage constant de rouge à noir; vous obtiendriez les mêmes résultats en jouant toujours à rouge ou toujours à noir. Vous ne vous étiez peut-être pas douté de cette nouvelle vertu de votre système. Examinons cependant. Supposons que vous adoptez la même progression dans vos mises, mais que vous jouez toujours à rouge, vous arriverez à la fin (voir le pointage du 25 janvier) à un bénéfice de 27 pièces, plus une opération non terminée. Supposons, au contraire, que vous jouez toujours à noir, vous arrivez à la fin à un bénéfice de 19 pièces, plus une opération non terminée. Ainsi, il y a dans votre système une force, ou plutôt une apparence de force, qui fait toujours gagner, soit que l'on joue à rouge, à noir ou à la dominante. Cette force, où est-elle? et quel en est le vice caché?

C'est ce que nous rechercherons ensemble un autre jour, si vous voulez bien continuer vos intéressantes communications.

Pour aujourd'hui, je m'arrête, car je me reprocherais de vous faire perdre un temps précieux, que vous pouvez plus utilement employer.

ÉMILE DORMOY.

P. S. La prédestination des noms propres, qu'avait remarquée Balzac, n'est pas un fait de hasard; elle a son côté logique et fatal. Il est tout naturel que, vous qui vous appelez Martin Gall, vous soyez devenu un joueur de systèmes, un chercheur de combinaisons. Pourquoi? C'est parce que, tout enfant, le mot de *martingale* a dû vous frapper. Très-jeune, vous avez appris ce que c'était que la martingale et le paroli; vous y avez réfléchi, vous en avez étudié les combinaisons, et c'est ainsi que vous êtes arrivé à marcher dans la voie où la prédestination vous appelait.

TRENTE ET QUARANTE

Pointage de M. Martin Gall.

(Suite.)

(A suivre.)

Explication des coups.

M. M.-G. parie pour la dominante; aussitôt que les rouges et les noires sont en nombre égal, ou comme il dit en équilibre, il s'arrête, attend la sortie d'une unité à droite ou à gauche, et le coup suivant, mise sur la même couleur. — Après un gain il se liquide. S'il est poussé par la perte il passe progressivement de 1 à 2 et à 3, 4, 5, etc., etc., en jouant une fois 1, deux fois 2, trois fois 3 et ainsi de suite. Dans le pointage ci-dessus nous voyons qu'il a dû employer la masse 5 au moyen de laquelle il a racheté en grande partie sa perte antérieure, puisqu'avec deux gains de la masse 4 il s'est liquidé en bénéfice de 3 louis dans la dernière opération. Sa méthode pour payer le refait est de demander à la dominante une unité de plus.

ÉCHECS

PARTIE N° 19.

Partie Française (a.

Blancs. M. LANDAU.	Noirs. M. LABINSKI.
1. P 4 R	1. P 3 R
2. P 4 F R (b	2. P 4 D
3. P 5 R	3. P 4 F D
4. P 4 F (c	4. P 5 D (d
5. P 3 D	5. C 2 R (e
6. F 2 R	6. C 4 F (f
7. C 3 F R	7. P 3 C D
8. C 5 C (g	8. F 2 C
9. F 3 F	9. C 3 F
10. Roq.	10. P 3 T R
11. C 4 R	11. C 5 T
12. C 3 T	12. P 3 T
13. F 2 D	13. F 2 R
14. F 1 R	14. C 3 C (h
15. F 5 T R	15. D 2 D (i
16. F pr C	16. P pr F
17. D 4 C	17. Roq. T D
18. D pr P C	18. T D 1 F
19. C 2 F D (j	19. P 4 T R
20. P 3 T D	20. T 4 F
21. P 4 C D	21. T R 1 F
22. F 2 D	22. C 1 D
23 P pr P	23. P pr P
24. T D 1 C	24. D 5 T
25. T 2 C	25. P 5 T
26. P 3 T	26. F 3 F D
27. T R 1 C	27. F 1 R
28. D pr P C	28. T 1 F R — 2 F
29. T 8 C éch.	29. R 2 F
30. D 4 C	30. D pr C (k
31. F 5 T éch. (l	31. R 2 D
32. C pr P éch.	32. F pr C (m
33. T pr C éch.	33. R 2 R (n
34. D pr P éch.	34. R 1 F (o

35. D 8 T éch. et mat en deux coups.

NOTES.

a) Jouée récemment à Varsovie.

b) Cette attaque n'est pas à recommander, voici l'attaque correcte.
2. P 4 D — P 4 D. — 3. C 3 F D — C 3 F R. — 4 F 5 C R — F 2 R. — 5. P 5 R — C 2 D. — 6. F pr F — D pr F. — 7. D 2 D — P 3 T D. — 8. C 1 D — P 4 F D. — 9. P 3 F D — C 3 F D. — 10. P 4 F R avec une bonne position.

c) Le coup usuel est 4. P 3 F D et alors C 3 F D. — 5. P 4 D — D 3 C D. — 6. C 3 F R — F 2 D et les noirs joueront le coup suivant 7. T 1 F D avec l'avantage. Par conséquent, le coup du texte est certainement meilleur.

d) Nous préférons 4 C 3 F D suivi au besoin de P 3 F R afin de briser les pions blancs du centre, en conservant la même position.

e) Même ici P 3 F R valait mieux.

f) C 3 C nous paraît encore meilleur.

g) Bien joué.

h) Moins dangereux était 14. C pr F pour pouvoir roquer et avancer P 4 F R.

i) Ceci doit amener la perte d'un pion qui eût été évitée par 15. C 5 T et 16. C 4 F R.

j) Il est évident que la prise du second pion eût compromis la partie.

k) N'ayant pas vu la jolie combinaison des blancs, la partie était mauvaise d'ailleurs, toutefois 30. F 3 F était le coup juste.

l) Décisif et parfaitement compris.

m) Si 32. R 3 F. — 33. D 3 F R — R pr C. — 33. T 3 C éch. et mat le coup suivant.

n) Si 33. R 3 F. — 34. D 3 F mat.

o) Si 34. T couvre 35. T 7 C éch. et mat le coup d'après.

PARTIE N° 20.

Gambit Cochrane (a.

Blancs. M. ROSENTHAL (sans voir.)	Noirs. M. DE MADRAZO.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 F R	2. P pr P
3. C 3 F R	3. P 4 C R ·
4. F 4 F	4. P 5 C (b
5. C 5 R	5. D 5 T éch.
6. R 1 F	6. P 6 F (c
7. C 3 F D (d	7. C 3 F R (e
8. F pr. P éch. (f	8. R 1 D (g
9. F 4 F	9. R 2 R (h
10. P 4 D	10. P 3 D
11. C 3 D	11. P pr P éch. (i
12. R pr P	12. C 3 F D
13. P 5 R (j	13. C pr P D (k
14. P pr C éch.	14. R 2 D (l
15. T 1 F	15. D 6 T éch.
16. R 1 C	16. C 6 F éch.
17. T pr C	17. P pr T
18. F 6 R éch.	18. D pr F (m
19. C 5 F éch.	19. R 1 R
20. C pr D	20. F pr C
21. D pr P F	21 R 2 D
22. D pr P	22. T 1 R (n
23. C 5 C	23. T 1 F
24. C pr T	24. T 1 C R éch.
25. R 2 F	25. T 1 R
26. D 6 F éch.	26. R 1 D

27. C 5 C et les noirs abandonnent.

NOTES.

a) Jouée récemment chez M. de Madrazo.

b) La défense Philidor est reconnue insuffisante aujourd'hui à cause de l'attaque suivante : 4. F 2 C. — 5. P 4 D — P 3 D. — 6. P 3 F D — P 3 T R. — 7. D 3 C D — D 2 R. — 8. Roq. — C 3 F D — 9. P 3 C R — P 5 C. — 10. C 4 T — P 6 F. — 11. F 4 F suivi de 12. C 2 D avec une position formidable contre laquelle aucun théoricien n'a donné de défense satisfaisante.

c) C'est la meilleure défense. 6. C 3 T de Salvio est très-contesté.

d) Voici la suite ordinaire : 7 P 4 D. — P pr P éch. — 8. R pr. P — D 6 T éch. — 9. R 1 C — C 3 T R gardant au moins le pion.

e) C'est encore une bonne défense. Mais 7. F 2 C est meilleur, car alors : 8 P 4 D meil. — C 3 F D. — C pr C (A) — P D pr C mieux.

A

9. C pr P F R — P pr P éch. — 10. R pr P — D 6 T éch. -- 11. R 2 F — F pr P éch. et gagnent.

f) Si 8. P 4 D — P 3 D. — 9. C 3 D — P pr P éch. — 10. R pr P — D 6 T éch. — 11. R 1 C — P 6 C. — 12. C 4 F — P pr P éch. — 13. T pr P — T 1 C éch. — 14. C 2 C — D 6 C. — 15. D 1 F R — D 3 C avec une belle partie.

g) Le coup juste était R 2 R.

h) Mieux valait C 3 F D forçant l'échange des cavaliers.

i) Très-bien. Si 11. tout autre coup 12. P 3 C R — D 4 T (A). — 13. C 4 F bien mieux.

A

12. D 6 T éch. — 13. R 1 R — D 7 C. — 14. C 2 F et la dame est prise le coup suivant.

j) 13. C 4 F était plus solide.

k) Faisant un sacrifice pour obtenir l'attaque ; mais ce sacrifice eût été plus justifié si M. de Madrazo avait d'abord donné échec avec la dame.

l) 14. R 1 D était préférable.

m) Si 18. R pr F. — 19. C 4 F éch.

n) 22. T 1 F D était un peu meilleur.

NOUVELLES.

A la Régence, le tournoi handicap est enfin terminé. M. Chamier n'a pu, pour raison de santé, jouer son match final avec M. Najotte. En conséquence M. Bezkrowny a le 1er prix; M. Najotte (2e classe) le 2e prix; M. Chamier le 3e prix, et M. Barbaut (5e classe) le dernier.

Nous donnons ci-après le résultat complet du tournoi de Saint-Pétersbourg. Les parties gagnées sont désignées par 1; perdues par 0; nulles par 1/2; non jouées par — M. Tchigorine, *ex-æquo* avec M. Alapine, a été victorieux contre lui dans un match en gagnant deux parties consécutives. MM. Schiffers et Solotzeo, ayant fait deux parties nulles ont partagé les 3e et 4e prix. Le premier prix était de 125 roubles; le second de 50; les troisième et quatrième de 25.

1 gagnée; 1/2 nulle; 0 perdue; — abandonnée.

	Acharine.	Alapine.	Liselle.	Nerling.	Petrovsky.	Schiffers.	Schmidt.	Solovtzev.	Tchigorine.	Prix.
Acharine. .	»	1/2	—	—	1	—	—	1/2	0	
Alapine. . .	1/2	»	1	1	1	1	1	1	0	2e
Liselle. . .	—	0	»	1	0	1	—	0	0	
Nerling. . .	1/2	0	0	»	0	0	—	0	0	
Petrovsky .	0	0	1	1	»	0	1	0	0	
Schiffers. .	—	0	0	1	1	»	—	1	1/2	3e
Schmidt. .	—	0	—	—	0	—	»	0	0	
Solovtzev. .	1/2	0	1	1	1	0	1	»	1	3e
Tchigorine.	1	1	1	1	1	1/2	1	0	»	1er

Lundi, 9 décembre dernier, cinquante membres de l'Académie des échecs d'Aix en Provence ont fêté le deuxième anniversaire de leur fondation. Nous revien-

drons un jour là-dessus. En attendant, nous présentons à M. Peyras, fondateur de cette académie et directeur du journal *L'Echiquier d'Aix*, nos plus chaleureuses félicitations.

CORRESPONDANCE.

M. Léon'Guivet, à Lyon. — Votre observation relativement aux doubles coups du problème no 15 est parfaitement juste. M. Morel à qui je l'ai communiquée vous remercie.

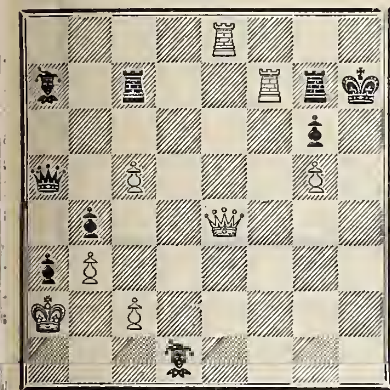
Dans le prochain numéro nous donnerons simultanément les solutions des problèmes 18, 19 et 20.

PROBLÈME No 21.

Concours du Congrès international de 1878.

Devise : MEA CULPA.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en quatre coups.

S. ROSENTHAL.

ÉNIGME

Ce tout modeste Dieu qui dans l'antiquité
Gardait tranquillement chaque propriété,
Est aujourd'hui d'humeur atrabilaire
De l'infortuné locataire
Il est toujours l'effroi
Et par ma foi
Son allure est insupportable
Il court plus vite que le Diable.
Rien ne l'arrête, neige, autans
Printemps, hivers, étés brûlants.
Au moment précis il vous happe,
Et contre lui pas de soupape
De sureté.
Osons dire la vérité,
Si dans mes vers quelque méprise,
Quelqu'expression mal comprise
Quelque contre-sens en un mot
Me faisaient passer pour un sot.
Petit Dieu qu'adoraient Vaugelas et Ducange
Et toute la phalange
Des pédants, des grammairiens,
Rhéteurs, logiciens,
Contre moi, suspends ta vengeance
Je mets fin à l'intempérance
De ce babil.
Est-ce gentil ?

Solution de la charade no 11.

Coulis.

R. D'A.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME No 10.

Votre adversaire de droite a très-certainement fait une invite au roi de trèfle. La couleur dans sa main doit être longue et accompagnée de quatre ou cinq atouts, telles sont, appuyées sur les cartes de votre jeu, les donnécs que comporte l'attaque indiquée par le trois de trèfle.

Deux écueils se présentent à vous, le premier, c'est que ne prenant pas avec l'as, la dame seule placée dans la main de votre adversaire de gauche peut faire la levée, votre as court le risque d'être coupé au second tour, les atouts de votre partner s'ils sont médiocres, seront décimés, et sur les trèfles affranchis, les piques de votre adversaire prendront à leur aise la volée.

Le second écueil est que, si vous prenez de suite avec l'as, vous abandonnez le champ de bataille tandis qu'en mettant le dix, vous vous réservez deux reprises dans la couleur.

Cette combinaison peut faire échouer le plan de vos adversaires, surtout si vous rencontriez dans la main de votre partner les quatre atouts que la répartition des cartes vous permet de lui supposer.

Entre ces deux hypothèses également admissibles, le joueur prudent se laissera guider par la marque. Si vos adversaires ne jouaient que pour un ou deux points, il serait irrationnel d'abandonner la partie sans combat en prenant de suite avec l'as. Au début de la partie, on pourrait au contraire prendre de suite, jouer pique et si la tierce majeure passait, rendre la main par le roi de cœur.

Principe. — Lorsque les avantages ou les désavantages d'un coup ne se présentent pas avec un caractère décisif, il faut toujours se laisser guider par la comparaison de la marque respective des points.

PROBLÈME No 11.

Carreau est atout.



Premier à jouer. — Par quelle carte débuterez vous ?

ROBERT D'ANTULLY.



MALADRESSE, par ED. BADOUREAU. *(Monde illustré.)*

LES CARTES

WHIST.

Quand doit-on jouer atout?

Le coup d'atout est dangereux lorsqu'on n'a qu'une seule bonne couleur; il faut au moins une forte couleur et une bonne couleur moyenne, c'est à dire des rentrées possibles pour donner soi-même le coup d'atout si le partner n'a pas d'abord indiqué lui-même qu'il le désirait.

Risquez plutôt de faire couper par vos adversaires vos bonnes cartes que d'épuiser vos atouts et de tomber ensuite sans défense sur une longue et triomphante série.

Que de fois la levée reste-t-elle à celui qui a coupé en second et en dernier et combien de parties presque assurées compromises par le coup d'atout intempestif.

Cependant les joueurs inexpérimentés pêchent plutôt par le défaut contraire et par un excès de timidité à cet égard.

Le coup d'atout peut presque toujours être joué en-dessous, même avec as et roi quatrième ou cinquième de manière à rester maitre du jeu et à donner souvent à son partner la chance de faire un dix ou un valet.

C'est ainsi qu'au mort on prend souvent (on cueille pour ainsi dire) une dame troisième ou quatrième en la laissant toujours sous le coup de la carte supérieure à sa droite.

Il est bon, au contraire, de débuter par as et roi s'il est nécessaire, pour arrêter une coupe, de donner trois coups d'atout c'est-à-dire d'en faire probablement tomber dix ou onze.

En couleur il serait imprudent de jouer en-dessous avec as et roi, car il y a les plus grandes probabilités de coupe au troisième tour soit par votre partner, soit par vos adversaires et il ne faut raisonnablement espérer que deux levées dans une couleur qui n'est pas atout.

Je serais tenté de résumer en une phrase unique la régle du jeu à quatre: se faire connaitre mutuellement entre partners la valeur de son jeu par les cartes *jouées ou jetées*, afin que chacun d'eux arrive à jouer avec vingt-six cartes au lieu de jouer avec treize.

Deschapelles revient sans cesse sur ce principe suprême; le général Vautré en fait également la base essentielle de l'éducation d'un bon joueur; tous les auteurs anglais Hoyle, Mathews, Cavendish, etc., lui attribuent un rôle prépondérant : le résultat utile ou pratique de ce procédé est encore doublé par le plaisir que trouvent deux bons joueurs dans ces demandes successives et les réponses, non pas à mots couverts mais à cartes découvertes...

Ne préparez pas votre carte avant tour aussi bien pour vous et votre partner que pour vos adversaires auxquels vous pourriez donner par là l'idée de tenter des impasses, puisque la carte préparée hors tour ne doit pas être une carte prenante ou gagnante.

Ne jouez pas une carte maitresse autrement qu'une autre carte, toute indication de la valeur absolue d'une carte, tout geste d'autorité doivent être soigneusement bannis des habitudes des joueurs de bonne compagnie.

Soyez plutôt un peu lent dans votre jeu, sérieux et méthodique si vous pouvez, silencieux et attentif toujours.

Whist veut dire silence, mais il veut dire aussi les fruits du silence, c'est-à-dire attention, réflexion, combinaison, parfois même sacrifice au profit de la cause commune.

Aimez le whist et vous le jouerez bien, jouez le bien et vous l'aimerez.

OLD TRICK.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

No 51. — CRYPTOGRAPHIE.

BR PLNGF SLD CLTTLD LDG BL TLHBBLFN MRGLMKHDTL SLD TRNHD.

SHMVDXZ.

No 52. — PÊLE-MÊLE CRYPTOGRAPHIQUE.

HOMMES, HOMMES, FEMMES, FEMMES, ANGES, DÉMONS, AILES, GRIFFES, ROGNENT, COUPER, PRESSE, SONT, SONT, QUAND, QUAND, QUE, RIEN, ET, PAS, PLUS, N'ONT, NE, LEUR, LEURS, DES, DES, DE, DE, LES, LES, LES, LES, LES.

No 53. — SIGLE.

L'A********* V*** M***** H***; L* H**** S* C******* D'E*** G****.

N° 54. — Mots en triangle.

Chimère de bien des gens. —
Règlement de frais et dépens. —
Un arbre. — Bon bec. — Un autre arbre. —
Et ce que vous voyez en marbre.

N° 55. — Acrostiches.

? A B A ?
? V E I ?
? A L B ?
? O U E ?
? C H E ?

Solutions des problèmes du 11 janvier.

Traduction de la cryptographie, n° 41.

Tel est devenu fat à force de lecture
Qui n'eût été qu'un sot en suivant la nature.

Du Resnel.

Carré magique n° 42.

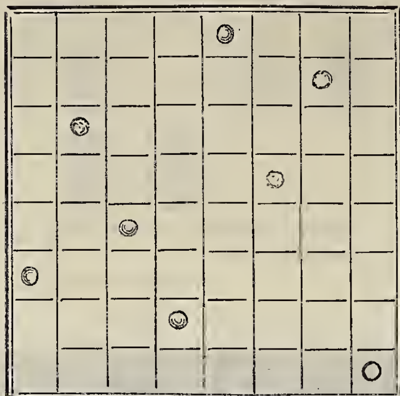
3	1	21	18	22
25	23	5	8	4
24	2	10	15	14
7	19	17	13	9
6	20	12	11	16

Solution du n° 43.

Tel fait métier de conseiller autrui
Qui ne voit goutte en ses propres affaires.

La Fontaine.

Solution du n° 44.



Mots carrés. — N° 45.

M A G O T
A L I B I
G I B E T
O B E I R
T I T R E

Solutions justes :

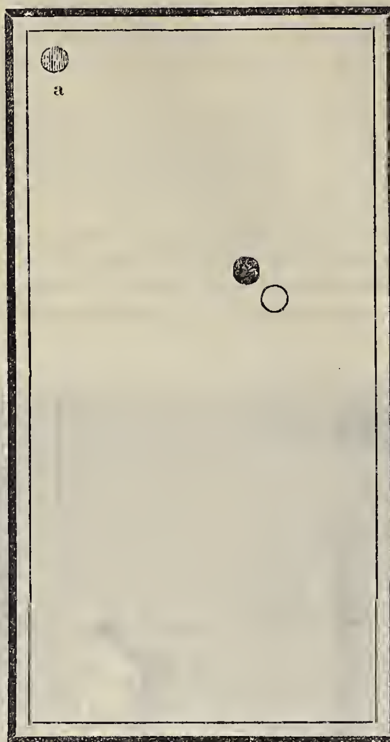
M. Roger, 41, 43, 45 (veuillez revoir le n° 44 en tenant compte de la rectification de la méprise typographique, qui a fait établir dans la donnée une bande horizontale en trop).

Petit-Vavard, à Boulogne, 45.

Edme Simonot.

LE BILLARD

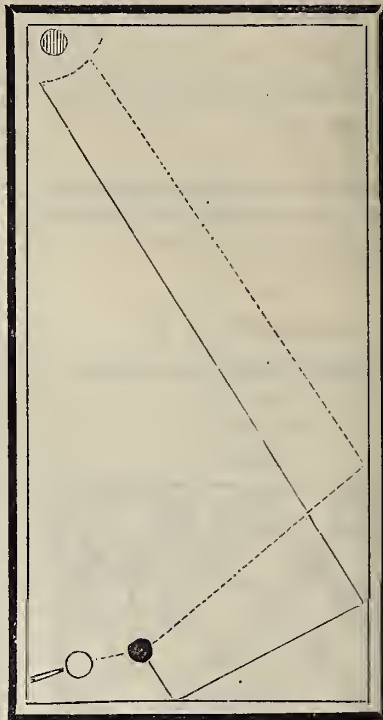
7e position, par M. Lucien PIOT,
professeur du Grand-Café.



Jouer sur la rouge de manière à caramboler et à conduire les deux billes dans le coin A.

Solution du coup inséré dans le N° 11

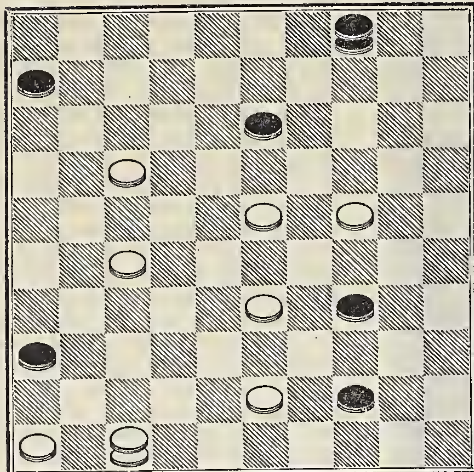
par M. Lucien Piot.



DAMES

PROBLÈME N° 20,
par M. Minet.

NOIRS.

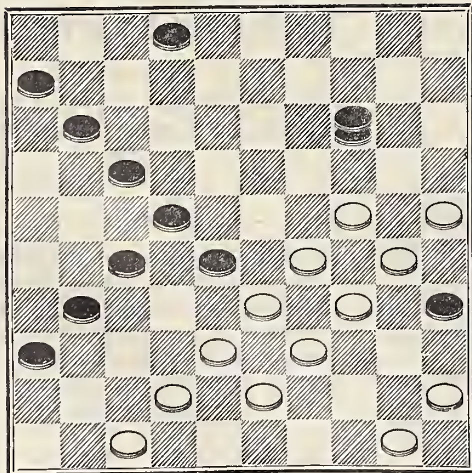


BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

PROBLÈME N° 21,
par M. Achille Florin.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

Auguste Joliet.

NOS GRAVURES

Une couvée.

Le titre est bien celui qui convenait au charmant tableau de M. Lobrichon, qui a su peindre à la fois et les élégances féminines et les tendresses maternelles. Elle est éclatante de beauté, la jeune femme que l'artiste nous représente avec toute sa couvée; jamais opulente chevelure n'encadra plus gracieux visage, jamais plus riches satins et plus fines dentelles n'ornèrent plus ravissante toilette; on dirait que les plis de la longue-traine ne sont pas encore assez vastes ni assez précieux pour retenir les trois enfants, les trésors de la mère moderne, comme à Rome les fils de la Cornélie.

Aussi voyez comme elle les enveloppe, comme ses mains les entourent, comme son regard s'arrête, profond et fier, sur le joli groupe! Comme toute son attitude trahit sa joie et son orgueil de les voir si coquettement parés. C'est elle qui a choisi avec amour leur ajustement; l'ainée, celle qu'on appelle déjà la grande, est presque grave; on croirait, à voir sa petite mine sage et sérieuse, qu'elle se sent déjà fillette et qu'elle a conscience de son exquisse gentillesse, dans sa robe rose au grand nœud bleu, avec ses cheveux d'un blond cendré dont les boucles soyeuses sont retenues par un ruban rose, attaché sans doute par la main de sa mère.

Et le petit garçon, avec sa coiffure aux enfants d'Edouard, habillé de bleu, lui aussi, mais d'un bleu plus foncé, comme il convient au sexe fort, sur lequel tranchent une ceinture noire et les blanches broderies d'une large collerette; et le baby, paré de son enfantine nudité, comme chaque détail est heureusement choisi; comme l'ensemble est complet et harmonieusement groupé. M. Lobrichon s'était plu jusqu'à ce jour à représenter les enfants, leurs jeux, leurs grâces, leurs joies soudaines et leurs rapides chagrins : le voici désormais devenu le peintre des mères.

(*Illustration*)

Snow in Spring.

Le motif de cette peinture, au sens artiste du mot, est un contraste délicat entre le blanc des flocons de neige et les tendres colorations d'un paysage printanier; le sujet du tableau est un groupe d'enfanst que le soleil attire dans les bois, et qu'une tempête de neige tout à fait imprévue interrompt à l'improviste dans leur cueillette de primevères. Les attitudes, les gestes de ces jeunes corps, et surtout le mouvement de la fille aînée nouant un mouchoir autour de la tête de sa petite sœur, sont empreints de la même grâce et du même charme qu'expriment les figures innocentes de tous ces enfants.

PHOTOGRAPHIE

Pour faire suite à mon compte rendu de la séance de la Société française de photographie du 30 janvier, permettez-moi de dire que M. Lamy a lu la note ci-après sur le « collodion rouge à l'Orcanète pour améliorer les négatifs ». Ce collodion rouge, étendu sur le dos des négatifs; se prête très-facilement à une décoloration partielle limitée ou dégradée.

En opérant cette décoloration là, où le goût l'indique, on peut non-seulement améliorer les négatifs faibles, ou forts, mais encore on peut, avec de bons négatifs de portraits, diminuer ou augmenter l'effet de lumière de la figure, rendre les détails des vêtements blancs, la chevelure, etc., avec des négatifs de paysage, il est possible de faire mieux ressortir ou détacher les différents plans, de détailler davantage la verdure et d'adoucir les trop grandes lumières.

En résumé, par ce moyen, on modifie avantageusement les négatifs sans dénaturer la ressemblance et on obtient des copies dans lesquelles les effets de lumière ainsi que les couleurs de la nature, sont plus agréablement interprétés.

Pour que la couche de collodion soit rendue plus résistante pendant le travail de la décoloration, de la recoloration et du grattage, il est nécessaire de la faire précéder d'une couche préalable d'albumine.

Composition de l'albumine : albumine de trois œufs, 90 centimètres cubes; eau, 75 centimètres cubes, dans laquelle les blancs d'œufs sont battus en neige dans cette eau, afin d'en séparer le coagulum. Ammoniaque liquide, 50 centimètres cubes; agiter et ajouter peu à peu l'éther sulfurique à 62° ou 65°; 100 centimètres cubes alcool à 36° ou 40° 50 centimètres cubes.

Plus la quantité d'ammoniaque est grande et plus grande est la proportion d'éther et d'alcool qu'on peut introduire sans coaguler l'albumine.

L'ammoniaque, l'éther et l'alcool n'ont pour but que de conserver indéfiniment cette albumine, d'en rendre plus facile l'application sur verre et d'en faire opérer plus rapidement la dessication.

L'éther et l'alcool doivent être ajoutés après l'ammoniaque quand cette dernière est bien mélangée avec l'albumine.

Après repos, lorsque cette composition est nouvellement préparée, une partie de l'éther se sépare et monte à la surface; en agitant, le mélange intime se reconstitue, et après quelques jours de préparation l'éther ne se sépare plus. Il faut filtrer cette composition à travers du papier; on en recouvre le verre soit à l'aide d'un pinceau doux, soit en la versant ainsi qu'on le fait avec du collodion.

La couche humide de cette albumine n'attire pas les poussières légères ainsi que le fait l'albumine pure.

W. Harrison.

(*A suivre*).

NOUVEAU PARI DE M. WESTON.

Lundi dernier dans la matinée, Weston partit du Royal-Exchange dans le but d'accomplir à pied le plus long trajet qu'il aura parcouru jusqu'à présent. Au lieu de marcher suivant son habitude, dans une enceinte, il se propose, cette fois, de traverser la plus grande partie de l'Angleterre, en faisant 2,000 milles en 1,000 heures.

Il faudra déduire les dimanches, en réalité; le nombre d'heures qu'il se donne, sera donc considérablement diminué.

Au départ, le temps était absolument contre le marcheur; mais, malgré la pluie, malgré la neige, Weston partit résolument et arriva à Folkestone samedi soir, sans s'arrêter un instant dans sa route.

Il repart lundi en suivant la côte sud, passant par Hastings en se dirigeant sur Eastbourne, où il s'arrête pour passer la nuit.

Mardi il traversa Lewes et Brighton; mercredi, Portsmouth, Southampton et Winchester; la route qu'il parcourut jeudi le conduisit à Poole, et samedi, à deux heures précises, il atteignit Dorchester.

(A suivre)

HRY.

Amiens, le 20 janvier 1879.

M. Émile Dormoy, Paris.

J'ai lu hier dans la *Revue des Jeux, des Arts et du Sport*, votre article adressé à M. Martin Gall, et le fâcheux pronostic que vous faites sur le succès de ses combinaison.

Je ne connais pas le secret de M. Martin Gall, mais, d'après le chiffre qu'il engage, je serais assez disposé à partager votre avis.

Si vous portez quelque intérêt à ce gentleman, priez-le, dans son intérêt et en cas d'insuccès de sa part, de sauver du naufrage une somme de 3,000 francs, et s'il veut me les mettre entre les mains, je me fais fort de lui reconstituer son capital primitif, et de plus de le tripler d'ici la fin de la saison.

En tout cas, soit par lui, soit par toute autre personne je m'engage à donner 100 pour 1 à la personne qui voudra me confier 3,000 francs pendant huit jours pour cet effet, et j'offre en outre une prime de 100,000 francs à l'intermédiaire qui me ferait arriver à un résultat.

Signé : X...

RÉPONSE.

Il n'y a pas de système donnant un bénéfice non-seulement infaillible, mais même probable. Que l'on opère avec 100,000 fr. ou avec 3,000 fr., il y a probabilité qu'on aura perdu son capital avant de le doubler. A bientôt la démonstration.

EM. D...

LES ÉCHECS EN ANGLETERRE

Quand on veut parler de grandes choses, de grands événements, de grands maîtres, la première des conditions est de les bien connaître; la seconde est de pouvoir s'élever à la hauteur du sujet, et, par conséquent, comme le disait un des courtisans du dernier Empire, de faire grand. Cinquante années de pratique et de contact avec les notabilités de l'échiquier de différentes nations. et l'étude du pays où je me trouve depuis plusieurs années, ainsi que la bienveillance avec laquelle on me procure les renseignements dont j'ai besoin me facilitent l'exécution de la première de ces conditions; quant à la seconde, la modestie de ma plume et les dispositions de mon caractère, qui se plaît dans le badinage et la familiarité, m'en interdisent l'accomplissement; j'aurai donc dû m'abstenir. J'ai pensé, toutefois, que le lecteur tiendrait compte des efforts que j'ai résolu de faire pour le distraire et l'intéresser et suppléerait par son indulgence à mon impossibilité.

Quand on s'adresse à des lecteurs de différentes nationalités la tâche de l'écrivain devient plus délicate, surtout quand elle a pour but d'amuser et de plaire, car l'observation qui fera sourire l'un sera peut-être assez mal accueillie des autres, et en parlant de l'Angleterre dont les habitudes et les mœurs offrent avec celles de la France un si étrange contraste, la difficulté augmente encore. Quelques remarques suffiront pour faire apprécier ce contraste.

En Angleterre, l'aristocratie et les dignitaires du royaume préfèrent les formes magistrales à l'aménité des manières françaises. L'opulence y étale des somptuosités orientales, un luxe inouï de livrées ornées de pyramidales perruques, de cannes de tambour-major, d'équipages féeriques; le parvenu y épanouit sa nullité au milieu de fabuleuses excentricités, la charité y affiche et y tambourine ses actes, la tempérance stentoriquement hurlée dans les parcs et les rues le dimanche, n'attend que le premier coup de 6 heures du soir pour aller noyer dans les océans de quelque Public-house l'éloquence de ses prédications et de ses conseils. L'Angleterre, où, contrairement au proverbe, l'habit fait le moine, où l'on s'emplit, mais où l'on ne dîne pas, où la raideur et le volume font partie de la distinction, où l'industriel, l'homme d'affaires et le financier transforment de 11 à 5 heures le sang-froid national en prodigieuse activité. L'Angleterre! où la femme a l'éclat et la fraîcheur du teint, de ravissantes chevelures, une blancheur de peau éclatante, mais où l'on ne trouve pour ainsi dire que bien exceptionnellement cette suavité de formes et cette grâce adorable qui réalisent les perfections rêvées par les Poussin, les Raphaël et les Murillo, et qui font de la Parisienne une véritable divinité, divinité qui règne et gouverne; c'est le seul point de ressemblance entre les deux peuples.

Or, bien que le jeu d'échecs produise un certain courant sympathique dont l'effet agit sur les amateurs du monde entier et les rend en quelque sorte membres de la même famille, il n'en résulte pas moins entre les joueurs des deux pays une notable différence, dont les aperçus peuvent se résumer en une seule observation. Le Français agit par entraînement, l'Anglais par reflexion.

Il faut constater d'abord que le jeu d'échecs est infiniment plus répandu en Angleterre qu'en France. Le calme et la sévérité de ce jeu conviennent au caractère de nos voisins qui ne savent pas s'amuser comme nous de frivolités, de ces mille riens plus ou moins charmants qui suffisent pour attirer notre attention, et surtout de ces étincelles de l'esprit qui ont attribué au Français, dans le monde entier, cette réputation d'amabilité qu'il est toujours disposé à justifier. Aussi, dans les Royaumes-Unis de la Grande-Bretagne, voit-on presque autant d'échiquiers que de pianos, ce qui n'est pas peu dire, car l'instrument tapageur s'est introduit jusque dans les fermes de l'Irlande et de la haute Ecosse. Dans beaucoup de familles on voit les échecs pratiqués non-seulement par le père de famille, mais par sa femme et ses enfants et tous y prennent intérêt et plaisir. Aussi, dans presque toutes les villes, existe-t-il des clubs d'échecs, indépendamment des réunions privées où les dames, au lieu de faire semblant de travailler aux chiffons qu'elles ont apportés ou de parler cuisine, romans ou des toilettes de leurs voisines, s'assoient devant un échiquier.

Les États-Unis d'Amérique, où, peut-être encore plus qu'en Angleterre on cultive les échecs, ont créé une innovation hardie, originale et en même temps charmante, un club de dames amateurs du jeu d'échecs. L'Angleterre les a imités.

Mon intention, dans une série d'articles légers, ou plutôt de causeries, est de donner aux lecteurs de cette revue une esquisse des principaux cercles d'échecs de Londres; fidèle aux traditions de nos pères, par galanterie je commencerai par vous introduire au milieu du Club des dames de Londres.

Situé dans un des quartiers les plus fréquentés de la capitale, dans Little Queen's Street, High. Holborn, ce club est parfaitement organisé. La grande salle d'études du collège de Ladies sert de salle de réception. Quelques centaines d'amateurs, au besoin, y seraient à l'aise: de plus, pour les luttes exceptionnelles, ou quand le thermomètre altéré descend dans le second sous-sol et raréfie le nombre des athlètes, il y a un salon coquettement meublé où l'on trouve tous les détails de ce confort particulier dont les Anglais ont le secret. Ce club a une administration complète et judicieusement organisée. Voici le nom des membres de cette administration.

Le président est M. Burdon, homme d'un âge respectable, à la physionomie sympathique, aux manières affables et bienveillantes, plein de zèle et de dévouement, heureux et fier du titre dont il est revêtu.

Le secrétaire est M. Richardson, jeune amateur plein de bonne volonté, de prévenances, se multipliant pour justifier le choix des membres, heureux des sourires dont les ladies payent ses efforts.

Mlle Florence Down est la trésorière, et sa sœur, Mlle Henriette Down, l'archiviste et la bibliothécaire.

Ces deux jeunes personnes ont des aptitudes réelles et le désir du progrès. L'étincelle du feu sacré a déjà produit la flamme, car elles tiennent, après leur mère, dont je parlerai ensuite, le premier rang parmi les amazones de l'échiquier. Leur jeu est un heureux mélange de souvenirs classiques et d'inspirations, de hardiesses que le succès ne couronne pas toujours, mais auxquelles la pratique et l'étude assureront ultérieurement de meilleurs résultats.

J'ai eu le plaisir de me mesurer avec ces charmantes adversaires. Sans un véritable hasard, une position de partie tout à fait curieuse, j'aurais dû succomber; j'ai pu remettre cette partie. Bien que je ne sois pas une autorité, j'avoue que j'aurais été contrarié d'être battu par une jeune antagoniste, moi, un vieux de la vieille! moi que Labourdonnais avait appelé la terreur des Mazettes.

L'amour-propre du joueur s'est réveillé en luttant avec Mlle Henriette Down. J'ai pris mes précautions, joué avec soin, et non sans peine, croyez-le bien, non même sans quelques-uns de ces mouvements d'impatience que je ne puis maîtriser, même devant le beau sexe; j'ai réussi à faire rendre les armes à ma gracieuse adversaire.

Voici maintenant le nom des dames les plus fidèles au culte. Mmes Down, Samesson, Wilson, Smallpiece; Mlles Down, Rymer, Burdon, Lasalles, S. Willes, Richardson, Simkins, S. Mason, E. Roach, M. Roach.

Au milieu de cette corbeille de gracieuses amazones, domine comme souveraine Mme Down. Cette dame possède les qualités les plus essentielles à la supériorité : connaissance des principes et des œuvres des grands maîtres, esprit de calcul, sang-froid, patience, une immense ressource de moyens de défense, et, dans l'attaque, des brillantes hardiesses d'imagination. J'ai parlé plus haut du talent de ces demoiselles, dignes élèves de leur mère; les autres prosélytes se distinguent toutes par leur zèle et leur persévérance. Il y en a parmi elles plusieurs qui laissent espérer de grands résultats, et comme la loi salique n'a pas d'effet dans le royaume des échecs, il ne serait pas impossible que la couronne ornât un jour le front d'une de ces vaillantes héroïnes.

Ces dames ne sont pas exclusives. Elles accordent le droit d'admission comme membre de leur Cercle à tout amateur connu qui en fait la demande, et parmi eux figurent déjà MM. Blackburne, Potter, Macdonnell, trois grandes célébrités, dont le concours favorise si souverainement le progrès. Puis viennent MM. Manning et Gastineau, deux ex-présidents du City of London Chess Club; M. Lord, H. F. Down, G. et S. Watson, M. W. et H. Hearn, A. Hall, Stiebel, Mills et Collins, tous amateurs d'une certaine marque.

De plus, ces dames accueillent tout visiteur avec une amabilité tout exceptionnelle, c'est-à-dire avec l'expression d'un plaisir vrai, presque de gratitude. C'est du moins ainsi que j'ai eu la faveur d'être reçu parmi elles. Homme d'une nature impressionnable, j'ai plusieurs fois retracé le charme que j'éprouvais en ayant pour adversaire quelque gracieuse personne; on comprend alors quelles séductions ont pour moi de pareilles réunions. Leur attrait suffirait seul pour me faire adorer les échecs, l'âge m'interdit de pousser plus loin mes adorations.

Limité par la rédaction, il me reste bien peu de place pour vous parler des événements survenus récemment dans les échecs en Angleterre. Les plus importants ressemblent, du reste, aux faits antérieurs : le nombre toujours croissant des amateurs et des Clubs, les défis multipliés de ces Clubs entre eux, les coups d'épingle que se lancent assez volontiers les différents rédacteurs des Revues de notre jeu, des galopades de quelques maîtres à travers des rangées de vingt ou trente échiquiers, des tours de force mnémonique au moyen de parties sans voir, de quelques rares luttes entre les forts, et entre autres, en ce moment, de celle de M. Blackburne et Bird, au Grand Cigar Divan, de banquets speech, etc., etc.

Ah! j'oubliais un fait bien intéressant pour les uns, bien indifférent pour les autres, cela dépend des opinions politiques, la partie de M. Zukertort, grand prix de Paris, jouant sans voir, contre le Prince Impérial, assisté du grand ami de la famille, le docteur Corvisart, et dans laquelle les illustres associés ont été battus.

Je ne veux pas terminer cette causerie sans parler d'un joli petit volume contenant 100 problèmes plus ingénieux les uns que les autres, composés par le Révérend Cyril Pearson.

L'anagramme du nom de baptême est Lyric. Il y a en effet, beaucoup de poésie, d'élégance et d'imagination dans cette œuvre.

ALPHONSE DELANNOY.

Londres, janvier 1879.



SNOW IN SPRING (*Neige au Printemps*).

Dessin de F.-M. Tadden, gravure de J. Swain, d'après le tableau de G.-H. Boughton (*L'Art*)



UNE COUVÉE, tableau de M. Lobrichon. *(Illustration.)*

MUSIQUE

Nous avons en France une singulière maladie dont nous ne sommes pas près d'être guéris.

Une question intéressante vient-elle solliciter l'attention du public, aussitôt apparaissent les premiers symptômes du mal. C'est d'abord comme un murmure confus, un bruissement vague où se croisent et se choquent les diverses opinions; quelques réflexions paraissent dans les journaux spéciaux, amenant répliques et controverses; le bruit augmente, les avis des intéressés se condensent et se manifestent enfin sous la forme d'une pétition au ministre : c'est la période d'invasion.

Le ministre reçoit la pétition, promet de l'examiner avec toute l'attention qu'elle mérite et, au bout de quelques jours, on apprend qu'une commission a été nommée pour étudier la question. La maladie est arrivée à l'état aigu.

Ici, deux solutions possibles : ou bien la commission enterre la question, et alors la crise est terminée; ou bien on nomme une sous-commission, et alors la maladie passe à l'état chronique.

C'est ce qui vient d'arriver pour la question du Théâtre-Lyrique. Et remarquez, je vous prie, que les sous-commissions, presque toujours, sont composées d'une façon bien singulière. Quels sont les principaux intéressés dans la question du Lyrique? Evidemment tous ceux qui appartiennent au monde des théâtres de musique : auteurs, compositeurs, directeurs, administrateurs, artistes, etc., etc. Or, sur quatorze membres qui composent la sous-commission, je trouve seulement *deux* compositeurs, MM. Ambroise Thomas et Ch. Gounod, *un* auteur dramatique, M. Auguste Maquet, et *un* professeur de déclamation au Conservatoire, M. Régnier; les dix autres membres ont été pris dans le Sénat, dans la Chambre des députés et dans le haut personnel de l'administration des Beaux-Arts. M. Ambroise Thomas, retenu dans sa chambre par une bronchite, n'a pu assister à aucune séance : les intérêts des compositeurs ont donc été défendus au sein de la sous-commission par le seul M. Gounod! Certes, c'est là une voix éloquente et autorisée entre toutes. Mais enfin, *que vouliez-vous qu'il fît contre..... tous?*

M. Hérold, sénateur, a donc été chargé de faire un rapport concluant à la non-réorganisation du Théâtre-Lyrique et à la formation d'un *théâtre-école* annexé au Conservatoire, sur lequel les élèves pourraient se perfectionner (!) en interprétant les œuvres des jeunes compositeurs.

Ce qui revient à dire ceci :

Les classes de chant et de déclamation lyrique, au Conservatoire, sont dans un état de faiblesse déplorable; on accorde des prix à des élèves qui mériteraient tout au plus un accessit; ces élèves, munis du diplôme officiel, débutent d'une façon plus ou moins prématurée sur les théâtres subventionnés (quand ils ne donnent pas une entorse à la loi): désormais, ce ne sera plus sur nos grandes scènes que les jeunes chanteurs feront leurs premières armes, mais bien sur une scène intermédiaire, où les jeunes compositeurs seront trop heureux de se voir *exécuter*.

Grand merci!

Eh bien! je crois que si les jeunes compositeurs avaient été appelés à faire entendre leur voix au sein de la sous-commission, ils auraient pu s'exprimer à peu près en ces termes :

« Messieurs,

Puisque la sollicitude d'un ministre ami des arts vous a réunis pour étudier une question qui intéresse au plus haut point l'école musicale dramatique française, permettez-nous de vous dire que, sans parler de l'Opéra, qui n'est pas, ne peut pas et ne doit pas être un théâtre de début, le total de *huit actes nouveaux* (1), représentés sur le théâtre de l'Opéra-Comique dans le courant de l'année 1878, n'est aucunement en rapport avec la production musicale de notre pays; que, si vous ne voulez pas voir l'art français verser dans les fossés de l'opérette, il est urgent d'élargir la route, car il y a encombrement; que ce n'est pas ouvrir de nouveaux débouchés que d'organiser un *théâtre-école* où les œuvres nouvelles seraient *créées* par des élèves absolument insuffisants, pour la plupart, à *copier* leurs devanciers; que, en ce qui concerne le Conservatoire, il est au moins inutile de construire une nouvelle salle, puisqu'il en existe une; que rien n'empêche d'organiser dans cette salle des représentations publiques, sous formes d'*exercices*, ainsi que cela se pratiquait autrefois, ou sous toute autre forme reconnue meilleure; enfin qu'il est à souhaiter que le niveau des études vocales soit singulièrement relevé, et que les jury se montrent à l'avenir beaucoup plus réservé dans la distribution des récompenses. »

La conclusion de tout ceci, c'est que le ministre a nommé une commission, que la commission a nommé une sous-commission, et que la question, n'étant résolue en définitive que dans un sens purement illusoire, reste pendante comme devant.

C'est ce que je voulais démontrer.

Léon Delahaye.

(1) *Les Noces de Fernande*, 3 actes; *Suzanne*, 3 actes; *Pépita*, 2 actes.

L'HOTEL DROUOT

La petite vente d'objets de la Perse dont nous parlions à la fin de notre dernière chronique a obtenu un assez joli succès; elle a produit 18,000 francs. Les tapis, les cuivres et les faïences qu'elle contenait ont été vivement disputés.

Les tableaux modernes, dessins et aquarelles dont nous avions parlé aussi, vendus le lundi 27 janvier, salle III, par MM. Tual et Féral, ont atteint le chiffre de 21,804 francs. Un Corot, *Paysage, soleil couchant*, 1,200 francs; un Daubigny, *Moulin en Hollande*, 860 francs; le *Chêne*, par J. Dupré, 860 francs; le *Message*, par Pécrus, 900 francs; *Animaux à l'abreuvoir*, esquisse de Troyon, 710 francs; *Jeune espagnole*, par Worms, 700 francs; le reste, de 200 à 600 francs; total : 21,804 francs.

Précédemment, dans une vente de tableaux anciens du 21 janvier, par MM. Pillet et Georges, un *Paysage boisé* de J. Van Goyen, est monté à 1,000 francs; un *Repas de chasseurs*, par Carle Van Loo, 500 francs; le *Concert*, par J. E. Schéneau, 1,000 francs; une *Marine*, par Willem Van den Velde, également 1,000 fr.; des *Chiens épagneuls*, par Ph. Wouwermann, 700 fr., total : 13,000 francs.

Enfin, lundi, mardi et mercredi a eu lieu devant un public d'élite la vente des objets d'art, curiosités et tableaux anciens appartenant à M. le comte de C...

A Londres, il a été vendu dernièrement une quinzaine de violons de Crémone, dont plusieurs ont atteint des prix très-élevés. Deux violons du célèbre Stradivarius, 240 guinées chacun; un violon de Joseph Guarnérius, très-remarquable instrument, 600 guinées. Jamais violon n'est arrivé à une enchère aussi élevée.

C'est jeudi 6 février qu'aura lieu la vente de la collection Langlart, de Lillle, que nous avons été des premiers à annoncer. Ce qui signale tout particulièrement cette collection à l'attention des amateurs, c'est qu'elle contient un chef-d'œuvre de Paul Potter, signé et daté de 1646. *Le Coup de Vent*, tel est son titre, représente sous un ciel sombre chargé de nuages orageux, une chaumière entourée de grands arbres que le vent agite avec violence, puis un vieux pâtre veillant sur un troupeau de porcs. Ce paysage, dans lequel le peintre a mis toute sa science du dessin, toute la fermeté et la finesse de son pinceau, est empreint d'un profond sentiment de tristesse. Jamais la nature n'a été interprétée avec plus de poésie et de sincérité. Les œuvres de Paul Potter étant excessivement rares, l'apparition de celle-ci devient donc une véritable bonne fortune.

A côté de cette œuvre vraiment exceptionnelle, vous trouvez des morceaux très-importants, tels que l'*Intérieur d'une ville hollandaise*, par J. Van den Heyden et Adrien Van den Velde; le *Passage du Gué*, par Karel du Jardin; *Les Pêcheurs*, par Ludolff Backuysen; *Villageois à une fenêtre*, joli tableau de genre, par Adrien Brouwer; *Mer calme*, par W. Van den Velde; et, enfin, des œuvres de Pierre Wouverman, Wigmona, Van der Werff, Regemorter, Karle de Moor, C. Poelembourg, Lenain, Lairesse, de Heem, Van Dyck, Griffier, S. Bourdon, Th. Van Delen, etc., etc.

Nous ne doutons pas que cette intéressante vente, dont sont chargés MM. Ch. Pillet et George, n'attire à l'Hôtel Drouot le ban et l'arrière-ban des amateurs. On pourra visiter l'exposition à la salle n° 8, mardi et mercredi prochain.

Pierre D...

⁂ La librairie Brunox (Daffis) vient de publier un Catalogue des journaux paraissant à Paris, qui nous apprend que 1190 feuilles quotidiennes, hebdomadaires, etc., se publient à Paris, dont 71 journaux religieux, 104 de jurisprudence et administration, 153 de commerce et finance, 23 de géographie et d'histoire, 139 de lecture récréative, 31 d'instruction, 90 de littérature, philologie et bibliographie, 18 de beaux-arts, 4 de photographie, 8 d'architecture, 15 de musique et 17 de théâtre, 70 de modes (dont 3 de coiffure), 134 de technologie et industries diverses, 80 de médecine et pharmacie, 48 de sciences, 29 d'art militaire et marine, 38 de sciences agricoles, 23 de sport et 27 divers.

Le nombre des journaux politiques quotidiens est de 49, celui des revues politiques de 14; ajoutons que 11 publications périodiques ont été consacrées à l'Exposition universelle.

CHRONIQUE DU SPORT.

Nous traversons un hiver dont la date restera dans la mémoire des sportsmen, comme le souvenir de la plus sévère pénitence que la morte saison leur ait jamais infligée. La neige succède à la gelée, la gelée à la neige et *vice versa*. De quelque côté que l'on interroge anxieusement les quatre points cardinaux de l'horizon sportif : les courses, la chasse à courre ou à tir, l'équitation, un épais manteau de neige, vous répond : laisse tes chevaux à l'écurie, tes chiens au chenil, ton fusil au croc et attends, je règne en souveraine maîtresse et je suis l'ennemie du sport.

Cependant la société des steeple-chases de France, annonce intrépidement l'ouverture de sa saison du printemps pour demain 2 février, c'est de l'audace. La fortune aime les audacieux je le sais et souhaite bonne chance à la société d'Auteuil. C'est égal, si suivant certaines doctrines nous sommes destinés à reparaître en ce monde sous la forme d'un animal quelconque, il est probable que j'y reviendrai cheval; je demande à la destinée de ne pas me convertir en cheval de steeple-chase, parce que là, vrai, ce n'est pas un métier.

Comment, en supposant que le terrain soit praticable, les malheureux feront-ils pour arriver à nous donner un semblant de course. Il y a quatre-vingt-dix centimètres de neige à Chantilly. Depuis près d'un mois, il n'a pas été possible de prendre un galop sérieux. Les chevaux arrivant de Nice ont fini leur préparation sur le terrain même, ils auront un avantage écrasant, car aucun de leur rivaux ne peut être même dans une demi-condition. Aussi, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous fier sous bénéfice d'inventaire seulement à ce que vous allez voir, si tant est que vous voyez quelque chose.

Ce long et pénible carême fait plus durement encore sentir une lacune existant dans la vie sportive de Paris. Elle avait été comblée, il y a bien des années déjà, grâce à l'initiative de M. le général Fleury. L'indifférence du public a fait avorter une tentative de nature à ramener peut-être un peu le goût d'une équitation raisonnée et rationnelle. Je veux parler d'un local couvert et suffisamment chaud, où les cavaliers puissent, en hiver, braver l'intempérie des saisons. Le rez-de-chaussée du

Palais de l'Industrie avait été, à cette époque, converti en un vaste manége, où moyennant une très-faible rétribution on pouvait à son aise s'exercer soi et sa monture. L'expérience ne put être prolongée au delà d'une année.

Les manéges restent je le sais, mais ils sont publics dans une certaine mesure seulement, et l'on en est si déshabitué aujourd'hui, que leur nom seul suffit pour en éloigner. Le palais de l'Industrie était au contraire, beaucoup plutôt une vaste carrière où les cavaliers et les chevaux du dehors trouvaient un libre essor mitigé cependant par des murs devant lesquels il fallait bien s'arrêter, si amateur que l'on puisse être des grandes allures. Le manége exige, pour y monter agréablement, une étude préparatoire chez le cavalier, et un dressage préalable chez le cheval, oubliés depuis longtemps en France.

Comment est venu le dégoût d'un art autrefois si en honneur dans notre pays? Comment ont pu disparaître jusqu'aux derniers errements d'une Académie qui fut la première du monde et dont les décisions avaient force de loi dans la matière. Tout cela s'en est allé avec tant d'autres choses dont le souvenir n'existe même plus, sauf chez quelques fanatiques animés d'une passion stérile pour un art démodé.

L'École française, traditionnellement connue sous le nom d'École de Versailles, fut longtemps à l'équitation ce que l'Académie est aux sciences et belles-lettres, le théâtre Français à l'art dramatique, l'Opéra à la musique. C'est-à-dire, le refuge de l'art contre les envahissements de l'intérêt et de la fantaisie, en un mot la quintessence de l'art; ses arrêts et ses principes faisaient loi en la matière. Chaque peuple, comme chaque époque, empreint ses créations de sa physionomie et de son caractère. Les bases de l'École française étaient une position à la fois correcte, souple, élégante chez le cavalier; le dressage du cheval s'effectuait par effets de tact, de précision, de sentiment et de finesse.

Les effets de force et de violence étaient sévèrement proscrits. Le travail devenait alors gràcieux, agréable à regarder. L'accord le plus parfait existait toujours entre l'écuyer et sa monture. Celle-ci semblait obéir à sa propre impulsion beaucoup plutôt qu'à une indication quelconque. Les exigences se formulaient par une pesée d'assiette, une pression imperceptible de genou. Aussi un cheval devenait-il, entre les mains de l'écuyer, un instrument fin, ajusté, sensible, et pour en jouer il fallait en avoir la clef. L'idéal était un travail correct, accompli, sans que le spectateur pût saisir le moyen de communication établi entre l'homme et l'animal. Certes, on eût fait peu de cas à cette époque de cette manière brutale où l'éperon ne quitte pas les flancs : le cavalier se livre à des renversements de corps, le tout pour arracher un travail saccadé ou un de ces mouvements bizarres et anti-naturels, appartenant beaucoup plutôt à l'éducation des chiens savants. Ceci rentre dans la mécanique, ce n'est plus de l'équitation. Un cheval ainsi dressé devient un automate, et un cavalier ordinaire peut le monter à la condition de connaître certaines ficelles.

Il y a dans cette méthode beaucoup de l'équitation allemande sur laquelle nous reviendrons en temps et lieu, au point de vue de l'art c'est de l'hérésie.

L'École française, en passant par Pluvinel, La Guéronnière et même le marquis de Newcastle, qui bien qu'Anglais, peut être considéré comme l'un de ses représentants, avait atteint son apogée comme fixité de doctrine et fini d'exécution au moment de la première Révolution. L'un et l'autre s'étaient inféodés dans la personne de M. le chevalier d'Abzac qui en était et en est resté une des plus parfaites et des dernières expressions. Sa réputation était universelle et son nom connu, de ceux-là même qui ne l'avaient jamais vu.

Lors de l'émigration, il s'était réfugié en Angleterre, où il vivait assez malheureux comme beaucoup d'autres, par conséquent ne montant pas à cheval. Il se promenait un jour soucieusement dans les rues de Londres, lorsqu'il aperçut par hasard la porte d'un manége. Involontairement et sans s'en rendre compte, il s'arrêta. Il faut être possédé de cette invincible passion, pour se faire une idée de l'attraction qu'exerce tout ce qui vous en rapproche, surtout quand on est privé de le satisfaire. M. d'Abzac n'y pouvant plus tenir entra et demanda la permission de visiter le manége : elle lui fut accordée.

Un écuyer travaillait un cheval et ne pouvait réussir à l'embarquer de pied ferme au galop à gauche. M. d'Abzac le regardait fixement, sans dire un mot, cette observation muette parut-elle importune à l'écuyer anglais? Toujours est-il qu'il s'arrêta, et ôtant son chapeau avec toute l'exquise courtoisie de cette époque, dit au visiteur :

Vous êtes sans doute homme de cheval, monsieur?

M. d'Abzac se découvrant à son tour répondit :

Oui monsieur.

Eh bien! monsieur, reprit l'anglais, voici un curieux animal, il est parfaitement docile, très-obéissant, faisant tout ce qu'on lui demande, sauf les départs de pied ferme à gauche, pour lesquels, il me présente des résistances désespérées. C'est incompréhensible, je ne puis découvrir la cause de cette obstination.

Je viens de le voir, répondit M. d'Abzac en s'inclinant et sans ajouter un mot de plus.

Y eut-il une nuance de raillerie, dans son attitude ou dans l'intonation de sa voix? Mais après l'avoir regardé attentivement quelques secondes, l'anglais ajouta :

Puisque vous êtes homme de cheval, monsieur, voudriez-vous me faire l'honneur de le monter.

Oh! monsieur, après vous, je n'essayerai même pas.

Mais je vous en prie, monsieur.

Ce sera donc seulement par obéissance, monsieur, reprit M. d'Abzac.

L'anglais mit pied à terre. M. d'Abzac monta à cheval, ajusta les étriers et fit deux tours de manége au pas, pour se mettre d'accord avec le cheval. Puis le rassemblant légèrement, sans efforts, sans tâtonnements, exécuta de suite plusieurs départs de pied ferme à gauche.

L'écuyer anglais un moment assez interloqué prit bravement son parti, s'approcha du cavalier inconnu, et se découvrant de nouveau lui dit :

Monsieur, vous êtes le diable, ou le chevalier d'Abzac.

Effectivement, monsieur, répondit celui-ci en s'inclinant, je suis le dernier, mais n'ai rien de commun avec le premier.

Cette aventure donna à M. le chevalier d'Abzac ses entrées au manége, et adoucit beaucoup pour lui les rigueurs de l'exil, car pourvu qu'un homme de cheval monte à cheval, il ne s'inquiète pas beaucoup d'autre chose.

Au retour de l'émigration, M. d'Abzac fut mis à la tête de l'Ecole de Versailles. Mais la révolution de 1830 la fit de nouveau disparaître; M. le chevalier d'Abzac n'eut même pas de successeur dans les doctrines dont il était une des dernières personnifications. M. le vicomte d'Aure qui lui succéda, tout au moins comme représentant de la vieille équitation, était un novateur. Il voulut ériger en principe et constituer en méthode de brillantes et transcendantes qualités individuelles, comme ces élèves n'en étaient pas doués, tout au moins au même degré, il n'a rien laissé après lui.

Pendant que nous sommes ici à nous morfondre sous un ciel inclément dont on s'arrangerait encore, si le terrain était praticable, on court à Nice, comme si nous étions en plein mois de mai.

Le grand prix de Monaco a été une surprise, comme vous savez. L'on s'est, à mon avis, beaucoup trop étonné de la victoire de *Jocko*. Un accident l'a d'abord débarrassé de *Childblain*, évidemment son plus redoutable adversaire. Le cheval anglais allait à merveille au moment où il est tombé boiteux, cette circonstance n'a pas peu facilité la besogne du vainqueur. Si l'on veut se rappeler en outre que *Jocko* est frère de *Jongleur*, qu'il jouissait dans l'écuric de M. le comte de Juigné, à laquelle il appartenait, de la réputation d'un très-bon cheval; espérances qu'il n'a pas justifiées uniquement par un manque de cœur auquel sa mère *Joliette* était fréquemment sujette et dont quelques-uns des enfants de son père *Dallor* ne sont pas à l'abri; en admettant qu'il possède seulement la moitié de la qualité que l'on lui a supposée, on se rendra aisément compte, qu'il ait facilement battu un lot dont *La Pitache* s'est montrée la meilleure.

Quant à celle-ci, sa course est évidemment bonne, si toutefois sa place de deuxième est exacte, ce dont je me permettrai de douter un peu, jusqu'à preuve du contraire. S'il est agréable de gagner un prix de plus de 20,000 fr.; il ne l'est aucunement de le perdre en arrivant second ou troisième. La performance vous est comptée sans le bénéfice, mais avec la pénalité, et vous voilà condamné à porter indéfiniment de 78 à 80 kilos, perspective peu agréable dans une spécialité dont le handicap est la principale, pour ne pas dire la seule espérance. Il est donc très-supposable que quelques-uns des concurrents battus, se voyant dans l'impossibilité de gagner, ont abandonné à *La Pitache*, ce glorieux, mais stérile honneur.

Jocko a été battu le second jour de la réunion dans le prix de Monte Carlo (course de haies) où il est arrivé troisième seulement. Je n'attache pas une très-grande importance à cette défaite. La course de haies ressemble beaucoup à la course plate, le cheval aura pu être dès le début, écœuré par un train un peu dur, fait par des chevaux aussi vite que le *Nageur*. Quant à la victoire de *Kirtling* après des courses précédentes, elle s'explique par un axiome très-usité aujourd'hui sur nos hippodromes : c'était son jour.

NED PEARSON.

COURRIER DE LA SEMAINE

Dans un de mes derniers courriers, je vous ai parlé des loups et des ravages qu'ils font dans nos champs et dans nos bois. Je me bornerai à vous dire aujourd'hui que leur audace augmente par ce temps de neige et qu'ils font carnage de gibier. Si les chasseurs ne se hâtent pas de se mettre en campagne, nos forêts se dépeupleront d'une façon affligeante; ils surprennent les fauves dans leur chambre et font une guerre acharnée aux lièvres, qui ne savent plus où se réfugier. Un de mes amis qui habite sur la ligne d'Orléans, me signale un fait assez curieux : il a vu plusieurs lièvres se réfugier dans l'intérieur de la haie qui borde la voie et ne pas s'émouvoir ni du passage des trains, ni de celui des inspecteurs et des ouvriers. S'ils ne sont pas absolument à l'abri des braconniers, ils sont certainement hors de portée des loups, qui, moins civilisés qu'eux, ont encore peur des locomotives.

Quoi qu'il en soit, il est urgent de s'occuper de leur destruction, et nous ne pouvons que féliciter les lieutenants de louveterie des efforts qu'ils font en ce moment pour organiser des battues. Malheureusement, nous devons constater que les chasseurs répondent peu aux appels de ces officiers de vénerie, qui en sont réduits à leur simple équipage; il y a là une insouciance que nous ne saurions trop blâmer.

Par ce temps de neige, ce ne sont pas seulement les carnassiers qu'il faut détruire, il faut faire en-

core la guerre aux oiseaux de proie, qui, à notre avis, sont bien plus destructeurs du gibier que les loups : ces derniers ne s'attaquent qu'aux quadrupèdes, et pour peu que le gibier soit adulte, ce qui est général en hiver, il peut se soustraire par la fuite. L'oiseau de proie exerce ses ravages sur les levrauts et les couvées, et cela en toute saison; le gibier visé ne peut lui échapper, quelque rapide qu'il soit. Je comprends dans les oiseaux de proie non-seulement les gros oiseaux, tels que les différentes espèces de vautours, les buses, les milans, etc., etc., mais encore les pies, les pies-grièches, les geais, qui, sans être aussi redoutables, n'en causent pas moins de sérieux ravages en détruisant les couvées de perdrix, cailles et autres espèces plus faibles.

Voici le moyen employé pour détruire les oiseaux de proie par un chasseur émérite, M. Hippolyte Marlot, propriétaire à Cernois, dans la Côte-d'Or. Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à se hâter de profiter de l'expérience acquise par ce chasseur.

Le procédé est fort simple.

Lorsque la terre est profondément gelée et que la neige recouvre le sol, comme en ce moment-ci, on transporte non loin de l'habitation, sur un terrain découvert, une brouettée de fumier. On balaye la neige autour afin d'y attirer les oiseaux. On place auprès du gibier un piége attaché à un petit piquet, que l'on appâte avec une souris; on recouvre le piége avec les balayures d'un grenier à fourrage, en ayant soin de bien dégager la souris. M. Marlot conseille d'employer de préférence un piége à branches, dit d'*Allemagne n°* 20, dont on se sert habituellement pour la fouine. Dans une seule journée, il a pris 35 oiseaux de proie, ainsi répartis : 26 pies, 8 corbeaux, 1 buse.

Trois tiercelets, un geai, plusieurs pies-grièches, en raison de leurs petites tailles, furent manqués et le piége détendu.

Que l'on calcule par la pensée les ravages qu'eussent fait dans le courant de l'année ces trente-cinq oiseaux de proie, et l'on se rendra compte de l'utilité du système sur lequel nous appelons l'attention de tous les chasseurs : chaque disciple de saint Hubert devrait profiter de ces temps de neige pour détruire les gros et les petits ennemis du gibier, et chacun s'en trouverait bien à l'ouverture.

Le dégel que nous subissons à Paris n'est pas général en France, et nous espérons que notre conseil n'arrivera pas trop tard.

Le pataugement actuel ne nous fait pas oublier les grandes joies hivernales de la semaine dernière. Depuis de longues années, la campagne n'avait eu ce grand air sibérien qui impressionne les esprits les moins poétiques : la nature, à l'aspect désolé, semble morte dans toutes ses œuvres; les eaux sont elles-mêmes immobilisées, et lorsqu'elles coulent, ce n'est plus le susurrement joyeux qu'accompagne le bruissement du feuillage et le chant des oiseaux, c'est le roulement sinistre d'eaux tumultueuses qui viennent se briser sur les rochers de glace que la froidure a créés; les grands arbres, chargés de givre, tendent leurs branches dénudées vers le ciel comme pour implorer la clémence de Dieu, et parfois on voit ces bras gigantesques s'abaisser avec fracas dans une lassitude désespérée.

Ce spectacle est grandiose, et nous avons pu en subir les effets mélancoliques, même au bois de Boulogne, ce charmant joujou forestier des Parisiens. La grande avenue de la Reine était majestueuse, et la vie ne s'y révélait que par le passage, à la rapidité vertigineuse, de quelques traîneaux brillants aux tarabiscots dorés dans lesquels apparaissaient, comme une vision, quelque femme intrépide, blanc voilée et recouverte de fourrures. Nous avons revu avec plaisir ces conques de Vénus, d'un rococo charmant, aux dragons ailés, dont nos grands'mères raffolaient; ce char gracieux qu'emportent les chevaux fringants en soulevant des nuages de neige qui forment comme une aurore boréale autour de l'intrépide promeneuse, a un charme qui n'est plus de notre époque. Ce qui nous appartient bien, c'est ce hideux phaéton à patin, compassé comme une locomotive, qui venait jeter la désillusion dans ce dernier tournoi. Nous ne connaissons pas le possesseur de cette machine à traîner, mais nous pouvons lui assurer que son innovation n'est pas heureuse et que l'effet produit a été des plus grotesques.

Parmi les intrépides, qu'il nous soit permis de signaler la jolie baronne des T...., qui a fait en traîneau le trajet d'Étampes au château de Ch...., près Orléans, où habite sa mère; elle a failli rester en détresse aux trois quarts de la route par suite de la rupture d'un trait : à son grand désespoir, elle est prosaïquement revenue à Étampes en chemin de fer. La baronne des T.... est une de nos chasseresses les plus renommées, et nous aurons certainement l'occasion de vous reparler d'elle.

En Algérie, ce pays du soleil, où mon ami U. de Fonvielle fait en ce moment du paysage en bras de chemise à l'ombre de son parasol, la neige abonde sur les sommets de l'Atlas. Tandis que les roses s'épanouissent à Alger, que les orangers sont chargés de fleurs à Blidah, la neige tombe à flocons à Sétif, Médéah et sur tous les points culminants de la Kabylie. Les Arabes choisissent le moment où la neige abonde pour chasser l'hyène, dont nous avons fait un animal féroce, et qu'ils tiennent dans le plus grand mépris.

— L'hyène ne mérite pas l'honneur d'un coup de feu, disent-ils.

Pour faire cette chasse, l'Arabe se munit d'un *materay*, gros bâton noueux, et d'une barrette de chêne aux deux extrémités de laquelle sont solidement attachées deux fortes courroies. Ainsi armé, il suit la piste sur la neige et arrive devant un antre ou une anfractuosité qui sert de lit à la bête. Il y pénètre hardiment en se courbant et en tenant la barrette par ses deux extrémités. A sa vue, l'animal, au lieu de chercher à se défendre, s'accule en grognant. Le chasseur saisit alors le moment où la gueule frémissante est ouverte pour y placer son baillon et le fixer solidement autour du cou au moyen des courroies. Cette opération doit être rapidement faite et demande un grand sang-froid.

Lorsque l'hyène est ainsi ligotée, l'Arabe la tire hors de l'antre par la patte, la garotte, la hisse sur un bourriquet et l'amène au douar. Là on l'égorge, et avec son sang tout chaud on abreuve les chevaux, qui s'en montrent très-friands. Les Arabes prétendent que le sang de l'hyène réchauffe le cœur du cheval et nettoie ses intestins.

Pendant le sacrifice, les femmes arabes insultent sa victime :

— Lâche!

— Voleur de nuit!

— Mangeur de charogne!

FLORIAN-PHARAON.

Rome, 23 janvier 1879.

Hier au soir a eu lieu au Quirinal le grand dîner que le Roi a l'habitude de donner chaque année au corps diplomatique.

S. M. le Roi occupait la place d'honneur; en face de lui était S. M. la Reine.

Le Roi avait à sa droite : Mme la baronne de Keudell, M. le marquis de Noailles, ambassadeur de France; Mme la baronne d'Haymerle, le commandeur Tecchio, président du Sénat; Mme Antonini y Diez, M. de Kjoer, ministre de Danemark; Mme la duchesse Massimo, M. Carvalho e Vasconcellos, ministre de Portugal; M. Coppino, ministre de l'instruction publique; le comte Visone, ministre de la maison royale; le marquis de Villamarina, le lieutenant-colonel di San Giorgio et le marquis Guiccioli.

A la gauche de Sa Majesté, avaient pris place : Lady Paget, le baron d'Uxkull, ambassadeur de Russie; Mme Pioda, le commandeur Farini, président de la Chambre des députés; Mme Middleton, M. Van Loo, ministre de Belgique; le commandeur Magliani, ministre des finances; M. Lindstrand, ministre de Suède et Norvége; le commandeur Maiorana, ministre de l'agriculture et du commerce; le comte Panissera di Veglio, préfet du palais, et MM. Artom, Velasco, Pierantoni et Brenda.

S. M. la Reine avait à sa droite : le baron de Keudell, ambassadeur d'Allemagne; Mme la marquise de Noailles; le baron d'Haymerle, ambassadeur d'Autriche-Hongrie; Mme la comtesse Coello; M. Pioda, ministre de Suisse; Mme la marquise de Villamarina, le comte Coello, ministre d'Espagne; le général Mazè de la Roche, ministre de la guerre; Turkan bey, ministre de la Turquie; le comte Castellengo, grand-écuyer de la maison royale; le comte Tornielli, secrétaire-général du ministère des affaires étrangères; M. Paparigopoulos, chargé d'affaires de Grèce, etc.

A gauche de S. M. la Reine étaient : sir Augustus Paget, ambassadeur d'Angleterre : la baronne d'Uxkull, le commandeur Depretis, président du conseil; Mme Carvalho e Vasconcellos, le baron Bibra, ministre de Bavière; Mme la duchesse de Sartirana, le baron de Javary, ministre du Brésil; l'honorable Ferracciù, ministre de la marine; M. Antonini y Diez, ministre de l'Uruguay; le général Bertolé-Viale, le comte Maffei, M. Nakamura, chargé d'affaires du Japon; le colonel Giacometti, M. Borea d'Olmo, etc.

Après le dîner, Leurs Majestés se sont entretenues longuement avec les invités.

Une transformation radicale s'opère en ce moment dans l'attitude de cette partie de la noblesse romaine qui, pour donner un témoignage d'attachement et de fidélité au Saint-Siége, s'était abstenue jusqu'à présent de frayer avec la noblesse libérale.

Elle avait fui en 1870 en jurant de ne rentrer à Rome que lorsque le Pontife en serait de nouveau le souverain. Les Borghèse se retirèrent à Anzio; les Aldobrandini, les Lancellotti et les Grazioli, à Frascati; les Barberini, à Castel Gandolfo; les Patrizi, à Montoro; les Sora, à Foligno; les Theodoli, à San Vito. Enfin, tout le parti guelfe s'exila parce que l'Église était en deuil.

Mais la vie champêtre, si elle a des charmes, a aussi des désagréments. Au bout de deux ans d'exil volontaire, on commença à trouver que cette existence devenait pour le moins monotone. On songea aux beaux palais de Rome, aux magnifiques résidences fermées depuis le départ et on revint petit à petit, mais en ayant soin de vivre dans la solitude et d'éviter autant que possible le contact des libéraux. Au lieu des théâtres, des soirées des bals et des réceptions, on avait les neuvaines, les triduums et les visites à Pie IX. C'était de l'abnégation, de l'héroïsme; mais à la longue la plupart finirent par trouver que les neuvaines et les triduums ne péchaient pas précisément par la gaicté. Pie IX mourut sur ses entrefaites, et l'Église sembla abandonner le deuil.

Aujourd'hui les noirs, oubliant leurs rancunes, commencent à fraterniser avec les blancs.

Il n'y aurait, pour s'en convaincre, qu'à prendre les noms des personnes qui ont assisté hier à la chasse au renard à Tor de Schiavi, hors la porte Majeure, guelfes et gibelins s'y confondaient, et la chasse, favorisée par une journée splendide, a été des plus brillantes.

A propos de chasse, donnons le programme des courses qui auront lieu aux Prati Fiscali le 1er et le 3 avril.

Premier jour. — *Prix de la Société* 2,000 francs, pour chevaux et juments de trois ans, de toutes races et de tous pays.

Prix Royal, 4,000 francs, donné par S. M. le Roi pour encourager les éleveurs de la province de Rome. A cette course, sont admis les chevaux et juments nés et élevés dans la province de Rome ne dépassant pas l'âge de quatre ans.

Steeple-chase, 2,500 francs pour chevaux et juments de trois ans et plus, nés et élevés en Italie.

Course de haies, objet d'art, pour chevaux et juments de toutes races et de tous pays, montés par des *gentlemen riders*.

Second jour. — *Course d'encouragement*, 3,000 francs, pour chevaux entiers et juments de trois et quatre ans, nés et élevés en Italie.

Steeple-chase du Latium, 4,000 francs, pour chevaux et juments nés et élevés dans la province de Rome, et ne dépassant pas l'âge de six ans.

Steeple-chase, 3,000 francs, pour chevaux et juments de toutes races, de tous pays et de tout âge.

NOUVELLES MUSICALES

.*. Le festival de samedi, à l'Hippodrome, avait pour but de subventionner les fourneaux économiques, qui rendent des services si utiles aux indigents parisiens. On connaît ces petits tickets, reçus avec bonheur par les pauvres femmes qui se procurent, pour dix centimes, un potage ou une portion de viande substantiels.

Les solistes de ce concert, où MM. Salvayre et Godard ont dirigé leurs œuvres, étaient Mlles Bloch et Rey, MM. Bouhy, Gailhard et le violoncelliste Delsart.

Plus de dix mille personnes ont bravé les steppes neigeuses des Champs-Elysées pour venir à ce festival, et ont accordé à M. Salvayre, l'ovation réservée d'ordinaire à M. Massenet. Les jeunes compositeurs ne peuvent plus se plaindre d'être méconnus.

M. Diémer a obtenu aussi, comme exécutant, beaucoup de succès au Conservatoire, en interprétant la romance et le rondo du concerto de Chopin avec une grande délicatesse et un style excellent. M. Diémer n'en est pas d'ailleurs à faire ses preuves de virtuosité.

La *Symphonie pastorale* de Beethoven, admirablement rendue sous la direction de M. Deldevez, et qui n'avait pas été jouée depuis deux ans, a fait un plaisir extrême aux heureux abonnés de la Société des concerts.

.*. M. Faure obtient, au théâtre de la *Monnaie* de Bruxelles, tout le succès dû à son admirable talent, dans la *Favorite* et dans *Guillaume-Tell*. Mme Hamackers, fixée à Bruxelles, sa patrie, depuis qu'elle a quitté notre Académie nationale de musique, remplissait le rôle de Mathilde. L'orchestre de la *Monnaie* est, comme celui du Conservatoire de Bruxelles, l'un des meilleurs de l'Europe.

M. Lamoureux, le nouveau chef d'orchestre de l'Opéra, vient de recevoir une juste, mais grande récompense, pour son talent et les soins minutieux qu'il apporte à la direction des habiles artistes placés sous ses ordres. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. M. Lamoureux, jeune encore, — il est né en 1834 — s'était fait connaître comme violoniste distingué dans les concerts, et pour avoir entrepris, à ses risques et périls, de donner au Cirque des Champs-Elysées les chefs-d'œuvre de Sébastien Bach, et l'*Eve* de M. Massenet. L'exécution de ces oratorios avait été remarquable.

La commission des auditions musicales de l'Exposition avait sollicité la même distinction pour M. Colonne, qui dirigea avec tant d'autorité les concerts du Trocadéro, et qui ne cesse de faire entendre, au Châtelet, les œuvres des compositeurs modernes, montées avec un soin extrême, malgré leur difficulté d'exécution. Espérons que M. Colonne ne perdra rien pour attendre, et qu'il n'attendra pas trop longtemps.

CHRONIQUE DES CHAMPS

Il est incontestable que le chien anglais tend de plus en plus à s'implanter en France, et que l'idée de la régénération de nos races indigènes d'arrêt, si longtemps caressée, a, depuis quelques années, perdu considérablement de terrain. Il est juste d'ajouter que, comme cela se passe assez ordinairement dans notre pays, si tout le monde en a parlé, s'il s'est trouvé des enthousiastes pour élever cette reconstitution à la hauteur d'une œuvre nationale, on a montré une égale unanimité pour se dispenser de tenter de la réaliser, qu'il ne s'est trouvé personne pour aborder le long travail des sélections intelligentes et persévérantes indispensables pour y arriver.

Nous ne sommes pas de ceux qui nient les qualités du chien anglais; deux sont indiscutables, sa vigueur et la finesse de son odorat; il a, de plus, le mérite d'une pureté d'origine, qui garantit celui qui entend en tirer race de désobligeantes déceptions. Cependant, nous sommes loin, très-loin de partager le fanatisme qui, depuis quelque temps s'est fait jour à leur endroit, et nous entendons bien distinguer avant d'entonner un hosannah !

L'idéal français est un chien mixte, vigoureux sans doute, mais surtout docile, également propre au bois et à la plaine, aquatique et buissonnier à l'occasion, d'un nez suffisamment haut, ferme dans son arrêt; mais il faut aussi qu'il possède à un égal degré les qualités de retrouveur; qu'il sache quêter patiemment, laborieusement une pièce démontée, non pas seulement dans un taillis, mais dans les brandes, les ajoncs, les haies épineuses, hérissées, qui représentent les couverts de la plus grande partie du territoire; enfin, son rapport ne doit jamais être affecté de cet horrible défaut que l'on appelle la dent dure. Cet idéal, les setters, malgré leur nervosité, peuvent le réaliser; les setters Gordno et les setters Laveraclt surtout. Certains pointers, de la race que les Anglais ont mitigée par un croisement avec le braque, se prêteront encore à ces multiples exigences; quant à l'ancien pointer, à celui qui bat l'estrade à quatre ou cinq cents kilomètres du chasseur, à une allure de lévrier découplé sur un lièvre, mon bon sens, comme mon expérience, se refusent à admettre qu'on puisse jamais l'approprier aux conditions que nous avons énumérées. Nous reviendrons peut-être sur cette question, pour examiner si, en ce qui concerne le chien d'arrêt à poil ras, le mieux ne serait pas d'imiter nos voisins et de le fabriquer tant avec les éléments que nous possédons qu'avec ceux qu'ils nous fournissent. Nous voudrions aujourd'hui mettre nos lecteurs en garde contre le plus grave des inconvénients de cette invasion de « splendid dogs, » de « celebrated pointers, » etc., etc., celui d'être les dupes de leur confiance.

DE CHERVILLE.



LES CERFS, par DAUBIGNY. (*Monde illustré.*)

NOUVELLES & ÉCHOS DU SPORT

Dimanche dernier a fini la réunion niçoise. M. Dennetier avait apporté à sa préparation les plus grands soins

mais la pluie continuelle a paralysé en partie ses efforts.

Pour s'en consoler, les sportsmen tirent les pigeons de Monaco; la grande poule d'essai a été gagnée par le capitaine Tart tuant 13 pigeons sur 13. Deuxième le vicomte de Quelen avec 12 sur 13. Les anglais sont donc vainqueurs, mais tout n'est pas dit car les tirs importants viennent seulement de commencer. Depuis hier on se dispute le Grand Prix du Casino. Nous recevons les noms des gagnants au moment de mettre sous presse : 1er, M. Hopwood, avec 13 sur 14; 2e, capitaine Shelley, 12 sur 13; 3e, marquis de Croix, 11 sur 13; 4e, vicomte R. de Quélen, 12 sur 14.

* * *

Après les tirs, le carnaval et les régates!... La municipalité de Nice s'est montrée généreuse : au lieu des 5.000 fr. ordinaires, elle a doté le carnaval de 15.000 fr. Le défilé sera donc superbe et l'holocauste du bonhomme... brillant.

Les régates ne le céderont en rien aux chars et aux cavalcades, car le comité présidé par le vicomte Vigier réunit tout pour les rendre intéressantes. Celles de Nice seront suivies de beaucoup d'autres. Le Yachting-Club d'Arcachon annonce qu'il a fixé ses courses internationales aux 29 et 30 juin prochain. Une Société se fonde à Genève pour l'organisation de grandes régates internationales, sur le lac, en août. Ajoutons-y toutes les courses à l'aviron et à la voile qui ont lieu à proximité de Paris et le total est de taille à effrayer les « rowingmen » les plus résolus.

* * *

Au dernier moment j'apprends qu'une exposition canine va avoir lieu au printemps à Hanovre. Cette exposition sera internationale et ouverte aux chiens de toutes races. Elle est placée sous le patronage de la Société d'amélioration des races canines dont M. le comte A. Waldersee est président et durera cinq jours, du 21 au 25 mai 1879.

LONGCHAMPS.

VÉLO-SPORT

Le manque de place nous oblige à résumer seulement un intéressant article de M. E. Forestier que nous a communiqué M. J. Richard :

Monsieur Riquier, membre du sport vélocipédique parisien vient de parcourir nos provinces de Normandie, de Bretagne et de Touraine. Voici d'après ses lettres l'itinéraire qu'il a suivi.

Parti le 10 septembre de Saint-Maurice (Charenton), il traverse Maisons-Laffitte, la forêt de Saint-Germain, Saint-Ouen-l'Aumône, et arrive à Fontaine pour déjeûner (32 kil.); puis Chars, en passant par Marines.

Il atteint Gisors (68 kil.) en peu de temps, et fatigué par le mauvais état des routes il ne repart qu'à 3 heures pour arriver rapidement à Gournay (93 kil.). Dans ce parcours, il força à s'avouer vaincu un bidet normand qui voulait le dépasser. La nuit l'empêcha d'aller jusqu'à Neufchâtel, il s'arrêta donc à Forges-les-Eaux, ayant parcouru à 7 heures du soir une distance de 114 kilomètres. Le lendemain, à 9 heures, départ; passage à Neufchâtel (137 kil.) et à Arques. Arrivée à Dieppe (173 kil.) à midi. Et enfin repos après cette première partie du voyage heureusement accomplie.

116 kilomètres séparent Dieppe du Havre. 6 heures suffisent pour parcourir cette distance en temps ordinaire, mais le vent était si violent qu'il précipita plusieurs fois le sportman à terre, il continue néanmoins, traverse Saint-Valery en Caux et s'arrête à Saint-Riquier qu'il atteint vers midi.

Il passe à Caux à 2 heures et entre dans Fécamp à 5 h. 1/2. Le lendemain, il se remet en route et arrive dans la journée au Havre, n'ayant pu mener ce jour-là qu'une vitesse moyene de 14 kilomètres à l'heure et ne s'étant arrêté qu'à Étretat.

M. Riquier se rendit ensuite à Trouville sur un petit paquebot; désireux de rattraper le temps perdu il se remit immédiatement en route.

Dans sa précipitation, il fit 6 kilomètres dans une fausse direction. Après avoir dépassé Pont-l'Évêque il dut rétrograder, passa par Varville et arriva à Caen à 7 h. 10 du soir.

Le 21 septembre il se dirige sur Falaise et va se reposer à Argentan.

Quelques kilomètres avant d'arriver à Suze un amateur vélocipédiste eut le sort du bidet normand, mais avec moins d'honneur, dépassé d'environ 450 mètres sur 600 et terminant sa course par une horrible culbute.

M Riquier atteignit Alençon à 5 h. 20. Plus il avance dans son voyage plus les routes deviennent pénibles, il traverse ensuite Beaumont et arrive au Mans à 12 h. 1/2, 22 septembre. Il passe ensuite par Ecouen et couche à Château-du-Loir avant de parvenir à Tours.

Parti de cette dernière ville, il passe à Montrichard et arrive à Orléans.

D'Orléans il prit la grande route par Etampes et rentra enfin à Paris.

Ainsi finit son petit voyage qui ne fut pas, il est vrai, favorisé par le beau temps et qui à cause des longs séjours faits dans différentes villes, avait duré quinze jours.

HRY.

COURSES A AUTEUIL

RÉUNION DE PRINTEMPS

Premier jour. — Dimanche 2 février 1879.

PRIX D'OUVERTURE. — Steeple-Chase. — Walter Handicap. — A réclamer. — 2,500 francs, pour tous les chevaux de 4 ans et au-dessus. Entrée, 150 francs; forfait, 25 francs. Au second, 300 francs, sur les entrées, après que le troisième aura retiré la sienne. Distance, 2,400 mètres environ. (Parcours n° 2.)

MM.		kil.
Marquis de Saint-Sauveur.	*Ventriloque.*	76
Marquis de Saint-Sauveur.	*Pornic.*	71 1/2
Camille Blanc.	*Consolation.*	70 1/2
Camille Blanc.	*Hypothèse.*	6 · 1/2
W. Vallender.	*Abel Miss.*	66
Marquis de Saint-Sauveur.	*Linda.*	66
Junius.	*Fraxinelle II.*	65 1/2
Baron Raymond Seillière.	*Duffer.*	65 1/2
Comte P. de Meeûs.	*Paradoxe.*	65
Camille Blanc.	*Bonita.*	64 1/2
Junius.	*Charivari II.*	64 1/2
A. de Saulty.	*Bobinette.*	64
Camille Blanc.	*Pompée.*	64
R. Hennessy.	*Furibond.*	63 1/2
Baron J. Finot.	*Du Barry.*	63 1/2
E.-M. Boislay.	*Système.*	63 1/2
Baron J. Finot.	*Aubépine.*	63 1/2
R. Hennessay.	*Pantalon.*	63 1/2
Camille Blanc.	*Légende III.*	63
E.-M. Boislay.	*Fine Lady.*	63

PRIX DE FÉVRIER. — Steeple-Chase Handicap. — 3,000 francs, pour tous les chevaux de 4 ans et au-dessus. Entrée, 200 francs; forfait, 25 francs. Au second, 500 francs sur les entrées, après que le troisième aura retiré la sienne. Distance, 3,000 mètres environ. (Parcours n° 10.)

MM.		kil.
Baron J. Finot.	*Cap.*	70 1/2
F. Coppée.	*Source.*	69 1/2
Camille Blanc.	*Consolation.*	67 1/2
Maurice W.	*Chapaize.*	64
Camille Blanc.	*Hypothèse.*	63
A. de Saulty.	*Pondor.*	62 1/2
Junius.	*Fraxinelle II.*	62
Camille Blanc.	*Bonita.*	61
Junius.	*Charivari II.*	61
W. Vallender.	*Arab.*	60 1/2
Hilaire.	*Fritz Marengo.*	60
Barnn J. Finot.	*Aubépine.*	59

PRIX D'AUTEUIL. — Steeple-Chase. — 6,000 francs, pour tous chevaux de 4 ans. Entrée, 400 francs, moitié forfait, et 50 francs seulement s'il a été déclaré. Au second, 1,200 francs sur les entrées, après que le troisième aura retiré la sienne. Distance, 3,800 mètres environ. (Parcours n° 18.)

MM.		kil.
A. de Saulty.	*Pirate.*	64
E.-M. Boislay.	*Fine Lady.*	58
Baron J. Finot.	*Muscadin.*	74
Baron J. Finot.	*Du Barry.*	58
Baron J. Finot.	*Belle Petite.*	76
Sir Edouard.	*Jocko.*	76
R. Hennessy.	*Pantalon.*	60
R. Hennessy.	*Furibond.*	59

PRIX NUAGE. — Course de haies. — A réclamer. — 2,000 francs, pour tous chevaux de 4 ans et au-dessus, à réclamer pour 8,000 francs. Entrée, 100 francs; forfait, 25 francs. Au second, 200 francs sur les entrées, après que le troisième aura retiré la sienne. Distance, 2,500 mètres environ. (Parcours n° 2.)

MM.		kil.
Comte P. de Meeûs.	*Paradoxe* (5000).	71
T. Wigginton.	*Médaillon* (5000).	65
Baron Raymond Seillière.	*Carnaval* (5000).	71
Baron Raxmond Seillière.	*Duffer* (2000).	67
Oamille Blanc.	*Bonita* (5000).	71
Camille Blanc.	*Légende II* (5000).	65
A. Faucon.	*Austral* (2000).	67
Blanc.	*Corinne* (2000).	67
Mitchell.	*Céramée* (2000).	67
André.	*Brelan.*	70
Sir Edouard.	*Pomme d'Api* (2000	67
R. Count.	*Camouflet* (5000).	65
Cornwal.	*Vélocité* (5000).	65

PHARMACIENS.

PHARMACIE NORMALE, 19, rue Drouot.
MIALHE, 8, rue Favart.
R. BRAVAIS & Ce, 13, rue Lafayette.
GRIMAULT & Ce, 8, rue Vivienne.

PHOTOGRAPHIE (produits et accessoires).

A. PICART, 5, asile Popincourt.
GILLES FRÈRES, 7 *bis*, rue Neuve-Fontaine-Saint-Georges.
RUCKERT, 7, rue du Fignier-Saint-Paul.

PIANOS.

ERARD, 13 et 21, rue du Mail.
PLEYEL, WOLFF & Ce, 95, rue Richelieu.
HERZ, 4, rue Clary.
MANGEOT FRÈRES, 64, rue Neuve-des-Petits-Champs. — Système américain.
DEBAIN & Ce, 116, rue Lafayette.

PROFESSEURS DE BILLARD.

MANGIN, passage des Panoramas.
L. PIOT, au Grand-Café.
GIBELIN, 18, rue Vivienne.

PROFESSEURS D'ESCRIME.

D. ROBERT.
PONS, 5, rue des Pyramides.
RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance.
LOZÈS, 20, rue de Tournon.

RELIEURS.

ALLO, 39, rue du Four-Saint-Germain.
CURMER, 47, rue Richelieu.
LEMARDELEY, 15, rue de l'Echaudé.
LORTIC, 11, rue de la Monnaie.

TAILLEURS POUR HOMMES.

LAURENT RICHARD, 18, boulevard des Italiens.
DEBACKER (ancienne maison Alfred), 36 *bis*, avenue de l'Opéra.
CREED, 3, place de l'Opéra.

ANNONCES

EAU TOLMA (brevetée). Nouvelle et rapide teinture, progressive, rend aux cheveux gris leur couleur naturelle *garantie sans nitrate*. 5 fr. le flacon. Chez Kraemer, rue Turgot, 23.

ON DEMANDE deux vieux chiens de réforme destinés à être découplés sur des loups blessés. Ecrire à M. de La Rue, à Corbeil.

GAUTHEY cadet et fils, négociants en vins fins, au château de Corton-Aloxe, près Beaume (Côte-d'Or), et propriétaires dans les crus de Cloz-de-Beze, Chambertin, Corton, Aloxe, Savigny. — Médaille d'or à l'Exposition universelle de 1878.

LAMY & E. TROUVAIN, 8, rue d'Anjou-Saint Honoré. — Règlement des convois-pompes funèbres et églises. Transports en France et à l'étranger.

ON DEMANDE une lice griffonne de Vendée pur sang. — S'adresser au bureau du journal.

HARAS DE LA CELLE-SAINT-CLOUD p. Bougival (Seine-et-Oise). — Fera la monte en 1879 : *Plutus*, à raison de 750 fr. Pension : juments suitées, 3 fr. 50; non suitées, 3 fr. S'adresser pour les inscriptions à M. L. Delatre, 10, rue de Caumartin, Paris.

HARAS DE MELLO (Oise). — Fera la monte en 1879 : *Roi de la Montagne*, par Le Mandarin et Laurencia, par Fitz Gladiator, saillira gratuitement les quinze premières juments de pur sang suitées inscrites *avant le 15 février;* les suivantes à raison de 100 francs. — Plus 10 francs pour l'écurie. Les juments de demi-sang à raison de 50 fr., plus 5 francs pour l'écurie. On prendra en pension des juments suitées à raison de 3 fr. 50 par jour, et les juments non suitées à raison de 3 francs. S'adresser à M. Maubert, régisseur à Mello, par Cires-les-Mello (Oise).

A VENDRE *douze bassets*, deux ou trois ans, chassant lièvre, lapin et renard, parfaitement ameutés et très-criants. S'adresser au marquis de Verdun, près Ponterson (Manche).

A VENDRE, pour causes de départ : mail-coach anglais, trois coupés et coupés quatre places. S'adresser chez J. Rothschild et fils, 115 et 117, avenue Malakoff.

AUX TROIS MAILLETS, 12, faubourg Saint-Honoré (près la rue Royale, Paris). A. Guillard, ancienne maison Sainte-Beuve, entreprise générale d'écuries et de selleries, stalles, mangeoires, mesures à avoine. Breveté s. g. d. g.

A VENDRE *quatre chiens anglais* et deux bâtards vendéens, tricolores, âgés de 5 ans, dans la voie du cerf, pouvant faire de très-bons chiens d'attaque, et sont excellents chiens de change, ont 23 pouces. S'adresser à Armand, piqueur, à la Celle-les-Bordes, par Cernay-la-Ville (Seine-et-Oise).

ROUVENAT, ✻, et CH. LOURDEL, 62, rue d'Hauteville. Maison fondée en 1812. — Médailles d'or à toutes les expositions.

SPÉCIALITÉ DE SELLERIE D'OCCASION. Cousart-Lamare, ancienne rue Rodier, 8.

ÉTABLISSEMENT HIPPIQUE, 22, av. des Champs-Élysées. Vente tous les mardis aux enchères publiques, de chevaux de selle et d'attelage. Présentation des chevaux attelés et montés.

BEAUX LANDAUS d'occasion à vendre, 23, aven. des Champs-Elysées.

ONGUENT DE PIED ANGLAIS à l'huile de pied de bœuf et au goudron végétal pour chevaux. La boîte, 1 fr. 50; la caisse de 10 boîtes, 12 fr. Chez Marais et Ce, 15, rue des Feuillantines, Paris.

GRAND CHOIX DE VOITURES neuves et d'occasion. Prix et conditions exceptionnels. Labourdette, 105, avenue Malakoff.

VOITURES neuves et d'occasion. Achat et vente. GREZAUD, boulev. Courcelles, 120.

VÉRITABLE BROSSE MÉTALLIQUE à fils galvanisés et isolés, remplace l'étrille et autres brosses. Enlève à fond et avec douceur, boue, crasse, poussière, et sèche promptement la robe d'un cheval en sueur. 4 fr. mandat. A. Panot, 49, rue de Rivoli, Paris.

LANDAU LÉGER pour un seul cheval, reconnu le plus confortable qui se soit fait jusqu'à ce jour. 11 médailles et grand diplôme d'honneur médaille Paris 1878. E. RIÉGEL, carrossier, 16, avenue d'Eylau, Paris.

LE CHIEN NAGEUR (breveté s. g. d. g.) Grand succès de l'Exposition. — A l'Exposition, galerie du travail, comptoir du Paradis des enfants, et 156, rue de Rivoli. Prix, 20 fr.; *franco*, en province, 25 fr., contre mandat de poste à MM. Perreau fils et Ce, seule maison pour la vente (gros et détail).

NI FROID NI AIR par les portes et croisées. Pose de bourrelets invisibles et de plinthes. Jaccoux, 20, rue Richer.

ALFRED BERNHEIM, marchand de chevaux, prend les chevaux en pension. Vente et achat par commission, 62, rue Marbeuf et 17 rue Marignan. Choix de chevaux de selle et d'attelage.

FONTENAY, ✻, place du Marché-Saint-Honoré. Brûle-parfum, sabre en diamants, coquille perlière.

DÉCOUPURES DE PATIENCE. — Le cahier, qui contient plus de 40 dessins grands et petits, ne se vend que 4 fr. rendu *franco* sur tous les points de la France. — Envoyer un bon de poste ou 20 timbres-poste de 20 centimes, à M. le directeur du *Journal amusant*, 20, rue Bergère.

CODÉINE ET TOLU. — Sirop et pâte du docteur Zed, 22 et 19, rue Drouot, à Paris. Sirop et pâte Zed, à base de codéine et de tolu; contre les bronchites, rhumes, irritations de poitrine, catarrhes, insomnies, etc. Boîte, 1 fr. 25; flacon, 2 fr. 50, dans toutes les pharmacies. (Médailles à Paris).

BRUNSWICK, orfèvre-bijoutier, passage Colbert, 30. — Achète les diamants, argenterie et bijoux très-cher.

FABRIQUE générale d'articles de chasse. Eugène Fleury, 130, faubourg Saint-Martin.

EM. TOURTIN, photographe, 8, boulevard des Italiens (th. Rt-Houdin).

JULES RANVIER, 116, rue Turenne. — Zinc d'art.

MOBILIERS artistiques, Mazaroz-Ribalier, 94, boul. Richard-Lenoir, 94, Paris.

MAISON GIROUX. Objets d'art, tableaux, bronzes, émaux. — Objets d'étrennes, jouets d'enfants, 43, boul. des Capucines, Paris.

FOUETS ET CRAVACHES. Ancienne maison Paturel, veuve BOYER successeur, 8, rue Grenéta.

ÉTABLISSEMENT CHÉRI, 49, rue de Ponthieu. — Chevaux de selle, de chasse et d'attelage, voitures et harnais. — Ventes aux enchères tous les mercredis, à deux heures, par le ministère de Me Escribe, commissaire-priseur, rue de Hanovre, 6. On pourra visiter les chevaux, voitures et harnais, les lundis et mardis, de midi à 5 h.

VIN de coca du Pérou, de Chevrier. Tonique, stimulant, stomachique et nutritif. Ce vin, d'un goût agréable, convient aux personnes les plus délicates, celles surtout dont le sang est appauvri. Précieux pour les enfants débiles, les jeunes filles chlorotiques et les vieillards affaiblis par l'âge et la maladie. Il est employé avec succès dans l'atonie des voies digestives, les digestions pénibles et incomplètes, les maux d'estomac, gastrites, gastralgies, etc. Dépôt : 21, faubourg Montmartre, Paris. Même pharmacie : huile de foie de morue aromatisée au goudron et écorce d'oranges amères.

MALADIES DES CHIENS, guérison assurée par les pilules préventives, vermifuges, purgatives, de E. Capron, pharmacien à l'Isle-Adam (Seine-et-Oise), contre la maladie, bouteille, 2 f., 1/2 bouteille, 1 f. Jaunisse, bouteille, 1 f. 25; 1/2 bouteille, 2 f. Franco, 25 c. en plus. Dép. pharm. Vervynck, 160, r. St-Denis.

BECKER. Grès artistiques, genre ancien flamand, 23, quai Saint-Michel.

A. FORNET, bijoutier à Bourg (Ain). Bijoux, émaux bressans, châtelaines, parures, coffrets.

HARAS DE LA CROIX DE BERNY, ancien pavillon des courses. Pension de chevaux, s'adresser au propriétaire des haras, Eugène Tronquet, cultivateur à Berny (Seine).

BELVALETTE FRÈRES, ✻, 24, avenue des Champs-Élysées. Hors concours Membre du jury (Exposition 1878).

CHARLES VALOIS, 9, rue Ste-Apolline. — Billards en tous genres, jeux de roulette, de trente et quarante, etc.

DUBRONI. — Appareils photographiques, 9, rue Auber, Paris.

MUSÉE COSMOPOLITE. Costumes des différentes nations modernes. Chaque costume se vend 40 centimes et 45 centimes expédié *franco*. — *Journal amusant*, 20, rue Bergère, à Paris.

CROZIER jeune. — Billards en tous genres.

TONDEUSES POUR CHEVAUX. — DARIQUAND, 127, rue Oberkampf.

CRÊME-ORIZA de Ninon de Lenclos. Beauté et jeunesse. — L. Legrand, parfumeur, fournisseur de plusieurs cours; 207, rue Saint-Honoré, Paris. Cette crème adoucit et blanchit la peau et lui donne la transparence et la fraîcheur de la jeunesse jusqu'à l'âge le plus avancé. Elle préserve également le visage du hâle, des taches de rousseur et des rides. — Dépôt dans toutes les parfumeries du monde.

LEGENDRE, bottier, 5, Chaussée-d'Antin. — La chaussure est, en toute saison, une partie indispensable de la toilette. En hiver, elle exige des soins plus minutieux encore. Sous le rapport de l'élégance et du confortable, de la distinction et de la solidité du travail, la maison Legendre a su se placer au premier rang de nos fabricants à la mode.

BRAQUENIE et Ce, manufacture de tapis et étoffes d'ameublement, 16, rue Vivienne, 16, Paris.

PROGRAMME DES CONCERTS

DU DIMANCHE 2 FÉVRIER

à 2 heures précises.

Société des concerts du Conservatoire.

Relâche.

Concerts populaires.

1. Symphonie romaine.	Mendelssohn.
2. Ouverture de *Coriolan*.	Beethoven.
3. Rêverie.	Duokler.
4. Rapsodie norwégienne.	Svendsen.
5. Air du ballet de *Dardanus*.	Rameau.
6. Concerto en *si mineur*, pour violon. (exécuté par M. Sivori.)	Paganini.
7. Polonaise de *Struensée*.	Meyerbeer.

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

Association artistique (salle du Châtelet).

ROMÉO ET JULIETTE, DE BERLIOZ.

Soli par Mlle Vergin, MM. Villaret fils et Lauwers.

Le concert sera dirigé par M. ED. COLONNE.

GASTRONOMIE

LA RAITE.

— Ceci n'est pas un plat du grand monde, bagasse! Ça ce mange en famille ou entre amis, troun de l'air! me dit le capitaine Pamphile en m'en servant au dîner qu'il m'offrit à sa bastide de Saint-Henri.

Le mets est délicieux et de haut goût.

En voici la recette :

Vous prenez du poisson à chair ferme : du baudreuil, du merlan, de la morue.

Faites frire le poisson dans d'excellente huile d'olive, retirez de la poêle et mettez le de côté sur une assiette. Mettez dans la friture un oignon et un anchois hachés ensemble. Quand l'oignon commence à prendre couleur, ajoutez quelques pincées de farine que vous délayerez avec un demi-verre de vin versé par petits filets. Laissez bouillir légèrement et à petit feu pendant une demi-heure ; ajoutez alors suffisamment d'eau pour faire une sauce en rapport avec la quantité de poisson employé et faites bouillir quelques instants encore. Versez dans une casserole sur le feu, et assaisonnez scrupuleusement de la manière suivante : poivre, sel, gousse d'ail et persil hachés menu, une feuille de laurier, un morceau d'écorce d'orange et une pincée de câpres. Mettez-y votre poisson et laissez mijoter dix à quinze minutes. Servez chaud.

C'est délicieux et je vous répéterai ce que m'a dit le capitaine Pamphile :

— Vous avez beau être Parisien, vous vous en sucez les doigts comme si vous étiez de la Cannebière!

MENU.

Purée pois cassés aux croûtons.
La raite.
Morceau de thon à la broche avec sauce à l'huile et aux anchois.
Haricots maître-d'hôtel.
Crème au café.

P. DE BALBAAC.

⁂ Le musée des antiques du Louvre vient de voir augmenter le nombre de ses richesses. Il fait l'acquisition d'une dizaine de statuettes en terre cuite, d'une grâce particulière provenant de Tanagra. Elles représentent des amours ailés et portent encore sur certaines parties la trace des couleurs dont elles étaient primitivement revêtue.

On a aussi placé dans la galerie d'Apollon un très-beau buste en marbre de la renaissance. Il est l'œuvre de Benedetto de Majano et représente Filippo Strozzi.

⁂ Le gouvernement belge vient d'offrir au gouvernement français la façade de la section belge de l'Exposition.

Comme le palais du Champ de Mars doit être conservé, on prête au gouvernement l'intention d'y installer un musée dans l'ornementation extérieure duquel on réunira les principales façades de la rue des Nations.

SONNET

A ce moment peut-être, un fils de l'Italie
Maudit l'égalité d'un firmament trop pur;
Et désire la France où la femme est jolie,
Où le vol du nuage égaye un tiède azur.

Et moi je suis en France et je songe à Tibur;
Je hais nos jours troublés, le bruit de notre vie;
La femme est belle à Rome, et je meurs d'envie
De fuir nos froids soleils et notre ciel obscur,

Ainsi vont se croisant les vains soupirs des hommes.
Nous nous plaindrons toujours de la place où nous [sommes,
Nos pieds ont leur patrie et nos rêves la leur,

La jeune fantaisie est féconde en merveilles,
Mais où l'on doit aimer les peines sont pareilles :
On quitte son pays, on emporte son cœur.

SULLY PRUDHOMME.



LA REVUE DE LA MODE

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

1. **Toilette de dîner.** — La jupe est en faille bleu céleste, très-garnie au bas de plissés et de tuyautés en soie. La seconde jupe figure trois écharpes de tulle bleu garni de point de Venise, posées en biais et relevées par des nœuds flots en satin rose, jaune et bleu mélangés. Le corsage genre Louis XV est en satin bleu broché de fleurettes de diverses nuances; ouvert du bas, fermé croisé par d'énormes boutons à double rangée, il est décolleté en cœur, avec des revers en soie rose, bordé de point de Venise et garni de plissés au dedans. Les manches, au coude, sont terminées par des revers roses et deux volants de point de Venise.

Cette élégante toilette vient de chez Mmes Bardé sœurs.

2. **Costume demi-long**, en lainage de fantaisie, orné de broderies. — Jupe plissée à l'écossaise, garnie de plusieurs rangées de plissés et de broderies festonnées. Une demi-jupe descend derrière, retenue et relevée à diverses reprises et ornée de broderies et d'entre-deux brodés. Le milieu du dos du corsage est également plissé en long, le reste est uni; les manches, longues, sont terminées par des volants brodés, séparés par des entre-deux brodés. Ceinture ronde en faille foncée.

Modèle venant de chez Mmes Bardé sœurs, 34, rue de Penthièvre.

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

Comte de Béthune, à Nice. — M. de Franqueville à Nice. — Vicomte de Greffülhe, à Cannes. — Marquis de Dampierre, à Paris. — Duc de Mouchy, à Paris. — M. Martel de Janville, à Nice. — Marquis de Rabar, à Nice. — Baron de Montfleury, à Nice. — Comte de Joulaine, à Paris. — Vicomte de Blagny, à Paris. — Marquis de Montécot, à Nice. — Comte de Ruinemont, à Nice. — M. Hennessy, à Nice. — Comte de Berthould, à Nice. — Comte de Ganay, à Paris. — Comte de Bouthillier, à Paris. — Sir W. Call, à Nice. — Comtesse de Lousdale, à Nice. — Vicomte de Quélen, à Nice. — Baron Finot, à Nice. — Baron de Balorre, à Paris. — M. de Monti, à Paris. — Comte et comtesse de Bondy, à Paris. — Baronne Prost, à Nice. — Baron Seillière, à Nice. — Marquis de Saint-Sauveur, à Paris — Capitaine Kennedy, à Nice. — Comte de Lambertye, à Nice. — Baron de Mandeil, à Paris. — M. de Brusle, à Paris. — Baron de Saint-Trivier, à Nice. — Comte de Villarson, au château de Blacé. — M. de Vezins, au château du Bois Saint-Louis.

L'Administrateur-Gérant, H. Thirion de Noville.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 13.
SAMEDI, 8 FÉVRIER 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr. ; — 6 mois, 15 fr. ; — un an, 30 fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



L'IDYLLE, par Corot. (*Gaz. des B.-Arts.*)

L'IDYLLE

M. Paul Mantz, l'éminent critique, a écrit à propos de cette peinture : « M. « Corot est un poëte, un musicien, un « charmeur. D'une main qui peut paraitre malhabile il prend un pinceau « et avec quelques couleurs qui, dit-on, « se ressemblent toujours, il dessine, il « ébauche sur une toile des silhouettes « confuses, des apparitions vagues, de « monotones feuillages; mais c'est peu « de chose au sentiment des virtuoses « de la touche, mais pour nous c'est « la nature elle-même avec sa poésie « mélancolique et sa fraicheur enivrante et tout ce qui fait qu'on aime « les prairies et les bois. Nul n'a reçu « autant que M. Corot le don de l'impression morale. »

« L'Idylle », quoique médiocrement « antique dans le goût du dessin, a « l'onction attendrie d'un paysage de « Virgile. »

CHRONIQUE

Monte-Carlo, 1er février.

Me voici depuis huit jours à Monte-Carlo. Comme on voudrait prendre avec soi tout ce que l'on aime — on ferait une croix avant d'être à dix, venir ici et n'en plus partir.

J'ai un peu parcouru le monde, et je me demande en vain sur quel coin de la terre, le ciel clément a jamais versé plus de faveurs ; à quelle région bénie a-t-il accordé plus de dons, et des dons plus précieux. La nature entière s'arrange autour de moi, comme le décor d'une féerie, et il semble qu'une lumière qu'on ne voit point ailleurs enveloppe et pare les objets d'un charme inconnu et d'un incomparable éclat. Nulle part vous ne reverrez une végétation plus merveilleuse que celle-ci. Les câpriers festonnent les vieux murs de leurs traînes luisantes; une seule tige de géranium forme une masse de trente pieds de diamètre, d'où s'élancent des centaines de bouquets aux fleurs écarlates, poivriers à l'épais feuillage, et les palmiers du désert africain se marient aux pins et aux mélèzes, aux oliviers pâles et aux laryx argentés. Les mimosas odorantes et les myrtes nains croissent par touffes dans tous les coins, tandis que les plumbagos à la tige légère lancent leurs grappes d'azur à l'assaut des plus fiers rochers, qu'elles recouvrent de draperies flottantes et de festons capricieux. Ici la fleur succède à la fleur avec une abondance et une variété infinies.

Aux miracles de la nature, l'homme a voulu ajouter les miracles de l'art, et Monte-Carlo a été créé, pour unir aux enchantements du ciel, de la mer et du paysage radieux, les splendeurs d'une architecture magique. En quelques années, le désert s'est peuplé; la montagne s'est bâtie et une civilisation que l'on pourrait au besoin qualifier d'excessive a pris pour toujours possession de ce qui fut si longtemps une âpre solitude. De larges avenues, bordées d'arbres verts et de maisons blanches sillonnent en tous sens le plateau superbe, joyau de verdure, dans un écrin de montagne.

A cet ensemble incomparable de jardins, de villas, de palais, de casinos, de cottages, de cafés brillants, de salle de jeu splendide, une seule chose manquait — un théâtre digne de cette nécropole féerique. Aujourd'hui il ne lui manque plus rien.

Ce théâtre, dont nous venons de voir l'inauguration solennelle, est une véritable improvisation. La baguette d'un magicien l'a fait sortir de terre. Les travaux ont commencé au mois de juillet dernier, et janvier a vu le commencement de l'édifice — heureux édifice !

L'Opéra de Monte-Carlo a pour auteur l'architecte de l'Opéra de Paris — Charles Garnier — ce travailleur infatigable, qui semble avoir reçu le don de transformer tout ce qu'il touche, et pour qui les créations les plus compliquées ne semblent qu'un jeu facile.

La façade du nouveau théâtre domine la splendide terrasse du Casino. C'est elle que l'on aperçoit tout d'abord quand on aborde la montagne.

Cette façade est d'un large dessin, somptueuse et de grande allure. Son architecture est souriante, vive et colorée. Elle a usé largement de toutes les ressources que les arts décoratifs mettent aujourd'hui au service de ceux que le moyen âge appelle les maîtres des œuvres-vives — des bronzes, des marbres, des faïences et des mosaïques. Les statues aériennes se détachent par un vigoureux relief sur des plaques polychromes. La note dominante de cette architecture un peu cosmopolite, c'est la note orientale. On y retrouve le minaret faisant pendant au campanille. Les deux flèches terminales de cette façade marient de la plus heureuse façon, le pittoresque et la gaieté ; elles tiennent tout à la fois de l'espagnol et de l'arabe, et les légers machicoulis en bois, appliqués sur leurs parois, leur donne je ne sais quoi d'original et de coquet tout à la fois.

Les statues de l'*Industrie*, de l'*Architecture*, de la *Peinture* et de la *Sculpture*, par MM. Chatrousse, Prouha, Bruyer et Godebski ; les têtes charmantes et les mascarons originaux de M. Chabaud ; le tympan, du côté de l'entrée du prince, par M. Cordur; les enfants, portant des écussons, au-dessus des façades latérales, par M. Dénéchaux; les deux groupes de femmes représentant la *Musique* et la *Danse*, l'un par Gustave Doré; l'autre par Sarah Bernhardt, donnent à la partie extérieure de l'œuvre de Garnier un caractère véritablement artistique.

*
* *

La décoration intérieure de la salle rappelle un peu celle de l'Opéra de Paris, avec moins de surcharge et plus de légèreté, c'est le même caractère élastique et composite, avec une prédominance accusée du beau style de la Renaissance. C'est la même tonalité générale d'or fauve, très-adouci, se détachant sur des boiseries aux gammes éteintes et sourdes; ce sont encore les mêmes tentures couleur cuir, mais çà et là quelques touches plus vives: toute la sculpture ornementale de ce luxueux ensemble a été exécuté par M. Corboz, sur les dessins de l'architecte, dont on retrouve dans tous les détails, l'esprit chercheur et ingénieux, le talent simple, la main facile et l'invention abondante.

La décoration de la scène est très-coquette, d'un ton vif, clair et gai, faisant contraste avec la salle.

Cette belle salle est d'une originalité saisissante, et ne ressemble à aucune des salles de spectacle que nous connaissons. Sa destination complexe et multiple traçait à l'architecture un problème spécial.

L'édifice qu'on lui demandait devait être tout à la fois salle de concert et salle de spectacle; il fallait aussi qu'elle pût, au besoin, se transformer en salle de bal.

Charles Garnier a résolu ce difficile problème en créant une sorte de salon élégant et riche, grandiose et luxueux, — quelque chose, en un mot, comme ces galeries princières où les souverains recevaient jadis les grands seigneurs et les nobles dames, ou les ambassadeurs des rois et des empereurs leurs alliés. Ceci posé, nous n'étonnerons personne en disant que la nouvelle salle de Monte-Carlo n'offre ni loges, ni balcons, ni galeries, indiquant une sorte de classification, et opérant un véritable cantonnement de spectateurs.

On vous traite, à Monte-Carlo, non point comme des locataires de passage, mais comme des hôtes et des amis, qui sont de plain-pied les uns vis-à-vis des autres, dès qu'ils ont franchi le seuil de la maison hospitalière. De larges fauteuils, moelleux et confortables, jusqu'à la hauteur de la scène, et c'est tout. On perd ainsi beaucoup de place; mais on a voulu l'élite et non la foule.

Une grande tribune, à laquelle on accède par un escalier monumental a été réservée au prince de Monaco — titré, comme on sait, d'altesse sérénisme. Trois ou quatre autres tribunes d'angle, suspendues en porte-à-faux, et formant encorbellement, rompent heureusement ça et là, par une saillie modérée, la trop grande monotonie des lignes droites. Des glaces immenses reflétant tantôt la scène, tantôt la salle, et doublant ainsi la magie du spectacle; un rideau d'avant-scène en brocart d'or, de larges baies drapées de velours et de soie, ajoutant encore à toutes ces somptuosités et à toutes ces élégances, que ne désavoue jamais le goût le plus sévère. Que de palais nous connaissons dont nous ne pourrions dire autant.

Les jours de bal, un plancher mobile, posé sur chevalets, et d'une horizontabilité parfaite, met de niveau avec la scène le parquet des spectateurs; les jours de comédie, les *décors*, les *chasses* et les *fermes* donnent à l'estrade des concerts l'aspect d'une véritable scène de théâtre. Quant aux *dessous*, ils sont machinés avec des chariots, des treuils, des tambours, des cassettes et des contre-poids, de façon à permettre tous les changements désirables.

On sait depuis longtemps que ces détails, en apparence accessoires, mais d'une si capitale importance, sont le triomphe de Charles Garnier : il vient de le prouver une fois de plus.

Les décorations de la scène s'emportent vivement sur fond d'or, très-lumineuses et très-gaies. Ce sont des panneaux lestement brossés par MM. Motte, Barbiac, Saintin, Monginot et du Sautoy, et représentant la *Comédie*, le *Chant*, la *Poésie*, la *Danse* et la *Musique*.

Des sujets analogues ont servi de thème aux décors de la salle; ils en remplissent les grandes voussures, mesurant quinze mètres sur six, et leur donnent un grand éclat. Le *Chant* est échu à M. Figen-Perrin; la *Musique instrumentale*, à M. Gustave Boulanger; la *Danse* à M. Clairin; la *Comédie* à M. Lix. Ces vaillants artistes se sont donné librement carrière, et leurs brillants pinceaux ont traité ces sujets en style d'apothéose.

Nous pourrions nous croire dans l'Olympe, chez Apollon et parmi les Muses. Le plafond à compartiments, caissons et rosaces, est particulièrement réussi. C'est là un fort joli morceau, agréable, comme disposition et comme couleur, — aimable et souriant, très-riche et en même temps très-harmonieux.

Le grand lustre, or mat et cristal — prismes et pendeloques — est d'une coupe charmante et d'une grâce coquette, vraiment à souhait.

La sculpture joue naturellement un grand rôle dans la décoration monumentale d'un édifice comme celui-ci. Nous citerons en première ligne les grandes figures d'angle supportant les voussures, de M. Jules Thomas, les deux cariatides de la porte centrale, fières, élégantes et robustes, par MM. Aizelin et Bayard de La Vingterie ; les enfants qui servent de couronnement à cette porte ont été modelés avec beaucoup de morbidesse et de grâce juvénile par M. Mathieu-Meunier.

*
* *

Ai-je besoin de vous dire que l'ouverture d'une pareille salle devait avoir lieu — et qu'elle a eu lieu, en effet — avec un éclat exceptionnel. Elle avait pris depuis longtemps les proportions d'un véritable événement. On y a vu rassemblée, comme dans un bouquet, la fleur des pois de la colonie, plus nombreuse aujourd'hui que jamais, qui s'est établie sur la plage méditerranéenne, depuis Cannes jusqu'à San-Rémo...

Il y avait beaucoup d'appelés : il y a eu fort peu d'élus. Les choses, paraît-il, se passent sur la terre comme au ciel. Dix mille aspirants se disputaient cinq cents places. Le prix d'entrée était fixé à 20 francs; mais depuis huit jours, dans les grands cercles et dans les hôtels à la mode, on offrait 500 francs d'un fauteuil d'orchestre... introuvable.

L'administration qui préside aux destinées de Monte-Carlo avait, comme toujours, fait les choses fort galamment, et avec une courtoisie parfaite — elle avait *offert* presque toutes les places. C'est donc devant une salle d'invités que le théâtre-concert de Monte-Carlo a fait ses débuts.

Ils ont été des plus brillants.

Le programme, fort bien entendu, comprenait une foule de noms sympathiques, applaudis sur toutes nos scènes parisiennes, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites.

Après une introduction de Haendel, dont l'effet eût été plus grand, si on ne l'eût exécuté derrière le rideau, Mlle Sarah Bernhardt a dit avec beaucoup de fougue, de verve et d'entrain, un prologue en vers sonores et bien frappés de M. J. Aicard. Puis le concert a commencé.

*
* *

L'orchestre, dirigé par M. Roméo Accursi avec beaucoup de maestria, a joué avec un remarquable ensemble l'*Ouverture du Guillaume-Tell*, de Rossini. L'*adagio* surtout a été rendu avec une véritable perfection. On ne ferait pas mieux au Conservatoire.

Mme Carvalho, dans le *duo de la Flûte enchantée*, avec M. Diaz-de-Soria, a fait preuve d'une grande virtuosité, et retrouvé la souplesse et l'agilité de sa vocalisation d'autrefois.

Dans l'*alleluia d'Amour*, de Faure, M. Diaz-de-Soria, chanteur chauve, à la voix blanche, un peu faible, et faite d'un métal délicat, mais d'un timbre pur et d'une suavité organique incomparable, conduite d'ailleurs avec beaucoup d'art, a reçu l'accueil le plus sympathique et le mieux mérité.

M. Diaz-de-Soria, négociant en vins, et amateur *di primo cartello*, est le favori des salons dilettantes de Nice et des alentours. Il excite le fanatisme de ces dames, et il pourrait dormir sur un lit de roses cueillies par la main blanche de ses admiratrices.

Capoul, dans l'air du *Sommeil*, de la *Muette de Portici*, a paru quelque peu engraissé. Ce ténor, jadis élégant, ferait craquer, aujourd'hui, les échelles de soie. Sa voix seule a maigri. On dirait qu'il l'a mangée. On ne peut pas tout avoir, et ce parangon des amoureux a perdu, en prenant de l'embonpoint, quelque chose du prestige que les belles sentimentales ne reconnaissent qu'aux soupirants diaphanes. Il chevrote et tremblote un peu plus que d'habitude; mais il donne toujours son *ut*... avec l'œil.

Mme Judic est venue compléter ce quintette d'artistes, en disant, comme elle sait dire, avec cette rouerie d'innocente, cette grâce sournoise et ce charme scélérat, qui lui font une originalité et une puissance, deux compositions faites pour elle, et qui sont les deux perles de son écrin : *Bras-dessus, bras-dessous*... et les *Jeunes filles*. On a vivement goûté cette malice caline et cette naïveté fûtée. Les plus moroses ne demandaient qu'à faire risette à *Niniche*.

On a décerné une double ovation à Charles Garnier, qui était bien un peu le héros de la fête : d'abord à la fin du prologue, quand Sarah, l'éloquente, lui a jeté, de sa voix d'or, deux strophes de beaux vers, en lui montrant des palmes cueillies pour lui; puis, pendant un entr'acte, quand un chambellan du prince est venu lui apporter dans sa tribune le cordon de commandeur de l'ordre de Charles III. L'artiste s'est senti un peu ému; il a embrassé sa fille. Les mères ont applaudi tout haut; les pères, tout bas. On eût voulu le voir passer le ruban à son cou. Sa modestie l'en a empêché : elle a eu tort; car, au bout d'un instant, on a remarqué chez lui un mouvement nerveux, et il a murmuré à demi-voix :

« Je viens de m'asseoir sur mes insignes ! »

— Il s'était aperçu que les décorations sont des croix... et que les croix ont des piquants — comme les couronnes ont des épines.

*
* *

J'ai l'air d'avoir cité tout le monde, et j'ai commis une omission que je me reprocherais comme une ingratitude... si je ne trouvais pas le moyen de la réparer. Le véritable auteur de ces gigantesques travaux, que viennent d'agrandir et de transformer Monte-Carlo en l'embellissant, c'est une femme, c'est celle-là même que cet heureux pays a depuis longtemps l'habitude de regarder comme sa seconde providence, et dont, en effet, on retrouve le cœur et la main dans tout ce qui se fait de bien, de bon et de beau sur ce petit coin du monde, privilégié entre tous. — Mme Blanc, pour qui l'or n'est qu'un moyen d'action énergique, et qui le donne sans compter quand il s'agit d'atteindre un noble but, ne s'est refusée à aucun sacrifice, comme celui dont elle regrettera toujours la perte prématurée et qu'elle honore en continuant ses œuvres. Mme Blanc a le million intelligent, et elle donne sans compter, quand il s'agit de supprimer l'obstacle entre elle et ses désirs. Puissamment secondée par trois auxiliaires aussi habiles que dévoués, MM. Wagatha, son beau-frère, Mauric du Seigneur, son neveu, et Bertora, qui l'avait représentée à notre Exposition universelle avec autant de compétence que d'autorité; après avoir approuvé les plans de Charles Garnier, et de ses collaborateurs, M. Dutron, l'architecte ordinaire de l'établissement, elle n'a plus eu qu'une pensée, faciliter leur tâche et leur donner les moyens — tous les moyens — d'arriver à une exécution tout à la fois rapide et soignée. C'est parce que tous ceux qui se sont associés à son œuvre ont trouvé chez elle les encouragements les plus efficaces et la plus chaleureuse sympathie; c'est parce qu'ils se sont vus, dès le premier, jour affranchis des observations mesquines et des conditions désobligeantes qui paralysent trop souvent l'essor des plus belles conceptions, qu'ils ont pu arriver aux magnifiques résultats que nous constatons, et improviser un chef-d'œuvre.

Faire un tel emploi de sa fortune, c'est prouver qu'on la mérite. Il y a encore de bons riches, et ceux-là trouveront le moyen de passer à travers le trou de l'aiguille pour aller au ciel... que je leur souhaite de tout mon cœur, comme dit mon curé, qui dit bien.

Louis Énault.

TRENTE ET QUARANTE

Pointage de M. Martin Gall.

(Suite.)

●		4	●	5	●	●	6
1. 1 ●		4	●	●	5	6	●
—	—	●	4	●	5	●	6
●		4	●	●	5	●	6
1. 1 ●		●	4	●	5	●	
—	—	●	4	5	●		○ 6
	●	●	4	5	○	●	
●	1	●	4	●	5		● 6
	●	●	4	●	5		●
●	2	●	4	5	●	●	7
	●	●		●	5	●	
●	2	4 ●		●	5	7 ●	
	○		● 4	●	5	7 ●	
●	3	4 ●		●	5	7 ●	
●		4 ●		5	●	7 ●	
	● 3	4 ●		5	●		● 7
●		4 ●		●	5		● 7
	● 3	4 ●		●	5		● 7
	●		● 4	5	●	7 ●	
●	4		● 4	●	5	7 ●	
	●	4 ●		5	●	7 ●	
●	4		● 4	●	5		● 7
	●	4		5	●	7 ●	
4	●	●	● 4	5	●	7 ●	
4	●		● 4	5	●		● 7
4	○		● 4	●	5		● 7
4	●		● 4	●			● 7
●	4	4 ●			● 5	7 ●	
●	4	4 ●		●		7 ●	
●	4	4 ●			● 6	7 ●	
4	●	4 ●		●			● 7
4	●		● 4	6 ●		7 ○	
●	4		● 4		● 6		● 7
●	4		● 4		● 6		● 7
4	●		● 4		●	7 ●	
4	●	4 ●		6	●		● 7
●	4		● 4	6	●	7 ●	
●	4	4 ●		●	6	7 ●	
4	●	4 ●		●	6	7 ●	
4	●	4 ●		6	●		● 7
4	●		● 4	●	6		● 7
4	●	4 ●		6	●		● 7
●	4		● 4	6	●		● 7
●	4		● 4	●	6		● 7
●	4		● 4	●	6		● 7
●	4		● 4	6	●		● 7
4	●		●	●	6		●
4	●	5	●	●	6	7	●
●	4	5	●		●	7	●
4	●	5	●	6	●	7	●

●	7	7	●	●		8	●
●	7	7	●	8 ●		8	●
7	●	7	●		● 8	●	8
●	7	●	7	8 ●		8	●
7	●	7	●	8 ●		●	8
●	7	●	7	8 ●		8	●
7	●	7	○	8 ●		8	●
7	●	7	●		● 8	8	●
7	●	●	6	8 ●		●	8
7	●	●	6		● 8	8	●
●	7	●	6		● 8	●	8
●	7	●	6	8 ●		●	8
7	●	6	●	8 ●		●	8
●	7	●	6	8 ●		8	●
●	7	6	●		● 8	●	8
●	7	6	●		● 8	●	8
7	●	6	●		● 8	●	8
7	●	●	6	8 ○		8	●
●	7	●	6		● 8	8	●
●	7	6	●		● 8	●	8
7	●	●	6		● 8	●	8
●	7	6	●		● 8	●	8
●	7	●	6	●		8	●
7	●	6	●	8 ●		●	8
7	●	6	●		● 8	8	●
●	7	6	●		● 8	8	●
7	●	●	6	●		8	●
●	7	●	6		● 8	●	8
●	7	6	●		●	●	8
●	7	●	6	8	●	●	8
	●	●	6	8	●	●	8
7	●	●	6	●	8	8	●
7	●	●	6	8	●	8	●
7	●	6	●	●	8	8	●
7	●	6	●	●	8	8	●
●	7	6	●	8	●	●	8
●	7	●	6	●	8	8	●
●	7	6	●	8	●	8	●
●	7	6	●	●	8	8	●
7	●	6	●	●	8	●	8
●	7	●	6	●		8	●
7	●	6	●		● 8	●	8
●	7	6	●		●	8	●
●	7	6	●	8	●	8	●
	●	6	●	8	●	●	8
7	●	●	6	●	8	●	8
●	7	6	●	8	●	8	●
7	●	●	6	●	8	8	●
●	7	6	●	●	8	●	8
7	●	●	6	8	●	8	●
●	7	6	●	●	8	8	●
●	7	6	●	●	8	8	●
	●	●	6	●		●	8
7	●	●	6		● 8	●	8
7	●	●	6		●	8	●
●	7	●	6	9	●	8	●
7	●	6	●	9	●	●	8
7	●	●	6	9	●	8	●
7	●	●	6	●	9	8	●
7	●	●	6	9	●	●	8
7	●	●	6	9	●	●	8
●	7	●	6	●	9	8	●
7	●	●	6	9	●	8	●
7	●	●	6	●	9	8	●
●	7	7	●	●	9	●	8
7	●	7	●	9	●	●	8
7	●	●	7	9	●	8	●
●	7	●	7	9	●	8	●
7	●	●	7	9	●	●	8
●	7	7	●	9	●	8	●
7	●	7	●	●	9	●	8
●	7	●	7	9	●	●	8
7	●	●	7	9	●	●	8
●	7	●	7	●	9	8	●
7	●	●	7	9	●	●	8
7	●	●	7	●	9	8	●
7	●	●	7	9	●	●	8
7	●	●	7	●	9	8	●
●	7	●	7	9	●	●	8
●	7	●		9	●	●	8
●	7		8	●	8	8	●

(*A suivre.*)

Monsieur le Directeur,

Je continue à vous envoyer mes pointages, mais ils sont assurément trop nombreux pour être tous insérés dans votre journal. Permettez-moi de recommander la préférence en faveur de l'opération assez longue dans laquelle j'ai été poussé à l'emploi de la masse 9, et qui s'est terminée après huit cents coups environ par une rentrée des capitaux mis en œuvre, refait payé.

M. Dormoy a raison de comparer au frottement de pièces mécaniques la gêne que le refait occasionne au joueur, mais j'estime que la manière dont je progresse et dont je me rapproche du point de départ, en même temps que mon mode d'attaque, constituent une force probable.

Martin Gall.

ÉCHECS

PARTIE N° 21.

Partie Ponziani (a.

Blancs.	Noirs.
M. SCHMIDT.	M. TCHIGORINE.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. P 3 F	3. C 3 F (*b*
4. P 4 D	4. C pr P
5. P 5 D	5. C 1 C (*c*
6. F 3 D (*d*	6. C 4 F (*e*
7. C pr P	7. F 2 R (*f*
8. Roq. (*g*	8. C pr F
9. C pr C	9. Roq.
10. F 3 R	10. P 3 D
11. D 3 F (*h*	11. C 2 D
12. F 4 D!	12. P 3 F R
13. D 3 C	13. C 4 R
14. P 4 F R	14. C 2 F R
15. C 2 D	15. C 3 T R
16. T D 1 R	16. C 4 F R
17. D 2 F R	17. P 4 F D
18. F 3 R	18. F 2 D
19. P 4 F	19. T 1 R
20. C 3 F R	20. P 4 C D
21. P 3 C D	21. D 1 F
22. P 3 T R (*i*	22. D 3 T
23. D 2 F	23. P pr P
24. P pr P	24. F 5 T
25. D 1 F	25. F 1 D
26. F 2 D	26. C 6 C R (*j*
27. T 2 F (*k*	27. F 2 F
28. R 2 T	28. C 5 R
29. T 2 F — 2 R	29. C pr F (*l*
30. C pr C	30. F 4 T
31. T pr T éch.	31. F pr T
32. D 3 T	32. D 3 C
33. T 1 C D	33. D 2 F
34. C 3 C (*m*	34. F 3 C
35. P 5 F	35. D 2 D
36. P 4 C	36. P 4 T R
37. C 4 F R	37. F 2 F
38. C 6 R	38. P pr P
39. T 1 C R (*n*	39. F pr C
40. P F pr F	40. D 1 R
41. T pr P	41. P 4 F R
42. T 2 C (*o*	42. F 1 D
43. C 2 D (*p*	43. F 3 F
44. C 3 F	44. D 4 T
45. D 3 R	45. T 1 C
46. D 4 F R	46. T 8 C
47. T 2 F R (*q*	47. T 8 R (*k*
48. D pr P	48. T 6 R
49. R 2 C (*s*	49. F 5 T
50. C pr F (*t*	50. D 4 C éch. (*u*
51. R 1 F	51. D pr C
52. D 2 T	52. D pr P F éch.
53. T 2 F	53. D 8 F éch. (*v*

Les blancs abandonnent.

NOTES.

a) Jouée dans le grand tournoi de Saint-Pétersbourg.

b) Nous répétons que la meilleure défense est P 4 D.

c) Voici la suite usuelle donnée par les théoriciens : 5. F 4 F. — 6. P pr C — F pr P éch. — 7. R 2 R — P 4 D (A). — 8. P pr P C — F pr P. — 9. D 4 T éch. — P 3 F D. — 10. C 2 D — P 4 F R. — 11. C pr C — P F pr C. — 12. C 5 C ou R pr F mieux.

A

7. — P C pr P. — 8. D 4 T — P 4 F R. — 9. C D 2 D — Roq. — 10. C pr C — P pr C. — 11. D pr P R — P 4 D. — 12. D pr P R — T 1 R. — 13. D pr T éch. — D pr D éch. — 14. R pr F avec trois pièces contre la dame.

d) Le coup juste — C pr P était évidemment dangereux par D 2 R.

e) Nous préférons 6. C 3 F R. — 7. C pr P — F 4 F. — 8. Roq. — Roq. — 9. P 4 C D — P 3 D égalisant à peu près la partie.

f) Il fallait prendre le fou et jouer ensuite selon le coup des blancs F 2 R ou F 4 F.

g) 18. F 2 F conservant le fou d'attaque donnait aux blancs la supériorité ; le cavalier adverse étant hors du jeu et la défense bloquée.

h) Nous préférons 11. C 2

i) Ce pion avancé peut plus tard donner une contre attaque aux noirs 22. F 1 F laissant au contraire la ligne du roi ouverte et permettait de jouer ensuite P 4 C R en toute sécurité.

j) 26. F 2 F ou T 1 C était plus solide.

k) Nous préférons 27. T pr T éch. — F pr T. — 28. D 1 R — F 3 C R. — 29. P 5 F R — C pr P. — 30. D 6 R éch. — R 1 T. — 31. P 4 C ou T 1 R avec une position superbe.

l) Par le coup du texte, M. Tchigorine garde pour sa fin de partie les deux fous contre les deux cavaliers ; néanmoins nous estimons que P 4 F R était plus sûr.

m) Nous ne comprenons pas la portée de ce coup ; c'est une pièce absolument sans efficacité maintenant, tandis qu'à 3 F R elle avait une grande action.

n) Bien jouée Les blancs conservent l'attaque qui eût passé à l'adversaire s'ils avaient ouvert la ligne de la tour.

o) 42. T 5 C valait mieux.

p) Conséquense de la perte de temps indiqué plus haut, cependant c'est encore le meilleur coup Si 43. D 2 C — D 1 F. — 44. C 2 D — F 3 F suivi de 45 F 4 R éch. avec une bonne partie.

q) Forcé, pour empêcher T 8 F R.

r) Coup très-profond qui amène des variantes magnifiques.

s) La seule ressource était 49. D 3 C — F 4 R, — 50. C pr F — T pr D. — 51. R pr T et les blancs avec leurs deux pions passés ont au moins l'égalité ; les noirs ne peuvent, croyons-nous, chercher sans doute autre chose que l'échec perpétuel.

t) Nécessaire. Si 50. T 1 F — T 7 R éch. — 51. R 1 T — F 7 F ! et gagnent.

u) Un coup de maître. La prise immédiate du cavalier pouvait n'amener que la nullité par 51. T 3 F — T 7 R éch. — 52. R 1 C.

v) Cette belle partie a duré cinq heures et demie.

CORRESPONDANCE.

M. *G. L., à Mantes.* — Votre solution du n° 19 est inexacte si le 1. D pr T — C 3 C, et il n'y a pas de mat. Pour le n° 28, au troisième coup des noirs, R pr C et le mat n'existe pas.

M. Gold, à Vienne. — Mille remercîments pour vos problèmes. Vous envoie lettre explicative.

M. Tchigorine, à Saint-Pétersbourg. — Notre ami M. B. m'a donné communication de votre lettre. Ce qu'on vous a raconté au sujet de votre analyse est inexact. Je vous répondrai d'ailleurs bientôt.

Solutions justes.

Des trois, MM. de Madradzo, Henri Thomson, Barré, Maubant, Najotte, Léon Guinet de Lyon ; des problèmes 16 et 20, M[me] Anna Janet, MM. P. Morpurgo, de Tupini, de Cassbois, Garand : du problème 19, MM. Rotger, capitaine Teuge, Panier, Rudolf Lévy.

Solution du problème n° 18.

1. $\frac{\text{D 7 F D}}{\text{C 4 D éch. (A)}}$; 2. $\frac{\text{R 3 F}}{\text{C pr P F éch. déc.}}$;
3. $\frac{\text{D 6 F}}{\text{?}}$; 4. $\frac{\text{Mat.}}{}$

A

1. $\frac{}{\text{F 4 D}}$; 2. $\frac{\text{T 4 R éch.}}{\text{F pr T}}$; 3. $\frac{\text{P 4 D éch.}}{\text{P pr P en pas}}$;
4. $\frac{\text{P 4 F}}{\text{mat.}}$

Les autres variantes sont relativement faciles.

Solution du problème n° 19.

1. $\frac{\text{T 4 T R}}{\textit{ad libitum}}$; 2. T ou C mat.

Solution du problème n° 20.

1. $\frac{\text{C 4 F}}{\text{R pr C (A)}}$; 2. $\frac{\text{C pr P}}{\text{R 5 D}}$; 3. $\frac{\text{F 6 F éch.}}{\textit{ad libitum}}$;
4. D mat.

A

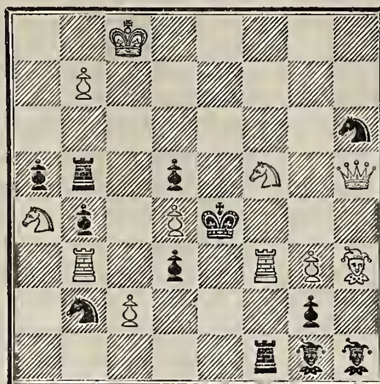
1. $\frac{}{\text{F pr C}}$; 2. $\frac{\text{C 1 D éch. déc}}{\text{R 5 D}}$; 3. $\frac{\text{D 6 F R}}{\textit{ad libitum}}$;
4. D ou F mat.

PROBLÈME N° 22.

Concours du Congrès international de 1878.

Devise : MEA CULPA.

NOIRS



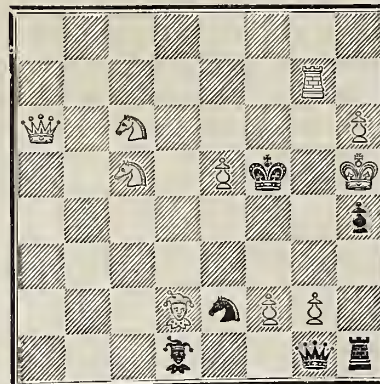
BLANCS

Les Blancs font mat en deux coups.

PROBLEME N° 23

composé par M. LAMOUROUX.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et se font faire mat en quatre coups.

S. ROSENTHAL.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 11.

Vous ne pouvez viser à l'affranchissement d'aucune de vos cartes, le voir venir est donc préférable. Si l'attaque ultérieure de vos adversaires part de gauche, vous avez cinq levées certaines dans les couleurs. Si elle part de droite, vous obtenez le même résultat en jouant sur cette attaque, soit la dame de cœur, soit le roi de Pique.

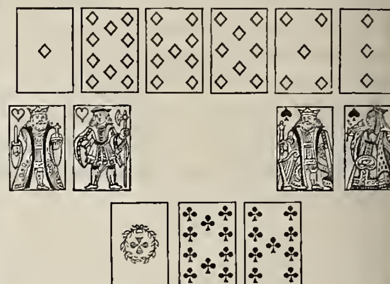
Vous avez donc le choix entre atout et trèfle. Mais l'invite au valet cinquième, outre qu'elle ne se fait pas ordinairement, peut-être dangereux si votre partner est faible en atout et si vos adversaires ont la longue couleur à trèfle.

Le coup juste est donc de jouer la dame de trèfle. Vous ne sacrifiez rien en réalité et vous pouvez fortifier le jeu de votre partner. Si la longue couleur est dans la main de vos adversaires ils seront obligés de jouer atout et il vous en restera forcément deux qui suffiront pour l'arrêter.

Principe. — Une dame seconde dans un jeu n'a qu'une valeur de soutien. Si le premier en cartes ne peut viser à l'affranchissement d'aucune couleur, son meilleur coup est toujours de débuter par la dame.

PROBLÈME N° 12.

Carreau est atout.



Quatrième à jouer.

Les cartes sont tombées de la manière suivante :

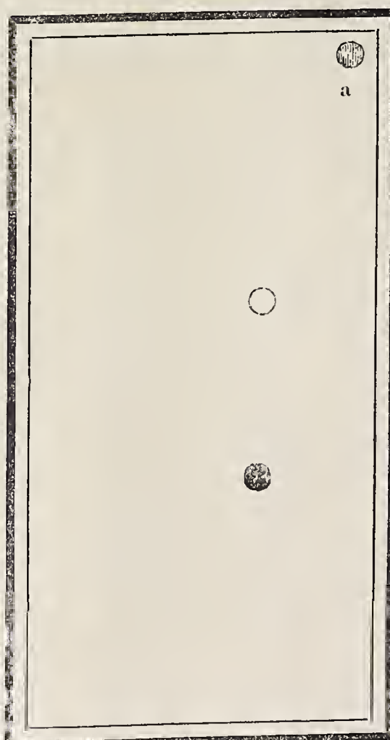
Roi de carreau, trois de cœur, deux de trèfle.

Comment jouerez vous ?

ROBERT D'ANTULLY.

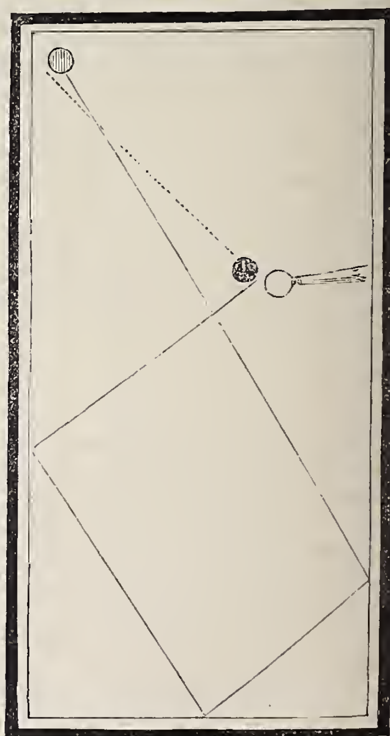
LE BILLARD

8e position.



Jouer sur la rouge de manière à caramboler et à conduire les deux billes dans le coin A.

Solution du coup inséré dans le N° 12



LUCIEN PIOT,
professeur du Grand-Café

NOS GRAVURES

Les Bibliophiles.

Le tableau que nous reproduisons est intéressant sous bien des rapports. Les personnages sont à leur plan et dans leur rôle, chacun occupé consciencieusement. Ils lisent et méditent; ils éprouvent je ne sais quel plaisir à avoir sous les doigts ces beaux volumes, ces belles reliures, et, insensibles au bruit du dehors, les voilà qui tournent les feuillets et s'amusent du mouvement de la pensée, du bonheur de l'expression, de la logique, de l'érudition, et même des détails typographiques, car le vrai bibliophile aime autant la forme du vase que le contenu. Fortuny s'est-il beaucoup soucié de peindre des types ou n'a-t-il pas cherché à animer un intérieur chargé de détails d'architecture; n'a-t-il pas obéi à sa fougue que dirigeait une adresse incomparable et voulu prouver à quel point sa main était habile? — Nos lecteurs décideront. Citons un juge autorisé, un Yriarte, qui apprécie les aspects de Fortuny dans les lignes qui suivent :

« Sa facture était très-personnelle, pas toujours franche d'ailleurs, « mais il avait une véritable magie d'effet, des procédés curieux et « bien originaux; il opposait des rehauts pleins de ragoût à des limpidités et des simplicités de teinte du plus grand éclat. L'influence « de Fortuny a été réelle, dans son genre il a été un chef d'école, et « ce n'est pas une vérité nouvelle, que les disciples sont plus portés à « exagérer les défauts du maître qu'à lui emprunter ses qualités. « Doué d'une main prodigieuse, il a créé l'école de la main. La « science réelle jointe à un charme incontestable que tout le monde « a subi, son amour de la lumière, son culte pour le soleil, un je ne « sais quoi d'inattendu dans le choix, dans l'idée, et dans le rendu « ont fait sa renommée qui fut légitime. »

Le Secret.

Quelle est cette jeune femme? M. Tony-Faivre l'a peinte avec une telle complaisance et lui a donné tant de charme qu'on se laisse volontiers pousser à l'indiscrétion. Tous les visiteurs du Salon de 1877 ont passé par là, chacun à voulu deviner ou comprendre le secret. A coup sûr, cette figure gracieuse et spirituelle appartient à une de nos contemporaines. La toilette nous le garantit, elle est d'un goût composite qui révèle notre époque de fort loin. Des manches pagodes couvrent les bras jusqu'aux coudes pendant que par derrière, flottent d'amples draperies à la Watteau; l'uniformité de la jupe est rompue par des ruches bouillonnées qui montent des pieds jusqu'à la ceinture. Le corsage est fortement échancré et laisserait la gorge à découvert n'était le fichu de gaze légère qui la voile et se termine par une collerette vaporeuse en harmonie avec tout le costume et tout le tableau. Entre le corsage de la robe et la guimpe est le sanctuaire où la main délicate de la jeune femme cache le secret, un chiffon de papier. Il faut être bien téméraire pour aller le chercher là. L'histoire grave nous raconte que Louis XIII s'est trouvé un jour en pareille occurence : Mlle Lafayette avait fait presque devant lui et maladroitement ce que fait la jeune femme de M. Tony-Faivre. Le roi était curieux et impétueux. On lui résista, on lui refusa obéissance. Néanmoins, il n'osa pas aventurer sa main nue sur ce terrain brûlant et prit les pincettes du foyer pour pénétrer dans ce gracieux chiffonnier. Nous ne vivons plus à une époque aussi galante, nous laissons à la jeune femme son secret, et nous nous contentons d'admirer le peintre qui, avec des lignes et des couleurs harmonieuses, rend une idée simple et naturelle, nous arrête et nous fait rêver.

(*Illustration*). G. B.

ERNEST LACAN

Notice biographique.

Ernest Lacan, qui vient de mourir à la suite d'une congestion sanguine, était né en 1829 et, bien qu'âgé seulement de cinquante ans, était devenu le Nestor des journalistes de la photographie.

Il était le fils d'un employé de l'administration des finances et il y fut attaché lui-même dès l'âge de dix-huit ans.

Il consacrait les loisirs que lui laissait son travail de bureau à l'étude de la littérature, de la science et de la langue anglaise.

M. Lacan, membre de la Société des gens de lettres, était en même temps officier d'Académie, officier du Nichan Istaghar, chevalier de l'Ordre royal d'Ernest-Auguste de Hanovre, sous-bibliothécaire de la ville de Paris et sous-chef de bureau de l'une des mairies, enfin directeur du Laboratoire de la reproduction des œuvres de photographie que l'administration éclairée de notre cité avait récemment institué.

Après l'accomplissement journalier de ses devoirs professionnels, il savait trouver le temps de prendre, dès l'âge de vingt et un ans, et de continuer d'une façon régulière la direction d'un nouveau journal *La Lumière* destiné à populariser les progrès de la photographie, alors dans l'enfance.

Nous pouvons à peine nous imaginer que, à une période aussi lointaine que 1850, il existait déjà une publication hebdomadaire destinée à cet art; M. Lacan fut pendant dix ans son rédacteur en chef et y déploya un zèle ardent, une grande intelligence et une connaissance approfondie de cette découverte toute récente alors.

Il fut attaché aussi au *Petit Moniteur* et s'y créa une véritable renommée de feuilletoniste en popularisant les conquêtes de la science et en sachant, par la simplicité et la force de son style, la mettre à la portée de toutes les intelligences.

Après avoir servi son pays comme administrateur, il employait ses loisirs à fonder, en 1861, le *Moniteur de la photographie* ou par son travail et celui de collaborateurs d'un grand mérite qui assistaient à la naissance de cet art, il arrivait à donner à cette publication une place importante et à lui assurer une large influence qui lui survivra et maintiendra la valeur de ce journal, devenu une propriété sérieuse.

Ernest Lacan était d'une nature gracieuse, d'une grande aménité de caractère, toujours prêt à rendre service à ses camarades et à obliger ses amis.

Je puis en parler à titre personnel, car il avait pour moi une grande bienveillance et se mettait à mon entière disposition pour me faire part de toutes ses connaissances, même dans la littérature anglaise où il était bien plus versé que moi.

Je me rappelle avoir autrefois admiré le ton magistral de lettres scientifiques écrites en français, signées *Thomas Sutton* et auxquelles la main et l'esprit d'Ernest Lacan avait donné cette facilité, ce tour gracieux et élégamment français qui me frappaient si fort à cette époque. C'est en 1862 qu'un point important de la science fut fixé et que le traité de l'*Impression photographique sans sels d'argent*, par Alphonse Poitevin, fut publié avec une introduction remarquable d'Ernest Lacan. Il la terminait par cet aphorisme vérifié depuis : « ce petit livre contient en germe tout l'avenir de la photographie. »

Le *Moniteur de la Photographie* sut continuer les anciennes traditions de *La Lumière* jusqu'à la mort de M. Lacan, resté debout à son poste comme un soldat vigilant.

Sa fin fut tranquille et il rendit le dernier soupir, sans paraître avoir conscience de son état; c'était son désir d'éviter à tous ceux qui lui étaient chers le spectacle de ses souffrances et l'angoisse de ce départ pour le pays mystérieux d'où nul voyageur ne revient.

Nous avons tenu à lui donner ici un dernier adieu.

W. HARRISON.



FIGURE D'UN DES FRONTONS DU PARTHENON,

Dessiné par BOCOURT, gravée par LACOSTE jeune (*Gaz. des B.-Arts*).



MORCEAU DU TEMPLE DE LA VICTOIRE APTÈRE,

[SCHLOESSER del, BRÉVAL, sc. (*Gaz. des B.-Arts*).

COURSES A AUTEUIL

RÉUNION DE PRINTEMPS

Deuxième jour. — Dimanche 9 février 1879.

PRIX DE SURESNES. — Steeple-Chase. — A réclamer. — 2,500 francs, pour tous les chevaux de 4 ans et au-dessus, à réclamer pour 10,000 francs. Entrée, 150 francs; forfait, 25 francs. Au second, 300 francs, sur les entrées, après que le troisième aura retiré la sienne. Distance, 2,800 mètres. (Parcours n° 6.)

MM.		kil.
Junius	*Fraxinelle II* (8000)	74
Sir Edouard	*Tralala* (2000)	60
E.-M. Boislay	*Système* (3000)	64
Camille Blanc	*Bonita* (4000)	67
Camille Blanc	*Légende II* (2000)	60
W. Vallender	*Abel Miss* (3000)	64
Baron Raymond Seillière	*Duffer* (2000)	60
Comte P. de Meeûs	*Paradoxe* (5000)	70

PRIX D'ESSAI. — Courses de haies. — 2,000 francs, pour tous chevaux de 4 ans et au-dessus. Entrée, 100 francs; forfait, 25 francs. Le second doublera son entrée, le troisième retirera la sienne. Distance, 2,400 mètres. (Parcours n° 1.)

MM.		kil.
Henri Coward	*Lady Violet*	71
Baron J. Finot	*Du Barry*	68
Baron J. Finot	*Mina, ex-Vendée*	77
Comte Ferry	*Golden Fleace*	68
Camille Blanc	*Andréa*	65
Baron Raymond Seillière	*Ruy Blanc*	68
T. Wigginton	*Médaillon*	68
R. Hennessy	*Pantalon*	68
Comte P. de Meeûs	*Gredin*	68
Comte P. de Meeûs	*Bandoline*	68
J.-L. Kennedy	*Irène, ex-pche d'Eplonra*	68

PRIX HUNGERFORD. — Steeple-Chase. — Handicap. — 8,000 francs, pour tous chevaux de 4 ans et au-dessus. Entrée, 400 francs, moitié forfait, et 50 francs seulement s'il a été déclaré. Au second, 1,200 francs sur les entrées, après que le troisième aura retiré la sienne. Distance, 4,100 mètres. (Parcours n° 22.)

MM.		kil.
Marquis de Saint-Sauveur	*Wild Monarch*	78
Henri Coward	*Kirtling*	73 1/2
Marquis de Saint-Sauveur	*Lady Killer*	69 1/2
Baron J. Finot	*Cap*	69 1/2
Baron Raymond Seillière	*Peau d'Ane II*	69
Baron J. Finot	*Mina, ex-Vendée*	64 1/2
Maurice W.	*Chapaize*	64
Marquis de Saint-Sauveur	*Linda*	63
Junius	*Fraxinelle II*	44
Baron Raymond Seillière	*Jeannette II*	61
Junius	*Charivari II*	61
Sir Edouard	*Jocko*	60 1/2
E. Balensi	*Le Nageur*	60

PRIX DES TRIBUNES. — Courses de haies. — Handicap. — 2,500 francs, pour tous chevaux de 4 ans et au-dessus. Entrée, 150 francs; forfait, 25 francs. Le second doublera son entrée, le troisième retirera la sienne. Distance, 2,500 mètres. (Parcours n° 2.)

MM.		kil.
Henri Coward	*Kirtling*	76 1/2
Blanc	*Vicomtesse*	69
Baron J. Finot	*Mina, ex-Vendée*	67
R. Hennessy	*Matour*	66
Baron J. Finot	*Belle Petite*	65 1/2
Blanc	*Jonville*	64
Sir Edouard	*Fileuse*	63 1/2
W. Vallender	*Redoubt*	63
Junius	*Fraxinelle II*	63
E. de Balensi	*Le Nageur*	62 1/2
Baron Raymond Seillière	*Volupia*	62
Junius	*Charivari II*	62
G. de La Motte	*Formarks*	61 1/2
Baron Raymond Seillière	*Triboulet*	61 1/2
W. Vallender	*Domiduca*	60 1/2
A. de Saulty	*Pirate*	60 1/2
Comte P. de Meeûs	*Gredin*	60
Charles Coward	*Le Sphynx*	58 1/2
R. Hennessy	*Furibond*	58
Comte P. de Meeûs	*Bandoline*	58
T. Wigginton	*Médaillon*	58
André	*Brelan*	C.W.(1)
Cornwal	*Vélocité*	C.W

(1) C. W. « Catch Weight » : poids à volonté.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 56. — Cryptographie.

MR C B DBGD SFTNL KLBTHFTX SL QRLTPD SBGD RL VFGSL MGNLRRLHNTLR, VBMD FG C OFMN XLT S'BKLMRRLD...... BTDDM RL VMLR LDN JFPD SL XPMZ.

N° 57. — Sigle.

L* B****** E** L* S**** C**** Q** S* D***** E* S* P*********.

N° 58. — carré magique.

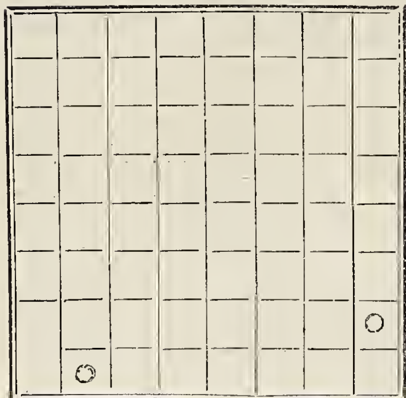
3				13
	21		6	
	16		24	
20				7

Compléter ce carré en y plaçant le surplus des nombres 1 à 25 distribués de telle sorte que la somme des douze additions horizontales, verticales et diagonales, soit toujours la même.

N° 59. — Acrostiches.

? R I ?	? R E ?
? R N ?	? R N ?
? O U ?	? A I ?
? I C ?	? U I ?
? M E ?	? C T ?
? O V ?	? A I ?
? I G ?	? O I ?

N° 60. — Huit jetons.



Aux deux jetons qui se trouvent dans ce cadre de 64 cases, en ajouter six autres, placés de telle sorte qu'il ne se trouve jamais deux jetons sur une même ligne horizontale, verticale, diagonale ou oblique.

Solutions des problèmes du 25 janvier.

Traduction de la cryptographie, n° 46.

Pour savoir parler, il faut savoir écouter.
Plutarque.

Traduction de la cryptographie, n° 47.

Qui parle sème; qui écoute recueille.
Pythagore.

carré magique n° 48.

12	8	5	21	19
16	14	7	3	25
23	20	11	9	2
4	22	18	15	6
10	1	24	17	13

Mots en losange, n° 49.

C
B E C
C E D R E
C R I
E

Mots carrés, n° 46.

P O M M E
O D E U R
M E T R A
M U R E T
E R A T O

Solutions justes :

M. Roger, 47, 48, 49, 50

Edme Simonot.

LES CARTES

LA BOUILLOTTE

Ce jeu charmant, qui a fait les délices de nos pères, est, sinon délaissé de nos jours, du moins relégué au second plan, mais nous serions tentés de réclamer contre cet injuste abandon, car c'est un agréable et facile passe-temps.

En effet, il peut se jouer au milieu du bruit d'une fête, des causeries d'un salon, elle intéresse et l'on s'y attache sans qu'elle exige d'application ni cause de fatigue; j'ai vu des joueurs y passer une nuit entière, sans songer à faire appel à des rentrants, sinon pour couper des veines trop triomphantes ou alléger des déveines persistantes.

La bouillotte se jouait autrefois avec le brelan devant lequel s'effaçait la valeur du point en cartes. La valeur du brelan était elle-même subordonnée à celle des cartes dont il se composait; le brelan de huit, inférieur à celui de neuf, puis celui de dames inférieur à celui de rois, dominé par le brelan d'as qui s'inclinait à son tour devant le seul brelan carré, celui-ci étant composé de trois cartes de même valeur et de la carte de retourne.

Il était de règle que tout joueur ayant brelan carré devait s'engager par son tout.

C'était le jeu favori des audacieux, des téméraires qui n'hésitaient pas à relancer impitoyablement, souvent même avec un faux brelan.

On cite cette petite rouerie trop ingénieuse d'un grand joueur de bouillotte qui, ayant un faux brelan carré de huit et voulant gagner un gros coup, fait, sur les relances des autres joueurs, son tout d'emblée et au même moment laisse tomber sur le tapis, comme par mégarde, deux huit qu'il cherche à couvrir à moitié; les autres joueurs intimidés croient à un vrai brelan carré et filent en abandonnant leurs enjeux: la troisième carte du joueur était un malheureux neuf, mais son stratagème avait réussi et lui faisait gagner une somme considérable.

La bouillotte au brelan appartenait donc à ceux qui avaient le plus de crânerie et qui savaient le mieux payer d'audace, mais le jeu se trouvait limité par les nombreux *aleas* du brelan.

On ne joue plus aujourd'hui que la bouillotte au point et surtout la *volante*, ou chaque joueur peut, après avoir passé une première fois, revenir et relancer à son tour de parole si le dernier joueur s'est lui-même engagé.

A la bouillotte ordinaire comme à la *volante*, le gain appartient au plus fort point parmi les cartes en main des joueurs et celle de la retourne.

A point égal, le premier gagne, c'est-à-dire celui qui est le plus rapproché du joueur qui a donné les cartes.

La carre ou l'enjeu appartient toujours à celui qui gagne, alors même qu'elle serait plus forte que la somme qu'il a devant lui, mais les autres joueurs ne le payent qu'au prorata de cette somme.

Le premier en main peut se carrer, c'est-à-dire en doublant l'enjeu se l'approprier et en grossir ainsi sa propre mise.

Dans cette position il est le dernier à parler et peut, après avoir attendu et entendu les ouvertures des autres joueurs, soit les accepter, soit les relancer à son tour, soit abandonner sa carre, s'il ne croit pas avoir un jeu suffisant pour la défendre.

Il peut y avoir des contrecarres et des tricarres de la part des autres joueurs, ce qui augmente alors beaucoup l'enjeu; mais le premier conserve toujours les avantages de sa primauté et gagne également l'enjeu, sans qu'il soit forcé de représenter une somme égale.

C'est aux autres joueurs à ne pas se contrecarrer et encore moins se tricarrer s'il n'y a pas une grosse mise devant le premier en main.

Toute hésitation, toute réflexion pendant le coup et sur le coup doivent être absolument proscrites, et le dernier à parler n'a même pas le droit de temporiser lorsque son tour d'engagement est arrivé.

Il n'y a aucun point absolument assuré du gain du coup puisqu'on ne connait jamais que quatre cartes, les trois de son propre jeu et celle de la retourne; or, avec quarante en mains, premier, on peut être battu par cinq cartes, dernier.

Old Trick.

MÉTAGRAMME.

Près d'une petite cité
De la vieille Franche-Comté,
Un curé dans son presbytère
Vêtu d'une étoffe grossière,
Vivait assez tranquillement.
Sa boisson était simplement
L'eau limpide d'une fontaine.
Une couverture de laine,
Une planche formaient son lit;
C'est lui du moins, qui nous l'a dit.
Le fruit de la ronce sauvage
Faisait le repas de ce sage,
A quoi, le bonhomme ajoutait
Aussi souvent qu'il le pouvait
Perdrix, lièvre ou toute autre bête
Et de sanglier une tête.
Était-ce un bien, était-ce un mal?
Cela parbleu nous est égal.
Néanmoins, certaine est la chose,
Je l'atteste et non pas sans cause.

Solution de l'énigme n° 12.

Terme.

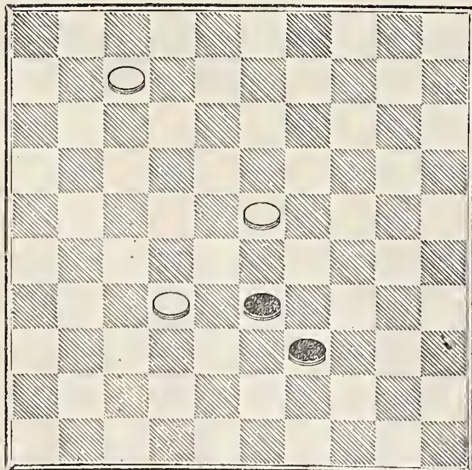
R. d'A.

DAMES

PROBLÈME N° 22,

par M. X.

NOIRS.



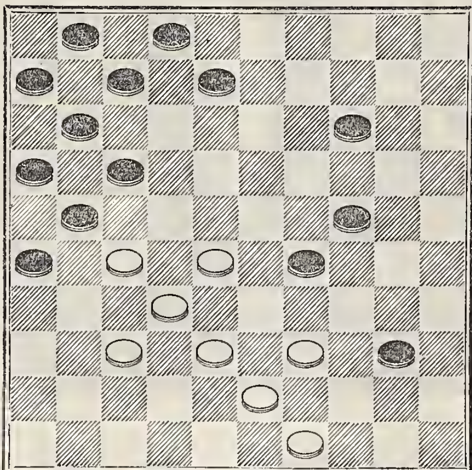
BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

PROBLEME N° 23,

par M. Van E.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

Auguste Joliet.

MUSIQUE

L'Association artistique, qui donne dans la salle du Châtelet des concerts si intéressants, s'est imposé la tâche de faire connaître à la génération actuelle les œuvres symphoniques de Berlioz: entreprise fort honorable, dans laquelle on peut trouver gloire et profit. Le succès éclatant de la *Damnation de Faust*, exécutée l'an dernier pendant près de deux mois consécutifs, pouvait faire espérer pareille aubaine avec le drame lyrique de *Roméo et Juliette* qu'on a donné dimanche. Je crains que cette attente ne soit déçue. La partition de *Roméo et Juliette* renferme incontestablement des pages fort remarquables; malheureusement, les morceaux qui ont le plus impressionné le public sont compris dans la première partie de l'œuvre, tandis que la seconde partie, absolument inférieure, a laissé l'auditoire sous l'impression d'une sorte de désillusion. Les habitués des concerts du Châtelet sont pour la plupart des gens experts en matière musicale; on pourrait peut-être leur reprocher un certain engouement pour la musique réaliste, mais enfin ils savent s'arrêter sur cette pente dangereuse, et le *Convoi funèbre de Juliette*, avec ses gémissements

monotones, la *scène du tombeau des Capulets,* avec le fameux solo de clarinette, n'ont pu soulever le manteau de glace qui engourdissait la majorité des auditeurs. Il y avait bien quelques romantiques farouches, qui criaient *bravo!* avec une vigueur et un accent où perçait une certaine indignation; le *vulgum pecus* (et j'en étais) faisait la sourde oreille. C'est que l'on commence à comprendre, en France, qu'il ne suffit pas qu'un homme soit mort pour qu'il faille admirer indistinctement tout ce qu'il a produit. Certes, je tiens Berlioz pour un grand symphoniste, sans toutefois le placer à côté des maîtres; c'est un chercheur infatigable; il s'égare souvent, il trouve quelquefois. Je l'admire dans ce qu'il a d'énergique, d'imprévu, de gracieux, de tendre; mais je ne puis le suivre dans ses égarements, dans ses divagations, où je ne retrouve ni l'idée, ni la forme : les deux conditions essentielles de l'art.

Parmi les morceaux qui ont produit le plus d'effet, je dois citer les strophes du prologue, chantées par Mlle Vergin avec beaucoup de sentiment; il m'a semblé que l'accompagnement des violoncelles aurait gagné à être joué avec plus de douceur. Dans la première partie, la *fête chez Capulet* a été parfaitement rendue par l'orchestre, ainsi que le très-difficile *scherzo* de *la reine Mab.* Le joli chœur à la cantonade, très-bien exécuté, a été chaleureusement applaudi, ainsi que M. Villaret fils, qui s'est tiré en excellent musicien des embûches dont sa partie est semée. Quant à M. Lauwers, qui chantait le grand récit du moine, il a paru gêné par la *tessitura* de ce morceau, écrit trop bas pour sa voix et dont l'intérêt est des plus médiocres.

En général, l'exécution a été fort remarquable. L'orchestre du Châtelet obtient aujourd'hui la récompense des efforts qu'il a faits depuis sa fondation. Incontestablement supérieur à quelques-uns de ses rivaux, il peut, dans certaines œuvres, entrer en comparaison avec l'illustre Société des concerts du Conservatoire : je ne sais pas de plus bel éloge à lui décerner.

LÉON DELAHAYE.

L'administration de l'Hippodrome, non contente du succès obtenu par ses festivals, a voulu tenter de nouveau la fortune en organisant des bals masqués, parés et travestis, et, pour ajouter à l'attrait de ces fêtes, elle a engagé M. Johann Strauss, de Vienne, bien connu comme compositeur et chef d'orchestre de musique de danse. Je ne crois pas que cette tentative réussisse. Pour ce qui concerne le côté musical, le seul dont j'aie à m'occuper ici, je dirai que M. Strauss a prouvé une fois de plus que ses jolies valses perdaient considérablement à être exécutées *à la française;* pour rendre ces compositions originales avec le cachet particulier qui leur convient, il faut un orchestre indigène rompu de longue main aux fluctuations de rhythme, aux finesses de nuance, tel qu'on le trouve à Vienne; il faut aussi une salle moins vaste que celle de l'Hippodrome, car la musique de danse de M. Strauss se distingue plutôt par la délicatesse et le charme du détail que par la vigueur et l'éclat de l'ensemble.

COURRIER DES THÉATRES

A Monsieur Louis Enault.

Mon cher ami,

Lorsque la *Revue des Jeux, des Arts et du Sport* vint au monde, son aimable directeur me proposa d'utiliser les loisirs que me faisait la politique en me confiant le portefeuille des théâtres dans la petite république littéraire dont vous êtes le chef du cabinet. J'ai toujours eu du goût pour les choses théâtrales, et une excursion de huit années dans un domaine plus grave — du moins, à ce qu'on dit — au lieu de l'émousser, n'a fait que le rendre plus vif. J'acceptai donc; mais des circonstances, d'un intérêt tout personnel, m'ont empêché de prendre, dès le début, possession de mon département. Avec l'universalité d'aptitudes et la bonne grâce qui sont le propre de votre talent et de votre de caractère, vous avez bien voulu faire mon intérim et donner, dans vos causeries hebdomadaires, une large place au mouvement dramatique. Grâce à vous, les lecteurs de la *Revue* ont pu, du fond de leur fauteuil, assister commodément au défilé fantastique des pièces innombrables, écloses comme des champignons — trop souvent vénéneux — sur les ruines de l'Exposition universelle. De sorte que nous sommes deux à vous devoir de la reconnaissance, le public et moi. Ma dette payée, je viens vous relever de fonction.

J'aurais dû le faire quinze jours plus tôt, pour vous épargner l'ennui d'entretenir nos lecteurs du drame étrange, très-discutable, très-discuté, trop passionnément peut-être, mais puissant, en somme, que deux habiles confectionneurs dramatiques ont découpé dans le roman plébéien de M. Emile Zola, l'*Assommoir*, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Vous, mon cher Enault, le peintre attitré des élégances mondaines, le poëte des sentiments voilés et délicats, l'historiographe des aventures aristocratiques, l'écrivain *idéaliste* par excellence, il vous répugne de toucher, même du bout de la plume, aux crudités *naturalistes* où se complaît un peu trop l'École contemporaine, cette école qui, pour me servir de vos expressions, « ne voit dans la nature que les côtés ignobles et grossiers, préfère la fange et le ruisseau des faubourgs à l'eau pure des grands lacs, et à qui la senteur nauséabonde du bouge agrée plus que le parfum des roses ». Le seul mot de *naturalisme* vous donne des haut-le-cœur. En ce qui touche le roman, je n'entamerai pas une discussion qui pourrait nous mener loin et nous écarterait de notre but. Pourtant, laissez-moi vous dire que, si vous admettez M. Flaubert, les Goncourt, et même M. Champfleury, dont les hardiesses nous semblent aujourd'hui si timides, — et vous les admettez, cela ne fait pas un doute, — il faut bien que vous admettiez aussi M. Zola, toutes réserves faites, si la concession vous semble trop cruelle, pour la nouvelle manière dont l'*Assommoir* est le premier échantillon.

Mais c'est de l'*Assommoir*-drame qu'il s'agit, et non de l'*Assommoir*-roman. Ici, mon cher Enault, vos critiques, dont je ne discute pas le bien fondé lorsqu'elles visent l'œuvre personnelle de M. Zola, me paraissent presque un déni de justice, puisqu'elles s'adressent, non pas au créateur des types dont le cynisme et la vulgarité vous révoltent, mais aux praticiens émérites qui les ont accommodés, appropriés, réduits et mis au point pour l'optique de la scène.

Laissons de côté, pour un instant, la personnalité bruyante de M. Emile Zola; fermons son œuvre si décriée et si vantée, qui, si elle a soulevé tant de violentes colères, n'a pas fait naître moins d'ardentes sympathies, et qui a eu, du moins, ce rare privilége de passionner l'opinion dans les sens les plus divers; oublions nos querelles d'école; mettons sous le même boisseau l'*idéalisme* et le *naturalisme*; carrons-nous dans notre fauteuil d'orchestre, et regardons. Que voyons-nous?

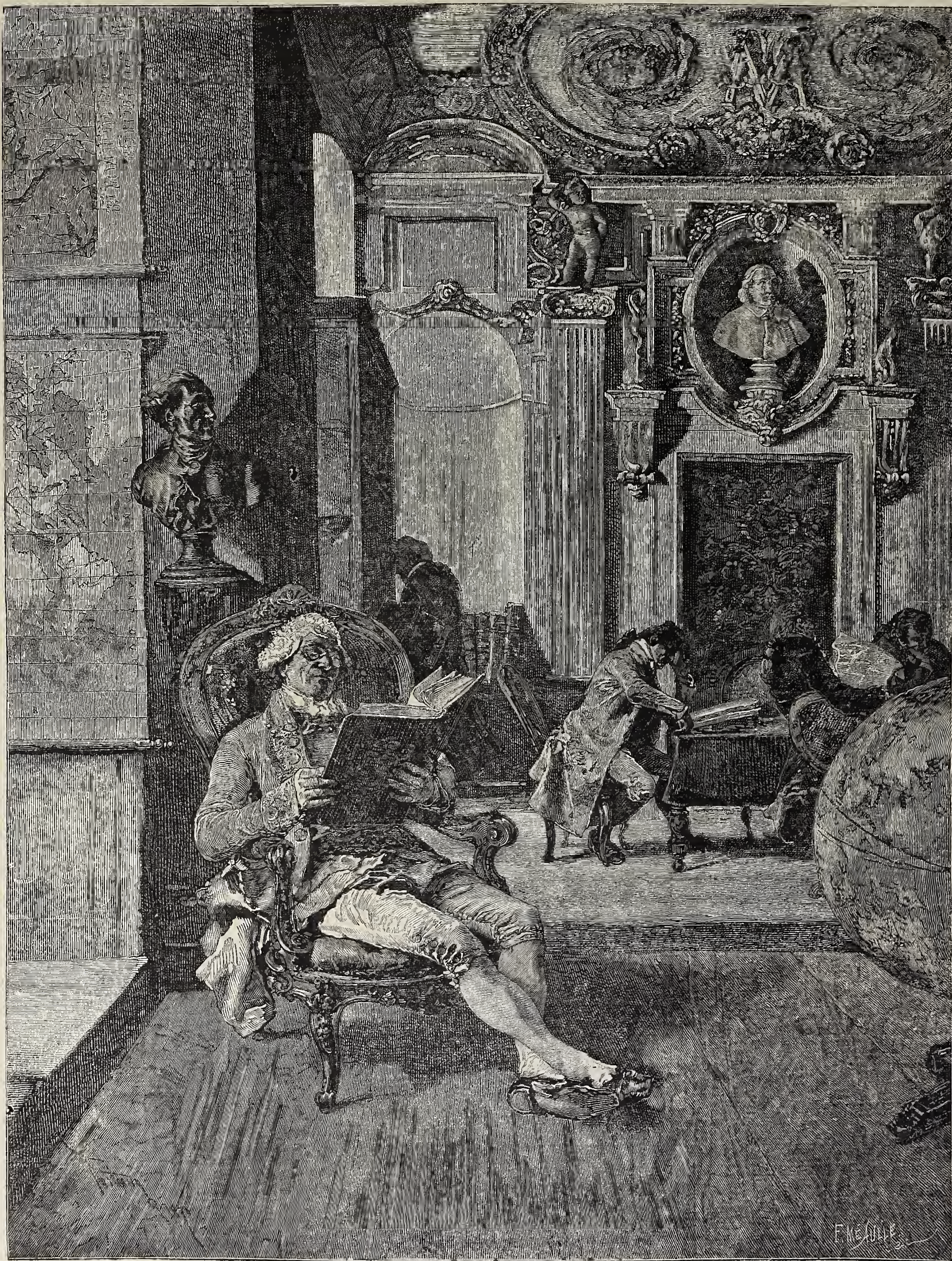
Nous voyons se dérouler devant nos yeux le drame le plus simple, le plus attendri, le plus poignant, le plus empoignant, et, s'il faut tout dire, le mieux taillé suivant la formule consacrée du drame populaire, qui, ne vous en déplaise, en dépit du progrès des mœurs, des variations du goût en matière dramatique, est encore aujourd'hui le seul possible et le seul viable sur la scène de l'Ambigu. C'est là le cadre rêvé pour ces tableaux à la sanguine, aux tons violents, à la touche brutale, tempérés par je ne sais quelle bonhomie naïve dans l'exécution. En stigmatisant d'un mot resté célèbre ce tremplin d'un art essentiellement plébéien : « l'Ambigu, théâtre pas chic! » Nestor Roqueplan en a nettement défini le genre et caractérisé la raison d'être. Ce mot est tout un programme, et l'*Assommoir* en est la plus complète réalisation. Le peuple apparaît, dans cette pièce, avec ses vices hideux, ses habitudes dégradantes, ses léprosités, qui sont, la plupart du temps, les fruits de la paresse greffée sur la misère et l'ignorance; mais il y apparaît aussi avec ses vertus robustes, ses aspirations honnêtes, son ardeur à la tâche, sa belle humeur et sa gaieté. Ces contrastes, ces oppositions de couleur sont l'essence même du théâtre, et ceci perdrait toute sa saveur intense et n'aurait aucune espèce de relief moral, s'il n'avait cela comme repoussoir.

Trop d'ivrognes! ont dit en chœur les critiques à bout d'arguments. Il faudrait pourtant s'entendre. Je ne suis pas de ceux qui pensent que le théâtre doit *prouver* quelque chose. Sa mission, à mon sens, est tout autre. Qu'une pièce m'amuse, m'intéresse ou m'émeuve, je ne lui demande pas de m'instruire ou de me moraliser. Il en est des prétendus enseignements de la scène comme des enseignements du livre : rideau baissé, livre fermé, qui a vu ou lu n'en devient ni meilleur ni pire. Il est certain néanmoins que les auteurs de l'*Assommoir* se sont proposé de flétrir l'ivrognerie passée à l'état d'habitude, d'en faire toucher du doigt les dangers et les hontes ainsi que les lamentables fatalités qui en découlent. Fallait-il, pour atteindre ce but, chimérique ou non, qu'ils ne nous montrassent que des quakers, des buveurs d'eau ou des membres de sociétés de tempérance? Non. Ils ont traité leur sujet à la spartiate, et, n'ayant pas d'ilotes ivres sous la main, ils nous ont montré, dans le délire furieux du vin à seize et des alcools, l'ouvrier, cet ilote des modernes républiques.

Et, puisque leçon il y a, quelle plus sanglante leçon que l'épouvantable agonie de Coupeau? J'accorde qu'ici la note est un peu trop aiguë et que l'horreur est trop complétement poussée jusqu'au paroxysme; mais la faute en est moins aux auteurs qu'à l'intempérance inconsciente d'un artiste trop plein de son sujet. Mettez une sourdine aux vociférations de cet agonisant, il reste une scène terrifiante, plein d'une invincible pitié, et telle que, pour en retrouver une semblable, il faut remonter au dénoûment réaliste de *Trente ans ou la vie d'un joueur* ou à l'épilogue philosophique du *Comte Hermann!*

Vraiment, ils sont bien venus à crier raca sur les contorsions épileptiques du zingueur ceux qui, de leurs mains gantées, applaudissent du haut du balcon de la Comédie-Française, à la mort violente du Sphinx! En quoi le visage de Mlle Croizette verdissant sous la morsure du poison javanais et sa gorge crevant son corsage sont-ils mieux séants que les yeux de M. Gil Naza sortant de leur orbite et sa poitrine velue émergeant de sa chemise en lambeaux! Encore faut-il tenir compte de la différence des milieux, et, si l'on plaide les circonstances atténuantes pour la maison de Molière, ne pas les refuser à la maison de... M. Chilly!

J'accorde encore que le personnage odieux de Nana pouvait être aisément supprimé, sans que cette amputation nuisît à l'économie de la pièce; et même dût-elle y nuire. Je passe même condamnation sur le rôle épisodique, et presque météorique, du croque-mort, bien que l'introduction de ce funèbre comparse dans le drame ne m'ait que médiocrement choqué et ne soit pas, du reste, sans précédents. Ces réserves faites, où est le *naturalisme* dans l'œuvre de M. William Busnach et de feu Gastineau? Et comme nous voilà loin du *naturalisme d'Angèle*, du prologue et du quatrième acte de *Richard Darlington*, et de cet étrange *Michel Pauper*, de retentissante mémoire, qui fut, il y a



LES BIBLIOPHILES, par Fortuny. (*L'Art.*)

Gravure de M. Méaulle.



LE SECRET, par Tony-Faivre. *(Illustration).*

quelque dix ans, le précurseur de l'*Assommoir*, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, tant il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que M. Zola lui-même n'a rien inventé!

Le naturalisme... il n'est même pas dans la langue que parlent les personnages de l'*Assommoir*. Je ne sais pas, dans tout le répertoire du boulevard, de pièce où l'on ait moins abusé, usé même, de l'argot et de la langue pittoresque spéciale au peuple des faubourgs. Tous ces gens-là parlent comme vous et moi avec une simplicité parfois terre à terre, sans affectation ni recherche de trivialité. C'eût été là, certes, une licence permise; les auteurs ont eu le bon goût de s'en abstenir. Mais alors, direz-vous, l'*Assommoir* de l'Ambigu n'est pas l'*Assommoir* de M. Zola? Eh! parbleu, non! Et M. Zola n'a pas manqué de s'en plaindre dans son feuilleton théâtral, mais, en s'en plaignant, il n'a pu s'empêcher de rendre à ses adaptateurs cette justice qu'ils avaient fait preuve, en cela, d'une réelle intelligence et d'un véritable sentiment dramatique.

Qu'ont fait, pour tout dire, MM. William Busnach et Gastineau? Ils ont pris dans le roman les épisodes qui pouvaient être décemment et dramatiquement transportés à la scène; ils ont fait choix des personnages nécessaires à une action qui doit s'ouvrir, se nouer et se dénouer dans le court espace de temps qui tient entre huit heures et minuit; en les extrayant du creuset analytique de l'auteur, ils leur ont donné la vie du théâtre qui n'est point, à beaucoup près, la vie du livre; puis ils ont combiné le tout suivant la formule centenaire qui n'a point vieilli et qui ne vieillira pas. C'est le procédé que je recommande à quiconque entreprendra cette besogne ingrate et surhumaine de tailler un drame vivant dans un roman d'analyse contemporaine.

Ce n'est pas à l'Ambigu qu'on retrouvera l'*Assommoir* de M. Zola; c'est au Gymnase, oui, au Gymnase, à l'ancien théâtre de Madame, dans la belle comédie de MM. Lafontaine et Richard, *Pierre Gendron*. On y voyait, en effet, comme le rappelle fort à propos un de nos confrères, le misérable amant d'autrefois, Lantier, revenu dans un honnête ménage, y régnant par la terreur et y apportant l'infamie. Une seule protestation s'est-elle élevée dans la presse? Ce fut, au contraire, un unanime concert de louanges. C'est qu'alors M. Zola n'avait pas encore immolé tant de victimes sur l'autel de sa personnalité égoïste et dédaigneuse, et que, personne n'ayant reçu de blessure, personne n'éprouvait le besoin de crier!

De tous ceux qui, de près ou de loin, ont collaboré au succès de l'*Assommoir*, le seul qui puisse, sans outrecuidance, se flatter d'avoir fait œuvre de *naturalisme*, c'est M. Henri Chabrillat, le jeune et audacieux directeur de l'Ambigu. Il s'est emparé de la partie descriptive et décorative si pittoresquement et si merveilleusement traitée dans le livre de M. Zola; et, avec l'aide de décorateurs ingénieux, il est parvenu à la matérialiser, pour ainsi dire, dans une série de décors d'une réalité saisissante. A ce point de vue, les tableaux du lavoir, de l'échafaudage, de la barrière Poissonnière, de l'Assommoir et du boulevard extérieur sont de véritables chefs-d'œuvre.

Et quel fini dans l'interprétation! Coupeau, c'est Gil Naza, le Mazarin de la *Jeunesse de Louis XIV*, étonnant de tendresse naïve dans la première partie, effroyablement tragique dans la seconde, et atteignant, dans la scène du délire, jusqu'au sublime de l'horreur; Lantier, c'est l'élégant Delessart, qui joue ce dangereux personnage avec une discrétion dont il faut lui savoir gré; Poisson, c'est Charly, l'inoubliable duc d'Albe de *Patrie;* Gouget, le vertueux Gueule-d'Or, c'est Angelo, qui, sous le tablier de cuir du forgeron, dissimule mal le pourpoint de la Môle; Mes-Bottes, Bibi-la-Grillade et Bec Salé, c'est Dailly, c'est Mousseau, c'est Courtès, trois inénarrables compères, qui sont la joie de la pièce et, d'un bout à l'autre, font assaut d'entrain, de belle humeur et de verve bouffonne; Gervaise, c'est la fluette et mignonne Hélène Petit, qui, dans les scènes de tendresse, a trouvé des accents à remuer les entrailles, et, dans les scènes de révolte, des cris comme en pousse la grande Marie Laurent; Virginie, c'est la brune Lina Munte, un peu dépaysée dans ce rôle noir, mais lui restituant, à force d'étude, son hypocrite physionomie. Il n'est pas jusqu'aux bouts de rôles qui ne soient supérieurement tenus: la grosse Clémentine fait Mme Boche avec infiniment de rondeur, — prenez le mot comme vous voudrez; — M. Leriche et Mme Derouet sont la photographie sans retouche, ressemblance garantie, de l'abominable couple Lorilleux; enfin, c'est avec une véritable stupéfaction que j'ai reconnu dans le fouillis des lavandières cette charmante Suzanne Pic, qui, tout récemment, dans le *Grand'Père* de M. Georges Petit, a donné la mesure de ce qu'elle pourra faire le jour où des auteurs auront l'heureuse inspiration d'utiliser ses précieuses et séduisantes qualités.

Pour me résumer, mon cher Enault, et si pénible que puisse vous être cette constatation, *l'Assommoir* est un grand et durable succès. Il l'est un peu grâce aux batailles passionnées qui se sont livrées et qui se livrent encore autour du nom de M. Zola; il l'est surtout parce que la pièce est habilement faite, d'un intérêt soutenu, qu'elle est bien dans son cadre, qu'elle est montée avec un raffinement de mise en scène inconnu jusqu'à ce jour dans le théâtre où régna M. Billon, et qu'elle est interprétée de façon à satisfaire les plus délicats. Il m'en coûte de vous arracher une dernière illusion, mais je ne crois pas que nos lecteurs « rougissent » autant que vous le supposez de prendre plaisir à ce spectacle de « mauvaise compagnie. » J'ai vu, pour ma part, maintes de vos lectrices, de ces belles désœuvrées qui dévorent fièvreusement vos élégantes aventures d'amour, verser de douces larmes sur les infortunes imméritées de Gervaise, et regarder sans pâlir l'épouvantable agonie de Coupeau. Depuis qu'elles ont fait leur héroïque et douloureux apprentissage dans les ambulances, l'étalage des plaies humaines ne leur fait plus peur. Interrogez-les, quand vous nous serez revenu du pays du soleil et demandez-leur si, depuis qu'elles fréquentent les théâtres, elles ont vu quelque chose de plus délicat, de plus attendrissant, de plus *idéal* — j'insiste sur le mot — que Nana mangeant la soupe dans la gamelle de son père et que Gervaise respirant la rose offerte par Gouget. Ce sont là deux fleurs qui n'ont pas, je vous assure, l'apparence maladive et la senteur fade de fleurs poussées sur le fumier.

En somme, mon cher ami, *naturalisme* et *idéalisme* ce sont là des mots. En art, il n'y a de réel et qui vaille qu'on se passionne que le talent. Je connais des soi-disant *naturalistes*, et vous en connaissez aussi, qui ont du talent à revendre; je connais des soi-disant *idéalistes* qui feraient bien de se faire leurs chalands. Drame ou livre, ceux-là seuls survivent qui sont marqués au coin du talent et de la probité littéraire. C'était l'opinion d'un écrivain illustre, qui n'eut jamais besoin d'étiquette, de George Sand, et je la trouve formulée dans une de ses lettres, qui porte la date de 1857 et qu'on dirait écrite d'hier et pour la circonstance:

« Quand les réalistes, écrivait-elle, ont proclamé qu'il fallait peindre les choses telles qu'elles sont, ils n'ont rien prouvé pour et contre la beauté et la bonté des choses de ce monde. S'il leur arrivait de faire avec ensemble et de parti pris la peinture d'un monde sans accord et sans lumière, ce ne serait encore qu'un monde de fantaisie, car le monde vrai est sans relâche enveloppé de nuages et de rayons qui l'éclairent ou le ternissent avec une merveilleuse variété d'effets. Qu'il soit donc permis à chacun et à tous de voir avec les yeux qu'ils ont. Laissons les réalistes proclamer, si bon leur semble, que tout est prose et les idéalistes que tout est poésie. Les uns seront bien forcés d'avoir leurs jours de pluie et les autres leurs jours de soleil. Dans les arts, la victoire sera toujours à quelques privilégiés qui se laisseront aller à eux-mêmes et les discussions d'école passeront comme des modes. »

La cause est entendue, n'est-ce pas, mon cher Enault?

Ces considérations à propos de *l'Assommoir* m'ont entraîné plus loin que je n'aurais voulu et qu'il n'aurait fallu peut-être; et l'espace me manque pour parler de deux pièces qui, malgré des qualités éminentes, une belle interprétation et une mise en scène hors de pair, n'ont réussi qu'à moitié: l'une au Vaudeville, *l'Aventure de Ladislas Bolski*, l'autre à l'Odéon, *Samuel Brohl;* tirées chacune d'un roman de M. Victor Cherbulliez, la première par M. Auguste Maquet, la seconde par M. Henri Meilhac. Mais la question de l'insuccès presque fatal des pièces tirées des romans contemporains est si intéressante, que je me promets d'y revenir; la semaine où nous entrons ne menaçant pas d'être féconde en événements dramatiques.

Sur ce, mon cher Enault, que la brise de la Méditerranée vous soit douce et le trente et quarante miséricordieux.

Émile Blavet.



L'HOTEL DROUOT

L'intérêt à l'Hôtel Drouot, cette semaine, n'est pas dans les ventes qui viennent de se faire, mais dans celles qui vont s'accomplir. Voici le moment où les amateurs, les marchands et les gens du monde qui ne sont point indifférents aux choses de l'art vont se presser de plus en plus nombreux aux expositions et aux ventes de la rue Rossini. Il est à croire que, cette année, ce que l'on appelle en termes de métier *la saison* se prolongera jusque dans les premiers jours du mois de juin et peut-être au delà.

Après la vente de la collection Lenglart, dont nous avons suffisamment parlé, et qui a attiré mardi, mercredi et jeudi derniers, à la salle 8, un public d'élite, viendra la vente des beaux tableaux modernes appartenant à MM. L..., de New-York, et Hermann, de Paris, indiquée pour le luudi 10 février à deux heures.

Disons tout de suite que cette magnifique collection appartient à deux propriétaires différents, dont l'un est un des riches amateurs de tableaux de l'Amérique, où les counaisseurs ne manquent pas: l'autre n'est rien moins que le célèbre violoniste Hermann, qui joint à sou talent musical, que chacun a été à même d'admirer, un goût un peu moins connu mais très-éclairé pour tout ce qui touche à la peinture.

Cette vente, ainsi formée de deux collections qui semblaient si peu destinées à se rencontrer jamais, est donc doublement riche et intéressante. On va pouvoir en juger.

Elle coutient trois œuvres de Delacroix; la plus importante des trois est un sujet que Delacroix a plusieurs fois traité d'une façon toujours dramatique; il a pour titre: *Tigre et serpent*. Un superbe tigre, tendu sur les pattes, menace de sa gueule entr'ouverte un serpent enroulé autour d'un arbre. La plaine est bornée à l'horizon par une chaine de montagnes. Les deux autres s'appellent *Femme d'Alger* et *Paganini jouant du violon*, qui n'est qu'une étude, mais uue étude des plus puissantes. Il est tout naturel de rencontrer Paganini jouant du violon dans le cabinet du violoniste Hermann.

Vienuent ensuite d'excelleuts paysages dont quelques-uns sont célèbres. Il y en a de Corot, le *Passeur*, l'*Étang de Ville-d'Avray*, le *Bateau*, *Jeune fille assise sur un tertre*, tous poétiques et charmauts. Il y en a de Théodore Rousseau, un nom devaut lequel ou s'incliue toujours; *En forêt, effet d'orage*, est une œuvre magistrale. Il y en a de Troyon: *Bœufs au labour*, tableau d'une grande importance et d'une fort belle qualité. Nous en dirons autant de: *Vaches au repos dans un pâturage;* de Jules Dupré: *Troupeau de moutons sous bois*, d'une exécution très-précieuse: *Une Barque en pleine mer*, d'une coloration très-puissante; de Diaz: *Jardin d'amour*, délicieuse fantaisie qu'ou dirait empruntée au *Décaméron* de Boccace et qui rappelle les

gracieux maîtres du XVIIIe siècle. Bracassat, Charles-Jacque figurent ici, l'un avec *Loup défendant sa proie*, l'autre avec un *Troupeau de moutons sur la lisière d'un bois*. Nommons encore : une vue de *Constantinople au soleil couchant*, par Ziem; l'*Incendie*, de Schreyer, tant admiré à l'Exposition universelle de Vienne en 1873; *Paysanne tricotant*, par Ribot; le *Prêche*, par Leys; un *Canal de Hollande*, éclairé par la lune, de Jongkind; un *Contrebandier espagnol*, de Jourdain; une superbe étude de *Conventionnel*, par Couture, pour le tableau des *Enrôlements volontaires;* une *Forêt de chênes-liéges*, par Oswald Ackenbach.

Nous avons gardé pour la fin la perle de cette collection : un *Lansquenet* bien connu, de Meissonier. Il est daté de 1863. En voici la description qui dispense de toute appréciation : c'est assurément un propos de corps-de-garde qui le fait rire de la sorte; arc-bouté sur les jambes, la cravache dans la main droite relevée sur la hanche et l'autre sur la garde de son épée, il rejette en arrière sa tête coiffée d'un large chapeau gris pour mieux rire à son aise. Il est revêtu d'un pourpoint gris et porte des bottes à revers rouges; près de lui, un tambour et un siége sur lequel il a jeté son manteau.

On pourra visiter cette magnifique collection aujourd'hui samedi et dimanche de une heure à cinq heures. Le catalogue se trouve chez MM. Charles Pillet et Georges Petit, chargés de la vente.

Passons maintenant à la collection de M. Alfred Saucède, dont la vente est indiquée pour vendredi 14 février, après deux jours d'exposition particulière et publique. Il s'agit ici de tableaux modernes et anciens, de dessins et d'aquarelles.

Un ami de M. Saucède, qui a souvent eu ses tableaux sous les yeux, a publié, à propos de la dispersion prochaine de cette collection, quelques notes écrites avec une véritable émotion, une appréciation très-juste des œuvres citées, qu'on a placées en tête de ce catalogue et auxquelles nous recourons volontiers.

« Voici encore une importante collection qui va s'égrener, dit-il. Celle-ci avait été faite avec autant d'amour pour l'art que pour les artistes, qui avaient la joie, deux fois par semaine, de voir en place dans de véritables ateliers, transformés en salons, leurs œuvres et celles de leurs confrères, enseignement utile et qui est donné à bien peu. Certes, nul n'oubliera les charmantes soirées de la rue La Bruyère : c'était à qui se ferait admettre là; mais aussi, quel accueil vous attendait! Le maître de céans n'était satisfait que si on l'était autour de lui; aussi, chaque année, faisait-il procéder, comme à l'Exposition des Champs-Élysées, à un remaniement complet de sa galerie, et chacun à son tour se trouvait sur la cimaise tant convoitée. »

Quel chagrin pour un grand nombre d'artistes, quand ils ont appris que l'excellent propriétaire de leurs œuvres avait dû se décider à s'en défaire, faute de place pour les exposer convenablement désormais!

Disons donc un dernier adieu à toutes ces toiles aimées qui font leurs préparatifs de départ :

Voici de Protais son fameux tableau : *La garde du Drapeau*. Comment le regarder sans émotion! Quelle gravité dans les physionomies de ces braves troupiers qui sentent qu'ils ont charge d'âmes! c'est là certainement une des œuvres capitales de cet éminent artiste

Le départ pour la guerre, tableau de Worms, reproduit en photogravure par la maison Goupil et qui a figuré au salon de 1876, ainsi qu'à l'Exposition du Champ de Mars. Composition spirituelle exécutée avec beaucoup de soin.

Qui ne connaît *le Panier de chats* d'Eugène Lambert? Ces chats, on les a vus partout.

D'isabey, deux toiles parfaites: *Une scène de la Saint-Barthélemy* et *Un lunch dans la forêt*.

De Jules Lefèvre, *Une Chasseresse*, debout carressant un lévrier, type de véritable élégance.

Un autre tableau ayant également figuré au salon de 1876 et à l'Exposition Universelle, c'est une *Ferme* en Bannalec, (Finistère), par Camille Bernier; d'un effet puissant et vrai.

Venant du salon de 1877, *la Cornemuse* de Ph. Rousseau; aussi du même, une appétissante botte *d'asperges*.

De l'inimitable Corot, un délicieux *Matin*, d'un ton fin et vaporeux.

Quatre Daumier, rien que cela! L'*amateur de gravures*, *Don Quichotte*, le *Chiffonnier*, *Effet de clair de lune*.

La plage de Villerville par Guillemet. C'est fougueux et savant. Salon de 1876, Exposition de 1878.

Le *Volontaire d'un an* par Lobrichon, qui a été si souvent reproduit et qui le sera certainement encore!

Le *Veau porté à l'étable*, superbe esquisse de Millet. Un Lewis Brown, d'une charmante couleur: *Les espions*, *Le fou*, *Jeune Florentin*, *le Chanteur Vénitien*, *le Marchand de gibier* par Roybet; *Les Fermiers* par Van Thoren, qui fut fort remarqué au salon de 1875: Du pauvre et regretté Zamacoïs deux notes très-originales : *Les Marionettes* et *Révolte en Espagne*.

Enfin, une page historique : *François Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal*, toile bien connue de J. P. Laurens, qu'on appelle le peintre de Marceau et qu'on pourrait tout aussi bien appeler le peintre de Borgia. C'est toujours la même puissance d'exécution et la même justesse de gestes. Qui ne se souvient du très-vif succès qu'obtint cette maîtresse composition à l'Exposition 1876?

Deux charmants Diaz, un Delacroix, citons encore : Jacquet, Duez, Chenu, Chavet, Dupray, Dumas, Jacque, Leloir, Mouchot, Pille, Fleury, toute la brillante pléiade moderne. Et parmi les anciens : Hubert-Robert, Latour, portrait de la Camargo, Rubens, Gillot, Boucher, R. Mengs, Tintoret et autres. Les dessins anciens et modernes sont signés pour la plupart: Prud'hon, Marilhat, Boilly, Callot, Comte, Delacroix, Jacque, Millet, Pille, Saint-Aubin, etc. etc.

La vente est confiée aux soins de MM. Charles Pillet et Féral.

PIERRE D.

CHRONIQUE DU SPORT.

Équitation rétrospective.

L'équitation est un art, mieux encore une science, si prétentieuse que puisse sembler la définition. On la considérait comme telle autrefois où elle faisait partie des bases premières et indispensables de l'éducation de tout homme bien élevé.

Les habitudes et la société elle-même se sont singulièrement modifiées depuis, je le sais. Rejetant bien loin ces errements futiles d'une époque usée et corrompue (ce sont je crois, les termes usités en pareil cas). On s'est uniquement attaché à la culture des choses de l'esprit et de l'intelligence, afin de préparer les jeunes gens à la carrière sérieuse qui s'ouvrait devant eux. Il ne m'appartient pas de soulever ici le masque de cette majestueuse et austère gravité. Il me semble, cependant au premier abord que la société à laquelle nous succédons n'a pas été si stérile en hommes éminents de toute sortes : grands capitaines, savants, artistes poëtes, sont restés entourés devant la postérité, d'une auréole qui ne paraît pas très-compromise par des productions du genre de l'*Assommoir* et les idées dont cette œuvre d'art est l'expression.

Entré dans la vie, précisément pendant la période intermédiaire entre l'ancienne société s'écroulant et la nouvelle cherchant son équilibre à travers des tâtonnements multipliés; s'il m'a été donné de constater parfois une notable différence entre les hommes d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, la politesse seule m'empêche de dire de quel côté j'ai trouvé une véritable et réelle supériorité.

Pour en finir avec les généralités et rentrer dans mon cadre limité, j'ajouterai seulement qu'il me semble imprudent de lancer un jeune homme à travers le monde sans l'armer en vue de certaines éventualités, d'ordinaire inévitables et de le mettre à même d'y faire face honorablement. Un homme d'un certain monde doit à mon avis, avant tout, savoir tirer convenablement l'épée, monter suffisamment à cheval, nager de manière à se tirer d'affaire s'il tombe à l'eau, et à certain point de vue même danser. Je suis convaincu qu'il n'en fera pas plus mal son chemin.

Quant à l'équitation je comprendrais l'oubli où elle est tombée, si on avait à peu près renoncé à l'usage du cheval. Mais jamais on n'en a autant parlé, on a eu la prétention de le connaître mieux et de s'en servir aussi bien. C'est au point que vous pouvez impunément dire bien des choses désagréables d'un homme sans qu'il en résulte rien de fâcheux pour l'un ou pour l'autre; mais si vous avez le malheur de lui laisser soupçonner que vous trouvez qu'il ne monte pas bien à cheval, vous êtes à peu près sûr d'avoir ses deux témoins le lendemain. Quitte, cependant à risquer ce petit inconvénient, je prendrai la liberté de dire à mes contemporains, non pas qu'ils montent mal à cheval, mais qu'à part certaines exceptions trop connues pour avoir besoin d'être citées, ils n'y montent pas; ils sont dessus, ce n'est pas du tout la même chose.

Je le sais, d'ordinaire ils sortent de chez eux et y rentrent sans se tuer, après avoir un peu prêté à rire aux passants, et s'être, s'ils sont de bonne foi, procuré à eux-mêmes un agrément relatif. Ce trompe-l'œil, insuffisant même à des yeux peu expérimentés, s'obtient à l'aide de concessions inconnues de nos pères, dont la vie valait au moins la nôtre, bien qu'ils y attachassent d'ordinaire moins de prix. Un marchand de chevaux me disait dernièrement : « pour vendre un cheval de selle, il faut avant tout qu'il soit d'une sagesse et d'une commodité telles que tout le monde puisse le monter. » Il en est résulté qu'il n'y a rien de plus rare à trouver aujourd'hui qu'un bon cheval de selle; la généralité des cavaliers se contentent d'animaux qu'autrefois et encore en Angleterre, par exemple, on trouverait trop lourds et trop communs pour atteler à un brougham. Réduite à de semblables proportions, ce n'est plus de l'équitation, j'aime mieux un vélocipède.

Se tenir vaille que vaille sur une selle, aller où on veut, à peu près comme on veut (pas toujours) ressemble à monter à cheval, comme le tapage à la musique, le badigeonnage à la peinture, le calembourg à l'esprit. S'il me passait par la tête l'idée saugrenue de prendre un violon, de me l'appuyer sous le menton, en tenant le manche ou la queue (je ne sais comment cela se nomme) dans la main gauche, et de promener un archet sur l'instrument, j'obtiendrais incontestablement un bruit quelconque : lequel, je n'en sais rien et n'ai nul désir de le savoir; mais enfin j'en ferais un. Eh bien! je produirais à un musicien exactement la même sensation qu'éprouve un véritable homme de cheval, en voyant passer le plus grand nombre des cavaliers de Paris.

Cet oubli de toute tradition et de tout principe se dissimule assez habilement sous la rubrique commode, d'équitation du dehors, large manière anglaise, etc. Quant à être large, on ne saurait le lui refuser; si trois de ces messieurs montent ou descendent l'avenue de l'Impératrice de front, c'est l'allée qui ne se trouve plus assez large, il n'y a plus moyen de passer sans risquer une ruade ou un choc. En ce qui concerne cette prétendue imitation anglaise, nos voisins seraient un peu surpris et surtout médiocrement flattés de s'entendre attribuer une aussi singulière manière de faire, n'ayant de nom dans aucune langue, et n'existant dans aucun pays : ceux-là seuls qui l'ont inventée peuvent en réclamer le privilége, il ne leur sera contesté par personne.

L'équitation anglaise est une équitation; comme toutes choses rationnelles, elle a sa raison d'être, ses principes et ses règles parfaitement définis et définissables. Évidemment la pratique y domine de beaucoup la théorie; il en est de même au reste partout; aucune théorie ne saurait précéder la pratique dont elle est l'expression. On essaye, on tâtonne; quand on réussit on se rend compte des moyens à l'aide desquels on est arrivé; on peut alors formuler un principe, une doctrine basée sur des expériences concluantes. Mais l'absence de toute méthode et de tout raisonnement, ne saurait jamais constituer même une manière de faire ayant droit à un examen sérieux.

Ce qu'il y a de singulier dans cette éternelle polémique pendante depuis si longtemps, entre l'équitation du dedans et celle du dehors, c'est qu'elles reposent l'une et l'autre sur les mêmes bases et sur le même principe : l'équilibre du cheval. Ceci peut se résumer dans cet axiome posé par M. Baucher : *la position doit toujours précéder le mouvement*. Cette formule demande quelques explications pour être parfaitement comprise en dehors d'un cercle très-restreint de spécialistes.

Avant d'entamer un mouvement, quel qu'il soit, le cheval est préalablement obligé de se mettre dans une certaine position où ce mouvement lui devient non-seulement aisé, mais tout au moins possible. Cela ne serait pas une difficulté, si l'animal était en liberté, maître absolu de sa masse et de la manière dont il entend l'ébranler et la mouvoir. C'est en vertu de cette loi qu'un cheval, abandonné à lui-même, ne fait jamais un faux mouvement, exécute des arrêts brusques, des pirouettes, des changements de direction, qu'il faudrait une longue étude, et un travail opiniâtre, pour obtenir de lui, quant il est monté. Mais dès qu'il se trouve sous la domination de l'homme, il perd son libre arbitre, la disposition instinctive de ces forces, son initiative; il devient une machine fonctionnant sous une direction qui n'est plus la sienne, vous devez donc être sa boussole et son gouvernail. Je parle seulement d'un cheval dressé. Ce résultat acquis est nécessairement précédé d'une période de luttes et de résistances pendant laquelle l'animal se débat, pour se soustraire à une domination qui révolte ses instincts naturels. Ici les moyens sont tout autres, ils doivent agir moralement beaucoup plus que physiquement. Mais il faut prendre une base fixe de raisonnement sans laquelle il n'y a plus moyen de raisonner.

Cette vérité admise, il en ressort que si vous voulez obtenir un mouvement, quel qu'il soit, vous devez avant tout vous préoccuper de placer le cheval dans la position dont ce mouvement est la conséquence, autrement vous le lui rendez impossible; car sans votre indication il ne saurait la prendre lui-même. C'est ici que les deux méthodes en apparence opposées, se rencontrent forcément dans une même et identique action. Regardez passer un jockey (je parle d'un bon, les mauvais ne comptent pas). Voyez le corps légèrement pen-

ché en avant, afin de dégager le rein qui, dans une allure poussée à une extrême limite, se trouve nécessairement plus ou moins en dehors du centre de gravité; la cuisse perpendiculaire, le genou adhérent à la selle, les jambes enveloppant les flancs du cheval, pour bien sentir la cadence du mouvement et lui imprimer une direction : les mains collées au garot pour maintenir la tête et l'encolure, dans une position qui leur permettent de recevoir l'impulsion communiquée par l'arrière main, et de la projeter en avant. Remarquez-le bien, il est fixe, immobile, ne bouge pas dans la crainte de déranger la position indispensable au mouvement qu'il veut obtenir. Cette immobilité dure tant que le cheval se maintient lui-même dans l'allure. Le premier signe de fatigue se manifeste chez l'animal en baissant la tête et laissant son rein traîner derrière lui. Alors le jockey s'asseoit dans sa selle, cherche avec les jambes, au besoin avec les éperons, à ramener le rein sous le centre, et seconde cette action par un mouvement des mains afin de relever la tête pour que sa position basse ne paralyse pas l'impulsion qu'il provoque avec les jambes dans l'arrière main.

Comme contraste, observez l'écuyer. Il est assis dans le milieu de sa selle, les épaules effacées, la tête haute, regardant entre les deux oreilles de son cheval; les étriers beaucoup plus longs, la jambe nécessairement tombante. Il s'efforce d'engager l'arrière main sous le centre et en même temps par un effet simultané des jambes et de la main à élever l'encolure. Son but est de mettre le cheval dans la position nécessaire au mouvement qu'il va lui demander; comme le mouvement est exactement le contraire, l'équilibre est nécessairement différent. L'un cherche à mettre son cheval dans la cadence de la plus grande extension de son allure; le second s'attache à trouver une régularité harmonieuse et une élévation brillante dans tous les mouvements. Les moyens sont les mêmes, seulement ils sont employés différemment, mais c'est toujours et partout une question d'équilibre : il s'agit de savoir celui que vous préférez. En un mot, ce sont deux musiciens jouant dans un ton différent, mais faisant l'un et l'autre de la musique. Quant à vous, Messieurs les fantaisistes, ce que vous faites ne peut même pas s'appeler du bruit; si par hasard il vous arrive parfois de jouer à peu près juste, oh ! il ne faut pas vous en vouloir, ce n'est pas votre faute, le malheureux cheval est bien obligé d'en sortir, et alors il prend de lui-même, le plus souvent malgré vous, un équilibre sinon normal au moins possible.

***

Comme il était aisé de le prévoir, dès les premiers jours de la semaine, les courses d'Auteuil n'ont pu avoir lieu dimanche dernier. Un long et épais manteau de neige immaculée couvrait le tapis vert du turf où devaient avoir lieu les premiers steeple-chases du Printemps. La Société d'Auteuil, usant d'une latitude que lui laisse son règlement, a purement et simplement annulé les engagements et supprimé le programme. C'était au reste ce qu'il y avait de mieux à faire pour tout le monde : les chevaux ne pouvaient être en état de courir convenablement; le terrain se trouvait impraticable et il était impossible de savoir quand il le deviendrait. Le hasard a fait que l'on eût pu courir jeudi; mais cette date était déjà prise par le Vésinet. C'eût été une nouvelle complication, il n'y a pas certes en ce moment assez de chevaux sur leurs jambes pour subvenir à deux réunions, le même jour. Au reste, le comité de la Société était réglementairement dans son droit, et cette mesure ne saurait soulever l'ombre d'une protestation.

En jurisprudence générale on ne peut remettre une course, même en cas de force majeure, que de vingt-quatre heures à la fois. C'est évidemment une affaire de forme, puisque les commissaires d'une réunion sont toujours jugés souverains du cas de force majeure, et qu'ils peuvent répéter cette mesure cinq jours consécutivement : passé ce délai, le contrat se trouve rompu de plein droit et les engagements sont nuls.

Les raisons de cette législation, sont aisées à comprendre, un programme de courses est un engagement et un contrat; dès qu'il est publié, les prix n'appartiennent plus au donateur, quel qu'il soit, ils deviennent la propriété des chevaux qui seront engagés et le sont après l'époque des engagements. Une fois cette position établie, rien ne peut plus être changé sans risquer de porter préjudice à l'une des parties contractantes. Si le cas de force majeure intervient, il faut bien s'incliner, mais s'il se prolonge au delà d'un terme normal, les conditions n'étant plus les mêmes, il convient de rendre à chacun sa liberté respective.

Ces observations n'ont, au reste ici, qu'un intérêt purement théorique; ce sera donc le Vésinet qui aura cette année l'honneur d'ouvrir la saison. En raison de l'état actuel des chevaux et de la date peut-être un peu prématurée, les débuts de la campagne ne promettent guère qu'un intérêt d'observation et de curiosité pour l'avenir.

Ned Pearson.

COURRIER DE LA SEMAINE

La semaine a été fertile en événements et deux chasseurs illustres se sont serrés la main, l'un en descendant avec dignité et grandeur les marches du pouvoir, l'autre en les montant avec calme et une dignité non moins grande.

Nous n'avons ici ni à juger le passé, ni à prévoir l'avenir, mais nous savons que c'est sans regret que le soldat de Magenta, nouveau Cincinnatus, retourne, non à sa charrue, mais à cette vie calme et active en même temps, du disciple fervent de saint Hubert.

Nous croyons savoir d'un autre côté que M. Grévy, en acceptant la suprême magistrature, a jeté un regard de regret sur ces coteaux giboyeux du Jura, où il aimait tant à aller se reposer de ses travaux. Plus d'une fois le nouveau président de la République enviera le sort de son prédécesseur, et l'éclat des chasses officielles des bois de Marly, de la réserve de Versailles et de la forêt de Compiègne, ne sauront le consoler de la privation de la chasse au chien d'arrêt qu'il estime, en vrai chasseur, au-dessus de tout autre.

Quant au Maréchal il va reprendre ses relations de bon voisinage et de pérégrination cynégétique. La dernière chasse officielle qu'il ait faite a eu lieu au tiré du Buissonnet, en forêt de Compiègne. Les tireurs étaient le Maréchal, S. A. R le prince d'Orange, M. le marquis de Mac-Mahon, MM. Patrice et Emmanuel de Mac-Mahon, les généraux Borel et Broye, les comtes J. de Ganay et de Tanlay et l'honorable M. Fessart, inspecteur des forêts de l'État qui réunit toutes les attributions qui incombaient jadis aux services des forêts et de la grande vénerie.

Ces dix fusils ont tué 1299 pièces, parmi lesquelles on comptait environ 300 faisans. C'est un résultat magnifique pour un regain, le tiré ayant déjà été fait une fois il y a à peine trois mois.

Comme nous avons eu maintes fois l'occasion de le dire, le Maréchal ne regrettera pas ces tirés officiels aux rabats; l'étiquette les lui imposait et il les subissait galamment.

On se demande si M. Jules Grévy se soumettra à ces tueries de gibier qu'il a, de tout temps, réprouvées. Situation oblige et il sera bien forcé de suivre la tradition.

Nous croyons toutefois que le nouveau Président de la République, sans songer cependant à reconstituer l'ancienne vénerie, organisera un service des chasses dans les domaines de l'État, plus dans un intérêt de conservation que dans un but cynégétique personnel. Le système d'amodiation du droit de chasse dans les forêts de l'État n'a pas donné partout les mêmes résultats que l'on en espérait; d'ailleurs les renouvellements des baux ne se feront plus aussi facilement. Les locataires consciencieux sont obligés de faire de grands frais de garde, de repeuplement et de conservation; ceux qui le sont moins ouvrent la porte toute grande au braconnage et aux dilapidations des bois. Il y a là un problème à résoudre et nul mieux qu'un chasseur correct comme M. Jules Grévy n'est plus à même de traiter cette question aussi intéressante pour le fisc que pour la conservation des domaines de l'État et du gibier indigène qui y trouve le dernier refuge.

Un des grands inconvénients de la location temporaire est l'insouciance de l'avenir des amodiateurs qui ne recherchent généralement que les jouissances immédiates. Ce sentiment est certainement égoïste, mais il est bien humain et l'on ne saurait exiger du voyageur l'entretien de la route qu'il ne fait que traverser.

Ainsi ces derniers froids ont été funestes au gibier et il est peu de locataires de chasses qui se soient occupés de le nourrir. Les dernières neiges fondues, regelées, recouvertes d'une couche de glace ont produit de grands désastres. Le *Jockey* rapporte que sur les terres de Tigery, chez M. Camille Decauville, cinq pauvres perdrix rouges ont été prises sur la neige, sans forces, ne pouvant plus voler, mourantes de faim. Plus loin un instant après, le garde s'empara d'un faisan qui était venu s'abriter contre une meule de blé : sa queue recouverte de grésil faisait corps avec la paille, le pauvre coq n'a pu s'envoler.

On nous rapporte qu'à Franconville on a pris des perdrix à la main : elles venaient des tirés de Saint-Germain qui cependant sont princièrement entretenues par M. le baron de Hirsch. Or, si de pareils faits se produisent chez des propriétaires et des locataires aussi vigilants, aussi consciencieux que M. Camille Decauville et que M. le baron de Hirsch, quelle doit être la situation dans les chasses louées aux insouciants dont je parle plus haut.

Dans une petite ferme sise sur la bordure de la forêt de Chantilly, occupée par Guillaume Ferrier et sa femme, un magnifique bouquin est venu, on ne sait par quelle issue, s'installer auprès du foyer. Lorsque la fermière, revenant de soigner ses vaches, est rentrée, le lièvre s'est dressé et celle-ci, prise de frayeur, en a laissé choir sa jatte de lait en poussant des cris. Le mari arriva aux clameurs et parvint avec toutes les peines du monde à saisir l'animal qui le griffa cruellement. Il est inutile de dire quel fut le sort du lièvre : la pauvre bête chassée par le froid se chauffa outre mesure... dans une casserole.

Sujet charmant de tableau : *effet du froid sur le lièvre*, recommandé au talent plein d'humour de mon ami Bennassit.

Quoi qu'il en soit et malgré le sursis ministériel accordé à quatorze départements il nous faudra, demain dimanche 9 février, changer notre fusil d'épaule, comme l'on dit vulgairement ou, pour être plus exact, l'accrocher au ratelier jusqu'à la saison prochaine.

Heureux les ecclectiques, amis de la nature. Ceux-là ont encore d'heureux jours : pour eux la pêche succède à la chasse et la vie au grand air n'a pas d'interruption.

Le mois de février que nous venons d'entamer est éminemment piscatorien.

Pendant ce mois les lottes remontent les rivières et ont achevé sur les fonds de gravier la ponte innombrable de leurs petits œufs blancs; le brochet dépose son frai volumineux et allegé, pirate entre deux eaux, il est bon à prendre.

L'eau se trouble encore, le poisson mord et son attaque est plus franche : la main légère est la plus puissante.

Dans ce mois le pêcheur n'a nul besoin d'être vertueux; il n'a que faire de voir lever l'aurore : il ne doit pêcher que de onze heures du matin à trois heures de l'après-midi. Avant et après le poisson se retire dans les crônes et la loi défend d'aller l'y chercher.

Les meilleures mouches artificielles pour la saison sont : l'imitation dite *great-hackle* ; le red-fly, — mouche rouge; le *Mouch-brown*, — brune de mars; — et le *red-spinner*, fileuse rouge.

Ces menus renseignements que nous donnons au courant de la plume pourront être utiles aux fervents disciples de saint Pierre, quant aux pêcheurs de *chic et de chèque* leur pêche est toujours miraculeuses : comme le chasseur à la balle d'argent, ils ont l'hameçon du même métal.

Le plus joli type de ces écumeurs de rivières est le triumvir Marc-Antoine.

Ce pêcheur à la ligne de l'antiquité, s'il faut en croire Plutarque, était de la force du jeune Henri B... qui, en deux heures de pêche à Asnières, rapporte deux kilos de goujons onéreusement pêchés dans les boutiques des bateaux.

Un jour qu'il pêchait devant la reine Cléopâtre, et qu'il voulait lui faire voir son adresse, il commanda à un pêcheur de se cacher sous l'eau, et d'accrocher, chaque fois qu'il jetterait sa ligne, un beau poisson pris d'avance à l'hameçon. En conséquence sa ligne était toujours bien chargée.

Cléopâtre s'en aperçut et ne dit rien.

Le lendemain elle invita ses familiers à assister à la pêche de son amant et commanda à un pêcheur de plonger également sous l'eau, avec une provision de poissons salés qu'il accrocherait à la ligne d'Antoine.

Le triumvir, la sentant chargée, la retirait avec une sorte de vanité.

Cléopâtre et ses courtisans le félicitèrent en riant beaucoup.

Antoine, un peu confus, vit que la reine n'avait pas été dupe de la supercherie de la veille.

— Laissez, Seigneur, lui dit-elle, laissez à nous autres habitants du Phare et de Canope à manier la ligne, et occupez-vous à prendre des villes, des royaumes et des rois.

Nous prévenons charitablement le jeune Henri B... qu'il a peut-être en ce moment une Cléopâtre qui lui prépare une mystification toute aussi cruelle.

Florian Pharaon.



LE MOULIN, d'après le tableau de M. E. Grandsire. *(Monde illustré).*

VÉNERIE

(*Suite*).

ÉCONOMIE CYNÉGÉTIQUE.

Entrons dans la maison :

La cuisine, c'est la pièce principale, c'est le salon et la salle à manger tout à la fois, c'est là que le garde, lorsqu'il est chez lui, se tient avec sa famille. L'ampleur du foyer est accessible à tout le monde, tout le monde peut s'y chauffer, les enfants lorsqu'ils reviennent de l'école, le père lorsqu'il rentre mouillé; il accroche ses guêtres, ses vêtements aux crampons qui sont fixés sous le manteau de la cheminée où on a dû ménager dans le mur des petits réduits qui servent à placer, au sec, une foule de petits objets d'un usage journalier. La place classique du fusil est au-dessus et contre la tablette de la cheminée; mais les munitions sont tenues sous clef, hors de la main des enfants. Chaque chambre a sa fenêtre, afin de pouvoir en renouveler l'air à volonté. Un poêle est préférable à des cheminées qui fument, si on ne trouve pas remède à ce grand inconvénient qui existe presque toujours dans les maisons construites en plein bois.

Une maison de garde n'est réellement bien placée qu'autant que celui qui l'habite peut entendre du coin de son feu et de son lit, les coups de fusil tirés sur sa garderie. Plusieurs propriétaires que je pourrais nommer, ont imaginé de loger leur garde dans une tour carrée à plusieurs étages; du haut de cette tour, le garde voit tout ce qui se passe de chez lui. Comme logement, c'est détestable, mais excellent pour la surveillance, surtout pour une chasse de plaine.

Il ne faut pas que le jardin soit trop grand, le garde y passerait trop de temps à le cultiver. On le plante d'arbres fruitiers des espèces les plus rustiques et les plus productives. Il est logique de donner la préférence à celles qui réussissent le mieux dans le pays.

On n'oubliera pas dans l'étable à vaches, un petit réduit pratiqué dans le mur, se fermant au moyen d'une porte grillagée en fil de fer: c'est la place des furets; ils y sont bien mieux que dans un tonneau dont le fond finit toujours par pourrir et par sentir mauvais.

Je répète qu'il ne faut pas, comme dans nos maisons de paysans, placer la fosse à fumier en avant de l'habitation; sa véritable place est sur le derrière, au nord, près du chenil et des étables.

De toutes les maisons de garde que j'ai visitées chez les particuliers, il m'a semblé que les mieux comprises, ce sont celles du domaine de Bois-Boudran, chez le comte Greffuhle. A part les parquets à faisans qui ne sont pas rigoureusement indispensables partout, ici, tout a été prévu, sans luxe ni prodigalité, mais avec une rare entente des besoins du garde et un très-grand sentiment d'humanité pour les gens et les bêtes. Les maisons de Bois-Boudran sont closes avec des murs, et cela, par mesure de prudence; le garde est plus chez lui et beaucoup moins exposé à être attaqué la nuit. Les murs permettent les espaliers, qui donnent d'excellents fruits; tout cela est très-avantageux, sans doute, mais c'est une grande dépense quand on n'a pas les pierres ou les briques à bon marché.

La girouette sur le toit de la maison du garde est de rigueur. Le garde doit toujours consulter le vent avant de sortir.

En cas de maladie, il faut absolument que les deux petites chambres des enfants puissent être chauffées soit par la cheminée de la cuisine, soit par un tuyau de poêle ou tout autre procédé.

Nous avons dit que la maison du garde doit être simple, qu'elle ne doit rien avoir d'inutile; cependant, il est des cas où la forme et un certain cachet architectural sont permis pour faire point de vue soit dans un parc ou ailleurs. La maison de garde de M. Arvenf est un spécimen de ces conditions toutes spéciales.

Telle doit être la demeure du garde; voyons l'homme qui va l'habiter.

Toutes les fois que les représentants du pays montent à la tribune pour combattre les aliénations forestières, ils font bien plus de politique que de sylviculture, et, par une analogie qui blesse la logique, il n'est pas permis aux hommes spéciaux d'élever la voix, ouvertement du moins; chez nous un fonctionnaire qui défendrait les intérêts qui lui sont confiés, serait mal vu et risquerait de perdre son emploi.

Il résulte d'un tel système, que les questions secondaires et de détails sont presque toujours négligées. C'est ainsi que jusqu'ici on s'est fort peu préoccupé de *l'élément garde*, bien que ce soit la source la moins contestable de toute conservation, de toute protection.

Tous les gouvernements du Nord de l'Europe, la Russie, la Suède, la Norvége, l'Allemagne plus particulièrement, ont su mettre en valeur la classe si utile des gardes qui, dans ces pays, par l'état avancé de leur instruction, rendent d'incalculables services. Chez nous, au contraire, — je rougis de l'avouer, — ces serviteurs de la propriété privée, sont incapables de constater régulièrement, par procès-verbal, le plus simple délit.

Nous dirons plus bas par quel moyen on pourrait remédier à ce déplorable état de chose.

On compte en France 37,000 communes; 7 millions d'hectares de forêts ombragent encore le sol national. En accordant un garde champêtre à chaque village, il y en aurait donc 37,000; en divisant les 7 millions d'hectares de forêts par 400 hectares, qui est l'étendue approximative confiée à la surveillance, nous aurions donc 17,500 gardes, tant à l'État qu'aux particuliers. En les réunissant aux 37,000 gardes champêtres, on se trouve en présence de 54,500 proposés, c'est-à-dire d'une véritable armée.

Qu'on se figure maintenant un tel personnel éclairé, instruit, auquel on confie des propriétés qui représentent des millions et des milliards, on comprendra alors que nous n'exagérons rien en disant que ceux qui nous gouvernent mériteraient bien du pays en s'occupant de ces serviteurs pour lesquels on n'a rien fait, et qui cependant sont bien dignes d'un peu plus d'attention.

A. DE LA RUE,
Ancien inspecteur des forêts de la Couronne.

(*A suivre.*)

NOUVELLES & ÉCHOS DU SPORT

Nice, Pau et Cannes font grand éclat en ce moment. Ces charmantes villes du Midi rivalisent de gaîté et d'entrain. En outre des réceptions, bals, etc., les municipalités font leur possible, et Dieu sait comme elles s'en acquittent bien!

Pour le moment c'est le tour de Pau, avec sa brillante réunion d'hiver. Et cette fois-ci la réunion promet d'être très-intéressante, car on annonce un prix de 10,000 francs. Dans cet évent, je vois le nom de plusieurs bons « performers » tels que *Lady Killer*, *Consolation* et *Le Nageur*. D'ailleurs, le comité comprend enfin, je crois, la nécessité d'être généreux, et conséquemment il faut compter sur le succès.

Après Pau, viendra Nice, avec le carnaval et les régates, dont je vous ai donné le programme dans ma dernière. De ce côté on peut prédire succès complet, car tous les notables de la ville sont intéressés à ces fêtes, qui rappellent par plus d'un point, les gaietés passées de notre capitale. Certes, rien n'y manquera, ni l'argent, ni le patronage — ainsi donc, le carnaval de 1879 sera un des plus brillants qu'on ait jamais vus.

Puis, on verra Cannes. La municipalité va célébrer dignement le centenaire de lord Brougham, à qui elle doit, certainement, sa prospérité actuelle. Cette série de fêtes durera du 15 au 29 avril, plus longtemps même si cela devenait nécessaire.

TIR AUX PIGEONS

Le Tir aux pigeons de Monaco a été bien suivi. Lundi et mardi dernier a eu lieu le Grand Prix du Casino. Cet évent est échu à M. Hepwood, qui a tiré en véritable chasseur, abattant ses pigeons avec une régularité étonnante. Le capitaine Shelley est venu en seconde ligne, et le marquis de Croix a été troisième, et le vicomte de Quêlen occupait la quatrième place. Naturellement, assistance nombreuse, attirée par le beau temps et l'importance de ce prix.

Lundi dernier, a eu lieu le Prix de Monte-Carlo, qui a été gagné par M. Aubrey-Coventry avec une grande facilité. On le voit, les tireurs anglais ont encore été heureux cette année, et nous ne sommes pas de force pour leur disputer heureusement ces beaux prix. Voici les détails des deux journées :

Lundi et mardi, 27 et 28 janvier. Grand Prix du Casino : un objet d'art d'une valeur de 4,000 fr. et 20,000 fr. additionnés.

1er MM.	Hopwood	13 pigeons	sur	14
2e	E. Shelley	12	—	14
3e	Marquis de Croix .	11	—	13
4e	Vicomte de Quélen.	11	—	14

Jeudi 30 janvier. Prix de Monte-Carlo : un objet d'art d'une valeur de 1,500 fr. et 3,000 fr. additionnés:

1er MM.	Aubry-Coventry . .	11 pigeons	sur	13
2e	Henry Red-Reid . .	10	—	13
3e	Vicomte de Quélen.	9	—	10
4e	Comte du Chastel .	8	—	9

LONGCHAMPS.

POTEL & CHABOT, 28, rue Vivienne

CHEVET, 12, Galerie de Chartres, Palais-Royal.

ÉVENTAILS.

RODIEN, 48, rue de Luxembourg.

KEES, 28, rue du Quatre-Septembre.

ALEXANDRE, 14, boul. Montmartre.

FOURRURES.

RÉVILLON, 79 et 81, rue de Rivoli.

BERLIOZ, 23, boulevard Haussmann.

GREBERT-BORGNIS, 48, r. de l'Arbre-Sec.

GLACIERS.

IMODA, 3, rue Royale.

JOSÉPHINE & Cᵉ, 14, rue Drouot.

HORLOGERIE.

BREGUET, 12, rue de la Paix.

JAPY FRÈRES & Cᵉ, 7, rue du Château-d'Eau.

E. BROWN, 12, rue de la Paix.

A. F. COLLIN, 118, rue Montmartre.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

BESSON, 92, rue d'Angoulême.

COURTOIS, 88, rue des Marais.

PÉRINET, 27, rue Copernic. — Spécialité de trompes de chasse.

LAMPES.

CHABRIÉ, 52 *bis*, rue des Martyrs.

CHAPUIS, 24, r. du Quatre-Septembre.

MAISON DE L'ALUMINIUM, 21, boulevard Poissonnière.

LIBRAIRES ET ÉDITEURS.

J. B. BAILLIÈRE & FILS, 19, rue Hautefeuille.

BERGER-LEVRAULT & Cᵉ, 5, rue des Beaux-Arts.

CHAIX & Cᵉ, 20, rue Bergère.

LIVRÉES.

SUTTON, 134, boulevard Haussmann.

MACHINES A COUDRE.

ÉLIAS HOWE, 48, boul. Sébastopol.

H. BOURDIN, 99, boul. Haussmann.

OPTIQUE.

BRUNNER FRÈRES, 159, rue de Vaugirard.

BARDOUX FILS ET Cᵉ, 55, rue de Chabrol.

ALVERGNIAT FRERES, 10, rue de la Sorbonne.

PAPETERIE.

FORTIN, 59, rue Neuve-des Petits-Champs.

HAMEL JEUNE, 25, boulevard Malesherbes.

MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

PAPIERS PEINTS.

MAISON MAIGRET & Cᵒ, 3, boulevard des Capucines.

BEZAULT & PATTEY FILS, 275, faubourg Saint-Antoine.

PHOTOGRAPHES.

ADAM SALOMON, 55, rue de la Faisanderie.

WALÉRY, 9 *bis*, rue de Londres.

ALOPHE, 25, rue Royale.

PROFESSEURS DE BILLARD.

CONSTANT, 64, rue la Victoire.

VIGNEAUX, au Grand-Hôtel,

RESTAURANTS.

MAGNY, 3, rue Mazet.

VOISIN, 261, rue Saint-Honoré.

PAVILLON HENRI IV, à St-Germain.

PELLÉ & ADOLPHE, 31, boulevard Haussmann.

VOITURES.

KELLNER, 109, avenue Malakoff.

HENRI BINDER, 31, rue du Colisée.

ANNONCES

EAU TOLMA (brevetée). Nouvelle et rapide teinture, progressive, rend aux cheveux gris leur couleur naturelle *garantie sans nitrate*. 5 fr. le flacon. Chez Kraemer, rue Turgot, 23.

ON DEMANDE deux vieux chiens de réforme destinés à être découplés sur des loups blessés. Ecrire à M. de La Rue, à Corbeil.

GAUTHEY cadet et fils, négociants en vins fins, au château de Corton-Aloxe, près Beaume (Côte-d'Or, et propriétaires dans les crus de Cloz-de-Beze. Chambertin, Corton, Aloxe, Savigny. — Médaille d'or à l'Exposition universelle de 1878.

PIANOS KRIEGELSTEIN et Cᵉ, 3, rue Meyerbeer. — 36 mois de crédit pour Paris.

ON DEMANDE une lice griffonne de Vendée pur sang. — S'adresser au bureau du journal.

A LOUER MEUBLEE. maison de campagne à Ville d'Avray, avenue Thierry 21. — 8 Chambres à coucher : Salle de Billard, etc. Écurie, Grand Jardin, ouvrant sur le Bois. — S'adresser avenue Thierry, 20.

BING, Paris. 19. rue Chauchat, 19. Paris. Curiosités, porcelaines du Japon et de la Chine. Laques, meubles en bois de fer, émaux cloisonnés.

PAPETERIE Picart. fournitures de bureaux, papiers de luxe, maroquinerie. Exposition et vente de tableaux, 14, rue du Bac, 14, Paris.

E. HERVIEUX et WHYTE, rideaux, guipures d'art. Ameublements de style, reproduction de pièces précieuses, 10, rue d'Uzès, 10. Paris.

MALLES ANGLAISES ne pesant que 4 livres. Malles élastiques. Malles à tiroirs avec serrures de sûreté (*seul fabricant*). Immense choix. 30 p. 100 meilleur marché que toutes les maisons de détail de Paris. MOYNAT, pl. du Théâtre-Français. Ne pas se tromper de maison.

CHIENS de chasse, de garde, d'appartement et d'écurie à vendre. 2 ravissants petits griffons argentés, 2 jolis carlins, 3 caniches noirs, 2 bons chiens de garde, bassets, etc. HARDIVILLER, 13, rue St-Didier, av. du Roi-de-Rome.

AMEUBLEMENTS artistiques, Leys fils, 3. place de la Madeleine, 3 Paris.

ARTICLES DE PEINTURE. Couleurs bourgeois moites et en tablettes pour aquarellistes, pastels fins. Victor Karquel. 20, rue Neuve des Mathurins.

TAPISSERIES et étoffes anciennes, objets d'art et de curiosité. E. Lowengard. 26, rue Buffault, Paris.

PIANOS automatiques et autres. Ces pianos sont à deux fins : ils jouent seuls, sans aucun moteur apparent, et on peut les toucher comme tous les pianos ordinaires. — Visibles tous les jours de midi à 4 heures chez l'inventeur et fabricant, J. Lacape, 29, boulevard Saint-Martin.

EUGÈNE BELLENOT. bronzes. objets d'art, curiosités. Tapisseries anciennes. ameublements de style, 35. boul. des Capucines, 35, Paris.

A. FLEURIOT. Tapisseries et ameublement de style, 6. r. Le Peletier, 6, Paris.

ÉTABLISSEMENT CHÉRI, 49, rue de Ponthieu. — Chevaux de selle, de chasse et d'attelage, voitures et harnais. — Vente aux enchères tous les mercredis à 2 heures, par le ministère de Mᵒ Escribe, commissaire-priseur. rue de Hanovre, 6. — On pourra visiter les chevaux, voitures et harnais, les lundis et mardis. de midi à 5 heures.

SOUFFLOT FILS et H. ROBERT, joailliers, 10. rue du Quatre-Septembre, Branche de noisetier et bouquet brillants remarquables.

L'ONDINE, poupée nageant comme une personne. Prix, 20 f., emballage compris. Bazar du voyage, 3. place de l'Opéra. Envoi contre un mandat-poste

CHIENS de toutes espèces à vendre et à louer. S'adr. chez Ravry, fils, 4, rue de l'Etoile (Ternes).

ÉMILE MAYER vient de créer, dans le plus beau quartier de Paris, aux Champs-Elysées, 11, rue de Berri, un vaste etablissement de location pour voitures modernes en tous genres, chevaux d'attelage et de selle. Il reçoit également des chevaux en pension, et peut. par ses relations. offrir de confiance les meilleures occasions de vente et d'achat.

GRIMAUD, CHARTIER et MARTEAU. Cartes à jouer, 54, rue de Lancry, Paris.

FOUETS, cravaches et frontaux. Brun, 74, rue de Bondy.

PORCELAINES et cristaux. Société céramique d'art, 24, r. Le Peletier.

MORICEAU frères, 82. rue de Rivoli. Liqueur infaillible pour la pêche. — Pêche. Chasse. Escrime. Filets de faisanderie. Ruches à abeilles. Camails. Gants. Couteaux à miel. Nasses fil de fer galvanisé. Piéges de toute sorte. — On envoie franco le tarif très-détaillé.

BELVALETTE, frères, fabricants de voitures, 24, avenue des Champs-Elysées. 24, Paris. 1ʳᵉ médaille d'or à l'Exposition universelle de 1867. Landaulet ou coupé landau (breveté), voiture ouverte.

BILLES DE BILLARDS. ivoire et composition avec 60 p. 100 d'économie. Alessandri fils aîné, et A. André, 35. rue Saint-Ambroise.

LAMY & E. TROUVAIN, 8, rue d'Anjou-Saint Honoré. — Règlement des convois-pompes funèbres et églises. Transports en France et à l'étranger.

PUBLICATIONS de l'*Illustration*. — Eaux-fortes de Bodmer, un splendide portefeuille d'amateur contenant 20 magnifiques gravures tirées avant la lettre sur chine. format gr.-raisin in plano. prix : 100 francs.

BRONZES D'ART et horlogerie, Boyer, fils frères, 64, r. de Saintonge, Paris.

ONGUENT DE HEVID. seul onguent de pied employé à l'École d'Alfort pour l'entretien de la corne. Vente au détail : J.-C. Bonnet. boul. de Strasbourg. 79. Paris. Prix, 2 f. la boite. Vente en gros : J. Darasse et Cᵉ, 21, rue Simon-le-Franc.

E. PARIS (N C) et Cᶦᵉ, usine au Bourget (Seine). Dépôt à Paris, 47, rue Paradis-Poissonnière Fer, fonte et laves émaillées applicables à la décoration des monuments, des parcs et des jardins. Production française de mosaïques italiennes.

CAMUS, pharmacien, ex-élève de l'école des Hautes-Etudes, 183. faub. Saint-Antoine, Paris. — Médaille d'argent. — Traitement rationnel et spécial des maladies des chiens, pilules Camus contre la maladie des chiens, pilules purgatives Camus, pilules vermifuges Camus, pilules Camus contre l'ictère ou jaunisse. Prix des pilules canines Camus : la boîte, 2 fr., la 1/2 boite, 1 fr. 20 c. en plus par envoi par la poste. Pour éviter les retards écrire directement.

ARTS ORIENTAUX (sur faïence). L. Cellière, 20, rue de la Sorbonne.

PH. GOELZER PÈRE ET FILS, rue Lafayette, 182. Bronze d'éclairage, lustres. gaz.

PROGRAMME DES CONCERTS

DU DIMANCHE 9 FÉVRIER

à 2 heures précises.

Société des concerts du Conservatoire.

1. Symphonie en *la majeur*.	Mendelssohn.
2. Scène lyrique.	Kotzebue.
3. Ouverture élégiaque.	Sullivan.
4. Chœur du *Messie*.	Haendel.

Le concert sera dirigé par M. DELDEVEZ.

Concerts populaires.

1. Symphonie en *ré majeur*.	Mozart.
2. Manfred.	Schumann.
3. Concerto en *mi mineur*, pour piano. (exécuté par M. Louis Diémer.	Chopin.
4. Air.	J. S. Bach.
5. *Mouvement perpétuel*.	Paganini.
6. Ouverture de *Léonore*.	Beethoven.

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

Association artistique
(salle du Châtelet).

ROMÉO ET JULIETTE
drame lyrique
d'après la tragédie de *Shakespeare*
paroles de EMILE DESCHAMPS
musique de
HECTOR BERLIOZ

PROLOGUE
Introduction. — Récitatif choral.
Strophes. — Cherzetto.

1ʳᵉ *Partie.*
Fête chez Capulet.
Nuit sereine. — Scène d'amour.
La reine Mab.

2ᵉ *Partie.*
Convoi funèbre de Juliette.
Roméo au tombeau des Capulets.
Serment de réconciliation.

Soli par Mˡˡᵉ Vergin, MM. Villaret fils et Lauwers.

L'orchestre et les chœurs seront dirigés par M. ED. COLONNE.

GASTRONOMIE

LOTTE A LA COMTOISE

Ce poisson délicieux partout, est exquis dans le pays natal de M. Jules Grévy, président de la République; il est le régal régional dans les départements du Jura, du Doubs et de la Haute-Saône. Un proverbe dit :

Pour manger de la lotte
Une comtoise vendrait sa cotte.

Ce poisson doit être limoné à l'eau bouillante et non écorché. En le vidant on doit réserver le foie qui en est la partie la plus estimée et qui se mange à part, tout simplement sauté. On en fait hommage au gourmet le plus vénérable de la table.

Le reste du poisson est coupé par tronçons, tout comme pour une matelote. On en recueille soigneusement le peu de sang qui en découle.

Vous préparez un roux blond dans lequel vous faites revenir les tronçons de lotte et vous mouillez avec une bouteille de bon vin de Bourgogne: il est essentiel que le vin soit excellent et d'origine indiscutable.

Vous ajoutez un bouquet garni, une branche de sauge, le zeste de la moitié d'un citron et une toute petite pincée de cannelle en poudre. Quant la lotte est à peu près cuite, vous y versez une cuillerée de caramel.

La cuisson achevée vous dressez les tronçons dans un plat dont le fond est préalablement garni de croûtons frits au beurre. Vous passez la sauce; la liez sans la faire bouillir et vous en masquez la lotte au moment de servir.

Chaque année, Courbet faisait le voyage d'Ornans pour en manger.

P. de BALBAAC.

MENU DE LA REVUE

Potage Parmentier
Lotte à la comtoise
Cuissot de chevreuil rôti
Salade de mâches
Fonds d'artichaut au jus
Crème au café

P. de B.

⁂ A propos d'état de maison, on s'inquiète beaucoup des équipages et de la livrée que va choisir le nouveau président Grévy, pour faire honneur à sa situation. Le maréchal de Mac-Mahon avait gardé à la Présidence les couleurs de sa maison : rouge et blanc, et les panneaux de ses voitures portaient ses armoiries.

Pourquoi M. Grévy, qui n'a ni couleurs héréditaires, ni écusson, n'adopterait-il pas tout simplement pour ses équipages officiels les couleurs de la France? De cette façon, à chaque changement de président, on ne serait pas obligé de transformer les livrées, de repeindre les voitures de l'État. Ce serait à la fois très-pratique et tout à fait dans le sentiment républicain.

M. Grévy a fait l'acquisition de six chevaux dont une paire de carrossiers très-remarquable. *(Sport).*

TIR AUX PIGEONS

TIR DU MARDI 28 JANVIER 1879.

Match à 26 mètres, 5 louis, 15 pigeons : M. Archdeacon, 7/12 G. — *Même match :* Marquis de Camposagrado, 8/15 G. — *Même match :* M. Archdeacon, 8/14 G. — *Match en 3 C. D. à 24 mètres, 5 louis :* Marquis de Camposagrado, 2/6 G. — *Même math :* Marquis de Camposagrado, 2/6 G. — *Match à 24 mètres, 5 louis, 5 pigeons :* M. Archdeacon, 3/4 G. — *Match à 24 mètres, 10 louis, 7 pigeons :* Marquis de Camposagrado, 4/6 G. — *Même match :* Marquis de Camposagrado, 5/6 G. — *Même match en 5 pigeons :* M. Archdeacon, 5/5 G.

TIR DU JEUDI 30 JANVIER 1879.

Poule à 27 mètres, 1 louis, 3 pigeons, 3 tireurs : M. Archdeacon, 3/6 G. — *Même poule, 3 tireurs :* M. Elsen, 3/3 G. — *Même poule, 3 tireurs :* M. Archdeacon, 4/5 G. — *Même poule à 26 mètres, 3 tireurs :* M. Drake, 7/9 G.; M. Archdeacon, 6/9. — *Poule à 28 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 3 tireurs :* M. Archdeacon, 2/2 G. — *Même poule, 3 tireurs :* M. Elsen, 2/2 G. — *Même poule à 30 mètres, 3 tireurs :* M. Archdeacon, 2/3 G. — *Même poule à 27 mètres, 3 tireurs :* M. Elsen, 5/6 G.; M. Drake, 4/6. — *Poule à 27 mètres, 3 louis, 3 pigeons, 3 tireurs :* M. Elsen, 3/3 G. — *Même poule, 3 tireurs :* M. Archdeacon, 4/5 G. — *Même poule, 7 tireurs :* M. Elsen. 2/3 G. — *Match à 27 mètres, 2 louis, 1 pigeon :* M. Archdeacon, 4/6 G.

TIR DU SAMEDI 1ᵉʳ FÉVRIER 1879.

Match à 26 mètres, 5 louis, 10 pigeons : M. Archdeacon, 6/7 G. — *Même match :* M. Drake, 7/10 G. — *Même match :* M. Archdeacon, 6/9 G. — *Même match :* M. Drake, 8/12 G. — *Même match :* M. Archdeacon, 8/10 G. — *Même match :* M. Drake, 9/13 G. — *Match en 3 C. D. à 24 mètres, 50 francs :* M. Drake, 3/8 G. — *Même match :* M. Drake, 6/8 G. — *Match à 27 mètres, 5 louis, 7 pigeons :* M. Drake, 4/6 G. — *Match à 25 mètres, 5 louis, 5 pigeons :* M. Drake, 3/5 G. — *Match à 25 mètres, 10 louis, 5 pigeons :* M. Drake, 4/8 G.



LES MODES PARISIENNES

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

1. — Costume.— En fantaisie de laine et soie, rayée, marron très-foncé et vieil or.

Jupe demi-longue, garnie dans le bas d'un plissé en faille marron assortie, surmonté par un volant à plis de ruche coupé dans le biais du tissu et dont la tête coquillée est doublée de faille.

Tunique drapée devant et fixée derrière sous un grand pan carré, coquettement retroussé en se coquillant irrégulièrement, et tombant jusqu'à la garniture du jupon. Un biais de faille encadre le bas du tablier et le pan carré dont je viens de parler.

Corsage jaquette avec gilet, col, poches et parements des manches en faille marron.

2. — Costume. — En lainage bleu foncé et faille bleu de ciel. Ce joli modèle se compose d'une jupe plissée, devant à la religieuse, c'est-à-dire dans toute sa hauteur, tandis que derrière, elle est simplement ornée dans le bas de trois volants en lainage, bordés de faille bleu de ciel.

La tunique, *genre Louis XV*, s'ouvre sur le devant, en biais de droite à gauche à partir de la ceinture, puis se retourne sur elle-même et se plisse sur les hanches, pour retomber négligemment derrière en recouvrant la jupe jusqu'aux plissés; les dents bordées de faille ciel garnissent cette tunique. Un fichu plissé, également dentelé et bordé, orne le corsage.

(*Les Modes parisiennes.*)

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

Le comte de Sainte-Marie, à Paris. — Le duc de la Rochefoucauld, à Paris. — Le comte de la Génevray à Paris. — Le comte de Clerval, à Paris. — Le baron Pérignon, à Paris. — Le comte René de Ruillé, à Paris. — Le duc de San-Marco, à Paris. — Le général Renard, ministre de la guerre en Belgique, à Paris. — M. Gaston Kléber, à Paris. — Le général Higginson, à Paris. — M. S. Le Gonidec de Penlan, à Pont-Audemer. — Le baron de Bully, à Paris. — Le vicomte Nawarden, à Paris. — M. de Felcourt, à Paris. — Le vicomte Duffour de Raymond, à Paris. — Le marquis de Becdelièvre, à Nantes. — Le comte de Galard, à Palerme. — Le vicomte d'Argouges, à Laval. — M. Budan de Russé, à Tours. — M. Maurice d'Espinay, à Loudun.

(*Le Sport.*)

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 14.
SAMEDI, 15 FÉVRIER 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr.;—6 mois, 15 fr.;—un an, 30 fr
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

On s'abonne pour l'étranger :

Allemagne
Cologne, chez Rudolf Mosse, 2, Wallrafsplatz. (Représentation spéciale et régie exclusive des annonces pour l'Allemagne).
Berlin, chez Asher et Ce.
Munich, chez Ackermann.
Leipzig, chez F.-A. Brockhaus.
Mayence, chez Zabern.

Autriche-Hongrie
Vienne, chez Braumuller et fils.

Belgique
Bruxelles, chez C. Muquardt, 45, rue de la Régence.
Anvers, chez Max Rueff.

Danemarck
Copenhague, chez Reitzel.

Espagne
Madrid, chez Bailly-Baillière.
Barcelone, chez Verdaguer.

Grande-Bretagne
Londres, chez Delizy, Davies et Ce (Agence de publicité), 1, Creil street, Strand.
Londres, Williams et Norgate, 14, Henrietta street. Covent Garden.
Liverpool, chez Edward Howel.
Manchester, chez Thomas Hayes.
Edimbourg, chez Williams et Norgate.

Italie
Rome, Florence et Turin, chez Bocca frères, libraires du Roi.
Milan, chez Brigola.
Naples, chez Riccardo Marghieri.
Venise, chez Ongania.

Pays-Bas
La Haye, chez Martinus Nijhoff.
Amsterdam, chez Van Bakkenes.

Portugal
Lisbonne, chez José Rodriguez.

Russie
Saint-Pétersbourg, chez Mellier.

Suède et Norvége
Stockolm, chez Samson et Wallin.

Suisse
Genève, chez Cherbuliez.
Lausanne, chez Benda.

Turquie
Constantinople, chez Depasta frères.

États-Unis
Boston, chez Little, Brown et Ce.
Chicago, chez Jansen et Mac Lure.
New-York, chez J. W. Bouton.
La Nouvelle-Orléans, chez A. Chol.
Philadelphie, Lindsay and Baker, 730, Sansom street.



VAN LOO & SA FAMILLE, par Lalanne. *(L'Art).*

CHRONIQUE

« Diversité, c'est ma devise! »

a dit, je ne sais plus quel poëte du vieux temps. Cette devise, je la lui emprunte et la fais mienne en voyage. Aussi bien faut-il aujourd'hui que je vous parle de beaucoup de choses.

Je m'endormais dans les joies de Nice, qui valent bien les délices de Capoue, quand j'ai été réveillé par un coup de canon annonçant l'ouverture... du Congrès? non! du Concours international des francs-tireurs de Monte-Carlo.

Je me suis élancé dans le premier wagon qui passait à vide, et bientôt j'entrais dans le *ring* du tir aux pigeons le plus élégant, le plus coquet et le plus pittoresque qui soit au monde.

Monte-Carlo, qui possède la baguette des enchanteurs, une baguette d'or, semble avoir la spécialité des installations ou grandioses ou charmantes. Celle-ci est vraiment idéale. Adossée à la montagne et regardant le mur, elle couronne la pointe occidentale du rocher des Spélugues, et devient ainsi le centre du plus merveilleux horizon qui se puisse rêver. Une courbe gracieuse détermine l'enceinte du tir. Si l'oiseau tombe sur le gazon qui s'étend à une dizaine de mètres au delà des boîtes, il est *bon* pour le tireur, et figure à son actif — si, au contraire, il a, quoique frappé à mort, la force de tirer de l'aile jusqu'au léger treillage qui circonscrit ce gazon, il tombe dans la mer, et n'est plus *bon* que pour les poissons voraces. On assure qu'attiré par le bruit de la fusillade, et sachant ce qu'elle leur promet, les monstres de la côte, nageant entre deux eaux, viennent attendre leur proie, avec une exactitude que rien ne met en défaut, l'estomac étant le meilleur des chronomètres.

Le Tir au pigeons de Monte-Carlo comprend, outre le *ring* des tireurs, la galerie des spectateurs, et l'enceinte du tir, une série de petites constructions élégantes, genre chalet, d'un style tout à la fois original et décoratif, appropriées, avec un esprit pratique vraiment irréprochable, à tous les besoins du service. — Je citerai comme un modèle du genre la salle des fêtes, où se donne le dîner annuel des tireurs, ornée de jolies fresques, d'une facilité de main toute italienne, représentant les scènes cynégétiques les plus variées, dans tous les pays du monde, depuis les jungles de l'Inde, où l'homme chasse le tigre — quand ce n'est pas le tigre qui chasse l'homme — jusqu'aux marais d'Écosse, où lord Saint-Albans, grand fauconnier de la couronne d'Angleterre, donne l'escape à ses émerillons, et les lance à la poursuite du héron timide.

En plein exercice depuis bientôt dix ans, le *Tir aux pigeons* de Monte-Carlo est aujourd'hui le sport de ce genre le plus célèbre qu'il y ait sous la calotte des cieux. L'éclat du triomphe, et peut-être aussi l'importance exceptionnelle des grands prix — vingt mille francs et un objet d'art — attirent là, comme un aimant magique, les premiers fusils des deux mondes. Des inscriptions en lettres d'or sur des plaques de marbre, conservent pour la postérité le nom des heureux vainqueurs de ces grands tournois.

— Ce furent :

En 1872, M. Lorillard;
En 1873, M. Jee;
En 1874, Sir William Call;
En 1875, M. Aubray Patton;
En 1876, encore Aubray Patton;
En 1877, M. Arundell Yeo;
En 1878, M. Cholmondeley-Pennell.

Le premier lauréat était citoyen de la libre Amérique. Les six autres gentlemen sont les sujets de Sa gracieuse Majesté la reine Victoria.

En 1879, MM. le marquis de Croix, le comte de Lambertye, Paul Lagarde, Arthur de Quélen, comte de Châteaubriand, et d'autres vaillants, ont soutenu jusqu'au bout l'honneur du guidon français. — Mais les suprêmes — et quelque peu énervantes péripéties du douzième et du treizième pigeon ont été plus favorables aux couleurs étrangères, et c'est encore un Anglais — pour la septième fois sur huit épreuves — qui a eu les honneurs de la dernière lutte. M. Hopwood a été proclamé le vainqueur du concours international de 1879. — Ses rivaux se sont joints courtoisement, pour l'applaudir, aux spectateurs plus désintéressés qui assiégeaient de toutes parts le *ring* de Monte-Carlo. Ces applaudissements étaient mérités. M. Hopwood appartient à une grande école. C'est un tireur de style; très-prompt, et, en même temps très-maître de lui. Son mouvement est d'une justesse automatique. L'épaulage d'une précision rare ; son coup part en même temps que l'oiseau — et *met au droit*, comme disent les gardes-chasses.

* * *

Au moment où je sortais du Tir aux pigeons, en me disant qu'un coup de fusil bien visé pouvait être un placement fort avantageux et vous faire des rentes, j'ai rencontré mon sympathique confrère de la *Musique pour tous*, Armand Gouzien, en train de fredonner la *Monte-Carline*, une fanfare de chasse qui paraîtra dans un des prochains numéros de son journal, et qui sera l'an prochain l'*hallali* des pigeons.

— Allez donc aux salles de jeu, me dit-il; on fait cercle en ce moment autour d'un joueur dont tout le monde parle aujourd'hui dans ces parages, depuis Menton jusqu'à Cannes. C'est un certain M. Martin, qui a un système, et qui le suit avec une obstination singulière. Il faudra bien qu'il finisse par sauter tôt ou tard, comme tous ceux qui ont un système — et comme tous ceux qui n'en ont pas — mais il est vraiment beau joueur, et il résiste plus énergiquement que le commun des martyrs. On assure même qu'il gagne, à l'heure qu'il est, quelques centaines de louis. La banque n'en a nul souci, certaine qu'elle est de lui reprendre un de ces matins son bénéfice... et les intérêts avec!

J'avoue que le seul nom du personnage me fit dresser les oreilles. Bien qu'il y ait plus d'un... joueur qui s'appelle Martin, je songeai tout de suite à celui dont *la Revue* enregistre fidèlement chaque semaine les diverses performances, et je me demandai si c'était effectivement cet excellent M. *Martin Gall*, auquel nous sommes en train de faire une petite célébrité.

Je pris rapidement le chemin du Palais-des-Jeux, et sans m'arrêter dans le vestibule restauré et amplifié, atrium grandiose, digne de la demeure d'un roi, traversant au pas de course la première salle, où deux roulettes agacent le passant, j'entrai dans la pièce superbe, au décor oriental, vrai sanctuaire de la Fortune aveugle, où quatre tables, toujours entourées de fervents adorateurs du veau d'or, reçoivent incessamment les offrandes des fidèles, qui se chargent volontairement des frais du culte. Deux de ces tables sont consacrées à la roulette et les deux autres au trente-et-quarante.

— Est-ce que, par hasard, vous connaîtriez M. *Martin Gall*, demandai-je à un ponte famélique, qui errait de table en table à la recherche d'un gagnant disposé à lui avancer quelques carolus — les carolus sont la nouvelle monnaie d'or frappée à l'effigie du prince de Monaco.

— Martin Gall? Si je le connais! Je ne connais que lui! C'est un veinard, celui-là! Je lui ai proposé une association... mais il m'a refusé!

— Je le crois parbleu bien! murmurai-je à part moi, en jetant un coup d'œil sur l'habit râpé de cette victime de rouge et noire.

— Venez, continua-t-il, je vais vous le montrer votre Martin Gall!

Nous arrivâmes bientôt près de la dernière table. Là, à la droite du chef de partie, et en face du croupier qui taillait, et dont il suivait tous les mouvements d'un œil singulièrement observateur, j'aperçus un petit homme, maigre et sec, — qui doit naviguer autour du cap de la cinquantaine. Ses cheveux courts grisonnent; sa moustache épaisse, noire encore, coupée en brosse, lui donne l'air d'un officier en retraite. Le front bombé, dur, élargi aux tempes, accuse les aptitudes prononcées du calculateur; le teint est bilieux, et l'œil jaunâtre a les tons fauves et brillants du métal que le joueur contemple toute la journée.

Froid comme un chiffre, régulier comme un employé à 1,500 francs, exact comme une montre marine, M. Martin, dont on commence à s'occuper ici un peu plus peut-être qu'il ne voudrait, n'a passé qu'une seule nuit dans la brillante cohue de l'hôtel de Paris. Le frou-frou des robes féminines lui semble désagréable, comme quelqu'un à qui la soie et la dentelle auraient causé jadis des malheurs.

Il a pris dans le village *des Moulins*, non loin du consul de France à Monaco, une villa microscopique, composée de deux pièces à chaque étage (il est vrai qu'elle n'a qu'un étage) — avec un parc de neuf mètres de circonférence, et un bois où j'ai compté un poivrier, trois oliviers et deux chênes-verts. Il a pour toute livrée une vieille femme du pays, qui fait le ménage et le déjeuner. M. Martin dîne à l'hôtel des Bains, au fond du petit golfe de La Condamine. Il joue deux heures par jour, — jamais plus, — et toujours de deux à quatre. C'est le moment où la partie, plus calme, lui permet de suivre en paix ses diverses combinaisons et de se livrer à ses calculs. Quelque temps qu'il fasse, il sort de chez lui à une heure, prend au Café de Paris un *mazagran* au kirsch, fume un cigare en se promenant sur la belle terrasse, qui domine le vieux Monaco et sa mer bleue et le superbe panorama des montagnes qui l'entourent, et, à deux heures sonnant, «*il va travailler*,» c'est l'expression dont il se sert, et elle n'a rien d'exagéré, car le jeu, dans les conditions où il s'y livre, est pour lui, en effet, un véritable travail.

Un confrère, auquel sans doute il fait quelques avantages, arrive dès midi et lui garde sa place. M. Martin la prend sans vergogne, s'assied avec calme, place à portée de sa main une sacoche en cuir de Russie, qui semble gonflée, tire un crayon de son portefeuille et place devant lui la carte de pointage sur laquelle il note scrupuleusement les séries et les intermittences. Ceci fait, il flaire le vent, attentif et non moins immobile que le héron au bord de l'eau, quand il guette sa proie. Mais M. Martin a le cou moins long et les jambes moins maigres que cet échassier. Tout à coup un léger frémissement des narines indique à l'observateur que le moment psychologique est arrivé. M. Martin ouvre sa sacoche et ponte. Il débute invariablement par un louis, — c'est le minimum du trente-et-quarante ; puis, par une suite de coups savamment médités et une progression dans les mises, dont il a le secret, — et que nous communiquerons un jour à nos lecteurs, si l'agent qui pointe pour vous persévère et poursuit sa tâche avec la même intelligence et le même zèle, — il livre la bataille et s'efforce de dompter cette rebelle qui s'appelle la chance.

Au moment où je m'approchai de la table, la sacoche en cuir de Russie avait subi des atteintes assez rudes, et ses flancs dégonflés s'affaissaient piteusement. M. Martin supportait ses revers avec une grande force d'âme ; aucun frémissement sur les muscles de sa face, qui gardait toujours l'impassible rigidité du marbre. Une goutte de sueur perlant à la racine de ses cheveux et un nuage de sang rose qui teintait de temps en temps ses pommettes, telle était l'unique concession que cette nature vaillante daignait faire à l'humaine faiblesse.

Il s'essuya le front à deux reprises, d'un geste assez nerveux, et s'arrêta quelques instants, sui-

vant attentivement le jeu des autres, avec la même attention que je mettais à observer son étrange physionomie. A ce moment, il tira sa montre de la poche de son gilet et regarda l'heure; machinalement j'en fis autant. Il était quatre heures moins dix minutes.

— Il va s'en aller! dit le décavé, qui m'avait suivi.

M. Martin ne s'en alla pas.

Il caressa son menton à deux reprises, jeta un regard tranquille autour de lui, et darda ses yeux noirs dans les yeux du croupier qui taillait, comme s'il eût voulu exercer sur lui une sorte de fascination magnétique; puis il tira cinquante louis de sa sacoche et les mit à *l'inverse*. — Il gagna, fit paroli, gagna encore, fit masse en avant, et en trois coups réalisa 350 louis de bénéfice.

Quatre heures sonnèrent.

M. Martin attira jusqu'à lui, à l'aide du marteau d'ébène, la masse rutilante, qui s'engouffra dans la sacoche, à peu près vide un instant auparavant, et maintenant remplie, puis il se leva pour partir.

— Aujourd'hui, fit le pauvre décavé en s'approchant de lui avec une sorte d'humilité obséquieuse et en faisant un jeu de mots servile sur les deux noms si bizarrement accouplés du joueur, aujourd'hui vous êtes vraiment bien... Monsieur *Martin... gale*.

Notre héros ne répondit rien.

— Ce n'est pas Martin... gale, fit à demi-voix un des rédacteurs du *Monde élégant*, de Nice, qui venait de subir à la roulette une série cruelle, c'est Monsieur *Martin-sec*.

— Et, au besoin, ce serait aussi *Martin-bâton!* dit le petit homme, en pointant sur ses ergots et en redressant sa crête, comme un coq rageur que l'on viendrait attaquer imprudemment sur son fumier.

Je ne sais quel pouvoir occulte, plus puissant que ma volonté, m'attachait aux pas de ce singulier personnage, que je ne pouvais plus quitter. Il entra dans le cabinet de lecture: je le suivis. Il demanda le dernier numéro de la REVUE DES JEUX, DU SPORT ET DES ARTS. Je dois constater — ce que je fais avec regret — qu'il n'accorda qu'une attention... superficielle à mon humble chronique, mais qu'il suivit avec un intérêt visible le pointage de la partie dont votre correspondant de Monte-Carlo vous a transmis il y a huit jours le fidèle procès-verbal,

— C'est bien cela! dit-il à un de ses voisins. Je me demande comment ces diables de gens sont si bien renseignés. C'est à croire qu'il y a des espions partout.

— En ce temps-ci, on marche sur les chroniqueurs, sans même s'en douter! fit l'autre, avec un mouvement d'épaules que je trouvai irrespectueux: mais quel a été le résultat de la journée, Monsieur Martin?

— Mauvais!

— Ah! vous perdez? Ce n'est pas votre habitude!

— Non! je gagne soixante-dix louis.

— Eh bien, alors?

— Oh! c'est une victoire à la Pyrrhus, et il n'en faudrait pas beaucoup de pareilles pour me perdre.

— Je ne comprends pas!

— Eh bien! j'ai perdu la tête: j'ai joué sans principes; j'ai trahi le système... je me suis, en un mot, conduit comme un écolier... Heureusement que mes Argus n'étaient pas là.

— En êtes-vous bien sûr, Monsieur Martin? murmurai-je à part moi.

— La *Revue des Jeux*, S. V. P., fit en s'approchant une adorable blonde aux yeux noirs.

M. Martin lui passa le journal sans même le regarder... Oh! ces joueurs!

LOUIS ÉNAULT.

JEUX DE HASARD

MONACO

Paris, 7 février 1879.

A Monsieur Martin Gall.

Monsieur,

Le pointage du 1er février commence à révéler le défaut de votre système : ce défaut, le voici. Quand vous êtes poussé à la mise 5, vous avez nécessairement déjà subi une perte de 1 + 4 + 9 + 16 ou 30 pièces; et, pour les regagner, vous êtes forcé de jouer un nombre considérable de coups, à masse égale, a la masse de 5. Pour trouver un écart, favorable ou défavorable, de 5 coups à la masse 5, vous avez été obligé de jouer 79 coups; c'est donc 395 pièces que vous avez exposées au refait. L'écart, sur les mises de 5, s'est prononcé en votre faveur, et vous a fait regagner 5 fois 5, ou 25 pièces; vous n'en perdiez plus, sur cette opération, que 30 moins 25, ou 5, et vous êtes alors redescendu à la masse 4. Cette opération pouvait dès lors être considérée comme sauvée; et en effet, vous avez bientôt trouvé un écart favorable de 2 coups à 4 pièces, soit 8, vous laissant un bénéfice de 3 sur cette opération.

En somme, vous avez gagné le premier jour 40, et le deuxième jour 42, en tout 82. Est-ce un triomphe? Pour le reconnaître, il faut chercher quelle a été votre plus grosse perte à un moment donné. Cette perte, qui s'est produite pendant la dernière opération, était de 45; mais à ce moment vous aviez déjà gagné 40 le premier jour, et 39 le deuxième jour, soit 79 : vous étiez donc encore au-dessus de vos affaires.

Mais le défaut signalé ci-dessus se révélera d'une manière bien plus saillante, quand vous serez poussé à des masses un peu plus élevées. Ainsi, quand vous serez poussé à la masse 6, c'est que vous aurez déjà perdu 55 pièces sur l'opération en cours. Il vous faudra donc chercher un écart favorable de 10 coups de 6, et pour cela, vous aurez à en jouer environ 150 de suite.

Quand, plus tard, vous arriverez à être poussé à la masse 10, ce qui ne peut pas manquer de se présenter, bien avant que vous n'ayez gagné 5000 pieces, c'est que vous aurez perdu 275 pièces; il faudra donc, pour que l'opération en cours se liquide, que vous gagniez 28 coups à la masse 10, plus ce que le refait vous enlèvera pendant le temps que vous jouerez vos masses 10.

Or cela vous sera complétement impossible, parce que le refait vous enlèvera toujours plus que ce que pourra vous rapporter l'écart, en admettant même qu'il se dessine en votre faveur. Savez-vous bien, sur un grand nombre de coups joués à masse égale, à combien s'élève l'écart probable, c'est-à-dire la différence entre le nombre des coups gagnés et le nombre des coups perdus? Cet écart n'est égal qu'aux $\frac{4}{5}$ *de la racine carrée* du nombre des coups joués : c'est-à-dire que si l'on joue 100 coups, il n'y en aura en terme moyen que 8 de gain ou de perte définitive. Vous n'aurez donc pas assez de 1,000 coups joués à la masse 10, pour vous refaire; car la raison carrée de 1,000 étant 32, l'écart, fût-il en votre faveur, ne sera que les $\frac{4}{5}$ de 32, ou 25, soit 250 pièces, et il vous en faut 275, sans compter 65 autres pièces que le refait vous enlèvera, terme moyen, pendant que vous jouerez vos coups de 10. Vous aurez beau continuer à jouer des masses de 10, pendant toute votre vie, le refait, qui ne s'arrête jamais et qui pompe vos mises à raison de 6 1/2 pour 1,000, vous enlèvera plus que l'écart ne pourra vous donner. Supposons que vous ayez la patience de jouer 10,000 coups de 10 pièces; vous n'obtiendrez là-dessus qu'un écart de 80 coups, soit 800 pièces. Je veux bien qu'il soit en votre faveur; mais vous aurez jeté successivement sur le tapis 100,000 pièces, dont le refait, à raison de 6 1/2 pour 1,000, en aura pris 650; et comme vous en perdez déjà 275, vous n'aurez pas pu clôturer votre opération, puisqu'elle sera toujours en perte.

Si vous continuez, si vous allez à 20,000 coups de 10 pièces, vous ne produirez qu'un écart de 1130 pièces, et le refait vous en coûtera 1,300 : vous vous éloignerez donc de plus en plus de votre objectif.

Ainsi une fois poussé à la masse 10, vous êtes perdu; et si vous ne changez rien à votre système, vous le serez probablement plus tôt. Le refait vous absorbera vraisemblablement pendant que sur une opération défavorable, vous serez en train de jouer vos masses 8 ou vos masses 9.

Sans être sorcier l'on peut prévoir ce qui vous arrivera. Quand vous serez poussé aux masses 7 ou aux masses 8, fatigué de la jouer pendant des journées entières et de prêter le flanc au refait sans obtenir d'écart, vous augmenterez votre progression et vous passerez rapidement aux masses 10, 12, 15, 20. Ce sera votre seconde manière. Je vous attends là.

ÉMILE DORMOY.

TRENTE-ET-QUARANTE

Pointage de M. Martin Gall.

(Suite.)

• 8	8 •	7 •	• 7
8 •	8 •	• 7	7 •
8 •	• 8	• 7	• 7
R • •	8 •	• 7	7 •
8 •	8 •	7 •	• 7

7 •	• 8	8 •	R • •
7 •	• 8	• 8	8 •
• 7	• 8	• 8	8 •
• 7	9 •	• 8	8 •
• 7	9 •	8 •	8 •
7 •	• 9	• 8	• •
7 •	9 •	• 8	8 •
• 7	9 •	• 8	8 •
R • •	• 9	8 •	• 8
• 7	• 9	8 •	• 8
• 7	9 •	• 8	8 •
7 •	9 •	8 •	8 •
7 •	• 9	8 •	• 8
• 7	9 •	• 8	• 8
• 7	• 9	• 8	8 •
• 7	9 •	• 8	• 8
7 •	9 •	8 •	8 •
7 •	9 •	8 •	• 8
7 •	• 9	• 8	• 8
• 7	9 •	8 •	• 8
7 •	9 •	• 8	• 8
7 •	9 •	8 •	• 8
7 •	• 9	8 •	• 8
7 •	• 9	• 8	8 •
• 7	R • •	• 8	• 8
• 7	• 9	• 8	• 8
7 •	• 9	• 8	• 8
7 •	9 •	8 •	8 •
• 7	• 9	• 8	• 8
7 •	• 9	• 8	8 •
• 7	9 •	• 8	8 •
7 •	9 •	8 •	8 •
7 •	9 •	• 8	8 •
• 7	• 9	• 8	8 •
7 •	9 •	9 •	• 8
• 7	• 9	• 9	8 •
• 7	9 •	• 9	8 •
7 •	9 •	• 9	•
• 7	• 9	9 •	8 • 8
7 •	• 9	• 9	• 8
• 7	• 9	9 •	8 •
• 7	• 9	9 •	8 •
7 •	9 •	• 9	• 8
• 7	• 9	• 9	• 8
• 7	9 •	9 •	• 8
7 •	9 •	• 9	8 •
• 7	• 9	9 •	• 8
7 •	9 •	• 9	8 •
7 •	9 •	9 •	8 •
7 •	9 •	9 •	8 •
7 •	9 •	• 9	• 8
• 7	• 9	9 •	8 •
7 •	• 9	9 •	• 8
7 •	9 •	• 9	R • •
7 •	• 9	• 9	• 8
7 •	9 •	9 •	• 8
• 7	9 •	• 9	8 •
• 7	• 9	• 9	• 8
7 •	• 9	9 •	8 •
• 7	9 •	R • •	8 •
7 •	• 9	9 •	• 8
• 7	9 •	9 •	8 •
7 •	9 •	9 •	8 •
• 7	• 9	9 •	8 •
7 •	9 •	9 •	8 •
7 •	9 •	9 •	• 8
• 7	9 •	• 9	• 8
• 7	• 8	9 •	• 8
• 7	• 8	• 9	• 8
• 7	8 •	• 9	8 •
7 •	R • •	9 •	8 •
• 7	• 8	• 9	8 •
7 •	• 8	9 •	8 •
7 •	• 8	9 •	• 8
• 7	• 8	• 9	• 8
• 7	8 •	9 •	• 8
• 7	R • •	9 •	8 •
• 7	8 •	9 •	• 8
7 •	8 •	• 9	• 8
• 7	8 •	9 •	• 8
• 7	• 8	• 9	8 •
• 7	• 8	9 •	8 •
7 •	• 8	9 •	8 •
• 7	8 •	• 9	8 •
• 7	8 •	• 9	8 •
• 7	8 •	9 •	8 •
• 7	8 •	• 9	• 8
• 7	• 8	9 •	8 •
• 8	8 •	• 9	8 •
• 8	• 8	9 •	5. 8 •
R • •	• 8	9 •	— —
• 8	• 8	• 8	•
• 8	8 •	8 •	
8 •	• 8	• 8	
• 8	8 •	8 •	
• 8	8 •	8 •	

*** A huitaine un résumé des notes de M. Martin Gall sur la longue opération des numéros 13 et 14, qui, finalement, le laisse en bénéfice de 5 louis, et plus confiant que jamais.

ÉCHECS

PARTIE N° 22.

Giuoco Piano (*a*.

Blancs. M. ACHARINE.	Noirs. M. TCHIGORINE.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 4 F D	3. F 4 F D
4. Roq. (*b*	4. P 3 D
5. P 3 D	5. C 3 F R
6. C 3 F D (*c*	6. F 3 R (*d*
7. F 3 C D	7. Roq. (*e*
8. F 3 R	8. F 3 C D
9. C 2 R (*f*	9. C 4 T R
10. R 1 T (*g*	10. D 3 F R (*h*
11. P 3 T R (*i*	11. C 5 F R
12. F pr C (*j*	12. P pr F
13. D 2 D	13. P 4 C R
14. C 2 T (*k*	14. R 1 T
15. P 3 F D	15. T 1 C R
16. P 4 D	16. C 2 R
17. T 1 C R	17. C 3 C
18. D 3 D	18. T 2 C
19. P 3 C R	19. T D 1 C R
20. D 3 F R	20. F pr P T (*l*
21. P 4 C R	21. D 2 R
22. D pr F (*m*	22. D pr P éch.
23. C 3 F R	23. D 2 R
24. T D 1 R	24. C 5 T
25. D pr P	25. D 3 F R
26. P 3 F R	26. D 3 C R
27. C 1 F (*n*	27. P 4 F D
28. D 4 R (*o*	28. P pr P
29. P pr P	29. D 3 F R
30. T 1 D	30. P 4 T R
31. C 2 R (*p*	31. T 2 T
32. F 2 F	32. T 3 T
33. C 3 F D	33. D 2 C
34. F 3 C D	34. T 1 F
35. C 5 D (*q*	35. P pr P
36. P pr P	36. P 4 F R
37. P pr P	37. C pr P
38. C pr P (*r*	38. D 2 T R (*s*
39. D 2 C R	39. P pr C
40. D 2 F R	40. D 2 C éch.
41. T 2 C	41. C 6 R
42. T 3 D	42. D 5 R
43. F 2 F	43. T 1 C (*t*
44. T pr C	44. T p T
45. D pr T	45. D p D éch (*u*
46. R pr D	46. P pr T
47. C 3 F R	47. T 3 F
48. F 3 D	48. R 2 C
49. R 3 C	49. R 1 F
50. P 3 C	50. P 4 D
51. R 2 C	51. R 2 R
52. R 3 C	52. R 3 D
53. R 2 C	53. T 1 F
54. F 5 C	54. T 1 F
55. F 3 D	55. T 6 F
56. F 2 R	56. T 7 F
57. R 1 F	57. T pr P
58. R 1 R	58. F 4 T éch.
59. R 1 F	59. F 6 F
60. F 1 D	60. T 7 F éch.
61. R 1 C	61. P 7 R (*v*

et les noirs abandonnent.

NOTES.

a) Jouée le 27 décembre dernier au grand tournoi de Saint-Pétersbourg.

b) Nous ne croyons pas bon de roquer si précipitamment et préférons d'abord : P 3 D, C 3 F D F 3 R C 2 R et C 3 C R.

c) Préférable à F 5 C R. Si 6. F 5 C R — P 3 T R — 7. F 4 T (A) — P 4 C R. — 8. F 3 C R — P 4 T R ! — 9. C pr P C (B). — P 5 T. — 10. C pr P — P pr F. — 11. C pr D — F 5 C R. — 12. D 2 D — C 5 D. — 13. P 3 T R forcé, tout autre coup. C 6 F éch. et gagnent.— C 7 R éch. — 14. R 1 T — T pr P éch. — 15. P pr T — F 6 F mat.

A

7. F pr C — D pr F et les noirs amèneront successivemeet leur C à 2 R, 3 C et 5 F R avec une partie gagnée.

B

Si 9. P 4 T R — F 5 C R avec l'avantage et si 9. P 3 T R — P 5 T. — 10. F 2 T — P 5 C.

d) Le coup juste, car si 6. C 2 R, alors 7. F 5 C R.

e) Nous aimons mieux amener le C à 2 R et à 3 C puis jouer D 2 D et roquer du côté de la dame.

f) Maintenant nous eussions préféré F 5 C R pour bloquer le cavalier noir et empêcher leur coup suivant.

g) Mieux valait 10. F 5 C ou P 4 D.

h) Bien apprécié. Car si 10. F 5 C R — C D 1 C R.

i) 11. P 3 F D et P 4 D ensuite était préférable. Les blancs tendent un piége, mais M. Tchigorine n'aura garde d'y tomber, si en effet 11. F pr P T. — 12. F 5 C R ! gagnant la pièce.

j) Nous croyons que les blancs eussent agi sagement en jouant 12. C pr C — P pr C. — 13. F pr F — P T pr F. — 14. P 3 F D,

k) 15. P 4 D nous semble indiqué.

l) Donnant la pièce pour avoir une attaque insidieuse. Voici une autre variante 20. P 4 T R. — 21. D pr P éch. (A-B) — T 2 T. — D 3 F — T pr P avec une position de gain.

A

21. P pr P — C 5 T. — 22. D pr P éch. (*a*) — T 2 T, — 23. P pr P — D pr P F R et gagnent.

a

22. D 3 C R — P 5 C bien mieux.

B

21. F pr F ! — P pr F. — 22. P pr P ! — C 5 T. — 23. D 3 R et dans cette dernière variante, les noirs ne nous paraissent pas avoir l'avantage. Aussi croyons-nous que le coup juste était 20. P 4 F D.

m) Il fallait d'abord jouer 22. F 2 F D pour garder le pion du centre.

n) Bien inférieur à 27. D 4 R de suite.

o) Forcé maintenant pour éviter P 4 F R.

p) 31. F 2 F empêchant la manœuvre de la tour était plus fort.

q) C'est la perte de la partie. Il était indispensable de jouer 35 D 7 R.

r) 38. R 2 C était moins mauvais.

s) Les derniers coups de M. Tchigorine sont joués avec un véritable talent ; celui-ci notamment est de toute beauté.

t) Plus rapide était 43. D pr T éch. — 44. D pr D. — C pr D. — 45. R pr C — T 1 C éch. — 46. R 1 T — T 6 C R gagnant.

u) D pr T gagnait également, ex : 45. D pr T. 46. D 8 T éch. — R 2 C et le coup d'après les noirs joueront sur l'échec. R 3 F R et les noirs ne peuvent plus défendre la partie.

v) La durée de cette partie a été de quatre heures.

PARTIE N° 23.

Gambit du Fou (*a*.

Blancs. M. ALAPINE.	Noirs. M. SCHIFFERS.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 F R	2. P pr P
3. F 4 F D	3. C 3 F R (*b*
4. C 3 F D	4. C 3 F D (*c*
5. C 3 F R (*d*	5. F 5 C D (*e*
6. Roq.	6. P 3 D
7. C 5 D (*f*	7. C pr C (*g*
8. P pr C	8. C 4 R
9. C pr C	9. P pr C
10. P 4 D	10. D 2 R
11. P 3 F D (*h*	11. F 3 D
12. P pr P	12. F pr P
13. F pr P	13. F pr F (*i*
14. T pr F	14. D 6 R éch.
15. T 2 F	15. Roq.
16. D 1 F R	16. F 5 C R
17. T 1 R	17. D 4 F D
18. P 4 C D	18. D 3 D
19. F 3 C	19. F 4 T
20. P 3 T D	20. P 4 T D
21. D 5 C D	21. P pr P
22. P T pr P	22. T 6 T
23. T 2 C	23. D 3 F R
24. D 5 F D	24. D 1 D
25. D 7 R (*j*	25. T 1 T
26. D p D	26. T D pr D
27. T 7 R	27. T 1 F D
28. R 2 F	28. T R 1 R
29. T 1 R	29. T pr T
30. R pr T	30. T 1 T
31. P 4 F	31. R 1 F
32 R 2 D	32. R 2 R
33. R 3 D	33. T 8 T
34. R 4 D	34. P 3 C D
35. P 5 F	35. P pr P éch.
36. R pr P (*k*	36. T 8 F éch. (*l*
37. T 2 F D	37. T pr T
38. F pr T	38. P 3 T R (*m*
39. R 6 F	39. R 1 D
40. P 5 C	40. F 7 R (*n*
41. F 5 F ?	41. P 3 C R
42. F 4 R	42. P 4 F
43. F 3 F	43. F pr F (*o*
44. P pr F	44. P 4 C
45. P 6 D	45. P pr P
46. R 7 C	46. P 5 C
47. P 4 F	47. P 4 T
48. P 6 C	48. P 5 T
49. R 8 T	49. P 6 C
50. P. pr P	50. P pr P
51. P 7 C (*p*	

Les noirs abandonnent.

NOTES.

a) Jouée le 28 décembre dans les mêmes conditions que la précédente.

b) Nous rappellerons que notre défense favorite est P 4 D suivi de D 5 T éch. Celle du texte, inventée par le colonel Hanneken et connue sous le nom de défense prussienne, est fréquemment employée depuis trente ans.

c) Voici la suite habituelle : 4. F 5 C. — 5. P 5 R — P 4 D. — 6. F 5 C éch. — P 3 F. — 7. P pr C — P pr F. — 8. D 2 R éch. — F 3 R. — 9. D pr P éch. — C 3 F D. — 10. C 3 F R (ou encore 10. P pr P suivi de D pr P C avec une partie difficile ; nous préférons toutefois les blancs.
D pr P. — 11. D pr P C — T 1 F D. — 12. C pr P — D 4 F S. — 13. C 7 F éch. — T pr C. — 14. D pr T — D 5 R éch. — 15. R 1 D — Roq. — 16. P 3 D mieux.

d) Bien joué... Si 5. P 4 D — F 5 C donne aux noirs une partie au moins égale.

e) La prise du pion eût été mauvaise à cause de D 2 R.

f) Excellente stratégie ainsi que la suite le montrera.

g) Roq. était le coup juste, car en ce cas si 8. C pr P — C pr P. Les noirs devaient à tout prix conserver leur C R.

h) Si 11. F 5 C éch. — P 3 F D. — 12. P pr P — Roq. avec une position magnifique car si 13. P pr P R ils perdent le fou et si 13. P pr P C — F pr P avec leurs fous admirablement placés.

i) Si 13. D 5 F éch. — 14. R 1 T. — D pr F. — 15. F pr F — Roq. et les noirs ont peut-être plus de chances de nullité, les fous étant de différente couleur.

j) Plus simple et plus décisif était 25. P 6 D attaquant le fou et gagnant un pion.

k) Le coup de partie. M. Alapine conduit très-correctement cette fin.

l) 36. T 3 T valait un peu mieux.

m) Si 38. F 5 C. — 39. R 6 F — R 1 D. — 40. F pr P.

n) 40. F 5 C était préférable car si 41. P 6 D. — 41. F 2 D éch. etc...

o) Il n'y avait rien de bon à faire ex. : 43. F 6 D. — 44. P 6 D — P pr P. — 45. P 6 C — R 1 F. — 46. R pr P — F 5 R meilleur. — 47. R 5 R — F pr F. — 48. P pr F — R 2 C. — 49. R 6 F et gagne.

p) Cette partie a duré trois heures trente cinq minutes.

NOUVELLES.

A propos de l'élévation de M. Grévy à la présidence, nous ne pouvons nous empêcher de faire une remarque qui n'aura bien entendu rien de politique. Divers journaux ont cru plaisant de rappeler que M. Grévy était un des plus fervents adeptes du noble jeu, et d'accompagner cette constatation de railleries plus ou moins spirituelles. Si nous voulions confondre ces messieurs en leur donnant la liste des personnages illustres qui, dans les temps anciens et modernes,ont eu le culte de l'échiquier, un numéro entier de la *Revue* ne serait pas de trop. Pour ne citer que deux noms, nous dirons que Napoléon I[er] et Charlemagne ont toujours fait des échecs leur délassement favori. Dans les temps récents, MM. Guizot et le maréchal Soult; aujourd'hui même les deux premiers ministres de l'Europe, M. de Bismark et Lord Beaconsfield sont des amateurs de premier ordre. M. Grévy peut bien, ce nous semble, les imiter sans déroger.

Au café de la Régence, les deux tournois du jour et de la nuit suivent leur cours. Le premier est pour M. Bezkrovny l'occasion d'un éclatant triomphe. Quoique forcé, en effet, de rendre pion et trait à presque tous ses adversaires, il est déjà certain d'obtenir le premier prix, ayant gagné jusqu'ici toutes les parties sauf une perdue et une nulle avec M. Louvet.

Un nouveau tournoi handicap va avoir lieu. Plus de cinquante joueurs sont déjà inscrits. La liste sera close le quinze. Voici le nom des six joueurs de première classe : MM. Bezkrovny, de Boistertre, Chamier, Maczuski, Najotte et Durantel.

CORRESPONDANCE.

M. Millet (*Allier*). Pour le problème 19. Si F pr T — P 8 T fait D éch. Pour le n° 20, le premier coup est juste, mais au second F 3 C D éch., les noirs joueront R 5 C D et le mat ne pourra être obtenu.

Solutions justes.

Du n° 21 : E. Frau, à Lyon ; G. Latta, à Mantes ; Barré, du Théâtre-Français ; de Madrazzo, de Turpin, Tupigny, capitaine Tenge, Najotte, Rudolf, Lévy, Faysse père, Morpurgo.

Nous avons reçu un peu en retard la solution du n° 19, par M. Ch. Rénoy.

Solution du problème n° 21.

Devise : « Mea culpa. »

1. $\frac{\text{D 8 T}}{\text{T 1 F (A)}}$; 2. $\frac{\text{D 1 T éch.}}{\text{F 4 T}}$; 3. $\frac{\text{D 1 T}}{\textit{ad libitum}}$;
4. D mat.

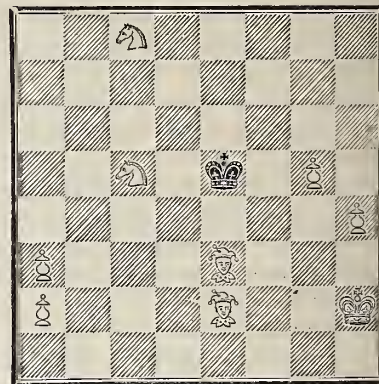
A

1. $\frac{}{\text{F 1 C}}$; 2. $\frac{\text{D pr F}}{\text{T 1 F}}$; 3. $\frac{\text{D 5 R}}{\textit{ad libitum.}}$;
4. D mat.

PROBLÈME N° 24.

composé par M. le docteur S. GOLD.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en quatre coups.

S. ROSENTHAL.

LES CARTES

LA BOUILLOTTE

Voici un coup de bouillotte très-rare mais assez curieux.

A *donne les cartes; 10 francs devant lui.*



B *premier; 70 francs devant lui.*





C *second; 100 francs devant lui.*



D *troisième; 150 francs devant lui.*



Enjeu 40 francs, retourne huit de cœur.

A ayant donné les cartes et tourné le huit de cœur.

B premier passe.

C second également.

D troisième aussi.

A dernier avec trois as voit le jeu.

B qui a le flux à pique le tient.

C qui a le flux à trèfle s'engage et double.

D qui a le flux à carreau tient la doublure et fait son reste.

Tous les autres joueurs acceptent, le jeu est abattu :

A gagne le coup sans conteste et touche d'abord les 40 francs d'enjeu, puis 10 francs de chacun des autres joueurs qui lui triplent sa mise.

Mais quelle est des trois as, qui lui ont fait trois points de quarante, la couleur gagnante pour les autres joueurs?

Old Trick.

A M. Robert d'Antully.

Mon cher collègue ès whist,

J'ai lu avec le plus vif intérêt vos différents problèmes et l'énoncé très-correct de principes justes dont vous les faites suivre.

Permettez-moi seulement de ne point partager votre manière de voir quant à la solution du dernier problème, nº 10.

En aucun cas, second à jouer, ne devez-vous mettre l'as de trèfle sur un petit trèfle joué à votre droite.

Vous avez un très-beau jeu à la condition que vous gardiez un ou deux rentrées à trèfle qui doit être la couleur d'au moins l'un de vos adversaires.

Comment, autrement, affranchiriez-vous votre longue couleur à cœur et comment y rentrerez-vous lorsque le roi de cœur que vous avez à jouer sera pris par vos adversaires comme c'est possible d'après le calcul des probabilités.

En conservant au contraire as et valet pour faire au besoin une seconde impasse vous restez maître de la couleur et y trouvez deux fois l'occasion d'une rentrée utile dans vos propres couleurs qui sont cœur et pique.

Le seul jeu régulier et logique dans le problème que vous avez posé est de mettre le dix de trèfle.

Si vous restez maître vous êtes éclairé de suite sur la position des trèfles et ayant par conséquent les trois couleurs vous pouvez, après avoir indiqué votre force en pique en jouant le roi, lancer hardiment votre sept d'atout singleton, conviant ainsi votre partner à en rejouer chaque fois qu'il aura la main.

S'il se trouve la tierce majeure d'atout quatrième, tous les atouts peuvent tomber et vous faites quatre à cinq levées presque certaines.

Si, au contraire, votre partner n'a que trois atouts par as et dame et que, faisant l impasse indiquée et commandée de la dame, il puisse donner trois coups d'atout, il en tombe probablement dix et vous gagnez au moins deux levées pourvu que vos cœurs puissent s'affranchir avant qu'on ait rejoué trèfle.

Prendre de suite au premier coup avec l'as de trèfle ne se comprendrait et ne se justifierait que si vous craigniez le chelem : mais, bien que n'ayant qu'un seul atout, votre jeu est bon, sinon beau, et vous ne deviez pas ainsi jeter vos armes défensives avant le combat.

Ecoutez la franchise d'un vieux soldat qui ne sut jamais farder la vérité.

Votre collègue, Old Trick.



MUSICIEN, par F. Hals.
(*Gaz. B.-Arts.*)

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME Nº 12.

Votre adversaire avec sept atouts peut forcer vos retranchements.

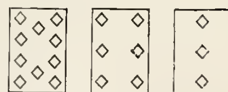
Les cartes jetées éclairent un côté de la situation. Votre partner n'a rien de bon à cœur et votre adversaire rien à trèfle. Il est donc de votre intérêt que la lumière se fasse le plus possible et vous n'avez rien à risquer, tant que la main reste à votre adversaire de gauche. Si ce dernier rejoue atout, malgré les quatre levées qu'il vous abandonne ainsi forcément, c'est qu'il a une longue couleur prête à défiler, grâce au septième atout. Dans ce cas, vous pouvez perdre le trick, puisque votre partner n'a aucune belle carte à cœur. Pour vous défendre autant que possible contre cette éventualité, comme vous avez une rentrée certaine aux trois autres couleurs tant que la main restera à votre adversaire de gauche, vous prendrez seulement la troisième levée. Vous rejouerez successivement vos trois autres atouts et suivant les indications qui vous seront fournies par votre partner, vous attaquerez pique ou trèfle avec l'espoir de faire couper votre adversaire et de le forcer ainsi à ouvrir cœur.

Si, au contraire, vous preniez dès le début, les quatre levées en atout pourraient être compromises par des surcoupes et de plus vous seriez embarrassé sur le choix à donner à la couleur d'attaque.

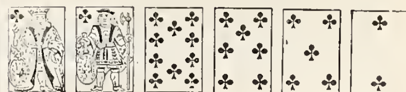
Principe. Lorsque vous êtes menacé à votre gauche d'une longue couleur appuyée par de nombreux atouts, manœuvrez toujours de manière à forcer votre adversaire à ouvrir lui-même sa longue couleur.

PROBLÈME Nº 13.

Carreau est atout.







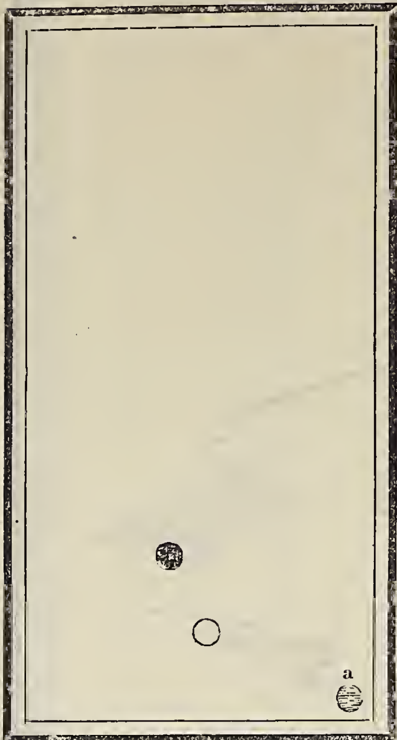


2e à jouer. Quelle carte mettrez-vous sur le cinq de cœur?

Robert d'Antully.

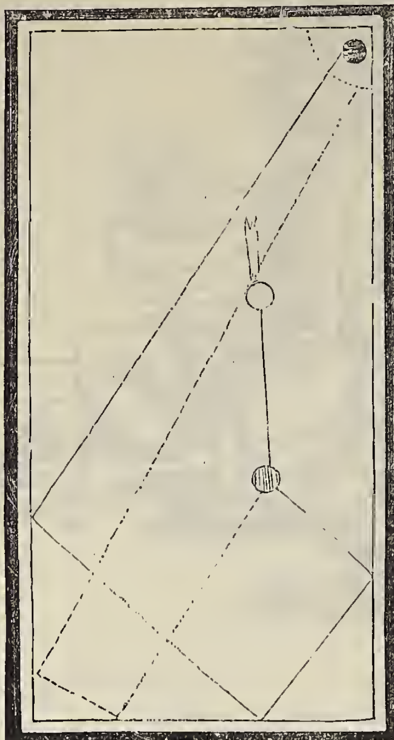
LE BILLARD

9e position.



Jouer sur la rouge de manière à caramboler et à conduire les deux billes dans le coin A.

Solution du coup inséré dans le N° 13



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

ÉNIGME

Temple de Divination
Prophétique inspiration
Arrêtez-vous, homme incrédule
Et consultez la somnambule.

Sur un fond vert, en lettres d'or
Tel m'apparut ce somptueux décor.
J'entrai. Près de la table, une vieille Sybille
Arrangeait les tarots d'une main fort habile.
J'ai, lui dis-je d'un air vainqueur
Un franc cinquante dans ma bourse
Tout cet or est à toi. C'est le prix d'une course
Répondit-elle avec un sourire moqueur,
C'est vingt-cinq francs. Demandez-vous un quine?
Mais dépêchons. L'empereur de la Chine
Doit m'attendre au Trocadéro
Il vient chercher le numéro
Qui du gros lot fixe la destinée.
Puisses-tu Somnambule être à jamais damnée!
En m'aventurant par ici,
Je venais le chercher aussi.
Je me contenterai maintenant du deuxième;
Pour mon bonheur fais un effort suprême!
A ces mots le coq noir chanta
Battit de l'aile et s'envola.
Puis la Pythonisse inspirée
Du Dieu qui prédit l'avenir,
Se laissa choir tout éplorée
Et fit semblant de s'endormir.
On vit alors, perle des somnambules,
S'agiter brusquement tes vieilles mandibules :
Une voix terrible sortit...
Devinez ce qu'elle a prédit.

Solution du métagramme n° 13.

Lure, cure, bure, pure, dure, mûre, hure, sure, jure.

R. D'A.

⁂ L'Exposition du *Cercle artistique et littéraire* (rue Saint-Arnaud) comprend 272 peintures ou dessins et 55 sculptures. L'ensemble est fort intéressant et quelques ouvrages mériteraient mieux qu'une mention rapide. Le grand attrait de l'exposition réside dans les deux toiles que M. Baudry y a envoyées; c'est d'abord une *Diane surprise par l'Amour*, étude de femme nue d'une sincérité de formes qui trouble un peu au premier abord, mais d'une tonalité fraîche et charmante : elle éclaire toute la salle; la seconde toile, moins séduisante, représente une *Marchande d'eau du Nil;* c'est également une étude d'après nature. Nous signalerons à la suite trois beaux portraits de M. Bastien Lepage; des portraits également de M. Carolus Duran, de M. Henner, de M. E. Delaunay; un *Intérieur de mosquée*, de M. Pasini; une jolie esquisse de femme riant, par M. Deschamps; une *Baigneuse* et des *Lutteurs*, de M. E. Levy; un intéressant paysage, *Effet de neige*, de M. Lira; une nature morte de M. Lesrel, et divers ouvrages de MM. Lavieille, de Los Rios, Mathey, Montenard, Van Marcke, de Vuillefroy, de Jonghe. Dans les dessins on remarque un beau portrait de femme, aux crayons de couleur, par M. A. Gilbert.

En sculpture, nous avons remarqué deux bustes de MM. Aizelin, Gautherin, et une intéressante terre cuite de M. Lafrance, représentant notre collaborateur M. ogeɹƃ Ballu.

A. DE L.

Nos lecteurs n'ont pas oublié la très-intéressante communication qu'un éminent mathématicien, M. Lefébure de Fourcy, a bien voulu faire à la *Revue* le 11 janvier dernier.

La plupart d'entre eux, sans aucun doute, ont consulté l'*Oracle*, et obtenu pour réponses d'irréprochebles hexamètres latins. Un de nos amis, qui habite la Champagne, après avoir posé, avec un succès complet, un grand nombre de questions, aurait bien voulu se rendre compte de la corrélation des calculs faits avec les réponses obtenues: il n'a pu y parvenir, et, après d'inutiles tentatives, l'idée lui est venue d'entreprendre une pérégrination à travers les presbytères champenois dans l'espoir de rencontrer une feuille explicative de celle trouvée, il y a vingt ans, dans la bibliothèque du vieil ecclésiastique.

Après nombre de démarches infructueuses, notre chercheur crut avoir partie gagnée, quand, la semaine dernière, un bon curé répondit à sa requête, après quelques secondes de réflexion :

L'oracle!... Attendez... je crois qu'il y a quelque chose comme cela parmi les vieux papiers laissés par mes prédécesseurs dans le tiroir de ce bahut.

On cherche, on compulse, et l'on trouve, non l'explication demandée, mais une copie exacte de la feuille que connaissent déjà nos lecteurs. Seulement la *Table des lettres* n'était plus la même, et l'intitulé de la feuille était ainsi conçu :

L'ORACLE

donnant réponses en alexandrins français, à l'usage de ceux qui n'ont point fait étude de la langue latine.

Déçu dans son espoir, notre ami bouleversa en vain tous les papiers du tiroir: il n'y trouva plus rien de l'Oracle, et force lui fut d'obtenir des réponses françaises, comme il avait obtenu des réponses latines... sans savoir pourquoi.

Il vient de nous adresser sa trouvaille, et nous nous empressons d'en faire profiter nos lecteurs.

Déjà, hier soir, dans une réunion, des questions ont été posées, et chacun a pu constater qu'en faisant *tous* les calculs indiqués à la page 134 de la *Revue* du 11 janvier, en ne changeant rien à la *Table des nombres*, mais en substituant à la *Table des lettres* la nouvelle table qui vient après ces lignes, à toute question faite en neuf mots d'une langue quelconque, on obtient INFAILLIBLEMENT pour réponse un alexandrin français.

Le maître de la maison ayant demandé :

Verrai-je le percement de l'isthme de Panama?

a reçu cette réponse :

L'oracle à nos efforts prédit succès complet.

Une mère, dont le fils est en Cochinchine depuis trois ans, a fait allusion en ces termes à sa préoccupation constante, le retour de l'absent :

Mon vœu le plus ardent sera-t-il exaucé?

Ce matin encore, elle est tout heureuse de la réponse qui lui a été faite.

Après un rapide coup-d'œil dirigé vers un groupe de jeunes filles, au nombre desquelles se trouvait une aimable et jolie personne, douée d'autant de qualités que l'on trouverait d'écus dans la caisse du riche banquier, son père, un jeune homme formula timidement cette question :

Me sera-t-il permis d'aspirer au bonheur?

La réponse le laissa fort perplexe, ce qui n'est pas sans exemple lorsque l'on consulte un oracle.

D'autres interrogations se produisirent, et enfin, quand sonna l'heure de la retraite, pour clore la séance, un habitué des ascensions du ballon captif de l'été dernier demanda :

Verrons-nous résoudre le problème de la navigation aérienne?

Nous laissons à nos lecteurs la recherche des réponses de l'Oracle à ces trois dernières questions. Nous mentionnerons le nom des personnes qui nous enverront exactement ces réponses, et nous donnerons une mention spéciale à celles qui découvriront la combinaison servant de base aux calculs imposés par l'Oracle à ceux qui l'interrogent.

EDME SIMONOT.

Table des lettres donnant en alexandrins français les réponses de l'ORACLE.

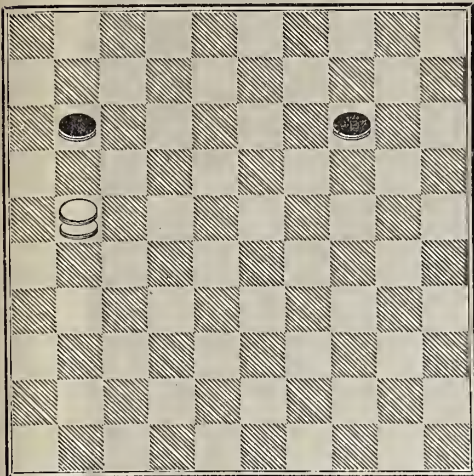
	A						B						C						D						E						F						
	I	II	III	IV	V	VI	I	II	III	IV	V	VI	I	II	III	IV	V	VI	I	II	III	IV	V	VI	I	II	III	IV	V	VI	I	II	III	IV	V	VI	
1	L	Á	P	R	E	CO	T	S	S	D	R		E	U	R	E	S	M	R	ON	ET	N	I	ET	S	X	O	P	P	P	O	B	J	O	O	L	1
2	A	V	ES		TT	F	L	A	D	P	A	ET	V		SE	RE	R	E	O	O	I	V	A	T	I		NS	O	IT	E	X	S		IT		S	2
3	LE	S	S	D	R				IT	N	U	E	C	O	HA		E		RA		U	FE	H	OI	O	N	O	E	ON	J	L	A	S	D	B	ET	3
4	L	A	D		T	E	RE	S	S	ET	L	N	A	T	E	P	R	T	U	L	IN	M	AI	I	U		SS	R	A	G	G	E	E	O	V	A	4
5	A		R	HO	R	N	L	A	P	C	P	CO	M		O	I	OG	ST	O	N	J	S		A	U	O	E	I	RE		R	S	TS	T	S	NT	5
6	T	S	S	T	T	NE	E		I	I	I	I	R	O	A	D	F			V	SS	E	O	PE	AR	A		R	R	T	L		E	P	P	E	6
7	C	A	S		S	A	S	DS	TS	T	S	E	A	U	O	A	U	I	A	AN	AI	E	E	L	L	X	U	D	C	MA	CH	GR	H	M	C	B	7
8	E	X	E	ER	A	CH	L	AU	D	P	L	ET	T	G	S	M	B	A	EM	RA	I	ET	E		P	ND	R		U	N	S	S	S		R	CE	8
9		DS	TS	T	R	UX	EL	AN		I		E		GR	R		SI	OY	CI	X		D	AI		E	U	FO	A			L	A	EF		P	J	9

DAMES

PROBLÈME N° 24,

par M. de Godoncourt.

NOIRS.



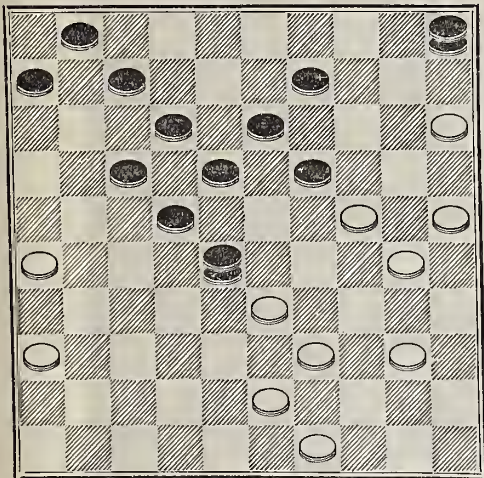
BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

PROBLEME N° 25,

par M. E.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent. AUGUSTE JOLIET.

MUSIQUE

Lorsqu'un directeur de théâtre se décide à remettre à la scène un ouvrage du répertoire, il doit d'autant plus se préoccuper de l'interprétation que c'est précisément là le point sur lequel se concentrera l'intérêt du public. En donnant une reprise de *Roméo et Juliette*, M. Carvalho s'est-il suffisamment rendu compte des dangers de l'entreprise?

Le rôle de Juliette est particulièrement difficile à aborder, et cela pour bien des raisons; il faut une femme jeune, jolie, sympathique, à la voix fraîche et passionnée; également apte à traduire les sentiments les plus divers; *ingénue* au premier acte, *jeune première* au second et au troisième, *falcon* au quatrième et au cinquième.

Et puis, il faut affronter les souvenirs. Qui ne se rappelle avec quel immense talent Mme Carvalho créa ce personnage de Juliette! Quel charme, quel style incomparable! Quelle poésie, quelle *morbidesse* dans l'organe, si merveilleusement assoupli par l'étude! Et quelle affinité mystérieuse entre la muse de Gounod et son interprète préférée! Est-ce la cantatrice qui inspira le compositeur, ou le compositeur qui forma la cantatrice? Créer à la façon de Mme Carvalho les rôles de Marguerite, de Mireille et de Juliette, ce n'est plus interpréter : c'est collaborer.

La nouvelle Juliette ne fera pas oublier sa devancière A coup sûr, Mlle Adèle Isaac est une artiste de talent, j'ai eu le plaisir de le constater ici même, à propos de la reprise de *Galathée;* mais c'est presque une trahison que de lui confier un rôle pour lequel elle n'est faite ni physiquement, ni moralement.

Mlle Isaac est une *chanteuse légère*..... pardon! disons : *chanteuse à roulades*. Chez elle, le mécanisme est parfaitement exercé; la vocalisation est rapide, brillante, l'intonation juste, le rhythme fermement accusé; mais la sensibilité fait complétement défaut. Rien de spontané, rien d'imprévu, jamais le moindre élan; tout est réglé, mesuré, préparé avec soin; c'est un jardin anglais, brossé, peigné, ratissé, avec ses parterres alignés au cordeau, ses arbustes régulièrement plantés, ses ifs taillés en pyramide; vous y cherchez en vain ce petit coin ombragé, discret, silencieux, tapissé de mousse, où les amoureux viennent murmurer de douces paroles. Or, que reste-t-il du rôle de Juliette, si vous supprimez la passion?

Le personnage de Roméo est tenu par M. Talazac. Ce jeune artiste, sorti naguère du Conservatoire avec un diplôme qu'on aurait dû lui faire attendre encore, a fait depuis un an de réels progrès. Sa voix est agréable, surtout dans la demi-teinte; elle manque de timbre et d'éclat dans la force. Sans être à la hauteur du rôle, qui demande un chanteur et un comédien également habiles, M. Talazac ne s'est pas mal tiré de la *scène des tombeaux*. Au second acte, il commet un lourd contre-sens en attaquant avec force la phrase :

Ah! lève-toi, soleil!

A défaut de l'indication de l'auteur, qui pourtant est précise, le sentiment musical et dramatique dit assez que cette délicieuse cavatine doit être murmurée plutôt que chantée sous le balcon de Juliette.

Mlle Ducasse détaille avec beaucoup de finesse les couplets du page, écrits un peu trop bas pour sa voix. M. Fugère, qu'on a l'habitude d'applaudir dans les rôles comiques, est passé *du plaisant au sévère;* il remplit le personnage de Capulet avec beaucoup de franchise et de dignité. M. Giraudet chante en artiste consciencieux le rôle court mais très-important du Moine. M. Barré a repris le rôle de Mercutio, qu'il a créé au Théâtre-Lyrique, il y a douze ans de cela. Je veux bien que, pour M. Barré, ces années-là n'aient compté que des printemps; mais enfin, douze printemps ne valent-ils pas quelques hivers?

Léon DELAHAYE.

P. S. — La première représentation d'*Étienne Marcel*, opéra en quatre actes de MM. Louis Gallet et Camille Saint-Saëns, a eu lieu samedi au Grand-Théâtre de Lyon. Le succès paraît avoir été assez vif.

Rome, ce 5 février 1879.

Je vois que vous avez inséré dans votre n° 12 (1er février), les extraits que je vous avais envoyés. Cela me fait penser que vous jugez les « *Cose de Roma* » de nature à intéresser vos lecteurs. Je vous envoie donc deux articles nouveaux sur la « Question de la Farnésine », question bien autrement intéressante que les dîners de la cour ou la chasse au renard. Si vous aviez à votre disposition un bon écrivain il pourrait faire à cette occasion un article bien intéressant..... plusieurs peut-être, intitulés : « *Comment les belles choses disparaissent.* »

Je vais vous indiquer en peu de mots comment cela pourrait se faire et de quoi il s'agit.

Le monde tend de plus en plus à être gouverné ou plutôt *mené* par des *mots*. On a fait la Révolution de 1848 avec le mot « la Réforme. » On a fait le troisième empire avec le mot *Bonaparte*. Le mot « d'*Italie une* » a été une des forces de Garibaldi. « *Rome capitale* » est venu ensuite. Le mot était beau en *théorie;* il parlait à l'imagination; en pratique il est devenu une véritable plaie, un embarras, un gouffre de dépenses. Il n'existe pas dans le monde une ville moins propre à faire une capitale *moderne* que Rome. Presque inhabitable pendant trois mois de l'année, sans industrie, traversée par le Tibre,

« Torrent débordé, qui d'un cours orageux
« Roule plein de gravier sur un terrain fangeux.

BOILEAU.

.....tout-à-fait impropre à la navigation, désolant la ville par des inondations fréquentes qu'aucune puissance humaine ne peut empêcher; les anciens Romains et Jules César lui-même l'ont essayé en vain. La vieille et vénérable cité à peu près à la même place depuis plus de deux mille six cents ans, est un entassement pittoresque de palais, de masures, de ruines, séparés par des rues étroites et tortueuses, des jardins, des carrefours. Pour faire au milieu de tout cela des rues larges, droites, bien alignées à la Haussmann, il faudrait tout démolir. Pour ajouter à la difficulté, le sol est fort mouvementé et quoique les « Sept Collines » aient été transformées par le travail et les débris accumulés des siècles, il en existe encore assez pour effrayer même les ingénieurs civils et militaires, gens à ne reculer devant aucune destruction, lorsqu'il s'agit d'un alignement. On y a donc renoncé *pour le moment* et on s'efforce à construire une ville nouvelle, bien alignée, bien moderne et bien laide, hors de la vieille, autour de la gare du chemin de fer. L'histoire de ces constructions serait curieuse, mais ne rentre pas dans mon sujet. Elles ont donné du travail à cette foule d'ouvriers nomades qui ont envahi, pour ainsi dire, Rome à la suite des troupes italiennes, en 1870. Mais elles n'ont pas suffi pour empêcher la misère d'envahir Rome également. Garibaldi qui était lui-même *un mot*, inventa alors un mot nouveau : « les travaux du Tibre » La foule affamée répéta : « Travaux du Tibre! » Les petits journaux à un sou, répétèrent ce cri à l'envi. La municipalité *élue* de Rome fit chorus. On était dans une pénurie d'argent extrême, malgré une surélévation des octrois sur tous les objets de première nécessité. On décida néanmoins de consacrer quelques millions (six, je crois,) à *aligner le Tibre*. Le jardin du Palais d'été « la Farnésine » eut le malheur d'être en avant de l'alignement et on l'expropria. Le palais et les chefs-d'œuvres qu'il contient se trouvent portés de cette façon près des bords du fleuve et exposés à la ruine ou du moins à la détérioration.

Les deux lettres que je vous envoie vous feront comprendre le reste. Tout bon guide de Rome donne la liste des merveilles artistiques de la Farnésine. Là se trouve la Galatée, la plus belle fresque de Raphaël, etc., etc. Il y a dans les appartements, en haut, des fresques magnifiques et d'une conservation merveilleuse de Sodoma. On en parle peu parce que le public n'est pas admis à les visiter, mais le duc me les a fait voir lui-même et j'en suis resté ébloui. Elles représentent des épisodes de l'histoire de Darius et d'Alexandre le Grand.

Ce qui est vraiment désolant et *impatientant* c'est que les travaux qui menacent de si belles choses sont d'une inutilité qui saute aux yeux. L'an dernier on a détruit, malgré les supplications de quelques gens de goût, un pavillon des Thermes de Dioclétien, toujours sous le prétexte d'alignements. Je vous garantis que ce pavillon en ruines, loin de gêner, aurait pu devenir, presque sans frais, entre les mains d'un homme d'un peu de goût et de jugement un grand embellissement et une chose fort *utile*. En y plantant des arbres et quelques plantes grimpantes avec une grille et des bancs, il aurait servi de lieu de repos pour les gens allant au chemin de fer à deux pas de là. On y voit dans ce moment un large espace de boue, de poussière en été et de soleil torride dans la saison, sans aucun abri, sans un arbre, sans un banc.

Près de là, on a mis à nu une portion considérable des murs de Servius Tullius et une des portes de Rome du temps des rois. Ces ruines ont donc 2,457 ans. Croiriez-vous que les ingénieurs du chemin de fer veulent les détruire parce qu'ils gênent la gare des marchandises à petite vitesse! La municipalité aurait probablement laissé faire, mais le roi et le ministère sont intervenus: on a quelque espoir de les sauver. Ainsi m'a dit un de mes amis, nommé membre d'une commission pour examiner la question.

Voilà où on en est à Rome. Je serais charmé de voir ces nouveaux barbares vertement tancés par une plume autorisée et acérée.

P.-S. — Le duc de Ripalda (espagnol) passe pour avoir dépensé un million pour restaurer et meubler la Farnésine qu'il tient par bail emphytéotique de l'ex-roi de Naples, son propriétaire, qui n'y a jamais habité. Depuis sa chute et jusqu'en 1870, il habitait le palais



LE DÉPART POUR LA VILLE (*Illustration*).

Tableau de M. Bruck-Lajos.



FUNESTE CONTRE-TEMPS (*Neue Ill. Zeitung*).

d'après le tableau de M. A. Ibert.

Farnèse qui lui appartient également et qui est loué dans ce moment à notre ambassadeur, le marquis de Noailles. Quant à la Farnésine elle était fort négligée jusqu'au moment de sa cession au duc de Ripalda.

Nous complétons cette intéressante information en citant les deux paragraphes qui suivent d'une lettre adressée au Journal l'*Italie*, par le propriétaire même du Palais de la Farnésine.

La question de la Farnesina.

« Je vous remercie, Monsieur le directeur, et de la « courtoisie de votre article et des vœux que vous ex- « primez pour qu'un arrangement conciliant intervienne « entre le gouvernement et moi. Je ne m'y suis jamais « refusé; je n'ai d'autre prétention que de sauver la Far- « nesina. Après tant d'années de travail pour sa com- « plète restauration, je lutte depuis sept ans, d'abord « pour empêcher la mutilation de cet ensemble har- « monique et charmant qui s'appelait la villa Farnesina, « puis pour sauver avec le chef-d'œuvre d'architecture « de Baldassare Peruzzi les admirables fresques de Ra- « phaël, de Jules Romain et de ses autres disciples, du « Sodoma et de Sébastien del Piombo, de Daniel de « Volterra et du Poussin.

« Je n'ai pas été heureux dans la première partie de « ma tâche; la plus grande et la plus belle partie du « jardin de la Farnesina est maintenant une vaste fosse « pleine de décombres: les grandes allées de Léon X « n'existent plus, et les chênes et les lauriers sécu- « laires qui s'associaient à la splendide histoire de la « Rome de la Renaissance, sont allés alimenter le feu « des cheminées et des usines. Mais tant que je le « pourrai, seul comme je le suis, aidé ou attaqué par « la presse, je ferai tous mes efforts pour défendre « l'existence de ce palais et de ces peintures, non-seu- « lement par amour de l'art, mais aussi parce qu'après « avoir consacré à leur conservation et à leur restau- « ration une grande partie de ma fortune et dix années « de ma vie, je ne veux pas que mon nom soit uni « dans l'histoire, par indolence ou par faiblesse, à la « ruine des plus grandes œuvres de l'art italien dans « sa plus brillante période.

« DUC DE RIPALDA. »

Farnesina, 4 février.

NOS GRAVURES

Funeste contre temps

L'argent ne fait pas le bonheur mais il y contribue. Il en faut si l'on veut s'offrir de ces oies rôties à point qu'on saura d'autant moins se refuser à ranger au nombre des biens de ce monde qu'on en aura eu sa bonne part.

Dans la scène que nous reproduisons, la jeune ménagère est pourvue d'un époux à la fleur de l'âge, ce qui s'entend communément de l'âge qui a perdu sa fleur. Les hommes mûrs attachent en général plus de prix que les jeunes à un friand morceau et la maitresse de la maison a, par avance, savouré la gloire qui doit lui revenir de cette pièce de choix qui va paraitre sur sa table. Sans doute la cuisinière a officié sur ses fourneaux avec une calme et fière assurance. Son œuvre a réussi à souhait. Le rôt, au fumet pénétrant, s'est couvert de magnifiques teintes dorées. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres! Patatra. Voilà toutes ces splendeurs culinaires à terre, et des plus belles espérances, il ne reste que des débris. Telles sont les funestes conséquences d'un faux pas.

Ce ravissant tableau, si plein d'humour, a été peint par M. A. Ibert.

Le départ pour la ville,

Tableau de M. BRUCK-LAJOS.

Elle va partir pour la ville, la pauvre fille des champs; les préparatifs n'ont pas demandé bien longtemps; tout son mince bagage tient sur ses genoux, jamais elle n'a eu à porter moins lourd fardeau. Ne faut-il pas gagner sa vie, venir en aide au vieux parents, les aider à élever les petits frères? Adieu la famille et les amis, et les fêtes du village; elle n'a pas dix-huit ans, c'est la première fois qu'elle songe sérieusement à l'avenir; pour la première fois une idée triste a envahi sa pensée; enfant hier, femme demain, elle va commencer le dur pèlerinage de la vie.

Aussi, voyez comme le regard de la vieille mère la fixe avec tendresse au suprême moment du départ, avec quelle sollicitude elle lui fait ses dernières recommandations, comme elle la met en garde contre les séductions de la ville, comme elle s'efforce de lui dire le prix du travail et de l'honnêteté.

Et tandis que la mère parle, l'enfant a peine à retenir les larmes qui l'oppressent; de son regard humide, de sa lèvre plissée il se dégage je ne sais quel sentiment d'indicible tristesse que l'artiste a rendue avec une rare perfection. Le tableau de M. Bruck-Lajos avait été justement remarqué au dernier Salon; il est de ceux auxquels la gravure n'enlève rien de leur charme fin et pénétrant; il semble, au contraire, qu'elle lui ajoute encore un caractère de plus de simplicité grave et émue.

COURRIER DES THÉATRES

La Comédie-Française a repris, cette semaine, *Mithridate*, de Racine. J'ai lu dans quelques journaux que le besoin de cette reprise ne se faisait pas sentir. Si c'est à cause de l'insuffisance trop réelle de l'interprétation, je n'y contredis point. Mais si c'est une façon dédaigneuse d'exécuter sommairement cette œuvre oubliée de notre grand tragique, je trouve ce dédain, non-seulement irrespectueux, mais encore foncièrement injuste. La tragédie est un art particulier, qui réclame des interprètes d'une essence particulière, épris d'un idéal, d'où l'art moderne, drame ou comédie, qui règne souverainement rue de Richelieu, et à juste titre, nous éloigne chaque jour davantage. Les artistes, nourris d'autres études, et le public, imprégné d'autres traditions et d'autre langage, ne sont plus au diapason. De là, chez les uns, la difficulté de rendre convenablement, et, chez l'autre, l'hésitation à comprendre, à accepter du premier coup toute œuvre de maître qui n'est pas du répertoire courant et que des auditions fréquentes n'ont pas consacrée. On m'objectera que jamais, à aucune époque, *Mithridate* n'eut une meilleure fortune, et que Rachel elle-même, qui semble avoir eu pour le rôle de Monime une prédilection marquée, ne put réussir à lui communiquer la vie dont elle anima ses immortelles créations d'Hermione et de Phèdre. Mon sentiment est que Racine n'est pour rien dans cette défaveur, et qu'il appartiendrait à notre génération, en qui les caractères héroïques éveillent tant de généreux échos, de réagir contre cette indifférence inexpliquée des générations antérieures.

Ce personnage de *Mithridate*, avec sa haine implacable contre les Romains, son génie si fécond en ressources, sa fermeté dans le malheur, sa sauvage énergie, son astuce, sa défiance, à qui rien d'humain n'était étranger, ni les folies de la haine, ni les exaltations de l'amour, ni les angoisses de la jalousie, ce personnage est, en effet, un des plus énergiquement tracés, des plus vrais, des plus vivants, des plus dramatiques qui soient au théâtre. Il est peint avec une vigueur quasi cornélienne, et il n'est pas paradoxal de prétendre que, dans la scène fameuse où le roi de Pont expose à ses deux fils son projet d'aller porter la guerre en Italie, Racine s'élève à la hauteur de vues politiques dont *Cinna* nous offre l'immortel spécimen.

Quant à Monime, elle ne dépare point cette admirable galerie de silhouettes féminines où se complaisait le pinceau du poëte; sœur légitime des Junie, des Iphigénie, des Andromaque, des Aricie, des Atalide, des Bérénice, elle a la noblesse de lignes, la pureté de contours, le maintien décent, la grâce exquise, la beauté idéale de ces superbes statues grecques, dont la flamme intérieure, si brûlant qu'en soit le foyer, dont les sentiments intimes, si vifs qu'ils soient, ne dérangent jamais la sérénité inaltérable.

Mais c'est surtout dans la peinture des deux frères rivaux, de Xipharès et de Pharnace, que Racine a fait preuve d'une haute intelligence et d'un vigoureux sentiment dramatique. Il y a là une double étude du cœur humain, d'un intérêt poignant, poussée avec un art et une autorité rares; et de ces contrastes savamment étudiés, de ces oppositions ingénieusement mises en relief, il résulte les plus beaux, les plus puissants et les plus irrésistibles effets.

N'y a-t-il pas, dans les éléments que je viens d'indiquer, toutes les conditions d'un beau drame? J'ajouterai que ces éléments sont mis en œuvre avec une science de la scène, une variété de moyens, une abondance de situations, qu'on ne retrouve pas, à un même degré, dans toutes les tragédies de Racine. Je ne parlerai pas de la langue qui, aux qualités ordinaires du poëte, joint, dans certaines parties de *Mithridate*, je ne sais quelle mâle et singulière vigueur. Et pourtant le public est resté froid à ces beautés dont quelques-unes étaient pour lui d'une saveur toute nouvelle. Seuls, les beaux yeux de Monime et sa diction enchanteresse ont eu le don de l'émouvoir. Ce succès partiel n'autorise-t-il pas à conclure que si Mithridate, Xipharès et Pharnace avaient, par des qualités propres, donné l'équivalent des yeux et de la diction de Monime, le succès eût pu devenir général?

Se figure-t-on, pour ne pas sortir du répertoire moderne, le *Roi s'amuse* sans Triboulet, *Hernani* sans Hernani, *Ruy-Blas* sans Ruy-Blas, le *Gendre de Monsieur Poirier* sans le bonhomme Poirier? On ferait plutôt un civet sans lièvre. C'est l'impossible gageure que semble avoir tenue la Comédie-Française en offrant au public *Mithridate* avec M. Maubant, ou, ce qui revient au même, *Mithridate* sans *Mithridate*. Je reconnais sans peine que M. Maubant n'a jamais réalisé cet idéal du grand comédien : l'alliance d'un bel organe et d'un beau talent; mais, à défaut de talent, il avait l'organe, ce fameux tuyau d'orgue qu'il hérita de Beauvallet, et grâce auquel il parvenait à faire illusion aux gens d'oreille un peu rétive. Les critiques bienveillants, qui ne tenaient pas à lui dire des choses pénibles, s'en tiraient avec la formule banale : Bien rugi, lion! Il y a quelques années, on pouvait, à la rigueur, dire encore : Bien rugi, *vieux* lion! mais aujourd'hui que l'organe a disparu, que la gorge et le nez fraternisent et font cause commune, que reste-t-il de ce vénérable doyen des rois de tragédie? Une petite trompette d'un sou qui affecte les sons d'une pratique. Rien ne ridiculise un homme comme un rhume de cerveau. Le coryza chronique de M. Maubant a tué Mithridate. L'infortuné roi de Pont ne s'était pas mis en garde contre ce poison-là!

Il y a là pour le culte de l'art classique, pour cette flamme de la tragédie dont la Comédie-Française est la Vestale, un danger sérieux auquel il est urgent qu'elle avise. Je ne souhaite la mort de personne; mais il faudra bien qu'un jour où l'autre M. Maubant fasse comme Tircis, qu'il songe à faire sa retraite. Quel est son successeur désigné pour le sceptre tragique? A qui léguera-t-il la pourpre et le bandeau royal? Au plus digne, comme Alexandre? Dans ce cas, sa succession risque fort de s'en aller en miettes, comme celle du vainqueur de l'Asie. La Comédie-Française, qui est une pépinière de petits de Jalin, de petits Fourchambault et de petits marquis de Villemer, ne cultive plus les Agamemnon, les Thésée et les Mithridate en herbe. C'est ailleurs qu'elle doit aller se pourvoir de cet article dédaigné, mais indispensable pour la bonne tenue et la respectabilité de la maison. L'éminent critique du *Temps*, que la vacance imminente du trône tragique préoccupe comme nous, pose deux candidatures : celle de M. Dumaine et celle de M. Lafontaine. Je ne crois pas que M. Lafontaine soit d'humeur à reprendre rang dans une compagnie où on n'a pas su le retenir. Mais pour M. Dumaine, qui a toutes les qualités de l'emploi, et d'autres encore, qui en a fait maintes fois la preuve sur divers théâtres, ce serait là la juste et digne récompense d'un beau talent si généreusement et si noblement déposé. Mais encore une fois, qu'on avise, il n'est que temps!

M. Mounet-Sully — Xipharès — a toujours l'air de jouer, dans le *Petit Chaperon rouge*, le rôle de la grand'mère qui roule ses grands yeux et qui montre ses dents blanches. C'est sans doute pour mieux dévorer les vers, car chacun sait que lorsqu'une tragédie a passé par les incisives de cet artiste convulsif, elle est généralement réduite de moitié. Ce parti-pris de se contracter la face donne à tous les rôles qu'il interprète, si divers qu'ils soient d'allures, de sentiments et d'intentions, un déplorable caractère d'uniformité. Les amoureux de Racine ne sont contemporains ni de Werther ni d'Obermann. Ils n'ont pas le maintien fatal et ne sont pas atteints de cette maladie moderne qu'on

appelle le vague à l'âme. Ce sont des gars vaillants, qui aiment franc jeu, à la façon des paladins, parfois avec une pointe d'afféterie et de préciosité, mais qui n'a rien de commun avec la rêverie creuse des amoureux romantiques. Il y a dans la façon de comprendre ces personnages, celui de Xipharès entre autres, une sorte d'anachronisme, dont M. Mounet-Sully se serait épargné le ridicule s'il avait lu ces jolis vers du *Temple du goût*, de Voltaire :

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine nous peint les portraits
De Bajazet, de *Xipharès*,
De Britannicus, d'Hippolyte :
Tendres, galants, doux et discrets,
Ils ont tous le même mérite,
Et l'amour qui marche à leur suite
Les croit des courtisans français.

En donnant à Xipharès ces allures ténébreuses, ces airs en dessous, M. Mounet-Sully réduit à néant l'effet dramatique qui résulte du contraste de son honnête physionomie avec la physionomie sournoise de son frère Pharnace. C'est à la fois une faute d'intelligence et une erreur de goût.

Tous les autres rôles d'homme sont suffisamment tenus.

Les mêmes critiques qui ont prétendu que le besoin de reprendre *Mithridate* ne se faisait pas sentir, ont également prétendu que, depuis Rachel, cette tragédie n'avait pas été jouée à la Comédie-Française. La vérité est qu'elle le fut, en 1866, sous l'administration de M. Thierry, le prédécesseur de M. Perrin, et que le rôle de Monime fut, à cette époque, interprété par Mlle Favart. M. Sarcey, qu'on ne saurait trop citer en matière théâtrale, a retrouvé dans ses notes un feuilleton du temps où le caractère de l'héroïne et les belles qualités de son interprète sont admirablement caractérisés. Voici ce fragment au bas duquel on peut sans indiscrécrétion, je crois, mettre la signature Francisque Sarcey :

« Le rôle de Monime est un de ceux qui conviennent le mieux à Mlle Favart. La beauté correcte et froide de son visage, taillé comme un camée antique, l'harmonie de ses attitudes et la grâce de ses mouvements, la pénétrante douceur de sa voix un peu chantante, la rendent merveilleusement propre à nous représenter les tendres et malheureuses princesses de Racine.

« Monime est le meilleur de ses rôles; Atalide, Andromaque et même Esther n'ont guère que la sensibilité larmoyante; Iphigénie, Junie et Aricie, la pudeur touchante et noble. Mais il y a de plus dans Monime un accent de douleur indignée qui donne à ce personnage un je ne sais quoi de plus fier et de plus triste ensemble.

« Peut-être Mlle Favart n'a-t-elle pas appuyé autant qu'il eût fallu sur ces frémissements d'un orgueil offensé; peut-être l'a-t-elle un peu trop amolli aux allanguissements de la plainte. Mais c'est le seul reproche qu'on saurait lui adresser. Elle a été ce que Voltaire voulait qu'on écrivît au bas de toutes les pages de Racine : « noble, harmonieuse, touchante, sublime : c'est la perfection même. »

A douze années de distance, ces lignes — si l'on jette quelques touches un peu plus discrètes, un peu plus vaporeuses, sur le portrait physique de l'interprète, si l'on accentue, au contraire, les côtés vigoureux du rôle laissés dans l'ombre par Mlle Favart — semblent avoir été écrites pour la nouvelle Monime, pour Mlle Sarah Bernhardt, plus voisine encore que son aînée de l'idéal de perfection esquissé par Voltaire.

Mlle Sarah Bernhardt a été le charme et le sourire de cette soirée qui prenait, au début, les allures d'un enterrement de première classe. C'est grâce à elle que le pauvre Racine a pu retirer son épingle du jeu. Elle, elle en a retiré un diamant de plus pour enrichir son écrin de créations exquises déjà si brillamment garni. Mais quelle bizarre coiffure et quelle malencontreuse robe vous avez là, Mademoiselle! Il ne faut pas pousser le respect de la vérité historique jusqu'au mépris de sa propre élégance et de sa propre beauté!

Je me suis étendu peut-être avec trop de complaisance sur cette reprise d'un de nos chefs-d'œuvre oubliés. Mais c'est une faute qu'on ne me donnera pas souvent l'occasion de commettre et dont les clients de ce journal, qui sont gens de goût et épris du bel art, ne me sauront pas mauvais gré, j'en ai la ferme assurance.

Il me reste à peine la place de constater le grand et légitime succès que MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, ces deux frères siamois de la fantaisie parisienne, viennent de remporter au théâtre du Palais-Royal, avec leur *Mari de la débutante*. D'ailleurs, ces folies à tous crins, où les auteurs jettent, en prodigues, sur une trame d'une extrême ténuité, de l'esprit à défrayer dix vaudevilles, ne se racontent point; il faut les voir. C'est ce que nos lecteurs ne manqueront pas de faire. Je leur garantis qu'ils ne perdront ni leur temps, ni leur argent. A ceux qui seraient atteints d'une affection de la rate, c'est le traitement le plus infaillible qu'on puisse recommander.

EMILE BLAVET.

P.-S. — Un de nos plus féconds auteurs dramatiques, qui fut en même temps un excellent homme et un homme de bien, M. Clairville, vient de mourir. Avec lui disparaît une école théâtrale, dont il était le dernier représentant, et qui, grâce à sa dextérité de facture, s'est imposée jusqu'à ce jour, après avoir traversé, sans en être atteinte, les révolutions qui, depuis trente ans, ont bouleversé le théâtre. A ces divers titres, cette physionomie disparue est intéressante et curieuse à étudier. Ce sera pour le prochain numéro.

E. B.

CHRONIQUE DU SPORT.

Équitation rétrospective.

L'ÉCOLE DE VERSAILLES.

L'École française s'est fondée sur une expérience plus que séculaire, après de nombreux tâtonnements, des emprunts faits à l'ancienne manière italienne, dont les errements peu connus avaient un certain rapport avec l'équitation de cirque actuelle. Sur ces bases modifiées, épurées, discutées, s'est élevée une doctrine nette, précise, définie, avec ses principes, ses règles, ses traditions fixes et immuables : l'Académie de Versailles en est la suprême expression.

Elle s'appuyait sur une longue pratique coordonnée et confirmée par les observations d'hommes d'un mérite transcendant, tels que Pluvinel, La Guéronnière, le marquis de Newcastle, etc. L'équitation cesse dès lors d'être abandonnée aux caprices et aux hasards d'une interprétation fantaisiste, pour devenir une science et un art appartenant au domaine de l'intelligence et du raisonnement. Il y avait, certes, loin de là aux préceptes primitifs du sire de Grison, écuyer du XVIe siècle, je crois, donnant à ses disciples d'assez singulières leçons : « *Je vous advise*, leur disait-il, *quand le cheval sera de quelque malice, vous lui infligerez le châtiment d'une voix terrible; et direz creusement : Ah! truand, ah! maroufle, tourne-ci, tourne-là, tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit d'une voix terrible*... Le naïf professeur avait raison de laisser une certaine latitude dans sa péroraison, la formule même de ses imprécations, entrant pour fort peu, je crois, dans l'effet qu'il pouvait en attendre. Le sire de Grison avait probablement, sans s'en rendre compte lui-même, d'autres ressources à sa disposition, sinon il ne se serait pas acquis une certaine réputation; même à cette époque, ces sortes de moyens étant, en fin de compte, à la disposition du premier venu.

La correction peut être parfois une nécessité inévitable, à de rares occasions, et seulement pour imprimer à l'animal le respect de son cavalier et le rendre attentif à l'enseignement que vous lui donnez; mais compter sur la brutalité pour obtenir ce qu'un accord parfait peut seul donner, c'est cesser d'être un écuyer pour devenir un boucher ou un bourreau. Une décomposition savante des mouvements, à l'aide d'effets de jambes combinés avec l'interprétation de la main, doivent, après un assouplissement préalable, établir entre le cavalier et son cheval des moyens sûrs et infaillibles. L'animal, ainsi dressé, devient un instrument aussi bien ajusté que le piano le mieux accordé, et l'on peut en jouer de la même manière : le musicien obtient un son, l'écuyer un mouvement, il n'y a pas d'autre différence : l'un et l'autre doivent être également juste et harmonieux. Certes, pour arriver à un semblable résultat, il faut un tact et un sentiment particuliers de l'art que l'on exerce, de longues études, beaucoup d'à-propos; en un mot, il faut être homme de cheval; c'est une aptitude naturelle comme une autre; autrement, l'équitation ne serait pas un art, et le premier charretier venu en saurait autant que vous.

Au reste, l'enseignement du sire de Grison est partout empreint d'une sauvagerie féroce; ce devait être un homme de rapports peu agréables. On se demande, en vérité, à quel propos il a eu l'idée de transmettre d'aussi étranges préceptes à la postérité. Il ne parle jamais que de coups, d'imprécations, de lancer le cheval contre les murs ou dans les précipices, *le tout afin de lui montrer le danger*. C'est très-joli, tout cela; eh bien! mais et le cavalier, qu'est-ce qu'il devient pendant ce temps-là; il n'en parle pas. Les chevaux de cette époque devaient être des animaux exceptionnellement doux et résignés, car si de nos jours on voulait soumettre un cheval de pur sang, par exemple, à de semblables traitements, il deviendrait une bête fauve, ou entrerait dans un tel état d'exaspération qu'il serait impossible d'en rien obtenir.

L'histoire de l'équitation française, j'allais dire raisonnée, mais ce mot ne saurait s'appliquer au sire de Grison, car il raisonne peu; en revanche, il tape fort (ce n'est pas un écuyer cet homme-là, c'est un assommeur): mais enfin, c'est, quant à moi, au moins le premier document écrit, ayant la prétention de passer pour un corps de doctrine auquel il m'ait été donné de remonter. Il faut donc le prendre comme point de départ, représentant l'époque de barbarie primitive, et arriver par transitions successives à celle de la civilisation, la plus quintessenciée inféodée dans l'Académie de Versailles.

Ici nous trouvons l'art porté au plus haut degré qu'il lui ait jamais été donné d'atteindre; fin, raffiné, délicat, empreint de ce grand cachet d'élégance artistique particulier à cette époque, la plus brillante de notre pays, comme elle en est la plus calomniée. L'autorité de l'École de Versailles s'étendait partout en Europe, et, de toutes parts, on venait solliciter la faveur d'être admis à puiser la science à sa source la plus pure. C'était plus qu'une école; elle présentait le caractère d'une institution nationale destinée à maintenir notre supériorité dans une spécialité ayant à cette époque une réelle importance.

Pour se faire, au reste, une idée des bases de cette grande création, et de la place qu'elle occupait dans la hiérarchie de l'ancienne société, il suffit de jeter un coup d'œil sur son organisation en 1785, c'est-à-dire au moment où, sur le point de disparaître, au milieu de la tourmente, elle brillait encore du plus vif éclat de sa gloire et de sa splendeur. Comprise sous la dénomination générique d'*Écurie du Roi*, elle se composait de la grande et de la petite écurie :

Grand-Écuyer de France.

M. le prince de Lambesc.

GRANDE ÉCURIE.

Premier écuyer, M. le marquis de Briges.
Ecuyer commandant, M. de Lançon.

Écuyers ordinaires.

M. le marquis de la Bigne; M. le marquis d'Abzac.

Écuyers cavalcadours.

MM. le chevalier Dumas de Gaursac; Dumas de Gaursac; Le Vaillant de Saint-Denis; le baron de Saint-Etienne.

Écuyers élèves.

MM. le chevalier de La Bigne; de Boisfoucauld.

Le service se composait en outre de : 48 pages, 48 valets de pied, 8 maîtres palefreniers, 4 cochers du corps du Roi, 4 maréchaux par quartiers, 1 maréchal pour médicamenter les chevaux.

En plus, le service des haras du Roi, dont M. le marquis de Briges était le capitaine, et MM. de Mallevaux et Carpentier de Bellefontaine les gardes.

M. le prince de Lambesc administrait les haras de province.

M. le marquis de Briges, directeur des haras de la province de Normandie.

M. le marquis de Tourdonnat, directeur des haras de province du Limousin et d'Auvergne.

PETITE ÉCURIE.

Premier écuyer, M. le duc de Coigny.
Ecuyer commandant, M. le comte de Larbourt.

Écuyers cavalcadours.

MM. le chevaliers de Villoutreys; le marquis de Vernon; marquis de Boysseulh; le marquis de Saint-Pol; le comte Marc de Boysseulh; le chevalier de Cubières, plus 40 pages.

Il y avait en outre les écuyers du Roi, sans commandement, pour accompagner, au nombre de 20, nommés écuyers par quartier.

Et enfin l'écuyer ordinaire, M. de Renon.

Les écuries du Roi résumaient donc l'ensemble général de la production chevaline française, dans sa direction, comme dans son application pratique. On n'y entrait, et surtout on n'y restait, qu'à la condition d'y faire son devoir et d'apprendre consciencieusement son métier. Aussi se composait-elle d'hommes éminents, dont les noms sont demeurés comme articles de foi dans les annales de la spécialité. A commencer par le grand-écuyer de France, M. le prince de Lambesc, aucun des membres de cette grande création n'eût été embarrassé de justifier la position qu'il occupait.

Certes on trouvait parmi eux de transcendantes individualités, comme dans toutes les spécialités. Ainsi le souvenir de M. le marquis de la Brigne et de M. le chevalier d'Abzac, dont je vous ai déjà parlé, est resté légendaire comme la plus parfaite expression de cette grande œuvre, nec plus ultrà dans lequel elle semble avoir voulu s'incarner tout entière avant de disparaître sous le souffle destructeur de l'ouragan révolutionnaire. Leur supériorité était telle que leurs contemporains eux-mêmes n'ont pas osé se prononcer entre eux, et pour arriver à une appréciation quelconque, ont été contraints de recourir à un subterfuge, du reste assez ingénieux. Pour faire un écuyer qui n'a jamais exité, disait-on à cette époque, il faudrait : *les jambes de de La Bigne et la main de d'Abzac.* Cette distinction devait même être juste dans une certaine mesure, seulement et uniquement comme question d'art. Je vous ai raconté le tour de force accompli par M. le chevalier d'Abzac, en Angleterre, et certes il n'a pas dû manquer de jambes en cette occasion. Quant à M. le marquis de La Bigne, son nom est resté attaché au souvenir d'un exploit d'une autre nature, mais peut-être plus incompréhensible encore.

Il fit et gagna le pari de mettre une heure, *sans quitter le galop* un instant, à se rendre de la porte de la grande écurie à la grille du château de Versailles, c'est-à-dire à traverser la place d'armes, son cheval ayant un *fil de soie passé dans la bouche* pour toute embouchure. Ah! certes oui, il lui a fallu des jambes, mais il n'a pas dû manquer de main non plus. M. le marquis de la Bigne montait autant qu'il m'a été possible de m'en assurer, un cheval espagnol nommé *le Cid*, ou *le Campeador.*

Il faut avoir tenté, seulement d'épeler cet indéchiffrable alphabet de l'équitation savante, pour pouvoir se rendre compte des effroyables difficultés d'une aussi invraisemblable entreprise. Ce qu'il a fallu de tact, d'à-propos, de sentiment, de savante décomposition du mouvement, de puissance de jambes pour tenir un cheval sous soi et le forcer à ne pas interompre un galop aussi ralenti pendant une heure, en ayant dans la main, pour régler son impulsion *un fil de soie* : cela ne saurait se dire, et si le fait n'était pas incontestable, je ne le croirais pas. J'ai connu dans ma vie un seul homme qui aurait peut-être pu renouveler cette unique performance, c'est M. Baucher *avec Partisan*, et encore je n'en suis pas sûr.

Oh! je vous vois sourire d'ici, messieurs les *réalistes*, et me dire dédaigneusement *à quoi cela peut-il servir.* D'abord, comme toute œuvre artistique à faire de l'art, c'est déjà quelque chose, quand on l'aime. Mais je ne me contenterai pas de cette réplique *idéaliste*, et descendrai avec vous, si vous le permettez dans la pratique usuelle. Aller vite, c'est très-bien, et même très-agréable, à la condition d'aller *où on veut et comme on veut*, de ne pas être dominé par *l'impulsion* et de rester *maître de la direction*, sans cela, ce n'est pas amusant du tout. En général, vous en savez bien quelque chose, n'est-ce pas? et moi aussi au reste. L'équitation consiste dans la domination de l'animal que vous avez entre les jambes, et de la disposition absolue de ses forces dans le sens où il vous convient de les employer. Or, s'il eût convenu à M. le marquis de la Bigne de traverser la place d'arme comme une balle, au lieu d'y mettre une heure, j'aurais voulu vous voir occupé à le suivre; il serait arrivé avant que vous soyez parti. Une pression de jambes et un soudain changement dans l'équilibre de l'animal auraient suffi, il vous faut à vous, toute une gymnastique pour mettre votre cheval sur ses jambes.

Certaines aptitudes sont inhérentes à certaines races, quoi qu'on en puisse dire, et chez les hommes, comme chez les chevaux, *le sang est toujours le sang.* Après d'un siècle d'intervalle, nous retrouvons deux petits-fils de M. le marquis de la Bigne, tous deux militaires et hommes de chevaux. L'un, suivant la tradition de sa famille, s'adonna à l'équitation savante (il est mort pendant la guerre de 1870), mais il est resté cité comme un des meilleurs élèves de M. Baucher. Le second, au contraire, suivant le mouvement moderne, s'occupa exclusivement de courses, et compte au nombre de nos plus habiles gentlemen-riders. Ils étaient hommes de chevaux et montaient à merveille l'un et l'autre, bien que différemment, mais partaient cependant du même principe. Croyez-moi, il n'y a qu'une manière de monter à cheval, c'est-à-dire, non, il y en a deux, la bonne et la mauvaise, mais il n'y en a pas trois.

Au reste, en bonne justice, le nom de M. le marquis de la Bigne aurait dû rester intimement lié aux dernières années de l'existence de l'école de Versailles. Avant l'éclosion de la première révolution, il avait remplacé M. de Lancero dans le commandement de la grande écurie. Lors de la Restauration il était très-âgé déjà, de plus malade; il ne put faire valoir ses droits d'ancienneté, M. le chevalier d'Abzac lui fut préféré.

La réputation de M. le marquis de la Bigne, égalait celle de M. le chevalier d'Abzac. En 1808, le roi Maximilien de Bavière, qui, lorsqu'il commandait le régiment des Deux-Ponts à Paris, avait connu M. de la Bigne, lui fit offrir, par l'entremise de M. Mongelas, son premier ministre en France, cinquante mille livres de traitement, s'il voulait venir à Munich établir des écuries et un manége sur le modèle de ceux existant à Versailles.

M. de la Bigne refusa, pour ne pas quitter la France. Il avait été écuyer calvacadour du roi Louis XV, et il était resté trente-six ans dans la maison du Roi. Il mourut à un âge très avancé, 90 ans je crois, ayant monté deux chevaux, le matin même de sa mort, il expirait au moment où on lui amenait le troisième.

TURF

La saison de 1879 s'est ouverte, au Vésinet, le jeudi 6 février avec un programme d'une certaine importance relative, sans donner lieu à aucun incident particulier. *Légende III*, à M. Camille Blanc a gagné le Prix d'ouverture battant un lot assez médiocre, dans lequel figurait cependant *Gredin* que sa course dimanche dernier à Auteuil, ne montre pas tout à fait dépourvu d'une certaine qualité.

La victoire de *Source* dans le prix du Vésinet, présente une signification plus positive, *Mina* est un adversaire dont la défaite indique chez le vainqueur tout au moins une classe qui le place dans une certaine catégorie. On doit au reste se souvenir que *source*, aux débuts de sa carrière dans les courses régulières, a donné, à diverses reprises, la preuve d'un mérite paralysé par un manque de santé, que l'âge, peut avoir sensiblement modifié.

Le Prix de Saint-Germain et celui de Montepon, sont échus tous deux aux couleurs de M. Hennessy, le premier avec *Matour*, le second avec *Pantalon.*

Soit souvenir de la neige à peine disparue, soit manque de mise en train, l'assistance était peu nombreuse et restreinte au cercle assez limité d'un public absolument spécial. Il planait au reste sur l'assemblée un nuage d'inquiétude assez justifié, à la suite du coup de tonnerre, récemment parti du sein du comité de la Société d'encouragement. Préocupée de l'extension croissante des réunions particulières fondées dans un but spéculatif, aux environs de Paris, la Société d'encouragement a pris une mesure radicale pour mettre sa responsabilité à couvert et sauvegarder le caractère de l'institution qu'elle patronne de toute communauté de principes avec la nouvelle et envahissante organisation. Nous n'avons pas à examiner ici si cette mesure, un peu rigoureuse peut-être, est bien opportune en ce moment après une aussi longue et patiente tolérance, nous nous bornerons seulement à l'enregistrer.

« Tous les chevaux de pur sang, ayant couru dans une réunion ayant un but spéculatif, dont le programme n'a pas été approuvé par le comité de la Société d'encouragement, ou dont les commissaires ont imposés un droit d'entrée aux boockmackers ou parieurs publics, est désormais disqualifié dans les courses de la Société.

Cet arrêté équivaut dans la pratique à une interdiction de toute course plate sur un hippodrome autre que ceux appartenant à la Société d'encouragement ou patronnés par elle.

Cette situation nouvelle demandait une discussion longue et approfondie dont nous nous abstiendrons, parce qu'elle est inutile; la loi est la loi, nous pouvons dire seulement *dura lex sed lex.* A une certaine époque, et dans une autre feuille, nous avons très-vivement combattu ces tendances envahissantes et nous nous sommes peut-être à cet égard montrés plus *royaliste* que le *roi lui-même.* Il eût été, à notre avis, plus facile à cette époque de prévenir, qu'il ne l'est aujourd'hui d'arrêter. Nous accepterons donc les faits sans les discuter, tout en restant un peu étonné d'avoir eu tort en 1866 et d'avoir raison en 1879.

L'ouverture des steeple-chases d'Auteuil, forcément retardée de huit jours, a eu lieu dimanche dernier par un temps assez favorable et grâce aux soins minutieux donnés au terrain, il était très-acceptable. Les deux dernières courses de la journée ont présenté un intérêt réel. Le prix Hungerford, steeple-chase handicap, 8,000 fr., a été gagné par *Lady Kitler* à M. le comte de Saint-Sauveur. A part une condition parfaite et un poids assez avantageux, le vainqueur a trouvé un précieux auxiliaire dans le jockey Andrews. J'ai pour mon compte, rarement vu monter avec une aussi irréprochable perfection, et ce n'est pas la première fois qu'il m'est donné de le constater. Certes *Lady Kitler* courant à poids égal de fait avec *Cap* recevait au moins cinq livres, grâce à la supériorité de son jockey, bien que celui de son adversaire n'ait à vrai dire pas fait une faute. La favorite *Jeannette* aurait pu être dangereuse si elle n'avait failli tomber, sur la fin du parcours, et ne s'était trouvée si ébranlée de ce choc qu'elle n'a pu se remettre sur ses jambes.

Le Prix des tribunes (course de haies) a été gagné aisément par *Le Nageur.* Le cheval est arrivé avec dix livres en main, et cependant, son attitude indiquait si bien l'appréhension d'une lutte profitable, que si quelques-uns avait pu arriver à ses côtés, il n'eût pas, je crois, fallu beaucoup pour le battre. C'est un cheval destiné, je crois, à donner à ses partisans de fréquentes émotions.

NED PEARSON.

L'HOTEL DROUOT

Voici quelques-uns des prix les plus importants de la collection Lenglart, vendue la semaine dernière par MM. Charles Pillet et George :

Le *Coup de vent*, par Paul Potter, 33,000 francs; *Mer calme*, par W. Vanden Velde, 4,850 francs; *Intérieur d'une ville de Hollande*, par J. Van der Heyden et A. Van den Velde, 2,560 francs; les *Pêcheurs*, par L. Backhuysen, 1,400 francs; *Villageois à une fenêtre*, d'Adrien Brauwer, 810 francs; un *Portrait de femme* attribué à Van Dyck, 900 fr.; *Fruits et Orfèvrerie*, par J. de Heem, 1,070 fr.; *Passage du gué*, par Karel du Jardin, 1,440 fr.; *Paysage* attribué à J. Wynants, 1,230 francs. Le produit total est de 54,131 fr.

Plusieurs jours après est venue la vente des tableaux modernes appartenant à M. L..., de New-York, et Hermann, de Paris. Cette vente a obtenu un véritable succès. Le produit en totalité est de 171,330 francs. Ici. nous rencontrons de très-grosses enchères : le *Lansquenet*, de Meissonier, 25,000 francs; *Loup défendant sa proie*, 15,000; le *Passeur*, de Corot, 16,205; *L'Etang de Ville-d'Avray*, 5,200 francs; *Jeune fille assise*, 3.100 francs; le *Bateau*, 2,600 francs; Jules Dupré, *Troupeau de mouton sous bois*, 6,6?0 francs; *Barque en pleine mer*, 2,900 francs; Charles Jacque. *Moutons sur la lisière d'un bois*, 5,100 francs; le *Prêche* de Leys, 9,000 francs; *En forêt*, par Th. Rousseau, 4,300 fr.; l'*Incendie*, par Schreyer, 13.600 francs; *Bœufs au labour*, par Troyon, 17,800 francs; du même, *Vaches au repos*, 19,000 francs; *Vue de Constantinople*, par Ziem, 1.000 francs; Diaz, *Lisière de bois*. 2,825 francs, *Jardin d'amour*, 2,900 francs; *Clairière en forêt*, 3,200 francs; Jong Kind, *Canal de Hollande*, 1,120 francs; Delacroix, *Paganini*, 1.6?0 francs; *Femme d'Alger*, 1,650 fr., *Tigre et serpent*, 7.000 francs; un *Conventionnel*. de Couture, 2,000 francs; et, enfin, *Forêt de chênes-liége*, par O. Ackenbach, 1.520 francs. M. Charles Pillet, commissaire-priseur, M Georges Petit, expert.

Au moment où nous paraissons, s'ouvre l'exposition de la collection Laperlier. M. Laperlier dont nous avons déjà dit un mot, était un amateur bien connu, mort l'année dernière en Algérie, où il demeurait depuis quelques temps pour des raisons de santé. Sa collection est célèbre et très-estimée à cause de l'importance des œuvres des maîtres du XVIII[e] siècle qu'elle renferme. Ainsi Fragonard y compte sept toiles remarquables : la *Petite fille aux chiens*, la *Résistance*, les *Baisers*, la *Partie interrompue*, l'*Approche de l'orage*, la *Visitation*, autant de bons spécimens du talent délicat et si gracieux de ce maître. Chardin, le bon Chardin, qui peignait avec tant de plaisir les bourgeois de son temps, y figure six ou sept fois: les *Aliments de la convalescence*; deux *Panneaux décoratifs* pour pharmacie, un *Déjeûner*, la *Corbeille de raisins*, etc.

A côté des peintres du siècle passé, on rencontre, ici, Prudhon avec cinq ou six de ses bonnes pages : la *Chute des anges rebelles*, l'*Abondance*, le *Christ en croix*, et surtout un vrai chef-d'œuvre de délicatesse et de grâce, la tête de l'*Impératrice Joséphine*.

Comme tous les amateurs qui goûtent fort l'école française du siècle dernier, Th. Laperlier recherchait

les portraits : celui du *graveur Schmidt*, par Latour; celui d'une *Jeune femme*, par la Rosalba; celui de *Toqué*, par Nottier; celui de *Georges IV*, par Gainsborough, et quelques autres ont été chez lui maintes fois admirés des connaisseurs.

Nous devrions citer encore : J.-J. Bachelier, Goya, Descamps, Tripolo, Guardi, Boucher, Hubert, Robert et Georges Michel.

La vente qui nous occupe présente, en outre, toute une série de nombreux dessins par Greuze, Gros, Géricault, Meissonier, Willems Bauer, Louis Moreau, Isabey, quelques miniatures et trois bustes en terre cuite, l'un de Houdon, les deux autres de Caffieri. Nous n'avons donc pas à insister plus longuement sur l'attrait de cette vente, faite par MM. Maurice Delestre et Georges.

Le même jour que la vente Laperlier, aura lieu, à la salle 8, la dispersion par MM. Pillet, Féral et Mannheim, d'une belle collection d'objets d'art et de haute curiosité. Ces sortes de ventes sont toujours assez rares. Celle-ci contient de magnifiques émaux de Limoges par Nardon Pénicaud, Jean Courtois, Léonard Limousin et autres; de très-jolies faïences italiennes; des faïences de Bernard Palissy; des faïences dorées de Delft; une frise en marbre, travail italien du XVIe siècle; des sculptures en bois et en ivoire; une selle et des armes du XVIe siècle; des manuscrits, des livres, des stalles, des panneaux, des meubles du XVIIIe siècle; des tapisseries gothiques et autres du temps de Louis XIV, des étoffes anciennes; enfin, deux grands et beaux portraits d'Anne d'Autriche et de Louis XIII, par Simon Vouet, des tableaux, par Géricault, Tiepolo, Van Dyck, etc.

Signalons encore comme très-importante la vente de tableaux modernes et aquarelles par suite de la liquidation de MM. T... et D..., salle 1, les samedi 15 et lundi 17 février, par MM. Escribe et Georges Petit. Tous les peintres qui composent l'école contemporaine sont représentés dans cette vente.

Enfin, les amateurs d'autographes vont trouver à se satisfaire : MM. Baudry et Etienne Charavay préparent plusieurs ventes de lettres par un certain nombre de contemporains illustres, provenant des cabinets de M. F. de Villars et de M. P. E.

Plus tard, nous parlerons des autographes et des médailles de M. Paravey.

PIERRE D...

PHOTOGRAPHIE

M. Charles Cros a lu devant la Société photographique de France une notice intéressante sur la classification des couleurs et sur leur reproduction par la photographie.

Il s'exprime ainsi : je distingue sous le nom de couleurs deux catégories bien distinctes : les lumières et les pigments.

Les lumières élémentaires qui, par leur union, produisent toutes les sortes de teintes désirées, sont le vert, le violet et l'orangé.

Les pigments élémentaires qui, par le mélange, produisent les autres teintes désirées, sont le rouge, le jaune et le bleu.

Pour obtenir immédiatement les teintes élémentaires de lumière et de pigments il suffit d'observer à travers un prisme une barre blanche sur un fond noir et une barre noire sur un fond blanc.

Dans le premier cas, on découvre un spectre orangé, vert et violet.

Dans le second, un spectre bleu, rouge et jaune.

Je dis que dans le premier cas l'orangé, le vert et le violet sont des lumières élémentaires et que, dans le second cas, le bleu le rouge et le jaune sont les mêmes lumières combinées deux par deux. — L'expérience et la discussion sur le cours et la marche des rayons des deux images, savoir d'une barre blanche sur un fond noir et d'une barre noire sur un fond blanc dans le prisme prouveraient cette proposition, mais je préfère, dans cette courte notice, vous le démontrer par l'appareil que j'ai l'honneur de présenter à la Société française de photographie sous le nom de *chromomètre*. (Voir la figure à la page suivante.)

Dans une boite noircie à l'intérieur j'arrange trois plaques de verre ou glaces sans tain *e e e* et formant des angles de 45 degrés avec les parois de la boîte.

Les trois ouvertures *a b c* en face des trois verres ou glaces fixes sur lesquelles les images verticales regardées au point *o* apparaîtront à la même place sont munies de plaques de verre ou cuves plates remplies des solutions suivantes : une solution rouge de chlorure de cobalt, à laquelle on ajoute du sulfocyanure de potasse : une solution jaune de chromate neutre de potasse et une solution bleue de nitrate de cuivre.

Je forme deux cuves de chaque couleur pour les trois ouvertures *a b c*, je place devant *a* les deux cuves de solutions rouges, devant *b* les deux cuves de solutions jaunes et devant *c* les deux cuves de solutions bleues.

Je regarde au point *o* devant les trois verres diagonaux *e e e* et je vois les reflections qui, en se combinant, donnent le blanc, si toutefois la somme de lumière est absolument la même pour chaque ouverture.

Si je masque *a* par un écran opaque, j'ai seulement les deux reflets bleu et jaune qui se combinent; ainsi la lumière jaune et la lumière bleue additionnées ensemble ne donnent pas de vert.

Le fait a déjà été constaté et annoncé par M. Lemholtz dans de semblables conditions.

Si je masque *b*, les deux reflets rouge et bleu se combinent dans un seul, et la teinte est encore blanche, mais avec une légère teinte de violacé.

Enfin en masquant *c* le blanc est toujours obtenu avec une teinte plutôt orangée.

Quand je combine les cuves en couples jaune et bleu, bleu et rouge, rouge et jaune les doubles écrans ne laissent passer respectivement que le vert, le violet et l'orangé.

Ces trois reflets combinés donnent le blanc comme auparavant, mais si *a b c* sont masqués successivement, les résultats apparents changent chaque fois.

Quand le vert est supprimé, le fond se colore d'une lumière carminée pure tel qu'on le voit dans le spectre trichrome d'une barre blanche sur un fond noir. — Quand le violet est supprimé le fond devient d'un jaune complet tel qu'on le voit dans le même spectre, enfin, quand l'orangé est supprimé, le fond devient d'un bleu pur, toujours comme dans le même spectre.

Pour arriver à une représentation plus commode devant la Société, j'ai remplacé les systèmes de cuves par des verres colorés respectivement en violet, vert et orangé, au moyen de collodion traité aux couleurs d'aniline; j'ai appelé cet appareil un *chromomètre*, parce qu'il peut servir à distinguer les couleurs les unes des autres par des données numériques. En réalité, pour varier à l'infini les teintes produites sur le champ visible, il suffit de varier la force d'éclai-



LES HÉRONS, par DAUBIGNY. (*Monde illustré.*)

rage ou la quantité de lumière à chaque ouverture.

Tous les procédés photométriques sont bons pour cela.

Je propose d'employer la méthode d'Arago par la lumière polarisée, mais je ne puis me permettre la construction d'un appareil aussi coûteux et je me borne à l'instrument que j'ai construit, qui varie l'intensité des lumières par l'interposition de doubles ou d'opaques plus ou moins nombreux de papiers translucides.

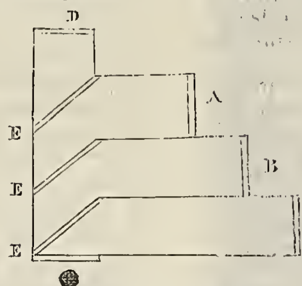
L'une des applications les plus curieuses du chromomètre est la suivante : j'obtiens trois clichés reproduits de n'importe qu'elle peinture, le premier cliché à travers un écran vert, le second, à travers un écran violet, et le troisième à travers un écran orangé.

Les écrans sont employés de nouveau, les cuves placées parallèlement et les plaques de verre contenaut les solutions colorées suivaut la formule.

Ici je fais remarquer en passant que l'inégalité d'actinisme de ces diverses lumières est complétement atténuée et compensée par les substances organiques variées de couleurs dont j'imprègne les plateaux sensitifs; les clichés ob tenus sont formés d'argent réduit comme les clichés photographiques ordinaires. J'obtiens les positifs noirs sur verre avec ces clichés et je place chacun des positifs dans le chromomètre devant l'écran de même couleur qui a servi à tamiser les rayons dans l'obtention du cliché correspondant; je fais coïncider les trois reflets et l'image résultant, ayant le verre dépoli pour fond, est celle du tableau modèle si on règle convenablement le degré des trois éclairages.

J'ajoute quelques observations sur les pigmeuts, ce qu'on appelle la couleur rouge matérielle est une substance qui *supprime le vert* de la lumière blanche, il ne reste que le violet et l'orangé des trois lumières élémentaires dont la somme est le rouge.

De même, le pigmeut jaune est celui qui *supprime la lumière violette*, et le pigment bleu celui qui *supprime la couleur orangée.*



J'en tire la conclusion que, en combinant sur la même surface blanchie D les trois lumières positives en rouge, jaune et bleu, j'obtiens sur cette surface l'image primitive du modèle colorié. L'expérience réalisée, soit par la taille-douce, soit par le procédé sur gélatine de M. Poitevin, a confirmé mes prévisions résultant des différents spécimens d'épreuves que j'ai l'honneur de présenter à la Société française de photographie.

Des remercîments unanimes sont votés à M. Charles Cros pour cette communication et pour ses travaux savants.

HARRISON

COURRIER DE LA SEMAINE

Cette fois-ci il n'y a plus à y revenir, la chasse est fermée et bien fermée, et le gibier français, à l'exception des grands fauves et des bêtes noires, peut impunément se prélasser devant le chasseur et même le nargner. Faisans, perdrix, lièvres, n'ont plus à redouter que la rencontre du braconnier, être sans scrupule, pour lequel la loi est lettre-morte.

Le chasseur n'est cependant pas désarmé d'une façon absolue : il lui reste le perpétuel lapin, les oiseaux de passage, les migrateurs et jusqu'au mois d'avril, la grande chasse à courre, à cor et à cri, avec les meutes tapageuses. Février et mars sont les deux mois où les chasses à courre sont les mieux réussies. La froidure est passée, les chaleurs ne sont pas encore venues, le sol est bon et les arbres qui commencent à peine à bourgeonner permettent de suivre à vue la chasse. Il est vrai de dire que le gibier est détestable et que l'on ne saurait trouver un bon morceau dans le chevreuil, échauffé; quant au cerf, il n'en est jamais question culinairement parlant. Quoi qu'il en soit, le plaisir de la grande chasse existe encore pendant quelques semaines et les veneurs ne chômeront pas. Plusieurs équipages sont partis en déplacement pour les forêts des Ardennes et le vautrait du prince de Joinville quitte Chantilly pour Arc-en-Barrois.

Un veneur vivement contrarié est M. Servant, locataire de la chasse à courre dans la forêt de Fontainebleau. Il lui est impossible de découpler tant sont grands les dégats causés par le verglas formidable qui a brisé les arbres les plus robustes : il n'y a plus une allée de libre, plus un sentier à suivre; les branches cassées obstruent toutes les voies et il faudra de longs jours avant que toutes ces épaves forestières soient enlevées. C'est un véritable cataclysme, et il est si complet que dimanche dernier M. Legrand qui est amodiateur de la chasse à tir dans la même forêt, n'a pu y faire la journée de clôture; les branchages sont tellement enchevêtrés que l'on n'a pas même essayé de rabattre. Ce désastre n'est malheureusement pas particulier à la forêt de Fontainebleau et les bois des environs de Paris ont tous également souffert quoique dans une proportion moindre.

La chasse de fermeture n'est jamais bien fructueuse à cause des interdits; mais cette année outre les terres emblavées, le chasseur a été obligé de s'arrêter devant les bois saccagés et les terres inondées. Aussi les quelques chasseurs que nous avons vu sont-ils d'une méchante humeur et n'étaient les ressources de la sauvagine et les espérances que cette chasse fait naître, il n'y aurait pas de fréquentation plus désagréable que celle des disciples de saint Hubert, si joyeux compagnons d'habitude.

Le grand attrait du moment est la chasse à la bécasse qui est très-abondante cette année; on peut dire, sans exagération, que l'on rencontre partout ce gibier succulent, manger du roi comme on disait jadis, mets de Président dirons-nous aujourd'hui pour rester dans les limites constitutionnelles. Nous en avons vu jusque dans le bois de Boulogne. Dimanche dernier on en a fait des hécatombes au nord et à l'ouest de Paris, et l'octroi a fait une jolie recette le soir. On a constaté que la croule a été plus précoce cette année et plus d'un chasseur a fait coup double sur des bécasses accouplées.

Le chasseur, si scrupuleux d'habitude, ne se fait cependant aucun cas de conscience d'interrompre les amours printannières de ce longirostre exquis et la croule est une des chasses les plus suivies; il est vrai de dire qu'elle est très-attrayante : à la tombée de la nuit les bécasses se poursuivent en poussant un cri qui s'entend d'assez loin. Le chasseur les attend dans les grandes allées, les gorges qu'elles suivent de préférence et les tire au passage.

Chez madame Ambly on chasse la bécasse avec des petits Kings-Charles admirablement dressés : c'est très-amusant.

Il n'y a guère que trois ans que la bécasse n'est plus comprise dans le gibier de fermeture et nous devons cette exception à M. Pof, du *Télégraphe*, qui, après avoir soulevé la question, a eu la satisfaction de la voir résolue dans le sens qu'il indiquait. Certains chasseurs blâment cette mesure dans un intérêt universel de reproduction et disent, non sans raison, que ce n'est pas un motif suffisant de détruire la bécasse à l'heure des amours sous prétexte qu'elle ne niche pas chez nous. Il est certain qu'elle reviendrait plus abondante sans les hécatombes que nous signalons.

Il reste d'ailleurs assez de sauvagine en cette saison pour épargner les bécasses si, comme on le dit, les conséquences de cette chasse sont aussi attristantes qu'on le prétend.

A propos de la chasse à la sauvagine qu'il me soit permis de signaler aux lecteurs de la *Revue*, le *Yacht*, journal de la navigation de plaisance, dont la technicité peut être utile au canotage cynégétique.

Ainsi en ce moment la chasse fluviale et la chasse aux marais est très-active et il n'est pas inutile de connaître les avantages des diverses embarcations destinées à surprendre et à poursuivre le gibier d'eau.

Les départements du nord-ouest sont sans contredit ceux qui réunissent toutes les conditions favorables pour y faire des chasses fructueuses. La baie de la Somme est très-fréquentée en ce moment-ci; les volées du matin et du soir y sont très-fournies : les petites sarcelles, les canards, les grèbes y passent presque sans interruption. On y a tué jusqu'à la lourde cane hollandaise au corsage entièrement blanc, à la tête et aux ailes mouchetées de noir.

M. le Comte de Paris, qui a loué les marais de Noyelles, y chasse fréquemment. C'est un chasseur intrépide, robuste et patient, qui a toutes les qualités pour faire cette chasse plus difficile qu'on ne croit.

Dans cette saison plusieurs amateurs font des parties mixtes : moitié chasse, moitié pêche. Une des plus amusantes et des plus fructueuses à la fois est celle qui me fut offerte il y a un an sur l'étang des Vernes, chez M. P. C.

L'étang était poissonneux et giboyeux.

On avait tendu un cordeau flottant au moyen de liéges surmontés d'une branchette blanchie à la chaux : sous chaque liége pend une ligne convenablement appatée.

Le pêcheur-chasseur monté sur une barque légère et rapide, convenablement abritée, est aux aguets.

Une volée passe-t-elle, il tire et laisse les victimes battre l'eau jusqu'à ce qu'une branchette remue.

En deux coups de rame il va relever sa ligne et ramasser ensuite son gibier : il met le poisson dans la boutique et la plume dans la gibecière.

Rien n'est plus amusant et nous conseillons à tous les riverains de cours d'eau et à tous les possesseurs de lacs et d'étangs d'essayer de cette chasse à deux fins.

FLORIAN PHARAON.

DIAMANTS.

HALPHEN, 6, rue Le Pelletier.
MANNHEIMER, 41, rue Laffite.
ROUVENAT, 62, rue Hauteville.

FOURNITURES DE BUREAU.

HAUDUCŒUR, 13, rue des Archives.
HARDTMUTH, 24, boul. Poissonnière.
TROUILLET, 112, boul. Sébastopol.

GYMNASTIQUE.

PAZ, directeur du grand gymnase, 34, rue des Martyrs.

HORLOGERIE.

T. LEROY, 36 rue Neuve-des-Petits-Champs.
P. GARNIER, 6, rue Taitbout.
LE ROY & FILS, 14, rue Montpensier.

HOTELS.

BRISTOL, place Vendôme, 3 et 5.
MIRABEAU, rue de la Paix, 8.
CONTINENTAL, 3, rue Castiglione.
GRAND-HOTEL, boulevard des Capucines, 12.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

PETTEX-MUFFAT, 7, rue Coperni.

LIBRAIRES ET ÉDITEURS.

FIRMIN-DIDOT, 56, rue Jacob. Dépôt de papier, rue de Beaune, 2.
DUCHER & Ce, 51. rue des Écoles.
HACHETTE & Ce, 79, boulevard Saint-Germain.
DUNOD, 49, rue des Grands-Augustins.
HETZEL et Co, 18, rue Jacob.
BAUDRY J., 15, rue des Saints-Pères.

LIQUEURS.

WYNAND-FOCKINK, 2, rue Auber.
MARIE BRIZARD & ROGER.
LA GRANDE CHARTREUSE.

LIVRES ANCIENS.

D. MORGAND & Ce, 55, passage des Panoramas.
ROUQUETTE, 85, passage Choiseul.

MAROQUINERIE.

KLEIN, 6 et 8, boulevard des Capucines.
BONHOMME, 62, galerie Montpensier (Palais-Royal).
AUCOC, 6, rue de la Paix.
JONES, 23, boulevard des Capucines.

MUSIQUE.

BRANDUS & Ce, 103, rue Richelieu.
HEUGEL & Ce, au Ménestrel, 2, rue Vivienne.
LE BAILLY, rue Cardinal.
S. RICHAULT, boul. des Italiens, 2.
DURAND, SCHŒNEWERKE & Ce, 4, place de la Madeleine.
E. & A. GIROD, 16, boulevard Montmartre.

NOUVEAUTÉS.

AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres.
GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal.
AU PRINTEMPS, rue du Havre.

OPTIQUE.

L'INGÉNIEUR CHEVALIER, 15, place du Pont-Neuf.
COMPTOIR GÉNÉRAL DE LUNETTERIE ET D'OPTIQUE, 9, boulevard Poissonnière.
SECRETAN, place du Pont-Neuf.

PARFUMEURS.

VIOLET, 225, rue Saint-Denis.
PIVER, 10, boulevard de Strasbourg.
RIMMEL, 17, boulevard des Italiens.

PHOTOGRAPHIE (produits et accessoires).

L. PUECH, 21, place de la Madeleine
POULENC ET WITTMANN, 7, rue Neuve-Saint-Merry.
GILLES FRERES, 7 (bis), rue Neuve-Fontaine-Saint-Georges.
RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.
PICARD, 5 *bis*, rue de l'Asile Popincourt.

PLUMES ET FLEURS.

VILLEMINOT, 76, rue Richelieu.

PROFESSEURS D'ESCRIME.

VIGEANT.
MÉRIGNAC, 32, rue Joubert.
MIMIAGUE, 15, rue Richelieu.
PELLENQ, 1, rue Laffitte.

RESTAURANTS.

BIGNON, boulevard des Italiens, 38, rue de la Chaussée-d'Antin, 4, et avenue de l'Opéra.
CAFÉ ANGLAIS, boul. des Italiens, 13.
— RICHE, boul. des Italiens.
— DE PARIS, avenue de l'Opéra.
— DES AMBASSADEURS, Ch.-Elysées.

ROBES ET MANTEAUX.

HENTENAAR, 26, rue du 4 Septembre.

SERRURERIE D'ART.

STERLIN, 39, rue Richelieu.

TABLEAUX.

GOUPIL & Ce, 2, place de l'Opéra.
HARO, 14, rue Visconti.
FÉRAL, 54. faub. Montmartre. Expert.
PETIT, 7, rue Saint-Georges.
DURAND-RUEL, 16, rue Laffitte.
P. L. EVERARD, 36, boul. des Italiens.

TAILLEURS POUR DAMES.

WORTH, rue de la Paix, 7.
LAFERRIÈRE, rue Taitboul, 28.

TAILLEUR POUR HOMMES.

DEBACKER, 36 *bis*, avenue de l'Opéra (ancienne maison Alfred).
RENARD, 2, boulevard des Italiens.
SYME AND DIESNY, 14, rue Halevy.

VOITURES.

BINDER, aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne.
HENRI BINDER, 31, rue du Colisée
STIEBEL, 64, avenue Wagram.

VINS.

GRANDES MARQUES.

A Bordeaux.
H. et O. BEYERMAN & Ce
CRUSE et fils frères.
N. JOHNSTON et fils.
CLOSSMANN & Ce.
BARTON & GUESTIER.

HAUTHEY cadet et fils, Beaune.

VOYAGES.

BAZAR DU VOYAGEUR, rue de la Paix, 25 et place de l'Opéra, 3.

ANNONCES

ON DEMANDE deux vieux chiens de réforme destinés à être découplés sur des loups blessés. Écrire à M. de La Rue, à Corbeil.

GAUTHEY cadet et fils, négociants en vins fins, au château de Corton-Aloxe, près Beaume (Côte-d'Or, et propriétaires dans les crus de Cloz-de-Beze. Chamberlin. Corton. Aloxe. Savigny. — Médaille d'or à l'Exposition universelle de 1878. 1

EAU TOLMA (brevetée). Nouvelle et rapide teinture, progressive, rend aux cheveux gris leur couleur naturelle *garantie sans nitrate*. 5 fr. le flacon. Chez Kraemer, rue Turgot, 23.

PIANOS KRIEGELSTEIN et Ce, 3. rue Meyerbeer. — 36 mois de crédit pour Paris.

ON DEMANDE une lice griffonne de Vendée pur sang. — S'adresser au bureau du journal.

L. PEULLIER, 19, rue Paradis-Poissonnière, porcelaine à dentelle. — Terres cuites.

TH. DECK, ✻, 10, rue Halévy, manufacture. 20, passage des Favorites. Faïences d'art et décorations architecturales en tous genres.

L'ALIMENT Lacté Savory a été primitivement préparé pour les enfants de la famille royale d'Angleterre, Aliment parfait des enfants en bas âge, il complète l'allaitement insuffisant et facilite le sevrage. Savory et Moore, pharmaciens de S. M. la reine d'Angleterre et de S. A. R. le prince de Galles. maison 28, rue Saint-Claude, Paris. Boites : 1 fr. 50, 2 fr 50, 6 fr. 50. Pharmaciens et herboristes.

"SINGER" Encore un grand succès. La Compagnie de New-York qui a obtenu pour la supériorité de ses machines à coudre, en 1873 à Vienne et en 1876 à Philadelphie, le premier prix, vient d'obtenir à l'Exposition de Paris, 1878. la Médaille d'or.

M^{on} ABEL PILON. A. Levasseur, successeur, 33, rue de Fleurus, grand atlas départemental de la France, de l'Algérie et des colonies, 106 cartes avec texte. Grand atlas universel de Dufour.

BARLUET ✻, et Comp., manufactures de Creil et Montereau. Service de table et de toilette, faïences décorées, objets d'art et de fantaisie.

A. BOIVIN, 16, rue Abbaye. Sonneries et cibles électriques, acoustiques, fournisseur de l'État et de l'Opéra.

P. RIBAILLIER ET NAULOT, r. Amelot, 74, 76 et 94, boulevard Beaumarchais. — Ameublements sculptés de tous styles.

FANIÈRE FRÈRES, ✻, 53 rue de Vaugirard, bijouterie et orfèvrerie artistiques.

CRÉDIT HYPOTHÉCAIRE (18e année). MM.Réjou et Cie, banquiers, rue Le Peletier, 9. Prêts sur biens ruraux à 5 p. 100.

E. SENET, parfumerie exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

HOTELS & APPARTEMENTS à louer ou à vendre. John Arthur et Cie, 10, rue Castiglione.

SAUVRESY, 23, rue Turenne. Meubles d'art et tapisseries.

GRAND-HOTEL, 12, boulevard des Capucines. A. Van Hymbeeck, directeur. — 700 chambres et salons depuis 5 fr. par jour. — Trois nouveaux ascenceurs desservent tous les étages (5e compris) depuis 6 h. du matin jusqu'à 1 h. après minuit. — Déjeuners à 5 fr., servis à des tables particulières (vin, café et liqueurs compris). Dîners à 8 fr. (servis à la table d'hôte du Grand-Hôtel (vin compris). C'est la table la mieux servie de Paris. — Les personnes qui n'habitent pas le Grand-Hôtel y sont admises.

PANTALONS faits sur mesure, 17 fr. 50; vendus à Paris 30 fr. Old England, 35, boulevard des Capucines.

MAYER MARIX, ✻, 48, passage des Panoramas. Harmoniflûtes, orgues.

PICARD, bronzes et orfèvrerie d'église, 47, r. de Sèvres, 47, Paris.

GAGNEAU ET Ce, 115, rue Lafayette. Lampes et bronzes. — (Médaille d'or 1867.

LÉGER ET ALBRECHT, 64, rue Amelot Meubles de style.

PROGRAMME DES CONCERTS

DU DIMANCHE 16 FÉVRIER

à 2 heures précises.

Société des concerts du Conservatoire.

1. Symphonie en *la majeur*. — Mendelssohn.
2. *Les ruines d'Athènes*. — Beethoven.
3. Ouverture élégiaque. — Sullivan.
4. Chœur du *Messie*. — Haendel.

Le concert sera dirigé par M. DELDEVEZ.

Concerts populaires.

1. Symphonie en *ut mineur*. — Beethoven.
2. *Komarinskaja* (airs russes). — J. Glinka.
3. *Allegretto-Agitato*. — Mendelssohn.
4. Fragments de la *Damnation de Faust*. — Berlioz.
5. *Mouvement perpétuel*. — Paganini.
6. Fragment d'*Etienne Marcel*. — Saint-Saëns.
(air chanté par Mme Brunet-Lalleur.)
7. Ouverture de *Guillaume Tell*. — Rossini.

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

Association artistique (salle du Châtelet).

ROMÉO ET JULIETTE
drame lyrique
d'après la tragédie de *Shakespeare*
paroles de ÉMILE DESCHAMPS
musique de
HECTOR BERLIOZ

PROLOGUE
Introduction. — Récitatif choral. Strophes. — Scherzetto.

1re Partie.
Fête chez Capulet.
Nuit sereine. — Scène d'amour.
La reine Mab.

2e Partie.
Convoi funèbre de Juliette.
Roméo au tombeau des Capulets.
Serment de réconciliation.

Soli par Mlle Vergin, MM. Villaret fils et Lauwers.

L'orchestre et les chœurs seront dirigés par M. ED. COLONNE.

GASTRONOMIE

HURE DE SANGLIER

C'est à la demande de l'une des plus gracieuses lectrices de la *Revue* que nous donnons la recette ardennoise pour accommoder la hure de sanglier.

La saison est bonne et la bête noire est abondante chez les marchands de gibier. Choisissez de préférence la hure d'une bête de compagnie : les écoutés et le boutoir en sont tendres et elle n'est encore allée qu'à la fouge, ce qui fait que les cartilages sont excellemment comestibles.

Vous désossez la tête et enlevez les yeux.

Vous préparez ensuite une sorte de farce en mettant dans une terrine la langue coupée en filets, des lardons et des morceaux de chair maigre, deux tiers sanglier, un tiers porc, le tout assaisonné solidement de poivre, sel, girofle, gingembre, muscade, thym, laurier hâchés très-finement avec une poignée de ciboulettes. Avec cette farce on garnit la tête en lui donnant la forme qu'elle avait avant d'être désossée. Il faut avoir soin de disposer les lardons maigres et gras en longueur, des écoutes au boutoir. On coud ensuite la tête avec du gros fil et on la laisse ainsi s'imprégner de l'assaisonnement pendant quatre jours.

Pour la cuisson on l'enveloppe dans une serviette serrée aux deux bouts. On la place dans une braisière avec les os qu'on aura préalablement cassés, de la sauge, du persil, du thym, du laurier et l'on couvre moitié eau et moitié vin blanc. On la fait cuire ensuite pendant huit ou dix heures sur feu doux, après quoi on la laisse tiédir dans sa cuisson. On la retire alors et on la presse légèrement entre les mains de manière à faire sortir le liquide qui peut y être resté. Cela fait on place la hure sur un plat et on la recouvre d'un couvercle ou d'une planchette chargée d'un poids de cinq kilos au moins.

Lorsqu'elle est froide on la débarrasse de son linge, on la décore en plaçant dans l'orbite des yeux des rondelles de carottes, en la couvrant de fine chapelure mêlée à du persil hâché et on la sert sur une serviette entourée de gelée.

Le bourgogne accompagne admirablement ce manger de haut goût.

P. DE BALBAAC.

MENU.

Purée de pois aux croûtons.
Hure de sanglier.
Poularde rôtie
Salade de cresson.
Céleri au jus.
Crème au café.

P. de B.

TIR AUX PIGEONS

TIR DU MARDI 4 FÉVRIER 1879.

Poule à 26 mètres, 1 *louis*, 5 *pigeons*, 3 *tireurs* : Vicomte de Martel de Janville, 4/5 G. — *Même poule*, 3 *tireurs* : Prince Maurocordato, 4/4 G. — *Même poule*, 3 *tireurs* : Prince Maurocordato, 4/5 G. — *Poule à C. D. à 25 mètres*. 1 *louis*, 3 *tireurs* : Vicomte de Janville, 3/4 G. — *Poule à 26 mètres*, 2 *louis*, 5 *pigeons*, 3 *tireurs* : M. Drake, 4/5 G. — *Même poule*, 3 *tireurs* : Vicomte de Martel de Janville, 5/5 G. — *Match à 26 mètres*, 2 *louis*, 3 *pigeon* : Vicomte de Janville, 3/3 G. — *Match à C. D. à 25 mètres*, 2 *louis* : Vicomte de Martel de Janville, 1/2 G. — *Même match* : M. Drake, 2/4 G. — *Même match* : Vicomte de Martel de Janville, 1/2 G. — *Même match*, M. Drake, 2/2 G. — *Même match* : M. Drake, 2/4 G. — *Match à 26 mètres*, 2 *louis*, 3 *pigeons* : Vicomte de Martel de Janville, 4/7 G. — *Même match* : Vicomte de Martel de Janville, 3/3 G.

Etaient présents aux différents tirs :

MM. Cartier, H.; vicomte de Martel de Janville; Drake del Castillo; Ratisbonne; Singer; prince Maurocordato; capitaine Maxwell Lyte; Ch. Kerr; comte B. de Montesquiou; vicomte R. de Quélen; marquis de Caumont-Laforce.

TIR DU JEUDI 6 FÉVRIER 1879.

Poule à 26 mètres, 1 *louis*, 5 *pigeons*, 3 *tireurs* : M. Kerr, 4/5 G. — *Même poule*, 3 *tireurs* : M. Drake, 3/5 G. — *Même poule*, 3 *tireurs* : M. Kerr, 8/9 G.; prince Maurocordato, 7/9 G. — *Même poule*, 4 *tireurs* : M. Kerr, 5/6 G. — *Même poule*, 4 *tireurs* : Capitaine Maxwell, 7/7 G. — *Même poule*, 4 *tireurs* : Prince Maurocordato, 4/5 G. — *Même poule*, 4 *tireurs* : M. Kerr, 4/5 G. — *Match à C. D. à 25 mètres*, 2 *louis* : M. Drake, 1/2 G.

TIR DU SAMEDI 8 FÉVRIER 1879.

Poule à 26 mètres, 1 *louis*, 5 *pigeons*, 5 *tireurs* : Prince Maurocordato 5/5; vicomte de Martel de Janville, 5/5 (partagée). — *Même poule*, 6 *tireurs* : Vicomte de Quélen, 5/5; marquis de Caumont, 5/5 (partagée). — *Poule à 28 mètres*, 50 *francs*. 7 *pigeons*, 6 *tireurs* : Marquis de Caumont, 7/9, 1er; M. Drake, 6/9, 2e. — *Même poule*, 6 *tireurs* : Vicomte de Quélen, 7/9, 1er; marquis de Caumont, 7/14, 2e. — *Match à 26 mètres*, 50 *francs*, 3 *pigeons* : Comte B. de Montesquiou, 1/4. G. — *Même match* : Comte B. de Montesquiou, 1/2 G. — *Match à 25 mètres*, 5 *louis*, 3 *pigeons* : Comte de Montesquiou, 1/3 G.



LA REVUE DE LA MODE

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Costumes d'amazone en belle étoffe diagonale de couleur bleu sombre. — Celui qui est vu de dos a une jupe longue sans exagération et peu plissée à la taille. Le corsage montant est terminé par une basque en forme d'habit, très-échancré sur la hanche. Manche longue, très-juste, avec trois boutons au bas; manchettes blanches en toile empesée. Cravache à pomme de lapis.

Le second costume est vu de face. — La jupe est plate devant et de côté. Le corsage est à basques et prend les hanches en remontant un peu de côté. Petit col droit. Manches longues et justes. Chapeau d'homme, forme basse, avec voile de gaze enroulé autour.

Ces deux costumes, d'une coupe nouvelle et très-soignée, nous ont été communiqués par *The english Warehouse*, 66, rue Basse-du-Rempart.

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

Le prince d'Orange, à Paris. — Le vicomte de Greffulhe, à Paris. — M. R. Hennessy, à Paris. — Le duc de la Rochefoucauld, à Paris.— Le comte de Vauguion, à Angers. — Le prince Troubetskoï, à Paris. — La comtesse de Talhouët, à Paris. — Le comte F de Divonne, à Paris. — Le comte d'Osmond, à Nice. — Le baron de Givry, à Nice. — Le baron de Bully, à Paris. — Le comte R. de Beaumont, à Paris. — Le comte de la Genevraye, à Paris. - Le comte de Ruillé, à Paris. — Le baron Pérignon, à Paris, — Le comte d'Argouges, à Laval. — Le baron F. du Puynode, à Paris.— Le comte de Segonzac, à Paris. — Le comte de Vogué, à Nice.— Le vicomte de Valanglart, à Nice. — Le comte d'Harcourt, à Paris. - Le marquis de Montboissier, à Paris. — Le comte du Val de Beaulieu, à Nice. — Le comte de Montgomery, à Nice.— Le comte de Brissac, à Paris. — Le comte de Chavagnac, à Moulins. — Le comte Dulong de Rosnay, à Cannes. — La princesse de Sagan, à Nice.

DÉCÈS

Comte de Roumefort. — Marquis de Rune. — Vicomte de Flers. — M. A. de Belleyme. — M. de Boissy d'Anglas. — Marquis de Bonnay. — M. de Montrond. — M. Clairville. — M. de Péan. — M. de Curty. — M. H. de Longpérier. — Comtesse d'Orfeuille. — Comtesse de la Bassetière. — Comtesse Friant. — Vicomtesse Harscouët de Saint-Georges.

(*Le Sport.*)

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 15.
SAMEDI, 22 FÉVRIER 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.;—6 mois, **15** fr.;—un an, **30** fr
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, **2** fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



ÉCOLE DE PETITS ENFANTS A ALBANO

Tableau de M. Van Muyden.
Dessiné par Castan, gravé par Gusman. (*Gazette des Beaux-Arts.*)

ON S'ABONNE A L'ÉTRANGER :

Allemagne
Cologne, chez Rudolf Mosse, 2, Wallrafsplatz. (Représentation spéciale et régie exclusive des annonces pour l'Allemagne.)
Berlin, chez Asher et Ce.
Munich, chez Ackermann.
Leipzig, chez F.-A. Brockhaus.
Mayence, chez Zabern.

Autriche-Hongrie
Vienne, chez Braumuller et fils.

Belgique
Bruxelles, chez C. Muquardt, 45, rue de la Régence.
Anvers, chez Max Rueff.

Danemarck
Copenhague, chez Reitzel.

Espagne
Madrid, chez Bailly-Baillière.
Barcelone, chez Verdaguer.

Grande-Bretagne
Londres, chez Delizy, Davies et Ce (Agence de publicité), 1, Creil street, Strand.
Londres, Williams et Norgate, 14, Henrietta street. Covent Garden.
Liverpool, chez Edward Howel.
Manchester, chez Thomas Hayes.
Edimbourg, chez Williams et Norgate.

Italie
Rome, Florence et Turin, chez Bocca frères, libraires du Roi.
Milan, chez Brigola.
Naples, chez Riccardo Marghieri.
Venise, chez Ongania.

Pays-Bas
La Haye, chez Martinus Nijhoff.
Amsterdam, chez Van Bakkenes.

Portugal
Lisbonne, chez José Rodriguez.

Russie
Saint-Pétersbourg, chez Mellier.

Suède et Norvége
Stockolm, chez Samson et Wallin.

Suisse
Genève, chez Cherbuliez.
Lausanne, chez Benda.

Turquie
Constantinople, chez Depasta frères.

États-Unis
Boston, chez Little, Brown et Ce.
Chicago, chez Jansen et Mac Lure.
New-York, chez J. W. Bouton.
La Nouvelle-Orléans, chez A. Chol.
Philadelphie, Lindsay and Baker, 730, Sansom street.

CHRONIQUE

Je vous jure, mon cher Blavet, que, ce matin-là, je ne pensais point à l'*Assommoir*.

Il faisait ce que les bonnes gens appellent « un temps des dieux ». Le soleil, déjà chaud comme au joli mois de mai, rendait l'ombre aimable. Nous étions venus nous asseoir sur la terrasse de la *Villa des Genévriers*, où l'on m'offrait la plus aimable hospitalité, et, tout en fumant des paquitos en paille de maïs, nous jouissions des délices d'une adorable nature, au milieu d'un panorama splendide. A nos pieds, Cannes étalait ses végétations superbes, entrecoupées çà et là par les villas italiennes, les cottages anglais, les isbas russes, les châteaux gothiques ou les palais renaissance de sa colonie cosmopolite. Plus loin, la mer enfermait l'horizon dans une ceinture de flots bleus. Les violettes de Parme poussaient partout, les rosiers en fleurs avaient l'air de gros bouquets de mariées, la brise tiède promenait des parfums dans l'air, et l'on aurait voulu chanter à l'Éve de ce paradis sans pommes :

« Ici tu marches sur des fleurs. »

Dans la distance, les grandes cimes de l'Estérel, couvertes de neige, avivaient encore la pure et sereine lumière du ciel. C'était le printemps encadré dans l'hiver.

Je pouvais me croire à quatre mille lieues de l'Ambigu.

— Tiens! un monsieur qui vous écrit dans le journal! fit, en se tournant vers moi, la gentille Yvonne, blonde comme sa mère; Yvonne, enfant précoce, dont les sept ans ne sont pas insensibles aux attractions des images, et à qui j'avais confié la *Revue*, arrivée au dessert, entre le fromage et la poire.

— Une lettre pour moi? Fais voir! dis-je en attirant la mignonne.

C'était, mon cher Blavet, la piquante causerie que vous avez bien voulu me dédier, et dont le ton courtois et le tour aimable me consoleraient, au besoin, de n'être pas toujours de votre avis, car vous savez donner des grâces à la contradiction même, et l'on est certain, avec vous, que la discussion ne dégénérera jamais en dispute. Vous mouchetez les fleurets avant l'assaut.

Vous me permettrez pourtant, mon cher ami, de ne pas pousser aussi loin que votre lettre semble m'y convier la controverse au sujet de l'*Assommoir*. J'admire la subtilité de vos arguments; je rends justice à la façon ingénieuse avec laquelle vous savez les présenter et les disposer pour les besoins de la cause; mais ils n'entament point ma conviction, et, puisque l'aimable et sympathique directeur qui préside à nos débats nous laisse à chacun l'indépendance comme la responsabilité de nos jugements, ne trouvez pas mauvais que je maintienne le mien... même contre vous. Le succès d'argent d'une œuvre devenue fameuse, précisément, hélas! à cause de ses côtés répugnants, ne peut toucher que les adorateurs du veau d'or. Je n'en suis point. Le suffrage universel, en matière d'art et de littérature ne m'a pas encore rallié, et je me demande toujours avec Beaumarchais combien il faut d'imbéciles pour faire un public.

Je me préoccupe peu, veuillez le croire, de la personnalité prétentieuse et déplaisante de l'auteur de l'*Assommoir*; fût-il signé du nom du meilleur de mes amis, il ne m'en paraîtrait pas moins grossier dans son ensemble, ignoble dans ses détails, et fait pour révolter les instincts les plus délicats. Je suis et je reste intransigeant.

J'ai eu un tort, cependant, et je le reconnais avec une entière franchise. Je n'ai pas rendu suffisamment justice aux efforts tentés si courageusement par M. William Busnach et Gastineau pour purger la pièce des immondices du livre. Ce n'est pas leur faute s'ils n'ont pas tout ôté. Hercule seul put nettoyer les écuries d'Augias... et je n'aurais pas voulu assister à l'opération.

Mais en voilà déjà trop sur un sujet maussade. Je ne le quitterai pourtant, mon cher Blavet, qu'après vous avoir souhaité la bienvenue dans cette maison hospitalière et bonne, où vous allez accroître le nombre de mes amis. Vous y plairez et vous vous y plairez. Vos lecteurs vous diront que j'y ai peu parlé des choses de théâtre. Je vous attendais, et n'avais pas plus de prétention que le chapeau ou la paire de gants qui garderait votre fauteuil à l'orchestre. Reprenez-le, et que le prochain *Assommoir* — car il y en aura d'autres — vous soit aussi léger qu'à moi!

* * *

Le mouvement artistique dont chaque printemps donne le signal à Paris, s'accentue déjà avec une précoce énergie.

Le Cercle artistique et littéraire nous convie à la première exposition de 1879. Le début est brillant et nous permet d'espérer une année splendide.

Le Cercle artistique et littéraire, comme beaucoup de choses devenues grandes plus tard, a eu de petits commencements, il ne permettait pas tout ce qu'il a tenu. Le succès a dépassé les prévisions flatteuses de ses meilleurs amis.

Il y a douze ou quinze ans de cela, une cinquantaine de jeunes gens, peintres, sculpteurs, poëtes, romanciers, journalistes, se réunissaient dans un très-simple appartement de la Chaussée-d'Antin. On dînait modestement, on causait spirituellement, on jouait modérément. On donnait aussi parfois de petites fêtes à soi et aux autres. Tantôt c'était un concert, et tantôt une représentation théâtrale, — opérette ou comédie. Mais c'était toujours jeune, vif et gai. Les membres du cercle invitaient leurs amis, et, comme ils en avaient beaucoup, les derniers venus ne pouvaient pas entrer. Quand on sut qu'il n'y avait plus de places, tout le monde voulut en avoir. Les cinquante étaient devenus quatre cents.

La Crémerie, c'était alors le joli surnom du petit cénacle, fut obligé de déménager. Elle avait alors pour président — il l'est encore aujourd'hui — un artiste, qui est en même temps un homme du monde et un millionnaire, dont le concours, aussi dévoué qu'intelligent devait être singulièrement utile à l'aimable groupe qui lui confiait ses destinées. M. Tillier chercha et trouva, au centre même de Paris, dans le quartier le plus luxueux et le mieux fréquenté, entre la place Vendôme et le boulevard des Capucines, rue Saint-Arnaud, un vaste terrain, sur lequel M. Clémencet, un architecte de beaucoup de talent, a construit un splendide hôtel, merveilleusement aménagé, et dans lequel il a su prévoir, concilier et satisfaire toutes les nécessités et toutes les exigences d'un établissement de premier ordre, qui ne se recrute plus exclusivement dans le milieu artistique, mais qui admet au contraire, dans de larges proportions, l'élément aristocratique et mondain, et les notabilités de la grande finance et de la haute industrie. La large vie des grands cercles peut se déployer à l'aise dans ces vastes pièces, qui se succèdent les unes aux autres, prenant jour, celles-ci sur la rue Saint-Arnaud, celles-là sur un jardin intérieur, dépendant du cercle, où l'on trouve, dans ces jours brûlants de l'été, où Paris devient insupportable, la verdure, l'ombre et la fraîcheur des plus riantes oasis.

Le Cercle artistique et littéraire organise plusieurs exposition chaque année.

La plus intéressante est celle de février, qui précède le Salon officiel, de quelques semaines, et qui nous en offre la fleur précoce, et le dessus du panier.

Les expositions du cercle de la rue Saint-Arnaud ont lieu dans la salle des fêtes, vaste pièce bien aérée, bien éclairée, d'une décoration à la fois élégante et sévère, ainsi qu'il convient au temple, ou, pour mieux dire, à la chapelle des Muses. Elles sont parfois fort remarquables, ce qui n'étonnera personne quand j'aurai dit que le cercle compte parmi ses membres des hommes tels que MM. Henner, Jules Lefèvre, Passini, Bonnat, Charles Landelle, de Jonghe, Pierre-Paul Laurens, Albert Maignan, Français, Guillemet, Michel Bouquet, Grandsire, La Vieille, Aizelin, Schœnewerke, Delaplanche, de Vasselot, Allongé, Bastien-Lepage, Cot, Defaux, Horace de Collias, Carolus Duran, Alphonse Hirsch, Gabriel Ferrier, Jappy, Lansyer, Luminais, Van Mark, Veyrassat, c'est-à-dire une véritable élite, que nous sommes heureux de rencontrer dans toutes nos solennités artistiques.

L'exposition qui vient de s'ouvrir rue Saint-Arnaud est, à notre avis, la plus complète que nous ayons vue jusqu'ici au Cercle artistique et littéraire. Nous y convions nos lecteurs. Ils trouveront là le plus aimable emploi d'une après-midi inoccupée.

Les expositions du Cercle plaisent généralement aux gens du monde, auxquels il ne faut servir la peinture qu'à petites doses. Plus, serait trop! Cinq ou six mille tableaux, remplissant une vingtaine de salles, ont pour effet immédiat de les décourager. Dans l'impossibilité où ils sont de tout voir, ils préfèrent ne rien regarder. Quelques centaines de toiles dans une jolie galerie, où l'on ne vient que sur invitation, et où l'on est bien certain de ne pas être condoyé par « *Monsieur-tout-le-monde* », voilà leur affaire!

Je n'étonnerai donc personne si je dis que l'exposition du Cercle de la rue Saint-Arnaud est fort suivie. J'ai déjà laissé entendre qu'elle est digne de l'honneur qu'on lui fait.

Les bornes de cet article ne nous permettraient point une étude critique quelque peu détaillée. Il faut nous contenter d'une vue d'ensemble, prise à vol d'oiseau.

On s'étonne un peu devant les grandes toiles de M. Paul Baudry; son *Amour* qui veut lutiner *Diane*, ne semble pas assez beau pour induire la chaste déesse en tentation de rompre ses vœux.

M. Henner a été parfois mieux inspiré que dans le portrait quelque peu fatal de M. Ketten, un pianiste blond; plus heureux dans sa *Femme au capulet*, il n'a pas encore retrouvé là toutes les finesses de son modelé, toutes les richesses de sa palette.

Les portraits de M. Carolus Duran ont une fraîcheur et un éclat surprenants.

Ceux de M. Bastien-Lepage, un peu tourmentés dans leur ensemble, arrivent dans le détail à un fini très-précieux.

Le *Paysan* en blouse blanche de M. Roll, ridé, brûlé, tanné, mais aussi *vert* qu'il est *sec*, est d'un aspect singulièrement vrai.

L'*Intérieur d'une mosquée*, de Pasini, est d'une délicatesse de touche, et d'une harmonie de couleur qui donnent à l'auteur une grande place parmi les petits maîtres.

M. Gustave de Jonghe n'a jamais rien fait de plus joli que l'adorable blonde qu'il appelle l'indiscrète, et que nous surprenons fourrageant dans les tiroirs d'un beau meuble japonais; c'est juste de mouvement, spirituel d'arrangement, aimable de coloration. Beaucoup de gens accorderaient le droit de visite domiciliaire à cette gracieuse petite personne, et ne seraient pas fâchés de la prendre la main dans le sac, quitte à lui demander des dommages-intérêts — à régler par état, comme disent les bons juges.

Beaucoup de grâce et de distinction dans la petite toile que M. Tillier intitule *la Coquette*. M. Tillier est le président du Cercle, et ce n'est certes pas un président soliveau... comme certaines gens les aiment aujourd'hui.

* * *

La mort ne cesse de faire des vides dans notre phalange artistique, et la vie ne les comble point. Les jeunes succèdent aux vieux et ne les remplacent point.

Préault est parti et Daumier s'en va.

Peintre d'un réel talent et sachant donner à ses toiles un accent d'émotion sincère, Honoré Daumier ne fut étranger à aucune des formes multiples de l'art. On peut dire qu'il a tout essayé avec un égal succès, le dessin, la peinture, la lithographie, la gravure, l'aquarelle, et même la sculpture. Mais l'unité de la pensée s'alliait bien chez lui à cette diversité des formes. On retrouve dans toutes ses œuvres le même esprit railleur, sarcastique, sombre et amer. Il était né pour la satire. Seulement, au lieu d'écrire avec sa plume, il écrivait avec son crayon — un crayon aigu comme un scalpel et mortel comme un stylet.

Né à Marseille, en 1810, il ne tarda point, une fois parmi nous, à devenir plus parisien que les parisiens eux-mêmes. Il débuta dans l'année qui suivit les *glorieuses* de juillet, en publiant dans le journal La Carricature, la série connue sous ce nom : les Masques de 1831. Il avait trouvé sa voie, et il allait la suivre en versant à longs flots le fiel sur les choses et la haine sur les hommes du régime nouveau. *Les Masques de 1831*, *le Ventre législatif*,

Ne vous y frottez pas! Enfoncé Lafayette! Juges d'avril, et surtout *Robert-Macaire*, tels sont les titres des principales séries politiques de Daumier, où déborde une verve caustique emportant la pièce.

Parmi les œuvres d'un caractère plus purement artistique, on remarqua surtout *les Journées du célibataire, les Mœurs conjugales, les Femmes socialistes, les Idylles parlementaires, les Philanthropes, les Plaisirs de la chasse.* Mais son titre le plus sérieux à la popularité, ce fut incontestablement la création de Robert-Macaire, type du roué moderne, symbole de la grande flibusterie politique et sociale, dans lequel la malice du temps voulut voir le portrait — ou la charge — d'un personnage haut placé, irresponsable et auguste.

Avec Gavarni, dont il n'avait d'ailleurs ni la désinvolture de dandy, ni le débraillé élégant, Daumier fit la fortune et la gloire du *Charivari*, dont Cham est aujourd'hui le sourire et la gaieté.

Daumier est mort triste et pauvre, envahi depuis deux ans par une cécité complète, qui l'accoutumait peu à peu à l'ombre éternelle dans laquelle ce grand artiste vient d'entrer.

Nous avons aussi enterré le joyeux Clairville, un vaudevilliste gai, esprit gaulois, s'il en fut, qui assaisonnait des pièces grasses avec des plaisanteries salées, comme on pique le veau avec des lardons. Quatre mille personnes ont suivi le char funèbre qui l'emportait. — Je me suis rappelé que nous étions trente-six et demi — (il y avait un enfant) — aux obsèques, convoi et inhumation d'Alfred de Musset — le plus grand poëte de ce siècle, quoi qu'en pense le *Rappel*. La popularité est décidément capricieuse et coquine.

Louis Énault.

Monaco, 15 février 1879.

A Monsieur Émile Dormoy.

Monsieur,

Sur plusieurs points concernant l'écart et le refait, je ne suis pas entièrement de votre opinion et je crois qu'il n'est pas sans intérêt pour le public, surtout pour les joueurs, de mieux connaître les lois qui président aux oscillations des chances simples.

De très-longues expériences m'ont fait trouver une règle que je viens soumettre à vos calculs. — Si je ne me trompe, l'*écart est égal à la racine carrée des coups joués;* vous l'évaluez aux $\frac{4}{5}$, parce que vous l'examinez au point final d'une série de coups. Je ne conteste pas cette évaluation, qui concorde avec mes propres observations, mais je suppose que vous n'avez pas pris garde au *maximum de l'écart*, lequel se produit en moyenne vers les deux tiers d'une série quelconque de coups.

Si vous admettez, après réflexion, qu'il doit en être ainsi, vous serez conduit à modifier votre raisonnement sur l'instant où la progression que j'ai établie n'a plus assez de force contre le refait.

Sans rien changer à cette progression, je me crois plus fort, par ballottage, que la banque avec son refait jusqu'à l'apparition de cent unités contraires, assez rapprochées les unes des autres pour qu'aucune compensation se soit présentée.

Mais, à un moment, qu'il serait bien intéressant de pouvoir fixer, en théorie, et qui se trouve naturellement déterminé en pratique, par l'opération en cours — l'unité initiale n'est plus un bon guide, et il faut se préoccuper de mesurer dans les enjeux des inégalités correspondant au ravage plus grand exercé par le refait.

Autrement dit, plus le refait rencontre de pièces sur le tapis, puis il convient de différencier les mises.

Nous aurons, peut-être plus vite que je ne voudrais, l'occasion de prendre un parti à ce moment critique et vous me verrez alors chercher la marche la plus rationnelle. — Ma manière de me défendre contre la banque dépendra beaucoup du nombre de pièces que j'aurai conquises jusque-là.

Permettez moi de croire que je parviendrai, auparavant que d'être poussé dans les retranchements de la masse 15, à constituer une somme de bénéfices égale à dix mille francs. — Alors, savez-vous ce que je compte faire?

J'attaquerai plus hardiment.

J'exposerai l'argent de la banque par billets de cent francs au lieu de jouer au louis, et si la chance me favorise je ne dis pas que je ne prendrai pas pour point de départ le billet de mille francs.

C'est ce qu'on appelle jouer en *boule de neige;* — excellent système, à condition de revenir à l'unité la plus faible possible dès que le bénéfice s'est évanoui.

Martin Gall.

TRENTE-ET-QUARANTE

Pointage de M. Martin Gall.

(Suite.)

(*A suivre.*)

Nous insérons plus volontiers les opérations donnant lieu à l'emploi des masses 7, 8, 9 et au-dessus. — Jusqu'à présent, M. Martin Gall n'a pas été poussé au delà de la masse 10.

La rentrée s'est faite assez vite et semble concorder avec sa théorie de la racine carrée. Notre correspondant avertit qu'il a omis de noter deux ou trois Refaits, mais qu'il en a trouvé le rachat dans la prédominance.

Les pointages peuvent être étudiés sans tenir compte du système, et par conséquent servir de base à n'importe quel calcul relatif aux probabilités.

ÉCHECS

PARTIE N° 24.

Partie viennoise (a.

Blancs. M. Solovtzev.	Noirs. M. Schiffers.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F D	2. C 3 F D (b
3. C 3 F R (c	3. C 3 F R (d
4. F 5 C D	4. F 4 F D (e
5. C pr P	5. C pr C (f
6. P 4 D	6. F 5 C D (g
7. P pr C	7. C pr P
8. D 4 D	8. C pr C (h
9. D pr F (i	9. C pr F
10. D pr C	10. Roq.
11. Roq.	11. P 4 D (j
12. D 3 C D	12. P 3 C D (k
13. D 3 C R	13. F 4 F R
14. F 5 C R	14. D 2 D
15. P 3 F D	15. T D 1 R
16. P 4 T R	16. R 1 T
17. T D 1 D	17. D 3 R
18. T R 1 R	18. P 4 F D
19. P 3 T (l	19. P 3 T R
20. F 4 F	20. T 2 R
21. P 3 F R	21. T 1 D (m
22. D 2 F	22. T 2 R — 2 D
23. F 3 R	23. D 3 F D
24. P 4 C R	24. F 2 T
25. R 2 C (n	25. T 1 R
26. D 3 C	26. D 5 T D
27. T 2 D	27. P 5 D
28. P pr P	28. P pr P
29. D 4 F R (o	29. T 1 R — 1 D (p
30. F 2 F	30. D 4 T D
31. T 1 F D	31. P 6 D
32. T 4 F D	32. D 4 C D
33. T 4 C	33. D 3 F
34. T 4 F	34. D 3 R
35. T 4 D	35. T pr T
36. F pr T	36. D 5 F D
37. F 3 R	37. D 4 D
38. T 2 F R (q	38. T 1 R
39. F 4 D	39. T 1 F D
40. F 3 F	40. T 5 F
41. D 2 D (r	41. T pr P éch.
42. R 3 T	42. T 5 F D
43. R 3 C (s	43. T 3 F
44. T 2 C	44. D 5 F D
45. P 5 T R	45. D 3 R
46. R 2 F	46. T 5 F (t
47. T 2 T	47. F 4 F
48. R 3 C	48. R 2 T
49. T 4 T	49. T 3 F
50. R 2 F	50. D 2 R
51. D 4 F	51. D 3 R
52. D 3 R	52. D 6 C
53. D 2 D	53. T 4 F (u
54. R 3 C	54. D 7 F
55. D 4 F R (v	55. F 3 R
56. T 2 T	56. D 8 D
57. D 2 D	57. D pr D
58. T pr D	58. F 5 F D
59. P 4 F	59. P 3 C R
60. P pr P éch.	60. R pr P
61. T 2 T	61. T 3 F
62. R 3 F	62. F 6 C
63. R 4 R	63. T 5 F éch
64. R 3 R (x	64. F 7 F
65. P 5 F éch. (y	65. R pr P
66. T pr P	66. T 5 R éch.
67. R 2 D	67. T 7 R éch.
68. R 1 F	68. F 6 C
69. F 2 D (z	69. R pr P
70. T 1 T	70. P 4 F R (a'
71. T 1 R	71. P 5 F (b'
72. T pr T éch.	72. P pr T
73. F 3 F éch. (c'	73. R 5 R
74. R 2 D	74. F 5 F
75. R 1 R	75. R 6 D
76. R 2 F	76. F 4 D
77. F 1 R	77. P 6 F
78. F 3 F	78. R 7 F
79. R 1 R	79. P 4 T
80. F 4 D	80. P 4 C
81. F 3 F (d'	

NOTES.

a) Jouée le 7 janvier dernier au grand tournoi de Saint-Pétersbourg.

b) La meilleure défense Si. 2. C 3 F R ou F 4 F. les blancs ripostent avec avantage par 3. P 4 F R.

c) Si 3. P 4 F R — P pr P. — 4. P 4 D (A) — D 5 T éch. — 5. R 2 R — P 4 D. — 6. P pr P meil. — F 5 C éch. — 7. C 3 F R — Roq. T D. 8. P pr C — F 4 F D — 9. P pr P éch. — R 1 C. — 10. C 5 C meilleur. — F pr C éch. — 11. P pr F — P 3 T D ou C 3 F R mieux. (Cette ouverture est connue sous le nom de Gambit Steinitz).

A

4. C 3 F R — P 4 C R. — 5. F 4 F — F 2 C R ! C'est le seul cas où nous recommandions la défense Philidor, parce que les blancs ayant joué leur cavalier à 3 F D, n'ont pas l'ataque résultant de P 3 F D et D 3 C D que nous avons déjà signalée.

d) Le coup juste. Si 3. F 4 F joué encore par M. Winawer contre M. Paulsen, à Leipsig et contre M. Englisch, à Paris. 4. C pr P — F pr P éch. (A). — 5. R pr F — C pr C. — 6. P 4 D — C 3 C (B) — 7. F 3 D — C R 2 R. — 8. T 1 F R — Roq. — 9. R 1 C et les blancs ont l'avantage du Gambit sans avoir perdu de pion.

A

4. C pr C. — 5. P 4 D — F pr P. — 6. D pr F — D 3 F R. — 7. F 3 R — C 2 R — 8 C 5 C — C 2 R — 3 F. — 9. D 3 F — R 1 D. — 10. P 4 F R mieux ; voir pour la suite la partie jouée par nous contre le Dr Fleissig au tournoi de Vienne.

B

6. D 3 F éch. — 7. R 1 C — C 5 C. — 8. D 2 D — C 2 R. — 9. P 3 T R — C 3 T. — 10. C 5 C mieux.

e) Le meilleur. Si 4. F 5 C. — 5. C 5 D — F 4 F — 6. P 3 D avec un petit avantage.

f) Si 5. F pr P éch. nous entrons dans la variante ci-dessus, mais avec plus d'avantage encore pour les blancs.

g) Voici la suite correcte 6. F 3 D. — 7. P pr C — F pr P. — 8. C 2 R — D 2 R mieux.

h) Si 8. F pr C éch. — 9. P pr F — C 4 C R. — 10. P 4 F R ou F 3 T avec un grand avantage.

i) Il fallait jouer 9. P pr C — F 2 R (si F 4 T. — 10. F 3 T !) 10. D 4 C R ou P 6 R avec une très-forte attaque.

j) 11. P 3 D brisait les pions du centre adverse et était plus fort.

k) Nous préférons 12. P 3 F D pour pouvoir jouer le coup suivant P 3 F R.

l) Temps perdu.

m) 21. F 2 T était préférable car si 22. D 2 F. — 23. D 4 F R.

n) R 2 T était plus sûr.

o) Dangereux. 29. F 2 F était indiqué.

p) Les noirs eussent dû, croyons-nous, accepter. Ex. : 29. P pr F. — 30. D pr D — P pr T. — 31. T 1 D — T 1 R — 1 D et le coup suivant les noirs joueront la tour et quoiqu'ils fassent les blancs devront sacrifier la tour pour le pion passé.

q) Le coup juste était ici 38. R 3 C.

r) M. Solotzev ne peut plus éviter la perte du pion, car si 41. D 3 C — T pr F et gagnent. Mais il valait encore mieux ramener la dame à 3 R. pour jouer après R 3 T et T 2 C avec une certaine attaque.

s) Même ici, il fallait jouer D 3 R.

t) Évidemment si 46. D 6 T. — 47. P 6 R ; maintenant ils menacent T 5 T.

u) Sans nécessité 53. P 4 T D était plus vif.

v) Si 55. D pr D — P pr D. — 56. T 1 T — T 4 D et doivent gagner.

x) Il valait encore mieux prendre le pion. Tel quel ce coup est la perte de la partie.

y) Probablement donner échec par T 2 C et revenir à T 2 T était la seule ressource.

z) Forcé ; sinon les blancs jouent T 7 F éch. T pr F et avancent le pion.

a') Une faute surprenante de la part d'un joueur comme M. Schiffers T 7 F R gagnait facilement.

b') Nouvelle faute. R 5 R laissait encore de grandes chances de gain.

c') Maintenant et malgré les deux pions de plus du côté des noirs, la nullité est forcée.

d') Après quelques coups encore, la partie à été déclarée nulle après avoir duré sept heures.

Solution du problème n° 22.

Devise : « Mea culpa. »

1. T 3 T D / *ad libitum.* ; 2. D T C ou P / mat.

Solution du problème. n° 23.
par **M. Lamouroux.**

Solution de l'auteur.

1. T 7 F D / D p P ; 2. C 7 R éch. / R pr P ; 3. D 6 D éch. / R pr D ;
4. F 4 F R éch. / C pr F mat.

Solution donnée par M. Najotte.

1. T 7 D / D pr P ; 2. C 7 R éch. / R pr P ; 4. P 4 F R éch. / C pr P mat.

Solutions justes :

Des deux : MM. Najotte ; E. Frau, de Lyon ; L. Vié ; Pigo ; de Madrazzo ; V. Smith..

Du n° 22 : Mme Anna Annette ; MM. Barré, du Théâtre-Français ; Roger ; Lévy ; Gresse ; Lestour ; cap. Tonge.

NOUVELLES

A la Régence, le second tournoi handicap est commencé. Cinquante et un joueurs sont inscrits. Le tirage au sort a eu lieu le 14. Le premier prix consistant en un objet d'art de cent francs a été offert par M. Thibaud. Les trois autres prix seront fournis par le montant des entrées, soit 102 francs en tout.

Nous espérons pouvoir donner la semaine prochaine les résultats définitifs des deux tournois mensuels dont nous avons déjà parlé.

Nous n'avons pas encore eu le temps d'examiner deux parties jouées par correspondance entre Marseille et Paris et que le vainqueur, M. Demonchy, a fait lithographier. La donnée de ces parties est au moins curieuse : elles sont à qui perd gagne et le premier joueur a la dame de moins. Nous y reviendrons s'il y a lieu.

En Angleterre, et particulièrement dans les provinces anglaises, il y a une grande animation échiquéenne. — MM. Blackburne et Zuhertort ont déjà donné plusieurs séances sans voir, et les membres de différents clubs ont organisé entre eux des séries de matchs.

CORRESPONDANCE

M. Rénoy. — Pour le problème 19. Si les noirs jouent la tour qui est à 6 F R, la dame fait mat à 1 C. — Pour le problème 22. Si 1. T 3 F — P 6 C et il n'y a pas de mat.

M. Pradignat. — Mille remerciments. J'ai fait changer votre adresse comme vous le demandiez.

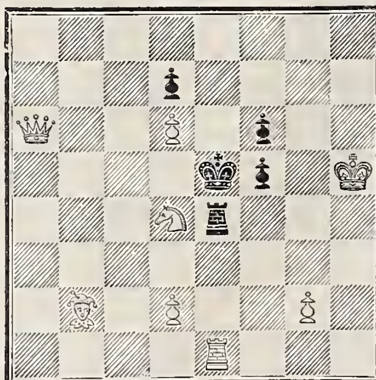
M. J. Latta, à Mantes. — Votre solution du n° 22 est inexacte.

Si le 1. T D pr. P D — C pr. C
2. T 4 F R éch. — T pr. T.

PROBLÈME N° 25

composé par le docteur S. GOLD.

NOIRS



BLANCS

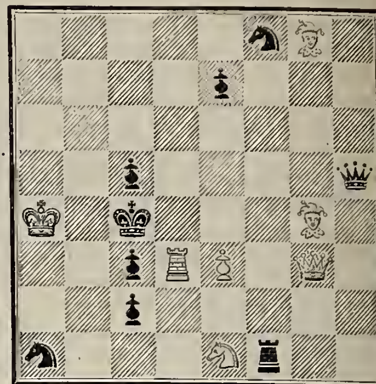
Les blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 26

composé par le docteur S. GOLD

dédié à M. S. Rosenthal.

NOIRS



BLANCS

Les blancs font mat en trois coups.

ROSENTHAL.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 61. — CRYPTOGRAPHIE.

F'RBSNSM GRLNRPMM MHN KDM RBM MD QMKT XCLGH.

N° 62. — CRYPTOGRAPHIE.

S ERE ITNE SE TLUC AFS ESTIODNO SYAPNOSA.

N° 63. — MOTS EN TRIANGLE.

Échappait à la mort s'il eût porté perruque. — Grognard. — Événement qui survient tout à coup. — Infinitif. — Naguère on en tirait beaucoup. — Tout le monde et personne. — Et toujours à la nuque.

Solutions des problèmes du 8 février.

Traduction de la cryptographie, n° 56.

Il y a sans doute beaucoup de fleurs dans le monde intellectuel, mais on y voit peu d'abeilles.... . Aussi le miel est hors de prix.

D.

Traduction du sigle, n° 57.

Le bonheur est la seule chose qui se double en se partageant.

***

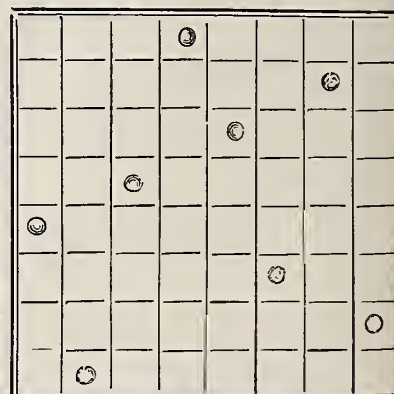
CARRÉ MAGIQUE N° 58.

3	11	15	23	13
18	21	1	6	19
22	12	10	4	17
2	16	14	24	9
20	5	25	8	7

ACROSTICHES, n° 59.

G r i L	G r e C
A r n O	A r n O
G o u T	G a i N
N i c E	N u i T
A m e R	A c t E
N o v I	N a i N
T i g E	T o i T

Solution du problème du n° 60.



Solutions justes :

M. G. Latta, à Mantes, 46, 49, 50.
Mlle Clem. de M. 60.

N° 64. — Mots en losange.

Ce qui jamais ne manque en France. —
Un roi réduit à l'impuissance. —
Danger. — Faix. — Un seul sur trois. —
Après long voyage. — Aux tournois.

N° 65. — Mots carrés.

Un bruyant meurtrier comptant ses morts par mille. —
Un précipice. — Un fleuve. — Un théâtre. — Une ville.

Solutions des problèmes du 1er février.

Traduction de la cryptographie, n° 51.

La vertu des femmes est le meilleur catéchisme des maris.

Dickson.

Traduction de la cryptographie, n° 52.

Quand les femmes sont des démons, les hommes ne rognent pas leurs griffes, et quand les femmes sont des anges, les hommes n'ont rien de plus pressé que de leur couper les ailes.

Dickson.

Traduction du sigle, n° 53.

L'ambitieux veut monter haut; le héros se contente d'être grand.

Dickson.

N° 54. Mots en triangle.

U T O P I E
T A R I F
O R M E
P I E
I F
E

N° 55. Acrostiches.

N a b a B
E v e i L
G a l b A
R o u e N
E c h e C

Edme Simonot.

PORTRAIT DE COROT. (*L'Art.*)

LE WHIST

A Old Trick.

Mon cher collaborateur,

Pour répondre à votre lettre, il faudrait un volume de commentaires. Le jeu de whist a des profondeurs danslesquelles on ne peut s'aventurer qu'avec le flambeau de l'analyse.

Avec l'autorité qui s'attache à votre grande expérience et vos connaissances spéciales, vous avez traité un point qui, simple en apparence, ne laisse pas que de soulever de graves difficultés. Permettez-moi donc de n'être pas entièrement de votre avis pour deux motifs.

Le premier, c'est que sur l'impasse, si vous laissez faire la dame de trèfle à votre adversaire, vous pourrez laisser établir une navette que vous serez impuissant à empêcher, puisque vous placez votre partner en surcoupe.

Le second, c'est que vous avez mathématiquement trois chances contre une pour que le valet de trèfle devienne pour vous une rentrée.

Quant à affranchir les cœurs contre huit atouts, chiffre présumé exact, c'est une entreprise chimérique à laquelle il ne paraît pas possible de s'arrêter.

Sans doute, en jouant de suite toutes vos belles cartes, vous décapitez votre jeu et vous abandonnez au hasard toute combinaison ultérieure. C'est, j'en conviens, une extrémité à laquelle un joueur de votre force peut difficilement se résoudre. Aussi je vous comprends parfaitement.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 13.

Vous avez pour parer le schlem, indépendamment de l'as de cœur, la chance de trouver l'as de trèfle à votre droite, ou chez votre partner, ou bien encore dans la main de ce dernier le dix de pique troisième ou le neuf quatrième. Il faudrait un ensemble de combinaisons bien extraordinaire pour que vous ne fissiez aucune levée en hasardant l'impasse. Remarquez, au surplus, que la carte jouée indique un invite au roi, et quelle que soit votre prudence, vous n'hésiterez pas à faire cette impasse.

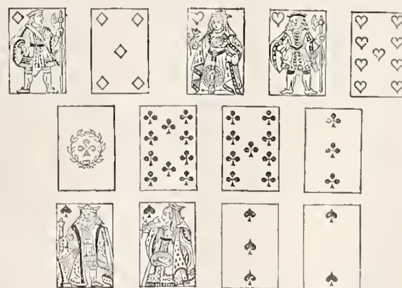
Si la dame de cœur fait sa levée, vous continuez par la dame de pique, et vous attendez à la couleur trèfle après l'épuisement des atouts.

Principe.

Lorsque vous craignez le schlem en négligeant une levée certaine, ou, à plus forte raison, la perte de cinq levées au premier coup, s'il se présente une alternative qui vous permette d'espérer trois levées, donnez la préférence à cette alternative. Le schlem exige un concours de circonstances qui se présentent rarement dans le whist à quatre joueurs.

PROBLÈME N° 14.

Carreau est atout.



Premier à jouer, comment débuterez-vous ?

Robert d'Antully.

LES CARTES

LA BOUILLOTTE

Voici la réponse au problème de bouillotte :

La couleur gagnante est la couleur pique appartenant à celui qui a la primauté.

A étant réglé et payé se trouve hors de cause.

B lui a remis trois fois sa mise puisqu'il perd sur lui, mais il gagne sur les autres.

Il reçoit de C les soixante-dix francs qu'il a devant lui et les reçoit deux fois au nom de C et au nom de D.

A son tour C à point égal avec D gagne par la primauté sur D qui lui remet le montant de sa mise. c'est-à-dire cent francs.

C'est un triple coup de tiers ou la différence des enjeux fait que tandis que A seul a gagné et D seul a perdu, B et C ont perdu et gagné à la fois.

Il est donc très-important de savoir à chaque coup la valeur exacte de la cave ou de la mise de chacun, et les joueurs ont nonseulement le droit, mais encore le devoir de le demander avant et pendant l'engagement du coup.

La bouillotte doit se jouer vivement et sans hésitation; on prétend même que son nom indique le tempérament de ses vrais adeptes.

En tout cas elle gagne en agrément à être menée rapidement.

C'est un jeu où les caractères se dessinent et où les diverses natures se révèlent, mais, en dehors de cette valeur psychologique, elle offre un imprévu extraordinaire et un grand attrait à tous les bons joueurs.

On nous demande quelle est la valeur relative des points à la bouillote, quels sont les plus beaux jeux, ceux sur lesquels la probabilité du gain peut-être estimée le plus haut.

Avant de répondre à cette question ou plutôt pour y répondre logiquement nous ferons observer qu'il y a deux éléments d'appréciation du jeu, d'abord la valeur intrinseque des cartes, ensuite et surtout la position des joueurs par rapport à celui qui a donné, c'est-à-dire la primauté.

Vingt fois sur trente environ le point est reconnu égal de part et d'autre et le premier gagne.

C'est donc à la fois la valeur du point et la position du joueur qui constituent les chances du gain.

Celà étant donné, nous dirons que le plus beau jeu sans exception, le plus rapproché, non pas de la certitude mais de la probalité maximum, c'est quarante

premier en main, les chances sont pour lui de 12 sur 15.

Puis les jeux suivants :

31 et as premier,

31 ou 30 premier,

40 second,

deux 21 premier,

21 et as premier,

3 as premier ou second.

Seulement dans ce dernier cas on a peu de chance de voir les autres joueurs s'engager à moins qu'ils ne portent la couleur pleine du quatrième as ou qu'ils ne jouent le flux.

Au troisième rang, 21 et as second, deux 21 second, 40 troisième ou dernier, 29 ou 30 second ou troisième.

Ce sont encore des points fort respectables et on peut dire qu'ils offrent égalité ou parité de chacun.

Plus bas dans l'échelle des probabilités 21 et as troisième ou dernier, 20 et 20 second, 21 second, 29 ou 30 dernier.

Enfin au dernier rang, 29 ou 30 dernier, deux as forcés second ou troisième et le malheureux point de 28 composé d'as, neuf et huit qu'on a surnommé le *crapotin* pour indiquer son peu de valeur et la faible chance qu'il offre au gain du coup.

Un bon joueur doit toujours faire son reste avec 40 premier et même deuxième ou troisième, 21 et as premier ou second, 31 et as premier ou second, deux vingt et un premier.

OLD TRICK.

ÉNIGME

Un de ce ces soirs revenant du théâtre,
Je fredonnais ne sais quel air folâtre
Sur un mode assez indolent.
Ma démarche était calme et mon pas était lent.
Quand tout à coup se détachant de l'ombre.
J'aperçus un gaillard à la mine assez sombre ;
En quatre temps, il fut auprès de moi,
L'heureuse rencontre, ma foi!
Le sire était vêtu d'une cotte de laine ;
Un pantalon de toile, un bonnet de futaine
Complètaient bien l'ajustement.
Du garnement.
Et sous un jet de lumière électrique,
Je vis à son côté la plus énorme trique
Que jamais pendard ait porté.
Ah! Monsieur, me dit-il avec urbanité.
Nous vivons dans un temps où l'on en voit de dures,
Les routes aujourd'hui ne sont rien moins que sûres.
Mais deux hommes déterminés.
Courageux et surtout solidement armés,
Peuvent braver toute rencontre.
Tel que vous me voyez, on m'a volé ma montre,
Mon Dieu! pas plus loin qu'hier soir.
Aussi je suis plongé dans un grand désespoir.
A ne vous rien céler, c'était un chronomètre
Tout garni de brillants. Un vrai travail de maître,
Une grande médaille à l'Exposition.
— Le bandit, cependant, prenait position. —
Et, voilà mon malheur! une femme charmante.
Une brune aux yeux bleus, pour tout dire, une amante.
Un petit démon, un lutin.
Devait m'attendre ce matin
Vers les deux heures et demie.
Que dira cette tendre amie?
Pour sûr je vais être en retard.
Alors. changeant de ton, notre maître cafard :
« Il faut absolument que je connaisse l'heure.
Et je viens d'en donner une raison majeure. »
Mais moi, de la main gauche armant un révolver.
Et tenant dans ma dextre un couteau tout ouvert.
Brusquement je fis volte-face...
Cherchez ce que j'ai pu dire à ce Lovelace.

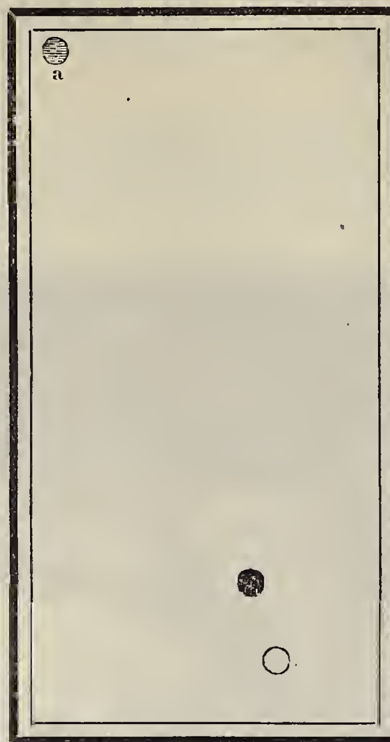
Réponse à l'Énigme N° 14.

Pour avoir le gros lot dans une loterie,
De tous les numéros vous prendrez la série.

R. D'A.

LE BILLARD

10e position.



Jouer sur la rouge de manière à caramboler et à conduire les deux billes dans le coin A.

Solution du coup inséré dans le N° 14

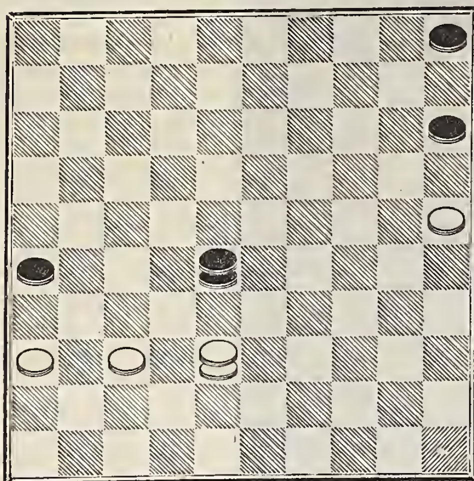


LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

DAMES

PROBLÈME N° 26,
par M. MINET.

NOIRS.

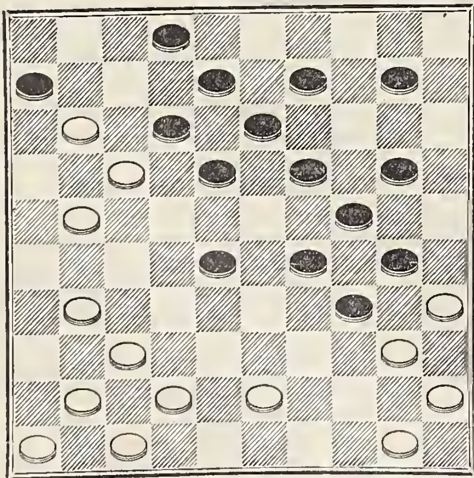


BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

PROBLEME N° 27,
par M. Van DAMME.
L'ÉVOLUTION.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent. AUGUSTE JOLIET.

MUSIQUE

Le quatrième festival de l'Hippodrome a été moins brillant que les précédents. Le programme comprenait cependant des œuvres qui pouvaient piquer la curiosité du public : le *Déluge*, de M. Saint-Saëns, des fragments d'un opéra inédit, de M. Guiraud, enfin la marche avec chœur du *Tannhauser*, de M. Wagner, qu'on a fort peu entendue en France depuis dix ans.

Eh bien ! le succès de la soirée n'a été pour aucune de ces œuvres : c'est M. Wekerlin qui a triomphé, avec une barcarolle extraite des *Poëmes de la mer*. Ce morceau, d'une facture assez banale, renferme une agréable mélodie pour ténor, suffisamment chantée par M. Mouliérat avec une jolie voix et accompagnée par les chœurs *à bouche fermée*. Tout cela est ce qu'on est convenu d'appeler le *vieux jeu*, et pourtant le public a manifesté son contentement d'une façon non équivoque : bravos, rappels, *bis*, rien n'a manqué. Je crois que M. Wekerlin a été le premier surpris de ce triomphe sur lequel sa modestie ne comptait certes pas, et dont il est redevable, dans une certaine mesure, à M. Saint-Saëns. On venait en effet d'entendre le *Déluge*, et je puis bien dire que jamais composition ne parut plus monotone. M. Saint-Saëns a une bien singulière façon de comprendre la musique! Pour lui, l'accessoire est toujours le principal, tandis que le principal n'est même pas toujours l'accessoire. Après tout, M. Saint-Saëns est tellement amateur de couleur locale et de réalisme qu'il aura peut-être voulu écrire une partition ennuyeuse comme quarante jours de pluie. Si tel était son but, la réussite est complète et l'on doit des remerciements à l'administration de l'Hippodrome qui ne nous a fait entendre que les deux premières parties de l'ouvrage au lieu de la totalité dont le programme nous menaçait.

Les fragments de l'opéra inédit de M. Guiraud comprenaient un *air*, un *intermezzo* et une *scène* avec chœur. Il m'a été impossible de me rendre compte de l'*air*, trop médiocrement chanté par Mlle de Stucklé; mais l'*intermezzo* est charmant. C'est un fragment symphonique d'une allure vraiment originale, très-soigneusement instrumenté.

La grande *scène d'invocation* a été bien chantée par M. Dufriche. Il y a là une prière d'un beau sentiment, habilement ramenée après un développement large et savamment conduit. Je crois que ce morceau produira beacoup d'effet au théâtre.

La marche avec chœur du *Tannhauser* terminait le concert; c'est assez dire qu'elle a été exécutée au milieu du brouhaha de la sortie générale. Le mouvement pris par M. Vizentini était beaucoup trop lent; c'est là, d'ailleurs, une observation que j'ai eu souvent l'occasion de faire, à propos des morceaux dirigés par le jeune chef d'orchestre. Je sais bien qu'il faut, dans une vaste salle, se méfier de la confusion qui résulte d'un mouvement trop précipité; mais il ne faut pas tomber d'une exagération dans une autre.

M. Capoul a voulu de nouveau tenter la fortune en organisant à la salle de la Gaîté quelques représentations des *Amants de Vérone*, de M. le marquis d'Ivry.

Cette fois, ce n'est plus Mlle Heilbron qui chante le rôle de Juliette. La charmante cantatrice, envolée vers le pays du soleil, est remplacée par Mlle Émilie Ambre. Les qualités de cette jeune artiste ressortent surtout dans les morceaux qui demandent du sentiment et de la douceur; ainsi, elle a fort bien dit toute la *scène du balcon*, au second acte. Mais elle manque de force, d'énergie dramatique; au quatrième acte, notamment, dans la grande scène finale, Mlle Ambre a été tout à fait insuffisante.

M. Capoul est toujours un Roméo plein de passion et de fougue. Quel malheur que la voix soit si défaillante! Avec un meilleur instrument, M. Capoul eût fait de ce rôle une création de premier ordre.

Mme Lhéritier a retrouvé, dans le personnage de la nourrice le vif succès qu'elle avait obtenu à la salle Ventadour.

L'exécution générale a été bonne, à part quelques petits accrocs, résultat inévitable d'une reprise improvisée en moins de huit jours.

LÉON DELAHAYE.



COURRIER DES THÉATRES

M. CLAIRVILLE.

Les kiosques du boulevard n'ont pas fait peau neuve cette semaine. Seul, le théâtre de Cluny s'est donné le luxe de renouveler son affiche ; on y lit en lettres énormes : *Marianne*, ou *la vivandière de la 32e demi-brigade*. Inutile de dire que le sous-titre, dû à l'imagination de l'impresario, n'est là que pour donner à la pièce un cachet républicain et tâcher de détourner sur la caisse de M. Tallien la pluie d'or que *Marceau*, ou *les enfants de la République* — encore un sous-titre à effet — fit pleuvoir dans la caisse de M. Castellano. Ce miracle ne me paraît pas impossible. Le drame de MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson n'a pas trop subi l'outrage des années; et si le style n'est point de ceux qui ouvrent toutes grandes, devant un auteur, les portes de l'Académie, la pièce solidement charpentée, habilement conduite, bourrée de situations émouvantes, laisse bien loin derrière elle les pâles tentatives des hommes nouveaux qui prétendent régénérer le vieux théâtre, mais qui n'ont pas encore su faire du succès leur complice. Laissons donc M. Tallien caresser le doux espoir qui lui inspira l'idée de cette reprise, et qui en a fait, grâce à ce trait de génie du sous-titre, le collaborateur de deux praticiens passés maîtres dans l'art de découper en cinq actes un fait divers à sensation, et jetons quelques fleurs sur la tombe fraîche ouverte du plus fécond des auteurs dramatiques contemporains, de celui pour qui la fortune n'eût, jusqu'au dernier jour que des sourires, et pour lequel elle réserve encore quelques faveurs posthumes, parlons de M. Clairville.

Ce n'est point une biographie que je veux écrire. Comme les peuples heureux, les auteurs heureux n'ont pas d'histoire. La biographie de ce mort d'hier tient tout entière dans la nomenclature de ses pièces, un catalogue qui compte environ sept cents numéros, en regard de chacun desquels on peut, à quelques exceptions près, écrire le mot : succès. Il y aurait un intérêt réel à détailler ce catalogue, mais ce n'est point ici le lieu, et la place dont je dispose n'y suffirait pas. Il serait curieux de suivre, dans cette incessante production de quarante années, le travail gigantesque de cet esprit forgé pour le théâtre, que toutes les scènes ont tenté, depuis Bobino jusqu'à la Comédie-Française, et qui triompha sur toutes les scènes, avec le même arsenal de moyens et de procédés, en appropriant aux milieux les plus divers les mêmes formules. Le moule dans lequel M. Clairville a coulé sa première idée dramatique, il l'a gardé intact jusqu'au dernier jour, et si ses fils avaient été marqués au sceau de la vocation paternelle, ce serait là pour eux la plus précieuse portion de son héritage.

Le genre où M. Clairville excella, dans lequel il n'eût pas de rivaux, et dont il a sans doute emporté le secret dans la tombe, c'est le genre si français ou, pour mieux dire, si parisien de la *Revue*. Trente années de suite, il signa seul ou en société de jeunes apprentis, dont il était le patron et qui, livrés à eux-mêmes, ne purent jamais passer maîtres, cette joyeuse chronique en action, des sottises, des ridicules, des gaîtés, des tristesses, des vices et des vertus de l'année défunte. Le jour où M. Clairville, surmené par d'autres travaux ou poursuivant une veine nouvelle, se désintéressa de ce jeu d'esprit annuel, il n'y eût plus, à proprement parler, de *Revue*. Ses collaborateurs, privés de ce guide sûr, infaillible, abandonnés à leur initiative propre, oubliant le sage conseil du maître : « Ne cherchez pas le fin du fin ; soyez simple, familier, bon garçon, sans prétention et sans pose; ne cherchez pas à brosser une toile d'histoire, tenez-vous en au rôle modeste d'anecdotier; surtout ne vous préoccupez point du cadre et ne comptez pas sur lui pour faire valoir votre tableau ; plus le cadre est cherché, fouillé, surchargé de moulures et d'arabesques, moins la peinture aura de relief, de vigueur et d'intensité ; » ses collaborateurs, dis-je, à qui le succès constant n'avait rien appris et qui le rêvaient en dehors de cette prudente formule, se mirent à raffiner un genre dont la bonhomie est l'assise fondamentale, à chercher midi à quatorze heures, à historier le cadre et à lui sacrifier complétement le tableau. A partir de ce moment, la *Revue* entra dans les eaux du demi-succès, et elle n'en est sortie que dans les rares occasions où le vieux pilote, par condescendance ou peut-être par nostalgie, voulut bien consentir à reprendre le gouvernail.

Ce serait faire un mince éloge de M. Clairville que de le cantonner dans un genre ingénieux, qui nécessite, il est vrai, de sérieuses qualités d'observateur et une extraordinaire souplesse d'esprit, mais dont la saveur est par trop spéciale et dont le rayonnement ne saurait dépasser, sans s'éteindre, la ligne des fortifications. On peut même dire que, dans sa longue et féconde carrière d'auteur dramatique, ce ne fut là pour lui qu'un aimable délassement, et comme les intermèdes faciles de sa production courante. Cette production, dont j'ai dit le chiffre invraisemblable, embrasse tous les genres, depuis la comédie de caractère jusqu'au vaudeville à flonflons, depuis l'opéra comique jusqu'à l'opérette, avec quelques excursions heureuses dans le drame, qui ne semblait cependant pas être une note accessible à ce génie aimable et souriant. En tout il a déployé ces qualités maîtresses, grâce auxquelles il ne connut jamais les amertumes de la chute et grâce auxquelles, même dans les parties douteuses, l'honneur de l'artiste et l'amour-propre de l'homme furent toujours sauvegardés : une grande ingéniosité d'invention, une incomparable sûreté de main, une puissante habileté de facture, une observation presque toujours superficielle mais extrêmement ingénieuse, ce tour d'esprit rabelaisien, qui est d'essence si française, et surtout cette aptitude à *flairer* le public, si l'on peut dire, à le suivre et même à le devancer dans les variations de son goût, dans le caprice de ses modes, à flatter ses tics et à ménager ses nervosités. D'autres lui reprocheront cet *opportunisme*, qu'on traitera de basse complaisance. Moi j'estime que la vérité du théâtre est là; et c'est pour l'avoir comprise, à ses débuts, et l'avoir depuis invariablement pratiqué, que M. Clairville a tenu si longtemps une belle place dans le monde dramatique et qu'il est mort sans avoir reçu de ces blessures profondes qui découragent les talents les mieux trempés et font avorter parfois les plus solides espérances.

Ce n'est pas à dire que M. Clairville fut un génie dramatique de haut vol, de vaste envergure, et qu'aujourd'hui qu'il appartient à la postérité, il ait chance de trouver grâce devant elle comme il a trouvé grâce devant ses contemporains. Pour dire tout mon sentiment, je ne crois pas que ce juge suprême, dont les arrêts consacrent les gloires sans appel, soit jamais saisi du cas de ce vaudevilliste heureux. Le jour où il siégera pour lui, s'il siége jamais, il y aura prescription. M. Clairville fut, en effet, un serviteur fervent de l'actualité, cette déesse volage dont les empreintes fugitives restent à fleur de terre et s'effacent aussitôt qu'elle a passé. Le lendemain, il n'en reste plus qu'une insaisissable poussière, qui échappe à l'analyse. Mais quel art il faut, quelle force d'intuition, quelle sensibilité d'appareil photographique, pour saisir au vol ces contours de météore et leur donner une provisoire fixité. Cet art, cette intuition, cette sensibilité, M. Clairville les eut à un degré rare, et ce sont là les éléments constitutifs de sa marquante personnalité.

Certes, le type immortel de Joseph Prudhomme ne serait pas sorti tout armé du cerveau de M. Clairville, comme il sortit un jour du cerveau d'Henri Monnier, qui eut son heure de génie. Mais, le type trouvé, sans se hausser à sa taille, il sut le réduire aux proportions d'une très-curieuse figurine dans son amusant vaudeville : *Un bourgeois de Paris*, que Goeffroy, ce Prudhomme de la rampe, a repris, il n'y a pas bien longtemps encore, au théâtre du Palais-Royal. Ce vaudeville a l'air d'avoir été fait devant une glace, l'auteur posant pour lui-même et devant lui-même, et condensant en trois actes les traits de sa propre physionomie. Car Clairville était un bourgeois, et son caractère, comme son talent, était de l'essence de bourgeoisie. C'est là ce qui explique comment son observation, d'ailleurs très-fine, très-exacte, manque de cette pointe fantaisiste, qui la colore, qui l'anime, qui la rend séduisante et lui donne un caractère singulier de distinction. de cette désinvolture endiablée au coin de laquelle sont marquées, par exemple, toutes les œuvres sorties de la collaboration typique de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy. Bourgeois, Clairville l'était jusqu'au bout des ongles; il faut l'avoir vu pour s'en rendre compte, dans son modeste et patriarcal logement de la rue de l'Échiquier; dans son cottage d'Enghien, où les cheminées avaient pour garniture des fleurs en papier recouvertes de globes en verre; il faut l'avoir vu, ceint de l'écharpe municipale, faire aux fiancés de village le speach traditionnel : il faut l'avoir vu pontifier au Caveau, dont il était le Désaugiers un peu gourmé, dans cette bastille inviolable de la poésie bourgeoise et de la Muse vendue aux clercs de notaire et aux clercs d'avoués. Il faut l'avoir vu surtout aux répétitions de ses pièces, dirigeant son bataillon artistique comme un chef de rayon dirige son bataillon de commis. Il allait au théâtre comme les employés de ministère vont à leur bureau, et quand il en sortait c'était pour retrouver, comme eux, ses chères paperasses. Entre ces deux termes de sa vie, pas un coin où l'imagination pût montrer le bout de son museau rose, où la poésie pût faire miroiter ses étincelantes paillettes. Un seul jour, la poésie a forcé la consigne, mais Clairville n'en pouvait mais. C'est le jour de ses funérailles, où les fleurs semées sur sa bière avec une profusion et un goût infinis, par des mains filiales ou reconnaissantes, ont pu donner un instant au public l'illusion d'un poëte qui s'en va!

Émile BLAVET.

NOS GRAVURES

École de Petits Enfants.

Les effets de M. Van Muyden sont toujours justes dans leur claire transparence ; — même dans les tendres sujets qu'il traite il pourrait montrer plus de vigueur.

La Jeune Mère.

Mystérieux tressaillements du cœur de la femme qui s'éveille à la Maternité ! Joies ineffables de la jeune mère qui porte dans ses bras le premier-né de son amour ! Quel poëte vous chantera jamais dignement ?

En ouvrant les yeux à la lumière, l'enfant sourit à celle qu'il avait sans doute entrevue déjà dans ses rêves et qu'il semble reconnaître. Elle, avec une tendre sollicitude, cherche dans les yeux de son enfant ce premier regard qui l'appelle, bien avant que les lèvres aient appris à formuler le doux nom de mère.

Le peintre a voulu nous faire assister à un de ces moments charmants de muette contemplation et d'effusions infinies entre la mère et l'enfant, et nous devons cette justice à M. W. Menzler, qu'il s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de finesse et un rare bonheur d'expression.

D.

*** Dans notre dernier numéro, la jolie composition intitulée *Funeste contre-temps*, a été attribuée à tort à M. A. Ibert. Nous faisons droit à la réclamation de M. de Boucherville. qui se déclare l'auteur de ce tableau.



LA JEUNE MÈRE, d'après le tableau de M. W. MENZLER. (*N. Ill. Zeitung*).



PANNEAU DÉCORATIF, par Boucher. (*L'Art.*)

L'HOTEL DROUOT

Il règne en ce moment une très-grande activité à l'hôtel Drouot : aux belles ventes de tableaux que nous avons déjà fait connaître succèdent des ventes importantes d'objets d'art et de haute curiosité, et réciproquement. Nous ne saurions donc mieux faire que de relever pour ceux des nos lecteurs que ce mouvement préoccupe les enchères les plus intéressantes.

La collection de M. Alfred Saucède dont la vente a eu lieu le 14 février a produit 95,924 francs.

La *Ferme en Bannalec*, de C. Bernier, a obtenu 2,500 francs. — *Le Matin*, de Corot, 3,620. — Les quatre sujets de Daumier sont montés à plus de 1,200. — *Forêt de Fontainebleau*, par Diaz, 3,220 — *Une Saint-Barthélemy*, par Eug. Isabey, 6,250. — Le curieux *Panier de chiens*, par Eug. Lambert, 4,450 — *François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle*, par J. P. Laurens, 9,100 — Une esquisse du même, *La Mort du duc d'Enghien*, 615 — *La Chasseresse*, de Jules Lefèvre, 2,000 — *La lettre de recommandation*, par Eugène Leroux, 2,550 — *Le Volontaire d'un an*, par Lobrichon, 1,300 — Une esquisse de J. P. Millet, *Le Veau porté à l'étable*, 1,575 — *Job et ses amis*, par Mouchot, 930 — *La Garde du drapeau*, par Protais, 5,800, *Une étape*, du même, 610 — *La Supérieure*, de Robert-Fleury, 1,200 — *La Cornemuse*, de Ph. Rousseau, 2,300 ; du même, *Les Asperges*, 1,100 — Quatre Roybet : *Le Marchand de gibier*, 2,700 ; *Le Chanteur vénitien*, 1,780 ; *Le Fou*, 1,000 et *Le Jeune Florentin*, 1,820 — *Les Fermiers*, par Othon von Thoren, 800 — *Le Départ pour la revue*, de Worms, 4,000 francs.

Parmi les anciens un *Portrait d'homme*, attribué à Bronzino, 550 ; un *Intérieur de parc*, par Hubert-Robert, 3,000 ; *L'Enlèvement d'Hippodamie*, par Rubens, 1,220 ; *La Reine de Saba*, par Tintoret, 1,550 — Le portrait au pastel de *la Camargo*, par Latour, 1,400 francs.

Une des ventes les plus curieuses et les plus surprenantes de ces jours passés a été celle de la collection d'estampes pour illustrations, livres et gravures d'un vieux marchand amateur, vrai type du chercheur d'autrefois, J. Sieurin. Cette collection formée sou à sou pendant plus de cinquante ans, a donné, au jour des enchères, 190,424 francs. Comme on voit c'est parfois de l'argent bien placé que celui que l'on hypothèque sur des estampes !

Ainsi, des illustrations de Marillier pour le *Gil Blas* de Lesage, se sont vendues 4,900 francs. Des dessins de Saint-Quentin pour la *Folle journée* de Beaumarchais, 2,560 francs. Des eaux-fortes de Moreau pour les *Lettres à Émilie*, 1,005 francs. Des vignettes de Duplessis-Berthault pour les *Contes de la Fontaine*, 1,210 francs Les *Baisers* précédés du poème de Dorat, 4,500 francs. Les *Amours pastorales* de Daphnis et Chloé, dessins de Gérard et Prud'hon, 3,000 francs. Les *Liaisons dangereuses*, édition anglaise de 1796, 1,610 francs. Enfin une suite de figures d'après les dessins de Fragonard, pour l'édition des *Contes de La Fontaine* par Didot aîné, 20,000 francs ; nous disons vingt mille francs !

Et la collection Laperlier qui n'est pas encore terminée au moment où nous écrivons, mais qui a déjà produit de bien beaux chiffres : quatre Chardin, *Le Lièvre*, 3,150 francs ; *Les aliments de la convalescence*, 1,120 francs ; *Un déjeuner*, 3,560 francs, et pour ce prix-là on n'avait qu'une bouteille, un verre à demi-plein d'eau, deux pains et un tas de prunes ! *La corbeille de raisins*, 1,250 francs. Il est vrai que nous sommes en plein hiver. Le portrait de Claude Ballin, l'orfèvre, par Coypel, 1,780 francs. — *La petite fille aux chiens*, de Fagonard, 2,260 francs ; du même, *La résistance*, 3,500 francs ; *Les Baisers*, 1,750 francs ; le portrait de Georges IV par Gainsborough, 2,180 francs.

Le *Congrès*, par Goya, 805 francs ; *La place Saint-Marc* à Venise, par Guardi, 3,250 ; le portrait de Jouvenet par lui-même, 1,080 francs ; le portrait de Louis Tocqué, par Nattier, son beau-père, 6,500 francs ; le portrait du peintre Gillequin, par Perroneau, 3,200 francs ; de Prud'hon, l'*Abondance*, 1,200 ; *le Christ en Croix*, 5,000 francs ; la *Chute des anges*, 605 francs ; un *Portrait d'homme*, 2,000 francs ; le portrait du peintre Bachelier, par Chardin, au pastel, 1,210 francs ; celui de Schmidt, graveur, par Latour, 4,150 francs ; celui de Latour à cinquante ans par lui-même, 1,305 francs ; celui d'une jeune femme, par la Rosalba, 4,700 francs ; enfin la tête de l'impératrice Joséphine, par Prud'hon, très-séduisant pastel, 8,100 francs ; la reine Hortense et ses deux enfants, dessin de Prud'hon, 1,100 francs ; le portrait de Joséphine, par Isabey, miniature, 910 francs.

Dans les terres cuites : le portrait de Pascal Borie, 650 francs ; celui de M. Taitbout, 1,000 francs ; celui d'une jeune femme, 3,000 francs ; tous les trois sont de Caffieri ; le La Fontaine d'Houdon s'est vendu 1,000 francs.

Nous donnerons, quand elle sera finie, le total de la vente.

Signalons, en terminant, comme prochaines :

Une vente de peintures décoratives et boiseries sculptées provenant de l'hôtel de Montmorency et du château de Normanville ainsi qu'une vente de tableaux anciens, devant avoir lieu à l'hôtel Drouot, les lundi 24 et jeudi 27 février, par MM. Escribe et Haro. Ces deux ventes très-intéressantes et dont l'une a même un certain côté historique seront précédées chacune de deux expositions.

Viendront aussi la semaine prochaine, les ventes de monuments antiques, vases peints, bronzes, terres cuites et médailles de M. Paravey, ancien conseiller d'État, amateur très-émérite. Ces ventes seront faites par MM. Charles Pillet, Paul Rain, Rollin et Feuardent.

Enfin la collection H. C... de Lisieux qui contient outre de très-beaux meubles anciens de différentes époques, une curieuse et très-complète série de faïences de Rouen, des tapisseries des Gobelins et autres, de beaux livres avec précieuses reliures du seizième siècle. MM. Pillet, Mannheim et Labitte, sont chargés de cette vente, dont l'exposition ouvrira mardi 25 février.

Pierre D...

VOCABULAIRE
DES TERMES EMPLOYÉS A LA CHASSE A COURRE

(*Suite et fin.*)

NUIT. On dit qu'un animal a fait sa nuit dans un endroit, c'est-à-dire qu'il y a été manger.
ONGLES, pinces des bêtes à pied fourchu.
OS du cerf, ses ergots.
PERCER au fort ou PIQUER au fort, c'est passer à travers les endroits fourrés.



PERCHE ou MERRAIN, partie de la tête du cerf d'où sortent les andouillers et chevillures.
PIGACHE, sanglier qui a une pince plus longue que l'autre.
PINCE, bout des ongles ou du pied de tous les animaux à pied fourchu.
PIQUER, suivre les chiens.



QUARTANIER, sanglier de quatre ans faits.
QUATRIÈME TÊTE, cerf de cinq ans.
RABATTRE. On dit qu'un limier se rabat lorsqu'il donne quelque connaissance à celui qui le mène.
RAGOT, sanglier qui a quitté la compagnie, mais qui n'a pas encore trois ans faits. Bon ragot, qui a ses trois ans accomplis.
RAMEUTER, arrêter les chiens qui tiennent la tête, et les tenir derrière soi pour attendre ceux qui suivent de loin et les faire chasser tous ensemble.
RENDONNÉ, circuit que fait l'animal.
REPOSÉE, endroit où le cerf se couche le matin, et où il reste toute la journée à dormir.



REVOIR d'un animal, apercevoir son pied ou quelque autre connaissance sur la terre.
ROMPRE les chiens, les empêcher de chasser.



SECONDE TÊTE, cerf de trois ans.
SOLE, dessous du pied de l'animal.
SUITES, testicules du sanglier.
TALON, derrière du pied des animaux.
TAYAU. On crie *tayau* lorsqu'on voie l'animal par corps
TRACE, pied du sanglier et du loutre.
TRANCHANT, côté du pied du sanglier.
TROISIÈME TÊTE, cerf de quatre ans.
VOY-LE-CY ALLEZ, ce que l'on crie lorsque l'on revoit le sanglier.
V'LOU, ce que l'on crie lorsqu'on voit par corps une bête noire.
VUE. On sonne la vue lorsque l'on voit l'animal.



VIDER L'ENCEINTE, c'est lorsque l'animal sort de la partie du bois dans laquelle il a été détourné.



FIN.

CHRONIQUE DU SPORT.

Équitation rétrospective.

Les bases fondamentales, de l'ancienne équitation française, dont l'école de Versailles fut à la fois la suprême et dernière incarnation, résidaient principalement dans une excessive finesse d'aides, un tact et un sentiment particuliers. L'écuyer et le cheval semblaient se mouvoir en vertu d'un accord si parfait, qu'aucun signe extérieur ne venait en trahir le secret aux yeux de l'observateur.

La position de l'homme était sûre, élégante, correcte, aisée, exempte à la fois de raideur et de désinvolture. Le cheval équilibré naturellement, assoupli et léger, *goûtant son mors*, pour me servir d'une expression technique, sans cependant être assujetti et automatisé comme par la manière allemande. Il en résultait un travail fin, délicat, gracieux, agréable à regarder ; une imperceptible pression de genoux, un insaisissable doigté de la main, suffisaient à l'homme pour communiquer sa volonté ; elle était aussitôt comprise et exécutée. L'animal se plaisait, sous cette domination, dissimulée, acceptait sans révolte cette main de fer, enveloppée d'un gant de velours ; il travaillait gaiement, avec tout l'entrain de son caractère et de ses qualités naturelles ; suivant une locution de l'époque : « *puissant dans ses hanches et galant dans sa bouche* ». Il faudrait un volume pour rendre dans toute leur expressive signification, ces quelques mots, idéale définition d'un cheval de selle, en état de donner à son cavalier toutes les jouissances qu'il est en droit d'en attendre.

Ne vous y trompez pas, l'équitation est une jouissance, une jouissance morale et physique, si étrange que cela puisse paraître à beaucoup de gens. Certes, pour la ressentir, il faut certaines aptitudes, et surtout en posséder la passion ; mais

il en est un peu comme cela de tout en ce monde. Quant on est doué de l'un et de l'autre, c'est une source intarrissable d'études de plaisirs, et passez moi le mot de voluptés ; on le recommence tous les jours, on ne s'en lasse jamais, soit qu'enfermé dans un manége, vous cherchiez, par la savante décomposition des mouvements de l'animal, l'harmonieuse cadence de ses *airs* les plus relevés ; ou bien, si vous l'aimez mieux, au grand jour, en plein soleil, écoutant résonner sous vous le branle précipité du galop de l'un de ces admirables chevaux de pur sang, qui s'en allant à travers champs, le cou tendu, la tête allongée, les naseaux ouverts, rasent le sol dans une merveilleuse vitesse. Ce sont les deux degrés extrêmes de l'échelle ; chacun a sa poésie, son charme, sa volupté : chagrin, inquiétude, ennuis, souvenirs fâcheux, vous laissez tout cela derrière vous, et vous vous en allez emporté sur les ailes du vent, si vous le voulez, jusque dans les domaines enchantés du pays des rêves, où se retrouvent les bonheurs évanouis. C'est à mon avis une des suprêmes jouissances données par Dieu à l'homme sur terre ; bien peu laissent moisir de regrets et se renouvellent aussi facilement.

Pour en revenir à Versailles, un cheval dressé avec une aussi exquise finesse, devenait, cela va sans dire, un instrument de précision, si bien ajusté même que, si d'aventure, un téméraire ignorant voulait se résigner à vouloir en jouer, ah ! ça ne se passait pas précisément tout seul. L'animal inquiet, d'abord, désorienté, s'irritait bientôt contre une main brutale, des jambes incertaines, une assiette indécise, et finissait d'ordinaire par envoyer l'imprudent par dessus ses oreilles, ayant l'air de lui dire : « *Va-t-en apprendre ton métier, moi je sais le mien.* A qui pouvait-on donner tort? sans contredit, à l'homme. Pour savoir, il faut apprendre, pour apprendre, il faut étudier ; en tout et pour tout, je vous défie de sortir de cette règle inflexible : Pourquoi faire une exception pour l'équitation ?

J'en conviens, un cheval dressé juste est peu agréable pour un ignorant, par la très-simple raison qu'il en sait plus que celui chargé de le conduire. Aussi entend-on bon nombre de.... cavaliers (je ne trouve pas d'autre mot) vous dire naïvement : « J'ai horreur d'un cheval dressé par un écuyer, *on* ne sait plus comment s'en servir. » Pardon, *on* est ici une expression impropre : vous... oui, mais un homme du métier, non : Allez à l'école. Il serait fâcheux de n'avoir d'autres chevaux que ceux sur lesquels vous pouvez vous promener à votre aise ; parce que je vous répondrai à mon tour : Je ne sache rien au monde de plus odieux qu'un cheval sortant de vos mains ; il s'en va la bouche sourde, les hanches insensibles, raide comme une barre de fer de la tête à la queue et de la queue à la tête, piquant ses allures, suivant son caractère paresseux comme un loir, ou convulsif comme un épileptique, se défiant de la main, craintif des jambes ; vous êtes sur son dos comme une barque sur une mer orageuse, il faut un quart d'heure avant d'arriver à faire deux pas d'une manière qui ait le sens commun. Vous croyez que c'est agréable, mais j'aimerais mieux scier une voie de bois ou tirer de l'eau d'un puits, ce ne serait pas plus fatigant, et beaucoup moins ennuyeux.

On attachait autrefois, surtout à Versailles, et avec raison, une excessive importance à la régularité de la position du cavalier : c'était la base première et fondamentale de l'enseignement. Il est aisé de s'en rendre compte ; un cheval mis et affiné peut être comparé à une balance, les épaules et les hanches en forment les deux plateaux, le cavalier en est l'aiguille. Ceci posé on comprendra facilement que la moindre oscillation de l'aiguille se fait instantanément sentir sur l'un ou l'autre des deux plateaux, et y détermine un mouvement juste ou faux, suivant l'impulsion qu'elle communique. L'élève était donc rigoureusement soumis, à un long et pénible apprentissage ; pendant une année, et souvent davantage, il était condamné à la selle française, *sans étriers,* sous une surveillance sévère et infatigable ; on ne lui passait rien, dès que sa position s'écartait de la plus rigide régularité, il y était sévèrement rappelé.

C'est le seul moyen de faire non-seulement un écuyer, mais même un cavalier. Le mouvement instinctif de tout homme commençant à monter à cheval, est de remonter le genoux et de pencher le haut du corps en avant ; il faut prendre l'habitude mécanique de faire exactement le contraire, et cela sans avoir besoin d'y penser. Un cavalier préoccupé de sa position ou obligé de penser à rester sur sa selle, ne *peut* avoir aucune action sur son cheval. Toutes ses facultés se concentrent dans une seule et unique idée : *ne pas tomber*, il se contracte, se crispe, s'attache à la main. Dès lors, il n'y a plus d'équitation, ni de savoir-faire, l'homme n'existe plus, c'est un volant sur une raquette. Il faut être chez soi, y être complétement, afin de conserver la libre disposition de sa tête, de sa main et de ses jambes : faire agir l'un ou l'autre, isolément ou simultanément, sans même avoir besoin de se le dire à soi-même, cela doit se faire tout seul par suite d'une habitude, en quelque sorte instinctive et mécanique. En un mot, il faut jouer de l'instrument que vous avez entre les jambes comme d'un clavier, sans avoir à vous inquiéter de ce qui peut se produire, en dehors de votre exigence elle-même.

Cette aisance, cette facilité de mouvements, cette sûreté de vous-même, une seule chose peut vous la donner ; trotter autour du manége sans étriers, trotter longtemps, indéfiniment, jusqu'à ce que vous vous sentiez maître de vous, et en état de vous servir de vos moyens. Alors, mais alors seulement, il vous est permis de savoir si vous avez le sentiment du cheval, si vous pouvez devenir un écuyer. Dans tous les cas, il vous reste toujours une habitude pratique, à l'aide de laquelle vous vous servirez convenablement d'un cheval ne présentant pas de difficultés sérieuses, à la condition toutefois de limiter vos exigences à votre propre capacité, et de ne rien demander, que vous ne soyez en état d'exiger et d'imposer. Il n'existe pas de cavalier sans cette indispensable préparation ; autrement, avec de l'audace, de l'amour propre et de la jeunesse, vous allez vaille que vaille un certain temps, mais dès que l'âge se fait sentir, vous n'existez plus ; ceux-là seuls qui savent, et par conséquent ont appris, montent à cheval, comme M. le marquis de La Bigne, jusqu'à quatre-vingt-dix ans.

Il existait, autrefois, une dernière et décisive préparation presque oubliée aujourd'hui. On en retrouve seulement trace à Saumur, à l'école d'état-major de Paris, à Saint-Cyr enfin, là où elle est réglementairement obligatoire. Partout ailleurs, on y a renoncé. Je veux parler du sauteur dans les piliers, ou en liberté. Certes, les sauts réglés, faits au commandement, ont, quant à la tenue, considérée isolément, peu de rapport avec les défenses que le même animal présenterait de lui-même, si vous entriez en lutte avec lui. Aussi cette pratique n'avait-elle pas été instituée dans ce but unique ; elle avait pour effet de forcer l'élève à se descendre dans sa selle, c'est-à-dire à s'asseoir, en faisant peser ses épaules sur ses reins, à allonger la cuisse, à fermer les genoux, au lieu de suivre le mouvement instinctif, en remontant la jambe et penchant le corps en avant. Je ne parle pas d'une reprise de sauteurs en liberté, exécutée par des hommes du métier ; ceci est une question d'art et certes, une des plus jolies choses que l'on puisse voir. Quand un jeune homme était passé par ces épreuves ; ah! je vous en réponds, il était à cheval ; et les niaiseries enfantines auxquelles vous faites l'honneur de les considérer comme des difficultés ne l'embarrasseraient pas beaucoup. Comme ce travail un peu dur, ne convenait pas précisément à notre jeunesse moderne, elle a préféré le considérer comme une habitude routinière et inutile ; c'était plus commode que de s'y astreindre.

Quant l'apprenti écuyer avait été ainsi longuement préparé, il devenait apte, s'il en avait le goût et les aptitudes, à aborder les véritables et artistiques difficultés de l'équitation ; c'est-à-dire la haute école. Il en est un peu de la haute école aujourd'hui, comme des sauteurs en liberté, elle n'existe plus qu'à l'état de souvenir et de légende. On en retrouve trace, seulement sur les affiches et dans les manéges des cirques, le public s'est habitué à considérer ces exercices comme la suprême expression de l'art, dont il n'est que la parodie. L'équitation du cirque est une chose toute spéciale et à part ; il ne s'agit plus de faire bien ou mal, en se conformant à des règles, à des principes, à des traditions ; il faut, avant tout, étonner, séduire et arracher les bravos d'un public ignorant et prétentieux, quand il n'est pas les deux à la fois. De là ces contorsions épileptiques, ces mouvements convulsifs, ou bizarres, en dehors de l'équilibre et des allures naturelles. Le véritable homme de cheval, souffre, en voyant le pauvre animal soumis à une contrainte ressemblant à la torture obtenue par des traitements brutaux et cruels auxquels un écuyer digne de ce nom, doit répugner de descendre. Tout ce qui ne s'obtient pas par l'accord de l'homme et du cheval, l'un sur l'autre, n'est plus de l'équitation, et rentre dans la spécialité des dresseurs d'animaux savants : chiens, singes, chèvres, etc. Il est impossible d'en douter, en voyant les mêmes chevaux exécuter en liberté, ou en leader, de tandems, par conséquent l'action directe de l'homme y est absolument étrangère. Tout cela est bon pour un public dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

La véritable équitation académique consiste à régler et régulariser les mouvements naturels du cheval, à leur donner le plus d'harmonie et de souplesse possibles, à pouvoir à son gré les allonger, les raccourcir, les changer de direction, aisément, sans efforts, ni contorsions de l'homme ou de l'animal. Tous les airs de manége anciens, n'étaient autre chose que l'allure naturelle, assouplie, décomposée, rendue plus brillante et plus gracieuse mais ne sortant jamais le cheval de son équilibre et de ses aplombs naturels. Ainsi, par exemple, le piaffer est le pas avec plus d'élévation et de cadence, sans avancer, il en est de même du passage relativement au trot, etc. Cette équitation rationnelle, logique, fine, élégante, artistique, n'a jamais existé qu'à l'école de Versailles et a disparu avec elle.

TURF

La journée annoncée pour le jeudi 13, à la Marche, a eu lieu au Vésinet, le terrain de la Marche, se trouvant encore trop détrempé à la suite de la fonte des dernières neiges, pour être praticable.

Les quatre courses d'obstacle dont se composait le programme n'ont donné lieu à aucun incident bien remarquable. *Austral* a gagné facilement le Prix d'ouverture, battant *Légende III*, *Vélocité*, *Corinne* et *Du Barry*. Le Prix de février est échu à *Fraxinelle II*, *Jocko* second, *Hypothèse* troisième, *Mina*, *Ex-Vendée* tombée. Le vainqueur de Nice, *Jocko*, semble de plus en plus perdre sa forme. C'est un très-beau cheval, galopant dans un très-bon style, avec une action tout à fait propre à la nouvelle carrière qui s'ouvre devant lui. Son avenir pourrait, cependant, se trouver compromis par des épreuves aussi répétées à courte échéance, dont il est impossible qu'un jeune cheval, encore peu fait au métier, ne se ressente pas, et surtout ne se dégoûte pas.

Faucon a gagné le Prix des tribunes qui s'est réduit à un match entre lui et *Tralala*. Ni *Pantalon*, ni *Agathoclès* n'ont pu mettre *Le Nageur* à l'ouvrage, dans le Prix de Marne, course de haies, il a gagné très-facilement.

Les hippodromes suburbains commencent à se remettre de l'émotion causée dernièrement par la

récente mesure de la Société d'encouragement. C'est, en fin de compte, la montagne accouchant d'une souris. A la suite de quelques pourparlers et de concessions réciproques, les choses restent à peu près dans le même état. Les sociétés particulières acceptent le contrôle de la Société, relativement à la composition de leurs programmes. Quant à l'épineuse question des book-makers, elle est, paraît-il, assez adroitement éludée. Les journées de courses plates et celles des courses à obstacles seront désormais distinctes; les book-makers seront admis gratuitement dans les premières, payeront dans les secondes, peut-être double, je n'en sais rien, et cela ne me regarde pas. Il y aura donc, en fin de compte, peu de chose de changé, et tout le monde sera content. Je me garderai bien, en ce qui me concerne, d'émettre une appréciation à cet égard, il ne faut jamais se mettre entre l'enclume et le marteau, vous ne satisfaites pas les uns, vous mécontentez les autres, et ça ne change absolument rien. Je me bornerai, seulement, à constater que l'on ne remonte pas les courants, quand on les a laissés déborder, ils suivent leur route envers et contre tout. Cela me rappelle le proverbe italien : « Agir vite, c'est agir deux fois! agir à propos, c'est agir quatre fois. »

* * *

Auteuil continue le cours périodique de ses réunions annuelles, sans s'inquiéter des grondements d'un tonnerre inoffensif : la foudre ne saurait tomber chez lui! La journée de dimanche, 16 février, mérite une attention particulière. Nous y avons vu une de ces métamorphoses dont il est impossible de ne pas tirer la conclusion d'un fait que nous avons fréquemment constaté, à savoir : *que pour faire un métier, il faut le savoir*. *Pride of Kildare*, jument irlandaise, ayant gagné plusieurs très-bonnes courses en Angleterre, fut achetée, il y a un an, la somme de 20 à 25,000 francs, par un sportsman français, aujourd'hui disparu du turf : elle venait d'arriver troisième dans le Grand-Liwerpool. Depuis son importation, non-seulement elle n'avait pas pu gagner une course, mais elle s'était montrée dans une forme telle qu'un poney l'aurait battue. Son maître s'étant retiré du turf, elle fut vendue l'automne dernier, en vente publique, un prix très-modéré, autant qu'il m'en souvienne, M. le comte de Saint-Sauveur s'en rendit acquéreur.

Personne ne pensait donc plus à *Pride of Kildare*, d'autant mieux qu'elle venait de faire une course très-médiocre dans le Midi. Elle est partie dimanche dernier au poids de 63 1/2 dans le Prix de la Garenne, steeple-chase, Handicap. On aurait dû peut-être, lui prêter plus d'attention, son propriétaire ayant retiré *Wild-Monarch* et *Lady Killer*, et s'en rapportant à elle seule, du soin de défendre ses couleurs. Toujours est-il que *Pride of Kildare* a gagné, dans un grand style, les mains-basses, la tête dans le poitrail, son jockey tenant ses rênes d'une main et caressant l'encolure de la jument de l'autre. Elle battait *Cap*, second portant 70 kil., c'est-à-dire lui donnant treize livres. Il est impossible de savoir de combien la jument a gagné. Je n'ai pas la prétention d'être prophète à aussi longue échéance, mais *Pride of Kildare* ne peut, en fin de compte, logiquement et équitablement, porter plus que le poids de *Cap*, c'est-à-dire 70 kil. dans le Grand-International; eh! bien, croyez-moi, méfiez-vous d'elle, surtout si le terrain est lourd, je crois qu'il en faudra un bon pour la battre.

En dehors de cet événement, les trois autres courses de la journée présentent une importance secondaire : *Le Sphinx* a gagné le Prix du Mont-Valérien, *Tralala* celui de Clairefontaine, et *Belle-Petite* la course de haies, Handicap, où *Jonville* a fait une assez triste exhibition.

NED PEARSON.

COURRIER DE LA SEMAINE

Les grands équipages ne chôment pas et les veneurs profitent des dernières semaines de la saison pour poursuivre les grands fauves. Dans ce vaillant sport cynégétique, l'équipage de M. le duc d'Aumale tient la corde et les réunions de Chantilly sont, sinon les plus nombreuses, du moins celles où s'assemblent les veneurs les plus renommés de la France et de l'étranger; on y rencontre les plus intrépides coureurs de renards de la vieille Angleterre, le trappeur de l'Amérique du Nord, le chasseur d'ours moscovite et ce fameux et unique nabab, qui fait chaque année le voyage de l'Inde pour aller respirer l'air des jungles et rapporter son tigre royal, animal dont il fait monter les griffes en talismans et en fétiches, ornés de pierreries, qu'il offre aux jolies femmes et à ses amis lesquels s'empressent, pour en mesurer la vertu, d'aller se faire décaver à Monaco.

* * *

La semaine dernière on a couru en forêt de Chantilly un superbe dix cors qui a mené très-vite et qui s'est fait prendre après deux heures de chasse rapide. Le duc de Nemours, le prince de Joinville et M. le comte d'Eu assistaient à ce laisser-courre admirablement organisé par Ourvari. Quelque bien menée qu'ait été cette chasse elle n'a offert aucune péripétie digne d'être rapportée, et nous n'aurions qu'à constater la bonne tenue de la meute sans un incident qui est venu jeter quelque gaieté au départ. Tout le monde était en selle lorsque l'on vit arriver, au rendez-vous de la *Victoire*, une berline attelée de deux chevaux au triple galop et blancs d'écumes. Un grand et beau jeune homme en descendit précipitamment et, se dépouillant de sa pelisse, apparut dans un costume irréprochable de veneur. Il salua l'assistance et montant à cheval, il se mêla aux veneurs.

Chacun se demandait quel était cet inconnu et tout le monde s'accordait à le reconnaître pour un prince russe à son grand air.

Bientôt ses oreilles furent frappées par ces mots chuchotés autour de lui :

— C'est un prince russe...

Il s'approcha, botte à botte, d'un chasseur et lui demanda discrètement de vouloir bien lui désigner le fameux prince russe.

— Mais c'est vous!

— Comment moi!

— Mais certainement.

— Allons donc! Je suis tout simplement M. Franck Seillières et j'arrive du château de Mello.

L'attitude respectueuse de l'assistance se changea immédiatement en un sympathique et cordial accueil et la chasse se poursuivit joyeusement sans grand duc.

L'équipage de Francfort mène toujours grand train en forêt de Compiègne et la meute, admirablement entraînée, fait besogne correcte. En ce moment le vautrait est en pleine activité sur la bête noire. La présence est toujours la même : Mme R. de l'Aigle, Mlle de Ganay, les marquis, comte et vicomte de l'Aigle, M. le comte de Ganay, le comte d'Espeuilles, de Villeplaine, Archdéacon, Saulnier, Renouard, comte Foy, Leclère, les colonels Humann et d'Anloup et les officiers du 13e dragons, dont ces chasses viennent périodiquement rompre la vie un peu terne de la garnison de Compiègne.

Puisque le courant de la plume nous a amené à parler de ce régiment, qu'il nous soit permis de donner le dernier salut au brave commandant Clausener, un de nos plus intrépides frères en Saint-Hubert, qui vient de succomber à la suite d'une grave maladie. Son souvenir restera vivant dans le cœur de tous ceux qui ont eu l'honneur de le connaître.

Ne quittons pas les grands équipages sans mentionner la vie active de ceux de Rallye-Chistré et de Rallye-les-Charmes. Ce dernier découple, dans chaque réunion, quatre-vingts chiens en moyenne.

L'équipage de M. le marquis d'Harambure tient campagne en Touraine à la grande satisfaction des châtelains des environs parmi lesquels je citerai le marquis de Moges, les comtes de Pully, de Villeneuve, le vicomte de Grollier, les barons de Coqueray et du Puynode, MM. Maisonneuve et Chéronnée.

Si la grande chasse éclate par monts et par vaux, la chasse modeste et silencieuse de la sauvagine, non moins intéressante, est en plein cours en ce moment. Les cours d'eau, les lacs, les étangs, les marais et les plages sont très-fréquentées et les chasseurs y déploient toutes les ruses que l'expérience leur ont apprise.

La chasse au hutteau est une des plus intéressantes et nous espérons être utile aux lecteurs de la *Revue* en leur en indiquant l'organisation, fort simple d'ailleurs.

Le hutteau est une hutte volante, et voici de quelle façon le chasseur l'installe et s'y installe :

Il creuse dans le sable de la plage une fosse de 2 mètres de long sur 75 cent. de large et de 20 à 30 cent. de profondeur, en ayant soin de rejeter le déblai en bordure; puis il couvre ce trou d'une toile grise de même nuance que le sable et tenue par huit piquets plantés dans le sol; puis il se glisse à plat ventre sous la toile : le fond de la fosse a été préalablement garni de paille que l'on a eu soin d'apporter dans la toile.

M. B. Clerc qui a savamment pratiqué la chasse au hutteau dit que ce mode de chasse demande des installations un peu différentes suivant le gibier à chasser; ainsi pour le canard, en hiver, quand il gèle, on place dans l'eau, vis-à-vis du hutteau, sept à huit canards en bois, plus un canard mâle vivant, car au contraire de la chasse de nuit, le gibier tombe de préférence à la vue de ses semblables, tandis que la nuit le cri des appelants peut seul l'attirer.

Au mois de mai, ce mode de chasse, exempt des inconvénients de la froidure, est très-intéressant : les canards sont avantageusement remplacés par toutes les variétés d'oiseaux de mer, échassiers de toute nature, courlis, chevaliers, etc., etc. Les oiseaux empaillés remplacent les canards de bois, les bandes succèdent aux bandes et un cent de cartouches est bientôt épuisé.

M. B. Clerc ayant constaté que la poudre est généralement mauvaise dans les dépôts des ports, vu l'humidité de la mer, recommande l'emploi de la *poudre de bois* anglaise connue sous le nom de *schultze powder* et le *plomb trempé*, *Newcastle Chilled Shot*, bien plus dur que notre plomb français qui reste dans les plumes du canard.

Pour en revenir à la chasse actuelle de la sauvagine disons, qu'en ce moment, les passages sont abondants et qu'il faudra se hâter d'en profiter : canards, sarcelles, vanneaux, pluviers, sans parler des bécasses et des bécassines, pullulent aux bords des marais et sur les rives des rivières.

Si la chasse au marais a ses attraits, elle a quelquefois ses inconvénients.

Dimanche dernier, un des grands négociants de la rue du Sentier, que nous ne nommerons pas pour ne pas le livrer aux quolibets des membres de son cercle, s'installe, dès l'aube, sur les bords de l'un des étangs qui avoisinent Mortefontaine. Il détache une toue sur la rive et, tant bien que mal, se dirige vers un îlot garni d'ajoncs qui lui semble devoir être un abri propice. Il s'y installe après avoir fort maladroitement attaché le bateau. Tout à son aguet il ne remarque pas que la barque s'est détachée et qu'elle s'en va à la dérive. L'îlot sur lequel il était, était formé de vase durcie que le poids de son corps ne tarda pas à désagréger. Il chercha vainement la toue; le terrain cédant de plus en plus, il se mit à appeler au secours. Un brave et naïf homme des champs accourut :

— Tirez-moi de là! lui cria-t-il.



LES BORDS DE LA MARNE, fac simile d'un dessin de M. Oudinot.

— Bien volontiers, mon bon monsieur, combien me donnez-vous ?

— Ce que vous voudrez.....

— Combien cela fait-il en argent ?

— Cinq francs.

— C'est point assez.....

Et l'honnête paysan fit mine de s'en retourner.

Les pourparlers durèrent assez longtemps pour que l'imprudent chasseur se décidât à donner le louis réclamé au moment où il allait prendre un bain de siége.

Le paysan le tira de peine ; M. X... rentra bredouille et édifié sur les mœurs primitives des bons paysans... des environs de Paris.

FLORIAN PHARAON.

VÉNERIE

(*Suite*).

ÉCONOMIE CYNÉGÉTIQUE.

Le garde doit être doué d'une excellente santé, qui lui permette de résister aux effets de toutes les intempéries; la neige, la pluie, le chaud, le froid, l'humidité des nuits passées dehors, rien ne l'impressionne, rien ne l'arrête dans l'accomplissement de ses devoirs. Un garde de grande taille n'aura jamais ni assez de jarret ni assez de poumons pour rejoindre un délinquant qui fuit devant lui ; mieux vaut qu'il soit de taille moyenne. La sobriété est une des qualités essentielles du garde qui n'est plus qu'un surveillant inutile, souvent nuisible, du moment qu'il fréquente les cabarets ; à cette vertu, il doit joindre celle d'une probité inébranlable qui établit entre son maître et lui une confiance absolue. Aussi, les chevreuils, les lièvres, les perdrix, les faisans doivent-ils être ses enfants qu'il respecte comme la prunelle de ses yeux et qu'il fait respecter par les braconniers au risque de sa vie; il doit aimer son gibier jusqu'à en être jaloux. J'ai connu des gardes poltrons; autant se contenter du garde champêtre ; sans bravoure, il n'y a pas de surveillance efficace, car le garde, le vrai du moins, doit aller au feu comme le plus brave des soldats, et aujourd'hui, malheureusement, il va réellement au feu lorsqu'il poursuit un braconnier armé.

J'ai rencontré des propriétaires qui préfèrent un garde célibataire à un homme marié ; cette préférence ne peut s'expliquer tout au plus que lorsqu'il s'agit d'un aide-garde, d'un garçon garde et d'un auxiliaire, logeant, prenant ses repas chez le garde principal. La femme complète la garde, elle est indispensable, c'est l'âme de la maison. Malheureusement les gardes ne font pas toujours un choix heureux ; je citerai au besoin bien des gardes qui ont mal tourné par la faute de leur femme.

En France, le garde se divise en plusieurs variétés dont la classification serait assez longue; nous ne parlerons que du garde des propriétaires aisés et de celui de la grande propriété.

Le premier, est un excellent et bon serviteur dont le caractère élastique se prête à tout, ce qui fait qu'on le met à toutes les sauces. Ce garde pour lequel j'ai beaucoup d'indulgence sans admiration, fait sa tournée quand la serpette du jardinier et le long couteau à couper les asperges lui en laissent le loisir. C'est lui qui va chercher les enfants à l'école, soigne cocotte, monte sur le siége et conduit Madame au bal de la sous-préfecture. Mais en définitive, un tel serviteur qui est, je le reconnais, très-utile dans une maison, n'a absolument du garde que le nom auquel il ne tient que par le galon de sa casquette et la plaque aux armes souvent très-problématiques de son maître.

Un tel homme, celà se conçoit, est totalement nul au point de vue de la conservation du gibier et de l'agrément de la chasse.

Les gardes de nos grandes maisons sont un peu plus sérieux ; doublures plus ou moins heureuses des anciens serviteurs des forêts de la couronne, ils rendent plus de services, bien que leur ignorance soit grande encore et qu'ils soient bien loin de connaître parfaitement leur métier. Ceux-là, en général, ont la vocation et c'est beaucoup; il ne leur manque souvent qu'un maître éclairé et vraiment chasseur, pour bien faire.

Trop de nos grands propriétaires s'en rapportent exclusivement à leurs régisseurs, c'est fort commode, j'en conviens, mais en matière de chasse, il est rare que régisseurs et gardes vivent en bonne harmonie. Le garde s'attachera à son maître, jamais à un homme dont il se croit au moins l'égal, il ne lui obéit que de mauvaise grâce, parce qu'il lésine sur les dépenses indispensables à la chasse dont il a toute la responsabilité.

Pour ces raisons, je suis d'avis que le maître doit traiter directement avec son garde tout ce qui concerne la chasse et le gibier.

Les devoirs du garde, ce qu'il doit savoir, ce qu'on exige de lui, c'est, relativement considérable.

L'aube est le réveil-matin du garde que le soleil ne surprend jamais dans son lit; ses piéges tendus la veille l'obligent à être matinal. Sa tournée du matin ne doit rien avoir de régulier, sans quoi les délinquants se joueraient de sa surveillance ; il est essentiel que l'on ne sache jamais où il est, d'où il vient, où il ira. Des visiteurs viennent-ils chez lui, demander à lui parler, sa femme doit invariablement répondre qu'elle ne sait pas où est son mari.

La visite des pièges et des assommoirs sont pour le garde une occasion excellente qui lui permet de faire de nombreuses observations utiles et dont il peut tirer un grand parti : ce sont les voies qu'il remarque sur la rosée des chemins gazonnés ; plus loin il s'étonne du bavardage des pies, du coassement des corbeaux, du pitpit du rouge-gorge, il sait ce que cela veut dire; en cherchant bien, il ne tarde pas à trouver un lièvre ou un lapin pris au collet et qui se débat encore. La rupture de deux brins d'herbe noués la veille à travers un sentier d'assommoirs, lui prouve qu'il n'est pas le premier à les visiter, de là, en suivant les pas, il n'est pas rare qu'il arrive à la découverte d'un fusil caché sous les feuilles, et à l'endroit où, dix minutes avant son arrivée, il y avait un affûteur.

Je ne tarirais pas sur toutes les ruses que le garde doit connaître et qui sont la contre-mine des ruses du braconnier. Ce que je viens d'en dire suffit pour démontrer que l'esprit d'observation est la qualité qui doit prédominer dans tous les actes du garde à qui rien n'échappe et qui doit tout voir.

Pour le garde de vocation, ses devoirs n'ont rien de désagréable, loin de là, ils l'intéressent, ils sont attrayants. Je ne parle pas, bien entendu du sous-officier fait garde, qui fût devenu tout aussi bien employé dans la douane, dans les chemins de fer ou de toute autre administration, il n'est question ici, que du serviteur, enfant de la balle et de l'homme, aimant le métier, le faisant avec amour et par goût.

A. DE LA RUE,
Ancien inspecteur des forêts de la Couronne.

(*A suivre*)

COURSES AU VÉSINET

RÉUNION DE PRINTEMPS

Troisième jour. — Jeudi 20 février 1879.

M. Suchel jugeait le pesage et l'arrivée; M. L. Chevalier donnait les départs.

Les turfistes ont rarement à subir une journée telle que jeudi dernier — occasion de la troisième réunion au Vésinet. En effet, la neige n'est pas, heureusement, l'hôte accoutumée des hippodromes français, où elle est fort mal venue, car elle rend généralement le Sport de nature insignifiante — ce qui a été le cas jeudi dernier.

Voici les résultats sommaires de la journée :

PRIX DU PADDOCK (*Courses de haies, à réclamer*). 1,500 francs; 2,100 mètres.

Pomme d'Api, 5 ans, 72 1/2 kil., à Sir Edouard (Rowell), 1.

Lady Violet, 5 ans, 69 1/2 kil., A M. H. Coward (Caulthorne), 2.

Pomme d'Api prend une avance de dix longueurs, qu'elle augmente pour gagner dans le plus commun des canters.

BETTING : 4/6 *Pomme d'Api*, égalité *Lady-Violet*.

PRIX DU PECQ. (*Steeple-chase, Handicap*). 2,500 fr.: 3,000 mètres.

Fraxinelle II, 3 ans, 64 1/2 kil., à Junius (Summers), 1.

Belle-Petite, 4 ans, 70 kil., au baron J. Finot (Edwards), 2.

Hypothèse, 6 ans, 61 kil., à M. Camille Blanc (Reynols), 3.

Non placés : *Jeannette II*, au baron Seillière: *Castagnette*, à Sir Edouard, tombée.

La course a été menée par *Belle-Petite* et *Hypothèse*, mais au dernier tournant *Fraxinelle* est survenue et a gagné de trois longueurs devant *Belle-Petite*, seconde, et *Hypothèse*, mauvaise troisième.

BETTING : 2/1 *Belle-Petite* et *Jeannette II*, 3/1 *Fraxinelle II* et *Hypothèse*, 6/1 *Castagnette*.

PRIX DU LAC. (*Steeple-chase, welter handicap*), 2,000 fr., 2,500 mètres.

La Pitache, 1/2 sang, âgée, 74 1/2 kil., à M. Forcinal (West), 1.

Tralala, 5 ans, 65 kil., à sir Édouard (Rowell), 2.

Bonita, âgée, 65 kil., à M. Camille Blanc (Painfold), 3.

Non placée : *Du Barry*, au baron J. Finot.

Tralala est partie en tête, suivie de pres par *Benita* et *Du Barry*. En entrant dans la ligne droite *La Pitache* a passé première et elle a gardé cette position jusqu'à la fin, battant d'une demi-longueur *Tralala*, qui précédait *Bonita*, mauvaise troisième.

BETTING : 1 1/2 *La Pitache*, 3/1 *Bonita* et *Tralala*, 4/1 *Du Barry*.

PRIX DES BOULEAUX. (*Course de haies, handicap*), 1,500 fr, 2,300 mètres.

Oiseleur, 5 ans, 69 kil., à M Balensi (Summers), 1.

Légende III, 4 ans, 63 kil., à M. Camille Blanc (Painfold, 2.

Castagnette, 5 ans, 69 1/2 kil., à sir Edouard (Rowell), 3.

Non placés : *Mina*, au baron J. Finot; *Calcéole*, à M. Camille Blanc.

Légende III fait le jeu et gagne une avance de vingt longueurs ; *Mina* ne peut suivre le train. En face des tribunes, *Oiseleur* rattrape du chemin, et enfin il gagne la course par un rush admirable ; *Légende* seconde, et *Castagnette* qui n'avait jamais été dans la chasse, mauvaise troisième.

BETTING : 1 1/2 *Oiseleur*, 2/1 *Mina*, 3/1 *Légende III*, 6/1 *Castagnette* et *Calcéole*.

LONGCHAMPS.

ÉQUITATION.

MANÈGE DUPHOT, 12, rue Duphot.
MANÈGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

ESTAMPES ET GRAVURES.

RAPILLY, 5, quai Malaquais.
CLÉMENT, 3, rue des Saint-Pères.

ÉVENTAILS.

VANIER-CHARDIN, 19, rue Auber.
RODIEN, 48, rue de Luxembourg.

GANTS.

JOUVIN, 23, boulevard des Italiens.
BERTIN, 27, boulevard des Italiens.
HOUBIGAND, faub. Saint-Honoré.
SOFFYS, 15, rue Royale.

GYMNASTIQUE.

PAZ, directeur du grand gymnase, 34, rue des Martyrs.

HORLOGERIE.

BREGUET, 12, rue de la Paix.
LEROY ET FILS, 114, galerie de Valois (Palais-Royal).

INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

ADOLPHE SAX, 50, rue St-Georges.
GAND & BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petits-Champs.
PETTEX-MUFFAT, 7, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse.

LIBRAIRES ET ÉDITEURS.

E. PLON & Cᵉ, 8, rue Garancière.
DUMAINE, 30, rue Dauphine.
C. DELAGRAVE, rue Soufflot et Ste-Catherine.

LINGERIE POUR DAMES.

CHEVREUX-AUBERTOT, 7, boulevard Poissonnière.
DOUCET, 21, rue de la Paix.
GRANDE MAISON DE BLANC, boulevard des Capucines.

LINGERIE POUR HOMMES.

CHARVET, 25, place Vendôme.
DOUCET jeune, 10, rue Halévy.

LIQUEURS.

WYNAND-FOCKINK, rue Auber.
MARIE BRIZARD & ROGER, 24, boulevard des Italiens.

NOUVEAUTÉS.

AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac.
AUX TROIS QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine.

ORFÈVRES.

FROMENT-MEURICE.
ODIOT, 72, rue Basse du Rempart.
POUSSIELGUE-RUSAND, 15, rue Cassette.

ORGUES ET HARMONIUMS.

CAVAILLÉ-COLL, 13 et 15, avenue du Maine.
MUSTEL et fils, 42, rue de Malte.

PAPETERIE.

MAQUET, rue du 4 Septembre, 11.
KLEIN, boul. des Capucines, 6 et 8.
GONTHIER-DREYFUS, 41, boulevard Magenta.

PARFUMEURS.

LUBIN, 55, rue Saint-Anne.
GUERLAIN, 15, rue de la Paix.
GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout.

PATISSIERS.

GUERRE, 232, rue de Rivoli.
JULIEN, 3, rue de la Bourse.
BOURBONNEUX, place du Hâvre.

PHOTOGRAPHES.

ADAM SALOMON, rue de la Faisanderie, 55.
JOLIOT, successeur de LE JEUNE, 350, rue Saint-Honoré.
ALOPHE, 25, rue Royale.

RELIURES.

GRUEL-ENGELMANN, 418, rue Saint-Honoré.
FONTAINE, 35, pass. des Panoramas.
PETIT, 7, quai Conti.
TRAUTZ-BAUZONNET, 15, rue du Four-Saint-Germain.

TAILLEURS POUR DAMES.

PINGAT, 30, rue Louis-le-Grand.
CAVALLY, 8, boulev. des Capucines.
WORTH, rue de la Paix.

TAILLEURS POUR HOMMES.

DEBACKER, 36 *bis*, avenue de l'Opéra.
LAURENT RICHARD, 18, boulevard des Italiens.
CREED, 3, place de l'Opéra.
SCHÆFFER, 23, boulev. des Italiens.

VINS.

GAUTHEY cadet et fils, à Beaune.
H. & O. BEYERMANN & Cᵉ, à Bordeaux.

VOITURES.

HENRY BINDER, 31, rue du Colisée.
BINDER, aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne.
ROTHSCHILD, 115, avenue Malakoff.

ANNONCES

LAMY & E. TROUVAIN, 8, rue d'Anjou-Saint Honoré. — Règlement des convois-pompes funèbres et eglises. Transports en France et à l'étranger.

EAU TOLMA (brevetée). Nouvelle et rapide teinture, progressive, rend aux cheveux gris leur couleur naturelle *garantie sans nitrate*. 5 fr. le flacon. Chez Kraemer, rue Turgot, 23.

ON DEMANDE deux vieux chiens de réforme destinés à être découplés sur des loups blessés. Ecrire à M. de La Rue, à Corbeil.

G. TEYSSIER et Cie, 4, rue Le Peletier. Très-beau colliers de perles, collection de pierres de choix.

LE CHIEN NAGEUR breveté S. G. D. G. Comptoir du Paradis des Enfants, 156, rue de Rivoli.

ON DEMANDE une lice griffonne de Vendée pur sang. — S'adresser au bureau du journal.

A. BEURDELEY FILS, Pavillon de Hanovre, 32-34, rue Louis-le-Grand. Ateliers, 24, rue Dautancourt Voir la table et baromètre en buis sculpté. — Torchère marbre et bronze.

FABRIQUE DE SELLES et harnais, couvertures et articles d'écurie. François Lancelot, 120, r. Montmartre.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES. — Dessins faits de manière qu'étant découpés et placés entre une bougie et le mur ils projettent une ombre figurant une tête, un portrait ou tout autre sujet, en un mot une fantasmagorie. C'est un joujou de salon fort amusant. — Prix du cahier, 4 fr.; rendu *franco* par la poste, 4 fr. 50 : rue Bergère, 20.

PLEYEL, WOLFF ✻ ET Cᵉ, facteurs de pianos droits et pianos à queue, claviers transpositeurs, pédale tonale, pédalier.

OLD ENGLAND. Les nouveautés anglaises pour costumes spécialement jolies. Chesterfield, Ulster nouveau modèle, fait par nous seulement.

DRAPS DE BILLARDS. Edme Mathieu, 10, r. Croix des Petits-Champs.

KRIÉGER, DAMON, NAMUR ET Cᵉ, 74, Faubourg Saint-Antoine.— Intérieur de cabinet de travail Renaissance; petit salon Louis XVI et antichambre. Tentures, meubles et siéges.

CHOCOLATS de la Cᵉ Coloniale. — Qualité supérieure. — Entrepôt général à Paris, avenue de l'Opéra, 19.— Dans toutes les villes, chez les principaux commerçants.

OLD ENGLAND. Bonneterie anglaise et écossaise; plus grand assortiment du monde. Pour les enfants, très-joli. Chaussettes charmantes.

Mme BILLARD, 4, r. Tronchet. Corset-cuirasse, breveté.

GUNTHER. Fusils de chasse, fabriques à Liége et à St-Etienne, 46, boulevard de Strasbourg.

FAIENCERIES de Longwy et de Senelle (France). D'Huart frères, 8, rue Martel (Paris). Faïences artistiques, émaux en relief, grand feu, objets de fantaisie, architecture et ameublement.

OBÉSITÉ. — La méthode du docteur Billaudel est la seule faisant maigrir sans altérer la santé. S'adresser au docteur J. Moïse, de 3 à 5 heures, 11, rue Caumartin, et par correspondance.

FONTAINE, ancienne maison Gray et Cᵉ. Photographe, 35, boul. des Capucines.

LA *Revue de la Mode*, le plus complet, le plus parisien et le plus pratique des journaux de modes. La *Revue de la Mode* paraît tous les dimanches et donne deux fois par mois de grandes planches de patrons de grandeur naturelle, permettant d'exécuter facilement les principales toilettes du journal. La *Revue de la Mode*, complétement exécutée à Paris par les premiers artistes français, avec le concours des principales maisons de couture et de lingerie, reproduit avant leur apparition les modèles les plus nouveaux. Son succès est tel, qu'elle est imprimée en même temps en français, en russe, en hongrois, en anglais, en portugais, en hollandais, etc., etc. Elle est indispensable aux couturières, aux modistes, ainsi qu'à toutes les personnes qui désirent s'habiller avec *élégance et économie*. L'abonnement se prend avec ou sans gravures coloriées. *Abonnement sans gravures coloriées* : Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 50. *Avec gravures coloriées chaque semaine* : Un an, 25 fr. — Six mois, 13 50. — Trois mois, 7 fr. Envoyer un mandat-poste au Directeur de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire, à Paris.

LA NATURE CHEZ ELLE, un vol. in-8 colombier, grand luxe, imprimé en caractères elzéviriens sur papier teinté, texte par Théophile Gauthier, trente-sept chefs-d'œuvre de gravure à l'eau-forte par Karl Bodmer. Prix de l'ouvrage : broché, 45 f., reliure anglaise, tranches et fers dorés, 50 f., port non compris.

LA VELOUTINE est une poudre de riz spéciale préparée au bismuth, par conséquent d'une action salutaire sur la peau. Elle est adhérente et invisible, aussi donne-t-elle au teint une fraîcheur naturelle. Inventeur, Ch. Fay, 9, rue de la Paix. — Se méfier des contrefaçons (jugement du tribunal civil de la Seine, du 8 mai 1875).

Mlle VIDAL SŒURS, 104, rue Richelieu. — Robes et manteaux. — Dentelles. — Robes de bal.

ERNEST KEES, éventailliste, 38, rue du Quatre-Septembre. Eventails de tous styles.

VEVER, ✻, maison Baugrand 19, rue de la Paix. Joaillerie.

AMÉDÈE THIBOUT ET Cᵉ, (✕C), 28, rue Laval, facteurs de pianos; pianos à queue cordes croisées et pianos droits.

L'INTERMEDIAIRE DES CHASSEURS offre : Chiens d'appartements de toutes races, griffons d'Ecosse, havanais, carlins, terriers anglais, caniches noirs dressés. — Chiens pour la garde : chiens de berger, danois grande race du Saint-Bernard, Terre-Neuve, mastifs du Leonberg, jeunes et adultes — Gibiers pour repeuplement : perdrix, faisans, lapins, lièvres, chevreuils, cerfs. — Volailles aquatiques, pigeons et tous autres animaux de basse-cour, œufs à couver, couveuses brevetées. Vaches bretonnes. — Ch. Bocquet, 118, avenue d'Ivry, Paris, honoré de plus de 400 médailles aux concours français et étrangers. Spécialité d'expéditions pour la France et l'étranger.

PROGRAMME DES CONCERTS

DU DIMANCHE 23 FÉVRIER

à 2 heures précises.

Société des concerts du Conservatoire.

1. *Manfred.*	Schuman.
2. Concerto pour violon. (exécuté par M. Marsick).	Mendelssohn
3. Chœur des *Elus.*	Wekerlin.
4. Symphonie en *ut mineur.*	Beethoven.

Le concert sera dirigé par M. DELDEVEZ.

Concerts populaires.

1. Ouverture du *Jeune Henri.*	Méhul.
2. Symphonie en *ut majeur.*	Beethoven.
3. Fragments du *Roman d'Arlequin.*	Massenet.
4. *Raillerie musicale.*	Mozart.
5. *a.* Air de *Serse.*	Haendel.
b. La Calandrina, (exécutés par Mlle Marianna Viardot.)	Jomelli.
6. *Carnaval.*	Guirand.

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

Association artistique
(salle du Châtelet).

LA DAMNATION DE FAUST

légende dramatique en quatre parties, de

HECTOR BERLIOZ

Soli par Mlle Vergin, MM. Villaret fils Carroul et Lauwers.

Le concert sera dirigé par M. ED. COLONNE.

GASTRONOMIE

RISOTTO A LA PROVENÇALE.

Je recommande ce mets aux fins gourmets, persuadé qu'ils me sauront quelque gré d'avoir arraché le secret au chef de l'hôtel des Colonies à Marseille.

Procurez-vous deux petites langoustes vivantes, fendez les cruellement en quatre parties. Pas de sensibilité surtout. Mettez-les dans une casserole, sur un feu vif, avec une cuillerée d'huile d'olive surfine et cinquante grammes de beurre. Sautez vivement les langoustes pendant cinq minutes.

Hâchez très-finement la moitié d'un oignon, une tomate et un bouquet garni de persil, céleri, thym, laurier, une gousse d'ail, girofle et écorces d'orange. Une fois l'oignon et la tomate légèrement roussis, ajoutez un bon verre de vin blanc sec, une douzaine de belles moules, six crabes de mer auxquelles vous supprimez les pattes; couvrez la casserole et laissez réduire le vin blanc.

Une fois la réduction achevée, assaisonnez légèrement avec poivre, sel et safran; mouillez à nouveau avec deux verres d'eau, retirez les coquilles des moules, et sitôt l'ébullition jetez deux poignées de riz et une pointe de poivre de Cayenne.

Un quart d'heure suffit largement pour la cuisson du riz qui doit toujours être mangé à point, c'est-à-dire peu cuit.

P. DE BALBIAC.

MENU.

Potage tapioca,
Risotto à la Provençale,
Anguille grillée sauce tartare,
Choux-fleurs gratinés au fromage,
Salade d'orange.

P. DE B.

TIR AUX PIGEONS

TIR DU MARDI 11 FÉVRIER 1879.

Match à 26 mètres, 2 louis, 5 pigeon : Prince Maurocordato 2/4, G. — *Poule à 26 mètres, 1 louis, 5 pigeons, 4 tireurs* : Comte B. de Montesquiou, 4/5, G. — *Même poule, 5 tireurs* : M. Cartier, 4/5 G. — *Poule à 24 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 8 tireurs* : Vicomte de Quélen, 7/7, 1er; marquis de Caumont, 6/7, 2e; vicomte de Martel de Janville, 10/12, 3e. — *Poule à C. D. à 26 mètres, 2 louis, 4 tireurs* : Vicomte de Janville, 4/8 G. — *Poule à 27 mètres, 2 louis, 5 pigeons, 5 tireurs* : Vicomte de Quélen, 5/6 G. — *Même poule, 3 tireurs* : Comte B. de Montesquiou, 2/5 G. — *Même poule, 4 tireurs* : Vicomte de Martel de Janville, 5/5 G.

TIR DU JEUDI 13 FÉVRIER 1879.

Poule à 26 mètres, 2 louis, 5 pigeons, 3 tireurs : M. le capitaine Tart, 5/5 G. — *Poule à 26 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 4 tireurs* : M. Rembielinski, 8/9 G. — *Même poule, 4 tireurs* : M. le capitaine Tart, 7/8 G. — *Même poule, 4 tireurs* : M. le capitaine Tart, 7/9 G. — *Poule à 27 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 4 tireurs* : M Rembielinski, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs* : M. X , 5/6 G. — *Poule à 27 mètres, 2 louis, 5 pigeons, 3 tireurs* : M. X , 5/6 G. — *Même poule, 3 tireurs* : M. Rembielinski, 4/5 G. — *Même poule, 3 louis, 3 tireurs* : M. Rembielinski, 4/5 G. — *Même poule, 5 louis, 3 tireurs* : M. X., 3/5 G. — *Même poule, 3 tireurs* : M. Rembielinski, 4/5 G.

TIR DU SAMEDI 15 FÉVRIER 1879.

Poule à 26 mètres, 1 louis, 3 pigeons, 4 tireurs : Comte de Montesquiou, 3/3 G. — *Même poule, 5 tireurs* : Prince Maurocordato, 5/3 G. — *Même poule en 1 pigeon, 7 tireurs* : M. le capitaine Tart, 2/2 G. — *Même poule, 7 tireurs* : M. le capitaine Tart, 2/2 G. — *Poule à 28 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 9 tireurs* : Prince Maurocordato, 8/9, 1er; X., 7/9, 2e; vicomte de Quélen, 7/9, 3e. — *Même poule, 8 tireurs* : Vicomte de Martel de Janville, 7/8, 1er et 2e; M. X., 7/8 (partagée): M. Rembielinski, 6/8. — *Même poule, 4 tireurs* : Comte B. de Montesquiou, 6/7; vicomte de Martel de Janville, 6/7 (partagée). — *Même poule, 4 tireurs* : Vicomte de Martel de Janville, 6/7 G. — *Même poule en 5 pigeons, 4 tireurs* : M. Rembielinski, 6/6 G.

Etaient présents aux différents tirs :

MM. prince Maurocordato; comte B. de Montesquiou; Cartier. H.; Drake del Castillo; Pinatel; S. A. le prince L. de Bourbon; vicomte R. de Quélen; vicomte de Martel de Janville; marquis de Caumont-Laforce; capitaine Tart; de Montgomery; Rembielinski.



LES MODES PARISIENNES

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette de réception. — Cette jolie toilette est en cachemire teinte acajou foncé, avec faille et velours de nuance assortie.

La jupe forme une traîne de 65 centimètres de longueur et est agrémentée sur son bord inférieur d'un indispensable en faille, sur lequel retombe un deuxième plissé de cachemire, découpé en dents de scie. Le devant de cette jupe est en faille plissé dans toute sa hauteur; il se termine dans le bas en formant des petites dents de scie.

La tunique en cachemire est fixée sur le jupon et semble s'ouvrir de chaque côté du tablier en formant un revers de velours; elle s'en va derrière, en se drapant régulièrement sur les côtés, se fixer sous deux autres revers de velours, lesquels ornent et enserrent le pan de derrière; ce pan est légèrement relevé et simplement liséré dans le bas.

Corsage en cachemire avec gilet de faille enrichi de pattes de velours fixées par des boutons en métal doré; il dégage les hanches et forme basques carrées ornées de revers de velours. Col rabattu enjolivé devant de deux revers de velours. Manches garnies d'un parement même style que le gilet.

Parure et jabot en dentelle malines.

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

Le comte de Lambertye, à Paris. — Le comte de Rosny, à Paris. — Le duc de Rohan, à Paris, — Le comte R. de Beaumont, à Paris. — Le comte du Luart, à Paris. — Le comte de Montesson, à Paris. — La vicomtesse de Quélen, à Paris. — Le comte de Pontgibaud, à Paris. — Le marquis de Rambures, à Paris.— M. de Tocqueville, à Paris. — Le vicomte de Montault, à Paris. — M. de Bussière, à Paris. — Le comte de Chanay, à Nice. — Le comte d'Escoville, à Nice. — Le baron de Vriere, à Nice. — Le marquis d'Angosse, à Nice. — Le vicomte de Valanglart, à Nice. — Le baron de Pontalba, à Nice. — Le comte de Lavilléon, à Nice. — M. de Jouvencel, à Nice. — Le comte de Rochebouët, à Poitiers. — Le comte de Boisgelin, à Pau.

DÉCÈS

Princesse Murat. — Contre-amiral Fouilloy. — M. Sylvestre de Sacy. — M. Magne. — Comte de Lostanges. Baron de Chazelles. — Général Tripard. — Comtesse douairière de Wignacourt. — M. de Fontarèches. — M. C. du Temple de Chevrigny. — M. de Caequeray de Lorme.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

HEBDOMADAIRE — ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 16.
SAMEDI, 1er MARS 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.;—6 mois, **15** fr.;—un an, **30** fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



PORTRAIT DE DAUBIGNY (*Illustration.*)

CHRONIQUE

Il y a deux semaines, à la veille de quitter Nice, j'assistais à un dîner d'adieu, offert à quelques artistes, oiseaux de passage, prêts à reprendre leur vol vers le nord, après s'être un moment réchauffés aux tièdes rayons du midi.

J'avais en face de moi une jeune femme à la chevelure vivante et frissonnante, toujours prête à s'envoler, qui la couronnait d'un nimbe lumineux, pareils à l'auréole d'or fauve qui, dans les vieux tableaux, ceint la tête des beaux anges et des jeunes saintes. Je regardais malgré moi, un peu plus peut-être que je n'aurais dû, ce front intelligent, élargi aux tempes, comme pour contenir plus de pensées, mais modelé avec une exquise délicatesse, et cette bouche fine, aux lèvres minces, vibrantes, et toujours tendues, pour lancer le trait piquant.

On causa bien et beaucoup. Comme il arrive toujours dans ces villes frontières, nécessairement cosmopolites, le dîner était quelque peu international : deux Autrichiens, élégants et distingués comme on ne le sera bientôt plus qu'à Vienne; un Anglais, de haute mine et de grande race; quelques Français dont je ne dirai rien, et des Italiens plus qu'on n'en voulait.

Mon inconnue parlait à chacun dans sa langue, avec une aisance dans la phrase et une propriété dans l'expression à faire croire que celui des idiomes dont elle se servait tour à tour était le seul dont elle eût jamais fait usage. Avec cela, prompte à l'attaque et prête à la riposte, tenant à merveille le dé de la conversation, audacieuse et brillante à la fois, ne reculant point devant un paradoxe, et ne craignant point le mot juste, même quand il était vif.

On l'écoutait; peut-être la regardait-on d'avantage. Quelques-uns semblaient étonnés : pour moi, je l'admirais tout simplement.

— Quelle est donc cette étrange personne, qui tient tête à quatre hommes à la fois? demandai-je à la maîtresse de maison, Mme de Pierrelaye, qui transporte sur les bords du Paillon la grâce et la courtoisie de la bienvenue parisienne.

— N'est-ce pas qu'elle a de l'esprit à revendre?

— Je lui en achèterais, si j'avais de quoi la payer! Mais cela ne me dit pas son nom...

— Comment? Vous ne la connaissez pas? Mais c'est un de vos confrères!

— Je n'en ai pas de si charmants!

— Vous avez celui-ci. C'est Brada, la célèbre Brada de la *Vie Parisienne*. Je vous présenterai après dîner.

La présentation eut lieu en effet, mais je ne pus jouir aussi longtemps que je l'eusse voulu de cette causerie piquante et primesautière, effleurant mille choses, sans se poser sur aucune, comme le papillon qui butine sur le sein des roses, au vol de ses ailes diaprées.

Brada disparut de bonne heure, prétextant un article à écrire. La plume dans les mains de ces dames de lettres les rend légères et promptes à s'envoler. Les lettres et le bel esprit nous valent un auteur de plus et une femme de moins... C'est un double inconvénient.

Elle partie, je m'aperçus que j'avais du plomb dans l'aile. Au lieu de l'oublier tout de suite, je me rappelai certaines pages de la *Vie Parisienne*, assez vertes d'allures, très-montées de ton, et signées de ce nom éclatant et sonore : Brada! Brada quand elle le veut, se met à l'unisson avec les oiseaux jaseurs qui peuplent cette élégante volière pleine de chansons gaies et de jolis ramages. C'est un esprit observateur et perspicace, tranchant et froid comme l'acier anglais. Ajoutez une connaissance de la vie à faire croire qu'elle a mangé jusqu'au pepin la pomme de l'arbre de science. Vraiment étrange cette *Vie Parisienne*, où vous trouvez tous les raffinements des vieilles civilisations; une sentimentalité qui n'est pas du sentiment; une élégance voisine de la corruption; des personnages quelque peu factices, que font aller et venir des fils si ténus qu'ils sont invisibles, et qui se meuvent comme des créatures vivantes, dans une atmosphère capiteuse, dont l'ess-bouquet, l'oppoponax et la poudre à la maréchale forment l'air respirable; où l'on dit tout, même ce qui ne se peut pas dire, et où la gaze, quand on croit devoir s'en servir, — et je ne sais vraiment pas pourquoi, — est si transparente qu'elle semble n'avoir d'autre but que d'accentuer la grivoiserie du fond par la prétendue réserve de la forme.

Cette rédaction à part, qui n'a d'analogie ni dans la presse française, ni dans la presse d'aucun pays, a pour troupes légères un escadron d'amazones posées dans le monde — dans le vrai monde — de façon à tout voir et à tout savoir. Elles n'ont rien à craindre de moi! Je les connais par leurs noms, leurs prénoms et leurs surnoms; mais avec elles nous nous croyons toujours au bal masqué, et si parfois nous les lutinons au foyer ou dans les couloirs, nous ne soulevons jamais la barbe de dentelle de leur loup. Notre chronique est galante, mais discrète, et il lui suffira d'avoir vu l'éclair de leur regard et le sourire de leurs dents blanches. Plus serait trop!

Parmi celles-là au premier rang, la plus vaillante peut-être, la plus brillante à coup sûr, c'est Brada.

Fille d'un père anglais, mais née en plein Paris, rue de Provence; mariée à un diplomate italien; ayant vécu longtemps à la cour des petites altesses sérénissimes, de l'autre côté du Rhin, Brada sait beaucoup de choses et connaît beaucoup de gens : sa plume, aiguë comme un burin, incisive comme un scalpel, se livre à toutes sortes d'analyses étonnantes et transcendantes, dont la gaieté voile parfois la profondeur.

J'ai dévoré en wagon, avec un plaisir qui m'a fait paraître le voyage trop court, le joli petit livre intitulé : « *Nos Excellences* » son dernier enfant.

Elle seule peut-être, parce qu'elle est du bâtiment, pouvait nous donner sur la diplomatie européenne une étude si curieuse et si piquante; si attrayante et si originale; si bien panachée de fantaisie et de vérité; où les personnages sont inventés et les sentiments réels, et où la fiction est présentée avec un art si voisin de la nature, que l'on croit tout bonnement que ces événements sont arrivés comme on nous les raconte. Il faut avoir effleuré de la traîne de sa jupe ce qui reste de trônes encore debout dans notre vieille Europe; il faut avoir pris son thé dans les salons de toutes les chancelleries, pour connaître aussi bien le personnel du high-life de la politique; il faut être un écrivain de race pour esquisser d'un trait aussi sûr, aussi fin et aussi discret toutes les sommités de la diplomatie vivante, depuis le chef de mission qui règle le sort des empires jusqu'au simple attaché, qui fait trois cents lieues en train express pour rapporter à Mme l'ambassadrice une paire de mules Louis XV, ou des bottines de la bonne faiseuse.

Entendons-nous toutefois, et n'oublions pas que Brada est tout à fait *Vie parisienne;* la question politique reste étrangère à son livre, qui ne traite que la question amoureuse... au point de vue diplomatique. On y voit le premier secrétaire languir pour la femme de son chef, et les ministres plénipotentiaires, arrivés à la limite d'âge où l'homme doué de quelque raison ne doit plus songer qu'à faire valoir ses droits à la retraite, s'engager dans le service actif sous le drapeau des ingénues. Tout cela accompagné de silhouettes, d'esquisses, de portraits bien enlevés, avec cette pointe d'humour et ce souffle amoureux que les lecteurs de la *Vie parisienne* recherchent toujours en ces sortes de récits.

Disons-le, toutefois, il y a dans *Nos Excellences* plus de réserve et moins de licence que dans beaucoup d'essais de ce genre. Si le mal y est soupçonné parfois, on peut dire qu'il n'est jamais montré. Après des péripéties plus ou moins scabreuses, l'honneur du mari sort toujours sain et sauf de la bagarre. Nous avons de l'esprit, mais nous avons des mœurs! N'est-ce pas, charmante Brada?

*
* *

La Belle au bois dormant a bien fini par se réveiller.

Paris fait de même. En dépit des oiseaux de mauvaise augure qui lui chantaient son « *De Profundis* » avant qu'il n'eût fermé les yeux, nous avons eu un certain nombre de belles fêtes en ces derniers jours : des bals, des concerts et des réceptions, dans différents groupes de la société parisienne, ont répandu un peu d'animation et de gaieté sur les derniers jours du Carnaval expirant.

Tous les diamants de la Finance ont sauté chez Mme Goldschmit, au parc Monceau. On a pu voir là l'élite du monde juif, la fleur même de la beauté orientale, si resplendissante en son printemps, sitôt flétrie avec les années. Il n'y en a que pour un déjeuner de soleil... Mais ce jour-là le soleil déjeune bien!

Le baron de Hirsch offrait à peu près aux mêmes élus, non plus un bal, mais un concert, dans son magnifique hôtel de la rue de l'Élysée. A minuit les musiciens, dont la tâche était terminée, se sont éclipsés modestement. Mais les invités — le dessus du panier des grands millions — se sont répandus dans le beau jardin d'hiver qui communique avec les appartements de réception. On a pris des glaces à l'ombre des palmiers, et plus d'un couple a joyeusement devisé, derrière les treilles blanches et pourprées des camélias en fleurs.

La baronne Alphonse de Rothschild, avait aussi convié le ban et l'arrière-ban de ses fidèles à un grand *raout*, dans les salons de ce fastueux hôtel de la rue Saint-Florentin, où le prince-abbé, Talleyrand, ce diable boîteux de la diplomatie, étrennait les bons mots que l'on se repassait le lendemain dans les chancelleries. Un deuil — les deuils sont fréquents dans cette famille des Rothschild, nombreuse comme une tribu — a fait remettre la fête jusqu'au moment où l'on pourra crever le crèpe noir avec des rubans violets.

Rue de Varennes, chez M. de La Rochefoucauld, duc de Bisaccia, toute l'aristocratie des deux grands faubourgs : des noms, des noms et encore des noms! On eût pu faire tenir la moitié de l'histoire de France dans le cotillon.

Mercredi, Mme Périer, belle-fille du grand ministre de 1830 — j'en souhaiterai un pareil à 1879 — recevait ses amis place de la Madeleine. Musique excellente. On a fort applaudi le violon de Dancla, le piano de Mme Martin, et un couple de chanteurs justement recherchés, M. et Mme Mikel, dont les suaves mélodies ont captivé l'auditoire. Mme Mikel appartient trois fois au monde de l'Art — par son talent d'abord; puis par son père, car elle est Chandesaigues en son nom, et Chaudesaigues fut un des rois de la chansonnette; par son mari, enfin, car M. Mikel est premier ténor-solo à la maîtrise de la Madeleine — qui est la première de Paris.

*
* *

Le monde artistique a eu, lui aussi, ses grandes solennités.

Nous avons assisté cette semaine à l'inauguration de l'hôtel confortable et charmant qu'un de nos architectes les plus distingués, M. Guérineau, vient de bâtir, avenue de Villiers, pour Muncaksy, le célèbre peintre hongrois.

L'hôtel Muncaksy est un heureux mélange d'originalité ingénieuse et de magnificence de haut goût. Toutes les recherches et toutes les délicatesses de la construction moderne se trouvent accumulées dans les pièces consacrées aux usages de la vie ordinaire. Il y a là des salons, des boudoirs, une salle à manger, d'une irréprochable élégance.

Mais tout l'effort de l'habile architecte semble s'être porté avec une complaisance particulière sur l'escalier et sur l'atelier.

L'atelier de Muncaksy est aujourd'hui le plus vaste et le plus beau de Paris, éclairé à souhait, machiné comme un théâtre, rempli d'objets d'art, parmi lesquels figurent en première ligne quelques tableaux du maître. Des tapisseries anciennes, d'une conservation merveilleuse, couvrent les murailles, et donnent à l'ensemble de la pièce un aspect singulièrement réjouissant. Un plafond renaissance, à caissons rehaussés de vives couleurs, achève et complète le décor.

C'est dans cet atelier que Muncaksy vient d'offrir à ses confrères et à ses amis une fête intime, mi-partie de musique et de danse, réussie de tous points, et dont Mme Muncaksy a fait les honneurs avec l'avenance la plus aimable et la grâce la plus engageante. Les peintres, mêlés à quelques littérateurs, formaient le noyau le plus compact des invités. Un essaim de jolies femmes, appartenant au monde de l'Art, ou par leur talent ou par leur nom, ont retenu leurs danseurs jusqu'au jour. Quand on s'est séparé — en se promettant de se revoir — les blancheurs de l'aube, tombant sur nous des hautes fenêtres, faisaient pâlir depuis longtemps la lueur des lampes et l'éclat des plus beaux yeux.

Les escaliers sont la spécialité de M. Guérineau. Il en a signé qui sont des chefs-d'œuvre. Celui de l'hôtel Muncaksy est pittoresque et magnifique. Il profile ses grandes lignes depuis le rez-de-chaussée jusqu'au dernier étage, desservant toute la maison par ses longues volées de marches, entrecoupées de larges repos. La rampe, qui monte de la base au sommet, s'appuye sur une balustrade *ajourée*, portant de légères colonnettes, du plus joli effet. Des faïences, des cuivres, des tableaux, habilement disposés sur la tenture sévère, donnent à cet ensemble heureux un caractère de grandeur et de beauté incontestable.

Vers deux heures du matin, toute cette partie de l'hôtel, remplie de belles femmes en belles toilettes, offrait un coup d'œil féerique.

— Voilà un escalier qui vaut l'*Échelle de Jacob!* murmurait Ferdinand Heilbut, très-versé, chacun sait cela, dans la lecture de la Bible.

— Parce qu'il y a un ange sur chaque marche? lui demanda la jolie Mme Léon Fl...t., qui passait au bras de l'amphitryon.

— Parce que, si vous le vouliez, Madame, il pourrait me conduire au ciel! répondit galamment le peintre des cardinaux et de la Grenouillère...

* * *

Très-belle soirée encore, quelques jours plus tard, chez Henri Ketten, celui que l'on appelait, il y a une vingtaine d'années, *l'Enfant prodige*, et que les femmes embrassaient — ce qui est une excellente manière d'applaudir — quand il avait bien joué dans les petits concerts de Marmontel, son professeur.

Aujourd'hui, Ketten est devenu, à son tour, un des maîtres du piano. Il n'a plus la longue chevelure blonde et flottante des jeunes années. La vie, cette Dalila, a fauché dans sa toison — et l'artiste a subi et il porte vaillamment le poids des rudes épreuves. Son œil, qui lance parfois des éclairs sombres, a gardé quelque chose des ardeurs de la lutte, dans laquelle son talent a grandi, comme le fer s'affine au feu des grands fourneaux.

Henri Ketten reçoit bonne compagnie dans un salon-atelier, aux tentures d'un rouge écarlate, sur lesquelles se détachent, par un contraste vif, les rideaux des fenêtres, et les grandes portières pâles, relevées et cantonnées à l'italienne. C'est le *buen-retiro* d'un artiste doublé d'un homme du monde. Devant un auditoire des plus sympathiques, M. René Didier, du Vaudeville, a récité de jolis vers, et Mlle Marie Dumas, des Matinées, a débité de jolie prose, — M. et Mme Le Normand, du Gymnase, ont joué lestement une agréable comédie, « *Au pied du mur* », — M. Delsart a fait pleurer son violoncelle, et Paul Viardot chanter son violon. Dans l'*Élégie de Raff*, le neveu de la Malibran, digne du sang des *Garcia*, a montré beaucoup de fouge, de brio et de passion, tandis que Mme Cécilia Benthani, la dernière Norma des Italiens, a prêté aux adorables mélodies de Gounod la sûreté de sa méthode, sa belle voix, sa sensibilité et son charme.

Le maître de la maison, qui tenait à faire à ses hôtes les honneurs de son programme, voulait se réduire au zèle trop effacé d'accompagnateur. Il nous a fallu violenter quelque peu sa modestie pour le faire monter sur l'estrade, où son jeu fin et brillant, énergique et tendre tour à tour, nous a captivés et charmés.

— Quel est ce morceau? ai-je demandé à ma gracieuse voisine, une blonde suave, dont la chevelure cendrée avait des reflets éclatants comme l'or et doux comme la soie.

— C'est « *La ronde de nuit* » m'a-t-elle répondu.

— De *Rembrandt?* ai-je répliqué, avec plus de gaieté que de malice.

Mais elle, timide, après avoir hésité un moment :

— Je ne pense pas, Monsieur; je crois que c'est de M. Ketten lui-même.

— Merci, Madame, vous m'avez donné le mot de la fin.

Louis Énault.

TRENTE-ET-QUARANTE

Pointage de M. Martin Gall.

(Suite.)

		●		1. 1		●		4		●		5		●	
			1		—	—		4		●			●		5
	●					●			●		4		●		5
		●			●		1	4		●		5		●	
1. 2		●				●			●		4		●		5
	—	—			●		2	4		●		5		●	
	●				●			4		●			●		5
		●	1			●	2		●		4	5		●	
	●					●		4		●		5		●	
		●	2	3		●			●		4		●		5
	●			1. 3		●		4		●			●		5
		●	2		—	—			●		4		●		5
	●					●			●		4	5		●	
3	●				●		1		●		4	5		●	
		●	3		●				●		4	5		●	
		●	3			●	2		●		4	5		●	
	●					●				●			●		5
3	●				●		2		●		5	5		●	
		●	3		●				●				●		5
		●	3			●	3	5	●			5		●	
	●					●				●	5	5		●	
		●	3	3				5	●			5		●	
		●			●		3		●	●	R	5		●	
4		●		3		●				●	5	5		●	
	●		4	3		●				●	5		●		4
4		●		1. 3		●				●			●		4
4		●			—	—			●		5	4		●	
4		●			●					●			●		4
	●		4			●	1	5		●			●		4
	●		4		●			5		●		4		●	
4		●				●	2		●		5		●		4
4		●				●		5		●		4		●	
2. 4	●	●		2		●			●		5		●		4
	—	—			●		2		●		5		●		4
	●				●		2	5		●			●		5
		●	1		●			5		●		5		●	
	●					●	3		●		5		●		5
		●	2			●		5		●			●		5
		●			●		3	5		●		5		●	
2		●			●			5		●		5		●	
	●		2			●	3		●	●	R	5		●	
	●		2		●				●		5		●		5
	●			4	●				●		5	5		●	
3	●					●	4	5		●			●		5
		●	3			●	4	5		●		5		●	
3	●					●		5		●		5		●	
1. 3	●				●		4		●		5		●		5
	—	—			●			5		●			●		5
	●					●	4		●		5		●		5
1. 1	●					●			●		5		●		5
	—	—		4		●			●		5		●		5
		●			●		4		●		5		●		5
				4		●		5		●			●		5

(A suivre.)

Le nom de Batoum a été bien souvent prononcé pendant la dernière guerre, et nous croyons à peine nécessaire de rappeler ici que cette ville est la capitale de la Gurie, province d'au delà du Caucase qui, ainsi que la Mingrélie, est baignée par la mer Noire. — C'est le centre commercial des Lazes, population répandue dans un ravissant pays de montagnes et qui n'a pas encore su se créer de grand centre de culture, bien qu'elle vive moins disséminée que celle de la Mingrélie où l'on ne rencontre guère de villages, mais seulement des exploitations isolées. — Aussi tout ce qui touche au mobilier, dans le sens le plus étendu du mot, est-il encore chez ces peuples ou ne peut plus primitif, ainsi qu'on en jugera par ses chariots grossièrement construits, posés sur des roues pleines et traînés par des buffles, seul animal domestique du Mingrélien comme du Gurien. — C'est avec de pareils moyens de transport que les Russes ont pourvu aux ouvriers auxiliaires de leur armée et évacué leurs malades non-seulement dans les guerres du Caucase, mais encore lors de leur dernière campagne contre les Turcs en Arménie, et l'on se fait facilement une idée des épouvantables souffrances qui attendaient les soldats blessés avant d'arriver à Tiflis.

Un mot maintenant des habitants. Ils sont grands, bien bâtis; les traits du visage sont nobles, la démarche souple et aisée à la fois. Blonds aux yeux bleus ou noirs avec des yeux de feu, selon les localités; ils présentent toujours les caractères de supériorité physique que l'on attribue d'ordinaire à la race caucasique, bien que celle-ci, soit dit en passant, n'ait rien de commun avec le territoire qui lui a donné son nom.

D.

(Voir les gravures de la page 253).



Samedi, 1er mars, à 8 h. 1/2, salle Ph. Herz. — Concert donné par Mlle Claire Lebrun, organiste.

Dimanche, 2 mars, à 1 h. 1/2, salle Pleyel. — Concert donné par Mlle Joséphine Martin, au profit de l'Orphelinat de Sainte-Marie.

Dimanche, 2 mars, à 8 h. 1/2, salle Ph. Herz. — Concert donné por M. Kafka, pianiste.

Jeudi, 6 mars, à 8 h. 1/2, salle Pleyel. — Concert classique, donné par M. Théodore Ritter et Mlle Cécile Ritter.

Vendredi, 7 mars, à 8 h. 1/2, salle Pleyel. — Deuxième séance de musique de chambre donnée par MM. A. Thibaud, A. Lefort et J. Lœb.

Lundi, 10 mars, à 8 h. 1/2, salle Érard. — Premier concert donné par Mme Montigny-Rémaury, avec le concours de l'orchestre dirigé par M. Colonne.

Mardi, 11 mars, à 8 h. 1/2, salle Érard. — Concert avec orchestre donné par Mlle Marie Poitevin, avec le concours de M. Léon Reynier et de l'orchestre dirigé par M. Colonne. — Concertos en *mi bémol* de Beethoven et en *la* mineur de Schumann, ballade, op. 47 de Chopin, prélude et fugue de Bach, sonate en *si* mineur pour piano et violon de Rubinstein.

Mercredi, 12 mars, à 8 h. 1/2, salle Pleyel. — Troisième séance de musique de chambre, donnée par MM. Desjardins, Taudou, Lefort et Rabaud, avec le concours de Mme Rabaud-Dorus.

Mercredi, 19 mars, à 8 h. 1/2, salle Pleyel. — Troisième séance du Quatuor Maurin.

Samedi, 22 mars, à 8 h. 1/2, salle Henri Herz. — Concert donné par M. Albert Sowinski, avec le concours de Mme Boidin-Puisais, de Mlle Amélie Majdrowicz, de M. Léonce Valdec et de la Société chorale de l'Odéon.

Mardi, 25 mars, à 8 h. 1/2, salle Érard. — Deuxième concert donné par Mlle Alice Loire.

*** S. A. R. le prince de Galles est arrivé à Bordeaux mardi soir. — Son Altesse Royale a dû faire une excursion à Arcachon le lendemain et repartir jeudi pour Pau.

*** La comtesse de Paris, arrivant du château d'Eu, est à Paris pour quelques jours.

ÉCHECS

PARTIE N° 25.

Partie Française (*a*.

Blancs.	Noirs.
M. SCHIFFERS.	M. LISELLE.
1. P 4 R	1. P 3 R
2. P 4 D	2. P 4 D
3. C 3 F D (*b*	3. C 3 F R (*c*
4. F 5 C R	4. F 2 R
5. P pr P (*d*	5. P pr P
6. C 3 F R	6. Roq.
7. F 3 D	7. C 3 F
8. Roq. (*e*	8. F 5 C R
9. C 2 R	9. C 1 R (*f*
10. F pr F	10. D pr F
11. P 3 F (*g*	11. D 3 D (*h*
12. C 3 C	12. C 3 F (*i*
13. P 3 T R	13. F pr C (*j*
14. D pr F	14. C 2 R
15. T D 1 R	15. C 3 C
16. C 5 F	16. D 3 C
17. P 3 C D	17. T D 1 R
18. T 3 R	18. T 3 R
19. P 4 C R	19. T 1 F R — 1 R
20. D 3 C	20. C 5 R
21. F pr C	21. T pr F
22. T pr T	22. T p T
23. C 3 R (*k*	23. C 5 F R
24. D 3 F	24. D 3 R
25. R 2 T	25. P 4 C R (*l*
26. T 1 D	26. C 3 C
27. D 5 F	27. T 5 F
28. D pr P C	28. T pr P éch.
29. R 3 C	29. T 7 R
30. D 8 D éch.	30. C 1 F
31. C 5 F (*m*	31. T 6 R éch. (*n*
32. R 4 T (*o*	32. T pr P F
33. T 1 F R	33. P 3 C D (*p*
34. P 4 C D (*q*	34. P 4 C D
35 T 4 F (*r*	35. P 3 T R (*s*
36. T 1 F	36. R 2 T (*t*

Les blancs abandonnent.

NOTES.

a) Jouée le 11 janvier au grand tournoi de Saint-Pétersbourg.

b) Nous rappelons que c'est la meilleure attaque.

c) Le coup juste. Si 3. F 5 C D. — 4. P pr P — P pr P. — 5. F 3 D et les noirs seront obligés de ramener plus tard leur fou à 3 D avec une perte de temps, ou de prendre le cavalier et en ce cas les blancs dédoubleront facilement leur pion et posteront leur F à 3 T D comme M. Steinitz l'a fait contre M. Winawer au tournoi de 1867.

d) Voici l'attaque la plus forte 5. P 5 R — C 2 D. — 6. F pr F — D pr F. — 7. D 2 D — P 3 T D — 8. C 1 D.

e) 8. C 2 R valait mieux.

f) Nous aurions mieux aimé 9. F pr C. — 10. P pr F — C 4 T R.

g) Le plus fort était 11. C 3 C. Si, en ce cas C pr P. — 12. F pr P éch. et si 11. F pr C. — 12. D pr F — C pr P. — 13. F pr P éch. suivi de D 3 D éch.

h) 11. P 4 F R était préférable.

i) 12. C 2 R ou P 4 F R valaient mieux que le coup du texte.

j) Cette prise eût dû donner aux blancs une bonne partie Il fallait ramener le fou à 2 D.

k) 23. P 4 F R à la place n'eût pas laissé entrer le cavalier.

l) Le meilleur était 25. P 3 F D pour pouvoir jouer après D 3 F R.

m) 31. C pr P valait mieux et dans cette variante les noirs ne pouvaient plus obtenir la nullité par T 6 R ex : 31. C pr P — T 6 R éch. (A). — 32. R 2 F — T 7 R éch. — 33. R 1 F (menaçant de donner échec avec le cavalier à 6 F) — T pr P. — 34. T 1 R.

A

31. P 3 F D. — 32. C 6 F éch. — R 2 C. — 33. C 5 T éch. — R 1 C. — T 1 F R mieux.

n) Bien joué. Si 32. C pr T. — 33. D pr C éch. — R 4 T forcé pour ne pas perdre la tour 34. R 2 C gagnant.

o) Le seul coup pour ne pas permettre la nullité. Si 32 R 2 F — T 7 R éch. — 33, R 1 F — D 5 R et les blancs sont obligés de donner le perpétuel avec C 6 T R et 5 F.

p) P 3 T R suivi de R 2 T gagnait de suite.

q) Nos lecteurs s'étonneront peut être que M. Schiffers n'ait pas pris la nullité en donnant échec avec le cavalier; probablement, ainsi qu'il arrive souvent dans les parties du tournoi, M. Schiffers jouait ici le tout et ne voulait à aucun prix de la nullité. Il espérait toujours que son adversaire ne verrait pas le coup gagnant de P 3 T R.

r) Un piége ; M. Schiffers compte toujours profiter des complications de la situation si son adversaire donne échec à 8 R. Nous pensons néanmoins qu'il eût pu le faire. ex : 35. D 8 R éch. — 36 R 5 C — T pr P. — 37. C 6 T éch. (A) — T pr C. — 38. R pr T — D 8 T éch — 39. R 5 C — P 3 T éch. — 40. R 5 F — D 8 C éch. — 41. R 5 R — D 8 R éch. — 42. R pr P — D 3 R éch. — 43. R 5 F — D 5 F mat.

A

37. C 7 R éch. donne le perpétuel si l'on veut.

s) Ce coup et le suivant sont décisifs et sans réplique.

t) Le mat est forcé soit avec le cavalier soit avec la dame. La partie a duré quatre heures.

PARTIE N° 26.

Partie sicilienne (*a*

Blancs.	Noirs.
M. ALAPINE.	M. TCHIGORINE.
1. P 4 R	1. P 4 F D
2. C 3 F R (*b*	2. P 3 R
3. C 3 F D	3. C 3 F D
4. F 5 C D (*c*	4. C R 2 R (*d*
5. Roq. (*e*	5. C 3 C
6. P 4 D	6. P pr P
7. C pr P	7. F 2 R (*f*
8. R 1 T (*g*	8. Roq.
9. P 4 F R	9. P 3 T D
10. P 5 F (*h*	10. C pr C
11. D pr C	11. F 3 F
12. D 6 D	12. F 4 R (*i*
13. D 3 D	13. C 2 R
14. F 4 F	14. D 2 F
15. P 3 T R	15. P 4 D
16. P R pr P	16. C pr P F
17. C 2 R (*j*	17. P 4 C D
18. F 3 C	18. F 2 C !
19. F 4 F R (*k*	19. T D 1 D
20. T D 1 D (*l*	20. F pr P
21. F pr F D	21. T pr F
22. F pr F (*m*	22. D pr F
23. D 3 F R	23. T pr T
24. T pr T	24. D pr C
25. D pr D	25. C 6 C éch.
26 R 2 T	26. C pr D
27. T 6 D	27. T 1 T (*n*
28. P 3 C R	28. P 4 R
29. P 3 F	29. C 8 F
30 T 1 D	30. C pr P
31. T 1 T D	31. C pr P
32. P pr C	32. P 3 F R (*o*

et les blancs abandonnent.

NOTES.

a) Comme la précédente.

b) Nous préférons, ainsi que nous l'avons déjà dit : 2. C 3 F D suivi de 3. P 3 C R et 4. F 2 C.

c) Voici la meilleure suite : 4. P 4 D — P pr P. — 5. C pr P — P 3 T D. — 6. F 2 R comme Zukertort a joué contre Anderssen à notre grand tournoi.

d) Anderssen a joué ici et avec raison croyons-nous, contre M. Winawer à Leipsig et contre Bird à Paris. 4. C 5 D. — 5. C pr C — P pr C. — 6. C 2 R — C 3 F R. — 7. C 3 C — F 3 D. — 8. D 2 R — F 1 C D. — 9. P 3 C D — P 3 T D. — 10. F 3 D — P 3 D. — 11. F 2 C — P 4 R et les noirs ont beau jeu. Voir pour la suite la partie sus-nommée entre Bird et Anderssen.

e) 5. P 4 D était plus énergique ex : P pr P. — 6. C pr P — C pr C. — 7. D pr C avec une forte position.

f) Bien apprécié, plus correct que 7. F 4 F à quoi les blancs riposteraient par 8. F 3 R.

g) Nécessaire pour pouvoir jouer P 4 F R.

h) Elégant, mais F pr C d'abord ou F 2 R étaient plus corrects.

i) Très-bien joué. Évidemment si 12. P pr F — 13. P pr C — P pr P. — 14. C pr P bien mieux.

j) 17. C 4 R eût été mieux posté.

k) Si 19. P pr P — C 5 T doit donner la partie aux noirs. Ex. : 20. P pr P éch — R 1 T. — 21. T 2 F (A) — T D 1 D et gagnent.

A

21. T 1 C R — T D 1 D. — 22. D 3 R — C pr P. — 23. T pr C — T 8 D éch. — 24. C 1 C — F 5 D et gagnent.

l) La partie est mauvaise Toutefois 20. F pr F suivi de 21. C 4 F R valait un peu mieux.

m) Perdant une pièce. 22. D 3 F R prolongeait peut-être la partie.

n) 27. P 4 R gardait la pièce.

o) Cette partie a duré deux heures.

Solution du problème n° 24
par le docteur Gold.

1. F 3 D / R 4 D; 2. F 4 R éch. / R 4 R (A); 3. P 6 C R / R 3 F R; 4. F 4 D / mat.

A

2. — / R 5 F D; 3. C 6 D éch. / R 6 F; 4. C 4 T / mat.

Solutions justes
du n° 24, par le docteur Gold.

MM. de Madrazo, capitaine Fonge, Barré et Maubaut du Théâtre-Français, G. B. Durand, de Guiseard, de Turpin. Najotte., Latta de Mantes.

NOUVELLES

Le second tournoi handicap de la Régence est commencé Jusqu'ici une seule partie a été jouée entre MM. Maczunski et Chamier et a été gagnée par ce dernier. M. Bezkrovny a gagné M. Lépine à pion et trait. Les autres joueurs de première classe : MM. de Boistertre et Najotte ont été également victorieux.

Le Comité du tournoi international de 1878 ayant appris que M. Schallopp, de Berlin se préparait à publier un ouvrage sur le tournoi de cette année nous prie de faire savoir qu'il s'oppose absolument à cette publication. Il rappelle à ce sujet qu'il a déjà confié à M. Camille Morel, son secrétaire, le soin de composer l'ouvrage en question et de le faire paraître avant la fin de l'année.

CORRESPONDANCE

M. Pitschell-Saxe. M. Morel et moi vous remercions de votre communication à laquelle nous répondons dans le présent numéro.

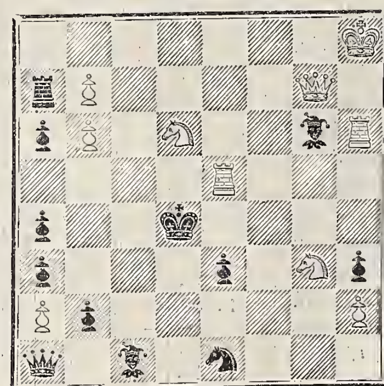
M. Rénoy. Réponse vous a déjà été faite dans la dernière correspondance.

Dans le Problème N° 26, il s'est glissé une erreur. Le Fou du 1er Cavalier Roi doit être Noir.

PROBLÈME N° 27

composé par M. PRADIGNAT.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en quatre coups.

S. ROSENTHAL.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 14.

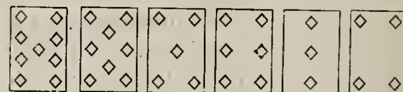
Vos trois couleurs sont des couleurs d'attente, l'attaque dans chacune d'elles, vous enlèverait forcément une levée. Avec un seul atout, votre faiblesse apparaîtrait forcément au second tour et il serait téméraire de la dévoiler en débutant par cet atout ; mais à votre première rentrée, comme vous pouvez rejouer de suite le cinq et indiquer de suite à votre partner que vous avez de belles cartes. Votre meilleur coup est de débuter par le valet d'atout et de continuer ensuite par le cinq lorsque la main vous sera rendue. Cette manière de jouer a le double avantage de fortifier le jeu de votre partner en atout et de vous permettre d'attendre l'ouverture des autres couleurs.

Principe.

Avec deux atouts et de belles cartes dans les autres couleurs, débutez par le plus fort de vos atouts. Vous vous ménagez ainsi le voir venir dans les autres couleurs. Et lorsque le jeu est éclairé, le rôle de l'imagination disparaît pour faire place au simple calcul mathématique.

PROBLÈME N° 14.

Carreau est atout.



Deuxième à jouer, quelle carte mettrez-vous sur le roi de pique ?

ROBERT D'ANTULLY.

CHARADE

Deux systèmes philosophiques
De Candide attirent l'esprit
L'un le charme et l'autre l'aigrit
Par ses conclusions sceptiques.

Du premier, Pangloss est l'auteur
Je représente le deuxième
Et s'il vous en faut un troisième
Faites. Je suis de belle humeur.

Mal autrefois presqu'incurable,
Que l'on guérit vite aujourd'hui
C'est au plus deux heures d'ennui.
Tant le remède est admirable.

Transportez-vous à Monaco
Et vous contemplerez ma gloire
J'ai dompté la rouge et la noire...
Mais surtout pas de quiproquo.

Réponse à l'Énigme du n° 15.

Voici ma montre à répétition
Comptez les coups, attention !
Je ne m'arrêterai qu'à l'heure.
Et dans votre demeure
Vous rentrerez,
Si vous pouvez.

R. d'A.

LA BOUILLOTTE

Certains joueurs de bouillotte prétendent qu'on doit s'engager avec 21 premier et que ce point en primauté vaut son tout.

On nous permettra de ne point partager cette opinion et sinon de la qualifier d'hérésie, d'élever au moins quelques doutes sur son orthodoxie.

Nous savons que la primauté c'est beaucoup, mais vingt et un ce n'est en résumé que deux cartes et il en faut au moins quatre pour gagner.

Nous comprenons néanmoins le coup si, ayant pour troisième carte un roi, on a pour but en relançant de son tout, d'en faire filer l'as et de rester ainsi avec deux vingt-un premier en main, c'est ce qu'on appelle *le bagota majeur*.

La manière d'ouvrir le jeu, de tenir ou de relancer, en un mot, la régularité des engagements est la seule difficulté de la bouillotte.

Les coups de tiers en sont l'exception; ils exigent beaucoup de sang-froid, de coup d'œil et de vivacité dans l'attaque.

Ils se jouent sur une différence dans les mises en permettant soit de faire filer la carte maîtresse de la couleur qu'on porte, soit en perdant du côté qui a peu d'argent de gagner sur celui qui en a beaucoup.

Ils ne peuvent se jouer naturellement qu'avec une mise ou une cave très-élevée devant soi; ce sont des coups brillants mais dangereux, et nous les considérons comme une arme à deux tranchants qui blesse souvent celui qui l'emploie.

LE WHIST.

Des feintes. — Quand et comment est-il permis de tromper son partner?

Si votre partner est un bon joueur ne le trompez jamais que dans les cas désespérés et absolument nécessaires.

Si votre partner est inattentif et que vos adversaires aient au contraire une supériorité sur lui il vous est permis de le tromper, car il n'en aura cure et vous pourrez égarer un instant vos ennemis.

Cet instant sera court s'ils sont habiles, mais vous aurez pu en profiter pour enlever une ou deux levées douteuses.

Au mort, il faut sans cesse tromper vos adversaires, prendre toujours de la plus haute carte de votre sequence et éviter toute indication de la valeur de celui de vos jeux qui leur est inconnu. Les adversaires du mort ne font pas généralement d'invites et jouent ce qu'on appelle le tableau, la forte du mort pour l'adversaire de gauche, la faible pour celui de droite.

Il n'est pas défendu néanmoins de faire connaître à son partner ses rentrées et de lui soumettre des calculs de probabilités dont il fera son profit en temps utile.



ISAAC ET REBECCA, d'après le tableau de Claude Lorrain. (*L'Art.*)

La partie du mort est une partie mathématique, scientifique, raisonnée et la méthode en est beaucoup plus routinière et terre à terre que celle du whist à quatre; mais si on pouvait trouver quatre joueurs *di primo cartello* quelle partie charmante, quelle série de demandes et de réponses, d'appels et d'invites, que de finesse et d'impasse! Là les adversaires ne s'estiment que s'ils sont dignes des uns des autres et ils préfèrent lutter noblement et longuement que de gagner trop vite et trop aisément.

Le mort ira se répandant de plus en plus et gagnant pied à pied sur le whist à quatre, car c'est la démocratie du jeu.

Mais nous réservons nos préférences et nous fuyons à cet égard les goûts du vulgaire profane.

OLD TRICK.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 67. — CRYPTOGRAPHIE.

SN OIT CAS EN NOBEDEU QER
IRCSNI SNOV ED ENSUON LEUQELRU
SLA NR UOJNUT SEEIVAL.

ACROSTICHES, n° 68.

? L A N ?
? T A L ?
? A L O ?
? C E A ?
? I E C ?

N° 66. — CRYPTOGRAPHIE.

N'BGDBLMRFB BGP SR BHDLSRP
TMVP MS CZRXBSL.

N° 69. — MOTS EN LOSANGE.

Le début d'un sonnet. — Un instrument. — Un casque. — Un crochet. — Un exploit. — Un serpent. — Un tissu. — L'auteur d'un plan auquel on doit plus d'une frasque. — Et ce qu'on voit à son insu.

N° 70. — MOTS CARRÉS.

Un cerf. — La vague. — Une saveur acide. — Ce dont fait preuve un soldat intrépide.

Réponses de L'ORACLE

Aux trois questions posées dans le dernier numéro.

A la question de la mère :

Calchas à vos désirs répond espoir et chance.

A la question du jeune homme :

L'amour aux grands essais prévoit plaisir et peine.

A celle de l'amateur d'ascensions :

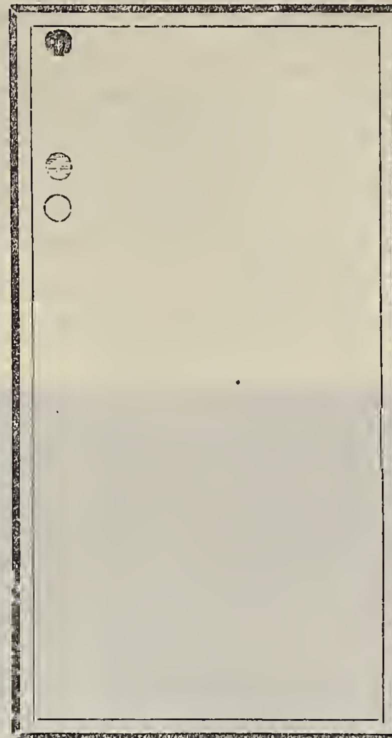
Le temps aux grands projets prédit labeur constant.

Nos sincères compliments à M. Roger qui, non-seulement nous a transmis exactement ces trois réponses, mais encore s'est parfaitement rendu compte des combinaisons qui amènent les réponses de l'*oracle*.

EDME SIMONOT.

LE BILLARD

11e position.



Décrire la marche des deux billes blanches pour caramboler en massant.

Solution du coup inséré dans le N° 15.

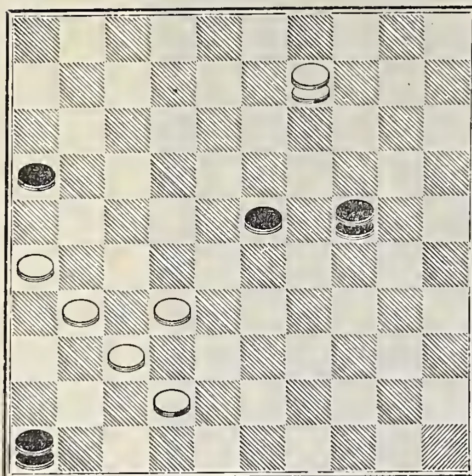


LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

DAMES

PROBLÈME N° 28,
par M. le Comte de X.

NOIRS.

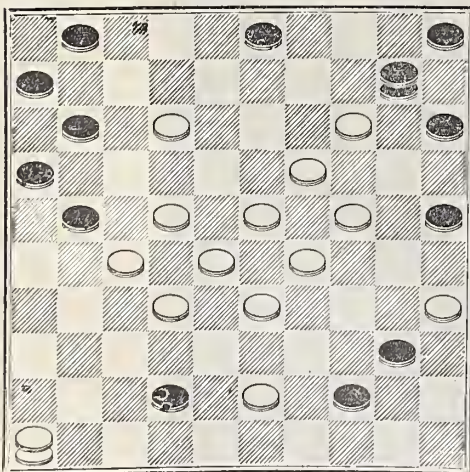


BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

PROBLEME N° 29,
par M. MINET.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent. AUGUSTE JOLIET

COURRIER DES THÉATRES

Depuis quelque temps, MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, semblent avoir adopté pour devises ces vers d'une féerie restée célèbre dans les fastes des Variétés, les *Bibelots du Diable* :

Petit, tout est petit
Dans ce joli petit village!...

Après la *Petite Marquise*, ils nous ont donné le *Petit Duc*; après le *Petit Duc*, ils nous promettent la *Petite Mademoiselle*; en attendant — histoire de s'entretenir la main — ils viennent de faire représenter le *Petit Hôtel* à la Comédie Française.

Le *Petit Hôtel* est de la famille de ces vives et pimpantes esquisses parisiennes que MM. Meilhac et Halévy s'amusent à brosser entre deux grandes toiles et entre deux parties de billard, et dont les *Curieuses*, l'*Autographe* et l'*Été de la Saint-Martin* sont jusqu'à ce jour les types les plus accomplis. C'est — qu'on me passe la comparaison — un de ces plats où le poisson ne joue qu'un rôle épisodique, mais dont la sauce, relevée par toutes sortes de piments inconnus et de décoctions inédites, a je ne sais quel ragoût singulièrement original. Maigre pitance pour les estomacs robustes, plus épris d'un menu solide que de fins morceaux; régal sans pareil pour les estomacs blasés, chez qui ces piquantes recherches réveillent les sensualités éteintes, en leur redonnant pour quelques minutes, l'illusion de l'appétit.

Petit titre, petite pièce. Un gentilhomme sur le retour, M. de la Marsilière, après avoir rôti force balais, songe à faire une fin. Mais avant d'épouser — en justes noces — la jolie comtesse de Piétra-Néra, il profite d'une excursion que cette veuve facilement consolable et d'humeur voyageuse fait en Angleterre, pour se livrer à une liquidation complète du passé. Ce passé tient tout entier dans un petit hôtel, mystérieux et discret *buen retiro*, qui, pendant un demi-siècle, abrita les amours de contrebande et les folies cupidonesques du vieux garçon. Que de tendres souvenirs ce nid de célibataire garde blottis dans ses moindres recoins! Si ces murs confidents de tant de propos gaillards, témoins de tant de prouesses galantes, complices de tant de péchés mignons, si ces murs allaient parler? Si le bruit des caresses légitimes allait éveiller en eux des échos impertinents? Si les âcres parfums des vieilles lunes allaient faire tourner le miel de la lune nouvelle? Entre ces points d'interrogation, la Marsilière voit se dresser le profil grimaçant du minotaure, si cruellement buriné par Balzac. Pour échapper à cette vision fâcheuse, il se décide à vendre son petit hôtel, quoi qu'il lui en coûte, et à domicilier sa félicité conjugale dans un logis tout neuf et moins meublé de souvenirs compromettants.

Un acquéreur se présente, le jeune M. de Boismartin. La Marsilière veut vendre parce qu'il se marie; Boismartin veut acheter parce qu'il ne se marie plus. A la veille d'épouser, lui aussi, une jeune et charmante veuve — remarquez que dans cette pièce il n'y a que des femmes de seconde main — il a eu la faiblesse de se souvenir que, pour être fiancé, il n'en était pas moins homme, et de tromper, par un caprice de quelques jours, l'attente capiteuse du conjungo. Si fugitive qu'ait été cette escapade, elle n'a pas été du goût de la belle, qui, redoutant pour *après* les fantaisies d'*avant*, a, sans vouloir rien entendre, décommandé le maire et le curé. Désespérant de fléchir l'inhumaine dont il est, en dépit du coup de canif, éperdûment épris, Boismartin a pris la résolution de se retirer du monde et d'enfouir son chagrin dans une thébaïde agréablement capitonnée. C'est pour donner suite à ce projet cénobitique qu'il vient visiter le petit hôtel de la Marsilière.

Par une de ces coïncidences plus fréquentes au théâtre que dans la vie réelle, le même dessein amène à la même heure, dans le même lieu, la jolie madame de Cerney. Si je disais à mes lecteurs que cette jeune ascète est précisément l'ex-fiancée de M. de Boismartin, ils seraient en droit de croire que je veux les faire poser. Je ne le leur dirai point. L'amoureux éconduit et la femme outragée se trouvent en présence; ils s'expliquent, une explication qui commence avec les ongles et qui finit avec le bec, *columbatim*, aurait dit un poëte de la décadence romaine. Dans cette querelle, la Marsilière joue le rôle de juge du camp, rôle délicat s'il en fut, mais non sans bénéfice, car il arrache le

vieux garçon aux griffes de ce minotaure dont il rêve tout éveillé. Il apprend, en effet, au courant de la discussion, que la cause de tout le mal, l'héroïne du coup de canif anticipé, n'est autre que son futur bâton de vieillesse, Mme de Piétra-Néra. Le reste se devine : Boismartin épouse, la Martilière n'épouse plus, il garde son petit hôtel et cède au jeune couple réconcilié l'autre hôtel plus vaste et moins anacréontique où il avait déjà fait le lit de ses dernières amours.

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais, à mon sens, le personnage le plus intéressant de cette historiette parisienne, c'est précisément celui qu'on ne voit pas, dont il n'est question qu'à titre accessoire, et qui cependant noue et dénoue cette fragile intrigue, Mme de Piétra-Néra, en un mot. Il faut être une maîtresse femme pour mener de front ces deux gageures : la conquête d'un vieux roué à l'épreuve de toute l'artillerie féminine et le détournement d'un jeune viveur assez féru d'amour pour ne pas reculer devant le sixième sacrement. Si la Manche n'était pas si mauvaise, on la passerait volontiers pour voir de près cette gaillarde et surprendre le secret de son irrésistible séduction. D'ailleurs, nous la retrouverons un jour ou l'autre sur le pavé de Paris, au prochain bal de l'Opéra peut-être; et il sera toujours temps de se brûler les ailes à la flamme de sa perversité.

Telle est l'histoire en deux mots. Rien de plus léger, de plus simple, de plus banal même. C'est fait de rien, comme un Grévin; mais ça en a la grâce exquise, la crânerie spirituelle, la désinvolture endiablée. Ça pétille comme l'aï dans un flacon de quatre sous; ça flambe comme le punch dans un bol d'étain. Ce canevas sans valeur est agrémenté de broderies merveilleuses qui en dissimulent la pauvreté et qui trahissent des doigts de fées pour qui les plus viles étoffes sont matières à chefs-d'œuvre. Si le public du Théâtre-Français était en droit de demander aux deux auteurs du *Petit-Hôtel* plus de nouveauté, plus de recherche, plus d'imprévu dans la conception, ils ne pouvaient, en bonne justice, exiger d'eux plus de tact, plus de souplesse, plus d'habileté dans l'art d'accommoder succulemment des éphémères et de donner au néant les apparences d'une séduisante réalité.

Le *Petit-Hôtel* est joué à ravir par les comédiens ordinaires de M. Grévy. Mlle Samary, qu'on appellera longtemps la petite Jeanne, a bravement conquis ses galons de sociétaire, cousus de la veille à ses manches de soubrette. On ne saurait pas qu'elle a dans les veines du sang d'Augustine Brohan, qu'on l'aurait deviné ce soir-là. Coquelin est d'une drôlerie irrésistible dans le pantalon un peu trop excentrique dont il affuble Boismartin; c'est un talent qui vous chatouille à la plante des pieds. Son cadet est moins drôle en notaire; mais c'est moins sa faute que celle du rôle, le seul qui ne soit pas franchement parisien dans ce quatuor de Parisiens fieffés. Quant à Thiron, il est le type par excellence de ces viveurs hors d'âge, usés, blasés, mais éternellement aimables, qui trouvent le moyen, tout en étant les dindons de la farce, de mettre, à force de bonhomie spirituelle et de finesse railleuse, les rieurs de leur côté.

Le même soir, la Comédie-Française reprenait le *Legs*, de Marivaux. Delaunay faisait le marquis; il y est peut-être plus embarrassé que timide, ce qui est la note exacte du personnage. A part cela, comme toujours, la perfection même. Mlle Croizette, bien que visiblement gênée par le souvenir de Mme Arnoult-Plessy, inimitable dans le rôle de la comtesse, l'a fort agréablement secondé. On a revu l'œuvre avec plaisir, comme la veille on avait revu les *Caprices de Marianne*, délicieusement interprêtés par les mêmes artistes et par Worms qui joue Cœlio, ce rêveur, ce poëte, ce Roméo modernisé, de façon à faire oublier Bressant, dont c'était une des créations les plus heureuses. Certes, ce sont là d'incomparables régals, mais le moindre grain d'*inédit* ferait bien mieux notre affaire. Quand on songe que, depuis les *Fourchambault*, c'est-à-dire depuis plus d'un an, la Comédie-Française ne nous a donné que des reprises, et qu'un acte, un seul, le *Petit-Hôtel*, représente tout l'effort de ces quinze mois, on se demande si cette attitude de derviche qui se contemple amoureusement le nombril est bien celle qui convient à notre première scène. Voilà pour hier; pour demain, on nous promet... *Ruy-Blas*, une autre reprise; et tandis qu'on emprunte à l'Odéon une œuvre qui y épuisa le succès, et pour laquelle on ne peut espérer ni meilleure interprétation ni meilleure fortune, on laisse l'*Attila* de M. de Bornier émigrer de l'autre côté de l'eau, au mépris des espérances que la *Fille de Roland* permettait d'en concevoir.

On objectera qu'à ce jeu la Comédie-Française bat monnaie, que MM. les sociétaires achètent des rentes, et qu'ils sont respectables les errements qui se traduisent par des résultats aussi positifs. Mais je ne sache pas que le but de l'institution soit de thésauriser et la mission de ceux qui y président de s'assurer une vieillesse cossue. A voir les polémiques qui surgissent de temps à autre dans les journaux à propos de cahiers des charges, il semble que ces cahiers des charges n'obligent que certains théâtres, l'Odéon, par exemple, l'Opéra, et cet infortuné Théâtre-Lyrique, de glorieuse et triste mémoire, tandis qu'ils restent lettre morte pour d'autres exploitations dont les ressources sont pourtant plus fécondes et la vitalité plus certaine. La Comédie-Française s'endort un peu trop complaisamment dans cette Capoue que lui ont faite l'incomparable habileté d'un administrateur, à laquelle on ne saurait trop rendre justice, et le talent consommé d'une compagnie, qui est la plus intelligente et la plus zélée gardienne du trésor dramatique français. Mais, en le gardant, elle a le devoir de l'accroître; et, depuis plus d'un an, elle n'accroît guère que..... ses revenus.

Je souhaiterais à la maison de Molière un peu de cette activité dévorante que M. Ballande déploie dans la maison de feu Déjazet. Il serait injuste de ne pas applaudir aux efforts que fait cet imprésario fiévreux pour rendre son théâtre digne du nom, si lourd à porter, de Troisième Théâtre-Français. Que de diable au corps dépensé sur ces tréteaux qu'un monomane mâtiné d'apôtre a pieusement consacrés à l'art classique! Que de pièces, grandes ou petites, prose ou vers, jetées quotidiennement en pâture à un public trop rare, trop restreint, pour que la même œuvre, fût-elle hors de pair, trouve longtemps grâce devant lui! Et, dans le nombre, combien qui n'auraient pas fait mauvaise figure sur une scène moins dédaignée! Croyez-vous que cette *Histoire du vieux temps*, dont on nous a donné la primeur la semaine dernière, serait déplacée dans les cartons où dorment, en attendant le réveil propice, les saynètes de MM. Coppée, Deroulède, Guiard, Ferrier et Catulle Mendez? Est-ce par l'originalité de la conception qu'elle leur est inférieure? Qu'est le drame dans ces bluettes, sinon un prétexte à rimes heureuses et à poétiques pensées? Est-ce par la grâce, l'élégance ou la bonne trempe du vers? Lisez ce couplet pris au hasard dans cette romance dialoguée, quelque chose comme la légende de M. et Mme Denis transportée du Marais dans une châtellenie féodale, et dites-moi s'il ne supporterait pas vaillamment la comparaison avec n'importe laquelle des œuvres de même portée qui, plus heureuses, ont obtenu leurs petites entrées au théâtre de la rue Richelieu :

Savez-vous, mon cher comte, à quoi je vous compare?
Votre cœur est fermé comme un logis d'avare;
Vous êtes l'hôte; quand on vient pour visiter,
Vous vous imaginez qu'on va tout emporter,
Et ne montrez aux gens qu'un tas de vieilleries.
Voyons, plus de détours, et trêve aux railleries,
Tout avare, en un coin, cache un coffret plein d'or,
Et le cœur le plus pauvre a son petit trésor.
Qu'avez-vous, tout au fond? Portrait de jeune fille
De seize ans, qu'on aima jadis, légère idylle
Dont on rougit peut-être et qu'on cache avec soin,
N'est-ce pas? Mais parfois, plus tard, on a besoin
De venir contempler ces images, laissées
Là-bas, derrière nous, ces histoires passées
Dont on souffre et pourtant dont on aime souffrir.
On s'enferme tout seul, une nuit, pour ouvrir
Certain vieux livre, et son vieux cœur. Comme on regarde
La pauvre fleur donnée un beau soir, et qui garde
La lointaine senteur des parfums d'autrefois!
On écoute, on écoute, et l'on entend sa voix
Par les vieux souvenirs faiblement apportée;
Et l'on baise la fleur, dont l'empreinte est restée
Comme un feuillet du livre à la page du cœur.

Ne sont-ils pas jolis, ces vers, et d'un beau sentiment, et d'une belle facture? Cette *Histoire du vieux temps* n'est pas une pièce, il est vrai; c'est un simple duo, dans la manière du *Passant*, et, comme le *Passant*, harmonieux à l'oreille, doux au cœur, plaisant à l'esprit. Retenez bien ce nom : Guy de Maupassant. Ce n'est peut-être pas encore celui d'un maître en l'art dramatique, mais c'est à coup sûr celui d'un maître en poésie.

ÉMILE BLAVET.

P.-S. — Le Vaudeville a repris les *Faux-Bonshommes*, un des chefs-d'œuvre du théâtre contemporain. Énorme succès de pièce et d'artistes. En voilà pour plusieurs mois. La semaine étant assez vide, je reviendrai dans le prochain numéro sur cette belle représentation, et je donnerai sur la pièce et sur Théodore Barrière, que j'ai beaucoup connu, surtout dans les dernières années de sa vie, des détails complétement inédits.

E. B.

MUSIQUE

Je crois être agréable aux lecteurs de LA REVUE en reproduisant deux lettres écrites par Beethoven. Ces autographes, excessivement curieux, ont paru dans une étude très-intéressante publiée par LE MÉNESTREL, sous ce titre : *Beethoven, les jours de gloire et de souffrance*, par Victor Wilder.

La première de ses lettres est adressée à M. Neate, de Londres, à l'occasion de l'envoi en Angleterre d'une pièce symphonique intitulée la *Bataille de Victoria*.

Vienne, le 15 maj 1816.

(*adresse Sailerstadt, n° 1055 et 1056 au 3me étage*)

« MON TRÈS CHER AMI!

« L'amitié de vous envers moi me pardonnera touts
« le fauts contre la langue françaises, mais la hâte ou
« j'ecris la lettre, ce peu d'exercise et dans ce moment
« même sans dictionnaire français tout cela m'attire
« durement encore moins de critique qu'en ordinaire-
« ment.

« Avanthier on me portait un extrait d'une Gazette
« anglaise nommée Morning cronigle, ou je lisoit avec
« grand plaisir, que la société philharmonique à donné
« ma sinfonie in A ♮; c'est une grande satisfaction
« pour moi, mais je souhais bien d'avoir de vous même
« des nouvelles, que vous ferez avec tous les composi-
« tions que j'ai vous donnés; vous m'avez promis ici, de
« donner un concert pour moi, mais ne prenez mal,
« si je me méfis un peu, quand je pense que le Prince ré-
« gent d'angleterre ne me dignoit pas ni d'une réponse
« ni d'une autre reconnaissance pour la Bataile que j'ai
« envoyé à son Altesse, et lequelle on a donnée si sou-
« vent a Londre, et seulement les gazettes annoncoient
« le reussir de cet œuvre et rien d'autre chose.

« Comme j'ai deja ecrit une lettre anglaise à vous mon
« tres cher ami, je trouve bien de finir, je vous ai ici
« depeignée ma situation fatal ici, pour attendre tout
« ce de votre amité, mais hélas, pas une lettre de vous.

« Ries m'a ecrit, mais vous connoissez bien dans ces
« entretiens entre lui et moi, ce que je vous ne trouve
« pas necessaire d'expliquer.

« J'espere donc cher ami bientôt une lettre de vous,
« ou j'espere de trouver de nouvelles de votre santé et
« aussi de ce que vous avez fait a Londres pour moi.

« Adieu donc, quant à moi je suis et je serai toujour
« votre

« Vrai ami

« BEETHOVEN. »

Le second autographe est le brouillon d'une



LE JOUEUR DE LUTH, d'après le tableau de M. Probst. (*N. Ill. Zeitung.*)



LA FONTAINE, par Jules Breton. (Monde illustré.)

lettre adressée à Cherubini. Cette pièce, dont l'original appartient aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Berlin, est rédigée en allemand, avec quelques phrases françaises qu'on trouvera imprimées en caractères italiques. La traduction est de M. Victor Wilder.

« Très-honoré Monsieur,

« C'est avec une vive satisfaction que je saisis l'occa- « sion de m'entretenir avec vous par écrit. Par esprit « je le fais déjà depuis longtemps, car je prise vos opéras « par dessus tous les autres ouvrages de théâtre. Le « monde artistique regrette que depuis de longues « années déjà aucune œuvre nouvelle de vous n'ait vu « le jour : du moins en est-il ainsi dans notre Allemagne. « Si hautement estimés que soient vos opéras, il n'en « est pas moins fâcheux pour l'art de se voir privé d'une « nouvelle production de votre grand esprit..... Quant « à moi, je suis toujours enthousiasmé sitôt que je vois « paraître une nouvelle composition sortie de votre « plume et j'y prends un intérêt plus vif qu'à mes œu- « vres propres. Bref je vous honore et je vous aime. Si « mon infirmité ne m'empêchait d'aller vous voir à « Paris, quelle joie n'aurai-je pas à m'entretenir avec « vous des intérêts et de la situation de notre art. Ne « croyez pas que je vous parle ainsi pour faire mieux « acceuillir la prière que je viens vous adresser. J'es- « père et je suis convaincu même que vous ne pouvez « me prêter des sentiments aussi bas.

« Je viens de terminer une grande messe solennelle « et j'ai l'intention de l'envoyer à toutes les grandes « cours de l'Europe. En conséquence, j'ai fait parvenir « par l'ambassade française une invitation à S. M. le « roi de France de bien vouloir souscrire à mon œuvre. « Je suis persuadé que votre recommandation me ser- « virait puissamment en cette circonstance.

« *Ma situation critique demande que je ne fixe pas* « *seulement, comme ordinaire, mes vœux au ciel, au* « *contraire il faut les fixer aussi en bas pour les* « *nécessités de la vie.* Quel que soit le sort de la de- « mande que je vous adresse, je ne vous en honorerai, « je ne vous en aimerai pas moins toute ma vie *et vous* « *resterez toujours celui de mes contemporains que* « *je l'estime le plus. Si vous me voulez faire un ex-* « *trême plaisir, c'étoit si vous m'écrivez quelques* « *lignes, ce que me soulagera bien. L'art unit tout* « *le monde,* combien plus les véritables artistes, *et* « *peut-être vous me dignez aussi de me mettre et de* « *me compter de ce nombre.*

« *Avec le plus haut éstime,*

« *Votre ami et serviteur,*

« Beethoven. »

On voit par ces lignes à quel point le grand symphoniste allemand prisait le talent de Cherubini.

L. D.

L'HOTEL DROUOT

Parlons d'abord de ce qui va se faire.

Aujourd'hui même, samedi 1er mars, s'ouvre à l'hôtel Drouot, salles 8 et 9, l'exposition particulière d'une des ventes les plus importantes qui auront lieu cette année : celle de M. K., un de nos grands amateurs.

Cette collection se divise en deux parties : une de tableaux anciens, une autre d'objets d'art, diamants et bijoux. Les tableaux appartiennent exclusivement aux écoles hollandaise et flamande; on y distingue surtout plusieurs portraits par Albert Cuyp et un *Paysage avec animaux;* un charmant tableau de la plus fine qualité, *Vue des bords de la Meuse* par Van Goyen, une *Marine,* datée de 1640, par le même, ainsi que divers paysages hollandais; *Un Buveur* de Frans Hals; un magnifique *Canal,* par A. Van der Neer, dont les personnages ont été peints par Albert Cuyp; une des œuvres les plus brillantes de Van Ostade, l'*Auberge;* un *Portrait de jeune homme,* par Rembrandt, 1632; un *Paysage agreste,* de Jacques Ruysdael, très-bien conservé, c'est tout dire; le *Benedicite,* par J. Steen; les *Deux Chaumières,* par David Teniers; *Soldats en voyage,* par Ph. Wouwerman; et combien d'autres encore que nous ne nommons pas, J. Wynouts, Adrien Van Velde, Terburg, Netscher, Moucheron, Mierevelt, Hugelbach, Van Huysum, Houde Koeter, Helst, Dussart, Breckelencamp, etc. Cette simple énonciation suffit à donner une idée de l'importance des tableaux seulement.

Parmi les diamants il y a là de richissimes parures, des perles et des colliers, des bracelets et des pendants d'oreilles à faire rêver jour et nuit bien des parisiennes. Que de discussions, de bouderies, et aussi, espérons-le, de raccommodements l'exposition de ces brillants et parures va soulever dans certains ménages parisiens, même les plus unis. Passons.

Il y a aussi une quantité de tabatières et de bonbonnières des époques Louis XV et Louis XVI qui ont non-seulement une grande valeur intrinsèque, mais encore sont enrichies de dessins ou de miniatures par Greuze et les autres bons maîtres du XVIIIe siècle; des bijoux du même temps; des éventails Louis XV, dont un, travail du temps de la Régence, est monté en or incrusté et enrichi d'ornements en nacre sculpté en relief c'est une vraie merveille. Combien aussi de miniatures, de jolis objets d'orfèvrerie ancienne; de laques, de jades, de cristaux de roche et autres matières précieuses.

Puis viennent dans un genre plus sévère, des émaux de Limoges attribués à Pierre Raymond, Jean Laudin, les Pénicaud; quelques faïences, des émaux cloisonnés de la Chine, des porcelaines de la Chine et du Japon, des Saxe, des Sèvres, groupes et statuettes; des vases en porphyre rouge oriental; des bronzes d'art, statuettes, groupes et bas-reliefs italiens du XVIe siècle; des bronzes d'ameublement et quelques meubles sculptés. MM. Charles Pillet, Mannheim, Boucheron, joaillier, et Féral sont chargés de cette belle vente qui occupera les cinq premiers jours de la semaine prochaine.

* * *

Nous avons à différentes fois déjà signalé l'intérêt pour les archéologues du cabinet de monuments antiques et médailles de feu M. Paravey, ancien conseiller d'État, dont la vente s'achève en ce moment. On y a surtout admiré de très-curieuses, très-jolies, et parfois très-élégantes statuettes en terre cuite dite Tanagra.

La découverte de ces statuettes que l'on trouve en nombre prodigieux dans les anciens tombeaux des environs de Thèbes est toute récente. Néanmoins ces statues sont si intéressantes au point de vue de l'art, des mœurs, des costumes, des habitudes privées des grecs d'autrefois que, à Tonagra même, les amateurs se les disputent avec acharnement.

A quoi servaient-elles et pourquoi les plaçait-on ainsi dans les tombeaux? Les savants discutent. Étaient-ce des divinités protectrices du défunt dans les mondes infernaux? Peut-être; mais l'opinion la plus généralement admise consiste à croire que c'était tout simplement une société que l'on donnait au mort; les figurines gaies lui rappelaient les beaux jours de sa vie et les plaisirs qu'il y avait goûté naguère; les figurines tristes représentaient les regrets qu'il avait laissés ou qu'il croyait avoir laissés parmi ses amis d'autrefois : Mais n'oublions pas que les savants discutent.

* * *

Pendant cette dernière semaine il s'est opéré un certain nombre de ventes importantes; celle des tableaux modernes dépendant de la liquidation de deux marchands biens connus, MM. T. et D. faite par MM. Escribe et Georges Petit; elle a produit 35,804 francs. Parmi les gros chiffres, deux Eugène Isabey, les *Pestiférés,* 1,650 francs; l'*Accusation,* 1,510 francs. Les autres tableaux, qui n'étaient que des œuvres de second ordre, se sont maintenus dans une bonne moyenne courante.

Une autre vente de tableaux, anciens ceux-là, faite lundi 24, par MM. Escribe et Haro, a atteint 39,445 fr. La *Judith* de Lucas Cranach s'est vendue 1,600 francs, le *Berceau,* de Lépicié 4,675 francs; un *Corps de garde,* par Terbug, 1,650 francs; un paysage, l'*Hiver,* par Jacob Ruysdaël, 1,705 francs; le *Repos du cavalier,* par Ph. Wouwerman, 1.900 francs; une *Vierge et Enfant Jésus* du Pérugin, 4,100 francs.

* * *

Terminons en donnant quelques-uns des prix les plus élevés obtenus par MM. Charles Pillet et Mannheim dans la vente de la remarquable collection d'objets d'art appartenant à M. de L. — Une boîte oblongue avec six miniatures de Van Blarenberghe, 15,800 francs; une autre en or émaillé avec médaillon de Lesueur, 8,450 francs; une boîte ovale en or giselé à sujets d'après Greuze, 9,400 francs; une autre rectangulaire en or gravé et émaillé vert translucide, 2,685 francs; une autre carrée en nacre doublée d'or, 2,655 francs; une dernière contournée en or finement ciselé, 2,070 francs; les autres ont varié de 600 à 1.800 francs, il y en avait une vingtaine.

Dans les bijoux, un buste d'empereur romain formé d'une perle baroque, 4.500 francs; une bague or ciselé du temps de Louis XVI, 1,900 francs; un médaillon miniature de Petitot, 1,955 francs; une garniture de cinq vases en ancienne porcelaine de Chine, fond bleu fouetté, 10,100 francs; et six autres vases analogues, ensemble, 6,019 francs.

Les Saxe et les vieux Sèvres ont eu un véritable succès : une pendule à cadran tourneur dans un vase en porcelaine de Saxe, 7.350 francs; des groupes représentant les quatre parties du monde et les quatre saisons, 5,700 francs; seize assiettes et cinq compotiers en ancien Sèvres festonné, époque Louis XV, 2,830 fr.; un cartel en bronze giselé et doré, vase avec draperies de Caussard horloger du Roy, 4,010 francs; deux candélabres dorés ou mat, 9,500 francs; une pendule Louis XVI, de Lepaute, 2,000 francs; un bureau en marqueterie Louis XV, 2,300 francs; un baromètre-lyre, 3,000 francs; enfin cinq tapisseries de Beauvais à dessins d'après Bérain, et deux tapisseries des Gobelins du temps de Louis XIV, de la suite des châteaux royaux, le tout ensemble 18,360 francs.

Le total de la vente s'est élevé à 150,817 francs.

C'est assurément une des collections les mieux accueillies des amateurs depuis le commencement de l'année.

Pierre D..,

Le Joueur de Luth, tableau de M. Probst.

Quelle merveilleuse puissance que celle de la musique! — Si elle n'a plus comme au temps d'Amphion le don de charmer les pierres elles-mêmes et de bâtir des villes, son empire n'en est pas moins vaste. — C'est elle qui fait vibrer les âmes sous le souffle d'un saint enthousiasme et les entraine aux plus généreux sacrifices. D'autres fois elle se fait la compagne fidèle de nos heures de solitude, la confidente de nos peines et de nos désirs. — Elle est la fée bienfaisante qui, d'un coup de sa baguette magique, donne des ailes à notre pensée pour s'élever vers les régions de l'idéal, ou vient au secours du cœur qui n'ose confier à la parole les premières émotions d'un amour timide encore. Ne serait-ce point ce dernier sentiment qui inspire au beau cavalier que notre gravure représente les accords qu'il tire de sa mandoline? — L'auditoire d'ailleurs est charmant. — De ces deux jolies personnes, assises dans un coin retiré de quelque grand parc, l'une écoute les yeux baissés comme si elle craignait de laisser échapper en les ouvrant, les visions charmantes qui traversent son imagination de jeune fille, l'autre regarde notre musicien avec une franchise ingénue et semble toute au plaisir de l'entendre. — Ces trois personnages sont très-heureusement groupés. — De la distinction sans raideur, une expression pleine de vérité et de naturel, il n'est pas jusqu'au chien qui ne nous intéresse par la manière dont il est posé en face de sa maîtresse qu'il surveille attentivement avec une apparente indifférence comme fait tout chien discret et bien élevé. — Bref, c'est un charmant petit tableau de genre que M. Probst a trouvé au bout de son pinceau et que nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs.

D.

PHOTOGRAPHIE

(*Suite.*)

Composition du collodion rouge. — Teinture d'orcanète à l'éther, filtrée, 100cc, teinture alcoolique d'orcanète filtrée 50cc, cotou azotique à basse température 1gr,50. La teinture d'orcanète à l'éther s'obtient en remplissant un flacon à large goulot (se touchant bien au liége) avec des racines d'orcanète (non humides), et de l'éther sulfurique à 62° ou 65°. Laisser digérer un jour ou deux, agiter de temps en temps, laisser ensuite reposer douze heures et filtrer à travers du papier dans un flacon à petit goulot.

La teinture alcoolique d'orcanète s'obtient de la même manière que celle à l'éther en employant de l'alcool à 40° au lieu d'éther.

Il va sans dire que ce collodion peut-être préparé avec une coloration moindre en lui ajoutant du collodion normal; il est même utile d'en avoir un flacon faiblement coloré, un autre moyennement coloré et un troisième coloré à saturation.

Manière d'opérer. — Le négatif à améliorer est par le dos, recouvert au pinceau avec un peu d'albumine indiquée; il est ensuite placé verticalement sur un égouttoir pour sécher. Il faut de 10 à 20 minutes suivant la température pour cette dessiccation.

Sur cette couche préalable d'albumine, le collodion rouge est appliqué à la manière habituelle. Il doit être étendu avec adresse, de façon à ce qu'il ne puisse couler en dessous, c'est-à-dire sur la face du négatif qu'il tacherait. La dessiccation a lieu aussi verticalement; dès que le collodion est devenu sec, on place le négatif sur un pupitre à retoucher, la face de ce négatif en contact avec le verre dépoli du pupitre. Pour que le négatif ne soit pas égratigné par ce verre dépoli, il est prudent d'interposer une feuille de gélatine mince comme celles dont se servent les graveurs, à l'aide d'un pinceau en martre ou en blaireau trempé dans l'alcool à 40°. La décoloration s'obtient aisément; suivant le goût, on peut, ici, décolorer seulement à moitié; là totalement; puis encore obtenir une décoloration dégradée en d'autres endroits.

Dans les parties de collodion qu'on a décoloré, on peut encore produire un plus grand effet en enlevant complétement de ce collodion *par grattage* sur un ou plusieurs points.

Pour que les contours des parties décolorées ne s'impriment pas durement, on peut les adoucir, les dégrader à l'aide d'un pinceau plus ou moins mouillé d'alcool. Les contours des parties grattées sont aussi adoucis par des hachures faites à la pointe.

Un gros pinceau *sec* doit toujours être sous la main pour éponger le dissolvant aussitôt après le passage et l'effet produit par celui qui en est mouillé. Avec un pinceau chargé de la teinture alcoolique d'orcanète, on peut aussi, sur la couche de collodion rouge, faire prendre, *par repiquage,* un supplément de couleur de façon à intensifier telle ou telle autre partie correspondante du négatif. Pour terminer, à l'aide d'un pinceau doux, on peut recouvrir d'une couche d'albumine ci-dessus indiquée, la couche du collodion rouge appliquée et travaillée au dos des négatifs, ce complément procure la dureté nécessaire au négatif pour qu'il puisse résister aux frottements dans le châssis-presse.

Aucune couleur autre que celle de l'orcanète, en dissolution dans le collodion ne se prête aussi facilement à ce travail, excepté celle de l'orseille, mais cette dernière perd très-vite sa teinte à la lumière. Les retoucheurs, après quelques essais, trouveront d'eux-mêmes tous les avantages qu'on peut retirer de ce collodion à l'orcanète.

Orcanète ou orchanet est l'*Anchusa buglossum radiee rubra,* ou dans le pharmacopæia Britannique, la racine de l'alkanet qui sert à teindre en rouge.

Harrison.

CHRONIQUE DU SPORT.

Équitation rétrospective.

Cette grande création de l'école de Versailles, engloutie dans le naufrage de la monarchie en 1789, fut péniblement et incomplétement reconstituée, lors de la Restauration. Elle disparut de nouveau en 1830, cette fois sans espoir de retour. Certaines institutions sont inhérentes à un ordre de choses, et ne sauraient en être séparées. Une fois l'ensemble désagrégé tout disparaît avec lui. Les débris de ce qui fut la première Académie d'équitation du monde, s'en allèrent dispersés par la tempête, isolés, disséminés, chercher un abri, où ils purent le trouver. On comptait parmi eux beaucoup d'hommes d'une valeur réelle, d'un talent indiscutable, tels que le vicomte O'Gherty, Marquis, Bellanger, Le Blanc, etc. Comme les apôtres d'une doctrine proscrite, ils restèrent sur la brèche pendant plusieurs années, cherchant courageusement à sauver les épaves d'un passé évanoui. Nous leur devons au moins d'en avoir conservé le souvenir, tous les hommes de notre génération ayant marqué dans les annales de l'équitation, sont sortis de leurs mains. Puis ils disparurent un à un sous l'empire de la loi commune, je n'en connais plus aujourd'hui.

Par un hasard assez étrange, le nom dans lequel se sont personnifiés chez nos contemporains les derniers vestiges des principes de Versailles, se trouve précisément être celui de l'homme qui s'en est le plus écarté, et était le moins fait pour en rester la personnification : je veux parler de M. le vicomte d'Aure.

J'ai beaucoup connu M. le vicomte d'Aure; j'ai eu l'honneur de l'avoir pour premier maître; la prétention de vouloir le juger peut donc paraître un peu osée. Quelque avant que l'on ait pu pousser l'étude d'une science, on doit toujours une éternelle reconnaissance à celui grâce auquel on a appris l'alphabet d'une langue qui, sans lui, fût peut-être à jamais restée incomprise pour vous. M. le vicomte d'Aure appartient cependant, je n'ai pas la prétention de dire à l'histoire, mais à l'historique de l'équitation, je crois d'ailleurs pouvoir répondre de l'apprécier sans partialité, comme sans passion.

Son professeur, M. le chevalier d'Abzac, le jugeait un peu sévèrement peut-être, en disant de lui, *ce ne sera jamais qu'un casse-cou.* Il est impossible cependant de ne pas en convenir, ce pronostic assez dur était empreint d'une certaine justesse d'appréciation. Doué d'aptitudes naturelles, toutes exceptionnelles, d'une solidité invraisemblable, d'une puissance de jambes, que je n'ai jamais connue depuis qu'à M. Mackensie Grieves, d'une audace sans limites ; M. d'Aure se trouva dès le début, mal à l'aise, enfermé dans l'inflexible rigidité de l'enseignement de Versailles. Il se pliait difficilement à l'obligation de passer un à un les anneaux de l'enchaînement de cette sage, prudente et savante gradation, il sentait en lui la puissance de les franchir d'un bond et ne pouvait se résigner à se contenir. Aussi secouait-il le joug chaque fois que cela lui était possible, cette impétuosité lui valut parfois de sévères admonestations d'un maître dont la patience n'admettait aucune transaction avec le principe et la tradition.

Dès qu'il se sentit affranchi de cette autorité, M. le vicomte d'Aure donna un libre essor à son initiative, il fonda un manége ; entouré du prestige de Versailles, toute la jeunesse de l'époque accourut auprès de lui. Bien qu'en donnant la leçon il s'appuya, d'une main, sur la chambrière de M. le chevalier d'Abzac, qu'il conservait comme une relique, si l'ombre du maître eût pu surgir de terre, elle lui eût probablement arraché ce souvenir et s'en serait servi pour lui apprendre à mettre l'étiquette de son nom, sur les audaces qu'il conseillait à ses élèves.

J'étais encore enfant à cette époque, mais déjà possédé de cette incurable passion du cheval et de l'équitation qui ne lâche jamais sa proie : je regardais M. d'Aure comme un Dieu et je l'écoutais comme l'Évangile. Je me rappelle m'être souvent en allé, triste et découragé, me disant : « Je ne comprends pas. » Plus tard, en analysant et comparant les phases diverses d'enseignement par lesquelles je suis passé, j'ai compris que je ne comprenais pas parce qu'il n'y avait rien à comprendre. Toute la théorie de M. d'Aure pouvait se résumer à ceci : « Regardez-moi et faites de même. » Je ne suis pas encore convaincu, qu'il se rendît bien compte comment il faisait et de ce qu'il faisait, tout était chez lui instinctif, individuel, d'initiative et d'inspiration.

On doit donc considérer M. le vicomte d'Aure, comme une des plus trascendantes personnalités dont les annales de l'équitation puissent faire mention. Il ne saurait jamais être pris pour l'expression d'un principe, d'un enseignement ou d'une école quelconque. En cherchant bien, je ne saurais trouver, pour le caractériser, un mot plus significatif, que celui d'improvisateur. Le travail à première vue était son côté le plus brillant, celui qu'il affectionnait le mieux; au point de vue de Versailles, c'était presque la négation de la science. On lui amenait un cheval réputé d'une excessive difficulté, même intraitable, il sautait dessus : tout d'abord, il s'engageait une lutte pendant laquelle l'écuyer résistait à des défenses désespérées et ne tardait pas à inspirer à l'animal le respect de ce qu'il avait sur le dos. J'ai assisté, je ne saurais dire combien de fois à des batailles de cette nature, et j'ai bien rarement vu M. d'Aure avoir le dessous.

Une fois le cheval rebelle dominé, M. d'Aure, à l'aide de l'assiette et des jambes, se l'envoyait sur la main, où il le recevait toujours en plein mors de bride, le filet noué et balant. Après l'avoir balloté quelques minutes ainsi, il finissait par le fixer, le rein engagé sous lui, l'encolure haute, la tête à demi placée dans un équilibre, faux évidemment, mais sur lequel il le pianotait avec une justesse et une précision merveilleuses. Un semblable travail était nécessairement incorrect, irrégulier, bousculé, mais toujours brillant. Un des mouvements qu'il affectionnait le plus était de partir à plein galop, d'un bout du manége à l'autre, à croire qu'il allait se briser contre le mur; puis par une demi-volte vertigineuse de reprendre la piste à l'autre main, les chevaux ne supportaient pas longtemps un semblable régime, on ne tardait pas à voir leurs jarrets harpaillant, s'agrémenter d'éparvins et de jardons. Mais de cela, il ne s'occuppait pas, car il était aussi peu tendre aux chevaux qu'aux hommes, il en prenait d'autres, voilà tout.

C'était un dur enseignement, dont doivent se souvenir encore ceux qui l'ont pratiqué. Nous avions des reprises orageuses et plus d'un s'en allait parfois clopin-clopant, pas tout à fait d'aplomb. Un honnête père de famille eût été mal reçu en venant dire à M. d'Aure, comme on le fait aujourd'hui : « *Monsieur, je vous amène mon fils, je désire qu'il apprenne à monter à cheval, mais je ne veux pas qu'il ait d'accident.* » M. d'Aure lui eût répondu avec cette brusquerie gouailleuse qui lui était habituelle : « *Monsieur, je ne me charge pas de ces sortes de besognes, envoyez monsieur votre fils au séminaire ou dans une étude de notaire s'il est si fragile, on ne fait pas d'omelette sans casser les œufs, on n'apprend pas à monter à cheval sans tomber, on en est quitte pour se ramasser, quand on ne peut le faire soi-même, les autres s'en chargent.* »

(*La suite au prochain numéro.*)

TURF.

Assez mauvais sport dimanche dernier, à Auteuil : temps gris, froid et sombre, de la neige en l'air; nous n'en sortirons pas cet hiver; quand elle ne tombe pas, elle est au ciel ou à terre. Le jeudi précédent déjà, au Vésinet, nous avions eu une répétition de la pantomime du Cirque d'hiver, une fête sur la glace. Les chevaux ont couru, sous une avalanche à ne pas y voir clair, glissant et patinant beaucoup plus qu'ils ne galopaient.

La journée de dimanche s'est, au reste, trouvée assez insignifiante à tous les points de vue.

Le *Prix de Billancourt* (steeple-chase), la course la plus intéressante du programme, puisqu'elle réunissait de nouveau *Pride of Kildare* et *Cap*, favori tous deux, la première à 3 contre 2, le second à 2 contre 1, s'est trouvée de fait réduit à un walk-over. *Pride of Kildare*, *Cap* et *Fraxitelle* sont tombés à la barrière fixe placée dans le fonds, longé par la route d'Auteuil à Boulogne. *Quémandeur*, appartenant à Page, et nécessairement monté par son propriétaire, a terminé le parcours au petit galop, suivi de *Duffer*, qui se dérobait à chaque obstacle, et a dépassé le poteau d'arrivée longtemps après le délai règlementaire pour être placé.

Quelques réclamations se sont élevées sur la hauteur et la disposition de l'obstacle, cause de tout ce désarroi.

La première nous paraît mal fondée : la barrière n'est pas excessive, et s'il ne se trouve dans un steeple-chase que des obstacles qu'un cheval peut galopper sans les accuser, cela devient une dérision. On arguerait en vain du train dont les courses d'obstacles marchent aujourd'hui, ce n'est pas un argument, on n'a qu'à aller moins vite. Quant à la seconde objection, elle mérite davantage d'être prise en considération. Le bois dont est fait la barrière a été laissé à son état naturel : sa couleur gris-noir se confond avec le ton uniforme du terrain couvert de *tan* à cet endroit; les chevaux peuvent donc ne pas se rendre bien compte de ce qu'ils ont devant eux. Ce qu'il faut éviter, surtout dans un steeple-chase, ce sont les piéges : il importe toujours que ni l'homme ni le cheval ne puissent se tromper sur la nature de la difficulté, en face de laquelle ils se trouvent.

Nous signalions dernièrement *Source* comme une jument à laquelle on devait prêter quelque attention, en dépit de courses assez médiocres, elle n'a pas tardé à nous donner raison en gagnant très-facilement le *Prix de la Pelouse*, battant *Tralala* et *Biéville*.

La *Course de haies* (*Prix du Cèdre*) a été une déception assez dure pour les partisans du favori *Montabart*, parti à égalité. Il a été assez péniblement battu, mais enfin battu par *Céramée*. Le vainqueur portait aux flancs des marques non équivoques de sa difficile victoire. On doit se souvenir que les arrivées sévères sont peu du goût de *Montabart*, et si l'on avait eu pour lui des exigences aussi sévères, il est probable qu'au lieu d'arriver second il n'aurait pas même été placé. Il est toujours dangereux de confier beaucoup d'argent à des animaux de cette espèce, quelle que puisse être, d'ailleurs, leur qualité. Il faut qu'ils gagnent les mains basses, l'appréhension même de la lutte suffit pour les paralyser.

La journée s'est terminée par le *Prix du Viaduc* (course de haies), gagné très-aisément par *Volupia*, battant *Golden-Fleece*, *Gredin* et *Belle-Petite*. C'est un dédommagement aux déceptions assez fréquentes causées par la jument à ses partisans, et, en même temps, une preuve de plus qu'en courses, comme ailleurs, *Labor improbus omnia vincit*. Traduction libre : Avec de la patience on arrive à tout.

Jonville, qui figurait dans le champ, ne s'est pas comporté de manière à faire supposer qu'il soit destiné à effacer la mauvaise impression causée par sa première apparition dans une spécialité dont les difficultés paraissent peu de son goût.

NED PEARSON.

ANIELA

La *Revue* dispose de si peu de place, que souvent déjà nous avons été forcés de renoncer à l'insertion des œuvres littéraires que viennent présenter des écrivains de grand talent. On nous saura gré de citer dans le présent numéro un ou deux passages du livre récemment publié chez E. Dentu : « *Aniela* », charmante production du comte Wodzinski. Le volume est orné d'un dessin de Paul Dubois, et voici, en guise de préface, l'appréciation critique d'Ignotus :

« L'auteur d'*Aniela* appartient à la nouvelle école littéraire. Je ne lui en fais pas compliment, car l'ancienne valait mieux. Mais le public préfère la couleur au dessin, et je n'ai pas le courage de reprocher à un jeune écrivain de vouloir se faire lire. La phrase est ici excellente, quoique touffue. Elle procède également de l'école réaliste et de l'école romantique. C'est un compromis. Je n'ai pas besoin de dire que le public aime ces compromis. Que l'auteur d'*Aniela* se rassure donc! Il se rattache à la grande manière par son amour pour la nature. Ses paysages sont bons, un peu vagues et très-aérés, comme ceux de Corot. Ses descriptions, très fouillées, sont réussies. Ai-je tout dit? Non, à coup sûr. Mais j'imagine que j'ai fait assez l'office d'une préface, qui doit ressembler à ces mains, peintes sur les murs de Pompeï, dont l'index invite à entrer. En effet, ici on aime et on aime vraiment, on meurt avec cette grandeur fatale et poétique des Slaves. C'est essentiellement humain dans le sens le plus vaste du mot.

« C'est une histoire de passion, où il n'y a point de rires : cela n'est point parisien. Aussi bien est-ce l'intérêt de ce beau livre, — beau, je le dis, — parent d'autres livres, mais personnel, — français, mais slave. »

*
* *

« Deux routes aboutissaient à la maison du garde : l'une, celle de droite, conduisait au château, l'autre menait au village et à l'étang. Je pris à gauche.... le sort en était jeté!

« Ma jument allait au grand trot; j'éprouvais le besoin de m'étourdir; les arbres fuyaient, la clairière s'étendait devant moi éclatante et dorée, les bruyères prenaient des teintes de corail. Le soleil, un instant voilé, se couchait dans toute sa splendeur. Au bas de la côte que dominaient les bois, dont le feuillage semblait d'or sur le fond clair du ciel, l'étang brillait comme un grand miroir; les plus rigides et sombres, les minces peupliers, les bouleaux argentés s'y reflétaient perpendiculairement. Tout autour le village s'étalait en collines, et les vertes prairies se confondaient avec le lointain bleuâtre de l'horizon. J'attachai ma jument toute blanche d'écume à un vieux tronc découronné, j'attendis... Le sentier débouchait droit devant moi. Les pâtres ramenaient leurs troupeaux; les lavandières passaient me jetant un sourire; Mais Niela n'était pas parmi elles. N'allait-elle pas venir? avait-elle pris un autre chemin?... et déjà le découragement s'emparait de mon âme.... Non, la voici! elle remonte seule la côte; elle chante, sa voix est douce. Oh! qu'elle me paraît belle ainsi! Sa jupe de drap rouge laisse à découvert le bas de sa jambe ; son corsage bleu, aux gros boutons d'argent, s'entr'ouvre légèrement sur sa poitrine; les feuilles sèches tremblent sous ses pieds nus et blancs; ses cheveux retombent en tresses; elle porte sa toile roulée sur sa tête avec la grâce d'une canéphore. Il me semblera toujours la voir. J'étais à l'ombre, caché par le taillis, je lui dis : « Bonsoir, Niela! » Alors elle s'arrêta et regarda autour d'elle, effrayée.

« — C'est moi, oh! n'aie pas peur; vois, je t'aborde « comme un chrétien : « Que Notre Seigneur Jésus soit « glorifié (1)! »

« Ses joues se colorèrent; elle me souriait doucement : « Dans tous les siècles des siècles! » répondit-elle, tandis que sa voix tremblait. Je m'étais rapproché d'elle; je pris sa main, elle la laissa dans la mienne.

« — Pourquoi trembler si fort? t'aurais-je fait de la « peine sans le savoir?

« — Oh! non, j'ai eu peur, c'est fini maintenant; « c'est ici, voyez-vous, que s'est pendu ce pauvre « *kowal* (2) l'an dernier, là, à ce tronc; c'était un bel « arbre alors, mais la foudre l'a brisé depuis : moi, je « ne passe jamais en ce lieu sans me signer. On dit, « monsieur, on dit que le pendu y revient toutes les « nuits. Venez, il ne faut pas rester; voyez comme « votre cheval est inquiet.

« — Bah! tu n'es qu'une enfant, le *wisielec* (1) ne « revient pas, et puis il ne faut pas parler de ces « choses.... »

« Mais elle se serrait contre moi, et elle tremblait toujours; nous restâmes ainsi quelques secondes tout près l'un de l'autre, troublés et nous taisant.

« — Viens, lui dis-je enfin, tu as raison, il ne faut « pas rester ici, c'est vrai. *Halka* est inquiète, elle vou« drait rentrer au gîte. Viens, tu monteras avec moi... « *Halka* est douce, ne crains rien. »

« Elle me regarda sans répondre.

« — Tu ne veux pas? Réfléchis pourtant : la hutte « est loin et le bois est noir.

« — Je ne sais, dit-elle bien bas, cela ne va pas avec « le respect...

« — Eh! qu'importe le respect! Allons, viens, hâte« toi, voici la nuit. »

« Ma jument fut vite détachée, un instant après nous étions en selle; je sentais tout contre moi les battements de son cœur.

« *Halka* prit son grand trot, celui qu'elle avait toujours pour rentrer La soirée était fraîche, le vent qui s'était levé du Nord nous fouettait au visage; Niela se retournait souvent comme pour écouter.

« — Ta frayeur n'a donc pas passé, Niela?

« — Non, je crois entendre des voix qui nous ap« pellent.

« — Rassure-toi, c'est le vent; les pins et les hêtres « conversent entre eux. »

« Et je me rappelai la ballade de Gœthe :

« Sei ruhig, bleibe ruhig, mein Kind,
« In dürren Blättern säuselt der Wind. »

« J'éperonnai mon cheval, qui partit au galop Les arbres fuyaient comme des spectres : on entendait toujours le vent. Quelques minutes après, nous étions arrivés. La maisonnette était déserte. Niela jeta sa toile, puis elle se laissa glisser à terre. « Que Dieu bénisse « Votre Seigneurie! » dit-elle en me saluant à la manière du pays. Elle ouvrit la porte, puis s'arrêta; moi, je ne me décidais pas à partir. J'avais une fleur à la boutonnière, une azalée cueillie le matin dans le parc, flétrie maintenant et déjà sèche; je la lui donnai pourtant. »

*
* *

« Elle était belle, mais d'une beauté étrange, à la voix voluptueuse et sainte. Ses cheveux, d'un brun doré comme ceux de la fille du Titien, s'enroulaient autour d'un front triste, superbe, diaphane. Dans ses yeux, tour à tour d'un bleu d'azur ou si sombre qu'on les eût dit noirs, s'allumaient des éclairs... Ses narines fines, transparentes, semblaient taillées dans la nacre; ses lèvres frémissaient par moments comme sous le souffle d'un baiser; elle marchait avec la souplesse d'un faon, et cette allure féline, élastique, donnait le délire... Qui donc expliquera le mystère des destinées!... Voilà une enfant du peuple, elle est née sous le chaume, elle n'est pas sortie de ses bois, elle ne connaît rien des choses du monde, c'est à peine si elle lit les prières de son livre d'Heures, et pourtant son âme a des profondeurs infinies; elle a des splendeurs secrètes, semblables à ces réduits des forêts vierges, où le soleil ne fait jamais pénétrer ses rayons, mais où s'épanouissent dans un enchevêtrement plein de sève toutes les richesses de la création. Elle connaît à peine le nom des choses, personne ne lui a parlé de poésie; elle n'a entendu d'autres chants que les vieilles complaintes redites les soirées d'hiver en face du foyer... Et pourtant cette humble fille a ses chansons à elle, sa poésie, ses croyances; dirai-je sa philosophie?

« Assise sous l'ombre des grands bois, écoutant le murmure du vent qui balance les chênes et les pins, elle improvisait et chantait pendant des heures entières sur un rhythme monotone, mais doux, des complaintes à la madone, à la nature, aux bois.. Des bois, elle avait fait son temple; elle parlait aux arbres, elle les appelait des noms les plus doux... « O chêne! di« sait-elle, maudit le bras, maudite la hache qui frap« pent ton tronc sacré! Étends toujours ton ombrage « au-dessus de nos têtes; que nos pères et leurs fils, et « les fils de nos fils voient encore ton dôme vert; que « l'oiseau retrouve au printemps son nid dans la feuil« lée, et que l'enfant s'endorme bercé par ses chants. « O arbre! protége notre toit, éloigne de nous le mal« heur, et quand viendra la mort, que ton ombre re« couvre notre tombeau! »

« Ces chants et d'autres se perdaient dans le silence des forêts..., puis elle tombait dans de longues rêveries.... »

Comte Wodzinski.

(1) Manière de s'aborder chez les Slaves.
(2) Forgeron.

(1) Le pendu.

COURRIER DE LA SEMAINE

Il y a eu un lundi gras cynégétique des plus gais et des plus imprévus dans une des royales forêts qui entourent Paris.

Nous ne désignerons pas la localité d'une façon plus précise de crainte de froisser l'amour-propre des uns et la modestie des autres. D'autant plus que, comme dans toutes les petites villes du monde, il y a des rivalités et des jalousies et qu'il ne nous convient pas de nous faire le chantre des luttes homériques célébrées avec tant d'éclat par notre grand maître à tous Honoré de Balzac.

Comme de coutume, les veneurs de la contrée s'étaient réunis en tenue de chasse au carrefour du chêne séculaire qui est le rendez-vous traditionnel de ces assemblées. On venait de découpler sur une harde d'animaux, deux cerfs ensemble, lorsque, d'une allée profonde, on vit arriver aux grandes allures une vingtaine de chevaux montés par vingt polichinelles tout ruisselants d'or et de paillettes sonnant le bien-aller. C'étaient les invités d'un bal de polichinelles donné par un avoué qui, avant de rentrer à Paris, avaient eu l'idée originale de faire une promenade en forêt. Les veneurs accueillirent gaiement ces étranges chasseurs qui vinrent donner au laisser-courre un aspect des plus pittoresques.

A part cet incident carnavalesque, la semaine grasse a été assez triste à la ville et à la campagne, et sans la cérémonie des crêpes de mardi, qui a été le prétexte de quelque sauterie, la semaine eût été sans échos.

Le plus joyeux nous arrive du château de Turrel, récemment acquis par M. Marx Stiebel, un américain aussi opulent qu'original.

Dimanche dernier il a réuni dans cette superbe résidence une partie de la colonie américaine et a offert un banquet sans fin qui a duré jusqu'à mardi. La fête a été close par une gigue interminable. Jusque là il n'y a rien de bien extraordinaire, mais l'originalité consiste dans l'organisation d'un vaste dortoir où les convives venaient tour à tour se reposer et reprendre leur sens et, afin que le sommeil n'absorbât pas les invités, les piqueurs venaient toutes les deux heures y sonner la fanfare du réveil. Cet intermède musical produisait les effets les plus comiques et plus d'un dormeur se fâchait tout rouge contre les sonneurs impassibles. L'un d'eux les menaça même de son revolver.

Après la gigue, les piqueurs furent congédiés et le dortoir, devenu silencieux, livré aux invités qui dorment probablement encore.

Nous savons qu'en Anjou la semaine a été joyeusement fêtée, malheureusement nos correspondants ne répondent pas à temps à notre attente pour que nous puissions donner quelques détails intéressants.

En revanche nous apprenons que dans le Tarn, au château de Larroque, M. G. de Tholozan a fait quelques belles prises de lièvres avec ses briquets. Cette petite chasse à courre aussi intéressante que celle du cerf ou du sanglier est peu pratiquée en France où il est, d'ailleurs, devenu difficile de la suivre par suite du morcellement de la propriété et de l'intolérance des petits propriétaires. Les contrées où on peut encore le faire sont de plus en plus rares et dans quelques années il n'y aura plus que quelques privilégiés qui pourront s'offrir le luxe de cette chasse charmante avec la meute aux petits pieds.

Les équipages de Chantilly, de Francfort et de

Bois-Boudran ont donné, comme de coutume, mais sans incident digne d'être enregistré. Ce dernier s'est exclusivement livré à la chasse au sanglier pendant le présent mois de février : il a eu quelques belles journées dans la forêt de Villefermoy et dans la forêt de Saint-Germain-Laval.


UN CHARIOT EN MINGRÉLIE

Cette chasse au sanglier est toujours dangereuse et nous avons le regret d'apprendre que M. le comte de Puységur a failli être victime d'un accident de chasse : il a été culbuté par un sanglier qui lui a fait quatre blessures qui heureusement n'offrent aucune gravité.

La rentrée à Paris a été nombreuse cette semaine et les châteaux ont été abandonnés pour les salons. On nous signale le retour du duc de Rohan, du duc de Guiche, du duc de Choiseul-Praslin, du prince Murat, du prince Georges Bibesco, des marquis de Rambures, de Dauvet, de Losse, d'Hilly, des comtes de Grammont, d'Ernemont, de Mareuil, de la Vaulx, de Bonvray, de Bouillé, de Vaugiraud, de Boisguilbert, de la vicomtesse de Quélen, des vicomtes de Cornulier, de Cazer, Pajol, Hocquart, des barons de Nexon, de Montmazin, d'Espeleta, de Bernon ; de MM. de Bussière, Robert de Massy.


CHARIOT A BATOUM, d'après nature.

La colonie étrangère s'est augmentée des personnages suivants : prince de Lynar, prince Orousoff, le général Quesada, le comte Karolyi, les barons von Lebonning et Liebig et des généraux Newport et Wilson.

Espérons que ces brillantes arrivées vont donner quelque élan aux salons parisiens et que la saison se terminera, malgré le Carême, plus gaiement qu'elle n'a commencé

Pendant que nous sommes dans l'attente des plaisirs mondains proprement dits, on s'amuse à Nice où le carnaval a été fort brillant.

Tandis que S. A. S. le prince héréditaire de Monaco visite, sur son yacht l'*Hirondelle*, les côtes occidentales du Maroc et les îles Canaries, toute la flotte de plaisance de l'Europe est réunie à Nice pour les prochaines régates. La marine française y est représentée par la *Phryné*, construite au Havre, sous la direction de son propriétaire, M. Escarraguel, qui demeure à bord, où il est admirablement installé. Ce joli yacht à vapeur qui porte le pavillon tricolore avec l'étoile blanche du *Yacht-Club de France* est venu, en six semaines, du Havre à Nice, par les canaux. A côté de la *Phryné* il y a l'*Amélia* et le *Penn-Ruz*, mot breton, qui signifie « plume rouge » et qui appartient à M. le comte de Wazières, secrétaire de l'ambassade de France à Vienne. Chaque jour l'élégant diplomate met son yacht à la disposition de la gentry niçoise et la conduit soit à Cannes, soit à Monaco.

Dans la flotille étrangère on distingue la *Pearl*, à M. Bischop, la *Stella*, steam-yacht de lord Londsdale, et la *Gertrude*, très-joli cutter, dont les propriétaires, M. et Mme Henn, qui y résident, font les honneurs avec une grâce charmante.

Que le Carême soit léger à ses joyeux matelots que le soleil inonde, et continuons au milieu des frimas, à faire pénitence pour les plaisirs que nous n'avons pas eu.

F. PHARAON.

ESCRIME

Les assauts d'escrime se suivent et se ressemblent un peu, car, les mêmes tireurs nous font assister trop souvent aux mêmes luttes. C'est qu'ils ne paraissent plus sur l'arène, les grands maîtres dont les hauts faits attiraient jadis et passionnaient les dilettanti de l'épée! Les uns, comme Bertrand et Robert aîné, sont ensevelis depuis peu dans le repos de la tombe. Les autres, tels que Gâtechair, Jacob, Mimiague, Pons, semblent se recueillir dans le souvenirs de tous les triomphes qu'ils ont remportés.

Une pléiade de tireurs méritants les remplacent sans les faire oublier, parmi lesquels il faut nommer en première ligne, MM. Mérignac, Prévost, Vigeant, les deux Robert et les professeurs militaires de la Faisanderie.

Plusieurs de ces messieurs viennent de croiser le fer, lundi dernier, à l'école d'escrime française, avec les élèves les plus distingués du cercle de la rue Richelieu.

Quelques autres vont offrir leur bienveillant concours, dimanche prochain, aux prévôts des diverses salles qui se sont réunis pour donner à Valentino une brillante séance d'escrime. Voici l'ordre des assauts :

MM. Rüe et Mégie; Ruzé et Rony; Robert et Ruzé; Dejour et Ronvière; Hyacinthe et Gaillard; Large et Rüe; Robert et Chazalet; Filippi et Thiriet; Destrée et Guépin; Prévost et Ayat.

M. Staat devait, le même jour, convoquer plusieurs tireurs dans la salle qu'il tient rue Favart; cet assaut vient d'être remis.

M. Pons a déjà fait ses invitations pour le 9 mars, elles permettront de revoir, dans les salons nouvellement installés de la rue des Pyramides, les tireurs émérites qu'on y applaudit chaque année.

Disons, pour terminer, que nous avions le projet de donner quelques détails sur le concours auquel l'école

d'escrime française convie annuellement les lycéens de Paris. Mais cette mémorable séance a suscité des articles très-sérieux et très-élogieux dans la plupart des grands journaux, qui nous exposeraient à des redites. Bornons-nous à constater le succès réalisé et applaudir à la pensée généreuse et patriotique qui a associé dans de communs efforts, les trois présidents de l'école d'escrime, MM. le général Ney, Féry d'Esclands et Legouvé.

E. P.

VÉLO-SPORT

A la réunion qui a eu lieu le vendredi, 21 février, il a été décidé que, pour ouvrir la saison, le *Sport vélocipédique parisien* donnerait une course de fond le 16 mars. Le trajet serait du rond-point de Boulogne à Versailles aller et retour, et le départ des coureurs à une heure et demie de l'après-midi.

Les nombreux prix sont donnes par la Société ellemême, par son président M. Forestier et par MM. Ficquet et Terront, le champion français.

M. Hénin, membre du Sport, se placera à Ville-d'Avray comme pointeur et M. Béguine, le secrétaire-adjoint, à l'extrémité de la piste, à Versailles. Cette course promet d'être superbe au point de vue vélocipédique, car les plus forts coureurs de Paris y prendront part. Nos lecteurs seront tenus au courant des résultats.

De son côté, l'Union vélocipédique parisienne se prépare, comme l'année dernière, pour organiser un concours. Les prix seront demandés aux fabricants de vélocipèdes de la capitale. Rien n'est encore arrêté comme emplacement. JULES RICHARD.

COURSES A AUTEUIL

RÉUNION DE PRINTEMPS

Quatrième jour. — Dimanche 23 février 1879.

M. de Montgomery surveillait le pesage et jugeait l'arrivée; M. le vicomte de Brigode donnait les départs.

Quoique les jours précédents les cieux aient eu un aspect fort menaçant, dimanche dernier il faisait un temps beau — un peu froid, certainement, mais nos vaillants sportsmen et sportswomen ne s'en sont pas trop aperçus D'ailleurs, avec le retour du froid, l'état du terrain s'était amélioré, et c'est là l'important dans les réunions de steeple. — Quand même, les accidents ont été assez nombreux, et on peut bien dire qu'ils ont totalement changé le résultat de la course la plus importante de la journée — le *prix de Billancourt*.

La victoire de *Source* dans le *prix de la Pelouse* était une quasi certitude, aussi bien que celle de *Volupia* dans la *course de haies* finale. *Cerámée* a fait la surprise de la journée en gagnant le *prix du Cèdre* — Résultat qui ne serait pas probablement arrivé si *Carnaval* n'eût été retiré. Enfin, la victoire de *Quémandeur* dans le *prix de Billancourt* était due sans doute à la culbute générale de ses adversaires sérieux. Voici les détails sommaires de la journée.

PRIX DE LA PELOUSE. — *Steeple-chase* — à réclamer — 3,000 francs. — Distance, 3,000 mètres.

Source, 6 ans, 72 1/2 kil., à M. F. Coppée (Summers), 1.

Tralala, 5 ans, 71 kil., a sir Edouard (Rowell), 2.

Biéville, âgé, 76 1/2 kil., au baron de Bizi. (le propriétaire), 3.

Non placé : *Fitz-Marengo*, à M. Hilaire.

Tralala fait le jeu; *Fitz-Marengo* la suit de près. Mais il est battu et *Source* prend sa place; *Biéville* qui a fait une faute à la double barrière, est troisième sur le plat, *Source* dépasse *Tralala* pour gagner de deux longueurs; *Biéville* troisième.

BETTING : 5/4 *Source*, 3/1 *Tralala* et *Fitz-Marengo*, 6/1 *Biéville*.

PRIX DU CÈDRE. (*Course de haies, à réclamer*). — 2,000 fr. Distance : 2,500 mètres.

Ceramée, 6 ans, 63 kil., à M. Mitchell (Mitchell), 1.

Montabart, âgé, 70 kil., au comte Le Gonidec (H. Andrews), 2.

Equation, 5 ans, 63 kil., au comte de Méens (Olding), 3.

Non placés : *Pomme d'Api*, à sir Édouard ; *Lamblin* et *Camouflet*, à M. R. Count ; *Héritière* a M. Stripp. tombée.

BETTING : 6/4 *Montabart*, 4/1 *Camouflet*, 5/1 *Pomme d'Api* et *Ceramée*.

La course est menée par *Equation*, suivie de *Pomme d'Api*, *Camouflet*, *Ceramée*, *Héritière*, *Montabart* et *Lamblin*. *Montabart* passe bientôt second, et *Camouflet* et *Héritière* sont hors de la course. Dans la ligne droite, *Ceramée* qui a suivi de près, fait son effort et gagne facilement devant *Montabart* second et *Equation*, mauvaise troisième.

PRIX DE BILLANCOURT. (*Steeple-chase Handicap*). 4,000 fr. Distance : 3,800 mètres.

Quémandeur, 5 ans, 61 1/2 kil., à M. Page (Rickaby) 1.

Fraxinelle part en tête, suivie de *Quémandeur*, *Cap*, *Pride of Kildare* et *Duffer*. A la rivière, *Pride of Kildare* et *Cap* perdent du terrain. *Fraxinelle II* tombe à la barrière fixe; *Pride of Kildare* et *Cap* trébuchent sur elle; *Quémandeur* et *Duffer* seuls restent debout, et comme *Duffer* refuse une haie, le premier finit tout seul.

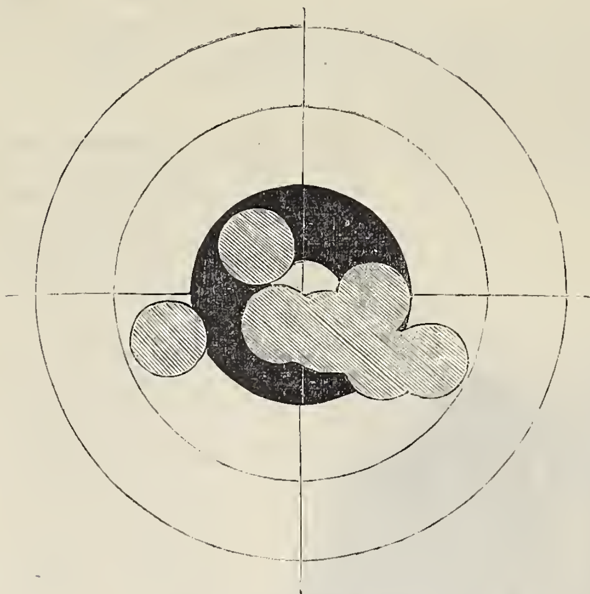
BETTING : 5/2 *Cap* et *Pride of Kildare*; 4/1 les autres.

PRIX DU VIADUC. — *Course de Haies. — Handicap.* — 2,500 francs. — Distance, 3,000 mètres.

Volupia, 5 ans, 62 1/2 kil.; au baron Seilliere... (Gardener), 1. LONGCHAMPS.

CARTON DE CONCOURS.

Carton de sept balles, 46 points. — 1er prix au visé en 1877, par M. le comte G. DE SIMENCOURT.



TIR GASTINNE-RENETTE, Paris.

TIR AU PISTOLET

Depuis le 1er courant a commencé, au Tir au Pistolet de l'avenue d'Antin, le concours annuel de Tir au Visé. La lutte promet d'être brillante, car les meilleurs tireurs de Paris travaillent à se mettre en armes.

Un carton de 43 points a déjà été fait; mais ce n'est là qu'une entrée de jeu, les premiers prix étant généralement gagnés par 45 et même 46 points.

Le concours se prolongera comme d'habitude jusqu'au 30 avril prochain.

Nous donnons ci-contre le *fac simile* du carton ayant gagné le Premier Prix annuel en 1877, et celui d'un carton de 12 balles pour le concours permanent de la médaille d'or.

CARTON DE CONCOURS.

Médaille d'or au visé, 12 balles, par M. Nicolas BENARDAKY (1878).



TIR GASTINNE-RENETTE, Paris.

BING, 19, rue Chauchat.
SICHEL FRÈRES, 11, rue Pigalle.

ÉPICERIES. — COMESTIBLES.

CARDINET, 12, rue de Sèze.
POTIN, 101, boulevard Sébastopol.
CUVILLIER ET FRÈRES, 16, rue de la Paix.

ÉQUITATION.

MANEGE DUPHOT, 12, rue Duphot.
MANÈGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

ESTAMPES ET GRAVURES.

RAPILLY, 5, quai Malaquais.
CLÉMENT, 3, rue des Saint-Pères.

ÉVENTAILS.

VANIER-CHARDIN, 19, rue Auber.
RODIEN, 48, rue de Luxembourg.

GANTS.

JOUVIN, 23, boulevard des Italiens.
BERTIN, 27, boulevard des Italiens.
HOUBIGAND, faub. Saint-Honoré.
SOFFYS, 15, rue Royale.

GYMNASTIQUE.

PAZ, directeur du grand gymnase, 34, rue des Martyrs.

HORLOGERIE.

BREGUET, 12, rue de la Paix.
LEROY ET FILS, 114, galerie de Valois (Palais-Royal).
OUDIN, 52, galerie Montpensier (Palais-Royal).

INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

ADOLPHE SAX, 50, rue St-Georges.
GAND & BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petits-Champs.
PETTEX-MUFFAT, 7, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse.

LIBRAIRES ET ÉDITEURS.

E. PLON & Ce, 8, rue Garancière.
DUMAINE, 30, rue Dauphine.
C. DELAGRAVE, rue Soufflot et Ste-Catherine.

LINGERIE POUR DAMES.

CHEVREUX-AUBERTOT, 7, boulevard Poissonnière.
DOUCET, 21, rue de la Paix.
GRANDE MAISON DE BLANC, boulevard des Capucines.

LINGERIE POUR HOMMES.

CHARVET, 25, place Vendôme.
DOUCET jeune, 10, rue Halévy.

LIQUEURS.

WYNAND-FOCKINK, 2 rue Auber.
ERVEN LUCAS BOLS, 6, boulevard Montmartre.

NOUVEAUTÉS.

AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac.
AUX TROIS QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine.
AU COIN DE RUE, rue Montesquieu.

ORFÈVRES.

FROMENT-MEURICE, 372, rue Saint-Honoré.
ODIOT, 72, rue Basse du Rempart.
POUSSIELGUE-RUSAND, 15, rue Cassette.
VEYRAT, 21, place du Château-d'Eau.

ORGUES ET HARMONIUMS.

CAVAILLÉ-COLL, 13 et 15, avenue du Maine.
MUSTEL et fils, 42, rue de Malte.

PARFUMEURS.

LUBIN, 55, rue Saint-Anne.
GUERLAIN, 15, rue de la Paix.
GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout.

PHOTOGRAPHES.

ADAM SALOMON, rue de la Faisanderie, 55.
JOLIOT, successeur de LE JEUNE, 350, rue Saint-Honoré.
ALOPHE, 25, rue Royale.

RELIURES.

GRUEL-ENGELMANN, 418, rue Saint-Honoré.
FONTAINE, 35, pass. des Panoramas.
PETIT, 7, quai Conti.
TRAUTZ-BAUZONNET, 15, rue du Four-Saint-Germain.

SCULPTEUR SUR BOIS.

A. PICARD, 5, asile Popincourt.

TAILLEURS POUR DAMES.

DECOT, 12, rue de la Paix.
CAVALLY, 8, boulev. des Capucines.
WORTH, 6, rue de la Paix.

TAILLEURS POUR HOMMES.

DEBACKER, 36 *bis*, avenue de l'Opéra.
SCHÆFFER, 23, boulev. des Italiens.
RENARD, 2, boulevard des Italiens.

VINS.

GAUTHEY cadet et fils à Beaune.
H. & O. BEYERMANN & C°, à Bordeaux.
CRUZE & FILS FRÈRES, Bordeaux.
N. JOHNSTON & FILS, —
CLOSSMANN & Ce, —
BARTON & GUESTIER, —

VOITURES.

HENRY BINDER, 31, rue du Colisée.
BINDER, aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne.
ROTHSCHILD, 115, avenue Malakoff.

ANNONCES

ON DEMANDE deux vieux chiens de réforme destinés à être découplés sur des loups blessés. Ecrire à M. de La Rue, à Corbeil.

EAU TOLMA (brevetée). Nouvelle et rapide teinture, progressive, rend aux cheveux gris leur couleur naturelle *garantie sans nitrate*. 5 fr. le flacon. Chez Kraemer, rue Turgot, 23.

LAMY & E. TROUVAIN, 8, rue d'Anjou-Saint Honoré. — Règlement des convois-pompes funèbres et eglises. Transports en France et à l'étranger.

ON DEMANDE une lice griffonne de Vendée pur sang. — S'adresser au bureau du journal.

JULES PIAULT, 68. rue Turbigo. — Couteaux de table, ivoire, nacre. Voir galerie du Travail, fabrication et vente.

EAU DENTIFRICE et poudre du docteur J. V. Bonn. — Supériorité constatée par sa récompense à l'Exposition de Paris, 1867. Efficacité, élégance, économie 40 p. 100. — A Paris, 44, rue des Petites-Ecuries (gros et détail), et dans toutes les maisons détaillant la parfumerie (Paris, province et étranger).

F. BOUCHERON, ✲, Palais-Royal, 152 Joaillerie et orfèvrerie d'art.

PRÊTS avec hypothèque à 5 p. 100 sur tous immeubles situés à Paris ou en province. Prompte solution. S'adresser à M. Pillard, successeur de M. de Valence, boulevard Beaumarchais, 13, près de la Bastille, à Paris — 29e année.

PAVILLON DE HANOVRE, 32 et 34, rue Louis-le-Grand, Paris. — Beurdeley, objets d'art, curiosités, bronzes, ameublements anciens et de style.

PARIS (NC), rue des Petites-Écuries, 25. Emballage spécial pour objets d'art, assurances de glaces, exportation. Usine à vapeur.

500 VOITURES neuves et d'occasion. Maison STIEBEL, 64, avenue de Wagram, Paris.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS, (8e année), r. de la Chaussée-d'Antin, 18, Paris. Propriété de la Société française financière (anonyme) au capital de trois millons. Est indispensable aux capitalistes et aux rentiers. Parait chaque dimanche. — 16 pages de texte. Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs. Abonnements : Paris et départements 3 fr. par an. Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr. L'abonné d'un an reçoit en prime gratuite un beau portefeuille financier avec un traité de bourse de 200 pages.

E. WINDSOR ET FILS ingénieurs constructeurs à Rouen. Cl 54. machines à vapeur à balancier. Spécialité de services d'eaux.

LE SAVON TILIA (aux fleurs de tilleul) joint aux qualités hygiéniques si connues des fleurs de tilleul. un parfum délicieux. Parfumerie Rimmel, 17, boulevard des Italiens.

OLD ENGLAND. Le Mac-Lean est le costume fillette porté en Angleterre. Les nouveaux modèles de la saison, costumes d'enfants.

OLD ENGLAND. Bas tricotés pour veneurs et chasseurs. Bas écossais t° les clans. Gilets et caleçons Thibet, irrétrécissables. — Exclusif.

USINE TUCKER, 33, rue Doudeauville, Paris. Détail, 19, rue du Quatre-Septembre. Bon marché, fabrication spéciale de tous articles de literie.

SAINT-RAPHAEL, vin fortifiant digestif, tonique, reconstituant, goût excellent; plus efficace, pour les personnes affaiblies, que les ferrugineux, que les quinas. Prescrit dans les fatigues d'estomac, la chlorose l'anémie, les convalescences. Dose : un verre à bordeaux après les repas. — Prix : 3 fr. Détail, pharmacies.

FAIENCERIE de Choisy-le-Roi (Seine). H· Boulenger et Cie, agence à Paris, 4, rue Paradis-Poisonnière. Faïences décorées artistiques, faïences de toutes sortes. Figures, paysages, ornements.

HAVILAND et Cie. Fabrique de porcelaines à Limoges, fabrique de faïences d'art, 116, rue Michel-Ange (Paris-Auteuil). Dépôt à l'escalier de cristal, 6, rues Scribe et Auber 1.

WYNAND FOCKINK. Liqueurs fines. Fabrique à Amsterdam, fondée en 1679. Seul dépôt en France, 2, rue Auber, Paris (Expéditions en province).

CHAMPAGNE E. MERCIER et Cei, à Épernay, maison à Paris, boulevard des Italiens, 7 et 9.

PROGRAMME DES CONCERTS

DU DIMANCHE 2 MARS

à 2 heures précises.

Société des concerts du Conservatoire.

1. *Manfred*. . . . . Schuman.
2. Concerto pour violon. . Mendelssohn. (exécuté par M. Marsick).
3. Chœur des *Élus*. . . . Wekerlin.
4. Symphonie en *ut mineur*. . . . . Beethoven.

Le concert sera dirigé par M. DELDEVEZ.

Concerts populaires.

1. Ouverture d'*Athalie*. . Mendelssohn.
2. Symphonie fantastique. Berlioz.
3. *Introduction* et *Rondo capriccioso*. . . . . . Saint-Saëns. (exécutés par M. Paul Viardot.)
4. Adagio et fugue. . . . Beethoven.
5. Air de *Philémon et Baucis*. . . . . Gounod. (chanté par Mlle Marianne Viardot.)
6. Fragments d'une suite d'orchestre (op. 113). Lackaer.

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

Association artistique (salle du Châtelet).

1. Symphonie pastorale. . Beethoven.
2. Sicilienne. . . . . Boccherini.
3. Airs de ballet d'*Etienne Marcel*. . . . . Saint-Saëns.
4. Intermède d'*Orphée*. . Glück.
5. *Cléopâtre*. . . . . Mancinelli.
6. Ouverture d'*Obéron*. . Weber.

Le concert sera dirigé par M. ED. COLONNE.

Les amateurs de bonne musique apprendront avec plaisir la reprise des quatuors Maurin.

La première soirée aura lieu le mercredi 5 mars, à 8 1/2 heures, à la salle Pleyel, rue Rochechouart, avec le concours de M. Diemer.

On y donnera :

Le Trio (op. 100). . . . . . . Schubert.
Le Quatuor (op. 18) en *sol majeur*. . . . . Beethoven.
Un Septuor. . . . . Hummel.

GASTRONOMIE

RENARD PYRÉNÉEN ROTI

J'ai eu l'heur cette semaine de me rencontrer avec un Haut-Alpin et un Pyrénéen, tous deux grands chasseurs de renards. L'un a raconté sa fortune dans les bois de Forcalquier, l'autre ses prouesses à Saint-Béat et à l'Aspet. Je ne veux point, ici, vous rapporter leurs récits pleins d'invraisemblance pour nous, vulgaire chasseur de poil et de plumes, qui n'avons jamais affronté les chasses des sommets, comme disait le Pyrénéen. Tous deux s'accordaient à reconnaître que le renard de plaine n'est pas comparable à celui des monts, dont l'intelligence dépasse tout ce qu'on peut imaginer. La seule chose que j'ai retenue de leurs déduits, c'est que le renard est comestible et que sa chair est des plus délicates. Naturellement, cette affirmation était toute une révélation pour moi, et comme j'émettais quelques doutes :

— Venez à Saint-Giroux, me dit le Pyrénéen, et je vous en ferai goûter.

Je le promis, mais en attendant ce jour bien heureux de quitter le boulevard pour aller à Saint-Giroux, je le priai de me donner la recette.

Elle est assez originale pour mériter d'être communiquée aux lecteurs de la *Revue*, qui peuvent, d'un moment à l'autre, se trouver en présence d'un renard, comme cela est arrivé, il y a deux ans, à M. Péroncel, gros usinier de Charonne, qui en a chassé un dans sa cour, et qu'il eût certainement dégusté s'il eût connu la méthode pour le préparer.

— Avant tout, me dit le Pyrénéen, vous le déshabillez, car sa fourrure fera le bonheur de votre femme, si vous en avez une, ou celle d'un autre s vous n'en avez pas. Vous le videz ensuite, car il n'a rien de bon dans le ventre, et vous le bourrez de plantes aromatiques; puis vous lui mettez une corde au cou, que vous fixez solidement à un pieu, et vous posez le corps dans un courant d'eaux vives comme nous en avons de superbes dans les Pyrénées.

— Nous autres aussi nous avons de magnifiques cours d'eaux vives dans les Alpes! interrompit fièrement le Gavot.

— Vous le laissez *mariner* ainsi, continua le Pyrénéen, pendant vingt-quatre heures; il a perdu alors tout son fumet sauvage et sa chair meurtrie est devenue la plus délicate du monde.

— Et puis?

— Et puis? Eh bien! vous le faites cuire comme vous voulez, rôti, bouilli, en civet, en fricassée, il est bon à tout. M. l'amiral Jauréguiberry le mange rôti avec une sauce au chevreuil....

— Le maréchal de Castellane, interrompit le Haut-Alpin, le préférait sauté à la sauce poulette...

P. DE BALBAAC.

MENU.

Bisques de Alpes.
Truites d'Auvergne.
Rôti de renard pyrénéen.
Cardes albigeoises au jus.
Salade d'ananas.

P. DE B.

TIR AUX PIGEONS

TIR DU MARDI 18 FÉVRIER 1879.

Poule à 26 mètres, 1 *louis*, 5 *pigeons*, 3 *tireurs* : M. le prince Maurocordato, 5/5 G. — *Même poule*, 3 *pigeons*, 3 *tireurs* : Prince Maurocordato, 2/2 G. — *Même poule*, 5 *pigeon*, 7 *tireurs* : M. de Poly, 6/7 G.; Prince Maurocordato, 5/7. — *Poule à 24 mètres*, 50 *francs*, 7 *pigeons*, 11 *tireurs* : Vicomte de Martel de Janville, 7/7, 1er; M. A. de Tavernost, 7/9; M. de Pouly, 7/9, 2e et 3e (partogés). — *Même poule, à 26 mètres*, 13 *tireurs* : Vicomte de Martel de Janville, 8/8, 1er; M. Rembielinski, 7/8, 2e; M. de Dorlodot, 9/10, 3e. — *Même poule*, 5 *pigeons*, 7 *tireurs* : Marquis de Camposagrado, 4/5; M. Rembielinski, 4/5 (partagée).

TIR DU JEUDI 20 FÉVRIER 1879.

Poule à 26 mètres, 1 *louis*, 5 *pigeons*, 4 *tireurs* : M. le duc de Riansares, 5/5 G. — *Même poule*, 4 *tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 6/7 G. — *Même poule*, 4 *tireurs* : M. A. de Tavernost, 4/6 G. — *Poule à 26 mètres*, 50 *francs*, 7 *pigeons*, 5 *tireurs* : M. Rembielinski, 6/7 G. — *Même poule*, 4 *tireurs* : M. Rembielinski, 7/8 G. — *Poule à 26 mètres*, 2 *louis*, 5 *pigeons*, 4 *tireurs* : M. Rembielinski, 5/5 G. — *Poule à C. D. à 24 mètres*, 1 *louis*, 3 *tireurs* : M. A. de Tavernost, 3/4 G. — *Même poule*, 3 *tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Même poule*, 3 *tireurs* : M. A. de Tavernost, 1/2 G. — *Même poule*, 3 *tireurs* : M. Rembielinski, 2/2 G. — *Match à 28 mètres*, 1 *louis*, 15 *pigeons* : M. Rembielinski, 10/14 G.

TIR DU SAMEDI 22 FÉVRIER 1879.

Match à 28 mètres, 3 *louis*. 12 *pigeons* : M. A. de Tavernost, 7/10 G. — *Même match en 5 pigeons* : M. le comte de Montesquiou, 10/11 G. — *Poule à 26 mètres*, 1 *louis*, 3 *pigeon*, 5 *tireurs* : M. le prince de Maurocordato, 3/3 G. — *Même poule*, 5 *tireurs* : M. le comte B. de Montesquiou, 3/4 G. — *Poule à 28 mètres*, 50 *francs*, 7 *pigeons*, 10 *tireurs* : M. le marquis de Caumont, 9/11, 1er; M. le vicomte de Quélen, 8/11, 2e; M. le capitaine Tart, 7/10, 3e. — *Même poule à 26 mètres*, 11 *tireurs* : M. le prince Maurocordato, 7/9, 1er; M. Rembielinski, 7/10, 2e; M. le marquis de Caumont, 7/11, 3e. — *Poule Op. à C. D*, *à 24 mètres*, 5 *tireurs* : M. A. de Tavernost, 2/2 G. — *Poule à C. D.*, *à 30 mètres*, 1 *louis* 3 *tireurs* : M. X., 2/10 G. — *Même poule*, 3 *tireurs* : M. Rembielinski, 2/4 G. — *Même poule*, 3 *tireurs* : M. X., 2/4 G. — *Poule à 27 mètres*, 5 *louis*, 5 *pigeons*, 3 *tireurs* : M. Rembielinski, 4/4 G. — *Poule à 30 mètres*, 1 *louis*, 1 *pigeon*, 5 *tireurs* : M. Archdeacon, 2/2 G.

Etaient présents aux différents tirs :

MM. de Montgomery; A. de Tavernost; le prince Maurocordato; de Poly; le vicomte R. de Quélen; le capitaine Tart; de Dorlodot; le marquis de Camposagrado; Drake del Castillo; le vicomte de Martel de Janville; A. Yeo; de Lachaise; le comte B. de Montesquiou; Rembielinski Stanislas; le baron de Noirmont; le duc de Riansares; Archdeacon; le marquis de Caumont-Laforce.



LA REVUE DE LA MODE

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Costume de laine pour enfant (devant). — Robe large et décolletée, en laine, avec grand volant de laine. Ce volant est bordé d'une dentelle blanche; deux volants de cette même dentelle sont posés au-dessous de la large ceinture en soie rose; des nœuds roses sont jetés dans la dentelle qui garnit le devant de la robe et le tour des épaules. Manches très-courtes.

(Dos). — Même disposition des volants La ceinture vient nouer de côté en suivant la robe, sans la serrer

Cette gentille toilette vient de chez Mme Day-Fallette, 15, boulevard de la Madeleine.

Robe en faille décolletée. — Jupe plissée à l'écossaise; deux grandes écharpes croisent devant, bordées d'un plissé autour duquel court un ruban de couleur vive. Corsage long, décolleté en carré, arrondi sur la hanche, avec plastron plissé garni de nœuds. Manches très-courtes à nœud sur l'épaule. Ceinture et nœuds doivent être d'une couleur claire ou vive, suivant la nuance de la robe. — Modele venant de chez Mme Day-Fallette, 15, boulevard de la Madeleine.

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

On annonce l'arrivée à Paris de MM. :

Le duc de Rohan, — le comte de Milleville, — le baron de Bernon, — le comte de Brigode, — le général Thornton, — le marquis d'Albon, — le baron de Montmazin, — le marquis de Losse, — le comte de Grammont, — le vicomte de Montault, — vicomte Hocquart de Turtot, — de Bussière, — comte des Nétumières, — comte de Raincourt, — comte de Boisguilbert, — prince Murat, — vicomte de Cornuiier, — marquis d'Hilly, — marquis d'Estampes, — duc de Choiseul-Praslin, — d'Availles, — baron de Nexon, — comte de Goulaine, — comte de Mareuil, — comte d'Ernemont, — baron de Segonzac, — comte de Behague, — comte de Bouillé, vicomte de Chabrol, — comte de St-Roman, — baron d'Espeleta, — de Chatenay, à Douai, - de Lagotellerie, à Nice, — le marquis de Rabar. à Cannes, — le comte de Choiseul-Daillecourt, à Tours.

DÉCÈS

M. Saint René-Taillandier, — le duc C. Pozzo di Borgo, — le comte de Montsaulnin, — le comte de Bryas, — la marquise de Narp, — le marquis de Chemerault, — M. Perrot de Chezelles, — le marquis de Monspey, — M. del Sarte, — le marquis de Jumilhac, duc de Richelieu et de Fronsac.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encre Lorilleux.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 17.
SAMEDI, 8 MARS 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr. ;—6 mois, **15** fr. ;—un an, **30** fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

ON S'ABONNE

à l'étranger :

Allemagne

Cologne, chez Rudolf Mosse, 2, Wallrafsplatz. (Représentation spéciale et régie exclusive des annonces pour l'Allemagne.)
Berlin, chez Asher et Ce.
Munich, chez Ackermann.
Leipzig, chez F.-A. Brockhaus.
Mayence, chez Zabern.

Autriche-Hongrie

Vienne, chez Braumuller et fils.

Belgique

Bruxelles, chez C. Muquardt, 45, rue de la Régence.
Anvers, chez Max Rueff.

Danemark

Copenhague, chez Reitzel.

Espagne

Madrid, chez Bailly-Baillière.
Barcelone, chez Verdaguer.

Grande-Bretagne

Londres, chez Delizy, Davies et Ce (Agence de publicité), 1, Creil street, Strand.
Londres, Williams et Norgate, 14, Henrietta street. Covent Garden.
Liverpool, chez Edward Howel.
Manchester, chez Thomas Hayes.
Edimbourg, chez Williams et Norgate.

Italie

Rome, Florence et Turin, chez Bocca frères, libraires du Roi.
Milan, chez Brigola.
Naples, chez Riccardo Marghieri.
Venise, chez Ongania.

Pays-Bas

La Haye, chez Martinus Nijhoff.
Amsterdam, chez Van Bakkenes.

Portugal

Lisbonne, chez José Rodriguez.

Russie

Saint-Pétersbourg, chez Mellier.

Suède et Norvège

Stockolm, chez Samson et Wallin.

Suisse

Genève, chez Cherbuliez.
Lausanne, chez Benda.

Turquie

Constantinople, chez Depasta frères.

États-Unis

Boston, chez Little, Brown et Ce.
Chicago, chez Jansen et Mac Lure.
New-York, chez J. W. Bouton.
La Nouvelle-Orléans, chez A. Chol.
Philadelphie, Lindsay and Baker, 730, Sansom street.





PANNEAUX DÉCORATIFS DU FOYER DE L'OPERA, d'après Paul Baudry. (*Monde illustré.*)

CHRONIQUE

Les Parisiennes trouvent — non sans raison peut-être — qu'on les a fait trop peu danser cet hiver. Elles se plaignent de la décadence de plus en plus accentuée de la galanterie française — une des vertus de nos pères dont nous avons le moins hérité. Elles en attribuent la cause au développement excessif des clubs parmi nous, et elles n'ont peut-être pas tort.

S'il faut les en croire, les clus absorbent beaucoup trop l'élément masculin, n'abandonnant aux salons mondains qu'une minorité infime, composée d'hommes ayant refusé — on se demande pour quelle cause — de s'affilier à quelqu'une des grandes coteries, entre lesquelles se partage aujourd'hui tout ce qui porte poil au menton.

Il serait difficile, je crois, même à celles à qui leurs flatteurs essaient de persuader qu'elles peuvent tout, d'arrêter ce mouvement. Il est général et impétueux. Il prend l'importance d'un fait social, et il ne peut que s'accroître, parce qu'il répond à un besoin vrai, et qu'il comble une lacune dans la vie des hommes de ce temps-ci.

Les clubs nous viennent d'Angleterre ; on sait la place qu'ils occupent dans la vie anglaise. On leur a donné, de l'autre côté du détroit, une organisation pratique et forte, répondant merveilleusement aux deux tendances, contradictoires et puissantes, qui se partagent l'âme de tout Anglais appartenant à une certaine condition. Je veux dire un instinct réel de sociabilité, et un besoin non moins grand de séparation d'avec la foule. A défaut d'Horace, un Anglais aurait trouvé la fameuse formule :

« *Odi profanum vulgus.* »

L'Anglais s'ennuie mortellement quand il est seul, et il ne se trouve à l'aise qu'avec les gens de son milieu, de sa classe, de sa caste, de son clan. Il aime sa patrie d'un amour qui va jusqu'au culte ; tout ce qui est anglais est sacré pour lui.... et il passera dix ans à cinq cents lieues de Londres, à côté d'un compatriote, sans lui adresser la parole, s'ils n'ont pas été présentés l'un à l'autre. J'ai rencontré en Norvége, il y a quelques années, deux jeunes gens fort bien élevés, l'un de Bath, et l'autre de Bristol, — deux voisins — qui pêchaient le saumon dans le même torrent, descendu des sommets du *Sneehœtta*, et qui logeaient depuis trois mois dans la même ferme, à l'entrée du Gulbransdale : ils ne s'étaient même pas encore regardés.

Le club favorise toutes ces tendances, ménage toutes ces susceptibilités, et donne à chaque Anglais comme une petite patrie dans la grande, une patrie dont il choisit lui-même tous les citoyens. Ajoutez qu'au moyen de ces clubs il obtient tous les avantages que l'homme peut retirer de l'association bien entendue. Il y trouve une confortabilité d'existence telle que les plus grandes fortunes peuvent seules la donner ; des hôtels plus somptueux que les palais des princes ; une nourriture saine, choisie et abondante ; le service d'une domesticité nombreuse et bien stylée ; tous les agréments qui font paraître courte une vie oisive : le jeu, comme on l'aime, tour à tour inoffensif ou surexcitant ; tous les journaux du monde ; des bibliothèques telles que les savants les rêvent sans les obtenir ; des collections d'objets d'art à faire envie aux musées publics et aux galeries royales. Comment, dans de telles conditions, le club n'aurait-il pas obtenu la faveur dont il jouit ?

* * *

Le premier club connu à Londres porta le nom de LA ROTA ou *café-club*. Ce fut une réunion d'austères Puritains, qui se rassemblaient à *New-Place-Yard*, chez un certain Miles, pour y prendre des rafraîchissements. Milton y venait chaque soir, avec des coreligionnaires politiques, Marwell, Hanington, Névil, d'autres encore, pour y discuter les questions brûlantes du jour.

Les royalistes répondirent à ce club en fondant THE SEALED KNOT (*le Nœud-Scellé*) où l'on ne recevait que les partisans dévoués des Stuarts.

Les clubs étaient trop dans le tempérament anglais pour ne pas se développer avec une rapidité extrême, sur un sol si bien préparé pour eux. Du temps de Georges Ier la société anglaise tout entière était partagée en clubs innombrables. Nous citerons seulement le club de la TÊTE DE VEAU, dont les membres buvaient dans le crâne de l'animal dont ils réclamaient ainsi le patronage ; — le club KING, dont tous les membres devaient s'appeler *King* (roi). Il devenait assez difficile de distinguer ceux d'entre eux qui portaient le même prénom. Le club des LAIDS ; le club IMMORTEL, toujours complet, comme la phalange macédonienne, grâce aux postulants qui attendaient toujours pour combler les vides ; le club de la FEMME QUI BATIFOLE ; le CLUB DES SACRISTAINS ; le club des MOHOCKS, réunion de débauchés et d'athées capables de tous les attentats, qui insultaient les femmes, rossaient le guet, et assommaient les passants ; le CLUB DES FLAMMES DE L'ENFER (*hellfire-club*) véritable société de blasphémateurs et d'impies ; le club des BEAUX, précurseurs des *dandies*, où l'on ne parlait que de perruques, de rubans et de parfums ; le club des BOURRUS, (*Surly-club*) pour les gens de mauvaise humeur ; le club des GRATTE-SOUS (*Split-Farthing-club*) pour les usuriers ; le club des BANQUEROUTIERS (*unfortunats-club*) pour les commerçants malheureux.

Les clubs actuels, parmi lesquels, cependant, on trouve encore le club des COCHERS, des ÉPICIERS et des DÉCROTTEURS, car les décrotteurs ont aussi leurs clubs, dont les membres cirent eux-mêmes leurs bottes, ont en général un caractère plus sérieux.

Aujourd'hui, les grands clubs de Londres ne visent plus au côté excentrique et original de leurs devanciers. Ce ne sont plus, à vrai dire, que des cercles, où se réunissent des gens appartenant aux mêmes classes sociales. On en compte une trentaine, ayant presque tous leurs hôtels, ou, pour mieux dire, leurs palais, dans le quartier Saint-James. Tels sont, par exemple, le club de l'ATHÉNÉE, réunion de littérateurs, de savants et de gens du monde, dont la bibliothèque est magnifique ;

Le club de l'UNIVERSITÉ, pour les anciens élèves d'Oxford et de Cambridge ;

Le CLUB DES VOYAGEURS, où l'on n'est pas admis si l'on n'est pas allé à *mille mille* des côtes de l'Angleterre.

Le CLUB DU SERVICE UNI, dont tous les membres ont fait partie des armées de terre et de mer, et qui est un des cercles les plus élégants de l'Angleterre.

Tous ces clubs, de même que ceux de l'*Union*, des *Conservateurs*, de *White*, de *Garrick*, de *Wellington*, de *Gresham*, ont une organisation matérielle excellente. On y a prévu et prévenu tous les besoins : ils ouatent et capitonnent la vie; ils émoussent ses pointes; ils arrondissent ses angles. Mais en accoutumant les hommes à se trouver bien ensemble, sans les femmes et loin d'elles, ils dénouent ou du moins relâchent les liens de la famille, et, sans rendre les mœurs plus pures, ils leur enlèvent cette élégance et ce vernis délicat, qu'il n'est donné à l'homme d'acquérir que par le seul contact de ce que Gœthe appelait jadis « l'*Éternel féminin* ».

Depuis leur premier établissement en Angleterre les clubs ont franchi la Manche, et se sont répandus dans toute l'Europe. On les trouve aujourd'hui partout, depuis Pétersbourg jusqu'à Madrid, depuis Vienne jusqu'à Rome, depuis Berlin jusqu'à Paris, depuis Pesth jusqu'à Lisbonne — sans négliger les stations intermédiaires.

Les cercles parisiens — moins nombreux que les clubs de la Métropole des Trois-Royaumes, ne tiennent pas une moindre place dans la société contemporaine. Je dirai même, à la louange de beaucoup d'entre eux, qu'ils se proposent un but d'utilité pratique, et qu'ils justifient leur existence par les services qu'ils rendent.

Le plus connu, je dirais volontiers le plus illustre d'entre eux, celui dont le public se préoccupe davantage, celui dont le nom se retrouve le plus souvent dans la bouche du monde, le JOCKEY-CLUB, pour l'appeler par le nom qu'on lui donne — mais qu'il ne se donne pas — puisqu'il s'appelle officiellement Société d'encouragement pour l'amélioration de nos races chevalines, le Jockey-Club, disons-nons, s'est mis résolument à la tête de tous ceux qui poursuivent le même but que lui. Par l'institution des courses à laquelle il a présidé, et qui lui doit son organisation si puissante aujourd'hui, il a répandu partout le goût du premier des sports, et, par la diffusion du pur-sang, il a donné à nos espèces, un peu appauvries, une force, une énergie, une vitalité plus puissante, et il a donné ainsi au pays, qui ne l'oublie point, une source abondante de richesse.

Tout à côté, un autre cercle, qui fait moins de bruit, peut-être, que le Jockey, mais non moins de besogne, le CERCLE AGRICOLE, réunit et groupe, comme dans un faisceau, tous les grands propriétaires de France, et, par leur intermédiaire, répand à travers nos campagnes le germe de tous les progrès que réclame l'agriculture dans un siècle qu' se vante, non point peut être sans quelque raison, de renouveler la face de la terre.

Parmi ces différents cercles, il en est un qui n'a pas tardé à conquérir son droit de cité parmi nous.

Je veux parler du cercle de l'UNION ARTISTIQUE. Celui-là même que, de son petit nom et entre soi, on appelle familièrement les MIRLITONS. Les Mirlitons ont su se faire une place à part dans l'existence parisienne, en mêlant, dans une proportion agréable et heureuse, les préoccupations artistiques et les distractions mondaines. On y joue, on y dine, on y soupe, on y fait des armes; mais on y donne aussi des représentations dramatiques intéressantes, et des auditions musicales distinguées. Les *quatuors* du lundi soir sont plus et mieux que de la musique d'amateurs, et les expositions du cercle sont aujourd'hui, pour nos sculpteurs et pour nos peintres, une véritable succursale du SALON officiel. Ils en offrent la primeur au public et lui en donnent comme un avant-goût.

Le Cercle de l'Union artistique a fait plus encore : il est parvenu à réaliser la fusion, qu'en d'autres temps, peut-être, on eût cru impossible, des peintres et des gens du monde, des musiciens et des banquiers, des gens de lettres et des gens d'épée, des hommes de travail et des hommes de loisir. Il leur offre à tous une sorte de terrain neutre, propre à la conciliation, sur lequel ils se rencontrent pour y vivre dans la familiarité la plus intime, la plus cordiale et la plus sincère. En leur donnant le moyen de se connaître, il leur a appris à s'estimer et à s'aimer. Les préjugés se sont évanouis, les barrières sont tombées, et, dans ce grand tout parisien qui se compose de tant d'éléments divers, on a eu un nouveau groupe, formé sans doute d'éléments très-divers, mais qui se fondent et se coordonnent de façon à obtenir l'homogénéité de l'association la plus compacte, grâce à la fréquence et à la cordialité des rapports.

Nous avons suivi avec un véritable intérêt les transformations du Cercle de l'Union artistique, et nous avons noté ses progrès. Nous avons assisté à ses débuts modestes rue de *Choiseul*, dans le local élégant qui avait appartenu à une maison célèbre dans l'industrie parisienne, la *maison Delille*. On se trouvait alors un peu à l'étroit ; on ne travaillait qu'en chambre — ce qui arrive parfois, du reste, à d'excellents ouvriers, dignes de passer maîtres. — Nous nous rappelons avoir vu alors d'intéressantes

expositions, dans une petite galerie du premier étage, étroite et resserrée, mais avec un jour excellent, et dans laquelle figuraient, à côté des membres du Cercle et à titre d'invités, les premiers peintres de l'époque, les *Decamps*, les *Corot*, les *Diaz*, les *Dupré*, les *Daubigny*, les *Delacroix*. C'étaient là de beaux commencements.

Le public, convié discrètement à ces expositions, se montra extrêmement sympathique à une tentative qui lui assurait de nouveaux plaisirs. La rue de Choiseul fut sillonnée d'équipages. Les femmes, devant qui s'ouvraient pour la première fois les portes d'un club, entraînaient tout un cortége sur leurs pas. N'allons-nous point toujours où elles vont?

Le local choisi tout d'abord par les Mirlitons devint bientôt trop petit pour contenir leur fortune, leurs tableaux et leurs adhérents. Il fallut échanger l'appartement contre un hôtel. Ce fut à ce moment qu'ils émigrèrent place Vendôme, où nous les retrouvons aujourd'hui, dans un véritable petit palais, dont la confortabilité le dispute à l'élégance, contenant des salons pour l'étude, pour le jeu, pour la causerie, pour la lecture des journaux; une bibliothèque, une salle d'armes, une salle à manger princière, — et surtout une salle de fêtes, avec une scène digne d'un véritable théâtre, où l'on peut jouer la comédie comme chez Molière et l'opérette comme chez Cantin.

* * *

Le Cercle de l'Union artistique n'a eu garde de rompre avec les traditions qui ont fait sa fortune et sa gloire. Ses expositions sont, du reste, de plus en plus fréquentées. De deux heures à quatre, c'est à peine si l'on y peut entrer. Les habitués des Mirlitons ne se recrutaient guère autrefois que parmi les parents et les amis des membres du Cercle. Aujourd'hui, c'est le grand public lui-même qui se presse à ses portes. Je ne jurerais pas de n'y avoir point rencontré vendredi passé un pensionnat de jeunes filles, sous la conduite de deux sous-maîtresses. La circulation des voitures devient presque impossible entre les numéros pairs de la place et la colonne reboulonnée.

* * *

L'exposition actuelle est plus intéressante que nombreuse. Elle ne comprend que cent vingt et un tableaux, dessins et aquarelles, et neuf morceaux de sculpture.

Nous signalerons plus particulièrement, sans entrer dans le détail ou l'analyse, car nous écrivons ici une chronique mondaine et non une critique d'art, le *Bas-Bréau*, un site plein de grandeur et de majesté de notre royale forêt de Fontainebleau, par le baron d'Adelswärd.

Un délicieux portrait de Mlle Lucy Worms, une blonde de quinze ans, conduisant d'une main déjà sûre un *duc* attelé de deux poneys mignons, qui semblent fiers et heureux de lui obéir : auteur M. Jean Béraud;

Le *Bout de l'étang*, fort beau paysage breton, de Camille Bernier — un Alsacien qui connaît mieux la Bretagne que les natifs de Quimper ou de Concarneau;

Le portrait de *M. Jadin*, par Carolus Duran, une symphonie en rouge majeur, très-montée de ton, mais sans fausse note;

Un portrait de *M. Ferdinand de Lesseps*, par Bonnat, peinture d'une rare vigueur;

Une *Marchande de fleurs*, de Gustave Doré, qui n'est autre chose qu'une des illustrations, mise en tableau, de notre livre de Londres, pour lequel il a généreusement prodigué toutes les ressources de son crayon;

Une nature morte, *pivoines et bibelots*, d'une très-jolie couleur, par Duez;

Une fort belle étude de femme, par M. Escalier;

Un *Moine jardinier*, bien pris sur le fait, par M. Gide, qui aime les couvents, comme un véritable trappiste;

Un portrait de femme, d'une touche fine et délicate, par M. Gustave Jacquet;

Deux fort jolis tableaux paysages de M. Louis Japy — *Avril* et *Octobre* — le Printemps et l'Automne!

Une *esquisse de femme*, d'une très-belle allure et d'un beau style, par M. Jules Lefèbvre;

Deux beaux portraits de Charles Landelle;

Une tête de Jeune fille, *Lia*, très-intéressante, par Émile Lévy.

Le portrait de l'éditeur *Hetzel*, par M. Meissonnier — ressemblance garantie — mais une sécheresse de touche qui devient parfois de la dureté.

Le *Départ du bataillon*, par Alphonse de Neuville — le tableau le plus remarqué du Cercle, et qui mérite de l'être — pour la justesse des mouvements, la beauté des expressions, la puissance et le charme d'une exécution hors ligne;

Deux excellents portraits d'Édouard Sain, d'une facture très-nette et très-ferme, modelés dans une pâte à la fois vigoureuse et souple.

Deux jolies fantaisies de Jules Worms, les *Habits neufs*, et, *Après le marché* — une peinture qui a toujours de l'esprit.

Peu nombreuse, mais fort distinguée, la sculpture au Cercle de la place Vendôme.

Franceschi est fort admiré pour son buste de *Gounod* — une cire perdue — et pour son portrait de Mme H.-H...b — la grâce et le charme, incarnés dans une femme... et dans un marbre.

Très-ingénieux le projet de pendule de cet infatigable chercheur, qui s'appelle Gustave Doré. Les douze heures s'inscrivent sur un globe, que des génies portent dans l'espace; un essaim d'amours folâtres s'ébattent de l'équateur au pôle, et le Temps, qui domine toute la composition, fauche comme blé mûr les jeunes audacieux à mesure qu'ils lui montrent leurs petites têtes espiègles et bouclés. Acheter ce modèle, faire tirer l'œuvre à un seul exemplaire, et briser le moule, ce serait là une fantaisie digne d'un millionnaire intelligent... Mais les millionnaires sont rarement intelligents... c'est du moins ce que disent les pauvres diables.

Louis Énault.

TRENTE-ET-QUARANTE

Pointage de M. Martin Gall.

(Suite.)

		●	
	●		5
	●		
6	●		
6	●		
6	●		
6	●		
6	●		
6	●		
5	●		
		●	5
		●	5
		●	5
5	●		
		●	5
5	●		
		●	5
		●	5
		●	5
5	●		
5	●		
5	●		
		●	5
5	●		
5	●		
5	●		
		●	5
		●	5
5	●		
5	●		
5	●		
		●	5
5	●		
5	●		

		●	5
5	●		
4. 5	●		
	—	—	
	●		
		●	1
		●	
	●		2
		●	
R	●	●	
	●		2
		●	
	●		3
	●		
		●	3
		●	
3		●	
3		●	
3		●	
	●		3
3		●	
	●		3
	●		3
	●		3
	●		3
	●		
		●	4
		●	
	●		4
	●		
		●	4
		●	
4		●	
4		●	

	●		4
	●		4
	●		4
	●		
5	●		
5	●		
		●	5
5	●		
5	●		
		●	5
		●	5
5	●		
		●	5
		●	5
		●	5
	●		
		●	5
		●	
	●		5
		●	
5		●	
5		●	
	●		5
5		●	
	●		5
5		●	
5		●	
5		●	
5		●	
	●		5
	●		5
	●		5
	●		5
5		●	

	●		5
5		●	
	●		5
5		●	
	●		5
	●		5
	●		5
	●		
5	●		
5	●		
		●	5
5	●		
		●	5
5	●		
5	●		
5	●		
5	●		
5	●		
R.	●	●	
		●	5
		●	5
5	●		
5	●		
		●	5
5	●		
5	●		
5	●		
5	●		
4	●		
5. 4	●		
	—	—	

(A suivre.)

LA VIE A LA CAMPAGNE

La chasse à courre reste ouverte généralement jusqu'à la fin d'avril, et le chasseur à tir a encore le marais et le lapin comme fiches de consolation, mais celui-ci étant un des gibiers qui ont le plus souffert des inclémences de l'année dernière, cette désobligeante modération revient encore à l'ordre du jour à son endroit.

C'est dans le mois de février que les cerfs, quittant leurs hardes, s'isolent pour mettre bas leur tête; les vieux cerfs sont les premiers à subir cette mue; les dix cors vers la fin; les autres têtes mettront bas dans le courant de mars. Nous sommes dans la période des amours des carnassiers; la température s'étant maintenue rigoureuse, elle a dû commencer en février seulement pour la louve, dans la seconde quinzaine du mois pour la femelle du renard; amours aussi sauvages que le milieu désolé par l'hiver qu'ils ont pour théâtre et qui se caractérisent surtout par les combats acharnés que se livrent les mâles. Les menues bêtes de proie, fouines, martres, putois commencent eux aussi à obéir à l'influence du printemps. Le moment est opportun pour s'occuper activement de la destruction des uns et des autres.

Les soucis de la reproduction commencent également à s'éveiller dans les tribus des bêtes honnêtes et paisibles. Les lapins, cette incarnation de la règle de multiplication et les lièvres sont à l'œuvre, les hérissons également. Le blaireau s'éveille de son engourdissement hivernal et exécute ses premières sorties hors de son terrier. Dans la plaine, les perdrix commencent à s'apparier, mais, hélas! malgré la douceur de leurs mœurs et l'affabilité de leur tempérament, ce dieu turbulent qu'on appelle l'amour les ravale au niveau des loups et les incite à des batailles où les plumes volent toujours, où quelquefois le sang coule. La surabondance constante des coqs est la cause de ces conflits. Jadis nous pouvions y remédier en tuant les mâles à l'aide de chanterelles, mais nous avons tant abusé de cette façon de pacifier les ménages, que l'usage nous est interdit, et naturellement, c'est l'innocente perdrix qui porte le châtiment de notre peu de retenue.

Le grand mouvement rétrograde des migrateurs est commencé. Les ramiers, les palombes, les bisets, réunis en bandes, longent la chaîne des Pyrénées en se dirigeant du couchant vers l'orient. Les faucons retournent vers le nord. Les ridennes quittent les plages de l'Océan; les foulques ou judelles reparaissent sur nos étangs; et le grand pluvier ou courlis de terre reprend possession des plaines graveleuses où il se cantonne; le Midi a vu reparaître les marouettes; il ne faudrait qu'un adoucissement de la température et quelques brises de l'est pour ramener les bécassines dans nos marais.

On ne pêche guère qu'au filet pendant le mois de février; c'est le moment de tendre des verveux dans les ruisseaux affluents des grandes rivières, pour y prendre les brochets qui recherchent ces bas fonds pour frayer. Leur chair est médiocre, il est vrai; mais en expurgeant les eaux de cette graine de brigandeaux, on rend un précieux service à leur population, et cet assaisonnement d'ordre moral vous aidera à lui trouver une saveur agréable.

G. de Cherville.

ÉCHECS

PARTIE N° 27.

Partie Lopez (*a*

Blancs. M. Alapine.	Noirs. M. Acharine.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 5 C D	3. C 3 F R (*b*
4. Roq. (*c*	4. F 2 R (*d*
5. C 3 F D (*e*	5. C 5 D (*f*
6. C pr P	6. C pr F
7. C pr C	7. C pr P
8. D 2 R	8. P 4 D
9. P 3 D	9. C 3 F R
10. F 4 F R	10. Roq.
11. C 3 F R	11. C 1 R
12. T D 1 R	12. F 3 F
13. D 2 D (*g*	13. F 2 D
14. C 3 F D	14. P 3 F D
15. C 2 R	15. C 2 F
16. C 3 C	16. C 3 R
17. C 5 T R	17. T 1 R
18. P 3 F D	18. F 2 R (*h*
19. C 5 R	19. P 3 F R
20. C 4 C	20. C 1 F
21. D 1 D	21. C 3 C
22. F 1 F	22. D 1 F
23. C 3 R	23. F 3 D
24. D 3 C	24. D 2 F
25. P 3 T R	25. T 4 R
26. P 4 C	26. T pr C (*i*
27. P pr T	27. C 5 F
28. C 2 C	28. C p P D
29. T 3 R	29. C 4 F D
30. D 2 F	30. C 5 R
31. P 4 F D	31. F 7 T éch. (*j*
32. R 1 T	32. F 4 F R
33. D 1 D	33. F 3 R
34. P 4 F R	34. F 6 C R
35. D 3 F R	35. P 4 F R
36. P pr P	36. P pr P
37. T pr C	37. P F pr T
38. D pr F	38. P 5 D
39. P 3 C	39. T 1 D
40. F 2 C	40. T 4 D
41. C 4 T (*k*	41. P 6 R
42. P 6 T	42. T 2 D
43. T 1 F D	43. F 4 D éch.
44. R 2 T	44. F 3 F
45. C 5 F	45. T 2 F (*l*
46. D 5 C (*m*	46. P 3 C R
47. C 7 R éch. (*n*	47. D pr C (*o*
48. D pr D	48. T p D
49. F pr P	49. P 7 R
50. T 1 R	50. T 2 D
51. F p P	51. T 7 D
52. P 4 T D	52. F 4 D
53. P 4 C	53. F 5 F
54. F 2 F	54. F 6 D
55. R 3 C	55. T 7 C (*p*

NOTES.

a) Jouée le 9 janvier au grand tournoi de Saint-Pétersbourg.

b) La meilleure défense, plus avantageuse que 3. P 3 T D.

c) Cette attaque n'est nullement inférieure à 4. P 4 D, bien qu'ainsi on double un pion aux noirs, ni à 4. C 3 F D qui rentre dans la viennoise.

d) Nous répétons que le coup juste est 4. C pr P et si 5. P 4 D — P 3 T D !

e) 5. P 4 D est plus fort.

f) Bien joué et égalisant complètement la partie. Les noirs évitent ainsi de doubler un pion.

g) Les blancs menacent de T pr C suivi de C pr P F.

h) Ceci paraît une perte de temps à première vue, mais a été joué avec l'intention de ne pas laisser faire l'échange des tours, ce qui eût permis aux blancs de garder la ligne du roi.

i) Ce sacrifice est justifié. Les noirs ont un pion et une position magnifique pour l'échange.

j) Faible. 31. F 4 F R valait mieux. Le coup du texte eût dû coûter la partie aux noirs.

k) 41. T 1 F D était le coup juste.

l) Finement joué. Il n'y a rien de mieux à faire.

m) M. Alapine laisse ici échapper la partie. Ex. : 46. C pr P C — D pr P F R. — F pr P D ! et gagneront.

n) Le seul coup pour obtenir la nullité. Si 47. C pr P D — T pr P et gagnent.

o) Si 47. T pr C. — 48. F pr P — P 7 R. — 49 F 5 R toujours avec la nullité en perspective.

p) Et après quelques coups, la nullité a été acceptée de part et d'autre. La partie a duré quatre heures.

Solution du problème n° 25, par le docteur S. Gold.

1. D 4 F / *ad libitum*; 2. C mat.

Solution du problème n° 26, par le docteur S. Gold.

1. D 4 T R / T pr C ou (A); 2. F 2 R éch / (B) D pr D; 3. T 4 D / mat.

A

1. — / D p D; 2. F 2 R / *ad libitum*; 3. T 4 D / mat.

B

1. T 5 F R / —; 2. F 2 R / D 1 R éch.; 3. T 7 D / mat

Solutions justes :

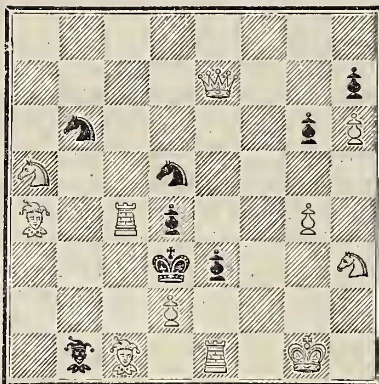
Des deux : M. Léon Guinet (de Lyon), Barré, Najat, capitaine Fonge. de Madradzo, Henri Tomson, Rénoy, Pigo.

Du N° 25 : Mme Anna Anet, Muzpurgo de Tupini, Rudolf Lévy, Cassabois.

PROBLÈME N° 28

composé par **M. PRADIGNAT.**

NOIRS



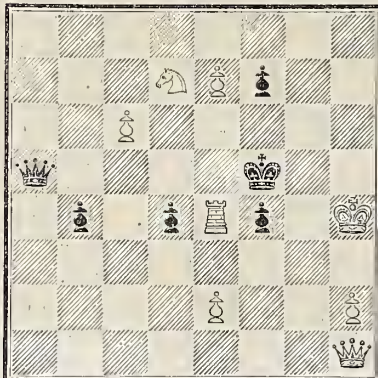
BLANCS

Les blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 29

composé par le docteur **S. GOLD**

NOIRS



BLANCS

Les blancs font mat en trois coups.

NOUVELLES

A la Régence, la seconde tournée du Tournoi handicap est terminée. Les joueurs de première classe qui restent sont MM. Bezkrowny, Chamier et Najotte. M. Chamier a gagné très-brillamment la seconde partie à M. Maezuski, en mattant son adversaire au 18e coup. Nous donnerons prochainement une de ces deux parties. Il est, en vérité, fort regrettable que M. Chamier n'ait encore pu, pour cause de santé, prendre part aux Tournois internationaux, où il eût, sans aucun doute, obtenu un succès mérité

Voici le résultat des Tournois mensuels de février :

Dans le Tournoi du jour, M. Bezkrowny a gagné le premier prix comme il a voulu ; M. Joliet, de la 2e classe, deuxième prix.

Dans le Tournoi de la nuit, M. Numa Preti a obtenu le premier prix et M. Lépine le deuxième. Tous les deux étaient de la 2e classe.

Deux nouveaux tournois mensuels, de jour et de nuit, ont encore lieu en mars. Seize joueurs sont inscrits à chacun. Dans celui du jour, et d'après le règlement appliqué pour la première fois, M. Bezkrowny devra rendre pion et trait à tous ses adversaires.

Le *Journal d'Échecs* de Copenhague vient de passer des mains de M. Sorensen entre celles de MM. Arnell et Terkelsen. Ce dernier a été notre hôte pendant l'Exposition et le spectateur assidu de notre grand Tournoi. Amateur distingué et aimant passionnément le noble jeu, il saura, sans aucun doute, donner une nouvelle impulsion au journal danois. Bonne chance à notre jeune confrère.

ROSENTHAL.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 71. — CRYPTOGRAPHIE.

B'DCFGLN PR'ST HDRN MHSLG
XMND VDBRL PR'ST M.
XGDCCDN.

N° 72. — SIGLE.

L** I****** S*** L** R****** D* C*** Q** O** T*** J*** J****** R*******.

N° 73. MOTS EN TRIANGLE.

En Sicile. — A Turin. — Ce que l'on doit combattre. — Celle que nous aimons. — Ce qui par plus de quatre se compte, Hélas ! en France au temps ou nous vivons. — Dans un feu d'artifice une pièce à rayons.

N° 74. — MOTS EN LOSANGE.

En bloc. — Ce dont l'espoir trouble mainte cervelle. — Œuvre par le hasard faite au Trocadéro. — Un placement tres-sûr pour obtenir... zéro. — Aux Alpes. — Petit trait. — Liturgie. — Et voyelle.

N° 75. — MOTS EN TRIANGLE.

En dix — En gamme. — En l'Arche. — Au Perou. — Mont-Sacré. — Ce dont aucun mortel n'est jamais assuré. — Château, ferme, jardins, bois, guérets, vigne et pré.

Solutions des problèmes du 22 février.

Traduction de la cryptographie, n° 61.

L'amitié partagée est une âme en deux corps.

POISSON DE LA CHABEAUSSIÈRE.

Traduction de la cryptographie, n° 62.

A son pays on doit ses facultés entières.

POISSON DE LA CHABEAUSSIÈRE.

N° 63. — TRIANGLE.

A B S A L O N
B O U G O N
S U B I T
A G I R
L O T
O N
N

N° 64. — LOSANGE.

F
P A T
P É R I L
F A R D E A U
T I E R S
L A S
U

N° 65. — CARRÉ.

C A N O N
A B I M E
N I G E R
O M E G A
N E R A C

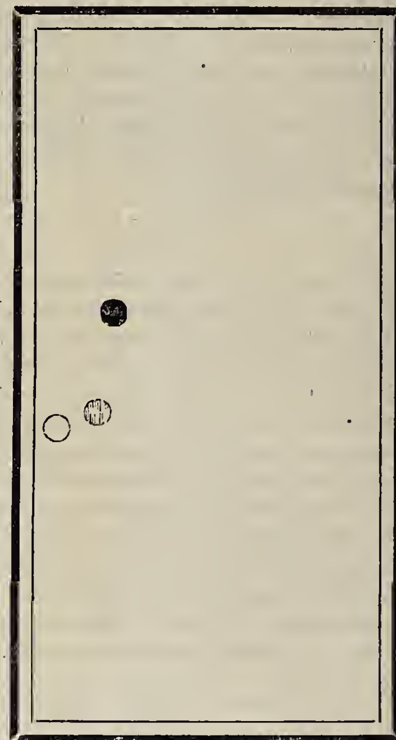
EDME SIMONOT.

LE BILLARD

M. Mangin, professeur de billard, nous prie de faire savoir à nos lecteurs qu'il vient de produire une série de 456 carambolages devant les amateurs qui fréquentent son établissement du passage des Panoramas.

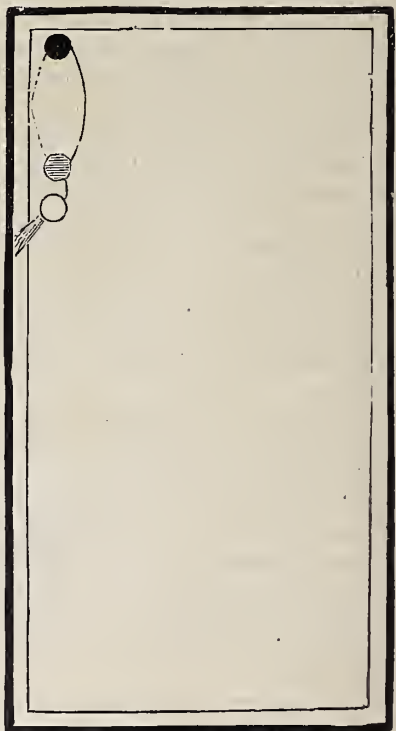
Bravo, monsieur Mangin !

12e position.



Jouer sur la rouge de manière à caramboler et à réunir les trois billes.

Solution du coup inséré dans le N° 16.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

LES CARTES

LE WHIST.

Comment peut-on classer les joueurs de whist?

Je mets hors de cause la plupart des gens du monde qui font un whist par convenance sociale, pour parfaire un quatrième ou fournir un rentrant, je ne parle que des forces classées et je les divise en trois catégories bien distinctes :

1° *Le bon joueur.*
Celui-ci se rend un compte exact de son jeu, de celui de son partner et connaît presque celui des adversaires dès la quatrième ou cinquième levée, il est attentif, soigneux, sait à chaque coup quelle est la carte roi de chaque couleur, ne coupe pas étourdiment et fait corps avec son partner, c'est plus qu'un *fort en thème*, c'est un premier accessit d'application et d'assiduité; les Anglais sont en général *de bons joueurs.*

2° *Le fort joueur.*
Celui-ci possède non seulement les qualités du précédent, mais encore la science complète du jeu, il en connaît les moindres finesses, les feintes et les surprises. Il fait de la science ou de l'art, professe souvent, mais ses brevets sont en règle et il faut lui pardonner un peu de pédantisme en faveur de beaucoup de talent.

3° *Le grand joueur.*
Pour celui-ci les règles n'existent plus, car il les fait, il les crée, chaque coup se joue différemment, car aucun d'eux ne se reproduit exactement de la même façon, et *sa manière*, comme on dirait des peintres, change à chaque nouvelle passe.

Il sait, étant donné tel jeu, telle attaque, de droite ou de gauche, telle invite de son partner, quelle doit être la marche à suivre et son plan est immédiatement arrêté, sans hésitation, mais avec une conviction raisonnée et logique.

Ce n'est plus la méthode du *bon joueur*, la science du *fort joueur*, c'est la poésie du jeu.

On ne l'apprend pas, on la devine; le *grand joueur* ne peut être imité dans son jeu, car il échappe à l'analyse par une synthèse supérieure et des inspirations devinatrices; il doit être admiré, mais non suivi, il ne fait pas de stratégie, ni de tactique, mais par intuition il gagne les batailles.

Abnégation et autorité.

Rassurez-vous, amis lecteurs, nous ne vous ferons pas un cours de philosophie, encore moins un traité de morale; nous n'avons qualité que pour vous instruire, je n'ose dire pour vous amuser.

Le titre de cette causerie vous indique seulement qu'au whist, il faut à la fois, suivant les cas, faire acte d'autorité ou preuve d'abnégation.

L'autorité appartient, en général, au premier en main; remarquez bien la signification double du mot anglais *lead*, il veut dire à la fois commencer et conduire ou gouverner.

Quelle belle leçon de whist dans ce seul mot bien compris! Parfois il est vrai, celui qui débute ne peut que tromper ou égarer son partner. Il doit alors lui indiquer par une carte moyenne un neuf, un dix, même un huit au besoin, l'état comateux de son jeu et lui passer ses pouvoirs; l'abnégation devient alors son rôle, tandis qu'elle est d'ordinaire celui du partner en troisième, qui doit généralement se sacrifier et s'effacer au second plan.

Il ne lui est pas défendu pourtant, s'il est certain de pouvoir rentrer en temps utile chez son ami, de lui faire connaître son propre jeu et de l'éclairer sur ses propres ressources, quand le rôle du *leader* aura cessé.

De plus, les forces étant toujours inégales entre joueurs, c'est généralement à celui qui se reconnaît le plus faible à faire preuve de modestie et de bon goût en se rangeant hautement sous la bannière du plus habile. Mieux vaut être un lieutenant dévoué qu'un capitaine imprudent, et s'employer à faire réussir une combinaison dont on n'a pas le mérite qu'inventer un plan ridicule dont les chances sont nulles.

J'ai donc bien dit : autorité de la part de celui qui débute, et, en général, du plus habile, abnégation de la part de son partner et de celui qui se reconnaît le plus faible; avec cela les parties se gagnent à jeu égal et se défendent à jeu désavantageux.

OLD TRICK.

LES MONUMENTS DE L'INDE, dessin de M. BERTRAND.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 15.

C'est, en général, au premier des deux partners en main qu'appartient la direction du jeu. En coupant immédiatement et en jouant trèfle, vous perdez un temps. Le roi de cœur reste dans votre jeu comme une carte inerte dont vous ne pouvez tirer aucun profit. Votre couleur à trèfle est trop faible en belles cartes pour que vous puissiez l'affranchir de haute lutte.

Le meilleur est de jeter le roi de cœur. Si votre partner à l'as, il jouera nécessairement atout n'eût-il que la retourne et la direction du coup que vous paraissiez abandonner, vous reviendra par un mouvement tournant.

Dans cette hypothèse, en admettant que vos adversaires fassent la levée d'atout, vous pourrez couper le second cœur et rejouer atout, en en réservant trois pour l'affranchissement de vos trèfles.

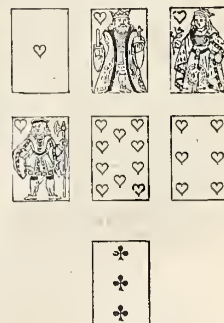
Si, au contraire, vos adversaires font la levée du roi de pique, ils reviendront nécessairement à cette couleur. Vous couperez alors, mais vous rejouerez trèfle au lieu de continuer par atout. Vous connaîtrez de cette manière le concours que vous pouvez attendre de votre partner, et, suivant le cas, vous ferez vos atouts en détail ou vous affranchirez votre longue couleur.

Principe.

Avec six petits atouts et une longue couleur, ne coupez pas avant d'avoir indiqué à votre partner que vous lui demandez atout.

PROBLÈME N° 16.

Carreau est atout.





Deuxième à jouer, quelle carte mettrez-vous sur l'as d'atout, et sur le roi au second tour?

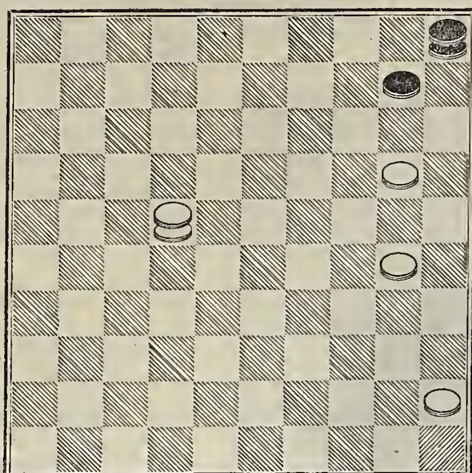
ROBERT D'ANTULLY.

DAMES

PROBLÈME N° 30,

par M. de GODONCOURT.

NOIRS.



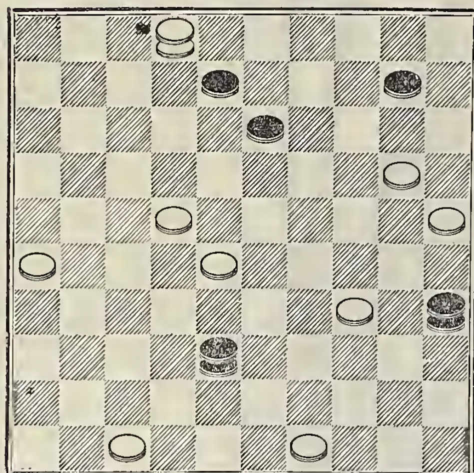
BLANCS.

Les noirs jouent et les blancs gagnent.

PROBLÈME N° 31,

par M. MINET.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent. AUGUSTE JOLIET.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DE DAMES

N° 5, de M. Bourquin.

22 à 17. — 21 à 17. — 26 à 17. — 16 à 11. — 12 à 7. — 31 à 26. — 43 à 27. — 30 à 25. — 25 à 3. — 26 à 19. — 3 à 15. — 15 à 38. — 38 à 42. — 42 à 37. — 37 à 42.

N° 13, de M. Minet.

26 à 21. — 44 à 40. — 21 à 17. — 37 à 31. — 38 à 18, pr. 1 P. et 1 D. — 43 à 1, fait dame en prenant 6 pions.

N° 14, de M. le comte X***.

23 à 19. — 24 à 19. — 45 à 40. — 6 à 1, fait dame. Le reste se voit.

N° 15, de M. Minet.

23 à 45. — Si les noirs jouent D 22, ou 28, ou 33, ou 39, ou 44, ou 50. — Les blancs répondent par : 16 à 11, D 45 à 50. — Si les noirs jouent 15 à 20, les blancs répondent par : 12 à 7. — Si les noirs jouent 20 à 24, le pion blanc fait dame à 1. — Si les noirs jouent 24 à 29, — D 1 à 34 et les blancs gagnent.

N° 16, de M. Magellan.

Nous n'avons pas reçu de solutions de ce problème, en voici le premier coup : 23 à 18.

N° 17, de M. de Godoncourt.

37 à 22. — 17 à 11. — 37 à 31. — 45 à 40. — 34 à 29. 40 à 35. — 35 à 44. Gagné.

N° 18, de M. Minet. (*En jouant.*)

37 à 32. Les noirs prennent 4 pions en venant se replacer au point de départ, case 28. — 16 à 11. — 29 à 23. — 30 à 24. — 34 à 5, prenant 7 pions.

N° 20, de M. Minet.

24 à 19. — 46 à 41. — 17 à 11. — 23 à 19. — 33 à 29. 47 à 15. — 43 à 38, le reste se voit; si la D noire se pose à 33, les blancs ne prennent que 2 dames et 3 pions et gagnent. Si elle se pose à 29, ou 24, ou 20, la D blanche prend tout.

N° 21, de M. Florin.

Nous n'avons rien reçu pour ce problème, aussi n'en donnons-nous que le premier coup : 47 à 41.

Solutions justes :

M. Risser, Cercle du commerce, à Uzès. — Amateurs du café de la Terrasse, à Rouen. — Café de Malte. — Café de la Régence. — M. Frau. — M. Barbier. — M. Toullier. — M. Perraut. — M. Lenoir. — M. Clodion. — M. Barré. — Une demoiselle américaine. — M. Duvivier.

AUGUSTE JOLIET.

*** Une indisposition de notre collaborateur Émile Blavet nous prive cette semaine de son *Courrier des Théâtres*.

Rien à signaler, du reste, dans la huitaine, qu'une reprise, au Théâtre-Historique, des *Deux Faubouriens*, un vieux drame populaire, de MM. Devicque et Crisafulli, à qui certaines affinités avec l'*Assommoir* pourraient bien assurer une série de fructueuses représentations.

MUSIQUE

Le Mercredi des Cendres a été célébré, à l'Opéra-Comique, par deux premières représentations et un début. N'allez pas croire au moins qu'il s'agisse de ces grandes *premières* qui attirent le *Tout Paris* mondain; non vraiment : deux toutes petites *premières*, un tout petit début. Et pour bien indiquer que cela n'avait rien de solennel, on a commencé la cérémonie à sept heures et demie précises, si bien qu'il y avait tout juste *onze* personnes aux fauteuils d'orchestre quand on a frappé les trois coups. L'ouvrage que M. Carvalho présentait aux banquettes avec tant de sollicitude est un opéra comique en un acte de M. Montini pour les paroles et de M. O'Kelly pour la musique, intitulé la *Zingarella*. L'interprétation était confiée à M. Caisso et à Mme Sablairolles. Malheureusement pour ces deux artistes et pour l'intelligence de la pièce, des collaborateurs sur lesquels on ne comptait assurément pas se sont mis de la partie : je veux parler du public, qui arrivait peu à peu, renversant les petits bancs, frappant les portes, conversant avec les ouvreuses. Aussi n'ai-je pas une idée très-nette de la pièce; je ne vous la raconterai donc pas. La musique... C'est que je n'ai pas non plus une idée très-nette de la musique. Décidément, j'aime mieux ne rien dire ni de la pièce, ni de la musique, et, pour qu'il n'y ait pas de jaloux, je ne parlerai pas davantage de l'interprétation.

La seconde pièce, intitulée le *Pain bis*, est de feu Brunswick et M. de Beauplan pour les paroles, et de M. Théodore Dubois pour la musique. C'est un chapitre de l'*École des maris*. Une jeune femme, un peu jalouse, doit-elle endormir son mari dans les délices de Capoue, afin de lui ôter jusqu'à la pensée du fruit défendu? Où bien doit-elle le laisser vaquer à ses affaires, de peur que l'oisiveté ne lui fasse préférer un jour les mains un peu calleuses de sa servante à la peau fine et veloutée de sa femme? Les auteurs se sont prononcés pour la seconde manière, et ils ont donné à l'appui de fort bonnes raisons, spirituellement présentées dans une succession de scènes très-gaies et habilement construites.

La musique que M. Th. Dubois a écrite sur ce charmant petit livret a le mérite de la franchise et de la bonne humeur. M. Dubois, qui a fait ailleurs ses preuves dans le style sévère, a eu le bon goût de ne pas emboucher la trompette pour chanter les faits et gestes du couple Daniel et de la *Lilloise* leur servante. Les abstracteurs de quintessence trouveront sans doute que c'est là de la musiquette, tout à fait indigne de leurs oreilles. Le public a jugé que c'était de la bonne musique, légère sans doute, mais vive, spirituelle, rehaussée par une instrumentation aussi savante que délicate. Le succès a été très-franc. Il est juste d'ajouter que l'interprétation est excellente : M. Fugère, dans le rôle de Daniel, M. Barnolt, dans celui de Séraphin, Mlle Chevalier, dans celui de Mme Daniel et surtout la piquante Mlle Ducasse, dans celui de la *Lilloise*, rivalisent de talent et d'entrain.

La soirée se terminait par les *Noces de Jeannette*, pour les débuts de Mlle Thuillier, qui a remporté l'année dernière un premier prix de chant et un premier prix d'opéra comique au Conservatoire. Mlle Thuillier chante en bonne musicienne, avec une jolie petite voix, très-juste, très-bien posée, mais absolument insuffisante pour remplir la salle Favart. M. Morlet, qui lui donnait la réplique dans le rôle de Jean, a été vivement applaudi.

Je ne sais pas qu'elle est le sonneur chargé du carillon dans l'ouverture des *Noces;* il ferait bien d'apporter un peu plus de soin dans cette besogne, afin d'éviter au public l'horrible cacophonie de l'autre soir.

*
* *

Il y avait grande affluence, dimanche, au concert du Châtelet : le programme annonçait, entre autres nouveautés, les airs de ballet d'*Étienne Marcel* de M. C. Saint-Saëns. On retrouve dans ces fragments les qualités habituelles de l'auteur : rhythmes accusés, facture originale, coloris instrumental; mais l'invention est pauvre, l'idée courte; deux morceaux, la *Muselle guerrière* et la *Pavane*, sont des pastiches, et je ne jurerais pas que l'*introduction* ne soit une habile adaptation de quelque refrain du XIVe siècle. On a bissé, non sans quelque tumulte, une valse d'un dessin gracieux. Dansait-on la valse en 1358, sur la place Notre-Dame? Je n'oserais l'affirmer. Mais je ne chicanerai pas l'auteur là-dessus : la valse est jolie, et, en fait de ballet, la vérité historique est d'un intérêt fort secondaire.

J'ai entendu au même concert trois morceaux composés pour le drame de *Cléopâtre* par M. Mancinelli, chef d'orchestre du théâtre Apollo, de Rome. Je ne sais rien de plus vide, de plus prétentieux, de plus assommant que ces trois pièces, auxquelles le public a fait un accueil très-froid.

La *Symphonie pastorale*, placée en tête du programme, a été assez bien exécutée. Je fais mes réserves les plus expresses pour le mouvement fantaisiste dans lequel M. Colonne a fait exécuter l'*orage*: là où Beethoven écrit : *allegro*, il ne faut pas lire : *presto*. Dans la *Scène au bord du ruisseau*, les instruments à vent sont un peu trop couverts par les cordes; enfin, le cor a été bien timide dans la *Danse villageoise* et l'attaque du hautbois, dans le même morceau, n'a pas eu toute la précision désirable.

Dans l'intermède d'*Orphée*, M. Cantié a joué le solo de flûte avec beaucoup de sentiment et une jolie qualité de son.

LÉON DELAHAYE.

L'HOTEL DROUOT

La vente de la collection des monuments antiques et de médailles appartenant à feu M. Paravey, ancien conseiller d'État, a obtenu un réel succès qui prouve que les amateurs de curiosités sérieuses, quoi qu'on en puisse penser, à voir l'engouement d'un certain public pour les choses légères ou futiles, ne sont pas aussi rares qu'on se l'imaginerait tout d'abord. La vente, antiquités et médailles, a produit la somme totale de 162,640 francs. Le Musée du Louvre y a fait de nombreuses acquisitions; entre autres, une magnifique coupe à figures rouges trouvée à Santa Maria di Capua

qui était incontestablement la pièce capitale de toutes les antiquités. Cette coupe, travail du ve siècle, représente, à l'intérieur, l'aurore relevant le corps de son fils Memnon, et, à l'extérieur, Ménélas poursuivant Pâris ainsi que le combat d'Ajax et d'Hector: elle est, paraît-il, signée de ses auteurs Douris et Calliadès.

Les autres pièces acquises par le Louvre consistent en vases à peintures noires sur fond jaune, et autres, amphores, œnochoés, cylix, dont le prix a beaucoup varié selon leur valeur, mais qui toutes ont un intérêt au point de vue de l'archéologie. Il a acheté aussi quelques-unes des charmantes terres cuites de Tanagra, dont nous avons signalé la récente apparition. Les amateurs se les sont en général vivement disputées et quelques-unes se sont vendues fort cher, de 1,500 à plus de 2,000 francs.

Le Louvre a acheté aussi deux figurines en bronze représentant l'une une Victoire debout, 2,500 francs, et l'autre, une Isis, 900 francs. La figurine argent, Junon diadémée a été payée 1,205 francs. En un mot, les Dieux et les Déesses de l'antiquité, Jupiter, Vénus, Diane, Mercure, Bacchus, Apollon et tous les autres de l'Olympe ont retrouvé à l'Hôtel Drouot, ces jours-ci, un regain de popularité et nous allions presque dire de nouveaux adorateurs.

En même temps que la vente Paravey, a eu lieu la dispersion de la collection de M. H... C.., de Lisieux, dont nous avons parlé également.

Le produit est de 79,447 francs.

Quelques-uns des livres et manuscrits ont été très recherchés. Une bible de 1545, en 2 volumes, 1.000 fr., un manuscrit du quinzième siècle sur vélin, *Prœces Piœ*, 2,900 francs; un office de la *Vierge Marie*, de 1609: 2,890 francs; un *Boccace* italien, de 1574: 700 francs; un *Virgilius*, édition des Aldes de 1527 : 2,200 francs. Le reste à l'avenant.

Boiardo, Orlando innamorato de 1545, exemplaire de Venise aux armes de Henri II et de Diane de Poitiers, 1,100 francs; les *Douze Césars de Suétone*, édition de Lyon 1551 : 1,015 francs.

En un mot, les manuscrits et les livres ont produit à eux seuls : 20,372 francs.

Parmi les faïences de Rouen, dont cette collection était en partie composée, de très-beaux plats à décors bleus et rouille avec médaillons, etc., se sont vendus plus de 14 et de 1,700 francs. Les autres se sont maintenus entre 2 et 300 francs, une râpe à tabac à décor polychrome, 815 francs; deux épis de faîtage, 710 francs.

Comme bronze d'ameublement, une jolie pendule Louis XVI, en bronze ciselé et doré et fût de colonne en bronze vert, 1000 francs. — Un meuble Renaissance à deux corps en bois sculpté, 1,630 francs. — Deux grands bahuts, bois sculpté avec dais et panneaux gothiques, 1,760 francs. — Une commode Louis XVI, en marqueterie de bois de rose, 705 francs. — Un beau meuble de salon du temps de Louis XV, en bois sculpté, couvert en tapisserie de Beauvais, sujets fables de La Fontaine, avec ornements et fleurs, 5,000 francs. — Un autre meuble du temps de Louis XVI, tapisserie à médaillons de paysages, 2,220 francs.

Un tapisserie au point du XVIe siècle, paysage avec nombre de figures mythologiques en riches costumes, 1,430 francs. — Six jolis petits tableaux, au point, sujets allégoriques, 1,400 francs. — Une tapisserie à sujets, d'après Téniers, 1,400 francs. — Une autre, sujet ronde villageoise, 1,255 francs.

Soixante-trois aquarelles, par un aquarelliste d'un grand mérite, M. Auguste Herst, ont été vendues le 28 février par MM. Quévremont et Gaudoin, elles ont produit 15,225 francs. C'étaient pour la plupart de charmants paysages.

Maintenant nous signalerons aux amateurs de belles armes et armures l'exposition de la collection de M N., qui aura lieu samedi et dimanche, salle 8, et sera vendue lundi prochain.

Parmi ces armes se trouvent un glaive du XVe siècle, en argent doré, pièce excessivement curieuse, et surtout une très-belle armure du XVIe siècle, portant les figures gravées et dorées de Charles Quint et de Maximilien auquel elle aurait appartenu.

On rencontrera aussi dans cette collection, comme objet d'art et de curiosité, une suite d'anciens couteaux et fourchettes à manches d'ivoire sculpté, des sculptures en bois et en ivoire, des faïences, des grès, de l'orfèvrerie, des fers forgés; deux plats en étain du XVIe siècle; des miniatures à l'huile, sur cuivre, personnages historiques et autres; des porcelaines diverses; des meubles en bois sculpé et plusieurs tapisseries des Gobelins.

On continue en ce moment la vente de la collection de M. K., dont nous avons signalé l'importance. La vacation seule des tableaux anciens a produit 133,955 francs. Nous donnerons plus tard les détails.

On annonce pour la fin de mars et le courant d'avril plusieurs ventes de collections importantes : celle de M. Lefrançois de Rouen, celle de M. le docteur Mundt. celle de M. Barbet de Jouy, celle de M. Reiset, etc., etc.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant du jour exact des expositions qui précéderont ces belles ventes.

PIERRE D.

CHRONIQUE DU SPORT.

Équitation rétrospective.

M. LE COMTE D'AURE.

(Suite.)

Cette inflexible logique, il ne nous l'appliquait rigoureusement, aussi y avait-il parfois de la casse. Je me rappelle surtout un satané sauteur gris blanc, du nom de *Jovial*, avec lequel M. d'Aure s'amusait à jouer au bilboquet, en prenant ses élèves pour la boule de l'instrument. Ce damné *Jovial* sautait d'un dur, quand il vous envoyait la ruade ses fers faisaient vibrer l'air derrière lui; si, (cela arrivait assez souvent), il vous faisait passer par-dessus sa tête, le maître vous disait tranquillement: « *Qu'est-ce qui vous a donc dit de descendre.* » Et à moins d'être par trop endommagé il fallait remonter. C'était une rude école, aussi en est-il sorti sinon des écuyers, du moins des cavaliers comme on en trouve plus beaucoup.

Je vous ai raconté les deux tours de force légendaires accomplis par M. le marquis de la Bigne et M. le chevalier d'Abzac. M. le vicomte d'Aure était une individualité, trop marquante pour ne pas laisser un souvenir analogue derrière lui. Il était en visite au haras du Pin, je ne me rappelle plus en quelle année, à l'occasion, je crois, d'un concours hippique. En visitant les étalons des haras, il avait remarqué un cheval du nom d'*Eylau*, le meilleur des produits du reproducteur anglais *Napoléon*, et ayant été un des héros du turf à cette époque. M. d'Aure s'extasiait sur ce magnifique animal, en disant qu'il devait être merveilleux à monter. *Je vous l'offrirais bien*, lui répondit le directeur, *mais voici trois ans qu'il est uniquement employé à la reproduction, et il n'a pas eu la selle sur le dos depuis cette époque. — Oh! si ce n'est que cela, ça n'y fait rien*, répliqua M. d'Aure.

Il suffit d'être la moitié d'un cavalier pour savoir qu'avec tous les chevaux ça y fait quelque chose, surtout avec un étalon de pur sang n'ayant pas été sanglé depuis aussi longtemps. Mais l'idée de M. d'Aure était que cela ne devait rien y faire. On sella donc *Eylau*, et au milieu d'une nombreuse assistance curieuse de voir comment allait se terminer une semblable audace, on l'entra au manège. Je n'ai pas besoin de dire à tout homme de cheval ce qui se passa. *Eylau*, tout en n'étant pas un mauvais gueux, ayant même un caractère très-généreux, était comme presque tous les chevaux de pur sang un animal avec lequel on ne prend pas impunément de trop grandes libertés. Il bondit de telle façon, qu'à moins d'être, comme M. d'Aure, vissé sur sa selle, n'importe qui aurait été voir la couleur du plafond. Quand *Eylau* fut calme, comme c'était un cheval de haute et grande qualité, le professeur lui fit exécuter un travail qui se termina au milieu des applaudissements enthousiastes de toute l'assemblée.

Pendant quelques années, M. le vicomte d'Aure resta en possession de cette suprématie incontestée, et à un certain point de vue incontestable. Au prestige de sa personne venait se joindre une sorte d'esprit de parti. Sortant de la maison du Roi, M. d'Aure se rattachait par son passé au régime déchu; tout ce qui appartenait à cet ordre d'idées se donnait rendez-vous chez lui. Aussi son manége était cité, à cette époque, comme un des centres les mieux composés et les plus agréables de Paris. Après la leçon, on se réunissait dans le petit salon attenant à la tribune, et l'on y demeurait longtemps devisant de tout et de tous; l'heure de la reprise des Dames pouvait seule en chasser les habitués.

Au reste, la manière, je ne dirai pas la méthode de M. le vicomte d'Aure, était essentiellement pratique et usuelle. Il s'attachait surtout à faire de ses élèves des cavaliers hardis, entreprenants, doués de cette tenue, de cette audace, de ce mépris du danger sans lesquels un homme de cheval ne saurait jamais être complet. Son enseignement différait beaucoup cependant de la manière de faire anglaise, si en vogue aujourd'hui ; il vous mettait assis un peu en arrière de la selle, les étriers relativement assez courts; le cheval, toujours en plein mors de bride, le rein engagé sous lui, l'encolure et la tête hautes. Cette position de l'homme et du cheval est évidemment exclusive du *train*, tout au moins dans la signification réelle et absolue du mot; en ce cas, le cheval doit être dans un équilibre tout à fait horizontal, le rein dégagé, la tête basse, s'appuyant sur la main. Mais ceci est applicable seulement en course, en steeple-chase et en chasse dans certains pays, surtout en débuché; il faut avoir du chemin devant soi, car vous êtes maître de l'impulsion dans une certaine limite seulement; vous avez toujours besoin d'au moins cent mètres pour vous arrêter, pour changer de direction; il faut vous y préparer plus ou moins longtemps, suivant la nature de votre cheval et le train que vous lui avez laissé prendre.

En ne sortant pas, au contraire, des préceptes de M. le vicomte d'Aure, vous pouvez, tout en marchant un train très-suffisant dans la pratique ordinaire, rester constamment maître de votre cheval et de vous-même, en état, par conséquent, de parer à toutes les éventualités fortuites qui peuvent se produire sur votre chemin. Ceci a son importance : je ne connais, pour mon compte, rien de plus ridicule qu'un cavalier s'en allant, dans l'avenue de l'Impératrice, par exemple, levé dans sa selle, son cheval embouché avec un filet, ayant l'air de prendre un *canter* avant une course, le tout pour marcher le train d'un fiacre à l'heure, car si vous allez beaucoup plus vite, cela devient dangereux, non-seulement pour vous-même, ce qui vous regarde, mais pour les autres, ce qui leur est désagréable. Chaque chose doit être faite à son temps et à son heure. M. le vicomte d'Aure était l'ennemi-né de l'équitation savante; sa doctrine pouvait se résumer ainsi : *En avant, toujours en avant, encore en avant.* Il simplifiait les leçons autant que possible; elles se bornaient d'ordinaire à des doublés, des changements et contre-changements de mains aux trois allures, parfois, mais pour les élèves les plus forts seulement, un travail sur deux pistes très-simple et très-large. C'était une école pratique, où un homme du monde apprenait largement tout ce dont il pouvait avoir besoin ; cela vaut beaucoup mieux qu'une demi-science prétentieuse, avec laquelle on ne marche pas, il est vrai, que l'on ne fait davantage de haute école; mais, en revanche, on rend tous les chevaux vicieux et désagréables.

Cet enseignement, vigoureux, simple, pratique, suffisait amplement aux besoins de notre époque. Rien ne pouvait donc faire supposer que la supériorité de M. le vicomte d'Aure pût jamais être mise en question. Les révolutions se produisent précisément dans ces circonstances toujours et partout. Au moment où l'on s'y attendait le moins, apparut un homme dont le nom était destiné à produire une grande sensation, à diviser l'opinion en soulevant une polémique longue, ardente, passionnée. Tous les hommes spéciaux ont déjà dû reconnaître M. Baucher.



LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS, d'après le tableau de BOUGUEREAU. *(Monde illustré.)*



LE DERNIER JOUR DE CARÊME, d'après le tableau de M. Monginot. (*Illustration.*)

LE TURF.

Il est difficile, avec un lot de chevaux aussi restreint, de donner un intérêt bien réel à des réunions de steeple-chases, se succédant sans interruption à un intervalle de huit jours, et même deux fois par semaine, en comptant le Vésinet et La Marche. Aussi, en dépit du proverbe, les jours se suivent et ne se ressemblent pas, les journées d'Auteuil présentent à quelques différences près, un aspect assez uniforme.

Le fait saillant de la réunion de dimanche dernier est, sans contredit, la nouvelle victoire de *Pride of Kildare* dans le prix de la Butte. Ce n'est pas après tout qu'absolument parlant, on puisse considérer comme une performance bien extraordinaire, pour un cheval de premier ordre, d'avoir battu *La Pitache*, à poids égal, à une livre près, et *Cap* absolument hors de forme en lui donnant deux livres. *La Pitache* est, sans contredit, une très-bonne jument, considérée isolément, mais enfin le sang est le sang quoique l'on en puisse dire, et la classe fera toujours défaut à un cheval de demi-sang, quand il se trouvera en face d'un concurrent de pur sang d'un certain ordre.

Quant à *Cap*, il faut évidemment qu'il soit hors de toute forme pour avoir été battu par *La Pitache*. On ne saurait s'en étonner en se rappelant que depuis la réunion de Nice, le cheval a eu, à peu près tous les huit jours, des courses d'une sévérité exceptionnelle. Le repos seul, peut le faire redevenir lui-même.

Mais en dehors de ces considérations, *Pride of Kildare* a gagné dans une grande manière, galopant dans une magnifique action, et sautant dans un style magistral. Elle a fait ce qu'elle a voulu et comme elle a voulu depuis le départ jusqu'à l'arrivée, et s'est définitivement détachée avec la plus grande aisance, après la dernière haie, pour gagner les mains basses. La jument est au reste méconnaissable, et quand on se rappelle l'état où nous l'avons vue l'année dernière, c'est en vérité à se demander si elle était entrainée par un cuisinier. Je persiste à la croire très-dangereuse dans l'international, avec un poids rationnel, et il me paraît difficile de lui en donner un autre, ce que je craindrais le plus pour elle serait un terrain dur, et cela pourrait bien arriver au mois de juin, ou je me trompe beaucoup, ou elle ne les aime pas. Mais sur une piste comme celle d'Auteuil en ce moment, elle ne galope pas, elle vole.

Le prix du Ranelagh a été gagné par *Charivari II*. *Convenio* est tombé à la rivière, où son jockey s'est fortement contusionné, *My First* n'était pas en condition. La course s'est donc résumée à une promenade pour *Charivari*.

Linda, favorite dans le prix de Valentino a fait à la rivière une faute qui l'a mise hors de la course. *Fine Lady* a gagné facilement, battant le reste du champ composé de *Andréa* et de *Bobinette*.

La course de haies (Prix des fortifications) s'est trouvée, comme toujours, la plus animée de la journée. *Bonita* a gagné assez facilement après une belle course, *Camouflet* second, *Pomme d'Api* troisième, *Corinne* quatrième.

NED PEARSON.

PHOTOGRAPHIE

Ce ne fut pas avec les armes ordinaires du peintre, la brosse et la palette ou l'objectif et la chambre noire du photographe, que furent livrées les grandes batailles de la guerre de sécession entre le nord et le sud de l'Amérique.

Un officier des plus habiles dans les arts et un citoyen dévoué joua un rôle éminent dans les affaires de York-town, de Gottysburg et dans vingt et une grandes actions dont quelques-unes des plus sanglantes.

Dans l'une d'elles il fut fait prisonnier mais réussit à s'échapper; à la bataille de Cedarcreak il eut un cheval tué sous lui et, tombé sur place, fut fait de nouveau prisonnier, puis échangé en 1865.

Après avoir servi comme aide de camp dans l'état-major des généraux Wheaton, Russel et Jackson qui le proclament à l'envi un brave et remarquable officier et après s'être élevé progressivement par tous les dégrés de l'avancement, il arriva au brevet supérieur de major général.

Les beaux-arts, cependant, le réclamaient et à la fin de la guerre civile, le major *Henry van der Weyde* déposa son uniforme et ses insignes militaires pour revenir à des occupations qui lui étaient plus familières et conquérir les lauriers pacifiques de l'art et de la science.

Il fut un des exposants les mieux notés du salon de l'académie royale de Londres et tous les journaux photographiques du monde parlèrent de son habileté artistique dans les portraits dits *aristotypie*. Sa méthode, brevetée pour l'amélioration de l'éclairage dans les ateliers photographiques et enfin son système de lumière artificielle appliquée aux portraits photographiques, lui valurent un brevet en Angleterre, en 1876 et en France en 1877.

C'est alors qu'il fonda dans Regent-street, à Londres, son établissement pour la lumière magnéto-électrique substituée à la lumière solaire.

Au mois de décembre 1877, j'eus l'honneur d'appeler l'attention de M. Liebert sur *ce fait accompli*, qu'à cette date les portraits photographiques pouvaient être pris de nuit comme de jour, à minuit comme à midi et que depuis ce moment, M. Van der Weyde avait très-poliment remercié le soleil qui, jusqu'alors, *opérait lui-même*.

J'appuyai fortement, auprès de M. Liebert, sur le brevet pris en Angleterre, et publié par le journal anglais de photographie, en lui faisant part de l'immense succès obtenu de l'autre côté de la Manche par le procédé de M. Van der Weyde.

A l'appui de ce fait, je lui racontai qu'une dame de la haute société, se rendant au Théâtre-Italien, était descendue de sa voiture et avait posé pour le cliché négatif de son portrait en grand costume de gala; de suite, après son départ, l'artiste avait tiré, au moyen de la même lumière électrique, une épreuve positive, et l'avait portée toute montée et toute encadrée à la grande dame, dans sa loge, pendant le cours de la représentation.

Celle-ci, ravie de la rapidité de l'exécution autant que de la perfection de l'œuvre, avait immédiatement convoqué dans sa loge le ban et l'arrière-ban de ses fidèles, dont l'admiration universelle consacra séance tenante l'essai tenté. La réputation de M. Van der Weyde était faite, et bientôt, la mode s'en mêlant, il ne put plus suffire aux demandes du *high life* anglais.

En ce qui concernait Paris, je fis remarquer à M. Liebert que la photographie nocturne était certainement bien appropriée aux habitudes et aux goûts français, parce que de hauts personnages auxquels il ne plairait pas beaucoup, pendant le jour, de mettre leurs plaques, leurs diamants, leurs plumes et leurs traines, profiteraient volontiers, au contraire, de la lumière artificielle pour s'arrêter chez le photographe audacieux et inventif qui leur offrirait une installation convenable avant de se rendre aux grands diners, bals et réceptions du soir.

M. Liebert sourit de mon enthousiasme, et me fit remarquer que les dépenses seraient trop lourdes, que les annonces dans les grands journaux coûtaient fort cher, sans parler des fêtes qu'il faudrait donner pour lancer convenablement une telle innovation.

Il demandait à réfléchir sérieusement avant de mettre 50,000 francs dans une semblable entreprise.

Je suppose que, depuis ce moment, M. Liebert s'est rallié à mon opinion et a approuvé le placement, puisqu'il a disposé une partie de son hôtel pour les portraits de nuit par le système Van der Weyde et qu'il a inauguré ces fêtes par un grand concert suivi d'un bal.

Une petite fille, *la reine du bal*, a été choisie pour poser devant ce que le petit-fils de M. Liebert appelle *le soleil de papa;* en dix secondes c'était fait, et le résultat venait consacrer en France l'usage de la lumière électrique pour les portraits photographiques.

Son installation consiste en une machine à gaz de la force de 4 chevaux, qui donne 900 révolutions à la minute à une machine électro-magnétique de Gramme. Les courants électriques sont transmis ensuite à deux crayons de charbon perpendiculaires l'un au-dessus de l'autre, l'un fixé, l'autre mobile : un régulateur en rapproche les deux pointes, et la lumière en jaillit.

Les lampes régulateurs de Foucault et Sarrin ne sont pas employées, car le temps de pose étant fort court, il suffit, à mesure de l'usure, de rapprocher à la main les deux crayons de charbon avant de commencer chaque portrait.

Ils sont placés dans le foyer d'un immense réflecteur suspendu et blanc, d'où la lumière électrique est reçue par une lentille annulaire dioptique de Fresnel, arrangée verticalement et placée entre la source de lumière de manière à empêcher les rayons de lumière de tomber directement sur l'objet à photographier.

Celui-ci est au contraire éclairé par une grande quantité de lumière blanche actinique diffuse qui fait resplendir le visage du modèle sans produire de dureté ni d'exagération dans les ombres et en même temps l'œil supporte aisément l'éclat de cette lumière.

Je suis même certain que l'expérience permettra à M. Liebert d'obtenir des résultats meilleurs encore.

Qu'il me soit permis de dire ici, en l'honneur de *la belle France*, que les deux brevets pour la photographie, lumière artificielle, ont été pris par deux Français, M. Claudet, en 1841, et M. Lucenay, en 1852.

Mais il y a mieux encore, car il n'est plus besoin d'arrêter sa voiture devant le photographe lorsqu'on se rend à une fête, au théâtre ou au bal.

Le *Luxographe* y pourvoit: cet instrument, dont vous pouvez trouver la description dans *La Revue* (n° 11, p. 173), est léger, bon marché et facilement transportable dans un appartement, club ou salon de réception.

En effet, voici ce qui s'est passé tout dernièrement : un photographe distingué, muni d'un *Luxographe*, avait installé ses appareils dans une pièce attenant au grand salon, dans lequel se donnait un bal travesti, et les invités, désireux de voir reproduits leurs costumes de fantaisie, n'avaient qu'à passer d'une chambre dans l'autre pendant deux ou trois minutes.

C'est ainsi que, entre neuf heures et demie du soir et quatre heures du matin, plus de 120 portraits étaient obtenus par les plaques sèches et le procédé à la gélatine, chacun d'eux n'ayant nécessité qu'un temps très-court variant de deux à sept secondes, résultat qui eût été impossible par le procédé du collodion humide.

Avouons que cet événement doit, à juste titre, étonner et surprendre le monde artistique de la photographie!

W. HARRISON.

NOS GRAVURES

Le dernier Jour de Carême.

Le titre spirituel du tableau de M. Monginot a été surtout un prétexte pour l'auteur, désireux de donner à sa composition de nature morte une apparence d'unité; le spectateur ainsi averti n'a plus le droit de s'étonner du spectacle varié qui s'offre à ses regards : huitres, homards, larges barbues et poissons de toutes sortes sont étalés pêle-mêle en compagnie des poulets et des canards, que commence déjà à plumer l'accorte servante pour le diner de Pâques. Le menu est varié, comme on voit, et les gourmets n'ont qu'à choisir: il y en a pour le repas de ce soir et pour celui de demain. Et tout cela brille et miroite, écailles, plume et poil, réuni par le caprice ingénieux de l'artiste, groupé dans un désordre habilement combiné.

Les peintres ne manquent pas aujourd'hui, qui excellent à reproduire les mille choses de la vie de chaque jour; mais il faut savoir gré à ceux qui cherchent à s'élever plus haut que l'imitation littérale, et qui arrivent comme M. Monginot, à composer de tant d'éléments divers un tout harmonieux et complet, digne de s'appeler un tableau. J. C.

La Vierge et l'Enfant Jésus.

M. Bouquereau partage avec M. Cabanel l'honneur d'être contesté et vilipendé. D'aucuns trouvent que sa peinture est en porcelaine; l'idéal du savon et de la cire! — Il y a un peu de vrai dans cette impitoyable critique, mais comment ne pas admirer d'abord la noblesse et la science de la composition, la merveilleuse souplesse du pinceau. La Vierge que nous publions dans ce numéro est, à notre sens, une des meilleures œuvres du maître.

Les chiens de bonne maison mènent une heureuse existence. — Un domestique, aux habits galonnés, est chargé de diriger leur promenade quotidienne. — Ne

faut-il pas qu'ils prennent de l'exercice et qu'ils respirent le grand air? Quant au bonhomme en livrée, que notre gravure nous représente, il est probable que ces excursions ne lui offrent pas une grande somme de divertissement, car il s'est doucement endormi, ce qui ne paraît pas être du goût de nos dogues aristocratiques. Il est facile de lire, sur leur mine renfrognée, qu'ils préféreraient un tête à tête un peu plus animé. — Cette composition, pleine d'humour, est due au peintre Julius Pollak, élève distingué du professeur Engerth, qui a formé toute une pléïade de jeunes artistes de talent.

D.

COURRIER DE LA SEMAINE

L'impératrice d'Autriche attire en ce moment l'attention du grand monde sportique européen. La chasseresse couronnée est, depuis le 25 février, installée au château de Summer-Hall, en Irlande, et a déjà commencé ses chasses au renard, pour lesquelles elle est passionnée, chasse vertigineuse, pleine de dangers et, partant, d'émotions. La poursuite du renard n'est que le prétexte de courses folles à travers champs, et plus d'un horseman est arrêté par les obstacles que franchit avec *furia* la gracieuse souveraine de l'Autriche-Hongrie.

Tout en admirant la hardiesse de la femme, nous n'avons aucun goût pour ces steeple-chases désordonnés qui touchent par un très-petit côté à la vénerie, et pour lesquels il ne faut d'autre science qu'une assiette solide sur un excellent cheval de course. Ce casse-cou du high-life entraîne d'ailleurs de trop tristes accidents pour que nous nous montrions enthousiastes pour cet exercice violent. Ainsi, dans la dernière réunion de Dungan-Gate, l'honorable M. Plunkett a eu la cheville presque déboîtée, et M. Perrott a culbuté en franchissant une banquette en terre; son cheval lui a mis le pied en pleine figure en lui cassant la mâchoire, l'os du palais et toutes les dents supérieures. Ce brave sportman nous arrive tout éclopé pour se faire traiter par le jeune docteur Roux, de Paris. La reprise des chasses à courre a été marquée par d'autres accidents : lord Grey de Wilton a eu la jambe cassée en deux endroits et sir William Hart-Dyke s'est cassé la clavicule et une côte.

J'avoue que ces accidents, arrivés coup sur coup la semaine dernière, diminuent à mes yeux les charmes de ces courses par monts et par vaux derrière ces meutes hardies et sans voix qui chassent silencieusement. Combien je préfère la musique de nos chiens français et nos laisser-courre pleins de fanfare. D'ailleurs le renard est fait pour la battue et le fusil.

Victor-Emmanuel riait beaucoup de cette chasse anglaise, disant que le renard n'a aucun droit aux honneurs qu'on lui fait. Il le chassait souvent en Piémont et il aimait, à propos de renards, a rappeler l'aventure suivante :

Dans une de ses chasses, Victor-Emmanuel rencontra un jour un paysan qui, le voyant faire coup double sur une compagnie de perdrix, s'approche de lui et lui dit :

— Hé! l'ami, vous tirez bien.

— Pas mal, comme vous voyez.

— Alors vous seriez bien capable de me débarrasser d'un renard qui me mange mes poules?

— Je ne demande pas mieux.

— Si vous faites ce coup, je vous donne deux *lires*.

— C'est dit, répondit le roi.

— C'est dit, riposta le villageois.

— Eh bien! demain, à la première heure, je viens avec mon chien et je vous débarrasse de votre renard.

— *Touchez-là.*

Le roi *toucha* dans la main du paysan, et, revenant le lendemain avec des chiens courants, il tira le renard et le tua.

— Vive Dieu!

— Vous avez perdu vos deux *lires*....

— Les voilà, dit le paysan.

Le roi les prit.

— Parbleu! dit-il, voilà le premier argent que j'ai gagné!

Et faisant sauter dans sa main les deux pièces, il ajoutait, au grand ébahissement du paysan :

— C'est plaisir de recevoir de l'argent bien gagné!

Le lendemain, la femme du paysan recevait une robe, un collier et deux pendants d'oreilles.

Alors seulement le paysan sut que c'était une main royale qui l'avait délivré de son maudit renard.

Tandis que l'impératrice d'Autriche poursuit ses exploits en Irlande, le maréchal de Mac-Mahon, accompagné de son fils Patrice, est parti pour Sully, où il va se reposer jusqu'au mois d'avril. A cette époque, il doit se rendre en Autriche, en déplacement de chasse, chez son beau-frère M. le duc de Castries.

A propos de sa retraite, on nous rapporte un curieux mot de braconnier.

Le braconnier est radical, cela va sans dire.

Au cabaret de la *Sirène*, à Angers, deux compères devisent en vidant chopine. L'un d'eux tient une gazette :

— Ma fine! dit celui-ci, ils viennent de remplacer le maréchal par M. Grévy.

— Quel est ce paroissien?

— Peuh! c'est encore un *réac*, un chasseur qui prend un port d'armes!...

Tout le monde sait que M. Jules Grévy est un fervent disciple de saint Hubert, et qu'à ce titre il a droit à la haine des braconniers; ce que l'on sait moins, c'est que M[lle] Grévy est une chasseresse ardente, une amazone intrépide qui force le sanglier. Elle est adorée dans la Franche-Comté, où elle fait beaucoup de bien.

Les pauvres des environs de Mont-sous-Vaudrey regrettent son absence. Elle ne les oublie pas cependant à l'Elysée et elle espère que la situation politique permettra à son père d'aller faire l'ouverture dans le Jura. Lorsqu'elle chasse, M[lle] Grévy porte un costume masculanisé qui lui va à ravir : elle est grande, élancée et son visage, encadré de cheveux bruns, est gracieux et sympathique. Elle est la marraine de la moitié des petits francs-comtois qui entourent son domaine du Mont; aussi lorsqu'elle court dans les champs, le gibier lui est-il signalé et il n'y a pas chasseur mieux renseigné qu'elle dans le pays.

*
* *

Dans mon dernier courrier je vous parlais de la flotille de plaisance réunie à Nice soit pour l'hivernage, soit pour prendre part aux prochaines régates. J'apprends aujourd'hui que le Conseil municipal de Nice vient de voter une somme de 100,000 francs pour la construction et l'aménagement d'un petit port qui serait réservé aux bateaux plaisance et de pêche à l'extrémité Est de la promenade des Anglais. Les travaux préparatoires de cette rade sont commencés et tout fait espérer qu'avant peu, Nice aura un joli port de refuge pour les yachts de tout tonnage.

*
* *

Dans la baie de la Somme, la chasse à la sauvagine est très-active, soit en hutteau, soit en canot. M. le comte de Paris y est fort assidu, et le prince de Joinville vient d'envoyer son vautrait à Eu pour alterner la chasse au bois et la chasse sur l'eau.

La chasse au gibier d'eau est de saison, car nous voici en carême et le maigre est de rigueur. Pour le faire en conscience, il faut avoir foi dans son cuisinier pour éviter l'aventure arrivée à M[gr] N..., évêque *in partibus* de Tomboctou.

On sait que la chair de la sarcelle est considérée comme un aliment maigre à la condition, bien entendu, qu'elle soit préparée au maigre.

M[gr] N... qui assistait à un splendide repas de carême entendait faire l'éloge d'un plat de sarcelle savamment préparé, dont on attendait l'apparition.

— Monseigneur, n'en mangez pas, lui dit tout bas un jeune abbé qui l'accompagnait, en qualité de secrétaire, j'ai vu dans la cuisine qu'on y avait mis du gras.

— Eh! qu'alliez-vous faire dans la cuisine? lui dit le prélat avec chagrin. Était-ce là votre place?...

FLORIAN PHARAON.

ESCRIME

La réunion dont la *Revue* a parlé dans son dernier numéro, comme devant se tenir le 2 mars, à la salle Valentino, a obtenu un légitime succès.

Trois autres assauts vont avoir lieu : l'un, samedi prochain, donné par les Élèves de la salle Mimiague, entre trois et sept heures; — le second, le lendemain, chez M. Pons, à la même heure; — et le troisième, à la salle Paz, rue des Martyrs, le samedi, 5 avril, à 8 heures du soir.

La première de ces séances est assurée déjà du concours d'un certain nombre d'Élèves de l'École d'escrime française, parmi lesquels nos renseignements particuliers nous autorisent à citer : MM. le baron d'Ariste le Roy, Corthez, Duval, Gillou, le comte de Vibraye, etc., à défaut de MM. Féry d'Esclands, Brinquant, Saucède, A. de Espeleta, A. de Aldama, des Haulles, Carolus Duran, que leur absence de Paris ou leurs occupations ont momentanément éloignés de la rue Saint-Marc.

Un assaut entre Camille Prévost et Ayat qui doit avoir lieu dans la dernière séance, est attendu assez impatiemment.

Quant à la séance du 5 avril, elle ne se rattachera à l'escrime que par deux ou trois luttes, les autres devant avoir lieu entre boxeurs et bâtonnistes. C'est Rouy, le prévôt de Lecour à l'École d'escrime française, qui l'organise en ce moment, avec le concours de Chauderlet et de Raynal. Mais le grand intérêt de la soirée sera la réapparition de Lecour, le créateur de la boxe française; le célèbre Lecour, éloigné des assauts depuis si longtemps : le signataire de cet article se souvient de lui avoir vu exécuter, pour la dernière fois, il y a trente ans, le tour de force de cent vingt-cinq coups de canne en trente secondes.

E. P.

ÉNIGME

Rabelais! Lorsque ton génie
Dans un rire sempiternel
Créa dans sa théogonie,
Gargantua, Pantagruel.

Tu nous montras dans leur histoire
Qu'ils étaient héros sans pareils.
Pour le manger et pour le boire,
Point ne touchons à leurs orteils.

Cent brocs de vin pour ces colosses
Étaient l'absinthe du dîner
Et tous les jours festins et noces,
Sans jamais se désaltérer.

Et moi qui suis presqu'invisible
Que tout un arsenal de lois
N'aboutit qu'à rendre invincible,
Sans crainte ni remords, je bois

Et j'absorbe en une journée
Plus de vin qu'ils n'en ont humé
En six mois, voire en une année.
Je passe et tout est consommé.

Solution de la charade du n° 16 :

Martingale.

R. d'A.



« IL DORT EN PAIX ». — JULIUS POLLAK. (N. Ill. Zeitung.)



COMBAT DE CERFS, par COURBET. *(Monde illustré.)*

Équipage de Chantilly

Lundi 3 mars. — Rendez-vous à La Vignette. — Attaqué à la Corne-Pineval (bois des Grandes-Ventes), sur trois cerfs. Un daguet se livre aux chiens et prend son parti du côté des Étangs, revient à son enceinte d'attaque, fait un faux débûché sur Ory, fait tête aux chiens au bois Nibert, se fait relancer à côté du chemin de fer et retourne aux Grandes-Ventes. Il traverse la Thève, va au Petit-Couvert, où il se donne à vue, longe le chemin de fer, près la gare de Chantilly, reprend son contre-pied et descend aux Étangs qu'il traverse; se fait battre près le Mahieux-Villain, et, après plusieurs hallali courant, descend aux Étangs, où il est noyé après deux heures de chasse.

Laisser-courre par Hourvari.

Présence: LL. AA. RR. le duc d'Aumale, le duc de Nemours et le comte d'Eu.

Demain, rendez-vous à la baraque Chaalis.

Lundi 10 mars, rendez-vous aux Blancs-Champs.

La semaine dernière, il y a eu plusieurs battues pour la destruction des sangliers. Huit ont été tués mercredi dans la forêt du Lys et quatre le lendemain. Samedi, un vieux solitaire de 120 kilos a été abattu à la baraque Nibert.

Cinquante-cinq biches ont été tuées dans la forêt de Chantilly, en décembre 1878 et janvier 1879.

COURSES A LA MARCHE

RÉUNION DE PRINTEMPS

Première journée. — Jeudi, 6 mars 1879.

Une journée pluvieuse n'est pas précisément un « *desideratum* » pour une réunion de steeple, aussi les malheureux turfistes s'en sont plaints. Le sport a été médiocre, et les parieurs ont été bien malmenés: somme toute: un meeting désagréable.

Voici les détails sommaires:

PRIX DE VILLENEUVE. — *Course de Haies. — Handicap*, 1,500 fr. — 1,800 mètres.

Du Barry, 62 kil., au baron J. Finot, 1.
Pirate, 65 1/2 kil., à M. de Saulty, 2.
Equation, 62 kil., au comte P. de Méens, 3.

PRIX DE JARDY. — *Steeple chase. — Handicap*. 2,000 fr. — 3,000 mètres.

Cap, 70 kil., au baron J. Finot, 1.
Source, 68 1/2 kil., à M. J Coppée, 2.

PRIX DE MONTRETOUT. — *Steeple chase. — Welter. — Handicap*. — 2,000 fr. — 2,300 mètres

Légende III, 68 kil., à M. Camille blanc, 1.
Mina, 73 1/2 kil., au baron J. Finot, 2.
Dissidence, 64 1/2 kil., à M. A. de Saulty, 3.

PRIX DE VAUCRESSON. — *Course de Haies. — Handicap*. 2,000 fr. — 2,300 mètres.

Belle-Petite, 69 1/2 kil., au baron J. Finot, 1.
Pirate, 63 1/2 kil, à M. A. de Saulty, 2.
Linda, 65 kil., au marquis de Saint-Sauveur, 3.

LE SPORT EN ANGLETERRE

Londres.

Il y a cette année chez nous une quantité considérable de produits de trois ans, sur lesquels leurs écuries respectives fondent de grandes espérances. La saison hippique de 1879 sera des plus intéressantes car elle nous montrera des champions vraiment dignes de disputer les grands « *events* ». En effet, il est ordinaire de voir un ou deux « *performers* » remarquables, mais il est rare qu'un si grand nombre de nos propriétaires soient aussi bien représentés qu'ils le sont cette année.

En passant en revue les réunions des produits de deux ans, que nous avons vus l'année dernière, nous arrivons au meeting de Stockton. C'est là que *Falmouth*, cheval de M. Gretton, a fait son début sur le turf anglais. Et il s'est montré digne de ses illustres parents — il est né de *Glenlyon* et de *Dewdrop* — en battant avec une grande facilité tous ses adversaires. Ensuite *Falmouth* poursuivit sa carrière victorieuse en infligeant une défaite à *Ringleader*, et comme il rendait dix livres à ce dernier, cet exploit révélait une qualité supérieure. Mais deux jours après, *Falmouth* succomba lui-même à la pouliche de lord Falmouth, *Wheel of Fortune* — une sorte de swift anglaise, qui n'a jamais été battue.

Les courses à Newmarket de l'automne passé ont aussi été l'occasion de brillantes victoires pour un nombre infini de poulains. Il serait oisif de citer tous les noms des vainqueurs à cette réunion. Je dirai donc seulement que *Wheel of Fortune*, *Peter*, *Marsholl Scott*, *Leap Tear*, *Rayon d'Or*, *Masséna* et *Mawerina* se sont particulièrement distingués.

J'allais oublier le poulain français, *Monsieur Philippe*, qui s'est très-bien comporté dans toutes les épreuves. En effet, à peine remis des fatigues de la traversée, il gagna les *Rous Memorial Stakes*, victoire qui fut immédiatement suivie d'une autre non moins brillante. Ces deux victoires eurent pour résultat sa défaite dans le *New Nursery*, car, étant par trop chargé, il fut battu par *Japonica*, à qui il rendait 15 livres. En vérité, il est bien regrettable que *Monsieur Philippe* ne soit pas engagé dans le Derby anglais, où il aurait certainement bien couru.

A part les « *performers* » que je viens de nommer, il y a encore deux poulains d'une rare qualité: ce sont *Victor Chief* et *Cadogan*. On le voit, les bons produits de trois ans ne manquent pas en Angleterre cette année, qui, en conséquence, promet d'être une des plus intéressantes qu'on ait vu depuis longtemps.

Encore un de nos sportsmen aristocratiques qui s'en va.... J'ai le regret d'annoncer la mort du duc de Newcastle, décédé récemment à Londres. Il fut un ardent turfiste, et posséda, à une époque, une très-bonne écurie. En 1867, le duc de Newcastle pensa gagner les *Two thousand guineas* et le Derby avec *Pace*, mais le cheval claqua avant que la course eût lieu. *Speculum*, au même sportman, enleva le *Cesarewitch* la même année, ce qui le consola un peu de la défaite de son favori *Pace*. Depuis plusieurs années, ce grand seigneur s'était retiré du turf.

LONGCHAMPS.

PROGRAMME DES CONCERTS

DU DIMANCHE 9 MARS

à 2 heures précises.

Société des concerts du Conservatoire.

Relâche.

Concerts populaires.

1. *Jupiter*, symphonie. . Mozart.
2. Ouverture dramatique. Dancla.
3. *Quintette en ut mineur*. Spohr.
4. Air de ballet. . . . . . Massenet.
5. *Rondino*. . . . . Beethoven.
6. Ouverture du *Tannhaüser*. . . . . Wagner.

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

Association artistique (salle du Châtelet).

1. *Reformation's Symphony*. . . . . Mendelssohn.
2. *La Tempête*. . . . . Tschaïkowski.
3. *Larghetto* du *Quintette en la*. . . . . Mozart.
4. *Intermezzo*. . . . . Guiraud.
5. Fragments du *Septuor*. . . . . Beethoven.
6. Ballet d'*Etienne Marcel*. . . . . Saint-Saëns.

Le concert sera dirigé par M. ED. COLONNE.

TIR AUX PIGEONS

TIR DU LUNDI 24 FÉVRIER 1879.

Poule à 28 mètres, 10 louis, 50 pigeons, 3 tireurs : MM. Tavenost, 29/50 G.; Remhielinski, 26/50; L., 24/50. — *Poule à 28 mètres, 5 louis, 5 pigeons, 4 tireurs* : M. de Poly, 5/5 G. — *Poule à 26 mètres, 1 louis, 10 pigeons, 3 tireurs* : M. Rembielinski, 7/10 G. — *Poule handicap Op. 7 pigeons, 6 tireurs* : M. A. de Tavernost, 5/8 G. (à 27 1/2 mètres). — *Même poule, 3 pigeons, 6 tireurs* : M. Archdeacon, 3/3 G. (à 27 mètres). — *Même poule, 6 tireurs* : M. Archdeacon, 4/4 G. (à 25 1/2 mètres). — *Poule à C. D., à 24 mètres, 1 louis 4 tireurs* : Vicomte de Martel de Janville, 3/4 G. — *Même poule, 3 tireurs* : M. Rembielinski, 1/2 G. — *Même poule, 3 tireurs* : Vicomte de Martel de Janville, 3/4 G. — *Poule à 24 mètres, 5 louis, 5 pigeons, 4 tireurs* : M. Rembielinski, 4/5 G.

TIR DU MARDI 25 FÉVRIER 1879.

Poule à 24 mètres, 1 louis, 3 pigeon, 6 tireurs : MM. Dupont, 6/10 G.; Laniel, 5/10. — *Même poule, 1 louis, 1 pigeon, 7 tireurs* : M. Laniel, 2/2 G. — *Même poule, à 26 mètres, 6 tireurs* : M. Laniel, 2/2 G. — *Poule handicap, 1 louis, 1 pigeon, 6 tireurs* : M. Laniel, 2/2 G. (à 27 mètres). — *Poule à 26 mètres, 1 louis, 2 pigeons, 7 tireurs* : MM. Dupont, 4/5 G.; Collinet, 3/5. — *Même poule, 1 pigeon, 7 tireurs* : M. Laniel, 1/1 G. — *Même poule, 6 tireurs* : M. du Plessis, 2/2 G. — *Même poule, 12 tireurs* : MM. le vicomte de Quélen, 5/6 G.; Prince Maurocordato, 4/6. — *Poule à 25 mètres, 2 louis, 5 pigeons, 20 tireurs* : MM. le comte Lambertye, 7/7, 1ᵉʳ; Rembielinski, 8/9, 2ᵉ; Laniel, 7/9, 3ᵉ. — *Même poule à 27 mètres, 11 tireurs* : MM. le vicomte de Quélen, 5/7, 1ᵉʳ et 2ᵉ; de Dorlodot, 5/7 (partagés); Archdeacon, 7/14, 3ᵉ.

TIR DU JEUDI 27 FÉVRIER 1879.

Match à 26 mètres, 1 louis, 5 pigeons : M. A. de Tavernost, 3/5 G. — *Poule à 26 mètres, 1 louis, 5 pigeons, 4 tireurs* : M. le prince Maurocordato, 4/4 G. — *Même poule, 6 tireurs* : M. Archdeacon, 3/5 G. — *Même poule, 1 pigeon, 10 tireurs* : M. le capitaine Tart, 2/2 G. — *Poule à 26 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 10 tireurs* : MM. le vicomte de Martel de Janville, 7/7, 1ᵉʳ; Rembielinski, S., 9/10, 2ᵉ; le vicomte de Quélen, 8/10, 3ᵉ. — *Même poule, 12 tireurs* : MM. le vicomte de Quélen, 7/7, 1ᵉʳ; Rembielinski, S., 10/11, 2ᵉ; le capitaine Tart, 9/11, 3ᵉ. — *Poule Op. à 28 mètres, 1 pigeon, 10 tireurs* : MM. Rembielinski, C., 5/6 G.; le marquis de Caumont, 4/6. — *Poule Op. à C. D., à 24 mètres, 7 tireurs* : M. Rembielinski, 4/4 G. — *Match à C. D., à 24 mètres, 1 louis* : M. X., 2/4 G. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 1 louis, 3 tireurs* : M. X., 2/4 G. — *Même poule, 2 louis, 3 tireurs* : M. X., 3/6 G.

TIR DU SAMEDI 1ᵉʳ MARS 1879.

Match à 28 mètres, 1 louis, 5 pigeons : M. de Montgomery, 3/4 G. — *Même match* : M. le comte de Lambertoye, 4/8 G. — *Pule à 28 mètres, 1 louis, 5 pigeons, 3 tireurs* : M. le prince de Maurocordato, 4/4 G. — *Même poule, 3 tireurs* : MM. le prince Maurocordato, 5/9 G.; de Montgomery, 4/9. — *Même poule, 1 pigeon, 8 tireurs* : M. Rembielinski, S., 3/3 G. — *Même poule, 9 tireurs* : M. Rembielinski, 3/3 G. — *Même poule, 10 tireurs* : MM. le comte B. de Montesquiou, 8/8 G.; M. le capitaine Tart, 7/8. — *Poule à 28 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 12 tireurs* : MM. le marquis de Caumont, 7/7, 1ᵉʳ; le capitaine Tart, 9/10, 2ᵉ et 3ᵉ; le vicomte de Quélen, 9/10 (partagés). — *Même poule à 27 mètres, 5 pigeons, 11 tireurs* : MM. le comte B. de Montesquiou, 6/6, 1ᵉʳ; le vicomte de Quélen, 7/8, 2ᵉ; le comte de Lamberty, 7/9, 3ᵉ. — *Poule Op. à 27 mètres, 1 pigeon, 10 tireurs* : M. le capitaine Tart, 4/4 G. — *Même poule, 6 tireurs* : M. Rembielinski, S., 4/4 G. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 1 louis, 5 tireurs* : MM. Rembielinski, C., 2/2; Rembielinski, S., 2/2 (partagée). — *Même poule, 5 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 2/2 G. — *Même poule, 5 tireurs* : M. A. de Tavernost, 1/2 G. — *Même poule, 5 tireurs* : M. Rembielinski, S., 3/8 G.

Etaient présents aux différents tirs :

MM. le comte de Lambertye; Rembielinski Stanislas; A. de Tavernost; Ledat; Laniel; de Poly; le marquis de Caumont-Laforce; S. A. R. le prince Ph. de Bourbon; le vicomte de Martel de Janville; Archdeacon, J.; Dupont; Gillou; Viette; Monot; Durand; du Plessis; Collinet; Hamard; de Montgomery; le vicomte R. de Quélen; Rembielinski, Constantin; de Dorlodot; le prince Poniatowski; le prince Maurocordato; Mallet; Drake del Castillo; le capitaine Tart; Brinquant; Pinatel; Perrier.

GASTRONOMIE

SOLE COLBERT FROIDE

S'il est une maison hospitalière par excellence, c'est celle de Mᵐᵉ la baronne de P....., une Provençale aux cheveux d'or et aux yeux noirs, spirituelle comme une sœur de Méry, belle à rendre fou un écolier, comme on dit à Marseille.

Souvent en Carême, elle réunit, au déjeuner, ses compatriotes présents à Paris, et il est convenu à l'avance que chacun arrivera de bonne heure pour préparer son plat. La cuisine devient un salon babillard et bruyant.

Le premier arrivé à notre dernière convocation fut le capitaine Verdanne, un vieux loup de mer qui navigue aujourd'hui dans le bassin d'Argenteuil, après avoir affronté pendant trente ans les tempêtes de l'océan indien.

Tandis qu'il était seul, il choisit dans le panier à poisson une maîtresse sole qu'il fit préparer comme pour une friture par un aide. Cette première opération faite, il s'empare du poisson, lui fait une ouverture le long de l'arête du côté où était la peau noire, la passa dans la farine et la fit frire. Après l'avoir laissée égoutter, il ôta artistement l'arête en introduisit à sa place une façon de maître-d'hôtel composée de la manière suivante : champignons frits hachés très-menu avec persil, fine ciboule, sel, poivre, muscade, le tout arrosé d'huile et d'un jus de citron, qu'il étendit, à l'aide d'une spatule, dans l'intérieur de la sole, après l'avoir amalgamé. Puis, le poisson bien refroidi, il le posa sur une mayonnaise qu'il fit descendre à la glacière.

Vendredi, lorsque nous envahîmes la cuisine, le capitaine Verdanne remettait son habit.

— Et votre plat? lui demanda la baronne.

— Il est fait et vous m'en direz des nouvelles.

Chacun se mit à l'œuvre : l'un fit une bouillabaisse, l'autre une bourride; celui-ci une brandade, celui-là un pilau aux moules. La baronne de P..., pour sa part, fit un plat d'*orly* dont je vous parlerai plus tard.

Le déjeuner fut succulent.

Sans manquer à la courtoisie, que nous devions aux *orly* de la baronne, la sole du capitaine Verdanne fut proclamée le plat le mieux réussi de ce concours de carême.

MENU.

Déjeuner de Carême.

Huitres.
Sole Colbert froide.
Cuisses et ailerons de sarcelles sur le gril.
Salade de pommes de terre.
Crème à la vanille.
Fromage de Brie.

P. DE BALBAAC.



LES MODES PARISIENNES

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette de réception. — Ce modèle est en vénitienne grise, jolie étoffe de laine à grain de poudre et en faille de nuance assortie. Garniture : velours rappé sur fond de satin également de même couleur et effilé de soie marabou.

Jupon ayant une traine de 60 centimètres de longueur, garnie ainsi que le devant d'un volant à plis de ruche.

Tunique genre princesse, avec corsage orné de manches, d'un col et d'un gilet en velours frappé. Le gilet est détaché de la tunique et se boutonne au milieu du devant, tandis que la tunique se ferme de côté en dessous du marabou. Elle est élégamment drapée sur le devant et forme derrière trois bouffants, puis retombe jusqu'à la naissance du volant de la jupe en longue pointe de châle.

Costume court pour voyage et courses du matin. — En drap zéphyr gris havane. Garniture : velours et boutons marron teinte loutre.

Jupon court garni d'un plissé en drap et de trois biais de velours qui s'étagent de 6 en 6 centimètres de distance.

Corsage paletot, genre redingote, complétement ajusté et croisé devant par deux rangs de boutons de velours. Il est agrémenté d'un col à revers et de parements en velours, puis de deux pattes en semblable tissu qui émergent derrière des deux plis que forme la jupe de la redingote. Des lisérés également en velours encadrent les bords du vêtement ainsi que les trois poches.

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

On annonce l'arrivée à Paris de MM. :

Le duc de Fezensac, — le baron de Bastard, — le comte de Vezins, — le comte de Sade, — le comte A. de Janzé, — le comte de Nettancourt, — le vicomte de Kercaradec, — le marquis de Seilhac, — le marquis de Langle, — le baron d'Ailly, — le comte de Coulonges, — le vicomte Aguado, — le comte de Montbron, — le marquis de Chavagnac, — le comte de Villebresme, — le général Ignatieff.

S. A. R. le prince de Galles est arrivé à Paris vendredi matin, comptant y séjourner deux jours.

M. le duc de Broglie est arrivé à Rome où il restera quelque temps.

DÉCÈS

Comte A. de la Rochette, — princesse Radziwill, — marquis de Rivoire, — baronne Mallet de Chalmassy, — comte de Béhague, — comtesse de Vignolle, — comte de Bouteville, — Mlle de Boisroyer, — vicomte B. de Sain-Pern, — général Dolomieu de Beauchamp, — M. de Lascaux, — M. de la Huppe de Larturière.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Ch. Lorilleux.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 18.
SAMEDI, 15 MARS 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.;—6 mois, **15** fr.;—un an, **30** fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



PORTRAIT DE FEMME, par F. Hals. *(Gaz. des B.-A.)*

CHRONIQUE

Nous sommes en carême. Paris, ce Protée éternellement changeant, nous offre en ce moment une face nouvelle.

Portant d'avance le deuil de son Dieu qui va mourir, et veuve prochaine du crucifié, l'Église catholique s'enveloppe déjà de teintes assombries, et prélude, en arborant les chasubles et les chapes violettes, aux crêpes lugubres du *Vendredi-Saint*. Depuis le jour, où, par une froide matinée, au lendemain du carnaval, elle nous a mis la cendre au front, en nous avertissant que, nés de la boue, nous devons retourner à la poussière, on n'entend plus dans les temples que des hymnes gémissantes, interrompues par la voix austère des prédicateurs sacrés, qui nous invitent au repentir et à la pénitence. On les écoute, et l'on ne saurait dire d'eux, comme jadis on le disait de saint Jean-Baptiste, qu'ils crient dans le désert : « *Vox clamans in deserto.* » On ne voit plus partout que des robes de moines et de religieux : Jésuites, Capucins, Carmes et Dominicains. La foule les entoure et les écoute. Après tout, c'est bien le moins que Paris, la ville des contrastes, qui prêche onze mois pour le diable, réserve le douzième au bon Dieu.

Notre-Dame, l'église métropolitaine domine, surpasse, efface toutes les autres églises, et par l'éloquence des orateurs qu'elle choisit, et par le nombre et l'importance de l'auditoire qu'elle groupe autour d'eux. Sans remonter plus haut qu'un demi-siècle, quels grands souvenirs planent sous ces voûtes augustes, autour de la chaire de vérité. Après l'époque impie et néfaste de la première Révolution, qui avait fait de nos églises autant de clubs; après l'époque sanglante et troublée du premier Empire, qui avait changé la France en caserne, et l'Europe en champ de bataille, il y eut un mouvement de Renaissance religieuse. L'abbé de Frayssinous, évêque d'Hermopolis, institua à Notre-Dame des conférences — la chose et le mot étaient nouveaux alors — qui obtinrent un immense retentissement.

Plus tard, aux mêmes lieux, notre jeunesse fut charmée par ces deux génies incomparables qui se partageaient les âmes pour les offrir à Dieu... Lacordaire et Ravignan, l'aigle et le cygne de l'éloquence chrétienne au xixe siècle.

Après eux, nous vîmes venir, moins grand, sans doute, mais illustre encore, ce Carme déchaussé qui portait un nom de fleurs, le père Hyacinthe aujourd'hui redevenu *Loyson*, qui n'avait pas encore suspendu sa robe de bure à l'espagnolette d'une femme, et qu'une blessure d'amour reçue en plein cœur avait jeté sanglant et meurtri aux pieds du Christ consolateur.

Assez fort, d'une belle prestance, la tête énergiquement accentuée, haute en couleur, faisant moins songer aux religieux de Zurbaran, qu'aux moines de Rabelais, mais orateur par tempérament, comme Delacroix était coloriste, comme Verdi est musicien, le père Hyacinthe, plein de surprises et d'inattendu, avec ses élans à la Bridaine, qui vous remuaient et vous transportaient, trahissait dans son discours impétueux, les ardeurs généreuses du sang bourguignon. — On sait comment il a fini.

Un Jésuite succéda au Carme défroqué : après le père Hyacinthe, nous eûmes le père Félix.

La nature avare n'avait pas répandu ses dons extérieurs sur la personne du père Félix. Il était petit, court, déjà gros; sa tête ronde, sans grands traits, commune et rougeaude, dénotait plus de finesse que d'élévation. Rien en lui ne trahissait l'homme supérieur. Il ne fallait pas le voir au repos. Son œil, d'une nuance incertaine, flottait entre le gris et le bleu pâle. Mais, dans la limpidité cristalline de sa transparence, on aimait à lire l'histoire d'une vie pure. Le geste automatique, sec, raide, anguleux, manquait essentiellement d'ampleur; la voix n'avait point de qualités remarquables; elle ne vibrait jamais sous la tension des cordes sonores; elle n'avait point le timbre cuivré et retentissant de l'abbé Combalot; elle ne caressait point l'oreille comme le timbre d'or de Berryer. Mais, très-nette et très-claire, distinctement articulée, et fort habilement conduite, elle parvenait jusqu'aux plus lointaines extrémités des longues nefs.

Dialecticien plutôt qu'orateur, plus discret qu'éloquent, le père Félix essayait de vous convaincre plus que de vous émouvoir. Il ne cherchait jamais à vous éblouir. Possédant toutes les ressources de la science moderne, il les employait avec beaucoup d'art à la défense du christianisme, faisant tour à tour de l'économie politique comme M. Michel Chevalier, ou de l'esthétique comme M. Taine. On n'oubliera pas son dernier Carême, où, dans un langage qui peu à peu s'échauffait et s'éclairait, il exposa ses théories les plus spiritualistes et les plus nobles. Nous y retrouvions, non sans bonheur, un reflet des doctrines sublimes que Platon, il y a aujourd'hui trois mille ans, sut revêtir d'une forme immortelle.

Le carême de l'an de grâce 1879 est prêché à Notre-Dame par le révérend père Monsabré.

Le père Monsabré appartient à cet ordre fameux des Dominicains, restaurés par Lacordaire, qui s'appelaient eux-mêmes, avec une modestie touchante, les *chiens du Seigneur* (Domini canes) parce qu'ils s'étaient donné pour mission de faire rentrer dans le droit chemin — même à coups de dents — les brebis folâtres, tentées de s'éloigner du troupeau.

C'est avec bonheur que nous avons vu reparaître, dans la première chaire du monde, la grande robe blanche et le manteau noir qui donnent tant de majesté à l'aspect de l'orateur et tant de noblesse à son geste.

Mais examinons d'abord l'assemblée.

Il serait vraiment difficile d'imaginer un auditoire capable de rivaliser avec celui qui se presse en ce moment, chaque dimanche, sous les voûtes de l'église métropolitaine, pour entendre le célèbre dominicain. On peut dire que c'est le véritable congrès de toutes les intelligences et de toutes les illustrations du pays.

A une heure précise, l'éminentissime seigneur Hippolyte, cardinal Guibert, archevêque de Paris, — *Monsieur de Paris*, comme on eût dit du temps de Louis XIV, — aujourd'hui, *Monsieur de Paris* veut dire autre chose, — arrive au banc d'œuvre, précédé de la croix et de la crosse épiscopale, et suivi de son chapitre de chanoines. C'est lui qui préside la cérémonie. Je rencontre à ses côtés tout ce qui a un nom, un rang, une célébrité dans notre société parisienne, ce grand tout, si mêlé, composé de tant d'éléments divers, disparates, opposés et ennemis. Je vois des princes du sang, fils de nos rois. Je vois des membres éminents de l'Institut, du Sénat, de la Chambre des députés, de la Sorbonne, du Collége de France, et, parmi eux, les notabilités les plus hautes du clergé, de l'art et de la science ; quelques membres épars de l'Académie française, et, dans la nef, une partie de nos écoles, que n'a pas encore gangrenée l'infection de l'athéisme et du matérialisme, — la jeunesse ardente et frémissante, le printemps même de la France, l'espoir souriant de la patrie. Au-dessus, beaucoup plus haut, dans les tribunes réservées, comme entre ciel et terre, une guirlande de femmes, avides d'éloquence, buvant la parole sur les lèvres de l'orateur, — les mêmes que l'on rencontre comme juges du camp dans tous les grands tournois où se dispute la palme du bien dire : à l'Académie française, le jour des grandes réceptions; au Sénat, quand il se réveille; à la Chambre des députés, quand la séance promet d'être orageuse, que la gauche s'est engagée à manger la droite, ou qu'on va égorger un ministre à la tribune.

Mais le prédicateur, qui a gravi lentement les marches de l'escalier, vient de paraître. Le léger murmure, qui, tout à l'heure encore, parcourait l'assemblée frémissante, s'est apaisé tout à coup; il se fait un grand silence; tous les regards se lèvent, toutes les respirations se suspendent... on attend... Il ne parle pas encore, et déjà on l'écoute. Lui, cependant, s'agenouille et s'incline, si bas qu'il disparaît presque derrière le rebord de la chaire; il a demandé au prélat sa bénédiction : « *Jube, Domine, benedicere!...* » Le cardinal la lui donne d'une voix nette, claire et distincte. Le moine se redresse. Ceux qui sont tout près perçoivent le battement de la poitrine, qui soulève les plis droits du manteau. Mais bientôt le calme se fait dans cette organisation puissante. L'orateur promène lentement ses regards sur la foule qu'il va bientôt dominer. Sa physionomie est aimable et sympathique : on se rappelle le beau vers de Virgile :

« *Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.* »

La chaire lui va bien et il va bien à la chaire. Il est heureux comme l'homme qui se sent dans son rôle. Son regard franc prévient en sa faveur. L'œil est à fleur de tête, souriant et lumineux. L'homme est arrivé à l'apogée de sa force virile; chez lui la maturité bat son plein ; sa carnation, que les austérités du cloître n'ont pu ni macérer ni flétrir, a les tons bruns et vigoureux des races du Midi. Le geste a de l'ampleur, la voix une sonorité puissante. L'élocution est abondante et facile; la phrase est cadencée, mais naturellement, sans aucune des recherches qui font le rhéteur et qui diminuent l'orateur; elle est souple et flexible, pleine de rhythme et de nombre; elle flatte l'oreille et la remplit. Le père Monsabré n'a pas encore parlé cinq minutes que déjà chacun lui reconnaît beaucoup des qualités extérieures et physiques nécessaires à l'homme qui doit s'imposer aux foules.

Le célèbre dominicain a choisi pour texte des conférences de 1879 les perfections de Jésus-Christ, considéré comme homme et comme Dieu. Le sujet est certainement un des plus beaux que puisse traiter la chaire chrétienne, et j'ose dire qu'il est particulièrement dans les cordes de notre prédicateur. Le père Monsabré n'a peut-être pas, en effet, la dialectique serrée et la logique nerveuse du père Félix. Les genres et les talents sont essentiellement différents chez l'un et chez l'autre : mais il excelle dans l'exposé brillant des systèmes philosophiques et des doctrines religieuses, qu'il esquisse à larges traits; les grands aperçus historiques lui fournissent aussi de beaux développements, et il les aborde d'une façon tout à fait magistrale. Il a le souffle et l'envergure qui permettent de monter haut et d'aller loin. J'ajoute que chez aucun de nos prédicateurs contemporains, la forme n'est plus littéraire et plus pure. On peut apprendre à écrire en l'écoutant parler. Le père Monsabré est un musicien passionné. C'est peut-être à cela qu'il doit l'harmonie de sa phrase aux périodes balancées. Quoi qu'il en soit, on peut dire que la station de ce carême tiendra une grande place dans les chroniques de Notre-Dame et dans l'histoire religieuse du xixe siècle.

*
* *

Mme la marquise de Blocqueville a inauguré, le lundi gras, avec des charades, coupées par un intermède musical, et suivies d'un souper assis, dans sa salle à manger vénitienne, la reprise de ses jolies soirées, où se combinent, dans une si harmonieuse proportion, tous les éléments que peuvent fournir à une maîtrise de maison accomplie, le *Monde*, dans ce qu'il a de plus élevé; les *Arts*, dans ce qu'il a de plus brillant; les *Lettres*, dans ce qu'elles comptent de plus illustre. Le vrai Paris, le grand Paris, le « *Tout-Paris* » comme il faut, a traversé ce salon, dont on brigue l'entrée, comme une consécration et un honneur.

On fêtait ce soir-là l'apparition du dernier livre de Mme de Blocqueville « Le maréchal Davoust,

PRINCE D'ECKMÜHL, *raconté par lui-même et par les siens* ».

La marquise de Blocqueville aurait le droit d'*accoster* ses armes d'une plume à *dextre*, comme d'une épée à *sénestre*. A l'éclat d'une race antique, qui n'avait besoin ni de se retremper, ni de se rajeunir, comme elle l'a fait, au feu des batailles de la grande épopée impériale, elle ajoute aujourd'hui le lustre personnel d'un rare talent. *Perdita*, *Chrétienne et Musulmane*, et surtout « *Les soirées de la Villa des Jasmins* », essai de morale, d'esthétique et de philosophie religieuse, lui avaient donné de prime saut la place qu'elle mérite dans les lettres contemporaines. Sa renommée grandira avec son dernier livre, qui la met dans son vrai jour — c'est-à-dire en pleine lumière — et à sa place, c'est-à-dire à un rang élevé dans la hiérarchie des nobles esprits et des belles intelligences.

Ce livre est digne, entre tous, de sympathie et de respect. C'est un monument de piété filiale, érigé à la mémoire du maréchal Davoust, duc d'Auerstaedt et prince d'Eckmühl, par sa fille. C'est une statue de pur métal ciselée à l'effigie du héros. Mais je me trompe! c'est moins le héros que l'homme même que je retrouve dans ces pages si réelles, si vivantes, si vraies, où l'on revoit les personnages comme on se verrait soi-même dans une glace. Et quel homme il fut, celui-là! Toutes les tendresses avec tous les courages! le meilleur des fils, des époux et des pères. Avant d'avoir lu le livre de Mme de Blocqueville, je faisais comme tout le monde, j'admirais le maréchal prince d'Eckmühl, ce grand soldat; maintenant je fais comme sa fille, j'aime Louis Davoust, ce grand cœur.

Assez d'autres nous ont dit les terribles batailles du premier Empire; les coups de sabre fauchant les têtes, et les ouragans de fer et de feu moissonnant les peuples, comme la faucille moissonne les blés mûrs, et les éclatants triomphes de ces géants qui tinrent l'Europe frémissante et domptée sous le talon de leurs bottes. Il me plaît de m'isoler pour un moment de ces tumultes du champ de bataille, pour étudier ce chef-d'œuvre de Dieu qui s'appelle une âme, — une grande âme, généreuse et magnanime, faite d'exquises délicatesses et de tendresses adorables; éprise de tout ce qui est digne de son culte et de son amour; pleine d'enjouements et de cette gaicté douce, où se reconnaissent les natures vraiment bonnes, contentes des autres, parce qu'elles sont contentes d'elles-mêmes, et désireuses de répandre leur bonheur autour d'elles, comme un trésor que l'on augmente en le partageant.

Le volume que publie aujourd'hui Mme de Blocqueville est le premier de la série, qui en comptera trois, avec lesquels l'intérêt, si vivement excité déjà, ira toujours grandissant. Qu'on ne nous le fasse pas trop attendre! Celui-ci est comme l'introduction de l'ouvrage, et il se consacre presque tout entier aux années de jeunesse. Outre le charme du récit, il nous offre l'attrait piquant et tout nouveau d'une foule de lettres inédites de l'Empereur et des personnages les plus célèbres groupés autour de sa fortune.

Un tel livre ne nous fait connaître seulement celui qui en est le sujet; il nous explique aussi, par la grande loi des transmissions héréditaires la personnalité si haute et si pure de CELLE qui l'a conçu et qui l'a écrit; de CELLE qui fut le soutien et la providence de beaucoup — et l'exemple de tous — pendant les rudes épreuves du Siége et de la Commune, qu'elle nous aidait à supporter. Aussi, je sens maintenant tout ce qu'il y a de vrai dans cette parole, dite devant moi, à la marquise par un homme qui ne sut jamais ni flatter, ni mentir.

« En voyant de qui vous êtes née, je ne m'étonne plus, Madame, que vous soyez ce que vous êtes! »

*
* *

Paris, à qui l'on reproche tant de défauts, a bien aussi quelques qualités. Je place parmi les plus précieuses le respect et le culte des morts. Trop souvent il n'accorde à ses grands hommes qu'une gloire posthume, mais il veut qu'elle rayonne sur leurs tombes, et qu'elle les illumine comme d'une lueur d'apothéose.

HECTOR BERLIOZ fut une de ces victimes, auxquelles il offre une réparation éclatante. Le mort est vengé aujourd'hui de l'indifférence que dut subir le vivant. Quand nous assistons aux ovations que l'on fait à sa mémoire, soit dans les concerts de *Pasdeloup*, soit dans les matinées classiques du *Conservatoire;* quand nous entendons les *bis* et les *bravos* qui saluent les TROYENS, la DAMNATION DE FAUST, ROMÉO ET JULIETTE, nous nous disons, non sans une poignante tristesse, qu'un tel succès, s'il en avait été le témoin, aurait peut-être empêché le pauvre grand homme de mourir. Je m'étonne que le spectre pâle de cet amoureux de la renommée ne soit pas sorti de la tombe où il dort son sommeil plein de rêves, pour remercier les organisateurs de la fête donnée samedi par l'Hippodrome, en l'honneur du huitième anniversaire de sa mort. Elle a été vraiment splendide.

Un autre vous rendra compte, mieux que je ne le saurais faire de cette belle soirée, au point de vue musical. Moi, qui n'entends marcher sur les plates-bandes de personne, je n'en veux parler qu'au point de vue mondain, pour signaler ce repentir des Parisiens, qui ne manque ni de grandeur ou de noblesse, et qui s'efforce d'expier, par la pompe de leurs tardifs hommages, le crime de leurs premiers dédains.

LOUIS ÉNAULT.

JEUX DE HASARD

Monaco, 13 mars 1879.

A M. Émile Dormoy, Paris.

Monsieur,

Dans ma lettre du 15 février dernier, je terminais en indiquant ma résolution d'augmenter l'enjeu après avoir constitué un bénéfice de dix mille francs. Le cas se présente aujourd'hui, car j'ai amassé peu à peu un capital de douze mille et quelques cents francs, qui ne m'a coûté qu'un effort régulier d'environ trois heures par jour. Je n'ai pas été poussé bien loin dans ma progression, ainsi que vous avez dû le remarquer par les pointages insérés dans « LA REVUE ». Assurément, il serait plus prudent et plus logique de m'en tenir à des mises aussi faibles et aussi lentement graduées que celles dont j'ai fait emploi avec succès; mais je vous avoue que j'ai une irrésistible tentation de courir au devant de plus grands hasards, dussé-je perdre en un jour le bénéfice de deux mois d'une lutte patiente contre la Banque de Monaco.

Je vais donc prendre pour unité quarante francs, c'est-à-dire doubler mes enjeux et suivre la progression 1 ● 2 ● 3, d'après le tableau que voici :

$1 \times 1 = 1$	mise ou	2	louis.
$2 \times 2 = 4$	»	8	»
$3 \times 3 = 9$	»	18	»
$4 \times 4 = 16$	»	32	»
$5 \times 5 = 25$	»	50	»
Etc., etc.			

Si je suis poussé à la masse 10, je sauterai du bénéfice réalisé, et alors je recommencerai à jouer un louis; si je gagne, au contraire, je ne tarderai guère à ajouter vingt-cinq mille francs à mon premier bénéfice, et je jouerai cent francs, deux cents, trois cents francs, etc., etc., jusqu'à ce que mort s'en suive, — ou jusqu'au gain de cent mille francs, après quoi je ferai Charlemagne.

MARTIN GALL.

TRENTE-ET-QUARANTE

Pointage de M. Martin Gall. *Suite.*

	●		
		●	1
	●		
1. 2	●		
—			—
	●		
1. 1	●		
—			—
		●	
1. 1		●	
—			—
		●	
1. 1		●	
—			—
		●	
1. 1		●	
—			—
		●	
	●		1
		●	
	●		2
		●	
2		●	
1. 2		●	
—			—
	●		
		●	1
		●	
	●		2
		●	
2		●	
1. 2		●	
—			—
	●		
1. 1	●		
—			—
		●	
1. 1		●	
—			—
	●		
1. 1	●		
—			—
	●		
1. 1	●		
—			—
	●		
1. 1	●		
—			—
	●		
1. 1	●		
—			—
	●		
1. 1	●		
—			—
	●		
1. 1	●		
—			—
	●		
		●	1
		●	
	●		2
	●		
		●	2
		●	
3		●	
	●		3
R.	●	●	
		●	
	●		3
3		●	
3		●	
	●		3
	●		3
	●		3
		●	
	●		4
	●		
4	●		
		●	4
		●	4
		●	
4		●	
4		●	
4		●	
	●		4
4		●	
	●		4
4		●	
	●		4
	●		4
4		●	
4		●	
4		●	
4		●	
	●		4
	●		4

	●		4
4		●	
	●		4
4		●	
4		●	
	●		4
4		●	
	●		4
	●		4
	●		4
	●		4
4		●	
4		●	
	●		4
	●		4
	●		4
		●	
4		●	
	●		4
	●		4
	●		
		●	5
	●		
		●	5
R	●	●	
	●		
		●	5
		●	
	●		5
		●	
		●	
	●		5
		●	
6		●	
6		●	
	●		6
6		●	
6		●	
	●		6
6		●	
6		●	
6		●	
	●		6
6		●	
6		●	
5		●	
	●		5
	●		5
5		●	
5		●	
	●		5
5		●	
5		●	
5		●	
	●		5
5		●	
2. 5	●	●	
—			—
		●	
1. 1	●		
—			—
	●		
		●	1
		●	
	●		2
	●		
		●	2
	●		
		●	3
	●		
		●	3
		●	
	●		3
		●	
	●		4
		●	
	●		4
R	●	●	
	●		
4	●		
		●	4
		●	4
		●	
4		●	
	●		4
4		●	
4		●	
4		●	
4		●	
	●		4
4		●	
	●		4
	●		4
4		●	
	●		4
	●		4

4		●	
	●		4
4		●	
4		●	
	●		4
4		●	
	●		4
	●		4
4		●	
	●		4
4		●	
	●		4
	●		4
4		●	
4		●	
4		●	
4		●	
	●		4
	●		4
	●		4
	●		4
4		●	
4		●	
4		●	
	●		4
	●		4
4		●	
4		●	
4		●	
	●		4
	●		4
4		●	
4		●	
4		●	
	●		4
	●		4
	●		4
4		●	
4		●	
4		●	
	●		4
	●		4
4		●	
	●		4
	●		4
	●		4
	●		4
4		●	
4		●	
4		●	
	●		4
4		●	
4		●	
4		●	
4		●	
	●		4
4		●	
	●		4
4		●	
2. 4		●	
—			—
	●		
1. 1	●		
—			—
		●	
1. 1		●	
—			—
	●		
		●	1
		●	
	●		2
	●		
2	●		
1. 2	●		
—			—
	●		
		●	1
	●		
1. 2	●		
—			—
	●		
1. 1	●		
—			—
	●		
1. 1	●		
—			—
	●		
1. 1	●		
—			—
	●		
		●	1
		●	
1. 2		●	
—			—
	●		

1. 1	●		
—			—
	●		
		●	1
	●		
1. 2	●		
—			—
	●		
1. 1	●		
—			—
		●	
1. 1		●	
—			—
	●		
		●	1
	●		
1. 2	●		
—			—
	●		
1. 1	●		
—			—
		●	
	●		1
		●	
	●		2
		●	
2		●	
	●		2
	●		2
	●		
R	●	●	
		●	3
	●		
		●	3
		●	
	●		3
		●	
4		●	
4		●	
4		●	
	●		4
	●		4
4		●	
	●		4
4		●	
4		●	
	●		4
4		●	
	●		4
	●		4
4		●	
4		●	
	●		4
4		●	
	●		4
	●		4
4		●	
	●		4
	●		4
	●		4
4		●	
4		●	
	●		4
4		●	
4		●	
4		●	
4		●	
—			—
	●		
1	●		
—			—
	●		
		●	1
		●	
1. 2		●	
—			—
	●		
1. 1	●		
—			—
	●		
1. 1	●		
—			—
		●	
	●		1
		●	
1. 2		●	
—			—
		●	
	●		1
		●	
	●		2
	●		
2	●		
		●	2
		●	2
	●		

(*A suivre.*)

ÉCHECS

PARTIE N° 28.

Lopez (a.

Blancs. M. C. de Guiscard.	Noirs. M. Camille Morel.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 5 C	3. P 3 T D (*b*
4. F 4 T	4. C 3 F R
5. P 4 D	5. P 4 C D (*c*
6. F 3 C (*d*	6. C pr P R (*e*
7. C pr P R (*f*	7. C pr C
8. P pr C	8. F 2 C D (*g*
9. F 5 D	9. F pr F
10. D pr F	10. C 4 F D
11. F 3 R (*h*	11. P 3 F D
12. D 4 D	12. P 4 D
13. D 3 F D (*i*	13. P 5 C D
14. D 2 D	14. C 5 R
15. D 2 R	15. F 4 F
16. Roq.	16. Roq.
17. P 3 F R	17. F pr F éch.
18. D pr F	18. C 4 C
19. P 4 F R (*j*	19. C 5 R
20. C 2 D	20. P 4 F R
21. C pr C	21. P D pr C
22. D 5 F	22. P 4 T D
23. D pr P	23. T 1 F D
24. D 6 R éch.	24. R 1 T
25. T D 1 D	25. D 5 T
26. P 3 C R (*k*	26. D 5 C
27. T 7 D	27. T pr P
28. D 7 F (*l*	28. T R 1 F D
29. P 6 R (*m*	29. T pr P T (*n*
30. D pr P éch.	30. D pr D
31. T pr D	31. R pr T
32. R pr T	32. T 7 F éch.
33. R 1 C	33. T pr P
34. P 4 C (*o*	34. P pr P
35. P 5 F	35. R 3 F
36. T 1 D (*p*	36. P 6 R
37. T 7 D	37. T 8 C éch.
38. R 2 C	38. P 7 R
39. T 7 F éch.	39. R 4 C

Les blancs abandonnent.

NOTES.

a) Jouée récemment à Paris.

b) Nous répétons que nous préférons la défense : C 3 F R.

c) Ce coup a été joué par M. Gifford contre M. Mason à notre tournoi international. Nous préférons la suite ordinaire : 5. P pr P. — 6. Roq. — F 2 R etc.

d) M. Mason joua ici : 6. P pr P. — C pr P. Nous préférons le coup du texte.

e) Forcé. Si 6. P pr P. — 7. P 5 R. — C 5 R. 8. F 5 D. — C 4 F D. — 9. C pr P mieux.

f) Si 7. P pr P. — F 4 F.

g) Nécessaire pour empêcher D 5 D.

h) Étant donné le début, tout ceci est parfaitement suivi de part et d'autre. Ici toutefois nous aurions mieux aimé roquer.

i) 13. D 4 C R ou Roq. était préférable.

j) 19 C 2 D de suite était plus sûr.

k) Nous ne voyons pas d'inconvénient à jouer 26. T 2 D.

l) Élégant, mais bien plus solide était 28. D 7 R forçant la tour à revenir à 1 C R.

m) Voici la meilleure continuation: 29. T R 1 D. — T 8 F. — 30. D 5 D.

n) Couronnant une série de bons coups par une magnifique combinaison. Les blancs ne peuvent reprendre sans être mat.

o) Ingénieux, mais la partie était déjà plus que compromise.

p) Si les blancs avaient joué tout autre coup, les noirs n'avaient qu'à avancer successivement le P R et le P T R.

PARTIE N° 29.

Partie Française (a.

Blancs. M. Acharine.	Noirs. M. Solowtze.
1. P 4 R	1. P 3 R
2. P 4 D	2. P 4 D
3. P pr P (*b*	3. P pr P
4. F 3 D (*c*	4. C 3 F R
5. C 3 F R	5. F 3 D
6. Roq.	6. Roq.
7. F 5 C R (*d*	7. P 3 T R (*e*
8. F 4 T (*f*	8. F 3 R
9. C 5 R	9. P 4 F D
10. P 3 F D	10. P pr P
11. P pr P	11. C 3 F D
12. P 4 F R (*g*	12. C pr P
13. C 3 F D	13. C 3 F D
14. C pr C	14. P pr C
15. R 1 T	15. F 2 D (*h*
16. F 2 F	16. F 2 R
17. D 3 D	17. P 3 C R
18. D 3 F (*i*	18. P 5 D (*j*
19. F pr C	19. F pr F
20. C 4 R	20. F 3 R (*k*
21. P 5 F	21. F pr P (*l*
22. C pr F éch.	22. D pr C
s3. P 4 C R	23. T D 1 R
24. P pr F	24. T 6 R
25. D 2 C	25. P 4 C
26. T D 1 D	26. T R 1 R
27. F 3 D	27. P 4 T R
28. D 2 F R (*m*	28. P 5 C
29. D 4 F	29. P 4 F D
30. P 3 C D	30. T 6 T
31. T 1 C R (*n*	31. D 3 F D éch.
32. T 2 C	32. T pr F
33. D 5 C éch.	33. R 1 F
34. T D 1 C R	34. T 7 R (*o*
35. D 8 D éch.	35. D 1 R
36. D 6 D éch.	36. D 2 R
37. D 6 T éch.	37. R 1 R
38. D 6 F D éch.	38. R 1 F
39. P 6 F R	39. D 3 R (*p*
40. D pr P éch.	40. R 1 C
41. D 5 C éch.	41. R 1 F
42. D 7 C éch.	42. R 1 R
43. T pr T	43. D pr T
44. D 8 C éch.	44. R 2 D
45. D pr P éch.	45. R 3 D
46. D 8 F éch.	46. R 2 D
47. D 7 F éch.	47. R 3 D (*q*

Partie nulle.

NOTES.

a) Jouée le 10 janvier au grand tournoi de Saint-Pétersbourg.

b) La plus forte continuation est 3. C 3 F D.

c) Le coup juste est 4. C 3 F R. Au coup du texte les noirs eussent dû riposter par 4. P 4 F D.

d) Nous préférons 7. C 3 F D pour le ramener du côté du roi.

e) Il fallait simplement sortir le C à 3 F D.

f) Bien préférable était 8. F 3 R pour pouvoir, dans la suite, jouer D 2 D avec le sacrifice du fou en perspective.

g) Une faute. 12. F 2 F ou 2 R valait mieux.

h) Temps perdu. 15. F 2 R était indiqué.

i) C'est une erreur de croire que 18. P 5 F R donne la partie. Ex : 18. P 5 F. — P 4 C ! 19. D 3 C. — R 1 T etc.

j) Une faute Les noirs avaient pourtant plusieurs bons coups à jouer : 18. F 5 C par exemple.

k) 20. F. 2 C était bien meilleur.

l) 22. P pr P évitait au moins la perte de la pièce.

m) 28. T 3 F R valait mieux.

n) Ceci perd la pièce. 31. R 1 C était moins funeste.

o) 34. T 6 T laissait beaucoup plus de chances de gain.

p) Forcé. Si 39. D 4.R. — 40. D 8 F éch. — D 1 R. — 41. D pr P éch. et gagnent.

q) La durée de cette partie a été de quatre heures et vingt-cinq minutes.

NOUVELLES

A la Régence, le tournoi handicap sera bientôt terminé. Il ne reste plus que sept joueurs en présence. Dans le prochain numéro nous donnerons tous les détails.

Le tournoi mensuel du jour est pour M. Léonce Vié l'occasion d'un éclatant succès. Sur vingt-sept parties jouées, il n'en perd jusqu'ici que trois. C'est avec une joie sincère que nous applaudissons à la victoire de cet excellent amateur.

Nous recevons la lettre suivante que nous nous empressons d'insérer :

« Cher monsieur Rosenthal,

« Je viens de recevoir avis de M. Veit « et Cie, éditeurs à Leipsig, qu'un compte « rendu général du Congrès International de 1878, contenant toutes les « parties jouées dans ce tournoi était « sous presse dans leur imprimerie. L'auteur de cet ouvrage est M. Schallop, « de Berlin.

« Je proteste une nouvelle fois au nom « du Comité contre un pareil acte. Les « parties jouées dans le tournoi international nous appartiennent absolument, « et je suis seul chargé de les réunir en « volume et de les publier sous ma responsabilité personnelle. Personne dans « le monde des échecs ne peut l'ignorer. « Le comité d'ailleurs est décidé à faire « respecter son droit de propriété et « c'est le dernier avertissement de ce « genre qu'il donnera.

« Veuillez agréer, mon cher Monsieur « Rosenthal, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

« *Le secrétaire du Comité,*
« Camille Morel. »

Si ce n'était notre ami et collaborateur M. Camille Morel qui nous donne cette nouvelle nous nous serions refusés à croire à une pareille fraude, unique dans les annales des Echecs. Jusqu'à nouvel ordre d'ailleurs, nous voulons bien croire que la maison Veit et Cie, de Leipsig, a cru jusqu'ici que le Comité avait donné son autorisation et que mieux éclairée maintenant, elle ne prêtera pas les mains à une pareille violation de la propriété.

Solution du problème n° 27 par M. Pradignat.

1. D 7 D / R pr T ou A ; 2. T 5 T éch. / R 5 F R ; 3. T 5 F éch. / R 5 C ;
4. D pr P / mat ; 2. — / F pr T ; 3. C 8 F D / *ad libitum* ;
4. D S F R ou 6 D / mat ; 2. R 3 F R / — ;
3. C R 4 R éch. / F pr C ; 4. D 7 F / mat. ; 2. — / R S D ;
3. C 5 C éch. / R 5 F ; 4. D 4 D / mat

A

1. — / R 6 F ; 2. C D 4 R éch. / F pr C ; 3. T S F D éch. / R 5 C ;
4. D 5 D / mat ; 2. — / R 7 F ; 3. D pr P éch. / *ad libitum* ;
4. T C D / mat

Solutions justes :

Madame Anna Janete, MM. Léon Guinet de Lyon, Madradzo, Najot, Henri Tomshon, Morpurgo, capitaine Tonge, Barré de Tupiny, Rudolf Lévy, des n°s 25 et 26 : MM. Frau de Lyon, comte du Péruse, de Lisbon.

PROBLÈME N° 30

composé par M. PRADIGNAT.

NOIRS

BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

S. Rosenthal.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 16.

En débutant par l'atout le plus fort, votre adversaire indique clairement qu'il en a beaucoup et de bons. Mais a-t-il en même temps la longue couleur à trèfle? *that is the question.* C'est le second coup qui éclairera la situation et comme votre rôle est purement défensif, il vous importe de ne rien jouer sans un mûr examen, rien qui puisse lui indiquer l'endroit faible où il pourra diriger sûrement son attaque. Or, si vous vous défaussez du trois de trèfle, il saura tout d'abord que vous êtes faible à cette couleur et que les belles cartes, s'il y en a contre lui, sont dans la main de votre partner. Il faut donc jeter l'as de pique, puisque vous avez toutes les levées possibles en cette couleur. Ce point éclairci, il s'agit de savoir ce que vous jouerez si le roi d'atout est l'as et si par conséquent votre adversaire est assez fort pour faire impunément tomber deux atouts pour un. Dans ce cas, le doute n'est plus permis et vous avez affaire à une série appuyée selon toute probabilité sur une longue couleur à trèfle.

Votre tactique doit alors changer. Et sur le roi d'atout, il faut sans hésiter jeter le trois de trèfle pour inviter votre partner à garder toutes les cartes de cette couleur.

Principe. Lorsque vos adversaires font montre dès le début d'un jeu redoutable, manœuvrez de manière à indiquer à votre partner votre couleur la plus forte et à préciser celle dans laquelle il doit se garder.

PROBLÈME N° 17.

Carreau est atout.

Deuxième à jouer, quelle carte mettrez vous sur le neuf de cœur.

Robert d'Antully.

LES CARTES

LE PIQUET

Nous revenons à notre vieux piquet dont nous n'avons point parlé depuis quelque temps.

On nous demande quel est le maximum de points qui peut être fait dans un coup.

Au point de vue idéal de la combinaison pure, ce serait le coup dit *du savetier de Pise*, savoir les quatre tierces majeures étant bonne comme point, ce qui est à peu près impossible.

Dans ce cas bien imaginaire on compterait ainsi, premier en main : trois cartes bonnes comme point comptent quatre, première tierce majeure, trois font sept, deuxième tierce majeure, dix, troisième tierce majeure, treize, quatrième tierce majeure, seize, quatorze d'as, quatre-vingt-dix, quatorze de rois, cent quatre, quatorze de dames, cent dix-huit.

Jouant alors, on compterait cent dix-neuf et cent vingt, et comme le second n'a rien pu compter on sauterait de cent vingt à cent soixante on compterait encore dix cartes à jouer, ce qui ferait cent



UN VASE DE LEPAUTRE, dessin de M. FELLMANN.

soixante-dix et quarante de capote, *deux cent dix!!!*

Mais ce coup extraordinaire ne s'est sans doute jamais présenté, car il suppose trop de complicité du hasard, ou trop de complaisance de la part de l'adversaire.

Nous avons, au contraire, vu plusieurs fois les deux coups suivants :

1° Premier en main avec seizième majeure et deux quatorze d'as et de rois.

On compte alors ainsi : seize et six du point qui est forcément bon, vingt-deux, vingt-deux et quatorze d'as, quatre-vingt-seize, quatre-vingt-seize et quatorze de rois, cent dix, on joue dix cartes, de cent vingt on saute à cent soixante, plus les deux dernières cartes cent soixante-deux et la capote deux cent deux.

2° Premier en main avec deux quintes majeures et quatorze d'as (seulement le coup n'est pas forcément bon puisqu'il peut y avoir contre soi une seizième au roi ou à la dame).

Si le point et la quinte majeure étaient bons, on compterait quinze et cinq, vingt, et quinze de la seconde quinte, quatre-vingt-quinze, et quatorze d'as, cent neuf, on jouerait jusqu'à cent vingt, on sauterait à cent soixante, la douzième carte cent soixante et un, et le quarante de capote deux cent un.

Il est d'usage, dans certains pays, de ne pas compter la dernière lorsqu'on fait capot, *locus regit actum*, et on peut ajouter que la question est fort contro-

versée, *adhuc sui judice lis est.*

Nous avons dit précédemment que l'écart, bien qu'il doive être raisonné et réfléchi, est surtout une affaire d'inspiration, car la rentrée dépend complétement du hasard. La logique reprend et exerce ses droits dans toute leur intégrité pour ce qu'on appelle *la carte*, et c'est peut-être l'origine du proverbe populaire :

« Jamais piquet n'entra dans la tête d'un sot. »

En effet, il faut, pour réussir, faire sans cesse appel au raisonnement et à l'analyse. Étant donné votre jeu et votre écart, vous devez, par induction, arriver à savoir à peu près quelles sont les douze cartes que votre adversaire a dans sa main, alors vous jouez à coup sûr prenant ou laissant la main de manière à conserver des tenaces, à libérer vos couleurs si vous avez des rentrées, ou à passer vos couleurs, franches si vous n'avez pas de rentrées par des as ou des rois gardés aux couleurs longues de vos adversaires.

Quelles sont les données qui peuvent vous guider pour connaître l'écart de vos adversaires? C'est en premier lieu le point qu'il vous a annoncé ou qu'il a opposé au votre, secondement les cartes qu'il jette sur les vôtres.

Si, par exemple, ayant tierce majeure cinquième d'une couleur, mon adversaire, qui est second, ne m'en fournit pas, je connais de suite son écart qui est un écart franc de trois cartes de ma couleur. Il a donc toutes les autres cartes qui ne sont ni dans mon jeu, ni dans mon écart.

Mais la donnée n'est pas toujours aussi claire et l'écart est souvent pris dans plusieurs couleurs différentes quand on a *jardiné* à droite et à gauche pour conserver les grosses cartes; dans ce cas il faut procéder lentement, examiner la valeur de chaque carte qui tombe, puis si on se défie de sa mémoire, avoir sans cesse son propre écart sous les yeux.

En général, il est bon de viser à libérer ses couleurs, mais on ne peut le faire que si on a des rentrées certaines, dans le cas contraire, il faut se hâter de passer sa couleur maîtresse. C'est autant de gagné sur l'ennemi.

On dit quelquefois sur la demande comment est la carte? *bien joué, carte égale*. Mais, malheureusement, c'est au contraire parce que la carte a été mal jouée que la carte est égale; cette locution est vicieuse au premier chef et doit être bannie du répertoire du piquet.

OLD TRICK.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 76. — CRYPTOGRAPHIE.

BR DN CGFL NSLMGBTNM, P'NDL RG RHB TN SGLFMN.

N° 77. ACROSTICHES,

? O N ?
? M E ?
? U B ?
C ? A U ? E
? E N ?
? O V ?
? G A ?

N° 78. MOTS EN TRIANGLE.

Préservatif. — Insecte. — En bon ordre. — Un navire. — Qui rappelle à l'esprit une antique toison. — Un romancier fameux qui fit pleurer et rire. — La charpente animale. — Et le cœur d'un melon.

N° 79. — MOTS EN LOSANGE.

En carosse. — Arrivant de Chine. — A la chaîne. — Au cœur d'un chrétien. — Des publicistes un doyen. — Temps où jamais l'on ne patine. — Toujours en beau. — Toujours en bien.

N° 80. — MOTS CARRÉS.

Un féal serviteur type d'une légende. — Un fleuve italien (ne nommez pas le Pô). — Un mont. — Pas plus petite et pourtant pas plus grande. — Un neveu de Jocrisse, oncle de Calino.

Solutions des problèmes du 1er mars.

N° 66. — CRYPTOGRAPHIE.

L'espérance est un emprunt fait au bonheur.

RIVAROL.

N° 67. — CRYPTOGRAPHIE.

La vie est un journal sur lequel nous ne devons inscrire que de bonnes actions.

RIVAROL.

N° 68. ACROSTICHES.

B l a n C
A t a l A
T a l o N
O c é a N
N i è c E

N° 69. — MOTS EN LOSANGE.

S
C O R
A R M E T
C R A M P O N
S O M M A T I O N
R E P T I L E
T O I L E
N O E
N

N° 70. — MOTS CARRÉS.

E L A N
L A M E
A M E R
N E R F

Solutions du 8 mars 1879.

N° 71. — CRYPTOGRAPHIE.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

GRESSET.

N° 72. — SIGLE.

Les injures sont les raisons de ceux qui ont tort.

JEAN-JACQUES-ROUSSEAU.

N° 73. — TRIANGLE.

S
P O
M A L
M E R E
P A R T I
S O L E I L

N° 74. — LOSANGE.

L
L O T
L O T I R
L O T E R I E
T I R E T
R I T
E

N° 75. — TRIANGLE.

D
D O
S E M
L I M A
S I N A I
D E M A I N
D O M A I N E

Solutions justes :

M. G. Latta, à Mantes, 56.7.9.60.61.2.3.4.6.7.8.9.70.

M. Roger, 56 57.60

M. A. Bout, à Neuilly, 61.2.3.4.5.6.7.8.9.70.

EDME SIMONOT.

LOGOGRIPHE

Puisque l'Assommoir fait fureur
Et qu'on aime la basse pègre.
Allons-y sur un mode allègre.
Puisque l'Assommoir fait fureur
Mon Dieu! répète le lecteur,
Il faut nous la faire au vinaigre,
Puisque l'Assommoir fait fureur
Et qu'on aime la basse pègre.

Cherchons donc un terme d'argot
Passé dans la langue, ô Voltaire!
Et pour Soufflard ou Lacenaire
Cherchons donc un terme d'argot.
Pour s'approprier un magot,
A quoi servirait la grammaire?
Cherchons donc un terme d'argot
Passé dans la langue, ô Voltaire!

Rivière aux flots voluptueux
Qui vers le Nord fuis et chemines.
Retiens tes ondes cristallines,
Rivière aux flots tumultueux.
Sur ses fins, ton cours sinueux
Semble renier ses origines,
Rivière aux flots voluptueux
Qui vers le Nord fuis et chemines.

De tes eaux si quelqu'habitant
Venait s'accrocher à ma ligne.
Et de notre table était digne,
De tes eaux si quelqu'habitant.
Il serait passé, dès l'instant,
Au bleu, car telle est la consigne;
De tes eaux si quelqu'habitant
Venait s'accrocher à ma ligne.

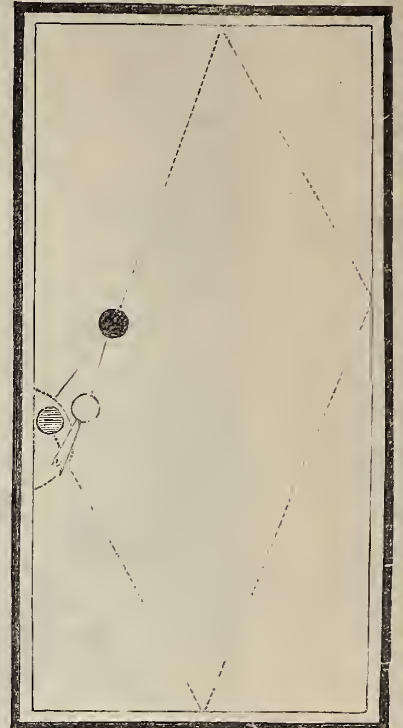
Solution de l'Énigme du n° 17 :

Phylloxera.

R. d'A.

LE BILLARD

Solution du coup inséré dans le N° 17.



Hier, dans les salons du Jockey-Club a eu lieu une grande partie de billard entre M. Maurice Vignaux, le plus célèbre joueur de notre époque, et M. Albert Garnier un des premiers joueurs des États-Unis. M. Vignaux a été le vainqueur de la partie qui s'est faite en 400 points et il a déployé les qualités habituelles de son jeu supérieur. M. Garnier, quoique n'étant pas habitué à nos billards français qu'il n'a pas eu le temps d'étudier depuis son arrivée à Paris, lui a disputé la partie avec un brio et un entrain qui l'ont classé immédiatement au premier rang dans l'opinion des amateurs présents à cette belle lutte.

Résultat final : M. Vignaux, 400 points et M. Garnier, 361.

M. Garnier a surtout étonné la nombreuse galerie par d'admirables coups de fantaisie qu'il exécute comme personne, et nous avons l'espoir de voir s'organiser prochainement un tournoi dans lequel paraîtront les deux adversaires de la séance d'hier, ainsi que deux ou trois autres professeurs avec lesquels des pourparlers sont entamés en ce moment. Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

Solution juste :

M. Viriot fils, café du Commerce, à Vannes (Morbihan).

L. PIOT.

Nous regrettons beaucoup que M. Mangin, avec le talent qu'il possède, n'ose pas accepter une partie avec l'un ou l'autre de ses collègues, qui seraient enchantés de se mesurer avec lui dans un combat courtois.

Partie que le public des amateurs de billard désire depuis longtemps et dont il serait si friand.

Allons M. Mangin, dites un mot, et avant peu, devant une salle comble, vous aurez vraiment conquis votre réputation à la pointe de votre..... queue de billard.

LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

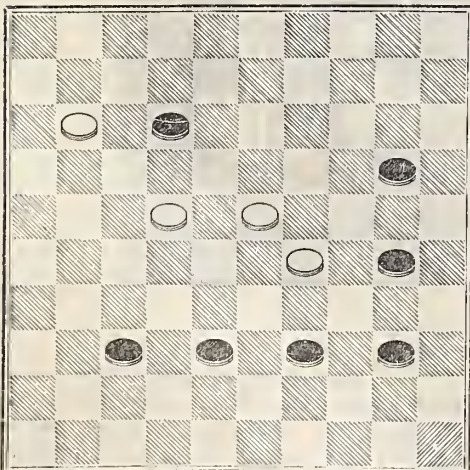
DAMES

PROBLÈME N° 32,

par M. de X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.



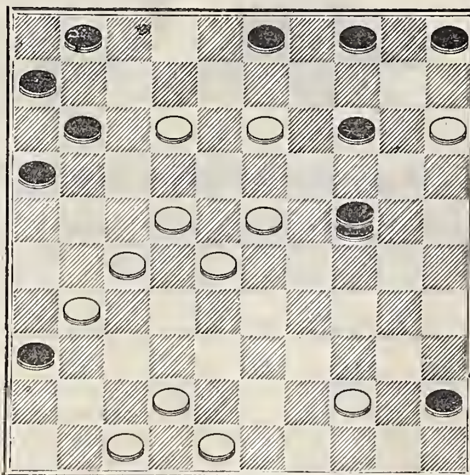
BLANCS.

Les noirs jouent de 12 à 17 et les blancs gagnent.

PROBLÈME N° 33,

par M. MAGELLAN.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

Nous donnerons à l'avenir, tous les quinze jours, la solution de nos problèmes de Dames.

CORRESPONDANCE

A M. J. R... — Le rendez-vous des Joueurs de Dames est au café de Malte, boulevard St-Martin, au premier. M. Grégoire y vient presque tous les jours, de deux heures à six heures. Malgré ses quatre-vingts ans passés, il est encore le plus fort joueur de tout Paris, et probablement du monde entier.

A. JOLIET.

ERRATUM. Nous avons omis le nom de M. Jacques Risse dans la liste de nos solutionistes. Il est même le seul de nos correspondants qui ait trouvé le beau problème de M. Florin N° 21.

COURRIER DES THÉATRES

Calme plat sur toute la ligne. Au Gymnase, on attend *Nounou*, le pendant de *Bébé*, me dit-on; au Théâtre des Arts, on attend le *Petit Ludovic*, le pendant de l'*Idole*, à ce qu'on m'affirme. Les autres théâtres dorment sur leurs lauriers. Ne les réveillons pas.

Avec le printemps, nous entrons dans la période de l'accalmie théâtrale. Cette année, elle menace de prendre un regrettable caractère d'universalité. S'il faut en croire les nouvellistes spéciaux, le mois qui s'écoule va guider la conduite des directeurs pour la clôture annuelle. Si les recettes baissent par trop au premier rayon de soleil, il est probable que presque *tous*, d'un commun accord, fermeront leurs portes, à moins que l'Assistance publique ne consente à réduire de moitié le droit draconien qu'elle prélève sur eux. Et comme il est probable qu'elle refusera, nous n'aurons cet été que trois ou quatre théâtres d'ouverts, et encore!

Ce fâcheux état de choses va créer de bien désagréables loisirs au pauvre chroniqueur dramatique. N'ayant pas, comme les impresarii, le droit de jeter la clef sous la porte.... du feuilleton, il faudra bien, en présence de cette grève générale, qu'il cherche sa vie à côté, pour avoir quelque chose à mettre sous la dent gourmande de ses lecteurs. Par bonheur, le champ est vaste, et la critique, en dehors de l'analyse et de la dissection des pièces courantes, a de quoi s'exercer utilement.

Nous profiterons, si vous le voulez, du vide de la présente semaine pour étudier une des tendances les plus accusées et les plus regrettables, selon nous, du théâtre contemporain, je veux parler de la tendance au réalisme qui nous amènera, par une pente fatale, au goût pour les excentricités, pour les phénomènes et pour les monstres.

Ce goût ne se révèle encore que d'une façon timide. Les lions de la Porte Saint-Martin en furent le premier symptôme. Mais ces lions étaient en cage. L'heure viendra peut-être où le public exigera qu'on les exhibe en liberté, et qu'ils dévorent leur dompteur autrement qu'en effigie. Il a déjà fait froid accueil, ce public, à la baleine en carton des *Enfants du Capitaine Grant*. Il aurait voulu voir Coupeau tomber, en chair et en os, de son échafaudage, et il n'a pas dissimulé son mépris pour le mannequin qu'une direction prudente avait cru devoir humainement substituer à M. Gil Naza. Une heureuse exhibition de serpents a pu seule galvaniser le cadavre de *Rhotomago*; et je suis convaincu que le succès de la *Tour de Londres* eût dépassé le légendaire succès de *Niniche*, si M. Castellano, par un de ses traits de génie dont il est coutumier, avait offert chaque soir aux spectateurs du Théâtre-Historique le régal d'une véritable exécution capitale.

En matière de diagnostic dramatique, il n'y a pas de petit théâtre. C'est aux Folies-Bergères qu'il faut aller pour se rendre un compte exact de l'invincible attraction qu'exerce sur le public tout ce qui est hors nature ou, pour ne froisser personne, au-dessus de la nature. Le succès prodigieux de cet établissement s'explique par le choix et la variété constante que son ingénieux directeur apporte dans l'exhibition de ses phénomènes. Il est impossible à faire le dénombrement de ce qu'il en a passé sur ces tréteaux autour desquels se presse chaque soir une foule idolâtre, aux émotions toujours surexcitées et jamais assouvies. Mais tout s'use, la veine des monstres, comme les autres, et je songe aux angoisses du malheureux impressarii quand il se trouve en présence d'une affiche que la satiété de sa clientèle l'oblige à renouveler. Si les commis-voyageurs qui courent, pour son compte, la province et l'étranger, allaient revenir bredouille! L'article a donné hier; il donnera demain peut-être; mais après-demain, dans quinze jours, dans un mois? Connaissez-vous un supplice pareil à ce redoutable point d'interrogation?

Comme le directeur des Folies-Bergères est un des Parisiens les plus sympathiques qui soient entre la Chaussée-d'Antin et le Faubourg Montmartre, je me permettrai de lui donner un conseil. Qu'il ait l'œil ouvert sur l'Angleterre, d'où lui sont venus les Hanlon-Lees, ces convulsionnaires aux œufs d'or. J'ai lu dans un journal d'outre-Manche qu'un danseur *à une seule jambe* faisait courir tout Londres par la grâce et la hardiesse vertigineuse de ses pas. N'admirez-vous pas cette lumineuse idée d'un homme qui, n'ayant qu'une jambe, va choisir précisément la profession où une excellente paire de jambes paraît indispensable? C'est, ou je ne m'y connais pas, tirer habilement parti d'une infortune et prouver qu'à quelque chose malheur est bon.

Le conseil donné, je confesse humblement le peu de goût que j'ai pour les spectacles de ce genre. On n'est pas complet: les exhibitions étranges, les choses phénoménales n'exercent pas sur moi la moindre séduction. Je ne traverserais pas la rue pour voir de près une femme à trois têtes; mais je me sens bien capable de faire une lieue pour ne pas la voir. Trois têtes sur un seul corps, c'est rare cependant. Eh bien! je l'avoue, j'en préfère une seule, même jolie.

S'il faut en croire les réclames londonniennes, ce danseur anglais est prodigieux. Mais qu'est-ce que cela prouve? Qu'à force de travail et de patience il est parvenu à avoir dans sa jambe unique autant de talent que la Sangalli dans les deux siennes? Eh bien! après? Est-ce que sa seule vue n'éveillera pas en moi une foule d'idées tristes? N'en serai-je pas à calculer tout ce que ses bonds ou ses pirouettes peuvent représenter de victoires pénibles sur la nature? Si je suis impressioné, ce sera certainement d'une façon fâcheuse. Plus la jambe qui vit aura de souplesse, de force, d'agilité, plus je regretterai l'autre, l'absente.

Par bonheur pour le danseur anglais et pour l'impresario qui se l'attachera par une chaîne d'or, il est, comme je le disais plus haut, nombre de gens qui, bien loin de partager ma manière de voir, se montrent au contraire passionnément curieux de ce qu'ils appellent la difficulté vaincue. L'extraordinaire, le bizarre, le fou, le surnaturel les attire et les charme. Ils adoreraient un chien à cinq pattes.

Ce sont eux qui payèrent au poids de l'or ces fameuses roses trouvées il y a quelque vingt ans, et qui exhalent une odeur fétide. Ils les cultivent avec amour, et, dans la saison, ils en composent des bouquets qu'ils font respirer à leurs connaissances.

— Hein! disent-ils d'un air triomphant, sentent-elles assez mauvais?

— Oui, certes, elles infectent!

— Eh bien! nous ne sommes pas dix horticulteurs en France à en avoir de pareilles; elles sont rares, comme vous voyez.

Fort rares, heureusement, et, par un bonheur plus grand encore, fort difficiles à conserver. Ces précieuses roses, en effet, dégénèrent très-rapidement; elles arrivent à ne plus sentir mauvais du tout, et même, avec les années, ô désespoir! elles sentent bon, presque aussi bon que les roses de tous les mois. Dès lors, elles sont sans mérite.

Ces mêmes priseurs de difficultés estiment fort Panard et ses poésies symboliques. Ils admirent volontiers ces vers combinés de façon à représenter sur le papier la forme d'un verre, d'une bouteille ou d'un tout autre objet. « Voilà, disent-ils, qui est fort! » Un poëte monorime leur semble joli; ils ont un goût prononcé pour les acrostiches et les bouts-rimés; ils aiment à citer ce vers, qu'ils trouvent sublime:

> Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

parce qu'il imite à s'y méprendre le sifflement de la vipère irritée. Ceux qui ont fait leurs classes ont oublié Horace et Virgile, mais ils gardent précieusement le nom de ce beau génie qui composa sur les porcs un long poëme dont tous les mots commençaient par un P:

> *Plaudite, Porcelli, Porcorum Pigra Propago.*

Un artiste qui n'a que du talent ou simplement du génie les intéresse peu. De quelle difficulté triomphe-t-il? Voilà la question.

Leur parle-t-on d'un pianiste, ils veulent savoir aussitôt combien il peut frapper de notes à la minute. Un violoniste acquiert à leurs yeux une certaine valeur s'il ne joue que sur deux cordes. Ils l'admirent s'il exécute sur une seule corde un opéra tout entier. Est-il capable, comme Galliani, de se servir, en guise d'archet, du premier bâton venu, ils se passionnent pour ce rare génie. L'homme qui joue de la clarinette avec le nez les intéresse déjà. Que ne trouve-t-il moyen d'en jouer avec l'oreille, on le porterait en triomphe.

Vaubaron, entre les mains de qui le trombone était un instrument aussi merveilleux que le cor sous le souffle de Vivier, ne dut pas son succès à son immense talent. Lui-même le reconnaissait:

— Ma vogue me vient, me disait-il un jour, de ce que je sais, avec mon trombone contrefaire la flûte. Jamais je n'y manque dans aucun de nos concerts.

Il me souvient d'avoir entendu, dans je ne sais plus quel salon, un de nos pianistes les plus distingués amené là par un ami terrible. Jamais il n'avait été plus en verve, et cependant « la société » resta de glace. Blessé dans son amour-propre, qui, je dois le dire, est des plus chatouilleux, il se mit, croyant se venger, à imiter, dans un grand morceau, la vielle d'abord, puis la serinette. Il eut un succès fou. Je crus un moment qu'on allait mettre son habit en lambeaux pour en faire des reliques.

Connaissez-vous, dans le même ordre d'idées, l'aventure heureuse de ce candidat américain qui était ventriloque, non de son état, mais pour son plaisir? Huché sur une table, il haranguait le peuple et disait, non sans éloquence, des choses fort sensées. On ne l'écoutait pas. Se sentant coulé, à bout d'effets et de moyens oratoires, l'idée baroque lui vint d'essayer une scène de ventriloquie. Il se posa des questions d'une certaine voix et y répondit d'une autre. Jamais on ne vit triomphe pareil. L'enthousiasme fut au comble; les électeurs le portèrent sur leurs épaules, et naturellement il l'emporta sur tous ses rivaux.

Un bourgeois de mes amis a sur sa cheminée la plus abominable statuette qui se puisse voir, quelque chose de grossier, d'informe, de ridicule. Il y tient comme à la prunelle de ses yeux, il défend à ses domestiques d'y toucher, de crainte d'un malheur; lui-même la soigne et l'époussète.

— Dieu! que c'est laid! lui dit-on souvent.

— Peut-être, répond-il. Mais j'y tiens parce qu'elle m'a été vendue comme ayant été modelée par un aveugle!

Eh! Seigneur, que n'était-il seulement borgne et que ne sculptait-il un peu mieux!

Cet aveugle modeleur fait songer à Ducornet peintre. Voilà, s'il vous en souvient, un infortuné qui sut, à force de volonté, violer l'impossible. Né sans bras, il devint peintre. Il travaillait avec ses pieds. Au temps où il étudiait dans un atelier, les rapins, lorsqu'ils étaient en belle humeur, s'amusaient à le coucher sur le dos. Il se débattait alors comme une tortue renversée. Mais il avait la passion de la peinture. L'exercice avait à ce point développé la souplesse et la dextérité de ses pieds, qu'il s'en servait comme nous de nos mains. Étendu sur un large tabouret mobile, il dessinait et peignait. Il eut son heure de gloire. Tout Paris voulut le voir travailler. Dantan fit sa charge. C'était un médiocre peintre, mais comment ne pas lui acheter ses tableaux?

Qu'est le danseur à une seule jambe près de ce peintre sans bras? Pour moi, jusqu'à nouvel ordre, en dépit des curieux de bizarreries et de monstruosités, je garderai mes préférences pour le danseur qui bondit sur deux pieds agiles, pour le peintre qui, de ses larges mains, peint de larges tableaux, pour le musicien qui fait vibrer toutes les cordes de son violon, et pour les roses qui sentent la rose.

Émile Blavet.

MUSIQUE

L'exactitude — la politesse des rois — n'est pas la qualité distinctive de M. le directeur de l'Opéra-Comique; tel ouvrage, annoncé pour huit heures, ne commence qu'à huit heures et demie, au grand ennui des spectateurs qui ont dîné en poste pour ne pas manquer l'ouverture. Il serait mieux de suivre en cela l'exemple de l'Opéra, qui commence toujours son spectacle à l'heure indiquée, ce qui est tout à la fois une marque de respect pour le public et un excellent moyen d'avoir, au début de l'ouverture, tous ceux qui, par devoir ou par plaisir, tiennent à entendre un ouvrage dans son entier. Ceci posé, je passe à l'analyse de *la Courte Echelle*, opéra comique en trois actes, de M. Charles de la Rounat, musique de M. Edmond Membrée, représenté à la salle Favart le 10 mars dernier.

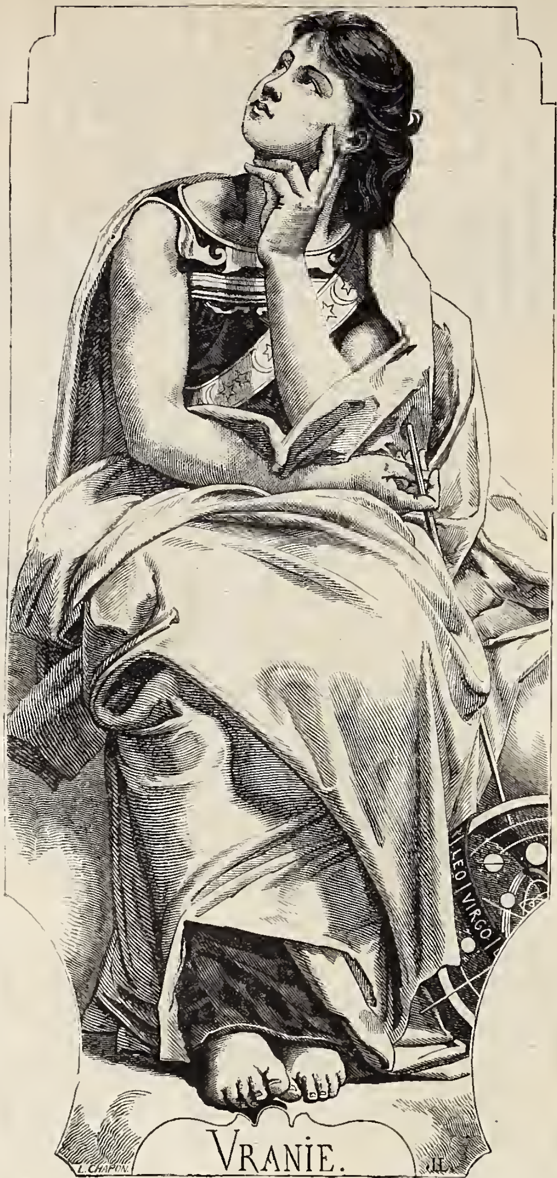
La scène se passe à Paris, en 1641. Le cabaretier Régnard, l'heureux rival du fameux Girot, a ouvert aux Tuileries, sur les bords de la Seine, une hôtellerie qui est devenue en peu de temps le rendez-vous des jeunes écervelés de la Cour; et ce jour même, un des plus mauvais sujets de l'époque, M. le vicomte de Chamilly, a convié ses compagnons de fredaines à un banquet de funérailles: Chamilly va se marier; il enterre sa vie de garçon et prie ses amis de le conduire à son *avant-dernière demeure*. Tous répondent à l'appel et l'hôtellerie de maître Regnard retentit bientôt des rires bruyants des convives. L'un d'eux, pourtant, se tient à l'écart. Il est triste, préoccupé: c'est le jeune Henri de Chavanne, un des meilleurs amis du futur marié. Chamilly lui reproche d'apporter une figure morose au milieu de la gaieté générale; Henri s'excuse, se trouble et finit par avouer qu'il est éperdument amoureux d'une jeune fille dont il est aimé, et qu'un mariage avec un inconnu va lui ravir pour jamais. Chamilly jure à son ami de le tirer de peine et, séance tenante, lui donne le conseil d'enlever la belle. Henri se récrie; celle qu'il aime ne consentira jamais, et lui-même croirait lui faire injure en lui proposant de fuir. Mais les scrupules d'Henri sont vaincus par le vieux comte de Beaumont, lequel, ignorant qu'il s'agit de sa propre pupille, est le premier à railler le jeune homme de sa pusillanimité.

— J'en faisais bien d'autres à votre âge!



LA PETITE SUÉDOISE, (*Illustration.*)









PANNEAUX DÉCORATIFS DU FOYER DE L'OPÉRA, d'après Paul Baudry. (*Monde illustré.*)

— Vraiment, M. le comte ? vous aussi, vous me conseillez l'enlèvement ?

— Parbleu ! Et je vous prête mon carrosse.

— Eh bien, soit ! Puisque c'est aussi votre avis, va pour l'enlèvement !

Le second acte se passe dans la rue des Cultures-Sainte-Catherine, au pied de la terrasse d'un parc contigu à l'habitation de la belle Diane de Beaumont. Celle-ci a reçu l'avis qu'Henri viendrait, le soir même, à onze heures; elle l'attend, l'âme en proie à une grande tristesse. Son tuteur ne va-t-il pas la livrer, sans consulter son cœur, à un gentilhomme qu'elle n'a jamais vu, qui ne l'épouse sans doute que pour payer avec sa dot ses dettes de jeune homme, car le vicomte de Chamilly (c'est lui-même) est bien connu à la Cour pour ses folies ! Mais onze heures sonnent à l'église Saint-Paul; des bruits de pas se font entendre, sans doute c'est Henri, Diane se retire un peu à l'écart. Henri, suivi de Chamilly, arrive au pied de la terrasse. Les autres jeunes gens font le guet dans une rue voisine, et le comte de Beaumont veille auprès du carosse. Henri chante une sérénade; Diane paraît, et Chamilly fait à son ami la courte échelle pour lui permettre de se rapprocher de son adorée. Henri finit par décider Diane à ouvrir la grille du parc. Diane sort, couverte d'un voile épais. Mais nos amoureux sont bientôt dérangés : c'est le guet qui vient les surprendre. Les amis de Chamilly arrivent à la rescousse, on livre bataille, et, à la faveur du tumulte, Henri et Diane disparaissent sans être reconnus.

Au troisième acte, Chamilly, rossé par le guet et conduit au poste, revient prendre quelque repos chez maître Régnard : il est stupéfait de se trouver face à face avec Henri et Diane, qu'il croyait déjà loin de Paris. Les fugitifs ont été poursuivis, et ils sont venus chercher un refuge dans cette hôtellerie où, sans doute, on n'aura pas l'idée de les relancer. Mais l'heure des explications a sonné. Le comte de Beaumont, furieux, a déposé une plainte et il vient demander raison à Chamilly du rôle ridicule qu'on lui a fait jouer. Chamilly ne comprend rien aux réclamations du comte.

— Mais vous ne savez donc pas le nom de celle qui a été enlevée cette nuit ?

— Non, sur mon honneur de gentilhomme !

— C'est Diane de Beaumont, ma pupille, celle que vous devez épouser !

Chamilly bondit sur sa rapière et sort avec Henri. Diane attend avec anxiété l'issue de ce duel. Mais bientôt les deux adversaires reparaissent : le premier moment de colère passé, Chamilly reconnaît que c'est lui-même qui a conseillé Henri; il obtient du comte le retrait de la plainte déposée par lui et place la main de Diane dans celle de son amant.

Il y a dans ces trois actes des scènes spirituellement tournées, écrites dans un langage vif et toujours très-élégant. Mais il y a bien des longueurs, bien des hors-d'œuvre inutiles à l'action. Et puis le premier acte rappelle un peu trop, *Le Roi s'amuse*. Le personnage du comte de Beaumont a paru aussi bien..... excentrique. Quoi qu'il en soit, la pièce, avec ses défauts et ses qualités, pouvait se soutenir, à la condition d'être accompagnée d'une musique vive, originale, mouvementée. Hélas! M. Membrée n'a su trouver sur ce livret qui, en somme, fournissait au compositeur des situations variées, qu'une musique monotone, vulgaire, sans inspiration, sans relief, sans vie. Par-ci par-là, quelques petites phrases, sans grande originalité, mais enfin agréables, venaient réveiller l'oreille de l'auditeur; mais des développements interminables, des redites fastidieuses le faisaient bientôt retomber dans cette demi-somnolence qui est, au théâtre, un arrêt sans appel.

Parmi les morceaux qui se détachent un peu sur cette grisaille je citerai, au premier acte, une chanson de table : *Faire bonne chère;* au second acte, l'entr'acte avec chœur, qui gagnerait à être raccourci des deux tiers, et la sérénade : *L'heure sonne et m'appelle*, qui a été bissée. Et c'est tout.

M. Morlet joue le personnage de Chamilly avec talent : les auteurs lui doivent beaucoup, car en mainte circonstante il a su relever par sa verve et sa gaieté des scènes d'un intérêt médiocre. M. Bertin a chanté avec goût la sérénade du second acte : c'est à lui, plus qu'au compositeur, que reviennent les honneurs du *bis*. Mlle Chevrier chante faux avec une persistance et une assurance dignes d'une meilleure cause. Cette belle personne, dont les débuts dans *Cinq-Mars* avaient fait concevoir des espérances, n'a su réaliser depuis aucun progrès. Cela est fâcheux, car Mlle Chevrier a de la voix, et je crois qu'elle aurait pu, en assouplissant l'organe et en se pliant plus régulièrement aux exigences de la mesure, se créer une bonne place à l'Opéra-Comique. M. Maris est fort convenable dans le personnage du comte de Beaumont. Quelques rôles accessoires sont suffisamment tenus par MM. Queulain, Barnotf, Davoust. M. Caisso cherche à rendre comique le rôle du juif Benjamin Clipman : je ne crois pas qu'il y réussisse jamais.

LÉON DELAHAYE.

P. S. — Je rendrai compte la semaine prochaine du Festival donné par M. E. Reyer, à l'Hippodrome, en l'honneur d'Hector Berlioz.

GRAVURES

M. Jean Mackart.

Qui ne se souvient encore de ce tableau représentant l'entrée de Charles V à Anvers, qui figurait dans la section autrichienne des Beaux-Arts, à l'Exposition universelle de 1878? Nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur présentant aujourd'hui l'auteur lui-même de cette magistrale composition historique.

M. Jean Mackart est un artiste d'un solide talent. La science de la composition se combine chez lui à un haut degré avec le fini de la forme et la correction du dessin. — On y retrouve l'influence des maîtres italiens et espagnols qu'il a étudiés sans rien perdre pour cela de ses qualités originales. Nous n'avons pas à entrer ici dans l'appréciation de son œuvre... Cette étude sortirait des limites du cadre dans lequel nous sommes obligés de nous renfermer, mais nous ne croyons pas aller au delà de la justice qui lui est due en disant qu'elle est d'un peintre et d'un penseur.

D.

CHRONIQUE DU SPORT.

Équitation rétrospective.

M. BAUCHER.

D'où venait M. Baucher, où avait-il puisé les éléments de cette méthode, sinon entièrement nouvelle, tout au moins formulée avec une netteté, une précision, une clarté inconnue jusqu'alors. Je n'ai jamais pu le découvrir. Il existe d'ordinaire chez un novateur un point de départ quelconque, on se rend compte de la déduction des faits par laquelle il est arrivé à se former une conviction, un système qui, tout en lui étant propre, existaient cependant avant lui, au moins à l'état rudimentaire. Il est impossible de le saisir chez M. Baucher.

Je l'ai beaucoup connu, vu et étudié; nécessairement au début, en ma qualité d'élève de M. le vicomte d'Aure, je me rangeais au nombre de ses plus acharnés adversaires. Un de mes amis, M. le baron de Curnieu, entreprit ma conversion, et y réussit si bien, que pendant un certain temps je devins un de ses plus fanatiques partisans. Plus tard, sous l'empire de l'expérience, et aussi d'une passion immodérée pour l'équitation de courses, non-seulement je mis une sourdine à mon enthousiasme, mais j'en arrivai, comme le fier Sicambre, à brûler ce que j'avais adoré, et adorer ce que j'avais brûlé. C'est un peu en tout l'histoire de la vie.

J'avais été frappé d'une lacune complète existant, non-seulement dans la méthode, mais encore dans l'intelligence de M. Baucher, relativement à l'équitation pratique et usuelle. De cela, il n'avait aucune notion; je n'en ai jamais accusé son intelligence, elle était remarquable et exceptionnelle. Mais probablement, né dans un certain milieu, toutes ses facultés s'étaient portées vers un but unique, et avec cet absolutisme particulier aux gens supérieurs, sûrs d'eux-mêmes, il ne pouvait admettre aucun horizon qui ne fût pas le sien. Non-seulement, il se refusait à les admettre, mais il les niait. Je l'ai, sous ce rapport, entendu soutenir les paradoxes les plus invraisemblables, comme par exemple, qu'un cheval dans toute l'extension de son allure, devait rester léger, c'est-à-dire ne pas peser une once sur la main; tout homme étant monté à cheval ordinairement, mais intelligemment, doit se rendre compte combien cette chimérique théorie est matériellement irréalisable dans la pratique. La légèreté ou, pour mieux dire le *rassemblé* défini et compris par M. Baucher, on arrive forcément, non-seulement à l'immobilité, mais à l'impossibilité d'en sortir sans un déplacement d'équilibre. Plus le mouvement a d'extension, plus l'animal est contraint de s'écarter de cet équilibre factice et de projeter sa masse dans le sens même du mouvement. Pour l'équitation de course, vous demandez la plus grande extension possible de l'allure; le cheval jette donc sa masse en avant, et cela, il ne peut le faire qu'avec un point d'appui, sur la main; il ne saurait en être autrement. De là, à conclure qu'un cheval de course doit tirer comme un cabestan, il y a loin; quand il est bien monté, il prend le point d'appui, dont il a besoin, pas plus, mais celui-là, il le lui faut.

Cette lacune, dans la très-remarquable intelligence de M. Baucher, comme dans l'enchaînement logique de ses raisonnements, tient, je crois, à ce que l'équitation du dehors, c'est-à-dire, en fin de compte, l'usage réel et positif du cheval, lui était absolument inconnu. Non-seulement il l'ignorait, mais ne pouvait même s'en rendre compte, ou tout au moins ne le voulait pas. Prendre un cheval, le premier venu, sauter dessus et s'en servir vaille que vaille, constituait pour lui une hérésie, un crime de lèse-équitation. La question d'art, de haute école, l'absorbait au point de faire disparaître toute autre considération. Un cheval était pour lui le drap destiné à confectionner un habit, on ne devait pas s'en servir avant qu'il ne soit taillé et cousu. Il était, sous ce rapport, d'une nullité complète, jamais je n'ai pu le voir à cheval dehors, et dans mon opinion, il était hors d'état de suivre pendant une heure, une chasse marchant bon train, sur l'animal le plus doux et le plus commode du monde, mais brut, et n'ayant pas été préalablement soumis à une mise en main préparatoire. Cette incapacité relative existe, je le sais, plus ou moins chez tout le monde; un homme habitué uniquement au dehors se trouve mal à l'aise dans un manége sur un cheval léger et assoupli; de même qu'un écuyer est assez désorienté quand sa monture lui attaque franchement les poignets, comme fait un cheval de courses et même parfois un hunter. Mais cette incompatibilité entre deux branches opposées d'une même spécialité n'a jamais existé au point où il m'a été donné de la constater chez M. Baucher; pour lui, c'était lettre morte, il ne le comprenait pas, ne voulait pas l'admettre, et haussait les épaules quand on lui en parlait.

Le dressage et l'équitation de cirque absorbaient sa pensée tout entière. Tout esprit impartial ne saurait se refuser à le reconnaître. Sous ce rapport il n'a jamais eu et n'aura probablement jamais de rival. Non-seulement son travail dépassait comme difficulté et fini d'exécution tout ce qui a pu et pourra être fait avant ou après lui, mais encore il l'appliquait indifféremment à n'importe quel cheval. Je ne l'ai jamais vu renoncer à aucun; tous étaient égaux devant lui et arrivaient au même résultat. La qualité de l'animal disparaissait, il y suppléait par son habileté personnelle et surtout la puissance infaillible des moyens dont l'ensemble constituait sa méthode. Certes, il existait toujours une différence assez sensible dans la manière de faire de chacun. Il était impossible, on doit le comprendre, de demander à un carrossier, lourd et massif comme *Buridan* par exemple, l'harmonieuse cadence, l'élasticité suave d'un cheval de pur sang tel que *Partisan*; mais ils exécutaient l'un et l'autre absolument le même travail; le piaffé de *Buridan* était aussi haut, aussi régulier

que celui de *Partisan*, moins moelleux et moins élégant voilà tout. M. Baucher est, au reste, le seul écuyer que j'aie jamais vu attaquer indifféremment, avec n'importe quel cheval, ces deux suprêmes difficultés de l'équitation savante : le piaffer et les changements de pied au temps. Je me bornerai seulement à rappeler ici les noms de ses chevaux que beaucoup de mes contemporains ont pu voir comme moi.

Partisan, cheval de pur sang ; il est resté comme le spécimen le plus remarquable de la méthode de son maître, sa suprême incarnation.

Capitaine, petit cheval alezan, régulier, beaucoup de sang, très-puissant dans son arrière-main, exécutait un travail dont l'énergie remarquable n'excluait en rien la régularité et l'harmonie.

Topaze, espèce d'animal de raccroc, ramassé à la foire de Chauny, n'ayant ni sang, ni espèce, ni construction. Une seule particularité le signalait à l'attention, il était Isabelle à crins blancs avec quatre balzanes chaussées très-haut et buvait dans son blanc; comme tous les chevaux entiers sous ce poil, les reflets métalliques de sa robe étincelaient aux lumières du lustre. Il n'avait ni moyens ni qualité d'aucune sorte, si M. Baucher ne l'avait rencontré, il était destiné à traîner la charrette d'un marchand des quatre saisons. Son travail, très-curieux, se terminait par un piaffé des plus brillants, interrompu à intervalles égaux et réguliers par un *gratté* furieux des pieds de devant d'un effet très-saisissant.

Buridan, gros, épais, lourd et massif carrossier du Yorckshire, ne pouvant, même avec les plus larges concessions être admis comme cheval de selle. Il imitait *Partisan* comme une oie peut contrefaire un cygne ; mais enfin, la contrefaçon était parfaite.

Neptune, magnifique pur sang anglais, d'une violence, d'une finesse, d'une susceptibilité exceptionnelles. Son travail figurait le voyage d'un bateau en mer, tout y était : la sortie du port, le calme, la tempête, l'arrivée. Après *Partisan*, au point de vue du plaisir des yeux, M. Baucher n'a rien produit de plus parfait.

Godolphin, espèce de porte-choux sans allure, bon à mettre au fiacre, troisième édition du *fac-simile* de *Partisan*, M. Baucher le faisait monter à Mlle Pauline Cuzent et figurait avec elle, un pas de deux dans lequel il prenait lui-même *Buridan*.

Fortunatus, grand cheval de pur sang provenant de chez lord Seymour, n'ayant pas de rein, assez bon cheval de courses, s'il n'avait eu un détestable caractère, construit pour faire un travail de manége, comme un lansquenet pour dire la messe. Grâce à cette inépuisable ressource *le sang*, M. Baucher en avait tiré un parti étourdisssnt.

Enfin, *Robert-de-Normandie*, carrossier de la plaine de Caen, espèce de masse informe, sans arrière-main, des jarrets impossibles, large de poitrail, chargé d'encolure, mou, mauvais cœur, marche à regret, lourde et épaisse machine, sans aucune vapeur pour la mouvoir. Sauf pour la boucherie, il m'a été impossible de me rendre compte à quoi il pouvait être bon. Il travaillait sur la musique de *Robert-le-Diable*, et l'on restait émerveillé en voyant comment la science était arrivée à transformer une nature aussi ingrate.

Voici donc huit chevaux d'origine, de construction, de caractère et de qualités absolument disparates; tous exécutaient un travail aussi irréprochable comme régularité, fini d'exécution et difficultés. Si large qu'il soit possible de faire ici la part de la valeur individuelle de l'homme, il faut nécessairement, pour obtenir un semblable résultat, suivre une marche réglée, avoir à sa disposition des moyens sûrs, infaillibles, une méthode enfin : c'est, à mes yeux, le plus grand mérite de M. Baucher d'avoir su définir ce qu'il faisait, formuler une série de principes, constitué un enseignement, enfin d'avoir fondé une école ; quand bien même, comme la sienne aujourd'hui, elle n'aurait pour ainsi dire plus de disciples. Les hommes passent, les principes restent, et quoi que l'on dise ou l'on fasse, il faut toujours y revenir ou mourir; ceci est vrai pour les doctrines comme pour les hommes, les peuples et les sociétés.

Je n'entreprendrai pas de donner ici un aperçu de la méthode de M. Baucher, il me faudrait des volumes. Je renverrai donc ceux de mes lecteurs que ces questions intéressent réellement, aux ouvrages de l'auteur lui-même : la question vaut, pour des spécialites, la peine d'être consciencieusement étudiée. Je me bornerai seulement à dire succinctement qu'elle consistait en assouplissements isolés et gradués de toutes les parties de l'animal. Une fois ce résultat acquis, le cheval vous était livré désarmé; il s'agissait alors de coordonner, par des effets d'ensemble, et par le *rassemblé*, ces différentes parties désagrégées en quelque sorte de l'ensemble. C'est là où réside la plus épineuse difficulté. Sauf le colonel Favrot, M. Baucher est le seul que j'aie vu la résoudre complétement. Après ces assouplissements préparatoires, le cheval se trouvait pour ainsi dire décomposé ; il fallait le recomposer, ou pour me servir des expressions mêmes de M. Baucher, après avoir détruit les *forces instinctives*, les remplacer par les *forces transmises*. Car si, ayant annihilé les unes, vous ne vous trouviez pas en état d'infuser les autres, il ne restait rien du tout. Voilà le danger.

La méthode de M. Baucher est donc une arme d'une irrésistible puissance dans des mains habiles, effroyablement périlleuse pour une pratique inexpérimentée. Au reste, l'auteur lui-même l'a défini mieux que je ne saurais le faire : c'est, dit-il, *un rasoir dans les mains d'un singe*. Il s'agirait seulement de ne pas être un singe, cela n'a l'air de rien : en équitation, comme partout ailleurs, c'est plus difficile que l'on ne pense.

TURF

La résurrection de *Pride of Kildare*, reste jusqu'ici le seul fait saillant de la réunion du printemps à Auteuil; aucun incident ne viendra probablement modifier cette situation, d'ici à la fin du mois, c'est-à-dire la clôture de cette première période de la saison des courses d'obstacles en 1879. La manière et les conditions, dans lesquelles la jument vient de gagner le *Prix de la Gibauderie*, peuvent s'expliquer seulement par la supériorité transcendante du vainqueur, ou l'infériorité absolue des cinq concurrents dont aucun ne s'est montré en état de lui opposer une résistance sérieuse à des différences de poids qu'aucun cheval ne saurait rendre impunément, à un animal même d'un mérite très-secondaire.

Tout est relatif en ce monde, en course comme ailleurs, il convient donc, croyons-nous, de faire la part des deux hypothèses dans l'appréciation générale du *Prix de la Gibauderie*. *Pride of Kildare* est sans contredit une jument de premier ordre, mais elle a rencontré, il faut en convenir, de bien médiocres adversaires. Rendant 28 livres à *Fraxinelle*, 31 à *Pondor*, 33 à *Duffer* et à *Quémandeur*, 38 au *Sphinx*; aucun d'eux n'a pu, avec un semblable avantage, faire à aucun moment de la course un train de nature à gêner la favorite. Elle s'est promené au milieu du peloton qu'elle a quitté, suivant sa tactique habituelle, après le dernier obstacle, pour gagner absolument comme dimanche dernier, sans sembler s'apercevoir de la lourde surcharge qui lui était imposée.

A défaut de qualité, on ne saurait refuser au champ du *Prix de la Gibauderie*, une parfaite connaissance du métier. C'était, en vérité, plaisir de voir ces six chevaux, galopant un train régulier et soutenu à travers les méandres capricieux du tracé pittoresque d'Auteuil, sautant comme des oiseaux, sans faire une faute ni marquer une hésitation. Dès le début de la course, piloté par Page, le plus habile jockey que je sache pour faire le train et profiter des dispositions d'un terrain qu'il connaît, *Quémandeur*, confiant dans l'avantage du poids, a tenté de s'échapper. C'était une prétention un peu téméraire. *Pride of Kildare* tirant à pleins bras, planait sur lui comme un faucon sur une alouette. *Duffer*, le premier, a donné des signes de détresse ou de mauvaise volonté, je pencherais plutôt pour cette dernière supposition, car il n'a pas tardé à se dérober. La physionomie de la course n'a pas varié jusqu'au dernier obstacle ou *Pride of Kildare* se détachait avec la plus grande facilité, et gagnait sans qu'aucun de ses impuissants adversaires ait pu lui sortir la tête du poitrail.

Je ne saurais plus aujourd'hui avoir en *Pride of Kildare* la même confiance pour le grand International. Cette nouvelle victoire le fait décidément entrer dans les rôles de ces prédécesseurs *Astrolabe*, *Marin*, *Nestor II*, *Coureuse de Nuit*, etc., c'est-à-dire 80 kilog. à perpétuité. Dans ces conditions son succès devient problématique. Néanmoins, sauf son compagnon d'écurie *Wild-Monarch*, je la crois capable de battre, même à ce poids, tous les concurrents français qui pourront lui être opposés; reste à savoir ce que l'Angleterre nous enverra, c'est maintenant le nœud de la question.

Le vainqueur était dans une magnifique et resplendissante condition dont on ne saurait trop complimenter son entraîneur Miles. Elle rappelait beaucoup l'état où se présentaient, d'ordinaire, les chevaux confiés autrefois à la direction de Lamplugh. Cela n'a rien d'étonnant puisque Miles était le premier garçon de Lamplugh et son élève. Il pourrait apprendre à ses jeunes rivaux comment un cheval doit être amené sur le terrain, pour défendre sa chance et l'argent de son maître.

Pride of Kildare est une jument alezane, de taille moyenne, d'un type très-remarquable et très-rare aujourd'hui. Elle présente le modèle accompli de ce que l'on appelait autrefois un cheval de steeple-chase : près de terre, très-longue de l'épaule à la hanche, le rein large, la hanche longue et inclinée, la profondeur de poitrine presque excessive. En somme une grande puissance dans l'arrière-main, beaucoup de légèreté dans l'avant-main. Son action est à la fois forte et légère, elle saute sans effort, se reçoit de l'autre côté de l'obstacle avec une merveilleuse prestesse, sans que son allure soit aucunement dérangée. Elle diffère essentiellement de tous les Flyers, que l'excessive facilité des parcours de steeple-chases aujourd'hui permet d'employer dans une spécialité, qui leur eût été jadis absolument interdite.

La chance de M. le comte de Saint-Sauveur ne s'est pas démentie dans le prix d'Anjou, que *Ventriloque* a gagné, bien qu'il ne soit plus aujourd'hui la moitié de lui-même.

Quant aux deux courses de haies, elles sont échues à la même écurie, la première avec *Oiseleur*, la seconde avec le *Nageur*, dont le mauvais cœur ne résisterait pas longtemps, je crois, à des victoires aussi pénibles.

NED PEARSON.

L'HOTEL DROUOT

Une des plus fortes ventes qui peut-être auront lieu cette année, celle de la collection de M. M. K... vient de se terminer. Elle a produit la somme totale de 408,802 francs. Dans cette somme les tableaux seuls entrent pour un chiffre de 133,955 francs.

Nous nous bornerons, pour ne pas être entraînés trop loin, à faire connaître quelques-unes des enchères les plus importantes. Cuyp, *Paysage avec animaux*, 3,930 fr.; *Portrait d'enfant*, 1,500 fr.; Dusart, *La bouillie*, 900 fr.; Flinck, *Portrait d'homme*, 1,300 fr.; Fyt, *Gibier*, 1,810 fr.; Van Goyen : *La Meuse*, 3,000 fr.; *Les chaumières*, 2,000 fr.; *Paysage*, 1,520 fr.; *Marine*, 1,850 fr.; autre *Paysage*, 1,900 fr.; *L'hiver en Hollande*, 1,900 fr.; Frans Hals, *Un buveur*, 1,520 fr.; *Le déjeuner galant*, 1,020 fr.; Helsd, *Famille hollan-*

daise, 1,000 fr. ; *Portrait d'homme*, 1,450 fr. ; Heyden, *Le château-fort*, 2,000 fr. ; Honde Kœter, *Oiseau de proie dans une basse-cour*, 4,650 fr ; P. de Hooge , *Intérieur hollandais*, 2,300 fr. ; Hugtenburch, *Le Campo-Vaccino à Rome*, 1,120 fr. ; Van Huysuns, *Raisins et primerères*, 1,010 fr. ; Lingelbach. autre vue du *Campo-Vaccino à Rome*, 2,500 fr. ; Maar, *Les laveuses*, 1,100 fr. ; Mierevelt, *Portrait d'homme*, 1,080 fr. ; A. Van der Neer, *Le canal*, 10,000 fr. ; Gaspard Netscher, *La femme au perroquet*, 4 020 fr. ; *Portrait de jeune femme*, 1,000 fr ; Isaac Ostade, *L'auberge*, 3,250 fr. ; Ad. Ostade, *Le déjeuner*, 730 fr. ; Ovens, *Famile hollandaise*, 1,350 fr. ; Poel, *L'atelier de l'orfévre*, 1,050 fr. ; Van Pol, *Fleurs*, 800 fr. ; Rembrandt, *Portrait d'un jeune homme*, 5,600 fr. ; Rubens, *Minerve et Vénus*, 2,620 fr. ; Ruysdael, *Paysage agreste*, 10,000 fr. ; *Le moulin à vent*, 3,200 fr. ; Slingelandt, *Une dame et son enfant*, 2,400 fr. ; J. Steen, *Le benedicite*, 4,650 fr. ; D. Teniers, *Les deux chaumières*, 3,520 fr. ; Terburg : *Portrait d'homme*, 1,720 fr. ; *Le verre de limonade* 1,880 fr. ; A. Van Velde, *Pâturage*, 2,500 fr. ; W. Van Velde, *Marine*, 2,500 fr. ; autre *Marine calme plat*, 1,650 fr. ; Vos, *Famille hollandaise*, 5,000 fr. ; Ph. Wouwerman, *Soldats en voyage*, 5,000 fr. ; Pierre Wouwerman, *Le cheval blanc*, 700 fr. ; J. Wynants, *Paysage*, 1,020 fr. ; autre *Paysage*, 550 francs.

Si nous passons maintenant aux diamants, nous trouvons naturellement des enchères encore plus considérables : un joli collier de perles à trois rangs, 26,950 francs ; deux belles perles poires avec calottes en roses et attaches ornées d'un brillant, 5,600 fr. ; une très-importante parure composée d'un collier, deux bracelets, un peigne et deux boucles d'oreilles en brillants, émeraudes, rubis, saphirs et rose, le tout 68,950 francs. Une petite fortune quoi ! et on prétend qu'elle avait, dans l'origine, coûté presque le double.

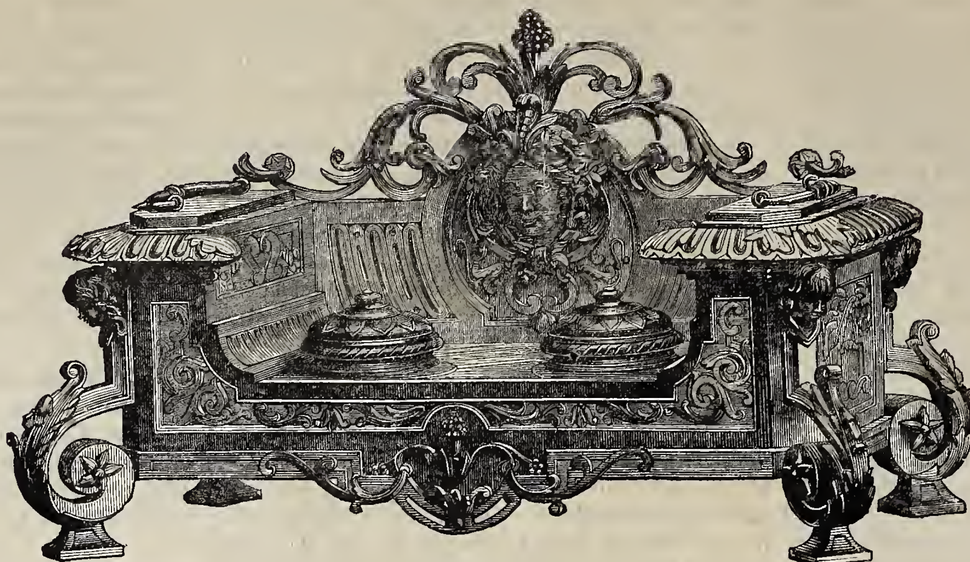
Puis venaient : Douze marguerites montées de brillants et de roses, 9,150 fr. ; un autre parure avec broche en turquoises entourées de diamants, pendants d'oreilles, etc. 14,500 fr.

Les tabatières, bonbonnières, bijoux anciens et le reste n'ont pas reçu du public un plus mauvais accueil. Une boîte carrée en or émaillé en plein, décorée de scènes dans la manière de Greuze, 7,120 fr. ; une boîte ovale en or émaillé vert, sur fond guilloché, avec personnages, époque Louis XVI, 2,010 fr. ; une boîte ovale en or guilloché et émaillé gris violacé, 2,400 fr. une boîte oblongue, à angles coupés, 2,700 fr. ; une boîte ovale à cage en or gravé garnie de sardoine orientale, 1,500 fr. ; une petite boîte, de forme contournée, en or ciselé, à coquilles, 1,520 fr. ; une boîte carrée, en émail de Saxe, 1,000 fr. Nous n'en finirions pas si nous voulions signaler ici toutes les jolies bonbonnières que se sont ainsi disputées les marchands et les amateurs. Il y avait quelques femmes charmantes dans l'assistance qui n'étaient pas les moins animées à la poursuite de tous ces bijoux.

Une châtelaine en or repoussé et ciselé, garnie de deux cassolettes, beau travail du temps de Louis XV, a été vendue 2,399 fr. ; un nécessaire en agate, en or repoussé, avec personnages en relief, costume Watteau, travail anglais du temps de Louis XV, 1,720 fr. Le bel éventail du temps de la Régence dont nous avons donné une description sommaire, 1,300 fr. Une coupe en cristal de roche du XVIe siècle, 2,500 fr ; les autres pièces en cristal de roche ont varié de 500 à 7 ou 800 fr. Deux sculptures en haut relief, bois, travail italien du XVIe siècle, représentant des sujets profanes, 1,420 fr.

Parmi les faïences, une garniture de cinq pièces de Delft, 510 fr.

Dans les émaux cloisonnés de la Chine, une pendule au centre d'une pagode supportée par des mandarins et des chimeres, 1,300 fr. ; deux beaux vases à panse carrée, 3,150 fr. ; deux flambeaux formés par des élé-



UN ÉCRITOIRE. (*Gaz. B.-Arts.*)



DESSIN DE GÉRICAULT. (*Gaz. B.-Arts.*)

phants, 960 fr.; deux cornets à panse renflée, 1,510 fr.; deux vases en forme de rouleau, 1,200 fr.

Comme porcelaines, deux jolies chimères assises sur des socles carrés, 870 fr.; deux jolis petits vases de forme hexagonale décorés de petits médaillons, 1,150 fr.; un beau cabaret en ancienne porcelaine de Saxe, 960 fr.; deux petites statuettes en vieux Saxe, Pierrot et Pierrette debout, 1,300 fr.; un dromadaire, 1,150 fr.· un joli tête-à-tête en ancienne porcelaine de Sèvres', 1,500 fr.; deux petits vases forme citron, pâte tendre, 2,015 fr.

Une grande coupe ronde de porphyre rouge oriental, et deux vases forme Médicis, 4,550 fr.

Dans les bronzes d'art, deux bustes grandeur demi-nature, Bacchant et Bacchante, 855 fr.; figure, d'après l'antique, de gladiateur combattant, ouvrage du xviie siècle, 1,000 fr.; bas-relief, rectangulaire de la même époque, Pluton et Proserpine, 1,420 fr.; deux statuettes d'amour assis, travail français du xvie siècle, 1,270 fr.

Enfin, une jolie pendule du temps de Louis XVI à cadran tournant placé dans un vase en porphyre rouge, 1,560 fr.; deux jolies vitrines à deux corps, en glaces, avec montures en bois noir et moulures en cuivre poli, 1,110 fr.; deux torchères formées chacune d'une figure de page debout en bois sculpté et doré, sortant des ateliers de MM. Gueret frères, 2,899 fr.

Nous nous en tiendrons là pour aujourd'hui. Aussi bien ce que nous aurions à signaler maintenant manquerait d'intérêts après ce que nous venons de dire. Notons cependant qu'il s'est fait, depuis une quinzaine, plusieurs ventes par suite de décès d'artistes, tels que Eugène Grobon, André Faure; on va procéder à celle d'un peintre qui eut autrefois une certaine réputation, Gaspard Lacroix.

Nous donnerons, en terminant, rendez-vous aux amateurs de belles faïences pour mercredi prochain, salle S, à l'exposition de la remarquable collection de faïences de toutes sortes appartenant à M. le docteur Mandl.

Pierre D....

PHOTOGRAPHIE

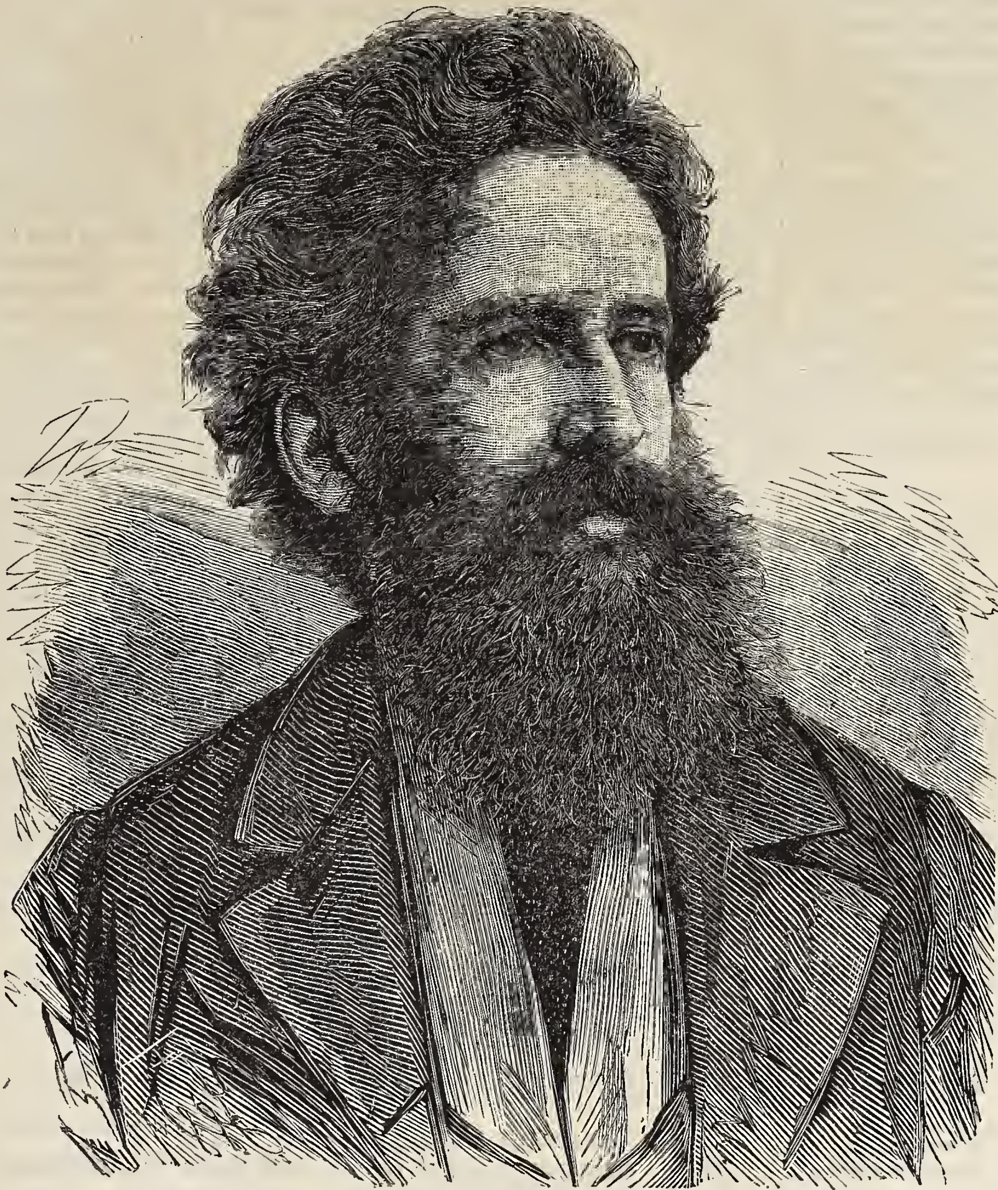
Dans mon article inséré dans *La Revue* de la semaine dernière je parlais des 120 portraits pris dans le temps extraordinairement court, d'une pose de 2 à 3 secondes par la lumière artificielle du *Luxographe* pendant un bal costumé.

Les plaques employées s'appellent *plaques Londonniennes à la gélatine sèche*, et comme leur extrême sensibilité est un sujet de grand intérêt, je crois être agréable à mes lecteurs en leur faisant part de tout ce qui a été publié à cet égard par les inventeurs, MM. Wrattow et Wainright, d'autant plus que depuis ces derniers quatre mois certains photographes ont absolument banni le procédé au collodion humide avec le bain d'argent, même pour les portraits d'enfants.

La forme la plus simple de l'émulsion a, pour ses composés, du bromure d'argent et de la gélatine, mais pour le paysage surtout, dans lequel prédominent les arbres et le feuillage, il y a grand avantage à ajouter l'iodure.

Pour le portrait, les seuls ingrédients nécessaires à l'émulsion gélatineuse sont : la gélatine, le bromure d'ammonium, le potassium et, suivant le caprice de l'opérateur, le nitrate d'argent.

Supposons qu'il faille mélanger 284 centimètres cubes d'émulsion gélatineuse, vous prenez 13 grammes de gélatine Nelson brevetée (qualité extra qu'on peut se procurer chez Audoin, 5, cité Bergère, et non pas cette gélatine opaque qui produit des ombres et des rides), 5gr,85 de bromure d'ammonium, 9gr,75 de nitrate d'argent et 256 centimètres cubes d'eau distillée; pendant l'opération du lavage, la gélatine absorbera la quantité restante des 28 centimètres cubes d'eau.



PORTRAIT DE JEAN MACKART. (*N. Ill. Zeitung.*)

Choisissez une bouteille bouchée à l'émeri et fermant parfaitement, placez-y le bromure et 170 centimètres cubes d'eau distillée, remuez bien de manière à dissoudre le bromure, ajoutez la gélatine, remuez de nouveau de manière à la couvrir d'eau et à lui permettre de plonger pendant une demi-heure.

Pendant ce temps, prenez une bouteille semblable, placez-y le nitrate d'argent et le reste de l'eau distillée, 86 centimètres cubes, et agitez jusqu'à ce que le nitrate d'argent soit dissous.

Placez alors ces deux bouteilles dans l'eau chaude à la température de 38 degrés centigrades, la dissolution de gélatine se produira bientôt, réunissez alors le contenu dans deux bouteilles en versant la solution de nitrate d'argent dans celle de bromide et gélatine en la remuant avec une baguette de verre.

Le bromure d'argent se forme par une double décomposition et reste suspendu, car la résistance présentée par la viscosité de la gélatine agit efficacement pour empêcher la décomposition instantanée d'aucun des sels, et il se trouve, dans la pratique, qu'un séjour dans l'eau chaude à 38 degrés centigrades pendant 5 à 6 heures est nécessaire pour compléter la double décomposition, mais qu'une trop grande chaleur compromettrait le succès de l'émulsion.

Mais qu'est-ce que la double décomposition? Simplement l'échange des éléments, l'échange des bases.

Dans ce cas, le nitrate d'argent et le bromure d'ammonium changent leurs bases formant du bromure d'argent et du nitrate d'ammonium.

Une expérience, très simple, démontrera cette théorie : prenez un tube d'expérience contenant une solution de nitrate d'argent dans l'eau, et un autre tube contenant une solution de bromure d'ammonium dans l'eau, unissez les deux solutions, vous voyez instantanément le résultat, et comme il n'y a pas de médium préventif, le bromure d'argent étant insoluble dans l'eau reste au fond, tandis que le nitrate d'ammonium étant soluble dans l'eau reste en solution. Il est aisé de séparer les deux éléments par un simple décantage.

Un débutant dira, tout naturellement, à la vue de cette expérience : eh bien! puisque c'est si facile, pourquoi ne pas faire de cette manière votre bromure d'argent?

Malheureusement, cher lecteur, cela ne peut se passer ainsi par la plus concluante des raisons : le bromure d'argent ainsi formé est très-peu sensible à la lumière et devient par conséquent inutile pour la photographie. Il est absolument nécessaire qu'il soit formé en le combinant avec une matière organique telle que la gélatine qui peut communiquer au bromure d'argent le plus haut degré de sensibilité que nous puissions connaitre.

Quand la gélatine est employée, le bromure d'argent formé ne se retire pas immédiatement, mais reste longtemps en suspension pendant que le nitrate d'ammonium reste en solution d'où on peut conclure que les deux éléments ne sont qu'en juxtaposition et qu'une simple décantation ne pourrait pas achever ce qui est nécessaire, la séparation l'un de l'autre, car autrement le nitrate d'ammonium se cristalliserait à la surface et deviendrait inutile.

La question se présente donc ainsi : comment surmonter le mieux cette difficulté?

On a déjà publié cinq méthodes différentes pour éliminer le nitrate soluble d'ammonium :

1° Le magnifique principe de dialysis inventé par le professeur Graham;

2° La méthode de verser l'émulsion chaude de gélatine pour se figer dans une cuvette, et lavage avec un jet d'eau coulant du robinet;

3° On a recommandé de verser l'émulsion chaude de gélatine dans une bouteille, et en la tenant horizontalement de la retourner sous l'eau du robinet jusqu'à ce que la gélatine se soit fixée tout autour de l'intérieur de la bouteille;

4° Précipité à l'alcool;

5° Système que je vais bientôt décrire.

1° La dialysis est un plan scientifique; le fond d'un pot de confitures est enlevé et autour du sommet on serre fortement une pièce de peau de vessie ou de papier parcheminé appelé techniquement *septum*, et retenu par une forte ficelle; le pot est alors renversé et le septum devient le fond de l'appareil, la gélatine chaude, quand elle a été gardée suffisamment entourée d'eau chaude à 38 degrés, de manière à mûrir et veillir (ce qui est le point capital de toute la méthode) est versée sur le septum et le pot est plongé aussi bas que possible dans l'eau chaude, toujours à 38 degrés de manière à ce que l'eau chaude à l'extérieur du vase soit au niveau de la surface supérieure de la gélatine.

La gélatine est un corps colloïde, le nitrate d'ammonium, un cristalloïde qui passe à travers le septum, ce qui n'est pas possible aux corps colloïdes.

Il semble donc que théoriquement le but serait atteint, mais il y a un inconvénient sérieux : la gélatine peut se décomposer elle-même avant que tout le nitrate d'ammonium ait le temps de passer à travers le septum et deviendrait sans emploi au moment où la dyalisis serait complète.

La dyalisis ne peut être employée que pour de pe-

tites quantités, mais il faut y renoncer comme tout à fait impraticable pour des émulsions gélatineuses en grandes masses.

2° La méthode de verser l'émulsion de gélatine chaude dans une cuvette pour se figer est d'un effet certain si vous lui donnez le temps et si vous pouvez toujours déterminer *combien de temps* et *combien d'eau* il faut pour arriver au résultat voulu ; mais comme on n'use pas toujours de quantités semblables, une variation quelconque dans l'épaisseur de la couche de l'émulsion gélatineuse dans la cuvette vous place dans l'incertitude de savoir si, dans un temps donné, tout le nitrate d'ammonium solubie a bien été lavé à fond.

3° Le système de verser l'émulsion chaude dans une bouteille et de la laver avec un courant d'eau qui offre la même objection que le lavage dans la cuvette est encore plus délicat et difficile à exécuter. Il n'est pas toujours possible d'empêcher la formation de grumeaux variant en grosseur depuis une noisette jusqu'à une noix, et ces grumeaux, une fois formés, il est impossible de débarrasser le sel de nitrate d'ammonium de l'intérieur de ces grumeaux par quelque lavage que ce soit.

W. Harrison.

(*A suivre.*)

Après les lauriers de M. le marquis de Beauvoir et de M. le marquis de Compiègne, qui nous ont, en grands seigneurs hommes de lettres, raconté leurs voyages et explorations avec un succès qui persiste encore aujourd'hui, Madame Laure D. F., une Parisienne jusqu'au bout des ongles, c'est-à-dire une femme de goût, vient de publier, chez Hachette, le récit charmant et intime d'une traversée de France à Shanghaï et à Yédo.

Nous venons de lire avec intérêt le trop court volume qui nous a été remis. Félicitons l'auteur d'avoir cédé aux prières de ses nombreux amis en livrant au public des narrations dont le style facile et littéraire assure à l'ouvrage un succès durable et un des premiers rangs parmi les voyageurs modernes, ce livre venant compléter la trinité d'explorateurs plus mondains que scientifiques.

Eden.

LE SPORT EN ANGLETERRE

Londres.

La saison hippique en Angleterre est vrasment commencée à présent. Les réunions se succèdent rapidement, favorisées été par un temps splendide. Sandown Park inaugurait sa brillante série de courses la semaine dernière par un premier « meeting » qui a été bien intéressant. Le Sandown Grand Prize a été emporté par *Rifle*, cheval de M. Jennings; outre cela nous avons vu les victoires de *Boniface*, au capitaine Machell dans l'International Hundle-race Derby; de *Whalebone*, au lord Beresford, dans le Métropolitan Hunter's Flat Race; de *Northumbrian*, à M. Baxter, dans le Selling. Je passe sur les journées de mardi et mercredi pour arriver à la deuxième réunion qui s'est tenue vendredi et samedi derniers, et qui a été réservée aux chevaux montés par des officiers, gentlemen ou membres du Club. Les *events* les plus intéressants du meeting étaient deux steeple-chases : la Coupe d'Or et le Light Weight Steeple-chase. Le premier est échu à *Boyne Water*, appartenant à M. H. Fenning. Le Light Weight Steeple-chase a été gagné par *Collegian*. En somme, la réunion de Sandown a été bien réussie cette fois, et nous n'avons qu'à faire des vœux pour qu'il en soit de même à l'avenir.

Croydon ouvrait ses portes mardi dernier (11 mars). Cette première journée est la moins importante des trois *meetings* qui ont lieu à Croydon. Le programme se composait de quatre épreuves parmi lesquelles la plus intéressante était, sans contredit, le Croydon Hunter's Flat Race, qui a été enlevé justement par *Quito*, monté admirablement par M. Crawshaw, *Bell-Ringer* était second et *Fay* troisième.

Jackal, à lord Biresford, a eu facilement raison de ses adversaires dans le Stewards steeple-chase, où courait *Quibble*, qui est arrivé deuxième et *Jupiter Tronano*, qui s'est placé troisième. En fin de compte, belle course pour *Jackal*, et qui montre que le vieux cheval de M. Beresford est en forme et par-conséquent à redouter pour le Grand National de Liverpool.

Le Selling Steeple-chase est échu au favori *Mimulus*, battant facilement *Minoric*, *Pinafore*, *Revoke* et *Duchess of Gloucester*. La journée s'est terminée par le Shirley Iturdlo-Race qui a été une victoire pour *Boniface*, au capitaine Machell.

Mercredi était le second jour du Croydon-meeting et à ce titre devait offrir un grand intérêt. En effet, c'est là que s'est courue la course de haies internationale, pour laquelle se sont présentés huit concurrents. Parmi eux, *Singleton*, favori du Ring, à 2 contre 1 : *Boniface* et *Blue Ruin* avait aussi beaucoup de partisans. Les prévisions du Ring ne se sont réalisées qu'en partie: *Boniface* et *Blue Ruin* se sont bien placés second et troisième, mais le favori *Singleton* a passé le poteau un des derniers; c'est *The Bear*, au duc de Hamilton, qui est arrivé premier.

Les autres épreuves de la journée, au nombre de quatre, ont été gagnées : la première — le Woode-Side steeple-chase, par *Militant*; la deuxième — l'Addiscomb, par *Mimulus*; la troisième — le Maiden-Hurdle-Race, par le favori *Samaria*; et, enfin, le Middle-Class-Hunter's-Flalt-Race a été pour *Ebor*, à M. Kruckenberg.

Le Betting sur le Grand National de Liverpool est maintenant assez animé. *Austerlitz* est devenu premier favori à 8 contre 7, *Regal* second à 100 contre 8. *Marshal-Niel* est à 500/40, tandis que 500/35 sont offerts contre *Liberator*. Enfin, *Bob Radley* est à 33/1 et *Jackal* à 100/1.

Longchamps.

Dernier concert de musique classique donné par MM. P. Maurin et Richard Loys, avec le concours de MM. H. Fissot. Colblain, Mas et de Bailly.

Mercredi 19 mars, à 8 1/2 heures du soir (salle Pléyel).

PROGRAMME

1. Quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle. — Schumann.
2. Quatuor pour instruments à cordes. . . . . — Haydn.
3. Sérénade pour violon avec accompagnement de double quatuor et instruments à vent. . . . — Beethoven.
4. Grand quintett (*La Truite*) pour piano, violon, alto, violoncelle et contre-basse. . . . . — Schubert.

PROGRAMME DES CONCERTS

DU DIMANCHE 16 MARS

à 2 heures précises.

Société des concerts du Conservatoire.

1. Symphonie av. chœurs. (Soli par Mᵐᵉˢ Marianne Viardot, Boidin-Puisais. MM. Villaret fils et Auguez.) — Beethoven.
2. Fragment symphonique d'*Orphée*. . . . . . . — Glück.
3. Arietto de la *Calandrina*. . . . . . . (chantée par Mˡˡᵉ Marianne Viardot.) — Jomelli.
4. Ouverture de *Ruy-Blas*. — Mendelssohn.

Le concert sera dirigé par M. DELDEVEZ.

Concerts populaires.

Relâche.

Association artistique (salle du Châtelet).

1. Ouverture de *Coriolan*. — Beethoven.
2. Concerto pour violoncelle. . . . . (exécuté par M. E. Gillet). — Golterman.
3. Fragments du *Songe d'une nuit d'été*. . . . — Mendelssohn.
4. *Le Désert*, ode-symphonie en 3 parties. (avec le concours de Mˡˡᵉ Rousseil, de MM. Moulièrat et Villard). — Félic. David.

Le concert sera dirigé par M. ED. COLONNE.

TIR AUX PIGEONS

TIR DU MARDI 4 MARS 1879.

Poule à 26 mètres, 1 louis, 5 pigeons, 5 tireurs : M. le prince Maurocordato, 5/5 G. — *Même poule, 8 tireurs* : M. Rembielinski, S., 5/7 G. — *Poule à 24 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 13 tireurs* : MM. le capitaine Tart, 7/7, 1ᵉʳ; A. Yeo, 6/7, 2ᵉ et 3ᵉ; Paul Lagarde, 6/7 (partagés). — *Poule à 26 mètres, 11 tireurs* : MM. Laniel, 7/7, 1ᵉʳ; le comte Lambertye, 6/7, 2ᵉ; A. de Tavernost, 5/7, 3ᵉ; Rembielinski, 5/7 (partagé). — *Poule à 26 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 5 tireurs* : MM. le comte de Lambertye, 4/4; Rembielinski, 4/4 (partagée). — *Même poule, 5 tireurs* : MM. le comte de Lambertye, 5/7 G.; de Montgomery, 4/7. — *Même poule, 4 tireurs* : M le comte de Lambertye, 3/3 G. — *Même poule, 4 tireurs* : M. le prince Poniatowski, 2/3 G. — *Match à C. D., à 24 mètres, 1 louis* : M le comte de Lambertye, 4/6 G. — *Même match* : M. le comte de Lambertye, 2/2 G.

TIR DU JEUDI 6 MARS 1879.

Match à 26 mètres, 1 louis, 5 pigeons : M. le comte de Lambertye, 4/5 G. — *Poule à 27 mètres, 5 louis, 5 pigeons, 3 tireurs* : M. de Montgomery, 4/5 G. — *Poule à 26 mètres, 1 louis, 5 pigeons, 7 tireurs* : M. le prince Maurocordato, 5/5 G. — *Même poule, 2 louis, 7 tireurs* : MM. le baron Taverost, 5/5; Paul Lagarde, 5/5 (partagée). — *Poule à 26 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 8 tireurs* : M. Paul Lagarde, 2/2 G. — *Même poule, à 28 mètres, 9 tireurs* : MM. le baron de Tavernost, 6/7 G.; le vicomte de Quélen, 5/7. — *Poule à 26 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 10 tireurs* : MM. Paul Lagarde, 7/7, 1ᵉʳ; le baron de Tavernost, 6/7, 2ᵉ; le marquis de Caumont, 8/10, 3ᵉ. — *Même poule, 8 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 7/7, 1ᵉʳ; Paul Lagarde, 6/7, 2ᵉ; le vicomte de Quèlen, 9/12, 3ᵉ. — *Poule à 26 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 5 tireurs* : M. le baron de Tavernost, 3/3 G. — *Même poule, 4 tireurs* : M. E. de Tavernost, 4/4 G. — *Même poule, 4 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 1/1 G. — *Même poule, 3 tireurs* : M. de la Serve. 1/1 G.

TIR DU SAMEDI 8 MARS 1879.

Match à 28 mètres, 1 louis, 1 pigeon : M. le comte de Lambertye. 1/2 G. — *Même match* : M. A. de Tavernost, 1/1 G. — *Poule à 27 mètres, 1 louis, 5 pigeons, 3 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 3/5 G. — *Même poule, 4 tireurs* : M. le capitaine Tart, 6/6, G. — *Même poule, 1 pigeon, 5 tireurs* : M. Laniel, 2/2 G. — *Même poule, 7 tireurs* : MM. A. de Tavernost, 3/4; le prince Maurocordato, 3/4 (partagée). — *Même poule à 28 mètres, 7 tireurs* : M. le capitaine Tart, 3/3 G. — *Même poule, 9 tireurs* : MM. le comte B. de Montesquiou, 2/2; le baron de Tavernost, 2/2 (partagée). — *Poule à 28 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 12 tireurs* : MM. Yeo, 6/7, 1ᵉʳ; Rembielinski, S., 5/7, 2ᵉ; Paul Lagarde, 5/8, 3ᵉ. — *Même poule, 26 mètres, 10 tireurs* : MM. le baron de Tavernost, 6/7, 1ᵉʳ; le capitaine Tart, 5/7, 2ᵉ; Paul Lagarde, 7/10, 3ᵉ. — *Même poule à 28 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 7 tireurs* : MM. A. de Tavernost, 2/2; Rembielinski, 2/2 (partagée). — *Même poule, 7 tireurs* : M. le baron de Tavernost, 3/3 G. — *Même poule, 5 tireurs* : M. Rembielinski, 2/2 G. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 1 louis 5 tireurs* : M. Rembielinski, S., 2/4 G. — *Même poule, 5 tireurs* : M. Rembielinski, S., 2/2 G. — *Même poule, 5 tireurs* : M. Rembielinski, C., 2/2 G. — *Poule à 30 mètres, 5 louis, 1 pigeon, 6 tireurs* : M. Rembielinski, S., 4/4 G.

Etaient présents aux différents tirs :

MM. de Montgomery; A. de Tavernost; Laniel; E. de Tavernost; le baron de Tavernost; le prince Maurocordato; le colonel Wheatley; le comte de Lambertye; Rembielinski Stanislas; Rembielinski, Constantin; Paul Lagarde; le vicomte R. de Quèlen; A. Yeo; le capitaine Tart; le comte B. de Montesquiou; le prince Poniatowski; de la Serve; le marquis de Caumont-Laforce; Pinatel; Machet; le comte de Baussier; le comte de Pleumartin; le comte de Gontaut; le baron R. de Hottinguer.

AVIS

SAMEDI 22 MARS, A 2 HEURES PRÉCISES.

PRIX DU PRINTEMPS

Un objet d'art, offert par le *Comité du Cercle des Patineurs*, ajouté à une poule de 100 fr. Le deuxième recevra 25 0/0, le troisième 15 0/0 sur les entrées. Distance, 25 mètres. Sept pigeons.

GASTRONOMIE

SOLES A LA NAPOLITAINE.

Je prie mes lectrices de vouloir bien me lire jusqu'au bout et de ne rejeter la recette que j'indique qu'après l'avoir expérimentée.

Je sais bien que notre goût français se révolte à l'idée d'associer le fromage au poisson et j'avoue, pour ma part, qu'avant d'avoir tenté l'aventure, je partageais cette répulsion.

Or voici le plat que je mangeais un jour de grand appétit dans un *trattoria* du pays de Gênes :

On fait d'abord renfler, dans de l'eau bouillante suffisamment salée, des lassagnes, ou, à défaut, du macaroni : lorsque la pâte est aux trois quarts cuite, on la jette dans de l'eau froide et on la fait égoutter ensuite sur un tamis.

On fait cuire dans la même eau deux soles dont on découpe ensuite la chair par filets.

Ces préparatifs achevés, on prend un plat creux que l'on fonce avec du beurre et du fromage râpé; sur ce premier lit on étend des filets de soles que l'on recouvre d'une couche de lassagnes et de fromage, et l'on va alternant ainsi jusqu'à ce que le plat soit comble. L'on termine, bien entendu, par un lit de beurre et de fromage, puis on achève la cuisson dans un four de campagne pour que le mets prenne bonne couleur.

Tous les poissons d'eaux douces ou de mer, — arêtes enlevées, — peuvent s'apprêter ainsi.

Je ne chercherai pas à faire éclater votre enthousiasme pour ce plat qui peut paraître bizarre à première vue, me bornant à vous engager à le préparer avant de le condamner.

MENU.

Potage à la purée de navets,
Soles à la napolitaine,
Brochette de bécasseaux,
Salade,
Choux rouges à la hollandaise,
Compote de pommes.

P. de BALBAAC.

SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT

Comité des courses pour l'année 1879.

Membres fondateurs.

MM. E. Le Roy.
A. Lupin.
Le comte d'Hédouville.
Le baron de la Rochette.
Le prince de la Moskowa.
Le comte Greffülhe.
Le comte A. de Noailles.
Le comte F. de Lagrange.

MM. Le comte A. des Cars.
H. Delamare.
Le comte Hocquart de Turtot
J. Mackensie-Grièves.
Le duc de Fitz-James.
Le baron A. Schickler.
Le comte Rœderer.

Membres adjoints.

MM. Le marquis de Lauriston.
Le prince Joachim Murat.
Le prince A. d'Arenberg.
J. de Carayon-Latour.
Le baron G. de Rothschild.
Le duc de Fezensac.
P. de Salverte.
Fould.

MM. A. de Lignières.
P. de Vanteaux.
Le marquis de St-Sauveur.
Le comte G. de Juigné.
Le comte de Berteux.
Le comte F. de Kergorlay.
Le comte L. de Turenne.

Commissaires des courses.

MM. Le baron de la Rochette.
Le comte H. Greffülhe.

MM. Le comte Hocquart de Turtot

Commissaire adjoint pour la surveillance du terrain.

M. Mackensie-Grièves.

Commission chargée du terrain de Chantilly.

MM. Le comte d'Hédouville, prés.
H. Delamarre.
Le baron A. Schickler.

MM. Le duc de Fezensac,
P. de Salverte.



LA REVUE DE LA MODE

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Visite Duchesse en vigogne, ornée de velours rouge. — Devant : Elle est montante, de forme paletot droit boutonné jusqu'en bas par de larges boutons très-simples. De côté, la poche est ouverte en croissant et bordée de velours. Du collet en velours descend sur la poitrine un plissé de vigogne forme rabat. Les manches, qui sont la continuation de la pièce du dos, sont larges et ornées d'un parement de velours fixé par trois boutons, d'où tombe un plissé pareil à celui du collet, la doublure des manches est en soie blanche. Dos : La pièce du bas est, au milieu, plissée à l'écossaise. La pièce du haut, qui forme les manches, est repliée à la taille, non ajustée et fixée par trois gros boutons.

Modèle communiqué par Mme Augustine Martin, 17, rue du Quatre-Septembre.

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

On annonce l'arrivée à Paris de MM.

Le prince de Ligne. — Le prince de la Tour-d'Auvergne. — La marquise de la Broise. — Le comte Jaraczinski. — Le comte de Goulaine. — Le vicomte de Breuil. — Le comte de Tournon. — Le vicomte de Bertoult. — A. Staub. — Le comte de Caix. — Le comte de Malartic. — Le comte d'Hespel.

Le comte Albert de Voguë, en Algérie.

M. Lucien Delâtre, à Florence.

DÉCÈS

Prince Bariatinsky. — Colonel marquis de Chastenet-Puységur. Comte de Lapelin. — Comte A. de Moussac. Comte de Laloyère. — M. de Nalèche. — Comte A. de Lezay. — Baron de Vilgruy. — Baron de Ségonzac.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de fran

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 19.
SAMEDI, 22 MARS 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.;—6 mois, **15** fr.;—un an. **30** fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, **2** fr de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

ON S'ABONNE
à l'étranger :

Allemagne

Cologne, chez Rudolf Mosse, 2, Wallrafsplatz (Représentation spéciale et régie exclusive des annonces pour l'Allemagne.)
Berlin, chez Asher et Ce.
Munich, chez Ackermann.
Leipzig, chez F.-A. Brockhaus.
Mayence, chez Zabern.

Autriche-Hongrie

Vienne, chez Braumuller et fils.

Belgique

Bruxelles, chez C. Muquardt, 45, rue de la Régence.
Anvers, chez Max Rueff.

Danemarck

Copenhague, chez Reitzel.

Espagne

Madrid, chez Bailly-Baillière.
Barcelone, chez Verdaguer.

Grande-Bretagne

Londres, chez Delizy, Davies et Ce (Agence de publicité), 1, Creil street, Strand.
Londres, Williams et Norgate, 14, Henrietta. street. Covent Garden.
Liverpool, chez Edward Howel.
Manchester, chez Thomas Hayes.
Edimbourg, chez Williams et Norgate.

Italie

Rome, Florence et Turin, chez Bocca frères, libraires du Roi.
Milan, chez Brigola.
Naples, chez Riccardo et Marghieri.

Pays-Bas

La Haye, chez Martinus Nijhoff.
Amsterdam, chez Van Bakkenes.

Portugal

Lisbonne, chez José Rodriguez.

Russie

Saint-Pétersbourg, chez Mellier.

Suède et Norvége

Stockolm, chez Samson, et Wallin.

Suisse

Genève, chez Cherbuliez.
Lausanne, chez Benda.

Turquie

Constantinople, chez Depasta frères.

États-Unis

Boston, chez Little, Brown et Ce.
Chicago, chez Jansen et Mac Lure.
New-York, chez J. W. Bouton.
La Nouvelle-Orléans, chez A. Chol.
Philadelphie, Lindsay and Baker. 730, Sansom street.





PANNEAUX DÉCORATIFS DU FOYER DE L'OPÉRA, d'après Paul Baudry. *(Monde illustré.)*

CHRONIQUE

Paris, en ce moment, appartient aux artistes. Les peintres et les sculpteurs se sont emparés de la grande ville et la remplissent de leur personnalité, tout à la fois bruyante et sympathique. De son côté, l'impétueux sous-secrétaire d'État au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. Edmond Turquet, légifère à lui tout seul comme deux Parlements, et entasse règlements sur règlements, pour arriver à la perfection d'un système définitif, comme les Géants, fils de la Terre, mettaient jadis Pélion sur Ossa pour escalader le Ciel. Deux mois encore nous séparent de l'ouverture du Salon, et déjà l'on en parle partout. On fait bien. La gloire des *Beaux-Arts* est une des dernières qui nous restent, et il est juste d'entourer ceux qui les cultivent d'une bienveillance affectueuse. Le Salon de 1879 s'annonce sous les plus heureux auspices : c'est un bonheur pour tout le monde. Au point de vue de l'art, 1878 a été une année exceptionnellement mauvaise. L'Exposition universelle avait trop violemment distrait l'attention du public ; elle l'avait occupée de trop de choses à la fois. Le Salon a dû s'en ressentir, et les artistes, tout naturellement, ont subi le contre-coup. Aussi brûlent-ils du désir très-naturel de prendre une revanche qui leur est bien due, et que personne ne souhaite plus vivement que nous.

On travaille beaucoup dans les ateliers, qui bourdonnent comme les ruches au printemps.

Fervet opus, redolent que thymo fragrantia mella!

Le délai de huit jours accordé aux peintres pour envoyer leurs tableaux a été salué par d'unanimes bénédictions. L'ouverture du Salon étant prorogée de douze jours, le délai pour l'envoi aurait pu l'être de douze jours également. C'eût été plus juste. Mais on a reçu le bienfait sans en chicaner les conditions et les limites, et tout le monde a été content. Il a même été un moment question d'envoyer chez le sous-secrétaire d'État une députation de *dames-artistes*, chargée de lui offrir un bouquet, et de lui présenter une *adresse* de remercîments. M. Edmond Turquet aurait été autorisé à embrasser les deux plus jolies de ces ambassadrices. Les maris s'étant opposés, ce projet galant restera à l'état.... de projet.

Les modifications apportées au règlement pour la formation du jury d'admission, et pour cette admission elle-même, ont paru généralement insuffisantes.

Par le temps de suffrage universel où nous vivons, on voudrait que tout artiste exposant eût le droit de concourir à la nomination de ses juges. Il y aurait un moyen très-simple et très-pratique pour en arriver là : il suffirait de remettre au déposant un bulletin de vote avec son *récépissé*. Rien de plus simple, et, en même temps, rien de plus juste. Il ne faut pas traiter nos sculpteurs et nos peintres plus défavorablement qu'on ne traite, en cour d'assises, messieurs les voleurs et messieurs les assassins. — Ceux-ci, sur la liste des trente-six jurés qu'on leur présente, ont le droit d'en récuser douze !

Un *desideratum* que nous avons aussi entendu exprimer fort souvent, et avec beaucoup d'énergie, par des artistes d'un réel talent, ce serait de voir affranchi de l'épreuve du jugement, et admis d'emblée tout peintre et tout sculpteur ayant déjà figuré trois fois dans nos Salons. Quand on est déjà arrivé à un certain degré de notoriété et de talent, on ne *peut* plus, on ne *doit* plus être condamné à passer de nouveau, et à perpétuité sous les Fourches Caudines du jury. Cette perspective énerve certains artistes, qui n'osent pas oser, dans la crainte de déplaire à ces autocrates irresponsables, qui ne sont pas obligés de motiver leurs jugements, et contre la décision desquels aucun recours n'est ouvert. Tous les *jurés* que j'ai connus, pris individuellement, étaient la délicatesse en personne et l'honneur même. Mais j'ai connu aussi beaucoup de *jurys* fantasques et quinteux, distraits ou fatigués à la fin de leurs séances, et dont les décisions étaient injustifiables. Un talent éprouvé et consacré par le succès doit être à l'abri de la chance, toujours fâcheuse, d'un refus aussi blessant qu'immérité.

M. Bardoux avait voulu cette réforme ; que M. Jules Ferry l'accomplisse !

*
* *

En attendant l'Exposition générale au Palais des Champs-Élysées — (on a renoncé, non sans peine, assure-t-on, mais enfin on a renoncé à l'idée malencontreuse de transporter le *Salon* sur les cimes du Trocadéro) — les expositions partielles continuent dans les cercles élégants.

Deux artistes distingués, MM. Georges Brillouin et Plassan ont ramené la foule dans les belles galeries de la rue Saint-Arnaud.

M. Georges Brillouin occupe un bon rang dans la pléiade si brillante de nos peintres de genre, et il s'y fait remarquer par une note qui lui est particulière, et par un accent vraiment personnel. Il y a genre et genre, comme il y a fagots et fagots. Le sien ne laisse point que de viser au style et de confiner parfois à l'histoire, et par le choix des sujets et par la façon dont il les traite. *Phébus* et *Borée*, *Jean* et *André*, *Both en Italie*, une *Réunion d'artistes dans les jardins Farnèse*, le *Poste d'observation*, le *Jeune pâtre italien* sont d'excellents spécimens de cette manière, fort agréable d'ailleurs, plus relevée que le *genre* ne l'est d'habitude, et moins solennelle que la *peinture d'histoire*. M. Brillouin met au service de ces aimables sujets une couleur aimable, une main facile et légère.

M. Plassan occupe une grande place parmi nos petits maîtres. Son pinceau fin et délicat s'assouplit encore pour caresser les lignes et arrondir les contours des formes féminines. Sa *Sortie du bain*, la *Femme au miroir*, la *Psyché*, la *Jeune fille à la branche de buis*, la *Biondinetta*, la *Nonchalante*, nous offrent des types aimables, traités d'une façon sympathique ; j'ai remarqué une ou deux têtes de jeunes filles, d'une grâce vraiment exquise.

Ce n'est là, du reste, que la moitié de l'exposition de M. Plassan, qui a également envoyé au Cercle de la rue Saint-Arnaud une douzaine de fort jolis paysages, très-bien choisis, non moins bien exécutés, et dans un sentiment juste et vrai de la nature.

*
* *

Le mouvement littéraire n'a pas été moins vif en ces derniers temps que le mouvement artistique. La conquête des deux fauteuils, aujourd'hui vacants à l'Académie française, surexcite beaucoup d'ambitions, trouble beaucoup de vanités, et, comme toujours, met en jeu beaucoup d'intrigues, dont la « *Vieille dame* », comme quelques-uns appellent assez irrévérentieusement l'illustre assemblée, va s'occuper de débrouiller les fils..., à moins qu'elle ne préfère les embrouiller encore.

Il va falloir s'occuper tout d'abord de pourvoir au remplacement de M. de Sacy.

La chose ne doit point paraître à nos immortels d'une difficulté insurmontable. M. de Sacy n'est pas un de ces glorieux, remplissant le monde du bruit de leur vie et de leurs œuvres et dont l'héritage, lourd à porter, fait ployer toutes les épaules. Ce fut un talent estimable, mais dont la notoriété n'a pas franchi certaines limites assez étroites. Son successeur, quel qu'il soit, est certain d'avance d'être aussi connu que lui. Aussi estimé, c'est une autre affaire, et l'on pourra fort bien n'y point arriver, même avec plus de talent. Nulle vie ne fut, en effet, plus modeste que celle-ci ; aucune plus tranquille et plus patriarcale, plus sévèrement enfermée dans la famille, comme dans un sanctuaire.

Ancien sénateur, ancien directeur du *Journal des Débats*, membre de l'Académie française, Samuel-Ustazade-Sylvestre de Sacy appartenait à cette race vertueuse qui donna à l'illustre société de Port-Royal une des plus nobles et des plus pures personnalités de son groupe majestueux d'hommes supérieurs — Le Maître de Sacy. Son arrière-neveu, le *de-cujus* d'aujourd'hui, est bien de la même souche et du même sang. Il y eut toujours en lui quelque chose de fier jusqu'à l'austérité. Tout ce qu'il a signé est marqué au coin de la raison et du bon sens. Malheureusement il n'a guère écrit que sur les feuilles volantes d'un journal — *Ludibria ventis* — des jouets pour les vents ! comme disait un ancien. Lui-même, du reste, l'a avoué avec une bonne grâce et une modestie charmantes : « Le même travail a rempli toute ma vie, me disait-il un jour ; j'ai fait des articles de journaux et je n'ai pas fait autre chose. Encore n'ai-je travaillé qu'à un seul journal, *le Journal des Débats* ! »

Après 1848 il eut un beau rôle et il sut le remplir dignement. Il se fit l'homme de tous, défendit les principes sociaux avec une réelle ardeur, et devint en quelque sorte, l'avocat général de la Société en péril. Plus tard, pris d'un inconcevable dégoût, il se retira de la politique, et se réfugia tout entier dans la philosophie religieuse et dans les Lettres — les Belles-Lettres, comme on disait autrefois, — les Allemands disent encore aujourd'hui les *Bellé tristes*, pour désigner ceux qui la cultivent. Nourri de la substance des grands maîtres, M. de Sacy a parlé d'eux dans leur langue, avec un style châtié, sans clinquant ni faux goût, mais avec finesse, en réunissant deux extrêmes — le piquant et la candeur.

Homme pieux, dans un siècle incroyant, il avait fondé une Bibliothèque spirituelle, qui réédita avec beaucoup de discernement quelques écrivains religieux du XVIIe siècle, en les enrichissant de petites préfaces délicates, d'un tour exquis, où l'on retrouve comme un écho de saint François-de-Salles. C'est la même douceur aimable et la même modération engageante. Il est difficile d'avoir la dévotion plus aimable.

M. de Sacy fut un de ces hommes rares dans tous les temps, plus rare encore à notre époque, trop déshabituée du respect, que tous les partis honorent. La gloire même, souvent familière, — mais on le lui pardonne, — et qui tutoie assez volontiers ses favoris, garda toujours avec lui des manières réservées et des formules de politesse. On disait *Monsieur de Sacy*, comme on disait *Monsieur Guizot*.

Les candidatures improvisées pour recueillir cette succession n'ont pu, jusqu'ici, réunir les conditions nécessaires pour fixer les suffrages de l'Académie. Sous le prétexte que M. de Sacy fut surtout un journaliste, ce sont les journaux qui ont attaché les premiers grelots. On a donc mis en avant, sans les avoir consultés, je le suppose, MM. Paul de Saint-Victor, Charles Monselet et Labiche.

M. *de Saint-Victor* est un rhétoricien distingué ; il marche dans les souliers de Théophile Gautier, qui le gênent aux orteils ; c'est un élève de l'école descriptive : il sait tout ce qui se voit, et rien de ce qui s'entend. Ayant à son service plus de mots que d'idées, il connaît le pouvoir d'un adjectif mis à la fin d'une période ronflante, mais vide trop souvent, et ses phrases bien tournées, font penser à des flacons aux fines ciselures.... dans lesquels on n'aurait rien mis.

M. Charles Monselet a écrit les aventures de *M. de Cupidon*, l'Éros de l'Olympe grec, dépaysé sur le boulevard Montmartre, et pataugeant dans le Mac-Adam, sur les talons des lorettes. C'est une fantaisie aux contours un peu indécis, pastiche vague du XVIIIe siècle, plus voisin, malgré son titre, de Louvet que d'Anacréon. On a, du même auteur, une jolie saynette qui n'eut guère de représentations à la Comédie-Française, parce que le public n'y venait pas, mais qui méritait d'en avoir davantage ; puis une pièce aimable au théâtre de la rue

Favart, les *Surprises de l'Amour*, une comédie de Marivaux, transposée pour l'Opéra-Comique; enfin, la *Lorgnette littéraire*, un petit livre assez malin, où les défauts des confrères sont vus avec des verres grossissants. — L'auteur, qui n'a rien de commun avec Adonis, nous fait l'honneur de nous comparer à un garçon coiffeur... pourvu que la corporation ne réclame point ! M. Monselet a aussi rédigé certains menus pour des dîners de second ordre. On soupait mieux chez Lucullus, et j'aurais plus de confiance dans le savoir raisonné de M. de Balbaac. Tout cela est un peu bien léger, et les immortels qui voudront des titres réels trouveront peut être ceux-là insuffisants.

Le troisième candidat, M. Labiche, le joyeux vaudevilliste que chacun sait, est, je crois, patronné par le *Vert-Vert* et l'*Entr'acte*, dont on connaît la valeur littéraire.

Le spirituel auteur de tant de pièces amusantes peut se vanter d'avoir fait rire ses contemporains; ceci lui sera compté comme une vertu auprès du *Dieu des bonnes gens;* mais ce n'est peut-être pas le genre de préparation que j'aurais conseillé à celui qui doit louer dans son discours de réception les espèces d'homélies placées en guise de préface en tête de sa *Bibliothèque spirituelle*, par Samuel-Ustazade — Sylvestre de Sacy. Quoi qu'il en soit, les visites vont commencer, et si le fauteuil est le prix de la course, c'est évidemment *Labiche* qui doit l'obtenir. Ce nom est d'un bon augure dans un *steeple* de ce genre, et, avec la permission de Ned Pearson, la *Revue* le donne comme son gagnant. Il arrivera *bon premier*, à moins que le juge ne le disqualifie ou ne lui impose une surcharge, auquel cas le prix pourra être remporté par un *out-sider*.

*
* *

Grand calme dans les régions mondaines, pendant ces derniers jours, pleins de préoccupations et de troubles, où l'horizon s'est obscurci de points noirs. On profitera d'une embellie du temps pour achever le carnaval. Il y a d'habitude une reprise de fêtes à la mi-carême. L'Opéra donne son dernier bal masqué et les gens du monde qui ont encore un peu de respect des souvenirs du passé et des traditions que nous ont léguées nos pères, allument leurs lustres pour la dernière fois, avant les solennités de la semaine sainte. Un peu plus tard, après Pâques, commencent les fêtes du printemps, et les soirées aux lilas, quand déjà on peut entr'ouvrir les fenêtres dans l'intervalle des quadrilles.

En ce moment la nouveauté à la mode dans certains clubs, et dans quelques maisons, où le faste égale la richesse, ce sont les dîners en musique. Tantôt on a l'orchestre complet, flûtes, alto, violon, basse et violoncelle; tantôt on se contente d'une fanfare. Les exécutants, placés dans une pièce voisine, sont dissimulés derrière des massifs de roseaux, de fleurs et d'arbustes. Les valses, les concertos et les symphonies servent d'accompagnement à la causerie, qui murmure *sotto voce*, pour ne pas troubler la mélodie ailée, voltigeant, pareille à quelque oiseau chanteur, au-dessus de la table du festin.

Le théâtre de Société est aussi un des passe-temps que l'on se permet le plus volontiers en carême. — Serait-ce qu'on le regarde comme une *mortification* pour l'auditoire?

Samedi dernier, on jouait donc la comédie aux deux bouts de Paris. Au square de Messine, dans le bel hôtel, italien par l'aspect, et par le grandiose de sa distribution intelligente, de M[mes] de Nerville et Aubernon, qui n'ont pas besoin de sortir de chez elles pour trouver une troupe complète et une troupe excellente; on a donné le *Filleul de Pompignac*, une comédie d'*Alphonse de Jalin*, — c'est le pseudonyme d'Alexandre Dumas, les jours où il ne veut pas signer. — La pièce, reçue froidement à sa première apparition sur une scène publique, insuffisante comme action, est très-montée de ton, et pleine de jolis mots — dits à ravir par les artistes du *Théâtre de Messine*, M[mes] Aubernon, — la belle-mère et la bru; — Thénard et de Caillavet; MM. Aubernon, Lecointe, Mahou, Larcher, Chameroy — auxquels M[me] Pasca donnait la réplique, avec l'autorité d'un talent hors ligne. Très-jolie soirée, intéressante, réussie à souhait.

*
* *

Boulevard St-Germain, chez M. Georges Hachette, un des trois directeurs de la puissante maison à laquelle nous devons tant de livres et de si beaux livres. La Comédie Française, — quittant pour un soir la maison de Molière et la rue Richelieu, est venue jouer une jolie pièce de Gondinet, et réciter des vers d'Alfred de Musset, de Victor Hugo, de Béranger, de Coppée, de Sully-Prudhomme, de Florian, d'Édouard Plouvier et de Gustave Nadaud. — Dans les entr'actes, Pagans, un virtuose *di primo Cartello*, nous a ravi, par des airs heureusement choisis et admirablement chantés, de Rameau, de Cavalli et de Rossini, le maître à tous. C'était vraiment un difficile honneur que de plaire à cet auditoire trié sur le volet, juge délicat de tous les mérites, recruté parmi les illustrations du monde, des lettres, des sciences et des arts. Il y avait là de quoi peupler toutes les sections de l'Institut. Charmante entre les plus belles, M[me] Georges Hachette avait un mot pour chacun et un sourire pour tous.

— Je sens que je joue mieux quand vous me regardez ! lui a dit M[lle] Baretta, avec sa grâce d'ingénue.

Après le concert on a cotillonné, et l'on a réveillonné après le cotillon. Nous nous sommes arrachés, non sans peine, à ces délices, vers trois heures du matin, pour aller écouter les valses entraînantes du bal des *Artistes dramatiques*, auquel l'Opéra prêtait, pour la première fois, son cadre merveilleux et ses splendeurs féeriques. Le chroniqueur passe et ne s'arrête pas. C'est le Juif-Errant du monde moderne.

Louis Enault.

ÉCHECS

PARTIE N° 30 (*a*.

Blancs.	Noirs.
	Otez le P F R.
M. Gribius.	M. Bezkrovny.
1. P 4 R	1. C 3 F D
2. C 3 F R	2. P 3 D (*b*
3. P 4 D	3. F 5 C
4. F 3 R	4. C 3 F
5. F 3 D (*c*	5. P 4 R
6. P 5 D (*d*	6. C 2 R
7. P 3 F	7. C 3 C
8. C 2 D	8. P 3 T D
9. D 3 C	9. P 3 C (*e*
10. F pr P T	10. F pr C
11. P pr F	11. F 2 R
12. F 5 C éch.	12. R 2 F
13. P 4 T D	13. T R 1 F R
14. F 2 R (*f*	14. C 4 T
15. T R 1 C	15. R 1 C
16. P 4 F D	16. C de 4 T à 5 F
17. D 2 F	17. D 2 D
18. P 3 C (*g*	18. D 6 T
19. C 1 F	19. C 7 C éch.
20. R 2 D	20. C de 3 C à 5 T
21. C 3 C	21. C pr P éch.
22. F pr C	22. T pr F
23. D 3 D	23. T D 1 F R
24. D 1 F	24. T pr F
25. T pr C (*h*	25. T pr P C
26. R 1 F	26. D 3 T éch.
27. R 2 F	27. T 1 F — 6 F
28. C 5 F	28. T 6 F R — 6 F D éch.
29. R 1 D	29. D 4 T éch.
30. P 3 F (*i*	30. T pr P F R
31. T pr P éch. (*j*	31. R 1 T
32. D 2 R	32. T 8 F éch.
33. R 2 F	33. D pr D éch.
34. R pr T	34. T 6 F éch.
35. R 4 C	35. D 7 C éch. mat

NOTES.

a) Jouée à la Régence le 18 janvier dernier dans le tournoi mensuel.

b) Nous préférons soit P 4 R, soit P 3 R.

c) 5. C D 2 D était meilleur.

d) 6. P 3 F D était plus correct.

e) 9. D 4 F D évitait la perte d'un pion.

f) 14. Roq. T D suivi au besoin de 15. P 4 T R et de 16. T D 1 C était bien autrement énergique. Les blancs n'ont pas à craindre de contre attaque du côté de la dame.

g) 18. F 1 F R empêchait l'entrée de la dame qui est désastreuse.

h) Si 25. D pr C les noirs changent la dame et prendront le P C D avec une partie gagnée.

i) 30. R 1 R était un peu moins mauvais.

j) 31. D 2 R prolongeait la partie.

NOUVELLES

Voici les noms des sept joueurs qui doivent lutter ensemble dans le tournoi handicap : MM. Beykrowny et Chamier, de 1[re] classe, Gribius, de 2[e] classe, Braudon, Feisthamel et Girod, de 3[e] classe, Moreau, de 4[e] classe. D'après les parties déjà jouées, toutes les chances seraient en faveur de MM. Beykrowny et Chamier pour les deux premiers prix, MM. Girod, Gribius et Braudon pour les deux autres.

MORT D'ANDERSSEN.

—

M. Wuttig nous communique une bien triste nouvelle. Le professeur Anderssen, ou pour parler d'avance le langage de la postérité, Anderssen, vient de mourir à l'âge de soixante et un ans, le 14 mars dernier, après plusieurs mois de souffrances.

Professeur de mathématiques au Gymnase de Breslau depuis de longues années, Anderssen sut se faire aimer et estimer partout où il a passé, en Allemagne, en Autriche, en Angleterre, en Hollande, etc... Ici même, à Paris, son nom est aussi populaire que dans son pays. — Voici les principaux traits de sa carrière échiquéenne :

Jusqu'en 1851, son nom n'avait guère dépassé les frontières de la Prusse et l'on ne connaissait de lui qu'un Recueil de problèmes. Mais au premier tournoi international qui fut organisé à Londres, son triomphe fut écrasant. Il battit, dans le plus grand style, tous ses concurrents, y compris Staunton qui passait, jusqu'alors, pour le premier joueur du monde. Kieseritzky seul lui opposa une honorable résistance Quelques années après, quand Morphy vint faire sa tournée triomphale en Europe, ce fut à Paris que les deux grands champions se rencontrèrent. Pour la première fois, Anderssen fut battu, non sans honneur il est vrai. Au second tournoi international de Londres il gagna de nouveau le premier prix comme il voulut. Il ne prit pas part à notre tournoi de 1867, mais à celui de 1870 à Bade il obtint toujours la victoire — Nous ne pouvons que mentionner ses matchs avec Kolish, Paulsen, Neumann, Steinitz, etc., etc.

A partir de ce moment, la victoire l'abandonna un peu; au tournoi de Vienne en 1873 il n'est plus que le troisième, et à notre grand tournoi de l'an dernier il gagne le sixième prix. Son talent était toujours merveilleux, mais sa santé le trahissait.

Selon nous, comme grandeur de conception, il a égalé et même dépassé peut-être tous les joueurs anciens et modernes. Nous ne croyons pas qu'aucun autre laisse derrière lui une collection d'aussi splendides parties, et nous nous ferons un devoir d'en publier dorénavant, aussi souvent que possible, en regrettant de ne pouvoir rendre mieux hommage à sa mémoire.

Personnellement, depuis que nous le vîmes au tournoi de Bade, nous nous honorâmes toujours de son amitié. Il était collaborateur de *La Revue* et nous avait promis, il y a quelque temps encore, quelques belles parties inédites. Comme adversaire, c'était la courtoisie personnifiée. Il ne négligea aucune occasion de manifester ses sympathies pour la France et quand l'année dernière, MM. Morel donnèrent un banquet pour fêter sa soixante et unième année, ce fut « à la France! » qu'il porta son toast.

Pour nous résumer, nous finirons en disant que l'Échiquier français porte le deuil du plus beau joueur qui fut jamais.

CORRESPONDANCE

M. Léon Guinet, à Lyon. — Mille remerciments. Mais nous ne pouvons donner de problèmes en cinq coups qu'exceptionnellement.

M. Damé. — Votre solution du n° 29 n'est pas juste.

Si 1. R 5 T — D 4 D et le mat n'existe pas, car si 2. P fait C — D pr C et si

2. P fait D — D 3 R.

Pour le n° 30. — Si 1. P fait D — F 4 D ou 5 C R.

Solution du problème, n° 28,
par M. Pradignat.

1. $\frac{\text{D 7 C D}}{\textit{ad libitum.}}$; 2. $\frac{\text{D C T ou F}}{\text{mat.}}$

Solution du problème n° 29,
par le docteur S. Gold.

1. $\frac{\text{T 6 R}}{\text{D 4 R}}$; 2. $\frac{\text{D 4 R éch.}}{\text{R pr D}}$; 3. $\frac{\text{T pr D}}{\text{mat.}}$;

2. $\frac{}{\text{D p D}}$; 3. $\frac{\text{T 6 F R}}{\text{mat}}$;

1. $\frac{}{\text{R pr T}}$; 2. $\frac{\text{D 4 R éch.}}{\text{R 3 D}}$; 3. $\frac{\text{P 8 R fait C}}{\text{mat}}$;

1. $\frac{}{\text{P pr T}}$; 2. $\frac{\text{D 1 C éch.}}{\text{P 6 D}}$; 3. $\frac{\text{D pr P}}{\text{mat.}}$.

Solutions justes :

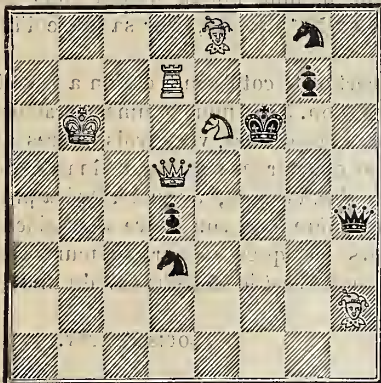
Des deux : MM. Léon Guinet ; A. Frau, de Lyon ; de Madrazo ; Baré ; le capitaine Touge ; Najotte ; C. de Turpin.

Du n° 28. — Mlle Anna Jeannette ; MM. Damé ; Lévy ; Morpurgo.

PROBLÈME N° 31

composé par le docteur S. GOLD.

NOIRS



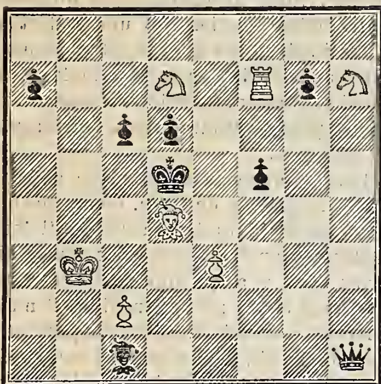
BLANCS

Les blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 32

composé par le docteur S. GOLD.

NOIRS



BLANCS

Les blancs font mat en trois coups.

ROSENTHAL.

LES CARTES

LE WHIST

Préceptes en vers.

Un amateur intelligent a réuni en distiques les préceptes du Whist.

Nous croyons qu'ils seront lus avec intérêt et nous en donnons notre appréciation personnelle raisonnée.

1° Si le Whist est le jeu du silence,
A ne pas dire un mot soumettez-vous d'avance.

C'est une vérité par trop évidente, ce que les Anglais appellent un *truism*. Mais il est bon de le répéter, dût-on offenser parfois ses partners du sexe le plus aimable.

2° A votre partenaire indiquez tout d'abord
Du jeu que vous portez et le faible et le fort.

Le faible est inutile à indiquer, c'est déjà bien assez de lui faire connaître sa force, et il n'est pas toujours facile d'y arriver.

3° Jouez le roi dont l'as en votre main demeure
Pour qu'on sache où l'on peut vous trouver tout [à l'heure.

Parfait, rien à ajouter...

4° Il est bon d'inviter dans sa longue couleur
Un dix cinquième ainsi peut avoir sa valeur.

Très-vrai, c'est le meilleur conseil à donner d'une façon générale.

5° Si votre partenaire en atout fait invite
Par atout, sans regret, répondez au plus vite.

Cette règle est indispensable à la bonne harmonie des joueurs et à la sage conduite du jeu. Elle ne souffre que de très-rares exceptions, et il faut avoir de très-concluantes raisons pour ne pas l'accepter et ne pas y obéir immédiatement.

6° Le joueur qui vous voit par un neuf débuter
Conclura que sur vous il ne doit pas compter.

7° Le Singleton, sans doute, est le jeu des mazettes
N'allez pas le rayer pourtant de vos tablettes.

Le même précepte a été rédigé autrement et je préfère cette dernière version :

Qui joue le Singleton est traité de mazette
Évitez-en l'abus et bravez l'épithète.

Le Singleton mène rarement à de très grands résultats, mais il évite souvent les désastres et sauve une partie désespérée.

Il peut et doit se jouer à l'état d'exception avec plusieurs atouts et de faibles couleurs ; souvent il arrache la levée lorsque surtout la navette ou la double coupe peut s'établir entre les partners.

8° Sur la troisième carte on coupe rarement
A moins qu'elle ne soit maîtresse évidemment.

Et encore si vous pouvez vous défaire d'une mauvaise couleur ou vous avez deux cartes, ne vaut-il pas mieux laisser passer, surtout si vous avez besoin de réserver vos atouts pour faire passer une belle couleur de votre jeu.

Au contraire, coupez toujours la troisième, même incertaine, avec de petits atouts et un jeu faible en couleur ; dans ce cas, il faut faire des levées *per fas et ne fas.*

9° Une dame seconde exposée à propos,
A votre partenaire assure un doux repos.

C'est un précepte excellent et cette entrée de jeu est souvent meilleure qu'une invite dans une couleur courte ou faible qui compromettrait inutilement le jeu de votre ami.

10° Le roi second prend-il sur l'invite ennemie ?
Le hasard répondra mieux qu'une Académie.

C'est très-vrai et on ne peut donner, à cet égard, ni conseils, ni indications.

Vous pouvez seulement vous guider sur la manière de jouer ordinaire de votre adversaire et s'il a ou non l'habitude de l'invite à l'as. Le reste est affaire de chance...

11° La contre-invite apprend qu'on est prêt à couper,
On force à gauche un roi qui ne peut échapper.

La contre-invite quatrième vaut souvent mieux qu'une invite personnelle, mais il ne faut pas en abuser en couleur et en atout ; on fait souvent, si on y revient, le jeu de celui qui, premier à jouer, en a demandé à son partner.

12° Ménagez les atouts de votre partenaire
Couper n'est pas toujours une excellente af- [faire.

C'est un précepte d'or qu'on ne saurait trop répéter aux petits joueurs. Ils se jettent d'ordinaire sur la coupe avec un indicible bonheur, même quand leur partner, en se défaussant, leur a prouvé qu'il ne la désirait pas, et ils le désarment ou le démontent pour la fin du coup.

OLD TRICK.

(A suivre.)

A Robert d'Antully.

Mon cher collègue,

Vous avez bien voulu accueillir avec une bonne grâce parfaite mes observations sur une divergence dans notre manière de résoudre le problème 10, et, de plus, vous avez pris la peine d'y répondre en me prouvant que vous aviez pleinement apprécié les raisons à l'appui de ma thèse.

Je crois donc que la science du whist, à laquelle nous nous consacrons tous deux, ne peut que gagner dans ce libre échange d'idées, de plans et de systèmes, et je viens traiter le problème 16 :

Second en main, quelle carte doit-on jeter sur l'as d'atout et ensuite sur le roi ?

Votre but doit être double : d'abord et en premier lieu, montrer à votre partner *ce qu'il ne doit pas vous jouer* lorsque la main lui reviendra, c'est-à-dire trèfle ; secondement, *ce qu'il doit vous jouer.*

Je suis également en désaccord avec vous sur ce dernier point, car je prétends que la couleur cœur étant par quinte majeure sixième, est bien plus forte que pique, où il n'y a que la tierce majeure sixième.

Le valet de pique peut se trouver quatrième dans la main de la partie adverse et faire la levée au quatrième tour, et à plus forte raison au troisième si vous avez jeté votre as de pique.

Votre seconde défausse doit donc être *as de cœur.*

Vous arrivez ainsi par un langage muet très-éloquent au double but de faire comprendre à votre partner : 1° qu'il ne doit *en aucun cas* vous jouer trèfle et qu'il doit s'y garder sérieusement ; 2° qu'il doit *sur tout* vous jouer cœur, dont vous possédez toute la couleur. J'établis ainsi ce grand principe : la défausse est la plus claire et la plus limpide des invites.

Sur ce, cher monsieur, préparez-nous d'autres nouveaux problèmes, dussions-nous leur donner une solution différente.

Je reste votre tout dévoué.

OLD TRICK.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 17.

Le neuf de cœur joué par votre adversaire de droite n'est pas une invite. C'est, ou un singleton, ou un aveu complet d'impuissance. Votre jeu autorise ces deux suppositions, soit à cause du petit nombre de vos atouts, soit à cause de vos belles cartes.

Mais dans les deux hypothèses, vous pouvez tenir pour constant que votre adversaire de gauche ne fera pas l'impasse du neuf et que s'il a as et dame il mettra au moins la dame.

Votre situation restera donc la même vis-à-vis de la levée, soit que vous preniez avec le dix, soit que vous mettiez le deux. Mais le dix aurait un double inconvénient, d'abord d'inspirer à votre adversaire l'idée de prendre avec la dame au lieu de l'as, ensuite de vous faire perdre une carte qui peut devenir maîtresse, si votre partner a quelques atouts. Sur le neuf de cœur, vous jetterez donc le deux.

Principe. Sur une carte intermédiaire jouée par votre adversaire de droite, laissez toujours aller, même si vous avez la carte immédiatement supérieure, lorsque la position force votre adversaire de gauche à jouer une de ses maîtresses cartes dans la couleur.

PROBLÈME N° 18.

Carreau est atout.









Premier à jouer, par quelle carte débuterez-vous ?

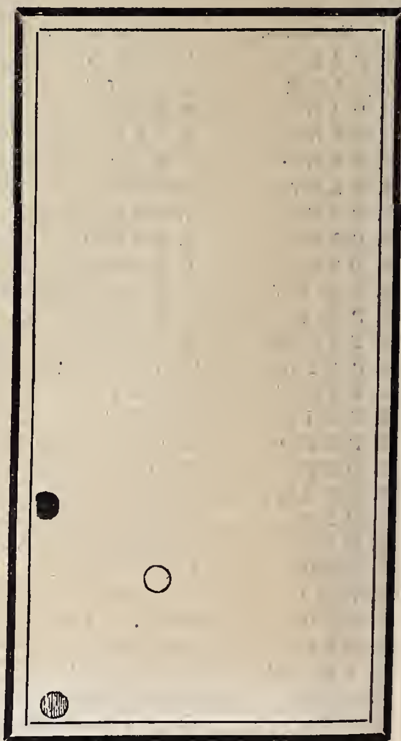
PROBLÈME DE PIQUET.

Trouver une combinaison qui permette de faire deux cent onze points ou deux cent douze en comptant la dernière levée pour deux points ?

ROBERT D'ANTULLY.

LE BILLARD

13e position.



Jouer sur la rouge de manière à caramboler et à réunir les trois billes.

LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.



LA PETITE MARCHANDE *(Illustration.)*

Par M. Adolphe Piot.

COURRIER DES THÉATRES

THÉATRE CLUNY. — *Le Châtiment*, drame en 4 actes, de M. Gustave Rivet.

A première vue, on ne s'explique pas très-bien en vertu de quelle impérieuse nécessité M. Gustave Rivet a cru devoir porter au théâtre, après MM. Alexandre Dumas fils et Emile Augier, la thèse des enfants naturels. Il est incontestable que le dénouement trouvé par le jeune auteur est des plus dramatiques; mais ce dénoûment, en vue duquel il a sans doute écrit les trois actes qui précèdent, ne fait pas avancer d'un pas la question pendante : à savoir le droit absolu d'un enfant à être légitimé par son père.

En effet, dans le *Fils naturel*, l'enfant abandonné, ayant eu la bonne fortune de rencontrer un bienfaiteur millionnaire, se retrouve vingt-cinq ans plus tard, plus riche et plus puissant que l'*auteur de ses jours*. Il obtient pour lui le titre de baron, épouse sa nièce et écrase la famille tout entière de sa supériorité financière et morale. Dans les *Fourchambault*, l'enfant abandonné s'est créé, par son travail, une situation presque aussi prospère que celle de son copain du *Fils naturel*. Si bien que le jour où son père, armateur du Havre, en est réduit à déposer son bilan, c'est lui, fils renié, c'est lui, bâtard repoussé, qui sauve du déshonneur ce père injuste et égoïste. A son tour, M. Gustave Rivet semble s'être dit ceci :

— Assez d'enfants naturels millionnaires comme ça! Il y en a bien un par-ci par-là, que diable! qui n'aura pas fait fortune. Voyons ce qui peut advenir de ce déshérité!

Et M. Rivet a été conduit à cette conclusion qu'un enfant abandonné, et de plus privé de sa mère, morte peu de temps après l'abandon, peut très-bien devenir un voleur, et même un assassin. De cette première conclusion découlait logiquement ce coup de théâtre : l'enfant abandonné, le voleur, s'introduisant la nuit chez son père qu'il ne connaît point, forçant ses tiroirs et le tuant d'un coup de couteau. — C'est le châtiment! s'écrie Claude Gérin (le père) en tombant mortellement frappé. — Je le répète, cette situation est vraiment dramatique. Mais, au point de vue thèse sociale, plaidoyer humanitaire, — et M. Rivet ne s'en défend pas, il s'en vante au contraire dans maint endroit de sa pièce, — l'infortuné Claude Gérin pourrait s'écrier plus à propos :

— Vraiment, je n'ai pas de chance! Sternay, mon prédécesseur, a retrouvé son fils ministre; Fourchambault a été sauvé par le sien qui lui a prêté huit cent mille francs. Le jour où je retrouve le mien, c'est pour être assassiné par lui. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi!

Il ne faut pas insister sur le reste du drame, écrit uniquement pour arriver à cette situation finale. Claude Gérin épouse, quoique sans fortune personnelle, une fille riche. Quelques années après, il apprend que cette fille riche ne l'a épousé que pour lui faire endosser une faute commise avec un homme d'affaires véreux nommé Marescot. Il quitte alors sa femme et, voyant poindre dès lors le châtiment, se met à la recherche de son fils. J'ai dit comment il le retrouve, au moment de mourir. Il lui reste la force de déclarer à la police que ce jeune homme n'est pas l'assassin, car il ne veut pas emporter le suprême désespoir d'avoir poussé son fils à l'échafaud. La police se retire. L'assassin demeure seul en présence du cadavre, et en compagnie d'un brave homme, le moraliste du drame :

— Misérable! dit alors celui-ci, l'homme que tu viens de tuer, c'était ton père! Et le rideau tombe. Je puis me tromper, mais je crois que cette aventure ne corrigera pas le jeune assassin, et qu'un jour ou l'autre, nous le retrouverons devant les assises.

Le *Châtiment* est monté avec soin et convenablement joué par M. Henri Richard, plein de chaleur dans son rôle de bon ouvrier, et par M. Richard Christian qui a fait un type sinistre du jeune assassin, apparaissant la nuit, pâle, brisant une vitre, fracturant un meuble, et finalement se ruant sur « le bourgeois » qui est son père.

EMILE BLAVET.

P.-S. — A huitaine, le *Petit Ludovic* (théâtre des arts) et *Nounou* (Gymnase).



Le FESTIVAL-BERLIOZ, donné à l'Hippodrome sous la direction de M. Ernest Reyer a été une des plus belles fêtes musicales de l'hiver. Le programme comprenait six fragments considérables de Berlioz, l'ouverture de *la Vestale*, de Spontini, la grande scène d'*Armide*, de Glück : *Voici la charmante retraite*, enfin l'ouverture et une grande partie du troisième acte de *Sigurd*, opéra inédit de M. Reyer. Il y avait là, certes, de quoi piquer la curiosité du public, par le temps de *berliozisme* qui court; aussi la vaste enceinte de l'Hippodrome était-elle remplie d'une foule énorme où l'élément mondain ne laissait pas que de tenir une place fort importante.

L'ouverture de *la Vestale*, qui ouvrait le concert, a paru bien démodée; c'est à coup sûr de la musique admirablement écrite, soigneusement instrumentée; mais les procédés sont usés jusqu'à la corde et l'inspiration n'est pas assez puissante pour faire oublier ce que la forme a de suranné.

On a entendu ensuite la *Marche* et l'*Hymne* de *la Prise de Troie*. Cette œuvre n'avait jamais été exécutée et j'attribue le peu d'effet qu'elle a produit à sa nouveauté même pour la plus grande partie des auditeurs. Elle est belle, pourtant, cette marche, avec ses sonneries de cuivres et ses coups de grosse-caisse accusant un rhythme plein tout à la fois d'énergie et de gravité. Il serait à souhaiter que la partition entière de *la Prise de Troie* fût exécutée dans quelque concert : la curiosité qui s'attache aujourd'hui aux productions de Berlioz est un gage de succès certain pour l'*impresario* qui tentera l'aventure. La deuxième partie de *Roméo et Juliette*, la plus belle à mon avis, a été accueillie par d'unanimes applaudissements, ainsi que le célèbre septuor des *Troyens à Carthage*, qu'on a bissé. Ce morceau, d'une poésie admirable, n'était pourtant pas à sa place dans un aussi grand cadre que celui de l'Hippodrome. C'est un nocturne qui doit être murmuré à demi voix, sans que pour cela l'oreille perde une seule parcelle de cet harmonieux ensemble. L'exécution vocale, confiée à Mesdames Brunet-Lafleur, Sylvia Rebel et Petit, à Messieurs Mouliérat, Devriès, Mouret et Flajolet, a été assez satisfaisante.

C'est ici que venaient se placer les fragments du troisième acte de *Sigurd*, comprenant des chœurs et des *soli* chantés, d'une voix un peu timide, par Mme Brunet-Lafleur.

Le premier chœur est plein de fraîcheur et de gaieté.

« Les premiers feux du matin
Ont doré les flots du Rhin,
Sur la terre tout s'éveille,
Retournons à nos travaux,
Sur les champ et sur les eaux
A lui l'aurore vermeille.
— Allons charger nos chars de nos blés jaunissants,
— Allons au fond des bois forcer les daims agiles.
— Allons guider sur l'eau la barque aux larges flancs.
— Allons cueillir les fruits de nos vergers fertiles.
— Alerte, compagnons! le soleil est levé.
Le feu de veille expire... Alerte!
— Au déclin du soleil, le labeur achevé,
Nous reviendrons ici danser sur l'herbe verte... »

Ce tableau pittoresque a été rendu par M. Reyer avec un rare bonheur.

Un appel de clairons coupe brusquement le chœur : un héraut vient annoncer le mariage du roi Gunther avec Brunehild et la prochaine arrivée des époux. La foule exprime son allégresse dans un morceau d'une facture très-serrée, rappelant un peu la manière de Weber, et s'enchaînant à une marche solennelle d'un effet puissant.

Ces fragments, joints à l'ouverture qu'on a eu souvent l'occasion d'applaudir dans les concerts, font désirer vivement que *Sigurd* voie le feu de la rampe. Est-ce encore le Grand-Théâtre de Lyon qui aura l'honneur de produire cette nouvelle partition de l'auteur de *la Statue*?

Le double chœur de *la Damnation de Faust* a été bissé. Ce n'est certes pas le morceau que je préfère dans cette belle œuvre de Berlioz : je trouve qu'il n'y a là ni chœur de soldats, ni chanson d'étudiants, et quand les deux prétendus motifs reviennent juxtaposés, je n'entends plus qu'un bruit assourdissant et confus qui n'a pour moi rien de musical.

Après cette orgie de dissonances, l'oreille avait besoin de quelque repos. C'est l'immortel Glück qui nous a bercé, avec le chœur d'*Armide : Voici la charmante retraite*, d'une simplicité, d'une sérénité sublimes. Quel était donc le génie de ces grands maîtres, qui parviennent à une telle intensité d'expression avec une si petite complication de moyens? Est-ce donc que l'inspiration pure, la mélodie rayonnante serait le dernier mot du grand art en musique? Que tout le reste, recherches harmoniques et enharmoniques, subtilités instrumentales, développements jusqu'à satiété d'un embryon d'idée; entassements de contrepoints par mouvement direct et par mouvement contraire, par augmentation et par diminution; que tout ce fatras de la science ne serait qu'un masque grossier, dissimulant mal l'impuissance et la stérilité de ces barbouilleurs de papier qui peuvent, pendant un certain temps, en imposer au public à force d'outrecuidance et de savoir faire, mais qui sont bientôt confondus et relégués dans l'ombre, tandis que les vrais artistes, les créateurs, resplendissent d'une auréole que le temps n'obscurcira jamais.

Berlioz, auquel on peut reprocher des recherches exagérées, a cependant atteint, dans quelques parties de son œuvre, les hauteurs où plane l'idée débarrassée de toute entrave. Parmi les pages véritablement inspirées du symphoniste français, je n'en sais pas de plus grandiose, de plus pure et de plus magistrale que l'*Apothéose* de la *Symphonie funèbre et triomphale*, qui terminait le programme de l'autre soir. Malheureusement, nous avons la très-mauvaise habitude, à Paris, de ne pouvoir écouter tranquillement le dernier morceau d'un concert ou d'un opéra. C'est donc au milieu du brouhaha de la sortie qu'a été exécutée cette superbe marche : tant pis pour le public, car c'était certainement un des plus beaux morceaux du programme.

L'exécution chorale et orchestrale, fort bien dirigée par M. Ernest Reyer, a été extrêmement remarquable.

Ce beau festival est le dernier de la saison : il faut espérer que le succès de cette tentative si artistique se poursuivra l'année prochaine, et que des œuvres nouvelles viendront augmenter l'attrait de ces fêtes où l'art musical et le public trouvent à la fois leur profit.

LÉON DELAHAYE.

P. S. Il me reste tout juste la place de constater le franc succès remporté par M. Fr. Suppé au théâtre des Nouveautés, avec son ouvrage intitulé *Fatinitza*. On s'attendait à une partition d'opérette : c'est bel et bien un opéra comique qu'on a applaudi. Tant mieux!

L'HOTEL DROUOT

Depuis les deux ou trois grandes ventes dont nous avons donné le compte rendu, bien que l'hôtel Drouot ne se soit pas ralenti de son activité habituelle à pareille époque de l'année, rien de bien remarquable n'a eu lieu.

Et cependant, il s'est fait un certain nombre de ventes d'artistes vivants ou d'artistes morts — pour parler le langage de l'endroit — qui ont beaucoup intéressé le public, mais qui n'ont pas atteint des résultats bien significatifs.

Ces ventes, parmi lesquelles nous pouvons placer celles de MM. Brillouin, Plassan, César de Cock, Langerock, Gaspard Lacroix, sauf la vente Colliu, qui a produit plus de 25,000 francs, ont laissé à désirer.

Plusieurs vacations ont été consacrées à des ventes de tableaux anciens provenant de collections plus ou moins connues, mais aucun morceau exceptionnel n'a émergé du courant ordinaire des enchères.

Au moment où nous mettons sous presse s'achève la vente des anciennes faïences de M. le docteur Mandl, une des figures les plus originales et les plus sympathiques du monde parisien. Sa collection est très-appréciée des amateurs qui ont pu déjà faire connaissance avec elle dans diverses expositions publiques qui ont eu lieu ces dernières années au profit de certaines œuvres de bienfaisance.

Il en est de même de la collection de faïences également de M. A. Lefrançois, un des plus savants antiquaires de Rouen. Cette collection, presque exclusivement consacrée à la glorification des faïences de Normandie, a été formée, jour par jour, depuis bien des années, et contient de rares et précieux échantillons: grands plats, plateaux, bannettes, assiettes, compotiers, vases, écuelles, livres à riches décors polychromes, bleus, bleu et rouille; beaucoup d'objets variés, entre autres un buste de Marc-Antoine; quelques pièces sont à fond jaune d'ocre niellé de noir.

A côté des faïences normandes proprement dites, figurent des faïences de Delft, de Moustiers, de Marseille, de Sceaux et d'autres, toutes curieuses par le décor.

Ce n'est pas tout. La collection Lefrançois possède de beaux objets d'art et de curiosité : notamment une statuette équestre de Louis XIV, par Girardon, en acier fondu, ciselé et damasquiné d'or. Cette pièce remarquable a appartenu à Maximilieu Titon, secrétaire du roi et directeur de l'arsenal; elle est citée dans la *Description de la ville de Paris*, et de tout ce qu'elle contient de plus remarquable, par GERMAIN BRICE, 2 vol., 1717.

Notons encore : une jolie garniture de cheminée du temps de Louis XIV, en bronze ciselé et doré au mat, de beaux meubles anciens, du temps de la Régence et de Louis XV. La collection Lefrançois, dont la vente est indiquée pour la fin du mois, hôtel Drouot, salle 8, par MM. Charles Pillet et Manheim, a figuré avec honneur à l'Exposition rétrospective du Trocadéro.

Presque à la même époque, les 24 et 25 mars, sera livrée aux enchères, par les mêmes commissaires priseurs et experts, la collection célèbre de M. Barbet de Jouy, qui vient d'être récemment nommé administrateur des musées du Louvre.

M. Barbet de Jouy est né collectionneur comme on naît poëte, dès son enfance, son goût particulier pour la curiosité s'est révélé de la façon la moins contestable, et, par la suite, quelles que fussent ses occupations, il est resté fidèle à sa passion des premiers jours.

Il a eu le courage, malgré les tentations les plus séduisantes, de ne s'attacher qu'aux objets hors ligne; de proscrire les pièces défectueuses, en un mot, de faire un choix et un choix toujours sévère.

Aussi sa collection charme-t-elle par une pureté incomparable, formant un tout homogène dans lequel rien ne détonne; où tout est égal comme valeur, et irréprochable.

Elle se compose surtout d'anciennes porcelaines de la Chine et du Japon, de pièces d'échantillons, de matières précieuses, orfévrerie, bronzes, tapis d'Orient, etc.

Nous ne pouvons avoir la prétention d'entrer dans les détails que comporterait une étude, si rapide qu'elle fût, de cette magnifique réunion de morceaux hors ligne.

Vases, coupes, bols, plats, assiettes, compotiers, théières, tasses, soucoupes, plateaux, flacons en porcelaine de Chine, quelques-uns en porcelaine du Japon, forment des séries nombreuses que varient les plus riches décors; puis viennent des pièces de Satzuma, de Boccaro, etc. C'est aussi complet que possible.

Disons en terminant que cette collection Barbet de Jouy s'est en quelque sorte formée des débris les plus précieux et les plus rares des collections Fould, Montebello, Ferrol, Lablache, de Monville, Poinsot, Humann, Daigremont, Daru, Rachel, duchesse de Berri, et autres non moins illustres.

Une des plus importantes ventes de l'année sera certainement celle de la collection de M. Frédéric Reiset, chez lequel se trouvent des tableaux anciens de premier ordre et plusieurs œuvres de M. Ingres. Cette vente est annoncée pour la fin d'avril; il est donc encore un peu tôt pour en parler. Du rapide coup d'œil que nous avons pu jeter sur le catalogue, il résulte pour nous qu'il y a là des merveilles. Nous ne doutons pas que cette vente ne soit un des événements artistiques de 1879.

PIERRE D...

PHOTOGRAPHIE

4° J'ai trouvé le système du précipité par l'alcool très-utile en été; quand il faisait très-chaud, je tremblais de ne pas voir se figer l'emulsion gélatineuse. D'autant plus que l'eau du réservoir était à une température tiède, dans cette perplexité je me souvins de ce qui se passe dans les manufactures de colle à froid ou elle reste constamment fluide pour le collage des papiers d'affaires dans les bureaux.

Le commerce l'emploie en grand en y ajoutant de l'alcool et en ayant soin d'agiter. La dextrine se conserve.

J'appliquai donc le principe sédimentaire produit par la forte affinité de l'alcool pour l'eau, qui force l'eau à abandonner le corps colloïde pour s'unir à l'alcool et je sentais qu'il arriverait certainement qu'en abandonnant la gélatine il prendrait avec lui en solution le nitrate d'ammonium.

En effet, le succès couronne mes efforts.

De plus l'alcool a une influence préservatrice dans les émulsions gélatineuses, il facilite le revêtement des plaques, l'emulsion coule plus librement sur les bords et ne les quitte pas.

5° Quand l'emulsion gélatineuse a été faite et que la double décomposition est bien complète pour avoir été tenue en bonne condition et en temps convenable à la chaleur de 38 degrés, on la verse dans une cuvette propre pour se figer.

En cet état on la racle avec un couteau d'ivoire et on la transfère dans un sac fait de canevas à tapisserie, l'ouverture du sac est fermée et on la fait entrer doucement par la pression du pouce et des doigts à travers les mailles du canevas dans un tamis composé d'une forme circulaire en bois avec un fond en calicot fixe très-serré qui flotte sur l'eau contenue dans une cuvette en bois de 30 centimètres de long, de 24 centimètres de large et de 24 centimètres de profondeur ayant un trou à l'un des coins du fond et un bouchon pour le fermer.

L'emulsion gélatineuse placée sur le tamis se mettra dans un état très-convenable de division et le lavage du nitrate d'ammonium soluble, à travers le calicot, peut s'effectuer en dix minutes tandis que les précédentes méthodes mettent au moins plusieurs heures; le bouchon attaché à une corde peut être enlevé de manière à laisser l'eau couler du réservoir et remplir la cuvette en bois. Le tamis flottant pendant quelques instants puis enlevé, le séchant et le plongeant tour à tour, on rebouche ensuite. l'eau passe sur la gélatine sensibilisée et on peut ensuite la découper avec un couteau d'ivoire, la placer dans une bouteille avec 225 centimètres cubes d'eau distillée, 25 centimètres cubes d'alcool, faire flotter la bouteille bien bouchée dans un bain d'eau à 38 degrés.

Vingt minutes suffiront pour toute l'opération et dans la pratique, on trouve qu'un plongeage dans le tamis pendant dix minutes est amplement suffisant pour l'extraction du nitrate d'ammonium de deux ou trois litres d'émulsion gélatineuse, ce qui épargne une grande perte de temps et offre à cet égard un avantage considérable sur toutes les autres méthodes connues.

Si l'on n'a pas besoin d'employer immédiatement l'émulsion gélatineuse, c'est un excellent système que de la garder dans une bouteille, après l'avoir découpée sur le tamis et la couvrir entièrement d'alcool.

Elle se dissout du reste de suite lorsqu'on en a besoin ou on peut la sécher seulement sur un papier buvard blanc avec une chaleur douce au bain de sable, cela permet de la garder indéfiniment.

M. Benett a, par le procédé gélatino-bromuré, photographié pour le stéréoscope l'intérieur de sa salle à manger avec la table couverte d'argenterie, de cristaux, de candélabres, de corbeilles de fleurs et de fruits, de tous les mille et mille accessoires qui peuvent enchanter les yeux et satisfaire un goût raffiné ; la pièce était éclairée au gaz et aux lampes.

Il a offert aussi à l'admiration du public une vue instantanée d'un bateau sur la rivière, pris avec une exposition par l'obsturateur Guillotino pendant 1/20 de seconde avec le triple objectif pour groupes de Dallmeyer.

Il donne la formule suivante pour le développement de ses plaques à l'émulsion gélatineuse : lavez d'abord pour adoucir la gélatine, puis faites couler doucement, sans aucun temps d'arrêt, une solution d'acide pyrogallique, 20 centigrammes de bromure, nil-liqueur d'ammoniaque de 0,20 à 2 centigrammes, eau 100 centimètres cubes, temps de développement de cinq à vingt secondes.

Si ce n'est pas fini en trente secondes, lavez et faites une nouvelle solution; avec l'objectif Dallmeyer pour les plaques de 24 par 18 centimètres. Si la lumière est bonne pendant l'opération, employer 4 gouttes d'ammoniaque, si elle est terne, employer 8 à 10 gouttes; avec un objectif Dallmeyer de 6 pouces de foyer, si la lumière est bonne, 1 goutte, si elle est trouble, 4 gouttes.

M. Stilbing compose et vend une solution très-puissante pour le développement des plaques gélatino-bromurées, on peut l'employer sans cesse pendant des mois, elle n'a pas besoin d'être filtrée et offre, pour les amateurs, cet inestimable avantage de ne pas salir et tacher les doigts.

HARRISON.

GRAVURES

L'Enfance de l'Art.

Ce charmant petit tableau de genre de L. Knaus faisait partie de la galerie Oelzett, mise en vente à Vienne, il y a quelques mois.

Il est bien permis de dire qu'aucun allemand ne connait l'âme de l'enfant aussi intimement que Knaus. Il n'en est pas qui soit doué d'un regard aussi pénétrant pour la surprendre dans ses manifestations naïves, ni qui possède au même degré cette incomparable faculté de reproduire ce qu'il a ainsi observé. Knaus aime, quand il travaille, à s'entourer d'une troupe bruyante d'enfants qu'il ne craint pas, au besoin, de recruter jusque dans les familles de ses amis. — Cet essaim tapageur qui entoure son chevalet ne le dérange pas, il continue tranquillement à peindre, et se contente de lancer de temps en temps un regard scrutateur sur ces enfants, qui montrent d'autant plus d'abandon, qu'ils ne se croient pas observés. — C'est ainsi qu'en travaillant il fait des études et trouve les éléments de nouvelles créations.

La petite artiste ! — Qui ne l'a rencontrée une fois en sa vie ? — Le dessin est un art difficile... Rien qu'à la façon dont s'entr'ouvre le coin de la bouche pour laisser passer un bout de la langue, on peut juger qu'il ne s'agit pas d'un petit travail. — L'œuvre d'art ainsi obtenue est d'ailleurs surprenante ; la tête est de face, le nez de profil; c'est que de face aussi — un nez, cela n'est pas facile.

D.

La première Prière.

Est-il un sujet plus touchant, une scène plus attendrissante que celle de la jeune mère qui apprend à son enfant à prier Dieu ? Incrédules de notre temps, regardez, méditez cela et vous croirez. Le cher bébé blond et rose, aux petits bras potelés, vient de quitter ses jouets et tout à l'heure va dormir de ce doux sommeil que ne troublent ni les peines, ni les rêves. Cette élégante jeune femme aux regards profonds soutient l'innocent et invoque Marie protectrice. — Ave Maria !

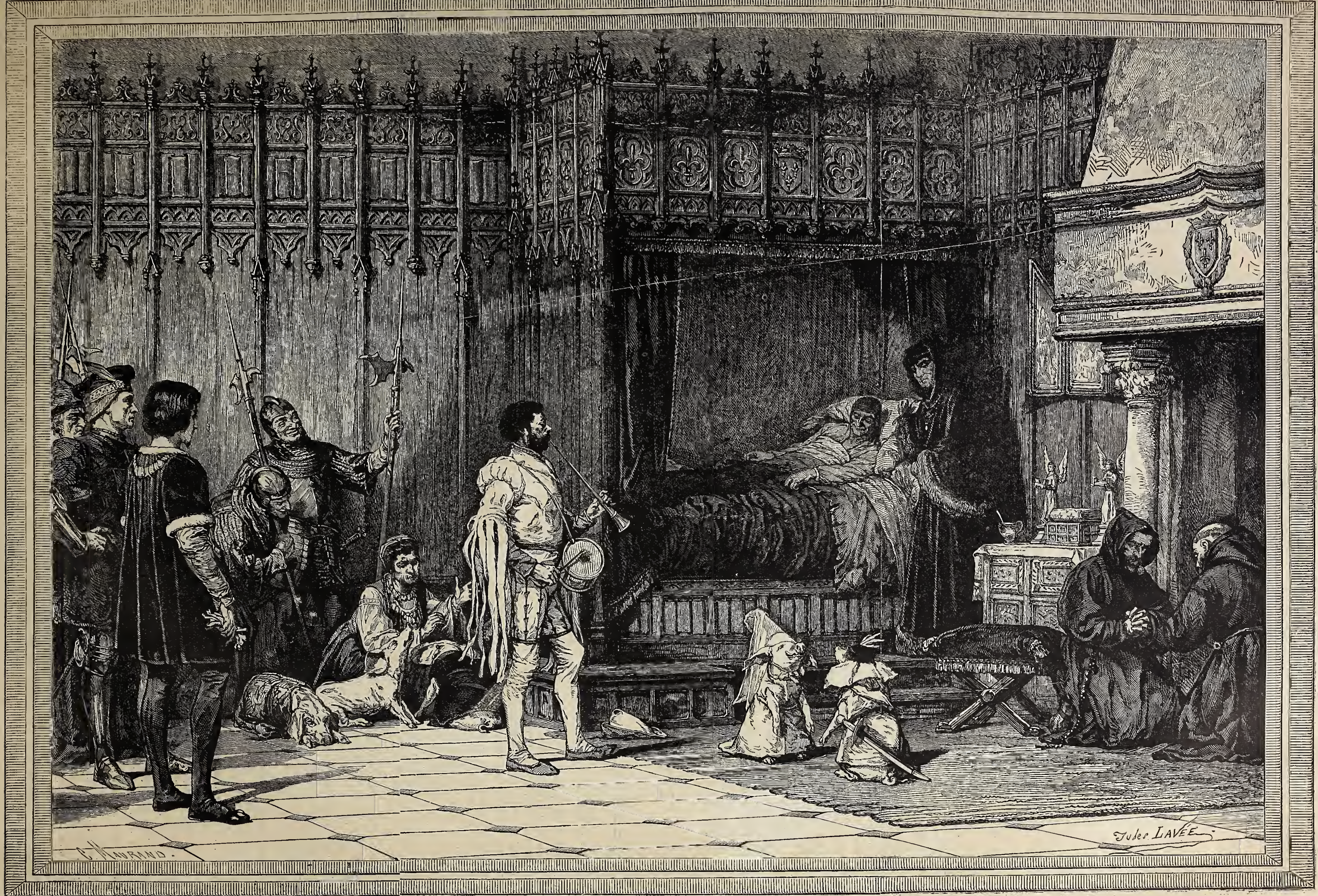
Nous sommes heureux de rendre hommage à cette inspiration d'une artiste que le ciel a comblé de tous les dons, la charmante Madame Alix-Louis Enault, femme de notre sympathique chroniqueur. Le dessin, de M. Lalauze, est rendu avec beaucoup d'adresse et de sentiment.

R.

La petite Marchande.

Le peintre nous intéresse à la frêle mignonne, bien italienne par ses grands yeux noirs, ses cheveux abondants, ses lèvres fraiches et souriantes Il y a dans la pose un mouvement très-vrai de gracilité et si la petite marchande n'a pas vendu ses fruits, je suppose qu'un amateur éclairé a dû acheter la petite marchande. Dans ses compositions, toujours aimables, M. Piot réussit par le soin et le fini; il a eu le goût de chercher le succès hors des voies tapageuses.

R.



BOHÉMIENS DEVANT LOUIS XI, par Maurand. *(Monde illustré.)*



(*Collection Oelzelt.*) **L'ENFANCE DE L'ART,** par L. Knaus. (*N. Ill. Zeitung.*)

COURRIER DE LA SEMAINE

L'impératrice d'Autriche, dont nous avons raconté les exploits cynégétiques en Irlande, quitte précipitamment le Royaume-Uni après-demain lundi, 24 mars, pour se rendre à Vienne. Son départ subit est motivé par la catastrophe de Szegedin.

Elle a reçu la triste nouvelle en pleine chasse, et son affliction a été violente. Les chiens ont été immédiatement rompus et elle est rentrée à Summer-Hill.

— Je vais où ma douleur m'appelle, a-t-elle dit.

Elle arrivera à Vienne mercredi prochain.

Le désastre immense qui vient d'atteindre une des villes les plus florissantes de l'Autriche-Hongrie, a coupé court à la vie mondaine de l'Empire. Par un élan de charité, toutes les fêtes, toutes les réunions ont été interrompues et chacun consacre toutes ses ressources à venir en aide aux malheureuses populations de Szegedin. Le maréchal de Mac-Mahon, qui devait aller chasser dans les immenses domaines du duc de Castries et du baron Sina, a renoncé à tout déplacement cynégétique : son voyage à Vienne n'a plus d'autre but que d'assister aux noces d'argent de l'empereur François-Joseph.

Son successeur à la présidence de la République, M. Jules Grévy, vient, pour la première fois depuis son avénement au pouvoir, de passer une journée de chasse dans la forêt de Saint-Germain. C'était dimanche dernier, et l'on peut dire que le chef de l'État a plutôt fait une visite d'exploration qu'une partie de chasse proprement dite. D'après ce que l'on nous dit, M. Jules Grévy chassera à la prochaine ouverture presque exclusivement dans cette forêt giboyeuse dont les tirés sont admirablement aménagés.

On sait que le président de la République est un chasseur aussi simple que correct; il ne faut donc pas s'attendre à de grandes réunions : c'est à peine s'il supporte la présence d'un garde à ses côtés. Le seul compagnon qu'il admette est sa fille, Mlle Grévy, dont le tir est d'une sûreté remarquable.

En attendant la prochaine ouverture, qui est, dès aujourd'hui, la principale préoccupation des disciples de saint Hubert, les veneurs mettent le temps à profit, et les bois qui commencent à bourgeonner retentissent des dernières fanfares.

Il vient de se passer, en Anjou, un fait assez rare : deux chasses se sont rencontrées et il y a eu un double hallali dans le Thouët. Les détails sur cette rencontre me sont promis et je vous les raconterai probablement la semaine prochaine.

Le fait le plus extraordinaire en ce genre est celui qui s'est passé sur l'étang de Hollande.

Louis XV chassait dans la forêt de Rambouillet, le dix-cors était à l'eau, la meute s'efforçait à le noyer et les gardes armaient la nacelle pour aller servir la bête.

Tout à coup, à l'autre extrémité de cet étang, on voit un cerf à l'eau. La chasse suit et l'on reconnaît la livrée jaune du prince de Conti.

Les officiers de la vénerie veulent rompre la chasse qui peut troubler celle du roi.

— Laissez faire, dit Louis XV, cela est fort joli et surtout fort rare.

Les deux bords de l'étang se renvoyaient les fanfares lorsque soudain, à l'extrémité de la digue élevée entre l'étang de Hollande et celui de Pourha, on vit accourir un troisième dix-cors; puis arrivèrent les chiens, puis les piqueurs à l'habit écarlate chevronné de blanc. C'était l'équipage du prince d'Ombre.

On vit alors ce fait unique dans l'histoire cynégétique : trois cerfs, partis de différents points, chassés par trois équipages, venir se faire prendre à la même heure dans la même pièce d'eau.

Il y eut un triple hallali et ce fut l'occasion d'une grande fête à la cour.

Nous souhaitons à nos amis angevins d'avoir eu un spectacle aussi grandiose et à M. de Juigné, qui chasse en ce moment dans la forêt de Rambouillet, une pareille aventure.

La *Revue des Arts* a publié dernièrement le superbe combat de cerfs de Courbet. Nous sommes à l'époque de ces duels chevaleresques où la biche émue attend sous bois le vainqueur de ces tournois galants. M. le Vte L. de H....., un *gentleman-farmer* de Chantilly, a assisté ces jours-ci à une de ces terribles rencontres. Le combat a été cruel et le vaincu a laissé ses bois dans la bataille : en cette saison, les cerfs perdent leur parure. Il y a un moment où les andouillers sont enchevêtrés, c'est l'instant décisif du combat; celui qui dépare son adversaire est le vainqueur et le pauvre décorné s'en va cacher sa honte dans les taillis les plus épais de la forêt : combien les préjugés des cerfs diffèrent des nôtres !

Le chevreuil fait aussi des siennes à l'heure qu'il est, seulement sa bravoure n'est pas à comparer à celle du cerf. La valeur de ce dernier est incontestable et il est toujours prêt au combat; le chevreuil a besoin de s'y préparer. Il lui faut un stimulant, aussi, dès qu'il se découvre un rival il s'en va sur les bordures et broute avec avidité les jets tendres et savoureux de la bourdaine. Ces tiges pleines de sève fermentent dans son estomac, l'enivrent et lui donnent du cœur au ventre comme l'on dit vulgairement. Sous cette influence du broût, le chevreuil devient terrible et, après le combat, il lui faut un long somme pour lui rendre ses sens. Pendant ce cuvage la chevrette le veille, prête à le réveiller en cas de danger. Les braconniers connaissent cet état de prostration du chevreuil et en profitent pour le saisir tout vif. La plupart des chevreuils adultes que l'on voit soit dans les parcs, soit dans les établissements zoologiques, soit même chez quelques grands restaurateurs qui s'en servent comme enseigne, sont pris ainsi. Les braconniers les appellent les *pochards*. Certains propriétaires donnent une prime à ceux qui les leur ramènent.

Tandis que les veneurs mènent encore grand train, les modestes chasseurs à tir n'ont plus que le lapin et la sauvagine.

Les amateurs de cette dernière chasse se hâtent de profiter des derniers passages qui sont abondants. Les bécasseaux arrivent en colonnes serrées et dans quelque temps nous aurons les halbrans.

Le comte de Paris a quitté son cantonnement d'Eu pour se rendre à Séville où il va s'installer au palais de Saint-Thelme, chez M. le duc de Montpensier. Toutes les fois que le comte de Paris se rend sur les bords du Guadalquivir, son premier soin est d'aller chasser le flamant. Cet échassier est aussi élégant que farouche et il est très-difficile de l'approcher. Le comte de Paris le chasse à l'espagnole, à l'aide d'une vache, non d'une vache artificielle, mais bien vivante, derrière laquelle il se défile en suivant sa marche capricieuse. Dès qu'il est à portée il se découvre et laisse l'oiseau s'enlever pour le saluer de son coup de fusil.

Dernièrement, en revenant de Chantilly, il racontait cette sorte de chasse, de laquelle on revient souvent courbaturé et il se réjouissait à l'idée de la pratiquer à bref délai.

Il ne faudrait pas croire cependant que le voyage de ce prince d'Orléans, en Espagne, n'a d'autre but que de chasser le flammant aux ailes roses. Le bruit court dans les salons politiques qu'il y a projet de mariage entre le roi Alphonse XII et la princesse Marie-Amélie. La fille du comte de Paris va entrer dans sa quinzième année, un âge de printemps.

Pour en revenir à la chasse à la sauvagine, disons qu'il faut se hâter pour la bécasse ; cette perle gastronomique devient rare et les vents d'ouest qui nous les amènent commencent à tomber.

Je ne referai pas à propos des bécasses l'éloge de ce fin manger; j'indiquerai simplement une nouvelle recette pour les préparer, quoique je sois convaincu à l'avance qu'aucun de nos lecteurs n'en fera l'expérience.

S'il faut en croire mon savant ami O. Mac-Carthy, les bécasses pullulent dans l'Afrique centrale, et les élégantes de Tombouctou se servent de leurs longs becs comme d'épingles à cheveux.

Sans être de fins gastronomes les nègres en préparent un mets, paraît-il, délicieux. Après les avoir fait rôtir, ils les pilent et en forment une pâte solide qu'ils font sécher au soleil. Il paraît que ce salmis sec est parfait au dire de O. Mac-Carthy. Il est vrai d'ajouter que, lorsque le voyageur intrépide en mangea à Redhamès, il jeûnait depuis trois jours.

FLORIAN PHARAON.

CHRONIQUE DU SPORT.

LE TURF.

J'hésite encore à l'écrire, tant j'ai l'habitude de réserver cette formule réglementaire pour la première journée de l'hippodrome de Longchamps; mais enfin, il est impossible de se le dissimuler, la saison des courses, des vraies, des véritables, des courses plates est ouverte. J'ai beau me frotter les yeux, me demander si je rêve; non... je suis éveillé, et je lis bien sur le programme, *Derby du Vésinet*. Vous souvenez-vous de cet hippodrome lillipution surgissant timidement, il y a bien des années déjà, dans un jardinet de petit rentier avec, au milieu, une cuvette destinée à l'élève du poisson rouge. Qui est ce qui aurait dit qu'il en arriverait jamais-là ?

Petit poisson deviendra grand
Pourvu que Dieu lui prête vie.

dit le fabuliste philosophe. Je suis de son avis et trouve qu'en l'envoyant raisonner dans la poêle à frire, le pêcheur fut un homme fort sage; je ne connais pas de meilleur moyen de clore une discussion. Les fables, sont, enfin de compte, l'image de la vie; une autre du bon La Fontaine me revient en mémoire : *La lice et sa campagne*. Dans la situation actuelle, elle vaut la peine d'être méditée. Nous n'en sommes pas encore là, je le sais; mais une fois sur cette pente, ces sortes de choses deviennent une affaire de temps.

Au reste, tout ceci se passe avec l'autorisation de M. le Maire; il n'y a donc rien à dire : ce haut patronage n'est pas toujours, il est vrai, une très-sûre garantie de la stabilité des unions contractées sous son égide. C'est égal, *Vesinet Derby* sont deux mots auxquels j'aurai bien de la peine à m'habituer.

Le derby n'est donc plus une course *type, unique, une et indivisible;* il vient de faire des petits; il y en a aujourd'hui de plusieurs catégories, et s'il ne sait pas s'arrêter dans cette fantaisie paternelle, il pourrait bien, à l'encontre de Saturne, lui arriver d'être dévoré par ses enfants.

Le baptême du nouveau-né ne pouvait, je dois le constater, s'effectuer sous de plus heureux auspices : un temps splendide, une assistance nombreuse, au milieu de laquelle on signalait des individualités marquantes du turf; plusieurs, si on leur eût demandé ce qui les étonnait le plus en tout ceci, eussent pu, comme le doge de Venise, dans les jardins de Versailles, sous Louis XIV, répondre *c'est de m'y voir*.

De plus, le Vésinet Derby ou Derby Vésinet, comme vous voudrez, a été gagné par un bon cheval *Shéridan*, à M. de Meus. La facilité de sa victoire est même telle, qu'il est impossible de se rendre un compte bien exact de la valeur réelle du champ. *Cabale*, à M. de la Charme, arrivée

seconde, n'était évidemment pas prête. Quant au troisième, de nom assez mal sonnant de *Forte-en-Gueule*, cela galope dans un certain ordre, reste à savoir lequel. Suivant toute probabilité, *Shéridan* a donc, en fin de compte, battu peu de chose, tout au moins pour le moment; mais, il l'a fait avec une telle aisance, qu'il est impossible de connaître sa mesure. Il passe, au reste, pour un des meilleurs sujets de son écurie, on dit même qu'aujourd'hui il est supérieur à sa compagne, le grand performer de deux ans *Swift*. Celle-ci aurait, paraît-il, passé un mauvais hiver; mais ceci, est une appréciation anticipée, contre laquelle, jusqu'à nouvel ordre, il faut un peu se tenir en garde.

La journée du Vésinet s'est complétée par trois courses d'obstacles. C'est une assez singulière idée, même pour un derby interlope, de se présenter au public sous le patronage de semblables parrains; cependant, ils étaient chez eux, il leur appartenait donc d'en faire les honneurs au nouveau venu. Le prix de Maison-Rouge (courses de haies) a été gagné par *Bretan*, le prix de Marly, steeple-chase, par *Bobinette* et le prix de l'aqueduc (courses de haies) par *Pirate*.

Dimanche nous sommes revenus à Auteuil, au moins là, on sait sur quel terrain on marche : c'est *la Société des steeples-chases de France*. C'est cela et pas autre chose. La situation s'est quelque peu modifiée, non pas que j'attache à la défaite de *Pride of Kildare* dans le *prix de Mars* plus d'importance qu'elle n'en comporte. La favorite, à mon sens, n'a pas succombé devant la qualité d'un vainqueur dont la forme, ne peut s'être améliorée sensiblement en huit jours, ni sans le *top-weight;* elle avait trop aisément rendu trente-six livres le dimanche précédent à *Quémandeur*, pour ne pas pouvoir lui en donner quarante-trois. La jument ne semblait pas tout à fait elle-même, je l'ai trouvée un peu *tirée*. Il n'était pas non plus dans sa chance de laisser un concurrent d'un aussi mauvais ordre que *Quémandeur*, faire un train à sa convenance du départ à l'arrivée. *Pride of Kildare* a le cœur un peu tendre et depuis le bourreaudage qu'elle a dû supporter l'an dernier, elle n'aime pas les arrivées sévères. Après la dernière haie, elle semblait maîtresse de la course; c'est dans les cinquante derniers mètres qu'elle a fléchi. *Quémandeur*, bien qu'il ait gagné assez facilement, faisait ce qu'il pouvait, et si la jument ne s'était pas refusée à la lutte, je crois qu'il était hors d'état d'opposer une résistance sérieuse. J'aurais compris une course d'attente, tant qu'*Oiseleur* était sur ses jambes; (celui-là était plus sérieux) mais dès qu'une chute le faisait disparaître de la course, surtout ayant l'auxiliaire d'*Angers*, c'était une liberté un peu grande, même pour *Pride af Kildare* de laisser son seul adversaire se promene raussi tranquillement.

Quoi qu'il en soit, cette pauvre ressuscitée de *Pride af Kildare*, est, à mon sens, à peu près finie pour l'International, comme poids, d'abord, et comme forme, ensuite, à moins que d'ici là, elle ne prenne un salutaire repos. Si la formidable écurie de M. le comte de Saint-Sauveur doit y être représentée avec quelque chance de succès, ce sera beaucoup plutôt par *Brimir*, le vainqueur du prix d'Autenil. Le cheval n'est pas dans sa forme, à je ne sais combien de livres près. Il vient de battre, difficilement, il est vrai, le *Nageur*, en lui donnant quatre livres, mais celui-ci est un cheval d'un certain ordre, et en pleine condition. La course a été sévère, car en rentrant chez lui, *le Nageur* n'avait pas l'air parfaitement sur ses jambes, il en a, je crois, un peu plus que son compte.

Il n'est pas de bonne fête sans lendemain, telle paraît être, au moins, l'opinion de l'Administration du Vésinet, car, après la brillante journée de samedi, elle rappelait ses habitués sur son terrain le lundi. Le programme se composait de quatre courses plates, mais cette fois, d'une catégorie rentrant davantage dans les us et coutume du lieu; avec ces désignations hétérogènes de *Welter Handicap*, etc., exerçant une attraction d'autant plus vive sur le public, qu'il se demande depuis longtemps ce que cela pourrait bien vouloir dire. Cette seconde journée s'est passée sans incident bien remarquable; dame, si Vésinet que l'on puisse être, on n'a pas un derby à servir tous les jours à ses abonnés.

Le prix des Villas (Welter handicap je crois) a été gagné par cette jument singulièrement nommée *Forte-en-Gueule*, arrivée troisième dans le derby du même lieu. *Médaillon* 2e, *Gredin* 3e. Le prix du clocher est échu au vieux *Bibletto*, ressuscité pour la circonstance; *Buy Pipe* (voilà encore un drôle de nom, il serait si facile d'en donner un autre) est arrivé 2e, *Incertain* 3e. Dans le prix de Mars, *Brigitte* a eu les honneurs de la première monte du nouveau jockey de M. Lupin et battu *Warton* et *Légende*. Quant au prix de la Malmaison, il est échu à *Rob-Roy*, un des produits du haras de Lonray, doué, dit-on, d'une certaine qualité, mais jusqu'ici s'étant, paraît-il, refusé à prendre les tournants. Il a choisi le Vésinet comme apprentissage; c'est une assez singulière idée, car, si j'étais cheval, même jockey seulement, eh bien! vrai, j'aimerais mieux tourner ailleurs. *Pompée* était second et *Buisson* troisième. En voici jusqu'à la première représentation; elle ne se fera pas attendre, soyons-en convaincus.

NED PEARSON.

VÉNERIE

(*Suite*).

ÉCONOMIE CYNÉGÉTIQUE.

Sur tous les rapports, le garde a droit à notre intérêt; n'est-ce pas d'ailleurs l'agent principal de nos plaisirs, n'est-il pas la cause essentielle de nos succès à la chasse? Sans bons gardes, pas de gibier, pas de battues bien conduites, pas de chiens bien dressés. Nous avons vu le garde dans l'exercice de ses fonctions, nous savons ce qu'elles ont de pénible; sans lui faire une existence de sybarite, il est donc de notre devoir de veiller à ce qu'il ne compromette pas sa santé, et de lui indiquer tout ce qui est de nature à le mettre à l'abri des maladies, lui et sa famille.

Le vêtement du garde prend une large place dans la question d'hygiène. L'homme qui est exposé à toutes les intempéries, ne peut pas, ne doit pas être vêtu comme tout le monde; il lui faut un costume spécial qui le préserve des brusques changements qui se produisent dans la température.

L'administration des forêts joue au soldat avec ses gardes; les officiers forestiers portent des sabres de cavalerie, les simples gardes ont le costume militaire: c'est un non sens. Cette passion pour le képi et le galon fait sourire. Je crois avoir dit déjà que les étrangers qui visitaient l'exposition forestière au Trocadéro, voyaient, dans les gardes préposés à la porte du Chalet, les mêmes employés qui avaient fait ouvrir leurs malles à la frontière, et, en effet, rien ne ressemble plus à un douanier qu'un garde de l'État.

Le vêtement du garde doit être commode avant tout, et bien approprié à la nature de son service, et il doit être modifié selon les milieux dans lesquels, celui qui le porte, est appelé à vivre. Il est évident que le garde de marais, par exemple, ne saurait être vêtu comme ses confrères, qui passent leur vie dans les champs ou dans les bois.

La tunique militaire est généralement adoptée; ce vêtement ne se voit qu'en France sur le dos des gardes, chez toutes les autres nations on a reconnu l'inconvénient de la tunique, qui est trop étriquée, qui manque d'ampleur et s'use beaucoup plus vite qu'un costume plus large.

Dans nos grandes maisons, où l'on a raison de tenir à la représentation, il n'y a de convenable que l'habit à la française, le costume enfin de nos anciens gardes du temps où il y avait réellement des gardes avec lesquels on ne jouait pas au soldat. En n'importe quel temps, un grand seigneur doit avoir le courage de sa position en ne tenant pas compte du cancer démocratique. Quant à la grande généralité de nos propriétaires qui veulent bien, disent-ils, marcher avec leur siècle, je leur conseille de donner à leurs gardes, tout simplement une bonne veste de velours couleur feuille morte, avec de nombreuses poches, bien large, pour que le garde, l'hiver, puisse mettre un gilet de laine dessous. L'été, je ne vois rien de mieux, rien de plus en harmonie avec les idées modernes, que la blouse, mais je me fais violence, car je ne trouve rien de plus laid; je préfère, cent fois, une veste en coutil marron ou gris. J'exclus le pantalon de drap ou de toile, je le remplace par la culotte de velours pareil à la veste; il faut éviter le soulier et la guêtre et tous les inconvénients très-grands du sous-pied, que les chicots déchirent ou décousent à tout instant. Avec la culotte, il faut absolument la jambière en cuir à cinq boutons. Pas de boucle en cuivre, c'est un poids inutile. Une petite patte se boutonnant sur le côté extérieur, à l'un des boutons de la culotte, suffit pour maintenir la jambière à sa place et l'empêcher de tourner.

La chaussure la plus pratique, c'est le brodequin-guêtre, sans lacet, à recouvrement cousu au brodequin, se boutonnant sur le côté extérieur comme des bottines, ce qui donne à cette chaussure l'aspect d'un soulier et d'une guêtre en cuir noir dont on aurait supprimé le sous-pied. Dans les pays humides et de marais, dans les montagnes, là où la neige séjourne longtemps sur le sol, la demi-botte convient mieux que toute autre chaussure. On remarquera qu'avec ce double système de chaussures, le brodequin-guêtre et la demi-botte, lorsque le garde rentre chez lui, il n'a tout simplement qu'à se débarrasser de ses jambières ou de ses bottes pour être propre, sans boue aux jambes, il n'a qu'à laver, graisser ses chaussures et à les laisser sécher au coin du feu.

Comme la chaussure, la coiffure du garde a son importance. La bombe ou cape en drap, si ce n'était son poids, pourrait convenir. Après avoir consulté bien des gardes, pris des renseignements un peu partout, en définitive, c'est la casquette autrichienne ou le képi à large visière abritant les yeux, que nos gardes préfèrent à toutes les autres coiffures.

Il n'y a pas plus de quarante à cinquante ans, les gardes ne portaient guère que le carnier qui nous vient d'Allemagne, la carnassière à filet, était peu en usage. Aujourd'hui elle est adoptée partout. La meilleure est celle à double filet avec recouvrement en peau de phoque ou en cuir, pour les gardes du moins. Cette carnassière est munie d'un sac à soufflet avec poches également à soufflet pour y mettre les papiers, le petit flacon d'alcali, les clefs de barrières, etc., et d'une petite gaîne sur le côté extérieur renfermant un couteau à manche droit, lequel couteau sert à vider les chevreuils, à jarreter les lièvres et les lapins.

Nos gardes sont généralement armés d'un fusil à deux coups, tous ne sont pas encore à cartouche et c'est un tort, car le fusil qui se charge par la culasse fait disparaître bien des chances d'accidents. Pour le garde qui tue du gibier pour le garde-manger de son maître, il n'est pas douteux que le fusil double est indispensable, mais comme de nos jours le rôle de nos gardes consiste bien plus à garder qu'à chasser, que nous nous réservons le plaisir de tuer ou de faire tuer notre gibier, l'arme par excellence du garde est le fusil-carabine dont un canon est rayé et l'autre lisse; l'un sert pour la balle, l'autre pour le plomb. Armés ainsi, on ne se fait pas une idée des services que les surveillants de nos propriétés peuvent rendre au gibier par la destruction des animaux nuisibles.

Avec le canon rayé et de fort loin — 80 à 100 mètres — on atteint sûrement, pour peu qu'on soit exercé, un oiseau de proie perché sur une branche ; le canon lisse chargé à plomb, permet de tuer, comme avec le fusil ordinaire, un renard, un chat et, au besoin, une pièce de gibier si le garde est autorisé à la tuer. Une telle arme chez les armuriers belges et allemands, coûte de 80 à 100 francs et même moins. Lorsque j'étais à l'école forestière de Saxe, nous faisions usage de la baguette et de la poire à poudre ; maintenant, les fusils-carabine se chargent par la culasse.

A. DE LA RUE,
Ancien inspecteur des forêts de la Couronne.

(*A suivre*)

VÉLO-SPORT

Comme nous l'avions annoncé dernièrement, le sport vélocipédique parisien a donné dimanche dernier sa première course de l'année. Grâce aux bons soins de M. Victor Bart, l'honorable président de la commission des fêtes de Versailles, cette journée a obtenu un énorme succès dans cette ville ; environ 3,000 personnes attendaient les coureurs dans une des grandes et belles avenues faisant face à la place d'Armes. Tout le long du parcours, principalement sur les hauteurs, les spectateurs étaient également en très-grand nombre.

Une vingtaine de vélocipédistes se sont mis en ligne au Rond-Point de Boulogne et à 2 h. 5 de l'après midi le président de la Société donnait le départ, voici les résultats : 1er M. Ch. Terront (champion français) a fait le trajet en 52 minutes 30 secondes; 2e M. Hommey, en 53 minutes; 3e M. J. Terront, en 61 minutes; 4e M. Fabing, en 61 minutes 15 secondes; 5e M. Béal, en 69 minutes; 6e M. Bouvron, en 69 minutes 30 secondes; 7e M. Viltard, en 69 minutes 30 secondes; 8e M. Jumel, en 70 minutes.

M. Hommey s'étant beaucoup entraîné a, comme on le voit, suivi d'assez près le champion; nous engageons ces deux coureurs à continuer leur entraînement, une autre course de fond de 80 kilomètres devant très-probablement avoir lieu vers la fin du mois prochain, organisée par la même Société.

JULES RICHARD.

TIR AUX PIGEONS

TIR DU MARDI 11 MARS 1879.

Poule à 24 mètres, 1 louis, 5 pigeons, 3 tireurs : M. Laniel, 3/5 G. — *Même poule, 7 tireurs* : MM. Laniel, 4/5; le vicomte de Quélen, 4/5 (partagée). — *Poule à 26 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 8 tireurs* : MM. le vicomte de Quélen, 3/3; le prince Maurocordato, 3/3 (partagée). — *Même poule, 12 tireurs* : MM. Laniel, 5/5; le capitaine Tart, 5/5 (partagée). — *Poule à 24 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 14 tireurs* : MM. A. Yeo, 7/7, 1er et 2e; le capitaine Tart, 7/7 (partagés); le marquis de Camposagrado, 9/10, 3e; de Moismont, 9/10 (partagée). — *Poule à 26 mètres, 14 tireurs* : MM. A. Yeo, 8/8, 1er; Paul Lagarde, 7/8, 2e; le vicomte de Quélen, 8/10, 3e. — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 15 tireurs* : MM. Paul Lagarde, 5/5; le capitaine Tart, 5/5 (partagée). — *Même poule, à 28 mètres, 10 tireurs* : MM. le vicomte de Quélen, 4/4; le capitaine Tart, 4/4 (partagée). — *Poule à C. D., à 24 mètres, 1 louis 9 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 2/2 G. — *Même poule, 5 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 2/4 G. — *Même poule, 10 tireurs* : M. le comte B. de Montesquiou, 2/2 G. — — *Même poule, 4 tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 3/4 G. — *Match à C. D., à 24 mètres, 1 louis* : M le marquis de Camposagrado, 2/4 G.

TIR DU JEUDI 13 MARS 1879.

Match à 26 mètres, 2 louis, 7 pigeons : M. Pinatel, 5/8 G. — *Même match* : M. Pinatel, 5/6 G. — *Poule à 26 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 10 tireurs* : M. le capitaine Tart, 4/4 G. — *Poule à 26 mètres, 50 francs, 7 pigeon, 13 tireurs* : MM. le marquis de Camposagrado, 8/10, 1er; Pinatel, 7/10, 2e; Paul Lagarde, 6/8, 3e. — *Même poule, 13 tireurs* : MM. le marquis de Camposagrado, 8/9, 1er; le vicomte de Quélen, 7/9, 2e; A. Yeo, 6/8, 3e. — *Poule Op., à 28 mètres, 1 pigeon, 9 tireurs* : MM. le comte B. de Montesquiou, 5/5 G.; le marquis de Camposagrado, 4/5. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 1 louis, 3 tireurs* : M. Rembielinski, S., 2/2 G. — *Même poule, 5 tireurs* : M. de Montgomery, 2/2 G. — *Même poule, 5 tireurs* : M. Rembielinski, S., 2/2 G. — *Poule à 24 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 3 tireurs* : M. de Montgomery, 1/1 G.

TIR DU SAMEDI 15 MARS 1879.

Poule à 28 mètres, 1 louis, 5 pigeons, 5 tireurs : M. le prince Maurocordato, 5/6 G. — *Même poule, 1 pigeon, 11 tireurs* : M. le capitaine Tart, 4/4 G. — *Poule à 28 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 16 tireurs* : MM. le vicomte de Quélen, 8/9, 1er; le comte de Castelli, 8/10, 2e; de Montgomery, 8/11, 3e. — *Poule Op. à 27 mètres, 1 pigeon, 17 tireurs* : MM. Rembielinski, S., 5/5; le prince Poniatowski (partagée). — *Même poule, 15 tireurs* : M. le vicomte de Quélen, 4/4 G. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 1 louis, 12 tireurs* : M. Rembielinski, S., 3/4 G. — *Même poule, 11 tireurs* : M. le comte de Montesquiou, 5/10; Rembielinski, S., 5/10 (partagée). — *Même poule, 7 tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 3/4 G. — *Poule à 26 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 5 tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Même poule, 5 tireurs* : M. Van Buren, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs* : M. Van Buren, 1/2 G. — *Même poule, 4 tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 3/5 G.

Etaient présents aux différents tirs :

MM. Aubry Vitet; Treuil Raoul; de Montgomery; le vicomte R. de Quélen; de Moismont; A. Yeo; le prince Maurocordato; le colonel Wheatley; le marquis de Camposagrado; le comte B. de Montesquiou; Paul Lagarde; le comte de Lambertye; le capitaine Tart; Pinatel; Machet; le prince Poniatowski; Bamberger; le baron R. de Hottinguer; Rembielinski Stanislas; Drake del Castilla; A. de Tavernost; le duc de Riansares; Cartier, H.; Lambert; le marquis de Caumont-Laforce; le marquis du Lau; le comte de Camondo; Hamard; le comte de Castelli; Rembielinski, Constantin; Van Buren; Douglas; le marquis de Croix; Dufour; le vicomte de Pennautier.

*
* *

Nous recevons de Rome l'information ci-après qui complète ce que nous avons dit déjà à propos des alignements dont le palais de la Farnésine est menacé.

Caveant consules!

On dit que le bureau du génie civil chargé des travaux du Tibre a proposé, et que le ministre de l'instruction publique a accepté, la démolition du pont Sisto et du pont Quattro Capi pour favoriser le cours du fleuve.

Ces deux ponts seraient remplacés par deux ponts en fil de fer.

Fort heureusement, ce n'est là jusqu'à présent qu'un projet qui, nous osons l'espérer, ne sera pas mis à exécution. S'il faut faire absolument quelque chose, qu'on ajoute deux arches à chaque pont et qu'on les conserve: qu'on laisse à Rome ses monuments historiques; ce sera une compensation à ces monuments modernes qu'on appelle le palais du ministre des finances et le palais des postes et des télégraphes.

On a travaillé pendant deux ans à l'élargissement du pont Sisto et maintenant on voudrait le démolir; vraiment, ce n'était pas la peine.

*
* *

On lit dans le *Gaulois* :

Une nouvelle règle du jeu de billard vient d'être établie aux États-Unis et adoptée par la plupart des joueurs de profession.

Le *Courrier des États-Unis* explique en quoi consistent les innovations :

« Un carambolage fait directement, ou en touchant « une seule bande, comptera pour un. Le carambolage « par deux ou trois bandes comptera pour deux, et le « carambolage par quatre bandes ou davantage comp- « tera pour trois, pourvu que la dernière bille à toucher « ne se trouve pas dans un des quatre endroits prohibés. « Les endroits prohibés sont un espace triangulaire « qui sera marqué par une ligne droite tirée à une cer- » taine distance devant chacun des coins. On ne pourra « pas caramboler plus de deux fois de suite avec deux « billes dans un de ces espaces interdits. Si, au troi- « sième carambolage, aucune des deux billes n'est sortie « de la ligne de délimitation, le coup sera nul. »

Caramboleurs, à vos billes! car ce règlement va être soumis à l'approbation des principaux joueurs de France.

LE SPORT EN ANGLETERRE

Londres.

Samedi dernier, deuxième journée des courses de Derby. La réunion n'avait pas attiré foule, car la localité est par trop éloignée des centres populeux. En revanche, le sport a été excellent — le meilleur qu'on ait vu depuis le commencement de la saison.

On a commencé par une course pour gentlemen-riders — le *Red Coat steeple-chase*, qui a été gagné par *Bickerton*, cheval appartenant à M. Holland Ensuite est venu le *Grand National de Derby*, qui, pour nous, a été un spectacle de haute fantaisie. En effet, des six partants il n'en est arrivé au poteau que trois: *General Peel*, *John Halifax* et *Goldfinder*, placés respectivement dans l'ordre où je les ai mis.

La course la plus importante de la journée — le *Devonshire Handicap Hurdle-Race* — a été facilement enlevée par *Kneller* appartenant à M. Vyner : *Helias* était second, et *Queen of Pearls*, troisième. Le *Keddlestones Hunters'Steeple-chase* a été une victoire pour la jument de M. Willson, *Lady Currall*. Enfin, pour clore cette belle série de prix, qui tous étaient d'une valeur exceptionnelle, je signalerai les victoires de *Lady Emily*, de *Skgcraper* et de *Poacher*, appartenant, la première à M. Harding, le second à M. Chirside, et finalement, le troisième à M. Briggs.

La réunion du Derby n'a pas eu, comme j'ai dit plus haut, tout le succès qu'elle méritait, et même on parle de changer l'emplacement.

Maintenant que la date de la réunion de Liverpool approche, le Betting sur le *Grand National* s'anime, mais le marché ne subit pas trop de variations. *Regal* est toujours le premier favori à un peu moins de 8/1. En seconde ligne vient *Liberator*, et ensuite *Austerlitz* et *Bacchus* — les deux chevaux irlandais, à qui j'accorde la plus grande chance. Pour plaire à nos lecteurs, et en même temps pour leur donner une idée nette de la situation actuelle, j'y joins la liste du dernier betting à Londres :

Grand National de Liverpool.

(à courir le 28 mars.)

100	contre 14.	*Regal*. (offert)
10	1.	*Liberator*. (offert)
11	1.	*Austerlitz*. (offert)
100	9.	*Bacchus*. (offert)
12	1.	*Marshal Niel*. (pris)
100	7.	*Shifnal*. (pris)
100	7.	*Wild Monarch*. (offert)
100	6.	*Bellringer* (pris)
22	1.	*Turco*. (pris)
25	1.	*Brigand*. (pris)
25	1.	*Jackal*. (pris)
25	1.	*Queen of Kildare*. (offert)
28	1.	*The Bear* (pris)
33	1.	*Saint-George*. (offert)
40	1.	*Bob Ridley*. (pris).
45	1.	*Verity*. (pris)

ROWING.

Les équipes d'Oxford et de Cambridge sortent beaucoup. Samedi dernier, l'équipe d'Oxford a fait énormément d'exercice, mais elles n'ont guère plu au public nombreux qui stationnait le long des berges. En revanche, elles ont bien ramé lundi, mais on s'apercevait encore d'une certaine faiblesse dans le tout ensemble.

L'équipe de Cambridge est à Kingston, elle prend journellement un exercice violent, mais soutenu. Elle est dans une condition admirable, et à moins d'accidents imprévus, elle paraît sûre de gagner, et à présent on prend Cambridge à 1/2.

AMÉRIQUE

Pedestrianism.

Tel est le nom que nos voisins d'outre-Manche et de l'Amérique donnent à leurs concours à pied. Mes lecteurs se rappellent peut-être que l'irlandais O'Leary, ce célèbre marcheur, gagna, il y a quelque temps, la course pour le championnat du monde. Dès lors, il serait la *ceinture d'honneur* sous les conditions que si on lui portât défi il fallait qu'il acceptât. C'est ce qui a eu lieu : trois marcheurs distingués l'ont défié, et la course a eu lieu à New-York, dans Gilmorés Garden. Une dépêche télégraphique annonce le résultat de cette lutte homérique, qui, commencée le lundi à midi, devait finir le samedi. Pendant ce laps de temps, le gagnant, un anglais du nom de Rowel, a parcouru dans un style magnifique, paraît-il, cinq cent milles, battant ainsi le second, Eunis, de vingt-sept milles, et le troisième, Harrimaw, de cinquante milles. Le fameux Irlandais O'Leary, avait succombé après avoir seulement fait 78 milles, ne pouvant pas supporter ce train effréné.

Le vainqueur, Rowell, va avoir de la besogne, car déjà il a reçu un défi de Weston, qui veut à toutes forces lui ravir son nouveau et brillant trophée. Je tiendrai mes lecteurs au courant de cette affaire qui sera certainement une des plus intéressantes qu'on ait jamais vues.

LONGCHAMPS.

GASTRONOMIE

LA LIMANDE EN CARÊME.

Un de nos confrères les plus érudits, M. Louis Loire vient de publier chez Dentu sous le titre humouristique : *Les joyeux propos de table* un petit livre de cuisine dont la place est marquée sur la table du salon.

Nous lui empruntons la recette suivante due à la plume athénienne d'Armand Barthet, l'auteur du *Moineau de Lesbie* :

« Vous foncez votre plat de terre cuite, ovale et un peu profond, d'un oignon de taille ordinaire coupé en rouelles, de trois brins de persil tel qu'on l'apporte du jardin et d'une bonne quantité de beurre bien frais; vous émiettez là-dedans une feuille de laurier et vous poudrez à blanc de sel et surtout de poivre.

« Étendez deux limandes ou un carrelet suivant l'occurence et l'épaisseur, sur cette couche onctueuse, et recouvrez de la même façon : oignon, persil, beurre, sel et poivre, un clou de girofle si vous l'aimez.

« Votre plat coiffé du four de campagne, vous laissez cuire une bonne demi-heure sur un feu doux.

« Servez brûlant, mangez dans des assiettes chaudes, et vous remercierez Dieu d'avoir créé la mer et les poissons. »

C'est un fin manger qu'il était utile de soumettre à l'appréciation des dilettanti en bonne chère.

MENU.

Mitonnade à l'oseille.
Limandes en carême.
Brochette de bécasseaux.
Salade de mâches.
Choux-fleurs en sauce.
Gâteau de riz à l'orange.

P. de BALBAAC.

BOXE ET CANNE

La séance qui a été récemment annoncée, comme devant se tenir à la salle Paz le 5 avril, aura lieu le samedi suivant, de huit à onze heures du soir, place Cadet, 31, chez M. Pierre Petit.

Bien que l'ordre des assauts n'ait pas encore été publié, nous sommes en mesure d'en donner la primeur aux lecteurs de la *Revue*.

PREMIÈRE PARTIE.

MM. César et Gouvet (boxe).
Chanderlot et Devost (canne).
Lionnel et . . . . . (boxe).
Destrée et Tenon (sabre).
Rive et . . . . . . (boxe).

DEUXIÈME PARTIE.

MM. Bony et . . . . . . (boxe).
Rouher et César (boxe).
Destrée et Devost (sabre).
Emile et . . . . . (boxe).
Chanderlot et Bony (boxe).

TROISIÈME PARTIE.

M. Charles Lecour (exercices de canne).

Les professeurs indiqués par les points ci-dessus, appartiennent à l'École militaire de Joinville-le-Pont. M. le commandeur Canonnier, qui la dirige depuis plusieurs années avec un talent auquel la presse a souvent eu l'occasion de rendre hommage, a bien voulu accorder leur précieux concours aux organisateurs de l'assaut; il doit faire choix de trois de ses professeurs. Quand ce choix sera devenu définitif, la *Revue* fera connaître leurs noms.

Son Altesse Sérénissime Monseigneur le prince Dadian de Mingrélie, de passage à Paris, a promis à M. Lecour, son cher maître, de présider la séance. Le général Michel Ney, duc d'Elchingen, doit quitter Senlis, siége du commandement de la brigade de cuirassiers, pour y assister également. Tout permet de présager un grand succès à l'assaut du 12 avril, le plus important, sans aucun doute, de ceux auxquels le public a été convié depuis la mort du regretté Hubert Lecour, frère et élève de celui dont il a été question dans notre dernier article.

E. P.



LA PREMIÈRE PRIÈRE, par Mme Louis Enault, (*L'Art.*)

CHARADE

Combien, madame ce melon ?
Melon ! un cantaloup superbe,
Répond une voix fort acerbe;
Son portrait figure au salon.

Achetez-moi cette limande
Fraîche comme un matin d'avril
Et bonne à mettre sur le gril, »
Aussi vrai que je suis marchande.

Voyez monsieur le beau bouquet
Ce sont violettes de Parme;
Leur parfum rendrait un gendarme
Fleurant aussi bon que muguet.

Ce n'est pas ainsi qu'en Écosse,
Le fils de Fingal eût chanté.
Amour, combats et liberté,
La lyre était un sacerdoce.

Une arme terrible autrefois,
Aujourd'hui couverte de rouille;
Terrible comme une quenouille
Entre les mains d'un bon bourgeois.

Solution du logogriphe du n° 18.

Escarpe, Scarpe, Carpe.

R. d'A.

INAUGURATION

Solennelle de l'orgue monumentale de l'église Saint-François-Xavier, construit pour la ville de Paris, par MM. Permis et Persil, jeudi 27 mars 1879.

PROGRAMME

1° — **Ecce Sacerdos magnus**, chœurs et orchestre, STABLER.

2° — **Toccata e Fugha** en *ré* mineur, J.-S. BACH, exécuté sur le grand orgue, par M. Albert Renaud, organiste titulaire.

CÉRÉMONIE DE LA BÉNÉDICTION

3° — **Allegro** (avec variations) de la 5e symphonie, Ch.-M. WIDOR, exécuté par M. Widor, organiste du grand orgue de Saint-Sulpice.

4° — **Ave Verum**, Albert RENAUD, solo de ténor, chœur et orchestre, solo de ténor par M. Vergnet, de l'Opéra, violon solo, par M. Paul Viardot.

5° — **Andantino cantabile** (transcrit de l'orchestre), E. GIGOUT. — **Finale** du concerto en *sol* mineur, HANDEL, exécuté par M Gigout, organiste de Saint-Augustin.

6° — **Cantabile** en *si* majeur, C. FRANCK, exécuté par l'auteur, professeur au Conservatoire, organiste du grand orgue de Sainte-Clotilde.

7° — **Pater Noster**, NIEDERMEYER, chanté par M. Faure, avec accompagnement de chœurs et orchestre.

8° — **Allegretto** de la 6e symphonie, Ch.-M. WIDOR, exécuté par l'auteur.

9° — **Psaume 112** (1re audition), Ch.-M. WIDOR, deux orgues, deux orchestres et les chœurs, l'orchestre et les chœurs, sous la direction de M. Ed. Colonne.

SALUT.

1° — **O fons pietatis**, HAYDN, chanté par M. Faure, avec accompagnement de chœur et orchestre.

2° — **Ave Maria**, CHERUBINI, chanté par M. Vergnet.

3° — **Tu es Petrus**, PALESTRINA, chœur sans accompagnement.

4° — **Tantum ergo**, J. S. BACH, choral.

BÉNÉDICTION.

5° — **saume 116**, Ad. ADAM.

6° — **Toccata final** de la 4e symphonie, Ch.-M. WIDOR, exécuté par M. Albert Renaud.

L'orchestre et les chœurs, *au nombre de* 220 *exécutants*, seront dirigés par M. DARDET, Maître de Chapelle de l'Eglise.

L'orgue d'accompagnement sera tenu par M. E. SCHMELTZ, Maître de Chapelle et organiste de Saint-Lambert.

L'orchestre et les chœurs de l'Opéra et du Conservatoire

LES GRANDS NOMS
DE L'ART,
DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

AGRICULTURE.

HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière.
PELTIER, 10, rue Fontaine-au-Roi.

AMEUBLEMENTS.

BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne.
E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines.
HENRY DASSON, rue Vieille-du-Temple, 106.
ALEXANDRE JEUNE, 93, faub. Saint-Antoine.
GUCKERT, 29, rue de Tournon.

ARMURIERS.

GASTINNE-RENETTE, 39, avenue d'Antin.
FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu.
ROBLIN, 9, rue de la Ville-l'Évêque.
GUYOT, 8, rue de Ponthieu.
LEFAUCHEUX, 37, rue Vivienne.

ARTICLES DE PEINTURE.

OTTOZ, 35, rue Larochefoucauld.
BERVILLE, 25, chaussée d'Antin.
GIROUX, 43, boulev. des Capucines.
PICARD, 14, rue du Bac.

BAINS.

HAMMAM, 18, rue Neuve-des-Capucines.
ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hôtels.

BIÈRES.

ALLSOPP & Co, 8, rue Bausset.
BASS & Co, 112, rue Truffaut.
FANTA, 10, boul. des Italiens.

BIJOUTERIE. — ORFÉVRERIE.

OTTERBOURG, 1, rue Scribe.
BACHELET, 58, quai des Orfévres.
BOUCHERON, 152, galerie de Valois (Palais-Royal).
MICHELOT, DE THIERRY ET Ce, 213, rue Saint-Martin.
ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart.

BILLARDS.

BLANCHET, 53, rue Lancry.
POULLAIN, 72, rue Amelot.

BRONZES D'ART.

BARBEDIENNE, 30, boulevard Poissonnière.
GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal.
PAILLARD & ROMAIN, 41, boulevard des Capucines.

CAFÉS-RESTAURANTS.

CAFÉ NAPOLITAIN, 1, boulevard des Capucines.
CAFÉ DE LA PAIX, 12, boulevard des Capucines.
CATELAIN, Café du Helder, 29, boulevard des Italiens.
SYLVAIN, ancien Café Neeser, 12, rue Halévy.
GRAND-CAFÉ, 14, boulevard des Capucines.
CAFÉ DE LA RÉGENCE, 161, rue Saint-Honoré.
CLAUDON, Café américain, 4, boulevard des Capucines.
DUGLERÉ, 12, boulevard des Capucines, et 5, place de l'Opéra.

DIAMANTS.

HALPHEN, 6, rue Le Pelletier.
MANNHEIMER, 41, rue Laffite.
ROUVENAT, 62, rue Hauteville.

ÉVENTAILS.

RODIEN, 48, rue de Luxembourg.
DUVELLEROY, 17, passage des Panoramas.

GANTS.

JOUVIN, 23, boulevard des Italiens.
BERTIN, 27, boulevard des Italiens.
HOUBIGAND, faub. Saint-Honoré.

GYMNASTIQUE.

PAZ, directeur du grand gymnase, 34, rue des Martyrs.

HORLOGERIE.

T. LEROY, 36 rue Neuve-des-Petits-Champs.
P. GARNIER, 6, rue Taitbout.
LE ROY & FILS, 14, rue Montpensier.
BREGUET, 12, rue de la Paix.
JAPY FRÈRES & Ce, 7, rue du Château.

HOTELS.

BRISTOL, place Vendôme, 3 et 5.
MIRABEAU, rue de la Paix, 8.
CONTINENTAL, 3, rue Castiglione.
GRAND-HOTEL, boulevard des Capucines, 12.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

PETTEX-MUFFAT, 7, rue Copernic.

LIQUEURS.

WYNAND-FOCKINK, 2, rue Auber.
MARIE BRIZARD & ROGER.
LA GRANDE CHARTREUSE.

LIVRES ANCIENS.

D. MORGAND & Ce, 55, passage des Panoramas.
ROUQUETTE, 85, passage Choiseul.

MAROQUINERIE.

KLEIN, 6 et 8, boulevard des Capucines.
BONHOMME, 62, galerie Montpensier (Palais-Royal).
AUCOC, 6, rue de la Paix.
JONES, 23, boulevard des Capucines.

MUSIQUE.

BRANDUS & Ce, 103, rue Richelieu.
HEUGEL & Ce, au Ménestrel, 2, rue Vivienne.
LE BAILLY, rue Cardinal.

CERAMIQUE D'ART.

ESCALIER DE CRISTAL, 6, r. Scribe.
DECK, 10, rue Halévy.
DOULTON & Ce, 6, rue Paradis-Poissonnière.

CHAPEAUX D'HOMMES.

LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.
LEBEL-STRITTER, 259, r. St-Honoré.
CHAPELLERIE DU JOCKEY-CLUB, 18, rue Duphot.

CHASSE ET PÊCHE.

DOCK du campement, 14, boulevard Poissonnière. — Articles de chasse.
MORICEAU frères, 82, rue de Rivoli. — Ustensiles de pêche. — Piéges.
GÈVELOT. — Armes, ustensiles de chasse, 30, r. Notre-Dame-de-Victoires.
BOCQUET. — Chiens, 118, av. d'Ivry.

CHAUSSURES POUR DAMES.

FERRY, 11, rue Scribe.
ABLER, 9, rue du Hasard.

CHAUSSURES D'HOMMES.

DUBASTA, galerie d'Orléans.
H. HERT, 3, rue Halévy.

CHOCOLATIERS.

MARQUIS, 10, rue Richelieu.
MASSON, 9, boul. de la Madeleine.

COGNACS.

J. HENNESSY & Ce, Cognacs.
A. C. GODARD & Ce, —
MARTELL & C, —

COIFFEUR POUR DAMES.

PHILIPPE & Ce, 15, rue Royale.
GARAND FRÈRES, 37, rue Tronchet.

COIFFEURS POUR HOMMES.

ANGUIZ, 39, boulev. des Capucines.
BRIER-CHEVALIER, 50, rue Basse-du-Rempart.

CONFISEURS.

BOISSIER, 7, boulev. des Capucines.
GOUACHE, boulev. de la Madeleine.

CURIOSITÉS. — OBJETS D'ART.

E. TABURET. Orfèvrerie ancienne 3, rue Pasquier.
MIALLET, 3, rue Le Peletier.
SICHEL FRÈRES, 11, r. Pigalle.
DURAND, SCHŒNEWERK & Ce, 4, place de la Madeleine.
E. & A. GIROD, 16, boulevard Montmartre.

NOUVEAUTÉS.

AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres.
GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal.
AU PRINTEMPS, rue du Havre.

OPTIQUE.

L'INGÉNIEUR CHEVALIER, 15, place du Pont-Neuf.
COMPTOIR GÉNÉRAL DE LUNETTERIE ET D'OPTIQUE, 9, boulevard Poissonnière.
SECRETAN, place du Pont-Neuf.

PARFUMEURS

VIOLET, 225, rue Saint-Denis.
PIVER, 10, boulevard de Strasbourg.
RIMMEL, 17, boulevard des Italiens.

PHOTOGRAPHES.

LIÉBERT, 6, rue de Londres.
REUTLINGER, 21, boul. Montmartre.
NADAR, 51, r. d'Anjou-Saint-Honoré.

PHTOGORAPHIE (produits et accessoires).

L. PUECH, 21, place de la Madeleine
POULENC ET WITTMANN, 7, rue Neuve-Saint-Merry.
GILLES FRERES, 7 (bis), rue Neuve-Fontaine-Saint-Georges.
RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.
PICARD, 5 *bis*, rue de l'Asile Popincourt.

PLUMES ET FLEURS.

VILLEMINOT, 76, rue Richelieu.

PROFESSEURS D'ESCRIME.

VIGEANT.
MÉRIGNAC, 32, rue Joubert.
MIMIAGUE, 15, rue Richelieu.
PELLENQ, 1, rue Laffitte.

RELIURES.

GRUEL-ENGELMANN, 118, rue Saint-Honoré.
LORTIC, 11, rue de la Monnaie.
ALLO, 39, rue du Four-Saint-Germain.

RESTAURANTS.

BIGNON, boulevard des Italiens, 58, rue de la Chaussée-d'Antin, 4, et avenue de l'Opéra.
CAFÉ ANGLAIS, boul. des Italiens, 13.
— **RICHE**, boul. des Italiens.
— **DE PARIS**, avenue de l'Opera.
— **DES AMBASSADEURS**, Ch.-Elysées.

ROBES ET MANTEAUX.

HENTENAAR, 26, rue du 4 Septembre.

SERRURERIE D'ART.

STERLIN, 39, rue Richelieu.

TABLEAUX.

GOUPIL & Ce, 2, place de l'Opéra.
HARO, 14, rue Visconti.
FÉRAL, 54, faub. Montmartre. Expert.

TAILLEURS POUR DAMES.

WORTH, 7, rue de la Paix.
CAVALLY, 8, boul. des Capucines.
LAFERRIÈRE, 28, rue Taitbout.

TAILLEURS POUR HOMMES.

DEBACKER (ancienne maison Alfred), 36 *bis*, avenue de l'Opéra.
SCHÆFFER, 23, boul. des Italiens.

VINS.

GAUTHEY cadet et fils, à Beaune.
H. & O. BEYERMANN & Ce, Bordeaux.
CRUSE & FILS FRÈRES, —
N. JOHNSTON & FILS, —
CLOSSMANN & Ce, —
BARTON & GUESTIER, —

VOITURES.

HENRY BINDER, 31, rue du Colisée.
BINDER aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne.
KELLNER, 109, avenue Malakoff.

PROGRAMME DES CONCERTS

DU DIMANCHE 23 MARS

à 2 heures précises.

Société des concerts du Conservatoire.

1. Symphonie av. chœurs. (Soli par Mmes Jonbre, Boidin-Puisais, MM. Villaret fils et Auguez.) — Beethoven.
2. Fragment symphonique d'*Orphée*. . . . . . — Glück.
3. *Le départ des jeunes mariés*, chœur. . . . — Meyerbeer.
4. Ouverture de *Ruy-Blas*. — Mendelssohn.

Le concert sera dirigé par M. Deldevez.

Concerts populaires.

1. Symphonie militaire. . — Haydn.
2. *Le comte d'Egmont*. . — Beethoven.
3. *Andante religioso*. . — Mendelssohn.
4. Sérénade. . . . . . — Th. Gouvy.
5. Concerto pour violoncelle. . . . . (exécuté par M. J. Servais.) — Haydn.
6. Prélude. . . . . — J.-S. Bach. Orchestré par. . . . . — Gounod.

Le concert sera dirigé par M. J. Pasdeloup.

Association artistique (salle du Châtelet).

1. Symphonie en *la*. . . . — Beethoven.
2. Menuet. . . . . — Boccherini.
3. Ouverture de *Ruy-Blas*. — Mendelssohn.
4. *Le Désert*, ode-symphonie en 3 parties. (avec le concours de Mlle Roussel, de MM. Mouliérat et Villard). — Félic. David.

Le concert sera dirigé par M. Ed. Colonne.

GRANDS MAGASINS DU COIN DE RUE

24 Mars 1879. **EXPOSITION GÉNÉRALE DES NOUVEAUTÉS D'ÉTÉ.** 24 Mars 1879.



N° 1. Costume Beige, 85 fr. — N° 2. Costume cachemire et soie, 78 fr.



N° 3. Costume drap de soie, 178 fr. — N° 4. Costume cachemire de l'Inde, 95 fr.



N° 5. Vêtement drap, diagonale, 29 fr. — N° 6 Vêtement mérinos, 21 fr.



N° 7. Visite cachemire de l'Inde, 59 fr. — N° 8. Jaquette drap d'été, 55 fr.



LES MODES PARISIENNES

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Jolie toilette de ville, vue de face et de trois quarts — Ce costume fort coquet se compose d'une jupe rasant terre et d'un corsage genre jaquette en cachemire de l'Inde noir. Il est garni de soie même couleur et de moire antique également noire.

Chapeau en satin noir avec passe doublée de satin jaune. Il est orné de ruban de satin noir, envers satin jaune, et d'un panache de plumes jaunes et noires.

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

On annonce l'arrivée à Paris de MM.

Comte des Monstiers-Mérinville. — Comtesse de Dampierze. — Comte de Châteaubriand. — Comte A. de Béthune. — Marquis d'Irécourt. — Baron G. de Montesquieu.— Duc de Gadagne. — Vicomte d'Aadnigné. — Marquis de Saint-Sauveur. — M. de Taisne.

M. A. de la Bassetière, à Nantes.

M. Kœchlin, à Cannes.

DÉCÈS

Le professeur Anderssen. — Comte des Réaulx. — Mademoiselle de Witt. — M. de Foville. — Baronne douairière de Massy. — M. de Croisilles. — Madame Le Scellier de Blécourt. — Baronne Mallet.

⁂ Voici, par ordre de mérite, les noms des élèves architectes qui sont admis en loges cette année pour le concours du grand prix de Rome :

Genuys, élève de M. Train; Blavette, élève de M. Ginain ; Hénard, élève de M. Hénard; Girault, élève de M. Daumet; Larche, élève de M. Guadet; Maillard, *idem*; Saladin, élève de M. Daumet; Dauphin, élève de M. André; Roy, élève de M. Vaudremer; Gagey, élève de M. Laisné.

⁂ La *Chronique des Arts* annonce que le gouvernement belge vient d'acheter le merveilleux tableau de Quinten Matsys, qui appartenait à l'église de Saint-Pierre de Louvain. Il l'a payé 200,000 fr. Ce tableau est peut-être le chef-d'œuvre du peintre.

L'Administrateur-Gérant, H. Thirion de Noville.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lefranc.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 20.
SAMEDI, 29 MARS 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr.; — 6 mois, 15 fr.; — un an, 30 fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

ON S'ABONNE

à l'étranger :

Allemagne

Cologne, chez Rudolf Mosse, 2, Wallrafsplatz (Représentation spéciale et régie exclusive des annonces pour l'Allemagne.)
Berlin, chez Asher et Ce.
Munich, chez Ackermann.
Leipzig, chez F.-A. Brockhaus.
Mayence, chez Zabern.

Autriche-Hongrie

Vienne, chez Braumuller et fils.

Belgique

Bruxelles, chez C. Muquardt, 45, rue de la Régence.
Anvers, chez Max Rueff.

Danemarck

Copenhague, chez Reitzel.

Espagne

Madrid, chez Bailly-Baillière.
Barcelone, chez Verdaguer.

Grande-Bretagne

Londres, chez Delizy, Davies et Ce (Agence de publicité), 1, Creil street, Strand.
Londres, Williams et Norgate, 14, Henrietta street, Covent Garden.
Liverpool, chez Edward Howel.
Manchester, chez Thomas Hayes.
Edimbourg, chez Williams et Norgate.

Italie

Rome, Florence et Turin, chez Bocca frères, libraires du Roi.
Milan, chez Brigola.
Naples, chez Riccardo et Marghieri.

Pays-Bas

La Haye, chez Martinus Nijhoff.
Amsterdam, chez Van Bakkenes.

Portugal

Lisbonne, chez José Rodriguez.

Russie

Saint-Pétersbourg, chez Mellier.

Suède et Norvége

Stockolm, chez Samson, et Wallin.

Suisse

Genève, chez Cherbuliez.
Lausanne, chez Benda.

Turquie

Constantinople, chez Depasta frères.

États-Unis

Boston, chez Little, Brown et Ce.
Chicago, chez Jansen et Mac Lure.
New-York, chez J. W. Bouton.
La Nouvelle-Orléans, chez A. Chol.
Philadelphie, Lindsay and Baker, 730, Sansom street.



PLANCHE TIRÉE DES « CONTES DE LA FONTAINE » (*L'Art.*)

Illustrés par Fragonard (1795).

CHRONIQUE

Paris a présenté cette semaine un mouvement, une animation, un éclat de vie extérieure qui ne lui étaient plus habituels, et dont s'est réjouie sa population toujours si avide de fêtes et de plaisirs. La Mi-Carême est toujours marquée d'une pierre blanche dans la série joyeuse des plaisirs de la grande ville.

...« Sitôt que de ce jour
Le joyeux cor de chasse annonce le retour »,

un entrain inaccoutumé, et une gaieté que nous ne connaissons plus guère s'emparent de tout le monde ; la foule bruyante se répand dans les rues, attiédies par les premiers soleils printaniers, embaumées par les suaves émanations des violettes dont les marchandes accortes fleurissent toutes les boutonnières. C'est à peine si, vers midi, on peut circuler sur les boulevards trop étroits. Peu de masques, et nous ne le regrettons pas, car, depuis longtemps déjà, les masques sont chez nous sans élégance et sans caractère. Seule, parmi les nations modernes, l'Italie a conservé le goût, la tradition et l'intelligence de ces réjouissances vraiment populaires, auxquelles tout une grande cité prend une part active, et dont chacun de ses habitants est à la fois le spectateur et l'acteur. Chez nous les mascarades de ces dernières années ne furent plus que des troupes hideuses. Nous sommes heureux pour notre compte de les voir disparaître.

En revanche, beaucoup d'enfants costumés, se rendant aux matinées qu'en cent endroits divers on avait organisées pour eux. Tout sied à l'enfance, et le déguisement que les mères excellent à choisir pour ces chers trésors, rehaussent encore leurs gentillesses d'Amours bouffis, et leurs grâces de Chérubins blonds et bouclés. Les fillettes surtout sont déjà adorables avec leurs jupes à la Watteau, et leurs paniers à la Pompadour. Le galant XVIII[e] siècle est toujours l'époque préférée pour les travestis des grandes et des petites coquettes. Elles trouvent là des modèles qu'elles ne surpasseront jamais. Nous avons aussi remarqué çà et là quelques petites Républiques de cinq à six ans, avec la carmagnole rouge sur un jupon blanc, et le bonnet phrygien sur des cheveux d'or ébouriffés. Nous nous accommodons assez bien de ces jeunes Démocraties en miniature, qui n'ont pas encore toutes leurs dents, dont les ongles sont roses, et qui ne restent jamais plus de cinq minutes *intransigeantes* devant un sac de bonbons.

Vers trois heures, on a vu paraître sur les grands boulevards le cortége des blanchisseuses dont, je ne sais, pour quelle raison, la Mi-carême est la fête. J'aime mieux, pour mon compte, le défilé de ces jolies princesses du battoir et de ces reines du fer à repasser que celui du Bœuf-Gras, dont les comparses m'ont toujours paru grotesques ou grossiers... et puis, je ne pouvais m'empêcher de songer au coup de couteau final qui attend le héros enguirlandé de la fête ; bien que je sois un partisan décidé de l'aloyau saignant, cette pensée sinistre assombrissait pour moi la petite fête. Rien de semblable à craindre avec nos piquantes blanchisseuses, qui couronnent leur journée par un bal des plus gais dans quelque guinguette des boulevards extérieurs...

La reine des blanchisseuses est presque toujours une fort jolie fille, humble et sage, la favorite de son lavoir, élue pour un jour, par le libre suffrage de ses pairesses, et dont la dignité sans pouvoir et sans priviléges, ne fait pas de jalouses. Elle descend du trône comme elle y est montée, et reprend sa place autour du baquet où fume l'eau savonneuse.

Elle était belle la reine, il y a aujourd'hui quinze ans, blonde comme un épi mûr, jolie comme un ange, spirituelle comme un démon, coquette comme trois femmes... quel aimable petit lutin ! c'était un plaisir de la voir aller et venir dans l'appartement de ses clients célibataires. Elle avait l'air de se trouver là tout à fait chez elle ; elle prenait en pitié leur malheureux sort, marquait leurs mouchoirs, recousait leurs boutons, et se tirait au besoin d'une reprise perdue.

Elle s'appelait M[me] Rose Petit, et demeurait passage de Cherbourg.

Très-reconnaisant des soins délicats dont elle honorait mes cravates blanches, j'acceptai l'invitation qu'elle avait bien voulu m'adresser d'aller, ce soir-là, l'admirer dans toute sa gloire, à je ne sais quel Elysée des faubourgs. Elle rayonnait, elle s'enivrait de son triomphe, vraiment charmante avec ses joues rondes, sur lesquelles on pouvait cueillir des roses, et sa folle chevelure qui lui mettait autour du front une auréole ensoleillée. Elle dansa beaucoup — elle dansa trop — avec une moustache brune, « qui n'était pas de la partie », sans prendre garde à l'œil fauve d'un Othello qui suivait de loin ses ébats avec une rage concentrée. En ce temps-là, les maris commençaient à tuer leurs femmes... Le surlendemain on trouva Rose dans son lit, la carotide coupée.

— Pauvre Rose ! me disais-je hier, en voyant passer la nouvelle reine, qui n'est plus rien aujourd'hui !... mais qui du moins a le bonheur d'être encore de ce monde.

*
* *

La veille de la Mi-Carême était le jour de la fête de SAINT-JOSEPH. L'Église catholique a concédé un privilége précieux à la fête de ce grand Saint : elle autorise, le jour où elle la célèbre, le mariage religieux, interdit pendant tout le reste du Carême. Aussi, mercredi dernier, à tous les autels — surtout aux autels de la Vierge, — ne voyait-on que longues robes de fiancées, et blancs bouquets de fleurs d'oranger.

Saint-Joseph est le protecteur des charpentiers intrépides, qui vivent entre ciel et terre, pour édifier les hardis échafaudages et les faîtages audacieux qui couronnent nos édifices.

Rappelant pour un jour les us et coutumes de la vieille France, alors que notre industrie, moins libre qu'aujourd'hui, mais qui ne s'en portait pas plus mal, était divisée en corporations, maîtrises et jurandes, les *Compagnons du Devoir* de la ville de Paris ont fait leur promenade traditionnelle par les rues. Au milieu de la petite troupe, précédée et suivie d'une escouade de sergents de ville, douze travailleurs aux épaules robustes portaient le chef-d'œuvre de 1878 — une châsse en bois, à tourelles ajourées — décorée d'un cadre renfermant douze médailles et un diplôme d'honneur. Messieurs les charpentiers marchaient en deux longues files, vêtus de leurs plus beaux habits, et portant au haut de leurs chapeaux de larges rubans aux couleurs variées. Ils escortaient une calèche découverte dans laquelle avaient pris place le doyen et le président de la Société, ainsi que sa femme. Cette Société s'appelle, dans son langage quelque peu spécial et technique, « La Société des Compagnons passants, Charpentiers du Devoir, de la ville de Paris ». Toute cette petite troupe s'est rendue dans un ordre parfait au siége social, à l'extrémité de la rue d'Allemagne. Là, un banquet fraternel, et un bal où régnait la plus franche cordialité, ont dignement couronné cette petite fête. — Nous l'avons notée en passant, comme un dernier vestige de notre passé, à jamais évanoui — ce passé auquel nous avons dû des siècles de grandeur et de prospérité — et que tant de gens attaquent sans le connaître.

*
* *

Peu de bals en ces derniers jours ; mardi un certain nombre de réceptions officielles dans les régions gouvernementales. Ces réceptions sont généralement un peu froides et fort austères. « J'inaugure la présidence en redingote ! » a dit un soir l'honorable M. Jules Grévy. Tous les goûts sont dans la nature ! dit un proverbe. Mais il y a des gens à qui l'habit ne fait pas peur. Nos maîtres d'aujourd'hui ont toutes les vertus, j'en conviens ; mais ils n'en auront jamais assez pour nous faire mettre Athènes au second rang et Sparte au premier.

*
* *

Beaucoup de concerts dans les deux grands faubourgs. La musique est considérée comme un divertissement maigre : elle tient dans les plaisirs la même place que la sarcelle et le vanneau dans les menus de Carême. Les programmes ont été fort bien composés, et, cela va sans dire, exécutés à ravir : dimanche, chez *la duchesse de Valence ;* mardi, chez *la comtesse de Montebello* ; jeudi chez *la baronne de Hirsch*, où Faure a été merveilleux, comme chanteur de style et de sentiment. Il serait vraiment difficile de mettre une méthode plus exquise au service d'une passion plus vraie.

Le même soir, musique classique chez M. CABANEL, du *Beethoven*, par un quatuor digne des plus belles matinées du Conservatoire, choisissant dans l'écrin du maître, et faisant les honneurs d'un répertoire incomparable à un auditoire aussi choisi que peu nombreux — « *Pauci sed boni* », n'est-ce pas la devise d'un délicat et d'un sage ?

*
* *

On sait la place qu'ALEXANDRE CABANEL occupe aujourd'hui dans la peinture française. Il y est roi par droit de conquête et par droit de talent. Ancien prix de Rome — membre de l'Institut — professeur à l'École des Beaux-Arts, chargé en ce moment même d'importantes commandes, Cabanel peut être regardé chez nous comme le représentant officiel et autorisé de l'Art contemporain. Professeur de premier ordre, il sait en peinture tout ce qu'on peut savoir ; je n'ai rencontré chez personne un goût plus fin, un sens critique plus sûr. Aucun maître n'a envoyé plus de lauréats à l'École de Rome. La Villa Médicis est peuplée de ses élèves. C'est un honneur et un bonheur que d'avoir travaillé sous lui, car il est entièrement dévoné à ceux qui ont reçu ses enseignements. Il ne les abandonne jamais ; il les regarde comme des membres de sa famille, et cette adoption généreuse l'aide à se passer des enfants qu'il n'a pas. Il les suit ; il les pousse ; il les accompagne, et ne les quitte que lorsqu'ils ont touché le but suprême où l'on peut recueillir l'honneur et l'argent. Il exerce ainsi en leur faveur une sorte de patronat, qui a eu pour premier résultat d'accroître singulièrement son influence parmi les artistes. On peut dire que cette influence est aujourd'hui prépondérante et absolue.

Je ne connais personne qui possède à un plus haut degré que Cabanel l'élégance, le bon goût et la distinction, ces qualités indispensables à qui veut plaire aux gens du monde. Aussi leur plaît-il singulièrement. Les têtes les plus aristocratiques recherchent les caresses de ce pinceau qui excelle à reproduire leur finesse et leur distinction. Nous connaissons de lui des portraits de femme que se disputeront les Musées de l'avenir.

Il y a déjà longtemps que l'on couvre d'or les toiles signées de ce nom illustre ; aussi l'infatigable travailleur est-il arrivé, jeune encore, à une position fort enviable ; il est un de ceux qui prouvent victorieusement aux bourgeois que l'on peut faire fortune ailleurs que dans le commerce des denrées coloniales, ou dans l'agiotage des fonds publics, si fertile en scandales.

Cabanel habite, rue de Vigny, un magnifique hôtel, et il peint dans un immense atelier, dont les larges baies voient le soleil levant par dessus les arbres du parc Monceau.

*
* *

Dans cette rude bataille de la vie, que les ar-

tistes livrent avec tant de courage, mais avec des succès si différents, pour un triomphateur qui arrive au but, combien de vaincus tombent à mi-chemin... et ne se relèvent plus! Il y a trois mois à peine, nous vîmes arriver à Paris, plein de feu, d'espérance et de courage, un jeune sculpteur du plus poétique talent. Il venait de Blois, — cette ville charmante, qui est un véritable musée, tout rempli de chefs-d'œuvre. Pauvre Dupuy! Avec quelle ardeur et quel entrain il entrait dans la mêlée parisienne, pour y conquérir sa place et son rang! Avec quelle joie il nous montrait ses ravissantes créations : *Odette et Charles VI*, *Valentine de Milan*, se rendant à l'église; *Catherine de Médicis*, débouchant un flacon; *Agnès Sorel*, ornant d'une faveur l'épée de Charles VII; *Anne de Bretagne*, tenant à la main sa couronne ducale; *Brunehaut*, portant une cassette de bijoux; *François II et Marie Stuart*... que sais-je encore! Mille autres fantaisies d'une grâce exquise, où revivaient la naïveté adorable du moyen age et l'élégance aristocratique de la Renaissance! — Les délicats auraient apprécié ces merveilles et fait la fortune de leurs auteurs... et voilà que la mort passe et emporte tout! Pendant quarante jours et quarante nuits, un chirurgien célèbre, — un médecin, affectueux comme un frère, — une femme, en qui se résumaient toutes les tendresses et tous les dévouements, ont vainement lutté contre le mal. Le mal a été le plus fort. Moi, qui les connaissais tous deux, — le mari et la femme, — *Elle* et *Lui*, — je n'ose penser sans frémir au déchirement d'une telle séparation!... *Elle* a du moins, en son désespoir même, cette suprême consolation qu'*Il* n'a pas vu venir la mort. Elle lui en a caché l'approche derrière son sourire. La dernière heure allait sonner pour lui, et il parlait encore de son rétablissement prochain, et de ses longs espoirs, et des douces promenades, par les belles matinées printanières, dans les bois reverdis, où il cueillerait des fleurs avec elle! Elle disait comme lui, le trompant, essayant peut-être de se tromper elle-même; jusqu'au moment où elle vit, hélas! qu'elle n'avait plus pour tout partage en ce monde vide et désolé, que les larmes sans fin et les éternels regrets...

Sunt lacrymæ rerum! comme a si bien dit celui de tous les poëtes qui a le mieux connu les mélancolies de la destinée humaine.

LOUIS ENAULT.

JEU DE BACCARAT

(*Suite et fin.*)

(Voir le numéro de la *Revue* du 4 janvier.)

BACCARAT TOURNANT.

On suppose, dans tout ce qui va suivre, qu'aucun des joueurs n'a abattu, et que l'enjeu de chacun est de 100.

XVI. Lorsque le ponte s'y tient, les points de 0, 1, 2, 3 et 4 sont équivalents pour le banquier; ses chances, dans chaque cas, valent 50, c'est-à-dire la moitié de l'enjeu.

XVII. Lorsque le ponte a 5, et qu'il s'y tient, les chances du banquier, pour quelqu'un qui ne connaît pas son jeu, mais qui sait seulement qu'il n'a pas abattu, valent 102, c'est-à-dire un peu plus que l'enjeu.

XVIII. Lorsque le ponte a 5, et qu'il demande une carte, qui est encore inconnue, les chances du banquier ne valent plus que 98. Ainsi, quand le ponte a le point de 5, le fait de tirer constitue pour lui un avantage de 4 fr. si l'enjeu est de 100 fr. Ce *postulatum*, si controversé au baccarat, du *Tirage à cinq*, est pour moi indubitablement établi par le calcul.

XIX. Lorsque le banquier a le point de 5, et qu'il ignore encore si le ponte tire ou s'il s'y tient, ses chances valent 110.

XX. Lorsque l'un des deux joueurs, banquier ou ponte, a le point de 6, et qu'il ignore le point de l'adversaire, ses chances valent à peu près 125.

XXI. Lorsque l'un des deux joueurs, banquier ou ponte, a le point de 7, ses chances valent à peu près 160.

XXII. Lorsque le ponte a tiré un 8 ou un 9, les chances du banquier valent mieux que les siennes, pourvu que le banquier ait au moins 2 en main.

XXIII. Lorsque le ponte a tiré un 10 ou un 1, les chances du banquier valent mieux que les siennes, quand même le banquier aurait 0 en main.

XXIV. Lorsque le ponte a tiré un 2, les chances du banquier valent mieux, pourvu qu'il ait au moins 4 en main.

XXV. Lorsque le ponte a tiré un 3, les chances du banquier ne sont supérieures que s'il a au moins 6 en main.

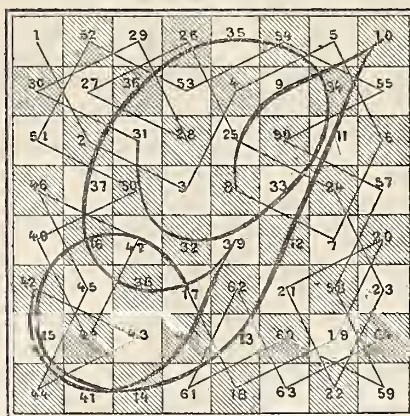
XXVI. Enfin, si le ponte a tiré 4, 5, 6 ou 7, les chances du banquier ne sont supérieures que s'il a 7 en main.

XXVII. Quand le banquier est certain d'avoir affaire à un ponte qui tire à 5 alors qu'il a ce point en main, et que ce ponte s'y est tenu, le banquier, s'il a le point de 6 en main, doit tirer. Le ponte ne doit donc jamais dire s'il ne tirera pas, dans le cas où il aurait le point de 5.

XXVIII. Le banquier qui a 6, et qui ne sait pas encore si le ponte abattra ou n'abattra pas, est dans une position égale à celle du ponte : il pourrait annuler le coup, sans avantage ni désavantage.

ÉMILE DORMOY.

INITIALES DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE M. JULES GRÉVY.



En faisant parcourir les 64 cases de l'échiquier au cavalier, M. L. Maczuski a trouvé moyen d'enlacer les lettres J. G de telle sorte que le total des numéros d'ordre des cases qui forment ce graphique, est juste celui des voix obtenues par le Président, soit 563!

Tous nos remerciements à l'ingénieux auteur.

JEUX DE HASARD

POINTAGE DE M. MARTIN GALL.

Monaco, 25 mars 1879.

Depuis ma dernière communication, j'ai opéré avec succès et sans trop de secousses. Je vous adresse par ce courrier mes notes au complet. Mon gain total se compose de 12,340 fr. amassés lentement en jouant au louis, et de 7,880 fr. que je viens de gagner en doublant les mises, soit finalement 20,220 fr. Les gros pontes dédaigneraient ce résultat, mais à présent que j'ai élargi ma base d'opération le bénéfice de 100,000 francs que je vise commence à être fort probable.

M. G.

TRENTE-ET-QUARANTE

Pointage de M. Martin Gall. (*Suite.*)

	●	1. 1	●	5 ●		3	●
●	1	—	—		● 5	●	3
	●	●		5 ●		●	3
●	2		● 1	5 ●		●	3
●		●		5 ●		●	
2 ●			● 2		● 5	3 ●	
	● 2	●		5 ●			● 3
2 ●		2 ●			● 5		● 3
	● 2		● 2		● 5	●	
	● 2	2 ●			● 5	4 ●	
	●	1. 2 ●		5 ●		4 ●	
●	3	—	—	5 ●			● 4
	●	●			● 5	4 ●	
3	●		● 1	5 ●		4 ●	
●	3	●			● 5		● 4
3	●		● 2	5 ●		4 ●	
1. 3	●		●	5 ●		2. 4 ●	
—	—	●	2		● 5	—	—
	●		●		● 5		●
1. 1	●	●	3	5 ●		1. 1	●
—	—	●			● 5	—	—
●			● 3		● 5	●	
1. 1 ●			●		● 5		● 1
—	—	3	●	5 ●		●	
	●	●	3		● 5	1. 2 ●	
1. 1	●	●	3	5 ●		—	—
—	—		●	5 ●			●
	●	●	4		● 5	1. 1	●
●	1	●		5 ●		—	—
●		4 ●			● 5	●	
	● 2	4 ●		5 ●		1. 1 ●	
●		4 ●		5 ●		—	—
	● 2		● 4		● 5		●
	●		● 4	5 ●		●	1
3	●	4 ●			● 5		●
R. ●	●		● 4	5 ●		1. 2	●
●	3		● 4	5 ●		—	—
3	●		● 4		● 5	●	
●	3	●			● 5	1. 1 ●	
●	3	4 ●		5 ●		—	—
●	3		● 4		● 5	●	
3	●	4 ●		5 ●		1. 1 ●	
●	3		● 4		● 5	—	—
3	●		● 4		● 5		●
3	●	●		5 ●		●	1
●	3	4 ●		5 ●			●
3	●	4 ●		5 ●		1. 2	●
●	3		● 4	5 ●		—	—
3	●		● 4	5 ●		●	
3	●	4 ●		5 ●			● 1
1. 3	●		● 4		● 5		●
—	—		● 4		● 5	●	2
	●	●		R ●	●	●	
1. 1	●		● 5		● 5		● 2
—	—		●		● 5	●	
	●	●	5	5 ●		3 ●	
1. 1	●	●		5 ●		1. 3 ●	
—	—	R ●	●	5 ●		—	—
	●		● 5	5 ●		●	
●	1		●	5 ●			● 1
●		●	5	5 ●		●	
1. 2 ●		●		—	—	1. 2 ●	
—	—		● 5	●		—	—
●		●		1. 1 ●		●	
	● 1	6 ●		—	—		● 1
	●	6 ●			●		●
●	2	6 ●		1. 1	●	●	2
	●	6 ●		—	—	●	
2	●	6 ●			●	2 ●	
●	2		● 6	●	1	1. 2 ●	
●	2	6 ●			●	—	—
	●	6 ●		●	2		●
3	●	5 ●			● 2	1. 1	●
●	3	5 ●			●	—	—
●	3	5 ●		3	●		●
	●		● 5	●	3	●	1
3	●	5 ●		●	3	R ●	●
●	3		● 5		●		●
●	3		● 5	3	●	●	2
	●		● 5	3	●	●	
●	3		● 5	●	3		● 2
●			● 5	●	3		●
4 ●			● 5	●	3	●	3
4 ●		5 ●		3	●	●	
4 ●			● 5	3	●	3 ●	
2. 4 ●		R ●	●	3	●	3 ●	
—	—	●		●	3	1. 3 ●	
	●	5 ●			●	—	—

(*A suivre.*)

ÉCHECS

PARTIE N° 31.

Gambit Evans. (*a*

Blancs. M. Anderssen.	Noirs. M. Dufresne.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 4 F	3. F 4 F
4. P 4 C D	4. F pr P C
5. P 3 F D	5. F 4 T
6. P 4 D	6. P pr P
7. Roq.	7. P 6 D
8. D 3 C D	8. D 3 F R
9. P 5 R (*b*	9. D 3 C R
10. T 1 R	10. C R 2 R
11. F 3 T D	11. P 4 C D (*d*
12. D pr P C D	12. T 1 C D
13. D 4 T D	13. F 3 C D
14. C D 2 D	14. F 2 C D
15. C 4 R	15. D 4 F R
16. F pr P D	16. D 4 T R (*e*
17. C 6 F éch.	17. P pr C
18. P pr P	18. T 1 C
19. T D 1 D	19. D pr C
20. T pr C éch.	20. C pr T
21. D pr P éch.	21. R pr D
22. F 5 F éch. double	22. R 1 R
23. F 7 D éch.	23. R joue.
24. F pr C mat.	

NOTES.

a) Cette partie célèbre a été jouée en Hollande.

b) Le meilleur coup est ici T 1 R c'est Anderssen lui-même qui l'a prouvé contre nous au tournoi de Vienne 1873. Voici la suite telle qu'elle a été jouée entre nous : 9. T 1 R — C R 2 R — 10. F 5 C R D 3 C — 11. F pr C — R pr F forcé. — 12. P 5 R — F 3 C. — 13. C D 2 D — T 1 D. — 14. D 3 T échec — R 1 R. — 15. C 4 R menaçant de C 6 F échec et gagnent.

Voici une autre suite 9. T 1 R — P 3 D. — 10. P 5 R — P pr P. — 11. C pr P — C pr C. — 12. D 5 C échec et gagnent.

En voici une troisième, 9 T 1 R — F 3 C. — 10. P 5 R — D 3 C. — 11. D 1 D — C R 2 R. — F pr P D — D 4 T. — 13. T 4 R — C 3 C. — 14. P 4 C. — 15. D 6 T — F 1 F gagnant la dame.

Dans les autres variantes, les blancs gagnent immédiatement.

c) 11. D 1 D était également très-fort et rentrait dans une variante analogue à la dernière que nous venons de donner.

d) Le moins mauvais est ici 11. P 4 D. — 12. (A) P pr P en pas — P pr P et les blancs sont obligés de sacrifier une pièce pour conserver l'attaque.

A

12. F pr P — C pr F. — 13. D pr C — F 3 R suivi de Bog T D et pourront soutenir leur P D.

e) Forcé pour sauver la dame.

f) Il est superflu de faire remarquer la profondeur de chaque coup des blancs. On doit se contenter d'admirer.

PARTIE N° 32.

Gambit du Fou (*a*.

Blancs. M. Anderssen.	Noirs. M. Kiezeritzky.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 F R	2. P pr P
3. F 4 F	3. D 5 T éch.
4. R 1 F	4. P 4 C D (*b*
5. F pr P C	5. C 3 F R
6. C 3 F R	6. D 3 T
7. P 3 D	7. C 4 T R
8. C 4 T R	8. D 4 C (*c*
9. C 5 F R	9. P 3 F D
10. P 4 C R	10. C 3 F R
11. T 1 C R	11. P pr F
12. P 4 T R	12. D 3 C R
13. P 5 T	13. D 4 C
14. D 3 F R	14. C 1 C (*d*
15. F pr P	15. D 3 F
16. C 3 F D	16. F 4 F
17. C 5 D	17. D pr P C D
18. F 6 D	18. F pr T R
19. P 5 R	19. D pr T éch.
20. R 2 R	20. C 3 T D (*e*
21. C pr P C éch.	21. R 1 D
22. D 6 F éch.	22. C pr D
23. F 7 R mat	

NOTES.

a) Jouée à Londres en 1851.

b) La défense favorite de Kieseritzky et à laquelle, d'ailleurs, il a attaché son nom. Ce n'est pas la meilleure.

c) Si 8. P 3 C R. — 9. P 4 C R — F 2 R. — 10. P pr C F pr C. — 11. D 4 C — D 4 C. — 12. D pr D — F pr D. — 13. C 3 F D, etc.

d) Forcé pour sauver la dame.

e) Le mat est toujours forcé. Si 20. F 3 C la combinaison du texte est la même et si 20. F 2 C. — 21. C pr P éch. — R 1 D. — 22. D pr P — C 3 T R. — 23. — C 6 R éch. — si P pr C le mat est en deux coups et si R joue, C 7 R mat.

f) Cette partie a été surnommée « l'Immortelle. »

NOUVELLES

Le tournoi handicap de la Régence n'est pas encore terminé. Ce sont toujours MM. Chamier et de Bezkrwoy qui doivent avoir les deux premiers prix.

Les rapports sur le concours international de problèmes et sur le concours littéraire doivent être très-prochainement remis au secrétaire M. Camille Morel. Nous en donnerons immédiatement les résultats.

En Angleterre, l'automate de M. Gumpel : Mephisto donne maintenant ses séances au Strand, n° 9, tout près de la gare de Charing Cross. C'est également là que se réunissent les débris du West End Ches Club.

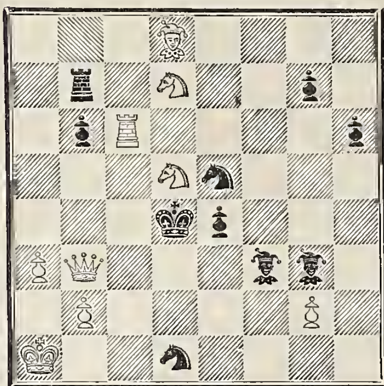
Au City of London, le tournoi handicap est à sa fin. Ce sont toujours les trois joueurs de première force qui arrivent en tête. — M. J. Day a remplacé M. Clarke comme président.

Au Simpson's Divan un petit match de trois parties a été joué entre MM. Blackburne et Mason ; ce dernier a été vainqueur par deux parties contre une.

PROBLÈME N° 33

composé par M. LAMOUROUX.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 30 par M. Pradignat.

1. $\frac{\text{D 8 D}}{\text{R pr C meil.}}$; 2. $\frac{\text{F 1 T R}}{\textit{ad libitum}}$; 3. $\frac{\text{D mat}}{}$;

Solutions justes :

Mmes Anna Janet et C. de T. MM. Léon Quinet et Fau de Lyon, de Madrazo, de Turpin, Etobelliac, Najotte, Lajeunesse, Serret, Girod.

CORRESPONDANCE

M. D. à Londres. — Votre lettre a été remise à M. Pigou, agréez mes meilleurs souvenirs.

M. S. Guinet. — Votre adresse a été corrigée. Vous avez probablement oublié pour votre problème en quatre coups un pion noir à 5 C D, nécessaire pour empêcher le mat en trois coups par 1. T 3 R ech, R pr T — 2. F pr P — *ad libitum* 3. C. mat.

S. Rosenthal.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 81. — Cryptographie.

PFL DBGK HLBR DSR MTVD RT MTD HBDSLR NTLBFC.

N° 82. — Sigle.

A V****** S*** P**** O* T******* S*** G*****

CARRÉ MAGIQUE N° 83.

14	6	23	2	20
3				21
10		1		12
16				4
22		19		8

N° 84. — Cryptographie.

N	N	E	I	N
L	SREN	O	AGRA	T
N	U	N	D	E
U	URNE	I	REUX	O
H	R	E	D	L

N° 85. — Mots carrés.

Refus. — Adhésion. — Berceau dans le buisson.

Edme Simonot.

LES CARTES

LE PIQUET

On nous écrit pour nous soumettre un cas curieux mais très-rare :

Comment doit-on procéder quand, au rubicon, les deux partners n'ont passé ni l'un ni l'autre le point de cent?

Dans une très-longue pratique de ce jeu, le cas ne s'est présenté qu'une seule fois.

Trois systèmes se présentent pour le règlement du coup :

1° Ne pas compter de rubicon ni à l'un ni à l'autre, mais simplement déduire les points du perdant de ceux du gagnant en ajoutant la queue de cent points habituelle à ce dernier.

2° Considérant que celui qui a fait le moins de points dans la partie est seul rubicon.

Ce système est un peu léonin et arbitraire.

3° Jouer deux coups de plus, un aller et venir, afin de donner à chacun et au moins à l'un d'eux la possibilité de sortir du rubicon.

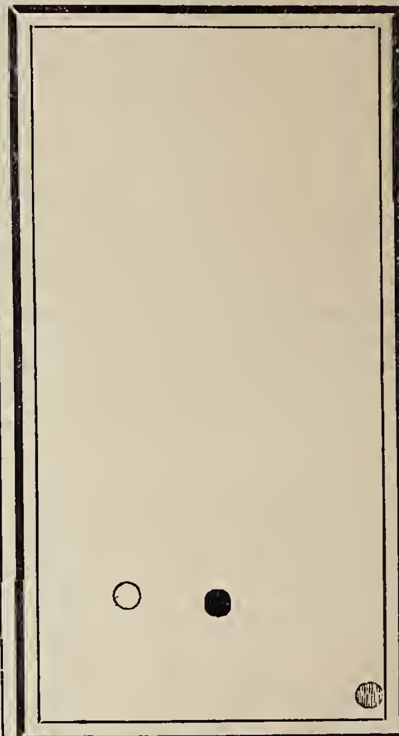
Quelle que soit la valeur relative de ces divers systèmes, il est toujours bon de convenir d'avance de celui qui servira de règle si ce cas bien exceptionnel se présente.

Au jeu, comme dans la vie, toutes conventions doivent être faites et sous-entendues avant qu'on ait à les appliquer.

Old Trick.

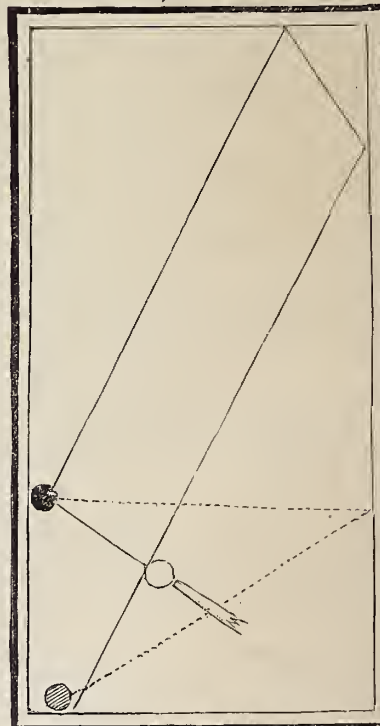
LE BILLARD

14e position.



Jouer sur la rouge de manière à caramboler et à réunir les trois billes.

Solution du coup inséré dans le N° 19.



Solution juste : M. E. V., grand Café du commerce, à Vannes.

Lucien Piot,
Professeur du Grand-Café.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 18.

Vous n'avez aucune couleur d'attaque. Si les cartes sont distribuées d'une

manière qui vous soit favorable, vous pouvez faire une et peut-être deux levées, mais à la condition d'attendre le moment opportun. Votre rôle dans la circonstance est de vous sacrifier pour votre partner, si son jeu offre quelques ressources. Le meilleur moyen pour atteindre ce résultat sera de manœuvrer de façon à lui ménager le voir-venir en quatrième, c'est-à-dire de passer autant que possible la main à votre adversaire de droite.

Vous devez donc jouer le dix d'atout. Le dix d'atout est une carte sur laquelle votre partner pourra très-bien faire l'impasse, fortifiant ainsi son jeu et attendant l'ouverture d'une autre couleur. Si le dix faisait la levée, vous rejoueriez immédiament le neuf, bien que la tactique du coup cessât d'être la même.

Principe. Placer avantageusement la main constitue une des ressources les plus importantes du whist. Avec un mauvais jeu, votre objectif principal doit être de la donner à votre adversaire de droite pour favoriser votre partner et fortifier son jeu.

PROBLÈME N° 19.

Carreau est atout.

Troisième à jouer. Les cartes sont tombées dans l'ordre suivant : Neuf, quatre de carreau. Comment jouerez-vous?

Solution du problème de piquet du N° 19.

Vous êtes premier et vous avez les quatre as avec deux quatrièmes basses, à carreau et à cœur. Soit dix de cartes blanches.

Vous écartez quatrième basse à cœur et sept de carreau.

Vous relevez quatre dames et le valet de carreau.

Votre adversaire a le roi de trèfle avec la quinte au valet, le roi de pique et la quinte au valet; il laisse une carte, écarte ses deux rois et relève roi de cœur et roi de carreau.

Les points se comptent de la manière suivante :

Dix de cartes blanches, plus six de point = 16 + 15 pour la quinte à la dame = 91 + 28 pour deux quatorze = 119. Vous jouez 160 + 11 = 171, la dernière 172 et 40 de capot = 212.

PROBLÈME DE PIQUET.

Avec :

Vous jouez pour 19 et votre adversaire pour 31. Trouver un écart qui force mathématiquement le gain de la partie.

ROBERT D'ANTULLY.

ÉNIGME

Adrien Pichonneau, revenant d'une chasse
A la bécasse,
Montrait avec orgueil un superbe carnier
Plein de gibier.
Délicieux salmis! ô douce perspective,
Ma sensitive!
Mais quelle émotion! mon Dieu! vous pâlissez,
Et ces longs nez
Paraissent vous causer une frayeur mortelle,
O tourterelle!
Alors se retournant, cet aigle des maris
Fut tout surpris
De voir à ses côtés, joufflu comme une pomme,
Un tout jeune homme.
Puis cherchant le regard du bel adolescent
Incandescent,
Il voulut tout d'abord recueillir quelqu'augure,
Sur sa figure.
Madame Pichonneau? quel est donc, s'il vous plait,
Ce pistolet?

Mot de la charade du n° 18 :
Hallebarde.

R. D'A.

DAMES

PROBLÈME N° 34,

par M. de X...
DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.

BLANCS.

Les blancs jouent de 28 à 23. Les noirs se placent dans la lunette, case 19, et les blancs gagnent.

PROBLÈME N° 35,

par M. DE GODONCOURT.

NOIRS.

BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

AUG. JOLIET.

EPEES. (*Gaz. des B.-A.*)

Requiem de Ch. Gounod

Fragment du « Pie Jesu ». Ch. Gounod

COURRIER DES THÉATRES

THÉATRE DES ARTS : *Le Petit Ludovic,* comédie en trois actes, de MM. Crisafulli et Victor Bernard. — GYMNASE : *Nounou,* pièce en cinq actes, de MM. de Najac et Hennequin. — TROISIÈME THÉATRE-FRANÇAIS : *Un Mariage tambour battant*, comédie en un acte, de M. Alfred Guillon; *La Petite Jeanne,* comédie en quatre actes, de MM. Gadobert et Dharmenon. — ODÉON : *Don Juan ou le Festin de Pierre*, de Molière.

Les nourrices et les bébés ont fait prime cette semaine sur le marché dramatique; aux bureaux de placement qui foisonnent dans Paris, il faut en ajouter deux nouveaux : le Théâtre des Arts, à l'enseigne du *Petit Ludovic*, et le Gymnase, à l'enseigne de *Nounou*.

Enseignes menteuses, car, dans l'une ni dans l'autre boutique, vous ne trouverez ce parfum de candeur agreste qui s'exhale du mot « nourrice », ni surtout ce respect qui, selon la maxime antique, est dû aux bébés, *sua debetur puero reverentia*.

La donnée des deux pièces est également scabreuse. Mais les auteurs du *Petit Ludovic*, en se conformant au sage précepte : « Glissez, mortels, n'appuyez pas! » ont réussi à mettre les rieurs, c'est-à-dire tout le public, de leur côté. Les auteurs de *Nounou*, pour l'avoir trop oublié, ont eu le destin contraire.

En quelques mots, voici la fable du *Petit Ludovic*.

Il y a trois mois à peine que les époux Potard ont marié leur fille unique à Fortuné Chambly, et déjà les époux Potard s'irritent que le ciel n'ait pas encore « béni cette union ». Ils accablent de sarcasmes et de quolibets leur malheureux gendre, qui s'en lave les mains et proteste, avec la conscience du devoir accompli, qu'il n'a rien à se reprocher pour... sa part. Les relations des deux ménages finiraient par tourner de l'acide au verjus, si la nature ne couronnait la loyale persévérance de Fortuné Chambly. Un beau matin, la jeune femme se sent prise d'un désir fou de dévorer un petit pain chaud. Il n'y a pas à se méprendre sur la cause de cette bizarre *envie*. Elle aurait demandé la lune, que Potard, dans sa rage de devenir grand père, eût frété le ballon Giffard pour l'aller conquérir. Il vole donc chez le boulanger et revient dare dare avec un petit pain mollet, bien tendre, bien cuit, tout fumant encore. Mme Potard le happe au passage, le soupèse, l'examine, le flaire, le savoure des yeux, et, après une lutte de quelques secondes, cédant à un appétit irrésistible, le croque à belles dents.

— Doux Jésus! C'est une envie! s'exclame Potard avec un ahurissement comique.

C'est une envie, en effet, et voilà le futur Chambly junior en passe d'avoir un oncle du même âge que lui.

La pièce est lancée. Elle va marcher à toute vapeur jusqu'au dénoûment. Y a-t-il bien un dénoûment? Je ne m'en souviens guère. Mais le public n'a point paru choqué, et je ne me montrerai pas plus royaliste que le roi. Le *Petit Ludovic* n'est, en somme, qu'une farce, et le propre de la farce n'est pas de conclure logiquement, comme une comédie sociale, mais d'avoir le diable au corps. Le public, qui s'y divertit, ne s'inquiète pas *où* on le mène, pourvu qu'on l'*y* mène rondement, gaiement, sans lui laisser le loisir de chercher la petite bête. Les auteurs l'ont bien compris, et, dès la fin du premier acte, ils avaient bataille gagnée. La suite n'a plus été qu'un long éclat de rire. Elle nous montre l'amusante transformation des époux Potard, qui, ne se souvenant plus qu'ils ont rêvé d'être grands parents, n'ont plus d'yeux, de sollicitude, de tendresse, que pour leur petit « tardillon ».

Le *Petit Ludovic* pouvait aisément tourner du « plaisant au sévère », si les auteurs, piqués de la tarentule psychologique, s'étaient mis en tête de prêter au gendre ce sentiment de déception, quasi légitime, d'un mari qui, n'ayant plus pour femme une fille unique, cesse, par le fait, d'être légataire universel. Ce grain d'amertume eût détonné sur ce fond de belle humeur, et le vaudeville eût perdu en gaieté ce que la comédie eût gagné en portée morale. Le gendre, au contraire, prend la chose philosophiquement, et la pièce finit — ou plutôt ne finit pas — comme elle avait commencé, dans un tourbillon de joie folle. Rien de plus désopilant que la scène où les deux pères, épris chacun de leur produit, se le jettent réciproquement à la tête. C'est d'un sel un peu gros, mais qui emporte littéralement le palais. Un détail suffira pour caractériser la solennelle bêtise de ce bon Potard. Il n'y a pas de Ludovic dans la famille, et pourtant son fils s'appelle Ludovic. C'est qu'un jour, passant devant — pas dessous — la Porte Saint-Denis, le naïf prud'homme ayant lu sur le fronton : « Ludovico magno », s'est dit à part lui : « Je donnerai le premier de ces deux noms à mon fils, en attendant qu'il mérite le second! »

La pièce est excellemment jouée, et très d'ensemble, par M. Montbard, le beau-père sermonneur, et M. Cooper, le gendre bon enfant. Mme Aline Duval fait Mme Potard avec sa rondeur habituelle et sa bonhomie pleine de finesse. Elle s'est tirée, notamment, en excellente comédienne, de la scène scabreuse du petit pain mollet. Mmes Delessart et R. Cassothy sont charmantes dans des rôles à côté.

Le *Petit Ludovic* avait été reçu primitivement au Gymnase. Il a dû céder la place à *Nounou*. C'est la première fois que M. Montigny manque aussi complétement de flair. Il comptait sur une seconde édition de *Bébé*. C'est une excuse, si ce n'est pas une consolation.

Il y a plusieurs *moralités* — ô Platon, pardonne-moi! — à tirer de *Nounou* :

1° Quand vous engagez une nourrice sur lieu, n'engagez pas en même temps son mari;

2° Si vous voulez être heureux en ménage, mettez une respectable quantité de kilomètres entre les beaux-parents et vous;

3° Si vous ne voulez pas être les domestiques de vos valets, faites votre ménage vous-mêmes;

Sans compter cette dernière moralité, la plus sérieuse de toutes :

4° Si vous voulez avoir un succès au théâtre, ne comptez pas trop sur la complicité du public en matière de... gaillardises. C'est « polissonneries » que j'avais au bout de la plume.

C'est pour avoir fait trop de fonds sur cette « complicité » que MM. Hennequin et de Najac ont senti, pour la première fois, l'amertume de la chute. Il serait inutile de chercher des palliatifs, et ces Messieurs ont trop d'esprit et trop de ressources au fond de leur sac pour s'être mépris sur l'accueil qu'on a fait à leur pièce et pour s'en exagérer la portée. Il y avait plus d'étonnement et de sympathie que de colère dans l'attitude du public. Les auteurs de *Nounou* se sont trompés, et trompés de bonne foi; mais cette erreur est de celles qui commandent l'indulgence, parce que la revanche éclatante et prochaine est au bout. Le théâtre, surtout celui qui repose sur une donnée égrillarde, vit de sous-entendus. Nous n'aimons point qu'on nous fasse toucher du doigt certaines malpropretés. MM. Hennequin et de Najac ont voulu nous l'y fourrer jusqu'au coude. Nous l'avons retiré violemment, et c'est sur eux qu'ont rejailli les éclaboussures. Ils nous doivent un *meâ culpâ* en cinq actes. Nous n'attendrons pas longtemps.

Le fond de la pièce est ceci, je néglige les détails : une jeune femme accouche; on prend une nourrice, mais on a l'imprudence de prendre son « homme » par dessus le marché. Le médecin a donc un double devoir : empêcher que, jusqu'au sevrage du nourrisson, la bête que chacun porte en soi ne se manifeste chez le rustre et chez jeune mari. Une mixture de camphre et de bromure de potassium, combinés suivant la formule, fera ce miracle. Pendant plusieurs actes, nous assistons aux effets lénitifs et stupéfiants de ce spécifique, qui joue, au Gymnase, le rôle que jouent, à la Renaissance, les ciseaux de Fulbert. C'est la première fois qu'on voit au théâtre la vertu des femmes et l'honneur des familles garantis par ces procédés pharmaceutiques. La *Sensitive*, qui froissa tant de pudeurs, est une homélie auprès de *Nounou*. On s'habituera difficilement à voir le Codex remplacer dans les comédies, l'épée d'Alexandre et trancher le nœud d'une situation délicate. Pour ma part, comme préservatif des innocences en péril, j'aime encore mieux le caleçon de finette de la *Pucelle de Belleville*.

Par la finesse de son jeu, Saint-Germain rend presque possible cette fable plus que risquée. Mlle Dinelli — la nourrice — est simplement appétissante dans un rôle où Judic, à laquelle il était d'abord destiné, ne se fût pas contentée de jouer *gras*. Mlle Scrivaneck, qui fit si longtemps les Richelieu, s'est heureusement souvenue qu'elle fit quelquefois la Douairière de Brionne. Mlle Zélie Reynold vous réconcilierait avec les belles-mamans, et l'on rêverait volontiers une bonne à tout faire comme Mme Hélène Monnier. Les autres rôles sont convenablement tenus.

Au Troisième Théâtre-Français, nous nous trouvons dans une atmosphère moins capiteuse. M. Ballande n'entend pas raillerie sur les mœurs. Rien à dire d'*Un mariage tambour battant*, un innocent lever de rideau qui n'aura jamais maille à partir avec les banquettes. Quant à la *Petite Jeanne*, ce que j'en ai pu comprendre, c'est qu'en épousant un fils naturel, une fille naturelle double sa honte, *par superposition*. Saisissez-vous? Non! Moi non plus. Récompense honnête à qui rapportera, dans la huitaine, le mot de cette énigme au bureau de *La Revue*.

L'Odéon a repris *Don Juan ou le Festin de Pierre* qui, depuis plus de trente ans, avait disparu de son répertoire. Je ne sais si la musique de Mozart fait du tort à la prose de Molière, mais cette reprise m'a laissé froid. Ce n'est point la faute de M. Duquesnel, qui l'a montée avec tout le respect et toute la sollicitude dus à l'un des chefs-d'œuvre de l'art classique. M. Valbel est un Don Juan agréable, quoique un peu froid, et M. Porel a trouvé, dans Sganarelle, une de ses plus belles créations et des plus consciencieusement fouillées. L'interprétation est, du reste, excellente dans son ensemble.

ÉMILE BLAVET.



Rien de nouveau cette semaine : les théâtres de musique vivent sur leur répertoire ou exploitent les restes de leurs succès de l'hiver. Maigre pitance! L'Opéra, toujours incertain de son avenir, voit sa troupe se désagréger peu à peu, sans qu'il puisse rien faire pour retenir dans sa cage dorée les oiseaux auxquels l'échéance du 1er novembre donnera la clef des champs. Il serait grand temps de porter remède à une situation qui va s'aggravant chaque jour et qui rendra fort précaire la situation du nouveau directeur, quel qu'il soit. Des combinaisons de toutes sortes sont étudiées, paraît-il, au ministère des beaux-arts; des candidatures, aussi nombreuses qu'invraisemblables, ont

été mises en avant; des journaux fort bien renseignés ont même assuré que *tout était terminé*, sans indiquer toutefois la solution. La vérité, c'est que rien n'est arrêté; et d'ailleurs, il y a un si grand intérêt à trancher le plus tôt possible cette grosse question de l'Opéra, qu'on peut être certain que la nomination du nouveau directeur sera aussitôt publiée que signée. Espérons que cela sera bientôt.

En attendant, on annonce pour l'automne prochain le départ de Mlle de Reszké, de MM. Lassalle et Gailhard. Mme Carvalho, dont l'engagement vient d'expirer, a chanté pour la dernière fois le rôle de Marguerite; la grande cantatrice a été saluée par les acclamations unanimes du public. Mme Carvalho a eu raison de choisir, pour sa dernière représentation à l'Opéra, ce rôle qu'elle a créé avec un si merveilleux talent, et qui lui a valu de si beaux triomphes. Du reste, la représentation de vendredi n'était pas une représentation d'adieux. On annonce, en effet, la prochaine reprise de la *Flûte enchantée*, à l'Opéra-Comique, et Mme Carvalho doit y interpréter le rôle de Pamina avant de quitter définitivement le théâtre.

Et puisque je parle de la *Flûte enchantée*, il sera peut-être intéressant de comparer la distribution de cet ouvrage, monté en 1865, au Théâtre-Lyrique, par M. Carvalho, avec la distribution que le même directeur nous promet pour cette année.

PERSONNAGES.	1865	1879
Pamina	Mme Carvalho	Mme Carvalho.
La reine de la Nuit	Mlle Nilsson	Mlle B.-Vauchelet.
Papagena	Mme Ugalde	Mlle Ducasse.
Pamino	M. Michot	M. Talazac.
Papageno	M. Troy	M. Fugère.
Sarastro	M. Depàssio	M. Giraudet.
Manès	M. Petit	M. Bacquié.
Monostatos	M. Lutz	M. Queulain.
Deux prêtres d'Isis	M. Fromant	M. Caisso.
	M. Laurent	M. Collin.
Deux hommes d'armes	M. Gilland	M. Chenevière.
	M. Péront	M. Troy.
Bamboloda	M. Gerpré	M. Barnolt.
Trois fées	Mlle Albrecht	Mlle Fauvelle.
	Mlle Fonti	Mlle Dupuis.
	Mlle Estagel	Mlle Dalbret.
Trois génies	Mlle Daram	Mlle Thuillier.
	Mlle Willème	Mlle Clerc.
	Mlle Peyret	Mlle S. Bonheur.

Les études du chef-d'œuvre de Mozart sont confiées à M. Danbé, chef d'orchestre, et à M. Bazille, chef de chant à l'Opéra-Comique; on peut donc s'attendre à une exécution extrêmement remarquable.

***

La *Symphonie avec chœurs* a été exécutée au Conservatoire le dimanche 16 mars. Mlle Marianne Viardot, indisposée, a été remplacée par Mlle Anna Soubre, qui, en compagnie de Mme Boidin-Puisais et de MM. Villaret fils et Auguez, a rendu en excellente musicienne la partie vocale, si difficile, de l'œuvre gigantesque du symphoniste allemand. L'ensemble de l'exécution, fort remarquable et digne en tous points de l'illustre société, a provoqué de fréquents et chaleureux applaudissements.

***

Le carême est, par excellence, la saison des concerts. Parmi les séances consacrées à la musique sérieuse, je dois citer le concert avec orchestre donné par Mlle Poitevin à la salle Erard. Mlle Poitevin, une des meilleures élèves de M. Delaborde, a des qualités rares chez les pianistes d'aujourd'hui: une fort belle sonorité, un style sobre, sans prétention aucune, un sentiment musical très-juste et très-délicat. Quant à l'exécution, elle est des plus brillantes, je dirai même un peu trop brillante, car les effets de vitesse sont généralement exagérés. Ainsi Mlle Poitevin a pris le final du *Concerto en mi bémol*, de Beethoven, dans un mouvement tellement rapide, que les violons et surtout les basses avaient peine à exécuter leur partie. Je ferai la même observation pour le final du *Concerto* de Schumann, ce bijou si finement ciselé; une foule de détails charmants disparaissent dans ce tourbillon de notes, et l'exécutant y perd autant que l'auditeur. Mlle Poitevin a encore fait entendre la magnifique *Ballade en la bémol*, de Chopin, et *le Prélude et la Fugue en la mineur*, de J.-S. Bach. Ces deux dernières pièces, composées pour orgue et transcrites pour le piano par F. Liszt, sont d'une grande difficulté mécanique. Mlle Poitevin a surtout bien rendu la *Fugue*.

Faut-il parler de la troisième sonate de Rubinstein, pour piano et violon, qui figurait au milieu du programme? Elle est vraiment terrible cette sonate! Et longue, longue... Et puis, la partie de violon était confiée à M. Léon Reynier, et M. Léon Reynier a une manière triomphante de jouer faux qui fait honneur à son aplomb plus qu'à la délicatesse de son oreille.

Léon Delahaye.

***

Par décret en date du 22 mars, la commission de l'inventaire général des richesses d'art de la France a été réorganisée ainsi qu'il suit:

Président, M. Jules Ferry, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

Premier vice-président, M. E. Turquet, sous-secrétaire d'État au ministère des beaux-arts.

Deuxième vice-président, M. L. de Ronchaud, secrétaire général de l'administration des beaux-arts.

Secrétaire, M. Jules Comte, chef de bureau de l'enseignement à l'administration des beaux-arts.

Secrétaires-adjoints, MM. Edouard Escallier, sous-chef de bureau de l'enseignement, et Joseph Jamain, conservateur du dépôt légal.

Archiviste, M. Henri Jouin, lauréat de l'Institut, attaché au bureau de l'enseignement.

Membres, MM. Edmond About, critique d'art.

Théodore Ballu, architecte, membre de l'Institut, inspecteur général des édifices diocésains.

Georges Berger, critique d'art, directeur des sections étrangères à l'Exposition universelle de 1878.

Philippe Burty, critique d'art.

Bœswilwald, architecte, inspecteur général des monuments historiques.

Castagnary, critique d'art, président du conseil municipal de Paris.

Cernuschi.

Chabouillet, conservateur, sous-directeur du département des Médailles à la Bibliothèque nationale.

Xavier Charmes, chef du bureau des travaux historiques et des Sociétés savantes au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts.

Chéron, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.

Cousin, bibliothécaire de la ville de Paris.

Darcel, administrateur des Gobelins.

Vicomte Henri Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, conservateur, sous directeur du dépôt des estampes à la Bibliothèque nationale.

Gustave Dreyfus.

Du Mesnil, conseiller d'Etat, directeur de l'enseignement supérieur.

Du Sommerard, directeur du musée des Thermes et et de l'hôtel de Cluny.

Foucher de Careil, sénateur.

Galpin, député.

Arthur Gentil, ancien secrétaire de la commission supérieure des beaux-arts.

Gruyer, membre de l'Institut, inspecteur des beaux-arts.

Gruiffrey, arthiviste aux Archives nationales.

Kaemfen, inspecteur des beaux-arts.

De Laferrière, directeur général de l'administration des cultes.

Langlois de Neuville, directeur des bâtiments civils.

Louvrier de Lajolais, directeur de l'École nationale des arts décoratifs.

De Montinglon, professeur à l'École des Chartes.

Paul Mantz, critique d'art, chef de division au ministère de l'intérieur.

Michaux, chef de la division des beaux-arts à la préfecture de la Seine.

Quicherat, directeur de l'École des Chartes.

Paul de Saint-Victor, inspecteur des beaux-arts.

Thomson, député.

ÉCHOS VIENNOIS

—

High life. — Les fêtes de bienfaisance sont à l'ordre du jour à Vienne. Une des plus brillantes de la saison sera, sans nul doute, celle que S. A. le prince Schwarzenberg doit donner dans son parc de Schwarzenberg, le 27 avril prochain, en faveur des habitants de Szegedin.

Un immense bazar y sera tenu par les dames de la Société viennoise auxquelles viendrent se joindre, pour la circonstance, les plus hautes notabilités de l'aristocratie maggyare.

Au théâtre de la Cour, grande représentation. La princesse Pauline de Metternich doit, dit-on, jouer dans une comédie avec M Hartmann, acteur de la Cour. Les membres les plus éminents de l'aristocratie prendront part à cette représentation pour laquelle on espère le concours de l'abbé Liszt.

***

Sport. — Une exposition chevaline aura lieu au mois de mai prochain: les meilleurs élèves de la basse Autriche seront seuls admis.

Le 2 juin, au Prater, place de l'Exposition universelle, courses au trot:

Courses de voitures à 1 cheval ou à 2 chevaux.

Courses au trot pour chevaux montés.

Enfin, courses de fiacres numérotés, à 2 chevaux. (Prix donné par le Jockey-Club.)

BULLETIN DES COURSES

Avril.

Œdenbourg. (Course de printemps)	6.
Prague	14, 15.
Vienne	14, 17, 20.
Pressbourg	27, 28.
Mai.	
Pesth	4, 6, 8.
Vienne	18, 20, 22, 25.
Septembre.	
Kaschau	7, 8.
Debreczin	14, 15.
Klausenburg	19, 21.
Œdenbourg. (Courses d'automne.)	27, 28, 29.
Octobre.	
Vienne	4, 5.
Pardubitz	19.
Pesth	19, 20.

GRAVURES

La Lyre brisée, par Ch. Chaplin.

Vous la rappelez-vous? C'était délicieux. Une poétique enfant, une rêveuse blonde, sur un fond flocheté et bleuâtre, beaucoup de distinction toujours dans un sujet mille fois traité. Comparez avec la *Cruche cassée* de Greuze. — Là, le trouble qui bientôt se dissipera, ici, du sentiment, l'éclosion d'une femme dont le cœur connaîtra les enivrements et les tortures de l'amour. M. Chaplin est un maître épris d'idéal et qui sait son métier — tout comme un réaliste. Nos lecteurs ne se plaindront pas du nouvel emprunt fait à son œuvre.

R.

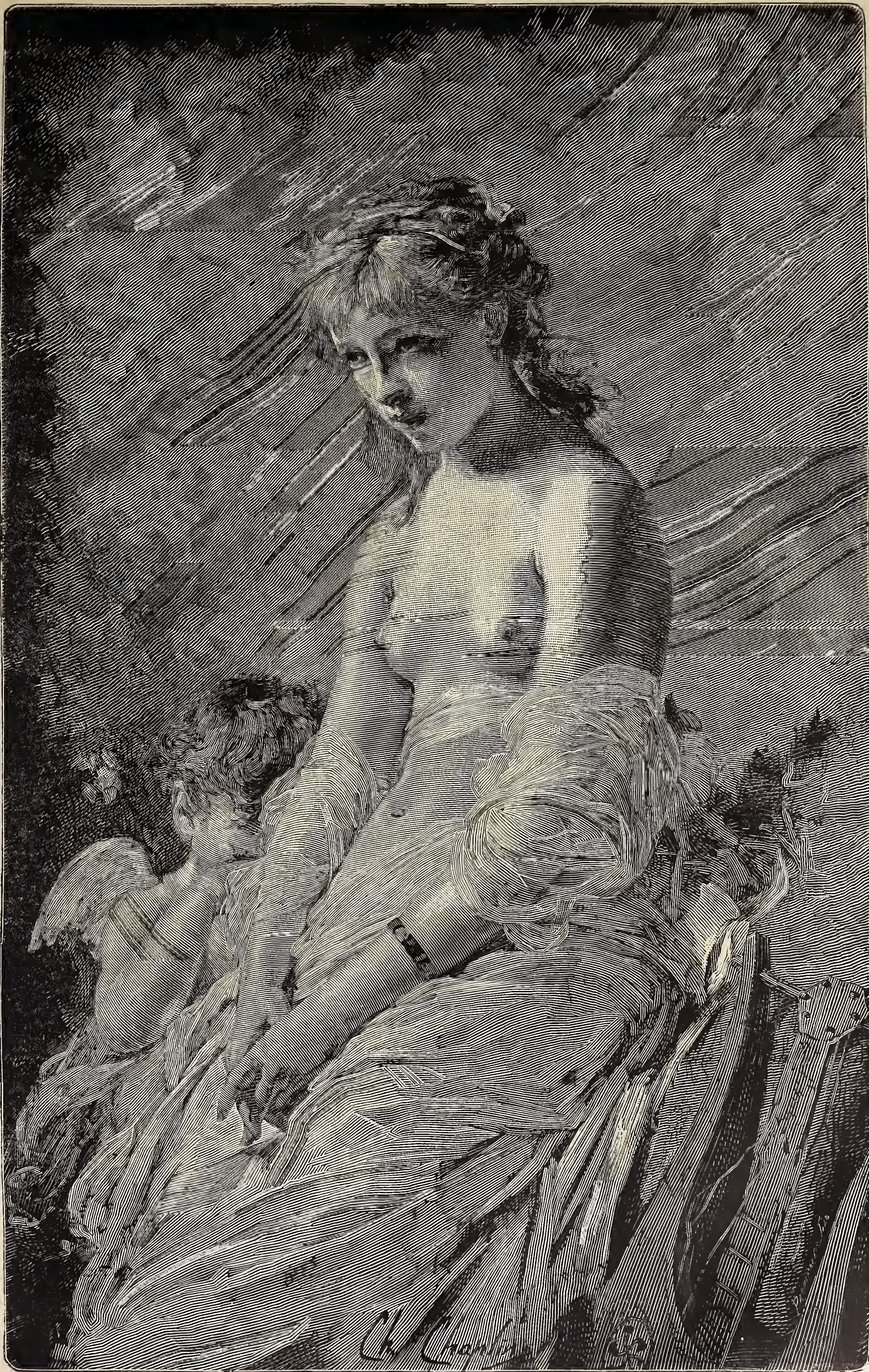
Fugit Amor.

La pauvre fleur disait au papillon céleste
Ne fuis pas;
Vois comme nos destins sont différents: Je reste
Tu t'en vas!

L'élégante interprétation de M. Damé a été très-remarquée à l'Exposition de 1878. Nous devons à ce jeune statuaire le croquis intéressant de la page 317 que M. Lefman a su graver par la photographie, malgré des difficultés peu ordinaires.



EERTRAND ET RATON, par Bachereau. *(Monde illustré.)*



LA LYRE BRISÉE *(Illustration.)*

D'après le tableau de M. Chaplin.

CHRONIQUE DU SPORT.

Équitation rétrospective.

Comme pour M. le marquis de La Bigne, M. le chevalier d'Abzac, M. le vicomte d'Aure, un fait particulier domine l'ensemble de la carrière de M. Baucher, et pour ainsi dire la résume tout entière. On peut, en l'analysant, se rendre un compte exact de la transcendante supériorité de l'homme, et en même temps de ses côtés faibles. A cette époque, lord Henri Seymour, un des premiers patrons du turf français, possédait une importante écurie de course. Au nombre de ses produits figurait un poulain de trois ans du nom de *Géricault*, un des derniers fils du célèbre étalon *Royal-Oack*. Le jeune animal se montra, aux débuts de l'entraînement, d'un caractère tellement rebelle que son maître assez amateur de ces sortes de paris, offrit de le donner à qui pourrait faire le tour du Bois de Boulogne sur son dos.

Les termes du pari sont ici importants à constater. A ce moment, une polémique ardente, passionnée, s'était établie entre les deux écoles rivales s'intitulant elles-mêmes *les d'Auriens* et *les Bauchistes*. Un semblable défi parlait trop aux instincts et à la nature de M. le vicomte d'Aure pour ne pas lui faire dresser l'oreille. Mais il n'était plus jeune, ses élèves craignirent un échec, nous étions tous plus ou moins ses amis, et nous nous opposâmes à ce qu'il tentât l'aventure. Eût-il réussi, à cette époque je n'oserais en répondre ; cinq ou six ans plus tôt, j'en suis sûr, au moins s'il eût échoué, personne n'aurait pu réussir. L'un de nous devait donc se dévouer, prendre l'étendard en main et marcher à l'ennemi pour soutenir l'honneur du drapeau : on désigna le vicomte de Tournon, encore vivant aujourd'hui, dont les aptitudes se rapprochaient le plus de la manière du maître. Après une lutte des plus honorables, Tournon fut battu et envoyé par-dessus la tête de *Géricault*. Cris de triomphe dans le camp opposé, d'où surgit tout à coup un champion inattendu. C'était un transfuge de l'école d'Aure, où il avait pris cette inébranlable solidité, base première et indispensable de toute équitation rationnelle. Reniant son passé, il s'était fait un des plus fervents adeptes de la méthode nouvelle, tout au moins pour le moment; car plus tard ne voulant procéder de personne, il déclara ne relever que de lui-même. Je n'ai jamais bien compris ce qu'il entendait par là, ni lui non plus, je crois. Il se nommait M. le comte de Savary Lancosme Brèves. Nous le considérions comme un traître, et ainsi qu'Abner dans Athalie, eussions volontiers, dit de lui, dans le manège :

> C'est peu que le front ceint d'une mitre étrangère,
> Ce lévite à Baal prête son ministère,
> Ce temple l'importune et son impiété
> Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

M. le comte de Brèves accomplit les conditions du pari et gagna *Géricault*.

Cependant, pour l'honneur et la consolation de mon vieux camarade Tournon, je tiens à rétablir les faits dans toute leur scrupuleuse exactitude. Tournon, nature prime-sautière, audacieuse, agissant toujours avant de raisonner, s'en alla attaquer le taureau par les cornes; il n'avait pris d'autre précaution que d'emporter une selle à lui. Il monta *Géricault* absolument seul dans la cour de lord Seymour, entama la bataille crânement, honnêtement, à armes égales; ripostant par les éperons dans le ventre et la cravache sur les côtes, aux défenses désespérées de l'endiablé animal; il fut fatigué le premier et succomba.

M. le comte de Savary Lancosme Brèves, mieux inspiré et surtout adroitement conseillé par M. le baron de Curvien, un des hommes de chevaux les plus remarquables et surtout un des esprits les plus retors et les plus fins que j'aie jamais connu, arriva accompagné de toute une cavalcade, par conséquent d'auxiliaires. (Il n'était pas dit que l'on devait être seul.) Chacun avait son rôle distribué à l'avance. Une fois M. de Brèves à cheval, il fût immédiatement entouré : M. le marquis de Miramon, et M. le baron de Curnieu, à droite et à gauche, M. Gaussen, je crois, devant, et derrière, un quatrième dont le nom m'échappe. *Géricault*, ahuri des cris poussés autour de lui, de ce bruit, de ce mouvement inaccoutumés bondit en se portant en avant au lieu de se défendre en place. Dès lors, pour tout homme de cheval sérieux, cela devenait une plaisanterie. *Géricault* fut donc beaucoup plutôt escamoté que gagné, et si M. de Brèves eût exécuté le pari dans son esprit, au lieu de s'en tenir à la lettre, il eût certainement partagé le sort de ce pauvre Tournon.

J'ai cru ne pouvoir me dispenser de cette digression, par égard pour une vieille camaraderie, je reviens à la question elle-même. Une fois *Géricault* acquis à l'école Baucher, M. de Brèves s'empressa de l'offrir à son nouveau professeur ; il avait ébauché le tableau, fait la grosse besogne, il appartenait au grand maître de lui donner le dernier fini. C'est ici que la haute supériorité de M. Baucher apparaît dans toute son indéniable splendeur. Il annonça publiquement que dans deux mois, jour pour jour, il débuterait *Géricault* au cirque. Cela, il le fit, je l'ai vu, de mes deux yeux vu.

Tout homme de cheval comprendra l'invraisemblance d'un semblable tour de force; métamorphoser un poulain de pur sang de trois ans, d'une difficulté exceptionnelle, habitué à se débarasser d'un homme, comme une raquette fait d'un volant, ayant seulement eu un filet dans la bouche, au point d'en faire en deux mois un cheval de cirque docile, assoupli, suffisamment dressé pour paraître en public, à moins de l'avoir vu, on est en droit de ne pas le croire. Cet exploit peut donner la mesure de la puissance des moyens inventés ou révélés par M. Baucher, car nul ne l'avait précédé dans cette voie. Quant à moi, cet événement me fit profondément réfléchir, et m'inspira la pensée de me rendre compte pratiquement d'une méthode à l'aide de laquelle on arrivait à de semblables résultats. Après une étude consciencieuse de plus de deux ans, je suis resté convaincu que la méthode de M. Baucher était applicable à tous les chevaux pour n'importe quel service, et vous mettait à même d'avoir raison des natures les plus rebelles à la condition toutefois, de savoir s'en servir et surtout d'en graduer l'application, à la hauteur de votre propre capacité ; d'avoir bien soin de ne pas rendre votre cheval plus fin que vous-même, et de vous arrêter quand vous l'avez amené au degré d'assouplissement nécessaire pour ce que vous voulez lui demander. Il faut être homme de cheval avant même d'essayer de comprendre, les préceptes de M. Baucher : vouloir commencer son éducation par l'étude de sphères aussi élevées, serait s'attacher une pierre au cou et se jeter à la rivière.

M. Baucher représente donc à mon sens la plus grande figure de l'équitation moderne en France, parce qu'en dehors de son individualité même, il a laissé derrière lui un dogme, des principes, une méthode enfin qui lui survivra et restera comme un guide et une boussole, pour quiconque voudra l'étudier, sera capable de la comprendre et de l'appliquer. Les maladroits et les ignorants pataugeront, certes d'avantage encore, puisqu'il faut un tact, un sentiment, une aptitude particuliers et spéciaux. Mais il n'y a pas à s'occuper d'eux ici, s'il fallait mettre la science à leur niveau, le seul moyen serait de la faire descendre à leur hauteur ; et ce n'est véritablement pas là le but d'une étude et d'un enseignement.

M. Baucher, personnellement, a été la dernière et suprême incarnation de l'équitation de manège; il a porté l'art de la haute école, à un point qu'il n'avait jamais atteint avant, et ne dépassera jamais après lui. Le travail qu'il faisait exécuter à ses différents chevaux, est resté et demeurera comme le spécimen d'une perfection idéale, qu'il est impossible de chercher à égaler, inutile de vouloir surpasser. Cela, il faut l'admettre sans contestation, le reconnaître comme une vérité; ne pas s'incliner devant une supériorité transcendante, est le propre des ignorants, des imbéciles, des envieux et des impuissants.

Certes, je suis le premier à le reconnaître, si l'on eût enfermé M. Baucher avec *Géricault* en lui disant « vous ne mangerez, qu'après être sorti sur « le dos de cet animal, sans qu'il vous soit permis, « pendant deux mois, de l'assouplir, de l'équilibrer, « à l'aide de flexions, en prenant comme auxi« liaires des hommes d'une solidité éprouvée, pour « leur faire essuyer le premier feu de ses défenses, « même expirantes » Oh! il serait mort de faim ; c'est parfaitement vrai. Mais lui seul au monde était capable de transformer en un aussi court délai un animal indompté, au point d'affronter avec lui une représentation publique, à la lueur du lustre, au bruit de la musique. M. Baucher devait être bien sûr de lui, car il jouait gros jeu, un échec, et il n'existait plus. Nous étions tous là, épiant une faute, une imperfection, et je dois l'avouer, j'en avais cependant bien l'envie, je ne l'ai pas trouvée.

D'un autre côté, même à cette époque, si ne cédant pas à nos sollicitations, M. le vicomte d'Aure, eût tenté l'aventure de sa personne, j'aurais bien mis dix contre un pour lui; et j'en réponds, jamais *Géricault* ne se serait trouvé à pareille fête. Mais il serait toute sa vie, resté maussade, difficultueux, abordable, seulement pour des hommes d'exception. M. Baucher, l'a vendu, autant qu'il m'en souvienne, à un M. de Moncousin, cavalier très-ordinaire, qui s'en est servi, pendant plusieurs années, au vu et au su de tout le monde.

Vouloir opposer ces deux hommes l'un à l'autre, établir la primauté de l'un sur l'autre, est une tâche à mon avis impossible. Leurs qualités et leurs défauts étaient absolument opposés, ils se seraient complétés l'un par l'autre, je le sais. Mais ceci est toujours l'histoire des jambes de M. le marquis de la Bigne, et de la main, de M. le chevalier d'Abzac pour faire un écuyer parfait. Ces sortes de perfections idéales, n'existent pas d'avantage en équitation que partout ailleurs: on a toujours et en tout les qualités de ses défauts et les défauts de ses qualités, sous peine de rentrer dans cette catégorie, indéfinie, incolore et insignifiante, comprise sous la désignation vague de *vi vice, vi vertu!* C'est pour mon compte, ce que je connais de pis au monde.

M. le vicomte d'Aure et M. Baucher, sont en équitation les deux hommes les plus transcendants, qu'il m'ait été donné de voir, pendant le cours d'une carrière déjà longue, je me bornerai donc à les admirer tous les deux en souhaitant aux adversaires acharnés de l'un ou de l'autre, le quart de la valeur de n'importe le quel, il leur en restera encore suffisamment pour leur usage particulier.

LE TURF.

La première phase des courses d'obstables en 1879, vient de se terminer dimanche dernier, à Auteuil. Les émigrants du grand turf, réfugiés sur ces terrains accidentés, n'y gagneront rien, il est vrai ; disséminés à droite et à gauche, un peu partout, cherchant à gagner leur vie sur les hippodromes, dont la marche régulière va se dérouler d'ici à la fin de l'année, leur tâche reste la même. Mais, ils échapperont ainsi, à tout examen sérieux, relativement à la situation générale, ainsi qu'à toute appréciation sur leurs performances respectives.

Un fait indéniable ressort cependant à première vue, en raisonnant seulement sur la physionomie présentée par les réunions successives de la société d'Auteuil, depuis l'ouverture de la saison. Les steeple-chases, c'est-à-dire les seules épreuves sérieuses de la spécialité; celles pour lesquelles un cheval a besoin d'une qualité, particulière, définie et limitée, il est vrai, mais cependant positive et réelle, suivent, il est impossible de se le dissimuler une progression décroissante. Les courses de haies, appendice indispensable, je le sais, quant au spectable, mais absolument insignifiante, au point de vue technique, prennent au contraire de jour en jour, une importance et une extension considérables.

Le fait s'explique de lui-même; un cheval de steeple-chase, demande une année et plus pour se confirmer dans le métier; encore faut-il tomber sur un animal, doué d'aptitudes naturelles, indispensables, pour cette destination toute spéciale. Au contraire, le premier débouleur de huit cents mètres venu, s'il est franc et amené sur l'obstacle par un homme énergique, peut, en quinze jours, galoper par dessus une haie, quitte à tomber quelquefois. De plus, l'ordre des chevaux, passant des courses plates dans les steeple-chases se trouve soumis à des interversions fréquentes, dont les causes et l'examen demanderaient plus de temps et d'espace, qu'il nous est possible de leur en consacrer ici. La classe respective des jeunes chevaux destinés aux courses de haies, se conserve, au contraire, à de très-légères différences près, avec une fixité beaucoup moins variable. Il y a donc une quasi-certitude, quant à l'acquisition d'un cheval, et une sécurité beaucoup plus grande, relativement aux paris : C'est là le nœud gordien de la question. Il n'en résulte pas moins, pour l'organisation de la société des steeple-chases de France, un danger auquel elle n'aurait peut-être pas tort de prêter une sérieuse attention.

Quant à la qualité de l'ensemble des débutants, s'il faut s'en rapporter aux apparences, elle ne s'élève pas au-dessus d'une moyenne très-médiocre. Pour les steeple-chases, l'avantage est resté aux vieux lutteurs, il pourrait difficilement en être autrement. Par cela même qu'il faut longtemps, pour faire un cheval de steeple-chase ; une fois soudé et brisé à son métier, il peut pendant plusieurs années, défier ses jeunes adversaires à des différences de poids presque ridicules; jusqu'à ce que l'un ou plusieurs d'entre eux soit arrivés à la même expérience, il a le temps de s'user en donnant une large rémunération à son propriétaire. Quant aux nouveaux concurrents des courses de haies, quelques-uns, me paraissent doués d'une merveilleuse aptitude pour leur nouveau métier. Je me dispenserai de les examiner: je suis en général très-sobre d'appréciations sur un cheval de courses et sur ceux d'obstacles, bien d'avantage encore. Ils sont sujets

à des intermittences et des intervertions si étranges que l'explication m'en semble épineuse. Cette irrégularité provoque de vives récriminations au milieu desquelles, j'aurai bien garde de m'immiscer, d'autant mieux, que les victimes (si tant est qu'il y en ait) ne me paraissent pas beaucoup plus intéressantes que les bourreaux; c'est un prêté pour un rendu et à charge de revanche. Aucune réglementation ne saurait d'ailleurs sauvegarder le public de certaines surprises. Que diable! il est majeur, qu'il se protége soi-même.

Les deux dernières journées d'Auteuil sont assez insignifiantes en elles-mêmes. Celle de jeudi a été marquée par la défaite de *Brimir*, il a succombé devant *Belle-Petite*, au grand étonnement du public et à la suprême joie des Boock-Mackers. Ce résultat inattendu peut s'expliquer par un manque de condition chez le cheval, ou une qualité inconnue chez *Belle-Petite* : peut-être un peu des deux. Je m'arrêterai à la dernière explication : *Brimir* venant de fournir le dimanche précédent contre *le Nageur*, une course après laquelle, il est difficile d'admettre qu'il soit par trop court d'ouvrage. Quant à *Belle-Petite*, elle était fine prête, je ne pense pas qu'elle puisse jamais valoir une livre de mieux. Pour *Volupia* je n'ai qu'une chose à vous en dire, le jour où elle voudra galoper, méfiez-vous-en; le tout est de savoir le jour.

La réunion du Printemps, à Auteuil, s'est terminée comme elle avait commencé, sous un ciel chargé de neiges et de frimas. Les mécomptes et les surprises n'ont pas fait défaut, comme il convient en semblables circonstances. *Ventriloque*, pour lequel on payait 5/4 dans le prix du Bois, a été battu d'une courte tête sur le poteau par *Tralala*. Le vieil invalide était accidentellement monté par Edwards, son jockey habituel, Andrews, étant parti pour piloter *Wild-Monarch* dans le grand Liverpool. (Je lui souhaite bonne chance, mais hum! c'est un gros morceau à avaler que le Liverpool à 73 k même pour un cheval de premier ordre comme *Wild-Monarch*). Edwards, croyant la course gagnée, a cessé de monter *Ventriloque* à cinquante mètres du but, et a été victime d'une surprise, assez excusable, d'ailleurs. M. le marquis de Saint-Sauveur, propriétaire de *Ventriloque*, a acheté, après la course *Tralala*, pour huit mille deux cents francs.

Dans le prix de l'Equinoxe, *Saint-Mars* et *Andrea*, appartenant tous deux à M. Camille Blanc sont arrivés premier et second. La *Pitache*, cette fameuse jument de demi-sang était troisième.

Cap, en tenant compte de l'état de fatigue où il se trouve en ce moment et surtout des quinze livres qu'il rendait à *Oiseleur* a fait une course très-honorable. Si, à une semblable différence de poids, celui-ci ne peut le battre que difficilement par une encolure, il n'est réellement pas le cheval qu'on a supposé.

Le Sphinx n'a pas voulu laisser la réunion se terminer sans donner à ses partisans une compensation aux nombreuses déceptions qu'il leur a causé, il a gagné très-aisément le prix des chemins de fer battant *Tory* second et *Triboulet* troisième.

La réunion de Reims a eu lieu lundi dernier, par l'agréable temps dont vous devez vous souvenir encore aujourd'hui; elle a néanmoins eu son succès accoutumé. Le fait important de la journée au point de vue technique, peut se résumer dans la victoire d'*Avermes* à M. Ed. Fould. Il a gagné le grand prix de Reims, dit Derby de l'Est. (C'est le second derby depuis le quinze de ce mois : combien en aurons-nous cette année). *Satisfaction* était deuxième, *Basque* troisième. Non placés *Shéridan*, *Californio* et *Séreno*.

Ce fait est de nature à exercer une certaine influence, sur la physionomie de la véritable ouverture de la saison, aujourd'hui même, sur l'hippodrome de Longchamps. Nous laisserons de côté *Satisfaction* second, et même *Basque* troisième ; la première est à peu près inconnue, le second, bien qu'évidemment doué d'une certaine qualité, peut, comme beaucoup des chevaux d'Henri Jennings, ne pas être prêt aux débuts de la saison. Mais il est impossible de conserver aucun doute sur la forme actuelle de *Shéridan* après sa course au Vésinet. Le poulain, passé à quelques livres près pour l'égal de *Swift*, et nous sommes restés, l'an dernier, sur l'impression de la supériorité incontestable de la pouliche. Si le grand prix de Reims est d'une exactitude positive, la mesure n'est évidemment plus suffisante.

De plus, l'écurie de M. Fould possède un champion dont on paraît avoir une très-haute idée, *Salteador*, propre frère de *Saltarelle*, fils de la vieille *Slapdash*. S'il ne lui arrive rien, certaines rumeurs assurent que le prix du Jockey-Club (Le Derby français, le vrai celui-là) ne saurait lui échapper. C'est peut-être présumer beaucoup, surtout aujourd'hui, d'autant plus que *Salteador* serait, dit-on, assez difficile à entraîner.

Dans tous les cas, ceci nous remettrait bien loin de la forme de deux ans et nous rejetterait dans l'inconnu. On parle également d'un animal de premier ordre chez M. le baron de Rothschild. Sans attacher à toutes ces rumeurs plus d'importance qu'elles ne le comportent, elles semblent indiquer cependant que les courses de Longchamps s'ouvriront sous l'impression de l'antagonisme des deux écuries.

Les couleurs, d'ordinaires assez malheureuses, de M. le comte de Berteux ont inauguré, il faut l'espérer, une ère nouvelle en gagnant deux courses, le même jour, sur le terrain de Reims : le prix de Neuvillette avec *Mouche* battant *Pompée* et ce poulain au nom bizarre de *Bag-Pipe*. Puis le premier prix de la société d'encouragement avec *Navette*, *Vétiver* second, *Rose de Mai* troisième.

Clocher n'a pas eu de peine à battre *Charivari III* et *Le Marquis* dans le prix principal. Le second prix de la société d'encouragement est échu à *Problème*, battant *Kapural* 2 et *Forte en gueule* 3.

Le champ assez pauvre du steeple-chase a permis à l'écurie de M. le baron Finot, d'arriver première et seconde avec *Du Barry* et *Blaviette*. Le vieux *Pondor* était troisième.

NED PEARSON.



COURRIER DE LA SEMAINE

Voir une impératrice en soutane est certainement un spectacle des plus rares et je ne crois pas que l'histoire ait jamais mentionné aventure pareille.

Les habitués du Ward Union Hunt ont pu cependant saluer S. M. l'impératrice d'Autriche-Hongrie dans cet accoutrement inusité.

Le *Sportman*, dont les informations cynégétiques sont des plus exactes nous apprend que dans une des dernières chasses au renard qui ont eu lieu récemment en Irlande, la bête puante, vigoureusement menée, s'est réfugiée dans le parc du célèbre séminaire de Maynooth et de là dans la cour même du collége, où elle a été prise à la grande joie des élèves peu habitués à assister à pareille fête.

Lorsque la bête de meute fut portée bas, l'illustre chasseresse descendit de cheval; le temps était brumeux, froid, et la souveraine demanda un châle pour se préserver de la fraîcheur.

Un châle dans un séminaire, cela ne s'est jamais vu !

Lord Spencer, après avoir bouleversé toutes les garde-robes des ecclésiastiques, revint avec une soutane toute neuve appartenant au directeur. L'Impératrice, toute frissonnante, l'endossa en riant et rentra à Summerhille-House dans cet étrange équipage au milieu des hourras de l'assistance.

Comme nous l'avons annoncé dans le dernier numéro de la *Revue*, à l'heure où paraîtront ces lignes, l'Impératrice, attristée par le désastre de Szegedin, sera à Vienne oubliant les heures rieuses de l'Irlande et tout entière à ses devoirs de souveraine.

La reine d'Angleterre arrivée mercredi à Paris, est repartie vendredi pour l'Italie où elle va passer trois semaines comme l'ont annoncé les journaux. L'impératrice des Indes voyage *incognito* sous le nom de comtesse de Balmoral, en France, et sous celui de duchesse de Kent, en Italie; elle est accompagnée de la princesse Béatrice et des deux dames d'honneur lady Churchill et mis Ellen Cadogan.

De nos jours, l'*incognito* est d'une telle transparence que non-seulement il ne dissimule plus les grandes personnalités, mais encore qu'il a l'étrange privilége d'attirer l'attention sur elle. Il n'en était point ainsi jadis, aussi, à côté de certains avantages avait-il certains inconvénients. Du moment que l'*incognito* est connu, il n'est plus l'incognito et c'est une sottise de dire que l'on respecte l'incognito de quelqu'un : du moment où vous le respectez, il n'existe plus, car l'on ne saurait respecter une chose qui n'existe pas.

Sans remonter à Harounn-er-Rachid qui abusa de l'incognito avec son fidèle ministre Djiafar, nous pourrions citer plus d'un exemple de ce goût chez les princes français.

Les souverains ont, dans ces sortes d'équipées, toujours un Djiafar avec eux : Louis XVI avait le prince de la Paix, Napoléon, Bourrienne et Rapp, Louis XVIII, le duc Decazes, Louis-Philippe, M. Vatout et Napoléon III M. Mocquard ou le général Fleury.

Comme nous l'avons dit, l'incognito a plus d'inconvénients que d'avantages.

Un soir, Bonaparte sort des Tuileries vers huit heures du soir accompagné de Bourrienne. Il fait le tour du Palais-Royal puis s'engage dans la rue Saint-Honoré et entre chez un mercier. Tandis que Bourienne marchande des cravates et des cols le futur empereur fait son métier de questionneur.

— Eh bien ! citoyen, dit-il au cours de sa conversation avec le mercier, que dit-on de ce farceur de Bonaparte ?

— Farceur, vous-même ! répond le boutiquier en courroux.

Le premier Consul riposte, le mercier s'irrite et finalement expulse irrévérencieusement le muscadin.

Jamais Bonaparte ne fut plus heureux que ce soir-là.

Toutes les aventures des incognito de grands personnages ne se sont pas terminés d'une façon aussi heureuse, et plus d'une ont eu pour dénoûment des réparties désobligeantes et des râclées de bois vert qui n'avaient rien de flatteur.

Les anecdotes sur ce sujet pullulent et les colonnes de la *Revue* ne suffiraient pas à les enregistrer. J'en rapporterai une qui prouve les dangers de l'incognito.

Un jour le prince Ferdinand de Brunswick vint chez Diderot avec Grimm, sous l'extérieur d'un simple voyageur allemand. Ils restèrent trois heures ensemble fort contents l'un de l'autre et se parlant avec la confiance de l'amitié.

En se retirant Grimm demande à Diderot s'il voulait venir avec eux souper chez le prince de Brunswick et faire connaissance avec un héros.

— Non, répondit Diderot, je n'aime pas vos seigneurs, car ils m'ôtent le sens commun, et ne m'en dédommagent pas.

Grimm se mit à rire en dévoilant l'incognito du prince.

Diderot, sans se déconcerter, dit à Grimm :

— Monsieur, mettez-vous aux genoux du prince et lui demandez pardon des sottises que vous me faites dire !

Le prince rit beaucoup, mais ce ne fut plus aux dépens de Diderot.

La révélation de la qualité d'un personnage a, d'ailleurs, toujours des inconvénients.

Dernièrement, le général duc d'Aumale, qui certainement ne se cachait pas, s'arrête, en chemin, dans une auberge pour se rafraîchir. L'hôtelier ne fait aucuns frais pour recevoir ces gens aux habits poudreux et mouchetés de boue, lorsqu'une des personnes présentes, répondant à une question du prince, l'appela *Monseigneur*.

Cela suffit pour transformer le petit blanc en Cortone et pour faire gonfler la note d'une façon ridicule.

Le prince paya, c'est ce qu'il avait de mieux à faire.

La conclusion est que l'incognito doit être strict

ou ne pas être du tout, et que le mieux est de rester ce qu'on est : cela ne coûte guère plus cher et cela évite bien des ennuis.

Lundi dernier il y avait fête au Jockey-Club. Les membres de ce cercle aristocratique célébraient le quarante-sixième anniversaire de sa création.

L'origine de cette réunion, qui compte dans son sein tout ce qu'il y a d'illustre en France et en Europe, fut des plus modestes. Le Jockey-Club eut pour promoteur un Anglais, sir Dréon, qui occupait un vaste mais modeste appartement dans une vieille maison de l'ancien jardin de Tivoli. Là se réunissaient les ducs d'Orléans et de Nemours, le prince de la Moskowa, Charles Laffitte, lord Henry Seymour, le comte de Cambis, le prince Demidoff, Ernest Leroy, Delamarre, le comte Maxime Caccia, Denormandie, Rieussec, Fusquel et le chevalier de Machado, toute la loge infernale de l'époque.

Le 24 mars 1833, les statuts qui régissent encore le Jockey-Club furent arrêtés et cette réunion brillante fut définitivement constituée.

Chaque année, cet anniversaire est solennellement fêté dans un dîner où il est de tradition de manger les premières asperges d'Argenteuil.

A l'époque de la création du Jockey-Club, ce manger délicat était une primeur rare en cette saison et les jardiniers d'Argenteuil n'avaient pas encore perfectionné leur culture qui leur permet aujourd'hui d'en expédier en Russie dès le mois de janvier.

Brillat-Savarin a chanté l'asperge sur le mode succulent et, sous le règne de Louis-Philippe, elle était le légume aristocratique par excellence : Lautour-Mézerai, un dandy et un gourmet de l'époque, avait mis à la mode, à titre d'hommages, aux grandes et petites dames du temps, l'envoi d'une botte d'asperges et d'un bouquet de camélias.

Alfred de Musset en était très-friand, et cet homme d'esprit, qui aimait sa langue, ne se permit dans sa vie qu'un seul calembourg :

Un jour, perdant la partie, il retourna son domino et s'exclamant avec dépit :

— Ah ! mon Dieu ! avec quel as perd-je !

FLORIAN PHARAON.

VÉNERIE

ÉCONOMIE CYNÉGÉTIQUE.

(*Suite*).

J'ai beaucoup étudié la question de la chaussure ; comme nos soldats d'infanterie, c'est par là, le plus souvent, que pèchent les gardes. Voici le poids de celles qui sont le plus généralement adoptées.

Une grande guêtre en cuir, montant jusqu'au genoux, avec boucles en cuivre, pèse, avec le soulier fort	1 k. :	100 gr.
Une petite guêtre avec soulier.	»	750
Jambière et brodequin-guêtre.	»	610
Demi-bottes de marais	»	775

Avec ces données, il est facile de faire son choix.

Presque toutes les infirmités de nos gardes sont la conséquence de leur inprudence, de leur manque de soin et de ce qu'ils négligent les plus simples mesures de précaution que, par humanité, nous devons leur indiquer. Les brusques changements dans la température, la transition du chaud au froid sont les causes fréquentes de nos indispositions, et, à plus forte raison de celles des gardes, continuellement exposés à des courses violentes, à des transpirations forcées que vient souvent arrêter un séjour de plusieurs heures sous un arbre, à la pluie, au vent, les pieds dans la neige. Delà, les fluxions de poitrine, les maux de tête, les digestions troublées, les rhumes de poitrine, les rhumatismes, triste cortége qui ne finit que trop souvent, hélas ! par le chemin du cimetière ou de l'hôpital.

Le service des gardes les expose la moitié du temps à un air froid et humide, et les oblige à se coucher à terre ou sur l'herbe dans un endroit où le soleil n'a pas encore donné. Pour combattre les effets pernicieux d'une telle absence de précautions, il serait bon que le garde portât de la laine sur la peau ; de nos jours, la flanelle ne coûte pas si cher ; il doit, dans tous le cas, avoir un gilet de laine qu'il peut mettre et retirer à volonté selon les besoins. Je ne veux pas omettre de recommander aussi un petit mantelet imperméable, très-léger qui sert à abriter contre un grain, une pluie d'orage ; ce mantelet a sa place dans la carnassière.

Rien n'est plus dangereux, à l'époque des grandes chaleurs que de boire beaucoup d'eau pure, il faut y ajouter une goutte de vinaigre ou d'eau-de-vie. L'eau augmente les sueurs et ne répare pas le fluide vital qu'on perd sans cesse, elle diminue les forces et jette dans l'épuisement. Il arrive trop souvent que le garde, après un exercice violent, soit pris d'hémorragie nasale ; si ces évacuations ne sont pas de longue durée, si elles sont éloignées les unes des autres, il ne faut pas s'y opposer. C'est une voie sage que la nature emploie pour alléger la machine, c'est une soupape de sûreté plus salutaire que les saignées artificielles.

Le garde est souvent atteint de diarrhée à l'époque des légumes et des fruits dont il abuse. Dans cette circonstance, si la diarrhée n'est pas trop abondante, si elle ne dure pas trop de temps, enfin, si elle ne tend pas à la dissenterie, il faut l'abandonner à la nature et se contenter de ne pas faire usage de boissons relâchantes, et de prendre, au contraire, un peu de vin et de café.

Après les repas pris dans les champs ou au bois, on ne s'endormira pas immédiatement à terre.

Si, avant de partir pour sa tournée du matin, le garde n'a pas eu le temps de prendre une jatte de lait chaud ou de la soupe, il ne doit pas négliger d'emporter dans sa carnassière une goutte d'eau-de-vie et un croûton de pain.

Tout cela est élémentaire et recommandé par le plus simple bon sens. Mais le sujet est trop grave et je n'ai pas voulu m'en tenir à des généralités insufisantes. Comme je ne suis pas médecin, je me suis adressé à mon ami le docteur V... qui, pendant plus de quarante années de sa longue carrière, a soigné nos gardes et en a été le médecin spécial, c'est-à-dire qu'il les connaît, qu'il sait ce qui leur est utile, ce qui leur manque, ce qui leur faudrait. Ceux de mes lecteurs qui ont des gardes, et c'est pour eux que j'écris, me sauront gré, j'en suis certain, de m'arrêter aussi longtemps sur cette question capitale.

Le docteur V... voudrait que le garde, comme le soldat, fût soumis à un examen médical qui aurait pour résultat de constater l'intégrité de sa constitution physique ainsi que son aptitude à un service tout spécial. On gagnerait, dit-il, à cette espèce de *révision*, qui ne permettrait d'admettre que des sujets assez sains, assez robustes pour supporter un service actif permanent.

Les gardes particuliers, soumis comme les autres hommes, à tous les éléments morbides qui attaquent la constitution humaine, sont encore, par les incidents qui peuvent surgir de leur état, menacés d'affections particulières.

Ces affections sont ou chirurgicales, ou médicales.

Chirurgicales :

Toujours porteurs d'armes à feu, en lutte perpétuelle avec les délinquants, les braconniers, obligés d'assister à toutes sortes de chasses, ils sont exposés à être blessés de coups de feu directement ou par ricochet. Ces blessures, il est vrai, sont ordinairement de nature moins graves et moins meurtrières que celles des soldats aux armées, principalement à cause de la différence des projectiles, cependant, et nous en avons vu de nombreux exemples, ces blessures sont quelquefois suivies de grands dangers et ont, parfois, de tâcheuses conséquences.

Dans les luttes qu'il peuvent avoir à soutenir, les gardes sont souvent blessés de contusions, de luxations, de fractures, de plaies avec déchirement des tissus, d'hémorragies, etc., etc.

Ils sont aussi exposés à être mordus par les reptiles venimeux ou piqués par des insectes contaminés.

Forcés de parcourir de longs espaces, chargés parfois de lourds fardeaux, les gardes peuvent être atteint de hernies, de foulures et de courbatures.

Médicinales :

Par la nature de leurs travaux, ayant lieu en tout temps, à toute heure, les gardes sont menacés de rhumes, de catharres, de bronchites et de pneumonies diverses. Les affections, rhumatismales musculaires, arthritiques, cartilagineuses les atteignent à la suite des patrouilles de nuit des embuscades, des refroidissements, etc.

Enfin, à cette succincte énumération des affections morbides particulières aux gardes, vient s'ajouter la cohorte des maladies climatériques, endémiques et épidémiques inhérentes à la constitution physique des différentes contrées qu'ils habitent.

Pour se préserver de tous ces maux, il faut au garde la sobriété et la pensée incessante des dangers qui l'entourent. Cette pensée gênante dans les commencements de l'exercice, devient bientôt une habitude et constitue plus tard ce que l'on nomme l'expérience de la pratique.

Quant à l'hygiène du garde, c'est-à-dire l'observance des moyens propres à éviter les maladies et les accidents, en voici le résumé :

Loger le garde dans un appartement ou dans la pièce d'un appartement élevé, aéré, orienté, autant que possible au levant ou au sud. Choisir la pièce la plus grande pour chambre à coucher, surtout si, comme cela fâcheusement se pratique souvent, on est habitué à y concentrer toute la famille. Eviter d'amonceler dans cette pièce les vêtements, chaussures, provisions etc. Après les aliments, l'air pur est le second élément nécessaire à la vie. L'air respirable est de 27 centimètres d'oxygène ou air vital, de 73 centimètres d'azote et 1 ou 2 centième d'acide carbonique. Si à cet air vicié déjà par la respiration des êtres, on ajoute les émanations multiples qui proviennent des corps étrangers contenus dans l'appartement, on s'expliquera les sueurs, les maux de tête, la décoloration des individus qui vivent constamment dans cette atmosphère.

Si l'air respirable est vicié par les émanations de toute nature qui s'exhale de tous ces objets, il peut produire sur les poumons, et par suite sur le sang, une influence délétère, une asphixie lente, souvent même détruire la plus normale constition.

Il faut ouvrir les fenêtres des chambres à coucher surtout, chaque jour, en hiver comme en été, afin de renouveler entièrement l'air de la pièce. Le corps vivant ainsi dans un air vital reconstituant, produit des hommes sains et vigoureux que n'atteignent que difficilement les épidémies régnantes.

Dans une habitation sagement agencée, il faut éviter l'ouverture à la fois des portes et des fenêtres percées à deux orientations opposées. Les courants d'air horizontaux sont perfides ; ils donnent instantanément, des douleurs, des névralgies, des rhumatismes, des rhumes de toute nature, et dans certaines circonstances où les enfants sont atteints d'éruptions, ils peuvent, par la répercussion de la transpiration, amener la mort en très-peu de temps.

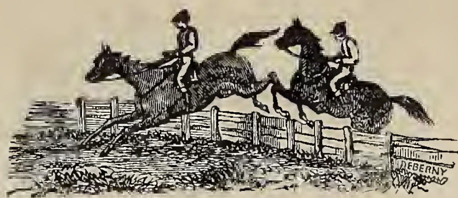
A. DE LA RUE,
Ancien inspecteur des forêts de la Couronne.

(*A suivre.*)



FUGIT AMOR, fac-simile d'un croquis de M. E. Damé, d'après son groupe.

L'ABREUVOIR, par Veyrassat.



LE SPORT EN ANGLETERRE

—

Londres.

Il paraît que l'hiver avec ses bises glaciales et ses pluies quotidiennes, s'est définitivement installé chez nous. Encore une fois il nous faut constater que le climat de la vieille « Albion » n'a pas dégénéré : au contraire, en fait d'humidité et de brouillard, il a toujours une belle avance sur tous les autres que je connaisse.

La semaine dernière a été, quoiqu'il y eut l'inconvénient dont j'ai déjà parlé, grosse d'événements sportifs, qui ont, en quelque sorte, inauguré la saison de printemps, puisque printemps il y a — on ne s'en douterait guère ! D'abord il y a une réunion à Newmarket, qui, pour l'intérêt du sport qu'elle a produit, vaut bien une mention. On y a vu courir deux ou trois courses d'une certaine importance; entre autres le « *United Service Cup,* » qui a été gagné par *Arlettes*, appartenant au capitaine Machell. Ensuite il y a eu à Pytchley, un « meeting » de steeple-chases — ou plutôt de courses de « *hacks* et de *hunters.* » C'est dans de telles épreuves que vont concourir les « gentlemen-riders anglais » qui sont, on le sait, d'une force étonnante à cheval. Cela se comprend d'ailleurs, car avec les avantages offerts aux amateurs de l'équitation en Angleterre, il serait assurément étrange qu'ils ne soient pas à la fin bons cavaliers. Ce sont ceux qui vous manquent en France, et en conséquence le nombre de vos « gentlemen-riders » est fort petit : passons. La réunion de Pytchley a été aussi brillante que de coutume, et la coupe a été gagnée par le cheval de M. Manning, Twilight.

Nous avons aussi assisté à la réunion tenue à Quarn, où le sport a été excellent. Le prix le plus important de la journée — le « Loughborough steeple-chase Plate » — est échu à *Goldfinder,* cheval de M. Wilson. Les autres épreuves de ce *meeting* ne peuvent offrir grand intérêt aux lecteurs parisiens, ainsi donc, je les passe sous silence pour arriver au véritable événement de la semaine, c'est-à-dire la réunion de Lincoln qui a commencé lundi dernier et qui a duré pendant trois jours. C'est à Lincoln que la saison des courses plates a été manquée à la joie générale des turfistes anglais.

Les deux premières journées du *Lincoln meeting* n'ont offert qu'un intérêt relatif, mais c'est pendant la troisième que devait se courir le *Lincolnshire handicap,* pour lequel de nombreux engagements avaient été faits. Parmi ceux-ci étaient *La Merveille, Mars, Jouchet* et une foule d'autres qu'il serait oisif d'énumérer. *Touchet* était premier favori dans le betting de Londres; *Thunderston* et *Midloshian* avaient, eux aussi, beaucoup de partisans.

Le résultat du *Lincolnshire Handicap* a pleinement justifié la confiance que les preneurs de *Jouchet* lui accordaient : le cheval de l'écurie de Peck a gagné la course avec une grande facilité, battant *Mars,* deuxième, et *Sir Joseph,* troisième; *Balbriggan, Monk, Sainte-Augustine,* et tant d'autres, sur lesquels leurs écuries respectives fondaient de grandes espérances, n'ont pas été placés.

Parmi les autres épreuves courues à *Lincoln* se trouvent le *Lincoln Cup,* et le *Jarborough Plate* : le premier a donné lieu à un *dead-heat* entre les deux pouliches françaises, *Macaria,* à M. Lefèvre, et *Jaffna,* au comte Frédéric de Lagrange, pour la première place ; *Haggis* était troisième. M. Lefèvre a été heureux à Lincoln, car, outre la coupe qu'il a partagée avec M. de Lagrange, il avait gagné, la veille, le prix Brock Lesby, avec une autre de ses pouliches, *Conquête.* Le deuxième prix le Jarborough Plate, dont j'ai fait mention plus haut, a été enlevé par *Zanoni* ; *Bondsman,* second, et *Fairwind,* troisième. En somme, la réunion de Lincoln a été des plus réussies, et cela en dépit du mauvais temps qui a persisté pendant toute sa durée.

ROWING.

Pour le moment, la grande course des universités d'Oxford et de Cambridge est à l'ordre du jour. Il ne s'agit que de cela ; tout le monde s'en occupe, depuis les plus basses classes jusqu'à la haute aristocratie. L'importance de cet événement aquatique est telle que les organes sportifs donnent journellement, pour tenir leurs lecteurs au courant, des longs comptes rendus des moindres faits qui se sont produits parmi les deux équipes. Le betting sur la course atteint chaque année des proportions inouïes, aussi il est facile à comprendre que les parvenus veulent à toutes forces savoir à quoi s'en tenir.

Comme j'ai dit dans ma dernière chronique, Cambridge est cette année grand favori. Mais, depuis quelques jours, ses partisans commençaient à trouver que l'équipe ne marche pas avec sa vitesse accoutumée, et, effectivement, l'équipe a été forcée de changer un des rameurs. C'est un M. Armytage qui est le remplaçant, et, paraît-il, il rame beaucoup mieux que son prédécesseur. Avec ce changement, l'équipe de Cambridge est rentrée en bonne voie, et, je le répète, à moins d'accidents imprévus fort improbables, elle ne pourra, selon moi, manquer de gagner.

Ce n'est pas que l'équipe d'Oxford soit de beaucoup inférieure à celles des années précédentes, mais il y a un manque de vivacité dans ses membres, de laquelle on ne se rend pas bien compte, de prime abord, mais qui certainement exercera une désastreuse influence sur l'équipe dans la grande course qui doit se faire le 5 avril sur la Tamise.

LONGCHAMPS.

VOITURES.

ANNONCES

Au Théâtre des Folies-Bergères, un début important a eu lieu dans *Viande et Farine,* celui d'un petit cochon nouveau; l'autre, le premier, le créateur du rôle, devenu trop gros, trop gras et trop lourd, doit renoncer à l'art scénique. Il se retire à la campagne, à Vaux, près Triel (Seine-et-Oise), où son Directeur, M. Léon Sari, lui offre une hospitalité grandiose et désintéressée. Narguant les charcutiers, il y pourra vieillir en paix et raconter aux porcs d'alentour ses prouesses dramatiques et les succès des Hanlon-Lees.

Constatons que son remplaçant, quoique fort ému, a très-bien réussi.

PROGRAMME DES CONCERTS

DU DIMANCHE 30 MARS

à 2 heures précises.

Société des concerts du Conservatoire.

1. Symphonie en *fa*. . . . Beethoven.
2. Fragments du *Stabat Mater*. . . . . M. Bourgault-Ducoudray.
   a) *Eia Mater.*
   b) *Inflammatus.*
3. Symphonie en *ut*. . . . Haydn.
4. 98e Psaume. . . . . Mendelssohn.

Le concert sera dirigé par M. DELDEVEZ.

Concerts populaires.

1. Symphonie pastorale. . Beethoven.
2. Air de l'*Enlèvement au Sérail*. . . . . Mozart. (Chanté par Mlle E. Thursby.)
3. Suite d'orchestre. . . . Saint-Saëns.
4. *Adagio* du 36e *quatuor*. Haydn.
5. Air varié. . . . . Proch. (Chanté par Mlle E. Thursby.)
6. Ouverture du *Vaisseau fantôme*. . . . . Wagner.

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

Association artistique (salle du Châtelet).

LA DAMNATION DE FAUST

légende dramatique en quatre parties, de

HECTOR BERLIOZ

Soli par Mlle Vergin, MM. Villaret fils et Lauwers.

Le concert sera dirigé par M. ED. COLONNE.

TIR AUX PIGEONS

TIR DU MARDI 18 MARS 1879.

Poule à 25 mètres, 1 *louis*, 5 *pigeons*, 3 *tireurs* : MM. Hillel, 3/5 G. — *Match à 25 et 26 mètres*, 50 *francs*, 3 *pigeons :* M. Pinatel, 5/6 G. (à 26 mètres). — *Poule handicap*, 1 *louis*, 3 *pigeons*, 5 *tireurs :* M. Pinatel, 3/5 G. (à 27 mètres). — *Même poule*, 9 *tireurs* : MM. A. de Pret, 3/3, à 26 mètres; le comte de Brule, 3/3, à 26 mètres (partagée). — *Poule à 26 mètres*, 1 *louis*, I *pigeon*, 9 *tireurs* : MM. A. de Pret, 5/5 G.; le prince Maurocordato, 4/5. — *Même poule*, 14 *tireurs :* MM. le marquis de Camposagrado, 6/7 G.; de Montgomery, 5/7. — *Poule à 24 mètres*, 50 *francs*, 7 *pigeons*, 20 *tireurs* : MM. le comte de Castelli, 9/9; Van Buren, 1er et 2e (partagée); A. de Tavernost, 8/9; Pinatel, 8/9, 3e (partagée). — *Poule Op., à 26 mètres*, 1 *pigeon*, 18 *tireurs* : MM. le vicomte de Quélen, 9/9 G.; le capitaine Tart, 8/9. — *Même poule*, 8 *tireurs* : MM. le capitaine Tart, 4/4; le vicomte de Quélen, 4/4 (partagée). — *Poule à C. D., à 24 mètres*, 1 *louis*, 6 *tireurs* : M le marquis de Camposagrado, 3/8 G. — *Même poule*, 6 *tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 3/4 G. — *Poule à 26 mètres*, 1 *louis*, I *pigeon*, 5 *tireurs :* M. Van Buren, 4/4 G.

TIR DU JEUDI 20 MARS 1879.

Poule à 22 mètres, 1 *louis*, 5 *pigeons*, 4 *tireurs* : M. Ratisbonne, 3/5 G. — *Même poule*, 3 *pigeons*, 5 *tireurs* : M. Ratisbonne, 3/4 G. — *Même poule*, I *pigeon*, 8 *tireurs* : M. Singer, 3/3 G. — *Match à 28 mètres*, 2 *louis*, 3 *pigeons :* M. Delavau, 3/4 G. — *Même match :* M. le comte de Lambertye, 3/3 G. — *Poule à 28 mètres*, 1 *louis*, 3 *pigeons*, 3 *tireurs :* M. A. de Tavernost, 3/5 G. — *Même poule*, 3 *tireurs :* M. le comte de Lambertye, 4/4 G. — *Poule à 28 mètres*, 2 *louis*, 5 *pigeons*, 6 *tireurs :* M. Delavau, 4/5 G. — *Même poule à 26 mètres*, 6 *tireurs* : M. A. de Tavernost, 5/5 G. — *Poule à 26 mètres*, 1 *louis*, 1 *pigeons*, 11 *tireurs* : MM. le vicomte de Quélen, 5/5 G.; M. le capitaine Tart, 4/5 — *Même poule, à 28 mètres*, 15 *tireurs* : MM. le comte de Latour Maubourg, 4/4; le vicomte de Quélen, 4/4 (partagée). — *Poule à 26 mètres*, 50 *francs*, 7 *pigeons*, 15 *tireurs :* MM. le prince Maurocordato, 12/13, 1er; Delavau, 11/13, 2e; le comte B. de Montesquiou, 8/10, 3e. — *Poule Op., à 27 mètres*, 1 *pigeon*, 14 *tireurs* : M le comte de Castelli, 4/5 G.; Delavau, 3/5. — *Même poule*, 14 *tireurs* : MM. le marquis de Camposagrado, 4/4; A. Yeo, 7/7 (partagée). — *Même poule*, 12 *tireurs* : M. le capitaine Tart, 5/5 G.; A. de Tavernost, 4/5. — *Même poule*, 8 *tireurs :* M. le comte B. de Montesquiou, 3/5 G. — *Poule à C. D., à 24 mètres*, 1 *louis*, 8 *tireurs :* M. le capitaine Tart, 3/4 G. — *Même poule*, 5 *tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Poule à 28 mètres*, 1 *louis*, 1 *pigeon*, 3 *tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 1/1 G. — *Match à 28 mètres*, 1 *louis*, 3 *pigeons :* M. le marquis de Camposagrado, 4/4 G.

TIR DU VENDREDI 21 MARS 1879.

Poule à 30 mètres, 2 *louis*, 3 *pigeons*, 3 *tireurs* : M. le comte de Castelli, 2/3 G. — *Même poule, à 28 mètres*, 4 *tireurs* : M. A. de Tavernost, 2/2 G. — *Même poule*, 5 *tireurs* : M. A. de Tavernost, 3/4 G. — *Poule à 28 mètres*, 1 *louis*, 1 *pigeon*, 9 *tireurs* : M. Paul Lagarde, 2/2 G. — *Même poule*, 10 *tireurs* : M. A. de Tavernost, 3/3 G. — *Poule à 27 mètres*, 50 *francs*, 7 *pigeons*, 13 *tireurs* : MM. le vicomte de Quélen, 8,8; A. Yeo, 8/8, 1er et 2e (partagés); Archdeacon, 7/8, 3e. — *Même poule*, 9 *tireurs* : MM. Paul Lagarde, 6 7; le capitaine Tart, 6/7, 1er et 2e (partagés); le vicomte de Quélen, 6/8, 3e. — *Poule Op., à 27 mètres*, I *pigeon*, 10 *tireurs* : MM. le comte B. de Montesquiou, 7/7 G; le vicomte de Quélen, 6/7. — *Poule à C. D., à 24 mètres, Op.*, 9 *tireurs* : MM. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Même poule*, 7 *tireurs :* M. le vicomte de Quélen, 2 2 G. — *Poule à 28 mètres*, 1 *louis*, 5 *pigeon*, 5 *tireurs :* MM. le comte de Lambertye, 6/8 G.; le marquis de Camposagrado, 5/8. — *Même poule*, 4 *tireurs* : M. Archdeacon, 5/6 G. — *Poule à 28 mètres*, 1 *louis*, 1 *pigeon*, 4 *tireurs* : M. le comte de Lambertye, 2/3 G. — *Même poule*, 3 *tireurs* : M. Archdeacon, 4/7 G.; M. le comte de Lambertye, 3,7.

TIR DU SAMEDI 22 MARS 1879.

Poule à 25 mètres, 1 *louis*, 1 *pigeon*, 7 *tireurs* : MM. Hillel, 3/3; de Montgomery, 3/3 (partagée). — *Même poule*, 8 *tireurs* : M. le prince Maurocordato, 2/2 G. — *Même poule*, 10 *tireurs* : MM le marquis de Camposagrado, 3/3; le colonel Wheatley, 3/3 (partagée).

PRIX DU PRINTEMPS. — *Poule à 25 mètres*, 100 *francs*, 7 *pigeons*, 33 *tireurs* (un objet d'art offert par le Comité) : MM. le vicomte de Quélen, 11/12, 1er; le capitaine Tart, 10/12, 2e; le prince Maurocordato, 7/8, 3e. — *Poule Op., à 28 mètres*, 1 *pigeon*, 22 *tireurs* : MM. de Dorlodot, 7/7 G.; Pinatel, 6/7. — *Même poule*, 8 *tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 3/3 G. — *Poule Op , à C. D., à 24 mètres*, 7 *tireurs* : M. le marquis de Montesquiou, 2/4 G.

Etaient présents aux différents tirs :

MM. le comte J. de Camondo; le comte N. de Camondo; Pinatel; Hillel, J.; Aubry-Vitet; Néron; Halfon; Martel; Laveissière, J; Laveissierre, E.; A. de Montgomery; de Moismont; H. Draper; A. de Pret; le prince Maurocordato; le comte de Lambertye; le comte de Brule; le vicomte R. de Quélen; Van Buren; le marquis de Camposagrado; le comte de Castelli; A. Yeo; A. de Tavernost; le comte du Lau; Rembielinski Stanislas; Drake del Castillo; le baron Gourgaud; Coquerel; Archdeacon, J.; le duc de Riansares; Rembielinski, Constantin; Joseph Hottinguer; le baron R. de Hottinguer; le capitaine Tart; le marquis de Croix; Douglas; Ratisbonne; Singer; Allatini; le comte G. de La Rochefoucault; le baron Korff; le comte B. de Montesquiou; Zinovieff; le marquis de Caumont-Laforce; Paul Lagarde; le comte Brochetti; le comte Zabiello; de Laporte; Chavez; le comte de Chateaubriand; le comte de Latour-Maubourg; le colonel Wheatley; Lafond; le vicomte de Martel de Janville; de Dorlodot; Laniel; le vicomte de Corberon; de Villamil; le comte de Nicolay; le comte A. de Gontaut-Biron; G. de Montgomery.

GASTRONOMIE

ASPERGES A LA POMPADOUR

Soyons rigides et supportons bravement les dernières privations du carême. Voici venir les asperges, un auxiliaire précieux pour faire honorablement et orthodoxement maigre.

Recette succulente pour préparer les asperges :

Faites cuire, comme pour les servir à l'huile ou à la sauce blanche, les asperges dans l'eau bouillante salée. Retirez-les et faites-les égoutter en les enveloppant d'une serviette pour les maintenir chaudes.

D'autre part faites fondre au bain-marie une livre de beurre très-frais maniée d'une cuillerée de farine, d'une pincée de sel et d'une pincée de muscade râpée. Tournez la sauce pour qu'elle se lie sans s'épaissir; terminez-la avec deux jaunes d'œufs et deux cuillerées de verjus, — à défaut du vinaigre blanc d'Orléans.

Coupez la partie blanche des asperges, mettez-les pendant trois minutes au plus dans la sauce et servez dans un plat couvert.

Brillat-Savarin a dit : les asperges à la Pompadour doivent être servies à la cuiller et mangées à la fourchette.

P. DE BALBAAC.

MENU.

Soupe au lait,
Soles à la crème,
Sarcelles rôties,
Salades d'endives de Bruxelles,
Asperges à la Pompadour,
Compote de pommes.

P. de BALBAAC.



LA REVUE DE LA MODE

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

1. Toilette de peluche rouge. — Les paniers, garnis de franges assorties, en chenille, sont relevés derrière et fixés par un nœud d'où retombe une draperie terminée par un gland. Traîne en peluche tombant sur la jupe de dessous, en satin blanc, bordée d'un plissé rouge en satin. Corsage-casaquin. Grand fichu blanc en mousseline de l'Inde et dentelle bretonne.

2. Toilette pour bal, soirée ou théâtre. — Devant, en satin rose coulissé encadré dans deux bandes de de satin blanc; écharpe de brocart rose, garnie de franges, nouée a la hauteur des genoux; traîne en brocart rose. Corsage-casaquin en velours rouge rubis, fermé de côté par de larges boutons, très-décolleté en carré et garni d'une dentelle ancienne; petites manches en dentelle; rose rouge à l'épaule. Bracelet large en velours rouge, fermé d'une boucle.

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

Sont arrivés à Paris, MM.

Le marquis de Mornay, — le duc de la Roche-Guyon, — le baron de Bastard, — le comte Henri Greffulhe, — le vicomte de Chezelles, — le marquis de Dresnay, — le comte de Beauregard, — le comte de Cossé-Brissac, — le marquis de Pange, — le comte A. de Boisgelin, — le comte de Chabot, — le marquis du Roure, — le baron de Lestrange, — le comte d'Arsigny, — le comte de Narcillac, — le comte de Béthune, — M. de Dorlodot, — le vicomte de Mortemart, — le comte de Barthélemy.

Le marquis de Verdun, à Versailles.

Le vicomte de Chavagnac, à Moulins.

Le marquis de Rabar, à Hyères.

DÉCÈS

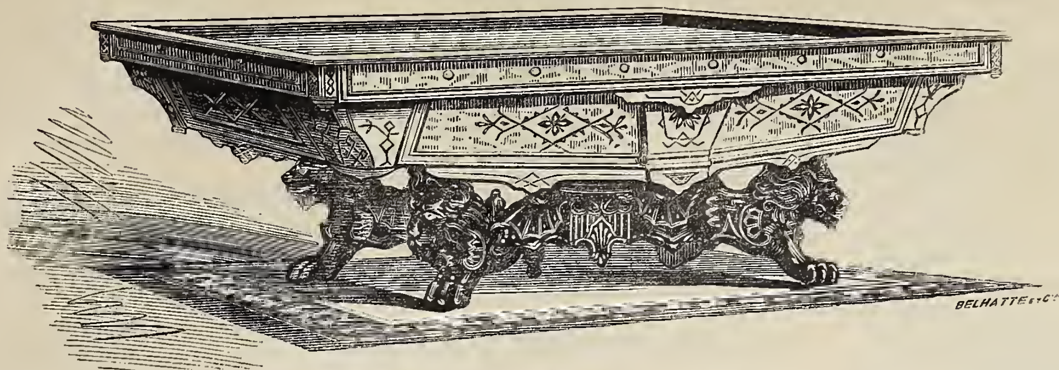
Comte de Pardieu. — Vicomte de Largentaye. — M. Étienne d'Ersu. — Mme de Morcourt. — Mme Colmet d'Aage. — Comte Joseph Valery.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux.)

GRAND TOURNOI DE BILLARD



Billard de la manufacture de J. M. Brunswick et Balke et Cᵉ.

Lundi prochain va s'ouvrir, dans les salons du Cercle international, boulevard des Capucines, n° 6, un tournoi qui réunit exceptionnellement quatre joueurs de la plus grande réputation, MM. Vignaux, L. Piot, Daly et Garnier, ces deux derniers représentant les États-Unis d'Amérique.

Le vainqueur du tournoi recevra une **Médaille en or** donnée par le Cercle et une somme de *mille francs*. Il y aura six parties de six cents points chacune, chaque joueur devant jouer contre les trois autres; les règles sont celles adoptées dans le dernier tournoi de New-York. Si deux joueurs arrivent *ex-æquo* ils continueront à jouer jusqu'à ce que l'avantage se prononce. — Le deuxième recevra *cinq cents francs* non compris le produit des entrées qui sera réparti proportionnellement au rang des joueurs.

Les souscriptions sont ouvertes dans les cercles de Paris et donnent droit à une entrée pour chaque souscripteur.

Toutes les parties seront jouées sur le billard de la manufacture de J. M. Brunswich et Balke, avec les célèbres bandes appelées « monarques ». Ce billard a été apporté en France pour la circonstance par M. Daly.



M. Albert Garnier.



M. Lucien Piot.



M. Maurice Daly.

ALBERT GARNIER est né à Essonnes en 1849, et après avoir voyagé en France pendant sept ou huit années comme professeur de billard, il alla s'établir en Amérique et y fit ses débuts comme joueur de première force dans le grand tournoi de 1872 qui réunit tous les joueurs de l'Amérique et M. Ubassy qui vint exprès pour ce tournoi. M. Garnier gagna le 1ᵉʳ prix. Il arriva aussi premier dans les tournois de Boston et de Chicago. Plus tard il gagna le titre de champion de l'Amérique à la partie américaine qui se jouait à quatre billes. Vint le tournoi de 1874 où Vignaux arriva premier, Daly et Garnier arrivèrent seconds. Au tournoi de Brooklym, Garnier fut encore premier contre Vignaux, Ubassy, les frères Dion, Daly et Rudolph.

M. Garnier est possesseur de quatre médailles gagnées dans tous ses tournois et il est venu à Paris pour lutter au cercle international contre MM. Vignaux et Piot, les plus forts joueurs de France et M. Daly ex-champion des États-Unis.

LUCIEN PIOT, le professeur de billard du Grand-Café, né à Bourgogne, le 20 février 1848, est notre collaborateur à la *Revue;* tout enfant il a joué avec Garnier et a montré les plus heureuses dispositions pour ce jeu; pendant quelques années il a pratiqué dans le midi de la France, ensuite il a professé en Belgique, puis s'est établi à Paris où sa force s'est affirmée dans les brillantes parties qu'il joue chaque jour. Habile virtuose, M. Piot est aussi très-apprécié comme démonstrateur; il a déjà formé des élèves qui sont parvenus à une grande force d'amateur. Nous le considérons comme l'adversaire le plus dangereux dans un tournoi, s'il est en possession de tous ses moyens.

MAURICE DALY est né dans la ville de New-York en 1850 et par conséquent est dans sa trente-neuvième année. Il fit ses débuts avec son cousin M. Didly Kavanagh, qui alors était champion en Amérique.

Son premier match de notoriété fut joué pour le championat du Midi contre M. Davis de Washington qu'il gagna dans deux parties.

Depuis lors, il a joué avec tous les joueurs éminents de l'Amérique, gagnant la position de champion dans les parties à la française et à l'américaine.

Il a lutté aussi contre Ubassy et Vignaux, a battu le premier et est arrivé second avec Garnier dans le tournoi contre Vignaux.

Ses matchs en Amérique ont été fort nombreux, et à présent il se présente dans la grande joute qui va avoir lieu au Cercle international pour se mesurer contre Messieurs Vignaux, Piot et Garnier.

MAURICE VIGNAUX est né dans le Gers et est âgé de trente deux ans. Son professeur Ubassy, dit Le Furet, parcourut avec lui en 1874 les principales villes d'Amérique. M. Vignaux joua contre les plus renommés professeurs et amateurs avec un continuel succès jusqu'à ce qu'il eut gagné la *Coupe* dans un grand tournoi contre neuf joueurs de premier ordre. — Il est resté en possession de la Coupe depuis cette époque, personne n'ayant réussi à la lui enlever suivant les conditions édictées par le comité américain.

On peut considérer M. Vignaux comme le premier joueur de billard de notre époque; les qualités de son jeu sont complètes. Le jeune maître est doué de force physique et possède en même temps une énergie et un sang-froid admirables.



M. Maurice Vignaux.

MUSIQUE

Le vendredi saint a été célébré, suivant l'usage, par des concerts spirituels qui ont attiré une grande affluence d'auditeurs.

Au Conservatoire, le programme s'ouvrait par la symphonie héroïque de Beethoven; venaient ensuite le beau chœur d'Emilio del Cavaliere, *la Prière du matin et du soir;* puis des fragments du magnifique *Requiem* en *ut mineur*, de Cherubini; une ouverture symphonique, de M. Th. Dubois, d'un intérêt médiocre; enfin, la charmante symphonie en *sol mineur*, de Mozart.

Ce programme substantiel, admirablement exécuté, a été donné une seconde fois le dimanche de Pâques, avec cette différence que les fragments du *Requiem* de Cherubini ont été remplacés par le *Gloria* de la messe en *la majeur*, du même maître.

Aux Concerts populaires, M. Pasdeloup offrait à son public un nouvel oratorio de M. Raoul Pugno, *la Résurrection de Lazare*. Cette œuvre, dont l'originalité n'est pas le principal mérite, renferme quelques morceaux — la scène de la résurrection, notamment, — qui ont été fort applaudis. En revanche, le *Requiem* de Mozart, ce merveilleux chef-d'œuvre, a reçu un accueil assez froid.

Le programme comprenait encore *la Marche funèbre*, de Chopin, instrumentée par Prosper Pascal, *la Marche des Pèlerins* de *Harold en Italie*, de Berlioz, et l'*intermezzo* du concerto romantique, pour violon, de M. Benjamin Godard, exécuté par Mlle Marie Tayau. Ces deux derniers morceaux ont eu les honneurs du *bis*.

Au concert du Châtelet, les deux pièces de résistance étaient la seconde partie de l'oratorio de *la Nativité*, de M. Henri Maréchal, avec Mme Brunet-Lafleur, MM. Bosquin et Lauwers pour interprètes; et l'oratorio de M. Massenet, *Ève*, qui produisit un si grand effet aux beaux concerts de l'Harmonie sacrée, fondés et dirigés par M. Charles Lamoureux.

L'œuvre de M. Maréchal renferme des morceaux charmants, pleins de simplicité, de poésie et de sentiment, parmi lesquels je citerai *la Légende*, fort bien dite par M. Bosquin, et le *Sextuor*, dont l'effet a été considérable.

Il semble que l'oratorio de M. Massenet ait été moins goûté qu'à l'époque de son apparition : n'y avait-il pas quelque fatigue chez les auditeurs, ou bien les oreilles n'étaient-elles pas quelque peu désorientées par les excentricités du rondo de *la Clochette*, exécuté par M. Sivori, ou par les vocalises abracadabrantes de miss Emma Thursby, qui a chanté coup sur coup les variations de Rode et celles de Proch, deux bouquets de feu d'artifice d'une valeur contestable, et qui, dans tous les cas, n'étaient guère à leur place dans un concert spirituel. La variété est certainement une bonne chose; mais il doit toujours exister, dans un programme bien rédigé, une certaine unité qui relie entre elles les différentes parties pour en faire un tout homogène et complet. Je crois donc que ces intermèdes extra-brillants ont nui au succès de l'œuvre si poétique de M. Massenet, et que, cette fois encore, la mauvaise musique a eu le pas sur la bonne.

Le Festival-Gounod a eu lieu mardi dernier dans la salle des fêtes du Trocadéro. L'assistance était peu nombreuse, et je le comprends de reste. Il faut un grand courage pour aller s'installer, par le temps qu'il fait, dans cette vaste lanterne où les calorifères sont remplacés par des ventilateurs. Le succès du concert a été pour Mlle Rosine Bloch, qui a chanté les *soli* de *Gallia* avec beaucoup de charme et d'autorité.

Léon Delahaye.

P. S. — M. Pasdeloup annonce pour dimanche prochain, 20 avril, à deux heures précises, le vingt-quatrième et dernier concert de la saison; en voici le programme, qui promet d'être intéressant :

1. Prélude de *la Reine Berthe*. V. Joncières.
2. Septuor . . . . Beethoven.
3. Marche de Pèlerins . . . . . Berlioz.
4. Concerto romantique, pour violon. . . . . B. Godard.
(Exécuté par Mlle Marie Tayau).
5. *Lohengrin* (1er acte). . . . . R. Wagner.
(Avec le concours de Mlles J. Rey, Coyon-Hervix, de MM. Prunet, Melchissédec, Séguin et Piccaluga.)

*** Mardi dernier à la salle Érard, concert Delaborde, un des plus intéressants de la saison. L'éminent pianiste a interprété d'une façon magistrale le *Concerto en mi bémol* de Beethoven, œuvre que peuvent jouer seuls les LITZ, les RUBINSTEIN et les DELABORDE.

COURRIER DES THÉATRES

—

Palais-Royal : *Le Bas de laine*, comédie en trois actes, de MM. Duru, Busnach et feu Gastineau. — Athénée-Comique : *Lequel?* bouffonnerie en trois actes, de MM. Chaulieu et Feugère. — *Le Moliériste.*

La semaine est assez maigre, une indisposition persistante de Mlle Massin ayant fait reculer jusqu'au moment où nous mettons sous presse la première représentation, au Vaudeville, des *Tapageurs*, de M. Gondinet. Malgré quelques scènes d'un très-franc comique, le *Bas de laine* n'a réussi que faiblement au Palais-Royal. Quant à *Lequel?* c'est une de ces polissonneries dont les lecteurs de la *Revue* me sauront gré de ne leur rien dire.

Je profiterai de cette disette pour signaler à l'attention des lettrés et des curieux une Revue mensuelle, intitulée : le *Moliériste*, qui vient de paraître sous la direction de M. Monval, l'archiviste de la Comédie-Française.

Il est incontestable qu'à aucune époque, le goût de collectionner, soit des curiosités, soit des livres, n'a été poussé plus loin, n'a été plus universellement répandu qu'aujourd'hui. L'objet du *Moliériste*, nettement défini par le titre même du recueil, est de centraliser et de grouper tous les renseignements et aussi tous les documents matériels qui pourront être recueillis sur l'illustre auteur du *Misanthrope*. On sait que cette recherche a pris, depuis quelques années, les proportions d'un véritable culte, et que si un moliériste mettait la main sur un jeu de quilles ou sur un bilboquet ayant appartenu à Molière enfant, ce jeu de quilles ou ce bilboquet acquerrait immédiatement aux yeux de cet enthousiaste, les proportions d'un document historique. Rien que la seule question des portraits du grand comique nous entraînerait dans des commentaires à perte de vue. Il n'en existe guère que deux à peu près authentiques; mais il en existe un assez grand nombre qui, selon tels ou tels savants critiques, représentent *peut-être* les traits du grand écrivain!

Je reviens au *Moliériste*, et je me permets de faire à son directeur une humble observation. J'ai toujours été étonné de l'indifférence singulière des chercheurs et des collectionneurs à l'égard de l'honorable tapissier qui eut l'honneur de donner le jour au premier de nos comiques. Le père d'un homme illustre devient, par contre-coup, illustre lui-même. C'est ainsi qu'on reconstitue avec intérêt la physionomie du père de Chateaubriand, par exemple. En ce qui touche le père de Poquelin, je ne vois rien de semblable. Il me suffit de signaler cette lacune au *Moliériste.*

En dirigeant ses recherches de ce côté, il découvrirait peut-être des choses intéressantes, et, toujours par contre-coup, de nouveaux documents sur le fils de l'illustre tapissier. M. Alexandre Dumas fils eut un jour un mot charmant, qui mit en lumière, d'une façon imprévue, cet excellent homme trop dédaigné des chercheurs. Un directeur de théâtre, qu'il est inutile de nommer, l'avait prié de jeter un coup d'œil, un jour de répétition générale, sur la décoration et l'ameublement somptueux d'une comédie nouvelle, dont l'auteur avait généreusement fait les frais. M. Alexandre Dumas fils écouta gravement un acte. Quand il fut rentré dans le cabinet directorial:

— Eh bien! demanda l'impressario, qu'en dites-vous? N'est-ce pas que c'est charmant? C'est presque du Molière!

— Oui, répliqua l'auteur de la *Dame aux Camélias*, c'est du Molière... père!

Émile Blavet.

L'HOTEL DROUOT

Le duc d'Aumale vient, dit-on, de faire l'acquisition, moyennant six cent mille francs, de la magnifique collection de tableaux anciens appartenant à M. Frédéric Reiset, tout récemment encore directeur des musées nationaux, et qui devait être vendue, ainsi que nous l'avions annoncé, à l'Hôtel Drouot vers la fin du mois d'avril.

Ces tableaux, paraît-il, vont être transportés à Chantilly, où une galerie spéciale leur sera consacrée. Ils contribueront à enrichir les splendides collections déjà contenues dans cette résidence princière.

Certes, nous comprenons que M. le duc d'Aumale se soit ainsi rendu tout d'un coup propriétaire d'un aussi grand nombre de chefs-d'œuvre, puisqu'il les trouvait réunis et que ses moyens le lui permettaient; mais le monde des amateurs y perd une belle occasion d'en acquérir quelques-uns, et le simple public, encore moins fortuné que M. le duc d'Aumale et que le monde des amateurs, y perd, lui, la jouissance pendant quelques jours d'exposition d'œuvres qu'il ne reverra sans doute jamais.

Profitons donc du vide que l'absence de cette vente fait à l'Hôtel Drouot pour dire au moins ce qu'étaient et de qui étaient les principaux tableaux de la collection Reiset.

Rappelons d'abord que, pour la plupart, ils ont été acquis par M. Reiset personnellement, — ce qui est pour eux une garantie, — il y a plus de quarante ans, à une époque où eut lieu la vente aux enchères publiques de plusieurs galeries célèbres auxquelles ces tableaux ont appartenu.

A l'exception de la *Vénus Anadyomène*, de M. Ingres, du beau portrait de Mme Devaueay, peint à Rome en 1807, et du portrait de M. Ingres par lui-même à l'âge de vingt-quatre ans, œuvres sur lesquelles il est inutile d'insister, à l'exception de six toiles de Poussin dont une, *Paysage aux deux Nymphes*, provient de la galerie Radziwill, et une autre, *la Sainte Famille*, de la galerie du cardinal Fesch, toutes deux gravées au XVIIe siècle et citées dans Laudon, ainsi qu'une *Annonciation*, précieuse composition de la jeunesse du maître; à l'exception encore de deux ou trois peintures hollandaises ou flamandes, tous les autres tableaux de la collection de M. Reiset appartiennent aux écoles italiennes des XVe et XVIe siècles. C'est dire assez qu'il s'agit, cette fois, de grande et belle peinture et d'œuvres à peu près introuvables aujourd'hui, tant elles sont devenues rares.

Sans entrer dans beaucoup de détails appelons plus particulièrement l'attention sur le portrait de *Simonetta Vespucci*, par Pollaircolo, morceau unique en son genre et l'un des chefs-d'œuvre les plus incontestables de l'École florentine du XVe siècle.

Voici d'ailleurs la description du portrait de cette *Simonetta Vespucci*, une des jolies femmes de son temps. Elle est vue en buste et de profil; le sein découvert; un serpent est enroulé autour de son cou. La tête se détache sur des nuages de couleur sombre. Fond de paysage.

Les cheveux sont blonds, tressés en nattes, enrichis de perles et de pierreries. Une écharpe de couleurs variées est disposée autour des épaules.

Cette admirable peinture a, dans tous les pays, en Angleterre comme en France et en Italie, soulevé l'admiration des juges les plus compétents. Acquise en 1841 par M. Reiset, elle appartenait encore quelques mois auparavant aux derniers représentants de la famille Vespucci.

La *Sainte famille*, de Palma Vecchio, qui figurait aussi chez M. Reiset, a passé par la galerie Giustiniani, la collection du prince de Talleyrand, et, en 1836, après l'avoir reconnue supérieure par la force du co-

loris et de l'exécution à tout ce qu'il avait vu jusque-là du vieux Palme, un des premiers experts de Paris la déclarait un morceau de choix, même pour la galerie la plus riche qui pût exister.

Citons encore : Fra Filippo Lippi, *La Vierge et plusieurs saints*, autrefois attribuée à tort au Masaccio, merveille de finesse et d'exécution, d'ailleurs, admirablement conservée; un adorable *Enfant Jésus*, de Luini; une superbe peinture de Botticelli; une œuvre importante de Francia, l'*Annonciation;* un *Saint Marc* et un *Saint Mathieu*, précieux et rares fragments de Fra Angelico.

On aurait vu reparaître avec cette collection Reiset tous ces vieux maîtres que l'on peut bien oublier, entraîné que l'on est par le courant de l'actualité, et facilement séduit que l'on est aussi par les œuvres moins sévères de nos contemporains; mais il leur suffit à eux de se montrer n'importe où, n'importe à quel moment, pour commander l'admiration, et laisser de leur passage, si rapide qu'il soit, comme un sillon lumineux, un bienfaisant enseignement auquel les âmes vraiment éprises du beau viennent se retremper. Voilà pourquoi surtout nous regretterons que la collection Reiset n'ait pas passé en vente.

Nous n'avons, du reste, rien de bien remarquable à signaler.

On liquide la succession de S. M. la reine Christine : il y a un peu de tout dans la vente qu'on en fait : solides et beaux meubles; tableaux anciens, principalement de l'école espagnole; livres en quantité; bijoux, dentelles et argenterie très-intéressante. Nous ferons connaître le produit total lorsque les vacations seront terminées.

Çà et là quelques beaux mobiliers qui se dispersent au vent des enchères : c'est le moment où l'on retourne à l'étranger ou en province.

Il est vrai que l'étranger nous envoie parfois de fort jolies choses à vendre. Telle est l'importante collection de tableaux anciens de M. le capitaine Stratford, de Brighton.

On y rencontrera, lors de la vente indiquée pour le 23 avril, hôtel Drouot, salle 8, la *Kermesse de Gand*, une des belles œuvres de David Téniers le jeune, et des peintures originales de Berchem, Heckren, Caravage, Giordano, Guido Reni, de Heem, Hemmeling, Van der Meulen, Lajoue, Netseher, Van Ostade, Rembrandt, Salvator Rosa, André del Sarto, Tintoret, Titien, Van Dyck, Paul Véronèse, etc., etc., c'est-à-dire les noms les plus glorieux de toutes les écoles.

Le catalogue se trouve chez MM. Quévremont et Gandoin, chargés de la vente. Exposition particulière, le mardi 22 avril, de midi à cinq heures.

PIERRE D...

PHOTOGRAPHIE

(*Suite.*)

B. *Impuretés contenues dans les acides commerciaux.*

Nous citons, seulement pour mémoire, la présence des acides azotique, chlorhydrique et sulfurique que nous avons constatés dans quelques-uns des échantillons que nous avons eus entre nos mains; ces impuretés ne se rencontrent que très-rarement et peuvent provenir d'accidents de fabrication, soit de ce que l'acide a été conservé dans des vases mal nettoyés.

Quoi qu'il en soit on reconnaîtra :

1° L'*acide sulfurique* au précipité blanc insoluble, que produira une dissolution étendue de chlorure de baryum dans l'acide additionné de 8 à 10 fois son volume d'eau et légèrement acidulé par l'acide azotique pur.

2° L'*acide chlorhydrique*, au précipité blanc caillebotté que forme une dissolution étendue d'azotate d'argent dans une petite quantité d'acide acétique à l'essai additionné de plusieurs fois son volume d'eau distillée et acidulée par quelques gouttes d'acide azotique pur.

Dans cette réaction, il est nécessaire d'agir avec des liqueurs très-étendues, l'acétate d'argent étant un sel très-peu soluble; on s'exposerait, en agissant autrement, à prendre un précipité d'acétate d'argent pour le chlorure d'argent, et à rejeter ainsi un acide dont la pureté ne laisse pourtant rien à désirer.

3° L'*acide azotique* se reconnaîtra en ajoutant à 1 ou 2 centimètres cubes de l'acide acétique suspect, placé dans un petit tube bouché à l'une des extrémités, un petit cristal de sulfate de fer, et en faisant tomber avec précaution un peu d'acide sulfurique concentré et pur. Si l'acide acétique essayé renferme de l'acide nitrique, le sulfate de fer prendra de suite une coloration brune très-accentuée.

Ces trois acides que nous venons de signaler ne constituent pas les seules impuretés de l'acide acétique. Il est relativement rare de les rencontrer (sur 57 échantillons, 5 renfermaient de l'acide sulfurique, 3 de l'acide chlorhydrique et 1 de l'acide nitrique), mais il n'en est pas de même des deux produits dont nous allons parler, l'acide formique et le *furfurol*.

L'*acide formique*, homologue inférieur de l'acide acétique, se produit en même temps que lui pendant la carbonisation du bois, dans un vase fermé.

La proportion de cet acide est assez considérable, car pendant ces dernières années on a pu extraire industriellement cet acide des goudrons de bois.

L'acide formique se cristallise plus difficilement que les acides acétiques aqueux constituant les eaux mères de la cristallisation de l'acide acétique de première qualité qui s'accumule sur presque toute la totalité de l'acide formique.

C'est pour cette raison que nous recommandions tout à l'heure de rejeter les acides titrant moins de 97 pour 100.

La méthode qui permet de constater la présence de l'acide formique est connue depuis longtemps; il suffit d'étendre légèrement d'eau l'acide à essayer, d'ajouter une petite quantité de solution moyennement concentrée d'azotate d'argent, et de faire bouillir.

Le mélange restera incolore si l'acide acétique est exempt d'acide formique; il se colorera en brun d'autant plus foncé que l'acide formique se trouvera en proportions plus accusées; enfin si la teneur de l'acide formique est un peu élevée, il se produira un précipité gris d'argent métallique au résidu.

Le même mélange exposé pendant un temps très-court aux rayons du soleil donnera la même série de phénomènes.

De ce qu'un acide acétique produit un résidu de nitrate d'argent il n'en faudrait pas nécessairement conclure à la présence de l'acide formique, ce résidu pourrait avoir été produit par un autre corps dont il me reste à parler, le *furfurol.*

C'est une substance qui s'obtient dans les laboratoires en distillant du son avec un mélange d'acide sulfurique délayé et de bioxyde de manganèse.

Les fonctions chimiques de ce corps le rangent dans la catégorie des aldéhydes (les travaux de Schultze ont établi que l'aldéhyde correspond à l'acide pyromucique) et ils sont par conséquent, comme tous les aldéhydes, de propriétés réductrices et attaquent énergiquement les sels d'argent.

Bien que le furfurol existe non-seulement dans presque tous les acides acétiques cristallisables du commerce, ce n'est que tout récemment que sa présence a été signalée en Allemagne.

Ce corps jouit d'une propriété très-caractéristique qui permet d'en reconnaître, avec une certitude absolue, des quantités même très-faibles : mis en présence de l'aniline il se colore en un rouge cramoisi excessivement foncé et forme une solution qui, même fortement étendue d'eau, possède une teinte très-riche qui ne peut se confondre avec aucune autre.

Pour donner une idée de la sensibilité de la réaction, on peut remarquer qu'une seule goutte de furfurol, dissoute dans un litre d'eau, donne encore une coloration d'aniline excessivement nette.

Il suffira donc d'ajouter à quelques centimètres cubes d'acide acétique, une petite quantité d'aniline pour voir apparaître une coloration d'autant plus intense que l'acide essayé contient plus de furfurol.

Cette coloration est si fugitive qu'il est nécessaire d'observer la teinte que prend l'acide au moment où on ajoute l'aniline, car lorsque le furfurol n'existe pas, en très-faibles proportions, la coloration disparaît en moins d'une minute.

L'aniline qu'on rencontre dans le commerce est ordinairement colorée en brun, cette coloration ne masque pas la teinte rouge quand le furfurol se trouve en quantité notable dans l'acide suspect; mais pour caractériser avec certitude une faible quantité de furfurol, il est nécessaire d'avoir soin de redistiller, dans une petite cornue de verre, l'aniline commercial, et de la placer, à l'abri de la lumière, dans un flacon bien bouché; dans ces conditions, elle se conserve longtemps incolore ou du moins ne prend qu'une légère teinte ambrée.

Comme tous les aldéhydes le furfurol s'oxyde très-facilement et perd, par suite de la transformation qu'il subit, ses propriétés réductrices, on conçoit d'après cela qu'il suffira de distiller l'acide acétique, souillé de furfurol, sur une petite quantité de corps oxydiques, tels que l'acide chromique par exemple, pour l'obtenir complètement exempt de furfurol et ne donnant pas par conséquent la plus légère coloration avec l'aniline.

Je terminerai cette notice en constatant qu'un acide acétique cristallisable doit, pour être considéré comme pour satisfaire aux trois conditions suivantes :

1° Pouvoir être additionné de 8 à 10 fois son volume d'essence de térébenthine ;

2° Ne pas noircir par l'ébullition produite avec la solution de nitrate d'argent;

3° Rester complétement incolore dans le contact avec l'aniline.

Nous avons dû entrer dans tous ces détails et insister particulièrement sur la fréquence des impuretés dans l'acide acétique, en nous plaçant à un double point de vue spécial.

En effet, il n'est pas indifférent d'introduire dans les bains photographiques, ces substances doués de propriétés aussi énergiquement réductrices que l'acide formique ou le furfurol; on a souvent signalé la décomposition spontanée de bains d'acéto-nitrate d'argent, et tout récemment encore un praticien anglais, en publiant un fait du même genre, déclarait qu'après un examen approfondi, il a dû atrtibuer l'altération subite, produite dans les bains, aux impuretés contenues dans l'acide acétique employé, sans qu'il pût en déterminer la nature; les explications que nous venons de donner permettent d'en découvrir la cause.

L'acide formique a été préconisé comme un puissant accélérateur, il en est de même du furfurol et si on reconnaît utile la présence de ces deux substances, on peut les faire entrer dans les formules revélatrices mais il faut alors en préciser le dosage.

La photographie semble, depuis quelque temps, entrer dans une excellente voie; elle abandonne les mélanges empiriques et tend chaque jour à adopter les notions exactes d'équivalents chimiques; c'est une tendance qu'on ne saurait trop encourager, suivant nous, mais si l'on veut étudier avec quelques chances de succès les réactions délicates sur lesquelles repose la science photographique, il est nécessaire de n'employer que des substances d'une pureté incontestable et de simplifier ces problèmes en les dégageant des notions secondaires qui ne peuvent qu'égarer les recherches.

HARRISON.

VÉNERIE

ÉCONOMIE CYNÉGÉTIQUE.

(*Suite*).

Nous avons logé, habillé le garde, nous avons indiqué les règles de l'hygiène qu'il doit observer; disons maintenant ce qu'il est obligé de savoir, ce qu'il faut qu'il fasse pour être utile.

La mission du garde est de conserver, d'empêcher les délits et nullement d'en laisser commettre pour se faire ensuite le mérite de les réprimer.

Une propriété est d'autant mieux gardée, qu'il y a moins de dommages causés; mais la lutte entre surveillants et délinquants grandit avec l'abondance du gibier et le mauvais esprit des populations rurales : c'est triste à dire, mais c'est vrai.

Beaucoup de nos propriétaires, pour n'importe quels motifs que nous n'admettons pas, voulant éviter ce qu'ils appellent à tort, l'odieux résultant de la suite donnée à un procès-verbal fait par leur garde, trouvent plus simple d'imposer une amende à l'auteur du délit. C'est la plus déplorable des mesures qui affaiblit l'autorité du garde en lui enlevant son prestige. Je ne trouve pas digne d'ailleurs que celui qui est préposé à la répression des délits, reçoivent de l'argent des mains coupables qui les ont commis; il serait préférable peut-être, dans certains cas, de pardonner. Mais à une époque comme celle où nous vivons, au moment où tout ce qu'il y a de bas, d'abject ou d'égaré est en pleine révolte contre l'autorité et les honnêtes gens, il ne s'agit pas de se montrer indulgent, il faut au contraire faire preuve de fermeté et d'énergie, il faut que les coquins sachent bien que l'on n'a pas peur d'eux.

Toutefois, après la prise de délinquants en fla-



LE TRIBUT D'ATHÈNES AU MINOTAURE, tableau de M. Aug. Gendron. *(Illustration.)*



LA GRILLE DE LA LOGGETTA, A VENISE (L'Art.)

Œuvre d'Antonio Gai, fondeur et sculpteur vénitien (1684-1769). — Dessin de Lhermite, gravure de Huyot.

grant délit, je ne prétends pas que le garde doive rédiger son procès-verbal et le faire enregistrer sans en parler à son maître. Non, nos gardes particuliers ne sont pas assez instruits pour qu'on leur accorde une aussi grande confiance; ils doivent en référer au régisseur, et mieux encore aux maîtres qui apprécient et jugent s'il y a lieu à donner suite aux procès-verbaux. Pour le simple délit que j'appellerai le délit rural, je comprends l'indulgence avec certaines limites cependant, car enfin, il est parfois utile de se montrer bon envers la population au milieu de laquelle on est obligé de vivre; mais, avec les braconniers, il n'y a pas à hésiter, il faut être impitoyable.

Cependant, ce ne sont pas seulement les braconniers qui détruisent le gibier, il y a encore les animaux nuisibles, bien plus redoutables que l'homme, par la guerre permanente qu'ils font à tous les hôtes de nos forêts et de nos champs, les uns par la rapidite de leur vol, les autres, par la ruse et la persévérance; tenaillés par la faim, tous les jours il leur faut une ou plusieurs victimes.

Aujourd'hui, c'est un fait acquis qu'on ne conteste plus, le menu gibier diminue chaque année dans toute la France, on en trouve les principales causes dans l'extension du braconnage et le nombre considérable des chasseurs qui ne savent que tuer. De cet état de choses, il résulte que les éléments de reproduction sont bien inférieurs maintenant à ceux de destruction; n'est-ce pas dire que nous marchons à grands pas vers une ruine inévitable. Il est certain qu'on parviendrait sûrement à combattre le mal, à en paralyser les conséquences, si les préfets, qui ont tant de latitude pour ne prendre souvent que des mesures maladroites, anti-conservatrices, mettaient les maires en demeure de faire détruire les animaux nuisibles sur leur commune. Quelques maires de ma connaissance l'ont fait; ils s'en trouvent bien, le droit de chasse sur leur commune s'est reloué plus cher parce qu'il y avait plus de gibier, et, à l'heure où j'écris ces lignes, grâce à ce nouveau produit, les chemins vicinaux, la pompe à incendie, la compagnie de pompiers, tout cela, dans ces villages, est bien entretenu et dans le meilleur état. Nous savons tous comment les gardes-champêtres font leur service; eh bien, exigez de ces braves gens qu'ils s'occupent, tant bien que mal, de la destruction des belettes, des pies, des corbeaux, des chats, payez leur une prime pour chaque animal détruit, je vous réponds qu'ils exerceront une surveillance réellement efficace, rien qu'en visitant leurs piéges soir et matin.

On a écrit des livres sur la destruction des animaux nuisibles; c'est une science que tous les gardes ont la prétention de connaître, et que quelques-uns seulement possèdent à fond. Heureux, mille fois heureux le propriétaire qui a eu la chance de mettre la main sur un garde habile piégeur. Avec un tel homme, nous l'avons dit déjà, la multiplication du gibier est assurée.

Les moyens de destruction sont assez nombreux; leur emploi est plus ou moins compliqué, plus ou moins difficile.

Je parlerai plus bas de l'assommoir.

Le piége à planchette, armé de dents aux couteaux, est le plus connu et celui dont les gardes se servent le plus. Il y en a de toutes dimensions, d'assez petits pour prendre des rats, et d'assez forts pour arrêter un loup. Ce piége se tend en coulée, à l'entrée des terriers, dans ce cas, on en place deux à côté l'un de l'autre; en *jardinet* dans la plaine, ou en forêt dans les grands vides. On recouvre le piége avec des plumes de volailles, des carcasses d'oiseaux, on l'entoure de petites branches de 50 à 60 centimètres de haut, solidement fichées en terre : le but de ce petit jardin au milieu duquel se trouve l'engin est d'obliger les chevreuils et les lièvres à sauter par dessus.

Le piége allemand dit : *piége à gachette*, est un outil dont très-peu de nos gardes savent faire usage; il est à l'art du piégeur, ce que la mouche artificielle est au pêcheur à la ligne. Avec certains appâts qui souvent sont le secret du piégeur, au moyen de traînées bien faites, il faut faire venir l'animal jusqu'au piége dont le placement exige beaucoup d'expérience et d'esprit d'observation.

Tous les jours le piége doit être rapporté à la maison, démonté et rendu luisant comme s'il sortait de chez le fabricant. Vous ne prendrez jamais rien avec un piége mal entretenu.

On voit combien le piége allemand diffère du piége à planchette; prendre avec le traquenard un chat, une buse, c'est l'A, B, C, du métier, rien de plus facile, mais il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de faire venir un renard à l'endroit désigné d'avance, et de le prendre pour ainsi dire à l'heure indiquée; c'est plus que de l'habileté, c'est de la science que les gentilshommes d'autrefois ne dédaignaient pas.

Le piége à poteau n'est pas autre chose que le piége à planchette posé sur un poteau de trois à quatre mètres de haut, planté solidement en terre, dans les plaines, au milieu des étangs, ou des grands vides de forêts. Les oiseaux de proie qui viennent s'y reposer, se prennent par les pattes. Malheureusement, ce piége a son revers de médaille, il ne sert guère qu'à prendre des oiseaux de nuit qui sont beaucoup plus utiles que nuisibles.

Puisqu'il n'est pas permis de détruire les oiseaux utiles à l'agriculture, les piéges à poteau devraient être interdits, cela serait moins bête que de considérer la mue (cage à poulet) comme un engin prohibé, qui cependant n'est employé qu'à l'élevage ou à la reprise des faisans qui servent à la propagation de l'espèce.

On sait qu'un oiseau de nuit ne mange pas moins de cinq à six mille rats ou souris dans son année. Un statisticien, a calculé qu'il y a en Angleterre un rat et dix souris par acre de terre; nous en avons certainement plus en France. D'après ces données, le nombre de ces rongeurs s'élevait à 181,232,000, lesquels consommeraient 1,820,232 litres de blé en une année, quantité qui suffirait à la subsistance de 2,835,424 personnes, à raison de un pain de un kilogramme par jour et par tête. Dans les forêts des environs de Paris, on ne tue pas moins chaque année, de 2,000 nocturnes; il est aisé maintenant d'apprécier les services que ces oiseaux eussent rendus s'ils n'avaient pas été imprudemment détruits.

Un des moyens les plus meurtriers pour la destruction des carnassiers, des renards surtout, c'est l'empoisonnement par la strychnine, seulement on ne saurait prendre trop de précautions et agir avec trop de prudence. Le garde qui se sert de ce poison dangereux, ne doit mettre personne dans la confidence. Posés le soir lorsqu'il n'y a plus de chiens, plus personne dehors, ses appâts empoisonnés doivent être relevés avant le jour, — ceux du moins, qui n'ont pas été mangés — et enfermés dans une boîte en fer blanc fermée à clef. Il ne faut pas s'étonner de ne pas retrouver morts, près de là, les renards qui ont emporté et mangé l'amorce qui est ordinairement un petit poisson, une taupe, ou un oiseau strychninés; on peut être certain que tout animal qui a absorbé de ce terrible poison, mourra soit au terrier, soit à quelque distance de l'endroit où il l'a pris. En temps de neige, on a la satisfaction de retrouver les victimes; c'est le véritable moment pour procéder par l'empoisonnement.

A. de la Rue,

Ancien inspecteur des forêts de la Couronne.

GRAVURES

La Grille de la Loggetta, à Venise.

Nous sommes à Venise. — Au fond de la Piazzetta, du côté de la Libreria, à l'angle des Procuraties Neuves, s'élève à une hauteur de 100 mètres à peu près, le Campanile de Saint-Marc, immense tour de briques, au toit aigu, surmonté d'un ange d'or. Le coté du Campanile tourné vers la façade vermeille losangée de marbre blanc et rose du Palais-Ducal est orné à sa base d'un charmant petit édifice de Sansovino, qu'on appelle la Logetta. Cette Logetta « semble une fleur, dit M. Taine, tant les statues, « les bas-reliefs, les bronzes, les marbres, tout le luxe et l'invention de l'art élégant et vivant se pressent pour la revêtir. »

La petite terrasse devant la Loggetta resta pendant près de deux siècles ouverte à tout venant. C'est là que se tenaient les jours de séances du Maggior Consigloi, les Arsenalotti, ouvriers de l'arsenal, personnel d'élite auquel, sous le commandement du Procurateur en charge, la République réservait l'honneur de la garde de ses premières autorités.

Cependant cet accès si facile de la Loggetta au public de la place de jour comme de nuit avait son inconvénient même à Venise. Il s'agissait donc d'établir une grille en fer ou d'un métal quelconque qui semblerait le plus convenable au Procurateur caissier. Cette grille fut achevée vers 1735, et l'on peut dire que l'artiste s'en acquitta à la satisfaction générale, car la composition, l'ornementation et le dessin sont assurément mieux faits que ce qui se faisait généralement à cette époque, et le sculpteur su en adopter à peu près le style à celui de Sansovino.

V. Ceresole.

La Tribut d'Athènes au Minotaure.

Nous sommes en pleine mythologie, à l'époque des âges héroïques, Thésée n'est pas encore né et on conduit au Minotaure son tribut annuel. sept jeunes filles. La barque arrive, et un guerrier placé à l'avant sonne de la trompe pour annoncer l'arrivée de sa proie au monstre que l'on voit vaguement apparaître dans l'ombre Dans la barque, la scène est désolée, elles ont peut-être eu du courage au départ, ces pauvres enfants, en songeant que ce sacrifice était utile à la patrie, mais à mesure que le danger approche, leur courage s'en va et la femme reparaît avec ses faiblesses et l'ensemble de cette conception a été rendue avec bonheur par le peintre.

CHRONIQUE DU SPORT.

M. le comte Henri GREFFULHE

Le sport français, vient de perdre un de ses plus éminents et sympathique patrons ; un de ceux auxquels on succède, sans jamais les remplacer.. M. le comte Greffülhe, a succombé il y a quelques jours à une douloureuse maladie dont, malgré la gravité, il était permis cependant d'espérer au moins un sursis.

M. le comte Greffülhe appartenait à cette génération de 1830 si féconde, en hommes distingués de toute sorte; il était un des derniers représentants d'une existence essentiellement parisienne, à peu près disparue aujourd'hui et dont les derniers vestiges s'effacent tous les jours. La vie des hommes de cet âge, est l'histoire d'une époque tout entière. Moralement, il existe plus d'un siècle entre leur jeunesse et leur mort; tant la vie, les habitudes, la société elle-même se sont modifiées sous l'empire des événements. En dehors de toute sympathie personnelle, on ne peut s'empêcher d'éprouver une douloureuse sensation en les voyant disparaître : C'est tout un ordre de choses englouti dans l'oubli du passé.

Possédant une fortune princière, doué de toutes les aptitudes dont l'ensemble constitue, la qualité de sportman dans son acception vraie; M. le comte Greffülhe, prit une part active, au mouvement, sous l'inspiration duquel se développa, l'impatronisation de ces idées non-seulement méconnues, mais quelque peu raillées à cette époque en France. Il faisait partie de ce triumvirat auquel nous devons la fondation des courses, leur existence, leur développement, leur prospérité. Cette direction homogène laissera une lourde charge à ses successeurs; il est parfois moins difficile de fonder que de conserver. C'est la première pierre fondamentale qui se détache de l'édifice ; Dieu nous conserve longtemps les deux autres, telle doit-être la prière de tout véritable sportman, car après eux gare le déluge.

M. le comte Henri Greffülhe, remplit pendant de longues années les fonctions, et garda jusqu'à la fin le titre de commissaire des courses. Il apporta dans cet emploi désintéressé, mais épineux, un tel esprit de conciliation, en même temps de justice et de fermeté, qu'il s'était concilié, auprès de tous, une sympathie, dont j'ai la conviction de n'être ici, que la très-faible expression. Ses manières aisées, faciles, cordiales, rendaient tous les rapports agréables avec lui.

C'était un homme de bien, il a passé sa vie à le faire simplement, sans emphase, comme une chose toute naturelle, et de fait elle l'était pour lui. Il emporte les regrets de, tous ceux qui l'ont connu, et je ne crains pas d'être démenti, en affirmant qu'il ne laisse pas un ennemi derrière lui.



FIDO

Né en 1876, poulain bai brun, par DOLLAR et FIDELIA, vainqueur du 22e PRIX BIENNAL en 1879

Appartenant à M. DE VILLAMIL.

Ce n'est pas chose précisément facile, dans ce monde du turf, composé d'éléments disparates, hétérogènes, hurlant de se trouver l'un à côté de l'autre; sur ce terrain où se croisent tant d'intétêts divers, de petits amours-propres et de grosses vanités. Il n'est pas aisé de traverser tout cela sans être discuté toujours, mal jugé souvent, parfois calomnié, et d'y laisser plus ou moins une partie de soi-même. Il faut inspirer une telle respectabilité de sa personne et de son caractère qu'il ne vienne jamais l'idée d'y porter la dent. Beaucoup y ont échoué, et y échoueront. M. le comte Greffülhe avait trouvé le moyen de résoudre le problème.

M. le duc de Fezenzac, doit, dit-on, remplacer M. le comte Greffülhe, on ne pouvait faire un meilleur choix, son avènement est une garantie pour le prés ent comme dans l'avenir.

LE TURF.

Il serait assez difficile de ce prononcer aujourd'hui, sur la régularité absolue du XXIIe Biennal gagné par un extrême outsider parti à 25/1. Cette incertitude subsiste cependant, relativement seulement à la place respective des deux premiers ; on ne saurait conserver aucun doute, sur la signification réelle de la course, au point de vue général, elle ne modifie en rien la situation précédemment acquise.

Il importe peu, en effet, de savoir aujourd'hui, si *Swift* aurait dû péniblement battre *Fido* au lieu de succomber de la même manière devant lui. Cette intervention aurait eu son importance, il y a huit jours à pareille heure ; c'est un fait accompli, il n'y a plus à y revenir. Si cependant, ce peut être une consolation, pour les victimes auxquelles cette déception a coûté si cher, je dirai que dans mon opinion *Swift* aurait dû gagner; j'attribue, uniquement sa défaite, à la fausse manœuvre suivie par son écurie. Elle a été plus d'une fois déjà fatale à bien des favoris, mais c'est une faute dans laquelle, il est à peu près impossible de les empêcher de tomber. Quand deux ou trois chevaux, se craignent respectivement ils s'observent, ne se quittent pas de vue, se collent les uns aux autres, vont si l'un d'eux marche, restent si aucun ne veut se décider à prendre un parti. Pendant ce temps, les autres filent et *le chemin fait n'est plus à faire*. Ceci peut, au premier abord, ressembler à une vérité de M. de la Palisse, elle n'en mérite pas moins d'être sérieusement méditée.

Voici je crois, en peu de mots, l'histoire de *Swift*, *d'Ismaël* et *d'Avermes*. Je me demande par exemple, en quoi, le train, un peu fou de *Shéridan* a pu profiter à la jument, dans mon opinion, il a beaucoup contribué à la faire battre. Quoi qu'il en soit, en admettant telle hypothèse qu'il plaira, la déchéance de *Swift* me paraît forcément ressortir de sa première apparition en 1879. Il est inutile de chercher une excuse dans sa condition ; sans être fine prête, elle était aussi avancée qu'aucun de ses concurrents, sauf peut-être *Avermes ;* dans l'opinion de l'écurie elle ne pouvait pas être battue. Admettons qu'elle ait gagné, en tout état de cause, elle ne l'aurait pas fait facilement, et se serait trouvée à une encolure devant un outsider, dans une condition très-insuffisante, ayant *Ismaël* à une demi-longueur, *Avermes* à deux : ça n'est pas assez bon pour *Saltéador*, tout au moins à mon avis.

Je ne crois pas très-intéressant de rechercher, ici, les causes auxquelles on pourrait attribuer la défaillance d'une pouliche restée depuis la saison dernière entourée du prestige du meilleur performer de deux ans. Cela peut tenir à la distance, à la jument elle-même, à mon sens, à la manière dont la course s'est dessinée. Toujours est-il qu'en examinant *Swift* avant le départ, je me suis cru elle et moi, plus jeunes de quelques mois, il m'a semblé voir le gagnant du grand critérium l'automne dernier, tant elle a peu changé et est demeurée elle-même. Ce fait se produit au reste souvent pour les poulains de deux ans amenés *au fin fond de leur condition*. L'entraînement les saisit, au moment où il s'empare d'eux, et immobilise leur constitution en arrêtant leur développement. Cette remarque comporterait de longs commentaires au point de vue technique et comme question de principe, mais je n'ai pas à m'en occuper, tout au moins en ce moment. Pour me résumer, relativement à *Swift*, je lui reconnais encore une chance très-sérieuse dans la Poule d'essai; peut-être dans le Prix de Diane, mais je ne lui en crois pas beaucoup dans le Derby.

Quant au vainqueur, *Fido*, c'est autre chose, il existe, entre lui et la jument, la différence de l'inconnu au connu, par conséquent, elle n'est pas bien appréciable. *Swift* restera ce qu'elle est, et le cheval est encore loin de ce qu'il peut devenir. Ses propriétaires n'avaient aucune idée de la forme où il se trouvait; ils n'ont d'ailleurs chez eux rien en état de leur donner une mesure suffisante. La meilleure preuve, c'est qu'il est parti à 25 ou 30/1, c'est-à-dire considéré comme absolument impossible, car Dieu sait le point où il faut qu'un cheval soit délaissé, pour que nos book-makers prennent une semblable liberté avec lui. De plus, l'entraînement de *Fido* comporte, paraît-il, de sérieuses difficultés; il y a quinze jours à peine, il était boîteux, dit-on, et incapable de travailler régulièrement. Effectivement, il n'est pas nécessaire d'avoir une grande habitude de regarder un cheval de course, pour s'assurer qu'il n'était pas à douze ou quinze livres de sa forme.

Néanmoins, il a pu suivre sans fléchir un seul instant le train sévère fait par *Sheridan* pendant les deux premiers tiers du parcours, et s'est encore trouvé assez bon pour opposer à *Ismaël* et à *Swift* une résistance sérieuse et les battre, difficilement, j'en conviens, mais enfin les battre. *Swift* est res-

tée beaucoup trop loin des premiers chevaux, pendant la moitié de la distance, elle a été gênée pour se dégager du peloton, serrée au dernier moment et obligée de venir dans une position désavantageuse; tout cela est vrai. J'en tiens compte, en admettant qu'elle ait gagné, il n'en reste pas moins une remarquable performance accomplie par l'outsider, surtout en raison de sa condition très-incomplète.

L'aspect du cheval ne dément en rien cette appréciation; sa naissance est irréprochable. Il est issu de *Dollar*, dont le nom me dispense de tout autre commentaire. Sa mère, *Fidelia*, a gagné l'Omnium, elle descend de cette *Constance*, fille de *Gladiator* et de *Lanterne*, dont l'admirable lignée ne s'est pas démentie une fois. Leur seul défaut était d'avoir le cœur trop grand, on en a abusé sans pouvoir en trouver la fin; les cruelles épreuves qui leur furent imposées dépassèrent parfois les limites de leurs forces sans jamais atteindre celle de leur courage. Il existe en outre, pour *Fido*, une circonstance particulière, elle n'est pas sans une certaine importance: il présente un de ces exemples de ressaut de génération auxquels on aurait tort de ne pas prêter attention. En l'examinant, je ne sais pourquoi le souvenir de son grand-père paternel, *the Fling-Dutchmann* est venu me traverser la mémoire. C'est cette même robe, bai brun miroitée et satinée, ces longues lignes fuyantes, cette grande silhouette nonchalante de lévrier ne se donnant pas la peine de marcher, parce que cela le gêne de ne pas courir. S'il est possible d'amener *Fido à son point*, il doit galoper de premier ordre, ou il faut renoncer à juger un cheval de course sur son apparence. Tout ceci me paraît assez obscur, la prudence commanderait donc provisoirement d'observer et de s'abstenir. Pour s'en tenir à la stricte appréciation des faits accomplis, *Salteador*, s'il eût figuré dans la course, aurait, à mon avis, gagné facilement.

La Coupe mettait de nouveau en présence un des représentants de l'élite de la génération de l'année dernière, avec des poulains de trois ans, d'une qualité incontestable, mais cependant de seconde classe. Il fallait une conviction bien accentuée pour tenter l'aventure avec *Brie*, après ses deux échecs successifs. La jument, il est impossible de ne pas le reconnaître, a eu beaucoup de mal-chance depuis le commencement de l'année. En s'appuyant sur la facilité avec laquelle elle a battu *Barde* et considérant la place de *Stathouder* dont *Clocher* dimanche dernier ne s'est pas débarrassé tout à fait sans peine, *Brie*, tout porte à le croire, aurait dû gagner les deux courses qu'elle a perdues. C'est au reste une jument prodigieusement nerveuse, et par conséquent incertaine; elle aime à s'en aller, tranquillement dans sa longue allure, sans être inquiétée par rien et par personne. Les champs nombreux où il faut rester à sa place, supporter le choc réitéré de deux ou trois adversaires ne lui sont pas favorables. Elle se trouvait cette fois débarrassée de toutes ces petites tracasseries toujours préjudiciables à une bégueule de sa sorte : elle a fait son jeu elle-même, galopant à son aise, comme à l'exercice, et personne n'a jamais pu lui toucher la queue. C'est sans contredit la preuve d'une grande et réelle qualité, mais ces espèces de sensitives sont bien dangereuses pour leurs adversaires comme pour leurs partisans.

La journée a favorisé les outsiders, c'est-à-dire les Book-mackers, par contre elle a été désastreuse pour les preneurs, se fiant trop aux résultats toujours un peu trompeurs des débuts de la saison. *Gauvieux II*, poulain de trois ans, d'une apparence assez disgracieuse, et je crois d'un mérite très-relatif a gagné le prix d'Auteuil, *Bag-Pipe* second, *M. Alphonse* troisième.

La victoire de *Sphinx* battant facilement *Venise* dans le prix des Cors, tendrait à justifier l'opinion circulant depuis quelques jours relativement à la supériorité de *Sphinx* sur *Avermes*. Il faut ne pas oublier les six livres que la pouliche rendait au vainqueur, en tenant compte de la différence de sexe, c'est quelque chose; toutes conditions égales d'ailleurs, les deux chevaux de M. Fould ne doivent pas être bien loin l'un de l'autre.

N... appartenant à M. de La Charme, et absolument inconnue, a gagné le prix de l'Etoile, *Fionie* a terminé cette série de surprise, en battant *Boulouf* après une très-belle course, le cheval, n'est pas je crois dans sa vraie forme, et il pourrait-être dangereux, d'accepter sa défaite comme définitive.

Je vous parlerai, pour mémoire seulement, de la journée de dimanche dernier à Auteuil. Les choses du turf, sont comme les morts, elles vont vite, et cela ne présente plus beaucoup d'intérêt aujourd'hui. L'événement principal de la journée, est en fin de compte, l'accident d'*Angers*, qui s'est cassé la jambe, sur une barrière fixe, et a dû être abattu sur place. C'est une perte, d'une certaine importance pour son propriétaire.

Pride of Kildare, semble décidément avoir perdu sa forme, celle de son compagnon *Brimir* paraît au contraire suivre une progression ascendante, elle n'a peut-être pas encore atteint son apogée.

NED PEARSON.

COURRIER DE LA SEMAINE

Cette semaine de Pâques qui vient de s'écouler, d'habitude si joyeuse, si gaie, toute parfumée des premières émanations printannières, a été, cette année, d'une tristesse mortelle. Sous le ciel gris, le froid nous a mordu et les nouvelles les plus alarmantes nous arrivent des vignobles les plus aimés. Ni soleil, ni vin! Quelle année!

Ajoutez à ce deuil de la nature les nouvelles attristantes qui nous arrivent de tous les points du globe, et vous comprendrez combien est grand notre découragement en prenant la plume. La chasse et la pêche sont interdites, la saison des amours est ouverte, mais bien tristement: le rossignol est sans voix et le bocage sans mystère. Cette saison de transition, pleine de promesses ordinairement, est d'une monotonie effrayante; jusqu'aux lilas de nos jardins, qui boudent!

On tue partout; l'Asie et l'Afrique sont parfumées à la poudre. En Europe, les grandes masses ne se meuvent pas, Dieu merci! mais les attentats se multiplient. Je ne parlerai pas de la série à la noire que nous avons eue à Paris; l'épidémie touche à sa fin. Pour nous consoler des crimes commis, nous devons constater qu'ils sont le fait de mauvaises passions individuelles, de haines particulières, de convoitises toutes personnelles, et qu'ils n'ont pas ce caractère terrible que nous présentent les attentats commis à l'étranger. Nos criminels sont de vulgaires coquins que la loi atteint; cela est presque consolant. Pour un peu, nous nous féliciterions de cet état attristant, en voyant les crimes politiques qui viennent de se commettre successivement en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Russie et en Serbie. Alphonse XII, Humbert Ier, l'empereur Guillaume, le czar ont été miraculeusement sauvé du fer des assassins, le prince Milan vient d'échapper à l'obus qu'une main criminelle avait placé sous les pas de ses chevaux. Il y a là un signe de la protection divine et nous espérons que messieurs les assassins, convaincus de leur impuissance, feront relâche.

En France, politiquement parlant, on ne tue que les morts.

On se souvient de cette boutade de Fernand Desnoyers, se rendant au Havre pour assister à l'inauguration de la statue de Casimir Delavigne :

Habitants du Havre! Havrais!
Je viens de Paris tout exprès
Pour renverser la statue
De Delavigne Casimir!
Il est des morts qu'il faut qu'on tue...
Et je m'appelle Clodomir!...

Nos édiles sont animés d'un aussi beau zèle, et trente-quatre rues de Paris, portant des noms glorieux vont être débaptisées au profit de notabilités certainement honorables, mais secondaires. On tue toutes les célébrités impériales et royales, comme si un cartouche de coin de rue pouvait changer l'histoire de France. Le procédé est enfantin, mesquin et la troisième commission du Conseil municipal fait *bien petit*. Je ne discuterai pas les titres des nouveaux titulaires des plaques municipales, les choses de la politique m'intéressant fort peu, mais je considère comme un acte d'ingratitude de remplacer le nom de Haussmann par celui d'Étienne Marcel. Je n'ai aucune haine personnelle contre le prévôt des marchands, mais j'ai une profonde gratitude pour l'ex-préfet de la Seine qui nous a fait le beau Paris que nous avons. Et, chose attristante, M. Haussmann est le seul titulaire vivant que l'on destitue! Il assiste à ses obsèques municipales! L'ukase du Conseil municipal, s'il est ratifié, — ce qui est encore douteux, — ne fera pas oublier des Parisiens le nom du grand préfet, comme on l'appelle.

A côté de cette mort fictive, nous avons malheureusement à en enregistrer de plus réelles : cette semaine a vu disparaître trois hommes de bien et de cœur : MM. le comte de Greffühle, le baron Gourgaud et M. Hyppolite de Villemessant.

M. de Greffühle était un grand seigneur qui faisait un magnifique usage de son immense fortune. C'était un grand chasseur devant l'Éternel, et nous avons eu souvent à nous occuper, ici, de son remarquable équipage de Bois-Boudran. La mort de M. de Greffühle est une grande perte pour la vénerie française. M. le baron Gourgaud était également un sportman accompli, et le monde des chasseurs perd en lui un de ses membres les plus érudits et les plus intrépides.

Quant à M. de Villemessant, tous les journaux se sont occupés de sa haute personnalité et du vide immense qu'il laisse dans le journalisme parisien. Nous ne répéterons pas tout ce qui a été dit sur cet homme de bien, dont la disparition a été pieusement saluée même par ses adversaires politiques, d'autant plus que l'amitié dont il nous honorait et l'affection que nous lui portions nous gêneraient pour dire tout ce que nous pensons de l'homme et de son œuvre. Nous plaçant à un point de vue spécial, nous nous bornerons à raconter un côté inconnu de sa vie.

M. de Villemessant était né chasseur.

Son enfance s'est écoulée à Chambon, près de Blois, dans un domaine appartenant à sa grand'mère, Mme de Saint-Loup.

Il débuta dans la vie cynégétique par être le plus fameux dénicheur du canton. Dans ses *Mémoires d'un Journaliste*, il constate qu'à la vigueur et à la souplesse du sauvage, il joignait l'esprit industrieux du trappeur. Nous ajouterons qu'il avait l'instinct du braconnier : il inventait, sans maître et sans modèle, tous les piéges imaginables. Il faisait des prises merveilleuses et, à quatorze ans, il était le meilleur oiseleur de Loir-et-Cher. Avec les années, sa passion pour la chasse grandit, et il commençait à abandonner la petite plume pour le gros poil, lorsque les nécessités de la vie l'arrachèrent à son existence champêtre.

On sait quelles furent ses luttes et l'énergie qu'il dépensa pour arriver à la fortune. Il n'eut jamais les loisirs de s'adonner à sa passion du premier âge et, lorsque l'aisance arriva, il était trop tard, l'âge, l'obésité, ne lui permirent pas de reprendre la vie des bois; il continua à chasser en rêve!

Il avait conservé de ses chasses enfantines un grand amour pour les petits oiseaux, et il leur a élevé un petit palais à Enghien : sa volière est merveilleusement agencée et peuplée de tous les chanteurs de buisson.

Son amour pour la gent ailée ne s'étendait pas jusqu'au moineau franc dont il avait étudié tous

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 20.
SAMEDI, 5 AVRIL 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.;—6 mois, **15** fr.;—un an, **30** fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



CLOCHER

Né en 1875 par CATHEDRAL et CONVENT, vainqueur du PRIX DU CADRAN en 1879,
Appartenant à M. Delatre, entraîné par H. Jennings, monté par H. Hudson.

CHRONIQUE

Les soirées de musique sont fort à la mode aujourd'hui ; c'est un intermède de Carême fort goûté entre le Carnaval et Pâques. Mais toutes les maîtresses de maisons chez lesquelles on chante n'ont pas la même bonne fortune que Mme Pacini.

Mardi passé, dans une petite fête, improvisée et charmante, Mme Pacini a pu faire entendre à ses invités une des cantatrices les plus accomplies de notre temps — une femme née dans le monde, élevée pour lui, et qui, en y revenant, après une apparition de comète dans les plus hautes régions du ciel de l'Art, ne fait, après tout, que rentrer chez elle.

Tous mes lecteurs parisiens ont nommé avant moi celle que le théâtre a connue et applaudie sous le pseudonyme, heureusement trouvé, de Marie Monbelli, et qui porte aujourd'hui, avec honneur, le nom d'un des plus illustres généraux divisionnaires, chargé, il y a deux mois à peine, d'un de nos plus importants commandements militaires — Mme Bataille.

Je sais peu d'histoires qui aient, plus que celle-ci, le privilège de ressembler à un roman. Du roman, elle a l'intérêt l'imprévu et le piquant. Peu d'héroïnes ont, d'ailleurs, plus de charme et plus de grâce. Faite pour régner sur des sujets qui courent au devant de leurs fers, Mme Bataille, plutôt grande que petite, vous ravit tout d'abord par l'élégance de sa personne et l'expression sympathique de sa physionomie : elle n'a pas encore laissé tomber de ses lèvres une des perles sonores qu'elle égrènera tout à l'heure, et déjà vous êtes séduit par ce je ne sais quoi de fascinateur et d'irrésistible qui, de certaines femmes, fait des enchanteresses. Son maintien, quand elle se pose au bord du piano, préviendrait, en sa faveur, le public le plus intransigeant. Jamais l'assurance de l'artiste ne perce à travers la modestie de la jeune femme; si maîtresse qu'elle soit aujourd'hui de son art, elle paraît toujours avoir besoin d'être encouragée. Jamais regard n'eut une douceur plus pénétrante; jamais sourire plus suave ne s'épanouit sur une bouche plus rose — l'œil brun vous caresse plus qu'il ne vous regarde. C'est de ces yeux-là que les Espagnols ont dit : « du velours et du feu ! » Une belle chevelure sombre, avec des tons fauves, pleins de souplesse et de mouvement, couronne un front finement modelé, où l'intelligence rayonne. Le teint pur, uni, transparent, garde toujours le soyeux duvet de pêche de la jeunesse, et une facilité d'émotion singulière, que la vie n'a pas émoussée, amène sur la blancheur des joues des rougeurs furtives — comme un rayon d'aurore sur un flocon de neige.

Assez étendue, la voix de Mme Bataille est d'une qualité supérieure, *ronde*, comme disent les Italiens qui s'y connaissent, pleine, unie, égale dans l'étendue de ses deux octaves, particulièrement chaude et vibrante, et d'un timbre qui marie heureusement la douceur et la force.

Jeune fille, Mme Bataille ne fut point destinée tout d'abord au théâtre. Son père, procureur général à Caen, ne cultivait que pour son agrément et le bonheur des siens les dons exquis dont la nature prodigue avait comblé sa favorite. Avant de savoir la différence qu'il y a entre un *oui* et un *non*, elle épousa le fils d'un avocat célèbre, aujourd'hui sénateur et toujours juif. Quittant la magistrature pour le barreau, elle ne faisait que changer de robe — ce qui est toujours facile à une femme. Rien n'était plus adorablement joli que cette mariée de quinze ans; rien n'était plus grotesque ni plus laid que son mari : ce qui fit dire au premier président :

— Marie laisse sa poupée pour prendre un polichinelle !

Un tel mariage ne pouvait être heureux; il ne le fut point. Il fallut le défaire. Mais, en France, ces opérations-là ne réussissent jamais bien : la cassure n'est pas assez nette!

Dieu sait que je ne plaide point ici la cause du divorce, dont aucun pays n'a plus abusé que le nôtre, pendant le peu de temps qu'il put en user; mais la séparation, en créant aux époux une situation singulière, mal définie et fausse, qui n'est ni le célibat avec ses privilèges, ni le mariage avec ses droits, constitue pour eux une sorte de tiers-état pire que l'un et l'autre.

La jeune femme, dont la dot était mince, eut une noble ambition. Elle voulut vivre de son travail... C'est une rude tâche ! — qu'elles le disent, celles qui, comme Marie Monbelli, se sont mises à l'œuvre, d'un cœur courageux et haut. — Oui, c'est une rude tâche pour une femme que de livrer, seule contre tous, dans un monde où tout est piége et danger, la bataille de la vie. Celle-ci, pourtant, eût remporté la victoire, car elle a un vrai talent et une rare énergie... Mais la persécution lui vint de ceux-là même chez qui elle aurait dû trouver le secours. Malgré les promesses d'avenir que jetait à tous les échos son gosier de rossignol; malgré l'engagement le plus flatteur, signé avec un de nos principaux théâtre lyrique, la famille de son mari s'opposa obstinément à ce qu'elle parût sur une scène publique. On ne voulait ni la faire vivre, ni la laisser vivre. On plaida, et il se trouva des juges pour donner raison à la famille et tort à l'artiste.

La triste victime de ces injustes sévérités prit un nom de guerre; Marie Monbelli quitta son ingrate patrie, et vit commencer pour elle ces années d'un brillant exil, qui la promenèrent de triomphe en triomphe, à travers toutes les capitales de l'Europe charmée. Vienne, Dresde et Berlin la possédèrent tour à tour. C'est à Londres que nous la rencontrâmes pour la première fois. Nous y avons connu peu de femmes entourées d'une plus grande faveur — elle était de toutes les fêtes; et on la proclamait la reine de tous les concerts. Elle chantait à Covent-Garden, qui est le premier des théâtres de Londres — et du monde — et se faisait applaudir entre ces deux incomparables virtuoses La Patti et l'Albani.

Affranchie enfin, par la mort de son mari — cette mort était la première politesse qu'il faisait à sa femme — Marie Monbelli allait voir s'ouvrir pour elle la carrière si longtemps rêvée. Elle était arrivée au plus complet épanouissement de sa beauté de femme et de son talent artiste — quand l'affection enthousiaste d'un galant homme l'enleva, pour la seconde fois, aux enivrements et aux ovations de la vie théâtrale.

Mme Bataille ne chante plus aujourd'hui que dans le monde et pour ses amis. Elle a pris place dans la radieuse pléiade où rayonnent les noms des comtesses Merlin, Rossi et de Spare, qui entremêlent des perles héraldiques aux lauriers de leurs premières couronnes. La belle jeune femme pourrait ne pas être reine par le talent, qu'elle serait toujours reine par la grâce. Je comprends le mot d'un de ses admirateurs qui lui disait l'autre soir :

« Je vous jure, Mme la générale, que si tous les engagés pouvaient entrer dans votre division, il serait inutile de refaire la loi du volontariat. On renouvellerait entre vos mains, avec ou sans avancement, et personne ne demanderait de congé ! »

* * *

Si les fêtes sont peu nombreuses à Paris, en l'an de grâce 1879, tout au moins peut-on dire qu'elles ont un grand caractère de recherche artistique et d'aristocratique élégance.

Je n'en voudrais d'autre exemple que le divertissement offert par Mme la comtesse de La Ferronnays à LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Madrid.

On a surtout remarqué et goûté, dans cette soirée, si complétement réussie, une entrée de danseuses et de danseurs espagnols, en costume du XVIe siècle, réglée avec une parfaite connaissance de tous les secrets de l'art chorégraphique, par Mlle Fonta, une de nos ballerines les plus en vogue à l'Opéra; une volte et une gavotte champenoise, de la même époque, exécutées par des chœurs de paysans et de paysannes, n'a pas été moins intéressantes pour les augustes personnages, qui ont aussi fort applaudi une sarabande et une pavane de Lulli. Il faut remercier la femme élégante dont le nom est une autorité et la conduite un exemple, de nous offrir ainsi de temps en temps ces intelligentes restitutions du passé. Il en est de la muse de la *Danse* comme de celle de l'*Histoire* :

« *Transactis tempora reddit !* »

* * *

Une Majesté en deuil vient de traverser Paris. — On a vu passer, aux rapides allures de deux chevaux de sang, — dans une voiture d'apparat, aux armes des Trois-Royaumes, avec la devise : Dieu et mon droit ! — une femme voilée de longs crêpes. C'était Victoria, reine d'Angleterre et impératrice des Indes.

Souveraine à quinze ans d'un peuple dont elle fut l'idole; mariée à un homme qu'elle adora; mère féconde d'une nombreuse et belle famille ; puis, tout à coup, veuve inconsolable, voyant décimer, par des morts inattendues, les enfants de son amour, Victoria a connu, dans un laps de rapides et courtes années, tous les enivrements et toutes les amertumes que la coupe de la vie peut offrir aux lèvres humaines.

En l'apercevant, mercredi, au sortir des salles d'attente de la gare Saint-Lazare, l'œil vague, le regard flottant, et comme perdue dans l'espace, le voile des veuves retombant de sa tête jusqu'à ses pieds, je me suis involontairement rappelé ma première rencontre avec cette Majesté. C'était au temps de ses jeunes et heureuses amours. J'avais été admis à visiter une des somptueuses résidences de la couronne. Tout à coup j'aperçus, venant à moi, une femme au doux regard, à l'éblouissante fraîcheur, appuyée au bras d'un *cavalier*, comme disaient nos mères, de haute mine et de fière tournure.

— La Reine ! me dit le gardien qui m'accompagnait.

Je tenais à la main un bouquet de roses; je dénouai la gerbe parfumée, et je la répandis devant ses pas.

Le prince Albert me jeta un coup d'œil assez froid; mais Elle, avec un sourire aimable :

— *Français*, n'est-ce pas? dit-elle, et le couple royal passa.

* * *

Les fêtes mondaines, que vont suspendre pour quinze jours les cérémonies religieuses de la grande semaine chrétienne et la solennité de Pâques, ne pouvaient clôre leur série d'hiver d'une façon plus grandiose que par les trois réceptions de Mme Charles Heine-Furtado, dans son hôtel — palais serait mieux dit — de la rue Monceau.

L'avenance courtoise et la somptuosité magnifique de son hospitalité ont valu à Mme Heine une place à part dans la société parisienne : on recherche comme de précieuses faveurs les invitations à ses bals dont rien ne surpasse la splendeur, et à ses concerts dont les programmes brillent de l'éclat des plus illustres noms du monde artistique de notre époque.

Le cadre vaut le tableau.

L'hôtel de Mme Charles Heine, bâti sur les plans et sous la direction de sa mère, Mme Furtado — une femme dont la distinction seule égalait la bonté — est peut-être la plus somptueuse résidence particulière que le nouveau Paris ait vu s'élever depuis un quart de siècle. Complétement isolé entre une vaste cour et un jardin grand comme un parc, il

se prête également bien au déploiement des pompes fastueuses des réceptions de gala, et aux recherches plus délicates de la vie intime. Six cents personnes se trouvent à l'aise et ne se sentent pas les coudes dans les salons du rez-de-chaussée. Je connais chez les rois beaucoup de palais qui envieraient cette salle à manger merveilleuse, où les plus belles tapisseries des Gobelins s'enchassent dans de larges bordures d'un stuc près duquel pâlissent les plus beaux marbres.

Tandis que de jeunes et beaux couples roulent dans le cercle harmonieux d'une valse sans fin, je monte les six volées de marches basses d'un escalier monumental, en admirant à chaque repos le travail d'une rampe en fer ouvragé, et je gagne le *buen retiro* du premier étage, où m'invitent aux causeries discrètes quatre ou cinq salons prenant jour les uns sur la cour, les autres sur le jardin, et s'ouvrant tous sur une galerie, qui est elle-même le morceau le plus charmant de cet ensemble si parfait.

Le poëte qui en franchit le seuil peut, comme le roi, de la *Favorite*, chanter à sa bien-aimée :

« Ici, tu marches sur des fleurs!... »

Des fleurs, il y en a partout! Les camellias tapissent les murailles, qui disparaissent sous leur opulente floraison ; les azalées blanches et roses s'épanouissent dans les angles en massifs odorants; l'escadron léger des plantes grimpantes monte à l'assaut des corniches, et les cache sous leurs festons vivants ; des touffes verdoyantes de roseaux se marient à l'éventail vert des palmiers, largement épanouis sous le plafond, et voilant à demi de leur élégant feuillage la lumière des grands lustres. Des instruments à cordes, altos, violons et violoncelle, cachés derrière ces fleurs et ces feuillages, répondent par des symphonies, douces comme un chant *sotto voce*, aux mélodies plus vives et aux rhythmes plus accentués du vaillant orchestre placé au rez-de-chaussée dans la grande galerie des fêtes.

Les curieux, ceux qui, même dans les plus étincelantes réunions du monde, sous le feu des regards et des diamants des femmes, aiment à contempler des objets d'art, — cette joie qui ne finit plus, comme a dit un poëte anglais :

A Thing of Art is an endless Joy!...

trouvent ici de quoi satisfaire leurs yeux et leur esprit. Sans parler des magnifiques tableaux des grands maîtres de France et d'Italie, quels trésors exquis, empruntés à l'Orient et à l'Occident, nous intéressent et nous charment dans cette belle demeure. Ici les plus beaux cloisonnés de la Chine et du Japon ; plus loin les bronzes *nuagés d'or*, les coupes de jade et les dieux d'ivoire, et les grandes céramiques de la Perse et de l'Inde, à côté des plus étincelantes fantaisies de la Saxe et des plus inimitables produits de Sèvres, au temps de sa perfection et de sa gloire, sous Louis XV et sous Louis XVI.

Si je voulais donner à un étranger une idée à la fois haute et juste de ce que peut être de nos jours l'habitation d'une famille française réunissant toutes les distinctions naturelles et toutes les supériorités sociales, — tout ce qui se donne et tout ce qui s'acquiert — c'est chez Mme Charles Heine que je voudrais le conduire.

LOUIS ÉNAULT.

ÉCHECS

PARTIE N° 33.

Gambit Kïézéritzky

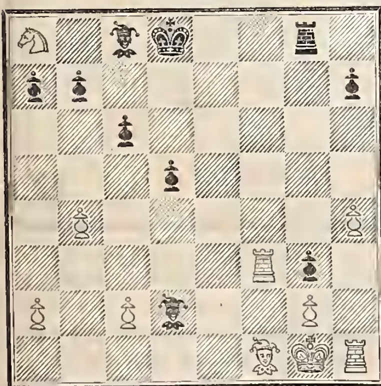
(par correspondance) (*a*).

Blancs. M. DESMAREST.	Noirs. M. VIÉ.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 F R	2. P pr P
3. C 3 F R	3. P 4 C R
4. P 4 T R	4. P 5 C R
5. C 5 R (*b*	5. D 2 R (*c*
6. P 4 D (*d*	6. C 3 F D (*e*
7. C 3 F D (*f*	7. C pr C
8. C 5 D	8. D 1 D
9. F pr P (*g*	9. P 3 D
10. P pr C	10. P 3 F D (*h*
11. F 5 C R (*i*	11. D 4 T D éch.
12. P 4 C D	12. D 6 T D
13. C 7 F D éch.	13. R 2 D
14. C pr T	14. D 6 F D éch.
15. R 2 F R (*j*	15. P 6 C R éch.
16. R 1 C R	16. P 3 F R (*k*
17. P pr P	17. R 1 D
18. D 1 R (*l*	18. D 4 R
19. T D 1 D	19. C pr P
20. F pr C éch.	20. D pr F
21. P 5 R (*m*	21. D 5 F R
22. T 3 D	22. T 1 C
23. D 2 D (*n*	23. D pr P R
24. D 3 R (*o*	24. D pr D
25. T pr D	25. P 4 D
26. P 3 F D	26. F 3 T
27. T 3 F R	27. F 7 D (*p*

La partie continue.

Position après le 27e coup des noirs.

NOIRS.



BLANCS.

NOTES.

a) Jouée par correspondance entre M. Desmarest, de Carcassonne, et M. Vié, de Paris (1878-1879).

b) Ce gambit est considéré, avec cel i du fou, comme le plus fort et est fréquemment adopté dans des matchs entre forts joueurs. Toutes les défenses données jusqu'aujourd'hui n'aboutissent qu'à l'égalité.

c) Nous avons nous-même, autrefois, adopté cette défense et cru longtemps qu'elle donnait la supériorité aux noirs: mais nous reconnaissons aujourd'hui qu'elle ne donne que partie égale.

Voici les cinq autres défenses dont les auteurs font mention : 1re P 4 T R. — 2e F 2 R. — 3e C 3 F R. — 4e F 2 C. — 5e C 3 F. D. — Aucune ne nous satisfait complétement.

Voici, selon nous, la plus avantageuse · 5. P 3 D. Elle a déjà été fréquemment analysée. Nous croyons, toutefois, avoir trouvé de nouvelles variantes décisives en faveur du second joueur.

Les théoriciens donnent :

5. P 3 D. — 6. C pr. P — F 2 R. — 7. P 4 D — F pr P éch. — 8. C 2 F — D 4 C R. — 9. D 3 F R — F 6 C (faible. C'est ici que nous proposons une innovation, voir A). — 10. C 3 F D — C 3 F D. 11. F 5 C D — F 2 D. — 12. F pr C — P pr F.—13. C 2 R—F 5 C.—14. D pr F R — P pr D. — 15. F pr D — P pr C éch.— 16. R pr P, et les blancs ont l'avantage à cause de la faiblesse des pions noirs isolés.

A

Voici notre coup : 9. C 3 F D ! — Il y a quatre réponses :

1re *Réponse.*

10. P 3 F D — F 6 C — 11. C 3 T (B D C) — C 3 F R.— 12. C 5 C (E F) — F 5 C.— 13. D pr F R meill. sinon les noirs roq. T D — P pr D.—14. F pr D — P pr C éch. — 15. R pr P — C pr P éch. — 16. R 3 R. C pr F — 17. C pr P éch. R 2 D. — 18. C pr T — F 3 R. — 19. P 4 F D — P 4 D, et les noirs ont deux petites pièces pour l'échange.

B

11. F 3 D — C 3 F R. — 12. F 2 D ou *ad libitum* — T 1 C R ! et le coup suivant les noirs joueront 13. F 5 C R et gagneront.

C

11. F 4 F D — C 3 F R. — 12. R 1 F — T 1 C R. — 13. C 3 D — F 5 C.—14. D pr F R meil. P pr D. — 15. F pr D — T pr F mieux. Les noirs peuvent également jouer à la place de T 1 C au 12e coup : 12. F pr C.—13. R pr T forcé — D 6 C éch. 14. R 1 F — F 5 C mieux.

D

11. T 5 T — D 3 C et gagnent.

E

12. F 5 C D — F 5 C. — 13. D pr F R — P pr D. — 14. F pr D — P pr C éch. — 15. R 1 F — C pr P mieux.

F

12. F 3 D — T 1 C R. 13. C 5 C — F 5 C. — 14. D pr F R — P pr D. — 15. F pr D — P pr C éch. — 16. R pr P — T pr F. — 17. C pr P éch. — R 2 D et le cavalier ne sortira pas.

2e *Réponse.*

10. P 5 D — C 4 R. — 11. D pr P — F pr C éch. — 12. R pr F — D 3 C. — 13. F 3 D (A) — C 3 F R. — 14. C 3 F D — T 1 C R suivi de C 4 T et gagneront.

A

13. D 5 C — D pr P. — 14. D 7 C — C 5 C éch. — 15. R 1 C — D 8 R et gagnent. Et si 15. R 3 C — D 8 R éch. — 16 R 3 T forcé. — C 4 R éch. — 17. R 2 T — D 5 T éch. — 18. R 1 C — D 5 D éch. et gagnent.

3e *Réponse.*

10. D pr P — F pr C éch. — 11. R pr F — D pr D éch. — 12. F pr D — C pr P mieux.

4e *Réponse.*

10. F pr P — C pr P mieux toujours.

Maintenant si au 7e coup les blancs, au lieu de jouer P 4 D, répondaient par P 3 D, ou F 2 R, alors :

1er. Si 7. P 3 D — F pr P éch.—8. C 2 F D 4 C.—9. D 3 F R — F 6 C.—10. C 3 F D — C 3 F D.—11. C 5 D — C 5 D.—12. D 1 D — F pr C éch. — 13. R pr F — D 6 C éch. — 14. R 1 C — P 6 F R — 15. T 2 T forcé (si 15. F 3 R — C 7 R éch. et gagnent) — F 5 C et gagnent.

2e Si 7. F 2 R — F pr P éch. — 8. R 1 F — D 5 C.—9. P 3 D — P 4 T R.—10. C 2 F — C 3 F R mieux.

d) Le meilleur. Si 6. C pr P joué par Blackburne contre nous au tournoi de Vienne — P 4 F R. — 7. C 2 F — P pr P. — 8. D 5 T éch. (A) — R 1 D. — 9. D 5 F R — P 6 R. — 10. P pr P — P pr P. — 11. C 4 C — P 3 D. — 12. D 3 F — F pr C. — 13. D pr F meilleur — C 3 F D mieux.

A

8. C 3 F D — C 3 F R — 9. C 4 C — C 4 T. — 10. C 3 R — C 6 C. — 11. D 4 C — C pr T. — 12. D pr P — P 3 F. 13. C 5 F R — D 3 R. — 14. F 2 R — P 4 D. — 15. F 4 C — D 3 F. — 16. P 4 D — F pr C. — Voir pour la suite la partie citée plus haut entre Blackburne et nous.

e) Ce coup est nouveau, compliqué et dangereux. Le plus simple est : 6. P 3 D. — 7. C pr P C — D pr P éch. — 8. D 2 R — D pr D éch. — 9. F pr D — C 3 F D. — 10. P 3 F D — P 4 T R. — 11. C 2 F — F 4 F. — 12. F pr P roq. égalité.

f) La seule riposte. Si 7. C pr C ou C pr P — D pr P éch. gagnant un pion et si 7. F pr P — P 3 D. — 8. C pr C. — 9. D pr P éch. gagnent toujours un pion.

g) Toujours le coup juste : Si 9. P pr C — P 3 F D !

h) Nous n'aimons pas ce coup et préférons : 10. P 3 F R. — 11. P pr P F (A) — C pr P. — 12. F 5 C R — F 2 R. — 13. C pr F — D pr C. — 14. F 5 C éch.— P 3 F D. — 15. Roq. — roq — 16. F 4 F éch. — F 3 R. — 17. D 4 D — F pr F. — 18. D pr F éch. — R 2 C — (Si 18. F pr C — D 3 R). — 19. D 4 D — D 4 R. Si 16. D 4 D — D pr P. — 17. D pr P meil. — P pr F. — 18. F pr C — D 3 R — Et si 14. F 3 D — P 3 T R avec une partie à peu près égale.

A

11. P pr P D — F pr P. — 12. D 2 D — P 3 F D. — 13. C pr P éch. — C pr C. — 14. D pr F meil. — D pr D. — 15. F pr D — C pr P, etc.

i) Bien joué. Les noirs vont être obligés de donner une tour, s'ils ne veulent perdre immédiatement. Ex. : Si 11. D 2 D. — 12. F 6 F gagne et si 11. F 2 R. — 12. F pr F — C pr F. — 13. C 6 F éch. suivi de P pr P avec une position de gain.

j) Si 15. R 2 R — D pr P R et les blancs développeront difficilement leur jeu.

k) Nécessaire pour empêcher D 4 C éch.

l) Si 18. P 7 F éch. — C 2 R développe le jeu des noirs.

m) Il fallait prendre avec la dame le P C, ce qui eût évité pour la suite bien des embarras aux blancs.

n) 23. P 3 F D était plus solide. Mais si 23. D 3 R pour protéger le pion et délivrer le cavalier — D pr P C D. — 24. D pr P T — P 4 D et gagnent.

o) L'échange est forcé pour éviter : D pr P T, délivrant le C.

p) M. Vié, ayant été nommé membre de la commission du concours international de Problèmes, a été obligé d'interrompre momentanément cette intéressante partie. Il la reprendra bientôt et nous en ferons connaitre la fin à nos

lecteurs. Nous donnons ci-joint un diagramme de la position finale. On comprendra la réserve qui nous est imposée pour la juger.

NOUVELLES

A la Régence, le tournoi handicap touche à sa fin. M. Chamier n'a plus que deux parties à jouer; jusqu'ici, sur dix, il en gagne neuf et perd une seule, ce qui lui assure presque le premier prix. M. de Bezkrwny vient en second lieu et M. Girod en troisième.

— Un match par correspondance va avoir lieu entre Liverpool et Calcutta. C'est M. Steel, le plus fort joueur Anglais de l'empire des Indes qui l'a organisé. Cette lutte intéressante commencera en octobre.

— Le match annuel entre les Universités d'Oxford et de Cambridge, représentées chacune par sept champions, va avoir lieu cette semaine à Londres au club d'échecs de Saint-Georges, 20, King-Street, Saint-Jame's.

Avis — MM. les amateurs qui trouveraient la solution des problèmes et désireraient que leurs noms soient insérés dans la *Revue*, sont priés d'adresser leurs solutions avant le mardi de la semaine réglementaire.

Solution du problème n° 31,
par le docteur **S. Gold.**

1. $\frac{\text{C 5 C R}}{\textit{ad libitum.}}$; 2. $\frac{\text{D C ou T}}{\text{mat.}}$

Solution du problème, n° 32,
par le même.

1. $\frac{\text{C 5 F D}}{\text{P pr C (A)}}$; 2. $\frac{\text{T 7 D éch.}}{\text{R joue}}$; 3. $\frac{\text{C mat}}{}$;

A

1. $\frac{}{\text{F pr P}}$; 2. $\frac{\text{T pr P éch.}}{\text{R pr F}}$; 3. $\frac{\text{P mat}}{}$

Solutions justes :

Des deux. MM. E. Frau et Léon Guinet, de Lyon. Paul Morpurgo. C. de Turpin. Najotte. Pigou. Barré. De Madrazo, E. Damé.

Du n° 31. — Mme Anna Janet, MM. Feuilherade. Raoul de Vannes. Herpin.

CORRESPONDANCE

M. Léon Guinet, à Lyon.—Votre analyse sur le *gambit cochrane* est assez laborieuse et approfondie; malheureusement, le premier coup commence par P. 4 T D et les noirs répondent par le même coup; nous ne voyons pas que les noirs soient forcés de répondre de cette façon.

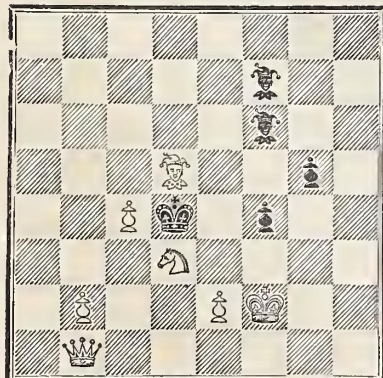
M. Minckwitz, à Leipsig. — Nous attendons l'échange de votre journal. Mes meilleurs souvenirs.

M. Renoy. — Votre solution arrivée trop tard. Veuillez vous conformer à l'avenir à l'avis inséré ci-dessus.

PROBLÈME N° 34

composé par **M. G. RICHARDS.**

NOIRS



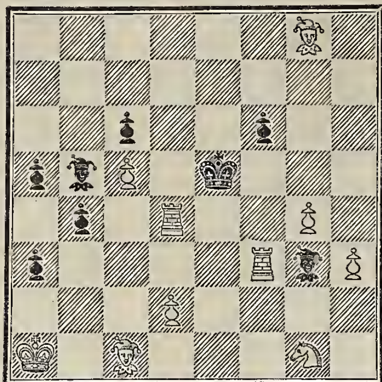
BLANCS

Les blancs font mat en trois coups.

PROBLÈME N° 35

composé par M. Léon GUINET, de Lyon, dédié à M. E. FRAU.

NOIRS



BLANCS

Les blancs font mat en quatre coups.

ROSENTHAL.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 19.

En débutant par le neuf d'atout, votre partner vous fait connaître trois choses :

La première, qu'il n'a pas de couleur d'entame et qu'il abandonne par conséquent la direction du coup.

La seconde, que son atout le plus fort est le neuf et qu'il en a au moins deux.

La troisième, que les couleurs sont réparties à peu près également dans son jeu, avec quelques bonnes cartes intermédiaires.

Sur ces données, le gain du coup n'est pas douteux. Il faut maintenant consulter la marque pour savoir s'il convient de hasarder ou non une levée. Dans toutes les hypothèses, la carte de la retourne étant connue, si le roi est à votre gauche, il se fera nécessairement. En prenant avec la dame, le bénéfice de l'aléa est considérable puisqu'il vous permet de rejouer immédiatement l'as d'atout, suivi d'un petit atout ou du roi de cœur, selon les cartes tombées. La perte d'un autre côté est légère puisqu'elle se réduit à un temps. Dans ce dernier cas d'ailleurs, vous placez avantageusement la main, et vous ménagez avec un beau jeu la chance du voir venir. Par conséquent, à moins que l'état de la partie ne vous oblige à une grande circonspection, vous devrez prendre avec la dame.

Principe. — Lorque vous vous trouvez en présence d'une impasse à faire, calculez avant de vous décider, les sommes de gain ou de perte qui peuvent en résulter, abstraction faite des probabilités de la levée.

PROBLÈME N° 20.

Roi de carreau retourne.



Premier à jouer. Comment débuterez-vous?

Solution du problème de Piquet.

Vous pouvez forcer le gain de la partie de deux manières : 1° en écartant roi, dame de carreau, roi, dame de cœur et sept de trèfle ou de pique; 2° en écartant deux rois, une dame et les deux sept. En effet, si votre adversaire a ses deux quintes, hypothèse la plus favorable, vous relèverez au moins trois cartes à pique ou à trèfle, ce qui vous assurera le point. Cinq et quatorze d'as, dix-neuf. Si votre adversaire a le point et une quinte, — quatorze d'as et cinq en jouant, dix-neuf.

PROBLÈME DE PIQUET.

Quel est en second, l'écart le plus rationel avec :



ROBERT D'ANTULLY.

CHARADE

Sexe aimable, sexe enchanteur
Pourquoi cet ornement frivole?
Tu nous fait perdre la boussole
Sexe aimable, sexe enchanteur.
Dans tes cheveux le tentateur
Glissa ce nœud comme un symbole
Sexe aimable, sexe enchanteur
Pourquoi cet ornement frivole?

Se défier du peintre amateur
Est une antique parabole.
Il faut, croyez-en ma parole
Se défier du peintre amateur.
Ses tableaux pour le brocanteur
Ne se changent pas en pactole.
Se méfier du peintre amateur
Est une antique parabole.

L'Allemand fort consommateur
Me met dans une casserole.
Il dine à moins d'une pistole,
L'Allemand fort consommateur.
Heureux comme un triomphateur
En voyant ce mets qui rissole
L'Allemand fort consommateur
Me met dans une casserole.

Solution de l'Énigme du n° 20 :

L'épouse criminelle
Avec un rire amer,
Distilla lentement cette phrase cruelle :
Pistolet! allons donc! c'est bien un revolver.

A Old Trick.

Mon cher collaborateur,

La définition que vous donnez de la « défausse » est irréprochable, parfaite. Et la précision de la forme est à la hauteur de l'exactitude du précepte. Quant à la solution du problème, telle que je l'ai indiquée, elle est le résultat d'une analyse minutieuse et je la crois inattaquable. Pour le démontrer, je suis obligé d'entrer dans quelques développements que les lecteurs de la *Revue* voudront bien me pardonner, avec la promesse de n'y plus revenir.

Lorsque sur l'as d'atout j'ai jeté l'as de cœur (l'as de pique du texte était une erreur matérielle suffisamment relevée par cette adjonction : puisque vous avez toutes les levées possibles dans cette couleur) j'ai indiqué à mon partner ma force principale. Le roi d'atout joué ensuite dessine la situation qui apparaît menaçante, puisque les adversaires peuvent sacrifier deux atouts pour un. Il faut dès lors se tenir sur une stricte défensive, et je dis à mon partner, en jouant le trois de trèfle : Attention ! je n'ai rien en cette couleur.

Les faits doivent donc se classer dans son cerveau de la manière suivante : force supérieure à cœur, rien à trèfle.

La conséquence de cette association d'idées est facile à tirer. Maintenant, nous arrivons au troisième coup. Mon adversaire jouera, selon toute probabilité, atout, cœur, trèfle ou pique.

S'il joue atout, je jetterai mon as de pique, et mon adversaire connaîtra mon jeu aussi bien que moi.

S'il joue cœur, je prends avec la plus faible des égales.

S'il joue pique, je prends avec la dame.

Ainsi, dans ces trois premières hypothèses, votre solution et la mienne conduisent au même résultat.

S'il joue trèfle, comme je n'en ai plus, je jette l'as de pique, et mon partner est aussi bien éclairé sur mon jeu que dans l'hypothèse du coup d'atout.

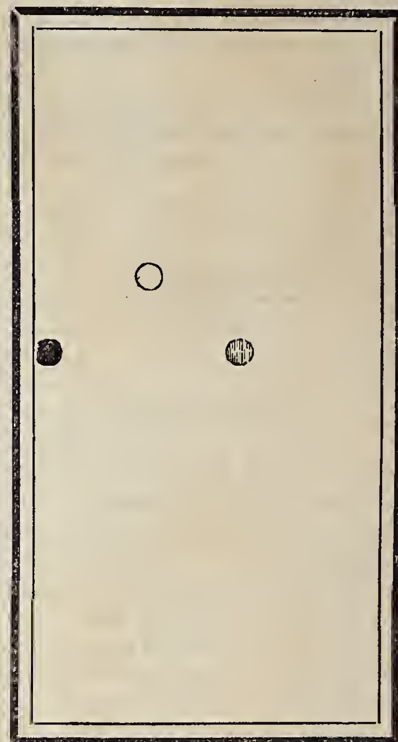
Renversons maintenant les deuxième et troisième coups, comme vous le proposez : as de cœur, as de pique, trois de trèfle. Que saura votre partner du nombre de vos trèfles? Rien. Il sera donc éclairé dans un cas, il ne le sera pas dans l'autre. Par conséquent, il faut jeter le trois de trèfle au deuxième tour, sur le roi d'atout. *Quod erat demonstrandum.*

Votre tout dévoué collaborateur,

R. D'A.

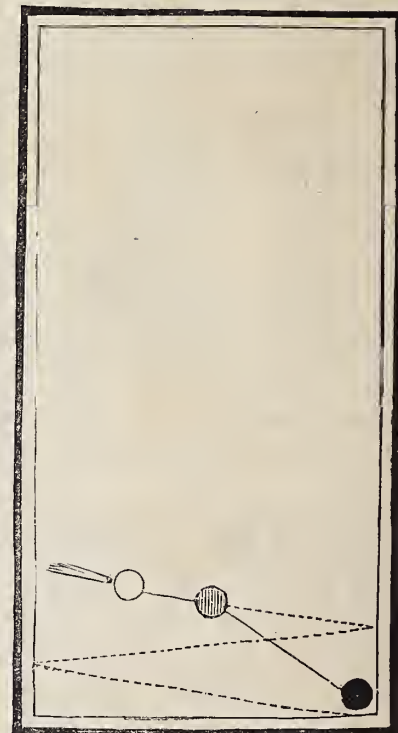
LE BILLARD

15e position.



Jouer sur la rouge de manière à caramboler et à réunir les trois billes.

Solution du coup inséré dans le N° 20.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

*** MM. Vignaux et Garnier sont allés à Lille, sur l'invitation du Cercle de cette ville.

*** M. Daly, fort joueur des États-Unis, vient d'arriver à Paris.

M. Raffet vient de faire paraître sous ce titre : *Notes et Croquis*, une importante série de dessins, d'ébauches, de notes artistiques et intimes, impressions de voyage, etc., dus au crayon et à la plume de son illustre père.

C'est un pieux devoir qu'a accompli là M. Raffet, et c'est aussi une œuvre intéressante qu'il a mise au jour, au grand plaisir du monde artiste, qui se délecte généralement dans les choses intimes de ces génies qu'il ne connaît que par leur côté extérieur.





La *Revue* remercie M. Raffet de la gracieuseté qu'il a mise à lui confier quelques-uns des bois de son ouvrage. C'est une bonne fortune que de pouvoir dire quelques mots d'un ouvrage tel que celui-ci.

Les différents groupes que nous donnons aujourd'hui et qui sont d'une originalité de facture et de style étonnante, n'ont été faits ni à la même époque, ni aux mêmes lieux; Raffet voyageait beaucoup, et toujours son infatigable crayon croquait. Tous ses souvenirs, jetés d'une main vive et légère sur le papier, se retrouvaient un jour dans une œuvre plus grande.

Voici quelques-unes des notes qui accompagnent nos fac-simile :

« 1er-15 février 1844... — Je « termine pour Dauzats l'*Arrivée du Prince Royal* « *aux Tuileries*, 150 fr., et « *la Lutte*, 250 fr. Ce dernier « bois a été difficile à faire. « J'ai fait poser les modèles « Dozi, Canu, Poirier et le « nègre Joseph. »

Puis voici une note et des croquis pris à l'étranger, c'est-à-dire en Écosse :

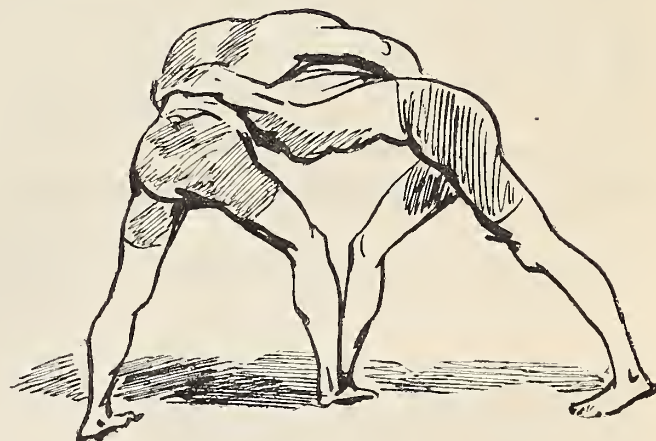
« 1851. 11 juillet. — Je « continue le portrait de « M. Ramsay. Nous allons « tous au parc de Lord Holland à Notting-Hall. Nous « y voyons des jeux, des « danses écossaises, des « courses en sacs, des lutteurs français... »

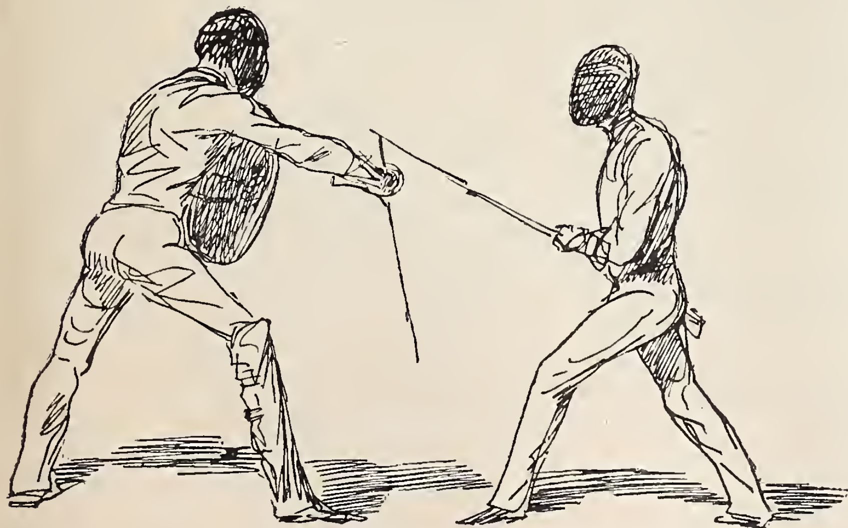
Enfin plus tard, pendant les premiers mois de 1856, Raffet fit comme toujours de nombreux croquis. Il fit aussi de nombreuses études d'armures et de costumes dans les arsenaux de Vienne.

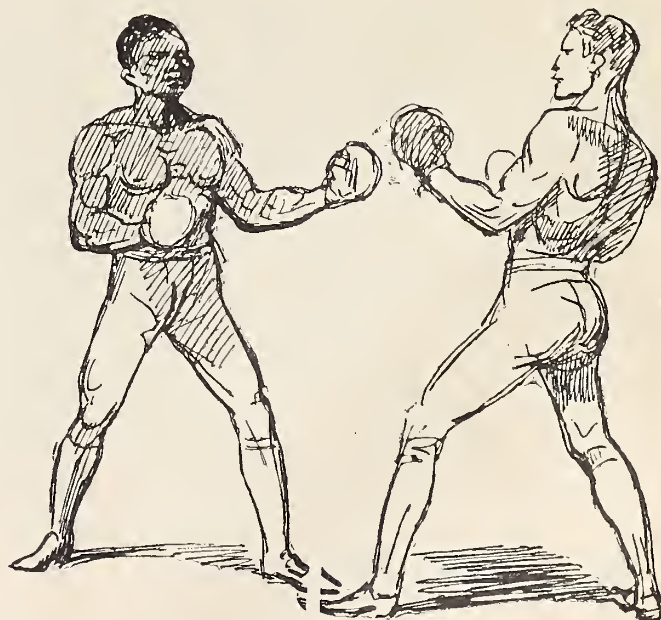
C'est une de ces études que nous donnons ici.

Am. D.









CROQUIS EN FAC-SIMILE, par Raffet.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 86. — CRYPTOGRAPHIE.

B NBSCN HDSF JGLR KN TSLPNPN NTR OMSVGVBNPNFR BG TNDBN XLMXSFTRGFXN KGFT BGHDNBBN SF ODLTTN NRMN RSDQSDMT TLFXNMN TGFT QGPGLT NRMN ZNMLKLHDN.

N° 87. — LEXICOLOGIE.

Voyelles E. I. U, deux employées deux fois, — Consonnes N. R. S. T. V, une employée deux fois. — Un mot de onze lettres.

N° 88. — MOTS EN TRIANGLE.

Diplôme. — Lettre refusée. — Fleuve espagnol. — Une visée. — A Bagnolet. — Et chez Thésée.

N° 89. — MOTS EN LOSANGE.

Chez Phébus et Phébé. — Dernier mot du volume. — En janvier. — Sur la bouche. — Et toujours dans la brume.

N° 90. — MOTS CARRÉS.

Dans l'Olympe. — Au bouchon. — Festin ou pique-nique. — Fille de l'Hélicon. — Et greniers en Afrique.

Solution du problème du n° 60.

N° 81.

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
VOLTAIRE.

N° 82.

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.
CORNEILLE.

CARRÉ MAGIQUE N° 83.

14	6	23	2	20
3	17	15	9	21
10	24	1	18	12
16	13	7	25	4
22	5	19	11	8

N° 84.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
LA FONTAINE.

N° 85.

N O N
O U I
N I D

Solutions justes :

M. A. Bout, à Neuilly : 71 à 80. — Pas ort : 76 à 80.

EDME SIMONOT.

CORRESPONDANCE.

Par une aimable lettre du 18 mars, à laquelle il nous pardonnera de n'avoir pu répondre plus tôt, un lecteur nous a demandé de faire connaître la clef de la cryptographie, n° 67, publiée dans la *Revue* du 1er mars. Cette clef est tellement simple que nous ne pouvions d'avance y faire la moindre allusion sans mettre trop complétement les chercheurs sur la voie : il ne s'agit que de lire la phrase à rebours en commençant par la dernière lettre, pour finir par la première. Presque toujours cet enfantillage, tout élémentaire, embarrasse moins les novices que les habiles, au premier rang desquels, notre correspondant actuel a tous les droits possibles d'être compté.

E. S.

LES CARTES

LE WHIST.

Préceptes en vers.
(Suite.)

13° L'adversaire s'est-il montré riche en atout
Faites-le sur vos rois couper à tous les coups.

La raison eût exigé *sur vos cartes rois*, mais la rime ne l'a pas permis. Ce précepte est la contre-partie du précédent.

Il vaut mieux désarmer son adversaire que son partner.

14° Avec une séquence, en tout cas, il importe
De prendre avec la faible et de jouer la forte.

Parfait.

Néanmoins, si la forte est maîtresse absolue, vous ne l'indiquerez pas suffisamment à votre partner, tandis que en lui jouant la plus faible, qui a une valeur égale et qui passe, vous l'éclairez de suite.

15° Avec l'as et la dame au moment de finir
Donnez la main à gauche afin de voir venir.

C'est on ne peut plus juste, mais ce n'est pas toujours possible. On doit néanmoins le tenter en tout état de cause.

16° Avec un mauvais jeu, vous n'avez rien à faire
Qu'à vous sacrifier pour votre partenaire.

C'est ce que nous avons tâché de démontrer dans une précédente causerie. *Abnégation et autorité.*

17° Votre joueur s'est-il défaussé ? Dans ce cas
Gardez-vous d'attaquer la couleur qu'il n'a [pas.

La défausse indique la mauvaise couleur ou bien la très-forte si on en jette les cartes maîtresses.

18° Pour l'impasse il n'est point de règles bien [tracées
C'est un champ ouvert aux plus grandes pen- [sées.

Distique un peu ambitieux dans la forme, mais très-vrai dans le fond.

19° Tel joueur pied à pied défendra son terrain
Le maître, d'un coup d'œil, sait fixer le destin.

C'est la différence du bon joueur au grand joueur dont nous avons parlé dans une précédente causerie.

20° Sur votre jeu rangé, compté, faites d'avance
D'après sa force, un plan d'attaque ou de dé- [fense.

C'est une bonne théorie qui a surtout son application au jeu du mort et pour celui qui le conduit.

Néanmoins un bon joueur saura à chaque instant modifier son plan suivant les indications du jeu, passer de l'offensive à la défensive et réciproquement, car il est impossible de prévoir la distribution des cartes chez ses adversaires.

21° D'abord au partenaire indiquez votre jeu
Puis sur le sien connu, jugez en second lieu.

Jouer serait mieux que juger, mais ce dialogue n'est pas toujours possible, et il est interrompu trop souvent par les adversaires.

22° Hors la nécessité sachez vous abstenir
D'entamer des couleurs, mieux vaut y voir [venir.

Ce précepte est bon pour la défensive, mais si on le suivait aveuglément, personne n'oserait attaquer, et il n'y aurait plus alors ce langage muet des cartes si éloquent pour ceux qui savent le comprendre.

23° Comptez chaque couleur ; rappelez-vous sur- [tout
Et le nombre restant et le nombre d'atouts.

Il n'y a pas de joueurs de Whist dignes de ce nom qui ne doivent savoir qu'elle est, dans la durée du coup, la carte roi de la couleur, et qui souvent ne puisse dire où elle se trouve, — un huit et même un sept peuvent être devenus rois au troisième coup et exiger un atout pour être pris.

Cette connaissance exacte de la position du jeu, à un moment donné, ne s'acquiert que par une observation incessante et une mémoire active. Jugez si le silence doit être nécessaire !

OLD TRICK.

(A suivre.)

COURRIER DES THÉATRES

THÉATRE DES NATIONS : *Camille Desmoulins*, drame en cinq actes, de M. Emile Moreau. — THÉATRE DU CHATELET : *Salvator Rosa* (reprise), drame en cinq actes, de M. Ferdinand Dugué. — COMÉDIE FRANÇAISE : *Ruy-Blas*, drame en cinq actes, de Victor Hugo.

Le Théâtre des Nations (?) — ancien Théâtre-Historique — vient d'ouvrir avec un drame en cinq actes de M. Emile Moreau, *Camille Desmoulins*.

Le directeur de ce théâtre, M. Gustave Bertrand, feuilletoniste théâtral de la *République française*, est un de nos plus érudits et plus sympathiques confrères. A ce double titre, tout ce qui tient une plume fait des vœux sincères pour son succès. Et si sa première tentative n'a pas réussi complétement à son souhait et au nôtre, nous éprouvons un regret très-vif à le constater.

Le théâtre est un merveilleux instrument de propagande. Aux mains de la politique, il devient une arme très-légitime, mais aussi très-dangereuse. Comme le dit excellemment M. Auguste Vitu, dans son intéressante étude sur les origines de *Ruy Blas*, « le malheur et le danger des visées politiques, à la scène, c'est qu'elles provoquent la contradiction et la résistance en dehors de tout jugement littéraire. Le théâtre est le patrimoine commun du public ; quiconque s'en sert pour exposer ses opinions personnelles et livrer celles d'autrui à l'inadversion ou à la risée, manque de respect à une portion du public et n'en doit attendre ni tolérance ni justice. Ce n'est plus une représentation, c'est une bataille. »

Il n'y a pas eu de bataille à la première représentation de *Camille Desmoulins*. Cela tient à ce que l'auteur a eu le bon esprit et le bon goût de ne froisser aucune croyance, et qu'en se glorifiant ses Dieux, il n'a pas cru devoir traîner les schismatiques aux gémonies. S'il nous montre les républicains, Camille, Danton, Fabre d'Eglantine, Héraut de Séchelles, etc, sous un jour d'apothéose, il fait du légitimiste Dillon le type de toutes les vertus. De sorte que le public applaudit avec un touchant ensemble les Dantonistes saluant leur arrêt de mort par le cri de : vive la République ! Cette république qui les envoie à l'échafaud, et l'ancien garde du corps qui se livre lui-même à Sanson, en criant : vive le Roy !

Les Dieux de M. Emile Moreau sont les Dantonistes, c'est-à-dire les acteurs modérés, *indulgents*, comme on disait alors, du drame sanglant de la Terreur, ces réactionnaires qui, sur le tard, mordus aux entrailles par la pitié et peut-être aussi par le remords, alors que la guillotine fauchait les têtes françaises comme le bâton de Tarquin fauchait les têtes de pavots — dans le même but égalitaire — voulurent opposer au Comité de Salut Public le Comité de Clémence. Hélas ! ces Dieux-là sont de la race de ceux dont Chateaubriand a dit : « Les Dieux s'en vont ! » On l'a bien vu au dénouement de *Camille Desmoulins*, où tous les éléments sympathiques de la pièce gisent pêle mêle dans le panier de l'exécuteur, et où il ne reste debout que la maigre silhouette du député d'Arras planant, avec un ricanement sinistre, sur les cadavres mutilés de ses victimes. Moralité tristement significative pour ceux qui rêvent d'une République athénienne, définitivement fondée sur la modération, la justice, l'horreur des représailles et le respect de la loi !

Il nous a semblé, — et cette remarque pourra paraître singulière sous notre plume, — que M. Emile Moreau, pour concentrer toutes les sympathies sur ses personnages de prédilection, sur ses Dieux, avait poussé trop au noir la sombre physionomie de Robespierre et l'avait peint plus odieux que nature. Le jour où Camille, Danton et les autres, cessèrent d'être ses complaisants, parce que derrière l'Incorruptible ils avaient entrevu le Dictateur, leur tête ne tint plus à leurs épaules. L'ambition menacée du *doux* Maximilien fut le ressort invisible qui fit s'abattre sur elle le fatal couperet. Était-il besoin de donner à sa haine implacable le mobile bas et répugnant de la jalousie, et d'attribuer la fin tragique de Desmoulins à la rancune d'un amour malheureux pour la tendre et infortunée Lucile ? La mémoire du trop fameux terroriste est bien assez chargée, sans donner encore contre lui, à l'impartiale histoire, ce puéril et apocryphe grief.

Si ce parti pris de férocité contre Robespierre ne saurait le rendre plus méprisable aux yeux de la postérité, le parti pris d'indulgence envers Camille Desmoulins, et son *groupe* politique, ne saurait accroître les sympathies que leur malheur inspire, mais qu'amoindrissent singulièrement les terribles responsabilités dont ils ont assumé la charge. La tête sous le couteau, s'ils avaient eu les mains libres, ils auraient pu se frapper la poitrine, en disant : *meâ culpâ !* Leur mort fut la fin logique de leur vie. Pour ne parler que de Camille, est-il une existence plus aventureuse, plus mobile, plus variable, moins équilibrée que la sienne ? Après avoir « bouleversé la France », comme il l'écrit à son père, provoqué le soulèvement du Palais-Royal, applaudi, dans le *Discours de la Lanterne*, aux exécutions populaires qui suivirent la prise de la Bastille, préparé l'assaut des Tuileries, — nous n'ajouterons pas « trempé dans les massacres de septembre », car la preuve de sa complicité n'a jamais été faite, — ne fut-il pas une des colonnes du club des Jacobins ? N'a-t-il pas, par d'injustes et violents pamphlets, *tué* la Gironde, *tué*, de la même manière, Anacharsis Cloots et les hébertistes, et justifié d'avance, par ces... étourderies les plus cruelles représailles ? Que reprochait-il aux Girondins ? Hélas ! ce stupide grief que tous les partis se jetaient alors à la tête, de conspirer contre la République et de pactiser avec l'étranger. Et quand Fouquier-Tinville formula contre lui la même accusation ridicule, le souvenir de ces pages iniques : *Brissot dévoilé*, *Histoire des Bris-*

solins, ne devait-il pas arrêter la protestation dans sa gorge? Certes, il est digne de pitié le sort de ce jeune homme qui, après avoir eu le courage de proposer, en pleine Terreur, l'établissement d'un Comité de Clémence, de réclamer l'élargissement de deux cent mille *suspects*, meurt à trente-trois ans, « l'âge du sans-culotte Jésus, âge critique pour les hommes », selon sa pittoresque expression. Mais cette pitié s'affaiblit quand on songe que ce patron du Comité de Clémence avait été le patron du Comité de Salut Public, que ce briseur de cachots avait contribué à les remplir, et que, quelques jours avant son arrestation, il avait battu des mains au supplice des hébertistes et poussé la cruauté jusqu'à faire escorter la charrette d'Hébert par des hommes portant des petits fourneaux au bout d'une pique, allusion féroce et d'un goût douteux aux fourneaux du *Père Duchesne!*

En dehors de la politique, les contradictions, les variations de Camille Desmoulins, ne sont pas moins frappantes. Instrument docile de Robespierre jusqu'au jour où il sentit la nécessité de réagir, lorsque le député d'Arras voulut battre en brèche les ultras, promoteurs du mouvement anticatholique; c'est la plume ardente de Camille, qui ouvrit la campagne contre ces continuateurs de Voltaire. A la veille de mourir, dans une lettre écrite à sa femme, il affirmait sa croyance en Dieu. Et pourtant, à deux années de distance, il avait pris l'initiative du premier baptême purement *laïque* et municipal, en faisant inscrire son fils Horace sur les registres de l'état-civil, en dehors de toute cérémonie religieuse, comme en témoigne l'extrait suivant :

« Cejourd'hui, 8 juillet 1792, est comparu par devant nous, officier municipal, etc., Benoît-Camille Desmoulins...., lequel nous a dit..... que la liberté des cultes étant décrétée par la Constitution, et que, par un décret de l'Assemblée nationale législative, relatif au mode de constater l'état-civil des citoyens autrement que par des cérémonies, il doit être élevé dans chaque municipalité chef-lieu un autel sur lequel le père, assisté de deux témoins, présentera à la patrie ses enfants; le comparant, voulant user des dispositions de la loi constitutionnelle, et voulant s'épargner un jour, de la part de son fils, le reproche de l'avoir lié par serment à des opinions religieuses qui ne pouvaient pas encore être les siennes, et de l'avoir fait débuter dans le monde par un choix inconséquent entre neuf cents et tant de religions qui partagent les hommes, dans un temps où il ne pouvait pas seulement distinguer sa mère; en conséquence, il nous requiert, etc. »

Il faut savoir gré à l'auteur de *Camille Desmoulins* de ne pas nous avoir présenté son héros comme le premier apôtre de la *Foi civile*, qui fait de si étranges prosélytes aujourd'hui.

Donc, au point de vue politique, le personnage de Camille manque de cette unité, de cette suite, de cette homogénéité, pour ainsi dire, si nécessaire dans un héros de théâtre. Il fatigue l'intérêt, en l'éparpillant. L'intérêt, il fallait le demander aux poétiques et dramatiques amours de Desmoulins et de Lucile, et on l'aurait trouvé puissant, empoignant, irrésistible dans cette idylle éclose parmi les saturnales de la Terreur comme un lys parmi des ronces, dans l'énergique contraste de ces joies intimes avec les sanglantes tragédies de la rue. Dumas l'avait bien compris, lorsqu'il mit à la scène le *Chevalier de Maison-Rouge* et qu'il accrocha dans le cadre lugubre de 93 une de ces histoires d'amour et de ces aventures chevaleresques auxquelles il excellait. Les clubs, les guillotinades, les personnages historiques, les Girondins, par exemple, n'y figurent que comme épisodes, et, pour ainsi parler, comme repoussoirs; et la douce figure de Marie-Antoinette, qui pourtant domine toute l'action, reste à la cantonade. L'illustre dramaturge ne s'est servi de l'histoire que comme d'un décor; il ne s'est point donné la tâche stérile de peindre les mœurs politiques d'une époque sur laquelle la lumière n'est pas encore faite, mais il s'est étudié à faire revivre les ardeurs, les sensations, la fièvre morale d'une période où la certitude de vivre peu faisait mettre les morceaux doubles, où la durée éphémère des amours doublait la faculté d'aimer, et où chacun semblait avoir pris pour devise le mot célèbre de Camille : « Mangeons, buvons, *aimons*, nous mourrons demain ! »

L'auteur de *Camille Desmoulins* a suivi la méthode inverse et c'est en cela que se révèle la faiblesse et l'infériorité de sa conception. Dans son œuvre, l'histoire, c'est-à-dire le cadre, est tout; la fable romanesque, c'est-à-dire le tableau, n'est rien. Les amours de Camille et de Lucile sont relégués au deuxième plan, et ils seraient d'un ragoût assez médiocre, si M. Moreau n'avait imaginé de donner pour rival au héros du 12 juillet le brave Dillon. On passerait sur la hardiesse de l'invention si le drame en tirait une saveur nouvelle; si de cette rivalité imaginaire jaillissait une situation inattendue. Il n'en est rien, et de cette hardiesse, qui pouvait être heureuse, il ne reste que le regret de voir un croc en jambes inutile donné à l'histoire dans une pièce si implacablement historique.

En résumé, le tort de *Camille Desmoulins* est de n'être qu'un chapitre d'histoire découpé en tranches et transposé de récit en dialogue par un homme aussi ferré sur la Terreur que M. Sardou sur la Réforme. C'est à cette connaissance approfondie d'une époque très en faveur dans le public actuel, que la pièce de M. Moreau devra peut-être un succès de longue haleine. Nous le lui souhaitons de grand cœur, en nous hâtant de déclarer que, si succès il y a, la meilleure part en doit être imputée aux merveilles de la mise en scène, à la pittoresque exactitude des décors, aux soins scrupuleux des détails, à la richesse et à la vérité des costumes. Cette restitution de Paris sous la Terreur est de l'art le plus raffiné. C'est la part de la direction, et on ne saurait la lui faire trop large. Pour être né d'hier à la vie directoriale, M. Bertrand ne doit rien aux impressarii les plus chevronnés.

La jeune troupe qu'il a recrutée un peu partout est allée au feu comme une compagnie de vieux soldats. Mlle Léonide Leblanc est la Lucile rêvée; elle m'en voudrait de parler de sa beauté; mais avec elle, et avec l'autorité réelle qu'elle acquiert tous les jours, ce n'est point là un banal échappatoire. Mlle Marie Dumas déploie une verve et un esprit d'enfer dans le rôle biscornu d'Olympe de Gouges. M. Frédéric Achard joue Camille Desmoulins avec sa jeunesse, sa pétulance et sa belle humeur habituelles; Camille avait tout cela, avec du cœur en plus. M. Maurice Simon a composé un Danton assez ressemblant au physique; mais Danton ne prêchait pas, il rugissait. Un très-élégant et très-chaleureux Dillon que M. René Didier. M. Mortimer fait le Père Duchesne comme Paulin Menier faisait Choppard; il y a de ça, et il eût pu choisir pire modèle. Tous les autres rôles sont tenus d'une façon plus que satisfaisante.

Le Châtelet a repris un vieux drame de M. Ferdinand Dugué, *Salvator Rosa*. Dumaine y est superbe, et c'est une injustice que de lui jeter, comme on l'a fait, le souvenir de Mélingue dans les jambes. Ce n'est pas un pastiche, c'est autre chose, mais ceci vaut cela. Près de lui, nous avons applaudi Mlle Marie Grandet qui, depuis trop longtemps, faisait l'école buissonnière. Bonne à prendre, bonne à garder. Avec ces éléments, renforcés par un adorable ballet où Grévin a mis son estampille, M. Castellano peut monter à loisir la *Vénus Noire*, de M. Adolphe Bélot.

Nous avons assisté mercredi, dans la journée, à la répétition générale de *Ruy Blas*, à la Comédie-Française. La première représentation aura lieu quand paraîtra ce journal. Sans rien préjuger de l'opinion du public, nous ne croyons pas nous avancer beaucoup en prédisant à cette belle œuvre un succès égal à celui qu'elle obtint, à l'Odéon, il y a quelques années. Nous y reviendrons en détail dans le prochain numéro.

ÉMILE BLAVET.

MUSIQUE

La première représentation à l'Opéra-Comique de *la Flûte enchantée*, annoncée pour mardi dernier, a été reculée par suite d'une légère indisposition de Mlle Bilbaut-Vauchelet. La direction compte beaucoup sur cet ouvrage, dont les études ont été dirigées avec le plus grand soin et dont les rôles principaux sont confiés à des artistes capables d'en faire ressortir les incomparables beautés.

La partition de *la Flûte enchantée* a été écrite par Mozart en 1791, l'année même de sa mort. Ce magnifique ouvrage, commencé au printemps, interrompu par un voyage à Prague pendant lequel l'illustre maître écrivit *la Clemenza di Tito*, fut repris et terminé au mois de juillet, puis mis à l'étude et représenté le 30 septembre de la même année, au théâtre de Vienne, alors dirigé par le librettiste Schikaneder.

Le succès fut prodigieux et sauva Schikaneder d'une faillite certaine; mais il ne rapporta guère au compositeur : en effet, Mozart, déjà malade et tourmenté de pressentiments funestes, avait négligé certaines formalités nécessaires à la garantie de ses intérêts. Schikaneder profita de cette négligence pour s'attribuer non-seulement tout le produit de la recette mais encore celui de la vente des partitions. Aujourd'hui, les compositeurs sont plus prévoyants, ce dont je suis loin de leur faire un crime.

La Flûte enchantée, traduite, ou plutôt parodiée en français par Morel, avec des *arrangements* musicaux de Lachnith, et intitulée *les Mystères d'Isis*, fût représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Opéra, le 20 août 1801, où elle obtint un très-grand succès. Cent trente-quatre représentations de cet ouvrage ont été données à l'Académie de musique jusqu'au 2 mai 1827, date de la dernière représentation.

En 1865, M. Carvalho, alors directeur du Théâtre Lyrique, eut l'idée de faire traduire le chef-d'œuvre de Mozart par MM. Nuitter et Beaumont, avec tout le respect dû à cette belle partition. L'ouvrage, très-soigneusement monté, produisit un effet considérable. Il y a tout lieu d'espérer que le succès viendra encore une fois consacrer la dernière œuvre dramatique du grand maître de Salzbourg.

LÉON DELAHAYE.

P.-S. — On annonce pour le mardi de Pâques, dans la Salle des fêtes du Trocadéro, à 2 heures précises, un festival dont voici le programme :

Première partie : Messe solennelle de Sainte-Cécile, avec soli, chœurs, orchestre et orgue.

Deuxième partie : 1. Marche religieuse (orchestre); 2. *Gallia* (soli, chœurs et orchestre); 3. Entr'acte de *Philémon et Baucis* (orchestre); 4. *Près du fleuve étranger* (chœur et orchestre); 5. Chœur des soldats de *Faust* (chœur et double orchestre).

Tous ces morceaux, de la composition de M. Ch. Gounod, seront dirigés par le maître en personne.

GRAVURES

Un cas embarrassant, tableau de M. E. KARGER.

La correspondance entre amoureux est en général aussi simple que facile. Ils ont terriblement des choses à se dire mais tout cela s'exprime d'une façon rapide et claire à la fois. Les désirs se lisent dans les yeux et une pression de main en dit plus qu'on n'en pourrait mettre dans un roman en six volumes. Toutefois cela est fort bien, cela est parfait, tant qu'on est près l'un de l'autre, mais quand de grandes distances vous séparent, ces moyens-là ne suffisent plus. C'est alors que commencent les embarras. Être obligé de lire, d'écrire, que c'est gênant! surtout quand on ne sait ni lire ni écrire. La difficulté devient encore plus grave quand, dans tout le village, monsieur le curé est le seul lettré. Il faut bien alors que la correspondance passe par ses mains et l'on comprend que ce soit toujours une affaire quelque peu délicate. Par bonheur, notre vieil ecclésiastique paraît assez bien disposé en faveur de la jeune villageoise qui se tient devant lui, si nous en croyons l'expression de bienveillance empreinte sur sa physionomie.

Cette composition de M. E. Karger marque un nouveau progrès chez ce jeune et persévérant artiste dont le talent continue à se développer de la façon la plus heureuse. D.

* * *

∴ On nous fait remarquer fort justement que notre numéro 19, qui contient une gravure « *Bohémiens devant Louis XI* » par Maurand, ne fait pas mention du nom de M. P. C. Comte, le peintre bien connu, auteur de cette composition habile et amusante.

CHRONIQUE DU SPORT.

le Bois de Boulogne.

La vie parisienne, est à vrai dire le centre d'un cercle limité, dont le mouvement de rotation suit pas à pas le cours des saisons. Nous entrons dans la première phase, de cette évolution régulière; celle où, désertant ses quartiers d'hiver, une partie de la population, s'abat comme une nuée d'hirondelles sur ces verdoyants domaines, dont les frontières s'étendent de l'obélisque de Luxor aux riants coteaux de Saint-Cloud : enfin c'est *le printemps*.

Je ne vous dirai pas comme certain magasin de ma connaissance, et de la vôtre *tout y es frais et joli comme le titre*. De cela, je n'oserais en répondre :

Souvent printemps varie,
Bien fol est qui s'y fie.

Prenez vos précautions, c'est ou jamais le cas de rappeler, un vieil adage fort sage : *en avril, n'ôte pas un fil*. Néanmoins la cloche a sonné le drapeau du storter s'est abaissé : le printemps est parti en bonne conscience, on ne saurait se plaindre, le départ n'est pas mauvais; surtout en se souvenant de cet épais manteau de neige, dont les plis ont pesé si lourdement, sur nos épaules cet hiver.

Comme évoqués par une baguette magique, on voit tout à coup, surgir dans ce royaume radieux : les courses, les chevauchées matinales au Bois de Boulogne, le concours hippique, l'Exposition de peinture, le Cirque, l'Hippodrome, les cafés chantants, Mabile et même Guignol : il y en a pour tous les goûts. Au milieu de cette série d'enchantements, je prendrai ce qui m'appartient, c'est-à-dire les courses, le Bois de Boulogne, le concours hippique, le Cirque et l'Hippodrome, le reste, ne me



UN CAS EMBARRASSANT, par M. E. Karger. *(Neue Ill. Zeitung.)*



LE JARDIN DE LA MARRAINE
Par M. Firmin Girard.

(*Illustration.*)

regarde pas, j'en ai très-suffisamment je vous assure.

Le Bois de Boulogne, est parti en tête et fait le jeu grand train. On ne voit plus, comme il y a un mois à peine, de rares cavaliers disséminés, la figure violacée par le froid, courbés sur l'encolure, se croisant aux grandes allures, en échangeant, un salut succinct de la tête, se hâtant de rentrer chez eux au coin du feu, après avoir accompli, une sorte de devoir, pour l'acquit de leur conscience et la santé de leurs chevaux. Avec le soleil vient de reparaître, ce brillant escadron d'amazones, émaillé de charmantes têtes, toutes connues, d'ailleurs. Je n'ai pas encore aperçu une fleur fraîchement éclose. La toilette des femmes à cheval, a subi une transformation complète, depuis plusieurs années déjà. On ne voit plus, Dieu merci, de ces vieilles amazones françaises, engoncés de corsage, plissés à la taille, avec jupes larges et longues balayant la poussière, se ballonnant au gré du vent, couvrant la croupe du cheval et faisant ressembler à un paquet une jolie femme ensevelie sous tout cet étrange attirail.

On est peut-être, me direz-vous, tombé dans l'excès contraire, c'est possible; il y a bien par-ci par-là, quelques fourreaux de parapluies, un peu trop étroits. Ce n'est pas, pour mon compte, que j'y trouve autrement à redire, et cela vaut certes mieux, que les sacs informes d'autrefois; mais enfin il y a excès, et en tout il faut savoir garder une juste mesure. Ce n'est pas toujours chose facile; cependant cela existe, et tenez, je l'ai vu pas plus tard ce matin; vous pouvez vous en convaincre comme moi. Je ne vous dirai, ni où, ni à quelle heure, j'ai pour principe de ne jamais commettre ces sortes d'indiscrétions. Mais cherchez un jour, dans l'avenue de l'Impératrice, vous ne pouvez manquer de remarquer, un cheval alezan doré, de haute race, gentilhomme du sabot aux oreilles, un de ces animaux qui traversent rarement la Manche, ils coûtent trop cher et on ne les apprécient pas ce qu'ils valent chez nous. Regardez le s'avancer, à ce pas nonchalant et cadencé particulier aux chevaux de sang noble, les effets métalliques de sa robe dorée, étincèlent aux rayons du soleil; il marche la tête haute sans porter au vent, la queue détachée, mais non en panache comme une gravure de Victor Adam : son pied tombe à terre, dans un mouvement à la fois moelleux et élastique, semblant, suivant une expression pittoresque de ce langage imagé des maquignons *mépriser la terre*. Maintenant regardez l'amazone, elle est assise dans sa selle, avec une position, aisée, facile, élégante, exempte à la fois, de raideur prétentieuse et de désinvolture apportée. Le cou, sort gracieux des épaules; celles-ci, tombent naturellement, les coudes collés au corps, la taille souple et flexible; l'habit, oh! celui-là, il sort des ateliers de l'un des meilleurs tailleurs de Londres, j'en réponds (on n'en fait pas comme cela en France), ajusté, sans être collant, il laisse deviner, sans rien dévoiler: un faux-col, une cravate noire très-étroite, un chapeau mis absolument comme celui d'un homme, les cheveux serrés derrière la tête, complètent le plus ravissant ensemble, qu'il soit possible de rêver. La main soigneusement ganté tient insoucieusement le bout des rênes, sans avoir l'air d'y toucher, mais soyez tranquille, elle mène son cheval et le mène bien. Vous allez la voir, tout à l'heure, l'embarquer de pied ferme, au petit galop à droite, dans une battue régulière, harmonieuse et cadencée: tout cela, se fait naturellement, sans secousse, sans mouvement brusque, le cheval et sa maîtresse, semblent mouvoir en vertu d'un accord commun dont les signes échappent à l'investigation la plus minutieuse. L'avez-vous reconnue? Non. Eh! bien, alors vous ne la connaissez pas. Je me garderai bien de vous la nommer, mais voilà le modèle; plusieurs pourront se retrouver, et je me hâte d'en convenir, de près ou de loin. Quelques-unes lui ressemblent, cependant je la reconnaîtrais entre mille.

Je ne sache pour mon compte, rien de plus séduisant au monde, qu'une jolie femme, montant bien un joli cheval; ces deux attractions, si puissantes isolées, deviennent irrésistibles réunies. L'éducation d'une femme à cheval, a cela de particulier qu'elle s'accomplit, beaucoup plus vite que celle d'un homme. Il n'y a pas de milieu, en un mois ou six semaines elle devient une amazone, élégante gracieuse, et à la condition d'avoir un cheval convenable, elle n'est déplacée nulle part; ou bien, elle restera un paquet toute sa vie. L'homme au contraire, est longtemps avant de prendre l'habitude mécanique du cheval, et s'il n'arrive pas à monter réellement bien, il trouve le moyen de rester éternellement ridicule, et surtout prétentieux. En hiver, on rencontre d'ordinaire au bois de Boulogne des cavaliers sérieux, et cela se comprend; il faut avoir réellement le goût de l'équitation, et du cheval, pour s'astreindre à une promenade dont les intempéries capricieuses, de la saison, ne font pas précisément tous les jours une partie de plaisir. Aussi les choses vont-elles comme de soi, on se dépasse, on s'évite, on se rejoint, on se croise à n'importe quelle allure, sans se gêner réciproquement, se tenant à sa place, laissant les autres à la leur, sans même avoir besoin d'y penser, et tout est pour le mieux, dans la plus agréable promenade du monde.

Mais voici le moment, où semblent sortir de terre, cet essaim de cavaliers de hasard, assis provisoirement, sur leur selle; s'en allant à l'aventure, à la manière d'un catapulte, quant ils ont un cheval chaud; s'arrêtant quand ils vous croisent, si leur monture est moins ambitieuse. Le cheval a l'air de se demander à lui-même, s'il doit continuer sa route, ou rebrousser chemin avec le compagnon que le hasard lui envoie. Quant au cavalier, il est absolument étranger à la question, a l'air de penser à tout autre chose, principalement à ne pas tomber, le reste ne le regarde pas. Ces Mazeppa d'un genre particulier, montent d'ordinaire à cheval deux mois par an, du 15 avril à la mi-juin, passé ce terme, ils s'occupent de tout excepté de ça. C'est en vérité, une assez singulière idée, de s'être mis dans la tête, que l'homme monte à cheval comme le canard va à l'eau, ce n'est cependant pas précisément la même chose.

Cela les regarderait en fin de compte, s'il s'agissait d'eux seulement, mais malheureusement, ils sont dangereux pour les autres. Les règlements de police, ne peuvent, je le sais, intervenir, en ces sortes de choses; cependant on a bien défendu, l'entrée du bois de Boulogne aux chiens. Ils y circulent il est vrai, en pleine et entière liberté, sauf à de rares intervalles intermittents, où, subitement, l'idée prend de les en exclure, pour les y laisser revenir huit jours plus tard, enfin, ça se passe en famille. Mais, je vous en donne ma parole, j'aimerais beaucoup mieux rencontrer un équipage tout entier, que de me retrouver vis-à-vis de beaucoup de ces messieurs. Vous ne savez jamais s'ils vont prendre leur droite ou leur gauche; généralement, ils choisissent la gauche, probablement parce qu'il est d'usage de prendre la droite. Ils vous arrivent comme une trombe, à tombeau ouvert, et vous vous apercevez avec effroi, qu'ils mènent succinctement leur cheval : des allées où un escadron défilerait, à plein galop par quatre, ne sont plus assez larges pour deux personnes de front.

En bon camarade, je crois devoir vous jeter le cri d'alarme; gardez-vous donc, vous êtes en danger de mort; en vous le disant, je suis beaucoup plus sérieux que je n'en ai l'air. Le pire, est de n'avoir aucun moyen de défense; car, se battre, en fin de compte, c'est une chose comme une autre, mais encore, faut-il tâcher de le faire à armes égales, et nous sommes absolument à la merci, de ces ouragans échevelés. Encore, si on nous permettait de prendre des revolvers; puisqu'il s'agit de se tuer, j'aime mieux que ce soit eux que moi.

LE TURF.

S'il était aujourd'hui possible de tirer relativement à la production de trois ans, une induction quelconque de l'ensemble de la première journée des courses du Bois de Boulogne; elle se résumerait tout entière dans le nom d'*Avermes*. On serait forcément amené à conclure, qu'en dehors du vainqueur du prix de *Lutèce*, même en y comprenant *Shéridan*, tous les poulains ayant couru, tant au Vésinet qu'à Reims, avant l'ouverture de la saison régulière, sont d'une qualité dont le niveau moyen ne s'élève pas beaucoup au-dessus de celui des concurrents de prix à réclamer.

Ce serait, à mon sens, une appréciation un peu hâtive et précipitée, en considérant surtout l'état évidemment incomplet dans lequel plusieurs d'entre eux se sont présentés sur le terrain. *Shéridan* surtout doit être, à cet égard, l'objet d'une excessive réserve. *Venise* s'est montrée, à vrai dire, le seul adversaire sérieux d'*Avermes*, dans le prix de Lutèce, celui-ci ne s'est pas débarrassé sans peine de la pouliche et l'on doit se souvenir qu'elle a fait *dead heat* à Maisons-Lafitte avec *Shéridan*. Le gagnant de ce fameux Derby du Vésinet, dont l'inauguration a fait tant de bruit, n'a donc vraisemblablement pas couru, sur son mérite à Reims; dans tous les cas, cette défaillance mérite au moins confirmation avant d'être acceptée comme définitive.

Quoi qu'il en soit, la saison s'est ouverte, en raisonnant toujours relativement aux poulains de trois ans, sur l'impression d'une certaine supériorité de l'écurie de M. Ed. Fould, tout au moins pendant la première phase de la réunion du printemps. Ce fait résulte également de la victoire d'*Avermes* dans le prix de Lutèce et de la défaite douteuse de *Sphinx* dans celui de Guiche. Cette prérogative était d'ordinaire le privilège des couleurs de M. le comte de Lagrange; elle s'est déplacée cette fois, très-probablement en raison des mêmes causes. Les chevaux de M. Ed. Fould sont entraînés près de Moulins, cette contrée a eu l'heureuse chance d'être préservée cet hiver des avalanches de neige dont le ciel s'est montrée si prodigue vis-à-vis de nous, de sorte qu'ils ont pu travailler à leur aise; leurs concurrents, au contraire, ce sont trouvés condamnés à un repos forcé.

Cette suprématie ne reste pas, quant à présent du reste, accentuée, de telle sorte qu'elle puisse causer de bien grandes appréhensions. *Avermes* a gagné le prix de Lutèce, sûrement, mais tout à fait à *l'ouvrage*, L'avantage du poids est tel pour les jeunes chevaux, qu'à moins d'être absolument dépourvus de qualité, ou de rencontrer un adversaire de quatre ans d'un ordre supérieur, la victoire est à peu près assurée aux débutants. Le champ ne comptait parmi les vétérans que *Caen*, animal incontestablement de seconde classe et *Cactus*, dont le caractère incertain rend toujours la défaite sans signification positive.

Avermes est un très-joli poulain, par *Uhlan* et *Attraction*, sauf le manque de taille, il est impossible de lui faire un reproche sérieux. Il réalise ce problème, en apparence paradoxal, d'être *court en dessus* et *long en dessous*. Cette sorte d'antithèse, résulte de l'inclinaison des lignes de l'épaule et de la hanche, suivant chacune de leur côté une direction oblique, et par conséquent s'éloignant l'une de l'autre en descendant et se rapprochant du montant : C'est l'idéal de la construction d'un cheval de course comme au reste de tout autre. De plus, *Avermes* est, suivant l'expression anglaise, fait d'un excellent métal; c'est un petit animal compact, parfaitement soudé dans ces articulations, doué d'une qualité incontestable et suivant tout apparence, d'un excellent tempérament. Il est appelé, je crois, à rendre de grands services à son propriétaire, mais je crains pour lui, qu'il ne manque un peu de classe. Comme son prédécesseur *Stathouder* l'an dernier, on pourrait à juste titre lui appliquer cette définition si expressive de *multum in parvo*. Ses débuts inaugurent heureusement la production de son père *Uhlan* encore inconnue en France.

Il serait téméraire de prétendre que *Sphinx* aurait dû gagner le prix de Guiche, mais on ne saurait nier qu'une faute commise à l'instant le plus décisif de la lutte, ne lui ait enlevé toute chance. Au reste, les hasards de la course lui ont été très-défavorables. *Sphinx* est d'abord mal parti, a eu beaucoup de peine à se débrouiller du peloton, il a dû venir tout à fait en dehors, conditions toujours peu avantageuse. Le poulain à l'air un peu lourd et son jockey, excellent poids léger d'ailleurs a peut-être manqué un peu de force; la tête du cheval lui a échappé précisément au moment où il avait le plus besoin de la tenir. Quant à l'heureux vainqueur, *Barde*, c'est un cheval d'une apparence peu flatteuse, et sa victoire, ne doit pas, dans mon opinion, donner une très-haute idée du champ qu'il a battu avec tant d'aisance.

L'heureuse chance des couleurs de M. Lupin dans la Bourse est presque traditionnelle, elle ne s'est pas démentie cette fois encore. La vieille jument *La Jonchère* n'a pas eu de peine à se débarrasser d'un lot de jeunes concurrents, sur lesquels il est assez difficile d'émettre une opinion bien précise, en voyant *Satisfaction*, arrivée seconde derrière *Avermes* dans le grand prix de Reims, ne pouvoir pas même être placée. S'il fallait adopter ce résultat comme base de raisonnement, il faudrait reconnaître tout le lot de trois ans comme étant d'une bien piètre qualité : Aucun d'eux n'ayant pu disputer la seconde ou la troisième place, aux deux seuls vieux chevaux de la course, en dehors du vainqueur *Fitz-Plutus* et *Le Marquis*.

Incertain a gagné le prix de la Grotte, et suivant toute prévision appréciable, *Gift* n'a pas rencontré d'adversaire dangereux dans le Prix de Chevilly.

Je ne pense pas, pour mon compte, que le Prix du Cadran soit échu au meilleur cheval, mais je suis certain qu'il a été gagné, je ne dirai pas par le meilleur jockey, tous étaient des hommes de premier ordre, mais au moins, par celui qui a le mieux monté ce jour-là. On ne saurait, suivant moi, donner le manque de conditions comme excuse de la défaite inattendue des deux champions de M. le comte de Lagrange, si favoris à juste titre. *Inval* ne se trouvait peut-être pas dans sa meilleure forme, mais il n'était pas mal. Quant à *Insulaire*, si l'on peut s'en rapporter à l'apparence extérieure d'un cheval pour se rendre compte de son état de santé, je ne l'ai jamais vu mieux. Il se pourrait qu'il fût un peu court d'ouvrage, mais pas suffisamment pour admettre qu'il n'ait pu figurer un instant dans la course depuis le départ, jusqu'à l'arrivée.

A mon avis, le jockey de *Brie* a pris une excessive liberté avec la jument, et ceux d'*Inval* et

d'*Insulaire* ont mis une haute témérité en restant à vingt longueurs derrière des adversaires dont, à l'exception de *Fauvette*, aucun n'était absolument à dédaigner. Celle-ci, était au reste, entrée sur le terrain uniquement pour leur servir de Leader, et dès que la course a commencé à marcher un train, elle ne s'est pas trouvée à la hauteur de cette tâche. On ne pouvait donc se faire aucune illusion, et il n'y avait pas à plaisanter. Pendant le dernier tiers du parcours, *Insulaire* et *Inval* auraient eu devant eux des chevaux de prix à réclamer, qu'ils n'auraient pu les rejoindre.

Quant au vainqueur, *Clocher*, il a été monté par Hudson avec une perfection artistique. Néanmoins, si *Brie*, malgré sa course folle n'avait, dans les cent derniers mètres, éprouvé un choc dont elle a boité quelques minutes en rentrant au pesage, je doute encore que *Clocher* eût pu lui arracher la courte tête dont l'intervalle a fait une différence de trente mille francs en plus ou en moins dans la poche de leurs propriétaires respectifs. L'irrégularité de la course n'est pas discutable, j'admettrais bien que *Clocher* ait pu battre *Insulaire*, comme il l'a fait déjà une fois ; mais par vingt longueurs, et sans que celui-ci ait pu lui opposer l'ombre d'une résistance ; c'est trop pour être vrai, et ce n'est pas soutenable, à moins qu'*Insulaire* ne soit même plus l'ombre de lui-même.

NED PEARSON.

COURRIER DE LA SEMAINE

Le printemps nous arrive décidément, maussadement, il est vrai, mais il nous arrive ; et, ma foi ! à cette époque d'à peu près, on ne saurait être exigeant. Sous la pluie, balancés par quelques bourrasques, sans soleil, les lilas se feuillent et les pêchers se couvrent de fleurs, tout renaît et la joie entre au cœur malgré le ciel brumeux et le sol boueux. La grande loi de la nature s'impose et les tourterelles roucoulent.

Ce serait le moment de faire une idylle et de raconter les amours sous bois, mais le veneur, qui a cependant le cœur sensible, est inflexible et, la loi à la main, il ne laissera en paix les hôtes de nos bois, comme dit le bon La Fontaine, qu'à l'échéance du 15 avril, jour marqué de la pierre blanche du bonheur pour les fauves et pour... les propriétaires.

Les braiments, amoureusement modulés en forêt, n'arrêtent pas les meutes, et l'équipage de Chantilly fait prouesse sur prouesse, décidé à mener jusqu'à la dernière heure. Parmi les laisser-courre de ces derniers jours, il en est un qui mérite d'être rapporté.

C'était jeudi dernier.

Le rendez-vous était aux Blanchamps. Il y avait là une cinquantaine de cavaliers corrects. Mme la comtesse d'Eu, en calèche, et à cheval le duc d'Aumale, le prince de Joinville et le comte d'Eu.

On attaque dans un petit bois deux cerfs : l'un est abandonné, et l'autre, ayant pris de suite son parti, les chiens sont découplés en meute à mort. L'animal est une belle bête, à sa troisième tête, qui prend un train d'enfer et le maintient pendant deux heures trois quarts, par monts et par vaux. Après avoir traversé deux fois la forêt du Lys, s'être fait voir au village de Bérillon, à Gourieux, il entre dans le village de Lamorlaye et va tomber roide mort dans le lavoir où les blanchisseuses battent leur linge en bavardant. L'effroi est général, et le pauvre animal, qui n'avait pas besoin de ce coup de grâce, reçoit tous les battoirs sur la tête. Puis on fit hallali et curée sur place, le poil fumant.

La chasse rentra, au son des fanfares triomphantes, laissant la viande aux blanchisseuses de Lamorlaye. Heureuses blanchisseuses !

Les gouvernements n'ont de raison d'être que parce qu'ils règlementent la vie sociale, et leur mission spéciale est de prémunir les hommes contre leurs propres passions. Or, parmi les hommes, le chasseur est certainement un des plus passionnés, et l'on s'explique facilement les rigueurs de la loi de fermeture. Malheureusement la loi, si impitoyable pour les honnêtes gens qui n'en ont pas besoin généralement, est impuissante vis-à-vis des malfaiteurs. Je n'en veux pour preuve que le perdreau que j'ai mangé cette semaine ; certes, ni vous, ni moi, ne l'aurions remarqué dans les champs, et si nous l'eussions salué ce n'eût été que d'un coup... de chapeau. La tentation de le saluer différemment ne nous fut jamais venue. Mais lorsqu'on le trouve tout rôti dans son assiette, comme les fameuses alouettes du vœu, on sent que si sa chair est appétissante, la voire est faible, et la gourmandise étant reconnue pour un péché mignon, on a la lâcheté de le manger et de ne pas maudire le criminel qui vous a procuré ce plaisir illicite.

Il est inutile, d'ailleurs, de s'indigner contre le braconnier et de réclamer sans cesse des lois plus sévères ; il n'existe que par nous et, sans notre faiblesse, il ferait un tout autre métier. Donc, ce n'est point à la Chambre qu'il faut demander protection, c'est à nous-même à édicter la loi virile. Je propose donc à tous ceux qui font la mode, aux maîtresses de maison surtout, de déclarer qu'il est indigne d'un homme bien élevé de manger une perdrix, un lièvre, à l'époque où la loi l'interdit. Il ne restera plus aux braconniers que la clientèle des goujats enrichis, mais ceux-là préfèrent les gros plats et les grosses volailles vaniteusement truffée.

Cette coalition n'est pas aussi difficile à organiser qu'on le pense ; comme je le dis plus haut, on ne songe à manger des perdrix dans cette saison que lorsqu'on les trouvent toutes rôties dans son assiette. Les seuls, les vrais coupables sont ceux qui vous les offrent.

Cette mesure prise, il est une précaution que l'on ne saurait trop recommander aux propriétaires.

Aussitôt les seigles semés, — il en est temps encore, — et aussitôt les seigles abattus, — ce qui va venir, — faites procéder, sous vos yeux, à l'épinage de vos champs ; ne choisissez jamais les brins longs et, par conséquent, flexibles, faciles à briser ou à courber. Une bonne épine est celle qui est courte, ramassée, hérissée d'aiguillons comme un porc-épic. M. le marquis de Cherville, — un maître, — recommande de ne pas dédaigner l'épine roulante, c'est-à-dire celle que le garde jette sur le sol dans les environs du sillon où les perdrix ont établi leurs chambres à coucher ; rien n'a révélé sa présence et bien souvent, en s'enchevêtrant dans le traîneau du braconnier, elles ont sauvé l'existence de toute une compagnie.

Ajoutons un dernier conseil.

La chasse n'est jamais complétement fermée, et le chasseur peut trouver un délassement utile dans la poursuite des brigands emplumés, tels que buses, éperviers, corbeaux, ces grands rapaces qui détruisent les jeunes couvées, et les corneilles et les pies qui adorent les omelettes.

En Angleterre on se prépare à la chasse au corbeau, c'est un sport très-suivi pour lequel on emploie un fusil spécial à un seul canon. La chasse au corbeau ne se fait qu'à balle franche. En France, on commence à prendre goût à ce tir et, si nous ne nous trompons, c'est M. le baron de Rothschild qui a organisé les premières chasses aux corbeaux dans son beau domaine de Ferrières.

Le maréchal Bugeaud dont la devise est *ense et aratro* était, comme on sait, un agronome distingué et par conséquent l'adversaire des corbeaux qu'il considérait comme des ennemis dangereux pour l'agriculture. Il les tirait au pistolet à balle en ne manquant jamais.

Un jour dans un comice agricole un savant prit la défense du corbeau, alléguant que c'est un grand destructeur d'insectes.

— Parbleu ! dit le maréchal, le chiendent aussi a son utilité, et son action bienfaisante sur nos organes est connue ; s'en suit-il que par reconnaissance nous devions lui laisser envahir nos champs ?

La cause du corbeau était perdue.

Le nom du maréchal Bugeaud nous met naturellement sur les lèvres le nom de l'Algérie, cette conquête à laquelle il concourut jusqu'à s'illustrer. Notre colonie déjà si féconde voit chaque jour son industrie s'organiser. Le *Yacht* nous apprend que M. le Dr Stéphan, armateur à Alger, a fait construire cet hiver et vient de faire lancer un houari de onze tonneaux qui porte le nom de *Diavola*. Ce yacht, de construction algérienne, d'après des plans américains, est très-réussi et l'excellent exemple donné par son propriétaire entraînera nous l'espérons d'autres Algériens vers les choses du yachting.

L'Algérie possède des forêts magnifiques où les bois de construction abondent, et, quoiqu'on en dise, la population algérienne est aussi policée que celle de la métropole, plus ardente sans doute, mais ouverte à toutes les choses de l'intelligence et aimant par conséquent tout ce qui se rattache aux arts et aux sports.

L'exemple donné par M. le Dr Stéphan sera suivi et avant peu l'Algérie aura sa flotille de plaisance, comme elle a déjà ses cercles artistiques, hippiques et ses sociétés de chasseurs sans parler des Académies où les érudits abondent.

Cette terre de l'Algérie est d'ailleurs une terre bénie, tout y vient, tout y pousse, tout s'y crée, il n'est pas jusqu'au carême qui ne soit un temps de pénitence facile et même agréable à franchir. Tandis que nous faisons ici piteuse pitance, voués aux légumes secs, aux salaisons, à la morue, là-bas le poisson à bas prix abonde, les chrétiens les moins fortunés peuvent manger des petits pois, des artichants, des tomates, tous les légumes frais de la création, les fruits succulents ne manquent pas, les oranges que nous ne mangeons qu'après une longue traversée au cours de laquelle elles ont eu le mal de mer qui les dessèchent, sont parfumées et juteuses ; c'est le paradis des gourmets. Les catholiques rigides qui veulent faire absolument abstinence sont obligés de faire venir leurs légumes et leurs comestibles de France !

Ici les maîtresses de maisons sont obligées de s'ingénier pour passer honorablement le carême. Par une étrange anomalie le carême est à Paris la période des grands et sômptueux dîners. On dirait que la difficulté d'organiser un menu surexcite le zèle et l'imagination des gens qui tiennent table ouverte. On a fait d'ailleurs quelques compromis : il y a les viandes maigres, les poissons gras qui s'accommodent parfaitement bien de la truffe.

Dernièrement — c'était vendredi, — Mme la duchesse de L..... donnait un grand dîner en l'honneur de Mgr P.... évêque *in partibus infidelium*. Le vénérable prélat qui arrive de la Chine, craignant quelques surprises, avait prévenu qu'il observait rigoureusement le carême.

Le dîner était d'une orthodoxie parfaite, mais les plats étaient d'une succulence et d'une variété telle que l'illustre missionnaire se fit un cas de conscience de prendre sa part de telles agapes.

L'arrivée d'un rôti de saumon truffé mit le comble à ses scrupules :

— Comment, Mme la duchesse, des truffes un vendredi de Carême !...

— Mais, Monseigneur, les truffes sont maigres et... de deuil...

Il n'y avait rien à répondre.

Avouons-le, nous pratiquons mal tout en ayant la foi et, pour ma part, je connais beaucoup de bons catholiques qui, la mode de l'anémie aidant, répondent comme Erasme au reproche de ne point observer le Carême :

— J'ai l'âme catholique ; mais mon estomac est luthérien.

FLORIAN PHARAON.

TIR DE VERSAILLES

La chasse est fermée depuis plus d'un mois. Encore quelques jours et les bécasses du dimanche de *Lœtare*, les vraies selon le dicton allemand : « *Lœtare sind die ware*, » auront disparu. Sauf pour quelques malheureux lapins, les fusils ne sortent plus de leurs boîtes, et les chasseurs dont la férocité ne va pas jusqu'au massacre de pigeons inoffensifs sont réduits à l'inaction.

C'est donc le moment de parler des Sociétés de tir, et *la Revue* croit de son devoir de le faire.

Je dépasserais de beaucoup le cadre d'une simple information si je disais quels résultats on peut attendre de l'institution des Sociétés de tir, et quelle influence salutaire aurait leur multiplication avec de sages règlements. Je crois que chez nos voisins elles ont contribué au même titre que les gymnases et écoles à effacer Iéna et à établir la puissance militaire de l'Allemagne. C'est après les campagnes du premier Empire que, de toutes parts, les Allemands les instituèrent. C'est après 1870 qu'il s'est fait chez nous, dans cette voie, un véritable effort. Les provinces de l'Est et du Nord avaient déjà donné l'exemple, les autres suivirent, et maintenant la plupart des grandes villes ont leur Société de tir.

Celle de Versailles peut être proposée comme modèle, et le prochain concours qui va y être ouvert me donne l'occasion d'en parler.

Son Stand construit par souscriptions sur un terrain loué à l'État dans le parc de Versailles, près de la pièce d'eau des Suisses, est ouvert tous les jours, les lundis exceptés.

De nombreuses armes sont à la disposition des tireurs :

5 fusils Gras, 5 chassepots et 2 révolvers de l'État ;
4 carabines et 1 fusil Martini ;
1 carabine et 1 fusil Vetterli ;
2 Comblain et 2 Remington ;
Fusils de chasse, pistolets de tir, carabines ;
3 pistolets Flobert.

Plusieurs cibles :
1 cible à 400 mètres ;
2 cibles à 300 mètres ;
4 cibles à 200 mètres ;
2 cibles à 150 mètres ;

2 cibles à 70 mètres;
1 sanglier mobile sur rails à 40 mètres (6 mètres de parcours);
enfin, 4 cibles à 25, 20 et 12 mètres.

En hiver, des calorifères chauffent les salles et le buffet-restaurant; en été, la musique égaye les jardins.

Quant à l'organisation de la Société, on y est reçu *après présentation* soit comme membre (10 fr. d'entrée et 10 fr. par an), soit comme fondateur (60 fr. payés et comptant pour les cotisations des cinq premières années), soit comme membre à vie (200 fr. une fois versés).

Les sociétaires jouissent, pour les tirs, de tarifs spéciaux, de tous les avantages d'une large installation, et constituent une sorte de Cercle à des conditions tellement modiques, que je crois pouvoir indiquer la Société de Versailles comme un type sur lequel, toutes proportions gardées, devraient être instituées toutes les Sociétés de tir, même les plus modestes.

Le prochain concours aura lieu du 6 au 24 avril. Il comprendra toutes les armes, tous les tirs debout et à bras francs, et de nombreux prix pour chaque cible.

Lœvyn.

L'HOTEL DROUOT

L'hôtel Drouot, avant d'entrer dans ses vacances de Pâques, qui, d'ailleurs, pour lui, ne se prolongent jamais plus d'une semaine, offrira encore aux amateurs quelques ventes qui ne sont pas sans intérêt.

La plus importante de toutes sera assurément celle de la collection de M. Alessandro Castellani, dont l'exposition commence le samedi 5 avril, hôtel Drouot, salle 8.

M. Alessandro Castellani est un des plus savants antiquaires de Rome et de toute l'Italie; un de ses frères est une des célébrités commerciales du monde comme bijoutier.

M. Alessandro Castellani qui a fait, l'année dernière, une vente de majoliques italiennes des plus admirables et dans laquelle se trouvait le fameux portrait de Charles-Quint, de l'Exposition rétrospective du Trocadéro, qui s'était vendu, quelques jours auparavant, une vingtaine de mille francs, livre aujourd'hui, aux enchères, des sculptures en ivoire, du IXe et XVIe siècle, plaques de coffrets pour la plupart d'une excessive curiosité, des armes de la Renaissance et du Moyen âge, et divers autres objets.

Les coffrets dont nous parlons, ainsi que les objets ont également fait partie de l'Exposition du Trocadéro où ils ont été très-admirés des connaisseurs. Ils sont au nombre d'une cinquantaine et offrent de remarquables échantillons du travail persan, arabe, oriental, français ou italien. Les uns remontent au IXe ou XIe siècle; les autres sont du XIVe, XVe ou XVIe siècle. Plusieurs sont d'origine allemande, en bois peint, en stuc ou en fer forgé, mais admirablement forgé.

Les sculptures consistent en plusieurs plaques rectangulaires, diptyques, statuettes, miroirs, etc., à sujets religieux ou profanes, le plus souvent religieux. Il est impossible d'en donner ici une description même sommaire, mais nous engageons tous les amateurs à les étudier attentivement pendant les deux jours qu'ils seront exposés, samedi et dimanche.

Dans les armes de cette collection, qui sont aussi des pièces exceptionnelles, on trouve surtout un bouclier en fer repoussé, de grand style et d'une superbe exécution, ayant appartenu à la famille des Médicis; plusieurs épées italiennes, espagnoles, dont les poignées sont merveilleusement travaillées; et ce n'est pas là les seules pièces intéressantes. On cite tout particulièrement une trompe de chasse italienne, en cuivre, du XVIe siècle.

Il faut signaler encore une très-grande tapisserie flamande à nombreux personnages, d'après des dessins d'Albert Durer, qui s'y est lui-même représenté. Cette tapisserie est dans un état de conservation extraordinaire.

La vente de la collection Castellani qui peut satisfaire en son genre les exigences les plus difficiles, est confiée aux soins de MM. Charles Pillet et Mannheim, et aura lieu les lundi 7 et mardi 8 avril.

Comme ventes prochaines, nous pouvons annoncer encore: celles que vont tenter deux peintres très-connus MM. Alexandre Segé et Félix Barrias dont les paysages obtiennent toujours un succès mérité dans nos Salons; celle d'une collection de tableaux anciens provenant d'un amateur connu, qui se fera lundi par MM. Escrib et Haro; celle d'objets d'art et d'antiquités mexicaines provenant de deux amateurs différents; un certain nombre de ventes de livres, de gravures et d'Estampes qui s'effectueront tant à l'Hôtel Drouot qu'à la salle de la rue des Bons-Enfants; enfin, celle des tableaux et dessins de M. Riesener, vendus par suite de son décès, jeudi prochain.

Nous sommes un peu en retard avec le compte rendu des ventes faites. Disons donc bien vite que la vente des anciennes porcelaines de la collection de M. Barbet de Jouy dont nous avons parlé naguère, a produit 90,573 francs! Le ban et l'arrière ban des amateurs sérieux était présent, et on ne laissait rien passer qui en valut la peine sans le saluer de fortes enchères. C'est ainsi qu'un grand vase fond bleu turquoise a été acheté 4,010 francs pour le musée de Limoges, croyons nous, qu'un petit groupe composé d'un arbre et d'un faisan, s'est vendu 1,005 francs: deux petits vases d'applique, 2,720 francs; une coupe forme pêche de longévité, 1,700 francs; trois potiches en porcelaine baugeautée, 1,715 francs; deux grands vases en craquelé 1,080 francs; une bouteille à ailerons tubulaires, 1,010 francs; une paire de vases en forme de balustre, 1,800 francs; deux vases de forme hexagonale, 1,820 francs; un bol campanulé, 600 francs; un gobelet avec son couvercle, 480 francs; un petit plat ayant fait partie du service de Louis XIV, 380 francs; deux assiettes creuses à revers rouge et or, 1,000 fr.; une assiette creuse avec bordure en mosaïque, 1,050 fr.; un compotier, 1,000 francs; une théière rectangulaire, 1,305 francs; une tasse et une soucoupe à fond noir mat, 1,080 francs.

Après de tels prix il est inutile d'ajouter que les autres porcelaines de moindre valeur ont été disputées depuis 100 jusqu'à 7, 8 ou 900 francs. Enfin, une théière en jade blanc a été payée 3,520 francs, et le tapis oriental qui venait du palais d'été, 12,600 francs.

Il y a eu aussi la vente des faïences du docteur Mendl et celles de M. Lefrançois, de Rouen. L'une a produit, 21,283 francs, l'autre, 63,201 francs.

On a vendu aussi au commencement de cette semaine des tableaux et statues provenant de la loterie de l'Exposition. Ceux qui avaient gagné des lots artistiques s'empressaient ainsi de s'en défaire, comptaient bien qu'ils produiraient aux enchères au moins ce que la commission de la loterie les avait payés aux artistes. Hélas! il y a eu quelques cruelles déceptions!

Le tableau de M. Gérôme, *Santon à la porte d'une mosquée*, n'a trouvé amateur que pour 8,000 francs; il avait été payé 25,000 francs par la commission; et ainsi de suite. Mieux vaux donc ne pas s'appesantir sur ce sujet. Les gagnants-perdants se consoleront sans-doute en pensant que tout compte fait, chacun de ces tableaux ou statues ne lui coûte en définitive que vingt sous, le prix d'un billet. S'ils se plaignent, enfin de compte, ils sont aussi par trop exigeants, et ils ne méritent pas qu'on les plaignent! Cette vente a produit 59,876 francs.

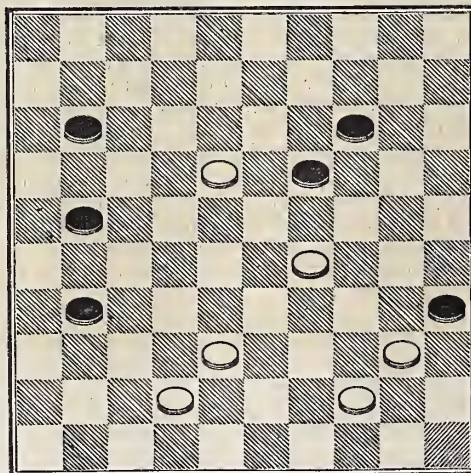
Pierre D...

DAMES

PROBLÈME N° 36,

par M. X...
DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.



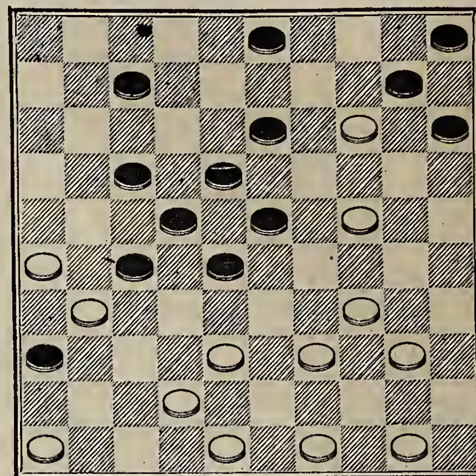
BLANCS.

Les noirs jouent de 19 à 23, et les blancs gagnent.

PROBLEME N° 37,

par M. V. Damme.

NOIRS.



BLANCS.

Nous recommandons tout spécialement ce problème à l'attention de nos lecteurs.

Aug. Joliet.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DE DAMES

N° 16, de M. Magellan.

23 à 18. — 35 à 30. — 44 à 39. — 33 à 29. — 32 à 28. — 22 à 18. — 13 à 8. — 26 à 21. — 45 à 40. — 50 à 15 prend 4 pions. — Dame noire 47 joue n'importe où et la dame blanche prend dame enfermant les noirs.

Nous n'avons pas reçu de solutions de ce problème.

N° 21, de M. Achille Florin.

47 à 41. — 29 à 23. — 24 à 13. — 34 à 30. — 45 à 40. — 38 à 32. — Dame noire 47 à 8 prend 3 p. (*forcé*). — 32 à 3 (*fait dame*). — D 3 à 26 pr D et 2 pions et gagne.

N° 22, par M. X*.**

32 à 28. — 23 à 18. — 7 fait D à 2 et le reste se voit.

N° 22, de M. Van E.

28 à 23. — 39 à 34. — 39 à 33. — 37 à 31. — 43 à 3. — D de 3 à 3 pr 4 pions clouant les 5 pions restant qui ne peuvent que se faire prendre au fur et à mesure de leur marche.

N° 42, par M. de Godoncourt.

D 21 à 32. — P noir 14 à 20. — D 32 à 38. — P noir 20 à 25. — D 38 à 33. — P n. 11 à 16. — D 33 à 39. — P. n. 16 à 21. — D 39 à 43. — P n. 21 à 26. — D 43 à 48 et le reste se voit.

N° 25, par M. E.

Nous prions nos lecteurs de mettre une dame au lieu du pion à la case 49.

A la semaine prochaine la solution.

N° 26, par M. Minet.

38 à 24. — 25 à 20. — Si les noirs jouent 5 à 10, les blancs jouent de 24 à 35. — Les noirs prennent et la dame blanche de 35 à 5, enferme les noirs. — Si les noirs, à leur second coup, jouent la dame soit en haut soit en bas de leur ligne, la dame blanche en se portant soit à 47 soit à 35 gagne.

N° 27, par M. V. Danne.

21 à 16. — 16 à 27. — 27 à 21. — 43 à 39. — 42 à 38. — 31 à 27. — 37 à 31. — 41 à 5 fait dame en prenant 10 pions!... Le reste se voit.

N° 28, par M. de X*.**

9 à 4. — 32 à 28. — 26 à 21. — 4 à 15. Le reste se voit.

N° 29, par M. Minet.

22 à 17. — 35 à 30. — 43 à 39. — 12 à 7. — 14 à 9. — 24 à 20. — 23 à 19. — 33 à 29. — 28 à 50 prend 8 pions. — 46 à 45 prend dame et 1 pion. Le reste se voit.

N° 30, par M. de Godoncourt.

Les noirs jouent et les blancs gagnent.

Noirs 10 à 15 (*forcé*). — D bl. 22 à 28. — Les noirs prennent 2 pions. — La dame blanche joue à 46 et gagne.

N° 31, par M. Minet.

20 à 14. — 26 à 21. — 34 à 30. — 25 à 20. — 22 à 18. — 2 à 38 pr 3 p. Le reste se voit.



PRÉLIMINAIRES DE COMBAT (L'Art.)

Gravure de Méaulle, d'après le tableau de Karl Bolmer.

N° 32, par M. X***.

Les noirs jouent de 12 à 17. — Les blancs de 29 à 24. — Les noirs prennent 3 pions et les blancs en prennent 7.

N° 33, par M. Magellan.

22 à 17. — 12 à 8. — 23 à 19. — 13 à 9. — 15 à 10. — 44 à 40. — 47 à 41. — 48 à 43. — 31 à 26. — 26 à 10 prenait 6 pions et 2 dames.

Le reste se voit.

Solutions justes :

M. Jacques Risse. — Cercle du commerce, à Uzès. — Amateurs du café de la Terrasse, à Rouen. — M. Emile Frau, à Lyon. — M. Emile X***, à Paris. — M. Lévy Netter. — Amateurs du Café de Malte. — Amateurs du Café de la Régence. — M. Toullier-Nardou, à Caen. — M. Derritzbiller.

AUGUSTE JOLIET.

GASTRONOMIE

AILLOLI.

Nous voici au Vendredi-Saint et le plat provençal que nous vous recommandons est un plat de pénitence pour celui qui le prépare et pour celui qui le savoure : il faut une résignation patiente au premier et le second est condamné à finir la journée dans un isolement délicieusement digestif, le parfum qu'il exhale étant incompatible avec les réunions mondaines.

En 1788 Louis XVIII, alors comte de Provence, vint à Marseille et accepta un banquet que lui donna, aux Catalans, la corporation des pêcheurs.

On lui servit en premier plat l'ailloli, l'*ayé*, comme disent les Provençaux.

Il le trouva tellement de son goût, qu'il y revint assez souvent pour dédaigner les autres plats du festin.

— Comment se nomme cette sauce? demanda-t-il, à l'échevin.

— Beurre de Provence, Monseigneur.

— Il est excellent, repartit le prince, mais l'animal qui donne le lait dont on retire ce beurre-là ne doit pas avoir des mœurs très-douces...

Quoi qu'il en soit, il en garda le souvenir et donna l'ordre à Hartwel de donner à l'ailloli rang dans ses menus.

Maintenant qu'il est prouvé que l'ailloli a ses entrées dans le grand monde en voici la recette :

Pilez dans le mortier quelques gousses d'ail, proportionnées au nombre des convives : deux gousses par personne, tout au plus. Réduisez-les en pâte très-fine, et versez ensuite l'huile goutte à goutte ou par filets imperceptibles, en tournant avec le pilon et *toujours dans le même sens*. Quand la pommade aura commencé à prendre, vous pouvez y ajouter quelques gouttes d'eau tiède et *de rigueur* vous y presserez le jus d'une moitié de citron qui la consolidera. Vous continuez ensuite à verser l'huile, toujours très-lentement, et tournant dans le même sens.

Peut-être au moment où, vous applaudissant de votre succès, vous serez prêt à servir l'ailloli, vous le verrez tout à coup se fondre et ne présenter qu'une huile liquide.

Pas de découragement ! *Sursùm corda !*

Vous versez l'ailloli manqué dans une assiette ; puis vous pilerez encore dans le mortier, longtemps et avec soin quelques gousses d'ail, vous y joindrez, quand elles seront réduites en pommade, un jaune d'œuf, vous tournerez ce mélange avec le pilon, et, avec une cuiller, vous verserez lentement votre ailloli manqué ; vous le verrez prendre insensiblement la consistance d'une crème épaisse et vous n'avez plus à craindre de le voir fondre.

L'ailloli se mange avec tous les poissons cuits au court-bouillon, avec la morue dessalée, les pommes de terre et les escargots cuits à l'eau salée.

Pour purifier votre haleine après en avoir mangé, croquez une pomme.

Ayez surtout le courage de vous placer au-dessus des préjugés et fredonnez fièrement l'ode célèbre de M. de Marcellus, député de Toulouse :

« La rose est le parfum des belles,
« L'ail est le parfum des guerriers

P. de BALBAAC.

MENU.

Ailloli,
Rouget et mulet au court-bouillon,
Artichauts à la Barigoule,
Cèpes frites,
Riz à la crème vanillée.

P. DE B.

ÉCHOS VIENNOIS

MÉLANGES. — Voici un petit incident qui dans un certain monde a provoqué d'une part de terribles colères, de l'autre d'immenses éclats de rire. Il prouve une fois de plus que si l'aveugle Fortune est à tous ceux qui savent lui faire violence, elle ne daigne pas toutefois savonner les écus qu'on lui prend et se venge des audacieux en les laissant ce qu'ils étaient.

La scène se passe dans un de ces salons de la moyenne finance où l'on aime à copier les allures du monde aristocratique. — On avait dernièrement invité à une soirée une série de notabilités artistiques et entre autres M[lle] Broga, qui se fit excuser, et M[mes] Kupfer-Berger et Stahl de l'opéra de la cour. — Ces deux cantatrices se rendirent donc à l'invitation qui leur était faite et eurent la bonté de donner satisfaction aux aspirations artistiques de la société, en chantant quelques morceaux. — Vers minuit, on sert le souper et tandis que tout le monde prend place à table, nos chanteuses se voient abandonnées à elles-mêmes dans le salon. Elles se dirigent immédiatement vers le vestiaire dans un état d'irritation facile à comprendre.

La maîtresse de la maison, qui, elle, n'y comprend rien, leur demande pourquoi elles veulent partir avant le souper, ce qui lui vaut de la part de Madame Kupfert-Berger cette réponse : « que la richesse ne donne pas le droit de manquer d'égard envers les artistes ». Prières, excuses, rien n'y fait, ces dames ne se laissent pas fléchir et s'en vont... à jeun.

Qui est-ce qui rit sous cape ? — C'est M[lle] Broga qui paraît-il a au contraire parfaitement soupé ce soir-là.

HIGH-LIFE. — La grande représentation aristocratique artistique et de bienfaisance qui devait se donner au théâtre de la cour n'aura pas lieu. Il est question par contre, d'une loterie monstre, au capital d'un million de florins. Le gros lot serait une parure en brillant d'une valeur de 200,000 florins. L'idée première est due à Madame la princesse Pauline de Metternich. — Rien n'est décidé encore à ce sujet.

SPORT.

On sait que Sa Majesté l'Impératrice d'Autriche a passé une saison de chasse en Irlande d'où elle est revenue à Vienne, il y a huit jours seulement. Une des chasses les plus intéressantes auxquelles Sa Majesté ait assisté, est celle qui a eu lieu quelques jours avant son départ, au château de Parsonstown. L'Impératrice avait quitté Summerhill-House à une heure très-matinale, en compagnie de la comtesse Festeties, de Son Excellence le baron Nopcsa, du prince Liechtenstein, du comte Zarisch, et arriva ponctuellement au rendez-vous où l'attendait une imposante réunion de chasseurs, entre autres, le célèbre chasseur au renard Lord Spencer et le capitaine Middleton. La foule immense des curieux en voiture, à pied, à cheval, fit à l'auguste souveraine l'accueil le plus respectueux.

Les chiens furent aussitôt mis sur la piste et la chasse commença. Une haie très-respectable fut franchie lestement (*fly ing*) par Sa Majesté qui sut ensuite faire un léger détour pour éviter un terrain marécageux où plusieurs chasseurs restèrent engagés. Plus loin, les deux énormes fossés qui longent la chaussée de Dumshonglin ne purent arrêter l'impératrice qui rejoignit la chasse à Piper-Hill où l'on fit une courte halte pour laisser souffler les chevaux. Puis ce fut une course folle à travers champs, par dessus les fossés, les haies et les murs. En 1 heure 15 minutes, la chasse avait franchi 26 kilomètres, lorsque la bête fut arrêtée par les chiens dans le parc du célèbre séminaire de Maynooth.

LE SPORT EN ANGLETERRE

—

Londres.

Il s'est tenu, pendant la semaine dernière, une telle quantité de petites réunions, que je n'essayerai pas d'en rendre compte à nos lecteurs, — vu, surtout, que cela ne les intéresserait que fort médiocrement. J'aime mieux passer tout de suite aux grands *meetings* de Lincoln et de Liverpool.

Tout d'abord, il me faut constater qu'au point de vue du temps la situation ne s'est guère améliorée depuis le commencement du printemps. En Angleterre, tout comme chez vous, la saison de 1878-79 a été des plus rudes, et c'est même à cela que doivent être attribués les décès nombreux qui ont eu lieu récemment dans le monde du sport. Et maintenant que je suis sur ce triste chapitre, il me faut annoncer la mort du plus populaire des *clerks of the courses* anglais ; je veux parler de M. John Frail, qui est mort dernièrement à l'âge avancé de soixante-quinze ans. Il a été bien regretté, car il n'y a pas deux hippodromes en Angleterre auxquels il ne soit venu en aide par son expérience et sa générosité. Mais je m'aperçois que mon article devient triste, aussi, pour y mettre ordre, je vais rendre compte de la réunion de Liverpool, — la plus importante, de la semaine.

Le meeting de Liverpool n'a certainement pas été favorisé par le ciel qui lui avait gentiment fourni de la neige en abondance, — mais, pour du soleil, il ne fallait pas qu'il en exigeât. Dans de telles conditions, la première journée n'a guère été réussie, mais la deuxième a été un peu mieux, — à la grande joie des multitudes accourues de toutes les localités environnantes pour assister à la grande course de steeple, qui a eu lieu régulièrement depuis 1839. C'est-à-dire qu'en cette occasion on fêtait le quarante et unième anniversaire du Grand-National.

Dans la matinée du « grand jour », comme disent les paysans des environs, qui, n'ayant vu de leur vie que cette course, croient qu'elle n'a d'égale que dans le « Derby », la nouvelle s'est répandue que le cheval de M. Dunlop, *Austerlitz*, était tombé grièvement malade, et, en effet, à midi, il a été retiré. Naturellement, il y eut bien des mécontents, mais comme le remède était impossible, ils n'avaient qu'à payer de philosophie. La retraite d'*Austerlitz* a immédiatement mis son compagnon d'écurie, *Bacchus*, en évidence. Mes lecteurs se souviennent peut-être que j'ai nommé *Liberator* et *Bacchus* comme mes préférés ; l'événement m'a donné raison.

Le Grand-National est véritablement une course internationale : à la dernière occasion, l'Allemagne et la France étaient toutes deux représentées, l'une par *Brigand*, cheval du comte Jessetics, et l'autre par *Wild-Monarch*, appartenant au marquis de Saint-Sauveur.

L'Irlande, si proche voisine, envoie toujours de nombreux représentants, parmi lesquels se trouve bien souvent le vainqueur. Cette année n'a pas fait exception à la règle, car les concurrents irlandais étaient en grand nombre.

Jusqu'au moment du départ, *Regal*, le cheval du capitaine Machell, est resté le favori du Ring, quoique *Liberator* et *The Bear* aient eu de nombreux partisans. Le départ a été donné par le fameux starter anglais, M. Mac George, qui donne toujours ses départs avec une exactitude rigoureuse, résultat que M. M'George ne peut obtenir qu'après avoir tout d'abord discipliné les jockeys turbulents. Comme d'habitude, le départ pour le Grand-National a été superbe ; *Jackal*, à Lord, tenait la tête, serré de près par *Regal* et *Bacchus*. Au premier saut, le tiers du champ est tombé ; alors *The Liberator* a pris une avance que ses adversaires n'ont jamais pu rattraper ; le cheval irlandais a gagné la course avec une grande facilité, battant *Jackal*, second, et *Martha*, troisième. On ne peut se figurer la joie des Irlandais, qui, voyant leur champion entrer dans la ligne droite en tête, ont poussé un hurlement formidable. Dans le même cas on a vu le jockey enlevé de son cheval et porté en triomphe, mais on savait *The Liberator* d'un caractère peu endurant, et ses admirateurs ont du se contenter de l'applaudir à outrance.

On a rarement vu le meeting de Liverpool si réussi, car, non-seulement le sport a été excellent le jour de la grande course, mais la journée précédente avait offert un intérêt réel. Ce jour-là le Liverpool Spring Cup a été couru par plusieurs bons performers, parmi lesquels *Knight of Burghley*, appartenant à M. Naylor, avait été le gagnant. Une autre épreuve importante était le Sefton Steeple-chase, dans lequel on a vu le vieux *Citizen* (l'ancien rival de *Congress* mort récemment) retrouver toute sa belle forme de jeunesse pour enlever le prix au petit galop. Le Liverpool Hurdle-Race Handicap a donné lieu à une course admirable, entre *Turco*, cheval de M. Stackpoole, et *Palestine* à M. Goodchild. Une course plate — les Union Jack Stakes — d'une valeur de 300 livres, a aussi été très-intéressante. Elle est échue à *Sans Pareil*, cheval du major Stapylton. En somme, malgré le mauvais temps, réunion brillante au possible.

ROWING.

Toujours animation croissante dans les cercles aquatiques. On discute beaucoup sur la course des Universités de Cambridge et d'Oxford dans les salons, mais cela n'est rien à comparer avec les *rowingmen* qui ne peuvent fixer leur attention sur autre chose que cet événement nautique. La cote n'a pas changé : Cambridge tient toujours la corde à égalité ; seulement depuis quelque temps on s'aperçoit que l'équipe d'Oxford a fait des progrès sensibles. Il se pourrait bien qu'elle donnât du fil à retordre à son adversaire qui, néanmoins, est toujours mon choix. En effet, je termine cette chronique en conseillant nos lecteurs de parier sur Cambridge qui, j'en suis convaincu, arrivera premier dans la grande course qui se fait aujourd'hui, samedi.

LONGCHAMPS.

LES GRANDS NOMS
DE L'ART,
DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

AMEUBLEMENTS.

E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines.
HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du-Temple.
GUCKERT, 29, rue de Tournon.

AIGUILLES ET ÉPINGLES
ANGLAISES

KIRBY-BEARD & Cie, 5, rue Auber.

ARMURIERS.

FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu.
GEERINCK, 69, rue de Grenelle-Saint-Germain.
GUYOT, 8, rue de Ponthieu.
GASTINNE-RENETTE, 37, av. d'Antin.
LIBIOUL & GINARD, 8, avenue de l'Opéra.

ARTICLES DE MÉNAGE.

LA MÉNAGÈRE, 20, boulevard Bonne-Nouvelle.
BAZAR DU VOYAGE, 25, rue de la Paix.
MAISON DU PONT DE FER, 14, boulevard Poissonnière.

ARTICLES DE PHOTOGRAPHIE.

PICARD, 5 *bis*, rue de l'asile Popincourt.
MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

BAINS.

ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hotels.
BAINS ÉLECTRIQUES, 14, rue Sevigné.

BIÈRES.

BASS & Cie, 68, boulev. Malesherbes.
FANTA, 6, rue Guyot.

BIJOUTERIE.

MICHELOT, DE THIERRY & Cie, 213, rue Saint-Martin.
FONTANA, Palais-Royal.
DARCHE, 5, boulev. des Capucines.
OTTERBOURG, 1, rue Scribe.

BISCUITS.

AMERICAN CRACKER MANUFACTORY, 26, boulevard Malesherbes.
GROULT, passage des Panoramas.
SIGAUT, 101, rue Quincampoix.

BOITES A MUSIQUE.

J. THIBOUVILLE LAMY, 68, rue Réaumur.
PINCHON, 50, rue Michel-le-Comte.

BILLARDS.

BLANCHET, 53, rue de Lancry.

BRONZES D'ART.

PARVILLERS, 80, rue Turenne.
RAINGO frères, 102, rue Vieille-du-Temple.
GRAUX-MARLY, 8, rue Parc-Royal.

CACHEMIRES.

DUCHÉ-REYREL & Cie, 1, rue des Petits-Pères.
GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal.

CAFÉS-RESTAURANTS.

CAFÉ NAPOLITAIN, 1, boulevard des Capucines.
CAFÉ DE LA PAIX, 12, boulevard des Capucines.
CATELAIN, Café du Helder, 29, boulevard des Italiens.
SYLVAIN, ancien Café Neeser, 12, rue Halévy.
GRAND-CAFÉ, 14, boulevard des Capucines.
CAFÉ DE LA RÉGENCE, 161, rue Saint-Honoré.
CLAUDON, Café américain, 4, boulevard des Capucines.
DUGLERÉ, 12, boulevard des Capucines, et 5, place de l'Opéra.

CANNES ET OMBRELLES.

GRAVEL, 6, rue Royale.
LAVAISSIÈRE-BUISNEAU, passage des Panoramas.
VIALETTE, 34, rue Taitbout.

CÉRAMIQUE.

BARLUET & Cie, (faïence), 61, faubourg Poissonnière.
DECK, 10, rue Halévy.
HAVILAND & Cie, 1, boulev. Murat.
ESCALIER DE CRISTAL, 64, rue Paradis-Poissonnière.

CHAPEAUX D'HOMMES.

DELION, 21, passage Jouffroy.
LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.
CHAPELLERIE DU JOCKEY-CLUB, 18, rue Duphot.

CHAPEAUX DE FEMMES.

MÉLANIE PERCHERON, 24, rue de la Paix.
Mme ODE, 7, boulev. des Capucines.

CHAUFFAGE.

PIERRON, 72, rue du Théâtre-Grenelle-Saint-Germain.

CHEVAUX.

CRÈMIEUX & MAYER, 16, rue de Berry.
HAWES, 1, rue de Marignan.

CHIENS

CH. BOCQUET, 118, avenue d'Yvry. — Gibiers de repeuplement.
RAVRY, 4, rue de l'Étoile.
HARDIVILLER, 13, rue Saint-Didier.

COIFFEUR POUR DAMES.

PHILIPPE & Cie, 15, rue Royale.

COIFFEURS POUR HOMMES.

LESPÈS, 21, boulevard Montmartre.
BRIER-CHEVALIER, 50 rue Basse-du-Rempart.

CONFISEURS.

CHARBONNEL, 34, avenue de l'Opéra.
ACHARD-WEISÉ, 17, boulevard des Italiens.

COGNACS.

J. HENNESSY & Cie, Cognac.
A. C. GODARD & Gie, —
MARTELL & Cie, —

CURIOSITÉS — OBJETS D'ART.

SICHEL FRÈRES, 11, rue Pigalle.
BING, 19, rue Chauchat.
VINOT, 7, quai Malaquais.

DIAMANTS.

E. VANDERHEYM, 41, rue Taitbout.
BOURDIER, 8, rue de la Michodière.
ROULINA, 44, rue Lafayette.

ÉPICERIES — COMESTIBLES.

MAISON DU GRAND-HOTEL.
CHATRIOT, 97, rue Saint-Lazare.
COOPERATIVE, avenue de l'Opéra.
FASTIER, 40, rue Notre-Dame-des-Victoires.

ÉVENTAILS.

RODIEN, 48, rue de Luxembourg.
ALEXANDRE, 14, boul. Montmartre.

GYMNASES.

PAZ, 34, rue des Martyrs.
TRIAT, 55, avenue Montaigne.

GYMNASE ET BAINS.

SOLEIROL, 49, Chaussée-d'Antin.

HORLOGERIE.

BREGUET, 12, rue de la Paix.
MONTAUDON, 41, rue J.-J. Rousseau.
ALLARD & COTTE, 137, boulevard Sébastopol.
FARCOT, 39, rue des Trois-Bornes.

INSTITUTIONS.

CHEVALIER-GROUSSET, 65, rue Cardinal-Lemoine.
ROGER, 2, rue Lhomond.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

PETTEX-MUFFAT, 27, rue Copernic. — Spécialité de trompes de chasse.
GAND & BERNARDEL, 21, Croix-des-Petits-Champs.

LINGERIE.

GRANDE MAISON DE BLANC, 6, boulevard des Capucines.
DOUCET, 10, rue Halévy.

LIQUEURS.

WYNAND-FOCKINK, 2, rue Auber.
ERVEN LUCAS-BOLS, 6, boulevard Montmartre.

LIVRES ANCIENS.

FONTAINE, 35, pass. des Panoramas.
LABITTE, 4, rue de Lille.
CONQUET, 15, boul. Bonne-Nouvelle

MAROQUINERIE.

MAQUET, 19, avenue de l'Opéra.
LEUCHARS, rue de la Paix.

ORFÈVRES.

ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart.
FROMENT-MEURICE, 46, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

PARFUMEURS.

CH. FAY, 9, rue de la Paix.
VIOLET, boulevard des Capucines.

PHARMACIENS.

PHARMACIE NORMALE, 19, rue Drouot.
MIALHE, 8, rue Favart.
R. BRAVAIS & Cie, 13, rue Lafayette.
GRIMAULT & Cie, 8, rue Vivienne.

PHOTOGRAPHES.

LIÈBERT, 6, rue de Londres.
PIERRE PETIT, 17, place Cadet.

PIANOS.

ERARD, 13 et 21, rue du Mail.
PLEYEL, WOLFF & Cie, 95, rue Richelieu.
HERZ, 4, rue Clary.
KRIEGELSTEIN, 5, rue Meyerber.
JULES RINALDI, 15, rue Auber.

PROFESSEURS DE BILLARD.

MANGIN, passage des Panoramas.
L. PIOT, au Grand-Café.
GIBELIN, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

PROFESSEURS D'ESCRIME.

D. ROBERT, rue Saint-Marc.
PONS, 5, rue des Pyramides.
RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance.
LOZÈS, 20, rue de Tournon.

RELIEURS.

ALLO, 39, rue du Four-Saint-Germain.
CURMER, 47, rue Richelieu.
GRUEL-ENGELMANN, 418, rue Saint-Honoré.
LORTIC, 11, rue de la Monnaie.

TABLEAUX.

FÉRAL, 54, faub. Montmartre. Expert.
GEORGES PETIT, 7, r. Saint-Georges.

TAILLEURS POUR HOMMES.

DEBACKER (ancienne maison Alfred), 36 *bis*, avenue de l'Opéra.
SCHÆFFER, 23, boul des Italiens.

TAILLEURS POUR DAMES.

WORTH, 7, rue de la Paix.
LAFERRIÈRE, 28, rue Taitbout.

VINS.

GRANDES MARQUES.

GAUTHEY cadet et fils, Beaune.
à Bordeaux. H. et O. BEYERMAN & Cie
CRUSE et fils frères
N. JOHNSTON et fils.
CLOSSMANN & Cie.
BARTON & GUESTIER.

VOITURES.

HENRI BINDER, 31, rue du Colisée.
BINDER, aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne.
KELLNER, 109, avenue Malakoff.

ANNONCES

LAMY & E. TROUVAIN, 8, rue d'Anjou-Saint Honoré. — Règlement des convois-pompes funèbres et églises. Transports en France et à l'étranger.

ON DEMANDE une lice griffonne de Vendée pur sang. — S'adresser au bureau du journal.

LE CHIEN NAGEUR (brevetés. g. d. g.) Grand succès de l'Exposition. — A l'Exposition, galerie du travail, comptoir du Paradis des enfants, et 156, rue de Rivoli. Prix, 20 fr.; *franco*, en province, 25 fr., contre mandat de poste à MM. Perreau fils et Cie, seule maison pour la vente (gros et détail).

NI FROID NI AIR par les portes et croisées. Pose de bourrelets invisibles et de plinthes. Jaccoux, 20, rue Richer.

GRAND CHOIX DE VOITURES neuves et d'occasion. Prix et conditions exceptionnels. Labourdette, 105, avenue Malakoff.

AUX TROIS MAILLETS, 12, faubourg Saint-Honoré (près la rue Royale, Paris). A. Guillard, ancienne maison Sainte-Beuve, entreprise générale d'écuries et de selleries, stalles, mangeoires, mesures à avoine. Breveté s. g. d. g.

LANDAU LÉGER pour un seul cheval, reconnu le plus confortable qui se soit fait jusqu'à ce jour. 11 médailles et grand diplôme d'honneur médaille Paris 1878. E. RIÈGEL, carrossier, 16, avenue d'Eylau, Paris.

FONTENAY, ✻, place du Marché-Saint-Honoré. Brûle-parfum, sabre en diamants, coquille perlière.

ONGUENT DE PIED ANGLAIS à l'huile de pied de bœuf et au goudron végétal pour chevaux. La boîte, 1 fr. 50; la caisse de 10 boites, 12 fr. Chez Marais et Ce, 45, rue des Feuillantines, Paris.

VOITURES neuves et d'occasion. Achat et vente. GREZAUD, boulev. Courcelles, 120.

VÉRITABLE BROSSE MÉTALLIQUE à fils galvanisés et isolés, remplace l'étrille et autres brosses. Enlève à fond et avec douceur, boue, crasse, poussière, et sèche promptement la robe d'un cheval en sueur. 4 fr. mandat. A. Panot, 49, rue de Rivoli, Paris.

HARAS DE LA CELLE-SAINT-CLOUD p. Bougival (Seine-et-Oise). — Fera la monte en 1879 : *Plutus*, à raison de 750 fr. Pension : juments suitées, 3 fr. 50; non suitées, 3 fr. S'adresser pour les inscriptions à M. L. Delatre, 10, rue de Caumartin, Paris.

SPÉCIALITÉ DE SELLERIE D'OCCASION. Cousart-Lamare, ancienne rue Rodier, 8.

FOUETS ET CRAVACHES. Ancienne maison Paturel, veuve BOYER successeur, 8, rue Grenéta.

CHARLES VALOIS, 9, rue Ste-Apolline. — Billards en tous genres, jeux de roulette, de trente et quarante, etc.

DUBRONI. — Appareils photographiques, 9, rue Auber, Paris.

MUSEE COSMOPOLITE. Costumes des différentes nations modernes. Chaque costume se vend 10 centimes et 15 centimes expédié *franco*. — *Journal amusant*, 20, rue Bergère, à Paris.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS, (8e année), r. de la Chaussée-d'Antin, 18, Paris. Propriété de la Société française financière (anonyme) au capital de trois millions. Est indispensable aux capitalistes et aux rentiers. Parait chaque dimanche. — 16 pages de texte. Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs. Abonnements : Paris et départements 3 fr. par an. Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr. L'abonné d'un an reçoit en prime gratuite un beau portefeuille financier avec un traité de bourse de 200 pages

LA VELOUTINE est une poudre de riz spéciale préparée au bismuth, par conséquent d'une action salutaire sur la peau. Elle est adhérente et invisible, aussi donne-t-elle au teint une fraicheur naturelle. Inventeur, Ch. Fay, 9, rue de la Paix. — Se méfier des contrefaçons (jugement du tribunal civil de la Seine, du 8 mai 1875).

FAIENCERIES de Longwy et de Senelle (France). D'Huart frères, 8, rue Martel (Paris). Faïences artistiques, émaux en relief, grand feu, objets de fantaisie, architecture et ameublement.

500 VOITURES neuves et d'occasion. Maison STIEBEL, 64, avenue de Wagram, Paris.

Mme BILLARD, 4, r. Tronchet. Corset-cuirasse, breveté.

GUNTHER. Fusils de chasse, fabriques à Liége et à St-Etienne, 46, boulevard de Strasbourg.

LA NATURE CHEZ ELLE, un vol. in-8 colombier, grand luxe, imprimé en caractères elzéviriens sur papier teinté, texte par Théophile Gauthier, trente-sept chefs-d'œuvre de gravure à l'eau-forte par Karl Bodmer. Prix de l'ouvrage : broché, 45 f., reliure anglaise, tranches et fers dorés, 50 f., port non compris.

FONTAINE, ancienne maison Gray et Ce. Photographe, 35, boul. des Capucines.

LÉGER ET ALBRECHT, 64, rue Amelot, Meubles de style.

LA *Revue de la Mode*, le plus complet, le plus parisien et le plus pratique des journaux de modes. La *Revue de la Mode* parait tous les dimanches et donne deux fois par mois de grandes planches de patrons de grandeur naturelle, permettant d'exécuter facilement les principales toilettes du journal. La *Revue de la Mode*, complétement exécutée à Paris par les premiers artistes français, avec le concours des principales maisons de couture et de lingerie, reproduit avant leur apparition les modèles les plus nouveaux. Son succès est tel, qu'elle est imprimée en même temps en français, en russe, en hongrois, en anglais, en portugais, en hollandais, etc., etc. Elle est indispensable aux coutnrières, aux modistes, ainsi qu'à toutes les personnes qui désirent s'habiller avec *élégance et économie*. L'abonnement se prend avec ou sans gravures coloriées. *Abonnement sans gravures coloriées :* Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 50. *Avec gravures coloriées chaque semaine :* Un an, 25 fr. — Six mois, 13 50. — Trois mois, 7 fr. Envoyer un mandat-poste au Directeur de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire, à Paris.

Mlle VIDAL SŒURS, 104, rue Richelieu. — Robes et manteaux. — Dentelles. — Robes de bal.

ERNEST KEES, éventailliste, 38, rue du Quatre-Septembre. Eventails de tous styles.

VEVER, ✻, maison Baugrand 19, rue de la Paix. Joaillerie.

PROGRAMME DES CONCERTS

DU DIMANCHE 6 AVRIL

à 2 heures précises.

Société des concerts du Conservatoire.

1. Symphonie en *fa*. . . . Beethoven.
2. Fragments du *Stabat Mater*. . . . . M. Bourgault-Ducoudray.
   a) *Eia Mater.*
   b) *Inflammatus.*
3. Symphonie en *ut*. . . . Haydn.
4. 98e Psaume. . . . . Mendelssohn.

Le concert sera dirigé par M. DELDEVEZ.

Concerts populaires.

1. Fragment de la 9e Symphonie. . . . . Beethoven.
2. *Scena ed Aria*. . . . . Mozart. (Chanté par Mlle E. Thursby.)
3. Prélude de *Tristan et Iseult*. . . . . . . Wagner.
4. *Concertino* pr violon. C. de Grandval. (Exécuté par Mlle Tayau.)
5. Air de ballet. . . . . Gounod.
6. Variations. . . . . . Rode. (Chanté par Mlle E. Thursby.)
7. Fragments du *Songe d'une nuit d'été*. . . Mendelssohn.

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

Association artistique (salle du Châtelet).

LA DAMNATION DE FAUST

légende dramatique en quatre parties, de

HECTOR BERLIOZ

Soli par Mlle Vergin, MM. Villaret fils et Lauwers.

Le concert sera dirigé par M. ED. COLONNE.



LES MODES PARISIENNES

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette de ville, vue de face et de dos.

Ce joli costume est en Mac-Clelan écossais, le bas est orné d'un haut plissé de 30 centimètres. Une bande de velours coupe la jupe qui est en biais, un petit plastron en velours apparaît sous la jaquette qui est boutonnée de côté; des dents de loup forment la manche. Col et manchettes en batiste de Hollande.

Chapeau en feutre avec bords de velours et plumes assorties aux nuances de l'écossais.

DÉCÈS

Le vicomte de Romanet, — le vicomte Philippe d'Adhémar, — le docteur Pénozée, — Mlle de Châteaubriant, — le comte Gaston Desserres, — M. Drouart de Lizey, — M. Raymond de Lanusse, — M. Aubrelicque, — M. Rousseau de Larac, — M. A. de Vaulabelle, — le baron de Bourgoing, — la comtesse L. de Cambacérès, — Mme de Boissieu.

⁂ La réouverture de l'hippodrome de Maisons-Laffitte, annoncée pour le jeudi 10 avril, à 2 1/2 heures, comprendra quatre courses de haies. Nous savons que de nombreuses améliorations ont été apportées dans l'installation de ce champ de courses, qui n'aura rien à envier aux hippodromes voisins, tant au point de vue des aménagements des tribunes que du bon état de sa piste.

La Compagnie du chemin de fer de l'Ouest organise un train spécial qui partira de la gare Saint-Lazare à 1 h. 15 m.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lefranc.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 22.
SAMEDI, 12 AVRIL 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr.; — 6 mois, 15 fr.; — un an, 30 fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE



PLANCHE TIRÉE DES « ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU » (*L'Art*).

Illustrées par Monsiau (1793).

ON S'ABONNE

à l'étranger :

Allemagne
Cologne, chez Rudolt, Mosse, 2, Wallrafsplatz (Représentation spéciale et régie exclusive des annonces pour l'Allemagne.)
Berlin, chez Asher et Ce.
Munich, chez Ackermann.
Leipzig, chez F.-A. Brockhaus.
Mayence, chez Zabern.

Autriche-Hongrie
Vienne, chez Braumuller et fils.

Belgique
Bruxelles, chez C. Muquardt, 45, rue de la Régence.
Anvers, chez Max Rueff.

Danemarck
Copenhague, chez Reitzel.

Espagne
Madrid, chez Bailly-Baillière.
Barcelone, chez Verdaguer.

Grande-Bretagne
Londres, chez Delizy, Davies et Ce (Agence de publicité), 1, Creil street, Strand.
Londres, Williams et Norgate, 14, Henrietta street. Covent Garden.
Liverpool, chez Edward Howel.
Manchester, chez Thomas Hayes.
Edimbourg, chez Williams et Norgate.

Italie
Rome, Florence et Turin, chez Bocca frères, libraires du Roi.
Milan, chez Brigola.
Naples, chez Riccardo et Marghieri.

Pays-Bas
La Haye, chez Martinus Nijhoff.
Amsterdam, chez Van Bakkenes.

Portugal
Lisbonne, chez José Rodriguez.

Russie
Saint-Pétersbourg, chez Mellier.

Suède et Norwége
Stockolm, chez Samson, et Wallin.

Suisse
Genève, chez Cherbuliez.
Lausanne, chez Benda.

Turquie
Constantinople, chez Depasta frères.

États-Unis
Boston, chez Little, Brown et Ce.
Chicago, chez Jansen et Mac Lure.
New-York, chez J. W. Bouton.
La Nouvelle-Orléans, chez A. Chol.
Philadelphie, Lindsay and Baker, 730, Sansom street.

CHRONIQUE

Au moment où paraîtront ces lignes, ce sera fête partout; les cloches, sonnant leurs joyeuses volées après un silence de trois jours, annonceront aux enfants leur retour de Rome, et aux fidèles pieux et croyants la résurrection du divin crucifié. L'Église, rejetant ses crêpes, et parée de ses plus riches vêtements, chantera ses hymnes triomphantes. L'*Alleluia* retentira sous toutes les voûtes sacrées, et dans tous les sanctuaires le cierge pascal, qui ne s'allume qu'une fois l'an, fera pâlir la lampe éternelle, qui ne s'éteint jamais.... Heureux en ces beaux jours d'allégresse, heureux celui qui peut croire et qui sait prier! Le tombeau vide du fondateur de sa religion est pour lui le gage d'une immortelle espérance.

Cette joie profonde, ce bonheur immense que donne à l'âme chrétienne la certitude que CELUI qui mourut pour elle est entré, le troisième jour, dans sa glorieuse immortalité, se traduit dans certains pays par des démonstrations d'une naïveté touchante.

Dans cette Russie sans bornes, grande à elle seule comme deux fois toute l'Europe, et qui ne craint pas de s'intituler la Russie orthodoxe, la fête de Pâques est une fête nationale, et on la célèbre avec une solennité à laquelle s'associe le cœur de tout un peuple. Le matin du grand jour, aucun Russe n'en aborde un autre qu'avec cette parole de bon augure :

« Le Christ est ressuscité! (*Christos vosskress.*) »

Et la réponse invariable est celle-ci :

« Oui! il est vraiment ressuscité! (*Vo, istina vosskress.*)

Et ces paroles échangées, on échange aussi, comme aux beaux temps de la primitive Église, ce baiser de paix que les chrétiens des vieux âges s'offraient et s'accordaient si cordialement après la lecture de l'évangile.

On essaya, voici quelques années déjà, d'acclimater en France cette coutume aimable; elle avait déjà rallié un certain nombre d'hommes, qui s'essayaient à dire galamment : « Le Christ est ressuscité! » Les femmes se sont montrées plus récalcitrantes, et la seule chose qu'elles acceptent à la faveur de cette belle solennité, ce sont ces fameux ŒUFS DE PAQUES, dont l'usage tend à se vulgariser de plus en plus parmi nous.

On sait qu'il était d'usage autrefois de faire bénir, le samedi saint, une certaine quantité d'œufs mis en réserve sur la provision du carême, alors plus sévèrement observé que de nos jours, pour les offrir en cadeaux après la grand'messe du jour de Pâques. C'était comme une sorte de félicitation mutuelle que l'on s'adressait; c'était comme un solennel adieu aux aliments maigres, qu'allait désormais remplacer le gras plus substantiel et plus succulent, exilé des tables de nos pères depuis six longues semaines. Les plus grands seigneurs ne négligeaient jamais cet échange des œufs de Pâques. Les deux plus fastueux de nos rois, Louis XIV et Louis XV, en distribuaient eux-mêmes à leur courtisans. C'était alors de véritables œufs, que l'on teignait en jaune, en violet, et surtout en rouge.

Nous avons changé tout cela depuis que les médecins de Molière ont mis le cœur à droite. Nous avons d'autres œufs de Pâques, et ce ne sont point les poules qui les pondent.

Les confiseurs, les premiers, ont exploité cette coutume pieuse, en confectionnant des œufs de toutes les nuances et de toutes les dimensions, et en les remplissant des produits les plus délicats et les plus savoureux de leur friande industrie. Le progrès ne s'arrêta pas là, et bientôt tous les fabricants de l'*article de Paris*, — cet article de Paris, connu, apprécié, aimé dans tout l'univers, — produisirent l'œuf de Pâques dans des proportions inattendues, et avec un succès qui va toujours croissant. L'œuf de Pâques renferme aujourd'hui, sous sa coque solide, et s'ouvrant à l'aide d'une charnière, tout ce que l'on peut s'offrir à titre de petits et grands cadeaux entretenant l'amitié : des bijoux, des dentelles, des jouets, des pièces d'argenterie! Mais le triomphe du genre fut le célèbre œuf bleu lapis, envoyé, en 1875, par certain baron, généreux jusqu'à la prodigalité, à la plus blonde des demi-mondaines, et qui contenait une de ces mignonnes voitures appelées DUCS, dont on se sert beaucoup pour les promenades matinales, attelée de deux poneys des îles Shetlands, tenus en main par un groom gros comme le poing. Le tout chargé sur un fardier que traînaient quatre robustes percherons, fut amené dans le jardin de la belle, rue de Tilsitt, au moment où elle achevait de déjeuner en nombreuse et brillante compagnie. L'œuf du baron eut beaucoup de succès ce jour-là... et depuis, soigneusement couvé par la famille, il a fini par voir éclore... l'interdiction de cet amoureux trop magnifique.

Les Pâques de 1879 n'ont pas été signalées par des œufs aussi gros que celui-là, mais ils nous ont, cependant, présenté une innovation que la chronique doit noter. Nous voulons parler de l'introduction, parmi les cadeaux parisiens, de l'*œuf de Pâques de Venise*, emprunté aux deux plus belles productions de la Reine de l'Adriatique : la VERRERIE et la MOSAÏQUE, et importé chez nous par un savant et un artiste, le DOCTEUR SALVIATI, lauréat de toutes les expositions universelles de l'ancien et du nouveau monde, depuis une vingtaines d'années. Les *Œufs de Pâques vénitiens* font fureur chez nous depuis quelques jours. Les députés, en quittant Paris, en ont, dit-on, emporté d'énormes quantités, pour les distribuer à leurs électeurs. Nous en avons vu qui sont fort ingénieusement disposés, et dans l'intérieur desquels le candidat peut introduire un bulletin de vote. — Ce sont les œufs de Pâques politiques.

* * *

Le JUBILÉ, accordé par Sa Sainteté le pape Léon XIII au monde catholique, à l'occasion de son élévation au Souverain Pontificat, coïncidant avec les fêtes de la semaine sainte, a donné chez nous au mouvement religieux une recrudescence qui doit frapper les yeux des plus indifférents. Jamais, depuis que nous regardons ce qui se passe autour de nous, nous n'avions vu pareille foule dans nos églises. C'est que, dans ce noble et généreux pays de France, un peu de persécution n'a jamais pu nuire aux belles causes; les persécutions mettent une auréole aux fronts des apôtres; aussi l'évidente hostilité de nos gouvernants à l'égard de certains ordres religieux n'a eu d'autre effet que de réchauffer les tièdes et de rallier les indifférents. Nous avons parlé des triomphes du PÈRE MONSABRÉ à Notre-Dame; le PÈRE DIDON n'est pas moins suivi, moins écouté, moins admiré dans la modeste chapelle des Dominicains, où il a parlé tout ce Carême devant un auditoire de duchesses.

Au numéro 222 du faubourg Saint-Honoré, les anciens disciples du Père Lacordaire se sont réunis dans une maison de simple apparence, que rien ne distingue de celles qui l'entourent... On passe devant sa porte sans la remarquer. Mais si l'on en franchit le seuil, devant soi, au fond d'une petite cour, on aperçoit une chapelle, simple et sévère, de style roman, éclatante dans sa blancheur neuve. Les plus aristocratiques pénitentes des deux grands faubourgs en connaissent bien le chemin. Jamais orateur sacré n'a parlé devant un auditoire mieux choisi et plus titré.

— Il serait fâcheux de n'avoir pas de chaises pour toutes ces dames, disait l'autre jour, avec son bon sourire, le révérend père, en voyant deux d'entre elles restées debout; elles auraient eu des tabourets à la cour!

J'ai assisté, il y a une quinzaine d'années, aux débuts du Père Didon, débuts singulièrement brillants, et qui ne tardèrent point à prendre les proportions d'un événement. Il prêchait alors dans le quartier des écoles, *à Saint-Jacques du Haut-Pas*, et il prouva bientôt que peu d'hommes savaient mieux que lui comment il faut parler à la jeunesse. En signalant sa première conférence, pour sujet de laquelle il avait choisi ce texte heureux : « *Ce qui fait l'homme!* », j'avais écrit cette parole dans un journal :

« Le début du Père Didon, c'est le lever d'une étoile. »

Quelques années plus tard, je recevais un volume du prédicateur, devenu célèbre, avec cette épigraphe sur la première page :

« *Une étoile reconnaissante!* »

J'ai suivi depuis lors les évolutions de cette haute et belle intelligence; j'ai contemplé son vol hardi vers les sommets inaccessibles, et j'ai, plus sincèrement que personne, applaudi à tant d'efforts, couronnés par tant de succès.

Dans cette phalange audacieuse et vaillante des Dominicains, si digne de sympathie et de respect, je n'en connais point qui rappellent avec une fidélité plus frappante la diction élégante, la parole originale, l'art suprême du débit, l'instinct du geste oratoire, perfectionné par l'art, et la partie philosophique de l'idée qui nous attiraient jadis, et nous ramenaient sans cesse au pied de la chaire sacrée où tonnait Lacordaire. Ajoutez, chez le père Didon, je ne sais quelle chaleur communicative de sentiment, comme si le chérubin d'Isaïe avait pris le charbon plus ardent de l'autel pour en toucher ces lèvres inspirées et vibrantes.

Le père Didon, d'une taille moyenne et bien prise, a une belle tête de moine, d'une carnation brune, annonçant la force et la santé, éclairée par deux yeux noirs, qui lancent d'incessants éclairs. Tout respire chez lui la franchise et l'audace — audace raisonnée, et qui n'a rien de commun avec la témérité des aventuriers de la parole, parce que ses hardiesses sont justifiées par un savoir profond. Peu d'hommes, dans cet ordre des Frères-Prêcheurs, qui compte tant d'esprits distingués, ont étudié avec une constance plus opiniâtre les problèmes scientifiques que le XIXe siècle s'est posés — et n'a pas encore résolus — et c'est là précisément ce qui donne à l'éloquence du père Didon cette originalité et cette saveur — cette autorité et cet éclat.

* * *

La réception de M. RENAN a été le grand événement littéraire de ces derniers jours, et il a ramené sous la coupole de l'Institut la cohorte aujourd'hui un peu fanée des bas-bleus qui furent jeunes au temps des Villemain, des Cousin, des Guizot, des Salvandy, en un mot de la forte génération aujourd'hui disparue des hommes de Louis-Philippe. Il est vrai que quelques jeunes recrues s'y mêlent aujourd'hui, pour égayer les regards de nos immortels.

La personne de M. Renan est beaucoup moins connue que ses écrits, et elle forme avec eux le contraste le plus saisissant. Il n'est pas le moins du monde l'homme de ses livres. Ancien élève de Saint-Sulpice, celui qui a si audacieusement attaqué le Christ, a conservé — et il conservera jusqu'à sa dernière heure — la tournure, l'accent, le port de tête, les allures et les façons du lévite. Je ne connais que le séminaire et la caserne pour laisser ainsi sur un homme leur marque indélébile. Ceux qui sortent de là pourraient commander leur frac de dandy chez POOL, Sakeville-Street, ou chez de Backer, avenue de l'Opéra, on devinera toujours sous l'habit la tunique ou la soutane. Jeune, M. Renan eut la mine d'un abbé, aujourd'hui qu'il a passé fleur, que l'embonpoint l'envahit, et que la pléthore et le bien-être de la vie heureuse mettent des rubis sur ses joues rebondies, et accusent les

plis de ses trois mentons, il semble monter — physiquement — dans la hiérarchie sacerdotale.

Nous le vîmes prendre, au moment de sa première transformation, pour un chanoine à la riche prébende; aujourd'hui, il nous fait songer à un évêque encore jeune, ou tout au moins à un coadjuteur; on lui amènerait volontiers les petits enfants pour les bénir, et plus d'une dévote serait tentée de baiser l'améthyste de sa main grassouillette.

Ceux qui sont venus, l'autre jour, à l'Académie, attirés par le bruit que firent jadis certains livres de M. Renan, et dans l'espérance de quelque prolongement de scandale, en ont été pour leurs frais, et leur malicieuse attente a été complétement déçue. Le discours du récipiendaire, très-soigné dans sa forme, mais où la pensée semblait s'effacer et se voiler comme à plaisir, a été rempli de cette religiosité vague, dont tant de gens se contentent à notre époque sceptique, défaillante et troublée, et qui passe, à côté des symboles nettement formulés de toutes les religions ayant des dogmes positifs et définis, sans en défendre et sans en attaquer aucune. Une telle harangue, si elle est sincère, ce dont je ne veux pas douter, rendra sans doute le royaume du ciel à son auteur, — puisqu'il appartient aux doux et aux pacifiques.

Dans cette passe d'armes courtoises, à fleurets mouchetés, avec masque et plastron, on a remarqué les feintes élégantes, les dégagés rapides et les ripostes du tact au tact de M. Mézières, qui s'est montré tireur fort habile tout au long de ce combat pour rire, dont les coups étaient comptés à l'avance, comme il arrive dans les duels de théâtre, si bien réglés par Desbarolles, maître passé dans les feintes, les parades et les coups droits qui ne tuent personne.

***

La vie parisienne, dont le plaisir est l'âme, suspendue un moment dans les salons, ou par un sentiment religieux sincère, ou par un simple respect de bienséances mondaines, ne s'est point ralentie dans les cercles. L'AGRICOLE s'est donné à lui-même — et à lui seul, — en véritable égoïste, sans admettre aucun étranger à goûter ses joies, — le délicat régal d'une soirée dont l'aimable JEANNE GRANIER, la diva de l'opérette, la reine de la chanson, et la jeune sœur des Muses badines, a fait agréablement tous les frais. Jeanne peut dire comme Médée, dont elle n'a pas le méchant caractère :

Moi !
Moi seule... et c'est assez !

Le cercle plus hospitalier des LETTRES ET DES ARTS a offert, dans ses splendides salons de la rue Saint-Arnaud, un spectacle et un concert à une élite d'invités, amis de la maison. Ses aimables chansonnettes, dites avec une si exquise finesse, ont fait de Mme JUDIC la reine du concert. *Le Moyen d'Antonine*, comédie spirituelle et vive de MM. MORTIER et de SAINT-ALBIN, lestement jouée par Mmes ALICE RÉGNAULT et CÉLINE MONTALAND, a largement défrayé le programme du spectacle. Et le carême a fini comme le carnaval eût pu commencer !

LOUIS ÉNAULT.

ÉCHECS

PARTIE N° 34.

Gambit écossais (a.

Blancs. M. MADRAZZO et deux amateurs en consultation.	Noirs. M. Camille MOREL.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. P 4 D	3. P pr P
4. C pr P (b	4. F 4 F (c
5. C 5 F (d	5. P 4 D (e
6. C pr P éch.	6. R 1 F
7. C 5 T	7. D 5 T
8. C 3 C	8. C 3 F R
9. F 2 R (f	9. C pr P
10. C pr C	10. P pr C
11. P 3 C R (g	11. D 3 F R
12. F 3 R	12. F pr F
13. P pr F	13. D pr P C D
14. C 2 D	14. F 6 T (h
15. T 1 C D	15. D 6 F D
16. T 3 C D	16. D 4 T D
17. D 1 T	17. T 1 C R
18. D 6 F (i	18. T D 1 D
19. D 6 T éch.	19. T 2 C
20. D pr F	20. D pr C éch.
21. R 2 F	21. T 3 D (j
22. T 1 D (k	22. T 3 F éch.
23. R 1 C	23. T pr P éch. (l
24. D pr T (m	24. D pr F
25. T 1 R	25. D pr P F D
26. T 5 C (n	26. P 3 T R
27. R 1 T	27. T 3 C
28. D 3 T	28. C 4 R (o
29. T pr C (p	29. D 6 F
30. T 8 R éch. (q	30. R pr T
31. D 8 F éch.	31. R 2 R
32. T 1 D	32. T 3 D
33. T pr T	33. D 8 R éch.
34. R 2 C	34. D 7 R éch.
35. R 1 C	35. D pr P éch.
36. R 2 C	36. D 6 F éch.
37. R 1 C	37. R pr T
38. D pr P C	38. D 5 C éch.
39. R 2 F	39. D 5 F éch.
40. R 2 R	40. P 6 R
41. D pr P T	41. D 7 F éch.
42. R 3 D	42. D 7 D éch.
43. R 4 R	43. P 7 R
44. D 3 T éch.	44. R 2 D
45. D 4 T éch.	45. P 3 F D
46. D 7 T éch.	46. R 3 R

Les blancs abandonnent.

NOTES.

a) Jouée le 11 mars dans les salons de M. Morel.

b) La plus forte attaque. — Si 4. F 4 F D | F 4 F (A B). — 5 Roq. — P 3 D. — 6. P 3 F D — F 5 C R. — 7. D 3 C D — F pr C !

A

5. C 5 C — C 3 T R !

B

5. P 3 F D — C 3 F R. — 6 Roq. — C pr P — 7. P pr P — P 4 D !

Et dans ces variantes les noirs doivent obtenir un avantage plus ou moins considérable.

c) La meilleure défense. Si 4. D 5 T. — 5. C 5 C — F 5 C éch. — 6. F 2 R — D pr P R éch — 7. F 2 R — R 1 D. — 8. Roq. — F pr F. — 9. D pr F — P 3 T D — 10. C D 3 F D — D 4 R. — 11. C 3 T — P 4 C D. — 12. F 3 F R — C R 2 R. - 13. T R 1 R ! — D 4 F D meill. — 14. T D 1 D mieux.

d) Voici la suite usuelle : 5. F 3 R — D 3 F R. — 6. P 3 F D — C R 2 R. — 7. F 4 F (A. B) — D 3 C. — 8. Roq. — C 4 R. — 9 F 2 R — P 4 D. Ici les variantes sont trop nombreuses pour la place qui nous est réservée. Nous nous contenterons d'appeler l'attention des amateurs sur cette nouvelle défense que nous proposons.

A

7. F 2 R — P 4 D. — 8 F 3 F (Si 8. Roq. — Roq. !) P pr P. — 9. F pr P — C pr C, — 10. P pr C — F 3 D et nous préférons un peu les noirs.

B

7. P 4 F R — F pr C. — 8. P pr F — P 4 D. 9. P 5 R — D 3 C. — 10. D 2 D — F 4 F R avec une belle partie.

Le coup du texte a été joué pour la première fois il y a deux ans, en Angleterre, dans une partie par correspondance.

e) Contre attaque très-forte. — Si 5. D 3 F R. — 6. C 3 F D — C R 2 R. — 7. C 3 R — P 3 D. — 8. F 2 R — Roq., partie à peu près égale.

f) Forcé pour empêcher C 5 C R. — Si 9. P 3 T R — F pr P éch. — 10. R pr F — C pr P éch. et gagneront.

g) Les blancs ne peuvent roquer à cause de la riposte des noirs : T 1 C R qui leur eût donné la partie.

h) Empêchant à la fois le roque et la prise du P R.

i) C'est le seul coup des blancs que nous trouvons à blâmer; mais, contre M. Morel, cela suffit pour perdre. Il fallait jouer d'abord : 18. T 5 C D pour empêcher la contr-attaque de T 1 D.

j) 21. T 3 C était probablement plus énergique

k) Une élégante combinaison, mais qui a été déjouée par un coup inattendu des noirs. Plus prudent eût été 22. T 5 C D pour pouvoir couvrir l'échec à 5 F R.

l) Sacrifice magistral. Si à la place : 23. D pr F. — 24. D 8 F éch. — R 2 R. — 25. T 7 D éch. — R 3 R. — 26. T 2 D éch. déc. et gagnent.

m) Nous eussions un peu mieux aimé 24. P pr T — D pr F. — 25. T 1 F — T 3 C. — 26. D 2 C — D 4 T, etc.

n) Le meilleur. Si 26. R 1 T — T 3 C. — 27. D 3 T — C 4 R suivi de C 5 C ! gagnant.

o) Très-profond encore. Tout autre coup eût permis aux alliés d'égaliser au moins Ex. : 28. D 6 F. — 29. T 1 F R — C 4 R. — 30. D 5 F R !

p) Forcé. Sinon 29 — C 5 C gagne.

q) Un coup de désespoir; la partie est irrévocablement perdue.

PARTIE N° 35.

Gambit du fou.

Blancs. M. MACZUSKI.	Noirs. M. CHAMIER.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 F R	2. P pr P
3. F 4 F	3. D 5 T éch.
4. R 1 F	4. P 4 D (b
5. F pr P	5. P 4 C R
6. D 3 F R (c	6. F 4 F D (d
7. P 3 C R	7. F 6 T éch. (e
8. C pr F (f	8. D pr C éch.
9. R 1 R	9. C 2 D
10. F pr P C	10. T 1 D
11. F 5 D (g	11. C R 3 F
12. C 3 F	12. C 4 R
13. D 1 F	13. D 5 C
14. D 5 C éch.	14. C 3 F 2 D
15. P 4 D (h	15. C 6 F éch.
16. R 2 F	16. C pr P D
17. D 3 D	17. C 4 R
18. D 6 T	18. C pr P éch. déc.
19. R 2 C	19. P 6 F éch.
20. R 1 F	20. D 6 T échec et mat (i

NOTES.

a) Seconde partie jouée dans le dernier tournoi-handicap de la Régence.

b) Nous répétons que c'est la meilleure défense.

c) Nos lecteurs savent que nous préférons l'attaque ordinaire par C 3 F R suivi de P 4 T R.

d) Défense adoptée par Winawer contre M. Kleczinski (voir le n° 9 de la *Revue*). Nous rappelons que le coup juste est 6. P 3 F D dont nous avons déjà donné une analyse détaillée.

e) Faible. La suite de Winaver était : 7. D 3 T. — 8. P 4 T R — F pr C. — 9. T pr F — D 3 C D, etc.

f) Une faute. Il fallait jouer 8. R 1 R et les noirs perdaient forcément une pièce à cause de la menace F pr P C D.

g) 11. P 3 F D ou F 6 F D valaient mieux. Les blancs voulaient probablement empêcher P pr P. Mais les noirs ne pouvaient le faire, en tous cas, sans s'attirer la réponse P pr P, qui donne au premier joueur une belle partie.

h) Les blancs ne peuvent plus sauver la partie.

i) Rachetant l'erreur du début par une bonne fin.

Solution du problème n° 33 par M. Lamouroux.

1. P 6 F R / P pr F meill. — 2. C 7 R / C pr C meill.
3. T 5 F D / *ad libitum.* — 4. C. T ou D mattent.

Solutions justes :

MM. Léon Guinet, de Lyon; Barré; Paul Morpurgo; Liévin; Najotte; Lévy; capitaine Touche; V. Smith.

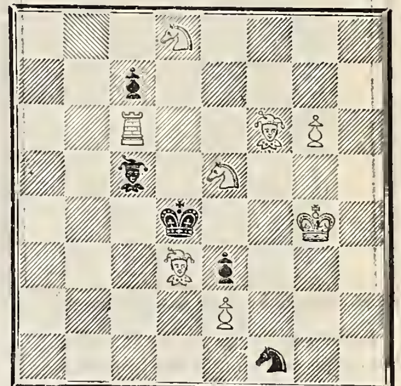
Autres solutions justes des nos 31 et 32.

M. Rénoy.

PROBLÈME N° 36

composé par M. LAMOUROUX.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en quatre coups.

NOUVELLES

A la Régence, le tournoi mensuel de mars, section du jour, est terminé.

MM. de Bezkrovny et Vié sont *ex æquo* et devront jouer ensemble un match à pion et deux traits.

On organise un nouveau tournoi, qui roulera tout entier sur le Gambit Evans. L'ouverture obligatoire est 1. P 4 R — P 4 R. — 2. C 3 F R — C 3 F D. — 3. F 4 F — F 4 F. — 4. P 4 C D. Dix-sept joueurs sont inscrits : Un de la première catégorie, M. de Bezkrovny; trois de la seconde, MM. Gribius, Najotte et Prety fils, et treize de la troisième. Ces derniers recevront huit parties d'avance, ceux de la seconde catégorie deux parties seulement.

Le tournoi annuel entre les Universités d'Oxford et de Cambridge est terminé. Cambridge est vainqueur par cinq parties contre quatre. Depuis l'année 1873, où ces tournois ont commencé, Oxford a été vainqueur trois fois, en 1873, 1876, 1877, et Cambridge les quatre autres fois.

CORRESPONDANCE.

M. Léon Guinet, à Lyon. — Vous avez raison de signaler des doubles

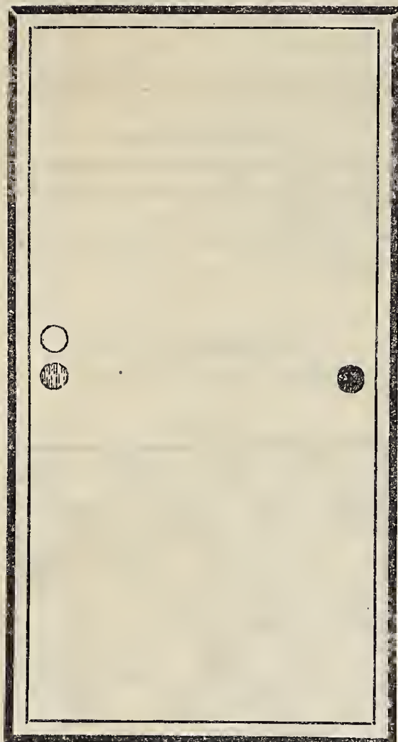
coups dans le Problème n° 33. Nous n'avons pas cru devoir l'écarter à cause de la beauté de la variante principale, telle qu'elle est exposée dans le présent numéro et dans laquelle les autres rentrent. Pour le rendre correct, il suffit de supprimer le C noir à la 8 D et de déplacer le fou noir qui se trouve à 6 C R pour le remettre à 7 D. De plus, il faut mettre un pion noir à 6 C R.

M. Damé. — Dans le Problème n° 31. Si 1. C 8 F R — D 4 T et il n'y a pas de mat.

S. Rosenthal.

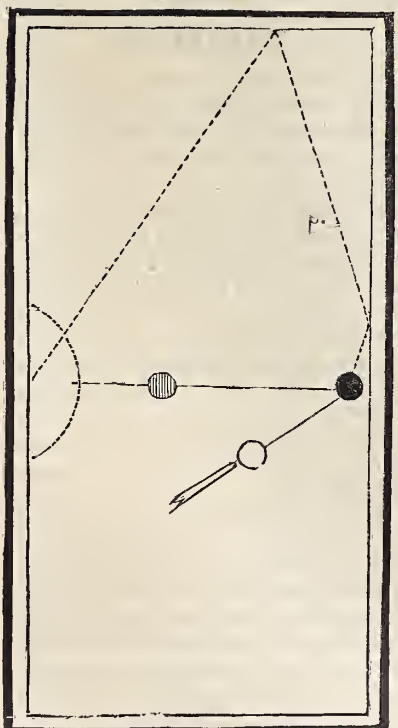
LE BILLARD

16e position.



Jouer sur la grise de manière à caramboler et à réunir les trois billes.

Solution du coup inséré dans le N° 21.



Lucien Piot,
Professeur du Grand-Café.

LES CARTES

LE WHIST.

Théorème. — A la partie du mort, les chances de probabilité sur l'issue de la partie reposent moins dans la nature des cartes qui se trouvent dans les deux mains que dans la position respective de ces cartes par rapport aux quatre joueurs.

En voici un exemple bien frappant :

A tient le mort, qui est représenté par B ; C et D sont ses adversaires ; carreau tourne.

B possède six et sept de carreau, as, dame, dix, huit, six, cinq et trois de trèfle, valet et huit de cœur, quatre et six de pique.

A possède as, dame, dix, cinq, quatre, trois et deux de carreau, neuf et huit de trèfle, dix et cinq de cœur, sept et dix de pique.

C a cinq piques, par as, roi, dame, neuf et trois, le huit d'atout, roi et valet de trèfle, neuf, sept, quatre, trois et deux de cœur.

D a roi, valet et neuf de carreau, as, roi, dame et six de cœur, valet, huit, cinq et deux de pique, deux et quatre de trèfle.

C'est au mort B à jouer, conduit par le vivant A.

Si le jeu de C est à sa gauche, le chelem est certain. Si, au contraire, il est à sa droite, il peut perdre deux levées. On peut s'en assurer en changeant de place les jeux des deux adversaires du mort.

Je suppose d'abord le cas le plus favorable au mort. Il joue atout par le sept, D met le neuf, A met le dix, C met le huit. Première levée du mort.

A joue le neuf de trèfle, C met le valet, B met la dame, D met le deux. Deuxième levée du mort.

B rejoue atout. D met le valet, A prend de la dame, C met un cœur. Troisième levée du mort.

A rejoue son as d'atout, D met un cœur, B le quatre de pique, C le roi d'atout. Tous les atouts sont tombés, sauf dans la main de B. Quatrième levée du mort.

A rejoue sept de trèfle, C met le roi, B met l'as, D met un pique. Cinquième levée du mort.

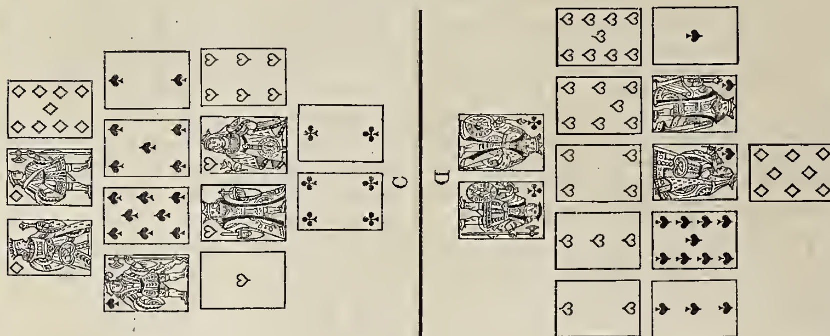
B passe quatre trèfles, sur lesquels A se défausse de ses deux cœurs et de ses deux piques. Sixième, septième, huitième et neuvième levée du mort.

A reste en main avec quatre atouts, et le chelem est sur table.

Nota. Les jeux doivent être figurés très-exactement ainsi :

B. Carreau tourne.







A. Conduit le mort.

Dans la causerie prochaine, nous examinerons le cas contraire, les jeux étant placés ainsi :

	B	
D		C
	A	

Dans ce cas, le mort peut perdre au moins deux levées.

Old Trick.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 20.

Avec un atout de plus, vous pourriez, malgré la retourne du roi, essayer de forcer la position et faire ensuite défiler votre longue couleur tout entière. Mais avec quatre atouts seulement et une couleur absente, cette tentative pourrait aboutir à un désastre. Ils courent le risque, en effet, d'être pris tous les quatre si votre partner n'a pas au moins le dix pour vous seconder.

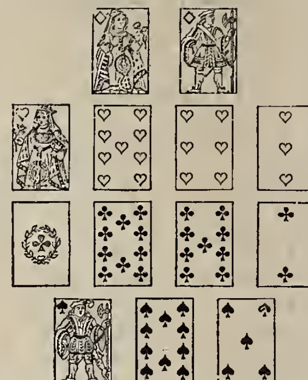
La position du roi étant connue, la valeur de la dame et du valet est égale à la sienne, circonstance qui détruit toute incertitude.

Vous jouerez donc vos trèfles jusqu'à ce qu'ils soient coupés, et grâce à votre quatrième atout et à une rentrée certaine à pique, vous avez la chance de rester maître à la fin et de faire passer deux de vos petits trèfles.

Principe. Lorsqu'un atout maître retourne à votre droite, faites couper vos adversaires pour les affaiblir et ne jouez atout qu'après avoir acquis la connaissance exacte de la situation des cartes.

PROBLÈME N° 21.

Roi de carreau retourne.



Deuxième à jouer, quelle carte mettrez-vous sur la dame de trèfle?

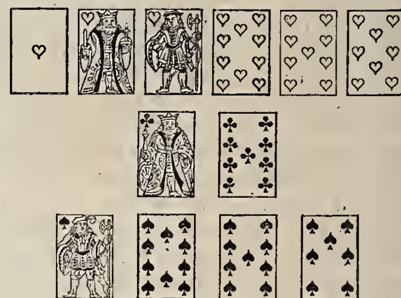
Solution du problème de Piquet.

Carreau ne peut-être pour vous une couleur de rentrée. Il faut donc en écarter l'as, la dame et le dix.

Vous portez ainsi trois couleurs complètes, avec la chance de relever une quinte à trèfle avec la dame ou le sept, un quatorze de valets et la double garde à cœur ou à pique, ce qui, selon toute probabilité, vous assurera la carte égale.

PROBLÈME DE PIQUET.

Avec as, dame, dix de carreau à l'écart, vous avez :



Vous jouez pour plus de vingt, votre adversaire pour dix-huit et il annonce : Trente-neuf au point, tierce majeure, trois dames. Par quel moyen pouvez-vous l'empêcher de gagner?

Robert d'Antully.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 91. — Cryptographie.

XR GLR SRBBR DRLN PMRL TR DRLN.

N° 92. — Cryptographie.

LSH MMS FNT LSL SLS FMM SFN TLS MRS.

N° 93. — Cryptographie.

Clef : le nombre 53142.

GXEAK HBDOR GBBDC AANAS QODZC GXBNC UQHKL.

N° 94. — Mots en triangle.

A reconstituer.

G R G R G R
E E H E E
D O D O
A A A
M M
A

N° 95. — Mots carrés.

Égal. — Auxiliaire. — En tête. — Et dans le vrai.

Solutions du 21 avril 1879.

N° 86.

L'éloge qu'on fait de soi-même est probablement la seule circonstance dans laquelle on puisse être toujours sincère sans jamais être véridique. D.

N° 87.

INVESTITURE.

N° 88.

B R E V E T
R E B U T
E B R E
V U E
E T
T

N° 89.

H
F I N
H I V E R
N E Z
R

N° 90.

C E R E S
E M E R I
R E G A L
E R A T O
S I L O S

Edme Simonot.

⁂ Au théâtre des Folies-Bergère, la semaine de Pâques sera féconde en nouveautés; on nous promet pour cette époque : d'abord un grand divertissement chorégraphique en trois tableaux, musique d'Hervé, décors de Fromont, costumes de Grévin, exécutés par Mme Gervais, et, paraît-il, d'une grande richesse et d'une extrême originalité. Ensuite, une pantomime nouvelle, en deux tableaux, par les excellents *Hanlon Lees*.



UN JEUNE CITOYEN DE L'AN V, tableau de M. Goupil. (*Illustration*).

PHOTOGRAPHIE

Dans une des dernières réunions de la Société française de photographie, M. Ch. Bardy, ce savant, éminent et ce remarquable conférencier, a lu des travaux fort intéressants et appuyés sur des faits curieux à propos des éléments impurs contenus dans les acides acétiques cristallisables.

M. Bardy s'exprime ainsi : l'acide acétique cristallisable est un produit si généralement employé dans la photographie, qu'il est devenu d'un intérêt capital de savoir, par des méthodes sûres et expéditives, d'une part, quelle est la force réelle de l'acide cristallisable, de l'autre, s'il contient des impuretés qui peuvent compromettre les expériences photographiques.

Ayant eu, l'an dernier, l'occasion d'analyser des échantillons d'acide acétique cristallisable obtenu de presque tous les débitants en détail de Paris (57 en tout) j'ai été conduit à noter une série de faits qui me paraissent intéressants à rapporter et qui font l'objet de la présente note.

A. *Détermination de la concentration de l'acide acétique.*

La détermination de la qualité d'un article commercial de véritable acide acétique est une opération qui présente de sérieuses difficultés et qui ne peut s'effectuer que dans un laboratoire pouvu de tous les instruments nécessaires.

Nous pouvons assurer, qu'en général, tous les acides acétiques que nous avons examinés ont été titrés par trois méthodes différentes :

1° Dosage à l'aide de l'acétimètre de Fournier;

2° Dosage volumétrique par une liqueur titrée d'ammoniaque à demi équivalent par litre;

3° Dosage indirect au moyen de la pesée d'acide carbonique dégagé par la réaction de l'acide sur le carbonate de chaux.

Ces trois méthodes nous ont donné des résultats différant peu les uns des autres, et nous avons pu les classer avec certitude par ordre de richesse.

Les 57 échantillons examinés ont donné des résultats variants entre 87 et 99,5 p. 100; la majeure partie oscillait entre 96 et 98 p. 100, un tiers n'atteignait pas 96 p. 100, deux sels arrivaient au degré le plus haut.

On voit déjà par là qu'il n'est pas indifférent d'introduire l'un ou l'autre de ces produits dans les bains photographiques.

Depuis très-longtemps il est constaté que l'essence de citron se dissout, lui-même, en toutes proportions, en acide acétique cristallisable, mais cesse de se dissoudre quand cet acide contient une proportion d'eau un peu forte.

Nous avons vérifié ce fait et c'est, par conséquent, un excellent moyen d'investigation, mais l'essence de citron est un produit relativement cher, et, de plus, on ne peut pas se le procurer aisément, et seulement dans les grands centres; nous avons donc songé à le remplacer par l'essence de térébenthine dont le prix est des plus modiques, et qu'on peut trouver partout dans un état suffisant de pureté.

Nous avons pu constater que l'essence de térébenthine ne constitue pas seulement un excellent réactif, mais peut encore servir à déterminer, avec exactitude, la richesse des acides acétiques à un titre élevé.

En fait, en opérant sur 10 centimètres cubes d'acide acétique, en versant avec précaution l'essence de terpentine placée dans une burette graduée en dixièmes de centimètres cubes, et en ajoutant l'essence jusqu'à ce que la dernière goutte se soit dissoute, après une légère agitation, mais sans produire de trouble permanent, on trouve que les quantités d'essence ajoutées croissent, avec la qualité, en acide pur, en sorte que lorsqu'on approche d'une pureté extrême, les dernières traces d'eau sont accusées avec une très-grande netteté.

Au delà de 99,5 les indications n'ont plus de valeur, l'essence se dissolvant elle-même en toutes proportions dans l'acide acétique.

La solubilité de l'essence varie d'une façon notable avec la température, et il est nécessaire, pour faire les dosages, d'opérer à une température connue, de préférence aux environs de 15 degrés.

J'ai vérifié, à l'aide de ces procédés, la richesse de 57 échantillons, et j'ai pu constater un accord presque complet avec la richesse de ces mêmes acides déterminée par des méthodes purement scientifiques.

La seule précaution à prendre, lorsqu'on opère sur ces acides acétiques renfermant une grande quantité d'eau, est d'opérer sur une quantité assez forte d'acide, afin qu'on puisse ajouter une proportion suffisante d'essence pour permettre de lire plusieurs centimètres cubes sur la burette graduée.

Dans la pratique, il n'est pas nécessaire d'avoir recours à l'emploi toujours compliqué d'une burette graduée; il suffira d'ajouter, à un volume quelconque d'acide acétique, huit à dix fois son volume d'essence de térébenthine et d'agiter deux ou trois fois le vase; si le mélange reste limpide, l'acide acétique possède une richesse d'au moins 97 à 98 p. 100, et constitue un produit de bonne qualité, dans l'autre cas, il doit être mis de côté.

Pendant l'été, on aura la précaution de placer les flacons renfermant l'acide et l'essence pendant quelques minutes dans un baquet d'eau tirée fraîchement du puits, de manière à les amener à une température rapprochée de 15 degrés.

Nous insistons particulièrement sur la nécessité de ne pas admettre, dans les préparations, d'acide titrant moins de 97 p. 100.

W. HARRISON.

(*A suivre.*)

ÉCHOS VIENNOIS

SPORT NAUTIQUE

Il vient de se former à Vienne, sous le titre de *Société viennoise de Sport nautique*, une Société qui a pour objet d'encourager ce genre de sport en organisant des régates et d'autres solennités de même nature. Se bornant simplement au rôle d'organisatrice, elle évite tous les tiraillements qui peuvent se produire quand un club de rameurs prend part aux exercices qu'il a organisés lui-même.

Le comité directeur se compose de MM. Victor Silberer, président; Adolf, comte de Buonaccorsi, Henri Kabdebo de Copril et Gustave de Scharmitzer.

La date des régates est fixée au dimanche 15 juin 1879.

COURSES DE VIENNE

Il y a eu, jusqu'au 31 du mois dernier, 92 chevaux inscrits pour le meeting d'avril à la Freudenau.

VENTE DE CHEVAUX DE PUR SANG

Au Tattersall de Berlin, il a été vendu aux enchères, le 15 du mois dernier, *Juwelier*, né en 1876 de Lancret et The Jewel, demi-frère de *Przedscoit*, acheté par le comte Bernstorff-Gyldenstein pour 7,400 marcs, et *Andrassy*, né en 1877 de Kingcraft et Actress de Stockwell, acquis par M. Raimund au prix de 6,200 marcs.

Ces deux chevaux étaient la propriété du comte Conrad Wolff-Metternich, mort récemment à Pise. D.

LE SPORT EN ANGLETERRE

—

Londres.

Depuis le commencement du mois les turfistes ont été sur les dents. En effet, il leur fallait assister à une quantité de réunions tenues dans les quatre coins de l'Angleterre. D'abord Liverpool, ensuite Lincoln et finalement Northampton et Dublin. Il faut véritablement que le goût du sport soit bien profond et bien répandu chez nous, sans quoi jamais nos hippodromes ne foraient de bonnes affaires comme ils en font à présent.

J'ai déjà rendu compte du *Liverpool meeting*, aussi je passe à un autre : celui de Croydon, qui a eu lieu la semaine dernière. Là le *racing* a été très-intéressant, car toutes les épreuves avaient réuni un grand nombre de concurrents. On a commencé par le *Croydon spring Two-yearsold Stakes*, qui sont échus à M. J. Stevens avec sa belle pouliche, *Lady Charlie*. Cette course avait bien son importance, car elle nous a démontré la qualité respective d'un champ de poulains et de pouliches de deux ans. La gagnante, *Lady Charlie*, est une superbe pouliche, dont l'extraction est des plus respectable : elle est de *Prince Charlie* et *Sister to Little Lady*. Je crois qu'elle sera aussi heureuse l'année prochaine qu'elle l'a été jusqu'ici, — c'est-à-dire si l'hiver lui est favorable.

Le Woodside Plate est venu ensuite et a été une victoire facile pour le cheval de M. Jucker, *Elsham Lad*, qui a battu *Cornet*, à M. Jayne, second; *Little Duck*, à M. Bush, troisième.

Le *Selling Hurdle Race* a été une surprise.

On prenait beaucoup *Styx*, à M. Dunn, et *Pedigree*, à M. Jones, mais on n'accordait aucune chance à *Rivulet*, appartenant à M. Harris, qui s'en est vengé en emportant la course. Il en a été de même du Welter handicap dans lequel *Balance*, à M. Robinson, et *Palestine*, à M. Goodchild, étaient les favoris. Néanmoins ils ont été facilement battus par *Equinox*, le cheval de M. Actow.

Le second jour de ce meeting le programme se composait de cinq épreuves, parmi lesquelles les plus importantes étaient le Great Welcome Handicap et le Surrey Open Steeplechase. Dans le premier, le vainqueur de la veille, *Equinox*, était le plus recherché, mais il n'a pas pu soutenir sa réputation, et s'est laissé battre par *Blue Ruin*, cheval de M. Case Walter, et *Vegeterian*, à M. Western. Les trois autres *events*, qui n'offraient qu'un intérêt secondaire, ont été gagnés respectivement par *Cremation*, appartenant à M. Burton, *Cavalière*, cheval de M. Frewew, et *Fortitude*, le représentant de M. Walker. Mais je m'aperçois que j'ai oublié de nommer le gagnant du Surrey Opew Steeplechase, qui étant d'une valeur de 10,000 francs, doit certainement compter comme course importante. Quoique le prix fût tentant, il n'y a eu que trois concurrents : *Bacchus*, à M. Dunlop, *Annette*, à sir W. Throckmaorton, et *Royal Oak II*, la propriété de M. Burtow. C'est le premier, *Bacchus*, qui a gagné l'épreuve, que, d'ailleurs, ses adversaires ne pouvaient prétendre sérieusement lui disputer. Cette belle course du cheval irlandais démontre clairement que s'il était resté sur ses jambes dans le Grand National de Liverpool, le résultat de la course aurait pu changer.

ROWING.

Tous nos lecteurs connaissent le résultat de la grande course entre les équipes des Universités d'Oxford et de Cambridge. Aussi je ne me propose pas de leur annoncer, comme primeur, la nouvelle de la victoire de Cambridge, autrement dit les *Cantabs*; non, cela serait inutile. — d'autant plus que je l'ai prédit d'avance comme non-seulement probable, mais encore comme certaine.

Je dirai donc que tout s'est passé comme à l'ordinaire, que la foule était aussi grande que de coutume. Seulement, j'ajouterai que l'intérêt n'a pas été aussi violent que les années précédentes, car, dès le départ, l'épuipe de Cambridge a pris une avance qu'elle a pu garder avec aisance pendant toute la durée de la course. Avant même le départ, on ne pouvait la prendre qu'en payant trois pour gagner un.

LONGCHAMPS.

VÉLO-SPORT

Par suite des brusques variations de l'atmosphère à cette époque, le soleil n'ayant pas le temps de bien sécher le sol des routes que la pluie a transformé en boue épaisse, le Sport vélocipédique parisien a décidé, dans sa séance de vendredi dernier, que la course de fond de 80 kilomètres, qui devait avoir lieu dans le courant du mois et qu'on a définitivement fixée pour le 27 avril, n'aurait que 25 kilomètres de piste, soit 12 lieues et 2 kilomètres aller et retour.

On partira à deux heures précises de la place de l'Étoile, pour aller jusqu'à Conflans et revenir au point de départ.

MM. les vélocipédistes se réuniront au siége de la Société, 133, boulevard Saint-Germain, à neuf heures du matin, et partiront à neuf heures et demie, sous la conduite du trésorier, en suivant l'itinéraire ci-après : Boulevard Saint-Germain, place de la Concorde, rues de Rivoli, de Castiglione, de la Paix, place de l'Opéra, avenue de la Reine-Hortense, place de l'Étoile et, de là, pour aller déjeuner à Neuilly, à onze heures précises, avenue du Roule.

M. Béguine, le secrétaire-adjoint, se tiendra au virage, à Conflans.

Les prix, donnés par la Société, seront fixés à l'ordre du jour de la prochaine séance.

JULES RICHARD.

*** *Salle Pierre Petit*, place Cadet, 29. — 12 avril 1879, à huit heures précises du soir. Grand Assaut de Boxe française, Canne, Sabre et Bâton, donné par MM. CHAUDERLOT, professeur, et ROUY, élève et prévôt de M. Charles Lecour, professeur à l'École d'escrime française, avec le concours des principaux professeurs et amateurs de Paris et des maîtres de l'École militaire de Joinville-le-Pont.

Programme des Assauts : Première partie, *Boxe*, MM. Césare, Gouvet, amateurs; Lyonel, amateur, et un professeur de l'École; *Sabre*, Destrée et Tenon, professeurs; *Boxe*, Rouy et un professeur de l'École; *Canne*, Chauderlot et Devost, professeurs. — Deuxième partie, *Boxe*, MM. Émile, amateur, et un professeur de l'École; *Grand Bâton*, Rouy et un professeur de l'École; *Boxe*, Rouer et X..., amateurs; *Sabre*, Destrée et Dévost, professeurs; *Boxe*, X..., amateur, et un professeur de l'École.

Boxe, MM. Chauderlot et Rouy.

NOTA. Les dames sont admises.

GASTRONOMIE

BIÈRES.

BIÈRE BRUNE DE NUREMBERG, 26, rue Blondel.
BASS & Cᵉ, 68, boulev. Malesherbes.
FANTA, 6, rue Guyot.
IND COOPE & Cᵒ, 6, pass. Lathuile-Batignolles.
GANGLOFF & BŒSINGER, 51, rue de Flandre.

CAFÉS-RESTAURANTS.

CAFÉ NAPOLITAIN, 1, boulevard des Capucines.
CAFÉ DE LA PAIX, 12, boulevard des Capucines.
CATELAIN, Café du Helder, 20, boul des Italiens.
SYLVAIN, ancien Café Neeser, 12, rue Halévy.
GRAND-CAFÉ, 14, boulevard des Capucines.
CAFÉ DE LA RÉGENCE, 161, rue Saint-Honoré.
CLAUDON, Café américain, 4, boul des Capucines.
DUGLÉRÉ, 12, boulevard des Capucines, et 5, place de l'Opéra.

CHOCOLATIERS.

LABRIC, 93, boulev. des Capucines.
CHOQUART & FILS, 182, r. de Rivoli.
COMPAGNIE COLONIALE, 19, avenue de l'Opéra.

COGNACS.

J. HENNESSY & Cᵉ, à Cognac.
A. C. GODARD & Cᵉ, —
MARTELL & Cᵉ, —

GLACIERS.

IMODA, 3, rue Royale.
JOSÉPHINE & Cᵉ, 14, rue Drouot.

LIQUEURS.

WYNAND-FOCKINK, 2, rue Auber.
ERVEN LUCAS BOLS, 6, boulevard Montmartre.

VINS.

GAUTHEY cadet et fils, à Baune.
H. & O. BEYERMANN & Cᵉ, Bordeaux.
CRUZE & FILS FRÈRES, —
N. JOHNSTON & FILS, —
CLOSMANN & Cᵉ, —
BARTON & GUESTIER, —

AGNEAU ROTI ENTIER

Dans un grand nombre de provinces en France, notamment dans le Midi, il est d'usage, au dîner de famille du jour de Pâques, de manger l'agneau rôti entier. Cette coutume est générale chez les paysans de la Provence, et il faut qu'une famille soit bien pauvre pour ne pas manger l'*agnet dé Pasque*.

Voici la manière très-simple de préparer ce manger délicieux :

Après avoir séparé la tête, désossez le collet jusqu'à la naissance des épaules. L'opération la plus délicate est de bien trousser l'agneau, de façon que toutes ses parties cuisent et soient également rissolées : vous maintenez les deux quartiers de devant suffisamment écartés au moyen de fortes brochettes en bois; vous cassez, vers le milieu de leur longueur, les os des deux gigots, de façon à pouvoir croiser leurs manches l'un sur l'autre. Vous assujettissez ensuite l'agneau à la broche avec une ou deux fortes brochettes solidement ficelées afin qu'il ne puisse ni se déranger, ni se déformer.

Cela fait, vous couvrez toute sa surface extérieure de bandes de lard et vous l'enveloppez complétement de papier huilé que vous maintenez à l'aide de fil ou de ficelle fine.

Vous le faites tourner à la broche, ainsi costumé, pendant deux heures, devant un feu modéré. Vous enlevez alors le papier et la bande de lard qui est en partie fondue, vous ravivez le feu et vous faites prendre couleur à toutes les parties de l'agneau.

En Provence, pour avoir une flamme claire et parfumée dans ce moment solennel, on brûle des sarments et des brindilles de plantes aromatiques telles que thym, sauge, génevrier, fenouil. On arrose avec le jus rendu et, s'il est insuffisant, on l'allonge soit avec un peu de grand jus, soit avec du beurre très-frais. Il est certainement préférable d'employer du beurre.

Vous retirez l'agneau de la broche et vous le servez brûlant sur son jus.

Si vous avez une bonne bouteille du Château des Papes, c'est le moment de la vider.

P. DE BALBAAC.

MENU DE PAQUES.

Potage gras aux lassagnes
Jambons glacés
Bateaux d'anchois aux œufs durs
Barbue sauce hollandaise
Agneau rôti
Salade laitue aux œufs durs
Petits pois à la Parisienne
Oseille aux croûtons
Œufs fouettés en neige
Baba.

P. DE B.

LES GRANDS NOMS DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ARTICLES DE PHOTOGRAPHIE.

PICARD, 5 *bis*, rue de l'Asile-Popincourt.
MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

BRONZES D'ART.

GRAUX-MARLY, 8, rue Parc-Royal.
DENIÈRE, 15, rue Vivienne.
HOUDEBINE, 64, rue de Turenne.
PAILLARD & ROMAIN, 105, boul. Beaumarchais.

CÉRAMIQUE D'ART.

HACHE & PEPIN LEHALLEUR FRÈRES, 21, rue Paradis-Poissonnière.
DECK, 10, rue Halévy.
C. PILLIVUYT & Cᵒ, 46, rue Paradis-Poissonnière.
ESCALIER DE CRISTAL, 64, rue Paradis-Poissonnière.

CURIOSITÉS. — OBJETS D'ART.

SICHEL FRÈRES, 11, rue Pigalle.
BING, 19, rue Chanchat,
BEURDELEY fils, 32-34, rue Louis-le-Grand.
VINOT, 7, quai Malaquais.
GANDOUIN, 42, rue Lepelletier.

GRAVEURS.

DEVAMBEZ, 5 passage des Panoramas.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

BESSON, 92, rue d'Angoulême.
COURTOIS, 88, rue des Marais.
PETTEX-MUFFAT, 27, rue Copernic. — Spécialité de trompes de chasse.

LIBRAIRES ET ÉDITEURS.

J. B. BAILLIÈRE & FILS, 19, rue Hautefeuille.
BERGER-LEVRAULT & Cᵉ, 5, rue des Beaux-Arts.
CHAIX & Cᵉ, 20, rue Bergère.
A. VATON, librairie religieuse, rue du Bac, 50.

ORFÈVRES.

ODIOT, 72 rue Basse-du-Rempart.
VEYRAT, 21, place du Château-d'Eau.

PHOTOGRAPHIES.

ALOPHE, 25, rue Royale.
JOLIOT, successeur de LE JEUNE, 350, rue Saint-Honore.
ADAM SALOMON, 55, rue de la Faisanderie.
LIÉBERT, 6, rue de Londres.
PIERRE PETIT, 17, place Cadet.

PHOTOGRAVURE.

GILLOT, 79, rue Madame.
LEFMANN, 57, rue d'Hauteville.
FERNIQUE, 31, rue de Fleurus.
YVES & BARRET, 6, rue Thévenot.

PIANOS.

KRIEGELSTEIN, 5, rue Meyerbeer.
JULES RINALDI, 15, rue Auber.
PHILIPPE HERZ, 4, rue Clary.

RELIURES.

GRUEL-ENGELMANN, 418, rue Saint-Honoré.
FONTAINE, 35, passage des Panoramas.
PETIT, 7, quai Conti.
TRAUTZ-BAUZONNET, 15, rue du Four-Saint-Germain.

TABLEAUX.

FÉRAL, 54, faubourg Montmartre. Expert.
GEORGES PETIT, 7, rue Saint-Georges.
GANDOUIN, expert des domaines, 42, r. Lepelletier.

CACHEMIRES.

LE HOUSSEL (Union des Indes), 1, rue Auber
AUDRESSET & FILS, 87, rue Aboukir.
CHEVREUX-AUBERTOT, 7, boul. Poissonnière.

CHAPEAUX D'HOMMES.

DELION, 21, passage Jouffroy.
LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.

CHAUSSURES POUR DAMES.

DUFOSSÉ, 20, rue de la Paix.
PICOT, 146, rue Montmartre.
DELMAS, 95, rue Neuve-des-Petits-Champs.

CHEMISIERS.

MAY, 14, boulevard des Italiens.
CLASENS, 3, boulev. des Capucines.
SPIERS FRÈRES, 9, rue Scribe.

COIFFEURS POUR DAMES.

DONDEL, 2, rue Tronchet.
PHILIPPE & Cᵉ, 15, rue Royale.

COIFFEURS POUR HOMMES.

LESPÉS, 21, boulevard Montmartre.
LOUIS, 23, boulevard des Italiens.
ANGUIZ, 39, boulev. des Capucines.

CORSETS.

Mᵐᵉ BILLARD, 4, rue Tronchet.
Mᵐᵉˢ DE VERTUS SŒURS, 12, rue Auber.
Mᵐᵉ LEOTY, 8, place de la Madeleine.

ÉVENTAILS.

VANIER-CHARDIN, 19, rue Auber.
KEES, 28, rue du Quatre-Septembre.
RODIEN, 48, rue de Luxembourg.

LINGERIE.

GRANDE MAISON DE BLANC, 6, boulevard des Capucines.
DOUCET, 10, rue Halévy.

TAILLEURS POUR DAMES.

WORTH, 7, rue de la Paix.
PINGAT, 30, rue Louis-le-Grand.
DECOT, 12, rue de la Paix.

TAILLEURS POUR HOMMES.

DEBACKER, 36 *bis*, avenue de l'Opéra (ancienne maison Alfred).
SCHÆFFER, 23, boulevard des Italiens.
MANING, 23, boulevard des Capucines.
SYME AND DIESNY, 14, rue Halévy.

AIGUILLES ET ÉPINGLES ANGLAISES

KIRBY-BEARD & Cᵉ, 5, rue Auber.

AMEUBLEMENTS.

E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines.
HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du-Temple.
FOURDINOIS, 46, rue Amelot.
GUCKERT, 29, rue de Tournon.
KRIEGER DAMON, 74, faubourg St-Antoine.
SALLANDROUZE, 23, boulevard Poissonnière.

ARTIFICIERS.

RUGGIERI, 5, place Blanche.
GODARD AINÉ, 21, r. Rochechouart.
A. LAMARRE, 14, quai de Béthune.

BAINS.

BAINS D'AIR COMPRIMÉ, 53, r. de Châteaudun.
BAINS CHANTEREINE, 39, rue de Châteaudun.
LE NEOTHERME, 32, boulevard des Batignolles.

BIJOUTERIE.

OTTERBOURG, 1, rue Scribe.
MICHELOT, DE THIERRY & Cᵉ, 213, r. St-Martin.
E. MIMIN, 41, rue Turbigo.
FANNIÈRE FRERES, 53, rue de Vaugirard.

BIMBELOTERIE.

ANDREUX, 11, rue de Malte.
CHAUVIÈRE, 27, boulevard des Capucines.
G. POTIER, 13, rue Chapon.

CHAUFFAGE.

PIERRON, 72, rue du Théâtre-Grenelle-Saint-Germain.

COFFRES-FORTS.

HAFFNER, 16, boulevard Montmartre.

EAUX DIVERSES.

EAU DES CARMES, Boyer, 14, rue de l'Abbaye.
EAU DE BOTOT, 18, boulevard des Italiens.
EAU DU DOCTEUR PIERRE, 8, place de l'Opera.

HORLOGERIE.

JAPY FRÈRES & Cᵉ, 7, rue du Château-d'Eau.
A. F. COLLIN, 118, rue Montmartre.
BREGUET, 12, rue de la Paix.

LAMPES.

CHABRIÉ, 52 *bis*, rue des Martyrs.
CHAPUIS, 24, rue du Quatre-Septembre.
MAISON DE L'ALUMINIUM, 21, boulevard Poissonnière.

MACHINES A COUDRE.

ÉLIAS HOWE, 48, boul Sébastopol.
H. BOURDIN, 99, boul. Haussmann.

PAPETERIE.

FORTIN, 59, rue Neuve-des-Petits-Champs.
HAMEL JEUNE, 25, boulevard Malesherbes.

ARMURIERS.

FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu.
GASTINNE-RENETTE, 37, avenue d'Antin.
GEVELOT, 30, rue Notre-Dame-des-Victoires.
LAINÉ, 21, rue de Rivoli.
GUYOT, 8, rue de Ponthieu.

BATEAUX DE PLAISANCE.

TELLIER, yoles, 52, quai de la Râpée.
ARTHÈME DUPONT, Cité St-Pierre, à Charenton.
ABEL LE MARCHAND, 29, rue du Perrey, au Havre.

BILLARDS.

BLANCHET, 53, rue de Lancry.

CANNES ET OMBRELLES.

DUPUY, 8, rue de la Paix.
GRAVEL, 6, rue Royale.

CHASSE ET PÊCHE.

GEIGER, 71, rue Richelieu.
RATTIER & Cᵉ, 5, rue d'Aboukir.
LEBATARD, 35, rue Coquillière.

CHEVAUX (Marchands de).

MOYSE AINÉ & TH. MAY, 38, avenue des Champs-Elysées.
A. RIVIÈRE, 98, rue Denfert-Rochereau.
HAWES FRÈRES, 26, r. François Iᵉʳ.
CRÉMIEUX & MAYER, 16, rue de Berry.
HAWES, 1, rue de Marignan.

FOUETS ET CRAVACHES.

Vᵉ BOYER, 8, rue Grénéta.

GYMNASES.

PAZ, 34, rue des Martyrs.
TRIAT, 55, avenue Montaigne.

LIVRÉES.

SUTTON, 134, boulevard Haussmann.

PROFESSEURS DE BILLARD.

CONSTANT, 61, rue la Victoire.
VIGNEAUX, au Grand-Hôtel,
MANGIN, passage des Panoramas.

VOITURES.

HENRI BINDER, 31, rue du Colisée.
BINDER, aîné, 40 avenue du Bois-de-Boulogne.
ROTHSCHILD, 115, avenue Malakoff.

ANNONCES



Tiré de **LA REVUE DE LA MODE** 13-15, quai Voltaire

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Riche toilette d'intérieur en cachemire de l'Inde grenat et satin grenat. — Dos : le corsage-habit, orné de deux larges boutons à la taille, forme des plis doubles pour donner de l'aisance à la taille. La jupe en cachemire drapée à plusieurs reprises forme une longue traîne arrondie garnie du plissé comme par devant. De chaque côté, une large quille de satin sépare le tablier de la traîne et se trouve repliée à plusieurs reprises dans le bas.

Élégante toilette noire. — Face : corsage princesse en moire pékin, orné d'un gilet en satin noir brodé de fleurs de couleur et montant. Manches longues garnies d'un revers et d'un plissé de satin, avec plissé blanc à l'intérieur. Tablier en satin coulissé de chaque côté pour former des plis, et tout uni du bas; une garniture coquillée en satin le sépare de chaque côté de la traîne. Petit plissé en satin noir au bas.

Paletot en drap d'Orient bleu clair lamé de fils d'or formant des points brillants, pour enfants de cinq à sept ans. — Face : il est droit devant et boutonné de côté. Le collet, les poches et les revers des manches sont garnis de soie de nuance assortie; le liséré du bas est également en soie. Manches longues et assez justes.

Dos : le milieu du dos est ajusté par deux pièces cintrées formant habit dans le bas. Le haut du col est en soie.

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

On annonce l'arrivée à Paris de:

MM. le comte Wolowski, — le général baron de Launay, — le comte Costa de Beauregard, — le baron de Pommereul, — le vicomte de Greffülhe, — le vicomte de la Villarmois, — le vicomte de Lévis-Mirepoix, — le marquis de Malterre, — le baron Du Plessis de Pouzilhac, — le comte E. de Sainte-Aldegonde, — le comte H. de La Rochefoucauld, — le vicomte H. de La Ferrière, — le comte de Galard, — Mme la marquise de Clermont-Mont-Saint-Jean, — M. le comte A de Laubespin.

MM. le marquis de Rabar, à Lyon, — le vicomte de Rochefort, à Nantes, — le baron Ogier d'Ivry, à Bar-le-Duc, — de Veyssière, à Moulins, — le baron d'Ast de Novelé, à Bordeaux, — Poloneeau, à Orléans.

DÉCÈS

Comte Henri de Greffülhe, — de Bonneville de Brunel de la Chapuze, — de Noët, — Raymond de Verninac, — comte de Clocheville, — comtesse de Gombault-Razac, — baron S. de Lavergne, — Mme de Parseval, — Isidore Thirion, ancien avocat général

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux.)



LA REVUE des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 23.
SAMEDI, 19 AVRIL 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr.; — 6 mois, 15 fr.; — un an, 30 fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

ON S'ABONNE

à l'étranger :

Allemagne

Cologne, chez Rudolt, Mosse, 2, Wallrafsplatz (Représentation spéciale et régie exclusive des annonces pour l'Allemagne.)
Berlin, chez Asher et Ce.
Munich, chez Ackermann.
Leipzig, chez F.-A. Brockhaus.
Mayence, chez Zabern.

Autriche-Hongrie

Vienne, chez Braumuller et fils.

Belgique

Bruxelles, chez C. Muquardt, 45, rue de la Régence.
Anvers, chez Max Rueff.

Danemarck

Copenhague, chez Reitzel.

Espagne

Madrid, chez Bailly-Baillière.
Barcelone, chez Verdaguer.

Grande-Bretagne

Londres, chez Delizy, Davies et Ce (Agence de publicité), 1, Creil street, Strand.
Londres, Williams et Norgate, 14, Henrietta. street. Covent Garden.
Liverpool, chez Edward Howel.
Manchester, chez Thomas Hayes.
Edimbourg, chez Williams et Norgate.

Italie

Rome, Florence et Turin, chez Bocca frères, libraires du Roi.
Milan, chez Brigola.
Naples, chez Riccardo et Marghieri.

Pays-Bas

La Haye, chez Martinus Nijhoff.
Amsterdam, chez Van Bakkenes.

Portugal

Lisbonne, chez José Rodriguez.

Russie

Saint - Pétersbourg, chez Mellier.

Suède et Norwége

Stockolm, chez Samson, et Wallin.

Suisse

Genève, chez Cherbuliez.
Lausanne, chez Benda.

Turquie

Constantinople, chez Depasta frères.

États-Unis

Boston, chez Little, Brown et Ce.
Chicago, chez Jansen et Mac Lure.
New-York, chez J. W. Bouton.
La Nouvelle-Orléans, chez A. Chol.
Philadelphie, Lindsay and Baker, 730, Sansom street.



LE MATIN DANS LES BOIS DE CERNAY, par Rapin. (*Monde Illustré.*)

CHRONIQUE

« Messieurs, il n'y a plus de Pyrénées ! » a dit Louis XIV, qui aimait à faire des mots, et qui les frappait au bon coin, le jour où, dans la personne de son petit-fils, le duc d'Anjou, qui allait s'appeler Philippe V, il faisait asseoir un Bourbon sur le trône de Charles-Quint, et brochait de fleurs de lis l'étendard de Castille et Léon.

« Messieurs, il n'y a plus de Manche! » pourrait dire à son tour le président de la République, sans avoir pour cela l'idée de mettre sa progéniture au lieu et place de la reine d'Angleterre, impératrice des Indes, à Saint-James, à Windsor ou à Balmoral.

C'est qu'en effet l'*intercourse* international de la France et de l'Angleterre a pris, depuis quelques années, un tel caractère d'intimité et d'intensité, que rien de ce qui touche l'une des deux nations ne reste étranger à l'autre. C'est ainsi, pour nous borner plus étroitement à la spécialité dans laquelle se complait et s'enferme volontiers la *Revue*, que toutes les questions de sport qui passionnent Londres préoccupent Paris, et réciproquement. Est-ce que des milliers de télégrammes ne s'échangent point entre les deux villes le jour du Derby d'Epsom ou le jour du Grand-Prix de Longchamps? Est-ce que, pour parler de choses plus récentes, l'issue des régates anglaises, courues la semaine dernière sur la Tamise, par les Universités d'Oxford et de Cambridge, n'était pas le sujet des conversations et l'objet des paris dans tous les cercles et dans toutes les sociétés où le *yachting* est en honneur?

Nos lecteurs nous sauront donc quelque gré, nous nous plaisons à l'espérer, des détails précis et authentiques qu'un assez long séjour en Angleterre nous permet de leur donner sur les conditions de cette grande lutte qui se renouvelle chaque printemps, sans jamais épuiser, lasser ou diminuer l'intérêt passionné qu'elle inspire à l'immense métropole des Trois-Royaumes.

***

On peut dire qu'il y a deux jours par an où le peuple anglais ne se ressemble pas à lui-même. C'est le jour du DERBY, qui est la fête des jockeys, et le jour du BOAT-RACE, qui est la fête des canotiers. La fièvre du plaisir s'empare, ces deux jours-là, de la nation tout entière, qui n'a pas l'air de le connaître le reste de l'année. Pour quelques heures, au moins, elle oublie les affaires, son éternel, et, pour ainsi parler, son unique souci! A sa joue, d'ordinaire plus pâle, le sang monte à flots, riche et généreux, et dans son œil, trop souvent triste, et presque toujours terne, une flamme s'allume, une étincelle brille.

***

On sait que le *Boat-race* se compose d'une course unique entre deux canots, dont l'un est monté par les étudiants d'Oxford, et l'autre par les étudiants de Cambridge. Le pavillon d'Oxford est bleu foncé; celui de Cambridge est bleu clair. Chaque équipage comprend huit rameurs, et l'homme du gouvernail, le BARRER. Le barrer porte une jaquette courte, aux couleurs de son Université. Le costume des rameurs est assez élégant : en flanelle blanche, rehaussée de bleu. Chaque rôle complète son effectif par un dixième personnage, dont nous n'avons pas encore parlé. Celui-ci s'appelle le COACHMAN, et il a ceci de particulier qu'il n'entre jamais dans le canot. Il monte à cheval et se tient sur la rive, d'où il surveille toutes les manœuvres de l'embarcation. Il en est, en quelque sorte, l'entraîneur; il en règle la vitesse à son gré, et, par les mouvements réguliers de son torse sur la selle, il donne la cadence et marque la mesure que doivent suivre les légers avirons. Les équipages se renouvellent d'année en année. C'est la tradition et la règle. Mais, si les rameurs passent, le coachman demeure. Tant qu'il est capable d'enfourcher sa monture, on réclame son expérience et l'on en profite. Mais il ne figure point dans la course. Au moment de l'épreuve suprême, il disparaît complétement : sa tâche est finie de la veille.

On sait que les équipages de cette flotte bleue se recrutent parmi les jeunes représentants des plus grandes familles de l'aristocratie anglaise. Ils s'exercent pendant trois mois dans leurs stations respectives de Cambridge et d'Oxford. Ils viennent « se mettre à l'ouvrage », comme on dit dans la langue spéciale du turf, à l'endroit même où la course doit avoir lieu, c'est-à-dire sur la Tamise, quinze jours seulement avant l'épreuve suprême. C'est la période aiguë de l'entraînement à outrance. On les pèse chaque matin, et leurs poids, publié dans les gazettes, servent de bases aux opérations des BOOK-MAKERS et des simples parieurs qui hasardent sur le *boat-race* des sommes presque aussi considérables que sur le Derby d'Epsom.

***

Nous avons dit que l'épreuve avait lieu sur la Tamise, à Londres. La distance entre Putney et Hammersmith, le point de départ et le point d'arrivée, est d'environ quatre mille anglais (six kilomètres 500 mètres) cette distance est franchie en une vingtaine de minutes. Il n'y a d'habitude que quelques secondes d'écart entre le vainqueur et le vaincu. Plusieurs fois il y a eu DEAD-HEAT (littéralement *sueur perdue*), et par conséquent épreuve nulle, la proue des deux canots s'étant présentée en même temps au WINNING-POST, ou poteau d'arrivée. On a relevé, dans une période de trente et un ans, quinze victoires pour Oxford et seize pour Cambridge. Il serait difficile de maintenir une égalité plus rigoureuse entre les deux pavillons rivaux.

***

Je sais des gens qui font le voyage de France et de Belgique en Angleterre, rien que pour assister au *boat-race*. Ils ont raison, car le spectacle est curieux. Londres mérite vraiment d'être vu ce jour-là. Il est debout dès le matin, consultant d'un œil anxieux son ciel trop changeant! Heureux quand un rayon de soleil, brillant entre deux nuages, vient égayer la scène populaire d'une note vive et joyeuse. Quelle foule immense sur le fleuve et sur toutes les voies qui conduisent à ses bords, foule ardente et passionnée, qui grossit encore de minute en minute. Le ruban bleu émaille toutes les boutonnières et tous les corsages. Homme et femme, tout le monde est bleu... et voit bleu.

Mais déjà les deux embarcations sont en ligne, un coup de canon donne le signale, et seize paires de rames ont frappé l'onde en même temps.

Ils partent: ils sont partis!

Un grand silence se fait, on dirait que cette formidable détonation en retentissant dans toutes les poitrines, vient d'y suspendre le battement de tous les cœurs. On ne vit plus que par les yeux; chacun porte son âme dans son regard.

Mais déjà la lutte est dans sa plus fougueuse ardeur. Les corps jeunes et vigoureux des seize rameurs se baissent et se relèvent d'un mouvement égal. Les bras se rapprochent et s'éloignent des poitrines haletantes, en mesure, avec force et souplesse. Sur la face à peine ridée du grand fleuve royal, les embarcations semblent voler, légères comme l'hirondelle, qui, là bas, l'effleure sans la toucher.

***

A mesure que les concurrents se rapprochent du but, l'émotion des spectateurs redouble. Sur le passage des embarcations, d'immenses clameurs s'élèvent.

Mais déjà le vainqueur à paru au poteau. Le voilà! Il est proclamé et acclamé; que ce soit Oxford ou Cambridge, qu'importe? Bleu clair ou bleu foncé, n'est-ce pas toujours le pavillon anglais? Hourrah pour la vieille Angleterre.

Qui n'a pas vu les transports d'un public anglais ne sait pas jusqu'où peut aller la folie d'un peuple froid, quand il s'échauffe dans toute cette foule, c'est du délire, c'est de la frénésie! ce ne sont pas des cris qui s'échappent de ces gorges rauques, ce sont des hurlements inarticulés... avec des vibrations métalliques. Tous les yeux sortent des orbites, toutes ces faces ordinairement blêmes, s'injectent de sang : un boutiquier du Strand, auquel peut-être il n'arrive de rire que cette seule fois dans l'année se livre à une *gig*, qui pour n'avoir rien d'écossais n'en est pas moins excentrique; un bon bourgeois de la Cité, qui gagne quelques guinées avec le bleu foncé, joue de la trompette avec sa main, bat de la caisse sur son ventre, et beugle sa joie comme un taureau sauvage.

Mais deux coups de canon annoncent que la fête est terminée; toute cette animation se calme comme par enchantement; toute cette joie éteint son rayonnement; tous ces visages convulsés reprennent peu à peu leurs expressions de gravité impassible. L'enthousiasme est remisé pour un an.

Le soir venu, un dîner plantureux — un vrai dîner anglais — réunit dans les salons de Willis les rivaux du matin, auxquels viennent se joindre les survivants, présents à Londres, des diverses générations qui se sont succédé dans les grandes Universités d'Oxford et de Cambridge. On mange beaucoup; on boit davantage, et l'on retrempe ses souvenirs dans les coupes que le champagne couronne de sa mousse petillante.

***

Revenons en France!

Ils sont vingt, parmi lesquels on peut compter les plus habiles, les plus célèbres, les plus populaires et les plus illustres des artistes de ce temps, et ils viennent de former entre eux, sans aucune ingérence gouvernementale, en dehors de toute action et de toute influence administratives, une SOCIÉTÉ DES AQUARELLISTES FRANÇAIS, dont le but est de mettre le producteur en relation directe avec l'acheteur, sans avoir besoin d'emprunter l'intermédiaire toujours onéreux du marchand. Le public et l'artiste vont se trouver directement en présence. C'est un *desideratum* qu'il fallait combler depuis longtemps. C'est chose faite aujourd'hui.

La nouvelle Société nous a fait l'honneur de nous convier à sa séance d'inauguration, mercredi soir. Arrivé chez elle à neuf heures, nous y sommes restés jusqu'à minuit, et nous avons trouvé le temps bien court. Il est vrai que nous étions là au milieu d'une véritable élite d'artiste et d'amateurs, de connaisseurs et de fins dilettantes, auxquels étaient venues se mêler, dans une proportion discrète, ces femmes du monde, amies des arts et des artistes, dont la présence rehausse toutes les fêtes, en leur donnant un puissant encouragement et un charme nouveau.

La nouvelle Société a ses galeries d'exposition au n° 16 de la rue Laffite, dans les salons occupés jadis par M. Durand-Ruel, au moment de la brillante, mais trop rapide prospérité de son commerce de tableaux. L'arrangement est parfait et le décor luxueux; la cymaise confortable invite le coude à s'appuyer, et l'éclairage nocturne est si abondant et si bien entendu, qu'il fait valoir toutes les recherches, toutes les délicatesses et toutes les élégances de coloration où excellent les maîtres de l'aquarelle, — et ne trouve-t-on point ici, en effet, tous les maîtres de cet art charmant, spirituel et si justement en faveur aujourd'hui? — Oui, ils sont tous là, depuis les vétérans, comme Eugène Isabey et Eugène Lami, jusqu'aux jeunes volontaires qui font leurs premières armes, comme MM. Jourdain et Maurice Leloir, sans oublier ceux qui sont dans la force de

l'âge et dans la maturité du talent, comme Édouard Detaille, l'infatigable producteur ; Georges Vibert, dont le pinceau a autant d'esprit que la plume ; Jules Worms, qui fait revivre dans ses petits cadres l'Espagne ancienne et moderne ; Eugène Lambert, qui donne tant de malice, de ruse et d'espièglerie à ses jolis chats ; Louis Leloir, qui semble avoir pris l'arc-en-ciel pour palette, tant il a de fraîcheur et d'éclat ; Français, le paysagiste élégant, qui pourrait nous réconcilier avec les classiques du genre, dont il a le grand style sans en avoir l'uniformité et l'ennui ; Jacquemart, qui nous rend la nature du Midi avec une franchise et une sincérité d'aspect que rien ne met en défaut : Ferdinand Heilbuth, qui, après s'être partagé entre trois villes chères à son cœur, Rome, Londres et Paris, se fixe désormais parmi nous, et, Français depuis si longtemps par le cœur, le devient aussi par le choix et l'adoption. Tout le monde connaît le talent d'Heilbuth comme peintre ; tout le monde sait avec quelle souplesse, quelle aisance et quelle grâce il a rendu dans ses tableaux d'aimables scènes de la vie romaine et de la vie parisienne. Ce sont les mêmes sujets qu'il traite dans ses aquarelles, — et peut-être avec plus de charme encore.

La *Société des Aquarellistes français* compte deux femmes parmi ses adhérents, deux femmes que la fermeté de leur talent rend les égales des plus habiles d'entre les hommes. J'ai nommé M[me] Nathaniel de Rothschild, une vaillante, sérieusement éprise de son art, incessamment sur la brèche, présente à toutes nos expositions, et qui trouve le plus grand de ses bonheurs dans la culture assidue de l'art où elle excelle, et M[me] Madeleine Le Maire, artiste de haute race, dont le dessin est si juste, la touche si vigoureuse, la coloration si brillante. On cueillerait ses fleurs, on mangerait ses fruits, on adorerait ses femmes.

Ouverte tout le jour, et le soir jusqu'à 11 heures, l'exposition de nos aquarellistes va offrir un but aimable et sérieux à la flânerie parisienne. Elle aura un grand succès, si elle obtient celui qu'elle mérite et que je lui souhaite.

LOUIS ÉNAULT.

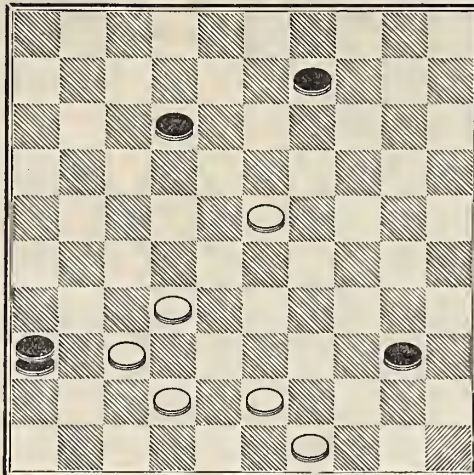
DAMES

PROBLÈME N° 40,

par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.



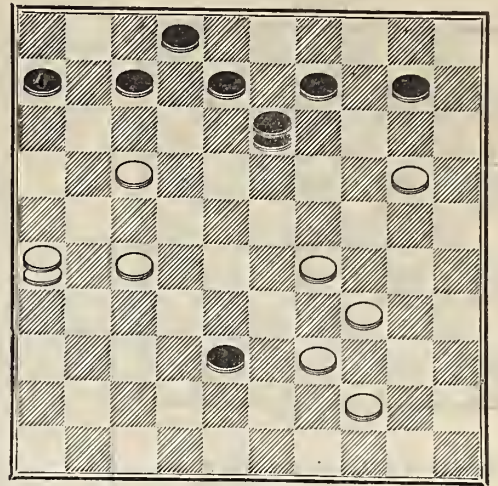
BLANCS.

Les noirs jouent D. de 36 à 47 attaquant 2 pions et les blancs gagnent.

PROBLÈME N° 41,

par M. E.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

AUG. JOLIET.

TRENTE-ET-QUARANTE

L'abondance des matières rend impossible dans ce numéro l'insertion de nouveaux pointages de notre ami M. Martin Gall. Nous constatons, selon son désir, qu'il n'a pas cessé de faire des bénéfices à l'aide de sa marche imperturbablement suivie.

Ses enjeux ayant doublé et triplé, parce qu'il joue en *boule de neige*, nous ne sommes pas surpris de le voir accuser un résultat de 72.000 francs. — Reste à savoir si, avant d'atteindre 100,000 francs, il ne rencontrera pas le saut.

De tous les systèmes employés, à notre connaissance, celui de M. Martin Gall paraît le plus rationnel.

(*La Réd.*)

ÉCHECS

PARTIE N° 36 (*a*.

Lopez.

Blancs. M. BEZKROVNY.	Noirs. M. CHAMIER.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 5 C D	3. C 3 F R (*b*
4. Roq	4. C pr P
5. P 4 D	5. F 2 R (*c*
6. D 2 R (*d*	6. C 3 D (*e*
7. F pr C	7. P C pr F (*f*
8. P pr P	8. C 2 C
9. P 4 F D (*g*	9. Roq.
10. C 3 F D	10. C 4 F D (*h*
11. F 3 R	11. C 3 R
12. C 4 R (*i*	12. P 4 F R (*j*
13. P pr P en pas.	13. F pr P
14. C pr F éch. (*k*	14. D pr C
15. T D 1 D	15. P 4 F D
16. D 2 D	16. F 2 C
17. C 1 R (*l*	17. P 3 D
18. P 3 C D	18. D 3 C
19. P 3 F	19. T D 1 R
20. R 1 T	20. T 4 F
21. C 3 D	21. T D 1 F R
22. P 4 F R (*m*	22. D 5 C
23. R 1 C	23. T 1 F — 3 F
24. P 3 T R (*n*	24. D 6 C
25. D 2 F R	25. T 3 C
26. D pr D (*o*	26. T pr D
27. T R 1 R	27. T pr P éch.
28. R 1 F	28. P 4 C R
29. F 1 F	29. R 2 F
30. T 2 R	30. T pr T
31. R pr T	31. P pr P
32. R 2 F	32. F 5 R
33. C 1 R	33. T 4 T
34. F pr P	34. T 4 F (*p*

Les blancs abandonnent.

NOTES.

a) Jouée dans le dernier tournoi-handicap de la Régence, le 22 mars.

b) La meilleure défense.

c) Nous répétons que voici la meilleure continuation : 5. P 3 T D ! — 6. F pr C (A). — P D pr F. — 7. T 1 R. — C 3 F R (B). — 8. P pr P (C) — D pr D. — 9. T pr D — C 5 R partie égale. Dans le Lopez, il n'y a pas de défense qui puisse éviter aux noirs de doubler leurs pions, ce qui d'ailleurs n'est pas, dans l'espèce, un désavantage.

A

6. F 4 T — P 4 C D. — 7. F 3 C D — P 4 D. f. P pr P — C 2 R! Ce dernier coup est d'Anderssen. Nous rentrons ici dans une variante bien connue où les noirs ont une bonne partie.

B

7. F 4 F. — 8. C pr P — F 2 R. — 9. P 4 C R mieux.

C

8. T pr P éch. — F 3 R ! — 9. C 5 C — D 2 D. — 10. D 2 R — Roq T D. — 11. P 3 F D meil. — F 3 D. — 12. C pr F — P pr C. — 13. T pr P — T R 1 R. — 14. T pr T — T pr T. — 15. F 3 R — C 5 C. — 16. P 3 T R — C pr F. — 17. P pr C — D 3 R. — 18. C 2 D — F 5 F partie égale.

d) La meilleure attaque. Si 6. P 5 D ou T 1 R — C 3 D !

e) Si 6. P 4 D. — 7. C pr P — F 2 D. — 8. F pr C — P pr F. — 9. T 1 R — C 3 F. — 10. F 5 C R mieux.

f) Si 7. P D pr F. — 8. P pr P — C 4 F R. — 9. T 1 D — F 2 D. — 10. P 6 R — P pr P. — 11 C 5 R mieux.

g) Si 9. F 3 R — Roq. — 10. T 1 D — D 1 R. 11. C 3 F D — P 4 D. — 12. C 4 D — C 1 D ! mieux. Ce dernier coup est préférable à 12. C 4 F R que nous avons joué, il y a dix ans, contre Neumann.

h) Nous croyons que le meilleur moyen de dégager leur jeu est pour les noirs 11. P 4 F R à quoi les blancs ripostent par 12. F 2 D avec un léger avantage de position.

i) Faible. Nous eussions préféré 12. T D 1 D qui bloque le jeu adverse, car si 12. — P 4 F R. 13. C 4 D ! et si 12. P 4 F D. — 13. C 5 D (A) — F 2 C. — 14. C 1 R menaçant P 4 F R ou C 3 D.

A

13. — P 3 F D. 14. C 3 F D et le fou noir ne pourra plus sortir à sa meilleure case 2 C D.

j) Le coup juste. M. Chamier profite très-bien du faible coup de son adversaire.

k) Ici encore T D 1 D était indiqué ; la position des blancs va devenir maintenant inférieure.

l) Évidemment si 17. D pr P D — T D 1 D. — 18. D 5 C ou 4 T — F pr C. — 19. P pr F — D pr P F avec une position de gain.

m) Forcé. Les noirs menacent : 22. T pr P. — 23. P pr T — T pr P gagnant.

n) Ces dernières manœuvres ne sont pas heureuses et hâtent la fin de la partie. A la place de 23. R 1 C il fallait jouer T 2 F.

o) Il n'y a plus rien de bon à faire.

p) Très-bien. Si 34. — C pr F. — 35. R 3 R regagnait la pièce.

Solution du problème n° 34, par M. Richards.

1. $\frac{\text{D 1 T R}}{\text{F 3 C R meil.}}$; 2. $\frac{\text{D 1 T D}}{\text{F pr C}}$; 3. $\frac{\text{P 4 C D}}{\text{mat}}$

Solution du problème n° 35, par M. Léon Guinet, de Lyon.

1. $\frac{\text{T 3 F — 4 F R}}{\text{P 4 F R meil.}}$; 2. $\frac{\text{P 5 C R}}{\text{F 7 R meil.}}$;
3. $\frac{\text{T 5 D éch.}}{\text{P pr T ou R pr T}}$; 4. $\frac{\text{P 4 D ou P 3 D}}{\text{mat.}}$

Solutions justes.

Des deux : MM. E. Frau de Lyon, de Madrazo, Henri Thomson, C. de Turpin, G B. Allard, Barré.

Du n° 34. — M[me] Anna Janet, MM. Léon Guinet, de Lyon, Ettobelliae, Larisse.

Du n° 35. — MM. Lévy de Tupigny.

NOUVELLES

Le tournoi handicap de la Régence est terminée. — Le premier prix consistant en un objet d'art offert par M. Thibaud a été gagné par M. Chamier qui, sur les douze parties finales a gagné dix et perdu deux seulement. Après lui viennent *ex æquo* avec 8 1/2 M. de Bezkrowy et M. Gribius, ce dernier de la 2[e] classe. Ces deux messieurs auront à jouer ensemble un match à pion et trait. Le quatrième prix est échu à M. Girod, de la 3[e] classe qui a gagné sept parties : Ce dernier qui est arrivé parmi nous il y a peu de temps a fait déjà des progrès considérables et nous lui prédisons, s'il persévère, le plus brillant avenir. Nous donnerons prochainement une fort belle partie jouée entre lui et M. de Bezkrowny dans ce tournoi.

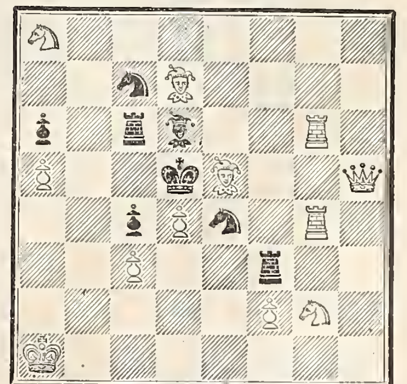
Notre ami M. Clerc, conseiller à la Cour de Besançon, le plus fort amateur de province et dont le succès a été si vif à notre grand tournoi international a profité des vacances de Pâques pour venir se mesurer avec nos meilleurs joueurs, notamment MM. de Bezkrowny et Chamier. Nous avons aussi le bonheur de posséder en ce moment M. Schlesinger, banquier de Boston, un des plus forts joueurs d'Amérique et certainement un de ceux qui ont fait le plus de sacrifices pour la propagation du noble jeu.

Le 27 mars dernier, le cercle d'échecs de Breslau a décidé qu'un monument serait élevé par souscription à Anderssen. Notification de ce projet a dû être faite à tous les cercles d'échecs allemands. Dans le cas où les étrangers seraient également admis à apporter leur offrande, un comité de souscription serait immédiatement organisé à Paris, où le grand maître a laissé de nouveaux admirateurs et amis.

PROBLÈME N° 37

composé par M. LAMOUROUX.

NOIRS



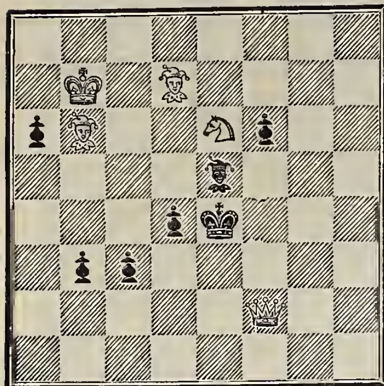
BLANCS

Les blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 38

composé par M. le docteur GOLD.

NOIRS



BLANCS

Les blancs font mat en trois coups.

CORRESPONDANCE.

M. L. Quinet de Frau. — Merci de vos intéressantes communications. Les trois conditions imposées pour l'analyse de M. Quinet en rendent l'insertion difficile dans notre journal. Selon le désir exprimé par l'auteur, nous avons remis le tout à M. Preti.

M. Z. Winawer, à Varsovie. — Impossible de faire autrement que d'attendre.

S. ROSENTHAL.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 96.

ST DBSPLPCNR MRGGRFQSR T NHR JBMKR KR ZBPH CNNH VBFFR LMRGGR DTM NH QBNL LTHKPG CNNH THR ST FTHXR DTM STNLMR.

N° 97.

L⋆S ⋆I⋆C⋆S⋆I⋆N⋆ N⋆ S⋆R⋆L⋆T⋆U⋆ N⋆ P⋆S ⋆E ⋆O⋆V⋆I⋆C⋆E⋆U⋆U⋆L⋆E⋆E⋆T.

N° 98.

U⋆ S⋆⋆ T⋆⋆⋆⋆⋆ T⋆⋆⋆⋆⋆⋆⋆ U⋆ P⋆⋆⋆ S⋆⋆ Q⋆⋆ L'A⋆⋆⋆⋆⋆⋆.

Vayelles : A, E, I, O, deux deux fois.
Consonnes : B, L, N, P, R, S, T, une deux fois.
Un mot de quatorze lettres.

N° 100. — MOTS CARRÉS.

Indigène. — Une liec. — Un chanteur. — L'incroyable. — Rothomago, Peau-d'Ane, ou Pilules du Diable.

Solutions du 12 avril 1879.

N° 91.

Ce que femme veut, Dieu le veut.

N° 92.

Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.

N° 93.

La femme est le chef-d'œuvre de la création.

N° 94. — TRIANGLE.

H O M A R D
O R A G E
M A G E
A G E
R E
D

N° 95. — CARRÉ.

P A I R
A I D E
I D É E
R É E L

Mentions de solutions justes :

M. A. Bout, à Neuilly : 86 à 90.
Pas fort : 86 à 90.
Cercle musical des Bébés : 88 à 89.

EDME SIMONOT.

LES CARTES

LE WHIST.

B. Carreau tourne.







A. Conduit le mort.

C'est toujours au mort B à jouer conduit par le vivant A; il procède comme dans le cas précédent, puisque c'est le véritable et seul plan logique du jeu : il joue donc un petit atout, le sept, C met le huit, A met le dix qui est pris par le valet chez D, première levée des adversaires.

D joue le quatre de trèfle, B met la dame, C prend du roi, A met le sept de trèfle, deuxième levée des adversaires du mort.

C qui a la main joue as et roi de pique qui passent puisque le mort et son conducteur ont chacun deux piques donc troisième et quatrième levée des adversaires.

C joue ensuite cœur ou D fait deux levées, cinquième et sixième levée des adversaires.

D rejoue le deux de trèfle, B met le dix, C prend du valet, A met le neuf, septième levée des adversaires qui font encore forcément, comme huitième levée, le roi d'atout puisqu'il est second et qu'il ne peut pas être pris; en effet, si A met l'as d'atout D met le neuf et reste avec son roi, si A met la dame D le prend avec le roi et peut même éventuellement faire son neuf d'atout si le mort rejoue trèfle.

Donc au moins deux levées forcées pour les adversaires du mort si les jeux D et C sont placés ainsi, tandis que dans le cas contraire le chelem est fait contre eux presque sur table.

Voilà donc une différence énorme de vingt et une levées qui tient uniquement, non à la nature des cartes, mais à leur disposition respective.

C'est en réalité à la partie du mort que se voient les plus grands coups du sort et en jouant très-régulièrement le jeu correct indiqué on peut, suivant qu'on est en veine ou en déveine, faire le chelem ou perdre deux levées.

OLD TRICK.

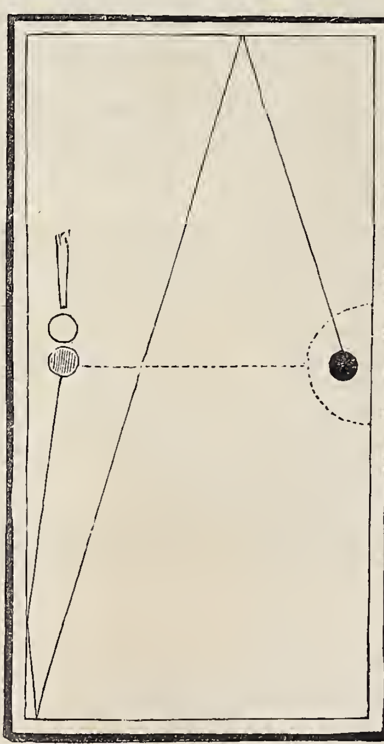
LE BILLARD

17° position.



Jouer sur la grise de manière à caramboler et à réunir les trois billes.

Solution du coup inséré dans le N° 22.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 21.

Vous devez prendre immédiatement avec l'as de trèfle et rejouer la dame d'atout. Si le roi est à votre gauche, il pourra être pris. Si au contraire il est à votre droite, comme votre partner fera nécessairement l'impasse, vous aurez la certitude de la levée du valet. Soit que le second coup d'atout parte de sa main, soit qu'il vienne de vos adversaires.

Dans le cas contraire, vos deux atouts pourraient tomber, l'un sur l'as, l'autre sur le roi, sans aucun profit.

Si vous faites les levées de la dame et du valet, vous rejouez trèfle, couleur de vos adversaires, pour indiquer à votre partner que vous n'avez plus d'atout et pas de bonne couleur.

Principe. — Avec dame et valet d'atouts seuls, lorsque l'as est dans la main de votre partner, il faut jouer la dame dans le double but de prendre le roi et de faire au moins deux levées avec les trois honneurs connus.

PROBLÈME N° 21.

Valet de carreau retourne.







Deuxième à jouer, quelle carte mettrez-vous sur le roi de pique?

Solution du problème de Piquet.

Vous laisserez votre adversaire compter son point, 4, plus 3 pour tierce majeure, 7 avec trois dames, 10. Il jouera avec la certitude que vous avez un écart franc à cœur et passera d'abord la tierce majeure à pique, 13, son as de trèfle, 14, sa dame de trèfle, 15 pour attendre ensuite avec roi, valet de carreau et valet de trèfle faisant les deux dernières levées, 3+15=18 et gagnant.

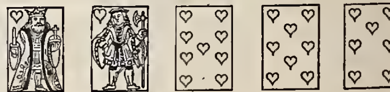
Mais le résultat trompera son attente et il restera à 15.

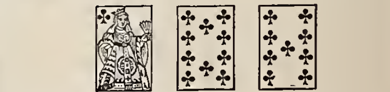
Si au contraire, vous comptez votre point 6, votre quatrième et votre tierce, 13. Votre adversaire connaissant d'avance votre jeu fera ses trois piques, son as de trèfle et ses trois carreaux gagnant facilement.

Dans le courant d'une partie, lorsque chaque point perdu n'a pas une valeur décisive, le second joueur pourrait, négligeant le point, compter sa quatrième et sa tierce avec la chance d'un joli résultat. Mais dans cette hypothèse, le piège est plus visible.

PROBLÈME DE PIQUET.









Quel sera votre écart?

ROBERT D'ANTULLY.



Le nom de RAFFET, prononcé devans la génération actuelle, n'éveille chez elle que des idées de batailles, de revues, de masses militaires ou d'anecdotes soldatesques. Accouplé en cela avec Charlet, il personnifie l'histoire militaire de la période de 1830 à 1860, c'est-à-dire qu'il continue ce que Charlet avait fait avec tant de verve et de bonhomie pour toute la période du Consulat et de l'Empire. Cependant, nous avons vu que, s'il s'est définitivement incarné dans la peinture militaire, ce n'est pas sans avoir glané un peu dans tous les champs.

D'ailleurs, on peut facilement s'en rendre compte en recherchant tous les ouvrages que son crayon infatigable a illustrés.

Raffet était un travailleur, et rien n'échappait à son imagination, toujours en quête d'un sujet ou d'une composition. Les plus petits détails, pour lui, avaient leur charme; et qui sait? le croquis fait aujourd'hui d'une main légère et comme en se jouant, pouvait devenir le sujet d'une composition importante le lendemain. En tout cas, c'était autant de souvenirs fixés sur le papier des différents endroits par lesquels l'artiste a passé. Aussi ne perd-il pas une occasion. Pierrots italiens, danseurs espagnols avec leurs boléros et leur cachucha, danseurs écossais, musiciens ambulants, jusqu'à des nymphes de cirque, tout est crayonné, croqué par Raffet en un tour de main. C'est que dans chacun de ces groupes, il y a des poses hardies et nouvelles qu'il est bon d'étudier. C'est ainsi que ce crayon si habile se perfectionne tous les jours; et non content de sa science, alors qu'il est passé maître, il continue à jeter sur le papier ses impressions comme s'il n'était que simple écolier.

AM. D.

CROQUIS EN FAC-SIMILE (*suite*), par RAFFET.

(Voir l'explication au n° 21.)

les vices, ce qui ne l'empêchait pas de reconnaître sa haute intelligence de rapineurs.

Dans sa propriété de Seine-Port, il avait un magnifique cerisier dont les branches ployaient sous le poids des fruits vermeils. Les pierrots effrontés attendaient le point de maturité voulu pour aller le dévaliser.

M. de Villemessant voulut prévenir l'invasion et eut l'idée de faire accrocher des grelots aux branches.

Un matin il vit un moineau se poser sur ce cerisier. Il se mit à observer.

L'oiseau, après s'être assuré que les cerises étaient mûres, se mit à sautiller et à faire tinter tous les grelots. A ce signal, tous les moineaux du jardin se jetèrent sur l'arbre et y eussent fait bonne besogne si M. de Villemessant n'eût fait appeler en hâte le jardinier.

— Enlevez-moi tous ces grelots, lui dit-il. Les moineaux sont décidément plus malins que moi : ce que je croyais être un épouvantail n'est qu'une cloche d'appel !

FLORIAN PHARAON.

ESCRIME

Le *Jockey*, en annonçant le mois dernier qu'un défi avait été porté par les élèves de la salle Mimiague à ceux de l'école d'escrime française, et aussitôt accepté par ces derniers, n'a pas été cette fois tout à fait exactement renseigné. Voici comment les faits se sont passés :

Les amateurs de ces deux salles, les deux meilleures, sans aucun doute, de Paris, tant par le nombre que par le degré des forces, ont eu cet hiver l'excellente idée de se rencontrer, le premier vendredi de chaque mois, tantôt rue Saint-Marc, tantôt rue de Richelieu. De là, à organiser une sorte de tournoi qui fît reconnaître la gradation des tireurs, il n'y avait qu'un pas ; c'est un des présidents de l'école qui se chargea de sonder à cet égard les dispositions du comité Mimiague, en lui proposant de faire tirer vingt élèves d'une salle contre un nombre correspondant de l'autre salle. Le comité ne crut pas devoir accepter ce défi, en donnant de son refus des raisons qui furent, du reste, appréciées de part et d'autre comme excellentes.

Vendredi [illegible], la salle Mimiague est venue rue Saint-Marc, [illegible]ntée par ses meilleurs élèves : MM. Chabrol, de [illegible]cuve, Guignard, Tony-Gérard, Sarlin, Devillers, Ta[illegible] etc.

Vendredi, 2 mai, l'éco[illegible]ime française se rendra rue de Richelieu. Cette réu[illegible]ui sera la dernière de cette année ne peut manqu[illegible]re fort brillante ; on s'attend à y voir figurer la tête [illegible]ole : MM. Féry d'Esclands, Brinquant, Saucède, de A[illegible], Carolus-Duran, le baron d'Ariste, le Roy, le comte Potocki, Molier, Germeau, le marquis de Vibraye, Pra, Dargaud, Garnier, Franconi, le vicomte Clauzel et nombre d'autres dont les noms me sont moins familiers.

L'un de ces Messieurs de l'école, qui figure dans cette énumération, vient d'accomplir mercredi un véritable tour de force contre un élève de Vigeant. Il s'agit d'un pari : le pari consistait, de la part de M. de A..., à toucher des dégagés dans les deux lignes alternativement de quarte en tierce et de tierce en quarte ; de la part de M. E... à les parer par des simples. L'attaque l'a emporté de six coups sur la parade ; à cinq louis chaque, c'est trente louis que l'un a gagnés et l'autre perdus en dix minutes, juste trois cotisations d'une année à l'école d'escrime française.

Nous parlerons dans le prochain numéro des deux concours des 29 avril et 28 mai, dits concours des Saint-Cyriens et des Polytechniciens.

E. P.

ÉCHOS VIENNOIS

Musique.

La semaine sainte met fin chaque année à la saison musicale. — Sonate, symphonie, sarabande, suite, gavotte ont donné leurs derniers accords pour faire place aux accents plus sévères de la musique sacrée. — L'événement de la dernière semaine a été la messe solennelle de Franz Liszt, exécutée mardi dernier sous la direction du compositeur lui-même, dans la grande salle de l'association musicale. — Une assistance aussi nombreuse que choisie accueillit le maître par des applaudissements enthousiastes, lorsque celui-ci vint prendre possession du pupitre que l'on avait entouré de guirlandes de roses et de lauriers. — Cette messe de Liszt, qui paraît mieux faite pour le concert que pour l'église, a soulevé, il y a vingt ans, les discussions les plus vives et les plus passionnées. — Aujourd'hui tout ce bruit s'est apaisé, les passions sont mortes mais l'œuvre vit encore et elle s'est affirmée de la façon la plus puissante à ce concert du mardi saint. — L'exécution sous la direction du compositeur a été parfaite. Les sous-chefs de musique : MM. Hellmesberger et Kremser se sont acquittés de leur tâche avec autant de soin que de dévouement, l'un à la tête de l'orchestre, l'autre à la tête de la société chorale. — Mmes Gomperz-Bettelheim et Kauser, MM. Vignio, Rokitansky et Walter, ont, pour une bonne part, contribué au succès

En même temps que l'illustre pianiste, Vienne possède, en ce moment, une personnalité artistique qui a déjà acquis une notoriété considérable. Il s'agit du jeune Maurice Dengremont, ce virtuose de douze ans, dont la réputation a trouvé une nouvelle consécration dans la capitale de l'Autriche, qui a et qui tient encore chaque soir un public nombreux sous son archet.

HIGH-LIFE.

Le programme des fêtes de ce mois-ci est le sujet de toutes les conversations. En première ligne, vient la représentation de bienfaisance qui sera donnée au palais Auersperg, et où les noms les plus aristocratiques figureront au programme. Pour ne parler que de la pantomime, composée par M. Frappart (musique de M. Raab, décors de M. Burghardt), nous citerons parmi les acteurs : Colombine, la princesse Marie Windischgrætz ; Léandre, le prince Victor Rohan ; une bohémienne, la comtesse Beckers ; Arlequin, le prince Czetwertinsky ; Pierrot, le comte Podstatzky ; apothéose : les comtesses Clot-Men sdorff, Schœnborn et Wickenburg.

SPORT.

Vente annuelle à Kisber.

Le 9 mai prochain aura lieu, au haras royal hongrois de Kisber, une vente de 17 poulains. Les acheteurs devront *être citoyens autrichiens, avoir leur domicile établi dans la monarchie austro-hongroise et s'engager à ne jamais vendre les chevaux achetés, soit au dehors, soit à un étranger.*

La saison des chasses à courre de Gœding s'est terminée très-brillamment la semaine dernière. Leurs Majestés ont assisté à la réunion de clôture. Une des chasses les plus rapides et, en raison du terrain fortement accidenté, une des plus difficiles de cette année, aura été certainement celle du 3 avril. Après l'hallali, les vingt personnes qui la composaient durent franchir à cheval une distance de plus de trois lieues allemandes pour revenir à Gœding.

D.

TIR AUX PIGEONS

TIR DU JEUDI 10 AVRIL 1879.

Poule à 23 mètres, 1 louis, 3 pigeons, 3 tireurs : M. Ephrussy, 3/3 G. — *Même poule, 4 tireurs* : M. Ratisbonne, 3/3 G. — *Poule handicap, 1 louis, 1 pigeon, 9 tireurs* : MM. Ephrussy, 9/12 G. (à 23 mètres) ; Ratisbonne, 8/12 (à 23 mètres). — *Même poule, 11 tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 4/5 G. (à 25 mètres). — *Même poule, 9 tireurs* : MM. Laniel, 9/9 G. (à 24 1/2 mètres) ; Lafond, 8/9 G. (à 26 mètres). — *Poule à 24 mètres, 50 francs, 5 pigeons, 3 tireurs* : M. Aubry-Vitet, 5/5 G. — *Poule handicap, 1 louis, 1 pigeon, 4 tireurs* : M. Laniel, 1/1 G. (à 25 1/2 mètres). — *Même poule, 4 tireurs* : M. 5/5 G. (à 24 mètres). — *Même poule, 4 tireurs* : M. Lafond, 3/3 G. (à 26 mètres). — *Même poule, 4 tireurs* : M. Lafond, 1/1 1/1 G. (à 26 mètres). — *Même poule, 5 tireurs* : MM. Lafond, 6/6 G. (à 23 mètres) ; Ephrussy, 5/6 (à 24 mètres). — *Même poule, 12 tireurs* : M. le prince Maurocordato, 7/8 G. (à 24 1/2 mètres.) ; le comte O. de Montesquiou, 6/8 (à 24 mètres). — *Poule à 28 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 15 tireurs* : MM. Lafond, 7/7 G. ; le vicomte de Quélen, 6/7. *Poule à 26 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 19 tireurs* : MM. Orban, 7/7 ; le capitaine Tart, 7/7, 1er et 2e (partagés) ; le comte de Lambertye, 7/8 ; Pinatel, 7/8 (partagé). — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 12 tireurs* : MM. le capitaine Tart, 7/7, G. ; Lafond, 6/7. — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 6 tireurs* : M. le vicomte de Quélen, 4/6. — *Même poule, 5 tireurs* : M. le vicomte de Quélen, 3/4 G. — *Même poule, 5 tireurs* : M. Orban, 2/2 G.

TIR DU SAMEDI 12 AVRIL 1879.

Poule handicap, 2 louis, 5 pigeons, 8 tireurs : M. Laniel, 5/6 G. (à 24 1/2 mètres). — *Poule handicap, 1 louis, 1 pigeon, 11 tireurs* : M. Laniel, 2/2 G. (à 26 1/2 mètres). — *Même poule, 11 tireurs* : M. Singer, 2/2 G. (à 23 mètres). — *Même poule, 10 tireurs* : M. Laniel, 3/3 G. (à 27 1/2 mètres). — *Même poule, 2 louis, 10 tireurs* : MM. Lafond, 8/8 G. (à 26 mètres) ; Laniel, 7/8 (à 27 1/2 mètres). — *Même poule, 1 louis, 6 tireurs* : M. de Poly, 4/4 G. (à 25 mètres). — *Même poule, 8 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 3/3 G. (à 25 mètres). — *Même poule, 10 tireurs* : M. le vicomte de Quélen, 4/4 (à 27 mètres) ; le comte de Lambertye, 4/4 (à 27 mètres (partagée). — *Même poule, 13 tireurs* : MM. le comte de Castelli, 5/5 G. (à 24 mètres 1/2) ; Ratisbonne, 4/5 (à 23 mètres). — *Poule à 28 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 16 tireurs* : M. A. de Tavernost, 5/5 G. ; le vicomte de Quélen, 4/5. — *Poule à 28 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 21 tireurs* : MM. le comte de Châteaubriand, 13/17, 1er ; le vicomte de Quélen, 12/17, 2e ; le comte de Lambertye, 10/13, 3e. — *Poule handicap Op., 1 pigeon, 21 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 7/7 G. (à 27 mètres) ; A. de Tavernost, 6/7 (à 24 mètres). — *Poule Op., à 30 mètres, 1 pigeon, 12 tireurs* : MM. le comte de Lambertye, 3/3 ; le prince Poniatowski, 3/3 (partagée). — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 11 tireurs* : M. Laniel, 2/2 G. — *Même poule, 9 tireurs* : M. Lafond, 3/4 G. — *Même poule, 3 tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 1/2 G. — *Match à C. D., 24 mètres, 4 louis* : M. marquis de Camposagrado, 1/2 G.

Étaient présents aux différents tirs :

MM. Laniel ; Perrier ; Ratisbonne ; le comte Lafond ; Singer ; Ephrussy ; Eley ; Hillel ; Guignard ; le prince de Latour d'Auvergne ; le vicomte R. de Quélen ; le comte H. de La Rochefoucault ; Drake del Castillo ; le comte J. de Camondo ; le marquis de Camposagrado ; Dupont ; J. Lafond ; le comte M. de Camondo ; le prince Maurocordato ; Halfon ; le comte de Lambertye ; le comte de Castelli ; le comte O. de Montesquiou ; le vicomte de Baussier ; Veranneman ; A. Yeo ; A. de Tavernost ; le capitaine Tart ; Pinatel ; le comte B. de Montesquiou ; le marquis de Caumont-Laforce ; Orban ; Paul Lagarde ; le vicomte de Martel de Janville ; de Lapeyrère ; le marquis de Croix ; Rembielinski ; le prince de Croy ; le comte N. de Camondo ; Aubry-Vitet ; le comte H. de Montesquiou ; de Montgomery ; lord Westbry ; le comte de Chateaubriand ; de Poly ; le duc de Riansares ; Soriano ; le vicomte de Balix-Hondo ; le colonel Wheatley ; Majoie ; de Moismont.

LE SPORT EN ANGLETERRE

—

Londres.

Le *racing* a chômé pendant la semaine sainte en Angleterre, où d'ailleurs les turfistes n'étaient pas fâchés de pouvoir se reposer après toutes leurs expéditions lointaines. Maintenant le sport recommence de plus belle, comme s'il voulait rattraper le temps perdu ; ces derniers jours ont été remplis de réunions intéressantes, qui ont eu lieu soit à Kemptow Park, — elle était bien importante celle-là — soit à Manchester et Durham. Seulement comme toutes ces réunions se tenaient le même jour (lundi 14 avril), il fallait faire son choix dans le nombre ; c'est ce que les sportsmen ont fait, mais Kemptow Park a naturellement attiré la majorité.

Quoique guère favorisé par le temps — dont je ne parle plus que pour mémoire — le *meeting* de Kemptow Park a réuni une foule de turfistes aristocratiques, qui fréquentent toujours de préférence la réunion en question. Le programme se composait de sept épreuves qui offraient un intérêt réel à cause de leur valeur et du nombre des engagements. On a commencé par le *Sunbury Handicap Plate*, dans lequel *Littlehampton*, cheval de M. Fryer, était le favori, et avec raison, car il a gagné avec une grande facilité, battant *Financier* au colonel Bryne, et *Strathavon* à M. Cooper.

Ensuite venait le *Wolsey Selling Welter Handicap*, qui n'a réuni que quatre concurrents : le cheval de M. Etches, *Fino*, *Delicious* à M. Nightingale, *Carnage* à M. Stevens, et *Lennox* au duc de Montrose. C'est le premier qui a enlevé l'épreuve après une longue lutte. Les autres courses de la journée ont aussi eu leur importance, mais en présence d'une telle quantité de matières je dois me contenter de signaler simplement les victoires de *Secret*, cheval de M. Mash, dans le Garrick two-year-old Plate ; de *Hudibras* à M. Davis, dans le Halliford Welter Handicap Plate ; et finalement de *Charlie Napier*, à M. Cunningham, dans le Kempton Park April Handicap.

Je constate aussi, en passant, que les courses de Durham ont aussi eu un grand succès, ainsi que celles de Streatham, où s'étaient réunis tous les amateurs de fortes émotions, qui aiment le steeplechasing.

Aussi je dois parler des courses de Newmarket, qui ont commencé mardi et ont fini vendredi. La perspective d'un sport intéressant avait attiré foule, et, d'ailleurs, nous n'avons pas été trompé dans notre attente : toutes les épreuves ont réuni de champs nombreux, et le *racing* a présenté un grand intérêt, mais il n'y a eu rien de bien remarquable à signaler.

On parie fortement, à présent, sur la grande course, le *City and Suburban*, qui doit se courir le 22 du mois. *Clocher* y est pris à 11 contre 1, et il est maintenant aussi favori que *Elf King*, qui, il y a une semaine, était à la tête du betting. Evidemment, le cheval de M. Delâtre est en forme, et je lui accorde toute ma confiance. En effet, selon moi, il doit gagner le *City and Suburban*, dans lequel, je crois, que *Belphœbe* se placera bien. Voici maintenant la dernière cote de Londres pour le *City and Suburban* ; nos lecteurs la trouveront utile pour constater la variation du betting.

CITY AND SUBURBAN

(*A courir le 22 avril.*)

100	contre	12	Elf King (pris et offert).
11	—	1	Clocher (pris).
100	—	9	Attalus (offert).
100	—	8	Belphœbe (pris).
20	—	1	La Merveille (pris).
20	—	1	Spendthrift (pris).
25	—	1	King Boris (pris).
25	—	1	Red Comyn (offert).
33	—	1	Polly Perkins (pris).
33	—	1	Douglas (pris et offert).
40	—	1	Master Kildare (offert).
50	—	1	Ridotto (offert).

TROTTING

Ou plutôt courses au trot, car ce titre de trotting ne sera guère compris en France, quoique vos turfistes aient largement emprunté de mots dedans notre vocabulaire sportive. Donc, les courses au trot (ou le trotting) marchent bien cette année chez nous : il y a déjà eu plusieurs *meetings*, et tout semble prédire que ce sport va entrer dans une ère prospère. Lundi dernier, une réunion s'est tenue à Derby, où les prix offerts étaient d'une bonne valeur. Toutefois, je ne rendrai pas compte de ce *meeting*, que, d'ailleurs, je n'ai signalé que pour démontrer que les courses au trot deviennent à la mode en Angleterre.

TIR AUX PIGEONS.

Les stands du Iturlingham Club ont été bien remplis ces jours derniers ; il y avait un *great attraction*, et ce *great attraction* c'était le docteur Carver, dont vous avez sans doute entendu parler. En tous cas, je vais donner quelques renseignements sur ce tireur émérite, qui, avec une carabine, abat des pigeons au vol. Né dans l'ouest des États-Unis, il a été enlevé dans sa jeunesse par des Indiens, avec lesquels il a passé plusieurs années de sa vie. C'est là qu'il a acquis sa merveilleuse précision de tir — mais je me propose de vous en parler plus en longueur dans ma prochaine chronique, quant il aura tiré un *match* dont il est question maintenant.

LONGCHAMPS.

VÉLO-SPORT

Une grande lutte vélocipédique doit avoir lieu à Londres, à Agricultural-Hall, le 28 avril et devant durer jusqu'au 3 mai ; il y a pour 7,500 francs de prix. L'on se souvient que l'année dernière les Anglais ont été vainqueurs pour une pareille course de fond.

M. Ch. Terront, le champion français, a été gracieusement invité à se mettre en ligne, et désirant prendre sa revanche, il partira la semaine prochaine pour Londres, bien qu'une chute assez grave l'empêche depuis quelques jours de prendre un entraînement sérieux pour cette occasion. Néanmoins nous comptons sur son énergie pour faire triompher le bicycle français.

JULES RICHARD.

GASTRONOMIE

VINS, COGNACS, LIQUEURS ET BIÈRES.

BIÈRE BRUNE DE NUREMBERG, 26, rue Blonel. — BASS & Cᵉ, 68, boulevard Malesherbes. — ANTA, 6, rue Guyot. — IND COOPE & Cᵉ, 6, ass. Lathuile-Batignolles. — GANGLOFF & BŒINGER, 51, rue de Flandre. — ALLSOPP & Cᵉ, 8, ue Bausset.

* * *

J. HENNESSY & Cᵉ, à Cognac. — A. C. GOARD & Cᵉ, à Cognac. — MARTELL & Cᵉ, à Conac.

* * *

WYNAND-FOCKINK, 2, rue Auber. — ERVEN UCAS BOLS, 6, boulevard Montmartre. — MARIE RIZARD & ROGER. — LA GRANDE CHARTREUSE.

* * *

GAUTHEY cadet et fils, à Beaune. — H. & O. BEYERANN & Cᵉ, Bordeaux. — CRUZE & FILS FRÈRES, Bordeaux. — N. JOHNSTON & FILS, à Bordeaux. CLOSMANN & Cᵉ, à Bordeaux. — BARTON & UESTIER, à Bordeaux.

BISCUITS, CHOCOLATS, CONFISEURS, ÉPICERIES ET COMESTIBLES.

AMERICAN CRACKER MANUFACTORY, 26, boulevard Malesherbes. — GROULT, passage des Panomas. — SIGAUT, 101, rue Quincampoix.

* * *

LABRIC, 93, boulev. des Capucines. — CHOQUART FILS, 182, r. de Rivoli. — COMPAGNIE COLONIALE, avenue de l'Opéra. — DEVINCK, 175, rue Saintnoré. — MENIER, 37, rue Ste-Croix de la Bretonrie. — MARQUIS, 10, rue Richelieu. — MASSON, boul. de la Madeleine.

* * *

COMPAGNIE FRANÇAISE, 18, boulev. Sébastopol.

* * *

GIRAUDIN, rue de la Paix. — SEUGNOT, 28, rue Bac. — BONNET, 31, rue Vivienne. — CHARNNEL, 34, avenue de l'Opéra. — ACHARD-WEISÉ, boulevard des Italiens. — BOISSIER, 7, boulev. Capucines. — GOUACHE, boulev. de la Madeie.

* * *

MAISON DU GRAND-HOTEL. — CHATRIOT, 97, Saint-Lazare. — COOPERATIVE, avenue de péra. — FASTIER, 40, rue Notre-Dame-des-Vicres. — CARDINET, 12, rue de Sèze. — POTIN, 101, ulevard Sébastopol. — CUVILLIER ET FRÈRES, rue de la Paix.

HÔTELS, CAFÉS ET RESTAURANTS.

BRISTOL, place Vendôme, 3 et 5. — MIRABEAU, rue de la Paix. — CONTINENTAL, 3, rue Castine. — GRAND-HOTEL, 12, boul. des Capucines.

* * *

IGNON, boulevard des Italiens, 58, rue de la ussée-d'Antin, 4, et avenue de l'Opéra. — CAFÉ GLAIS, boul. des Italiens, 13. — CAFÉ RICHE, l. des Italiens. — CAFÉ DE PARIS, avenue de era. — CAFÉ DES AMBASSADEURS, Champséés.

* * *

AFÉ NAPOLITAIN, 1, boulevard des Capucines. OUGLÉRÉ, 12, boulevard des Capucines, et 5, e de l'Opéra. — CAFÉ DE LA PAIX, 12, boul. Capucines. — CATELAIN, Café du Helder, 20, levard des Italiens. — SYLVAIN, ancien Café ser, 12, rue Halévy. — GRAND-CAFÉ, 14, boul. ucines. — CAFÉ DE LA RÉGENCE, 161, rue it-Honoré. — CLAUDON, Café américain. 4, . des Capucines.

CANETONS AUX PETITS POIS

ous touchons à la fin d'avril, le mois de s'avance couronné de roses, sa hotte ne de choses succulentes. Parmi les priirs gastronomiques, il faut placer en nière ligne les canetons et les petits . Ces produits, déjà délicieux isolément, parés ensemble, concourent à former un mangers les plus délicats de la grande onne cuisine française.

our faire un plat présentable, il faut au ns deux canetons. Vous les placez, barde ard dessus, barde de lard dessous, dans casserole; vous ajoutez 125 grammes de coupé en petits dés, des carottes, des ons, un assaisonnement, suivant goût, el et de poivre, un bouquet garni; puis mouillez avec une bonne tasse de llon dégraissée. Vous laissez cuire pen- une demi-heure, laps de temps suffi- pour mener les canetons à point.

utre part, vous avez fait cuire 125 mes de lard coupé en petits morceaux et un litre et demi de petits pois fins fraîchement écossés.

Vous assaisonnez les pois au lard avec le jus de cuisson, des carottes que vous avez fait réduire et vous servez les canetons sur cette garniture.

Le procédé est le même pour accomoder les canetons aux concombres, aux carottes et aux petits oignons.

Une révélation qui ne peut que rendre plus cher, à certain gourmet, le fin manger que nous venons d'indiquer :

Un jour, le duc de Richelieu, toujours galant, vaillant et gourmet, s'attristait devant son médecin de ne pouvoir plus digérer les truffes.

— Mangez des canetons, lui dit celui-ci, ils ont la même vertu que la truffe !

Le soir même, le maréchal-duc soupait avec la Monteil dans sa petite maison de Charonne et mangeait des canetons.

P. DE BALBAAC.

MENU.

Potage printanier
Filets de sole au gratin
Gigot de présalé
Canetons aux petits pois
Fromage à la crème.

P. DE B.

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

PHOTOGRAPHES, PHOTOGRAVURES ET ARTICLES POUR LA PHOTOGRAPHIE.

PICARD, 5 *bis*, rue de l'Asile-Popincourt. — MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

* * *

LIÉBERT, 6, rue de Londres. — PIERRE PETIT, 17 place Cadet. — CARETTE, 31, rue d'Enghien. — MARION FILS & GÉRY, 14 et 16, cité Bergère.

* * *

GILLOT, 79, rue Madame. — LEFMANN, 57, rue d'Hauteville. — FERNIQUE, 31, rue de Fleurus. — YVES & BARRET, 6, rue Thévenot.

BIJOUTERIE, BRONZES, CÉRAMIQUES, CURIOSITÉS ET OBJETS D'ART.

OTTERBOURG, 1, rue Scribe. — MICHELOT, DE THIERRY & Cᵉ, 213, rue Saint-Martin.

* * *

GRAUX-MARLY, 8, rue Parc-Royal.

* * *

ESCALIER DE CRISTAL, 64, rue Paradis-Poissonnière. — DECK, 10, rue Halévy.

* * *

SICHEL FRÈRES, 11, rue Pigalle. — VINOT, 7, quai Malaquais.

TABLEAUX (Experts et marchands de).

FÉRAL, 54, faubourg Montmartre. Expert. — HARO, expert, 16, rue Visconti. — GEORGES PETIT, 7, rue St-Georges. — GANDOUIN, expert des domaines, 42, rue Lepelletier.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE, PIANOS.

PETTEX-MUFFAT, 27, rue Copernic. — Spécialité de trompes de chasse.

* * *

KRIEGELSTEIN, 5, r. Meyerber. — JULES RINALDI, 15, rue Auber. — PHILIPPE HERZ, 4, rue Clary.

INSTITUTIONS DE JEUNES GENS.

ÉCOLE MODERNE, à Asnières.

GRAVURES, ESTAMPES, LIBRAIRES, RELIURES.

DEVAMBEZ, graveur, 5, passage des Panoramas.

* * *

RAPILLY, marchand d'estampes, 5, quai Malaquais.

* * *

GRUEL-ENGELMANN, 418, rue Saint-Honoré.

COIFFEURS, GANTS, CHAUSSURES, CHAPEAUX.

LESPÈS, 21, boulevard Montmartre. — BRIER-CHEVALIER, 50, r. Basse-du-Rempart. — ANGUIZ, 39, boulevard des Capucines.

* * *

PHILIPPE & Cᵉ, 15, rue Royale. — GARAND FRÈRES, 37, rue Tronchet.

* * *

JOUVIN, 23, boulevard des Italiens. — BERTIN, 27, boulevard des Italiens. — HOUBIGAND, faubourg Saint-Honoré.

* * *

DUBASTA, galerie d'Orléans. — H. HERT, 3, rue Halévy.

* * *

FERRY, 11, r. Scribe. — ABLER, 9, r. du Hasard. — DELMAS, 95, rue Neuve-des-Petits-Champs.

* * *

MÉLANIE PERCHERON, 24, rue de la Paix. — Mᵐᵉ ODE, 7, boulev. des Capucines.

* * *

LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — CHAPELLERIE DU JOCKEY-CLUB, 18, r. Duphot. — MAGNIEN, 273, r. St-Honoré. — PINAUD & AMOUR, 89, rue Richelieu. — DELION, passage Jouffroy.

* * *

DELACOUR (Bonneterie), 124, rue de Rivoli. — MILON aîné, 98, rue Saint-Honoré.

PARFUMEURS, ÉVENTAILS, PLUMES ET FLEURS.

RODIEN, 48, r. de Luxembourg. — DUVELLEROY, 17, passage des Panoramas. — VANIER-CHARDIN, 19, r. Auber. — ALEXANDRE, 14, boul. Montmartre. — A. DUJAY, 19, rue de la Paix.

* * *

CH. FAY, 9, rue de la Paix. — VIOLET, boulevard des Capucines. — VIOLET, 225, rue Saint-Denis. — PIVER, 10, boulevard de Strasbourg. — RIMMEL, 17, boulevard des Italiens. — LUBIN, 55, rue Saint-Anne. — GUERLAIN, 15, rue de la Paix. — GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout. — HOUBIGAND, faub. Saint-Honoré. — SOFFYS, 15, rue Royale.

* * *

VILLEMINOT, 76, rue Richelieu.

TAILLEURS POUR HOMMES ET FEMMES ET LINGERIE.

WORTH, 7, rue de la Paix. — CAVALLY, 35, boul. des Capucines. — LAFERRIÈRE, 28, rue Taitbout. DECOT, 12, rue de la Paix.

* * *

DEBACKER (ancienne maison Alfred), 36 *bis*, avenue de l'Opéra. — SCHÆFFER, 23, boulevard des Italiens. — RENARD, 2, boulevard des Italiens.

* * *

HENTENAAR, 26, rue du Quatre-Septembre.

* * *

GHARVET, 25, place Vendôme. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — PILZER & HARSON, 21, rue de la Paix.

* * *

CHEUVREUX-AUBERTOT, 7, boulevard Poissonnière. — DOUCET, 21, rue de la Paix. — GRANDE MAISON DE BLANC, boulevard des Capucines.

NOUVEAUTÉS, CONFECTIONS, CACHEMIRES.

GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal. — DUCHÉ-REYREL & Cᵉ, 1, rue des Petits-Pères. — NORMAND père et fils et CHANDON, 82, rue Richelieu. — LES FILS DE C. OULMAN, 2, rue Drouot. — BOURUET-AUBERTOT, 23, avenue de l'Opéra.

* * *

AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres. — AU PRINTEMPS, rue du Havre. — AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac. — AUX TROIS QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine. — AU COIN DE RUE, rue Montesquieu.

AMEUBLEMENTS.

GUCKERT, 29, r. de Tournon. — HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du-Temple. — E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines.

DIVERS.

KIRBY-BEARD & Cᵉ (Aiguilles), 5, rue Auber.

* * *

BREGUET (Horlogerie), 12, rue de la Paix.

* * *

PIERRON (Chauffage), 72, rue du Théâtre-Grenelle-Saint-Germain.

* * *

HAFFNER (Coffre-forts), 16, boulevard Montmartre.

* * *

LEMAIRE (Opticien), 22, rue Oberkampf.

ARMURIERS.

FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu. — GASTINNE-RENETTE, 37, avenue d'Antin. — GUYOT, 8, rue de Ponthieu. — LIBIOULLE, GUINARD & Cᵉ, 8, avenue de l'Opéra.

CANNES, OMBRELLES, FOUETS, CRAVACHES.

GRAVEL, 6, rue Royale. — LAVAISSIÈRE-BUISNEAU, passage des Panoramas. — VIALETTE, 34, rue Taitbout. — VERDIER, 17, boulev. de la Madeleine.

FOUETS ET CRAVACHES.

Vᵉ BOYER, 8, rue Gréneta.

VOITURES, CHEVAUX.

CRÉMIEUX & MAYER, 16, rue de Berry. — TATTERSALL FRANÇAIS, 24, rue de Beaujon.

CHIENS (Nourriture pour les).

SPRAT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

* * *

HENRI BINDER, 31, rue du Colisée. — BINDER, aîné, 40 avenue du Bois-de-Boulogne.

BILLARDS, BIMBELOTTERIE, JEUX.

BLANCHET, 53, rue de Lancry.

GYMNASES, BAINS.

THERMO-GYMNASE MÉDICAL, 49, rue de la Chaussée-d'Antin.

ANNONCES



LES MODES PARISIENNES

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

1. Toilette de réception et de dîner. — Ce joli modèle est en faille unie, couleur gris-havane clair et en damassé pompadour, sur fond gris-havane. Garniture : effilé gris avec glands juponnés des couleurs de l'étoffe pompadour, nœuds en satin assorti à la faille unie, boutons en acier fin ciselé et dentelle en point de Bruxelles.

2. Toilette courte pour promenade. — Elle est en faille bleu-gendarme et en satin de couleur assortie. — Jupe ornée régulièrement tout autour d'un plissé haut de 20 centimètres. Tunique drapée et dentelée dans le bas; derrière, elle forme deux grosses coques sur lesquelles retombe un pouff et un nœud flot en satin. — Corsage paletot formant un grand pan carré devant; il est complétement ajusté et agrémenté de liserés superposés, en faille et en satin. Les mêmes liserés encadrent les dents de la tunique et garnissent aussi les coques du retroussis.

Chapeau en paille couleur naturelle avec passe doublée de velours bleu-gendarme, puis garni d'une plume amazone blanche et d'un oiseau des îles.

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE.

Arrivée à Paris de MM.

Le marquis de La Rochefoucauld Bayers. — Le vicomte de Chastellux. — Le baron d'Houdemare. — Le comte de Choiseul-Daillecourt. — Le comte R. de Clermont-Tonnerre. — Le comte E. de Béthune-Sully. — Le marquis de Sénarpont. — Le marquis de Malterre. — Le vicomte G. de Chavagnac. — M. de Thézan. — Le comte de Mansigny. — M. de Saint-Maur. — Le vicomte de Saint-Périer.

Le comte H. de Galard, à Florence. — Le comte de Miramon, à Gray. — Le comte de Wignacourt, à Sedan.

DÉCÈS

Le baron Gourgaud. — Le comte Henri Greffülhe. — La vicomtesse de Soussay. — M. de Villemessant. — M. Bosseront d'Anglade.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 24.
SAMEDI, 26 AVRIL 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr.;—6 mois, 15 fr.;—un an, 30 fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

ON S'ABONNE
à l'étranger :

Allemagne

Cologne, chez Rudolt, Mosse, 2, Wallrafsplatz (Représentation spéciale et régie exclusive des annonces pour l'Allemagne.)
Berlin, chez Asher et Ce.
Munich, chez Ackermann.
Leipzig, chez F.-A. Brockhaus.
Mayence, chez Zabern.

Autriche-Hongrie

Vienne, chez Braumuller et fils.

Belgique

Bruxelles, chez C. Muquardt, 45, rue de la Régence.
Anvers, chez Max Rueff.

Danemarck

Copenhague, chez Reitzel.

Espagne

Madrid, chez Bailly-Baillière.
Barcelone, chez Verdaguer.

Grande-Bretagne

Londres, chez Delizy, Davies et Ce (Agence de publicité), 1, Creil street, Strand.
Londres, Williams et Norgate, 14, Henrietta. street. Covent Garden.
Liverpool, chez Edward Howel.
Manchester, chez Thomas Hayes.
Edimbourg, chez Williams et Norgate.

Italie

Rome, Florence et Turin, chez Bocca frères, libraires du Roi.
Milan, chez Brigola.
Naples, chez Riccardo et Marghieri.

Pays-Bas

La Haye, chez Martinus Nijhoff.
Amsterdam, chez Van Bakkenes.

Portugal

Lisbonne, chez José Rodriguez.

Russie

Saint-Pétersbourg, chez Mellier.

Suède et Norwége

Stockolm, chez Samson, et Wallin.

Suisse

Genève, chez Cherbuliez.
Lausanne, chez Benda.

Turquie

Constantinople, chez Depasta frères.

États-Unis

Boston, chez Little, Brown et Ce.
Chicago, chez Jansen et Mac Lure.
New-York, chez J. W. Bouton.
La Nouvelle-Orléans, chez A. Chol.
Philadelphie, Lindsay and Baker, 730, Sansom street.



M.r le Comte de S.t Aignan.

CHRONIQUE

On lit dans les journaux anglais :

« M. Perrin, administrateur de la Comédie-Française, est arrivé à Londres. Il a visité hier dans la soirée trois de nos principaux théâtres. »

M. Perrin vient, en effet, de passer la Manche pour préparer l'entrée de l'illustre compagnie dont les destinées sont remises entre ses mains. Les représentations de notre première troupe dramatique seront, pour la capitale des Trois-Royaumes, une des grandes attractions de la saison qui vient de s'ouvrir chez nos voisins. L'aristocratie anglaise aime les comédiens français. J'en ai eu la preuve.

Il y a bientôt dix ans de cela, au lendemain de nos malheurs, quand les torches de la Commune fumaient encore dans Paris mal éteint, les sociétaires de la rue Richelieu quittèrent la Seine pour la Tamise et allèrent s'établir dans un modeste théâtre du Strand. Ils y obtinrent un véritable succès : on se disputait les loges pour entendre M. Got dans le *Duc Job*, comme pour applaudir la Patti dans le *Barbier*.

La campagne terminée, on donna un déjeuner d'adieu à nos illustres comédiens dans une des plus magnifiques salles du palais de Sydenham. Je m'y vois encore. Lord Dufferin, ancien ambassadeur en Suède, aujourd'hui ambassadeur en Russie, était au fauteuil et présidait. (On sait qu'en Angleterre il faut toujours, même à table, un président, qui s'appelle *speacker*, c'est-à-dire le parleur par excellence.) Habillé de noir, cravaté de blanc, et le grand cordon de l'ordre du Bain en sautoir, le speacker porta le *toast* à la reine, obligatoire dans toute réunion *loyale*, comme on dit de l'autre côté du détroit; puis lord Granville prit la parole et prononça un *speech* fort bien fait, tout plein de cet esprit où la malice se mêle à la gaieté et se tempère par la bonhomie, et pour lequel les Anglais ont créé le mot d'*humour*. Il esquissa avec un sens critique d'une parfaite justesse le beau rôle de la Comédie-Française dans notre société parisienne; puis, élargissant sa sphère, il se complut à nous la montrer comme l'initiatrice des étrangers aux finesses et aux beautés de notre langue, et comme l'incorruptible dépositaire des traditions de notre diction la plus pure.

« Pour moi, continua Sa Seigneurie, avec sa courtoisie de parfait gentleman, pour moi, Messieurs, pour moi qui aime beaucoup votre langue, si claire, si nette et si précise, et qui la parle.... comme vous voyez, quand je suis resté trop longtemps de ce côté-ci de la Manche, et que j'ai peur que ma prononciation ne se soit un peu... comment dirais-je bien?... *anglaisée*, je pars pour Paris; mais avant de me présenter dans le monde, je vais trois ou quatre soirs de suite à la Comédie-Française; je ne dis rien, mais j'écoute beaucoup. Vous me donnez le ton; c'est à votre diapason que je veux prendre le *la*. Je ne me permets de parler qu'après vous avoir entendus; vous êtes le salon de Paris... pour les étrangers! »

Ce que disait lord Granville était vrai déjà, mais combien c'est encore plus vrai aujourd'hui. Depuis que l'homme habile et heureux qui gouverne la maison de Molière, et qui, mieux que personne, excelle à choisir par son unique cheveu cette chauve qui s'appelle l'occasion, a inauguré pour notre première scène littéraire le système de location à l'année, comme jadis aux Italiens, comme de nos jours à l'Opéra, la Comédie-Française a vu commencer pour elle une ère de prospérité inouïe. Quand une innovation obtient tout d'abord un tel succès, c'est qu'elle répond à un besoin réel... On peut, si l'on en doute, aller, pour s'en convaincre, aux représentations des jours d'abonnement, le mardi et le jeudi... si l'on peut entrer dans la salle trop petite. Grâce à d'ingénieuses combinaisons longuement méditées, grâce aux alternances sagement combinées de l'ancien et du nouveau répertoire, qui varient merveilleusement le spectacle pendant toute la durée de l'abonnement, en faisant défiler sans redites, sous les yeux ravis des habitués, tous les chefs-d'œuvre du répertoire, interprétés par une troupe incomparable. Les loges de ce théâtre privilégié sont devenues les véritables salons de la bonne compagnie. On s'y cherche et l'on s'y retrouve. Ces loges s'obtiennent, du reste, aussi difficilement que les avant-scènes et les entre-colonnes de l'Opéra. Pour les obtenir, il est souvent nécessaire de postuler pendant plusieurs années. Il faut voir le registre des locations! Ce ne sont, à chaque ligne, que comtes et barons, marquises et duchesses. On dirait la page la mieux blasonnée de l'Armorial français. Aussi les moindres employés de la maison comprennent-ils, ces soirs-là, qu'ils montent en dignité. La première buraliste a un faux air de chanoinesse, et les placeurs sont solennels comme les anciens hérauts d'armes.

L'aspect de la salle est tout à la fois plein d'éclat et de gaieté. Les modes s'y décident, et les femmes qui ne sont pas du monde viennent voir comment s'habillent celles qui en sont.

La toilette, qui est toujours affaire de goût, dépend nécessairement de la place qu'on occupe. Seules les premières loges admettent la robe décolletée, les perles au cou, les diamants aux oreilles, et les fleurs dans les cheveux. Aux fauteuils de galerie ou de balcon, il faut se contenter de la robe montante et du chapeau.

Le chapeau ! quel mot viens-je d'écrire ! n'est-ce point là un des engins les plus terribles de cet arsenal de la coquetterie féminine dont toutes les armes sont mortelles. Le chapeau coiffe la tête des femmes, et fait tourner celle des hommes.

Le mardi de Pâques a vu la première apparition des chapeaux de paille. J'aime le chapeau de paille, comme le messager du printemps. Chacune dans ce temps où l'éclectisme est à la mode, et où la fantaisie individuelle règne et gouverne à son gré, chacune choisit le sien à l'air de son visage. Vous, mignonne au profil grec, vous prendrez le Chloé, tout rond, avec guirlande de fleurs. Une tête aventureuse et mutine peut arborer hardiment l'Irlandais, qui se campe et fait merveille sur le chignon un peu haut d'une tête piquante et jolie. Le chapeau Trianon, avec plumes, souvenir de Marie-Antoinette et de ses nobles amies, Diane de Polignac, la grâce en personne, et de la princesse de Lamballe, royale beauté, au tragique destin. Une adorable blonde, qui s'est tournée plus d'une fois de trois quarts, pour respirer une touffe de muguets, qu'elle portait sur le côté gauche, plus près de l'épaule que du cœur, avait placé très-haut sur sa chevelure fauve une couronne de roses thé, diadème odorant qui la sacrait reine pour sa petite cour d'adorateurs.

*
* *

Le foyer des artistes de la Comédie-Française n'est pas moins intéressant que la salle même. C'est tout à la fois un salon et un musée. On y rencontre chaque soir un petit groupe d'hommes distingués appartenant à l'Académie, aux sommités de l'art ou de la critique dramatique, heureux de venir causer avec les maîtres de la maison pendant les entr'actes, et de dire les racontars de la journée aux héroïnes de Corneille et de Racine, de Molière et de Régnard, attendant avec plus ou moins d'impatience le moment de faire leur entrée. Dans ce foyer des artistes, ainsi que dans celui que l'on appelle le foyer des travestissements, dans la terrible salle du comité, où se font les lectures des pièces présentées, dans le cabinet de l'administrateur, dans les archives, partout enfin où le public n'est pas admis, il y a un entassement prodigieux de portraits en pied, de médaillons, de tableaux de genre, de gravures, de dessins, de marbres, de terres-cuites, de bronzes, de figurines en pâte tendre, formant une collection unique dont tous les morceaux se rattachent par quelque point à l'histoire de la maison, et sont en même temps des objets d'art d'une réelle valeur.

Nous avons passé là quelques heures véritablement enchantées, admirant ces toiles signées des noms de Mignard, de Troy, de Largillière, de Van Loo, de Nattier, de David, de Gros, de Gérard, d'Ingres, d'Eugène Delacroix, de Girodet, de Robert Fleury, d'Édouard Dubufe, de Pollet, d'Eugène Isabey. Parmi les marbres, les bronzes et les terres-cuites, j'en trouve qui ont pour auteurs des artistes tels que Lemoyne, Houdon, Caffieri, d'Huez, Pajou, Foucon, Dantan, David d'Angers... c'est-à-dire qui sont des morceaux de premier ordre. On veut les revoir après les avoir vus.

Pour me guider à travers ces richesses inconnues, j'avais fait appel aux lumières de celui de toutes nos critiques d'art qui connaît le mieux les trésors de la Comédie-Française. — *M. René Delorme.* M. René Delorme est un des familiers les plus assidus de ce musée tout à la fois intime et magnifique. Il le connaît jusque dans ses moindres détails; il en a fouillé les coins et les recoins, et rien n'a échappé à ses savantes et infatigables explorations. Ce ne sont point seulement les tableaux, les statues, les médaillons, en un mot les objets d'art proprement dits qu'il nous décrit dans les pages brillantes. Il nous fait également visiter les archives, le garde-meuble, et jusqu'au magasin de décors et d'accessoires, et il sait trouver partout quelque objet digne d'intérêt, qu'il fait entrer habilement dans le cadre de sa complète et bien curieuse étude — où il est catalogué et décrit avec la précision élégante d'un expert ayant à son service une plume d'écrivain.

*
* *

Décidément, la fièvre des expositions nous gagne. Nous en compterons désormais une ou deux par semaine.

Nous sortons du cercle de la rue Saint-Arnaud (Cercle des Lettres et des Arts) où la famille d'un peintre de talent, Guillaume Régamey, vient de rassembler les œuvres de ce courageux lutteur, moissonné à l'été de la vie, dans la force et la maturité d'un beau talent. Guillaume Régamey, à travers un accent sincèrement personnel, laisse transparaître, cependant, le secret de son origine; une filiation artistique très-directe le rattache à Géricault et à Horace Vernet. Nous retrouverons dans ses toiles d'une facilité élégante et d'une correction soignée, beaucoup de sujets militaires et de nombreux croquis de chevaux et de cavaliers.

Guillaume Régamey, qui a vécu longtemps en Afrique, nous offre aussi une fort intéressante collection de types orientaux et maugrabins, Juifs, Maures, Arabes et Kabyles, saisis sur le vif de leur nature, par un œil qui sait voir, par une main qui sait peindre.

Le morceau capital de cette exposition, digne, en vérité, de l'attention sympathique de tous les amis des arts, c'est une grande toile, très-finie comme exécution, très-puissante comme effet, et représentant les Sapeurs du 2e régiment des Cuirassiers de la Garde Impériale. Le peloton héroïque s'avance en noyau serré et groupé savamment. Ces chevaux noirs, avec leurs chabraques bleues, ces vigoureux gaillards, drapés dans leurs manteaux rouges, coiffés du casque d'or, dont la crinière s'éparpille dans le vent, forment un ensemble dont le ragoût pittoresque réveillerait les sensations du spectateur le plus blasé.

*
* *

L'Administration des Beaux-Arts, vis-à-vis de laquelle nous avons toujours gardé l'indépendance absolue de notre franc-parler, vient de prendre une mesure digne d'éloge, et qui témoigne d'une intention de courtoisie et de bonne grâce vis-à-vis des peintres et des sculpteurs, qu'elle a trop long-

temps traités comme une race inférieure, taillable et corvéable à merci. Cette année, pour la première fois, des lettres ont été adressées à tous les exposants pour les instruire du sort de leurs envois — acceptés ou refusés — avant le grand jour de l'ouverture. La plus simple politesse exigeait qu'il en fût ainsi. On a mis cinquante ans à s'en apercevoir. Mais tout est bien qui finit bien.

⁂

Le mouvement mondain, suspendu au moment des grands deuils religieux de la semaine sainte, que les gens de goût ont toujours su respecter, a repris son cours après les fêtes de Pâques. Trois salons ont donné le signal de cette réouverture d'une seconde saison, si impatiemment attendue. Mme de Lesseps a offert à ses amis — qui sont nombreux — un bal costumé, très-élégant et très-original — où la note orientale dominait — naturellement. La maîtresse de la maison avait revêtu l'idéale parure des almées — ces charmeuses égyptiennes qui emportent les cœurs dans un pli de leur écharpe. Un cosmopolitisme de haut goût a été la caractéristique de cette réunion à part, qui a rassemblé dans les salons d'une femme distinguée et d'un homme illustre la plus fine fleur de la colonie étrangère en ce moment présente à Paris.

Mme la baronne de Hirsch a eu l'honneur de recevoir la reine d'Espagne à son dernier jeudi. Sa Majesté a été accueillie par la marche nationale de son ancien royaume, que l'orchestre a jouée en guise d'aubade à son entrée dans la maison hospitalière. Faure a égrené, ce soir-là, les plus belles perles de son écrin mélodique.

— Autre soirée, choisie, triée sur le volet, particulièrement élégante, avec invitations plus restreintes, chez Mme de Pourtalès, dans son bel hôtel de la rue Tronchet, si sobre d'ornements, si pur de lignes, si grandiose d'aspect général. La série de ces raouts du bel air va se prolonger maintenant jusqu'au Grand-Prix de Paris, qui, comme on le sait, a, chaque année, le triste privilége de donner le signal de la dispersion du Parisien par sang à travers le monde.

⁂

On annonce, en librairie, l'apparition d'un nouveau volume de cet infatigable travailleur, de ce Bénédictin en habit noir qui s'appelle M. Lucien Double.

Le Roi Dagobert, un de ces souverains, si peu nombreux, hélas! dont le peuple garde la mémoire, tel est le titre de l'ouvrage qui continue l'ensemble des travaux, si remplis d'intérêt, que les temps mérovingiens ont inspirés au jeune et savant historien. Je comprends qu'il se sente vivement attiré par cette période sanglante et troublée, — mais pourtant féconde de nos annales. Elle a couvé l'œuf dont le monde moderne est sorti. Elle a jeté dans notre Occident le germe des institutions, trop lentes peut-être à se développer, qui ont régi pendant des siècles, et sous trois monarchies, la société française. Chercheur comme un élève de l'École des Chartes, M. Lucien Double, qui ne craint pas sa peine, ne se contente pas des documents trouvés et élaborés par d'autres. Il fait sa science lui-même; il remonte aux sources originales; il analyse les documents poudreux; il compulse les vieux manuscrits et il n'ouvre ses mains que quand il les sent pleines de trésors. C'est à ce prix, et à ce prix seulement, que l'on obtient un succès durable. Chacun des livres de M. Lucien Double a été pour nous une révélation. Il éclaire tout ce qu'il touche, et sa remarquable sagacité, qui démêle le faux d'avec le vrai et qui sépare le probable du certain, élucide dans chacun de ses ouvrages quelque point resté douteux jusqu'à lui, et dégage avec une netteté singulière l'inconnue de tous les problèmes historiques qu'il aborde. De tels livres conviennent à notre époque, qui ne se paye plus de mots, et qui demande à l'historien autre chose que des dates d'avénements et de décès, et des nomenclatures de déclarations de guerre et de traités de paix. Ce qu'il lui faut, c'est l'âme vivante du passé restitué, rajeuni, retrouvé tel qu'il fut jadis — et rendu à notre esprit et à nos yeux des livres sincères. C'est là ce que nous voulons, et c'est aussi ce que nous donne M. Lucien Double.

Louis Énault.

LE BILLARD

GRAND TOURNOI

entre MM. DALY et GARNIER

professeurs de billard américains

et MM. VIGNAUX et PIOT

professeurs français,

Grande affluence au Cercle International (boulevard des Capucines, 6) pour voir cette lutte des plus forts joueurs qu'on ait encore pu réunir à Paris dans une partie.

On a été pris de court pour bien organiser ce tournoi et il en résulte que certaines questions eussent gagné à être plus étudiées, mais en somme, c'est un succès pour le cercle qui a ouvert ses portes aux amateurs de billard d'une façon très-courtoise. C'est également un succès pour les quatre champions et qui doit les encourager à engager de nouveaux matchs dans un local ouvert au public. Enfin c'est un succès pour MM. Brunswick, Balke et Cie, les fabricants du magnifique billard sur lequel on joue ce tournoi.

Première Partie.

	M. Daly.	M. Piot.		M. Daly.	M. Piot.
1	9	7	23	5	0
2	7	2	24	16	12
3	29	7	25	9	32
4	3	94	26	16	70
5	0	3	27	0	1
6	1	5	28	0	0
7	0	0	29	4	20
8	5	0	30	27	5
9	3	1	31	1	0
10	0	1	32	10	0
11	1	19	33	2	0
12	3	13	34	17	10
13	0	0	35	118	9
14	6	0	36	4	3
15	0	8	37	15	42
16	0	4	38	19	7
17	8	22	39	78	1
18	2	0	40	48	36
19	88	3	41	5	0
20	13	7			
21	24	82		600	533
22	4	7			

Moyenne de Daly 14 25/40.
Moyenne de Piot 13 10/45.

Deuxième Partie.

	M. Vignaux.	M. Garnier.		M. Vignaux.	M. Garnier.
1	6	4	11	142	99
2	5	3	12	203	2
3	1	0	13	2	45
4	0	2	14	185	109
5	0	1	15	4	5
6	0	0	16	3	0
7	47	3			
8	0	3			
9	2	0		600	281
10	0	5			

Moyenne de Vignaux 37 1/2.
Moyenne de Garnier 18 2/3.

Nous ne pensons pas qu'il soit possible de jouer au billard avec une aussi grande maestria que l'a fait Vignaux. Dans cette partie, son jeu a été superbe, écrasant. — Mais on se ferait une fausse idée de la relation des forces en prenant la somme des points de part et d'autre dans une seule partie.

Une autre fois, Garnier serait sans doute moins maltraité et même il lui est arrivé, en 1875, de gagner Vignaux avec un grand avantage. Un journal américain *The Sun*, a donné un compte rendu de cette partie et nous lisons que Garnier a fait 600 carambolages contre Vignaux 252.

Troisième Partie.

	M. Garnier.	M. Piot.		E. Garnier.	M. Piot.
1	7	8	16	1	104
2	11	38	17	3	0
2	32	9	18	29	1
4	17	0	19	0	2
5	0	11	20	17	127
6	25	0	21	1	0
7	1	17	22	2	0
8	2	0	23	14	1
9	47	10	24	1	17
10	0	38	25	3	41
11	12	14	26	5	4
12	65	5	27	39	37
12	1	10	28	30	3
14	50	54			
15	10	49		425	600

Moyenne de Garnier 13 3/28.
Moyenne de Piot 21 3/4.

Quatrième Partie.

	M. Vignaux.	M. Piot.		M. Vignaux.	M. Piot.
1	2	26	12	142	0
2	22	144	13	2	2
3	19	17	14	36	3
4	33	0	15	1	7
5	40	16	16	193	0
6	63	5	17	1	0
7	9	1	18	2	2
8	0	3	19	4	
9	9	0			
10	0	8		600	240
11	22	6			

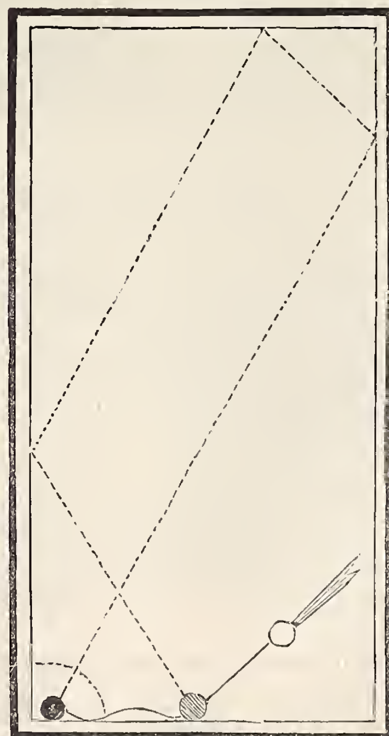
Moyenne de Vignaux 31.5.
Moyenne de Piot 13.3.

A mesure que le Tournoi s'avance, la grande supériorité de M. Vignaux, comme joueur, s'accentue de plus en plus.

Ainsi, dans la partie contre M. Piot, il a fait ses 600 points en dix-neuf reprises, soit des moyennes de plus de 31 points, tandis que son adversaire, si brillant au début, n'a fait, en moyenne, que 13 carambolages.

M. Piot s'affecte trop vite pour lutter contre un géant, il n'a pas les nerfs assez calmes. Après son sixième coup, M. Piot a 208 points contre M. Vignaux 179; faut-il que son humeur inquiète ait dérangé son jeu pour qu'ensuite il n'ait pu réussir que 32 carambolages dans le même temps que M. Vignaux en faisait plus de 400?

Solution du coup inséré dans le N° 22.



Lucien Piot,
Professeur du Grand-Café.

Au moment de mettre sous presse on nous informe que les arrangements d'un nouveau Tournoi de billard ont été décidés entre MM. Vignaux, Daly, Garnier, Piot et quelques autres professeurs.

Cette fois le prix principal sera offert par la maison BRUNSWICK, BALKE et Ce, de New-York; cette grande firme donne généreusement comme prix le billard splendide qui aura servi dans les deux Tournois dont nous nous occupons. Quelle intelligente manière de comprendre les affaires et d'user de la publicité? Voilà de la bonne réclame!

Ce n'est pas tout; une médaille commémorative sera ajoutée au prix et aussi offerte par MM. Brunswick, Balke et Ce.

Le Tournoi est fixé à la date du 5 mai prochain; il aura lieu dans une salle tout à fait appropriée, la salle à manger du Grand-Hôtel, et, moyennant une souscription dont nous ferons connaître le chiffre, chacun sera admis à former la galerie de ces joueurs émérites.

Le prochain numéro contiendra, comme d'habitude, un problème posé par M. Piot.

L'espace manquait dans le numéro de ce jour pour insérer une position.

Que Messieurs les amateurs veuillent bien prendre la peine d'envoyer au journal leurs solutions, et nous citerons leurs noms comme on le fait pour d'autres jeux, Échecs, Dames, etc., etc.

ÉCHECS

PARTIE N° 36.

Gambit Evans (*a.*

Blancs. M. Chamier.	Noirs. M. Clerc.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 4 F	3. F 4 F
4. P 4 C D	4. F pr P (*b*
5. P 3 F D	5. F 4 T (*c*
6. P 4 D	6. P pr P
7. Roq.	7. P 3 D (*d*
8. P pr P	8. F 3 C (*e*
9. C 3 F D (*f*	9. F 5 C R (*g*
10. F 5 C D (*h*	10. F 2 D (*i*
11. P 5 R	11. P pr P
12. P 5 D (*j*	12. C 1 C (*k*
13. C pr P	13. C 2 R
14. D 4 C R (*l*	14. C 3 C
15. F 3 T D	15. P 3 F D (*m*
16. P pr P	16. C pr P (*n*
17. C pr F (*o*	17. D pr C
18. T R 1 R éch.	18. R 1 D
19. T D 1 D	

Les noirs abandonnent.

NOTES.

a) Jouée dans le courant de mars au café de la Régence.

b) Nous ne conseillons pas d'accepter le Gambit Evans. Voici notre suite préférée 4. F 3 C. — 5. P 4 T D (A) — P 3 T D. — 6. Roq. — P 3 D. — 7. P 5 T — F 2 T. — 8. P 5 C D — P pr P. — 9. F pr P — C R 2 R.

A

5. P 5 C D — C 4 T — 6. C pr P — D 3 F R! ou C 3 T R! nous croyons que ce sont les seules défenses qui donnent aux noirs l'avantage. Les deux autres : 1° D 4 C R, 2° F 5 D sont inférieures.

c) Préférable à F 4 F, parce qu'ainsi les noirs ont plus de choix pour se défendre et peuvent prendre notamment la défense dite compromise.

d) Les noirs pouvaient entrer dans la défense compromise par P pr P ou jouer P 6 D comme l'a fait Dufresne contre Anderssen dans une partie connue de nos lecteurs. Nous considérons d'ailleurs en ces deux cas le gain de la partie assuré pour les blancs.

e) Forcé, sinon les blancs joueraient D 4 T gagnant la pièce.

f) La meilleure attaque. Nous la préférons à 9. P 5 D et la croyons irrésistible.

g) C'est encore ce qu'il y a de mieux à faire. Si 9. C 4 T. — 10. F 5 C R et en analysant plus tard cette position nous montrerons qu'elle est à l'avantage des blancs. Et si 9. — C 3 F R. — 10. P 5 R — P pr P. — 11. F 3 T mieux.

h) Le plus fort. Si 10. D 4 T — F 2 D. — 11. D 3 C — C 4 T D et nous entrons dans la variante Fraser-Mortimer désavantageuse pour le premier joueur.

i) Inférieur à 10. R 1 F que M. Clerc a adopté dans la seconde partie ci-après.

j) 12. T 1 R donne également le gain de la partie. Ex. : 12. T 1 R — C R 2 R. — 13. P 5 D — C 1 C meil. — 14. F 4 F D — Roq. — 15. C pr P — C 3 C (A). — 16. C pr C — P T pr C. — C 4 R mieux.

A

15. — F. 4 F R. — 16. F 5 C R — F 4 F D. — 17. C pr P — T pr C. — 18. P 6 D — F pr P F éch. — 19. R pr F — F 3 R éch. déc. — 20. R 1 C — F pr F. — 21. P pr C et gagnent.

k) Si 12. C 4 T. — 13. F pr F éch. — D pr F. — 14. C pr P mieux.

l) Le coup juste.

m) Évidemment si 15. — C pr C. — 16. D pr P C et gagnent.

n) Si 16 — F pr D. — 17. P pr P éch. déc. — C 2 D. — 18. C pr C — F pr C forcé. — 19. T R 1 R éch et gagnent.

o) 17. C pr C donne le mat plus rapidement.

PARTIE N° 37.

Gambit Evans (*a.*

Blancs. M. Chamier.	Noirs. M. Clerc.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 4 F	3. F 4 F
4. P 4 C D	4. F pr P
5. P 3 F D	5. F 4 T
6. P 4 D	6. P pr P
7. Roq.	7. P 3 D
8. P pr P	8. F 3 C
9. C 3 F D	9. F 5 C R
10. F 5 C D	10. R 1 F (*b*
11. F pr C (*c*	11. P pr F
12. P 5 R (*d*	12. C 2 R (*e*
13. C 4 R (*f*	13. C 4 F R
14. F 2 C D	14 F pr C
15. P pr F	15. P 4 T R (*g*
16. R 1 T (*h*	16. D 5 T
17. D 3 D	17. T 1 D
18. T D 1 D	18. T 3 T (*i*
19. C 3 C R	19. C 2 R
20. D 4 R	20. D 6 T
21. T R 1 R	21. P 4 D
22. D 4 F R	22. P 5 T
23. C 2 R	23. P 4 F D
24. P pr P	24. F pr P
25. T 1 C R	25. D 3 R (*j*
26. D 5 C R	26. D 3 C R
27. C 4 D (*k*	27. D pr D
28. T pr D	28. F 3 C D
29. T D 1 C R	29. P 4 F D
30. C 5 C D	30. T 3 C R
31. P 4 F R	31. P 5 D
32. C 6 D	32. T pr T
33. T pr T	33. C 1 F
34. C 4 R (*l*	34. P 5 F D
35. F 3 T éch.	35. C 2 R (*m*
36. T 5 T R	36. R 1 R
37. C 6 D éch.	37. T pr C (*n*
38. P pr T	38. C 3 C R
39. P 5 F R	39. C 4 R
40. T pr P	40. P 6 F D
41. T 4 R	41. P 3 F R
42. P 4 F R	42. P 6 D
43. P pr C	43. P 7 D
44. P pr P éch. déc.	44. R 2 F et gagnent.

NOTES.

a) Il était convenu entre les deux joueurs que le Gambit Evans accepté était obligatoire.

b) Bien préférable à F 2 D joué dans la partie précédente et adopté par Blackburne dans son match récent contre Mason. Si à la place : 10. — F pr C. — 11. P pr F meil. (A) — R 1 F.

A

11. D 4 T — F 5 C. — 12. P 5 D — F 2 D. — 13. P pr C — P pr P. — 14. F pr P — C 2 R mieux.

c) Le coup le plus fort est ici : 11. F 3 R — F pr C. — 12. P pr F — D 5 T (A B). — 13. R 1 T ! et les blancs auront une contre-attaque par T 1 C R suivi de l'avance du P F R.

A

12. — C 3 F. — 13. P 4 F R mieux.

B

12. — C D 2 R. — 13. P 4 F R — P 4 D. — 14. P 3 F mieux.

d) Nous préférons 12. F 3 R pour ne pas doubler les pions.

e) Il fallait jouer 12. — F pr C. — 13. P pr F — D 5 T ! (A). — 14. F 3 T — C 2 R. — 15. P pr P — P pr P. — 16. F pr P — F pr P mieux.

A

Si 14. P 4 F R — C 3 T et si 14. F 3 R — P pr P. — 15. P pr P — F pr F. — 16. P pr F. 17. D 5 C éch. etc... — et si 14. C 4 R — P 4 D toujours mieux.

f) Bien mieux était : 13. F 3 T D — F pr C. 14. P pr F — C 4 F R et les blancs auraient eu de belles attaques par C 4 R ou C 2 D ou P 5 D.

g) 15. D 5 T de suite était plus énergique.

h) Nous préférons 16. C 3 C.

i) Évidemment si 18. — P pr P. — 19. D 3 T éch. et reprend le pion.

j) Nécessaire pour éviter les conséquences de P 6 R

k) 27. C 4 F R était meilleur ex : 27. C 4 F — D pr D. — 28. T pr D — P 5 D — 29. T D 1 C R.

l) 34. C 4 F D était moins dangereux. M. Chamier voulait tendre un piège comme on va voir.

m) Si 35. R 1 C. — 36. C 6 F éch. et mat le coup suivant et si 35. R 1 R. — 36. T pr P et gagnent.

n) Très-bien joué. Les blancs menaçaient C pr F D.

o) En effet si 45. T 7 R éch. — R pr P et les blancs ne peuvent empêcher un pion d'arriver à dame. Il y a lieu de féléciter M. Clerc d'avoir si habilement conduit cette belle fin de partie.

Solution du problème n° 36
par M. Lamouroux.

1. $\frac{\text{C 4 F D éch.}}{\text{R 4 D.}}$; 2. $\frac{\text{C pr P éch.}}{\text{C pr C éch.}}$;
3. $\frac{\text{R 3 F R}}{\textit{ad libitum}}$; 4. $\frac{\text{F ou P mat.}}{}$

NOUVELLES

Le rapport du Concours international de Problèmes vient de nous être communiqué par le Comité. C'est un volumineux dossier qui ne comprend pas moins de soixante et quelques pages. Chaque problème est étudié séparément, son coefficient nettement déterminé, et la comparaison entre les principaux envois est faite de main de maître. Voici un travail qui laisse bien loin derrière lui toutes les analyses sommaires faites jusqu'ici en pareil cas. On s'étonne seulement de ne pas trouver, au bout d'une œuvre aussi considérable, le nom du rapporteur, qui s'est dérobé par excès de modestie. Nous croyons toutefois devoir le faire connaître : c'est M. Léonce Vié. Les autres membres de la commission étaient MM. Bertrand, Gifford et Preti fils.

Voici quelles sont les conclusions du rapport :

1er prix. — Devise : *Aliquando bonus dormitat Homerus.*

2e prix. — Devise : *Vertrauen.*

3e prix : *Non cuivis homini contingit adire Corinthum.*

4e prix : *Meâ culpâ.*

Le prix spécial pour le meilleur problème est décerné aux cinq coups de Baldur.

Voici maintenant dans quel ordre les mentions sont décernées :

1e *Look on this hill;* 2e L'Homme qui rit; 3e Courez du Nord, Géants; 4e *Respice finem;* 5e *ex æquo :* Vive Louise et *Amat Victoria curam.*

Nous résumons qualques parties saillantes du rapport :

Il y a eu beaucoup d'hésitation entre le premier et le second prix. Toutefois, les nombreuses défectuosités du quatre coups de Vertrauen ont fait pencher la balance en faveur de son concurrent, dont la correction est idéale.

Le troisième prix n'a pas donné lieu à une longue discussion. Il s'imposait pour ainsi dire.

Pour le quatrième, on a été fort embarrassé. *Look on this hill* avait de nombreuses qualités et un trois coups absolument remarquable. L'*Homme qui rit* contenait un chef-d'œuvre, son quatre coups. La commission a toutefois porté ses préférences sur *Meâ culpâ*, dont l'ensemble est plus homogène et laisse moins de prise à la critique.

Quant à Baldur, c'est un envoi extraordinaire en son genre. Le cinq coups est hors ligne, le trois coups bon, le deux coups ordinaire et le quatre coups détestable. Ce dernier n'a pas moins d'une vingtaine de doubles coups. La commission a attribué simplement un prix spécial au cinq coups.

En somme, et à un point de vue général, ce concours est de beaucoup le plus remarquable que nous ayons vu en France, et peut soutenir hardiment la comparaison avec les deux ou trois meilleurs qui aient eu lieu à l'étranger. Même dans les envois démolis, il y a des compositions de la plus haute valeur. Ce sera pour nous une mine précieuse où nous puiserons de temps à autre au profit de nos lecteurs. La collection complète paraîtra dans le volume si impatiemment attendu de M. Camille Morel.

Quant au rapport de M. Vié, c'est, nous le répétons, une œuvre unique en son genre, et qui fait le plus grand honneur à son auteur. Les autres membres de la commission ont également droit à des éloges pour le zèle et l'impartialité dont ils ont fait preuve.

Le 1er juin, les plis cachetés contenant le nom des auteurs seront publiquement ouverts à la Régence par les soins du comité et de la commission.

Nous donnerons dans une huitaine la décision de la commission du concours littéraire.

A la Régence, M. de Bezkrowny a perdu contre M. Gribius dans son match final du Tournoi handicap à pion et trait et gagné contre M. Vié dans son match du Tournoi mensuel à pion et deux traits.

En Angleterre, nous avons à regretter la disparition du Westminster Paper's, dirigé par Mossop. C'est une lacune difficile à combler dans le journalisme échiquéen.

Solutions justes :

Mme Anna Janet; MM. C. de Turpin, Rénoy; Guinet et Frau, de Lyon; Clairard, de Montpellier; Paul Morpurgo, Henri Thomson, L. Montès, C. de G.

CORRESPONDANCE.

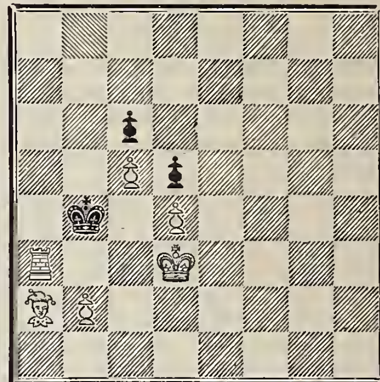
M. Guinel et Rémy. — Vous avez raison; pour empêcher les doubles coups du n° 36, le P 6 C R doit être supprimé. En revanche, il faut ajouter aux blancs un P 6 T R et aux noirs un P 2 T R.

M. Minckwitz. — Nous attendons toujours votre journal.

PROBLÈME N° 39

composé par M. Richards.

NOIRS



BLANCS

Les blancs font mat en quatre coups.

S. Rosenthal.

LES CARTES

LE BÉZIGUE

Est-ce bien un jeu de commerce? Franchement, nous avons hésité longtemps avant de lui accorder les honneurs d'une analyse sérieuse et raisonnée à côté des autres jeux nobles, tels que le whist, le piquet et la bouillotte. Mais puisqu'il est parti de son lieu d'origine, la loge de MM. les concierges et les boudoirs des belles petites pour entrer dans les salons du grand monde et dans les clubs les plus élégants, il faut bien lui accorder ses lettres de naturalisation et, à regret, faire comme la foule devant la baraque des saltimbanques : *Suivre le monde.*

Le bézigue se joue à deux jeux de trente-deux cartes, ou à quatre jeux ou à six jeux.

Le vrai bézigue est à deux jeux, il se joue soit à la partie, qui est gagnée par

celui qui a le plus de points à la fin des cartes, soit en un nombre de points déterminé d'avance.

Les quatre as comptent pour cent points, les rois pour quatre-vingts, les dames pour soixante, les valets pour quarante, le sept, qu'on retourne ou avec lequel on prend dans son jeu, pour dix, la quinte majeure d'atout pour deux cent cinquante, le mariage d'atout pour quarante, les autres mariages pour vingt.

Souvent on joue sans retourne, et celui qui réussit à faire le premier mariage constitue l'atout. Il faut prendre la levée pour pouvoir compter, c'est une règle absolue. et on doit étaler sur le tapis tout ce qu'on compte.

On a donc intérêt à se ménager de bonnes cartes pour pouvoir toujours annoncer en temps utile. Le dix prend toutes les autres cartes, sauf l'as. Celui qui fait la dernière levée compte dix et quelquefois cinquante, suivant les conventions.

Chaque as ou dix qu'on a dans son jeu, à la fin du coup compte comme *brisque*, dix points.

Maintenant, le plus gros point est atteint par la réunion des deux dames de pique et des deux valets de carreau.

Une seule de ces unions *morganatiques* compte quarante, mais les deux réunies valent cinq cents, pourvu qu'on puisse les compter en prenant la levée.

Les cartes épuisées, on ne peut plus rien compter.

C'est une *pioche* à chaque coup dans le talon.

A ce jeu, il ne faut pas chercher les grands coups, mais annoncer le plus de points possibles, réserver ses dix et ses as pour prendre des levées et en grossir sa marque à la fin du coup.

Le bézigue ordinaire étant fort monotone et tout à fait terre à terre, on a imaginé deux bézigues nouveaux, le *chinois* et le *japonais*, où il y a plus de combinaisons et où on a la satisfaction de marquer, de part et d'autre, un grand nombre de points.

Ils se jouent à quatre et à six jeux.

Au *chinois* on peut, en jetant une des cartes qui a marqué, soit pour les as ou les rois, soit pour le mariage ou le deux cent cinquante d'atout, compter à nouveau les mêmes points si on possède dans son jeu ou si on retrouve, dans le courant du coup, la carte semblable à celle qui a été jetée. Tout ce qu'on compte doit être étalé sur le tapis.

On fait ainsi le deux cent cinquante ou e cinq cents autant de fois que cela se présente; de plus, deux réunions de cinq cents comptent quinze cents, quatre réunions de cinq cents comptent trois mille.

A la fin du coup, on peut avoir marqué cinq ou six mille points.

On joue généralement la différence des points et, lorsque l'enjeu a une certaine valeur, il peut se faire de grosses différences et des pertes ou des gains considérables.

C'est donc un jeu d'argent et c'est pour nous son seul attrait et sa seule excuse. Le japonais ne diffère du chinois qu'en ce qu'il est compliqué d'un cas de rubicon.

Lorsque le perdant n'a pas dépassé, dans la durée du coup, un nombre de points convenu, cinq cents ou mille, par exemple, ses points, au lieu de se retrancher de ceux du gagnant, viennent s'y ajouter, et la perte est alors énorme.

Le bézigue à quatre et à six jeux peut se jouer à quatre personnes, comme le whist: deux joueurs étant associés contre deux autres; il y a alors des demandes et des réponses et un travail de combinaison pour donner la main à son partner ou la prendre soi-même et annoncer son jeu,





CROQUIS EN FAC-SIMILE (*suite*), par RAFFET.

(Voir l'explication au n° 21.)

qui donne un peu plus de piquant et une apparence de science à cette forme du jeu.

Nous nous bornons, pour le moment, à ces observations sur le bézigue.

OLD TRICK.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 22.

L'attaque à pique par le roi suppose une longue couleur, soutenue de la dame pour le moins. Une coupe immédiate pourrait donc vous être funeste si vous rencontriez dans la main de l'un de vos adversaires quatre atouts et la couleur trèfle.

La meilleure réponse à cette attaque, sur le premier coup, est de jeter un petit trèfle.

Vous pourriez sans doute couper avec la dame et rejouer le deux pour indiquer l'as et le roi et laisser à votre partner la possibilité de passer ses maîtresses cartes et de rejouer atout avec la perspective de faire défiler tous vos cœurs, si les atouts sont également partagés. Mais, de deux choses l'une, ou il a l'as de pique et, dans ce cas, la levée lui appartient; ou l'as est dans la main de vos adversaires, et le schlem est alors impossible, à moins d'un jeu exceptionnel.

Dans la première hypothèse, comme votre partner connaît votre jeu, puisque vous vous êtes défaussé d'un trèfle, il rejouera forcément atout ou cœur : vous conserverez donc votre quatrième atout pour rentrée et vous ferez, selon toute probabilité, quatre de vos cœurs.

Dans la seconde hypothèse, il sera urgent d'arrêter les piques au deuxième tour. Vous couperez alors avec la dame, rejouant immédiatement le deux.

Principe.—Avec des atouts supérieurs et une longue couleur maîtresse, ne coupez le roi d'une couleur que si, d'après les cartes tombées, vous avez la certitude que votre partner n'a pas l'as de cette couleur.

PROBLÈME N° 23.

Carreau retourne.









Premier à jouer, comment débuterez-vous?

Solution du problème de Piquet.

En écartant trois trèfles et deux carreaux, vous cherchez, dans les cartes du talon, l'as de cœur, qui vous donne huit levées, ou la dame de cœur qui vous en assure six.

Les chances contre vous sont de quatre contre un.

En écartant vos cinq cœurs, vous portez le point à trois couleurs, les as et les dames.

La somme des probabilités en votre faveur est : pour les piques, sept vingtièmes, pour les carreaux et les trèfles, ensemble dix vingtièmes.

Contre vous, les cœurs trois vingtièmes. Cette proportion suffit pour vous assurer le gain de la carte.

Dans les cas désespérés, vous chercherez le repic avec les cœurs et les dames, puisque la dame de cœur comble un double vide et peut faire une dix-septième. Si, au contraire, vous cherchiez le repic avec les as, la quinte au valet de pique chez votre adversaire suffirait pour l'empêcher.

Dans cette hypothèse, votre écart sera : as, valet de carreau, dix, neuf de trèfle, as de pique.

PROBLÈME DE PIQUET.

Avec







Quels seront vos écarts?
1° Si vous êtes premier;
2° Si vous êtes dernier.

ROBERT D'ANTULLY.

MÉTAGRAMME

Humble je suis. Sous le gazon.
Tremblante je me dissimule
Dès l'aube jusqu'au crépuscule,
Et fleuris à chaque saison.

Malgré cela je suis coquette :
Si j'aime à me faire chercher,
Mes parfums peuvent déceler
L'endroit qui me sert de cachette.

Telle Galathée, autrefois,
Apparaissant tout éperdue;
Mais lorsque son amant l'a vue,
Elle s'enfuit au fond des bois.

Lectrice, de votre visage,
Je sais conserver la fraîcheur
Et je déroute le chercheur
Qui voudrait deviner votre âge.

Mot de la charade du n° 24 : *Choucroûte.*

R. D'A.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 101.

RS RTKLMNL LBN DG SRTHLGN FL KCG BDX, HSTB FL FTYYTXTRL FTOLBNTCG TR YSDN V ZMLZSMLM RCGONLHZB RLB ICHHLB SJSGN FL RS RLDM FCGGLM. PLSG PSXADLB MCDBBLSD.

N° 102.

L'E**** L* P*** U**** E** C**** D* S** M***

J. J. R.

N° 103.

? A R O ?
? O M E ?
? D E A ?
? O M M ?
? E R C ?
? V E I ?

N° 104.

CARRÉ MAGIQUE.

A compléter.

	12		9	
8		25		2
	1		18	
17		14		6
	10		21	

N° 105. — MOTS CARRÉS.

A reconstituer.

E E E E
O I I O
N R R N
R S D L

Solutions du 19 avril 1879.

N° 96.

La politique ressemble à une corde de foin qu'un homme tresse par un bout tandis qu'un âne la mange par l'autre.

N° 97:

Les discussions ne servent qu'à ne pas se convaincre mutuellement.

N° 98.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

N° 99.

R E S P O N S A B I L I T É.

N° 100.

N A T I F
A R E N E
T E N O R
I N O U I
F E R I E

EDME SIMONOT.

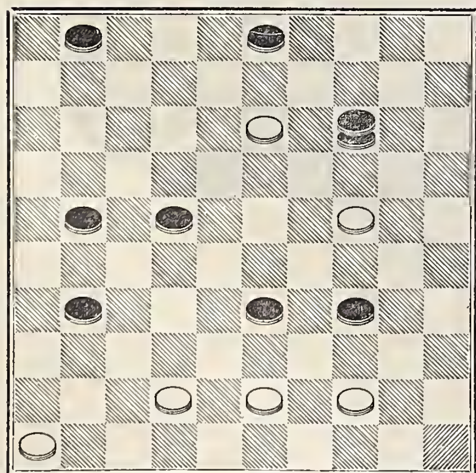
DAMES

PROBLÈME N° 42,

par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.



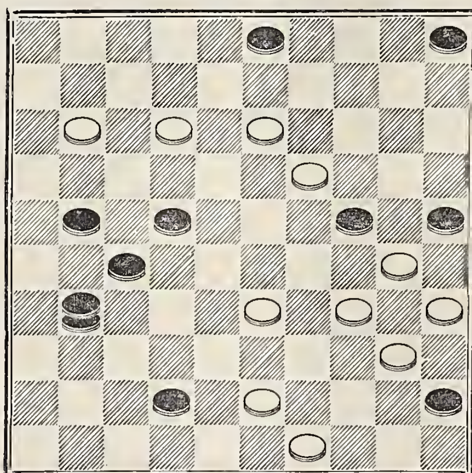
BLANCS.

Les noirs jouent de 11 à 19 et les blancs gagnent.

PROBLÈME N° 43,

par M. MINET.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent

AUG. JOLIET.

COURRIER DES THÉATRES

VAUDEVILLE. — *Les Tapageurs*, comédie en trois actes, de M. Edmond Gondinet.

On n'a pas été juste pour M. Gondinet. Ceux-ci l'ont accusé d'avoir fait une pièce où il n'y avait pas de pièce, quelque chose comme un civet sans lièvre. Ceux-là ont insinué que les *caractères* manquaient dans ces trois actes, ou tourbillonnent des personnages qui ne font que paraître et disparaître, après avoir lancé quelques mots amusants. Les uns et les autres ont eu tort, à notre avis, de se laisser emporter par une première impression et de ne pas se rendre compte que, pour peindre le coin de la vie parisienne qu'il a voulu nous montrer, M. Gondinet ne pouvant pas emprunter la méthode suivie par Molière dans *Tartufe*. Il n'avait pas, en effet, à flageller un vice social, mais à poursuivre d'un sourire et d'un mot cinglant un des travers de notre époque, un des ridicules chers à une petite fraction du monde parisien.

Les tapageurs sont des types que le crayon de Grévin suffirait à esquisser. M. Gondinet l'a com-

pris, et il nous a donné un Grévin, ou plutôt tout un album de Grévin. Le dessinateur, pas plus que l'auteur dramatique, ne peut me savoir mauvais gré de la comparaison.

Les tapageurs se rencontrent partout. Partout, en l'air de puff et de réclame où nous vivons, il y a des gens qui tirent des coups de pistolet dans la rue pour attrouper les passants. Ils aiment le bruit; ils veulent lire leurs noms dans les gazettes; ils tiennent à ce qu'on parle d'eux et préfèrent une mauvaise réputation à pas de réputation du tout.

Il y a des tapageurs par spéculation : ceux-là croient que le bruit servira leurs affaires ou leurs plaisirs. Ils s'agitent avec frénésie, se démènent avec fracas, se mettent en avant avec effort jusqu'à ce qu'on s'occupe d'eux. Parmi les tapageurs, ce sont les « malins. » Généralement ils arrivent à la réputation, aux honneurs, à la fortune.

Il y a des tapageurs par amour de l'art, auxquels les éclats de ce qu'on appelait jadis « la trompette de la renommée » sont aussi nécessaires que l'eau l'est au poisson. Privez-les de cette fanfare ils dépérissent; ils ont la nostalgie de l'*écho de Paris.*

Si M. Gondinet avait voulu faire défiler devant nos yeux toutes les variétés de tapageurs que nous coudoyons chaque jour, il aurait eu besoin d'une exposition en douze actes. Il lui en a fallu deux pour nous présenter quelques échantillons triés sur le volet; le drame ne commence réellement que lorsque le rideau se lève pour la troisième fois.

Les types féminins, esquissés par M. Gondinet, sont amusants comme des croquis de la *Vie parisienne*, un peu plus habillés peut-être, et se présentent sous les espèces et apparences des plus jolies et des plus séduisantes actrices de Paris. On regarde, on s'extasie, on est grisé par le tourbillonnement de toutes ces exhibitions charmantes, ce qui empêche de s'apercevoir que les rôles de femmes sont quelque peu sacrifiés. Je croirais volontiers à ces partis pris de la part de M. Gondinet. Ce sont les *Tapageurs* qu'il a voulu peindre; les *Tapageuses* seront sans doute le sujet d'une autre pièce, plus parisienne encore.

Il n'y a guère, comme tapageuse bien accusée, que Mlle Manin, une jeune veuve condamnée par feu son mari à consoler ses secondes noces après une année de veuvage, sous peine d'être déshéritée, « de peur, dit le testament qu'elle ne continue à faire du tapage sous mon nom. » Mlle Réjane est bien une jeune fille un peu délurée, son père ayant été ministre, ce qui l'obligeait à flirter avec les députés en temps de crises; ce n'est point une tapageuse. Mlle Bartet est une comtesse gaie, mais qui ne cherche pas à faire parler d'elle. Il y a bien une moldave qui cascade : ce n'est qu'une déclassée qui se fait entretenir et trompe son bailleur de fonds; ce n'est point là du tapage, c'est de la cocotterie. Pas tapageur non plus, ce lycéen blasé qui joue les raisonneurs pendant deux actes; ce n'est qu'un poseur, auquel on a donné peut-être trop d'importance dans la pièce.

Mais si, dans les *Tapageurs*, les dames sont surtout et avant tout la joie des yeux, et n'excitent qu'une attention superficielle, il n'en est pas ainsi des hommes. Devant nous défilent successivement comme des personnages de lanterne magique :

Le comte de Jordane, homme politique et homme du monde, qui fait du tapage parce qu'il est séduisant;

Son fils Raoul, qui a des duels pour des chanteuses d'opérette, tapage facile;

Le prince Orbeliani, gentilhomme romain, qui donne des redoutes à la Houssaye pour faire parler de lui;

M. Balistrac, ancien préfet, qui escamote les sous-préfets pour amuser les dames et se fait des têtes de clown;

M. Cardenot, banquier, qui fait du tapage autour d'affaires véreuses afin de duper ses clients;

M. de Saint-Chamas, député et orateur, qui fait des discours sur le bleu, seule couleur patriotique, et se fait rappeler à l'ordre pour que son nom figure à l'*Officiel;*

MM. Descourtois et Puyjolet, personnages sans importance, tapageurs muets.

Voilà la collection au grand complet.

Tout ce monde a de l'esprit, tant d'esprit, qu'on regrette qu'il n'y ait pas un imbécile dans le tas. Ça reposerait. On est étourdi, grisé par ce cliquetis de phrases à effet, d'idées spirituelles. Par moments, on désirerait un monsieur qui parlât moins, comme M. Gondinet, et plus comme le commun des martyrs.

Voulez-vous quelques échantillons de cette pyrotechnie aveuglante? Il n'y a que l'embarras du choix. Prenons au hasard :

— Ah! ah? Mme Descourtois est parvenue à se faire inviter?

— Elle a pris un mari pour enfoncer les portes; c'est un bélier!

*
* *

— Mme Puyjolet? Avec qui cause-t-elle?

— Avec un monsieur qu'elle n'écoute pas. Ce doit être son mari.

*
* *

— Vous savez l'histoire de son mariage?

— Un oui solennel qui est venu un peu tard. On pouvait dire : *Amen.*

*
* *

— Agathe? elle est charmante et si ingénue! Elle n'a pas l'air de tromper son mari. On dirait que c'est elle qui se trompe.

*
* *

— Je vous recommande M. Valajol. Il est toujours dans la poche de ceux qui arrivent; et n'est l'ami du gagnant

*
* *

Jordane à son fils :

— Je t'ai habitué à me traiter comme ton frère aîné.

— Oh! aîné!...

— Il n'a aucun respect. Mais dans les circonstances graves, j'entends reprendre mes droits.

— Reprenez vos droits, mon père.

— Tu me dois treize mille sept cents francs.

— Moi?

— J'ai reçu une facture de diamants: j'ai cru que ça me regardait, quand j'ai lu : « Monté en clous de sabots ». Qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est Nadine qui voulait mettre absolument des bijoux sur un costume de gardeuse de dindons. Jamais! Je suis pour le naturalisme au théâtre, moi! — Elle a eu une crise de nerfs, alors j'ai pris ses diamants: j'en ai ajouté, et je les ai fait monter sous les semelles de ses sabots.

— Mais, malheureux, elle va jouer les jambes en l'air!

*
* *

(*Raoul, Mme de Folny.*)

— Vous êtes une de ces femmes adorables qui sont nées pour être veuves. Elles ne peuvent pas rester demoiselles, et les maris ne leur vont pas.

— Mon motif est plus sérieux. J'ai passé mes quatorze lunes de ménage à me quereller avec M. de Folny. Nous ne pouvions pas nous entendre.... Enfin.... il a cédé.... C'est-à-dire j'ai eu la douleur de le perdre. — Je m'en tiens là.

*
* *

(*Mme Descourtois, le prince Orbeliani.*)

— C'est un banquier en passe de devenir célèbre.

— J'en ai peur.

— Il a fondé dans vos provinces du Danube une grande société...

— Je l'ai appris en France.

*
* *

(*Mme de Jordane, Mme de Balistrac.*)

— Il paraît que sous le masque on va me prendre pour Mlle Esther.

— Mais c'est très-désagréable, cela! On vous fera des demandes indiscrètes.

— Je promettrai tout. C'est elle qui payera.

Et c'est ainsi tout le long des deux premiers actes. Aussi, quand vient le troisième, on est tout heureux de se sentir empoigné par un bel et bon drame, très-simple, mais très-émouvant.

Le comte de Jordane, qui fait la cour à Mme Cardonat, s'est laissé compromettre dans une banque du Danube, inventée par le mari de la belle. Il veut marier son fils Raoul à la fille de son ami Bridier, avocat intègre. Bridier ne veut pas que sa fille épouse le fils d'un homme dont le nom est sur le point d'être déshonoré. Jordane paye les dettes de la Banque, se réconcilie avec sa femme, marie son fils. Cardonat gagne le Danube par la Belgique, et Mme Cardonat vient se jeter dans les bras du prince Orbeliani, dont elle est la vraie femme.

— Vous la reprenez? dit quelqu'un.

— Non, je la remeuble, répond ce prince un peu trop complaisant.

La donnée n'est pas neuve. On a dit qu'elle rappelait *Montjoye*. Qu'importe? Elle intéresse et passionne. Cela suffit.

L'interprétation est excellente. Mlle Bartet, dont le rôle de Clarisse est la dernière création au Vaudeville, nous a fait comprendre ce qu'il y a de délicieux dans cette expression proverbiale : le chant du cygne. Mlle Massin a le diable au corps, et le diable se trouve admirablement logé. Mlle Gabrielle Gauthier, une transfuge des Variétés, a des sourires de printemps. Mlle de Cléry ensorcèle. Mlle Kekler est pleine de verve mutine, et Mlle Kelb d'entrain boulevardier. Quel joli pastel que Mlle Rejane! Du côté des hommes, il n'y a qu'à louer : Berton, Dieudonné, Joumard, Michel, Colombey, Carré, font assaut de talent. Quant à Dupuis, il est merveilleux de finesse, de distinction et d'esprit.

Du reste, à chacun l'auteur a rendu la tâche facile. Il y a tant d'humour, de spontanéité, d'imprévu dans ces trois actes, qu'en sortant du théâtre on se dit : « Voilà une pièce que j'irai revoir. »

Le seul reproche qu'on puisse faire à l'auteur, c'est d'avoir fait choix d'un sujet peu scénique. Mais ce sujet une fois choisi, impossible de mieux séduire le spectateur, impossible de dissimuler avec plus d'art la ténuité de l'action, impossible de mieux réussir à écrire une comédie qui n'est pas une comédie, mais qui sera jouée jusqu'à l'été et qui sera reprise l'hiver prochain jusqu'au printemps.

ÉMILE BLAVET.

GRAVURES

M. le comte de Saint-Aignan.

L'ouvrage d'où est tiré le portrait équestre qui est la première page de ce numéro, date de 1733 et a été imprimé à Paris avec approbation et privilége du Roi. C'est l'école de cavalerie, par M. de la Guérinière. Notre aimable et savant collaborateur « Ned Pearson » aura occasion de parler de ce livre curieux en faisant l'étude de l'école de cavalerie du siècle dernier; nous publierons plusieurs portraits des cavaliers renommés à cet époque, en remerciant M. Lefmann des soins qu'il a apportés à la réduction photographique.

Volcelest; épisode de chasse.

Aux appels du piqueur, la meute ardente est accourue et les voilà tous ces braves chiens flairant et aboyant... le sanglier n'est pas loin; mais laissons-les faire. Le cheval, le chasseur, attirent notre attention, ils sont admirablement en scène, pleins de vérité. Tout est agréable dans ce tableau, le ciel, les arbres, le terrain, tout est peint avec un talent mûri, et de la main d'un artiste très-apprécié dans le monde autant que par ses rivaux.

La fête du Grand-Père.

Quelle paix heureuse dans ce tableau d'une intimité souriante, digne pendant du *Baptême* du même auteur. Les peintres flamands n'étaient ni plus coloristes ni plus fins observateurs. Le vin, les fruits, les gâteaux semblent rire sur la nappe ornée de guipure, — C'est la collation que tout à l'heure le grand-père fera servir à ses petits enfants. Des toiles de ce genre ont un double attrait, elles séduisent par le talent tout à fait supérieur de l'artiste qui les signe, et elles attirent et font rêver par le sentiment, souvenir des jours envolés,



LA FÊTE DU

D'APRÈS LE TABLEA



RAND-PÈRE

. Louis Leloir.

(*Illustration.*)

MUSIQUE

La personnalité de M. Richard Wagner est assurément une des plus désagréables que je connaisse; ce réformateur de la musique dramatique a pris soin de nous apprendre que nous étions des ânes bâtés, et que l'admiration que nous avons prodiguée à tant de maîtres illustres était la meilleure preuve de notre ignorance. Pour M. Wagner, la musique dramatique, telle que l'ont comprise Mozart, Weber, Meyerbeer et Rossini, est un enfantillage indigne d'occuper un instant la pensée d'un artiste sérieux. *Don Giovanni*, *der Freyschütz*, *les Huguenots*, *Guillaume Tell*, sont autant de parodies qu'il faut mettre dans le même sac et jeter par-dessus bord. Nous aurons alors tout le loisir d'entendre, d'étudier et d'admirer *Tannhaüser*, *Lohengrin*, le *Vaisseau-Fantôme*, les *Maîtres-Chanteurs*, *Tristan et Yseult*, et les *Niebelungen*. Quelle charmante perspective !

Ce compositeur, dont la haine pour la France n'a d'égale que son incommensurable fatuité, a été pendant quelque temps fort à la mode parmi nos jeunes musiciens : MM. Massenet, Guiraud, Paladilhe ont sacrifié au nouveau dieu: mais ils se sont arrêtés à temps sur cette pente dangereuse. Le premier moment de fièvre passé, ils sont revenus insensiblement au culte de la forme et du rhythme, ne conservant de leurs adorations passagères que certaines formules d'instrumentation mises en pratique par le réformateur allemand avec une science et une énergie incontestables. Seul, M. Saint-Saëns a persisté, et je crains bien qu'il ne meure dans l'impénitence finale. Il y a bien encore parmi les *wagnériens* décidés M. Victorin Joncières; celui-là est un adepte aimable : il adore les œuvres de M. Wagner, mais il écrit de la musique française et il a bien raison.

M. Pasdeloup, qui depuis longtemps s'est appliqué à nous faire connaître quelques œuvres du maître allemand, avait annoncé pour dimanche dernier l'exécution du 1er acte de *Lohengrin* : c'était piquer au plus haut point la curiosité des vrais amateurs de musique, car jamais on n'avait eu l'occasion d'entendre à Paris — *Tannhaüser* excepté — un fragment aussi complet. On a éprouvé une première désillusion en constatant que M. Pasdeloup avait pratiqué dans ce 1er acte d'assez importantes coupures. On aurait voulu se rendre compte, précisément, de l'impression produite par cette succession non interrompue de morceaux s'enchaînant l'un à l'autre sans qu'on puisse déterminer le moment où s'opère la soudure : car ceci est un des articles essentiels du nouveau dogme. C'est donc un fragment corrigé et considérablement abrégé que M. Pasdeloup a offert à son public. J'ajouterai que l'exécution a été des plus médiocres. Il est évident que les études ont été insuffisantes. Il y a eu aussi des surprises dans l'interprétation vocale : M. Melchissédec et Mlle Coyon-Hervix ont été remplacés au dernier moment par M. Bacquié, qui a chanté faux, et par Mlle C. Brun, qui n'a pas chanté du tout. M. Prunet, chargé du rôle de *Lohengrin* n'a pas la voix assez timbrée pour rendre ce personnage avec autorité; quant à Mlle J. Rey, elle abuse des coups de gosier : ce n'est plus un son musical qu'elle fait entendre, c'est un véritable cri.

Je sais bien que les œuvres de M. Wagner sont écrites pour la voix d'une façon insensée; mais c'est une raison de plus pour ne se risquer à les chanter en public qu'après les avoir soigneusement étudiées au double point de vue de l'intonation, qui est presque toujours difficile, et du style propre, qu'il est parfois malaisé de définir et d'appliquer.

L'orchestre et les chœurs ne sont pas non plus sans reproche. En somme, tentative préparée avec trop de hâte, moyens d'exécution insuffisants, effet contestable, voilà le bilan de la journée.

LÉON DELAHAYE.

L'HOTEL DROUOT

Nous avons déjà présenté à nos lecteurs M. le Dr Mandl, qui possède l'une des plus riches collections de faïences de Delft qui existent à Paris. M. le Dr Mandl, qui a déjà fait, dans le courant du mois dernier, une vente d'une partie de ces faïences, est à la veille de recommencer.

On annonce, en effet, pour lundi prochain, 28 avril, à l'Hôtel Drouot, salle n° 8, une deuxième et dernière vente des faïences composant sa collection.

Ces faïences consistent en pièces à décor camaïeu bleu : Assiettes de diverses formes à sujets de sainteté, plats, et notamment un tableau composé de vingt carreaux représentant l'intérieur d'une habitation hollandaise. Comme objets divers, une niche à chien décorée d'arabesques et de scènes de chasse très-finement exécutées par Cornelis de Berg, pièce citée dans l'ouvrage de Havard.

Puis ce sont des beurriers en camaïeu bleu rehaussé d'or, des plats, des assiettes, des tableaux à décor polychrome, d'autres à décor polychrome avec rehauts d'or, et quantité d'objets variés; enfin, des faïences de couleur bleue, bistre ou noire.

La collection Mandl sera exposée pendant deux jours, samedi et dimanche; MM. Charles Pillet et Manheim sont chargés de la vente.

Le même jour, lundi 28 avril, aura lieu, à la salle n° 3, par le ministère de M. Léon Tual, assisté de M. Durand-Ruel, une vente de tableaux, aquarelles et dessins, par MM. Allongé, Maurice Blum, Boudier, Chaigneau, Clésinger, Paul Colin, Théodore Frère, Guigné, Potémont, Schreiber, van Elven et de Vuillefroy, tous noms connus. Les amateurs trouveront dans cette vente de jolis paysages des environs de Paris, des vues du Finistère, de Fontainebleau, de Suisse, de Sicile, de Russie, de la haute Égypte, de la Creuse, d'Alsace, de Lorraine, de Naples et d'Italie; quelques sujets de genre souvent amusants et spirituels.

Exposition le dimanche, 27 avril, de une heure à cinq heures.

Une de nos plus sympathiques actrices, Mme Alice Regnault, livre aux enchères, rue de Balzac, n° 10, mardi prochain, 29 avril, son mobilier et les vins fins de sa cave, qui sont excellents, paraît-il. Ce mobilier, riche et élégant, avons-nous besoin de le dire, consiste en meubles de vestibule et d'escalier, meubles de salle à manger, de serre, de salons, cabinet de toilette, salle de bain, meubles de la campagne, etc., etc. Nous n'entrons pas dans les détails, car nous ne doutons pas que la foule des curieuses, — nous disons bien, des curieuses — ne se porte, dimanche et lundi, à l'exposition qui en sera faite, rue Balzac, n° 10, dans l'après-midi. Quant aux vins, ce sont des Chambertin, des Corton, des Givry, des Beaujolais, datant tous de 1870, et quelques bouteilles de Vouvray mousseux.

Les collections de beaux objets d'art et de curiosité se font rares, puis, il faut tout dire : la saison commence à pencher vers sa fin. Cependant, nous pouvons signaler encore, comme offrant un réel intérêt, celle de M. J. H..., amateur distingué, qui sera dispersée mercredi et jeudi de la semaine prochaine, salle 3, après un jour d'exposition, mardi. Elle contient de jolies faïences de Niderviller, des céramiques italiennes, des grès de Flandres, des groupes et statuettes en porcelaine d'Allemagne; des porcelaines de Chine, de Saxe, de Sèvres et autres; des bijoux anciens, des tabatières, de l'orfèvrerie, des miniatures ravissantes, des ivoires sculptés, des bronzes d'ameublement et quelques vieux meubles.

En dehors des ventes de curiosités, la vente de la bibliothèque de M. Reiset, ancien directeur des musées nationaux, qui vient de finir, a obtenu un très-grand et légitime succès. Nous en ferons connaître les prix les plus importants.

PIERRE D...

CHRONIQUE DU SPORT

Ouverture de l'Hippodrome.

Le goût du public pour le plaisir des yeux, l'exhibition de tours de force invraisemblables, antinaturels, s'accentue davantage tous les jours; et tend de plus en plus à dominer au théâtre, l'ordre d'idées moral s'adressant à l'esprit et à l'intelligence. Je n'ai pas à rechercher si l'art scénique moderne a développé ces tendances ou les subit seulement; ceci rentre dans une étude philosophique, elle serait peu à sa place ici et de plus, absolument inutile.

Jamais, à aucune époque, on n'avait vu s'abattre sur nos scènes, même celles en apparence les plus étrangères à ces sortes d'exhibitions, semblable avalanche d'acrobates de toutes sortes : gymnasiarques, clowns désossés et désarticulés, hommes canons, femmes projectiles, etc., etc. S'il est peut-être un reproche à faire à ces attractions si en vogue aujourd'hui, c'est de préférer l'extraordinaire; parfois même le monstrueux au côté artistique, je dirai presque académique, d'exercices ayant leurs règles, leurs traditions, dont on devrait moins s'écarter.

J'aime de passion les exercices de corps; je le sais, dans notre pays, c'est un goût peu compatible avec la profession d'homme sérieux. Mais de cela, j'ai pris mon parti depuis longtemps; les hommes sérieux m'ont si souvent fait rire, qu'en vérité je me console de ne pas appartenir à cette estimable congrégation. L'art se manifeste sous des aspects multiples, suivant votre nature, il vous impressionne sous une forme différente. La beauté et la force, ou si vous l'aimez mieux, la force dans la beauté sont, à mon sens, un de ses côtés les plus saisissants. Aussi je le vois avec peine s'appliquer de plus en plus à des témérités extravagantes, ou s'égarer dans des convulsions grotesques, désagréables même à regarder au point de vue de la dignité humaine.

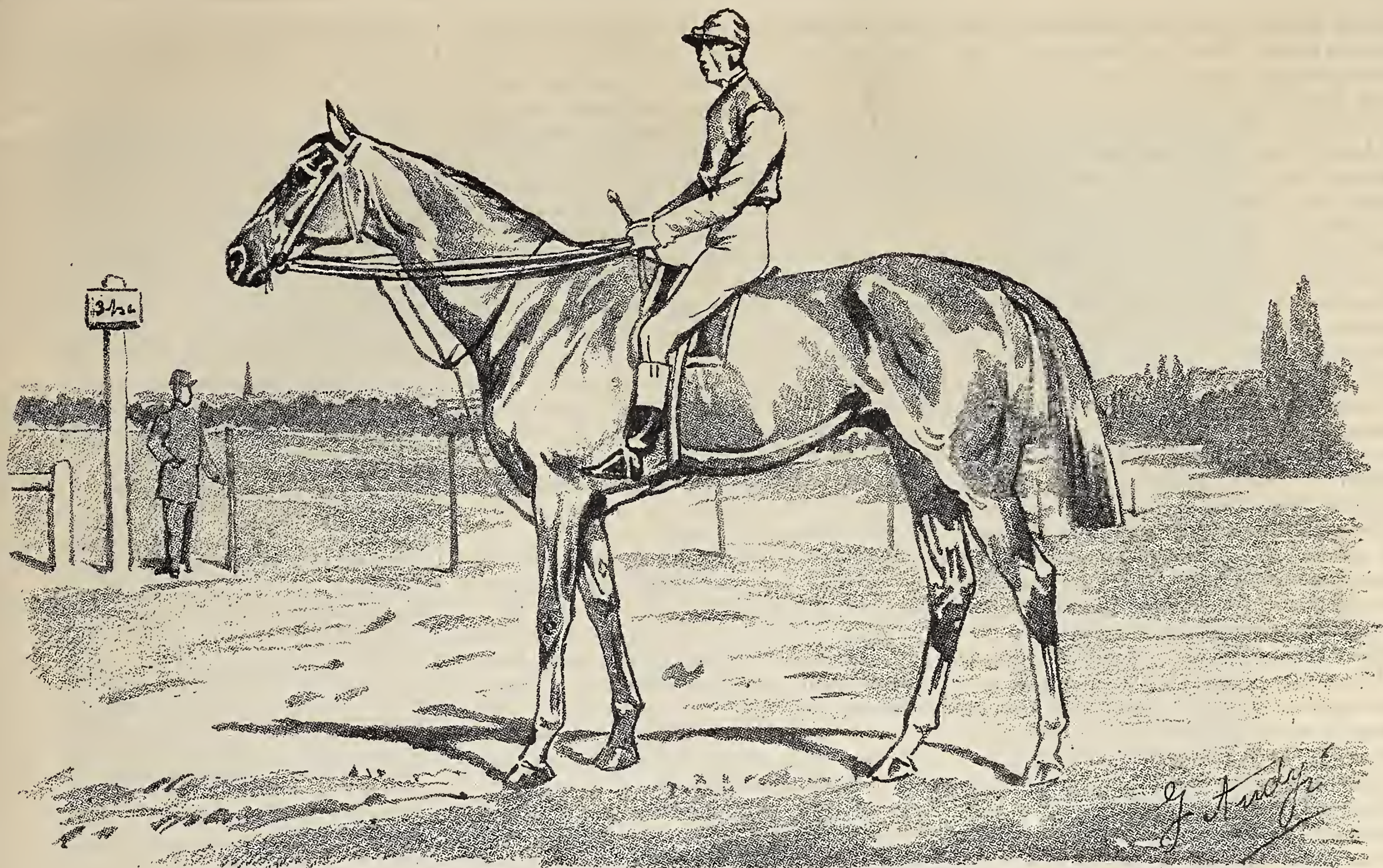
Ainsi, je suis demeuré fasciné devant l'admirable gymnastique de miss Léona Dare, mais je n'ai pu me défendre d'une sensation pénible, presque de dégoût, en voyant ce disgracieux appendice masculin se suspendre à sa jolie bouche, comme une limace s'accroche à une rose.

On ne saurait s'empêcher de rêver, en voyant cette vision aérienne se balançant sur un fil de fer, comme un oiseau sur une branche, sous les traits de Mme Océana. Elle faisait peine et n'était même plus jolie attachée sur le dos d'un cheval, ballottée comme un paquet au caprice de l'allure incertaine d'un animal abandonné à lui-même. J'ignore, en vérité, qui et comment ces sortes de choses peuvent intéresser et charmer.

Dans l'ordre d'idées des sensations, l'œil est sans contredit un des plus puissants agents à l'aide desquels elles s'imposent à l'homme et s'imprégnent en lui; encore faut-il qu'elles soient douces, gracieuses, jolies : âpres et violentes, si vous aimez cela; mais jamais ridicules.

Le cirque et l'hippodrome sont les deux théâtres désignés pour conserver à cet art tout spécial ses traditions, son caractère propre et distinctif. Le rôle de chacun est distinct, et loin de se nuire, ils se complètent. Au cirque, toutes les choses fines, élégantes, gracieuses, ayant besoin d'être vues de près pour les apprécier et les sentir. A l'hippodrome, les grands mouvements d'hommes et de chevaux, les manœuvres exécutées avec entrain, les carrousels, les courses, les chars; enfin, tout ce qui demande l'air et l'espace.

J'ai passé ma vie à être très-plaisanté sur cette passion des cirques et des hippodromes. Je suis d'abord, par tempérament, assez indifférent à l'opinion des autres; puis, je l'avoue, ces sarcasmes n'ont pu arriver à émousser un goût inné et inébranlable. Oui, j'aime ces sortes de spectacles ; d'abord, ils ne m'empêchent pas d'en voir d'autres, et en fin de compte, je les préfère beaucoup à un mélodrame en cinq actes, accompagné de victimes malheureuses innocentes et persécutées ; de traîtres machinant des combinaisons machiavéliquement enfantines; le tout se terminant par un massacre général, et une scène inondée de cadavres, de sang, de pleurs et de grincements de dents. Je trouve tout cela bête à couper au couteau; et surtout, ceci est plus grave, ennuyeux à mourir. Quand,



ZUT, par FLAGEOLET et REGALIA,
alezan brun doré, trois balsanes, vainqueur du PRIX DE NABOB (POULE DES PRODUITS 1879).
Appartenant à M. le comte DE LAGRANGE, entraîné par T. JENNINGS, monté par GOATER.

par hasard, je m'y laisse encore prendre, je rentre fatigué et mécontent, ne pouvant m'empêcher de me dire « pourtant, j'aurais pu aller au cirque ou à « l'hippodrome, j'y ai été hier, c'est vrai : Eh ! « bien, j'y retournerai demain, voilà tout. »

Cette attraction est si vive, que le 12 de ce mois, le jour de l'ouverture de l'hippodrome, apercevant de loin cette lumière opaque, filtrant à travers cette magnifique toiture de cristal, je me sentis m'épanouir en m'écriant malgré moi : Enfin !

L'hippodrome s'est fermé l'an dernier sur un succès exceptionnel, dû à des circonstances toutes exceptionnelles, sa tâche se trouve donc doublement lourde cette fois, et je me hâte de le dire, le directeur semble la comprendre et se maintenir à sa hauteur. On nous promet des merveilles pour le mois prochain, nous avons seulement assisté à une sorte de lever de rideau; il a cependant suffi pour rappeler la foule. Ces essais, dont plusieurs sont encore à l'état d'esquisse, ont parfaitement réussi et promettent une saison intéressante.

La pyramide équestre, exécutée avec beaucoup d'entrain, de mouvement et d'ensemble, est une œuvre de durée. J'en fais tous mes compliments à M. Corby, son organisateur, quand on sait, en combien peu de temps, cela s'est fait, c'est presqu'un tour de force.

J'ai été assez intrigué de l'innovation d'un manége rond au milieu de l'arène; mon étonnement n'a pas été long. Mais je ne me trompe pas, c'est Mme Breadbury et son mari. La sylphide a laissé repousser ses ailes, coupées depuis tantôt deux ans; leur vol n'a jamais été plus aérien. Mme Breadbury semble un papillon, j'allais dire voltigeant sur un rosier, mais non, sur un chêne; car M. Breadbury reste aussi inébranlable sous ce gracieux fardeau que pourrait l'être l'obélisque de Luxor, sous un oiseau de paradis.

Nous avons revu Mme Corby et son *tendem*. C'est une écuyère sérieuse, correcte et élégante. A mon sens, on ne l'utilise pas assez; cela commence à devenir rare, une femme ou un homme montant réellement à cheval, quand on possède l'un ou l'autre, il faut s'en servir, ne fût-ce que pour montrer aux autres comment cela doit se faire. Mme Corby pousse la coquetterie jusqu'à ne pas enrêner son *leader*, à l'allemande, dans cette position disgracieuse, où un cheval marche difficilement, peut à peine respirer et ressemble à un automate. Je l'en félicite, le travail est plus difficile, c'est vrai, mais bien plus élégant et coulant.

Le carrousel a besoin d'être revu, corrigé et considérablement augmenté.

Il y a une multitude d'autres choses dont je ne vous parle pas. Que voulez-vous, chacun a sa spécialité en ce monde, encore bien heureux d'en avoir une. Ne me sortez jamais des femmes et des chevaux ou encore mieux des femmes à cheval. De cela nous causerons toute la journée, si vous voulez. Mais les gymnasiarques se laissant tomber je ne sais d'où, les éléphants, les clowns, les femmes converties en boulet de canon, cela peut être fort curieux et intéressant, mais je ne m'en occupe jamais.

Au milieu de cette résurrection générale, je cherche vainement la reine des amazones : Mlle Adèle; vous vous la rappelez bien, n'est-ce pas; Soyez tranquille, elle n'est pas perdue, je sais où la retrouver. Je compte même incessamment vous la présenter dans un cadre où vous la trouverez charmante; ceci n'a rien de nouveau pour personne, mais tout le monde sera forcé de convenir que l'on n'a jamais mieux monté à cheval, et cela, on semble un peu trop l'avoir oublié.

LE TURF.

La défaite d'un favori emprunte son importance surtout aux circonstances dans lesquelles elle se produit. Réduite à un fait isolé, c'est un incident; à l'époque où nous sommes, elle prend presque les proportions d'une révolution. Nous entrons précisément dans la période de la saison où ces sortes d'événements sur l'opinion sont appelés à réagir sous forme d'enthousiasme, parfois un peu irréfléchi ou de déceptions peut-être trop hâtives.

Les faits, comme les chiffres sont brutaux de leur nature, il n'y a guère qu'à s'incliner devant eux. Il ne serait pas cependant prudent, je crois, de les accepter sans les discuter, et en déduire les conséquences, en un mot, se mettre en face de la situation et l'envisager sans panique irréfléchie, comme sans illusion dangereuse.

Ce n'est pas que je conserve aucune arrière-pensée relativement à *Saltéador*, si ce n'est celle de considérer son échec comme une preuve nouvelle qu'il est impossible de juger un cheval de course avant de l'avoir vu à l'ouvrage. La différence entre un cheval gagnant facilement et le même animal battu est souvent bien peu de chose; là où on pourrait croire qu'il garde quinze livres en mains, il ne lui reste parfois pas la longueur d'une cravache; c'est l'histoire de la goutte d'eau qui fait déborder le verre.

Je ne saurais trouver aucune excuse, tout au moins pour le moment à la déchéance du champion de M. Fould. Il était dans une magnifique condition dont on doit complimenter son entraîneur; *Saltéador* avait gagné au bas mot sept à huit livres au moins depuis quinze jours, et jamais cheval n'a été mieux mis à même de bien faire, s'il le pouvait ou le voulait. Il a été monté par Hunter, avec une énergie et une prudence au-dessus de tout éloge, la course s'est de plus présentée dans les conditions les plus favorables pour lui. Il a donc été battu, sur son mérite, il faut le reconnaître ; mais de là à conclure que l'on s'est absolument trompé sur son compte, il y a loin.

Les qualités primordiales d'un cheval de course peuvent se résumer en trois mots : *atteindre*, *lutter* et *dépasser*. *Atteindre*, c'est la vitesse; *Saltéador* en est doué, il est trop aisément à deux reprises

passé de la queue à la tête du peloton pour permettre d'en douter. *Lutter* c'est le courage, de cela je n'en réponds pas; *dépasser*, c'est la supériorité, mais elle ne peut se manifester qu'après la lutte, par conséquent elle ne saurait exister sans le cœur. Lors de sa première apparition, *Saltéador*, s'est montré un peu *verd*; mais cette disposition s'expliqait par l'indécision et l'étonnement d'un jeune cheval, amené pour la première fois sur le terrain. Une condition plus rigide pouvait avoir raison de ces tâtonnements si l'animal avait eu bon caractère, dans le cas contraire, elle devait s'accentuer davantage encore; cette dernière hypothèse s'est réalisée.

On aurait dû ou pu tout au moins se méfier un peu de cette éventualité en se rappelant la brutalité sauvage de son père *Vertugadin* lors des débuts de sa carrière; l'appareil inusité d'œillières et de camail derrière lesquels on cherchait à abriter sa poltronnerie. Précautions inutiles, la lâcheté donne sous ce rapport une perspicacité dont la prévoyance révèle aux timides le champ de bataille avant même de l'apercevoir. *Vertugadin* en a rappelé il est vrai, tout au moins dans une certaine mesure, car les arrivées sévères lui ont toujours été profondément antipathiques; mais enfin il a été possible de se rendre compte de sa haute et réelle qualité. En sera-t-il de même de son fils, je l'ignore, mais pour le moment, il faut toujours se défier d'un animal de cette sorte, sans jamais compter sur lui.

J'ai cru un moment revoir *Vertugadin* en regardant *Saltéador* marquer un temps d'arrêt, en passant devant l'entrée du pesage, s'en aller en face les tribunes la tête en l'air, la bouche de travers, fuyant son mors, galopant sous lui, comme on *marche à regret*. Puis, tout à coup prenant son parti et arrivant comme une balle à la tête du peloton. Certes, si là il n'eût rencontré aucune résistance sérieuse il aurait gagné, mais ayant trouvé à qui parler à la première exigence un peu sévère il s'est arrêté court. J'ignore donc encore s'il était capable de gagner, mais je suis certain qu'il n'a pas voulu l'essayer.

Quant au vainqueur *Zut*, il serait difficile de formuler aujourd'hui une opinion bien précise sur sa qualité réelle. C'est un grand poulain, portant en lui le cachet de haute race, inhérent à la descendance de sa mère *Régatia*, une de ces juments dont le nom reste à travers les siècles comme une légende sur le livre d'or de l'aristocratie chevaline; elle a donné le jour à *Verneuil* et à *Clémentine*. Son père *Flageolet*, est ce merveilleux petit animal dont sa mauvaise étoile a fait le contemporain de *Boïard*; fâcheuse coïncidence, sans laquelle il eût gagné tout ce qu'un cheval peut gagner. *Zut* présente l'aspect d'une grande silhouette, peut-être un peu décousue dans son ensemble, ayant au pas cette démarche incertaine d'un jeune animal grandi hâtivement. Il galope dans une longue action, légèrement flasque, mais merveilleusement élastique et soutenue. Il a de fait, gagné très-facilement, sans avoir un instant été mis à l'ouvrage; par conséquent on ne saurait se rendre compte de ce qui pouvait rester en lui.

L'appréciation de la course est également assez difficile; la place de *Venise* dérange toute déduction. Non pas qu'il soit bien étonnant qu'elle ait battu *Saltéador* pour la seconde place; quand un cheval en arrive à ne plus vouloir galoper, n'importe qui peut le dépasser. Mais, si le train eût été de premier ordre, la jument ne devait pas se trouver là où alors *Sphinx* serait supérieur à *Saltéador*; et tout cela n'aurait plus grande signification. Il y a huit jours, *Venise* n'a pu donner six livres à *Sphinx*, en tenant compte de la différence de sexe, car de fait elle portait trois livres de plus seulement. Le poulain a gagné facilement et il était logique de supposer qu'il y avait plus de six livres entre lui et *Saltéador*. Dans ce cas, nous nous trouverions ramenés comme base de raisonnement au 22 biennal, c'est-à-dire la forme de deux ans, par conséquent *Swift* et peut-être *Fido*. D'un autre côté, *Zut* ne serait, paraît-il, pas le véritable champion de M. le comte de Lagrange pour la France, car suivant toute probabilité *Rayon d'Or* sera réservé pour l'Angleterre; ce serait dit-on *Ismaël*. Cette opinion peut ne pas être tout à fait sans fondement, car *Ismaël*, lors de son apparition dans biennal était dans une condition beaucoup moins avancée que celle de son compagnon *Zut* dimanche dernier. Nous nous trouvons donc en face d'une situation excessivement obscure et incertaine dont il serait non-seulement imprudent, mais même dangereux de chercher à tirer une déduction quelconque.

Le prix des Acacias gagné par *Gibert*, *Paquet* second et *Campan* troisième, ne nous a révélé aucun concurrent dont on doive regretter l'absence dans le Derby.

Le prix de Montreuil est échu à *Vertpré*, dont pour cette fois au moins le mauvais caractère semble s'être un peu modifié.

Courlois est arrivé premier au petit galop dans le prix de Sèvres, battant de quatre longueurs *Quadrilte* et *Ressuscité*.

Le handicap Rieussec s'est résumé à une lutte entre *Escalior* et *Jujube*. Les six autres concurrents n'étaient plus dans la course à la distance; le résultat définitif n'a pas été douteux un instant malgré le courage dont *Jujube* a fait preuve en persévérant jusqu'au poteau, *Escalior* a constamment conservé l'avantage.

Je m'explique difficilement la défaite de *Nubienne*. La jument est sortie du peloton à deux cents mètres du but, semblant faire absolument ce qu'elle voulait, au point que son jockey l'avait presque arrêtée. On comprendrait une imprudence de cette sorte chez un jeune jockey, mais un homme de l'ordre de Wheeler dervait être à l'abri de libertés aussi dangereuses. Si *Nubienne* avait continué à galoper sans casser son train à cinquante mètres de l'arrivée, *Flamande* n'aurait pu l'approcher assez pour la surprendre et la battre d'une encolure sur le poteau.

Les réunions de Maisons-Laffite et d'Enghien ont eu lieu successivement avec le succès qu'elles comportent. Les résultats de ces courses suburbaines, surtout en ce moment, présentent seulement un intérêt d'actualité disparu le lendemain du jour où elles ont eu lieu. Il nous semble donc inutile de nous en occuper aujourd'hui où elles sont déjà oubliées.

NED PEARSON.

FORÊT DE VOUVANT (VENDÉE)

SOCIÉTÉ DE RALLIE-VENDÉE

3 mars 1879. Rendez-vous au Pont-Prin. — Attaqué dans les taillis du Pont-Prin un cerf daguet sur lequel les chiens sont découplés. L'animal traverse les enceintes des Épinières, celle des Sapins, va au pont de Diet, retourne à son lancer, saute la route au Petit-Maillezais, va au Poiron, revient par le Lac et par les bois de Bourneau. Là, on s'aperçoit que grand nombre de chiens ne chassent plus. Plusieurs animaux avaient bondi et dans ce trouble; quatre chiens seuls maintiennent leur animal. N'ayant pu les rejoindre par suite d'un vent contraire, la retraite manquée a été sonnée.

5 mars. Même rendez-vous. — Attaqué aux Epinières un cerf à sa quatrième tête. L'animal, après avoir traversé les tailles du Pont-Prin, celles du Brigadier et de Diet, retourne aux Essarts, saute en Balingue qu'il ne fait que traverser, va à Puits-Chabot où il prend l'eau, s'y fait relancer, traverse la rivière à vue des chiens, arrive à Saint-Luc, où il va se remettre à l'eau près du pont de Diet; remonte la rivière jusqu'à Pierre-Brune. Là, un défaut assez long par suite du bat-l'eau. L'animal se dirige sur les Petites-Verreries, sur la Millarge, arrive au Gué-de-la-Levrette, où il longe le ruisseau jusqu'à la futaie de Pruneau (2 kilomètres environ). Là, il est relancé, retraverse les Grandes-Verreries et va se jeter à la rivière entre Pierre-Blanche et Follet où, après un long bat-l'eau, il est dagué, les chiens n'ayant pu le noyer. Vigoureux animal et chasse très-vive.

7 du même. Même rendez-vous. — Attaqué, eneeinte du Brigadier, un cerf daguet qui, de suite, va au Pont-Prin, aux Epinières, au Lac, au Poiron, d'où il revient par ses doubles voies, saute la route au Petit-Maillezais, revient aux tailles du Pont-Prin, aux Epinières, entre au bois de Bourneau où il se fait battre et s'accompagne de plusieurs animaux, retourne à son lancer, saute en Balingue et débuche entre Puits-Chabot et le Mazeau, puis vient, en hallali courant à la rivière, au moulin de Crochet, où il est noyé par les chiens après deux heures et demie d'une chasse fougueuse.

10 du même et même rendez-vous. — Attaqué, enceinte de Diet, un cerf dix cors qui, sans hésiter, saute la route près la grotte du père de Montfort, traverse les Sapins, les Epinières, les tailles du Pont-Prin, passe la rivière à la Grotte, monte aux Petites-Verreries, à la Belle-Cépée, à la Millarge, à Pruneau, d'où il revient par les Grandes-Verreries, reprend ses doubles à la Grotte, et saute la rivière de la Mère, revoit encore les Epinières, descend à Gourdin où il saute la rivière de la Vendée pour rentrer en Balingue, arrive à Puits-Chabot où il se fait battre, monte les ravins de Brûleau et vient se jeter hallali courant dans la rivière, près d'Aureau, où il est noyé par la meute après une chasse bien menée de trois heures.

13 du même. Rendez-vous à la Belle-Cépée. — Attaqué dans la Millarge un cerf à sa quatrième tête. Il en sort tout effaré par les campagnes près la Grande-Rhée, rentre au bois, traverse le Douart, les Petites-Verreries, saute la rivière de la Mère à la Grotte, prend les Épinières, les Essarts, l'enceinte du Brigadier, descend à Gourdin, où il saute la rivière de la Vendée, pour rentrer en Balingne, où il se fait chasser près de deux heures, battant continuellement au change. Chasse difficile dans cette partie de forêt. De là, il se dirige sur Puits-Chabot où il traverse la rivière de la Vendée, sur Saint-Luc et le Poiron, et où il revient par ses doubles voies. Traverse ensuite les enceintes de Brûlot et d'Aureau, puis vient se faire noyer à Gourdin, rivière de la Mère, après trois heures et demie d'une chasse difficile.

15 du même. — Rendez-vous au bois de Vendée. — Là, attaqué un cerf à sa quatrième tête; il saute la route de Fontenay, rentre en Balingue, s'y fait battre très-longtemps, s'accompagne à plusieurs fois différentes de biches et de cerfs au milieu desquels la meute a toujours su trier son animal; saute la rivière de la Vendée à la futaie de Jaulat, monte à Saint-Luc, descend à Brûlot ainsi qu'à Daureau, saute la route au petit Maillezais, va au Lac, aux Epinières où il se fait relancer, à la Grotte où il saute la rivière de la Mère, monte aux Petites-Verreries, à la Belle-Cepée, à la futaie de la Millarge. Là, il donne un long bat-l'eau sur le ruisseau qui conduit au Déluge, va à Pruneau, au parc des Tessonnières et arrive hallali courant au moulin du Portail où il gravit jusqu'à mi-côte un rocher des plus escarpés et des plus dangereux pour la meute. Enfin, harcelé par les chiens il se précipite sur eux en dégringolant d'une hauteur d'environ dix mètres dans la rivière de la Vendée où il est dagué après une chasse de trois heures et un hallali courant d'une heure. Chasse très-émouvante.

17 du même. — Rendez-vous au bois du Mazeau. — Attaqué dans ces mêmes bois, un très-vieux cerf dix cors, qui va en Balingue, qu'il ne fait que traverser, passe la rivière à Gourdin, monte à l'enceinte du Brigadier, aux tailles du Pont-Prin, aux Epinières et à Saint-Luc; revient en Balingue par sa double voie, s'y fait battre ainsi qu'à Puits-Chabot, où il saute la rivière de la Vendée, puis traverse les enceintes de Saint-Luc, Brûlot, d'Aureau, les taillis du Pont-Prin, enfin retourne de nouveau en Balingue, va prendre l'eau au pont de Péruze, où il longe la même rivière, en sort à Gazeau, passe au Chêne de la Gasse et va se mettre à l'eau au moulin de Besson où, après un long bat-l'eau, il est noyé par les chiens. Trois heures et demie de chasse.

30 du même. — Rendez-vous aux Robinières. — Attaqué, près le couvent des Robinières, un cerf à sa quatrième tête, qui, dès son lancer traverse la grande futaie des Ragottières, saute la route au Pont-du-Nez, va aux Blavettes, à la Millarge, aux Verreries, saute la rivière de la Mère à la Grotte, se dirige sur les Epinieres, les taillis du Pont-Prin, revient de nouveau traverser la riviere de la Mère à la Grotte, remonte à la Belle-Cépée, aux Verrières, d'où il revient encore par ses doubles aux Epinières, où il se fait battre assez longtemps, se dirige ensuite sur les sapins, sur Diet, où il saute la rivière, traverse les enceintes des Pierres-Blanches, les grandes Verreries, et vient se jeter à l'eau à la Planche de Pruneau où il est noyé par les chiens. Deux heures et demie de chasse.

22 du même. — Rendez-vous au pont dePérure. — Attaqué au bois de Labreau un cerf à sa 3ᵉ tête. L'animal traverse immédiatement le coteau de Pérure pour rentrer en Balingue, qu'il ne fait que traverser; saute la rivière de la Vendée à Jaulat, prend les enceintes de Brûlot, Daureau, du Brigadier, du Pont-Prin, des Epinières, où il se fait battre; puis traverse les Lapins à Diet, où il passe la rivière Comère, monte aux Verreries, repasse la rivière à Follet, va reprendre ses doubles, enceinte du Brigadier, puis retourne en Balingue, où il se fait battre. Vigoureusement harcelé par la meute, il va se jeter à vue des chiens, dans la rivière de la Vendée, à Gazeau, où il est noyé par les équipages réunis, 3 heures de chasse.

24 du même. — Rendez-vous, forêt de la Beaugisière. — Attaqué au bois du château une horde de sangliers, sur laquelle la meute est découplée. Un animal de compagnie se sépare après avoir traversé les bois de Labreau, d'une grande partie de la forêt de la Beaugisière; arrive au Blabet, où il se fait battre; retourne par ses doubles voies à son lancer, s'y fait battre encore, longtemps en s'accompagnant de plusieurs autres animaux de son espèce. Les chiens, parfaitement mis au change, sont parvenus facilement à le séparer. A partir de ce moment, l'animal prend son parti et débuche en rase campagne, après quoi il revient au bois de Labreau, où il est pris et étranglé par la meute, après 4 heures de laisser-courre.



VOLCELEST, ÉPISODE DE CHASSE

d'après le tableau de M. BODOY.

Chasse très-vive et je dirai remarquable par suite du déplacement de la meute de cerf à sanglier.

Présents à ces chasses : quatre maîtres d'équipages, et comme assistance, MM. Chevallereau père, Moller, Perraud, René de Lépinay, Mercier de Lutiné, de Mieul, de la Couture, Gabriel et Paul de Bauregard, marquis A. de Lépinay, de Puyberneau, Eugène et Ernest Du Temps.

Résultats des laisser-courre de la saison de chasse de la Société de Rallie-Vendée.

A partir du 20 octobre 1878, jusqu'au 25 mars 1879, vingt et un cerfs attaqués, vingt tombés devant les équipages de cette même Société.

Les différents membres qui, comme chefs d'équipages font partie de cette société, ont pris individuellement et en réunions séparées, seize chevreuils, que je n'inscris jamais dans mes comptes rendus, ordinairement, mais que je signale aujourd'hui en raison de la triste année, des intempéries et des pluies diluviennes qui ont été des obstacles pour les veneurs. Je citerai entre autres MM. de Béjarry et Chevallereau fils, qui, avec leurs 2 équipages, ont pris en février dernier dans la forêts de Chizé, 7 chevreuils sur 8 lancés.

Quant aux meutes qui se sont si vaillamment conduites, je ne puis que constater toujours la même tenue, la même régularité de chasse et l'ensemble le plus parfait.

Château de la Débutrie (Vendée), le 2 avril 1879.

Le président de la Société de Rallie-Vendée.
M. DE LA DÉBUTERIE.

COURRIER DE LA SEMAINE

Avec la semaine a commencé la lune rousse tant redoutée des jardiniers et des vignerons. Les propriétaires de vignobles sont inquiets, et l'un d'eux possesseur d'un des plus fameux crus de Bourgogne, se comparait à un maître d'hôtel dont les chambres sont vides et qui va tomber en déconfiture si les voyageurs ne se hâtent pas d'arriver. Nous connaissons plusieurs de nos amis qui, pendant tout ce mois lunaire, vivent dans les transes.... et les privations. Les pusillanimes attendent fébrilement la fin de la période du danger, les valeureux partent, pour se trouver au milieu de leurs champs menacés, afin de combattre, par des nuages artificiels, le fléau glacial s'il se présente. A l'heure qu'il est si vous rencontrez un homme mélancolique ou qui divague, vous pouvez être sûr qu'il tient de près ou de loin à la vigne : l'Arioste a dû choisir le moment de la lune rousse pour transformer cet astre en un vaste magasin rempli de fioles étiquetées où est renfermé le bon sens de chaque mortel. Quelle dose de bonheur nous au-

rions sur terre si ce magasin pouvait être vidé !

Ce qu'il nous faut constater, c'est que la venue de la lune rousse est le signal des premiers départs pour la campagne et de la reprise de la grande vie aux champs. Il n'y a plus que quelques grandes mondaines qui s'attardent, mais les vraies châtelaines s'installent pour mener cette vie active, saine, intelligente de grande et gente fermière.

C'est l'une de ces dernières qui, me faisant l'honneur de me prendre pour un savant encyclopédiste, me demanda des conseils pour le choix de bonnes couveuses. Comme le cas peut intéresser un certain nombre de mes lectrices, je vais lui répondre par la voie de la *Revue*. Il s'agit d'ailleurs de repeupler son domaine de perdrix.

Madame H. de Bl...., dans sa sollicitude pour les plaisirs de son mari, fait venir d'Algérie des œufs de perdrix rouges et s'inquiète de la façon de les faire éclore. Elle se refuse, pour des raisons que je n'ai pas à discuter ici, à employer les couveuses artificielles et demande quelles sont les espèces les plus propres à donner les soins maternels.

Le hasard fait que je me trouve savoir quelque chose sur le sujet ayant assisté il y a vingt ans au repeuplement de la forêt de Saint-Germain au moyen d'œuf de perdrix rouge envoyés d'Algérie à la vénerie impériale par le brave général Yusuf. L'envoi était de 20,000 œufs et tous les moyens pour les faire éclore furent employés. Les meilleures couveuses animales furent les dindes. Voici dans quelles conditions l'opération doit être faites.

Vous choisissez une forte dinde de deux à trois ans, vous lui faites avaler une cuillerée d'eau-de-vie, puis vous la placez dans un demi-tonneau sur un nid de paille avec quelques mauvais œufs et vous couvrez le tonneau de manière à intercepter le jour. Au bout de douze ou quinze heures, visitez-la pour voir si elle a pris les œufs : si les œufs sont chauds vous avez une couveuse. Cependant recouvrez-la bien et laissez-la encore une demi-journée; si elle tient toujours bien les œufs, vous êtes sûr d'elle.

Vous préparez alors par terre, dans un coin de la salle qui doit être plongée dans une demi-obscurité, un nid ainsi arrangé : fouillez la terre sur 30 centimètres de large et 10 de profondeur; vous laissez une partie de cette terre meuble dans le nid pour en adoucir un peu la dureté; vous recouvrez cette concavité d'un second nid de paille douce ou en foin. Cette installation doit se trouver assez éloignée des murs pour que la dinde puisse se retourner sans se heurter. Mettez dans ce nid six œufs de petites poules anglaises, puis placez dessus la dinde. Les premiers jours, recouvrez-la d'un demi-tonneau défoncé, clos par quelques planches pour lui ôter la pensée de s'en aller.

Au bout de deux jours, lorsque vous êtes tout à fait sûr qu'elle couve bien, vous ôtez définitivement le tonneau et lui glissez de vingt à trente œufs de perdrix ou de faisan. Elle n'en écrasera pas un seul et vous serez étonné des précautions qu'elle prendra : vous ne la verrez jamais monter avec ses pattes sur le nid, mais s'affaisser sur les bords, puis se glisser sur les œufs tout doucement. On dirait qu'elle sait qu'elle est lourde et qu'elle a un trésor fragile à ménager.

Chaque jour, vers dix heures, il faut la prendre, l'enlever de dessus ses œufs avec précaution et la placer devant sa nourriture qui doit être abondante : blé, avoine, verdure et eau fraîche. Lorsqu'elle a bien mangé, elle va tout doucement se remettre sur ses œufs.

Les œufs sont ainsi merveilleusement amenés à l'éclosion. Quant à l'élevage, je n'ai rien à apprendre à ma charmante correspondante.

Je suis enchanté de l'occasion qui vient de m'être offerte, d'abord parce que j'ai pu renseigner ma lectrice de la *Revue*, ensuite parce que j'ai réhabilité la dinde que l'on traite de sotte et à laquelle on ne trouve quelque esprit que lorsqu'elle est truffée.

La dernière chasse à courre de Chantilly a été fort brillante. Tous les princes d'Orléans y assistaient, et les honneurs du pied ont été faits à M. le comte de Songeons. Puis on s'est séparé assez tristement en se promettant de se retrouver à la première ouverture.

Le vautrait du prince de Joinville va remplacer l'équipage du duc d'Aumale et, dès mardi dernier, il est entré en ligne. Malgré le temps pluvieux, les chiens ont bien mené et forcé un ragot qui a été servi à la carabine. En Bourgogne et dans les Ardennes la chasse au sanglier est très-active. Dans cette dernière contrée, les chasseurs espèrent rencontrer quelques coqs de bruyère, le *rara avis* français que l'on ne trouve plus que là, dans le Jura et dans les Pyrénées.

Un de mes amis, qui habite Chambéry, m'a écrit qu'il en a tué un la semaine dernière sur les cimes d'Othcran. Cette montagne a 2,200 mètres d'élévation, son accès est des plus difficiles; les chasseurs ne s'y hasardent que rarement, malgré l'attrait d'y rencontrer les coqs de bruyère : il faut cinq heures de marche pour atteindre le plateau ! C'est là que Victor-Emmanuel, jeune homme, tua son premier coq. Le coq savoisien est bien moins délicat que celui du Jura, que les gourmets considèrent comme le roi des gibiers.

Mme la duchesse de M..., une de nos intrépides chasseresses, ne pouvant se résoudre au repos légal, a donné une grande fête de chasse, dimanche dernier, dans son chalet de B..., au nez et à la barbe des autorités qu'elle avait, d'ailleurs, invités.

Après le déjeuner, elle a armé tous ses convives d'une arbalète et les a conduits sur le bord de l'étang. Là, pendant deux heures, on a chassé la grenouille. Ce genre de chasse est des plus amusants et va certainement devenir à la mode. L'arbalète, que l'on veut approprier à cet usage, doit avoir un ressort assez fort et un tube au lieu d'une simple rainure. On remplace le vireton par une lance en noisetier, osier ou saule, muni à son extrémité d'un fer de lance à arêtes. La flèche est reliée à l'arbalète par une ficelle, de façon à pouvoir ramener la proie.

Le maniement de l'arme est très-simple. Les grenouilles se laissent approcher à deux ou trois mètres : le chasseur épaule lentement, sans mouvement brusque, et presse la détente; s'il a bien visé, la grenouille est transpercée, il la ramène avec sa lance et la décroche.

Cette chasse est très-amusante et les dames y excellent. Ce sera la grande distraction du printemps que nous annoncent les hirondelles qui viennent d'arriver à Marseille, d'après un télégramme adressé à l'Observatoire.

Saluons le retour de ces messagères qui nous ramènent le soleil, par ce sonnet de Théophile Gautier, que nous croyons inédit :

Ce sera le mot de la fin.

Je suis une hirondelle et non une colombe,
Ma nature me force à voltiger toujours,
Le nid où des ramiers s'abritent les amours,
S'il y fallait couver, serait bientôt ma tombe.

Pour quelques mois, j'habite un créneau qui surplombe,
Et vole, quand l'automne a raccourci les jours,
Pour les blancs minarets quittant les noires tours.
Vers l'immuable azur d'où jamais pleur ne tombe.

Aucun ciel ne m'arrête, aucun lien ne me tient,
Et dans tous les pays je demeure étrangère;
Mais partout de l'absent mon âme se souvient.

Mon amour est constant, si mon aile est légère,
Et, sans craindre l'oubli, la folle passagère
D'un bout du monde à l'autre au même cœur revient.

FLORIAN PHARAON.

ÉCHOS VIENNOIS

Sport.

Bien qu'elles n'aient pas été favorisées par un beau temps, les courses de printemps n'en avaient pas moins attiré à la Freudenau un monde considérable, et les dames elles-mêmes ne s'étaient pas laissé arrêter par l'inclémence inaccoutumée de la saison.

Le premier jour, 14 avril, la *course d'ouverture*, prix 800 florins, distance 1,600 mètres, a été gagnée par *Illona* (Entwistle) au baron Gust. Springer.

La course du Danube qui venait ensuite, prix 1,000 florins, distance 986 mètres, a été l'occasion d'une facile victoire pour *Little Digby* (Peasnell) au comte Henckel.

C'est *Niniche* (Metcalf), à son altesse le prince Paul Esterhazy, qui a enlevé sans effort le 3e prix, 800 florins, distance 1,600 mètres. Quant à la *Hurdle Rac*, Handicap, prix 500 florins, distance 2,400 mètres, c'est *Wild Youth* (Hansi) au lieutenant-colonel comte K. Bombelles, qui arriva premier. — *Chère-Amie*, au prince P. Esterhazy, venait troisième d'environ 10 longueurs, laissant *Salamandra* à une distance à peu près égale en arrière.

Le steeple-chase de la Freudenau, prix 1,000 florins, distance 3,600 mètres, donne lieu à une lutte très-vive. Au départ, *Boomerang* au comte M. Esterhazy, prend la tête suivi de *Rosanne* à son altesse le prince Esterhazy, et de *Légyott*, appartenant encore au premier. — Les obstacles sont lestement franchis par tous les concurrents. Mais à moitié chemin *Rosanne* prend la tête à son tour et la garde malgré les efforts de *Boomerang* et de *Légyott* qui lui disputent énergiquement la victoire jusqu'au poteau. — *Boomerang* deuxième. — *Légyott* bon troisième.

Nous devons nous borner à mentionner brièvement les résultats de la deuxième journée (jeudi, 17 avril).

Le prix du Prater a été gagné par *Harry Hall* (Smart) au prince M. de Hanau, prix 800 florins, distance 2,000 mètres. — Celui de la Krieau, prix 1,000 florins, distance 1,600 mètres, par un poulain appartenant au prince P. Esterhazy. — *Sabinus* au comte Henckel, est arrivé premier dans le Handicap, prix 1,000 florins, distance 986 mètres. Enfin le prix du Steeple-chase, prix 1,000 florins (Handicap), distance 4,800 mètres, reste à *Queen-Bess* au comte Mich. Esterhazy qui ne l'emporte que d'une tête sur *Eberhard*, au comte Tassilo Festetics.

D.

BIBLIOGRAPHIE

Nous signalons à nos lecteurs un ouvrage dont l'incontestable utilité a été reconnue par un intelligent éditeur, M. *A. Quantin*, et que nous avons parcouru avec plaisir en attendant que nous le consultions avec fruit. Nous détachons ce qui suit de l'Avis au public :

Vient de paraître : **L'ANNÉE ARTISTIQUE**, l'Administration, les Musées, les Écoles, le Salon annuel, l'Exposition universelle, les Ventes de l'Hôtel Drouot, l'Art en province, l'Art à l'Étranger, Bibliographie et Nécrologie, Documents officiels; par Victor CHAMPIER, secrétaire du Musée des Arts décoratifs. — Première année : 1878. — 1 vol. in-8° de 700 pages. Prix : 5 fr.

L'auteur de l'*Année artistique*, M. Victor Champier, a embrassé son sujet dans toute son étendue, avec un esprit de méthode dont, nous l'espérons, on appréciera la clarté. Étudiant d'abord l'administration des beaux-arts en France, il en montre le mécanisme, en analyse le budget et développe les réformes récemment adoptées. Il passe en revue les Écoles, les Musées, signalant les commandes et acquisitions nouvelles, les dons faits par les amateurs, etc.

Après l'examen du Salon, vient celui de l'Exposition universelle de 1878, qui ne remplit pas moins de 150 pages.

La province et les expositions des Sociétés des Amis des Arts ont aussi leur large part dans l'*Année artistique*, et l'intention de l'auteur est de la faire à l'avenir plus grande encore, grâce aux documents que lui enverront de nombreux correspondants.

Quant à l'étranger, un chapitre spécial est réservé à chaque peuple. Afin de présenter un résumé complet du mouvement artistique dans les divers pays, M. Victor Champier s'est adressé à plusieurs écrivains particulièrement à même de lui fournir les renseignements nécessaires. Nous citerons le chapitre de la *Belgique* et de la *Hollande*, écrit par M. Henry Havard; celui de l'*Angleterre*, par M. James Weales, l'éminent critique de *The Academy;* celui de l'*Allemagne*, par M. J. Paul Richter, etc.

Les principales ventes de l'Hôtel Drouot sont minutieusement passées en revue, et, en donnant le prix d'achat de chaque tableau important, l'auteur cite le nom de l'acquéreur; de telle sorte qu'avec la collection de l'*Année artistique*, on pourra suivre dans les diverses galeries des amateurs les œuvres célèbres. La bibliographie a aussi son chapitre; enfin, des notices nécrologiques très-complètes sont consacrées aux artistes morts pendant l'année. A la fin du volume, un *Appendice*, contenant les documents officiels, donne les rapports, arrêtés, décrets, etc., concernant la direction des beaux-arts, et qu'il est si difficile de se procurer, après leur publication dans les journaux.

En un mot, rien n'a été et ne sera négligé pour que cet ouvrage, conçu sur un plan très-vaste, sans dépasser les proportions d'un volume de travail, devienne le répertoire indispensable des artistes, des amateurs, de quiconque s'intéresse aux arts.

GASTRONOMIE

Vins, Cognacs, Liqueurs et Bières.

Vins. — GAUTHEY cadet et fils, à Beaune. — H. & O. BEYERMANN & Cᵉ, Bordeaux. — CRUZE & FILS FRÈRES, à Bordeaux. — N. JOHNSTON & FILS, à Bordeaux. — CLOSSMANN & Cᵉ, à Bordeaux. — BARTON & GUESTIER, à Bordeaux.

* * *

Cognacs. — J. HENNESSY & Cᵉ, à Cognac. — A. C. GODARD & Cᵉ, à Cognac. — MARTELL & Cᵉ, à Cognac.

* * *

Liqueurs. — WYNAND-FOCKINK, 2, rue Auber. — ERVEN LUCAS BOLS, 6, boulevard Montmartre.

* * *

Bières. — BIÈRE BRUNE DE NUREMBERG, 26, rue Blondel. — BASS & Cᵉ, 68, boulevard Malesherbes. — FANTA, 6, rue Guyot. — IND COOPE & Cᵉ, 6, pass. Lathuile-Batignolles. — GANGLOFF & BŒSINGER, 51, rue de Flandre. — ALLSOPP & Cᵉ, 8, rue Bausset. — BINDLEY & Cᵉ, 92, rue Hauteville.

Biscuits, Chocolats, Confiseurs, Épiceries et Comestibles.

Biscuits. — AMERICAN CRACKER MANUFACTORY, 26, boulevard Malesherbes. — SIGAUT, 101, rue Quincampoix. — DUBOIS FRÈRES, 40, r. Quincampoix.

* * *

Chocolats. — LABRIC, 93, boulev. des Capucines. — CHOQUART & FILS, 182, r de Rivoli. — COMPAGNIE COLONIALE, 19, avenue de l'Opéra. — DEVINCK, 175, rue Saint-Honoré. — MENIER, 37, rue Ste-Croix de la Bretonnerie. — MARQUIS, 10, rue Richelieu. — MASSON, 9, boul. de la Madeleine. — COMPAGNIE FRANÇAISE, 18, boul. Sébastopol. — LELEU & Cᵉ, 91, rue Rivoli. — GUÉRIN, BOUTRON FRÈRES, 29, boulevard Poissonnière. — HUGON, 30, rue des Saints-Pères. — IBLED, 4, rue du Temple.

* * *

Confiseurs. — SIRAUDIN, rue de la Paix. — SEUGNOT, 28, rue du Bac. — CHARBONNEL, 34, avenue de l'Opéra. — BOISSIER, 7, boulevard des Capucines. — GOUACHE, boulev. de la Madeleine. — VIOLET, 28, rue Grammont. — AU FIDÈLE BERGER, 16, boulevard Sébastopol.

* * *

Épiceries et Comestibles. — MAISON DU GRAND-HOTEL. — CHATRIOT, 97, rue Saint-Lazare. — COOPERATIVE, avenue de l'Opéra. — FASTIER, 40, rue Notre-Dame-des-Victoires. — CARDINET, 12, rue de Sèze. — POTIN, 101, boulevard Sébastopol. — CUVILLIER ET FRÈRES 16, rue de la Paix. — AUGÉ, 116, boulevard Haussmann. — BOUTOUX-BESTEIL, 2, rue Echelle-Saint-Honoré. — CHEVET, place du Théâtre-Français. — BOUSQUIN, 26, galerie Vivienne.

Hôtels, Cafés et Restaurants.

Hôtels. — BRISTOL, place Vendôme, 3 et 5. — MIRABEAU, 8, rue de la Paix. — CONTINENTAL, 3, rue Castiglione. — GRAND-HOTEL, 12, boul. des Capucines.

* * *

Cafés et Restaurants. — BIGNON, boulevard des Italiens, 58, rue de la Chaussée-d'Antin. 4, et avenue de l'Opéra. — CAFÉ ANGLAIS, boul. des Italiens, 13. — CAFÉ RICHE, boul. des Italiens. — CAFÉ DE PARIS, avenue de l'Opera. — CAFÉ DES AMBASSADEURS, Champ -Elysées. — CAFÉ NAPOLITAIN, 1, boul. des Capucines. — DUGLÉRÉ, 12, boulevard des Capucines, et 5, place de l'Opéra. — CAFÉ DE LA PAIX, 12, boul. des Capucines. — CATELAIN, Café du Helder, 20, boulevard des Italiens. — SYLVAIN, ancien Café Neeser, 12, rue Halévy. — GRAND-CAFÉ, 14, boul. Capucines. — CAFÉ DE LA RÉGENCE, 161, rue Saint-Honoré. — CLAUDON, Café américain. 4, boul. des Capucines. — VOISIN, 261, rue Saint-Honoré. — MAGNY, 3, rue Mazet. — DURAND, place de la Madeleine. — CAFÉ VOLTAIRE, place de l'Odéon.

ALOSE A L'OSEILLE.

C'était en mai, le mois des roses
Nous allions pêcher des aloses
A Rochefort,
De la Loire on voyait les ondes
S'agiter en lames profondes,
Il ventait fort.

Nous étions partis le matin de Rablay, joli village qui se mire dans le Layon, petite rivière de parc, pleine d'ombre, bordée de coteaux pittoresques, et nous étions allés à Rochefort, gros bourg situé sur la Loire, pour assister à la pêche de l'alose au tramail.

Quelque doux souvenir que m'ait laissé cette partie de pêche, je ne vous en ferai pas le récit aujourd'hui et je me bornerai à vous dire comment, en village angevin, l'on prépare ce délicieux poisson.

La nature qui a fait tout avec harmonie, a voulu qu'au moment où l'alose remonte dans nos cours d'eau, les jeunes pousses d'oseille apparussent dans les jardins.

L'on a souvent, en voulant la perfectionner, dénaturé la vieille cuisine française, et la méthode que je donne, — celle de maître Rabelais, — fera certainement hausser les épaules aux chimistes culinaires qui ne recherchent que des combinaisons aussi compliquées que savantes.

Vous coupez votre alose par tranches après l'avoir préalablement parée, et vous prenez une quantité de jeunes pousses d'oseille égale en poids au poisson. Ceci fait, vous foncez de beurre frais une terrine profonde et sur ce lit vous pressez la moitié de votre oseille. Vous placez dessus vos tranches d'aloses et vous assaisonnez avec poivre et sel, peu de poivre.

Ceci fait vous comblez la terrine, vous couvrez de beurre et vous fermez hermétiquement en ayant soin de mettre entre la terrine et le couvercle une feuille de papier beurré : une heure avant le repas, vous mettez au four et vous ne retirez qu'au moment de servir.

La méthode est simple, essayez-en, et vous verrez que, pour vous convaincre, je n'ai pas besoin de faire ici un éloge pompeux de ce mets. P. DE BALBAAC.

MENU

Soupe printanière,
Alose à l'oseille,
Poulets de grains rotis,
Asperges en branches,
Fromage à la crême.

P. DE B.

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

Bronzes, Céramique, Faïences, Orfèvres, Serrurerie d'art.

Céramique d'Art. — ESCALIER DE CRISTAL, 6, rue Scribe. — HENRI BEZIAT, 51, rue Paradis-Poissonnière. — DECK, 10, rue Halévy. — DOULTON & C, 6, rue Paradis-Poissonnière.

* * *

Bronzes d'Art. — JEUKENS AINÉ & Cᵉ. — BLOT & DROUART, 28, rue des Archives. — BOYER FILS FRÈRES, 64, rue Saintonge. — CORNU, 29, rue Popincourt. — DENICRE, 15, r. Vivienne. — GONON, 80, rue de Sèvres. — GRAUX & Cᵉ, 64, quai Jemmapes. — LACARRIÈRE FRÈRES, 16, rue de l'Entrepôt. — LEMAIRE, 121, rue Vieille-du-Temple. — ROYER, 12, rue des Filles-du-Calvaire. — BARBEDIENNE, 30, boulevard Poissonnière. — GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal. — PAILLARD & ROMAIN, 41, boulevard des Capucines. — PARVILLERS, 80, rue Turenne. — RAINGO frères, 102, rue Vieille-du-Temple. — NANCY, 18, rue Chapon. — RUFFIER, 12, rue Charlot.

* * *

Serrurerie d'Art. — STERLIN, 39, rue Richelieu. VAILLANT-FONTAINE, 181, rue Saint-Honoré. — E. LAILLET, à

* * *

Orfèvres. — FROMENT-MEURICE, 372, rue Saint-Honoré. — ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart. — POUSSIELGUE-RUSAND, 15, r. Cassette. — VEYRAT, 21, place du Château-d'Eau. — CHRISTOFLE, 56, rue de Bondy. — BOULENGER, 17, av. de l'Opéra. — FIZAINE, 156, faub. Saint-Martin.

* * *

Faïences d'art. — J. VIEILLARD, 29, r. Le Peletier.

Curiosités, Bijouterie, Articles de dessin et de peinture.

Graveur. — DEVAMBEZ, 5, passage des Panoramas.

* * *

Dessins (fournitures de). — HUMBLOT CONTÉ & Cᵉ, 65, rue Rivoli.

* * *

Bijouterie d'art. — OTTERBOURG, 1, rue Scribe. — BACHELET, 58, quai des Orfèvres. — MICHELOT, DE THIERRY ET Cᵉ, 213, rue Saint-Martin.

* * *

Curiosités. — E. TABURET. Orfévrerie ancienne, 3, rue Pasquier. — MIALLET, 3, rue Le Peletier. — BING, 19, rue Chauchat. — VINOT, 7, quai Malaquais. — BEURDELEY fils, 32-34, rue Louis-le-Grand.

* * *

Articles de peinture. — GIROUX, 43, boulev. des Capucines. — PICARD, 14. rue du Bac. — VIEILLE, 35, rue de Laval. — OTTOZ, 35, rue Larochefoucauld. — BERVILLE, 25, chaussée d'Antin.

Musique, Instruments.

Pianos. — ERARD, 13 et 21, rue du Mail. — PLEYEL, WOLFF & Cᵉ, 95, rue Richelieu. — HERZ, 4, rue Clary. — KRIEGELSTEIN, 23, rue Meyerber. — JULES RINALDI, 15, rue Auber.

* * *

Instruments de Musique. — ADOLPHE SAX, 50, rue St-Georges. — GAND & BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — PETTEX-MUFFAT, 7, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse.

Livres, Estampes, Tableaux et Experts.

Livres anciens. — D. MORGAND & Cᵉ, 55, passage des Panoramas — ROUQUETTE, 85, pass. Choiseul. — LABITTE, 4, rue de Lille. — CONQUET, 15, boulevard Bonne-Nouvelle.

* * *

Estampes et Gravures. — RAPILLY, 5, quai Malaquais. — CLÉMENT, 3, rue des Saints-Pères.

* * *

Tableaux. — GOUPIL & Cᵉ, 2, place de l'Opéra. — HARO, 14, rue Visconti. — FÉRAL, 54, faubourg Montmartre. Expert. — GEORGES PETIT, 7 rue Saint-Georges.

Photographes, Produits et Accessoires.

Photographes. — LIÉBERT, 6, rue de Londres. — PIERRE PETIT, 17, place Cadet. — CARETTE, 31, rue d'Enghien.

* * *

Photographies (produits et accessoires). — L. PUECH, 21, place de la Madeleine. — POULENC ET WITTMANN, 7, rue Neuve-Saint-Merry. — REUTLINGER, 21, boulevard Montmartre. — NADAR, 51, r. d'Anjou-Saint-Honoré. — ADAM SALOMON, rue de la Faisanderie, 55. — JOLIOT, successeur de LE JEUNE, 350, rue Saint-Honoré. — ALOPHE, 25, rue Royale.

AMEUBLEMENTS

Ameublement. — E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines. — LOREMY & GRISEY, 1, faubourg Saint-Honoré. — HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du-Temple. — GUCKBRT 29, rue de Tournon. — LECUYER, 6, rue Folie-Mericourt. — LAURENDET, 95, faub. Saint-Antoine. — PERCEINT & DELASNERIE, 15, rue des Francs-Bourgeois. — GINSBACH FRÈRES, 5, rue de Charonne.

Articles de ménage, Gaz, Chauffage.

Coffres-forts. — HAFFNER, 16, boulevard Montmartre. — DUBOIS-OUDIN, 31, boulevard Voltaire. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré. — E. PETIT-JEAN, 131, boulevard Sébastopol.

* * *

Articles de ménage. — LA MÉNAGÈRE, 20, boulev. Bonne-Nouvelle. — BAZAR DU VOYAGE, 25, rue de la Paix. — MAISON DU PONT DE FER, 14, boulev. Poissonnière.

* * *

Chauffage. — PIERRON, 72, rue du Théâtre, à Grenelle.

COSTUMES — MODES

Dentelles, Broderies Lingerie.

Dentelles. — DOGNIN & Cᵉ, 37 bis, rue du Sentier. — LECOMTE & Cᵉ, 3, rue Uzès. — PAGNY, 7, rue du Sentier. — WARRÉE & FILS, 19, rue Cléry.

* * *

Broderies. — ARNAUD-SOUMAIN, 42, rue des Jeûneurs. — AYLÉ-IDOUX, 43, rue de l'Échiquier. — BASSERICHI & Cᵉ, 226, rue Saint-Denis. — BERTEVILLE, 15, rue de la Ville-Neuve. — BLAZY, 15, rue Turbigo. — BONNECHAUX, 156, rue Montmartre.

* * *

Lingerie. — HENTENAAR, 26, rue du 4-Septembre. — GHARVET, 25, place Vendôme. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — PILZER & HARSON, 21, rue de la Paix. — CHEUVREUX-AUBERTOT, 7, boul. Poissonnière. — DOUCET, 21, rue de la Paix. — GRANDE MAISON DE BLANC, boulevard des Capucines.

Gants, Éventails, Parfumeurs et Coiffeurs.

Gants. — BERR & FILS, 37, rue Jean-Jacques-Rousseau. — FORTIN & Cᵉ, 75, r. Rochechouart.

* * *

Éventails. — GUÉRIN, 14, boulevard Montmartre. — VOISIN, 23, rue de la Paix. — RODIEN, 48, r. de Luxembourg. — VANIER-CHARDIN, 19, r. Auber.

* * *

Parfumeurs. — CH. FAY, 9, rue de la Paix. — VIOLET, boul. des Capucines et 225, r. Saint-Denis.

* * *

Coiffeurs. — BRIER-CHEVALIER, 50, rue Basse-du-Rempart. — ANGUIZ, 39, boulevard des Capucines. — PHILIPPE & Cᵉ, 15, rue Royale. — GARAND FRÈRES, 37, rue Tronchet — DONDEL, 2, rue Tronchet.

Tailleurs, Équipements.

Tailleurs pour hommes. — DEBACKER (ancienne maison Alfred), 36 *bis*, avenue de l'Opéra. — SCHÆFFER, 23, boulev. des Italiens. — RENARD, 2, boulevard des Italiens. — ULMER, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.

* * *

Équipements militaires. — SPIQUEL, 164, r. Saint-Honoré. — GACHES AINÉ, 189, rue Lafayette.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — CHAPELLERIE DU JOCKEY-CLUB, 18, rue Duphot. — MAGNIEN, 273, r. St-Honoré. — PINAUD & AMOUR, 89, rue Richelieu. — DELION, passage Jouffroy.

* * *

Chaussures. — DUBASTA, galerie d'Orléans. — H. HERT, 3, rue Halévy. — FERRY, 11, rue Scribe. — ABLER, 9, rue du Hasard. — DELMAS, 95, rue Neuve-des-Petits-Champs.

SPORT

Armuriers. — Escrime.

Armuriers. — FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu. — GEERINCK, 69, rue de Grenelle-Saint-Germain. — GUYOT, 8, r. de Ponthieu. — GASTINNE-RENETTE, 37, av. d'Antin. — LIBIOUL, LE GUINARD & Cᵉ, 8, av. de l'Opéra. — LEFAUCHEUX, 37, rue Vivienne — ROBLIN, 9, rue de la Ville-l'Évêque. — CLAUDIN, 38, boulev. des Italiens. — GEVELOT, 30, rue Notre-Dame-des-Victoires. — LAINÉ, 21, rue Rivoli.

*

Professeurs d'escrime. — MÉRIGNAC, 32, rue Joubert. — MIMIAGUE, 15, rue Richelieu. — PELLENG, 1, rue Laffitte. — D. ROBERT, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — LOZÉS, 20, r. de Tournon. — VIGEANT, 3, rue Milton.

Billards (Fabricants et Professeurs de).

Professeurs de billard. — MANGIN, passage des Panoramas. — L. PIOT, au Grand-Café. — GIBELIN, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine. — VIGNAUX, au Grand-Hôtel.

DIVERS

Institutions, Sciences.

Institutions. — CHEVALIER-GROUSSET, 65, rue Cardinal-Lemoine. — ROGER, 2, rue Lhomond. — DITZ, institution moderne, Asnières.

* * *

Relieurs. — ALLO, 39, rue du Four-St-Germain. — CURMER, 47, r. Richelieu. — GRUEL-ENGELMANN, 418, rue Saint-Honoré. — LORTIC, 11, rue de la Monnaie. — FONTAINE, 35, passage des Panoramas. — PETIT, 7, quai Conti. — TRAUTZ-BAUZONNET, 15, rue du Four-Saint-Germain.

* * *

Optique. — L'INGÉNIEUR CHEVALIER, 15, pl. du Pont-Neuf. — COMPTOIR GÉNÉRAL DE LUNETTERIE ET D'OPTIQUE, 9, boulev. Poissonnière. — SECRETAN, place du Pont-Neuf. — LEMAINE, 22, rue Oberkampf.

ANNONCES



Tiré de **LA REVUE DE LA MODE** 13-15, quai Voltaire

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette de mariée. — *Face :* Corsage montant en satin avec gilet en brocart bleu et jabot de point de France. Cordon de fleur d'oranger sur le côté gauche. Manches longues terminées par une haute dentelle. Seconde jupe à revers capote faisant panier et garnis de dentelle. Demi-tablier en brocart à deux rangées de bouillonnés sur lesquels court une guirlande de fleur d'oranger au bas, guirlande et bouquet de côté. Voile de tulle ou de point.

Dos : Corsage en satin à basque plissée. Seconde jupe formée d'une écharpe de brocart drapée sur la traîne unie et carrée, en satin. Nous donnons sur notre planche de supplément les patrons du corsage de cette toilette.

⁂ LES SPHINX! Tel est le titre du grand divertissement chorégraphique qui se joue aux Folies-Bergère depuis le mardi 22 avril. L'administration a fait pour ce ballet des frais exceptionnels de costumes et de décors; le nombre des danseuses a été augmenté : outre Stichel et Brambilla, deux autres premiers sujets ont été engagés, ce sont Mmes Gaugain et Carbagnati; toutes deux très-jolies, très-gracieuses et d'un talent réel.

La partition d'Hervé est, dit-on, ravissante et d'un développement inusité chez M. Léon Sari, elle comporte 23 morceaux. *Les Spinx* ont trois tableaux : 1° La Grotte magique; 2° Le Désert égyptien (avec Pyramide et Sphinx; 3° Le Trésor des Pharaons (avec pierreries animées).

L'Administrateur-Gérant, H. Thirion de Noville.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lefranc.)

DÉPLACEMENTS.

MM. le comte de Chavagnac, à Versailles, — le comte F. de Vauguion, au Mans, — le vicomte de Bourqueney, à Vesoul, — le baron de Souville, à Limoges.

Arrivée à Paris de MM.

Le baron de Commaille, — le marquis d'Aligre, — M. de Buhan, — le comte de Viel-Castel, — le comte de Lupel, — le comte de Castellux, — M. de Servise, — le marquis d'Evry, — le comte de Séran, — le comte du Passage, — le marquis de Croix, — le comte de Barde, — M. de Dorlodot, — le vicomte de Pontgibaud.

DÉCÈS

Le docteur Blandet, — Lasvignes, — le général Sanglé-Ferrière, — le professeur Gübler.

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

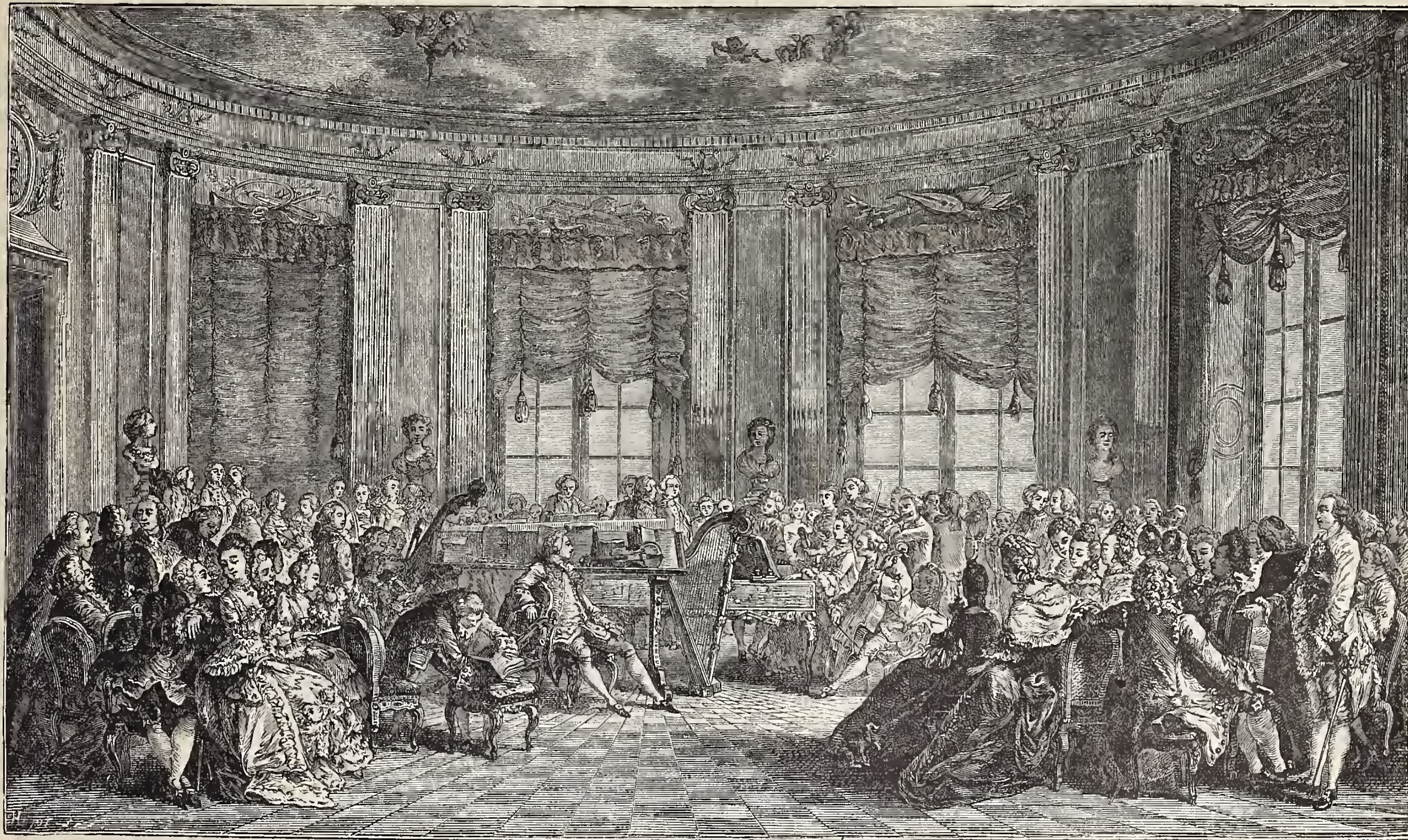
2e Année. — VOL. I. — N° 25.
SAMEDI, 3 MAI 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.; — 6 mois, **15** fr.; — un an, **30** fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



LE CONCERT

GRAVÉ PAR DUCLOS, D'APRÈS AUGUSTIN DE SAINT-AUBIN.

« *Dix-huitième siècle, Sciences, Lettres et Arts,* » par Paul Lacroix.

(Firmin Didot et Cie, éditeurs.)

CHRONIQUE

Bien que le modeste chroniqueur n'écrive qu'en vile prose, il a toutes les exigences et toutes les impatiences du poëte, qui parle le langage des dieux, et il s'écrierait volontiers avec lui :

« Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde!...

Du nouveau, on n'en a pas toujours. Nous voudrions servir à chaque repas des primeurs vraies à nos convives, qui sont nos lecteurs, et nous ne pouvons trop souvent leur offrir que des conserves. Notre excuse, c'est que le printemps fait comme nous. Les fraises *coulent*, comme disent les jardiniers ; les asperges rentrent sous terre au lieu d'en sortir, et dérobent leurs petites têtes violettes aux ondées trop fréquentes qui nous désolent; les petits pois viennent d'Afrique, et l'on ne cueille encore les roses qu'à Nice et à Fréjus.... Soyez donc, Mesdames, indulgentes pour nos menus. Nous tâcherons de leur donner un peu plus de variété, à mesure que la saison deviendra plus clémente.

*
* *

Un groupe d'hommes distingués, connus dans des spécialités diverses, mais appartenant tous à une Société récemment formée, et appelée, croyons-nous, à des destinées brillantes, la Société d'encouragement pour les industries d'art, nous a fait l'honneur de nous convier à sa soirée d'inauguration lundi dernier.

C'était là, pour un chercheur et un curieux, une de ces bonnes fortunes que l'on n'a pas le droit de laisser échapper. Nous lisions d'ailleurs, au bas de la carte d'invitation, des noms trop sympathiques pour ne pas être certains d'avance du plaisir qui nous attendait. MM. Champfleury, Chouquet, Édouard Fournier, J.-B. Lavastre, de Liesville, de Mortillet et Régamey, sont des maîtres dans toutes les questions d'art industriel, et l'on peut être certain d'avance que l'entreprise à laquelle ils accordent leur patronage est digne du succès et sûre de l'obtenir.

On sait les immenses progrès réalisés chez nous, en ces dernières années, par les Arts industriels. C'est là aujourd'hui le meilleur de notre gloire nationale. C'est, dans tous les cas, la portion de notre héritage que l'on cherche le moins à nous disputer. Mais si un certain nombre d'initiateurs, aussi éclairés que hardis, cherchent tous les moyens de nous pousser résolument dans la bonne voie, nous sommes bien obligé de convenir que le public se montre quelque peu récalcitrant Le public français, malgré la réputation de légèreté versatile qu'on a voulu lui faire, est bien le plus routinier que je connaisse. Rien n'est plus difficile que de le faire sortir de son ornière. Pour tout ce qui touche à l'ameublement et à la décoration de nos intérieurs, notre éducation n'est pas encore faite. C'est à la faire que travaillent assidûment les fins *dilettanti* que nous venons de nommer. Et comme c'est surtout par les yeux qu'en pareille matière les idées doivent nous entrer dans l'esprit, ils ont résolu de nous présenter une série de beaux ensembles décoratifs, tels que les gens riches peuvent se les offrir.... quand leurs millions ont de l'esprit, ce qui malheureusement n'est point toujours le cas.

On a organisé, dans le grand Hall de la Société, des soirées et des matinées dramatiques, musicales et littéraires, parfois même des conférences sur des sujets se rattachant aux Arts Industriels, et à toutes les questions ayant trait à la décoration de nos intérieurs. On aura ainsi tout à la fois la leçon et l'exemple.

Pour notre compte, c'est avec un réel plaisir que nous avons assisté à la répétition générale de la première soirée.

Ce fut une véritable fête de famille, qui eut lieu, non point devant le public ordinaire de nos grandes et tapageuses *premières* du boulevard. Peu de mondaines et pas du tout de demi-mondaines; mais une assemblée sérieuse, d'une rare intelligence, d'une curiosité aiguisée, avide de voir et de savoir, composée des plus hautes notabilités de l'industrie artistique de Paris. Au tact des applaudissements et à la finesse des sourires il était aisé de voir que tout était compris, et que pas un trait ne manquait d'atteindre son but.

Nous avons entendu là deux pièces fort bien jouées : Les Quiolards, une joyeuseté normande du xviie siècle, à laquelle, assure-t-on, Thomas Corneille n'a pas dédaigné de mettre la main, et Le Bal, de Régnard, enlevés avec beaucoup de verve et d'entrain par les jeunes conscrits du Conservatoire, qui ont donné comme de vieilles troupes. M. d'Hervilly avait écrit, pour la circonstance, un prologue spirituel, qui a été fort goûté.

Pendant les entr'actes, l'administration, qui tenait à faire galamment les choses, a offert des glaces à tous les invités. On les a savourées avec délices, tout en écoutant des morceaux de musique cueillis avec beaucoup de discernement dans l'œuvre de Boccherini, d'Haydn et de Rameau, par M. Pénavain, chef d'orchestre de ce petit théâtre, qui conduit son harmonieux bataillon avec beaucoup de verve et de maestria.

Le théâtre sur lequel on a joué ces deux pièces a été combiné et agencé par M. Lavastre, de l'Opéra, avec un sentiment très-juste de toutes les nécessités auxquelles il devait donner satisfaction. C'est une véritable scène d'amateurs, se démontant et se remontant en dix minutes, — le tour a été exécuté sous nos yeux, — et qui ferait merveille dans le hall de quelque château ou dans la galerie de quelque hôtel grandiose. Nous avons surtout admiré son rideau en brocart de soie, relevé d'or pâle, drapé dans le style Louis XVI, et du plus joli effet.

La représentation, une fois terminée, les invités se sont répandus dans une quinzaine de salons, chacun desquels nous offrait un fort joli ensemble décoratif, ayant son caractère propre et son cachet spécial, et nous montrant les objets placés comme ils devaient l'être, et comme ils le seront un jour, dans les intérieurs auxquels ils sont destinés. Jamais encore on n'avait été à même d'en mieux juger l'effet. Et que de choses charmantes, vraiment distinguées, ont été réunies là avec un goût parfait, depuis le vitrail jusqu'au bahut, depuis le lit jusqu'au surtout de table.

Une pièce entre autres, quoiqu'elle ne soit pas encore absolument terminée, peut donner déjà une juste idée des attractions sans nombre que nous promet, dans un prochain avenir, le *Palais du Château-d'Eau.*

Nous voulons parler de la *Salle des Festins*, très-grandiose d'ensemble, très-curieuse par ses détails. La table, d'un aspect imposant, longue de six mètres et large de trois, est recouverte d'une guipure Renaissance, avec drap d'or au milieu, brochant sur le tout. Sur ce drap d'or je remarque, — et j'admire, — un vase grec authentique, accosté de deux autres vases d'une belle et fière tournure. Tout à l'entour, sur les parois revêtues de riches tentures, on a disposé des panoplies très-décoratives. Des dressoirs imposants et des buffets aux grandes lignes fières, nous montrent le pompeux étalage de tout ce que le luxe, ancien ou moderne, a su créer de plus beau en matière de table, — vases, argenterie, services de porcelaine, verreries, torchères et candélabres. Au milieu de la salle, je remarque une fontaine superbe, — très-originale, et dont le grand caractère décoratif ne saurait échapper à personne. Dans un magnifique encadrement de Chine, auquel on a laissé sa teinte naturelle, l'artiste a inséré une céramique très-riche et très-harmonieuse, sur laquelle se détache un vase en cuivre d'un galbe fort élégant, d'une irréprochable ciselure, laissant couler l'eau des ablutions qui tombe dans une vasque également en cuivre, du plus heureux modèle. Auteur, Édouard Lelièvre, — un maître !

La chambre à coucher (style Louis XIII), le garde-meuble, l'office d'un château moderne, la salle de dessins, traitée en atelier, avec selles et chevalets, nous offrent l'application des mêmes principes.

A propos de la représentation de lundi soir, nous avons déjà parlé de la scène : le *Palais du Château-d'Eau* s'occupera de l'art dramatique d'une façon toute particulière. Il reconstituera pour nous le théâtre des temps passés, à ses périodes les plus brillantes, et ne craindra point de remonter jusqu'à Plaute et Térence, jusqu'à Sophocle, Aristophane, Eschyle ou Ménandre.

L'escalier par lequel on monte sur la scène et aux galeries du *Palais du Château-d'Eau*, a lui-même un caractère tout à fait monumental. Ses larges volées de marches basses, faciles aux pieds, vous amènent, de distance en distance, à des *exèdres*, ménagées pour le repos et pour le coup-d'œil. De chaque côté, des objets d'art sans nombre montent et descendent le long des rampes, et plantent sur votre passage comme une double haie de chefs-d'œuvre.

Tant de choses, et des choses si bien ordonnées et concourant si harmonieusement à l'effet général de l'ensemble, me révèlent la pensée créatrice et dirigeante de celui de nos contemporains à qui les arts industriels sont redevables de leurs plus notables progrès, — M. Guichard, architecte décorateur, le promoteur de toutes les grandes transactions de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie, qui me défend de le nommer, que je nomme malgré lui, et qui ne me le pardonnera pas, — M. Guichard a trouvé dans M. Olivier Prévost le plus zélé comme le plus intelligent des collaborateurs.

*
* *

Le concours hippique a clos lundi, par une réunion pleine d'animation et d'éclat, la brillante série des exercices de 1879. Tout ce qui a le goût, l'intelligence, le *sentiment* du cheval était là. On voulait voir les héros couronnés, primés, médaillés, et enrubannés de ces belles fêtes, qui ont attiré et charmé le Paris *sportique* et élégant pendant ces huit derniers jours. Le saut des barrières, le défilé des *Mailcoaches*, les calèches attelées en Daumont, les phaétons emportés au trot rapide et cadencé des grands steppers ont captivé quatre heures durant la foule sympathique et charmée. Hurrah! pour la Normandie! jamais sa production chevaline n'était arrivée à une supériorité aussi incontestable, sous le double rapport du nombre et de la qualité. Jamais cette grande race, si justement et depuis si longtemps célèbre, ne s'était montrée plus près du sang. Le lot de M. Hippolyte Touzard, un des premiers éleveurs de la Manche, a été particulièrement admiré. Quinze chevaux d'attelage — sept attelés seuls, et huit formant paires, — et cinq chevaux de selle, d'un dressage parfait, ont valu à leur habile et heureux propriétaire les plus précieux encouragements : — le prix nommé « *Prix extraordinaire* » trois primes en argent, et neuf flots de rubans — de quoi fleurir le corsage de toutes les filles du Cotentin!

*
* *

M. Émile Dupressoir a ouvert, dans les salons du Cercle international de France, un véritable champ-clos, où les amateurs du noble jeu de billard ont pu voir lutter, pendant six soirées consécutives, les plus illustres champions de France et d'Amérique : MM. Garnier et Maurice Daly pour le nouveau monde, Lucien Piot et Maurice Vignaux pour l'ancien continent. Grâce à l'introduction des

bandes perfectionnées, à l'invention du procédé, à l'usage des massés, et à l'étude raisonnée de la *série*, le jeu de billard est devenu une science tout en restant un art. Il a, depuis trente ans, accompli une évolution qui l'a transformé. Nous pourrions citer parmi ses professeurs tel *gentleman*, M. CONSTANT, par exemple, qui lit *Coriolis* et *La Place*, et qui parle géométrie comme un polytechnicien. La tête qui combine, la main qui exécute, le sang-froid qui laisse au lutteur la disposition de tous ses moyens, la justesse de l'œil pour le coup présent, la prévision du coup à venir, tout cela constitue un ensemble de qualités aussi rare qu'il est précieux. Bien qu'inégaux en mérite et insuffisamment appareillés pour un tel tournoi, nos quatre lutteurs n'en ont pas moins intéressé vivement une galerie qui rassemblait, dans ses rangs pressés, tout le dilettantisme parisien. *La Revue* avait envoyé là un représentant spécial, grâce auquel ses lecteurs seront renseignés par le menu sur les performances de chacun des tenants, et qui chantera, sur le mode majeur, la gloire de Vignaux, vainqueur des vainqueurs.

*
* *

Toutes les fêtes de la semaine pâlissent devant l'incomparable éclat du bal de bienfaisance donné dans les salons de l'Hôtel Continental, en faveur des inondés de Szegedin : toutes les étoiles de l'aristocratie étrangère et française; toutes les personnalités marquantes de l'aristocratie et du monde; tous les diamants... honnêtes de Paris; un quadrille d'honneur dansé par des duchesses; trois mille personnes dans des salons qui en auraient à peine contenu les deux tiers; — enfin l'embrasement et l'étouffement général, sans lesquels une fête comme celle-ci n'est jamais complètement réussie. Vers deux heures du matin, on ne pouvait plus ni entrer ni sortir. C'était absolument charmant. Ajoutons que le comité organisateur avait pris tous les frais à sa charge, et que les soixante mille francs de la souscription ont été versés dans la caisse de secours sans soustraction d'une obole, — ce qui n'a pas lieu dans tous les bals de bienfaisance. J'en ai vu un à la suite duquel les bénéficiaires ont été obligés de rendre 3 fr. 50 au comité!

LOUIS ÉNAULT.

CAUSERIES D'UN CHASSEUR

A entendre les médisants, un chasseur ne saurait ouvrir la bouche sans altérer la vérité; à les en croire, il suffirait de chausser les guêtres de cuir et d'endosser la carnassière pour mériter immédiatement le qualificatif un peu trivial par lequel la langue verte tend à remplacer celui de hâbleur. Je ne nierai pas que nous ne cédions quelquefois à la faiblesse d'amplifier nos exploits ou d'excuser nos maladresses; mais une légère — soyons modeste — altération de la vérité est une condition essentielle de tant de professions, qu'on a mauvaise grâce à nous la reprocher. Nos menus mensonges sont d'ailleurs à peu près les seuls qui ne causent à personne aucun préjudice; le gibier lui-même, leur objet ordinaire, n'a nullement à en souffrir, et nous avons un titre plus sérieux encore à beaucoup d'indulgence dans la bonne grâce avec laquelle nous sommes les premiers à rire du petit travers que l'on nous prête.

Elzear Blaze, un écrivain cynégétique trop oublié pour la verve intarissable et l'humeur qu'il a dépensés dans ses livres, nous a fourni dans une historiette, le type accompli du hâbleur. A un dîner d'ouverture, un chasseur sujet à caution, mais qui se méfiait de lui-même, était convenu avec son domestique que celui-ci le toucherait à l'épaule chaque fois qu'il verrait ses récits se brouiller avec la vraisemblance. Grâce à l'intervention du fidèle serviteur les choses allèrent vaille que vaille jusqu'au moment du dessert où le conteur entama l'histoire d'un renard qu'il avait tiré l'hiver précédent : — C'était, dit-il, un animal étonnant, jamais jusqu'alors je n'en avais vu de cette taille, et je suis certain de ne point exagérer en affirmant que sa queue avait au moins trois mètres de long... Quand je dis trois mètres, vous comprenez Messieurs, je ne l'ai point mesurée, peut-être n'était-ce que deux mètres cinquante... On prétendrait même qu'elle n'avait que deux mètres, et je ne m'entêterais pas. — Mais le domestique continuant de pousser son maître, celui-ci se leva et, avec un geste furibond : — Comment, s'écria-t-il, tu n'es pas encore content? Est-ce que tu prétendrais, par hasard, que mon renard n'avait pas de queue?

Il ne faut pas confondre la hâblerie avec la vantardise, qui ne s'en rapproche que superficiellement. Le hâbleur peut être spirituel, il est ordinairement amusant; le vantard, qui ne saurait être qu'un sot, sera toujours insupportable. Tous deux partent également de ce principe que la langue a été donnée à l'homme pour altérer la vérité; mais quelle différence dans la manière dont ils l'appliquent!

Le premier est un poëte qui, au lieu de Pégase, enfourche l'hyperbole, deux chevaux de la même écurie, et qui, ne croyant pas un traître mot des invraisemblances qu'il débite, ne cédant qu'au désir de captiver vos suffrages en vous étonnant, ne lâchera la bride à son imagination que pour vous plaire. Le second est un vaniteux que possède l'amour du haïssable moi, il accepte ses impertinentes prétentions comme autant d'articles de foi, et ne tend jamais qu'à en écraser ceux devant lesquels il les affiche. Le hâbleur est un rieur sérieux, mais bon enfant, que vous ne saurez vous empêcher de trouver aimable, tandis que vous ne fuirez jamais trop soigneusement un fat, toujours prêt à vous proposer une promenade sur le pré, si vous aviez la franchise de contester la supériorité chimérique qu'en toutes choses il s'attribue.

C'est celui-ci qui, lorsque devant lui vous parlerez d'une jolie femme, clignera ses paupières comme un chat qui boit du lait, frisera sa moustache, prendra l'attitude du vainqueur en congratulation intime, tout prêt du reste à ajouter quelque glose à cette éloquente pantomime, si elle vous semblait insuffisante. Egérie universelle, c'est à lui seul que doit aller la reconnaissance nationale, lorsque les ministres, ses amis intimes, se sont trouvés bien inspirés. Si vous le pressez un peu, il vous racontera comment il a soufflé l'auteur du roman, de la pièce en vogue aux meilleurs endroits; comment tel grand peintre ne réussit à rien quand il ne l'a pas consulté; comment il a trouvé une modification ingénieuse sans laquelle l'invention nouvelle n'eût jamais fonctionné. Il vous dira surtout comment si, en 1870, on avait eu la sage inspiration de lui confier le commandement de nos armées, nous ne serions pas réduits à pleurer sur nos deux chères provinces; car ce qui caractérise le vantard, c'est non-seulement de n'être étranger à quoi que ce soit, mais de ne pas y avoir de rival.

C'est surtout en ce qui concerne les attributions spéciales aux gens du monde qu'il se montre jaloux de sa primauté; il excelle aussi bien dans l'art d'attacher congrument l'épingle de sa cravate que dans celui de conduire un attelage à quatre chevaux; personne ne s'habille, ne se chausse, ne patine, ne nage, ne monte à cheval, n'attelle, ne tire, ne relève un défaut comme lui. Parlez de ce que vous voudrez et d'autres choses encore; inventez un sport chinois, cochinchinois, algonquin, imaginez-en un qui n'ait jamais existé, il vous apprendra tout de suite qu'il y est d'une certaine force. Je n'ai pas besoin d'ajouter que jamais les excuses ne lui manquent, lorsque le hasard le met en demeure de justifier ses petits talents.

Les échantillons de cette désagréable variété de notre espèce sont loin d'être rares; pour mon compte, j'en sais un dont la suffisance, rudement châtiée, a survécu à la leçon. Deux membres de son cercle causaient à demi-voix; il entend ce lambeau de phrase au moment où il s'approche : — Croyez-vous qu'il soit possible de mieux réussir à être. — A être quoi? dit-il avec son aplomb ordinaire. J'ignore ce dont il est question, et cependant je parie cinquante louis que je fais aussi bien que la personne dont vous parlez ! — Vous avez gagné! lui répond le causeur exaspéré par ce nouveau témoignage d'impudence ; cette personne c'était vous, et j'allais ajouter : assommant!

On se battit et, malgré sa force nécessairement superlative, ce fut le vantard qui fut blessé. Comme le chirurgien penché sur lui, après avoir sondé la blessure, le rassurait sur ses conséquences :

— Oh ! je suis bien tranquille, mon cher docteur, répondit le vantard, car il n'y a personne au monde pour recevoir un coup d'épée aussi adroitement que moi.

G. DE CHERVILLE.

L'HOTEL DROUOT

On commence déjà à sentir, ici, les approches de l'été. Rien de sérieux, rien de bien attrayant ne se lève plus guère à l'horizon.

*
* *

La vente du mobilier de la charmante artiste, Mme Alice Regnault, a produit environ 35,000 francs. Comme d'ordinaire, dans ces sortes de ventes, un public d'admirateurs et d'amis en a fait presque tous les frais.

*
* *

La vente des faïences de Delft, de M. le docteur Mandl a été très-suivie aussi. Le total est de 28,677 fr. Pour ne citer que trois ou quatre grosses pièces, nous dirons qu'une potiche, haute de 65 centimètres avec son couvercle à décor cachemire des plus riches, a été payée 1,200 francs; que deux tableaux, sujets maritimes, dans des médaillons ovales, entourés d'un double encadrement, le premier à décors de fleurs en couleurs, le second quadrillé à réserve de fleurs et d'oiseaux, le tout rehaussé d'or, 1,020 francs; que deux plats, scène pastorale, au centre, en camaïeu bleu. Bordure polychrome à riches arabesques sur fond noir, des anges grimpant et à réserves, décorés de paysages et de marines en camaïeu bleu, 940 francs; une garniture de trois pièces : potiche avec couvercle et deux cornets de très-riches décors, à six couleurs, oiseaux et fleurs; pièce remarquable par la beauté de l'émail, 880 francs.

Tous les autres objets, assiettes, plats, plaques, vases, statuettes, objets variés à décors bleus, polychromes et autres réhaussés d'or, faïences noires, faïences bistre, etc., etc., ont été adjugés depuis 200 jusqu'à 5 et 600 francs au plus.

*
* *

Parmi les ventes intéressantes prochaines, nous avons à signaler celle, après décès, d'un peintre d'un grand talent, récemment mort dans un âge encore bien jeune, à trente-huit ans, Guillaume Régamey, œuvres qu'on a pu voir d'ailleurs ces jours-ci, exposées au cercle de la rue Saint-Arnaud.

Guillaume Régamey vivait fort à l'écart, il est donc peu connu, mais il n'en était pas moins un des meilleurs peintres militaires que compte la France actuellement. Il était digne par son talent vrai, naturel et sévère, de figurer comme peintre de soldats à côté de Géricault, de Raffet et de Charlet. On cite de lui comme œuvres des plus remarquables, *la Batterie de Tambours* que possède le musée de Pau; *les Sapeurs de la Garde*, *le Peloton de cavalerie de l'armée de la Loire*, etc., etc.

La vente aura lieu lundi et mardi prochain à l'hôtel Drouot, salle 1, par le ministère de M. Charles Pillet assisté de M. Georges Petit. Exposition dimanche.

PIERRE D....

VÉLO-SPORT

Par suite du mauvais temps de dimanche dernier, la course de fond organisée par le sport vélocipédique parisien a été remise au dimanche 4 mai.

Le trajet est toujours le même comme nous l'avons du reste annoncé à nos lecteurs, c'est-à-dire : place de l'Étoile, à Conflans, aller et retour (50 kilomètres). Départ à 2 heures précises.

Dans le prochain numéro de la « *Revue* » nous donnerons le compte rendu du grand tournoi vélocipédique qui a lieu chez nos voisins d'outre-Manche et qui doit se terminer aujourd'hui samedi à minuit.

JULES RICHARD.

LE BILLARD

GRAND TOURNOI

entre MM. DALY et GARNIER
professeurs de billard américains
et MM. VIGNAUX et PIOT
professeurs français.

(*Suite.*)

Cinquième Partie.

	M. Garnier.	M. Daly.		M. Garnier.	M. Daly.
1	17 ...	1	14	51 ...	1
2	21 ...	2	15	5 ...	38
3	0 ...	0	16	35 ...	7
4	0 ...	6	17	27 ...	142
5	11 ...	78	18	0 ...	67
6	25 ...	1	19	28 ...	3
7	73 ...	8	20	0 ...	1
8	3 ...	1	21	184 ...	2
9	23 ...	9	22	——	——
10	11 ...	54	23	600	455
11	27 ...	21	24		
12	59 ...	11	25		
13	0 ...	2			

Moyenne de Garnier 28 4/7.
Moyenne de Daly 21 14/21.

Sixième Partie.

	M. Vignaux.	M. Daly.		M. Vignaux.	M. Daly.
1	0 ...	1	11	0 ...	0
2	36 ...	0	12	45 ...	21
2	72 ...	5	12	78 ...	16
4	0 ...	0	14	95 ...	0
5	90 ...	41	15	10 ...	8
6	16 ...	2	16	41	
7	27 ...	3	17	——	——
8	2 ...	0	18	600	134
9	0 ...	0	19		
10	88 ...	37			

Moyenne de Vignaux 37 1/2.
Moyenne de Daly 8 14/15.

La cinquième partie a été remarquablement jouée par les deux professeurs américains. — Tous deux ont montré ce qu'ils savent faire quand ils ont entière liberté d'esprit. Ce sont deux joueurs qui, opposés à d'autres professeurs de Paris, pourraient céder une avance d'au moins 200 points sur 600, et qui gagneraient tout amateur en rendant la moitié des points. En face de Vignaux, ils sont ou charmés ou terrifiés, ils perdent leur sang-froid et, vraiment, on le conçoit aisément. Mais pour ceux qui ont assisté à cette cinquième partie, M. Garnier s'est révélé joueur de premier ordre. Il a terminé la séance par une série de 184 carambolages, conduite avec le plus grand art, au dire des connaisseurs qui suivaient les coups. Le jeu de M. Daly a eu moins de relief, et il faut attendre, pour le juger bien, l'épreuve prochaine d'un second tournoi.

On ne sait trop par où commencer et où s'arrêter, lorsqu'il s'agit de louer comme il convient le mérite de M. Vignaux. De l'avis unanime, ce joueur est invincible. — Son imperturbable aplomb n'est qu'une conséquence d'une force consciente, Vignaux n'a pas peur de perdre. S'il a été défié par Slosson, il acceptera le défi et battra Slosson (non sans peine, à cause de la série dite américaine qu'il a longuement étudiée) et il battrait également Schæffer comme il a battu Seaton. Est-ce à dire qu'au delà de la force de M. Vignaux rien n'est possible? — Nous sommes bien près de le croire; tout ce qui est humain est limité.

A côté de ses puissantes qualités comme exécutant, M. Vignaux possède un heureux équilibre de facultés morales et a fait preuve de beaucoup de bon goût dans la manière dont il a recueilli les éloges passionnés du public en trouvant moyen de relever les vaincus, ses camarades, et de les défendre contre quelques sévérités injustes. (*Voir la page suivante.*)

LA RÉD.

ÉCHECS

PARTIE N° 39.

Partie du Fou (*a*.

Blancs. M. CHAMIER.	Noirs. M. BEZKROVNY.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. F 4 F	2. C 3 F R (*b*
3. P 4 F R (*c*	3. P 3 D (*d*
4. P 3 D	4. F 5 C R
5 C 3 F R	5. C 3 F D
6. P 3 F O	6. F 2 R
7. P 3 T R (*e*	7. F pr C
8. D pr F	8. P 3 T D
9. P 4 T D (*f*	9. D 2 D
10. P 4 C D	10. Roq. T R (*g*
11. P 5 F R	11. T R C D
12. Roq.	12. P 4 D
13. F 3 C D	13. P 5 D (*h*
14. P 4 F D	14. F pr P
15. P 4 C R	15. R 1 T
16. T D 2 T D	16. C R 1 C
17. T D 2 C R	17. P 3 F R (*i*
18. P 4 T R	18. F 4 F
19. P 5 C R	19. C D 2 R (*j*
20. D 4 C R.	20. C 3 F D (*k*
21. C 2 D	21. C 5 C D
22. T 3 F R	22. P 3 F D
23. C 1 F	23. P 4 C D (*l*
24. P F pr P	24. P T pr P
25. F 6 R	25. D 2 R
26. D 5 T	26. D 1 F
27. T a 3 F R, 3 C R	27. T D 2 T
28. C 2 T (*m*	28. C pr P (*n*
29. T pr C	29. T pr P
30. R 1 T	30. T 8 T D
31. T 1 C	31. T 2 T
32. C 4 C R (*o*	32. P 3 C R
33. P pr P	33. T 2 C R
34. F pr C	34. D pr F
35. C pr P (*p*	35. D 3 R
36. P pr P	36. F 2 R
37. T c F	37. P 4 F D
38. C 5 D (*q*	38. T pr P T
39. D 2 R	39. T pr P échec
40. R 2 C	40. P 5 F
41. T 3 C R	41. T 1 C R
42. C pr F (*r*	42. D pr C
43. T 1 T R	43. T pr T
44. R pr T	44. R 2 C
45. D 4 C R (*s*	45. T 1 F R
46 R 2 C	46. D 2 F R
47. T 3 F R	47. D pr T
48. D pr D	48. T pr D
49. R pr T	49. P 5 C D
50. R 2 R	50. P 6 F
51. R 3 D	51. P 6 C
52. F 3 T	52. P 7 C (*t*

Les blancs abandonnent.

NOTES.

a) Jouée dans le dernier tournoi-handicap de la Régence, en mars.

b) Nous préférons — 1. — F 4 F

c) Les blancs ont encore cinq attaques 1re 3. P 4 D — P pr P. — 4. P 5 R — P 4 D. — 5. F 5 C éch. — F 2 D mieux.

2e 3. P 3 D — F 4 F rentré dans le Giuoco Piano.

3e 3. D 2 R — F 4 F. — 4. P 4 F R — P pr P. — 5. P 5 R — Roq. — 6. C 3 F R — C 3 F D suivi de P 4 D mieux.

4e 3. C 3 F D — F 4 F. — 4 P 4 F R (tout autre coup fait rentrer dans le Giuoco Piano par la riposte des noirs C 3 F D) — F pr C — 5. T pr F — C pr P mieux.

5e 3. C 3 F R — C pr P. — 4. C pr P ou D 2 R — P 4 D avec l'avantage.

d) Par cette défense, les noirs acceptent la partie du Gambit refusé. La défense correcte est 3. P 4 D. — 4. P pr P D — P pr P (A). — 5. P 4 D — F 5 C R. — 6. C 3 F R — F 3 D. — 7. Roq. de part et d'autre.

A

Si 4. — C pr P? — 5. C 3 F R et si 4. — P 5 R? — 5. C 3 F D. Toutefois le coup du texte est encore bien préférable au suivant : 3. — C pr P. 4. P 3 D — D 5 T éch. (B). — P 3 C R — C pr P. — 6. C 3 F R — D 4 T. — 7. T 1 C — C 4 F. — 8. T 5 C R — D 6 T. — 9. F pr P éch. — R pr F. — 10. T 5 T — D 7 C forcé. — 11. T pr C éch. — R 1 R. — 12. T 5 C — D 6 T — 13. P pr P mieux.

B

4. C 3 D. — 5. F 3 C D — P pr P. — 6. F pr P — D 3 F R. — 7. C 3 T R — D pr P C D. — 8 Roq. mieux. Évidemment les noirs ne peuvent prendre la tour à cause de T 1 R éch. suivi de F 5 R.

e) 7. D 3 C D gagnant un pion était plus simple. D'ailleurs l'attaque de P 3 T R est aussi excellente.

f) 9. Mieux valait 9. F 3 C D et si C 4 T. — 10. F 2 F et le fou est admirablement placé. De plus l'avance des pions du côté de la dame empêche les blancs de se réserver pour plus tard le Roq. T D Les noirs ne peuvent roquer sans danger de ce côté.

g) Il n'y a déjà pas de bon coup à jouer. Si 10. — P pr P — 11. P 4 D !

h) Il fallait prendre le pion et jouer ensuite 13. D 6 D forçant l'echange des dames.

i) L'avance de ce pion aide l'adversaire dans son attaque et lui permettra plus tard d'amener son fou à 6 R.

j) Nous aimons un peu mieux la ligne de défense de 19. — T 1 R suivi de C 1 D et F 1 F.

k) Forcé, les blancs menacent : 21. P pr P.

l) L'ouverture de la ligne du fou blanc ne devait pas être permise.

m) Et pourquoi pas 28. F pr C — R pr F. — 29. P 6 C — P 3 T. — 30. F pr P — P pr F. — 31. P 7 C gagnant?

n) Les noirs n'ont plus que cela à tenter.

o) Plus rapide était T de 3 D à 3 C R suivi de F pr C rentrant dans la variante ci-dessus.

p) 35. C 6 T suivi de 36. C 7 F éch. gagnait facilement.

q) Une faute, il fallait doubler les tours sur la ligne du F R, menaçant C 8 R et si les noirs jouaient 38. — F. 3 D. — 39. P 6 C R et la partie est impossible à défendre à cause de F 6 T.

r) Un mauvais coup. Le cavalier est indispensable à cette place. Il fallait jouer de suite T 1 T R.

s) 45. R 2 C de suite était moins mauvais. Toutefois, nous ne croyons pas que cela puisse sauver la partie.

t) En effet si 52. R 2 F — P 6 D éch. etc...

Solution du problème n° 37, par M. Lamouroux.

1. D 1 T R / *ad libitum.*; 2. T ou C font mat.

Solution du problème n° 38, par M. Gold.

1. C 4 F R / F pr C meil. 2. F 4 C R / *ad libitum.* 3. D matte.

Solutions justes :

Des deux : Mlle Anna Janet; MM. Guinet et Frau, de Lyon; de Madrazo, Barré, C. de Turpin, C. de G., Henri Thomson, Ch. Rénoy,

Du n° 37 : MM. Roger, Levvin, Ettobéliac.

Du n° 34 de M. Richards : M. Ch. Rénoy.

NOUVELLES

La commission du Tournoi littéraire composée de MM de Boistertre, Griveau et Mismer, vient de rendre sa décision. Les 300 francs de prix alloués par le Comité sont répartis en trois prix de même valeur, dont voici les lauréats :

1° *Spes incitat opus.*

2° Par les rois fainéants périssent les dynasties.

3° *Theôn en gunaïci keïtai.*

Les noms des lauréats seront donnés prochainement.

— Un match de la plus haute importance va prochainement avoir lieu entre MM. de Bezkrowny et Camille Morel. On se souvient que dans le match d'il y a deux ans, entre ces deux champions, M. de Bezkrowny l'emporta par onze parties contre neuf. Cette fois-ci, la victoire sera au premier gagnant sept parties. On jouera trois parties par semaine, et le temps accordé sera de vingt coups par heure pour chaque joueur.

— Le tournoi du Gambit Evans est commencé. Jusqu'ici, M. de Bezkrowny gagne toutes les parties qu'il a jouées sauf une nulle.

— Le tournoi de mars, section du soir, est enfin terminé. C'est notre collaborateur M. Aug. Joliet, qui a gagné le premier prix et M. Gribius le second.

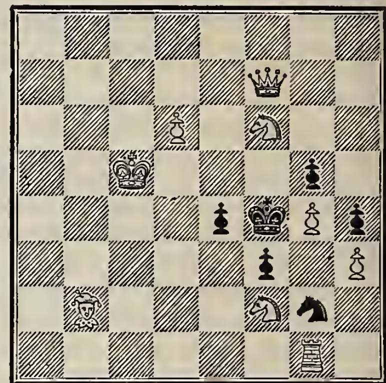
CORRESPONDANCE.

M. le docteur S. Gold, à Vienne. — Je vous envoie tous mes compliments et vous prie de ne pas oublier de m'envoyer quelques-unes de vos belles compositions. Dans votre problème n° 38, que j'ai publié, il me semble qu'il manque un pion noir à 3 D. Sans cela si C 4 F — F 3 D!

PROBLÈME N° 40

composé par M. Émile PRADIGNAT.

NOIRS



BLANCS

Les blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 41

composé par M. RICHARDS.

NOIRS

BLANCS

Les blancs font mat en trois coups.

ROSENTHAL.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 106.

FBLG DSN PBLDNMG HTCR LSVTLB VSML FBLG DSN PB FCBTN HTCR RB LBRRTMB DSL.

N° 107.

ON. SA. SA. JAMAIS. SON. SON.
A. TOUT. A. TOUT. A. TOUTE. A. TOUTE.
D'UN. D'UN. D'UN. D'UN.
COTE. COTE. COTE. COTE.
ESPRIT. BONTÉ. CŒUR. POLITESSE.
SOT. MÉCHANT. ÉGOISTE. BUTOR.
N'A.

N° 108.

? H A ?
? R N ?
? A V ?
? A I ?
? L B ?

N° 109. — MOTS EN TRIANGLE.

Fruit rouge. — Magistrat, — Non loin de mer ou fleuve. — Dans l'eau. — Dans les pronoms. — Et trois fois en épreuve.

N° 110. — MOTS CARRÉS.

Légendaire bossu. — Ville sur l'Armançon. — Lettre grecque. — Sculpteur. — Fille de l'Hélicon.

Solutions du 26 avril 1879.

N° 101.

La liberté est un aliment de bon suc, mais de difficile digestion. Il faut y préparer longtemps les hommes avant de la leur donner.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

N° 102.

L'étude la plus utile est celle de soi-même.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

N° 103.

PRISME-SOLEIL.

N° 104.

CARRÉ MAGIQUE.

21	12	3	9	20
8	19	25	11	2
15	1	7	18	24
17	23	14	5	6
4	10	16	22	13

Somme de chacune des 12 additions . 65.

N° 105.

SOIR
ORNE
INDE
RÉEL

Mentions de solutions justes :

M. Gustave Biguier, 97, 99, 100.
Mme veuve Marie Passeaud, à Lyon, 100.
EDME SIMONOT.

LES CARTES

LE WHIST

Toutes les règles que nous avons posées précédemment pour la partie à quatre sont absolument applicables à la partie du mort. Ce n'est pas à tort qu'on a dit que le mort pouvait renoncer sans qu'il y eût faute et punition, mais on est prié de remarquer que si celui qui conduit le mort commet une renonce dans son propre jeu, la règle impitoyable doit lui être appliquée sans merci.

En effet s'il n'y a pas de punition pour la renonce du mort, c'est parce que les adversaires ayant le jeu sous les yeux peuvent et doivent s'en apercevoir, tandis que cela leur est impossible pour le jeu de celui qui conduit le mort.

Il est absolument interdit à tous les joueurs de retourner, en donnant, le jeu du mort, bien qu'il doive être ensuite étalé sur la table; la raison en est qu'un joueur peu scrupuleux pourrait, s'il voyait un trop beau jeu, faire une mal donne et il faut en éviter même la tentation ou le soupçon.

Nous ferons remarquer que la conduite du mort n'offre que très-peu de difficultés, c'est affaire d'habitude et un joueur médiocre au jeu à quatre, y devient assez vite d'une bonne force moyenne; il faut seulement beaucoup d'attention, de mémoire et une certaine intelligence pour combiner les deux jeux et ménager les rentrées à l'une ou l'autre main.

L'attaque du mort est beaucoup plus difficile et exige une habileté consommée, surtout pour celui qui précède le mort et qui doit jouer dans la forte.

Le jeu y est plein d'embûches, de piéges et de chausse-trapes, je ne juge jamais un joueur à la conduite de son mort; mais à l'attaque du mort ennemi.

Aussi est-il de bonne guerre de placer le joueur le moins fort à la droite du mort, de manière à ce qu'il joue comme on dit *dans le faible du mort.*

Je ne saurais trop recommander, pour arriver à une grande habileté dans l'attaque et la défense, de s'exercer à ce que les Anglais appellent *the double dummy*, c'est-à-dire au jeu à deux morts; on peut encore comme un bon travail de préparation jouer le whist russe sans atout; ces deux genres de whist constituent un excellent système d'entraînement pour ceux qui veulent arriver promptement à une grande force.

OLD TRICK.



CROQUIS EN FAC-SIMILE (*suite*), par RAFFET.

(Voir l'explication au n° 21.)

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME 23.

Vous n'avez de rentrées certaines que par les atouts, et vos autres couleurs offrent une moyenne de forces, qui, bien ménagées, viendront puissamment en aide à votre partner.

Il faut donc éviter de jouer atout avant d'être éclairé sur les forces respectives des parties. Supposons, en effet, l'as chez vos adversaires, vos deux couleurs trêfle et pique tomberont aux premiers tours sans profit pour vous, comme les plus basses cartes.

L'attaque par les cœurs conduirait au même résultat, malgré les apparences contraires. Vous pourriez être tenté de les affranchir tout d'abord, mais cette tentative entièrement abandonnée au hasard dès le début, sera reprise avec bien plus d'énergie lorsque vous serez édifié sur le concours que vous pouvez attendre de votre partner.

Le meilleur coup est donc de jouer la dame de trêfle, couleur embarrassante pour vos adversaires, si le roi est à votre gauche, avantageuse pour votre partner qui peut ainsi affranchir un dix troisième ou quatrième.

Principe : Dame et valet seuls ne valent rien comme défense, beaucoup comme attaque. Avec des cartes moyennes dans les autres couleurs, c'est le début le plus sûr pour vous, le moins compromettant pour votre partner.

PROBLÈME N° 24.

Carreau retourne.



Premier à jouer, comment débuterez-vous!

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 24.

Premier à écarter, vous craignez le point, quatorze de roi et la perte de la carte. Il faut donc sacrifier les carreaux, les dames et les dix. Garder deux tierces à la dame et un valet, avec l'espoir du repic, par deux quintes, ou une quinte et le quatorze de valets.

Deuxième à écarter. Comme il importe peu, s'il y a un roi dans les trois cartes, qu'il soit dans votre main ou qu'il reste au talon, vous écarterez seulement l'as de carreau laissant deux cartes.

PROBLÈME DE PIQUET.

Avec

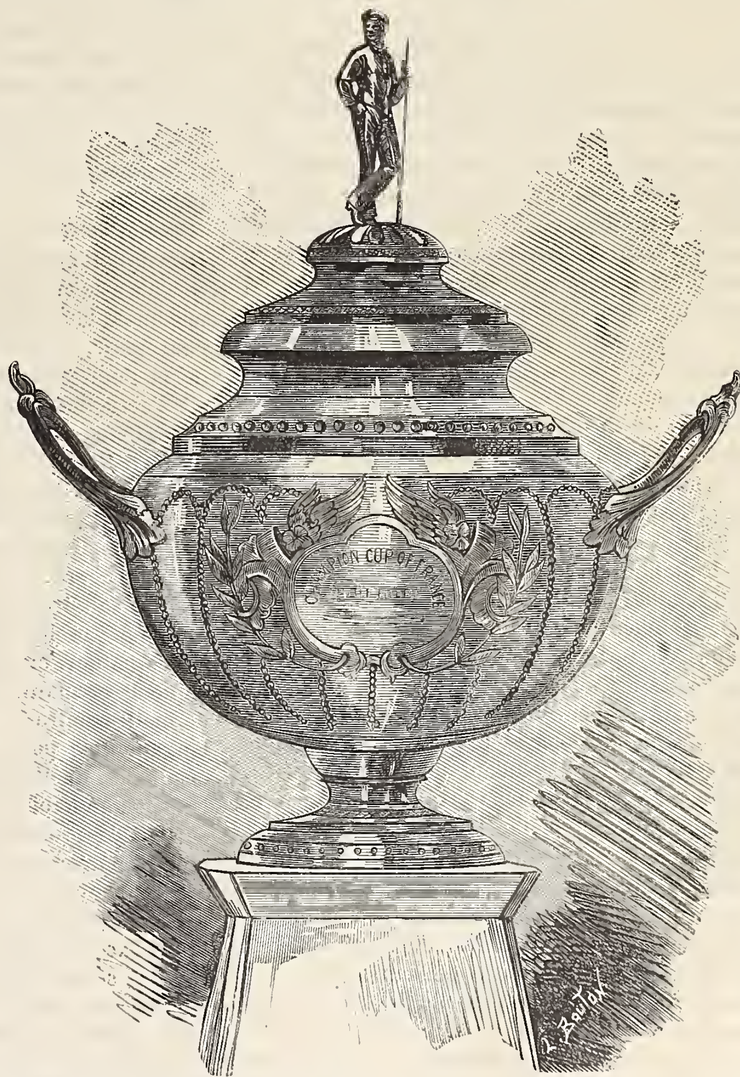


Quel sera votre écart en second?

ROBERT D'ANTULLY.

LA COUPE

Prix offert par MM. BRUNSWICK, BALKE et Cᵒ, de New-York.



Un nouveau Tournoi de billard n'a pas tardé à être organisé par les soins des joueurs Français et Américains déjà cités à propos du Tournoi du Cercle international.

Dans ce Tournoi, qui ouvre lundi au Grand-Hôtel, le vainqueur sera réputé *Champion de France* et devra, pendant dix-huit mois, se tenir prêt à lutter contre tous venants; au bout de ce temps la Coupe lui appartiendra définitivement, s'il reste vainqueur. Les règles de la partie sont celles qui ont été adoptées aux tats-Unis pour le prix institué par MM. BRUNSWICK, BALKE et Cᵒ, et nous le ferons connaître à nos lecteurs aussitôt que communication en aura été faite à *La Revue.*

M. Jean Gibelin, professeur de billard, est dépositaire des fonds recueillis ou à recueillir par les entrées. Le prix des places a été établi très-raisonnablement à : 5 francs pour l'entrée simple, et 10 francs pour les places réservées On s'attend à un grand concours de spectateurs, mais les dispositions ont été prises de façon à ce que chacun puisse bien voir et être assis.

La Revue tiendra le public au courant des péripéties de cette lutte intéressante.

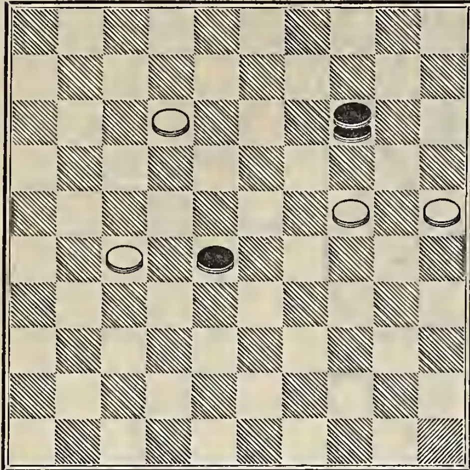
DAMES

PROBLÈME N° 44,

par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.



BLANCS.

Les noirs jouent dame 14 à 3 attaquant trois pions et les blancs gagnent.

COURRIER DES THÉATRES

Troisième Théatre-Français : *La Dispense*, comédie en quatre actes, en prose, par M. de Calonne. — Théatre du Chateau-d'Eau, *Jean Buscaille*, drame en cinq actes, par M. Valnay.

Dans la comédie de M. de Calonne, il s'agit de la dispense que l'on est obligé de demander à l'église, lorsqu'il est question d'un mariage entre cousin et cousine. C'est le cas d'Achille et de Suzanne. Un parent s'est chargé de la demande, et la réponse affirmative est tellement certaine qu'on procède, en l'attendant, au mariage civil. Or, il se trouve que ledit parent qui, pour la distraction en eût remontré au héros de la Bruyère, a mis sous enveloppe un vieux bail au lieu de la pétition de dispense. Tout est donc interrompu et le bonheur d'Achille remis aux calendes grecques. Mais ce jeune mari sans l'être n'entend pas de cette oreille-là. Armé de l'article 214 du Code Napoléon, il s'introduit chez Suzanne, revendique hautement les droits que lui confère le mariage civil, et, malgré les supplications et les menaces de la famille, emmène sa demi-femme au domicile conjugal. La scène est d'une brutalité que le public a paru trouver excessive. Il a failli se fâcher tout rouge à l'acte suivant, lorsque Achille, pour triompher des résistances pudiques de Suzanne, pour vaincre ses derniers scrupules, essaie de la griser avec du champagne. Par bonheur, l'ingénuité de la jeune fille corrige ce que cette scène de cabinet particulier a de répugnant et d'odieux. Le bouillant amoureux désarme, le public aussi. Et quand la dispense arrive, acteurs, auteurs et public font, en somme, assez bon ménage.

Cette comédie médiocre, qui verse trop complaisamment de la gauloiserie dans la polissonnerie, est fort bien interprétée par Mlle Bernage et M. Bahier, deux artistes dignes de meilleurs rôles.

L'atmosphère est plus saine au théâtre du Château-d'Eau, bien qu'il soit situé sous la même latitude et surtout, hélas ! sous la même *longitude* que le troisième Théâtre-Français. Ce théâtre est le Conservatoire du vieux mélodrame, à la façon de Victor Ducange et de Pixéricourt. Il y a encore un public pour ces grosses machines, bourrées de ficelles épaisses comme des câbles. Nous l'avons bien vu, l'autre soir. Nous-même, qui nous piquons de scepticisme, nous nous sommes laissé prendre, comme tout le monde, à ce tissu de noirceurs, savamment combinées selon les vieilles formules, et qui a le rare mérite de mettre en scène des oppositions de caractères, des sentiments vrais, et de forcer l'émotion par je ne sais quelle conviction naïve. *Jean Buscaille* est un très-franc et très-légitime succès, dont une bonne part revient à MM. Pericaud et Bessac, et à Mmes Wilson et Laurenty.

Et c'est tout. La semaine prochaine ne paraît pas devoir être plus clémente au pauvre chroniqueur.

Émile Blavet.

MUSIQUE

Un exercice d'élèves, assez intéressant, a eu lieu dimanche au Conservatoire. Indépendamment des jeunes instrumentistes qui composaient l'orchestre, le programme contenait les noms de Mlles Coyon-Hervix, Janvier, Molé, Rémy et Jullien, chanteuses; de Mlle Lévy, pianiste; de MM. Mouliérat, Villaret, Séguin, Belhomme, Bouloy, Carroul et Dubulle, chanteurs; de MM. Mendels et Nadaud, violonistes; enfin de M. Bruguier, violoncelliste.

L'ouverture de *Ruy-Blas*, qui ouvrait le concert, a été assez mollement rendue par les instruments à cordes; il en a été de même pour l'ouverture du *Freyschütz*, à part la péroraison qui a été vivement enlevée.

M. Mouliérat, doué d'une agréable voix de ténor, a chanté avec sentiment l'air de *Cosi fan tutte*; ce jeune homme paraît bien organisé pour la musique et je pense qu'il pourra se faire une place dans le répertoire de l'Opéra-Comique.

Quant à M. Belhomme, il a chanté en véritable écolier le bel air du Laboureur, des *Saisons*.

M. Séguin, dans l'air du second acte du *Comte Ory*, a fait entendre une belle voix, solide, fortement timbrée, d'une émission franche et sûre. Si M. Séguin veut travailler sérieusement, il peut compter sur un bel avenir. MM. Villaret, Bouloy, Carroul et Dubulle ont bien chanté le quatuor de la Prière.

Parmi les élèves du sexe féminin, Mlle Coyon-Hervix doit être citée la première. Cette jeune fille, qui n'a pas encore dix-sept ans et qui est envahie par un embonpoint regrettable, possède une voix charmante, qu'elle conduit avec intelligence. L'air de la Comtesse, des *Noces de Figaro*, a été pour elle l'occasion d'un véritable succès. Mlles Janvier, Molé, Rémy et Jullien ont été médiocres; j'accorde que Mlle Janvier sache faire le *trille*, mais cela ne constitue pas tout l'art du chant, et la justesse, le rhythme, le sentiment, sont des qualités bien autrement indispensables qu'il faut se proposer d'acquérir d'abord.

Je ne sais trop pourquoi figuraient sur ce programme, absolument classique, des fragments du beau quatuor, en *mi bémol*, de Schumann. La musique de ce maître n'est pas de celle qu'il est bon de mettre entre les mains des élèves. Il faut une longue étude pour bien interpréter ces œuvres si originales, quelquefois si bizarres; il faut non-seulement une habileté de virtuose, mais encore et surtout de profondes connaissances harmoniques pour atténuer les duretés, fondre entre elles les différentes parties et arriver enfin à un ensemble poétique et varié. Mlle Lévy, qui tenait le piano, a le jeu excessivement sec et monotone; elle ne paraît pas se douter que les sons puissent avoir une signification quelconque : la musique est pour elle une langue inconnue. Mlle Lévy, dont l'exécution mécanique est déjà fort développée, deviendra sans doute une habile pianiste; je doute qu'elle soit jamais une artiste. M. Mendels a joué la partie de violon avec une grande justesse, beaucoup de rhythme et un sentiment assez délicat. M. Nadaud s'est convenablement tiré de la partie d'alto, mais M. Bruguier a été absolument mauvais comme violoncelliste. Ce jeune homme, incapable de tirer de son instrument un son passable, ne rachète cette faiblesse primordiale par aucune autre qualité.

Je terminerai ce rapide examen en disant que les chœurs, composés des élèves du Conservatoire, ont fort bien marché ; ces jeunes voix, si fraîches, et, pour la plupart, si pures, forment un ensemble d'une sonorité vraiment merveilleuse : c'est une fête pour l'oreille qu'on ne peut se procurer que dans cette pépinière de chanteurs, pépinière pleine de promesses trop souvent déçues.

***

Le théâtre de l'Opéra-Comique a donné vendredi une reprise du *Caïd*, pour les débuts de M. Taskin dans le rôle du tambour-major, si brillamment créé par Herrmann-Léon. M. Taskin a réussi. Certes, ce n'est pas encore un comédien de la taille des Couderc et des Ricquier, et ses vocalises laissent fort à désirer sous le rapport de la légèreté; mais enfin, par le temps qui court, nous aurions tort de nous montrer trop difficile. M. Taskin est pour l'Opéra-Comique une bonne acquisition; il a une jolie voix, suffisamment étendue, d'un timbre très-sympathique; il est excellent musicien et joue avec intelligence : en voilà plus qu'il n'en faut pour rendre au théâtre de très-grands services.

Mlle Adèle Isaac a été tout à fait charmante dans le rôle de Virginie la modiste; le grand air du second acte, qu'elle a chanté d'une façon supérieure, lui a valu une véritable ovation. MM. Nicot, Barnolt et Maris complètent un ensemble des plus satisfaisants, toutes réserves faites à l'égard de Mlle Clerc, qui a été bien faible dans le petit rôle de Fatma.

Il m'a semblé aussi que l'orchestre, d'ordinaire si remarquable, avait eu quelques défaillances, notamment dans l'ouverture ? Cela est tellement invraisemblable, avec d'aussi bons artistes, que je dois avoir mal entendu.

Léon Delahaye.

PHOTOGRAPHIE

*** On va commencer à la Bibliothèque nationale l'établissement d'une vaste salle de photographie depuis longtemps nécessaire, où les photographes pourront, après autorisation du conseil de la Bibliothèque, reproduire les reliures, gravures, manuscrits, etc., dont ils auront besoin, et qui leur seront communiqués comme on communique les livres aux lecteurs.

Une salle de photographie de ce genre existe dans un grand nombre de bibliothèques ou de musées de l'étranger, notamment au British Museum; elle est indispensable pour l'échange avec ces établissements qui nous demandent souvent des reproductions des richesses que renferme la Bibliothèque.

Le conseil de la Bibliothèque ne donnera d'autorisation qu'aux grands éditeurs d'ouvrages de prix ou de publications ayant un but d'intérêt général.

GRAVURES

Le Concert.

Tiré d'un ouvrage illustré de 15 chromo-lithographies et de 250 gravures sur bois d'après Watteau, Vanloo, Lancret, Chardin, Greuze, Vernet, etc , etc.

Tout ce monde artistique et littéraire qui passe sous nos yeux à l'appui du texte est vivant, animé, plein de fraîcheur et de poésie. La maison Didot n'a rien négligé pour rendre cette publication digne de son aînée, « les institutions, usages et coutumes du XVIIIe siècle en France; » rien n'y manque de ce qui peut plaire à l'érudit et au curieux.

Chasse au Renard.

C'est grâce à l'obligeance du frère de Guillaume Régamey que nous pouvons offrir à nos lecteurs la primeur d'une gravure qui a été faite en 1872 pour l'*Illustrated London News*.

Cet épisode de chasse est traité vigoureusement et avec entrain, on sent du reste que le regretté maître a vécu en Angleterre et qu'il a compris l'aspect pittoresque de son sol. Les chevaux galoppent superbement et sont dessinés, ainsi que les figures, avec beaucoup de verve.

CHRONIQUE DU SPORT

OUVERTURE DU CIRQUE D'ÉTÉ

Le printemps se révèle sous des aspects divers, chacun en ressent l'impulsion suivant son caractère et son tempérament. Les uns attendent le retour de l'hirondelle, les autres, la floraison de l'épine blanche, quelques-uns même, l'ouverture des cafés chantants. J'ai pour mon compte, un diagnostic, grâce auquel je me trompe rarement. Quand en rentrant de ma promenade quotidienne, j'aperçois sur le boulevard de la Madeleine une longue file de chevaux, blancs, pour la plupart; quelques-uns à la robe bigarrée; tous étonnés et comme éblouis de se trouver au grand air et en plein soleil, s'avançant majestueusement sous la direction de M. Loyal; je me dis, le cirque émigre aux Champs-Elysées, c'est le printemps, le vrai, et je m'endors sur la foi des traités.

Ce bienheureux signe, je viens de l'apercevoir. Le cirque est donc ouvert; M. Franconi a pris de lourds engagements vis-à-vis de ses habitués; on ne leur sert pas impunément une série d'enchantements pareils à ceux dont il nous a éblouis la saison dernière sans les rendre exigeants. Ce merveilleux ensemble s'est dispersé au souffle du vent d'automne, il a fallu tout reconstituer. Ce n'était pas chose précisément facile; d'autant mieux qu'une dure épidémie sévit en ce moment sur le personnel féminin des cirques : épidémie cruelle, impitoyable; *le mariage*, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Informez-vous d'une écuyère, on vous répondra : Elle vient, va, ou doit se marier.

Ça commence à devenir ennuyeux, le mariage est en lui-même chose fort respectable, j'en conviens; je l'estime fort, l'aime et le révère; je le révère même au point de n'avoir jamais osé y toucher. Mais enfin le théâtre de M. Franconi n'est pas précisément une succursale de l'établissement de M. de Foy. C'est insupportable, vous prenez l'habitude de venir tous les soirs applaudir une artiste; sa personne vous charme, son talent vous séduit, crac, arrive un vampire en cravate blanche et en habit noir, il la prend par le bras, l'emmène et on n'en entend plus parler. Il serait temps d'opposer une digue à cette invasion matrimoniale, et je propose d'écrire sur le frontispice du cirque : *les gens à marier n'entrent pas ici*; ils iront autre part et grand bien leur fasse.

Quant à vous Mesdemoiselles, croyez-moi, ce n'est pas aussi amusant que vous vous l'imaginez. Oh ! s'il m'était donné de vous suivre dans votre existence future, vous toutes qui venez vous faire prendre à cet appât trompeur comme des alouettes au miroir, je serais certain de vous trouver parfois immobiles et songeuses, interrogeant le vide d'un œil fixe; et je sais bien ce que vous y cherchez. Comme évoqué par une baguette magique, le cirque surgira devant vous radieux, un de ces samedis, où débordant de toutes les élégances de Paris, la salle étincelle sous les lueurs du lustre. Vous verrez la barrière s'ouvrir et se fermer péniblement pour livrer passage à une femme : elle sera jeune, jolie, gracieuse, séduisante (ce sera toujours vous, n'importe laquelle). Vous la suivrez s'élançant légèrement sur son panneau, frottant coquettement ses petits pieds l'un contre l'autre pour secouer les quelques grains de poussière qu'elle n'a pu empêcher de s'y attacher; ou bien encore faisant le tour de la piste au pas d'un cheval cadencé, fascinant du regard ce public qu'elle va électriser tout à l'heure. Tenez, un sourire de triomphe illumine déjà sa lèvre dédaigneuse, elle carresse insoucieusement l'encolure satinée de son cheval. Bientôt celui-ci va s'élancer tourbillonnant comme un ouragan, bondissant comme une avalanche, pour disparaître au milieu de hurrahs et de bravos à faire crouler la salle. Puis la vision disparaîtra, ma jolie rêveuse poussera un soupir et se trouvera en face de son mari endormi en lisant le journal après dîner. Voilà ce qui vous attend; vrai ça n'est pas suffisant pour faire oublier ces émotions-là.

Enfin en battant le ban et l'arrière-ban, M. Franconi est arrivé à combler tous les vides, et le cirque, cette année, sera comme toujours digne de lui-même. On parle d'une écuyère de haute école, Mlle Guerha, italienne de naissance, allemande dit-on au point de vue du cheval; une anglaise universelle montant debout, en haute école et faisant travailler un cheval en liberté, le travail debout est son triomphe; mille autres choses encore, mais je ne veux pas être indiscret.

J'aurais bien envie de vous laisser le plaisir de la meilleure surprise, mais ma plume l'écrirait malgré moi. Vous connaissez Mlle Adèle : eh bien, elle est rentrée au cirque : l'enfant prodigue est revenu au bercail. Ah ! soyez la bienvenue Mademoiselle, nous allons donc enfin voir une écuyère française à cheval. Il y a si longtemps que j'en ai envie, et je me suis fait tant de mauvais sang en vous voyant l'an dernier au milieu de ce public cosmopolite jouer aux quatre coins, ou vous promener habillée en président de la Cour de cassation. Vous sembliez écouter distraitement l'écho lointain des bravos venant du rond-point des Champs-Elysées, et aviez l'air de dire en haussant vos charmantes épaules : *Ah! si je voulais.* Vous étiez ravissante ainsi, c'est vrai, mais çà ne suffit pas.

Enfin vous voilà.... Il était temps; le savez-vous quand vos amis prononçaient votre nom on leur répondait avec un sourire : Oh! c'est fini? Comment fini? Jamais votre taille n'a été ni plus fine, ni plus souple, votre gracieux visage a conservé tout son charme, vous avez toujours cette inimitable position, j'allais dire qu'une Française, non, une Parisienne pouvait seule inventer. C'est, je vous assure plaisir, de voir un cheval travailler sous vous; équilibré naturellement, assoupli sans être éteint, placé sans contrainte, aisé, facile, coulant. Ah! cela repose l'œil de ces contorsions épileptiques importées d'Allemagne, dont pour mon compte j'ai par-dessus les oreilles. Ils veulent absolument nous faire prendre cela pour de l'équitation, mais c'est de la mécanique; il s'agit seulement, comme pour l'orgue de Barbarie, de tourner la manivelle. Allons donc fini, ça commence seulement, on en disait autant de la noblesse de France au commencement du règne de Louis XV, et cependant on fut encore bien heureux de la trouver à Fontenay.

Dans ce tournoi international, vous portez l'étendard de France, soyez tranquille, vous nous trouverez tous derrière vous. Vos rivales peuvent avoir en main des épées mieux affilées, mais je ne suis pas inquiet, votre bras y suppléera. Autrement le triomphe eût été trop aisé, car, à armes égales on peut faire venir qui on voudra, je mets dix contre un pour vous; et je suis sûr de gagner.

LE TURF.

Loin d'éclaircir une situation déjà suffisamment obscure, la poule d'essai est venue en compliquer encore les incertitudes, tout en donnant cependant à l'opinion une direction à peu près certaine, dont on ne saurait s'écarter aujourd'hui. Les lignes à tirer entre les différents performers, dont l'apparition a produit une certaine sensation à un titre quelconque, aboutissent toutes à *Avermes*. En deça, il est inutile de chercher, au delà, difficile de choisir. Incontestablement, pour avoir une prétention au derby, il faut le battre, si l'on en est incapable, il vaudrait mieux y renoncer. Mais *Avermes* a été battu par tant de chevaux, qu'il devient peut être téméraire, tout au moins, en ne sortant pas de la stricte appréciation des faits, de donner la préférence à l'un ou à l'autre. Les prétentions d'*Avermes* n'ont, au reste, jamais existé que par représentation relativement à *Saltéador*, dont la forme vraie, me paraît encore sujette à bien des controverses.

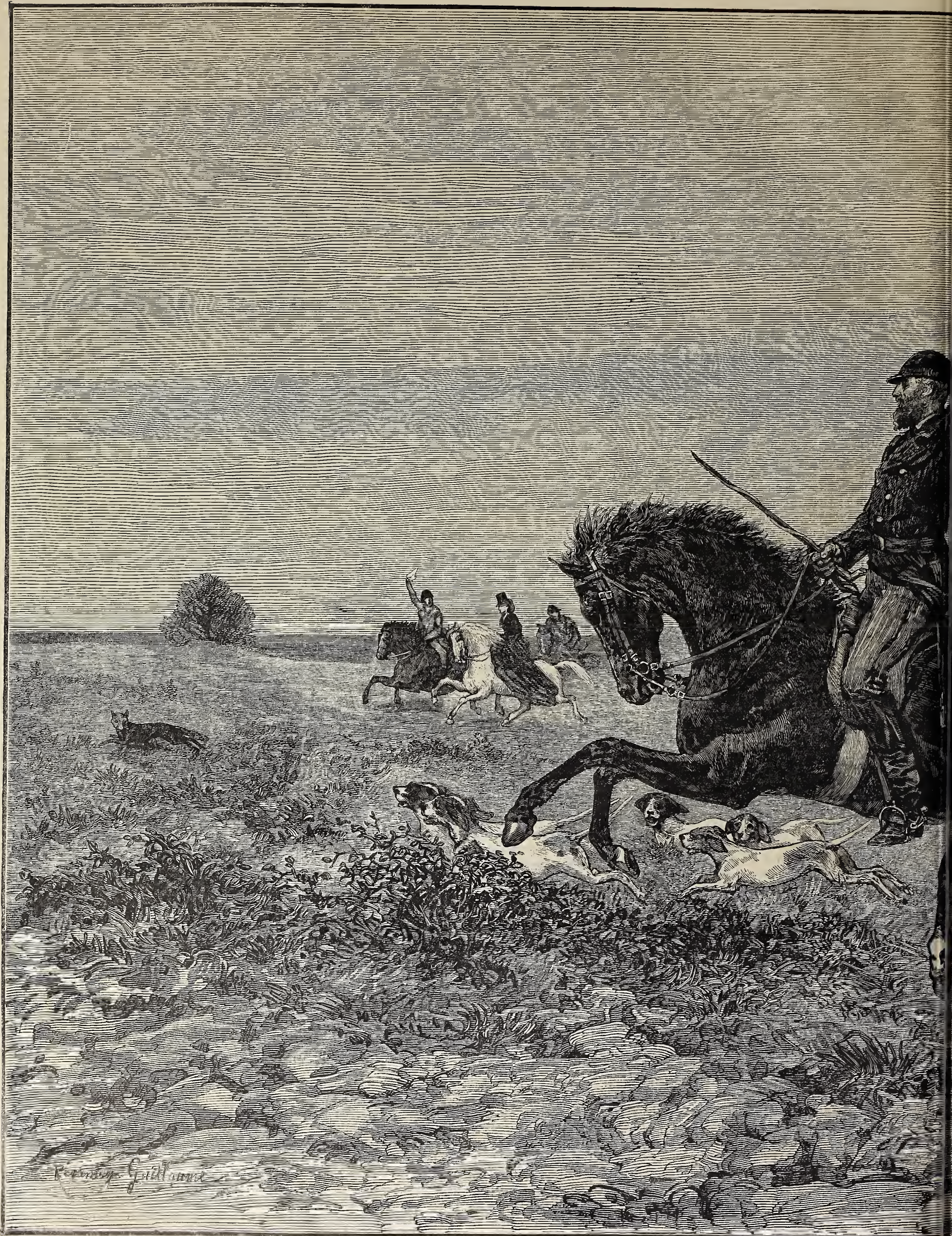
Quoi qu'il en soit, le poulain de M. Fould, a été battu par *Barde* dans le prix de la Seine; par *Fido*, gagnant, et *Ismaël*, quatrième dans le XXII biennal; *Swift*, seconde : il vient de l'être par *Zut* et *Ismaël* dans la poule d'essai. Particularité étrange, il a succombé devant ses différents adversaires à peu près de la même manière, c'est-à-dire battu facilement. Chacun d'eux pourrait donc se poser en sphinx devant l'opinion et l'enfermer dans ce terrible dilemme : *Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.*

Je crois cependant pouvoir, de prime abord, écarter *Barde*, il est venu tâter le terrain seulement, l'écurie lui préfère *Ismaël* et *Zut*, elle doit savoir à quoi s'en tenir, d'ordinaire elle le sait. Je ne partage pas l'opinion générale relativement à la parfaite régularité de la place des trois premier dans la poule d'essai. Les deux chevaux de M. le comte de Lagrange ont fait, dit-on, ce qu'ils ont voulu, et *Ismaël* se serait effacé pour laisser à son compagnon les honneurs de la journée; Eh! bien, cela je ne le crois pas, j'ai vu *Ismaël* à l'ouvrage, pour ne pas dire en détresse; quand *Zut* est venu à la rescousse, il était temps, et grand temps, ou je ne sais pas ce qui allait se passer. *Zut* est arrivé très-facilement, il est vrai, si facilement même, qu'il devient impossible d'apprécier ce qui pouvait rester en lui. Il l'a fait dans une grande et magistrale manière; comme, évidemment, il n'est pas encore tout à fait prêt, pour le moment du moins, je le crois le meilleur.

Je ne pense pas également qu'*Ismaël* ait été si loin du maximum de sa condition dans le XXII biennal, je serais, au contraire, disposé à croire qu'il se trouve plutôt au delà, qu'en deçà de sa forme. Il sert, dit-on, de *leader* à *Rayon-d'Or*, le grand cheval de l'écurie; c'est un dur métier de mener le travail d'un meilleur que soi. Sans parler de *Fille de l'Air* et du *Mandarin*, l'écurie de M. le comte de Lagrange, l'année de *Gladiateur*, y a usé plus d'un bon et brave animal. Un champion de premier ordre, quand il ne réussit pas complètement, coûte parfois cher à son propriétaire. La seule excuse à invoquer en faveur d'*Ismaël* dans la poule d'essai, est de reconnaître qu'il a soutenu le train depuis le départ; *Zut*, au contraire, a fait une course d'attente, mais cette tactique même indiquerait que l'on était plus sûr de lui, et qu'il ne devait donner qu'au cas où *Ismaël* ne serait pas suffisant; à mon sens, cette prévision s'est réalisée. *Zut* est donc, je crois, de tous les vainqueurs d'*Avermes*, celui dont la supériorité s'est le plus incontestablement démontrée, à l'exception, toutefois, de *Fido*.

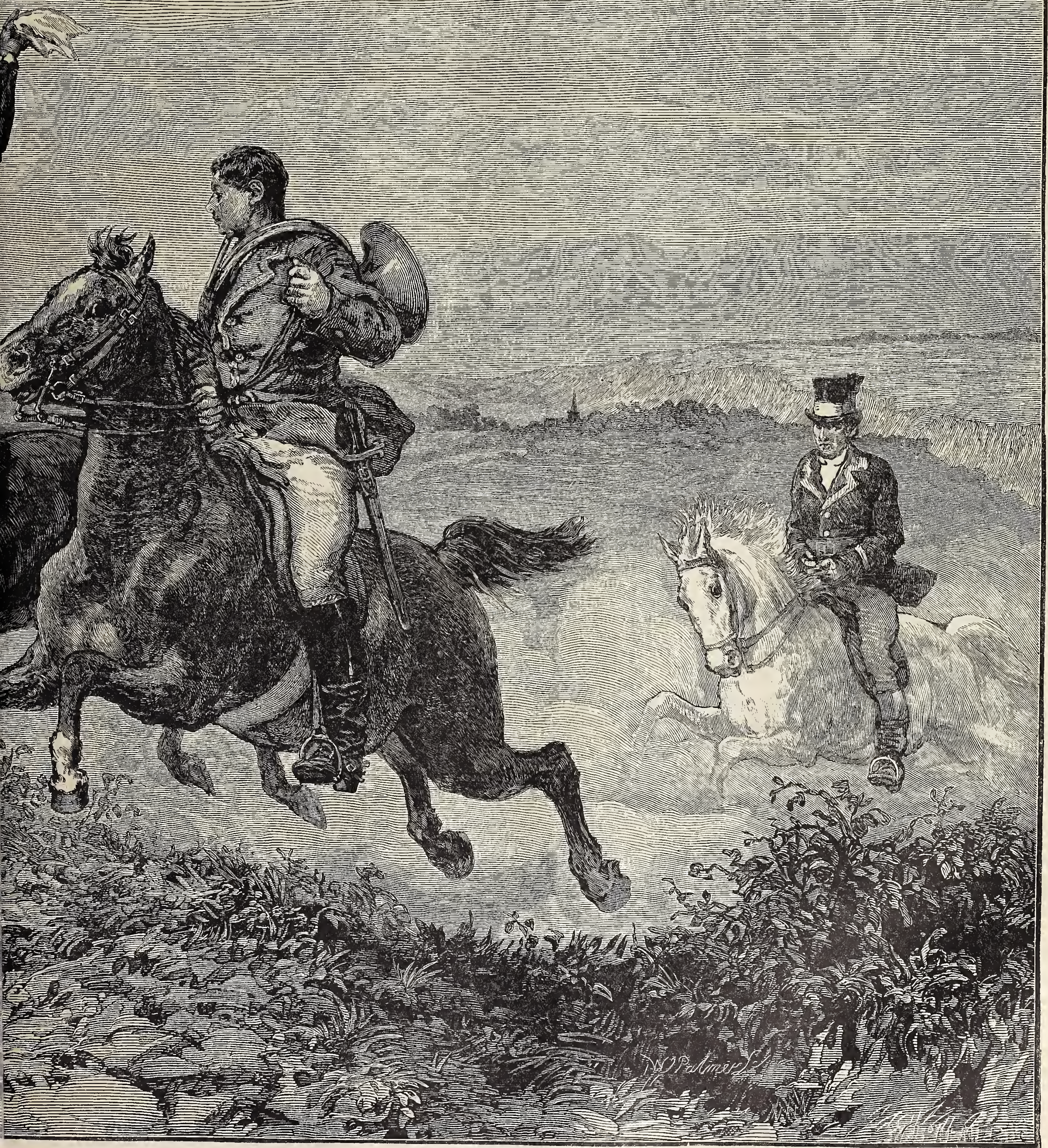
Celui-ci reste, toujours pour moi, très-obscur, on retournera la question sous toutes ses faces, il m'est impossible de sortir du XXII biennal. J'ai rarement vu une course présenter un caractère de régularité aussi inattaquable : elle a marché d'un train régulier et sévère d'un bout à l'autre; *Fido* l'a parfaitement soutenu et de fait, il a battu *Swift* à l'arrivée. La jument n'était pas aussi courte d'ouvrage que l'on a bien voulu le dire, on vient d'en avoir la preuve, car si elle en manquait il y a quinze jours, elle en avait trop dimanche dernier. De plus, *Ismaël* se trouvait vis-à-vis d'elle absolument dans la même position qu'au grand criterium, ils ont donc vraisemblablement couru sur leur mérite, et *Fido* a gagné uniquement parce qu'il était le meilleur. Par le raisonnement, cela le met à égalité avec *Zut*, tout au moins aujourd'hui.

Je crois inutile de s'occuper dorénavant de *Swift*, surtout au point de vue du derby; elle me paraît avoir outrepassé sa forme dans une limite telle, qu'il n'est plus permis d'espérer qu'elle puisse la retrouver d'ici à longtemps. Elle était tirée, presque desséchée, le poil terne, l'œil morne et stupéfié, ayant enfin, tous les signes d'un animal



LA CHASSE A

PAR GUILLAUM



RENARD

GAMEY

dont l'entraînement trop prolongé a épuisé l'organisation. Elle a cependant galopé dans une merveilleuse action, semblant dominer tout le champ, jusqu'un peu après le dernier tournant, où elle a disparu de la course. Sa place n'est évidemment pas d'une rigoureuse exactitude, car dès qu'elle a été battue, on ne lui a nécessairement plus rien demandé.

Parmi les débutants je ne vois guère que *Vignemale* par *Dollar* et la *Maladetta*, appartenant à M. Lupin, dont l'apparition mérite une mention particulière. C'est un très-beau cheval, galopant dans un excellent style, il est loin d'être prêt, je serais assez étonné s'il ne faisait pas parler de lui, un jour ou l'autre. Il est arrivé quatrième, n'ayant évidemment aucune prétention sérieuse; comme pronostic, sa course n'est pas mauvaise.

La victoire de *Mourle* battant facilement *Clocher* dans le XXI biennal, ne me paraît pas comporter de bien longs commentaires. C'est là un de ces faits accidentels se produisant à intervalles inégaux et intermittents pendant le cours d'une saison, et dont l'intérêt ne s'étend pas au delà du jour même de la course. Je persiste à croire *Clocher* meilleur, il n'était probablement pas bien.

En dehors de la poule d'essai, l'attrait de la journée se concentrait sur le handicap. Il a donné lieu à une magnifique course entre le *Dard* et *Cactus*. Le premier a fini par l'emporter difficultueusement d'une tête sur le poteau. Le mauvais cœur de *Cactus* a, je crois, beaucoup contribué à cette pénible victoire ; cependant l'auxiliaire de son jockey ne lui a pas fait défaut, il avait sur le dos son ancienne connaissance Hudson, et il a été monté dans un style irréprochable.

Les trois victoires de l'écurie de M. Blanc, avec *Boufflers* dans le prix Iéna, *Fitz-Plutus* dans le prix de bagatelle et *Nubienne* dans le prix de l'espérance, il y a tout lieu de le croire, ont dû un peu secouer l'escarcelle de messieurs les book-makers, plus accoutumés à aspirer qu'à expirer. Le succès de *Porcelaine* dans le handicap a seul manqué à la fête, mais la distance était trop longue, et pour elle, on lui demandait beaucoup. Au reste, ce n'était que justice, et le propriétaire des trois vainqueurs est seulement rentré dans l'argent que *Nubienne* a laissé tomber il y a huit jours.

NED PEARSON.

VÉNERIE

ÉCONOMIE CYNÉGÉTIQUE.

(Fin).

Le garde doit spécialement éviter l'abus des boissons alcooliques, qui ne remplacent jamais les aliments solides, qui corrodent les membranes de l'estomac, produisent les gastrites, les gastralgies, les flatuosités, quelquefois les squirres et les cancers.

Le garde qui, dans la plupart des cas, en partant de son domicile, ne sait pas combien d'heures il restera dehors, devra s'habituer à manger le matin une bonne et copieuse soupe faite selon son goût et son appétance; la digestion de cet aliment développe une chaleur salutaire qui lui permet d'attendre un repas plus réparateur.

Dans les cas où il est obligé de parcourir de grandes distances ou de faire de longues stations, il aura toujours sur lui quelque aliment dont il fera usage à l'heure ordinaire de ses repas. La régularité dans la digestion est une des principales conditions de la santé. L'estomac qui triture les aliments à heures fixes possède aussi ses heures de repos; les digestions sont plus faciles; la faim reste inconnue, et l'homme qui s'astreint à ce régime régulier est rarement atteint de ces affections nerveuses qui font le désespoir des gourmands et surtout des mangeurs irréguliers, presque toujours souffrants de dyspepsies, d'éructations, de gastrites chroniques, de gastralgies, de migraines, etc., etc.

Si, au retour, le garde est mouillé par une abondante transpiration ou par la pluie, il devra, avant toute autre chose, changer de vêtement, de linge surtout. Il évitera par cette précaution les suppressions de transpirations, germes des pneumonies et des rhumatismes goutteux, Il ne faut pas que le garde économise sur le blanchissage : tout ce qu'il dépensera de ce côté sera au profit de sa santé.

Les bains, les ablutions fréquentes sont nécessaires aux gardes. Rien n'assouplit les membres fatigués, ne donne plus le repos des organes en rétablissant, par le lavage, la plus importante des fonctions du corps : la transpiration et la respiration.

Le garde est presque toujours marié et père de famille ; les soins qu'il doit à sa femme et à ses enfants, rentrent dans l'hygiène ordinaire.

Généralement bien logées, bien chauffées, bien nourries, respirant l'air le plus pur, le plus salutaire, ces familles jouissent d'une santé parfaite.

Le garde, presque toujours éloigné des centres populeux, devrait toujours avoir chez lui, pour les premiers soins à donner, en cas de maladie, à lui-même ou à sa famille, en attendant le médecin, et même pour permettre à ce dernier de pouvoir pratiquer un premier pansement en cas de blessures, ou de composer une potion palliative :

1° Un flacon contenant 2 à 4 grammes de laudanum.

2° Un autre flacon d'ammoniaque liquide pour neutraliser le venin des reptiles ou la piqûre des insectes. Ce flacon devrait, dans la saison chaude, toujours être porté par le garde pour cautériser immédiatement toute morsure, même douteuse. Cette opération peut se pratiquer simplement avec l'extrémité d'un morceau de bois aminci.

3° Un flacon d'acétate de plomb liquide, vulgairement nommé *extrait de saturne*, pour faire l'*eau blanche* (5 à 8 gouttes dans un verre d'eau), contre les contusions, enflures, brûlures, etc.

4° Deux petits paquets contenant chacun 5 centigrammes d'émétique, pour que le médecin puisse, à son arrivée, agir sur l'estomac, s'il le juge convenable.

5° Quelques grammes d'éther sulfurique pour pouvoir combattre, par l'aspiration de sa vapeur, les syncopes, les palpitations, et aussi pour aider le médecin à composer avec le laudanum une potion calmante selon le besoin.

6° Quelques paquets de 10 à 15 centigrammes de poudre d'ipecacuanha pour être employés dans les embarras gastriques, ou quand il est utile de provoquer promptement un vomissement salutaire. (Chaque dose étendue dans un verre d'eau tiède très-légèrement sucrée).

7° Un petit paquet de charpie, des compresses de vieux linge, une ou deux bandes de toile ayant deux à trois mètres de long et quatre à cinq centimètres de largeur.

Ces différents objets sont de très-mince valeur ; ils peuvent se conserver toujours et permettre aux personnes intelligentes de secourir les malades en attendant le médecin, qui trouvera, à son arrivée, les éléments d'un premier traitement.

Il faut placer ces objets dans un endroit sec et froid, conséquemment à l'abri de toute humidité.

On trouve maintenant dans le commerce des petites caisses d'ambulance, sous le nom de *Pharmacie du chasseur*, qui coûtent une vingtaine de francs ; elles contiennent à peu près tout ce que je viens d'indiquer. Chaque garde devrait en avoir une dans sa maison.

Vulgariser l'hygiène chez les gardes, en rendre les moyens accessibles à leur bourse et à portée de leur intelligence, telle est la pensée qui m'a fait écrire ces lignes. — Dr V...

Merci, mon bon docteur !

A. DE LA RUE,
Ancien inspecteur des forêts de la Couronne.



COURRIER DE LA SEMAINE

En attendant l'ouverture de la chasse, nous allons avoir demain l'ouverture du Salon. Cette fête de l'art est toujours une grande solennité pour nous, car quelles que soient les prétentions des Italiens et des Allemands, le sentiment artistique est le propre du peuple français et le goût des belles choses est répandu dans toutes les classes de la société. Henry Heine a même constaté la supériorité de l'artisan français sur l'artisan allemand, en comparant la taille élégante d'un sabot bordelais avec la coupe massive d'un sabot de la Forêt-Noire. Il y aura donc foule pour visiter l'œuvre de nos peintres et de nos sculpteurs. Nous n'avons point charge, à notre grand regret, de vous signaler les tableaux dignes de fixer votre attention, mais il nous appartient de vous annoncer qu'à l'heure où nous écrivons ce courrier, il est à peu près décidé, — si les hommes n'étaient aussi changeants que les flots, nous dirions qu'il est décidé, — que le Salon sera ouvert jusqu'à onze heures du soir et que les galeries seront éclairées à la lumière électrique. Les expériences auxquelles nous avons assisté sont concluantes et nous ne supposons pas que cette innovation, due à l'intelligente initiative de M. Turquet, puisse rencontrer une opposition sérieuse. Si quelques tableaux souffrent un peu de cet éclairage blafard, d'autres — et c'est le plus grand nombre, — y gagnent une valeur de tonalité vraiment extraordinaire.

L'on fait là une expérience qui sera certainement très-controversée au point de vue artistique ; mais tout le monde est d'accord pour admirer l'effet d'ensemble produit par ce clair de lune resplendissant. Rien n'est beau et imposant comme la grande nef ainsi éclairée avec son peuple de statues et ses massifs de plantes et de fleurs. C'est un jardin féerique comme n'en a jamais rêvé l'esprit merveilleux de Schéréhazade, et les parisiens en feront le salon le plus curieux et le plus élégant de Paris. Il est déjà convenu dans le monde de ne s'y rendre qu'en toilette de soirée et en cravate blanche : les couturières étudient la toilette-salon dont l'élégance et le comfort permettra de passer sans danger du palais artistique au concert Besselièvre qui deviendra l'annexe du salon nocturne. Ce qu'il y a de certain, c'est que la galanterie française ne perdra rien à l'inauguration de ce nouveau lieu de réunion, surtout si les nuits de mai sont clémentes.

— Ce sera charmant pour tout le monde, disait Aurélien Scholl, mais ce sera surtout commode pour la critique d'art : en sortant de là on ira souper chez Ledoyen, puis accrocher son hamac sous les grands arbres à la manière des Zoulous, et le lendemain on sera tout transporté pour continuer son étude du beau dans l'art ou de l'art dans le beau.

Mardi dernier, tout le monde diplomatique assistait à une des dernières séances expérimentales de cet éclairage féerique, et c'est là que nous avons appris l'élection au trône de Bulgarie du prince Battenberg qui va régner sous le nom d'Alexandre Ier sur l'ancienne Basse-Mésie. La nouvelle a fait sensation et s'est rapidement répandue. Il y a longtemps qu'on a dit que l'on trouvait tout à Paris, eh bien ! dans cette réunion, très-restreinte cependant, il s'est trouvé une famille bulgare qui, — il faut bien le dire, — a appris la grande nouvelle sans enthousiasme apparent. Ces descendants



MOURLE

Né en 1875, par RUY-BLAS et MADEMOISELLE-DE-COUZEIX, vainqueur du 21e PRIX BIENNAL (2e année), en 1879

Appartenant à M. L. André, entraîné par H. Jennings, monté par Storr.

des Scythes n'ont nullement paru émus : ces bulgares sont farouches au dire des romances et passent en Orient pour être les plus fins usuriers du monde.

Théodore de Grave qui vient de publier chez Dentu les *Drames de l'Épée*, une suite de récits émouvants comme un roman d'aventures et spirituels comme tout ce qui sort de sa plume élégante, a beaucoup voyagé en Bulgarie et nous a avoué qu'il n'ambitionnait pas la fortune du prince Battenberg.

— Il n'aura pour distraction que la pêche dans le Volga nous dit-il, et les loisirs de faire des vers où le nom de ce fleuve rimera fatalement avec Olga, un nom assez joliment porté dans le pays par les belles filles aux bras nus.

Puis se frappant le front, il ajouta :

— J'ai oublié le duel du prince Ognonoff, qui s'est battu pour les beaux yeux d'une Olga que j'ai beaucoup connue. Ce sera pour ma troisième édition !

J'annoncerai à mes frères en Saint-Hubert que l'on vient d'inaugurer sur la vieille terre carthaginoise une section de quatre-vingt-cinq kilomètres du chemin de fer qui, au train dont marchent les travaux, reliera d'ici deux années, Tunis à la frontière algérienne. Déjà les chasseurs peuvent se rendre commodément au centre de la Régence et y trouver un terrain de chasse vierge comme une forêt d'Amérique. Le gibier y est abondant et aussi varié qu'en France : lièvres, lapins, perdrix rouges, cailles, et, dans le sud, les antilopes, la gazelle, l'autruche, l'outarde. Les valeureux peuvent, en outre, y rencontrer le lion et la panthère.

Les fêtes de l'inauguration ont eu un cachet tout spécial dont les cérémonies similaires d'Europe ne donnent aucune idée. S. A. le bey-souverain Sidi-Sadok et toute sa cour somptueuse assistait à la fête

Les Arabes aux burnous blancs, aux costumes aux couleurs vives, accourus de tous les points de la Tunisie, donnaient à cette réunion un caractère grandiose et pittoresque que la plume de Fromentin a seule su décrire. Le soleil, qui nous fuit, brillait là-bas dans tout son éclat. Ajoutez au grouillement de la population indigène la cohue de la colonie européenne en habits de fête et vous aurez une idée de ce que devait être, aux abords de la gare toute pavoisée, le tumulte joyeux de cette foule, du sein de laquelle éclataient les vivats en toutes langues.

MM. Géry, président de la Compagnie du chemin de fer; Lemaire, administrateur de la Société de construction des Batignolles; plusieurs ingénieurs; M. Oscar de Tunis, ministre plénipotentiaire de France, en mission, et Mme Oscar de Tunis, M. le comte de Sancy, avaient quitté Paris pour assister à cette fête.

Le *Moniteur universel* du 28 avril a donné un compte rendu très-pittoresque de cette inauguration, au cours de laquelle, dans un banquet donné à *Medjez-el-Bab* S. A. le bey, se conformant à un usage moderne, sans pour cela transgresser la loi du Prophète, a porté un toast au président de la République française avec un verre d'eau limpide !

En signalant l'ouverture de ce chemin de fer, nous n'avons d'autre but que d'indiquer à nos Nemrods cosmopolites un nouveau terrain de chasse encore peu exploré.

Ils trouveront là-bas un accueil hospitalier de la part des chasseurs du pays, parmi lesquels nous citerons, en première ligne, S. Exc. Mustapha ben Ismaël, premier ministre, un tireur de première force; le général Bacouch, le comte de Sancy, M. Bogo, un chasseur intrépide, et M. Samaripa, drogman de notre consulat.

Au moment de clore ce courrier, nous apprenons que le yacht de plaisance, *la Sarcelle*, à MM. Mosnier, quitte la Sicile pour aller faire un nouveau déplacement cynégétique sur la côte d'Afrique.

Florian Pharaon.

LA POPULAIRE

On a maintes fois signalé dans l'ensemble des systèmes et des compagnies d'assurances fonctionnant dans notre pays, l'absence d'un établissement financier assurant le public qui voyage contre les accidents auxquels il est exposé en chemin de fer, dans les voitures, les omnibus, les tramways, les bateaux à vapeur; en un mot, contre les risques de santé et de vie que comporte l'usage des moyens de transport en commun.

Cette lacune va être remplie par la formation d'une société qui, sous le titre de *La Populaire*, se propose justement d'assurer les voyageurs contre les accidents dont il s'agit, moyennant une prime modique de *cinq francs* par année.

Nous croyons que cette création sera accueillie avec une entière faveur par tous ceux que leurs occupations, leurs relations et leurs plaisirs placent fréquemment dans le cas des moyens de transports en commun.

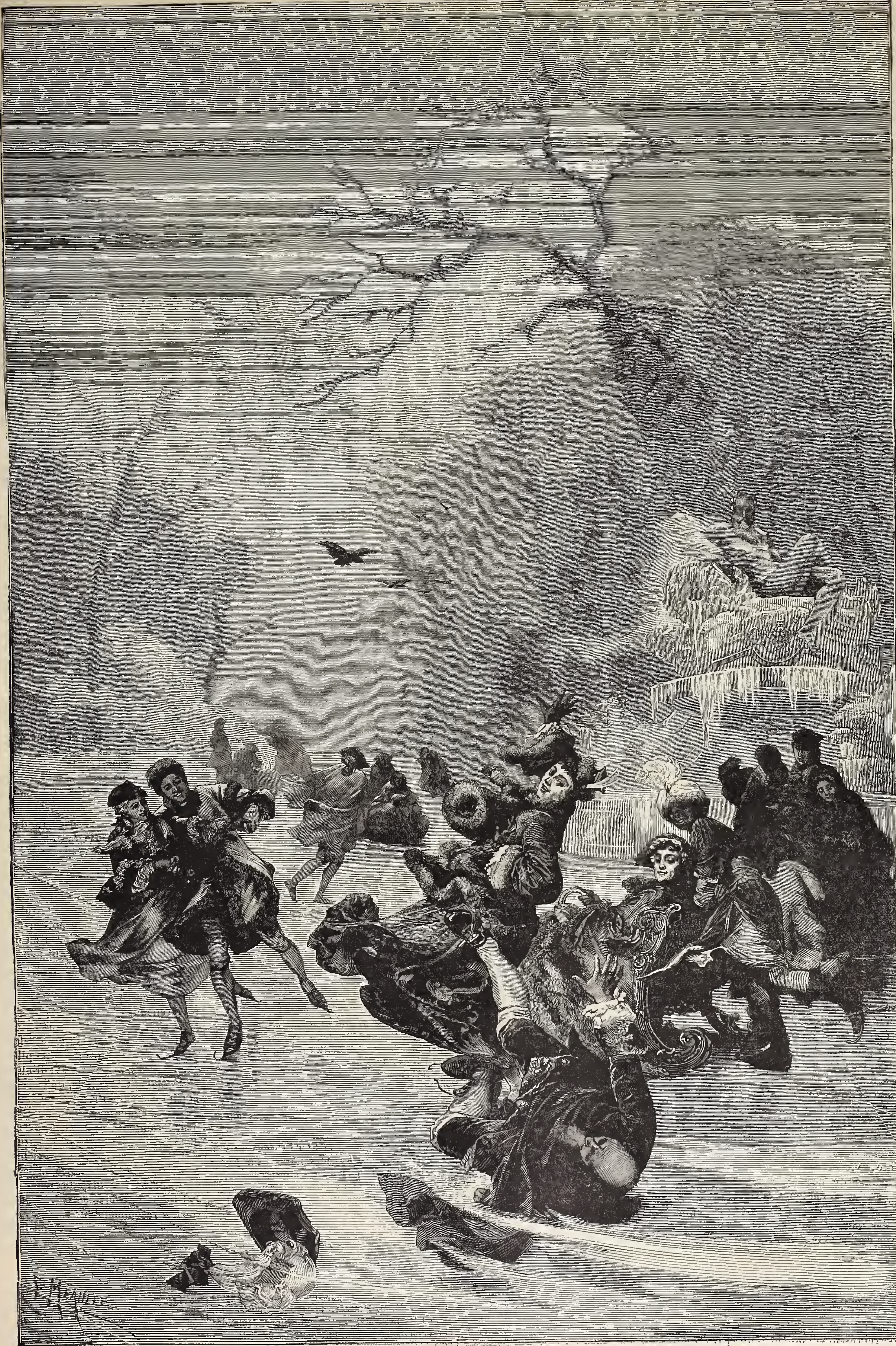
Nous publions plus loin l'avis d'ouverture d'une souscription aux actions de cette nouvelle Société d'assurances.



LA PENSÉE (*L'Art*).

Fac-simile d'un dessin de Saint-Elme Gautier, d'après le plâtre de Chapu, modèle du marbre pour le monument de Daniel Stern.

(Salon de 1877. — Médaille d'honneur.)



LES PATINEURS, d'après le tableau de M. Bayard. *(Illustration).*

ESCRIME

Concours des Saint-Cyriens.

Rarement solennité aussi brillante que celle de mardi a été offerte aux amateurs de l'épée, réunis à l'école d'escrime française de la rue Saint-Marc, pour assister au tournoi dans lequel devaient se mesurer les plus forts tireurs de l'école spéciale militaire.

Le général Michel Ney, duc d'Elchinghen, président de l'école, avait demandé, l'an dernier, au Ministre de la guerre, l'autorisation de faire concourir entre eux, chaque année, les élèves de l'école polytechnique et ceux de Saint-Cyr, et de décerner plusieurs prix aux plus méritants de ces messieurs. Cette offre gracieuse avait été acceptée en principe par le général Borel; elle vient de l'être définitivement pour l'avenir par le général Gresley, désireux d'accorder une marque de haute estime à une école qui s'affirme de plus en plus comme le véritable foyer centralisateur en France de l'escrime civile et militaire.

Le Jury d'honneur, composé de six membres, trois de chaque côté de la salle, était présidé à droite par le duc d'Elchingen, à gauche, par M. Féry d'Esclands. A quatre heures, S. Exc. le maréchal Canrobert, fit son entrée dans la salle; quelques instants après M. Ernest Legouvé y vint aussi; les deux fauteuils leur furent aussitôt offerts par le président et par le vice-président de l'école d'escrime.

Ainsi qu'il avait été convenu, les assauts ont commencé à deux heures; ils ont eu lieu, après tirage au sort, entre :

MM. Bréqueville et de Sénoncourt.
du Halgouët et Mallet.
Villegoureix et de Beauchamp.
de Monestrol et Lefort.
Mavrocordato et Ollivaint.
Eggly et de Kesling.
Talbot et Brice.
de Bourgoing et Vallée.
de la Grandville et de Forestier.
Lian et Leroux.
Weynand et Laguens.

La lutte a continué entre les vainqueurs dans l'ordre suivant :

MM. Bréqueville et du Halgouët;
de Monestrol et Villegoureix;
Eggly et Mavrocordato;
de Bourgoing et Talbot;
Lian et de la Grandville.

Il restait cinq combattants; à l'un d'entre eux devait échoir un prix destiné à récompenser la régularité de son jeu. M. de Bourgoing fut jugé à l'unanimité des suffrages digne de l'obtenir. Quant aux deux prix du concours, ils ont été remportés : le premier, par M. Lian ; le second, par M. Bréqueville. C'est de la main même du maréchal Canrobert que le principal lauréat a eu l'honneur de recevoir la belle paire d'épées qui consacrera son succès

Parmi les notabilités qui assistaient à la séance, on remarquait : le général, le colonel et divers officiers de Saint-Cyr, le colonel Baillod, commandant le 3e cuirassiers, divers officiers généraux et supérieurs, MM. Duclerc, vice-président du Sénat, Janssen, directeur du nouvel observatoire de Meudon, plusieurs sénateurs et députés, un certain nombre de dames parentes des tireurs ou des membres du Cercle. On se montrait avec curiosité le ministre plénipotentiaire de Chine à Paris, Yang Tsze-Shin, le premier secrétaire Li Shu-Chang, l'attaché Yang-Wen-Hoei, l'interprète Lien Hsing, le ministre plénipotentiaire du Japon Shiogoï Naonobou Sameshima, et le premier secrétaire Z. Suzuki. L'École d'Escrime était représentée notamment par MM. le comte Potocki, Garnier, Pra, Dargaud et par le spirituel écrivain du *Jockey*, M. Charles le Roy.

Entre la deuxième et la troisième série des assauts, pendant que les combattants puisaient dans un repos indispensable la force nécessaire pour la lutte suprême, le maréchal a exprimé le désir de voir descendre à leur tour dans l'arène quelques forts tireurs de l'école d'escrime.

M. Féry d'Esclands a croisé le fer contre le baron d'Ariste; M. de Aldama, contre M. Prévost; et M. Carolus Duran, contre le maître d'armes du 3e cuirassiers, avec une succession d'engagements, de feintes, d'attaques, de parades, de ripostes, de coups d'arrêt qu'ont fréquemment soulignés les marques d'approbation de l'assistance. On a surtout applaudi un temps de sixte pris en se fendant par M. Féry d'Esclands sur une botte d'une-deux que son adversaire lui portait en tierce avec la rapidité et la décision caractérisant le jeu correct du baron d'Ariste.

Le concours des élèves de l'École polytechnique est fixé au mercredi, 28 de ce mois, à trois heures. Comme on le voit, c'est une série de réunions se reliant les unes aux autres à l'école d'escrime française. Espérons qu'elles contribueront puissamment à encourager les amateurs de cet art chevaleresque de l'escrime, dans lequel la France tient depuis plus d'un siècle le premier rang.

E. P.

ÉCHOS VIENNOIS

High-Life.

Quelque restreint que soit le cadre dans lequel ces « échos » doivent se renfermer, leur titre même leur impose l'obligation de dire quelques mots des fêtes magnifiques qui ont eu lieu à Vienne à l'occasion des noces d'argent de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice d'Autriche.

Tous les journaux ont décrit avec plus ou moins de détails le cortège organisé avec le concours du célèbre peintre Mackart, la réception des députations, la physionomie enfin de la ville elle-même. — Nous nous arrêterons un instant à une solennité d'un caractère tout intime et qui n'est pas sortie du cercle le plus étroit de la cour et de la famille impériale. — C'est au palais de Son Altesse l'archiduc Charles-Louis que la fête a eu lieu. Fête unique, merveilleuse, féerique, dont le frère aîné de l'Empereur avait conçu le plan. — Elle consistait en une sorte de représentation théâtrale qui devait retracer à Leurs Majestés l'histoire de la maison d'Habsbourg au moyen d'un certain nombre de tableaux dans lesquels figureraient seuls des membres de la famille impériale. — Le savant historien conseiller Arneth choisit six épisodes principaux de l'histoire des Habsbourg ; les peintres Angeli, Franz Gaul et Mackart esquissèrent les tableaux, la musique fut composée par M. Hellmesberger sur des motifs du temps et, à la demande de l'archiduc, ce fut Joseph Weilen, auteur d'un prologue et des poésies servant d'introduction à chaque tableau, qui se chargea de dire lui-même ses vers. — La scène était séparée de l'espace réservé aux spectateurs par un rideau de velours aux riches ornements d'or. — L'introduction musicale fut exécutée par un orchestre invisible. — Les seuls spectateurs étaient LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, les membres de la famille impériale et les membres des familles princières présents à Vienne, — en tout 23 personnes. — A la fin de l'épilogue, la musique exécuta l'hymne national, d'abord pianissimo, puis, toujours crescendo, jusqu'au moment où une porte de côté s'ouvrit pour laisser défiler toutes ces figures historiques qui animaient la scène il n'y a qu'un instant et qui venaient maintenant apporter au couple impérial leurs hommages et leurs vœux, présentant ainsi comme une conclusion vivante de l'épilogue. Vers neuf heures, un souper auquel prirent part MM. Weiler, Arneth, Angeli et Hellmesberger réunit à la fois Élisabeth de Parme, Marie, l'impératrice Marie-Thérèse et François-Charles de Lorraine, l'empereur Léopold Ier et le prince Eugène, Maximilien Ier et Charles-Quint.

Sport.

COURSES DE PRINTEMPS

(Troisième journée, dimanche 20 avril).

I. Welter-Stakes. Prix 800 fl.; distance 2,400 mètres.

Tallós, poulain de 5 ans, par *Buccaneer* et *Voltella* (6 kil. de surcharge), 78 1/2 kil. (monté par le propriétaire, M. Arist Baltazzi). 1

Wild-Youth, au comte K. Bombelles, poulain de 5 ans, 69 1/2 kil. . . (Hansi) 2

Cinq concurrents. Victoire facile.

II. Trial-Stakes. 2,000 fl.; distance 1,800 mètres.

Amaranthus, au prince M. de Hanau, poulain de 3 ans, par *Kettledrum* et *Amara*, 54 kil. . . . . (Smart) 1

Illona, au baron Gast. Springer, poulain de 3 ans, 52 1/2 kil. . . . . . (Entwistle) 2

Purdé, à M. E. de Blaskovit, poulain de 3 ans, 54 kil. . . . . (Wainright) 3

Six chevaux engagés.

Amaranthus a gagné avec une visible supériorité. *Illona* bon deuxième, *Vœkla* et *Picklock* non placés.

III. Prix 500 fl.; distance 986 mètres.

Lady Milford, au baron S. Uechtritz, jument de 5 ans, par *Kettledrum* et *Miss Eleanor*, à réclamer pour 1,000 fl., 63 kil. (Sailer) 1

Wartenburg, à M. Arist Baltazzi, poulain de 3 ans, à réclamer pour 1,200 fl., 53 1/2 k. (Balton) 2

Gagné facilement.

IV. Handicap du printemps, Prix 1,000 fl.; distance 1,600 mètres.

Tristan, au comte Henckel, poulain de 3 ans, par *Soapstone* ou *Digby Grand* et *Press Foward*, 53 kil. . . . . (Busby) 1

Cobweb, au prince M. de Hanau, jument de 3 ans, 47 1/2 kil. . . . . (Wicks) 2

Dagmar, au comte Jos. Sztaray, jument de 4 ans, 59 1/2 kil. . . . . (Wainright) 3

Neuf chevaux engagés. Gagné avec une grande supériorité.

V. Steeple-chase. Prix 800 fl.; distance 4,000 mètres.

Fanatiker, au comte Nik Esterhazy, 5 ans, par *Sprig of Shillelagh* et *La Fée*, 78 kil. . . . . (cap. de Sœllinger) 1

Légyott, au comte Michel-Esterhazy, ans, 79 1/2 kil. . . . . (Herbert) 2

Nancy, au comte K. Bombelles, 5 ans, 82 kil. . . . . (Hansi, tombé) 0

Au saut des tribunes, les trois concurrents refusèrent, *Nancy* tomba et abandonna la course, *Fanatiker* gagna de dix longueurs.

VI. Steeple-chase du Jockey-Club : Handicap, 400 fl.; distance, environ 4,000 mèt.

Masquerade, au capitaine de Sœllinger, jument de 5 ans, par *Carnival* et *Purchase*, 73 kil. . . . (montée par le propriétaire) 1

Finom Rossi, au baron Béla Wesselenyi, jument de 5 ans, 71 1/2 kil. (lieutenant-colonel Jekey) 2

Cinq chevaux engagés.

Course gagnée après un brillant « Finish. »

D.

GASTRONOMIE

GALETTES DE SOLE

Les gourmets se partagent entre la sole de Sicile, la sole d'Algérie et la sole des côtes normandes.

Mon goût donne la palme à la sole d'Alger, qui s'est purgée sur les fonds de roche du littoral ; elle s'est dégorgée dans des eaux limpides, et elle repose sur des fonds de sables purs de toute vase.

Le monde européen ignore que les Arabes sont d'excellents pâtissiers et de meilleurs confiseurs encore. Il faut avoir habité les pays musulmans pour se rendre compte de la supériorité culinaire des Arabes. Ce sont eux qui ont inventé le pot-au-feu, et je le prouverai un jour, le Koran en main.

Pour le plat spécial qui m'occupe en ce moment, je le recommanderai aux gourmets de la *Revue*, les laissant libres de substituer le beurre à l'huile dont se servent de préférence les Arabes.

Ils préparent d'abord une pâte feuilletée qu'ils laissent fermenter quelque temps sous une couverture de laine pliée en quatre. Puis, après avoir fait frire une sole, ils en détachent les filets, qu'ils étendent sur la pâte coupée en rond et qu'ils replient en forme de chaussons. Cette opération terminée, ils dorent le chausson avec un jaune d'œuf et le jettent dans une friture vive.

Cette friture doit se manger brûlante, et, comme disent les Arabes, la langue et les dents doivent se disputer pour la recevoir. J'ai toujours trouvé ce mets délicieux et je vous le recommande.

P. DE BALBAAC.

MENU

Potage Saint-Germain.
Galettes de sole.
Gigot de présalé.
Salade.
Petits pois à la Parisienne.
Fraises.

P. DE B.

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

Bronzes, Céramique, Orfèvre.

Bronzes d'Art. — LEMERLE-CHARPENTIER, 8, rue Charlot. — LEROLLE FRÈRES, 1, rue du Foin. — LEVY, 29, rue Sévigné. — MARNYHAC, 42, avenue Wagram. — MORISOT, 76, r. Turenne. — PERROT & FILS, 5, Charlot.

* * *

Céramique d'Art. — ESCALIER DE CRISTAL, 6, rue Scribe. — HAVILAUD, 116, rue Michel-Ange. — VINOT, 7, quai Malaquais.

* * *

Bijouterie d'art. — OTTERBOURG, 1, rue Scribe.

* * *

Orfèvre. — ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart.

Musique, Instruments.

Éditeurs de musique. — BRANDUS & Cᵉ, 103, rue Richelieu. — HEUGEL & Cᵉ, au Ménestrel, 2, rue Vivienne. — LE BAILLY, rue Cardinal. — DURAND, SCHŒNEWERK & Cᵉ, 4, place de la Madeleine. — E. & A. GIROD, 16, boul. Montmartre. — COLOMBIER, 6, rue Vivienne. — MACKAR, 22, passage des Panoramas.

* * *

Pianos. — HERZ, 4, rue Clary. — KRIEGELSTEIN, 5, rue Meyerber.

* * *

Luthiers. — DEHOMMAIS & GERMAIN, 12, rue Croix-des-Petits-Champs.

* * *

Harmonicas. — LEROUX, 26, galerie Vero-Dodat. — MAYER-MARIX, 48, galerie des Panoramas. — VEISER & NEUMANN, 37, passage Jouffroy.

Livres, Estampes, Tableaux et Experts.

Livres anciens. — FONTAINE, 35, passage des Panoramas.

* * *

Paléographes et Experts d'antiques. — CHARAVAY, 51, rue de Seine. — HOFFMANN, 33, quai Voltaire.

* * *

Estampes et Gravures. — RAPILLY, 5, quai Malaquais.

* * *

Experts de tableaux. — HARO, 14, rue Visconti. — GAUDOUIN, 42, rue Le Peletier.

Photographes, Produits et Accessoires.

Photographe. — PIERRE PETIT, 17, place Cadet.

* * *

Produits photographiques. — L. PUECH, 21, place de la Madeleine. — CARETTE, 31, rue d'Enghien. — MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

* * *

Albums photographiques. — MARX, 3, rue des Archives.

* * *

Appareils de photographie. — GILLES FRÈRES, rue Neuve-Fontaine-Saint-Georges. — RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.

AMEUBLEMENT

Ameublement. — BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne. — ALEXANDRE JEUNE, 93, faubourg Saint-Antoine. — DAMON NAMUR & Cᵉ, 74, rue faub. Saint-Antoine.

* * *

Tapissier. — HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du Temple.

* * *

Meubles d'art. — DORANGE, 59, passage Choiseul. — DROUARD, 16, rue de Lyon. — GUERET FRÈRES, 216, rue Lafayette.

* * *

Vitraux d'appartements. — ANGLADE, 55, boul. Montparnasse. — OUDINOT, 6, rue de la Grande-Chaumière. — NICOD, 6, rue du Regard.

* * *

Carrelage mosaïque. — FACCHINA, 2 *bis*, rue Legendre.

Chauffage.

Articles de chauffage. — G. DELAROCHE FILS, 41, Grenelle-Saint-Germain. — CUAU AINÉ & Cᵉ, 76, boulevard Beaumarchais. — E. DELAROCHE & NEVEUX, 22, rue Bertrand. — POELE MOBILE, 6, place de l'Opéra.

* * *

Chauffage. — PIERRON, 72, rue du Théâtre, à Grenelle.

COSTUME — MODES

Dentelles, Broderies, Modes Lingerie.

Dentelles et Guipures. — CHEVREUX-AUBERTOT, 7, boul. Poissonnière. — HERVIEUX & POTARD, 27, boulevard des Italiens.

* * *

Broderies. — ABEL, 13, r. Vivienne. — A. ALEXANDRE, 7, rue du 4 Septembre. — EYMERY, 12, rue de la Paix. — CHARAVEL, 98, r. Richelieu. — Vᵉ CALVET, 19, rue Merode. — CROUVEZIER, 24, rue du Sentier. — DALTROFF, 40, rue d'Aboukir. — DUBUS, 82, rue Bonaparte. — HELBRONNER, 36, rue Notre-Dame-des-Petits-Champs. — HUSSON-HEMMERLÉ, 151, boulevard Sébastopol. — KRIECH-GAWER, 3, rue du Vieux-Colombier. — LEMAIRE, 38, rue des Jeûneurs. — PENOU, 32, rue Abbatucci. — PEUCHERIN, 44, rue Sainte-Anne. — Mᵐᵉ ROCHE, 6, rue Bleue. — Mᵐᵉ TRIGOULET, 17, rue de la Monnaie.

* * *

Modes. — DUFOURMENTELLE, 30, boulevard des Italiens. — ISABELLE, 5, rue de la Paix. — LUCY HOCQUET, 9, boulevard des Capucines.

* * *

Lingerie de High-Life. — GHARVET, 25, place Vendôme. — DOUCET, 21, rue de la Paix. — PILZER & HARSON, 21, rue de la Paix.

* * *

Corsets. — Mᵐᵉ BILLARD, 4, rue Tronchet.

* * *

Aiguilles et épingles anglaises. — KIRBY-BEARD & Cᵉ, 5, rue Auber.

Gants, Éventails, Parfumeurs.

Gants. — TREFOUSSE & Cᵉ, 63, rue Blanche. — JOUVIN, 23, boulevard des Italiens. — BERTIN, 27, boulevard des Italiens.

* * *

Éventails. — RODIEN, 48, rue de Luxembourg. — ALEXANDRE, 14, boulev. Montmartre. — A. DUJAY, 19, rue de la Paix.

* * *

Parfumeurs. — HOUBIGAND, 19, faub. Saint-Honoré. — PIVER, 10, boul. de Strasbourg. — RIMMEL, 17, boulev. des Italiens. — LUBIN, 55, rue Sainte-Anne. — GUERLAIN, 15, rue de la Paix. — GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout. — SOFFYS, 15, rue Royale.

Tailleurs.

Tailleur pour hommes. — ULMER, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.

* * *

Tailleurs pour dames. — WORTH, 7, r. de la Paix. — CAVALLY, 8, boulev. des Capucines. — LAFERRIÈRE, 28, rue Taitbout. — DECOT, 12, rue de la Paix.

* * *

Culottiers. — PAPY, 205, rue Saint-Honoré. — WASSE, 85, rue Richelieu.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.

* * *

Bonneterie. — MILON aîné, 98, rue Saint-Honoré.

* * *

Bottiers. — BACQUART, 7, place de la Bourse. — CORNAZ, 4, boulevard Malesherbes. — DELAIL, 46, passage Jouffroy.

Costumes, Confections, Nouveautés Cachemires.

Costumes. — MEYER & MORTIMER, 14, r. Halévy.

* * *

Confections, Nouveautés, Cachemires. — GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal. — DUCHÈ-REYREL & Cᵉ, 1, rue des Petits-Pères. — NORMAND père et fils et CHANDON, 82, rue Richelieu. — BOURUET-AUBERTOT, 23, av. de l'Opéra. — AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres. — AU PRINTEMPS, rue du Havre. — AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac. — AUX TROIS QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine. — AU COIN DE RUE, rue Montesquieu.

SPORT

Armuriers. — Escrime.

Armuriers. — GUYOT, 8, r. de Ponthieu. — LAINÉ, 21, rue Rivoli.

* * *

Professeur d'escrime. — D. ROBERT, r. Saint-Marc.

* * *

Arcs et Arbalètes. — VALLOIS, 54, rue Meslay.

Billards (Fabricants et Professeurs de)

Professeurs de billard. — MANGIN, passage des Panoramas. — L. PIOT, au Grand-Café. — VIGNAUX, au Grand-Hôtel.

Billards. — F. GERDERES, 47, r. Fontaine-au-Roi. — BLANCHET, 53, rue de Lanery. — POULLAIN, 72, rue Amelot.

Chevaux, Voitures, Sellerie.

Vente de chevaux. — LYON-CHERI, 49, rue de Ponthieu. — TATTERSALL FRANÇAIS, 24, r. de Beaujon. — ÉTABLISSEMENT HIPPIQUE, 22, Champs-Elysées. — CRÉMIEUX & MAYER, 16, rue de Berry. — HAWES, 1, rue de Marignan.

* * *

Voitures. — HENRY BINDER, 31, rue du Colisée. — BINDER aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne. — KELLNER, 109, avenue Malakoff. — MUHLBACHER, 63, aveuue des Champs-Elysées. — THOMAS (Brice), 135, boulevard Haussmann.

* * *

Sellerie. — MILLION, 36, rue de Bondy. — TERRIER, 47, rue de l'Université. — RECK-MORROW, 41, Boissy-d'Anglas. — HERMES, 56, rue Basse-du-Rempart. — LASNE, 45 bis, boulevard Malesherbes. — LEFEVRE, 74, r. Bondy. — RODUWART FRÈRES, 36, avenue des Champs-Elysées.

* * *

Équitation. — MANÈGE DUPHOT, 12, rue Duphot. — MANÈGE LALANNE, Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

* * *

Écuries (Construction d'). — GUILLARD (Stalles et Boxes), 12, faub. Saint-Honoré. — RABOURDIN, 22, faub. Saint-Honoré.

Bateaux, Chasse et Pêche, Chiens.

Bateaux. — WAUTHELET (yoles), 4, boul. Mazas. — TEXIER (voiliers), au Petit-Gennevilliers.

* * *

Chasse et Pêche. — DOCK du campement, 14, boulevard Poissonnière. (Articles de chasse.) — MORICEAU frères, 82, rue de Rivoli. (Ustensiles de pêche. Piéges.) — GÉVELOT. — Armes, ustensiles de chasse, 30, rue Notre-Dame-de-Victoires.

* * *

Chiens. — CH. BOCQUET, 118, avenue d'Yvry. — Gibiers de repeuplement.

* * *

Colliers de chiens. — LOCHET AINÉ & DEBERTRAND, 192, rue Saint-Maur.

* * *

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

ANNONCES

LAMY & E. TROUVAIN, 8, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — Règlement des convois-pompes funèbres et églises. Transports en France et à l'étranger.

ON DEMANDE une lice griffonne de Vendée pur sang. — S'adresser au bureau du journal.

LE CURVIMETRE, instrument de poche pour mesurer les lignes courbes sur cartes géographiques. Adopté par l'Ecole de Saint-Cyr. — En vente chez A. Lassailly, 21, rue de Sèvres. 1 fr. 50 *franco.*

GRAND-HOTEL, 12. boulevard des Capucines. A. Van Hymbeeck, directeur. — 700 chambres et salons depuis 5 fr. par jour. — Trois nouveaux ascenceurs desservent tous les étages (5ᵉ compris) depuis 6 h. du matin jusqu'a 1 h. après minuit. — Déjeuners à 5 fr., servis à des tables particulières (vin, café et liqueurs compris) Dîners à 8 fr. (servis à la table d'hôte du Grand-Hôtel (vin compris). C'est la table la mieux servie de Paris. — Les personnes qui n'habitent pas le Grand-Hôtel y sont admises.

EAU DENTIFRICE et poudre du docteur J. V. Bonn. Supériorité constatée par sa récompense à l'Exposition de Paris, 1867. Efficacité, élégance, économie 40 p. 100. — A Paris, 44, rue des Petites-Ecuries (gros et detail), et dans toutes les maisons détaillant la parfumerie (Paris, province et étranger).

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS, (8ᵉ année), r. de la Chaussée-d'Antin, 18, Paris. Propriété de la Société française financière (anonyme) au capital de trois millions. Est indispensable aux capitalistes et aux rentiers. Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte. Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs. Abonnements : Paris et départements 3 fr. par an. Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr. L'abonn d'un an reçoit en prime gratuite un beau portefeuille financier avec un traité de bourse de 200 pages

LA VELOUTINE est une poudre de riz spéciale préparée au bismuth, par conséquent d'une action salutaire sur la peau. Elle est adhérente et invisible, aussi donne-t-elle au teint une fraîcheur naturelle. Inventeur, Ch. Fay, 9, rue de la Paix. — Se méfier des contrefaçons (jugement du tribunal civil de la Seine, du 8 mai 1875).

CHARBONNIER, fabricant, 376, rue Saint-Honoré, Paris, près la place Vendôme. — Manteaux de ville et de voyage en caoutchouc, casquettes, paletots, chaussures, caoutchouc, réparations. Bottes de marais.

LA POPULAIRE

Compagnie d'Assurances à prime fixe contre les Accidents de Chemins de fer, de Tramways, d'Omnibus, de Voitures et de Bateaux à vapeur omnibus.

Société anonyme au capital de 5,000,000 *de fr. divisé en* 10,000 *Actions de* 500 *fr.*

Émission de 9200 Actions
De 500 Fr.

LIBÉRÉES DE 250 FRANCS

PAYABLES : 125 fr. en souscrivant.
125 fr. à la répartition.

Les autres versements seront appelés par décision du Conseil d'administration et ne seront exigibles que dans les deux mois qui suivront les appels. Ils ne pourront être demandés qu'au cas où les 3/4 au moins du montant des deux premiers versements auraient été absorbés par les sinistres.

Les fonds provenant de la souscription, sauf ceux nécessaires pour l'organisation et les fonds de roulement de la Société, seront déposés à la Banque de France.

OBJET DE LA COMPAGNIE

La Cⁱᵉ d'Assurances « La Populaire » est créée pour effectuer, moyennant une prime unique et annuelle de CINQ francs par personne, quelle qu'elle soit, l'assurance de cette personne contre tous les accidents qui pourraient lui arriver en voyageant : soit en chemins de fer, en tramways, en omnibus, en voitures et en bateaux à vapeur omnibus, ou que pourraient lui occasionner lesdits chemins de fer, omnibus, voitures, etc., circulant sur la voie publique ou ferrée.

La Souscription publique sera ouverte à partir **du 5 Mai 1879.**

A Paris, chez M. G. DARDESPINNE, banquier, 17, rue du Faubourg-Montmartre. En province, chez tous les banquiers correspondants.

Les propositions et les nominations des membres du Conseil d'administration sont réservées à la 2ᵐᵉ Assemblée générale des Actionnaires.

La cote officielle de la Bourse de Paris sera demandée.

On peut dès à présent souscrire en adressant mandats, chèques, billets de banque, titres et coupons échéant en mai (sans commission), par lettres chargées à M. G. DARDESPINNE, banquier, 17, rue du Faubourg-Montmartre, Paris.

Les Statuts et Prospectus de la Compagnie seront expédiés sur demande affranchie.

TIR AUX PIGEONS

TIR DU SAMEDI 26 AVRIL 1879.

Poule handicap, 1 *louis*, 3 *pigeons*, 10 *tireurs* : M. Laniel, 4/5 G. (à 25 mètres 1/2). — *Poule Op., à* 28 *mètres*, 1 *pigeon*, 12 *tireurs* : M. Archdeacon, 5/5 G. — *Même poule*, 19 *tireurs* : MM. le comte de Chateaubriand, 10/10 G.; le capitaine Tart, 9/9. — *Même poule*, 16 *tireurs* : MM. le marquis de Camposagrado, 10/11 G.; Lafond, 9/11. — *Même poule*, 13 *tireurs* : MM. le comte de la Corzana 8/8 G.; le comte de Montesquiou, 7/8. — *Même poule*, 14 *tireurs* : MM. le comte de Montesquiou, 5/7 G.; Lafond, 4/7. — *Poule à* 27 *mètres*, 50 *francs*, 7 *pigeons*, 28 *tireurs* : MM. A. Yeo, 7/7; Laniel, 7/7 1ᵉʳ et 2ᵉ (partagés); le vicomte de Quélen, 7/8 3ᵉ. — *Poule handicap Op.*, 1 *pigeon*, 21 *tireurs* : MM. X..., 9/10 G. (à 24 mètres); le capitaine Tart, 8/10 (à 27 mètres). — *Poule Op., à* 28 *mètres*, 1 *pigeon*, 12 *tireurs* : MM. le vicomte de Martel de Janville, 4/4; de Dorlodot, 4/4 (partagée). — *Poule Op., à C. D., à* 24 *mètres*, 11 *tireurs* : M. Archdeacon, 2/2 G.

Étaient présents :

MM. Pénatel; de Dorlodot; le comte de Lambertye; le comte de la Corzana; le comte H. de Montesquiou; le comte de Chateaubriand; le marquis de Camposagrado; Laniel; de Moismont; Drake del Castillo; Paul Lagarde; de Montgomery; le capitaine Fane; le comte de Castelli; le comte O. de Montesquiou; Lafond; le vicomte de Martel de Janville; le capitaine Tart; A. Yeo; Macalester; le marquis de Caumont-Laforce; le prince Poniatowski; le prince Maurocordato; J. Archdeacon; de Lapeyrère; le vicomte de Quélen; le comte B. de Montesquiou; le comte de Pennautier; le prince de Latour d'Auvergne; le prince de Croy; le comte Lafond; J. de Caraman-Chimay; Casimir-Perrier; Jourdier; Léon Calmer; Hillet; Halfon; le comte du Lau; Van-Buren; Balinsi; de Brusle; le marquis de Croix; Pennelt; Trebort; lord Westbry; le baron de Bussière; le comte M. de Camondo; le comte G. de La Rochefoucault; Ratisbonne; Eleg. Rembictinski; Rigdway; Brinquant; Passy; de Dorlodot; Van Hoobrouck; le comte de Frys-Frysenborg; Lambert; d'Héricourt; le marquis de Castelbajac.



LES MODES PARISIENNES

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette de ville, en toile batiste écrue. — Jupe courte avec un plissé en pareil tissu, qui entoure régulièrement le bas. — Tunique ronde coulissée sur les côtés et formant derrière un charmant retroussis, fixé par quelques points sur des rubans de fil posés en-dessous. Le bord inférieur de cette seconde jupe est agrémenté d'un effilé de fil et d'un biais en toile rayée. — Corsage-jaquette orné d'un gilet en étoffe semblable au biais de la tunique, et de piqûres.

Chapeau en paille noire, garni d'une guirlande de roses plusieurs tons et de rubans de satin rouge-grenat clair et grenat foncé.

Toilette en lainage gris, pour promenade. — Jupe ayant 70 centimètres de traîne; elle est garnie tout autour par deux plissés coupés sur 18 centimètres de hauteur. — Tunique richement ornée dans le bas par deux biais en moire antique rayée; ces biais sont dentelés et superposés. Un flot de rubans moirés est posé dans les retroussis, puis des petits flots, en même ruban, enjolivent le devant du corsage, lequel est garni d'une quille plissée simulant un gilet; la même quille orne le milieu du dos. Un double biais en moire dentelée encadre le bas de la basque, des manches et de l'encolure.

Chapeau en paille teinte beige, orné de soie même ton, de velours rouge caroubier et d'une touffe de violettes et de primevères.

DÉPLACEMENTS.

Arrivée à Paris de MM. :

Le prince Radziwill. — Le vicomte L. de Naquillé. — Le baron d'Auberjon. — Le comte de Lastours. — M. de Gasté. — Le marquis de Rabar. — Le vicomte de Cumont. — Le marquis de Gourjault. — Le vicomte Duffour de Raymond. — Le comte de Saint-Gilles. — Le comte d'Hantecourt. — Le baron de Waldner. — Le comte de Lindemanne. — Le marquis de Bonfils. — Le duc de Saint-Alban.

Le vicomte H. de Blagny, à Caen. — Le baron de Souville, à Poitiers. — Le comte de Baillet, à Londres. — Le vicomte de Jumilhac, à Saumur. — Le comte H. de la Rochefoucauld, à Quillan. — M. de Tinguy, à Nantes.

DÉCÈS

Mmes Pothuau. — De Negroni. — Veuve de Frémicourt. — Texier de la Pommeraye. — David d'Angers. — Mlle de Surville. — MM. du Teil du Havelt. — V. de Vaugelas. — Blin de Belin. — De Polinière. — Le cardinal Morochini.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lefranc.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 26.
SAMEDI, 10 MAI 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.;—6 mois, **15** fr.;—un an, **30** fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, **2** fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



LE HABLE D'AULT. (Chasse illustrée.)

CHRONIQUE

Si le marquis de Dangeau, cet historiographe attitré de Louis XIV, vivait encore, et que sa noble plume ne consentît, comme au temps du roi Soleil, à reproduire que les faits et gestes des grands de la terre, ils serait obligé de quitter le sol trop démocratique de notre France et de franchir la frontière pour trouver des sujets dignes de lui. Mais, il pourrait à son gré se rendre en Angleterre, où l'on acclame le retour de Victoria, reine de la Grande-Bretage, et impératrice des Indes; en Hollande, où le bon peuple et le beau pays odieusement traités par Voltaire (canaux, canards, canailles! disait-il en parlant d'eux) célèbre avec un véritable enthousiasme le mariage d'une jeune reine avec un vieux roi; en Autriche, où une grande nation, formée de vingt races diverses, fête depuis un mois, les *noces d'argent* d'un empereur que chacun aime et vénère, et d'une impératrice qui sut, en arrivant dans ses nouveaux États, séduire le cœur de ses sujets tout aussi bien que celui de «son auguste époux,» comme on dit dans la chancellerie.

Celle qu'on appelle à Vienne Kaiserine *Elisabeth*, et dont nous avons vu le portrait — tiré à des millions d'exemplaires — dans les palais des princes et dans les chaumières des plus humbles paysans de la Hongrie, de la Bohême, du Tyrol et du vieil Archiduché d'Autriche, est certainement une des princesses dont on a le plus parlé depuis un quart de siècle.

Fille de la maison royale de Bavière, Élisabeth, par son caractère, par ses mœurs et par sa vie, se rapproche beaucoup plus de l'Angleterre que de l'Allemagne. Sœur de cette reine de Naples qui fut, hélas! au moment suprême, le seul homme de son royaume, et dont la petite main tint haut et ferme, sur les remparts de Gaëte, le drapeau napolitain prêt à sombrer pour toujours, l'Impératrice et Reine a du sang d'amazone dans ses veines généreuses, comme elle a dans l'âme ce je ne sais quoi d'audacieux qui fait les héroïnes. Je ne sais rien de plus soudain que les résolutions de cet esprit intrépide et aventureux. On croit la femme de l'empereur en simple déplacement sous les beaux ombrages de Schœnbrunn, ou dans les adorables vallées d'Ischl, et l'on apprend qu'elle est venue passer un mois ou deux dans quelque château normand, et qu'elle fait une pleine eau dans la Manche — à moins pourtant qu'elle n'ait préféré l'âpre sauvagerie de quelque comté anglais, et qu'elle ne suive, bien campée sur les reins d'un hunter robuste, la voie d'un renard et la voix des chiens.

La fête des noces d'argent de ces souverains, — qui ont encore du prestige, quand, partout ailleurs, le prestige semble mourir, — a eu son écho en France, et les toasts du banquet parisien qui a réuni dans les salons de l'Hôtel Continental la fleur de la colonie autrichienne, ont porté à cet heureux couple, acclamé par ses peuples, l'hommage et les vœux d'une fidélité que n'affaiblit point la distance.

* * *

Les fêtes mondaines, en ces derniers soirs d'une saison qui penche sur son déclin, et dont on peut déjà prévoir le terme final, se mélangent presque partout d'un élément littéraire qui leur donne une saveur nouvelle et un attrait plus piquant.

Jeudi, 1er mai, dans un salon où le monde artiste et lettré a reçu tout l'hiver la plus cordiale et la plus large hospitalité, chez Mme Breton, femme d'un des sympathiques directeurs de la maison Hachette, les deux sœurs Samary, la blonde et la brune, ont fait merveille dans une pièce inédite de Verconsin : « *Laquelle?* » Il serait vraiment difficile de mieux dire. La brune a des grâces languissantes et une beauté sérieuse, et la diction et l'air qu'il faut pour faire valoir le côté sentimental d'un rôle, et la passion de certains personnages de notre scène moderne, passion brûlante, mais contenue et réservée, calme, comme certains lacs, à force d'être profonde. L'autre, la blonde, la pensionnaire de la Comédie-Française, Jeanne aux cheveux d'or, aux yeux de pervenche, aux dents de perle, au rire argentin et à la voix sonore, dont les joues font penser « à une jatte de lait sur laquelle on aurait jeté des feuilles de roses, » a une verve enragée et un entrain diabolique. Sa jupe frétillante brûle les planches. Molière n'eut jamais de soubrette plus vive, plus accorte et mieux embouchée. Très applaudie dans la petite pièce de Verconsin, Mlle Samary l'a été plus chaleureusement encore dans un duo de Regnard finement détaillé et nuancé par elle et par M. Joanne, fils de l'auteur de tant de *Guides* célèbres, et dans un monologue de M. Pailleron, très lestement troussé par le poète, et très lestement enlevé par l'artiste.

M. Mounet-Sully ajoutait encore aux attractions de ce programme. L'Oreste, le Hernani et le Ruy-Blas de la Comédie-Française n'a fait qu'une simple lecture à voix tempérée, sans éclats, sans emportements, sans rouler ses R et ses yeux, et, dans cette gamme apaisée et de *mezzo termine*, comme on dirait en Italie, il a plu extrêmement à ceux qui se contentent d'une diction juste, d'une voix m[illegible]ieuse et pleine, d'une émotion qui se possède, et d'une passion qui se contient. Il est inutile de pousser jusqu'à l'épilepsie pour trouver la passion. On peut la rencontrer en chemin.

* * *

Ce ne sont point les occasions qui manquent au chroniqueur pour parler du Cercle de France international. Il tend, en effet, à occuper dans la vie élégante une position de plus en plus prépondérante; je n'en connais point, à l'heure présente, qui ouvre ses portes d'une main plus hospitalière, et qui mette plus de grâce à convier les membres des autres grands clubs parisiens aux fêtes qu'il se donne, et qu'il donne aux autres. Plus d'une fois déjà nos lecteurs ont pu voir son nom dans les pages de cette histoire de notre temps que nous écrivons ici au jour le jour. Nous avons essayé de retracer son rôle comme institution nouvelle, et de décrire les splendeurs de son installation grandiose.

Jeudi dernier encore, une foule brillante et cosmopolite se pressait dans son grand hall, aux proportions si harmonieuses, et attendait l'ouverture des portes de la salle à manger, transformée ce soir là en salle de spectacle.

On connaît cette pièce à peu près unique en son genre. C'est un carré long, auquel on a ménagé la hauteur de deux étages, et dont le décor est d'une élégance si sévère. Nous admirions, il y a quelques jours, pendant les passes des quatre champions au tournoi du billard, la grande cheminée marbre et or d'un si bel effet décoratif, les caissons du plafond avec leurs fresques vives, aux tons clairs et joyeux et la superbe tapisserie Louis XIV, merveille des Gobelins, qui occupe toute la paroi opposée aux fenêtres. Jeudi, une vaste estrade, élevée au fond de la salle, devant la cheminée, élevait suffisamment la scène, bien aménagée avec ses trois entrées, porte du fond et portes latérales, rendant faciles les entrées et les sorties nécessaires à la plus petite opérette comme au plus grand drame. Un rideau de pourpre ajoutait à ces gaietés sa note magnifique.

Deux comédies et une opérette figuraient au programme très attrayant de la petite fête. Aux arrêts, un acte en prose de MM. d'*Au* et *de Rieux*, est une bergerie innocente, un peu fade peut-être pour un menu offert à des hommes. La comédie en vers de M. *Gallet*, Crispin Bartu, est déjà d'un ragoût plus épicé, et Mlle Hortense Damain et les deux Coquelin n'étaient pas gens à la dessaler. On a beaucoup ri. Nous avons revu, et avec un réel plaisir, dans cette jolie saynette fort bien venue, la charmante Volsy, qui traversa jadis comme une apparition souriante la scène de l'Odéon, trop vaste pour elle. Nous nous rappellerons toujours l'impression qu'elle produisit sur nous dans l'Achille a Syros, de M. *Théodore de Banville*. Légère et diaphane, elle semblait voltiger à travers le drame, et nous avions toujours peur qu'un souffle venu des coulisses ne nous l'enlevât tout à coup. Un peu faible, elle avait toutes les séductions de la faiblesse. Je ne sais si sa voix portait jusqu'aux extrémités de la salle, mais que les vers murmurés par cette bouche harmonieuse résonnaient doucement dans l'oreille — et dans l'âme — des *Messieurs de l'Orchestre!* Aujourd'hui, la jeune enchanteresse rassure ceux qui tremblaient pour elle; les formes vaporeuses se sont arrêtées et précisées, et la sylphide est devenue femme, tout en restant belle. La Grâce n'est plus maigre.

L'opérette de MM. *Leterrier* et *Vanloo* a été le homard à l'américaine de ce souper de garçons. Rien n'y manquait; ni la sauce ni le poisson; ni le cognac, ni le poivre rouge. M. *Chabrier* n'aurait pas eu besoin de le « réchauffer des sons de sa musique, » comme disait jadis Nicolas Boileau, car ni Mlle Jane Hading, avec son beau sourire, ni Mme Réval avec son œil plein de trouble et de malice ne sont femmes à rien laisser refroidir. Elles savent, j'en suis sûr tout servir à point. — Cette pièce piquante et provocante s'appelle : Une éducation manquée. » Mais celle de nos deux ingénues me semble avoir été moins négligée et je ne vois pas trop, en suivant leur jeu, ce qui peut bien leur rester à apprendre. Grâce à elle, cette jolie soirée a fini par un point d'orgue, auquel nous a conduit un *crescendo* savant et qui ne s'est point un seul instant ralenti. M. *Chabrier*, l'auteur de la partition, tenait le piano, et il a joué de mémoire depuis la première note jusqu'à la dernière, toute son œuvre très animée, très vivante, et dans laquelle nous avons applaudi vingt passages charmants.

* * *

Les amateurs de la belle peinture, et, en ce moment, ils sont nombreux à Paris, peuvent avoir une bonne fortune rare: nous ne voulons point qu'ils en ignorent. Il leur suffira, pour en jouir, d'aller au cercle artistique de la rue Vivienne.

Le cercle de la rue Vivienne n'est pas né d'hier. Le simple droit d'aînesse lui donnerait le pas sur la plupart des établissements du même genre, qui pullulent aujourd'hui dans Paris.

Son origine remonte à 1840, et il eut pour fondateur et pour président le duc d'Orléans, l'aîné des fils du roi Louis-Philippe. C'était un grand club militaire, réservé aux officiers supérieurs de notre armée. Ceux qui ne résidaient point à Paris étaient certains de trouver là, quand ils y venaient, un lieu de réunion agréable où l'on avait rassemblé pour eux tous les éléments d'une vie confortable, que rendait plus agréable encore cette franche camaraderie, que l'on ne trouve plus guère aujourd'hui que sous le drapeau.

La révolution de 1848 emporta le Club militaire, avec l'établissement de Juillet, et il fut remplacé par un café, le Grand café de l'Europe.

En 1869, notre vieil ami et très excellent confrère, Léon Bertrand, grand chasseur devant Dieu, rédacteur des articles de turf, et de sport au *Journal des Débats*, « *l'homme à la voix de fer* » dont les notes de baryton sonnaient comme un cuivre, et qui cassait les carreaux rien qu'en chantant ses fanfares, y établit le Derby Club, que fréquentèrent tous les sportsmen parisiens.

1870 arriva, et, avec cette année fatale arrivèrent aussi les uhlans, et le malheur sous toutes ses formes, Le champ de bataille remplaça le turf, et les amusants déduits de la chasse cédèrent le pas

au jeu sanglant de la guerre. Le Derby-Club disparut et Léon Bertrand alla découpler ses chiens chez le Khédive — qui n'avait pas encore fait faillite.

En 1871, quand l'Allemagne eut imposé la paix à notre patrie mutilée, le duc de Larochefoucauld-Bisaccia sous-loua le beau local de la rue Vivienne et fonda le Cercle-Français. Le duc, en essayant cette création nouvelle, obéissait à une pensée louable. Il se proposait un but que tous les bons esprits auraient été heureux de lui voir atteindre. Il voulait arriver à une fusion sincère, loyale et complète entre l'aristocratie et la bourgeoisie. Le faubourg Saint-Germain devait passer l'eau et se rapprocher du boulevard Montmartre. Les feuilles d'ache des marquis, les perles des comtes, les tortils de barons et le chapeau à plumes des anciens pairs de France étaient conviés à un *meeting* quotidien avec les gros bonnets de la finance, du commerce et de l'industrie. Mais il paraît que ces relations assidues des tournisseurs avec leurs clients ne laissèrent point que de présenter quelques inconvénients. Après un essai loyal, mais infructueux, l'aristocratie rentra dans ses hôtels et le commerce dans ses boutiques.

En 1874, le Cercle-Français s'appela le Cercle de France et redevint le cercle noble par excellence. On vit se succéder trois présidences des plus titrées : le duc de Larochoucauld, déjà nommé, le marquis de Pommereu et le marquis de Verteillac. La présidence du marquis de Pommereu fut particulièrement fastueuse. Tous les habitués de ce grand cercle se rappellent encore les fêtes superbes pour lesquelles ce magnifique seigneur faisait venir de son garde-meuble ces fameux candélabres d'argent massif que cinq hommes vigoureux ne pouvaient porter qu'à peine.

En 1878, le Cercle de France quitta la rue Vivienne pour le boulevard des Capucines, et à la suite de négociations intervenues entre son président, le marquis de Verteillac et M. Émile Dupressoir, le *Cercle de France* devint le Cercle international de France. Le comité, et la plupart des membres suivirent leur président.

* * *

Un nouveau cercle, le Cercle artistique, vient de s'établir dans ces vastes appartements, d'une distribution si parfaitement étendue, de proportions si justes et si vastes à la fois, et si bien faits pour le déploiement et les pompes de la grande existence. Les peintres en forment l'appoint le plus considérable, et nous y verrons bientôt une exposition d'un sérieux intérêt. M. Cristy, son intelligent directeur, sait qu'un titre oblige, et il ne faillira point à son devoir.

* * *

Le Cercle artistique a voulu placer son début sous le patronage d'une pensée généreuse et bienfaisante. Grâce au concours dévoué d'un riche amateur, M. Norbert Vuy, possesseur d'une nombreuse et intéressante collection, il exhibe, au profit des inondés de Szegedin, une des plus merveilleuses toiles de l'école italienne. Au dire de tous les maîtres, la Danaé recevant la pluie d'or, piquante incarnation de Jupiter, a le droit d'être placée au premier rang parmi les chefs-d'œuvre. La beauté des formes, la magie de la couleur, la profondeur de l'expression frappent les plus indifférents. Le trouble du regard vivant, le charme du sourire, le naturel de la pose, la grâce de l'attitude emportent tous les suffrages et ravissent tous les juges. Ajoutons la magie d'un éclairage savamment calculé, qui double encore la puissance de l'effet, et nous comprendrons le vœu indiscret mais sincère d'un amateur enthousiaste, qui regrettait le temps des métamorphoses.

Louis Énault.

CONCOURS LITTÉRAIRE

INTERNATIONAL (*)

Proposé par le Comité du GRAND TOURNOI de 1878.

Devise : *Spes incitat opus.*
(L'espérance encourage le travail.)

PRÉROGATIVES DU JEU D'ÉCHECS

Sustinet ingenium, vires, animam que docendo.
Il développe l'esprit, les forces et l'âme, et instruit en même temps.

On a bien souvent retracé les prérogatives du jeu d'Échecs ; quelques écrivains, même avec de si brillantes couleurs, que, traiter ce sujet après eux, semble n'être, au premier abord, que la répétition d'idées antérieurement émises, une œuvre entièrement dénuée d'intérêt, et par conséquent inutile. Il y a, cependant, certaines considérations sur lesquelles ces écrivains se sont très légèrement arrêtés, que plusieurs d'entre eux même ont passées sous silence et qui méritent assurément l'attention et l'examen de tout homme sérieux : je veux parler principalement des observations relatives à l'influence des Échecs sur les facultés intellectuelles et physiques. J'ai cru qu'il était utile, pour présenter dans cet essai un ensemble complet des priviléges de l'Échiquier, de reproduire une fois de plus les plus importantes remarques de son influence sur les dispositions de l'âme, et afin de procéder avec ordre, j'ai divisé cette dissertation en trois parties, savoir :

1° Influence des Échecs sur les facultés de l'âme;
2° Influence des Échecs sur les facultés de l'esprit;
3° Influence des Échecs sur les facultés du corps.

Influence des Échecs sur les facultés de l'âme.

Si les personnes sérieuses, mais étrangères à la connaissance du jeu d'Échecs, consentaient à en apprendre la marche et à contrôler quelque peu les considérations présentées par les admirateurs de ce jeu, elles s'empresseraient de vérifier l'influence que ces admirateurs lui attribuent sur les facultés de l'âme et les dispositions morales, ne tarderaient pas à reconnaître l'exactitude de leur affirmation, et à se mettre au rang des enthousiastes.

Dans cette vie de labeurs et d'épreuves auxquels l'humanité tout entière est soumise, auxquels n'échappent ni les fortunés du jour, ni les grands du monde, ni les Princes, ni les Rois, quel est le plus précieux trésor? N'est-ce pas celui qui peut procurer un remède à la souffrance, une consolation à l'infortune, quelque calme aux troubles et aux agitations du cœur? N'est-ce pas le talisman qui substitue la force à la faiblesse, le courage à la pusillanimité, qui inspire le sangfroid devant le danger, la patience devant les obstacles, l'impassibilité devant la mort? Eh bien! ce trésor et ce talisman, vous les trouverez en ouvrant un Échiquier. Qu'on ne considère pas cette assertion comme une vaine déclamation, la pure hyperbole d'un cerveau malade. Interrogez n'importe quel amateur d'Échecs. Comme tout homme, il aura certainement subi quelques-unes des impressions dont je viens de parler. Demandez-lui si, dans les jours de douleur et d'affliction, il n'a pas éprouvé le salutaire effet des Échecs. Si, dans ces considérations qui s'adressent à la généralité, il m'était permis de citer le nom de quelques personnes, je révélerai, entre autres, celui de mon plus ancien, de mon plus intime ami, dont les infortunes se répercuteront une à une sur mon âme en la navrant de douleur. Je vous le montrerai luttant avec le désespoir, s'affaissant sous le poids de ses angoisses, inclinant son front brûlant sur celui de sa femme en pleurs, et lui, ne pas trouver une larme pour rafraichir les plaies de son âme. Un ancien compagnon d'armes arrivait-il? vous auriez vu le malheureux presser avec effusion dans ses deux mains celle qu'on lui présentait, les nuages de son front se dissiper à la voix de cet ami qui lui proposait une partie, tout son être se ranimer en disposant les pièces, son regard s'électriser au milieu de ses inspirations, oublier enfin en combattant ses misères et ses peines, et, vainqueur, savourer avec ravissement les joies du triomphe. Chers habitués de la Régence, cette personne, cet ami, vous l'avez tous connu ; vous aussi vous l'aurez plaint.

En parcourant les annales de l'Échiquier, vous y trouveriez d'admirables exemples d'énergie, de patience et de résignation ; vous y verriez un condamné à mort suppliant l'exécuteur des hautes œuvres qui venait le chercher pour le lancer dans l'éternité, de lui permettre, avant de mourir, d'achever sa partie; le grand justicier apparaître alors pour s'informer de la cause du retard, s'intéresser lui-même à la lutte et sauver la vie du criminel vainqueur. Vous y verriez le calife de Bagdad, Al-Amin, occupé à faire une partie d'Échecs avec son premier ministre Hutkar, au moment du siége de sa capitale par Al-Manoun, répondre à l'envoyé qui venait l'informer que sa présence était nécessaire pour ranimer le courage de ses soldats : « Attends un peu, mon brave, je crois tenir un mat en cinq coups. » Et le monarque, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés sur l'Échiquier, absorbé dans ses combinaisons, restait sourd à la voix de son peuple épouvanté, aux instances réitérées de l'envoyé, et finit, après un quart d'heure de méditation, par s'écrier : « Oui, c'est cela, c'est bien cela, Hutkar, tu as perdu. Regarde : Une, deux, trois, quatre, cinq. *échec et mat.* » Et les murs de Bagdad tombaient en même temps que le Roi de son adversaire.

Le jeu d'échecs ne se borne pas à modifier les dispositions et les facultés de l'âme. il en découvre la réalité ; c'est-à-dire qu'il montre le caractère de chaque adversaire, la nature de son humeur et de ses sentiments et la mobilité de ses impressions. De la boite d'échecs, comme de celle de Pandore, s'échappent toutes les variétés d'aptitudes et d'instincts, le courage ainsi que la faiblesse, la douceur comme l'irritation, l'audace et la timidité, la ruse et la sincérité, la réserve et l'ambition, la négligence et la rectitude du jugement, et quelquefois, enfin, planant au-dessus de la scientifique arène, le Génie.

Les qualités, ainsi que les imperfections, se reproduisant sur l'Échiquier, permettent à l'observateur de connaître non seulement le caractère et le talent du joueur, mais même la position de sa partie. Cet air affable, un bonjour cordialement offert à l'arrivant, cette pose magistrale et contemplative, ce demi-sourire, les deux pouces implantés dans les gous ets du gilet, le cigare nonchalamment fumé, amoureusement caressé, la tête se dodelinant avec une certaine grâce, la sollicitude témoignée à l'égard de la famille qui attend son chef, l'appel du garçon pour recevoir les frais, sont autant d'indices d'une position magnifique et considérée comme une victoire assurée.

L'incandescence de la figure, l'animation des traits, l'effarouchement du regard, les fréquentes ondulations du corps, la tabatière à demi-ouverte et voltigeant d'une main à l'autre sans avoir perdu un grain de son contenu, l'insouciance pour les pièces roulant égarées sur la table ou jonchant le parquet, l'oubli d'une consommation, d'une demi-tasse tristement refroidie, les efforts de l'esprit emprisonné dans un mutisme interrompu seulement par quelques admonestations à la galerie, l'oubli d'un gant, d'une canne, quelquefois même d'un chapeau sont des signes d'une partie compromise, désespérée, d'un revers inévitable. Et quand, par un jet lumineux, une inspiration soudaine les rôles viennent à changer, vous verriez changer également ces signes divers en offrant aux spectateurs un des plus amusants tableaux de la comédie humaine.

Le salutaire effet que produisent les échecs sur les dispositions morales suffirait pour expliquer l'enthousiasme de leurs admirateurs. En offrant à l'homme de travail comme à l'homme de loisir une agréable et innocente distraction, le jeu d'échecs est un préservatif contre de funestes penchants, des passions immodérées, contre l'indolence et surtout contre ce fléau terrible qui ravit à la nature ses plus magnifiques enchantements, et plonge les facultés les plus précieuses dans un marasme fatal, l'ennui ; enfin, contre l'irritabilité des sens. Devant l'Échiquier, la colère hésite et se calme, la vengeance suspend ses coups, l'hypocrisie et l'envie leurs ténébreuses machinations, la haine y est inconnue. L'imagination au lieu de s'égarer dans des rêves ambitieux, de se laisser entraîner au gré des passions qui troublent l'esprit et le cœur, concentre ses élans dans les sphères de la Science, et la volonté n'a qu'un but, celui de battre un adversaire dont elle n'exigera pas 5 milliards pour prix de la victoire, mais simplement l'aveu de sa défaite ou la modeste somme de cinquante centimes. Il ne s'ensuit pas, cependant, que le vaincu supporte ses revers avec indifférence, ou l'absence de toute manifestation de futures représailles, mais il y a-t-il une comparaison possible entre les résultats d'un revers aux échecs, avec les désastres auxquels on s'expose sur un tapis vert.

(*A suivre.*)

Delannoy.

(*) Nous publions aujourd'hui la première partie d'un article de notre vieil ami M. Delannoy, article qui vient d'obtenir le prix comme le plus littéraire des envois faits au Concours de 1878. R.

ÉCHECS

PARTIE N° 40.

Partie à pion et deux traits (*a*.

Blancs. M. GIROD.	Noirs. M. DE BEZKROVNY.
	Otez le P F R des noirs.
1. P 4 R	
2. P 4 D	2. P 3 R (*b*
3. F 3 D	3. P 4 F D (*c*
4. P 5 R	4. P 3 C R
5. P 4 T R	5. P pr P
6. P 4 F R (*d*	6. C 2 R
7. D 4 C R	7. F 2 C R
8. P 5 T R	8. R 2 F R
9. C 3 F R	9. C 3 F D
10. P pr P éch.	10. P pr P
11. C 5 C R éch.	11. R 1 C
12. T pr T éch.	12. F pr T
13. D 4 T R	13. F 2 C R
14. F pr P	14. C pr F
15. D 7 T R éch.	15. R 1 F
16. D pr C	16. D 2 R
17. C 7 T éch. (*e*	17. R 1 C
18. C 6 F éch.	18. R 1 F
19. P 4 C R	19. F pr C
20. D pr F éch. (*f*	20. D pr D
21. P pr D	21. R 2 F R
22. P 5 C R	22. P 4 D
23. C 2 D	23. P 4 R
24. C 3 F R	24. P 5 R
25. C 4 T	25. F 5 C R (*g*
26. R 2 F R	26. C 5 C D
27. F 2 D	27. P 6 R éch.
28. R 3 C R	28. C pr P F D
29. R pr F	29. P pr F
30. C 5 F R (*h*	30. C pr T
31. C 6 T éch.	31. R 1 F (*i*
32. P 6 C R	32. P fait D éch.
33. R 5 C R	33. R 1 R (*j*
34. P 7 C R	34. R 2 D (*k*
35. P 7 F R	35. D 8 R
36. P 8 C R fait D	36. D 2 R éch.
37. R 6 C R	37. T pr D (*l* éch.
38. P pr T fait D	38. D 3 R (*m* éch.
39. D pr D	39. R pr D
40. P 5 F éch.	40. R 2 D
41. P 6 F	41. P 6 D
42. C 4 C	42. P 7 D
43. C 2 F	43. C 7 F
44. P 7 F (*n*	

Les noirs abandonnent.

NOTES.

a) Jouée dans le dernier tournoi handicap à la Régence.

b) Nous avons une préférence pour la défense C 3 F D qui développe mieux le jeu des noirs. Ex. : 2. C 3 F D. — 3. P 5 R — P 4 D. — 4. F 3 D — F 3 R.

c) Ce sacrifice n'est pas correct; les blancs pouvaient prendre le pion et le défendre après par F 3 R.

d) Ces deux derniers coups sont bons. Les blancs sont obligés de défendre leur pion contre l'échec de D 4 T D.

e) Prématuré, il fallait jouer C 2 D pour l'amener à 4 R où il décidera promptement du gain de la partie.

f) Faible. Les blancs ont brillamment commencé l'attaque mais ne la poursuivent pas jusqu'au bout Il fallait jouer 20. P pr F — D 2 F. — 21. D 6 T éch. — R 1 R. — 22. P 5 C R — P 4 D. — 23. D 8 T éch. — D 1 F. — 24. D 7 T ou D pr D et gagneront.

g) 25. C 5 C D gagnait pour ainsi dire sur le coup.

h) Les blancs n'ont plus d'autre ressource. Les noirs menacent de C 6 D éch. coup gagnant.

i) Mieux valait 31. R 3 C. — 32. P 5 F éch. — R 2 T et les blancs n'ont plus rien à faire.

j) Et pour quoi pas D 8 C éch. ? et quoique fassent les blancs, les noirs poussent leur pion à dame.

k) Ici encore D 8 C éch. gagne ex. : 34. D 8 C éch. — 35. R 5 F. — 36. P 6 D etc.

l) Le coup juste était 37. D 3 R éch. — 38. R 2 C — T pr D éch. — 39. P pr D fait D — D pr D éch. — 40. C ou R pr D — P 6 D et gagneront.

m) Nous aimons un peu mieux D 1 R éch.

n) Le talent de M. Bezkrowny est bien connu de nos lecteurs. Assurément il croyait cette fin de partie gagnée et a négligé de la terminer dans son style ordinaire.

PARTIE N° 41 (*a*.

Blancs. M. ROSENTHAL.	Noirs. M. LÉVY.
Otez la T D	
1. P 4 R	1. P 4 D (*b*
2. P pr P	2. D pr P
3. C 3 F D	3. D 4 T (*c*
4. F 4 F	4. P 3 F D
5. P 4 D	5. P 3 R (*d*
6. C 3 F R	6. F 3 D
7. Roq.	7. P 3 T R (*e*
8. C 4 R	8. D 2 F D
9. T 1 R	9. C 2 R
10. C 5 R	10. F pr C (*f*
11. P pr F	11. C 4 F
12. P 4 C R	12. C 5 T
13. C 6 D éch.	13. R 2 R
14. F 4 F R	14. P 4 C D
15. F 3 C D	15. T 1 D (*g*
16. F 3 C R	16. C 3 C
17. P 4 T R	17. R 1 F
18. P 5 T	18. C 2 R
19. D 3 F R	19. C 4 D
20 D 4 R	20. R 1 C
21. P 4 F D	21. P pr P
22. F 2 F	22. P 4 F R
23. P pr P en pass.	23. C pr P
24. D 6 C	24. T pr C
25. P 5 C	25. D 2 F (*h*
26. P pr C	26. D pr D
27. P pr D	27. T 7 D (*i*
28. P 7 F éch.	28. R 1 F
29. T 1 D !	29. C 2 D (*j*
30. T pr T	30. P 4 R
31. F pr P	

Les noirs abandonnent.

NOTES.

a) Jouée le 30 mars dernier à la Régence.

b) Ce début est bon quand on reçoit avantage du cavalier; car alors le C D n'est plus là pour chasser la dame et lui faire perdre des temps, mais en recevant avantage de la tour on doit éviter cette ouverture ainsi d'ailleurs que dans la partie à but.

c) La dame n'est pas bien placée là. Nous aimons mieux D 1 D.

d) 6. F 4 F R était nécessaire avant P 3 R pour ne pas enfermer le jeu.

e) Il fallait jouer immédiatement C 3 F R.

f) Nous préférons 10. C 2 D suivi de 11. C 3 F R.

g) Si 15. P 4 F D. — 16. F 3 C R.

h) Si 25. P pr P. — 26. P 6 T — D 2 F R meil. (les blancs menaçaient F pr T). — 27. P 7 T éch. — C pr P meil. — 28. D pr C éch. — R 1 F. — 29. F pr T éch. — R 1 R. — 30. F 6 C R et gagnent.

i) Le seul coup était 27. T 2 D. — 28. P 7 F éch. (A) — T pr P. — 29. P pr T éch. — R pr P et les noirs ont un petit avantage.

A

28. T pr P — T 8 D éch. — 29. F pr T — F pr T. — 30. P 7 F éch. — F pr P mieux.

j) Il est visible que les noirs ne peuvent pas sauver la tour et si 29. T pr T éch. — 30. F pr T — R 2 R. — 31. F 6 D éch. et gagnent.

Solution du problème n° 39 par M. Richards.

1. $\frac{\text{F 3 C D}}{\text{R 4 C}}$; 2. $\frac{\text{F 1 D}}{\text{R 5 C}}$; 3. $\frac{\text{F 2 R}}{\text{R 4 C}}$; 4. $\frac{\text{R 3 F éch. déc. et mat.}}{}$

Solutions justes :

Mme Anna Janet; MM. Rnoy, Frau et Guinet, de Lyon; Barré, Paul Morpurgo, C. de Turpin, Najotte, C. de G., de Madrazo, Desglas.

NOUVELLES

Voici le nom des trois lauréats couronnés dans le Concours litteraire :

1° M. Alph. Delannoy. Devise : *Spes incitat opus ;*

2° M. Laquière, capitaine d'artillerie à Blidah (Algérie). Devise : *Par les rois fainéants périssent les dynasties ;*

3° M. Johannes Metger, à Gocttingen (Hanovre). Devise : *Théôu cn gounaïci keïtai.*

Nous donnerons dans le prochain numéro le nom des autres concurrents avec leurs devises. Aujourd'hui, nous nous contenterons de faire remarquer une particularité assez curieuse : c'est que les trois auteurs couronnés habitent tous en dehors de la France.

— Le match entre MM. de Bezkrovny et Camille Morel est commencé à la Régence. Mardi a eu lieu la première partie qui a été gagnée par M. Morel. M. de Bezkrovny avait le trait et a joué un gambit du centre. La partie a duré environ deux heures et demie.

— Dans le tournoi du gambit Evans, les chances sont pour le 1er pris : MM. Bezkrovny, de la 1re classe ; Najotte, de la 2e, et Vié, de la 3e.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Georges Walker, qui vient de s'éteindre à l'âge de 76 ans. Ce fut, après Staunton, le plus grand théoricien de l'Angleterre, et nous ne croyons pas qu'aucun auteur échiquéen laisse derrière lui un nombre aussi considérable d'ouvrages. Contemporain de La Bourdonnais, de Mac Donnell, de Saint-Amant, etc., il s'était depuis une vingtaine d'années au moins retiré de l'arène. Comme joueur, il parvint presque à la première force ; mais c'est comme écrivain surtout qu'il était estimé du monde entier. Son élégance et sa finesse étaient devenues proverbiales. Ce fut avec lui qu'à son lit de mort La Bourdonnais joua et perdit sa dernière partie, en lui rendant pion et trait.

CORRESPONDANCE.

M. P. Agnollet. — Votre solution du problème n° 40 n'est pas juste. 1er C p P éch. — R 6 R. — 2e T 1 R éch. — C pr T et le mat n'y est pas.

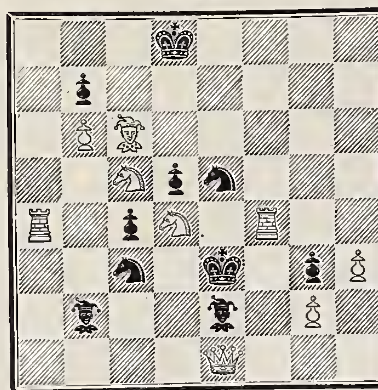
M. Gustave Fridrich. — L'observation que vous avez faite sur la partie n° 36 dans la note A. Vous me faites observer que les premiers D 4 C R ne peuvent pas exister à cause C pr D quand vous regarderez bien, vous verrez que le C n'est plus à sa place.

Concours international de 1878.

Devise : BALDUR.

PROBLÈME N° 42

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs font mat en cinq coups.

Ce problème qui a pour devise : « *Baldur* », a reçu de la commission un prix spécial de 100 francs, comme étant le plus beau problème de tout le concours.

Nous ne donnerons la solution de ce problème que dans le mois de juin. Le premier amateur qui découvrira soit une démolition, soit une défectuosité sérieuse dans cette composition avant le 28 mai, aura droit à un abonnement d'un an à la *Revue*.

S. ROSENTHAL.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME 24.

Avec un jeu dont la valeur dépend de la position respective des autres cartes, et surtout de la force du jeu de votre partner, vous avez une double difficulté à résoudre : ne pas perdre un temps et ne rien compromettre.

Il est certain que si la première levée n'est pas faite par votre partner, vous serez amené à couper pique presque immédiatement et vous affaiblirez par conséquent votre jeu.

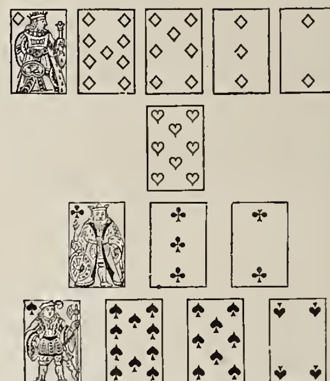
Il faut donc amener vos adversaires à jouer atout s'ils ont les gros pour essayer d'affranchir leur couleur, avec la perspective de les forcer à leur tour à couper les cœurs, si vous êtes obligé dès le début à consacrer un atout à arrêter les piques.

Ce résultat ne peut être atteint qu'en jouant le quatre de cœur, qui vous laisse toujours la direction du coup, soit qu'on revienne à la couleur, soit que l'on rejoue atout ou pique. Votre force à trèfle écarte la supposition d'une attaque dans cette couleur.

Principe. Avec cinq atouts et une couleur cinquième par as et valet, il est permis de faire l'invite à l'as pour rester maître de la direction du jeu et essayer s'il y a lieu d'affranchir la cinquième carte de la couleur longue.

PROBLÈME N° 25.

Carreau retourne.



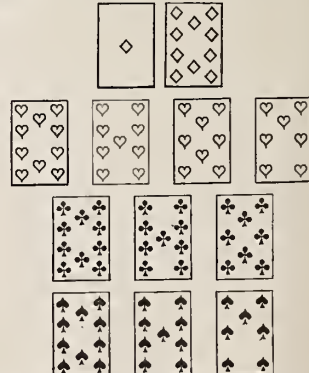
Deuxième à jouer. Quelle carte mettrez-vous sur le quatre de trèfle.

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 24.

Le seul écart régulier est de : roi, valet, neuf de carreau. Le point de votre adversaire ne peut être dans cette couleur. Une rentrée heureuse vous permettrait d'égaliser la carte parce que vous pourrez laisser filer le sept de carreau et gagner peut-être l'as et la dame de votre adversaire, si une feinte habile lui permet de supposer qu'il vous reste roi et valet de cette couleur.

PROBLÈME DE PIQUET.

Avec



Quel sera votre écart en premier?

ROBERT D'ANTULLY.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 111.

CBD GR LDN CBR FSBH MSD GRMN FPM TDXGR TR LDLHR.

N° 142.

T	EU	N	C	N
V	E	D	F	N
O	E	R	O	O
D	S	IS	R	IT
D	E	N	E	X

N° 113.

CARRÉ MAGIQUE.

A compléter.

	21		10	
7		14		16
	18		2	
1		25		8
	9		11	

Les n°s 112 et 113 s'expliquent l'un par l'autre.

N° 114.

RAIL. SIESTE. EAU. ÉCU. HIER. PÉNÉLOPE.

Ajouter une même lettre à celles qui composent chacun de ces six mots et, au moyen de cette addition, former six autres mots.

N° 115. — MOTS EN LOSANGE.

Consonne. — Département. — Ville du pays normand. — Ce qui revient triplement. — Trois fois en étonnement.

Solutions du 3 mai 1879.

N° 106.

C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais c'est par le cœur qu'on ne s'ennuie pas.

N° 107.

On n'a jamais tout son esprit à côté d'un sot, toute sa bonté à côté d'un méchant, tout son cœur à côté d'un égoïste, toute sa politesse à côté d'un butor.

N° 108.

CARME. MOINE.

N° 109.

C E R I S E
E D I L E
R I V E
I L E
S E
E

N° 110.

E S O P E
S E M U R
O M E G A
P U G E T
E R A T O

Solutions justes :

M. Roger, n°s 101, 102, 103, 104 et 105.

Edme Simonot.

LES CARTES

LE WHIST

Au whist à quatre comme à la partie du mort, autant il faut chercher à gagner la levée quand elle est possible, autant il est essentiel de savoir se résoudre à en perdre deux ou trois quand il est impossible de faire autrement. Alors tout en faisant *la part du feu*, tâchez toujours de ne pas perdre la partie, car

Comme les flots les destins sont changeants,

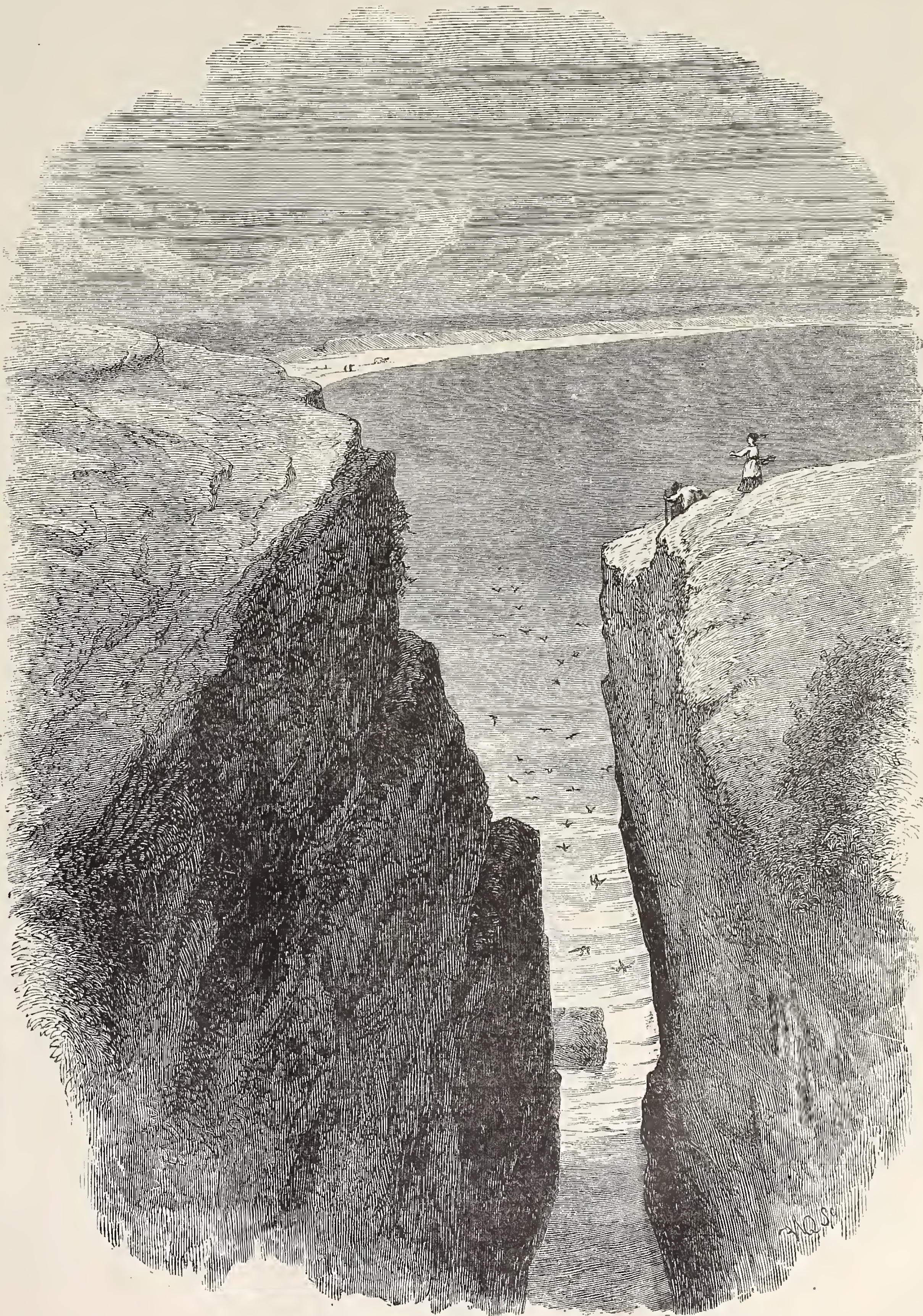
et il est bien rare qu'un coup sauvé par habileté ne soit pas gagné ensuite par un retour de fortune.

De même arriver à la limite extrême du gain sans pouvoir la franchir quand une combinaison meilleure, plus d'attention ou plus de science eussent pu faire gagner, est presque toujours fatal, et je ne saurais compter les parties que j'ai vu perdre quand on avait eu en main tout ce qu'il fallait pour les enlever.

Je dis donc que soit au mort soit à la partie à quatre, lorsque le jeu est mauvais, lourd et embarrassé, il faut *avant tout*, sauver la situation, ne pas jouer des treizièmes ou des cartes maîtresses absolues sur lesquelles l'un des adversaires se défausserait, tandis que l'autre les couperait. Faites votre calcul de levées probables et résignez-vous à perdre ce que vous ne pouvez empêcher; si en voulant trop bien faire, si en tentant une impasse qui eût réussi en un jour de fortune, vous risquez de perdre la partie, abstenez-vous en soigneusement et sachez jeter du lest à la mer pour que votre navire ne périsse pas. Peut-être le coup suivant serez-vous récompensé de vos sacrifices et en tous cas vous conservez l'espoir.

J'aime beaucoup le coup américain qui consiste à ne pas prendre tout d'abord le roi de mon adversaire, et quand j'ai beau jeu d'ailleurs, je le risque invariablement; mais au jour de déveine je joue serré et je ne fais pas de malice contre moi-même.

Old Trick.



LE PURGATOIRE (gravure extraite de l'*Amérique du Nord pittoresque*).

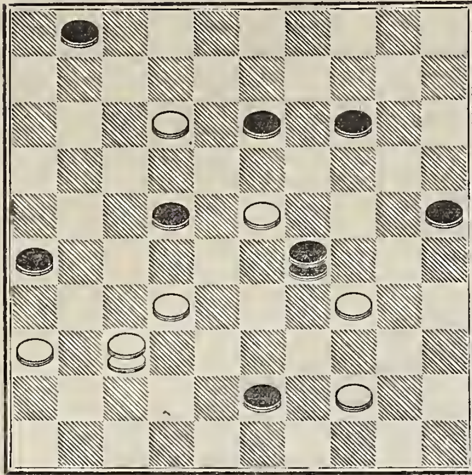
DAMES

PROBLÈME N° 45,

par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.



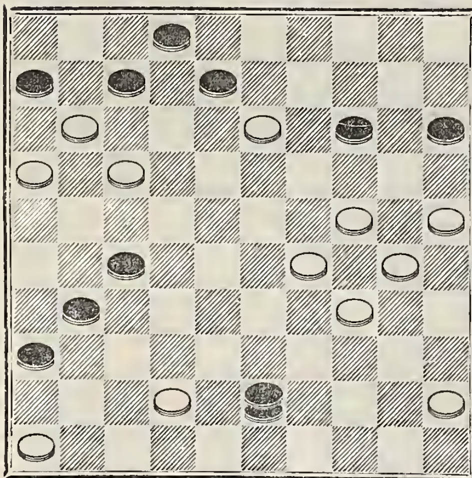
BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

PROBLÈME N° 46,

par M. MAGELLAN.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION DES PROBLÈMES DE DAMES

N° 25, par M. E.

C'est le problème rectifié par D: blanche à case 49 au lieu de P blanc 49.

15 à 10. — 25 à 20. — 49 à 44. — 33 à 29. — 25 à 21. — 36 à 31. — 44 à 50. — D. case 50 prend D. 44. — D. 23. — P. 13. — P. 7. — P. 22. — P. 30. — P. 9. — P. 12. — P. 37 !! Cette prise par la dame blanche de deux Dames et de sept pions est tout à fait extraordinaire, nous engageons nos lecteurs à l'examiner avec soin, car au premier coup-d'œil elle semble impossible.

N° 34, par M. X.

DU DANGER DES LUNETTES.

14 à 10. — 10 à 5. — La D. noire est enfermée.

N° 35, par M. de Gondoncourt.

D. de 2 à 16. — 29 à 23. — 38 à 32 (*ici les noirs prennent à volonté*). 36 à 31. — 30 à 24. — 16 à 49. D. prend 5 pions et se posant à 46 enferme la D. noire.

N° 36, par M. X.

DU DANGER DES LUNETTES.

29 à 24. — 21 à 19. — 41 à 39. — 38 à 35 prend tout.

N° 37, par M. V. Damme.

38 à 32. Ici les noirs ont à choisir entre deux manières de prendre deux pions, mais s'ils prenaient de 10 à 30 ils auraient immédiatement perdu, car les blancs prenant trois pions iraient à dame et l'on jugera de suite que la partie appartient aux blancs. — Les noirs perdent néanmoins en prenant de 27 à 47 faisant dame, mais leur perte ne devient possible que par une combinaison des blancs très-brillante et très-cachée.

48 à 42. — (*Les noirs prennent forcément 4 pions avec leur dame et se placent à la case 19*). 50 à 44 — 34 à 29 — 14 à 1 fait dame prenant quatre pions et une dame, le reste se voit — les noirs ne peuvent éviter la perte de deux pions, et les blancs gagnent facilement.

N° 38, par M. X.

46 à 41 — 39 à 48 — 41 à 5 le reste se voit.

N° 39, par M. Minet.

44 à 40 — 17 à 11 — 26 à 21 — 28 à 22 — 25 à 20 — 29 à 24. — (*Dame noire prend 4 pions et se pose à 29*). 34 à 5 prend 2 dames et 3 pions, le reste se voit.

N° 40, par M. X.

DU DANGER DES LUNETTES.

49 à 44 — 37 à 31 — 31 à 4 prend 3 et fait dame.

N° 41, par M. E.

29 à 27 — 39 à 33 — 20 à 15 — 15 à 13 — 26 à 49 prend 3, le reste se voit.

M. Jacques Risse — Lévy Netter — Cercle d'Uzès — café du commerce à Rouen — amateurs du café de Malte — M. Emile Frau — Mlle Cœlina — Fréchin — Simonot — Renard — Cantineau, *de Bruxelles*.

AUGUSTE JOLIET.

LE BILLARD

GRAND TOURNOI

entre MM. DALY et GARNIER

professeurs de billard américains

et MM. VIGNAUX et PIOT

professeurs français.

Première Partie.

	M. Garnier.	M. Vignaux.		M. Garnier.	M. Vignaux.
1	3	3	14	22	14
2	76	2	15	0	44
3	1	8	16	83	0
4	0	11	17	0	0
5	0	0	18	1	4
6	21	0	19	9	90
7	15	12	20	2	101
8	0	10	21	5	184
9	115	0	22	11	18
10	23	11	23	1	29
11	3	88	24	1	0
12	16	11			
13	6	0		414	600

Moyenne de Garnier, 17 1/4.

Moyenne de Vignaux, 25.

Deuxième Partie.

	M. Piot.	M. Daly.		M. Piot.	M. Daly.
1	2	0	19	17	15
2	22	11	20	12	4
2	30	130	21	5	0
4	93	14	22	8	4
5	7	4	23	0	0
6	1	14	24	6	75
7	0	1	25	2	9
8	1	4	26	4	27
9	24	6	27	2	0
10	42	2	28	77	2
11	2	6	29	8	1
12	11	20	30	15	3
12	8	0	31	2	4
14	24	5	32	28	182
15	17	1	33	88	8
16	0	1			
17	0	2		600	555
18	42	0			

Moyenne de Piot 18 2/11.

Moyenne de Daly 16 9/11.

Troisième Partie.

	M. Garnier.	M. Daly.		M. Garnier.	M. Daly.
1	7	0	13	1	2
2	0	0	14	3	24
3	0	2	15	41	15
4	9	38	16	71	72
5	1	3	17	0	1
6	3	42	18	6	155
7	2	4	16	59	131
8	8	18	20	27	20
9	4	5	21	62	7
10	3	6	22	32	17
11	2	36			
12	44	2		392	600

Moyenne de Garnier 17 9/11.

Moyenne de Daly 27 2/11.

Quatrième Partie.

	M. Vignaux.	M. Piot.		M. Vignaux.	M. Piot.
1	3	2	15	0	7
2	0	0	16	112	2
3	2	3	17	7	5
4	3	29	18	8	7
5	20	60	19	9	14
6	29	7	20	0	0
7	3	9	21	22	7
8	13	0	22	22	4
9	9	4	23	14	6
10	85	8	24	0	41
11	13	3	25	5	40
12	70	2	26	12	0
13	8	4			
14	131	44		600	308

Moyenne de Vignaux 23.

Moyenne de Piot 12 32.

Le tournoi entre MM. Vignaux, Garnier, Piot et Daly, se poursuit au Grand-Hôtel et approche de sa conclusion prévue. Aucun joueur n'est en état de disputer le premier rang à M. Vignaux. Les trois professeurs qui figurent à côté de lui sont difficiles à classer par ordre de mérite. Ils sont tous trois de première force. Chez l'un plus de distinction, de moelleux, de finesse, chez l'autre, de la tenacité et de l'audace. — pendant que le troisième est régulier, précis et connaît les sentiers conduisant à la réunion des billes. Nous remettons à la semaine prochaine l'appréciation générale de ce beau tournoi

Jamais on n'aura vu une partie aussi magnifiquement organisée; cette salle du Grand-Hôtel avec des festons de lumieres, sa riche décoration, ses gradins, convient on ne peut mieux à des exhibitions de ce genre. — A huitaine.

R.

GRAVURES

Le Printemps.

Délicieuse Idylle: vrai bourdonnement de printemps et d'amour. réalité et non réalisme! Croyez-vous que je m'intéresse moins à ce que coûte à la jeune et belle dame le galant seigneur richement vêtu — parce que tous deux sont jeunes, riches et beaux? ou parce qu'ils ont choisi le plus adorable site pour être doucement à deviser et languir? ou parce que le peintre a caressé les détails, respecté les plans, usé d'artifices, déployé du charme et de l'esprit? La nature, ne sachant mieux faire, recommence tous les ans le printemps et l'humanité se retrempe dans la noble sève des jeunes années. Dans l'art, ne peut-on retrouver aussi d'inépuisables beautés en s'inspirant des mêmes lois: qu'est-ce donc que cette manie de chercher l'idéal là où il ne peut y avoir que chaos ou vide?

Nous montrerons prochainement M. Heilbuth dans un genre plus gai et plus familier. Tout est digne d'éloge ici, le dessin et la gravure.

L'Amérique du Nord pittoresque

Voici un ouvrage merveilleux, dont la publication est faite par l'imprimeur-éditeur A. Quantin (ancienne maison Jules Claye), et nous sommes sûrs à l'avance que nos lecteurs apprécieront l'importance de ce travail, dont la partie littéraire, tracée par la plume d'un de nos écrivains autorisés dans ce genre d'ouvrage, s'allie parfaitement au fini des gravures dues au crayon et au burin des artistes émérites américains les plus en vogue de l'autre côté de l'Atlantique.

Le but de cette publication est de dévoiler complètement un pays tres connu — il est vrai — pour ceux qui ont parcouru ses grandes villes et sillonné, avec le chemin de fer et les bateaux à vapeur, les routes ferrées et les grands fleuves de l'intérieur des terres; mais qui est lettre close pour les voyageurs que rien n'attirait dans les montagnes et sur les lacs inexplorés, ou peu faciles à visiter par d'autres que par des gens intrépides, de vrais amateurs de la belle nature et des impressions du sport, sous quelque nature qu'il se présente.

Il suffira d'examiner avec soin les gravures admirables de cet ouvrage de luxe, toutes signées par quelques-uns de ces artistes américains passés dans la science de l'illustration, pour convenir que jusqu'à ce jour on n'a pas encore fait aussi bien dans ce genre. Tous ceux qui connaissent les États-Unis pour y avoir fait un séjour plus ou moins long, s'accordent à reconnaître, de prime abord, les sites que leur représente le dessin. C'est de la photographie gravée par des maîtres.

La Chasse à la hutte dans la baie de la Somme.

La chasse à la hutte telle qu'on la pratique dans tout le pays qui borde la Manche, est sans contredit une des chasses les moins fatigantes et en même temps des plus productives. Cette chasse n'a lieu que la nuit ou le soir. Quand la lune, dans son plein, prêtant à tout ce qui nous entoure des ombres fantastiques, produit par son miroitement sur l'eau les mêmes effets que la lumière sur le diamant, c'est certainement un beau spectacle, qui, à lui seul, vaut bien la peine qu'on change son lit pour une couche un peu plus dure.

Les Commères de Briquebec.

Sans doute elles songent moins à médire du prochain qu'à se communiquer leurs impressions de la fête de dimanche dernier. Nos trois commères sont de belles filles, aux formes potelées, à l'air gai et sympathique, avec leurs costumes pittoresques et leurs grands bonnets plissés; peut-être causent-elles plus qu'elles ne travaillent, mais tel qui leur en ferait un reproche ne serait pas fâché de prendre part à leur conversation.

MUSIQUE

La reprise de Don Juan, annoncée depuis longtemps déjà et toujours retardée pour cause d'indisposition, a enfin eu lieu à l'Opéra, la semaine dernière. Le principal intérêt de la représentation consistait dans la prise de possession du rôle de Don Juan par M. Bouhy. Cet artiste, d'un talent si consciencieux et si correct, mais dont l'organe manque un peu de puissance dans la vaste salle de l'Opéra, comprenait tout le poids de la responsa-

bilité qui lui incombait en abordant un rôle de cette importance, rôle dans lequel un chanteur illustre, momentanément éloigné de la scène française, a su réunir tant de qualités diverses pour en former un tout d'une incomparable perfection.

M. Bouhy, très visiblement ému, n'était pas, le premier soir, en possession de tous ses moyens; cependant, on a pu remarquer et applaudir la correction du style, le soin des moindres détails, le débit ferme, rapide et accentué des récitatifs. Dans le duo avec Zerline, — dont l'*andante* a été pris trop lentement — M. Bouhy a dit la phrase initiale avec beaucoup de sentiment; l'air du second acte, d'une allure si vive a été enlevé avec brio; enfin la fameuse *sérénade* que M. Bouhy a eu e courage de chanter *telle qu'elle est écrite*, a été rendue avec une sobriété, une exactitude rhythmique et une pureté de style fort appréciées des connaisseurs. Les autres rôles étaient tenus par M. Vergnet, un Ottavio qui a chanté le *Prophète* et qui s'en souvient; M. Gailhard, qui faisait ses adieux au public parisien dans le rôle de Leporello; M. Caron, un excellent Masetto; M. Gaspard, un commandeur à la figure de marbre et à la voix de bronze; Mlle Baux, une Donna Elvire dont les charmes devraient enchaîner tous les Don Juan du monde; Mlle Daram, une Zerline bien piquante, qui a parfois des allures de princesse; enfin Mlle Krauss, admirable comme cantatrice et comme comédienne dans le rôle de Donna Anna, Mlle Krauss qui, dans le grand récit du premier acte et dans l'air du quatrième, a soulevé les applaudissements de la salle entière.

Je dois aussi mentionner le grand succès remporté par les artistes de la danse dans le beau divertissement du second acte. Mlles Fonta, A. Merante, Marquet, Fatou, Piron et Roumier ont rivalisé de grâce et de talent.

A propos du divertissement, j'adresserai une question à M. Ch. Lamoureux, l'excellent chef d'orchestre. Pourquoi l'orchestre de l'Opéra exécute-t-il une si déplorable transcription de la *Marche Turque*, de Mozart, alors qu'il existe une très remarquable instrumentation du même morceau par Prosper-Pascal? M. Lamoureux me répondra peut-être qu'il n'a pas osé changer les errements du passé; cela serait une mauvaise raison : en matière d'art, il n'y a rien de si dangereux que les fausses traditions. Je pourrais bien encore faire observer que la première reprise du menuet en *sol mineur* est redite *trois* fois, ce qui est une redondance fâcheuse; mais il paraît que c'est là une exigence de la mise en scène, et chacun sait que devant cette souveraine maîtresse du théâtre la musique doit humblement courber la tête. — Tant pis pour la musique!

Léon Delahaye.

COURRIER DES THÉATRES

Odéon : *Le Voyage de M. Perrichon*, comédie en quatre actes (reprise), de M. Labiche.

(Notre collaborateur Émile Blavet, n'ayant pas pu, par suite d'une indisposition assez grave, assister à la p emière représentation de cette pièce, un de ses amis et confrères en critique a bien voulu, pour cette fois, se charger de le remplacer).

On connaît par cœur le *Voyage de M. Perrichon*, c'est le tableau de l'ingratitude humaine à l'état naïf. Perrichon est sauvé d'une mort certaine par le jeune Armand. Il prend Armand en grippe. Le lendemain Perrichon sauve à son tour (c'est-à-dire croît sauver) le jeune Daniel : il prend Daniel en affection et ne jure plus que par lui. C'est que la vue d'Armand lui rappelle une infériorité, tandis que la vue de Daniel chatouille doucement son amour-propre. « Croyez-moi, dit Daniel à Armand au dernier acte de la pièce, j'ai vécu plus que vous et dans un monde plus avancé. Avant d'obliger un homme, assurez-vous bien d'abord que cet homme n'est pas un imbécile... Un imbécile est incapable de supporter longtemps cette charge écrasante qu'on appelle la reconnaissance. Vous avez sauvé la vie à M. Perrichon, vous croyez peut-être que ce souvenir lui rappelle un grand acte de dévouement? Non! il lui rappelle trois choses : *primo*, qu'il ne sait pas monter à cheval; *secundo*, qu'il a tort de mettre des éperons malgré l'avis de sa femme; *tertio*, qu'il a fait en public une chute ridicule... Aussi, ai-je suivi une marche tout à fait opposée à la votre. Je suis sa joie, son triomphe, son fait d'armes!... Mon ami, retenez bien ceci et surtout gardez-moi ce secret : les hommes ne s'attachent pas à nous en raison des services que nous leur rendons, mais en raison de ceux qu'ils nous rendent. » N'est-ce pas une vérité admirablement observée et formulée dans une scène immortelle?

C'est la Comédie-Française qui devait reprendre ce petit chef-d'œuvre au répertoire du Gymnase. Grâce à des retards que doit bénir M. Duquesnel, c'est l'Odéon qui a eu cette bonne fortune. On a beaucoup applaudi M. Montbars qui, après Geoffroy, abordait le rôle de M. Perrichon. Je ne partage pas l'enthousiasme du public. M. Montbars, qui vient du Palais-Royal, et qui s'y est formé, joue le rôle en dehors, tout en charge, avec des bonds, des éclats de voix grotesques, des gestes fantaisistes, fort comiques sans doute, mais non vrais. M. Perrichon n'est point ce sauteur écervele. C'est un homme grave, pontifiant à l'occasion, une variété de Prudhomme.

C'est par la physionomie, bien plus que par des mouvements de bras et de jambes, que doit se révéler son caractère. Notez que M. Montbars, qui est encore fort jeune, est un excellent acteur, plein de feu, d'entrain, d'intelligence, et qui a tout ce qu'il faut pour jouer Perrichon tel qu'il doit l'être. Il lui suffit pour cela de se modérer, de se contenir, de réfléchir le rôle, de le bien comprendre. Qu'il ne se laisse pas prendre aux éclats de rire qu'il soulève, et aux applaudissements joyeux qui ont accueilli son interprétation excentrique. Cela ne prouve absolument rien. M. Montbars vaut mieux que cette approbation en bloc. Je ne me donnerais pas la peine d'insister comme je le fais, s'il ne s'agissait pas d'un comédien de race, destiné à occuper un jour une place sérieuse dans le théâtre contemporain.

M. Paul joue le rôle de Daniel avec cet esprit mordant qui lui est habituel. Mme Crosnier est amusante dans Mme Perrichon. Mlle Pizos est une charmante ingénue. L'ensemble des autres rôles est satisfaisant. C'est un succès prévu, mais un grand succès.

D.....

CHRONIQUE DU SPORT

L'hiver se montre décidément un locataire incommode et obstiné. Son bail est à terme, depuis longtemps déjà, il a reçu toutes les sommations respectueuses ou légales et s'obstine encore à ne pas déguerpir. Il nous fait des adieux assez maussades, nous n'en tenons pas compte et marchons quand même; c'était la meilleure manière. Enfin, c'est fini, petit à petit Paris a repris sa physionomie du printemps, ce kaléïdéoscope unique dans le monde entier, appartenant beaucoup plutôt au pays des rêves qu'aux domaines de la réalité; justifiant enfin ce vieil axiôme : *Il n'y a que Paris en ce monde et le Paradis dans l'autre.*

Tous les matins de neuf heures à onze heures, le bois de Boulogne, encore désert il y a quinze jours, se peuple, comme par enchantement, d'innombrables chevauchées; cavaliers brillants, amazones gracieuses s'en vont côte à côte, encombrant les deux allées à la mode, soulevant des nuages de poussière. Cette forêt en miniature, où l'on pouvait hier encore s'en aller distraitement en rêvant à... ce que l'on voulait, au fait; est aujourd'hui une promenade où l'observateur voit défiler devant lui tous les mondes si différentiés de Paris. Enfin, le décor est changé, c'est le premier acte de 1879, le rideau est levé, prenez vos places.

Le polo a planté ses piquets sur son terrain habituel; mais il s'est borné à cette démonstration muette contre l'usurpation de la mauvaise saison. Il a bien fait, avec les alternatives de chaud et de froid dont nous étions affligés, un exercice aussi violent devait forcément aboutir à une avalanche de fluxions de poitrine; elles sont mauvaises par le temps qui court. Les adeptes du *polo* se dédommagent comme ils peuvent en se promenant sur leurs *polo-poneys* à la crinière et la queue en brosse; plus le poney est petit, plus le cavalier est grand et mince, plus cela est, comment dirai-je : Ah bast! passez-moi le mot pour cette fois, *chic.*

La mode est une maîtresse capricieuse et tyrannique, elle soumet ses adorateurs à de dures épreuves. J'en appelle à tous les hommes de cheval; on doit être horriblement mal, sur ces petits animaux, n'ayant rien entre les jambes, une encolure longue, comme une lame de couteau, devant soi, roulant dans leurs allures comme un sanglier aux abois, passant dans les jambes des autres chevaux comme des chiens de Terre-Neuve : ce n'est pas précisément une partie de plaisir. Mais que voulez-vous, *polo-poney*, ça dit tout. Le polo est, au reste, un exercice très intéressant, il ne va pas tarder à ouvrir ses séances; nous y reviendrons avec détail, il le mérite.

Les cafés, concerts, ont été, certes, les plus maltraités par ces rigueurs tardives de notre hiver maussade. Par deux fois, ils ont tenté de forcer les lignes ennemies; mais leurs malheureux corps d'armée, décolletés et bras nus, ont été rigoureusement ramenés, transis et grelottants, je ne sais pas s'ils en sont encore revenus.

Le cirque et l'hippodrome se sont suivis à courte échéance et ont l'un et l'autre repris possession de leur territoire légitime. L'hiver a semblé un moment s'avouer vaincu, mais il revient plus menaçant encore; c'est abuser de la permission.

Les samedis du cirque, continuent, jusqu'ici, à être la grande attraction de la semaine, les places sont retenues huit jours à l'avance, on n'y mettrait pas une épingle. Les étoiles nouvelles se succèdent sans interruption avec un succès égal; hier, Mlle Guerra a débuté un cheval bai, complètement dressé et appelé, je crois, à un succès durable. Samedi prochain, on nous annonce les débuts de Mlle Adèle, notre écuyère française ressuscitée, Dieu merci. Je ne vous réponds pas qu'elle ait en mains un instrument digne d'elle; je suis sûr de l'archet, moins du violon, mais vous pouvez en être certain, elle en tirera le meilleur parti possible, son gracieux et charmant talent en ressortira plus indiscutable encore. Ce n'est, d'ailleurs pas son dernier mot, elle nous ménage, d'ici à quelque temps une surprise dont vous entendrez parler.

Jusqu'ici, les honneurs de l'ouverture de la saison ont été pour M. Fillis, je suis heureux de trouver l'occasion de le complimenter d'une nouvelle et très heureuse création; je veux parler de *Waverley*, le cheval qu'il vient de nous montrer récemment. Je n'ai pas à faire ici l'éloge du talent de M. Fillis, ce ne serait, d'ailleurs, pas la première fois, et je tomberais forcément dans des redites. Je tiens seulement à le constater, chaque fois qu'un fait saillant se produit en équitation savante, c'est en France où il faut venir le chercher. M. Fillis est anglais, comme homme, mais comme écuyer je ne sache pas que l'on ait le droit de le revendiquer de l'autre côté de la Manche; en équitation, il est français, absolument français et je le garde. Que voulez-vous, ça m'agace d'entendre toujours parler de l'étranger quand nous avons mieux chez nous. Eh! bien, dans ce pays lointain où on les dresse si bien les chevaux, dans cet Eldorado de l'équitation moderne, je voudrais pouvoir m'y promener avec M. Fillis et trois de ses chevaux au choix. Je mettrai de côté *Simoun*, c'est un joujou; quand vous m'en aurez montré la moitié, j'ôterai mon chapeau, mais jusque-là, je le garde sur la tête. Je suis en équitation comme certains mélomanes de ma connaissance; la musique de Wagner me donne des attaques de nerfs. J'ai horreur de voir un écuyer ou une écuyère se démancher sur sa selle comme le mât d'un navire en détresse, se donner plus de peine pour obtenir un mouvement que l'animal lui-même pour l'exécuter, éventrer un



LE PRINTEMPS, tableau de M. F. Heilbuth, dessin de Jules Lavée, gravure de Mauvaud. (*Monde illustré.*)



Salon de 1876. — **LES COMMÈRES DE BRIQUEBEC**, tableau de M. Beyle. *(Illustration.)*

malheureux cheval pour en obtenir je ne sais pas quoi : Que voulez-vous, j'aime mieux voir scier une voie de bois ou tirer de l'eau d'un puits; c'est la même chose et ça agace moins.

Si j'avais à adresser un reproche à M. Fillis, ce serait parfois de dépenser son talent sur des instruments indignes de lui; enfin de vouloir absolument faire sortir un diamant d'un caillou. C'est temps et peine perdus pour lui et pour le public, il ne s'en aperçoit pas. Ce n'est, au reste, pas le cas ici; *Waverley* est un très joli cheval, excessivement près de sang, s'il n'est pas de pur-sang. Son travail est absolument neuf et tout d'inspiration. L'espace me manque pour le suivre dans tous ses détails, je vous recommanderai seulement son pas espagnol, et surtout le galop sur trois jambes. C'est non seulement d'une haute difficulté, mais avec un animal comme Waverley ayant l'air de rebondir sur un tremplin, excessivement joli à regarder. Le cheval galopant à droite, par exemple, fait deux foulées sans poser le membre antérieur droit à terre, et cependant marque le temps du genou en l'air, comme si l'allure s'effectuait naturellement : c'est d'un effet très saisissant.

Le grand événement de l'hippodrome est l'arrivée de Mlle Élisa Pedzole, la diva d'outre Rhin. Il m'a été donné de voir Mlle Pedzole avant la lettre. Si je ne dis pas parfois tout ce que je pense, j'ai pour principe de penser toujours tout ce que je dis. Eh ! bien, je vous l'avouerai Mademoiselle, j'ai été vous voir avec beaucoup de préventions; j'en ai toujours en équitation pour qui vient d'où vous venez. Après avoir eu le plaisir de vous regarder quelques minutes, je n'ai pu m'empêcher de dire à votre directeur, M. Zidler : « Ne vous donnez « pas la peine d'essayer de me faire croire que Ma- « demoiselle a appris à monter à cheval en Alle- « magne, elle est élève de M. Baucher. » Vous avez bien voulu me le confirmer vous-même et je vous en félicite : c'est de la bonne et belle équitation, fine, élégante, régulière, correcte, irréprochable; j'ai pu, dans ma vie, voir faire aussi bien, je ne pense pas que l'on puisse faire mieux. Si vous n'êtes pas applaudie comme vous le méritez, ah ! je vous accorde le droit d'aller dire partout que nous sommes des ânes, en vous demandant cependant la grâce de quelques petites exceptions.

Mais pardon, ce n'est pas du tout de l'équitation allemande, cela; sous ce rapport vous êtes française, et j'en suis trop fier pour ne pas le constater. Cependant vous portez un drapeau étranger, et pour vous remercier du plaisir que vous avez bien voulu me faire, je voudrais à mon tour pouvoir vous montrer un spécimen d'une vraie écuyère française, ah ! il y en a encore une; ce n'est pas beaucoup, mais enfin suffisant. Malheureusement Mlle Adèle est en ce moment à pied ou à peu près, et vous-même ne voudriez certes pas accepter une lutte aussi inégale, surtout formidablement armée comme vous l'êtes, car j'ai rarement vu cinq chevaux d'aussi grande qualité, et aussi complets à tous les points de vue. Que voulez-vous, c'est peut-être du patriotisme, mais je parierais encore pour la mienne : ah ! à égalité, pas autrement; dans tous les cas comme nous disons sur le turf, ce serait une belle course et gagnée de bien près. Il faut y renoncer; cela m'irrite au point que par moments j'en suis comme Richard III, le jour de sa défaite, à me prendre la tête à deux mains, en m'écriant : *un cheval, un cheval, mon royaume pour un cheval.* Malheureusement je n'ai pas de royaume, sans cela je le donnerais volontiers pour un semblable spectacle : ce ne serait peut-être pas un très grand sacrifice, car par le temps qui court, cela me fait l'effet de constituer une assez maussade propriété. Enfin, Mademoiselle, vous aurez un triomphe facile mais mérité, et s'il en était autrement, je serais le premier à accuser mes compatriotes, d'ignorance, ou de parti pris; mais, permettez-moi de vous le dire, vous nous aurez battus avec nos propres armes.

LE TURF.

Journée assez insignifiante en fin de compte, dimanche dernier à Longchamps. Nous entrons il est vrai, dans cette période intermédiaire, toute d'expectative et d'anxiété, dans laquelle on regarde le passé, tout en interrogeant l'avenir : le passé est confus, l'avenir incertain.

Le résultat des 2,000 guinées, à Epsom, est encore venu embrouiller un écheveau, cependant suffisamment difficile à démêler. *Rayon-d'Or* est arrivé troisième, battu d'assez loin par les deux premiers et laissant plus loin encore tout le champ derrière lui; *Zut* n'était nulle part. Il n'y a pas beaucoup à se préoccuper de ce dernier incident; le cheval étant évidemment parti, seulement comme auxiliaire du favori de l'écurie, et ayant par conséquent rempli un rôle de dévouement et d'abnégation. Mais *Rayon-d'Or* est incontestablement le meilleur des nombreux champions de M. le comte de Lagrange, si sa défaite avait pour conséquence de l'amener sur nos terrains français, je crois la question réglée d'avance. Dans le cas contraire nous retomberions dans le trouble et la confusion.

Je ne pense pas devoir attacher une bien grande importance à la victoire de *Salléador*, dans le prix Darn. Il n'a, en fin de compte rien battu, et ne l'a même pas fait avec une très grande facilité, apparente. Il est assez difficile d'avoir une appréciation bien positive à cet égard, un cheval d'un semblable caractère, étant sujet à vous tromper d'une manière ou d'une autre. Il aurait un âne à côté de lui qu'il faudrait le monter sévèrement pour l'en détacher. D'un autre côté, il faut le reconnaître, il a couru très honnêtement, prenant parfaitement son mors sans donner aucun des signes de la mauvaise humeur, sous l'influence de laquelle il paraissait lors de sa dernière course. Il a semblé au-dessus du train, depuis le départ jusqu'à l'arrivée, c'est seulement quand il a fallu déharder que l'on a été forcé de lui demander quelque chose, cela ne prouve rien. Mais la course n'a pas je pense, marché au train de Derby et tout ceci reste encore très obscur.

En dehors de *Salléador*, le principal événement de la journée, se résume dans le prix de Viroflay ou *Fitz-Plutus* a battu, les mains basses, *Clocher*, cheval d'une classe évidemment supérieure à la sienne, et *Faisan*, très redoutable sur ces sortes de déboulés de train. *Clocher*, depuis le commencement de l'année a subi une préparation toujours faite en vue des longues distances, et cette circonstance suffirait à expliquer sa défaite. Cependant il a paru se mettre de suite dans son ouvrage sans aucune difficulté, néanmoins, un cheval ne gagne pas aussi aisément sans être le meilleur, tout au moins ce jour-là et pour la distance. Je crois *Fitz-Plutus* quand il est bien formidable sur de semblables parcours, et s'il eût été engagé, incognito, dans un handicap de 1,500 mètres en Angleterre, il aurait pu tirer un feu d'artifice.

La victoire de *Double-Blanc* dans le prix du Printemps a été une surprise, même pour son propriétaire. Le train, je le crois, sans en être certain a beaucoup baissé sur la fin du parcours. Cette circonstance, si je ne me trompe pas a permis à *Double-Blanc* de revenir au dernier moment sur des chevaux battus, et d'en avoir aisément raison; entre les deux derniers tournants, il avait absolument l'air tout à fait hors de la course et y est retombé à la manière d'un coup de tonnerre. Au reste, on doit s'en souvenir quand le cheval est frais, il a une ou deux bonnes courses dans le ventre.

Michel-Ange, un extrême *outsider* a gagné facilement le prix de l'École militaire. Sa victoire n'est pas tout à fait un hasard, car son propriétaire la racheté pour la somme assez ronde de 6,150 fr. 25.

C'était, au reste, le jour aux réclamations; *Pepa*, le vainqueur du prix de l'Esplanade a été achetée par M. le comte d'Evry, au prix de 7,150 fr. 25.

Quant au handicap il a donné lieu à une belle course entre *Tourangelle*, *Rose-de-Mai* et le *Bal*. La première a gagné assez facilement.

Encore la grande Poule des produits aujourd'hui et jusqu'au Derby le *statu quo* d'une situation acquise, mais indécise. C'est ou jamais le moment de se méfier de ces nouvelles à sensations, venues on ne sait pas d'où, soulevant de menaçantes tempêtes, courant à travers l'espace avec la rapidité du mistral, puis s'éteignant comme un feu de paille. Il faut tâcher d'avoir de la patience et du sang-froid, c'est difficile, je le sais, avec ces diables de nerfs, mais méfiez-vous, parce que quelquefois cela coûte cher.

NED PEARSON.

COURRIER DE LA SEMAINE

En ce moment, ce dont on cause le plus volontiers c'est de la pluie et du beau temps qui alternent avec une désespérante régularité. Le ciel est tellement inclément et le temps inconstant qu'il est impossible d'arrêter un projet de promenade, d'organiser une partie aux champs.

Pendant les quelques matinées de soleil que nous avons eu cette semaine, le bois de Boulogne était dans tout son éclat. Depuis de longues années, on avait vu pareille affluence de gentes dames et demoiselles, chevauchant par les allées à l'ombrage léger marbrant le sable des allées de chaudes taches de lumière. Les escadrons rieurs se dirigeaient joyeux vers la mare d'Auteuil, où ils se formaient en cercle pour se saluer : comme il y avait longtemps qu'on ne s'était vu! Comme on se promettait de se revoir! On se félicitait du retour du beau temps et jamais Paris n'adressa au Soleil des louanges plus ferventes que celles qui sortaient de toutes ces lèvres roses.

Hélas! L'astre plus dédaigneux qu'inconstant, faussait compagnie le lendemain et les intrépides seules, clair-semées, revenaient se promener silencieusement dans les froides allées sous le ciel gris. Les cavaliers cherchaient à faire bonne contenance et ne parvenaient pas à égayer le bois.

Le groupe des élégants qui se réunit d'habitude sous l'abri situé près du grand lac, attendant les cavalcades, ne voyaient rien venir et se débandait tristement.

Le soir on se retrouvait dans les salons et l'on se lamentait sur les tristesses printannières.

Une des soirées les plus brillantes de la semaine a été celle donnée par Madame la duchesse de Boïano, dans son resplendissant palais de l'avenue de la Reine-Hortense. La réunion était brillante comme en plein cœur d'hiver et l'on y a entendu la magnifique voix de M. Diaz de Soria.

Mercredi dernier, M. et Mme Drouyn de Lhuys ouvraient la porte de leur ravissant hôtel, à l'élite du monde diplomatique et l'on se quittait en se donnant rendez-vous à quinzaine dans le même salon.

Il y a eu lundi dernier une amusante matinée au château de M..... Invités et invitées étaient tenus de se présenter en tenue de chasse. Les hommes s'étaient faits des têtes, la plus remarquable était celle du marquis de L..... en chasseur bredouille. Le côté des dames était plus sévère et sans l'éblouissante gaieté jetée par le costume olympien de la belle Mme de M...., en Diane, les hommes eussent remporté la palme de l'originalité.

Là, comme partout, on parlait de la pluie et du beau temps.

— Savez-vous, dit au dessert, en sablant un dernier verre de champagne, le colonel R...., la différence qu'il y a entre le temps et moi? Eh bien! lorsque le temps est gris, il est triste, tandis que lorsque je suis gris, je suis gai!



DOUBLE-BLANC

par MONITOR et LADY DOUGLAS, vainqueur du PRIX DU PRINTEMPS en 1879,

Appartenant à M. H. Delamarre, entraîné par C. Carter, monté par G. Mills.

Le branle était donné et la matinée se termina fort gaiement jusqu'à une heure tardive qui nécessita un souper impromptu.

Nous allons entrer dans la saison de ces réunions printannières, et nous espérons bien que, la lune rousse écoulée, nous aurons le beau fixe indispensable à ces assemblées aux champs.

Les nouvelles cynégétiques sont nulles cette semaine, en revanche la vie du pêcheur est très active. La pêche aux aloses est très belle en Loire où l'on signale en même temps l'entrée en eau douce de la lamproie et celle du saumon argenté qui viennent y pondre.

La vie sur l'eau va reprendre.

Vendredi dernier, le *Cercle de la voile* a inauguré le nouveau local où il vient de s'installer rue Saint-Lazare. Tous les membres du Cercle étaient présents, à l'exception des vice-amiraux Pâris et La Roncière Le Noury, qui se sont fait excuser. Ce Cercle, très confortablement installé, diffère essentiellement des autres lieux de réunions similaires de Paris : le jeu y est formellement interdit, et jamais la table d'étude n'y devient un tapis vert. Les hommes qui en font partie appartiennent au monde du sport sérieux, cherchant à satisfaire leur goût tout en se rendant utiles, consacrant leurs plaisirs à l'amélioration de la navigation fluviale et au développement de notre marine de plaisance.

Je ne vous dirai rien de la petite fête donnée, si ce n'est que l'accueil le plus courtois a été fait aux membres de la presse qui avaient été invités.

Les membres de ce Cercle peuvent réunir une flottille des plus respectables, qui se décompose.

Neuf yachts à vapeur, dont quatre sont inscrits au matricule de la marine. Ce sont l'*Eros*, à M. le baron A. de Rothschild, dont le port d'attache est Boulogne; les deux *Fauvettes*, goëlette et canots, inscrits à Cherbourg, appartenent à M. E. Pérignon, et le *Penn-Ruz*, du port de Trouville, à M. H. Legru.

Les yachts à voiles sont au nombre de soixante-neufs, sur lesquels vingt-trois sont inscrits au matricule de la marine. Enfin, la flottille se complète par treize embarcations non pontées naviguant à la voile, dont quatre sont inscrites au Havre, à Fécamp et à Houlgate.

Le président de ce Cercle est M. L. More, et dans la liste des membres je relève outre ceux des deux vice-amiraux déjà nommés, les noms bien connus de MM. Benoist-Champy, Bourdon, Caillebotte, Le Roy d'Étiolles, Morel-Fatio, Nicora, vicomte Vigier.

Aujourd'hui dimanche, une grande partie de cette flottille doit évoluer dans le bassin d'Argenteuil.

Une indiscrétion pour finir :

C'est dans les premiers jours du mois prochain, que se court, à Longchamps, le Grand Prix de la ville de Paris. Les étrangers les plus illustres afflueront à ce moment pour assister à cette solennité sportive; l'émigration anglaise sera surtout considérable. Tous les cercles de Paris se préparent à recevoir princièrement tous ces visiteurs d'outre-Manche, d'outre-Rhin et d'outre-Monts. Celui de la rue Royale organise dès aujourd'hui une surprise dramatique des plus piquantes : M. le marquis de Massa, a écrit pour cette circonstance une comédie en un acte et en vers qui ne peut être que spirituelle, cela va sans dire, mais ce qui doublera l'intérêt de cette pièce dont le sujet est la peinture d'un club de dames du monde, dont le sexe laid est impitoyablement exclu, c'est le choix des actrices qui interprèteront l'œuvre.

M. le marquis de Massa a obtenu des directeurs du Gymnase, du Vaudeville et des Variétés, le concours de leurs pensionnaires les plus jolies et les plus accortes. Les rôles seront tenus par M[lles] Legault, Bartet, Montaland, Kalb, Baumaine, et tout un bataillon de ravissantes comparses, cueillies avec un goût admiratif dans tous les théâtres de Paris.

Cette soirée sera un véritable concours de beauté et de talent dont les étrangers emporteront le souvenir jaloux.

Florian Pharaon.

VÉNERIE

ÉCONOMIE CYNÉGÉTIQUE.

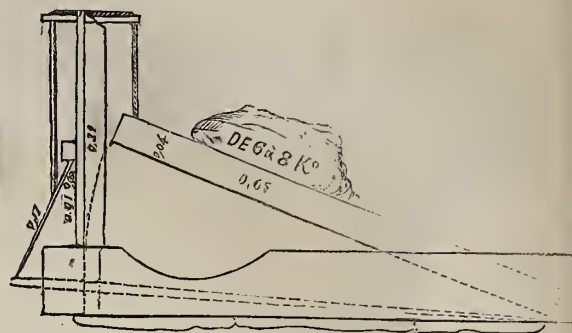
L'assommoir est incontestablement le plus simple et le plus utile de tous les pièges; c'est celui qui exige le moins de savoir chez le garde; l'assommoir, c'est l'instrument de destruction permanent, c'est la surveillance obligée, c'est enfin la multiplication certaine du gibier.

C'est l'esprit d'observation qui nous a amené à la découverte de cet engin dont les Allemands se servent depuis des siècles. Sachant que les putois, les chats, les belettes, les rats et les fouines ont l'habitude de suivre de préférence les sentiers secs et frayés pour ne pas mouiller leur fourrure, il ne s'agissait plus que de tirer parti de cette remarque. Pour cela, on trace des petits sentiers d'environ 0m,50 de large, dans les jeunes taillis ou les plantations; plus le bois est fourré plus on a de chances de réussir. Tous les 40 ou 50 mètres, on place un assommoir en travers du sentier. Nous nous abstiendrons d'entrer dans plus de détails sur l'installation de ce piège, très répandu maintenant dans les environs de Paris; le plus simple est de voir et de se renseigner auprès d'un garde qui a servi dans les anciennes forêts de la couronne. Nous resterons dans le cercle des recommandations les plus essentielles.

Mais il ne suffit pas d'avoir des assommoirs; il faut encore qu'ils soient constamment tenus en bon état et surtout tendus finement, de manière à petit oiseau, une souris, il faut laisser ces victimes sous l'assommoir, elles servent d'amorce et attirent d'autres bêtes nuisibles. Les maraudeurs se lèvent souvent plus matin que les gardes, visitent leurs pièges et enlèvent ce qui s'y trouve; on s'en aperçoit aisément à l'empreinte des pas laissés sur le sol. J'ai connu un garde qui liait deux brins d'herbe en travers du sentier; si ce faible obstacle était rompu, il acquérait la certitude que ses assommoirs avaient été visités avant lui.

Dans les parcs, il ne faut pas négliger de mettre des assommoirs le long des murs, des pâlis, des meules de bourrées, dans le voisinage des bâtiments, on y prend beaucoup d'animaux nuisibles et notamment des chats, si redoutables pour le gibier.

Un seul assommoir prend en moyenne un animal nuisible par mois; c'est donc 12 carnassiers qui n'eussent pas mangé moins de deux pièces de gibier par semaine et 624 par an. Admettons quatre assommoirs, en faisant l'application de ce calcul, ce n'est plus une destruction de 624 pièces de gibier dont il s'agit, mais de 2,496



ASSOMMOIR TENDU.

Le dessin de l'assommoir que nous offrons à l'amateur qui voudrait en faire construire, représente l'assommoir rustique qui tue les animaux qui s'y prennent, pour cette raison, l'assommoir-boîte, avec lequel on prend les animaux vivants

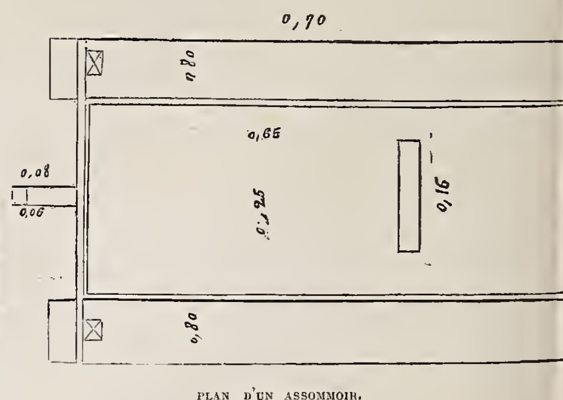


LES PETITS DÉVIDEURS, par PRUDHON.

prendre une souris. J'ai connu des gardes paresseux, indifférents, dont les assommoirs paraissent toujours bien tendus, mais auxquels rien ne se prenait, parce qu'ils étaient tendus trop dur et cela tout simplement pour s'éviter la peine de les tendre et de les détendre, ce qu'il faut faire souvent afin de s'assurer s'ils fonctionnent bien, s'ils ne sont pas trop raides à la détente. Il est également indispensable que les sentiers soient toujours balayés, débarrassés des feuilles, très propres et sans herbes, autrement les animaux, pour la raison que nous avons donné plus haut, ne les suivraient pas. Chez la plupart des particuliers qui ne s'assurent pas, par eux-mêmes, si les assommoirs de leurs gardes sont bien tenus, il arrive fréquemment qu'au bout de deux à trois ans, ces pièges tombent enruine et ne figurent plus guère que pour la frime.

Il est inutile que les sentiers soient droits, on les trace de façon à ne pas nuire au bois, on contourne les cepées et les arbres. On arrête le tracé du sentier 15 à 20 mètres avant d'arriver à une route, c'est pour éviter que les passants soient tentés d'y pénétrer, de visiter les assommoirs et de voler au garde les animaux pris. Les sentiers doivent être visités tous les jours; si le garde n'en a pas le temps, sa femme ou ses enfants doivent le remplacer. S'il arrive que l'on prenne, par hasard, un qu'eussent mangé les 480 animaux nuisibles détruits en une année. Ces calculs seront, sans doute, taxés d'exagération par bien des propriétaires qui n'y verront que des résultats imaginaires; ils n'ont rien d'absurde cependant, ils sont dans tous les cas la preuve évidente que les moyens, la faculté de reproduction chez certaines espèces, sont d'une puissance dont nous ne nous rendons pas suffisamment compte, puissance à laquelle le créateur avait mis un frein en créant les animaux nuisibles. Il faut, dans cette question, faire la part, bien entendu, de l'intervention humaine.

Il n'est pas douteux que si l'homme ne tuait pas de gibier et se bornait à ne faire la guerre qu'aux carnassiers, nos récoltes, notre existence même seraient très compromises par l'envahissement de ces mêmes espèces qu'aujourd'hui, nous avons tant de peine à protéger et à multiplier; il y a donc ici, comme on voit, une question d'équilibre de laquelle nous n'avons pas su partout tenir assez de compte; maintenant que les conditions sont anormales, que le gibier tend à disparaître, le rôle du chasseur intelligent et instruit consiste forcément à favoriser les espèces qu'il a intérêt à ménager et à diminuer le nombre de celles qui lui sont nuisibles, sous peine d'arriver très prochainement à ne plus tirer un coup de fusil.



PLAN D'UN ASSOMMOIR.

est bien préférable, seulement le prix en est relativement élevé, il ne coûte pas moins de 8 à 9 francs, tandis que l'assommoir rustique ne revient qu'à 3 ou 4 francs.

Le grand avantage de l'assommoir-boîte, c'est de permettre de relâcher les faisandeaux, les levrauts, les perdreaux, tout le jeune gibier qui se fait prendre, tandis qu'avec l'autre assommoir, pour éviter

les accidents, on est obligé de griller avec des fiches de bois qui forment barreaux l'entrée du piége, des deux côtés, on ne prend pas de gibier c'est vrai, mais il n'y a plus que les belettes qui passent entre les barreaux. C'est là, un réel inconvénient puisque c'est précisément au moment de

Tous les bois employés à la confection des assommoirs, doivent être injectés au sulfate de cuivre, pour en assurer la durée et empêcher la pourriture. L'injection consiste à laisser séjourner, quelques jours, le bois tout débité dans un bain d'eau dans laquelle on a mis 5 kilog. de sulfate sur 100 litres

dehors qu'au coin de son feu : ne serait-ce que pour obliger les gardes à surveiller leur garderie, qu'il faudrait encore avoir des assommoirs. Ce n'est pas tout, comme il est d'usage d'accorder une prime par chaque bête malfaisante, il résulte que le garde améliore sa position, est plus honnête,



L'ORDONNANCE, tableau de M. Meissonier (d'après la photographie de Bingham). (*Monde illustré.*

la reproduction du gibier que les animaux nuisibles font le plus de ravage, et qu'il est plus utile de détruire les putois, les fouines, les chats et autres carnassiers qui ont leurs progénitures à nourrir.

Malheureusement, comme tout ce qui est bon, l'assommoir a son mauvais côté; il ne peut servir que dans les parcs, les bois et les remises; en plaine, dans les champs découverts, il ne servirait à rien.

de liquide. Un vieux baquet, un tonneau, un vase quelconque assez grand, suffisent pour cette opération.

L'assommoir n'a pas seulement l'avantage inappréciable de faciliter la destruction des ennemis du gibier, il sert encore de régulateur pour juger sûrement le garde. Il est certain que celui qui surveille bien ses piéges, qui les visite soir et matin, qui prend beaucoup d'animaux nuisibles enfin, il est certain, dis-je, que ce garde-là est plus souvent

moins prédisposé à tendre la main, tout en rendant service à son maitre.

J'ai dû entrer dans tous ces détails dans l'intérêt de ceux de nos propriétaires qui désirent multiplier le gibier sur leurs domaines, et qui ne réussiront que très imparfaitement tant qu'ils ne feront pas une guerre énergique aux animaux nuisibles ; or, de tous les piéges connus, l'assommoir est incontestablement le plus efficace.

A. de la Rue.

ÉCHOS VIENNOIS

La religion de l'art. — Un pique-nique à la grande chancellerie hongroise. — Une représentation aristocratique. — Les fleurs animées. — Fête dans le parc Schwarzenberg. — Hongroises. . . pour rire.

Le désintéressement est la pierre de touche des caractères et rien n'honore l'artiste comme ce profond respect pour son art qui lui fera repousser avec une dédaigneuse dignité les offres les plus brillantes lorsqu'elles peuvent entraîner pour lui le moindre sacrifice de ses convictions. C'est cette religion de l'art qui vient d'inspirer à Mackart son refus de peindre à fresque la grande salle du nouvel Hôtel de Ville parce que le style de cette salle, qui est du gothique le plus pur, ne comporte pas de fresques. On lui offrait pour ce travail 150,000 florins.

La semaine dernière, un charmant pique-nique a été offert par les dames de l'aristocratie aux hôtes étrangers de Vienne dans les appartements de la chancellerie hongroise. Son Altesse Impériale l'archiduc Louis-Victor assistait à la fête dont Madame la princesse Auesperg a fait les honneurs de la façon la plus gracieuse aux nombreux invités parmi lesquels se trouvaient beaucoup de membres de la noblesse de Bohême.

Citons au hasard deux comtesses Waldstein, deux comtesses Thun, la comtesse Thun-Schwarzenberg, le prince Ferdinand Lobkowitz.

Si le plaisir ne perd jamais ses droits, il faut convenir que, dans aucun temps, on ne s'est montré plus ingénieux pour le faire servir au soulagement de la misère.

Cette réflexion nous conduit à parler de la représentation théâtrale donnée en faveur de l'hôpital Marie-Thérèse par la fine fleur de l'aristocratie.

Madame la princesse de Metternich a été ravissante d'humour, d'entrain et d'esprit dans la pièce de M. d'Hervilly, la belle Saïnara, traduite en allemand par le comte Wickemburg.

Une deuxième pièce, *Le Talisman*, composée par M. Frappart, a fait défiler sous les yeux des spectateurs ravis une série de tableaux parlants d'une composition des plus heureuses.

Nous citerons, entre autres les fleurs animées : le « pavot », représenté par Mme la comtesse Ilona Andrassy, la princesse Eléonora Schwarzenberg et la princesse Louise Schœnburg ; le « bluet », par la princesse Fanny Schwarzenberg ; la « marguerite », par la princesse Marie Schœnburg, et bien d'autres que nous voudrions pouvoir faire entrevoir à nos lecteurs dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Mais il va nous falloir prendre congé d'eux, et nous désirerions auparavant les conduire au parc Schwarzenberg.

Ici encore, grande fête de charité, en faveur des habitants de Szegedin, vente de fleurs, de cigares, etc. A trois heures et demie on annonce l'arrivée de leurs Majestés qui s'arrêtent au moins une demi-heure dans les jardins à visiter tous les bazars. Là se place un petit incident assez amusant. Arrivé à la « Czarda » l'Empereur eut la bonté d'adresser la parole « en hongrois » à une des dames de l'endroit habillée en Hongroise. Mais, ô stupeur, la dame pâlit singulièrement et demeure muette, pas un mot de réponse. L'Empereur renouvelle sa tentative auprès d'une seconde dame Hongroise de la Czarda sans plus de succès, et Sa Majesté dut s'éloigner en se contentant de sourire d'une façon légèrement ironique. Moralité de cette petite mésaventure : il est quelquefois dangereux de se donner pour ce que l'on n'est pas. Qu'on soit de Vienne ou de Hongrie, il vaut toujours mieux s'en tenir au conseil du poète et rester simplement de son pays. D.

VÉLO-SPORT

Le 28 avril dernier une grande course de fond réunissait à la salle de l'Agriculture de Londres neuf vélocipédistes, presque tous des champions. Il s'agissait, pour gagner le premier prix et le titre de champion du monde, de dépasser la plus grande distance parcourue, jusqu'à ce jour, 108 heures, au moyen du bicycle, faire 428 lieues au minimum dans le même nombre d'heures. Samedi, 3 mai, à minuit dernier jour de la lutte, les résultats définitifs étaient : 1er Waller (anglais), qui avait fait environ 469 lieues, 2e Terront (français), 452, Lees 411, Stanton 440, Higham 412, Audrevos 404, Evans 383 et White 318. Cann, un des favoris s'est retiré le premier jour par suite d'une blessure provenant d'une chute avec Terront (Terront était derrière Cann).

Une chose remarquable c'est que le vélocipède du français, fabriqué par M. Clément, est le seul qui ait fait une aussi longue distance sans fatigue, tous les autres coureurs, sans exception ont plusieurs fois changé de « machine ». Les journaux anglais ont fait un éloge bien mérité au fabricant parisien.

Nous comptions que la victoire resterait à la France, il est vrai que Waller, qui le premier jour a fait 101 lieues, 82 li ues sans descendre, est un homme de fer.

P.-S. M. Terront a un match pour samedi prochain à l'Agricultural Hall avec M. Philipps Champion pour courir 20 lieues.

JULES RICHARD.

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

Céramique, Bronzes, Orfèvres Serrurerie d'art.

Céramique d'Art — HENRI BEZIAT, 51, r. Paradis-Poissonnière. — DECK, 10, rue Halévy. — DOULTON & C, 6, rue Paradis-Poissonnière.

Céramique. — ARTIGUES FRÈRES, 24, rue Ravignan. — BLOCH FRÈRES, 1, rue Compiègne. — HACHE & PEPIN LEHALLEUR FRÈRES, 24, rue Paradis-Poissonnière. — HAVILAND, 116, r. Michel-Ange. — HUART FRÈRES, 8, rue Martel. — LŒBNITZ, 4, rue Pierre-Levée — PHILIVUYT & Ce, 46, rue Paradis-Poissonnière. — SOYER, 4 bis, rue Saint-Sauveur. — VION & BAURY, 45, rue Paradis-Poissonnière. — BARLUET & Ce, (faïence), 61, faub. Poissonnière. — DECK, 10, rue Halévy. — HAVILAND & Ce, 1 boul. Murat — ESCALIER DE CRISTAL, 64, rue Paradis-Poissonnière.

Bronzes d'art. — DENIERE, 15, rue Vivienne. — GONON, 80, rue de Sèvres — BARBEDIENNE, 30, boulevard Poissonnière. — GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal. — PAILLARD & ROMAIN, 11, boulevard des Capucines.

Orfèvres. — FROMENT-MEURICE, 372, rue Saint-Honoré. — POUSSIELGUE-RUSAND, 15, r. Cassette. — VEYRAT, 21, place du Château d'Eau. — CHRISTOFLE, 56, rue de Bondy. — BOULENGER, 17, av. de l'Opéra. — FIZAINE, 156, faub Saint-Martin.

Serrurerie d'Art. — STERLIN, 39, rue Richelieu. — VAILLANT-FONTAINE, 181, rue Saint Honoré.

Diamants, Bijouterie, Horlogerie Faïences d'art.

Diamants. — E. VANDERHEYM, 41, r. Taitbout. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — ROULINA, 14, rue Lafayette — HALPHEN, 6, rue Le Peletier. — MANNHEIMER, 41, rue Laffite. — ROUVENAT, 62, rue Hauteville.

Bijouterie d'art. — BACHELET, 58, quai des Orfèvres.

Bijoutiers. — AUCOC, 9, rue du 4 Septembre. — BOUCHERON, 151, galerie Valois. — CAILLAT, 40, rue Turbigo. — DUMORET, 5, rue de la Paix. — FALIZE, 43, avenue de l'Opéra — Ve HEROS, 10, rue de la Paix. — HUBERT, 24, rue Turbigo. — MARRET FRÈRES, 16, rue Vivienne. — ROBIN, 11, rue Chabanais. — ROUVENAT & LOURDEL, 62, rue Hauteville. — SOUFFLOT, 10, rue du 4 Septembre. — VAUBOUZEIX, 38, avenue de l'Opéra. — FONTANA, Palais-Royal. — DARCHE, 5, boulev. des Capucines. — MELLERIO-BORGNIS, rue du 29 Juillet, 9. — VEVER, 19, rue de la Paix — DUMORET, 5, rue de la Paix. — FALIZE, 43, av. de l'Opéra.

Horlogerie. — T. LEROY, 36 r. Neuve-des-Petits-Champs. — P. GARNIER, 6, rue Taitbout. — LE ROY & FILS, 14, rue Montpensier. — BREGUET, 12, rue de la Paix. — JAPY FRÈRES & Ce, 7, rue du Château. — MONTAUDON, 41, rue J.-J. Rousseau. — FARCOT, 39, rue des Trois-Bornes. — LEROY ET FILS, 114, gal. de Valois (Palais-Royal). — OUDIN, 52, galerie Montpensier (Palais-Royal).

Faïences d'art. — J. VIEILLARD, 29, r. Le Peletier

Curiosités, Antiquaires, Gravures, Articles de peinture.

Curiosités. — E. TABURET. Orfèvrerie ancienne, 3, rue Pasquier — MIALLET, 3, rue Le Peletier. — BING, 19, rue Chauchat. — BEURDELEY fils, 32-34, rue Louis-le-Grand. — BOBAN, 35 rue du Sommerard. — CHOLET, 9 Chaussée-d'Antin. — JACOB FRÈRES, 112, rue Richelieu.

Antiquaires. — HOPILLIART FILS, 12, rue des Saints-Pères. — LEFANT-DOUMBIOS, 86, boulevard Haussmann. — LEMAN FILS, 12, rue de Seine.

Gravure sur camées. — BISSINGER, 31, rue du Quatre-Septembre.

Graveurs héraldiques. — STERN, 47, passage des Panoramas. — BLENNER, 3, rue Feydeau. — GERBIER, 65, rue Richelieu. — MORATEUX, 1, boulevard de la Madeleine.

Graveurs. — DEVAMBEZ, 5, passage des Panoramas. — CLÉMENT, 3, rue des Saints-Pères.

Articles de peinture et de dessin. — GOUILLARD, 55, rue Richelieu. — FABER, 4, place de l'Opéra. — GIROUX, 43, boulev des Capucines. — PICARD, 11 rue du Bac — VIEILLE, 35, rue de Laval. — OTTOZ, 35, rue Larochefoucauld. — BERVILLE, 25, chaussée d'Antin.

Émaux. — CHARLES JEAN, 17, rue du Cygne. — GIRONDEAU, 9, rue Réaumur. — MEZZARA, (D. R.), 101, rue Blanche.

Dessins (fournitures de). — HUMBLOT CONTÉ & Ce, 65, rue Rivoli.

Musique, Instruments.

Pianos. — ERARD, 13 et 21, rue du Mail. — PLEYEL, WOLFF & Ce, 95, rue Richelieu. — JULES RINALDI, 15, rue Auber.

Instruments de Musique. — ADOLPHE SAX, 50, rue St-Georges. — GAND & BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — PETTEX-MUFFAT, 7, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse.

Boîtes à musique. — J. THIBOUVILLE LAMY, 63, rue Réaumur. — PINCHON, 50, r. Michel-le-Comte.

Livres, Tableaux, Relieurs.

Libraires et Éditeurs. — E. PLON & Ce, 8, rue Garancière. — DUMAINE, 30, r. Dauphine. — C. DELAGRAVE, rues Soufflot et Ste-Catherine. — VATTON, 50, rue du Bac.

Tableaux. — GOUPIL & Ce, 2, place de l'Opéra. — FÉRAL, 54, faub. Montmartre, Expert. — GEORGES PETIT, 7, rue Saint-Georges.

Relieurs. — ALLO, 39, rue du Four-St-Germain. — CURMER, 47, r. Richelieu. — GRUEL-ENGELMANN, 418, rue Saint-Honoré — LORTIC, 11, rue de la Monnaie. — FONTAINE, 35, passage des Panoramas. — PETIT, 7, quai Conti. — TRAUTZ-BAUZONNET, 15, rue du Four-Saint-Germain.

Photographes, Articles et Produits photographiques.

Photographes. — LIÉBERT, 6, rue de Londres. — ADAM SALOMON, 55, rue de la Faisanderie. — REUTLINGER, 21, boulevard Montmartre. — NADAR, 51, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — JOLIOT, successeur de LE JEUNE, 350, rue Saint-Honoré. — ALOPHE, 25, rue Royale.

Articles de photographie. — PICARD, 5 bis, Asile Popincourt.

Produits photographiques. — CARETTE, 31, rue d'Enghien.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts Articles de ménage.

Ameublement. — E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines. — LOREMY & GRISEY, 1, faub. St-Honoré. — LECUYER, 6, rue Folie-Méricourt — LAURENDET, 95, faub. Saint-Antoine. — PERCEINT & DELASNERIE, 15, rue des Francs-Bourgeois. — GINSBACH FRÈRES, 5, rue de Charonne. — A. PESSÉ, 17, boulevard de la Madeleine.

Coffres-forts. — B. HAFFNER aîné, 18, boul. Montmartre. — DUBOIS-OUDIN, 31, boulevard Voltaire. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré. — E. PETIT-JEAN, 131, boulevard Sébastopol.

Articles de ménage. — LA MÉNAGÈRE, 20, boulev. Bonne-Nouvelle. — BAZAR DU VOYAGE, 25, rue de la Paix. — MAISON DU PONT DE FER, 14, boulev. Poissonnière.

COSTUME — MODES

Lingerie, Chemiserie.

Lingerie. — GRANDE MAISON DE BLANC, boulevard des Capucines.

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — CHARVET, 25, place Vendôme.

Plumes, Fleurs, Fourrures.

Plumes et fleurs. — VILLEMINOT, 76, r. Richelieu.

Fleurs artificielles. — AUGUSTE, 7, rue de la Paix. — BATTON, 85, r. Richelieu. — CHAMEON SŒURS, 31, rue Vivienne.

Fourrures. — DETMAR, 24, faub. St Martin — GROBERT-BORGNIS, 48, rue de l'Arbre-Sec. — PFEIFFER-BRUNET, 17, rue de l'Ancienne-Comédie. — REVILLON (S.), 89, rue Neuve-des-Petits-Champs — REVILLON FRÈRES, 79, rue de Rivoli. — VALENCIENNES, 21, rue Vivienne.

Gants, Éventails, Parfumeurs Coiffeurs.

Gants. — BERR & FILS, 37, rue Jean-Jacques Rousseau. — FORTIN & Ce, 75, r. Rochechouart.

Éventails. — GUÉRIN, 14, boulevard Montmartre. — VOISIN, 23, rue de la Paix. — VANIER-CHARDIN, 19, rue Auber.

Parfumeurs. — CH. FAY, 9, rue de la Paix. — VIOLET, boul. des Capucines et 225, rue Saint-Denis. — ANGUIZ, 39, boul. des Capucines. — DE BYSTERVELD & Ce, 3, faubourg Saint-Honoré.

Coiffeurs. — PHILIPPE & Ce, 15, rue Royale. — DONDEL, 2, rue Tronchet.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — DEBACKER (ancienne maison Alfred), 36 bis, avenue de l'Opéra — SCHAEFFER, 23, boulev des Italiens — RENARD, 2, boul. des Italiens. — TAUTZ AND SONS (culottiers anglais), 84, faubourg Saint-Honoré.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — CHAPELLERIE DU JOCKEY-CLUB, 18, rue Duphot. — MAGNIEN, 273, rue St-Honoré. — PINAUD & AMOUR, 89, rue Richelieu. — DELION, passage Jouffroy.

Chaussures. — DUBASTA, galerie d'Orléans. — H. HERT, 3, rue Halévy. — FERRY, 11, rue Scribe. — ABLER, 9, rue du Hasard. — DELMAS, 95, rue Neuve-des-Petits-Champs.

SPORT

Équitation, Armuriers, Escrime.

Équitation. — ÉCOLE D'ÉQUITATION, 12, rue Duphot (succursale 51, rue Lhomond).

Armuriers. — FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu. — GEERINCK, 69, rue de Grenelle-Saint-Germain. — GASTINNE-RENETTE, 37, av d'Antin — LIBIOULLE, GUINARD & Ce, 8, av. de l'Opéra. — LEFAUCHEUX, 37, rue Vivienne. — ROBLIN, 9, rue de la Ville-l'Évêque. — CLAUDIN, 38, boulev. des Italiens. — GEVELOT, 30, rue Notre-Dame-des-Victoires.

Armures et accessoires de théâtre. — GRANGER, 12, boul. Magenta. — HIRCH, 22, rue Magnan.

Professeurs d'escrime. — MÉRIGNAC, 32, rue Joubert. — MIMIAGUE, 15, rue Richelieu. — PELLENQ, 1, rue Laffitte. — PONS, 5, r. des Pyramides. — RUZE, 10, rue de la Bienfaisance. — LOZES, 20, rue de Tournon. — VIGEANT, 3, rue Milton.

Fouets. — Ve BOYER, 8, rue Gréneta.

*
* *

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

Billard.

Professeur de billard. — GIBELIN, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

Gymnase. — Hydrothérapie.

Gymnases. — PAZ, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs. — TRIAT, 55, avenue Montaigne. — CARUE, 269, rue Saint-Denis. — FRETÉ, 12, boulevard Sébastopol.

*
* *

Gymnase et Bains. — THERMO-GYMNASE MÉDICAL, 49, rue de la Chaussée-d'Antin.

*
* *

Bains. — HAMMAM, 18, r. Neuve-des-Capucines. — ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hôtels. — BAINS ÉLECTRIQUES, 14, rue Sevigné.

*
* *

Appareils pour douches. — GOFFINON & BARBAS, 85, boul. de Strasbourg. — WALTER-LECUYER, 138, rue Montmartre.

DIVERS

Institutions, Sciences.

Institution — ÉCOLE MODERNE POUR JEUNES GENS, à Asnières. — LELARGE (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard.

*
* *

Optique. — L'INGÉNIEUR CHEVALIER, 15, pl. du Pont-Neuf. — COMPTOIR GÉNÉRAL DE LUNETTERIE ET D'OPTIQUE, 9, boulev. Poissonnière. — SECRETAN, place du Pont-Neuf. — LEMAIRE, 22, rue Oberkampf.

Ascenseurs, Sonneries.

Ascenseurs. — SAUTTER, LEMONNIER & Ce, 26, avenue de Suffren.

*
* *

Sonneries électriques. — E. OESCHIENS, 123, boul. Saint-Michel. — BOIVIN, 16, place de l'Abbaye. — LÉON WYOER, 193, faubourg Poissonnière.

Chalets, Serres.

Chalets. — SOCIÉTÉ ANONYME DES CONSTRUCTIONS RUSTIQUES, 51, rue Hauteville.

*
* *

Serres. — DORMOIS, 92, faubourg du Temple — IZAMBERT, 91, boulevard Mazas.

TIR AUX PIGEONS

TIR DU MARDI 29 AVRIL 1879.

Poule à 24 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 4 tireurs : M. le comte Lafond, 3/3 G. — *Poule handicap, 1 louis, 1 pigeon, 12 tireurs* : M le marquis de Camposagrado, 3/3 G. (à 25 mètres). — *Même poule Op., 7 tireurs* : M le comte de Montesquiou, 4/5 G (à 25 mètres). — *Même poule, 9 tireurs* : M. Laniel, 5/5 G. (à 25 mètres 1 2). — *Même poule, 12 tireurs* : M Perrier, 3/3 G. (à 23 mètres) — *Même poule, 14 tireurs* : M. le comte de Castel i, 4/4 G (à 24 mètres). — *Même poule, 20 tireurs* : M. Rembielinski, 7/7 G. (à 24 mètres); le comte B. de Montesquiou, 6,7 (a 27 mètres) — *Poule handicap, 1 louis, 1 pigeon, 7 tireurs* : MM. le prince de Latour d'Auvergne, 2 2 (à 23 mètres); Ratisbonne, 2/2 (à 23 mètres) (partagée). — *Match à C. D., à 24 mètres, 1 louis* : M. Laniel, 1/2 G. — *Poule Op., à 30 mètres, 1 pigeon, 31 tireurs* : M. le vicomte de Quélen, 4/4 G — *Poule à 24 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 39 tireurs* : MM. Laniel, 7/7; le vicomte de Martel de Janville, 7/7 (1er et 2e partagés ; le capitaine Tart, 8 9, 3e. — *Poule Op., 27 mètres, 1 pigeon, 15 tireurs* : MM. le marquis de Camposagrado, 5/6 G.; Archdeacon, 4/6. — *Même poule, 12 tireurs* : MM. le vicomte de Martel de Janville, 4/4; Van Buren, 4 4 (partagée) — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 8 tireurs* : M. le prince de Croy, 4/4 G — *Même poule, 8 tireurs* : M de Dorlodot, 2,2 G. — *Même poule, 7 tireurs* : M. Dorlodot, 3,4 G.

TIR DU JEUDI 1er MAI 1879.

Poule handicap, 2 louis, 5 pigeons, 8 tireurs : M. Halfon, 7 8 G. (à 23 mètres). — *Poule handicap Op., 1 pigeon, 15 tireurs*. MM le comte de Lambertye, 12/13 G (à 26 mètres); le marquis de Camposagrado, 11,13 (à 25 mètres). — *Même poule, 12 tireurs* : M le prince Maurocordato, 4/4 G. (à 26 mètres). *Même poule, 15 tireurs* : M B. de Montesquiou, 4/4 G. (à 25 mètres). — *Même poule, 18 tireurs* : M. le prince Maurocordato, 6 7 G. (à 26 1/2 mètres. — *Même poule, 19 tireurs* : MM le marquis de Camposagrado, 8/8 G. (à 25 1 2 mètres); le comte B de Montesquiou, 7 8 (à 24 mètres) — *Poule à 26 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 25 tireurs* : MM. le vicomte de Quélen, 7/7, 1er; A. Yeo, 7/8; Van Buren, 7,8 (2e et 3e partagés). — *Poule Op., à 28 mètres, 1 pigeon, 9 tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 5/5 G. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 1 louis, 6 tireurs* : M. Van Buren, 2 2 G. — *Même poule, 5 tireurs* : M le comte de Lambertye, 2/2 G. *Même poule, 5 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 2/2 G — *Poule Op., à 28 mètres, 1 pigeon, 23 tireurs* : MM. le prince de Croy, 6/7 G.; Van Buren, 5/7.

TIR DU SAMEDI 3 MAI 1879.

Poule handicap, 2 louis, 5 pigeons, 11 tireurs : M le comte B. de Montesquiou, 7/8 G. (à 25 mètres). — *Poule handicap, 1 louis, 1 pigeon, 15 tireurs* : M. le comte B. de Montesquiou, 5/5 G. (à 27 mètres). — *Même poule, 15 tireurs* : M le comte de Lambertye, 4/4 G. (à 25 mètres). — *Même poule, 14 tireurs* : MM. de Brusle, 6/6 G. (à 24 mètres); le comte de Lambertye, 5/6 (à 27 mètres). — *Même poule 17 tireurs* : M. le comte B de Montesquiou, 4/4 G (à 28 mètres). — *Même poule, 16 tireurs* : MM. le vicomte de Baussier; 7,7 G. à 24 mètres); le prince Maurocordato, 6/7 (à 24 mètres). — *Poule Op., 30 mètres, 1 pigeon, 20 tireurs* : MM. le vicomte de Quélen, 7/8; le capitaine Tart, 7/8 (partagée). — *Poule à 28 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 26 tireurs* : MM. Orban, 7/10 1er; le comte H. de Montesquiou, 6/10, 2e; vicomte Martel de Janville, 9/10, 3e: le marquis de Caumont-Laforce, 9 10 (partagée) — *Poule Op., à 28 mètres, 1 pigeon, 14 tireurs* : M. le comte B. de Montesquiou. 5 5 G. — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 5 tireurs* : M. le comte B. de Montesquiou, 3.4 G. — *Même poule, 5 tireurs* : M le comte B. de Montesquiou, 3/4 G. — *Match à C D, à 24 mètres, 2 louis* : M. le comte B. de Montesquiou, 2,2 G.

Étaient présents aux différents tirs :

MM. Hillel: Halfon; le comte Lafond; le vicomte Amelot; le prince de Latour d'Auvergne; le vicomte de Baussier; le comte G. de La Rochefoucault; Ratisbonne; le comte B de Montesquiou; le marquis de Camposagrado; le prince de Caraman-Chimay; Lafond, J.; le comte de Lambertye; le comte de Frys-Frysenborg; Laniel; Perrier; le comte M. de Camondo; le comte de Pennautier; le prince Maurocordato; le comte de Castelli; le capitaine Tart: le capitaine Fane; de Moismont; le vicomte de Quélen: A. Yeo: A. de Tavernost: le vicomte de Martel de Janville; lord Westbry; Rembielinski; Van Buren; le comte de Chateaubriand; Paul Lagarde; de Laporte; Trebor; le marquis de Caumont-Laforce: le comte de la Corzana; de Dorlodot; de Lapeyrère; le marquis de Croix; le baron de Baussierre; Singer; G. de Prêt; Bennett; de Brusle; Balensi; Pinatel; le prince de Croy; le prince Poniatowski; Archdeacon; Sands; Orban; Van Hoobrouck

ANNONCES

⁂ Mardi prochain, M. Lucien Piot reprendra, au Grand-Café, ses séances et leçons de chaque jour. Avis aux amateurs.

« *Il ne se vend pas, il se donne!* »

Eh bien. c'est égal, « le Billard » est un journal charmant, sur papier rose, s'occupant, cela va sans dire, de tout ce qui se rattache à l'art du carambolage, du seul carambolage, — puisqu'il est passé de mode de fourrer les autres dedans la blouse... ou de se blouser soi-même.

— M. Henri Saint-Martin porte un défi de 2.500 francs aux fabricants de bandes. Plus de lisières, hurrah pour le caoutchouc.

En dehors des questions de billard, le nouveau journal contiendra des informations sur différents sports, des nouvelles des théâtres, des concerts, etc., etc.

Soyez le bienvenu. M. Saint-Martin, et si votre rédaction est aussi irréprochable que le sont vos bandes, je vous prédis un grand succès. D.

GASTRONOMIE

Vins, Cognacs, Liqueurs et Bières.

Vins. — H. & O. BEYERMANN & Ce, Bordeaux. — CRUZE & FILS FRÈRES, à Bordeaux — N. JOHNSTON & FILS, à Bordeaux. — CLOSSMANN & Ce, à Bordeaux. — BARTON & GUESTIER, à Bordeaux.

*
* *

Cognacs. — J. HENNESSY & Ce, à Cognac. — A. C. GOOARD & Ce, à Cognac. — MARTELL & Ce, à Cognac.

*
* *

Liqueurs. — WYNAND-FOCKINK, 2, rue Auber.

*
* *

Bières. — BIÈRE BRUNE DE NUREMBERG, 26, rue Blondel. — BASS & Ce, 63, boulevard Malesherbes. — FANTA, 6, rue Guyot. — IND COOPE & Ce, 6 pass. Lathuile-Batignolles. — GANGLOFF & BŒSINGER, 51, rue de Flandre. — ALLSOPP & Co, 8, rue Bausset.

Biscuits, Chocolats, Confiseurs, Épiceries et Comestibles.

Biscuits. — AMERICAN CRACKER MANUFACTORY, 26, boulevard Malesherbes.

*
* *

Chocolats. — LABRIC, 93, boulev. des Capucines. — CHOQUART & FILS, 182. r de Rivoli — COMPAGNIE COLONIALE, 19. avenue de l'Opéra. — DEVINCK, 175, rue Saint-Honoré. — MENIER, 37, rue Ste-Croix de la Bretonnerie. — MARQUIS, 10, rue Richelieu — MASSON, 9. boul. de la Madeleine. — COMPAGNIE FRANÇAISE, 18, boul. Sébastopol. — LELEU & C, 91. rue Rivoli — GUÉRIN, BOUTRON FRÈRES, 29, boulevard Poissonnière. — HUGON, 30. rue des Saints-Pères. — IBLEO, 4, rue du Temple.

*
* *

Confiseurs. — SIRAUDIN, rue de la Paix. — SEUGNOT, 28, rue du Bac — CHARBONNEL, 34, avenue de l'Opéra. — BOISSIER, 7, boulevard des Capucines — GOUACHE, boulev. de la Madeleine — VIOLET, 28. rue Grammont. — AU FIDÈLE BERGER, 16, boulevard Sébastopol.

*
* *

Épiceries et Comestibles. — MAISON DU GRAND-HOTEL.— COOPERATIVE, av de l'Opéra.— FASTIER, 40, r. Notre-Dame-des-Victoires. — POTIN, 101, boulevard Sébastopol. — CUVILLIER FRÈRES, 16, rue de la Paix — AUGÉ, 116, boulevard Haussmann. — CHEVET, place du Théâtre-Français — BOUSQUIN, 26, galerie Vivienne.

Hôtels, Cafés et Restaurants.

Hôtels. — BRISTOL, place Vendôme, 3 et 5. — MIRABEAU, 8, rue de la Paix. — CONTINENTAL, 3, rue Castiglione. — GRAND-HOTEL, 12, boul. des Capucines.

*
* *

Cafés et Restaurants. — CAFÉ RICHE, boul des Italiens. — CAFÉ DE PARIS, avenue de l'Opéra — CAFÉ DES AMBASSADEURS, Champs-Élysées. — CAFÉ NAPOLITAIN, 1, boul. des Capucines — CAFÉ DE LA PAIX, 12, boul. des Capucines. — SYLVAIN, ancien Café Neeser. 12, rue Halévy — CAFÉ DE LA REGENCE, 161, r. Saint-Honoré. — CAFÉ VOLTAIRE, place de l'Odéon.

LE CANARD SAUVAGE A L'INDÉCIS

Il y avait une fois, dans les environs de Corbeil, un homme des bois qui vivait de sa chasse et de sa pêche. Cet homme des bois avait toutes les vertus et un peu aussi la sauvagerie, qui est la conséquence de la vie d'isolement, il était remarquable par ses talents culinaires et par son indécision. Il était si indécis, si indécis, si indécis, qu'il ne savait jamais à quelle sauce il allait manger son gibier. Ainsi, bien souvent, après avoir dépecé une lièvre pour en faire un civet, il se ravisait, passait un long temps à en recoudre les membres pour en faire un rôti. Jamais on n'avait vu un homme des bois aussi gourmet et aussi indécis.

Un jour M. de la Rue, inspecteur des forêts, à Corbeil, patrie des canards français, le découvrit au fond des bois, dans sa cabane, en train de faire rôtir un magnifique canard sauvage. L'homme des bois n'était qu'à demi-sauvage, et il invita l'inspecteur des forêts à partager son rôti.

Déjà le canard était recouvert de tons dorés, lorsque l'homme des bois s'écria :

— Eh bien, non! nous ne le mangerons pas rôti! Je vais l'arranger à ma manière.

Ce fut en vain que M. de la Rue voulut s'opposer à ce qu'il considérait comme un acte de vandalisme; aussi fût-ce avec douleur qu'il vit l'homme des bois débrocher le canard et, s'armant d'un grand couteau, découper les aiguillettes, lever les cuisses, séparer et fracasser la carcasse, et jeter ce rôti presque parfait dans une casserole. C'était un triste spectacle.

Silencieux et indigné, M. de la Rue lui vit aussi jeter dans la casserole du sel, du gros poivre, deux cuillerées d'huile d'olive, un demi-verre de vin de Bordeaux et le jus d'un citron. Puis l'homme des bois se mit à remuer le tout, et après une demi-heure de cuisson, il servit ce canard mi-rôti, mi-salmis.

Ce ne fut pas sans méfiance que M. de la Rue se hasarda à goûter cet étrange mets. O surprise! C'était un manger succulent; et, enthousiasmé, mon éminent collaborateur m'en envoya la recette, que je transmets scrupuleusement aux lecteurs de *La Revue*.

Je n'y ajouterai qu'une seule chose : des truffes.

Qu'en pensez-vous?

P. DE BALBAAC.

ÉNIGME FANTAISISTE

Ah! comme il est gai, Périclès
Et comme il ouvre la mâchoire!
On dirait une bassinoire.
Ah! comme il est gai Périclès
Le nez en pointe d'aloes,
Il rit devant son auditoire
Ah! comme il est gai Périclès
Et comme il ouvre la mâchoire.

Il est bien joyeux Périclès
Pour lui toujours festins et noces.
Aussi, s'en donne-t-il, des bosses!
Il est bien joyeux, Périclès.
Des pois, il savoure les cosses,
Philosophe autant que Thalès.
Il est bien joyeux Périclès,
Pour lui toujours festins et noces.

Mais il est méchant Périclès
Il se fâche, il frappe, il s'insurge
Sournoisement comme Panurge.
Mais il est méchant Périclès,
Aurait-il besoin d'une purge?
Ah! le vieux méphistophélès!
Mais il est méchant Périclès
Il se fâche, il frappe, il s'insurge.

Triste est devenu Périclès
L'allemand bombarde la ville,
Et comme il se fait de la bile,
Triste est devenu Périclès.
Son allure devient fébrile
Sous le glaive de Damoclès
Il est mort. Pauvre Périclès!
L'allemand bombarde la ville.

R. D'A.

DÉPLACEMENTS.

Le duc de Croy. — Le prince Soutzo. — Le marquis d'Aubéry. — Le comte T. de Rohan-Chabot. — Le prince Galitzine. — Le vicomte de Br vicomte de Galard. — Le marquis de Montesson. — Le prince Troubetskoï. — Le comte de Wignacourt. — Le comte de Béthune. — Le vicomte du Puy-Montbrun. — Le vicomte de Rochefort. — M. de Bray. — M. d'Andrimont. — Lord Clifton.

DÉCÈS

Le général F. Douay. — La comtesse de Sussex. — Le vicomte Ghislain de Mérode. — Mme de la Colombelle. — M. Henri Hébert. — M. l'abbé Paraguel.



Tiré de **LA REVUE DE LA MODE** 13-15, quai Voltaire.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette en cachemire blanc pour dîners et soirées. — *Face :* tablier-gilet brodé de perles blanches, ouvert en losange sur la poitrine; les broderies à jour sont sur une guipure. La robe est de forme princesse a plis remontants de côté; au bas, entre les bandes de broderies, plissé en satin et bande de moire pékin blanche.

Dos : La robe ferme derrière avec des boutons; le cachemire est drapé sur la traîne, dont le bas est un plissé large de moire pékin blanche; petit plissé de satin sur la balayeuse.

RÉSULTATS SOMMAIRES

de la Septième journée de Printemps

au Bois de Boulogne.

Prix de Garches : 1er Gavroche (Hudson).
2e Vétéran (Mills).
3e Væ Victis (Hurst).

Prix de la Flandrie : 1er Jujube (Hudson).
2e Améthyste (Hunter).
3e Double Blanc (Mills).

Prix Reiset : 1er Saltéador (Hunter).
2e Fido (Flint).
3e Whisky (Rolf).

Prix du Prince de Galles : 1er Fitz-Plutus (Wheeler).
2e Brie (Rolf).
3e Cactus (Mills).

Prix de Ville-d'Avray : 1er Baretta (Kelly).
2e Satania (Hudson).
3e Œillet (Dodge).

Prix du Bois Rouand : 1er Vignemale (Carratt).
2e Narcisse (Hunter).
3e Satisfaction (Flint).

L'Administrateur-Gérant, H. Thirion de Noville

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE
des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 27.
SAMEDI, 17 MAI 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.; — 6 mois, **15** fr.; — un an, **30** fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES





ON S'ABONNE
à l'étranger :

Allemagne
Cologne, chez Rudolt, Mosse, 2, Wallrafsplatz (Représentation spéciale et régie exclusive des annonces pour l'Allemagne.)
Berlin, chez Asher et Ce.
Munich, chez Ackermann.
Leipzig, chez F.-A. Brockhaus.
Mayence, chez Zabern.

Autriche-Hongrie
Vienne, chez Braumuller et fils.

Belgique
Bruxelles, chez C. Muquardt, 45, rue de la Régence.
Anvers, chez Max Rueff.

Danemarck
Copenhague, chez Reitzel.

Espagne
Madrid, chez Bailly-Baillière.
Barcelone, chez Verdaguer.

Grande-Bretagne
Londres, chez Delizy, Davies et Ce (Agence de publicité), 1, Creil street, Strand.
Londres, Williams et Norgate, 14, Henrietta street. Covent Garden.
Liverpool, chez Edward Howel.
Manchester, chez Thomas Hayes.
Edimbourg, chez Williams et Norgate.

Italie
Rome, Florence et Turin, chez Bocca frères, libraires du Roi.
Milan, chez Brigola.
Naples, chez Riccardo et Marghieri.

Pays-Bas
La Haye, chez Martinus Nijhoff.
Amsterdam, chez Van Bakkenes.

Portugal
Lisbonne, chez José Rodriguez.

Russie
Saint-Pétersbourg, chez Mellier.

Suède et Norwége
Stockolm, chez Samson, et Wallin.

Suisse
Genève, chez Cherbuliez.
Lausanne, chez Benda.

Turquie
Constantinople, chez Depasta frères.

États-Unis
Boston, chez Little, Brown et Ce.
Chicago, chez Jansen et Mac Lure.
New-York, chez J. W. Bouton.
La Nouvelle-Orléans, chez A. Chol.
Philadelphie, Lindsay and Baker, 730, Sansom street.

CHRONIQUE

La fleur de la beauté slave, arrachée des bords de la Vistule, refleurit aujourd'hui sur les rives de la Seine. Elle s'épanouissait samedi dans tout son éclat, à la matinée musicale donnée dans la galerie des fêtes de l'HÔTEL LAMBERT, en faveur d'une œuvre de bienfaisance, par la princesse MARCELINE CZARTORYSKA.

Tout le monde connaît, au moins de réputation, l'hôtel Lambert, cette construction splendide, type accompli et parfait de l'architecture à la fois magnifique et sévère du règne de Louis XIV. — Dans le cartouche qui orne son fronton, on lit trois noms et une date :

LE SUEUR
LE BRUN
LE VAU
1649.

On sait, en effet, que ces trois artistes éminents s'unirent pour élever et décorer cette somptueuse demeure, qui a gardé jusqu'à nos jours le nom de son premier possesseur, le président Lambert, un des magistrats les plus distingués du parlement de Paris. Je sais peu d'habitations qui se prêtent mieux que celle-ci au déploiement des pompes de la grande existence. L'architecte Le Vau avait le secret de ces constructions pleines de grandeur et de noblesse, dont la tradition s'est quelque peu perdue de nos jours, au milieu des préoccupations d'une tout autre nature, qui assiègent notre génération troublée et turbulente.

Après des fortunes diverses, qui l'ont fait passer entre différentes mains, l'hôtel Lambert a trouvé enfin une destinée digne de lui. Il abrite aujourd'hui le foyer, éteint sur sa terre natale, et rallumé chez nous, d'une des plus grandes familles de l'aristocratie européenne. Aux présidents à mortiers succèdent les fils des rois. La descendance des anciens souverains d'une nation chevaleresque, et poétique entre toutes, ravive ainsi le lustre d'une de nos plus belles résidences. La sympathie que la glorieuse famille des Czartoryski a trouvée chez nous a sans doute adouci pour elle les amertumes de l'exil. Pour goûter son hospitalité digne des temps antiques, les princes et les grands ont repris le chemin oublié du Marais et de l'île Saint-Louis, et une fille de France, qui, elle aussi, avait goûté le sol de l'étranger, est venue mettre sa main dans la main de l'héritier sans héritage du dernier monarque de la Pologne.

On est donc certain d'avance que les fêtes de l'hôtel Lambert seront le rendez-vous de toutes les aristocraties, et que l'on y pourra feuilleter le *Livre d'or* de la France et de l'étranger. La dernière réunion, celle dont nous rendons compte ici, ajoutait à tant d'autres attractions celle que la charité donne à toutes ses œuvres.

C'était une fête de bienfaisance, organisée par la princesse Marceline Czartoryska, au profit du séminaire pontifical polonais établi à Rome.

La princesse a un talent d'artiste de premier ordre. Élève de Chopin, elle a gardé, comme un trésor intact, les traditions du maître, son illustre compatriote. Comme lui, elle sait créer un magnétisme invisible entre l'âme de ses visiteurs et les vibrations sonores de l'instrument; comme lui, elle sait faire du piano un orchestre, restreint mais idéalisé; son jeu savant est toujours d'une irréprochable distinction, et le luxe de son ornementation ne surchage jamais l'élégance de ses lignes. Elle excelle à donner, quand elle le veut, une rare intensité d'expression à tous les sentiments qu'elle exprime. Sa grâce, qui n'est pas apprise, est toujours exempte de prétention et de manière, et c'est parce qu'elle semble s'oublier elle-même qu'elle exerce sur les autres ce souverain empire. Elle fait vibrer nos nerfs comme les cordes de son instrument. Dans le grand *Nocturne*, dans les *Préludes* et les *Mazurkas*, qu'elle a joués samedi, et dans lesquels revit tout entier ce génie de Chopin, profond et complexe, fait d'ombres et de lumières, de larmes et de sourires, la princesse a été vraiment incomparable, et elle a tenu tout l'auditoire sous son charme. MM. Franchomme et Julien Sauzay l'ont secondée avec leur talent habituel, leur zèle si parfait et leur goût si pur.

Toute la partie vocale de cette belle matinée a été remplie par Mme BATAILLE, qui a déployé, dans la valse du *Pardon de Ploërmel*, toute la légèreté, toute la souplesse et toute l'élégance d'une vocaliste incomparable, de même que, dans le *rondo* et l'*andante* de la SONNAMBULA, elle a eu des accents pathétiques et des notes émues à nous arracher des larmes... Parfois ces larmes ont coulé de bien beaux yeux.

***

Le comte ABRAHAM DE CAMONDO, le richissime banquier, mêlé à toutes les grandes transactions financières du monde oriental, a célébré par une fête splendide, et dont ce Paris, si oublieux qu'on le dise et qu'il soit, gardera pourtant le souvenir, l'inauguration de son hôtel, au parc Monceau.

Comme l'hôtel Lambert, dont nous parlions tout à l'heure, l'hôtel Camondo, dans lequel l'art de bâtir, au XIXe siècle, semble avoir dit son dernier mot, prendra place un jour parmi les plus somptueuses résidences parisiennes, et deviendra une des curiosités de la grande ville.

S'ouvrant d'un côté sur la rue de Monceau, et de l'autre sur le parc du même nom, l'hôtel Camondo, bâti entre cour et jardin, mesure, avec ses dépendances de toutes sortes, pour lesquelles on n'a rien épargné, une superficie qui serait considérable partout, et qui est énorme pour Paris. Un seul détail : sept ou huit voitures circulent à l'aise dans la cour d'honneur.

Nous pénétrons, à notre arrivée, dans un vaste atrium, où des serviteurs attentifs et sans nombre, échelonnés depuis la porte extérieure jusqu'à la porte du salon, nous font passer entre deux haies vivantes. Trois espèces de livrées contribuent à la diversité du coup d'œil: les valets de pied portent l'habit bleu et la culotte jaune; les maîtres d'hôtel, l'habit noir avec la chaîne d'argent, la culotte et les bas noirs; les laquais, l'habit Louis XV, tout blanc, et timbré aux armes de Camondo, avec la belle devise de la famille brodée dans l'étoffe :

Fides et Caritas.

Foi et *Charité:* ces deux vertus là vous en donnent nécessairement une troisième, et la *Charité*, vient compléter le trio théologal.

On tourne à droite, et après avoir traversé une petite salle d'attente, remplie d'objets d'art, on pénètre dans le salon de réception, à la porte duquel se tiennent le comte Abraham et Mme de Camondo, souhaitant la bienvenue à leurs invités.

Ce salon donne accès dans la galerie des fêtes, déjà remplie, au moment où nous arrivons, par l'essaim brillant et bourdonnant des danseuses, toutes jeunes et jolies. On dirait vraiment que les maîtres de la maison, affranchis des dures servitudes dont ne sauraient se débarrasser les chefs d'Etat, asservis dans leurs invitations par toutes sortes d'obligations, inconvénients de la position officielle, n'ont voulu cueillir que la fleur même de la beauté parisienne.

On a épuisé pour orner cette salle toutes les ressources dont peut disposer la décoration architecturale au XIXe siècle. Le plafond, divisé en caissons symétriques, de proportions très heureuses et très harmonieuses, a reçu des peintures vives et gaies, qui ont elles-mêmes, ce soir, un air de fête. Tout le grand côté de cette galerie, celui qui fait face aux fenêtres, s'ouvrant sur le parc Monceau, nous montre de superbes tapisseries du XVIIe siècle, d'une conservation et d'un éclat remarquables. Les têtes des personnages ont l'animation de la vie même.

Nous laissons cette belle galerie à l'aimable et folle jeunesse, qui la remplit de ses joyeux ébats : c'est là qu'elle polke, qu'elle valse, qu'elle tourbillonne, et cotillone. Regardons-la de loin, en disant comme le berger mélancolique du tableau de Poussin :

Et ego in arcadia!...

« Et moi aussi j'ai dansé! »

J'ai choisi pour poste d'observation un salon-musée, tout rempli d'œuvres d'art, où m'effleurent en passant les jeunes et les belles, dans leur pèlerinage vers le buffet. Ce buffet a naturellement sa place dans la salle à manger, une des pièces les mieux réussies de tout ce merveilleux ensemble : ses hauts dressoirs, sa grande cheminée de pierre blanche, montant jusqu'au plafond, lui donnent un caractère de décor *Renaissance*, où s'associent fort heureusement l'élégance et la grandeur.

Cette salle à manger, qui doit être classée parmi les plus belles de Paris, s'ouvre sur une serre grandiose, toute remplie de ces fleurs rares et de ces plantes exotiques, qu'une acclimatation savante est parvenue à faire vivre sous nos tristes cieux. Un éclairage ingénieusement combiné, fait courir et frissonner la lumière sur ces verdures intenses et sur ces corolles éclatantes, dont l'effet enchanteur, semble vouloir défier la poésie des descriptions les plus enthousiastes.

Un escalier de marbre blanc, aux rampes d'onyx algérien, dont la couleur, l'aspect général et les grandes lignes rappellent le fameux escalier du nouvel Opéra, descend jusqu'à l'atrium et vous conduit aux appartements privés de la famille, qui occupent tout le premier étage. Les maîtres de cette maison hospitalière avaient bien voulu les laisser tous ouverts : la causerie s'abritait dans les boudoirs discrets, et le rêve s'égarait dans la chambre à coucher, où l'on retrouvait encore des livres rares, des tableaux de maîtres, des statuettes de prix, dignes des plus riches musées.

C'est dans ce cadre vraiment magnifique que le comte et la comtesse de Camondo ont donné à leurs amis une des fêtes les plus brillantes que nous ayons jamais vues. La bonne grâce et la courtoisie des maîtres de la maison en ont été sans doute le principal attrait; mais ceux dont l'œil difficile recherche la pureté des lignes et la beauté des colorations sur le visage des femmes, ont rencontré là de nombreux sujets pour une étude, qui est en même temps un plaisir; car tous les types de la beauté semblaient s'être donné rendez-vous dans ce palais des *Mille et une Nuits*, depuis la Suédoise au teint de neige, à la chevelure blonde comme les épis mûrs, et dont la prunelle reflète l'azur profond des grands lacs de son pays, jusqu'aux brunes Orientales, au front couronné de tresses d'ébène, et dont les yeux de diamants noirs éclairent le teint mat, uni, doré comme l'ambre. Les délices d'un souper assis, où l'on se rangeait et s'arrangeait par écots d'amis à de petites tables pouvant recevoir de huit à dix convives, ont retenu jusqu'au matin les danseuses du cotillon, qui sont parties les mains pleines de souvenirs à la suite d'une tombola où tous les numéros gagnaient. L'orchestre jouait toujours dans la petite *loggia*, improvisée pour lui dans le jardin, et les chœurs de l'Opéra dissimulés aux étages supérieurs faisaient encore entendre leurs chants aériens, quand, depuis longtemps déjà, les merles et les grives, les fauvettes et les pinsons dans les buissons du parc Monceau, donnaient leur aubade à la jeune Aurore.

***

Un salon s'ouvre; beaucoup de salons se ferment. La comtesse de Mouzay a donné sa dernière soirée mercredi dernier; foule nombreuse et brillante, d'un élément très cosmopolite. La Pologne et la Russie ont dîné et soupé en face l'une de l'autre, sans qu'il y ait eu lieu à aucun incident diplomatique. Musique excellente et deux comédies de

Nadaud, interprétées par l'auteur, Mme de Dalliens et l'aimable fille de notre confrère Louis Ulbach. Ces jolies pièces, toutes pleines d'une bonhomie à la Florian, ne manquent ni d'agrément ni d'esprit; celle qui a pour titre « *Le Billet de cent francs* » est d'un sentiment exquis, et elle passerait, sans rien perdre de sa délicate saveur, du demi-jour d'un salon au feu brillant de la rampe. Les chansonnettes de M. Desroseaux, le violon de M. Planel et les poésies de M. Fernand Beissier ont ajouté des attractions nouvelles à ce joli programme.

*
* *

Autre clôture d'un salon artistique, celui de Mme Cécilia Bentham, une prima donna des Italiens, si magnifiquement tragique dans le rôle de Norma — aujourd'hui mariée à un gentleman de Londres, qui ne la laisse plus chanter qu'à son bénéfice, et dans l'intimité discrète de quelques maisons amies. La prima donna a fait merveille dans le duo de *Don Giovani :*

« *La ci darem la mano*, »

avec Ciampi, le baryton italien qui a été cette année de tous les concerts, — et qui part demain pour Sidney, accompagnant la Carlotta Patti, et une troupe d'élite. Le ténor Lopez et la basse Pappini se sont fait chaleureusement applaudir dans l'*Élisire d'Amore*, et Mlle Deschamps, du théâtre de La Monnaie, dans le grand air de la *Reine de Saba*.

La partie instrumentale n'a pas été moins brillante. Le violon de Mlle Tayaut, le piano de Théodore Ritter et l'orgue de M. de La Tombelle ont tenu toute la nuit les auditeurs sous le charme, et l'on ne s'est point dit *adieu*, mais au revoir !

*
* *

Mme la marquise d'Osmond a reçu quelques intimes dans son charmant hôtel de la rue de Londres, et leur a fait entendre le comte Kowalski, l'auteur de *Gilles de Bretagne*, et l'un des plus brillants virtuoses du piano que nous aient envoyé les pays slaves. M. Kowalski a tenu longtemps son auditoire sous le charme. Il ne jouait plus qu'on l'écoutait encore. M. Clément, un chanteur de style, et Mlle Baux, de l'Opéra se sont fait justement applaudir dans une série de morceaux des plus heureux choix, intermèdes d'une causerie brillante. L'esprit ne perd jamais ses droits chez la marquise, fidèle aux traditions des grandes maîtresses de maisons du siècle passé, quand recevoir était un art en honneur dans la société française, et que les salons étaient le chemin qui menait à tout.

Louis Énault.

COURRIER DES THÉÂTRES

Comédie française : L'*Étincelle*, un acte en prose, de M. Edouard Pailleron.

Petite pièce, grand succès.

Cette comédie est assurément une des plus remarquables que j'aie vue. L'idée en est ingénieuse et les détails en sont exquis, c'est fin, distingué, spirituel et charmant d'un bout à l'autre. Voilà du vrai, du bon et même, dans ce cadre étroit, du grand théâtre, car il y a des scènes, une surtout, d'un ordre absolument supérieur. Jamais, en un acte, auteur dramatique, ne dépensa plus de talent, de finesse et de sensibilité.

L'*Étincelle* est bâtie sur le thème éternellement humain du dépit amoureux. Molière a traité le même thème. Avant Molière, Horace l'a chanté. Après M. Pailleron, bien d'autres en feront des poèmes, des romans, des comédies et des drames. Seulement, comme le font remarquer avec beaucoup de justesse un de nos confrères, l'expression en varie suivant les époques et les milieux. De nos jours, elle se complique d'un sentiment tout moderne, l'inconnu du temps de notre grand comique, et dont l'influence s'est fait sentir dans toutes les œuvres littéraires de ce siècle, à commencer par Chateaubriand, pour finir par François Coppée : la mélancolie. C'est pourquoi le *Dépit amoureux*, de Molière, écrit dans un temps où l'on aimait mieux vivre que rêver, ne connaît pas d'autre alternatives que le rire ou la colère. La troisième alternative, les larmes, appartient à notre temps. C'est pourquoi Alfred de Musset, a écrit, *On ne badine pas avec l'amour*, voulant prouver qu'au lieu d'en rire, comme autrefois, on peut en mourir, et pourquoi M. Pailleron a écrit l'*Étincelle*, un acte effroyablement tragique sous son apparence de gaieté, car c'est l'exposé pathologique, pour ainsi dire, d'un double cas de mélancolie aiguë, du paroxysme de la crise, qui finira, ou par nous sauver, grâce à une réaction, ou par anéantir à tout jamais les qualités de notre esprit français : la clarté, la santé, la franchise.

Mme de Rénat, la jeune veuve d'un vieux général, reçoit dans son château le neveu de son mari, capitaine de chasseurs, joyeux garçon qu'elle n'a jamais pris au sérieux, bien qu'un jour il l'ait bombardée d'une déclaration en règle. Pourtant Raoul aime Mme de Rénat et Mme de Rénat aime Raoul ; mais cette dernière est atteinte de cette atroce maladie, dont j'ai parlé et dont le symptôme essentiel, est d'empêcher toute sincérité, d'arrêter sur les lèvres toute parole franche, se forcer à mentir par doute et par orgueil. Raoul a beau multiplier les preuves d'amour, Mme de Rénat affecte de demeurer ironique et glaciale. Le jeune homme tout déconcerté (ce qui prouve qu'il a bien peu vécu !) se dit qu'il se trompe peut-être, ou plutôt se trompe lui-même, en se disant qu'il s'est peut-être trompé. Il se tourne alors du côté de la petite Antoinette, de Toinon, filleule de Mme de Rénat, une enfant espiègle et rieuse, aussi belle, aussi charmante que sa marraine. Raoul espère faire jaillir l'*étincelle* de ce petit cœur, puisqu'il n'a pu la faire jaillir du cœur de Mme de Rénat. Une enfant, cela doit être facile. Pas du tout. Antoinette, elle aussi, comme toutes les femmes, comme toutes les filles de ce temps, — et inconsciemment, — est malade du mal des Werther, des Valentine, des Zélia, et, elle aussi, ment, et elle non plus n'est ni franche ni vraie ; et elle non plus ne veut pas laisser voir qu'elle est touchée des paroles de Raoul, et encore moins qu'elle est près de le croire et de l'aimer. Elle rit, et elle rit ! Ecoutez ce dialogue :

Raoul. — Et vous, Antoinette, comment aimeriez-vous?

Antoinette. — Ah ! ah ! ah ! cette voix ! vous avez dit cela comme M. Gilet.

(M. Gilet est le notaire de l'endroit qui brigue la main d'Antoinette).

Raoul. — Bon ! Gilet ! c'est dur. Vous ne m'avez pas répondu.

Antoinette. — Est-ce que je sais, moi? D'abord, qu'est-ce que c'est que d'aimer?... Oui, au juste?

Raoul. — Eh bien ! voilà de ces franchises... Est-il possible que vous ne soupçonniez pas même ?...

Antoinette.— Si ! oh ! si, je ne suis pas une enfant, mais je veux dire... à quoi reconnaissez-vous, enfin... Qu'est-ce qui prouve qu'on aime ou qu'on n'aime pas, là?

Raoul. — Eh bien ! voyons, je suppose que je vous demande à vous embrasser, je suppose... Qu'est-ce que vous feriez ?

Antoinette. — Je vous dirais : embrassez-moi.

Raoul. — Eh bien ! voilà déjà ce qui prouve que l'on n'aime pas.

Antoinette. — Quel rapport?...

Raoul. — Oui, quand on n'aime pas, un bonjour ou un baiser, c'est tout un, et de celui-ci ou de celui-là, il n'importe ; on est tout le monde, personne n'est lui ; on est insouciante, on est gaie, on rit de tout et toujours, comme vous.

Antoinette. — Comme moi... Et quand on aime?

Raoul. — Ah ! quand on aime, on ne rit plus, on pleure, et l'on s'étonne d'en être heureuse ; on est inquiète, anxieuse, tourmentée, mais l'on se sent minutieusement et délicieusement vivre. Il y a quelqu'un que l'on fuit et que l'on cherche, que l'on appelle et que l'on redoute, qui vous obsède et qui vous charme, quelqu'un qui habite votre cœur, qui remplit votre pensée, qui hante vos songes, qui vous a chassé de vous-même et qui s'y est installé en maître... C'est lui?

Antoinette. — Tiens !...

Raoul. — Et il n'est jamais plus là que quand il est absent. On voudrait toujours en parler et on n'ose le faire. Il semble qu'on n'en entend jamais assez de bien et l'on ne sait en dire que du mal, peut-être pour cacher son amour aux autres, peut-être pour se le cacher à soi-même.

Antoinette. — Après?

Raoul. — Est-il quelque part où vous êtes ? Vous ne le regardez pas et vous le voyez, vous ne l'entendez pas et vous le devinez. Il s'approche, votre front rougit; il vous parle, votre cœur s'arrête ; il vous prend la main et il semble que votre être tout entier va à lui par ce chemin tiède et charmant... et quant au baiser qu'il vous demande... ah ! il faut qu'il le prenne, car vous ne l'accorderiez jamais, tant vous auriez peur d'en mourir... Et maintenant, j'ai bien gagné le mien et je le réclame. (*Il s'approche d'elle*).

Antoinette. — Non !

Raoul. — L'étincelle !

Antoinette, *riant*. — Ah ! ah ! ah !

Raoul. — Antoinette!

Antoinette. — Mais j'ai aimé, alors, j'ai aimé ! ah ! ah ! ah !

Raoul. — Elle rit trop !

Mais Raoul ne se tient pas pour battu. Un dernier moyen lui reste : la jalousie qu'il compte éveiller dans le cœur d'Antoinette, en faisant la cour à Mme de Rénat, en feignant une explication dont la jeune fille sera le témoin involontaire. Mme de Rénat, qui ne se rend pas bien compte des sensations qui l'agitent se prête à cette cruelle fantaisie. Raoul l'entraîne sur un banc, au fond d'une charmille, et là se joue la scène la plus spirituellement poignante qui soit au monde. « Chère Léonie ! » dit Raoul. « Cher Raoul ! » répond la générale, mais sans conviction. Il y a des luttes, des combats à voix basse. « Soyez donc à votre rôle ! » — « Oui, mais laissez mes mains ! » Puis le duo reprend : « Cher Raoul ! — Chère Léonie ! » Puis tout à coup la situation change, les deux comédiens de cette scène jouée pour faire jaillir l'*étincelle* du cœur d'Antoinette oublient qu'ils jouent pour Antoinette et se mettent à jouer pour leur compte. Raoul raconte à sa tante pour quelle raison il a pris si vite son parti de ses dédains : il est pauvre, elle est riche, mais il portera toujours au fond de son âme l'image adorée de celle qu'il n'a jamais cessé d'aimer et qu'il aimera toujours ! Mme de Rénat, surprise, charmée, ravie, boit ses paroles. C'est de son cœur que part l'étincelle. Son orgueil se fond en larmes ; la crise l'a sauvée. Elle est guérie, car elle ne ment plus. Elle avoue.

Et Antoinette ? Elle ne meurt pas, comme la Rosette d'*on ne badine pas avec l'amour*, bien que, comme elle, elle ait tout entendu. Elle vient d'agréer la recherche du notaire, et elle apparaît toujours éclatant de rire, d'un rire bruyant, éclatant, qui fait mal.

— Mais tu pleures ! lui dit Mme de Rénat.

— Oui, de rire ! répond Antoinette.

Et c'est le dernier mot de la comédie.

A mon avis, l'*Étincelle* est ce que nous a donné de plus exquis l'auteur sympathique de l'*Age ingrat*, de *Petite Pluie* et des *Faux Ménages*.

Cet acte si bien venu est joué dans la perfection par Delaunay et Mlle Croisette et Jeanne Samary.

Pour être le plus léger des colis que les comédiens français vont emporter à Londres, l'*Étincelle* n'en sera pas le moins précieux.

Emile Blavet.

LE BILLARD

Le Tournoi de billard au Grand Hôtel.

Jamais peut-être un match au billard n'a été joué aussi solennellement, au milieu d'un concours du monde le plus brillant de Paris, dans une salle éclairée *à giorno* et se prêtant fort bien à ce genre de représentation. Les combattants étaient quatre professeurs de premier ordre. M. Vignaux, le plus connu, a remporté une nouvelle victoire et consacré dans l'esprit des connaisseurs une suprématie qu'il y aurait maintenant un peu de ridicule à vouloir lui disputer. Il a joué en perfection; sa plus longue série a été faite samedi pendant la dernière partie contre l'américain Daly, une série de 308 points. Avant le match, il lui était arrivé en s'exerçant de faire jusque près de 600 points. Les bandes dont on se sert depuis peu permettent ces séries presque interminables. Aux États-Unis, on a vite compris que leur élasticité est favorable à la répétition d'un coup type qui consiste à faire glisser très doucement le jeu des trois billes le long de la bande, et à maintenir sa position par les contre. Des joueurs tels que Slosson et Schœffer font par ce procédé des centaines de points sans interruption. Hélas! c'est l'excès dans le beau! Déjà on a été obligé de proscrire le *truc du coin* au moyen duquel M. Digne et d'autres après lui étaient assurés de faire plus de mille carambolages. On commence à croire qu'il faudra aussi établir une règle pour limiter la série le long de la bande. Les professeurs de billards sont les premiers intéressés à ce que ce noble jeu reste ce qu'il est, un exercice de l'esprit et du corps, quelque chose d'attrayant, de varié, et non le fonctionnement d'une mécanique. Ils ont dû remarquer que le public applaudissait les coups larges et difficiles, ramenant les billes quand elles sont écartées, les animaut de vitesses inégales, et qu'au contraire une certaine dose d'ennui se manifestait lorsque la série prenait un caractère monotone.

Notre dessin représente les quatre professeurs dont nous avons admiré le talent dans ce beau tournoi.

Le vainqueur, *Maurice Vignaux*, est âgé de trente-deux ans, robuste et beau lutteur, au regard franc et intelligent. Son premier professeur a été, croyons-nous, Ubassy, dit *Le Furet*, avec qui il a parcouru l'Amérique en 1874, jouant contre les plus forts, gagnant toujours et finalement remportant « la coupe », dans un tournoi à New-York, contre neuf adversaires de premier ordre. Son jeu est merveilleux par l'harmonie des qualités qu'il possède toutes. Rien n'est impossible pour lui au billard, mais il se garde de faire dans une partie sérieuse des coups brillants et à effet; c'est avec raison qu'il se contente de jouer juste, le plus juste possible, et il exécute avec une telle perfection que les coups paraissent plus simples quand c'est lui qui joue. Telle est la marque incontestable des talents supérieurs, en tout la loi est la même : il faut, dans les œuvres d'art comme dans la nature, à côté du mouvement, la sérénité.

La maîtresse qualité de *M. Lucien Piot* ne sera jamais, il le sait bien, la possession de soi-même. Sa façon de jouer est différente dans un tournoi et dans les parties qu'il fait chaque jour au Grand Café. Là il faut le voir rendant 100 points sur 200 à d'anciens professeurs et aux amateurs les plus en renom; là il est lui-même, sans appréhension, et il joue avec une science et un brio réellement admirables. Le coup de queue de Piot est parfait, je ne crois pas que M. Vignaux lui soit supérieur sous ce rapport.

Si nous avions à parier pour *Garnier* ou pour *Daly*, nous pourrions hésiter, car ils sont évidemment de forces voisines, mais, obligé de choisir, nous prendrions M. Garnier. C'est un Français de naissance et un Américain par naturalisation. Il a remporté de nombreux prix dans sa carrière, entre autres le premier prix du grand tournoi de 1872 en Amérique. A Boston, à Chicago, il arrive aussi premier; plus tard il gagne le titre de champion dans une partie à quatre billes. A Brooklyn, il fut vainqueur dans un tournoi où figuraient Vignaux, Ubassy, les frères Dion, Daly et Rudolph. C'est un joueur audacieux et plein de ressources; nous n'avons pas eu la chance de le voir dans son meilleur jeu, sauf le soir où il a pris contre Vignaux une formidable avance et ce soir-là il pouvait très bien gagner. Ne l'avoir pas fait est un signe de faiblesse sans doute et dans cette rencontre on a pu voir quelle est l'énergie et l'aplomb superbe de Vignaux, mais enfin prenons la partie dans sa première phase: Garnier s'y est montré joueur de très grand style et tout à fait digne de sa réputation.

M. Maurice Daly est si sympathique que la galerie eût été heureuse de le voir mieux réussir dans ce tournoi. Il a perdu contre Vignaux et Piot, mais il a gagné contre Garnier et toujours s'est montré beau joueur et adversaire dangereux. Il est né à New-York en 1840; il s'est distingué dans de nombreux tournois et n'a pas encore atteint vraisemblablement toute sa puissance. Nous apprenons son départ avec regret et le suivrons de loin en faisant des vœux pour lui en raison des loyales et aimables façons de sa conduite qui ont frappé tous ceux qui ont eu le plaisir de le connaître durant cette première visite. Puisse-t-il nous revenir bientôt!

Des dames jeunes, jolies et élégantes, charmaient par leur présence les longues séances consacrées à ces parties. Nous avons remarqué dans l'assistance le marquis de Montmort, le comte de Metz, M. Azevedo, le marquis de Fontenille, le comte des Isnards, de la Roche V..., le marquis de Sers, le comte Dumanoir, M. de Joigny, le prince T..., le baron de Pfeffel, beaucoup de membres des principaux cercles. Puis, parmi les amateurs, MM. Delonge, Marcellin, notre collaborateur, M. L. Enault, M. Cook, etc., etc. Les professeurs qui ont présidé au tournoi étaient : MM. Gibelin et M. Meissonier. Nous avons aperçu sur les gradins M. Constant, en simple visiteur. En somme, le tournoi a très bien réussi et c'est de bon augure pour les réunions dont il est déjà question pour le mois de septembre et dans lesquelles nous verrons probablement Slosson se mesurer avec Vignaux. En attendant, notre champion français reste en possession de la coupe offerte par MM. Brunswick, Balke et C°, fabricants de billards aux Etats-Unis, les mêmes qui ont généreusement abandonné en prix le beau spécimen de leur industrie. Vignaux, qui a gagné le billard en question, l'a cédé au Jockey-Club, moyennant deux mille francs.

Il est difficile de souhaiter un instrument plus parfait. Sa longueur calculée en dehors est de 3 mètres 8, soit environ 2 mètres 90 d'une bande à l'autre, et la largeur est la moitié de cette distance. La bande examinée au point saillant est à 0,03 c. au-dessus du tapis, et comme elle est en pente, le joueur peut attaquer facilement la bille n'importe dans quelle position.

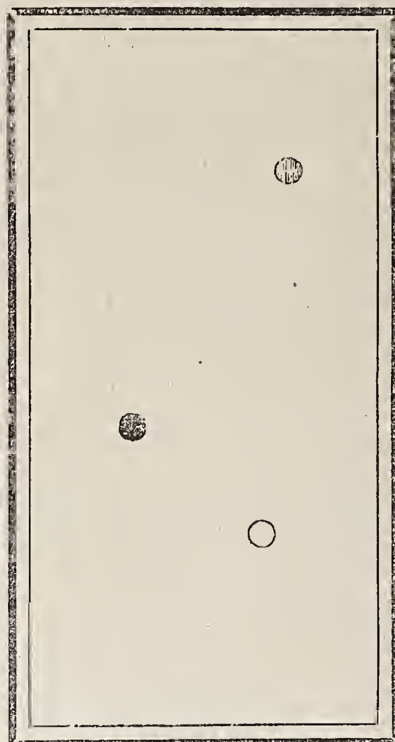
Six parties ont été faites. Dans la première, Garnier a fait 414 points et Vignaux 600. La seconde, jouée par Daly et Piot, a été la moins brillante, celle qui a donné la plus faible moyenne. Daly a fait 555 points et Piot 600. — Entre Garnier et Daly, la partie mieux jouée s'est terminée en faveur de ce dernier, 600 contre 392. — Ensuite Vignaux et Piot; un écrasement. Piot est resté à 308. — Le lendemain, nouvelle défaite plus dure encore pour M. Piot, qui ne fait que 268.

Enfin, la dernière partie a lieu entre Vignaux et Daly, et dans cette dernière notre héros a asséné ce qu'on peut appeler un fameux coup de poing de la fin. Ses 600 points se répartissent sur 13 reprises, soit une moyenne de 46 2/13es, et nous ne pensons pas qu'un aussi beau résultat ait été atteint dans aucun tournoi public. — Sans doute, on peut opposer à ces chiffres des séries plus longues faites spontanément devant un comité de quelques bons amateurs. M. Mangin, par exemple, a réussi plusieurs séries de plus de 400 coups, mais sur un billard plus petit et avec des billes plus grosses. La moyenne générale de M. Vignaux a été tout près de 29 points, après vient Daly avec 21.26, Garnier 19.26, et, fermant la marche, M. L. Piot (au-dessous de lui-même) à 14.

J. A. DE R.

18e position.

PAR M. EUGÈNE MANGIN.



Jouer sur la rouge de manière à caramboler et à réunir les trois billes.

ÉCHECS

PARTIE N° 42.

Gambit Evans (a.

Blancs. M. LÉPINE.	Noirs. M. LEONCE VIÉ.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 4 F	3. F 4 F
4. P 4 C D	4. F 3 C
5. F 2 C (b	5. P 3 D
6. P 3 T D	6. F 3 R (c
7. F 5 C D	7. D 2 D (d
8. P 4 D	8. P pr P
9. F pr P	9. F pr F
10. C pr F	10. C R 2 R
11. Roq.	11. Roq.
12. P 4 F R	12. P 4 F R
13. C 3 F D	13. P pr P
14. C pr P	14. F 4 D
15. C 5 C	15. P 3 T R
16. F pr C (e	16. C pr F
17. C 3 T	17. C pr C
18. D pr C	18. F 3 R
19. T 3 F	19. T 4 F (f
20. P 4 F D (g	20. T D 1 F R
21. P 4 C R	21. T R 3 F
22. P 5 F R	22. D 3 F D
23. T 3 F D	23. F 1 F
24. C 4 F	24. T 1 R
25. C 5 D	25. T 2 F
26. P 6 F	26. T 7 R (h
27. T 3 C R	27. P pr P
28. C pr P éch.	28. R 1 F
29. T 1 F R	29. F 3 R (i
30. P 5 C R	30. F 6 T (j
31. C 7 T éch.	31. R 1 R
32. D 8 T éch.	32. R 2 R
33. T pr T éch.	33. R pr T
34. T 3 F éch. (k	34. D pr T
35. D 8 F éch.	35. R 3 R
36. D pr D	36. T 8 R éch.
37. R 2 F	37 T 8 F éch.
38. R 3 R	38. T pr D éch.
39. R pr T	39. F 4 F R
40. P 6 C	40. F pr P (m
41. C 8 F éch.	41. R 2 F
42 C pr F	42. R pr C
43 R 4 R	43. P 3 F D
44. P 4 T D	44. R 4 C
45. P 5 C	45. P 4 T R
46. P 5 T	46. P 3 T D (n
47. P 6 C	47. R 5 C
48 P 3 T éch.	48. R pr P (o
49. R 5 F	49. R 6 C.
50. R 6 R	50. P 4 D (p
51. P pr P	51. P pr P
52. R pr P	52. P 5 T
53. R 6 D	53. P 6 T
54. R 7 F	54. P 7 T
55. R pr P	55. P 8 T fait D éch.
56. R pr P (q	56. D 1 T D éch.
57. R 5 C	57. R 5 F

Et après quelques coups les blancs abandonnent.

NOTES.

a) Jouée au commencement de mai dans le tournoi Gambit Evans à la Régence.

b) Ce coup n'est pas le plus fort. La meilleure continuation est : 5. P 4 T D — P 3 T D. — 6. Roq. — P 3 D — 7. P 5 T — F 2 T. — 8. P 5 C — P pr P. — 9. F pr P — C R 2 R. — 10. C 3 F D — F 2 D.

Si les blancs jouaient 5. P 5 C — C 4 T. — 6. C pr P, les noirs en jouant soit C 3 T R soit D 3 F R auraient une partie supérieure.

c) Nous préférons 6. C 3 F R.

d) 7. C R 2 R suivi de Roq. valait beaucoup mieux.

e) Cet échange est au moins inutile. Il fallait retirer simplement le cavalier à 3 T.

f) 19. T 3 F était bien préférable. La menace d'apporter la T à 4 D n'est pas sérieuse, les blancs pouvant toujours en ce cas retirer leur D à 2 F R en conservant l'offensive. De plus, le coup du texte permettra plus tard à l'adversaire de chasser la tour en jetant ses pions en avant avec une attaque formidable.

g) Si 20. P 4 C R — T 4 D. — 21. D 4 R — T 7 D mieux.

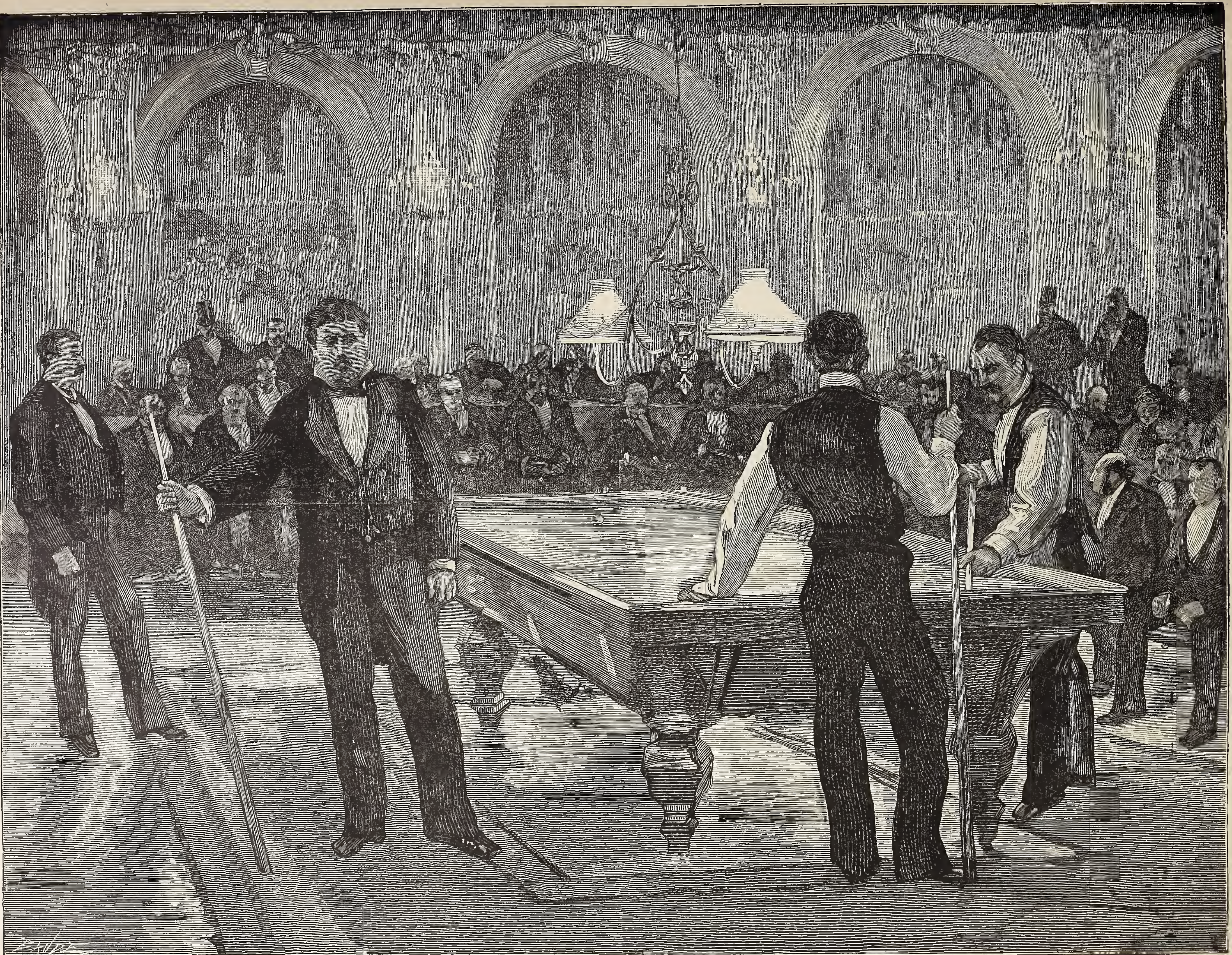
h) Ces derniers coups sont bien joués de part et d'autre. Par le dernier notamment les noirs se garantissent de l'échec du cavalier et si 27. P pr P — T pr P C R simplement.

i) Nécessaire pour éviter les conséquences funestes de C 7 T éch. suivi de T pr T.

j) Ceci eût dû coûter la partie. La continuation correcte est 30. P pr P. — 31. T pr P — R 2 R et si 32. T 8 C ? — F 6 T ! et gagnent ou si 32. C 5 D éch — F pr C. — 33. P pr F — D 3 C D !

k) Une faute. Les blancs avaient ainsi la partie. 34. D 6 F éch. — R 1 R forcé. — 35. D 8 F éch. — R 2 D. — 36. C 6 F éch. — R 3 R. — 37. D 8 F D éch. — R 4 R. — 38. D pr F et gagneront.

l) Un coup de désespoir le seul d'ailleurs que les blancs aient à leur disposition. Si 40. C 8 F éch. — R 2 R et le cavalier est perdu.



LE TOURNOI INTERNATIONAL DE BILLARD, AU GRAND-HOTEL (L'Illustration.)

M. Piot. M. Vignaux M. Daly. Mr Garnier

m) Une grave erreur. Il fallait jouer 40. R 2 R et le coup suivant le cavalier est pris.

n) Absolument nécessaire pour empêcher P 6 T qui forçait la position.

o) Faible et donnant la nullité, seulement M. Vié eût dû jouer 48. R 4 C. — 49. R 3 F (A) — R 4 F et prenant l'opposition il jettera son roi soit d'un côté soit de l'autre gagnant les pions et la partie.

A

49. P 4 T éch. — R 5 C gagnant d'une manière analogue.

p) Si 50. P 5 T. — 51. R pr P — P 6 T. — 52. R 7 F — P 7 T. — 53. R pr P — P 8 T fait D. — 54. R 7 T ! — P 4 F. — 55. P 7 C — D 2 T — 56. R 8 T partie nulle.

q) M. Lépine eût dû jouer 56. R 2 T et la nullité était assurée

Solution du problème n° 40, par M. E. Pradignat.

1. $\frac{\text{D 2 T D}}{\textit{ad libitum.}}$; 2. $\frac{\text{C ou F donnent le mat.}}{}$

Solution du problème n° 41, par M. Richards.

1. $\frac{\text{P fait C}}{\text{R 2 C}}$; 2. $\frac{\text{F 8 R}}{\textit{ad libitum.}}$; 3. $\frac{\text{F ou P fait D}}{\text{mat.}}$

Solutions justes.

Des deux. Frau et Guinet, de Lyon; Royer, Rénoy, Barré, de Madrazo, Najotte, capitaine Touge.

Du n° 41 : Mme Anna Janet, MM. Agnollet, Georges Cosmovici, Paul Morpurgo, Henri Thomson, Desglas

NOUVELLES

Nous donnerons, dans une huitaine seulement, le nom des concurrents du tournoi littéraire.

Le match de MM. de Beskrovny et Camille Morel continue à exciter le plus vif intérêt. Jusqu'ici, les deux parties jouées ont été gagnées par M. Camille Morel. Nous donnerons, dans notre prochain numéro, la seconde, qui a duré plus de cinq heures. Mercredi a lieu la troisième partie.

Nous avons le regret d'annoncer la mort du docteur Goring, un des plus forts joueurs d'Allemagne.

Le prochain congrès de l'Association d'échecs d'Allemagne commencera le 13 juillet prochain, à Leipsig. Les membres du comité directeur sont MM. Gottschall, Hermsdorf, Max Lauge, Muickwitz, R. Wuttig, H. Swanzig. Il y a un « tournoi de maîtres » auquel quatre prix sont destinés : le 1er de 600 marks, le 2e de 300, le 3e de 150, le 4e de 100; un second tournoi : 1er prix 120 marks, le 2e 120, le 3e 80, le 4e 50; un tournoi d'amateurs; un concours de problèmes et de fins de parties. Enfin, et ceci est une innovation, un concours dont les vainqueurs seront ceux qui auront trouvé la solution des problèmes le plus rapidement. Chacun jouera avec tous les autres concurrents une seule partie; il y aura deux séances par jour. Pour tous les renseignements, s'adresser à M. Swanzig, Leipsig, Alexander strasse, 20.

En Angleterre, dans le tournoi-handicap du City of London, M. Bird a battu M. Potter.

CORRESPONDANCE.

AVIS. — Dans le problème n° 42, qui porte la devise de Baldur, le roi blanc est à 8 D et le roi noir à 6 R.

Le docteur Gold, à Vienne.—Nous vous remercions chaleureusement de votre magnifique envoi dont nous commencerons prochainement la publication.

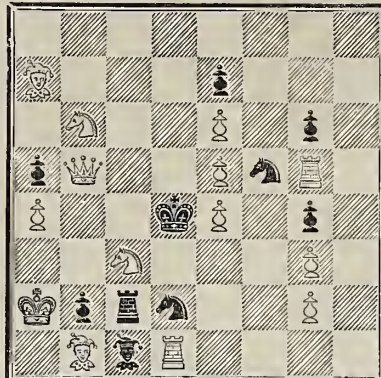
MM. Guinet et Rénoy. — Votre observation est juste; mais celle que j'avais adressée à l'auteur ne l'était pas moins, car j'ai fait une rectification au problème avant de le publier.

PROBLÈME N° 43

1er prix du Congrès international de 1878,

DEVISE : *Aliquando bonus dormitat Homerus.*

NOIRS



BLANCS

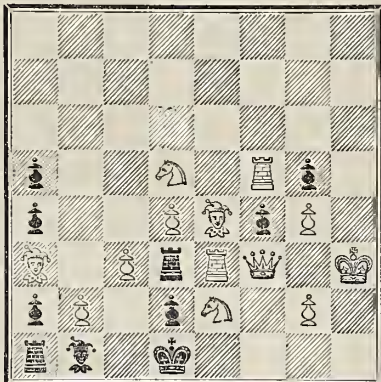
Les blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 44

1er prix du Congrès international de 1878,

DEVISE : *Aliquando bonus dormitat Homerus.*

NOIRS



BLANCS

Les blancs font mat en trois coups.

ROSENTHAL.

LE WHIST

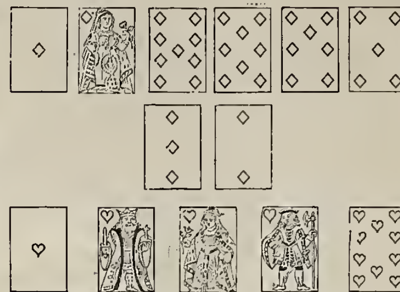
SOLUTION DU PROBLÈME 25.

Si votre roi était seulement deuxième, il n'y aurait pas d'hésitation possible et vous devriez le jouer de suite. Mais comme il est troisième, cela vous donne un coup d'attente qui vous éclairera forcément sur la position des cartes. Le quatre de trèfle est une invite à l'as, ou une invite à la dame. Dans les deux hypothèses vous ne risquez rien et vous sauvez le roi, si l'as est à votre gauche. Remarquez d'ailleurs qu'en l'absence de toute couleur d'attaque, il est plus sage de transformer votre jeu en jeu de soutien et d'aider votre partenaire au moyen de vos cinq atouts; le sort de la bataille se décidera probablement entre votre adversaire de gauche et votre partenaire, car en débutant par une invite, votre adversaire de droite a dévoilé sa faiblesse et indiqué clairement qu'il n'avait force suffisante ni en atouts, ni en couleurs. Pour le joueur sagace et réfléchi, le problème est simplifié, le jeu de l'adversaire de droite est étalé à ses yeux comme le jeu d'un mort et il attaquera hardiment pour placer l'adversaire de gauche sous le feu de son partner.

Principe. Second à jouer, avec un roi troisième laissez passer sur l'invite de votre adversaire. Avec un roi second, mettez-le immédiatement.

PROBLÈME N° 26.

Dix de carreau retourne.



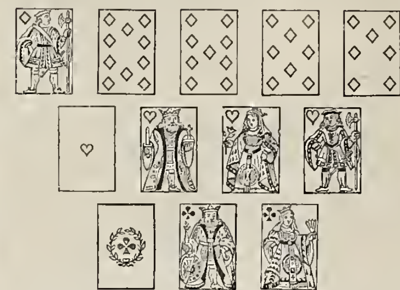
Troisième à jouer, les cartes sont tombées de la manière suivante : valet, quatre d'atout. Comment jouerez-vous?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 25.

Votre quatorze de dix selon toute probabilité, ne vaudra rien puisque vous craignez trois quatorze supérieurs. Il faut donc écarter as, dix de carreau, dix, neuf, sept de pique. Votre adversaire qui doit écarter sur dix de cartes blanches portera ses quatorze et vous aurez la chance de faire le repic par les cœurs ou les trèfles 10+5+15=90.

PROBLÈME DE PIQUET.

Avec



Vous jouez pour vingt, quel sera votre écart, si vous êtes premier, si vous êtes second?

ROBERT D'ANTULLY.

LES CARTES

Piquet et Rubicon.

Nous ne craignons pas d'insister sur ce que nous avons dit déjà, savoir que le gain de la carte est, toutes choses égales d'ailleurs, généralement assuré à celui qui sait le mieux deviner l'écart total de son adversaire.

C'est donc un double combat qui s'engage entre les partners, l'un recherchant à le connaître, l'autre s'ingéniant à le dérouter à cet égard.

Il y a par suite une série de feintes toutes indiquées; la première et la plus naturelle est de jeter toujours lorsqu'on doit fournir les cartes annoncées, les sequences, le point ou le quatorze qu'on a dû faire connaître en gardant dans son jeu les cartes qui sont forcément inconnues.

Si par exemple on se trouve avoir dans une couleur qui n'a pas été montrée comme point, cinq cartes, dont roi, tierce au valet et sept et que la tierce au valet ait compté il faut jeter toutes les cartes de la tierce et non pas le sept.

On fait croire ainsi à son adversaire qu'on peut être dégardé.

Si vous avez compte un quatorze ou trois rois, trois dames ou trois valets, jetez ces cartes annoncées de préférence à d'autres cartes qui restent inconnues à l'adversaire.

Il peut être utile ayant une quatrième, de n'annoncer que la tierce si la perte de ce point peut être compensée par un résultat préférable, le gain ou l'égalité de la carte.

Lorsque vous craignez le capot et que vous pouvez utilement dissimuler une carte de votre point qui reste bon malgré cela, ne manquez pas de le faire, afin de masquer la couleur ou vous pouvez être dégardé.

Vous n'êtes obligé de dire ce qui vous reste que sur les cartes annoncées et nullement sur celles qui restent inconnues.

Sachez toujours exactement s'il y a plus d'avantage en somme pour vous à perdre le bénéfice d'un certain nombre de points pour en gagner un plus grand nombre, soit par le gain, soit encore par l'égalité de la carte.

C'est à ce point de vue que nous avons recommandé d'avoir toujours sous les yeux *pendant tout le courant de la partie* le nombre de ses points et ceux de la partie adverse afin que l'écart entre les deux positions soit votre guide et votre conseil dans ce que vous proposerez et dans ce que vous laisserez annoncer.

Vous n'acquerrez cette supériorité que par une longue pratique du jeu, une réflexion constante et un raisonnement serré qui est à l'honneur de ce noble jeu de piquet le plus beau des jeux de cartes à deux partners.

OLD TRICK.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 116.

CBL KDMRNBL FBRLBBL GXBRRBRP NS HTBSD.

N° 117.

RVRCSTLBNHR TTNDRCSTLV	EEEEOEU AEEAIE

N° 118.

TAILLEUR. CIEL. NOTAIRE MIEL. HÉRON. GRADIN. AIR. MALIN.

Aux lettres qui composent chacun de ces huit mots ajouter une même voyelle et une même consonne; et, au moyen de cette addition, former huit autres mots.

N° 119. — MOTS EN LOSANGE.

En Bourgogne comme à Beaucaire. — Au déclin chez l'octogénaire. — Fleuve de Russie. — Un jeu. — Celle avec vous qui fait la paire. — Le nom d'une mesure agraire. — Chez le Diable comme chez Dieu.

N° 120. — MOTS CARRÉS.

Au piquet. — A la chasse. — Au temps jadis, en tête. — Homme nommé deux fois. — Et femme qui s'entête.

Solutions du 10 mai 1879.

N° 111.

Qui ne vit que pour soi n'est pas digne de vivre.

B.

N° 112.

Donner vite c'est donner deux fois.

N° 113.

13	21	17	10	4
7	5	14	23	16
24	18	6	2	15
1	12	25	19	8
20	9	3	11	22

N° 114.

RAIL. AVRIL. — SIESTE. VITESSE. — EAU. VEAU. — ÉCU. CUVE. — HIER. HIVER. — PÉNÉLOPE. ENVELOPPE.

N° 115.

R
L O T
R O U E N
T E R
N

EDME SIMONOT.

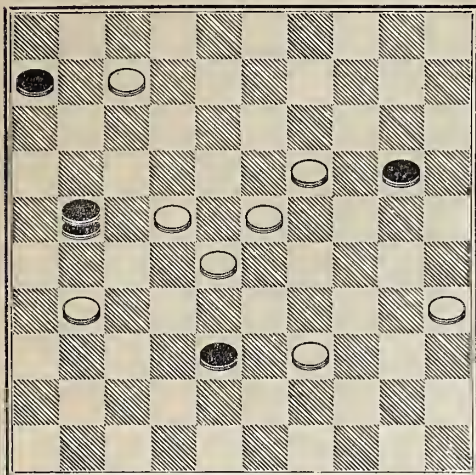
DAMES

PROBLÈME N° 47,

par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.



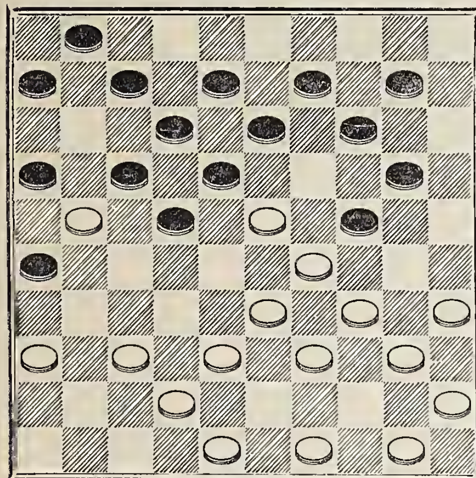
BLANCS.

Les noirs jouent D 21 à 27, et les blancs gagnent,

PROBLÈME N° 48,

par M. MINET.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent AUGUSTE JOLIET.

LE SALON DE 1879

Le Salon de 1879, plus encombré que ceux des années précédentes, et par cela même renfermant un grand nombre de toiles très insignifiantes, est dans son ensemble plutôt satisfaisant, voire même important, et il mérite une étude sérieuse, dégagée de toute préoccupation politique. « *La Revue* » consacrera tout l'espace voulu à des articles de critique et tâchera de ne rien oublier de vraiment digne d'intérêt. La peinture sera étudiée, par *M. Roger-Ballu*, la sculpture, par *M. G. d'Olby*, l'architecture, par *M. Fransquin Arveuf;* nous parlerons aussi des dessins, gravures et eaux-fortes.

Sans vouloir anticiper sur les appréciations autorisées de M. Roger-Ballu, citons parmi les tableaux qui nous ont frappé dans une première visite au pas de course : *Le Saint-Vincent de Paul*, de M. Lecomte du Nouy; *la naissance de Vénus*, de Bouguereau; *Saint Cuthbert*, par M. Duez ; *Ève*, par L. Courtat; *Jésus au Tombeau* et *l'Églogue*, par Henner; *Le Christ appelle à lui les affligés*, de M. A. Maignan ; *La Fête de Silène*, de M. Roll; *Suzanne*, par Falguière; *Etienne Marcel et le Dauphin Charles*, par Lucien Mélingue; *La Mort de Chramm*, par Luminais; *Diane surprise*, de J. Lefèbre; deux admirables portraits, *Mme la Comtesse V.* et *le jeune J. Bardoux*, par Carolus Duran ; *Mme Sarah Bernhardt*, par Bastien Lepage ; *La Récolte des pommes de terre*, par le même grand artiste; *Le Retour du Bal*, par Gervex; *La Femme du Marin*, par Ulysse Butin, très belle peinture; *Champigny*, par Detaille; de remarquables études de fleurs, par Eugène Claude, Mongrisot, E. Petit, Perrin.

Un Blaise Desgoffe, aussi beau que tous ses aînés, *Sur le terrain*, très joli tableau de Berne Bellecour; *La Vallée de Rossillon*, par Français; *La Convalescente*, de Mme L. Énault; *Deux Portraits* (nos 1 et 2 du livret), par Mme L. Abbéma; *La Mise de Clermont-Tonnerre*, par Cabanel; tout un groupe de gens du monde, MM. de Mesgrigny, de Coffinières, de Nordeck, O. de Bondy, de Montholon, de Saint-Denys, de Vuillefroy, Ellival, Berton, de Chérimetieff; *Paris sous les auspices de la République convie les nations aux luttes de l'art et de l'industrie* est un grand et magistral panneau décor, par M. Ehrman. Nous remarquons encore *L'Art*, de M. Cazin; *Un Attelage*, de M. Chelmonsky; *Le Serment de Brutus*, de M. L. Olivié; *Une Merveilleuse*, par M. Muller; *Le Viatique*, de M. Perret; *La Femme époque Louis XV*, par M. Jacquet; *Une Scène à Paris*, de J. Béraud.

Fermons cette nomenclature, car il est impossible de tout apercevoir le premier jour; on sort ordinairement ébloui de cette fête des yeux et comme a dit Musset :

« Ne possédant plus rien qu'un grand mal à la tête. »

Nous reviendrons à pas comptés dans les longues galeries du premier étage. Aujourd'hui commençons par le jardin avec son peuple de statues.

SCULPTURE

Coup d'œil général (1er article).

Un fait digne de remarque et difficile à expliquer, c'est que la France, dans tous les temps, a produit des sculpteurs de talent. Il semble vraiment que, par grâce spéciale, le génie français, de même que le génie grec, ait été doué d'aptitudes natives pour la représentation plastique de la forme humaine.

Pour les Grecs, cette disposition naturelle se comprend : le climat, les habitudes et le polythéisme en donnent une justification suffisante. Les mêmes raisons n'existent pas pour les Français. Chez nous, rien de semblable à ce qui se voyait chez les Grecs dans l'antiquité. Le climat, les mœurs et la religion essentiellement spiritualiste, diffèrent absolument. Et cependant, depuis les imagiers du moyen âge, dont les cathédrales de Chartres, de Bourges, de Paris et tant d'autres conservent pieusement les naïves figures de pierre; depuis les grands artistes de la Renaissance, Michel Colomb, Jean Goujon, Germain Pilon, Pierre Bontemps; depuis les Augier, les Puget, Coustou, Bouchardon, célèbres tailleurs de marbre des temps modernes, Houdon, Chaudet, Rude, Pradier, David (d'Angers) et Carpeaux, notre contemporain, jamais la généreuse terre de France n'a cessé de produire des modeleurs de premier mérite.

Loin de s'épuiser, sa fécondité semble grandir en vertu de la force acquise à travers les siècles. Aujourd'hui, mieux que jamais, la bonne mère, l'*alma parens*, a le droit de s'enorgueillir d'un groupe de huit ou dix vaillants artistes qui manient l'ébauchoir et le ciseau avec une science profonde du métier et la recherche obstinée des grandes conditions de l'art.

Nous ne nous chargeons pas de donner la raison de cette aptitude soutenue du génie français pour les manifestations de l'art plastique, il nous suffit, pour la constater, de rappeler qu'à l'Exposition universelle de 1878 la sculpture française s'est affirmée avec une telle autorité, que l'Europe artiste a dû s'incliner devant elle pour rendre hommage à sa supériorité.

Au Salon de cette année, quoique ce groupe d'artistes de *primo cartello*, qu'on pourrait appeler le bataillon d'élite de l'armée des sculpteurs qui envahit à chaque renouvellement du printemps le jardin du Palais de l'Industrie, n'ait pas donné tout entier, il est représenté, néanmoins, par des œuvres de haute valeur, faites pour maintenir le renom conquis par tant de succès.

Après une première visite faite dans ce jardin où, entre les gazons et les arbustes verdoyants, s'élèvent, en manière de gracieuse floraison humaine, des rangées de statues et de bustes en marbre, en plâtre, en terre cuite ou en bronze, nous avons pu noter un certain nombre d'œuvres remarquables à divers titres et que la faveur du public connaisseur nous a désignées dès le premier jour.

Tout en les réservant pour un examen plus détaillé, nous devons signaler tout d'abord ces œuvres à l'attention des lecteurs de cette *Revue*, qui s'intéressent aux fêtes de l'art.

M. Mercié, l'auteur acclamé du beau groupe *Gloria victis* et du *Génie des Arts* du guichet du Carrousel vient en première ligne. Son bas-relief pour la décoration du tombeau de Michelet est un morceau de haut goût que bien des amateurs désignent à l'admiration comme un chef-d'œuvre. Ce célèbre historien, couché dans le cercueil, semble se réveiller sous le souffle de l'immortalité symbolisée par une jeune femme souple, légère, noblement drapée, qui s'élève vers le monde que cache la tombe, en montrant du doigt cette phrase de Michelet inscrite sur le panneau tombal : l'*Histoire est une résurrection*.

La statue colossale d'Arago par le même artiste est un marbre monumental digne en tout point du jeune maître. Le célèbre secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences est représenté debout, accentuant par un geste plein d'autorité une de ces démonstrations astronomiques où triomphait le grand vulgarisateur. La pose est superbe d'allure malgré la mesquinerie du costume moderne franchement adopté par l'artiste. Nous aurons à revenir sur cette hardiesse qui romp résolument avec la tradition classique pour conclure en faveur de la sincérité historique et caractéristique d'une époque. Ne pas oublier de regarder un charmant bas-relief encastré dans le socle qui montre le jeune Arago, étudiant dans les fossés de Perpignan.

M. Falguière, autre membre médaillé du bataillon sacré dont nous parlions tout à l'heure, a envoyé un groupe colossal destiné au Panthéon, représentant saint Vinceut de Paul secourant les petits enfants abandonnés; œuvre importante, de grande allure, qui mérite d'être étudiée avec attention.

De M. Chapu, encore un célèbre, signalons une charmante statue en marbre, un tout jeune homme qui reproduit les traits du petit-fils de M. Robert-Fleury.

On regarde beaucoup une figure en marbre de M. de Saint-Marceaux, un génie funèbre couché sur une tombe qui entoure de ses bras une urne sépulcrale; œuvre d'imagiuation, très tourmentée et sentie qui semble inspiree de Michel-Ange.

M. Gustave Doré, est plus heureux cette année, comme statuaire, que comme peintre, le groupe, qu'il intitule : l'*Effroi*, nous montre une négresse qui s'efforce de soustraire son enfant à la morsure d'un hideux trigonocéphale dont les anneaux entourent ses jambes. Sculpture hardiment conçue et fièrement exécutée dans de grandes lignes décoratives.

Charmante figure en marbre, de M. Shœnewerk, intitulée *Le Matin;* une jeune fille qui se chausse avec un mouvement plein de grâce.

Un groupe en plâtre, *la mort d'Alceste*, de M. Allar, parait destiné à recueillir assez de suffrages, pour s'en faire un succès.

Dans un des bouts du jardin une grande statue de Voltaire, par M. Caillé, le lauréat du concours de la ville.

Au centre, une figure allégorique couronnaut le buste d'un homme celèbre de la ville d'Anvers, par M. de Vigne, sculpteur belge.

Le Dante aux enfers, statue en plâtre d'un grand caractère, par M. Aubé.

Signalons encore le charmant groupe en marbre, de M. Gautherin, *Clotilde de Surville*, et le groupe en bronze de M. Damé; *fugit amor*, dont nous avons vu les modèles en plâtre l'année dernière. Nous aurons aussi à parler d'un mercure de M. Idrac, d'un groupe en bronze de M. Leduc; *Centaure et Bacchante* et de deux envois de Rome intéressants.

Les bustes sont nombreux comme toujours, parmi les plus remarqués nous indiquerons les portraits suivants : feu M. Buloz, par M. Guillaume; M. Got de la Comédie française, par M. David d'Augers; Mlle J. Keloir, par M. Delaplanche; Mme Henry Houssaye, par M. Franceschi; Mlle G... terre cuite, par M. Dubois; Claude Bernard, par M. Isclin; le peintre Munkascy, par M. Bareias; Mlle Louise Abbema et Mis Howel, par Mlle Sarah Bernhardt; et plusieurs autres bustes, dont les titres nous échappent, par MM. Lafrance, Geurito, Cavelier, et autres statuaires de talent.

Avant de terminer cet aperçu général destiné à montrer le dessus du panier de la sculpture au Salon, nous devons un mot à la curieuse statue en cire de M. Ringel. L'auteur l'avait faite complètement nue, l'administration des Beaux-Arts, la jugeant indécente en raison de la coloration donnée à la cire, avait exigé une draperie autour du bassin. La draperie qui n'avait pas été prévue par l'auteur s'ajusta mal, il fut autorisé à l'enlever. Par suite de ce travail, la figure a été brisée et rajustée tant bien que mal: de cette fausse manœuvre il résulte un défaut d'équilibre dont l'artiste n'est pas responsable et qu'il était nécessaire d'expliquer au public en toute justice.

Signalons encore dans les petits bronzes une délicieuse statuette de Saint-Michel, cuirassé et casqué, de M. Frémiet; un chameau avec son harnais d'équipement, par M. Jacquemart, et les deux plateaux ciselés en métal repoussé, de M. Morel-Ladeuil, artiste français, qui maintient dans l'orfèvrerie anglaise les belles traditions de notre art national du XVIe siècle.

G. D'OLBY.

GRAVURES

L'Enlèvement.

Si vous aimez cette romantique Venise, le tableau du peintre espagnol Francisco Padrilla doit vous plaire.

C'est un enlèvement, El Rapto. Entre deux palais muets la gondole glisse silencieuse. Elle emporte là bas, au fond de quelque palais, une jeune fille aux longs cheveux blonds dénoués, et qu'un estafier de quelque gentilhomme tient entre ses bras, toute de blanc vêtue et pâle comme une morte. Il s'agit de disparaître avant que quelqu'un ait donné, dans le noble logis d'où l'on sort, l'éveil à quelque vieux père ou à quelque jeune frère endormi.



L'ENLÈVEMENT, d'après le tableau de M. Francisco Padrilla. (*Illustration.*)

MENDIANTS ESPAGNOLS, d'après le croquis de M. Zamacoïs. (*Monde illustré.*)



LA RENCONTRE (Monte-Pincio), tableau de M. Ferdinand Heilbuth. (*Monde illustré.*)

MUSIQUE

M. Pasdeloup a donné la semaine dernière une seconde audition du premier acte de Lohengrin. L'ensemble de l'exécution, beaucoup plus satisfaisant cette fois, a permis aux nombreux auditeurs qui se pressaient dans le Cirque d'Hiver de se rendre compte de bien des détails qui avaient échappé à la première audition. Ainsi, le chœur qui annonce l'arrivée d'Elsa, rendu avec précision, a produit un réel effet de surprise; de même le finale, dans lequel se trouve un *crescendo* formidable, aurait certainement été acclamé si les oreilles du public n'avaient été déchirées par les cris véritablement inhumains de Mlle J. Rey.

M. Auguer a chanté en bon musicien le rôle du roi Henri; M. Prunet a dit avec sentiment, sa phrase d'entrée :

« Mon cygne aimé, je te bénis!
Vas, à travers l'onde lointaine,
Revoir les lieux d'où tu partis!
Qu'un sort heureux encore t'amène,
Quand nos destins seront remplis! »

Mais cet artiste manque d'autorité dans toute la partie énergique du rôle : les récits sont déclamés avec raideur, la voix est courte, terne. Au surplus, le personnage de Lohengrin ne peut être rendu que par un fort ténor d'opéra.

Quoi qu'il en soit, M. Pasdeloup doit être satisfait de cette seconde tentative : l'œuvre du réformateur allemand a été écoutée, depuis le commencement jusqu'à la fin, avec le plus profond silence, et si quelques coups de sifflet ont éclaté après la dernière mesure du finale, je dois dire qu'ils ont été aussitôt couverts par des applaudissements nourris. Je crois même que le succès, eut été incontestable, si l'exécution vocale avait été meilleure; j'ajoute que M. Pasdeloup a fait pour le mieux dans les limites du possible, et, en somme, les amis de la musique doivent lui voter des remercîments.

La première partie du concert comprenait la symphonie en *ut mineur*, de Beethoven, un air varié extrait de la charmante partition de *Coppélia*, de M. Léo Delibes, enfin des fragments de la *Damnation de Faust*, de Berlioz.

L'exécution de ces divers morceaux a été plus que médiocre. Dans le premier *allegro* de la symphonie, les attaques des instruments à vent et surtout celles des trompettes étaient toujours en retard sur le quatuor; et dans le finale, quelle confusion, quel chaos! Mais aussi pourquoi prendre des mouvements si rapides? Pourquoi lâcher les rênes sur le cou des violons, qui, une fois emportés dans une course folle, ne pourraient plus être arrêtés, même par une main de fer? Cette déplorable habitude d'exagérer la vitesse des mouvements conduit forcément au barbouillage en même temps qu'elle dénature complètement le caractère de l'œuvre. Je ferai la même observation pour la *Marche hongroise*, de la *Damnation de Faust*. Berlioz a indiqué comme mouvement : *Allegro marcato*, ce qui ne veut pas dire : *Allegro vivace*. Cette marche, d'un caractère si original et si chevaleresque, prend des allures sautillantes et étriquées lorsqu'on l'exécute trop vite; et puis les accidents que je signalais tout à l'heure se reproduisent : les violons, que nulle difficulté n'arrête, remorquent à leur suite les trombones, qui n'en peuvent mais ; tout cela ne constitue pas une bonne exécution, et le vrai coupable, c'est le chef d'orchestre, qui doit être assez sûr de lui pour prendre le mouvement juste, et assez ferme pour le maintenir.

Dans l'air varié de *Coppélia*, le *solo* de clarinette a été fort bien exécuté par M. Grisez.

Léon Delahaye.

P. S. Le mercredi 21 mai doit avoir lieu dans la salle des fêtes du Trocadéro, une solennité musicale et dramatique, au profit des inondés de Szegedin. Mmes Krauss, Rosine Bloch, Céline Chaumont, Jeanne Granier et Judic, MM. Faure, Talazac, Delaunay, Coquelin, Dumaine, Saint-Germain et Berthelier, ont promis leur concours.

CHRONIQUE DU SPORT

La vie parisienne, au lieu de suivre comme autrefois un cours régulier et paisible, de modifier graduellement ses habitudes, suivant la marche des saisons, procède aujourd'hui par convulsions et soubresauts. Il faut forcément avaler les morceaux doubles, car cette série d'enchantement doit absolument se consommer du 15 avril au 20 ou 25 juin. Passé ce terme, ce serait de mauvais goût d'être vu là, où on désire tant l'être en ce moment.

Ce n'est pas précisément un métier de paresseux, pour mener cette existence toute de mouvement et d'agitation, il faut être fait d'un solide métal. La nature, il est vrai, a doué, sous ce rapport, certains êtres, d'une merveilleuse aptitude. Voyez cette jeune femme (je ne nomme personne, bien entendu) frêle comme un roseau, pâle comme un lys, ayant l'air d'avoir un pied dans la tombe, vous craindriez de la casser en la touchant : Regardez-la passer rieuse et folle dans un bon galop, avenue de l'Impératrice, à dix heures du matin. Eh! bien, elle est sortie du bal au jour; à trois heures, elle sera à l'Exposition des tableaux, ce soir au cirque, à l'Hippodrome ou au bal, il n'est pas bien certain qu'elle ne se trouve aux trois. Demain, elle recommencera, et ainsi de suite jusqu'après le grand prix de Paris. Pourquoi tant de fatigues? Ah! dame, il le faut, sous peine de déchéance. Déchéance de quoi? Sous le premier Empire, cela s'appelait des merveilleuses, ensuite des femmes à la mode, après des lionnes; aujourd'hui, je crois, je vous demande bien pardon du mot, ce n'est pas moi qui l'ai inventé, des cocodettes. C'est un vilain nom, vous auriez mieux fait d'en choisir un autre, mais au résumé c'est toujours la même chose.

Je ne les plains pas encore trop, parce qu'enfin de compte, rien ne les y force si ce n'est, je le sais, cette tyranique loi de la mode, avec laquelle il n'y a pas à transiger, mais on peut s'en affranchir. Les vrais martyrs, à mon sens, en tout ceci, ce sont les maris et les cochers. Je ne sais, en vérité, laquelle de ces deux conditions je préférerais, si j'étais condamné à choisir l'une ou l'autre. Toute réflexion faite, j'aimerais mieux, je crois, celle du cocher; il peut dormir sur son siège, c'est autant de gagné. Le mari, il n'y a pas moyen; si le malheureux veut s'arrêter un instant, comme le juif errant, il entend derrière lui une voix implacable lui crier aux oreilles : *marche, marche*; il faut marcher parce que sans cela on marche sur vous. Décidément les célibataires n'ont pas, je crois, le moins mauvais lot en ce monde; tout cela se fait à leur profit, s'ils sont fatigués ils peuvent relayer, le mari, il n'y a pas moyen, c'est le cheval de fiacre, il ne dételle jamais.

Au point de vue strict du sport, l'événement saillant de la semaine est sans contestation aucune, le *paper hunt* au *rallie papier* comme vous voudrez, offert par MM. les officiers du 6e régiment de cuirassiers, en garnison à Senlis, aux habitués des laissez-courre de Chantilly. Le rendez-vous, je crois, était au carrefour de l'Entonnoir, le parcours s'étend sur le débuché de Pontarmé à Coye, enfin on peut galoper. C'est un assez joli tracé, surtout par un temps sec, car il y a par là des terrains tourbeux où l'on entre aisément, mais d'où on sort moins commodément. Je me rappelle une fois avoir sauté cette petite rivière, coulant traîtreusement sous l'inoffensive dénomination de rût de Pontarmé; oh! ce n'est pas difficile; mais une fois de l'autre côté, votre cheval entre dans un sol mouvant jusqu'aux genoux et aux jarrets. J'ai vu le moment où j'allais rester indéfiniment converti en statue équestre au milieu de ce magnifique paysage.

Ce serait un endroit merveilleusement choisi pour le tombeau de M. Quiclet, le légendaire chasseur de cette contrée (quand il sera mort bien entendu, ce sera, je l'espère, le plus tard possible). Je le représenterais à cheval au haut du monument sonnant un *bien aller*, la tête tournée du côté de la forêt de Coye. Les générations futures pourraient, en passant au galop, s'incliner devant cette suprême incarnation du veneur français de notre époque.

Un *rallie papier* en pleine forêt de Chantilly, sur cette terre promise de la vénerie classique et régulière, il y a de quoi donner la chair de poule aux intransigeants des vieilles et immuables traditions. Je suis moins absolu, j'admets tous les sports, surtout ceux véritablement sportifs. La chasse réglementaire est une belle chose, je suis loin de ne pas en convenir; mais elle a bien ses petits inconvénients. Vous êtes-vous parfois trouvé, par une froide et sombre journée de décembre, à fin fond de forêt, du côté de Molton par exemple; immobile et transi sur votre cheval, grelottant au beau milieu d'un carrefour, attendant le *relevé* d'un interminable défaut. Cette situation, je l'avoue, à le don de me pousser terriblement au noir; malgré moi je rêve d'une bonne table au coin d'un bon feu, d'une stalle aux Variétés, et de mille autres bonnes choses encore. Puis peu à peu, sans m'en douter, je ne sais pas comment je me trouve galopant bon train dans la vieille route, à la chasse du train de 4 heures 5 minutes, le plus commode pour revenir à Paris, avoir le temps de s'habiller sans se presser et aller dîner où on veut.

Le rallie papier au contraire a cela de bon, qu'il n'y saurait y avoir de *change*, d'*accompagné*, rarement un inoffensif défaut promptement relevé. On peut se donner la chasse qu'il vous plaît de faire; vous savez nécessairement comment cela s'organise. Un cavalier (il importe qu'il soit bien monté et qu'il monte bien) part avec une énorme provision de petits bouts de papiers; il choisit le chemin qui lui plaît, passe où cela lui convient, seulement il est obligé de laisser trace de son passage en jetant ses morceaux de papier, de distance en distance. On lui donne une certaine avance, puis la troupe des cavaliers s'ébranle et se met à sa poursuite. S'il atteint un point déterminé sans être rejoint; on sonne la retraite manquée, mais s'il est atteint, c'est l'hallali, seulement la curée est apportée sous forme de sandwichs et de champagne, les veneurs et l'animal de meute en prennent égale part.

C'est un sport très excitant, surtout dans un pays, un peu accidenté, il est assez difficile en France, de s'y livrer d'une manière un peu sérieuse, grâce au caractère hargneux, des propriétaires riverains jaloux de leur lopin de terre, comme Harpagon de son trésor, vous faisant des procès en dommages et intérêts monstrueux, à propos de tout, ou plutôt de rien, car le passage d'un cheval au galop dans un champ, sauf pendant une certaine saison, est d'ordinaire assez inoffensif. Le *rallie papier* réduit à un galop en forêt, est chose assez insignifiante ; il lui faut l'air, la plaine, l'obstacle, l'ardeur enivrante de la poursuite. C'est alors un vrai plaisir de se sentir emporté sur un bon et brave cheval de pur sang, tirant à pleins bras, pointant les oreilles sur l'obstacle, y arrivant gaiement, s'enlevant comme un oiseau et reprenant de l'autre côté, son allure élastique; ah ! on se sent bien vivre.

Les gens sérieux appellent cela un *casse-cou*; d'abord, on ne se le casse pas si souvent le cou. Nous sommes quelques-uns de par le monde, nous livrant depuis pas mal de temps à ce genre d'exercice, et nous avons tous, encore notre tête sur les épaules. Mon Dieu, quand on se casserait un peu par ci, par là, on en est quitte pour se raccommoder; eh puis! qu'est-ce que cela vous fait, laissez-nous donc tranquillement nous amuser comme cela nous convient.

La grande fête sportive de la semaine prochaine sera la petite réunion particulière de La Marche.



FITZ-PLUTUS

par PLUTUS et NEW STAR, né en 1875, vainqueur du PRIX DU PRINCE DE GALLES en 1879.

Appartenant à M. Edm. BLANC, entraîné et monté par WHEELER.

Oh! ceci est une grosse affaire, on y est admis, seulement sur lettre d'invitation individuelle, pour les femmes surtout on se montre d'une sévérité intraitable, et la demande d'un billet, pour une individualité un peu... comment dirais-je..... discutable, donne lieu à des négociations diplomatiques assez compliquées, et souvent infructueuses.

C'est peut-être beaucoup de rigorisme, par le temps où nous vivons, on en voit tant et de toute sorte, qu'en vérité on se demande parfois, pourquoi ceci, et pas cela. Néanmoins, c'est un grand attrait, de s'introduire là où on ne devrait pas être. Mon Dieu, c'est un peu l'histoire de la vie pour tout le monde c'est une affaire de proportion; si cela me regardait je serais bien indulgent, parce que je trouve que quand on veut être sévère, il faut l'être pour tout le monde.

LE TURF.

La dernière réunion du printemps vient d'avoir lieu sur l'hippodrome de Longchamps, et rarement cette longue série de huit journées consécutives s'est résumée d'une manière mieux définie et plus circonscrite, relativement, au moins au Prix du Jockey-Club. Il est impossible de se le dissimuler aujourd'hui; où tout ce que nous venons de voir est absolument faux, ou le Derby français se trouve forcément réduit à une sorte de match entre *Salléador* et cette formidable phalange comprise sous la dénomination générique d'écurie de M. le comte de Lagrange.

C'est toujours une condition défavorable pour un cheval de se trouver, dans une course aussi sévère, seul chargé de soutenir le choc d'un escadron dont deux, si ce n'est trois champions, sont par avance sacrifiés et destinés à faire la route du favori de la maison, en lui livrant, sur la fin du parcours, un adversaire déjà aux trois quarts battu. *Salléador* aura, il est vrai, *Avermes* pour le soutenir, et ce n'est pas un auxiliaire à dédaigner. Je l'ai dit au moment de la Poule d'Essai, et je le soutiendrai encore, bien que cette assertion ait été généralement contestée, *Ismaël* n'a pas réellement battu *Avermes*. Je le répète, j'ai vu le premier au bout du rouleau; il ne restait peut-être pas grand'chose dans *Avermes*, mais je le crois, il y en avait plus. Il faut donc, cela est incontestable, meilleur qu'*Ismaël* pour battre *Saltéador*; si toutefois, bien entendu, celui-ci veut se donner la peine de galoper.

Quant à tirer une mesure même approximative entre *Salléador* et *Zut*, pour mon compte j'y renonce, et ne puis me rendre compte sur quelle donnée il serait possible de s'appuyer. *Zut*, il est vrai, a battu facilement *Salléador*, mais je tiens ceci pour absolument nul, tout au moins comme résultat concluant. Le cheval de M. Fould n'a pas couru un instant, il a galopé du départ à l'arrivée sans vouloir se mettre dans son mors, et ce jour-là n'importe qui aurait pu le battre; il est hors de doute aujourd'hui que *Zut* n'aurait pas dû le faire les mains basses, comme cela a eu lieu. La mesure reste donc sans signification aucune.

La meilleure preuve que je ne me trompe pas beaucoup sur la forme d'*Ismaël* dans la Poule d'Essai, c'est que l'on n'a pas osé se fier à lui dans la grande Poule des Produits; on lui a adjoint un champion inconnu, soigneusement tenu à l'écart depuis l'ouverture de la saison, et cela ressort évidemment de la stricte logique des faits, le véritable favori de M. le comte de Lagrange en France. Je veux parler de *Flavio II*, très beau cheval, fils de *Consul* et de *Fille de l'Air*, cette légendaire buveuse d'air que le vent lui-même n'aurait pas attrapé. *Fille de l'Air* comme poulinière s'est montrée très au dessous d'elle-même, cela est incontestable; néanmoins elle est mère de *Reine*, très bonne petite jument, que l'exiguité de sa taille a seule empêchée d'être un animal de premier ordre.

Flavio II est un cheval d'un aspect très séduisant, il rappelle dans son ensemble l'air de suprême élégance et de haute distinction particulière à la descendance directe de *Monarque*; ce je ne sais quoi, criant haut et loin, je suis un grand seigneur. Évidemment, il est très bon, peut-être pas tout à fait prêt, mais peu s'en faut; eh bien! il n'a pas été suffisant. Son rôle dans la grande Poule des Produits, a été cependant absolument celui de *Zut* dans la Poule d'Essai; il s'est tenu tranquille pendant toute la durée de la course et il a donné seulement quand ce malheureux *Ismaël* a appelé à la rescousse, et est venu à son tour se briser devant la supériorité de *Saltéador*.

Celui-ci n'a pas gagné facilement, j'en conviens, mais je ne tiens aucun compte de cette particularité. D'ici à longtemps au moins, *Salléador* ne gagnera jamais aisément. Qu'il coure contre un adversaire de prix à réclamer ou un concurrent de premier ordre, soit indolence, ignorance ou mauvaise volonté, je l'ignore, dès qu'il s'agit de mettre la tête devant celle de son rival quel qu'il soit, il s'arrête. Il faut alors que les bras et les jambes de son jockey, fassent le plus fort de la besogne, et s'ils sont par trop mal secondés ils peuvent échouer au port. Je ne connais donc pas et ne suis pas très sûr que son entraîneur lui-même connaisse bien exactement la mesure de *Saltéador*; c'est un de ces animaux qui garde toujours quelque chose de lui, en lui, et ne vous dit jamais le fond de son sac.

C'est là, on ne saurait se le dissimuler, une regrettable circonstance, surtout pour une course comme le Derby, toujours d'une excessive sévérité en particulier pour un favori, auquel on ne laisse ni trêve, ni merci, pendant toute la durée du parcours, quoique l'on puisse faire, il faut lui demander, et lui demander à diverses reprises. Avec un caractère comme celui de *Saltéador*, il y a toujours à craindre, qu'en face d'exigences aussi répétées et aussi impérieuses, il ne finisse par dire : « Ma foi, vous m'ennuyez, laissez-moi tranquille. » Sans cette appréhension, je n'hésiterais pas, dès aujourd'hui, à le prendre pour champion; mais tel qu'il est, M. le comte de Lagrange, n'aura, je crois, pas trop de son meilleur, pour le battre; je ne serais pas étonné de voir donner l'arrière-garde, sous la forme de *Rayon d'or*, et je ne suis pas encore sûr que cela suffira, surtout avec le secours d'*Avermes*, qui ne paraît plus en public, et semble réservé pour la circonstance. Je reviens donc à mon appréciation du début de la saison sur *Salléador*, bien qu'elle ait été assez vivement controversée. J'ai le défaut d'être entêté, c'est quelquefois une qualité, je le répète donc, si le cheval est bien et veut aller, il en faudra un bon, un très bon pour le battre. Cependant je dois le dire, les conditions du Derby, la disposition particulière du terrain de Chantilly, m'inspirent quelques inquiétudes sur son compte, j'aurais plus de confiance en lui, pour le grand Prix de Paris, sur la grande piste de Longchamps.

Il serait difficile, même à ses plus fanatiques partisans, de conserver encore quelques illusions sur *Swift*, de leur propre aveu, elle était au maximum de sa forme, vous avez vu comme elle a couru. Je persite à penser au contraire, qu'elle est à bout de forme, et à mon avis, le repos seul, peut la faire redevenir elle-même. Il n'était peut-être pas très prudent de lui imposer, cette dernière épreuve, suivant moi, elle compromet beaucoup sa chance dans le prix de Diane.

En ce moment les cinq autres courses de la journée, présentaient un intérêt secondaire et d'actualité seulement.

Muscadin II a gagné le prix des Tertres, battant assez facilement le favori *Quaker*.

Le handicap est échu au poids le plus léger *Bruyère* montée par une plume à 41 1/2. Cette victoire inattendue à peut-être quelque peu dé-

rangé les combinaisons de son propriétaire, dont le favori *Double-Blanc*, sur lequel on comptait beaucoup plus, est arrivé second. Mais le gamin, qui montait le vainqueur, y allait bon jeu, bon argent, et pour un empire, je crois, il n'aurait pas fait place à son compagnon.

NED PEARSON.

COURRIER DE LA SEMAINE

Par ce temps maussade, tout le monde est maussade, et à la ville comme aux champs on ne rencontre que des gens traînant leur ennui sous ce ciel ennuyeux; la jeunesse elle-même n'a plus de joie à faire éclater : le soleil manque à tout le monde. Cependant, un de mes amis, qui vit dans les nuages et dont les relations quotidiennes avec le ciel sont bien connues à l'Observatoire, m'annonce que jeudi prochain, jour de l'Ascension, nous aurons un temps magnifique, durable, que ne pourront modifier ni saint Médard, ni saint Barnabé. Je m'attache à cette espérance pour secouer ma tristesse présente et pour essayer de teinter en rose mes souvenirs de la semaine.

Il me serait cependant difficile de prendre le mode joyeux pour annoncer à mes frères en Saint-Hubert que l'année cygénétique 1879-80 se présente dans des conditions déplorables. On considère dès aujourd'hui, dans les chasses les mieux soignées, les couvées de poules faisannes comme très compromises. On a vu de ces mères dévouées tenir leur nid *dans l'eau*. Si la terre reste détrempée, si le soleil ne se hâte pas de venir réparer le mal que son absence a fait, adieu fusil, l'ouverture est faite. Tout n'est pas perdu si la prophétie de mon ami le savant se réalise; nous avons encore une huitaine de jours avant de désespérer des résultats de la ponte des faisans. Quant à la perdrix, sa situation est moins alarmante, et les pontes peuvent encore être très belles; avec elle, il y a toujours l'ultième ressource du recoquetage, qui est autrement productif que celui du faisan, et puis le perdreau résiste plus au froid et à la pluie que le faisandeau. Quoi qu'il arrive, il ne faut pas nous illusionner; nous aurons beaucoup de tardillons à l'ouverture, et cela est d'antant plus regrettable que notre ardeur l'emportera sur notre raison et que nous n'aurons pas la force d'âme nécessaire pour résister. Pauvres pouillards !

Le lièvre n'a pas trop souffert, et les rapports les plus récents font espérer un bon repeuplement. Il n'en est pas de même pour le lapin : un grand nombre de rabouillères ont été noyées, et maître Jeannot aura bien de la peine, malgré sa bonne volonté incontestable, à rattraper le temps perdu. Nous n'aurons, pas cette année, ces bonnes portées de février qui ont une si grande influence sur la multiplication du lapin. Les premiers petits qui naissent ou qui vont naître sont destinés à mourir sans postérité, ce qui est déplorable pour des lapins. A l'ouverture, ils seront forts certainement et délicieux pour la gibelotte: mais ils n'auront pas eu le temps de laisser de la graine, comme l'on dit vulgairement. Je sais bien que beaucoup de gens se réjouissent de ce désastre, le lapin étant généralement détesté des riverains qui cultivent des choux; mais les vrais chasseurs seront vivement affectés. Le lapin est le gibier certain, celui qu'on est toujours sûr de trouver, et puis, comme dit M. Ernest Bellecroix, dont l'opinion fait autorité, au chien d'arrêt, le tir du lapin à blanc semble à bien des chasseurs préférables aux battues. Jamais deux coups ne se ressemblent; toujours nouveau, jamais semblable à lui-même, demandant souvent une habileté consommée, le tir du lapin est un exercice auquel se passionnent encore bien des praticiens, que laissent indifférents les hécatombes de lièvres, de faisans et de chevreuils.

Espérons que la fin du printemps et l'été seront moins humides, et que, malgré les désastres subis, la gent prolifique ne fera pas défaut à l'ouverture.

Après les mauvaises nouvelles les bonnes.

Les cailles sont arrivées en abondance cette année en Italie, et malgré la chasse qu'on leur fait, il en restera beaucoup pour la France.

Ces africaines ont déjoué cette année toutes les ruses italiennes en devançant de quelques jours leur arrivée. Les chasseurs de la plage, ces braconniers qui envoient en Angleterre des centaines de mille cailles en cage, ont été surpris et n'ont pas eu le temps de tendre leurs filets au bord de la mer. Leur dépit ne peut que nous réjouir. Quant aux chasseurs de Naples, de Rome, qui se sont rendus sur le littoral à Palo, Muccaresa et Palidoro, pour chasser la caille, quelques grands que soient leurs exploits, nous n'avons pas à nous en inquiéter. Les quantités dont on annonce l'arrivée dans la vallée du Rhône nous prouvent qu'ils n'ont pas tout tué.

Que nos amis ne s'affligent pas trop; en mettant tout au pire nous aurons encore quelques perdreaux, des lièvres et beaucoup, beaucoup de cailles.... si le soleil brille.

En attendant le beau temps et la villégiature qui en est la conséquence immédiate, nous pouvons, grâce à M. le marquis G. de Cherville, mener chez nous la *Vie à la campagne*. Tel est le titre en effet du dernier volume que vient de publier, chez l'éditeur Dreyfous, l'élégant et spirituel chroniqueur du *Temps*. Ces causeries campagnardes, pleines d'humeurs et d'observations, forment le bréviaire le plus utile aux chasseurs et aux châtelaines. Les premiers y trouveront une étude aussi complète qu'attrayante de la gent forestière, des amours des bois, des mœurs des gibiers de plaine et de montagne. Quant à la châtelaine, outre le charme d'une lecture spirituelle, elle y puisera des connaissances aimables pour égayer et utiliser sa vie au grand air. M. de Cherville vient de donner un livre qui, sous beaucoup de fantaisie, cache beaucoup de science. On lira et on relira la *Vie à la campagne* comme on cause et on recause avec un ami charmant, spirituel et érudit.

En vérité, je vous ai donné là la meilleure et la plus grosse nouvelle de la semaine.

Le monde est au Salon.

Il n'entre pas dans notre cadre de vous rendre compte des œuvres qui attirent le plus l'attention des visiteurs, il nous sera toutefois permis de vous parler d'un incident assez jovial qui s'est passé devant un portrait.

Ce n'est point une histoire d'amour.

Un banquier s'arrête devant un portrait et reconnaît dans le personnage représenté un ancien associé peu fidèle qui a fui, en 1870, sous le fallacieux prétexte de porter à l'étranger le capital le plus clair de la maison afin de le mettre à l'abri.

Il le mit si bien à l'abri que M. X... n'entendit plus parler de rien. Homme de devoir avant tout, le banquier fit honneur à sa maison en se vouant à la plus grande gêne, et il l'a remise sur pied aussi bien que possible.

Dès qu'il eut reconnu son ancien associé, il ouvrit son livret et se mit à la piste. Il ne tarda pas à le retrouver confortablement installé dans une villa d'Auteuil.

L'explication fut courte.

L'infidèle rendit gorge, intérêts et capital et le banquier dit partout qu'il vient de faire un gros héritage.

On fait semblant de le croire, mais l'histoire court et le peintre attribue à son talent l'empressement du public à venir contempler les traits d'une figure repentante.

Quant à ce dernier, il n'avait pris qu'une seule précaution, celle de changer de nom et si je vous le divulguais, vous seriez très étonné de reconnaître celui d'un gentleman qui a beaucoup fait parler de lui dans ces temps derniers.

FLORIAN PHARAON.

TIR AU PISTOLET

Nous donnons ci-contre le fac simile des cartons qui ont remporté les deux premiers prix au Concours de tir au pistolet, au visé, qui vient de se terminer au tir Gastinne-Renette, avenue d'Antin.

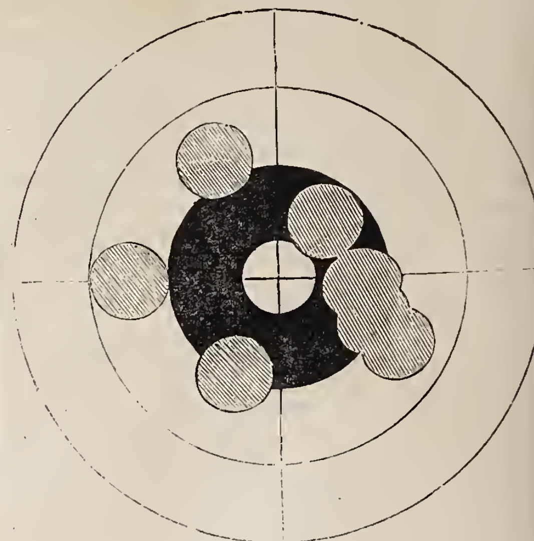
1er *prix* : M. Paul Gervais, 45 points.
2e *prix* : M. le marquis d'Alto Villa, 43 points.
3e *prix* : M. N. Benardaky, 43 points.
4e *prix* : M. le comte Ed. de Lambertye, 43 points.
5e *prix* : M. P. Casimir Périer, 43 points.
6e *prix* : M. le comte de Lyonne, 38 points.

CARTON DE CONCOURS.
PREMIER PRIX.



TIR GASTINNE-RENETTE, Paris.

CARTON DE CONCOURS.
DEUXIÈME PRIX.



TIR GASTINNE-RENETTE, Paris.

⁂ Pour se soustraire, pendant quelques heures du moins, à la température détestable, dont le soi-disant printemps actuel nous gratifie, l'on n'a qu'à passer sa soirée au théâtre des Folies-Bergère; et, dans son beau jardin — dont la construction, l'ornementation, la ventilation et l'irrigation font grand honneur à M. Roy, son habile architecte — l'on jouira d'une température également d'ÉTÉ STABLE (remarquez, je vous prie, le changement d'orthographe), mais d'un Été doux, tiède et fraîchement parfumé. Le Bois de Boulogne et les Champs-Élysées n'ont qu'à bien se tenir, l'établissement de M. Léon Sari leur fera une rude concurrence, car il ne fermera pas du tout cette année-ci.

PHOTOGRAPHIE

J'ai le plaisir de soumettre à mes lecteurs la primeur d'un mémoire sur le procédé de la gélatine bromurée, lu à la dernière séance de la Société de photographie, par M. Alfred Chardon. Ce savant a été nommé officier d'Académie, lauréat du ministère de l'instruction publique et de la Société française de photographie, pour son procédé d'émulsion au collodion sec et au bromure l'argent pur, procédé couronné dans le concours international de 1871.

On comprend que M. Chardon a toute autorité pour traiter un sujet qui, en ce moment, excite le plus haut intérêt dans le monde photographique.

M. Chardon s'est exprimé ainsi :

Après ce qui a été dit sur le procédé désigné sous le nom de gélatino-bromure, il semblerait, au premier abord, qu'il n'y ait rien à ajouter.

Pour la pratique de ce procédé, notre collègue, M. Ferrier, si expert dans l'art de la photographie, nous a donné des formules simples avec lesquelles la réussite est assurée. Aussi, nous nous proposons d'envisager le procédé à la gélatine sous des aspects un peu différents, désirant entrer, en quelque sorte, plus avant dans la question.

Pour être plus aisément compris, nous diviserons ce travail en trois chapitres ou points principaux :

1° La gélatine considérée dans sa nature ;

2° Le bromure d'argent émulsionné par la gélatine :

3° Les développements de l'image latente.

I. *Gélatine.*

Les différentes sortes de gélatines livrées par le commerce, sont extraites de peaux, de cornes, d'os de cartilages et de tendons d'animaux.

Suivant les matières qui entrent dans la fabrication et aussi suivant la méthode d'extraction, les gélatines ont différents aspects et différentes qualités,

Il n'est pas difficile, pour le point qui nous occupe, de savoir dans quelles conditions le choix devra se faire, trois qualités nous paraissent nécessaires : la pureté, la porosité, ou mieux, la perméabilité, la ténacité ou la résistance.

Les gélatines obtenues exclusivement avec des os et celles provenant de tendons sont très résistantes, mais les premières sont souvent acides, et les secondes contiennent quelquefois des traces d'alun.

L'acidité est le défaut le plus ordinaire et le plus nuisible dans les usages photographiques.

Les gélatines extraites des peaux et des cartilages des jeunes animaux, sont pures et exemptes d'acide, mais elles manquent de résistance ; employées dans les émulsions, elles adhèrent mal au support et se détachent souvent en occupant un espace double de celui qu'elles recouvraient. Ces sortes de gélatines doivent être rejetées complètement.

Ce ne sont là, Messieurs, que des indications très générales, mais qui, néanmoins, peuvent être utiles et éviter des insuccès.

En dehors de ces observations, on trouve aisément dans le commerce beaucoup des gélatines qui se prêtent bien au xopérations photographiques, telle que la gélatine « marque de la Comète, » indiquée par M. Ferrier ; les sortes dures de gélatines Cogniet, de Lyon, plusieurs qualités de gélatines Nelson.

La meilleure qualité se trouve chez Puech, 21, place de la Madeleine.

Un moyen facile et qui réussit assez bien pour reconnaître celles qui seront d'un bon emploi, consiste à mettre en même temps, dans un vase plat contenant un peu d'eau, une feuille de chaque gélatine à essayer, en ayant soin de n'en immerger que la moitié ; le choix devrait se porter sur la sorte qui, tout en se gonflant par l'absorption de l'eau, conservera le mieux sa forme primitive, cela sera presque toujours la plus résistante. Quant à l'acidité il est facile de s'en rendre compte.



LE LITEAU (*Chasse illustrée.*)

L'ichtyocolle, ou colle de poisson, est d'un bon usage dans les émulsions, elle se fond assez difficilement, et il est nécessaire de la laisser longtemps dans l'eau froide avant de la résoudre, la dissolution doit être filtrée sur de la laine cardée, car elle est mélangée de fibres et de parties insolubles qu'il faut éliminer ; on trouve dans le commerce, sous forme de gélatine, de la colle de poisson débarrassée de toute matière étrangère, et dont l'usage est excellent. Étendue sur verre, elle donne des couches extrêmement fines, très perméables et plus perméables qu'aucune autre gélatine ; on ne peut, toutefois, l'employer seule, car, après avoir été fondue une fois avec les sels d'argent, il est très difficile de la faire reprendre. C'est sans doute à cet état particulier que la gélatine colle de poisson doit sa plus grande perméabilité.

Nous avons l'honneur de vous soumettre différentes sortes de gélatines qui nous ont servi dans le cours de nos expériences.

II. *Bromure d'argent émulsionné.*

Une première question se présente : l'émulsion à la gélatine doit être faite avec un excès d'argent ou un excès de bromure, ou enfin, dans une neutralité absolue ?

Dans les émulsions au collodion il est incontestable, la pratique l'a suffisamment démontré, que l'excès d'argent est nécessaire pour obtenir une plus grande sensibilité.

Nous avons recommandé que cet excès soit faible, sans quoi la matière organique, qui est le coton, se combinerait avec l'argent et amènerait inévitablement des voiles dans le développement de l'image, remarquez, Messieurs, que la cellulose n'a aucun rapport comme matière organique, avec la gélatine, cette dernière se combine à l'argent avec la plus grande facilité.

Une expérience bien simple le prouve surabondamment, si dans une solution neutre de gélatine on introduit quelques centigrammes d'azotate d'argent et si l'on conserve cette solution liquide pendant quelques heures, l'argent sera complètement combiné et l'analyse n'en découvrira aucune trace, de plus, il y aura coloration immédiate de la gélatine, même dans l'obscurité.

Nous avons toujours pensé que le bromure d'argent, devait se former dans un milieu inerte, et sur lequel il ne pourrait exercer aucune action.

Nous maintenons cette opinion pour la gélatine, quant à l'excès de bromure dans l'émulsion, il retardera toujours l'impression lumineuse, mais, si cet excès est faible il n'y aura pas de différence sensible. La neutralité absolue est ce que l'on pourrait le plus désirer.

On pourrait objecter que les formules publiées indiquent presque toutes un excès d'argent : sans mettre en doute le soin avec lequel elles auront été faites, nous répondrons, est-on bien sûr de l'excès d'argent? L'a-t-on constaté par une analyse méthodique?

(*A suivre*). W. Harrison.

CERCLE DES PATINEURS

CONCOURS INTERNATIONAL
DE
TIR AUX PIGEONS

Prix de Neuilly.

Samedi 31 Mai, à 1 heure.

Un objet d'art offert par le Comité du Cercle des Patineurs, ajouté à une poule de 10 francs. Le deuxième recevra 25 0/0. — Le troisième, 15 0/0 p, 100 pris sur la totalité des entrées.

7 pigeons. Distance, 24 mètres.

Les inscriptions seront reçues, au Cercle des Patineurs, à Paris. — A Londres, chez M. Purdey, 314 1/2, Oxford street.

Prix de Madrid.

Mercredi 4 Juin, à 1 heure.

Un objet d'art offert par le Comité du Cercle des Patineurs, ajouté à une poule de 100 francs. Le deuxième recevra 25 0/0. — Le troisième, 15 0/0 pris sur la totalité des entrées.

7 pigeons. Distance, 26 mètres.

Les inscriptions seront reçues au Cercle des Patineurs, à Paris. — A Londres, chez M. Purdey, 314 1/2, Oxford street.

Grand prix de Paris.

Vendredi 6 Juin, à 1 heure.

Un objet d'art offert par le Comité du Cercle des Patineurs, ajouté à une poule de 100 francs. — Le deuxième recevra 25 0/0. — Le troisième, 15 0/0 pris sur la totalité des entrées.

7 pigeons. Distance, 28 mètres.

Les inscriptions seront reçues au Cercle des Patineurs, à Paris. — A Londres, chez M. Purdey, 314 1/2, Oxford street.

Ont droit de prendre part à ces Tirs :

Les membres du Cercle des Patineurs ou toute personne présentée au Comité par deux de ses membres; les membres des Cercles suivants . Jockey-Club, Cercle de l'Union, Cercle de la rue Royale, Cercle agricole, Cercle des Champs-Élysées, Cercle des Chemins de fer, Sporting-Club, Cercle de l'Union artistique, du Bois de la Cambre, Bruxelles, Tiro de pichon de Madrid, les officiers de l'armée et de la marine française et étrangère en activité de service; les membres du Hurlingham et du Gun-Club, du Marlborough-Club, White's, Brook's, Boodle's, Arthur's, Guard's, Carlton, Junior Carlton, Traveller's, Senior and Junior United Service, Army and Navy, New Army and Navy, the East India United Service, and Kildare street Club à Dublin, Arlington, Turf-Club, Saint-James's, Union Windham, Pratt's, Egerton Pratt's, à Londres, New Club à Édimbourg, la Société de tir du Bois de la Cambre à Bruxelles, et tous les Jockey-Club d'Europe et d'Amérique.

La règle suivie pour les conditions du tir sera celle du Cercle des Patineurs, à Paris.

Toutes les personnes étrangères au Cercle des Patineurs, non inscrites pour tirer le prix, payeront une entrée de 20 francs.

Le tir aux pigeons est ouvert tous les ours, du 31 mai au 7 juin.

VÉLO-SPORT

Samedi derdier a eu lieu à l'Agricultural Hall de Londres une magnifique course de bicycles entre MM. John Keen, champion pour 20 lieues, Philips, champion pour 40 lieues, Stanton, ex champion longue distance, B. Keen et Charles Terront, champion français.

La distance à parcourir était de 20 lieues.

. Terront a battu facilement ses adversaires, pas un coureur anglais n'ayant pu continuer jusqu'au bout. Le Français a fait les 4 lieues finales seul, et le trajet en 3 heures, 8 minutes, 35 secondes.

M. Terront est proclamé champion du monde pour 80 kilomètres.

JULES RICHARD.

ÉCHOS VIENNOIS

Arrivée du prince royal de Suède. — Soirée à l'ambassade russe. — Fête champêtre à Dornau. — L'exposition hippique.

Vienne a repris sa physionomie habituelle et le calme a succédé à l'animation des jours de fête, calme relatif et tel qu'il peut s'entendre d'une grande capitale. Mardi dernier a été signalé par l'arrivée du prince royal de Suède, fils du roi-poète Oscar III. On sait que ce souverain a écrit des vers où le sentiment de l'idéal s'unit à un souffle poétique très puissant.

Le même jour, soirée dansante à l'ambassade russe. La réunion était peu nombreuse et choisie comme toujours. A 3 heures du matin on s'est quitté en se donnant rendez-vous pour le lendemain à la gare du Sud, afin de se rendre à la *fête champêtre* donnée à Dornau, près Baden, par le prince F... et la princesse Kinsky. Les invitations n'étaient pas faites sur de simples et prosaïques cartes. On les avait remplacées par de charmants croquis représentant un hérault d'armes, en costume moyen âge, qui portait une bannière sur laquelle l'invitation était écrite; à la gauche du hérault trois petites esquisses surmontées des indications : « *Départ, 2 heures 55* » *après-midi* » — « *Promenade* » « *Gouter* » à droite, trois autres esquisses avec les mentions : « *Danse* » « *Souper* » « *Retour, 10 heures 30 m.* » *du soir.* — Ce programme fut réalisé de point en point. Parmi les invités, nous citerons au hasard : la princesse Auersperg et sa fille, le comte et la comtesse Neipperg et leurs filles, la baronne Bourgoing, la comtesse Waldner, et bien d'autres. Cette fête charmante, organisée avec un goût merveilleux, ne finit que trop tôt au gré de tous ceux qui y avaient pris part et qui en emportèrent avec eux l'ineffaçable souvenir.

Un mot, pour finir, sur l'Exposition hippique qui doit avoir lieu la semaine prochaine et qui promet d'être très brillante. La catégorie des chevaux élevés dans la basse Autriche comptera 80 juments poulinières avec poulain, et 40 étalons, sans parler d'un nombre considérable de pouliches.

L'élevage du pur sang sera dignement représenté par quelques chevaux de choix envoyés par le comte Nikolaus Esterhazy père, le comte Rudolf Kinsky père et d'autres turfmen.

L'exclusion des marchands de chevaux, malgré les inconvénients qu'elle pouvait présenter, a été généralement approuvée.

D.

SPORT

Armuriers. — Escrime.

Armuriers. — **GUYOT**, 8, r. de Ponthieu. — **LAINÉ**, 21, rue Rivoli.

⁂

Professeur d'escrime. — **D. ROBERT**, r. Saint-Marc.

⁂

Arcs et Arbalètes. — **VALLOIS**, 54, rue Meslay.

Billards (Fabricants et Professeurs de)

Professeurs de billard. — **MANGIN**, passage des Panoramas. — **L. PIOT**, au Grand-Café. — **VIGNAUX**, au Grand-Hôtel.

⁂

Billards. — **F. GERDERES**, 47, r. Fontaine-au-Roi. — **BLANCHET**, 53, rue de Lancry. — **POULLAIN**, 72, rue Amelot.

Chevaux, Voitures, Écuries.

Vente de chevaux. — **LYON-CHERI**, 49, rue de Ponthieu. — **TATTERSALL FRANÇAIS**, 24, r. de Beaujon. — **ÉTABLISSEMENT HIPPIQUE**, 22, Champs-Elysées. — **HAWES**, 1, rue de Marignan.

⁂

Voitures. — **HENRY BINDER**, 31, rue du Colisée. — **BINDER** aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne. — **KELLNER**, 109, avenue Malakoff. — **MUHLBACHER**, 63, avenue des Champs-Elysées. — **THOMAS** (Brice), 135, boulev. Haussmann. — **CRÉMIEUX & MAYER**, 16, rue de Berry.

⁂

Écuries (*Construction d'*). — **GUILLARD** (Stalles et Boxes), 12, faub. Saint-Honoré. — **RABOURDIN**, 22, faub. Saint-Honoré.

Bateaux, Chasse et Pêche, Chiens.

Bateaux. — **WAUTHELET** (yoles), 4, boul. Mazas. — **TEXIER** (voiliers), au Petit-Gennevilliers.

⁂

Chasse et Pêche. — **DOCK** du campement, 14, boulevard Poissonnière. (Articles de chasse.) — **MORICEAU** frères, 82, rue de Rivoli. (Ustensiles de pêche. Pièges.) — **GÉVELOT**. — Armes, ustensiles de chasse, 30, rue Notre-Dame-de-Victoires.

⁂

Nourriture pour les chiens. — **SPRATT'S PATENT**, 36, rue Caumartin.

DIVERS

Jeux et Jouets, Cartes Bimbeloterie.

Jeux pour parcs. — **E. FOIN**, 138, rue du Temple. — **JEANSON**, 34, rue de Bondy. — **LEBON**, 101, avenue Montaigne. — **MARCHAL & BUFFARD**, passage de l'Opéra. — **PERREAU FILS & Cᵉ**, 156, rue Rivoli. — **REMOUD**, 4, r. Neuve-des-Petits-Champs.

⁂

Jouets. — **PARADIS DES ENFANTS**, 156, rue de Rivoli.

⁂

Cartes à jouer. — **GRIMAUD**, 54, rue Lancry.

⁂

Artificier. — **MORIN**, 195, rue Lafayette.

⁂

Bimbeloterie-Jouets. — **JUMEAU**. Poupées nues et habillées, 8, rue d'Anjou-au-Marais. — **SIMONNE**, 188, rue de Rivoli.

⁂

Cannes. Ombrelles, Cravaches. — **LAVAISSIÈRE-BUISNEAU**, passage des Panoramas. — **VIALETTE**, 34, rue Taitbout. — **VERDIER**, 17, boulevard de la Madeleine.

⁂

Ombrelles et Cannes (*Spécialité d'*). — **DUPUY**, 8, rue de la Paix.

⁂

Articles pour fumeurs. — **SOMMER**, 11, passage des Princes. — **KREBS**, 18, passage Bourg-l'Abbé. — **MADELEINE & MAROIS**, 91, boulevard Sébastopol. — **AU COSMOPOLITE**, 23, boulevard Poissonnière.

⁂

Articles de voyage. — **FLANDIN**, 23, rue Michel-le-Comte. — **GUIBAL**, 40, rue Vivienne. — **KELLER**, 65, rue Turbigo. — **MOYNAT**, 5, place du Théâtre-Français.

⁂

Cabinet de lecture. — **DELUCHEUX**, passage de l'Opéra. — **BERSAGEON**, 36, rue de Penthièvre. — **GRAET-DELALAIN**, 1, rue Méhul.

⁂

Aquariums. — **CARBONNIER**, 20, quai du Louvre. — **CURTY**, 31, boulevard de Strasbourg.

⁂

Eperonnier. — **FINET**, 37, rue de Constantinople.

⁂

Coutellerie. — **CARDEILHAC**, 91, rue Rivoli.

⁂

Papiers peints. — **AUX INDIENS**, 5 *bis*, boulevard Bonne-Nouvelle.

Agents de voyage. — **THOMAS COOK & SON**, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la Haute-Italie.

⁂

Ceintures régentes. — **Mᵉˢ DE VERTUS SŒURS**, 12, rue Auber.

⁂

Fleurs pour bals et soirées. — **ED. BRIOLLET**, 98 *bis*, boulevard Haussmann.

⁂

Livres de mariage. — **SAUTON**, 41, rue du Bac.

⁂

La Juvenile (*Poudre*). — **JONES**, 23, boulevard des Capucines.

⁂

Porcelaines et Cristaux. — **LE ROSEY**, 11, rue de la Paix.

⁂

Bazar. — **BAZAR DU VOYAGE**, WALCKER, 3, pl. de l'Opéra.

Agriculture et Horticulture.

Agriculture. — **HERMANN-LACHAPELLE**, 144, faubourg Poissonnière. — **PELTIER**, 10, rue Fontaine-au-Roi.

⁂

Grainetiers fleuristes. — **CHOUVET**, 24, rue du Pont-Neuf. — **DELAHAYE**, 18, quai de la Mégisserie. — **THIEBAUT AINÉ**, 30, place de la Madeleine.

⁂

Graines de pensées. — **HAVARD & Cᵉ**, 80, boulevard Haussmann.

⁂

Celluloïd. — **PERROUSSET**, 9, boul. des Italiens.

Institutions, Sciences.

Institutions. — **GROUSSET** (Institution Chevalier), 65, rue Cardinal-Lemoine. — **ROGER**, 2, r. Lhomond. — **DITZ**, institution moderne, Asnières.

⁂

Opticien. — **Dʳ ARTHUR CHEVALIER**, Galerie de Valois, 156, Palais-Royal.

⁂

Libraire. — **VATTON**, 50, rue du Bac.

⁂

Inventions nouvelles. — **RAMON BAÑOLAS**, ingénieur, 102, faubourg Poissonnière. Extincteur dit « MALA-FUEGOS ».

⁂

Horloger. — **CONTREAU**, 36, boulev. des Italiens.

⁂

Ingénieur-opticien. — **SECRETAN**, 13, place du Pont-Neuf.

⁂

Opticien oculiste. — **FISCHER**, 7, rue de la Paix.

Aiguilles, Articles de Paris.

Aiguilles et épingles anglaises. — **KIRBY-BEARD & Cᵉ**, 5, rue Auber.

⁂

Brosserie fine. — **BENEDICK**, 83, boulevard Sébastopol. — **DESCHAMPS, MAUREY & Cᵉ**, 65, rue Turbigo. — **LOONEN & FILS**, 8, rue Neuve-Bourg-l'Abbé.

⁂

Albums. — **EILERS**, 17, rue des Archives. — **JEENER**, 76, faubourg Saint-Martin. — **MARX W.**, 3, rue des Archives.

⁂

Maroquinerie. — **KLEIN**, 6 et 8, boul. des Capucines. — **BONHOMME**, 62, galerie Montpensier (Palais-Royal). — **AUCOC**, 6, rue de la Paix. — **JONES**, 23, boul. des Capucines. — **MAQUET**, 19, avenue de l'Opéra. — **LEUCHARS**, rue de la Paix.

⁂

Maroquinerie de luxe. — **KLEIN**, 8, boulevard des Capucines.

Pharmaciens.

Pharmaciens. — **PHARMACIE NORMALE**, 19, rue Drouot. — **MIALHE**, 8, r. Favart. — **R. BRAVAIS & Cᵉ**, 13, rue Lafayette. — **GRIMAULT & Cᵉ**, 8, rue Vivienne.

⁂

Dentiste. — **FATTET**, 255, rue Saint-Honoré.

⁂

Alcool de Menthe. — **RICQLES** (Eau de) & Cᵉ, 41, rue de Richer. — **LEMIT**, 14, rue du Roi-de-Sicile.

⁂

Eaux dentifrices. — **EAU BONN**, 11, boul. Bonne-Nouvelle. — **EAU DU Dʳ PIERRE**, 8, place de l'Opéra. — **EAU DU Dʳ EVANS**, 11, rue d'Enghein.

GASTRONOMIE

Vins et Liqueurs.

Vins. — **GAUTHEY** cadet et fils, à Beaune.

⁂

Liqueurs. — **ERVEN LUCAS BOLS**, 6, boulevard Montmartre.

Épicerie, Biscuits, Comestibles Primeurs et Fruits.

Épicerie. — **CHATRIOT**, 97, rue Saint-Lazare.

Biscuits. — **SIGAUT**, 101, rue Quincampoix. — **DUBOIS FRERES**, 40, rue Quincampoix.

⁂

Comestibles. — **LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE** (Limited), 20, avenue de l'Opéra.

⁂

Primeurs. — **ENTRAYGUES**, 15, rue Neuve-des-Capucines. — **CARNET & SAUSSIER**, 26, rue Montmartre.

⁂

Fruits confits. — **FONTAINE**, 2, rue de la Michodière. — **ROUZÉ**, 11, rue Saint-Dominique.

⁂

Chocolat à la tasse. — **PRÉVOST**, boulevard Bonne-Nouvelle.

⁂

Comestibles et Liqueurs. — **CAFÉ CORCELET**, 104, Palais-Royal. Vins français et étrangers.

Glaciers et Eaux gazeuses.

Glaciers. — **EDOUARD**, 3, rue de Ponthieu. — **GOUSSET** neveu, 54, rue de Bourgogne. — **JOSEPHINE & Cᵉ**, 14, rue Drouot. — **PERCHERON**, 2, rue Taithout. — **VIOLET**, 28, rue de Grammont. — **IMODA**, 3, rue Royale.

⁂

Glacières artificielles. — **CHERFILS**, 24, rue Vivienne. — **TOSELLI**, 196, rue Lafayette. — **DELPY**, 34, rue Vivienne.

⁂

Eaux de Contrexeville. — **A. ADAM**, concessionnaire, 23, rue de la Michodière.

Hôtels, Cafés et Restaurants.

Hôtels. — **GRAND HOTEL DE STRASBOURG**, 72, boulev. de Strasbourg. — **HOTEL MALESHERBES**, 26, boulevard Malesherbes.

⁂

Cafés et Restaurants. — **BIGNON**, boulevard des Italiens, 58, rue de la Chaussée-d'Antin, 4, et avenue de l'Opéra. — **CAFÉ ANGLAIS**, boul. des Italiens, 13. — **DUGLÉRÉ**, 12, boul. des Capucines, et 5, place de l'Opéra. — **CATELAIN**, Café du Helder, 20, boulevard des Italiens. — **GRAND-CAFÉ**, 14, boul. des Capucines. — **CLAUDON**, Café américain, 4, boulevard des Capucines. — **VOISIN**, 261, rue Saint-Honoré. — **MAGNY**, 3, rue Mazet. — **DURAND**, place de la Madeleine. — **GARND-HOTEL DE PARIS**, 72, boulevard Sébastopol.

MERLAN A LA GÉNOISE.

Retirez à l'Italie ses fritures et ses pâtes au fromage et il ne reste rien que son beau ciel et ses œuvres d'art. Aux heures de repas, le plus beau Raphaël ne vaut pas une omelette au lard.

Florence était encore capitale et je visitais ses splendeurs artistiques avec une avidité de touriste anglais. Je partais dès l'aurore de mon hôtel pour admirer ses monuments éclairés par le soleil levant, la meilleure manière, par parenthèse, d'examiner les œuvres architecturales, et mon esprit charmé ne s'arrachait à ces contemplations ravissantes, que lorsque l'estomac criait la faim. J'obéissais à ce tyran et j'entrais n'importe où pour donner satisfaction à sa gloutonnerie : en Italie, on ne mange pas, on avale.

Un jour j'entrais dans une *trattoria* des bords de l'Arno, et je me fis servir. L'on m'apporta des *tagliati* qui ne m'ont laissé aucun souvenir, et une friture de merlan dont j'ai gardé mémoire et recette.

A ce propos, je vous dirai, qu'autant un cuisinier français met de complaisance à divulguer les secrets de son art, autant un cuisinier italien y met de mauvaise grâce. Après de longs pourparlers avec le chef de l'établissement, je pus me trouver en relation avec le maître-queue de la gargotte florentine, et je lui demandai comment il préparait ses merlans.

— Pourquoi faire? me demanda-t-il d'une voix trainante.

— Mais pour le savoir.

— C'est inutile ; lorsque vous désirez en manger, vous n'avez qu'à venir ici.

— Mais permettez, j'habite Paris, e ne suis à Florence que de passage.

— Qu'est-ce que ça fait?

— Comment, qu'est-ce que ça fait ! je ne puis faire trois cents lieues pour manger deux merlans !...

L'italien me regarda avec méfiance,

— Vous me jurez votre parole d'honneur que vous n'irez pas donner ma méthode à la *trattoria* d'à côté?

— Je vous le jure.

— Eh bien, écoutez ! Vous prenez les merlans les plus frais possibles, les plus petits sont les meilleurs. Après les avoir lavés, vidés, et leur avoir retranché la queue et les nageoires, vous les faites mariner pendant quatre heures avec de l'huile, un ou deux jus de citron, suivant la quantité, rondelles d'oignons, branches de persil, thym, sel, poivre, épices au goût. Puis vous les faites égoutter, vous les farinez et faites frire. *Eccalo* !

Je remerciai le cuisinier qui m'avait donné sa recette avec l'air mystérieux que l'on met à faire une confidence, et depuis ce jour-là ma cuisinière a ordre de ne présenter les merlans sur ma table que préparés à la génoise.

P. DE BALBAAC.

MENU

Potage à la peluche de cerfeuil.
Merlans à la génoise.
Pigeons farcis et rôtis.
Asperges à la Parmesane.
Fraises.

P. DE B.

ANNONCES



Extrait des **MODES PARISIENNES** 25, rue de Lille, Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette de campagne et de bains de mer. — Costume court en tissu de laine gris-clair et faille même couleur de ton plus foncé. Jupe agrémentée devant et sur les côtés d'un plissé rehaussé d'un volant ruché coulissé au milieu. Au-dessus de cette garniture, tombe le tablier qui est drapé en plis réguliers et fixé sur la jupe, le côté droit s'enrichit d'une quille sur laquelle s'étagent trois nœuds de satin bleu-gendarme; derrière, le retroussis se compose d'un petit pouff et de trois hauts volants superposés. Corsage-jaquette orné de biais et de boutons en acier façonné.

Chapeau en paille anglaise noire, garni de gaze ivoire et de roses rouges puis de plumes ivoire.

Costume de campagne et de bains de mer. — Ce modèle est en mousseline de laine gris-bronze et en faille bronze. Jupe demi-longue tout en faille, elle est garnie tout autour par quatre volants plissés. — Tunique en lainage ornée d'un biais de soie et d'une bande de satin brodée gris et bronze, plusieurs tons. Corsage avec gilet de soie encadré de satin brodé.

Chapeau en paille anglaise blanche, agrémenté de satin rouge caroubier, d'une boucle en acier fin et d'une grande plume amazone rouge ombrée.

DÉPLACEMENTS.

Arrivée à Paris de MM.

Le prince Ourousoff. — Le marquis de Caumont. — Le vicomte de Perrochel. — M. de Bray. — La vicomtesse du Bouëxic. — N. Johnston. — Le vicomte de Quénetain. — Le vicomte de Marcy — Le marquis de Perthuis.

M. L. Worms, à Neuilly. — Le général baron de Launay, à Caen. — Le vicomte Perrot de Chazelle, à Chantilly. — M. du Cor de Duprat, à Dinan.

⁂ On annonce l'arrivée à Vichy de L. A. I. le duc et la duchesse de Leuchtenberg.

DÉCÈS

Mmes la marquise douairière de la Tour du Pin. — La comtesse de Plinval. — La comtesse de Kergariou. — D'Aquin. — Mlle de Neufforge. — De Momigny. — MM. l'abbé comte de Montalembert, — Le comte F. de Lasteyrie. — Le comte de Séverin. — De Tournière. — De Romanet. — Locatelli, curé de Passy.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e ANNÉE. — VOL. I. — N° 28.
SAMEDI, 24 MAI 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
PARIS ET DÉPARTEMENT : 3 mois, **8** fr.;—6 mois, **15** fr.;—un an, **30** fr.
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



LE BROCHET. (*Chasse illustrée.*)

CHRONIQUE

L'Art tient en ce moment la corde dans l'ensemble des préoccupations et des plaisirs de Paris. Paris va au Salon en allant au Bois. Le Salon, de deux heures à trois, est un lieu de réunion choisi et préféré. On cause devant les tableaux; on se promène devant les statues, — en regardant un peu de temps en temps.

L'ouverture officielle n'a eu lieu que le 12, après un retard impatiemment supporté par quelques-uns, mais que les rigueurs de ce printemps manqué ont rendu moins préjudiciables aux artistes que ces gens aimables, mais quinteux et nerveux ne l'avaient cru tout d'abord.

Le public s'est montré fort empressé.

Pour la première fois on l'avait admis dès huit heures du matin à parcourir ces longues galeries remplies, — je me trompe — bondées de tableaux, de dessins, de gravures, d'aquarelles et de pastels.

A dix heures, il y avait foule partout; à onze, on ne pouvait plus entrer dans le salon d'honneur; à midi, la circulation était à peu près impossible partout... C'est un succès.

Ce succès, le Salon le mérite-t-il? Pas absolument, selon nous. L'exposition est plus nombreuse que jamais On y voit jusqu'à cinq étages de cadres superposés : c'est effrayant! Trois mille peintures, et même davantage! Parmi tant d'œuvres il sera difficile peut-être de découvrir les chefs-d'œuvre. Mais la Revue a une main et un œil partout. Elle donnera à ses lecteurs un guide expérimenté et sûr : ils n'auront plus qu'à se laisser conduire, on les mènera aux bons endroits.

On a quelquefois comparé l'ouverture du Salon à une première représentation dans quelque grand théâtre. Cette *première* est précédée, comme toutes les autres, de sa répétition générale — celle-là s'appelle le vernissage, et l'on n'y est reçu qu'avec des billets de faveur.

Si l'on se conformait quelque peu à la lettre stricte des règlements, les artistes seuls auraient le droit d'entrer au Salon ce jour-là. Mais des tolérances qui vont grandissant d'année en année ont fini par ouvrir à deux battants la porte qui ne fut qu'entrebâillée tout d'abord. Avouons toutefois que la plupart de ceux que nous rencontrons ici appartiennent à la grande famille artistique, — sinon par leurs œuvres, au moins par l'intérêt qu'ils portent aux œuvres des autres. La réunion, si nombreuse qu'elle soit, garde ainsi un certain caractère d'intimité, qui la rend particulièrement piquante.

Les artistes, qui sont ici chez eux et qui se donnent à eux-mêmes la petite fête, vont et viennent d'une salle à l'autre, l'air affairé, l'œil fureteur, cherchant leurs tableaux... et aussi ceux de leurs rivaux. En général, on est toujours content de la place des autres, et toujours mécontent de la sienne. C'est nature ! Ceux qui ne sont pas sur la cymaise trouvent que l'administration ne connaît rien à la peinture et destituent *in petto*, l'honorable M. Edmond Turquet, sous-secrétaire d'État au département des Beaux-Arts.

Le groupe des amateurs, toujours affriandés par la nouveauté, ne tarde point à paraître sur le seuil du grand Salon d'honneur. Les dilettantes raffinés qui ne veulent goûter que des primeurs, n'ont garde de manquer leur ouverture. Celle de la chasse n'est pas plus impatiemment attendue par nos jeunes Nemrods. Déjà la tribu des marchands se faufile entre les curieux. Ils connaissent leur Salon depuis deux ou trois mois, car, selon leur noble habitude, ils ont effleuré et défloré les ateliers — mais ils veulent voir comment les tableaux qu'ils ont achetés — ou qu'ils achèteront — se comportent à l'Exposition, ils viennent aussi flairer le succès des nouveaux et des jeunes, et enlever les jolies toiles avant que l'engouement et la mode en aient décuplé la valeur. La critique est là aussi, au grand complet, cherchant ses maîtres préférés et se demandant si, au milieu de tant de nébuleuses, elle aura la bonne fortune de découvrir cette année une étoile de première grandeur.

Quelques femmes du monde — du vrai, du meilleur et du plus grand — se sont glissées dans cette foule cosmopolite et bariolée. Les unes sont venues pour la peinture, — celles qui ont leur portrait au Salon, par exemple. — Les autres, plus nombreuses, sont venues pour les peintres et se font montrer les célébrités....

Une autre catégorie, non moins curieuse, c'est celle des modèles, qui ne cherchent que les tableaux où elles se retrouvent. L'habitude de voir de la peinture et d'en entendre parler, leur a donné un certain goût, et elles ont le droit d'être ici. Ce serait une curieuse étude à faire, et toute parisienne, que celles des modèles femmes, qui ne sont pas toujours des femmes modèles, mais qui parfois aiment leur métier avec passion, s'intéressent à l'artiste chez qui elles *travaillent*, et s'identifient complètement — pendant la séance — avec le personnage qu'elles représentent. J'abandonne celles qui posent *l'ensemble*, et dont la profession n'est pas précisément une école de modestie. Mais celles qui fréquentent les ateliers des peintres de genre, sont en général d'aimables et gentilles personnes, portant bien leur toilette élégante et distinguée. *Blanche Legouvé*, la jeune *Alice*, échappée du corps de ballet d'un grand théâtre et qui donne de mouvements si gracieux, *Gabrielle*, une anglaise demi-sang, *Marie Loir*, qui a des poses de statue grecque, dix autres encore, que je pourrais nommer, vont et viennent dans les salles, saluant les uns, échangeant avec les autres un mot et un sourire, et ajoutant une note vive et gaie à cette symphonie toute parisienne.

De temps en temps des voix glapissantes retentissent à nos oreilles :

« Faites place, Messieurs ! »

C'est une échelle double, montée sur des roulettes, haute comme l'arc de l'étoile, qui passe à travers la foule, avec ses grappes vivantes d'ouvriers, le pinceau à la main; ceux-ci vernissent du haut en bas, depuis la cymaise jusqu'aux frises. N'est-ce pas la fête du vernissage ?

Vers midi, on a faim. Rien ne creuse comme ces visites matinales, et ces piétinements sur place. Les plus pressés prennent d'assaut les tables du buffet, généralement mal garni, qui occupe le centre de la grande galerie réservée à la sculpture, et s'offrent le festin de Pierre, au milieu des marbres. Les mieux avisés demandent au *Moulin-Rouge* ou au restaurant *Ledoyen* une hospitalité qui n'a rien d'écossais, mais qui vous permet d'attendre le dîner, sans tiraillements d'estomac.

*
* *

Il est vraiment difficile de bien finir ce qui n'aurait pas dû commencer. C'est à la façon dont une liaison se dénoue qu'il est permis de la juger. Il paraît qu'avec les Anglaises, ce moment psychologique ne laisse point que d'offrir quelques difficultés, ces dames se résignent de mauvaise grâce au rôle de Didon abandonnée, et, quand elles rencontrent le Troyen infidèle, elles ne se contentent point de s'enfuir à travers les bosquets de myrtes, comme fesait la belle reine de Carthage, quand elle apercevait le pieux Énée.

Me trouvant à Londres, il y a quelques années, je me promenais du côté de *Saint John's Woods*, quartier cher aux peintres. Mon attention fut tout à coup attirée par un portrait grand comme nature, au bas duquel on aurait pu mettre « ressemblance garantie, » et qui me montra — je le reconnus tout de suite — un jeune musicien de beaucoup de talent, très répandu, dans les salons parisiens. Au bas du portrait, on lisait cette inscription en lettres longues comme le bras :

Méhul, forçat français.

Méhul était de mes bonnes relations : je courus chez lui et le mis au courant de la situation.

— Que voulez-vous? me dit-il, avec un mouvement d'épaules, c'est une femme qui se venge! Et j'aime mieux être le *forçat* de celle-ci en peinture qu'en réalité! Laissons passer la justice des dames, comme on laissait jadis passer la justice du roi.

Je ne sais ce que M. Gounod a fait à la belle Georgina Welldon : peut-être ne lui a-t-il rien fait du tout. En tous cas, la belle Georgina est fort en colère contre l'auteur de Faust et de Polyeucte. Des factums assez nombreux, un petit procès à sensation, la retenue pendant de longues années d'un manuscrit laissé en gage, tout cela n'a pas suffi à épancher la bile mêlée au fiel de l'irascible créature qui jadis chantait Gallia avec une si chaleureuse conviction, et que devait aussi chanter Pauline. Toujours est-il qu'à l'heure qu'il est, mistress Welldon est à Paris, et qu'elle convoque la foule à des conférences-concerts, sortes de *mêlé-mêlo*, où les diatribes succèdent aux cavatines, avec accompagnement de piano.

Nous n'avons point à prendre parti dans ces querelles :

« *Non licet inter vos tantas componere lites.* »

Entre une femme nerveuse qui se fâche tout haut et un galant homme qui se tait... peut-être parce qu'il est un galant homme, le chroniqueur embarrassé n'a pas le droit de se prononcer : il il est un peu dans le cas d'un juge qui n'aurait entendu qu'une des parties. Mais cette revendication audacieuse, portée ainsi devant le public par une étrangère qui manie notre langue avec une facilité dangereuse; qui va très loin parce qu'elle est certaine qu'on ne l'arrêtera pas; qui dit tout... et en laisse deviner davantage, nous a paru un signe du temps que l'historien au jour le jour de notre société en décadence n'avait pas le droit de négliger. La dernière conférence de mistress Welldon, dans laquelle Gounod a été servi en morceaux hachés menu comme chair à pâté, a eu lieu au Palais-Royal, dans les salons de Richefeu — restaurant à deux francs, — vin compris !

*
* *

L'originalité des belles étrangères qui viennent goûter l'hospitalité parisienne ne se traduit p s toujours avec cette bizarrerie tapageuse et regrettable. Il en est qui ne se croient point dispensées de modestie parce qu'elles ont du talent; aussi les applaudit-on davantage, parce que les qualités de l'artiste n'effarouchent point chez elles la grâce de la femme.

Lundi 12, chez Mme la Marquise de Blocqueville, une belle américaine, miss Benett, qui a dans les veines du sang de Schiller, son grand-oncle maternel, s'est fait applaudir, par une élite de fins connaisseurs, pour son jeu, déjà magistral, en dépit de sa jeunesse, en interprétant les œuvres les plus sérieuses des plus illustres compositeurs, sur un piano devant lequel viennent s'asseoir tour à tour les Planté, les Diémer, les Widor, et qui se souvient de Listz et de Frédéric Chopin. Les lundis de la marquise de Blocqueville réservent toujours à ses habitués — qui n'en auraient pas besoin pour être fidèles au rendez-vous que leur donne une des intelligences supérieures de notre temps — ces révélations inattendues et pleines de surprises. Pour combien d'artistes son salon n'a-t il pas été la première étape vers la renommée. Nos vœux suivront miss Benett jusqu'au terme du voyage.

*
* *

Mme de Latena a donné samedi un des plus jolis bals, dont nous ayons gardé le souvenir, dans son élégant hôtel de la rue Saint-Lazare. Là, au milieu d'œuvres d'art exquises, que fait valoir encore un arrangement des plus habiles, d'adorables groupes de jeunes filles — nous en avons vu rarement un

aussi grand nombre d'aussi belles — fêtaient les vingt ans d'une compagne aimée, et son récent succès au Salon.

Mlle de Latena marche comme une vaillante à la tête de cette petite troupe, animée d'une noble ambition : elle est d'un âge auquel on permet de ne donner que des espérances, et elle nous offre déjà de précieuses réalités. Statuaire d'un vrai talent, elle a traduit dans la langue qu'elle parle avec ses doigts inspirés — et cela avec une fidélité rare — la poétique ballade du *Roi de Thulé*, et, dans son buste, comme dans les strophes de Gœthe, le vieux roi de la mer chante et pleure avec une émotion poignante ses immortelles amours!

Empressées autour d'elle, éclatantes dans la fraîcheur de leurs belles années, d'aimables amies, fières de son triomphe en doublaient la joie en la partageant, et donnaient à cette réunion à la fois cordiale et bienveillante son caractère spécial et sa note particulière. C'était bien vraiment la fête de la jeunesse, la soirée des roses et des lilas, et le bal du printemps.

*
* *

Absolument réussie la *Tertullia* du Cercle de la Presse. Le programme comprenait deux parties bien distinctes : un concert sérieux, avec des étoiles de première grandeur — et une partie gaie, avec des comètes à la longue chevelure, et la pléiade des nébuleuses charmantes qui font les beaux soirs de nos petits théâtres de genre et d'opérette. Beaucoup d'entrain, de l'esprit à revendre, et le rire sonore et joyeux. Ces fêtes des cercles sont fort attrayantes en vérité. — Mais pourquoi en exclure systématiquement les femmes. Une soirée sans femmes dans la salle, c'est un peu froid pour ceux qui n'ont pas leur entrée dans la coulisse. Nulle fête n'est complète sans les femmes. N'ont-elles point le privilège d'aviver le plaisir en le partageant? Louis Énault.

LE SALON DE 1879

SCULPTURE

(2e Article)

Depuis huit jours que le Salon est ouvert nous avons pu, dans de nouvelles promenades au jardin, examiner à tête et œil reposés les productions remarquables à divers titres, de notre jeune école de sculpture. Il convient, aujourd'hui, d'apprécier ces titres dans leur valeur formelle, par un examen comparatif et raisonné. Quelle part faut-il faire à l'enseignement académique, aux traditions classiques; quelle part aux éléments nouveaux introduits dans l'art par les mœurs sociales et les aspirations de la vie moderne? A ces points de vue complexes le bas-relief du tombeau de Michelet et la statue d'Arago, par M. Mercié, nous offrent des sujets d'étude très intéressants. — La composition décorative du tombeau de Michelet témoigne d'une connaissance singulièrement subtile et raffinée des procédés plastiques d'impression. Les lignes très simples dans lesquelles elle se développe sont combinées de telle sorte que l'intérêt du spectateur se concentre nécessairement sur la figure allégorique représentant l'immortalité qui s'élève au-dessus du cercueil où repose le mort illustre. Quelle souplesse, quelle légèreté dans ces draperies flottantes qui l'enveloppent et dont les plis dissimulent à peine en les caressant, les rondeurs juvéniles et les saillies constitutives de son corps élégant! par un artifice dont Michel-Ange, croyons-nous, a le premier donné l'exemple, elles viennent voiler le sommet de la tête jusqu'au-dessous du front, de façon à y produire un effet d'ombre, d'une intensité dominante qui ajoute considérablement à l'impression.

Dans l'ensemble de la décoration, cette tâche noire s'accuse avec autorité: c'est là que le regard se porte et s'attache de prime abord; c'est là que l'artiste a voulu fixer, souligner, pour ainsi dire, le mot révélateur de l'idée générale de sa composition. Cette figure revêtue des formes éternelles de la jeunesse idéale, mystérieusement voilée, représente l'âme humaine, l'âme indestructible, destinée à la résurrection. Tout s'atténue, tout s'efface autour d'elle, pour laisser le champ libre à son essor. Le cercueil lui-même semble rentrer dans le monument laissant à peine au cadavre dissimulé en grande partie un espace suffisant pour montrer la face de Michelet souriante et comme illuminée par un reflet de la vie future.

Évidemment ici l'idée philosophique, conjecturale si l'on veut, mais poétique à coup sûr, que M. Mercié nous impose, se dégage souverainement des conditions purement matérielles de l'art; elle se sert des procédés plastiques comme d'un tremplin pour jaillir sous le ciseau de l'artiste et s'épanouir en pleine lumière au-dessus des réalités tangibles Par ce temps de réalisme à outrance, il est bon de montrer comment, sans tricher avec la vérité, sans escamoter aucune des attaches qui nous rivent à ce monde terrestre, il est permis d'atteindre aux plus hauts sommets de la poésie et du rêve.

Cette démonstration peut se compléter par une comparaison facile à faire et que nous recommandons à ceux qui s'inquiètent des méthodes secrètes employées par les artistes supérieurs pour frapper ces grands coups d'impression qui étonnent.

Il y a à l'Exposition un autre bas-relief conçu dans des conditions analogues à celui de M. Mercié, envoyé par M. A. Lanson, élève à l'école de Rome et intitulé : *La résurrection*. Malgré l'exécution vraiment remarquable de certains morceaux, tels que le corps du Christ à demi sorti de la tombe, et la figure drapée qui plane au-dessus en l'appelant au ciel, cette décoration de haut-relief paraît confuse. L'idée ne s'en dégage pas avec cette franchise olympienne qui ravit dans l'œuvre de M. Mercié. Ce n'est pas le talent du praticien qui fait défaut chez le jeune sculpteur, il connaît suffisamment l'anatomie du corps humain; il sait modeler, il sait draper; il sait voir les traits de caractère, il se préoccupe des moyens d'expression: que lui manque-t-il donc? il lui manque de savoir combiner les éléments d'une composition dans des lignes assez claires, assez simples pour que l'idée qui l'a engendrée soit elle-même claire et simple pour tout spectateur.

Pourquoi encombrer le fond sur lequel s'enlève la figure principale d'une quantité de détails saillants qui luttent avec elle et motivent des ombres portées, des trous noirs, déplaisants, qui nuisent beaucoup à l'ensemble et tirent l'œil sans raison motivée? Là est le vice capital d'une œuvre louable sous bien des rapports, qui nous promet un statuaire d'avenir, à qui on ne peut reprocher que de se laisser aller, trop complaisamment, à la fougue de la jeunesse; c'est un beau défaut dont on se corrige tous les jours.

La statue colossale d'Arago par l'heureux auteur du tombeau de Michelet soulève une question d'esthétique assez délicate, qui mérite qu'on s'y arrête.

En modelant cette figure historique qui appartient à notre époque, M. Mercié a franchement adopté le costume moderne, sans tricherie, sans rien céder aux convenances traditionnelles et classiques qui recommandent d'en masquer la pauvreté sous les larges plis d'un manteau plus ou moins bien motivé. Beaucoup de critiques sont d'avis que M. Mercié a définitivement résolu la question; sous son ciseau l'habit moderne tout étriqué et mesquin qu'il soit, a pris, disent-ils, cette grande allure, ce caractère quasi épique qui affranchit un homme des vulgarités de la vie commune, pour lui permettre de monter sur un piédestal. Nous le reconnaissons volontiers, d'autant plus que M. Mercié nous montre, sous la redingote aux longs pans et sous les plis du large pantalon, un corps solidement établi dans sa forte musculature, et fièrement campé sur ses jambes par un mouvement hardi du torse, en avant, que détermine un geste éloquent. De plus, pour dissimuler, autant que possible, le vide laissé entre les jambes, vide disgracieux qui nuit positivement à l'effet monumental d'une statue, l'habile metteur en scène s'est empressé de disposer une sphère céleste, recouverte d'une carte géographique largement déployée.

Grâce à ces accessoires, parfaitement de mise aux pieds d'un astronome, l'équilibre de la masse n'est pas compromis et l'œil est satisfait. Le problème est résolu, se hâte-t-on de répéter, M. Mercié a donné au costume moderne ses lettres de grande naturalisation dans le domaine de l'art.

Oui, dans ce cas particulier nous en convenons: mais c'est une exception, et, si bien qu'on fasse, nous croyons que l'habit bourgeois se prêtera toujours de mauvaise grâce à une interprétation vraiment sculpturale.

C'est sans doute l'opinion de M. Guillaume, dont le goût n'est pas contestable. Ayant à reproduire les traits d'un savant ingénieur, Philippe de Girard, il l'a pris dans un moment de méditation, assis dans son fauteuil, revêtu d'une ample robe de chambre et d'un pantalon à pieds presque collant ce qui lui a permis de draper son modèle et de montrer le galbe des jambes. Du reste, de même que son jeune collègue, M. Mercié l'a fait pour Arago, dont la physionomie rappelle celle de l'aigle et prêtait singulièrement à une interprétation caractéristique: il s'est appliqué à faire ressortir la belle tête, aux traits creusés par l'étude et la réflexion de Philippe de Girard. On est en présence d'un savant qui pense et qui fait penser. M. Guillaume ne pouvait espérer, pour son œuvre, une meilleure impression.

Le modèle en plâtre de la statue monumentale de Voltaire, dont l'exécution a été confiée à M. Caillé, par la ville de Paris, à la suite d'un concours, vient encore à l'appui de notre thèse. L'artiste avait aussi à s'escrimer avec un costume rebelle aux lignes sculpturales. Les jambes grêles du vieux philosophe se prêtaient mal à supporter le poids d'un corps alourdi par un habit à larges basques et surmonté d'une tête emperruquée. Pour esquiver la difficulté, Voltaire s'est enveloppé d'un large manteau dont il ramène les bords sur sa poitrine. De cette façon les jambes disparaissent dans les plis du manteau qui, s'étalant sur le sol, donnent une assiette solide au personnage. Le masque empreint d'une malice sardonique est bien étudié, mais il n'a pas la finesse du fameux masque du Voltaire de Houdon.

Il y a loin de cette physionomie spirituellement mordante à celle que M. Falguière a donnée au saint Vincent de Paul destiné à figurer dans l'église de Sainte-Geneviève. Tout en restant dans le caractère du type connu, l'habile statuaire a cru devoir ennoblir les traits assez disgracieux du bon saint Vincent; mais quelle étonnante ardeur de charité et de tendresse les anime et les gratifie d'une beauté toute morale! Avec quelle touchante sollicitude il a recueilli et réchauffe sur son sein deux petits enfants abandonnés? Œuvre magistrale d'ailleurs et d'une exécution parfaite. Le grand manteau du prêtre, simplement drapé, d'une souplesse étonnante, établit l'économie générale du groupe dans des lignes grandioses qui laissent tout l'intérêt s'attacher à l'attitude et à l'expression pénétrante et communicative de ce héros de la charité en action.

Il n'est guère possible d'en dire autant du Gribeauval en bronze de M. Bartholdi. Le célèbre officier d'artillerie passablement embarrassé dans son costume de maître de camp, ses grandes bottes et le manteau aux plis fantaisistes qui frisonnent autour de sa personne, a beaucoup de peine à s'équilibrer sur ses jambes.

Ici, évidemment, l'artiste a eu maille à partir avec le costume historique; malgré ses efforts il n'a pu le disposer d'une façon favorable à un effet simple et franc.

M. Baujault est-il plus heureux avec la statue en plâtre du colonel Denfert-Rochereau? Nous n'oserions l'affirmer. Attitude énergique; masque sombre, sévère, cherché du côté du caractère; exécution ferme poussée jusqu'à la rigidité; tout témoigne des efforts de l'artiste pour donner du style, de la grandeur à cette figure de soldat qui est bien de notre temps. Et cependant, malgré ces efforts, ou peut-être même en raison de ces efforts, on y sent on ne sait quoi de tendu, d'incohérent, d'inharmonique qui répugne à l'œil et nuit à l'impression. Ici le vacant laissé entre les jambes n'est dissimulé par rien. On peut juger à distance de l'effet déplorable qui en résulte au point de vue de l'assiette du personnage.

En sculpture monumentale les grandes lignes de construction sont d'une importance capitale. C'est par là que pèchent, généralement, la plupart des groupes qu'on voit à l'Exposition, où l'on reconnaît, parfois, des portions très bien faites et dignes d'éloges.

Le groupe en bronze de M. De Vignes, sculpteur belge, qui se dresse au centre du jardin, est dans ce cas. Une Renommée, drapée à l'antique, couronne le buste de Van-Houtte, citoyen méritant de la ville de Gand; le buste est placé sur un cippe allongé en forme de gaîne. La Renommee, élégante de formes et bonne à voir, s'arrange assez mal avec ce piédestal qui la masque entièrement à quelque point qu'on se place, sauf un seul, des quatre points cardinaux. Cette disposition est vraiment fâcheuse pour un groupe destiné à être vu de tous les côtés. La forme du bas-relief eût mieux convenu, comme cadre, à une composition de cette nature. Le monument funèbre élevé à la mémoire de Henri Regnault, de M. Chapu, peut en fournir la preuve. G. d'Olby.

ÉCHECS

PARTIE N° 44.

Gambit Evans. (a

Blancs. M. de Bezkrovny.	Noirs. M. Clerc.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 4 F	3. F 4 F
4. P 4 C D	4. F pr P (b
5. P 3 F D	5. F 4 T
6. P 4 D	6. P pr P
7. Roq.	7. P 3 D
8. P pr P	8. F 3 C
9. C 3 F D	9. C 4 T (c
10. F 5 C R	10. P 3 F R (d
11. F 4 T	11. C pr F
12. D 4 T éch.	12. D 2 D
13. D pr C	13. D 2 F R
14. C 5 D (e	14. F 3 R
15. D 4 T éch.	15. D 2 D (f
16. C pr F	16. P F pr C
17. D 3 T	17. C 2 R
18. P 5 D (g	18. F 5 C (h
19. C 4 D	19. Roq. T R
20. P 3 F R	20. F 4 T
21. F 3 C	21. C 1 F (i
22. C 6 R	22. T 2 F
23. T D 1 F D	23. T 2 R
24. T 7 F	24. D 1 R
25. T R 1 F D	25. F 2 F
26. F pr P	26. C pr F

27. D pr C (j et après quelques coups les noirs abandonnent.

NOTES.

a) Jouée le 9 avril à la Régence.

b) Nous répétons que nous préférons refuser le Gambit par F 3 C. Le Gambit Evans accepté est une partie compromise.

c) Nous aimons encore mieux la défense 9. F 5 C R avec la suite connue 10. F 5 C D ! — R 1 F.

d) Le meilleur. Si 10. C 2 R. — 11. C 5 D — P 3 F R (A B). — 12. F pr P — P pr F. — 13. C pr P éch — R 1 F. — 14. C 5 C R — C pr F. — 15. D 3 F R ou D 5 T R et gagneront.

A

11. C D 3 F. — 12. F 5 C D mieux.

B

11. C pr F. — 12. F pr C — D 2 D. — 13. F 6 F — Roq. — 14. D 1 F D et gagnent.

Si d'autre part 10. D 2 D — 11. F 3 D — C 2 R. — 12. P 5 R — Roq. — 13. C 4 R — P 4 D. — 14. C 6 F éch. — P pr C. — 15. F pr P suivi de 16. D 2 D gagnant.

e) Ce coup est de notre invention et nous l'avons essayé pour la première fois dans une séance d'échecs en 1875 chez Lemardelay où nous jouions 28 parties simultanément (voir la stratégie de cette époque). Depuis, il est considéré comme donnant le gain de la partie aux blancs.

f) Nous préférons un peu 15. F 2 D. — D 3 T etc.

g) Plus rapide était probablement 18 P 5 R.

h) 18. F 2 F valait mieux.

i) Forcé. Si les noirs défendaient le pion avec la tour 22. C 6 R gagnerait de suite.

j) Les noirs n'ont plus de ressources.

PARTIE N° 45.

Lopez (*a.*

Blancs. M. Camille Morel.	Noirs. M. Bezkrovny.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 5 C	3. P 3 T D (b
4. F 4 T	4. C 3 F R
5. Roq. (c	5. C pr P
6. T 1 R (d	6. C 4 F D
7. F pr C	7. P C pr F (e
8. C pr P	8. F 2 R
9. P 4 D	9. C 3 R
10. P 5 D (f	10. P pr P
11. D pr P	11. T 1 C D
12. P 4 F R	12. F 2 C
13. D 4 F D	13. P 4 F R (g
14. C pr P D (h	14. D pr C
15. D pr C	15. D pr D
16. T pr D	16. R 2 F
17. T 1 R (i	17. T R 1 R
18. R 1 F (j	18. F 5 R
19. T 2 R	19. F 5 T (k
20. P 3 C R (l	20. F 2 R (m
21. C 3 F D	21. F 6 F
22. T 2 F	22. F 5 C R
23. R 2 C	23. F 4 F D
24. T 1 F R (n	24. F 7 R
25. C pr F	25. T pr C éch.
26. R 3 T	26. T pr P F D
27. T 1 D (o	27. T 1 R
28. P 4 C R	28. T D 7 R (p
29. P pr P	29. T pr P éch.
30. R 3 C	30. T 2 F 7 C éch. (q
31. R 3 F	31. T 7 F éch.
32. R 4 R	32. P 3 F D
33. T 1 R	33. R 3 F
34. P 3 T D	34. T 7 R éch. (r
35. T pr T	35. T pr T éch.
36. R 3 D	36. T 7 C
37. P 4 C D	37. F 3 D
38. R 4 R	38. R 2 F
39. F 3 R	39. T 7 F D
40. R 3 D	40. T 7 T R
41. T 1 F D (s	41. P 4 F D (t
42. P pr P	42. F 2 F
43. T 1 C D	43. R 2 R
44. T 1 C R	44. R 3 F
45. R 4 R	45. T 7 R
46. T 1 D	46. R 2 R
47. R 3 F R	47. T 7 T D
48. P 6 F	48. F 3 D
49. T 3 D	49. F pr P T (u
50. T 7 D éch. (v	50. R 3 F
51. R 4 R (x	51. F 2 R
52. F 4 D éch.	52. R 2 F
53. F 5 F D	53. T 7 R éch.
54. R 3 D	54. T 8 R
55. R 2 D	55. T 5 R

56. P 7 F et gagnent.

NOTES.

a) Seconde partie du match. Jouée le 9 mai à la Régence.

b) Nous répétons que nous préférons 3. C 3 F R.

c) Forte attaque. Toutefois 5. P 3 D ou C 3 F D sont au moins aussi bons.

d M. Morel considère ce coup comme la plus forte continuation et la préfère notamment à 6. P 4 D — P 4 C D. — 7. F 3 C — P 4 D. — 8. P pr P — C 2 R ! et les noirs ont une bonne partie.

e) Voici la suite correcte : 7. P D pr F. — 8. T pr P éch. — F 3 R.

f) 10. P 4 F R ou C 3 F D étaient plus énergiques.

g) M. Bezkrovny a craint cette continuation : 13. Roq — 14. P 5 F R et la partie est mauvaise. Il a préféré sacrifier un pion pour se dégager.

h Trop précipité. 14. C 3 F D laissait l'adversaire avec une partie déplorable. Tout son jeu est cloué. Son pion d'ailleurs ne peut être sauvé.

i) Une analyse sérieuse a démontré la faiblesse de ce coup. 17. T 2 R était également mauvais. Voici la meilleure suite 17. T 5 R ! — F 5 R meil. — 18. P 3 F D (A) — F 3 D (B). — 19. T 5 T — T 3 C. — 20. C 2 D dégageant le jeu et conservant le pion.

A

18. C 3 F D — F pr P ! regagnant le pion.

B

18. T R 1 D. — 19. C 2 D — F 7 F D.] — 20. C 3 F R — T 8 D éch. — 21. R 2 F suivi au besoin de 22. C 4 D.

j) La partie est déjà difficile. Les noirs menacent soit de F 4 F éch. soit de F 5 R.

k) Très bien joué. Les noirs regagnent au moins le pion.

l) Il fallait rendre le pion avec 20. C 3 F D — F pr P F. — 21. T pr T — T pr T. — 22. F 2 D et les blancs ont encore la partie au moins égale.

m) Parfait encore. Si 20 F 3 F R. — 21. C 3 F D et les noirs ne peuvent plus continuer l'attaque du texte à cause de l'échange de la tour.

n) Tous ces derniers coups sont forcés. Si ici 24. T 2 D — T 8 R !

o) Afin d'empêcher F 5 D.

p) Prendre le pion avant était plus simple.

q) Les noirs gagnaient aisément par 30. T 2 F 7 F R menaçant P 4 T R ou F 2 R ou R 3 F.

r) La partie a déjà changé de face. S'ils ne font pas l'échange des tours les noirs ne peuvent empêcher les blancs de se dégager complètement par P 4 C D et F 3 R.

s) Curieux revirement ; les coups justes ayant été joués de part et d'autre depuis le 35e coup les blancs ont maintenant la supériorité.

t) Ce pion était perdu. Les noirs ont eu raison de l'avancer ce qui force de le prendre avec le pion et ne permet pas l'entrée de la tour dans le jeu.

u) Si 49. T pr P. — 50 P 7 F et gagnent. Le moins mauvais était encore 49. T 7 F D. — 50. F 4 D et les blancs auront plus de difficulté à gagner.

v M. Camille Morel a joué toute cette fin avec beaucoup de talent. Toutefois ici 50. F 5 F éch. était plus rapide.

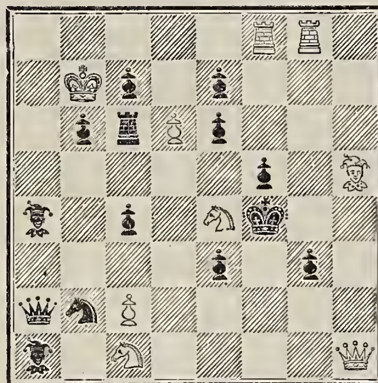
x) On gagnait également par 51. F 5 F. — T 7 F D meil. — 52. T 6 D éch. et gagne le fou.

PROBLÈME N° 45

1er prix du Congrès international de 1878,

Devise : *Aliquando bonus dormitat Homerus.*

NOIRS



BLANCS

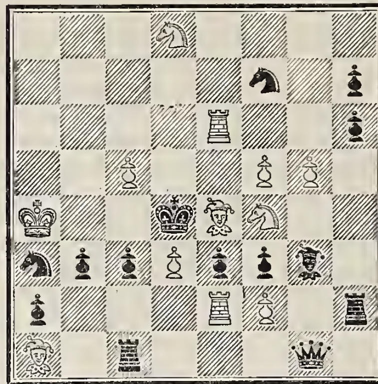
Les blancs font mat en quatre coups.

PROBLÈME N° 46

1er prix du Congrès international de 1878,

Devise : *Aliquando bonus dormitat Homerus.*

NOIRS



BLANCS

Les blancs font mat en cinq coups.

NOUVELLES

Voici le nom des concurrents du tournoi littéraire que nous avions promis.

1° Charles Joliet. Devise : *Maître ne puis, pat ne daigne, mat suis.*

2° Capitaine Laquière, à Blidah : *Vox clamans in deserto.*

3° Capitaine Laquière, à Blidah : *Icareus, seu Prometheus valete ! Vade retro Alexander.*

4° Albert Duvau : *On ne prend pas le roi aux échecs.*

5° Baveux, à Besançon : *Pat.*

6° Faysse père, à Beauvoisin : *Plusieurs envois sans devise.*

Voici jusqu'à ce jour le résultat du match entre MM. Bezkrovny et Camille Morel : le premier gagne 1, le second 2 et 1 partie a été nulle.

En Angleterre, un match est organisé entre M. Mason et Potter au premier gagnant sept parties. Les parties nulles ne compteront pour 1/2 que lorsqu'elles auront dépassé le nombre de huit.

En Italie, un grand mouvement a lieu en faveur de la règle française que beaucoup d'amateurs désireraient suivre à la place de la règle italienne. L'observance de cette dernière n'a eu, en effet, qu'un résultat bien clair : c'est de mettre au point de vue échiquéen l'Italie en dehors des autres nations. Ces efforts des jeunes amateurs italiens ne sauraient donc être trop encouragés.

CORRESPONDANCE.

M. Clerc, à Besançon. — Veuillez remplacer dans votre solution le second coup des blancs par C prend C et vous arriverez au mat.

M. Guinet, à Lyon. — J'ai communiqué votre observation aux membres de la commission. J'attends leur réponse pour vous la communiquer.

Rosenthal.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 121.

BG PGCRTL SCSMH HRFH GH BG DBSTNTL SDLGN.

N° 122.

LAPRESENCE TES NUE IDINVITE TOND EL MEPLET TE LUTELA TONS SAND SON SOURCE.

N° 123.

P★U★ O★ E★T ★L★V★ P★U★ L★ C★U★E ★S★ A ★R★I★D★E.

N° 124.

TOUCHANTE. GENOUX. PENTE. VOUS.

Retrouver, sur ces quatre rimes l'apostille d'une supplique adressée à une reine.

N° 124. — Mots carrés.

A reconstituer.

O M O M O
A R A R A
I S I S I
E L O E L
N T B L N

Solutions du 17 mai 1879.

N° 116.

Les grandes pensées viennent du cœur.

Vauvenargues.

N° 117.

Rêver, c'est le bonheur ; attendre, c'est la vie.

Victor Hugo.

N° 118.

Voyelle O. — Consonne P.

TAILLEUR. PATROUILLE. — CIEL. POLICE. — NOTAIRE. OPÉRATION. — MIEL. EMPLOI. — HÉRON. ORPHÉON. — GRADIN. POIGNARD. — AIR. PARDI. — MALIN. LAMPION.

N° 119.

B
V I E
V O L G A
B I L L A R D
E G A L E
A R E
D

N° 120.

E C A R T
C U R É E
A R M E T
R É E L U
T É T U E

Edme Simonot.



UNE RUE DE ROUEN EN 1820, tableau de M. Émile LABORNE. (*Monde illustré.*)

Gravure de M. MÉAULLE, d'après la photographie de M. MARVILLE.

LE BILLARD

19e position.



Jouer sur la rouge et réunir en carambolant les trois billes dans le coin.

LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

*** Nous voulons bien faire place à une assez longue lettre que M. Mangin, professeur de billard, nous adresse comme en réponse au compte rendu du tournoi du Grand-Hôtel où son nom figure tout à fait incidemment.

On ne voit pas trop l'objet de cette communication, si ce n'est de chercher à établir que si la santé de M. Mangin lui permettait de jouer dans les tournois, il serait de force à se mesurer avec Vignaux.

La santé ?... eh bien qu'y voulez-vous faire ? le billard exige qu'on ait bon pied, bon œil, et pour sortir vainqueur dans un tournoi il faut le tempérament d'un athlète; vous ne l'avez pas dites-vous. Alors renoncez à être champion.

Quand vous demandez à un journal d'enregistrer les plus longues séries qu'il vous arrive de faire — sans combat — n'est-ce pas là une sorte de provocation indirecte à vos émules; ne s'ensuit-il pas que, vous mettant en scène, vous devez vous attendre à être discuté ?

La *Revue* se fait donc l'écho du sentiment public en rendant justice à votre talent, mais en mettant au-dessus de vous M. Vignaux qui est prêt à lutter contre n'importe qui... Et qui gagne toujours.

M. le rédacteur en chef de la REVUE.

Si ma santé, qui laisse beaucoup à désirer, m'empêche de jouer dans les tournois, ce n'est pas une raison pour que je laisse dénaturer les faits. L'article que vous consacrez au dernier tournoi contient plusieurs erreurs que je vous serai fort obligé de rectifier.

1° Mes séries, souvent répétées, de 3, 400 points et plus, ont *toujours* été faites devant 60 ou 100 amateurs; le jour où j'ai fait celle de 458 points, quatre professeurs, dont la compétence est hors de conteste, étaient présents : MM. Venance, Bataille, Antonin et Prudent.

2° Mes billes pèsent 19 onces à peine, et sont, je crois, un peu moins grosses que celles qui ont servi dans le tournoi du Grand-Hôtel.

3° Vouloir comparer un billard de café, qui marche quinze heures par jour, sur lequel on fait des massés constamment, qui a un drap ordinaire, des billes renouvelées tous les trois mois et des bandes hautes de 49 millimètres, vouloir comparer, dis-je, ce billard, fût-il un peu plus petit, avec le billard merveilleux, chronométrique, sur lequel ont joué ces messieurs, c'est incroyable !

Et, si vous voulez, Monsieur, une preuve péremptoire de ce que j'avance, voyez de rechef les moyennes faites à New-York, par Schaeffer et Slosson, comparez-les aux moyennes faites par Vignaux et Piot, sur un billard français, moins grand, au cercle Grammont, et concluez.

Ce qui précède, ne prouve pas du tout, à mon avis, la supériorité de Schaeffer et Slosson, mais la facilité qu'on a de produire des séries plus longues sur les billards américains, grâce aux bandes qui sont très basses, au drap extra-fin et aux billes de tout premier choix renouvelés *ad libitum*.

Si Berger et Barthélemy, revenaient au monde, ils seraient peut-être étonnés de voir les grandes séries faites sur les billards américains, mais leur surprise diminuerait beaucoup quand ils apprendraient ce que coûte *l'entretien* d'un billard servant dans un tournoi.

Un dernier mot, Monsieur, ou plutôt une proposition qui convaincra vos lecteurs et vous-même, j'en suis certain : supposons que le billard américain qui a servi au Grand-Hôtel soit placé *un mois seulement* dans un café, à la disposition des amateurs. Supposons encore que MM. Vignaux, Garnier et Piot qui sont à Paris, jouent sur ce billard avec le drap et les billes qui auront servi *trente jours*, j'offre de parier 100 louis, que la moyenne générale aura diminué de 10 à 20 0/0.

Si vous n'acceptez pas mon pari, c'est que ces messieurs seront d'accord avec moi sur ce point, les séries longues et fréquentes ne sont possibles qu'à la condition d'avoir des billes de premier choix et un drap très fin renouvelés tous les 8 ou 15 jours.

Je vous prie, Monsieur, d'insérer cette lettre dans le premier numéro de la *Revue*, et je vous présente mes civilités les plus empressées.

E. MANGIN.
Passage des Panoramas.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME 26.

Sûr d'enlever la partie, vous devez viser au chelem. Si le roi d'atout est à votre gauche, comme il est accompagné de la retourne, quoique vous fassiez il est imprenable.

Vous devez donc éliminer ce point de vue entièrement subordonné au hasard et tabler uniquement sur la supposition que vous laissez le roi à votre droite.

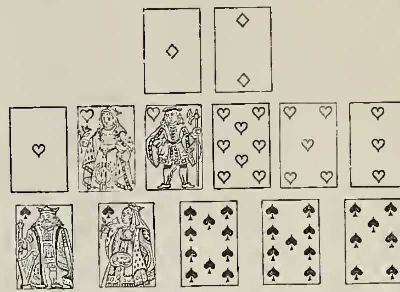
Onze atouts sont connus, après la première levée, il en restera deux entre les mains de vos adversaires, mais il leur est impossible avec ces deux atouts de faire plus d'une levée; ce point établi et le gain des cinq levées assuré faut-il laisser la levée au valet ou prendre avec la dame ? la réponse n'est pas douteuse, il faut prendre avec la dame et rejouer l'as. Si les atouts sont également divisés chez vos adversaires, le chelem est sur table.

Dans le cas contraire, c'est-à-dire si vous laissez la main à votre partner, celui-ci peut, en jouant cœur, exposer cette couleur à être coupée et faire ainsi manquer le chelem. Dans un cas, il y a certitude mathématique, dans l'autre, simple probabilité de succès; ce sont des nuances, mais dans tous les arts, bien observer les nuances est un signe évident de supériorité.

Principe. — Lorsque votre partner ne peut pas faire atout, si vous avez un intérêt majeur à ce qu'il en soit rejoué immédiatement prenez sa carte maîtresse au risque de perdre une levée.

PROBLÈME N° 28.

Roi de carreau retourne.



Deuxième à jouer sur le neuf de cœur. Quelle direction donnerez-vous au jeu ?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 26.

Premier à écarter : vous craignez une couleur tout entière et une quinte au valet de trèfle. Il est peu probable que, n'ayant que trois cartes à écarter, votre adversaire se trompe et n'ait pas une quinte dans l'une ou dans l'autre des couleurs.

Vous devrez donc écarter la quinte au valet de carreau, portant deux couleurs et forçant le gain de la partie, si vous relevez un as, un roi ou une dame, ou encore deux cœurs ou deux trèfles.

Second à écarter. Les chances d'erreur ont augmenté pour votre adversaire qui peut se tromper dans son écart ou être déçu dans sa rentrée. Si votre quinte est bonne, abstraction faite du point vous avez gagné en main, par l'écart du valet de cœur en laissant deux cartes 15+3+3=21. Dans le cours ordinaire d'une partie, cet écart véritable coup de dé ne vaudrait rien; il faudrait chercher à éviter le repic ou le soixante en écartant trois petits carreaux pour courir après un as, un roi, une dame ou un valet.

PROBLÈME DE PIQUET.

A un dernier coup de rubicon, vous avez 78 points et le jeu suivant.





Vous jouerez as de carreau, 1 point. Votre adversaire annonce : seizième au roi de cœur, tierce au roi de pique, quatorze de dames, comment continuerez-vous ? Votre écart consiste en : neuf, huit, sept de trèfle; huit, sept de pique.

ROBERT D'ANTULLY.

LES CARTES

LE WHIST (Préceptes).
(Suite et fin.)

24. Faites avec prudence usage de l'impasse,
Assurez-vous du trick douteux, si la main passe.

C'est on ne peut plus exact, il ne faut jamais risquer la perte de la levée, — la septième levée doit être l'objectif de tout bon joueur, quand il ne peut mieux faire.

25. L'usage seul apprend à couper à propos,
Mieux vaut laisser la main que de couper à faux.

Ce précepte fait double emploi avec un précepte précédent, mais il vaut mieux le répéter que de ne pas assez indiquer cette grande tactique qui consiste à réserver ses atouts et ceux de son partner.

26. Savoir jouer atout assure des succès,
On pèche par défaut plutôt que par excès.

Nous nous sommes déjà expliqué sur cet emploi, utile ou nuisible, de l'atout, et nous croyons avoir indiqué les cas où il faut toujours jouer atout et ceux où il est plus prudent de s'abstenir.

27. Ménagez votre jeu, rendez par des finesses,
Pour les dernières mains, quelques cartes maitresses

Finesses veut dire ici impasses, — ce précepte est d'une haute sagesse; — il est bon de ne pas abuser des cartes rois dès le commencement du jeu, mais de les conserver comme rentrées, soit pour votre jeu, soit pour celui de votre partner, c'est à se ménager des rentrées que doivent tendre tous les efforts des bons joueurs.

28. Un habile joueur sait varier son jeu,
Des maximes profite et parfois y tient peu.

Ce précepte n'est applicable qu'aux forts joueurs, peut-être même aux seuls grands joueurs, les autres ne possédant pas assez de discernement pour faire la distinction des cas où il faut s'affranchir de la règle.

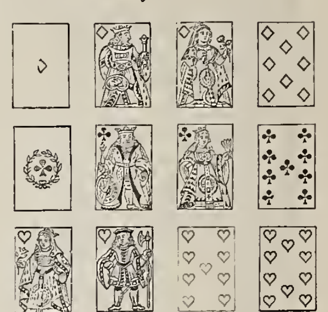
Il vaut mieux pour eux la suivre docilement, ils évitent ainsi les remords de leur conscience et, ce qui est plus désagréable, les reproches fondés de leur partner.

Je finis par cette maxime :

Amis lecteurs, retenez ces préceptes,
Pratiquez-les, ce sera mieux encore.

LE PIQUET

Étant donné ce jeu :



comment devez-vous écarter étant premier, et que devez vous faire au contraire si vous êtes second ?

Nous donnerons la réponse à ce problème dans notre prochaine causerie, espérant d'ailleurs que nos lecteurs nous enverront la solution juste ou tout au moins des solutions suffisamment raisonnées et logiques pour être acceptables.

Nous souhaitons d'ailleurs qu'ils nous fassent parvenir des problèmes de piquet ou de whist dignes d'être insérés et nous provoquons, sur ce point, une louable émulation parmi eux.

Nous avons en France, surtout dans le Midi, de très forts joueurs de piquet, nous leur reprochons seulement de jouer trop, en général, le coup terre à terre et de ne pas chercher assez la difficulté, le coup rêvé, ce que les peintres appellent le côté *amusant* de l'art.

Il ne faut pas oublier que l'écart doit être à la fois guidé par la raison et inspiré par l'imagination.

On doit beaucoup chercher la conséquence, c'est-à-dire la carte qui, en parfaisant une quinte ou un point, détermine en même temps un quatorze ou une valeur bonne d'autorité; le gain de la carte est beaucoup assurément et a l'*allée et venue* ce doit être le grand objectif des joueurs, mais au piquet à écrire, au rubicon ou à la cagnotte, il faut viser de préférence les grands coups, les soixante et les quatre-vingt-dix.

Cependant ne cherchez jamais les quatre-vingt-dix quand le soixante est certain, car on dirait que vous lâchez la proie pour l'ombre.

Il doit entrer dans le jeu de piquet beaucoup de calcul et, je le dis sans exagération, un peu de poésie.

OLD TRICK.

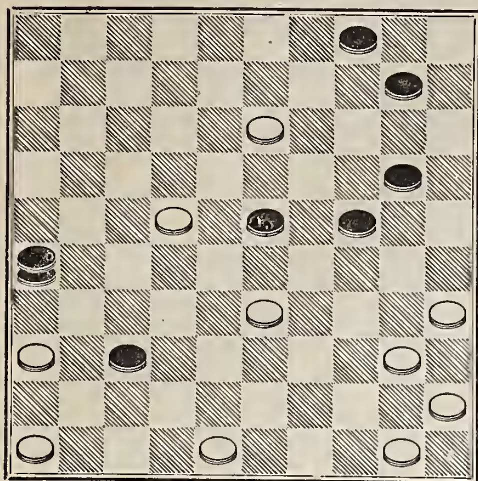
DAMES

PROBLÈME N° 49,

par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.



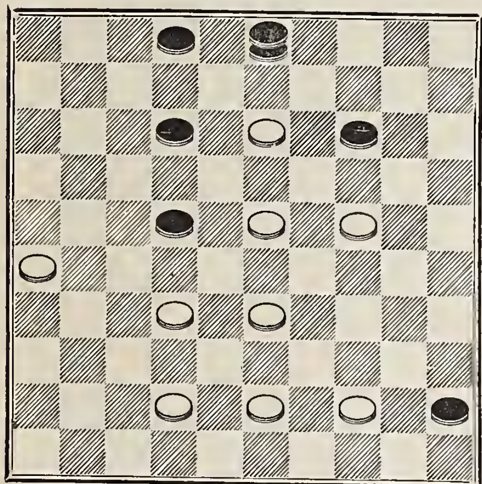
BLANCS.

Les noirs se placent dans la lunette, case 28, et les blancs gagnent.

PROBLÈME N° 50,

par M. DE GODONCOURT.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

AUGUSTE JOLIET.

GRAVURES

Une rue de Rouen en 1820.

Rouen est restée dans beaucoup de recoins la vieille ville par excellence. Hatez-vous cependant, Messieurs les artistes, car ces baraques si pittoresques n'ont pas de plus mortel ennemi que leurs propriétaires; les rues étroites où vous trouvez tant à glaner, vont s'élargir démesurément, s'aligner par de belles façades rectangulaires et s'orner de bec de gaz innombrables. Adieu pignons et tourelles, adieu poutrelles sculptées, encadrées de briques, adieu boutiques d'oripeaux et de ferrailles en plein vent, adieu fleurs grimpantes débordant de chaque fenêtre. M. Emile Laborne, jeune peintre d'avenir — a fixé sur la toile une des plus curieuses pages de ce passé; il faut lui en savoir gré.

Galerie des costumes militaires au Musée d'artillerie.

La collection se compose de trente-six personnages échelonnés du règne de Charlemagne à celui de Louis XIV; elle embrasse déjà, d'une manière à peu près complète, les diverses périodes de nos annales pendant lesquelles les armes sont surtout défensives, depuis les simples peaux d'animaux durcies dont s'enveloppaient les premiers combattants (car, avant l'invention de la poudre, l'acte décisif de la bataille était toujours terminé par une lutte corps à corps où chacun payait de sa personne) jusqu'aux armures si lourdes et si compliquées dans lesquelles les chevaliers entraient comme dans des gaines et bravaient ainsi lances, flèches et carreaux d'arbalètes. Enfin, avec les armes à feu l'armure disparut peu à peu de Henri III à Louis XIV.

MUSIQUE

La Grande Matinée organisée par le comité de l'association des artistes dramatiques au bénéfice des inondés de Szegedin avait attiré au Trocadéro une foule considérable. Le programme, qui contenait les noms d'artistes éminents, a été religieusement suivi, à cette exception près que Mlle Krauss, indisposée, a été remplacée par Mlle de Reszké, qui a fait preuve, en cette circonstance, d'autant de complaisance que de modestie : cette substitution a été annoncée au public par M. Coquelin, dans un *speech* des plus heureusement tournés.

Le concert a commencé par une intéressante improvisation sur le grand orgue, dans laquelle M. Guilmant a très habilement traité quelques thèmes hongrois, entr'autres celui de la célèbre marche de Rakoczy. Venaient ensuite une scène du *Don Juan*, de Molière, interprétée par Mlle Jeanne Granier et M. Coquelin, puis deux petites pièces de vers bien finement détaillées par M. Saint-Germain; puis encore Mme Céline Chaumont, avec sa petite voix qui porte si loin, et M. Dumaine, fort applaudi dans une poésie de M. Paul Delair. C'était alors le tour de la musique, et nous avons entendu d'abord un *Chant de Pâques*, de M. Paul Rougnon, imitation assez plate du morceau de Faure intitulé *les Rameaux;* cette pièce, sans aucune valeur musicale, a été fort bien chantée par M. Talazac qui, par parenthèse, semblait être en proie à une vive émotion que les applaudissements n'ont pas tardé à faire disparaître; au *Chant de Pâques* succédait le *Brindisi* de *Lucrezia Borgia* dans lequel Mlle R. Bloch a été acclamée, et enfin l'air de *Jérusalem*, de Mendelssohn, magistralement rendu par M. Faure, bien accompagné par MM. Garcin, Rabaud et Lebeau; moins bien par M. Peruzzi qui, d'ailleurs, a tenu le piano pendant toute la durée du concert avec une faiblesse remarquable. M. Faure a été l'objet d'une véritable ovation; c'est qu'il est impossible de rencontrer chez un chanteur des qualités si diverses : justesse irréprochable, émission franche, faisant parvenir le son le plus doux jusque dans les recoins les plus éloignés, prononciation nette, variété dans le timbre, style tour à tour sévère ou gracieux, toujours élégant et pur. Dans l'air de *Joconde* comme dans le *Noël* d'Adam, dans le quatuor de *Rigoletto* comme dans le duo de *la Muette*, M. Faure s'est montré grand chanteur, dans la plus haute acception du mot. Aussi quel triomphe !

Il me faut encore mentionner le *Bolero* des *Vêpres Siciliennes*, dans lequel la belle voix de Mlle de Reszké a fait merveille; et une très spirituelle poésie de M. Jacques Normand, *les Ecrevisses*, dite à ravir par M. Coquelin; et un *à-propos* des plus remarquables du même M. Jacques Normand, *aux Inondés*, dite par M. Delaunay avec une émotion qui s'est bien vite communiquée à la salle entière; et pour finir la fameuse chanson de *la petite Mademoiselle*,

« Ça n'sera pas vingt sous. »

chantée par Mlle Jeanne Granier avec une verve endiablée.

Au résumé, magnifique programme, magnifique auditoire, magnifique recette : plus de 35,000 fr.! Pour une œuvre de charité, je ne sais pas de meilleur *mot de la fin*.

LÉON DELAHAYE.

PHOTOGRAPHIE

(Suite.)

Il ne faut pas oublier que les produits livrés par le commerce sont variables dans leur composition, et que les équivalents théoriques sont souvent en désaccord avec la pratique, citons un exemple : le bromure d'ammonium qui a pour formule AzH^4Bz donne un équivalent 97.996; l'azotate d'argent $AgOAzO^5$ donne 169.97. D'où il résulte, que pour 1 gramme de bromure d'ammonium chimiquement pure, il faut 1 gr. 73 d'azotate d'argent. Or, avec les produits du commerce on trouve que, pour avoir un excès d'argent dans la double décomposition, il faut près de 2 grammes d'azotate d'argent pour 1 gramme de bromure. Je ne crois qu'aucune formule, avec excès d'argent, n'ait couvert cet écart, c'est selon nous, ce qui fait qu'on a pu réussir.

Nous ne savons si cela se passe de même avec d'autres bromures, le temps nous ayant manqué pour en faire l'expérience. Avant de nous être rendu compte de cette observation nous avons cru un moment, que l'argent avait été absorbé en partie par la gélatine pendant la sensibilisation, et qu'il fallait attribuer à ce phénomène la grande sensibilité de la gélatine bromurée. Il n'en est rien, cette sensibilité provient, nous n'en doutons pas, d'un agencement moléculaire du bromure d'argent joint à une division infinie. Nous confirmons donc, ce que nous avons dit, qu'il ne faut pas d'excès d'argent en présence de la gélatine, sous peine d'être exposé aux teintes rouges, et aux voiles, accidents qu'éprouvent souvent ceux qui n'ont pas encore l'habitude de ce procédé.

Avant d'indiquer la formule à laquelle nous nous sommes arrêtés, nous dirons que, pour avoir, un maximum de sensibilité, la gélatine doit contenir la plus grande quantité possible de bromure d'argent, et l'on arrive à ce résultat en proportionnant la quantité de gélatine au volume du bromure d'argent qui doit rester en suspension.

Formule.

Eau.	50 centimètres cubes.
Bromure d'ammonium.	5 grammes.
Gélatine Nelson, ou celle de la marque de la comète, première qualité.	4 —
Gélatine, colle de poisson. . . .	4 —

Sensibilisé par :

Eau.	50 centimètres cubes.
Azotate d'argent.	9 grammes.

Ces proportions, eu égard aux équivalents pratiques, donnent un très léger excès de bromure. Il est inutile d'insister sur la préparation, elle est d'ailleurs très simple: on laisse gonfler les gélatines coupées en morceaux dans les 50 centimètres cubes d'eau contenant les 5 grammes de bromure, après gonflement on fond au bain-marie, on dissout l'azotate d'argent dans les 50 centimètres cubes d'eau distillée, en ayant soin de porter la solution à la même température que la gélatine, puis on verse par petites parties la solution argentique dans la gélatine bromurée en agitant après chaque addition, avec 25 centimètres cubes d'eau on rince le flacon contenant l'argent, il est d'une importance capitale de ne pas renverser l'opération, c'est-à-dire de ne pas verser la gélatine dans l'argent, car l'argent n'ayant pas assez de bromure en présence, se combinerait infailliblement avec la gélatine et produirait par la suite cette coloration rouge qui ôterait toute réussite.

L'émulsion ainsi préparée doit rester sur un bain-marie pendant au moins trois heures, il faut la remuer de temps en temps; si l'opération a été bien conduite on aura une émulsion crémeuse, très homogène et d'une grande finesse. Il faut alors filtrer l'émulsion sur une cuvette, de manière à ce qu'elle s'y répande en couche mince. Elle refroidit et se prend en gelée, qui, pour avoir assez de consistance, doit être abandonnée à elle-même pendant trois heures et autant que possible, à une basse température. Il ne reste alors qu'à deviser et à laver en se servant d'une des méthodes connues.

Il est utile d'analyser la dernière eau de lavage, afin de constater que l'émulsion ne contient plus aucun sel soluble.

Nous ne ferons que peu d'observations sur la préparation des glaces; la méthode dont on a le plus l'habitude est souvent la meilleure. Nous nous bornerons à dire que le séchage doit se faire aussi promptement que possible. Il n'est pas indispensable que les glaces sèchent horizontalement; quant la gélatine a fait prise on peut les disposer verticalement dans une boite ou dans une armoire en ayant soin de disposer un courant d'air sec, et constant.

Les glaces sèches doivent être opaques par transparence, et malgré cette opacité, il est important que les couches ne soient pas trop épaisses afin d'être facilement traversées par le révélateur.

III. *Développement.*

Ici se place la question la plus importante de tous



ROSE POMPON. *(Illustration.)*



PORTRAIT DE JUSTE LIPSE, (*Monde illustré.*)

Dessin de M. Duvivier, d'après le tableau de Rembrandt.

les procédés et partieulièrement du proeédé à la gélatine. Il est bien entendu qu'en traitant eette question nous éeartons tout renforeement de l'image, le renforeement peut être utile dans eertain eas, mais dans la plupart des eireonstances il est plutôt nuisible en ce sens qu'il n'agit jamais uniformément, et que son action se porte surtout sur les parties déja trop venues.

Le développement doit être en rapport de l'effet que l'on veut obtenir, de la durée de la pose et de la nature de la eouehe sensible.

Pour l'émulsion à la gélatine, il n'y a jusqu'à présent que deux procédés en usage, l'une qui indique l'ammoniaque, soit liquide, soit à l'état de carbonate melangé à l'aeide pyrogallique, l'oxygène de l'air aide beaueoup au révélateur, car on sait avec qu'elle facilité il est absorbé par les pyrogallates alealins.

L'autre proeédé fait usage de eertains sels de fer; le premier néeessite une pose plus courte, il révèle plus de détails, mais il donue souvent des eliehés gris, surtout si la pose est un peu dépassée. Par contre, si la pose est sensiblement trop courte il est impossible de prolonger le développement, même en renouvelant le révélateur. L'aeide pyrogallique agit sur la gélatine et la teint en rouge, couleur qu'on ne peut faire disparaître qu'en eompromettant le eliehé: l'aspect du eliché est légèrement verdâtre et peut eauser des erreurs au tirage. On atténue eette teinte verte en laissant les elichés pendant quelques instants dans une solution d'alun.

L'emploi du fer paraîtrait plus avantageux, s'il ne néeessitait une pose un peu plus longue, la nuance du cliché est bonne et la elarté e laisse rien à désirer, l'effet est aussi beaueoup plus agréable.

Il y a tout lieu d'espérer que d'iei peu, nous trouverons des formules, qui, tout en eonservant ces qualités nous permettront de vaincre les défauts.

(*A suivre.*) W. HARRISON.

CHRONIQUE DU SPORT

La petite réunion annuelle en *calimini* de la Marche, se révèle surtout aux yeux du vulgaire public, quinze jours à l'avance, par une exibition éxubérante de *Mail coachs*, *Four in hand drags*, où si vous aimez mieux parler français, attelages à quatre. Le menage à quatre est la dernière expression de l'art, il faut absolument ce baptême à un gentleman cocher, pour obtenir son diplôme de *licencié ès guides*.

Ce n'est pas précisément commode, de manœuvrer quatre chevaux, au milieu d'un déballé de voitures, aisément, sans avoir l'air emprunté, au tendu, comme si l'on marchait sur la corde raide. Au reste, tout est difficile à bien faire en ce monde, même une cigarette; pour moi, je préfère la chose la plus simple exécutée harmonieusement, au tour de force le plus invraisemblable obtenu à l'aide de contorsions et d'efforts, toujours pénibles à regarder. Le menage à quatre est artistique de sa nature et ne comporte pas la médiocrité; il n'y a pas de milieu, on mène bien ou l'on est ridicule, il faut se montrer seulement le jour où on est sûr de soi-même.

Le *Four in hand* est avant tout un sport de gens riches, la première condition est de posséder quatre chevaux bien ensemble, et suffisamment mis. Mais cela fait un peu défaut chez nous; aussi voit-on aux approches de ces petites fêtes périodiques, les acteurs battre le ban et l'arrière-ban pour composer leur attelage; emprunter un cheval par-ci, en louer un par-là; on met tout cela d'accord comme on peut et on marche vaille que vaille. C'est, je vous assure, assez intéressant de suivre chaque matin ces petites répétitions partielles, en attendant le grand jour de la representation. D'ailleurs de haut en bas et du bas en haut, ce monde est un théâtre où chacun vient répéter un rôle bien ou mal appris. J'ai toujours admiré profondément les gens se donnant tant de peine, pour l'agrément des autres; j'aime mieux, je l'avoue, vivre pour mon compte, rester tranquillement dans ma stalle; cela me donne le droit de siffler ou d'applaudir à mon gré; c'est plus amusant et moins fatigant.

Eh! bien, le *drag* me paraît généralement assez mal compris. On s'efforce d'ordinaire de trouver quatre chevaux bien ensemble de robe, de modèle et d'allures; on les attèle rennés haut, courts sur traits et sur chainettes; marchant dans une allure lente et cadencée comme une voiture de gala. Eh! bien non ce n'est pas çà. Le *drag* est la voiture de la folie et du plaisir, comme eux il doit s'en aller gaiement. Prenez moi quatre chevaux disparates, l'un gris, l'autre alezan, bai, ou noir (il en faut un gris). L'impériale garnie de jolies femmes, en fraîches et printannières toilettes, les coffres bourrés de champagne et de sandwichs : un gentleman assis à son aise sur le siège, ses quatre guides lâches dans la main gauche, jouant avec son fouet de la droite, tout cela attelé large et long marchant comme ça peut, un cheval galopant de temps en temps, tous les quatre au besoin et place au plaisir qui passe, voilà le *drag!* Ce n'est en vérité pas la peine de le sortir, pour s'en aller magistralement comme à un mariage ou un enterrement, les deux plus tristes cérémonies que je sache au monde.

Quant à cette petite réunion confiture et frangipanne, mon Dieu, j'ai toujours été de l'avis d'une très jolie pièce, *il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. Vous voulez vous amuser entre gens de même sorte, très bien, il n'y a rien de plus agréable au monde, car voyez-vous quoi que l'on dise et l'on fasse : la *caque sent toujours le hareng*. Eh! bien c'est très simple, louez le parc de la Marche et fermez les portes. Mais les ouvrir aux uns, les interdire aux autres, vouloir faire ses frais, tout en restant entre soi; procéder par admissions et exclusions, dont les unes ne sont peut être pas beaucoup mieux justifiées que les autres ; vous ne ferez jamais rien de bon.

Pour vous, pauvres exilées, auxquelles est rigoureusement interdite l'entrée de ce paradis, dont M. Dennetier est le saint Pierre ou le portier, comme vous voudrez, consolez-vons. Combien de celles que vous voyez partir avec envie, radieuse sur l'impériale d'un *drag*, est venue parfois demander timidement à un de ses amis de lui donner le bras pour aller dans un de ces petits endroits prohibés, comme Mabile par exemple. Elle y arrive ravissante d'inquiétude et de curiosité, et vous dit au bout de cinq minutes : *Comment ce n'est que cela? Eh! bien, qu'est-ce que vous comptiez donc voir?* Mon Dieu, vous éprouveriez la même sensation, vous avez encore le meilleur lot, c'est de regarder le départ et l'arrivée.

C'est pénible, je le sais, surtout pendant ces deux mois-ci, de ne pas être là où on voudrait être. Que voulez-vous, il faut en prendre son parti, c'est comme les gens qui ne trouvent pas de place au cirque le samedi, ce serait malheureux de se faire sauter la cervelle ou de s'arracher les cheveux pour cela. A propos du cirque, je vous dois un événement; le début de Mlle Adèle Drouin. Mlle Adèle est l'expression d'une équitation dont la tradition s'en va pour faire place au caprice, à la fantaisie, à tout ce que vous voudrez, les génuflexions, par exemple, je n'ai jamais vu autant de chevaux se mettre à genoux (volontairement s'entend, tirer des coups de pistolet, etc., il ne leur manque plus que de faire la cuisine et de découvrir le plus amoureux ou la plus amoureuse de la société : ce sera complet.

Il était assez difficile de prévoir dans cette situation, comment le public accueillerait, même sous sa forme la plus gracieuse, un spécimen oublié de notre manière française. C'est-à-dire le tact, le sentiment du cheval, la finesse, la précision, la science enfin, remplaçant un automate fonctionnant sous une marionnette. On s'identifie toujours malgré soi avec un artiste, expression de l'art que vous aimez, vous le présentant sous la forme ou il vous plait le mieux. J'avoue donc avoir été quelque peu nerveux, au moment de l'entrée de Mlle Adèle dans le manège. D'autant mieux que c'était hardi; d'ordinaire pour faire de la musique il faut deux choses, un artiste exécutant et un instrument. L'artiste y était, sous ce rapport, il n'y avait rien à désirer, Mlle Adèle possède une chose indéfinissable : « Le charme. » On l'a, ou on ne l'a pas, rien ne vous le donne. Je ne vous parlerai pas de son costume dont on s'est beaucoup occupé, à mon sens une femme doit monter à cheval en costume de cheval; c'est une idée que j'ai et rien ne m'en fera changer, même le gracieux tableau que je viens d'avoir sous les yeux.

Quant à l'instrument il fallait du courage à un artiste de talent pour affronter le public avec un semblable interprète. C'est une jument prise au hasard, n'ayant jamais fait un véritable travail, employée jusqu'ici aux manœuvres et aux quadrilles. De plus, défectueuse dans ses jarrets, susceptible dans sa bouche, raide dans ses épaules; d'un assez joli galbe, au reste, sous ce rapport c'était bien. Mlle Adèle est donc entrée sur le champ de bataille avec une épée dorée il est vrai, mais en bois.

On calomnie notre pauvre public parisien, si on ne lui faussait pas le goût et l'œil, il retrouverait bien vite, le sentiment de tout ce qui est fin, élégant, distingué et harmonieux. Il fallait être un homme du métier pour se rendre compte des difficultés avec lesquelles Mlle Adèle était aux prises. Eh bien! le public a applaudi, même beaucoup applaudi pour un samedi; elle a eu le succès de la soirée. Applaudissez-là, croyez-moi, elle ne vole pas vos bravos, elle vient de faire le plus grand tour de force possible; pendant dix minutes, elle a joué juste, sans faire une fausse note sur un violon fêlé. Je connais la jument, je sais ce dont la femme est capable si je ne l'avais pas vu je ne le croirais pas.

N'allez pas vous imaginer que cette équitation, sobre, tranquille, comme il faut soit exclusive de l'énergie et de l'audace, vous tomberiez mal je vous en préviens. Mlle Adèle, avec sa taille de roseau, sa figure fine et délicate, est tout simplement une lame d'acier dans un fourreau de velours. Le jour où elle sera sur un vrai cheval, regardez-la bien ce jour-là, seulement, vous pourrez vous rendre compte de ce qu'elle vaut.

LE TURF

Le prix de Diane est rarement de nature à exercer une bien grande influence sur la situation établie après la saison du printemps à Paris. Il faut pour cela, outre l'apparition d'une *La Toucques* ou d'une *Jouvence*, une grande indécision dans la physionomie du prix du Jockey-Club. Aujourd'hui, elle est aussi nettement dessinée que possible. Je crois inutile d'en chercher la conclusion en dehors de l'écurie de M. le comte de Lagrange et de *Saltéador*. Je ne vois pas, pour mon compte, en quoi et comment, la position respective de chacun des concurrents serait sensiblement modifiée à la suite de la récente révélation de *Nubienne*. Elle a, jusqu'ici, été considérée à très juste titre comme une très bonne jument de seconde classe, elle se trouve dans une excellente forme, tout cela je n'en disconviens pas.

Sa victoire dans le prix de Diane était sinon prévue, au moins très admissible avant la course. Elle vient de battre *Swift*, c'est vrai, mais qui n'a pas battu *Swift* depuis le commencement de la saison, et qui pourrait dire ce qu'il reste d'elle aujourd'hui. Quant au reste du champ, considérer sa défaite comme ayant une signification quelconque serait, suivant moi, lui faire trop d'honneur. D'ailleurs elle n'est pas engagée dans le prix du Jockey-Club.

Aussi la révélation inattendue de la jument, aujourd'hui, ne s'appuient-elles pas entièrement sur son succès dont l'excessive facilité seule a pu causer quelque surprise. On prétend que *Nubienne* aurait fait un essai remarquablement bon avec *Fitz-Plutus*, à poids égal, dit-on. Celui-ci venant de battre aisément *Fido* dans le prix d'Apremont, absolument comme *Saltéador* l'a fait à Paris; on serait porté à en induire que *Nu-*



NUBIENNE

par RUY-BLAS et NICE, vainqueur du PRIX DE DIANE.
Appartenant à M. Blanc, monté par Wheeler.

bienne est l'égale de *Salléador*. Le raisonnement n'est pas dépourvu d'une certaine logique, tout au moins sur le papier; mais je me défie du papier. Il existe toujours, dans le rapprochement de deux courses, une multitude de circonstances passées inaperçues, échappant à toute analyse, vous amenant à une déduction mathématiquement exacte, en théorie, mais absolument fausse dans la pratique. Le prix d'Apremont a été mené, je crois, un train très lent, et s'est résumé à un de ces déboulés pour lesquels *Fitz-Plutus* est de premier ordre. Si j'avais une conséquence à tirer de tout ceci, elle se résumerait beaucoup plus tôt à croire que *Fido* fera une bonne course dans le Derby.

Nous sommes à la dernière période de cette anxiété nerveuse où, se défiant de la réalité des faits accomplis, on demande aux voiles de l'inconnu des espérances problématiques. Il faut se défier de ces dispositions; en fin de compte, tout est possible, mais avec cette hypothèse on peut aller loin. Je continuerai donc à considérer les déductions à tirer de la victoire de *Nubienne* comme une de ces éventualités contre lesquelles il est toujours bon de se tenir en garde, mais sans s'y arrêter outre mesure.

La question reste, à mon avis, toujours pendante entre *Salléador* et l'écurie de M. le comte de Lagrange, M. le comte de Lagrange connaît les lignes de tous ses adversaires, sauf celle du cheval de M. Fould, ignorée peut-être même de son entraîneur. Le problème se résumerait à pouvoir se rendre compte de la mesure exacte de *Flavio*, et de savoir si réellement il était le véritable champion de la maison. En ce cas, suivant toute probabilité appréciable, il ne serait pas suffisant. *Flavio* n'était pas absolument prêt, il est vrai, mais comme il est impossible de savoir le fonds de *Salléador*, cette considération n'est pas déterminante, nous ne saurons cela qu'après le forfait, ou la présence de *Rayon-d'Or*.

J'ai, comme on a pu s'en apercevoir, une assez haute idée de *Salléador*; cependant, pour Chantilly, il m'inspire une certaine inquiétude, avec un cheval aussi peu maniable, d'un caractère douteux, dans une course où tout le monde aura l'attention éveillée sur lui, il aura une besogne peut-être un peu dure pour un animal ayant autant de quant à lui. Si la course avait lieu à Paris, ma confiance serait beaucoup moins incertaine. Avec l'aide d'*Avermes*, je le crois cependant bien dangereux, pour me résumer, il est le favori de mon cœur, et l'écurie de M. le comte de Lagrange prise collectivement, c'est-à-dire cette hydre à trois têtes ayant nom chacune *Rayon-d'Or*, *Zut* et *Flavio*, celui de ma raison.

Suivant moi, *Fido* doit bien courir et être placé; quant au reste, je leur trouve une chance d'*outsider* seulement. Le résultat du Prix de Diane provoquera peut-être une certaine modification dans la cote, je ne pense pas qu'il en produise beaucoup dans la course.

La journée de dimanche dernier a eu pour incident principal la triple victoire de l'écurie de M. Blanc, fait assez remarquable en lui-même et dispensant de faire l'éloge de l'entraîneur et du jockey, double personnalité se confondant dans la seule individualité de Wheeler. Les bookmackers ont reçu d'assez rudes étrivières, cela doit leur paraître un peu dur, car il n'est pas agréable de recevoir les coups quand on a l'habitude de les donner. Mais ne les plaignez pas trop, je ne suis pas inquiet d'eux, seulement méfiez-vous, ils ont une revanche à prendre.

Ned Pearson.

COURRIER DE LA SEMAINE

Un deuil pour le monde du sport!

Un des hommes les plus brillants de notre époque, tant par l'opulence proverbiale et séculaire de sa famille que par ses mérites personnels, vient de terminer misérablement une vie qui s'annonçait comme devant être heureuse et utile.

M. le duc de Médina-Cœli s'est tué dans une partie de chasse, dans les montagnes d'Avila, aux environs de Madrid. Et quelle chasse!

Il parcourait la montagne le fusil sur l'épaule, la joie au cœur, la chanson aux lèvres, devisant avec sa jeune femme, fille du marquis de la Torrecilla, dont la beauté est admirée dans l'Europe entière. Ils s'en allaient par les bois, la main dans la main, rêvant aux joies futures et heureux de l'heure présente. Sous le soleil de l'Espagne, à l'ombre des bois aux parfums printaniers, ils buvaient l'air aux effluves chaudes, comme dit le chantre de Boabdil, L'idylle était charmante, et l'arme meurtrière, oubliée, restait muette et inoffensive, lorsque tout à coup un site pittoresque se présente. La promenade cynégétique avait été longue, la duchesse était lasse, un banc rustique ombragé, devant lequel ils passaient, les sollicitait à prendre un instant de repos. La jeune femme s'assit; le duc de Médina-Cœli jeta négligemment son fusil et, perdant malheureusement l'équilibre, tomba en même temps en heurtant l'arme. Au choc, un coup partit, si fatalement dirigé, que la charge vint se loger dans la cavité thoracique.

La duchesse de Médina-Cœli était veuve! Quelle douleur!

Le duc de Médina-Cœli avait vingt-huit ans; il était veuf en premières noces de la fille de la duchesse d'Albe, nièce de l'impératrice Eugénie. Il était, dans toute l'acception du mot, l'un des derniers grands seigneurs de ce monde. Il possédait en Espagne des territoires immenses, il avait des châteaux dans toutes les parties de l'Europe et, dans chaque capitale, il entretenait une maison montée. Partout où il avait une résidence, la table était servie et, à sept heures, la cloche du dîner

faisait son appel comme si le maître eût été là. C'était une tradition dans la famille, tradition pleine de grandeur à la manière de notre grand roi Louis XIV. Le jeune descendant des comtes de Foix, — car il était d'origine française, — mettait un malin plaisir à venir surprendre ses intendants pour savoir si ses ordres étaient exécutés. Nous venons de dire que son origine était française, un de ses écus la rappelle : il porte *écartelé aux 1 et 4 parti de Castille et Léon et aux 2 et 3 de France*. Il était deux fois duc, sept fois marquis, quatre fois comte; ses titres de baronnies, chevaleries et seigneuries ne peuvent s'énumérer.

Il laisse pour héritier de ses armes, noms et fortune un enfant de six ans.

Ce jeune homme, qui était entré dans la vie par une porte d'or, ne se confinait pas dans son opulence. Il était de son siècle, il sentait que l'homme doit être utile avant tout, et il appliquait son intelligence à la science agronomique. Ses projets étaient vastes comme ses moyens d'actions, et il s'appliquait à introduire dans ses propriétés d'Espagne, — j'allais dire dans ses États, — les grands procédés de culture, non pour grossir ses revenus, mais pour améliorer le sort de ses terrains et augmenter la richesse de sa patrie.

L'Espagne perd en lui un de ses enfants les plus dévoués à sa grandeur.

Ne quittons pas l'Espagne sans annoncer l'arrivée à Paris de Mme la duchesse de Sesto, qui vient pour quelques semaines y rouvrir ses salons, que l'on appelait jadis la foire à l'esprit. Mme la duchesse de Sesto est, dans toute l'acception du mot, la femme cosmopolite par excellence : Russe de naissance, — elle est la fille du prince Troubetzkoï, elle est Française par son mariage avec le duc de Morny, et Espagnole par son deuxième mariage avec le duc de Sesto, grand maître de la maison d'Alphonse XII. Elle réunit les grâces qui caractérisent ses trois nationalités. Dans son enfance, on lui prédit qu'elle ceindrait deux couronnes de duchesses et, lorsque la mort frappa le duc de Morny, elle se souvint, avec désespoir, de la prédiction. On sait qu'elle sacrifia à sa douleur sa belle chevelure. Le deuil fut cruel, mais la prophétie de la bohémienne s'accomplit et elle épousa le duc de Sesto.

Le duc de Morny avait eu aussi son bohémien, le prince de Talleyrand.

Il avait alors douze ans et était élève au collège Bourbon; on le conduisait souvent chez l'illustre diplomate, qui prenait plaisir à le faire causer.

Un jour, M. de Talleyrand dit à M. Martin, gouverneur des enfants de M. de Dino :

— N'avez-vous pas rencontré dans l'escalier un petit bonhomme que M. de Flahant tenait par la main?

— Oui, prince.

— Eh bien, souvenez-vous de ce que je vais vous dire : Cet enfant-là sera un jour ministre.

Ce don de prophétie, de seconde vue est un don étrange, mystérieux, qui fait songer les hommes les plus sérieux, les sceptiques eux-mêmes; il y aurait là matière à une profonde dissertation philosophique; nous nous bornerons à constater que de tout temps, — et encore à notre époque, — nos hommes d'État qui n'admettent ni les prophéties, ni les révélations, qui classent les mystères parmi les supercheries théologiques, sont ceux qui s'en vont, avec le plus de foi, consulter les sybilles modernes, tireuses de cartes ou somnambules.

Quelles curieuses révélations nous ferions si nous ne nous étions fait une loi de ne jamais franchir le mur Guilloutet !

Quittons ce terrain glissant pour celui plus rocailleux de la forêt de Chantilly. Jeudi dernier, les officiers du 6e régiment de cuirassiers, en garnison à Senlis, y ont organisé un rallye-paper. Des claies avaient été posées de distance en distance pour accidenter le parcours. Le cortège, composé d'environ 80 cavaliers, s'est dirigé vers les étangs pour revenir à la table où un lunch somptueux a été servi. La course a été très animée et tout Chantilly, tout Senlis, assistaient à cette élégante réunion.

Ce jeu sportique que nous avons importé d'Angleterre comme tout ce qui a rapport au cheval, est un exercice qui a été adopté dans tous nos régiments de cavalerie et l'on annonce pour le mois prochain un grand rallye-paper à Longchamps.

Disons à ce propos que c'est bien à tort que l'on fait à notre siècle les honneurs de l'adoption des usages et des méthodes anglais. C'est sous Louis XV que les goûts anglais commencèrent à s'introduire publiquement en France.

Le duc d'Aumont était un jour à cheval à la droite de la voiture du Roi :

— Duc d'Aumont, dit Louis XV, vous me *crottez !*

— Oui, Sire, à l'anglaise.

Le duc d'Aumont avait entendu : vous *trottez !*

Un abonné de la *Revue* me fait l'honneur de m'écrire une lettre indignée m'accusant de vouloir jeter le désespoir dans le cœur des chasseurs modestes en annonçant que les lapins ont beaucoup souffert des froids persistants de la fin de l'hiver et de l'humidité continuelle du printemps.

Le mal est moins grand, paraît-il, que je ne l'avais pensé. D'après lui cet intéressant gibier, très peu abondant en fermeture, se montrerait à l'heure qu'il est en quantité qui pourrait devenir inquiétante. On comprendra avec quelle joie et quel empressement nous accueillons cette rectification et nous serions heureux si quelques-uns de nos lecteurs voulaient suivre cet exemple et nous renseigner sur l'état du gibier. Nous adressons la même demande à nos abonnés riverains de l'Océan et de la Méditerranée où la grande pêche est très active en ce moment. Un de nos amis qui habite Guilvinec et qui, par goût, s'embarque avec des pêcheurs et met bravement la main au filin, m'écrit que l'on fait des pêches miraculeuses dans la baie d'Audierne : la semaine dernière, le produit d'une sortie a été de 110,000 kilos et l'expédition de cette prodigieuse marée a été faite par la gare de Quimper.

Puisque nous sommes sur l'eau, annonçons que le 8 de ce présent mois de mai, le steamer *Werder* a quitté New-York pour entreprendre un voyage d'agrément et d'instruction autour du monde. Jusque-là il n'y a rien de bien intéressant, mais ce qu'il y a d'original dans l'organisation de cette expédition, c'est qu'on a installé à bord une imprimerie et qu'on y publiera tous les huit jours un journal qui sera régulièrement expédié aux abonnés à l'arrivée du bâtiment dans ses différentes escales d'Europe, d'Asie et d'Océanie.

Si nous étions anglais ou américains, il y a longtemps qu'un projet similaire de notre ami, le capitaine Cambiaggio, qui commande un des steamers de la Compagnie Valéry aurait été réalisé. Il a fait les coupes et plans d'un navire à vapeur à marche rapide aménagé en hôtel flottant pour faire des voyages de circumnavigation dans le bassin de la Méditerranée : une promenade sur l'eau qui longerait l'Italie avec escale dans les îles, remonterait l'Adriatique jusqu'à Venise, reviendrait dans l'Archipel, pénétrerait dans le Bosphore, ferait la côte d'Asie et d'Afrique et rentrerait en France en visitant l'Espagne. Dans chaque escale, le navire, construit à cet effet, accosterait à quai et le touriste rentrerait à toute heure du jour et de la nuit dans son confortable hôtel flottant.

Ne serait-ce pas charmant ?

Notre jeunesse paresseuse consentirait peut-être alors à parcourir le monde et à s'instruire d'une façon virile. Un modeste philosophe, M. Daniel Gavet, dont l'œuvre immense n'est pas assez connue, a dit :

« Les voyages te réservent un double résultat : « ils fortifient ton sentiment national et ils dé- « truisent tes préjugés nationaux (1). »

FLORIAN PHARAON.

P. S. — Avant de clore ce courrier, qu'il me soit permis d'apprendre aux lecteurs de la *Revue* qu'une grande fête de charité doit être donnée dans l'île de la Grande-Jatte en faveur de l'Orphelinat libre de Mme Chanson.

Cette fête est donnée sous le patronage des municipalités de Neuilly et de Levallois-Perret. Mardi dernier, les représentants de la presse, parmi lesquels nous nous trouvions naturellement, avaient été convoqués au restaurant de l'île dans un banquet organisateur. M. Daix, maire de la commune de Neuilly, nous a prié de prêter notre publicité pour donner à cette fête tout l'éclat que son but de charité mérite.

Nous regrettons vivement que le temps et l'espace nous manquent pour faire connaître la puissance d'une volonté charitable, mais nous reviendrons sur l'œuvre de Mme Chanson qui, avec son courage et une fortune bien médiocre, est arrivée à entretenir cinquante-deux orphelines.

La *Revue* prêtera toujours son concours lorsqu'il s'agira de pareils actes de dévouement.

F P.

TIR AUX PIGEONS

TIR DU MARDI 13 MAI 1879.

Poule à 26 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 9 tireurs : MM. de Brusle, 7/7 G.; Ledat, 6/7. — *Poule handicap Op., 1 pigeon, 11 tireurs* : M. Ratisbonne, 4/4 G. (à 24 mètres). — *Même poule, 9 tireurs :* MM. Ratisbonne, 5/6 G. (à 26 mètres); le comte de Lambertye 4/6 (à 25 mètres). — *Même poule, 8 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado. 5/5 G. (à 25 mètres 1/2). — *Même poule, 4 tireurs* : MM. le marquis de Camposagrado, 7/7 G. (à 26 mètres 1/2); Perrier, 6/7 (à 23 mètres 1/2). — *Match à 25 mètres, 10 louis, 7 pigeons* : M. le vicomte de Beaussier, 3/5 G. — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 20 tireurs* : MM. le prince Maurocordato, 7/7 G ; le comte B. de Montesquiou, 6/7. — *Poule à 24 mètres. 50 francs, 7 pigeons, 30 tireurs* : MM. Rembielinski, 11/11; X..., 11/11 (1er et 2e partagés); Lafond, 10/11, 3e. — *Poule handicap Op., 1 pigeon, 23 tireurs* : MM. le vicomte de Martel de Jauville, 9/9 G. (à 26 mètres 1/2); Pinatel. 8/9 (à 25 mètres 1/2). — *Poule Op., à 30 mètres, 1 pigeon, 13 tireurs* : MM. Rembielinski, 4/4; Lafond, 4/4 (partagée). — *Poule Op. à C. D., à 24 mètres, 6 tireurs* : M. le prince Poniatowski, 2/2 G. — *Même poule, 5 tireurs* : M. le prince Poniatowski, 3/4 G.

TIR DU JEUDI 15 MAI 1879.

Match à 25 mètres, 1 louis, 3 pigeons : M. le comte de Mailly, 3/3 G. — *Poule à 25 mètres, 1 louis, 3 pigeons, 7 tireurs* : M. le vicomte de Baussier, 3/3 G. — *Même poule, 8 tireurs* : MM. le comte H de La Rochefoucault, 3/3: Ratisbonne, 3/3 (partagée). — *Même poule, 8 tireurs* : MM. le comte H. de La Rochefoucauld, 3/3; Ledat, 3/3 (partagée). — *Même poule, 1 pigeon, 5 tireurs* : M. le prince de la Tour d'Auvergne, 3/3 G. — *Même poule, 4 tireurs* ; M. le prince de la Tour d'Auvergne, 1/1 G. — *Même poule, 4 tireurs* : M. le comte H. de La Rochefoucault. 1/1 G. — *Même poule, à 27 mètres. 5 tireurs* : M le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 1 louis, 4 tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Poule à 25 mètres, 2 louis, 3 pigeons, 5 tireurs* : M. le vicomte de Baussier, 3/3 G. — *Poule Op., à 26 mètres, 1 pigeon, 13 tireurs* : MM Lafond, 6/6 G ; le vicomte de Baussier. 5/6. — *Même poule, 17 tireurs* : MM. Lafond, 8/8; Orban, 8/8 (partagée). — *Même poule, à 28 mètres, 21 tireurs* : M. Sands, 7/7 G. — *Poule à 26 mètres, 50 francs. 7 pigeons, 27 tireurs* : MM. le vicomte de Quélen. 7/7, 1er; Orban. 9/10, 2e; le prince de Croy, 8/10, 3e. — *Poule handicap, Op. 1 pigeon, 21 tireurs* : MM. lord Westbry, 7/7 G. (à 25 mètres); Pinatel, 6/7 (à 25 mètres 1/2). — *Poule Op., à 27 mètres. 1 pigeon. 9 tireurs* : MM. le marquis de Camposagrado, 4/4; de Dorlodot, 4/4 (partagée) — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 4 tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs* ; M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Même poule. 5 tireurs* : M. de Dorlodot, 4/6 G. — *Poule à 30 mètres, 2 louis. 1 pigeon. 3 tireurs* : M. Rembielinski, 1/1 G.

TIR DU SAMEDI 17 MAI 1879.

Poule à 26 mètres, 1 louis. 3 pigeons, 4 tireurs : M. le vicomte de Beaussier. 3/3 G. — *Même poule. 4 tireurs* : M. Sands, 3/3 G. — *Même poule. 27 mètres, 6 tireurs* : MM. le marquis de Camposagrado, 6/6 G.; Ophoœn, 5/6. — *Même poule, 5 tireurs* : M. Ophoœn, 3/4 G. — *Poule à 27 mètres, 2 louis, 5 pigeons, 5 tireurs* : M. Ophoœr, 5/5 G. — *Poule Op., à 28 mètres, 1 pigeon. 8 tireurs* : M. le vicomte de Quélen, 5/5 G. — *Même poule, 30 mètres, 9 tireurs* : MM le vicomte de Quélen, 8/8 G.; le marquis de Camposagrado, 7/8. — *Poule à 27 mètres, 100 francs, 7 pigeons, 37 tireurs* (un objet d'art offert par le Comité) : MM. le vicomte de Quélen, 10/11, 1er; le comte H. de Montesquiou, 9/11, 2e; Pinatel, 9/12, 3e. — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 27 tireurs* : MM A. Yeo, 9/9 G.; le marquis de Camposagrado. 8/9. — *Même poule, 10 tireurs* : MM. Orban, 5/5; Drugmann. 5/5 (partagée) — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres. 10 tireurs* : M. le comte H. de Montesquiou, 2/2 G. — *Même poule, 7 tireurs* : M. Rembielinski, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs* : M Rembielinski, 2/2 G. — *Poule Op., à 30 mètres. 1 pigeon, 6 tireurs* : M. le prince Poniatowski, 3/3 G.

Étaient présents aux différents tirs :

MM. de Dorlodot : A. Yeo; le comte H. de Montesquiou; le vicomte de Beaussier; Lafond; le prince Maurocordato; le marquis de Caumont-Laforce; Orban; Hillel; le prince de Croy; le capitaine Tarl; le marquis de Croix; le comte de Chateaubriand; de Laporte; Pastré; Camauer; le comte B de Montesquiou; Rembielinski; le marquis de Camposagrado; le vicomte R. de Quélen; Halfon; lord Westbry; Pinatel; le prince Poniatowski; le comte de Lambertye; le comte de Castelli; Sands; Ophoœn; le comte du Bois-Daische; le vicomte de Martel de Janville; Drugmann; de Lapeyrère; le comte de la Corzana; Van Hoobrouck; Blanchard; le comte du Lau; le vicomte de Corberon; Drake del Castillo; le baron de Bussière; Chonquet; Léon Calmer; de Brusle; le baron de Dion; le prince L. de Bourbon; le comte Lafond; le prince de Ligne; Lambert; le baron R. Hottinguer; le baron de Monlicourt; Ligier de Saint-Pierre; le comte de Pennautier; Maskens; Ratisbonne; Aubry-Vitet; Laniel; Freemann; Beranger; Ledat; le comte de Mailly; le comte H. de La Rochefoucault; le prince de la Tour-d'Auvergne; Rodocanachi; Petrocochina; le comte G. de La Rochefoucault; Van Buren; Perrier; de Montgomery; le prince de Caraman-Chimay; Belmont; Archdeacon.

(1) *Mes pages intimes.* - Auguste Ghio, éditeur.


IXe siècle : CHARLEMAGNE.


Xe siècle : HUGUES CAPET.


XIe siècle : PHILIPPE Ier.


XIIe siècle : LOUIS-LE-GROS.


Fin du XIIe siècle : PHILIPPE-AUGUSTE.


XIIIe siècle : LOUIS IX.


Fin du XIIIe siècle : PHILIPPE-LE-BEL.


XIVe siècle : PHILIPPE DE VALOIS.


Milieu du XIVe siècle : JEAN.


XIVe siècle, 2e moitié : JEAN.

LES COSTUMES DE GUERRE AU MUSÉE D'ARTILLERIE.

(Illustration)

ÉCHOS VIENNOIS

L'heure des adieux. — Une soirée dansante chez la princesse Dietrichstein. — Le mari de la débutante. — Le cycle des Niebelungen — Les champions du Derby autrichien. — Sport nautique

L'hiver semble enfin vouloir nous quitter et, pour la première fois, nous avons joui cette semaine d'une température vraiment printanière. Hélas ! ce printemps tant attendu, tant souhaité, il a pour beaucoup sonné l'heure des séparations cruelles, le glas de plus d'une de ces charmantes relations qui ne durent même pas jusqu'aux roses et s'évanouissent au premier rayon de soleil. — Dîners d'adieux, visites d'adieux : c'est un chassé-croisé de vœux, de regrets et d'espérances au milieu duquel il reste peu de place pour les plaisirs mondains. — Nous ne pouvons néanmoins passer sous silence la charmante soirée dansante donnée par Mme la princesse Dietrichstein, en l'honneur de Son Altesse le prince royal de Suède. — L'auguste invité parut vers 10 heures 1/2, accompagné du baron de Essen, ambassadeur de Suède et du colonel comte Palffy. — La danse commença aussitôt et se prolongea jusqu'à 3 heures du matin. — Le prince, danseur émérite, dansa avec la fille de la maison, la comtesse Marka. — Mais l'épisode le plus intéressant de la soirée, ce fut celui où les deux plus jeunes couples de l'aristocratie : le prince Wrede et la comtesse Gabrielle Herberstein, le comte Berghem et la comtesse Ernestine Pallavicini dansèrent un quadrille : la grâce et le bonheur se faisant vis-à-vis.

La saison théâtrale, elle aussi, tire à sa fin. Malheureusement pour le Carl-Théâtre qui a enfin mis la main sur un succès : *Le Mari de la débutante*, de Meilhac et Halévy. La pièce est jouée avec un merveilleux ensemble et promet de belles recettes.

A la fin de ce mois, solennité musicale : représentation du cycle complet des *Niebelungen*, de Wagner. Le 26 mai, *Rheingold*; le 27, les *Valkyries*; le 28, *Siegfried*; (le 29, le théâtre reste fermé ; repos !), et le 30, *Crépuscule des Dieux*. — Abonnement à *prix modéré*.

Nous signalerons en terminant l'excellent manuel de *Sport nautique* que vient de publier, chez A. Hartleben, M. Victor Silberer, président de la société viennoise de *Sport nautique*. Le style en est clair, les divisions bien comprises, le tout forme un ensemble accessible, même aux personnes étrangères à ce genre de *Sport* qui ne manqueront pas de le lire avec intérêt. D.

VÉLO-SPORT

A la salle de l'Agriculture de Londres a eu lieu le lundi 12 mai une course de vélocipèdes de 16 kilomètres entre MM. Terront, B. Keen, Stanton et le professeur Quinton. Ces deux derniers voyant qu'ils ne pouvaient mener la vitesse extraordinaire de Terront et Keen, descendirent après quelques tours de piste.

Notre champion français, qui tenait la tête depuis le commencement de la lutte, s'est vu dépasser par son concurrent lors qu'il ne restait plus que 450 mètres pour atteindre le but. Keen arriva donc premier avec quelques mètres d'avance ayant accompli les 4 lieues en 33 minutes 51 secondes.

Il est à remarquer que pendant ce trajet un rayon s'est cassé au bicycle parisien, ce qui est très gênant pour une pareille course de vitesse, en outre Terront avait déjà dans les jambes (si je puis m'exprimer ainsi) environ 485 lieues ! en trois concours seulement.

Une course de six jours doit s'organiser à Londres dans le courant du mois de septembre prochain et les Anglais ont déjà invité notre infatigable champion qui n'hésitera pas à se remettre en ligne.

JULES RICHARD.

⁂ Les quinze minutes d'entr'acte qui, chaque soir, aux Folies-Bergère séparent de la première la seconde partie du spectacle, sont maintenant très agréablement remplies par les chants de la TROUPE RAINER, montagnards tyroliens, qui exécutent dans le jardin, sur une estrade *ad hoc*, des morceaux de musique vocale d'un délicieux effet; le public leur a fait un chaleureux accueil.

SPORT

Équitation, Armuriers, Fouets Chiens, Sellerie, Écuries.

Équitation. — ÉCOLE D'ÉQUITATION, 12, rue Duphot (succursale 51, rue Lhomond). — MANÉGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

* * *

Armuriers. — FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu. — GEERINCK, 69, rue de Grenelle-Saint-Germain. — GASTINNE-RENETTE, 37, av. d'Antin. — LIBIOULLE, GUINARD & Cᵉ, 8, av. de l'Opéra. — LEFAUCHEUX, 37, rue Vivienne. — ROBLIN, 9, rue de la Ville-l'Évêque. — CLAUDIN, 38, boulev. des Italiens. — GEVELOT, 30, rue Notre-Dame-des-Victoires.

* * *

Fouets. — Vᵉ BOYER, 8, rue Greneta.

* * *

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

* * *

Chiens. — CH. BOCQUET, 118, avenue d'Ivry. — Gibiers de repeuplement.

* * *

Colliers de chiens. — LOCHET AINÉ & DEBERTRAND, 192, rue Saint-Maur.

* * *

Sellerie. — MILLION, 36, rue de Bondy. — TERRIER, 47, rue de l'Université. — RECK-MORROW, 41, r. Boissy-d'Anglas. — HERMES, 56, r. Basse-du-Rempart. — LASNE, 45 *bis*, boulevard Malesherbes. — LEFEVRE, 74, r. Bondy. — RODUWART FRÈRES, 36, avenue des Champs-Élysées.

* * *

Écuries (Construction d'). — GUILLARD (Stalles et Boxes), 12, faub. Saint-Honoré. — RABOURDIN, 22, faub. Saint-Honoré.

Gymnase. – Hydrothérapie.

Gymnases. — PAZ, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs. — TRIAT, 55, avenue Montaigne. — CARUE, 269, rue Saint-Denis. — FRETÉ, 12, boulevard Sébastopol.

* * *

Gymnase et Bains. — THERMO-GYMNASE MÉDICAL, 49, rue de la Chaussée-d'Antin.

DIVERS

Institutions, Sciences Assurance.

Institution. — ÉCOLE MODERNE POUR JEUNES GENS, à Asnières. — LELARGE (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard. — GROUSSET (Institution Chevalier), 65, rue Cardinal-Lemoine.

* * *

Optique. — L'INGÉNIEUR CHEVALIER, 15, pl. du Pont-Neuf. — COMPTOIR GÉNÉRAL DE LUNETTERIE ET D'OPTIQUE, 9, boulev. Poissonnière. — SECRETAN, place du Pont-Neuf. — LEMAIRE, 22, rue Oberkampf.

* * *

Compagnie d'assurance. — LE TEMPS, 3, r. Rossini.

Ascenseurs, Sonneries.

Ascenseurs. — SAUTTER, LEMONNIER & Cᵉ, 26, avenue de Suffren.

* * *

Sonneries électriques. — E. DESCHIENS, 123, boul. Saint-Michel. — BOIVIN, 16, place de l'Abbaye. — LÉON WYDER, 193, faubourg Poissonnière.

Chalets, Serres.

Chalets. — SOCIÉTÉ ANONYME DES CONSTRUCTIONS RUSTIQUES, 51, rue Hauteville.

* * *

Serres. — DORMOIS, 92, faubourg du Temple. — IZAMBERT, 91, boulevard Mazas.

* * *

Fleurs exotiques. — L. LINDEN, 5, rue de la Paix.

Agents de voyage.

Agents de voyage. — THOMAS COOK & SON, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la haute Italie.

GASTRONOMIE

Vins, Cognacs, Liqueurs et Bières.

Vins. — H. & O. BEYERMANN & Cᵉ, Bordeaux. — CRUZE & FILS FRÈRES, à Bordeaux. — N. JOHNSTON & FILS, à Bordeaux. — CLOSSMANN & Cᵉ, à Bordeaux. — BARTON & GUESTIER, à Bordeaux.

* * *

Cognacs. — J. HENNESSY & Cᵉ, à Cognac. — A. C. GODARD & Cᵉ, à Cognac. — MARTELL & Cᵉ, à Cognac.

* * *

Liqueurs. — WYNAND-FOCKINK, 2, rue Auber.

Bières. — BIÈRE BRUNE DE NUREMBERG, 26, rue Blondel. — BASS & Cᵉ, 68, boulevard Malesherbes. — FANTA, 6, rue Guyot. — IND COOPE & Cᵉ, 6 pass. Lathuile-Batignolles. — GANGLOFF & BŒSINGER, 51, rue de Flandre. — ALLSOPP & Cᵒ, 8, rue Bausset.

Eaux, Appareils à eaux gazeuses.

Eaux de Contrexéville. — A. ADAM, concessionnaire, 23, rue de la Michodière.

* * *

Appareils à Eaux gazeuses. — MONDOLLOT FILS, 72, rue du Château-d'Eau. — FÈVRE, 398, rue Saint-Honoré.

Biscuits, Chocolats, Confiseurs, Épiceries et Comestibles.

Biscuits. — AMERICAN CRACKER MANUFACTORY, 26, boulevard Malesherbes.

* * *

Chocolats. — LABRIC, 93, boulev. des Capucines. — CHOQUART & FILS, 182, r. de Rivoli. — COMPAGNIE COLONIALE, 19, avenue de l'Opéra. — DEVINCK, 175, rue Saint-Honoré. — MENIER, 37, rue Ste-Croix de la Bretonnerie. — MARQUIS, 10, rue Richelieu. — MASSON, 9, boul. de la Madeleine. — COMPAGNIE FRANÇAISE, 18, boul. Sébastopol. — LELEU & C, 91, rue Rivoli. — GUÉRIN, BOUTRON FRÈRES, 29, boulevard Poissonnière. — HUGON, 30, rue des Saints-Pères. — IBLED, 4, rue du Temple.

* * *

Chocolat à la tasse. — PRÉVOST, boulevard Bonne-Nouvelle.

* * *

Confiseurs. — SIRAUDIN, rue de la Paix. — SEUGNOT, 28, rue du Bac. — CHARBONNEL, 34, avenue de l'Opéra. — BOISSIER, 7, boulevard des Capucines. — GOUACHE, 17, boul. de la Madeleine. — VIOLET, 28, rue Grammont. — AU FIDÈLE BERGER, 16, boulevard Sébastopol.

* * *

Épiceries et Comestibles. — MAISON DU GRAND-HOTEL. — COOPERATIVE, av. de l'Opéra. — FASTIER, 40, r. Notre-Dame-des-Victoires. — POTIN, 101, boulevard Sébastopol. — CUVILLIER FRÈRES, 16, rue de la Paix. — AUGÉ, 116, boulevard Haussmann. — CHEVET, place du Théâtre-Français. — BOUSQUIN, 26, galerie Vivienne.

* * *

Fruits frais. — FONTAINE & ISIDORE, 14, place du Marché-Saint-Honoré. — Vᵉ HENRI, 5, passage des Panoramas (Galerie des variétés).

Hôtels, Cafés et Restaurants.

Hôtels. — BRISTOL, place Vendôme, 3 et 5. — MIRABEAU, 8, rue de la Paix. — CONTINENTAL, 3, rue Castiglione. — GRAND-HOTEL, 12, boul. des Capucines.

* * *

Cafés et Restaurants. — CAFÉ RICHE, boul. des Italiens. — CAFÉ DE PARIS, avenue de l'Opéra. — CAFÉ DES AMBASSADEURS, Champs-Elysées. — CAFÉ NAPOLITAIN, 1, boul. des Capucines. — CAFÉ DE LA PAIX, 12, boul. des Capucines. — SYLVAIN, ancien Café Neeser, 12, rue Halévy. — CAFÉ DE LA REGENCE, 161, r. Saint-Honoré. — CAFÉ VOLTAIRE, place de l'Odéon.

LAPEREAUX A LA MARENGO.

..... Après la bataille, Napoléon avisa un jeune sergent qui s'était battu comme un lion.

— Comment t'appelles-tu ?

— Cappone, sire, répondit le soldat corse.

— C'est un vil nom pour un brave, dit l'empereur, à l'avenir tu t'appelleras Marengo......

J'ai beaucoup connu en Algérie le colonel Marengo, il commandait la place d'Alger.

Il a laissé un bon souvenir dans la colonie et a légué son nom à un jardin botanique de sa création situé à Bab-El Oued.

Il avait une table honorablement servie, et voici comment on y préparait les lapereaux, soit de garenne, soit domestique.

Il en faut deux ou trois que l'on dépouille, que l'on vide et que l'on coupe par morceaux comme pour une gibelotte. On en éponge le sang puis on les met dans une casserole avec une cuillerée d'huile par lapereau, sel, poivre, une pointe d'ail, bouquet garni et muscade rapée. On les fait cuire ainsi, feu dessus, feu dessous, un peu vite pour qu'ils soient saisis après un quart d'heure de cuisson.

On les retire du feu, on égoutte la moitié de l'huile, on ajoute une demi livre de champignons et une pincée de persil hachée. Après avoir enlevé l'ail et le bouquet garni, on mouille avec deux cuillerées de sauce espagnole, une cuillerée de tomates et un verre de vin blanc.

On remet sur le feu, et au premier bouillon, on retire la casserole pour servir les lapereaux après avoir ajouté un jus de citron.

La sauce doit être très courte.

— ..... Mais, c'est délicieux, colonel !

— Savez-vous pourquoi ?

— Non.

— Eh bien ! parce que ces lapereaux, pas plus que moi, n'ont peur d'aller au feu ! Aussi portent-ils mon nom : Marengo !

P. DE BALBAAC.

MENU.

Potage julienne.
Tranches de bar grillées sauce provençale.
Poularde rôtie.
Salade.
Petits pois à l'anglaise. — Fèves à l'étouffée.
Fraises.

P. DE B.

MAISONS-LAFFITTE.

Jeudi, 29 mai 1879.

ENGAGEMENTS FAITS LE MARDI 20 MAI, CHEZ M. J. OLLER.

Prix du Château. — 2.000 *mètres.*

Abbatucci	Bag-Pipe (2,000).
E. M. Boislay	Bretagne (2,000).
Idem	Vœ Victis (1,000).
T. Wigginton	Calchas (4,000).
E. Balensi	Ancenis (1,000).
H. Jennings	Justice (2,000).
R. Hennessy	Hondzada (1,000).
Camille Blanc	Frontignan (3,000).
Baron Woelmont	Zerline (2,000).
Blanc	Culbute (1,000).
Comte de Mecüs	Lanterne (2,000).
Idem	Silhouette (2,000).

Prix de l'Éperon. — *Handic.* 2,000 *mètres.*

H. Crombez	Vilna, 3 ans.
Idem	Châtelaine II, 3 ans.
Comte de Sapinaud	Sénateur, 3 ans.
Comte de l'Aigle	Oda, 3 ans.
H. Jennings	Justin, 3 ans.
Idem	Justice, 3 ans.
Baron R. Seillière	Ressuscité, 3 ans.
Camille Blanc	Sicambre, 4 ans.
Idem	Rob Roy, 5 ans.
Baron R. Seillière	Nitouche, 3 ans.
Baron de Varenne	Le Bal, 3 ans.
Idem	Arkansas, 3 ans.
Moreau Chaslon	Forte-en-Gueule, 3 ans.
Ephrussi	Eusebia, 4 ans.
Vicomte de Tredern	La Flèche, 3 ans.
Comte de Juigné	Mantille, 4 ans.
Idem	Roseau, 3 ans.
Idem	Bosnie, 3 ans.

Prix Mansart. — 2,600 *mètres.*

H. Crombez	Vilna.
Rob. Hennessy	Handy-An.
Henri Jennings	Justin.
Idem	Justice.
Baron R. Seillière	Nitouche.
E. de la Charme	Chant-du-Cygne.
Camille Blanc	Reggio.
Baron de Varenne	Le Bal.
Idem	Proserpine.
Ephrussi	Télégramme.
Comte de Juigné	Ronnaven.
Idem	Roseau.

Prix de la Prairie. — *Gentl., distance* 1,100 *mètres.*

H. Crombez	Châtelaine II.
E. Guilbon	Gendrillon et Rachel (500).
A. de Saulty	Lepa.
Haras de Lonray	Pythagore (5,000).
E. M. Boislay	Vœ Victis (5,000).
T. Wigginton	Médaillon (5,000).
A. Delhomme	Gavroche.
R. Hennessy	Honrada (5,000).
Hornez	Vertpré.
Comte de l'Aigle	Oda (5,000).
H. Hawen	Artiste (5,000).
Moreau Chaslon	Jonvillaise (5,000).
Ephrussi	Vérité II.
Blanc	Caleçon.
Idem	Culbute (5,000).
Comte de Mecüs	Fenella (5,000).

Les poids du prix de l'Éperon seront publiés le lundi 26 mai, à midi.

Jeudi, 24 juillet 1879.

ENGAGEMENTS FAITS LE MARDI 20 MAI. CHEZ M. J. OLLER.

GRAND HANDICAP.

Abbatucci	Bag-Pipe, 3 ans.
Haras de Lonray	Le Dard, 4 ans.
E. M. Boislay	Porte-Bonheur, 3 ans.
E. de la Charme	Chant-du-Cygne, 3 ans.
Baron R. Seillière	Doublon, 5 ans.
Idem	Ravisseur, 5 ans.
Idem	Nitouche, 3 ans.
Henri Jennings	L'Étoile, 3 ans.
Idem	Justin, 3 ans.
A. Lupin	Fionie, 4 ans.
Idem	Lusignan, 4 ans.
Idem	Astrée, 5 ans.
Idem	Talma, 5 ans.
Camille Blanc	Sicambre, 4 ans.
Baron de Varenne	Proserpine, 4 ans.
Idem	Salada, 3 ans.
Moreau Chaslon	Forte-en-Gueule, 3 ans.
Blanc	Tourangelle, 3 ans.
Comte de Juigné	Mantille, 4 ans.
Idem	Roseau, 3 ans.
Idem	Bosnie, 3 ans.
Comte de Mecüs	Warton, 4 ans.
Idem	Menars, 3 ans.

Les poids seront publiés le mardi 10 juin, à midi.



Tiré de **LA REVUE DE LA MODE** 13-15, quai Voltaire.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

COSTUMES D'ÉTÉ

Costume court, pour courses et sorties du matin, en cachemire olive et velours côtelé olive sur fond paille, à dessin dentelé. — *Face :* Corsage long, montant, à manches longues et justes; les revers des manches, les poches et le fichu croisé sont en velours. Tunique unie formant pan pointu tombant sur le tablier en velours bordé de deux plissés.

Dos : Au bas du corsage, carré plissé en velours avec nœud de satin. Jupe courte plissée à l'écossaise avec deux quilles en velours. Grand nœud au-dessous du corsage.

Elégant costume court, pour courses et visites du matin, en cachemire d'Écosse noir uni et brodé. — *Face :* Corsage long, forme paletot, à revers en haut et en bas, s'ouvrant sur un coquet gilet brodé et montant; le bord des revers est également brodé, et ce corsage ferme à la taille par un seul nœud de rubans. Manches longues et justes, à revers brodés, ainsi que les poches. Jupe unie serrée sur les hanches, à tunique brodée tombant sur un plissé recouvert d'un haut effilé noir et de couleur assorti aux broderies.

Dos : Le corsage, très long, s'ouvre en éventail au bas avec deux bandes brodées. Une petite cordelière à glands retient les plis du cachemire uni garni de la haute frange, qui retombe avec le bout de la tunique sur la jupe demi-longue garnie de trois petits plissés au bas et de côté. La broderie faite à la main et à très petits dessins est en soie de couleur rouge et nuances claires.

DÉPLACEMENTS.

Arrivée à Paris de MM. :

Lord et Lady Wolseley. — Baron de Grandclos. — Prince Doria. — Comte Dulong de Rosnay. — Marquis de Lauriston. — M. de Gouberville.

M. S. Legonidec de Penlan, à Ernée. — Le comte de Vezins, au château de Vezins. — Le comte de Briailles, au château de Romont. — Le comte Aymar de Montbron, au château de Fayat. — Le comte d'Armaillé, au château de la Douve. — Le vicomte de Cumont, au château de l'Hopitau. — Le comte d'Ornano, au château de la Branchoire. — Le baron d'Herlincourt, au château de Belan. — Le comte d'Aubigny d'Esmyards, au château d'Esmyards.

DÉCÈS

MM. le comte O'Donnell. — Le vicomte R. de Raousset Boulbon. — M. Commines de Marsilly. — M. Anspach, — Le baron H. de la Roche Brochand —. La comtesse de Pontgibaud.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lefranc.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

LA REVUE
des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. I. — N° 29.
SAMEDI, 31 MAI 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr.; — 6 mois, 15 fr.; — un an, 30 fr
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

ON S'ABONNE

à l'étranger :

Allemagne
Cologne, chez Rudolt, Mosse, 2, Wallrafsplatz (Représentation spéciale et régie exclusive des annonces pour l'Allemagne.)
Berlin, chez Asher et Ce.
Munich, chez Ackermann.
Leipzig, chez F.-A. Brockhaus.
Mayence, chez Zabern.

Autriche-Hongrie
Vienne, chez Braumuller et fils.

Belgique
Bruxelles, chez C. Muquardt, 45, rue de la Régence.
Anvers, chez Max Rueff.

Danemarck
Copenhague, chez Reitzel.

Espagne
Madrid, chez Bailly-Baillière.
Barcelone, chez Verdaguer.

Grande-Bretagne
Londres, chez Delizy, Davies et Ce (Agence de publicité), 1, Creil street, Strand.
Londres, Williams et Norgate, 14, Henrietta street, Covent Garden.
Liverpool, chez Edward Howel.
Manchester, chez Thomas Hayes.
Edimbourg, chez Williams et Norgate.

Italie
Rome, Florence et Turin, chez Bocca frères, libraires du Roi.
Milan, chez Brigola.
Naples, chez Riccardo et Marghieri.

Pays-Bas
La Haye, chez Martinus Nijhoff.
Amsterdam, chez Van Bakkenes.

Portugal
Lisbonne, chez José Rodriguez.

Russie
Saint-Pétersbourg, chez Mellier.

Suède et Norwége
Stockolm, chez Samson, et Wallin.

Suisse
Genève, chez Cherbuliez.
Lausanne, chez Benda.

Turquie
Constantinople, chez Depasta frères.

États-Unis
Boston, chez Little, Brown et Ce.
Chicago, chez Jansen et Mac Lure.
New-York, chez J. W. Bouton.
La Nouvelle-Orléans, chez A. Chol.
Philadelphie, Lindsay and Baker, 730, Sansom street.



PORTRAIT DE FOUQUET, dessin de C. Gilbert, gravure de Smeeton et Tilly. *(Art.)*

CHRONIQUE

Les beaux jours qui reviennent, non sans se faire prier, donnent aux Parisiens le signal trop longtemps attendu de ces déplacements dont les rend si friands un séjour forcé de cinq ou six mois *intra muros*.

Foule innombrable et brillante, dimanche à Chantilly — chemin de fer pris d'assaut, wagons trop petits, où s'entassaient les femmes en brillantes toilettes, et où les hommes, peu galants, leur disputaient les places; enceinte du pesage trop étroite, malgré des agrandissements considérables et d'intelligentes améliorations; populaire animé, joyeux et de belle humeur, entourant la piste d'une couronne vivante, et débordant jusque dans la forêt — voilà le tableau dessiné à grands traits. Bien qu'il soit à peu près le même tous les ans, il n'en garde pas moins tout son prestige et tous ses attraits pour les vrais amateurs. Qui l'a vu le reverra !

* * *

Personne n'ignore que CHANTILLY est depuis longtemps le turf favori du Jockey-Club. Ce patronage illustre lui garantit pour toujours la gloire et la fortune, l'honneur et l'argent. Le DERBY français, qui s'y dispute chaque printemps et qui est le grand *critérium* de la vitesse pour les poulains de trois ans, nés et élevés en France, assure à Chantilly une vogue qu'aucune concurrence ne saurait lui disputer.

Sous les jeunes princes de la maison d'Orléans, les réunions de Chantilly eurent un éclat que l'on ne retrouverait dans aucun *meeting* des sportsmen français.

En ce temps-là, les facilités exceptionnelles et démocratiques du chemin de fer n'avaient pas encore mis sa pelouse aux portes de Paris. Une excursion d'une dizaine de lieues avait un faux air de voyage. Ce voyage ne se faisait pas d'une seule traite. On organisait des relais, qui devenaient l'occasion de haltes excentriques, où la gaieté française se donnait librement carrière. On s'amusait assez sur la route pour la trouver courte, et quand on atteignait le but, on se trouvait déjà monté à certain diapason. Il ne s'agissait plus que de s'y maintenir et c'est à quoi réussissait à merveille l'ardente jeunesse de ce temps-là : elle recrutait ses *cracks*, comme on dit en Angleterre, parmi les dandys et les lions. La nôtre se contente des gandins, des gommeux et des petits crevés. J'aime moins cela.

Le déplacement de Chantilly durait d'un dimanche à l'autre. Pendant cette semaine de vie à outrance, l'héritier présomptif de la couronne, qui se faisait déjà remarquer par la bonne tenue de ses écuries, la correction et l'élégance de ses équipages, donnait des fêtes magnifiques. Il y avait cour plénière dans le petit château. L'autre n'était pas encore relevé de ses ruines. Ce n'était que longues et belles chevauchées sous les allées ombreuses, dans le parc magnifique dessiné par le grand Condé, et concerts sur ces eaux dont parle Bossuet, et qui ne se taisent ni jour, ni nuit. Des barques, décorées avec autant de variété que de goût, disposées en pavillons aériens, en bosquets flottants, ou bien encore étagées en amphithéâtre, portaient des orchestres et des chœurs, exécutant avec un merveilleux ensemble des morceaux choisis par le maëstro Halévy, alors dans toute sa gloire.

Quiconque a suivi en gondole les sérénades que les galants vénitiens promènent la nuit sur le Grand-Canal, sait la merveilleuse sonorité que le voisinage de l'eau communique aux instruments et aux voix. « L'eau porte le son » disent les physiciens. Ils ont raison; mais elle fait plus et mieux que de le porter : elle lui donne je ne sais quoi de plus pénétrant et en même temps de plus doux. L'effet de ces concerts de Chantilly était vraiment indescriptible. Il en est resté comme un écho dans l'oreille de ceux qui les ont entendus.

De petits bals intimes, dont Mme la duchesse d'Orléans faisait les honneurs avec une courtoisie, une bonne grâce et une avenance parfaites, succédaient à ces concerts. On dansait au piano dans un salon décoré par le peintre des fêtes galantes du XVIIIe siècle — le célèbre Watteau. Des illuminations splendides profilaient par des lignes étincelantes tous les contours du château, et un feu d'artifice projetait dans toutes les directions ses fusées multicolores et ses chandelles romaines, tandis que des flammes du Bengale et des lueurs d'apothéose faisaient resplendir la façade blanche des bâtiments, et les massifs verts des bosquets profonds. Cette nuit-là, il n'y avait point de nuit.

* * *

C'étaient là les plaisirs du monde officiel. Ils avaient pour adeptes l'aristocratie ralliée à la branche cadette; la haute bourgeoisie; les princes en voyage, et les étrangers de distinction, qui trouvent que le plaisir n'a pas de cocarde, et qui s'amusent sous tous les pavillons.

Mais les purs du noble faubourg, les intransigeants et les irréconciliables mettaient une certaine ostentation à faire bande à part. Ils s'installaient dans les villas qui bordent la pelouse du côté de la ville, et n'allaient jamais au château. On se campait le mieux possible; on faisait venir de Paris les fleurs rares, les vins fins, les comestibles délicats, en un mot, tout ce qui peut contribuer à l'agrément et à la confortabilité de la vie. Les chevaux avaient été envoyés d'avance avec les voitures. Le matin, on se promenait en forêt, comme, à Paris, on se promène au bois. Le soir, on dansait entre soi, les uns chez les autres, aux sons d'un petit orchestre. — Cette jolie réunion, composée de la fleur des pois de notre plus haute aristocratie, n'était guère nombreuse, elle comptait à peine une douzaine de femmes, mais triées sur le volet, les mieux posées et les plus titrées, et défendues contre toute approche vulgaire par un triple rang de maris, de pères ou de frères. Les salons séculaires du grand faubourg n'étaient pas plus inaccessibles que ces salons improvisés de la pelouse de Chantilly.

* * *

A côté de cette double coterie de la *villa* et du *château*, il y en avait une troisième, que nous appellerions volontiers la coterie de l'*auberge*. Elle se recrutait surtout dans la légion célibataire des *viveurs*, comme on disait en ce temps-là, amoureux du plaisir sous toutes ses formes, qui le cherchaient dans tous les mondes; qui ne se mariaient que de la main gauche, et dont les compagnes ou, pour mieux dire, les compagnonnes, étaient plus célèbres par leur luxe d'un goût douteux que par leur vertu et leur modestie. Ce demi-monde, qui n'avait pas encore trouvé son parrain, mais que déjà préludait au rôle tapageur qu'il a joué depuis dans la société parisienne, dansait aux sons d'une vieille épinette dans des maisons où l'on faisait plus de bruit, en quelques nuits, que pendant tout le reste de l'année.

Le jeu, qui tient toujours une si grande place dans la vie des hommes de plaisir, prenait, à Chantilly, des proportions qui ne sont devenues normales que longtemps après. L'or roulait à flots également abondants sur le gazon vert de l'hippodrome et sur le drap vert du *Lansquenet*, — que n'avaient pas encore détrôné le *Baccarat* tournant, le *Creps* et le *Quinze*.

* * *

La mort du duc d'Orléans, la révolution de Février et le chemin de fer du Nord, — trois causes bien diverses, — ont concouru au même but, et ont eu pour résultat une modification profonde dans l'existence *sportique* de Chantilly.

C'est un autre monde; ce sont d'autres mœurs. Plus de nuits passées dans l'enfer du jeu; plus de festins homériques à l'hôtel du Grand-Cerf; plus de ces défilés pittoresques de véhicules de toute sorte, voiturant, dans la rue de la Poste, des turfistes de toute espèce; plus d'ombres mystérieuses circulant, en longs manteaux de couleur de muraille, devant les grilles discrètes des villas de la pelouse. On part maintenant de Paris après déjeuner, — et l'on y rentre pour dîner, — plus ou moins sagement, — comme s'il s'agissait des courses de la Marche ou de Longchamps, d'Auteuil ou du Vésinet, d'Enghien ou de Maisons-Laffitte. Dix mille bourgeois remplacent cinq cents viveurs.

Mais ce que Chantilly a perdu en animation factice et en faux éclat, il l'a regagné en sérieuse importance. Débarrassé de ses joueurs et de ses soupeurs, il a gardé toujours fidèle, l'élite des sportsmen, et la pléiade brûlante des fervents amateurs qui gravitent autour d'eux, comme les satellites autour d'une étoile de première grandeur. C'est assez pour sa gloire.

* * *

L'origine des courses de Chantilly remonte à 1833, la même année qui vit aussi la fondation du Jockey-club. Comme beaucoup d'autres choses excellentes, celle-ci est due au hasard.

Un Russe de distinction, grand amateur de tous les sports, le prince LOBANOFF, hôte passager de Chantilly, traversant au galop la magnifique pelouse qui s'étend devant les écuries de ce Versailles des Condé, sentit rebondir sous les pieds de son cheval le sol élastique et souple.

Il proposa sur-le-champ une poule aux amis qui l'accompagnaient dans sa promenade matinale.

Ceux-ci n'étaient pas gens à refuser. Ils acceptèrent. La poule fut gagnée par M. de Normandie, un des plus brillants cavaliers que la France possédât à cette époque. Ces gentlemen-riders furent si charmés de leur essai, et tellement satisfaits du terrain sur lequel il avait eu lieu, qu'ils arrêtèrent le jour même les conditions d'une réunion au même lieu pour le printemps suivant.

Les courses de Chantilly étaient fondées.

La piste est une des meilleures que nous connaissions. C'est le turf par excellence : je veux dire un gazon à la fois élastique et résistant, que la pluie ne détrempe point en boue, que le soleil et la sécheresse n'effritent point en poussière. Moins accessible qu'aucun autre hippodrome aux influences de la température, celui-ci permet la course en toutes les saisons. Parfaitement plane sur les trois quarts de son parcours, il s'incline légèrement pour se relever ensuite par une rampe modérée jusqu'à la tribune du juge, mettant ainsi les chevaux dans la nécessité de faire leur effort sur une montée. Sa situation est, du reste, une des plus heureuses que nous connaissions. Le spectateur, placé dans les tribunes, aperçoit devant lui les écuries des Condé, ces écuries monumentales, célèbres dans l'univers entier, noble point de vue pour une fête hippique; en face encore, mais un peu à gauche, une longue ligne de jolies maisons, bordant une immense terrasse : constructions élégantes, à demi cachées sous les verdures, plus voisines du cottage anglais que du chalet suisse, comme si les chevaux de pur sang devaient apporter naturellement avec eux l'influence britannique partout et sous toutes ses formes. A droite, commence le vert rideau de la forêt, dont la ligne s'étend au loin, comme la barrière flottante de l'horizon.

* * *

Les règlements de Chantilly n'ont pas la sévérité quelque peu draconienne de ceux qui régissent les courses de Longchamps, et ils ne frappent point du même ostracisme les belles personnes qui ont le tort — ou le malheur — de se présenter seules à la barrière du pesage. On les laisse entrer moyen-

nant finances. Mais, par un sentiment de convenance et de réserve qu'il faut au moins savoir reconnaître, elles se groupent toutes ensemble du même côté de la tribune centrale — le côté gauche, naturellement — laissant la droite à celles à qui l'on peut donner le bras publiquement. Nous notons ce trait de mœurs en passant, pour ne rien laisser échapper de ce qui constitue le tableau vivant et animé des courses et du monde qui s'en occupe.

*
* *

La plume autorisée de Ned Pearson célébrera dignement les performances de *Zut*, dont les jarrets viennent de rapporter 95,675 francs, à l'écurie du comte de Lagrange *and C°*. Nous ne rapportons que des notes mondaines de nos flâneries dans les tribunes. Elles sont, du moins, très caractéristiques. La séparation des costumes est aujourd'hui tranchée et consommée entre les grandes et les petites dames. Autant celles-ci abusent de la soie brochée à couleurs voyantes, telle qu'on la fabriquait autrefois dans les manufactures italiennes de Lucques, de Florence, de Venise et d'Alexandrie, autant celles-là redeviennent simples, et même sévères, dans leur correction élégante. On va remettre en honneur le fameux proverbe de la Ceinture dorée.

*
* *

Une femme née dans le monde et pour le monde, et à laquelle le monde a donné tous les succès dont il aime à combler ses favorites, mais que l'Art lui dispute aujourd'hui victorieusement, Mme la baronne Legoux, a convié récemment un groupe d'amis et un petit cercle de critiques, de dilettantes et de juges à l'audition de quelques œuvres nouvelles, dans l'oasis capitonné qu'elle habite au parc Monceau, où les fauvettes et les rossignols ont déjà fait leur nid. Mme Legoux, dont on joue la musique partout, à l'église et au théâtre, à Saint-Eustache et au Trocadéro, dans les casinos, l'été, et dans les salons, l'hiver, et applaudie sous le nom de Gilbert des Roches, soit qu'elle mette en musique des stances de Musset et des strophes de Lamartine, ou qu'elle soupire un *Ave Maria*, après Schubert ou Gounod, a bien voulu égrener pour nous quelques perles de son écrin mélodique. On les a recueillies. L'*Invocation*, le *Sommeil des Fées*, la *Sérénade*, sur les paroles de Théophile Gautier, intitulée « l'*Échelle d'Amour* » sont des morceaux d'une facture distinguée, d'une inspiration personnelle et soutenue, où l'on sent passer le soufle et le frémissement de la passion. L'Opéra, les Italiens, le Conservatoire, la Comédie-Française et l'Odéon avaient apporté leur appoint à cette soirée *di primo cartello*, où nous avons entendu tour à tour Mlle Bloch, irrésistible de verve et d'entrain dans le Brindisi de *Lucrère Borgia*, où elle a déployé tous les trésors d'une voix magnifique; Mmes Sabali et Puisais, et MM. Lauwers, Grisez et Pénavaire, pour la partie instrumentale. La partie dramatique et littéraire de cette jolie fête avait été confiée à Mme Emma Fleury, qui porte fièrement aujourd'hui le nom de Jules Franceschi, un de nos plus habiles sculpteurs, et à Mlles Reichemberg et Thénard. On devine que nous avons entendu des choses exquises, relevées encore par le mérite d'une diction incomparable. Musset — le poète le plus vrai, le plus humain, et par conséquent le plus grand de ce siècle — a trouvé deux interprètes émues. Mme Franceschi, dans la jolie pièce intitulée « *Lucie* » a été pathétique jusqu'aux larmes, et Mlle Reichenberg, a mis en relief les moindres détails de cinq ou six morceaux, choisis avec goût, par le charme, la grâce et l'accent qu'elle a su donner à chaque chose. Ajoutons qu'ici le cadre valait le tableau. L'appartement de la baronne est une merveille de somptuosité élégante et de recherche distinguée. Jamais le rôle des verdures et des fleurs ne nous avait paru mieux compris dans le décor d'un intérieur riche. La causerie s'abritait derrière des buissons de roses; des palmiers projetaient dans toutes les directions leurs larges éventails, et les lampes discrètes brillaient doucement entre les feuilles lancéolées des grands lataniers. Beaucoup de femmes très jolies — un choix — une élite — comme il arrive là où la maîtresse de la maison, qui n'a pas à craindre de rivalité, n'a pas non plus besoin de repoussoir. Celle-ci, grande, élégante, avec un port de déesse et un œil olympien, faisait songer à Diane au milieu de ses nymphes.

*
* *

On mène grand bruit par la ville de la fête splendide que doit donner l'Opéra, samedi 7 juin, au profit des inondés de Szegedin. Nos confrères du *Figaro* l'organisent; jamais la charité ne les avait mieux inspirés. *La Revue* racontera ces merveilles.

Louis Énault.

L'ARCHITECTURE AU SALON

(1er Article.)

La première fois que je me rendis au Salon, il me fut impossible de trouver la section d'architecture; je la demandai à plusieurs gardiens qui me regardèrent d'un air surpris, et grâce à l'intervention d'un vieux sergent qui, lui, s'est souvenu (question d'habitude sans doute), et m'a fait faire le tour des galeries extérieures et là, près du magasin des échelles, du matériel et des lampes Jablochkoff, je me suis trouvé, derrière l'horloge éternelle du Palais, dans le sanctuaire des architectes de France.

Plusieurs personnes se dirigeant de ce côté, j'étais heureux de voir que l'exposition d'architecture, quoique reléguée aux profondeurs de l'édifice, allait être visitée, appréciée. Puisque je n'étais pas seul; mais quelle fut ma surprise de voir mes compagnons passer indifférents devant tous les projets de mes confrères et s'arrêter à contempler avec amour, les rouages et les sonneries de la vieille horloge. (M. le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, avait sans doute désigné cette place pour y attirer du monde.)

A quoi attribuer cette indifférence ? Est-ce à la monotonie des œuvres, est-ce à l'insouciance du public ?

Je crois surtout que mes confrères n'attachent pas assez d'importance aux soins à apporter aux œuvres qu'ils exposent, et surtout à la négligence de beaucoup d'architectes de Paris et de province, de ne pas envoyer au Salon, les projets et exécutions des œuvres qu'ils ont conçues pour les besoins modernes.

En effet, si chacun exposait les constructions qui se sont faites depuis plus de dix ans, appropriées aux châteaux, hôtels, villas, etc., nous aurions su attirer le public, désireux de se renseigner.

Je constate ici que les découvertes et souvenirs de Pompeï, les beautés du temple de Pœstum n'ont pas cet attrait.

Je me permettrai aussi une observation, eu égard aux récompenses.

L'architecte qui expose ses œuvres exécutées pour un particulier a-t-il autant de chances de succès que l'architecte ayant mission du Gouvernement ?

Certes non !

Il n'y a pas à lutter contre les relevés de nos monuments historiques, ces derniers absorbent à juste titre l'intérêt du Jury.

C'est ainsi que nous comptons, sur cent, à peine dix projets de création.

La Commission des Beaux-Arts ne pourrait-elle pas accorder un certain nombre de médailles aux créateurs et un autre nombre aux archéologues; alors, je suis convaincu que nous trouverions une Exposition qui encouragerait les artistes et permettrait à chacun, suivant ses goûts, de développer son intelligence soit à la conception d'œuvres modernes, ou aux recherches et relevés archéologiques.

Nous allons maintenant passer en revue la plupart des projets exposés :

Albrizio, n° 5463. *Mairie de la ville de B... (Nord)*, 3 châssis.

Projet étudié, les dégagements un peu sombres ainsi que le rendu de la façade; l'architecture se ressent de l'emploi des matériaux.

Boeswillwald, n° 5468. *Les muraillee de Guérande*, 7 châssis.

Il est regrettable qu'on ne puisse étudier à fond le projet de restauration des murailles de Guérande, une partie des châssis se trouve tellement élevés que l'œil du public ne peut en apprécier tous les charmants détails. La porte Saint-Michel, très bien rendue ainsi que les façades des murailles; projet très étudié. La perspective sépia est d'une distinction dont on doit faire éloges à l'auteur.

N° 5469. *Eglise de Vailly*. Même auteur. 3 châssis. La façade latérale beaucoup moins soignée, très froide d'exécution.

Sauvageot, n° 5546. *Restauration du portail de l'église Saint-Vincent, à Rouen.*

Grand talent, grande habileté, mais .... la vilaine horloge.

Duthoit, n° 5501. *M'Rab de la grande mosquée, à Tlemcem.*

Au nom du Dieu clément et miséricordieux, que Dieu répande ses grâces sur Mahomet et sa famille surtout pour la patience de M. Duthoit qui nous a donné un chef-d'œuvre de dessin à la plume, et des connaissances de l'art oriental.

Selmersheim, n° 5,549. *Église de Bury.* — Un peu mou d'execution, néanmoins bonne perspective.

Werlé, n° 5,556. *Église d'Eve.* — A force de faire simple, votre façade a l'air d'être découpée à jour.

Corroyer, n° 5,484. *Le Cloitre du mont Saint-Michel.* — Ou donc est le temps de vos charmantes aquarelles?

Lalande, n° 5,513. *Le Théâtre des Nouveautés*, à Paris. — Dix dessins très soignés, un peu durs dans les détails intérieurs. Joli plafond.

Dans le *Théâtre des Nouveautés* vous y verrez et y retrouverez la façade de l'hôtel Figaro, les fenêtres du théâtre du Vaudeville et le couronnement du théâtre de la Renaissance. Vous y verrez surtout une grande étude du plan très sérieusement étudié où M. Lalande a su tirer parti d'un terrain bien irrégulier.

Mayeux, n° 5,532. *Église paroissiale de Saint-Mandé.* — La paroisse de Saint-Mandé vous a sans doute restreint dans la dépense. Pour tant faire, j'aimerais mieux supprimer flèche et clocher.

Lejeune, n° 5,520. *Projet du Palais de Justice pour Charleroy.* - Pas gai le projet du palais de justice... mais vous me direz que c'est cherché.

David, n° 5,489. *Château de Trouy-sur-Ourcq.* — Pas assez étudié, lourd de dessin et de rendu.

La décoration intérieure nous donne une petite exposition de paysages et de châteaux. Je ne parlerai pas du paysage de Seine-et-Marne avec ses montagnes arides dominant la mer avec quelques bouleaux çà et là.

Bouwens van der Boyen, n° 5,473. *Hôtel du Crédit lyonnais.* — Que de plans, que de détails, pourquoi, pour rendre la chose complete, ne pas nous avoir donné les plans, coupes, élévations de la charpente vitrée qui a fait courir tout Paris. Je me permets cette observation puisque vous nous donnez bien le plan de la couverture avec ses moindres détails. Très étudié, très dessiné, mais d'une froideur consciencieuse.

Claris, n° 5,481 *Projet d'une villa à Thorisapolis* au Brésil. — Je me repose en étudiant le projet de M. Claris Il a su au moins nous donner une esquisse originale et parfaitement conçue d'une petite villa au Brésil. Bonne chance, M. Claris, votre client aura une charmante habitation.

Deverin, n°s 5,495 et 96. *Tombeau d'Artus Gouffier et tombeau de P. de Montmorency, femme de G. Gouffier.* — J'aurai bien voulu apprécier les relevés des tombeaux de M. Deverin. Je n'ai pu retrouver les finesses du dessin sous l'empâtement d'encre de Chine du lavis, cela tient peut-être à la place qu'occupent les châssis.

La Roque, n° 5,516. *Restauration du clocher de l'église de Vernouillet.* — Rendu a la plume et encre de Chine, bien dessiné, finement interprété.

Bruyerre, n°s 5,475-76. *Trépieds en bronze et vase grec.* — Grand talent de dessin et d'aquarelle, mais c'est bien peu d'architecture.

De Baudot, n° 5,465. *Projet d'école d'application de l'art a l'industrie* (4 châssis). — Pourquoi un projet-esquisse? M. de Baudot aurait dû nous donner l'exemple d'une grande architecture. Nous ne doutons pas qu'il aurait pu nous séduire.

(*A suivre.*) Fransquin Arveuf.

GRAVURES

Portrait de Fouquet.

Fouquet tomba moins par ses concussions que pour avoir offensé le Roi par son faste et sa magnificence.

Il s'entoura d'une cour, construisit le château de Vaux, rendez-vous des Seigneurs et des grandes Dames de toute l'Europe, il y donna des fêtes sans égales, le remplit de chefs-d'œuvre.

Le Nôtre orna les jardins, Le Vau éleva les constructions et Lebrun en fut le décorateur.

On sait de quelles amitiés touchantes fut honoré le surintendant. La Fontaine, Pellisson, Molière, Mmes de Sévigné et de Scudéri ne cachèrent ni leurs vœux ni leurs larmes. Mais la colère de Louis XIV fut inflexible et Fouquet, condamné au bannissement, subit la prison perpétuelle; il mourut en 1681 après 20 années de captivité.

La partie de Dames.

Comme il est juste, ce sont les deux dames qui sont réunies contre leur unique adversaire, et celui-ci n'a pas trop de son attention pour soutenir la lutte. Il a dû, d'ailleurs avoir quelque distraction, à en juger par les mines rieuses des deux jolies Espagnoles qui ont les yeux fixés sur le damier.

Cette gracieuse composition de M. Balaca a le rare mérite de ne pas avoir de prétentions exagérées; elle est toute d'esprit et de finesse; les types espagnols sont jolis sans afféterie, et l'ensemble constitue une aimable scene de mœurs en même temps qu'une excellente peinture.

ÉCHECS

PARTIE N° 46.

Partie Lopez (*a*.

Blancs. M. Bezkrovny.	Noirs. M. C. Morel.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 5 C D	3. P 3 T D
4. F 4 T D	4. C 3 F R
5. Roq.	5. C pr P
6. P 4 D	6. P 4 C D (*b*
7. C pr P (*c*	7. C pr C (*d*
8. P pr C	8. C 4 F D (*e*
9. F 3 C D	9. F 2 C D
10. F 3 R	10. C pr F
11. P T pr C	11. F 2 R
12. C 3 F	12. Roq.
13. D 2 D	13. P 3 D (*f*
14. P pr P	14. F pr P
15. F 4 F (*g*	15. F pr F
16. D pr F	16. P 4 F R
17. T D 1 D (*h*	17. D 2 R
18. T R 1 R	18. D 2 F R
19. T 5 R	19. T D 1 R
20. T D 1 R	20. T pr T
21. D pr T	21. D 3 C R
22. C 5 D	22. F pr C
23. D pr F éch.	23. D 2 F R
24. D 6 F D	24. D 3 F R
25. D pr P F D	25. D pr P C D
26. P 3 T R	26. D 3 F R
27. D 7 D	27. P 3 T R
28. T 6 R	28. D 4 C R
29. T 2 R (*i*	29. D 3 F R (*j*
30. P 4 F R	30. T 1 D
31. D 6 R éch. (*k*	31. D pr D
32. T pr D	32. T 8 D éch.
33. R 2 F	33. T 7 D éch.
34. T 2 R	34. T 4 D (*l*
35. R 3 R	35. R 2 F
36. P 4 F D	36. P pr P
37. P pr P	37. T 3 D
38. T 2 T D	38. T 3 F D
39. R 4 D	39. R 3 R
40. P 5 F D	40. R 2 D
41. R 5 D	41. P 3 C R
42. P 4 C R	42. P pr P
43. P pr P	43. T 3 F R
44. T 4 T D	44. P 4 T R
45. P pr P	45. P pr P
46. R 5 R	46 T 3 R éch.
47. R 5 F R	47. T 3 F D
48. T 4 F D	48. P 4 T D
49. R 5 C R	49. R 3 R
50. R pr P	50. R 4 F R
51. R 4 T	51. P 5 T (*m*

Partie nulle.

NOTES.

a) Jouée le 14 mai au café de la Régence. C'est la troisième partie du match.

b) Le coup juste.

c) Contre un théoricien comme M. Morel, M. de Bezkrovny préfère jouer des coups nouveaux; il craignait ici et non sans motif cette suite d'Anderssen : 7. F 3 C D — P 4 D. — 8. P pr P — C 2 R !

d) Bien apprécié. Si 7. P pr F. — 8. C pr C suivi de T 1 R bien mieux. Et si 7. C 2 R. — 8. D 3 F R gagnant.

e) Nous préférons 8. P 4 D qui donne aux noirs un dégagement supérieur. Mais si 8. P pr F. — 9. D 5 D — F 2 C meil. — 10. D pr F — P 3 F D. — 11. P 4 C D ! (si 11. F 3 R. — 12. C 4 F D gagnant) P pr P en passant et la partie des noirs est un peu inférieure. Ils ne peuvent essayer d'enfermer la dame à cause de T 1 R et si 8. F 4 F D. — 9. F 3 C meil. (A). F 2 C. — 10. F 5 D mieux.

A

9. D 5 D — F 2 C D. — 10. D pr F D — P 3 F D et le coup suivant T 2 T gaguera la dame.

f) Le meilleur était 13. P 3 F R. Les noirs ne l'ont pas joué dans la crainte de : 14. T D 1 D, mais en ce cas la riposte F 3 F D leur donnait une belle position.

g) Excellent; les noirs sont forcés d'échanger sous peine d'avoir un pion isolé.

h) Si 17. T R 1 R — T 1 F D. — 18. T D 1 D — D 3 F R et la tour ne peut entrer à 7 D à cause de D 3 F D.

i) S'il prend le pion, les noirs donnent l'échec perpétuel.

j) M. Morel joue ici avec timidité et ne recherche plus visiblement que la nullité. 29. P 5 F R bloquant la tour suivi de 30. T 3 F R lui donnait un petit avantage.

k) Forcé. Les blancs ne peuvent permettre l'entrée de la dame à 5 D.

l) Si 34. T pr T éch. — 35. R pr T — R 2 F. — 36. R 3 D — R 3 R. — 37. R 4 D — R 3 D. — 38. P 4 C D — P 4 C R. — 9. P 3 C R et les blancs ayant un temps en réserve gagneront aisément.

m) La durée de cette partie a été de quatre heures environ.

Solution du problème n° 43

Aliquando bonus dormitat Homerus.

1. D 6 T D / *ad libitum*; 2. C ou D fait mat.

Solution du problème n° 44,

Même devise.

1. T 8 F / P pr T (A); 2. D 7 F / *ad libitum*; 3. C ou D fait mat.

A

1. — / R 7 F; 2. F pr T éch. / R 6 C; 3. T 8 C mat.

Solutions justes :

Des deux : MM Frau et Léon Guinet, de Lyon. Abrams, Barré, de Madrazzo. Morpurgo.

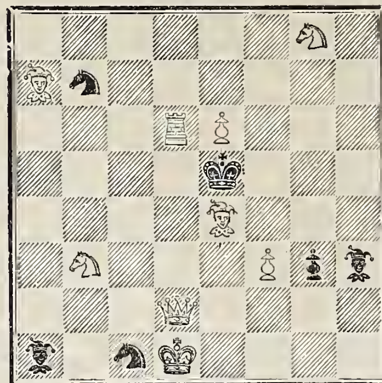
Du n° 43 : Mme Anna Janet.

PROBLÈME N° 47

2e prix du Congrès international de 1878,

Devise : *Vertrauen*.

NOIRS



BLANCS

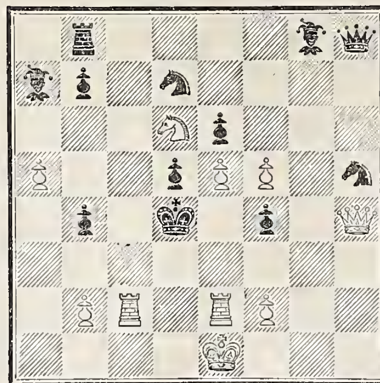
Les blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 48

2e prix du Congrès international de 1878,

Devise : *Vertrauen*.

NOIRS



BLANCS

Les blancs font mat en trois coups.

NOUVELLES

— Une indisposition de M. Camille Morel a amené une suspension momentanée du match déjà commencé entre lui et M. de Bezkrowny.

Angleterre. — Dans le tournoi Lœwenthal engagé au « *City of London* », deux parties ont été jouées, l'une nulle entre MM. Blackburne et Potter, l'autre gagnée par M. Mac Donnell contre M. Mason. La partie qui devait avoir lieu entre MM. Bird et Blackburne a été différée, ce dernier s'étant engagé à jouer en ce moment des parties *sans voir*.

Amérique. — Un match très important est engagé entre M. Delmar et M. Loyd, le célèbre compositeur de problèmes, au premier gagnant cinq parties, les remises ne comptant pas. L'enjeu est de 100 dollars Deux arbitres, MM. Mackensie et C. H. Waterburg, sont désignés à l'effet de surveiller l'observation du règlement et de résoudre les difficultés qui pourraient surgir.

CERCLE DES ÉCHECS DE PARIS.

Voici un *desideratum* déjà bien ancien parmi les joueurs d'échecs parisiens qui est sur le point de devenir un fait accompli Quelques jours à peine se sont écoulés depuis que l'initiative a été prise par un groupe de fervents adeptes de l'échiquier, et déjà plus de quarante adhésions sont acquises. Quand le nombre de soixante signatures aura été atteint, le Cercle sera constitué et l'assemblée générale convoquée. En attendant, un Comité provisoire a été nommé, pour résoudre toutes les questions préliminaires, notamment celle, importante entre toutes, d'un local spacieux, commode et central. Cette dernière question est, croyons-nous, sur le point d'être résolue, et le siège de la Société projetée serait au Palais-Royal, avec une vue charmante sur le jardin. Ce Comité est composé de MM. Legrand, président, L Griveau, secrétaire, Louvet, comte de Tamisier et L. Vié. Chaque membre sera soumis à une cotisation annuelle de 150 francs (non compris l'impôt individuel) et à une entrée de 100 francs. Les personnes qui auront le désir de se faire inscrire devront adresser leur demande à M. L. Griveau, 38, rue de l'Université.

CORRESPONDANCE.

M. H. Frau, à Lyon. — La solution que vous m'envoyez étant elle-même dans sa forme un problème difficile, je vous serai obligé de m'en envoyer la solution, c'est-à-dire l'explication, afin que je puisse aussitôt vous répondre.

M. Peyras. — M. Morel et moi, nous vous remercions de votre lettre.

M. Léon Guinet, à Lyon. — Voici la réponse de la Commission des problèmes à votre communication relative au *cinq coups de Baldur :* — « Les doubles coups signalés sont exacts, mais ces défectuosités n'atteignent pas gravement le problème, car une seule affecte le troisième coup des blancs, tandis que les deux autres se produisent à l'avant-dernier coup. »

Rosenthal.

LES CARTES

LE PIQUET

Voici la réponse au problème de piquet posé dans la précédente causerie.

Étant premier, il y a deux écarts possibles.

Si vous avez une grande avance et la certitude de gagner le coup puisque la carte est à peu près assurée et que vous comptez trois dames bonnes d'autorité, vous porterez vos deux tierces majeures en carreau et en trèfle ainsi que la dame de cœur.

Si, au contraire, vous êtes en retard et avez besoin d'un grand coup, il n'est possible que par la rentrée d'une carte à cœur en-dessus ou en-dessous, le roi ou le huit, qui vous font une quinte. Si avec cela vous trouvez deux ou trois piques intermédiaires, tels que dame, dix ou huit, ou roi, valet et neuf coupant le jeu possible de votre adversaire, le grand coup est à peu près assuré pour vous.

Dans ce cas-là vous porterez donc la quatrième à la dame de cœur, dame de carreau et dame de trèfle, et une septième carte que je laisse à votre choix ou à votre inspiration.

C'est ce que j'appelle la poésie du jeu, tandis que le premier écart n'en est que la prose savante.

Si vous êtes second avec ce jeu-là vous avez encore deux écarts possibles : garder quarante à trèfle, trente-neuf à carreau et la dame de cœur dont vous jetterez la tierce au valet, car en trois cartes vous avez moins de chances de trouver la carte nécessaire pour la quinte et vous craignez d'ailleurs huit piques.

Vous pouvez encore, par grande prudence et pour éviter le capot, garder votre tierce à la dame de cœur dont vous écartez le neuf, et jeter neuf de trefle et huit de carreau.

Vous avez trois dames bonnes d'autorité qui empêchent le quatre-vingt-dix ou le soixante, même avec une seizième à pique, et vous êtes à peu près garanti contre la mauvaise chance d'être capot.

On voit donc combien le raisonnement et la logique jouent un rôle important dans le Piquet, même au point de vue de l'écart.

Si le calcul et le raisonnement doivent intervenir dans la question de l'écart ils jouent un rôle bien plus important et plus sérieux encore dans la manière de jouer la carte.

Ici, tout est mathématique : par exclusion, vous savez que votre adversaire a, comme cartes, tout ce qui n'est pas dans votre jeu, dans votre écart ou dans le sien.

Mais quel est son écart, *that is the question*. Ce doit être votre premier soin de chercher ce qu'il a pu écarter.

Vous en aurez une première indication par ce qu'il annonce ou par ce qu'il refusera de votre jeu annoncé, puis à chaque carte jetée la lumière devra se faire peu à peu dans votre esprit.

Vous ne devez néanmoins procéder qu'avez la plus extrême précaution, une sage lenteur, et marcher pour ainsi dire pas à pas.

Il ne vous est pas défendu, comme au Whist, plus encore à la Bouillotte, d'hésiter, de tâtonner, de sonder le terrain...

Incedo per ignes.

Toute feinte est permise. Si vous n'êtes pas gardé dans une couleur, jetez-en de préférence sur l'attaque de votre adversaire; la carte la plus basse, si vous êtes gardé, la carte la plus haute, pour égarer et dépister ses recherches.

Parfois, il est bon de ne pas annoncer son jeu ou tout son jeu, de savoir perdre, par exemple, trois points d'une tierce à la dame si ce sacrifice peut vous faire gagner la carte; jetez toujours les cartes connues de votre jeu sur les cartes franches de votre adversaire.

Nous ne saurions entrer dans tous les détails des ruses permises et des feintes légitimes qui sont dans votre droit et, mieux encore, dans votre devoir de bon joueur, mais l'habitude et le raisonnement vous les feront bien vite connaître.

Ne risquez pas la perte de la carte pour faire la dernière, mais, à part cela, ne négligez pas ce point en plus qui pourra vous être utile à la fin de la partie, soit pour arriver bon premier à marquer, soit pour sortir du rubicon si vous jouez cette partie amusante.

Nous ne pouvons assez le répéter, consultez toujours votre marque et celle de votre adversaire, voyez d'où peut vous venir le plus grand danger et parez-y immédiatement.

Le Piquet est une escrime savante, où les maîtres d'armes savent triompher du hasard par la réflexion, la logique et ce jeu bien joué, s'il ne forme pas l'esprit et le cœur, aiguise du moins l'intelligence et donne une grande rectitude au jugement.

Old Trick.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME 28.

Votre adversaire de droite joue, selon toute probabilité, une carte singleton. Il doit avoir une longue couleur à trèfle et un certain nombre d'atouts. Une chose certaine, c'est que le roi de cœur n'est pas dans sa main ; il se fera donc certainement et la seule question à résoudre est celle-ci : faut-il garder l'as de cœur pour carte de rentrée ou faut-il prendre de suite pour contrecarrer, autant que possible, le plan de vos adversaires?

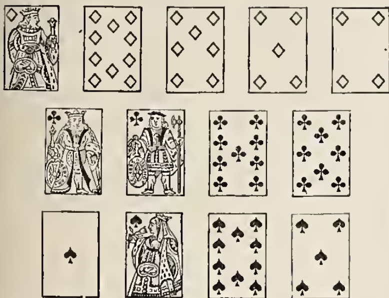
Comme vous avez la coupe immédiate à trèfle, vous pourriez avoir la pensée d'utiliser le deux d'atout de cette manière. Mais ce calcul serait fautif. Étant donnés, une longue couleur et un certain nombre d'atouts dans la main de votre adversaire de droite, le fait, par lui, d'avoir joué un singleton et de n'avoir pas essayé d'affranchir cette longue couleur, indique suffisamment qu'elle est faible.

Les fortes cartes sont réparties entre votre adversaire de gauche et votre partner. Il est donc utile de manœuvrer de telle sorte que l'attaque à trèfle parte de votre droite. Pour cela, il faut prendre de suite avec l'as de cœur, jouer le deux d'atout, reprendre ensuite avec l'as d'atout et jouer le roi de pique en quatrième lieu. La sixième levée sera probablement faite au moyen de la coupe à cœur, par votre adversaire de droite, qui sera, de cette manière, obligé d'entamer la couleur trèfle.

Principe. — Sur une carte supposée singleton, lorsque vous avez la longue couleur et peu d'atouts, prenez tout d'abord avec l'as, de peur de le voir coupé au second tour.

PROBLÈME N° 29.

Carreau retourne.



Premier à jouer. Comment débuterez-vous ?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 28.

Vous avez un double objectif : faire 22 points par les reprises ou égaliser la carte en forçant votre adversaire à faire six levées, si la première combinaison vous échappe.

Onze des cartes de votre adversaire sont connues. Si le neuf de carreau tombe sur votre as, son jeu tout entier est découvert. Lui, de son côté, joue contre quatre inconnues, puisque vous avez annoncé six carreaux et trois as.

Ceci posé, nous jouons : as de carreau, un, Roi de carreau, deux. Roi de trèfle, trois. Si l'as est à l'écart, dix de pique, quatre. L'adversaire prend et joue cœur. As de cœur, cinq. Quatre carreaux, six, sept, huit, neuf. Si l'adversaire a jeté un pique, as de pique, dix. Neuf de pique, onze. Sept de cœur, douze et dix de cartes vingt-deux S'il a gardé ses deux piques, neuf de pique, dix. Vous jetez cœur sur la onzième levée et vous faites, avec l'as de pique, onze, la dernière douze et dix vingt-deux.

Dans la seconde hypothèse, si le roi de trèfle est pris, les vingt-deux points ne sont plus possibles. Il ne vous reste plus, pour sauver les dix points, qu'à faire la carte égale. As, roi de carreau, un, deux. Roi de trèfle, trois. Vous prenez ensuite as de cœur, quatre. As de pique, cinq. Valet, dix de carreau, six, sept. Sept de cœur, huit. En tout six levées avec le minimum des reprises, c'est-à-dire une seule.

Pour montrer la richesse, la variété et les ressources du jeu de piquet, retournons le problème en conservant d'abord les cartes du premier jeu.

PROBLÈME DE PIQUET.

Avec





Votre adversaire joue : as de carreau, un. Roi de carreau, deux. Dix de pique, trois. Comment pouvez-vous l'amener à faire ou à vous laisser faire sept levées? Le coup est-il forcé?

ROBERT D'ANTULLY.

Gravure extraite de « L'AMÉRIQUE DU NORD PITTORESQUE ». — A. QUANTIN, éditeur.

CHARADE-ÉNIGME.

Avec un sou vous verrez ma figure,
Au Panthéon, vous pouvez m'admirer.
Si d'un bassin je forme la structure,
La pleine lune aussi peut me montrer
Quand sur sa face on ne voit échancrure.

Près de mes bords, au lieu de murmurer
Si vous voulez courir quelqu'aventure
De cet estrif, on vous pourra tirer,
Avec un sou.

Très ignoré du siècle d'Épicure
Villon en France a voulu m'honorer,
En me plaçant dans la littérature.
Mais pour ces vers, sans rien exagérer,
Vous me ferez une juste mesure,
Avec un sou.

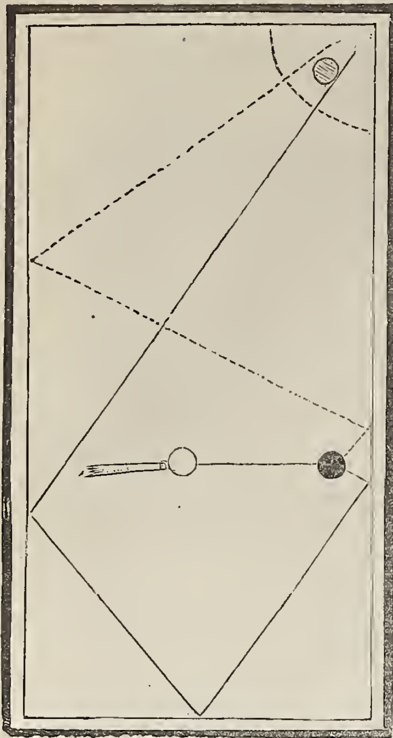
Mot du métagramme du n° 24.
Violette et *Voilette*.

Mot de l'énigme du n° 26.
Rhinocéros.

R. D'A.

LE BILLARD

Solution du coup inséré dans le N° 28.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 126.

HBD FDLXBMN G PGDLRS NM HBD FDLKBMN G MRPM.

N° 127.

CRIE. — VIE. — SORT. — MORT.

Retrouver sur ces quatre rimes un joli quatrain probablement connu de la plupart de nos lecteurs.

N° 128.

Former un substantif français de douze lettres dans lequel n'entrent que les voyelles A. E. I et les consonnes C. P. R. S. T.

N° 129.

ACROSTICHES.

(De saison).

? P ?
C ? UR ? E
? Y ?
? T ?
S ? LE ? E
? O ?

N° 130. — MOTS CARRÉS.

A reconstituer.

A A A A A
A T O T A
R A B O T
I L O T E
S A T A N

Solutions du 24 mai 1879.

N° 121.

Le devoir avant tout et le plaisir après.

N° 122.

L'espérance est une divinité dont le temple et l'autel sont dans nos cœurs.

N° 123.

Plus on est élevé, plus la chute est à craindre.

N° 124.

Lisez avec le cœur cette plainte touchante
Qu'en humble ambassadeur je mets à vos genoux.
Toute chose ici-bas, Madame, suit sa pente :
L'aiguille tourne au pôle et le malheur à vous.

ALEXANDRE DUMAS, père.

N° 125.

B L O I S
L A R M E
O R I O N
I M O L A
S É N A T

Solutions justes : MM. Roger et Jacob.

EDME SIMONOT.

*** La première exposition de la Société internationale de l'*Art* s'est ouverte mardi 27 mai, à dix heures, dans les nouveaux locaux de la librairie de l'*Art*, 33, avenue de l'Opéra.

Cette exposition comprend des aquarelles, pastels. dessins, sculptures.

Le but de l'institution nouvelle est facile à saisir. Depuis longtemps l'*Art*. partisan de l'initiative privée, sans dissuader les artistes de participer aux expositions officielles, les engage vivement à se grouper, afin d'organiser des expositions particulières restreintes, mais choisies. Cette idée a reçu des artistes un accueil sympathique ; mais quand il s'est agi de la réaliser, on s'est heurté à diverses difficultés, parmi lesquelles il suffit de citer la difficulté financière. Organiser une exposition. c'est courir une chance et s'exposer à des frais.

Les propriétaires de l'*Art*, voulant aider à l'application des théories préconisées dans cette revue, qui ont déjà fondé le *prix de Florence*, ont profité de l'installation de la librairie de l'*Art* dans ses nouveaux locaux, pour lever le principal obstacle qui s'opposât à l'organisation d'expositions privées. Ils mettent ces locaux à la disposition des artistes, sans leur imposer aucune cotisation pour prix de leur adhésion à la Société internationale de l'*Art*, sans limiter le nombre des adhérents, sans exclure les artistes étrangers, estimant que si les artistes étrangers ons intérêt à se faire connaître en France, la France a intérêt à se tenir au courant du mouvement artistique qui se produit au delà de ses frontières.

L'adhésion à la Société internationale de l'*Art* n'implique qu'une seule condition : accepter à l'avance les décisions d'un jury anonyme auquel seront soumises les œuvres présentées à l'exposition, jury aussi impitoyable qu'anonyme, son anonymat mettant ses sévérités à l'aise, sa rigueur systématique n'ayant d'autre but que de servir les intérêts des artistes en garantissant au public des expositions où les chefs-d'œuvre seront peut-être aussi rares que partout ailleurs, mais où du du moins les œuvres de valeur ne seront point noyées dans la platitude et la médiocrité. C'est dans ces conditions que s'ouvre la première exposition trimestrielle de la Société internationale de l'*Art*.

Après les aquarelles, pastels et dessins. viendront des expositions ayant pour objet : l'architecture, la peinture, la gravure, la lithographie et les arts décoratifs. La sculpture est associée à chacune des séries d'exposition.

Pour sa première exposition, la Société internationale de l'*Art* a obtenu l'autorisation d'organiser une tombola. En payant le prix d'entrée, tout visiteur recevra un ticket numéroté, qui participera au tirage de la tombola. Ce tirage aura lieu le lendemain de la clôture de l'exposition.

COURRIER DES THÉATRES

Le tour des théâtres en dix minutes.

Dans nos théâtres, en ce joli mois de mai, la mode est au vieux neuf. Ce ne sont que reprises, ce ne sont que vieilleries. De ci, de là on cherche à refaire une virginité aux pièces les moins aptes à la fleur d'oranger, et le bon public d'accourir, ce bon public pour qui le théâtre a toujours de l'attrait, cet attrait consistât-il seulement en l'art d'accommoder les restes. Il faut dire que le temps est de moitié dans le jeu des directeurs. Que voulez-vous qu'on fasse aux Champs-Élysées ? — Y attraper une fluxion de poitrine; et payer pour cela ! ce serait un comble. C'est alors que les charmes de *la Dame de Montsoreau* augmentent à vue d'œil. Ils s'exhibent chaque soir à la Porte-Saint-Martin, en plein boulevard, avec les boniments endiablés de Chicot, les aventures galantes du beau Bussy et les dîners pantagruéliques de Gorenflot, tous les avantages ! Que si le goût des voyages vous envahit, vous avez celui de M. Perrichon, qui excuse suffisamment celui de l'Odéon. Bref, la pluie aidant, mai double gaillardement le cap de la trentaine. Que de femmes n'en pourraient dire autant !

Pour nous, malheureux chroniqueur, pas la moindre glanc, pas la plus petite nouveauté à vous signaler, si ce n'est *le Panache* au Palais-Royal, ce *Panache* qu'il faut assimiler au galon, puisqu'on n'en saurait trop prendre, si j'en crois le succès qui l'accueille. Mais c'est encore là une reprise... au fil blanc. A quand un vaudeville inédit ?

De quelque côté que je me tourne je ne vois pas venir grand'chose. Cependant, — pourquoi le dissimulerai-je, — mon envie de causer est violente. Pardonnez à un bavard, lecteur bénévole, et consentez à le suivre dans le tour du monde des théâtres qu'il va faire en dix minutes. Vous le rendrez heureux — et vous n'avez pas beaucoup souffert, et il l'espère du moins.

Commençons par la Comédie-Française que sa grandeur va prochainement attacher au rivage... de la Tamise, l'ingrate ! Entre nous, le ministère est en pâte tendre qui autorise cette fugue inédite. C'est une façon *sui generis* de comprendre les subventions. Un plafond a besoin d'être refait; rien de plus simple : dans le monde où vous et moi nous nous agitons, on convoque le plafonneur — qui se trouve être ici un grand artiste — on déménage la pièce à réparer, on passe les meubles dans la chambre à côté, et on continue à vivre; il n'y a qu'un déplacement de plus. A la Comédie-Française c'est autre chose : l'odeur du plâtre est tellement désagréable à messieurs et mesdames du sociétariat, qu'il faut absolument mettre la Manche entre la rue Richelieu et leurs nerfs olfactifs. Pendant ce temps nous payerons la subvention utiles contribuables, mais l'Odéon restera fermé, et les représentations des comédiens ordinaires de la République auront lieu à Londres au lieu de se donner quotidiennement sur la scène du deuxième Théâtre-Français, d'ailleurs libre et inoccupée.

D'honneur, ces comédiens ordinaires sont d'extraordinaires comédiens ! Et tout cela, dit-on tout bas, à propos d'une canne qu'en un jour de visite aux coulisses S. A. le prince de Galles a donnée à M. Febvre. On a la canne diantrement reconnaissante chez Molière ! Heureusement on m'affirme que messieurs de la Comédie accomplissent ce voyage avec esprit de retour... sur eux-mêmes. Voilà de quoi nous consoler : les artistes du Théâtre-Français se rappelleront désormais que Paris, qui, autrefois valait bien une messe, vaut bien aujourd'hui une canne. Quoi qu'il en soit, accompagnons-les de nos vœux ; ils portent en sômme dans leurs malles l'orgueil de la France, Napoléon I[er] *dixit*.

Mais laissons-là le voyage en Albion et continuons la pérégrination annoncée. Nous voici à l'Odéon, uniquement pour en constater la prochaine fermeture et aussi la vacance directoriale. Qui présidera aux destinées du second Théâtre-Français ? Quand on dit Scholl, l'écho, parfois infidèle, répète Larochelle, à moins qu'il ne répète Delpit. La question de l'Opéra a fait des petits. Même *steeple-chase*; l'enjeu seul a changé. Jusqu'à présent Scholl est le Vaucorbeil de la situation. Qu'il soit aussi le Vaucorbeil de la solution. *Amen.*

Ce n'est pas le Gymnase qui connaît ces changements de maîtres. M. Montigny y est une variante au bon Dieu. Il a eu un commencement; il n'aura pas de fin. Le fidèle Derval imite son chef de file. Celui qui s'en plaindrait est encore à naître. Là, où l'on ne fait pas de bruit, l'on fait plus de besogne, témoin *Bébé*, témoin *Nounou* qui va céder la place à la *Comtesse Romani*; les larmes après le rire, l'hygiène du théâtre. Worms et M[me] Pasca ne seront plus là, Guitry et M[lle] Tessandier les remplaceront. Place aux jeunes ! Dans la bouche de M. Derval, l'exclamation est piquante; cela est adroit aussi.

Le Vaudeville va fermer ses portes, c'est le seul moyen de rappeler ses titres à son ancienne appellation de Sahara des théâtres parisiens. Aujourd'hui, le Vaudeville est en pleine effervescence. Il a joli pignon sur rue et mène grand tapage avec ses *Tapageurs*. Autrefois, il avait la Bourse sans avoir la vie, maintenant, il a les deux : la chaussée d'Antin lui a fait ces loisirs. Ses trois directeurs ne s'appellent plus que Tityre.

Le Palais-Royal, lui, restera ouvert. Comme la vieille garde, il ne se rend pas. Quand *le Panache* ne se vendra plus, on épuisera *la Cagnotte* qui produit toujours de gros bénéfices.

Les Variétés vont dire leur dernier mot. Cette scène étant actuellement à la mode, il est de bon goût que les représentations de *la Vie parisienne* cessent, quand la vie parisienne prend fin, précisément après le grand prix de Paris. On n'est pas plus conséquent.

L'Athénée ne dit mot. Depuis qu'il fait concurrence à son gros voisin, l'Opéra, sa superbe n'a pas de limites. Fermera-t-il, ne fermera-t-il pas. C'est le secret des Dieux. Attendons que le vaticineur Montrouge se soit prononcé.

Quant au troisième Théâtre-Français, il ne connaît pas les intermittences, et les fournitures de M. de Calonne sont aussi abondantes que fixes dans leur échéance.

Au théâtre des Arts, *le Petit Ludovic* est devenu grand. C'est bon signe.

Sur le théâtre Marigny, je ne me prononcerai point: il tient *la Queue de la Poêle*. Rien d'étonnant à ce qu'il soit embarrassé.

Nous arrivons aux grandes scènes de drames. La Porte-Saint-Martin remplacera bientôt *la Dame de Montsoreau* par *les Mystères de Paris*, l'épopée populaire d'Eugène Sue. Bonne pièce d'été que les chaleurs (?) n'intimideront pas.

Le Châtelet s'aperçoit qu'il a fait fausse route en exhumant cette ineptie en cinq actes et dix tableaux qui a nom *Les Fils aînés de la République*. Il songe, dans un avenir assez rapproché, aux *Pilules du*

Diable. Hum ! Va-t-il falloir les dorer pour les faire passer !

L'Ambigu clôturera avec l'*Assommoir. Lugete veneres*, Mes-Bottes et Bibi-la-Grillade vont cesser d'embellir vos soirées. La saine littérature de M. Zola ne hantera plus vos rêves. Qu'allez-vous devenir ? Au fait, vous aurez pour charmer vos loisirs, une soixante-dix-septième lettre du maître à la jeunesse. Ce sera une fiche de consolation, et quelle fiche !

Aux derniers, les bons : Le théâtre des Nations va donner la *Notre-Dame-de-Paris*, le drame de Paul Foucher, complètement remanié par M. Paul Meurice. A la bonne heure, voilà une tentative artistique et qui réussira. Je ne m'imagine pas un mauvais drame tiré d'un pareil chef-d'œuvre. Toutes les attractions seront là. C'est l'événement de l'été 1879.

ÉMILE BLAVET.

P.-S. — En me relisant, je m'aperçois que j'ai oublié les Bouffes-du-Nord. Vite un gros *mea culpa.* Il ne fait pas bon avoir les Bouffes-du-Nord sur la conscience.

E. B.

L'HOTEL DROUOT

Les ventes artistiques se font de plus en plus rares ; cependant l'hôtel Drouot est loin d'avoir fermé ses portes, et la campagne, tout en approchant de sa fin, peut encore compter sur un certain nombre de brillantes vacations.

Ce qui se vend peut-être le mieux en ce moment, ce sont les livres et les manuscrits anciens. Les grandes bibliothèques, dont la dispersion a eu lieu récemment, ont été disputés à des prix très élevés par les bibliophiles du monde entier.

Au moment même où nous écrivons, s'achève la vente de la bibliothèque, depuis bien longtemps célèbre, de feu M. Ambroise-Firmin Didot, l'un des membres de cette illustre famille des Didot, qui est une des gloires de la librairie française. De la première à la dernière séance, il n'est peut-être pas de jour qui n'ait produit une centaine de mille francs — nous saurons le chiffre exact plus tard — mais aussi quelle collection de livres rares et précieux ; quelle réunion d'ouvrages uniques, introuvables et qu'on ne rencontre que là !

Il n'y a pas un mois, la bibliothèque bien plus modeste de M. Reiset, qui ne contenait que des œuvres sur les beaux-arts est allée jusqu'à 60,000 francs. Plus récemment, celle de M. U. Sylvestre de Sacy, de l'Académie française, a atteint un chiffre total de 113,000 francs ; et on dit qu'il ne s'agissait que d'une première partie. La seconde partie de cette bibliothèque sera probablement vendue en automne.

On voit, par plusieurs des chiffres de cette vente, qu'il est bon, quelquefois, de conserver précieusement les livres de ses grands parents ; et, avant de les livrer soit à l'épicier, soit à une de ces sociétés qui ont entrepris, dit-on, de purger le monde de certaines œuvres profanes, d'en consulter la date. Si la date remonte déjà à quelque temps, s'il leur manque certains feuillets, si la marge est plus ou moins rognée, s'ils portent des armoiries ou autres traces de leur passage dans des bibliothèques plus ou moins cotées, gardez-les, ou ne vous en défaites que par la voie des commissaires-priseurs. C'est encore un bon placement.

Comme vente d'objets d'art et de curiosités une des intéressantes parmi les dernières opérées a été celle de la collection de M. Pourtalès-Georgier, un de nos grands amateurs. Elle offrait surtout une rare réunion de vitraux anciens qui ont été très recherchés.

Il y a eu aussi quelques bonnes ventes de tableaux anciens ou modernes qui ont obtenu plus ou moins de succès. Celle qui a été faite par les artistes au profit de la veuve du peintre Thirion a très bien réussi. Elle a donné tout près de 50,000 francs.

On prépare, pour la semaine prochaine une vente, du même genre en faveur de la famille du peintre Mouchot devenu presque subitement aveugle, le plus déplorable malheur qui puisse frapper un artiste ! Tous ses confrères et parmi eux, les plus illustres, se sont empressés d'apporter, qui un tableau, qui un dessin, qui une aquarelle, une eau-forte, un marbre ou une terre cuite. On le sait, la générosité dans le monde des arts est inépuisable : mais les misères y sont si grandes ! Nous reparlerons de cette vente. Bornons-nous à dire que l'exposition des œuvres ainsi données a lieu en ce moment au cercle de la rue Saint-Arnaud, et que la vente se fera les 6 et 7 juin, à l'hôtel Drouot, salle 8.

Dans cette même salle 8, sera exposée lundi et mardi une remarquable collection de tableaux anciens des écoles espagnole, hollandaise, flamande, italienne et française venant de l'étranger, dont l'importance est tout à fait exceptionnelle : on cite entre autres morceaux de choix, *la Madeleine*, de Murillo, qui vient de la famille royale d'Espagne ; *la Fête du nouveau-né*, par J. Steen, superbe et amusant tableau daté de 1661 ; un magnifique panneau, *Sainte Famille*, attribué à Hans Memling, venant de la collection Barker ; puis des œuvres de Botticelli, *Vierge, enfant Jésus et saint Jean*, d'un très grand mérite ; de Van der Capelle, Everdingen, Van Goyen, Iraus Aals, Van der Heyden, I. Ruisdaël, David Teniers, Coualette, Guardi Coypel, Pater, etc., etc. Ces maîtres, comme on le voit, appartiennent à toutes les écoles.

Vente le 4 juin par le ministère de Mᵉ Charles Pillet et de Mᵉ Féral.

Mentionnons aussi pour le même jour et les jours suivants la vente des diamants, saphirs, émeraudes, rubis, colliers de perles, bracelets, broches, parures, bagues, plaques d'ordres et bijoux variés dépendant de la succession de S. M. la reine Christine. Exposition lundi et mardi ; il y aura du monde.

Quand ces deux ou trois ventes seront terminées, il est plus que probable qu'il faudra, aux amateurs, attendre jusqu'en octobre ou novembre pour retrouver quelque ensemble d'objets d'art et de tableaux qui mérite véritablement de les intéresser.

Pierre D.

LE SALON DE 1879

SCULPTURE

(3ᵉ Article)

L'exposition de la sculpture est-elle, cette année, inférieure à la précédente, comme le prétendent certains esprits chagrins ? Par son empressement à se porter dans le jardin aussi bien que dans les galeries de la peinture, le public se charge de répondre suffisamment à cette question.

Chaque jour, on le voit se masser par groupes attentifs autour d'un certain nombre de statues et de bustes signalés à son choix par des qualités particulières. Cette persistance témoigne hautement de l'intérêt qu'excitent les œuvres de nos artistes statuaires et de la vitalité de notre jeune école française.

Au nombre des morceaux les plus regardés, nous devons citer le *Génie gardant le secret de la tombe*, de M. de Saint-Marceaux et le *Dante Alighieri*, de M. Aubé, outre le mérite de la composition et de l'exécution qui n'est pas ordinaire, on trouve, dans ces deux figures, un mérite plus rare, plus élevé, plus délicat à reconnaître et qu'il est bon de constater.

Sans sortir des conditions d'un art savant, riche de toutes les ressources du métier, elles se tiennent dans un rapport tout particulier d'individualité typique et de convenance idéale, qui leur donne un accent d'originalité, une saveur de poésie native d'un charme pénétrant. On pourrait dire de ces figures, affranchies de ces banalités de l'art conventionnel, qu'elles se produisent en vertu d'une espèce d'autonomie du caractère.

Ainsi le Dante de M. Aubé, répond parfaitement à l'idée qu'on se fait du poète austère, rigide, passionné, qu'une fantaisie de justicier mystique, promène dans les cercles de l'enfer.

De même le *Génie funèbre* de M. de Saint-Marceaux, ce gardien étrange, au corps souple, élégant, fortement mouvementé, dont la tête, couronnée de cypres, sort des plis d'un suaire pour nous montrer la face énigmatique, fanatiquement mordante de l'un de ces esclaves dévoués à la mort, qui appartiennent aux races de l'Orient, paraît admirablement trouvé pour remplir la mission de confiance posthume qu'il a acceptée.

Au point de vue décoratif, le *Génie funèbre* de M. de Saint-Marceaux semble procéder, en même temps, de certaines œuvres ronflantes de l'école dégénérée de Michel-Ange et des sculpteurs français du XVIIIᵉ siècle. Elle touche au maniérisme, mais elle en relève la spirituelle fantaisie par une exécution très fine et une étude scrupuleuse des formes jeunes et flexibles.

Le Dante, de son côté, montre une tête anguleuse, superbement coiffée du légendaire bonnet à oreilles pendantes, qui se tourne, par un mouvement d'amère curiosité, vers la tête du damné dont la plainte l'arrête. La maigreur lui va bien et il s'enveloppe dans les larges plis de sa dalmatique, avec une prestance vraiment sculpturale.

Dans la conception du groupe en marbre intitulé : *Oreste se réfugie à l'autel de Pallas*, M. Hugoulin s'est-il préoccupé de l'autonomie du caractère ? Ce n'est guère présumable. A voir ce jeune homme jeté dans une attitude désespérée mais bienséante aux pieds de la statue de Minerve, il semble qu'on soit en présence d'une excellente étude faite d'après un modèle intelligent, douée de toutes les perfections académiques, très louable aux yeux d'un professeur, mais qui, en réalité, n'appartient, par aucun trait de race ou de nature, à la farouche famille des Atrides ou au type Grec, soit de l'époque primitive, soit du temps de Phidias. La statuette de Pallas elle-même, malgré sa bonne volonté à se modeler sur le type archaïque, donné par l'art étrusque, n'a pu en conserver la naïve et délicate raideur.

Les Adieux d'Alceste, groupe composé par M. Allar avec des intentions tragiques excellentes, n'a pas, non plus, ce cachet d'origine qui qualifie une œuvre d'art et la marque d'un titre formel, de même que la marque de fabrique donne à un produit industriel une valeur de garantie spéciale par rapport aux produits de fabrication courante. Alceste n'est ni grecque ni romaine, c'est une bonne mère qui connaît ses auteurs, et joue la tragédie en famille. Beaucoup de talent dépensé sans but bien déterminé.

M. Gautherin se montre plus sincère et mieux inspiré avec *Clotilde de Surville*. Simplement drapée dans un costume collant dont la coupe gothique, à peine indiquée, suffit pour préciser l'époque, la jeune mère poète regarde son enfant dormir dans ses bras avec une grâce ingénue et touchante, par les traits comme par le costume, c'est bien la femme de race distinguée d'une de ces petites cours du midi de la France, au XIVᵉ siècle, qui se sont signalées par le raffinement des mœurs. Néanmoins le travail de savante simplification qu'a employé M. Gautherin pour la dégager des attaches trop étroites des temps et des lieux, lui a permis d'en faire une personnification vraiment poétique de la maternité. L'année dernière nous avions admiré le modèle en plâtre de cette statue ; le succès qui l'avait accueillie se retrouve plus vif encore pour la réalisation en marbre.

— Comme il est bon et profitable en art, de voir les choses simplement dans leur caractère propre. Regardez cette statue de jeune garçon vêtu comme les enfants de bonne maison qui joue tous les jours, sous nos yeux, au jardin des Tuileries ou aux Champs-Élysées ; l'attitude est franche et naturelle ; le costume moderne, résolument accepté, n'a rien de choquant et se prête à un développement de lignes d'une élégance vraiment artistique.

C'est le petit-fils du peintre Robert-Fleury interprété par le ciseau sincère et savant de M. Chapu. C'est tout dire. Joli marbre digne du maître statuaire et bien fait pour réjouir l'œil du peintre et du grand-père.

— Le groupe que M. G. Doré intitule *l'Effroi* se profile dans des lignes qui paraissent excessives à bien des visiteurs. Elle étonne, à première vue, cette négresse au torse allongé, étroitement serrée dans son pagne, qui, par un mouvement de suprême terreur, s'efforce de soustraire son enfant à la morsure d'un trigonocéphale dressé à ses pieds.

Pour comprendre cette figure, il convient de se mettre au point de vue de l'artiste. C'est une figure décorative avant tout ; elle veut exprimer l'idée de l'effroi dans toute sa puissance terrifiante ; et dans ce but elle se dresse comme un point d'exclamation formidable. La rigidité de la ligne droite s'applique et se justifie pleinement dans ce cas ; elle étonne et elle frappe d'autant plus qu'elle est imprévue ; l'effet dramatique est complet et tout à fait sculptural. M. G. Doré s'affirme chaque jour de mieux en mieux comme sculpteur intelligent, qui connaît à fond les ressources décoratives de l'art plastique. Dans ce groupe, nous ne trouvons à reprendre que l'enfant qui paraît bien musculeux pour son âge et le vide fâcheux ménagé entre les jambes de la mère, vide facile à dissimuler au moyen des anneaux du serpent.

M. Coutan, qui revient de Rome, s'inquiète aussi justement, à l'exemple des maîtres qu'il a étudiés, de l'agencement et de la pondération des différentes parties d'un groupe en vue d'un effet à produire. Son *Saint Christophe*, très bien conçu, dans le but de nous montrer un géant fléchissant sous le poids de l'enfant divin, le maître du monde, se modèle par plans larges solidement établis dans leur construction. Le mouvement très juste frappe de prime-abord ; cet enfant, posé comme un oiseau sur l'épaule du géant et qui l'écrase, étonne et ravit ; le contraste est saisissant. Les traits rustiques de saint Christophe expriment au mieux la foi naïve qui le pénètre et qui le trouble. Bon morceau de facture et de conception qui fait honneur au jeune artiste.

M. Ydrac, autre prix de Rome, avait l'année dernière, à l'Exposition de l'École des beaux-arts, un modèle en plâtre représentant un jeune homme aux formes souples qui rampe curieusement sur le sol pour agacer deux couleuvres qui s'enroulent autour de sa baguette. C'est ainsi que *Mercure invente le caducée*, dit M. Coutan. L'idée est ingénieuse, et nous comprenons qu'il ait voulu la traduire par le marbre. C'est ce marbre que nous voyons à l'Exposition et qui nous permet de suivre avec intérêt le développement étudié d'un mouvement complexe qui semble emprunter au sujet une allure serpentine. Joli début au Salon pour un élève de Rome qui promet un statuaire de talent.

M. Hugues est encore un prix de Rome, mais d'une époque plus récente. Le groupe en plâtre qu'il a composé représente les *ombres de Francesca de Rimini* et de *Paolo Malatesta*. Le sujet était tentant, mais difficile à traduire sous une forme plastique et décorative. On voit que M. Hugues a le sentiment du pathétique et vise à l'expression ; il pourra y atteindre quand il possédera mieux la science de l'arrangement et de la composition. Ses deux figures, prises isolément, offrent des parties convenablement traitées où se révèle la main d'un praticien habile ; mais, considérées dans leur ensemble, elles s'ajustent maladroitement et ne constituent pas ce tout harmonique sans lequel un groupe est nécessairement incomplet. Il ne suffit pas de juxtaposer deux personnages pour qu'ils se tiennent et forment accord.

En sculpture, l'œil est aussi exigeant que l'oreille en musique. Il existe une harmonie des lignes qui s'impose tout autant que celle des tons.

M. Le Duc semble aussi ignorer ces principes ou en tenir peu de compte. Son groupe en bronze, *Centaure et Bacchante*, qui se signale par des qualités d'entrain, de mouvement et d'esprit, manque essentiellement de style, par ce seul fait que les figures s'associent, à la façon des écuyers de cirque, en vue d'une course folle faite pour étonner les spectateurs, sans s'inquiéter de l'effet plastique. Mais un groupe en bronze, si mouvementé qu'il soit, reste nécessairement immobile. Il ne peut, comme les écuyers, bénéficier des surprises résultant des changements de pose et de place. Il faut donc, pour que l'œil et l'esprit y prennent plaisir, que le bronze ou le marbre s'arrangent de façon à les satisfaire par un accord de lignes judicieusement déduites qui ne laissent rien d'incomplet dans l'impression.

Nous préférons, du même auteur, la *Piété filiale*, jolie figure décorative, d'un sentiment délicat, qui gagnerait beaucoup aussi à se relier plus intimement avec le monument funèbre qui lui sert de fond et motive son action.

G. D'OLBY.



LA PARTIE DE DAMES, tableau de M. BALACA.

(Illustration.)



LE CHRIST MORT. — **Esquisse peinte de Rubens au musée d'Anvers, dessin de** Bocourt. *(Monde illustré.)*

MUSIQUE

Rien de nouveau cette semaine, mais beaucoup de promesses : d'abord, le Festival qui doit avoir lieu le 7 juin à l'Opéra au bénéfice des inondés de Szegedin. MM. Gounod, Reyer, Massenet, Saint-Saëns, Guiraud et Léo Delibes ont promis de diriger l'exécution de leurs œuvres; Mmes Krauss et de Reszké, MM. Faure et Vergnet sont chargés de la partie vocale. Après le concert une fête de nuit, qui promet d'être des plus originales, tentera certainement la curiosité de ceux pour lesquels la bonne musique est un attrait insuffisant. — On refusera du monde.

Seconde promesse. Le Théâtre-Italien va renaître ! Voici du moins la lettre officielle adressée par l'*impresario* Merelli aux journaux de Paris :

« Monsieur le Directeur,

« J'ai l'honneur de vous informer que je viens de traiter avec Messieurs les propriétaires de la Gaîté pour donner dans cette salle, à partir du 14 février 1880, des représentations italiennes, avec le concours de Mme Adelina Patti.

« Le tableau de la troupe et la liste des opéras comprenant le répertoire vous seront ultérieurement adressés.

« J'ose compter, M. le Directeur que vous accueillerez mon entreprise avec la bienveillance que la presse n'a jamais refusée à toute sérieuse tentative en France.

« Veuillez agréer, M. le Directeur, l'assurance de ma parfaite considération.

« Merelli. »

Troisième promesse. Ce n'est pas seulement le Théâtre-Italien qui va nous être rendu, mais encore le Théâtre-Lyrique, ce qui est beaucoup plus intéressant. Il paraît en effet que MM. Martinet et Husson, doublés de puissants commanditaires, se sont entendus avec les propriétaires de cette même salle de la Gaîté pour y installer le Théâtre-Lyrique et même un Théâtre littéraire, réalisant ainsi les désirs de la fameuse commission des théâtres, qui demandait un *théâtre d'application*, et les vœux du conseil municipal qui réclamait un Opéra populaire.

Ainsi, cette heureuse salle des Arts et Métiers aura le privilège de contenir des genres et des spectateurs également différents.

Les mardis, jeudis et samedis, *Théâtre-Italien*, entrée : 30 francs; public aristocratique, colonie américaine; le faubourg Saint-Germain, les Champs-Élysées, le boulevard Haussmann.

Les lundis et vendredis, *Théâtre d'application*, entrée : 1 fr. 50; public mélangé, beaucoup de concierges; Montmartre, les Batignolles.

Les mercredis et dimanches, *Opéra populaire*, entrée : 5 francs; public nerveux, impressionnable; le faubourg Saint-Antoine, le faubourg du Temple. Cela sera très curieux à étudier.

Le concessionnaire du buffet devra surveiller attentivement les affiches : si, par mégarde il allait s'approvisionner de glaces et de champagne pour les représentations à 30 sous? Après tout, cela serait moins grave que s'il n'avait à offrir que du cervelas à l'ail pour les représentations à 30 francs!

Pour parler sérieusement, je crains qu'il ne soit bien difficile de faire marcher tant de choses à la fois et dans le même local. J'aurais préféré voir le Théâtre-Lyrique s'installer tout seul à la Gaîté, sans autre préoccupation pour le directeur que de se tirer d'affaire en montant soigneusement le plus d'ouvrages possible, ce qui n'est déjà pas si mince besogne. Mais on a tellement embrouillé cette malheureuse question du Théâtre-Lyrique qu'on n'a pas trouvé de meilleur moyen de la résoudre que de l'enchevêtrer dans de nouvelles complications. Si l'entreprise ne réussit pas, ce qui après tout est possible, on aura beau jeu pour crier partout que le Théâtre-Lyrique n'est pas viable et on laissera dormir la question pendant quelques mois. Et puis... et puis on recommencera; et cela sera toujours la même chose, jusqu'à ce qu'un homme habile vienne démontrer que, pour faire marcher le Théâtre-Lyrique, il faut, comme pour toutes les entreprises musicales, une forte subvention, une salle élégante et confortable, placée au centre de Paris; quelque chose dans le genre de la salle Ventadour, par exemple.

— Mais alors pourquoi l'a-t-on laissé démolir, cette salle Ventadour?

— Parce que... ma foi, je ne sais pas !

Léon Delahaye.

CHRONIQUE DU SPORT

On ne saurait nier l'influence de certains courants : elle s'exerce sur les hommes, les événements, les choses et les époques. D'où viennent-ils? où mènent-ils? De cela je vous demanderai la permission de ne pas m'en occuper; je suis par nature très fataliste; ce qui doit arriver arrive, cela est parce que cela est, vous vous casserez la tête pour en rechercher les causes, les effets, les conséquences, vous n'en serez pas beaucoup plus avancé, le mieux est de les accepter et de les laisser passer jusqu'au jour où ils font place à d'autres.

En dehors du Derby français le gros événement de la semaine dernière, le *paper hunt* ou *rallye paper*, domine dans la chronique du sport; il y en a eu deux, c'est beaucoup en huit jours. Le plus important, sans contredit, celui dont on s'est le plus occupé a été offert à une nombreuse réunion de sportsmen, par M. Edmond Blanc. M. Edm. Blanc commence à prendre le caractère d'une physionomie saillante sur le turf, et dans la hiérarchie du sport français. Son écurie de courses prend tous les jours des proportions de plus en plus formidables; il ajuste rarement un prix sans le gagner. D'un autre côté, ses chevaux de service, sont à juste titre cités partout, chacun en particulier, comme des modèles accomplis de la spécialité qu'ils représentent. M. Blanc possède, dit-on, au château de la Chapelle-en-Cerval, dont il s'est rendu acquéreur, un équipage de chevreuil irréprochable, enfin, dans tout ce qu'il touche, le sport déborde par tous les pores.

Le jeune néophyte, en train de passer maître aujourd'hui, entre, il est vrai, sur ce terrain dangereux, où sont déjà tombés, tant d'individualités sympathiques, armé de toutes pièces de ce formidable arsenal devant lequel tout s'incline aujourd'hui : Sa Majesté l'Argent. C'est beaucoup, mais cela ne suffit pas toujours. Dans notre société actuelle, l'argent est l'arme la plus puissante et tout tombe devant lui, à la condition de se trouver dans une main habile à le manier; au contraire, s'il se trouve à la disposition d'un bras inexpérimenté, il se tourne contre lui et passe à l'ennemi.

M. Edmond Blanc, autant qu'il m'est permis d'en juger, me semble fort heureusement doué sous ce rapport; il présente surtout un aspect où j'aime beaucoup à l'envisager. J'ai toujours, quoique l'on m'en ait pu dire, considéré le *Book-macker* comme la sangsue du turf, c'est une pompe aspirante, elle prend toujours et rend rarement, le public nécessairement est assimilé ici au patient; il me plait parfois de voir surgir le vengeur; à cet égard M. Blanc est splendide. Le Book-macker travaille pendant deux ou trois journées de courses, il s'engraisse à faire craindre l'apoplexie; puis, au moment où il y pense le moins, lui arrive un coup de massue à rester sur place : Bravo, c'est bien fait, il n'y a rien à dire, si ce n'est toutefois à payer, mais que voulez-vous, je vous dirai comme aux enfants quand on leur ratisse le nez, après le plaisir le déplaisir.

Mais nous voici bien loin du *rallye-paper* de M. Blanc, il a été merveilleusement réussi; il ne pouvait en être autrement sur cette terre bénie de la forêt de Chantilly. Il circule partout dans ce paradis de sportsmen, je ne sais quelles effluves échappées des écuries d'entraînement; mais le galop y circule dans l'air. A peine y avez vous mis le pied, cheval et cavalier, qu'un courant électrique vous envahit tout entier. Le cheval frémit et semble aspirer de ses naseaux ouverts je ne sais quels courants inconnus; vous-même vous sentez une sorte d'électricité vous courir sous la peau, sans y penser vous vous dites : la vie est trop courte pour trotter, le galop est l'allure des heureux, des riches et des femmes en avant. L'espace est à vous, le branle précipité du galop de votre cheval, sur ce sol élastique, vous monte au cerveau et vous enivre, vous allez encore, et toujours le cheval ne demande jamais grâce, vous n'êtes jamais fatigué.

J'ai plains bien souvent les malheureux inconscients de cette poésie de la vitesse. Ils ignorent combien chagrin, ennui, douleur, regrets, remords, vous laissez tout cela loin derrière vous, pour le reprendre en mettant pied à terre, c'est vrai, mais c'est toujours autant de gagné. Parfois vous fuyez une pensée chagrine et la laissez en chemin, ou bien vous suivez une image qui vous attire sans l'atteindre souvent; mais que vous vous sauviez ou que vous poursuiviez pendant quelques instants, vous vivez d'une vie à part, inconnue du vulgaire.

Le *rallye-paper* de M. Blanc a eu d'autant plus de succès qu'il s'adressait surtout à des hommes spéciaux, à peu près tous habitués à se trouver un bon cheval entre les jambes, et à en tirer ce qu'il a dans le ventre. Cela a donc beaucoup plutôt ressemblé à un steeple-chase; aussi y a-t-il eu quelques culbutes, même d'assez rudes, mais en somme, tant que tués et blessés, il n'y a eu personne. Ces petits accidents sont nécessairement survenus aux meilleurs cavaliers et aux meilleurs chevaux : il en est toujours ainsi. Pourquoi? Je ne sais, est-ce hasard ou trop de confiance, mais c'est comme cela. Un lunch, magnifiquement servi au château de la Chapelle en Cerval, a terminé cette fête sportive, dont tout le monde a gardé le meilleur souvenir; elle ne sera certes pas sans lendemain.

Le second *rallye-paper* de la semaine, a eu lieu jeudi, en pleine forêt; les habitués de Chantilly rendaient leur politesse aux officiers du régiment de cuirassiers en garnison à Senlis. Celui-là a peut-être été un peu moins mouvementé, tout en ayant eu aussi son petit chapitre d'accidents. Le lunch, c'est l'hallali forcé de ces sortes de petites fêtes, a eu lieu à ce légendaire carrefour de la table, et sur cette même table en pierre qui doit se souvenir de tant de choses, si les objets inanimés gardent la mémoire.

La semaine prochaine sera pauvre en événements sportifs en dehors du turf. Les courses absorbent à peu près les sept jours de la semaine; cela se terminera par cette grande épopée du grand Prix de Paris. Puis adieu raisins, les vendanges sont faites, la saison de Paris sera terminée ou à peu près. Ne le trouvez-vous pas, elle a passé comme un songe, il me semble qu'elle n'est même pas commencée : c'est la faute du temps, on ne peut pas arriver à croire au printemps, et nous sommes bientôt à l'été. Néanmoins, soyez tranquille, nous trouverons encore à passer notre temps.

Le Polo a fait défaut, jusqu'ici, sur le programme des représentations obligées de la saison du printemps. Je le regrette, car en présence de notre équitation négligée, rien n'était mieux fait pour ramener nos cavaliers à des errements plus sains et une manière de faire plus régulière. Parmi les adeptes, plusieurs qu'il serait superflu de citer, étaient, grâce à un exercice continu, devenus d'une véritable force. Il faut attribuer cette lacune à l'incertitude du temps; comme le Polo a lieu à ciel découvert, ce n'est pas bien tentant, j'en conviens, de recevoir une ondée glaciale au milieu d'une suée quelque peu violente. Néanmoins, il serait

regrettable de voir le Polo disparaître des habitudes de nos jeunes cavaliers; mais ne désespérons pas, nous avons encore jusqu'à la fin du mois de juin.

Il resterait, pour me tenir au courant du bilan de la semaine, à vous parler du succès toujours croissant de Mlle Elisa à l'Hippodrome. Mais ceci est, en équitation, un événement trop capital, et Mlle Elisa une individualité trop saillante, pour qu'il soit permis de traiter l'un et l'autre à la légère, au milieu d'une chronique. La célèbre écuyère mérite un examen approfondi et sérieux, je vous demanderai, pour m'y livrer à tête reposée, le temps de sortir de cette bourrasque de courses, dont la marche précipitée ne vous laisse pas le temps de vous retourner. Vous ne perdrez rien pour attendre, j'y reviendrai souvent. Aujourd'hui, je me bornerai à remercier M. Zidler, l'habile directeur de l'Hippodrome, de m'avoir fait connaître l'amazone qui certes, m'a fait le plus de plaisir à voir à cheval, depuis que je suis au monde, et en même temps la personne la plus sympathique qu'il soit possible de rencontrer.

LE TURF.

Le grand événement du printemps, a eu lieu dimanche dernier à Chantilly, et pour le moment, au moins, nous en avons fini avec toutes ces anxiétés nerveuses dont les émotions agitent fiévreusement le turf français depuis tantôt plus d'un mois. Cela il est vrai, va recommencer sous peu à l'occasion du grand prix de Paris; ce sera la même chose, bien qu'exactement le contraire, c'est un peu, au reste, en tout et partout, l'histoire de la vie.

Je vous ai donné dans notre dernière causerie le favori de mon cœur, et celui de ma raison. La raison a triomphé du cœur, il en est à peu près toujours ainsi, dans le domaine de la réalité, malheureusement cela ne se passe pas précisément ainsi dans celui de l'idéalité. Comme résultat intrinsèque il n'y a plus à y revenir, mais au point de vue absolument technique, quitte à passer pour entêté, je ne suis pas encore convaincu. La physionomie de la course s'est présentée d'une si singulière façon relativement à *Salléador*, qu'il est impossible d'en tirer une déduction certaine, quant à sa qualité positive. S'il eût été battu second, même facilement par *Zut* : il n'y avait qu'à s'incliner; celui-ci était le meilleur, c'était chose jugée. Mais derrière *Commandant*, *Flavio*, qu'il avait déjà battus; à côté d'*Avermes* qui avait fait le train depuis le départ; allons, ce n'est pas possible, ses adversaires les plus acharnés ne peuvent pas, eux-mêmes, l'admettre.

Le train de la course n'a pu le déranger en aucune sorte, il ne l'a pas suivi d'abord, et puis il a été fait par *Avermes*, par conséquent pour lui. *Salléador*, cela est hors de doute, comme dans le Prix du Nabob, a été pris d'un de ces accès de mauvaise volonté auxquels est plus ou moins sujette toute son ascendance paternelle. Je n'en accuserai pas ici, tout au moins entièrement, son père, *Vertugadin*, cela remonte plus haut, il faut arriver à sa grand'mère, *Vermeille*, par *The Baron* et *Fair-Ellen;* celle-là, je la connais, je l'ai montée : j'en ai connu d'aussi mauvais cœur, mais jamais plus; marche à regret, ne se livrant jamais, s'occupant de tout, excepté de son ouvrage, ne vous permettant pas une minute d'inattention, sous peine de vous mener n'importe où, excepté où vous vouliez. A côté d'un autre cheval, ça marchait encore, à la condition de ne pas lui demander de mettre le bout du nez devant, par exemple, même au pas, oh! cela j'en aurais défié n'importe qui. Aussi, bien qu'incontestablement douée d'une assez grande qualité, elle n'a jamais gagné une course, en revanche, elle arrivait toujours seconde, avec un concurrent de Prix à réclamer, comme avec un adversaire de premier ordre; semblant dire à son infortuné propriétaire : « Tu vois bien, si je voulais, j'aurais gagné, mais je ne veux pas ».

Salléador me paraît beaucoup plus tenir d'elle que de son père, *Vertugadin*. Celui-ci était un espèce d'animal, brutal, sauvage, violent, beaucoup plus brute que réellement mauvais cœur; une fois familiarisé avec son métier, en fin de compte, il a marché à peu près honnêtement. Quant à son fils, je commence à en douter, ou tout au moins à craindre qu'il ne reste toujours sujet à ces dangereuses intermittences, et ne se livre jamais franchement et sans restriction.

Salléador était dans une resplendissante condition, et dans tout son galop d'essai il a paru également formidable à ses partisans comme à ses adversaires. Il est donc difficile d'admettre qu'il ait couru sur son mérite, par conséquent, la course, quant à lui, reste sans signification positive. Effectivement, dès le départ on l'a vu aux derniers rangs, la tête en l'air et de travers, galopant court, son jockey obligé de le monter comme pour une fin de course, sans pouvoir réussir à lui faire prendre place dans le peloton. Un moment, il est vrai, il a galopé pendant cinquante ou soixante mètres, cela lui a suffi et il n'a plus voulu.

Je craignais, comme vous avez pu voir, cette mauvaise disposition, surtout à Chantilly. La configuration de la piste, les péripéties d'une course comme le Derby, étaient peu compatibles avec un animal de ce caractère, et bien qu'il ait été mon premier favori, sa défaite ne m'a causé ni mécompte ni surprise. Je ne serais pas étonné de le voir se comporter tout autrement dans le grand Prix de Paris; quant à affirmer aujourd'hui la supériorité réelle de *Zut*, c'est possible, mais pour mon compte, je n'en sais rien.

Le propriétaire de *Salléador* n'acceptant pas dit-on sa défaite, l'aurait immédiatement fait partir pour Epsom, et il devrait prendre part au Derby anglais. Ceci est à mon sens un peu risqué, car les dispositions du terrain d'Epsom doivent lui être plus antipathiques encore; après tout, avec un animal de cette sorte tout est possible. A mon sens la course où il pourra le mieux se réhabiliter est le grand Prix de Paris, les longues lignes de la grande piste et un champ probablement peu nombreux étant les conditions les plus favorables pour triompher de cette horreur instinctive de la lutte, le plus grand défaut à mon avis que puisse avoir un cheval de course, car il suffit à paralyser la plus haute qualité.

Nous nous sommes assez longuement étendu sur *Zut* lors de sa victoire dans la Poule d'Essai pour ne pas avoir besoin d'y revenir. C'est, comme nous l'avons dit, un grand et magnifique animal, portant en lui le cachet de haute race inhé-



BRIE

née en 1875, par PARMESAN et HIGHLAND SISTER, vainqueur du PRIX DE DANGU en 1879.

Appartenant à M. de Rothschild, entraîné par Bartholomew, monté par Rolf.

rent à sa famille, j'ajouterai même, que je le préfère à tous les enfants de sa mère. Il peut être aussi bon qu'aucun cheval au monde; mais pour le prouver, il faut autre chose que de battre *Commandant*, et sa victoire dans le Derby se résume à cela.

La place de troisième de *Flavio* semblerait cependant indiquer que *Zut* est réellement le champion de M. le comte de Lagrange, même en y comprenant ce célèbre *Rayon-d'Or* dont le prestige paraît quelque peu amoindri. Dans la grande Poule des Produits, *Saltéador* a battu *Flavio* assez difficilement, celui-ci a pu gagner quelques livres de plus il est vrai, mais qui peut connaître le fond du sac de *Saltéador*, la question reste donc provisoirement encore pendante.

Les autres courses de la journée ont nécessairement passé quelque peu inaperçues. *Brie* a gagné le prix de Dangu, battant *Clocher* d'une tête; voilà encore une de ces interventions qui prouve combien les conditions différentes d'une course, peuvent, entre chevaux de même ordre, changer un résultat confirmé à plusieurs reprises. *Brie* est une jument très nerveuse, ayant besoin de s'en aller tranquillement en faisant son jeu elle-même sans être inquiétée et dérangée. Évidemment un champ peu nombreux, une assez longue distance, sont pour elle des conditions favorables. *Oulgouriska* a gagné le prix de Gouvieux, *Artiste*, celui de l'Oise.

La bonne fortune des couleurs de M. Blanc ne s'est pas démentie dans le prix des Étangs qu'il a gagné avec *Tourangelle*.

NED PEARSON.

Le Derby d'Epsom s'est couru mercredi 28 courant, avec l'affluence accoutumée, mais par un temps abominable. Le Blue Riband a été remporté par SIR BEVYS, à M. Acton qui, après une belle course d'attente, très habilement ménagée par *Fordham*, est venu battre facilement de 3/4 de longueurs les deux outsiders *Palmbearer* et *Visconti*.

Le vainqueur est fils de *Favonius* et *Lady Langden*: il était parti à 20/1.

PHOTOGRAPHIE

(*Suite.*)

Révélateur à l'ammoniaque liquide.

Ici je demande, pardon d'avance à notre excellent et sympathique collègue, M. Ferrier, mais j'ai trouvé sa formule excellente et je m'en empare pour la reproduire. je compte sur son indulgence pour me pardonner ce plagiat.

Solution n° 1.

Eau distillée	100 centimètres cubes.
Solution alcoolique d'acide pyrogallique à 10 p. 100	10 —

Solution n° 2.

Eau	1,000 centimètres cubes.
Ammoniaque concentré	15 —
Bromure de potassium	3 grammes.

La glace après exposition dans la chambre noire doit être immergée, pendant quelques minutes, dans de l'eau ordinaire, contenant quelques gouttes d'une solution faible de bromure de potassium, puis lavée légèrement et recouverte de la solution n° 1, quelques instants après, on ajoute une quantité égale du n° 2 si l'acide pyrogallique est de bonne qualité et que la pose ait été convenable, l'image apparaît après trente secondes et atteindra en peu d'instants son complet développement sans qu'il soit nécessaire de renouveler le révélateur.

Les causes qui produisent la teinte rouge sont multipliées, déjà nous en avons signalé plusieurs.

L'acide pyrogallique vieux, ou de mauvaise qualité produit le même effet. Il se retrouve encore dans les glaces trop transparentes dont les dos n'auront pas été recouverts d'une couche colorée.

Révélateur au carbonate d'ammoniaque.

N° 1.

Eau	100 centimètres cubes.
Carbonate d'ammoniaque	5 grammes.

N° 2.

Alcool	100 centimètres cubes.
Acide pyrogallique	10 grammes

La glace après exposition doit séjourner quelques minutes dans la solution suivante :

Eau	100 centimètres cubes.
Bromure de potassium	1 gramme,

Égoutter sans laver et plonger, pendant deux minutes dans 50 centimètres cubes d'eau.

Solution n° 2 du pyrogallique, de 4 à 5 centimètres cubes, puis additionner par fractions suivant la venue de l'image, 50 centimètres cubes de solution n° 1.

Ce développement donne plus d'effet que celui à l'ammoniaque liquide; l'image vient peut-être un peu moins rapidement, mais les détails sont fouillés, de plus, le révélateur se conserve bien sans grande coloration.

Révélateur ferrique.

Nous avons essayé les différentes formules qui ont été publiées sur ce sujet, et aucune ne nous a donné pleine satisfaction; après nombreux essais, nous nous sommes provisoirement arrêtés aux formules suivantes :

N° 1.

Eau	200 centimètres cubes,
Oxalate neutre de potasse	75 grammes.
Oxalate de fer	17gr,50

N° 2.

Eau	30 centimètres cubes.
Sucrate de chaux liquide formule de M. Davanne	25 —
Bromure de potassium	0gr,50
Alcool	25 centimètres cubes.

On commence par dissoudre à chaud l'oxalate de potasse dans les 200 centimètres cubes d'eau, puis, après refroidissement, on ajoute l'oxalate de fer. On laisse quelque temps la dissolution se faire, puis on ajoute par petites parties le n° 2, qui aura été préparé séparément. Il se forme un précipité qui reste sur le filtre. Le bain entièrement froid est bon pour l'usage, mais il vaut mieux attendre quelques heures· le bain sert indéfiniment, il suffit de le filtrer au moment de s'en servir.

2me Formule.

Eau	100 centimètres cubes.
Oxalate de potasse	20 grammes.
Lactate de protoxyde de fer (FeO, $C^5H^5O^53HO$)	10 —
Solution sucrate de chaux	10 centimètres cubes.
Bromure	0gr,05

Le lactate de protoxyde de fer s'obtient en faisant bouillir l'acide lactique avec la limaille de fer. On l'obtient encore en décomposant le lactate de chaux par du sulfate de protoxyde de fer. La dissolution du lactate de protoxyde de fer ne se suroxyde à l'air qu'avec une extrême lenteur. La préparation se fait comme celle de la première formule.

3me Formule.

Eau	100 centimètres cubes.
Solution de la seconde formule	100 —
Alcool	25 —
Aldéhyde	10 gouttes.
Bromure	0gr,20

Ces trois révélations qui ont entre eux beaucoup de ressemblance, donnent, les deux premiers [car le temps m'a manqué pour étudier complètement le dernier] des clichés très limpides, d'un ton très agréable et favorable à l'impression. La pose nécessaire, quoique un peu plus longue pour la première formule qu'avec les révélateurs à l'ammoniaque, est cependant très courte. Nous pouvons obtenir des clichés de paysages en quelques secondes. Quant à la seconde formule, nous pouvons dire que la rapidité du développement ne le cède en rien aux révélateurs à l'ammoniaque. On obtient des clichés très complets, très fouillés, et ayant une coloration semblable à celle des clichés faits par des procédés humides et cela avec des poses très courtes.

Le bromure ajouté au révélateur a pour objet d'éviter les voiles, mais il retarde sensiblement la venue de l'image. On devra donc s'en servir avec beaucoup de précaution et de discernement. Pour mettre en garde contre une trop forte proportion, nous dirons que quelques gouttes d'une solution à 1 p. 1,000 d'eau suffisent souvent pour conserver au cliché toute sa limpidité. Pour conclure ces longues explications, nous dirons que la question des revélateurs nous paraît être le point le plus important des recherches.

« Nous continuerons nos expériences, nous estimant heureux si notre communication a pu vous intéresser autant que le sujet que nous avons traité le mérite. »

Le mémoire de M. Alfred Chardon était illustré par de nombreux clichés selon les formules adoptées par lui et prouvant l'excellence du procédé.

W. HARRISON.

ÉCHOS VIENNOIS

Le nouveau souverain de Bulgarie. — Une noblesse qui remonte au delà des croisades. — Nouvelles du Sport.

La semaine qui vient de s'écouler a été passablement accidentée: solennités religieuses, solennités politiques, courses de printemps; le ciel seul, comme pour faire un contraste avec tout ce mouvement humain, persiste à conserver sa physionomie des jours précédents et semble tenir toujours en réserve d'inépuisables torrents de pluie pour les dimanches et jours de fête.

Bien que le sport soit la grande préoccupation du moment, nous avons encore à signaler la soirée donnée par lord Elliot en l'honneur du prince Alexandre de Bulgarie; les ambassadeurs et les chargés d'affaires de toutes les puissances y assistaient, et le nombre total des invités s'élevait à plusieurs centaines. Le jeune souverain, dont la présence à Vienne est un des événements du jour, a été, paraît-il, fort apprécié en haut lieu, et on vante beaucoup son amabilité et ses façons pleines de franchise.

Une touchante fête de famille avait réuni ces jours-ci au château de Frauenberg, en Bohême, tous les membres de la famille princière Schwarzenberg : il s'agissait de fêter le 80e anniversaire de la naissance du prince Jean-Adolf Schwarzenberg, chef actuel de cette maison qui a fourni à l'Autriche un grand nombre d'hommes de talent et qui peut être rangée parmi les plus anciennes de l'Europe. En effet, Erkinger de Seinsheim qui, sous le nom de Erkinger I de Schwarzenberg, fut la souche de la maison actuelle, vivait vers 1400, et en 938 on trouve déjà des Seinsheim parmi les gentilshommes qui assistèrent aux tournois donnés par Henri l'Oiseleur, à Magdebourg.

Mais nous voilà bien loin de la Freudenau, du Derby, et il est plus que temps d'en dire au moins un mot.

Les courses nous réservaient un certain nombre de surprises qui n'ont pas laissé que de provoquer un grand mouvement de billets de banque dans le monde des parieurs. — Ne pouvant entrer dans le détail de ces trois journées, nous nous bornerons à donner le nom du vainqueur du prix du Jockey-Club (derby autrichien), c'est *Amaranthus*, par Kettledrum et Amara (Smart) appartenant au prince Moriz de Hanau.

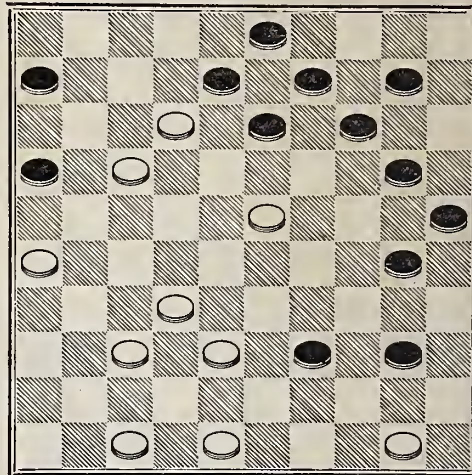
D.

DAMES

Problème n° 51, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.

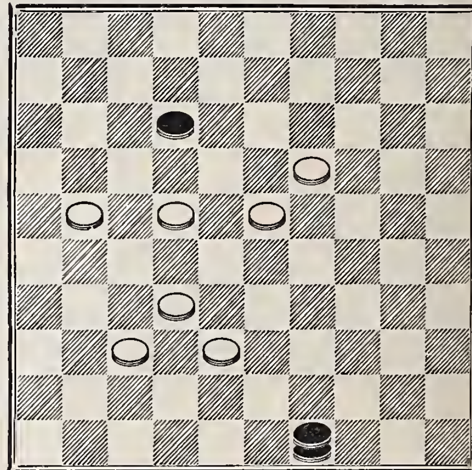


BLANCS.

Les noirs se placent dans la lunette, case 18, et les blancs gagnent.

Problème n° 52, par M. MINET.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent. AUGUSTE JOLIET.


XIV

xiv[e] siecle : Jean.


xv[e] siecle : Charles V.


Fin du xiv[e] siecle.


xv[e] siecle : Charles VI.



xv[e] siècle : Charles VII.


Chevalier : Charles VII.


Homme de pied : Charles VII.


Arbalétrier : Charles VII.

LES COSTUMES DE GUERRE AU MUSÉE D'ARTILLERIE (suite). *(Illustration.)*

VÉLO-SPORT

Le Véloce-Club d'Angers, sous le patronage de la municipalité, a donné le jeudi 22 mai, une grande fête vélocipédique. La course la plus intéressante de la journée était, sans contredit, le concours international qui réunissait au départ 17 concurrents, les plus forts de France. Le nom du champion français avait attiré une affluence considérable de curieux, et dans l'enceinte réservée il y eut environ 4,000 entrées payantes. La piste mesurait 5,600 mètres, et dans ce concours Terront arriva premier, suivi de Hart (Saumur) celui-ci précédant Viltard 3[e], Pascaud 4[e]. Terront, le champion et Viltard font partie du sport vélocipédique parisien.

Le dimanche suivant eut lieu une course de fond, organisée par la même Société. Le trajet était d'Angers au Mans (aller et retour) 45 lieues. Départ à 6 heures du matin. Dès l'aube, les rues étaient aussi animées qu'au grand jour. Six à sept mille spectateurs étaient échelonnés sur une étendue de plusieurs kilomètres pour voir passer les coureurs. A quelque distance du Mans deux cuirassiers placés en vedettes devaient annoncer les arrivants et depuis les faubourgs du Mans jusqu'à la place des Jacobins un nombre considérable de plantons et d'agents de police avaient peine à contenir la foule. A chaque coin de rue, un agent indiquait, avec un drapeau le chemin à suivre. Au moment ou Terront et Viltard débouchèrent à l'extrémité de la piste (place des Jacobins) un hourrah formidable salua leur arrivée. La place était pavoisée, le canon tonnait et le champion français après avoir fait le tour de l'enceinte aux applaudissements frénétiques de la foule, recevait les félicitations de M. le maire du Mans qui lui décernait une médaille et un brevet. Il n'y avait à ce moment que la moitié du trajet de fait et l'on effectua le retour par le même itinéraire. Environ quinze mille spectateurs attendaient l'arrivée des vainqueurs à Angers. Terront était de retour à 2 h. 54, 1[er], Viltard 2[e], Hart 3[e], Tissier 4[e].

Dans la soirée, le Véloce-Club offrit un punch à tous les coureurs qui trouvèrent dans de chaleureuses congratulations la récompense de leur énergie. Des toasts furent portés aux vainqueurs, aux organisateurs de la fête, aux villes du Mans et d'Angers.

En somme, fête splendide et résultats brillants pour tout le monde : pour le Véloce-Club, en raison de l'attrait qu'il a su donner à son programme pour les municipalités du Mans et d'Angers qui ont soigné les détails et qui ont présidé au service d'ordre avec une intelligence remarquable, et enfin pour les coureurs, car bien que le trajet ne fût que de 179 kilomètres, ils avaient à franchir une route très dure, semée de nombreuses côtes et au moins 2 kilomètres de pavé.

Jules Richard.

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

Bronzes, Céramique, Orfèvre.

Bronzes d'Art. — LEMERLE-CHARPENTIER, 8, rue Charlot. — LEROLLE FRÈRES, 1, rue du Foin. — LEVY, 29, rue Sévigné. — MARNYHAC, 42, avenue Wagram. — MORISOT, 76, r. Turenne. — PERROT & FILS, 5, Charlot.

Bronzes et maroquinerie. — KLEIN, 8, boulevard des Capucines.

* * *

Céramique d'Art. — ESCALIER DE CRISTAL, 6, rue Scribe. — VINOT, 7, quai Malaquais. — BOCH FRÈRES, 1, rue Compiègne. — HAVILAUD, 116, rue Michel-Ange.

Faïences et Porcelaines. — HENRI BEZIAT, 54, rue Paradis-Poissonnière.

* * *

Bijouterie d'art. — OTTERBOURG, 1, rue Scribe.

Bijoutiers. — FERRÉ, 11, rue du Perche. — LION, 23, rue des Archives. — MOLLARD, 1, rue Brongniart. — JUMEAUX FILS, 8, rue Pastourelle. — POSIER, 13, r. Chapon. — MICHELOT, DE THIERRY & Cᵉ, 213, rue Saint-Martin.

Joaillerie et Bijouterie. — A. CHAISE, 24, rue de la Paix.

Bijoux imitation. — BOURGUIGNON, 11, boulevard des Capucines.

* * *

Orfèvre. — ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart.

Curiosités et tapisseries. — LECLERCQ, 19, quai Malaquais.

Musique, Instruments.

Musique. — PÉTERS, 12-14, chaussée d'Antin.

Éditeurs de musique. — BRANDUS & Cᵉ, 103, rue Richelieu. — HEUGEL & Cᵉ, au Ménestrel, 2, rue Vivienne. — LE BAILLY, rue Cardinal. — DURAND, SCHŒNEWERK & Cᵉ, 4, place de la Madeleine. — E. & A. GIROD, 16, boul. Montmartre. — COLOMBIER, 6, rue Vivienne. — MACKAR, 22, passage des Panoramas.

* * *

Pianos automatiques. — LACAPE, 29, boulevard Saint-Martin.

Pianos. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary. — KRIEGELSTEIN, 5, r. Meyerber. — ALPHONSE BLONDEL, 53, rue de l'Échiquier.

Facteur de pianos. — GILSON, 5, rue Abbatucci.

Livres, Estampes, Tableaux et Experts.

Libraires et Éditeurs. — E. PLON & Cᵉ, 8, rue Garancière. — DUMAINE, 30, r. Dauphine. — C. DELAGRAVE, rues Soufflot et Ste-Catherine.

Libraire religieuse. — VATTON, 50, rue du Bac.

Livres anciens. — FONTAINE, 35, passage des Panoramas.

Cabinet de lecture. — DELUCHEUX, passage de l'Opéra. — BERSAGEON, 36, rue de Penthièvre. — GRAET-DELALAIN, 1, rue Méhul.

* * *

Paléographes et Experts d'antiques. — CHARAVAY, 51, rue de Seine. — HOFFMANN, 33, quai Voltaire.

Experts de tableaux. — HARO, 16, rue Visconti. — GANDOUIN, 42, rue Le Peletier.

* * *

Estampes et Gravures. — RAPILLY, 5, quai Malaquais.

* * *

Archives de la noblesse. — DE MAGNY, 41, r. Lafitte.

Photographes, Produits et Accessoires.

Photographe. — PIERRE PETIT, 17, place Cadet.

* * *

Articles de photographie. — L. PUECH, 21, place de la Madeleine. — MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

* * *

Photographe américain. — LOPEZ, 48, rue Condorcet.

AMEUBLEMENT

Ameublement de luxe. — A. VINCENT, 18, rue Lafayette.

Ameublement. — BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne. — ALEXANDRE JEUNE, 93, faubourg Saint-Antoine. — DAMON NAMUR & Cᵉ, 74, faubourg Saint-Antoine.

Meubles d'art. — DORANGE, 59, passage Choiseul. — DROUARD, 16, rue de Lyon. — GUERET FRÈRES, 216, rue Lafayette.

* * *

Tapissier. — HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du Temple.

Tapisserie pour ameublement. — PESSÉ, 9 et 11, boulevard de la Madeleine.

* * *

Rideaux de cheminées mobiles. — MARCHAND & Cᵉ, 28, rue Miromesnil.

Chauffage.

Articles de chauffage. — G. DELAROCHE FILS, 41, Grenelle-Saint-Germain. — CUAU AINÉ & Cᵉ, 76, boulevard Beaumarchais. — E. DELAROCHE & NEVEUX, 22, rue Bertrand. — POELE MOBILE, 6, place de l'Opéra.

Chauffage. — PIERRON, 72, rue du Théâtre, à Grenelle.

COSTUME — MODES

Dentelles, Modes, Chemiserie.

Dentelles. — DOGNIN & Cᵉ, 37 *bis*, rue du Sentier. — LECOMTE & Cᵉ, 3, rue Uzès. — PAGNY, 7, rue du Sentier. — WARRÉE & FILS, 19, rue Cléry.

Bonneterie. — MILON aîné, 98, rue Saint-Honoré.

* * *

Modes. — DUFOURMENTELLE, 30, boulevard des Italiens. — ISABELLE, 5, rue de la Paix. — LUCY HOCQUET, 9, boulevard des Capucines.

Modes riches. — Mᵐᵉ A. CATTIN, 89, rue Richelieu.

* * *

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy.

Chemisier. — MAY, 14, boulevard des Italiens.

* * *

Corsets. — Mᵐᵉ BILLARD, 4, rue Tronchet. — LEOTY, 8, place de la Madeleine. — N. DACIER, 72, rue Rivoli. Médaille à l'Exposition de 1878.

* * *

Lingerie de luxe. — Mˡˡᵉ DEMEULLE, 4, r. Auber.

Lingerie. — A LA GRANDE SPÉCIALITÉ DE BLANC, 31, boulev. de Sébastopol et 2, rue Berger

Cannes, Ombrelles, Cravaches.

Cannes, Ombrelles, Cravaches. — LAVAISSIÈRE-BUISNEAU, passage des Panoramas. — VIALETTE, 34, rue Taitbout. — VERDIER, 17, boulevard de la Madeleine.

Gants, Parfumeurs.

Gants. — TREFOUSSE & Cᵉ, 63, rue Blanche. — JOUVIN, 23, boulevard des Italiens. — BERTIN, 27, boulevard des Italiens.

Boîtes à gants. — ZIMBERG, 53, passage des Panoramas.

* * *

Parfumeurs. — HOUBIGAND, 19, faub. Saint-Honoré. — VIOLET, 225, rue Saint-Denis et 12, boul. des Capucines. — PIVER, 10, boul de Strasbourg. — RIMMEL, 17, boulevard des Italiens. — LUBIN, 55, rue Sainte-Anne. — GUERLAIN, 15, rue de la Paix. — GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout. — SOFFYS, 15, rue Royale. — GARAND FRÈRES, 37, rue Tronchet. — VACHON, 5, rue Meyerbeer. — NINON, 31, rue du 4 Septembre. — PARFUMERIE EXOTIQUE, 35, rue du 4 Septembre. — PINAUD, 37, boulevard de Strasbourg.

Parfumerie hygiénique. — COTTAN & Cᵉ, 55, rue de Rivoli.

Parfumerie Oriza. — LEGRAND, 207, rue Saint-Honoré.

Crème géorgienne. — CHAMPBARON, 30, rue de Provence.

* * *

Eaux. — EAU LAFERRIÈRE, 25, rue d'Enghein. — EAU DES CHATELAINES, 7, rue d'Enghein.

* * *

Éventails. — RODIEN, 48, rue de Luxembourg. — ALEXANDRE, 14, boulev. Montmartre. — A. DUJAY, 19, rue de la Paix. — A. HEZODE, 5, Galerie de la Madeleine. — MAISON REBOURS, 10, rue Richepanse.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — ULMER, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — BLANC, 12, boulev. des Italiens.

Équipements militaires. — SPIQUEL, 164, r. Saint-Honoré. — GACHES AINÉ, 189, rue Lafayette.

* * *

Tailleurs pour dames. — WORTH, 7, r. de la Paix. — CAVALLY, 8, boulev. des Capucines. — LAFERRIÈRE, 28, rue Taitbout. — DECOT, 12, rue de la Paix.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — MAISON ANGLAISE, 1, place de l'Opéra. — Spécialité de chapeaux élégants pour hommes et pour dames. — HIEKEL jeune, 18 et 20, rue Tronchet.

* * *

Bottiers. — BACQUART, 7, place de la Bourse. — CORNAZ, 4, boulevard Malesherbes. — DELAIL, 46, passage Jouffroy.

Costumes, Confections, Nouveautés Cachemires.

Costumes. — MEYER & MORTIMER, 14, r. Halévy.

* * *

Robes et Costumes. — MAISON VILLETTE, 93, rue Richelieu.

Robes. — CONSTANCE & HERMANCE, 12, rue Halévy.

* * *

Confections, Nouveautés, Cachemires. — GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal. — DUCHÉ-REYREL & Cᵉ, 1, rue des Petits-Pères. — NORMAND père et fils et CHANDON, 82, rue Richelieu. — BOURUET-AUBERTOT, 23, av. de l'Opéra. — AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres. — AU PRINTEMPS, rue du Havre. — AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac. — AUX TROIS QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine. — AU COIN DE RUE, rue Montesquieu.

SPORT

Armuriers. — Escrime.

Armuriers. — GUYOT, 8, r. de Ponthieu. — LAINÉ, 21, rue Rivoli. — FLOBERT, 12, boul. Saint-Michel.

* * *

Arcs et Arbalètes. — VALLOIS, 54, rue Meslay.

* * *

Armures et accessoires de théâtre. — GRANGER, 12, boul. Magenta. — HIRCH, 22, rue Magnan.

* * *

Professeurs d'escrime. — MÉRIGNAC, 32, rue Joubert. — MIMIAGUE, 15, rue Richelieu. — PELLENQ, 1, rue Laffitte. — PONS, 5, r. des Pyramides. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — LOZÈS, 20, rue de Tournon. — VIGEANT, 3, rue Milton. — D. ROBERT, rue Saint-Marc.

* * *

Manège. — PARVAIS, CAYTAN & Cᵉ, 42, rue d'Enghein.

Bains.

Bains. — HAMMAM, 18, r. Neuve-des-Capucines. — ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hôtels. — BAINS ÉLECTRIQUES, 14, rue Sevigné.

* * *

Appareils pour douches. — GOFFINON & BARBAS, 85, boul. de Strasbourg. — WALTER-LECUYER, 138, rue Montmartre.

Billard.

Professeurs de billard. — MANGIN, passage des Panoramas. — L. PIOT, au Grand-Café. — VIGNAUX, au Grand-Hôtel.

* * *

Billards. — F. GERDERES, 47, r. Fontaine-au-Roi. — BLANCHET, 53, rue de Lancry. — POULLAIN, 72, rue Amelot.

Chevaux, Voitures, Écuries.

Vente de chevaux. — LYON-CHERI, 49, rue de Ponthieu. — TATTERSALL FRANÇAIS, 24, r. de Beaujon. — ÉTABLISSEMENT HIPPIQUE, 22, Champs-Elysées. — HAWES, 1, rue de Marignan.

Marchand de chevaux. — CRÉMIEUX & MAYER, 16, rue de Berry.

* * *

Voitures. — HENRY BINDER, 31, rue du Colisée. — BINDER aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne. — KELLNER, 109, avenue Malakoff. — MUHLBACHER, 63, avenue des Champs-Elysées. — THOMAS (Brice), 135, boulev. Haussmann.

* * *

Stall, Box. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

* * *

Eperonnier. — FINET, 37, rue de Constantinople.

Bateaux, Chasse et Pêche, Chiens.

Bateaux. — WAUTHELET (yoles), 4, boul. Mazas. — TEXIER (voiliers), au Petit-Gennevilliers.

* * *

Articles de pêche et de chasse. — AU MARTIN PÊCHEUR, MORICEAU, 82, rue de Rivoli. — DOCK du campement, 14, boulev. Poissonnière. — GÉVELOT. Armes, ustensiles de chasse, 30, rue Notre-Dame-des-Victoires.

* * *

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

Nourriture de chiens de chasse par le riz. — LAPOSTOLET FRÈRES & CERTEUX, 20, r. de Viarmes.

DIVERS

Jeux et Jouets, Cartes Bimbeloterie.

Jeux pour pares. — E. FOIN, 138, rue du Temple. — JEANSON, 34, rue de Bondy. — LEBON, 101, avenue Montaigne. — MARCHAL & BUFFARD, passage de l'Opéra. — PERREAU FILS & Cᵉ, 156, rue Rivoli. — REMOUD, 4, r. Neuve-des-Petits-Champs.

Jouets. — PARADIS DES ENFANTS, 156, rue de Rivoli.

Bimbeloterie-Jouets. — JUMEAU. Poupées nues et habillées, 8, rue d'Anjou-au-Marais. — SIMONNE, 188, rue de Rivoli.

* * *

Cartes à jouer. — GRIMAUD, 54, rue Lancry.

* * *

Artificier. — MORIN, 195, rue Lafayette.

* * *

Articles pour fumeurs. — SOMMER, 11, passage des Princes. — KREBS, 18, passage Bourg-l'Abbé. — MADELEINE & MAROIS, 91, boulevard Sébastopol. — AU COSMOPOLITE, 23, boulevard Poissonnière.

* * *

Aquariums. — CARBONNIER, 20, quai du Louvre. — CURTY, 31, boulevard de Strasbourg.

Articles de voyage.

Articles de voyage. — FLANDIN, 23, rue Michel-le-Comte. — GUIBAL, 40, rue Vivienne. — KELLER, 65, rue Turbigo. — MOYNAT, 5, place du Théâtre-Français.

Malles anglaises. — MOYNAT, 5, place du Théâtre-Français.

Agriculture et Horticulture.

Agriculture. — HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière. — PELTIER, 10, rue Fontaine-au-Roi.

* * *

Grainetiers fleuristes. — CHOUVET, 24, rue du Pont-Neuf. — DELAHAYE, 18, quai de la Mégisserie. — THIEBAUT AINÉ, 30, place de la Madeleine.

Graines de pensées. — HAVARD & Cᵉ, 80, boulevard Haussmann.

* * *

Celluloïd. — PERROUSSET, 9, boul. des Italiens.

Compagnies financières et Compagnie d'assurances.

Bons commerciaux. — COMPAGNIE DES BONS COMMERCIAUX, 8, avenue de l'Opéra.

* * *

Banque. — BANQUE DÉPARTEMENTALE, 62, rue de Provence.

* * *

Assurances contre le bris des glaces. — LA PARISIENNE, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances sur la vie. — LE TEMPS, 3, rue Rossini. — LE PATRIMOINE, 51, rue de la Chaussée-d'Antin.

Assurances contre l'incendie. — LE SOLEIL, 44, rue de Chateaudun. — PHÉNIX, 33, rue Lafayette.

Assurances à primes fixes. — LE MONDE, 12, rue du 4 Septembre.

Institutions, Sciences.

Institutions. — ROGER, 2, rue Lhomond. — DITZ, institution moderne. Asnières.

* * *

Opticien. — Dʳ ARTHUR CHEVALIER, Galerie de Valois, 156, Palais-Royal. — ARMAND, oculiste, 12, boulevard des Capucines.

Ingénieur-opticien. — SECRETAN, 13, place du Pont-Neuf.

Opticien oculiste. — FISCHER, 7, rue de la Paix.

* * *

Inventions nouvelles. — RAMON BAÑOLAS, ingénieur, 102, faubourg Poissonnière. Extincteur dit « MALA-FUEGOS ».

* * *

Horloger. — CONTREAU, 36, boulev. des Italiens.

Aiguilles, Articles de Paris.

Aiguilles et épingles anglaises. — KIRBY-BEARD & Cᵉ, 5, rue Auber.

* * *

Brosserie fine. — BENEDICK, 83, boulevard Sébastopol. — DESCHAMPS, MAUREY & Cᵉ, 65, rue Turbigo. — LOONEN & FILS, 8, rue Neuve-Bourg-l'Abbé.

* * *

Albums. — EILERS, 17, rue des Archives. — JEENER, 76, faubourg Saint-Martin. — MARX W., 3, rue des Archives.

* * *

Maroquinerie. — KLEIN, 6 et 8, boul. des Capucines. — BONHOMME, 62, galerie Montpensier (Palais-Royal). — AUCOC, 6, rue de la Paix. — JONES, 23, boul. des Capucines. — MAQUET, 19, avenue de l'Opéra. — LEUCHARS, rue de la Paix.

* * *

Vannerie artistique. — CONSEIL, 80, rue Basse-du-Rempart.

Fers, Machines.

Fers rustiques. — MERY-PICARD, 120, avenue Malakoff.

* * *

Machines à laver le linge. — WILLAMS, 1, rue Caumartin.

Pharmaciens.

Pharmaciens. — PHARMACIE NORMALE, 70, rue Drouot. — MIALHE, 8, r. Favart. — R. BRAVAIS & Cᵉ, 13, rue Lafayette. — GRIMAULT & Cᵉ, 8, rue Vivienne. — FER BRAVAIS, 13, rue Lafayette.

GASTRONOMIE

COULAC AU BEURRE D'ANCHOIS.

Ne vous creusez pas la tête pour savoir quelle est cette espèce de poisson que l'on désigne sous le nom de coulac.

J'arrive de Bordeaux et je vais vous le dire.

Pendant le court séjour que je viens de faire dans cette ville du bien et du bon manger, mon ami Campagnac m'a mené dans son château des bords de la Garonne.

Les châteaux de Gascogne sont un peu comme les châteaux en Espagne. Il y a bien des demeures féodales et quelques vieux manoirs dont on parle avec emphase et vénération, mais ce n'est pas là le château. Le château du Bordelais, c'est tout simplement la bastide du Marseillais, la villa du Parisien, le vide-bouteille du Bourguignon, quatre murs surmontés d'un toit et flanqués généralement d'un colombier.

Au château donc de mon ami Campagnac, la cave est bien garnie et la cuisine vaste.

— Le coulac vient d'arriver en rivière, et je vous en ferai manger demain. — me dit-il le soir de notre arrivée.

— Qu'est-ce que le coulac?

— Le coulac! comment! vous, mon cher, vous ne connaissez pas le coulac?

— Nullement.

— Oh ces parisiens, ils ne connaissent rien! Eh bien! je vous le ferai connaître : c'est un gros anchois.

Le lendemain en effet il apporta un magnifique coulac, tout argenté, aux reflets roses et bleus. Il le vida avec soin et sans l'écailler, le fixa à une broche au moyen d'attelles. Tandis qu'il rôtissait à feu clair, mon ami Campagnac, prépara un beurre d'anchois. Je ne veux pas faire l'injure à mes lectrices de leur donner la recette de cette préparation, je leur dirai seulement qu'une pointe d'ail perdue dans les anchois pilés ne nuit pas à la délicatesse de ce beurre culinaire.

Lorsque le coulac fut rôti à point, il le dressa tout simplement sur le beurre d'anchois.

Ce mets est simple et exquis.

Quant au coulac il abonde en ce moment, et vous le connaissez sous le nom français d'alose.

P. DE BALBAAC.

MENU.

Potage printanier aux petits pois.
Coulac au beurre d'anchois.
Gigot d'agneau de prê-salé.
Salade de laitue.
Tomates à la provençale. — Petits pois au beurre.
Fromage à la crème. — Fraises.

P. DE B.

TIR AUX PIGEONS

TIR DU MARDI 20 MAI 1879.

Poule à 25 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 3 tireurs : MM. Singer, 6/8 G.; le vicomte de Baussier, 5/8. — *Même poule, 24 mètres, 6 tireurs :* M. le vicomte de Baussier, 5/5 G. — *Même poule, 7 tireurs :* MM. le marquis de Camposagrado, 6/6 G.: le vicomte de Beaussier, 5/6. — *Poule Op., à 28 mètres, 1 pigeon, 8 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Même poule, 7 tireurs :* S. A. le prince L. de Bourbon, 2/2 G. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 100 francs, 5 tireurs :* M le marquis de Camposagrado, 3/4 G. — *Match à 25 mètres, 3 louis, 2 pigeons :* M. le prince de la Tour d'Auvergne, 1/1 G. — *Poule handicap Op., 1 pigeon, 20 tireurs :* MM. le comte H. de Montesquiou, 10/10 à 24 1/2; Hopwood, 10/10 à 28 1/2 (partagée). — *Poule à 24 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 25 tireurs :* MM. le marquis de Caumont, 12/12; Nagelmackers, 12/12 (1er et 2e partagés); Perrier, 11/12, 3e. — *Poule Op., à 28 mètres, 1 pigeon, 16 tireurs :* MM. lord Westbry, 7/7; le comte H. de Montesquiou, 7/7 (partagée). — *Même poule, 12 tireurs :* MM lord Westbry 5/5; le prince Poniatowski, 5/5 (partagée). — *Poule handicap, Op., 1 pigeon, 11 tireurs :* MM. Drake, 7/8 G. (à 22 mètres 1/2); le vicomte de Beaussier, 6/8 (à 24 mètres). — *Même poule, 15 tireurs :* M Camauer, 4/4 G. (à 24 mètres). — *Poule Op. à C. D., à 24 mètres, 9 tireurs :* M. le capitaine Tart, 4/6 G.

TIR DU VENDREDI 23 MAI 1879.

Poule à 26 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 3 tireurs : M. Ratisbonne, 2/3 G. — *Même poule à 25 mètres, 7 tireurs :* M. le vicomte de Beaussier 5/5 G. — *Poule handicap, Op., 1 pigeon, 5 tireurs :* M. Ratisbonne, 4/4 G. (à 24 mètres 1/2). — *Même poule, 8 tireurs :* MM. le marquis de Camposagrado, 7/7 G. (à 26 mètres 1/2); Lafond, 6/7 (à 26 mètres 1/2). — *Même poule, 8 tireurs :* M. le prince Maurocordato, 3/4 G. (à 24 mètres). — *Même poule, 8 tireurs :* MM. Singer, 9/9 G. (à 22 mètres); le marquis de Camposagrado, 8/9 (à 27 mètres 1/2). — *Même poule, 8 tireurs :* MM. S. A. le prince de Bourbon, 4/4 (à 25 mètres); le prince de Maurocordato 4/4 (à 25 mètres) (partagée). *Poule Op., à 26 mètres, 1 pigeon, 13 tireurs :* MM. le marquis de Camposagrado, 9/9 G.; Camauer, 8/9. — *Match à 23 mètres, et 26 mètres, 25 louis, 9 pigeons :* M. le marquis de Caumont 5/8 G. (à 25 mètres). — *Poule handicap, Op., 1 pigeon, 21 tireurs :* MM. le comte de Castelli, G. 10/10 (à 23 mètres 1/2); Lafond, 9/10 (à 26 mètres 1/2). — *Poule à 26 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 30 tireurs :* MM. lord Westbry, 15/15, 1er; Pinatel; 14/15, 2e; le comte de Chateaubriand, 9/10, 3e. — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 17 tireurs :* MM. Rembielinski, 6/6 G.; le comte B. de Montesquiou, 5/6. — *Même poule, 13 tireurs :* MM. Lafond, 8/8 G.; Rembielinski, 7/8. — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 7 tireurs :* M. Rembielinski, 2/2 G.

TIR DU SAMEDI 24 MAI 1879.

Poule à 26 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 5 tireurs : M. Perrier, 5/6 G. — *Même poule, 6 tireurs :* MM. Balensi, 3/5; de Brusle, 3/5 (partagée). — *Même poule, 8 tireurs :* M. le vicomte de Baussier, 4/4 G. — *Poule à 25 mètres, 2 louis, 5 pigeons, 8 tireurs :* M. Aubry Vitch, 5/5 G. — *Poule handicap, Op., 1 pigeon, 9 tireurs :* MM. Balensi, 5/5 (à 25 mètres); S. A. le prince de Bourbon, 5/5 (à 25 mètres), (partagée). — *Poule handicap 2 louis, 3 pigeons 8 tireurs :* MM. Lafond, 10/10 G. (à 26 mètres 1/2); Aubry-Vitet, 9/10 (à 23 mètres). — *Poule Op., à 25 mètres, 1 pigeon, 12 tireurs :* M le vicomte de Beaussier, 2/2 G. — *Poule handicap, Op., 1 pigeon, 4 tireurs :* M. Aubry-Vitet, 3/3 G. (à 23 mètres). — *Même poule, 14 tireurs :* MM. le prince de Croy, 13/14 G. (à 26 mètres); de Brusle, 12/14 (à 24 mètres). — *Poule Op, à 29 mètres, 1 pigeon, 23 tireurs :* MM. le marquis de Camposagrado, 6/6: le comte B. de Montesquiou, 6/6 (partagée). *Poule à 28 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 27 tireurs :* MM. Pinatel, 9/10, 1er; A. Yeo, 8/10, 2e; le vicomte de Quélen, 7/9, 3e. — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 20 tireurs :* M. lecomte H. de Montesquiou, 4/4 G. — *Même poule, 14 tireurs :* MM. le prince de Croy, le comte B. de Montesquiou, 5/6. — *Même poule, 8 tireurs :* MM. le prince de Croy, 7/7 G.; de Dorlodot, 6/7.

Étaient présents aux différents tirs :

MM. le prince de la Tour-d'Auvergne; Singer; Halfon; le vicomte de Beaussier; le marquis de Camposagrado; Drake del Castillo: le comte G. de La Rochefoucault; le comte H. de La Rochefoucault; le comte de Pennautier; Camauer; le prince Maurocordato; Rembielinski; le comte B de Montesquiou; le prince de Croy; lord Westbry; le comte H. de Montesquiou: Hopwood; Price, de Lapeyrère; A. Yeo; le capitaine Tart; Lanie; le comte de Castelli; le marquis de Caumont-Laforce; Nagelmakers; de Dorlodot; de Laporte; le vicomte de Corberon; Perrier; le baron de Bussière; le marquis de Montalembert; le baron de Monticourt; le prince Poniatowski; S. A. le prince L. de Bourbon; le comte de la Corzana; Ratisbonne; Lafond; le vicomte Amelot; le vicomte de Martel de Janville; Sands; le vicomte R. de Quélen; de Moismont: le comte Lafond; Pinatel; de Montgomery: de Laporte; le comte de Chateaubriand; Balensi, de Brusle; le comte de Lambertye; Aubry-Vitet; Ligier de Saint-Pierre; Passy; le baron de Dion; Archdeacon.



Extrait des **MODES PARISIENNES** 25, rue de Lille, Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette de cérémonie. — Ce riche modèle est en faille bleu-clair et en crêpe de Chine de nuance assortie. Jupe à longue traîne, entourée sur son bord inférieur de volants plissés coquillés, entre lesquels sont posés à distances égales des nœuds flots en satin de ton assorti. Le devant de jupe est orné dans toute sa hauteur de plis de ruche puis de deux draperies en crêpe de Chine enrichies d'effilé; ces draperies sont enserrées au milieu du devant, dans une boule de même tissu, la première, celle du bas, plus large et plus longue, retombe sur les côtés en forme de pointe. Derrière, plusieurs lés de crêpe se drapent et se coquillent élégamment en recouvrant la traîne; ces lés sont agrémentés dans le bas d'un volant à plis de ruche dont chaque pli alterne avec un flot de ruban de satin. Corsage ouvert en cœur, garni d'une batterie simulant un fichu croisé sur la poitrine et retombant de chaque côté du devant plissé puis coulissé en travers alternativement en suivant la ligne de boutons jusqu'à 10 centimetres au-dessous de la taille, là, ces deux pans s'élargissent et tournent sur les hanches en se plissant, et ils se terminent en dessous des deux plis creux drapés et arrondis que forme le derrière de la basque; ces plis sont enjolivés de nœuds flots ainsi que le haut du corsage, manches découvrant légèrement l'avant-bras et garnies dans le même style que la toilette.

Jolie robe d'intérieur. — Elle est en damassé de soie broché de couleur blanc ivoire, comme fond, avec dessin Pompadour. Un plissé de mousseline et de dentelle et un plissé de satin rose encadrent le bas et remontent sur le devant dans toute la hauteur, puis garnissent également l'encolure. Un tablier plastron en satin rose bouillonné orne le devant et termine ce ravissant modèle.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lefranc.)

DÉPLACEMENTS.

Arrivée à Paris de MM. :

Le comte de Raigecourt, — C. de Beauregard, — A. de Laporte, — de Navenne, — Hubert Koechlin, — de Lagotellerie. — Mmes la baronne de Poilly. — la comtesse de Vergès.

MM. le comte de Miramon, à Gray, — L. André, à Viroflay.

MM. le comte de Nédonchel, château de Boussoit, — le baron de Meynard, château de la Sudrie, — le baron de Goër, château de Vélu, — le vicomte d'Argouges, château de La Motte-Henry, — le baron de Rochetaillée, château de Contenson, — le baron de Veauce, château de Veauce, — le marquis de Rostaing, château de Bettonnet, — le comte de Villebresme, château de Rocheux, — le baron de Meyronnet-Saint-Marc, château de Mortefontaine, — le comte de Choiseul-Daillecourt, château de Saint-Pierre, — le marquis de Campaigno, château du Fossat, — le marquis de Houdetot, château d'Aplemont, — le marquis de Rochequairie, château de Briançon, — le comte de Vezins, château de Vezins, — le vicomte de Narcillac, château de Lamotte-Tilly. — le comte R. de Briailles, château de Romont.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 30.
SAMEDI, 7 JUIN 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr. ;— 6 mois, **15** fr. ;— un an, **30** fr
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



LE DÉTROIT DE MESSINE, CHARYBDE ET SCYLLA, d'après un dessin de M. Sutter.

CHRONIQUE

On peut dire qu'en ce moment les chevaux tiennent le haut du pavé. S'ils font encore quelque attention à nous, c'est qu'ils le veulent bien, et nous devons leur en savoir gré. Nous contribuons nous-mêmes par l'excès de nos adulations à leur faire perdre la tête, et si elle n'a pas tourné à *Zut*, à *Cadogan*, à *Sir Bewis* et à *Rayon d'Or*, c'est qu'ils sont bien équilibrés. On assure que deux jeunes miss ont offert une mèche de leurs beaux cheveux blonds à Archey, le jockey de *Charibert*, pour avoir six poils de ce vainqueur du *Prix des deux mille guinées*. Comment voulez-vous qu'un cheval résiste à de pareilles excitations? Un homme y succomberait, même sans être de pur-sang. On ne compte plus les journaux, de création ancienne ou récente, destinés à raconter les hauts faits de nos héros à quatre pieds. Nous n'en sommes plus au temps où les querelles des cochers ensanglantaient le sable d'or d'un hippodrome, et où Byzance se partageait entre les *Verts* et les *Bleus*. Mais il n'en est pas moins vrai que, des deux côtés du détroit, les jours de grandes courses prennent aujourd'hui le caractère d'une fête nationale. Nous avons esquissé dimanche un croquis léger, mais fidèle, de Chantilly le jour où l'on y court le *Prix du Jockey-Club*. Nous voudrions faire aujourd'hui la même chose pour Epsom, où s'est disputé mercredi le prix le plus important de l'Angleterre, et peut-être le plus célèbre du monde entier.... Le Derby!

*
* *

Les livres ont leur destin, a dit un poète. Il en est de même des lieux. Voici une bourgade qui fut longtemps parfaitement inconnue, et qui a, du reste, tout ce qu'il faut pour l'être: elle ne possède ni beautés naturelles, ni ruines remarquables; elle n'a pour elle ni la magie du site, ni le prestige des souvenirs, et cependant on en parle pendant tout une semaine, — une semaine qui revient tous les ans, — plus qu'on ne fit jamais de Londres et de Paris, de Rome ou d'Athènes, de Babylone ou de Memphis. Cette bourgade, le lecteur l'a nommée avant nous, c'est Epsom.

Epsom n'est qu'un gros village, dont presque toutes les maisons sont des cottages comme les aiment les Anglais, à demi cachés sous bois et dans les vergers. Il a trois ou quatre mille habitants toute l'année, et cinq cent mille le jour du *Derby*. On y découvrit, en 1618, ces sources alcalines dont on extrait le sel connu sous le nom de sel d'Epsom, — mais ce n'était pas assez pour sa gloire.

En 1779, — il y a aujourd'hui un siècle révolu, — *lord Stanley*, comte de Derby, y créa les courses et y fonda le prix qui porte encore son nom. Le terrain de ces courses fameuses ne ressemble en rien à nos hippodromes français. C'est une lande immense et inculte, à laquelle, pourtant, le défrichement commence à s'attaquer depuis quelques années. Les parties défrichées se couvrent déjà de moissons, maigres encore et chétives, il est vrai. C'est que l'on ne rencontre pas là cette terre végétale, si abondante et si féconde en d'autres contrées de l'Angleterre. Le sol est crayeux et blanchâtre, accidenté, creusé de ravins, soulevé en collines basses et légèrement onduleuses, mais recouvert partout d'une sorte de gazon nain, dru, serré, élastique, sur lequel rebondit le pied des chevaux. C'est là un des meilleurs terrains de course qu'un sportsman puisse rêver, et, pour notre compte, nous n'en connaissons point qui l'égale.

La piste du champ de course n'occupe qu'une portion insignifiante de cette vaste lande. Cette piste n'est ni ovale, ni fermée comme chez nous. Elle affecte la forme d'un fer à cheval, et, par conséquent, reste ouverte d'un côté. Comme celle de Chantilly et de tous les hippodromes sur lesquels ont lieu des épreuves analogues à celles du *Derby*, elle mesure une longueur de 2,400 mètres.

Tous ceux qui ont un équipage — et Dieu sait ce qu'il y a d'équipages à Londres! — s'en servent ce jour-là pour se rendre à Epsom, pénètrent dans l'enceinte de la piste, dételent et s'établissent là comme chez eux pour le reste de la journée. Ceux qui n'ont pu se donner ce luxe, et qui sont venus par le chemin de fer, se dirigent vers une énorme construction qui s'appelle le Stand, construite dans le but d'offrir le plus de places possible, d'où il soit permis aux spectateurs de suivre toutes les péripéties de la lutte. On a étagé sur le toit une série de gradins qui reçoivent des milliers de curieux. Quant à l'intérieur, il est divisé en une multitude de salles à manger. — N'oublions pas que nous sommes en Angleterre, où il fait toujours faim. Les fenêtres, qui regardent la piste, sont disposées en façon de loges, et reçoivent une certaine quantité de locataires, par-dessus la tête desquels peuvent regarder et voir les hôtes de la salle à manger. Toutes ces dispositions sont fort ingénieuses et très éminemment pratiques: j'y reconnais bien le génie anglais.

Devant la façade du Stand, le terrain s'incline, par une pente raide, vers la piste, ce qui permet d'offrir environ trente mille places excellentes à ceux qui n'ont pu se caser autre part.

A droite du Stand, on remarque une petite tribune, basse, assez étroite, pouvant contenir environ cinquante personnes. Elle appartient à la Société des courses d'Epsom, laquelle fut longtemps présidée par un amiral, — l'amiral Rous. Presque tous les membres de cette Société font partie du Jockey-Club de Londres. Cette institution célèbre diffère essentiellement de notre Société d'Encouragement (le Jockey-Club parisien). Elle n'a pas de local particulier, et tous ses membres sont répandus dans les grands cercles de la métropole des Trois-Royaumes, dont la *Revue* a déjà donné l'énumération en esquissant leur silhouette. Il est, je pense, inutile d'ajouter que tous les membres du Jockey-Club de Londres sont ou de très grands seigneurs ou des turfistes célèbres par leurs succès. Un étage couvert surmonte la tribune de la *Société des courses d'Epsom*, mais cet étage ne lui appartient point; c'est une propriété particulière et dont la location, pour les quatre jours de courses, se chiffre par de fort grosses sommes.

La langue de terre qui s'étend devant cette tribune est occupée par les habitués du Tattersal et de New-Market, c'est-à-dire par les grands parieurs des Trois-Royaumes, dont la réunion forme ce que l'on appelle le Ring. On ne pénètre dans le Ring qu'avec un jeton nominatif. On a ménagé entre le Ring et la *tribune* une sorte de couloir, dans lequel descendent quand il leur plaît, les membres de la Société, qui se trouvent ainsi en communication directe et facile avec les membres du Ring.

A droite de cette tribune, comme à gauche du Stand, on a élevé une énorme quantité de petites constructions, les unes particulières et réservées, les autres publiques, et où l'on peut entrer moyennant finances. Au delà de la piste, sur la lande sans bornes, on aperçoit des millions de tentes multicolores. On sait que lorsqu'il s'agit d'appliquer l'arc-en-ciel aux usages de la vie, on peut s'en rapporter à nos voisins. Ils en sont encore à l'état sauvage à l'endroit des gammes éclatantes: ce qu'ils aiment surtout c'est ce qui brille.

Ajoutez, pour avoir le coup d'œil complet de l'ensemble le plus pittoresque et le plus hétéroclite qui se puisse imaginer, des baraques de saltimbanques, des faiseurs de tours, des montreurs de singes, d'ours acrobates, de chiens savants et de phoques mélomanes, et des jeux de toute espèce, dans lesquels l'habileté des banquistes s'efforce de corriger les torts de la fortune. Tous ces entrepreneurs de divertissements font d'énormes affaires d'une course à l'autre. On les quitte au milieu de leur parade dès que les couleurs des jockeys apparaissent sur la piste.

En face de l'ouverture du fer à cheval qui circonscrit l'hippodrome, on a ménagé pour les coureurs un grand espace désigné sous le nom de Paddocks, et dont l'entrée se paye dix schellings. C'est là que les *lads*, ou garçons d'écurie, promènent les chevaux avant de les livrer aux jockeys. Le pesage a lieu près de la tribune du juge.

Au lieu d'être plate comme à Longchamps, la piste d'Epsom est accidentée d'une montée au départ et d'une descente à l'arrivée.

Autant la foule qui couvre les bruyères d'Epsom est bruyante et tumultueuse avant la course, autant, au contraire, elle se montre, pendant l'épreuve, calme, attentive et recueillie. Je dirais volontiers que son attention a quelque chose de religieux. C'est seulement après la victoire que les hurrahs retentissent. A ce moment le délire éclate. En quelques minutes, il arrive à son paroxysme. On ne crie pas, on vocifère; on trépigne, on bat des mains, on se plaint, on se félicite, on calcule sa perte ou son gain. C'est la ruine des uns, c'est la fortune des autres, car tout le monde a parié, et les paris sont souvent énormes. D'immenses fortunes se font et se défont en quelques secondes. Le vainqueur du Derby emporte des millions.

Le résultat d'une telle course intéresse le monde hippique, répandu sur toute la surface du globe; aussi les bureaux de l'office télégraphique sont-ils assiégés par tous les correspondants des cercles et des journaux de l'Angleterre, de l'Europe et de l'Amérique. Les pigeons voyageurs, tenus en réserve pour la circonstance sont immédiatement lâchés par leurs maîtres, et vont porter dans toutes les directions le nom du vainqueur.

*
* *

Tant d'émotions affament et altèrent. Il faut manger et boire. L'heure du lunch a sonné. On improvise des tables sur la plate-forme des voitures et sur le gazon de la vaste lande. Toutes les baraques, converties en restaurants et en buffets sont prises d'assaut par une foule affamée.

Ce sont les agapes populaires.

L'aristocratie, la fashion, la fleur des pois de l'élégance, les héros du sport, les rois du turf, les lions du high-life déploient pour eux-mêmes et pour leurs invités des magnificences babyloniennes.

J'en vis, il y a quelques années, un échantillon dont je fus si frappé que je le retrouve dans mes souvenirs aussi net que le premier jour.

*
* *

Le Major Heatley, de l'armée des Indes, avait voulu célébrer dignement son retour dans la joyeuse Angleterre — *Merry England*. — On sait que les Anglais ont la prétention d'être joyeux! Il fit dresser sur la bruyère deux tentes superbes, décorées avec un luxe dont il avait sans doute trouvé l'idée et l'exemple chez ces fastueux rajahs, alliés toujours frémissants de la Grande-Bretagne.

Il offrit à goûter à plus de deux mille personnes. Tout ce qui avait un nom inscrit sur le livre d'or du *peerage*, ou dans les annales de l'élégance, avait été convié par le major, et comme ce parfait gentleman possède toutes les traditions de la grande hospitalité, il reconnaissait à chacun de ses invités le droit de lui présenter ses amis.

Au milieu de la première tente, le regard était tout d'abord attiré par une tonne de cristal au robinet d'argent, laissant voir, à travers ses parois transparentes, les flots captifs du vin français par excellence — le champagne — endormis dans la glace. Les longues tables étaient couvertes des mets les plus rares. Depuis vingt-quatre heures, il n'y avait ni turbot ni saumon à *Hay-Market;* tous les homards de Norwége étaient venus à Epsom. Après la soupe à la tortue et le kari pimenté, on trouvait une saveur plus grande aux œufs de plu-

vier et de vanneau, cette délicate friandise si recherchée de nos voisins.

Je ne cite les fruits que pour mémoire. Il y avait là des pyramides de fraises et des montagnes de cerises, des pêches comme au mois d'août, et des brugnons jaunes et violets, mûrs comme en septembre.

***

A des degrés inférieurs de la hiérarchie sociale on se contentait des sandwichs, arrosées de bière nationale et de ces distillations fermentées que les Anglais reconnaissants décorent de toutes sortes de noms pompeux, et à l'aide desquelles ils secouent la torpeur de leurs nerfs engourdis.

Je laisse à penser ce que doit être le retour, après ces excitations de toute sorte. Il est extra-joyeux; mais toutefois sans désordre grave, et presque toujours sans accident sérieux. L'uniforme respecté de quelques policemen à pied ou à cheval suffit pour maintenir et régenter cette foule, qui rentre dans ses foyers après avoir goûté un de ses plus grands bonheurs — celui de voir courir des chevaux.

***

MM. les Mirlitons de la place Vendôme viennent de donner leur dernière soirée de la saison. C'est le cas de dire : Aux derniers les bons ! Le *Château à Toto*, le désopilant opéra-bouffe de MM. Meilhac et Halévy, musique d'Offenbach; les *Refus*, poésie très spirituelle et très vive d'ailleurs de M. Pailleron, et le *Sémaphore*, rapide croquis en un acte, ont rempli le programme assez corsé d'une soirée pleine d'entrain et d'animation.

Le *Sémaphore* n'a guère d'autre mérite que de servir de cadre à la gaieté bonne fille et à la malice délurée de Jeanne Samary Nous connaissons les *Refus*, que la jolie sociétaire de l'illustre compagnie débite avec tant de verve, pour les avoir déjà entendus une fois ou deux cet hiver. Quant au *Château à Toto*, c'est une réduction en deux actes, par MM. Delavigne et le marquis de Massa, qui ont appliqué à leur confrère le procédé Colas, dont ils se sont fort habilement servis. La pièce, allégée de toute superfluité, n'en court que plus vite au but, semant sur sa route les mots lestes, légers ou piquants. Quelques membres du cercle ont donné la réplique avec beaucoup de justesse et d'entrain aux jolies transfuges des *Bouffes-Parisiens*, du *Palais-Royal* et des *Variétés*, qui semblaient prendre fort au sérieux ces partenaires improvisés.

Beaucoup de jeunes et jolies femmes. Les Mirlitons sont galants, et ils ne se priveraient pas volontairement du précieux appoint que leur apporte la plus belle moitié d'eux-mêmes et du genre humain. Cueillons au vol de la plume la marquise de Massa, la comtesse Gudin, la baronne de Jouvenel, Mmes Dolfus et Delaporte. — On ne s'est quitté qu'à deux heures du matin, après une sauterie fort animée. — Chacun emportait de cette réunion *in extremis* — elle sera certainement la dernière de l'année — le plus aimable souvenir — et un programme-charge très spirituellement dessiné par Detaille. Les Mirlitons ne sont contents que si la fête est complète.

Louis Énault.

LES ATELIERS DE PARIS

M. CAROLUS DURAN

Dans l'ancien quartier des artistes, à la limite du faubourg Saint-Germain et du Luxembourg, tout en haut de la rue Notre-Dame-des-Champs, se trouve une espèce de cité, le passage Stanislas, dont chaque maison contient quelquefois jusqu'à dix ateliers d'artiste. C'est là, au n° 11, que demeure le peintre de *l'Assassiné, souvenir de la campagne romaine* et de *Au bord de la mer*.

Quelques marches à peine à monter, un petit étage ; — M. Carolus Duran, est-il visible ? — Oui, Monsieur, entrez. C'est la réponse invariable qu'on fait à quiconque se présente, sans plus de formalités.

Le domestique pousse une porte, soulève une portière, et..... on se trouve au milieu de quinze à vingt personnes, regardant, discutant, furetant; le maître du logis, en tenue très correcte, fait le métier de cicérone; il explique, démontre, professe même ; on l'entoure beaucoup et il est très écouté.

Mais quand paraît le nouveau venu, il se dégage du groupe et vient à sa rencontre. Sa démarche est saccadée, fiévreuse; on dirait qu'il a hâte de vous serrer la main, ou de vous saluer, selon le degré d'intimité existante. Je profite de ce mouvement qui se reproduit à chaque instant pour saisir sa silhouette : Quarante ans, la barbe et les cheveux grisonnants, le teint mat et bronzé des méridionaux, — quoiqu'il soit né à Lille, il a si longtemps habité les pays chauds qu'il lui en est resté quelque chose. — l'œil sombre, plein d'éclairs, mais timide et recherchant l'approbation. La taille, peut-être au-dessous de la moyenne, est bien prise; M. Carolus Duran est, comme on dit, un homme carré sur base, il porte la tête haute, le geste est large, prompt, décisif, quoique n'indiquant ni l'emphase, ni la prétention.

D'une urbanité parfaite, M. Carolus Duran se prête de bonne grâce aux interrogatoires, parfois saugrenus, qu'il lui faut subir; il va de l'un à l'autre, commençant une conversation en espagnol, avec un amateur, la terminant en italien ou en portugais avec un autre; trouvant encore le moyen de plaisanter avec ceux des visiteurs qui sont ses amis.

Après l'homme, le logis :

Un temple, on y parle à mi-voix; des tentures partout. La porte d'entrée est cachée par une de ces couvertures de soie brodée qui servent à Madrid comme à Lisbonne dans les jours d'allégresse, qu'on pend aux balcons, et dont le nombre et la richesse témoignent du degré de fortune des hôtes. Il y en a de fort belles, qui valent plusieurs milliers de francs. Après la couverture, et pour que la transition avec le dehors soit mieux ménagée, un baldaquin fait de velours noir et rouge. Immédiatement à droite, supporté par une colonne torse, en bois noir, à filet d'or, le buste en bronze du maître du lieu, signé Falguière. Toujours à droite en entrant, un grand bahut de chêne magnifiquement sculpté, par devant, un cabinet en laque de Chine sert d'étagère, on y voit quelques statuettes indiennes, et des bibelots du Japon.

Avançons d'un pas, nous rencontrons un meuble qui justifie bien la comparaison que j'ai faite de l'atelier de M. Carolus Duran avec un temple : c'est un orgue tout ouvert devant lequel est une grande chaise gothique d'un aspect parfaitement religieux; un peu plus loin, une table, un paravent, sur lesquels, jetés au hasard, se trouvent des morceaux d'étoffes de soie, de velours, de peluche, de toutes les nuances imaginables; ces étoffes ont servi ou serviront pour les fonds et les parties accessoires des tableaux du maître portraitiste.

Dans le bout de la pièce, une espèce de loggia, formée de tentures en drap rouge, garnie de tapisserie, contient un divan fait des plus beaux tapis de Smyrne. Là s'assoient les timides, ou ceux qui ne désirent pas se mêler à la conversation générale.

Continuons cette inspection : Dans un recoin, la table à couleurs, les palettes, de grande dimension, énormes, à croire qu'on ne peut les porter d'une main, une panoplie avec quelques armes antiques et des fleurets, tout ce qu'il y a de plus moderne. — On sait que M. Carolus Duran est un amateur forcené d'escrime; un autre meuble en vieux chêne, des vieux bronzes japonais, quelques faïences de prix. Le tour de la pièce est achevé. Il reste les murs et le milieu.

Sur les murs, des ébauches et des esquisses du plus vif intérêt : on y retrouve les premières études qui ont servi au portrait de Mlle Croizette, exposé sous le titre *Au bord de la mer* au Salon de 1873; les portraits de Marie-Anne et de Sabine-Carolus Duran, à 4 et 3 ans; ce dernier est plus connu sous l'appellation de *l'Enfant au chien*. Ils ont tous deux figuré au Salon, mais l'artiste a cédé le pas au père, et malgré des offres superbes, les deux toiles sont revenues prendre la place d'honneur dans l'atelier d'où elles étaient sorties.

Ici, des projets de tableaux pour l'avenir, entre autres un *Triomphe de Bacchus*, plein de mouvement et de vie, quelques études datant des débuts du peintre, une autre représentant un *Champ de bataille aux environs de Paris*. Le peintre était bien placé pour rendre avec émotion cette triste page de notre histoire : il paya de sa personne pendant la guerre de 1870-1871.

Rien de plus simple que l'estrade où les plus grandes dames aspirent à poser; quelques planches sur lesquelles on cloue un tapis, un paravent garni de velours et une chaise.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent maintenant l'atelier de M. Carolus Duran, comme s'ils y étaient allés. Ils ne sont pas encore satisfaits, je le devine, ce qu'ils tiennent à savoir par-dessus tout, c'est ce que l'artiste nous tient en réserve.

D'abord : *la Jeunesse*, représentée par une jeune fille turque, portant sur la tête une corbeille remplie d'oranges et de grenades; les bras sont levés pour soutenir la corbeille; la gaieté éclate sur la figure rayonnante de l'enfant; elle semble chanter l'éternel chanson du bonheur, celle que l'on chante quand l'on n'a pas vingt ans, que l'on se sait belle et aimée.

Plus important est cet autre morceau de peinture, une des compositions les plus complètes de M. Carolus Duran : *la Mise au tombeau*. L'artiste a tenté, avec la vierge Marie, un mouvement de corps d'une incroyable audace : abîmée dans sa douleur, la mère du Christ s'est mise à genoux pour soutenir la tête du divin martyr. Ses vêtements, dans lesquels elle disparaît presque, lui forment comme une auréole; sa main seule apparaît, cherchant la main de son fils pour la presser une dernière fois. Cette toile sera l'événement du prochain Salon.

Il est midi, peu à peu l'atelier s'est vidé. M. Carolus Duran va-t-il se reposer ? Que non pas. Déjeuner en deux temps au café Foyot, pousser jusqu'au boulevard de Port-Royal où il a un atelier d'élèves hommes, revenir au quai Voltaire, où il a un atelier d'élèves femmes, en tout une centaine ; un tour à la salle d'armes; voilà pour un jour. Et comme cela toute l'année, avec cette nuance que les jours où il ne reçoit pas, il a modèle.

La conversation de M. Carolus Duran est des plus attachantes. C'est un convaincu, un sincère, il croit à l'Art par-dessus tout, et lui sacrifierait volontiers les intérêts les plus chers, son foyer: domestique excepté. Il faut lui entendre raconter ses débuts dans la rude carrière de la peinture; comment de propos délibéré il alla s'enfermer pendant huit mois dans un couvent d'Italie, pour y condenser ce qu'il avait vu et appris, faire un choix dans sa science ; en un mot, chercher sa voie. C'est dans cette retraite qu'il prépara un ouvrage sur l'esthétique de la peinture, qu'il livrera plus tard à la publicité.

Il peignait en même temps, et avait quelque peu changé les habitudes du sombre monastère.... on lui permettait des modèles !

De là il passa en Espagne, où il copia et analysa les grands maîtres Vélasquez en tête. Quand il crut savoir tout ce qu'il pouvait apprendre des autres, il revint à Paris; et seul, sans maître ni coterie, il commença son œuvre, qui est trop de notre époque pour que je la rappelle ici.

Aujourd'hui, me disait-il, on pense à me donner la médaille d'honneur du Salon ; certes j'en serai ravi, mais ce n'est pas ce qui me préoccupe le plus. Mon unique pensée est celle-ci : faire demain mieux qu'hier, et toutes les médailles de la terre ne me donneront pas la satisfaction que j'éprouve lorsque je crois avoir fait un progrès, non dans la façon de rendre la nature, ce qui n'est que secondaire, mais dans la manière de la comprendre. Je cherche à être vrai, voilà toute mon esthétique.

Il n'y a que les grands artistes pour avoir de ces modesties-là.

Émile Blavet.

P.-S. — Le Jury vient de décerner la médaille d'honneur à M. Carolus Duran, dont l'admirable portrait de la comtesse V... est bien l'œuvre la plus magistrale du Salon de 1879.

GRAVURES

L'Allée abandonnée.

M. Bernier a exposé une grande page : *l'Allée Abandonnée*.

C'est là une des meilleures œuvres de ce peintre consciencieux et poétiquement observateur des impressions de la nature.

Une vieille allée bordée de grands arbres s'étend au loin et se perd dans la forêt : on n'y passe plus, les piétons, les lourdes charrettes ont pris une autre voie; la nature a repris ses droits, les grandes herbes ont poussé partout; les vieilles ornières elles-mêmes ont disparu, comblées de verdures ou cachées par les larges feuilles sur lesquelles glissent les douces clartés de lumière, que l'ombre projetée par les grands arbres permet d'arriver jusqu'au sol. Ça et là, l'eau des pluies s'est amassée et se montre lumineuse au pied des grandes herbes.

Les troncs des vieux arbres s'élèvent vigoureux au-dessus de ces verdures, qui ont reconquis du terrain jadis perdu par elles. Belles études que ces branchages vigoureux, dessinés avec soin, et qui portent les puissants feuillages du bois.

L'allée est mystérieuse, le soleil n'y pénètre pas. Nul ne s'y montre, un pauvre petit cheval blanc, qui semble abandonné comme elle, ajoute encore par sa note mélancolique à la poétique impression de calme que l'on ressent à l'aspect de ce tableau.

Quel rêve de se promener là et de se coucher dans ces herbes silencieuses, au sortir d'une séance à la Chambre !

ÉCHECS

PARTIE N° 47.

Gambit du Centre (a.

Blancs. MM. DE MADRAZO et ROSENTHAL.	Noirs. M. C MOREL.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 D	2. P pr P
3. P 3 F D	3. P pr P
4. F 4 F D	4. P pr P (b
5. F pr P	5. F 5 C D éch.
6. R 1 F (c	6. C 3 F R
7. P 5 R	7. P 4 D
8. F 5 C éch.	8. C R 2 D (d
9. D 4 C R	9. D 2 R (e
10. D pr P	10. T 1 F
11. C 3 F R	11. C 3 F D (f
12. C 3 F D (g	12. C 3 C
13. C 5 C R	13. F 4 F R
14. C pr P T	14. F pr C R
15. D pr F	15. Roq.
16. D 5 F éch.	16. R 1 C
17. P 4 T R	17. D 4 F D
18. F pr C	18. D pr F
19. C 2 R	19. D 4 C D
20. T 3 T	20. P 5 D
21. T 3 C D	21. P 4 F D
22. P 3 T D (h	22. D 5 F D (i
23. D 3 D	23. D pr D
24. T pr D	24. F 4 T
25. T 1 F D	25. C 2 D
26. P 4 F R	26. T D 1 R
27. R 2 F	27. P 3 F R
28. P pr P	28. T pr P
29. P 4 C R	29. C 4 R
30. T 3 C R	30. F 7 D (j
31. T pr P	31. F pr P
32. F pr P (k	32. F pr T éch.
33. R pr F	33. T R 3 R (l
34. C 4 F R	34. T R 2 R
35. T pr F	35. T pr T
36. F pr T éch.	36. T pr F
37. P 5 T R	37. R 1 F
38. P 6 T	38. T 2 R
39. P 5 C	39. R 2 D
40. P 6 C et gagnent.	

NOTES.

a) Cette partie a été jouée au mois de mars dernier dans les salons de M. Madrazo, par MM. Rosenthal et de Madrazo jouant alternativement et sans se consulter contre M. Camille Morel. M. Rosenthal les coups impairs et M. Madrazo les coups pairs.

b) Nous considérons comme dangereuse cette prise de pion. Le coup est : 4. P 7 F. — 5. D pr P — F 5 C éch. — 6. C 3 F D — C 3 F D. — 7. C 3 F R — P 3 D. — 8. Roq. — F pr C. — 9. D pr F ou (A) — C 3 F R. — 10. F 5 C R — Roq. et les noirs ont l'avantage du pion.

A

Si 9. P pr F — C R 2 R. — 10. C 5 C — Roq. — 11. P 5 R — F 4 F R; les blancs n'ont plus d'attaque et les noirs ont encore l'avantage du pion.

c) Le meilleur coup, car si 6. C 3 F D, les noirs ripostent par C 3 F R et il est très difficile de trouver une attaque sérieuse pour compenser la perte de deux pions.

d) Coup juste. Si 8. P 3 F D. — 9. P pr C — P pr F. — 10. D 2 R éch. — F 3 R. — 11. D pr P éch. — C 3 F D. — 12. D pr P C — T 1 F. — 13. P pr P mieux.

Et si 8. F 2 D. — 9. D 4 T D et les blancs gagnent une pièce.

e) Ce coup est bien supérieur à F 1 F, indiqué par les théoriciens, car si 9. F 1 F. — 10. P 6 R — P pr P. — 11. D 5 T éch. — R 2 R forcé pour ne pas perdre la tour. — 12. F 3 T D éch. — R 3 F ou (A). — 13. D 3 F éch. — R 4 R. — 14. D 3 R éch. — R 3 F. — 15. D 4 F éch. — R 3 C. — 16. F 3 D éch. et mat en quelques coups.

A

Si 12. P 4 F. — 13. F pr P éch. — C pr F. — 14. D 5 C éch. et gagnent.

f) Si 11. P 3 F D. — 12. F 3 D et le jeu des noirs est bloqué.

g) 12. C 5 C eût été plus énergique. P 3 F R orce. — 13. D pr D éch. — R pr D (si F ou C pr D 14. C 6 R gagne) — 14. C pr P mieux.

h) F 3 T était le coup juste

i) M. Morel mérite un blâme sévère pour n'avoir pas vu qu'il pouvait gagner la partie. Ex. : 22. P 6 D. — 23. P pr F (A) P pr C éch. — 24. R 1 R — T 8 D éch. — 25. T pr T fait D éch. — 26. R pr D — D 8 F éch. — 27. R 2 F T 1 D et gagnent : (A) 23. C 3 F D — D 5 F gagnent.

j) Si 30. F 3 C D. — 31. P 5 F R — C pr P éch. — 32. T pr C — T pr P éch. — 33. C 4 F R — T de 1 à 1 F R. — 34. R 3 C — F 4 T (A). — 35. T 1 D suivi de 36. F 1 F et gagnant.

A

Si 34. F 2 F. — 35. T 1 F R — P 6 D. — 36. F 3 F — P 4 C D. — 37. F 2 D — P 4 T D. — 38. T 5 C R — T pr T. — 39. P pr T — P 4 C. — 40. P pr P — P T pr P. — 41. T 1 F D — F 3 D. — 42. R 4 C et gagnent.

k) Très bien joué.

Si 32. C pr F — T pr C éch. — 33. R 3 C — T pr P mieux.

l) Si 33. C 2 D. — 34. T 5 D — T 2 F R. — 35. C 4 F R et gagnent forcément avec leurs deux pions passés.



ALGÉRIENS JOUANT AUX ÉCHECS, dessin de M. PERRUCHOT, d'après une photographie communiquée par M. SAUTAYRA.

Solution du problème n° 45.

Devise : *Aliquando bonus dormitat Homerus.*

1. $\frac{\text{C 6 F R}}{\text{R 4 R}}$; 2. $\frac{\text{D 4 R éch.}}{\text{P pr D meil.}}$; 3. $\frac{\text{T 5 C R éch.}}{\textit{ad libitum.}}$ 4. $\frac{\text{mat.}}{\quad}$

1. $\frac{\quad}{\text{P pr C}}$; 2. $\frac{\text{D 4 R ou T 8 R}}{\text{P pr D}}$; 3. $\frac{\text{C 2 R mat.}}{\quad}$

1. $\frac{\quad}{\text{T 4 F D}}$; 2. $\frac{\text{D 4 R}}{\text{P pr D}}$; 3. $\frac{\text{C 7 F D éch.}}{\text{T 4 F R}}$; 4. $\frac{\text{C 2 R mat.}}{\quad}$

1. $\frac{\quad}{\text{F pr P}}$; 2. $\frac{\text{C 2 R éch.}}{\text{R 4 R}}$; 3. $\frac{\text{C 7 D éch.}}{\text{R pr P}}$; 4. $\frac{\text{D pr T mat.}}{\quad}$

1. $\frac{\quad}{\text{C 6 D}}$; 2. $\frac{\text{D 3 F R éch.}}{\text{R 4 R}}$; 3. $\frac{\text{D 3 R éch.}}{\text{R pr P}}$; 4. $\frac{\text{T 8 D mat.}}{\quad}$

Solution du problème n° 46.

Même devise.

1. $\frac{\text{T 2 F D}}{\text{T pr T}}$; 2. $\frac{\text{C 2 R éch.}}{\text{P pr C}}$; 3. $\frac{\text{P 4 F}}{\text{F pr P}}$; 4. $\frac{\text{T 5 R}}{\textit{ad libitum}}$; 5. $\frac{\text{mat.}}{\quad}$

3. $\frac{\quad}{\text{C 5 F}}$; 4. $\frac{\text{T 6 D éch.}}{\textit{ad libitum}}$; 5. $\frac{\text{mat.}}{\quad}$

3. $\frac{\quad}{\text{R pr P}}$; 4. $\frac{\text{T 6 F D éch.}}{\text{R 5 D}}$; 5. $\frac{\text{C 6 R mat.}}{\quad}$

2. $\frac{\quad}{\text{T pr C}}$; 3. $\frac{\text{T 6 D éch.}}{\textit{ad libitum}}$; 4. $\frac{\text{C 6 R}}{\textit{ad libitum}}$; 5. $\frac{\text{mat.}}{\quad}$

1. $\frac{\quad}{\text{C pr T}}$; 2. $\frac{\text{T b D éch}}{\text{R 4 R}}$; 3. $\frac{\text{C de 4 F 6 R}}{\text{P ou C pr P C}}$; 4. $\frac{\text{F pr P éch.}}{\textit{ad libitum.}}$; 5. $\frac{\text{mat.}}{\quad}$

Solutions justes :

Problèmes n[os] 45 et 46 : MM. de Madrazo, Barre.

N° 45 : M[me] Anna Janet et M. Emile Frau.

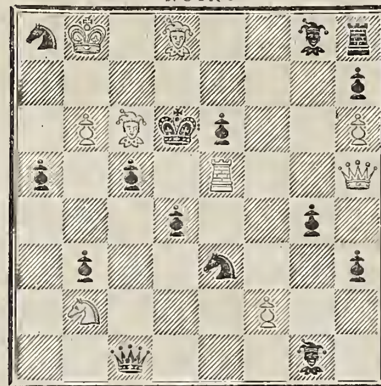
N° 46 : M. Charlotte du Rieu.

N[os] 40 et 41 : M. le D[r] Medunié.

PROBLÈME N° 49

2e prix du Congrès international de 1878,
Devise : *Vertrauen.*

NOIRS



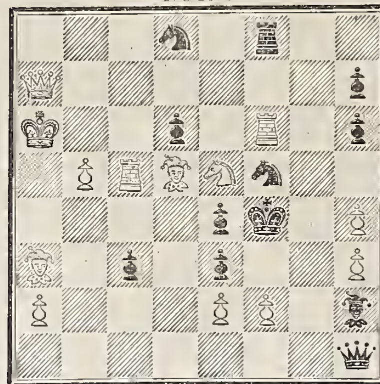
BLANCS

Les blancs font mat en quatre coups.

PROBLÈME N° 50

2e prix du Congrès international de 1878,
Devise : *Vertrauen.*

NOIRS



BLANCS

Les blancs font mat en cinq coups.

NOUVELLES

La commission du Concours international de problèmes ayant reçu tardivement quelques communications relatives à différents envois, vient d'ajourner du 1er juin au 15 du même mois l'ouverture des plis cachetés contenant les noms des concurrents. C'est au café de la Régence et à 3 heures précises qu'il sera procédé à cette opération. Les observations utiles ont donc un nouveau délai pour se produire. Seulement, à l'adresse des personnes qui croient pouvoir envoyer à la commission de simples critiques au sujet du jugement rendu, rappelons que ces critiques seraient sans effet, le jugement n'étant révisable que dans les trois cas prévus dans le rapport et formulés comme il suit :

« Toute communication de nature à « influer sur le jugement, — *soit en re-* « *levant une inobservation du règle-* « *ment, — soit en démontrant la jus-* « *tesse d'un problème écarté comme* « *faux, — soit en faisant connaître de* « *nouvelles défectuosités*, devra être « adressée avant le 28 mai prochain, à « M. le Secrétaire du Tournoi. »

Algériens jouant aux Échecs.

Les musulmans de toutes castes jouent aux échecs. La gravure ci-jointe nous montre des hommes du peuple se livrant aux combinaisons de ce jeu savant.

Quant à la légende la voici telle qu'on la raconte sous la tente.

Il y avait une fois un prince turbulent et de mœurs tyranniques dont le fils portait le titre de *Scheikh*, une sorte d'appellation comme celle de Dauphin.

Cet héritier présomptif commandait les armées de son père. Un jour ce dernier l'envoya en guerre en lui ordonnant d'être victorieux. Le pauvre Scheikh fit tout ce qu'il put pour obéir, mais la fortune lui fut contraire et il fut tué bravement dans une défaite.

Lorsque la sinistre nouvelle parvint à la Cour, personne n'osa l'annoncer au Sultan, celui-ci ayant déclaré qu'il ferait couper le cou à tout porteur de mauvaises nouvelles.

Le vizir ne savait comment se tirer d'affaires lorsque l'idée lui vint de simuler le plan de la bataille perdue. Il peint une planche qu'il divisa en compartiments et il plaça sur ce terrain, savamment com biné, des pièces représentant les deux corps d'armées en présence, avec leurs généraux respectifs.

— Vizir! dit le Sultan un matin, as-tu des nouvelles de Scheikh ?

— Non, commandeur des croyants. La bataille doit durer encore ; mais nous pouvons, à l'aide des dernières nouvelles reçues, prévoir son issue.

— Comment ?

Le vizir posa devant le Sultan l'échiquier tout monté, lui expliqua la monture des pièces ; chef, infanterie, cavalerie, éclaireur, engi s.

— Prenez le commandement des troupes de Scheikh, dit le Vizir, et moi, je ferai manœuvrer celle de l'ennemi.

En suivant les mouvements indiqués dans les derniers rapports ils engagèrent l'action. Lorsqu'ils arrivèrent à la fin des renseignements précis, la mêlée était complète et par calculs et hypothèses ils continuèrent la bataille. Il arriva un moment où la pièce représentant le Scheikh fut entouré :

— *Scheikh mat!* Le Scheikh est mort! s'écria le Sultan.

Le Vizir se voila la face et se mit à sangloter.

— Quelle triste nouvelle vous venez de nous annoncer! dit le Vizir.

Le Sultan comprit et il prit le deuil.

— *Scheikh mat!* le Scheikh est mort! répéta-t-il.

Et l'exclamation douloureuse exprimée en arabe se conserva dans toutes les langues pour exprimer la perte de la partie :

Scheikh mat! — Echec et mat!
Le Scheikh est mort!

FLORIAN PHARAON

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 131.

BCFDGHLKMG LNRDGSM GLM RSG PGRHGRLG GTNBG.

N° 132.

L⋆ V⋆E ⋆S⋆ U⋆ C⋆M⋆A⋆ D⋆N⋆ L⋆ P⋆L⋆E ⋆S⋆ A⋆X ⋆l⋆U⋆.

N° 133.

D⋆⋆⋆ F⋆⋆ D⋆ R⋆⋆⋆⋆⋆⋆⋆ L⋆ V⋆⋆⋆⋆ D⋆⋆ M⋆⋆⋆⋆⋆⋆.

N° 134.

Q⋆⋆ B⋆RN⋆ S⋆S D⋆S⋆RS ⋆ST T⋆⋆J⋆⋆RS ⋆SS⋆Z R⋆CH⋆.

N° 135. — MOTS CARRÉS.

Un animal têtu. — Début d'une série. — Fange. — Ornement d'église. — Et ville d'Algérie

Solutions du 31 mai 1879.

N° 126.

Qui discute a raison et qui dispute a tort.

N° 127.

On entre, on crie,
Et c'est la vie.
On crie, on sort,
Et c'est la mort.

N° 128.

PERSPICACITÉ.

N° 129.

SOLEIL — ABSENT.

N° 130.

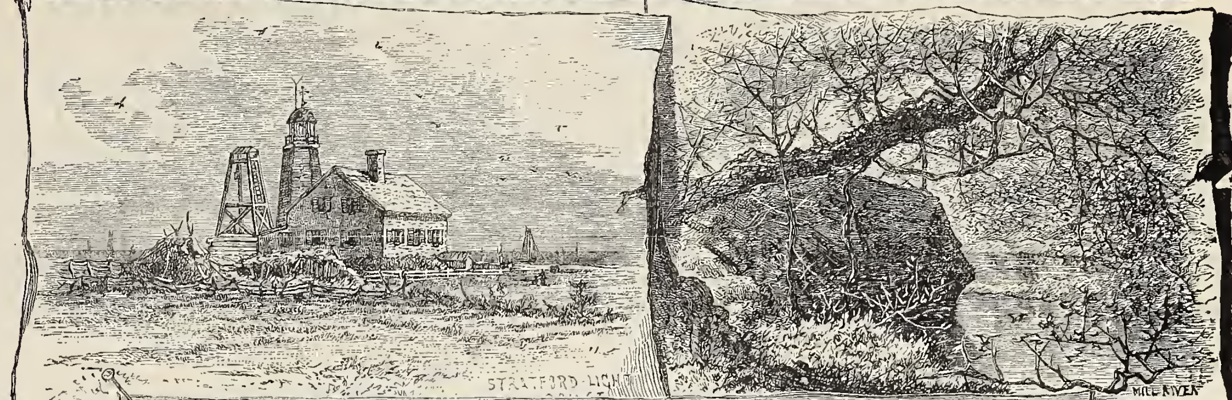
(Une méprise s'est glissée dans la donnée de ce numéro et l'a rendue indéchiffrable.)

P A R I S
A T A L A
R A B O T
I L O T E
S A T A N

EDME SIMONOT.









Gravure extraite de « L'AMÉRIQUE DU NORD PITTORESQUE ». — A. QUANTIN, éditeur.

LES CARTES

LE WHIST

Le chelem est à la partie du whist le *rara avis*, le merle blanc rêvé des joueurs.

D'où vient son nom? Est-ce, comme le prétendent quelques auteurs, de l'adjectif allemand *schlimm*, qui veut dire mauvais (mauvais naturellement pour ceux qui le subissent)? A-t-il une autre étymologie, ou simplement est-il, comme nous inclinons à le croire, un nom nouveau pour un jeu nouveau? Quoi qu'il en soit, nous maintenons sa véritable orthographe et nous répudions hautement les autres manières de l'écrire : Schelem, slaime, slemme, bien que l'une des autorités du whist, le général Vautré, l'écrive ainsi.

Le chelem, très rare à la partie à quatre, l'est beaucoup moins au mort et se fait assez souvent par celui qui conduit le mort.

On peut tirer de ce fait un grand enseignement, c'est qu'au whist le gain de la partie et le nombre considérable de levées faites résultent souvent de la connaissance parfaite et, par suite, de la combinaison savante de deux jeux se fondant, s'harmonisant l'un par l'autre.

On ne peut donc trop le redire : les partners doivent viser surtout à se faire connaître leurs jeux, afin que, dès le troisième ou quatrième coup, chacun d'eux arrive à jouer avec vingt-six cartes au lieu de jouer avec treize.

Ceci bien établi, nous revenons au chelem, objet de notre article.

☞ Pour celui qui conduit le mort, il se fait surtout par l'affranchissement des longues couleurs, les impasses successives et raisonnées d'une main à l'autre, et au besoin par des feintes et des ruses destinées à masquer à ses adversaires, au commencement du coup, la force réelle du jeu inconnu.

Au contraire de la partie à quatre et de l'attaque du mort, celui qui le conduit prendra toujours dans son jeu par la plus forte de ses égales, par l'as s'il a la tierce majeure, par le roi s'il possède la tierce au roi. Il est inutile de dire son jeu à ses ennemis.

Le singleton conduit rarement au chelem, à moins qu'on ne coupe tout d'abord au mort les petites cartes d'une couleur dont on conserve la force dans sa main.

Nous avons parlé déjà d'un coup où on peut faire chelem bien qu'on ait trois as contre soi; mais c'est une chance exceptionnelle sur laquelle on ne peut guère tabler, et on ne cite ce coup qu'à titre de curiosité.

Avec une très longue couleur par as et dame et les atouts dans sa main, le chelem se fait très souvent si on sait habilement se ménager une rentrée pour sa longue couleur, afin de se défaire, dans l'autre main, de ses mauvaises cartes.

Pour ceux qui attaquent le mort, le chelem est beaucoup plus difficile, mais il est encore assez fréquent; on y arrive en forçant à gauche sur les cartes fortes du mort pour en décimer les intermittences roi et valet, dame et dix, et à droite en jouant sur les cartes faibles, mais en ayant pris la précaution d'indiquer, autant que possible, à son partner par où il doit rentrer en temps utile chez celui qui conduit le jeu et qui a révélé la force victorieuse.

OLD TRICK.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME 29.

Vous n'avez logiquement aucune bonne carte de début et cependant votre jeu est de beaucoup supérieur à la bonne moyenne. Mais il est de ceux qui ne s'imposent pas et dont le maniement exige beaucoup de circonspection. Si les cartes sont mal réparties, vous pouvez être décimé et même être réduit à effec-

tuer une retraite « en bon ordre ». Au contraire, êtes-vous soutenu, les levées vont se faire comme par enchantement.

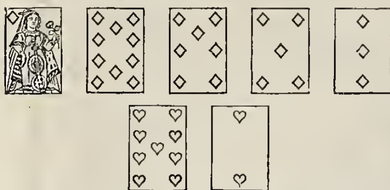
Avec un jeu semblable, il faut avant tout consulter l'état de la partie. Êtes-vous en avance, soyez prudent. Êtes-vous distancé, manœuvrez hardiment et cherchez par un grand coup à reprendre la corde. C'est chose possible en jouant atout; le quatre, une invite directe qui forcera votre partner à y revenir.

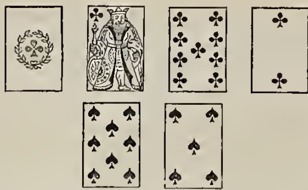
Dans le cas contraire, l'absence complète de la couleur cœur constitue un danger auquel vous devez parer en ménageant vos atouts au début. Faites alors une invite à l'as de pique. Cette carte d'observation vous assurera les dernières levées, pour peu que vous trouviez dans la main de votre partner, deux atouts et une belle carte.

Principe. — Avec cinq atouts, une bonne couleur par as et dame et une coupe, on peut exceptionnellement faire une invite à l'as, dans le but de s'éclairer et de se ménager les dernières levées.

PROBLÈME N° 30.

Carreau retourne.





Premier à jouer. Comment débuterez-vous?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 29.

Nous avons vu dans le dernier problème que le roi de trèfle pouvait être considéré comme la clef de la position. Il vous est facultatif, en effet, de prendre ou de laisser aller. Donc, il y a nécessité absolue pour votre adversaire, de fixer le sort de cette carte avant l'épuisement de ses rentrées.

Il a joué as de carreau, un; roi de carreau, deux; dix de pique (faute), trois. Vous prenez pique et vous jouez le roi de cœur. As de cœur, quatre; neuf de pique (faute), cinq. Vous prenez et vous rejouez pique. As de pique, six; quatre carreaux, dix et, *ad libitum*, onze, vingt et un.

Mais le coup n'est pas forcé. En effet, après la levée de l'as de pique, l'adversaire a quatre levées; il peut jouer valet, dix de carreau, cinquième et sixième, puis vous proposer la carte égale en jouant le roi de trèfle. Si vous prenez, égalité; si vous jetez la dame pour lui faire faire la carte, il arrive à douze, vingt-deux, et franchit ainsi le rubicon.

PROBLÈME DE PIQUET.

Avec



Quel sera votre écart, en premier? en second?

ROBERT D'ANTULLY.

LE BILLARD

UNE PARTIE DE BILLARD

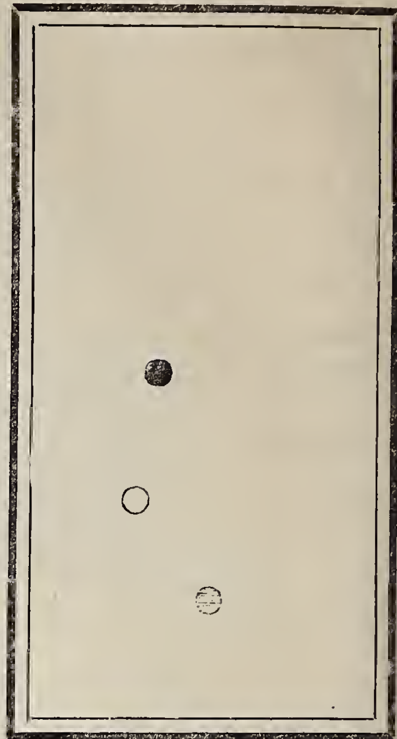
1,000 carambolages en trois coups de queue.

Nous empruntons au *New-York Herald* le compte rendu d'un match qui vient d'avoir lieu à Chicago, entre les deux plus célèbres joueurs de billard des Etats-Unis, MM. Schaefer et Slosson, dont voici le compte rendu officiel:

SCHAEFER. 5—690—305. Total 1,000 points
SLOSSON. . 8— 14— 22. — 44 —

C'est la partie la plus extraordinaire qui se soit faite jusqu'à présent, les deux adversaires étant considérés de la même force.

21e position.



Jouer sur la rouge et réunir en carambolant les trois billes dans le coin.

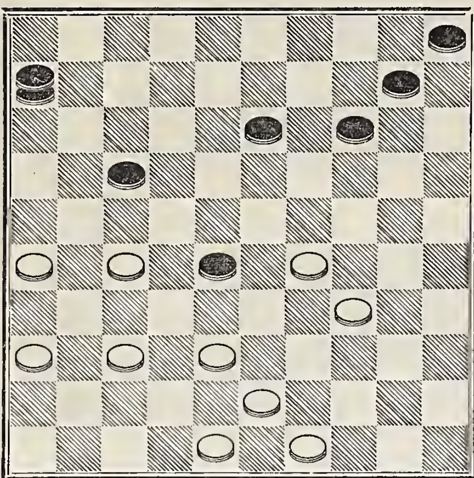
LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

DAMES

Problème n° 53, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.

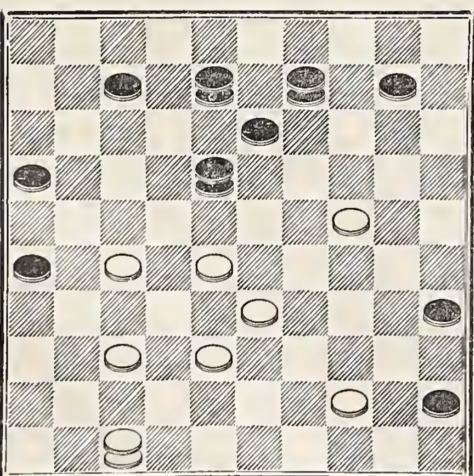


BLANCS.

Les noirs jouent dans la lunette, case 33, et les blancs gagnent.

Problème n° 54, par M. MAGELLAN.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

AUGUSTE JOLIET.

MUSIQUE

La persistance du mauvais temps porte le plus grand préjudice à un établissement qui devrait être le rendez-vous du *Tout-Paris* élégant. Je veux parler du CONCERT DES CHAMPS-ÉLYSÉES. Cette année, la direction de l'orchestre a été confiée à M. Albert Vizentini, et le jeune chef a mis tous ses soins non seulement à réunir une troupe d'artistes excellents, mais encore à composer des programmes où l'on trouve, à côté des maîtres, les noms des compositeurs contemporains les plus aimés du public. Aussi le succès n'est-il pas douteux, — si le temps le permet.

* * *

M. Guilmant, l'éminent organiste de la Trinité, annonce quatre grands concerts d'orgue qui auront lieu les jeudis 5, 12, 19 et 26 juin, à trois heures très précises, dans la salle des Fêtes du Trocadéro. M. Guilmant se propose de faire entendre, entre autres morceaux choisis dans les chefs-d'œuvre des grands maîtres, des œuvres récemment publiées de Dietrich Buxtehude, compositeur saxon, l'un des précurseurs de l'illustre Jean-Sébastien Bach. Personne mieux que M. Guilmant n'est capable de faire valoir les beautés renfermées dans ces pages peu connues, qui ne peuvent manquer d'intéresser au plus haut point les amateurs de musique classique.

* * *

Lorsque paraîtront ces lignes, Mlle Mauri, la charmante ballerine, aura fait sa rentrée à l'Opéra dans le rôle de *Yedda*, dansé naguère par Mlle R. Sangalli. A en juger par l'effet produit à la répétition de mardi, je lui promets un succès *di primo cartello*. Impossible de réunir plus de grâce, de charme, de vigueur et de précision. Mlle Mauri, qui a débuté à l'Opéra d'une façon très remarquée, dans le divertissement de *Polyeucte*, est en train de conquérir sa place au firmament chorégraphique : la prise de possession du rôle de *Yedda* pourrait bien l'y installer définitivement.

LÉON DELAHAYE.

LE SALON DE 1879

SCULPTURE

(4e Article.)

Depuis que la Mythologie, en présidant à la naissance de Vénus, lui a donné droit de souveraineté dans ce monde, la sculpture n'a cessé de consacrer les pudiques blancheurs du marbre à célébrer, sous des formules variées à l'infini, les beautés, toujours nouvelles, du corps féminin. A cet égard nous sommes restés païens, et nos artistes découvrent parmi nos jeunes contemporaines des modèles de nu dignes de rivaliser avec leurs aînés de la Renaissance ou de la période grecque.

Au matin, joli marbre de M. Schœnewerk, grâce à sa suave élégance, doit être signalé en tête des récentes et nombreuses éditions, destinées à glorifier l'éternel féminin, qui figurent au Salon.

Le matin est représenté par une jeune femme assise qui se dispose à se chausser. Le type en est plutôt moderne qu'antique; on serait assez disposé à y reconnaitre, comme dans les figures décoratives de Jean Goujon, une Parisienne, une nymphe des bords de la Seine. Dans le mouvement de la tête et l'inflexion des bras, d'une mièvrerie si coquette, on sent la mondaine raffinée qui possède, jusqu'au bout des doigts, les prescriptions innées de la grâce en action.

Avec quel art confit en naïve provocation elle sait en profiter pour mettre en évidence les perfections que la nature lui a prodiguées! Du reste, dans l'exécution, le ciseau délicat et caressant de M. Schœnewerk s'est mis, avec une complaisance d'amoureux, au service des charmes marmoréens de cette délicieuse fille d'Ève ou de Vénus. Pour rendre le poli ferme et vibrant de cette chair onduleuse et satinée, le marbre se prête à des souplesses d'épiderme étonnantes, qui la recouvrent comme une peau de gant.

On comprendra mieux les mérites tout spéciaux de la figure de M. Schœnewerk, si on prend la peine de la comparer a la *Psyché abandonnée* que M. Joseph Börjeson, artiste suédois de beaucoup de talent, a exposée en pendant. La jeune éplorée est bien établie dans son mouvement de tristesse concentrée: ses formes sont fines et élégantes; mais comme elle est loin de la virtuosité pleine de distinction de sa voisine!

M. Captier, dans la statue en plâtre intitulée *l'Innocence*, et M. Auguste Moreau, dans la jeune fille qui joue avec un serpent : *Dangereuse trouvaille*, ont voulu nous montrer la femme à son aurore, sortant à peine des lignes maigres et indécises de la puberté, et prête à déployer les formes plus accusées de l'adolescence. La chrysalide affranchie de l'enveloppe qui a protégé son premier âge s'ignore encore, mais le papillon qui sent qu'il a des ailes ne tardera pas à les ouvrir au souffle de la passion. A ce moment si fugitif dans les périodes successives de sa formation, le corps d'une jeune fille est vraiment empreint de ce charme vague comme l'espérance dont la nature se revêt au printemps; robe au tissu léger, transparent, fluide presque, qui ne dure qu'un matin.

Donc c'est la femme en sa fleur que M. Captier s'est

efforcé de reproduire. L'entreprise est plus séduisante que facile à réaliser.

L'innocence de M. Captier se présente franchement dans la pureté grêle mais soutenue des lignes juvéniles de la puberté qui s'éveille. Mais est-ce bien là l'innocence? La figure de M. Moreau semble plutôt s'en rapprocher; elle y serait tout à fait si son ingénuité se traduisait par une désinvolture d'une élégance mieux sentie.

L'élégance dans les formes de l'adolescente ou de la femme faite s'impose à tous les degrés. Tout artiste bien doué s'en préoccupe, la poursuit, mais ne la saisit pas toujours.

Dans cette poursuite, M. Moreau-Vauther a eu la main heureuse. *La Fortune*, bronze réussi, s'enlève triomphalement sur sa roue tournante, en développant, sous une draperie aux plis collants, un beau corps aux membres en fuseaux, modelé sous l'influence des maîtres figuristes de la Renaissance florentine.

La *Diane à l'arc* de M. Herman, comme celle de M. Blanchard, offrent toutes les deux des parties bien faites, d'un galbe distingué; l'ensemble n'en est pas complet.

Fugit amor, groupe en bronze, de M. Damé, est une composition d'un arrangement très agréable, à laquelle manque peut-être un peu de distinction dans le dessin, d'expression parlante ou l'accent fortement marqué d'un type individuel.

Dans cette catégorie d'œuvres de demi-caractère, dignes d'être signalées à divers titres, nous classerons : l'*Amour maternel*, de M. Lemaire; la *Vénus*, de M. Prouha; *Biblis changée en source*, de M. Leenttoff: sujet classique, académiquement interprété, peu compréhensible d'ailleurs; l'*Aurore*, de M. Cochey, figure décorative, qui s'enlève légèrement sur ses ailes, on regrette que les grâces de la jeunesse et de la poésie ne soient pas de la fête; une *Bacchante endormie*, de M. Devillez, bien établie dans sa conformation passablement vulgaire.

Cléopâtre, de M. L. Durand: figure bien faite, qui témoigne de la connaissance du métier, dépourvue de ces qualités plus rares qui constituent l'originalité; *la Paix*, de M. Cambos, s'impose par l'harmonie de l'attitude, la belle ordonnance de l'ajustement; il est regrettable que la tête, aux traits énigmatiques, n'exprime pas les sentiments de bienveillance qui devraient l'animer; *Léda*, de M. Boucher, groupe en plâtre d'une bonne tenue, joli galbe de torse et de jambes.

La revanche de Galathée, de M. Déloye, en quoi consiste cette revanche? La jeune nymphe se tient triomphalement sur le dos d'un Dieu de la mer probablement, est-ce pour narguer Polyphème? Nous préférons du même auteur le *Génie des Arts*, statue en marbre étudiée et exécutée avec une patiente sollicitude, type intelligent et moderne. Le génie des arts tient dans sa main une jolie statuette de Pallas en ivoire et argent oxidé.

Nous avons déjà vu l'année dernière le modèle en plâtre du *Messager d'Amour*, que M. Cugnot nous montre aujourd'hui en bronze; à cette transformation le groupe n'a pas gagné grand chose; le sujet manque de simplicité; les petits nuages et la tête de Jupiter qui s'en dégage à l'état d'ébauche se combinent comme les éléments d'un rébus à deviner, Mercure a du mouvement, il rappelle forcément celui de Jean de Bologne.

Citons en passant le *Génie des fleurs*, plâtre de M. Léonard ; — l'*Orion*, de M. Van Howe; — le *Bacchus enfant*, de M. Allouard; — le *Disciple de Bacchus*, de M. Lagrange. — la statue en statue, l'*Amour fait tourner le monde*, de M. Marioton; — l'*Hallali*, groupe en plâtre, de M. Cuypers; — le *Léandre* de M. Geefs; *la Berceuse*, de M. Dupuis; — l'*Agriculture*, statuette de M. Aubé habilement composée, et l'*Adraste mourant*, de M. Printemps.

Un certain nombre d'œuvres d'un caractère plus moderne se recommandent à notre attention par des qualités qui correspondent d'une façon plus intime avec nos idées et nos sentiments. Dans cet ordre il convient de classer le *Belluaire agaçant une panthère*, groupe en plâtre de M. Ferrary, et le *Chasseur Persan au Guépard*, de M. Dubucand, groupe en bronze; deux figures étudiées de mouvement et disposées au point de vue de la ligne avec intelligence.

La statue de la *République* de M. Granet est, nous paraît-il, le meilleur modèle qui se soit encore produit pour représenter cette figure symbolique, assez difficile à traduire par les moyens plastiques. Cette femme aux traits passablement farouches, qui tient dans sa main le Génie de la liberté, n'est certes pas une république aimable, mais elle ne manque pas d'un certain style et se profile assez fièrement à distance.

Le Travail, par M. de Vassclot, est représenté par une jeune femme dont le costume simplifié rappelle celui des paysannes; figure d'un bon sentiment, où l'accent d'un type individuel plus marqué eût été de mise pour retenir l'intérêt.

Le Moissonneur, de M. Gaudez, quoique nu, est un homme des champs de notre époque. Comme caractère et comme mouvement, il procède de certaines figures du peintre Millet; il n'est pas moins bon pour cela, et prouve qu'on peut tirer un bon parti sculptural des scènes de la vie agreste.

M. Desouches, dans cette voie, a voulu pousser plus loin; c'est un réaliste qui tient peu compte des exigences de l'art dans le choix et l'arrangement d'un groupe. Celui qu'il nous donne sous ce titre : *Idylle*, représente un ouvrier forgeron en costume de travail, qui échange une parole d'amour avec une jeune ouvrière. L'attitude et l'expression de celle-ci sont d'une naïveté charmante, mais les costumes sont gênants et manquent de cette ampleur qui convient à la sculpture et sans laquelle il n'y a pas de style. Ce qui le prouve, c'est qu'on sent très bien que ce groupe gagnerait beaucoup à être réduit à la dimension d'une scène purement anecdotique.

M. Desouches, qui a vraiment du talent, ferait bien de s'inquiéter de la méthode de M. Mercié quand il veut interpréter le moderne.

Les œuvres inspirées par les idées religieuses sont peu nombreuses au Salon. Dans le nombre, on distingue l'*Ismaël mourant* de M. Dampt, charmante statue d'enfant très délicatement étudiée dans son caractère et sa construction; — *Rosa mystica*, statue plâtre de M. H. Morice, composée dans le goût de l'époque gothique, tête très fine d'expresion; — *Hosannah!* par M. Th. Barreau; — la *Fiancée d'Isaac*, statue en pierre de M. Jouandot; — *Tobie*, par M. Perrin; — *Abel*, statue plâtre par M. Hiolin, — et l'*Enfant Jésus et la sainte Vierge*, groupe en plâtre qui se fait remarquer par des qualités sérieuses, de M. Ad. Léofanti.

Terminons cette longue série de sculpteurs de talent par le nom de M. Larregieu, qui a envoyé *Un homme d'armes en vedette*, statue équestre en plâtre bien composée, et qui se tient d'ensemble, mérite assez rare.

G. D'OLBY.

VÉLO-SPORT

Dernièrement le Véloce-Club de Genève a organisé une course de fond de 122 kilomètres, de Genève à Lausanne aller et retour; le départ a eu lieu à 5 h. 1/2 du matin. E. Crombac arriva premier à 11 h. 43 m.; Grandjean, deuxième, à 11 h. 59 m.; Mottaz, troisième; à midi 5 m.; Métral, de Rolle, quatrième. à midi 20 m. Quelques-uns des sociétaires du Club, ne jugeant pas à propos de prendre part à ce concours, en organisèrent un autre. La distance à franchir était de 39 kilomètres : Genève à Nyon et *vice versa*. Voici les vainqueurs dans l'ordre où ils sont arrivés : Sechéaye fit le chemin en 2 heures; Magnin, en 2 h. 4 m.; Scieur, en 2 h. 4 m. 30 s. Ces deux courses étant faites sur un terrain semé de nombreuses côtes, ces résultats sont beaux, mais le temps employé aurait été certainement moindre sur une piste plate. Crombac gagna également dans l'après-midi un premier prix d'adresse et un concours de lenteur de 200 mètres. Grandjean fut classé deuxième.

Cette journée a été favorisée par un temps splendide, et un nombreux public assistait à ces différentes luttes.

COURRIER DES THÉATRES

La Décoration pour les Comédiens.

Tandis que la Comédie-Française porte si haut en Angleterre le drapeau de l'art national, on discute dans la presse s'il faut ou non décorer les comédiens de talent.

Cette discussion est née du dessein qu'on prête à M. le ministre des beaux-arts de donner la croix de la Légion d'honneur à MM. Got et Delaunay.

La nouvelle peut être seulement un ballon d'essai. Néanmoins elle n'a pas été démentie, d'où l'on peut conclure qu'il ne choque pas du tout les sentiments de M. Ferry, ni ceux de M. Turquet. Je commence par déclarer qu'elle ne froisse pas non plus les miens et que je ne vois aucune raison pour empêcher qu'elle se réalise un de ces jours.

Quoi! décorer un acteur! J'entends d'ici l'exclamation et le chapelet d'arguments conventionnels qui ne manque jamais de l'accompagner. Décorer un acteur! un homme qui, tous les soirs, cesse d'être lui-même et se transforme, selon les nécessités de son théâtre, en Néron, en Oreste, en maréchal de Richelieu, voire en Harpagon et en Sganarelle! un homme qui se déguise constamment, qui débite un rôle appris, qui met du blanc et du fard! un homme, enfin, que les exigences de son rôle même exposent à subir sur la scène, en public, un traitement qu'il est superflu de qualifier!

Si, qualifions-le; disons les choses en toute franchise, vidons une fois pour toutes cette question ridicule : cent fois vous avez entendu cette objection ridicule formulée par des gens excessivement graves et qui se croient de la meilleure foi du monde : « Il est impossible de donner la croix d'honneur à des hommes que leur métier expose à recevoir des coups de bâton sur l'échine et des coups d'autre chose à un autre endroit! »

Le voilà lâché le grand, le fameux argument! Il frappe l'imagination, il appelle sur les lèvres des bons gobeurs cet adverbe approbatif: Évidemment! mais il est en baudruche et gonflé de vent! Il semble, en vérité, à entendre ceux qui le produisent depuis je ne sais combien d'années, que nos théâtres, jusques et y compris l'Opéra et la Comédie-Française, sont condamnés au répertoire exclusif des parades de foire, où l'on voit invariablement Bilboquet poser à Gringalet ébahi certains calembours à résoudre, et, sur les hésitations réitérées de Gringalet, administrer à ce jeune compère rempli d'abnégation un coup de pied dans le bas des reins.

Et encore je ne veux pas médire de la parade foraine : car Gringalet aurait le droit de répondre, avec un peu de bon sens et de justice, qu'il se nomme de son vrai nom Dupont ou Dufour; qu'il a satisfait à la conscription; qu'il vient de faire ses vingt-huit jours de réserviste ; qu'il est électeur et trouve même, en réactionnaire qu'il est, que la France marche aux abîmes; qu'enfin, pour toutes ces raisons, le coup de pied qu'il reçoit de Bilboquet n'atteint en aucune manière sa considération, vu que ce coup de pied s'adresse non point à Dupont ou à Dufour, personnage réel et fort chatouilleux sur le point d'honneur, mais à Gringalet, personnage de pure fantaisie, et par conséquent impalpable comme l'azur.

Il faudrait pourtant bien se résoudre à convenir que tout l'art dramatique ne roule pas exclusivement sur ces deux éléments qui provoquent des attaques de nerfs chez les prétendus défenseurs de la dignité humaine : les coups de bâton et les coups de pied dans le bas du dos; et qu'Alexandre Dumas père, Alexandre Dumas fils, Émile Augier, Scribe, Edmond Gondinet, Victorien Sardou, possèdent chacun à leur actif un répertoire où les deux éléments ci-dessus n'occupent pas la plus petite place.

Mais, en vérité, je suis bien bon de discuter. Molière rirait bien s'il entendait seulement soulever cette objection. A ce compte, il faudrait pousser la logique jusqu'au bout : si un rôle joué par un acteur devient pour lui comme une tunique de Nessus; si les conséquences de ce rôle le marquent d'un stigmate ineffaçable; si, en un mot, il doit endosser la responsabilité des ridicules, des vices ou des crimes qu'il est chargé de représenter fidèlement, alors il faut faire subir la même responsabilité à l'écrivain, au poète, au romancier qui a créé de pied en cap un type de scélérat et placé dans la bouche de ce scélérat des paroles en harmonie avec sa conduite et son caractère.

En ce cas, il faudrait dire de Victor Hugo : « Il est fâcheux que la croix décore un homme qui, par l'organe du sieur Clubin, des *Travailleurs de la mer*, et par celui de Thénardier, de Montparnasse et de Claquesous, des *Misérables*, a exprimé les pensées les plus immorales, formulé les aspirations les plus criminelles; Victor Hugo est un homme à ne plus voir. » A ce compte-là, non seulement on eût dû ne pas décorer feu Ponson du Terrail, mais encore on eût dû le faire arrêter et traduire en cour d'assises pour avoir créé *Rocambole*.

C'est absurde, je le sais bien. Mais c'est encore moins absurde que de confondre dans l'acteur le comédien et l'homme. L'écrivain crée véritablement. Il est donc, jusqu'à un certain point, responsable. Or, depuis quand un interprète est-il responsable du texte qu'il se borne à traduire fidèlement?

Donc, la décoration accordée aux acteurs ne me paraît pas plus une énormité que la décoration accordée aux romanciers et aux auteurs dramatiques.

Entendons-nous cependant. Ah! si la croix de la Légion d'honneur était un ordre spécial, privilégié; une récompense exceptionnelle, strictement, exclusivement créée en vue de certains mérites définis, de certaines fonctions spécifiées d'avance, comme, par exemple, la valeur militaire, l'éloquence, le talent diplomatique; et si tout à coup on s'avisait de détourner cet ordre, cette récompense, de leur véritable attribution, de leur objet essentiel, en les accordant à des acteurs, ce serait une tout autre affaire! mais il n'en est point ainsi. L'institution de la Légion d'honneur a eu pour but



L'ALLÉE ABANDONNÉE, par M. Bernier.

Dessin de M. Grandsire, gravure de M. C. Joliet.



UN MARIAGE A L'EGLISE, tableau de M. Simon Durand. — Dessin de M. E. Guillaume.

(*Monde illustré.*)

de récompenser tous les genres de supériorité quels qu'ils soient, aussi bien dans le domaine du mérite militaire, dans le domaine de la magistrature, de la diplomatie, de l'industrie, etc., que dans le domaine de l'art.

Dans cet état, il n'existe aucune raison pour excepter, pour tenir en quarantaine un genre de supériorité, celui du comédien, dès que ce comédien, cela va sans dire, est un parfait honnête homme, de mœurs parfaitement régulières et jouissant de l'estime de tous.

Peut-être ne parlerais-je pas ainsi s'il existait en France, comme chez nos voisins, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Belgique, partout enfin, plusieurs ordres de chevalerie. Chez toutes ces nations, chaque ordre est destiné à récompenser un genre de mérite déterminé. Tel est exclusivement militaire et ne s'accorde jamais à un civil, fût-il un génie incomparable; tel est, au contraire, exclusivement civil et s'applique à des fonctionnaires officiels; tel, enfin, est réservé aux beaux-arts, sous toutes les formes.

C'est pourquoi jamais, à l'étranger, on n'assiste à cette anomalie si fréquente chez nous que nous n'y faisons plus même attention : la même croix, le même ruban rouge, décorant un capitaine qui s'est fait casser bras et jambes à la guerre, et un pacifique chef de division, travailleur infatigable du reste, mais qui jamais, en somme, n'a risqué bras ni jambes, et a accompli sa laborieuse carrière la plume à la main, assis dans un fauteuil de cuir ou de velours.

A l'étranger, tous deux, le capitaine et le chef de division, sont décorés comme ils le sont chez nous, mais pas de la même croix. Les croix peuvent se valoir, mais elles se distinguent, et, à première vue, on sent quel genre de mérite signale ceux qui les portent. Le jour où il en sera de même en France, et où, par exemple, la Légion d'honneur sera bien résolûment, bien exclusivement réservée au mérite littéraire ou aux supériorités du monde officiel, fonctionnaires ou magistrats, et le jour où un autre ordre sera créé à côté de la Légion d'honneur pour récompenser les autres mérites, ce jour-là il n'y aura rien à dire, et personne ne s'avisera de réclamer, même pour des comédiens de génie, la croix de la Légion d'honneur.

Mais aujourd'hui cette dernière croix est la seule qui existe en France; et comme son attribution est absolument indéterminée, il n'y a aucune raison pour exclure du droit à en être honoré tel genre de supériorité plutôt que tel autre.

Émile Blavet.

P.-S. — A la semaine prochaine la *Comtesse Romani* (Gymnase) et *Notre-Dame de Paris* (théâtre des Nations).

PHOTOGRAPHIE

Le Développement alcalin.

Les progrès récents de la photographie, au moins pour l'obtention des négatifs, ont pour résultat curieux et imprévu de rendre désormais indispensable aux praticiens et même aux amateurs le maniement du développement alcalin.

En effet, c'est contre l'emploi journalier du bain d'argent que l'attaque des inventeurs a été principalement dirigée. Les émulsions au collodion et à la gélatine suppriment ce bain et, par suite, fournissent des plaques sensibles, non mouillées de nitrate d'argent. Les manipulations deviennent incomparablement plus propres, les plaques sèches peuvent être posées sans préparation longue dans les cas pressés, la durée de pose est abrégée inespérément.

Mais alors il faut renoncer au développement au fer, si connu, si commode; car le bain de fer ne développe qu'à condition de la présence préalable de nitrate d'argent dans la couche sensible.

On pourrait, objectera-t-on, imbiber après la pose la couche impressionnée d'une solution de nitrate d'argent et ensuite verser le bain de fer. C'est vrai, mais dans quelques procédés seulement; en voici la raison : les couches de collodion au bromure d'argent ne jouissent de leur sensibilité extrême que si l'on y a incorporé certaines substances organiques *facilement oxydables*. Si l'on a du bromure d'argent tout seul, on peut obtenir de bonnes images, mais le temps de pose est long.

Donc, tout procédé au bromure d'argent rapide suppose une couche contenant une matière organique réductrice; alors l'imbibition préalable de nitrate d'argent pour développer au fer a presque toujours l'inconvénient de donner des voiles. Dans certains cas même, la surface noircit et l'image est perdue.

Il faut donc, dans les nouveaux procédés, renoncer au fer. Ne le regrettons pas; car vous vous souvenez de la brutalité de ce développement. N'oubliez pas combien il fallait de soins pour ne pas dépasser la durée de l'action, et aussi comme on était désarmé contre les poses insuffisantes et excessives! Et aussi les réductions, les sécheresses, les congélations !

Avec les procédés secs, rien de tout cela. Avec le développement alcalin qui en est la conséquence nécessaire, on peut suivre le mouvement de l'apparition de l'image, juger s'il y a trop ou trop peu de pose, et agir en conséquence.

Je passe donc à l'étude du développement alcalin.

Pas de nitrate d'argent, pas de nitrate d'argent ! Les mains propres! Voilà tout le secret du développement alcalin.

Faites poser vos plaques dans des châssis neufs, ou tout au moins lavés à l'eau salée et même à l'acide chlorhydrique faible. Par prudence, vous devez même faire exécuter un nettoyage spécial du laboratoire. Procédé expéditif : mettre dans une tasse une dizaine de grammes de brome, poser cette tasse par terre dans le laboratoire, fermer les portes et laisser agir douze heures. Toutes les gouttes, tous les cristaux de nitrate d'argent répandus çà et là, seront transformés en bromure inoffensif.

Ayez aussi une cuvette d'eau salée pour vous laver les mains à tout instant.

La moindre parcelle de nitrate d'argent produit sur le cliché développé au bain alcalin des taches noires et des voiles sans remède.

Tous les alcalins proposés sont bons, si on ne les emploie pas avec excès; l'ammoniaque et son carbonate ont pourtant le grave inconvénient de répandre des vapeurs nuisibles aux préparations photographiques. Si l'on tient à employer l'ammoniaque, il faut mettre les plaques sèches à l'abri de ses vapeurs.

L'alcalin que je conseille est le bi-carbonate de soude. Faites-en deux solutions, l'une saturée, l'autre à 1 p. 100.

Mettez dans une cuvette plate assez de la solution à 1 p. 100 pour couvrir facilement votre plaque. Laissez tremper autant que vous voudrez; ne pas se presser est le mieux, car le bi-carbonate de soude détruit le nitrate d'argent qui pourrait, normalement ou accidentellement, se trouver dans la couche.

Lavez-vous les mains à l'eau salée, retirez votre plaque, avec les doigts si vous voulez, et versez quelques gouttes d'une solution de

Acide pyrogallique	10
Eau ordinaire.	100

(quelques gouttes veulent dire un centième du liquide de la cuvette, à peu près), remuez la cuvette et remettez la plaque. L'image apparaît doucement. Si elle est trop longue à venir, ajoutez prudemment de la solution de bi-carbonate de soude saturée. Vous jugerez bien vite ce qu'est la pose. Si l'image est faible, sans détails, il y a insuffisance de pose. Alors laissez longtemps dans le bain, faiblement alcalin, en ajoutant de la solution pyrogallique; j'ai obtenu des clichés inespérés en les laissant tremper ainsi plusieurs heures. A la fin, il est bon de donner un coup de vigueur en ajoutant une forte dose de la solution de bi-carbonate saturée; on peut se passer ainsi du renforcement ordinaire, qui est une assez mauvaise ressource.

Les plaques sensibles au bromure d'argent contiennent toujours assez de sel argentique pour donner des noirs bien opaques sans renforcement, c'est-à-dire sans addition de nitrate d'argent, d'acétate de plomb, etc.

Si l'image vient trop vite et trop vigoureuse, ôtez la plaque de la cuvette, jetez une partie du bain, ajoutez y de l'eau ordinaire, remettez la plaque et surveillez jusqu'à la venue suffisante des détails. Ajoutez toujours, pour finir, de la solution saturée de bi-carbonate de soude et même de la solution pyrogallique, afin de donner l'opacité nécessaire aux noirs du négatif; cette addition a des effets qu'on surveille facilement au dernier moment, et qu'on arrête par un lavage sous le robinet. Il faut cependant ne pas se presser en ajoutant la solution saturée de bi-carbonate de soude, solution qui peut voiler l'image, étant ajoutée trop vite.

Le fixage à l'hyposulfite de soude est incomparablement meilleur que celui fait au cyanure de potassium.

Un dernier mot au sujet du renforçage.

Tout d'abord, je le répète, c'est une mauvaise ressource. Le renforçage est une action inégale que l'opérateur distribue suivant son goût personnel, toujours faussé dans le laboratoire et dans le feu des opérations. Cependant, comme je ne veux pas vous empêcher de renforcer si cela vous plaît, je veux vous recommander certaines précautions nécessaires à la suite du développement alcalin.

Vous avez la solution à renforcer ordinaire d'acide pyrogallique *acide;* imbibez-en bien votre plaque, rejetez dans le verre à bec et ajoutez l'argent dans ledit verre. Vous pouvez alors procéder comme avec un cliché développé au fer.

Si vous ne preniez pas la précaution *d'acidifier* préalablement votre plaque, et si vous versiez immédiatement le mélange de solution pyrogallique et d'argent, vous auriez d'épouvantables taches noires; autant vaudrait verser une bouteille d'encre sur votre cliché.

En recommandant particulièrement le bi-carbonate de soude comme alcalin, je n'ai pas voulu dire que les autres alcalins fussent impratiques. En effet, l'ammoniaque, son carbonate, le protocarbonate de soude, le sucrate de chaux, etc., donnent d'excellentes images, sauf, pour les alcalins volatils, comme je l'ai dit, l'inconvénient des vapeurs dans le laboratoire.

Les précautions sur lesquelles j'ai insisté sont les seules à prendre; le développement alcalin prend ainsi une simplicité, une sécurité que n'a aucun autre. On peut même, et je le fais toujours, faire succéder des plaques différentes dans un même bain, pendant toute une journée, en ajoutant, suivant qu'on le juge bon, tantôt de la solution alcaline, tantôt de la solution pyrogallique.

Lucifer.

CHRONIQUE DU SPORT

Les courses se sont succédé avec une telle frénésie cette semaine, qu'en dehors du turf il reste bien peu de place à la chronique du sport. Nous sommes, sans nous en douter, arrivés à la fin du printemps, quel printemps! et au commencement de la saison d'été, quel été! Enfin, il faut bien le prendre comme il vient, par la meilleure de toutes les raisons : il n'y a pas moyen de faire autrement. Mercredi et vendredi sont les deux seuls jours de la semaine où le public des courses ait chômé; il s'en serait plaint, je crois, si le temps se fût montré quelque peu plus propice, car lui demander un soleil radieux est chose à laquelle il faut, paraît-il, renoncer cette année.

Les courses ont aujourd'hui un public à elles; armé, aguerri à toutes les intempéries, rien ne saurait le déconcerter; il entre en campagne à l'ouverture de la saison, reste sous les armes quoi qu'il puisse arriver, jusqu'au jour où, en murmurant et à regret, il prendra ses quartiers d'hiver. Néanmoins, l'aspect de ces réunions d'été a beaucoup perdu de son éclat accoutumé; elles sont d'ordinaire les plus brillantes de la saison. Pour elles on tient en réserve ses plus élégantes toilettes; c'est l'occasion de sortir ses plus beaux chevaux, ses harnais les plus frais, ses voitures neuves. Pour la population parisienne, le défilé est une fête traditionnelle, parfois plus attrayante que la course elle-même. Tout cela a nécessairement fait défaut; il est resté seulement la cohorte des infatigables, imperturbables sous leurs parapluies et leurs paletots. En vérité, c'est un désastre pour bien des gens et des choses : qu'avons-nous fait au ciel pour encourir un semblable châtiment?

En dehors du Grand Prix de Paris qui doit se courir aujourd'hui, l'événement capital de la se-

maine a été sans contredit le Grand Steeple-chase d'Auteuil : Steeple-chase de Paris, comme il s'intitule sur le programme; Grand International français, comme l'a baptisé, plus justement peut-être, le public des courses. Il correspond, effectivement, dans son but comme dans sa physionomie, au fameux Liverpool anglais. Les deux épreuves ont même aujourd'hui entre elles une étroite corrélation, absolument comme le Prix du Jockey-Club et le Derby d'Epsom; les meilleurs chevaux des deux pays y prennent part dans des conditions différentes. Comme pour tous les steeple-chases de quelque importance, il faut nécessairement avoir recours au handicap. Les Anglais se défient tellement de nos chevaux aujourd'hui, qu'en général nos meilleurs champions sont assez maltraités, comme par exemple *Wild Monarch* cette année. A Auteuil, l'équilibre se trouve un peu plus équitablement réparti. Nos handicapeurs français ne sont pas exempts d'une certaine petite partialité pour leurs compatriotes, mais ils ont la ligne du Liverpool comme indication, et sont beaucoup moins sévères pour nos voisins, il faut en convenir.

La course présentait cette année un intérêt inaccoutumé, en raison de la récente rencontre de *Wild Monarch* et du champion anglais *Jackal* à Liverpool. Tous deux ayant été facilement battus par *Liberator*, ni l'un ni l'autre n'avaient, dit-on, persévéré jusqu'au but, et leurs lignes respectives demeuraient inconnues. Ils avaient couru à une très légère différence de poids à Liverpool, et se trouvaient cette fois dans de parfaites conditions d'égalité; tout promettait donc une lutte d'un haut intérêt.

Malheureusement, un incident inattendu, et à mon souvenir sans précédent, est venu, au moment même le plus palpitant de la journée, détourner l'attention publique et lui donner une direction d'une autre nature, et beaucoup plus sérieuse encore. Le drapeau du starter venait à peine de s'abaisser, ouvrant le champ de bataille aux combattants du Grand International, que l'une des tribunes, celle la plus rapprochée de la route d'Auteuil à Boulogne, s'enflammait subitement sans que rien ait pu faire prévoir un sinistre de cette nature. Elle était peu chargée, fort heureusement. Le public a montré beaucoup de sang-froid, et on a pu faire descendre les personnes montées sur la terrasse, sans qu'il y ait eu un accident à regretter. Il n'y avait nécessairement pas de pompe à incendie; il fallut en aller chercher, de telle sorte que la tribune entière a été consumée; mais les secours sont arrivés à temps pour préserver la tribune du pesage, dont la toiture commençait à être compromise; on a été rapidement maître du feu.

Quant aux causes de l'incendie, on en a fait les honneurs aux fumeurs; cette pensée vient nécessairement la première à l'esprit. On doit cependant, à mon sens, lui chercher une autre origine. D'abord un cigare met difficilement le feu à quoi que ce soit; il fait un trou, voilà tout; essayez, en l'entourant des matières les plus inflammables, et vous verrez. Pour provoquer un incendie, il faut la flamme. On a parlé d'une allumette; c'est à la rigueur possible, mais invraisemblable pour une tribune en bois et par un temps aussi pluvieux. Il y a bien des années déjà, de fréquents incendies se sont déclarés dans plusieurs parties du bois de Boulogne : comme aujourd'hui, on en accusa les fumeurs. On mit des affiches à toutes les entrées, en leur recommandant les plus grandes précautions en allumant ou en jetant leurs cigares; pour un peu on aurait défendu de fumer. Huit jours ne s'étaient pas écoulés, que l'on arrêtait deux mauvais drôles, lesquels s'offraient à eux-mêmes ce passe-temps récréatif.

Aujourd'hui encore, je crois à la malveillance, et les habitués du bois de Boulogne seront, je pense, de mon avis. Depuis longtemps déjà le bois est devenu le repaire de rôdeurs à mine patibulaire et sinistre; leur nombre augmente tous les jours. Ils se tiennent d'ordinaire dans la partie comprise entre le Jardin d'acclimatation et le Tir aux pigeons, aux abords de la route cavalière nommée *Route favorite*, commençant derrière le pavillon d'Ermenonville. Leur cynisme et leur audace ne connaissent plus de bornes, au point qu'à certaines heures solitaires, il ne serait pas prudent à une femme seule, et même à un homme à pied, d'y passer sans être assailli de propos grossiers, inconvenants, et parfois pis encore.

Il y a plus, et comme pendant à ce gracieux tableau, la partie du bois adjacente à celle que je viens de nommer, c'est-à-dire les fourrés situés en entrant par la porte de l'Impératrice (allée du Bois-de-Boulogne, si vous voulez), entre les fortifications, l'allée de Longchamps et la porte Maillot; mais diable, ceci devient difficile à dire; cependant il faut y arriver. Ces taillis très épais sont donc, comme je vous le disais, infestés d'un assez grand nombre de prêtresses hideuses et malpropres d'un temple de Vénus inconnu. Elles se tiennent là sur le bord des allées, vous dévisageant, vous tenant, des propos à donner froid dans la moelle des os : sirènes à la voix rauque et édentée, elles cherchent à attirer les voyageurs égarés dans je ne sais quels abîmes dangereux.

Cela se passe au grand jour, au vu et au su de tout le monde. La police ordinaire n'a pas le droit de pénétrer dans le bois de Boulogne, la surveillance en est abandonnée aux gardes et aux cantonniers. Ils savent tout cela aussi bien si ce n'est mieux que moi; mais quand on leur en parle, ils vous répondent : *Si je m'y opposais, je serais un jour ou l'autre assommé dans un coin.* On pourra nier le propos, mais comme il m'a été dit, *à*



FLAVIO II

Gagnant du Prix du CÈDRE, par CONSUL et FILLE DE L'AIR,

Appartenant à M. le comte DE LAGRANGE, monté par DOGE.

moi, je n'en demeurerai pas moins convaincu.

C'est, on en conviendra, un état de choses scandaleux et intolérable, pour une ville civilisée, dans une promenade aussi fréquentée que le bois de Boulogne; il est de plus dangereux pour la sécurité publique et il devient grand temps que l'autorité prenne à cet égard des mesures rigoureuses. D'autant mieux que c'est bien facile. Je ne suis ni agent de police ni gendarme; eh! bien, à moins qu'ils ne soient prévenus, je me charge de les prendre tous et toutes d'un coup de filet, et il n'en sera plus question. Quant à l'incendie des tribunes d'Auteuil, ne cherchez pas ailleurs; c'est là, et pas autre part.

Cet incident, dont les conséqucnces se résument fort heureusement à un dommage matériel, a, comme on peut s'en rendre compte, jeté quelque désarroi dans une assemblée aussi nombreuse. Quelques spectateurs, des femmes effrayées principalement, couraient affolés à travers l'enceinte; les choses se sont, au résumé, passées aussi bien que possible en semblable occurrence. Les parieurs seuls, stoïques comme des sénateurs romains sur leurs chaires curules, sont restés impassibles, la lorgnette braquée sur le groupe des concurrents s'en allant grand train, absolument comme s'il ne s'agissait pas d'autre chose.

La course a donc eu lieu très régulièrement, et s'est terminée au grand honneur de l'élevage français, dont trois représentants occupaient les trois premières places à l'arrivée. Quant à l'exactitude positive du résultat, pour mon compte, je ne saurais en répondre positivement. J'appartiens, il est vrai, à la vieille école, à celle dont les représentants disparaissent chaque jour. A cette époque, à de très légères différences près, dont les causes étaient toujours appréciables, la forme des chevaux était beaucoup moins variable. On savait à quoi s'en tenir, et l'on pouvait hardiment dire : Tel cheval est bon, tel autre est mauvais. Aujourd'hui, pour mon compte, j'y renonce et le laisse à plus habile ou mieux informé.

Ainsi, par exemple, en examinant les poids de l'International et surtout leur échelle, après la déclaration des forfaits, *Wild Monarch* devait battre tous les chevaux français en même temps les concurrents anglais, à l'exception de *Jackal* et de *Liberator*, s'il venait. Cette hypothèse s'est vérifiée, sous ce rapport, je n'ai rien à dire. Mais je me suis demandé en vain ce que *Jackal* avait bien pu venir faire en France. A Liverpool, il était second, recevant trois ou quatre livres, je crois, de *Wild Monarch*, celui-ci était quatrième. A Auteuil, *Jackal*, mal parti il est vrai, n'a pas été un instant dans la course; a galopé comme s'il ne pouvait suivre le train, sautant court et heurtant à tous les obstacles. S'il n'était pas bien, pourquoi est-il parti,? Pour faire perdre l'argent mis sur lui, et tâcher d'avoir un bon poids dans le Liverpsol de l'année prochaine; voici, tout au moins, ce que l'on m'a dit; je n'en sais rien. Mais pardon, ce n'est pas une excuse cela, tout au moins une excuse valable. Après tout, si ça vous convient, comme je ne parie jamais, cela m'est égal. Seulement, si j'étais handicapeur, je prendrais toujours un cheval sur sa meilleure forme, en vertu du raisonnemeut suivant : S'il est devenu mauvais, ce n'est pas ma faute; à travers toutes ces intermittences, il m'est impossible de démêler les vraies des fausses; je me souviens seulement de ce que je lui ai vu faire.

En dehors de ces considérations générales, toutes de théorie d'ailleurs, la course a été très belle, moins belle cependant que l'an passé. Sur les dix-sept concurrents partants, dès le premier tiers du parcours, le résultat semblait circonscrit entre les trois chevaux arrivés premier, second et troisième; les autres, soit impuissance ou mauvaise volonté, n'ont jamais semblé avoir une chance sérieuse. Après le dernier obstacle, *Wild Monarch* est arrivé sur *Blaviette* et *Jachinte*, a semblé avoir quelque peine à se débarrasser d'elles, mais en fin de compte a gagné, si non facilement, au moins sûrement.

La course de *Blaviette* est une réhabilitation complète dont je l'aurais crue incapable après l'absence complète de toute forme où nous la voyons depuis tantôt deux ans. Il a fallu beaucoup d'habileté pour la faire ainsi se retrouver elle-même à point nommé. Quant à *Jachinte*, elle a couru audessus d'elle-même, et justifié en partie les audacieuses prétentions de ses partisans. C'est évidemment, comme animal, une excellente petite jument mais la classe lui fera toujours défaut pour une course de cette nature; sa place à l'arrivée me porterait à croire que le train n'a pas été d'un très bon ordre; l'état du terrain est au reste, sous ce rapport, une explication suffisante.

On a délibéré un moment pour savoir si l'incendie serait considéré comme un cas de force majeure et devrait mettre fin à la réunion. A mon sens, on s'est judicieusement décidé à laisser les choses suivre leur cours régulier; le feu était éteint, tout danger disparu, cette abstention ne servait donc à rien, n'avait plas aucune raison d'être, et eût fort inutilement compromis les intérêts engagés. La grande course de haies s'est résumée à un galop pour *Paul's Cray*, cheval de plat d'un certain ordre, et ayant sur tous ses concurrents une supériorité telle que l'apparence même d'une lutte devenait impossible.

Quant aux courses du bois de Boulogne, le prix du Cèdre, où *Flavio II* et *Ismaël* sont arrivés premier et second, battant *Nubienne* à une différence de six livres en leur faveur, semble un peu hâtivement, à mon sens, avoir relevé les espérances des champions français dans le Grand Prix de Paris. Je ne vois pas cependant en quoi la situation précédemment acquise en serait sensiblement modifiée, car ce résultat ne saurait dénaturer ni celui du prix du Jockey-Club, et encore moins celui du Derby d'Epsom. *Ismaël*, cela est incontestable, a dû être arrêté pour laisser gagner son compagnon. Ceci prouverait tout au plus que l'on s'est un peu illusionné sur le mérite présumé de *Flavio;* ou peut-être encore que le train de la course ayant été assez lent, *Ismaël* a pu profiter d'une vitesse trop connue pour que l'on puisse la mettre en doute.

Quant à *Nubienne*, sa course devient d'une appréciation beaucoup plus difficile, la forme réelle de la jument m'étant, à vrai dire, inconnue, et le prix du Cèdre ne pouvant, à mon avis, en donner qu'une très imparfaite expression. En dehors des six livres qu'elle rendait aux deux chevaux de M. le comte de Lagrange, je trouve sa course très bonne, et ne serais nullement étonné de la voir placée dans le Grand Prix de Paris, ses prétentions ne peuvent pas, je pense, s'élever beaucoup au delà. L'élevage français aura donc, je crois, comme meilleurs représentants *Zut* et, s'il est un peu sensible à l'amour-propre national, ce brigand de *Saltéador*.

Ned Pearson.

COURRIER DE LA SEMAINE

Au moment où ces lignes paraîtront, la grande semaine s'achèvera à Longchamps. Le seul vœu que nous formions, c'est que le soleil daigne éclairer le vainqueur du Grand Prix. S'il y avait un marchand de beau temps, je suis sûr qu'il ferait fortune dans la journée.

Quoi qu'il arrive, il y aura foule. Depuis jeudi dernier, les trains de chemin de fer qui convergent vers Paris, de tous les points cardinaux, amènent, des départements et de l'étranger, des phalanges de touristes qui viennent assister à la grande fête hippique. Quelque brillante que soit cette réunion, elle ne sera qu'un lendemain : la veille, tout le grand Paris aura passé la nuit à la fête de l'Opéra donnée au profit des inondés de Szegedin. Malgré cette première fatigue, l'entraînement — le mot est de circonstance —, sera tel que l'on retrouvera sur la pelouse du bois de Boulogne tout le haut personnel du monde élégant que l'on aura quitté le matin, au moment où le soleil que nous désirons plus haut inondera de ses rayons joyeux l'aurore de ce beau jour. On reverra à deux heures, à Longchamps, le prince et la princesse de Galles, le maréchal et la maréchale de Mac-Mahon, le prince et la princesse de Metternich, la princesse de Ligne, lady Lonsdale, les duchesses de La Rochefoucauld-Bisaccia, de Fezensac, de Vallombrosa, la marquise de Galiffet, la princesse de Sagan, les comtesses Aguado, de Viel-Castel, la vicomtesse de Raineville. la baronne de Beyens, et toutes les ambassadrices présentes à Paris; puis tous ceux et toutes celles que je ne nomme pas, faute d'espace.

Je ne parle pas du monde officiel, dont le devoir est de présider à ces deux fêtes qui feront date. M. Grévy, Mme et Mlle Grévy, ainsi que tous les hauts dignitaires de l'État, seront là pour montrer que la France républicaine a aussi ses élégances.

Une mort soudaine ôtera à la fête au grand air un de ses attraits : M. le baron Lionel de Rothschild, qui vient de mourir à Gunnersbury-Park, était propriétaire de *Sir Bevys*, le gagnant du Derby. La majeure partie des engagements de *Sir Bevys* se trouvent annulés par le décès du baron Lionel, mais non cependant ceux du Grand Prix, du Saint-Léger et de quelques autres, à l'égard desquels lord Norreys s'est déclaré propriétaire du cheval pour moitié.

Le baron de Rothschild faisait courir sous le nom de *M. Acton*, son pseudonyme de turf.

Toute la famille des Rothschild, qui devait venir à Paris pour assister à la grande journée, se trouve à l'heure qu'il est douloureusement réunie en Angleterre pour rendre les derniers devoirs à un homme de bien, qui laisse un grand vide dans la société cosmopolite.

Le baron Lionel avait été membre du parlement, où son fils, sir Nathaniel, le remplace actuellement, pour la cité de Londres.

L'absence de cette grande famille sera vivement regrettée à la fête de nuit de l'Opéra et à la grande fête hippique du jour, sur lesquelles nous reviendrons dans notre prochain courrier.

Dès aujourd'hui nous pouvons annoncer que, lundi matin, une phalange de touristes anglais faisant partie du Club des Grimpeurs quittera Paris pour aller en Sicile assister au spectacle aussi grandiose que terrible de l'Etna.

Le prince de Battenberg a quitté Paris, à son grand désespoir, mercredi matin, pour se rendre en Angleterre. Ce jeune homme, qui accepte la couronne de Bulgarie par devoir et par déférence pour les puissances européennes, a son temps tellement limité, qu'il n'a pu, malgré son vif désir, retarder son départ pour assister aux deux grandes journées. Au risque de désillusionner les amateurs d'ordres étrangers, nous pouvons affirmer qu'Alexandre Ier de Bulgarie n'a ni le pouvoir, ni la volonté de fonder un ordre nouveau de chevalerie; il est souverain vassal, et à ce titre, tout comme le khédive d'Égypte, il ne pourra dispenser que la Medjidié, et encore jusqu'au grade de commandeur seulement. Il a paru très étonné lorsqu'on lui a mis sous les yeux l'écho mirifique d'un reporter à imagination vive qui a donné la description de la croix bulgare.

Je suis obligé d'écourter mon courrier, par suite du peu d'espace qui m'est réservé aujourd'hui. Je termine, non par un mot de la fin, mais par une communication que le président de la chambre syndicale des lapidaires nous prie d'insérer. Nous le faisons avec d'autant plus d'empressement que cette note pourra tranquilliser les belles porteuses


XVe siècle : Charles VII.


XVe siècle : Louis XI.

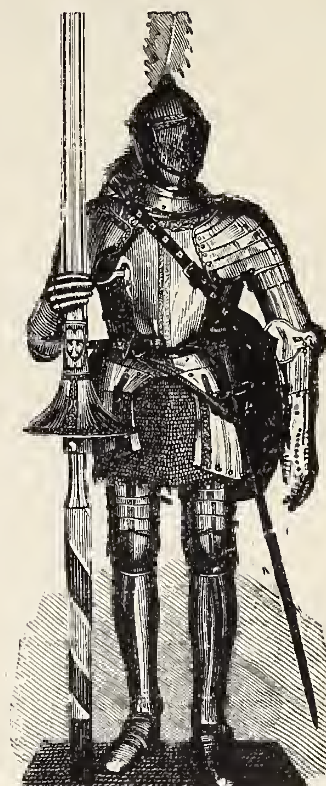

XVe siècle : Costume d'apparat.


XVIe siècle : Louis XII.


XVIe siècle : François Ier.


Soldat suisse : Même règne.


Soldat français : Même règne.


Homme d'armes : Henri II.

LES COSTUMES DE GUERRE AU MUSÉE D'ARTILLERIE (suite).

(Illustration.)

de diamants que la *Revue* compte dans ses abonnées et dans ses lectrices :

« Tous les industriels qui s'occupent du commerce de diamants se sont vivement émus d'un « prétendu jugement rendu par la Cour de justice « du comté de Croydon, d'après lequel les pierres « du Cap ne devaient pas être considérées comme « de véritables diamants.

« Le chambre syndicale des pierres précieuses « de Paris a voulu en avoir le cœur net et a demandé communication des termes exacts du « jugement.

« Or, il résulte de la réponse du président que « ledit jugement n'a jamais existé que dans le cer- « veau d'un reporter fantaisiste.

« Ainsi tombe d'elle-même une rumeur qui, à « elle seule, avait suffi pour amener une baisse de « 15 à 20 p. 100 dans le prix des diamants du « Cap. »

Florian Pharaon.

ÉCHOS VIENNOIS

Une saison qui s'en va. — Encore les Niebelungen. — L'exposition hippique.

La saison des fêtes et des plaisirs mondains est bien définitivement close. — La soirée dansante qui, le 21 mai dernier, a terminé la série des réceptions à l'ambassade anglaise a été comme un dernier adieu et le signal du départ. — Réunion brillante, d'ailleurs, et dont les invités emporteront le meilleur souvenir. La danse s'est prolongée jusqu'à trois heures du matin avec un entrain peu ordinaire. Le piano était tenu par Alfred de Edelsberg, dont le talent pour la musique de danse est sans rival à Vienne.

Avec le printemps, qui s'est décidé enfin à nous octroyer quelques belles journées, voici venir les parties de campagne aux environs; à Dornbach, Hainbach, Weidlingau, Laxenburg. Mais celles-ci ne se prolongent pas longtemps et bientôt sonnera l'heure du départ définitif. Hâtons-nous de mentionner encore, avant qu'il soit trop tard, le succès de la représentation complète des Niebelungen de Wagner. Mme Dillner, qui tenait le rôle de Frika, s'en est acquittée d'une façon très satisfaisante et le public a plus d'une fois marqué son approbation de la manière dont l'œuvre était interprétée.

L'exposition hippique, terminée dimanche dernier, a été un véritable succès. La société d'agriculture de Vienne (tel est le titre de la société d'encouragement) peut être fière des résultats obtenus. L'exposition spéciale des chevaux de la basse Autriche méritait les plus grands éloges; éloges conquis par des années d'efforts persévérants de la part d'hommes d'énergie et de dévouement parmi lesquels nous citerons le comte Hardegg, Guillaume Eppen, le professeur docteur Auguste Armbrecht, Louis Ramschak et le comte Édouard Furstemberg.

L'exposition des chevaux de luxe a été le premier essai réussi dans ce genre. 21 chevaux provenant des jumenteries royales de Kladrub et Lipizza avec le cheval de manège de S. M. l'Impératrice formaient le lot le plus brillant et celui qui, à bon droit, a obtenu la médaille d'or.

D.

COURSES DE VICHY

(ALLIER)

Premier jour. — Vendredi 1er août.

Prix de la Société d'encouragement (2e série).

5,000 fr. offerts par la Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France, pour chevaux de 3 ans et au-dessus, n'ayant jamais, jusqu'au moment de la course, gagné une course en Angleterre, un prix de 5,000 fr. à Paris ou à Chantilly, ou un des prix de 1re ou 2e série donnés par la Société dans les départements. Entrée, 100 fr., moitié forfait ; la moitié des entrées au second. Distance, 2,000 mètres environ.
Les engagements seront reçus jusqu'au *mardi 22 juillet*, avant 4 heures du soir, chez M. Grandhomme, 1 *bis*, rue Scribe, à Paris.

Premier criterium.

2,000 fr. pour poulains entiers de 2 ans. Entrée, 200 f., moitié forfait, et 25 fr. seulement s'il a été déclaré le mardi 22 juillet, avant 4 heures du soir. Le second recevra 500 fr. sur les entrées, et le troisième 100 fr. Poids, 55 kil. Distance, 1,200 mètres environ. Six chevaux engagés ou pas de course. Tout gagnant à l'étranger portera 2 kil. de surcharge.
Les engagements seront reçus jusqu'au *mardi 27 mai*, avant 4 heures du soir, chez M. Grandhomme, 1 *bis*, rue Scribe, à Paris.

Prix du Conseil général (à réclamer).

1,500 fr. pour chevaux de 2 ans et au-dessus, à réclamer pour 7,500 fr. Entrée, 100 fr.; forfait, 25 fr. Poids, 2 ans, 54 kil.; 3 ans, 62 kil.; 4 ans et au-dessus, 66 kil. Les chevaux à réclamer pour 5,000 fr. recevront 3 kil. de décharge, ceux à réclamer pour 2,500 fr. recevront 6 k. de décharge. Le second recevra 150 fr. sur les entrées. Distance, 1,200 mètres environ.
Les engagements seront reçus jusqu'au *mardi 22 juillet*, avant 4 heures du soir, chez M. Grandhomme, 1 *bis*, rue Scribe, à Paris.

Deuxième criterium.

2,000 fr. pour pouliches de 2 ans. Entrée, 200 fr., moitié forfait, et 25 fr. seulement s'il a été déclaré le mardi 22 juillet, avant 4 heures du soir. Le second recevra 500 fr. sur les entrées, et le troisième 100 fr. Poids, 55 kil. Distance. 1,200 mètres environ. Six pouliches engagées ou pas de course. Toute pouliche ayant gagné à l'étranger portera 2 kil. de surcharge.
Les engagements seront reçus jusqu'au *mardi 27 mai*, avant 4 heures du soir, chez M. Grandhomme, 1 *bis*, rue Scribe, à Paris.

Grand Prix de Vichy (handicap).

6,000 fr. donnés par le conseil municipal de Vichy et les habitants de la ville, pour chevaux entiers et juments de pur sang, de 3 ans et au-dessus, nés et élevés en France, en Angleterre ou en Belgique. Entrée, 200 f ; forfait, 100 fr., et 50 fr. seulement s'il a été déclaré le mardi 22 juillet, à 4 heures du soir, à Paris. Le cheval arrivé second recevra les entrées jusqu'à concurrence de 800 fr.; le troisième doublera son entrée. Distance, 2,400 mètres environ.
Les poids seront publiés le mardi 15 juillet, à midi, à Paris. Le gagnant d'un prix de 2,000 fr., après la publication des poids, portera 2 kil. de surcharge; d'un prix de 3,500 fr., 3 kil. 1/2; d'un prix de 5,000 fr. et au-dessus, 5 kil.
Les engagements seront reçus jusqu'au *mardi 8 juillet*, avant 4 heures du soir, chez M. Grandhomme, 1 *bis*, rue Scribe, à Paris.

Agent spécial : Daudé.

Deuxième jour. — Samedi 2 août.

2e *Prix de la Société d'encouragement* (hors série).

3,000 fr. offerts par la Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France, pour chevaux de 3 ans et au-dessus, n'ayant jamais, jusqu'au moment de la course, gagné un prix de 8,000 fr. Entrée, 50 fr ; le second doublera son entrée. Poids : 3 ans, 55 kil.; 4 ans, 61 kil.; 5 ans et au-dessus, 62 kil. Les chevaux n'ayant jamais gagné recevront 4 kil. Distance, 2,200 mètres environ.
Les engagements seront reçus jusqu'au *mardi 22 juillet*, avant 4 heures du soir, chez M. Grandhomme, 1 *bis*, rue Scribe, à Paris.

Grand criterium.

5,000 fr. pour poulains et pouliches de 2 ans nés et élevés en France, en Angleterre ou en Belgique. Entrée, 400 fr.: forfait, 250 fr., et 100 fr. seulement s'il a été déclaré le mardi 22 juillet, avant 4 heures du soir, à Paris. Le second recevra 1,000 fr. sur les entrées, le troisième 500 fr. Poids, 56 kil. Tout gagnant portera 2 kil. 1/2 de surcharge; de plusieurs courses ou d'un prix de 7,500 fr., 3 kil. 1/2. Distance, 1,200 mètres environ. Six chevaux engagés ou pas de course.
Les engagements seront reçus jusqu'au *mardi 27 mai*, avant 4 heures du soir, chez M. Grandhomme, 1 *bis*, rue Scribe, à Paris.

Prix du Chemin de fer (handicap).

2,000 fr. donnés : 1,000 fr. par la Compagnie de Lyon-Bourbonnais et 1,000 fr. par la Compagnie fermière, pour chevaux de 3 ans et au-dessus, nés et élevés en France, en Belgique ou en Angleterre. Entrée, 200 fr ; moitié forfait, et 25 fr. seulement s'il a été déclaré le mardi 22 juillet, avant 4 heures du soir, à Paris. Le second doublera son entrée et le troisième recevra 200 fr. Tout gagnant, après la publication des poids, portera 2 kil. de surcharge; d'un prix de 3,000 fr., 2 kil. 1/2; d'un prix de 5,000 fr. et au-dessus ou du Grand Prix de Vichy (handicap) 5 kil. Distance 2,000 mètres environ.
Les engagements seront reçus jusqu'au *mardi 1er juillet*, avant 4 heures du soir, chez M. Grandhomme, 1 *bis*, rue Scribe, à Paris.
Les poids seront publiés le mardi 8 juillet, à midi, à Paris.

Prix de consolation.

1,000 fr. ajoutés à 100 fr. d'entrée pour chevaux de 2 ans et au-dessus ayant couru à Vichy en 1879. Poids, 2 ans, 50 kil.; 3 ans, 60 kil.; 4 ans et au-dessus, 63 k. 1/2; le gagnant à Vichy en 1879 prendra 2 kil. 1/2 de surcharge; d'un prix de 5,000 fr. et au-dessus, 3 kil. 1/2. Les chevaux n'ayant jamais gagné recevront : à 2 ans, 1 kil. 1/2 de décharge; à 3 ans, 3 kil. 1/2; 4 ans et au-dessus, 5 kil. Distance, 1,200 mètres environ
Engagements jusqu'au moment du pesage.

Les commissaires des courses :
Baron de Veauce, comte Du Bourg, vicomte de Gironde.

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

Céramique, Bronzes, Orfèvres Serrurerie d'art.

Céramique d'Art. — HENRI BEZIAT, 54, r. Paradis-Poissonnière. — DECK, 10, rue Halévy.

Céramique. — ARTIGUES FRÈRES, 24, r. Ravignan. — HACHE & PEPIN LEHALLEUR FRÈRES, 24, rue Paradis-Poissonnière. — HAVILAND, 116, r. Michel-Ange. — HUART FRÈRES, 8, rue Martel. — LŒBNITZ, 4, rue Pierre-Levée. — SOYER, 4 bis, rue Saint-Sauveur.

*
* *

Bronzes d'art. — DENIERE, 15, rue Vivienne. — GONON, 80, rue de Sèvres. — BARBEDIENNE, 30, boulevard Poissonnière. — GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal. — PAILLARD & ROMAIN, 41, boul. des Capucines. — JEUKENS AINÉ & Ce. — BLOT & DROUART, 28, rue des Archives. — BOYER FILS FRÈRES, 64, rue Saintonge. — CORNU, 29, rue Popincourt. — GRAUX & Ce, 64, quai Jemmapes. — LEMAIRE, 121, rue Vieille-du-Temple. — ROYER, 12, rue des Filles-du-Calvaire. — PARVILLERS, 80, rue Turenne. — RAINGO frères, 102, rue Vieille-du-Temple. — NANCY, 18, rue Chapon. — RUFFIER, 12, rue Charlot.

*
* *

Orfèvres. — FROMENT-MEURICE, 372, rue Saint-Honoré. — POUSSIELGUE-RUSAND, 15, r. Cassette. — VEYRAT, 21, place du Château-d'Eau. — CHRISTOFLE, 56, rue de Bondy. — BOULENGER, 17, av. de l'Opéra. — FIZAINE, 156, faub. Saint-Martin. — BACHELET, 58, quai des Orfèvres.

*
* *

Serrurerie d'Art. — STERLIN, 39, rue Richelieu. — VAILLANT-FONTAINE, 181, rue Saint-Honoré.

Diamants, Bijouterie, Horlogerie

Diamants. — E. VANDERHEYM, 41, r. Taitbout. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — ROULINA, 44, rue Lafayette. — HALPHEN, 6, rue Le Peletier. — MANNHEIMER, 41, rue Laffite. — ROUVENAT, 62, rue Hauteville.

*
* *

Bijoutiers. — AUCOC, 9, rue du 4 Septembre. — BOUCHERON, 151, galerie Valois. — DUMORET, 5, rue de la Paix. — FALIZE, 43, avenue de l'Opéra. — Ve HEROS, 10, rue de la Paix. — MARRET FRERES, 16, rue Vivienne. — ROBIN, 11, rue Chabanais. — ROUVENAT & LOURDEL, 62, r. Hauteville. — VAUBOUZEIX, 38, avenue de l'Opéra. — FONTANA, Palais-Royal. — DARCHE, 5, boulev. des Capucines. — MELLERIO-BORGNIS, rue du 29 Juillet, 9. — VEVER, 19, rue de la Paix.

*
* *

Horlogerie. — P. GARNIER, 6, rue Taitbout. — CH. LEROY & FILS, 14, rue Montpensier. — BREGUET, 12, rue de la Paix. — TH. LEROY ET FILS, 114, gal. de Valois (Palais-Royal). — OUDIN, 52, galerie Montpensier (Palais-Royal).

Curiosités, Antiquaires, Gravures, Articles de peinture.

Curiosités. — E. TABURET. Orfèvrerie ancienne, 3, rue Pasquier — MIALLET, 3, rue Le Peletier. — BING, 19, rue Chauchat. — BEURDELEY fils, 32-34, rue Louis-le-Grand. — BOBAN, 35 rue du Sommerard. — CHOLET, 9 chaussée d'Antin. — JACOB FRÈRES, 112, rue Richelieu.

Antiquaires. — HOPILLIART FILS, 12, rue des Saints-Pères. — LEMAN FILS, 12, rue de Seine.

*
* *

Gravure sur camées. — BISSINGER, 31, rue du Quatre-Septembre.

Graveurs héraldiques. — STERN, 47, passage des Panoramas. — BLENNER, 3, rue Feydeau. — GERBIER, 65, rue Richelieu. — MORATEUX, 1, boulevard de la Madeleine. — DEVAMBEZ, 5, passage des Panoramas.

*
* *

Estampes. — CLÉMENT, 3, rue des Saints-Pères.

*
* *

Articles de peinture et de dessin. — FABER, 4, place de l'Opéra. — GIROUX, 43, boulev. des Capucines. — PICARD, 14 rue du Bac. — VIEILLE, 35, rue de Laval. — OTTOZ, 35, rue Larochefoucauld. — BERVILLE, 25, chaussée d'Antin. — HUMBLOT CONTÉ & Ce, 65, rue Rivoli.

*
* *

Émaux. — CHARLES JEAN, 17, rue du Cygne. — GIRONDEAU, 9, rue Réaumur. — MEZZARA, (D. R.), 101, rue Blanche.

Carrelage mosaïque. — FACCHINA, 2 *bis*, rue Legendre.

*
* *

Vitraux d'appartements. — ANGLADE, 55, boul. Montparnasse. — NICOD, 6, rue du Regard.

Musique, Instruments.

Musique. — PÉTERS, 12-14, chaussée d'Antin.

*
* *

Pianos. — ERARD, 13 et 21, rue du Mail. — PLEYEL, WOLFF & Ce, 95, rue Richelieu. — JULES RINALDI, 15, rue Auber. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary.

Instruments de Musique. — ADOLPHE SAX, 50, rue St-Georges. — GAND & BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — PETTEX-MUFFAT, 7, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse. — DEHOMMAIS & GERMAIN, 12, rue Croix-des-Petits-Champs.

Boîtes à musique. — J. THIBOUVILLE LAMY, 68, rue Réaumur. — PINCHON, 50, r. Michel-le-Comte. — LEROUX, 26, galerie Vero-Dodat.

Tableaux, Livres, Relieurs.

Tableaux. — GOUPIL & Ce, 2, place de l'Opéra. — FÉRAL, 54, faub. Montmartre, Expert. — GEORGES PETIT, 7, rue Saint-Georges.

*
* *

Livres anciens. — ROUQUETTE, 85, pass. Choiseul. — LABITTE, 4, rue de Lille. — CONQUET, 15, boulevard Bonne-Nouvelle.

Livres de mariage. — SAUTON, 41, rue du Bac.

*
* *

Relieurs. — ALLO, 39, rue du Four-St-Germain. — CURMER, 47, r. Richelieu. — GRUEL-ENGELMANN, 418, rue Saint-Honoré. — LORTIC, 11, rue de la Monnaie. — PETIT, 7, quai Conti. — TRAUTZ-BAUZONNET, 15, rue du Four-Saint-Germain.

*
* *

Annuaire de la noblesse. — DE MAGNY, 41, r. Lafitte.

Photographes, Articles et Produits photographiques.

Photographes. — LIÉBERT, 6, rue de Londres. — ADAM SALOMON, 55, rue de la Faisanderie. — REUTLINGER, 21, boulevard Montmartre. — NADAR, 51, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — JOLIOT, successeur de Le Jeune, 350, rue Saint-Honoré. — ALOPHE, 25, rue Royale. — VALERY, 5, rue de Londres.

*
* *

Articles de photographie. — PICARD, 5 *bis*, Asile Popincourt. — CARETTE, 31, rue d'Enghien. — MARX, 3, rue des Archives.

Appareils de photographie. — GILLES FRÈRES, rue Neuve-Fontaine-Saint-Georges. — RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts Articles de ménage.

Ameublement. — E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines. — LOREMY & GRISEY, 1, faub. St-Honoré.

Coffres-forts. — B. HAFFNER aîné, 18, boul. Montmartre. — DUBOIS-OUDIN, 31, boulevard Voltaire. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré. — E. PETITJEAN, 131, boulevard Sébastopol.

Articles de ménage. — LA MÉNAGÈRE, 20, boulev. Bonne-Nouvelle. — BAZAR DU VOYAGE, 25, rue de la Paix. — MAISON DU PONT DE FER, 14, boulev. Poissonnière.

Sonneries électriques. — A. BOIVIN, 16, rue de l'Abbaye.

Quincaillerie. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

Coutellerie. — CARDEILHAC, 91, rue Rivoli.

Porcelaines et Cristaux. — LE ROSEY, 11, rue de la Paix.

Lustres et lampes. — MAISON LACARRIÈRE, 16, rue de l'Entrepôt.

Papiers peints. — AUX INDIENS, 5 *bis*, boulevard Bonne-Nouvelle.

COSTUME — MODES

Dentelles, Broderies, Robes, Lingerie, Chemiserie.

Dentelles et Guipures. — CHEVREUX-AUBERTOT, 7, boul. Poissonnière. — HERVIEUX & POTARD, 27, boulevard des Italiens.

*
* *

Broderies. — ARNAUD-SOUMAIN, 42, rue des Jeûneurs. — AYLÉ-IDOUX, 43, rue de l'Échiquier. — BASSERICHI & Ce, 226, rue Saint-Denis. — BERTEVILLE, 15, rue de la Ville-Neuve. — BLAZY, 15, rue Turbigo. — BONNECHAUX, 156, rue Montmartre. — ABEL, 13, rue Vivienne. — A. ALEXANDRE, 7, rue du 4 Septembre. — EYMERY, 12, rue de la Paix. — CHARAVEL, 98, rue Richelieu. — Ve CALVET, 19, rue Merode. — CROUVEZIER, 24, rue du Sentier. — DALTROFF, 40, rue d'Aboukir. — DUBUS, 82, rue Bonaparte. — HELBRONNER, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs. — HUSSON-HEMMERLÉ, 151, boulevard Sébastopol. — KRIECH-GAWER, 3, rue du Vieux-Colombier. — LEMAIRE, 38, rue des Jeûneurs. — PENOU, 32, rue Abbatucci. — PEUCHERIN, 44, rue Sainte-Anne. — Mme ROCHE, 6, rue Bleue. — Mme TRIGOULET, 17, rue de la Monnaie.

Robes, Fourrures. — MAISON DIEULAFAIT, 1, boulevard de la Madeleine.

Robes, Manteaux, Modes. — BESSON, 8, rue de l'Échelle.

*
* *

Lingerie. — GRANDE MAISON DE BLANC, boulevard des Capucines.

*
* *

Chemiserie de High-Life. — CHARVET, 25, place Vendôme.

Plumes, Fleurs, Fourrures.

Plumes et fleurs. — VILLEMINOT, 76, r. Richelieu. — AUGUSTE, 7, rue de la Paix. — BATTON, 85, rue Richelieu. — CHAMBON SŒURS, 31, rue Vivienne.

Fleurs pour bals et soirées. — ED. BRIOLLET, 98 *bis*, boulevard Haussmann.

*
* *

Fourrures. — DETMAR, 24, faub. St-Martin. — GROBERT-BORGNIS, 48, rue de l'Arbre-Sec. — PFEIFFER-BRUNET, 17, rue de l'Ancienne-Comédie. — REVILLON (S.), 89, rue Neuve-des-Petits-Champs. — REVILLON FRÈRES, 79, rue de Rivoli. — VALENCIENNES, 21, rue Vivienne.

Gants, Éventails, Parfumeurs Coiffeurs.

Gants. — BERR & FILS, 37, rue Jean-Jacques Rousseau. — FORTIN & Ce, 75, r. Rochechouart.

Éventails. — GUÉRIN, 14, boulevard Montmartre. — VOISIN, 23, rue de la Paix. — VANIER-CHARDIN, 19, rue Auber.

*
* *

Parfumeurs. — CH. FAY, 9, rue de la Paix. — ANGUIZ, 39, boulev. des Capucines.

*
* *

Coiffeurs pour dames. — PHILIPP & Ce, 15, rue Royale. — DONDEL, 2, rue Tronchet. — BYSTERVELD, 5, faubourg Saint-Honoré.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — DEBACKER (ancienne maison Alfred), 36 *bis*, avenue de l'Opéra. — SCHÆFFER, 23, boulev. des Italiens. — RENARD, 2, boul. des Italiens. — TAUTZ AND SONS (culottiers anglais), 84, faubourg Saint-Honoré.

Culottiers. — PAPY, 205, rue Saint-Honoré. — WASSE, 85, rue Richelieu.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — CHAPELLERIE DU JOCKEY-CLUB, 18, rue Duphot. — MAGNIEN, 273, rue St-Honoré. — PINAUD & AMOUR, 89, rue Richelieu. — DELION, passage Jouffroy.

*
* *

Chaussures. — H. HERT, 3, rue Halévy. — FERRY, 11, rue Scribe. — ABLER, 9, rue du Hasard. — DELMAS, 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

SPORT

Équitation, Escrime, Armuriers.

Équitation. — ÉCOLE D'ÉQUITATION, 12, rue Duphot (succursale 51, rue Lhomond). — MANÉGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

*
* *

Professeurs d'escrime. — LOUIS MERIGNAC, 1er professeur de l'École d'escrime française. 14, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides.

*
* *

Armuriers. — FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu. — GEERINCK, 69, rue de Grenelle-Saint-Germain. — GASTINNE-RENETTE, 37, av. d'Antin. — LIBIOULLE, GUINARD & Ce, 8, av. de l'Opéra. — LEFAUCHEUX, 37, rue Vivienne. — ROBLIN, 9, rue de la Ville-l'Évêque. — CLAUDIN, 38, boulev. des Italiens. — GEVELOT, 30, rue Notre-Dame-des-Victoires.

Fouets, Chiens, Sellerie, Écuries.

Fouets. — Ve BOYER, 8, rue Gréneta.

*
* *

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

Chiens. — CH. BOCQUET, 118, avenue d'Yvry. — Gibiers de repeuplement.

*
* *

Sellerie. — MILLION, 36, rue de Bondy. — TERRIER, 47, rue de l'Université. — RECK-MORROW, 41, r. Boissy-d'Anglas. — HERMES, 56, r. Basse-du-Rempart. — LASNE, 45 *bis*, boulevard Malesherbes. — LEFEVRE, 74, r. Bondy. — RODUWART FRÈRES, 36, avenue des Champs-Elysées.

*
* *

Stall, Box. — GUILLARD, 12, faub. Saint-Honoré.

Gymnase. - Hydrothérapie.

Gymnases. — PAZ, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs. — CARUE, 269, rue Saint-Denis. — FRETÉ, 12, boulevard Sébastopol.

Gymnase et Bains. — THERMO-GYMNASE MÉDICAL, 49, rue de la Chaussée-d'Antin. — ÉTABLISSEMENT THERMO-RÉSINEUX DU Dr CHEVANDIER DE LA DROME, 14, rue des Petits-Hôtels.

Billards.

Professeur de billard. — GIBELIN, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

Agents de voyage.

Agents de voyage. — THOMAS COOK & SON, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la haute Italie.

DIVERS

Compagnies d'assurances Compagnies financières.

Assurances contre le bris des glaces. — LA PARISIENNE, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances mutuelles contre l'incendie. — LA CLÉMENTINE, Société d'assurances mutuelles contre l'incendie, 26, rue de Grammond.

Assurances sur la vie. — LE TEMPS, 3, rue Rossini.

Assurances à primes fixes. — LE MONDE, 12, rue du 4 Septembre.

Assurances sur la vie et contre l'incendie. — L'OUEST, Compagnie d'assurances sur la vie et contre l'incendie, 60, rue Neuve-Saint-Augustin.

Assurances de chevaux et voitures. — COMPAGNIE GÉNÉRALE D'ASSURANCES COLLECTIVES ET INDIVIDUELLES CONTRE LES ACCIDENTS, 16, rue de Grammont.

* * *

Compagnies financières. — CRÉDIT LYONNAIS, 19, boulevard des Italiens. — BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, 3, rue d'Antin. — CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, 66, rue de la Chaussée-d'Antin. — SOCIÉTÉ DES DÉPOTS ET COMPTES COURANTS, 2, avenue de l'Opéra. — SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE PARIS, 19, rue Louis-le-Grand. — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, 54 et 56, rue de Provence.

Institutions, Sciences.

Institution. — ÉCOLE MODERNE POUR JEUNES GENS, à Asnières. — LELARGE (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard.— GROUSSET (Institution Chevalier), 75, rue Cardinal-Lemoine.

* * *

Optique. — COMPTOIR GÉNÉRAL DE LUNETTERIE ET D'OPTIQUE, 9, boul. Poissonnière. — LEMAIRE, 22, rue Oberkampf. — Dr CHEVALIER, 158, galerie de Valois.

Fournitures de laboratoires.

Instruments de physique et de chimie. — FONTAINE, 18, rue Monsieur-le-Prince.

Produits chimiques. — BRAVAIS, 13, rue Lafayette.

Ascenseurs, Sonneries.

Ascenseurs. — SAUTTER, LEMONNIER & Ce, 26, avenue de Suffren.

* * *

Sonneries électriques. — E. DESCHIENS, 123, boul. Saint-Michel. — BOIVIN, 16, place de l'Abbaye. — LÉON WYDER, 193, faubourg Poissonnière.

Articles de voyage.

Articles de voyage. — CH. GOUILLART, 55, rue Richelieu. Spécialité, articles nouveaux.

Bazar. — BAZAR DU VOYAGE, WALCKER, 3, pl. de l'Opéra.

Chalets, Serres.

Chalets. — SOCIÉTÉ ANONYME DES CONSTRUCTIONS RUSTIQUES, 51, rue Hauteville.

Serres. — DORMOIS, 92, faubourg du Temple. — IZAMBERT, 91, boulevard Mazas.

Fleurs exotiques. — L. LINDEN, 5, rue de la Paix.

GASTRONOMIE

LES GOUJONS FRITS.

C'est dans ce bienheureux mois de juin, qui fait la joie des pêcheurs à la ligne, que se mangent les meilleures fritures de goujons.

Pour ne pas être accusé par mon rédacteur en chef d'être moi-même un vulgaire pêcheur..... à la ligne, je vais vous dire succinctement comment se prépare ce délicieux poisson si cher aux parisiens.

Le goujon ne se mange que frit.

Après l'avoir vidé, lavé, essuyé, on le farine, et on le met dans la friture très chaude. Pour qu'il n'en sorte pas mou, il faut en mettre peu à la fois. On sert à mesure de la cuisson en pyramide garnie de persil frit et saupoudrée de sel.

Je ne vous ai rien appris de bien neuf, Madame, mais pour vous procurer ce petit poisson si facile à apprêter, je vais vous indiquer une méthode aussi simple qu'amusante.

Vous vous procurez une carafe à goujons: cet engin doit avoir une capacité de cinq à six litres; le fond est repoussé en cône à l'intérieur comme celui d'une bouteille: la pointe du cône est percée d'un trou de deux ou trois centimètres, avec des bavures faisant saillies dans l'intérieur, pour empêcher le poisson de sortir. On leste la carafe avec une poignée de sable, l'on y ajoute trois poignées de son, et l'on ferme le goulot au moyen de mailles étroites. Ainsi préparée, l'on jette cette petite nasse transparente dans le cours d'eau, en ayant soin de placer le goulot en amont, sur un fond de sable recouvert de huit ou dix centimètres d'eau, et l'on assiste, assis sur la berge, à une pêche mécanique des plus divertissantes.

La friture que vous vous procurerez ainsi, Madame, vous paraîtra bien meilleure, croyez-moi.

P. DE BALBAAC.

MENU.

Potage aux herbes nouvelles.
Goujons frits.
Filets de bœuf à la broche.
Salade de laitue.
Petits pois à la parisienne.— Haricots verts à la poulette.
Fraises. — Cerises.
Fromage à la crème.

P. DE B.

Vins, Cognacs, Liqueurs et Bières.

Vins. — H. & O. BEYERMANN & Ce, Bordeaux. — CRUZE & FILS FRÈRES, à Bordeaux. — N. JOHNSTON & FILS, à Bordeaux. — CLOSSMANN & Ce, à Bordeaux. — BARTON & GUESTIER, à Bordeaux.

* * *

Cognacs. — J. HENNESSY & Ce, à Cognac. — A. C. GODARD & Ce, à Cognac. — MARTELL & Ce, à Cognac.

* * *

Liqueurs. — WYNAND-FOCKINK, 2, rue Auber.

* * *

Bières. — BIÈRE BRUNE DE NUREMBERG, 26, rue Blondel. — BASS & Ce, 68, boulevard Malesherbes. — FANTA, 6, rue Guyot. — IND COOPE & Ce, 6, pass. Lathuile-Batignolles. — GANGLOFF & BŒSINGER, 51, rue de Flandre. — ALLSOPP & Co, 8, rue Bausset.

Eaux Appareils à eaux gazeuses.

Eaux de Contrexéville. — A. ADAM, concessionnaire, 23, rue de la Michodière.

* * *

Appareils à Eaux gazeuses. — MONDOLLOT FILS, 72, rue du Château-d'Eau. — FÈVRE, 398, rue Saint-Honoré.

Chocolats, Confiseurs, Épiceries Comestibles.

Chocolats. — LABRIC, 93, boulev. des Capucines. — CHOQUART & FILS, 182, r. de Rivoli. — COMPAGNIE COLONIALE, 19, avenue de l'Opéra. — DEVINCK, 175, rue Saint-Honoré. — MENIER, 37, rue Ste-Croix-de-la-Bretonnerie. — MARQUIS, 10, rue Richelieu. — MASSON, 9, boul. de la Madeleine. — COMPAGNIE FRANÇAISE, 18, boul. Sébastopol. — LELEU & Ce, 91, rue Rivoli. — GUÉRIN, BOUTRON FRÈRES, 29, boulevard Poissonnière. — HUGON, 30, rue des Saints-Pères. — IBLED, 4, rue du Temple.

Chocolat à la tasse. — PRÉVOST, boulevard Bonne-Nouvelle.

* * *

Confiseurs. — REINHARDT-SIRAUDIN, 17, rue de la Paix. — SEUGNOT, 28, rue du Bac. — BOISSIER, 7, boulevard des Capucines. — GOUACHE, 17, boul. de la Madeleine. — VIOLET, 28, rue Gramnont. — AU FIDÈLE BERGER, 16, boulevard Sébastopol.

* * *

Épiceries et Comestibles. — MAISON DU GRAND-HOTEL. — POTIN, 101, boulevard Sébastopol. — CUVILLIER FRÈRES, 16, rue de la Paix. — AUGÉ, 116, boulevard Haussmann. — CHEVET, place du Théâtre-Français.— BOUSQUIN, 26, galerie Vivienne.

* * *

Fruits frais. — Ve HENRI, 5, passage des Panoramas (Galerie des variétés).

Hôtels, Cafés et Restaurants.

Hôtels. — BRISTOL, place Vendôme, 3 et 5. — MIRABEAU, 8, rue de la Paix. — CONTINENTAL, 3, rue Castiglione. — GRAND-HOTEL, 12, boul. des Capucines.

* * *

Cafés et Restaurants. — CAFÉ RICHE, boul. des Italiens. — CAFÉ DE PARIS, avenue de l'Opéra. — CAFÉ DES AMBASSADEURS, Champs-Elysées. — CAFÉ NAPOLITAIN, 1, boul. des Capucines. — CAFÉ DE LA PAIX, 12, boul. des Capucines. — SYLVAIN, ancien Café Neeser, 12, rue Halévy. — CAFÉ DE LA RÉGENCE, 161, r. Saint-Honoré. — CAFÉ VOLTAIRE, place de l'Odéon.

DIEPPE. HOTEL ROYAL, sur la Plage, faisant face à la mer. LARSONNEUX, propriétaire, succ. de LAFOSSE aîné. Etablissement de 1er ordre, ouvert toute l'année.

HOTEL DES ÉTRANGERS, sur la plage, en face de la mer — Appartements fraîchement décorés à des prix très modérés. Table d'hôte à six heures. Restaurant à la carte. — JAVAULT, propriét.

HOTEL DE PARIS, près du Casino, entièrement restauré et agrandi. Salon de lecture. Recommandé aux familles. Table d'hôte. — GUIBON, propriétaire.

GRAND HOTEL DU NORD ET DE VICTORIA, 13 et 15, quai Henri IV. *Ouvert toute l'année.* Recommandé aux familles par son confort et ses prix modérés. *English spoken*

HOTEL DU RHIN & DE NEWHAVEN, sur la plage, en face le Casino. Recommandé pour son confort. — A. BOURDIN, propriétaire.

HOTEL DE LA PAIX. — *Ouvert toute l'année.* — Prix modérés. *English spoken.*— SANSON, propriét.

HOTEL DE LA PLAGE, en face la mer. CORGNE, propriétaire.— Très bien tenu. — On parle anglais.

CAFÉ DE ROUEN.— Glaces, bières anglaises.

SAIL-LES-BAINS, par Saint-Martin d'Estreaux (Loire).
Ouvert du 1er juin au 1er octobre.
Eaux minérales par excellence, souveraines dans les affections rhumatismales et cutanées.

LAMY & E. TROUVAIN, 8, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — Règlement des convois pompes funèbres et églises. Transports en France et à l'etranger.

LE CURVIMÈTRE, instrument de poche pour mesurer les lignes courbes sur cartes géographiques. Adopté par l'Ecole de Saint-Cyr. — En vente chez A. Lassailly, 21, rue de Sèvres. 1 fr. 50 *franco*. Avec étui en buis verni : 40 centimes en plus.

GAUTHEY cadet et fils, négociants en vins fins, au château de Corton-Aloxe, près Beaune (Côte-d'Or) et propriétaires dans les crus de Cloz-de-Bèze, Chambertin, Corton, Aloxe, Savigny. — Médaille d'or à l'Exposition universelle de 1878.

L'ONDINE, poupée nageant comme une personne. Prix, 20 f., emballage compris. Bazar du voyage. 3, place de l'Opéra. Envoi contre un mandat-poste.

BELVALETTE, frères, fabricants de voitures, 24, avenue des Champs-Elysées, 24, Paris. 1re médaille d'or à l'Exposition universelle de 1867. Landaulet *ou* coupé landau (breveté), voiture ouverte.

ARTICLES DE PEINTURE. Couleurs bourgeois moites et en tablettes pour aquarellistes, pastels fins. Victor Karquel, 20, rue Neuve-des-Mathurins.

MAISON GIROUX. Objets d'art, tableaux, bronzes, émaux. — Objets d'étrennes, jouets d'enfants, 43, boul. des Capucines, Paris.

BECKER. Grès artistiques, genre ancien flamand, 23, quai Saint-Michel.

A. FORNET, bijoutier à Bourg (Ain). Bijoux, châtelaines, émaux bressans, parures, coffrets.

A. FLEURIOT. Tapisseries et ameublement de style, 6, r. Le Peletier, 6, Paris.

EM. TOURTIN, photographe, 8, boulevard des Italiens (th. Rt-Houdin).

MOBILIERS artistiques, Mazaroz-Ribalier, 94, boul. Richard-Lenoir, 94, Paris.

VIN de coca du Pérou, de Chevrier. Tonique, stimulant, stomachique et nutritif. Ce vin, d'un goût agréable, convient aux personnes les plus délicates, celles surtout dont le sang est appauvri. Précieux pour les enfants débiles, les jeunes filles chlorotiques et les vieillards affaiblis par l'âge et la maladie. Il est employé avec succès dans l'atonie des voies digestives, les digestions pénibles et incomplètes, les maux d'estomac, gastrites, gastralgies, etc. Dépôt : 21, faubourg Montmartre, Paris. Même pharmacie : huile de foie de morue aromatisée au goudron et écorce d'oranges amères.

L'INTERMEDIAIRE DES CHASSEURS offre : Chiens d'appartements de toutes races, griffons d'Ecosse, havanais, carlins, terriers anglais, caniches noirs dressés. — Chiens pour la garde : chiens de berger, danois grande race du Saint-Bernard, Terre-Neuve, mastifs du Leonberg, jeunes et adultes — Gibiers pour repeuplement : perdrix, faisans, lapins, lièvres, chevreuils, cerfs. — Volailles aquatiques, pigeons et tous autres animaux de basse-cour, œufs à couver, couveuses brevetées. Vaches bretonnes. — Ch. Bocquet, 118, avenue d'Ivry, Paris, honoré de plus de 400 médailles aux concours français et étrangers. Spécialité d'expéditions pour la France et l'étranger.

JULES PIAULT, 68, rue Turbigo. — Couteaux de table, ivoire, nacre.

CAMUS, pharmacien, ex-élève de l'école des Hautes-Études, 183, faub. Saint-Antoine, Paris. — Médaille d'argent. — Traitement rationnel et spécial des maladies des chiens, pilules Camus contre la maladie des chiens, pilules purgatives Camus, pilules vermifuges Camus, pilules Camus contre l'ictère ou jaunisse. Prix des pilules canines Camus : la boîte, 2 fr., la 1/2 boîte, 1 fr. 20 c. en plus par envoi par la poste. Pour éviter les retards écrire directement.

PORCELAINES et cristaux. Société céramique d'art, 24, r. Le Peletier.

ARTS ORIENTAUX (sur faïence). L. Cellière, 20, rue de la Sorbonne.

PH. GOELZER PÈRE ET FILS, rue Lafayette, 182. Bronze d'éclairage, lustres, gaz.

E. PARIS (N C) et Cie, usine au Bourget (Seine). Dépôt à Paris, 47, rue Paradis-Poissonnière. Fer, fonte et laves émaillées applicables à la décoration des monuments, des parcs et des jardins. Production française de mosaïques italiennes.

JULES RANVIER, 116, rue Turenne. — Zinc d'art.

GRIMAUD, CHARTIER et MARTEAU. Cartes à jouer, 54, rue de Lancry, Paris.

FOUETS, cravaches et fronteaux. Brun, 74, ru de Bondy.

TIR AUX PIGEONS

TIR DU MARDI 27 MAI 1879.

Match à C. D., 22 *mètres*, 10 *louis* : M. Singer, 3/6 G. — *Match à* 29 *mètres*, 50 *francs*, 5 *pigeons* : M. Lafond, 3/3 G. — *Poule à* 25 *mètres*, 5 *louis*, 5 *pigeons*, 3 *tireurs* : M. le comte de La Rochefoucauld, 6/7 G. — *Poule handicap, Op.*, 1 *pigeon*, 13 *tireurs* : MM. de Brusle, 8/8 G. (à 24 mètres); Ratisbonne, 7 8 (à 24 mètres 1/2). — *Même poule*, 16 *tireurs* : MM. de Brusle, 10/10 G. (à 26 mètres); Camauer, 9/10 (à 25 mètres). — *Même poule*, 25 *tireurs* : MM. le capitaine Tart, 9/9 G. (à 27 mètres); le comte de Castelli, 8/9 (à 23 mètres 1/2). — *Poule Op., à* 26 *mètres*, 1 *pigeon*, 11 *tireurs* : MM. Lafond, 8/10 G.; Ratisbonne, 7/10.— *Poule à* 24 *mètres*, 50 *francs*, 7 *pigeons*, 35 *tireurs* : MM. le marquis de Camposagrado, 9/9; de Laporte, 9/9 (1er et 2e partagés); le vicomte de Martel de Janville, 9/9 3e. — *Poule Op., à* 27 *mètres*, 1 *pigeon*, 24 *tireurs* : MM. Laniel, 6/6 G.; le vicomte de Quélen, 5/6. — *Même poule*, 10 *tireurs* : MM. le prince de Croy, 8/10 G.; Rembielinski, 7/10.

TIR DU JEUDI 29 MAI 1879.

Match à 25 *mètres*, 5 *louis*, 5 *tireurs* : S. A. le prince de Bourbon, 3/4 G. — *Poule handicap, Op.*, 1 *pigeon*, 10 *tireurs* : MM. le comte H. de La Rochefoucauld, 8/9 G. (à 24 mètres 1/2); le comte B. de Montesquiou, 7/8 (à 26 mètres). — *Même poule*, 10 *tireurs* : MM. Lafond, 8/8 G. (à 26 mètres 1/2); Aubry-Vitet, 7/8 (à 23 mètres). — *Match, à* 24 *mètres*, 5 *louis*, 5 *pigeons* : M. Perrier, 14/15. — *Poule Op., à* 26 *mètres*, 1 *pigeon*, 21 *tireurs* : MM. Laniel, 9/9 G.; le prince de Maurocordato, 8/9. — *Même poule, à* 29 *mètres*, 22 *tireurs* : MM. Abaurré, 6/6 G.; le vicomte de Quélen, 5/6. — *Poule à* 26 *mètres*, 50 *francs*, 7 *pigeons*, 25 *tireurs* : MM. Drugmann, 13/13 1er; le vicomte de Quélen, 12/13; le capitaine Tart, 12/13 (2e et 3e partagés). — *Poule Op., à* 27 *mètres*, 1 *pigeon*, 22 *tireurs* : MM. le prince de Croy, 7/7 G.; A. Yeo, 6/7. — *Poule Op., à C. D., à* 24 *mètres*, 17 *tireurs* : M. le vicomte de Martel de Janville, 2/2 G. — *Même poule*, 8 *tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 3/4 G. — *Match à* 26 *mètres par camp*, 5 *louis* 5 *pigeons* : MM. le comte de Lambertye, 11/14 G.; le vicomte Martel de Janville, 11/14 G. — *Même match en* 3 *pigeons* : MM. le marquis de Camposagrado, 4/6 G.; Rembielinski, 4/6 G.

TIR DU SAMEDI 31 MAI 1879.

Match à 24 *et* 30 *mètres*, 5 *louis*, 9 *pigeons* : M. le comte de Lambertye, 3/3 G. (à 30 mètres). — *Match à* 28 *mètres*, 5 *louis*, 5 *pigeons* : M. Drake del Castillo, 2/5 G. — *Poule à* 27 *mètres*, 5 *louis*, 5 *pigeon*, 4 *tireurs* : MM. le marquis de Camposagrado, 5/5; Abaurre, 5/5 (partagée). — *Poule handicap, Op.*, 1 *pigeon*, 10 *tireurs* : MM. le comte de Lambertye, 7/7 G. (à 24 mètres 1/2); le comte de La Rochefoucauld, 6/7 (à 24 mètres 1/2). — *Même poule*, 18 *tireurs* : MM. Abaurré, 9/9 G. (à 24 mètres); le prince Maurocordato, 8/9 (à 24 mètres). — *Poule à* 24 *mètres*, 100 *francs*, 7 *pigeons*, 55 *tireurs* (un objet d'art offert par le comité du Cercle) : MM. Ophoven, 14/14, 1er; Drugman Edmond, 13/14, 2e; le comte de Chateaubriand, 11/12, 3e. — *Poule Op., à* 28 *mètres*, 1 *pigeon*, 38 *tireurs* : MM. le capitaine Tart, 5/5; le baron de Saint-Trivier (partagée). — *Même poule*, 13 *tireurs* : MM. le prince Poniatowski, 6/6 G.; le marquis de Camposagrado, 5/6.

Étaient présents aux différents tirs :

MM. Pinatel; le comte B. de Montesquiou; le comte Lindeman; le capitaine Tart; de Goyena; le baron de Bussière; le prince Maurocordato; Camauer; Abaurré; le vicomte de Martel de Janville; le comte de Chateaubriand; Drugman; Ophoven; Archdeacon; Perrier; de Brusle; Drake del Castillo; Lafond; le marquis de Camposagrado; le marquis de Caumont-Laforce; le marquis de Croix; le vicomte de Corberon; le comte de Lambertye; le comte H. de Montesquiou; le vicomte de Beaussier; le prince de Croy; Ratisbonne; le comte de Castelli; Trebar; Laniel; Rembielinski; A. Yeo; de Laporte; de Lapeyrère; le vicomte de Quélen; le prince Poniatowski; de Dorlodot; Orban; de la Corzana; Pinson; le baron de Mévius-Bolam; lord Stormont; Coventry; le prince de La Tour-d'Auvergne; Platt; Halfon; le comte du Lau; le comte O. de Montesquiou; le baron de Saint-Trivier; Hunt; Jackson; Pastré; le comte de Nicolay; le comte de Robiano; Nagelmackers; Paul Lagarde.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cie, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.



Tiré de **LA REVUE DE LA MODE** 13-15, quai Voltaire.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Mantelet élégant en voile de veuve noir posé sur fond de soie. — *Face :* L'encolure, très ouverte en cœur, est garnie d'un riche feuillage en passementerie brodée de jais. Les manches genre visite, très larges, sont également ornées de belles passementeries; les deux pointes, terminées par un grand et beau gland en passementerie, sont simplement bordées d'une multitude d'effilés mousse tout petits.

Dos : Le bas de la taille, court et arrondi, est garni des mêmes effilés mousse mêlés de jais, et le milieu du dos est décoré d'une magnifique applique de passementerie.

*** Le jury du Salon réuni hier, à neuf heures, sous la présidence de M. Turquet, a décerné les deux grandes médailles d'honneur et le Prix du Salon. Ces deux médailles ont été attribuées :

Pour la sculpture. — A M. de Saint-Marceaux, auteur du *Génie gardant le secret de la tombe.*

Pour la peinture. — A M. Carolus Duran, auteur de deux remarquables toiles : *Portrait de Mme la comtesse V..*, et *Portrait d'enfant.*

Le prix du Salon a été décerné à M. Flameng, auteur de *l'Appel des Girondins.*

Les titulaires des médailles d'honneur, MM. de Saint-Marceaux et Carolus Duran sont tous deux membres du Cercle de l'Union artistique, et hier soir, la façade du Cercle, brillamment illuminée, projetait sur la place Vendôme, de joyeuses lueurs en l'honneur des deux triomphateurs.

DÉCÈS

Mme Perrin, rue de la Chaussée-d'Antin : MM. le marquis de Chevigné, rue Las-Cases; de Préval, rue Oudinot; Plancke, rue d'Uzès; le vicomte de Cholet, rue de l'Arcade.

— On annonce la mort du comte Rolland du Roscoat, ancien consul de France à Séville, décédé à Saint-Brieuc;

A Niort, de Mlle de Roüault, appartenant à une des plus grandes familles du Poitou.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux.)



des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 31.
SAMEDI, 14 JUIN 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

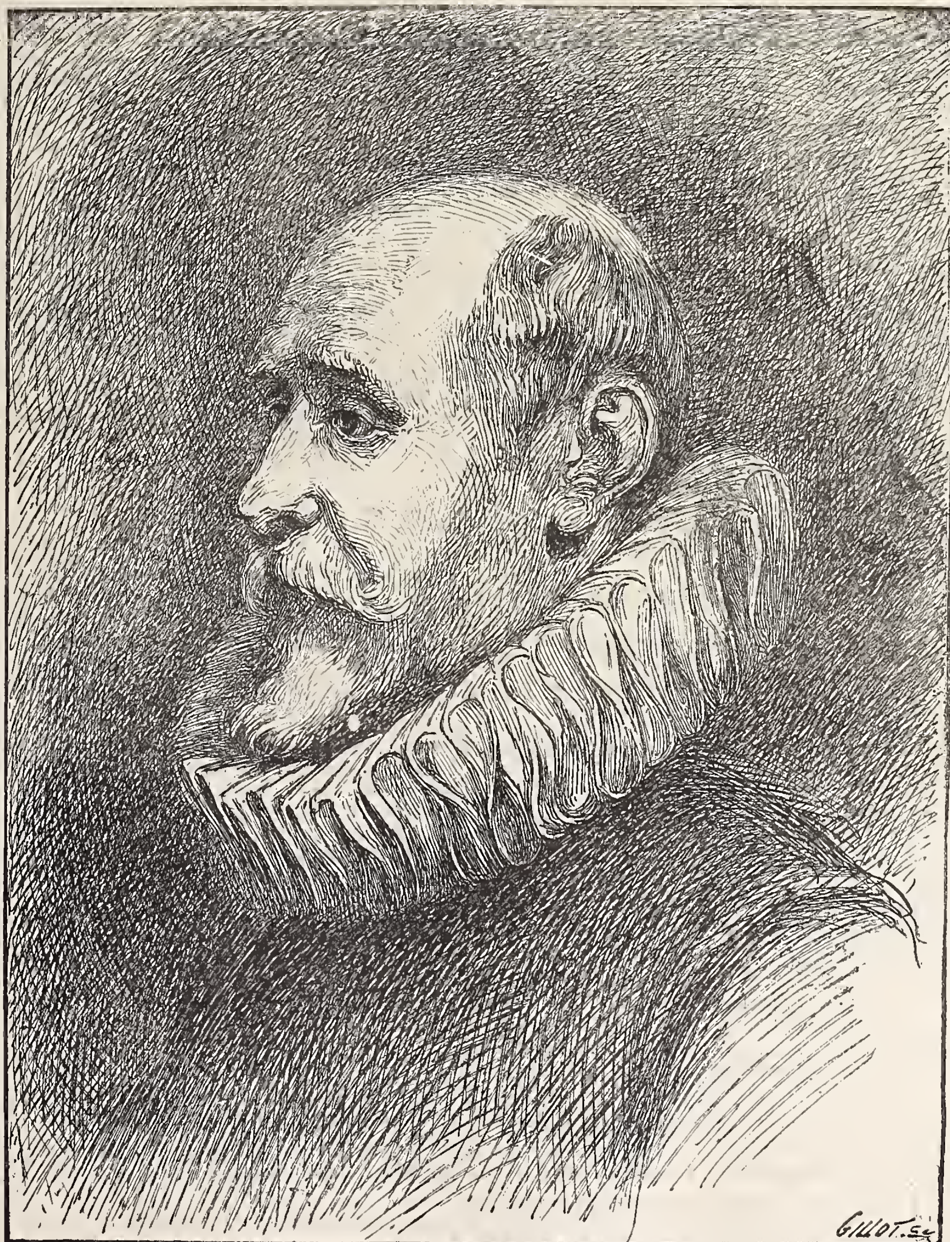
Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.; — 6 mois, **15** fr.; — un an, **30** fr
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

CE NUMÉRO CONTIENT QUATRE PAGES SUPPLÉMENTAIRES

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



PORTRAIT D'HOMME. (*L'Art.*)

Dessin de Joseph Schubert, d'après le tableau de Rubens.
Galerie I. et R. du Belvédère, à Vienne.

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

Bronzes, Céramique, Bijouterie Orfèvrerie.

Bronzes d'Art. — LEMERLE-CHARPENTIER, 8, rue Charlot. — LEROLLE FRÈRES, 1, rue du Foin. — LEVY, 29, rue Sévigné. — MARNYHAC, 42, avenue Wagram. — MORISOT, 76, r. Turenne. — PERROT & FILS, 5, Charlot.

Bronzes et maroquinerie. — KLEIN, 8, boulevard des Capucines.

* * *

Céramique d'Art. — ESCALIER DE CRISTAL, 6, rue Scribe. — VINOT, 7, quai Malaquais. — BOCH FRÈRES, 1, rue Compiègne. — HAVILAUD, 116, rue Michel-Ange.

Faïences et Porcelaines. — HENRI BEZIAT, 54, rue Paradis-Poissonnière.

* * *

Bijouterie d'art. — OTTERBOURG, 1, rue Scribe.

Bijoutiers. — FERRÉ, 11, rue du Perche. — LION, 23, rue des Archives. — MOLLARD, 1, rue Brongniart. — JUMEAUX FILS, 8, rue Pastourelle. — POSIER, 13, r. Chapon. — MICHELOT, DE THIERRY & Cie, 213, r. Saint-Martin. — ROUVENAT & LOURDEL, 62, rue Hauteville.

Bijoux anciens. — TABURET, 3, rue Pasquier.

* * *

Émaux. — BISSINGER, 31, rue du 4 Septembre.

Joaillerie et Bijouterie. — A. CHAISE, 24, rue de la Paix.

* * *

Orfèvre. — ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart.

* * *

Serrurerie d'Art. — STERLIN, 39, rue Richelieu. — VAILLANT, FONTAINE & QUINTART, 181, rue Saint-Honoré.

* * *

Curiosités et tapisseries. — LECLERCQ, 19, quai Malaquais.

Musique, Instruments.

Musique. — PÉTERS, 12-14, chaussée d'Antin.

* * *

Éditeurs de musique. — BRANDUS & Cie, 103, rue Richelieu. — HEUGEL & Cie, au Ménestrel, 2, rue Vivienne. — LE BAILLY, rue Cardinal. — DURAND, SCHŒNEWERK & Cie, 4, place de la Madeleine. — E. & A. GIROD, 16, boul. Montmartre. — COLOMBIER, 6, rue Vivienne. — MACKAR, 22, passage des Panoramas.

* * *

Pianos automatiques. — LACAPE, 29, boulevard Saint-Martin.

Pianos. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary. — KRIEGELSTEIN, 5, r. Meyerber. — ALPHONSE BLONDEL, 53, rue de l'Échiquier. — PLEYEL, WOLF & Cie, 20, rue Rochefort.

Facteur de pianos. — GILSON, 5, rue Abattucci.

Livres, Estampes, Relieur Tableaux et Experts.

Libraires et Éditeurs. — E. PLON & Cie, 8, rue Garancière. — DUMAINE, 30, r. Dauphine. — C. DELAGRAVE, rues Soufflot et Ste-Catherine.

Librairie religieuse. — VATTON, 50, rue du Bac.

Livres anciens. — FONTAINE, 35, passage des Panoramas.

Cabinet de lecture. — DELUCHEUX, passage de l'Opéra. — BERSAGEON, 36, rue de Penthièvre. — GRAET-DELALAIN, 1, rue Méhul.

* * *

Relieur. — ALLO, 39, rue du Four-Saint-Germain.

* * *

Paléographes et Experts d'antiques. — CHARAVAY, 51, rue de Seine. — HOFFMANN, 33, quai Voltaire.

Experts de tableaux. — HARO, 16, rue Visconti. — GANDOUIN, 42, rue Le Peletier.

* * *

Estampes et Gravures. — RAPILLY, 5, quai Malaquais.

Photographes, Produits et Accessoires.

Photographie sur émail. — STEPOWSKI, 14, rue du Temple.

Photographe américain. — LOPEZ, 48, rue Condorcet.

* * *

Articles de photographie. — L. PUECH, 21, place de la Madeleine. — MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

Albums photographiques. — W. MARX, 3, rue des Archives. Médaille d'or en 1878.

AMEUBLEMENT

Ameublement de luxe. — A. VINCENT, 18, rue Lafayette.

Ameublement. — BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne. — ALEXANDRE JEUNE, 93, faubourg Saint-Antoine. — DAMON NAMUR & Cie, 74, faubourg Saint-Antoine.

Meubles d'art. — DORANGE, 59, passage Choiseul. — DROUARD, 16, rue de Lyon. — GUERET FRÈRES, 216, rue Lafayette.

* * *

Tapissier. — HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du-Temple.

Tapisserie pour ameublement. — PESSÉ, 9 et 11, boulevard de la Madeleine.

Chauffage.

Articles de chauffage. — G. DELAROCHE FILS, 41, Grenelle-Saint-Germain. — CUAU AINÉ & Cie, 76, boulevard Beaumarchais. — E. DELAROCHE & NEVEUX, 22, rue Bertrand. — POELE MOBILE, 6, place de l'Opéra.

Chauffage. — PIERRON, 72, rue du Théâtre, à Grenelle.

COSTUME — MODES

Modes, Chemiserie.

Modes. — DUFOURMENTELLE, 30, boulevard des Italiens. — ISABELLE, 5, rue de la Paix. — LUCY HOCQUET, 9, boulevard des Capucines.

Modes riches. — Mme A. CATTIN, 89, rue Richelieu.

* * *

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy.

* * *

Corsets. — Mme BILLARD, 4, rue Tronchet. — N. DACIER, 72, rue Rivoli. Médaille à l'Exposition de 1878.

* * *

Lingerie. — A LA GRANDE SPÉCIALITÉ DE BLANC, 31, boulev. de Sébastopol et 2, rue Berger.

* * *

Bonneterie. — MILON aîné, 98, rue Saint-Honoré.

Cannes, Ombrelles, Cravaches.

Cannes, Ombrelles, Cravaches. — LAVAISSIÈRE-BUISNEAU, passage des Panoramas. — VIALETTE, 34, rue Taitbout. — VERDIER, 17, boulevard de la Madeleine.

Gants, Parfumeurs.

Gants. — TREFOUSSE & Cie, 63, rue Blanche. — JOUVIN, 23, boulevard des Italiens. — BERTIN, 27, boulevard des Italiens.

Boîtes à gants. — ZIMBERG, 53, passage des Panoramas.

* * *

Parfumeurs. — HOUBIGAND, 19, faub. Saint-Honoré. — VIOLET, 225, rue Saint-Denis et 12, boul. des Capucines. — PIVER, 10, boul de Strasbourg. — RIMMEL, 17, boulevard des Italiens. — LUBIN, 55, rue Sainte-Anne. — GUERLAIN, 15, rue de la Paix. — GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout. — SOFFYS, 15, rue Royale. — GARAND FRÈRES, 37, rue Tronchet. — VACHON, 5, rue Meyerbeer. — PINAUD, 37, boulevard de Strasbourg.

Parfumerie hygiénique. — COTTAN & Cie, 55, rue de Rivoli.

Parfumerie Oriza. — LEGRAND, 207, rue Saint-Honoré.

Crème géorgienne. — CHAMPBARON, 30, rue de Provence.

* * *

Pâte épilatoire. — Mme DUSSER, 1, rue Jean-Jacques Rousseau.

* * *

Eaux. — EAU LAFERRIÈRE, 25, rue d'Enghein. — EAU DES CHATELAINES, 7, rue d'Enghein.

* * *

Éventails. — RODIEN, 48, rue de Luxembourg. — ALEXANDRE, 14, boulev. Montmartre. — A. DUJAY, 19, rue de la Paix. — A. HEZODE, 5, Galerie de la Madeleine.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — ULMER, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.

Équipements militaires. — SPIQUEL, 164, r. Saint-Honoré. — GACHES AINÉ, 189, rue Lafayette.

* * *

Tailleurs pour dames. — WORTH, 7, r. de la Paix. — DECOT, 12, rue de la Paix.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — MAISON ANGLAISE, 1, place de l'Opéra. — Spécialité de chapeaux élégants pour hommes et pour dames. — HIEKEL jeune, 18 et 20, rue Tronchet.

* * *

Bottiers. — BACQUART, 7, place de la Bourse. — CORNAZ, 4, boulevard Malesherbes.

Costumes, Confections, Nouveautés Cachemires.

Costumes. — MEYER & MORTIMER, 14, r. Halévy.

* * *

Robes et Costumes. — MAISON VILLETTE, 93, rue Richelieu.

* * *

Confections, Nouveautés, Cachemires. — GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal. — DUCHÉ-REYREL & Cie, 1, rue des Petits-Pères. — NORMAND père et fils et CHANDON, 82, rue Richelieu. — BOURUET-AUBERTOT, 23, av. de l'Opéra. — AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres. — AU PRINTEMPS, rue du Havre. — AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac. — AUX TROIS QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine. — AU COIN DE RUE, rue Montesquieu.

SPORT

Armuriers. — Escrime.

Armuriers. — GUYOT, 8, r. de Ponthieu. — LAINÉ, 21, rue Rivoli. — FLOBERT, 12, boul. Saint-Michel.

Arcs et Arbalètes. — VALLOIS, 54, rue Meslay.

Armures et accessoires de théâtre. — GRANGER, 12, boul. Magenta. — HIRCH, 22, rue Magnan.

* * *

Professeurs d'escrime. — MÉRIGNAC, 32, rue Joubert. — MIMIAGUE, 15, rue Richelieu. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour. — VIGEANT, 3, rue Milton. — D. ROBERT, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides.

Bains.

Bains. — HAMMAM, 18, r. Neuve-des-Capucines. — ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hôtels. — BAINS ÉLECTRIQUES, 14, rue Sevigné.

Appareils pour douches. — GOFFINON & BARBAS, 85, boul. de Strasbourg. — WALTER-LECUYER, 138, rue Montmartre.

Billard.

Professeurs de billard. — MANGIN, passage des Panoramas. — L. PIOT, au Grand-Café. — VIGNAUX, au Grand-Hôtel.

* * *

Billards. — F. GERDERES, 47, r. Fontaine-au-Roi. — BLANCHET, 53, rue de Lancry.

Chevaux, Voitures, Écuries.

Vente de chevaux. — TATTERSALL FRANÇAIS, 24, rue de Beaujon. — ÉTABLISSEMENT HIPPIQUE, 22, Champs-Elysées. — HAWES, 1, rue de Marignan.

Marchands de chevaux. — CRÉMIEUX & MAYER, 16, rue de Berry.

* * *

Voitures. — HENRY BINDER, 31, rue du Colisée. — BINDER aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne. — KELLNER, 109, avenue Malakoff. — MUHLBACHER, 63, avenue des Champs-Elysées. — THOMAS (Brice), 135, boulev. Haussmann.

* * *

Stall, Box. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

* * *

Eperonnier. — FINET, 37, rue de Constantinople.

Sellier. — HERMES, 56, rue du Rempart.

Bateaux, Chasse et Pêche, Chiens.

Bateaux. — WAUTHELET (yoles), 4, boul. Mazas. — TEXIER (voiliers), au Petit-Gennevilliers.

* * *

Articles de pêche et de chasse. — AU MARTIN PÊCHEUR, MORICEAU, 82, rue de Rivoli. — GÉVELOT. Armes, ustensiles de chasse, 30, rue Notre-Dame-des-Victoires.

* * *

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

Nourriture de chiens de chasse par le riz. — LAPOSTOLET FRÈRES & CERTEUX, 20, r. de Viarmes.

DIVERS

Compagnies financières et Compagnie d'assurances.

Bons commerciaux. — COMPAGNIE DES BONS COMMERCIAUX, 8, avenue de l'Opéra.

* * *

Banque. — BANQUE DÉPARTEMENTALE, 62, rue de Provence.

* * *

Assurances sur la vie. — LE TEMPS, 3, rue Rossini. — LE PATRIMOINE, 51, rue de la Chaussée-d'Antin. LE SOLEIL, 44, rue Châteaudun.

Assurances contre l'incendie. — PHÉNIX, 33, rue Lafayette.

Assurances à primes fixes. — LE MONDE, 12, rue du 4 Septembre.

Assurances sur la vie et contre l'incendie. — L'OUEST, Compagnie d'assurances sur la vie et contre l'incendie, 60, rue Neuve-Saint-Augustin.

Assurances maritimes. — LE ZODIAQUE (Compagnie d'), 11, rue Bergère.

Assurances contre le bris des glaces. — LA PARISIENNE, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances de chevaux et voitures. — COMPAGNIE GÉNÉRALE D'ASSURANCES COLLECTIVES ET INDIVIDUELLES CONTRE LES ACCIDENTS, 16, rue de Grammont.

Institutions, Sciences.

Institutions. — ROGER, 2, rue Lhomond. — DITZ, institution moderne, Asnières.

* * *

Opticien. — Dr ARTHUR CHEVALIER, Galerie de Valois, 156, Palais-Royal.

Ingénieur-opticien. — SECRETAN, 13, place du Pont-Neuf.

* * *

Inventions nouvelles. — RAMON BAÑOLAS, ingénieur, 102, faubourg Poissonnière. Extincteur dit « MATA-FUEGOS ».

* * *

Horloger. — CONTREAU, 36, boulev. des Italiens.

Pharmaciens.

Pharmaciens. — PHARMACIE NORMALE, 70, rue Drouot. — MIALHE, 8, r. Favart. — GRIMAULT & Cie, 8, rue Vivienne.

Art dentaire.

Dentiste. — FATTET, 255, rue Saint-Honoré.

Eaux dentifrices. — EAU BONN, 11, boul. Bonne-Nouvelle. — EAU DU Dr PIERRE, 8, place de l'Opéra.

Agriculture et Horticulture.

Agriculture. — HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière. — PELTIER, 10, rue Fontaine-au-Roi.

* * *

Grainetiers fleuristes. — CHOUVET, 24, rue du Pont-Neuf. — DELAHAYE, 18, quai de la Mégisserie. — THIEBAUT AINÉ, 30, place de la Madeleine.

Fers.

Fers rustiques. — MERY-PICARD, 120, avenue Malakoff.

Chalets.

Chalets. — SOCIÉTÉ ANONYME DES CONSTRUCTIONS RUSTIQUES, 51, rue Hauteville.

Jeux et Jouets, Cartes Bimbeloterie.

Jeux pour parcs. — E. FOIN, 138, rue du Temple. — JEANSON, 34, rue de Bondy. — LEBON, 101, avenue Montaigne. — MARCHAL & BUFFARD, passage de l'Opéra. — PERREAU FILS & Cie, 156, rue Rivoli. — REMOUD, 4, r. Neuve-des-Petits-Champs.

Jouets. — PARADIS DES ENFANTS, 156, rue de Rivoli.

Bimbeloterie-Jouets. — JUMEAU. Poupées nues et habillées, 8, rue d'Anjou-au-Marais. — SIMONNE, 188, rue de Rivoli.

* * *

Cartes à jouer. — GRIMAUD, 54, rue Lancry.

* * *

Artificier. — MORIN, 195, rue Lafayette.

* * *

Articles pour fumeurs. — SOMMER, 11, passage des Princes. — KREBS, 18, passage Bourg-l'Abbé. — MADELEINE & MAROIS, 91, boulevard Sébastopol. — AU COSMOPOLITE, 23, boulevard Poissonnière.

* * *

Aquariums. — CURTY, 31, boulev. de Strasbourg.

Articles de voyage.

Articles de voyage. — FLANDIN, 23, rue Michel-le-Comte. — GUIBAL, 40, rue Vivienne. — KELLER, 65, rue Turbigo. — CH. GOUILLART, 55, rue Richelieu. Spécialité, articles nouveaux.

* * *

Malles anglaises. — MOYNAT, 1, avenue de l'Opéra.

Aiguilles, Articles de Paris.

Aiguilles et épingles anglaises. — KIRBY-BEARD & Cie, 5, rue Auber.

* * *

Brosserie fine. — BENEDICK, 83, boulevard Sébastopol. — DESCHAMPS, MAUREY & Cie, 65, rue Turbigo. — LOONEN & FILS, 8, rue Neuve-Bourg-l'Abbé.

* * *

Maroquinerie. — KLEIN, 6 et 8, boul. des Capucines. — BONHOMME, 62, galerie Montpensier (Palais-Royal). — AUCOC, 6, rue de la Paix. — LEUCHARS, rue de la Paix.



FANTAISIE PAR **CALLOT.** (*L'Art.*)

CHRONIQUE

Le Grand Prix de Paris, couru dimanche sur l'hippodrome de Longchamps, est une date en quelque sorte climatérique dans l'existence mondaine de la société française. On peut dire qu'il donne le signal toujours obéi de la dispersion aux quatre coins du globe des éléments de plus en plus cosmopolites dont se compose le *high-life* parisien. La veille tout le monde était là : le lendemain vous ne trouvez plus personne; le samedi, trois rangs de voitures s'empilent autour des lacs; le lundi, dans les allees du bois, toujours poudreuses, mais déjà solitaires, vous n'apercevez plus que des fiacres honteux et des *locati* misérables.

Chacun sait cela depuis longtemps; aussi se donne-t-on, dans l'Enceinte du pesage, un dernier rendez-vous auquel personne ne manque. On veut se retrouver une fois encore, passer comme une revue suprême les uns des autres, et se dire adieu avant la longue séparation.

Toutes ces raisons, autant peut-être que l'attraction, très réelle d'ailleurs, d'une course exceptionnelle et réunissant les plus valeureux champions du monde entier, contribuent au prestige vraiment sans égal de la solennité hippique et mondaine qui, sous le nom de *Grand Prix de Paris*, tient une si large place dans la vie contemporaine.

***

Paris, que ses ennemis mêmes proclament la première ville du monde, n'eut pendant longtemps qu'un hippodrome indigne de lui.

Tout le monde connaît ce triste et misérable emplacement du Champ de Mars, aride, nu, presque désolé, terrain inégal, sablonneux, déshonoré par de hideuses baraques, aussi incommodes qu'insuffisantes, que l'on osait décorer du nom de tribunes.

Ce fut le premier champ de courses parisien!

Les 66 hectares dans lesquels la Société d'Encouragement a pu tailler comme en plein drap, lui ont permis d'éviter les tournants trop fréquents ou trop brusques, et de laisser ainsi aux chevaux la liberté de développer leur vigueur sur un espace plane et assez considérable. Sans valoir encore celui d'Epsom, le terrain, grâce à des soins incessants et intelligents, s'est sensiblement amélioré. L'hippodrome de Longchamps a aujourd'hui une double piste : l'une oblongue, de 1,900 mètres, tracée dans le sens même de la rivière; l'autre, d'environ 3,000 mètres, prolongée sur les grands côtés de la première.

L'orientation de l'hippodrome commandait la disposition des tribunes : elles sont adossées à la rivière et font face au bois. Les six bâtiments distincts qu'elles comprennent peuvent contenir de six à sept mille spectateurs, et se développent par une belle ligne majestueuse sur une longueur totale de près de trois cents mètres. On admire beaucoup la tribune du chef de l'État, construite dans ce genre chalet que l'ingénieur en chef du bois de Boulogne a choisi pour toutes ses constructions, et qui s'accorde si harmonieusement avec le paysage environnant. La tribune de gauche est destinée au public, celle de droite aux membres du Jockey-Club. La troisième, du même côté, s'appelle la *tribune des dames*. De nombreux spectateurs peuvent prendre place sur les plates-formes garnies de degrés qui couronnent ces tribunes. Elles correspondent avec l'enceinte du pesage, dans laquelle ont lieu toutes les opérations préparatoires des courses. — L'enceinte du pesage est, pour les courses, ce que sont les coulisses pour les représentations dramatiques: on y voit de près, et avant qu'ils entrent en scène, les acteurs à deux ou à quatre pieds qui figurent dans la pièce. Mais, le jour du Grand Prix de Paris, l'enceinte du pesage devient le centre de toutes les aristocraties européennes. Une police occulte, mais réelle, et qui voit, tout en restant elle-même invisible, écarte de ce monde choisi et régulier toutes celles dont l'élégance est entachée d'une flagrante incorrection. Elles le savent, et, se rendant justice elles-mêmes, elles s'exilent de l'autre côté de la piste, et tiennent cour plénière dans les breacks, les landaus et les victorias qui les ont amenées.

Deux autres tribunes, habitées plus bourgeoisement, reçoivent d'honnêtes familles, qui ne s'habillent ni chez Worth, ni chez Laferrière, qui ne lisent point la Gazette-Rose, qui aiment autant rester tranquillement à leur place pendant toute la durée des courses que de se mêler à la foule bariolée des *book-makers*, des parieurs, des lads, des entraîneurs, des éleveurs et des jockeys, groupés autour du ring, entre lesquels circulent, avec une aisance et une désinvolture inimitables, les *sportswomen* en robe à taille, étalant pompeusement sur le turf leurs longues traînes frétillantes.

Ces deux dernières tribunes ne communiquent point avec le pesage.

Les menaces du ciel, suspendant sur toutes les têtes la foudre et la pluie, avaient arrêté les timides On pouvait entrer, sortir et s'asseoir — ce qui n'a pas toujours lieu au *meeting* du Grand Prix. La plume du chroniqueur trouve cependant à glaner. Du côté des grandes mondaines, on remarquait les princesses de Lynar et de Sagan, la duchesse de Fezensac, la marquise de Galliffet, la marquise d'Hervey de Saint-Denys, la comtesse de Montebello. — Un peu plus loin, le théâtre était représenté par un groupe de jolies femmes. Dans la loge officielle, M. Grévy, l'illustre ex-grand joueur d'échecs du Grand-Café, se demande si Nubienne va faire Zut échec et mat. — Plus haut, sur la plate-forme, Gambetta, qui se dit sans doute, comme l'écureuil de Fouquet : *Quo non ascendam?* — Jusqu'où grimperai-je?

***

Mme la marquise d'Osmond a offert à ses amis un

régal princier. Elle n'a pas craint de monter pour eux, avec toutes les recherches d'une exécution hors ligne, des artistes *di primo cartello*, l'orchestre des Italiens, sous la conduite du maestro Mizio, des choristes sérieux, et une mise en scène irréprochable, les quatre actes du plus joli opéra-bouffe que nous connaissions — le lecteur, avant nous, a nommé Don Pasquale.

L'effort a été grand; mais plus grand le succès. L'auditoire, choisi dans une élite de dilettantes, s'est senti sous le charme depuis la première note jusqu'à la dernière. Jamais la grâce spirituelle et facile, la verve brillante, le tour mélodique si heureux et si naturel, la coquetterie amoureuse, la bouffonnerie de bon goût, qui ne confond point l'ironie avec la charge; jamais, en un mot, la gaieté italienne de cet enchanteur qui s'appela Donizetti n'avait été traduite devant nous par des interprètes plus habiles et plus convaincus. MM. Papini dans le personnage de *Don Pasquale*, Ciampi-Cellaj dans *Malatesta*, Lopez dans l'amoureux *Ernesto*, ont fait assaut de belle humeur et de brio. Quant à Mme Cecilia Bentham, elle a été — c'est tout dire — l'idéale *Norina* rêvée par le compositeur; elle passe à travers l'action, et s'y joue comme un feu follet, nouant et dénouant à son gré le fil de l'imbroglio; vive et légère, tour à tour sentimentale et coquette, agaçante comme un lutin, amoureuse comme une tourterelle, et mélodieuse comme une fauvette. La fauvette a pu, d'ailleurs, se croire dans un bosquet, car la marquise avait placé son théâtre dans la serre même de son joli hôtel, et le bel *Ernesto* eût pu dire à sa tendre *Norina* :

« Ici, tu marches sur des fleurs!... »

Mme d'Osmond avait donné à ses artistes un parterre de jolies femmes, ce que, pour mon compte, je préférerais de beaucoup à un parterre de rois, si j'étais *ténor*, *baryton*, — et surtout *jeune premier*.

Je cite sans choisir — comme le souvenir me les rend — la baronne de Colobria, la baronne de La Salle, la comtesse Lepic, la comtesse de Beaussacq, la comtesse de Meffray, la marquise de Lionel, le comte et la comtesse de Crémont, le comte et la comtesse de Constantin, le vicomte et la vicomtesse de Calonne, Mme d'Assaily, Mlle de Kolowiat, M. et Mme de Pène, Mme de Chevarrier, MM. de Béville, Delpech, Delle-Sedie, les généraux Blanchard et de Rouvre, le comte de La Baume, le comte de Gontaud-Biron, le baron de Jouvenel, le baron d'Allemagne, le comte de Rochefort, le comte de L'Angle-Beaumanoir.

Cette soirée, si complètement réussie, ordonnée avec un goût si sûr, et où tout a marché comme au coup de baguette d'une magicienne ou d'une fée, s'est prolongée fort avant dans la nuit. — Norina, avant de quitter la scène, nous a lancé le bouquet de son feu d'artifice en chantant l'Extase, d'Arditi. Cette dernière fusée aurait fait fondre les banquises les plus récalcitrantes de la mer Glaciale.

Je n'aurais garde d'oublier le programme : il était digne de toutes les élégances de cette soirée aristocratique, et plus d'un exemplaire, coquettement tiré sur papier de Chine, sera soigneusement encarté dans le Livre d'Or où les raffinés aiment à conserver, pour les retrouver plus tard, les souvenirs de leurs plus belles heures. Ce programme, *Henri Samm* l'a dessiné de sa pointe la plus fine. Le motif principal est une grande arabesque Louis XV, contournée et fouillée avec un caprice charmant, rocailleuse et tarabiscotée comme le plus joli bibelot Pompadour. Les diverses scènes de *Don Pasquale* sont délicieusement crayonnées dans les entrelacs ; la piquante silhouette de *Norina Bentham* se profile dans un coin, et l'aimable *prima donna assoluta* montre, du bout de son éventail, les noms sympathiques des artistes qui viennent de jouer et chanter avec elle. Tout en haut, les armes de la maison : les écussons accolés des Osmond et des Malessi, avec la licorne fabuleuse et le lion héraldiques, tous deux rampants, pour supports; le tout timbré de la couronne de marquis, perles et feuilles d'ache, et sommé en *crest*, d'un hibou branché, qui est d'Osmond.

***

Un fier proverbe disait jadis :

« Quand on parle d'honneur en France, il y a toujours de l'écho. »

On peut en dire autant de la Charité. Jamais nos cœurs ne sont restés insensibles à son appel. Le malheur pour nous n'a ni drapeau ni patrie. Il nous suffit qu'il soit le malheur pour avoir droit à toutes nos sympathies. Je n'en voudrais d'autre preuve que le résultat de la fête organisée par les soins du *Figaro* et donnée samedi dernier à l'Opéra. Jamais foule plus nombreuse n'avait répondu à une invitation plus attrayante. Jamais programme n'avait plus fidèlement tenu de plus engageantes promesses. Je ne connais guère que la plume du poète des *Mille et une Nuits* qui puisse célébrer dignement les merveilles qui se sont déroulées sous nos yeux; de neuf heures du soir à trois heures du matin, avec un ordre, une variété, une continuité, un entrain et un éclat qui ne se sont point un seul instant démentis.

Ce fut tout d'abord un concert incomparable, réunissant tous les noms qui attirent, retiennent et charment un public de dilettantes. Les compositeurs les plus en vogue, Gounod, Massenet, Delibes, Saint-Saens, Reyer, Guiraud sont venus eux-mêmes conduire en personnes le vaillant orchestre qui exécutait leurs plus belles œuvres. — Faure, que l'Opéra n'entend plus; Vergnet, qu'on ne se lasse pas d'entendre; Gabrielle Krauss, qui nous quitte demain; Rosine Bloch, dont le talent se transforme, et dont le sang trop longtemps glacé s'embrase enfin sous le baiser de l'Art, nous ont généreusement prodigué tous les trésors de leurs talents et de leurs voix. Ce concert tout entier n'a été pour ces cœurs vaillants et ces talents hors ligne qu'une enthousiaste et longue ovation.

***

A cette première partie de la fête, à laquelle n'a pu assister qu'un public restreint, nous avons vu succéder vers minuit tous les genres de divertissements et de plaisir que peut réunir et grouper l'imagination la plus féconde, ayant à son service les inépuisables ressources que lui livraient sans mesurer et sans compter toutes les industries et tous les Arts en honneur dans notre cher Paris.

La grande kermesse, qui occupait la vaste scène de l'Opéra, avec son mât de cocagne, ses chevaux de bois, sa lumière électrique et son resplendissant vélum, avait un aspect vraiment féerique. Le foyer de la danse aurait pu seul lui être comparé. Dans celui-ci, au milieu des fleurs les plus brillantes et de splendides végétations, empruntées aux serres de la Ville, la lumière électrique, se jouant dans l'humide poussière des cascatelles, produisait des effets à déjouer tous les prismes. Au foyer public, le rayonnement si intense des bougies Jablochkoff donnait aux peintures de M. Baudry une valeur et un relief surprenants.

Mais l'attraction la plus puissante et la plus universelle était due aux boutiques sans nombre disposées avec un goût parfait dans tous les coins de l'immense édifice, et qui ont dû leur achalandage bien moins aux jolies choses que l'on y trouvait qu'aux jolies marchandes qui vous les offraient. Ce personnel, qu'aucun millionnaire ne pourrait s'offrir à l'année, et que la Charité elle-même ne pouvait s'assurer que pour une nuit, était recruté dans la fine fleur des actrices de nos théâtres de genre, que le désir de bien faire avait rendues plus séduisantes que jamais. Toutes pratiquaient l'extraction sans douleur et avec une dextérité merveilleuse du Louis d'or destiné à rebâtir Szegedin. Heureux d'avoir vu de près celles qu'il ne contemple d'ordinaire que de l'autre côté de la rampe, le gandin, le gommeux et le bon bourgeois s'en allaient ruinés — et ravis.

Louis Énault.

LA PEINTURE AU SALON DE 1879

L'ÉCOLE DU PLEIN AIR

En dépit des formes diverses sous lesquelles apparaît notre art contemporain, et malgré le bel ensemble d'artistes dont notre époque peut être fière, nous sommes, il faut le dire, dans une période de transformation. La peinture d'histoire va refleurir sous l'influence d'une sève plus jeune; quant à la peinture de genre, la voici parvenue, j'imagine, à son déclin; non que les exécutants habiles dont elle dispose veuillent cesser de produire, mais parce que le public commence à connaître le magasin d'accessoires où va s'habiller tout ce petit monde né un beau jour d'un esprit facile et d'une fantaisie aimable. C'est dans l'étude sincère, dans l'interprétation fidèle de la nature, que l'art moderne cherche, à l'heure qu'il est, sa forme nouvelle. Des clameurs de mauvais augure ont tout d'abord accueilli cette tendance; afin de la bien définir, on a inventé des mots, on a détourné des expressions de leur sens primitif; tour à tour on se reproche ou on se glorifie d'être impressionnistes, réalistes ou naturalistes. Sans vouloir rechercher ce que ces épithètes veulent dire (si tant est qu'elles veulent dire quelque chose), je ferai tout d'abord une distinction entre les artistes qui, en disciples fervents de la nature, s'efforcent de la représenter avec une fidélité qui est un gage de leur amour, et ceux qui, animés d'intentions mauvaises, s'ingénient à combiner les plus vulgaires effets de la nature, ne craignent pas de la faire paraître triviale, et se proclament, de gaieté de cœur, les chantres du laid, parce qu'ils ne sont pas capables d'être les poètes du beau. Je suivrai avec une joie véritable les études et les succès des premiers, trouvant même parfois intéressantes leurs erreurs. Quant aux seconds, je ne veux pas m'en occuper; je leur refuse le droit de s'appeler artistes; ce sont des industriels avides de réclames. Le public, quelque jour, prendra le bâton pour corriger ces ânes qui veulent s'affubler de la peau des lions.

Que si l'on recherche le nom que l'on peut donner à la nouvelle école, nous la désignerons, si vous le voulez, d'un mot qui semble résumer son programme : École du plein air; de cette façon nous éviterons les termes barbares, et nous dissiperons l'équivoque. Au lieu de me perdre dans les théories ou dans les exposés de principes, je prendrai de suite des exemples; c'est par les œuvres de ces artistes que l'on comprendra l'esprit qui les anime. Ici un nom s'impose tout d'abord, c'est celui de M. Duez. L'on connaît les qualités qui, depuis quelques années, font le charme de ce peintre. Indépendamment de son exécution serrée et consciencieuse, on sent en lui une sincérité et une distinction qui nous a intéressé toujours et charmé souvent. Il se fait remarquer par la délicatesse de sa couleur et par la volonté de serrer de près la nature pour donner l'impression de son harmonie vraie et réelle. L'an dernier, dans *l'Accouchée*, il jouait avec les différentes nuances de blanc, sans qu'il y en eût de sacrifiées et de jalouses, et montrait qu'il était un coloriste fin et fidèle. Mais, si par le mérite de son talent très personnel il s'élevait au-dessus de la peinture dite de genre, il y restait attaché par le sujet même qu'il traitait. Cette année, les liens sont rompus, et c'est dans le domaine du grand art qu'il a transporté ses qualités précieuses.

L'œuvre qu'il expose cette année est un triptyque qui ne mesure pas moins de huit mètres de largeur sur quatre mètres de hauteur. Il représente trois épisodes de la vie de saint Cuthbert. Dans la première partie, le saint encore enfant garde les troupeaux, lorsque au milieu de la nuit il aperçoit l'âme de son patron qui s'envole; il se jette à genoux et prend la résolution de se consacrer à Dieu. La partie centrale, beaucoup plus grande que les deux autres, montre le saint revêtu d'habits sacerdotaux, parcourant un paysage au bord de la mer, en compagnie d'un jeune garçon. Il n'a pas

mangé depuis plusieurs heures et ses forces vont le trahir, lorsque, voyant un aigle planant au-dessus de la mer, il dit à son compagnon : « Si Dieu voulait, cet oiseau nous apporterait une nourriture. » Et l'aigle, après avoir plongé, apparait tenant dans son bec un poisson. — Le dernier épisode est d'une poésie charmante. Saint Cuthbert, devenu vieux, a renoncé à la vie de prédications; on le voit, nu jusqu'à la ceinture et cassé par l'âge, ensemencer son champ. Mais les oiseaux arrivent autour de lui et mangent les grains semés, alors il leur dit : « Si vous en avez plus besoin que moi, mangez les semailles, sinon laissez-les moi ». Et les oiseaux s'envolent. Tel est le sujet qui a tenté M. Duez. Je ne m'étendrai pas sur la première partie, à mon avis la moins heureuse et qui semble n'être pas suffisamment sortie de l'indécision et comme de l'ombre de l'ébauche. On est frappé devant cette vaste toile de son caractère de sincérité dans le grand. J'y retrouve le mérite dominant de M. Duez, je veux dire la recherche consciencieuse des valeurs de tons telles qu'elles se présentent dans la nature. D'ordinaire les peintres d'histoire se préoccupent surtout de pondérer leurs ordonnances, de donner une noble attitude à leurs personnages, de tracer leurs silhouettes avec largeur; l'étude des fonds ne vient qu'en seconde ligne, et n'est en quelque sorte que complémentaire et indépendante. M. Duez s'est proposé un autre idéal. C'est dans l'atmosphère diaphane de la nature, dans le plein jour de son paysage, qu'il montre son personnage baigné d'air ambiant, pour ainsi dire. Il n'a pas pour cela renoncé à équilibrer sa composition, à donner à son évêque une grande tournure; mais il a voulu rendre les vigueurs du visage se détachant sur le ciel et accuser les différences de lumière qui se produisent dans la nature selon qu'un objet s'enlève sur un fond sombre ou sur un fond éclairé. A ce titre, l'œuvre de M. Ducy est une innovation des plus intéressantes, et certainement le point de départ heureux d'un art nouveau. Je suis sûr que l'année prochaine cet artiste pourra compter ses imitateurs.

Quoique jeune encore, M. Bastien Lepage a déjà eu l'occasion de constater les séductions qu'exerce son talent. Quelques-uns ont essayé de marcher sur ses traces en le prenant pour guide, mais il reste incomparable dans sa manière de sentir, comme dans sa manière d'exprimer. Il expose cette année deux toiles dont l'une est un ouvrage hors ligne et l'autre un chef-d'œuvre. La plus grande représente une femme de la campagne occupée à remplir de pommes de terre un grand sac posé devant elle. Derrière, une seconde villageoise vaque aux mêmes fonctions, et le champ s'étend loin, bien loin, jusqu'à ce qu'il disparaisse à l'horizon sous une étroite bande de ciel qui apparait tout en haut du tableau. Le sujet, on le voit, peut se décrire en cinq lignes; mais combien ne faudrait-il pas de pages pour donner une idée de cette exécution merveilleuse, de ce faire précis sans aridité en un mot, de cette parfaite imitation de la nature. La paysanne ! à demi ployée sur les genoux, se penche dans un mouvement d'une vérité étonnante, pour vider plus facilement dans le sac la lourde corbeille dont le poids l'entraîne. La main forte aux doigts écartés est d'un dessin superbe, elle dit l'effort que font les muscles pour contre balancer le fardeau. Quant à la tête, chaudement colorée de rougeurs adoucies par des demi-teintes grisâtres d'une transparence et d'une délicatesse inimitables, elle donne admirablement l'impression du hâle dont le soleil teinte les visages de ceux qui vivent au grand air. Le mot « nature » revient sans cesse à l'esprit devant ce tableau de M. Bastien Lepage.

C'est elle qu'on retrouve dans l'attitude et dans les traits du personnage principal, comme dans le rendu de cette terre fouillée, déchirée, marquée çà et là par les tâches rondes et jaunâtres des pommes de terre arrachées; c'est la nature qui a fait ce terrain creusé de mille trous, hérissé de mille aspérités et de tiges vertes oubliées ou dédaignées; c'est à elle qu'on doit le paysage si simple, rayé par les différentes cultures, qui montre à côté des bandes brunâtres des terres labourées, les lignes vertes ou jaunissantes des blés ou des luzernes : c'est elle enfin qui fait circuler dans tout cela tant d'air, qui jette tant d'espace sur cette toile, que l'on croit voir un cadre ouvert sur un horizon lointain. Sans être accusé de se servir d'une métaphore hardie, on pourrait presque dire que ce tableau est le portrait d'un champ. En vérité, les affamés de critique pourront reprocher à cette peinture de manquer d'idéal, mais qu'ils disent si jamais maître a mieux rendu la vie et la nature dans sa simplicité vraie ?

Le second envoi de M. Bastien Lepage est le portrait de Mlle Sarah Bernhardt. Je répète ici avec assurance le mot chef-d'œuvre. La célèbre tragédienne est représentée de profil, assise droite sur des fourrures blanches et tenant dans ses mains une figurine d'or qu'elle examine attentivement. L'ensemble a une distinction suprême et une délicatesse de coloris adorable. Les blancheurs argentées, les gris chauds de la robe brochée conduisent à la fraicheur des carnations rosées, fines sous la chevelure frisée, épaisse et légère tout à la fois. Et comme la main qui a tracé les lignes enveloppantes est sûre et maîtresse d'elle-même ! Comme on voit qu'elle n'a ni cherché ni hésité. L'exécution est telle que les dessins des vêtements et que les traits du visage semblent gravés au pinceau. Cependant, la netteté ici n'est pas la sécheresse. Le dessin ferme n'emprisonne pas les formes impatientes, il est d'accord avec elles pour les laisser en liberté se mouvoir dans les contours, son domaine. On voudrait surprendre à la loupe ce procédé merveilleux qui, à l'aide d'insensibles demi-teintes, assouplit le modelé du visage et des mains. Pour tout dire en un mot, je suis sûr qu'Holbein serait content de ce portrait. Quant à nos artistes contemporains, cette œuvre exquise enchantera tous ceux qu'elle ne rendra pas jaloux.

On semble chercher un contraste en parlant de M. A. Roll après M. Bastien Lepage; mais ce peintre qui, par la nature de son talent, par la largeur de son exécution forte et solide, semble désigné pour la représentation de grandes scènes décoratives, nous donne cette année le spectacle d'une vaste toile tout animée des ardeurs du printemps, chargée d'effluves, palpitante de soleil, et comme folle d'entrain, de mouvement, de bruit et de grand air. A cheval sur un âne, Silene est entouré de Bacchantes nues et lascives qu'entraîne au milieu d'un paysage verdoyant une ronde vertigineuse. La composition qui rappelle vaguement celle du groupe de la *Danse*, de Carpeaux, est extraordinaire d'action. En dépit de la facture un peu grosse, il y a des richesses de vigueur dans ce tableau, où la distinction est la qualité dont l'absence se fait le plus sentir. Plusieurs morceaux exécutés avec brio sont d'une magnifique couleur et témoignent de la puissante désinvolture d'un coloriste de race. Cependant je veux exprimer ma pensée entière : M. Roll n'étant pas de ceux auxquels on ne puisse tout dire. Pour représenter un sujet tel que la *Fête de Silène*, ne fallait-il pas une sorte de grâce ou plutôt de charme qui fait un peu défaut ici. Lorsqu'il s'agit de figurer les poétiques fictions de la Mythologie, il convient, je crois, de les évoquer du pays radieux de la légende et de les parer des charmes de la convention. Telle n'a point été l'idée de M. Roll; fidèle à son amour pour la nature vraie, il fait mouvoir sur sa toile des créatures vivantes, dans un milieu réel. J'aime l'éclat de leurs chairs si riches de ton, si vraiment belles sous la puissance du soleil, mais j'aime moins leurs formes un peu épaisses, lourdes, *trop vues*, auxquelles manque ce je ne sais quoi qu'on appelle l'idéal. La nature a donné ces effets de couleur; l'artiste a bien fait de les reproduire fidèlement, c'est le mérite de sa toile; mais ne pouvait-il chercher parmi les modèles des ateliers des corps plus élégants, plus élancés; n'était-ce pas là la part à faire à la poésie ?

M. Gervex est une personnalité un peu bruyante, coupable peut-être d'avoir voulu contraindre le public à parler de lui; cela est d'autant plus regrettable que son réel talent aurait suffi à le mettre en lumière, sans le secours des bruyantes fusées qu'il a cru devoir tirer. Le portrait de Mlle V. qu'il expose cette année est loin de me déplaire, en dépit des colères qu'il a suscitées. Figurez-vous dans une allée de jardin, sur un fond de fleurs et de verdure, une jeune fille blonde, en robe lilas, qui vous regarde, son ombrelle sur l'épaule. Le ton légerement bleuâtre et gris des mains et du visage, coloré par le revers de l'ombrelle est, n'en déplaise aux apôtres du poncif, d'une finesse et d'une vérité qui me charment. Les étoffes de la robe sont largement traitées, et puis il y a dans tout cela de l'air, de l'espace, de la profondeur. On reproche ce mélange du vert, du lilas et du bleu. Je réponds que toutes les couleurs peuvent s'harmoniser et qu'il suffit de trouver les différentes valeurs qui les fondent dans l'aspect de l'ensemble. Est-ce que vous ne voyez pas souvent dans la nature des mélanges de tons les plus contraires d'apparence, et dont la réunion ne choque pas, parce que l'atmosphère ambiante vient les baigner de demi-teintes et d'ombres portées. Que si on veut les reproduire, on ne parvient à créer qu'un assemblage criard, parce qu'on ne sait pas ménager les transitions et placer chaque masse à son plan. A ce titre, je trouve très intéressante la tentative de M. Gervex. Doué comme il est des qualités de coloriste, il a bien fait de prendre, pour ainsi dire, la nature corps à corps; j'estime qu'il n'a pas été vaincu dans la lutte.

Le second tableau de M. Gervex, *Retour du Bal*, a été très remarqué, partant, très discuté. Le jour naît, une lampe allumée encore répand sa lueur rougeâtre : sur un canapé de satin blanc, une femme en robe de bal est assise, la tête dans ses mains; derrière, son mari, le visage en avant, se tient les mains croisées. Une scène de jalousie vient d'avoir lieu sans doute : du moins le livret le fait supposer, et j'en suis réduit à l'hypothèse. C'est le premier reproche que je fais à cette composition : elle n'est pas claire et ne fait pas comprendre le sujet. Et d'abord, y a-t-il réellement un sujet ? M. Gervex s'en est-il seulement préoccupé, je ne le crois pas. Faisons comme lui, si vous voulez, et examinons le tableau comme un prétexte à couleurs, ou plutôt comme un effort fait pour donner une impression exacte et réelle de ce que le peintre a vu et a voulu faire voir. L'effet des premières lueurs du jour combiné avec celui des tons rougeâtres répandus par la lampe ne me semble pas suffisamment rendu; il y a là un mélange tres difficile à expliquer, je le veux bien, mais que le peintre n'a pu exprimer d'une façon claire. Ici s'arrêtent mes critiques, les autres parties sont d'un sentiment de couleur très juste et très fin; je signale particulièrement les gris du canapé de satin et les flots de la robe de mousseline d'une légèreté et d'une ampleur surprenantes. Tous les détails de l'intérieur sont bien à leur place et à leur plan. Les personnages paraissent chez eux : ce n'est pas là un éloge banal, combien d'artistes ne savent pas mettre leurs figures dans leur milieu véritable !

J'ai le devoir de parler, avant de finir ce premier article, d'un peintre qui ne jouit pas de la faveur populaire, par ces temps où le goût de l'art est pour beaucoup de gens une affaire de mode.

Quand on a l'honneur de tenir une plume, il faut avoir le courage de dire sa pensée entière. C'est ce que je veux faire aujourd'hui à l'égard de M. Manet. Pour les uns il est l'Antéchrist, ceux-là ne sont peut-être pas ses pires ennemis; pour les autres il est un prétexte à rire, et l'on va voir ses toiles pour s'amuser et se divertir. Et cependant M. Manet ne mérite ni les haines dont il est l'objet, ni le ridicule dont on l'a rendu victime. C'est un esprit paradoxal, sans ligne de conduite arrêtée, et chez lequel la conception première est de beaucoup supérieure à l'exécution; il lui arrive parfois, j'écris ceci avec conviction, de voir plus juste que n'importe quel artiste, c'est un éclair; lorsqu'il parvient à rendre la vision extrême, il est étonnant, mais hélas ! les forces l'abandonnent vite, la science, le moyen pratique lui font défaut, il retombe et l'éclair est noyé dans la confusion d'impressions incohérentes. Ce qui manque à M. Manet, c'est d'abord la base, les études premières, le goût peut-être, la force d'exprimer; mais il lui reste une faculté dominante, un œil, un coup d'œil plutôt, extraordinairement juste. En dépit des sarcasmes, des rires, des colères, en dépit surtout des adulations de ceux qui s'intitulent ses élèves et qui ne le valent pas, il a continué sa route, ne voulant renoncer ni à ses défauts et ayant eu le courage de ne pas tomber aussi bas que le voudraient ceux qui font de lui un grand homme et qui l'auraient entraîné aux abimes. Qui sait, on reconnaîtra peut-être un jour qu'il a été le point de départ et l'embryon d'une école nouvelle ; point de départ bien éloigné, embryon informe, sans doute à son début, mais je suis sûr que M. Manet a fait penser M. Bastien-Lepage, et qu'il donne des idées à M. Duez.

Je ne me dissimule pas que les lignes qui précèdent sont bien audacieuses; je ne veux pas m'en excuser; elles résument des idées générales depuis longtemps arrêtées dans mon esprit et que je développe pour la première fois sans crainte, parce que j'ai foi dans leur vérité. On pourra trouver étrange que j'ai débuté dans une critique sur le Salon de 1879, par des jeunes artistes que les grands succès n'ont pas consacrés encore; j'ai parlé d'eux, tout d'abord, parce qu'ils portent le germe et la fleur de l'art de l'avenir. Dans cette école, je sens le frémissement de la jeunesse ! A cause de cela je me suis empressé de courir à elle; mais après lui avoir souhaité la bienvenue, je saluerai dans les prochains articles les maîtres de notre art contemporain, et je dirai la joie que leurs œuvres m'inspireut.

ROGER-BALLU.

ÉCHECS

PARTIE N° 48.

Défense Pétroff (a.

Blancs. M. C. Morel.	Noirs. M. Bezkrovny.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F R (b
3. C pr P	3. P 3 D
4. C 3 F R	4. C pr P
5. P 4 D	5. P 4 D
6. F 3 D	6. C 3 F D (c
7. Roq.	7. F 2 R (d
8. T 1 R (e	8. C 3 F R (f
9. C 3 F D (g	9. Roq.
10. P 3 T R (h	10. P 3 T R
11. F 3 R	11. C 5 C D
12. C 5 R (i	12. C pr F
13. D pr C	13. F 3 D
14. P 4 F R	14. P 3 F D
15. D 2 R (j	15. F 5 C D
16. D 3 F R	16. F pr C
17. P pr F	17. C 5 R
18. P 5 F R (k	18. D 3 F R
19. T 1 F R (l	19. P 3 C D (m
20. R 2 T (n	20. F 3 T D
21. C 4 C R (o	21. D 3 D éch. (p
22. F 4 F	22. D 1 D
23. T 1 C R (r	23. P 3 F R
24. C 3 R (s	24. C pr P
25. P 4 C R	25. C 7 R
26. T R 1 D	26. C pr F
27. D pr C	27. D 1 C D
28. D pr D	28. T D pr D
29. T 1 R	29. T R 1 R
30. C 2 C	30. T pr T
31. T pr T	31. R 1 F
32. R 3 C (t	32. T 1 R
33. C 3 R	33. P 4 F D
34. P pr P	34. P pr P
35. R 3 F	35. P 5 D
36. C 2 C	36. T pr T (u
37. C pr T	37. R 2 R
38. P 4 T R	38. R 3 D
39. R 4 F	39. R 4 D
40. P 5 C	40. P T pr P éch.
41. P pr P	41. R 5 F
42. P pr P	42. P pr P
43. C 3 F R	43. R 6 F
44. C 2 T	44. R pr P (v
45. C 4 C	45. P 6 D
46. C pr P	46. P 7 D
47. C 4 C	47. F 5 F (x
48. C 3 R éch.	48. R 8 F
49. R 5 R	49. F pr P
50. P 6 F	50. F 2 F

Les blancs abandonnent.

NOTES.

a) Quatrième partie du match jouée dans le courant de mai.

b) Nous répétons que la défense Petroff n'est pas avantageuse pour le second joueur.

c) Le meilleur coup, bien préférable notamment 6. a F 3 D.

d) Si 7. F 5 C R. — 8. T 1 R — P 4 F R. — 9. P 3 T R — F 4 T. — 10. P 4 C R — F 3 C. — 11. P pr P — F pr P. — 12. P 4 F D — F 2 R. — 13. P pr P — D pr P. — 14. F pr C — F pr F. — 15. C 3 F D — F pr C. — 16. C pr D — F pr D. — 17. C pr F — C pr C. 18. F 5 C — F 6 F. — 19 T pr C éch. — R 1 F. — 20. T pr P mieux.

e) Si 8. P 4 F D — F 5 C R ou (A). — 9. F 3 R — Roq. — 10. D 3 C — C 4 T D. — 11. D 2 F — F pr C. — 12. P pr F — C 4 C. 13. P pr P ou (B) — C pr P éch. — 14. R 2 T — C 4 T éch. — 15. R 1 C — D pr P mieux.

A

8. C 3 F R. — 9. P 3 T R — F 3 R égalité.

B

13. F pr C — F pr F. — 14. P pr P — F 5 F mieux.

f) 8. C 3 D peut également se jouer.

g) Voici la meilleure ligne d'attaque · 9. P 3 F D suivis quoi que jouent les noirs de 10. C D 2 D. — 11. C 1 F R. — 12. C 3 C R.

h) On pouvait encore jouer 10. F 3 R suivi de 11. C 2 R.

i) Nous préférons un peu 12. F 1 F suivi de P 3 T D pour ramener le F à son ancienne position où il doit assurer le gain de la partie.

j) 15. P 4 C R ! donnait aux blancs une attaque irrésistible.

k) Les blancs ont ici une grande supériorité.

l) Nous aimons un peu mieux 19. P 4 C suivi de R 2 C et P 4 F D.

m) Le seul dégagement possible pour les noirs.

n) Commencement d'une fausse combinaison comme l'on verra. En tous cas R 1 T valait mieux.

o) Le coup juste était T R 1 R. M. Morel a cru à tort que le coup du texte lui donnait immédiatement la partie, si d'autre part 21. T 1 C R — C pr P. — 22. F pr P — C 7 R. — 23. C 4 R — D 3 D éch. — 24. P 3 C forcé — C pr T. — 25. T pr C — T R 1 R (A). — 26. F pr P (B) — F 7 R mieux.

A

25. P pr F. — 26. P 6 F R et le mat est inévitable.

B

26. F 4 F — D 2 R. — 27. P 6 F — F 7 R mieux.

p) Bien joué si 21. D 1 D. — 22. P 6 F mieux.

r) Ici encore 23. T R 1 R était le coup juste, le sacrifice d'une pièce ne serait pas d'ailleurs justifié.

s) Une faute qui coûte la partie. 24. R 1 T suivi de e 25. C 2 T et 26. P 4 C laissait une excellente position aux blancs.

t) Faible. 32. C 4 F ! empêchait échange des tours et pouvait amener une nullité.

u) Les noirs auraient plus de difficultés à vaincre en échangeant toutes les pièces par 36. F 2 C éch.

v) 44. F 7 R était plus correct.

x) Si 47. P 8 D fait D. — 48. C 3 R éch. — R 8 F. — 49. C pr D — R pr C. — 50. R 5 R — F 5 F. — 51. R 6 D et la nullité est forcée.

Solution du problème n° 42.

Devise : *Baldur.*

1. T pr P / P pr T; 2. R 7 R / C pr F éch.; 3. T pr C / R pr T; 4. T pr C / R pr T; 5. D 1 C R mat.

3. — / C 1 D éch.; 4. R 4 F / *ad libitum.*; 5. mat.

2. — / C 6 C R éch.; 3. R 3 R / C pr T éch.; 4. R 4 F / *ad libitum*; 5. mat.

2. — / C 4 D éch.; 3. F pr C / C 6 F éch.; 4. R 6 D / *ad libitum.*; 5. mat.

2. — / C 6 D; 3. C 5 F éch. / R pr T; 4. D pr P éch. / R pr C; 5. F 7 D mat.

2. — / F 6 T D; 3. D pr C éch. / C 6 D; 4. C 2 F éch. / R pr T; 5. D 6 F R mat.

3. — / F 6 D; 4. D 1 R éch. / *ad libitum.*; 5. mat.

Solution du problème n° 47.

Devise : *Vertranen.*

1. D 6 T R / *ad libitum.*; 2. T ou F mat.

Solution du problème n° 48.

Même devise.

1. D 8 D / C 4 F; 2. T 4 F D éch. / *ad libitum.*; 3. mat.

1. — / C pr P; 2. T 4 R éch. / *ad libitum.*; 3. mat.

1. — / T pr D ou F 3 C D; 2. R 2 D / *ad libitum.*; 3. C 5 C D mat.

1. — / P 6 C D; 2. C 5 C D éch. / R 6 D; 3. T 3 F D mat

1. — / Autre coup; 2. T 2 F D, 2 D éch. / R 4 F; 3. D 7 F mat.

Solutions justes :

Problème N° 42. — MM. E. Frau et L. Guine, de Lyon.

N° 46. — MM. Abrhams et Chalret du Rieu.

N°s 47 et 48. — Mme Anna Janet; MM. de Madrazo, Barre, Abrhams, Henri Thomson, Morpurgo, de Tuppini, Fouge.

NOUVELLES

Le tournoi engagé au café de la Régence sur le Gambit Evans n'est pas encore terminé. La lutte en vue des deux prix semble se limiter entre M. de Bezkowny, de la 1re catégorie, et M. Lépine, de la 3e.

M. Camille Morel, dont l'état de santé s'est sensiblement amélioré, reprendra, nous l'espérons, la semaine prochaine, son match déjà commencé avec M. de Bezkowny.

CERCLE DES ÉCHECS DE PARIS.

Les adhésions continuent à être adressées au Comité provisoire, mais il en manque encore quelques-unes pour atteindre le nombre de soixante, jugé nécessaire pour procéder à la constitution définitive du Cercle. Nous engageons les personnes qui ont l'intention de s'inscrire à ne pas ajourner leur dessein, afin que les mesures d'organisation n'aient à subir aucune entrave.

M. L. Griveau, 38, rue de l'Université, reçoit les demandes d'admission.

Les adhérents au *Cercle des Échecs de Paris* se réuniront samedi prochain, à trois heures de l'après-midi, dans le local du Cercle, rue Beaujolais, 11, à l'effet de procéder à leur constitution définitive.

CORRESPONDANCE.

M. Em. Frau, à Lyon. — Mon observation visait votre mode de notation, dont je vous prie de m'envoyer la clef.

M. le Dr S. Medunié, avocat, à Karlstadt. — Vous m'avez envoyé les solutions justes des problèmes nos 40 et 41, mais votre solution du n° 39 n'est pas exacte; sur votre 4e coup : F pr éch. déc., le roi n'est pas mat, car il peut jouer à 5 C D.

M. Clerc, à Besançon. — En réponse au 48e coup des Blancs de votre analyse, les Noirs n'ont qu'un coup juste : P T D joue; avec tout autre coup, ils perdraient la partie, ainsi que vous l'avez démontré.

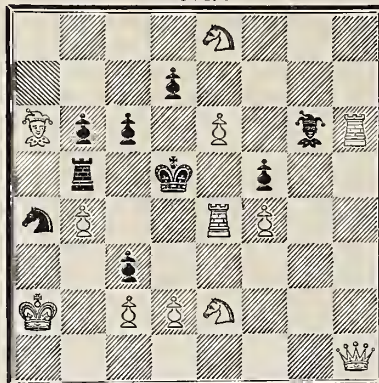
M. R. et M. H., à Copenhague. Vos communications ont été transmises par M. Morel à la Commission du Concours international de problèmes.

PROBLÈME N° 51

3e prix du Congrès international de 1878,

Devise : *Non cuivis homini contingit adire.*

NOIRS



BLANCS

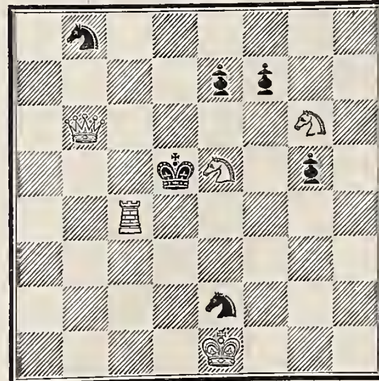
Les blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 52

3e prix du Congrès international de 1878,

Devise : *Non cuivis homini contingit adire.*

NOIRS



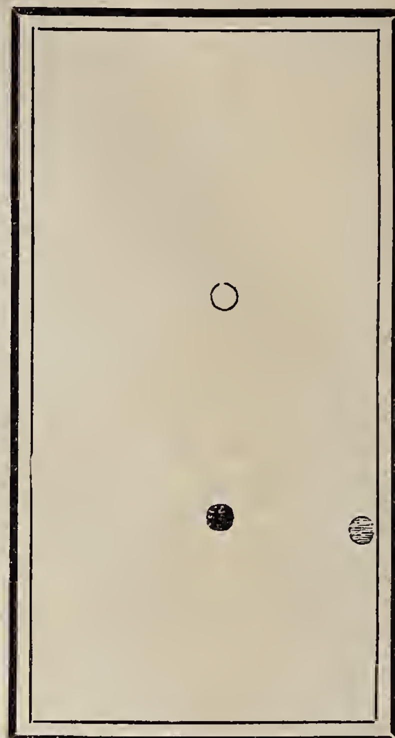
BLANCS

Les blancs font mat en trois coups.

S. Rosenthal.

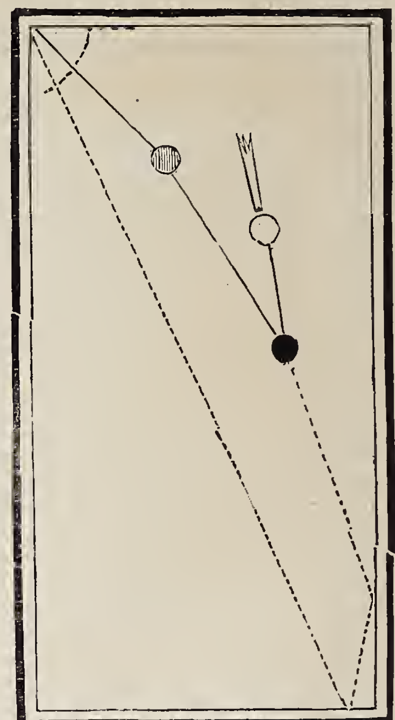
LE BILLARD

22e position.



Jouer sur la rouge et réunir en carambolant les trois billes.

Solution du coup inséré dans le N° 30.



Lucien Piot,
Professeur du Grand-Café.

LES CARTES

LE WHIST

Nous ne comprenons pas bien pourquoi on est convenu, au whist à quatre en cinq points, de ne point compter le chelem, car c'est le plus souvent la récompense d'un coup bien joué et, de même qu'au billard la série est illimitée, au whist toutes les levées faites devraient compter.

Nous parlons au nom des principes, reconnaissant, du reste, à tous les joueurs d'établir entre eux telles conventions ou tels accords qu'il leur plaît.

C'est ainsi que dans certaines sociétés



ÉTUDE D'APRÈS NATURE, par J. CONSTABLE, L. A.
Collection de M. Lionel CONSTABLE. (*L'Art.*)

— Vendredi soir a eu lieu, à huit heures, l'essai de l'éclairage du Salon par la lumière électrique Jablochkoff. L'expérience n'a point paru des plus satisfaisantes.

Le jardin, avec ses nombreuses statues et ses feuillages assombris, avait un faux air de cimetière. La lumière électrique a paru plus favorable aux salles de peinture.

Les tableaux aux couleurs sombres étaient particulièrement flattés. Les tableaux à fonds clairs, ceux qui sont un peu surchargés et empâtés, perdaient beaucoup de leur couleur.

Ajoutons que la lumière, fort mal réglée, tremblait et changeait de nuance à tout instant, passant tour à tour du blanc-bleu au violet et du violet au blanc argenté. Ce papillotage était fort désagréable aux yeux, lorsqu'il ne se terminait pas par l'extinction subite de la bougie.

COURRIER DE LA SEMAINE

La nuit de l'Opéra et la journée du Grand Prix sont passées.

Le soleil nous inonde de ses rayons; il ferait consciencieusement son métier, sans de méchants nuages qui viennent, on ne sait d'où, nous apportant des ondées et cette humidité surchauffée si favorable au développement des cantalous savoureux : s'il faut en croire un de nos grands jardiniers, les melons seront exquis cette année.

Tous les journaux ont raconté les merveilles de la nuit de l'Opéra, et il n'y a pas à revenir sur cette fête magnifique déjà vieille de huit jours. Ceux qui y ont assisté en conserveront un souvenir ineffaçable; quant aux autres, aucun récit ne pourra leur en donner une idée.

Tout n'a pas été joie cependant.

Le duc de X.... a rencontré dans les couloirs sa femme, tout éclatante de beauté, de laquelle il est judiciairement séparé depuis deux ans. Le procès même, quoique basé sur une simple incompatibilité d'humeur, a eu son heure de scandale. Elle était au bras de son frère. Le duc s'avança et proposa à brûle-pourpoint à la duchesse de reprendre la vie insupportable à deux. La duchesse refusa avec terreur, et son époux, pris d'un accès de frénésie, la pinça au bras jusqu'au sang. Il n'y a eu ni un cri, ni un éclat de voix. La duchesse se retira devant cet acte de brutalité inqualifiable, et son frère envoya séance tenante ses témoins au mari de sa sœur. Le côté intéressant de cette attristante aventure est de savoir si deux beaux-frères peuvent se battre. Les avis sont partagés. On cite des précédents. A l'heure où j'écris ces lignes, le jury d'honneur qui a été constitué ne s'est pas encore prononcé. Dans les grands cercles de Paris on se passionne pour et contre. Si le principe de la réparation par les armes est admis, je connais au moins deux couples de beaux-frères qui sont tout prêts à en découdre.

Mardi dernier on parlait beaucoup de cette affaire au bal de la comtesse Berthier — côté des hommes, bien entendu.

Les dernières soirées de la saison sont fort brillantes. Une des fêtes les mieux ordonnées a été le bal donné la semaine passée par Mme la comtesse de La Ferronnays, en l'honneur du duc et de la duchesse de Madrid. Tout le faubourg Saint-Germain était réuni dans ce salon d'une des dernière grandes dames de notre époque chez laquelle les hautes traditions de bon ton se soient conservées dans toutes leurs puretés. Il y avait là le duc de Bisaccia, la duchesse de Doudeauville, le duc et la duchesse de Mirepoix, le duc et la duchesse de Vallombrosa, le duc de Rohan, le prince et la princesse de Léon, la princesse de Sagan, la princesse de Ligne, le prince et la princesse de La Tour-d'Auvergne, la marquise de Dreux-Brézé, la marquise de Gallifet, le marquis et la marquise de Massa, le marquis de Moustiers, la comtesse de Juncourt, le comte et la comtesse de Meffray, la comtesse de Brettes, le comte de Pontèves, la comtesse de Belbœuf, le comte de Beust, le comte Costa de Beauregard, le comte et la comtesse de Gontau, les comtes de Chabrol, de Lur-Saluces et de Monteynard, le comte et la comtesse de La Roche-Aymon, la comtesse de Boisgelin, le comte de Blacos, la vicomtesse de Janzé, le baron et la baronne de Charrette, la baronne de Beyeux, et bien d'autres noms de l'armorial français et étrangers dont la nomenclature remplirait les colonnes de la *Revue*, moins vastes que les salons de Mme la comtesse de la Ferronnays. Ce bal a été clos par un brillant cotillon qui a été marqué par une gracieuse distribution de *marguerites* faite par les danseuses aux danseurs, en l'honneur de la duchesse *Marguerite* de Madrid, qui était la reine du bal.

Les soirées et les matinées dansantes n'absorbent pas tout le temps de nos belles mondaines ; des soins plus doux les occupent en même temps :

je veux parler des œuvres de charité. Elles organisent en ce moment, au profit de la Société de patronage des enfants convalescents, sous la présidence de Mme de La Rochefoucauld, duchesse de Bisaccia, une loterie qui ne comprend pas moins de 50,000 francs de lots. Il y a deux gros lots : un diamant de 20,000 francs et un autre de 10,000 fr.

Avant de quitter Paris pour aller en villégiature, il est de mode de faire un voyage aérien. Le ballon captif de la place du Carrousel reprend aujourd'hui dimanche ses promenades perpendiculaires, et si l'on en juge par l'empressement que les gens du monde mettent depuis vendredi à se procurer des tickets d'ascension, on peut prévoir que l'année sera aussi fructueuse que celle de l'Exposition. Ces ascensions se font généralement sous la direction du capitaine Dartois, un aéronaute aussi hardi que prudent, qui est en même temps un homme d'esprit et de présence d'esprit. Le prix des ascensions est abaissé à 10 francs, et le prix d'entrée dans l'enceinte n'est plus que de 50 centimes. Cette enceinte est toute transformée en un jardin anglais remarquablement dessiné par M. Alphand; on a élevé au centre de l'enceinte une tribune pour un orchestre. Le jardin du ballon captif sera cet été un des rendez-vous de Paris les plus fréquentés et des mieux hantés.

Ces promenades au-dessus de Paris donnent un avant-goût de la navigation aérienne, que l'on finira par règlementer. S'il faut en croire les échos du monde savant, le problème serait résolu et l'on se préparerait à faire des expériences publiques. En attendant que chacun puisse avoir son ballon de promenade ou de voyage, signalons la réussite de la locomotion d'une victoria à vapeur sur les routes ordinaires.

Dans les premiers jours de la semaine qui vient de s'écouler, M. le préfet de la Sarthe, accompagné de M. Moreau, son chef de cabinet, et de M. Abord, conseiller de préfecture, montait avec cinq autres personnes et un chauffeur, dans une victoria à vapeur fort luxueusement installée, construite par M. Bollée pour le compte d'un grand seigneur autrichien ami du maréchal duc de Magenta.

Le véhicule prit la route d'Angers jusqu'à Guécélard, à toutes les allures, depuis le pas du cheval, le trot, jusqu'à la vitesse de 40 kilomètres à l'heure; modérant ou accélérant sa marche suivant les difficultés de la route, les encombrements, s'arrêtant à la pression comme le cheval à l'action du mors. Tout le monde était émerveillé et la ville du Mans pourra revendiquer fièrement la primeur de l'invention des voitures à vapeur de luxe et à grande vitesse, maniables comme l'attelage le mieux dressé.

Voilà un progrès réel et l'hiver prochain nous verrons des hippogriphes en fer traîner de somptueuses voitures autour du lac sans bruit et sans fumée, grâce aux roues cerclées en caoutchouc et aux fumivores.

Une triste nouvelle pour finir :

S. A. R. le prince d'Orange est mort mercredi dernier dans son appartement de la rue Auber. Il n'avait que trente-neuf ans. Avec le prince de Galles; il était le plus Parisien des princes étrangers.

Il était très aimé dans le monde des artistes dont il recherchait la société.

Il y a deux ans, il invitait à sa table un bohême du pinceau. Au dessert, il lui passa son porte-cigares, une œuvre d'art enrichie de brillants.

— Veuillez accepter un cigare, dit le prince.

L'artiste, en connaisseur, examina le bijou :

— Monseigneur, dit-il, merci.

Et sans le moindre embarras, il glissa le porte-cigares dans sa poche de côté.

Le prince d'Orange, en grand seigneur, ne souffla mot.

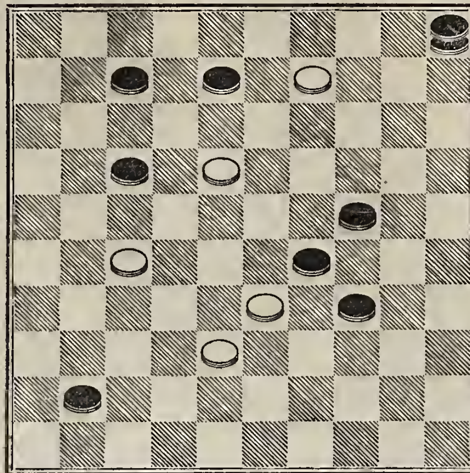
Florian Pharaon.

DAMES

Problème n° 55, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.

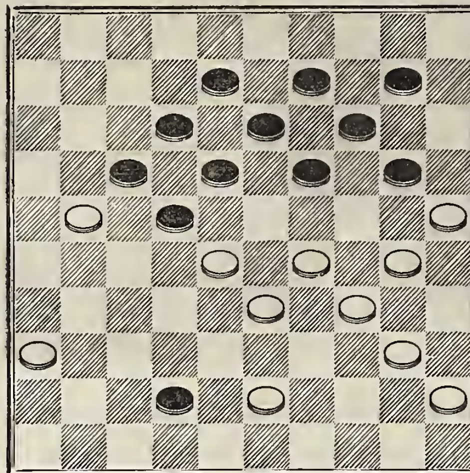


BLANCS.

Les noirs se placent dans la lunette, case 13, et les blancs gagnent.

Problème n° 56, par M. MINET.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent. Auguste Joliet.

CONCOURS LITTÉRAIRE

INTERNATIONAL

Proposé par le Comité du GRAND TOURNOI de 1878.

Devise : *Spes incitat opus.*
(L'espérance encourage le travail.)

(*Suite.*)

Aussi ne rencontre-t-on jamais, fait digne de remarque, parmi les amateurs d'échecs, une personne d'une nature essentiellement vicieuse ou passionnée. Cinquante années passées au milieu d'eux m'autorisent à faire cette déclaration, que confirme du reste la simple logique. L'ambitieux, prêt à sacrifier à la satisfaction de ses désirs, famille, amis et honneur, son pays même, viendrait-il s'asseoir devant l'Échiquier et consacrer aux paisibles récréations de ce jeu un temps réservé à des combinaisons spéculatives. L'envieux et l'égoïste sont trop esclaves de leurs intérêts pour songer à autre chose; l'hypocrite dépense tout son temps à surveiller les plis du manteau qui recouvre le mystère de ses pensées; l'ivrogne est trop épris de la bouteille pour y substituer d'autres adorations; le joueur proprement dit, échangera-t-il les chances périlleuses de la roulette, du 30 et 40 et du baccarat contre les calculs positifs d'une véritable science? L'amoureux enfin, plongé dans les extases de sa passion, ne saurait les reporter sur des reines d'ivoire et d'ébène. Cette dernière observation fut même adressée, jadis, par un des propriétaires du café de la Régence à un langoureux consommateur qui, tout en regardant ou faisant semblant de regarder une partie, troublait les joueurs par ses soupirs mêlés d'exclamations passionnées : Ma chère Sophie par ci, ma chère Sophie par là. Monsieur, lui dit le philosophe marchand d'eau chaude, *quand on est amoureux, on ne vient pas au café de la Régence.* Le fait a été raconté par Louvet, auteur de Faublas.

Non seulement l'Échiquier exclut tout mauvais instinct, mais il développe admirablement les sentiments de bienveillance et de fraternité. Il établit un courant sympathique même entre des individus qui se rencontrent pour la première fois, quel que soit leur pays ou leur nationalité. Le Turc, l'Africain, le Mahométan, le Chrétien, l'Anglais, l'Allemand, l'Italien, le Français, le Polonais, le Russe, revêtent tous une similitude particulière, paraissent marcher sous la même bannière et disposés à lutter entre eux, non seulement de talent, mais d'égards, de bienveillance et de dévoûment. Le sanctuaire des échecs, comme la voûte des cieux est un temple universel; seulement, les prosélytes de ce culte n'ont pas comme ceux des autres croyances une variété infinie de professions de foi, ils sont tous d'accord et obéissent à des règles immuables et à des sympathies que ni les circonstances, ni le temps, ne sauraient altérer. Bien plus encore, dans ce temple règne entre tous la plus parfaite égalité; le mérite seul y est souverain et respecté comme tel. Le prolétaire s'y rencontre avec le grand seigneur, le notaire avec le saute-ruisseau, le financier avec le pauvre, l'archevêque avec un bedeau, un Empereur avec un capitaine. Sixte-Quint acceptait le défi d'Arlequin son compagnon d'enfance et Sixte-Quint, battu, s'inclinait devant son vainqueur. Napoléon Ier traînait des rois à son char de triomphe; battu sur l'Échiquier par le capitaine Bertrand, il se découvrait devant son adversaire, arrachant sa croix pour l'en décorer.

Avant de terminer la première partie de cette dissertation, je soumettrai une dernière observation, d'autant plus importante qu'elle se rattache au domaine de la philosophie.

Elle consiste dans la ressemblance qui existe dans la marche des pièces et les différentes positions d'une partie avec les aptitudes de l'homme et les vicissitudes de la vie. Le Fou, représente l'adresse et la témérité. La Tour, la prudence et la méditation; le Cavalier, la ruse et l'énergie; le Pion, le niveau, l'égalité, ainsi que l'ambition. La Reine, la force, le dévoûment, la puissance et la sollicitude des intérêts de tous. Le Roi, limité dans sa marche, revêtu du titre de souverain sans pouvoir n'en faire usage qu'avec le concours des pièces qui l'entourent, est la réalisation du principe qui domine dans les nations les plus civilisées. « *Le Roi règne et ne gouverne pas.* »

Comme le début d'une partie, le début de la vie est facile. Comme sur l'Échiquier, les difficultés surviennent et c'est au plus sage, au plus adroit, au plus expérimenté, quelquefois même au plus heureux qu'appartient le succès.

Le jeu d'Échecs, enfin, répond aux aspirations les plus naturelles. Que désire l'homme sur cette terre? le bonheur? le bonheur, mot bien vague, dont la définition varie suivant l'âge, les positions et les goûts; pour l'enfance il consiste dans un polichinelle ou une poupée; pour la jeunesse, dans la coupe d'un veston, la couleur et le nœud d'une cravate, un chiffon, un chapeau, un ruban; pour le débutant dans le monde, dans une frisure, un binocle, des bottes vernies, le sourire d'une belle ou la pression de sa main; pour la grande dame, dans une calèche et la livrée de ses laquais; pour la coquette, dans un cachemire, une parure de diamants, dans le nombre et les soupirs de ses adorateurs; pour le parvenu, dans la somptuosité d'une table que les convives quittent rarement sans avoir quelque chose à critiquer; pour l'homme d'affaires et le banquier, dans les sacs d'écus, pour l'avocat dans l'acquittement d'un coupable; pour l'homme de bien, dans la conscience de ses actes; pour l'homme d'Église dans le chapeau d'un cardinal; pour la sœur de charité, dans le retour à la santé et la reconnaissance du malheureux qu'elle a soulagé; pour le père de famille, dans le mérite et le succès de ses enfants.

Le joueur d'Échecs n'a que de bien modestes désirs. Les joies de son intérieur, l'intimité d'un vieux camarade, un Échiquier, une demi-tasse, un petit verre, un cigare et le gain de la partie, pour lui, voilà le bonheur. Oùe trouver à moins ?

Influence du jeu d'Échecs sur les facultés intellectuelles.

O fortunatos nimium si gaudia nôrint...
Des joueurs d'échecs.

J'aborde une question délicate et qui paraîtra bien étrange aux personnes qui ne connaissent pas les Échecs et qui se sont consacrées à la carrière de l'éducation. Que viennent faire vos Échecs, s'écrieront les pédagogues des lycées et des pensions, dans l'examen des systèmes appliqués au developpement de l'intelligence? Tout beau, Messieurs, ne condamnez pas avant

d'entendre. Permettez à un amateur, qui s'est occupé pendant plusieurs années de l'éducation de la jeunesse, de vous soumettre quelques observations dont je laisse à votre bon sens et à votre expérience le soin d'apprécier la justesse.

Quelle est la première condition du progrès dans l'éducation? N'est-ce pas de faire aimer à l'élève la science qu'on lui enseigne et par conséquent de proportionner aux goûts de son âge l'étude des matières qui doivent faire l'objet de son éducation. Or, à mon tour, je dirai : que viennent faire entre les mains d'un enfant de 11 ou 12 ans les traités philosophiques de Cicéron, tels que le *De Officiis*, dont bien des hommes mûrs ne se rendent pas parfaitement compte, le *De Senectute*, que son âge ne lui permet pas d'entrevoir, le *De Amicitiâ* qui commence pour lui par le partage d'une pomme cuite ou le prêt d'une bille, qui se développe à la saveur d'une praline ou d'une tablette de chocolat, pousse le sacrifice jusqu'au généreux abandon d'une tartine de confiture, mais qui se refroidit au bruit d'un démenti, s'altère énormément par le refus d'une plume ou d'une enveloppe, et disparaît dans les limbes à l'échange d'une gifle ou d'un coup de poing.

A quoi bon vouloir enfoncer dans la cervelle d'un marmot, à peine sorti des jupons de sa mère, des éléments aussi abstraits que ceux de la langue grecque et de la langue latine : je suis loin de méconnaître l'utilité de ces langues, mais réservez-en l'étude pour l'époque où le jugement et la raison pourront les faire apprécier; dirigez son attention sur des choses qui puissent l'intéresser et lui plaire, l'histoire, la géographie, l'étude de sa propre langue, l'histoire naturelle et les mathématiques.

Or, rien n'est plus propice au développement des jeunes intelligences que l'étude des Échecs. Cette étude, en effet, renferme les conditions les plus nécessaires : l'exercice du jugement et de la mémoire, l'intérêt et le charme d'une des plus agréables distractions.

Elle exerce le jugement, par la nécessité du calcul, l'habitude des combinaisons, la comparaison des positions; elle exerce la mémoire par l'application des principes établis par les grands maîtres, les résultats espérés, le désir de se mêler aux luttes ; elle charme enfin, par l'immensité des horizons qu'elle ouvre à l'imagination, par l'épreuve de son talent personnel, les efforts de la rivalité et, surtout, par le sentiment d'orgueil et de satisfaction intérieure que donne au vainqueur la défaite de l'adversaire.

Bien plus, il est une faculté intellectuelle dont je n'ai pas encore parlé, faculté rare et précieuse qui se plaît dans tout ce qui est grand, magnifique et sublime, faculté qui crée les prodiges et n'appartient qu'au génie, l'inspiration. Rien ne prépare mieux l'esprit à la possession de cette faculté que l'exercice de l'Échiquier; rien n'est plus propre à l'alimenter que la concentration des autres facultés intellectuelles sur un même objet, et sur cette nécessité de « *vaincre ou mourir* ». Vous exagérez, cher Monsieur, dira-t-on sans doute, et votre jeu, par son attrait même, n'est bon qu'à détourner l'élève des études sérieuses et à compromettre ainsi les avantages d'une haute éducation. Les faits répondent pour moi, ils convainquent plus fortement que les arguments, les suppositions ou les probabilités. Examinez les personnes qui se plaisent aux luttes de l'Échiquier. L'intelligence et la volonté se lisent sur leur physionomie : parmi ses membres, notre Académie compte une infinité d'amateurs qui se sont distingués dans les professions libérales, les Sciences et les Arts. Elle a eu pour prosélytes, Alfred de Musset, l'un des plus grands poëtes modernes, Alexandre, l'auteur du dictionnaire grec, Cuvier, La Place, De Wailly, Broussais, Binet, Delondres, Provost de la Comédie française; elle s'honore encore aujourd'hui de plusieurs célébrités actuelles, parmi lesquelles figurent Lequesne, le successeur de Pradier, M. Grévy, président de la Chambre des députés, et Arnous de Rivière, l'intime ami de Morphy et l'un des plus solides piliers de notre Académie.

(*A suivre.*) DELANNOY.

GRAVURES

Le Dimanche.

C'est dans l'île de la Grande-Jatte, entre Neuilly et Asnières, que M. Roger-Jourdain est allé comparer les promeneurs du dimanche et ceux du lundi; nous apercevons les premiers, nombreux et endimanchés, qui circulent le long de la berge, tandis que dans l'île les favorisés de la fortune ont trouvé plus d'ombre et de solitude. Le gracieux canot d'acajou a été tiré sur l'herbe; on en a enlevé les coussins pour asseoir les dames qui redoutaient l'humidité pour leurs robes neuves; puis on a sorti les provisions, on a étalé une grande nappe sur l'herbe verte, on a ouvert le pâté réglementaire et décoiffé les bouteilles cachetées.

On venait de loin, l'appétit était vif; on a fait honneur au déjeuner; c'est tout autour des convives un pêle-mêle confus de verres, de bouteilles vides, d'ombrelles, de chapeaux de paille, d'assiettes, qui jonchent le gazon à trois pas à la ronde. Mais le dessert a ses surprises : voici l'un des canotiers qui revient du bateau portant triomphalement deux bouteilles de champagne ; on a encore le droit d'avoir soif. Quelle joie à cette nouvelle, et comme elle est heureuse, la gaie canotière, qui lève les bras au ciel, la bouche ouverte, l'œil allumé, tout armée encore de son couteau et de sa fourchette!

Le chérif Sidi-El-Hadj-Abdesselam à Tlemcen.

C'était il y a deux ans! La visite religieuse du chérif au tombeau vénéré de Sidi-Bou-Médine, qui est l'une des curiosités les plus admirées en Algérie, s'est accomplie au milieu d'une affluence considérable d'Arabes. Dans le paroxysme de l'enthousiasme, toutes ces populations se sont efforcées plusieurs fois d'arrêter sa voiture.

Au point de vue purement artistique, on ne saurait illustrer une scène aussi pittoresque avec plus de vigueur et de verve que ne l'a fait l'habile dessinateur *M. Vierge*. Ce sont de ces pages dont le mérite survit à l'intérêt d'actualité et qu'on a du bonheur à avoir sous la main.

LA VIE A LA CAMPAGNE

Ce mois est celui où les hôtes des bois, ceux de la plaine, et le peuple écaillé des rivières doit se croire revenu aux temps bienheureux de l'âge d'or. La trêve est générale et complète, bien que pour les derniers elle ne doive pas être prolongée. Plus d'embûches à craindre, plus d'engins perfides à redouter, plus d'apparitions terrifiantes sous la forme d'un braque, d'un épagneul dilatant leurs narines, plus de ces périls de mort surgissant à chaque pas que hasarde le lapin et son compère, la perdrix et le faisan. A cette heure bénie, ils sont si rarement troublés dans la possession du domaine, qu'ils peuvent s'en croire les maîtres après Dieu, comme on dit dans la langue maritime. Cet être né pour le malheur de tous les autres êtres, ce tyran cruel, ce massacreur d'innocents qu'on appelle l'homme a si bien déserté les champs que c'est à peine si, de loin en loin, la population du poil et de la plume entrevoit de loin en loin sa silhouette maussade. Quelle joie pour des infortunés si misérablement traqués pendant une longue succession de mois! Quelles réflexions peut bien suggérer une paix aussi inexplicable qu'elle a été soudaine? La perdrix en fait probablement les honneurs à l'abri que la végétation printanière lui a ménagé; le lièvre naïf se figure peut-être que la tristesse de sa destinée a fini par désarmer ses bourreaux, et le lapin, chez lequel on surprend aisément une certaine tendance à la présomption, doit supposer que son attitude héroïque a donné a réfléchir à Ramoneau. Conservez ces illusions, pauvre petit monde, et jouissez-en tout votre soûl; le réveil ne viendra que trop tôt.

Malheureusement si l'espèce humaine le laisse à peu près tranquille, le ciel apporte à contrecarrer ses jouissances du moment, celles de la maternité, un singulier acharnement. Il noie les nids dans le sillon; ces réductions de déluge mettent à sac les rabouillères, et il reprend à tant de fois cette œuvre néfaste que nous ne savons trop s'il n'aura pas raison de l'énergique persévérance de ces pauvres animaux à obéir au grand mot d'ordre. Leur désarroi est si général que, sans avoir la prétention de chausser le cothurne de Thirésias, on peut prédire aux chasseurs la moins glorieuse de toutes les campagnes. Qu'ils se ceignent les reins, qu'ils se blindent le cœur à l'avance, ils en auront besoin pour porter le faix des nombreuses bredouilles qui les attendent.

Quoique moins maltraités que les coureurs, les oiseaux percheurs souffrent également de cette température inclémente; tous sont à l'œuvre, indigènes et nomades, car tous les voyageurs sont arrivés, l'hôtellerie est au complet, c'est à peine s'il y reste une branche à donner; juin est le grand mois de la multiplication. Cette fois, elle s'accomplira tristement, sous un ciel sombre et gris, sans un rayon pour illuminer cette fête, aux frissonnements du buisson secoué par une rafale attardée, au cliquetis monotone des gouttes d'eau fouettant les feuilles et rejaillissant sur ce berceau où la couveuse, le plumage gonflé, les ailes à demi étendues, s'efforce de préserver ses petits ou ses œufs de leur invasion. On n'en chante pas moins sous la feuillée; le rhytme n'est peut-être pas aussi alerte, l'accent aussi joyeux que lorsque le soleil, trouant le massif, vient caresser le virtuose; mais l'amour reste l'amour, même quand il pleut, et ce n'est pas parce que l'on grelotte qu'il faut manquer de le célébrer. Ces concerts dureront tout le mois. Le héros du renouveau, le coucou, se taira le premier; d'autres migrateurs après lui, à mesure que finira pour eux l'énivrante période des noces et de la nourricerie. Quelques-uns se feront entendre jusqu'à la mi-juillet : le bruant, le chardonneret, le roitelet, le rossignol et la fauvette des roseaux.

Les cerfs refont leur tête. Les daguets muent en juin, mais les anciens, les vétérans, les gros cerfs en sont à ce que la vénerie appelle leur refait; ils auront mis bas vers la fin, au lieu du commencement de février, parce que ce phénomène retarde lorsque, comme cette année, la température est rigoureuse. Ainsi désarmé, l'animal a le sentiment de sa faiblesse, peut-être quelque honte d'avoir perdu le superbe ornement de sa tête. Il abandonne son harpail, délaisse ses biches elles-mêmes, s'isole de ses semblables; il se réfugie dans les taillis clairs, où il marchera la tête basse pour éviter les chocs dont cette singulière végétation souffrirait. Ce n'est pas une des moindres curiosités de cette étrange mue; tant que dure cette période du refait, tant que le cerf n'aura pas touché au bois, comme on dit, ces merrains veloutés dans lequel le sang afflue sont d'une extrême sensibilité. A l'heure où nous sommes, l'œuvre de la régénération de la tête est à moitié chez les gros cerfs et les dix-cors; l'empaumure se dénoue, s'ouvre en forme de main, et vers la fin du mois les andouillers de l'empaumure, qui représentent les doigts de cette sorte de main, commenceront à se dessiner. Les biches et les chevrettes qui n'ont pas faonné dans la dernière quinzaine de mai mettent bas dans les premiers jours de juin; vers le 15, le nouveau contingent de la population forestière sera complet: le lièvre et le lapin seuls lui fourniront quelques renforts.

Nécessairement, tous les soucis du propriétaire doivent aujourd'hui se concentrer sur la conservation. Il est encore temps de se débarrasser des renards par le procédé que nous avons indiqué : oisillon, ou mieux encore taupe assaisonnée d'une pincée de strychnine. Si le convive qui se sera rendu à votre invitation appartenait au sexe faible de l'espèce, comme il est probable que sa progéniture ne saurait se passer de ses soins, ne négligez pas de vous placer à l'affût sur le terrier où, très probablement vous trouverez l'occasion de fusiller ces peu intéressants orphelins. C'est abominable; mais l'âge, pas plus que le sexe, n'est respectable chez les scélérats.

Si vous avez des étangs, donnez un coup d'œil à vos nichées de halbrans qui, suivant la tradition des palmipèdes, naviguent déjà dans les roseaux de conserve avec leur maman. Les oiseaux de proie sont aussi friands de halbrans que vous pouvez l'être, et vous aurez en eux de terribles concurrents. Enfin, lorsque des nids sont mis à découvert dans des prairies artificielles, faites couver les œufs par une poule. Tous ne viendront pas à bien, mais il n'y a pas jusqu'aux miettes qui n'aient leur prix.

La pêche ouvre le 15 juin. Comme nous l'avions présumé, le frai est en retard. Ce n'est pas seulement la tanche, la moins hâtée d'ordinaire, ce sont la carpe, le goujon, l'ablette, le gardon qui hésitent à s'engager dans ce qu'il nous faut appeler les doux liens de l'hyménée. Ce qui va se passer, le voici : l'administration ayant exactement lâché tout à cette date fatidique, la fraction intéressante des disciples de saint Pierre, les pêcheurs à la ligne, auront beau pratiquer les amorces les plus tentatrices, ils les relèveront dans un état de virginité qui ne peut manquer de les rendre mélancoliques; le poisson qui fraye, celui qui vient de frayer depuis peu de jours, ne mangent pas.

Les écumeurs de rivière, au contraire, ayant soigneusement surveillé toutes les péripéties matrimoniales des habitants des eaux, tendront quelques filets où ils les verront se réunir et se livrer à la coutredanse échevelée qui caractérise les noces chez le peuple écaillé comme chez nous. Ils en ramasseront de pleins paniers. Ces poissons amaigris, à la fibre amollie, représenteront un régal aussi modeste que peu hygiénique : mais la sauce les ayant fait manger comme tant d'autres, ils figureront sur la carte, ce qui est le principal pour le pseudo-braconnier et le restaurateur son complice. La satisfaction de ces deux honorables industriels, voilà le résultat le plus clair des ouvertures *à l'aveuglette*,

DE CHERVILLE.



LE DIMANCHE

Tableau de M. Jourdain.

(Illustration.)

ÉCHOS VIENNOIS

Les vendredis du palais Clam. — *L'Idoménée* de Mozart. — Nouvelles du Sport. — Un cadeau royal. La mort est friande.

Il n'y a pas de règle sans exception. Cette vérité qui n'est pas neuve, et ce n'est pas toujours un défaut, ne pouvait se vérifier d'une façon plus heureuse que par la prolongation des soirées du palais Clam, en pleine morte saison.

Les terrasses illuminées et les balcons y sont très recherchés, et le parc se transforme en un merveilleux salon de conversation. Ce sont, en quelque sorte, des soirées en plein air, d'un charme tout particulier.

Le monde du théâtre, lui, ne semble pas vouloir donner raison au proverbe et nous n'avons rien, absolument rien à signaler. Passons donc, si vous le voulez bien, au centième anniversaire de la première d'*Idoménée* de Mozart, qui approche et que la ville de Salzbourg se dispose à célébrer une première fois, par avance, le 18 juillet de cette année. La fête aura lieu devant la maison du maître, au Capuzinerberg.

On sait que Mozart fut chargé par l'électeur Charles Théodore de composer un opéra seria pour le carnaval de 1781, à Munich. Varesco en écrivit le livret d'après un opéra de Danchet et Campra, représenté à Paris en 1712 et 1731, et Mozart se mit à l'œuvre pendant l'hiver de 1780. Puis il quitta Salzbourg et vint à Munich où il termina *Idomeneo, Re di creta*, son premier grand opéra en trois actes, qui fut représenté avec succès dans cette ville, le 29 janvier 1781.

Mais revenons à Vienne, car nous n'avons pas le droit de passer sous silence les courses au trot du lundi de la Pentecôte, qui sont les dernières de la saison d'été. La réunion était brillante et choisie.

Première course. Voiture à un cheval; prix, 1,200 florins (poulains et juments au-dessous de 10 ans); distance, 3,620 mètres.— Gagnée en 7 minutes 6 secondes par *Gustl*, à Josef Haidenthaler.

Deuxième course. Voiture à un cheval (chevaux de tout âge). Prix, 1,200 florins; distance, 3,620 mètres. — Gagnée par *Uszan*, à Martin Fuchs, en 5 minutes 57 secondes.

Troisième course. Voiture à deux chevaux (chevaux de tout pays et de tout âge). Distance, 7,240 mètres. — Gagnée par *Ibrahim* et *Emir*, à Franz Wawrick, en 16 minutes 19 secondes.

Quatrième course. Chevaux de tout pays. Distance, 4,826 mètres. — Gagnée en 8 minutes 18 secondes par un cheval bai, appartenant à Adolf Winkler, et monté par M. Martin Schwinghammer.

Enfin, la *Course des fiacres* (distance, 6,033 mètres) a été gagnée par *Tezir* et *Braun*, à Léopold Kreipl, en 14 minutes 30 secondes.

N'oublions pas, à propos du Sport, le royal cadeau que l'empereur vient d'offrir à l'École normale d'équitation de Vienne. Sa Majesté a fait acheter en Angleterre vingt-cinq paires de chiens qui seront entretenus au château impérial de Holitsch, où le corps d'officiers de l'École ira chasser à courre au printemps et en automne.

Les jours qui viennent de s'écouler ont été marqués par bien des deuils et nous ne pouvons nous refuser à donner un souvenir de regrets à tant d'existences bien remplies que la mort, cette friande qui semble choisir ses victimes, vient de nous enlever. Charles Giska, l'amiral Bourguignon, Vincent Weninger, le Dr Schön-Engelsberg. Autant de vides qui ne se combleront pas facilement. Quelque riche en talents que soit la génération qui vient, elle pourra envier longtemps à celle qui s'en va des individualités aussi puissantes et aussi profondément sympathiques.

D...

TIR AUX PIGEONS

TIR DU MARDI 3 JUIN 1879.

Poule Op., à 26 mètres 1 *pigeon*, 8 *tireurs* : M. Orban, 3/3 G. — *Même poule*, 9 *tireurs* : M. Lafond, 5/5 G. — *Match à 26 mètres*, 2 *louis*, 2 *pigeons* : M. le vicomte de Beaussier, 2/2 G. — *Poule handicap, Op.*, 1 *pigeon*, 13 *tireurs* : MM. de Brusle, 12/13 G. (à 24 mètres); le vicomte de Baussier, 11/13 (à 24 mètres). — *Même poule*, 9 *tireurs* : M. de Brusle, 5/5 G. (à 26 mètres). — *Poule à 26 mètres*, 2 *louis*, 5 *pigeons*, 12 *tireurs* : MM. Orban, 15/15 G ; Perrier, 14/15. — *Poule Op., à 30 mètres*, 1 *pigeon*, 23 *tireurs* : MM. de Castelli, 7/7; le capitaine Tart 7/7 (partagée). — *Poule à 26 mètres*, 50 *francs*, 7 *pigeons*, 21 *tireurs* : MM. Balam, 8/8 1er; Coventry, 7/8 2e; le baron de Saint-Trivier, 10/11; le prince de Croy, 10/11 3e (partagé). — *Poule Op.*, 28 *mètres*, 1 *pigeon*, 27 *tireurs* : MM. le vicomte de Quélen, 10/10 G.; Lafond, 9/10 — *Même poule*, 8 *tireurs* : MM. le vicomte de Martel de Janville, 7/7 G.; le comte de Lambertye, 6/7.

TIR DU MERCREDI 5 JUIN 1879.

Match à 28 mètres, 5 *louis*, 5 *pigeons* : M. le comte B. de Montesquiou, 4/5 G. — *Poule à 26 mètres*, 2 *louis*, 1 *pigeon*, 6 *tireurs* : M. le comte de Lambertye, 2/2 G. — *Même poule*, 6 *tireurs* : M. le vicomte de Baussier, 3/3 G. — *Même poule* 6 *tireurs* : le comte B. de Montesquiou, 3/3 G. — *Même poule*, 6 *tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 3/3 G. — *Même poule*, 8 *tireurs* : MM. Lafond, 7/7 G.; le prince de La Tour d'Auvergne, 6/7. — *Poule Op., à 28 mètres*, 1 *pigeon*, 12 *tireurs* : M. le vicomte de Beaussier, 3/3 G.

Prix de Madrid.

Poule à 26 mètres, 100 *francs*, 7 *pigeons*, 56 *tireurs* (un objet d'art offert par le Comité du cercle) : MM. Lafond, 13/13 1er; Sir R. Musgrave, 12/13 2e; Paul Lagarde, 11/12 3e. — *Poule Op., à 28 mètres*, 1 *pigeon*, 41 *tireurs* : MM. le baron de Saint-Trivier, 12/12 G.; Orban, 11/12.

TIR DU JEUDI 5 JUIN 1879.

Match à 25 et 28 mètres, 5 *louis*, 7 *pigeons* : M. le comte de Lambertye, 5/7 G. — *Match à 24 et 25 mètres*, 5 *louis*, 10 *pigeons* : M. le comte H. de La Rochefoucauld, 6/11 G. (à 24 mètres). — *Poule handicap, Op.*, 1 *pigeon*, 10 *tireurs* : M. le marquis de Camposogrado, 4 4 G. (à 26 mètres 1/2). — *Même poule*, 17 *tireurs* : M. Lafond, 5/5 G. (à 26 mètres 1/2). — *Poule à 28 mètres*, 50 *francs*, 7 *pigeons*, 31 *tireurs* : MM. Elsen, 8/8; Orban, 8/8, (1er et 2e partagé); Coventry, 7/8. — *Poule Op., à 30 mètres*, 1 *pigeon*, 15 *tireurs* : MM. le baron de Mévius, 5/5; Ophoven, 5/5 (partagés). — *Même poule à 28 mètres*, 26 *tireurs* : MM. Delavau, 8/8 G.; Lafond, 7/8. — *Même poule*, 19 *tireurs* : M. Drugman, 5/5 G. — *Même poule*, 38 *tireurs* : MM. Elsen, 11/11 G.; le vicomte de Quélen, 10/11.

TIR DU VENDREDI 6 JUIN 1879.

Poule Op., à 28 mètres, 1 *pigeon*, 16 *tireurs* : MM. Abaurré, 11/11 G.; Elsen, 10/11. — *Match, à 24 et 25 mètres*, 5 *louis*, 5 *pigeons* : M. le duc de Riansares, 4/5 G. (à 25 mètres). — *Match en 3 C. D., à 22 mètres*, 5 *louis* : M. le prince de La Tour d'Auvergne, 4/6 G.

Grand Prix de Paris.

Poule à 28 mètres, 100 *francs*, 7 *pigeons*, 62 *tireurs* (un objet d'art offert par le comité du Cercle) : MM. Perrier, 9/9, 1er; Orban, 8/9, 2e; le marquis de Caumont-Laforce, 7/8 le comte de Chateaubriand, 7/8, 3e (partagé). — *Poule Op., à 30 mètres*, 1 *pigeon*, 35 *tireurs* : MM. de Dorlodot, 6/6 G.; lord Westbry, 5/6.

Ont pris part à la poule :

MM. le comte de Lambertye; Cartier-Henry; Coventropen-Aubry; le comte Lafond; Ophoven; J. Lafond; le prince Maurocordato; Ledat; le comte de Castelli; le baron de Bussière; A Tavernost; Platt; le marquis de Caumont-Laforce; le baron de Saint-Trivier; lord Stormout; Orban; le comte de Lindermann; le marquis de Camposagrado; Pinson; le comte de Robiano 6/7; Abaurré; le prince de Croy; le prince Poniatowski; de Lapeyrère; Drugman, 6/7; Perrier; Delavau; Elsen; Parmentier; le duc de Riansares; de Brusle, 6/7; Nagelmacker; lord Westbury; lord Douglas; le comte O. de Montesquiou; le vicomte de Corberon; A. Yeo; le marquis de Croix; A. de Montgomery; A. de Pret; Jackson; Laniel; Rembielinski; le comte de Chateaubriand; le capitaine Tart; le comte du Lau; le baron de Mévius-Bolam; Sir S. Musgrave; le vicomte de Quélen; de Dorlodot; le vicomte de Beaussier; de Laporte; Drake del Castillo; le comte B. de Montesquiou; Bouchaert; le prince de La Tour-d'Auvergne; Paul Lagarde; Pinatel; le comte H. de Montesquiou; le vicomte de Martel de Janville; Greewood; Van Hoobrouck; Arena; S. A. R. L. de Bourbon; de Goyena; le prince D. Capece Zurlo; de Bontelin; le comte de Montmort; le général comte Friant; Hillel; Halfou; le comte J. de Camondo.

GASTRONOMIE

MULET A L'HUILE

Toutes les fois que l'on me sert du mulet, je me souviens de l'histoire de Tibère.

Cet empereur arrive dans l'île de Capri pour y chercher la solitude et y préparer un de ces coups d'État qui lui étaient familiers.

Tibère n'était point un ascétique; il aimait tous les plaisirs, entre autres ceux de la table, qui étaient d'ailleurs, à l'époque, fort en honneur à Rome.

En débarquant à Capri, il avait ordonné à son chef de bien tenir sa table garnie de poissons, et ce haut officier avait donné l'ordre aux pêcheurs de l'île de sillonner la mer.

L'un d'eux, ayant fait bonne pêche, se hâtait vers le palais du tyran lorsqu'il aperçut Tibère méditant sur le bord de la mer à l'ombre d'un figuier.

Il eut la mauvaise pensée de faire admirer sa pêche à l'empereur.

Tibère, qui avait une conscience surchargée, redoutait la mort, et, voyant un pêcheur marcher hardiment vers lui, il crut qu'il venait attenter à ses jours et il eut peur.

Les grands ne pardonnent jamais la peur qu'on leur fait.

Le pauvre diable présenta à Tibère la plus belle pièce de sa pêche, un superbe mulet :

— J'ai invoqué ton nom, grand empereur, et Neptune a conduit dans mes filets ce magnifique poisson.

Le tyran remis, mais irrité de sa frayeur, ordonna, pour punir le pêcheur de sa témérité, qu'on lui frottât le visage avec son poisson. Tandis qu'il subissait ce supplice d'un nouveau genre, le capriote s'écria :

— O Dieu! je vous remercie de ne pas m'avoir inspiré l'idée d'offrir à Tibère le magnifique homard que j'ai également péché!

Cette ironie exaspéra le souverain, qui fit déchirer le visage et crever les yeux du pêcheur avec les piquants de ce crustacé.

Cette anecdote me revient à chaque mulet que je mange, et j'en mange souvent, car j'aime sa chair ferme, blanche et de bon goût. La meilleure manière pour apprécier les qualités de ce poisson est la plus simple: on le fait cuire au court-bouillon avec du vin blanc et des épices, et on le mange prosaïquement à l'huile et au vinaigre.

Le mulet abonde en ce moment, et c'est un fin manger que les bourses les plus modestes peuvent s'offrir.

Tibère qui était un tyran détestable était un gourmet délicat, et il ne le mangeait jamais d'une autre façon que celle que je viens de vous indiquer.

P. DE BALBAAC.



Extrait des MODES PARISIENNES 25, rue de Lille, Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Jolie toilette de ville vue de face et de trois quarts — Jupe demi-longue en faille marron foncé; elle est garnie dans le bas d'un indéplissable piqué au milieu de sa hauteur de façon à former un volant et une tête plissés. Tunique en tussor écru, entourée sur son bord inférieur par un double dépassant en faille; le devant forme deux draperies régulières, fixées par des nœuds-flots en ruban de couleur assortie à la faille. Derrière, cette tunique se bouillonne et se rattache sur les côtés du tablier, en formant jusqu'à mi-hauteur un coquillé, lequel est doublé de soie marron; au-dessus de ce coquillé retombe une succession de coques de ruban s'étageant jusqu'aux basques.

Corsage, en tussor, orné de dentelle écrue et de flots de ruban marron.

Chapeau en paille d'Italie de forme genre capote. La calotte carrée est enroulée dans une draperie de satin marron et enrichie devant d'un panache de plumes même couleur que la paille, qui retombe sur un bouquet de roses rouges plusieurs tons; la passe est doublée de satin et encadrée d'un double rouleauté en même tissu, puis agrémentée sur le devant d'une barrette sur laquelle est posé un bouquet de rose avec feuillage.

DÉPLACEMENTS.

Arrivée à Paris de MM. :

Le comte H. de La Rochefoucauld, — du Mesnil de Monchauveau. — le comte de Lestrade.

MM. A. de Devise, à Abbeville. — A. André, à Neuilly-sur-Seine, — L. Delâtre, à Tours. — de Croisilles, à Plombières, — le comte Hallez-Claparède. à Londres. — H. de Villequetout, à Blois, — le vicomte P. de Salverte, à Chantilly, — de Frézals, à Compiègne, — le baron de Loulay, à Nantes, — L. de Lafaulotte, à Joigny.

MM. le prince de Wagram, château de Gros-Bois, — le comte R. de Ruillé, château de Bure, — le comte de Vignerol, château de Ri, — de Belleville, château de Pontrancard, — le baron d'Ailly, château d'Ailly. — le baron de Pœderlé, château de Sautrecourt, — le vicomte de Gallway, château du Blosset, — le marquis de Becdelièvre, château de Brossay, — le vicomte des Courtils, château de Loueuse, — le vicomte de la Villarmois, château de Montgager, — le comte H. de Sade, château de Rué, — le comte de Pontbellanger, château de Pontbellanger, — de Vissaguet, château de Montaclier, — le baron Nachet, château de Mailly, — G. de Naurois. château de Sainte-Anne, — F. de Sogres, château des Arras, — le vicomte de Rochefort, château de Grandville, — Mme la baronne de Baye, château de Baye.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux.)

LA REVUE
des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 33.
SAMEDI, 28 JUIN 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.; — 6 mois, **15** fr.; — un an, **30** fr
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, **2** fr. de plus par trimestre



L'AMOUR CARESSE AVANT DE BLESSER, d'après Pierre Paul Prudhon (École française).

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

CHRONIQUE

« *Rome n'est plus dans Rome : elle est toute où je suis!* »

s'écrie, dans un vers frappé au bon coin, comme une belle médaille, je ne sais plus quel personnage emphatique, dans une tragédie du vieux Corneille.

Paris peut en dire autant aujourd'hui. Il n'est plus à Paris. Après six longs mois de captivité dans l'enceinte des fortifications, il débouele sa ceinture de remparts, et, se rappelant le mot d'un de ses prêtres badins du dernier siècle :

« *Le mur murant Paris rend Paris murmurant* »

il franchit lestement ses barrières, gagne les champs, s'espace et se donne de l'air. Quand j'étais lycéen, nous appelions cela prendre la dix-huitième, l'r étant la dix-huitième lettre de l'alphabet. Pardon pour cette facétie classique mais enfantine.

Ce n'est pas encore l'heure des villégiatures lointaines, des visites obligatoires ou fashionnables aux stations thermales, des déplacements cynégétiques, ou des visites *balnéaires*, comme aurait dit ce pauvre Chapus, notre grand-oncle en chronique, aux rivages de la Manche ou de l'Océan. Chaque chose aura son temps. Vienne la brûlante canicule, ou l'automne aux teintes mordorées, et nous voyagerons. En ce moment on en est encore aux *environs de Paris :* c'est ce que j'appellerais volontiers la *petite villégiature*.

* * *

Nous n'avons jamais été, nous ne sommes point, et nous ne serons pas de ceux qui médisent des environs de Paris. Nous trouvons, au contraire, que la nature a beaucoup fait pour embellir les alentours de cette ville unique et merveilleuse, que ses ennemis et ses envieux ont appelée eux-mêmes « la capitale du monde ». Leur horizon n'est pas immense, sans doute; mais sa courbe onduleuse et souple n'enferme-t-elle point une variété presque infinie de sites, souvent pittoresques, toujours gracieux? ici des taillis de deux ans, et là des forêts séculaires; plus loin, des ruisseaux jaseurs, qui coulent sur des lits de cailloux, entre des rives bordées de mousse, de fontinales et de cressons fleuris; et partout, là même où on ne l'attend pas, la Seine, c'est-à-dire le fleuve aux mille caprices et aux éternels détours, qui tantôt baigne le pied des coteaux enchanteurs, penchés sur elle comme pour ombrager son cours, et tantôt fait miroiter dans les prés verts son ruban de moire argentée et frissonnante.

Par malheur, ici comme en beaucoup d'autres lieux, l'homme a bien mal répondu aux avances de la Nature. Ces admirables sites sont généralement, je ne dirai pas mal habités, mais mal bâtis. Dans les plus beaux endroits, des maisons de plâtre et de moellons, construites sans élégance et sans goût, par des maçons et non par des architectes, s'entassent les unes sur les autres, sans arbres, sans jardins, presque sans air, comme pour faire de ces merveilleuses campagnes, jadis si riantes et si gaies, la plus prosaïque, la plus laide et la plus désagréable chose que je connaisse — le faubourg d'une grande ville!

Ajoutez, comme suprême ennui, des routes absolument délaissées depuis que le feu et la vapeur sillonnent les chemins de fer avec leur vertigineuse rapidité... routes désolées, mal entretenues, fangeuses par la pluie, brûlantes par le soleil, sans verdure et sans ombre, où le vent promène des tourbillons d'aveuglante poussière.

Dès que l'on a quitté les artères principales, le spectacle devient plus triste encore. Les routes communales, les chemins de traverse, les sentiers de la petite voirie, semblent moins destinés au service des humains qu'à celui des bestiaux, qui les envahissent audacieusement. On se croirait vraiment à cent lieues de la métropole des Lettres, des Sciences et des Arts, du Commerce et de la Politique — en un mot, de tout ce qui constitue la civilisation.

C'est à peine si, çà et là, par places, on retrouve encore, dans ces campagnes déshonorées, quelque trace du luxe grandiose de nos pères. Les châteaux se font rares, et l'on cherche longtemps, sans les rencontrer, ces belles résidences à demi cachées derrière les hautes futaies d'un parc, et ajoutant à la poésie des perspectives agrestes la majesté de leur belle architecture. La Révolution, de niveleuse et jalouse humeur, a lancé la bande noire des spéculateurs contre ces demeures aristocratiques dont les vieux murs se sont écroulés, sans même laisser après eux la poésie des ruines. *Etiam periere ruinæ.*

* * *

Il faut s'éloigner sérieusement de Paris pour retrouver aux champs les traditions de cette existence à part, exceptionnelle, que les Anglais appellent le high-life, et que nous appellerions la *grande vie*, si rien pouvait en donner aujourd'hui quelque idée chez nous. Le mot s'en va avec la chose.

C'est seulement au delà d'un rayon de quinze ou vingt lieues que l'on échappe à l'odieuse promiscuité créée par le voisinage, et à l'insupportable trop-plein de cette population indiscrète et bruyante que Paris, grâce aux chemins de fer, renforcés par le mortel tramway à la trompette fatale, répand avec une profusion de plus en plus fâcheuse sur sa banlieue infortunée.

* * *

Il y a toujours, pourtant, de petits coins oubliés où l'on voudrait demeurer toujours — parce que l'on sent qu'il y fait bon vivre — et des oasis charmantes où l'on est heureux de secouer les soucis des affaires, les préoccupations de son métier, et les tracas de la ville.

Connaissez-vous les Prés-Saint-Gervais, entre Belleville et Pantin, tout près des fortifications, où Sardou a placé la scène d'une de ses pièces les plus amusantes? Henri IV, dit le Vert-Galant, eut là, au temps jadis, une maison de campagne où il donnait à souper à la belle Gabrielle. Les Prés ne furent pas moins célèbres par leurs haies de lilas, qui, chaque printemps, à l'époque où le printemps n'était pas un mythe, attiraient sous leurs ombrages fleuris tous les amateurs de cette verdure si tendre, et de ce parfum si suave. Quittant sa villa de Romainville, Paul de Cock, le romancier populaire, y venait parfois, le dimanche, cueillir de gros bouquets; il restait à dîner chez son éditeur et son ami, M. Dufour, l'aimable et intelligent directeur d'un recueil alors fameux, l'Écho des Feuilletons.

Plus d'une fois, assis au pied d'un grand papyrus de la Chine, en face d'un massif de rhododendrons des Alpes, tout près de la rivière serpentine qui brode de ses méandres le velours vert d'un boulingrin, il lisait à ses hôtes les chapitres frais éclos de ces livres sans prétention, d'un comique si franc, et qui, pendant trente ans, épanouirent si joyeusement la rate bourgeoise de la génération qui nous précéda dans la vie.

Paul de Cock n'est plus; mais les Prés-Saint-Gervais ont toujours gardé leurs maîtres hospitaliers, et les petits-fils des merles et des pinsons que l'auteur de « Mon voisin Raymond » écoutait avec d'ineffables délices, ravissent encore le silence, comme a dit Milton (*the silence was pleased!*), et me bercent de leurs concerts, au moment où j'écris ces lignes.

* * *

A mes yeux — il serait peut-être plus exact de dire *à mes oreilles* — les oiseaux chanteurs sont une des plus adorables merveilles et des grâces les plus touchantes de la Nature. Pour mon compte, je donnerais deux fortes chanteuses pour une fauvette; un ténor, deux barytons et trois basses pour un rossignol. Rien de ce qui touche ces charmants petits êtres ne m'est indifférent, et je me suis brouillé à mort avec un ami de vingt ans parce qu'il m'avait fait manger, par surprise, une brochette de rouges-gorges.

Tous ceux qui ont la bonne fortune de vivre à la campagne, en plein air, sous le soleil, au milieu des jardins, ont, sans doute, expérimenté l'ingénieuse invention de Linnée, le savant botaniste suédois. Je veux parler de cette horloge végétale où les aiguilles sont remplacées par des fleurs, et les heures marquées par des parfums.

Je me présente à mon tour, avec une modeste assurance, comme l'auteur d'une horloge musicale, que j'ai réglée avec les petits chanteurs du bon Dieu, et qui fonctionne admirablement dans les bois et dans les bosquets. Ce que Linnée faisait avec les fleurs, je le fais avec les oiseaux. Il avait les parfums; moi, j'ai la mélodie : je ne me plains pas.

C'est le rossignol qui se charge des préludes. Il sonne, en battant un trille, les douze coups de minuit. C'est le seul musicien qui chante un nocturne à la Nature pendant qu'elle s'endort. Tous les autres attendent le retour de la lumière. Il ne leur suffit pas de s'entendre : ils veulent se voir! Mais c'est une coquetterie que je leur pardonne.

Parmi les oiseaux du matin, le pinson est le plus matinal. Il exécute ses plus beaux airs entre une heure et demie et deux heures. La demi-heure suivante appartient à la fauvette à tête noire. Cette délicieuse favorite de la Nature est la Patti des bois, comme le rossignol en est le Rubini et le Mario — un Mario toujours jeune, et un Rubini toujours en voix. Le rossignol craindrait la fauvette, cette brillante chanteuse, si elle avait le souffle plus puissant et la respiration plus longue. Mais elle se fatigue bientôt, et après quelques-unes de ses notes brillantes, que les Italiens appellent si bien des éclairs de gosier (*lampi di gola*), satisfaite d'avoir charmé, elle se taira désormais. De deux heures et demie à trois heures, la caille, ce garde du commerce, soudoyé par les créanciers impatients, poursuit les débiteurs en retard par son importune sommation :

« Paye tes dettes! paye tes dettes! »

que son chant module sans le savoir.

Quand la caille se tait, de trois heures à trois heures et demie, c'est le tour de la fauvette à ventre rouge. Moins poétique peut-être que sa sœur la fauvette à tête noire, mais très agréable encore, elle a parfois des petites notes claires et argentines du plus aimable timbre.

A côté de ceux-là le MERLE n'est qu'un paresseux. C'est, en effet, seulement à trois heures et demie qu'il commence son concert. Tout le monde connaît la puissance, la force et la sonorité vraiment exceptionnelle de ce gosier merveilleux. Ce que l'on connaît moins peut-être, c'est la facilité singulière avec laquelle il apprend, retient et répète tous les airs. Un homme aussi connu dans les lettres que dans le monde M. Bureau de La Malc, tenait un merle en cage. Il donna les plus grands soins à son éducation, et quand il fut capable d'exécuter la MARSEILLAISE sans se tromper d'une note, il ouvrit la fenêtre et lui laissa prendre la volée. Une fois en liberté, celui-ci fit retentir les échos de l'hymne de Rouget de l'Isle; ses confrères au noir plumage trouvèrent la musique jolie, et répétèrent à leur tour la chanson ; il n'y eut bientôt plus dans le bocage que des merles patriotes.

De quatre heures et demie à cinq heures, la MÉSANGE A TÊTE NOIRE lance sa fusée aiguë, stridente, grinçante et agaçante. Le MOINEAU, qui joue parmi les oiseaux le rôle du gamin de Paris parmi les enfants, ne se lève qu'après avoir bien dormi. En comparaison des autres chanteurs emplumés, c'est un bourgeois qui se paye la grasse matinée. On dirait qu'il est certain d'avance d'avoir assez de temps à lui pour se livrer à tous ses vices, à sa colère tapageuse, à sa gourmandise effrontée, à ses déprédations insatiables. C'est seulement à cinq heures qu'il commence à piailler et à dire dans sa langue, qu'il n'est nul besoin de faire expliquer par les derviches du conte oriental :

« Attention ! me voilà ! Veillez au grain : je commence ma journée ! »

A partir de six heures, l'horloge des oiseaux ne marque plus, ou plutôt toutes les heures sonnent ensemble. Je veux dire que le chef d'orchestre n'est plus écouté, que chacun chante pour son compte, quand cela lui plaît et à son heure, entremêlant sa vie de festins sans trêves, d'amours sans constance et de chansons sans mesure, dans les buissons en fleur, sous le ciel bleu.

LOUIS ÉNAULT.

LES ATELIERS DE PARIS

IV

RENÉ DE SAINT-MARCEAUX

Je l'ai trouvé tout ému encore de l'accueil qui lui avait été fait l'autre semaine au Cercle des Mirlitons. Il en avait conservé un souvenir très vivant, et tandis qu'il me recommençait, pour la dixième fois, le récit de cette chaude soirée où il a goûté en quelque sorte pour la première fois l'exquis plaisir d'être acclamé par une société d'élite, j'étudiais sa physionomie fine et intelligente.

M. René de Saint-Marceaux est un jeune homme d'une trentaine d'années — trente-trois pour les personnes qui tiennent à être renseignées exactement. — Il est petit, très brun, sec, nerveux, déjà un peu chauve, plein de gaieté, d'entrain, de mouvement; fort affable et d'une politesse exquise, il use des prérogatives d'une excellente éducation pour se renfermer dans une grande réserve, chaque fois que dans la conversation il est question de lui. Cependant, impressionnable comme il est, j'ai bientôt forcé sa modestie à le découvrir; lancé sur les grands problèmes de l'esthétique de l'art, il ne sait plus se retenir, et il se dévoile tout entier en croyant ne parler que des autres, et à un point de vue général.

C'est une curieuse organisation et un tempérament bien personnel. Comme tous les vrais artistes, il est uniquement préoccupé de ce qui touche à son art, il ne vit que pour lui et lui a consacré toutes ses pensées.

Dans son petit hôtel de l'avenue de Villiers, on peut dire que l'homme privé ne s'est pas conservé le moindre coin : atelier au rez-de-chaussée pour les œuvres de grande dimension, atelier au premier étage pour les bustes et les œuvres d'un plus petit modèle; voilà les deux pièces pour lesquelles le plus négligent des artistes — et ce n'est pas peu dire — s'est mis en frais de coquetterie.

L'atelier du rez-de-chaussée, le plus important des deux, celui où M. de Saint-Marceaux a mené à bonne fin son *Génie gardant le secret de la tombe*, qui lui a valu la médaille d'honneur au dernier Salon, se compose de deux parties séparées par une tenture en vieille tapisserie : l'atelier proprement dit prenant jour sur l'avenue de Villiers, le fond étant éclairé par une petite cour sablée qui se donne des airs de jardin avec ses quatre pots de fleurs et ses trois pieds de vigne vierge. Sur les murs, des verdures du XVII[e] siècle et quelques photographies rapportées d'Italie, entre autres celles du fameux plafond de la chapelle Sixtine, peint par Michel-Ange, pour qui M. de Saint-Marceaux a une admiration fanatique; çà et là des plats en faïence de prix, des bustes, des ébauches, des plâtres.

Au milieu, trois ou quatre selles; sur l'une d'elles je vois le buste ébauché de Meissonier; d'autres ouvrages sont en préparation, mais, quelque prière qu'on lui adresse, le maître de céans refuse de les montrer — pourquoi? — Parce qu'il est le plus timide, le plus modeste et le plus hésitant des artistes. Ce qu'il a détruit d'ouvrages est incroyable, mettons dix statues et peut-être une centaine d'études! C'est incroyable et c'est vrai. Le public ne connaît pas la dixième partie de ce qu'a fait M. de Saint-Marceaux ; son succès persistant depuis plusieurs années, son triomphe d'hier ne l'ont pas guéri. Il est encore prêt à démolir d'un coup de marteau toute œuvre qui ne le satisfera pas complètement, ou — comme il dit — dans laquelle, à ses yeux, la somme des qualités ne dépassera pas la somme des défauts. Est-il possible d'être plus sévère pour soi-même?

C'est dans cet atelier que sont reçus les visiteurs et les amateurs qui ne sont pas des amis. Un étage au-dessus, est le *buen-retiro* de l'artiste, le nid tout garni de soie et de satin, de meubles anciens, de bibelots précieux, où il se retire, non pour se reposer, mais pour y travailler plus à l'aise; il se complaît dans cet atelier qui ressemble fort à un boudoir, et des plus élégants; il y reçoit ses intimes. Rien de plus charmant, du reste, et de mieux disposé; le jour arrive par une grande baie ouverte sur le ciel, tamisé à volonté par des rideaux de tissus précieux ; des sofas couverts d'étoffes orientales invitent à la causerie; c'est un intérieur à souhait.

Si courte qu'elle ait encore été, la vie de M. de Saint-Marceaux a été bien remplie : fils d'un des grands négociants en vins de champagne de Reims, tout jeune il manifesta une vocation absolue, irrésistible, pour la sculpture. A l'encontre des parents qui ne trouvent rien de mieux que de contrarier les tendances de leurs enfants, les siens se prêtèrent de bonne grâce à ses tentatives artistiques.

Ses études terminées, ils le laissèrent donc partir pour Paris. Il entra à l'atelier de Jouffroy, fréquenta assidûment l'école des Beaux-Arts, et trois ans après, à vingt et un ans, il exposa une figure qui eut assez de succès pour que l'Etat lui en commandât le marbre qui est au musée du Luxembourg.

En 1872 il envoya au Salon une statue qui rappelait le dévouement d'un pauvre curé de campagne fusillé par les Prussiens pour avoir caché sous l'autel de son église des armes et des munitions.

Ce n'était pas encore le moment d'autoriser l'exposition officielle des œuvres animées du souffle d'un aussi ardent patriotisme; les armées allemandes campaient encore sur le sol de la Patrie. Le Gouvernement intervint et opposa son veto; mais le jury à qui l'œuvre avait été soumise ne la récompensa pas moins d'une seconde médaille. C'est, avec M. Detaille, le seul artiste pour qui ce cas se soit présenté.

M. de Saint-Marceaux partit vers cette époque pour l'Espagne et l'Italie. C'est de Florence qu'il envoya au Salon son *Forgeron Florentin* qui eût tant de succès. Cette œuvre appartient à M. Emmanuel Bocher.

En ces quatre dernières années, il n'a guère travaillé qu'à son *Génie*. Je me trompe et je devrais dire, pour être exact, que c'est le seul ouvrage qu'il ait conservé; il a détruit les autres parce qu'ils ne le satisfaisaient pas entièrement.

Quand on lui demande, maintenant que l'heure de la gloire a sonné pour lui, s'il regrette les œuvres qu'il a ainsi sacrifiées, il répond bravement non, mais il pousse un gros soupir en se rappelant certaines Mauresques qu'il avait pétries *de visu*.

Ces diablesses de Mauresques lui trottent dans la tête, et il est bien capable de repartir pour le pays du soleil et de nous rapporter quelques échantillons des « beautés » africaines.

ÉMILE BLAVET.

MUSIQUE

Quand ces lignes paraîtront, le jugement pour le GRAND PRIX de composition musicale sera prononcé; un jeune homme, le cœur gonflé d'espérance, fera ses malles et prendra son billet pour Rome, la ville éternelle. Arrivé là-bas, il s'installera à la *Villa Medicis*, se liera promptement d'amitié avec les autres pensionnaires, entendra le moins de musique possible, parlera beaucoup de peinture et de sculpture, prendra des habitudes de *far niente* qu'il ne secouera qu'avec peine pour écrire à la hâte les *envois* réglementaires. Au bout de trois ans, le jeune lauréat reviendra à Paris, faisant sonner bien haut son titre de PRIX DE ROME, qui lui ouvrira — comme spectateur — les portes des théâtres subventionnés ; puis, après avoir repris un peu les habitudes actives, après avoir constaté qu'après tout la contemplation ne saurait tenir lieu de travail, il se mettra en quête d'un *livret*, et choisira tout juste le plus absurde, le plus anti-dramatique, mais aussi le plus poétique qu'on lui offrira. Ce *livret* une fois mis en musique, sera reçu sans trop de difficulté par le directeur de l'Opéra-Comique, qui s'empressera de le déposer dans un carton, où il restera pendant de longs mois, peut-être pendant de longues années, jusqu'au jour où les auteurs obtiendront, soit par intrigue, soit par hasard, que l'ouvrage soit mis en répétition.

Joué et chanté par des artistes de troisième ordre, insuffisamment répété, rogné par-ci, coupé par-là, enfin représenté à la veille de la fermeture du théâtre, alors que les premières ardeurs de l'été ont déjà fait le vide dans la salle, l'ouvrage sera donné cinq ou six fois, la presse accordera au compositeur quelques paroles d'encouragement, et puis...

Et puis, ça sera fini.

Désormais le PRIX DE ROME sera abandonné à ses seules ressources; son diplôme ne lui servira plus à rien, et il verra passer devant lui ses anciens camarades, qui, moins heureux que lui au concours, auront su profiter des trois ou quatre années qu'il aura follement et paresseusement gaspillées à la *Villa Medicis*.

Mais alors, direz-vous, le séjour à Rome est donc inutile aux compositeurs?

Je n'hésite pas à répondre : Oui!

Autant je comprends l'heureuse influence que peut exercer sur l'esprit d'un jeune artiste un voyage intelligemment organisé dans un beau pays, autant je comprends l'utilité et l'intérêt qu'il peut y avoir à entendre les grandes manifestations musicales qui se produisent à l'étranger, autant je trouve inutile et dangereux le séjour prolongé dans une ville comme Rome, — la ville du monde où l'on fait peut-être le moins de musique, — au milieu de personnalités et d'habitudes peu faites pour préparer un jeune homme à la vie de théâtre, la plus dure, la plus laborieuse, la plus énervante, la plus décevante de toutes.

Et maintenant, bonne chance au nouveau lauréat! Puisse-t-il éviter les écueils amoncelés sur la route, et arriver sans encombre au temple de la gloire, avec quelques bonnes partitions sous le bras!

Et puisqu'il a voulu tâter des douceurs du beau ciel de Rome, eh bien! qu'il en tâte et qu'il soit heureux, le malheureux!

LÉON DELAHAYE.

P. S. J'avais tort de mettre en doute l'apparition de M[lle] Fauvelle dans le rôle de Lalla-Roukh. Cette jeune artiste a fait ses débuts lundi dernier. Je n'ai pu y assister. Je ferai mon possible pour entendre la seconde représentation, — si elle a lieu.

GRAVURES

« Le premier pas »

Tableau de M. VÉLY, gravure par M. VALLETTE.

Ils sortent du bois ombreux, beaux, jeunes, amoureux. Enlacés l'un à l'autre, ils recommencent ce refrain éternel qui ne vieillit point et ne perd jamais son charme exquis. Tout à l'heure, ils marchaient sur le gazon vert piqué de boutons d'or, mais soudain la jeune femme pousse un cri d'effroi et se rejette en arrière.

Sur la lisière du bois apparaît un ruisseau qui fait glisser doucement son eau limpide sur les cailloux blancs, et il faut traverser ce ruisseau.

Le jeune homme la prend par la taille, lui montre comment ils vont passer à gué sur les grosses pierres, espèce de pont primitif; mais l'amoureuse hésite, elle relève sa longue robe à traîne, en groupe les plis dans sa main et se laisse entraîner en écoutant son beau compagnon qui murmure à son oreille : « Il n'y a que le premier pas qui coûte... »

ÉCHECS

PARTIE N° 51.

Gambit Evans (*a*.

Blancs. M. ROSENTHAL.	Noirs. M. LÉPINE et plusieurs amateurs en consultation.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 4 F	3. F 4 F
4. P 4 C D	4. F 3 C D
5. P 5 C D	5. C 4 T D
6. C pr P	6. D 4 C R (*b*
7. F pr P éch. (*c*	7. R 2 R (*d*
8. F pr C	8. D pr C
9. F 5 D	9. D pr T (*e*
10. C 3 F D	10. P 3 D
11. Roq.	11. T 1 F R (*f*
12. P 4 D	12. D pr C
13. F 5 C R éch.	13. T 3 F R (*g*
14. D 5 T R	14. F pr P (*k*
15. D 7 F éch.	15. R 1 D
16. D 8 F éch.	16. R 2 D
17. F 6 R éch.	17. R pr F (*i*
18. D 8 R mat.	

NOTES.

a) Jouée à la Régence à la fin de mai.

b) Nous préférons C 3 T R ou D 3 F R le coup du texte a été employé notamment par M. Morel dans son premier match contre M. Bezkrowny.

c) Le coup juste. Les blancs ont trois autres attaques :

1[re] *Attaque*. — 7. D 3 F R — D pr C. — 8. D pr P éch. — R 1 D. — 9. F 2 C — D pr P éch. — 10. R 1 D — C pr F. — 11. F pr P — D 2 R. — 12. D pr D — R pr D. — 13. F pr T — F pr P mieux.

2[e] *Attaque*. — 7. P 4 D — D pr P. — 8. F pr P éch. — R 2 R. — 9. T 1 F R — P 3 D. — 10. F pr C — F 6 T ! — 11. C 2 D — P pr C. — 12. F 5 D — F pr P mieux.

3[e] *Attaque*. — 7. C pr P F — D pr P. — 8. T 1 F R — D pr P R éch. — 9. D 2 R — D pr D éch. — 10. R pr D — C pr F. — 11. C pr T — P 4 D mieux.

d) Si 7. R 1 F. — 8. F pr C — D pr C. — 9. F 5 D — P 3 F D ou (A). — 10. D 3 F éch. ou (B) — R 1 R. — 11. D 7 F éch. — R 1 D. — 12. P 4 D — F pr P. — 13. P 4 F R — D 3 F R. — 14. D pr D — F pr D. — 15. P 5 R — T 1 R. — 16. F 7 F — T 2 R. — 17. F 2 D mieux.

A

Si 9. D pr T. — 10. C 3 F D gagnent facilement.

B

10. P 4 D est également bon.

e) Si 9. P 3 F D. — 10. P 4 D — F pr P (A). — 11. P 4 F R — D 3 F R. — 12. P 3 F D — F pr P éch. (B). — 13. C pr F — D pr C éch. — 14. F 2 D mieux.

A

D pr D. — 11. D pr D — F pr D. — 12. P 3 F D — P pr F meil. — 13. P pr F — P pr P. — 14. C 3 F D et quoique fassent les noirs, les blancs gagneront toujours un pion.

B

12. F 3 C D. — 13. P 5 R suivi de 14. F 3 F R mieux.

f) Si 11. P 3 C R. — 12. P 5 R — F 5 D (A). — 13. P pr P éch. — P pr P. — 14. T 1 R éch. — R 1 D. — 15. D 2 R — F 2 D. — 16. D 7 R éch. — R 2 F (B). — 17. F 6 R — T D 1 D. — 18. C 5 D éch. — R 1 F forcé. — 19. D pr P D et le mat est forcé.

A

12. T 1 F R. — 13. D 1 R — R 1 D. — 14. P 4 D — F pr P. — 15. F 5 C éch. gagnent.

Et si 12. F 4 F R. — 13. P pr P éch. — P pr P. — 14. D 2 R éch. suivi de 15. F 3 T D et gagnent la dame.

B

16. R 1 F. — 17. F 6 R — T 1 D. — 18. D pr P et gagnent.

Et si 11. F 5 D. — 12. P 5 R — F pr C. — 13. P pr P éch. — P pr P. — 14. P pr F — D pr P. — 15. F 2 D — D 2 F. — 16. D 1 R éch. — R 1 F. — 17. F pr C mieux.

g) Si 13. R 1 R. — 14. D 5 T éch. — R 2 D forcé. — 15. P 5 R — P pr P. — 16. D pr P — T 1 R. — 17. D pr P ou F 7 F gagnent.

h) Si 14. F 3 R. — 15. D pr P — R 2 F (A B C). — 16. D 5 T éch. — R 2 R (D). — 17. D 6 C R — T D 1 F R (E). — 18. D pr P éch. — R 1 R. — 19 F pr T — T pr F. — 20. D pr T — F pr F. — 21. P pr F — F pr P. — 22. D 6 R éch. — R 1 D. — 23. T 1 R — F 4 R. — 24. P 3 C R — D 6 F R. — 25. T 3 R — D 3 F R. — 26. D 8 C éch. — R 2 D. — 27. P 4 F R et gagnent.

A

15. F pr F. — 16. D pr P éch. — F 2 F. — 17. D pr T éch. — R 1 F. — 18. D 8 T éch. — F 1 C. — 19. F 6 T éch. — R 2 F. — 20. D 7 C éch. et gagnent.

B

15. T 1 F R. — 16. D pr P éch. — R 1 R — F pr T et gagnent.

C

15. T 1 C D. — 16. F pr F — R pr F. — 17. D pr T éch. — T 2 F. — 18. D 8 R éch. et mat le coup suivant.

D

16. R 1 C. — 17. F pr T — P pr F. — 18. D 6 C éch. — R 1 F. — 19. F pr F et gagnent.

E

17. R 2 D. — 18. D pr P éch. — T 2 F. — 19. F pr F éch. — R pr F. — 20. P 5 D éch. et gagnent.

Et si 17. F pr F ou T 1 F R. — 18. D pr P éch. et gagnent.

i) 17. T pr F. — 18. D 8 D éch mat.

Solution du problème n° 51.

Devise : *Non cuivis homini contingit adire Corinthum.*

1. $\frac{\text{D 1 C D}}{\textit{ad libitum}}$; 2. $\frac{\text{D ou P C F mat.}}{}$

Solution du problème n° 52.

Même devise.

1. $\frac{\text{R 2 R}}{\text{P pr C}}$; 2. $\frac{\text{C 4 C R}}{\textit{ad libitum}}$; 3. $\frac{\text{mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{P 4 F}}$; 2. $\frac{\text{C 8 F R}}{\text{R pr C}}$; 3. $\frac{\text{D 6 R mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{Tout autre coup.}}$; 2. $\frac{\text{R 3 R}}{\textit{ad libitum.}}$; 3. $\frac{\text{mat.}}{}$

Solutions justes :

Problèmes n[os] 51 et 52 : MM. Frau (de Lyon). Abrahms, de Madrazo, Henri Thomson, Morpurgo, Barré, Chalrete du Rieu, Wald, Gordaszewski.

N° 51 : M[me] Anna Janet, MM. de Tupini, Cassabois, Touge.

NOUVELLES

Le Prince Impérial qui vient de mourir aimait beaucoup les échecs. Nos lecteurs connaissent de lui une partie jouée récemment en consultation contre M. Zukertort. Il ne faisait d'ailleurs que suivre les traditions de sa famille, où l'échiquier a toujours été en honneur depuis Napoléon I[er] jusqu'aux princes vivants de nos jours, parmi lesquels on compte des amateurs d'une force distinguée.

Le match entre MM. Petter et Mason a été commencé le 16 avril dernier; les deux premières parties ont été nulles.

Le match par correspondance entre l'Angleterre et l'Amérique est actuellement : l'Amérique gagne 20 parties, l'Angleterre 17, et 7 ont été nulles. Ce qui est le plus remarquable jusqu'à présent dans cette intéressante lutte, c'est que M[me] Gilbert, la dame la plus forte aux échecs de l'Amérique et du monde entier, a gagné M. Gossip, un des très bons joueurs de l'Angleterre.

CORRESPONDANCE.

M. Melinaud, à Milly. — Votre solution du problème 51 n'est pas juste; 1 D 5 T R, les noirs répondent par P pr P D, et le mat n'est plus possible. Voyez la solution juste ci-dessus.

ERRATA

Nous prions MM. les amateurs de rectifier les erreurs typographiques suivantes :

Problème 53. — L'énoncé de ce problème doit être lu ainsi : Les blancs font mat en quatre coups, au lieu de DEUX coups.

Dans la liste des noms des envois de problèmes couronnés, il faut lire :

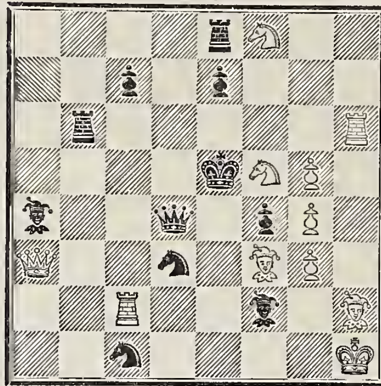
N° 25. *Vive Louise*, M. Conrad Bayer; n° 25. *Baldur*, M. W. Nielsen.

PROBLÈME N° 55

4[e] prix du Congrès international de 1878,

DEVISE : *Mea culpâ.*

NOIRS



BLANCS

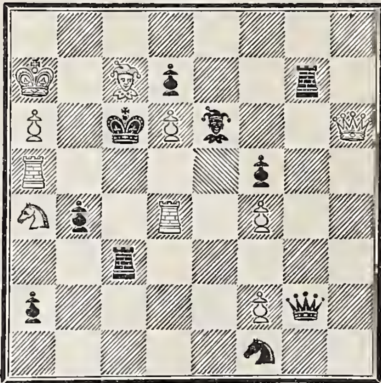
Les blancs font mat en trois coups.

PROBLÈME N° 56

4[e] prix du Congrès international de 1878,

DEVISE : *Mea culpâ.*

NOIRS



BLANCS

Les blancs font mat en cinq coups.

S. ROSENTHAL.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 146.

BDRG SD CLMFKN BMRN HNTTN, RLR NGX GLMZNRX SN HVNVN DPRN BN LMP.

N° 147.

L* B* E* C* E* T* L* M* U* C* Q* E* T* U* E* L* V* N* I* E* E* N* L* P* T* T* L* L* U* E* E* R* N*.

N° 148. — MOTS EN TRIANGLE.

Roi. — Fécule. — Étourdi. — Vieux prénom. — Votre nom. — Tout le monde et personne. — Et trois fois chez Ninon.

N° 149. — MOTS EN LOSANGE.

Consonne. — Fatigué. — Langue morte. — L'aurore. — Grimacier. — Fille noble. — Et la fin du Bosphore.

N° 150. — MOTS CARRÉS.

Villa. — Poudre à polir. — Mots en fleurs. — Musc. — Et vase.

Solutions du 21 juin 1879.

N° 141.

Pour savoir consoler, il faut avoir souffert.

N° 142.

C'est obliger deux fois qu'obliger avec grâce.

N° 143.

L'ami de tout le monde, hôte à l'accueil banal,
En vous logeant chez lui, vous met à l'hôpital.

N° 144.

CIRCONLOCUTION.

N° 145.

B A I L
A R M E
I M A N
L E N T

Solutions justes.

M. Ch. Jacob, à Cherbourg, 136. 7. 8. 9. 40.

M. Émile Frau, à Lyon, 140.

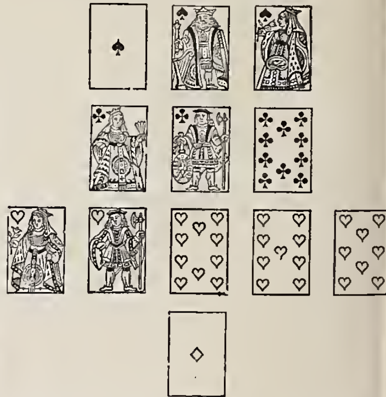
EDME SIMONOT.

LES CARTES

LE PIQUET

Réponse au problème.

Comment écarter le jeu suivant ?



Nous avons reçu diverses réponses à ce problème, mais presque toutes étaient fautives et une seule communication dont l'auteur avait voulu garder l'anonyme mettait exactement le doigt sur la solution juste.

D'abord, le nœud de la question est *qu'en aucun cas* vous ne pouvez ni ne devez écarter votre quinte à la dame, elle est la base de votre jeu, sa force d'action pour faire un grand coup ou de résistance pour parer à celui de l'adversaire qui vous menace avec sept carreaux probables ou possibles.

Maintenant où trouver les deux autres cartes à conserver ? Certains joueurs de second, j'allais dire de troisième ordre, seraient tentés de porter les deux autres dames, mais cela indiquerait leur absence de logique et de raisonnement car ils ne peuvent et ne doivent *en aucun cas*

écarter la carte unique de la couleur l'as de carreau qui tient et domine la couleur entière possible ou probable de l'adversaire.

Cette nécessité absolue de garder l'as de carreau entraîne comme conséquence de porter aussi l'as de pique.

Les cartes gardées seront donc quinte à la dame de cœur, as de carreau, as de pique, on écartera roi et dame pique et tierce à la dame de trèfle.

Si l'on est second, l'écart sera plus simple, on pourra, soit écarter la tierce à la dame de trèfle, soit si l'on veut sacrifier à l'innocente manie du quatorze, écarter roi de pique qui est le seul roi du jeu valet et dix de trèfle.

Nous préférons l'écart franc qui peut vous faire faire carte égale, car l'autre écart abîme votre jeu sans vous assurer d'être gardé en trèfle.

Une fois de plus, nous engageons beaucoup les joueurs à laisser *très rarement* des cartes en premier.

Ces cartes profitent forcément à votre adversaire et parfont son jeu ou manquent au vôtre.

Si néanmoins il est *absolument impossible* de trouver mieux, ou aussi bien que ce que l'on jette, vous devez et pouvez en laisser, mais il faut toujours que vous en preniez au moins une.

Votre ressource et votre excuse est d'embarrasser votre adversaire sur la couleur ou les couleurs qu'il devra porter.

En second, le fait de laisser des cartes est moins dangereux puisqu'elles ne profitent pas à l'adversaire. En ce cas, il vaut souvent mieux ne pas les voir, car si vous les voyez votre adversaire a le même droit après avoir dit quelle est la première carte qu'il jouera.

OLD TRICK.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME 32.

Il s'est glissé une légère erreur dans la donnée du problème. La dame et le valet de pique doivent être remplacés par deux basses cartes de cette couleur. Le principe à tirer de l'arrangement des cartes ne varie pas, mais il ressort d'une manière plus énergique au moyen de la substitution indiquée.

Avec les forces dont vous disposez, le schlem doit être la première de vos préoccupations. Mais comme il est possible à la condition expresse de rencontrer l'as d'atout dans la main de votre partner, il s'agit pour vous d'être fixé immédiatement. La dame de trèfle jouée en premier indique une séquence en cette couleur et vous devez ménager une rentrée pour donner la main à votre partner après l'épuisement des atouts.

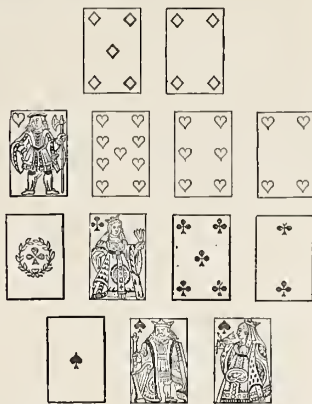
Vous prendrez donc avec le roi dans cette intention et aussi avec la supposition de la longue couleur dans la main de votre partner, pour éviter une coupe au second tour, après la levée vous jouerez le deux d'atout et si vous rencontrez l'as, le schlem est presque assuré.

Après l'épuisement des atouts vous jouez l'as de trèfle, puis le deux dans la couleur de votre partner, sur laquelle vous vous défaussez de vos deux piques.

Principe. Lorsque l'on vise au schlem, il faut prendre lorsqu'on le peut, la carte maîtresse jouée par le partner, pour garder une basse carte de la couleur et rentrer ainsi dans son jeu.

PROBLÈME N° 33.

Carreau est atout.



Troisième à jouer. Les cartes sont tombées comme il suit : roi, trois de trèfle. Quelle sera votre manière de jouer?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 32.

Premier à écarter. L'objectif de tout écart doit être de chercher une carte qui par sa qualité et sa position réponde le mieux à la quadruple nécessité du point, des séquences, des quatorze et de la carte. Dans le jeu proposé, c'est le roi de carreau qui satisfait le mieux à ces diverses exigences. Porter les trèfles et les dix ou les as et les dix, ce serait s'exposer à un coup nul. La lutte s'établit entre les carreaux et les piques. Pour ces derniers on dira que, le valet et le dix se suivant, une carte en dessus ou en dessous donne une tierce. Mais cette tierce peut être paralysée par la tierce au roi de cœur. Le roi de pique aide à gagner la carte, mais son rôle ne va pas au delà.

Le roi de carreau donne au contraire une tierce forcément bonne, et s'il est accompagné d'une petite carte de la même couleur, il peut mener au soixante. Nous écarterons donc : roi, neuf, huit de trèfle, as, valet de pique.

Second à écarter. Cet écart n'offre aucune difficulté. Il faut porter les dix, les as et trois couleurs en vue de la carte. Le roi, le neuf et le huit de trèfle devront être sacrifiés.

PROBLÈME DE PIQUET.

Avec :







Vous avez écarté :



Il vous reste cent treize points à faire, comment jouerez-vous?

ROBERT D'ANTULLY.

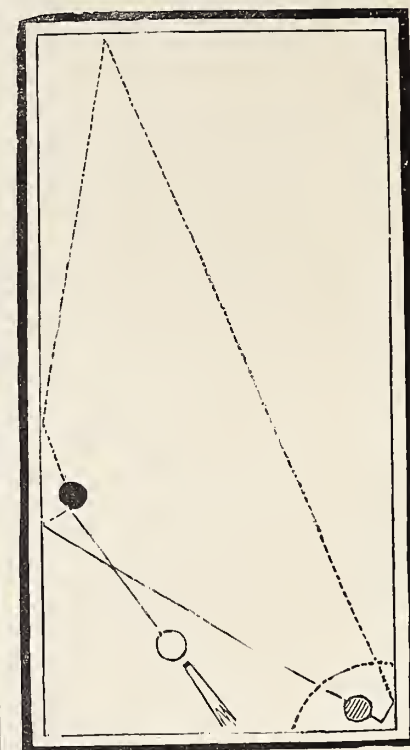
LE BILLARD

24e position.

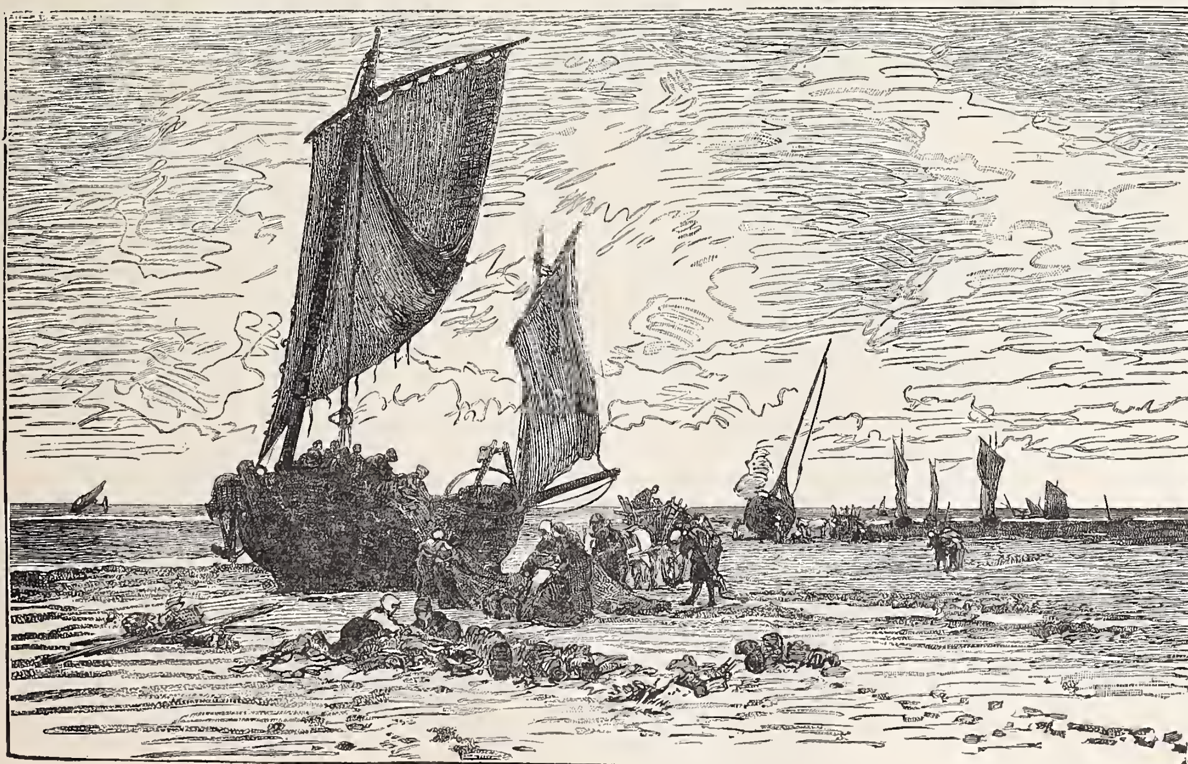


Jouer sur la rouge et réunir en carambolant les trois billes dans le coin A.

Solution du coup inséré dans le N° 32.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.



EMBARQUEMENT DE FILETS. (*Monde illustré.*)

VENTES A L'HOTEL DROUOT

Mardi 1er juillet.

Salle 1. — Vente judiciaire de tapisseries des xve et xvie siècles, provenant d'un château de l'ancienne Bretagne (Me Sibire et M. Mannheim).

Avenue d'Iéna, 53, hôtel Musard. — Exposition publique des meubles, tableaux et objets d'art dépendant de la succession de Mme Musard.

Pavillon de Flore, aux Tuileries. — Lots non retirés de la loterie nationale : meubles, etc.

Mercredi 2.

Avenue d'Iéna, 53, hôtel Musard. — Vente des meubles et objets d'art dépendant de la succession de Mme Musard (Me Baudry).

Pavillon de Flore, aux Tuileries. — Lots non retirés de la loterie nationale : meubles, etc.

Jeudi 3.

Salle 5. — Exposition des tableaux modernes, objets d'art et de curiosité, bijoux, manuscrits, montres, médailles, etc.

Vente vendredi 4 juillet (Me Charles Pillet, et MM. Mannheim et Georges Petit).

Avenue d'Iéna, 53, hôtel Musard. — Vente de meubles, tableaux et objets d'art dépendant de la succession de Mme Musard.

Pavillon de Flore, aux Tuileries. — Lots non retirés de la loterie nationale : librairie, cartes, etc., etc.

LA PEINTURE AU SALON DE 1879

(2e Article.)

Je ne m'arrêterai pas longtemps devant les compositions décoratives qui figurent au Salon de cette année. Elles ont toutes, à mes yeux, un défaut commun : celui d'y être. Je l'ai déjà dit maintes fois; je le redirai sans cesse; une œuvre décorative doit être vue à la place pour laquelle elle a été conçue, et dans la lumière qui doit être la sienne. L'artiste qui expose un plafond, par exemple, au palais des Champs-Elysées, avant de le mettre en place, dans le monument auquel il le destine, espère que son ouvrage lui rapportera deux succès au lieu d'un; mais il ne voit pas qu'il court après l'ombre avant même d'avoir saisi la proie. Séduit par le mirage d'un triomphe éphémère, il risque de compromettre son travail à jamais; comment peut-on admettre, en effet, que les conditions de perspective, d'ombre, de lumière, soient les mêmes dans l'intérieur d'un monument quelconque et au grand jour du Salon? La composition dont M. Laugée a voulu faire profiter le public, cette année, est certainement très intéressante, mais j'avoue ne pouvoir me rendre compte de l'effet qu'elle fera dans la salle des fêtes de l'hôtel Continental, qu'elle doit orner un jour, et je préfère, pour la juger en connaissance de cause, l'y contempler au milieu de l'architecture qui lui servira de cadre.

Ces considérations générales sont de nature à être trop facilement comprises pour qu'il soit nécessaire de les développer davantage; elles me dispensent de m'occuper de peintures qui, en somme, ne sont pas faites pour les visiteurs du Salon, et vont me permettre, sans plus tarder, d'aborder les grandes œuvres d'histoire.

Il est une toile qui m'attire par son caractère de jeunesse, d'entrain, d'audace même; qui me plaît non seulement par ses mérites de premier ordre, mais encore par ses brillantes imperfections : symptômes de qualités plus brillantes encore; c'est l'*Episode de la bataille d'Eaux-Sextiennes*, représenté par M. Aimé Morot. Les Ambrons viennent d'être vaincus par les Romains, mais les femmes se lèvent, défendent leur camp envahi, et forcent le vainqueur à reculer. Tel est le sujet : il est décrit avec une énergie peu commune. Les luttes corps à corps des guerriers romains et de ces femmes barbares exaspérées par la défaite, se confondent dans une mêlée furieuse. A gauche, deux Ambronnes s'efforcent d'arrêter un cavalier : l'une d'elles se suspend aux rênes; l'élan du cheval donne à ce corps entraîné par la course un mouvement d'inclinaison rendu puissamment par des lignes grandes et belles. Je signale ce groupe d'une exécution magistrale et d'une silhouette superbe : à droite, ces furies héroïques, pâles de rage, les dents serrées, tiennent tête aux combattants, les défient et les menacent. Au milieu et sur le second plan, derrière des cadavres, s'élève un grand chariot en forme de tour, du haut duquel des femmes jettent des pierres. Puis la perspective se perd dans une vapeur claire et rougeâtre, dans laquelle se meut cette lutte étrange de la bravoure et de la valeur, contre la rage et la furie en proie au désespoir. On peut reprocher à cette composition d'être comme un peu chargée; les plans divers sont moins distincts qu'on ne pourrait le désirer; mais, l'intérêt a beau ne pas être concentré uniquement sur les groupes principaux, le drame reste grand et terrible. Les défauts, d'ailleurs, qu'une critique très sévère peut avoir à signaler, sont ceux d'un peintre qui n'est pas encore parvenu à maîtriser ses impressions, et qui se laisse emporter par son talent au lieu de le conduire. Il y a dans cette œuvre une vitalité et une surabondance de sève dont il faut beaucoup nous réjouir.

Comme M. Morot, M. Maignan a été distingué par le Jury, qui a accordé à ces deux artistes une première médaille. Sans contredit, la meilleure œuvre de M. Maignan est celle qu'il expose cette année : *Le Christ appelle à lui les affligés.* Rien de banal et de connu dans ce tableau dont le sujet cependant semble fait pour favoriser les réminiscences et servir de thème à une composition froide et poncive. Ici, au contraire, la note personnelle résonne avec force. Le peintre a symbolisé les désespoirs humains les plus poignants et les compare en quelque sorte à ceux du Christ « ô vous tous qui passez par le chemin, regardez, et voyez s'il est douleur semblable à ma douleur ». Jésus se tient assis sur une grande pierre, derrière laquelle un voile rouge étendu accuse la silhouette de son corps amaigri. En dessous, une femme vêtue de noir tient un hochet à la main, et montre un berceau vide. A droite, une autre mère enlace dans ses bras un soldat qui vient d'être frappé, et semble demander raison de la mort de son fils. Il faut louer dans cette œuvre une puissance de couleur qui impressionne tout d'abord. Les tons sont riches, forts, profonds, si j'ose m'exprimer ainsi; ils contrastent avec les coloris minces et superficiels que nous avons rencontrés tant de fois. Par contre, la tête du Christ me paraît trop maigre sous sa chevelure trop épaisse : on sent que le peintre a été tourmenté de l'idée de donner aux traits du Sauveur un caractère différent des types consacrés. Mais je ne sais pourquoi, en regardant ce visage sombre et anguleux, les mots « étrange et bizarre » me reviennent à l'esprit; cette critique ne saurait en rien modifier mon premier jugement : nous avons là une œuvre grande et saine, dramatique sans emphases et d'un sentiment d'art très élevé.

M. François Flameng est un jeune peintre que le succès favorise : le Jury lui a décerné le prix du Salon. Je sais bien que cette récompense destinée aux talents en train d'éclore doit être considérée comme un encouragement : il importe que le peintre ne la regarde pas comme une consécration. L'*Appel des Girondins* est à coup sûr un tableau de mérite : j'en admire très sincèrement la composition bien comprise et savamment combinée au point de vue du groupement des personnages. Mais, l'avouerais-je? je trouve que cette œuvre manque de jeunesse et comme d'audace : j'y vois trop de science, trop de sang-froid : où est l'émotion, où apparaît le parti pris personnel? La couleur, en outre, ne me plaît guère : l'aspect général est froid et gris. Ah! si M. Flameng avait osé donner plus de vigueur au ton de la nappe blanche devant laquelle sont assis les Girondins, comme les chairs des visages auraient gagné de l'éclat, comme l'harmonie eût été plus fraîche et plus vraie! Au lieu de cela, il a étalé sur la table, témoins de ce banquet funèbre, des blancs salis et grisâtres : il a cru devoir les refléter sur la tête des convives, et il s'en suit que le tableau semble terne et décoloré. En vérité, la critique pourra paraître un peu dure : mais je m'attaque (si attaque il y a) à un succès acquis; je suis plus à mon aise pour penser tout haut. D'ailleurs le premier pas fait par M. Flameng donne à croire que cet artiste ira loin devant lui : j'aurai donc occasion de le revoir. Je lui fais en le quittant cette année un souhait qui l'étonnera : je lui voudrais voir des défauts..... qui soient des défauts de jeunesse!

L'on s'arrête longtemps devant le tableau de M. Lucien Mélingue : *Le Prévôt des marchands Etienne Marcel et le dauphin Charles*; l'histoire de ce temps est si intéressante! L'on voit le prince tremblant et pâle dans son manteau bleu fleurdelisé et coiffé du chaperon du prévôt des marchands, tandis que devant lui Etienne Marcel porte fièrement sur sa tête la coiffure du Dauphin. A gauche, des hommes armés se précipitent : le cadavre qui est à leurs pieds prouve qu'ils viennent de faire œuvre de mort; sans nul doute ils porteraient la main sur le jeune prince, si le prévôt des marchands n'était là pour les retenir. J'ai éprouvé devant cette toile un sentiment singulier : j'ai tout à fait oublié l'œuvre d'art pour ne penser qu'au fait historique : c'est qu'en effet, dans chaque personnage comme dans chaque détail il y a une sorte de correction froide qui échappe à l'analyse du critique. La couleur est celle d'une image habilement coloriée. Il faut un léger effort de l'esprit pour se rappeler qu'il ne suffit pas de regarder et qu'on doit emporter une *impression d'art*. Dans certaines sociétés il est d'usage de représenter ce qu'on appelle des tableaux vivants. Plusieurs personnes costumées selon le sujet qu'il s'agit de figurer se groupent et restent immobiles pendant que, la toile levée, les spectateurs regardent. J'estime que l'œuvre de M. Lucien Mélingue sera un très bon programme pour ces divertissements innocents. Les personnages du tableau semblent, en effet, s'être arrêtés dans leur action et être devenus immobiles comme à un signal donné, après avoir eu soin de prendre une pose digne de plaire à ceux qui regardent. Le geste d'Etienne Marcel se coiffant du chaperon du Dauphin est théâtral, et aussi peu naturel que possible. Les têtes manquent de caractère : la scène est jouée par des acteurs en costume : il semble que le rideau va tomber sur la dernière scène d'un cinquième acte. Voilà où mène un art qui fait fi de la nature et qui n'a pas de sincérité parce qu'il n'a pas d'émotion. Pour se consacrer à la peinture grande, il ne suffit pas d'être un peintre de talent, il faut encore être un artiste.

Je n'insisterai pas sur le tableau de M. Gaston Mélingue : *Edward Jenner*. Cette toile révèle le désir qu'aurait eu son auteur de se rapprocher de l'École anglaise. J'ai été trop intéressé à l'Exposition universelle par les qualités de cette dernière, pour me permettre de blâmer la tentative de M. Gaston Mélingue. Mais ce qu'il m'est impossible de louer c'est la coloration crue et dure au milieu de laquelle la scène se passe. Sous l'influence de ce jour blanc et sec, les personnages ont comme une raideur automatique. La souplesse manque partout : la précision recherchée dégénère en aridité. M. Gaston Mélingue a une revanche à prendre.

M. Pelez est un artiste intéressant non seulement par son talent, mais encore par ses constants efforts pour se conquérir une place parmi les peintres d'histoire. Le sujet de la toile qu'il expose est la mort de l'empereur Commode. On sait que la courtisane Marcia, ayant vu son nom sur une liste de proscription, fit empoisonner le tyran par un gladiateur qui, pour hâter la mort trop lente, étrangla sa victime agonisante. Marcia, debout sous une draperie soulevée, regarde les convulsions dernières de son amant, qui, la face noirâtre et rejetée en arrière, est étendu sur le sol, tandis que ses mains puissantes se crispent. Le gladiateur se penche sur le corps dont la vie s'échappe et étreint le cou du moribond. Au-dessus d'un velum rouge on aperçoit la perspective d'un portique à colonnes. On peut reprocher à l'artiste d'avoir un peu exagéré les formes athlétiques de l'empereur et de son meurtrier. Les membres vigoureux à l'excès donnent l'impression d'ensemble d'un amoncellement de chairs peu agréable à la vérité. C'est là l'erreur d'un artiste qui a voulu se mettre en garde contre la banalité des académies de l'école; mais l'intérêt de ce sujet classique est soutenu par une composition intéressante et par une mise en scène qui a une réelle couleur locale. La figure de Marcia est dramatique dans son attitude muette et contemplative. Candidat cette année au prix du Salon, M. Pelez n'a pu réunir le nombre de voix nécessaire; nous souhaitons pour lui et pour l'art que cette récompense lui soit décernée l'année prochaine.

Il se dégage un grand sentiment de douceur et de bonté du tableau de M. Moreau, de Tours : *Blanche de Castille, reine de France, surnommée l'Amour des pauvres*. La composition très simple concentre tout l'intérêt sur la figure principale et la couleur générale est excellente. Je préfère un peu cette toile, je l'avoue, à la seconde envoyée par le même artiste, et qui représente *Une extatique au* XVIIIe *siècle*. Une jeune femme subit l'épreuve du crucifiement devant une rangée d'hommes hautains, qui assistent impassibles à ce spectacle. La manière dont est posée la suppliciée ne me satisfait pas complètement. Quant aux personnages du fond, je leur reproche de manquer de physionomie. Le dirais-je? le sentiment dramatique fait défaut dans cette toile qui rappelle un drame effrayant. J'aurais voulu être plus ému devant cette scène de torture. Ceci dit, il y a de très sérieuses qualités de peintre dans les tableaux de M. Moreau, de Tours. Certaines parties sont exécutées d'une façon supérieure. Voilà certes un artiste en progrès.

J'adresserai le même éloge à M. Fritel. Son *Martyr* est une forte étude. Un lion énorme a renversé sa victime qu'on lui a livrée dans l'arène. Le groupe est bien composé. La tournure de l'animal est puissante et belle; le dessin du corps étendu a une souplesse et une largeur réellement remarquables.

J'ai des critiques à formuler à propos du triptyque de M. Sergent, représentant les *différentes origines du pouvoir*. Dans la première partie nous voyons la puissance suprême acquise par la *force* : un Gaulois fait reconnaître son autorité grâce à la vigueur de son bras. La partie centrale figure le *suffrage universel*. Trois personnes sont assises derrière une table. Un ouvrier se présente tenant à la main son bulletin de vote qu'il va déposer dans l'urne : c'est ainsi que grâce à la loi il exerce sa part de souveraineté. Sur le volet de droite apparaît un seigneur portant le costume du temps de Louis XIV; grave et solennel, il descend un escalier pendant que les courtisans s'inclinent sur son passage : voilà le *droit divin* plein d'orgueil, et fier des privilèges que confère la naissance. Tel est le sujet qui a tenté l'artiste. Sans rechercher si l'idée n'est pas trop philosophique pour être de celles qu'un pinceau doit chercher à traduire, je reprocherai à l'artiste de ne pas avoir soigné suffisamment l'exécution : on croit avoir devant les yeux une esquisse; le tableau semble à peine dégagé de l'indécision de l'ébauche : en outre, la proportion des personnages n'est pas avantageuse pour l'effet de l'ensemble; étant à peine d'une grandeur *demi-nature*, ils sont trop petits ou trop grands. Des dimensions importantes étaient, à mon avis, de rigueur pour la représentation d'un programme aussi vaste et aussi synthétique.

Afin de jouir du plaisir de distribuer l'éloge sans restrictions, je vais regarder les tableaux de M. Luc-Olivier Merson. Une harmonie claire et bien soutenue, une simplicité naturelle dans la composition, un grand charme de naïveté dans l'impression d'ensemble, une distinction suprême dans la couleur, telles sont les qualités qui signalent l'œuvre intitulée : *Saint Isidore laboureur*. Pendant que le saint est en prière, un ange vêtu de blanc conduit la charrue. Le paysage, éclairé de plein soleil, est baigné d'une atmosphère transparente. Sur le second plan on voit l'ange qui s'éloigne précédé des deux bœufs de labour. Sa silhouette est d'une élégance exquise, ses pieds reposent sur le sol, mais sa démarche a une légèreté aérienne; il passe comme emporté par un souffle, dans les plis flottants de sa robe immaculée. A gauche, le saint demi-nu est à genoux, faisant face aux spectateurs : ses grands yeux clairs sont comme noyés d'extase : nous sommes ici devant un des meilleurs tableaux du Salon.

Mais il n'a pas suffi à M. Luc-Olivier Merson d'exposer une toile d'un mérite de premier ordre, il nous a donné un second tableau qui est une œuvre charmante, conçue par un poète, exécutée par un peintre. La nuit est descendue sur la vaste solitude du désert : après avoir marché tout le jour, Marie, Joseph et l'Enfant Jésus se sont arrêtés près d'un des sphinx gigantesques aux silhouettes colossales, qui semblent se dresser pour attester la grandeur d'une civilisation disparue. Sur le socle Marie s'est assise; puis elle a appuyé sa tête et ses épaules contre le granit, si bien que c'est dans les pattes énormes du sphinx que la Vierge s'est endormie : l'auréole de Jésus brille dans l'obscurité de la nuit, et éclaire la scène de sa lueur discrète. Ce sujet délicat est traité avec un sentiment poétique dont le charme vous pénètre tout d'abord. Les détails inutiles ont été écartés, de manière à laisser à l'idée toute son éloquence et toute sa naïveté simple. En dépit de ses dimensions, l'œuvre émeut et fait naître des pensées hautes : ce qui prouve une fois de plus qu'un petit tableau peut appartenir au grand art.

C'est une légende byzantine que M. Toudouze a interprétée cette année. Une mère vient de mourir, laissant à côté d'elle son enfant endormi au berceau. Mais les anges gardiens protecteurs de l'innocence se présentent et bercent le sommeil de l'orphelin. Leurs grandes ailes d'azur repliées, les messagers divins sont posés avec infiniment de grâce; leurs silhouettes ont une élégance et une distinction particulières : l'enfant qui dort, coloré par les premières rougeurs du sommeil, est d'une fraîcheur vraie et d'un éclat qui est bien celui de la nature. Les blancs fins et les gris argentés se fondent dans une harmonie d'ensemble qui confirme une opinion admise depuis longtemps : à savoir que M. Edmond Toudouze est un coloriste dans l'acception la plus complète du mot.

M. Gabriel Ferrier nous retrace *Une scène de l'inquisition espagnole*. Une femme demi-nue est assise sur un bûcher, tandis qu'un moine coiffé de la cagoule funèbre vient une dernière fois, en lui montrant un christ, la sommer d'abjurer ses fausses croyances. Je regrette que la scène soit comme à l'étroit dans le cadre qui l'enserre; j'aurais désiré (c'est là un désir de dilettante que le talent de M. Ferrier rend légitime) qu'elle fût plus développée. Ceci dit, je m'empresse de louer l'exécution, qui est excellente. Le torse de la femme est un fort beau morceau de peinture.

J'ai toujours professé à l'égard de M. Lehoux une très grande estime. Ses œuvres témoignent de sa persévérance et de ses opiniâtres efforts; mais en vérité, je dois le dire, il fait bien du tort à l'enseignement académique : il triomphe dans le genre poncif. Je voudrais ne pas être aussi sévère : mais comment juger autrement son *Saint Jean-Baptiste*? Dans cette vaste toile, chaque personnage donne l'idée d'une étude de nu, d'une *académie* péniblement peinte pour l'école. Pourquoi représenter par des lutteurs ou des athlètes des néophytes qui viennent recevoir le baptême?

Malgré ses exagérations de parti pris et ses lourdeurs, je préfère encore de beaucoup cette toile à celle que nous envoie M. Commerre. En ce moment, où l'on commet la faute, très grave à mon avis, de battre en brèche l'institution du prix de Rome, il est lamentable de voir un pensionnaire de la Villa-Médicis se laisser aller à des excentricités que rien ne justifie ou que rien ne compense. Le *Lion amoureux* est une œuvre navrante. La couleur en paraît blafarde, sombre, incohérente; l'expression des têtes a une trivialité vulgaire bien regrettable. Est-ce ainsi que M. Commerre profite de l'enseignement des chefs-d'œuvre qu'il a la bonne fortune d'avoir en ce moment sous les yeux?

En allant voir les tableaux de M. Benjamin Constant nous oublierons cette impression fâcheuse. C'est toujours en Orient que l'artiste nous transporte; nous l'y suivons avec plaisir, convaincus que nous y trouverons des beaux effets de couleur et des flots de lumière rayonnante. Assises sur un mur à pic qui se détache sur le ciel, des femmes marocaines, les jambes pendantes, dans une attitude immobile, respirent la fraîcheur *du soir sur les terrasses*. Cette toile se distingue par son saisissant aspect de couleur locale, et par la sensation très particulière qu'elle donne d'un pays si différent du nôtre. *Les favorites de l'émir* sont deux panthères que leur maître caresse, assis dans une pièce sombre tendue de tapis d'Orient, d'un bleu foncé aux reflets noirs. Ce petit tableau a une saveur étrange qui séduit par son intensité mystérieuse.

Il y a une fière allure, de l'entrain, de l'énergie et un mouvement irrésistible dans la toile exposée par M. Le Blant, sous ce titre : *Henri de la Rochejacquelein*. « Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi. » Telles sont les paroles que le vaillant chef adresse à ses soldats improvisés. Ceux-ci s'élancent à la suite de leur commandant, armés de fusils, de sabres, de haches ou de faulx. Une même cadence règle leurs pas, une même pensée anime le bataillon héroïque; ce sentiment de commune ardeur qui emporte cette bande de Bretons restés fidèles à la cocarde blanche, a été admirablement rendu par le pinceau de M. Le Blant. Je ne ferai qu'un reproche à cette œuvre : la couleur générale, comme toujours chez ce peintre, est un peu grise et manque d'accents.

De même que les délicats gardent pour la fin du festin les mets les plus savoureux, j'ai réservé jusqu'à la dernière partie de cet article l'étude des maîtres qui se présentent cette année au public. Voici d'abord la grande toile de M. Jules Lefebvre : *Diane surprise*. Au milieu d'un beau paysage baigné de l'ombre d'arbres séculaires, Diane a entendu un bruit dans le bois mystérieux. Les Nymphes se précipitent pour couvrir la déesse qui, après une journée de chasse, goûtait la fraîcheur de l'eau. Le groupe est admirablement composé. Irritée, hautaine, Diane détourne à demi la tête pour découvrir le mortel insolent. Les lignes longues de son corps divin ont une élégance suprême : le visage, d'une beauté pure, s'anime d'un air de dédain et de colère. On reconnaît la grande déesse antique, telle que l'ont chantée les poètes, chaste et inviolée, dans sa pudique majesté. Les Nymphes qui se pressent autour d'elle sont des créations charmantes. Nous retrouvons ici toutes les qualités maîtresses du peintre : une distinction exquise, des contours élancés et sûrs d'eux-mêmes, qui se déroulent autour de formes pleines de grâce et de fraîcheur. Je signale surtout la nymphe qui sort de l'eau et se cache le visage derrière son bras : c'est un vrai morceau de maître, exécuté, j'imagine, du premier coup, et qui, dans l'harmonie de l'ensemble, fait entendre une note d'une sonorité douce et pénétrante.

Je suis, je l'avoue, un peu embarrassé pour dire toute ma pensée à propos de la grande composition de M. Jean-Paul Laurens. Cet artiste s'impose au respect de la critique par son talent incontesté et incontestable, et par une série déjà longue d'œuvres supérieures. Le dirais-je? *la Délivrance des emmurés de Carcassonne* me laisse très froid, presque indifférent. Je me suis reproché cette impression première. Maintes fois j'ai été me replacer devant l'œuvre, espérant que l'émotion me gagnerait. Je dois à ma grande estime pour M. J. P. Laurens, de rester sincère : son tableau de cette année me plaît beaucoup moins que les autres. Il serait puéril de dire que, tel qu'il est, c'est encore l'œuvre d'un vrai peintre; mais M. Laurens a trop donné pour que l'on ne soit pas en droit de lui demander beaucoup. Le mur en briques qui fait fond rend l'ensemble de la coloration peu agréable. Et puis, la scène manque d'entrain, d'action, de vie. Bernard Délicieux qui — dit le livret — s'efforce de contenir la foule que ses discours a ameutée — a bien peu à faire, en vérité; — il reste calme, la foule étant plus calme encore. Quant à Jean de Picquigny, il tourne le dos au spectateur. Les ouvriers qui abattent la muraille ne font pas de vigoureux efforts; la besogne sera longue : armés de barres de fer qu'ils introduisent dans les trous du mur, ils font penser à des boulangers qui retireraient le pain du four. Bernard semble annoncer à la foule que la distribution va être faite... Mais, je m'arrête ici; j'ai tort de penser tout haut; je suis devant l'œuvre d'un maître, et ma critique est irrévérencieuse. Est-ce donc que j'ai saisi avec un plaisir coupable l'occasion si rare de ne pas louer une œuvre de M. Laurens?

M. Henner est toujours le poète que l'on sait, qui excelle à faire fleurir dans la lumière un corps de femme, s'épanouissant au milieu d'un bois sombre et mystérieux. Oh! quel charme se dégage de *L'églogue!* Deux femmes assises jouant de la flûte : voilà tout le tableau. Que dire de l'éclat de leurs chairs, de la poésie de leurs attitudes, de la fraîcheur de ces nudités blanches modelées dans leur blancheur même? Tout est calme, mystère dans cette toile adorable que l'on regarde comme on respire une fleur.

Le *Christ mort*, du même artiste, fait contraste : c'est un morceau terrible, large, puissant; la tête surtout serait effrayante de réalité, si avant tout elle n'était superbe d'expression. Qu'aurait dit Corrége de cette toile? Je crois qu'il en aurait parlé avec jalousie.

Il faut finir cet article déjà trop long. J'ai commis à coup sûr des omissions regrettables; mais néanmoins la liste est longue des tableaux que j'ai parcourus, et qui appartiennent à la grande peinture. Il y a quelques années, nous tous à qui les intérêts de l'art sont chers avant tout, nous déplorions l'envahissement des petits peintres et des petits tableaux : le grand art était déserté. Mais voilà que les fidèles rentrent dans le temple abandonné trop longtemps, et que les vendeurs s'en éloignent! Voilà que nous assistons en ce moment à un spectacle bien fait pour nous réjouir. L'élan donné ne saurait s'arrêter maintenant : nous pouvons annoncer la bonne nouvelle et nous en aller criant : « La grande peinture est ressuscitée! »

ROGER-BALLU.

CHRONIQUE DU SPORT

Il existe dans cet ostracisme dont le cheval de pur sang se trouve frappé, en dehors d'une spécialité restreinte, la course : une sorte de malentendu. Comme il arrive fréquemment dans notre pays, on met un mot à la place d'une chose, on prend l'effet pour la cause, et réciproquement. La course, ceci est hors de discussion, constitue l'objectif principal, pour ne pas dire unique, du cheval de pur sang : il naît, est élevé et dirigé, en vue de cette destination exclusive. Mais de là à conclure qu'il ne saurait être employé en dehors d'un cercle aussi limité, il y a loin; c'est un paradoxe dont l'expérience pratique devrait avoir eu raison depuis bien longtemps déjà.

Sans entrer dans l'organisation fondamentale des courses, leur but, leur influence sur l'ensemble de la production générale, et toutes les questions découlant d'un principe sur lequel je n'ai pas à m'étendre ici j'admettrai, comme base de raisonnement, que la course et le cheval de pur-sang sont absolument solidaires l'un de l'autre, et ne peuvent être scindés. Je vais très loin, on en conviendra, et fais la part assez belle aux adversaires des doctrines que je défends depuis si longtemps.

La première de toutes les raisons se trouve être la meilleure, comme au reste presque toujours. Le cheval de pur sang reçoit cette destination dès sa naissance, parce qu'il peut seul la remplir, et qu'aucun autre ne saurait supporter l'épreuve elle-même et surtout la sévère préparation dont elle doit être précédée. La course et l'entraînement qui en est la conséquence forcée constituent le *criterium* le plus sévère, auquel un être vivant puisse être soumis s'ils sont appliqués rigoureusement. Le seul fait d'en être sorti sain et sauf prouve une supériorité.

Tout poulain arrivant à l'âge de trois ans, sain, et en état de se présenter au poteau, possède une organisation d'élite, abstraction faite de sa qualité comme cheval de course. Son organisme tout entier a été soumis à des épreuves devant lesquelles les faibles, les lâches et les impuissants ont succombé depuis longtemps. Ses muscles, débarrassés de tout embonpoint superflu ignorent la sueur; sa poitrine acquiert des facultés respiratoires hors nature, ses tendons, solidifiés par l'exercice, défient les terrains durs, et lui permettent de galoper en dedans de lui-même presque indéfiniment. Il faut, pour trouver la limite de cette condition marmo-



MARGUERITE A L'EGLISE, tableau d'Ary Scheffer, de la collection Paturle; dessin de M. Duvivier. (*Monde illustré.*)



LE PREMIER PAS, d'après le tableau de M. Vély. *(Illustration.)*

réenne, arriver à la course, c'est-à-dire au train, ce grand maître à tous. Les Anglais, dont il faut toujours invoquer le témoignage quand il s'agit de ces matières, ont sous ce rapport un axiome dont la brève formule résume la question tout entière : *Il n'y a que le train qui tue*, et c'est la vérité.

Ceci met à néant, je le sais, ces paris fantaisistes, et, à mon sens, antisportifs dont on nous rabat les oreilles tous les jours. Aller, par exemple, de Paris à Rouen, d'une traite; eh bien! après, c'est terriblement ennuyeux, voilà tout; à Rouen, à Rome, au diable si vous voulez; qu'est-ce que cela me fait? la question est de savoir en combien de temps. Trente lieues en un jour, parbleu, la belle affaire! des chevaux de fiacre les font n'en meurent pas, et recommencent le surlendemain; seulement ils marchent au train de fiacre; tout est là. Si vous baissez le train au niveau de l'animal dont vous vous servez, à de bien rares exceptions près, il n'y a pas de mauvais chevaux. J'irai plus loin, en disant que, relativement à cet ordre d'idées, les moins bons sont les meilleurs, parce que quand vous êtes convaincu qu'ils ne peuvent aller au delà d'un certain train, vous ne leur en demandez pas davantage. Quand au contraire, vous montez un bon cheval, vous devenez exigeant en raison même de ses moyens. J'en appelle ici à tous les cavaliers, on n'abuse jamais que des bons chevaux, par la raison très simple qu'il devient difficile même d'user des mauvais.

Dénier au cheval de pur sang la faculté de descendre à ces épreuves secondaires serait tout simplement prétendre que *qui peut le plus ne peut pas le moins*. Il est aisé de s'en convaincre pratiquement : si vous marchez, vous-même, en donnant à votre pas toute l'extension dont il est susceptible, vous serez nécessairement forcé de vous arrêter dans un temps limité d'une manière quelconque, suivant votre puissance ou votre condition. Si, au contraire, vous soutenez votre marche en dedans d'elle-même, vous irez la journée entière. Cette distinction résume toutes ces controverses de fond et de vitesse, d'animaux pouvant marcher vite, un moment seulement, d'autres lentement mais longtemps. En examinant la question à son véritable point de vue pratique, on en arrive à cet axiome, encore emprunté aux Anglais, et ressemblant à un paradoxe : *La vitesse est le fond*.

Il est cependant l'expression de la vérité, en ce sens que le cheval doué de la plus grande vitesse, dans la véritable acception du mot, est toujours celui qui ira le plus longtemps, et parcourra une distance en moins de temps, à la condition d'être maintenu en dedans de cette vitesse même. Cela est vrai pour tous, les bons comme les mauvais, car il n'existe pas un cheval au monde, fût-ce *Monarque*, *Fille-de-l'Air* ou *Gladiateur* lui-même, en état de tenir l'extrême limite de sa vitesse au delà de 400 mètres, si on le force à la donner tout entière. Le fond d'un cheval devient donc, dans ces conditions, inhérent au cavalier autant qu'à sa monture, car il dépend de lui de modérer ou de pousser le train. Ceci, il est vrai, demande un tact tout particulier. Cela n'a l'air de rien, au premier abord, de se rendre compte du train dont marche un cheval que l'on monte; cependant ce n'est pas à la portée de tout le monde. Cette qualité se nomme, en terme de course, *sentiment du train;* on l'a ou on ne l'a pas, et quand on en est dépourvu on ne devient jamais un jockey, quelque bien que l'on puisse monter à cheval d'ailleurs.

Ce sentiment du train n'est pas nécessaire seulement au point de vue de la course ; il y est plus sensible qu'ailleurs, mais il est indispensable à tout usage du cheval quel qu'il soit, depuis le cavalier jusqu'au cocher, sous peine de mésuser d'un cheval, et de ne pas tarder à faire une rosse du meilleur. Quand vous avez une besogne quelconque à faire avec un cheval, besogne nécessairement devant être accomplie dans un certain temps et sans *s'arrêter*, un train devient un porte-monnaie contenant une certaine somme devant durer un certain temps. Ce que vous dépensez, vous ne l'avez plus ; le tout est de calculer votre dépense de manière à ce qu'elle vous conduise jusqu'au moment où vous devez trouver de l'argent, c'est-à-dire au point de vue qui occupe jusqu'à l'instant où le cheval peut reprendre haleine.

Si vous êtes maître de vous arrêter, la question est toute autre; c'est un chemin de fer s'arrêtant pour reprendre de l'eau ou du charbon. Je ne vois, en vérité, pas comment un cheval, parce qu'il est de pur sang, se trouverait impropre à une autre besogne que la course, de quelque nature qu'elle puisse être. Il est mieux préparé, se trouve dans une meilleure condition, peut plus; demandez-lui moins, vous en aurez tant que vous voudrez.

Reste, il est vrai, le côté pratique de la question, c'est-à-dire la manière de s'en servir, et celle dont il se comporte, employé partout ailleurs que sur un terrain de course. Le cheval de pur sang, vous dit-on magistralement, est raide, sec dans ses allures, ne plie pas le genou, trotte difficilement et n'a pas bon caractère. Il y a peut-être, en apparence tout au moins, un peu de vrai dans ces allégations radicalement fausses en principe et comme vérité absolue. On se trompe encore ici en attribuant à l'animal lui-même des inconvénients inhérents au travail qu'on lui impose et à la manière dont il est dressé. Un poulain de pur sang, préparé uniquement en vue de la course, est nécessairement monté d'une manière particulière, et adaptée au but que l'on se propose d'obtenir. Il est régulièrement promené tous les matins par un homme montant d'ordinaire très court, ayant un filet dans la bouche. Son cavalier l'abandonne à lui-même, surtout quand il est tranquille; comme en général l'animal est toujours un peu fatigué du travail de la veille, il marche la tête basse, le rein en arrière du centre. On le sort de cette espèce de somnolence en lui prenant brutalement la tête, lui envoyant deux coups de talons dans les côtes pour lui faire prendre un galop plus ou moins vite, mais toujours étendu et allongé.

Seriez-vous assez bons pour me dire quel animal ne se raidirait pas à un semblable métier? surtout un poulain, dont les muscles n'ont pas encore acquis la rigidité nécessaire pour lui permettre de conserver son équilibre de lui-même. Amusez-vous donc à soumettre vos poulains de demi-sang au même régime, et puis ensuite, montez-les en chasse ou en promenade, et vous aurez de l'agrément, je vous en réponds. Il est impossible de siffler et de bâiller en même temps, il faut une chose ou une autre; le cheval de pur-sang entraîné a toute la souplesse et l'élasticité désirables dans ses allures de course, c'est-à-dire dans l'équilibre factice où il est habitué à se mouvoir. Si vous lui demandez de marcher ralenti dans un équilibre absolument contraire, il devient raide, sec, et tout ce que vous dites c'est vrai. Est-ce à dire qu'il est ainsi de naissance, ou même qu'il soit impossible en le soumettant à une autre manière de le rendre à son aplomb et à ses allures naturelles; j'allais dire, je ne le crois pas, non pardon, je suis sûr du contraire. Vous me direz ce que vous voudrez à cet égard, comme je passe ma vie à le faire, je déclare que non seulement cela se peut, mais encore se fait très facilement et beaucoup plus vite qu'avec un animal de n'importe quelle autre espèce.

Une fois assoupli, mis dans un équilibre en rapport avec son nouveau travail, le cheval de pur-sang devient la monture la plus agréable, la plus légère, et la meilleure qui soit au monde. Il trotte comme le commun des martyrs, si ce n'est mieux, plus élégamment, et surtout plus agréablement pour son cavalier.

Il en est même quelques-uns dont on pourrait faire des trotteurs. Mais je ne m'appesantis pas sur cette aptitude, le trotteur étant à mon avis un animal d'exception, n'appartenant à aucune espèce proprement dite, et l'allure qu'on lui donne absolument artificielle, et même pas une allure, car je défie que l'on puisse me la définir. Je n'ai pas l'intention de soulever ici une polémique aussi ardente entre les trotteurs et les galopeurs qu'entre le pur-sang et le demi-sang. Je respecte les opinions de tout le monde, à la condition de ne pas être forcé de les partager. Pour moi, le trot cesse d'être une allure, là, où le cheval ne donne plus la cadence régulière pour s'enlever à l'anglaise. Quand il en arrive à ce *berlingement* d'arrière-main (je ne trouve pas d'autre mot) où il ne galope pas, c'est incontestable, mais je ne sais pas ce qu'il fait; eh bien ! cela j'aime mieux scier une voie de bois ou tirer de l'eau d'un puits. Je ne reprocherai donc pas au cheval de pur-sang de ne pas être doué de cette aptitude toute particulière, mais je maintiens qu'il trotte dans l'acception réelle et vraie du mot aussi bien qu'aucun autre et aussi vite en moyenne.

Reste la question du caractère, il en est de celle-là comme des autres. D'abord, quand on met un cheval de pur-sang en service, c'est d'ordinaire un poulain de trois ans, quatre ans au plus, quelquefois deux, réformé des courses. Prenez un animal de même âge, appartenant à l'espèce que vous voudrez, et vous verrez si vous vous promenez tranquillement sur son dos. Le cheval de pur-sang demande, il est vrai, un cavalier particulier, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à l'âge de cinq ou six ans, c'est-à-dire celui ou un cheval quel qu'il soit est rassis et a oublié ces gaietés de jeunesse inhérentes l'animal même. Il n'est pas nécessaire de monter d'une manière exceptionnelle, il faut seulement monter d'une certaine façon. Le cheval de pur-sang est d'ordinaire, toujours même, plus léger, par conséquent il a le déplacement facile, et manifeste ces impressions avec beaucoup plus de prestesse et en même temps de souplesse. On tient mieux sur son dos par le *liant* que par la force, et surtout on évite le plus souvent ses incartades, en ne le tracassant pas dans sa bouche, et le laissant marcher devant lui. Ce n'est pas le cheval des *demi-cavaliers*, il lui faut ou un homme pas très savant, mais souple, confiant et tranquille, le menant sans lui demander autre chose que de marcher devant lui; ou bien alors un écuyer tout à fait savant, en état de lui transmettre ses exigences avec précision et justesse. Là où il faut employer une force équivalente à trente avec un autre, avec lui cinq sont suffisants. C'est pour cette raison, qu'en général il va très bien avec les femmes et les enfants.

Je ne prétends pas qu'il soit universel, il n'y a rien d'universel en ce monde. Je maintiens seulement que si, au lieu de laisser tous les ans tant de bons et braves animaux réformés des courses pour un motif ou un autre, s'en aller au fiacre ou je ne sais où, on avait vis-à-vis d'eux un peu plus de patience et moins de parti pris, il ne serait pas si difficile de trouver un cheval de selle tolérable, et il ne faudrait pas le payer, en moyenne, de cinq à six mille francs, quand ce n'est pas plus.

Les errements suivis depuis quelques années à l'École de Saumur et dus à l'initiative de M. le général Thorton et de M. le colonel de Linières, sont la démonstration pratique des théories que je viens d'émettre, et je ne saurais en souhaiter une plus convaincante. Presque tous les poulains de deux ans réformés des courses sont achetés pour le compte de l'École de Saumur, ils sont immédiatement mis sous des cavaliers militaires, ils ne tardent pas à figurer dans les manœuvres et les carrousels, et la comparaison avec leurs voisins est écrasante pour ceux-ci. Je suis heureux d'avoir un exemple irréfutable à citer, on finirait par me prendre pour un maniaque, si ce n'est pas déjà fait; mais ça m'est égal, et j'en ai pris mon parti depuis longtemps.

NED PEARSON.

COURRIER DE LA SEMAINE

La *Revue* n'a ni le goût ni le devoir de s'occuper de politique, et ce n'est nullement à ce titre qu'elle enregistre la mort du prince Louis Bonaparte, mort si malheureusement et si honorablement en défendant la cause de la civilisation contre des sauvages de l'Afrique australe. Cette mort, qui a douloureusement affligé les partisans du prétendant, a vivement ému les hommes de cœur de tous les partis et surpris toute l'Europe. Le prince est mort en Français, les armes à la main; c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de sa vaillance : il a fait plus que son devoir en brave, et nous devons tous saluer respectueusement cette tombe et plaindre la mère que frappe un aussi grand malheur.

Cet événement a eu un si grand retentissement, les journaux ont donné tant de détails sur ce drame, qu'il nous paraît inutile de rééditer ici tout ce qui a été dit à ce sujet. Nous nous bornerons à révéler un fait qui n'est encore venu à l'idée de personne de rappeler.

Il serait exagéré et injuste de dire que le prince Louis a été tué par un Français, d'autant plus que ce dernier est mort depuis longtemps; mais il est vrai de dire que c'est un Français qui a organisé l'armée des Zoulous, qui a instruit les soldats noirs, combinant leurs ruses de guerre avec la tactique européenne, ce qui leur permet de résister victorieusement à la puissante Angleterre.

Il y a une quinzaine d'années, un officier français, le lieutenant Lambert, était obligé de quitter l'armée pour des raisons que nous n'avons pas à rappeler ici. Cédant à des entraînements, ce soldat avait forfait à l'honneur; et comme malgré sa chute il était resté homme de cœur, sentant qu'il n'avait plus sa place en France, il s'exila et partit pour le Cap. Arrivé à Natal, il se fit trafiquant et ne tarda pas à entrer en relation avec les Zoulous; il fut bientôt appelé par ses affaires à s'installer chez eux. Il y apprit la langue, et son instruction ne tarda pas à dominer l'ignorance universelle de ce peuple. Le roi le prit en affection et le nomma généralissime de ses troupes et instructeur suprême. Le lieutenant Lambert compléta l'organisation de ce peuple déjà belliqueux et militairement classé, lui apprit le maniement des armes, le munit de fusils à tir rapide, et utilisant leurs ruses et leur aptitude, en fit cette nation armée et admirablement organisée qui fait aujourd'hui bravement face à l'Angleterre.

L'on peut dire que sans le lieutenant Lambert les Zoulous seraient restés à l'état de peuplade, qu'ils n'eussent jamais osé affronter les périls d'une guerre avec l'Angleterre, que cette dernière n'eût pas été obligée de faire l'effort militaire qu'elle vient de faire, et qu'il ne fût jamais venu à la pensée du prince impérial de suivre sa batterie, qui serait restée pacifiquement à Woolwick.

La destinée!

Ce douloureux événement a naturellement fait fermer les salons impérialistes. Mme de Saint-Paul, mère de la duchesse d'Essling et de la comtesse Fleury, qui devait donner une fête lundi dernier, l'a contremandée, et Mme la comtesse de Montebello, dont les soirées sont si suivies, a fait de même. Le deuil qui atteint les impérialistes nous privera de quelques brillantes réunions; mais le grand monde de la villégiature, tout en respectant la douleur de quelques familles, se prépare à émigrer dans les stations estivales et à y donner de grandes fêtes. On hésite un peu; la pluie, ennuyeuse à Paris, est insupportable à la campagne, et tous ceux qui ne se déplacent que pour leur plaisir attendent que le soleil se soit fixé dans le firmament bleu. Toutefois il y a les intrépides, et puis ceux qui suivent imperturbablement la marche du calendrier. Ces derniers, alors même qu'il tomberait des hallebardes, comme disaient nos pères, se croiraient déshonorés si le 1er juillet ils n'étaient pas installés sur les bords de l'Océan. Parmi les intrépides, il nous faut citer M. le comte de Boisguilbert, qui se promène solitaire sur la plage de Cabourg, interrogeant l'horizon, comme sœur Anne, et ne voyant jamais rien venir. Le bruit s'étant répandu que le soleil d'Arcachon n'avait pas les pudeurs de celui de Paris, qu'il ne restait pas constamment caché dans son alcôve de nuages, un grand nombre de nomades se dirigent vers ce bassin renommé, qui devient célèbre par ses parcs à huîtres. Je redoute beaucoup l'avenir pour les côtes normandes; elles auront toujours pour elles les affairés de Paris, mais les gens de grande vie préfèrent les bords du golfe de Gascogne et la côte Sud-Ouest, qui commence aux Sables-d'Olonne, avec des plages sans galets, un soleil resplendissant et les pinèdes ombreuses qui descendent jusqu'au bord de l'eau. Il y a dans cette région bien des anses à découvrir. On prépare en ce moment la villa Eugénie, à Biarritz, pour y recevoir le prince et la princesse de Galles. Les Anglais ont d'ailleurs envahi cette ancienne station impériale, et le prince pourra se croire sur une plage d'Angleterre, avec le soleil de France en plus.

Le prince Rodolphe d'Autriche, voyageant sous le nom peu euphonique de comte de Hoherrembs, a traversé Paris lundi dernier pour retourner à Vienne. Le prince était accompagné de son oncle le prince Léopold de Bavière, du comte de Bombelles, du major Bacalowitch, du chevalier Klandy et du savant professeur Bhrem.

Le prince revient enchanté de son voyage à travers les Espagnes, comme tous ceux qui ont parcouru ce merveilleux pays, qui n'a contre lui que sa cuisine. Je ne parle pas, bien entendu, des villes où il y a des restaurants français et suisses fort bien tenus, dans lesquels la cuisine est succulente et la carte salée. Mais dès que vous tenez la campagne il faut se soumettre à l'huile rance et à la viande poivrée, à l'oignon cru et au lait aigre. Tout cela empoisonne... les beaux souvenirs que l'on rapporte de ce pays de la sérénade.

L'Espagne est une des contrées les moins connues de l'Europe et des plus curieuses à parcourir, surtout dans sa partie Sud. Il faut brûler toutes les villes du Nord, y compris Madrid, et ne commencer son travail de touriste qu'à partir de Tolède, la ville aux ruines superbes. De ce point à Cadix et à Malaga, on va de ravissements en ravissements, et l'on s'extasie sur les splendeurs laissées par les Maures.

Le prince Rodolphe, un soldat doublé d'un écrivain, doit publier ses impressions dans lesquelles il encadrera le portrait de Don Juan.

Nous voici bien loin du boulevard.

Vous savez qu'en ce moment l'on s'y occupe beaucoup du khédive d'Égypte, surtout à la petite Bourse du soir. On y disait hier soir que ce souverain trop magnifique allait venir en France, et qu'après une saison à Vichy il se créerait un pied à terre à Paris, qu'il habiterait pendant quelques mois tous les ans. Or un pied à terre khédivial est un palais. Son architecte, prévenu, prépare déjà les devis.

La France n'est pas rancunière, il sera bien accueilli ici, malgré ses frasques financières, et nous oublierons même tout, s'il peut nous rapporter un peu de son soleil d'Égypte. Il a tant fait de trous à la lune qu'il ne doit avoir aucun scrupule d'écorner, à notre profit, l'astre du jour chanté par le chevalier de Boufflers.

Nos marins d'eau douce qui sont des intrépides, bravent le mauvais temps et se narguent des bourrasques qui nous attristent. Les bateaux de plaisance sillonnent les fleuves et les canaux pour se rendre à la mer ou se réunir dans les lieux où se préparent les régates d'été.

Le sport nautique d'Amiens donnera le 20 juillet une fête de nuit qui promet d'être brillante. Des prix seront décernés aux embarcations qui seront le mieux illuminées. On compte qu'une centaine d'embarcations de plaisance prendront part à cette fête.

En ce moment la petite rade de Port-Louis dans, le Morbihan, possède toute une flottille d'amateurs. Parmi les navires les plus élégants, il y a les deux yachts de M. le marquis de Préaulx, le *Saint-Joseph*, à vapeur, et le *Printemps*, sloop à voile de 33 tonneaux. Ces deux charmants navires battent le pavillon du Yacht-Club de France, et leurs équipages portent un élégant uniforme adopté récemment.

Envoyons à tous ces yachtmen, en forme de souhait, le refrain de la célèbre barcarolle :

« Que saint Marc et la Madone
« Soient en aide au gondolier ! » (*Bis.*)

FLORIAN-PHARAON.

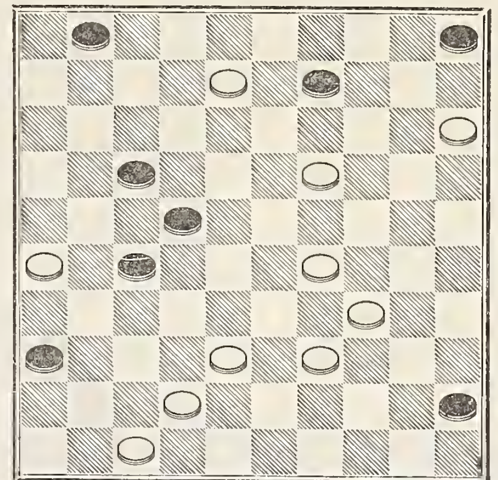
UN BON PLACEMENT

DAMES

Problème n° 59, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.



BLANCS.

Le pion noir 9 se place dans la lunette, case 13, et les blancs gagnent. AUGUSTE JOLIET.

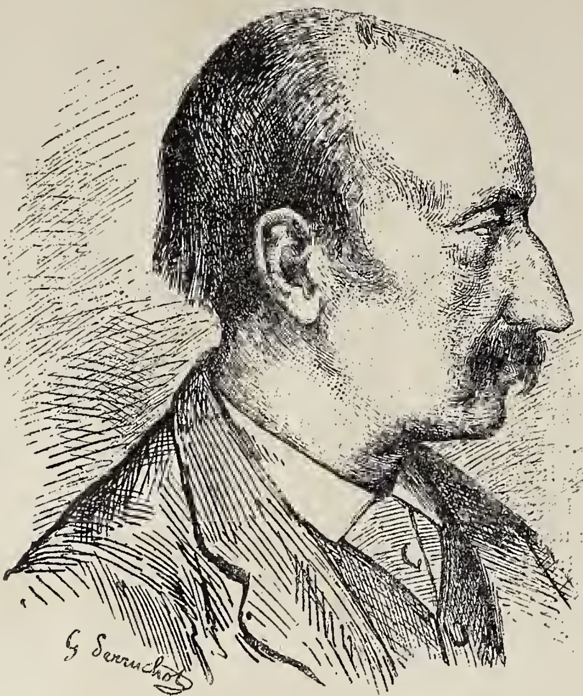
LES COULEURS REPRODUITES EN PHOTOGRAPHIE

Système de M. L. Ducos du Hauron.

(Suite.)

On sait que la gélatine bichromatée devient insoluble sous l'action des rayons solaires. Or, ces trois feuilles, rouge, jaune et bleue, sont trois minces plaques de gélatine colorées par trois pigments identiques, autant que l'œil peut le juger, aux trois couleurs du spectre. Il est facile dès lors de comprendre le procédé.

Prenons le négatif de la lumière verte. Tout ce qui est vert a donné du noir sur le cliché et intercepte la lumière; tout ce qui est rouge a donné du blanc et laisse passer la lumière, avec la gradation, suivant l'intervalle, du rouge au vert. Il en résulte que la partie rouge est devenue insoluble et la partie verte est restée soluble, et cela proportionnellement à la quantité de rayons rouges et verts. De même avec le cliché de la lumière orangée, le bleu étant resté blanc est rendu insoluble et l'orangé est resté soluble. De même avec le cliché du violet, le jaune étant resté blanc est devenu insoluble et le violet est resté soluble. Ces trois positifs monochromes obtenus, qu'on leur fasse subir les lavages réglementaires : toutes les parties non insolées se dissoudront; les autres seront insolubles, et cela proportionnellement à l'interception de la lumière. On aura donc trois images dont les épaisseurs variables donneront des intensités rouges, jaunes et bleues proportionnelles à ces épaisseurs. Maintenant, qu'on superpose ces trois pellicules transparentes, le mélange se fera comme par enchantement, et les diverses quantités de rouge, de jaune et de bleu, mélangées optiquement, donneront toutes les nuances de la nature. Le blanc et le noir se produiront de la même façon. En effet, le blanc envoyant toutes les couleurs donnera du noir dans les trois clichés négatifs, et, laissant la pellicule soluble à ces places, se traduira par une épaisseur infinitésimale ou nulle sur les trois positifs. Le noir envoyant peu ou point de lumière se traduira par du blanc sur les trois négatifs, et la pellicule insolée devenant insoluble donnera du rouge sur le papier rouge, du bleu sur le papier bleu et du jaune sur le papier jaune. Les trois couleurs superposées en quantités égales feront l'inverse de la lumière solaire et se détruiront : il en résultera du noir. On comprend tout de suite alors les demi-teintes, les reflets et les ombres colorées suivant les proportions diverses des rayons émanés de l'objet. Les trois pellicules, enfin, collées sur papier blanc, puis sur carton, forment ainsi un tableau que l'on peut encadrer.



Tel est, vu d'ensemble, le procédé de M. Ducos du Hauron, procédé à l'aide duquel on peut réaliser cette idée jusqu'ici impraticable : la reproduction identique et, par conséquent, la conservation indéfinie des chefs-d'œuvre des maîtres; procédé à l'aide duquel la minéralogie, l'entomologie, la botanique, etc., pourront avoir des spécimens pris sur nature d'une exactitude absolue. Dans la chromolithographie, les couleurs assorties pour chaque sujet par un œil plus ou moins habile, et se bornant à un nombre *fini* de pierres et par conséquent de nuances, est incapable de reproduire parfois l'exactitude, et, en tous cas, la finesse des tons; tandis qu'avec le procédé de M. du Hauron, une palette invariable, *choisie d'avance et une fois pour toutes*, est nuancée avec toutes les transitions *infinies*, presque insaisissables, par le soleil, par la nature elle-même qui se réfléchit.

La partie pratique a été développée dans un ouvrage de M. Dumoulin.

Enfin, en 1878, MM. Ducos du Hauron frères ont publié, à la librairie Gauthier-Villars, un *Traité pratique de la photographie des couleurs*, où est exposé le procédé avec tous les perfectionnements atteints en dernier lieu, et où les gens de science ou non qui veulent approfondir trouveront tous les renseignements désirables.

Des découvertes qui, comme celle-là, peuvent aider au progrès des arts, des sciences et de l'industrie, méritent de fixer l'attention. La médaille d'argent que M. Ducos du Hauron vient d'obtenir à la grande Exposition de 1878 est un encouragement qui doit stimuler l'inventeur, et nous croyons pouvoir prédire un brillant avenir à sa belle découverte. GONTRAN PERRUCHOT.



COURTOIS

par PARNASSE et COURTOISIE, à M. le comte DE LAGRANGE

Vainqueur en 1879 du GRAND PRIX DE LYON (à Lyon), et du PRIX D'ISPAHAN, à Paris.

Monté par Dodge.

ROBERT MACAIRE, PAR DAUMIER.

L'assemblée d'actionnaires.
— Messieurs, le journal franchement monarchique que j'ai eu l'honneur de fonder avec vos capitaux et de diriger avec ma probité et mes lumières, a dépassé toutes mes espérances.. Il a vécu deux mois, n'a dévoré que 300,000 francs, et n'attend pour reparaître qu'un nouveau versement. Bertrand, conduisez ces messieurs à la caisse.

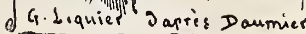


Triomphe de la probité politique, commerciale, littéraire, etc.
(*Très-haut.*) « Mes amis, mes bons amis... vous me récompensez trop dignement de mes travaux, vous me vengez noblement de mes cruels ennemis... Mes amis, je suis confus... (*Bas* :) Chaud! chaud! Bertrand, pousse à la roue, pousse ferme!... »

M. de Robert Macaire, restaurateur.
— Nous exploiterons la carotte en grand! Nous servirons le potage en voiture; nous aurons des tables sur toutes les bornes; nous ferons pleuvoir les alouettes rôties; nous...
— Avez-vous déjà réalisé quelque chose de ce beau projet?
— Comment donc? mais sans doute! J'ai réalisé les actions!

Spéculateur dramatique.
— Votre ouvrage est assez *bonne*, je *la* ferai recevoir, Je ferai copier le manuscrit, et vous ne me donnerez pour cela que les trois quarts des droits d'auteur. Mais une chose à laquelle je tiens, c'est que je sois seul en nom. C'est une condition *sine quâ* NONNE.

Macaire oculiste.
— Ah ça! monsieur Macaire, depuis six mois vous me bassinez avec votre eau merveilleuse, et je suis toujours aveugle, Cela finit par me coûter cher, mon argent s'en va, c'est tout ce que je vois...
— Eh bien! c'est déjà quelque chose. Continuez, vous finirez par voir clair.... dans votre bourse!

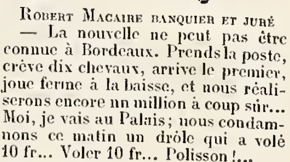


Messieurs et Dames,

Les mines d'argent, les mines d'or, les mines de diamants ne sont que de la pot-bouille, de la ratatouille en comparaison de ma houille... Mais (que vous m'allez dire) tu vends alors tes actions un million?... Mes actions, messieurs, je les donne pour deux cents misérables francs.... J'en donne deux pour une, je donne une aiguille, un cure-dent, un passe-lacet, et je vous donne ma bénédiction par-dessus le marché... En avant, la grosse caisse!

— Que diable! Macaire, te voilà à la tête d'un bureau de charité; ne donneras-tu rien à ton pauvre Bertrand?
— Pauvre! dis-tu? toi qui vis avec rien, toi qui n'as pas d'habitudes de dépenses! Que suis-je donc, moi qui ne peux me passer de valets, de chevaux, de maîtresses?... Va, je suis le plus pauvre de mon arrondissement! l'argent des aumônes me revient de droit.

Robert Macaire journaliste
— Je vous apporte un article sur la loi nouvelle; je l'éreinte drôlement, vous verrez...
— Mais à quoi pensez-vous, monsieur Macaire? Ce n'est pas à nous qu'il convient d'attaquer cette loi-là; nous devons la défendre...
— Ah! bien! bien!... Je vais retoucher ça, et je vous en fais un article mousseux en faveur de la susdite.



Robert Macaire banquier et juré
— La nouvelle ne peut pas être connue à Bordeaux. Prends la poste, crève dix chevaux, arrive le premier, joue ferme à la baisse, et nous réaliserons encore un million à coup sûr... Moi, je vais au Palais; nous condamnons ce matin un drôle qui a volé 10 fr... Voler 10 fr... Polisson!...

Robert Macaire au restaurant.
— Mon Dieu! par le plus grand des hasards, mon ami et moi n'avons pas *pris* d'argent ce matin... Je vous prie d'accepter, en garantie des 6 fr. 26 que nous vous devons, ces dix actions *industrielles*, ou bien le chapeau de mon ami.
— J'aime mieux le chapeau de votre ami.

Macaire préparateur au baccalauréat
— Nous avons deux manières de vous faire recevoir. La première, c'est de faire passer votre examen par un autre... — Je voudrais le passer moi-même. — C'est la deuxième. Savez-vous le grec? — Non. — Le latin? — Pas davantage. — Très bien. Que savez-vous donc? — Rien du tout. — Mais vous savez le français? — Certainement. — A merveille, vous serez reçu jeudi prochain. — Vous allez m'instruire dans huit jours? — Par exemple! Je me charge de vous faire recevoir, oui... mais de vous enseigner, non pas! non pas!



Macaire candidat.
— Que vous faut-il? un homme probe, consciencieux.... un homme grave, un industriel, un homme qui n'ait pas besoin du gouvernement pour s'enrichir, qui connaisse les lois par une vieille pratique... une vieille pratique des lois... Vous ne pouvez mieux choisir... Prenez mon honorable ami.

(*Beaux-Arts illustrés.*)

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

Bronzes, Céramique, Bijouterie Orfèvrerie.

Bronzes d'Art. — LEMERLE-CHARPENTIER, 8, rue Charlot. — LEROLLE FRÈRES, 1, rue du Foin. — LEVY, 29, rue Sévigné. — MARNYHAC, 42, avenue Wagram. — MORISOT, 76, r. Turenne. — PERROT & FILS, 5, Charlot.

Bronzes et maroquinerie. — KLEIN, 8, boulevard des Capucines.

***

Céramique d'Art. — ESCALIER DE CRISTAL, 6, rue Scribe. — BOCH FRÈRES, 1, rue Compiègne. — HAVILAUD, 116, rue Michel-Ange.

Faïences et Porcelaines. — HENRI BEZIAT, 51, rue Paradis-Poissonnière.

Terres cuites d'art. — LAROCHE, 10, boulevard Poissonnière.

***

Bijouterie d'art. — OTTERBOURG, 1, rue Scribe.

Bijoutiers. — FERRÉ, 11, rue du Perche. — LION, 23, rue des Archives. — MOLLARD, 1, rue Brongniart. — JUMEAUX FILS, 8, rue Pastourelle. — POSIER, 13, r. Chapon. — MICHELOT, DE THIERRY & Cᵉ, 213, r. Saint-Martin. — ROUVENAT & LOURDEL, 62, rue Hauteville.

Bijoux anciens. — TABURET, 3, rue Pasquier.

***

Joaillerie et Bijouterie. — A. CHAISE, 24, rue de la Paix.

Ordres français et étrangers. — FAYOLLE-POUTEAU, 108, Palais-Royal.

***

Orfèvre. — ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart.

***

Serrurerie d'Art. — STERLIN, 39, rue Richelieu. — VAILLANT, FONTAINE & QUINTART, 181, rue Saint-Honoré.

Curiosités et tapisseries, Émaux Gravures, Articles de dessin.

Curiosités et tapisseries. — LECLERCQ, 19, quai Malaquais. — VINOT, 7, quai Malaquais.

***

Broderies d'art. — MOUQUILAN & C, 10, rue de l'Echelle.

***

Émaux. — BISSINGER, 31, rue du 4 Septembre.

***

Graveurs héraldiques. — STERN, 47, passage des Panoramas. — GERBIER, 65, rue Richelieu.

***

Articles de dessin. — BERVILLE, 25, rue de la Chaussée-d'Antin.

Musique, Instruments.

Musique. — PÉTERS, 12-14, chaussée d'Antin.

***

Éditeurs de musique. — BRANDUS & Cᵉ, 103, rue Richelieu. — HEUGEL & Cᵉ, au Ménestrel, 2, rue Vivienne. — LE BAILLY, rue Cardinal. — E. & A. GIROD, 16, boulevard Montmartre. — COLOMBIER, 6, rue Vivienne. — MACKAR, 22, passage des Panoramas.

***

Pianos automatiques. — LACAPE, 29, boulevard Saint-Martin.

Pianos. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary. — KRIEGELSTEIN, 5, r. Meyerber. — ALPHONSE BLONDEL, 53, rue de l'Échiquier. — GILSON, 5, rue Abattucci.

Livres, Estampes, Experts Tableaux.

Libraires et Éditeurs. — E. PLON & Cᵉ, 8, rue Garancière. — DUMAINE, 30, r. Dauphine. — C. DELAGRAVE, rues Soufflot et Ste-Catherine.

Librairie religieuse. — VATTON, 50, rue du Bac.

Livres anciens. — FONTAINE, 35, passage des Panoramas.

Cabinet de lecture. — BERSAGEON, 36, rue de Penthièvre. — GRAET-DELALAIN, 1, rue Méhul.

***

Estampes et Gravures. — RAPILLY, 5, quai Malaquais.

***

Paléographes et Experts d'antiques. — CHARAVAY, 51, rue de Seine.

Experts de tableaux. — HARO, 16, rue Visconti. — GANDOUIN, 42, rue Le Peletier.

***

Tableaux anciens. — GASQUET, 1, rue Auber.

Photographies, Produits et Accessoires.

Photographie hippique. — CH. BARENNE, 46, avenue de la Grande-Armée.

***

Articles de photographie. — L. PUECH, 21, place de la Madeleine. — MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

Albums photographiques. — W. MARX, 3, rue des Archives. Médaille d'or en 1878.

Costumes, Confections, Nouveautés Cachemires.

Costumes. — MEYER & MORTIMER, 14, r. Halévy.

***

Robes et Costumes. — MAISON VILLETTE, 93, rue Richelieu.

***

Confections, Nouveautés, Cachemires. — GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal. — DUCHÉ-REYREL & Cᵉ, 1, rue des Petits-Pères. — NORMAND père et fils et CHANDON, 82, rue Richelieu. — BOURUET-AUBERTOT, 23, av. de l'Opéra. — AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres. — AU PRINTEMPS, rue du Havre. — AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac. — AUX TROIS QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine. — AU COIN DE RUE, rue Montesquieu. — MAGASINS DE LA PLACE CLICHY, à la place Clichy.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts.

Ameublement de luxe. — A. VINCENT, 18, rue Lafayette.

Ameublement. — BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne. — ALEXANDRE JEUNE, 93, faubourg Saint-Antoine. — DAMON NAMUR & Cᵉ, 74, faubourg Saint-Antoine.

Meubles d'art. — DORANCE, 59, passage Choiseul. — DROUARD, 16, rue de Lyon.

***

Tapissier. — HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du-Temple.

Tapisserie pour ameublement. — PESSÉ, 9 et 11, boulevard de la Madeleine.

***

Meubles en fer et en bois. — TUCKER, 19, rue du 4 Septembre.

***

Coffres-forts. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré.

Chauffage.

Articles de chauffage. — G. DELAROCHE FILS, 41, Grenelle-Saint-Germain. — CUAU AINÉ & Cᵉ, 76, boulevard Beaumarchais. — E. DELAROCHE & NEVEUX, 22, rue Bertrand. — POELE MOBILE, 6, place de l'Opéra.

Chauffage. — PIERRON, 72, rue du Théâtre, à Grenelle.

COSTUME — MODES

Modes, Chemiserie.

Modes. — DUFOURMENTELLE, 30, boulevard des Italiens. — ISABELLE, 5, rue de la Paix. — LUCY HOCQUET, 9, boulevard des Capucines.

***

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy.

***

Corsets. — Mᵐᵉ BILLARD, 4, rue Tronchet. — N. DACIER, 72, rue Rivoli. Médaille à l'Exposition de 1878.

***

Lingerie. — A LA GRANDE SPÉCIALITÉ DE BLANC, 31, boulev. de Sébastopol et 2, rue Berger.

***

Bonneterie. — MILON aîné, 98, rue Saint-Honoré.

Cannes, Ombrelles, Cravaches.

Cannes, Ombrelles, Cravaches. — LAVAISSIÈRE-BUISNEAU, passage des Panoramas. — VIALETTE, 34, rue Taitbout.

Gants, Parfumeurs.

Gants. — TREFOUSSE & Cᵉ, 63, rue Blanche. — JOUVIN, 23, boulevard des Italiens. — BERTIN, 27, boulevard des Italiens.

Boîtes à gants. — ZIMBERG, 53, passage des Panoramas.

***

Parfumeurs. — HOUBIGAND, 19, faub. Saint-Honoré. — VIOLET, 225, rue Saint-Denis et 12, boul. des Capucines. — PIVER, 10, boul de Strasbourg. — RIMMEL, 17, boulevard des Italiens. — LUBIN, 55, rue Sainte-Anne. — GUERLAIN, 15, rue de la Paix. — GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout. — PINAUD, 37, boulevard de Strasbourg.

Parfumerie hygiénique. — COTTAN & Cᵉ, 55, rue de Rivoli.

Parfumerie Oriza. — LEGRAND, 207, rue Saint-Honoré.

Crème géorgienne. — CHAMPBARON, 30, rue de Provence.

Lait antiphélique. — CAEDES & Cᵉ, 26, boulevard Saint-Denis.

Pâte épilatoire. — Mᵐᵉ DUSSER, 1, rue Jean-Jacques Rousseau.

Eaux. — EAU LAFERRIÈRE, 25, rue d'Enghein. — EAU DES CHATELAINES, 7, rue d'Enghein.

***

Éventails. — RODIEN, 48, rue de Luxembourg. — A. DUJAY, 19, rue de la Paix. — A. HEZODE, 5, Galerie de la Madeleine.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — ULMER, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.

Équipements militaires. — SPIQUEL, 164, r. Saint-Honoré.

Culottier. — WASSE, 85, rue Richelieu.

***

Tailleurs pour dames. — WORTH, 7 r. de la Paix. — DECOT, 12, rue de la Paix.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — MAISON ANGLAISE, 1, place de l'Opéra. — Spécialité de chapeaux élégants pour hommes et pour dames. — HIEKEL jeune, 18 et 20, rue Tronchet.

***

Bottiers. — BACQUART, 7, place de la Bourse. — CORNAZ, 1, boulevard Malesherbes.

SPORT

Armuriers. — Escrime.

Armuriers. — GUYOT, 8, r. de Ponthieu. — LAINÉ, 21, rue Rivoli. — FLOBERT, 12, boul. Saint-Michel.

Arcs et Arbalètes. — VALLOIS, 54, rue Meslay.

Armures et accessoires de théâtre. — HIRCH, 22, rue Magnan.

***

Professeurs d'escrime. — MÉRIGNAC, 32, rue Joubert. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour. — D. ROBERT, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides.

Hydrothérapie.

Bains. — HAMMAM, 18, r. Neuve-des-Capucines. — ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hôtels. — BAINS ÉLECTRIQUES, 14, rue Sévigné.

Appareils pour douches. — GOFFINON & BARBAS, 85, boul. de Strasbourg. — WALTER-LECUYER, 138, rue Montmartre.

Hydrothérapie chez soi. — IVERNEAU (Appareil mobile à pression), 20, avenue du Maine.

Billard.

Professeurs de billard. — MANGIN, passage des Panoramas. — L. PIOT, au Grand-Café. — VIGNAUX, au Grand-Hôtel.

***

Billards. — F. GERDERES, 47, r. Fontaine-au-Roi. — BLANCHET, 53, rue de Lancry.

Chevaux, Voitures, Écuries.

Vente de chevaux. — TATTERSALL FRANÇAIS, 24, rue de Beaujon. — ÉTABLISSEMENT HIPPIQUE, 22, Champs-Elysées. — HAWES, 1, rue de Marignan.

Marchands de chevaux. — CRÉMIEUX & MAYER, 16, rue de Berry.

***

Voitures. — HENRY BINDER, 31, rue du Colisée. — BINDER aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne. — KELLNER, 109, avenue Malakoff. — MUHLBACHER, 63, avenue des Champs-Elysées. — THOMAS (Brice), 135, boulev. Haussmann.

***

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

***

Éperonnier. — FINET, 37, rue de Constantinople.

Selliers. — RODUWART FRÈRES, 36, avenue des Champs-Elysées. — HERMES, 56, rue du Rempart. — TERRIER, 47, rue de l'Université.

Bateaux, Chasse et Pêche, Chiens.

Bateaux. — WAUTHELET (yoles), 4, boul. Mazas. — TEXIER (voiliers), au Petit-Gennevilliers.

***

Articles de pêche et de chasse. — AU MARTIN PÊCHEUR, MORICEAU, 82, rue de Rivoli. — GÉVELOT. Armes, ustensiles de chasse, 30, rue Notre-Dame-des-Victoires.

***

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

Nourriture de chiens de chasse par le riz. — LAPOSTOLET FRÈRES & CERTEUX, 20, r. de Viarmes.

Villes et stations balnéaires.

VICHY. — ETABLISSEMENT THERMAL.

VICHY. — GRAND HOTEL DES AMBASSADEURS.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

Articles de voyage.

Articles de voyage. — FLANDIN, 23, rue Michel-le-Comte. — GUIBAL, 40, rue Vivienne. — KELLER, 65, rue Turbigo. — CH. GOUILLART, 55, rue Richelieu. Spécialité d'articles nouveaux.

Bazar. — BAZAR DU VOYAGE, WALCKER, 3, pl. de l'Opéra.

***

Malles anglaises. — MOYNAT, 1, avenue de l'Opéra.

DIVERS

Compagnies financières et Compagnie d'assurances.

Bons commerciaux. — COMPAGNIE DES BONS COMMERCIAUX, 8, avenue de l'Opéra.

***

Banque. — BANQUE DÉPARTEMENTALE, 62, rue de Provence.

Caisse financière. — CAISSE FINANCIÈRE DE PARIS, 13, rue de Londres.

Compagnies financières. — CRÉDIT LYONNAIS, 19, boulevard des Italiens. — BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, 3, rue d'Antin. — CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, 66, rue de la Chaussée-d'Antin. — SOCIÉTÉ DES DÉPOTS ET COMPTES COURANTS, 2, avenue de l'Opéra. — SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE PARIS, 19, rue Louis-le-Grand. — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, 54 et 56, rue de Provence.

***

Assurances sur la vie. — LE TEMPS, 3, rue Rossini.

Assurances à primes fixes. — LE MONDE, 12, rue du 4 Septembre.

Assurances sur la vie et contre l'incendie. — L'OUEST, Compagnie d'assurances sur la vie et contre l'incendie, 60, rue Neuve-Saint-Augustin.

Assurances maritimes. — LE ZODIAQUE (Compagnie d'), 11, rue Bergère.

Institutions, Sciences.

Institutions. — ROGER, 2, rue Lhomond. — DITZ, à Asnières, préparation au baccalauréat pendant les vacances.

***

Sciences appliquées à l'industrie. — EXPOSITION DES SCIENCES APPLIQUÉES A L'INDUSTRIE. Bureau : 17, faubourg Montmartre.

***

Pension. — PENSION DE FAMILLE DE Iʳᵉ CLASSE, 38, rue Pergolèse.

***

Opticien. — Dʳ ARTHUR CHEVALIER, Galerie de Valois, 156, Palais-Royal.

Ingénieur-opticien. — SECRETAN, 13, place du Pont-Neuf.

***

Inventions nouvelles. — RAMON BAÑOLAS, ingénieur, 102, faubourg Poissonnière. Extincteur dit « MATA-FUEGOS ».

***

Horloger. — CONTREAU, 36, boulev. des Italiens.

Pharmaciens.

Pharmaciens. — PHARMACIE NORMALE, 70, rue Drouot. — MIALHE, 8, r. Favart. — GRIMAULT & Cᵉ, 8, rue Vivienne.

Art dentaire.

Dentistes. — FATTET, 255, rue Saint-Honoré. — MARCUS HERMAN-HADLER, 4, rue Meyerbeer.

Eaux dentifrices. — EAU J. V. BONN, 11, boulevard Bonne-Nouvelle. — EAU DU Dʳ PIERRE, 8, place de l'Opéra.

Agriculture et Horticulture.

Agriculture. — HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière. — PELTIER, 10, rue Fontaine-au-Roi.

***

Grainetiers fleuristes. — CHOUVET, 24, rue du Pont-Neuf. — DELAHAYE, 18, quai de la Mégisserie. — THIEBAUT AINÉ, 30, place de la Madeleine.

Fers.

Fers rustiques. — MERY-PICARD, 120, avenue Malakoff.

Chalets.

Chalets. — SOCIÉTÉ ANONYME DES CONSTRUCTIONS RUSTIQUES, 51, rue Hauteville.

Jeux et Jouets, Cartes Bimbeloterie.

Jeux pour parcs. — E. FOIN, 138, rue du Temple. — JEANSON, 34, rue de Bondy. — LEBON, 101,

avenue Montaigne. — **MARCHAL & BUFFARD**, passage de l'Opéra. — **PERREAU FILS & Cᵉ**, 156, rue Rivoli. — **REMOUD**, 4, r. Neuve-des-Petits-Champs.

Jouets. — **PARADIS DES ENFANTS**, 156, rue de Rivoli.

Bimbeloterie-Jouets. — **JUMEAU**. Poupées nues et habillées, 8, rue d'Anjou-au-Marais. — **SIMONNE**, 188, rue de Rivoli.

* * *

Cartes à jouer. — **GRIMAUD**, 54, rue Lancry.

Artificier. — **MORIN**, 195, rue Lafayette.

* * *

Articles pour fumeurs. — **KREBS**, 18, passage Bourg-l'Abbé.

* * *

Aquariums. — **CURTY**, 31, boulev. de Strasbourg.

Aiguilles, Articles de Paris.

Aiguilles et épingles anglaises. — **KIRBY-BEARD & Cᵉ**, 5, rue Auber.

* * *

Brosserie fine. — **BENEDICK**, 83, boulevard Sébastopol. — **DESCHAMPS, MAUREY & Cᵉ**, 65, rue Turbigo. — **LOONEN & FILS**, 8, rue Neuve-Bourg-l'Abbé.

* * *

Maroquinerie. — **KLEIN**, 6 et 8, boul. des Capucines. — **BONHOMME**, 62, galerie Montpensier (Palais-Royal). — **AUCOC**, 6, rue de la Paix. — **LEUCHARS**, rue de la Paix.

Transports.

Transports. — **COMPAGNIE DES HANSONS CABS**, 21, avenue de l'Opéra.

GASTRONOMIE

TOMATES A LA PROVENÇALE.

Les Provençaux, toujours poètes, appellent la tomate *Pomme d'amour*. Le nom est harmonieux et vous donne tout de suite l'envie d'en manger avec les filles d'Ève.

Si nous étions au salon au lieu d'être à la cuisine, je vous raconterais la légende de la Pomme d'Amour rougie par le sang versé pour sa dame, par un valeureux chevalier; mais il ne faut pas laisser éteindre nos fourneaux et nous hâter de fendre nos tomates sur le côté et d'en extraire les pépins; nous passons ensuite la pulpe de la partie supérieure de la tomate dans une passoire et nous y incorporons des fines herbes, de la chair à saucisse, des blancs de volaille, une pointe d'ail, le tout haché finement, et l'on complète l'assaisonnement avec poivre, sel et muscade râpée. On remplit les tomates de cette farce. On met ensuite un quart de beurre fondu tiède dans un plat pouvant supporter l'action du feu; on range les tomates sur ce plat en les saupoudrant fortement de chapelure fine, et on termine la cuisson sur un feu doux en posant sur le plat un four de campagne chargé d'un bon feu.

Grimod de la Reynière, qui a bien d'autres titres de gloire, a eu la faiblesse de laisser donner son nom à ce mets connu des Phocéens depuis plus de 3,000 ans!

P. DE BALBAAC.

MENU.

Potage aux choux frisés.
Truite au bleu.
Poulet à la lyonnaise.
Tomates à la provençale.
Abricots. — Fraises. — Cerises.

P. DE B.

Vins et Liqueurs, Bières.

Vins. — **GAUTHEY** cadet et fils, à Beaune. — **H. & O. BEYERMAN & Cᵉ**, à Bordeaux.

* * *

Liqueurs. — **BÉNÉDICTINE, LIQUEUR DES MOINES DE L'ABBAYE DE FÉCAMP**, 76, boulevard Haussmann. — **ERVEN LUCAS BOLS**, 6, boulevard Montmartre.

Spécialité de curaçaos. — **KAUFFMANN**, 31, galerie Vivienne.

* * *

Bières. — **BIÈRE DE NORVÈGE**, 6, quai de la Loire.

Épicerie, Biscuits, Comestibles Primeurs et Fruits.

Épicerie. — **CHATRIOT**, 97, rue Saint-Lazare.

* * *

Chocolats. — **HUGON**, 30, rue des Saints-Pères.

* * *

Comestibles. — **LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE** (Limited), 20, avenue de l'Opéra.

Comestibles et Liqueurs. — **CAFÉ CORCELET**, 104, Palais-Royal. Vins français et étrangers.

* * *

Primeurs. — **ENTRAYGUES**, 15, rue Neuve-des-Capucines. — **CARNET & SAUSSIER**, 26, rue Montmartre.

Fruits confits. — **FONTAINE**, 2, rue de la Michodière. — **ROUZÉ**, 11, rue Saint-Dominique.

Glaciers et Eaux gazeuses.

Glaciers. — **EDOUARD**, 3, rue de Ponthieu — **GOUSSET** neveu, 54, rue de Bourgogne. — **JOSEPHINE & Cᵉ**, 14, rue Drouot. — **VIOLET**, 28, rue de Grammont. — **IMODA**, 3, rue Royale.

Glacières artificielles. — **TOSELLI**, 196, rue Lafayette.

* * *

Cafetières à circulation inexplosible. — **L. MALEN & Cᵉ**, 6, rue Oberkampf.

Hôtels, Cafés et Restaurants.

Hôtels. — **GRAND-HOTEL DE PARIS**, 72, boulev. de Strasbourg. — **HOTEL MALESHERBES**, 26, boulevard Malesherbes. — **GRAND-HOTEL DU NORD & VICTORIA**, 9, 13 et 15, quai Henri IV, à Dieppe.

* * *

Cafés et Restaurants. — **DUGLÉRÉ**, 12, boul. des Capucines, et 5, place de l'Opéra. — **CATELAIN**, Café du Helder, 20, boulevard des Italiens. — **GRAND-CAFÉ**, 14, boul. des Capucines. — **CLAUDON**, Café américain, 4, boulevard des Capucines. — **VOISIN**, 261, rue Saint-Honoré. — **MAGNY**, 3, rue Mazet. — **BIGNON**, boul. des Italiens, 58, rue de la Chaussée-d'Antin, 4, et avenue de l'Opéra. — **CAFÉ ANGLAIS**, boulevard des Italiens, 13. — **VACHETTE**, 27, boulevard Saint-Michel.

TIR AUX PIGEONS

TIR DU SAMEDI 21 JUIN 1879.

Poule à 26 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 4 tireurs M. Ledat, 3/3 G. — *Même poule, 5 tireurs :* M. A. de Tavernost, 5/5 G. — *Même poule, 7 tireurs :* MM. Ledat, 5/5; le duc de Riansares, 5/5 (partagée). — *Poule à C. D., à 24 mètres, 1 louis, 7 tireurs* : MM. A. de Tavernost, 2/2; le prince Maurocordato, 2/2 (partagée). — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 9 tireurs* : MM. le prince Maurocordato, 10/10 G.; le marquis de Camposagrado, 9/10. — *Même poule, 10 tireurs* : MM. le comte H. de Montesquiou, 5/5; Périer, 5/5 (partagée). — *Même poule, 11 tireurs :* MM. le marquis de Camposagrado, 3/3; le comte de H. de Montesquiou, 3/3 (partagée).

Prix de consolation.

Poule handicap, 100 francs, 7 pigeons, 25 tireurs : MM. Ledat, 12/14, 1ᵉʳ (à 25 mètres); le prince Maurocordato, 11/14, 2ᵉ (à 25 mètres); A. de Tavernost, 9/11, 3ᵉ (à 26 mètres 1/2). — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 26 tireurs :* MM. Archdeacon, 10/10 G.; de Laporte, 9/10. — *Même poule, à 28 mètres, 16 tireurs* : MM. le comte de Castelli, 7/7 G.; de Dorlodot, 6/7. — *Même poule, 11 tireurs :* MM. M. le comte H. de La Rochefoucauld, 6/6 G.; le comte de Castelli, 5/6

Étaient présents aux différents tirs :

MM. le vicomte de Martel de Janville; le capitaine Tart; de Dorlodot; le marquis de Caumont-Laforce; Paul Lagarde; le marquis de Croix; de Brusle; le marquis de Camposagrado; Rembielinski; le comte H. de Montesquiou; le comte de Castelli; de Lapeyrère; Archdeacon; de Laporte; le comte de Lindermann; de Goyena; le prince de La Tour-d'Auvergne; le prince Poniatowski; A. de Montgomery; le prince L. de Bourbon; Ledat; le comte de la Corzana; Périer; Roux; Anisson du Perron; le comte Lafond; le comte H. de La Rochefoucauld; le duc de Riansares; le prince Maurocordato; le comte E. de Lambertye; lord Westbury; Hillel; Halfon; le vicomte de Quélen.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cⁱᵉ, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.



Extrait des MODES PARISIENNES 25, rue de Lille, Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette d'intérieur et de visite. — Cette riche toilette est en faille vert-bouteille et en satin ivoire rayé pompadour; garniture : dentelle bretonne, effilé de couleurs assorties et boutons en acier fin avec sujet pompadour émaillé.

Corsage long s'ouvrant sur un gilet en faille, manches longues ornées de dentelle et d'un triple parement en soie unie. Jupe à longue traine garnie dans le bas d'un volant ruché à la vieille. Seconde jupe en satin rayé, très légèrement relevée derrière; elle est garnie devant d'un effilé posé au bas du tablier, puis de deux draperies en faille enrichies de franges; ces deux draperies se croisent en biais de droite à gauche et viennent se terminer en dessous du pan de derrière, lequel est agrémenté d'un côté par un flot de coques de ruban, et de l'autre par un revers de soie unie.

DÉPLACEMENTS.

Le baron Alph. de Rothschild, à Plombières.
Le marquis de Candolle, aux eaux de Vittel.
Le baron O'Tard de La Grange, à Cognac.
M. Amaury Simon, à Redon.
La marquise Turgot, au château de Lanteuil.
Le prince Amédée de Broglie, à Ville-d'Avray.
Le marquis d'Aoust, au château de Cuincy.
Le duc de Cadore, à Buzenval.
Le duc de La Rochefoucauld, au château de Liancourt.
Le prince Charles de Ligne, à Plombières.
Le vicomte de Dieux-Brezé, au château de la Lucazière.
Le duc de Mouchy, au château de Mouchy.
M. de La Bourdonnaye, à Rumilly.
M. E. de La Cotardière, à Bourbon-l'Archambault.
Le vicomte Hocquart, au château de Filières, par Saint-Romain.

DÉCÈS.

Baron de Vaure, marquis de Saporta, Vuitry, comtesse de Falaiseau, Baron Grivel, De Laperrière.

L'Administrateur-Gérant, H. Thirion de Noville.
Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.
(Encres typographiques de Lefranc.)

HEBDOMADAIRE — ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e ANNÉE. — VOL. II. — N° 34.
SAMEDI, 5 JUILLET 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
PARIS ET DÉPARTEMENT : 3 mois, **8** fr.; — 6 mois, **15** fr.; — un an, **30** fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

ON S'ABONNE
à l'étranger :

Allemagne

COLOGNE, chez Rudolf Mosse, 2, Wallrafsplatz (Représentation spéciale et régie exclusive des annonces pour l'Allemagne.)
BERLIN, chez Asher et Ce.
MUNICH, chez Ackermann.
LEIPZIG, chez F.-A. Brockhaus.
MAYENCE, chez Zabern.

Autriche-Hongrie

VIENNE, chez Braumuller et fils.

Belgique

BRUXELLES, chez C. Muquardt, 45, rue de la Régence.
ANVERS, chez Max Rueff.

Danemarck

COPENHAGUE, chez Reitzel.

Espagne

MADRID, chez Bailly-Baillière.
BARCELONE, chez Verdaguer.

Grande-Bretagne

LONDRES, chez Delizy, Davies et Ce (Agence de publicité). 1, Creil street, Strand.
LONDRES, Williams et Norgate, 14, Henrietta street, Covent Garden.
LIVERPOOL, chez Edward Howel.
MANCHESTER, ch. Thomas Hayes.
EDIMBOURG, chez Williams et Norgate.

Italie

ROME, FLORENCE et TURIN, chez Bocca frères, libraires du Roi.
MILAN, chez Brigola.
NAPLES, chez Riccardo et Marghieri.

Pays-Bas

LA HAYE, chez Martinus Nijhoff.
AMSTERDAM, chez Van Bakkenes.

Portugal

LISBONNE, chez José Rodriguez.

Russie

SAINT - PÉTERSBOURG, chez Mellier.

Suède et Norwége

STOCKOLM, chez Samson, et Wallin.

Suisse

GENÈVE, chez Cherbuliez.
LAUSANNE, chez Benda.

Turquie

CONSTANTINOPLE, chez Depasta frères.

États-Unis

BOSTON, chez Little, Brown et Ce.
CHICAGO, chez Jansen et Mac Lure.
NEW-YORK, chez J. W. Bouton.
LA NOUVELLE-ORLÉANS, chez A. CHOL.
PHILADELPHIE, Lindsay and Baker, 730, Sansom street.



Monsieur de Kraut.

CHRONIQUE

Le mouvement artistique qui va toujours *crescendo* chez nous depuis quelques mois, et dont la Revue a signalé à plus d'une reprise la remarquable intensité, atteint maintenant son *maximum* au thermomètre de la vie parisienne.

D'ordinaire, à cette époque, le Salon voit s'épuiser la curiosité de ses visiteurs les plus assidus, et ferme ses portes. Ouvert plus tard que d'habitude en l'an de grâce 1879, il se proroge à la façon du *Parlement-Croupion* de l'histoire d'Angleterre, qui ne pouvait pas finir, et il retarde sa clôture. Elle n'a pas encore eu lieu au moment où nous écrivons ces lignes.

On l'a galvanisé comme une grenouille, à l'aide de l'électricité, et les bougies Jabloschkoff, dont la vive lumière attire les visiteurs, comme le rayon répercuté par les facettes prismatiques du miroir attire les alouettes fascinées, lui donnent comme un regain de vogue et de faveur. On y va peu le jour; mais on y va encore beaucoup le soir, surtout quand le ciel orageux menace de ses ondées le concert Besselièvre, qui semble appeler de ses vœux inutiles les chaleurs d'une canicule qui ne viendra pas. Le Chien zodiacal a juré de rester jusqu'à l'année prochaine au fond de sa niche céleste. Au lieu de sucr nous grelottons!

L'idée d'illuminer les galeries d'objets d'Art n'est pas nouvelle. Paris a fait parfois à des hôtes princiers les honneurs du Louvre, dont les trésors étaient éclairés *à giorno* pour la circonstance.

A Rome, ceci a passé dans les mœurs. Ceux qui ne peuvent recevoir chez eux reçoivent dans les musées transformés en salons, avec leur merveilleux decor de chefs-d'œuvre. Quand nous avions le bonheur de vivre dans la ville éternelle, qui était encore la *Rome des papes* et la capitale des Arts, nous assistions parfois à ces *ricevimenti* merveilleux, dont le souvenir et la splendeur font tout pâlir autour de nous. En fait d'illuminations et d'éclairage, les Italiens, et particulièrement les Romains, sont nos maîtres à tous. Je n'oublierai jamais les effets, d'une puissance véritablement magique, obtenus par eux au moyen de torches, munies de réflecteurs, promenées au milieu de ce peuple de marbre, dieux et déesses, nymphes ou héros, qui remplissent les salles immenses du Capitole ou du Vatican. Qui n'a pas vu Rome ne saurait avoir une idée juste et complète de ce que c'est que la Sculpture antique, et qui n'a pas vu la Sculpture aux flambeaux ne peut se rendre exactement compte de la puissance d'illusion et de vie à laquelle, dans de certaines conditions, peut s'élever cette forme de l'Art, si supérieure et si noble.

Nous n'avons point obtenu les mêmes résultats au Salon, et je ne pense point que l'on renouvelle la tentative l'an prochain. J'attribue l'insuccès à deux causes : l'insuffisance des moyens et l'inexpérience des organisateurs. La lumière électrique, inégale, fiévreuse, se donnant ou se refusant avec intermittences et par accès, éclaire assez mal les tableaux, décompose les couleurs, et les montre souvent sous un jour désagréable et faux. — Les uns reçoivent trop d'éclat; les autres n'en ont pas assez. Quant aux statues, elles sont encore plus mal traitées; certains coins de la vaste nef du palais ont l'air lugubre d'une nécropole, et quelques-unes de ces statues, illuminées d'un côté, et, de l'autre, plongeant dans l'ombre, font songer à des marbres funèbres pleurant sur les tombeaux d'un *Campo Santo*.

* * *

Au moment où le Salon ferme ses portes, le journal l'Art ouvre les siennes.

Tout le monde connaît aujourd'hui la publication admirable, dont M. Charles Tardieu est le rédacteur en chef, M. Eugène Véron le directeur, et M. Ballu l'administrateur et l'éditeur. Ce trio d'hommes jeunes, intelligents et énergiques peut se vanter d'avoir fait une œuvre vivante et qui durera. L'Art est maintenant dans sa cinquième année d'existence, et il ne doit son rapide et étonnant succès qu'au zèle constant et à l'effort sans relâche d'une collaboration courageuse et dévouée. Sa collection complète est déjà une richesse : elle deviendra un jour un véritable trésor.

La première Exposition de l'Art est ouverte. Elle comprend des aquarelles, des dessins, des pastels et des sculptures. Les tableaux à l'huile viendront plus tard. Il faut que chaque chose ait son temps.

L'exposition actuelle, admirablement éclairée, par le jour calme et doux qui vient du Nord, vous cause une première impression de plaisir, par son arrangement d'une grâce coquette. Les dessins, les aquarelles, les marbres, les terres cuites et les pastels se combinent harmonieusement et de façon à se faire valoir les uns par les autres. Ce n'est pas là, certes, l'exhibition vulgaire du marchand; c'est le vrai *Salon* d'un homme du monde doublé d'un artiste.

Au moment où j'ai visité l'Exposition de l'Art, (elle est ouverte tous les jours, de neuf heures du matin à six heures et demie du soir) son catalogue comprenait 191 numéros. Ce n'est certes pas une immensité, mais c'est bien assez pour occuper la flânerie d'une après-midi, ou l'étude d'une matinée.

Parmi les aquarelles, j'indiquerai en première les *Enfants de la Mer*, de M. Josef Israïls, composition serrée, et d'une intensité d'expression qu'il serait difficile d'égaler. M. Rudolf Alt, de Vienne, expose une fort jolie vue de la *Cathédrale d'Orvieto*; on ne saurait traiter l'architecture avec plus d'habileté, ni la reproduire avec une plus grande conscience de l'effet artistique. Beaucoup de suavité dans le *Pot de pensées* de M. Brunet-Debaines. La *Revue du Grand Frédéric* et le *Traîneau russe*, de M. de Clermont; la *Terrasse du château de Verrières*, par M. de Dartein; les *Vues de Venise*, de M. Léon Gaucherel; le *Pavillon de Flore*, de M. Harpignies; la *Lune de miel*, de M. Heullant; les *Falaises de Saint-Jouin*, de M. Edmond Morin; *Loreley*, la sirène du Rhin, par M. Benjamin Ulmann; les *Pommes de Pin* et les *Œufs de Pâques*, de M. Vincent Vidal; une dizaine de portraits, artistes et gens de lettres, par Mlle Louise Abbema; forment un *stock* intéressant, et tel que ne pourraient pas nous l'offrir beaucoup d'expositions plus considérables que celle-ci.

Parmi les dessins, je rencontre une page hors ligne et digne de tous les musées du monde, le « *Portrait de ma Mère* » par M. Wilhelm Leibl, de Munich.

La Sculpture nous offre aussi un contingent qui n'est pas à dédaigner. Voici d'abord deux jolis marbres de Mme Léon Bertaux, *Ange et Démon*, un groupe, et la *Rêverie*, un buste; puis la *Contemporaine*, terre cuite coquette, par M. Émile Chatrouse; le *Musicien des bois*, bronze élégant de M. Cyprien Godebski; enfin la *Coquetterie*, terre cuite originale de M. Delaplanche, et une mignonne statuette en marbre, *Poverella*, de M. Paul de Vigne.

Comme nous le disions en commençant, chaque billet d'entrée donne droit à un numéro pour la *tombola*, qui sera tirée à l'Exposition même, le 28 juillet à dix heures du matin. La Revue fera connaître les numéros gagnants.

* * *

Sunt lacrymæ rerum! Jamais les paroles du poète ne furent plus vraies. Nous avons assisté, il y a quelques jours, au service funèbre, célébré sans apparat et sans pompe, de celui qui fut jadis le Prince impérial, et qui, né sur la première marche du plus beau trône de l'univers, vient de tomber, comme un soldat obscur, sous la sagaie d'un sauvage.

L'Histoire, cette muse sévère, nous a donné peu d'exemples aussi saisissants que celui-là du néant des grandeurs humaines. Il faudrait pour les redire ou l'éloquence de Bossuet, ou la poésie d'Eschyle et de Shakspeare. Mais je me trompe, et là où les faits parlent de haut, il suffit de les écouter, et le plus beau langage devient inutile.

On a pu s'en convaincre jeudi sous les voûtes de l'église de Saint-Augustin, en face de cette pompe funéraire si modeste, presque nulle, inférieure à celle du « bout de l'an » du plus petit bourgeois, — mais devant laquelle se pressaient toutes les souverainetés de l'Europe, dans la personne de leurs représentants, et où la foule en deuil, pieusement recueillie, profondément émue, laissait déborder de son cœur une douleur touchante, et, de ses yeux, des larmes sincères.

Il y avait aux abords de l'église vingt fois plus de monde qu'elle n'en pouvait contenir. Mais l'attitude de cette affluence énorme était pleine de décence, respectueusement sympathique, et l'on n'eût pas eu besoin des cinquante gardiens de la paix, qui formaient devant le grand portail un carré imposant, pour maintenir l'ordre que personne ne voulait troubler.

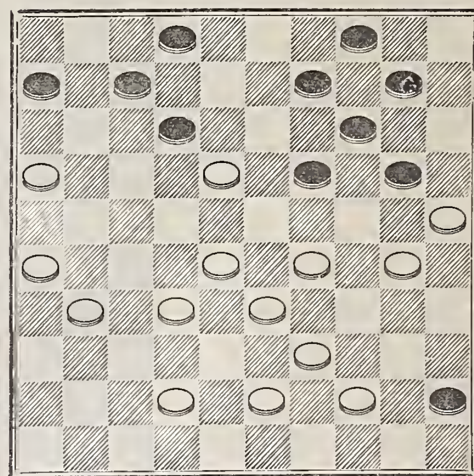
Quand l'Église, qui sait trouver des accents pour toutes les douleurs, a fait entendre ses grandes lamentations de l'office des Morts, le Miserere, le De Profundis et le Dies iræ, de vrais sanglots lui ont répondu.... Le service divin s'est achevé au milieu de l'émotion générale. On eût dit que l'âme de la mère en deuil planait au-dessus de cette foule consternée et gémissante. Jamais les tragédies de la destinée n'avaient déroulé leurs sombres péripéties devant un auditoire plus accessible aux impressions de terreur et de pitié que font naître en nos âmes ces brusques écroulements des plus hautes fortunes. Oui, le poète avait raison : *Sunt lacrymæ rerum!*

Louis Énault.

DAMES

Problème n° 60, par M. MINET.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

Auguste Joliet.

*** Le mois de juillet promet d'être particulièrement intéressant au Concert Besselievre. Entre autres nouveautés importantes, on y prépare les airs de *Ballet de Polyeucte*, de Gounod; le *Songe d'une Nuit d'Été*, de Mendelssohn; la *Fête orientale*, de Salvayre; et, enfin, les *Scènes napolitaines*, de Massenet, suite d'orchestre inédite, où le jeune maître s'est, dit-on, surpassé.

Le 15 juillet, grande fête villageoise avec mille attractions diverses.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Angleterre. — On sait que l'Angleterre est par excellence le pays de l'association. Il n'est guère d'exercice du corps, de *sport* pour se servir d'un mot qui a aujourd'hui droit de bourgeoisie dans notre langue, il n'est guère de sport, disons-nous, qui n'ait servi de motif à la formation d'un nombre considérable de clubs.

Occupons-nous, pour aujourd'hui, des *Swimmings clubs* (clubs de nageurs), et notamment du « *Otter Swimming club* qui vient de tenir sa 5e réunion. — Un prix avait été offert par M. Walter Barnard. La distance à franchir était de 10 longueurs (240 yards).

1re joute (handicap) : Gardner (30 secondes 1); C. Newman (26 secondes 2); A. H. Burton (7 secondes 0); Newman eût une excellente tenue dans les dernières parties du parcours, mais Gardner conserva l'avantage et gagna de 1 yard, tandis que 8 yards séparaient le deuxième concurrent du troisième (durée de la joute : 4 minutes 9 secondes).

2e joute : T. F. Nixon (18 secondes 1); C. G. Macrae (35 secondes 2); W. Byrne Janes, 0, a été gagnée facilement de 7 yards. Jones s'arrêta au septième tour, quand il semblait avoir de grandes chances de succès. (durée de la joute : 3 minutes 57 secondes).

Dans la dernière joute, Gardner arriva 1er; Cleaver, 2e; Nixon, 3e; Cheesewright, 0. — Gardner, Cleaver et Cheesewright gardèrent leur distance dans les trois premières longueurs; Gardner prit un léger avantage à la quatrième; quand Thusecoright se retira, Gardner garda la tête, à 3 yards de distance, dans le parcours de la sixième longueur; Cleaver lutta vigoureusement dans les deux dernières longueurs et ne perdit que d'un yard. — Nixon déploya beaucoup de force et s'arrêta à 6 yards de Cleaver (durée : 4 minutes 7 secondes).

Nous aurions encore à mentionner bien des *meetings* et particulièrement ceux du Surrey-Swimming-Club (Club des Nageurs de Surrey).

Nous y reviendrons. — Le goût de la natation est assez répandu en France, à Paris surtout, et nous ne saurions trop insister sur l'intérêt qu'il y aurait à le voir se développer davantage encore par l'attrait de réunions comme celles dont nous venons de parler.

Naples. — Les feuilles italiennes sont remplies de commentaires sur une affaire assez piquante et qui touche au monde des arts et des lettres en même temps. — Les acteurs sont un célèbre peintre brésilieu, commandeur de plusieurs Ordres, qui jouit d'un certain crédit auprès de l'empereur dom Pedro et un publiciste berlinois, collaborateur de je ne sais combien de journaux de tous pays. L'artiste en question avait peint une immense toile dont il ne savait comment trouver le placement. Dans son embarras, il eut recours à son ami, le chevalier de l'écritoire, et conclut avec lui un traité par lequel ce dernier s'engageait à faire de la réclame en faveur du peintre dans les principales feuilles de l'Europe, afin d'exercer ainsi une pression sur le gouvernement brésilien et de le décider à acheter le tableau. En effet, des centaines de journaux, dans toutes les langues imaginables, publièrent, sous différents noms, les appréciations les plus flatteuses sur ce chef-d'œuvre. Mais il paraît que l'auteur de ces réclames n'était autre que notre artiste qui se présenta, ainsi recommandé, aux Chambres brésiliennes et obtint des représentants du pays que son tableau lui fut payé 250,000 francs. Il ne se vanta pas que tous les articles à sa louange étaient de la même main, subterfuge dont son ami d'Allemagne ne se doutait point, et ce dernier finit par se contenter des 6,000 francs qu'il lui offrait. Mais quand la presse commença à le dénoncer comme complice de cette comédie, il réclama une réparation publique à laquelle notre moderne Rubens se refusa absolument. De là, probablement un procès. Le journaliste allemand, qui sera représenté par un des plus célèbres avocats, réclame 60,000 francs de dommages et intérêts; attendons, pour nous prononcer, l'issue juridique de cette intéressante affaire.

D.

LES ATELIERS DE PARIS

V

A. DE NEUVILLE

Un charmant petit hôtel, rue Legendre, tout près du boulevard Malesherbes. Un atelier vaste et sérieux, d'un agencement sévère, tapissé de képis brûlés, d'armes brisées, de capotes trouées par les balles. Quelques toiles commencées sur des chevalets; une palette trainant sur un meuble; un peu partout, des cartons de dessins, des albums de croquis, des études; souvent un soldat en train de poser pour le tableau en cours d'exécution. Voilà, en raccourci, le milieu dans lequel vit et travaille le premier de nos peintres militaires, Alphonse de Neuville.

Le maître a la tournure d'un officier en bourgeois. Il a les traits accentués, les yeux vifs, une forte moustache noire aux lèvres et la mouche au menton. Nul n'est plus correct dans sa tenue. M. de Neuville est un véritable gentleman. Le caractère essentiel de sa personnalité, ce qui se sent à tout son être, à ses manières brusques, à son langage net, à son regard un peu sec, c'est la volonté. On ne cause pas dix minutes avec lui sans être pris d'une sympathie très prompte. On l'aime pour sa cordialité loyale; on l'aime aussi pour la distinction de son esprit Je sais peu de causeurs plus intéressants que le peintre des *Dernières cartouches*.

De Neuville est de vieille et bonne race. Né à Saint-Omer en 1836, il fit de brillantes études et quitta les bancs de l'école à seize ans, tout couvert des lauriers classiques. Ses parents voulaient le diriger vers le conseil d'État : il déclara qu'il serait marin. Après des résistances assez vives, il entra à l'École préparatoire de Lorient. C'est là que sa vocation devait se révéler.

J'emprunte à M. Gœtschen, le biographe de l'artiste, le récit de cette première partie de sa carrière. Le professeur de dessin de l'École de Lorient était un M. Duhousset, excellent homme et maître habile, généralement connu dans le monde des aspirants sous le nom de *Papa Duhousset*. Il eut bien vite remarqué les étonnantes dispositions de son nouvel élève. Quelques croquis, « faits de chic », mais enlevés avec une dextérité et une verve surprenantes, achevèrent de le convaincre qu'il y avait chez de Neuville l'étoffe d'un remarquable artiste. Dès lors il s'attacha plus particulièrement à lui. Chaque matin il venait le prendre au saut du lit et l'emmenait au polygone de l'artillerie de marine : là, il lui enseignait les lois de la perspective et lui faisait étudier la nature. Jamais plus attentif et plus complaisant professeur ne rencontra élève plus docile et plus zélé. En peu de mois de Neuville avait réalisé de si frappants progrès, que le « Papa Duhousset » ne put se retenir de lui dire un jour, avec un accent prophétique qu'on ne lui avait jamais connu : « Quoi que tu fusses, rappelle-toi que tu ne seras jamais qu'un peintre. »

La prédiction s'est accomplie.

Au bout d'un an, au moment de se présenter aux examens pour l'admission à l'École navale, le jeune homme retourne à Saint-Omer. Son père le reçoit d'un air sévère : « Vous ne serez pas marin, lui dit-il, j'ai résolu que vous seriez auditeur au conseil d'État. En attendant, vous allez partir pour Paris et y commencer votre droit. » Alphonse ne répond rien et prend la route qu'on lui indique. Il va de soi que son parti était pris. Décidément, il serait peintre.

Il alla trouver Bellangé, le peintre de la *Revue du Carrousel*. Bellangé regarda les croquis qu'il lui présentait et lui tint à peu près ce langage : « Vous voulez faire de la peinture et vous venez me demander mon avis? Mon avis, le voici : Sur cent peintres qui usent leur vie devant un chevalet, il en est dix à peine qui ne meurent pas de faim, et, sur ces dix-là, il n'en est pas un d'heureux. Croyez-moi, mon cher garçon, retournez en province, mangez chaud, buvez frais et renoncez à la turlutaine. »

Vous croyez que le jeune homme se découragea? Point du tout. Il courut frapper à la porte d'Yvon et lui montra ses études : « Tout beau ! répondit majestueusement celui-ci : vous voulez faire de la peinture militaire. Allons donc ! vous n'y réussirez jamais ! »

Un autre eût jeté le pinceau; Alphonse de Neuville s'adressa à Picot, alors très célèbre. Ce peintre consentit à l'admettre dans son atelier, mais il lui fit faire des études au fusain. C'était une manière honnête de lui dire : « Je ne veux pas de vous ». De Neuville comprit et ne revint plus.

Pourtant, lorsque seul, livré à ses propres forces, il eut achevé sa première toile : « *Le 5e bataillon de chasseurs à la batterie Gervais* (attaque Malakoff) », il crut devoir la soumettre à Picot. Picot n'en pouvait croire ses yeux. L'œuvre obtint une médaille de troisième classe au Salon de 1859.

De Neuville montrait qu'il avait eu raison de croire en son étoile.

Delacroix le connut alors et lui donna d'utiles conseils : « Rappelez-vous, lui dit-il, que le dessin du mouvement l'emporte de beaucoup, l'emporte de beaucoup sur le dessin de la forme. SANS LE MOUVEMENT LA FORME N'EST RIEN. »

On sait que le peintre des *Dernières cartouches* et du *Combat de Styrinx* n'a jamais oublié cette règle essentielle de l'art moderne.

J'abrège, car ce n'est pas un portrait doublé d'une biographie que j'ai à cœur de donner de l'artiste, mais bien une silhouette intime.

Au Salon de 1861, de Neuville envoie ses « *Chasseurs de la garde à la tranchée du Mamelon-Vert* ». Le morceau était saisissant d'entrain et de vigueur. Une seconde médaille le récompensa.

Désormais la fortune du peintre est faite.

Mais voilà que les éditeurs s'aperçoivent qu'il a l'imagination fertile et puissante, et de toutes parts on lui demande des dessins d'illustration. Il enrichit de compositions souvent admirables et toujours intéressantes la collection du *Tour du monde*, *l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, par M. Guizot, et bien d'autres ouvrages.

Je ne rapporterai pas les nombreuses anecdotes qui ont couru sur ses tableaux. En voici une cependant relative à la *Bataille de San Lorenzo, au Mexique*, exposée au Salon de 1867, que j'emprunte encore au biographe que j'ai déjà cité plus haut :

« Les portes du palais de l'Exposition étaient fermées, et la *Bataille de San Lorenzo* était rentrée à l'atelier, invendue, lorsque un beau matin de Neuville reçoit la visite d'un Turc ventripotent et respectable, surmonté d'un fez authentique. Le Turc tire flegmatiquement un mètre de sa poche, va droit à la toile, la mesure de long en large, revient au peintre et lui dit : « Monsieur, j'ai reçu mission d'acheter, au Salon de cette année, un sujet de femme nue dont on m'a strictement fixé les dimensions. J'ai pris mesure avec un soin extrême de toutes les nudités exposées : les dimensions, je ne les ai rencontrées nulle part; votre tableau me les donne, au contraire, très exactement. Voulez-vous me le vendre? »

De Neuville vendit la *Bataille de San Lorenzo* au Turc ventripotent surmonté d'un fez authentique, et... il en rit encore.

Bien avant la guerre, le peintre avait donc conquis la notoriété; mais l'horrible campagne de France vint donner à son talent une force nouvelle, en lui montrant l'épouvantable réalité des batailles. Le *Bivouac devant le Bourget*, les *Dernières cartouches*, le *Combat sur la voie ferrée*, l'*Attaque d'une maison barricadée, à Villersexel*, *Une tranchée devant Paris*, les *Tirailleurs dans les genêts*, et bien d'autres œuvres d'élite que je ne puis citer, élargirent et élevèrent sa renommée. Il avait fait vaillamment son devoir pendant qu'on se battait; tour à tour il avait servi comme officier du génie auxiliaire et comme officier d'ordonnance attaché au général Collier, et maintenant c'est en véritable soldat qu'il peint les scènes militaires.

Il a plus que personne la passion de l'exactitude. Chaque année, il va visiter les champs de bataille, il s'informe, il interroge, étudie dans leurs moindres détails les accidents du sol. Puis, il consulte les officiers des régiments qui ont pris part à l'affaire. C'est ainsi qu'il arrive à imprimer à ses tableaux un caractère vraiment historique.

On peut rendre à M. de Neuville ce bon témoignage, que son atelier est moins à Paris que dans tous les champs où l'on s'est battu.

Au surplus, je ne saurais mieux terminer qu'en rappelant cette fière réponse qu'il fit un jour à un critique bien connu qui le blâmait d'évoquer sans cesse les souvenirs d'un douloureux passé : « Ne vaudrait-il pas mieux essayer de les faire oublier?

« Souvenons-nous de tout, au contraire, s'écria de Neuville, et faisons que ceux-là justement se rappellent qui voudraient oublier. »

Ce mot en dit plus long sur l'homme et sur l'artiste, que les plus élogieux commentaires.

ÉMILE BLAVET.

ÉCHECS

PARTIE N° 52.

Gambit Écossaise (*a*.

Blancs. M. TCHIGORINE.	Noirs. M. E. SCHIFFERS.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C R 3 F	2. C D 3 F
3. P 4 D	3. P pr P
4. C pr P	4. F 4 F (*b*
5. F 3 R	5. D 3 F
6. P 3 F D	6. C R 2 R
7. F 4 F D (*c*	7. C 4 R
8. F 2 R (*d*	8. P 4 D (*e*
9. P 4 F R	9. C 5 C (*f*
10. F pr C	10. D 5 T éch.
11. P 3 C	11. D pr F
12. D pr D	12. F pr D
13. P 5 R	13. Roq. T R (*g*
14. C 5 F	14. F pr F
15. C pr F (*h*	15. F 6 F
16. T 1 F (*i*	16. F 5 R
17. C 2 D	17. F 6 D
18. T 2 F	18. P 4 F D
19. C 3 F	19. P 3 F
20. Roq. T D	20. P 5 F D (*j*
21. P pr P	21. T pr P
22. T 1 R	22. T 3 R (*k*
23. C 5 C	23. T 3 T D
24. P 3 T D (*l*	24. P 3 T R
25. C 3 F	25. T 3 R
26. C 4 D	26. T 5 R
27. R 2 D	27. T 1 R
28. P 4 C R	28. C 3 F
29. C pr C (*m*	29. P pr C
30. C 2 C	30. T 1 C
31. R 1 F	31. T D 1 R
32. T pr T	32. T pr T
33. R 2 D	33. T 2 R
34. P 5 F	34. T 2 C
35. R 1 F	35. T 2 R
36. C 4 F	36. F 5 R
37. P 4 T R	37. R 2 F
38. C 6 R	38. F 6 D
39. C 8 D éch.	39. R 3 F
40. C 6 R (*n*	40. R 4 R (*o*
41. C 4 F R	41. R 5 R
42. R 2 D	42. T 2 C
43. P 4 C	43. P 5 D
44. P pr P	44. P 4 T D
45. C 6 R	45. T 1 C
46. T 4 F éch.	46. R 4 D
47. R 3 F	47. P pr P éch.
48. P pr P	48. T 2 C
49. C 5 F	49. T 2 T
50. C pr F (*p*	50. T 6 T éch.
51. R 2 C	51. T pr C
52. P 5 C R	52. P pr P
53. P pr P	53. T 6 C éch.
54. R 2 F	54. T pr P
55. P 6 F	55. P pr P
56. P pr P	56. T 1 C
57. P 7 F	57. T 1 F R
58. R 3 F	58. P 4 F
59. T 5 F éch.	59. R 3 R
60. T pr P	60. T pr P
61. R pr P	61. R 3 D (*q*

Partie nulle.

NOTES.

a) Troisième partie du match jouée le 25 mars à Saint-Pétersbourg.

b) Excellente défense ; mais pour éviter toute complication, nous préférons un peu la suivante : 4. C pr C. — 5. D pr C — D 3 F R. — 6. P 5 R — D 3 C D. — 7. F 3 R meill. — D pr D. — 8. F pr D — P 3 F R. — 9. F 4 F — P pr P. — 10. F pr P — P 3 F D. — 11. Roq. — P 4 D. — 12. T 1 R — F 3 R. — 13. F 3 D — R 2 F, et les Noirs sont au moins aussi bien disposés pour la fin de partie.

c) C'est la meilleure attaque, préférable, selon nous, à 7. F 2 R ou P 4 F R.

d) La meilleure case pour le F.

e) Voici la défense que nous préférons : 8. D 3 C R. — 9. Roq. — P 4 D. — 10. P 4 F R (A) — C 5 C R mieux.

A

10. F 5 T R (si 10. P pr P — C pr P, ou Roq. un peu mieux) — D pr P. — 11. C 5 C D — F pr F. — 12 C pr P éch. — R 1 D. — 13. C pr T — F 4 F. — 14. C 2 D — D 5 T R, et les Noirs ont une forte contre-attaque ; de plus, le C Blanc ne pourra pas sortir.

f) Bien joué.

g) Nous préférons 13. Roq. T D.

h) Si 15. C pr C éch. — R 1 T. — 16. C pr P — F 6 F mieux.

i) Il valait mieux Roquer, vu l'absence de F noirs, cela permettait d'avoir immédiatement la communication de deux Tours.

j) L'avance de ce Pion peut compromettre la fin de partie ; 20. F 5 R était plus correct.

k) Nécessaire pour sauver un des Pions menacés par la découverte du Cavalier. Toutefois, la partie est toujours mauvaise.

l) Les Blancs devaient gagner ainsi : 24. C pr P F — P pr C meill. — 25. T pr C — T pr P. — 26. T pr P C D ou C 6 R mieux.

m) Pour empêcher d'amener le C à 6 C D.

n) Si 40. C pr P — T 5 R gagnant les Pions du côté du Roi.

o) faible. Les Noirs devaient jouer la nullité par 40. T 2 F R. — Si 40. P 4 T R — 41. P 5 C éch. — R 4 R — 42. C 8 D mieux

A

42 P 6 F R — P pr P. — 43. P pr P — T 2 F. — 44. C 5 C — T pr P. — 45. C 7 F éch. — R 3 R. — 46. C 8 D éch. — R 2 R. — 47. T pr T — R pr T. — 48. C pr P — R 4 F. — 49. C pr P — R 5 C. — 50. C 6 F — R pr P. — 51. P 4 T — R 6 C. — 52. P 5 T — P 5 T. — 53. P 6 T — P 6 T. — 54. P 7 T — P 7 T. 55. P fait D — P fait D éch. et mat en quatre coups.

p) Et pourquoi pas 50. P 5 C R ?

q) La durée de cette partie a été de quatre heures.

Solution du problème n° 53.

Devise : *Non cuivis homini contingit adire Corinthum.*

1. T 8 R / C pr F ; 2. F 5 D éch. / R pr F ; 3. D 4 D éch. / C pr D ;
4. C 3 R mat.

2. — / R 6 D ; 3. D 3 R éch. / R pr C ; 4. F 3 C mat.

1. — / T 8 R ; 2. D 4 C éch. / R 1 F ; 3. F 3 D éch. / T 5 R ;
4. C 3 R mat.

1. — / C de 2 F 1 D ; 2. D 3 R éch / forcé ;
3. D 5 R éch. / forcé ; 4. F 2 R mat.

1. — / F 5 C R ; 2. T pr C éch. / F pr T ; 3. D 3 R éch. / R 1 F ;
4. D 3 F R mat.

1. — / Tout autre coup ; 2. T pr C éch. / T pr T ;
3. D 3 R / R 4 F ; 4. D pr T mat.

Solution du problème n° 54.

Même devise.

1. C de 3 D à 5 R / F pr C ; 2. T 6 D éch. / P pr T ;
3. C 3 R éch / C pr C ; 4. F 4 F D éch. / *ad libitum* ;
5. mat.

1. — / F 1 F D ; 2. C 6 C R / T 1 R ; 3. T 6 D éch. / F pr T ;
4. C 6 C D éch. / R 3 R ; 5. F 4 F D mat.

Solutions justes :

Des deux : MM. Émile Frau, Abrahms, Gorgowski, de Madrazo, Barré.

N° 53 : Mme Anna Janet, MM. Renoy, Henri Thomson, Panier, de Tupini, Touge.

N° 54 : M. le Dr S. Medemini, avocat à Carlstadt ; M. Renoy.

NOUVELLES

Au moment où nous mettons sous presse, la commission d'examen du Concours de problèmes n'a pas encore rendu son jugement définitif. Nous ferons connaître la décision qu'elle aura prise la semaine prochaine.

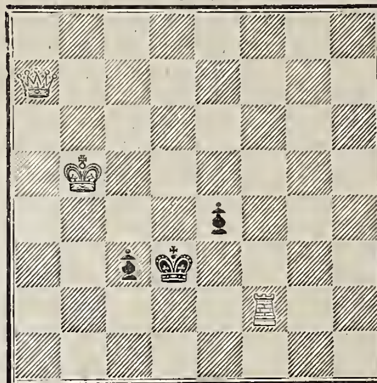
Le rendez-vous des joueurs d'échecs pendant les vacances sera, cette année comme les précédentes, à Trouville. Nous comptons retrouver, en effet, soit au Casino de Trouville, soit à celui de Deauville, également hospitaliers tous deux pour les adeptes du noble jeu, MM. Camille Morel, encore en convalescence, et qui met la dernière main à son ouvrage sur le Congrès échiquéen de 1878 ; Legrand, trésorier du Cercle des Échecs ; Schlesinger, Premsel, Preti père, directeur de la Stratégie ; Mathéus, vicomte de Cessac, comte de Tamisier, docteur Worms, de Madrazzo, P. Morpurgo, capitaine Berthon, Lowenstein, Reinach père et fils, Hugo Obemdorfer, l'abbé Vincent, et bien d'autres amateurs distingués encore. Il est difficile, comme on voit, de trouver ailleurs une réunion plus nombreuse et plus agréable.

Dans le match entre MM. Potter et Mason, il y a quatre parties jouées ; deux ont été gagnées par M. Potter et deux ont été nulles.

PROBLÈME N° 57

composé par le docteur S. GOLD.

NOIRS



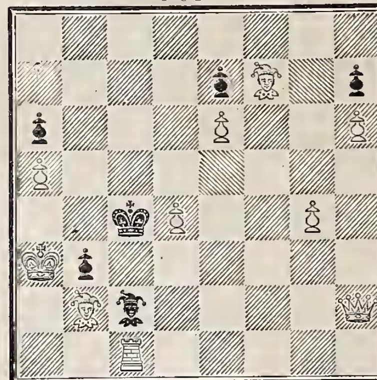
BLANCS

Les blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 58

composé par M. W. KLARK, de Sibérie.

NOIRS



BLANCS

Les blancs font mat en trois coups.

CORRESPONDANCE.

M. Robinson, à Hamilton (Australie). — Nous vous prions de nous envoyer un numéro de votre journal afin que nous puissions voir si nous devons accepter l'échange proposé.

Capitaine Mackensie, à New-York. — Il y a un mois que nous n'avons pas reçu votre estimable journal *Turf, Field and Farm.*

Dr S. Med., avocat, à Carlstadt. — Votre solution du problème 52 n'est pas juste après 1. C 4 C R — R pr T. — 2. R 2 D — R 4 D, il n'y a plus de mat.

Au sujet des renseignements que vous demandez pour les abonnements, vous recevrez une lettre de l'administration.

M. Mélinaud, à Milly. — Votre solution du problème 52 n'est pas juste : après 1. R pr C — P pr C. — 2. R 3 R C 2 D, il n'y a plus de mat.

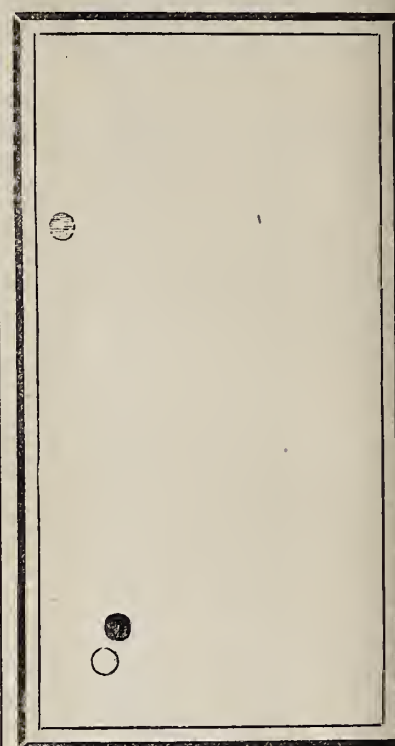
M. Renoy, à Paris. — La solution du problème 52 commence par R 2 D et non pas R 2 R, comme une erreur de typographie nous avait fait dire.

S. ROSENTHAL.

LE BILLARD

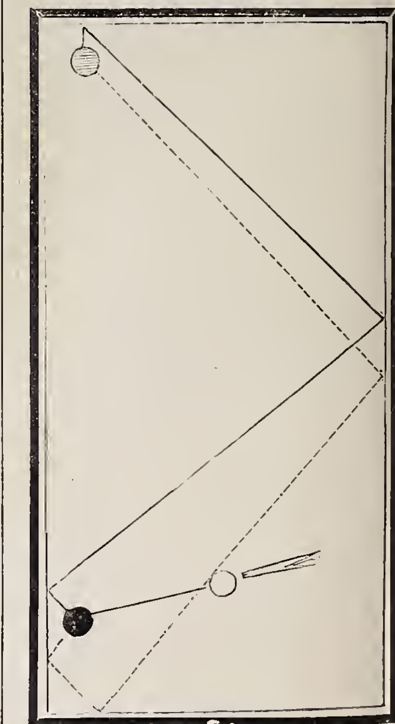
25e position.

Chercher la série en jouant sur la rouge.



Position communiquée par M. H. Boulin fils, à Bergerac, et approuvée par M. Vignaux.

Solution du coup inséré dans le N° 33.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.



ALLANT A L'ECOLE (*Monde illustré.*)

TABLEAU DE Mlle JEANNE BÔLE

Dessin et gravure de M. Jules Robert, d'après la photographie de MM. Goupil.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 151.

BS TBGD TRLHGR HR MNGMRD BRD
CNGLPRRD RDM XRBBR NG BNP
PS TSD LF.

N° 152.

AOUOIEAIAEAIIOO IEEIEUE.	MRFLMBLMBTNS TTSSRS.

N° 153.

?N N? M? G N? P? S C? MB?? N
?L F??T D?SPR?T P??R
N?TR? J?M?!S R?D?C?L?.

N° 154.

Un père a le triple de l'âge de son fils; il y a quarante-huit ans c'était le contraire : l'âge du fils était le triple de l'âge du père. Quel est aujourd'hui l'âge de chacun d'eux ?

N° 155. — Mots en losange.

A reconstituer.

```
    B
  I L I
N M N M N
  A L A
    R
```

Solutions du 28 juin 1879.

N° 146.

Dans la bouche d'une femme, Non est souvent le frère aîné de Oui.

N° 147.

L'absence est à l'amour ce qu'est au feu le vent ;
Il éteint le petit, il allume le grand.

N° 148. — Mots en triangle.

```
S A L O M O N
A M I D O N
L I N O T
O D O N
M O T
O N
N
```

N° 149. — Mots en losange.

```
        M
      L A S
    L A T I N
  M A T I N E E
    S I N G E
      N E E
        E
```

N° 150. — Mots carrés.

```
W E S E L
E M E R I
S E L A M
E R A T O
L I M O N
```

Edme Simonot.

LES CARTES

Des droits et des devoirs de la galerie

En abordant cet article, nous prions de remarquer que toutes nos observations sont essentiellement limitées à des lieux de réunions publics, tels que cercles, casinos, cafés, etc., et que les usages, les habitudes et les conventions du monde, les bienséances commandent d'être plus tolérant et de donner une plus grande latitude aux droits de ceux qui assistent dans un salon à une ou plusieurs parties de cartes.

En thèse générale, la galerie doit se borner à regarder les coups et ne donner son avis que lorsqu'elle est directement consultée et priée de le faire.

Le silence le plus complet est son devoir, car autrement les joueurs auraient le droit de s'isoler et de réclamer le huis clos.

Il est bien entendu qu'il lui est permis de rectifier une erreur volontaire d'un des joueurs et de redresser tout acte d'indélicatesse qui serait commis devant elle.

Si vous ne connaissez pas intimement un joueur, il est de bon goût, avant de regarder son jeu, de lui en demander la permission, et de toute convenance, si vous le voyez perdre pendant quelque temps, de vous éloigner discrètement de peur qu'il ne soit tenté de vous attribuer une influence fâcheuse et une sorte de *jettatura* ou de mauvais œil; c'est assez absurde au fond, mais la plupart des joueurs sont superstitieux, et il faut ménager ou respecter même leurs manies.

D'ailleurs, un joueur peut, dans ce cas, donner une leçon à une *comète* malfaisante et lui cacher son jeu sans que celui-ci ait le droit de s'en plaindre.

Il est également de bon goût de ne pas tourner autour de la table de manière à voir successivement les jeux de tous les joueurs.

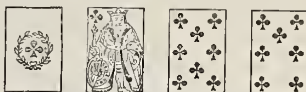
On a fait cette distinction très spécieuse sur les limites du droit de discussion de la galerie :

Les torts que les joueurs se font à eux-mêmes la galerie n'a rien à y voir, ceux qu'ils font à leurs adversaires doivent être redressés.

C'est très généreux et très chevaleresque, mais nous pensons que c'est au partner lésé à savoir se défendre; nous ne parlons pas du fait d'indélicatesse ou distraction, auquel cas l'intervention doit s'exercer immédiatement et très vertement.

LE PIQUET

Problème. — Étant premier, comment porterez-vous le jeu suivant :









Comment l'écarterez-vous étant second?

Sans vouloir donner, dès aujourd'hui, la réponse à ce problème, nous pouvons le laisser pressentir en faisant remarquer la faiblesse des trèfles; même avec as et roi, le point est mauvais, il est lourd et bâtard : on m'objectera peut-être que si on trouve la dame cela fait une tierce majeure et donne l'espoir de gagner la carte.

J'ai toujours remarqué que, dans ce cas, ceux qui s'obstinaient à porter ce genre de point, trouvaient presque invariablement la quatrième à la dame de trèfle dans la main de l'adversaire, et avaient à plaisir gâté tout leur jeu pour un résultat toujours problématique et souvent fatal.

Je préfère une tierce au roi, voire même une tierce à la dame.

C'est à la fois un jeu d'attaque et un jeu de défense.

Ne considérez pas les as comme étant d'une autre famille que les rois; écartez résolument trois as pour porter trois rois ou trois dames si le quatrième roi ou la quatrième dame vous font quatre-vingt-dix ou soixante.

Sachez sacrifier la carte au besoin pour frapper un grand coup.

Seulement ne lâchez point la proie pour l'ombre et ne jetez pas trois as pour porter quatre valets ou quatre dix, si vous craignez quatre dames ou quatre rois.

Raisonnez toujours votre jeu, vous perdrez rarement et, à tout prendre, vous aurez fait votre devoir.

Old Trick.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME 33.

La carte jouée au début par votre partner, rapprochée de celles que vous avez dans la main, indique :

1° Qu'il n'a pas de longue couleur;

2° Qu'il a des cartes intermittentes en certain nombre, en atout et en cœur.

Le roi de trèfle est seul ou accompagné d'un second seulement.

Dans ces deux hypothèses, vous devez chercher à faire les sept premières levées sans désemparer. Pour y arriver avec le maximum de chances, il faut prendre le roi avec l'as et rejouer : la dame de pique pour indiquer votre rentrée, la dame de trèfle, et un troisième petit trèfle qui sera coupé. Votre partner rejouera pique. Vous prendrez, passerez le troisième pique et rejouerez le quatrième trèfle qui sera encore coupé. Tel est le plan qu'une égale répartition des cartes fera réussir. Avec deux trèfles dans la main de votre partner, vous arriverez au même résultat en laissant passer ; mais s'il n'en avait qu'un seul, la main passerait forcément au second tour à vos adversaires et il y a tout intérêt à la conserver, lorsqu'avec un jeu faible en atout, on a des cartes maîtresses qui se suivent.

Principe.

On n'attaque au début par un roi seul ou second, que si, les cartes étant distribuées d'une manière à peu près égale, on possède dans les autres couleurs d'assez fortes intermittences.

PROBLÈME N° 34.

Carreau est atout.



Premier à jouer, comment débuterez-vous?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 33.

Pour arriver à faire cent treize points, il faut nécessairement gagner la carte et par conséquent dissimuler votre écart. Or, si vous comptez tout votre jeu, c'est-à-dire la tierce à la dame de pique et trois dames, les douze cartes sont connues. Votre adversaire avec trois cœurs seulement gagne aisément la carte. Un carreau, trois cœurs et un trèfle.

Si au contraire vous vous contentez d'annoncer la quinte au roi de carreau et le quatorze de dix, votre adversaire en conclura que votre écart porte sur les piques et sur les trèfles et le coup se jouera probablement de la sorte.

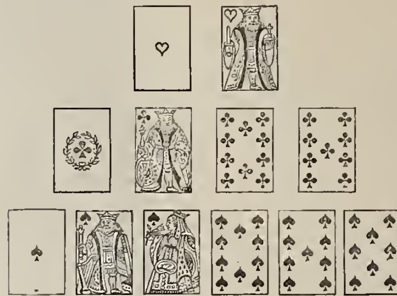
95		Roi de carreau	—	As de carreau	pr.
		Dix de pique	—	As de pique	pr.
		Dame de pique	—	Roi de pique	pr.
96	pr.	Valet de pique	—	Neuf de pique	
97	pr.	Dame de carreau	—	Huit de trèfle.	
98	pr.	Valet de carreau	—	Huit de pique.	
99	pr.	Dix de carreau	—	Sept de pique.	
100	pr.	Neuf de carreau	—	Huit de cœur.	
101		Dix de cœur	—	Dame de cœur	pr.
		Dix de trèfle	—	Neuf de cœur	pr.
102	pr.	As de trèfle	—	Roi de trèfle.	
103	pr.	Dame de trèfle	—	Valet de trèfle.	

et 104 + 10 = 114.

PROBLÈME DE PIQUET.

Quel sera votre écart en étant premier?

Avec :



Robert d'Antully.

SPORT

ENGHIEN, 29 juin.

Prix de Pierrefitte. — 1,900 mètres. *Course de haies.*

1er *Paradoxe*, 61 kil., à M. Vallender. (Mitchell.)
2e *Incertain*, 64 kil., à M. Khan. (Penfold.)
3e *Débonnaire*, 70 kil., au comte de Meeûs. (Weaver.)
Non placés : *Jointure* et *Ma Chérie.*

Prix du Bac. — *Steeple-chase.* — 2,700 mètres.

1er *Pirate*, 64 kil., à M. de Saulty. (Summers.)
2e *Nemo*, 61 kil., à M. Edwards. (Edwards.)
3e *Du Barry*, 68 kil., au baron Finot. (Penfold.)
Non placés : *Hypothèse*, *Passport*, *Fitz-Marengo* (tombé).

Prix de l'Avenir. — *Course de haies.* 1.800 mètres.

1er *Rob-Roy*, 72 kil., à M. C. Blanc. (Weaver.)
2e *Camarade*. 67 kil., à M. Girardin. (West.)
Non placé : *Væ Victis.*

Prix de Seine-et-Oise. — *Course de haies.* 2,500 mètres.

1er *Le Nageur*, 71 kil. 1/2, à M. Balensi. (Summers.)
2e *Aquilon*, 71 kil. 1/2, au baron Finot. (Edwards.)
3e *Gredin*, 68 kil., au comte de Meeûs. (Mortimer.)
Non placés : *Rivulet*, *Galatée*, *Charbonnette*, *Pompée*, *Domiduca.*

ROUEN, dimanche 29 juin.

Grand Steeple-chase.

1. *Mauviette*, au vicomte de Buisseret.
2. *Jacinthe*, au baron Seillière.

Prix du Chemin de fer.

1. *Montagne-Square.*

Lundi 30 juin.

Prix de la Seine-Inférieure. — 3.200 mètres.

1. *Astrée*, à M. Lupin. (Hudson.)
2. *Palatin*, au comte de Lagrange. (Hartley.)
3. *L'Etoile*. à M. Jennings. (Smith.)

Prix de la Société d'encouragement. 1re série. — 2,400 mètres.

1. *Commandant*, à M. Bartholomew. (Rolf.)
2. *La Scala*, à M. Lupin. (Heslop.)
Non placée : *La Scala II.*

Prix des Essarts. — *Course de haies.* 2,000 mètres.

1. *Fileuse*, à sir Edouard. (Rowell.)
2. *Flame*, à M. Vallender. (Starling.)
Non placés : *Légende III*, *Chère-Amie*, *Partida*. *Ballade.*

Poule d'Essai. — 2.000 mètres.

1. *Problème*, à M. Bouy. (Storr.)
2. *Whisky*, à M. Bartholomew. (Criemere.)
3. *Witikind*, au haras de Lonray. (Sheppard.)
Non placés : *Virginie II* et *Flavio* (dérobé).

Prix du Conseil municipal. — 2,600 mètres

1. *Logrono*, au comte de Juigné. (Carratt.)
2. *Brie*, à M. Bartholomew. (Rolf.)
Non placés : *Fontainebleau*. *Ultima.*

Prix de Normandie. — *Steeple-chase.* 3,200 mètres.

1. *Girofla*, au vicomte de Buisseret. (Baker.)
2. *Aveline*, à M. Georges R... (Anthony.)
3. *Jacinthe*, au baron Seillière. (Gardner.)
Non placés : *Easter*, *Monday* et *Fraxinelle.*

MUSIQUE

L'Opéra-Comique est fermé, ainsi que les théâtres de la Renaissance, des Folies-Dramatiques, des Fantaisies-Parisiennes et des Bouffes-Parisiens; seul, l'Opéra tient ferme le drapeau de la musique. Vendredi dernier, M. Salomon a pour la première fois abordé le rôle de Jean, dans le *Prophète*. Cet artiste, qui, malheureusement, n'a pu tomber d'accord avec la nouvelle direction de l'Opéra, a fait preuve de sérieuses qualités dans le personnage si complexe du cabaretier de Leyde. Après avoir chanté la romance

Pour Bertha moi je soupire!

avec expression, mais peut-être avec un peu trop d'emphase, il a été particulièrement remarquable dans le quatuor et surtout dans l'hymne triomphal

Roi du ciel et des anges!

qu'il a déclamé avec une grande vigueur.

La représentation a failli être compromise par un accident qui, fort heureusement, n'a pas eu de conséquences graves. Mlle Baux a fait un faux pas en descendant l'escalier conduisant au praticable du premier tableau ; elle est tombée et s'est tourné le pied, ce qui a immédiatement déterminé une enflure assez considérable. La charmante et courageuse artiste a tenu son rôle jusqu'au bout, malgré de très vives souffrances : quelques jours de repos et il n'y paraîtra plus.

M. Vaucorbeil s'est définitivement entendu avec M. Halanzier pour prendre, dès le 15 juillet, la direction du théâtre. Il était indispensable, en effet, que le nouveau directeur pût s'occuper en temps utile de préparer sa campagne d'hiver. Le nouvel ouvrage de M. Gounod, *le Tribut de Zamora*, va être mis prochainement à l'étude, et il est permis d'espérer que la première représentation pourra en être donnée vers la fin du mois de décembre. D'ici là, nous aurons la reprise de *la Muette de Portici*, avec MM. Villaret, Lassalle, Bosquin, Mlles Daram et Mauri.

***

Il est encore une fois question de pourparlers entre le ministère des beaux-arts et la ville de Paris au sujet de l'installation de deux nouvelles scènes consacrées à la musique et au drame. La Ville donnerait la salle, l'éclairage et le chauffage; l'État accorderait une subvention. Attendons, sans trop d'espoir, l'issue de ces propositions, dont M. Edmond Turquet a pris l'initiative.

***

Encouragé par le succès de M. Guilmant, M. Eugène Gigout, organiste de Saint-Augustin, annonce une série de concerts d'orgue dans la salle des fêtes du Trocadéro. La première séance, qui doit avoir lieu le jeudi 3 juillet, avec le concours de MM. Talazac, Giraudet, Taffanel et Turban, promet d'être intéressante. J'en rendrai compte la semaine prochaine.

***

Voici le résultat du concours pour le Prix de Rome, qui a eu lieu au Palais de l'Institut le samedi 28 juin dernier :

1er Grand Prix : M. Hue, élève de M. Reber;

2e Grand Prix : M. Hillemacher, élève de M. Massenet;

Mention honorable : M. Marty, élève de M. Massenet.

La cantate de M. Hue était chantée par Mlles Ploux et Mézeray et M. Lorrain.

Léon Delahaye.

CONCOURS LITTÉRAIRE

INTERNATIONAL

Proposé par le Comité du GRAND TOURNOI de 1878.

Devise : *Spes incitat opus.*
(L'espérance encourage le travail.)

(*Suite.*)

Et si j'ajoutais à cette liste celle des personnes qui tiennent le premier rang dans la société, celle des généraux, des magistrats, des banquiers, des grands industriels qui tous ont fait preuve dans leur existence d'une supériorité de talent, celle enfin de ces charmants esprits tels que M. le comte de Boissy d'Anglas, M. le vicomte de Vautreland, M. le comte de Casabianca, de ce ravissant conteur M. Doazan, qui tous ont pratiqué le jeu d'échecs avec ardeur et persévérance, prétendra-t-on encore que cette science nuit à la connaissance des autres? Bah! votre science n'est qu'un jeu; oui, mais, le Roi des jeux et le jeu des Rois.

Que les personnes qui s'occupent des questions si intéressantes de l'éducation veulent bien condescendre à examiner attentivement ces considérations; qu'elles fassent un essai si elles ne sont pas convaincues, qu'elles fixent un ou deux jours par semaine où l'on donnerait des leçons d'échecs aux élèves pendant une heure ou deux, qu'elles prennent, au besoin, ce temps sur celui des récréations. On objectera que cette innovation dans les habitudes des élèves, la suppression d'une partie du temps consacré à leurs jeux ordinaires serait fort mal accueillie. Je ne prétends pas que ce changement serait du goût de tous les écoliers. Assurément, il en resterait beaucoup qui préféreraient la balle, la toupie, la corde, les barres, les billes, la chaîne et le chat perché aux exercices de l'Échiquier; mais il y en aura un certain nombre qui sacrifieront le plaisir et les vociférations de ces jeux turbulents aux paisibles distractions d'une lutte scientifique. J'ajouterai que, par la préférence accordée par ces derniers, on pourra, d'après les observations que j'ai présentées daus l'exposé de l'influence sur les dispositions morales, s'assurer du caractère des élèves, connaître leurs tendances et leurs aptitudes, et par conséquent diriger avec plus de succès leur éducation intellectuelle et morale. N'est-ce pas une pierre de touche bien précieuse, un inappréciable avantage pour les parents et les chefs d'institution? Qu'ils soient, de plus, certains que l'élève qui progressera dans la science de l'Échiquier se distinguera également dans les autres, pourvu toutefois qu'il le veuille. Je parle par expérience.

Et qui peindra le charme particulier que donne quelquefois au père de famille, observant la nature de ses enfants, leurs combats sur l'Échiquier, leurs petites colères, leurs impatiences, leurs ruses, assez souvent même leurs *tricheries*. Leurs joies, leurs transports, leurs exclamations de triomphe sont autant de tableaux animés qui impressionnent et récréent.

Je vois encore ma petite fille, âgée de dix ans, bataillant avec son frère, pendant qu'au coin du feu je parcourais mon journal. Avait-elle mauvais jeu, elle expédiait son frère, grand garçon de quinze ans, à la recherche de son mouchoir, d'une épingle, d'un chiffon. Le brave enfant ne savait rien refuser à sa sœur: Pendant son absence, elle dérangeait quelque pièce ou l'escamotait. L'innocent revenait, réclamait: Fanny, tu m'as pris un Fou; tu as changé la place de mon Roi! Oh! peut-on dire! Papa, ai-je rien touché? Et papa avait vu la substitution à travers ses lunettes, mais Papa pouvait-il trahir sa fille?

Influence du jeu d'échecs sur les facultés physiques.

Valeat possessor oportet,
Si comportatis rebus bene cogitat uti.
Horace, ép. I, liv. II.

Horace déclare que le plus précieux des biens est la santé, et Horace a raison. Personne ne le contredira. Sans elle, tout perd son charme, le spectacle de la nature même n'a plus d'enchantements. Les étoiles n'ont plus d'éclat, les astres de clarté, l'azur du firmament se couvre d'un voile sombre ou sanguinolent, la beauté n'a plus de séductions, les mets les plus délicats n'ont plus de saveur. Le pain sec et un morceau de fromage ont plus d'attraits pour le prolétaire au teint frais que la poularde truffée pour le millionnaire ou le grand seigneur affligé de goutte ou de rhumatismes.

La question est donc de chercher les moyens les plus favorables à la préservation de cette santé.

Dans la fable des Membres et de l'Estomac, Lafontaine blâme la révolte des membres contre l'organe qui les alimente et qu'il considère, en conséquence, comme le principal agent de l'existence et le plus utile élément du bien-être. Beaucoup de personnes partagent cette opinion, et s'appliquent à faciliter et à exciter même les fonctions de l'estomac. Le mouvement du corps et des membres, les violents exercices désignés sous le nom de *sport*, tels que la chasse, la course à pied, à cheval, la rame, le bicycle (casse-cou moderne), avec le progrès nous aurons sans doute l'unicycle, le patin, le cricket, les bonds, la boxe, sont admis principalement en Angleterre comme les éléments les plus utiles au développement des muscles, de l'appétit et par conséquent de la santé. Nos bons voisins poussent même si loin leur enthousiasme pour ces exercices qu'ils y sacrifient une assez grande partie du temps réservé pour la jeunesse aux études sérieuses. Aussi appelle-t-on *holidays* (vacances), les trois ou quatre années que les étudiants passent à Oxford et Cambridge. Il semblerait en vérité que pour devenir magistrat, général, docteur, banquier, membre du Parlement, ambassadeur ou ministre, il faut pouvoir assommer un bœuf d'un coup de poing, franchir un mur à pieds joints, faire des 8 sur la glace, tuer une mouche au vol, gagner un prix de steeple-chase ou de canot.

Je suis loin de nier le salutaire effet de l'exercice du corps, mais à la condition de n'en pas abuser et malheureusement, bien peu de personnes adonnées aux habitudes du sport s'abstiennent d'excès; ils payent chèrement plus tard leur imprudence. Combien n'ai-je pas vu de ces hommes colosses, aux épaules capables de porter l'Atlas, aux formes athlétiques, au teint rosé, resplendissant enfin pendant la force de l'âge de l'éclat de la plus magnifique santé, puis, arrivés à la maturité, s'effondrer sur eux-mêmes, perclus de douleurs rhumatismales, à peine capables de soulever un enfant. De plus, il faut considérer comme exceptions, ceux qui parviennent à la vieillesse dans la plénitude de leurs facultés intellectuelles.

C'est qu'au-dessus de l'organe dont parle Lafontaine, il en existe un autre qui lui commande, le dirige et préside à toutes ses fonctions; je veux parler du cerveau, dont les parties sont si sensibles et si délicates que la moindre impression de peine ou de plaisir s'y répercute instantanément et agit sur l'estomac.

Éprouvez une contrariété, une inquiétude, une douleur morale, le cerveau le ressent aussitôt, l'appétit s'affaiblit et se perd. C'est donc au parfait état de cet agent principal que l'on doit apporter toute sa sollicitude, et l'occupation de l'esprit, jointe à la satisfaction personnelle est le meilleur préservatif de la santé. Ce principe est tellement vrai que ceux qui conservent le plus longtemps la vie et leurs facultés appartiennent généralement aux classes adonnées aux professions libérales, aux arts ou à la littérature. Isocrate, à 91 aus, écrivait un nouveau traité philosophique: sans remonter à l'antiquité, nous voyons Voltaire à 80 ans composer des chefs-d'œuvre, Adam, l'auteur de si charmants opéras, trouvait encore à 85 ans de ravissantes mélodies, Thiers, Guizot et Victor Hugo, dans leur vieillesse, des inspirations pour leurs écrits que la postérité considérera comme des chefs-d'œuvre. Les limites de cet essai ne me permettent pas de prolonger une liste que chacun peut facilement compléter.

Que si l'on compare le nombre des octogénaires (amateurs d'échecs) en France qui ont conservé jusqu'à leur dernière heure la lucidité de leur intelligence et leur santé avec celui, bien restreint de ces amateurs, on sera surpris de la proportion que présente ce nombre, et l'on sera forcé de reconnaître l'heureuse influence du jeu d'échecs sur les facultés physiques de ceux qui l'ont pratiqué.

(*A suivre.*) Delannoy.

GRAVURES

Allant à l'école (tableau de Mlle Bôle).

A quoi pensent ces yeux, vagues dans leur candeur,
Aurore d'un cœur pur, rayons d'âme irisée?
Cherchent-ils l'avenir, ou — mystique splendeur.
L'inconnu du matin noyé dans la rosée?

Je l'aime, ce regard doux et plein de pudeur,
Comme un éclair mouillé sur ta mine rosée.
Fillette, où va ton rêve, inquiet sans ardeur?
Quel est le grand secret de ta marche posée?

Entendrais-tu vibrer comme un écho d'amour?
Fleur à peine entr'ouverte à l'aube d'un beau jour,
Quelle abeille bourdonne en ta blanche corolle?

En longeant ce vieux mur, de mousse revêtu,
Dis-moi, naïve enfant, à quoi donc songeais-tu?
— Moi?... je récitais ma leçon pour l'école!

A. Dézamy.



L'ENFANT DE CHŒUR

TABLEAU DE M. MONGINOT.

(*Illustration.*)



CHRONIQUE DU SPORT

La dernière réunion d'été à Auteuil a été féconde en chutes et en accidents, dont les conséquences plus ou moins graves pour les hommes ou les chevaux constituent cependant une des journées les plus meurtrières de la spécialité. On ne fait pas d'omelettes sans casser les œufs, je le sais, quand on entreprend une chose assez hasardeuse, quelle qu'elle soit, il faut savoir en accepter par avance les bonnes comme les mauvaises chances. Or, prétendre galoper régulièrement par-dessus des obstacles, fussent-ils assez insignifiants en eux-mêmes, sans tomber quelquefois, est une utopie dont les hommes pratiques ont depuis longtemps reconnu l'inanité. Quand, pendant une saison de steeple-chases ou même de chasse, dans un assez mauvais pays, on est tombé quatre ou cinq fois seulement, on doit s'estimer heureux et brûler un cierge à son patron.

Tomber en steeple-chase est donc chose assez naturelle et même inévitable. Cependant, ici comme partout, il existe une juste mesure, et elle me paraît de plus en plus outrepasser la limite normale. L'infériorité des steeple-chasers modernes, relativement à leurs devanciers, tout au moins sous ce rapport, paraîtrait au premier abord, ressortir de cette avalanche de culbutes. A mon sens, ce serait une déduction fausse absolument, comme d'attribuer à la dégénérescence de la race pur-sang le nombre toujours croissant de chevaux de courses plates impropres aux longues distances. Il y a ici une sorte de trompe l'œil, et l'on doit faire remonter plus haut cette infériorité relative; la responsabilité en incombe, tout au moins à mon avis, à l'organisation actuelle des courses d'obstacles.

Les steeple-chases, comme au reste, toutes les choses du turf, ont pendant le cours de ces dernières années, subi une modification radicale. S'écartant peu à peu de leur caractère sportif originel, la seule raison d'être, en fin de compte, de leur existence; ils affectent de plus en plus la physionomie d'un spectacle public et d'une occasion de jeu. La transformation est ici plus appréciable que partout ailleurs, parce qu'il a fallu nécessairement métamorphoser les conditions d'un ordre de choses enfermé à l'état primitif dans des limites beaucoup trop étroites pour les exigences nouvelles.

L'origine du steeple-chase, comme on sait, est la *Course au clocher*, c'est-à-dire une lutte entreprise à travers pays, par d'aventureux cavaliers, prenant un but désigné à vol d'oiseau et y arrivant par des chemins inconnus. Si l'on rapproche ce programme de ceux existant aujourd'hui, il est aisé de comprendre les différences qu'il comporte pour les hommes comme pour les chevaux.

La course au clocher est en quelque sorte l'antipode de la course plate, c'est-à-dire que le train, et à fortiori la vitesse, deviennent ici des conditions secondaires. Le cavalier a besoin d'une énergie tenace et calme, de ne jamais s'abandonner au hazard, car il ignore ce qu'il va rencontrer devant lui, il doit être prêt à tout. Il faut au cheval une grande sagacité, une obéissance absolue aux indications de son compagnon, et surtout une remarquable puissance de saut. Ces aptitudes et ces qualités, développées par une longue et continuelle pratique, étaient arrivées à faire ces intrépides cavaliers dont le nom est resté légendaire, ces admirables sauteurs dont les exploits relatés dans les annales du Sport paraissent aujourd'hui une véritable fantasmagorie.

Il n'est cependant pas nécessaire d'être encore tout à fait un vieillard pour se rappeler ces tracés des steeple-chases où figuraient uniformément un mur maçonné d'au moins quatre pieds et quelquefois plus. Personne n'eût songé à trouver cela exorbitant, il est vrai, on montait d'une toute autre manière; si on avait voulu aborder de semblables obstacles les chevaux étendus comme en course plate, les hommes levés sur leurs étriers et en dehors de leur selle, parbleu, on ne serait pas arrivé à la moitié du chemin. Les steeple-chases de cette époque marchaient un train à peine supérieur à celui d'un débuché, derrière des chiens vites, les hommes assis dans leur selle; les chevaux ayant presque tous un mors de bride dans la bouche; on ralentissait en arrivant à l'obstacle. En un mot, la victoire dépendait beaucoup plutôt de l'adresse et de la qualité de sauteur du cheval, de l'audace et du sang-froid de l'homme, que de la puissance mécanique d'un train soutenu et non interrompu. Cela n'empêchait pas, d'ordinaire, le meilleur cheval, absolument parlant, c'est-à-dire celui ayant le plus de train, de gagner; seulement il lui fallait une éducation préalable avant de pouvoir affronter une épreuve sérieuse et sévère. De semblables luttes se trouvaient forcément limitées à un nombre restreint de chevaux et de cavaliers; il était donc assez difficile de pouvoir donner, tous les huit jours, une réunion avec un programme contenant quatre ou cinq courses de cette nature.

Aujourd'hui, le steeple-chase est, en fin de compte, une mauvaise course plate déguisée, à laquelle peuvent prendre part des poulains de quatre et même de trois ans, après une éducation sommaire, et à la condition d'être amenés franchement sur des semblants d'obstacles. Je n'exagère rien ici, pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur le premier programme venu de La Marche, du Vésinet ou de toute autre réunion qu'il plaira. Une fois sur cette pente, il devenait impossible de s'arrêter, il a fallu baisser les obstacles de plus en plus afin d'élargir le cercle des concurrents; on en est arrivé promptement à des tracés dont l'aspect ferait sourire un cavalier d'autrefois. Ils sont cependant plus dangereux et souvent plus meurtriers qu'un véritable terrain de steeple-chase, comme était, par exemple, celui de Bade, où nous avons été si souvent battus avec des chevaux de quinze ou vingt livres supérieurs à ceux de nos adversaires.

Cette apparente anomalie s'explique aisément : nos chevaux ne sautent plus, ils galopent l'obstacle, c'est-à-dire qu'arrivant sur le saut, un train dans lequel on ne devrait jamais l'aborder, l'animal, n'étant pas dans l'équilibre voulu pour le prendre sûrement, il faut qu'il l'escamote dans sa foulée de galop. La qualité du cheval de steeple-chase devient alors de sauter vite avant tout, par conséquent de ne pas marquer le plus léger temps d'arrêt, nécessairement l'impossibilité d'aborder sûrement un obstacle fixe et sérieux. Cela se passe à merveille tant que l'homme et le cheval sont frais; ils s'en vont l'un et l'autre dans une allure facile et coulante, sur un tapis de gazon, s'envolant par-dessus des difficultés dont la force d'impulsion suffit pour triompher. Mais si le train se trouve un peu forcé par un concurrent de meilleur ordre (il ne pourrait le faire sur un vrai terrain de steeple-chase), ou bien seulement sur la fin du parcours, quand tout le monde commence à en avoir assez, les choses changent de face. L'homme et l'animal arrivant épuisés même sur une haie de la hauteur d'un balai, ont perdu l'un et l'autre cette puissance du train leur seule ressource : le cavalier, penché sur l'encolure, fatigué de porter avec un simple filet la tête d'un animal à moitié mort; le cheval se traînant à une allure lourde et pesante, la tête basse et le rein haut, s'en iront l'un et l'autre tomber à pile ou face sur n'importe quoi. Les chutes, dans ces conditions, deviennent effroyablement dangereuses, parce que d'ordinaire on tombe l'un par-dessus l'autre, généralement c'est l'homme qui est l'autre, et quand on l'expérimente, je vous en réponds, la terre est un matelas un peu dur et le cheval, un édredon un peu lourd.

A l'exception de trois ou quatre grandes courses dans l'année, les steeple-chases n'offrent donc aujourd'hui aucun intérêt sportif. Ils n'en présentent pas davantage au point de vue général de la production, les chevaux qu'ils encouragent ne répondant à aucun besoin et n'étant l'expression d'aucun ordre d'idées. Relativement à la course proprement dite, ce sont des animaux presque toujours d'un ordre très inférieur; comme sauteurs, ils n'existent à vrai dire pas en dehors de cette spécialité unique.

Je n'en conclurai cependant pas comme tous les détracteurs du présent, à une dégénérescence de notre race de pur-sang. Au contraire, jamais, je crois, elle ne s'est élevée à une qualité moyenne aussi supérieure, et son niveau actuel peut difficilement être dépassé. Mais il existe chez le cheval, comme chez tout être vivant, deux facultés bien distinctes : l'aptitude naturelle, celle donnée par l'éducation. La première est inhérente à l'animal lui-même, la seconde dépend uniquement de l'homme. Le cheval de pur-sang a cela de particulier et c'est un de ses admirables privilèges, qu'il porte en lui le germe de toutes les aptitudes; il s'agit de le diriger vers celle que vous voulez développer davantage. Comme on a prétendu qu'il ne trottait pas, on a cherché à établir qu'il était presque impossible de trouver en lui un véritable sauteur. Les deux assertions sont également erronées; c'est au contraire, de tous, celui auquel un homme hardi, n'ayant pas besoin de s'attacher à la main pour rester sur son dos, n'ayant pas peur d'arriver gaiement sur une formidable difficulté, peut confier sa vie avec le plus de sécurité.

Il est une qualité et celle-là, personne ne saurait la dénier au cheval de pur-sang : c'est la légèreté. Elle constitue la condition première pour tout être animé, dont la spécialité se résume dans la locomotion, c'est-à-dire la facilité de déplacement. Examinez les animaux à l'état de nature pour lesquels la vitesse, le déplacement rapide et instantané, sont des nécessités indispensables à leur existence, soit pour échapper à leurs ennemis ou se procurer leur nourriture; tous ont les appareils locomoteurs developpés d'une manière presque anormale, comparativement surtout, au volume de la masse générale qu'ils ont à supporter. Les ailes du faucon mesurent une énorme envergure, ses cuisses sont musclées somme celles d'un animal trois fois plus volumineux, ses serres formidablement articulées, son corps n'existe à vrai dire pas. Aussi fend-il l'air avec une rapidité vertigineuse, est-il constamment maître de sa masse, même dans les évolutions les plus rapides. La force d'impulsion seule le domine par moments, en raison de sa puissance même, parce que comme une barque de pêcheur portant la voilure d'un bâtiment de fort tonnage, la résistance à opposer par le poids de la masse ne se trouve plus en rapport avec la vitesse acquise.

Il en est de même du lévrier, ce faucon terrestre, car il existe une singulière analogie entre ces deux animaux, la destinée de l'un dans la région des airs, semble être celle de l'autre sur terre. C'est la même tristesse indolente au repos, la même spontanéité d'élan ; tous deux interrogent l'espace pour y chercher leur proie, fondent sur elle avec la rapidité de l'éclair et l'enserrent de la même manière. Aussi ont-ils une construction identique, toute proportion gardée, c'est-à-dire un appareil musculaire développé outre mesure et rien à porter. La vitesse du lévrier le domine par moments, comme la puissance du vol du faucon l'entraîne parfois au delà du but, leurs victimes à l'un et à l'autre ont conscience de cette imperfection, c'est en beaucoup d'occasions leur plus sur moyen de défense.

Le cheval de pur-sang représente le lévrier ou le faucon, comme on voudra, de l'espèce chevaline; il en a la construction, les aptitudes, quant à la facilité de mouvements et surtout l'excessive légèreté; il est donc merveilleusement organisé pour se détacher de terre et s'envoler par-dessus un obstacle. Il a même cet avantage qu'ayant abdiqué la libre

disposition de ses forces pour en laisser l'homme dépositaire, celui-ci peut en régler l'emploi dans une juste mesure, et empêcher l'animal de les dépenser inutilement. Je me demande vainement ici, comment et en quoi on peut attacher une importance quelconque au volume, c'est-à-dire au poids, si ce n'est en le considérant comme le premier obstacle à la facilité de déplacement, par conséquent au mouvement. Je serais, à la rigueur, disposé à l'admettre pour le cheval de gros trait, et encore dans une certaine mesure, car une puissante machine si elle n'est pas douée d'une provision de vapeur en rapport avec son volume même, devient une masse inerte. Mais dès qu'il s'agit d'une locomotion rapide sous quelque forme qu'elle se présente, la légèreté en devient la condition première et indispensable. Évidemment, certains cavaliers excessivement lourds ont besoin d'une monture en rapport avec leur poids et leur volume, mais de ceux-là il n'y a pas à s'occuper ici, car ils doivent renoncer à aller vite et longtemps. Dans ce cas même, un cheval léger les portera beaucoup mieux, et s'il est fort, ce qui ne veut pas dire gros, *au contraire*, parce qu'avant de songer à porter la masse qu'il a sur son dos, il lui faut ébranler la sienne propre, et c'est un double effort.

Je suis ici en opposition, je le sais, avec l'opinion générale; cela m'arrive trop souvent pour en être étonné ou ébranlé. Ce que je dis, une longue expérience m'en a convaincu et toute théorie vient se briser devant une démonstration pratique. Quant à cette qualité de sauteur, si constestée au cheval de pur-sang, elle mérite un examen spécial et tout particulier.

NED PEARSON.

COURRIER DE LA SEMAINE

Enfin le mauvais temps a fait faillite! Les mauvais jours se liquident; les nuages s'écoulent et quant aux rossignols, ils commencent à chanter, matin et soir sous la feuillée touffue des grands arbres!

Depuis neuf mois le soleil nous tenait rigueur, et quelque tardive que soit sa venue, saluons-le avec reconnaissance. Il ne réparera pas certainement le mal que son absence a fait, mais enfin s'il eût continué à se draper dans son ciel brumeux, les dommages eussent été irréparables. La grande philosophie est de se contenter de ce que l'on a et de jouir, sans récriminer, des quelques beaux jours qui nous sont si parcimonieusement comptés.

Cette sagesse est universelle : depuis lundi dernier les gares de chemins de fer regorgent de voyageurs, les malles s'entassent, tous ceux qui ne sont pas rivés à la vie parisienne prennent leur essor pour aller vivre aux champs ou sur les plages maritimes. La vie au grand air commence, et ce n'est point sans mélancolie que nous voyons le vide se faire autour de nous. Le grand départ toutefois n'aura lieu qu'après la grande revue de dimanche prochain. On ne veut pas quitter Paris sans avoir assisté au spectacle réconfortant du défilé de notre armée.

— Nous sommes toutes un peu bonnes d'enfants, me disait la baronne R....., nous aimons le soldat.

Le mot est bien français.

Le départ et le retour de nos belles mondaines va se trouver encadré entre deux revues : dimanche prochain 13 juillet, M. le président Grévy, en frac, avec les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur, passera à Longchamps la revue annuelle des troupes du gouvernement de Paris et de Versailles, et à la fin d'octobre, à la veille de la rentrée des Chambres, le chef de l'État présidera, sur le champ de manœuvre de Vincennes, la grande fête militaire de la distribution des drapeaux.

On partira et l'on reviendra au bruit du canon et aux sons de la musique militaire.

On s'est beaucoup occupé cette semaine de feu Mme Musard, à l'occasion de la vente de ses écrins. On a beaucoup parlé des belles époques de sa vie; de tout ce qui a été dit, je n'ai voulu retenir que l'anecdote suivante, qui est toute en son honneur. Le tout Paris masculin, élégant et spirituel, se donnait rendez-vous dans ses salons, elle était fort admirée et fort adulée, et dirigeait avec beaucoup d'esprit et d'à-propos la conversation, ne laissant jamais franchir les limites de l'extrême convenance. Parmi les plus spirituels se trouvait M. X... un veuf entre deux âges, père d'une fillette devenue depuis une des plus jolies femmes de Paris et qu'il adorait.

Mme Musard apprend un matin que M. X... est désespéré : un notaire de province venait de lever le pied en emportant la dot de sa fille, une centaine de mille francs. C'était tout ce qu'il possédait. Le coup était d'autant plus rude que la fillette allait atteindre ses dix-huit ans et qu'elle devait se marier à sa sortie du couvent. Tous les rêves du père s'étaient envolés et le chagrin avait été assez vif pour faire blanchir ses cheveux en une nuit.

Mme Musard, très émue par ce récit qu'on lui fait, prend cent mille francs et va les remettre à Me P...., notaire à Paris. Elle lui expose la situation de M. X.... Sur ses instructions, le tabellion écrit au père désolé que les cent mille francs de sa fille ont été placés chez lui par son collègue de province et qu'il les tient à sa disposition.

On voit le coup de théâtre.

Ce n'est qu'à la mort de Mme Musard que M. X... apprit cet acte de générosité délicate.

Cette bonne action rachète bien des fautes.

La semaine a été vide d'événements mondains; la politique devient de plus en plus absorbante, et malgré toutes nos recherches, nous nous voyons forcé, bien à regret, d'écourter notre courrier, qui ne veut pas s'égarer sur un terrain glissant et parfaitement maussade.

M. Émile de Girardin, qui nous appartient à titre de confrère littéraire et d'homme du monde, abandonne pour un mois la politique. Il vient de partir pour Royat, où il compte se reposer jusqu'au mois d'août. Toujours jeune et alerte, l'honorable directeur de la *France* va, malgré son âge, escalader le Puy-de-Dôme et nous revenir rajeuni de vingt ans.

Il donne le branle, et nos députés ne vont pas tarder à s'absenter par série jusqu'à la clôture de la session. Qui croirait que parmi nos graves législateurs il se trouve d'ardents canotiers? C'est une révélation que nous nous réservons de faire en temps et lieu.

Les lecteurs et lectrices de la *Revue* reconnaîtront que je suis un homme de bonne volonté, croyant au bien, et qu'un rayon de soleil enthousiasme.

A l'heure où je commençais ce courrier, le ciel était bleu et les toits d'alentour étaient teintés en rose par le soleil levant. Au moment où je termine, le tonnerre gronde, les éclairs éblouissent et la pluie tombe à torrent.... et je retire tout ce que j'ai dit d'élogieux pour le temps en tête de cet article.

FLORIAN PHARAON.



HIPPOMÈNE

né en 1876, par BAGDAD et BARBE-D'OR, appartenant à M. BESSAGUET

Gagnant le DERBY DES TROTTEURS de 6,000 francs, battant 17 chevaux (Rouen, 29 juin 1879). — Distance, 4,000 mètres.



PATURAGE

Fac-simile d'une eau-forte de CHARLES COURTRY, d'après le tableau de TROYON. (L'Art.)



ÉCHO

Fac-simile d'un dessin de M. JAMES BERTRAND, d'après son tableau (1877). (L'Art.)

ÉCOLE FRANÇAISE



LE REPOS, par Colson.

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

Céramique, Bronzes, Orfèvres Serrurerie d'art.

Céramique d'Art. — HENRI BEZIAT, 54, r. Paradis-Poissonnière. — DECK, 10, rue Halévy.

Céramique. — ARTIGUES FRÈRES, 24, r. Ravignan. — HACHE & PEPIN LEHALLEUR FRÈRES, 24, rue Paradis-Poissonnière. — HAVILAND, 116, r. Michel-Ange. — HUART FRÈRES, 8, rue Martel. — LŒBNITZ, 4, rue Pierre-Levée. — SOYER, 4 bis, rue Saint-Sauveur.

Mosaïste. — FACCHINA, 2, rue Legendre.

***

Bronzes d'art. — DENIERE, 15 rue Vivienne. — GONON, 80, rue de Sèvres. — BARBEDIENNE, 30, boulevard Poissonnière. — GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal. — JEUKENS AINÉ & Cᵉ. — BLOT & DROUART, 28, rue des Archives. — BOYER FILS FRÈRES, 64, rue Saintonge. — CORNU, 29, rue Popincourt. — GRAUX & Cᵉ, 64, quai Jemmapes. — LEMAIRE, 121, rue Vieille-du-Temple. — ROYER, 12, rue des Filles-du-Calvaire. — PARVILLERS, 80, rue Turenne. — RAINGO frères, 102, rue Vieille-du-Temple. — NANCY, 18, rue Chapon. — RUFFIER, 12, rue Charlot.

***

Orfèvres. — FROMENT-MEURICE, 372, rue Saint-Honoré. — POUSSIELGUE-RUSAND, 15, r. Cassette. — VEYRAT, 21, place du Château-d'Eau. — CHRISTOFLE, 56, rue de Bondy. — FIZAINE, 156, faub. Saint-Martin. — BOUCHERON, 151, galerie Valois, Palais-Royal).

***

Serrurerie d'art. — VAILLANT-FONTAINE & QUINTART, 181, rue Saint-Honoré. — STERLIN, 39, rue Richelieu.

Diamants, Bijouterie, Horlogerie.

Diamants. — E. VANDERHEYM, 41, r. Taitbout. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — ROULINA, 44, rue Lafayette. — HALPHEN, 6, rue Le Peletier. — MANNHEIMER, 41, rue Laffite. — ROUVENAT, 62, rue Hauteville.

***

Bijoutiers. — AUCOC, 9, rue du 4 Septembre. — BOUCHERON, 151, galerie Valois. — DUMORET, 5, rue de la Paix. — Vᵉ HEROS, 10, rue de la Paix. — MARRET FRERES, 16, rue Vivienne. — ROBIN, 11, rue Chabanais. — ROUVENAT & LOURDEL, 62, rue Hauteville. — DARCHE, 5, boul. des Capucines. — MELLERIO-BORGNIS, 9, rue du 29 Juillet.

***

Horlogerie. — CH. LEROY & FILS, 14, rue Montpensier. — BREGUET, 12, rue de la Paix. — TH. LEROY ET FILS, 114, gal. de Valois (Palais-Royal). — OUDIN, 52, galerie Montpensier (Palais-Royal). — CONTREAU, 36, boulev. des Italiens.

Curiosités, Gravures, Émaux Articles de peinture.

Curiosités. — E. TABURET. Orfèvrerie ancienne, 3, rue Pasquier. — MIALLET, 3, rue Le Peletier. — BING, 19, rue Chauchat. — BEURDELEY fils, 32-34, rue Louis-le-Grand. — BOBAN, 35 rue du Sommerard. — CHOLET, 9, chaussée d'Antin. — JACOB FRÈRES, 112, rue Richelieu. — VINOT, 7, quai Malaquais.

***

Gravure sur camées. — BISSINGER, 31, rue du Quatre-Septembre.

Gravures héraldiques. — GERBIER, 65, rue Richelieu. — BLENNER, 3, rue Feydeau. — DEVAMBEZ, 5, passage des Panoramas.

***

Articles de peinture et de dessin. — FABER, 4, place de l'Opéra. — GIROUX, 43, boulev. des Capucines.

***

Émaux. — GIRONDEAU, 9, rue Réaumur.

Vitraux d'appartements. — ANGLADE, 55, boul. Montparnasse.

Musique, Instruments.

Pianos. — ERARD, 13 et 21, rue du Mail. — PLEYEL, WOLFF & Cᵉ, 95, r. Richelieu. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary.

Orgues. — ORGUES D'ALEXANDRE PÈRE & FILS, 106, rue Richelieu.

Instruments de Musique. — GAND & BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — PETTEX-MUFFAT, 27, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse. — JULES RINALDI, 15, rue Auber.

Tableaux, Livres, Relieurs.

Tableaux. — GOUPIL & Cᵉ, 2, place de l'Opéra. — FÉRAL, 54, faub. Montmartre. Expert. — GEORGES PETIT, 7, rue Saint-Georges.

***

Livres anciens. — ROUQUETTE, 85, pass. Choiseul. — LABITTE, 4, rue de Lille. — CONQUET, 15, boulevard Bonne-Nouvelle.

***

Relieurs. — ALLO, 39, rue du Four-St-Germain. — GRUEL-ENGELMANN, 418, rue Saint-Honoré. — PETIT, 7, quai Conti. — TRAUTZ-BAUZONNET, 15, rue du Four-Saint-Germain.

***

Annuaire de la noblesse. — DE MAGNY, 41, r. Lafitte.

Photographes, Articles et Produits photographiques.

Photographes. — LIÈBERT, 6, rue de Londres — ADAM SALOMON, 55, rue de la Faisanderie. — REUTLINGER, 21, boulevard Montmartre. — NADAR, 51, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — JOLIOT, successeur de LE JEUNE, 350, rue Saint-Honoré. — ALOPHE, 25, rue Royale. — VALERY, 5, rue de Londres.

***

Photographie sur émail. — STEPOWSKI, 14, rue du Temple.

Articles de photographie. — PICARD, 5 *bis*, Asile Popincourt. — CARETTE, 31, rue d'Enghien. — MARX, 3, rue des Archives.

Appareils de photographie. — RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts Articles de ménage.

Ameublement. — E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines. — LOREMY & GRISEY, 1, faub. St-Honoré.

Coffres-forts. — B. HAFFNER aîné, 18, boul. Montmartre. — DUBOIS-OUDIN, 31, boulevard Voltaire. — E. PETIT-JEAN, 131, boulevard Sébastopol.

***

Articles de ménage. — LA MÉNAGÈRE, 20, boulev. Bonne-Nouvelle. — BAZAR DU VOYAGE, 25, rue de la Paix. — MAISON DU PONT DE FER, 14, boulev. Poissonnière.

Coutellerie fine. — TASSILLY-BOIVIN, 66, rue Neuve-des-Petits-Champs.

COSTUME — MODES

Dentelles, Broderies, Robes, Lingerie, Chemiserie.

Dentelles et Guipures. — CHEVREUX-AUBERTOT, 7, boul. Poissonnière. — HERVIEUX & POTARD, 27, boulevard des Italiens.

***

Broderies. — ABEL, 13, rue Vivienne. — A. ALEXANDRE, 7, rue du 4 Septembre. — PENON, 32, rue Abbatucci. — PEUCHERIN, 44, rue Sainte-Anne. — Mᵐᵉ ROCHE, 6, rue Bleue. — Mᵐᵉ TRIGOULET, 17, rue de la Monnaie.

Robes, Fourrures. — MAISON DIEULAFAIT, 1, boulevard de la Madeleine.

***

Lingerie. — GRANDE MAISON DE BLANC, 6, boulevard des Capucines.

***

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — CHARVET, 25, place Vendôme.

Corsets. — Mˡˡᵉ NIGOUREUX, 7, à Argenteuil.

Plumes, Fleurs, Fourrures.

Plumes et fleurs. — VILLEMINOT, 76, r. Richelieu. — AUGUSTE, 7, rue de la Paix. — BATTON, 85, rue Richelieu.

Fleurs pour bals et soirées. — ED. BRIOLLET, 98 *bis*, boulevard Haussmann.

***

Fourrures. — DETMAR, 24, faubourg Saint-Martin. — GROBERT-BORGNIS, 48, rue de l'Arbre-Sec. — REVILLON (S.), 89, rue Neuve-des-Petits-Champs. — REVILLON FRÈRES, 79, rue de Rivoli.

Gants, Éventails, Parfumeurs Coiffeurs.

Gants. — BERR & FILS, 37, rue Jean-Jacques Rousseau. — FORTIN & Cᵉ, 75, r. Rochechouart.

***

Éventails. — GUÉRIN, 14, boulevard Montmartre.

***

Parfumeurs. — CH. FAY, 9, rue de la Paix. — PINAUD, 37, boul. de Strasbourg. — DELABRIERE, 63, rue de Grenelle.

Parfumerie hygiénique. — COTTAU, 55, rue de Rivoli. — EAU SUEZ, 103, boulevard Malesherbes. — EAU FIGARO, 1, boulevard Bonne-Nouvelle.

***

Coiffeurs pour dames. — PHILIPP & Cᵉ, 15, rue Royale. — DONDEL, 2, r. Tronchet. — DE BYSTERVELD, 3, faubourg Saint-Honoré.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — DEBACKER (ancienne maison Alfred), 36 *bis*, avenue de l'Opéra. — SCHÆFFER, 23, boulev. des Italiens. — RENARD, 2, boul. des Italiens. — TAUTZ AND SONS (culottiers anglais), 84, faubourg Saint-Honoré. — WASSE (culottier), 85, rue Richelieu.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — CHAPELLERIE DU JOCKEY-CLUB, 18, rue Duphot. — MAGNIEN, 273, rue St-Honoré. — PINAUD & AMOUR, 89, rue Richelieu. — DELION, passage Jouffroy.

***

Chaussures de dames. — DELMAS, 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Bottier. — DETAIL, 46, passage Jouffroy.

SPORT

Équitation, Escrime, Armuriers.

Équitation. — ÉCOLE D'ÉQUITATION, 12, rue Duphot (succursale 51, rue Lhomond). — MANÉGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

***

Professeurs d'escrime. — LOUIS MERIGNAC, 1ᵉʳ professeur de l'École d'escrime française, 14, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour.

***

Armuriers. — FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu. — GEERINCK, 69, rue de Grenelle-Saint-Germain. — GASTINNE-RENETTE, 37, av. d'Antin. — LIBIOULLE, GUINARD & Cᵉ, 8, av. de l'Opéra. — LEFAUCHEUX, 37, rue Vivienne. — ROBLIN, 9, rue de la Ville-l'Évêque. — CLAUDIN, 38, boulev. des Italiens. — GEVELOT, 30, rue Notre-Dame-des-Victoires.

Fouets, Chiens, Sellerie, Écuries Chevaux.

Fouets. — Vᵉ BOYER, 8, rue Grénéta.

***

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

Chiens. — CH. BOCQUET, 118, avenue d'Ivry. Gibiers de repeuplement. — HOPITAL POUR CHIENS, à Bois-Colombes.

***

Sellerie. — MILLION, 36, rue de Bondy. — TERRIER, 47, rue de l'Université. — RODUWART, 34, av. des Champs-Elysées. — HERMES, 56, r. Basse-du-Rempart. — LASNE, 45 *bis*, boulevard Malesherbes. — LEFEVRE, 74, rue Bondy.

***

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

***

Marchand de chevaux. — HAWES FRÈRES, 66, rue de la Faisanderie.

Gymnase. — Hydrothérapie.

Gymnases. — PAZ, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs.

Gymnase et Bains. — THERMO-GYMNASE MÉDICAL, 49, rue de la Chaussée-d'Antin. — ÉTABLISSEMENT THERMO-RÉSINEUX DU Dʳ CHEVANDIER DE LA DROME, 14, rue des Petits-Hôtels.

Billard.

Professeur de billard. — GIBELIN, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

Agents de voyage.

Agents de voyage. — THOMAS COOK & SON, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la haute Italie.

Villes et stations balnéaires.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

DIVERS

Compagnies d'assurances Compagnies financières.

Assurances mutuelles contre l'incendie. — LA CLÉMENTINE, Société d'assurances mutuelles contre l'incendie, 26, rue de Grammond.

Assurances contre le bris des glaces. — LA PARISIENNE, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances de chevaux et voitures. — COMPAGNIE GÉNÉRALE D'ASSURANCES COLLECTIVES ET INDIVIDUELLES CONTRE LES ACCIDENTS, 16, rue de Grammont.

Assurances sur la vie. — LE SOLEIL, 44, rue Châteaudun.

***

Journal financier. — LE FINANCIER DE PARIS, 13, rue de Londres.

Institutions, Sciences.

Institution. — ÉCOLE MODERNE POUR JEUNES GENS, à Asnières. — LELARGE (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard. — GROUSSET (Institution Chevalier), 75, rue Cardinal-Lemoine.

***

Optique. — LEMAIRE, 22, rue Oberkampf. — Dʳ CHEVALIER, 158, galerie de Valois.

Fournitures de laboratoires.

Instruments de physique et de chimie. — FONTAINE, 18, rue Monsieur-le-Prince.

Produits chimiques. — FER BRAVAIS, 13, rue Lafayette.

Phénol. — PHÉNOL BOBEUF, 7, rue Coq-Héron.

***

Eau dentifrice. — EAU J. V. BONN, 11, boule-Bonne-Nouvelle.

Ascenseurs, Sonneries, Miroiterie.

Ascenseurs. — SAUTTER, LEMONNIER & Cᵉ, 26, avenue de Suffren.

***

Sonneries électriques. — E. DESCHIENS, 123, boul. Saint-Michel. — A. BOIVIN, 16, rue de l'Abbaye. — LÉON WYDER, 52, rue de la Goutte-d'Or.

Tuyaux acoustiques. — PELETIER, 18, rue de Rome.

***

Miroiterie. — MIROITERIE NOUVELLE, 19, boulevard de la Madeleine.

Articles de voyage.

Bazar. — BAZAR DU VOYAGE, WALCKER, 3, pl. de l'Opéra.

Serres, Fleurs.

Serres. — DORMOIS, 92, faubourg du Temple. — IZAMBERT, 91, boulevard Mazas.

Fleurs exotiques. — L. LINDEN, 5, rue de la Paix. — LABROUSSE, boulevard des Capucines.

Papeterie.

Papeterie. — DUPRÉ, 8-10, passage Choiseul.

GASTRONOMIE

Vins, Cognacs, Liqueurs et Bières.

Vins. — H. & O. BEYERMANN & Cᵉ, Bordeaux. — CRUZE & FILS FRÈRES, à Bordeaux. — N. JOHNSTON & FILS, à Bordeaux. — CLOSSMANN & Cᵉ, à Bordeaux. — BARTON & GUESTIER, à Bordeaux.

***

Cognacs. — J. HENNESSY & Cᵉ, à Cognac. — A. C. GODARD & Cᵉ, à Cognac. — MARTELL & Cᵉ, à Cognac.

***

Liqueurs. — WYNAND-FOCKINK, 2, rue Auber. — BÉNÉDICTINE, LIQUEUR DES MOINES DE L'ABBAYE DE FÉCAMP, 76, boulevard Haussmann.

Spécialité de curaçaos. — KAUFFMANN, 31, galerie Vivienne.

***

Bières. — BASS & Cᵉ, 68, boulevard Malesherbes. — FANTA, 6, rue Guyot. — IND COOPE & Cᵉ, 6, pass. Lathuile-Batignolles. — GANGLOFF & BŒSINGER, 51, rue de Flandre. — ALLSOPP & Cᵉ, 8, rue Bausset.

Eaux. Appareils à eaux gazeuses.

Eaux de Contrexéville. — A. ADAM, concessionnaire, 23, rue de la Michodière.

TRUITES A LA HUSSARDE

Si l'on en juge par le régal dont je vais donner la recette, les hussards sont les gourmets de l'armée française.

Videz, nettoyez et enlevez la peau de truites plutôt petites que grosses. Remplissez le corps de ces fins poissons avec du beurre très frais, dans lequel vous avez incorporé une poignée de fines herbes finement hachées. Ainsi préparées, vous faites mariner les truites pendant une heure dans de l'excellente huile d'olive assaisonnée poivre et sel. Au moment de servir, vous les faites griller sur un feu tres doux et vous les présentez avec une sauce à la rémoulade.

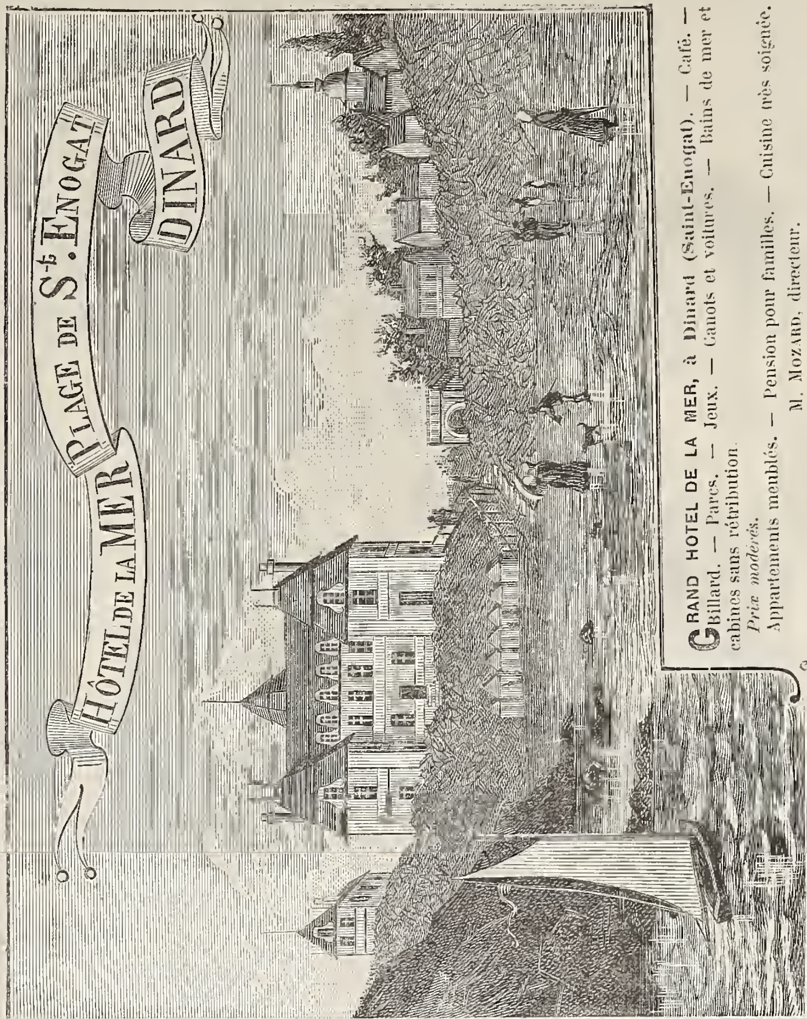
C'est exquis. P. DE BALBAAC.

MENU.

—

Potage purée de pois frais.
Truites à la hussarde.
Gigot de mouton.
Salade.
Haricots blancs frais.
Compote d'abricots.

P. DE B.



CERCLE DES PATINEURS

Lawn tennis. — Tous les jours depuis le 3 juillet à quatre heures.

Une coupe offerte par le comité du Cercle, ajoutée à une poule de 1 louis chaque, pour les joueurs membres du Cercle, ou présentés par le Comité (*handicap*).

Les inscriptions seront reçues, à huit heures du soir, au Secrétariat du Cercle.

TIR AUX PIGEONS

TIR DU MARDI 24 JUIN 1879.

Poule à 28 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 4 tireurs : M. le comte B. de Montesquiou, 2/2 G. — *Même poule, à 26 mètres, 8 tireurs ;* MM. le comte B. de Montesquiou, 7/7 G.; le comte H. de La Rochefoucauld, 6/7. — *Même poule Op., 12 tireurs :* MM. le comte H. de La Rochefoucauld, 6/6 G.; A. de Tavernost, 5/6. — *Même poule, 7 tireurs :* MM. le comte de Castelli, 8/8 G.; le prince de La Tour-d'Auvergne, 7/8. — *Même poule, 10 tireurs :* MM. le comte de Castelli, 8/8; le comte B. de Montesquiou, 8/8 (partagée). — *Même poule, à 28 mètres, 11 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 3/3 G. — *Même poule, à 26 mètres, 16 tireurs :* MM. Abaurré, 14/16 G.; le marquis de Camposagrado, 13/16. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 2 louis, 3 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 2/2 G. — *Poule à 24 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 22 tireurs :* MM. Abaurré, 13/13; le marquis de Camposagrado, 13/13 (1er et 2e, partagés); Trebor, 12/13, 3e. — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 21 tireurs :* MM. le prince de Croij, 9/9 G.; le comte de Lambertye, 8/9. — *Même poule, à 28 mètres, 12 tireurs :* MM. le prince de Croij, 6/6 G.; le vicomte de Quêlen, 5/6. — *Même poule, 8 tireurs :* MM. de Dorlodot, 7/7 G.; de Laporte, 6/7. — *Même poule, 9 tireurs :* MM. Archdeacon, 6/6 G.; le comte de Lambertye, 5/6.

TIR DU JEUDI 26 JUIN 1879.

Poule à 26 mètres, 2 louis, 1 pigeon, 5 tireurs : MM. le comte de Lambertye 9/9 G.; Archdeacon, 8/9. — *Même poule à 28 mètres, 6 tireurs :* MM. Périer, 6/7 G.; Archdeacon, 5/7 — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 5 tireurs :* M. Lafond, 3/3 G. — *Même poule, 5 tireurs :* M. A. de Tavernost, 5/5 G. — *Même poule, à 30 mètres, 5 tireurs :* M. Lafond, 2/2 G. — *Poule en 3 pigeons, 1 à 24, 1 à 26 et 1 à 28 mètres, 2 louis, 5 tireurs :* M. le duc de Riansares, 5/5 G. — *Même poule 5 tireurs :* M. Archdeacon, 4/5 G. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 1 louis, 5 tireurs :* M. Lafond, 3/4 G. — *Poule à 27 mètres, 5 louis, 5 pigeons, 4 tireurs :* M. A. de Tavernost, 7/7 G. — *Poule Op., à 28 mètres, 1 pigeon, 9 tireurs :* M. Lafond, 5/5 G. — *Même poule, 11 tireurs :* MM. A. de Tavernost, 7/7 G.; Périer, 6/7. — *Même poule, à 30 mètres, 17 tireurs :* M. le vicomte de Quêlen, 4/4 G. — *Même poule, à 27 mètres, 20 tireurs :* MM. Rembielinski, 11/11 G.; Abaurré, 10/11. — *Même poule, 12 tireurs :* MM. le comte H. de Montesquiou, 4/4 : le capitaine Tart, 4/4 (partagée). — *Même poule, à 28 mètres, 8 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 5/5 G. — *Poule à 26 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 22 tireurs :* MM. Laniel, 7/7, 1er; le vicomte de Quêlen 10/11, 2e; Abaurré, 10/12, 3e.

TIR DU SAMEDI 28 JUIN 1879.

Match à 28 et 30 mètres, 25 louis, 25 pigeons : M. le comte de Lambertye, 15/24 G. (à 30 mètres). — *Poule à 28 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 4 tireurs :* M. le comte H. de La Rochefoucauld, 2/2 G. — *Même poule, 5 tireurs :* MM. le comte de Lambertye, 3/4; Lafond, 3/4 (partagée). — *Même poule, 5 tireurs :* MM. Lafond, 7/8 G.; le baron de Bussierre, 6/8. — *Poule à 28 mètres, 2 louis, 5 pigeons, 6 tireurs :* M. le comte H. de La Rochefoucauld, 4/5 G. — *Même poule, 6 tireurs :* M. A. de Tavernost, 5/6 G. — *Même poule, 1 pigeon, 5 tireurs :* MM. A. de Tavernost, 6/6 G.; le marquis de Camposagrado, 5/6. — *Poule Op., à 30 mètres, 1 pigeon, 7 tireurs :* M. Lafond, 5/5 G. — *Même poule, 9 tireurs :* MM. Lafond, 2/2; le comte H. de Montesquiou, 2/2 (partagée). — *Même poule, 10 tireurs :* MM. de Dorlodot, 6/6 G.; A. de Tavernost, 5/6. — *Même poule, 11 tireurs :* MM. Abaurre, 6/6 G.; A. de Tavernost, 5/6. — *Même poule, à 30 mètres, 15 tireurs :* M. le prince de Saint-Mauro, 4/4 G. — *Poule à 28 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 20 tireurs :* MM. le vicomte de Quêlen, 7/7, 1er; le comte B. de Montesquiou, 10/11, 2e; le prince de Croij, 9/11, 3e. — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 19 tireurs :* M. le comte B. de Montesquiou, 3/3 G. — *Même poule, 12 tireurs :* MM. Lafond, 9/9 G.; de Laporte, 8/9. — *Même poule, 11 tireurs :* MM. de Dorlodot, 4/4; Lafond, 4/4 (partagée). — *Même poule, 8 tireurs :* M. de Dorlodot, 5/5 G. — *Poule handicap, Op., 1 pigeon, 7 tireurs :* M. le capitaine Tart, 3/3 G. (à 27 mètres).

Étaient présents aux différents tirs :

MM. le comte E. de Lambertye; le baron de Bussierre; S. A. le prince L. de Bourbon; A de Tavernost; le comte H. de La Rochefoucauld; le comte de Nion; Lafond; le comte de Fernandina; de Goyena; le duc de Riansares; de Dorlodot; le comte de Castelli; le marquis de Camposagrado; le comte H. de Montesquiou; le prince de Croij; le comte de la Corzana; de Laporte; Rembielinski; le vicomte de Quêlen; le prince de Saint-Mauro; Abaurre; le vicomte de Corberon; le capitaine Tart; le comte B. de Montesquiou; de Lapeyrère; le baron Beeckman; le prince de La Tour-d'Auvergne; le marquis de Caumont-Laforce; le comte de Lindermann; le marquis de Belbeuf; le comte d'Auberjon; Nagelmackers; de Saint-Clair; Minghetti; Périer; Archdeacon; le comte d'Andelau; lord Westbury.



Tiré de **LA REVUE DE LA MODE** 13-15, quai Voltaire.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

1. Élégante toilette de grand dîner, en tulle noir brodé de roses, posé sur fond de soie noire. — Au bas, tout autour, grand plissé uni. Devant, le tulle est posé à plat, très drapé et bouillonné derrière. Corsage décolleté en rond, un peu haut et lacé derrière, faisant taille à pointe, avec épaulière et très petites manches. Plissé blanc autour des épaules; bouquet de roses variées à l'épaule. Gants noirs à huit ou douze boutons. Éventail en crêpe noir brodé de roses. Cette toilette est celle portée par Mlle Keller, du Vaudeville, dans les *Tapageurs*.

2. Toilette blanche pour jeune fille. — Robe de tulle blanc posé sur soie blanche; plissé au bas et autour de la traîne. Aucune draperie. Devant, tablier long, bouillonné encadré par deux petits plissés coquillés, mêlés de nœuds en faille blanche très mince. Corsage attaché par derrière, froncé à la taille, ouvert en carré avec double plissé blanc et bouquet au coin. Ceinture de faille gros grain. Manches longues, très justes du haut, un peu larges du bas, ornées de plissés.

DÉPLACEMENTS.

Duc de Fernan-Nunez, à Paris. — Vicomte de Mortemart, à Paris. — Marquis de Broc, à Contrexéville. — M. G. Martell, à Cognac. — M. de Lécluse-Trévoëdal, à Bourbon-l'Archambault. — De Foucault, aux Eaux-Bonnes. — Comte de la Chevalerie, à Vichy. — Du Cor de Duprat, à Dinan. — Marquise Lavaggi, à Florence. — Vicomte de la Poëze, au Tréport. — Vicomtesse du Bouëxic, à Bagnères-de-Luchon. — Comte M. de Cossé-Brissac, à Bordeaux. — De Beaupréau, à Royan. — Baron de Sachs, à Biarritz. — Dr Troncin, à Veules — Baron de Launay, à Contrexéville. — Comte de Breteuil, à Chevreuse. — Comte de Laubespin, à Creuznach. — Vicomte de Sarcus, à Cabourg. — Comte de Vezins, à Aix-les-Bains — Marquise de Venevelles, château de Lacessoie. — Baronne Lejeude, château de Lamotte. — Comte de Bouthilier, château de la Charmoye. — Vicomte de Narcillac, château de Taverny. — Marquis de Langle, château de Neuville. — Comte d'Hespel, château de la Vallée. — Le Gonidec, château de Saint-Thurien. — Comte de Wignacourt, château de Quignicourt. — Comte de Romanet, château de Gevraise. — D'Availles, château d'Availles. — Baron Pérignon, château de Billy — Comte de Jouy-d'Arcy, château de Marines — Comte d'Épremesnil, château du Croissy. — Comte de Nettancourt, château de Thillombois. — Vicomte H. de la Ferrière, château de Bièvre. — Comte A. de Vogué, château de Saint-Marc. — Comte de Janzé, château de Valboury. — De Devise, château de Salency. — Marquis de Boisgelin, château de Boisgelin. — Comte de Kersaint, château de Dampont.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lefranc.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 35.
SAMEDI, 12 JUILLET 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.; — 6 mois, **15** fr.; — un an, **30** fr
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, **2** fr de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



LE JOUEUR DE FLUTE, tableau de Meissonnier (grandeur naturelle), dessin de M. Duvivier. *(Monde illustré.)*

CHRONIQUE

La Chronique vient de faire comme Mercure, dieu des commerçants.... et des voleurs; elle a vissé deux petites ailes à chacun de ses talons, et franchi la mer sans payer le tribut à Neptune, enrichi des dons involontaires de tant de voyageurs.

C'est de Londres que je daterais ces lignes, si je n'étais depuis longtemps brouillé avec les dates, et même avec l'art de les vérifier. Tout ce que je puis vous dire... approximativement, c'est que nous sommes en juillet et qu'il fait froid. Je grelottais hier au soir en regagnant mes pénates modestes, au *corner* — prononcez *coin* — de *Old-Bond street* et de *Picadilly*. Les rares passants que je rencontrais faisaient comme moi, et cachaient dans leurs manteaux des lèvres gercées et des nez rouges. A l'inévitable parapluie que toute Anglaise prend le matin en sortant de chez elle, malgré les promesses de cette jolie menteuse qu'on appelle l'Aurore, et qui nous allèche avec la promesse d'un beau jour, les jeunes miss ajoutent volontiers aujourd'hui le petit pardessus en loutre teinte, le manchon en martre imitée, et le boa, non constrictor, en fausse hermine....

Et pourtant nous voici en pleine *saison*. ..

La Saison! voilà un mot magique. Ces six lettres-là en disent à coup sûr beaucoup plus qu'elles ne sont grosses Qui n'a pas vu la *saison* dans la capitale de l'Angleterre est incapable de s'en faire une juste idée. C'est ici qu'il est permis d'imiter le mauvais exemple de saint Thomas, et de ne croire qu'après avoir vu.... et encore! Moi qui ai vu, c'est à peine si je crois!

La *saison*, c'est la vie à outrance, poussée à son maximum d'intensité; c'est le *summum* de la jouissance mondaine, poursuivi et atteint par des gens qui, pour la plupart, n'ont eu que la peine de naître pour avoir le plaisir de vivre.

L'aristocratie anglaise, en qui se résume, se symbolise et se personnifie la nation, étend sa puissance, son influence, ou du moins son crédit, sur le monde entier, qui ne demande qu'à devenir le tributaire de ses divertissements et de ses joies. Tout ce que l'on peut avoir pour de l'argent, Londres se l'offre à lui-même avec une profusion insensée pendant ces trois mois merveilleux qu'un homme intelligent et libre de son temps ne saurait vraiment passer autre part — mai, juin et juillet. — Depuis Madrid jusqu'à Stockholm, depuis Naples jusqu'à Vienne, depuis New-York jusqu'à Pétersbourg, — sans oublier Rome et Paris; — tous les théâtres lui cèdent leurs premiers sujets. Toutes les *étoiles* quittent leur ciel natal pour venir briller à Covent-Garden ou à Drury-Lane. Est-ce que la Comédie-Française elle-même, malgré sa légitime fierté et ses prétentions justifiées, ne vient pas d'abandonner la maison de Molière pour venir jouer dans un petit théâtre de la *Cité*, devant un public mi-parti de *lords* et de *cockneys?*

Les Anglais, qui ne font rien comme tout le monde, — mais dont l'excentricité même, quand on la regarde de près, vous semble bientôt justifiée par une haute raison et un sens pratique incontestable, — les Anglais se gardent bien de venir à Londres pendant l'hiver, où Londres est inhabitable, livré à une insupportable humidité et aux demi-ténèbres d'un brouillard que l'on pourrait couper au couteau et servir par tranches, — brouillard si intense et si persévérant que, pendant des semaines entières, le gaz ne s'éteint ni dans les rues ni dans les maisons.

Aussi pendant l'hiver la bonne compagnie reste dans ses châteaux, sur ses terres, au milieu de ses tenanciers, où elle a une existence selon ses goûts, large, grandiose, confortable, et princièrement hospitalière. On chasse à courre, à travers la campagne nue et les bois dépouillés; on galoppe sur la terre gelée, retentissante et sonore; on fait flamber la bûche de Noël dans l'immense cheminée des aïeux. On lit le matin; on lunche à deux heures; on danse le soir — parfois à contre-mesure, mais on ne s'en amuse pas moins, et c'est ainsi que ces longs mois d'hiver passent rapides et légers comme le songe d'une nuit d'été — *Mid-Summer's dream!*

Cependant, avril s'approche, sans bruit, à petits pas; il entr'ouvre les bourgeons roses, qui dénouent de petites faveurs vertes au bout des rameaux encore noirs. On voit naître le printemps, si doux partout; on regarde pousser les primevères, et l'on cueille les premières violettes dans l'herbe, en écoutant les merles et les pinsons, qui chantent au fond des grands parcs. Puis, quand le voile des froides vapeurs se déchire et s'entr'ouvre sur les bords de la Tamise; quand on peut espérer de voir clair à Londres en plein midi, c'est alors — alors seulement — que l'on quitte le château pour venir habiter l'hôtel — lourd capital immobilisé — un peu stérilement; — mais l'aristocratie est si riche! — pour une jouissance de quelques semaines.

C'est le moment où commence pour Londres cette vie prestigieuse dont je parlais tout à l'heure, qui s'appelle la Saison, et dont aucune plume, si brillante qu'elle soit, ne saurait décrire les splendeurs. Tout le monde ici désire le retour de la *saison*, car en Angleterre les diverses classes sociales ne sont point, comme ailleurs, dévorées de haine et de jalousie les unes contre les autres, Celles qui ne s'amusent point exploitent le plaisir de leur prochain; elles ont ainsi l'esprit d'en vivre, ce qui fait que tout le monde est content.

C'est pendant la saison que les jeunes ladies qui font leur début dans le monde sont présentées à la cour, et risquent, abritées derrière l'éventail, un premier coup d'œil sur la tribu des prétendants parmi lesquels on trouvera bientôt le fiancé précoce. On sait que l'usage, ce tyran de l'Angleterre — un tyran contre lequel ne songe jamais à se révolter ce pays de tradition, façonné au respect de ses coutumes — ne permet pas aux filles de l'aristocratie de paraître officiellement dans les salons du West-End (le *faubourg Saint-Germain* de Londres) avant d'avoir été reçues au *drawing-room* de leur souveraine. Elles font leurs premiers pas aux pieds du trône. La cérémonie a lieu au Palais de Saint-James, dans une salle de réception que l'on appelle la Chambre de la présence, et dont le somptueux et magnifique décor éblouit les yeux anglais. Pour mon compte, je le trouve un peu surchargé.

La reine Victoria, malgré son deuil éternel, se souvient qu'elle est femme, et son œil scrutateur, auquel rien n'échappe, passe l'inspection minutieuse de cet escadron volant où se recrutaient jadis les demoiselles d'honneur, délices de la cour. Rien ne lui échappe, et c'est avec une attention de puritaine qu'elle surveille les moindres détails de la toilette de celles qui ont l'honneur d'être admises au baise-main royal. Elle s'occupe même de leur coiffure. Ne sait-on pas qu'elle a banni de son palais une blonde séduisante, mais *tondue à la chien*, et dont les cheveux, coupés trop court par devant, retombaient sur le front en folles petites mèches frisottantes, et en boucles crespelées, qui lui semblèrent trop provocantes, et *attentatoires* au repos des jeunes lords qui les auraient contemplées de trop près.

C'est aussi dans ce *drawing-room* de Saint-James que l'on proclame la Reine-de-Beauté de l'année courante, dont pendant trois mois, l'éventail aura le pouvoir d'un sceptre, et qui sera l'héroïne acceptée de toutes les fêtes, et l'arbitre de toutes les élégances.

Le trait distinctif de la *Saison* de Londres, c'est l'amour de la musique, poussé jusqu'à la frénésie, on en vit et on en meurt. Le dilettantisme italien n'est plus rien à côté de ces fureurs... lyriques. Musique partout! Il y a des moments où l'on payerait cher une minute de bon silence. Impossible d'en obtenir : il n'y en a nulle part; il n'en reste plus.

Dans les grands théâtres, la Patti, l'Albani, la Nilsson, autour desquelles gravitent, au milieu d'astres moins éclatants, tous les ténors, toutes les basses et tous les barytons du monde, enchantent les oreilles fashionables, qui ne sont pas toujours moins longues que les autres. Le *Concert-morbus* sévit. Les Anglais aiment mieux cette épidémie-là que celle de la petite vérole. On ne dispute pas plus des goûts que des couleurs.

Pas de salle disponible qui n'ait son concert; pas de concert qui ne fasse d'énormes recettes. Dans la vaste salle d'Albert-Hall, à Kensington-Palace, la moyenne des spectateurs est de six mille, et on leur joue des oratorios allemands, qu'ils applaudissent de confiance, à première audition, absolument comme s'ils les avaient compris.

A Sydenham-Palace, le chef d'orchestre fait manœuvrer, avec son bâton d'ébène, huit cents instrumentistes et quatre mille choristes dans une salle sonore et vibrante comme une table d'harmonie. Le nombre des auditeurs est en proportion.

Dans les jardins publics et dans les parcs, les musiques militaires, qui sont généralement fort bonnes, viennent, à différentes heures de la journée, jouer les plus jolis morceaux de leur répertoire, au milieu d'une foule toujours sympathique.

— Est-ce tout? Pas encore!

Le simple travailleur, l'ouvrier, *Monsieur-tout-le-monde*, comme dirait cet insolent de Luther, a aussi son concert, tout comme la *gentry* et la *nobility*.

Ces concerts — vraiment populaires, ceux-là — on ne les donne pas dans des salles reluisantes de stucs, de peintures, de marbre et d'or, et resplendissantes de la lumière de *huit mille* becs de gaz, comme à Kensington. — Non, ils ont lieu un peu partout — sur les places publiques, à la grille des squares, à la porte des marchands de vin — lesquels ne sont que des marchands d'eau-de-vie, — et dans tous les coins de rue où les tolère l'indulgente et paternelle police.

Dans ces petites *bandes*, qui jouent avec plus de verve que de style, et que je soupçonne fort de se recruter souvent parmi les virtuoses très ambulants des tribus bohémiennes qui, sous le nom de Gibsies, écument les environs de Londres, et, parfois, exploitent jusqu'à ses faubourgs, il y a bien peu de chanteurs : on n'y rencontre guère que des instrumentistes. Leur verve même est la preuve de leur nationalité étrangère. John Bull n'aurait pas cet entrain endiablé! Comme le public anglais a toujours besoin d'être pris par les artifices de la mise en scène, que ses émotions sont difficilement excitées, et qu'avec lui frapper fort est un plus sûr moyen que de frapper juste, on le sert suivant ses goûts.

Ces musiciens portent généralement des gilets à fleurs, des habits à longue queue et à courte taille (comme les *beaux* du *Directoire*), mais à grandes raies alternativement rouges et blanches. Ajoutez un chapeau de soie, noir et très haut de forme, pour compléter cette excentricité d'une façon aussi ridicule que grotesque. Je me hâte de dire qu'elle a ici le plus grand succès, que les badauds se laissent prendre à ces drôleries, et que la troupe bariolée n'a besoin que d'accorder ses violons et de souffler dans ses trompettes pour attirer la foule, qui paye toujours assez généreusement ses artistes en plein air. Grâce à eux, la Saison de Londres prend un caractère assez carnavalesque, et elle a tout de suite une note de gaieté extérieure qui indique clairement que le peuple lui-même y trouve largement sa part. Il y a en ce moment des plaisirs pour tout le monde chez nos voisins. En pourrait-on dire autant chez nous, qui passions jadis pour le peuple le plus folâtre de la terre, quand nous n'avions pas encore la funeste manie de politiquer?

Louis Énault.

ÉCHECS

PARTIE N° 53.

Gambit du Centre (*a*.

Blancs. M. E. Schiffers.	Noirs. M. Tchigorine.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 D	2. P pr P
3. P 3 F D	3 P pr P
4. F 4 F D	4. P pr P (*b*
5. F pr P	5. C 3 F R (*c*
6. C 3 F D (*d*	6. C 3 F D
7. C 3 F R (*e*	7. F 2 R (*f*
8. P 5 R	8. C 5 C R
9. C 5 D	9. Roq.
10. P 3 T R	10. C 3 T
11. Roq.	11. P 3 D
12. T 1 R	12. P pr P (*g*
13. C R pr P	13. C pr C
14. T pr C	14. F 3 R (*h*
15. D 2 R (*i*	15. F 3 D
16. T pr F	16. P pr T
17. D pr P éch.	17. T 2 F (*j*
18. T 1 R	18. R 1 F
19. F 1 F D	19. D 5 T
20. C pr P	20. D pr P éch.
21. R 1 T	21. T 2 R (*k*
22. D pr T éch. (*l*	22. F pr D
23. T 1 F	23. D pr T
24. F pr D	24. T 1 F
25. F 4 F R	25. C 4 F
26. F 3 D	26. P 3 C R
27. F 4 R	27. C 3 D
28. F 6 T éch.	28. R 2 F
29. F 5 D éch.	29. R 3 F
30. C 6 R	30. R 4 R
31. F 3 C	31. T 6 F
32. C 4 F	32. C 4 F
33. C 2 R	33. C 6 C éch. (*m*
34. C pr C	34. T pr C
35. F 8 C	35. R 3 F
36. F 5 D (*n*,	36. T 6 D
37. F 3 F (*o*	37. P 4 C R
38. P 4 T R (*p*	38. P pr P
39. F pr P	39. P 6 T
40. F 4 R	40. T 8 D éch.
41. R 2 T	41. P pr P
42. R pr P	42. T 8 T D
43. F 5 D	43. F 4 F
44. F 2 D	44. T 8 C éch.
45. R 3 F	45. P 4 T R
46. F 3 F éch.	46. R 2 R
47. F 5 R	47. P 5 T
48. F 4 R	48. F 3 D
49. F 4 F	49. F pr F
50. R pr F	50. P 6 T (*q*

Les Blancs abandonnent.

NOTES.

a) Quatrième partie du match, jouée à Saint-Pétersbourg le 27 mars 1879.

b) Nous répétons que nos deux défenses favorites sont 4. P 7 F D ou C 3 F R.

c) Si 5. F 5 C éch. — 6. R 1 F! — C 3 F R. — 7. P 5 R. Voir la partie n° 47.

d) Les Blancs peuvent continuer par 6. P 5 R, rentrant dans la variante précédente, qui est la plus forte pour eux. L'attaque du texte que nous avons le premier donnée dans le *Quaterly Chronicle* d'octobre 1871, est inférieure.

e) Le coup juste. Si 7. C 5 D — F 2 R. — 8. C 2 R — Roq. — 9. P 5 R — C pr C. — 10. F pr C — F 5 C éch. mieux.

f) Le meilleur. P 3 D peut également se jouer; mais si 7. F 5 C D. — 8. P 5 R — P 4 D. — 9. P pr C — P pr F. — 10. D 2 R éch. — F 3 R. — 11. P pr P — T 1 C R. — 12. Roq. mieux.

g) Si 12. F 3 R. — 13. C pr F éch. — D pr C. — 14. P pr P — P pr P. — 15. C 4 D — C pr C. — 16. D pr C — C 4 F. — 17. D 4 R, et les Blancs ont une forte attaque.

h) Si 14. F 3 3 D. — 15. T 5 T R, et gagnent facilement.

i) Faible. Voici une suite meilleure : 15. C pr F éch. — D pr C. — 16. F pr F — P pr F. — 17. D 3 C D — T D 1 R. — 18. T D 1 R, et les Blancs gagnent un pion et conservent l'attaque.

j) Si 17. C 2 F R. — 18. D 4 C R, et gagnent.

k) Cette défense difficile a été conduite avec beaucoup de tact par M. Tchigorine, si 21. F pr C. — 22. F 3 T éch et mat en peu de coups, et si 21. T pr C. — 22. D pr F éch. et mat le coup suivant.

l) Si 22. D pr F — D pr T éch. — 23. R 2 T — D pr F. — 24. C 6 R éch. — R 2 F. — 25. C 5 Ĉ éch. — R 1 R. — 26. F 5 C éch. — R 1 F. — 27. C 6 R éch. — R 2 F et gagnent.

m) Si 33. T pr F. — 34. F 4 F éch., et gagnent l'échange.

n) Si 36. F pr P — R 2 F, et le Fou ne sort plus.

o) Afin d'empêcher l'échec.

p) Pour empêcher 38. T pr F. — 39. P pr T. — R 3 C gagnent.

q) La durée de cette partie a été de trois heures.

Solution du problème n° 55.

Devise : *Mea Culpa.*

1. $\frac{\text{D 2 C}}{\text{D pr D ou C 6 C}}$; 2. $\frac{\text{T de 2. F à 6 F}}{\textit{ad libitum.}}$; 3. $\frac{\text{mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{C pr D}}$; 2. $\frac{\text{T 5 F éch.}}{\text{D pr T}}$; 3. $\frac{\text{P pr P mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{C 7 R}}$; 2. $\frac{\text{T pr C éch.}}{\text{F 6 R}}$; 3. $\frac{\text{D pr D mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{P pr P}}$; 2. $\frac{\text{F pr P éch.}}{\textit{ad libitum}}$; 3. $\frac{\text{mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{F 6 R}}$; 2. $\frac{\text{P pr P éch.}}{\textit{ad libitum}}$; 3. $\frac{\text{mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{D 5 F}}$; 2. $\frac{\text{D pr D éch.}}{\text{F 5 D}}$; 3. $\frac{\text{D pr F mat.}}{}$

Solution du problème n° 56.

Même devise.

1. $\frac{\text{D 1 T}}{\text{C 6 R}}$; 2. $\frac{\text{D 1 T D}}{\text{T 7 F}}$; 3. $\frac{\text{T 4 F éch.}}{\text{T pr T}}$

4. $\frac{\text{D 4 D}}{\textit{ad libitum}}$; 5. $\frac{\text{mat.}}{}$

2. $\frac{}{\text{D 4 D}}$; 3. $\frac{\text{T de 4 R pr D}}{\textit{ad libitum}}$; 4. $\frac{\text{D pr T éch.}}{\textit{ad libitum}}$

5. $\frac{\text{T 5 F mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{P fait D}}$; 2. $\frac{\text{T pr P}}{\text{D 8 C}}$; 3. $\frac{\text{T pr D}}{\text{F 6 C}}$

4. $\frac{\text{T pr F}}{\textit{ad libitum}}$; 5. $\frac{\text{mat.}}{}$

Solutions justes :

N[os] 55 et 56 : MM. E. Frau (de Lyon), Chalrote du Rieu, de Madrazzo. Barré, Abrhams, Gorkowski, Morpurgo.

N° 55 : M[me] Anna Janet, Henri Thomson. de Tupini, Touge, Wald, Cassabois.

NOUVELLES

M. Vié, le rapporteur de la commission internationale de problèmes étant de retour, il sera statué sous peu sur les questions soulevées par les problèmes portant les devises suivantes : 1[re] *Aliquando*, 2[e] *Mea culpa*, 3[e] *Respice finem*.

Voici jusqu'à ce jour le résultat du match entre MM. Potter et Mason. Le premier gagne deux parties, le second une et trois ont été nulles.

Dernièrement M. E. Schmidt, ancien rédacteur du *Deutsche Schachzeitung*, étant venu passer une vingtaine de jours à Saint-Pétersbourg, a proposé à M. Tchigorine, ainsi qu'à M. Schiffers de jouer un match aux conditions suivantes : jouer huit parties, le vainqueur sera celui qui gagnera le plus grand nombre de parties, les nulles comptent pour moitié ; quinze coups par heure. M. Tchigorine a remporté une victoire éclatante, ayant gagné six parties et annulé deux.

Le match avec M. Schiffers n'est pas encore terminé ; jusqu'à présent M. Schmidt gagne trois parties, M. Schiffers deux et une nulle.

Nous donnerons prochainement quelques-unes des parties de ces deux matchs.

Deux parties par consultation entre MM. Tchigorine et Alapine, contre MM. Schmidt et Schiffers ont été gagnées par les premiers; chacune a duré cinq heures et demie.

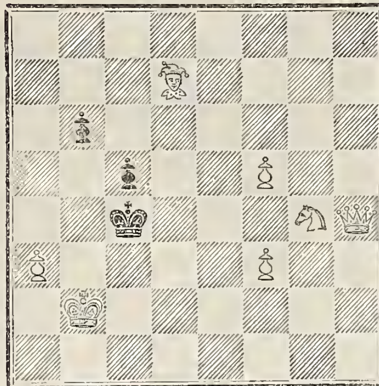
CORRESPONDANCE.

M. H. Australie. — Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir faire l'échange demandé.

PROBLÈME N° 59

composé par le docteur S. GOLD.

NOIRS



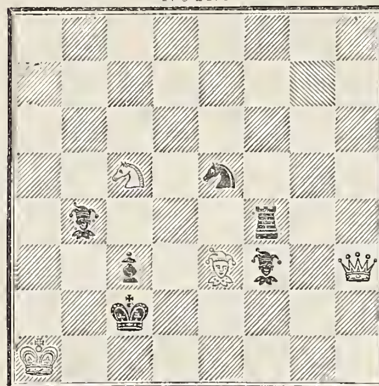
BLANCS

Les Blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 60

composé par M. W. KLARK, de Sibérie.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

S. Rosenthal.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 156.

XLSBC HR DLPD SFRV GTB SGP, HR BR DLPD NSD DRLM RK BTLD BR DTGGRD NSD CRLZ.

N° 157.

UIEEIEEE. | QMNGLGMPRD.

N° 158.

Avec les voyellles E. I. O, et les consonnes C. L. N. V, en répétant deux fois deux voyelles, et trois fois une consonne, former un mot de onze lettres.

N° 159.

Acrostiches.

? H U ?
? T U ?
? O U ?
? O T ?
? P ?
? O U ?

N° 160. — Mots carrés.

A reconstituer.

D O D O
N I N I
R A R E
P A N N

Solutions du 5 juillet 1879.

N° 151.

La plus perdue de toutes les journées est celle o l'on n'a pas ri.

Chamfort.

N° 152.

Amour : folie aimable. Ambition : sottise sérieuse.

Chamfort.

N° 153.

On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être jamais ridicule.

Chamfort.

N° 154.

Le pere a 36 ans ; le fils a 12 ans.

N° 155.

M
M A L
M A R I N
L I N
N

Edme Simonot.

LE WHIST

Solution du problème 34.

Vous ne pouvez débuter par atout. Jouer atout avec un roi troisième, c'est s'exposer à n'en faire aucun et souvent à les perdre dès les trois premiers tours. Si, en effet, votre partner n'a ni l'as ni la dame, votre adversaire de droite sera amené à faire la contre-invite absolument comme s'il jouait avec le jeu d'un mort sous les yeux.

L'attaque par les cœurs serait faible, parce que vous n'avez pas assez d'atouts pour les affranchir et que vous perdez ainsi l'occasion de prendre le roi de cette couleur. Du reste, l'éventualité d'affranchissement subsiste toujours si vous rencontrez dans la main de votre partner une force suffisante en atouts.

L'as de pique second est une carte que vous ne devez jouer à aucun prix, car il constitue une rentrée précieuse que vous devez soigneusement ménager.

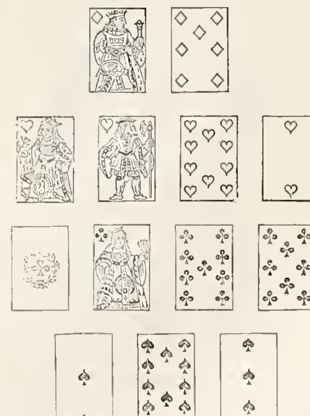
La couleur trèfle offre par la tierce au valet un point d'appui solide qui peut fortifier le jeu de votre partner sans aucun danger pour vous.

Il faut donc débuter par le valet de trèfle.

Principe. — Avec de bonnes cartes dans trois couleurs, commencez l'attaque par la quatrième si vous avez dans cette dernière couleur une tierce au valet ou quatre cartes par le dix et le neuf.

PROBLÈME N° 35.

Dame de carreau retourne.



Après le premier coup joué comme il suit : trois, dix, cinq, as de cœur, votre partner, qui a fait la levée, joue l'as d'atout. Quelle carte mettrez-vous?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 34.

Votre situation, examinée activement et passivement, se résume ainsi :

Actif — en expectative.

Une dix-septième à pique, quatorze d'as, quatorze de rois ; faire capot.

Passif — huit carreaux, seizième à cœur, quatorze de valets.

Devant cette éventualité menaçante, vous ne pouvez laisser de cartes. Jouant le dernier, les chances d'erreur pour votre adversaire sont minimes, et chaque carte augmente la valeur de son jeu d'une manière formidable.

Vous avez ensuite contre vous le choix à faire entre les deux quatorze. Ce choix portera nécessairement sur les rois, qui peuvent vous donner des tierces.

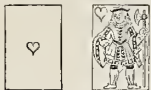
Il ne vous est donc laissé d'autre alternative que d'écarter ou les deux quatorze à la fois, ou le huit de pique. Or, le huit de pique n'a pour ainsi dire de valeur que comme point. La carte angulaire du jeu est le valet de pique. Avec le valet de pique, les chances, les chances du soixante sont pour vous de un sur deux, celles du repic de un sur dix ; tandis que pour votre adversaire, elles ne sont pas de un sur cent.

Nous écarterons donc : as de cœur, as, dix, neuf de trèfle ; huit de pique.

PROBLÈME DE PIQUET.

Avec :









Quel sera votre écart en premier et en second, si votre adversaire et vous jouez pour sept ?

ROBERT D'ANTULLY.

LES CARTES

LE PIQUET

Réponse au problème précédent.









En premier, il y a dans la nature des cartes en main un double écart possible :

Si on a une large avance et que le gain de la partie soit à peu près assuré, on devra écarter as, huit et sept de trèfle, dame et dix de carreau. On conserve ainsi une tierce au roi de cœur, roi et valet de pique, roi de trèfle et valet de carreau ; on porte le point et la séquence à cœur, et en outre on conserve la chance de deux quatorze puisqu'on a trois rois et trois valets ; on est, de plus, à peu près gardé partout, surtout à pique, qui est la partie faible de ce jeu, d'ailleurs très beau.

Si, au contraire, on est en retard et si on a besoin d'un grand coup, le jeu doit être quelque peu différent ; il faut porter la tierce à la dame de carreau, le roi de trèfle seul, roi de cœur seul également, roi et valet de pique ; on joue *la conséquence*, qui réside dans le roi de carreau. S'il rentre l'as et le roi de carreau ou le roi et le neuf de carreau, le quatre-vingt-dix est à peu près assuré, en admettant toutefois qu'on trouve un pique intermédiaire, dix, dame ou neuf au choix, pour couper le point de l'adversaire.

Étant second, il n'y a qu'un seul écart de possible et logique : ce sont les trois trèfles par as, huit et sept ; on conserve ainsi une tierce au roi de cœur, une tierce à la dame de carreau, roi et valet de pique, roi de trèfle ; de plus trois rois et trois valets.

Le jeu est très fort, surtout comme défense, et il est à peu près certain, quelle que soit la rentrée, qu'on gagnera la carte.

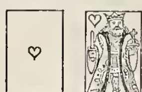
Nous posons donc en principe que la règle d'un bon écart, c'est de rejeter les cartes qui ne sont pas assez nombreuses pour fournir un point fort et trop distantes entre elles pour former une séquence régulière.

LE WHIST

Carreau est atout. On espère faire le chelem avec le jeu suivant :









Tout au contraire, on est chelem. — Comment faut-il supposer la distribution des cartes, et comment le coup a-t-il dû être joué pour arriver à ce résultat ?

La réponse sera donnée dans le numéro suivant.

On peut dire que « *c'est au jeu que l'on voit les plus grands coups du sort.* »

Ce vers monosyllabique est d'une grande vérité, dont l'application se trouvera justifiée par le coup ci-dessus. Asssurément le joueur a presque tous les éléments pour espérer faire le chelem ; il suffit pour cela que son partner ait au moins quatre atouts par l'as, que les autres atouts soient répartis également entre les adversaires, et que la dame d'atout se trouve à sa droite, de manière à ce qu'en retour du coup d'été il puisse la prendre en faisant au besoin l'impasse du valet.

La réponse au problème nous montrera comment toutes les combinaisons possibles et les certitudes presque mathématiques sont déroutées par les bizarreries fantasques de la fortune.

On ne doit donc, au whist, procéder qu'avec une extrême lenteur et ne rien laisser au hasard de ce que la science ou la réflexion peuvent lui enlever.... Si vous avez six atouts et une longue couleur, vous pouvez trouver sept atouts dans une autre main ou être forcé de couper avant l'affranchissement de votre couleur et perdre trois levées.

Agissez donc toujours comme si vous deviez avoir la fortune contre vous, et dominez-la, s'il est possible, par ces trois grandes qualités : l'attention, la mémoire et une combinaison habile et logique.

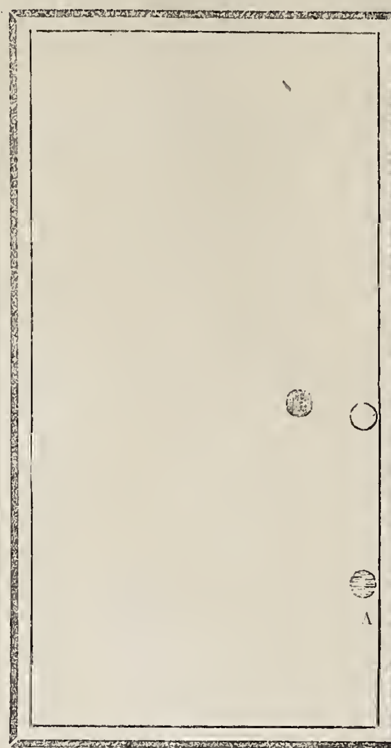
Au whist, le succès reste toujours aux plus sages.

Et malgré le dicton du poète : « *Audaces fortuna juvat* », je parie toujours pour le joueur prudent et réfléchi.

OLD TRICK.

LE BILLARD

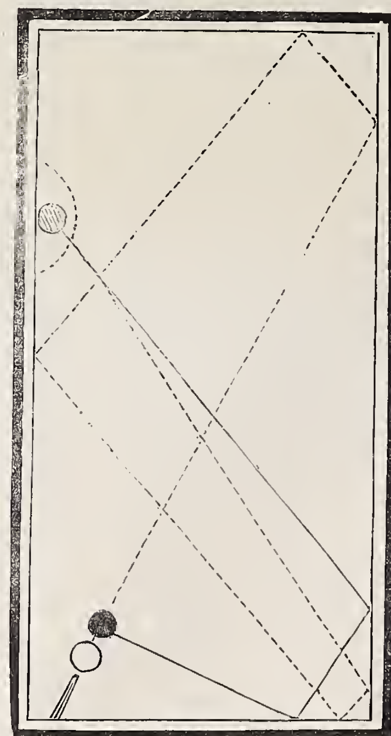
26e position.



Réunir le jeu pres de la bille A.

LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

Solution du coup inséré dans le N° 34.



H. Boulin fils, à Bergerac.

SPORT

COURSES DE BEAUVAIS

1er jour. — Dimanche 6 juillet.

Prix spécial. — 2,500 mètres.

1. *Fils de l'Air*, à M. Ephrussi. (G. Mills.) 56 kil.
2. *Barde*, au comte de Lagrange. (Dodge.) 56 kil.
3. *Distinguo*, au même. (Hurst.) 56 kil.

Non placés : *Gibert, Pale-Ale.*

Prix de la Mye-au-Roy. — 2,800 mètres.

1. *Honrada*, à M. Gardener. (Spooner.) 52 kil. 1/2.
2. *Vétiver*, au comte de Lagrange. (Seakins.) 45 kil.
3. *Tentation*, à M. Balensi. (W. Rolf.) 43 kil. 1/2.

Non placé : *Grabowska.*

Prix du Thèrain. — 1,800 mètres.

1. *Eusebia*, à M. Ephrussi. (G. Mills.) 58 kil. 1/2.
2. *Normande*, au comte de Berteux. (Jellis.) 48 kil. 1/2.
3. *Lia Félix*, à M. Jennings. (Kelly.) 46 kil. 1/2.

Non placés : *Quaker, Mme Job, Navire, Douairière.*

Prix de la Société d'encouragement.
2re série. — 2,000 mètres.

1. *Palatin*, au comte de Lagrange. (Dodge.) 53 kil.
2. *Rossnaven*, au comte de Juigné. (Garratt.) 51 kil. 1/2.
3. *Virginie II*, à M. Jennings. (Storr.) 51 kil. 1/2.

Grand handicap. — 2.200 mètres.

1. *Futaine*, au marquis de Caumont. (Pettet.) 43 kil.
2. *Fauvette*, au comte de Lagrange. (Dodge.) 51 kil.
3. *Sereno*, à M. Bartholomew. (Crickmere.) 40 kil.

Non placés : *Faisan, Brigitte, Mantille II, Méphisto, Problème II, Marjolaine.*

Prix de Jeanne Hachette. — *Steeple-chase.*
4,500 mètres.

1. *Du Barry*, au baron Finot. (Atchet. 66 kil.
2. *Linda*, au marquis de Saint-Sauveur. (Andrews.) 63 kil. 1 2.
3. *Fraxinelle II*, à M. Junius. (Summers.) 62 kil.

2e jour. — Lundi 7 juillet.

Prix principal. — 3.000 mètres.

1. *Brie*, à M. Bartholomew. (Rolf.) 60 kil. 1/2.
2. *Barde*, au comte de Lagrange. (Dodge.) 52 kil. 1/2.

Prix du Cercle. — *Gentlemen-Riders.*
1,800 mètres.

1. *Gant*, à M. Ephrussi. (M. de Branicki.) 73 k. 1/2.
2. *Lia Félix*, à M. Jennings. (M. Hornez.) 65 k. 1/2.

Prix du Canada. — *Handicap.* — 1,800 mètres.

1. *Mantille II*, au comte de Berteux. (Jellis.) 52 kil.
2. *Futaine*, au marquis de Caumont. (Pettet.) 48 kil.
3. *Kapural*, au haras de Martinvast. (G. Mills.) 52 kil.

Non placés : *Sereno, Oulgouriska, Problème II, Baretta, Œillet, Nitouche, Boule-de-Neige II.*

Grand Prix de Beauvais. — 3,000 mètres.

1. *Flavio II*, au comte de Lagrange. (Dodge.) 55 kil.
2. *L'Etoile*, à M. Jennings. (Pettet.) 43 kil. 1/2.
3. *Fontainebleau*, à M. Lupin. (Hudson.) 64 kil. 1/2.

Non placés : *Caen, Gibert, Fils de l'Air, Rossnaven, Whisky, Chant du Cygne.*

Prix de Saint-Just. — 2,100 mètres.

1. *Valentine*, au baron Seillière. (Spooner.) 45 kil. 1/2.
2. { *La Frileuse*, au haras de Martinvast. (Clout.) 45 kil. 1/2. / *Satisfaction*, à M. Prat. (Hartley.) 45 kil. 1/2.

Non placés : *Bergère II, Vétiver, Lodi.*

Prix des Souscripteurs. — *Course de haies.*
3,000 mètres.

1. *Aquilon*, au baron Finot. (Atchet.) 70 kil. 1/2.
2. *Tory*, au marquis de Saint-Sauveur. (Andrews.) 65 kil.
3. *Montague-Square*, à M. Vallender. (Penfold.) 65 kil.

Non placés : *Kinsman, Verity.*

COURSES D'ENGHIEN

Jeudi 10 Juillet.

Le **Prix des Saules** a été gagné très facilement par *Charbonnette* (4/6), à M. Khan, battant *Bag-Pipe*, à M. Abbatucci, *Gouvieux II*, au baron Finot, et *Pas-de-Chance.*

Dans le **Prix des Tribunes,** steeple-chase, la favorite *Hypothèse* (égalité) n'est arrivée que seconde, battue par *Triomphe*, à M. de Saulty. *Ma Cousine* était troisième devant *Chère-Amie.*

Le **Prix de Luzarches** a été facilement enlevé par *Incertain* (10/1), à M. Khan, battant *Cendrillon*, à Wigginton, *Aubépine*, au baron Finot, *Galatée, Hourada, Géodésie* et *Ma-Chérie*, tombée.

Le **Prix des Environs** a été pour *Lanterne* (8/1), a Wigginton, battant *Pompée* et *Calcéole*, à M. Camille Blanc, puis *Verity* (dérobée), *Paradoxe, Ravisseur* et *Flame.*

CONCOURS LITTÉRAIRE

INTERNATIONAL

Proposé par le Comité du GRAND TOURNOI de 1878.

DEVISE : *Spes incitat opus.*
(L'espérance encourage le travail.)

(*Suite et fin.*)

Philidor à 77 ans, Deschappelles à 75 ans, Mouret à 72 ans, étonnaient encore les spectateurs de la Régence de leurs ingénieuses combinaisons. A 80 ans, le père Alexandre, l'éditeur des mille problèmes, arpentait le monde, son livre sous le bras, chevauchant par monts et par vaux comme un chevalier errant, défiant tout adversaire, bataillant à droite, sabrant à gauche, désarçonnant un téméraire, aplatissant un vaniteux, terrassant un géant et revenant au temple chargé de trophées qu'il suspendait à ses colonnes. Le père Chamouillet murmurait encore à 86 ans le refrain des *Broquettes et des petits clous* qui lui rappelait son jeune âge, écrasait la tête d'un antagoniste avec un *mat là*, emportait, quoique millionnaire, avec un inexprimable plaisir les cinquante centimes, prix de la victoire qu'il destinait à ses pauvres, et traitait ensuite princièrement ses amis parmi lesquels figuraient ses plus fréquentes victimes; — Grosdemanche, le plus fécond, comme un des plus ingénieux inventeurs de problèmes, en composait encore à 87 ans. M. le comte de Boissy-d'Anglas, à 78 ans, se plaçait fièrement à la tête de ses 16 pions (8 pions pour la reine) leur adressait des proclamations véritablement homériques, les excitait, les encourageait, les surveillait et les conduisait avec un sang-froid digne d'un meilleur sort continuellement à leur.... perte, au milieu de folles réprimandes qu'il s'adressait à lui-même; — M. le vicomte de Vaufreland au même âge chantonnait sa petite romance de Grétry, *O Richard! ô mon roi!* quand il avait mauvais jeu, égayant sa partie de réminiscences rabelaisiennes et perdait en souriant. — A 81 ans, le président Le Maître, faisait entendre des imprécations contre les 14 tours de son adversaire Vuillermet, dont les batteries foudroyaient ses pièces. L'Invalide à la jambe de bois écrasait à 82 ans la tête du Roi de son adversaire avec la couronne de son monarque au cri d'un *échec* et *mat* dont la décharge d'une pièce d'artillerie ne serait qu'un bien faible écho; le professeur Binet, plein d'ardeur et de feu malgré ses 79 ans, décrivait avec sa tête des festons dont la grandeur et la rotation variaient suivant les difficultés, enfin l'éminent amateur que la mort vient de nous enlever subitement à l'âge de 77 ans, et dont nous déplorons tous amèrement la perte, M. Jules Devinck, grand officier de la Légion d'honneur, ex-président du tribunal de commerce du département de la Seine, ex-membre de la Chambre législative et du conseil municipal de Paris, resté fidèle, malgré le nombre et la gravité de ses occupations au culte des échecs, et que l'aménité de caractère et la distinction de l'esprit avaient rendu sympathique non seulement à tous les membres de la docte famille, mais à la France entière.

Je pourrais citer bien d'autres noms encore, parmi les amateurs de province, entre autres celui des frères Hermann, de Strasbourg, chefs d'un des plus importants établissements de cette ville, amateurs dévoués, généreux, et qui luttent encore, je crois, à quatre-vingts ans, avec l'impétuosité de la jeunesse et le talent de maîtres. Mais s'il me fallait parler de tous, je remplirais un volume.

Je me suis borné à mentionner des amateurs français : l'énumération des amateurs octogénaires à l'étranger m'entraînerait trop loin. Je ne veux pas cependant clore cette énumération sans parler de quelques-uns de ces vénérables fidèles qui sont plus particulièrement connus des amateurs d'échecs du monde entier, et que je vois assez souvent.



AMORE CHE SCOCCA L'ARCO

d'après le tableau sur toile de MARC ANTONIO FRANCESCHINI.

A leur tête marche une des plus grandes célébrités de l'époque, le professeur Andersen, de Berlin. Le poids des ans n'a refroidi ni son ardeur, ni son zèle, ni son dévoûment. Il n'a altéré aucune des facultés de sa rare intelligence; il semble, au contraire, les avoir perfectionnées. Homme aimable, simple, bon, charmant, il suffirait seul à prouver la vérité de ma thèse.

Voici maintenant M. Morton, ex-président du City of London Chess Club, vieillard modèle, portant ses quatre-vingt-huit ans avec la légèreté d'un dandy, combattant journellement comme un lion, trouvant dans la lutte une recrudescence de vigueur et de véritables inspirations, rayonnant comme un vainqueur des Jeux Olympiques quand le succès couronne ses efforts, égayant un banquet par de fines plaisanteries, une spirituelle chanson, quelque joyeux refrain dont l'écho retentit comme la voix d'un général à la tête de ses troupes, et dont le sourire sympathique atteste la bonté du cœur. Il déclare, lui, devoir aux échecs la conservation de sa merveilleuse santé.

Parlons ensuite de M. Edward Lowe, âgé de quatre-vingt-cinq ans. M. Lowe a fréquenté le Cigar Divan pendant près d'un demi-siècle, et il en est une des célébrités. Le seul mot d'échecs ranime sa physionomie, illumine son regard, imprime à tout son être un frémissement de plaisir qui le rajeunit et l'égaye. Depuis quelques mois, il se repose par ordre du docteur. On ne saurait s'imaginer combien il déplore la privation de son Échiquier. Aussi, quand il reçoit la visite d'un ancien camarade, il se dédommage en parlant du passé, en causant de ses succès, en rappelant les gloires de l'échiquier Britannique, les Macdonnell, les Lewis, Georges Walker, Perigal, Sarrat, Mongredien, etc. Avec son âge, M. Lowe est encore un aimable convive, un homme de talent et d'esprit, et, ce qui est le plus précieux, un ami sûr et fidèle.

Voici un amateur très curieux, M. Matthew, frisant la double quarantaine. Preste, alerte, bourré d'une énorme quantité de langages divers, de souvenirs, de réminiscences relatives aux chefs-d'œuvre de la littérature ancienne et moderne française, italienne, allemande, arabe et turque, et aux parties des grands maîtres, il se plaît à interrompre les calculs des joueurs par quelque citation appropriée à la circonstance, à les arroser de quelques vers de Racine, Molière ou Corneille et ne les quitte pas sans leur avoir montré, pour la cent millième fois, une partie de Macdonnell et Labourdonnais qui est en effet charmante. Cette santé, cette vivacité et cette mémoire dans un âge aussi avancé ne prouvent-ils pas, dans un amateur, l'influence du jeu d'échecs sur les facultés physiques?

Je prends la liberté de révéler les 82 hivers de mon excellent ami, M. Aytoun, l'un des plus fidèles du Temple Britannique, rendant journellement visite au Cigar-Divan, coûte que coûte; vent, pluie, neige, glace, brouillard, chaleur tropicale, rien ne l'arrête. La conservation de sa santé, de ses qualités intellectuelles, et de son goût pour les échecs suffirait pour prouver la vérité de cette dissertation. Ayant habité Paris pendant plus de vingt ans, M. James Aytoun en a contracté les habitudes; son naturel écossais s'est imprégné des mœurs et du caractère de la France qu'il aime, et cet heureux mélange de calme et d'amabilité, de manières quelque peu celtique, avec l'enjoûment parisien, donne à sa personne un type exceptionnel, je dirais mieux, un attrait sympathique justifié du reste, par la distinction de ses sentiments, la finesse de son esprit et la rectitude de son jugement.

S'il n'était presque ridicule de parler de soi pour corroborer les preuves, je m'inscrirais à la fin de cette liste.

Un pied déjà sur les premières marches de l'Éternité, si à la fin d'une existence plusieurs fois cruellement éprouvée, si, malgré mes soixante-douze ans et mes afflictions, j'ai conservé quelque bribe de mon *humour*, quelque fraîcheur dans les idées, comme dans les souvenirs, c'est aux échecs que je le dois. Que si l'on me reproche un peu d'exaltation, je répondrai que la reconnaissance a été mon interprète, et que les faits, les preuves que j'ai eues ont déterminé mes convictions; je répondrai que j'ai écrit cet essai sous le charme de mes souvenirs.

Oui, nobles Célébrités de notre Académie, grands prêtres de notre Temple, qui l'illuminez encore de votre gloire et de votre génie, et vous aimables esprits qui savez mêler à la sévérité des combinaisons le charme de vos entretiens, la finesse de vos observations, la gaieté de votre caractère, quand je laissais courir ma plume, je vous voyais, vous entendais, vous admirais et me mêlais à vos plaisanteries. C'est vous qui m'avez tracé le plan de cet essai, qui m'en avez indiqué les détails et qui m'en avez suggéré les idées, si le succès couronnait mon œuvre, je dirai les inspirations.

Puisse-t-elle, du moins, contribuer quelque peu au développement du goût pour notre jeu favori et à l'augmentation de notre famille. Ce résultat payerait amplement mes efforts.

Spes incitat opus.

DELANNOY.

LES ATELIERS DE PARIS

VI

GUSTAVE DORÉ

M. de Buffon — l'académicien aux manchettes — a écrit ce mémorable aphorisme : « Le style, c'est l'homme. » On pourrait dire avec une égale profondeur : « L'atelier, c'est l'artiste. » Et c'est une vérité générale, applicable à tous les temps et à tous les pays, qu'on exprimerait de la sorte. Nous savons par les vieux chroniqueurs que les peintres épris de l'éclat des couleurs, des spectacles, des fêtes, se sont toujours entourés de la magie du luxe. Véronèse et Titien eurent chez eux des collections de chefs-d'œuvre, aussi bien que M. Mackart à Vienne, que M. Winters à Bruxelles, que M. Munkaczy à Paris. Rubens se fit construire à Anvers un véritable palais, qu'il peupla de toiles de maîtres, de statues admirables, d'estampes introuvables, de meubles précieux : nous possédons encore le catalogue de ses richesses. Michel-Ange, génie dur et solitaire, vécut dans une petite maison qu'il s'était bâtie au pied du Capitole, à Rome, où il travaillait âprement, tour à tour prenant le maillet et la plume, et visité seulement par quelques élèves. Ce voluptueux artiste qui eut nom Raphaël, ami de tous les plaisirs du dehors, prodigue sa verve de toutes parts, et ne semble avoir eu aucune coquetterie d'atelier. Il en est de même pour Rembrandt et pour Delacroix, puissantes imaginations dévorées par la flamme de leurs propres visions.

Cette vérité me revenait l'autre jour à la mémoire en entrant dans l'atelier de M. Gustave Doré, rue Bayard, n° 3. On ne concevrait pas autrement l'atelier d'un Titien devenu dessinateur, peintre, sculpteur, graveur, aquarelliste. Vous êtes dans un ancien manège, éclairé par des baies vitrées grandes comme des fenêtres d'église. Une large table est au milieu, couverte de palettes rondes ou carrées, petites ou grandes, comme un guéridon ordinaire; des tubes de couleurs, des fioles d'essence, des myriades de pinceaux de toutes dimensions. Devant vous, contre la muraille, une vaste toile ébauchée, le long de laquelle règne un échafaudage mobile. Plus bas, sur des chevalets, des paysages en cours d'exécution, des scènes familières, des projets jetés tout vivants sur le panneau, sans parler d'innombrables études. Au fond, quelques maquettes de statues, des réductions commandées, des idées décoratives qui seront exécutées à leur heure. A droite, un piano toujours ouvert, et sur ce piano, parmi des croquis, des gravures, des aquarelles, un violon toujours accordé. Enfin, dans le pêle-mêle d'un intérieur d'artiste, d'autres dessins, une volumineuse correspondance, des journaux dépliés, d'autres estampes, d'autres projets sur la table à écrire. De tous côtés apparaissent des essais, des ébauches et des œuvres prêtes à partir pour les galeries des amateurs. On a le sentiment du tourbillonnement prodigieux des conceptions qui se heurtent dans la cervelle du maître.

Mais ce n'est pas encore tout. Vous avez vu l'atelier du peintre : celui du statuaire vous reste à visiter, et vous n'aurez pas encore vu celui du dessinateur. Gustave Doré a fait couper en deux par une haute cloison en planches l'ancien manège, ample comme un chœur de cathédrale, dans lequel il se livre à la peinture. Il est peintre ici et là il est sculpteur. C'est de ce réduit que sont partis ces beaux groupes admirés au Salon : *La Parque et l'Amour* et *la Gloire étouffant un Guerrier sous les palmes;* ces belles fantaisies : le lampadaire de *la Nuit aux amours*, la pendule du *Temps fauchant les Amours*, et le vase admirable de *l'Épopée de Bacchus*, une des œuvres les plus extraordinaires de l'art moderne, et qui fut un émerveillement à l'Exposition universelle. Jamais Gustave Doré ne se repose. La puissante activité de son esprit n'a d'égale que la résistance de son corps de bronze. Un autre eût été dès longtemps écrasé par son labeur sans répit, mais lui ne se lasse point. Au lieu de s'épuiser, il semble que son invention s'élargisse et s'enrichisse : il a dans la cervelle tous les silos d'Abou-Cassem.

On serait tenté de croire, quand on voit la proportion de ses tableaux et la masse de ses statues, que Gustave Doré est une manière de géant sauvage, ennemi de toute société humaine. Il n'en est rien : l'artiste est un gentleman accompli, d'une affabilité parfaite, qui reçoit ses visiteurs avec la courtoisie la plus délicate, et tient tête aux plus fins causeurs par la verve de son esprit. Sa taille est moyenne, mais sa physionomie est fortement caractérisée. L'œil est profondément rêveur; la lèvre a quelque chose d'imperceptiblement dédaigneux, et l'ensemble de la personnalité physique est d'une jeunesse étonnante. L'œuvre est si considérable, qu'elle laisserait supposer un vieillard, et l'on a sous les yeux un homme de quarante ans qui ne paraît pas en avoir plus de trente. Une chevelure abondante, dégageant le front, tombe sur la nuque du titan; une moustache légère dessine les coins de sa bouche; sa tête forte pose sur des épaules largement construites. Un cigare, souvent rallumé, brûle à ses lèvres; sa mise est toujours correcte, son allure distinguée. Il est, en toute chose, l'adversaire des paradoxes du jour, mais il se plaît à défendre avant tout le monde le paradoxe du lendemain. Le monde le recherche; on le voit, l'hiver, à presque toutes les grandes fêtes mondaines, et on le rencontre souvent aux premières des grands théâtres. Aucun homme en France n'est plus célèbre dans tous les pays du monde et plus décoré de tous les ordres : il ne porte jamais que sa rosette d'officier de la Légion d'honneur. Au fond, il tient peu de compte des succès obtenus hors de Paris.

Je ne vous ai pas encore montré l'atelier de dessinateur de Gustave Doré. Transportons-nous, si vous le voulez bien, à l'hôtel de l'artiste, au n° 7 de la rue Saint-Dominique. Là, dans un salon vaste, richement orné de peintures et de gravures, sur deux tables immenses, le maître a coutume de travailler à ses illustrations. Le visiteur, en l'attendant, peut feuilleter les premières épreuves de ses chefs-d'œuvre : le *Dante*, le *Rabelais*, la *Bible*, l'*Arioste*. A droite est disposé l'appareil du graveur : les burins, les planches de cuivre, le bâtons de vernis. A gauche sont les godets d'encre de Chine, les pinceaux, les plumes de corbeau, les feuilles de bristol, les panneaux de bois et le blanc au pinceau nécessaires à l'illustrateur. Plus loin s'installe l'aquarelliste, alors qu'il plaît à Gustave Doré de fixer avec les couleurs blondes de l'aquarelle (qu'il sait rendre vigoureuses) quelque scène dont il se souvient, le portrait d'un ami ou la physionomie d'un modèle.

C'est dans ce salon que l'artiste convie ses intimes chaque dimanche. Toutes les illustrations contemporaines l'ont traversé : Listz, Wagner, Saint-Saëns, Planté se sont assis tour à tour devant ce piano d'Érard; Théophile Gautier, About, Taine, Alexandre Dumas, tous les critiques, tous les poètes ont causé devant cette cheminée. Gustave Doré se plaît, à ces réunions familières et charmantes, à briller comme violoniste. Il joue du violon avec une remarquable aisance, avec un sentiment exquis de la musique qu'il interprète. Rossini, dont il fut l'ami, est son idole musical; il a aussi une vive admiration pour tous les grands maîtres italiens, qu'il défend avec une éloquente conviction contre tous les musiciens d'inspiration germanique. Son frère, Ernest Doré, élève d'Halévy, condisciple de Saint-Saëns et de Jules Cohen, et compositeur distingué dont les orchestres militaires exécutent souvent les œuvres, accompagne le concert. On joue de tout, du sérieux et du léger; on passe de la partition de *Guillame Tell* à celle d'*Orphée aux Enfers*, et d'une fantaisie de Bériot à une valse de Strauss ou à un quadrille de Farlbach. Entre temps, les conversations reprennent; on parle du passé, du présent, de l'avenir, des hommes, des choses, du possible, du probable, et même de l'impossible. Puis le chanteur Pagans se met au piano et soupire une vieille chanson espagnole, pleine de mélancolie, ou quelque ancienne ballade retrouvée dans une partition de Rameau, de Grétry ou de Nicolo. Et l'on se sépare sur le tard, après une soirée si agréablement remplie, en se donnant rendez-vous pour le dimanche suivant.

Avant de finir, je veux citer une anecdote de l'enfance du maître. Le don de la composition lui était inné. Il avait l'intuition des époques historiques, à tel point qu'on eût dit qu'il les avait vécues avant de naître. Or, son professeur d'histoire s'étant aperçu de ses prodigieuses facultés d'évocation, résolut d'en tirer parti pour le bien de tous ses élèves, et voici ce qu'il inventa.

Aussitôt qu'il avait exposé un événement, il appelait Gustave Doré au tableau et lui ordonnait de dessiner la scène qu'il venait de rapporter; ce que l'élève s'empressait de faire, à la grande joie de ses camarades, et comme s'il n'eût jamais fait autre chose.

L'anecdote est significative. On voit que chez l'auteur de l'*Entrée du Christ à Jérusalem* et de la *Mort d'Orphée*, l'homme a tenu ce que promettait l'enfant.

ÉMILE BLAVET.

MUSIQUE

Le Roi de Lahore, de M. Massenet, vient d'être représenté au théâtre de Covent-Garden, à Londres, avec un plein succès. Cet événement, tout à l'honneur de l'école française, est longuement et minitieusement commenté par tous les organes de la presse anglaise; j'emprunte les réflexions suivantes au journal *The Times* :

« Le nouvel opéra de Massenet, dont nous avons entendu la version italienne à Covent-Garden, doit être jugé à deux points de vue différents, selon lesquels le mérite reconnu doit varier sensiblement. Si nous cherchons dans une œuvre de ce genre l'expression de la plus haute passion dramatique combinée avec une originalité frappante d'invention mélodique susceptible de tous les développements, nous serons certainement désappointés avec cet ouvrage. Si, d'un autre côté, nous nous contentons d'un courant ni trop profond ni trop nouveau de mélodies exprimant les sentiments ordinaires des héros ou héroïnes de théâtre, conduit avec une grande habileté musicale et entouré d'une brillante mise en scène, un opéra enfin, sur le modèle du *grand opéra* établi par Meyerbeer et Halévy, *le Roi de Lahore* s'impose à notre approbation et, en partie, à notre admiration. »

On voit que, pour le critique anglais, *les Huguenots*, *le Prophète*, *la Juive*, sont des œuvres où les « sentiments ordinaires » des personnages sont exprimés par des mélodies d'une profondeur et d'une originalité moyennes. Sans doute il préfère les gouffres et les excentricités de la jeune école allemande. Je prendrai la liberté de n'être pas de son avis.

Le Roi de Lahore a été chanté à Londres par M[mes] Turolla et Pasqua, MM. Gayarré, très remarquable dans le rôle d'Alim, et Lassalle, qui créa ici même avec tant d'autorité le rôle de Scindia.

***

Le premier concert d'orgue donné par M. Eugène Gigout, au Trocadéro, a été fort intéressant. Parmi les morceaux exécutés par l'habile instrumentiste, je citerai la deuxième *sonate*, de Mendelssohn, dont l'admirable *adagio* a été rendu avec un sentiment exquis; une très curieuse *pièce*, de Boëly, qu'on a bissée par acclamation; enfin, la *Toccata* en *fa*, de J. S. Bach, morceau hérissé des plus redoutables difficultés.

Le *larghetto* du *quintette* en *la*, de Mozart, un *adagio* et un *allegro* de J. S. Bach, et la très spirituelle *tarentelle* de M. C. Saint-Saëns, ont

valu à MM. Taffanel et Ch. Turban un énorme succès.

La partie vocale était confiée à MM. Talazac et Giraudet, de l'Opéra-Comique, qui ont su se faire applaudir dans deux morceaux d'une valeur médiocre.

LÉON DELAHAYE.

P. S. Les concours publics du Conservatoire de musique auront lieu aux dates ci-après :

Jeudi, 24 juillet, à dix heures : CHANT.

Vendredi 25, à neuf heures : PIANO.

Samedi 26, à midi : OPÉRA-COMIQUE.

Lundi 28, à midi : OPÉRA.

Mardi 29, à neuf heures : VIOLONCELLE, VIOLON.

Mercredi 30, à dix heures : TRAGÉDIE, COMÉDIE.

Jeudi 31, à neuf heures : INSTRUMENTS A VENT.

La distribution des prix est fixée au mercredi 6 août.

L'ARCHITECTURE AU SALON

(3e Article.)

Aurenque et **Bernard.** 5464. — Asile de nuit. Bon projet bien étudié.

Bonnenfant. 5470-5471. — Casino italien; cottage anglais; pavillon moresque; projet (esquisse) de monument à George Sand.

Trois projets qui peuvent mériter un diplôme. Mais quant à l'esquisse du monument à George Sand, le bon goût fait défaut : c'est plutôt à monsieur George Sand (comme disait Lassagne) que M. Bonnenfant a voulu ériger un monument, à en juger par le dessin lourd et dur de l'art statuaire pris sur la silhouette du Voltaire de Houdon.

Bruneau. 5474. — Monument élevé à la mémoire du colonel Denfert-Rochereau.

Toujours le même bastion; mais à celui-là le Lion de Belfort se cramponne sur un profil égyptien, se jouant avec les obus honnêtes qui fument tranquillement avant d'éclater.

Danjoy. 5485. — Église de Guarbecque.

Nous n'avons pas à contester le talent de M. Danjoy; mais nous regrettons les rendus puissants des années passées.

Darcy père. 5486. — Église de Mézières-en-Brenne.

Je suis heureux de voir renaître cette jolie église sous le talent de M. Darcy. Il était temps que la commission des monuments historiques confiât ce bijou à un homme de science et de goût.

Darcy fils. 5487. — Église de Méobecq.

Tel père, tel fils.

Déchard. 5491. — Monument funéraire à Maignelay (Oise).

Relevé à offrir aux pompes funèbres. (Voir aux annonces.)

Dechaussé. 5492. — Restauration du château de Nemours.

Bon projet, grand caractère d'architecture; le rendu en noir a du bon quelquefois, mais pas trop n'en faut.

Doré. 5497. — Mairie avec justice de paix pour petite ville.

Petit projet consciencieux de 2e classe.

Favier. 5502. — Monument à ériger à Versailles, sur le lieu où l'Assemblée nationale de 1789 a tenu ses séances du 5 mai au 15 octobre.

Je ne puis pas en vouloir à M. Favier d'un aussi mauvais projet dépourvu d'idée et de grandeur; le sujet ne m'aurait pas non plus inspiré.

Il faut être de Versailles et ne pas connaître Versailles pour lutter contre les grandeurs et la distinction de cette ville.

FRANSQUIN-ARVEUF.

PHOTOGRAPHIE

Le bain d'argent

Pour faire votre bain d'argent, prenez de l'argent (nitrate d') et de l'eau...

Je n'ai qu'à développer et préciser cette formule, imitée de la *Cuisinière bourgeoise*, pour que vous sachiez désormais aussi bien que personne comment se fait, se conserve, se soigne et se perd un bain d'argent.

Le nitrate d'argent *fondu* blanc est excellent et *meilleur* que le même sel cristallisé. Vous prenez 70 à 80 grammes de ce nitrate fondu et vous le faites dissoudre dans un litre d'eau *pure*. De l'eau pure, c'est de l'eau distillée. Vous pouvez employer de l'eau ordinaire, mais c'est plus chanceux; il faut alors faire bouillir le bain avant de s'en servir. On a toujours de l'eau distillée, donc je vous fais grâce des précautions à prendre avec l'eau de puits.

Vous avez donc préparé ce bain dans un flacon. Vous avez un entonnoir en verre porté sur un support et garni d'un double filtre en papier blanc, et aussi une cuvette plate en porcelaine, à recouvrement et à fond cannelé. Vous disposez l'entonnoir l'ouverture inférieure à deux centimètres du fond de la cuvette. Tout le système est naturellement placé dans le laboratoire.

Versez alors votre bain dans l'entonnoir à filtre par portions si l'entonnoir est trop petit pour tout contenir. Le liquide coule dans la cuvette sans éclaboussures, si l'entonnoir n'est pas plus haut que j'ai dit. Ajoutez deux ou trois gouttes d'acide azotique pur dans la cuvette.

Vous collodionnez une glace 13×18, — car je suppose que vous avez votre collodion; chacun a le sien, toujours supérieur à tout autre. Ne vous occupez pas des qualités de la couche obtenue, car cette glace ne doit pas poser. Elle ne sert qu'à *vieillir* le bain trop neuf, c'est-à-dire à le saturer de tout l'iodure d'argent qu'il peut dissoudre. Laissez la glace deux heures au moins dans le bain; vous pouvez même vous amuser à érailler, à soulever la couche avec le crochet d'argent ou de corne et à laisser flotter les lambeaux dans le bain : la saturation se fait mieux et plus vite. Rejetez le bain sur le filtre. Nettoyez la cuvette, et vous êtes prêt à commencer vos opérations.

Notez que le bain d'argent doit toujours passer par le filtre (toujours le même filtre, à moins qu'il ne soit troué) quand vous le sortez de sa bouteille pour le mettre dans la cuvette, et réciproquement.

Tous les photographes savent ces choses, mais les commençants gâchent bien des produits avant de les apprendre à leurs dépens. Je ne dis donc rien de bien nouveau, mais je ne dis rien qui ne soit indispensable.

Vous avez donc un bain d'argent parfait dans les conditions que nous venons de décrire. Si vos opérations ne marchent pas bien, prenez-vous-en à autre chose qu'audit bain.

Mais il n'y a jamais de tranquillité en photographie; un bain si parfait ne peut pas toujours durer; il s'use, il se détériore, il se perd. Nous allons donc apprendre comment tout cela se fait, comment on y remédie

Supposons que votre cuvette contienne le litre entier de bain que vous avez fait.

Quand vous aurez sensibilisé une trentaine de plaques 13 × 18, si vous arrivez sans encombres jusque-là, il faut soigner le bain; je suppose que vous en avez un autre tout prêt pour remplacer le premier.

Tout d'abord vous ajoutez de l'eau distillée à ce bain fatigué, la moitié de son volume. Le bain devient laiteux, et je pense, sans l'avoir vérifié, qu'une partie des oxydes de cadmium et de zinc, provenant du collodion, sont alors précipités. Vous faites bouillir, pour chasser l'alcool et l'éther, dans une capsule de porcelaine et vous ajoutez quelques gouttes d'une solution saturée de carbonate de soude, pour neutraliser l'acidité du bain, ce qui augmente le précipité et enfin vous versez à travers un filtre dans une bouteille de verre blanc, et vous exposez le bain débouché à la lumière. Je remarque à ce propos qu'il faut toujours mettre le bain d'argent en exercice dans une bouteille de verre blanc et l'exposer au soleil à la moindre alerte.

Cela fait, vous avez deux ressources : ajouter assez de nitrate d'argent neuf à ce bain étendu pour le ramener au titre, que vous mesurez au pèse-argent, ou bien réduire le bain par l'ébullition dans une capsule de porcelaine jusqu'à ce qu'il atteigne ce titre. A mon avis, la première méthode est préférable.

Dans les deux cas vous aurez un bain prêt à servir comme devant; ajoutez toujours deux gouttes d'acide nitrique pur avant de sensibiliser la première plaque.

S'il est tombé de l'hyposulfite dans le bain, ou quelque autre produit irrémédiable, en un mot, si malgré tous les soins que je viens de recommander vous n'obtenez rien de bon, il ne vous reste plus qu'à isoler l'argent métallique contenu dans le bain. Ceci est une opération métallurgique, mais elle est si simple que tout le monde y peut réussir.

Voici comment : ajoutez de l'eau aussi salée que possible au bain gâté (de l'eau salée au sel marin) jusqu'à ce qu'il ne se forme plus de précipité blanc; les chimistes emploient le mot *caséeux* pour exprimer que ce précipité ressemble à du fromage.

Recueillez ce précipité sur un filtre de papier, ajoutez-y son poids et plus de blanc d'Espagne et mettez le tout, filtre compris, dans un creuset à moitié rempli de poussier de charbon. Couvrez le creuset, chauffez-le une heure au rouge très vif, au blanc si vous pouvez. Vous trouverez au fond du creuset refroidi un bouton d'argent pur qui représente ce que contenait votre bain.

Faites de cet argent ce que vous voulez, dissolvez-le dans l'acide nitrique; cela fera du beau sel pour les bains d'argent futurs. Mais vous ferez mieux de vendre votre lingot au cours et d'acheter le sel d'argent chez le marchand de produits

LUCIFER.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

New-York. — Depuis longtemps déjà les amateurs de sport nautique et particulièrement de courses de yacht se préoccupent de l'utilité que présenterait un code de règles uniformes de navigation à la voile.

Pour arriver à ce résultat, plusieurs *yachtsmen* émérites s'efforcent d'organiser une société de courses de yachts (*yacht racing association*).

Cette idée a trouvé dans la presse le plus bienveillant appui et il faut espérer qu'elle ne tardera pas à se réaliser. C'est le seul moyen d'arriver au progrès en mettant de l'ordre et un système fixe à la place du chaos qui règne actuellement.

Vienne. — Il n'est pas sans intérêt de se rendre compte de l'activité déployée par la direction de l'Opéra de Vienne pendant la dernière saison. Il a été donné 282 représentations du 1er juillet 1878 au 30 juin 1879. En pièces nouvelles on a monté, outre *Siegfried* et le *Crépuscule des dieux*, *Philémon et Baucis*, de Gounod, *Violetta* (*Traviata*) pour la première fois en langue allemande; les ballets *Naïla* et *Les quatre saisons;* ce dernier figure dans l'opéra de Verdi : *Les vêpres siciliennes.*

La saison prochaine sera peut-être plus attrayante encore. On nous promet, pour l'anniversaire de la naissance de Mozart, une série non interrompue des œuvres du maître : *Idoménée*, l'*Enlèvement au Sérail*, les *Noces de Figaro*, *Don Juan*, *Cosi fan tutte*, *La Flûte enchantée* et *Titus*. Cela vaut un voyage à Vienne; avis aux amateurs.

Berlin. — Un véritable trésor, presque inconnu jusqu'à ce jour, un portrait authentique de W. A. Mozart doit, ces jours-ci, être reproduit par la photographie et livré au public. Le maître de chapelle, M. Eckert, est l'heureux propriétaire de cette œuvre charmante, pleine de vie et d'expression, qui lui a été donnée par son beau-père, Frédérich Förster, l'ami et le compagnon d'arme de Théodore Körner dans le corps de Lützow. Förster lui-même l'avait reçue en legs de la mère de Théodore Körner, femme de Christian Gottfried Körner, dont il est souvent question dans la correspondance entre Schiller et Gœthe.

L'artiste, dont le crayon nous a conservé les traits du « maître », n'est autre que Doris Stock, sœur de Minna, mère de Körner et fille du graveur sur cuivre de ce nom qui fut l'ami de Gœthe. D.

GRAVURES

Printemps!

C'est le gracieux printemps rêvé par les poètes, dissipant les nuages gris, promenant dans l'azur d'un ciel pur traîné par les légers papillons son char tout doré de soleil, répandant sur la nature ses fleurs et ses caresses! Image idéale, qu'à défaut de la séduisante couleur qui est un des dons de l'artiste, nous regardons avec plaisir dans l'interprétation de MM. Lavée et Valette.

Étude d'André del Sarto.

La tête de jeune femme que nous reproduisons p. 561 est dessinée à la sanguine : une répétition de ce dessin se trouve au Louvre. C'est probablement le portrait d'une sœur de Lucrezia Fede, femme d'André del Sarto, l'un des maîtres de l'école florentine (1487-1531), et certainement une étude du maître pour la sainte Catherine de son tableau la *Déposition de Croix*, qui se trouve au palais Pitti, à Florence.

Ce dessin appartient à l'École des Beaux-Arts : il faisait partie, il y a peu de temps, de la célèbre collection His de Lassalle.



CHASSE A L'ELEPHANT D'AFRIQUE.

Chasse illustrée.



PRINTEMPS! aquarelle de M. Louis Leloir, dessin de M. J. Lavée. *(Monde illustré.)*

CHRONIQUE DU SPORT

Deux faits principaux ont défrayé la chronique du sport cette semaine. L'un, périodique et régulier; le second, tout exceptionnel et excentrique. Je veux parler des courses de Beauvais et d'un pari dont on s'est, en vérité, beaucoup trop occupé, à mon sens, et aux conséquences duquel on donne, je crois, une importance quelque peu exagérée.

La réunion de Beauvais est une étape dans la marche de la saison intermédiaire que nous traversons; elle en rompt la monotonie si insignifiante, qu'en vérité, à moins d'incident inattendu, on y cherche vainement un intérêt de quelque nature qu'il soit. Ces journées de courses se succédant sans interruption de dimanche en dimanche, ces chevaux se transportant tous les huit jours d'un hippodrome à un autre, comme une troupe de comédiens ambulants faisant une tournée de province, ressemblent assez à ces comparses figurant autrefois dans les pièces militaires du Cirque. Ils défilent devant le public, rentrent dans la coulisse, redéfilent, et ainsi de suite; cela peut durer tant qu'il y aura des dimanches et des chevaux de courses disponibles. Nous en avons encore ainsi pendant environ trois semaines, c'est-à-dire jusqu'au moment des grandes réunions de Vichy, Caen, Deauville, etc., avant de pouvoir trouver dans le turf proprement dit un attrait réellement sportif.

L'hippodrome de Beauvais ne saurait être compris dans l'appréciation générale de ce sport un peu interlope. Il repose sur des bases sérieuses; sa direction est confiée à des commissaires dont le nom et l'autorité sont de sûrs garants; il dispose d'un budget dont l'importance lui donne le caractère d'une réunion sérieuse. Aussi Beauvais est-il le premier rendez-vous où l'on se retrouve à peu près au complet depuis les courses de Fontainebleau. Jusque-là on s'éparpille, chacun où l'appelle son intérêt ou son plaisir; mais on se réserve pour Beauvais, quand le temps veut bien y mettre un peu du sien; par moments on pourrait presque se croire à Chantilly un jour de semaine.

Le terrain de Beauvais est, au reste, merveilleusement situé. A proximité de Chantilly, le déplacement n'est ni long ni fatigant pour les chevaux. Grâce aux démarches des commissaires et à la complaisance de l'administration du chemin de fer du Nord, on peut, à la rigueur, déjeuner à Paris, y revenir dîner, un peu tard peut-être, mais enfin ne pas être obligé de passer la nuit dans un mauvais lit d'auberge, et recommencer le lendemain; le train vous met et vous prend à l'hippodrome même. Ce sont là évidemment de grandes tentations; j'ai toujours, pour mon compte, admiré le courage de beaucoup de sportsmen, quittant intrépidement leur appartement confortable, leur déjeuner accoutumé, pour monter en chemin de fer avec leur sac de nuit, et s'en aller quarante-huit heures, n'importe où, voir galoper des chevaux d'un ordre relatif. Ah! s'il s'agissait d'un match entre le vainqueur du Derby et celui du Prix du Jockey-Club, je ne dis pas, parce qu'alors, dame! ça démange; mais pour savoir si un cheval de prix à réclamer battra un de ses confrères à quatre ou cinq livres, c'est dur. Pour mon compte, j'en ai souvent formé le projet, mais au moment de partir je ne pouvais m'empêcher de me dire : « Ma foi, non; j'aime autant l'Hippodrome de l'avenue de l'Alma, c'est moins loin, et en fin de compte il n'y a pas grande différence. »

Je ne parle nécessairement pas pour les parieurs; ceux-là, c'est plus qu'un devoir, c'est un métier. Encore pourraient-ils exercer leur industrie à l'Hippodrome comme ailleurs; si j'étais forcé de parier, j'aimerais beaucoup mieux le faire sur les courses de femmes ou de chars à l'Hippodrome, que dans beaucoup d'autres endroits, parce que là, surtout si le jockey est une femme, je suis bien sûr qu'il n'arrêtera pas.

La réunion de Beauvais présente donc d'ordinaire un attrait réel; mais cette fois la pluie, dont je n'ai pas besoin de vous parler, vous la connaissez comme moi, s'est montrée impitoyable. Les environs de Beauvais sont parsemés de charmantes résidences habitées en grande partie par des châtelaines plus charmantes encore, et d'ordinaire les tribunes ont un aspect d'élégance aristocratique que l'on ne trouve pas toujours à Paris, tout au moins aussi pur de mélange. Il a, vous le comprenez bien, fallu dire adieu à tout cela; et même les hommes, en assez grand nombre, se sont tenus dans une prudente abstention. On a couru cependant sous une pluie battante, et une piste ressemblant fort à une terre labourée; le règlement est formel, vous le savez; il faut courir, à moins d'impossibilité matérielle absolue.

Au point de vue technique, les deux événements principaux de la réunion étaient, le premier jour, le grand handicap. Il a donné lieu à une surprise, et a été gagné par *Futaine*, à M. le marquis de Caumont-Laforce; *Fauvette*, à M. le comte de Lagrange, était seconde; *Séréno*, troisième. *Faisan*, *Brigitte*, *Mantille II*, *Méphisto* et *Problème II*, non placés. Ce n'est pas chose ordinaire, par le temps qui court, de voir le vainqueur d'un handicap sur un terrain de province partir à 16/1. Cela prouve que son propriétaire n'avait pas grande confiance; car s'il avait mis seulement vingt-cinq louis dessus, je vous réponds qu'il ne serait pas parti à cette cote-là. *Problème II* était favori à 2/1. Tout s'est donc passé à la grande gloire de MM. les bookmackers.

Flavio a très facilement gagné le lundi le Grand Prix de Beauvais, battant *l'Étoile*, à Henri Jennings, et *Fontainebleau*, à M. Lupin. Ce dernier n'est plus lui-même, ce n'est aujourd'hui un secret pour personne, et le champ du Grand Prix de Beauvais ne contenait pas un concurrent pouvant avoir une prétention sérieuse vis-à-vis d'un adversaire de l'ordre de *Flavio*. Je ne serais pas étonné, pour mon compte, de voir le vainqueur figurer, à la fin de l'année, si ce n'est en tête, au moins très près des meilleurs de sa génération surtout, sur une certaine distance. La réunion de Beauvais n'a donc pas eu, cette fois, le petit air de fête qui lui est habituel; elle a subi la loi générale : car qui peut, cette année, compter sur un jour de soleil?

Quant à ce fameux pari dont on s'émeut tant, je n'ai pas à m'expliquer sur son caractère plus ou moins sportif, cela regarde les intéressés. Tout en partageant l'opinion de presque tous les organes de la presse, spéciale ou non, sur son peu d'intérêt, son insignifiance absolue à tous les points de vue et sous tous les rapports, je ne saurais, comme eux, l'accuser de cruauté et de barbarie. J'aime les chevaux autant que qui que ce soit au monde, et plus que presque tout le monde; mais je les aime en sportsman, c'est-à-dire pour les soigner autant que possible, et à un jour donné leur demander ce que l'on peut leur demander. Je n'invoquerai pas la Société protectrice des animaux; d'abord, je crois son action très limitée, et elle n'a, à mon sens, absolument rien à faire ici. Les deux concurrents sont morts, l'un en route, l'autre en arrivant. C'est un malheur, surtout pour le propriétaire de celui qui avait été payé, dit-on, 20,000 francs. J'en conclurai seulement qu'ils n'étaient pas *en condition*, ou qu'ils ont été mal menés.

J'en appelle ici à tous les hommes de chevaux réellement pratiques, faire trente lieues en neuf heures, c'est-à-dire une moyenne d'un peu plus de trois lieues à l'heure, c'est ennuyeux, à mourir, et pour rien au monde je ne le ferais; mais si tant est que l'on puisse donner ce nom à un travail de cette nature, c'est une performance de fiacre ou de postillon. Voyons, qui de nous en chasse n'a pas fait souvent plus dur que cela. Les trente lieues n'y étaient peut-être pas mesurées, mais il y en a parfois au bas mot vingt, et cela se fait derrière des chiens, c'est-à-dire par à-coups, galopant parfois sévèrement, sautant : pensez-vous que le même cheval ne préférerait pas beaucoup s'en aller tranquillement, sur une route cinq ou six lieues de plus, à la manière d'un bidet d'allure? Mais ces fameuses trente lieues de Paris à Rouen elles ont été faites à ma connaissance deux fois, en beaucoup moins de temps, et il n'en a été que cela. Il y a longtemps c'est vrai, mais enfin je ne pense pas que la route soit devenue plus longue. Il y a même si longtemps que pour préciser les choses et les faits il me faudrait faire des recherches que je crois inutiles.

Mon Dieu, sans aller bien loin, avant les chemins de fers les marchands de bestiaux faisaient continuellement cette même route, sur des bidets d'allure, en s'arrêtant seulement de temps à autre pour se rafraîchir eux et leurs chevaux, plus souvent eux que leurs chevaux, qu'ils laissaient d'ordinaire attachés à la porte des cabarets. Ils mettaient autant qu'il m'en souvienne, onze ou douze heures, et avec des bidets d'allure, c'est-à-dire des animaux marchant deux lieues et demie à l'heure, trois lieues au maximum les meilleurs. Ils le faisaient avec des hommes généralement très lourds, montés sur des selles horriblement pesantes et avec des sacoches pleines d'argent. Personne n'a jamais songé à s'en étonner, ni à les faire passer en police correctionnelle pour mauvais traitements infligés à des animaux. Malheureusement ces sortes de choses tout à fait en dehors du sport sportif vous sortent de la mémoire; mais je me souviens parfaitement d'avoir vu un cuirassier arriver à Paris sur la place Vendôme, après la désastreuse bataille de Sedan, il avait fait je crois cela pendant deux jours de suite, je n'en réponds pas, mais ça n'est pas loin. Son cheval avait mangé succinctement, il devait y avoir très longtemps qu'il n'avait été débridé, car il était écorché sous la gourmette à y mettre le doigt, on voyait presque l'os. Eh bien! il se tenait debout, et n'avait même pas envie de tomber, il venait demander à la place où il devait se rendre, et il est reparti de suite.

Mais trente lieues en un jour, nous l'avons tous fait en mainte occasion, seulement nous n'avons pas compté les kilomètres. On doit se souvenir encore du pari perdu de trois ou quatre minutes seulement par la fameuse jument de M. le marquis de Croix : elle se nommait *Impérieuse* ou *Infernale* je ne me rappelle pas bien, mais quelque chose comme cela. Elle est allée de la barrière de l'Étoile à Chantilly, et revenue en trois heures, seulement il fallait pousser je crois, jusqu'à la porte Maillot pour parfaire les vingt lieues; en passant devant l'Arc-de-Triomphe, la jument s'est collée contre un groupe de cavaliers qui attendait son passage, s'est défendue pour s'en séparer, cette circonstance seule l'a fait perdre. Vous imaginez-vous que faire vingt lieues en trois heures ne soit pas beaucoup plus dur que trente en neuf heures, en marchant un train de fiacre?

En France, on aime beaucoup ces faux tours de force, je suis le premier à les désapprouver, et surtout à ne leur reconnaître aucun caractère de sport. Seulement, on ignore absolument la manière de préparer un cheval, à cela comme à autre chose : voilà le bourreaudage, il est là, et pas autre part. Quand vous demandez à un cheval une chose quelconque en dehors d'un travail habituel insignifiant, il faut avant tout l'y préparer, et le mettre à même de satisfaire votre exigence, en un mot l'entraîner, c'est là où est toujours la faute chez nous, où on ignore les premières notions de l'entraînement. L'entraînement est universel, s'applique à tout et à tous, mais diffère essentiellement suivant le but vers lequel vous le dirigez. La préparation d'un cheval de course plate n'est pas celle d'un cheval de steeple-chase, celle d'un cheval de steeple-chase ne ressemble pas à celle d'un cheval de chasse, et ainsi de suite jusqu'au cheval de fiacre qui, pour bien faire son métier, a besoin, lui aussi, de son entraînement.



Mlle ADÈLE DROUIN

franchissant une barrière de 1m,50 au Cirque d'été des Champs-Élysées, à Paris.

Cette jument appartenant à M. le marquis de Croix, dont le nom m'échappe, mais tout Paris n'a parlé que de cela pendant quinze jours, elle était en condition je vous en réponds. Je l'ai vue arriver, et elle n'était nullement épuisée; elle venait de faire vingt lieues en trois heures, croyez-vous qu'elle aurait eu beaucoup de mal à en faire dix de plus en trois heures; elle aurait donc accompli ce fameux trajet en six heures, mettez sept si vous voulez pour vous faire bonne mesure, elle serait rentrée à l'écurie et ne serait pas morte. Ceci dit comme principe, je suis de l'avis général. Quant à ces sortes de choses, le mieux est de s'en abstenir parce qu'elles ne prouvent rien, ne signifient rien, ne servent à rien, si ce n'est au plaisir de ceux qui les font, si tant est que l'on puisse y trouver un plaisir.

NED PEARSON.

LA VIE A LA CAMPAGNE

C'est dans le mois de juillet que se tirent les premiers coups de fusil de la saison. La chasse aux halbrans ouvre le premier jour du mois dans certains départements, le 15 seulement dans quelques autres qui nous semblent beaucoup mieux inspirés que les premiers. Il est bien rare qu'au 1er juillet les couvées de canard soient assez avancées pour pouvoir se mettre à l'essor et voleter au-dessus des roseaux; comme dans leur innocence ils ont recours au plus sûr des moyens de salut dont ils disposent et se décident difficilement à quitter ces joncs où les bateaux ne peuvent pas toujours pénétrer, la chasse se métamorphose en une sorte de pêche au fusil; les exécutants sont forcés de se mettre à l'eau quelquefois jusqu'à la ceinture, de patauger dans la vase pour arriver à canarder, le plus souvent à bout portant, un pauvre petit d'exécuté qui n'a pas encore dépouillé le duvet de son premier âge.



Quand on a rompu en visière avec l'adolescence, il devient difficile de classer un tel exercice parmi les divertissements. En retardant d'une quinzaine le massacre, on trouve au contraire des objectifs suffisamment emplumés pour s'élancer dans les airs et pour se ménager un trépas aussi honorable pour le chasseur que pour eux-mêmes. Dans les pays d'étangs, en Sologne et dans la Bresse, il est bien peu de nappes d'eau d'une certaine étendue qui n'ait sa nichée de canards, surtout lorsque ses bords sont garnis d'une épaisse végétation aquatique; leur nombre serait bien plus considérable si les propriétaires se donnaient la peine de contribuer au développement de cette population en lâchant au printemps sur leurs étangs quelques-unes de ces femelles issues de l'espèce sauvage que l'on élève en Picardie et qu'on se procure aisément. L'économie rurale devrait peut-être se soucier davantage de ces éducations libres qui, pour n'avoir coûté ni frais ni tracas, n'en donnent pas moins leur produit.

Les bords des fleuves et des rivières participent à ce renouveau de la chasse : les bécasseaux ou culs-blancs y reviennent de l'est dans le courant du mois; si le butin remplit médiocrement une carnassière, sa poursuite n'est pas sans agrément. C'est ordinairement le matin, en descendant en bateau le cours de la rivière, que l'on cherche ce joli et sautillant oiseau sur les berges et sur les grèves; rien de plus charmant qu'une promenade à cette heure le long des saules et des peupliers des rives, sur ces nappes miroitantes de la surface desquelles montent des nuages de vapeurs transparentes et nacrées, tandis que le soleil levant — hélas! quand soleil il y a! — pousse des fusées d'or en fusion sur les larges bandes brunes que la saulaie y dessine.

C'est le moment où nos voisins exploitent leurs *freuries;* la freurie est le bois où les freux, des oiseaux doués d'une intéressante sociabilité, se réunissent pour nicher en communauté. Quand les jeunes freux ont quitté le nid, ils continuent pendant quelques jours à percher sur les arbres où furent leurs berceaux. C'est le moment que choisissent les gentlemen et même quelques ladies pour procéder à la chasse de ces nourrissons. Il est telle freurie qui ce jour-là devient aussi tapageuse qu'un champ de bataille. Les détonations se croisent, se succèdent sans intervalle, le plomb fouette les cimes sans relâche, sans relâche aussi les cadavres des freux dégringolent et viennent s'ajouter aux cadavres. Les vieux, les pères et les mères désespérés, je le suppose, mais encore plus terrifiés, se sont dérobés à tire-d'aile à la catastrophe; privés de leurs digues, croyant à la fin du monde, la jeunesse se contente de tournoyer avec de grands cris au-dessus de ses repaires et le fusil peut choisir ses victimes. Franchement, nos voisins ont des sports que nous leur envions plus que celui-là.

Les trente jours qui se sont écoulés depuis nos dernières éphémérides de la vie des champs, ont déjà amené quelques modifications dans la situation du petit monde qu'elles concernent. L'alouette, une mère Gigogne exemplaire, en est déjà à sa se-

conde couvée. Le rossignol est devenu muet. On ne l'entend pas plus la nuit que le jour; il est devenu père de famille et il sait que ses enfants préféreront le moindre vermisseau à la plus mélodieuse de ses chansons; quand il s'agissait de charmer sa compagne ou de tromper l'ennui que les jours de la couvaison avaient pour elle, à la bonne heure!

Avec des motifs bien moins honorables, le coucou, de son côté, se montre moins bavard; on ne l'entend plus guère que le matin et le soir, et à d'assez longs intervalles; le coucou a le cœur léger de tous les célibataires; le vin bu, au diable le verre! La fauvette grise cessera également de chanter à la fin du mois. Le roucoulement de la tourterelle va devenir la note dominante. Aimez-vous ce refrain doucereux? Pour moi, il me produit l'effet de ces beaux yeux qui restent tendres et langoureux même quand leur propriétaire vous demande de lui passer la moutarde. Les perdreaux restent à la traîne; le dicton : « A la Saint-Jean perdreaux volants », n'est pas pour 1879. Les ortolans se montrent en abondance dans le Midi, où les chasseurs au filet capturent les jeunes de ces oiseaux, qui leur serviront d'appelants l'année suivante.

Au temps où le domaine de la couronne était placé en dehors du droit commun, les laissez-courre recommençaient avec le mois de juillet; ces chasses auxquelles les officiers de la vénerie étaient seuls à prendre part se motivaient sur la nécessité de mettre les meutes en haleine; cependant telles n'étaient pas les traditions de l'ancien régime où l'on attendait que le cerf eût *touché au bois*, c'est-à-dire dégagé sa tête de la peau veloutée qui la couvre au moment du refait, en la frottant contre les arbres, pour le donner aux chiens. Si la suppression de ces privilèges a valu à ces nobles animaux quelques coups de fusil de plus, en revanche elle leur a assuré de complets loisirs pendant la période d'été, et ils en usent. Leur *refait* est complet quoiqu'il lui faille encore quinze jours ou trois semaines pour arriver à sa complète maturité; ils se tiennent en ce moment dans les alentours des mares et des fontaines et recherchent les bons gagnages où ils vont se charger de venaison.

Quelques daims donnent encore des faons. Les jeunes carnassiers sont sortis de la période d'allaitement; les renardeaux commencent à prendre leurs repas aux abords du terrier où la mère leur partage la proie qu'elle leur rapporte. Les louveteaux ont quitté le liteau qui leur a servi de berceau, parcourent leur bois natal, mais sans en sortir, et reçoivent de leurs dignes parents les premières leçons de brigandage, aux dépens du gibier le plus souvent. C'est dans ce mois que naissent les petits d'un joli petit animal, d'un voisinage désagréable pour les propriétaires d'espaliers, le loir; le sommeil hivernal qui l'a longtemps soustrait aux incitations printanières, la nécessité de prendre le temps de se frotter les yeux en s'éveillant, l'ont mis en retard sur tous les autres quadrupèdes.

La pêche est entrée dans sa période d'activité; cependant, en raison du retard que le frai a subi cette année, les poissons étant sans appétit tant qu'ils se



trouvent sous son influence, les profits de la ligne sont encore modestes, au moins pendant la première moitié du mois. Ce ne sera que le matin et le soir que l'on pourra réaliser quelques captures; et puis, comme à la chasse du bécasseau, si bredouille il y a, elle s'encadre si agréablement à ces heures privilégiées que l'on ne songe même pas à les maudire. Les lignes de fond tendues pendant la nuit vous donneront des anguilles en bon nombre et quelques perches qui, après le brochet, sont les premières débarrassées de toute la population aquatique. Les nasses drues prennent du goujon et des anguilles; en amorçant avec quelque libéralité et surtout en ajoutant à ses pelotes une substance suffisamment odoriférante, l'épervier ramènera force blanchaille; mais pour que filets et lignes fussent en mesure de faire merveille, il faudrait du soleil et de la chaleur; ils ne sont pas seuls à en avoir besoin, hélas!

G. DE CHERVILLE.

COURRIER DE LA SEMAINE

Les femmes se sont prononcées.

Il n'y a pas de mauvais temps qui tienne, et décidées à tout affronter, elles partent résolûment pour la grande villégiature. Les plus intrépides courent au-devant de la tempête qu'elles espèrent rencontrer sur les bords de l'Océan. Mme de Pourtalès, qui a levé l'étendard de la révolte contre les tyrannies atmosphériques, est allée bravement s'installer à Trouville, et là, chaque matin sur la plage, elle jette un défi aux flots qui déferlent furieux à ses pieds. Le premier jour, elle était seule; aujourd'hui, elle est entourée d'une phalange. Les flots charmés s'apaisent, et le soleil curieux perce de temps en temps les nuages pour contempler avec admiration ces fières naïades qui font fi de son dédain. Si le soleil a quelque usage du monde, il viendra resplendir impitoyablement et forcer les frondeuses à capituler.

S'il faut en croire les bruits des boulevards, la cuvette de Paris serait seule régulièrement inondée : dans la grande banlieue, il y aurait déjà des éclaircies, et le séjour des bords de l'Océan serait très tolérable. Il y aurait bien quelques rafales; mais de temps à autre le ciel serait bleu, et, le grain passé, la brise serait caressante. Je soupçonne les directions de Casino de faire courir ces bruits optimistes.

A propos des Casinos, la question du jeu se pose, et, sans désigner aucun de ces établissements, il nous sera permis de prévenir les baigneurs que les joueurs de profession, pour ne pas les désigner autrement, émigrent en ce moment des stations hivernales méditerranéennes vers les plages de l'Océan. L'invasion est commencée, et les commissaires des jeux sont activement occupés. Nous savons que des instructions très sévères viennent d'être envoyées, émanant du ministère de l'intérieur, relativement à la surveillance des jeux, non seulement dans les Casinos, mais encore dans les cercles. Cette recrudescence de surveillance est suffisamment justifiée par les désastres qui ont marqué la fin de l'hiver, et l'attention du gouvernement a été éveillée par un article du *Globe*, qui, à propos du suicide d'un notaire de province simplement soupçonné de tricherie, demande que les comités des cercles ne soient pas armés du droit d'expulsion sans contrôle. Ce journal proteste énergiquement contre cet usage, qui permet de prononcer la peine infamante de l'expulsion sans entendre l'intéressé et hors de sa présence. Il dit avec raison, à notre avis, que la tricherie au jeu doit être constatée au moment où elle se produit, et qu'en dehors du flagrant délit elle ne doit pas être retenue. Lorsque l'honneur est en jeu, il faut que la constatation soit solennelle et que le coupable soit honteusement et publiquement chassé. Mais qu'après son départ on le juge sur des souvenirs, sur des observations, qu'on le condamne en dehors du flagrant délit, que l'arrêt d'expulsion lui arrive dans son intérieur comme une cédule d'huissier, cela est inadmissible.

Un jurisconsulte éminent, auquel j'ai soumis le cas du notaire F..., me dit que la famille est en droit de réclamer des membres du cercle, solidaires des actes du comité, non seulement des dommages-intérêts, mais encore une réparation éclatante. Tous les témoignages ne peuvent prévaloir en l'absence d'une constatation flagrante, et il est inique de pousser au désespoir un homme qui, pris du vertige du déshonneur, n'a pas l'énergie de résister et de se défendre. Il y a là un cas psychologique très connu qui dénote une faiblesse de caractère, et non une reconnaissance de culpabilité.

Il appartient à la *Revue des Arts, des Jeux et du Sport*, d'élucider une question si délicate, et je convie mes confrères à étudier un règlement des jeux qui sauvegarde la loyauté et la sécurité des joueurs, et qui ne laisse place à aucune décision fantaisiste, à aucun excès de pouvoir, à aucune erreur.

Ceux qui recherchent les émotions vives du jeu doublées de convoitises malsaines, — ce qui n'est nullement l'attrait du jeu aux combinaisons savantes qui distrayent et élèvent l'esprit, — ceux-là courent les stations extra-françaises et ne s'aventurent guère dans le Nord cette année. Monaco a toujours la vogue, et a reçu dans le mois de juin qui vient de s'écouler 16,821 visiteurs, qui se sont livrés avec plus ou moins d'ardeur aux émotions de la roulette. La jolie baronne K. de L... y a laissé ses diamants et ses dentelles, en revanche M. Henri M..., de Marseille, un joueur d'aventure, a eu une série à la rouge qui a duré trois jours. Il n'a pas fait sauter la banque, mais peu s'en est fallu.

S. Exc. Riaz-Pacha, ex-ministre des finances de l'ex-khédive, s'y console de son ex-splendeur en y faisant des excès, en homme du monde, s'entend. Ces pauvres Égyptiens, je les plains sincèrement, quoiqu'ils nous arrivent cousus d'or. Il y en a une douzaine ici qui grelottent et regrettent le soleil du Caire. Si cet astre était aussi complaisant que la lune, certainement ils y eussent fait des trous... pour se réchauffer en Europe.

Toute la famille d'Orléans est réunie en ce moment au château d'Eu, où la princesse Clémentine, duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, se trouve en déplacement. Son frère, le duc d'Aumale, a interrompu sa tournée d'inspection dans les départements du Nord pour aller passer quelques jours auprès d'elle. Le prince de Joinville, actuellement en Suisse, manque seul à cette réunion de famille.

Les châteaux se peuplent d'ailleurs, M. le duc et Mme la duchesse Decazes se sont installés cette semaine dans leur domaine de la Grave, dans le Libournais. La duchesse est à peu près remise de l'accident de voiture qui lui est survenu le mois dernier.

On parle de grandes fêtes de voisinages et d'excursions champêtres... toujours si le temps le permet. La colonie étrangère, qui d'habitude fait si grande figure dans la vie des champs, semble vouloir, cette année, se confiner dans la vie urbaine, se contentant, en fait de villégiature, des promenades du bois. Au moindre rayon de soleil, les équipages se pressent autour du lac comme en plein hiver.

Pour terminer comme nous avons commencé, nous jetons un coup d'œil sur la carte balnéaire des bords de l'Océan, et nous relevons les noms suivants :

A Dieppe, où les portes du Casino sont ouvertes à deux battants, nous trouvons parmi les fidèles et les intrépides le prince Auguste d'Arenberg, le marquis de Bonneval et quelques braves familles qui vont attendre chaque samedi soir le train des maris, qui ne fait pas rire du tout tant il est peu chargé.

A Étretat, on voit M. E. Pacini; à Dinan, le comte René de Beaumont, et de temps en temps le marquis de Fricon qui va et vient de son château de Beauvais à la plage. Enfin, à Trouville, le vicomte de La Batut, qui peut voisiner avec le vicomte de Favières, à Deauville, et M. Jean de Ravignan, qui s'est installé au Havre.

Et puis... c'est tout.

FLORIAN PHARAON.

⁂ Dimanche dernier a eu lieu au Stand de la Société de Tir de Versailles une fête dont nous croyons l'idée nouvelle. Ces messieurs avaient à célébrer l'anniversaire de leur fondation, et à proclamer les prix de leur

sixième concours. — Six concours en douze mois!... ils vont bien, pour des babys d'un an? — A huit heures du soir s'ouvraient les portes du jardin qui précède le Hall du tir: les larges allées qui y conduisent étaient illuminées ainsi que le buffet; à l'intérieur, plus de traces de tout le matériel du tir, qui avait cependant fonctionné comme d'habitude jusqu'à six heures. Partout lampes, lustres et drapeaux: c'est une salle de concert. Le chef de la société de musique de la ville, l'habile violoniste Cousin monte sur l'estrade qui sert pour le tir militaire à genoux et, pendant deux heures, 40 instruments à cordes font délicieusement résonner la voûte, frémissante encore du fracas des détonations; Haydn, Massenet, Mozart, Suppé, Tulou, Beethoven, Cousin se succèdent sur un programme heureusement composé. Aux derniers accents de la marche de Mendelssohn, changement à vue.... Le directeur commande: ouvrez les guichets de tir au sanglier: Au pistolet, au Flobert et à 150 mètres !.. Quelques dames se sauvent, mais les plus braves et c'est la majorité, entourent les tireurs impatients d'essayer ce qu'on peut faire de nuit, non à 20 mètres, ce qu'on voit partout, mais à 150 mètres et au sanglier. Cette dernière cible fait un effet charmant; les feuillages qui entourent l'endroit où va passer l'animal, vivement éclairés, donnent l'impression d'une scène de théâtre... Un tireur se place... Le télégraphe sonne... Le grand fort premier rôle... pardon, le grand vieux sanglier paraît... O surprise, de noir qu'il était, le voici devenu tout blanc! N'importe... Feu! Hallali. Le tir s'engage vivement sur toute la ligne. On voit peut-être mieux les cibles qu'en plein jour... L'épreuve a réussi, et jusqu'à minuit et demi le gibier du parc de Versailles est tenu éveillé par la fusillade.

Huit à neuf cents personnes avaient répondu à l'invitation de la Société et sont parties avec l'espoir de voir se renouveler semblable fête, lors de la proclamation des 10,000 francs de prix du grand concours des 3, 5, 7, 10, 12, 15, 17, 19, 21 et 24 août.

Nous avons été frappé du chiffre des points qu'attei- gnent beaucoup de ces messieurs aux diverses distances. Les maximum sont obtenus par plusieurs tireurs; il est vrai que depuis un an, ayant pu tirer tous les jours, même l'hiver, grâce à leurs calorifères, ils ont toutes facilités pour se faire la main.

Le grand prix du concours qui vient de se terminer si brillamment a été remporté par M. de Fontaine, officier de réserve. Nous avons noté aussi parmi les lauréats fréquemment appelés : MM. le comte de Guiry, de Montgomery, de La Lande, le comte de Lyonne, de Sacy, de La Briffe, Gastinne-Renette, de Magnanville, Magon de la Giclais, Kästli, Bauks, Giovanna, du Halgouët, de Coutencui, de la Roque, etc., etc.

Une bonne nouvelle pour terminer : La Société, satisfaite de l'exploitation de sa première année, inaugure la seconde en baissant sensiblement le prix de ses armes et des munitions; nous croyons qu'elle n'y perdra pas.



ETUDE d'André del Sarto pour une sainte Catherine.

(*Beaux-Arts illustrés.*)

GASTRONOMIE

POULET A LA CAPITAINE MATHIEU

Lorsque le capitaine Mathieu arrivait au bivouac, il savait toujours se procurer un poulet; d'ailleurs les zouaves trouvent des poulets partout. Il le faisait vider par son ordonnance, non pas par le bas du ventre, selon la méthode ordinaire, mais par l'ouverture supérieure qu'on nomme la *poche* ou le *bréchet*, — au 1er de zouaves on l'appelle le *tube à Mathieu*, — qui reste béante quand on a retranché le cou et écarté la peau.

Le capitaine Mathieu faisait manier un morceau de beurre convenablement assaisonné de sel, de poivre, de thym et d'une brisure de laurier. — Les militaires en ont toujours, en campagne surtout. — Il y ajoutait, lorsqu'il le pouvait, deux tranches épaisses de citron, puis il rabattait la peau du cou pour faire disparaître l'ouverture du *tube à Mathieu*. Cela fait, on ficelait le poulet, que l'on pendait à un pieu penché, fiché en terre, à un mètre de distance duquel on établissait un feu de bivouac : on plaçait ensuite une gamelle au dessous du poulet pour en recueillir le jus, et le capitaine Mathieu donnait à la feuille le coup du fuseau qui faisait tournoyer la volaille, dont il ne faut jamais laisser ralentir le mouvement de rotation.

Lorsque le poulet est cuit à point, ce que l'on a de mieux à faire, comme disait le capitaine Mathieu, c'est de le manger, après l'avoir préalablement arrosé de son jus.

C'est un mot de soldats, de chasseurs, de touristes, et à cette époque de l'année, il n'était pas inutile d'indiquer ce mode champêtre de faire cuire un poulet.

P. DE BALBAAC.

MENU.

Potage purée de fèves fraîches aux croutons.
Alose sauce aux anchois.
Poulet à la capitaine Mathieu.
Salade haricots blancs.

P. DE B.



ÉVENTAIL EN POINT DE BURANO SIMPLE, exécuté par l'École de dentelles de Burano (Venise).

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

Bronzes, Céramique, Bijouterie Orfévrerie.

Bronzes d'Art. — **LEMERLE-CHARPENTIER**, 8, rue Charlot. — **LEROLLE FRÈRES**, 1, rue du Foin. — **LEVY**, 29, rue Sévigné. — **MARNYHAC**, 42, avenue Wagram. — **MORISOT**, 76, r. Turenne. — **PERROT & FILS**, 5, Charlot.

Bronzes et maroquinerie. — **KLEIN**, 8, boulevard des Capucines.

⁂

Céramique d'Art. — **ESCALIER DE CRISTAL**, 6, rue Scribe. — **BOCH FRÈRES**, 1, rue Compiègne. — **HAVILAUD**, 116, rue Michel-Ange.

Faïences et Porcelaines. — **HENRI BEZIAT**, 54, rue Paradis-Poissonnière.

Terres cuites d'art. — **LAROCHE**, 10, boulevard Poissonnière.

⁂

Bijouterie d'art. — **OTTERBOURG**, 1, rue Scribe.

Bijoutiers. — **FERRÉ**, 11, rue du Perche. — **LION**, 23, rue des Archives. — **MOLLARD**, 1, rue Brongniart. — **JUMEAUX FILS**, 8, rue Pastourelle. — **POSIER**, 13, r. Chapon. — **MICHELOT, DE THIERRY & Cᵉ**, 213, r. Saint-Martin. — **ROUVENAT & LOURDEL**, 62, rue Hauteville.

Bijoux anciens. — **TABURET**, 3, rue Pasquier.

⁂

Ordres français et étrangers. — **FAYOLLE-POUTEAU**, 108, Palais-Royal.

⁂

Orfèvre. — **ODIOT**, 72, rue Basse-du-Rempart.

⁂

Horloger. — **CONTREAU**, 36, boulev. des Italiens.

⁂

Serrurerie d'Art. — **STERLIN**, 39, rue Richelieu. — **VAILLANT, FONTAINE & QUINTART**, 181, rue Saint-Honoré.

Curiosités et tapisseries, Émaux Gravures, Articles de dessin.

Curiosités et tapisseries. — **VINOT**, 7, quai Malaquais.

⁂

Broderies d'art. — **MOUQUILAN & Cᵉ**, 10, rue de l'Echelle.

⁂

Émaux. — **BISSINGER**, 31, rue du 4 Septembre.

⁂

Vitraux. — **ANGLADE**, 55, boul. Montparnasse.

⁂

Graveurs héraldiques. — **STERN**, 47, passage des Panoramas.

⁂

Articles de dessin. — **BERVILLE**, 25, rue de la Chaussée-d'Antin.

Musique, Instruments.

Musique. — **PÉTERS**, 12-14, chaussée d'Antin.

⁂

Éditeurs de musique. — **BRANDUS & Cᵉ**, 103, rue Richelieu. — **HEUGEL & Cᵉ**, au Ménestrel, 2, rue Vivienne. — **LE BAILLY**, rue Cardinal. — **E. & A. GIROD**, 16, boulevard Montmartre. — **COLOMBIER**, 6, rue Vivienne. — **MACKAR**, 22, passage des Panoramas.

⁂

Instruments de musique. — **F. SUDER**, facteur d'instruments de musique, 6 et 8, rue des Poitevins.

Pianos automatiques. — **LACAPE**, 29, boulevard Saint-Martin.

Pianos. — **PHILIPP HERZ**, 4, rue Clary. — **KRIEGELSTEIN**, 5, r. Meyerber. — **ALPHONSE BLONDEL**, 53, rue de l'Échiquier. — **GILSON**, 5, rue Abattucci.

Orgues. — **ORGUES D'ALEXANDRE PÈRE & FILS**, 106, rue Richelieu.

Livres, Estampes, Experts Tableaux.

Libraires et Éditeurs. — **E. PLON & Cᵉ**, 8, rue Garancière. — **DUMAINE**, 30, r. Dauphine. — **C. DELAGRAVE**, rues Soufflot et Ste-Catherine.

Librairie religieuse. — **VATTON**, 50, rue du Bac.

Livres anciens. — **FONTAINE**, 35, passage des Panoramas.

Cabinet de lecture. — **BERSAGEON**, 36, rue de Penthièvre. — **GRAET-DELALAIN**, 1, rue Méhul.

⁂

Estampes et Gravures. — **RAPILLY**, 5, quai Malaquais.

⁂

Experts en manuscrits et autographes. — **CHARAVAY**, 51, rue de Seine.

Experts de tableaux. — **HARO**, 16, rue Visconti. — **GANDOUIN**, 42, rue Le Peletier.

⁂

Tableaux anciens. — **GASQUET**, 1, rue Auber.

Photographes, Produits et Accessoires.

Photographes. — **HERMANN & Cᵉ**, 20, Chaussée-d'Antin. Spécialité de portraits d'enfants.

Photographie hippique. — **CH. BARENNE**, 16, avenue de la Grande-Armée.

⁂

Produits photographiques. — **PROFˢᵉᵘʳ STEBBING**, 27, rue des Apennins. — **JULES REYGOUDAUD**, 3, boul. Saint-André. — **DETHEUX-BULARD**, 3 et 5, rue du Marché-des-Blancs-Manteaux. — **DUBOIS-CAPLAIN**, 34, rue des Entrepreneurs. Produits chimiques.

Articles de photographie. — **L. PUECH**, 21, place de la Madeleine. — **MARION FILS & GÉRY**, 14, cité Bergère.

Albums photographiques. — **W. MARX**, 3, rue des Archives. — Médaille d'or en 1878.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts.

Ameublement. — **BRAQUENIÉ**, 16, rue Vivienne. — **ALEXANDRE JEUNE**, 93, faubourg Saint-Antoine. — **DAMON NAMUR & Cᵉ**, 74, faubourg Saint-Antoine.

Meubles d'art. — **DORANGE**, 59, passage Choiseul. — **DROUARD**, 16, rue de Lyon.

⁂

Tapissier. — **HENRY DASSON**, 106, rue Vieille-du-Temple.

Tapisserie pour ameublement. — **PESSÉ**, 9 et 11, boulevard de la Madeleine.

⁂

Meubles en fer et en bois. — **TUCKER**, 19, rue du 4 Septembre.

⁂

Coffres-forts. — **E. PAUBLAN**, 366, rue Saint-Honoré.

Chauffage.

Articles de chauffage. — **G. DELAROCHE FILS**, 41, Grenelle-Saint-Germain. — **CUAU AINÉ & Cᵉ** (ancienne maison Reymond et Cuau), constructeurs d'appareils de chauffage, 88, boul. Courcelles (parc Monceau), succursale, 76, boulevard Beaumarchais. — **E. DELAROCHE & NEVEUX**, 22, rue Bertrand. — **POELE MOBILE**, 6, place de l'Opéra.

Chauffage. — **PIERRON**, 72, rue du Théâtre, à Grenelle.

COSTUME — MODES

Costumes, Confections, Nouveautés Cachemires.

Costumes. — **MEYER & MORTIMER**, 14, r. Halévy.

⁂

Robes et Costumes. — **MAISON VILLETTE**, 93, rue Richelieu.

⁂

Confections, Nouveautés, Cachemires. — **GRANDS MAGASINS DU LOUVRE**, place du Palais-Royal. — **DUCHÉ-REYREL & Cᵉ**, 1, rue des Petits-Pères. — **NORMAND** père et fils et **CHANDON**, 82, rue Richelieu. — **BOURUET-AUBERTOT**, 23, av. de l'Opéra. — **AU BON MARCHÉ**, rue de Sèvres. — **AU PRINTEMPS**, rue du Havre. — **AU PETIT SAINT-THOMAS**, r. du Bac. — **AUX TROIS QUARTIERS**, 21, boulevard de la Madeleine. — **AU COIN DE RUE**, rue Montesquieu. — **MAGASINS DE LA PLACE CLICHY**, à la place Clichy.

Modes, Chemiserie.

Modes. — **DUFOURMENTELLE**, 30, boulevard des Italiens. — **LUCY HOCQUET**, 9, boulevard des Capucines.

⁂

Chemiserie de High-Life. — **DOUCET** jeune, 10, rue Halévy.

Chemisier. — **CHARVET**, 25, place Vendôme.

⁂

Corsets. — **Mᵐᵉ BILLARD**, 4, rue Tronchet. — **N. DACIER**, 72, rue Rivoli. Médaille à l'Exposition de 1878.

⁂

Lingerie. — **A LA GRANDE SPÉCIALITÉ DE BLANC**, 31, boulev. de Sébastopol et 2, rue Berger.

⁂

Bonneterie. — **MILON** aîné, 98, rue Saint-Honoré.

Cannes, Ombrelles, Cravaches.

Cannes. Ombrelles, Cravaches. — **LAVAISSIÈRE-BUISNEAU**, passage des Panoramas. — **VIALETTE**, 34, rue Taitbout.

Gants, Parfumeurs.

Gants. — **TREFOUSSE & Cᵉ**, 63, rue Blanche. — **JOUVIN**, 23, boulevard des Italiens. — **BERTIN**, 27, boulevard des Italiens.

⁂

Parfumeurs. — **HOUBIGAND**, 19, faub. Saint-Honoré. — **VIOLET**, 225, rue Saint-Denis et 12, boul. des Capucines. — **PIVER**, 10, boul. de Strasbourg. — **RIMMEL**, 17, boulevard des Italiens. — **LUBIN**, 55, rue Sainte-Anne. — **GUERLAIN**, 15, rue de la Paix. — **GELLÉ FRÈRES**, 35, rue d'Argout. — **PINAUD**, 37, boulevard de Strasbourg.

Parfumerie hygiénique. — **COTTAN & Cᵉ**, 55, rue de Rivoli.

Parfumerie Oriza. — **LEGRAND**, 207, rue Saint-Honoré.

Crème géorgienne. — **CHAMPBARON**, 30, rue de Provence.

Lait antiphélique. — **CANDES & Cᵉ**, 26, boulevard Saint-Denis.

Pâte épilatoire. — **Mᵐᵉ DUSSER**, 1, rue Jean-Jacques Rousseau.

Eaux. — **EAU LAFERRIÈRE**, 25, rue d'Enghein. — **EAU DES CHATELAINES**, 7, rue d'Enghein.

⁂

Éventails. — **RODIEN**, 48, rue du Luxembourg.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — **ULMER**, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.

Équipements militaires. — **SPIQUEL**, 164, r. Saint-Honoré.

Tailleurs pour dames. — **WORTH**, 7 r. de la Paix. — **DECOT**, 12, rue de la Paix.

⁂

Draps. — **MATHIEU**, 10, rue Croix-des-Petits-Champs.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — **LÉON**, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — **MAISON ANGLAISE**, 1, place de l'Opéra. Spécialité de chapeaux élégants pour hommes et pour dames.

⁂

Bottiers. — **BACQUART**, 7, place de la Bourse. — **CORNAZ**, 4, boulevard Malesherbes.

SPORT

Armuriers. — Escrime.

Armuriers. — **GUYOT**, 8, r. de Ponthieu. — **LAINÉ**, 21, rue Rivoli. — **FLOBERT**, 12, boul. Saint-Michel. — **CARD**, 19, boulev. Saint-Denis et 152, rue de Rivoli. Fusils de chasse et revolvers. — **ROBLIN**, 5 et 7, rue de la Ville-l'Évêque.

Arcs et Arbalètes. — **VALLOIS**, 54, rue Meslay.

⁂

Professeurs d'escrime. — **MÉRIGNAC**, 32, rue Joubert. — **RUZÉ**, 10, rue de la Bienfaisance. — **CHARTIER**, 6, rue Ventadour. — **D. ROBERT**, rue Saint-Marc. — **PONS**, 5, rue des Pyramides.

Hydrothérapie.

Bains. — **HAMMAM**, 18, r. Neuve-des-Capucines. — **ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX**, 14, rue des Petits-Hôtels. — **BAINS ÉLECTRIQUES**, 14, rue Sevigné.

Appareils pour douches. — **GOFFINON & BARBAS**, 85, boul. de Strasbourg. — **WALTER-LECUYER**, 138, rue Montmartre.

Hydrothérapie chez soi. — **IVERNEAU** (Appareil mobile à pression), 20, avenue du Maine.

Billard.

Professeurs de billard. — **MANGIN**, passage des Panoramas. — **L. PIOT**, au Grand-Café. — **VIGNAUX**, au Grand-Hôtel.

⁂

Billards. — **F. GERDERES**, 47, r. Fontaine-au-Roi. — **BLANCHET**, 53, rue de Lancry.

Billes de billard. — **ALESSANDRI FILS** aîné, 35, rue Saint-Ambroise.

Chevaux, Voitures, Écuries Sellerie.

Voitures. — **HENRY BINDER**, 31, rue du Colisée. — **BINDER** aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne. — **KELLNER**, 109, avenue Malakoff. — **MUHLBACHER**, 63, avenue des Champs-Elysées. — **THOMAS** (Brice), 135, boulev. Haussmann.

⁂

Vente de chevaux. — **TATTERSALL FRANÇAIS**, 24, rue de Beaujon. — **ÉTABLISSEMENT HIPPIQUE**, 22, Champs-Elysées. — **HAWES**, 1, rue de Marignan.

Marchands de chevaux. — **CRÉMIEUX & MAYER**, 16, rue de Berry.

⁂

Stalles; Boxes. — **GUILLARD**, 12, faubourg Saint-Honoré.

⁂

Selliers. — **RODUWART FRÈRES**, 36, avenue des Champs-Elysées.

Fouets. — **Vᵉ BOYER**, 8, rue Gréneta.

Bateaux, Chasse et Pêche, Chiens.

Bateaux. — **WAUTHELET** (yoles), 4, boul. Mazas. — **TEXIER** (voiliers), au Petit-Gennevilliers.

⁂

Articles de pêche et de chasse. — **AU MARTIN PÊCHEUR**, MORICEAU, 82, rue de Rivoli. — **GÉVELOT** Armes, ustensiles de chasse, 30, rue Notre-Dame-des-Victoires.

⁂

Nourriture pour les chiens. — **SPRATT'S PATENT**, 36, rue Caumartin.

Nourriture de chiens de chasse par le riz. — **LAPOSTOLET FRÈRES & CERTEUX**, 20, r. de Viarmes.

⁂

Pigeons pour tirs. — **ADRY**, 104, rue de Turenne. Approvisionnement.

Articles de voyages.

Articles de voyage. — **FLANDIN**, 23, rue Michel-le-Comte. — **GUIBAL**, 40, rue Vivienne. — **KELLER**, 65, rue Turbigo. — **CH. GOUILLART**, 55, rue Richelieu. Spécialité d'articles nouveaux.

⁂

Malles anglaises. — **MOYNAT**, 1, avenue de l'Opéra.

Vraies malles anglaises. — **LAPORTE**, 3, place du Théâtre-Français.

Villes et stations balnéaires.

VICHY. — **ETABLISSEMENT THERMAL**.

VICHY. — **GRAND HOTEL DES AMBASSADEURS**.

TROUVILLE. — **HOTEL DE PARIS**.

DIEPPE. — **CAFÉ DE ROUEN**.

DIVERS

Compagnies financières et Compagnie d'assurances.

Bons commerciaux. — **COMPAGNIE DES BONS COMMERCIAUX**, 8, avenue de l'Opéra.

⁂

Banque. — **BANQUE DÉPARTEMENTALE**, 62, rue de Provence.

Caisse financière. — **CAISSE FINANCIÈRE DE PARIS**, 13, rue de Londres.

Compagnies financières. — **CRÉDIT LYONNAIS**, 19, boulevard des Italiens. — **BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS**, 3, rue d'Antin. — **CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL**, 66, rue de la Chaussée-d'Antin. — **SOCIÉTÉ DES DÉPOTS ET COMPTES COURANTS**, 2, avenue de l'Opéra. — **SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE PARIS**, 19, rue Louis-le-Grand. — **SOCIÉTÉ GÉNÉRALE**, 54 et 56, rue de Provence.

⁂

Assurances sur la vie. — **LE TEMPS**, 3, rue Rossini.

Assurances à primes fixes. — **LE MONDE**, 12, rue du 4 Septembre.

Assurances sur la vie et contre l'incendie. — **L'OUEST**, Compagnie d'assurances sur la vie et contre l'incendie, 60, rue Neuve-Saint-Augustin.

Compagnie générale d'assurances contre les accidents. — **ASSURANCES DES CHEVAUX & VOITURES, COLLECTIVES, INDIVIDUELLES CONTRE LES ACCIDENTS**, 16, rue de Grammont.

Assurances maritimes. — **LE ZODIAQUE** (Compagnie d'), 11, rue Bergère.

Institutions, Sciences.

Institutions. — **ROGER**, 2, rue Lhomond. — **DITZ**, à Asnières, préparation au baccalauréat pendant les vacances.

⁂

Sciences appliquées à l'industrie. — **EXPOSITION DES SCIENCES APPLIQUÉES A L'INDUSTRIE**. Bureau : 17, faubourg Montmartre.

⁂

Pension. — **PENSION DE FAMILLE DE Iʳᵉ CLASSE**, 38, rue Pergolèse.

⁂

Opticien. — **Dʳ ARTHUR CHEVALIER**, Galerie de Valois, 156, Palais-Royal.

Ingénieur-opticien. — **SECRETAN**, 13, place du Pont-Neuf.

⁂

Inventions nouvelles. — **RAMON BAÑOLAS**, ingénieur, 102, faubourg Poissonnière. Extincteur dit « MATA-FUEGOS ».

Produits pharmaceutiques Pharmaciens.

Produits pharmaceutiques. — CIGARETTES ESPIC (asthme), 128, rue Saint-Lazare. — GOUTTES BIO-PHILES (contre les maladies épidémiques), BARBIER, pharmacien, 42, rue Jean-Jacques Rousseau — PILULES CHAMOUIN (maladies nerveuses), 14, rue Tronchet. — CRESSON CONCENTRÉ (dépuratif), 97, rue de Rennes.

* *

Pharmaciens. — PHARMACIE NORMALE, 70, rue Drouot. — MIALHE, 8, r. Favart. — GRIMAULT & Cᵉ, 8, rue Vivienne.

Art dentaire.

Dentistes. — FATTET, 255, rue Saint-Honoré. — MARCUS HERMAN-ADLER, 4, rue Meyerbeer. — FATTET, 25, rue Saint-Honoré.

Eau dentifrice. — EAU DU Dʳ PIERRE, 8, place de l'Opéra.

Agriculture et Horticulture.

Agriculture. — HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière. — PELTIER, 10, rue Fontaine-au-Roi.

* *

Grainetiers fleuristes. — CHOUVET, 24, rue du Pont-Neuf. — DELAHAYE, 18, quai de la Mégisserie.

Pompes, Fers.

Pompes rotatives. — MORET & BROQUET, 121, rue Oberkampf.

* *

Fers rustiques. — MERY-PICARD, 120, avenue Malakoff.

Clôtures, Chalets.

Clôtures. — SOCIÉTÉ DES CLOTURES POUR CHEMINS DE FER, constructions rustiques, treillages, grillages, 51, rue d'Hauteville.

* *

Chalets. — SOCIÉTÉ ANONYME DES CONSTRUCTIONS RUSTIQUES, 51, rue Hauteville.

Jeux et Jouets, Cartes Bimbeloterie.

Jeux pour parcs. — E. FOIN, 138, rue du Temple. — LEBON, 101, avenue Montaigne. — MARCHAL & BUFFARD, passage de l'Opéra. — PERREAU FILS & Cᵉ, 156, rue Rivoli. — REMOUD, 4, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Jouets. — PARADIS DES ENFANTS, 156, rue de Rivoli.

Bimbeloterie-Jouets. — JUMEAU. Poupées nues et babillées, 8, rue d'Anjou-au-Marais.

* *

Artificier. — MORIN, 195, rue Lafayette.

* *

Articles pour fumeurs. — KREBS, 18, passage Bourg-l'Abbé.

* *

Aquariums. — CURTY, 31, boulev. de Strasbourg.

Aiguilles, Articles de Paris.

Aiguilles et épingles anglaises. — KIRBY-BEARD & Cᵉ, 5, rue Auber.

* *

Brasserie fine. — BENEDICK, 83, boulevard Sébastopol. — DESCHAMPS, MAUREY & Cᵉ, 65, rue Turbigo. — LOONEN & FILS, 8, rue Neuve-Bourg-l'Abbé.

* *

Maroquinerie. — KLEIN, 6 et 8, boul. des Capucines — BONHOMME, 62, galerie Montpensier Palais-Royal). — LEUCHARS, rue de la Paix.

Transports.

Transports. — COMPAGNIE DES HANSOMS CABS, 21, avenue de l'Opéra.

GASTRONOMIE

Vins et Liqueurs, Bières.

Vins. — GAUTHEY cadet et fils, à Beaune. — H. & O. BEYERMAN & Cᵉ, à Bordeaux.

* *

Liqueurs. — ERVEN LUCAS BOLS, 6, boulevard Montmartre.

Liqueurs fines. — CHENARD-COTTEREAU, 206, boulevard Saint-Germain.

Spécialité de curaçaos. — KAUFFMANN, 31, galerie Vivienne.

* *

Bières. — BIÈRE DE NORVÈGE, 6, quai de la Loire.

Épicerie, Biscuits, Comestibles Primeurs et Fruits.

Épicerie. — CHATRIOT, 97, rue Saint-Lazare.

* *

Chocolats. — HUGON, 30, rue des Saints-Pères. — MENIER, 6, rue d'Enghein

Comestibles. — LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE (Limited), 20, avenue de l'Opéra. — AUGÉ, 116, boulevard Haussmann.

Comestibles et Liqueurs. — CAFÉ CORCELET, 104, Palais-Royal. Vins français et étrangers.

* *

Primeurs. — ENTRAYGUES, 15, rue Neuve-des-Capucines. — CARNET & SAUSSIER, 26, rue Montmartre.

Fruits confits. — FONTAINE, 2, rue de la Michodière. — ROUZÉ, 11, rue Saint-Dominique.

* *

Pâtisserie. — PATISSERIE CHIBOUST, 163, rue Saint-Honoré.

Spécialité de pâtés. — A. DRONNE, 2, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Pâtés de foies gras. — GUERBOIS, 53, rue de Sèvres.

Bonbons fins. — Mᵐᵉ LECLAIRCQ, 49, passage Choiseul.

* *

Diners, lunchs. — CHEVET, Palais-Royal.

Diners pour villes. — MAISON TIXIER, 41, boulevard Malesherbes.

* *

Lait. — LAIT PUR NON ÉCRÉMÉ, 4, boulevard Malesherbes.

Glaciers et Eaux gazeuses.

Glaciers. — GOUSSET neveu, 54, rue de Bourgogne. — IMODA, 3, rue Royale.

Glacières artificielles. — TOSELLI, 196, rue Lafayette.

* *

Cafetières à circulation inexplosible. — L. MALEN & Cᵉ, 6, rue Oberkampf.

Hôtels, Cafés et Restaurants.

Hôtels. — GRAND-HOTEL DE PARIS, 72, boulev. de Strasbourg. — HOTEL MALESHERBES, 26, boulevard Malesherbes. — HOTEL CONTINENTAL, 3, rue Castiglione. — GRAND-HOTEL DU NORD & VICTORIA, 9, 13 et 15, quai Henri IV, à Dieppe.

* *

Cafés et Restaurants. — DUGLÉRÉ, 12, boul. des Capucines, et 5, place de l'Opéra. — CATELAIN, Café du Helder, 20, boulevard des Italiens. — GRAND-CAFÉ, 14, boul. des Capucines. — CLAUDON, Café américain, 4, boulevard des Capucines. — VOISIN, 261, rue Saint-Honoré. — BIGNON, boulevard des Italiens, 58, rue de la Chaussée-d'Antin, 4, et avenue de l'Opéra. — CAFÉ ANGLAIS, boulevard des Italiens, 13. — VACHETTE, 27, boulevard Saint-Michel,

---

BAINS DE MER DE

DIEPPE. HOTEL ROYAL, sur la Plage, faisant face à la mer. LARSONNEUX, propriétaire, succ. de LAFOSSE aîné. Etablissement de 1ᵉʳ ordre, ouvert toute l'année.

HOTEL DES ÉTRANGERS, sur la plage, en face de la mer — Appartements fraîchement décorés à des prix très modérés. Table d'hôte à six heures. Restaurant à la carte. — JAVAULT, propriét.

HOTEL DE PARIS, près du Casino, entièrement restauré et agrandi. Salon de lecture. Recommandé aux familles. Table d'hôte. — GUIBON, propriétaire.

GRAND-HOTEL DU NORD ET DE VICTORIA, 13 et 15, quai Henri IV. *Ouvert toute l'année.* Recommandé aux familles par son confort et ses prix modérés. *English spoken* CANU-GUIBON, propriétaire.

HOTEL DU RHIN & DE NEWHAVEN, sur la plage, en face le Casino. Recommandé pour son confort. — A. BOURDIN, propriétaire.

HOTEL DE LA PAIX. — *Ouvert toute l'année.* — Prix modérés. *English spoken.* — SANSON, propriét.

HOTEL DE LA PLAGE, en face la mer. CORGNE, proprietaire. — Très bien tenu. — On parle anglais.

CAFÉ DE ROUEN. — Glaces, bières anglaises.

SAIL-LES-BAINS, par Saint-Martin d'Estreaux (Loire).
Ouvert du 1ᵉʳ juin au 1ᵉʳ octobre.
Eaux minérales par excellence, souveraines dans les affections rhumatismales et cutanées.

Bornibus SA MOUTARDE, 58, *boulevard de la Villette.*
Ses cornichons, à la façon de la *Mère Marie-Anne.*

MARIAGES. Moralité et discrétion absolue. — ROY, 9, rue de Provence.

LE RUSMA DU SÉRAIL est l'unique Dépilatoire détruisant sans tache ni douleur le duvet, barbe et cheveux disgracieux. Fl. 6 et 10 fr., *mandat* ou *timbres.* Envoi *franco.* Mᵒⁿ MULLER, 30, faub. Montmartre. *Seul dépôt.*

GAUTHEY cadet et fils, négociants en vins fins, au château de Corton-Aloxe, près Beaune (Côte-d'Or et propriétaires dans les crus de Cloz-de-Bèze, Chambertin, Corton, Aloxe, Savigny. — Médaille d'or à l'Exposition universelle de 1878.

Vente de 55,000 Actions

DE LA COMPAGNIE DE

RÉASSURANCES GÉNÉRALES

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital 35 Millions

DIVISÉ EN **70,000** ACTIONS DE **500** FRANCS (LIBÉRÉES DE 125 FRANCS)

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM.
FERDINAND BARROT, G. O. ✻, Sénateur, ancien Ministre, *Président.*
BLANCHE (Alfred), C. ✻, ancien Conseiller d'Etat.
BROVES (Vᵗᵉ R. de), ✻, Propriétaire.
CHEVREAU (L.), C. ✻, Député, ancien Conseiller d'Etat.
CLÉMENT-SIMON (G.), ✻, ancien Procureur général près la Cour d'appel d'Aix.
CLERMONT-TONNERRE (Cᵗᵉ G. de), Propriétaire.
JOURNET (A.), Propriétaire.
PASCAL (E.), Administratʳ de la Compagnie d'assurances sur la vie *le Temps.*
PETIT-BERGONZ (B.), ✻, ancien Avoué.
THOINNET de la TURMELIÈRE, O. ✻, Député, Administrateur de la Cⁱᵉ du chemin de fer d'Orléans.

Directeur : M. A. NIVERT, anc. Directeur à Paris des Cⁱᵉˢ *Commercial Union* de Londres, — *National of Ireland* de Dublin, etc.
Sous-Directeur : M. H. de HEYNE, ancien Inspecteur de la Cᵉ d'assurances contre l'incendie : *la France.*

EXPOSÉ

La Réassurance est l'acte par lequel une Compagnie d'Assurances transfère à une autre Compagnie une partie de ses polices, en lui cédant comme rémunération une partie de la prime payée par l'assuré.

Ces opérations se traitant uniquement de Compagnie à Compagnie, une société de réassurance ne nécessite qu'une faible dépense d'installation et n'entraîne aucun frais d'inspection, de courtage et de publicité. Son capital entier est employé en rentes françaises, valeurs garanties par l'Etat ou acquisitions d'immeubles, conformément à la loi.

L'organisation de la *Compagnie de Réassurances générales*, dont l'action s'étend à toutes les branches d'assurances, lui assure dès le début un courant d'affaires considérables et rémunératrices.

Ces 55,000 actions proviennent du groupe des fondateurs et sont mises en vente au prix de 625 soit :

250 Francs

NET A PAYER COMME SUIT :
100 fr. en faisant la demande;
150 fr. à la répartition.

LES DEMANDES D'ACTIONS SONT REÇUES :

Lundi 14 et Mardi 15 Juillet

A PARIS, au **Crédit général français**, 16, rue Le Peletier.

EN PROVINCE, dans ses Succursales, dans ses Agences et chez ses Correspondants.

ON PEUT DÈS A PRÉSENT SOUSCRIRE PAR CORRESPONDANCE

En cas de réduction, la répartition sera proportionnelle

Le prospectus et les statuts sont à la disposition du public.

LA COTE OFFICIELLE SERA DEMANDÉE.

ELISABETH & Sᵗᴱ MARIE

LES MEILLEURES EAUX DE VICHY, à CUSSET (près VICHY)
30 fr. *la caisse de* 50 bouteilles *franco en gares de France.*
Paris, 124, rue Saint-Lazare, et **6, rue Barbette.**

Plus de **TETES CHAUVES!..** **Découverte** sans précédent! REPOUSSE CERTAINE et ARRET des chutes (à forfait). Env. gratis renseig. et preuves. **On jugera.** — MALLERON, r. Rivoli, 85 (Louvre)

F. BOUCHERON, ✻, Palais-Royal, 152. Joaillerie et orfèvrerie d'art.

PRÊTS avec hypothèque à 5 p. 100 sur tous immeubles situés à Paris ou en province. Prompte solution. S'adresser à M. Pillard, successeur de M. de Valence, boulevard Beaumarchais, 13, près de la Bastille, à Paris. — 29ᵉ année.

PAVILLON DE HANOVRE, 32 et 34, rue Louis-le-Grand, Paris. — Beurdeley, objets d'art, curiosités, bronzes, ameublements anciens et de style.

GAGNEAU ET Cᵉ, 115, rue Lafayette. Lampes et bronzes. — (Médaille d'or 1867.

HOTELS & APPARTEMENTS à louer ou à vendre. John Arthur et Cie, 10, rue Castiglione.

SAUVRESY, 23, rue Turenne. Meubles d'art et tapisseries.

CHAMPAGNE E. MERCIER et Cᵉ, à Épernay, maison à Paris, boulevard des Italiens, 7 et 9.

SAINT-RAPHAEL, vin fortifiant digestif, tonique, reconstituant, goût excellent; plus efficace, pour les personnes affaiblies, que les ferrugineux, que les quinas. Prescrit dans les fatigues d'estomac, la chlorose l'anémie, les convalescences. Dose : un verre à bordeaux après les repas. — Prix : 3 fr. Détail, pharmacies.

PANTALONS faits sur mesure, 17 fr. 50 vendus à Paris 50 fr. Old England, 35, boulevard des Capucines.

MAYER MARIX, ✤, 48, passage des Panoramas. Harmoniflûtes, orgues.

PICARD, bronzes et orfèvrerie d'église, 47, r. de Sèvres, 47, Paris.

WYNAND FOCKINK. Liqueurs fines. Fabrique à Amsterdam, fondée en 1679 Seul dépôt en France, 2, rue Auber, Paris (Expéditions en province).

E. WINDSOR ET FILS ingénieurs constructeurs à Rouen Cl 54, machines à vapeur à balancier. Spécialité de services d'eaux.

A. BOIVIN, 16, rue Abbaye. Sonneries et cibles électriques, acoustiques, fournisseur de l'État et de l'Opéra.

HAVILAND et Cⁱᵉ Fabrique de porcelaines à Limoges, fabrique de faïences d'art, 116, rue Michel-Ange (Paris-Auteuil). Dépôt à l'escalier de cristal, 6, rues Scribe et Auber 1.

PIANOS KRIEGELSTEIN et Cᵉ, 3, rue Meyerbeer. — 36 mois de crédit pour Paris.

L. PEULLIER, 19, rue Paradis-Poissonnière, porcelaine à dentelle. — Terres cuites.

OLD ENGLAND. Le Mac-Lean est le costume fillette porté en Angleterre. Les nouveaux modèles de la saison, costumes d'enfants.

OLD ENGLAND. Bas tricotés pour veneurs et chasseurs. Bas écossais tᵒ les clans. Gilets et caleçons Thibet, irrétrécissables. — Exclusif.

P. RIBAILLIER ET NAULOT, r. Amelot, 74, 76 et 94, boulevard Beaumarchais. — Ameublements sculptés de tous styles.

FANIÈRE FRÈRES, ✻, 53 rue de Vaugirard, bijouterie et orfèvrerie artistiques.

E. SENET, parfumerie exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

CRÉDIT HYPOTHÉCAIRE (18ᵉ année). MM. Réjou et Cie, banquiers, rue Le Peletier, 9 Prêts sur biens ruraux à 5 p. 100

"SINGER" Encore un grand succès. La Compagnie de New-York qui a obtenu pour la supériorité de ses machines à coudre, en 1873 à Vienne et en 1876 à Philadelphie, le premier prix, vient d'obtenir à l'Exposition de Paris, 1878, la Médaille d'or.

LAMY & E. TROUVAIN, 8, rue d'Anjou-Saint Honoré. — Règlement des convois pompes funèbres et églises. Transports en France et à l'étranger.

VICTOR PAILLARD, ROMAIN, successeur. Bronzes d'art, 41, boulevard des Capucines, 41, Paris.

PEINTURES décoratives. Godon, 70, rue Rochechouart, 70, Paris.

EAU DENTIFRICE et poudre du docteur J. V Bonn. Supériorité constatée par sa récompense à l'Exposition de Paris, 1867. Efficacité, élégance, économie 40 p. 100. — A Paris, 44, rue des Petites-Ecuries (gros et detail), et dans toutes les maisons détaillant la parfumerie (Paris, province et étranger).

A. BEURDELEY FILS, Pavillon de Hanovre, 32-34, rue Louis-le-Grand. Ateliers, 24, rue Dautancourt Voir la table et baromètre en buis sculpté. — Torchère marbre et bronze,

---

LE CURVIMÈTRE, instrument de poche pour mesurer les lignes courbes sur cartes géographiques. Adopté par l'Ecole de Saint-Cyr. — En vente chez A. Lassailly, 21, rue de Sèvres. 1 fr. 50 *franco.* Avec étui en buis verni : 40 centimes en plus.

USINE TUCKER, 33, rue Doudeauville, Paris. Détail, 19, rue du Quatre-Septembre. Bon marché, fabrication spéciale de tous articles de literie.

VÉRITABLE BROSSE MÉTALLIQUE à fils galvanisés et isolés, remplace l'étrille et autres brosses. Enlève à fond et avec douceur, boue, crasse, poussière, et sèche promptement la robe d'un cheval en sueur. 4 fr. mandat. A. Panot, 49, rue de Rivoli, Paris.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cⁱᵉ 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.



Extrait des **MODES PARISIENNES** 25, rue de Lille, Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

1. Toilette d'été pour fillette de sept à dix ans. — Robe en toile rose garnie dans le bas d'un plissé de même étoffe, rehaussé de deux volants à plis de ruche et par des froncés de dentelle bretonne; cette même dentelle orne le devant en remontant de chaque côté des boutons; puis elle agrémente aussi le col, les parements et les poches. Ce gracieux modèle est terminé par des nœuds en ruban de satin rouge.

2. Toilette de campagne. — Costume court se composant d'un jupon en faille marron-loutre, garni d'un haut volant plissé, d'une tunique en fantaisie de laine beige, agrémentée d'une bande de crêpe de laine même ton, brodée marron plusieurs tons. — Corsage-jaquette avec gilet de faille, ainsi que les parements des manches et les pattes des basques de derrière. La broderie garnit le corsage en formant col-châle et revers de chaque côté de gilet.

Chapeau en paille anglaise blanche, garni de ruban marron, de bleuets et de boutons d'or.

DÉPLACEMENTS.

MM. le baron de Maynard, à Paris; — Bartholdi, à Paris; — le marquis de Montesson, au Mans; — le prince d'Arenberg, à Dieppe; — le comte de Chateaubriand, à Combourg; — de Breuvery, à Saint-Germain; — le vicomte de Saint-Roman, au Mont-d'Or; — le comte de Saint-Roman, à Gouvieux; — Mme la marquise de la Mazelière, à Aix-les-Bains; — le marquis de Bonneval, à Dieppe; — de Coursays, à Salins; — le vicomte de Chavagnac, à Moulins; — le comte de Chavagnac, à Néris; — le vicomte de Labatut, à Trouville; — de Corny, à Avallon; — le vicomte de Favières, à Deauville; — le marquis de Boysseulh, à Aix-les-Bains; — le comte R. de Beaumont, à Dinan; — Oppenheim, à Contrexéville; — le baron de Souville, à Brides; — de Maurivet, à Pougues; — de Ravignan, au Havre.

MM. le marquis de Mornay, au château de Montchevreuil; — le marquis de Malterre, au château de Chantepie; — le marquis de Pracomtal, au château de Briffault; — le marquis de Breteuil, au château de Breteuil; — Ledat, au château de La Motte; — le comte de Lupel, au château de Warvillers; — Ed. André, au château de Reuilly; — le comte d'Hespel, au château de Fournes; — le marquis de Perthuis, au château de Soran; — le vicomte de Chabrol, au château du Vernay; — le comte de Castries, au château de Saint-Cyran; — le comte de Beauregard, au château de Gion; — le baron de Nogués, au château de La Gajante; — le comte de Livonnière, au château de La Motte-rouge; — le comte du Chastel, au château de Wez-Velvain; — le marquis de Fricon, au château de Beauvais.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 36.
SAMEDI, 19 JUILLET 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr.; — 6 mois, 15 fr.; — un an, 30 fr
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



CHASSE AVEC DES LEVRIERS
Dessin de M. Lançon, gravure de Huyot. *(Chasse ill.)*

CHRONIQUE

Ce n'est que justice de donner un bon point à la population parisienne.

Grâce à l'inclémence d'un ciel qui prend des allures de plus en plus diluviennes, elle se voit privée des joies champêtres que, dans des années plus heureuses, elle s'offrait chaque dimanche avec un empressement suffisamment justifié par une longue semaine de travaux sédentaires; mais tout n'est pas perdu pour cela : elle a su, avec une décision prompte et une intelligence pratique dont il faut la louer, mettre à contribution les immenses ressources dont Paris dispose, pour se créer d'intéressantes distractions. Les musées ont en ce moment l'honneur de ses fréquentes visites. Le Luxembourg regorge de visiteurs, et il y a certaines galeries au Louvre où l'on pénètre malaisément. Dimanche on faisait queue sur le quai Malaquais pour entrer au Palais des Beaux-Arts.

L'Exposition des *envois de Rome* attirait la foule. La foule avait raison et, nous l'avons suivie. La Villa Médicis renferme la réserve de l'avenir. C'est à Rome, sur la terrasse de cette maison de la France, que s'épanouit la prime-fleur de notre printemps artistique. La chronique, aussi bien que sa sœur la critique, doit tailler une plume en son honneur.

Les envois de 1879 nous ont paru présenter un sérieux intérêt. Il y a, dans ces différentes œuvres une recherche sérieuse, et un louable effort vers le grand Art. Nous nous plaisons à le constater tout d'abord.

M. Besnard, lauréat de quatrième année, section de peinture, expose une grande toile, esquisse plutôt que tableau, intitulé : « *Après une moisson* » composition un peu confuse, mais remarquable par ses qualités dramatiques, et par un grand sentiment de la couleur.

M. Comère, élève de troisième année, s'est aussi contenté d'une ébauche : « *le Lévite d'Éphaïne* »; toile de chevalet, représentant un des plus horribles épisodes de l'Ancien Testament, mais conçue dans un sentiment très dramatique. Le jeune élève y a joint une copie d'après *Tiepolo*, serrant de près son modèle.

« *Saül consultant la pythonisse* », de M. Wencker, élève de seconde année, a trouvé le moyen d'être tout à la fois vulgaire et théâtral : c'est trop de deux. La figure du grand prêtre *Samuel*, évoqué par la prêtresse d'Endor, est la meilleure du tableau. Elle est d'une touche à la fois énergique et hardie.

M. Chartran, qui représente la première année, nous envoie une copie indécise et molle de la *Madone del Sacco*, par André del Sarte, et une *Joueuse de mandore*, d'un type égyptien nettement accusé; très étudiée comme dessin, d'un caractère nettement localisé, et d'une harmonieuse coloration.

Dans la section de la sculpture, nous sommes attiré tout d'abord par M. *Hyalbert*, dont les œuvres ont été déjà remarquées plus d'une fois dans nos expositions annuelles des Champs-Élysées. M. Hyalbert est un esprit cultivé, qui cherche encore sa voie, mais qui la trouvera. Qu'il se dise seulement que la sculpture est un art à la fois grand et simple, ennemi de la mièvrerie et de la recherche à outrance, dans lesquelles il est parfois tombé. Son *Génie dominant le monde* est une conception tourmentée et bizarre. Le globe terrestre est posé sur les épaules d'Atlas et enfourché par un jeune homme à peu près nu. En sculpture le nu est bien porté. Le groupe étrange s'échelonne à la façon de la pyramide humaine formée par des *clowns* dans un cirque. On est surpris plus que charmé : — ce n'est pas là le but de l'art.

La tête en bronze représentant une *Almée*, par M. Hugues, est largement modelée. Les boucles d'oreilles et de collier de médailles accusent une véritable habileté de main.

Mais le morceau le plus remarquable de cette exposition, c'est la *Judith* de M. Lanson, élève de seconde année. Le premier type connu de l'Ange de l'assassinat se montre à nous debout et de face, le désordre des vêtements et de la chevelure accuse suffisamment le sans-gêne et la familiarité d'Holopherne, de même qu'il explique et justifie l'intention bien arrêtée de la jeune femme de lui donner une sévère leçon de savoir-vivre. Quant au général si mal élevé, il n'a même pas l'excuse du tempérament; car il succombe à la double ivresse que lui ont versée les yeux et les flacons de Judith : — il dort bestialement dans un coin, et il n'a même pas la satisfaction de se voir égorgé par une jolie main.

C'est encore la Bible qui a inspiré M. Cordonnier, lauréat de première année. Son grand bas-relief : *la Décollation de saint Jean-Baptiste*, est plein de verve et de mouvement; la Salomé est d'un grand jet et d'une belle venue, et la scélératesse et la volupté se mélangent dans une proportion savante sur ce jeune visage, à la fois cruel et charmant.

Le public a visité ces envois avec beaucoup d'intérêt, et il a paru satisfait. Peut-être trouvait-il sa journée aussi bien remplie que s'il eût tourné en rond sur des chevaux de bois à la fête des *Loges* ou du *Landy*.

***

Notre jeune et sympathique confrère, M. Roger-Ballu, dont les lecteurs de la *Revue* ont pu apprécier le goût fin et le savoir réel, l'élégance et le bien dire, a voulu, lui aussi, contribuer aux plaisirs de nos dimanches trop moroses. Il a donc inauguré les promenades artistiques au Louvre par une sorte de conférence voyageuse, qui entraînait à sa suite de salle en salle un groupe de curieux et d'amateurs, qui s'arrêtaient, sur un signe de leur cicérone, devant les tableaux dont ce jeune maître en esthétique leur faisait l'histoire et leur expliquait les beautés. Les auditeurs privilégiés de ce cours, sans prétention comme sans précédent, ont été véritablement charmés de l'emploi de leur matinée, et n'ont quitté leur aimable cicérone qu'après lui avoir demandé une seconde promenade... qui devra être suivie de beaucoup d'autres. Les trésors du Louvre sont inépuisables; inépuisable aussi l'intérêt qu'ils inspirent. S'il plaisait aux maîtres de la critique de suivre l'exemple hardi, mais justifié par le succès, que vient de leur donner M. Roger-Ballu, les amateurs de peinture et de sculpture, les dilettantes et les raffinés de beau langage et d'ingénieuses théories, pourraient porter encore de bonnes heures à leur actif.

***

Du Louvre au Théâtre-Français la route n'est pas longue. Nous n'avons guère que la rue à traverser. La maison de Molière va devenir dans quelques jours le but d'un véritable pèlerinage artistique. Je n'entends pas parler uniquement du retour de nos sociétaires et de nos pensionnaires qui vont bientôt quitter Londres pour Paris, ramenant avec eux la foule de leurs admirateurs. Une autre attraction nous attend aujourd'hui rue de Richelieu. On commence, en effet, à découvrir — par places et peu à peu — la vaste composition que M. Mazerolle achève de peindre pour la coupole de la salle publique. Cet ensemble vraiment grandiose se divise en quatre parties très distinctes, mais qui se relient entre elles fort ingénieusement.

Le centre même de la composition se trouve du côté de la scène, appuyé sur la ligne droite de l'archivolte. On remarque dans le groupe principal la figure de la France, ayant à sa gauche Molière; à sa droite, Corneille et Racine, — c'est-à-dire les grands maîtres incontestés de notre théâtre. La France remet à ses fils glorieux la couronne de laurier, emblème de l'immortalité conquise par leur génie. Tout à l'entour, sur des degrés de marbre, s'échelonnent, en quelque sorte par étage, les types aujourd'hui classiques, créés par Molière : Alceste et Célimène; Trissotin et Philaminte; Belise et Mascarille; Scapin et Géronte; Don Juan et Arnolphe; Marinette et Gros-René; Dorante et Agnès; Elmire et Dorimène; Sosie et Argan. Aux angles, assis sur des nuages, Jupiter et Mercure, formant la transaction entre le ciel et la terre. C'est dans le ciel, en effet, et transfigurés par l'apothéose, que l'artiste a placé les héros et les héroïnes de Racine et du grand Corneille; Iphigénie, Junie, Athalie, Phèdre, Esther, Hermione et Monime, d'un côté; de l'autre, Polyeucte, Cinna, le Cid, Horace et Attila. Au sommet de la composition, dans les splendeurs sereines de l'éther bleu, rayonnent Apollon et les Muses. L'ensemble de ce travail, qui ne comprend pas moins de cent dix figures, d'une hauteur ordinaire d'environ six pieds, — c'est-à-dire plus grandes que nature, et qui couvrent une surface de plus de 360 mètres carrés, — est d'un aspect général lumineux et gai, essentiellement décoratif, et donnera un caractère de fête éternelle à la nouvelle salle de notre premier théâtre littéraire, décorée avec autant de goût que de magnificence.

***

Thilda, que me veux-tu? Ton nom bizarre me semble un anagramme quelque peu fantaisiste. Si je ne respectais pas le pseudonyme d'un bas-bleu, comme la barbe de dentelle du loup d'une femme masquée, je t'allongerais de deux lettres, j'en changerais une de place, et dans Thilda je verrais Mathilde. Je te dirais alors que tu es élégante et fine, et que sans porter de poignard à ta jarretière, comme une marquise andalouse, tu sais te faire une arme de la longue épingle qui retient tes tresses blondes... Mais ce ne sont point là mes affaires, Madame, et du moment où vous ne craignez pas de courir le risque de mettre une tache d'encre à vos jolis doigts, vous n'êtes plus qu'un confrère à qui je ne dois que la vérité.

Tu as donc fait des vers, Thilda, toi qui manies si bien, lorsque tu écris en prose, cet instrument de précision qui s'appelle la plume! Quelle bouffée printanière apporte à ton cerveau ces volées de rimes que tu égrennes, en te jouant, tout au long de ton livre sonore. Il s'appelle les Froufrous, ton livre! ce baptême est bien une idée de femme; et c'est là vraiment le nom qui convient à ce dernier né de tes caprices; tu l'as trouvé, sans doute, en écoutant le bruit que fait derrière toi la traîne de ta robe, quand tu t'engouffres dans l'escalier un peu étroit qui conduit à ta lanterne. Je n'approuve pas toujours l'usage que vous faites de votre talent, Madame; mais pour du talent, vous en avez, et, modestie à part (êtes-vous modeste?), vous pouvez vous vanter d'avoir fait œuvre de poète. Si j'avais une fille de dix-huit ans, je ne lui permettrais pas de prêter l'oreille à vos froufrous, tour à tour voluptueux et cruels, tendres et railleurs, amoureux et désespérés, mi-partis de dévergondage involontaire et de naïveté voulue; mais vivants et vibrants toujours, et où l'on sent l'ardente palpitation d'un cœur meurtri, sanglant et déchiré — mais d'un cœur, enfin!... et vois-tu, ma pauvre Thilda, un cœur, ça ne se trouve pas aujourd'hui sous tous les corsets!... qu'ils soient de bure, de velours ou de satin!

***

Paris a vu quelques fêtes en ces derniers jours, — l'habitude commençait à s'en perdre, — on y a couru.

Il y a eu d'abord la revue du dimanche 13 juillet, où l'on a fort admiré la belle tenue des troupes qui ont défilé en bon ordre devant le président Grévy — en habit noir — avec les insignes de grand'-

croix de la Légion d'honneur. La revue des militaires passée par un civil a quelque chose d'insolite et d'étrange à quoi l'on s'habitue malaisément dans notre pays, où les chefs du pouvoir ont été si longtemps les chefs de l'armée. On disait jadis que le cheval était le piédestal des princes. Le Président de la République s'était contenté d'une calèche découverte — bien attelée d'ailleurs — deux chevaux de demi-sang, avec flots de rubans verts — cocher et valets de pied en culottes courtes. — Tout se serait bien passé sans les indignes vociférations d'une douzaine de vauriens qui ont crié : « A bas le pape! » autour de la voiture du nonce. La canaille se reconnaît toujours et ne se corrige jamais.

*
* *

Le lendemain, 14 juillet, fête mesquine, dans la matinée, au Jardin d'acclimatation, où l'on célébrait la *Prise de la Bastille*, anniversaire d'une sombre journée, où le peuple parisien prit le goût du sang, et préluda par l'assassinat d'un homme sans défense aux massacres qui devaient souiller ses mains pendant près d'un siècle. Peu de monde; — plus d'averses que d'enthousiasme.

*
* *

Le soir du même jour, la République athénienne... de Paris, se souvenant sans doute que les honnêtes femmes de la Grèce vivaient cachées et silencieuses au fond des gynécées, a donné dans les salons de la présidence du Corps législatif une fête exclusivement masculine, et qui, par cela même, perdait son principal attrait. Une fête sans femmes, c'est un printemps sans fleurs! Ceux qui préfèrent l'odeur du cigare au parfum de l'ess-bouquet et de la poudre à la maréchale n'auront garde de se plaindre, car on a fumé trois mille *Londrès* premier choix au Palais-Bourbon. Fort belle soirée d'ailleurs : beaucoup d'animation dans les salons et sous les tentes dressées dans le jardin, et que décoraient les belles plantes de la Ville de Paris, disposées avec le goût qui distingue ce grand artiste qui s'appelle Alphand. Beau concert, avec Faure, Mme Miolan-Carvalho et Mlle Billaud-Vauchelet. Mais l'attraction de la soirée c'était le ballet, dirigé et réglé par Mlle Fonta de l'Opéra, une danseuse qui possède autant d'érudition que de goût. Détail piquant! le ballet n'était autre chose qu'un *pot-pourri* de contredanses anciennes, « *tel qu'il se dansait chez la reine* ». Faut-il voir dans un pareil choix un retour de M. Gambetta aux idées monarchiques? Je ne prendrai pas sur moi de l'affirmer!

Quoi qu'il en soit, le ballet a réussi; l'*Entrée* de tous les sujets a charmé les nombreux invités du président de la Chambre, et l'on a fort admiré un joli groupe de six danseuses : trois *Incroyables* et trois *Muscadines*. La *Gavotte* dansée par Mlles Bernis et Roumier, et le *Tambourin*, danse à deux temps, avec battement de l'instrument méridional par excellence, sur une mesure analogue à celle de l'ancienne *Pavane*, ont beaucoup plu par leur vive originalité — décidément nos pères avaient du bon — et ils ne s'amusaient jamais sans leurs femmes ou celles de leur prochain. Les grands salons des nobles faubouriens étaient peu représentés à cette soirée, mais la diplomatie était là presque tout entière; l'élément militaire dominait, et les lettres et les arts avaient envoyé à la fête un contingent suffisant de notabilités. On a fait honneur aux buffets hospitaliers et bien garnis.

Voilà la vérité vraie sur la première fête présidentielle. Espérons que les mœurs trop austères de Son Excellence M. Gambetta s'adouciront quelque peu par la suite, et que nous reverrons des femmes au Palais-Bourbon. Elles sont nécessaires partout, et la République elle-même ne saurait nous les faire oublier.

*
* *

Quelques mariages, dans la grand monde; l'été est la saison des récoltes. On réalise les espérances et les semailles de l'hiver. Parmi ces nobles unions, on annonce celle de Mlle Solange de Larochefoucauld avec le comte de Lillers — un vieux nom de l'ancienne monarchie. En des temps encore voisins de nous, la marquise de Lillers fut l'amie intime de Mme Swetchim, autour de laquelle se réunissaient toutes les illustrations du monde catholique, les Lacordaire, les Falloux, les Montalembert. Quant aux Larochefoucauld, ils sont mêlés si étroitement à la trame même de notre histoire qu'on ne saurait les en arracher. Illustrée par la vaillance d'une longue suite de preux, depuis la première croisade jusqu'à Louis XIV, cette grande famille doit encore plus de célébrité à la plume qu'à l'épée, et l'auteur des Maximes, rangé parmi les quatre plus grands prosateurs du siècle de Louis XIV, promit à sa race une immortalité que ne leur auraient donné ni le courage éclatant, ni les hautes fonctions, ni les relations princières de vingt autres rejetons de sa souche glorieuse.

Louis Énault.



LE DERNIER JOUR DU SALON

Dessin inédit de M. A. Chagot.

ÉCHECS

PARTIE N° 54.

Sicilienne (a.

Blancs. M. Tchigorine.	Noirs. M. E. Schiffers.
1. P 4 R	1. P 4 F D
2. C 3 F D	2. C 3 F D
3. C 3 F R (*b*	3. P 3 R
4. F 5 C D (*c*	4. C R 2 R (*d*
5. Roq. (*e*	5. P 3 C R
6. P 3 D (*f*	6. F 2 C
7. F 4 F R	7. P 4 D (*g*
8. F pr C éch. (*h*	8. P pr F (*i*
9. C 4 T D	9. Roq. (*j*
10. P 3 F	10. P pr P
11. P pr P	11. F 3 T D
12. D pr D	12. T R pr D
13. T R 1 D	13 F 7 R
14. T pr T éch.	14. T pr T
15. C pr P	15. F pr C
16. P pr F	16. C 1 F
17. R 1 F	17. C 3 C
18. F 5 C	18. T 3 D
19. R 2 R	19. P 3 F
20. F 4 F	20. P 4 R
21. F 3 R	21. C 5 F
22. P 3 C	22. C pr F
23. P pr C	23. F 3 T
24. C 7 C	24. T 2 D
25. C 5 T	25. R 2 F
26. T 1 D	26. T pr T
27. R pr T	27. F pr P
28. C pr P	28. R 3 R
29. R 2 R	29. F 3 C
30. C 4 C	30. P 4 T R
31. C 5 D	31. F 8 C
32. P 3 T R	32. P 4 F
33. P 4 C	33. P 4 C
34. R 1 F	34. P pr P
35. P pr P	35. F 3 C
36. C pr F (*k*	36. P pr C
37. P 4 T D	37. R 3 D
38. P 4 F	38. R 3 F
39. R 2 R	39. R 3 D

Partie nulle.

NOTES

a) Première partie du match jouée, le 18 mars.

b) Nous répétons que la meilleure continuation est : 3. P 3 C R — P 3 R. — 4. F 2 C R C 3 F R. — 5. C R 2 R — P 3 T D. — 6. P 4 D — P pr P. — 7. C pr P — D 2 F D. — 8. Roq. — F 2 R. — 9. F 4 F — P 4 R forcé. — 10. C pr C — P C pr C. — 11. F 3 R suivi de 12. P 4 F R avec la supériorité de position.

c) Ce coup a été employé pour la première fois par Winawer contre Andersen, à Leipzig, en 1877.

d) Faible. Voici la suite qui a été jouée entre Bird et Andersen au Congrès de Paris en 1878: 4. C 5 D — 5. C pr C — P pr C. — 6. C 2 R — C 3 F R. — 7. C 3 C — F 3 D. — 8. D 2 R — F 1 C.

e) Bien plus énergique était : 5. P 4 D — P pr P. — 6. C pr P — P 3 C R. — 7. C pr C — C pr C. — 8. F pr C — P C pr F. — 9. D 4 D, mieux.

f) Les Blancs n'auraient obtenu aucun avantage sérieux en jouant : 6. P 4 D — P pr P. 7. C pr P — F 2 C, etc.

g) A peu près forcé. 7. P 4 R aurait trop affaibli les pions du centre.

h) Nous aimons un peu mieux cette continuation : 8. P pr P — P pr P. — 9. P 4 D — P pr P. — 10. C pr P — Roq. — 11. F 3 R, isolant un pion de l'adversaire.

i) Il était plus sûr de reprendre avec le cavalier. Ex. :

8. C pr F. — 9. P pr P (A) — P pr P. — 10. T 1 R éch. — F 3 R. — 11. C 5 C R (B). — D 2 D (C). — 12. D 2 R — Roq.

A

9. C 5 C D — Roq. — 10. C 7 F — P 4 R, mieux.

B

11. P 4 D — P pr P. — 12. C 5 C D. — Roq. — 13. C R pr P — C pr C. — 14. C pr C — D 3 C D, mieux.

C

11. Roq. — 12. T pr F — P pr T. — 13. C pr P, gagnant un pion.

j) Si 9. D 4 T D — 10. P 4 F D, mieux.

k) Maintenant la partie est forcément nulle; les Blancs ne peuvent avancer le Roi du côté de la Dame, ni attaquer les pions du côté du Roi; le coup juste était : 36. P 4 T D suivi de P 5 T — C 3 R — C 2 C, et le Roi soutenant les pions du côté de la Dame gagnera facilement.

NOUVELLES

Concours international de Problèmes d'Échecs. — Paris, 1878.

Procès-verbal de proclamation des prix.

La Commission s'est réunie le 12 juillet courant pour juger trois infractions constatées au moment de l'ouverture des plis cachetés contenant les noms des auteurs et pour proclamer définitivement les vainqueurs.

Nous allons résumer brièvement pour nos lecteurs le procès-verbal de cette séance.

M. Pradignat, de Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure), avait fait trois envois, qui avaient provisoirement obtenu le premier prix, la première et la troisième mention. Le succès était éclatant; malheureusement il constituait une infraction formelle au règlement dans sa disposition ainsi conçue : Le concours aura lieu « *aux conditions généralement adoptées* ».

La Commission a établi la statistique d'un grand nombre de concours, d'où il résulte que la participation multiple d'un même auteur en vue d'obtenir plusieurs prix dans une même section n'a été autorisée que très exceptionnellement et toujours d'une manière expresse par les règlements. Examinant plus spécialement la catégorie des concours à laquelle se rattache celui de 1878, à savoir ceux qui dégagent comparativement la valeur d'envois de plusieurs problèmes, cette statistique établit que sur un grand nombre de règlements recueillis dans les deux mondes, *deux* seulement, rédigés en Amérique, ont admis un même auteur à faire plusieurs envois; en Europe, cette exception n'a jamais été constatée.

« Les conditions généralement adoptées » étant ainsi précisées sur le point de la contribution multiple de M. Pradignat, l'infraction commise par cet auteur ne pouvait être contesté, et la Commission n'avait plus qu'à appliquer la seule pénalité dont elle dispose et qui est la mise hors concours.

La proposition d'admettre le premier en date des trois envois, lequel aurait été considéré comme adressé dans des conditions régulières, n'a pu être admise, car on ne saurait prouver que si M. Pradignat n'avait adressé qu'un envoi, c'eût été celui-là.

Le procès-verbal cite le cas de M. de Bilow, proposé pour un prix dans le « *Dundee Congress* » de 1866-67, et mis hors concours (disqualified) pour avoir adressé deux envois.

Il est rendu hommage au vrai mérite dont a fait preuve M. Pradignat en se plaçant au premier rang parmi des maîtres consommés.

MM. Lamouroux, de Paris, et Coates, de Cheltenham, ne s'étant fait connaître qu'après l'ouverture des plis, ont commis une infraction à un article formel du règlement.

La Commission fait ressortir l'importance de cette disposition, qui, si elle n'avait pas de sanction, serait complètement méconnue à l'avenir et il en résulterait que les victoires futures seraient remportées désormais sur des inconnus, les vainqueurs seuls ayant intérêt à se faire connaître, et n'auraient plus de valeur.

D'un autre côté la nécessité d'avoir des répondants pour certaines conditions difficiles à contrôler, doit faire combattre sévèrement l'anonyme. Il s'agit de l'obligation de produire des problèmes inédits, de celle, pour un envoi, de n'avoir qu'un auteur, etc.

C'est pourquoi la Commission a déclaré hors concours les deux auteurs dont il s'agit et qui sont déchus, M. Lamouroux, du 4e prix; M. Coates, de la 4e mention.

La liste des prix demeure donc définitivement établie ainsi qu'il suit :

Prix des envois.

1er Prix (400 fr.). M. Johann Berger, de Gratz (Autriche).

2e Prix (300 fr.). M. Geijevrtam, de Suède.

3e Prix (200 fr.). M. Samuel Loyd, de New-York.

4e Prix, *ex æquo* (100 fr.). M. Conrad Bayer, d'Olmütz (Autriche), et M. Finlinson, d'Hudersfield (Angleterre).

Prix du plus beau problème.

M. Nielsen, de Copenhague.

Prix du problème ayant le plus de variantes.

M. le Dr Moore, de New-York.

CORRESPONDANCE.

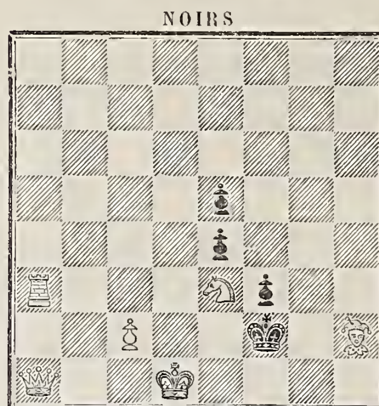
M. Du...., à Londres — Depuis trois semaines, nous n'avons pas reçu l'*Illustrated London News*.

M. Rénoy, à Paris, et *M. Mélinaud, à Milly.* — Pour le problème n° 58, veuillez regarder l'*erratum* de ce numéro. La solution sera publiée dans quinze jours.

PROBLÈME N° 61

composé par le docteur S. GOLD.

NOIRS



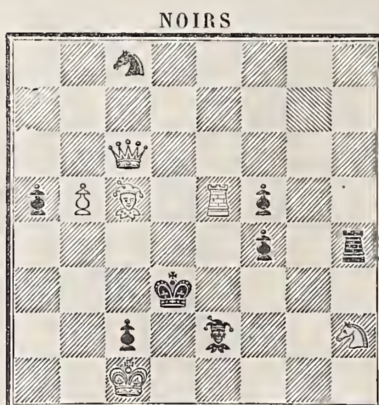
BLANCS

Les Blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 62

composé par M. W. KLARK, de Sibérie.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 57.

Composé par le Dr S. Gold.

1. R 5 F / *ad libitum*; 2. D mat.

Solutions justes du problème n° 57.

Mme Anna Janet; MM. Barré, de Madrazzo. Rénoy, Mélinand, T. Reinach, Morpurgo, Touge. Henri Thomson, Abrahms, Gorgowski, de Tupignp.

ERRATUM

Dans le problème n° 58, il manque un pion blanc à 5. F D.

Nous répétons que la solution de ce problème sera donnée dans 15 jours.

S. Rosenthal.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 161.

BR CGLDGFR LRNNRCQBR G STR MDBBR GNNDRFRR : PRSK ZSD NXTV HRJXLN MXSHLGDRTV RVLR HRHGTN; PRSK ZSD NXTV HRHGTN MXSHLGDRTV RVLR HRJXLN.

N° 162.

2. 13. 19. 22. — 10. 18. 21. 26. — 1. 12. 24. — 16. — 31. 14. — 15. — 20. — 17. — 7. 9. 25. — 8. — 4. 6. 23. — 5. 11.

Clef :

AS LU MON RÉCIT ?

N° 163.

Deux, quatre, cinq, sept, neuf, tont, reste, et ôtez.

N° 164.

Former un mot de douze lettres dans lequel ne prendront place que les voyelles A. E. I. et les consonnes G. L. P. N S.

N° 165.

A ? P ? L
P ? I ? E
D ? R ? I
A ? B ? E
C ? R ? S

Cinq mots horizontalement, deux mots verticalement.

Solutions du 12 juillet 1879.

N° 156.

Quand je suis avec mon ami, je ne suis pas seul et nous ne sommes pas deux.

Pythagore.

N° 157.

Qui me néglige me perd.

N° 158.

VIOLONCELLE.

N° 159.

R hu M
E tu I
F ou R
L ot O
E p I
T ou R

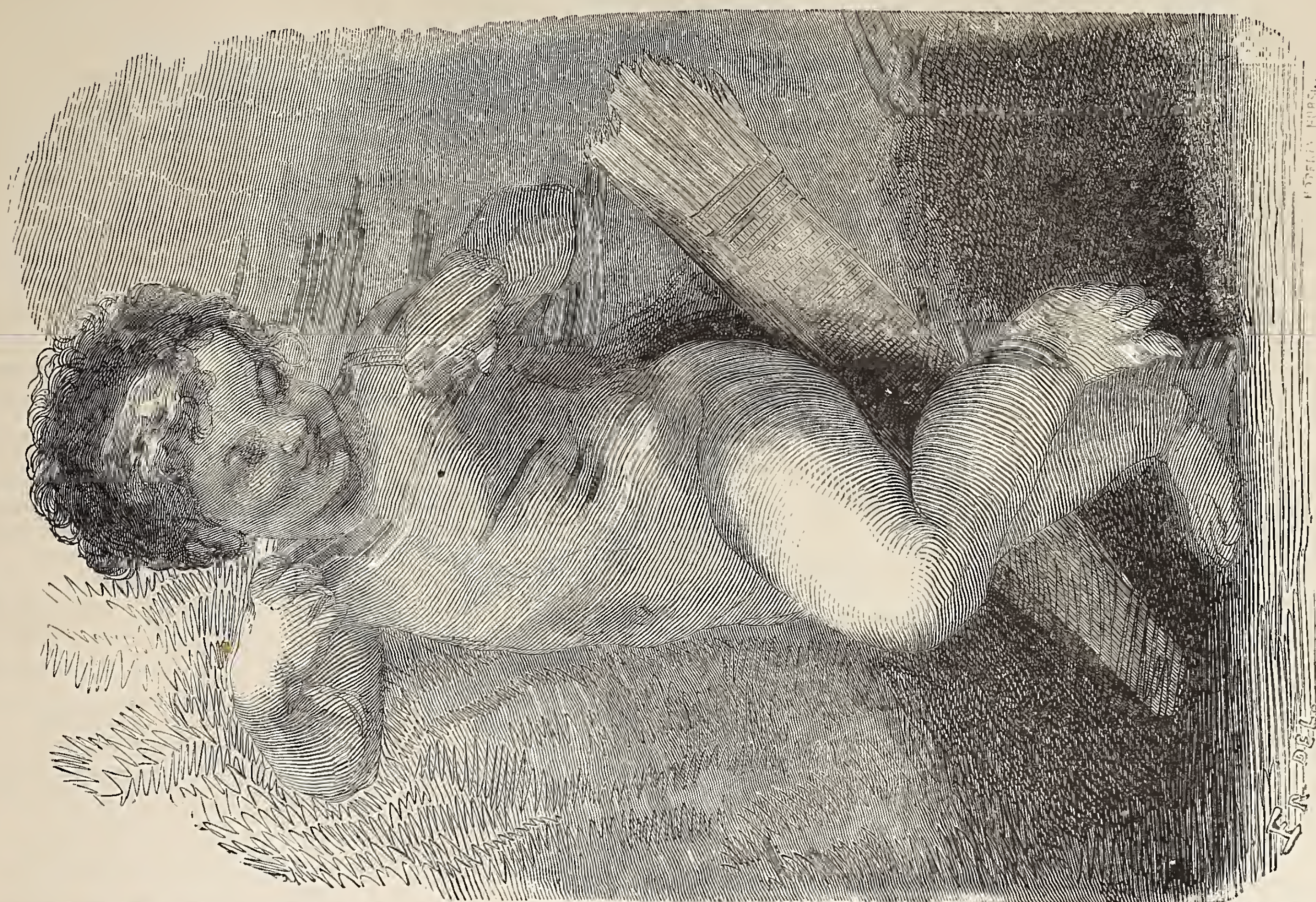
N° 160.

P A R I
A N O N
R O N D
I N D E

Solutions justes.

M. Émile Frau, à Lyon, 1541
M. Louis B., à R., 154, 155.
Mlle Delphine Dupré, 151. 2. 3. 4. 155.

Edme Simonot.



AMOUR, d'après Prud'hon. (*Gaz. B.-A.*)
Pastel de la collection de M. Maichle.



BAIGNEUSE, par E. Falconnet (1716-1791).
Morceau de réception, 28 juin 1754.



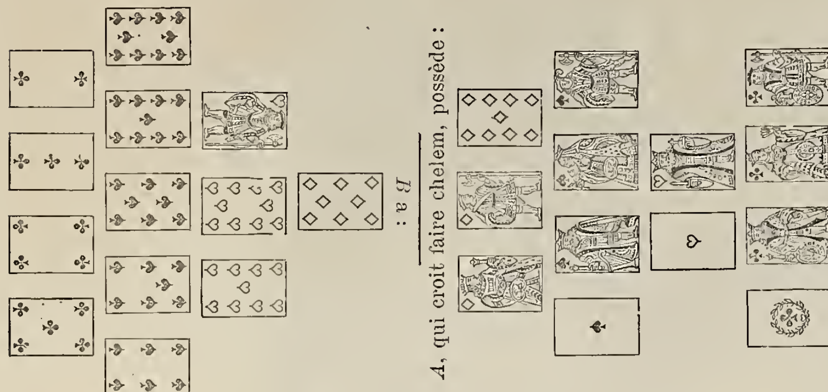
VÉNUS AU BAIN, par Allegrain (1703-1795)

LES CARTES

Réponse au problème précédent.

Il tourne carreau. *Y* a :





Z, qui vient après *A*, possède :



1er *Levée.* — *Z*, qui a l'entrée ou la main, joue un petit cœur, B met le neuf, *Y* coupe et *A* laisse tomber le roi.

2e *Levée.* — *Y* joue un petit atout *A* met le neuf *Z* fait l'impasse du dix et B met son huit.

3e *Levée.* — *Z* rejoue un petit cœur, B met le dix, *Y* coupe et *A* laisse tomber son as.

4e *Levée.* — *Y* rejoue un petit atout, *A* met le valet, *Z* met la dame, B renonce. A ce moment, *Z* qui se trouve en main avec six cœurs affranchis et trois atouts, donne un dernier coup d'atout qui fait tomber le roi chez *A* et joue ses cœurs.

Le chelem est sur table sans votre combinaison.

Évidemment il faut y mettre un peu de bonne volonté, mais le coup est si extraordinaire qu'il fait annale dans les fastes du whist. Il ne s'est peut-être jamais présenté ainsi, mais en définitive, il est possible, et c'est ce qui nous a engagés à le citer.

OLD TRICK.

Ont trouvé le dernier problème de whist, Cercle militaire de Compiègne, John Périclès.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME 35.

Votre partner, en prenant votre carte maîtresse avec son as et rejouant de suite l'as d'atout, indique clairement une force considérable en atout, soutenue et complétée par une longue couleur. D'après les cartes de votre jeu, vous pouvez conjecturer que c'est la couleur trèfle.

Vous pouvez supposer également que l'as de cœur était singleton dans sa main. Mais tout en acceptant cette hypothèse comme possible, il est urgent, dans la prévision du chelem, de vous défausser de tous vos cœurs et de conserver les autres couleurs intactes jusqu'à ce que vous connaissiez exactement la longue couleur de votre partner.

Or, si vous donnez le sept de carreau, la main vous arrivera au troisième tour dans des circonstances défavorables, puisque vous serez obligé ou de jouer cœur pour le faire couper hypothétiquement, ou d'attaquer dans une couleur qui peut n'être pas la sienne. Cette incertitude, au contraire, disparaîtra si vous jetez le roi de carreau. Sur les atouts qui se succéderont, vous vous défausserez de vos cœurs, et vous aurez ainsi rendu le chelem possible.

Principe. Jetez la carte maîtresse d'atout lorsque, par sa manière de jouer, votre partner a indiqué une force supérieure jointe à la volonté de prendre la direction du jeu.

PROBLÈME N° 36.

Carreau est atout.





Le premier coup a été joué de la manière suivante :

Cinq, quatre, valet, roi de cœur.

Comment continuerez-vous ?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 35.

Le gain de la partie dépendant du point et des séquences, vous ne pouvez laisser de cartes à cause de la quinte au valet de pique.

Vous gardez vos carreaux pour les opposer à cette couleur, et vous êtes par conséquent obligé de sacrifier le quatorze d'as.

Vous avez maintenant le choix entre les deux écarts suivants :

As, valet de cœur,
As de trèfle,
As, dame de pique,

Dans l'hypothèse de rencontrer le point à cœur dans la main de votre adversaire et de gagner par quatrième au valet de carreau et une tierce à trèfle.

Ou :

Valet de cœur ; dix, neuf de trèfle ; as, dame de pique.

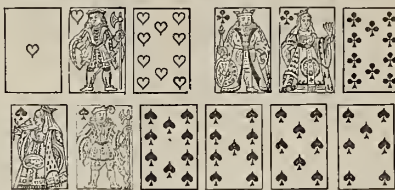
Nous donnons la préférence à cette seconde manière.

Supposons que votre adversaire ait le maximum de son jeu, moins le sept de pique ; c'est-à-dire six cœurs, cinq piques par la quatrième au valet et un roi. Il pourrait gagner par six de point et trois rois.

Vous triompherez, au contraire, par trois as et quatre en jouant. On pourrait aussi écarter les quatre as et la dame de pique, avec quatre chances de gain contre une de perte. Mais nous préférons l'écart indiqué comme plus solide et moins fantaisiste. En second, vous écarterez simplement la dame de pique et les deux petits trèfles.

PROBLÈME DE PIQUET.

Second à jouer. Après avoir écarté : As, dame, valet de carreau, vous avez :

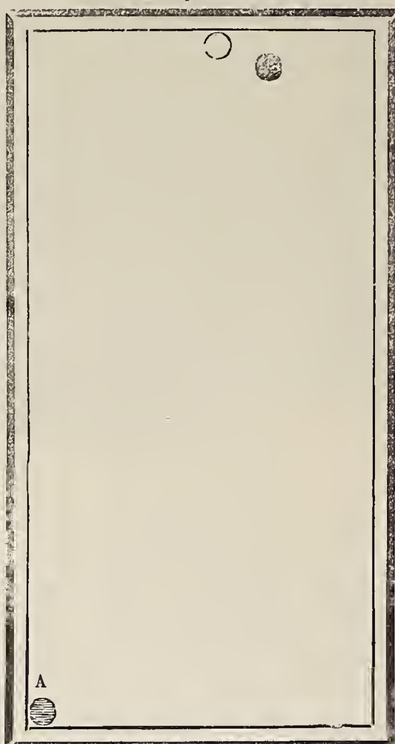


Si votre adversaire joue pour 20 et vous pour 35, quel sera votre meilleur coup de défense ?

ROBERT D'ANTLLY.

LE BILLARD

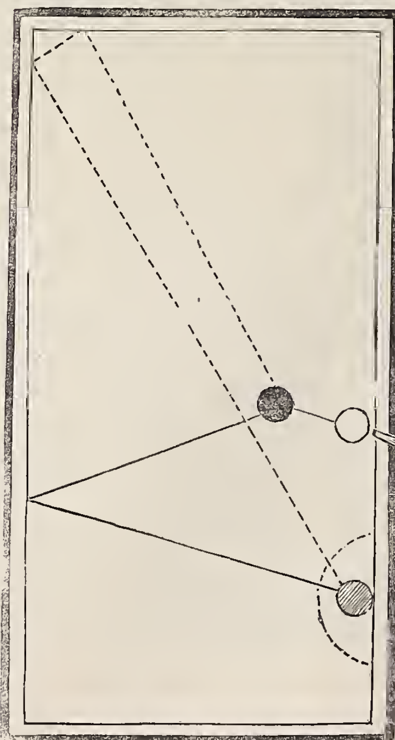
27e position.



Réunir le jeu près de la bille A.

H. Boulin fils, à Bergerac.

Solution du coup inséré dans le N° 35.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

SPORT

COURSES DU VÉSINET

Dimanche 13 juillet.

Prix du Village. — *Course de haies.* 1,900 mètres.

1. *Justin*, à M. J. Hudson. (Mitchell.) 63 kil. 1/2.
2. *Cendrillon*, à M. Wigginton. (Summers.) 66 kil. / *Bag-Pipe*, à M. Abbatucci. (Stern.) 63 kil.

Non placés : *François II, Nina, Calchas.*

Prix de la Marche. — *Course de haies.* 2,400 mètres.

1. *Pas-de-Chance*, à M. Gardener. (Gardener.) 67 kil
2. *Mourad*, à M. Wigginton. (Summers.) 60 kil. 1/2.

Non placé : *Lahire* (dérobé).

Prix de Juillet. — *Steeple-chase.* 3,000 mètres.

1. *Chère-Amie*, au baron Seillière. (Gardener. 58 kil. 1/2.
2. *Du Barry*, au baron Finot. (Atchet.) 69 kil.
3. *First Love*, à M. Hudson. (Mitchell.) 60 kil.

Non placés : *Légende III, Fraxinelle, Oiseleur* (tombé).

Prix de Bois-Préau. — *Course de haies.* 2,300 mètres.

1. *Pompée*, à M. Camille Blanc. (Weever.) 67 kil
2. *Domiduca*, à M. Vallender. (Mitchell.) 61 kil.
3. *Aquilon*, au baron Finot. (Atchet.) 73 kil.

Non placés : *Verity, Lanterne.*

COURSES DE MAISONS-LAFFITTE

Lundi 14 juillet.

Prix de la Muette. — *Course de haies.* 1,900 mètres.

1. *Flame*, à M. Vallender. (Penfold.) 69 kil. 1/2.
2. *Ma Chérie*, à M. de Saulty. (Summers.) 64 kil. 1/2.
3. *Gouvieux II*, au baron Finot. (Atchet.) 65 kil.

Non placée : *La Ménitré.*

Prix Talon. — *Course de haies.* — 1,900 mètres.

1. *Domiduca*, à M. Vallender. (Mitchell.) 61 kil.
2. *Pompée*, à M. C. Blanc. (Weaver.) 71 kil.
3. *Chère-Amie*, au baron Seillière. (Gardner. 64 kil. 1/2.

Non placé : *Mouche.*

Prix des Tribunes. — *Course de haies.* 2,200 mètres.

1. *Incertain*, à M. Khan. (Penfold.) 65 kil.
2. *Bonita*, à M. Hornez. (Weaver.) 68 kil.
3. *Jointure*, à M. Coward. (Caulthorn.) 65 kil.

Non placé : *Lahire* (dérobé).

Prix du Haras. — *Course de haies.* 1,800 mètres.

1. *Cendrillon*, ex-*Rachel*, à M. Wigginton. (Summers.) 64 kil.
2. *Rob-Roy*, à M. Camille Blanc. (Weaver.) 70 kil.
3. *Tempestas*, à M. W. Harris. (Gardener.) 66 kil.

Non placé : *Bag-Pipe.*

COURSES D'ENGHIEN

Jeudi 17 juillet.

Prix de la Plaine. — *Course de haies.* 2,000 mètres.

1. *Galatée*, à M. C. Blanc. (Weaver.) 65 kil.
2. *Mourad*, à M. Junius. (Summers.) 60 kil. 1/2.
3. *Lahire*, à M. de Borda. (Gardener.) 67 kil.

Non placés : *Charbonnette, Abel-Miss, Gouvieux II, La Ménitré.*

Prix de Margency. — *Course de haies.* 2,500 mètres.

1. *Cendrillon*, à M. Wigginton. (Summers.) 62 k.
2. *Incertain*, à M. Girardin. (Rowell.) 68 kil.
3. *First Love*, à M. Hudson. (Mitchell.) 70 kil.

Prix de la Briche. — *Steeple-chase.* 2,700 mètres.

1. *Aubépine*, au baron Finot. (Atchet.) 58 kil.
2. *Pirate*, à M. de Saulty (Summers.) 67 kil.

Prix du Rendez-vous. — *Course de haies.* 2,000 mètres.

1. *Bag-Pipe*, à M. Khan. (Stern.) 58 kil. 1/2.
2. *Sicambre*, à M. C. Blanc. (Weaver.) 65 kil.
3. *Légende III*, au même. (Bishop.) 65 kil.

Non placée : *Fraxinelle II.*

Dimanche 20, Courses à LA MARCHE.
Jeudi 21, Courses à MAISONS-LAFFITTE.

MUSIQUE

Nous empruntons au journal *la Patrie* une très remarquable étude sur M. Halanzier; cette page, qui n'est pas signée, n'a pu être écrite que par une personne fort au courant des choses du théâtre, aussi bien que des habitudes et du caractère de l'ex-directeur de l'Opéra.

M. HALANZIER-DUFRÉNOY.

Petit bonhomme vit encore... Ce n'est donc point une nécrologie que nous allons écrire : mais il nous a semblé intéressant d'esquisser à grands traits cette physionomie, dont on s'est beaucoup occupé sans la bien connaître, au moment où, après avoir fait tant de bruit dans le monde spécial du théâtre, elle va rentrer dans l'ombre et le silence de la vie privée.

M. Halanzier, Hyacinthe- (il s'appelle Hyacinthe!) Olivier-Henri, est fils d'une tragédienne de talent qui eut jadis une grande réputation, Mme Dufrénoy, et d'un officier de cavalerie.

Pour la mémoire de sa mère, il a un culte touchant. Soit piété filiale, soit fierté d'artiste, il a toujours soudé à son nom celui de cette mère vénérée, dont le souvenir fait encore, après quarante ans, perler une larme à sa paupière. Un autre souvenir douloureux, celui d'un fils mort à l'âge de dix-sept ans, a le don de mouiller ces yeux que Gounod trouve si beaux qu'il en a fait naguère le sujet d'une épître à une amie d'Angleterre.

M. Halanzier a encore deux filles, mariées. Il les adore; il les mange de caresses; mais.... il ne faut pas que cela dure plus de deux minutes — part égale de tendresse — une minute à chacune. *Times is money*, disent les Anglais. M. Halanzier ne sait pas l'anglais, mais il n'ignore pas que le temps est un capital, et, pas plus que tout autre capital, il ne gaspille celui-là. Né vers la fin de 1819, dans quelques mois M. Halanzier aura soixante ans ; en voilà quarante-trois qu'il est directeur de théâtre. Vitry-le-Français, Strasbourg, Lyon, Rouen, Marseille, Bordeaux, et enfin Paris, ont été ses principales étapes. Partout il a réussi par son ardeur au travail, son intelligence et son activité. Il était en province un directeur hors de pair, avec lequel les municipalités étaient tenues de compter. Nous nous rappelons à ce propos une assez drôle d'histoire.

La première fois qu'il voulut prendre la direction du Grand-Théâtre de Bordeaux, le conseil municipal avait élaboré un cahier des charges qui reléguait le directeur au rang d'un simple commis. M. Halanzier, qui n'entendait pas être traité de la sorte, se présenta devant le conseil rassemblé, et là, avec cette faculté d'élocution dont il a le secret, avec cette véhémence qu'accentuent les moulinets de sa canne, il fit une sortie si vigoureuse que MM. les conseillers en prirent peur et lui refusèrent ses conclusions à l'unanimité. — Ce diable de petit homme! disait l'un d'eux, j'ai vu le moment où il allait nous charger avec sa canne!.... Plus tard, il revint exploiter la grande scène bordelaise et laissa de son passage dans la ville des Girondins le plus honorable et le plus sympathique souvenir.

S'est-il montré à Paris, une fois placé à la tête de l'Opéra, l'homme de cette grande situation? Les avis sont là-dessus divisés.

Si, comme on l'admet généralement, le directeur de notre Académie nationale de musique doit avoir un grand état de maison, réunir de temps en temps à sa table les personnalités les plus en vue dans le monde des arts, des lettres, du journalisme, de la finance et de la haute société parisienne; s'il lui faut ouvrir ses salons à toutes les sommités, à toutes les élégances qui habitent ou traversent notre capitale; si on lui demande d'apporter dans ses relations avec son personnel cette tenue correcte, cet atticisme qui ont fait dire que les coulisses de l'Opéra sont un salon, il est clair que M. Halanzier n'a jamais rempli une seule de ces conditions. Ajoutons qu'en s'abstenant de recevoir, il a bien moins cédé à de mesquines préoccupations d'économie qu'à un sentiment de défiance de lui-même, qui est le fond de son caractère. Bien que M. Halanzier n'ait jamais entendu parler du vieux précepte grec, *il se connait lui-même*; son admirable bon sens lui indique les côtés par où il pèche, et son amour-propre lui fait décliner un jugement qu'il sent instinctivement ne pas lui devoir être favorable.

Toujours maître de lui, ses emportements et ses intempérances de langage sont la plupart du temps voulus. On l'a vu, dans le paroxysme de la colère, s'arrêter court et accueillir de son plus gracieux sourire un abonné s'avançant à sa rencontre pour lui serrer la main. N'oublions pas que dans ses veines circule du sang de tragédienne, et qu'il a lui-même, dans son enfance, donné la réplique à Talma et à Mlle Duchesnois.

Nous ne serions pas surpris qu'il affectât la rudesse par désespoir d'atteindre à l'aménité.... *Ils sont trop verts*..., a dit La Fontaine....

S'il suffit, au contraire, à un bon directeur de l'Opéra d'être un administrateur intègre et habile, de connaître à fond le répertoire, d'avoir manié pendant une longue suite d'années, du plus grand au plus petit, tout le personnel lyrique et chorégraphique de l'époque, de posséder toutes les ressources du métier, d'être en état de suppléer son régisseur et son machiniste, son contrôleur et son *ustensilier*, de se montrer prudent, prévoyant, attentif à l'ensemble et aux détails, assidu aux répétitions et aux représentations, toujours là, le premier arrivé et le dernier parti, peu soucieux de l'élément purement musical, mais à cheval sur la mise en scène et intraitable sur la durée des entr'actes, certes M. Halanzier a des droits incontestables à être proclamé un des meilleurs directeurs de l'Opéra passés, présents et futurs.

Pour nous, qui accordons bien volontiers à M. Halanzier, et dans la mesure la plus large, les éminentes qualités que chacun se plaît à lui reconnaître, nous dirons simplement ceci : Oui, c'est un grand administrateur, un parfait honnête homme, un artiste amoureux et respectueux de sa tâche, un travailleur infatigable; mais ce fut avant tout un homme heureux : heureux parce que le théâtre, malgré les soucis qu'il entraîne, répondait à ses goûts; heureux parce qu'il fut servi à souhait par les circonstances. En effet, s'il est le fils de ses œuvres, il fut le favori du destin. Il a fallu le siège de Paris et la Commune pour qu'il pût s'asseoir sur le fauteuil directorial de M. Émile Perrin; il a fallu l'incendie de la salle Le Peletier pour que M. Charles Garnier fût mis en demeure de livrer enfin le nouvel Opéra.

Ces deux désastres furent les causes déterminantes de la brillante fortune de M. Halanzier. Cette fortune, il l'a vaillamment et honorablement gagnée; ce serait folie de contester le fait; mais il faut bien reconnaître aussi qu'il a été donné à peu de gens d'avoir deux atouts comme l'ouverture du monument de l'Opéra et l'Exposition universelle de 1878.

Et maintenant, terminons en disant que M. Halanzier aura encore eu cette suprême chance d'arriver à point et de partir à temps. Il a été l'homme d'une situation exceptionnelle : le relèvement de l'Opéra après les malheurs de la guerre et la reconstitution du répertoire. Son expérience pratique et ses aptitudes spéciales ont trouvé dans cette besogne leur emploi. Aujourd'hui son œuvre est achevée; il laisse le théâtre en pleine prospérité et s'éloigne au moment où l'heure des audaces et des initiatives délicates va sonner. Déjà même il a un avant-goût des satisfactions qui l'attendent dans sa retraite en voyant son successeur recruter une partie de sa troupe parmi les artistes qu'il avait conservés ou amenés à l'Opéra.

En résumé, longue et belle carrière dignement parcourue et bien couronnée par la fortune et la considération.

LÉON DELAHAYE.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Vienne. — La plupart de nos théâtres sont vides. — Beaucoup de nos meilleurs artistes ont pris leurs vacances et sont allés se remettre des fatigues de l'hiver dans quelque station balnéaire; ainsi le veulent la mode et la Faculté. — Nous profiterons des loisirs que nous font ces deux souverains auxquels tout le monde se soumet, pour nous occuper des plaisirs de la prochaine saison.

On nous apprend que la direction du Carl-Théâtre vient de traiter avec MM. Meilhac et Halévy de l'acquisition d'une pièce nouvelle, « *la Petite Guerre* », qui sera représentée à Paris en octobre prochain. — Le directeur Tewele aurait, en conséquence, reçu communication du plan complet de la pièce.

On n'ignore pas que la représentation de pièces françaises sur la scène allemande se heurte parfois à des difficultés qui viennent de la censure ou qui tiennent au goût du public. Bref, il est indispensable, pour les directeurs, de connaître au moins le sujet et l'agencement d'une pièce avant de traiter avec les auteurs, même alors que ceux-ci jouissent à Paris d'une grande faveur et qu'ils ont obtenu à Vienne des succès considérables. La direction voulait aussi acquérir la nouvelle comédie d'Hennequin « *Zoé-les-Bains* » que le Palais-Royal doit monter au mois de septembre, mais on ne se serait pas mis d'accord, l'auteur tenant à faire accepter en même temps deux autres ouvrages plus ou moins avancés mais non encore terminés.

Il n'est pas hors de propos de mentionner ici que le Carl-Théâtre, du mois de septembre à la fin de mars, n'a pas payé moins de 32,000 florins en tantièmes et en honoraires.

Milan. — Le *Requiem* de Verdi a été joué au théâtre de la Scala avec un immense succès. La représentation avait lieu au bénéfice des victimes de l'inondation. A l'entrée du maestro, le public s'est levé pour l'acclamer avec enthousiasme. L'exécution a été des plus brillantes et on a bissé le *Sanctus* et l'*Agnus Dei*. A la fin, une pluie de bouquets et de couronnes a littéralement couvert la scène.

Le public, les artistes, le chœur, l'orchestre, tous se pressaient autour de Verdi : on criait : *Evviva!* ou demandait « un nouvel opéra », c'était du délire.—Reutré à son hôtel, le maître y reçut une sérénade donnée par la Société de l'orchestre de la Scala, sous la direction du maître de chapelle Falcio; plus de douze mille personnes assistaient à cette ovation.

Rome. — Un fait rare et qui mérite d'être mentionné : Rome a eu ses régates!

Les braves *canottieri* del Tevere ont voulu offrir à leurs concitoyens ce spectacle nouveau pour eux et venir en aide, par la même occasion, aux inondés de la haute Italie. Un soleil étincelant versait à profusion l'or de ses rayons dans les eaux du Tibre dont il éclairait les deux rives. Près de la maison du club, s'élevait, sur une terrasse, une tente décorée en bleu et blanc (couleurs du Cercle) et destinée à la cour. On avait construit sur la rive droite des tribunes pouvant contenir 3,000 personnes. Tout était comble, pas la moindre place vide. Les plus belles dames de Rome semblaient s'être donné rendez-vous à cette solennité, à laquelle assistaient le corps diplomatique et toutes les notabilités ministérielles. A cinq heures et demie apparurent le roi, la reine et le « principino di Napoli », avec leur suite. Aussitôt la musique se fait entendre et le défilé de tous les bateaux commence.

Il y eut en tout six joûtes. Celles qui inspirèrent le plus d'intérêt furent celles des embarcations à 4 rameurs ainsi qu'une joûte entre deux bateaux à 8 rameurs. La joûte des pontonniers valut aux vainqueurs un drapeau et aux équipages des quatre bateaux un dîner qui leur fut servi sur l'ordre du roi.

La reine distribua elle-même les prix accordés par le ministre de la marine; puis Leurs Majestés passèrent en revue les canotiers, qui s'étaient mis en rang. Ce fut comme le dernier acte de cette fête très réussie, dont le produit est destiné à soulager de si cruelles misères!

D.

GRAVURES

Le Bon Samaritain.

Dans son Salon de 1877, le critique autorisé du *Monde illustré*, M. Olivier Merson, faisait ainsi qu'il suit l'éloge du tableau très remarquable qu'avait exposé M. Dupain — et que nous plaçons avec plaisir dans notre collection des œuvres rétrospectives :

Dans le *Bon Samaritain*, de M. Dupain, il y a de la force et de la science. Puissant et châtié en belle pâte, le modelé accuse de robustes reliefs. Par exemple, le corps du blessé a fourni à M. Dupain l'occasion d'étudier un morceau de nu, avec un amour de la nature qu'on ne saurait trop louer. En effet, cette partie de l'œuvre, surtout, mérite de grands éloges. Je regrette de ne pouvoir, faute de place, parler avec plus de détails de cet ouvrage qui témoigne de sérieux progrès, et je me borne à rappeler qu'il a valu à son auteur une première médaille, juste récompense d'efforts intelligents et consciencieux.



LE VALBOIS (DOUBS) EN NOVEMBRE

Dessin d'Alexandre Rapin d'après son tableau.

(*L'Art.*)



« . . . . Après avoir soigné le mourant, il le mit sur son cheval et le conduisit dans une hôtellerie; il donna ses deniers à l'hôte et lui dit : « Aie soin de lui! . . . . » *(Évang. de saint Luc.)*

LE BON SAMARITAIN

(Tableau de M. E.-L. Dupain, gravure de MM. Vallette. *(Monde ill.)*

COURRIER DE LA SEMAINE

J'arrive des bords de l'Océan, où je suis allé rapidement installer quelques-uns des miens, et j'en rapporte des nouvelles toutes fraîches... fraîches est le mot.

Eh bien ! tout compte fait, le séjour y est très supportable : il n'y a en somme que des ondées, de temps en temps une brise carabinée à décorner les bœufs, mais pas de boue, cette boue horrible de Paris et quelques chauds rayons de soleil qui viennent de temps à autre contrebalancer l'humidité atmosphérique.

Comme presque tous les parisiens affairés, je me suis rendu au plus près et je dois féliciter la compagnie de l'Ouest d'avoir aussi confortablement organisé son service rapide, qui met Trouville-Deauville à quatre heures de Paris, ce qui est fort commode pour tout le monde, mais surtout pour les chefs de famille, comme l'on dit aujourd'hui.

Les lecteurs de la *Revue* ne seront peut-être pas fâchés que je leur esquisse à grands traits la physionomie actuelle de cette plage normande. Trouville est connu et je ne m'attarderai pas à vous dire quels sont les attraits de cette station découverte en 1825, par le peintre de marine Charles Mozin, et achalandée par Isabey et d'autres paysagistes.

C'est du superbe et aristocratique Deauville que je vous parlerai. L'œuvre grandiose de M. de Morny s'est démocratisée et il n'y pas à s'en plaindre. Les palais, les villas somptueuses entourées de verdures, existent toujours, mais la vie active s'est emparée de la plage et il n'est plus nécessaire de traverser la Touques pour y chercher les plaisirs mondains. La vie y est tout aussi facile pour les bourses moyennes et le confort y est plus sérieux.

Mais la grande nouvelle, la révélation que je veux faire aux lecteurs de la *Revue*, c'est une courte description du nouveau casino. Je ne parle pas du monument, mais de ce qu'on y a mis dedans, comme dit Hyacinthe.

Comme toutes ces sortes d'établissements, le casino de Deauville a ses concerts, ses bals de grandes personnes et ses bals d'enfants, ses représentations théâtrales et ces mille divertissements que l'on rencontre partout où ces lieux de réunion sont bien tenus. Ce que l'on y trouve qui n'existe pas ailleurs c'est son installation sportique : les écuries y sont bien tenues et l'on y trouve des chevaux de promenade qui n'ont rien de commun avec les vulgaires *localitis* : indépendamment des jeux de jardin, du croket ou lawn-tennis, l'administration y installe cette année la *Trappe-Boyardus*.

C'est un nouveau genre de sport qui a pris naissance en Amérique où il fait fureur. Il vient d'être importé en Angleterre où il a conquis la faveur des sportsmen.

Le capitaine Boyardus, un célèbre tireur de *Ultramar* en est l'inventeur. L'appareil se compose d'un fort ressort plat à double branche, attaché sur un bâtis en bois et muni à son extrémité d'un godet en cuivre doublé d'un vêtement en caoutchouc. On place dans ce godet une boule de verre pleine de plumes. Lorsque le ressort est tendu on tire une ficelle, le déclanchement s'opère et la boule est violemment lancée en l'air. Le tireur, placé à vingt mètres de l'appareil vise la boule qui se brise sous le choc des plombs et la plume qui voltige atteste le triomphe. La trappe Boyardus a donné naissance à une série de matchs. Les journaux anglais spéciaux enregistrent sous la rubrique *Glass ball shooting* les résultats des concours et des paris auxquels le tir aux boules de verre donne lieu.

On verra très prochainement à l'Hippodrome le célèbre tireur américain, docteur Carver, qui, depuis plusieurs mois fait les délices des sportsmen londoniens, dans ses merveilleux exercices de tir aux boules de verre.

Les chasseurs, désœuvrés en ce moment, pourront s'entretenir l'œil et la main, avec d'autant plus d'à-propos qu'ils peuvent aller chasser sur les bords de la Touques, où l'on rencontre en ce moment quelques halbrans et les bécasses auxdits culs-blancs.

Un bon conseil pour terminer : les cacochymes, ceux qui vont à Deauville pour soigner leur santé trouveront à l'hôtel de la Terrasse un magnifique établissement hydrothérapique où ils seront douchés par des doucheurs et des doucheuses qui viennent directement d'Aix-en-Savoie. Quant aux autres ils pourront vivre joyeusement entre la plage et le casino.

Demain lundi, 21 juillet, la Société de géographie de Paris recevra dans la grande salle de la Sorbonne, le colonel portugais Serpa-Pinto. Cet officier supérieur vient de traverser l'Afrique méridionale: parti de Saint-Philippe de Benguela, situé sur le littoral de l'Atlantique, il s'est avancé dans l'intérieur, et, après bien des fatigues et des souffrances, il est arrivé à Natal. Le colonel Serpa-Pinto racontera ses expéditions, les importantes découvertes qu'il a faites, tant au point de vue des cours des fleuves de l'Afrique centrale que des mœurs et coutumes des populations. La séance sera intéressante et instructive. On me dit que ce voyageur a découvert une race blanche, les Kassekers, qui vivent entre la rivière Kouchi et le Koubango. Ces nègres blancs ont le teint plus blanc que les Caucassiens, et leur chevelure consiste en petites touffes de laine très courte. Leur visage est proéminent, leurs yeux sont placés obliquement comme chez les Chinois. Quel est ce mystère ?

Ce continent africain est plein d'inconnu, et pour ma part, je suis saisi d'admiration pour les hardis pionniers qui délaissent les chemins battus pour aller aux découvertes par amour de la science.

Disons, en passant, non sans quelque fierté, que c'est une parisienne fixée en Afrique qui a enseigné la langue *Sesoutou* au colonel portugais avant son départ.

Décidément la Parisienne est une femme supérieure.

Puisque nous sommes au pays des noirs, disons que partout, dans le monde, on discute sur le cas du capitaine Carrey. Ce malheureux officier a ses accusateurs et ses défenseurs, et dans nos cercles on se passionne pour ou contre.

Un de nos amis, un soldat, qui a connu le triste héros du Cap, m'a dit que M. Carrey est un gentleman brave, mais qui a manqué à son devoir; il ne peut attribuer, connaissant l'homme, son abandon qu'au peu de confiance que lui inspirait son escorte. La grande vertu du soldat français, et du soldat espagnol aussi, est de ne jamais abandonner un *perdu*; c'est un point d'honneur que l'on ne rencontre pas toujours dans les autres armées. En somme, les militaires, qui sont en droit d'être sévères, ne veulent condamner l'officier anglais que lorsqu'ils connaîtront exactement la composition de son escorte, et comment la panique s'est produite.

Nous pouvons dire à la gloire de notre armée que, soit en Algérie, soit au Sénégal, soit en Cochinchine, nous n'avons jamais eu d'exemples d'un lâchage pareil.

M. J. Ladimir, dans ses *Guerres d'Afrique*, constate la solidarité qui unit les soldats français et cite plusieurs exemples de dévouement, entre autres celui-ci ;

Le 15 mars 1844, au combat de Mehounesch, alors que l'état-major se voyait obligé à une retraite précipitée devant des nuées d'Arabes de l'Aurès — les mêmes qui viennent de s'insurger — le capitaine de grenadiers Meyer, montrant au duc d'Aumale un blessé français abandonné à cinquante pas, cria au prince :

— Il respire encore !

— En avant donc ! s'écria le duc d'Aumale, et tout le groupe court aux rochers. Les Français n'étaient pas alors plus de trente, et devant eux ils avaient plus de cinq cents Arabes !

La *furia* française a du bon.

La pluie qui nous poursuit a tenu Paris enfermé toute la semaine, et elle n'a été marquée que par la grande fête en habits noirs donnée par M. Gambetta. Disons toutefois que nous voyons avec plaisir nos gouvernants prendre l'initiative de ces grandes réunions officielles dont Paris est privé depuis quelque temps. Il y a, outre un mouvement mondain nouveau à créer, à se préoccuper des industries de grand luxe, qui sont obligées de faire chômer les ouvriers artistiques de Paris ainsi que les couturières. Les fêtes en habits noirs, c'est bien; quelques bals, ce serait mieux.

Jusqu'à présent la République n'a pas été aimable pour les femmes !

Une triste nouvelle pour finir :

M. Lucien Dreyfus, l'auteur des ballets *Fleur d'oranger* et *les Vins de France*, qui ont eu du succès dernièrement aux Folies-Bergère, vient de se noyer.

C'est dans une partie de canot, à Villers, chez les fameux mimes Hanloo-Lees, que ce douloureux accident est arrivé.

FLORIAN PHARAON.

MAISONS-LAFFITTE

24 JUILLET 1879

Engagements faits le mardi 15 juillet, chez M. Oller

PRIX DE HOUILLES à réclamer, 2,000 mètres

H. Jennings.	Colombe, 3,000.
Ephrussi.	Vérité II, 3,000.
Ch. Pratt.	Navire, 1,000.
T. Wigginton.	Médaillon, 3,000.
Blanc.	Dépêche, 5,000.
Fould	Lavande, 2,000.
Id.	Visite, 3,000.
Baron de Varenne.	Mélusine II, 2,000.
H. Gardener.	Calchas, 2,000.
H. Hawes.	Artiste, 4,000.
Camille Blanc.	Frontignan, 3,000.

PRIX D'ÉTÉ (handicap à réclamer).

H. Jennings	Colombe 3 ans.
Ephrussi.	Eusébia 4 ans.
Idem.	Vérité II 3 ans.
Comte de Juigné.	Mandane 3 ans.
T. Wigginton.	Médaillon 4 ans.
E. Balensi.	Tentation 3 ans.
Comte San Giorgio.	Félicien 3 ans.
Blanc.	Dépêche 3 ans.
Fould	Lavande 3 ans.
Idem.	Visite 3 ans.
Baron de Varenne.	Mélusine II 3 ans.
E. de la Charme.	Madame Job 3 ans.
H. Gardener.	Calchas 3 ans.
H. Hawes.	Artiste 3 ans.
Camille Blanc.	Nonancourt 5 ans.
Idem.	Frontignan 3 ans.

GRAND HANDICAP DE MAISONS-LAFFITTE, 2,400 mètres.

Ont déclaré forfait et payent 100 francs.

Le Dard.	63 k°	Roseau.	50
Ravisseur.	60 1/2	Porte-Bonheur. .	36 1/2
Justin.	51 »		

Restent engagés.

Fionie.	57	Proserpine.	46 1/2
Sicambre, ...	54 1/2	Chant-du-Cygne. .	44
Talma.	53	Forte-en-Gueule. .	43
L'Étoile.	50	Bag-Pipe.	42
Bosnie.	47		



FILS-DE-L'AIR

par TROCADÉRO & MISS CAPUCINE, gagnant à Beauvais (6 juillet 1879) le PRIX SPÉCIAL (2,000 fr.)

Appartenant à M. EPHRUSSI, monté par G. MILLS.

PRIX DU PESAGE, COURSE DE HAIES A RÉCLAMER, 2,000 mètres.

Engagements faits chez M. Merelle.

Abbatucci.	Bag-Pipe, 5,000.
C. Blanc.	Galatée, 1,000.
Junius.	Mourad, 1,000.
X. Girardin.	Charbonnette, 3,000.
—	Incertaine, 5,000.
W. Wallander.	Fiame, 5,000.
Baron J. Finot.	Gouvieux II, 5,000.
—	Ma Cousine, 2000.
E. Chartier.	La Ménitré, 1,000.

MAISONS-LAFFITTE

JEUDI 24 JUILLET.

PRIX D'ÉTÉ (handicap à réclamer).

Distance : 1,800 mètres.

Poids publiés le vendredi 18 juillet, à midi.

Eusebia.	65	Dépêche.	55
Médaillon.	62	Vérité II.	55
Nonancourt. . . . -	62	Mandane . . , . . .	53
Lavande.	57	Félicien.	52
Artiste	56 1/2	Frontignan.	51 1/2
Tentation.	56	Colombe.	51
Madame Job. . . .	50 1/2	Visite	50
Calchas.	50	Mélusine II.	50

Les sommes de réclamations devront être déclarées au plus tard le *mardi 22 juillet, avant* MIDI.

CHRONIQUE DU SPORT

Équitation contemporaine. — Mlle Élisa Pezold.

L'équitation de cirque comporte des exigences dont on doit tenir compte dans son appréciation. Elle s'adresse au public, c'est-à-dire à tout le monde, et se trouve, par conséquent, obligée d'éblouir avant de songer à bien faire. Peu à peu, l'ignorance et l'indifférence du public augmentant, il a fallu chercher le moyen de stupéfier l'une et de surexciter l'autre; en un mot, étonner et étourdir, au lieu de séduire et de charmer. Une fois sur cette pente, on en est arrivé promptement à substituer le tapage à la musique, le dégingandage à la danse. Alors est surgi, on ne sait d'où, une singulière méthode dont l'application finit par réduire un cheval à l'état d'automate, fonctionnant mécaniquement.

Une fois arrivé à ce point d'énervement, ce n'est plus un animal vivant. Dégoûté de se défendre convulsivement contre des exigences brutales et ridicules, abruti moralement, décomposé physiquement, résigné à son malheureux sort, il accomplit triste et morne sa lugubre besogne, comme un esclave courbé sous le joug, au lieu de rester un instrument délicat, fin et harmonieux, vibrant seulement sous le main d'un artiste de talent.

Je dois le dire, sans donner à cette réflexion le caractère d'une appréciation générale (l'expérience vient de me rendre prudent sur les énonciations de cette nature): les spécimens les plus remarquables de cette mécanisation du cheval, tout au moins ceux qu'il m'a été donné de voir, venaient d'Allemagne. Je me défie donc instinctivement des provenances équestres de ce pays. Aussi, quand j'ai entendu annoncer l'arrivée d'une grande célébrité allemande, d'une écuyère dont le nom vole de bouche en bouche de l'autre côté du Rhin, et commence au reste à faire pas mal son chemin en France; ai-je été la voir, non pas en ennemi, mais en critique, prévenu et un peu de parti pris. Je n'ai pas, je crois, besoin de nommer Mlle Élisa Pezold.

Péché avoué est, dit-on, à moitié pardonné.

Je fais donc amende honorable vis-à-vis de Mlle Élisa seulement, mais vis-à-vis d'elle seule. Comme question de principe, je maintiens l'absolue supériorité de la manière française. Au point

de vue du dressage, elle est beaucoup plus sûre, surtout plus élégante, distinguée et artistique. Je le répéterai, j'engage, par exemple, les chevaux de M. Fillis, notre premier écuyer du Cirque : *Gaulois*, *Mac-Gregor*, *Waverley*, *Négro*, même *Simoun*, celui que l'on voudra, contre n'importe quel cheval de l'école allemande. Je demanderai seulement pour juges au moins des cavaliers; car si vous allez me chercher des notaires ou des académiciens, s'ils vous donnent gain de cause, ce sera votre propre condamnation. Prenez, par exemple *Waverley* et *Négro* dans leur pas espagnol seulement, et dites-moi si cette élévation, cette cadence à la fois souple et élastique, élégante en même temps, vigoureuse n'est pas de beaucoup supérieure à la gymnastique automatique de tous vos trackens. Les chevaux de M. Fillis ont cet avantage d'être de vrais chevaux. Ils sont peut-être plus difficiles à dresser, mais quand ils le sont leur travail est d'un bien autre ordre, et jamais vous n'aborderez ces difficultés. Ce ne sont plus là vos métis orientaux, n'ayant pas une goutte de sang pur dans toutes leurs veines bâtardes : ah! parbleu, là dedans on peut larder comme une cuisinière dans un filet de bœuf. Leur énergie inoffensive se dépense en convulsions cotonneuses. Essayez donc de charcuter *Négro* ou *Waverley*, par exemple, comme je vous ai vus faire, vous irez demander aux spectateurs des nouvelles de leur santé; cela, je vous en réponds.

Le caractère individuel de Mlle Élisa réside dans une suprême distinction, dont sont également empreintes sa personne et sa manière de faire. Nul ne saurait mieux réaliser cette définition du *comme il faut*, chez un homme ou une femme, donnée par M. le comte d'Orsay, autant qu'il m'en souvienne. « Il faut, disait-il, qu'en examinant minutieusement quelqu'un, des pieds à la tête, on ne puisse trouver une épingle à blâmer; en même temps on doit pouvoir se promener en plein jour dans le quartier le plus populeux, sans faire retourner personne. » Le problème ne semble pas commode à résoudre au premier abord; il demande une intuition d'élégance native, une finesse et une délicatesse de goût naturelles, un sentiment juste des nuances, de leur appropriation à la personne; tout cela ne se donne pas, même ne s'acquiert pas. Ce charme, en quelque sorte instinctif, Mlle Élisa le possède, et, circonstance assez rare, l'exerce au premier abord. L'ensemble est si complet, si harmonieux, qu'il captive à son entrée dans le manège, et ne cesse pas quand elle disparaît; on la cherche encore à la place qu'elle vient de quitter.

Mlle Élisa, il est vrai, a le bon goût (à de bien rares exceptions près) de toujours monter à cheval en habit... comment dirai-je? dame! en habit de cheval; je ne trouve pas d'autre mot. Cela a l'air très simple de s'habiller comme on doit l'être pour l'exercice auquel on se livre, et les circonstances où on se trouve. Eh bien! non! on cherche tout excepté ça.

Mlle Élisa est un modèle sous ce rapport; ses amazones sont des chefs-d'œuvre, elle les porte avec une grâce inimitable. Elle est à cheval dans une manière à elle; je pourrais la reconnaître à cinq cents mètres, au milieu de deux cents femmes à cheval : souple, aisée, gracieuse, sans négligence aucune; correcte, sans la moindre raideur automatique; voilà le tableau.

Quant à son talent, l'étude la plus approfondie, le travail le plus opiniâtre sont arrivés à un degré de perfection tel, qu'il devient impossible de les saisir dans l'exécution. Tout se fait avec une telle aisance, une telle grâce, sans un faux mouvement, sans une contraction chez la femme ou chez le cheval; cela a l'air si facile qu'en vérité on se demande pourquoi on ne le ferait pas soi-même. J'ai entendu reprocher à Mlle Élisa (il faut toujours bien reprocher quelque chose, sans cela on n'aurait pas l'air d'un homme fort) de *monter froid et trop sérieux*. Je ne comprends pas bien d'abord la valeur de l'objection : on veut dire, je suppose, qu'elle est correcte, régulière, savante; qu'elle s'attache à faire les choses comme elles doivent l'être, au lieu de chercher à produire de l'effet coûte que coûte.

Je trouve, au contraire, qu'elle fait trop de concessions, et quand je la vois agenouiller ses chevaux, les forcer à labourer la poussière avec les naseaux, j'ai toujours envie de m'écrier : « Oh! je vous en prie, Mademoiselle, ne faites donc pas de ces choses-là; si vous saviez comme c'est disgracieux, et puis, vrai, on pourrait croire que vous y attachez de l'importance. »

Oh! ces pratiques hétéroclites sont bien allemandes, par exemple; je m'occupe de ces matières depuis longtemps, malheureusement depuis trop longtemps. Eh bien! avant l'an dernier, je n'en avais jamais entendu parler en France, Dieu merci!

Ce contraste est d'autant plus frappant chez Mlle Élisa, que l'équitation fine, élégante, distinguée, harmonieuse, ne saurait se révéler sous une forme plus gracieuse et une plus admirable perfection. Elle monte à cheval réellement, au lieu de jouer de la mécanique. Ses chevaux, tout en étant assouplis, mis dans l'obéissance absolue, conservent cependant leur initiative, leur individualité propres. Ils obéissent, on le voit, à des effets de tact, de finesse de sentiment, à une savante décomposition des mouvements, et l'on serait mal reçu à venir jouer de la clarinette sur leur dos. En un mot, c'est de la belle et bonne équitation, cela ne ressemble en rien à de l'acrobatisme à cheval.

Des chevaux de Mlle Élisa ce n'est pas, je le sais, l'opinion générale, mais dans les choses qu'à tort ou à raison, je crois savoir, j'ai pour principe de suivre mon impression, sans jamais m'occuper de celle des autres; mon favori et de beaucoup, est *Cony*. J'en parlerai peu comme cheval : c'est un petit animal, accusant beaucoup de sang, sans présenter, d'ailleurs, un type caractéristique très défini, puissant dans son arrière-main, léger dans son ensemble : somme toute, joli cheval, sans rien de très remarquable. Quant à son travail, oh ! cela, c'est autre chose, jamais il n'a été donné à un amateur d'équitation d'écouter une plus ravissante musique avec les yeux. C'est tout simplement une œuvre d'art : l'amazone est dans sa selle, fine, souple, élégante, gracieuse, le cheval équilibré naturellement, placé sans contrainte. Le mouvement s'effectue comme de lui-même, sans un effort appréciable chez l'écuyère comme chez l'animal. On ne se lasserait pas de regarder ses changements de pied de deux en deux temps ; pas l'apparence d'un renversement si imperceptible qu'il puisse être, le cheval ne s'écartant pas de la ligne droite et changeant des jambes seulement. Son balancé final est tout ce que l'on peut voir de plus gracieux : le cheval change de pied en place dans une demi-courbette, avec la régularité et la cadence de l'archet d'un chef d'orchestre.

Étoile-du-Nord est, je crois, plus apprécié du public; tout en rendant justice à la correction et au fini irréprochable de son travail, il me plaît moins. Plus beau cheval peut-être, absolument parlant, il a moins d'élasticité et de légèreté; ses mouvements plus accentués sont moins onctueux et coulants; en un mot, il est moins gentilhomme et en lui-même et dans sa manière de faire. Par exemple, il fait des lançades, il n'y a pas à le nier. Ah ! je le sais bien, vous aimez le *tord-boyaux*. Mon Dieu, buvez-en tant que vous voudrez, ça m'est égal, mais n'en mettez pas dans mon verre, je vous en prie, parce que moi je ne l'aime pas. Depuis l'an dernier, il faut absolument faire des lançades, c'est convenu. Eh bien, même dans ce *pont aux ânes* (car, je vous en demande bien pardon, ce n'est pas autre chose) la supériorité de Mlle Élisa trouve encore moyen de se révéler. Ses lançades sont faites avec une régularité et une précision remarquables dans un mouvement désordonné et violent; elles sont décomposées, vous pouvez compter les trois temps. Ce n'est plus la contorsion épileptique d'un cheval affolé, se précipitant convulsivement n'importe où pour se sauver de l'éperon qui lui laboure les flancs d'un côté, pendant que la cravache les sillonne de l'autre. Vous pouvez aller regarder *Étoile-du-Nord* en rentrant, il n'a pas une mouche au flanc.

Il y en avait un troisième; celui-là eût été le couronnement de l'œuvre. C'était bien le plus admirable animal que l'on puisse rêver, et jamais chasseur de renards n'a eu entre les jambes une plus noble monture. Il est mort; mort d'une manière bizarre, la veille du jour où il devait débuter, après avoir brillamment répété son travail, il s'est affaissé sous sa maîtresse et est tombé comme foudroyé. Pauvre *Lord Byron* ! je ne le plains pas, lui, c'est la meilleure fin que l'on puisse souhaiter à un cheval ayant du sang noble dans les veines, cela lui évite les misères de la vieillesse, et la honte de l'ignoble marteau de l'équarrisseur. En fin de compte, il est mort sur le champ de bataille; combien de nous demanderaient à ne pas finir autrement ! Mais pour Mlle Élisa c'est une perte irréparable. *Lord Byron*, souvenir et gage de l'auguste bienveillance d'une souveraine, était à ce titre l'orgueil et le préféré de sa maîtresse. Puis, tous les hommes de chevaux le savent, on rencontre dans sa vie un cheval avec lequel on s'emmanche je ne sais pourquoi. Tenez, pardonnez-moi un souvenir, j'en ai eu un comme cela, il se nommait *Don Juan*; avec lui rien ne m'arrêtait et je me riais de tout. Il est mort comme *Lord Byron*, à peu près de la même manière; seulement il s'est cassé les reins et c'est moi qui méritais de me les casser, parce que je lui avais demandé l'impossible. Que de fois depuis, obligé de m'arrêter devant un obstacle qui me tentait, me suis-je écrié : Ah ! *Don Juan*, *Don Juan*, où es-tu ?

Pour en revenir à Mlle Élisa et à *Lord Byron*, c'était, je vous assure, un merveilleux spectacle que cette femme fine, élégante, s'envolant, sur ce magnifique animal, dans le meilleur style que l'on puisse voir, par-dessus des obstacles très respectables, je vous en réponds. Cela aurait eu un succès fou, et les plus indifférents auraient été forcés d'applaudir, à défoncer les banquettes.

L'arsenal de Mlle Élisa se compose en outre, de deux chevaux dont je lui demanderai la permission de m'occuper succinctement; pour moi, ils ont été un désenchantement. L'un, *Vice-Roi*, est une manière de *traken*, je crois, âgé de quatre ans; comme animal, il me plait médiocrement. Mlle Élisa, le monte, cela va s'en dire, avec sa supériorité habituelle, et jamais on n'apprécie mieux le talent d'un artiste qu'en lui voyant un instrument défectueux entre les mains. Je n'aime pas son travail : le cheval est incomplètement dressé; de plus abuse de ces *trucs* (je vous demande pardon du mot) dont pour mon compte j'ai horreur. Il fait un tour de manège, les pieds de derrière sur la balustrade, et ceux de devant dans la piste; c'est disgracieux à regarder, d'abord; puis ceci rentre dans la catégorie des chiens savants et des phoques disant papa et maman. Ce sont là, je le sais des exigences du métier; je m'incline devant elles, mais je ne les regarde pas et ne m'en occupe jamais.

Le second, *Lady Harriet*, est une jument incontestablement anglaise. Elle appartient à cette classe d'animaux compris par les hommes du métier sous la désignation générale de *faux chevaux* : beaucoup de sang sans être de pur sang certainement, un modèle assez séduisant pour frapper un amateur superficiel; à mon sens elle ne fera jamais un cheval *du dedans*, et pas beaucoup un cheval *du dehors*. Comme tous ces animaux *dits près de sang* (ne pas confondre avec *pur sang*, s'il vous plaît) elle me paraît violente, convulsive, *ne pouvant pas aller*



Mlle **ÉLISA PETZOLD**, artiste de l'Hippodrome de Paris
Montant ÉTOILE-DU-NORD, cheval de Haute École.

vite, et ne voulant pas aller doucement; de telle sorte qu'il doit être assez difficile de faire bon ménage avec elle. Elle saute ou plutôt elle s'enlève par-dessus des obstacles assez hauts : ceci a l'air d'être la même chose pour le public, mais est très différent pour un homme de cheval. Elle doit faire durement sentir à sa maîtresse la perte de *Lord Byron.*

L'apparition de Mlle Élisa Pezold en France restera un événement dans la spécialité, un des plus saillants, à mon avis, qui se soit produit depuis bien des années. J'ignore, Mademoiselle, combien de temps nous aurons encore le bonheur de vous conserver; j'aurais, dans tous les cas, vivement regretté que vous ne trouviez pas en France l'accueil qui vous est dû. Vous n'avez, je l'espère, au moins rien à désirer à cet égard, et ce serait de l'ingratitude de ne pas en garder un peu le souvenir. Vous serez nécessairement discutée, peut-être niée; les supériorités transcendantes sont forcément condamnées à passer entre l'enthousiasme et l'envie. Nulle, mieux que vous, n'est faite pour traverser ces deux écueils sans encombre; vous les éviterez l'un et l'autre, je suis tranquille, et retournerez en Allemagne avec un fleuron de plus à une couronne déjà bien chargée. Mais elle est de celles dont le poids ne fatigue pas et vous sied, au reste, si bien, qu'en vérité vous ne pourriez que perdre à en changer.

NED PEARSON.

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

Céramique, Bronzes, Orfèvres Serrurerie d'art.

Céramique d'art. — HENRI BEZIAT, 54, r. Paradis-Poissonnière. — DECK, 10, rue Halévy.

Céramique. — ARTIGUES FRÈRES, 24, r. Ravignan. — HACHE & PEPIN LEHALLEUR FRÈRES, 21, rue Paradis-Poissonnière. — HAVILAND, 116, r. Michel-Ange. — HUART FRÈRES, 8, rue Martel. — LŒBNITZ, 4, rue Pierre-Levée. — SOYER, 4 bis, rue Saint-Sauveur.

Mosaïste. — FACCHINA, 2, rue Legendre.

* * *

Bronzes d'art. — DENIERE, 15 rue Vivienne. — GONON, 80, rue de Sèvres. — BARBEDIENNE, 30, boulevard Poissonnière. — GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal. — JEUKENS AINÉ & Cie. — BLOT & DROUART, 28, rue des Archives. — BOYER FILS FRÈRES, 64, rue Saintonge. — CORNU, 29, rue Popincourt. — GRAUX & Ce, 64, quai Jemmapes. — LEMAIRE, 121, rue Vieille-du-Temple. — ROYER, 12, rue des Filles-du-Calvaire. — PARVILLERS, 80, rue Turenne. — RAINGO frères, 102, rue Vieille-du-Temple. — NANCY, 18, rue Chapon. — RUFFIER, 12, rue Charlot.

* * *

Orfèvres. — FROMENT-MEURICE, 372, rue Saint-Honoré. — POUSSIELGUE-RUSAND, 15, r. Cassette. — VEYRAT, 21, place du Château-d'Eau. — FIZAINE, 156, faub. Saint-Martin. — BOUCHERON, 151, galerie Valois, Palais-Royal).

* * *

Serrurerie d'art. — VAILLANT-FONTAINE & QUINTART, 181, rue Saint-Honoré. — STERLIN, 39, rue Richelieu.

Diamants, Bijouterie, Horlogerie.

Diamants. — E. VANDERHEYM, 41, r. Taitbout. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — ROULINA, 44, rue Lafayette. — HALPHEN, 6, rue Le Peletier. — MANNHEIMER, 41, rue Laffite. — ROUVENAT, 62, rue Hauteville.

* * *

Bijoutiers. — AUCOC, 9, rue du 4 Septembre. — DUMORET, 5, rue de la Paix. — MARRET FRERES, 16, rue Vivienne. — ROBIN, 41, rue Chabanais. — ROUVENAT & LOURDEL, 62, rue Hauteville. — DARCHE, 5, boul. des Capucines. — MELLERIO-BORGNIS, 9, rue du 29 Juillet.

* * *

Horlogerie. — CH. LEROY & FILS, 14, rue Montpensier. — BREGUET, 12, rue de la Paix. — TH. LEROY ET FILS, 114, gal. de Valois (Palais-Royal). — OUDIN, 52, galerie Montpensier (Palais-Royal). —

Curiosités, Gravures, Émaux Articles de peinture.

Curiosités. — E. TABURET. Orfèvrerie ancienne, 3, rue Pasquier. — MIALLET, 5, rue Le Peletier. — BING, 19, rue Chauchat. — BEURDELEY fils, 32-34, rue Louis-le-Grand. — CHOLET, 9, chaussée d'Antin. — JACOB FRÈRES, 112, rue Richelieu. — VINOT, 7, quai Malaquais.

* * *

Terres cuites d'art. — J. C. LAROCHE, 10, boulevard Poissonnière.

* * *

Gravure sur camées. — BISSINGER, 31, rue du Quatre-Septembre.

Gravures héraldiques. — GERBIER, 65, rue Richelieu. — BLENNER, 3, rue Feydeau. — DEVAMBEZ, 5, passage des Panoramas.

* * *

Émaux. — GIRONDEAU, 9, rue Réaumur.

* * *

Articles de peinture et de dessin. — FABER, 4, place de l'Opéra. — CIROUX, 43, boulev. des Capucines.

Musique, Instruments.

Pianos. — ERARD, 13 et 21, rue du Mail. — PLEYEL, WOLFF & Ce, 95, r. Richelieu. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary.

Instruments de musique. — GAND & BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — PETTEX-MUFFAT, 27, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse. — F. SUDRE, facteur d'instruments de musique, 6 et 8, rue des Poitevins.

Tableaux, Livres, Relieurs.

Tableaux. — GOUPIL & Ce, 2, place de l'Opéra. — FÉRAL, 54, faub. Montmartre. Expert. — GEORGES PETIT, 7, rue Saint-Georges.

* * *

Livres anciens. — LABITTE, 4, rue de Lille. — CONQUET, 15, boulevard Bonne-Nouvelle.

Relieurs. — ALLO, 39, rue du Four-St-Germain. — GRUEL-ENGELMANN, 418, rue Saint-Honoré. — PETIT, 7, quai Conti. — TRAUTZ-BAUZONNET, 15, rue du Four-Saint-Germain.

* * *

Annuaire de la noblesse. — DE MAGNY, 41, r. Lafitte.

Photographes, Articles et Produits photographiques.

Photographes. — LIÉBERT, 6, rue de Londres. — ADAM SALOMON, 55, rue de la Faisanderie. — REUTLINGER, 21, boulevard Montmartre. — NADAR, 51, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — JOLIOT, successeur de LE JEUNE, 350, rue Saint-Honoré. — ALOPHE, 25, rue Royale. — VALERY, 5, rue de Londres. — HERMANN & Ce, 20, Chaussée-d'Antin. Spécialité de portraits d'enfants.

* * *

Photographie sur émail. — STEPOWSKI, 14, rue du Temple.

Articles de photographie. — PICARD, 5 *bis*, Asile Popincourt. — CARETTE, 31, rue d'Enghien. — MARX, 3, rue des Archives.

Appareils de photographie. — RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.

Chauffage.

Articles de chauffage. — CUAU AINÉ & Ce (ancienne maison Reymond et Cuau), constructeurs d'appareils de chauffage, 88, boul. Courcelles (parc Monceau), succursale, 76, boulevard Beaumarchais.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts Articles de ménage.

Ameublement. — E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines. — LOREMY & GRISEY, 1, faub. St-Honoré.

Meubles riches et ordinaires. — DORANGE, 59, passage Choiseul.

Coffres-forts. — B. HAFFNER aîné, 18, boul. Montmartre. — DUBOIS-OUDIN, 31, boulevard Voltaire. — E. PETIT-JEAN, 131, boulevard Sébastopol.

* * *

Articles de ménage. — LA MÉNAGÈRE, 20, boulev. Bonne-Nouvelle. — BAZAR DU VOYAGE, 25, rue de la Paix.

Coutellerie fine. — TASSILLY-BOIVIN, 66, rue Neuve-des-Petits-Champs.

COSTUME — MODES

Dentelles, Broderies, Robes, Lingerie, Chemiserie.

Dentelles et Guipures. — CHEVREUX-AUBERTOT, 7, boul. Poissonnière. — HERVIEUX & POTARD, 27, boulevard des Italiens.

* * *

Broderies. — ABEL, 13, rue Vivienne. — A. ALEXANDRE, 7, rue du 4 Septembre. — PENON, 32, rue Abbatucci. — PEUCHERIN, 44, rue Sainte-Anne. — Mme ROCHE, 6, rue Bleue. — Mme TRIGOULET, 17, rue de la Monnaie.

Robes, Fourrures. — MAISON DIEULAFAIT, 1, boulevard de la Madeleine.

* * *

Lingerie. — GRANDE MAISON DE BLANC, 6, boulevard des Capucines.

* * *

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — CHARVET, 25, place Vendôme.

Corsets. — Mme VIGOUREUX, 7, rue d'Argenteuil.

Plumes, Fleurs, Fourrures.

Plumes et fleurs. — VILLEMINOT, 76, r. Richelieu. — AUGUSTE, 7, rue de la Paix. — BATTON, 85, rue Richelieu.

Fleurs pour bals et soirées. — ED. BRIOLLET, 98 *bis*, boulevard Haussmann.

* * *

Fourrures. — DETMAR, 24, faubourg Saint-Martin. — GROBERT-BORGNIS, 48, rue de l'Arbre-Sec.

Gants, Éventails, Parfumeurs Coiffeurs.

Gants. — BERR & FILS, 37, rue Jean-Jacques-Rousseau. — FORTIN & Ce, 75, r. Rochechouart.

* * *

Éventails. — GUÉRIN, 14, boulevard Montmartre.

* * *

Parfumeurs. — CH. FAY, 9, rue de la Paix. — PINAUD, 37, boul. de Strasbourg. — DELABRIERE, 63, rue de Grenelle.

Parfumerie hygiénique. — COTTAU, 55, rue de Rivoli. — EAU SUEZ, 103, boulevard Malesherbes. — EAU FIGARO, 1, boulevard Bonne-Nouvelle. — RUSMA DU SÉRAIL, MULLER, 30, faubourg Montmartre.

Coiffeurs pour dames. — PHILIPP & Ce, 15, rue Royale. — DONDEL, 2, r. Tronchet. — DE BYSTERVELD, 3, faubourg Saint-Honoré.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — DEBACKER (ancienne maison Alfred), 36 *bis*, avenue de l'Opéra. — SCHÆFFER, 23, boulev. des Italiens. — RENARD, 2, boul. des Italiens. — TAUTZ AND SONS (culottiers anglais), 84, faubourg Saint-Honoré. — WASSE (culottier), 85, rue Richelieu.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — CHAPELLERIE DU JOCKEY-CLUB, 18, rue Duphot. — MAGNIEN, 273, rue St-Honoré. — PINAUD & AMOUR, 89, rue Richelieu. — DELION, passage Jouffroy.

* * *

Chaussures de dames. — DELMAS, 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Bottier. — DELAIL, 46, passage Jouffroy.

SPORT

Equitation, Escrime, Armuriers.

Équitation. — ÉCOLE D'ÉQUITATION, 12, rue Duphot (succursale 51, rue Lhomond). — MANÉGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

* * *

Professeurs d'escrime. — LOUIS MERIGNAC, 1er professeur de l'École d'escrime française, 14, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour.

* * *

Armuriers. — FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu. — GEERINCK, 69, rue de Grenelle-Saint-Germain. — GASTINNE-RENETTE, 37, av. d'Antin. — LIBIOULLE, GUINARD & Ce, 8, av. de l'Opéra. — LEFAUCHEUX, 37, rue Vivienne. — ROBLIN, 9, rue de la Ville-l'Évêque. — CLAUDIN, 38, boulev. des Italiens. — GEVELOT, 30, rue Notre-Dame-des-Victoires.

Fouets, Chiens, Sellerie, Écuries Chevaux.

Chiens. — CH. BOCQUET, 118, avenue d'Yvry. Gibiers de repeuplement. — HOPITAL POUR CHIENS, à Bois-Colombes.

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 56, rue Caumartin.

* * *

Pigeons pour tirs. — ADRY, 104, rue de Turenne. Approvisionnement.

* * *

Sellerie. — TERRIER, 47, rue de l'Université. — RODUWART, 34, avenue des Champs-Elysées. — HERMES, 56, rue Basse-du-Rempart.

* * *

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

* * *

Marchands de chevaux. — HAWES FRÈRES, 66, rue de la Faisanderie. — AUBERT, 64, rue Marbeuf. — A. MARX, 5, rue Matignon.

Gymnase. — Hydrothérapie.

Gymnases. — PAZ, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs.

Gymnase et Bains. — THERMO-GYMNASE MÉDICAL, 49, rue de la Chaussée-d'Antin. — ÉTABLISSEMENT THERMO-RÉSINEUX DU Dr CHEVANDIER DE LA DROME, 14, rue des Petits-Hôtels.

Billards.

Billards. — F. GERDERES, 47, r. Fontaine-au-Roi.

Professeur de billard. — GIBELIN, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

Draps pour billards et tables de jeux. — MATHIEU, 10, rue Croix-des-Petits-Champs.

Agents de voyage.

Agents de voyage. — THOMAS COOK & SON, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la haute Italie.

Articles de voyage.

Vraies malles anglaises. — LAPORTE, 3, place du Théâtre-Français.

* * *

Bazar. — BAZAR DU VOYAGE, WALCKER, 3, pl. de l'Opéra.

Villes et stations balnéaires.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

DIVERS

Compagnies d'assurances Compagnies financières.

Assurances mutuelles contre l'incendie. — LA CLÉMENTINE, Société d'assurances mutuelles contr[e] l'incendie, 26, rue de Grammond.

Assurances contre le bris des glaces. — LA PARISIENNE, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances sur la vie. — LE SOLEIL, 44, rue Châteaudun.

* * *

Journal financier. — LE FINANCIER DE PARIS, 13, rue de Londres.

Institutions, Sciences.

Institution. — ÉCOLE MODERNE POUR JEUNES GENS, à Asnières. — LELARGE (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard. — GROUSSET (Institution Chevalier), 75, rue Cardinal-Lemoine.

* * *

Optique. — LEMAIRE, 22, rue Oberkampf. — Dr CHEVALIER, 158, galerie de Valois.

Produits chimiques.

Produits chimiques. — FER BRAVAIS, 13, rue Lafayette.

Phénol. — PHÉNOL BOBEUF, 7, rue Coq-Héron.

Art dentaire.

Eau dentifrice. — EAU J. V. BONN, 11, boulevard Bonne-Nouvelle.

Ascenseurs, Sonneries, Miroiterie

Ascenseurs. — SAUTTER, LEMONNIER & Ce, 26, avenue de Suffren.

* * *

Sonneries électriques. — A. BOIVIN, 16, rue de l'Abbaye. — LÉON WYDER, 52, rue de la Goutte-d'Or.

Tuyaux acoustiques. — PELETIER, 18, rue de Rome.

* * *

Miroiterie. — MIROITERIE NOUVELLE, 19, boulevard de la Madeleine.

Serres, Fleurs.

Serres. — IZAMBERT, 91, boulevard Mazas.

Fleurs exotiques. — L. LINDEN, 5, rue de la Paix. — LABROUSSE, boulevard des Capucines.

Pompes.

Pompes rotatives. — MORET & BROQUET, 121, rue Oberkampf.

Jouets.

Jouets. — LE NAIN JAUNE, CHAUVIÈRE, 27, boulevard des Capucines.

Jouets et Jeux. — Ancienne maison GUILLARD, RÉMOND successeur, rue Nve-des-Petits-Champs, 4 et galerie Vivienne.

GASTRONOMIE

LE CHANFAÏNA.

Alonzo Cano, le Michel-Ange espagnol, après un duel malheureux dans lequel il tua son adversaire, fut poursuivi par l'Inquisition et forcé de fuir.

Ne sachant où se retirer, errant et mourant de faim, il demanda l'hospitalité à un paysan qui, pour fêter l'hôte que le hasard lui amenait, lui fit manger un chanfaïna dont le peintre garda un excellent souvenir. Pris quelques jours après et amené devant le terrible tribunal, il fut soumis à la torture; heureusement que les religieux de Porta-Cœli apprirent sa détention et obtinrent sa grâce du Roi.

Rendu à la liberté, Cano n'oublia pas le paysan qui avait eu pitié de lui et il lui fit cadeau d'un tableau représentant *la Charité entourée d'enfants*. Ce tableau fit la fortune du paysan.

Voici la recette de ce plat, mets national en Espagne. On prend un foie de mouton que l'on fait cuire à l'eau avec du sel; on le coupe ensuite en dés.

On passe à l'huile, de l'oignon, de la menthe, du persil haché menu, du piment de la Jamaïque, de la cannelle, du gros poivre et trois brins de safran; on passe le tout et on y fait revenir les morceaux de foie.

Au premier bouillon, ajoutez de la mie de pain mélangée avec de l'eau, du sel et un peu de chacun des condiments indiqués ci-dessus, à l'exception toutefois du poivre et servez chaud ou froid, à volonté.

Et si les fortes chaleurs vous accablent, ce que je vous souhaite, vous serez de l'avis d'Alonzo Cano et vous penserez qu'un chef-d'œuvre n'est pas trop pour payer un pareil mets.

P. DE BALBAAC.

MENU.

—

Potage aux fèves de marais.
Chanfaïna.
Halbrans rôtis.
Salade.
Petits pois de Clamart aux laitues.
Crème de Saint-Gervais.
Cerises de Montmorency. — Brugnons de Bourgogne.

P. DE B.

TIR AUX PIGEONS

TIR DU JEUDI 10 JUILLET 1879.

Poule à 26 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 5 tireurs : M. le baron de Bussierre, 3/3 G. — *Même poule, 6 tireurs :* MM. Lafond, 6/7 G. ; le comte de Pleumartin. 5/7. — *Même poule, 9 tireurs :* M. le baron de Bussierre, 3/3 G. — *Même poule, 10 tireurs :* MM. Orban, 3/3 ; A. de Tavernost, 3/3 (partagée). — *Même poule, 10 tireurs :* M. Lafond, 2/2 G. — *Même poule, 3 tireurs :* M. le prince de La Tour-d'Auvergne, 1/1 G. — *Même poule, à 27 mètres, 11 tireurs :* MM. le prince de La Tour-d'Auvergne, 4/4 ; le comte de Mailly, 4/4 (partagée). — *Même poule, à 30 mètres, 8 tireurs :* MM. le marquis de Camposagrado, 5/6 G. ; A. de Tavernost, 4/6. — *Même poule, à 27 mètres, 9 tireurs :* M. Rembielinski, 4/4 G. — *Même poule, 8 tireurs :* M. Lafond. 4/4 ; le comte de Lambertye, 4/4 (partagée). — *Même poule, Op., 10 tireurs :* MM. le vicomte de Quélen, 6/7 G. ; le prince de La Tour-d'Auvergne, 5/7. — *Même poule, 12 tireurs :* MM. Lafond, 6/6 G. ; le comte de Mailly, 5/6. — *Même poule. à 30 mètres, 16 tireurs :* MM. Abaurre, 4/4 ; le capitaine Tart. 4/4 (partagée). — *Poule à 26 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 23 tireurs :* MM. le vicomte de Quélen, 10/11, 1er ; le comte de Lambertye, 9/11, 2e ; le comte H. de La Rochefoucauld, 8/10, 3e. — *Poule handicap, Op., 1 pigeon, 21 tireurs :* MM. le comte de Lambertye, 8/9 G. (à 26 mètres 1/2) ; le vicomte de Quélen, 7/9 (à 30 mètres). — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 13 tireurs :* MM. Rembielinski, 5/5 ; le comte H. de Montesquiou, 5/5 (partagée). — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres. 6 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 3/4 G. — *Même poule, 6 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 2/2 G. — *Poule à 26 mètres, 3 louis, 1 pigeon, 7 tireurs :* M. A. de Tavernost, 3/3 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. A. de Tavernost, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. Rembielinski, 4/4 G.

TIR DU VENDREDI 11 JUILLET 1879.

Poule à C. D., à 24 mètres, 2 louis, 5 tireurs : M. le marquis de Camposagrado. 2/2 G. — *Match à 26 mètres, 5 louis, 3 pigeons :* M. le comte de Mailly. 2/2 G. — *Même macht :* M. le comte de Mailly. 2/2 G. — *Match par Camp., à 27 mètres, 10 louis, 10 pigeons :* M. le comte de Lambertye, 6/8 G. ; A. de Tavernost, 6/8 G. — *Même macht :* MM. le comte de Lambertye, 8/10 G. ; A. de Tavernost, 9/10 G. — *Même macht :* MM. le comte de Lambertye, 8/9. G. ; Lafond, 6/9 G. — *Match à 28 et 30 mètres, 10 louis, 25 pigeons :* M. le capitaine Tart, 14/21 G. — *Poule, 2 louis, 6 pigeons, 1 à 24, 1 à 30, 1 à 25, 1 à 29, 1 à 26 et 1 à 27 mètres, 12 tireurs* (un objet d'art offert par M. le capitaine Tart) : MM. Abaurre, 7/9, 1er ; le marquis de Camposagrado, 6/9, 2e ; Lafond, 9/13, 3e. — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 12 tireurs :* M. le capitaine Tart, 5/5 G. — *Même poule, 12 tireurs :* M. le capitaine Tart, 5/6 G. — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 9 tireurs :* M. Lafond, 5/8 G. — *Même poule, 7 tireurs :* M. Rembielinski, 3/4 G. — *Même poule, 7 tireurs :* M. Lafond, 4/6 G. — *Poule Op., à 30 mètres, 1 pigeon, 8 tireurs :* M. Lafond, 4/4 G. — *Même poule, 6 tireurs :* MM. le marquis de Camposagrado, 8/9 G. ; Lafond, 7/9.

TIR DU SAMEDI 12 JUILLET 1879.

Match à 28 et 30 mètres, 15 louis, 25 pigeons : M. le comte de Lambertye, 17/25 G. (à 30 mètres). — *Poule à 30 mètres, 5 louis, 5 pigeons, 3 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 4/4 G. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 1 louis, 4 tireurs* . M. le comte de Lambertye, 4/4 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le duc de Riansares, 2/2 G. — *Poule à 30 mètres, 3 louis, 5 pigeons, 5 tireurs :* MM. le marquis de Camposagrado, 7/8 G. ; le baron de Bussierre, 6/8. — *Poule à 27 mètres, 5 louis, 7 pigeons, 4 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 7/7 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le comte de Robiano, 7/7 G. — *Poule à 27 mètres, 2 louis, 1 pigeon, 5 tireurs :* MM. le comte de Lambertye, 4/4 ; le marquis de Camposagrado, 4/4 (partagée). — *Même poule, 5 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 5/5 ; le comte de Castelli, 5/5 (partagée). — *Même poule, 6 tireurs :* MM. le comte de Castelli, 3/3 ; le comte H. de Montesquiou, 3/3 (partagée). — *Même poule, 8 tireurs :* MM. le comte de Castelli, 5/5 ; le comte H. de Montesquiou, 5/5 (partagée). — *Poule Op., à 28 mètres, 1 pigeon, 13 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 3/3 G. — *Même poule, 15 tireurs :* M. Lafond, 4/4 G. — *Poule à 28 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 24 tireurs :* MM. le vicomte de Quélen, 7/7, 1er ; Markens, 10/11 ; le capitaine Tart, 10/11 (2e et 3e partagés). — *Poule à 27 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 22 tireurs* (un objet d'art offert par M. le prince de La Tour-d'Auvergne) : MM. le vicomte de Quélen, 7/7, 1er ; Abaurré, 11/12, 2e ; le comte de Robiano, 10/13, 3e. — *Poule Op., à C. D.. à 24 mètres, 8 tireurs :* MM. le prince de La Tour-d'Auvergne, 2/2 ; Rembielinski, 2/2 (partagée). — *Même poule, 7 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Même poule, 5 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 3/4 G.

Étaient présents aux différents tirs :

MM. Ackerman ; Périer ; Orban ; le baron de Bussierre ; le prince de La Tour-d'Auvergne ; le duc de Riansares ; le marquis de Camposagrado ; le comte de Lindeman ; le comte de Mailly ; le comte B. de Montesquiou ; Maskens ; le comte de Castelli ; A. de Tavernost ; le comte de Lambertye ; le comte H. de Montesquiou ; Abaurre ; le capitaine Tart ; le marquis de Caumont-Laforce ; Trebor ; Pinatel ; le comte H. de La Rochefoucauld ; Rembielinski ; de Lapeyrère ; le marquis de Croix ; de Goyena ; le vicomte R. de Quélen ; le comte de Pleumartin ; Lafond ; S. A. le prince L. de Bourbon ; de Borda ; le vicomte de Martel de Janville ; le baron Hottinguer ; Hottinguer (J.) ; le prince de Caraman-Chimay ; le baron de Dion ; Archdeacon (J.) ; le comte de La Selle ; Brard ; Ratisbonne ; le comte d'Illias.



Tiré de **LA REVUE DE LA MODE** 13-15, quai Voltaire.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

1. Toilette en soie de gros rose. — Corsage-cuirasse arrondi au bas et garni d'un ruché double en soie; le haut est ouvert en carré avec une guimpe blanche; grand coquillé de dentelle blanche descendant jusqu'en bas et ruche double au cou. Manches longues et justes, en entre-deux de soie et dentelle coulissée, revers de dentelle; nœuds d'épaule. Grandes poches simulées fond blanc, brodées de fleurs bleu pâle. Jupe-tablier en dentelle posée sur la soie. Ruché au bas. Traîne unie.

2 et 3. Toilette de bal et de grand dîner, en satin bleu pâle. Face : corsage à longue pointe, très décolleté en ovale, avec plastron intérieur en dentelle blanche; fleurs tombant sur la poitrine, courant en guirlande légère sur l'épaule; petites manches en gaze drapée; fleurs au cou et sur l'épaule. Paniers bouffants. Jupe-tablier formée de rangées alternées de fleurs et de gaze plissée.

Dos : Traîne unie. Corsage à pointe lacé derrière et décolleté en ovale. Les paniers remontent sous le corsage.

DÉPLACEMENTS.

Mmes la comtesse E. de Chargères, château de l'Épervière, — la comtesse de Vergès, à Royat.

MM. le comte J. de la Béraudière, château de Bourillé, — le marquis d'Aligre, château d'Oublesse, — le comte d'Andlau, château de Vernay, — le comte Alain de Guébriant, château de Kernevès, — le marquis de Senarpont, château de Senarpont, — Grandet, château de Fragne, — Lucien Pinaud, à Bagnères-de-Luchon, — Galichon, château de Perthuis, — le comte Max de Béthune, à Ragatz, — Serrano, à Biarritz, — le comte B. de Giroude, à Taverny-Saint-Leu, — Gustave Clausse, château de Claire-Fontaine, — le prince Zurlo, à Villers-sur-Mer, — le marquis de Piolene, à Bagnères-de-Luchon, — le baron Adolphe de Rothschild, à Paris, — J. de Tourtier, château de Moyencourt, — le marquis de Saint-Sauveur, à Deauville, — Dick de Gernon, à Bagnères-de-Bigorre, — Édouard Michel, à Moulins, — le prince Charles de Ligne, château d'Antoing, — le vicomte de Préaulx, château de Tubeuf, — le baron Charles de Forestier, château de la Boisnière, — le duc de la Trémoïlle, à Trouville-sur-Mer, Henri de Villequetout, à Royat. — le comte de Beaussier, château de Chaintré.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux.)



des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 37.
SAMEDI, 26 JUILLET 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr.;—6 mois, 15 fr.;—un an, 30 fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

ON S'ABONNE
à l'étranger :

Allemagne.

Cologne, chez Rudolf Mosse, 2, Wallrafsplatz (Représentation spéciale et régie exclusive des annonces pour l'Allemagne.)
Berlin, chez Asher et Ce.
Munich, chez Ackermann.
Leipzig, chez F.-A. Brockhaus.
Mayence, chez Zabern.

Autriche-Hongrie.

Vienne, chez Braumuller et fils.

Belgique.

Bruxelles, chez C. Muquardt, 45, rue de la Régence.
Anvers, chez Max Rueff.

Danemarck.

Copenhague, chez Reitzel.

Espagne.

Madrid, chez Bailly-Baillière.
Barcelone, chez Verdaguer.

Grande-Bretagne.

Londres, chez Delizy, Davies et Co (Agence de publicité), 1, Creil street, Strand.
Londres, Williams et Norgate, 14, Henrietta street. Covent Garden.
Liverpool, chez Edward Howel.
Manchester, ch. Thomas Hayes.
Edimbourg, chez Williams et Norgate.

Italie.

Rome, Florence et Turin, chez Bocca frères, libraires du Roi.
Milan, chez Brigola.
Naples, chez Riccardo et Marghieri.



PICO DELLA MIRANDOLA, auteur inconnu.

Pays-Bas.

La Haye, chez Martinus Nijhoff.
Amsterdam, chez Van Bakkenes.

Portugal.

Lisbonne, chez José Rodriguez.

Russie.

Saint-Pétersbourg, chez Mellier.

Suède et Norwége.

Stockolm, chez Samson, et Wallin.

Suisse.

Genève, chez Cherbuliez.
Lausanne, chez Benda.

Turquie.

Constantinople, chez Depasta frères.

États-Unis.

Boston, chez Little, Brown et Ce.
Chicago, chez Jansen et Mac Lure.
New-York, chez J. W. Bouton.
La Nouvelle-Orléans, chez A. Chol.
Philadelphie, Lindsay and Baker, 730, Sansom street.

CHRONIQUE

Il en est des monuments comme de toutes les choses de ce monde : ils ont leur destinée. On dirait que dans ce siècle où tout passe, où tout casse, où tout lasse, ces destinées sont aussi incertaines et aussi changeantes que celles des hommes. Mais je ne connais pas d'édifice, civil ou religieux qui, dans le laps d'un siècle, ait subi plus de vicissitudes que celui où je voudrais conduire aujourd'hui mes lecteurs.

Intimement lié aux grands événements qui, pendant nos cent dernières années ont agité la France comme une tempête, tour à tour temple ou église, Sainte-Geneviève ou Panthéon, cet intéressant morceau d'architecture est aussi un curieux chapitre de nos variations sociales, religieuses et politiques.

Fondée en 1751, pour remplacer une autre église également dédiée à sainte Geneviève, mais qui tombait en ruine, celle-ci, œuvre de Soufflot, un des plus habiles architectes du siècle de Louis XV, fut placée sous l'invocation de l'humble *pastoure* qui avait eu la gloire d'arrêter Attila à quelques lieues de Paris, et d'épargner à la ville jeune encore les coups terribles du Fléau de Dieu. Pendant longtemps cette chaste mémoire fut aussi chère à la piété de nos aïeux que le souvenir de la glorieuse Pucelle d'Orléans. On honorait également les deux jeunes saintes, celle qui avait triomphé avec ses larmes et ses prières, et celle qui avait vaincu avec sa bonne épée.

De l'église, la Constituante fit un temple, qui s'appela le Panthéon, et qui devait garder le nom et les cendres des hommes illustres et des grands citoyens. On plaça cette inscription sur son frontispice.

Aux grands hommes la Patrie reconnaissante.

La Restauration, en 1822, rendit le Panthéon au culte catholique ; le gouvernement de Juillet le lui reprit, et le second empire, accomplissant une quatrième révolution, le restitua à sainte Geneviève à laquelle il appartient aujourd'hui encore. Le vent qui souffle du Luxembourg, semble menacer l'église d'un nouvel orage, mais on peut dire qu'il en est d'elle comme du célèbre vaisseau, pièce d'honneur des armoiries de la ville de Paris, battu par une éternelle tempête, et qui pourtant ne sombre jamais.

Le monument est imposant — le plus beau peut-être que nous ait légué le XVIIIe siècle, — sévère et majestueux dans son ensemble, à la fois puissant et calme. — Il ne faut lui demander ni la mystérieuse poésie, ni le luxe infini d'ornementation des églises gothiques, — l'époque n'en voulait point. La nôtre, sans contester sa grandeur, le trouve sec et nu, malgré ses admirables proportions.

Frappé de sa tristesse austère, et de l'absence de tout décor, capable de charmer et de retenir le visiteur, M. le marquis de Chenevières, alors directeur des Beaux-Arts, fit décréter de nombreux et importants travaux, destinés à rendre son aspect moins funèbre.

M. Cabanel reçut sa part dans les commandes. Rien de plus naturel. On ne pouvait oublier un des chefs les plus incontestés de l'École française contemporaine.

Se conformant à la pensée du directeur des Beaux-Arts, qui voulait faire illustrer par le pinceau les grands faits de l'histoire religieuse de la France, et nous offrir ainsi une Gallia christiana visible et accessible pour tous, Alexandre Cabanel a consacré une page importante à la glorification d'un des plus grands personnages de notre histoire, à l'un des rois les plus illustres de notre ancienne monarchie, à celui qui fut tout à la fois un héros et un saint, — à Louis IX.

Ou je me trompe fort, ou un tel personnage a dû être particulièrement sympathique à un tel artiste. Dans l'histoire de cette noble vie, qu'il écrivait avec ses pinceaux, M. Cabanel a trouvé l'emploi de ses qualités dominantes : une incontestable grandeur, une irréprochable correction, et cette constante recherche du style sans lesquelles il n'est point à ses yeux, non plus qu'aux nôtres, d'artiste vraiment digne de ce nom.

Les peintures murales d'Alexandre Cabanel, que tout Paris voudra voir dans leur fraîcheur et leur nouveauté, occupent le transept de gauche du Panthéon, je voulais dire de Sainte-Geneviève. Placées aujourd'hui à l'endroit même qu'elles doivent définitivement occuper, dans le jour voulu pour elles, ces peintures se présentent à nous dans les conditions les plus favorables que nous puissions souhaiter pour en apprécier les beautés. Il n'en était pas ainsi au Champ de Mars, où elles se trouvaient éclairées de face, et singulièrement contrariées par des miroitements aussi désagréables qu'incommodes.

Ici, au contraire, chacun peut regarder à son aise et voir commodément.

Bien que les colonnes architecturales du gros œuvre de l'édifice établissent, dans les peintures décoratives du maître, des séparations nécessaires et des divisions inévitables, on peut dire, cependant, que ces peintures ne forment qu'un seul et même ensemble, se prolongeant sur une vaste étendue.

Dans les deux entrecolonnements du milieu, M. Cabanel nous a montré saint Louis entouré des plus grands personnages de son royaume et rendant la justice à son peuple, — abolissant les combats judiciaires, fondant l'hospice des Quinze-Vingts, ou décrétant l'établissement de la Sorbonne. Ceci est le point culminant de la vie du grand roi, — le résumé des traits saillants de son règne fécond.

L'entrecolonnement de droite est consacré à son éducation, dirigée par la femme éminente dont l'impartiale Histoire ne le séparera jamais dans l'avenir, — et à laquelle, sans aucun doute, il doit une partie de sa grandeur : sa mère, Blanche de Castille.

L'entrecolonnement de gauche nous fait assister à la mort de saint Louis, vaincu, prisonnier, expirant en Palestine sur sa couche de cendres.

La *frise*, qui règne au-dessus de cette vaste composition historique, est une sorte d'apothéose mystique et chrétienne du saint, que nous voyons monter au ciel, portant au front la couronne d'épines, souvenir de la passion de son divin maître, qu'il va bientôt échanger contre la couronne immortelle des élus.

Tel est l'ensemble de ce vaste travail, qui suffirait à la gloire d'un artiste et qui a exigé de M. Cabanel une somme considérable d'efforts, d'énergie et de volonté. Pas un instant l'artiste n'a faibli dans l'accomplissement de sa longue et lourde tâche. — Jamais il n'avait uni plus de savoir à plus de vaillance. Le pèlerinage de Sainte-Geneviève s'impose aujourd'hui à tous les dévots de la peinture. Ils sont assez nombreux à Paris.

*
* *

Il y a quelque vingt ans, quatre hommes distingués, M. de Saulcy, qui n'était pas encore sénateur ; M. de Sacy, qui n'était pas encore de l'Académie ; M. Vivien de Saint-Martin, qui n'était pas encore président de notre Société française de géographie, et ce respectable Ambroise-Firmin Didot, qui n'était pas encore mort, avaient fondé, avec le concours d'un des hommes les plus érudits de notre époque, M. Ludovic Lalanne, un journal qui n'a pas vécu, — mais qui méritait de vivre, — l'Athénæum français, vaste recueil de critique, artistique, littéraire, théâtral, historique et scientifique, où toute œuvre nouvelle était impartialement jugée. J'étais jeune alors, et je me souviens de la bonne grâce avec laquelle M. Vivien de Saint-Martin accueillait la jeunesse. Je vois encore ce regard si perspicace et si fin, que tempérait l'indulgente bonhomie du sourire. Je n'ai pas oublié davantage la bienveillance avec laquelle il encourageа mes débuts, et je suis heureux de pouvoir lui payer aujourd'hui la dette d'une reconnaissance qu'il a dû trouver longtemps silencieuse, en souhaitant toutes les prospérités qu'elle mérite à sa nouvelle et gigantesque entreprise.

M. de Saint-Martin inaugure aujourd'hui, avec le concours, les capitaux et les grandes relations de la Maison Hachette, une publication dont l'importance ne saurait échapper à personne. Il ne s'agit de rien moins, en effet, que d'un dictionnaire véritablement universel de géographie, comprenant tout à la fois la *Géographie physique*, qui décrit les grandes régions naturelles, avec leurs bassins, leurs plateaux, leurs chaînes de montagnes, leurs mers, leurs fleuves et leurs lacs, — en un mot, tout ce que l'on pourrait appeler les accidents terrestres du globe ; la *Géographie politique*, c'est-à-dire la constitution de tous les États, la physionomie de toutes les villes et la nomenclature de toutes les localités abritant un certain groupement de créatures humaines ; la *Géographie économique*, indiquant les productions du sol, l'industrie et le mouvement commercial de chaque contrée ; la *Géographie ethnologique*, étude de toutes les variétés de la race humaine, des tribus incultes comme des nations civilisées ; la *Géographie historique*, qui nous enseigne l'histoire territoriale des divers États, et qui nous donne la description archéologique, non seulement de toutes les grandes villes, mais encore des localités plus modestes qui se recommandent à notre attention par quelque titre que ce soit. Il aura été donné à peu d'hommes de se mesurer avec une tâche littéraire et scientifique plus redoutable que celle-ci. Je me hâte d'ajouter que je ne connais personne qui soit plus capable de la mener à son terme que M. Vivien de Saint-Martin.

*
* *

Jamais peut-être Paris ne vit plus de monde en juillet que dans cet humide et néfaste été de 1879. Les étrangers qui aiment la ville, — même quand il pleut, — ont commencé à sa date accoutumée leur pèlerinage annuel, — et ils remplissent les hôtels qui regorgent — tandis que les Parisiens de mœurs élégantes qui, d'habitude, inaugurent leur déplacement par une apparition aux bains de mer, n'osent se hasarder sur les côtes venteuses et transies de l'Océan et de la Manche. On attend. Je connais vingt familles où les malles, faites depuis huit jours, sont empilées dans les antichambres ; on ne les rouvre point pour prendre les toilettes légères que rend inutiles cette saison inclémente ; on se contente de redemander aux boîtes de Santal et de Camphrie, qui les gardaient pour l'hiver, les robes chaudes que l'on croyait remisées jusqu'en décembre, et les pardessus ouatés qui n'ont l'habitude de revoir le jour qu'en décembre.

L'existence mondaine ne profite nullement de cette halte forcée et de mauvaise humeur dans la ville qu'on aspire à quitter, et l'on peut assurer qu'en ces derniers jours le mouvement des salons a été complètement nul. A vrai dire il n'y a plus de salons, et les derniers lustres sont éteints pour ne se rallumer qu'avec la bûche de Noël.

La vie des cercles a seule gagné jusqu'ici à cette absence cruellement prolongée des beaux jours. En temps ordinaire, dans la saison de l'année où nous sommes, il y avait une sorte d'accalmie dans les salles de jeu. — La conversation languissait autour de la cheminée vide ; de rares lecteurs feuilletaient d'une main indolente les journaux qui s'ennuyaient sur leur planchette, et la salle à manger piteuse ne réunissait plus que de rares convives, qui, eux-mêmes, ne songeaient qu'à s'en aller. Le temps néfaste que nous traversons a changé tout cela. Le tapis vert ne chôme pas plus qu'en plein hiver ; on pelotte de cinq à sept heures, en attendant la grosse partie du soir, et de minuit à six heures du matin, les pontes obstinés s'acharnent après la banque, comme pendant les nuits d'hiver où tout Paris est à Paris.

*
* *

Les gens d'affaires, obligés de renoncer aux voyages lointains, et qui s'en consolent en passant la belle saison dans les villégiatures suburbaines, ne sont pas plus heureux cette année que les habitués des plages élégantes. Ils ont dû renoncer aux joyeuses visites que l'on se faisait jadis d'une campagne à l'autre. On ne voisine plus qu'entre murs mitoyens, et l'on n'ose même pas organiser une partie de crocket sur les *bowling-greens* humides et détrempés.

*
* *

Il n'y a que la mort qui ne fait jamais de relâche. Elle moissonne toujours et largement dans tous les mondes.

C'est ainsi qu'elle a fauché, dans le clan aristocratique, le marquis de CAMBEFORT, titulaire de postes importants dans la diplomatie, et le jeune baron CÉSAR DE DREUILLE, cueilli au premier matin de son printemps :

« *Purpureus veluti cum flos, succisus aratro, Languescit moriens!* »...

Il avait dix-huit ans à peine.

*
* *

On se marie, pour réparer les brèches faites par la camarde. C'est ainsi que l'on annonce les nobles unions du vicomte de BOISBAUDRY et de Mlle GENEVIÈVE DE FRESLON; de M. DE LA FERTÉ SÉNECTERE et de Mlle BLANCHE DE COMBLES, et de M. D'ENNECOURT et de Mlle PASSERAT DE LA CHAPELLE.

Il n'y a pas que les blasons qui convolent. Le chocolat lui-même rougirait de rester improductif. M. MÉNIER, le seul auteur des tablettes qui ne deviennent pas grises en vieillissant (je demande leur secret) vient de marier son fils aîné, GASTON, à Mlle RODIER, fille d'un richissime entrepreneur de bâtisse. Membre du Corps législatif, ancien propriétaire du *Bien-Public* et du *Voltaire*, M. Ménier touche à la presse : il a écrit lui-même de nombreux ouvrages d'économie sociale, qui dépassent notre compétence, mais qui prouvent que leur auteur ne s'endort pas sur l'oreiller du million. M. Ménier est d'origine écossaise, comme LAW, un autre économiste célèbre, qui mangea la grenouille du XVIIIe siècle, après l'avoir fricassée rue Quincampoix. Son vrai nom est MAC-EYNIER; c'est un bourgeois gentilhomme, et un de ses arrière-grand-pères était porte-étendard à la cour des Stuarts... *Claymore et Cacao!*

LOUIS ÉNAULT.

*** Un jeune villageois, superbement endimanché et légèrement ému se promenait dans la galerie des petits jeux du théâtre des Folies-Bergère. S'arrêtant tout à coup devant le comptoir de la femme à barbe :

« Vous, une Dame! s'écrie-t-il en la reluquant d'un œil sceptique et gouilleur; allons donc, faut pas me la faire! vous êtes tout bonnement un homme qui a de gros estomacs, comme le boulanger de cheux nous... et même je crois qu'il y en a davantage. Laissez voir, que je compare!... »

Et les huissiers ont eu toutes les peines du monde à l'empêcher de comparer; il a fallu le mettre à la porte.

COURRIER DES THÉATRES

GYMNASE : *Lauriane*, comédie en 3 actes, en prose, par M. Louis Leroy. — FOLIES-MARIGNY : *Gobeurs!* vaudeville en 4 actes, par M. M. Vast-Ricouart.

Il y a deux manières de concevoir une comédie en 3 actes : la première est de consacrer le premier acte à un exposition générale, de concentrer dans le deuxième toute la partie vraiment dramatique, enfin de dénouer le tout le plus rapidement possible dans le troisième. C'est pour les comédies en trois actes que semble avoir été posé le fameux axiome d'Alexandre Dumas père : le premier acte clair, le dernier acte court.

M. Louis Leroy a choisi la seconde manière, qui consiste à frapper tout de suite un grand coup avec le premier acte, à concentrer dans cet acte l'action principale, et à se reposer sur les incidents accessoires, les épisodes, et les mots d'esprit, pour remplir les actes suivants. C'est une partie assez chanceuse, car il est à craindre que le public mis un goût du drame dès le début, trouve insuffisant la suite. Mais enfin, cette partie, on peut la gagner et la preuve c'est que *Lauriane* a réussi.

L'auteur qui est homme d'infiniment d'esprit ne me croirait pas si je lui disais que le thème de sa comédie est nouveau. Un mari très amoureux de sa femme, qui s'en voit brusquement séparé par suite d'un quiproquo fatal, et qui s'occupe à la reconquérir par tous les moyens possibles, c'est là un personnage que nous avons déjà vu montrer son savoir-faire. Mais M. Leroy a renouvelé cette situation connue, en se gardant avec soin de la développer au tragique. A peine vient on d'assister à un début de drame très passionné, très serré, que l'action tourne tout de suite à la comédie. Elle aurait même dû y tourner davantage, mais telle qu'elle est, la pièce n'inpire plus la moindre inquiétude et le spectateur est fixé sur la réconciliation finale. Pour ce genre de théâtre, l'absence d'imprévu n'est pas un mal. Le détail suffit à assaisonner l'intérêt, et on est bien aise d'avoir deviné.

Il est certain que le point de départ de *Lauriane* est une convention un peu forte. Raoul de Montals vient d'épouser Mlle Lauriane Bonardel, qu'il aime et dont il est aimé. Le bal nuptial vient de finir. Les invités, les parents mêmes sont partis. Les mariés demeurent seuls, comme au cinquième acte d'*Hernani*. La jeune femme entre dans son appartement où Raoul ne tardera pas à la suivre. Au même instant, une domestique remet à M. de Montals un billet : « Je vous pardonne votre abandon, dit ce billet, mais c'est à une condition : vous viendrez à l'instant même à la petite porte du jardin, et là, dans une dernière entrevue, qui sera courte, je vous rendrai les lettres où vous me juriez un amour éternel. Si vous refusez, prenez garde, je me vengerai, et le malheur tombera sur votre maison, sur votre femme. » Ce billet est signé : Comtesse Galiani, c'est-à-dire par l'ancienne maîtresse de M. de Montals, avec laquelle le jeune homme a rompu, ou cru rompre à tout jamais.

Il semble que le jeune mari n'ait qu'une chose à faire : prendre, comme on dit, le taureau par les cornes, tout avouer à sa femme, lui montrer le billet, et s'en remettre à elle du reste. Mais M. de Montals, qui est la naïveté même, ne songe pas à ce parti tout simple. Il court au rendez-vous, bien résolu à expédier l'importune le plus vite possible. Il n'est pas plutôt sorti que la même domestique de tout à l'heure remet à Mme de Montals un second billet, toujours de Mme Galiani, ainsi conçu : « Votre mari est chez moi! » La jeune femme, non moins naïve que son mari, croit cette énormité, et lorsque Raoul revient, elle le foudroie de son mépris, sonne, demande une voiture et abandonne le domicile conjugal.

Au second acte, nous assistons à une vente de charité, dans le parc d'un château : lieu scénique fort commode pour la rencontre toute naturelle des divers personnages de la pièce. Un oisif quelconque, nommé La Varenne, papillonne autour de Mme de Montals. Raoul, qui l'observe, finit par le provoquer, après quoi, grâce à la complicité d'un ami, il finit par se retrouver face à face avec sa femme : celle-ci s'évanouit, et il l'emporte, il l'enlève, comme dans les romans d'aventures.

La pièce est, en réalité finie, car le moyen, je vous le demande, de tenir plus longtemps rigueur à un mari aussi psssionné! Aussi M. Lucien Leroy a-t-il dû, au troisième acte, remplacer, comme feue Mme de Maintenon, le rôti absent par une petite histoire. Cette histoire, fort gaie, consiste dans une scène de témoins, le témoin conciliant, d'un côté, le témoin farouche, de l'autre, avec l'oncle Bonardel, effaré, brochant sur le tout. Inutile d'ajouter que le duel n'a pas lieu et que les époux reprennent leur noce juste au point si malencontreusement interrompue par Mme Galiani.

Mme Lesage, qui joue Lauriane, y montre de grandes qualités de passion contenue, et une sobriété de gestes, de plus en plus rare, par le temps qui court. M. Guitey a bien dit la scène de la provocation. MM. Landrol et Francis complètent un honorable ensemble.

Il n'y a que peu de mots à dire de *Gobeurs*, le vaudeville de M. M. Vast-Ricouart, représenté cette semaine aux Folies-Marigny. L'idée de la création d'une agence d'assurances mutuelles contre les accidents conjugaux, formée par un groupe de maris... malheureux, aurait pu produire mieux que cette suite de quiproquos un peu vulgaires, et aussi peu *naturalistes* que possible, n'en déplaise aux précédents manifestes de M. M. Vast-Ricouart. Les acteurs, MM. Georges et Fugère entre autres ont fait de leur mieux. Mais le public ne s'est pas prononcé pour un succès. Cela tient peut-être à ce qu'il lui a été impossible de comprendre ce titre de *Gobeurs*, qui annonçait tout autre chose.

ÉMILE BLAVET.

GRAVURES

ESPAGNOL

TABLEAU DE M. VOLLON

Œil profond, regard droit, bouche fine, teint blême,
Corps souple et bras nerveux : tel est notre héros.
Son costume est celui des anciens *toreros*,
Mais noir, de pied en cap, plus noir que la nuit même.

Portant son feutre ainsi qu'un roi son diademe,
Il revient, triomphant, des courses de taureaux;
Et, seul avec son chien, il rêve aux boléros
Que chantera pour lui la señora qu'il aime.

Négligemment assis sur la table, où l'on voit
Un flacon de xérès, le *majo* fume et boit,
Les yeux fixés au loin sur quelque jalousie;

Fier, superbe, hautain de la nuque au talon,
Comme il sied lorsqu'on a — fils de l'Andalousie —
Pour aïeul : Vélasquez, et pour père : Vollon!

ADRIEN DÉZAMY.

Nous lisons dans le *Moniteur de la photographie*, sous la signature de M. L. Vidal :

— Notre excellent et laborieux ami M. Monckhoven vient de nous communiquer un remarquable et fort curieux mémoire qu'il vient de rédiger sur les émulsions au gélatino-bromure. Grâce à un nouveau procédé parfaitement étudié, il parvient à préparer son émulsion tout d'un trait en supprimant entièrement les lavages. C'est là, on le voit, un fait capital et dont l'importance n'échappera à aucun des expérimentateurs, aujourd'hui nombreux, que préoccupe cette sérieuse question des couches sensibles formées avec de la gélatine.

M. Monckhoven nous écrit qu'il doit se trouver à Paris à la fin de ce mois, et qu'il espère pouvoir donner communication de ce mémoire à la Société française de photographie, lors de sa prochaine séance.

— Notre confrère M. le comte Ostrorog, fondateur de la maison Waléry, vient d'être l'objet d'une haute distinction : S. M. Alphonse XII l'a nommé commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique.

Nous sommes heureux d'adresser à M. Waléry nos très sincères félicitations pour cet hommage rendu à son mérite incontestable.

Tout le monde connaît le grand et si rapide succès de sa maison de Paris, aujourd'hui vendue à MM. Dupont et Rouan, au prix de plus d'un demi-million.

De pareils résultats ne peuvent s'atteindre sans que l'on ait fait preuve d'un savoir-faire uni à une valeur technique des plus sérieuses.

M. Waléry va planter son drapeau à Nice pour l'hiver prochain; nous sommes convaincus que cette nouvelle fondation ne le cédera en rien à celles qui l'ont précédée à Marseille d'abord, puis à Paris.

ÉCHECS

PARTIE N° 55.

Lopez (a.

Blancs. M. Tchigorine.	Noirs. M. E. Schiffers.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 5 C	3. P 3 T D
4. F pr C (*b*	4. P D pr C
5. Roq. (*c*	5. F 3 D (*d*
6. P 4 D	6. F 5 C R
7. P pr P	7. F pr C
8. D pr F	8. F pr P
9. D 3 C D	9. C 2 R
10. D pr P C (*e*	10. Roq.
11. P 3 F D (*f*	11. D 6 D (*g*
12. D 4 C	12. F 3 D
13. D 4 D	13. F pr P éch.
14. R pr F	14. D pr T
15. C 2 D	15. D 8 D
16. D 5 F	16. T R 1 R
17. C 4 F	17. T D 1 C
18. P 4 T	18. T D 1 D
19. P 3 F	19. D 8 R
20. D 5 C R	20. T 8 D
21. P 4 C D	21. P 3 T
22. D 4 F	22. C 3 C
23. D 4 C	23. P 4 T R
24. D 5 C	24. P 5 T (*h*
25. R 3 T	25. D 8 T éch. (*i*

Les Blancs abandonnent.

NOTES.

a) Cinquième partie du match, jouée le 18 avril 1879 à Saint-Pétersbourg

b) Nous ne connaissons parmi les forts joueurs que M. Winawer qui aime particulièrement cette attaque.

c) Nous verrons prochainement les conséquences de 5. P 3 D. Si 5. C pr P — D 5 D. 6. C 3 F R — D pr P éch. — 7. D 2 R — D pr D éch. — 8. R pr D — F 5 C R. A peu près égalité..

d) Nous préférons : 5. F 5 C R, qui empêche les Blancs de jouer 6. P 4 D, obtenant un pion passé de côté du Roi.

e) Le coup juste était 10. P 3 F D — Roq. ou P 3 C D. — 11. P 4 F R — F 3 D. — 12. F 3 R, mieux.

f) Faible. Ceci coûte la partie. Mieux valait 11. D 3 C D — T 1 C. — 12. D 3 D — F pr P. — 13 F pr F — T pr F. — 14. C 3 T, et la disposition des pions blancs pour la fin de partie est excellente.

g) Très bien joué.

Si 11. F pr P éch. — 12. R pr F — D 3 D éch. — 13. P 5 R ! — D pr P éch. — 14. P 4 F R, et les Blancs sauvent la Dame.

h) 24. P 3 F R gagne de suite. M. Schiffers a d'ailleurs conduit cette fin avec la plus grande énergie.

i) Cette partie a duré une heure.

Solution du problème n° 59.

1. $\frac{\text{D 8 D}}{\textit{ad libitum}}$; 2. $\frac{\text{F 6 R ou F 6 F D mat.}}{}$

Solution du problème n° 60.

1. $\frac{\text{D 1 F}}{\text{F 8 D}}$; 2. $\frac{\text{D 5 C}}{\textit{ad libitum}}$; 3. $\frac{\text{D mat}}{}$

Solutions justes des problèmes n°s 59 et 60.

MM. de Madrazo, Barré, Renoy, Abrahms, Gorkowski, Morpurgo, Henri Thomson, Touge.

N° 59 : Mme Anna Janet, MM T. Reinach, Mélinaud, de Tupini.

NOUVELLES

Nous recevons la lettre suivante que nous nous empressons d'insérer :

« Mon cher Rosenthal,

« Le Comité, après avoir pris connaissance des derniers rapports de la Commission des problèmes, déclare en approuver les conclusions. Il est heureux de constater que la Commission s'est montrée à la hauteur de la tâche, et réitère particulièrement à son éminent rapporteur, M. Léonce Vié, ses plus vives félicitations.

« Le Comité a également examiné la question de savoir s'il fallait poursuivre devant les tribunaux M. Veit, éditeur de Leipsig, et M. Schallop, auteur du livre sur le Congrès de Paris, déjà dénoncé par moi. Vu la nullité de l'ouvrage en question, il a pensé que le mépris du monde échiquéen serait une punition suffisante, et j'ai dû m'incliner devant sa décision.

« Deux mots pour mon compte personnel. J'avais pris, après la mort d'Anderssen, l'initiative d'une souscription française pour concourir à l'érection de la statue du grand maître à Breslau, et demandé publiquement si cette souscription serait admise en Allemagne. Depuis, je n'ai pas reçu de réponse officielle, et la *Gazette de Leipsig*, si verbeuse sur d'autres sujets, se tait absolument sur celui-ci. J'ai donc le regret d'annoncer que la souscription française n'aura pas lieu.

« Veuillez, mon cher Rosenthal, porter ces explications à la connaissance de vos lecteurs, et croire à l'assurance de mes meilleurs sentiments.

« Camille Morel,

« *Secrétaire du Congrès international.*

« Paris, ce 20 juillet 1879. »

— En Angleterre, voici les dernières nouvelles du match entre MM. Mason et Potter. Chacun des deux adversaires gagne deux parties et cinq ont été nulles.

— Pour le tournoi Lowenthal, voici les résultats de la première division : M. Bird a gagné MM. Blackburne et Mac-Donnell et perdu contre Mason.

M. Blackburne a gagné Mac-Donnell, fait nulle avec Mason et perdu contre Bird.

M. Mason a gagné Bird, fait nulle avec Blackburne et perdu contre Mac-Donnell.

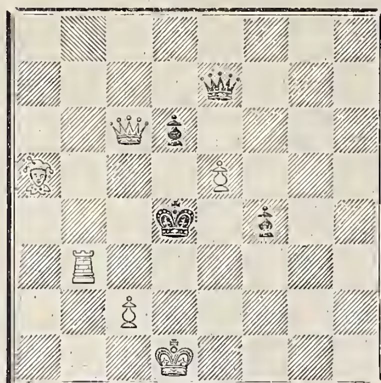
En conséquence, M. Bird a obtenu le premier prix et MM. Blackburne et Mason *ex æquo* le second.

— Dans le tournoi allemand, M. Louis Paulsen, de Blomberg et M. English, de Vienne, gagnent jusqu'ici quatre parties et en perdent une. Douze joueurs sont inscrits.

PROBLÈME N° 63

composé par M. le Dr S. Gold.

NOIRS



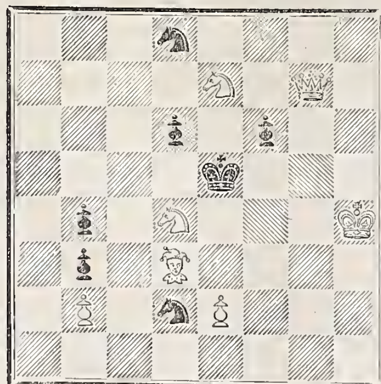
BLANCS

Les Blancs font mat en deux coups

PROBLÈME N° 64

Composé par M. G. Dobrowski.

NOIRS



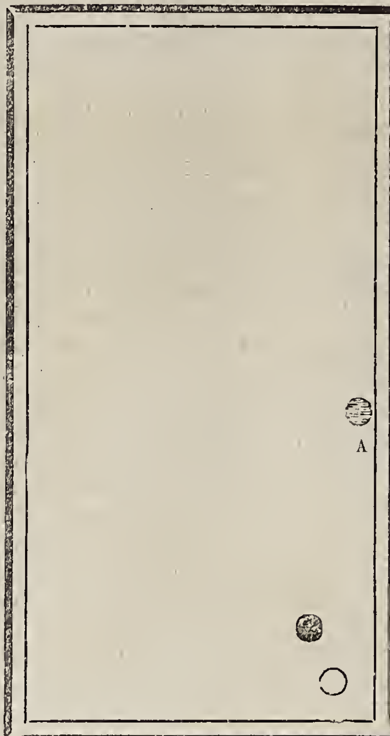
BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

S. Rosenthal.

LE BILLARD

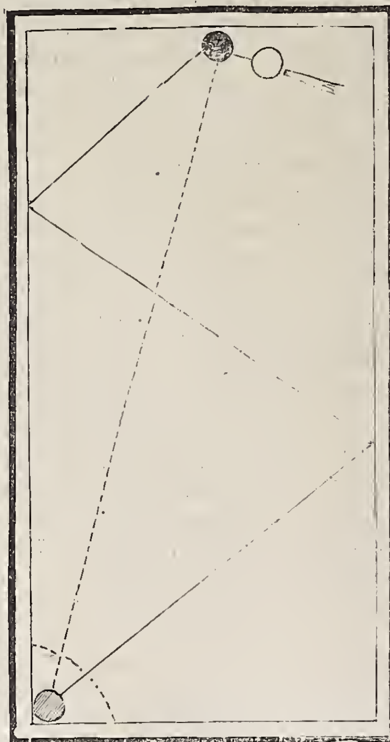
28e position.



Réunir le jeu près de la bille A.

Lucien Piot,
Professeur du Grand-Café.

Solution du coup inséré dans le N° 36.



H. Boulin fils, à Bergerac.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME 35.

L'invite partie de votre gauche est une invite à l'as, ou plus probablement une invite à la dame, et dans ce cas la couleur est longue.

Vous pouvez, en outre, conjecturer de la faiblesse de cette attaque, que votre adversaire a mauvais jeu.

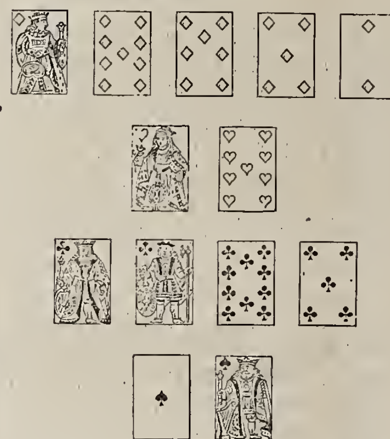
Ceci étant donné, au lieu de jouer le roi de pique, ce que vous eussiez fait en premier, il est préférable de répondre par une contre-invite pour prendre la dame de cœur ou pour l'affranchir si elle se trouve dans la main de votre partner. Vous pourrez utiliser de la sorte vos petits atouts sans crainte d'une surcoupe lorsque les cœurs reviendront sur le tapis.

Cette position, qui se rencontre souvent dans le cours d'une partie de whist, montre le danger des invites. En effet, le seul point réellement vulnérable de votre jeu consistait dans la faiblesse de la couleur cœur. Or, il se trouve que par suite d'une carte imprudemment jouée par vos adversaires, ce point vulnérable est transformé en une forteresse, de laquelle vous dirigez à votre aise un combat meurtrier pour eux.

Principe. Lorsque, quatrième à jouer, vous avez fait la levée de la couleur dans laquelle vos adversaires ont invité, il vaut mieux répondre par la contre-invite que d'ouvrir une nouvelle couleur même lorsqu'elle est formée d'une haute séquence.

PROBLÈME N° 36.

Carreau est atout.



Après la première levée qui a été faite de la manière suivante : six, cinq, dame, deux de cœur, comment joucrez-vous?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 36.

Je suppose que votre adversaire annonce au point 45, ce qui est pour lui le maximum possible.

Comme l'égalité de la carte est pour vous une question d'être ou de n'être pas,

« *To be or not to be, that is the question,* »

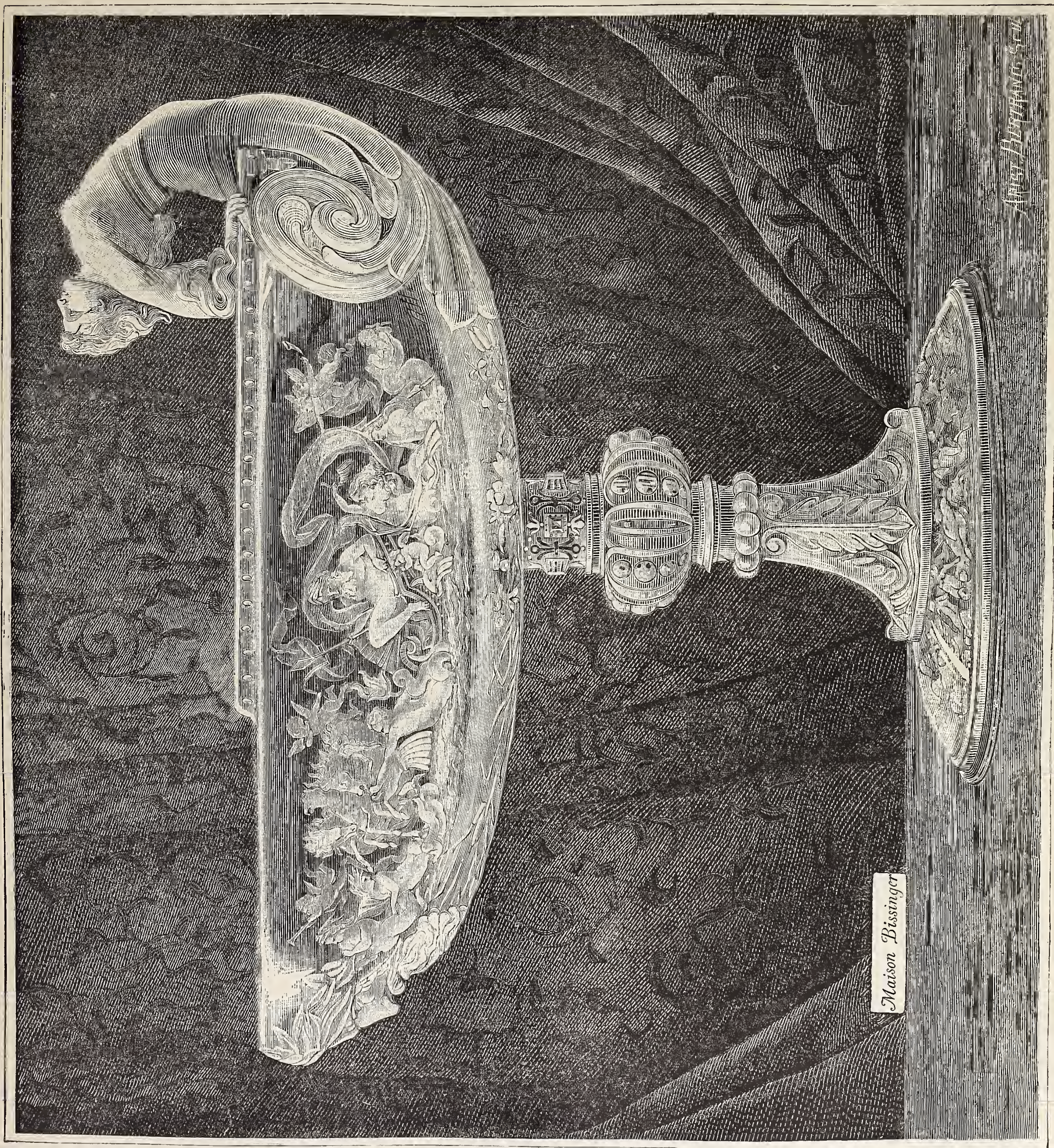
Vous devez faire le sacrifice de votre seizième et laisser passer le point.

La tierce au neuf de votre adversaire sera détruite par la quatrième basse à pique. Vous pouvez sans inconvénient la découvrir, parce que sur les quatrième et cinquième trèfles vous aurez à vous défausser d'un pique et d'un cœur.

Votre adversaire compte de plus trois rois. Cinq et trois huit et joue

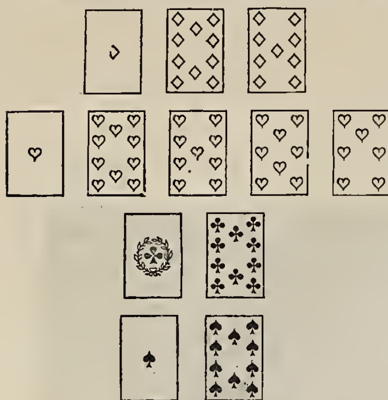
9	As de trèfle	—	Dix de trèfle	
10	Valet de trèfle	—	Roi de trèfle	pr.
11	Roi de pique	—	Dix de pique	
12	Neuf de trèfle	—	Dame de trèfle	pr
13	As de pique	—	Neuf de pique	
14	Huit de trèfle	—	Valet de cœur	
15	Sept de trèfle	—	Huit de pique	
16	Roi de cœur	—	As de cœur	pr.
	?	—	Sept de pique	pr.
	?	—	Valet de pique	pr.
	Dix de carreau	—	Dame de pique	pr.
	Roi de carreau	—	Dix de cœur	pr.

et la carte sera gagnée neuf fois sur dix. Dans tous les cas, elle est forcément égale, la partie est sauve, et le sor pourra être interrogé encore une fois.


Maison Bissinger

PROBLÈME DE PIQUET.

Quel sera votre écart en premier, avec



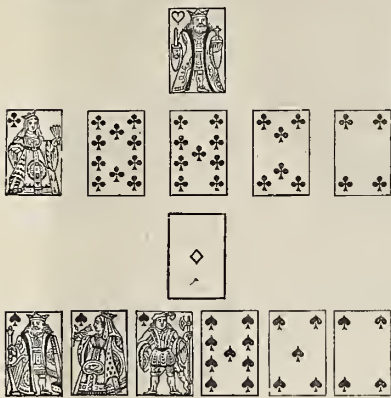
ROBERT D'ANTULLY.

LES CARTES

LE WHIST

Comment, étant premier à jouer, doit-on débuter avec le jeu suivant ?

Trèfle est atout.



Nous ferons remarquer qu'au whist la plus grande difficulté réside toujours dans l'entame du coup; celui qui débute a la part la plus prépondérante dans le résultat heureux ou fatal de la partie.

C'est donc, en conséquence, les coups d'entame dont nous parlerons le plus souvent et auxquels nous consacrerons nos problèmes les plus nombreux et nos théories les mieux raisonnées.

Le partner de celui qui débute doit presque toujours, à moins de cas très graves et de circonstances exceptionnelles, se conformer à la direction qui lui est indiquée et sacrifier un peu de son libre arbitre au profit de l'obéissance passive.

Qu'on prenne exemple sur le jeu classique du domino à quatre, le poseur qui a la responsabilité du coup doit en assurer la direction et son partner doit lui obéir, le favoriser, s'effacer en quelque sorte devant lui.

C'est un accompagnateur habile et discret qui fait valoir son chanteur et qui à la fin partage son succès pour s'être effacé pendant quelques instants.

Dans un de nos précédents articles intitulé : *Abnégation* et *autorité*, nous avons indiqué longuement les devoirs respectifs des partners, suivant qu'ils entament le coup ou qu'ils y répondent.

Il est bien rare qu'on ait quelque chose à gagner à s'y soustraire et je sais en revanche tout le profit qu'on retire de cette harmonie parfaite de deux jeux combinés.

OLD TRICK.

SPORT

COURSES DE LA MARCHE

Dimanche 20 juillet.

Prix de Boulogne. — *Course de haies.* 1,800 mètres.

1. *Justin*, à M. Ed. Blanc. (Reynolds.) 67 kil.
2. *Bag-Pipe*, à M. Khan. (Mitchell.) 64 kil. 1/2.
3. *Mourad*, à M. Junius. (Summers.) 60 kil. 1/2.

Non placé : *Tempesta*.

Prix de Bellevue. — *Course de haies.* 2,100 mètres.

1. *Lahire*, à M. de Borda. (Gardener.) 68 kil. 1/2.
2. *Charbonnette*, à M. Khan. (Weaver.) 71 kil.

Prix de Trappes. — *Steeple-chase.* 2,300 mètres.

1. *Hypothèse*, à M. C. Blanc. (Weaver.) 67 kil.
2. *Le Tilleul*, à M. Girardin. (Gardener.) 64 k. 1/2.

Prix du Perray. — *Steeple-chase.* 3,000 mètres.

1. *Triomphe*, à M. Saulty. (Summers.) 64 kil. 1/2
2. *Easter-Monday*, à M. C. Blanc. (Weaver.) 60 kil.
3. *Du Barry*, au baron Finot. (Atchet.) 69 kil.

Non placés : *Montague-Square*, *Duquesne*.

COURSES A MAISONS-LAFFITTE

Jeudi 24 juillet.

Prix de Houilles. — A réclamer. 2,000 mètres.

1. *Artiste*, à M. Hawes. (Lavis.) 55 kil.
2. *Lavande*, à M. Fould. (Childs.) 49 kil.
3. *Mélusine*, au baron de Varenne. (Kelly.) 49 kil.

Non placés : *Navire*, *Calchas* et *Médaillon*.

Prix d'Été. — *Handicap.* — A réclamer. 1,800 mètres.

1. *Mandane*, au comte de Juigné. (Carratt.) 53 kil.
2. *Madame Job*, à M. de la Charme. (Forman.) 40 kil. 1/2.
3. *Frontignan*, à M. Camille Blanc. (Sheppard.) 45 kil. 1/2.

Non placés : *Dépêche*, *Visite*, *Colombe* et *Calchas*.

Grand handicap. — 2,400 mètres.

1. *L'Étoile*, à M. H. Jennings. (Storr.) 50 kil.
2. *Fionie*, à M. Lupin. (Hudson.) 57 kil.
3. *Forte-en-Gueule*, à M. Moreau-Chaslon. (Bartolomew fils.) 42 kil.

Non placés : *Chant-du-Cygne*, *Sicambre*, *Bag-Pipe*, *Proserpine* et *Bosnie*. (Derobée.)

Prix du Pesage. — *Course de haies.* 2,000 mètres.

La course de haies a été annulée faute de concurrents.

Dimanche prochain, 27 juillet.

Courses à ENGHIEN.

*** Le palais du Luxembourg, qui va être prochainement approprié pour recevoir le Sénat et les services qui y sont attachés, a une dénomination dont on ignore généralement l'origine.

Au seizième siècle, le duc de Piney-Luxembourg, prince de Tingry, avait fait bâtir sur le terrain occupé par le palais actuel un hôtel qui porta son nom, et ce nom de Luxembourg persista à travers toutes les vicissitudes auxquelles fut soumis ce domaine.

Marie de Médicis l'acheta en 1612 pour en faire sa demeure. L'architecte Jacques Debrosse édifia, sur le modèle du palais Pitti de Florence, la majestueuse résidence dont il est permis d'admirer les belles proportions malgré les adjonctions massives que ce palais a subies successivement.

MUSIQUE

Le théâtre de l'Opéra est en pleine activité, — *fervet opus*. La présence d'un directeur musicien, phénomène beaucoup plus rare qu'on ne pense, apporte de nombreuses modifications aux différents services qui se trouvent aujourd'hui concentrés dans la main aussi ferme qu'intelligente d'un chef; et ce chef est le directeur, condition excellente pour assurer aux exécutions musicales cette unité dans le style, ce respect de la note écrite, ce choix judicieux dans les différentes traditions, enfin cette cohésion de tant d'éléments divers qui constituent la bonne interprétation d'un ouvrage. Il faudra du temps, beaucoup de temps pour rétablir le répertoire sur des bases si essentiellement artistiques; il faudra aussi beaucoup de volonté et beaucoup de tact, car on ne peut s'imaginer combien il est difficile et même dangereux de déranger la moindre pièce de ce formidable assemblage qu'on appelle un *opéra*. A chaque pas, le réformateur se heurte à quelque nouvel obstacle : nécessités de la mise en scène, habitudes invétérées de l'orchestre et des chœurs, et, par-dessus tout, exigences des chanteurs ; ceux ci, en effet, n'ont, pour la plupart, d'autre but que de soulever le plus d'applaudissements possible, et les fioritures maladroites, les ports de voix intempestifs, les retards et les points d'orgue interminables sont les engins ordinaires dont ils abusent pour attaquer et vaincre la froide indifférence du public.

Voyez-vous un peu la figure d'une chanteuse à laquelle son directeur tient à peu près ce langage :

— Ma chère enfant, je vous engage à supprimer ce point d'orgue, qui n'a aucune raison d'être et qui, d'ailleurs, n'existe pas dans la partition.

— Mais alors Monsieur, que ferai-je. à la place ?

— Simplement ce qui est écrit; c'est une fort belle phrase, très expressive, très dramatique.

— Mais si je ne fais pas MON point d'orgue, on dira que je ne sais pas vocaliser.

— Laissez dire les ignorants; les connaisseurs vous approuveront...

— Oui, mais ils n'applaudiront pas ! Vous voulez supprimer *mes effets*, me sacrifier, me forcer à quitter le théâtre, etc., etc.

Voilà les luttes qu'il faudra soutenir tous les jours, non sans essuyer quelques revers. Mais la persévérance vient à bout de tout, comme a dit le poète, et je suis convaincu que M. Vaucorbeil saura mener à bonne fin la mission tout artistique dont il a pris l'initiative et la responsabilité.

LÉON DELAHAYE.

*** On annonce que les secondes fouilles qui avaient été entreprises par M. Schliemann sur l'emplacement de l'ancienne ville de Troie sont terminées. Une des dernières explorations a été celle d'Udjek-Tepeh, où l'on a trouvé une construction polygonale massive, dans les galeries de laquelle ont été recueillis beaucoup de fer et de débris de poterie; quelques-uns fort anciens; d'autres provenant de l'époque macédonienne, la plupart appartenant à l'époque romaine avancée.

De ce dernier fait M. Schliemann a conclu qu'Udjek-Tepeh doit être ce tumulus que l'empereur Caracalla fit ériger en l'honneur de son ami Testus. Cet ami, il l'empoisonna en cet endroit même, afin de pouvoir imiter Achille et d'avoir à son tour ses funérailles de Patrocle.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Londre. — La représentation d'adieu donnée par les artistes de la Comédie-Française au théâtre de la Gaité y avait attiré un public aussi nombreux que sympathique. Le spectacle se composait de *Gringoire*, d'un acte d'*Hernani*, de l'*Étincelle* et d'une pièce en un acte de M. Jean Aicard, auteur d'une ode qui a été déclamée le soir de la première représentation des comédiens français.

Le sujet de la pièce de M. Jean Aicard est tiré de cette vieille légende d'après laquelle sir William Davenant serait le fils de Shakspeare. L'auteur a eu surtout en vue de fournir à l'acteur qui tiendrait le rôle principal une occasion de déclamer des passages caractéristiques de différentes œuvres du grand écrivain. — Presque tout dépend, on le comprend, de la personne autour de laquelle se déroule l'action, et l'on avait songé d'abord à Mlle Sarah Bernhardt. C'est Mlle Dudlay qui s'est acquittée de cette tâche, et, il faut le reconnaître, avec beaucoup de talent. M. Got a été incomparable, comme toujours, dans son rôle du vieux Davenant, et Mlle Prévost-Ponsin nous a offert un type de vieille servante des mieux réussis.

Les applaudissements n'ont pas manqué à nos aimables hôtes, et si, à leur arrivée, ils ont été l'objet d'un accueil chaleureux, les témoignages d'admiration et de sympathie n'auront pas manqué à leur départ.

Vienne. — Les œuvres posthumes de *Herbeck*, dont quelques-unes ont une haute valeur, ne tarderont pas à être publiées, et nous sommes heureux de pouvoir donner cette bonne nouvelle au monde musical, qui l'accueillera certainement avec le plus grand plaisir. — C'est la maison J. Gutmann qui a entrepris de faire connaître ainsi les plus belles pages inédites de ce grand musicien. Elle a commencé par la publication de chœurs pour voix d'hommes qui sont remarquables, et elle continuera par une messe qui a déjà été chantée à la chapelle de la cour et qu'on peut considérer comme une des créations les plus considérables de Herbeck.

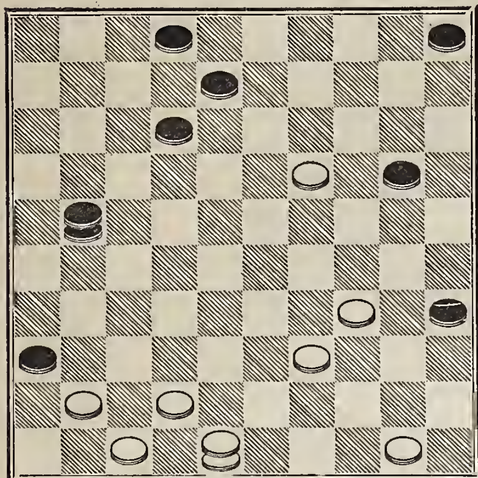
Salzbourg. — Les fêtes en l'honneur de Mozart ont été très brillantes. — A la soirée de réception, qui a eu lieu le 16 et à laquelle assistaient le gouverneur comte Thun et toute l'aristocratie, la Société philharmonique de Vienne a été particulièrement distinguée.—Le secrétaire de la *Fondation internationale de Mozart*, M. Enzel, a souhaité la bienvenue aux hôtes de la ville de Salzbourg. Le comte Hugo Lamberg a dit ensuite une pièce de vers, et le maître de chapelle Richter prit à son tour la parole et se chargea d'exprimer, au nom des artistes, la reconnaissance que leur inspirait une réception aussi cordiale. — La Société philharmonique de Salzbourg et la musique militaire ont eu beaucoup de succès. — La fête s'est terminée à minuit, par un temps magnifique. D.

DAMES

Problème n° 61, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.

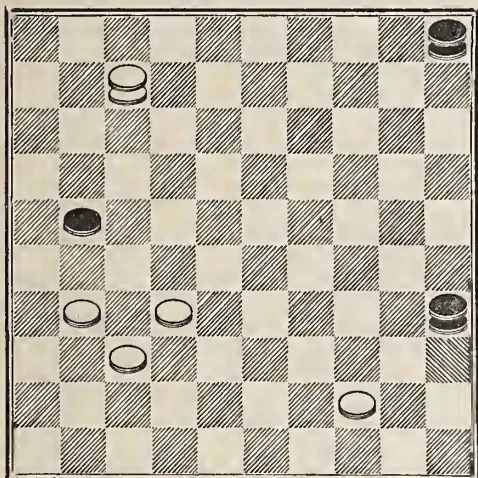


BLANCS.

Les noirs jouent, case 32, attaquant deux pions, et les blancs gagnent.

Problème n° 62, par M. de GODONCOURT.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

AUGUSTE JOLIET.

ESCRIME AU LYCÉE FONTANES

L'article qui suit devait passer dans notre numéro du 19 juillet. L'abondance des matières a retardé son insertion :

En quarte, en sixte, en prime, en tierce, bottes, parades, contre-parades, ripostes, coupés, flanconnades, remises, feintes, coups droits corps à corps.... la salle d'armes du lycée Fontanes en a vu hier... Ruzé, le sympathique professeur de cet établissement, y donnait le grand concours annuel de 1879.

Les plus forts élèves du lycée avaient été convoqués à cette belle séance et formaient deux divisions.

Un jury d'honneur, composé de trois maîtres d'armes, était chargé de régler les points et de désigner les vainqueurs du concours.

Afin d'éviter toute contestation entre les concurrents, les membres du jury avaient décidé que les assauts auraient lieu à boutons marqués, et en cinq points comptés sur la poitrine seulement.

La séance était présidée par M. Girard, proviseur du lycée, qui avait comme assesseurs MM. Pichot, censeur des études, et Paul Martin, surveillant général. Le personnel du lycée au grand complet assistait à ce beau tournoi, ainsi que beaucoup de parents des élèves, désireux de se rendre compte par eux-mêmes des réels progrès de leurs enfants.

Après avoir exécuté le salut avec beaucoup d'ensemble et de crânerie, les jeunes élèves ont alors commencé les assauts, qui se sont succédé sans désemparer pendant plus de trois heures.

Il serait trop long d'en énumérer les péripéties. Nous nous contenterons de citer les tireurs qui ont eu le plus de succès et qui ont été proclamés vainqueurs à l'unanimité.

Ce sont :

1re *Division*, 1er *prix* : M. Paul Hénon (une jolie paire d'épées avec inscriptions sur les gardes et lames damasquinées).

1re *Division*, 2e *prix* : M. Fraigneau (un masque d'honneur avec inscriptions au fronton).

2e *Division*, 1er *prix* : M. Adrien Martin, fils du surveillant général du lycée (une paire de fleurets avec gardes dorées et lames gravées).

2e *Division*, 2e *prix* : M. A. de Ricaudy (une ceinture d'armes avec ornements dorés).

D'autres candidats ont été remarqués comme s'étant distingués; mais il suffit de dire qu'on y a vu faire de forts beaux coups d'armes et des tireurs dignes de figurer bientôt dans nos assauts publics.

Tous les prix étaient offerts par Ruzé, qui a été chaudement félicité par la nombreuse assistance pour les bons élèves qu'il forme chaque année au lycée Fontanes.

Cette belle réunion sportive a été clôturée par un assaut très goûté et très applaudi entre les deux fils de Ruzé, qui secondent leur père dans les leçons au lycée. Les deux adversaires, bien campés en garde et dans une position irréprochable, ont déployé la plus grande énergie et le plus rare talent; aussi cet assaut leur fait grand honneur à tous deux, et c'est une joie véritable pour les amateurs que de voir faire de pareilles armes; Ruzé peut être fier de montrer en eux les plus beaux spécimens de ses élèves.

Steeplecll Vein Ventnor.

Mon cher Monsieur,

Je vous envoie sous ce pli, le très court récit des deux événements principaux de ces jours derniers dans le monde athlétique.

Comme je sais que ces choses-là vous intéressent, je vous écrirai un de ces jours sur le *Véloce en Angleterre*.

A. S. E.

PÉDESTRIANISME

La lutte entre Howes et Hancock pour le championnat de 26 heures a commencé vendredi soir, 11 juillet, dans la salle d'Agriculture et s'est terminée samedi.

Au bout de 20 milles, Howes, qui avait déjà gagné ce prix, avait fait 2 girons (tours de la salle) de plus que son adversaire. Hancock, toutefois, ne se laissa pas devancer beaucoup plus longtemps, et fut le premier à compléter 60 milles (100 kilomètres). Il a mis à faire cette distance, 10 heures 26 minutes et 35 secondes. A partir de ce point sa vitesse dépassa facilement celle de son rival, qui se retira à 6 heures 1/4. Hancock a marché 103 milles et 6 girons en 20 heures, contre 93 et 5 girons que Howes a parcourus.

CHAMPIONNAT DE LAWN-TENNIS.

(Jeu de paume sur la pelouse.)

La dernière lutte pour le championnat à ce jeu a eu lieu à Nimtledon le 15 courant, entre MM. Hartley et Saint-Leger, le champion d'Islande. Celui-ci était le favori avec les parieurs au commencement, mais dans la suite il a succombé assez facilement à M. Hartley, le représentant du comté de York, qui a fait preuve d'une adresse vraiment hors ligne, renvoyant des coups que tout le monde considérait impossibles.

Malgré qu'il avait plu beaucoup dans la nuit les pelouses étaient en assez bon état, grâce au soin qu'on avait pris de les faire bien rouler pendant toute la matinée.

Deux mille personnes à peu près étaient dans l'enceinte; et c'était curieux à voir comme elles s'intéressaient à chaque partie de la séance.

L'habileté des deux concurrents dépassa de beaucoup tout ce que nous avons vu jusqu'à présent dans aucune séance publique de lawn-tennis, les renvois de la balle étant non seulement merveilleux, quant à la vitesse et à l'élévation, mais très remarquables aussi pour le talent et la justesse qu'on montra des deux côtés dans le placement des coups. M. Hartley gagna la première série avec six parties contre deux, la seconde avec six parties contre quatre, et aussi la troisième avec six contre deux. La première série et la seconde étaient les mieux contestées; les deux joueurs ayant été à pair (« deuce ») dans trois parties de chaque série.

M. Hartley a donc gagné le handicap et la coupe d'or, et il est sans doute le joueur le plus fort que nous ayons vu jusqu'ici à ce jeu.

TIRS AUX PIGEONS

DE DEAUVILLE

Les 11, 13 et 15 août 1879. — De 1 heure à 6 heures du soir.

Le Tir sera ouvert le vendredi 8 août.

COMMISSAIRES DU TIR : MM. le marquis du Lau, comte de Chateaubriand, marquis de Castelbajac, marquis de Croix, comte Delamarre, comte Hallez-Claparède, R. Hennessy, G. Brinquant.

Lundi, 11 août, à 3 heures.

POULE D'ESSAI

Une poule de 5 louis.
Six pigeons à 25 mètres.

Mercredi, 13 août, à 2 heures.

GRAND PRIX DE DEAUVILLE

Une statuette en marbre, de M. d'Épinay, ajoutée à une poule de 5 louis.
Dix pigeons à 28 mètres.

Vendredi, 15 août, à 2 heures.

HANDICAP

Un coupe en argent, ajoutée à une poule de 5 louis.
Six pigeons.

Les inscriptions seront reçues jusqu'au mercredi 13, à midi, au secrétariat du Cercle.

Les distances seront publiées le jeudi 14 août, à 8 heures du soir.

Dans chacun de ces prix, le gagnant touchera 60 p. 100; le second, 25 p. 100; le troisième, 15 p. 100 sur le montant de la poule.

Les inscriptions pour les Tirs aux pigeons de Deauville seront reçues au Tir aux pigeons, sauf pour le Handicap, jusqu'à la fin du premier tour dans chaque Tir.

Le Tir sera ouvert du 8 au 17 août, les jours de courses exceptés, de midi et demi à 6 heures et demie du soir.

Sont admis à prendre part aux Tirs de Deauville :

Les membres du Cercle des Patineurs, du Hurlingham-Club, du Gun-Club et des Cercles suivants : Jockey-Club, Cercle de l'Union, Cercle de la rue Royale, Cercle agricole, Cercle des Champs-Élysées, Cercles des chemins de fer, Sporting-Club, Cercle de l'Union artistique, Cercle Malesherbes, Cercles des Éclaireurs et Hunting-Club; les Officiers de l'armée et de la marine française et étrangère en activité de service; les membres du White's, Brook's, Broodle's, Arthur's, Guard's, Carlton, Junior Carlton, Traveller's, Senior and Junior United Service, Army and Navy, New Army and Navy, The East India United Servicer and Kildare Street-Club, Dublin, Turf-Club, Saint-James's, Union, Windham, Pratt's, Egerton, New-Club at Edinburg, et tous les Jochey-Club d'Europe et d'Amérique, et toutes les personnes acceptées par les Commissaires.

La règle suivie pour les conditions du Tir sera celle du Cercle des Patineurs, à Paris.

Les fonctions de juge seront exercées sans appels.

Le prix des pigeons devra être versé avec le montant de l'entrée.

Les tireurs inscrits pour les prix de Deauville retireront leur carte d'entrée au secrétariat du Cercle de Deauville, à partir du 9 août.

Pour tous renseignements, s'adresser au secrétariat du Cercle de Deauville.



CHASSE AUX OISEAUX DU PARADIS (Chasse ill.



LA PÊCHE, panneau décoratif. Gravure d'Edmond Yon, d'après le tableau d'Ulysse Butin. (*L'Art.*)

LE TURF

COURSES A VENIR

JUILLET.

Maisons-Lafflttc, 24.	Saintes, 27 et 28.
Jonzae, 24.	Le Pin, 27 et 28.
Enghien, 27.	Gabarret, 28.
Avranches, 27.	Pons, 30.
Le Havre, 27 et 28	

AOUT.

Le Vésinet, 1.	Mansles, 17.
Vichy, 1 et 2.	Ostende, 17.
Cholet, 3.	Saint-Nazaire, 17.
Caen, 3 et 4.	Laon, 17 et 18.
Dinan, 3 et 4.	Limoges, 17 et 19.
Moulins, 3 et 4.	Les Sables-d'Olonne, 18.
Malines. 3.	Boulogne-sur-Mer, 19 et 20.
Cabourg, 7 et 8.	Aurillae, 21 et 24.
La Capelle. 10.	Dieppe, 22, 24 et 26.
Le Dorat, 10.	Saint-Lô, 24.
Guérande, 10.	Redon, 24.
Lorient, 10.	La Tour-du-Pin, 24.
Montségur, 10.	Saumur, 24 et 26.
Meulebeke, 10.	Anvers, 24.
Falaise, 10.	Lille, 24.
Saint-Maixent, 10.	Chalon-sur-Saône, 24 et 25.
St-Malo-St-Servan, 10 et 11.	Tarbes, 24, 26 et 28.
Feurs, 10 et 11.	Enghien, 28.
Castres. 11.	Auteuil, 31.
Deauville, 10, 12, 14, 16 et 17.	Périgueux, 31.
La Rochelle, 15.	Blangy, 31.
Quimper. 16 et 17.	Cherbourg, 31.
Langon, 17.	Beaumont-de-Lomagne, 31.
Nevers, 17.	Châteaubriant, 31.

SEPTEMBRE.

Périgueux, 2.	Barbézieux, 7.
Wæreghem, 2.	Le Vésinet, 8 et 29.
La Marehe, 4 et 22.	Villeneuve-sur-Lot, 14 et 15.
Maisons-Laffitte, 11 et 18.	Spa, 15.
Paris, 14, 21 et 28.	Enghien, 15 et 25.
Fontainebleau, 7.	Auch, 16.
Craon, 7 et 8.	La Brède, 21.
Bayonne-Biarritz, 7 et 9.	

OCTOBRE.

Paris, 5,	Chantilly, 12, 19 et 26.
La Marche, 6 et 27	Maisons-Laffitte, 2 et 23.
Enghien, 9, 20 et 30.	Le Vésinet, 16.

NOVEMBRE.

Marseille, 1 et 2.	Auteuil, 9, 16, 23 et 30.
Le Vésinet, 1, 13 et 15.	Enghien, 10.
Bordeaux, 6 et 9.	Maisons-Laffitte, 14.
La Marehe, 2, 6 et 27.	

DÉCEMBRE.

Enghien, 7.	Le Vésinet, 4.

CHRONIQUE DU SPORT

Poulains de deux ans.

Nous touchons à une période de la saison des courses où l'intérêt allangui, pour ne pas dire tout à fait éteint depuis tantôt deux mois, va trouver un élément nouveau dans l'apparition des poulains de deux ans. Sous l'influence de la spéculation dont l'action est aujourd'hui sinon la raison d'être, au moins l'objectif principal du turf, les courses de deux ans ont pris un développement rapide, et surtout une importance qu'elles dépasseraient de beaucoup encore si une sage réglementation ne les enfermait dans de certaines limites encore assez larges, tout au moins à mon avis.

Cette question, depuis assez longtemps déjà, préoccupe à bon droit les esprits sérieux en France et en Angleterre. Il était impossible de voir sans inquiétude surgir une tendance dont les conséquences eussent forcément dans un délai donné, porté une grave atteinte à l'élément constitutif même de la production de pur-sang. On a beaucoup argué pour s'élever contre cette répression, du droit qu'avait un propriétaire de disposer à son gré, même d'abuser d'une chose à lui appartenant. Cela est vrai, absolument parlant. C'est au reste la traduction littérale de la définition de la propriété donnée par le droit romain, base fondamentale de toutes les législations modernes : *jus utendi et abutendi*. Mais on ne saurait, d'un autre côté, dénier aux fondateurs et aux organisateurs d'une institution, qu'ils soutiennent avec leur propre argent, le droit de la réglementer à leur gré, et d'entourer les prix qu'ils donnent des conditions qu'ils jugent convenables.

Ceci est, au reste, une argutie et un échappatoire c'est une manière d'éluder la question et de ne pas l'envisager à son véritable point de vue. Il s'agit de savoir si oui ou non, en faisant courir un poulain de deux ans, et par conséquent en le soumettant à l'entraînement, on ne porte pas un préjudice sérieux à son développement, à sa qualité, par conséquent à la race elle-même; car les individus atrophiés et épuisés de génération en génération finiraient nécessairement par transmettre leur constitution affaiblie à leurs descendants. Les barrières apportées à ces envahissements sont, au reste, tellement douces, qu'en vérité, je ne saurais comprendre la vivacité de ces récriminations. Les courses de deux ans sont prohibées en Angleterre avant le mois de mai, et en France avant celui d'août, c'est, ce me semble une marge assez large. Il est difficile, je le sais, de résister à certains courants et de ne pas tenir compte des tendances de l'opinion, même quand on ne les partage pas. Pour mon compte, dans les questions de principe, je suis *absolument absolu*, j'aime mieux tomber que de céder. En faisant des concessions, vous vous en allez par pièces et morceaux, l'idée et le principe sont tués en détail, au lieu de mourir d'un coup : pour mon compte, j'aime mieux disparaître sur le champ de bataille avec mon drapeau.

Je trouve l'époque fixée en Angleterre un peu hâtive, les poulains viennent à peine d'avoir deux ans; les plus précoces naissent d'ordinaire vers le mois de février, et les retardataires dans le courant de celui de mai et quelquefois de juin. Ce n'est pas d'ailleurs, je crois, sur l'époque où il est permis à un poulain d'affronter l'épreuve publique que doit principalement se porter l'attention des législateurs du turf, mais bien sur la nature même et la sévérité de l'épreuve. La distance est ici un trompe-l'œil, les courses sur des parcours peu étendus sont presque toujours excessivement dures en raison du train désordonné dont elles sont menées; les chevaux sont montés du départ à l'arrivée. L'importance des prix est ici le grand danger, la raison en est très simple. Une fois le poulain *en condition*, qu'il coure un peu plus ou un peu moins, ce n'est pas une très grande affaire. C'est la mise en condition elle-même, autrement dit l'entraînement qu'il faut craindre. Évidemment quand on a pas devant soi l'appât d'une grosse somme, on hésitera à risquer l'avenir d'un jeune animal sur lequel sont fondées de sérieuses espérances. Le cheval courra dans un état intermédiaire, dont les conséquences ne peuvent que lui être profitables, car il faut qu'un poulain de deux ans travaille. Cette malheureuse question est controversée d'une manière tellement bizarre, et donne lieu à des interprétations si contraires et disparates, qu'un juge impartial, mais peu au fait de ces sortes de choses, ne saurait auquel entendre. Le malheureux se trouverait dans la situation du roi Henri IV assistant à un procès. Après avoir entendu l'avocat du demandeur, il s'écria : « *Mais c'est clair comme le jour, il a raison.* » Le défendeur ayant pris la parole à son tour, le roi, après quelques instants de réflexion, conclut ainsi : « *Allez-vous-en au diable, tous les deux.* »

Il existe une troisième opinion, mais celle-là est antédiluvienne, et montre rarement le bout du nez aujourd'hui; elle consiste à prétendre qu'il est inhumain, barbare et contraire aux lois naturelles de faire travailler un poulain de deux ans; qu'il convient, au contraire, de le tenir soigneusement à l'écart jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, dans de gras pâturages, afin de le laisser bien tranquillement atteindre l'entier développement de sa taille et de son tempérament. Oh! si vous voulez avoir une *bonne rosse*, il n'existe pas de meilleur moyen. Dans tous les pays où on le pratique, on arrive à produire une collection d'animaux dont l'ensemble peut présenter certains avantages au point de vue de la boucherie, mais pas à celui de la locomotion. Toutes les contrées renommées pour l'élevage des chevaux les font travailler de bonne heure, parce que c'est le moyen de les avoir bons.

Relativement au cheval de course en particulier, il y a une raison déterminante pour l'entraîner à deux ans; si on agissait autrement, les trois quarts du temps on ne pourrait pas l'entraîner du tout. L'oisiveté, surtout quand elle est jointe à la bonne nourriture, vous amènerait un animal impossible de caractère et de violence, ayant de plus pris une exubérance anormale dans *son dessus;* les muscles seraient atrophiés, les os n'auraient aucune densité; il ne pourrait supporter un travail sérieux, et serait *bocken dawn* au premier galop un peu sévère. Si vous le nourrissez à l'herbe, ce sera une autre affaire; il ne sera bon ni à cuire ni à bouillir, tout au moins avant que vous ne l'ayez engraissé, c'est-à-dire un an, quand ce n'est pas plus. Il faut qu'un cheval, quel que soit sa destination, soit nourri à l'avoine et travaille le plus tôt possible; les deux conditions se tiennent, au reste, et ne peuvent exister l'une sans l'autre. Quant au cheval de course, c'est une nécessité *sine qua non*. Par conséquent, il n'y a pas à s'occuper de cette théorie rêveuse.

Mais entre travailler et exténuer, il y a, ou tout au moins il devrait y avoir un moyen terme. Aussi est-ce sur ce point que doivent tendre les efforts des rares sportsmen s'occupant encore de ces choses aujourd'hui, dans un intérêt uniquement sportif. L'entraînement, comme bien des choses de ce monde, est une arme à deux tranchants; appliqué d'une manière judicieuse, il décuple les facultés naturelles du cheval; si on outrepasse une juste mesure, il le tue tout simplement. L'entraînement du poulain de deux ans spécialement présente parfois cette particularité, et, il m'a été donné de le constater; assez souvent il immobilise la croissance et le développement de l'animal au moment où il le saisit. Il y a dans la gradation de cette transformation deux phases bien distinctes.

Le jeune animal arrive absolument neuf et inculte; il doit d'abord être dressé, puis soumis à un travail progressif et sagement gradué, suivant sa constitution et sa force de résistance. Pendant cette première période, on le travaille pour lui, et comme gymnastique beaucoup plutôt qu'en vue d'une destination spéciale et déterminée. Peu à peu, comme une ébauche informe sous la main d'un artiste de talent, il semble une chrysalide se métamorphosant en papillon; ses formes s'accusent; il grandit et commence à pouvoir se rendre, au moins approximativement, compte de ce qu'il est permis d'attendre de lui. Après un léger repos, on peut sans inconvénient lui donner une préparation un peu plus avancée, lui faire subir un essai et affronter, sur la fin de la saison, deux ou trois épreuves publiques pour se rendre compte de sa manière de s'y comporter. Évidemment, si vous ne poussez pas son entraînement plus loin, il n'est pas lui-même et ne courre pas sur son mérite. Néanmoins, si l'on était sage, surtout pour un cheval d'avenir, on s'arrêterait à ce point, et si les courses de deux ans ne présentaient pas l'appât de prix d'une grande importance et de paris considérables, on n'outrepasserait pas cette juste mesure.

Mais quand il s'agit de sommes dont le gain dépasse non seulement de beaucoup ce qu'a pu coûter le cheval, mais encore assurent parfois une partie notable des frais de l'écurie, on ne résiste pas à la tentation; on va de l'avant, et on met le poulain *fin pret*, pour me servir d'une expression technique, c'est-à-dire on tire de lui tout ce qu'il est possible d'en tirer. L'abus commence ici, relativement au moins à l'animal lui-même, pris isolément, car on réussit souvent; le poulain devient ce qu'il peut l'année suivante, l'argent est gagné. Que se passe-t-il dans l'organisme du poulain? Je l'ignore, et par conséquent ne me chargerai pas de l'expliquer. Le travail de la nature, détourné de son cours normal et dirigé dans un but particu-

lier s'arrête-t-il ou prend-il une autre direction ? Je n'en sais rien. Toujours est-il qu'il n'est pas rare de voir un poulain de deux ans se présentant sur l'hippodrome dans un état complet d'entraînement, courir brillamment pendant toute l'arrière-saison; ses partisans fondent sur lui des espérances anticipées pour l'année suivante, et le retrouvent absolument le même, dans sa forme extérieure comme dans sa qualité. Le repos de l'hiver, l'entraînement plus sévère encore du cheval de trois ans, n'ont apporté aucune modification en lui; il est resté ce qu'il était et le restera toujours.

L'entraînement est un état factice, pour me servir d'une expression compréhensible pour tout le monde : *il pompe en quelque sorte la substance même de l'animal*, surtout quand il est poussé à son extrême tension. Il n'y aurait donc rien d'extraordinaire à ce que tout en stimulant hâtivement le développement du poulain, il en arrête en même temps le cours et ne lui permette pas d'arriver au point qu'il était destiné à atteindre. Quand un poulain de deux ans ne se montre pas à trois tel que l'on devait s'y attendre, et même souvent inférieur à lui-même, cela peut évidemment tenir à des causes multiples, qu'il serait beaucoup trop long d'énumérer et d'examiner ici; mais beaucoup doivent cette infériorité, relative il est vrai en théorie, mais absolue en pratique, à un entraînement trop prolongé et trop poussé à deux ans. Sans remonter bien haut, je prendrai seulement *Swift* pour exemple ; elle passait pour imbattable l'an dernier; on a vu la forme dans laquelle elle s'est montrée ce printemps.

Je fais ici uniquement de l'art, il est vrai, et les courses sont aujourd'hui un peu devenues un métier. Il ne faut pas se montrer avec les autres plus sévère qu'avec soi-même, et peut-être ne résisterais-je pas davantage à la tentation. Mais il appartient précisément aux sociétés et aux comités préposés à la garde de l'œuvre qu'elles patronent et ont fondée, de veiller à ne pas la laisser s'écarter, au moins autant que possible, de son but et de la raison d'être de son existence. Ils ne rempliraient donc pas leur mission, s'ils n'opposaient à ces tentatives les moyens dont ils disposent ; ils le font, au reste, dans une mesure tellement conciliatrice, que les récalcitrants sont, en vérité, mal venus à récriminer contre une autorité dont le rôle est précisément de sauvegarder l'intérêt général, sans tenir compte de ceux des particuliers.

NED PEARSON.

COURRIER DE LA SEMAINE

La grande nouvelle du jour c'est le retour du soleil. Dès mercredi dernier ses précurseurs ordinaires, M. le Baromètre et Mlle Télégramme nous ont annoncé sa venue, le premier en se livrant silencieusement, comme il convient à un savant, à une ascension joyeuse, la seconde plus bruyante et plus bavarde en nous prédisant, avec sa volubilité électrique, que nous allons avoir un soleil de première classe, qui va nous rôtir comme de simples marrons. Elle met même dans ses informations une malice toute féminine pour nous apprendre qu'il est impitoyable, et que là-bas en Amérique, il tue quelques-uns de ses adorateurs. Si ces renseignements qui nous paraissent devoir se vérifier, se réalisent, les marchands de parapluies, qui sont en même temps marchands de parasols auront fait une brillante année.

Quoi qu'il en soit le soleil est le bienvenu et nous le saluons tous avec joie : grands et petits, les petits surtout qui s'étiolaient sous ce ciel anglais dont nous souffrions depuis neuf mois.

Le signal est donné et Paris se déverse dans les champs et sur les plages. Les chemins de fer font merveille, les salons et les ateliers se vident, gens du monde et artistes *s'égaillent*, comme on dit en Anjou et en Vendée, sur toute la surface du territoire.

Ces départs sont attristants pour nous qui restons attachés à la glèbe du journalisme, chargés de donner à tout ce monde heureux qui s'en va des nouvelles de ce grand Paris qu'ils fuient, mission douloureuse surtout s'il en fut.

Les peintres émigrent avec leurs toiles immaculées qui nous reviendront pleines de soleil et de vie. Meissonier s'en va emportant, outre son bagage de peintre, tout ce qu'il faut pour pêcher à la ligne. Ce sport aquatique est très répandu dans le monde artiste, et plus d'un parmi la puissante cohorte est tout aussi fier d'une friture rapidement pêchée que de sa toile la mieux réussie.

Parmi les villégiateurs, il nous faut citer J.-J. Bellel, le paysagiste de l'Auvergne et des Vosges, qui s'est créé un petit nid artistique à Berthecourt. Avant son départ nous avons eu la bonne fortune de le visiter dans son atelier et de le surprendre donnant les derniers glacis à une œuvre gigantesque par les proportions, remarquable par l'exécution, charmante par les détails. Cet artiste, un dessinateur correct et un coloriste consciencieux, vient de terminer un grand paysage décoratif destiné à la manufacture des Gobelins. Le titre du tableau est « *Un joueur de flûte*, » mais la figure humaine disparaît écrasée par le paysage. Le « *joueur de flûte* » n'est qu'un prétexte à de grandes masses d'arbres qui émergent vigoureusement encadrant une vue de vallée à l'horizon bleui. Cette œuvre est admirablement traitée pour être traduite en tapisserie ; elle est à la fois largement et minutieusement peinte. La merveilleuse habileté des artistes des Gobelins aidant, il sortira de là un panneau qui égalera les œuvres les plus renommées de l'illustre manufacture.

M. J.-J. Bellel ne nous en voudra pas d'avoir été indiscret.

Le monde artistique a été douloureusement atteint en apprenant la mort à Castellamare, sous le beau ciel napolitain, de Mme la duchesse Colonna de Castiglione dont les œuvres de statuaire étaient signées Marcello.

Elle était la fille du comte d'Affry qui commandait les Suisses à la célèbre journée du 10 août. Elle épousa à l'âge de dix-neuf ans le duc Charles Colonna de Castiglione-Aldovrandi, descendant de la maison princière italienne, qui fut, au moyen âge, la plus puissante de toutes les familles de la noblesse romaine. Sa lune de miel fut de courte durée ; un an, presque jour pour jour, après son mariage elle était veuve. Elle se réfugia dans les arts comme d'autres se réfugient dans la religion et au Salon de 1863 son talent éclata et surprit sous la forme tant admirée, du beau buste de Bianca-Capello, grande-duchesse de Toscane.

Au Salon de 1865, elle donnait la *Gorgone*, son chef-d'œuvre. A partir de cette époque, elle marqua chaque année par une production nouvelle : la *Bacchante*, la *Pythie*, *Redemptor mundi*, le *Chef abyssin*, etc., etc. La maladie de poitrine qui l'a si rapidement enlevée vint l'interrompre dans l'exécution d'une œuvre qu'elle considérait comme son œuvre capitale. C'est une statue colossale de *Guillaume Tell* qu'elle voulait donner à la ville d'Altorff, berceau de sa famille.

La duchesse de Castiglione est morte à peine âgée de quarante-deux ans. Son œuvre reste, et le nom de *Marcello* prend rang, dès aujourd'hui, dans le calendrier artistique, à côté des noms les plus honorés de la statuaire.

Jeudi dernier a eu lieu au jardin Besselièvre la grande fête villageoise de jour et de soir, organisée au profit de l'œuvre aussi sympathique que nationale des orphelins de la guerre. Les plus charmantes actrices de nos théâtres parisiens avaient pris sous leur gracieux patronage cette fête à laquelle le tout Paris élégant s'est rendu. Parmi les vendeuses, nous avons remarqué Mlles Baretti, Helmont, Humberta, Mary-Albert, Massin et Piccolo. Il était impossible d'approcher de leur boutique; Mlle Massin vendait avec un entrain et une gaieté qui a épuisé en peu de temps sa marchandise; Mlle Baretti n'a pas eu un moindre succès.

Le concert du soir a été superbe. On y a entendu Mlle Sylvia Rebel, du théâtre Lyrique, le ténor Engel, le baryton Lauwers et la première audition des *Scènes Napolitaines*, suite d'orchestre inédite de J. Massenet.

Dans les groupes d'artistes on affirmait que le contrat passé entre l'impressario américain Jarett et Mlle Sarah Bernhardt était ferme, et l'on en donnait pour preuves que le trop célèbre caricaturiste de la commune Pilotell avait touché de M. Jarett une commission de 25,000 francs pour avoir mis ce dernier en rapport avec la polytechnique Sarah Bernhardt. On a beaucoup jasé sur cette actrice de talent aux ambitions diverses et chacun y a cherché un mobile. Il nous a été donné de connaître la raison pour laquelle Mlle Sarah Bernhardt est aussi âpre à la renommée et à la fortune. Comme il est, au fond, des plus honorables quelqu'intime qu'il soit, nous ne nous faisons aucun scrupule de le dévoiler.

Un de nos amis causant avec elle, lui reprochait de se surmener aux dépens de sa santé en travaillant sans interruption pendant seize heures par jour.

— Que voulez-vous? répondit-elle, je suis mère, je ne puis laisser à mon fils un nom paternel, je lui dois une grande fortune. Je ne travaille que pour ça !

On a beaucoup remarqué au concert Besselièvre un Égyptien, qui a suivi la fortune d'Ismaïl-Pacha, en se faisant suivre de la sienne, qui est énorme, et de son harem composé de six femmes, parmi lesquelles se trouvent deux Géorgiennes, d'une éclatante beauté. Ce harem fastueusement fagoté à la française attirait tous les regards, ce dont se montrait plus fier qu'inquiet le nabab musulman. Il est vrai qu'à la porte du jardin son fidèle eunuque tenait la faction.

Ces rayons féminins de soleil d'Orient ont un peu réchauffé la soirée qui était fraîche.

— Comment trouvez-vous la fête? avons-nous demandé à l'Arabe.

— Magnifique, nous a-t-il répondu. Ce lieu est ravissant, il me rappelle mon kiosque des bords du Nil. J'y viendrai chaque soir.

Avis à ceux qui aiment à s'occuper de la question d'Orient.

Si le soleil tient les promesses que nous apporte le télégraphe de New-York, comme nous le disons en commençant, tout le monde ne va pas tarder à être par monts et par vaux. Pour les longs parcours et les longues heures de loisir à la campagne, le plus gai campagnon du villégiateur est le livre. Aussi, signalerons-nous aux lectrices de la *Revue*, aux lecteurs, aux chasseurs surtout, « *Miss Puliphar* », que notre ami d'Amezeuil vient de publier chez Dentu. Ils trouveront encadré dans le roman, plein d'humour, les détails les plus étudiés, les observations les plus utiles sur le courre au sanglier, sur le courre au chevreuil, l'affût au loup, la chasse au blaireau et la chasse au renard telle que la pratiquent les Anglais; et puis des types de chasseurs comme ceux de l'abbé Tayaut et du vicomte de Cadédis : drame, sentiment et rire.

C'est un livre de grand air dans toutes les acceptions du mot.

FLORIAN PHARAON.

VÉLO-SPORT EN ANGLETERRE

La quatrième et dernière course de véloces pour le championnat des amateurs a eu lieu vendredi soir, 11 juillet, devant une foule immense. La piste était en assez mauvais état, ayant été inondée il y a dix jours, et,

sans doute, si le terrain avait été plus solide, le vainqueur aurait mis dix minutes de moins à parcourir les 50 milles.

Bien qu'il y eut huit noms entrés, quatre concurrents seulement ont disputé le prix. Bientôt après leur départ il était évident que la victoire serait, ou à Ainslée ou à Cortis, qui ont été côte à côte jusqu'au bout du trente-cinquième mille, quand Ainslée s'est retiré de la lutte. Cortis a complété les cinquante milles en deux heures cinquante-six minutes et une seconde, sans le moindre effort. Cortis est donc le champion amateur pour l'année 1879, ayant battu tous ses compétiteurs, aux distances d'un mille, de cinq, de vingt-cinq, et cinquante milles. Ci-joint est la liste des temps qu'il a mis à courir ces distances respectives.

Il a fait :

1 mille en 2 min. 59 secondes 1/4.
5 milles en 15 min. 29 secondes 2/3.
25 milles en 1 h. 24 min. 4 s.
50 milles en 2 h. 56 min. 1 seconde.

A propos de véloces, je ne sais pas si vous vous rendez bien compte de toute l'importance du rôle qu'ils jouent à présent dans la vie de notre jeunesse athlétique. En France, j'ai vu dernièrement avec regret qu'il n'y en avait que très peu; tandis qu'ici leur vogue est toujours en train d'augmenter. Les dimanches et jours de fête on peut compter, sans exagération, par centaines les véloces de toutes les formes et de toutes les couleurs qui parcourent nos belles routes. Chaque petite ville a au moins un club de bicyclistes. Tous les petits employés, même dans les villages minimes possèdent une machine sur laquelle on fait, comme exercice, 20 ou 30 milles le matin, ou quand leur travail est fini. Beaucoup de facteurs de la poste font leurs tournées à véloce; même les ouvriers ont souvent une machine grossière pour aller à leur travail et d'en revenir et ils s'en trouvent tous bien; car, selon moi, il n'y a pas de délassement comparable à une bonne promenade en véloce. D'abord on va beaucoup plus vite qu'à cheval, et votre machine, une fois achetée, vous n'avez plus de frais à faire: mais surtout, la rapidité du mouvement, et sa facilité hors ligne produisent un effet très exhilarant sur l'esprit et les sens. On est libre comme un Arabe dans le grand désert, comme un aigle en plein vol. Vous pouvez faire vos 20 ou 30 lieues à pas de course vers le point d'horizon que bon vous semblera, et tout cela sans dépenser un rouge liard. L'on a fini par apprécier l'utilité et les agréments du véloce; les chiffres ci-joints vous le démontreront assez. Quand on a proposé il y a quelques mois de mettre un impôt sur ces machines, on a fait le calcul qu'il existe à présent 800,000 véloces dans le sud de l'Angleterre, et que plusieurs grandes fabriques livrent 10,000 bicycles par an au public. Au grand rendez-vous qu'on a donné aux bicyclistes à Hampton-Court, pour l'ouverture de la saison, on a supputé avec beaucoup de vraisemblance à 9,000 le nombre de membres de clubs qui s'y sont rendus, tous portant l'uniforme, et montant des machines du modèle statué par leur association particulière.

Mais il y a des personnes qui n'aiment pas être juchées aussi haut qu'il faut l'être sur un véloce ordinaire. Elles craignent le vertige, ou la culbute, résultats aussi fréquents que désagréables, provenant de la grande vitesse du véloce et de l'élévation du siège; ou elles n'aiment pas se faire voir grimpant comme des écureuils sur une roue haute de deux mètres, ou elles n'ont pas l'agilité nécessaire pour y monter, et surtout pour en descendre comme il faut faire souvent instantanément, et en pleine marche ou même quand on est lancé à grande vitesse. Pour la sécurité et l'agrément des amateurs assez nombreux de cette catégorie on a trouvé un véloce où le cavalier, assis entre les deux roues, fait tourner la grande roue derrière lui au moyen d'une pédale. Avec ce véloce qu'on appelle « le safety » on peut facilement maintenir une vitesse moyenne de 15 kilomètres à l'heure, tout en étant à l'abri de tout accident puisqu'on ne peut pas tomber, le pied n'étant jamais à plus de 15 centimètres du sol; et pour la même cause, on y monte sans marche-pied, et on descend en inclinant la machine un peu de côté. Ce véloce a sans doute un grand avenir. Son inventeur, M. Lawson de Brighton ne peut pas satisfaire aux commandes nombreuses qu'on lui adresse de tous les côtés pour cette machine perfectionnée, dont il est le seul concessionnaire.

Notre ancien ministre des finances, M. Lowe, néglige tous ses autres véloces pour « le Safety », tout grand amateur qu'il est; et bientôt, j'en suis persuadé, nous ne verrons que les gens très jeunes et très téméraires chevauchant sur des machines de l'ancien modèle Kaut. M. Lawson vient de me construire « un Safety » pesant 45 livres, un chef-d'œuvre de légèreté et de solidité, sur lequel je me propose cet automne de faire le voyage du Havre à Genève, par étapes de 50 ou 100 kilomètres par jour. Alors j'espère avoir le plaisir de vous serrer la main en passant par Paris.

VÉLOCEMAN.



MATER DOLOROSA, par CARPEAUX. (*Gaz. B.-A.*)

TIR AUX PIGEONS

DU BOIS DE BOULOGNE

TIR DU JEUDI 17 JUILLET 1879.

Poule à 27 mètres, 2 louis, 1 pigeon, 3 tireurs : M. Lafond, 1/1 G. — *Même poule, 3 pigeons 3 tireurs :* M. Lafond, 4/5 G. — *Même poule, 4 tireurs* : M. Lafond, 3/3 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 3/3 G. — *Match par Camp., de 2 à 27 mètres, 5 louis, 10 pigeons* : MM. le duc de Riansares, 6/9 G.; le marquis de Camposagrado, 7/9 G. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 2 louis, 5 tireurs* : M. Lafond, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. Lafond, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le baron de Bussierre, 4/4 G. — *Match à 26 et 27 mètres, 10 louis, 10 pigeons* : M. le marquis de Camposagrado, 8/10 G. (à 27 mètres). — *Même macht en 5 pigeons* : M. le comte de Mailly, 5/5 G. (à 26 mètres.) — *Poule à 27 mètres, 2 louis, 1 pigeon, 6 tireurs :* M. Lafond, 4/4 G.— *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 8 tireurs :* MM. le marquis de Camposagrado, 5/5; A. de Tavernost, 5/5 (partagée). — *Même poule, 4 tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 4/4 G. — *Même poule, 12 tireurs :* M. Maskens, 4/4 G. — *Poule à 26 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 16 tireurs :* MM. le capitaine Tart, 8/8; le marquis de Camposagrado, 8/8 (1er et 2e partagés); de Saint-Clair, 7/8, 3e. — *Poule à 27 mètres, 2 louis, 6 pigeons, 18 tireurs* (un objet d'art offert par M. le vicomte de Quélen) : MM. le comte H. de Montesquiou, 10/10, 1er; le capitaine Tart, 9/10, 2e; de Dorlodot, 6/7; le comte de Castelli, 6/7 (3e et 4e partagés). — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 13 tireurs :* M. le vicomte de Quélen, 15/15, G.; le marquis de Camposagrado, 14/15. — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 9 tireurs* : MM. le vicomte de Quélen, 2/2; de Dorlodot, 2/2 (partagée). — *Même poule, 8 tireurs* : M. le vicomte de Quélen, 4/4 G. — *Même poule, 7 tireurs :* M. de Dorlodot, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 3/4 G. — *Poule à 30 mètres, 2 louis, 1 pigeon, 3 tireurs* : M. de Dorlodot, 4/4 G.

TIR DU VENDREDI 18 JUILLET 1879.

Match à 22 et 23 mètres, 10 louis, 10 pigeons : M. le marquis de Camposagrado, 10/11 G. (à 22 mètres). — *Même macht* : M. Lafond, 10/11 G. (à 23 mètres). — *Même match à 25 et 27 mètres :* M. le marquis de Camposagrado, 7/7 G. (à 27 mètres). — *Même match* : M. le marquis de Camposagrado, 8/9 G. (à 27 mètres). — *Même match à 25 et 28 mètres* : M. A. de Tavernost, 9/11 G. (à 28 mètres). — *Même match à 26 et 27 mètres, 5 louis* : M. le comte de Mailly, 12/13 G. (à 26 mètres). — *Même match à 26 mètres* : M. le comte de Mailly, 5/7 G. — *Poule à 27 mètres, 2 louis, 7 pigeons, 12 tireurs* (un objet d'art offert par M. le comte H. de Montesquiou) : MM. le comte de Castelli, 7/8, 1er; de Dorlodot, 6/8; le vicomte de Quélen, 6/8 (2e et 3e partagés) — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 10 tireurs :* MM. le capitaine Tart, 7/7; le vicomte de Quélen, 7/7 (partagée). — *Même poule, 8 tireurs :* M. le duc de Riansares, 4/5 G. — *Même poule, 9 tireurs :* M. Lafond, 4/4G. — *Même poule, 7 tireurs :* M. de Dorlodot, 3/3 G. — *Même poule, 5 tireurs :* M. de Dorlodot, 4/4 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. Rembielinski, 4/4 G. — *Même poule, 5 tireurs* : M. A. de Tavernost, 4/4 G. — *Même poule, 5 tireurs :* M. le duc de Riansares, 2/2 G. — *Même poule, 6 tireurs :* MM. de Dorlodot, 7/8 G.; le duc de Riansares, 6/8. — *Même poule, 6 tireurs :* M. Rembielinski, 5/5 G.

TIR DU SAMEDI 19 JUILLET 1879.

Poule à 28 mètres, 2 louis, 5 pigeons, 5 tireurs : M. Lafond, 5/5 G. — *Même poule, 6 tireurs :* M. Maskens, 5/5 G. — *Même poule, 6 tireurs* : MM. Lafond, 9/10 G.; le comte B. de Montesquiou, 8/10. — *Poule à 28 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 13 tireurs :* MM. Archdeacon, 7/7, 1er; Makens, 8/9, 2e; de Dorlodot, 7/9, 3e. — *Même poule, à 27 mètres, 15 tireurs :* MM. le vicomte de Quélen, 7/7, 1er; le capitaine Tart, 10/13, 2e; Lafond, 9/13, 3e. — *Poule handicap Op., 1 pigeon, 9 tireurs :* M. le comte H. de La Rochefoucauld, 5/5 G. (à 25 mètres). — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 10 tireurs :* M. le comte H. de La Rochefoucauld, 3/3 G. — *Même poule, 8 tireurs :* M. le duc de Riansares, 4/4 G. — *Même poule, 6 tireurs* : MM. A. de Tavernost, 7/7 G.; le comte H. de Montesquiou, 6/7.

Étaient présents aux différents tirs :

MM. le baron de Bussierre; Périer; A. de Tavernost; S. A. le prince L. de Bourbon; le duc de Riansares; le comte de Mailly; le prince de La Tour-d'Auvergne; Carles de Brissac; Lafond; le comte de Lambertye; le comte B. de Montesquiou; le vicomte de Quélen; Abaurre; le comte H. de Montesquiou; de Goyena; Hillel; le marquis de Camposagrado; Maskens; Rembielinski; le comte de Castelli; le comte H. de La Rochefoucauld; le vicomte de Martel de Janville; de Dorlodot; Trebor; le capitaine Tart; le comte de Lindeman; Errzu; Majoux; le baron Hottinguer; le comte de Robiano; le prince de Caraman-Chimay; le comte du Lau; le marquis de Caumont-Laforce; Archdeacon; de Lagotellerie; le comte de La Corzana; le comte G. de La Rochefoucauld; le baron Beckman; Passy de Bertoult; de Borda; S. A. le prince Philippe de Bourbon.



SALON DE 1878. — **ESPAGNOL**, tableau de M. VOLLON, dessin de M. JULES LAVÉE. (*Monde ill.*)

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

Bronzes, Céramique, Bijouterie Orfèvrerie.

Bronzes d'Art. — LEMERLE-CHARPENTIER, 8, rue Charlot. — LEROLLE FRÈRES, 1, rue du Foin. — LEVY, 29, rue Sévigné. — MARNYHAC, 42, avenue Wagram. — MORISOT, 76, r. Turenne. — PERROT & FILS, 5. Charlot.

Bronzes et maroquinerie. — KLEIN, 8, boulevard des Capucines.

***

Céramique d'Art. — ESCALIER DE CRISTAL, 6, rue Scribe. — BOCH FRÈRES, 1, rue Compiègne. — HAVILAUD, 116, rue Michel-Ange.

Faïences et Porcelaines. — HENRI BEZIAT, 54, rue Paradis-Poissonnière.

Terres cuites d'art. — LAROCHE, 10. boulevard Poissonnière.

***

Bijouterie d'art. — OTTERBOURG, 1, rue Scribe.

Bijouterie artistique et horlogerie. — SANDOZ, 147 et 148, galerie Valois (Palais-Royal).

Bijoutiers. — FERRÉ, 11, rue du Perche. — LION, 23, rue des Archives. — MOLLARD, 1. rue Brongniart. — JUMEAUX FILS, 8, rue Pastourelle. — POSIER, 13, r. Chapon. — MICHELOT, DE THIERRY & Cie, 213, r. Saint-Martin. — ROUVENAT & LOURDEL, 62, rue Hauteville.

Bijoux anciens. — TABURET, 3, rue Pasquier.

***

Ordres français et étrangers. — FAYOLLE-POUTEAU, 108, Palais-Royal.

***

Orfèvres. — ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart. — A. CHERTIER, 7, rue Féron — POUSSIELGUE-RUSAND, 5, rue Cassette.

***

Horloger. — CONTREAU, 36, boulev. des Italiens. — Mon LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal).

***

Serrurerie d'Art. — STERLIN, 39, rue Richelieu.

Curiosités et tapisseries, Émaux Gravures, Articles de dessin.

Curiosités et tapisseries. — VINOT, 7, quai Malaquais.

***

Broderies d'art. — MOUQUILAN & C, 10, rue de l'Echelle.

***

Émaux. — BISSINGER, 31, rue du 4 Septembre.

***

Vitraux. — ANGLADE, 55, boul. Montparnasse.

***

Graveurs héraldiques. — STERN, 47. passage des Panoramas.

***

Articles de dessin. — BERVILLE, 25, rue de la Chaussée-d'Antin.

Musique, Instruments.

Musique. — PÉTERS, 12-14, Chaussée d'Antin.

***

Éditeurs de musique. — BRANDUS & Cie, 103, rue Richelieu. — HEUGEL & Cie, au Ménestrel, 2, rue Vivienne. — LE BAILLY, rue Cardinal. — E. & A. GIROD, 16. boulevard Montmartre. — COLOMBIER, 6, rue Vivienne. — MACKAR, 22, passage des Panoramas.

***

Pianos automatiques. — LACAPE, 29, boulevard Saint-Martin.

Pianos. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary. — KRIEGELSTEIN, 5, r. Meyerber. — ALPHONSE BLONDEL, 53, rue de l'Échiquier. — GILSON, 5, rue Abbatucci.

Orgues. — ORGUES D'ALEXANDRE PÈRE & FILS, 106, rue Richelieu.

Livres, Estampes, Experts Tableaux.

Libraires et Éditeurs. — E. PLON & Cie, 8, rue Garancière. — DUMAINE, 30, r. Dauphine. — C. DELAGRAVE, rues Soufflot et Ste-Catherine.

Librairie religieuse. — VATTON, 50. rue du Bac.

Livres anciens. — FONTAINE, 35. passage des Panoramas.

Cabinet de lecture. — BERSAGEON, 36, rue de Penthièvre. — GRAET-DELALAIN, 1, rue Méhul.

***

Estampes et Gravures. — RAPILLY, 5, quai Malaquais.

***

Experts en manuscrits et autographes. — CHARAVAY, 51, rue de Seine.

Experts de tableaux. — HARO, 16, rue Visconti. — GANDOUIN, 42, rue Le Peletier.

***

Tableaux anciens. — GASQUET, 1, rue Auber.

Photographies, Produits et Accessoires.

Photographie hippique. — CH. BARENNE, 46, avenue de la Grande-Armée.

***

Produits photographiques. — PROFseur STEBBING, 27, rue des Apennins. — JULES REYGOUDAUD, 3, boul. Saint-André. — DETHEUX-BULARD, 3 et 5, rue du Marché-des-Blancs-Manteaux. — DUBOIS-CAPLAIN, 34, rue des Entrepreneurs. Produits chimiques.

Articles de photographie. — L. PUECH, 21, place de la Madeleine. — MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

Albums photographiques. — W. MARX, 3, rue des Archives. — Médaille d'or en 1878.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts.

Ameublement. — BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne. — ALEXANDRE JEUNE, 93, faubourg Saint-Antoine. — DAMON NAMUR & Cie, 74, faubourg Saint-Antoine.

Meubles d'art. — DROUARD, 16, rue de Lyon.

Meubles riches et ordinaires. — DORANGE, 59, passage Choiseul.

***

Tapissier. — HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du-Temple.

Tapisserie pour ameublement. — PESSÉ, 9 et 11, boulevard de la Madeleine.

***

Meubles en fer et en bois. — TUCKER, 19, rue du 4 Septembre.

***

Coffres-forts. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré.

Chauffage.

Articles de chauffage. — G. DELAROCHE FILS, 41, Grenelle-Saint-Germain. — E. DELAROCHE & NEVEUX, 22, rue Bertrand. — POELE MOBILE, 6. place de l'Opéra.

Chauffage. — PIERRON, 72, rue du Théâtre, à Grenelle.

COSTUME — MODES

Costumes, Confections, Nouveautés Cachemires.

Costumes. — MEYER & MORTIMER, 14, r. Halévy.

***

Robes et Costumes. — MAISON VILLETTE, 93, rue Richelieu.

***

Confections, Nouveautés, Cachemires. — GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal. — DUCHÉ-REYREL & Cie, 1, rue des Petits-Pères. — NORMAND père et fils et CHANDON, 82, rue Richelieu. — BOURUET-AUBERTOT, 23. av. de l'Opéra. — AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres. — AU PRINTEMPS, rue du Havre. — AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac. — AUX TROIS QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine. — AU COIN DE RUE, rue Montesquieu. — MAGASINS DE LA PLACE CLICHY, à la place Clichy.

Modes, Chemiserie.

Modes. — DUFOURMENTELLE, 30, boulevard des Italiens. — LUCY HOCQUET, 9, boulevard des Capucines.

***

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy.

Chemisier. — CHARVET, 25, place Vendôme.

***

Corsets. — Mme BILLARD, 4, rue Tronchet. — N. DACIER, 72, rue Rivoli. Médaille à l'Exposition de 1878. — Mon VIGOUROUS, 9, rue d'Argenteuil. Corsets, lingerie et jupons.

***

Lingerie. — A LA GRANDE SPÉCIALITÉ DE BLANC, 31, boulev. de Sébastopol et 2, rue Berger

***

Bonneterie. — MILON aîné, 98, rue Saint-Honoré.

Cannes, Ombrelles, Cravaches.

Cannes. Ombrelles, Cravaches. — LAVAISSIÈRE-BUISNEAU, passage des Panoramas. — VIALETTE, 34, rue Taitbout.

Gants, Parfumeurs.

Gants. — TREFOUSSE & Cie, 63, rue Blanche. — JOUVIN, 23, boulevard des Italiens. — BERTIN, 27, boulevard des Italiens.

***

Parfumeurs. — HOUBIGAND, 19, faub. Saint-Honoré. — VIOLET, 225, rue Saint-Denis et 12, boul. des Capucines. — PIVER, 10, boul. de Strasbourg. — RIMMEL, 17, boulevard des Italiens. — LUBIN, 55, rue Sainte-Anne. — GUERLAIN, 15, rue de la Paix. — GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout. — PINAUD, 37, boulevard de Strasbourg.

Parfumerie hygiénique. — RUSMA DU SÉRAIL, MULLER, 30. faubourg Montmartre. — COTTAN & Cie, 55, rue de Rivoli.

Parfumerie Oriza. — LEGRAND, 207, rue Saint-Honoré.

Crème géorgienne. — CHAMPBARON, 30, rue de Provence.

Lait antiphélique. — CANDES & Cie, 26, boulevard Saint-Denis.

Pâte épilatoire. — Mme DUSSER, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Eaux. — EAU LAFERRIÈRE, 25. rue d'Enghein. — EAU DES CHATELAINES, 7, rue d'Enghein.

***

Éventails. — RODIEN, 48, rue du Luxembourg.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — ULMER, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.

Équipements militaires. — SPIQUEL, 164. r. Saint-Honoré.

Tailleurs pour dames. — WORTH, 7 r. de la Paix. — DECOT, 12, rue de la Paix.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — MAISON ANGLAISE, 1, place de l'Opéra. Spécialité de chapeaux élégants pour hommes et pour dames.

***

Chaussures pour hommes. — CORNAZ, 4, boulevard Malesherbes.

Bottiers. — BACQUART, 7, place de la Bourse.

SPORT

Armuriers. — Escrime.

Armuriers. — GUYOT, 8, r. de Pontbieu. — LAINÉ, 21, rue Rivoli. — FLOBERT, 12, boul. Saint-Michel. — CARD, 19, boulev Saint-Denis et 152, rue de Rivoli. Fusils de chasse et revolvers. — ROBLIN, 5 et 7, rue de la Ville-l'Évêque.

Arcs et Arbalètes. — VALLOIS, 54, rue Meslay.

***

Professeurs d'escrime. — MÉRIGNAC. 32, rue Joubert. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour. — D. ROBERT, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides.

Hydrothérapie.

Bains. — HAMMAM, 18, r. Neuve-des-Capucines. — ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hôtels. — BAINS ÉLECTRIQUES, 14, rue Sevigné.

Appareils pour douches. — GOFFINON & BARBAS, 85, boul. de Strasbourg. — WALTER-LECUYER, 138, rue Montmartre.

Hydrothérapie chez soi. — IVERNEAU (Appareil mobile à pression), 20, avenue du Maine.

Billard.

Professeurs de billard. — MANGIN, passage des Panoramas. — L. PIOT, au Grand-Café. — VIGNAUX, au Grand-Hôtel.

***

Billards. — BLANCHET, 53, rue de Lanery.

Billes de billard. — ALESSANDRI FILS aîné, 35, rue Saint-Ambroise.

Chevaux, Voitures, Écuries Sellerie.

Voitures. — HENRY BINDER, 31, rue du Colisée. — BINDER aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne. — KELLNER, 109, avenue Malakoff. — MUHLBACHER, 63, avenue des Champs-Elysées — THOMAS (Briec), 135, boulev. Haussmann.

***

Vente de chevaux. — TATTERSALL FRANÇAIS, 24. rue de Beaujon. — ÉTABLISSEMENT HIPPIQUE, 22, Champs-Elysées. — HAWES, 1, rue de Marignan.

Marchands de chevaux. — CRÉMIEUX & MAYER. 16, rue de Berry. — A. MARX, 5. rue Matignon.

***

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint Honoré.

***

Selliers. — RODUWART FRÈRES, 36, avenue des Champs-Elysées.

Fouets. — Ve BOYER, 8, rue Gréneta.

Bateaux, Chasse et Pêche, Chiens

Bateaux. — WAUTHELET (yoles), 4, boul. Maza — TEXIER (voiliers), au Petit-Gennevilliers.

***

Articles de pêche et de chasse. — AU MARTIN PÊCHEUR, MORICEAU, 82, rue de Rivoli. — GÉVELOT Armes, ustensiles de chasse, 30, rue Notre-Dame des-Victoires.

***

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT 36, rue Caumartin.

Nourriture de chiens de chasse par le riz. — LAPOSTOLET FRÈRES & CERTEUX, 20, rue Viarmes.

Articles de voyages.

Articles de voyage — FLANDIN, 23. rue Michel-le-Comte. — GUIBAL, 40, rue Vivienne. — KELLER, 6 rue Turbigo. — CH. GOUILLART, 55, rue Richelieu Spécialité d'articles nouveaux.

Transports.

Transports. — COMPAGNIE DES HANSOMS CAB 21, avenue de l'Opéra.

Villes et stations balnéaires.

VICHY. — ETABLISSEMENT THERMAL.

VICHY. — GRAND HOTEL DES AMBASSADEURS

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

DIVERS

Compagnies financières et Compagnie d'assurances.

Bons commerciaux. — COMPAGNIE DES BONS COMMERCIAUX, 8, avenue de l'Opéra.

***

Banque. — BANQUE DÉPARTEMENTALE, 62, ru de Provence.

Caisse financière. — CAISSE FINANCIÈRE DE PARIS, 13, rue de Londres.

Compagnies financières. — CRÉDIT LYONNAIS, 1 boulevard des Italiens. — BANQUE DE PARIS E DES PAYS-BAS, 3, rue d'Antin. — CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, 66, rue de la Chaussée d'Antin. — SOCIÉTÉ DES DÉPOTS ET COMPTES COURANTS, 2, avenue de l'Opéra. — SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE PARIS, 19, rue Louis-le-Grand. — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, 54 et 56, rue de Provence

***

Assurances sur la vie. — LE TEMPS, 3, rue Rossini

Assurances à primes fixes. — LE MONDE, 12, ru du 4 Septembre.

Assurances sur la vie et contre l'incendie. — L'OUEST, Compagnie d'assurances sur la vie e contre l'incendie, 60, rue Neuve-Saint-Augustin.

Compagnie générale d'assurances contre les accidents. — ASSURANCES DES CHEVAUX & VOITURES COLLECTIVES, INDIVIDUELLES CONTRE LES ACCIDENTS, 16, rue de Grammont.

Assurances maritimes. — LE ZODIAQUE (Compagnie d'), 11, rue Bergère.

Institutions, Sciences.

Institutions. — ROGER, 2, rue Lhomond. — DITZ à Asnières, préparation au baccalauréat pendant les vacances.

***

Sciences appliquées à l'industrie. — EXPOSITION DES SCIENCES APPLIQUÉES A L'INDUSTRIE. Bureau : 17, faubourg Montmartre.

***

Pension. — PENSION DE FAMILLE DE 1re CLASSE 38, rue Pergolèse.

***

Opticien. — Dr ARTHUR CHEVALIER, Galerie de Valois, 156. Palais-Royal.

Ingénieur-opticien. — SECRETAN, 13, place du Pont-Neuf.

***

Inventions nouvelles. — RAMON BAÑOLAS, ingénieur, 102, faubourg Poissonnière. Extincteur dit « MATA-FUEGOS ».

Produits pharmaceutiques Pharmaciens.

Produits pharmaceutiques. — CIGARETTES ESPIC (asthme), 128, rue Saint-Lazare. — GOUTTES BIOPHILES (contre les maladies épidémiques), BARBIER pharmacien, 42. rue Jean-Jacques-Rousseau. — PILULES CHAMOUIN (maladies nerveuses), 14. rue Tronchet. — CRESSON CONCENTRÉ (dépuratif), 97 rue de Rennes.

***

Pharmaciens. — PHARMACIE NORMALE, 70, rue Drouot. — MIALHE, 8, r. Favart. — GRIMAULT & Cie, 8, rue Vivienne.

Art dentaire.

Dentistes. — FATTET, 255, rue Saint-Honoré. — ARCUS HERMAN-ADLER, 4, rue Meyerbeer.

Eau dentifrice. — EAU DU Dr PIERRE, 8, place de l'Opéra.

Agriculture et Horticulture.

Agriculture. — HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière. — PELTIER, 10, rue Fontaine-au-Roi.

* * *

Grainetiers fleuristes. — CHOUVET, 24, rue du Pont-Neuf. — DELAHAYE, 18, quai de la Mégisserie.

Fers.

Fers rustiques. — MERY-PICARD, 120, avenue Malakoff.

Clôtures, Chalets.

Clôtures. — SOCIÉTÉ DES CLOTURES POUR CHEMINS DE FER, constructions rustiques, treillages, grillages, 51, rue d'Hauteville.

* * *

Chalets. — SOCIÉTÉ ANONYME DES CONSTRUCTIONS RUSTIQUES, 51, rue Hauteville.

Pompes.

Pompes rotatives. — MORET & BROQUET, 121, rue Oberkampf.

Jeux et Jouets, Cartes Bimbeloterie.

Jeux pour parcs. — E. FOIN, 138, rue du Temple. — LEBON, 101, avenue Montaigne. — MARCHAL BUFFARD, passage de l'Opéra. — PERREAU LS & Ce, 156, rue Rivoli.

Jouets. — PARADIS DES ENFANTS, 156, rue de Rivoli. — LE NAIN BLEU, CHAUVIÈRE, 27, boulevard des Capucines.

Bimbeloterie-Jouets. — JUMEAU. Poupées nues habillées, 8, rue d'Anjou-au-Marais.

* * *

Artificier. — MORIN, 195, rue Lafayette.

* * *

Articles pour fumeurs. — KREBS, 18 et 20, passage Bourg-l'Abbé.

* * *

Aquariums. — CURTY, 31, boulev. de Strasbourg.

Aiguilles, Articles de Paris.

Aiguilles et épingles anglaises. — KIRBY-BEARD Ce, 5, rue Auber.

* * *

Brosserie fine. — BENEDICK, 83, boulevard Sébastopol. — DESCHAMPS, MAUREY & Ce, 65, rue Turbigo. — LOONEN & FILS, 8, rue Neuve-Bourg-l'Abbé.

* * *

Maroquinerie. — BONHOMME, 62, galerie Montpensier (Palais-Royal). — LEUCHARS, rue de la Paix.

GASTRONOMIE

Vins et Liqueurs, Bières.

Vins. — GAUTHEY cadet et fils, à Beaune. — & O. BEYERMAN & Ce, à Bordeaux. — DE SAINT-MARCEAUX & Ce, à Reims. Vins de Champagne.

* * *

Liqueurs. — ERVEN LUCAS BOLS, 6, boulevard Montmartre.

Liqueurs fines. — CHENARD-COTTEREAU, 206, boulevard Saint-Germain.

Spécialité de curaçaos. — KAUFFMANN, 31, galerie Vivienne.

* * *

Bières. — BIÈRE DE NORWÈGE de la brasserie Christiania, 6, quai de la Loire.

Épicerie, Biscuits, Comestibles Primeurs et Fruits.

Épicerie. — CHATRIOT, 97, rue Saint-Lazare.

* * *

Moutarde. — BORNIBUS, 58, boulevard de la Villette.

* * *

Chocolats. — HUGON, 30, rue des Saints-Pères. — MENIER, 6, rue d'Enghein

Comestibles. — LA COOPÉRATIVE (Compagnie Anglo-Française limited). 20, avenue de l'Opéra. Magasin-entrepôt, 38 *bis*, avenue de Neuilly. — AUGÉ, 5, boulevard Haussmann.

Comestibles et Liqueurs. — CAFÉ CORCELET, 104, Palais-Royal. Vins français et étrangers.

* * *

Primeurs. — ENTRAYGUES, 15, rue Neuve-des-Capucines. — CARNET & SAUSSIER, 26, rue Montmartre.

Fruits confits. — FONTAINE, 2, rue de la Michodière. — ROUZÉ, 11 rue Saint-Dominique.

* * *

Pâtisserie. — PATISSERIE CHIBOUST, 163, rue Saint-Honoré.

Spécialité de pâtés. — A. DRONNE, 2, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Pâtés de foies gras. — GUERBOIS, 53, rue de Sèvres.

Bonbons fins. — Mme LECLAIRCQ, 49, passage Choiseul.

Confiseur. — BOISSIER, 7, boulevard des Capucines.

* * *

Diners, lunchs. — CHEVET, Palais-Royal.

Diners pour villes. — MAISON TIXIER, 11, boulevard Malesherbes.

* * *

Lait. — LAIT PUR NON ÉCREMÉ, 1, boulevard Malesherbes.

Glaciers et Eaux gazeuses.

Glaciers. — GOUSSET neveu, 54, rue de Bourgogne. — IMODA, 3, rue Royale.

Glacières artificielles. — TOSELLI, 136, rue Lafayette.

* * *

Cafetières à circulation inexplosible. — L. MALEN & Ce, 6, rue Oberkampf.

Hôtels, Cafés et Restaurants.

Hôtels. — GRAND-HOTEL DE PARIS, 72, boulev. de Strasbourg. — HOTEL MALESHERBES, 26, boulevard Malesherbes. — HOTEL CONTINENTAL, 3, rue Castiglione. — GRAND-HOTEL DU NORD & VICTORIA, 9, 13 et 15, quai Henri IV, à Dieppe.

* * *

Cafés et Restaurants. — DUGLÉRÉ, 12, boul. des Capucines, et 5, place de l'Opéra. — CATELAIN, Café du Helder, 20, boulevard des Italiens. — GRAND-CAFÉ, 14, boul. des Capucines. — CLAUDON, Café américain, 4, boulevard des Capucines. — VOISIN, 261, rue Saint-Honoré. — BIGNON, boulevard des Italiens, 58, rue de la Chaussée-d'Antin, 4, et avenue de l'Opéra. — CAFÉ ANGLAIS, boulevard des Italiens, 13. — VACHETTE, 27, boulevard Saint-Michel.

PETITS POIS A L'ANCIENNE MODE

Il est bon quelquefois de faire de l'archéologie, même en cuisine.

Voici une recette dont nous livrons le secret aux lecteurs de la *Revue*, secret qui s'est perpétué de générations en générations dans la grande cuisine des vieilles familles de France.

La recette est aussi simple et aussi bonne que les ancêtres :

Vous retranchez les feuilles extérieures d'une grosse laitue, vous entr'ouvrez le cœur dans lequel vous placez une branche de sarriette fraîche, puis vous ficelez la laitue pour qu'elle ne se débride pas à la cuisson. Vous la mettez dans une casserole avec deux litres de pois fins fraîchement écossés, une demi-livre de beurre très frais, un demi-verre d'eau et une pincée de sel.

Vous laissez cuire un bon quart d'heure sur un feu doux, vous retirez la laitue et vous faites tarir la sauce si les pois ont rendu trop de jus. Avant de servir, délayez un jaune d'œuf dans trois cuillerées de crème épaisse ; ajoutez une pincée de poivre blanc, une cuillerée de sucre en poudre et mêlez le tout aux pois sans les remettre sur le feu.

Si le bon Dieu vous a conservé votre aïeule, servez-lui ce mets patriarcal qui lui rappellera son bon temps.

P. DE BALBAAC.

MENU.

—

Potage au sagou.
Lapereau en matelotte.
Poulet de Houdan rôti.
Salade.
Petits pois à l'ancienne mode. — Concombres frits.
Fraises et framboises panachées.

P. DE B.

BAINS DE MER DE

DIEPPE. HOTEL ROYAL, sur la Plage, faisant face à la mer. LARSONNEUX, propriétaire, succ. de LAFOSSE aîné. Établissement de 1er ordre, ouvert toute l'année.

HOTEL DES ÉTRANGERS, sur la plage, en face de la mer. — Appartements fraîchement décorés à des prix très modérés. Table d'hôte à six heures. Restaurant à la carte. — JAVAULT, propriét.

HOTEL DE PARIS, près du Casino, entièrement restauré et agrandi. Salon de lecture. Recommandé aux familles. Table d'hôte. — GUIBON, propriétaire.

GRAND-HOTEL DU NORD ET DE VICTORIA, 13 et 15, quai Henri IV. *Ouvert toute l'année.* Recommandé aux familles par son confort et ses prix modérés. *English spoken* CANU-GUIBON, propriétaire.

HOTEL DU RHIN & DE NEWHAVEN, sur la plage, en face le Casino. Recommandé pour son confort. — A. BOURDIN, propriétaire.

HOTEL DE LA PAIX. — *Ouvert toute l'année.* — Prix modérés. *English spoken.* — SANSON, propriét.

HOTEL DE LA PLAGE, en face la mer. CORGNE, propriétaire. — Très bien tenu. — On parle anglais.

CAFÉ DE ROUEN. — Glaces, bières anglaises.

SAIL-LES-BAINS, par Saint-Martin d'Estreaux (Loire).
Ouvert du 1er juin au 1er octobre.
Eaux minérales par excellence, souveraines dans les affections rhumatismales et cutanées.

LAMY & E. TROUVAIN, 8, rue d'Anjou-Saint Honoré. — Règlement des convois pompes funèbres et églises. Transports en France et à l'étranger.

GAUTHEY cadet et fils, négociants en vins fins, au château de Corton-Aloxe, près Beaune (Côte-d'Or) et propriétaires dans les crus de Cloz-de-Bèze, Chambertin, Corton, Aloxe, Savigny. — Médaille d'or à l'Exposition universelle de 1878.

MARIAGES. Moralité et discrétion absolue. ROY, 9, r. de Provence.

CHRISTOPHE & Ce, 56, rue de Bondy. — Orfèvrerie de luxe.

MAISON DE SANTÉ DU Dr RAMLOW, 26, rue Laugier. — Accouchements Traitement des maladies des femmes.

Diplôme & Prime de 15,000 francs de Récompense nationale. La Sève Capillaire assure la repousse rapide des Cheveux, en arrête la chute, fait naître et croître Barbe et Sourcils. Fl. 10 fr., *mand. envoi franco.* — **Muller**, 30, faubourg Montmartre, Paris.

16e ANNÉE **Le Moniteur** 16e ANNÉE

DES

TIRAGES FINANCIERS

Propriété du Crédit Général Français.

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 20 MILLIONS FR.

Publie tous les renseignements utiles aux capitalistes.

PARAIT TOUS LES JEUDIS

45,000 Abonnés.

PAR AN, **4** FRANCS

Abonnement de 3 ans, 10 fr.

Prime gratuite : *Le Calendrier manuel du Capitaliste*, volume indispensable aux porteurs d'actions et d'obligations.

LISTE DES ANCIENS TIRAGES ET DES LOTS NON RÉCLAMÉS

16, rue Le Peletier, à Paris.

LA COOPÉRATIVE

THE ANGLO FRENCH COOPERATINS SOCIETY LIMITED

20, avenue de l'Opéra.

Magasin-entrepôt, 38 bis, avenue de Neuilly, à Neuilly (Seine).

Épiceries, Comestibles, Volailles, Conserves, Vins, etc.

BIÈRE DE NORWÈGE DE LA BRASSERIE CHRISTIANIA. — Dépôt, 6, quai de la Loire. — Agent général pour la France : M. RIST-CHRISTENSEN, à Paris.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cie 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER

Billets d'Aller et Retour à prix réduits, valables du Samedi au Lundi.

De **PARIS** aux Gares suivantes :

	1re cl.	2e cl.
Dieppe (Le Tréport, **Yvetot**, Veulettes,	30	22
Motteville (St-Valery-en-Caux, Veules)	30	22
Le Havre (Saint-Adresse)	33	24
Fécamp, Les Ifs (Yport, Etretat)	33	24
Trouville-Deauville (Villers-sur-Mer, Houlgate, Beuzeval, Cabourg, Villerville)	33	24
Honfleur, Caen	33	24
Luc, Langrune, Saint-Aubin, Bernières, Courseulles, Lion (*Ces prix comprennent le parcours total*. . . . 37 27	38	28
Bayeux (Arromanches, Port, Asnelles)	40	30
Coutances (Coutainville, Requevilie)	57	44
Isigny (Grandcamp, Ste-Marie-du-Mont)	44	33
Valognes (Port-Bail, Carteret, St-Vaast, de la Hougue, Quinéville)	50	38
Cherbourg	55	42
Granville (Saint-Pair)	49 50	38 50
Saint-Malo-Saint-Servan (Dinard-Snt-Enogat)	66	49 50
Le Tréport, par Serqueux et Abancourt (*à partir du 1er juillet au 30 septembre*)	33	20

EAUX THERMALES.

Bagnoles de l'Orne, par Briouze	47	36
Forges-les-Eaux (Seine-Inférieure)	21 50	16

Départ *le Samedi et Dimanche.* — Retour *le Dimanche et Lundi.*

EXCURSIONS sur les côtes de **Normandie** et en **Bretagne.**

Billets d'Aller et Retour, valables pendant UN MOIS.

1er ITINÉRAIRE : **50 fr. 38 fr.**

Paris. — Rouen. — Le Havre. — Fécamp. Dieppe. — Arques. — Forges-les-Eaux. — Gisors. — Paris.

2e ITINÉRAIRE : **60 fr. 45 fr.**

Paris. — Rouen. — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.

3e ITINÉRAIRE : **80 fr. 65 fr.**

Paris. — Rouen. — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville-Deauville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.

4e ITINÉRAIRE : **90 fr. 70 fr.**

Paris. — Vire. — Granville. — *Avranches, Pontorson* (Mont-Saint-Michel). — Dol. — Saint-Malo. — Renues. — Le Mans. — Paris.

5e ITINÉRAIRE : **100 fr. 80 fr.**

Paris. — Caen. — Cherbourg. — Saint-Lô. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Pontorson. — Dol. — Saint-Malo. — Paris.

6e ITINÉRAIRE : **120 fr. 100 fr.**

Paris. — Dreux. — Briouze. — Granville. Avrauches. — Pontorson (Mont-Saint-Michel). — Dol. — Saint-Malo. — Brest. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DE BRIGHTON

SERVICES de PARIS à **LONDRES** par ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN

DÉPARTS (Gare Saint-Lazare).

Double service par trains de marée rapides à heures variables.

1° SERVICE DE JOUR :

Voyage simple.

1re Classe	2e Classe
41 fr. 25	30 fr.

Aller et Retour.

1re Classe.	2e Classe
68 fr. 65	48 fr. 75

2° SERVICE DE NUIT :

Voyage simple.

1re Classe	2e Classe	3e Classe
41 fr. 25	30 fr.	21 fr. 25

Aller et retour.

1re Classe	2e Classe	3e Classe
68 fr. 75	48 fr. 75	37 fr. 50

Les billets simples sont valables pendant 7 jours. Les billets d'aller et retour sont valables pour 1 mois.

Pour les renseignements, s'adresser à la gare Saint-Lazare et dans les bureaux de ville de la Compagnie, à Paris.

Extrait des **MODES PARISIENNES** 25, rue de Lille, Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette habillée. — Cette élégante robe est en faille bleu-pâle, en faille havane très clair et en satin broché pompadour sur fond havane très clair. — Corsage avec basques ornées d'une draperie de faille formant paniers sur les hanches et se terminant derrière en dessous de quatre plissés qui s'étagent et sur lesquels tombe le bas du dos dessinant une dent. Encolure ouverte en cœur, entourée d'un coquillé de dentelle Malines et d'un col châle-Manches découvrant légèrement la naissance du bras; elles sont garnies de sous-manches en dentelle Malines puis d'un plissé rehaussé par une draperie. La tunique attenant au corsage et à la jupe est montée en fronces derrière et à plat sur les côtés; devant elle s'ouvre en biais de droite à gauche sur la jupe, laquelle est richement ornée de deux draperies garnies d'effilé-passementerie de couleurs assorties. Ces draperies sont plissées et disposées en biais jusqu'aux volants qui agrémentent le bas du jupon. Derrière la seconde jupe s'enserre dans un nœud de faille, puis retombe en longs plis ondoyants pour former une longue trame, laquelle est ornée de deux plissés et d'une draperie nouée de 15 en 15 centimètres; de chaque nœud émerge un éventail plissé.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux.)

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 38.
SAMEDI, 2 AOUT 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr.; — 6 mois, 15 fr.; — un an, 30 fr
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre



Mlle **BARRETTA**, ARTISTE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE. *(Sport et Dr. News.)*

COMMUNICATION IMPORTANTE.

Si pour tous vos achats vous réclamez des COUPONS COMMERCIAUX, vous vous assurez gratis le remboursement de toutes vos dépenses (prospectus gratis), 8, avenue de l'Opéra.

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

Céramique, Bronzes, Orfèvres Serrurerie d'art.

Céramique d'art. — HENRI BEZIAT, 54, r. Paradis-Poissonnière. — DECK, 10, rue Halévy.

Céramique. — ARTIGUES FRÈRES, 24, r. Ravignan. — HACHE & PEPIN LEHALLEUR FRÈRES, 24, rue Paradis-Poissonnière. — HAVILAND, 116, r. Michel-Ange. — HUART FRÈRES, 8, rue Martel. — LŒBNITZ, 4, rue Pierre-Levée. — SOYER, 4 bis, rue Saint-Sauveur.

Mosaïste. — FACCHINA, 2, rue Legendre.

* *

Bronzes d'art. — DENIERE, 15, rue Vivienne. — BARBEDIENNE, 30, boulevard Poissonnière. — GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal. — HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du-Temple. — BLOT & DROUART, 28, r. des Archives. — BOYER FRÈRES, 62, rue Saintonge. — POUSSIELGUE-RUSAND, 15, rue Cassette. — CORNU, 29, rue Popincourt. — JULES GRAUX, 64, quai Jemmapes. — LEMAIRE, 121, rue Vieille-du-Temple. — RAINGO frères, 102, rue Vieille-du-Temple. — NANCY, 18, rue Chapon. — RUFFIER, 12, rue Charlot.

* *

Orfèvres. — FROMENT-MEURICE, 372, rue Saint-Honoré. — ROBIN, 11, rue Chabanais. — FIZAINE, 156, faub. Saint-Martin. — BOUCHERON, 151, galerie Valois (Palais-Royal). — A. CHERTIER, 7, rue Férou.

* *

Serrurerie d'art. — VAILLANT-FONTAINE & QUINTART, 181, rue Saint-Honoré. — STERLIN, 39, rue Richelieu.

Diamants, Bijouterie, Horlogerie.

Diamants. — E. VANDERHEYM, 41, r. Taitbout. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — ROULINA, 44, rue Lafayette. — HALPHEN, 6, rue Le Peletier. — MANNHEIMER, 41, rue Laffite. — ROUVENAT, 62, rue Hauteville.

* *

Bijoutiers. — AUCOC, 9, rue du 4 Septembre. — DUMORET, 5, rue de la Paix. — MARRET FRERES, 16, rue Vivienne. — ROBIN, 11, rue Chabanais. — ROUVENAT & LOURDEL, 62, rue Hauteville. — DARCHE, 5, boul. des Capucines. — MELLERIO-BORGNIS, 9, rue du 29 Juillet.

* *

Spécialité de croix et rubans d'ordres. — POUTEAU, 180, galerie Valois (Palais-Royal).

* *

Horlogerie. — Mon LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal). — BREGUET, 12, rue de la Paix.

* *

Bijouterie artistique et horlogerie. — GUSTAVE SANDOZ, 147 et 148, galerie Valois (Palais-Royal).

Curiosités, Gravures, Émaux Articles de peinture.

Curiosités. — E. TABURET. Orfèvrerie ancienne, 3, rue Pasquier. — MIALLET, 5, rue Le Peletier. — BING, 19, rue Chauchat. — BEURDELEY fils, 32-34, rue Louis-le-Grand. — CHOLET, 9, chaussée d'Antin. — JACOB FRÈRES, 112, rue Richelieu. — VINOT, 7, quai Malaquais.

* *

Terres cuites d'art. — J. C. LAROCHE, 10, boulevard Poissonnière.

* *

Gravure sur camées. — BISSINGER, 31, rue du Quatre-Septembre.

Gravures héraldiques. — GERBIER, 65, rue Richelieu. — BLENNER, 3, rue Feydeau. — DEVAMBEZ, 5, passage des Panoramas.

* *

Émaux. — GIRONDEAU, 9, rue Réaumur.

* *

Articles de peinture et de dessin. — FABER, 4, place de l'Opéra. — GIROUX, 43, boulev. des Capucines.

Musique, Instruments.

Pianos. — ERARD, 13 et 21, rue du Mail. — PLEYEL, WOLFF & Ce, 95, r. Richelieu. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary.

Instruments de musique. — GAND & BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — PETTEX-MUFFAT, 27, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse. — F. SUDRE, facteur d'instruments de musique, 6 et 8, rue des Poitevins.

Tableaux, Livres, Relieurs.

Tableaux. — GOUPIL & Ce, 2, place de l'Opéra. — FÉRAL, 54, faub. Montmartre. Expert. — GEORGES PETIT, 7, rue Saint-Georges.

* *

Livres anciens. — LABITTE, 4, rue de Lille. — CONQUET, 15, boulevard Bonne-Nouvelle.

Relieurs. — ALLO, 39, rue du Four-St-Germain. — GRUEL-ENGELMANN, 418, rue Saint-Honoré. — PETIT, 7, quai Conti. — TRAUTZ-BAUZONNET, 15, rue du Four-Saint-Germain.

* *

Annuaire de la noblesse. — DE MAGNY, 41, r. Lafitte.

Photographes, Articles et Produits photographiques.

Photographes. — LIÉBERT, 6, rue de Londres — ADAM SALOMON, 55, rue de la Faisanderie. — NADAR, 51, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — ALOPHE, 25, rue Royale. — VALERY, 9 *bis*, rue de Londres. — HERMANN & Ce, 20, chaussée d'Antin. Spécialité de portraits d'enfants.

* *

Photographie sur émail. — STEPOWSKI, 14, rue du Temple.

Articles de photographie. — PICARD, 5 *bis*, Asile Popincourt. — CARETTE, 31, rue d'Enghien. — MARX, 3, rue des Archives.

Appareils de photographie. — RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.

Chauffage.

Articles de chauffage. — CUAU AINÉ & Ce (ancienne maison Reymond et Cuau), constructeurs d'appareils de chauffage, 88, boul. Courcelles (parc Monceau), succursale, 76, boulevard Beaumarchais. — POÊLE AMÉRICAIN MOBILE, 6 place de l'Opéra.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts Articles de ménage.

Ameublement. — E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines. — LOREMY & GRISEY, 1, faub. St-Honoré.

Coffres-forts. — B. HAFFNER aîné, 18, boul. Montmartre. — DUBOIS-OUDIN, 31, boulevard Voltaire.

* *

Articles de ménage. — LA MÉNAGÈRE, 20, boulev. Bonne-Nouvelle. — BAZAR DU VOYAGE, 25, rue de la Paix.

Coutellerie fine. — TASSILLY-BOIVIN, 66, rue Neuve-des-Petits-Champs.

COSTUME — MODES

Dentelles, Broderies, Robes, Lingerie, Chemiserie.

Broderies. — ABEL, 13, rue Vivienne. — A. ALEXANDRE, 7, rue du 4 Septembre. — PENON, 32, rue Abbatucci. — PEUCHERIN, 44, rue Sainte-Anne. — Mme ROCHE, 6, rue Bleue. — Mme TRIGOULET, 17, rue de la Monnaie.

Robes, Fourrures. — MAISON DIEULAFAIT, 1, boulevard de la Madeleine.

* *

Lingerie. — GRANDE MAISON DE BLANC, 6, boulevard des Capucines.

* *

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — CHARVET, 25, place Vendôme.

* *

Corsets, lingerie et jupons. — Mon VIGOUROUS, 9, rue d'Argenteuil.

Plumes, Fleurs, Fourrures.

Plumes et fleurs. — VILLEMINOT, 76, r. Richelieu. — AUGUSTE, 7, rue de la Paix. — BATTON, 85, rue Richelieu.

* *

Fourrures. — DETMAR, 21, faubourg Saint Martin. — GROBERT-BORGNIS, 48, rue de l'Arbre-Sec.

Gants, Éventails, Parfumeurs Coiffeurs.

Gants. — BERR & FILS, 37, rue Jean-Jacques-Rousseau. — FORTIN & Ce, 75, r. Rochechouart.

* *

Éventails. — GUÉRIN, 14, boulevard Montmartre.

* *

Parfumeurs. — CH. FAY, 9, rue de la Paix. — PINAUD, 37, boul. de Strasbourg. — DELABRIERE, 63, rue de Grenelle.

Parfumerie hygiénique. — EAU SUEZ, 163, boulevard Malesherbes. — EAU FIGARO, 1, boulevard Bonne-Nouvelle.

Coiffeurs pour dames. — PHILIPP & Ce, 15, rue Royale. — DE BYSTERVELD, 3, faubourg Saint-Honoré.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — SCHÆFFER, 23, boulevard des Italiens. — RENARD, 2, boul. des Italiens. — TAUTZ AND SONS (culottiers anglais), 84, faubourg Saint-Honoré. — WASSE (culottier), 85, rue Richelieu.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — CHAPELLERIE DU JOCKEY-CLUB, 18, rue Duphot. — MAGNIEN, 273, rue St-Honoré. — PINAUD & AMOUR, 89, rue Richelieu. — DELION, passage Jouffroy.

* *

Chaussures pour hommes. — CORNAZ, 4, boulevard Malesherbes.

Chaussures de dames. — DELMAS, 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Bottier. — DELAIL, 46, passage Jouffroy.

SPORT

Equitation, Escrime, Armuriers.

Équitation. — ÉCOLE D'ÉQUITATION, 12, rue Duphot (succursale 51, rue Lhomond). — MANÈGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

* *

Professeurs d'escrime. — LOUIS MERIGNAC, 1er professeur de l'École d'escrime française, 14, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour.

* *

Armuriers. — FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu. — GASTINNE-RENETTE, 37, av. d'Antin. — LIBIOULLE. GUINARD & Ce, 8, av. de l'Opéra. — LEFAUCHEUX, 37, rue Vivienne. — ROBLIN, 9, rue de la Ville-l'Évêque. — CLAUDIN, 38, boulev. des Italiens. — GEVELOT, 30, rue Notre-Dame-des-Victoires.

Fouets, Chiens, Sellerie, Écuries Chevaux, Voitures.

Chiens. — CH. BOCQUET, 118, avenue d'Yvry. Gibiers de repeuplement.

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

* *

Sellerie. — TERRIER, 47, rue de l'Université. — RODUWART, 34, avenue des Champs-Elysées. — HERMES, 56, rue Basse-du-Rempart.

* *

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

* *

Marchands de chevaux. — HAWES FRÈRES, 66, rue de la Faisanderie. — AUBERT, 64, rue Marbeuf.

* *

Voitures de malades et d'enfants, Vélocipèdes, etc. — VINCENT, 29, rue Château-d'Eau, et 29 *bis*, boulevard Magenta.

Gymnase. — Hydrothérapie.

Gymnase. — PAZ, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs.

Gymnase et Bains. — THERMO-GYMNASE MÉDICAL, 49, rue de la Chaussée-d'Antin. — ÉTABLISSEMENT THERMO-RÉSINEUX DU Dr CHEVANDIER DE LA DROME, 14, rue des Petits-Hôtels.

Appareils pour bains. — GOFFINON-BARBAS, 85, boulevard Strasbourg.

Billards.

Billards. — F. GERDERES, 47, r. Fontaine-au-Roi.

Professeur de billard. — GIBELIN, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

Draps pour billards et tables de jeux. — MATHIEU, 10, rue Croix-des-Petits-Champs.

Agents de voyage.

Agents de voyage. — THOMAS COOK & SON, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la haute Italie.

Articles de voyage.

Vraies malles anglaises. — LAPORTE, 3, place du Théâtre-Français.

* *

Bazar. — BAZAR DU VOYAGE, WALCKER, 3, pl. de l'Opéra.

Villes et stations balnéaires.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

DIVERS

Compagnies d'assurances Compagnies financières.

Assurances mutuelles contre l'incendie. — LA CLÉMENTINE, Société d'assurances mutuelles contre l'incendie, 26, rue de Grammond.

Assurances contre le bris des glaces. — LA PARISIENNE, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances sur la vie. — LE SOLEIL, 44, rue Châteaudun.

* *

Journal financier. — LE FINANCIER DE PARIS, 13, rue de Londres.

Institutions, Sciences.

Institution. — ÉCOLE MODERNE POUR JEUNES GENS, à Asnières. — LELARGE (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard. — GROUSSET (Institution Chevalier), 75, rue Cardinal-Lemoine.

* *

Optique. — LEMAIRE, 22, rue Oberkampf. — Dr CHEVALIER, 158, galerie de Valois.

Produits chimiques.

Produits chimiques. — FER BRAVAIS, 13, rue Lafayette.

Phénol. — PHÉNOL BOBEUF, 7, rue Coq-Héron.

Art dentaire.

Eau dentifrice. — EAU J. V. BONN, 11, boulevard Bonne-Nouvelle.

Ascenseurs, Sonneries, Miroiterie.

Ascenseurs. — SAUTTER, LEMONNIER & Ce, 26, avenue de Suffren.

* *

Sonneries électriques. — A. BOIVIN, 16, rue de l'Abbaye.

* *

Miroiterie. — MIROITERIE NOUVELLE, 19, boulevard de la Madeleine.

Serres, Fleurs.

Serres. — IZAMBERT, 91, boulevard Mazas.

Fleurs exotiques. — L. LINDEN, 5, rue de la Paix. — LABROUSSE, boulevard des Capucines.

Jouets.

Jouets et Jeux. — Ancienne maison GUILLARD, RÉMOND successeur, rue Nve-des-Petits-Champs, 1, et galerie Vivienne.

Articles pour fumeurs.

Pipes, écumes. — KREBS, 18 et 20, passage Bourg-l'Abbé.



RÉGATES A JOINVILLE-LE-PONT, croquis inédit de M. Mas.

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

CHRONIQUE

On lit dans les faits divers d'un journal italien :

« Nous apprenons la mort, à Castellamare, de la duchesse Colonna Castiglione, — bien connue dans le monde des arts, sous le nom de Marcello, pseudonyme dont elle a signé un certain nombre d'œuvres remarquables. »

Et le rédacteur, que dévore le zèle de l'actualité, passe au récit des événements du jour, — il compte les chiens écrasés, les voitures versées, et les assassins échappés des mains de l'indulgente police de son pays.

Et c'est tout! et demain il ne sera même plus question dans les feuilles graves de celle qui marqua d'un sillon si brillant son passage rapide dans la vie.

C'est trop peu, en vérité! Aussi, avant qu'elle ne disparaisse dans l'éternel oubli, je veux essayer de fixer sur cette page, comme sur une toile, la silhouette, hélas! prête à s'évanouir d'une artiste pleine de talent et d'une femme pleine de grâce, qu'il était facile d'aimer beaucoup dès qu'on la connaissait un peu.

* * *

Dorat l'aurait dit, si Diderot, ce pédant sublime, ne l'avait devancé :

« Quand on veut écrire sur les femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et jeter sur le papier de la poussière d'aile de papillon. »

Le madrigal a peut-être plus d'éclat que de justesse; — comme tous les madrigaux, du reste — l'arc-en-ciel est bien haut, et beaucoup de gens trouveront plus commode, pour traiter du mérite des femmes d'employer l'encre... de la petite vertu. Mais la phrase galante de Diderot a du moins l'avantage d'indiquer que, pour peindre d'aussi jolis modèles, on ne saurait choisir des couleurs trop fines ni trop vives.

Je m'en étais toujours douté; mais je ne l'ai jamais mieux compris qu'au moment où je vois poser devant moi cette artiste qui fut une duchesse; cette femme du monde qui fit un atelier de son salon; cette grande dame qui aurait pu passer toute sa vie avec la fleur des pois du dandysme européen, et qui, sans doute pour se trouver en meilleure compagnie, se retirait souvent dans une solitude peuplée de ses pensées — Marcello-Colonna-Castiglione.

Homme par la puissance du talent, femme par l'élégance de la personne ; enfant par certains côtés, restés naïfs, chez elle, malgré les années; d'une nature trop primesautière pour se contraindre ; esprit souple et délié jusqu'à la finesse, intelligence largement ouverte, accessible à toutes les idées, familières avec toutes les questions d'art, de politique, de religion et de philosophie; capable d'embrasser de son beau regard, clair et lumineux, les plus vastes horizons et les plus changeants, — changeante elle-même, parce qu'elle était femme; — ayant le sens littéraire aussi exquis que le sens artistique; se servant de la plume comme de l'ébauchoir, et rendant perplexe le juge des choses délicates, obligé de décider s'il y avait plus de mérite dans un buste signé de sa main que d'originalité dans un billet marqué de sa griffe, celle que nous appelions tantôt « Marcello », et tantôt « Madame la duchesse » fut incontestablement une des physionomies les plus originales de notre époque : — elle en fut aussi une des plus sympathiques. Chère à tous ceux qui l'approchèrent, elle n'aurait eu besoin, ni de son titre, ni de son talent; elle portait son charme avec elle.

* * *

Issue des comtes d'Affry, une des plus anciennes familles de la Suisse, fille du brave officier qui commandait au Louvre la garde étrangère de la Maison du roi, dans la fatale journée du 10 Aout, Mlle d'Affry avait épousé le dernier rejeton d'une des plus grandes races de l'aristocratie romaine, — le duc Colonna-Castiglione.

Justement fière de l'illustration d'un nom historique, au moment où elle se sentit entraînée par une irrésistible vocation vers les fortunes toujours douteuses de la vie artistique, la duchesse voulut cacher son éclat sous le voile d'un pseudonyme — Marcello, — qui devint bientôt glorieux à son tour. Aux feuilles d'ache de sa couronne de duchesse elle préférait, j'en suis sûr, une branche de laurier, cueillie dans le jardin des Muses. Mais il lui fallait une couronne — ouverte ou fermée — son front l'appelait et la méritait, comme la consécration de sa double aristocratie. Ceux qui l'auraient refusée à la duchesse et à l'artiste auraient été heureux de l'offrir à la femme, et plus d'une main aurait tremblé — peut-être — en la posant sur ses cheveux blonds.

* * *

Très grande, la duchesse Colonna portait une tête fort petite avec une majesté naturelle, que la grâce venait tempérer à propos; — non pas comme

un Saint-Sacrement, à la façon de SAINT-JUST, — mais plutôt comme une fleur, harmonieusement balancée sur sa tige. Elle faisait penser au lis royal, dont elle avait la blancheur. — Quand on la voyait passer — rejetant en arrière la longue traîne de sa jupe, — on devinait en elle la fille des races supérieures, faites pour le commandement absolu et l'altière domination. Mais, quand on la regardait de plus près, on oubliait assez vite ce qu'il y avait peut-être de trop impérieux dans la coupe hautaine de son front, pour s'abandonner à la séduction de son sourire — sourire où l'on retrouvait tout entière cette trinité mystérieuse et puissante — divinité en trois personnes : la FEMME, le SPHINX et la SIRÈNE.

C'était plaisir de dilettante que d'étudier son œil; — un œil gris-bleu, de la nuance de certains lapis de Sibérie, semé de petits points d'or, qui vibraient comme des scintillements d'étincelles dans l'éclair vif du regard. Grâce aux cils fins et soyeux, couleur d'ambre, qui l'ombrageaient en s'entrecroisant par le bout, et qui lui donnaient une profondeur tout à fait inattendue, ce regard semblait venir de très loin. L'œil lui-même n'était pas démesurément grand, — mais long, fendu en amande, légèrement relevé par le bout, il changeait d'expression avec une telle soudaineté qu'il pouvait dire beaucoup de choses en très peu de temps. Franc, clair et gai, il avait moins de tendresse que d'éclat : je crois qu'ils sont rares ceux qui l'ont vu se mouiller de larmes.

On parlait beaucoup de son teint de blonde, blanc comme un teint de rousse, et dont une spirituelle Autrichienne disait un jour, en regardant ses joues colorées et fraîches :

« Elle me fait penser à des feuilles de rose sur une jatte de lait. »

Très au-dessus de la moyenne, la taille de la duchesse se faisait pardonner ce qu'elle avait d'humiliant pour les autres femmes, par sa tournure souple et désinvolte, et par je ne sais quelle grâce ondoyante dans les mouvements, qui était d'une nymphe plus que d'une déesse. On ne craignait qu'une chose, quand les indiscrétions d'une robe de ville permettaient d'apercevoir le pied, c'était qu'il ne fût trop petit pour porter son corps. C'était un pied de parade, fait pour être vu et non pour que l'on s'en servît.

« Si j'avais un pied comme le vôtre, lui disait un jour un académicien du genre inoffensif, mais galant, qui, pour l'admirer plus à l'aise, se mettait volontiers à ses genoux, je crois que je l'aurais toujours à la main quand j'irais dans le monde! »

Toutes les attaches, du reste, avaient chez elle une élégance et une distinction que l'on ne retrouve guère que dans les œuvres des maîtres.

« Ce serait à croire qu'elle s'est sculptée elle-même, disait un jour la marquise de Blocqueville, — qui s'y connaît, car elle a des mains plus belles que les mains célèbres d'Anne d'Autriche, — si les femmes pouvaient faire leurs mains et leurs pieds comme elles font leur visage.

*
* *

Toujours duchesse le soir, Marcello était toujours artiste le matin, — non pas artiste amateur, artiste pour rire, comme le sont trop souvent les femmes du monde. — Non! Chaque jour elle se mettait consciencieusement à sa tâche, la poursuivait avec une infatigable ardeur, et ne sortait de l'atelier qu'après l'avoir accomplie. C'était un plaisir que de voir ces doigts mignons pétrissant l'argile ou faisant voler le marbre en éclats. On peut dire que, dans ces moments-là, une sorte de fièvre la prenait. L'inspiration s'abattait sur elle, la pénétrait, la saisissait et l'emportait, comme Apollon fait de la belle PYTHONISSE qu'elle a sculptée pour l'atrium souterrain de l'Opéra.

C'est grâce à cette activité féconde que Marcello est parvenu à produire tant d'œuvres, semées aujourd'hui à travers l'Europe. Pas une galerie célèbre qui n'en possède quelques-unes! Elle n'avait pas besoin d'écrire son nom sur leur socle. Malgré la diversité des sujets qu'elle traite et la variété des types qu'elle reproduit, on a vite fait de reconnaître les statues et les bustes sortis de ses mains, à un certain air de famille —

« *Facies erat omnibus una.*
Sed diversa tamen, qualem decet esse sororum! »

à l'élégance de leur ensemble, à la finesse de leurs détails, à la morbidesse de leurs attitudes, à la noblesse de leurs fronts, à la fierté de leurs lèvres... Quand j'entre pour la première fois dans un musée où se rencontre quelque héroïne de Marcello, il me semble que je l'entends qui m'appelle; elle me fait un signe de sa main de bronze ou de sa paupière de marbre, et tout de suite je vais à elle comme à une amie que je suis heureux de revoir. Marcello avait reçu le don de la vie. Elle animait la nature, elle la faisait palpiter, et lui donnait le feu et le souffle de la passion.

*
* *

Depuis quelques années, la duchesse Colonna s'occupait beaucoup moins de cet art difficile et délicat de la sculpture, auquel, dans la ferveur de ses débuts, elle avait promis toute sa vie. Comme si la Muse fière de Phidias et de Praxitèle avait déjà confié tous ses secrets à cette belle inconstante, elle laissait tomber le ciseau de sa main dédaigneuse.

C'était la gloire du pinceau qu'elle ambitionnait maintenant, et son sentiment très juste et très vrai de la couleur lui permettait d'espérer de réels succès dans la voie nouvelle qu'elle voulait s'ouvrir. Nous avons vu des aquarelles signées de son nom, pleines de fraîcheur et d'éclat. Elle avait, du reste, de hautes visées et des conceptions grandioses. Déjà malade, elle ne voulait point obéir au conseil du poète, et, comme a dit La Fontaine :

« Quitter les longs espoirs et les vastes pensées! »

Loin de là! Jusqu'à la dernière heure elle a caressé le projet de peindre de gigantesques épopées à la façon des Schnor et des Cornélius; elle rêvait des foules qu'elle entasserait dans des cadres immenses. Cette main si fine, et que la froide Mort glaçait déjà, s'essayait aux figurations sans nombre.

Il y a peu de temps encore, dans son atelier de la rue de Saint-Pétersbourg, elle me montrait une esquisse capable d'absorber vingt années du travail de dix artistes. C'était une audacieuse composition, représentant le grand Concile présidé par la Sainteté de Notre Seigneur le pape Pie IX (j'emploie à dessein la respectueuse formule italienne, pour rappeler au respect mon temps et mon pays). On y voyait déjà le Souverain Pontife, dans la blancheur immaculée de son vêtement sacerdotal, rayonnant sous sa tiare, comme un grand prêtre de l'ancienne Loi, descendant d'Aaron et successeur de Melchisédech; puis les cardinaux, — les *Porporati*, comme on les appelle à Rome, — étincelants dans la pourpre, glorieux souvenir du sang des martyrs; enfin la longue file des évêques, mître en tête, crosse en main, majestueux dans la robe violette, tombant à grands plis droits jusqu'à leurs pieds.

« Mais, duchesse, lui dis-je avec ma franchise danubienne, Michel-Ange lui-même eût reculé devant cette colossale entreprise!

— Ce n'était qu'un homme! répliqua-t-elle avec son fin et doux sourire, et moi je suis femme! »

*
* *

La maladie cruelle et qui ne pardonne pas, la lente mais inexorable consomption, a eu raison de ce grand courage; la MORT a éteint d'un coup d'aile la flamme que nous avions vue si brillante et si vive. La charmeuse n'est plus. Que Dieu fasse merci à cette âme aimante et bonne, et toi, vieille terre qui nous prends tous, sois légère à celle qui pesa si peu sur toi!

LOUIS ÉNAULT.

GRAVURES

Blanche Barretta.

La jeune et sympathique sociétaire de la Comédie-Française, dont nous donnons le portrait en tête de ce numéro, a aujourd'hui vingt-quatre ans, étant née en avril 1855, à Avignon.

Sœur d'une pensionnaire du Théâtre-Français, Rose Barretta, décédée depuis peu, elle entra pour la première fois dans la maison de Molière à l'âge de huit ans, pour y jouer la petite fille du *Supplice d'une femme.*

Quatre ans plus tard, elle était reçue au Conservatoire de déclamation, où elle suivit le cours d'un excellent maître, Régnier, et dont elle sortit en 1872 avec un second prix de comédie.

L'Odéon s'empresse de l'employer et la prête au Vaudeville pour créer *Dianah*, de Th. Barrière. Elle y obtint un très grand succès et revint à la rive gauche, dont elle fut l'enfant gâtée après le départ de Sarah-Bernhardt et d'Emilie Broisat.

Agnès, Georgette de la *Jeunesse de Louis XIV*, la *Maîtresse légitime*, *Geneviève*, de Scribe, la signalèrent bientôt à M. Perrin comme un sujet digne de la Comédie-Française.

Engagée le 1er juin 1875, elle y débuta le 17 dans Henriette des *Femmes savantes*. La Victorine de Sédoine et de Mme Sand lui gagnèrent tous les suffrages. Un an après elle était reçue sociétaire (1er juillet 1876).

Mlle Barretta a la grâce, elle a le charme; elle est, avant tout, essentiellement *moderne*, ce qui est à la fois une qualité et un défaut. Elle joue alternativement les ingénues et les jeunes premières, en attendant qu'elle prenne résolument l'emploi des coquettes et devienne la Célimène rêvée. Car elle est appelée à recueillir un jour le double héritage de Mmes Favart et Arnould-Plessy.

Dans le dernier voyage de la Comédie à Londres, elle a été très goûtée du public anglais, auquel semble dédiée cette pensée écrite par la jeune sociétaire sur l'album du prince de Galles :

« Si je n'étais enfant de Molière,
« Je voudrais être fille de Shakspeare! »

Monsieur le Rédacteur,

J'ai pensé que vous accueilleriez volontiers (1) quelques notes prises hier au vol et d'après nature, sur la très jolie fête hippique à laquelle le 11e hussards nous avait conviés.

De toutes les distractions sportives, le *drag* est certainement la plus ingénieuse et la plus pittoresque en même temps. Ce n'est pas seulement un jeu, prétexte de courses folles à travers bois et taillis, une sorte de tournoi champêtre comme le papers'hunt C'est une chasse véritable, avec cet avantage, que toutes les péripéties en sont réglées. Le coup d'œil est aussi joli, si les émotions sont moins vives. Tout le cortège élégant des équipages de chasse à courre s'élance sur la piste, tracée à l'avance, où le quartier d'animal a été traîné. Les piqueurs crient, les fanfares sonnent, les chiens donnent de la voix, l'illusion est complète. Le merveilleux décor de la forêt de Fontainebleau se prête particulièrement à ces sortes de fêtes. Cependant les traces du verglas sont encore partout visibles, bien des avenues sont encore jonchées de branches mortes et de débris. Mais les hussards s'étaient mis à l'œuvre et la piste était prête à l'heure, piste charmante, serpentant à travers les plus jolies perspectives de la forêt.

A deux heures, au carrefour de l'Obélisque, lieu du rendez-vous, le coup d'œil était déjà superbe. Les breaks du régiment attelés à quatre chevaux et conduits par des ordonnances en tenue de postillon, débouchaient au grand trot, pleins de jolies femmes, émaillés de ravissantes toilettes. Au milieu des véhicules de toute sorte circulaient les officiers, empressés galants, distribuant des fleurs aux fraîches invitées qui en avaient déjà tant, puis les élèves de l'école en tenue, puis les chasseurs en habits rouges, se mariant aux dolmans bleu de ciel. Les valets de chiens de M. Servant, tenaient en laisse ses belles meutes de pur-sang. Enfin le signal est donné, les trompes résonnent, les chiens lancent et le cortège s'ébranle ayant en tête les autorités militaires et tout l'état-major des officiers étrangers Les voitures suivent en ordre, s'arrêtant par instants pour voir passer la chasse, et constater les défauts ingénieusement prévus. Première halte, au Bouquet-du-Roi. Sur la route, des obstacles sont disposés de loin en loin. Les cavaliers arrivent et sautent en peloton au milieu d'un flot de poussière. Voici la délicieuse promenade des hauteurs de la Salle, d'où l'œil embrasse toute la perspective des rochers Saint-Germain; le flot des voitures s'y précipite et vient se ranger en bon ordre devant les tribunes du Champ de Courses, où l'épisode le plus intéressant du *drag* va se passer. La pelouse est tout ensoleillée, toute bigarrée d'uniformes. Les tribunes s'emplissent d'une foule élégante et enthousiaste. Le « tout Paris » est là : le monde du sport et des théâtres s'est fait brillamment représenter. Adam, l'auteur de la carte d'invitation, prend des vues et croque çà et là de charmants épisodes. Mais la chasse débouche par la gauche, meutes et cavaliers poursuivant la bête qui a été se réfugier dans un repli de terrain. En passant devant les tribunes, les chasseurs prennent coquettement le galop de course pour aller sauter le steeple organisé sur la pelouse. Les chiens y vont de tout leur cœur, malgré la sécheresse du terrain, l'hallali sonne enfin et la curée se prépare. Ici, la fête a pris un aspect nouveau, mais non moins brillant. Un lunch royal était servi derrière les tribunes, sur une table immense couverte de verdure et de fleurs, et si le champagne a coulé à flot, il est inutile de le dire. Décidément le 11e hussards fait galamment les choses et son colonel est vraiment un organisateur habile. Le soleil a voulu lui faire honneur; lui, dont les faveurs sont si rares cette année, il a voulu sourire à ses invitées.

X...

(1) Oui, très volontiers, et nous insérerons toujours avec empressement les communications bénévoles qui doivent intéresser une grande partie de nos lecteurs.
(*Note de la Rédaction*).



LA LETTRE DE RECOMMANDATION, d'après le tableau de M. Leroux. *(Illustration.)*

ÉCHECS

PARTIE N° 56.

Gambit Évans (a.

Blancs. M. CLERC.	Noirs. M. BEZKROVNY.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 4 F D	3. F 4 F D
4. P 4 C D	4. F pr P
5. P 3 F D	5. F 4 F
6. P 4 D	6. P pr P
7. Roq.	7. P 3 D
8. P pr P	8. F 3 C
9. C 3 F	9. C 4 T
10. F 5 C R	10. P 3 F R
11. F 4 T R	11. C pr F
12. D 4 T éch.	12. D 2 D
13. D pr C	13. D 2 F R
14. C 5 D (*b*	14. P 3 F (*c*
15. D 4 T (*d*	15. F 1 D
16. T R 1 R	16. P 4 C D (*e*
17. D 2 F	17. F 2 C (*f*
18. C 4 C D	18. F 4 T
19. C pr P (*g*	19. F pr T
20. T pr F	20. C 2 R (*h*
21. P 5 R (*i*	21. P D pr P (*j*
22. P pr P	22. T 1 F D
23. P pr P	23. P pr P (*k*
24. C R 4 D	24. Roq. (*l*
25. T pr C	25. T R 1 R
26. C 5 F (*m*	26. T pr C (*n*
27. C 6 T éch.	27. R 1 T
28. C pr D éch.	28. R 2 C

29. C 5 C éch, et les noirs abandonnent (*o*).

NOTES

a) Jouée le 9 avril à la Régence.

b) Nous répétons que c'est la meilleure attaque.

c) Si 14. F 3 R. — 15. D 4 T éch. — F 2 D. — 16. D 3 T mieux.

d) La suite correcte est : 15. C pr F ! — P pr C. — 16. D 4 C — D 2 F. — 17. F 3 C — P 4 F D. — 18. — P pr P — P C pr P. — 19. D 2 D — T 3 T. — 20. T R 1 D avec un avantage incontestable. Voir à cet égard la partie que j'aie jouée simultanément avec vingt-sept autres dans une séance de janvier 1877, contre M. Miguel de Almagro.

e) Ceci est mauvais et donne aux blanes une attaque terrible. Mieux valait : 16. C 2 R. — 17. P 5 R (A) — C pr C. — 18. P pr P F éch. déc. — R 1 F. — 19. C 5 C — D 4 T ; nous n'avons rien vu de meilleur ici que 20. D 3 T — P pr P. — 21. D pr P éch. — R 2 C. — 22. C 3 F R — F 5 C mieux.

A

17. C pr C — F pr C suivi de Roq. avec le pion de plus.

f) Il eût été plus prudent de laisser ce fou sur sa ligne naturelle en le portant à 2 D.

g) Ce sacrifice de l'échange est d'un beau joueur, mais nous doutons qu'il soit absolument correct.

h) C'est encore ce qu'il y a de meilleur. Si 20. T 1 F. — 21. P 5 R — T pr C. — 22. P pr P F éch. déc. — R 1 F (A). — 23. P pr P éch. — R pr P forcé. — 24. D 2 C — C 3 F R. — 25. C 5 C devant gagner.

A

22. R 2 D. — 23. D 5 F éch. — R 2 F. — 24. C 5 C gagnant facilement.

i) Si 21. C pr C — D pr C. — 22. P 5 R — F pr C et gagneront.

De même si 21. P 5 D — Roq. avec la supériorité.

L'attaque du texte est donc la plus forte.

j) Le coup juste était 21. C pr C ! (A). — 22. P pr P F éch. (B) — R 1 F ! — 23. C 5 C, c'est du moins ee que nous avons trouvé de plus énergique — D 3 C. — 24. C 6 R éch. — R 1 C ! — 25. D 3 C — C 4 T mieux.

A

21. — Roq. — 22 C pr C éch. — D pr C — 23. P pr P F et gagnent.

B

22. R 2 D ? — 23. D 5 F éch. — R 2 F. — 24. P 5 D — C 4 R. — 25. C pr C — P pr C. — 26. D pr P éch. et gagnent.

k) Et pourquoi pas 23. T pr C qui gagnait si simplement ?

l) Il fallait d'abord faire l'éehange du fou contre le cavalier.

m) Parfaitement joué ; on voit ici l'importance du cavalier à cette place qu'il n'aurait pu occuper si, comme nous l'avons dit dans la note précédente, les noirs avaient fait l'échange.

n) Il n'y a plus rien à faire. Si 26. T pr T. — 27. C 6 F D pr T éch. gagnant *ad libitum*.

o) En effet 29. T pr T forcé. — 30. D pr P éch. et mat le coup suivant.

PARTIE N° 57.

Gambit Muzio (a.

Blancs. M. Camille MOREL.	Noirs. M. Paul MORPUGO
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 F R	2. P pr P
3. C 3 F R	3. P 4 C R
4. F 4 F	4. P 5 C
5. Roq.	5. P pr C
6. D pr P	6. D 3 F R
7. P 3 D	7. F 3 T (*b*
8. C 3 F D	8. C 2 R
9. F pr P	9. F pr F
10. D pr F	10. D pr D
11. T pr D	11. P 4 F R (*c*
12. T 1 R (*d*	12. P 3 F D
13. P pr P	13. R 1 D
14. C 4 R (*e*	14. P 4 D
15. P 6 F	15. C 3 C
16. C 6 D	16. T 1 F (*f*
17. P 7 F	17. P pr F
18. T 8 R éch.	18. R 2 D (*g*
19. T 6 F R (*h*	19. T pr P (*i*
20. T pr T éch.	20. R pr C
21. T pr F	21. P pr P
22. P pr P	22. C 2 R (*j*
23. T 8 R	23. C 4 D
24. T pr P C	

Les noirs abandonnent.

NOTES.

a) Jouée au commencement de juillet dans les salons de M. Morel.

b) La meilleure défense, ainsi que nous l'avons prouvé dans une analyse précédente, est 7. C 3 F D ! Nous renvoyons pour la suite au n° 7 de la *Revue*, partie n° 12 Toutefois et pour répondre à de nombreuses demandes qui nous ont été faites, nous insisterons spécialement sur la variante suivante : 7. C 3 F D. — 8. C 3 F D. — F 4 F éch. — 9. R 1 T — C 4 R. — 10. D 5 T (nous n'avions analysé iei que D 1 D) — P 3 D. — 11. C 5 D — D 3 C. — 12. D pr D — P T pr D. — 13. C pr P éch. — R 1 D. — 14. C pr T — P 4 C R et les noirs ont une batterie formidahle ouverte contre le roi adverse et de plus, la supériorité numérique car le cavalier blanc ne sortira pas.

c) Ce coup et le suivant sont, ainsi que nous l'avous déjà dit, de l'invention de M. Morel et constituent une défense très ingénieuse.

d) Si 12. P pr P — P 3 F D. — 13. P 6 F — C 3 C. — 14. P 7 F éch. — R 1 D. — 15. T 6 F — P 4 D mieux.

e) 14. P 6 F fait rentrer dans la variante précédente.

f) Forcé. Si 10. C pr T. — 17. C 7 F éch. — R 2 F — 18. C pr T — P pr F. — 19. P 7 F — C 2 D — 20. T 7 R et gagnent.

g) Une faute qui suffit pour perdre la partie. Il fallait jouer 18. R 2 F car si alors 19. T 6 F — C 2 D mieux.

h) Splendide ? Nous engageons nos lecteurs à bien méditer ce coup et ses conséquences.

i) Le seul moyen de prolonger la résistauce était : 19. C 3 T.

j) Pour empêcher la prise du P C. La situation ne comporte plus de remède.

Solution du problème n° 61.

Composé par le Dr S. GOLD.

1. T 8 T / R pr C; 2. D 7 T mat.

Solution du problème n° 62.

Composé par M. W. KLARK.

1. F 2 F / F 8 D; 1. T 2 R / *ad libitum*; 3. D ou T mat.

Solution du problème n° 58.

Composé par M. W. KLARK.

1. D 3 C / R 4 D; 2. F 8 R / *ad libitum.*; 3. D ou F mat.

Solution juste du n° 57

M. B. Médininé, avocat, à Karlskat.

Solutions justes du problème n° 58 :

MM. Barré, de Madrazo, Henri Thomson, Morpusgo, Fouge, Mélinand, Gillot (Enghien) Léon Guinet (Lyon); Rénoy B. Dioni, Mme Anna Janet,

Solutions justes du problème n° 64 :

MM. Barré, de Madrazo, Henri Thomson, Morpuzgo, Fouge, Mélinand, E, S. (à R. L. R.), Gillot (Enghien), Léon Guinet (Lyon), Rénoy, R. Dioni. F. Reinach, Panier. Guillau. Mme Anna Janet.

Solutions justes du problème n° 62 :

MM. Barré, de Madrazo, Henri Thomson, Morpuzgo, Fouge, Rénoy, R. Dioni, Mme Anna Janet

---

NOUVELLES

Un match vient d'être organisé à Londres, entre MM. Bird et Blackburne au premier gagnant cinq parties. Jusqu'ici M. Blackburne en gagne deux et M. Bird une.

Les quatre prix du concours allemand sont échus :

Le premier, à M. Englisch, de Vienne, gagnant 9 1/2 sur 11. Nous saisissons cette occasion pour féliciter notre collègue du tournoi parisien de l'an dernier de cet éclatant triomphe.

Le second, à M. Louis Paulsen, gagnant 9.

Le troisième, à M. Schwarz, de Vienne, gagnant 7, et le quatrième, à M. Bier, de Hambourg, gagnant 6 1/2.

Viennent ensuite : MM. Riemann, Pitschel, Schallopp, Flecheig, Schottlander, W. Paulsen, Minckwitz et Wemmers.

Le défi de la Schachzeitung.

Une revue d'échecs de Leipzig, la « Deutsche Schachzeitung » vient dans son numéro de juillet de consacrer à notre concours de problèmes un article plus que malveillant. Nous croyons nécessaire d'y répondre après avoir fait deux observations préalables.

La première, c'est que ce que nous disons n'engage que nous. Il est évident en effet que la dignité de la commission ne lui permet pas de répondre à des phrases comme celles-ci : « C'est un vrai « malheur quand on fait choix de juges « qui ne comprennent pas la nature des « problèmes. Les bonnes gens de Paris « se sont peut-être donné beaucoup de « peine pour prononcer un jugement « précis et définitif, quoique nous dou- « tions tout à fait qu'ils se soient occupés « de la solution des problemes, etc... »

La seconde, c'est que notre réponse s'adresse uniquement à l'auteur de l'article. Nous avons déjà reçu, en effet, de divers points de l'Allemagne des protestations indignées contre les procédés de MM. Schallopp et Minckwitz.

Au fond deux motifs ont excité l'irritation ‹›e M. Miuckwitz (ou de son comparse) : d'abord aucun concours de problèmes allemand n'a été à beaucoup près aussi brillant que le nôtre et en second lieu le premier prix n'a pas été en principe remporté par un allemand. Quel contraste entre cette conduite et celle du jury d'examen qui, pour une simple infraction au programme a fait déchoir du premier rang si brillamment conquis un Français : M. Pradignat !

Dans la forme, il s'agit du problème en quatre coups de l'envoi « Vertranen » publié par la *Revue*, le plus beau du concours d'après M. Minckwitz. Hors de là le jugement de la commission est à peu de chose près ratifié par la feuille d'Outre-Rhin. Ce problème dont le rapport a dit que : « son charme est si grand « qu'il se manifeste jusque dans ses dé- « fauts », repose en effet sur une jolie idée, mais il contient des défectuosités sans nombre et presque toutes ses variantes sont incorrectes. Or, le jury d'examen, ayant pour doctrine que le mérite d'une œuvre est la résultante des qualités, déduction faite des défauts, a établi le bilan des défauts et diminué d'autant la note méritée à d'autres égards. Telle est la logique française et il était bien naïf de supposer un instant que dans un concours jugé à Paris la doctrine allemande, qui est tout autre parait-il, pourrait prévaloir.

M. Minckwitz, s'adressant à la commission, termine en ces termes :

« Nous vous offrons un prix de cent « francs, si un ou plusieurs de vous ou « si vous tous ensemble d'ici au 31 dé- « cembre prochain composez un pro- « blème qui égale le quatre coups de « Vertranen en ce qui regarde la beauté « et la perfection, sans doubles coups. »

Cette prétention stupéfiante d'exiger d'un critique de faire mieux que l'œuvre soumise à son jugement mérite une leçon et nous allons la donner :

Dans un autre passage déjà cité, M. Minckwitz conte-te que la commission ait résolu elle-même les problèmes qui lui étaient soumis. Eh bien ! nous lui ferons une petite proposition :

S'il veut convertir son prix de composition en un prix d'analyse, nous offrons de fonder un même prix en sa faveur.

Nous proposons donc à M. Miuckwitz à qui il sera généreusement permis de se faire aider par un de ses collaborateurs ou par tous ensemble un prix de cent francs s'il nous envoie avant la fin de l'année la démolition d'un problème primé dans le concours de Paris de 1878.

De son côté il tiendra en réserve le prix qu'il a déjà offert pour un membre de notre jury d'examen qui lui enverra dans le même délai une démolition d'un problème couronné dans le concours de Leipzig de 1876.

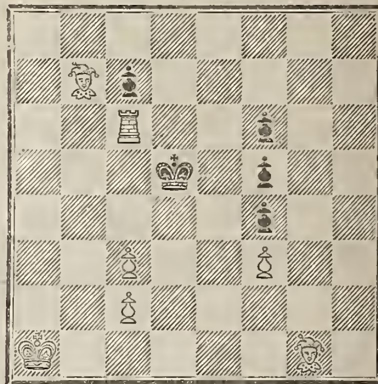
Nous attendons de la « Schachzeitung » une réponse dans la quinzaine. Passé ce délai, son silence sera considéré comme un refus d'acceptation et nous aurons le droit d'en dégager la signification.

On lit dans l'article auquel nous répondons cette phrase d'un lyrisme émouvant : « Nous devons lancer la flèche de « notre veto contre la peau malheureu- « sement impénétrable du dernier ver- « dict. » Nous espérons, Monsieur, qu'engagé comme vous l'êtes et en présence d'une proposition aussi équitable que la nôtre, vous laisserez cette fois dans le carquois la « flèche de votre veto ».

PROBLÈME N° 65

composé par le docteur S. GOLD.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en quatre coups.

CORRESPONDANCE.

M. P. à Lusignan. L'adresse de M. L., 13, rue Boulets, je n'ai jamais donné un avis au sujet des concours de problèmes.

M. Mélinand, à Milly. — Votre solution du problème 62 n'est pas juste.

1. T 5 D éch. / R 6 F D; 2. F 6 D éch. dec. / F 5 F

et le mat n'y est pas.

M. E. T., à R. L. R. — Vous pouvez envoyer toujours vos solutions sans formalité comme vous l'avez fait; si les solutions ne sont pas justes, nous vous répondrons.

Votre solution du problème 62

1. F 2 F R / F 8 R; 2. D 5 D / P pr T

le mat n'existe pas.

M. A. Dujardin, de Douai. — Votre solution du problème 61 n'est pas juste.

1. F pr P / R 8 C; 2. R 2 R

que vous indiquez ne peut se jouer; il y a un pion noir qui empêche le coup. Pour la solution du probleme. 62, regardez dans la correspondance ci-dessus, à M. Mélinand.

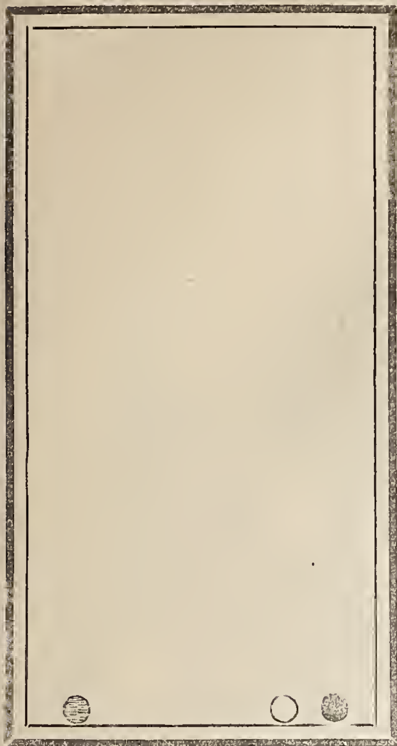
M. Gillot (d'Enghien). — Regardez pour votre solution du problème 62 dans la correspondance à M. E. F., à R. L. R.

M. Léon Guinet, à Lyon. — J'examinerai la solution du problème 62, et bieutôt je publierai votre problème. Vous allez recevoir le numéro que vous demandez.

S. ROSENTHAL.

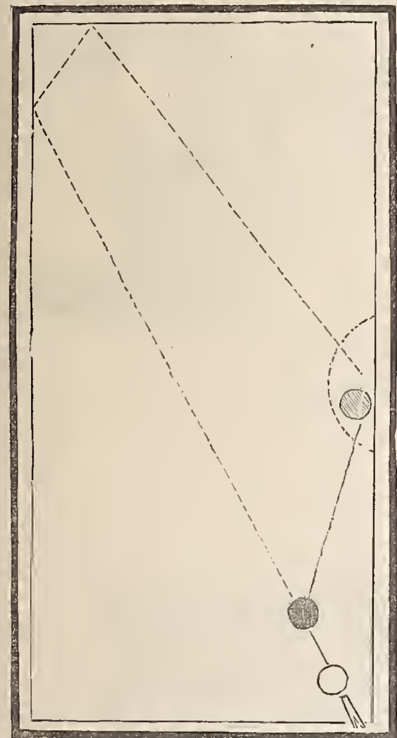
LE BILLARD

29e position.



Coup de massé.

Solution du coup inséré dans le N° 37.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME 36.

L'analyse de ce problème est assez complexe. Vous devez réserver à votre partner la direction du coup, tout en vous ménageant d'intervenir en temps utile, comme un « *Deus ex machinâ* ». Il a probablement fait une invite au roi de cœur, ce qui fait supposer au moins trois atouts dans sa main.

Sur cette donnée, comment procéderez-vous? Revenir à cœur serait une faute, puisque vous placez votre partner sous les fortes.

Vous ne pouvez pas jouer pique non plus puisque vos seules rentrées sont dans cette couleur.

Trèfle est une couleur d'attente.

Il ne vous reste qu'à jouer atout. D'abord, vous fortifiez le jeu de votre partner, ... une couleur longue à cœur. Ensuite et surtout, vous placez la main à droite, ce qui est capital dans cette partie.

Si l'on joue pique, vous prenez et rejouez atout.

Si l'on joue trèfle, vous mettez le dix immédiatement, ce qui vous éclairera tout à fait sur la valeur exacte de chacun des trois jeux. Ainsi, à partir du quatrième coup, le travail intellectuel est achevé; le reste n'est qu'une affaire de mémoire et de classement; vous jouez avec cinquante-deux cartes.

Le deux de carreau est donc la seule carte qui remplisse les conditions voulues, comme force et comme sécurité.

Principe. — Lorsque vous faites la levée de la dame sur l'invite de votre partner, ne revenez jamais à la couleur, jouez de préférence atout, si vous avez un assez beau jeu.

PROBLÈME N° 37.

Carreau est atout.



La première levée est ainsi faite : six, trois, roi, deux d'atout.

Votre partner joue la dame de pique et votre adversaire met le deux. Comment continuerez-vous?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 36.

Vous avez 42 points en main, si vous écartez le neuf de carreau laissant quatre cartes.

Une chance sur sept — exactement trois vingtièmes — de relever un cœur qui vous donne au minimum 132 points, contre 6.

Une rentrée mauvaise, et vous avez six chances contre une de la trouver, le nombre de vos points descend à 50 et ceux de votre adversaire montent à 18.

En écartant trois dix et le neuf de carreau et gardant le point à cœur, vous entrez par 28. Si vous relevez un cœur — trois chances sur cinq — vous arrivez facilement à 114 points.

Une carte majeure à pique et à trèfle, avec un petit carreau, vous donne un résultat à peu près identique.

Enfin, le neuf de pique et le neuf de trèfle vous donnent le soixante. Il faudrait, pour vous l'enlever, que les cartes fussent pour ainsi dire choisies à dessein. Ainsi : huit, sept de carreau, huit de pique, huit de trèfle, (etc.). Nous écarterons donc : dix, neuf de carreau, dix de trèfle, dix de pique, sacrifiant le quatorze de dix tout fait, pour arriver à un repic ordinaire, ou tout au moins à un soixante.

PROBLÈME DE PIQUET.

Quel sera votre écart en premier, et en second?



ROBERT D'A.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 166.

CO SBODORM LZEPABOBEAM DERD LODDO D'AC R'OMEAM TEARMORI OR OXIACAFBO SEB CO SUAYD YO C'ODSOBERLO OM CO LURMBO-SUAYD YOD DUIPORABD.

N° 167.

LPRDXSTSVNTLP SSPRTDLVRT.	EAAOEEOUEEAEO EAEIE.

N° 168.

Former un mot de quatorze lettres dans lequel ne prendront place que les voyelles A, E, I, et les consonnes B, L, M, P, R, T.

N° 169.

A ? I ? R
C ? O ? E
M ? D ? E
A ? A ? E
B ? R ? N
P ? I ? E

N° 170. — MOTS CARRÉS.

Père. — Vérité qu'on proclame. —
Fumé de Paris au Mogol. —
Ni plus ni moins que vous, Madame. —
Un auxiliaire du vol.

Solutions du 19 juillet 1879.

N° 161.

Le mariage ressemble à une ville assiégée : ceux qui sont dehors voudraient être dedans; ceux qui sont dedans voudraient être dehors.

N° 162.

L'amitié, c'est l'amour sans ailes.

N° 163.

Cinq et quatre font neuf; ôtez deux, reste sept.

N° 164.

PALINGENESIE.

N° 165.

PLUME. — ENCRE.

EDME SIMONOT.

SPORT

COURSES DU HAVRE

1er jour. — Dimanche 27 juillet.

Prix du Gouvernement. — 2,000 mètres.

1. *Pasealine*, au comte de Berteux. (Jellis.) 50 k. 1/2.
2. *Fenella*, à M. Jennings. (Storr.) 53 kil. 1/2.
3. *Lodi*, au comte Almaviva (Lavis.) 52 kil.

Non placés : *Balsamine, Vilna, Mélomane.*

Prix de la Société d'Encouragement. 2,000 mètres.

1. *Rob-Roy*, à M. Camille Blanc. (Lavis.) 53 kil.
2. *Campan*, à M. Delamarre. (Mills.) 53 kil.
3. *Paquet*, au comte Telfener. (Heather.) 53 kil.

Non placée : *Flamande.*

Prix du Chemin de fer. — A réclamer. 2,000 mètres.

1. *Croisette*, à T. Carter fils. (Kelly.) 50 kil.
2. *Warton*, au comte de Meeûs. (Lavis.) 62 kil.
3. *Colombe*, à M. Jennings. (Smith.) 50 kil.

Non placés : *Væ Victis, Dépêche, Châtelaine.*

Grand Prix du Havre. — *Handicap.* 1,800 mètres.

1. *Télégramme*, à M. Ephrussy. 56 kil 1/2.
2. *Reveillon*, au baron de Rothschild. 60 kil. 1/2.
3. *La Scala*, à M. Lupin. 51 kil. 1/2.

Non placés : *Rose-de-Mai, Adonias, Porcelaine, Mantille II, Toquade, Eusebia, Bavetta, Cabale, Bosnie, Forte-en-Gueule, La Frileuse, Marjolaine, Oda, Silhouette.*

Prix de la Société d'Encouragement. Hors série. — 2,000 mètres.

1. *L'Étoile*, à M. H. Jennings. (Storr.) 52 kil.
2. *Satisfaction*, à M. Prat. (Pettet.) 44 kil. 1/2.
3. *Santa-Fé*, à M. Lupin. (Kelly.) 44 kil. 1/2.

Non placés : *Devadassi, Émeraude, Miss Paola, Boule-de-Neige, Némorin II, Figurine.*

2e jour. — Lundi 28 juillet.

Prix du Hoc. — *Handicap.* — Au trot monté. 3,500 mètres.

1. *Gourko*, à M. Duhamel. (Leduc.)
2. *Belle-Face*, à M. de Namptv. (Dijol.)
3. *Anicroche*, à M. Merlin. (Jutard.)

Prix du Département. — Au trot monté. 3,600 mètres.

1. *Fidélité*, à M. Auhourg. (Le propriétaire.)
2. *Atalante*, à M. Birolcaud. (Le propriétaire.)
3. *Train-Poste*, à M. Jamare. (Alexis.)

Prix des Phares. — *Handicap.* — Au trot attelé. 4,300 mètres.

1. *Vorojey*, à M. Marais. (Barni.)
2. *Serviteur*, à M. Merlin. (Jutard.)
3. *Protecteur*, à M. Landes. (Labbé.)

Prix de Tancarville. — *Course de haies. Handicap.*

1. *Domiduca*, à M. Vallender. (Mitchell.) 67 kil. 1/2.
2. *Rose-de-Mai*, à M. Balensi. (Oxford.) 63 kil. 1/2.
3. *Rob-Roy*, à M. C. Blanc. (Weaver.) 66 kil.

Non placés : *Kinsman* et *Oiseleur.*

Prix de l'Eure. — *Grand Steeple-chase. Handicap.* — 4,000 mètres.

3. *Du Barry*, au baron Finot. (Atchet.) 68 kil.
1. *Hypothèse*, à M. C. Blanc. (Weaver.) 62 kil. 1/2.

Poule de Hacks. — *Course de haies. Gentlemen riders.* — 1,800 mètres.

1. *La Marne*, à M. Erhmann. (Le propriétaire.)
2. *Alleluia*, à M. Dubose. (Le propriétaire.)

COURSES D'ENGHIEN

Dimanche 27 juillet.

Prix de la Ferme. — *Course de haies.* 2,000 mètres.

1. *Le Tilleul*, à M. Girardin. (Rowell.) 65 kil.
2. *Abel-Miss*, à M. Vallender. (Penfold.) 64 kil. 1/2.
3. *Charbonnette*, à M. Chapard. (Warcock.) 70 kil.

Non placés : *Gouvieux II, Midinette.*

BETTING : *Le Tilleul*, 6/1 ; *Abel-Miss*, 2/1 ; *Gouvieux*, 2/1.

Prix de Cernay. — *Steeple-chase.* 3,000 mètres.

1. *Triomphe*, à M. Saulty. (Summers.) 67 kil. 1/2
2. *Nemo*, à M. Edwards. (Mitchell.) 60 kil.
3. *Andréa*, à M. C. Blanc. (Weaver.) 62 kil.

Non placé : *Incertain.*

BETTING : *Triomphe*, 2/1 ; *Nemo*, 2/1 ; *Andréa*, 3/1.

Prix des Carrières. — *Steeple-chase.* 2,500 mètres.

1. *Gavroche*, à M. Delhomme. (Mitchell.) 59 kil.
2. *Roxane*, à M. de Dorlodot. (Weaver.) 58 kil. 1/2
3. *Mourad*, à M. Junius. (Summers.) 58 kil. 1/2.

Non placés : *François II, Cripple, Ballon* et *Jonvillaise.*

BETTING : *Roxane*, 2/1 ; *François*, 4/1 ; *Gavroche*, 9/1 ; *Mourad*, 4/1.

Prix du Hameau. — *Course de haies.* 2,500 mètres.

1. *Domiduca*, à M. Vallender. (Mitchell.) 63 kil. 1/2.
2. *Fileuse*, à M. Girardin. (Rowell.) 62 kil.
3. *Pompée*, à M. C. Blanc. (Weaver.) 68 kil. 1/2.

Non placés : *Argentan, Chère-Amie, Bag-Pipe, For-Ever.*

BETTING : *Pompée*, 2/1 ; *Domiduca*, 3/1 ; *Fileuse*, 6/1.

Prix de l'Hippodrome. — *Course plate.* 1,200 mètres.

1. *Paradoxe*, au baron Finot. (Atchet.) 72 kil.
2. *Incertain*, à M. Girardin. (Rowell.) 74 kil.
3. *Passport*, à M. Vallender. (Penfold.) 73 kil. 1/2.

Non placés : *Mourad, Pepa.*

BETTING : *Paradoxe*, 2/1 ; *Pepa*, 2/1 ; *Passport*, 3/1

Courses de Caen les 3 et 4 août.

LIBRAIRIE

Qui ne connaît pas les ravissants récits de chasse et de pêche que M. le marquis de Cherville a publié dans la *Vie à la Campagne*, le *Journal des Chasseurs*, le *Temps* et l'*Illustration*, et que MM. Firmin Didot et Cie viennent de réunir dans un volume qui sera dans toutes les bibliothèques des lettrés et des hommes du monde.

Ce recueil a pour titre :

L'HISTOIRE NATURELLE EN ACTION,

titre très heureusement choisi; ces esquisses de la vie des bêtes sont écrites avec tant de goût, de finesse et de bonhomie, qu'on se reporte de suite au grand fabuliste, qui, lui aussi, aimait les bêtes et les mettait en action avec son génie.

Au point de vue typographique, MM. Didot sont comme toujours, dans cette édition nouvelle, restés à la h... teur de la juste renommée ... maison.



CROQUIS A LA PLUME, par Paul Huet.

(*L'Art.*)



SANGUINE DE WATTEAU (*British Museum*).

Étude pour une des figures de L'AMOUR PAISIBLE.



PORTRAIT, d'après Hals.

(*Gaz. B.-A.*)



PORTRAIT, d'après Hals.



AGLAE, par Cabanel.



BARONNE DE V..., par Chaplin.



LA DANSE, par Carpeaux.



KERMESSE, par Ad. Moreau.

(*Gaz. B.-A.*)

DAMES

Problème n° 63, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.

BLANCS.

Les noirs jouent dans la lunette, case 38, et les blancs gagnent.

Problème n° 64, par M. MINET.

NOIRS.

BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DE DAMES

N° 42. — DU DANGER DES LUNETTES.

(Les noirs ont joué Dame 14 dans la lunette case 19.)

Blancs.	*Noirs.*
42 à 37.	19 à 41 pr 4 P.
46 à 30. pr 1 D et 5 P.	perdu.

N° 43, par M. Minet.

Blancs.	*Noirs.*
12 à 8.	P pr P,
13 à 8.	P pr 2 P.
33 à 28.	P pr P.
34 à 29.	prennent 2 P *ad lib.*
11 à 6.	P pr P
43 à 39.	P pr P *ad libitum.*
49 à 7 pr 4 P.	P pr P
6 à 48 pr 3 P et 1 D.	perdu.

A M. E. Risse. — Votre solution est fausse. A votre troisième coup des noirs, vous supposez qu'ils arrêtent leur prise à 37; ils ont encore un pion à prendre, et cela détruit votre combinaison, qui, sans ce petit défaut, serait assez jolie.

N° 44. — DU DANGER DES LUNETTES.

(Les noirs ont joué Dame 11 à 3.)

Blancs.	*Noirs.*
27 à 28.	P pr 2 P.
24 à 20.	Le reste se voit, on ne peut éviter la perte.

N° 45. — DU DANGER DES LUNETTES.

La dame blanche est mal casée à 37; c'est case 41 qu'elle doit être. C'est cette erreur qui a permis à M. Jacques Risse de nous envoyer deux solutions de ce problème. En rétablissant la position, voici la manière dont il se dénoue :

Blancs.	*Noirs.*
34 à 30.	D pr 2 P.
41 à 46.	P pr P.
36 à 31.	P pr 2 P.
D. 46 à 49. pr D et 3 P.	perdu.

N° 46, par M. Magellan.

Blancs.	*Noirs.*
17 à 12.	P pr 2 P.
29 à 23.	P pr P.
23 à 19.	P pr P.
42 à 37.	P pr P.
46 à 41.	P pr P et fait D.
34 à 29.	P pr P.
30 à 37.	D 47 à 20 pr 1 P.
pr 2 P et 1 D.	perdu.
25 à 32 pr D. et 4 P.	

N° 47. — DU DANGER DES LUNETTES.

(Les noirs ont joué Dame 21 dans la lunette case 17).

Blancs.	*Noirs.*
22 à 17.	D pr P.
19 à 14.	P pr P.
23 à 18.	D pr P.
39 à 33.	P pr P.
28 à 23.	P pr P.
7 à 2 fait D.	perdu.

Aucun de nos lecteurs ne nous a envoyé la solution de ce problème, ni M[lle] Cœlina, ni M. Jacques Risse!....

N° 48, par M. Minet.

Blancs.	*Noirs.*
49 à 43.	P pr P.
35 à 30.	P pr 2 P.
45 à 40.	P pr P.
34 à 30.	P pr P.
23 à 19.	P pr 2 P.
39 à 19 pr 2 P.	P pr P.
33 à 28.	P pr P.
38 à 29 pr P.	P pr P.
37 à 31,	P pr P
42 à 24. pr 8 P.	perdu.

Même pénurie de solutions que pour le problème ci-dessus.

N° 49. — DU DANGER DES LUNETTES.

(Les noirs ont joué dans la lunette case 28).

Blancs.	*Noirs.*
40 à 34.	P pr 2 P.
18 à 8.	D pr P,
36 à 31.	P pr P.
22 à 17.	D pr P.
48 à 43.	D pr P.
50 à 44.	D pr. P.
45 à 5 pr D et 4 P et fait D.	perdu.

N° 50, par M. de Gondoncourt.

Blancs.	*Noirs.*
13 à 8.	P pr P.
23 à 19.	P pr P.
32 à 28.	P pr P.
44 à 40.	P pr P.
24 à 20.	D pr P.
33 à 29.	P pr P.
42 à 37.	D pr 2 P.
26 à 28 prend tout.	

N° 51, — DU DANGER DES LUNETTES.

(Les noirs ont joué de 13 dans la lunette case 18).

Blancs,	*Noirs.*
23 à 19.	P pr P à volonté.
48 à 42.	P pr P.
17 à 11.	P pr P.
38 à 33.	P pr P.
26 à 21.	P pr 2 P.
42 à 44 pr 10 P.	perdu.

Le N° 52 et les suivants au prochain numéro.

Solutions justes, excepté les n°ˢ 47 et 48 :

M. Jacques Risse, Lévy Netter, Barré, Cantineau, Fréchin, Magellan, Simonot, Barbier, M[lle] Cœlina.

PETITE CORRESPONDANCE

A M. Jacques Risse. — Nous avons une communication à vous faire; vous seriez bien aimable de nous envoyer votre adresse.

AUGUSTE JOLIET.

COURRIER DE LA SEMAINE

A l'heure où je commence cette chronique le ciel est d'un bleu africain et le soleil éclatant nous force à rechercher l'ombre. Nous renaissons à la vie sous ses rayons bienfaisants et nous escomptons l'avenir nous permettant d'aller courir les champs. Notre joie est partagée par tous, et chacun de nous fait ses projets de longue ou courte villégiature. Eh bien ! s'il faut en croire les savants, — je commence à les avoir en horreur, — ce beau temps est éphémère, et à l'heure où paraîtra la *Revue*, nous aurons de fortes pluies, des bourrasques du sud-est et des orages qui dureront plusieurs jours.

Avouez que les savants sont insupportables et qu'ils tendent à devenir des fâcheux.

Le jeu des combles est à la mode.

Eh bien ! le comble de ma joie serait d'étrangler la science !

Certes, l'ignorance est une laide chose qu'il est utile de combattre, mais la grande science est-elle tant à encourager?

Les chemins de fer ont supprimé les distances, c'est vrai, mais en même temps tous les charmes du voyage. La télégraphie a tué la correspondance, et si elle eût existée jadis, nous n'aurions pas les lettres de M[me] de Sévigné, de M[mes] de Genlis et de Grimm. Les armes perfectionnées ont rendu la bravoure presque inutile. Il en est de tout ainsi. Eh bien ! un savant est en train de nous supprimer nos joies gastronomiques. Il se nomme Schelusboë, il est Danois et chimiste, ou quelque chose d'approchant. Ce savant, qui va être médaillé et décoré par toute l'Europe, et peut-être par l'Amérique aussi, en est arrivé à concentrer les potages, les consommés, les châteaubriand, les cotelettes aux pommes, l'omelette, etc., etc., et à en former des pilules qui vous permettent de porter sur vous un approvisionnement de huit jours de vivres dans la bonbonnière de votre grand'mère. Cela est dit-on merveilleux, vous avalez d'abord la pilule-potage, et vous sentez les papilles de l'estomac frétiller à cette ouverture; puis viennent les pilules entrées, rôtis, salades, releves, plats sucrés, dessert. Avec cinq ou six pilules vous faites un repas de roi, et chaque pilule se dilatant dans l'estomac, l'inonde des sucs les plus succulents et les plus nutritifs.

Eh bien ! cette sublime découverte est tout simplement une chose affreuse, qui va détruire le peu qui nous reste de nos bonnes réunions d'amis. Plus de table, plus de couverts scintillants, plus de ces conversations animées que surexcitent le bien et bon manger. On dînera sur ses genoux avec un verre d'eau et une boîte pharmaceutique, que l'on se repassera de main en main et qui contiendra la *pilule du jour*. C'est affreux ! jamais cette cuisine de chimiste ne prévaudra dans cette belle France où nous avons le culte de la bonne chère et du bon vin.

Nous n'en parlerons plus.

C'était la semaine dernière, il pleuvait encore.

Dans un des plus somptueux salons du 8e arrondissement — qui, par parenthèse, fait beaucoup parler de lui en ce moment à propos de ses luttes politiques et municipales, — on s'ennuyait comme partout, lorsque la maîtresse de la maison eût l'idée d'inviter Vivier.

Il vint avec son esprit et son cor.

Après une conférence pleine d'humour sur le beau et le mauvais temps, on le pria de jouer un morceau.

Vivier ne se fit pas prier et improvisa une symphonie d'un caractère étrange, une sorte de pot-pourri de mélodies inconnues, reliées entre elles par des mugissements d'un effet grandiose, des trémolos sifflants et clapotants à dérouter toute composition musicale et se terminant par une bourrasque de sons doubles à faire croire qu'il avait tout un orchestre caché dans ses poches.

Le morceau terminé, Vivier fut chaleureusement

applaudi par l'assistance qui était sous le charme de son originale improvisation.

— Comment s'appelle cette charmante composition ? demande la jolie marquise de B...

— L'air de la mer.

Jamais on n'avait poussé aussi loin l'anomatopée musicale et l'*Air de la mer*, est la nouveauté de la saison.

Ce souvenir des derniers jours de pluie donné, revenons au bon soleil qui fait le vide dans le monde parisien; les uns sont partis, les autres partent et beaucoup encore s'apprêtent à partir.

La côte normande a toujours la vogue. Je vous ai parlé déjà de Deauville et de Trouville.Boulogne a sa plage pleine, les Anglais et les Français s'y bousculent impitoyablement suivant l'expression d'Alf. de Musset. Dieppe est dans tout son éclat. Le casino est brillamment hanté, on y rencontre Mme la duchesse de Chartres et ses enfants, la marquise d'Harcourt, le prince et la princesse d'Arenberg, le baron et la baronne G. de Rothschild, le prince et la princesse Karageorgewitch, le marquis de Boyssenlh, le comte d'Armaillé et Alexandre Dumas, lorsqu'il n'est ni au Puy, ni à Paris comme en ce moment-ci. Tout ce beau monde s'en va, dans la journée, luncher chez Paul à Pourville. Paul est ce grand artiste culinaire dont nous avons révélé l'existence, il y a déjà une quinzaine d'années alors que Pourville n'était encore qu'une bourgade de pêcheurs. Sa galette est renommée à dix lieues à la ronde et il n'est plus utile de la vanter: elle fait partie des grandes attractions Dieppoises.

A Vichy et à Cusset les valétudinaires et les malades imaginaires sont nombreux. Ces derniers ne prennent aucun repos, et escaladent les forêts d'Auvergne, à la manière des touristes anglais. Comme traitement thermal ils se bornent à regarder couler l'eau de Vichy se réservant pour les douches intérieures au Champagne.

Vichy a son ermitage.

C'est un chalet à mi-route, où vit retirée une femme que tout Paris a admirée. Elle est veuve d'un richissime industriel depuis trois ans, et n'est sortie de son isolement et de son deuil que cette année. Les pèlerins ont repris le chemin de cet ermitage, où les fêtes succèdent aux fêtes, non pour consoler la veuve inconsolable, mais pour égayer sa fille qui sort du Sacré-Cœur.

L'ex-grand vizir Khérédine-Pacha, un des hôtes assidus de Vichy, y est attendu à la fin du mois, et les baigneurs et les pauvres du pays ne se plaignent pas de la disgrâce de cet homme d'État musulman, dont la générosité et la charité, n'ont pas de bornes. Khérédine est le seul homme politique de grande valeur dans le monde de l'Islam et un érudit, qualité rare chez les Turcs. Outre l'arabe et le turc, il sait le français, l'anglais et l'italien, et est au courant du mouvement de notre civilisation. Le sultan trouvera difficilement à le remplacer.

Les nouvelles de Nice nous apprennent que la vie continue à y être aussi active qu'au mois de janvier. Aux attractions ordinaires de cette station permanente, un attrait nouveau y attire les impatients de la grande confrérie de Saint-Hubert: la chasse sera ouverte dans le département des Alpes-Maritimes, le dimanche 17 août. Le passage des cailles est, dit-on, formidable.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de rendre hommage à la mémoire d'un homme de bien.

Jeudi dernier, ont eu lieu les obsèques de M. Amédée Gréhan, ancien haut fonctionnaire du ministère de la marine et représentant à Paris, de S. M. le roi de Siam. C'est à M. Gréhan, que la France doit l'établissement des relations qui unissent à nous ce grand empire asiatique, c'est à lui que la France doit l'influence qu'elle exerce sur ces contrées lointaines. Le souverain siamois avait une grande estime pour son représentant à Paris, auquel il avait conféré le titre de noblesse de Phra-Siam-D'hnranuraks et le grand cordon de l'ordre de l'Éléphant blanc de Siam.

C'est à M. Amédée Gréhan, que l'on doit la magnifique collection de la *France maritime*. C'était un érudit en même temps qu'un écrivain de talent.

Il laisse un fils, M. Albert Gréhan, capitaine de la Garde républicaine, qui est également un homme d'esprit et d'érudition et qui, mû par le même sentiment patriotique, continuera l'œuvre diplomatique de son père.

FLORIAN PHARAON.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Vienne. — On nous promet pour la fin de janvier une « Mozart-Woche »; c'est-à-dire une semaine consacrée exclusivement à la représentation des œuvres de Mozart. — Un abonnement spécial sera établi à l'occasion de cette fête musicale au succès de laquelle contribueront les notabilités artistiques les plus éminentes de notre institut de musique. Nous citerons encore, Mme *Pauline Lucia*, Mlle *Bianchi* et Mme *Schuch-Proska*, comme devant prêter leur concours à ces représentations exceptionnelles.

Le conseil directeur du théâtre de la ville ne s'est pas encore arrêté définitivement sur le choix d'un nouveau directeur. On parle beaucoup de M. Hock, jusqu'à présent régisseur à Hambourg.

Le baron Bela Wenckheim qui vient de mourir était un gentilhomme accompli, un caractère antique, qui avait su conquérir la plus grande popularité sans jamais demander le moindre sacrifice à sa dignité, sans rien perdre même de cette fierté qui tient au rang et à la position sociale. Mais il était surtout et avant tout un sportsman passionné et une clause originale de son testament nous en donne une preuve bien curieuse, c'est qu'il a voulu être enterré en costume complet de cavalier et que ses chevaux ont dû l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure.

Peut-être que le noble baron, ne pouvant concevoir les joies du paradis sans ce noble exercice du sport, aura voulu être prêt pour aller chasser le renard dans les terres du Grand-Esprit.

Le baron Nathaniel Rothschild, est allé passer quatre semaines à Böslau. A l'automne, il doit s'installer dans le magnifique palais qu'il s'est fait bâtir dans la *Allegasse*. Les salons, destinés à recevoir la société de Vienne, sont d'un aspect féerique et remplis de chefs-d'œuvre artistiques choisis et disposés avec un goût parfait.

Le jardin est considéré comme une des plus belles créations de ce genre et l'on attend avec impatience les fêtes qui doivent être données dans ce séjour où l'art, mis au service de la richesse, a su créer des merveilles.

Munich. — L'ouverture de l'Exposition internationale des beaux-arts a eu lieu le 10 juillet, en présence d'une société aussi brillante que nombreuse. Une députation composée du comité de l'Exposition, du premier président, M. Konrad Hoff, du second président, M. le Professeur Guillaume Lindenschmitt, d'Alexandre Wagner et de l'architecte Semied est allé recevoir les princes auxquels une estrade avait été reservée.

La cérémonie s'ouvrit par un morceau de musique dans lequel on avait fait entrer des passages du « Crépuscule des Dieux », de Wagner. Le professeur Lindenschmitt a prononcé ensuite le discours d'ouverture. Malheureusement, il n'était guere facile de le suivre, à cause de l'acoustique qui laisse beaucoup à désirer. L'orateur s'est particulièrement attaché à faire ressortir l'importance des Expositions internationales des beaux-arts. Il espère que celle-ci, qui vient de s'ouvrir sous les auspices d'un auguste protecteur des arts, contribuera puissamment a en développer le culte et qu'elle sera pour la Bavière et pour l'Allemagne une cause de progrès et de succès.

Le prince Luitpold, au nom de S. M. le roi, déclara ensuite que l'Exposition était ouverte, la musique joua l'hymne national, et les invités parcoururent ensuite les galeries, précédés par le prince Luitpold qui donnait le bras à la princesse Gisèle.

Londres. — Le Soutk Kensington Museum vient de faire une acquisition considérable, et telle qu'il n'en avait pas fait depuis longtemps. Il s'agit d'une collection aussi nombreuse que variée d'objets d'art de toute espèce, qui sont déjà, pour la plupart, classés dans les sections auxquelles ils appartiennent.

Nous citerons, entre autres, des modèles hors ligne de l'orfèvrerie religieuse espagnole, des dentelles destinées à Philippe IV, de riches vêtements brodés et la splendide bannière de soie, recouverte de riches broderies, qui fut portée à l'occasion du dernier autodafé; une délicieuse garniture en porcelaine de Sèvres, des laques du Japon, et ce qui a peut-être plus d'intérêt que tout le reste, différents morceaux de sculpture du moyen âge et de la Renaissance. Nous avons tenu à signaler ce fait afin de montrer avec quel soin jaloux les Anglais, saisissent toutes les occasions d'enrichir leurs collections et de favoriser chez eux l'éducation artistique dont nous avons pu en 1878 constater les immenses progrès. D...

MUSIQUE

Voici la liste exacte des récompenses décernées dans les concours publics du Conservatoire de musique :

CONCOURS DE CHANT.

HOMMES. — *Premiers prix.* MM. Villaret, élève de M. Bax; Séguin, élève de M. Bax. *Deuxièmes prix.* MM. Belhomme, élève de M. Boulanger; Mouliérat, élève de M. Bussine; Carroul, élève de M. Barbot. *Premiers accessits.* MM. Piccaluga, élève de M. Masset; Dubulle, élève de M. Bussine; Lamarche, élève de M. Roger. *Deuxièmes accessits.* MM. Fontaine, élève de M. Boulanger; Passerin, élève de M. Archainbaud; Gruyer, élève de M. Archainbaud.

FEMMES. — *Premiers prix, à l'unanimité.* Mlles Janvier, élève de M. Bax; Coyon-Hervix, élève de M. Bax. *Deuxième prix, à l'unanimité.* Mlle Brun, élève de M. Bax. *Premiers accessits.* Mlles Griswold, élève de M. Barbot; Pénière-Fougère, élève de M. Crosti; Frandin, élève de M. Barbot; Jacob, élève de M. Bussine. *Deuxièmes accessits.* Mlles Merguillier, élève de M. Archainbaud; Vildieu, élève de M. Bussine.

CONCOURS D'OPÉRA-COMIQUE.

HOMMES. — *Premiers prix.* MM. Mouliérat, élève de M. Ponchard; Villaret, élève de M. Ponchard. *Deuxième prix.* M. Belhomme, élève de M. Ponchard. *Premier accessit, à l'unanimité.* M. Piccaluga, élève de M. Mocker.

FEMMES. — *Premier prix.* Mlle Coyon-Hervix, élève de M. Ponchard. *Deuxième prix.* Mlle Janvier, élève de M. Ponchard. *Premiers accessits.* Mlle Molé, élève de M. Ponchard; Pénière-Fougère, élève de M. Mocker; Burton, élève de M. Mocker.

CONCOURS D'OPÉRA.

HOMMES. — *Premier prix, à l'unanimité.* M. Dubulle, élève de M. Obin. *Deuxièmes prix.* MM. Carroul, élève de M. Obin; Mouliérat, élève de M. Obin. *Premiers accessits.* MM. Lamarche, élève de M. Obin; Fontaine, élève de M. Obin.

FEMMES. — *Pas de premier prix. Pas de second prix. Premiers accessits.* Mlles Griswold, élève de M. Obin: Janvier, élève de M. Obin; Brun, élève de M. Obin. *Deuxième accessit.* Mlle Vildieu, élève de M. Obin.

CONCOURS DE PIANO.

HOMMES. — *Premiers prix.* MM. Pierné, élève de M. Marmontel; O'Kelly, élève de M. Mathias. *Deuxièmes prix.* MM. Landry, élève de M. Marmontel; Mesquita, élève de M. Marmontel. *Premiers accessits.* MM. Adour, élève de M. Mathias; Mathé, élève de M. Mathias. *Deuxième accessit.* M. René, élève de M. Marmontel.

FEMMES. — *Premiers prix.* Mlles Arbeau, élève de Mme Massart; Moll, élève de M. Le Couppey; Lebrun, élève de Mme Massart. *Deuxièmes prix.* Mlles Haincelain, élève de M. Delaborde; Lefour, élève M. Delaborde; Vacher-Gras, élève de M. Le Couppey; Blum, élève de M. Le Couppey. *Premiers accessits.* Mlles Wassermann, élève de M. Le Couppey; Hunger, élève de M. Le Couppey; Welsch, élève de M. Delaborde; Steiger, élève de M. Le Couppey; *Deuxièmes accessits.* Mlles Dufresne, élève de Mme Massart; Cécile François, élève de Mme Massart; Chrétien, élève de Mme Massart; Valbert, élève de M. Le Couppey.

CONCOURS DE VIOLONCELLE.

Pas de premier prix. — *Deuxième prix.* M. Riff, élève de M. Franchomme. *Premiers accessits.* MM. Binon, élève de M. Franchomme; Schneklud, élève de M. Jacquard. *Deuxième accessit.* M. Baretty, élève de M. Jacquard.

CONCOURS DE VIOLON.

Premiers prix. MM. Rivarde, élève de M. Dancla; Houdriczek, élève de M. Massart; Mendels, élève de M. Massart. *Deuxièmes prix.* Mlle Tua, élève de M. Massart; M. Parsy, élève de M. Massart. *Premiers accessits.* MM. Miranne, élève de M. Dancla; Bouvet, élève de M. Sauzay. *Deuxièmes accessits.* M. Carles, élève de M. Maurin; Mlle Godard, élève de M. Massart; M. Geloso, élève de M. Massart.

Je remets à huitaine, faute de place, l'examen détaillé de ces différents concours, dont quelques-uns, fort intéressants, ont mis en lumière de jeunes artistes pour lesquels la carrière s'ouvre pleine de promesses. LÉON DELAHAYE.

CHRONIQUE DU SPORT

Équitation contemporaine. — Mlle Adèle Drouin.

L'engouement de l'étranger, le dénigrement de nous-mêmes, sont deux faits caractéristiques de l'époque. Une célébrité lointaine arrive, si elle a le talent de grouper autour d'elle deux ou trois admirateurs enthousiastes; il n'en faut même pas tant, à la condition de savoir les choisir, elle voit s'aplanir comme par enchantement les difficultés d'un chemin souvent bien dur pour d'autres. Je suis disposé à m'incliner devant toutes les supériorités, au besoin à leur faire les honneurs de mon pays, mais pas au point, cependant d'abdiquer le sentiment de notre propre valeur, et leur

laisser croire, tout en les appréciant comme elles doivent l'être, que nous ne saurions trouver chez nous l'équivalent de ce qu'elles veulent bien nous apporter.

L'opinion obéit sous ce rapport à de brusques entraînements, sujets, il est vrai, à des revirements non moins soudains. Elle semble s'imprégner du précepte de l'évêque de Soissons baptisant Clovis :

Adore ce que tu as brûlé.
Et brûle ce que tu as adoré.

Je n'aime à faire ni l'un ni l'autre. On ne saurait se défendre d'une sympathie, mais on doit se garder d'une injustice. Il existe dans un art, surtout relativement à l'équitation des femmes, une multitude de considérations secondaires dans lesquelles le public n'a pas à entrer, je le reconnais. Il vous répondra : donnez-moi un ensemble qui me plaise, le reste ne me regarde pas. Tout se résume donc ici à une affaire de sensation, elle se traduit en applaudissements; eh bien ! sur ce terrain même j'accepte le débat si l'on veut.

Depuis quelque temps, on semble accorder, relativement à l'équitation de cirque, une incontestable suprématie à la manière allemande. Je m'insurge absolument contre cette tendance, je maintiens au contraire que nulle part on ne fait aussi bien que chez nous; je suis d'autant plus ferme dans ma conviction, qu'aujourd'hui je connais le fonds de votre sac. Mais ce serait ici un débat trop sérieux ; je ne recule pas devant lui, je compte même l'entamer prochainement avec la physionomie de M. Fillis, notre premier écuyer. Je demande ce sursis, parce que sur un champ de bataille, je n'aime pas à trouver des femmes entre mon adversaire et moi; je veux avant tout les mettre à l'abri des éclaboussures : je suis là pour les recevoir et les rendre, bien entendu, soyez tranquille.

Chaque peuple a son caractère propre, son individualité distincte, l'un et l'autre réagissent sur les habitudes, les coutumes, la manière d'être et de faire. Il existe entre chacun d'eux des incompatibilités infranchissables. Dès lors ce qui est bien ici devient mal là-bas. C'est à ce sentiment qu'il faut attribuer l'indicible bien-être dont on ne peut se défendre en rentrant chez soi. Mon Dieu, comme tant d'autres, je me suis laissé séduire par le mirage trompeur de ces pays lointains, où fleurissent, dit-on, tant de merveilles; j'en suis revenu comme le pigeon de la fable, ayant perdu plus d'une plume aux ronces du chemin, l'aile battue, la patte traînante, heureux de revoir le pigeonnier du pays et jurant de ne plus en sortir.

Cette impression, je l'éprouvais, tenez, il y a quelques jours à peine, à propos d'un fait, en apparence au moins, n'ayant rien d'extraordinaire. Je m'en allais sur le boulevard, dans l'une de ces flâneries rêveuses où l'on marche droit devant soi, sans but ni direction. Je m'arrêtai instinctivement devant une grande affiche jaune, j'allais dire, je ne sais pourquoi, mais si, je le sais parfaitement, il y avait écrit dessus : *Cirque d'été*, je m'y arrête toujours; d'ordinaire j'en connais le contenu depuis la veille, mais ça ne fait rien. J'arrivais précisément d'un voyage assez accidenté à l'étranger, je me frottai les yeux croyant avoir lu ce que je désirais voir, vous savez on a de ces hallucinations-là. Mais non, il y avait bien, *Mlle Adèle Drouin, montera pour la première fois le cheval de haute école* Négro *et le cheval sauteur* Pégase. Vous est-il arrivé de caresser un rêve pendant des mois, de faire l'impossible pour le réaliser, puis presque d'y renoncer par découragement; tout à coup il surgit devant vous, ayant l'air de vous dire, *tu m'as appelé, me voilà*. Il y a tantôt un an, que j'ai l'idée de revoir Mlle Adèle à cheval, sur un vrai cheval, devant un vrai public. Il existe, voyez-vous, entre nous autres Parisiens *de Paris*, des points de contact dont vous ne pouvez pas soupçonner la puissance. Nous avons notre langage à nous, nous nous comprenons sans nous parler, nous vivons par mille côtés qui vous sont inconnus. Nous nous rencontrerions sur les sommets du Caucase, les glaciers du Mont-Blanc ou le boulevard des Italiens, c'est la même chose, dès que nous sommes ensemble nous sommes chez nous.

Rien pour un Parisien ne remplace un artiste parisien. Il y en a d'autres, je le sais, ils ont un très remarquable talent, font des choses merveilleuses, je le confesse, suis le premier à le reconnaître et leur rends justice ; mais ce n'est pas ça. Tenez, je suis un fanatique d'équitation, je n'ai pas besoin de vous le dire, n'est-ce pas ? je connais toutes les célébrités de la spécialité.

Je suis retourné voir Mlle Adèle au Cirque : eh ! bien je n'en sors plus. J'ai trouvé à mon arrivée une certaine inquiétude dans les couloirs, j'étais parfaitement tranquille, je connais mon champion, quand il a une bonne arme bien à sa main, je n'ai peur de personne.

Effectivement le succès a été complet, aussi complet que possible, surtout un samedi, c'est-à-dire un jour où le public vient avec l'idée arrêtée, de regarder sans voir, ou de voir sans regarder comme vous voudrez, c'est une drôle d'idée, mais enfin il l'a. Pour la seconde fois, Mlle Adèle a triomphé de cette dédaigneuse indolence, elle a été rappelée, chaudement rappelée. Le succès s'est confirmé depuis, de telle sorte que c'est aujourd'hui un fait acquis et bien acquis.

Il est un signe auquel on ne saurait douter de la situation prise par Mlle Adèle; ah ! celui-là il n'y a pas à s'y méprendre. J'entends murmurer autour de moi, mais murmurer de manière à ce qu'il est impossible de ne pas l'entendre : *Parbleu, ce n'est pas difficile, le cheval a été dressé par M. Fillis.* A beaucoup d'entre vous, Messieurs, je ne prendrai pas la peine de répondre; vous causez de ces sortes de choses comme je pourrais le faire de jouer du violon ou de la clarinette. Mais pour quelques-uns je dirai : quand on a la prétention d'être un *spécialiste*, il n'est pas permis d'ignorer l'A, B, C, D de son métier, donc c'est de la mauvaise foi.

Il n'existe pas au *monde une femme*, entendez-vous bien, je dis *pas une* et ne fais *aucune exception* en état de monter un cheval en public (tout au moins d'une manière présentable), s'il n'a été préalablement, sinon complètement dressé au moins amené à un état de préparation très avancé par un homme. Quand on vous dit le contraire, on se moque de vous; et si vous le répétez avec connaissance de cause, c'est vous qui vous moquez des autres. En ce qui me concerne je vous répondrai seulement tout en vous demandant pardon de la trivialité de l'expression empruntée au vocabulaire imagé du gamin de Paris, mais aucune ne rendrait aussi bien ma pensée: « *faut pas me la faire cette-là, je la connais.* »

Mlle Adèle agit comme *toutes les autres*, elle prend le meilleur cheval qu'elle peut trouver et n'a jamais été assez gâtée sous ce rapport pour que l'on puisse le lui reprocher, sa bonne fortune lui en a fait tomber un dressé par l'homme qui les dresse le mieux elle en profite. Ce petit animal noir vous faites semblant de le considérer comme un joujou, ce n'est pas tout à fait cela, si bien dressé qu'il soit c'est le cheval le plus fin, le plus irascible, le plus impressionnable, le plus violent que je sache; il faut pour le mener une finesse dont vous ne me paraissez pas bien vous rendre compte. Dans mon opinion, *personne* ne le montera mieux peut-être pas aussi bien. Il n'a pas été dressé en lui attachant des ficelles aux pattes, celui-là, ça n'aurait pas pris du tout. Mais par exemple, il a la qualité la vraie, celle résultant du sang, de la vigueur et de l'énergie, ça rebondit de bas en haut au lieu de s'affaisser de haut en bas comme un ballon dégonflé.

Tenez, vous ferez bien de cesser cette petite guerre de mauvais aloi; d'abord, elle est d'un goût médiocre; et puis, croyez-moi, cela vaudra mieux pour tout le monde. Comme le colonel des gardes françaises à Fontenoy, je vous dirai : « Messieurs, je ne tire jamais le premier. » Mais si vous ouvrez le feu, comme vous semblez vous y préparer, vous serez forcé de dire *touché* à la riposte, je vous le promets.

Ceci est une petite parenthèse tout à fait personnelle; elle arrivera à son adresse, j'en suis certain. *Donc, à bon entendeur, salut*, et continuons.

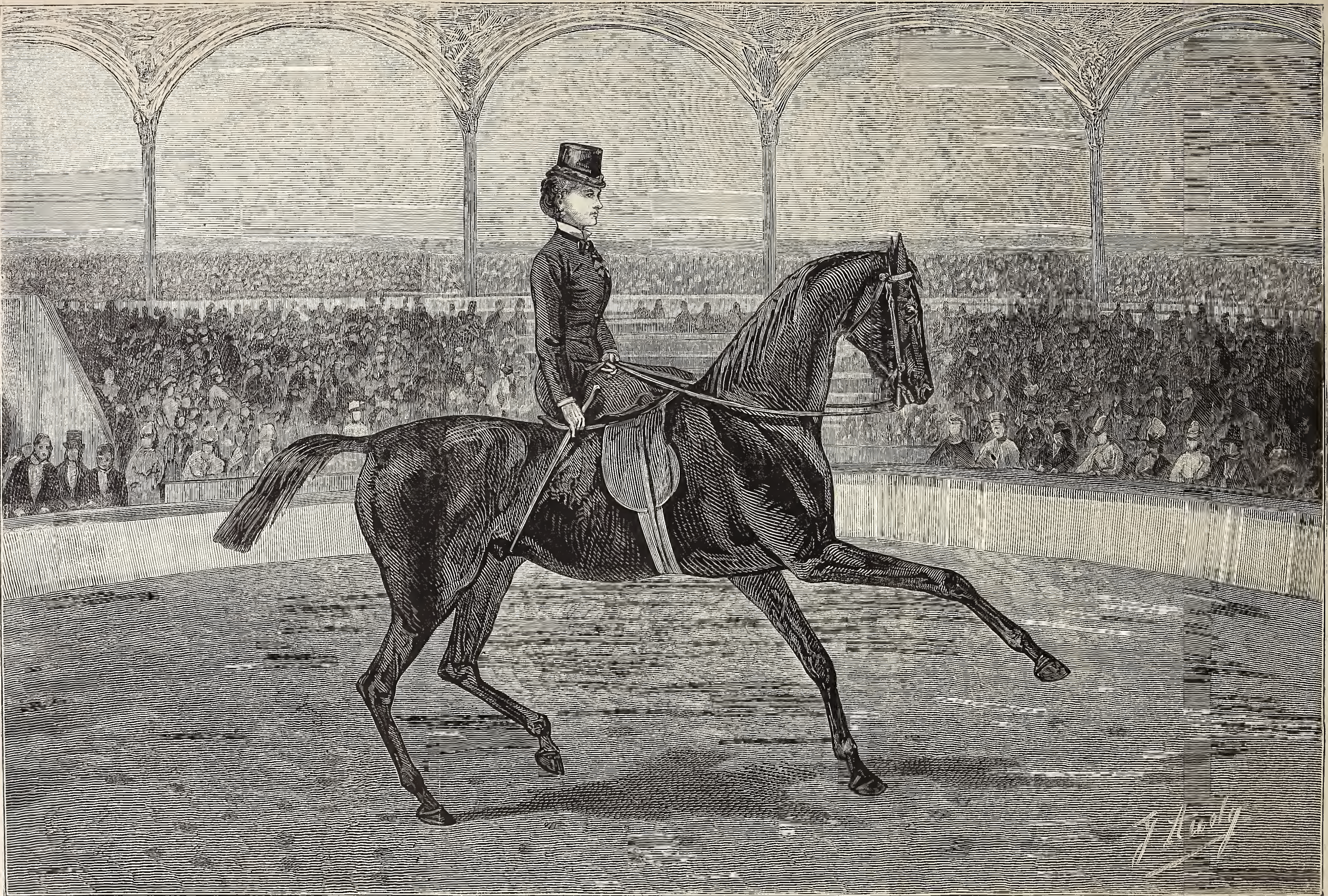
Le succès de Mlle Adèle n'est pas une révélation, c'est une artiste essentiellement française; nous la connaissons tous, depuis plusieurs années et l'apprécions comme elle le mérite. Ces temps derniers, il est vrai, elle semblait, comme Achille, s'être retirée sous sa tente; si on l'apercevait par hasard, c'était dans un cadre qui n'était pas le sien. Elle s'est réveillée, cela a l'air de vous étonner; mais on ne dort pas toujours, même les marmottes. L'accueil fait à Mlle Adèle par le public parisien est une preuve, combien on se trompe, en s'imaginant qu'au théâtre il faut fréquemment renouveler le personnel. C'est à mon sens une erreur, il s'établit forcément, surtout dans une spécialité, une mutuelle sympathie entre l'artiste et son public. Le premier s'efforce de plaire au second, celui-ci se ferait un devoir, si ce n'était un plaisir, de venir l'en remercier. Je le sais, pour mon compte, quand on m'enlève brusquement un artiste auquel je suis habitué, j'éprouve un sentiment de désappointement; fort injustement, il rejaillit sur le successeur; quand on est familiarisé avec celui-ci, il s'en va : c'est toujours à recommencer.

Je n'aurais jamais souhaité une meilleure rentrée en scène pour Mlle Adèle; *Négro* lui va à ravir, ils se ressemblent. C'est un cheval noir-zain, de pur sang, il n'y a pas à en douter. Son *pedegree* est inutile, il a l'air de vous dire lui-même, en entrant dans le manège : *Je suis un gentilhomme, moi, et je ne me laisse pas tutoyer par tout le monde.* Il s'en va, l'encolure hardiment sortie, une petite tête mutine à boire dans un verre, la queue détachée sans être en panache comme un balai de chiendent; tout cela se meut avec une légèreté, une aisance, une facilité presque impertinentes.

Quant à l'écuyère, c'est sans contredit la plus jolie amazone que je connaisse. Elle est, il est vrai, merveilleusement douée sous ce rapport, grâce à une taille unique, même en France, le seul pays où il y en ait.

Mlle Adèle a seulement la figure un peu dédaigneuse. Oh ! vous ne la verrez jamais dévisager son public comme pour lui dire : *Mais applaudissez, vous ne le voyez donc pas, je fais des choses extraordinaires et je suis une femme charmante.* Non, elle s'occupe de ce qu'elle fait, et on ne peut pas le faire mieux. Parfois, quand les choses ne vont pas précisément à son idée, un éclair fugitif traverse ses grands yeux, un petit plissement imperceptible contracte ses lèvres : c'est tout. Quand elle apparaît sur *Négro*, surtout dans l'un de ces amazones qu'elle porte si bien, un de ceux dont la coupe correcte ne laisse inaperçue aucune des perfections de l'une des plus charmantes femmes qui soient au monde; vrai, Alfred de Dreux n'a jamais rien créé de plus élégamment fashionable. Tout cela est enveloppé de cette grâce française inimitable, et Mlle Adèle est Parisienne, c'est-à-dire quatre fois Française. S'il me fallait absolument faire un reproche (vous permettez, Mademoiselle; sans cela, on ne serait pas un critique), pourquoi une selle et une bride blanches? si elles étaient remplacées par une selle et une bride anglaises, bien fines, avec deux tout petits boutons de rose au frontail, ah ! le tableau vaudrait son pesant d'or.

Le travail de *Négro* est comme le cheval lui-même, fin, distingué et harmonieux; c'est en vérité plaisir de le voir rebondir comme s'il mettait le pied sur du caoutchouc; il ne touche pas la terre en



Mlle ADÈLE DROUIN

montant en haute école le cheval de pur-sang NÉGRO.

trottant, dans ses pirouettes renversées au galop, il semble un volant renvoyé par une raquette. Quant à son pas espagnol, je n'en connais pas de pareil; le mouvement part comme la détente d'un pistolet, avec une énergie, une élégance et une légèreté inhérentes à ce petit animal d'acier. Ah! il ne s'agit plus de tirer le cordon comme une portière, il faut se lier à lui, et le suivre, sans cela, toute la mécanique se détraquerait, et vous en verriez de drôles.

Pour se conformer à une importation récente, Mlle Adèle fait mettre *Négro* à genoux : oh! mais une fois seulement, comme pour dire : Vous voyez bien, ce n'est pas la mer à boire. C'est en vérité une idée bizarre, qu'ils ont là-bas, de faire mettre les chevaux à genoux. Dans ma jeunesse, j'ai eu un maître de danse qui m'apprenait ces choses-là : d'abord je n'ai pas bien compris pourquoi, plus tard j'ai vu que c'était pour aller à confesse, enfin, ça c'est une raison, mais un cheval! Dire pourtant qu'ils leur attachent des cordes aux jambes pour arriver à ces manivelles-là! Pardon, ça ne s'appelle plus monter à cheval, c'est tirer de l'eau d'un puits.

Comme contraste au travail de *Négro* tout de finesse et de précision, Mlle Adèle termine par un de ces effets d'audacieuse témérité, et de tenue inébranlable dans lesquels, elle n'a pas de rivale. Elle monte le cheval sauteur *Pégase*; vous l'applaudissez, vous avez raison, mais vous devriez la porter en triomphe. Le cheval saute 1 *mètre* 80 *cent.* (*quelquefois plus*). Vous rendez-vous bien compte de ce que c'est de passer par-dessus une semblable hauteur dans un manège rond comme une cuvette, sans espace, sans impulsion, avec un animal, passablement mauvais cœur, brutal et violent comme un boulet de canon, car, s'il n'était l'un et l'autre il ne sauterait pas. Je le sais moi; eh bien! je ne peux pas sans avoir froid dans la moelle des os, voir cette femme élégante et gracieuse, arriver là-dessus, le sourire aux lèvres, liée à sa selle, comme le gant, l'est à la main; j'ai peur de je ne sais pas quoi, et je me bouche les yeux. Cependant, je ne suis pas si timide que vous pourriez penser, et encore aujourd'hui, si vous voulez venir galoper à travers pays, nous verrons qui s'arrêtera le premier, mais je n'aimerais pas à être chargé de cette besogne-là.

Les étrangers, semblent apprécier davantage ce tour de force. J'en ai vu deux, des écuyers allemands, je suppose, chercher dans l'examen minutieux de la selle, l'explication de cette tenue invraisemblable. Oh! ne vous gênez pas, Messieurs, faites comme chez vous. Ici rien dans les mains, rien dans les poches. Vous venez de voir, Mlle Adèle mise à cheval, dans le milieu du manège par conséquent on ne l'attache pas; quant à la selle c'est une selle comme toutes les autres, il n'y a pas de pains à cacheter dessus. Elle y reste parce qu'elle y reste, et croyez-moi, il faut pour l'en ôter, ou même faire tomber son chapeau, autre chose que l'inoffensive fantasmagorie d'un *tracken*.

Chaque fois que j'ai le plaisir de voir Mlle Adèle, j'éprouve la satisfaction d'une chose assez rare dans la vie : *un rêve réalisé*. J'ai revu cette équitation un peu large, facile coulante basée sur l'équilibre et les allures naturelles du cheval à laquelle j'étais habitué, avant l'invasion. En ce qui me concerne, je la remercie bien sincèrement, je la prierai seulement, de ne pas s'endormir sur ce triomphe, surtout de ne pas retomber dans cette gracieuse somnolence, où je l'ai vue plongée, pendant deux ans, et qui m'a fait tant endiabler. Quand on porte un drapeau, on le porte, surtout quand on le porte si bien.

NED. PEARSON.

DÉPLACEMENTS.

Mmes la baronne de Pouilly, à Deauville; — la baronne Gougaud, au château de la Charité; — Dehaynin, à Noisy-le-Grand; — la marquise de la Mazelière, à Paris; — la baronne Le Couteulx, au château de Courcelles; — MM. le comte de Sapinaud, à Contrexéville; — le vicomte de Carcaradec, à Dinard; — le marquis de Boysseulh, à Poinsac; — A. André, à Deauville; — Mackenzie-Grieves, à Paris; — de Mauvesin, à Bordeaux; — le vicomte de Cambourg, au château d'Hargicourt; — le comte Le Gonidec, à Deauville; — le marquis de Rabar, au château de Brun.

TIRS AUX PIGEONS
POLO & LAWN TENNIS
SUR LA PLAGE DE DIEPPE

Les 20, 21, 23, 25 et 27 août 1879. — De 2 heures à 5 heures du soir.

COMMISSAIRES DU TIR : MM. le marquis du Lau, vicomte Léon de Janzé, marquis de Castelbajac, prince Poniatowski, Max de Valanglart, R. Hennessy, A. Dufour Saint-Hilaire, Frédéric Post, Frédéric Chapman, vicomte de Brigode.

COMMISSAIRE ADJOINT : M. Le Vert, maire de Dieppe.

Mercredi 20 août, de 3 à 5 heures.

POULES A VOLONTÉ, 20 FR.

Jeudi 21 août, à 3 heures.

POULE D'ESSAI

Un objet d'art en argent, ajouté à une poule de 60 fr. chaque.

Six pigeons à 24 mètres.

Engagements sur le terrain jusqu'à la fin du premier tour.

Samedi, 23 août, à 3 heures.

PRIX DE SAINT-HUBERT

Une coupe en argent, ajoutée à une poule de 100 fr. chaque.

Sept pigeons à 28 mètres.

Inscriptions au tir jusqu'au vendredi 22 août, 6 heures du soir.

Lundi 25 août, à 1 heure 1/2.

PRIX DES TIREURS DU DÉPARTEMENT

Un objet d'art en argent, ajouté à une poule de 25 fr. chaque.

Quatre pigeons. — Deux à 24 mètres et deux à 26 mètres.

Dix tireurs inscrits ou ce prix ne sera pas tiré.

Les engagements et le montant des engagements devront être parvenus au secrétariat avant le lundi 26, midi.

Aucune inscription ne sera admise après l'heure fixée.

Ne peuvent prendre part à ce tir que les personnes domiciliées dans le département, les membres du tir aux pigeons du Tréport et les étrangers fréquentant habituellement le Casino de Dieppe, ne faisant pas partie d'une Société régulière de Tirs aux pigeons.

MM. les commissaires seront seuls juges de la qualification des tireurs.

Lundi 25 août, à 2 heures 1/2.

GRAND PRIX DE LA VILLE

(HANDICAP)

Un objet d'art en argent de chez Freument-Meurice, ajouté à une poule de 5 louis chaque. Forfait, 2 louis et 1 louis seulement si déclaré au tir le lundi matin avant midi.

Sept pigeons. — Inscriptions au tir jusqu'au samedi soir 6 heures.

Handicap publié le dimanche à l'Hôtel-Royal.

Mercredi 17 août, à 3 heures.

PRIX DE CONSOLATION

(HANDICAP LIBRE)

Une coupe en argent, ajoutée à une poule de 75 fr. chaque. — Pas de forfait. — Cinq pigeons. Inscriptions au tir jusqu'au mercredi, avant 2 heures.

Le handicap sera publié au moment du tir.

Dans toutes les poules et prix, le gagnant touchera 50 p. 100 et l'objet d'art; le second, 25 p. 100; le troisième, 15 p. 100 sur le montant de la poule.

Les inscriptions pour le prix de la ville de Dieppe seront reçues au tir aux pigeons, à Deauville, et au Cercle des Patineurs, à Paris, jusqu'au lundi 18 août, et au tir aux pigeons, à Dieppe, ou au secrétariat de la mairie, jusqu'au jeudi 21 août, à 5 heures du soir.

Passé cette date, les tireurs seront admis jusqu'à la fin du premier tour en payant 40 fr. de plus.

Sont admis à prendre part aux tirs de Dieppe :

Les membres du Cercle des Patineurs, du Hurlingham-Club, du Gun-Club et des Cercles suivants : Jockey-Club, Cercle de l'Union, Cercle de la rue Royale, Cercle agricole, Cercle des Champs-Élysées, Cercle des Chemins de fer, Sporting-Club, Cercles des Éclaireurs, Cercle de l'Union artistique, Cercle Malesherbes, les officiers de l'armée et de la marine française et étrangère en activité de service; les membres du grand Cercle de Dieppe, du Baby-Club et Cercle Saint-André de Rouen, du Grand Cercle d'Elbeuf et du Havre, et ceux de la Société de tirs aux pigeons d'Abbeville, du Havre, Boulogne-sur-Mer et de Tréport, les membres du White's, Brook's, Broodle's, Arthur's, Guard's, Carlton, Junior Carlton, Traveller's, Senior Junior United Service, Army and Navy, New Junior, Army and Navy, The East India United Service, and Kildare, Street-Club, Dublin, Turf-Club, Saint-James's, Union, Windham, Pratt's, New-Club Edinburg, et tous les Jochey-Club d'Europe et d'Amérique, et toutes les personnes acceptées par les Commissaires.

La règle suivie pour les conditions du tir sera celle du Cercle des Patineurs, à Paris.

Les fonctions de juge seront exercées sans appel.

Le prix des pigeons devra être versé avec le montant de l'entrée.

La poudre-coton est interdite. — Le calibre 10 est le plus gros calibre autorisé. — 7^{gr},20 de poudre et 36 de plomb.

Les quatre jours de tir, avant et après les grands prix, des poules à 20 fr. seront tirées de 2 à 5 heures.

Les tireurs inscrits pour les grands prix retireront leur carte d'entrée au secrétariat du tir, à Dieppe, à partir du 20 août, à 4 heures.

POLO & LAWN TENNIS

Deux grandes pelouses, sur la plage, sont spécialement réservées pour le Polo et le Lawn Tennis, le matin, de 10 heures à midi, et le soir, de 5 à 7 heures.

Tous les jours, avant et après les tirs, grand concours international de Lawn Tennis.

Le samedi 23 et le lundi 25, un grand handicap sera disputé ainsi que plusieurs autres prix.

Entrée : 20 fr. — La moitié des entrées au 2e. Le 3e et le 4e retirent la leur.

Les conditions de ces divers prix seront ultérieurement publiées.

N. B. Ne pourront y prendre part que les personnes acceptées par les commissaires du tir aux pigeons.

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE L'ART

33, AVENUE DE L'OPÉRA

PREMIÈRE EXPOSITION

AQUARELLES. — DESSINS. — PASTELS. — SCULPTURE

Tombola autorisée, tirée le 28 juillet 1879.

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

N^{os} DU CATALOGUE	OBJETS	N^{os} GAGNANTS
18	**L'Éventail.** (Aquarelle, par Pierre BEYLE.)	1286
33	**Après la bataille.** (Aquarelle, par Antonio CASANOVA.)	1317
34	**Un Ouvrier anglais.** (Dessin par Jean Charles CAZIN.)	1329
47	**Souvenir d'Italie.** FEMME DE LA CAMPAGNE DE ROME. (Statuette bronze. par Charles DEGEORGE.)	852
152	**La Place des Pyramides.** (Aquarelle, par Henri SCOTT.	745

GASTRONOMIE

Vins, Cognacs, Liqueurs et Bières.

Vins. — H. & O. BEYERMANN & Ce, Bordeaux. — CRUZE & FILS FRÈRES, à Bordeaux. — N. JOHNSTON & FILS, à Bordeaux. — CLOSSMANN & Ce, à Bordeaux. — BARTON & GUESTIER, à Bordeaux.

* * *

Cognacs. — J. HENNESSY & Ce, à Cognac. — A. C. GODARD & Ce, à Cognac. — MARTELL & Ce, à Cognac.

* * *

Liqueurs. — WYNAND-FOCKINK, 2, rue Auber. — BÉNÉDICTINE, LIQUEUR DES MOINES DE L'ABBAYE DE FÉCAMP, 76, boulevard Haussmann.

Spécialité de curaçaos. — KAUFFMANN, 31, galerie Vivienne.

* * *

Bières. — BASS & Ce, 68, boulevard Malesherbes. — FANTA, 6, rue Guyot. — IND COOPE & Ce, 6 pass. Lathuile-Batignolles. — GANGLOFF & BŒSINGER, 51, rue de Flandre. — ALLSOPP & Co, 8, rue Bausset.

Eaux Appareils à eaux gazeuses.

Eaux de Contrexéville. — A. ADAM, concessionnaire, 23, rue de la Michodière.

Chocolats, Confiseurs, Épiceries Comestibles.

Chocolats. — COMPAGNIE COLONIALE, 19, avenue de l'Opéra. — DEVINCK, 175, rue Saint-Honoré.

Chocolat à la tasse. — PRÉVOST, boulevard Bonne-Nouvelle.

* * *

Confiseurs. — REINHARDT-SIRAUDIN, 17, rue de la Paix. — SEUGNOT, 28, rue du Bac. — GOUACHE, 17, boul. de la Madeleine. — AU FIDÈLE BERGER, 16, boulevard Sébastopol.

Dragées et boîtes pour baptêmes. — Ve JACQUIN & FILS, 12, rue Pernelle.

* * *

Épiceries et Comestibles. — MAISON DU GRAND-HOTEL. — POTIN, 101, boulevard Sébastopol. — CUVILLIER FRÈRES, 16, rue de la Paix. — AUGÉ, 116, boulevard Haussmann. — CHEVET, place du Théâtre-Français.

Hôtels, Cafés et Restaurants.

Hôtels. — BRISTOL, place Vendôme, 3 et 5. — MIRABEAU, 8, r. de la Paix. — HOTEL CONTINENTAL, 3, rue Castiglione. — GRAND-HOTEL, 12, boul. des Capucines. — HOTEL DU LOUVRE, rue de Rivoli.

* * *

Cafés et Restaurants. — CAFÉ RICHE, boul. des Italiens. — CAFÉ DE PARIS, avenue de l'Opéra. — CAFÉ DES AMBASSADEURS, Champs-Elysées. — CAFÉ NAPOLITAIN, 1, boul. des Capucines. — CAFÉ DE LA PAIX, 12, boul. des Capucines. — SYLVAIN, ancien Café Necser, 12, rue Halévy. — CAFÉ DE LA RÉGENCE, 161, r. Saint-Honoré. — CAFÉ VOLTAIRE, place de l'Odéon.

Poulet à la Sainte-Menehould

Par ces fortes chaleurs, il convient de choisir des mets un peu plus relevés de goût et je ne connais pas de méthode plus ravigottante que celle que je vais vous donner pour manger les poulets.

Attention !

Flambez, videz et troussez les pattes dans le corps à deux poulets ordinaires; mettez-les dans une casserole avec un morceau de beurre, un verre de vin blanc, sel, poivre, un bouquet de persil, ciboule, une gousse d'ail, thym, laurier, basilic, deux clous de girofles, faites cuire à petit feu et liez toute la sauce des poulets. Ensuite vous trempez les poulets dans de l'œuf battu, passez de la mie de pain, retrempez-les dans du beurre fondu, repassez. Faites-les griller d'une belle couleur dorée.

Servez-les à sec ou avec une sauce un peu piquante.

P. DE BALBAAC.

MENU-DÉJEUNER.

Hors-d'œuvre de saison.
Omelette naturelle.
Poulets à la Sainte-Menehould
Salade américaine.
Aubergines à la provençale.
Fruits.
Café — Fine champagne, — Nectar indien de Cusenier.

P. DE B.

LA COOPÉRATIVE

THE ANGLO FRENCH COOPÉRATINS SOCIETY LIMITED

20, avenue de l'Opéra.

Magasin-entrepôt, 38 bis, avenue de Neuilly, à Neuilly (Seine).

Épiceries, Comestibles, Volailles, Conserves, Vins, etc.

BAINS DE MER DE DIEPPE. HOTEL ROYAL, sur la Plage, faisant face à la mer. LARSONNEUX, propriétaire, succ. de LAFOSSE aîné. Etablissement de 1er ordre, ouvert toute l'année.

HOTEL DES ÉTRANGERS, sur la plage, en face de la mer. — Appartements fraîchement décorés à des prix très modérés. Table d'hôte à six heures. Restaurant à la carte. — JAVAULT, propriét.

HOTEL DE PARIS, près du Casino, entièrement restauré et agrandi. Salon de lecture. Recommandé aux familles. Table d'hôte. — GUIBON, propriétaire.

GRAND-HOTEL DU NORD ET DE VICTORIA, 13 et 15, quai Henri IV. *Ouvert toute l'année.* Recommandé aux familles par son confort et ses prix modérés. *English spoken* CANU-GUIBON, propriétaire.

HOTEL DU RHIN & DE NEWHAVEN, sur la plage, en face le Casino. Recommandé pour son confort. — A. BOURDIN, propriétaire.

HOTEL DE LA PAIX. — *Ouvert toute l'année.* — Prix modérés. *English spoken.* — SANSON, propriét.

HOTEL DE LA PLAGE, en face la mer. CORGNE, propriétaire. — Très bien tenu. — On parle anglais.

CAFÉ DE ROUEN. — Glaces, bières anglaises.

SAIL-LES-BAINS, par Saint-Martin d'Estreaux (Loire).
Ouvert du 1er juin au 1er octobre.
Eaux minérales par excellence, souveraines dans les affections rhumatismales et cutanées.

LASCHETT, 28, rue Saint-Sulpice. — Spécialité de pianos pour institutions. Prix : 350 francs.

LAMY & E. TROUVAIN, 8, rue d'Anjou-Saint Honoré. — Règlement des convois pompes funèbres et églises. Transports en France et à l'étranger.

GAUTHEY cadet et fils, négociants en vins fins, au château de Corton-Aloxe, près Beaune (Côte-d'Or) et propriétaires dans les crus de Cloz-de-Bèze, Chambertin, Corton, Aloxe, Savigny. — Médaille d'or à l'Exposition universelle de 1878.

MARIAGES. Moralité et discrétion absolue. ROY, 9, r. de Provence.

LE RUSMA DU SÉRAIL est l'unique Dépilatoire détruisant sans tache ni douleur le duvet, barbe et cheveux disgracieux. Fl. 6 et 10 fr., *mandat* ou *timbres*. Envoi *franco*. Mme MULLER, 30, faub. Montmartre, Paris. *Seul dépôt.*

CRÉDIT FONCIER
DE FRANCE

Le Mardi 5 Août 1879

SOUSCRIPTION

A 1,000,000 D'OBLIGATIONS

Communales de 500 fr. 3 0/0

AVEC LOTS

ÉMISES EN REPRÉSENTATION D'ANNUITÉS DE LA VILLE DE PARIS ET D'AUTRES COMMUNES

PRIX D'ÉMISSION : 485 FRANCS

Payables :	20 fr.	en souscrivant le 5 août 1879 :
	35	à la délivrance des titres.
	50	du 15 octobre au 31 octobre 1879.
	50	du 15 février au 1er mars 1880.
	50	du 15 août au 1er septembre 1880.
	50	du 15 février au 1er mars 1881.
	50	du 15 août au 1er septembre 1881.
	50	du 15 février au 1er mars 1882.
	50	du 15 août au 1er septembre 1882
	80	du 6 février au 15 février 1883.
Total :	485 fr.	avec faculté d'anticipation pour un ou plusieurs termes.

LOTS :

1,200,000 francs par an. 6 tirages, les 5 février, 5 avril, 5 juin, 5 août, 5 octobre, 5 décembre. A chaque tirage :

1 obligation remboursée par.	100,000 fr.
1 obligation remboursée par.	25,000
6 obligat. remboursées par 5.000 fr., soit.	30,000
45 obligat. remboursées par 1.000 fr., soit.	45,000
Ce qui fait **53** lots par tirage, pour	**200,000** fr.

Le 1er tirage aura lieu le 5 octobre 1879.

Pour l'exécution du traité entre la **Ville de Paris** et le Crédit foncier, approuvé par la loi du 22 juillet 1879, et en représentation des annuités dues par la **Ville de Paris** et par d'autres communes, le Crédit Foncier de France émet **un million d'obligations communales de 500 francs 3 p. 100 avec lots,** remboursables en soixante ans.

Les obligations communales de 500 francs 5 p. 100 à long terme, actuellement en circulation, devant être mises prochainement en remboursement, un **droit de préférence** est accordé aux porteurs et titulaires de ces titres dans la souscription aux nouvelles obligations. — 500,000 obligations du présent emprunt leur sont réservées.

Leurs anciennes obligations sont reçues en payement pour **510 francs.** — Ceux d'entre eux qui prendront part à la souscription recevront, sans aucune réduction, pour chaque titre ancien, un titre nouveau entièrement libéré et portant jouissance du 1er septembre 1879, plus une soulte de 25 francs par obligation.

L'ensemble des obligations communales de 500 francs 3 p. 100 avec lots offerte au public sera formé :

1° De 500,000 obligations;

2° Du solde des 500,000 autres obligations pour lesquelles les porteurs et titulaires des obligations communales de 500 francs 5 p. 100 n'auraient pas usé de leur droit de préférence

Les obligations seront numérotées de 1 à 1,000,000 et formeront 40 séries de 25,000 titres. — Dans le cas où quelques-uns des prêts communaux en représentation desquels l'emprunt est émis seraient remboursés par anticipation, avant que le Crédit foncier ait réalisé d'autres prêts en remplacement, et dans le cas où la Ville de Paris, notamment, userait du droit qui lui est réservé par son traité, de se libérer par anticipation à partir de 1891, le Crédit foncier, de son côté, rachèterait, au prix de 500 francs, à la suite d'un tirage spécial, une ou plusieurs séries du présent emprunt, afin de maintenir, conformément à l'article 76 de ses statuts, l'équilibre entre le montant des obligations en circulation et le montant des créances communales. — Les obligations ainsi rachetées continueront à concourir aux tirages et pourront être émises de nouveau après réalisation d'autres prêts communaux.

Si les demandes dépassent le nombre des titres mis en souscription, la répartition se fera pour les souscriptions *réductibles* au prorata des demandes.

Les intérêts des obligations sont payables : à Paris, au Crédit foncier; dans les départements, dans toutes les recettes des finances.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE LE 5 AOUT 1879.

A PARIS : au Crédit foncier de France, rue Neuve-des-Capucines, 19, de 8 heures du matin à 6 heures du soir;

DANS LES DÉPARTEMENTS : chez MM. les trésoriers payeurs généraux;

Chez MM. les receveurs particuliers des finances.

La souscription sera close le même jour.

On peut souscrire dès à présent par correspondance, en envoyant sous pli recommandé, soit des obligations communales de 500 francs 5 p. 100, soit 20 francs par obligation souscrite.

LA VELOUTINE est une poudre de riz spéciale préparée au bismuth, par conséquent d'une action salutaire sur la peau. Elle est adhérente et invisible, aussi donne-t-elle au teint une fraîcheur naturelle. Inventeur, Ch. Fay, 9, rue de la Paix. — Se méfier des contrefaçons (jugement du tribunal civil de la Seine, du 8 mai 1875).

Mlle VIDAL SŒURS, 101, rue Richelieu. — Robes et manteaux. — Dentelles. — Robes de bal.

GRAND CHOIX DE VOITURES neuves et d'occasion. Prix et conditions exceptionnels. Labourie 105, avenue Malakoff.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS, (8e année), r. de la Chaussée-d'Antin, 18, Paris. Propriété de la Société française financière (anonyme) au capital de trois millions. Est indispensable aux capitalistes et aux rentiers. Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte. Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs. Abonnements : Paris et départements 3 fr. par an. Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr. L'abonné d'un an reçoit en prime gratuite un beau portefeuille financier avec un traité de bourse de 200 pages.

ROUVENAT, ✻, et CH. LOURDEL, 62, rue d'Hauteville. Maison fondée en 1812. — Médailles d'or à toutes les expositions.

GRAND - HOTEL, 12, boulevard des Capucines. A. Van Hymbeeck, directeur. — 700 chambres et salons depuis 5 fr. par jour. — Trois nouveaux ascenceurs desservent tous les étages (5e compris) depuis 6 h. du matin jusqu'à 1 h. après minuit. — Déjeuners à 5 fr., servis à des tables particulières (vin, café et liqueurs compris) Dîners à 8 fr. (servis à la table d'hôte du Grand-Hôtel (vin compris). C'est la table la mieux servie de Paris. — Les personnes qui n'habitent pas le Grand-Hôtel y sont admises.

Mme BILLARD, 4, r. Tronchet. Corset-cuirasse, breveté.

GUNTHER. Fusils de chasse, fabriqués à Liège et à St-Etienne, 46, boulevard de Strasbourg.

---

500 VOITURES neuves et d'occasion. Maison STIEBEL, 64, avenue de Wagram, Paris.

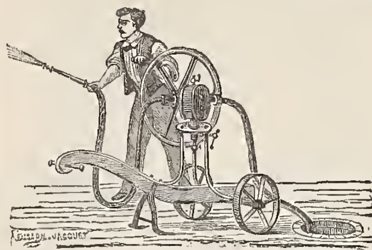
Bornibus SA MOUTARDE, 58, *boulevard de la Villette.* Ses cornichons, à la façon de la *Mère Marie-Anne.*

PLEYEL, WOLFF ✻ ET Ce, facteurs de pianos droits et pianos à queue, claviers transpositeurs, pédale tonale, pédalier.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cie 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

MÉDAILLES D'OR — MÉDAILLES D'ARGENT

ARROSAGE GÉNÉRAL DES PROPRIÉTÉS ET DES VILLES



J. MORET & BROQUET

CONSTRUCTEURS

BREVETÉS S. G. D. G.

Usine à vapeur et Bureaux :

121, RUE OBERKAMPF, PARIS

NOUVELLE POMPE ROTATIVE

POUR L'ARROSAGE DES PROPRIÉTÉS ET DES VILLES

Contre l'Incendie, pour le Purin, pour le transvasement et le soutirage des Vins.

Projections : de **18** *à* **35** *mètres;*

Débit : de **2,000** *à* **10,000** *litres par heure.*

Succès sans précédent, justifié par plus de 10,000 applications et **80** récompenses.

10 premiers prix en 1877.

Envoi franco du Prospectus.

Mlle ÉLISA
ÉCUYÈRE DE HAUTE ÉCOLE
Les frères TEREZA
LA POSTE A 20 CHEVAUX

HIPPODROME

TOUS LES SOIRS A 8 HEURES 1/2

Dimanches, Jeudis & Fêtes, Représentation supplémentaire à 3 heures.

ISMAÏLOFF EN CHINE
pantomime équestre
A GRAND SPECTACLE

L.CHAPON.

Tiré de **LA REVUE DE LA MODE** 13-15, quai Voltaire.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

1. Élégante coiffure de dîner, genre grec, pour jeune femme. — La nuque est tout à fait dégagée. Pouf *caprice* tenu par des cercles légers en bois doré avec piquets de fruits rouges de l'arbousier.

2. Coiffure genre Chaplin pour jeune femme ou jeune fille. — Cheveux relevés très flous. Papillons en nacre bleuie et brulée fixés dans le pouf.

3-4. Coiffure de dîner pour jeune fille (devant et dos). — Au sommet de la tête, nœud fait avec les cheveux de la personne; bandeaux largement ondulés. En arrière, aiguillettes espagnoles en écaille agrémentées de perles.

La même, vue par derrière. — Natte à quatre brins encadrée par des mèches molles; les trois peignes espagnols sont étagés entre les mèches.

Coiffure de soirée et de grand dîner pour jeune femme. — Bandeaux plats ondulés. Deux nattes zéphyr partent du sommet, se reportent de chaque côté de l'oreille et se réunissent derrière avec de longues mèches ondulées. Bouquet de cerises.

6. Coiffure d'intérieur dite *princesse de Galles* pour jeune femme. — Elle consiste en un pouf *caprice* composé de bouclettes et de marteaux posés sur le sommet de la tête et sur le front en 8 mèches libres frisées au petit fer. Derrière la tête, le 8 mou qui vient accompagner les bandeaux légèrement ondulés. Dans les cheveux sont piquées de grosses boules à facettes en écaille.

7-8. Coiffure de soirée, vue devant et de côté. — Raie sur le côté, cheveux ondulés; mèches ondulées sur le sommet de la tête; piquet de fleurs et de fruits, chaine légère en or posée capricieusement. Par devant, cette coiffure couvre le front un peu plus d'un côté, et la chaine d'or s'enlace aux cheveux du côté opposé.

9. Coiffure de fantaisie pour jeune fille et jeune femme. Cheveux relevés de chaque côté derrière la nuque. Peigne espagnol.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lefranc.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 40.
SAMEDI, 16 AOUT 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.;—6 mois, **15** fr.;—un an, **30** fr
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre



PORTRAIT DE LODOVICO CIGOLI

D'après le portrait de la galerie des Offices, à Florence. — Dessin de Carred. — Photogravure Gillot.

COMMUNICATION IMPORTANTE.

Si pour tous vos achats vous réclamez des COUPONS COMMERCIAUX, vous vous assurez gratis le remboursement de toutes vos dépenses (prospectus gratis), 8, avenue de l'Opéra.

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

Céramique, Bronzes, Mosaïque Orfèvres, Serrurerie d'art.

Céramique d'art. — HENRI BEZIAT, 54, r. Paradis-Poissonnière. — DECK, 10, rue Halévy.

Céramique. — ARTIGUES FRÈRES, 24, r. Ravignan. — HACHE & PEPIN LEHALLEUR FRÈRES, 24, rue Paradis-Poissonnière. — HAVILAND, 116, r. Michel-Ange. — LŒBNITZ, 4, rue Pierre-Levée. — SOYER, 4 bis, rue Saint-Sauveur.

Mosaïste. — FACCHINA, 2, rue Legendre.

* * *

Bronzes d'art. — DENIERE, 15, rue Vivienne. — BARBEDIENNE, 30, boulevard Poissonnière. — GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal. — BOYER FRÈRES, 62, rue Saintonge. — POUSSIELGUE-RUSAND, 15, rue Cassette. — CORNU, 29, rue Popincourt. — JULES GRAUX, 64, quai Jemmapes. — LEMAIRE, 121, rue Vieille-du-Temple. — NANCY, 18, rue Chapon. — RUFFIER, 12, rue Charlot. — HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du-Temple.

Bronzes et faïences d'art. — ROMAIN, 13-14, passage des Panoramas.

* * *

Orfèvres. — FROMENT-MEURICE, 372, rue Saint-Honoré. — FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. — BOUCHERON, 151, galerie Valois (Palais-Royal). — A. CHERTIER, 7, rue Férou.

* * *

Serrurerie d'art. — VAILLANT-FONTAINE & QUINTART, 181, rue Saint-Honoré. — STERLIN, 39, rue Richelieu.

Diamants, Bijouterie, Horlogerie.

Diamants. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — ROULINA, 44, rue Lafayette. — HALPHEN, 6, rue Le Peletier.

* * *

Bijoutiers. — AUCOC, 9, rue du 4 Septembre. — DUMORET, 5, rue de la Paix. — MARRET FRERES, 16, rue Vivienne. — ROBIN, 11, rue Chabanais. — ROUVENAT & LOURDEL, 62, rue Hauteville. — DARCHE, 5, boul. des Capucines.

* * *

Spécialité de croix et rubans d'ordres. — POUTEAU, 180, galerie Valois (Palais-Royal).

* * *

Horlogerie. — Mme LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal). — BREGUET, 12, rue de la Paix.

Curiosités, Gravures, Émaux Articles de peinture.

Curiosités. — E. TABURET. Orfèvrerie ancienne, 3, rue Pasquier. — MIALLET, 5, rue Le Peletier. — BING, 19, rue Chauchat. — BEURDELEY fils, 32-34, rue Louis-le-Grand. — CHOLET, 9, chaussée d'Antin. — JACOB FRÈRES, 112, rue Richelieu.

Éventails anciens, Porcelaines et Curiosités. — Mme DUVAUCHEL, 34, rue de l'Université.

* * *

Terres cuites d'art. — J. C. LAROCHE, 10, boulevard Poissonnière.

* * *

Gravure sur camées. — BISSINGER, 31, rue du Quatre-Septembre.

Gravures héraldiques. — GERBIER, 65, rue Richelieu. — DEVAMBEZ, 5, passage des Panoramas.

Gravures et peintures héraldiques. — DESMARET, 40, galerie Montpensier (Palais-Royal).

* * *

Émaux. — GIRONDEAU, 9, rue Réaumur.

Musique, Instruments.

Pianos. — ERARD, 13 et 21, rue du Mail. — PLEYEL, WOLFF & Ce, 95, r. Richelieu. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary.

Instruments de musique. — GAND & BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — PETTEX-MUFFAT, 27, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse. — F. SUDRE, facteur d'instruments de musique, 6 et 8, rue des Poitevins.

Tableaux, Livres, Relieurs.

Tableaux. — GOUPIL & Ce, 2, place de l'Opéra. — FÉRAL, 54, faub. Montmartre. Expert. — GEORGES PETIT, 7, rue Saint-Georges.

Tableaux et objets d'art. — A. BASSET, 7, rue Mausart.

* * *

Livres anciens. — CONQUET, 15, boulev. Bonne-Nouvelle.

Relieurs. — ALLO, 39, rue du Four-St-Germain. — GRUEL-ENGELMANN, 418, rue Saint-Honoré. — TRAUTZ-BAUZONNET, 15, rue du Four-Saint-Germain.

* * *

Annuaire de la noblesse. — DE MAGNY, 41, r. Lafitte.

Photographies, Articles et Produits photographiques.

Photographes. — LIÉBERT, 6, rue de Londres. — ADAM SALOMON, 55, rue de la Faisanderie. — NADAR, 51, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — ALOPHE, 25, rue Royale. — VALERY, 9 *bis*, rue de Londres. — HERMANN & Ce, 20, chaussée d'Antin. Spécialité de portraits d'enfants.

* * *

Photographie sur émail. — STEPOWSKI, 14, rue du Temple.

Articles de photographie. — PICARD, 5 *bis*, Asile Popincourt. — CARETTE, 31, rue d'Enghien. — MARX, 3, rue des Archives.

Appareils de photographie. — RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts Articles de ménage.

Ameublement. — E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines. — LOREMY & GRISEY, 1, faub. St-Honoré.

Coffres-forts. — B. HAFFNER aîné, 18, boul. Montmartre. — DUBOIS-OUDIN, 31, boulevard Voltaire.

* * *

Articles de ménage. — LA MÉNAGÈRE, 20, boulev. Bonne-Nouvelle. — BAZAR DU VOYAGE, 25, rue de la Paix.

Coutellerie fine. — TASSILLY-BOIVIN, 66, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Chauffage.

CUAU AINÉ & Ce, constructeur d'appareils de chauffage, 88, boul. Courcelles (parc Monceau).

COSTUME — MODES

Broderies, Robes, Lingerie Chemiserie.

Broderies. — ABEL, 13, rue Vivienne. — A. ALEXANDRE, 7, rue du 4 Septembre. — PENON, 32, rue Abbatucci. — PEUCHERIN, 44, rue Sainte-Anne. — Mme ROCHE, 6, rue Bleue. — Mme TRIGOULET, 17, rue de la Monnaie.

Robes, Fourrures. — MAISON DIEULAFAIT, 1, boulevard de la Madeleine.

* * *

Lingerie. — GRANDE MAISON DE BLANC, 6, boulevard des Capucines.

* * *

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — CHARVET, 25, place Vendôme.

Plumes, Fleurs, Fourrures.

Plumes et fleurs. — AUGUSTE, 7, rue de la Paix. — BATTON, 85, rue Richelieu.

* * *

Fourrures. — DETMAR, 24, faubourg Saint Martin. — GROBERT-BORGNIS, 48, rue de l'Arbre-Sec.

Gants, Éventails, Parfumeurs Coiffeurs.

Gants. — BERR & FILS, 37, rue Jean-Jacques-Rousseau. — FORTIN & Ce, 75, r. Rochechouart.

* * *

Éventails. — GUÉRIN, 14, boulevard Montmartre.

* * *

Parfumeurs. — CH. FAY, 9, rue de la Paix. — PINAUD, 37, boul. de Strasbourg. — DELABRIERE, 63, rue de Grenelle.

Coiffeurs pour dames. — PHILIPP & Ce, 15, rue Royale. — DE BYSTERVELD, 3, faubourg Saint-Honoré.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — SCHÆFFER, 23, boulevard des Italiens. — RENARD, 2, boul. des Italiens. — TAUTZ AND SONS (culottiers anglais), 84, faubourg Saint-Honoré. — WASSE (culottier), 85, rue Richelieu.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — PINAUD & AMOUR, 89, rue Richelieu.

* * *

Chaussures pour hommes. — CORNAZ, 4, boulevard Malesherbes.

Chaussures de dames. — DELMAS, 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Bottier. — DELAIL, 46, passage Jouffroy.

SPORT

Equitation, Escrime, Armuriers.

Équitation. — ÉCOLE D'ÉQUITATION, 12, rue Duphot (succursale 51, rue Lhomond).

* * *

Professeurs d'escrime. — LOUIS MERIGNAC, 1er professeur de l'École d'escrime française, 14, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour.

* * *

Armuriers. — FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu. — GASTINNE-RENETTE, 37, av. d'Antin. — LIBIOULLE, GUINARD & Ce, 8, av. de l'Opéra. — LEFAUCHEUX, 37, rue Vivienne. — CARD, 19, boulev. Saint-Denis et 152, rue de Rivoli. Fusils de chasse et revolvers. — GEVELOT, 30, rue Notre-Dame-des-Victoires.

Chiens, Sellerie, Ecuries Chevaux Voitures.

Chiens. — CH. BOCQUET, 118, avenue d'Yvry. Gibiers de repeuplement.

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

* * *

Sellerie. — TERRIER, 47, rue de l'Université. — RODUWART, 34, avenue des Champs-Elysées. — HERMES, 56, rue Basse-du-Rempart.

* * *

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

* * *

Marchands de chevaux. — HAWES FRÉRES, 66, rue de la Faisanderie. — AUBERT, 64, rue Marbeuf.

* * *

Voitures de malades et d'enfants, Vélocipèdes, etc. — VINCENT, 29, rue Château-d'Eau, et 29 *bis*, boulevard Magenta.

Fouets. — Ve BOYER, 8, rue Gréneta.

Gymnase. — Hydrothérapie.

Gymnase. — PAZ, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs.

Gymnase et Bains. — THERMO-GYMNASE MÉDICAL, 49, rue de la Chaussée-d'Antin. — ÉTABLISSEMENT THERMO-RÉSINEUX DU Dr CHEVANDIER DE LA DROME, 14, rue des Petits-Hôtels.

Billards.

Billards. — F. GERDERES, 47, r. Fontaine-au-Roi.

Professeur de billard. — GIBELIN, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

Draps pour billards et tables de jeux. — MATHIEU, 10, rue Croix-des-Petits-Champs.

Agents de voyage.

Agents de voyage. — THOMAS COOK & SON, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la haute Italie.

Articles de voyage.

Vraies malles anglaises. — LAPORTE, 3, place du Théâtre-Français.

* * *

Bazar. — BAZAR DU VOYAGE, WALCKER, 3, pl. de l'Opéra.

Villes et stations balnéaires.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

DIVERS

Compagnies d'assurances.

Assurances mutuelles contre l'incendie. — LA CLÉMENTINE, Société d'assurances mutuelles contre l'incendie, 26, rue de Grammont.

Assurances contre le bris des glaces. — LA PARISIENNE, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances sur la vie. — LE SOLEIL, 44, rue Châteaudun.

Compagnie générale d'assurances contre les accidents. — ASSURANCES DES CHEVAUX & VOITURES, COLLECTIVES, INDIVIDUELLES CONTRE LES ACCIDENTS, 16, rue de Grammont.

* * *

Journal financier. — LE FINANCIER DE PARIS, 13, rue de Londres.

Institutions, Sciences.

Institution. — ÉCOLE MODERNE POUR JEUNES GENS, à Asnières. — LELARGE (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard. — GROUSSET (Institution Chevalier), 75, rue Cardinal-Lemoine.

* * *

Optique. — LEMAIRE, 22, rue Oberkampf.

Produits chimiques.

Produits chimiques. — FER BRAVAIS, 13, rue Lafayette.

Phénol. — PHÉNOL BOBEUF, 7, rue Coq-Héron.

Art dentaire.

Eau dentifrice. — EAU J. V. BONN, 11, boule-Bonne-Nouvelle.

Sonneries, Miroiterie.

Sonneries électriques. — A. BOIVIN, 16, rue de l'Abbaye.

Serres, Fleurs.

Serres. — IZAMBERT, 91, boulevard Mazas.

Fleurs exotiques. — L. LINDEN, 5, rue de la Paix. — LABROUSSE, boulevard des Capucines.

Jouets.

Jouets et Jeux. — Ancienne maison GUILLARD, RÉMOND successeur, rue Nve-des-Petits-Champs, 4, et galerie Vivienne.

Articles pour fumeurs.

Pipes, écumes. — KREBS, 18 et 20, passage Bourg-l'Abbé.

LASCHETT, 28, rue Saint-Sulpice. — Spécialité de pianos pour institutions. Prix : 350 francs.

SOMMAIRE





DEUX CROQUIS D'HEILBUTH. *(B.-A. ill.)*

CHRONIQUE

C'est la force des choses! malgré les incertitudes de la saison la plus inclémente qui, de mémoire d'homme, ait jamais sévi sur cette terre de France, jadis aimée des Dieux, l'heure des grands déplacements a sonné à toutes les horloges. On ne songe pas encore à la chasse, très retardée par le retard même que subit la moisson, à peu près partout, et qui, dans beaucoup de provinces, ne promet que de maigres joies aux fervents disciples du grand saint Hubert. Ce sont les courses de chevaux qui impriment en ce moment le plus vif mouvement sportique à la Province, chaque année d'ailleurs, à l'époque où nous sommes, fortement galvanisée, et secouée dans sa torpeur par une passagère mais large infusion de sang parisien.

*
* *

De toutes ces provinces, celle qui nous offre les réunions de courses les plus brillantes, c'est incontestablement la Normandie.

Le contraire seul aurait le droit de nous surprendre.

Favorisée par des conditions climatériques particulièrement heureuses, et que nous ne retrouvons à un degré égal — il n'est nulle part supérieur — que dans certaines contrées de l'Angleterre; possédant, sur sa terre d'alluvion, les pâturages les plus fertiles, et les prairies les plus généreuses, non seulement de la France, — mais du monde entier, la Normandie a toujours été célèbre pour l'abondance et la beauté de sa production chevaline.

Au xviie siècle elle avait l'honneur de monter la « Maison du Roy » et de fournir à ses carrosses les attelages superbes, un peu lourds peut-être, mais véritablement majestueux que nous revoyons — si vivants et si typiques — dans les intéressants tableaux de Van der Meulen.

Peut-être que si nous les rencontrions autour du lac de notre bois de Boulogne, par une après-midi de printemps, à l'heure fashionable du *persil*, ces chevaux, jadis si célèbres, feraient une singulière figure, avec leur large poitrail, leurs gros pieds, leur énorme encolure et leur chanfrein busqué, à côté de nos chevaux anglais aux membres fins, aux attaches plus fines encore, au col flexible et mince, à la tête mignonne, si délicate qu'une femme emprisonne ses naseaux dans la paume de sa petite main, et fait boire sa jument dans son verre!... Mais alors ils semblaient superbes.

Les éleveurs normands avaient une intelligence trop pratique pour s'obstiner éternellement dans la production d'une race démodée. Ils ont deviné le changement; ils l'ont pressenti! — Au lieu de suivre le progrès, ils l'ont devancé. La Normandie est remontée aux sources de la grande production : — elle a renouvelé ses haras et ses jumenteries; elle a infusé largement partout les torrents généreux du pur sang, et, grâce à cette méthode habile, elle est arrivée à produire des chevaux de premier ordre. — Je n'en citerai que deux, La Toucques et Gladiateur — qui sont allés battre les Anglais chez eux — sur leur terrain.

Le succès des courses de Normandie est donc suffisamment justifié, et nous comprenons que les hippodromes de cette belle région attirent à eux chaque année l'étoile de nos sportsmen. Ils n'ont, comme on dit, que l'embarras du choix. Caen, Cabourg, Falaise, Deauville, Dieppe, Saint-Lô, Cherbourg se disputent leurs faveurs, mais en leur présentant des attractions inégales.

Parmi ces différents *meetings* les deux plus à la mode sont ceux de Caen et de Deauville.

***

L'hippodrome de Caen est un des plus beaux que je connaisse : tous les étrangers l'admirent, et les gens du pays ont le bon goût d'en être fiers.

La ville elle-même est charmante; j'en connais peu qui soient à ce point pittoresques.

Aperçue du chemin de fer, avant l'entrée en gare, elle se développe à vos pieds sur une vaste étendue. L'œil qui ne saisit pas encore les détails, se repose agréablement sur un ensemble heureux. Des masses de verdure, habilement dispersées au milieu des squares et des places, se marient harmonieusement aux grandes lignes architecturales. Bâtie dans un vallon aux ondulations molles, les maisons en suivent le mouvement doux, comme des vagues de pierre, montant, descendant, et se relevant encore avec les coteaux qui les portent. Çà et là, comme pour jalonner l'espace et mesurer les distances, de grosses tours dominent lourdement les quartiers voisins; ou bien ce sont des flèches légères dont la pointe aiguë accroche et déchire au passage les nuages argentés qui flottent autour d'elles, pareils à de blanches toisons promenées par le vent. Plus près de vous, dans un bassin de granit, entouré d'une verte ceinture de grands arbres, de nombreux vaisseaux dorment sur leurs ancres; les steamers dérapent et fument à l'entrée des bassins, tandis que les chalands et les trois-mâts, voiles déployées, semblent glisser lentement sur les canaux, entre des rangées d'ormes et de platanes. Ce n'est pas là sans doute une vue immense, et nous connaissons des panoramas beaucoup plus vastes. Mais, dans un ensemble borné, elle nous présente quelque chose d'assez complet comme tableau; le regard ne songe point à demander davantage, et, content de ce qu'on lui montre, il s'y arrête et s'y repose avec une secrète complaisance.

***

Nous nous dirigeons en toute hâte vers l'hippodrome. Nous en connaissons peu qui soient aussi bien situés que celui-ci.

Figurez-vous une prairie immense, encadrée de trois côtés dans des bordures de grands arbres, et, par le quatrième qui reste libre, découlant vers l'horizon lointain des nappes de verdure claires, tantôt entrecoupées de sombres massifs, tantôt voilées à demi sous de larges rideaux de peupliers. A travers ces rideaux, on voit pointer les clochers des hameaux voisins, et blanchir la façade des maisons rustiques, perdues comme de petites îles dans des flots d'herbe, ou dressées comme des phares sur la croupe des coteaux.

La Prairie de Caen change d'aspect avec les saisons.

Au printemps, émaillée de fleurs qui rient dans les gazons, elle étale fièrement à tous les regards sa parure diaprée. L'été vient, et, avec lui, le faucheur, qui fait tout tomber sous son fer impitoyable; regardons de loin les brunes faneuses qui chantent et batifolent, en retournant les foins qui sentent bon. L'automne arrive à son tour; c'est à ce moment qu'il faut voir les belles vaches normandes, qui paissent et ruminent dans les regains savoureux, rêveuses, et regardant vaguement quelque part! En hiver, c'est une autre scène. Avec les flots de l'Orne débordé, les neiges fondues et les ruisseaux grossis, des crues subites semblent menacer la ville du sort lamentable de Szegedin. La Prairie devient un lac, que le souffle violent des vents du sud-ouest agite et bouleverse comme une mer; mais bientôt la houle retombe et s'apaise, et pendant quelques semaines la jolie cité, reine des plaines fertiles, a des lagunes comme la Venise de l'Adriatique et des doges, miniature d'Océan, sans tempête, sillonné de blanches voiles, où les chansons et les sérénades glissent sur l'onde sonore.

***

En ce moment, la Prairie est un hippodrome — hippodrome célèbre — fréquenté depuis bientôt cinquante ans par l'élite des turfistes, et où brillèrent, à l'origine des courses, les couleurs des Seymour et des Aumont, avant celles des Delamare, des Lagrange, des Lupin, des Juigné, des Rothschild, des Blanc, des Fould et des Berteux.

Grande animation dans la foule massée sur les trois promenades qui bordent la Prairie, et d'où elle peut suivre toutes les péripéties de la lutte. Les Normands sont peut-être aussi amateurs que les Anglais eux-mêmes des chevaux et des courses.

Mêmes dispositions générales qu'à Longchamps : tribunes à bon marché pour la petite bourgeoisie modeste; enceinte du pesage pour les dilettantes du turf, avec tribunes pour les élégantes et leurs gentlemen-servants; tribune officielle pour le général, le maire et le préfet! — « Plus cela change et plus c'est la même chose ! »

Toutes les stations balnéaires de la côte normande, depuis Dieppe jusqu'à Grandville, depuis Trouville jusqu'à Cherbourg, ont envoyé là toute espèce d'échantillons du tourisme européen. On distingue les naturels du pays à l'éclat de leur œil gris-bleu comme celui de leurs ancêtres, et à la vivacité de leur regard. J'ai retrouvé jadis cet œil et ce regard en Norvége. Il y a dans toute cette foule une fleur de teint et une pureté de sang qu'aucune autre province ne saurait nous donner. Beaucoup de jolies toilettes, aux tons clairs, aux nuances gaies, aux vives couleurs, sortant de chez les bonnes faiseuses, et très élégamment portées. La province se corrige; elle a du goût et ne se surcharge plus « d'ornements empruntés »; encore quelques années, et elle sera plus simple que Paris lui-même.

On se montre, parmi les notabilités du turf, les ducs de Fitz-James et de Fezensac, le comte de Noailles, MM. de Juigné, de Kergorlay, de Montgommery, Lupin, Camille Blanc, un certain nombre de sénateurs et de députés du Calvados, et tous les éleveurs de la plaine de Caen, généralement grands, larges d'épaules, bien nourris, la joue haute en couleur.

Une des attractions des courses de Caen, c'est le début dans la voie sportive de jeunes chevaux de deux ans, encore étrangers au *ring*, au *betting*, au drapeau du *starter*, aux *cheerings* et aux *hurrahs* de la foule, et qui viennent faire leur « *premier pas* » sur ce turf privilégié. Ce n'est pas à eux qu'il faudrait venir chanter :

« Le premier pas se fait sans qu'on y pense ! »

Les infortunés ne pensent guère qu'à cela depuis six mois!... On les a brusquement arrachés aux douceurs des pâturages où s'ébattent les *yearlings* insouciants; on les a soumis aux rigueurs de l'entraînement,... et maintenant ils connaissent la vie..., et le fouet de *Hunter* et l'éperon de *Carratt!*...

***

Une soirée splendide — suivie d'une nuit brillante — a succédé à cette belle journée. J'ai rarement vu des illuminations plus brillantes que celles de ces magnifiques promenades, plantées d'arbres quatre ou cinq fois séculaires, où l'antique lampion — le lampion bon enfant, cher à nos aïeux — s'aligne en interminables guirlandes, réunissant les uns aux autres les platanes magnifiques et les ormeaux gigantesques, par une série de festons incandescents.

C'était la fête populaire — offerte à tout le monde. — Les joueurs, les parieurs, les manieurs d'argent, ceux qui veulent tenter la chance et courtiser la fortune autour de tous les tapis verts, ont trouvé une hospitalité complaisante et large dans les deux grands cercles de la ville — le cercle plus aristocratique de l'Hôtel d'Angleterre et le club plus bourgeois des Carmélites — où l'or a roulé jusqu'au matin, passant d'une main dans l'autre, au gré des huit et des neuf d'un petit bac à deux tableaux.

Louis Énault.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Hambourg. — Les courses au trot de la saison d'été ont été signalées par divers incidents qui ne laissent pas que de causer une très vive émotion dans le public. Rassurez-vous, il n'y a pas eu mort d'homme ni de cheval. Il s'agit tout simplement de manœuvres qui relèvent moins d'un jury de sportsmen que de la correctionnelle et où la délicatesse seule aurait souffert. En deux mots voici le fait :

Le deuxième jour des courses au trot, deux chevaux jouissaient particulièrement de la faveur du public : *Nagrad* et *Paula*. Le premier est un étalon appartenant à M. Singer; le second, une jument à M. Zeyn. Or *Nagrad* devant fournir ce jour-là deux courses très considérables, son propriétaire manifesta très ouvertement l'intention de ne pas le laisser monter. Aussitôt que ceci fut connu, *Paula* fut cotée première et des sommes considérables ne tardèrent pas à être engagées sur cette jument; — on parle de 50,000 marcs, voire même 100,000 marcs. On la promena toute sellée et comme elle paraissait en excellent état, le nombre des preneurs grossissait toujours. Figurait-elle déjà au tableau? c'est ce qu'il ne nous a pas été possible de constater. Bref, voilà qu'au moment du départ le bruit se répand que *Paula* a été retirée. Ce n'était que trop vrai, et sur ce les bookmakers déclarèrent le montant des paris acquis. On se figure aisément l'irritation du public à cette nouvelle. On a prétendu qu'une somme de 400 marcs aurait été d'abord offerte à M. Zeyn pour laisser monter son cheval par un autre; puis, sur son refus d'accepter une pareille proposition, on lui aurait proposé 1,000 marcs pour retirer tout simplement son cheval, ce qui eut lieu, en effet.

Nous livrons les faits sans commentaires à l'appréciation de nos lecteurs; ils n'en ont pas besoin et parlent malheureusement assez haut par eux-mêmes.

***

Francfort-sur-le-Mein. — M. Hermann Zumpe vient de contracter un engagement de plusieurs années en qualité de chef d'orchestre du théâtre de la ville. C'est un ancien instituteur primaire qui a quitté la férule pour le bâton de chef d'orchestre. Il a fait son éducation sous la direction de Richard Wagner, à Bayreuth, et a déjà dirigé l'opéra à Salzbourg, à Würzbourg et à Magdebourg.

***

Angleterre. — Nous avons eu environ 300 *athletic meetings* cette semaine. A Stamford, lundi dernier, la réunion a été assez intéressante. Plusieurs athlètes bien connus y assistaient : Coke, de Londres, F. G. Wood, A. W. Gilbert et Foreman ont été les héros du jour. Toutefois nous n'entrerons dans aucun détail n'ayant pas à mentionner de ces coups inattendus qui appellent particulièrement l'attention. Le grand concours international de « Lawn Tennis » est terminé. MM. Edgar Lubbosk et L. R. Irskine sont restés seuls compétiteurs dans la joûte pour la coupe de 20 guinées. Le premier gagna facilement sur son adversaire, qui n'était pas, il s'en faut de beaucoup, aussi brillant que d'ordinaire.

Pendant le *meeting* on avait proposé de réserver un prix pour les dames, chose nouvelle et qui ne s'était pas encore vue jusqu'à ce jour. Cette motion fut adoptée et les deux miss Cavan ont joué la dernière partie.

Jeudi dernier, dans « Alexandra Palace » trois courses ont été courues à l'instigation du « Star byuile Club ». La première (10 milles) fut gagnée facilement en 37 minutes 5 secondes, par Pullen qui eut le même succès dans le handicap de 5 milles en 17 minutes 25 secondes. Dans celui de 1 mille, J. S. Gardner a été vainqueur sur ses trois concurrents, le seul qui aurait pu lui disputer le prix ayant fait une chute.

D.

COURRIER DES THÉATRES

Réouverture de la Comédie-Française. — Bilan. — Voyage à Londres. — Ce que les Anglais aiment et ce qu'ils n'aiment pas. — Le répertoire et les acteurs. — Le nouveau plafond de M. Mazerolle.

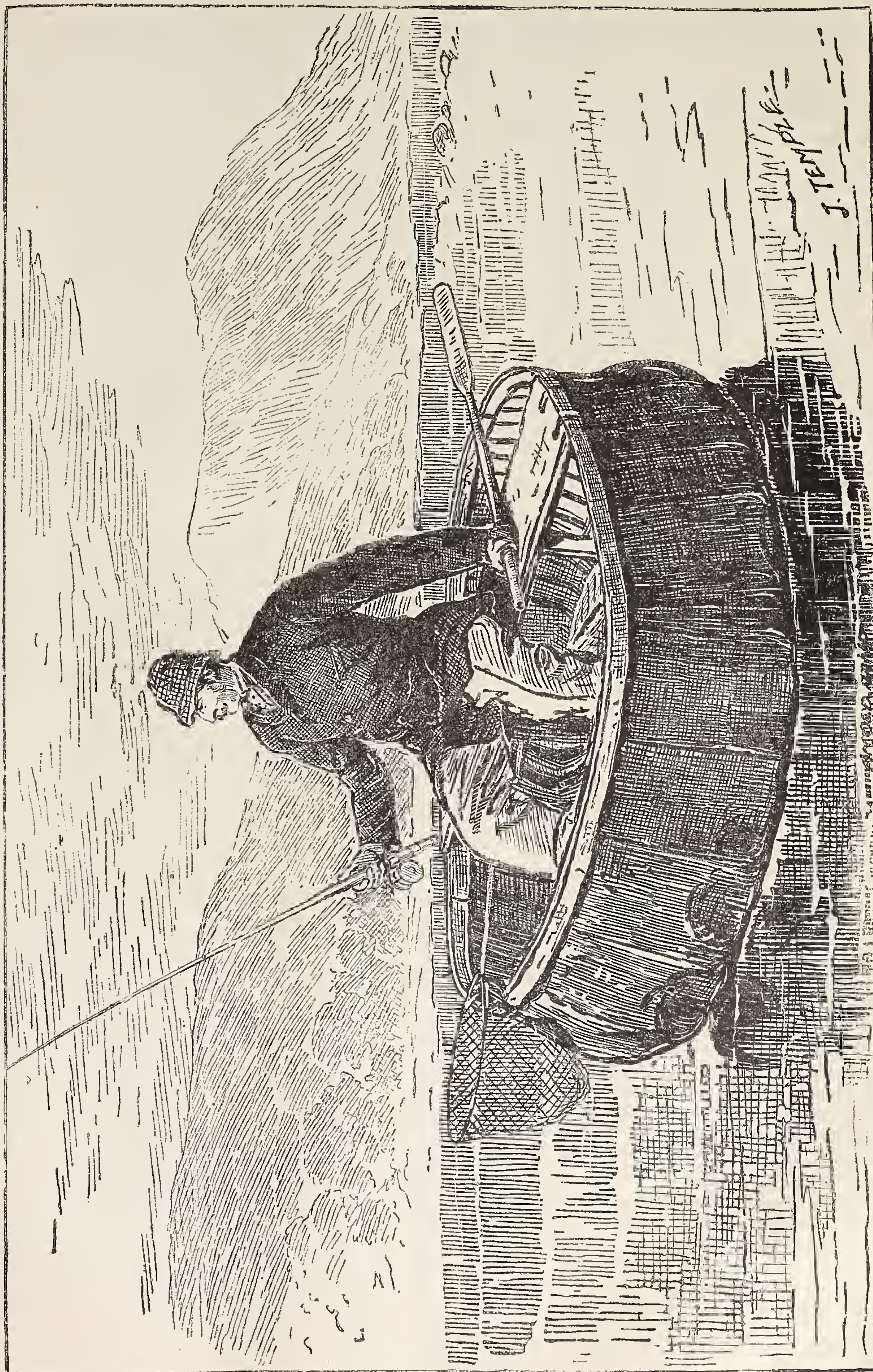
La Comédie-Française vient de rentrer à Paris. On a rouvert les portes du théâtre, qui a subi diverses modifications plus ou moins heureuses. Je ne parle pas ici du plafond, cela va sans dire, qui est une œuvre de peinture très remarquable. J'entends seulement ce que l'affiche nous a, pendant un mois, présenté comme des « réparations ». On a, il est vrai, remis tout à neuf, tapis, portières de loges, velours des fauteuils. On a repeint, lavé, consolidé, raccommodé. Mais la véritable raison de cette longue clôture a été d'agrandir le théâtre, c'est-à-dire d'augmenter le nombre des places. Le parterre du Théâtre-Français présentait, comme on le sait, cette particularité d'être excellent. Établi en pente et adossé au mur de fond supportant la rampe des fauteuils de balcon, il offrait ce double avantage d'être non seulement très bien éclairé, mais encore de former une sorte d'amphithéâtre, d'où l'on pouvait dominer l'orchestre et voir à merveille sans gêner personne. En effet, aux Français, il n'y avait point de baignoires de face. Il y avait seulement dix baignoires de côté, cinq par cinq, et ces dix baignoires, grâce à la déclivité continue du parterre et de l'orchestre, étaient d'une qualité parfaite. Je me hâte de dire qu'elles le sont toujours. Seulement il n'en est plus de même du parterre et de l'orchestre, qui ont été assez profondément refoulés dans le sol, le parterre surtout.

Ce qu'on a ainsi gagné en profondeur, on l'a également gagné en hauteur, et cette hauteur, on l'a employée en pratiquant neuf baignoires de face dans le mur de fond. Naturellement, pour permettre aux spectateurs placés dans ces baignoires de voir la scène, il a fallu détruire la déclivité si commode du parterre. Placé désormais entre l'orchestre qu'on ne pouvait abaisser davantage, et les baignoires nouvelles qui payent pour bien voir, ce malheureux parterre subit désormais seul les inconvénients de la combinaison. Mais le parterre se compose de spectateurs à trois francs, qui doivent être et qui seront toujours contents, au lieu que neuf baignoires de plus c'est un revenu net et clair. Et pour MM. les sociétaires, qui font des affaires d'or depuis huit années, il n'y a pas de petites économies.

Le voyage en Angleterre a-t-il été une de ces affaires d'or? On l'a dit, mais je crois qu'il faut en rabattre. Tout compte réglé avec l'impresario anglais, la Comédie-Française a gagné un peu plus de deux cent mille francs. C'est un chiffre respectable; mais si on considère les frais énormes de voyage et du séjour, et si on veut bien ne pas oublier que ce chiffre est balancé par un mois de relâche à Paris, soit trente jours avec une moyenne assurée de quatre mille cinq cents francs par soirée, on est bien forcé de modérer tout enthousiasme. A Paris les sociétaires auraient gagné cent quarante mille francs. La différence, qui n'est pas grande, répartie surtout entre tous, a certainement été dévorée par les frais généraux et surtout par les frais personnels. On ne peut donc pas dire que le voyage de la Comédie à Londres a été une mine d'or. Il reste à examiner si du moins l'effet moral a compensé ce résultat financier relativement modeste, et si l'honneur l'a emporté sur l'argent.

Le succès des comédiens a été incontestable, mais il n'en a pas été toujours de même pour le succès du répertoire. A ce point de vue, le voyage à Londres a révélé un symptôme curieux dont nos écrivains dramatiques devraient bien tenir compte, — mais dont le bénéfice, je le crains, sera perdu, tant nous sommes habitués depuis longtemps déjà à nous mirer en nous-mêmes, à ne voir que nous, à ne croire qu'en nous, à nous imaginer que l'univers finit à nous, et à nous persuader que l'Europe entière est encore trop heureuse de se modeler sur nous et de s'incliner devant tout ce qui sort de nos fabriques, qu'il s'agisse de dentelles, de soieries, — et de pièces de théâtre. Ce symptôme, très significatif, c'est celui-ci. Les Anglais n'ont absolument rien compris au *Demi-Monde*. Ce peuple pratique, et d'une discipline morale que nous ne connaissons plus, ne s'est pas intéressé aux aventures de la baronne d'Ange. Son attitude, constatée non seulement par tous les journaux anglais, mais par tous les feuilletonistes français présents, a signifié clairement qu'il ne voulait pas frayer avec ces gens-là. Les Anglais ont trouvé que des personnages factices, résultats accidentels d'une civilisation corrompue et d'une tolérance absurde, ne méritaient pas l'attention de ce que le XVIIe siècle appelait « les honnêtes gens ».

Le plus curieux, c'est que la Comédie-Française



PÊCHE DANS UN CORACLE.

(Sport et Dram. News).

avait compté beaucoup sur ce répertoire essentiellement parisien, car elle joua le *Fils naturel*, qui ne fut pas plus goûté. Elle s'était dit : c'est du fruit défendu, on y mordra, car nul n'ignore que jusqu'alors le répertoire de M. Alexandre Dumas fils était rigoureusement défendu à Londres. C'est par exception, par un sentiment de pure courtoisie, et vu la circonstance toute spéciale de l'excursion des comédiens français, que l'interdit a été levé. S. A. R. le prince de Galles, a voulu que les hôtes de l'Angleterre pussent se manifester à leur aise dans toutes les pièces qu'ils croiraient de nature à les faire valoir. Eh bien! le public a condamné, par son attitude gourmée, son silence glacial, ce que la censure anglaise s'était décidée à laisser passer.

La raison en est fort simple. Les Anglais n'en sont pas encore à ce degré de controverse sociale, disons mieux, de paradoxe, qui, chez nous, empiète de plus en plus sur l'observation sincère et sur la discussion saine. Voici par exemple le *Fils naturel*, quelle sympathie voulez-vous qu'un Anglais, avec son amour, son respect profond de la famille, éprouve pour un garçon dont l'unique effort pendant cinq actes, consiste à humilier son père, et à tâcher de jeter le trouble dans la maison où il n'a pas trouvé place, par suite de l'irrégularité de sa naissance? Notez que ces mêmes Anglais ont fait un succès aux *Fourchambault*. Le sujet est le même, direz-vous, superficiellement, oui ; mais le fond, la portée, le but, diffèrent du tout au tout. Le héros des *Fourchambault* met autant de soin à ne pas faire payer à une famille innocente l'abandon de sa mère et son abandon à lui, que le héros du *Fils naturel* met d'âpreté à récriminer et à accumuler les représailles. Le *Fils naturel* est une pièce de revendication, une pièce de combat, une œuvre de révolution sociale. Les *Fourchambault* au contraire s'inclinent devant la nécessité légale et devant la famille, telle qu'elle est constituée. Il est donc tout naturel que les Anglais aient applaudi les *Fourchambault*, et refusé de consacrer en applaudissant le *Fils naturel* l'attaque dirigée contre la famille, dont ils sont les gardiens jaloux et résolus.

La preuve au surplus qu'il n'y a eu en cette affaire aucun sentiment... bégueule, — qu'on me passe le mot, — de la part de nos voisins, c'est qu'ils n'ont pas hésité à faire une ovation à *Mademoiselle de Belle-Isle*, dont le thème cependant est extrêmement risqué, pour des oreilles de ladies (*the extreme riskiness of the central incident*, dit le *Times*). Mais le grand, le vrai, le franc succès, a été pour Molière d'abord, pour *Tartuffe*, pour le vieux répertoire français, à l'allure large, au rire honnête, à l'analyse qui ne se perd jamais dans les infiniment petits. Après l'ancien répertoire, les pièces qui ont le plus brillamment réussi sont celles qui s'en rapprochent le plus, par la franchise de la donnée, la simplicité des situations, la variété des caractères. Il existe par exemple un chef-d'œuvre — la meilleure idée peut-être de ce siècle — *Le gendre de M. Poirier*. Les anglais ne la connaissaient pas. Eh bien! il n'y a pas eu besoin de la leur recommander, de leur mettre, comme on dit vulgairement; le doigt dessus. Dès que la pièce a commencé, ils l'ont comprise. Au deuxième acte c'était de l'enthousiasme et au dernier ils sont partis ravis, comptant bien revenir. Le *Marquis de Villemer* en revanche a fatigué. C'est toujours la raison développée plus haut à propos du *Demi-monde* et du *Fils naturel* qui en a été cause. La société anglaise, où la hiérarchie est demeurée si respectée, où les classes sociales continuent à être séparées sévèrement, n'a pas beaucoup goûté ce combat de deux frères, l'un duc, l'autre marquis, tous deux épris passionnément d'une institutrice. Il est juste d'ajouter que le dénouement insupportable du *Marquis de Villemer* a été pour beaucoup dans ce fâcheux accueil. A ce propos, qu'on me permette de m'étonner que la Comédie-Française ne se soit pas encore décidée à modifier ce dénouement. La pièce est finie, quand tout à coup elle recommence : tout le monde est d'accord, lorsque l'héroïne déclare qu'elle ne veut plus. Le public qui sait très bien qu'au fond elle veut, est extrêmement agacé de cette résistance dernière, d'autant plus agacé qu'il ne doute pas qu'on en triomphera. On en triomphe en effet, mais on a perdu là une demi-heure inutilement, et le public ne pardonne pas, au théâtre, qu'on lui fasse perdre du temps. C'est ennuyeux pour nous : jugez à quel point ce doit être insupportable pour un peuple aussi pratique que les Anglais!

Je crois avoir résumé exactement le résultat de cette campagne, qui, somme toute, a été intéressante et a fait grand honneur à nos comédiens. Le succès, je l'ai dit, a été surtout pour eux. Got, Delaunay, Febvre, Coquelin, Mounet-Sully lui-même, ont été appréciés à leur valeur. Mme Madeleine Brohan, Mme Broisat, se sont vues particulièrement fêtées. Mme Favart a reçu aussi des Anglais un accueil flatteur. Quant à Mlle Sarah Bernhardt, elle a — qu'on me passe encore le mot — pris les Anglais à rebrousse-poil. Peu satisfaite sans doute du demi-succès d'*Hernani*, elle leur a joué plusieurs fois le mauvais tour de leur promettre sa présence dans tel ou tel drame, et de se faire excuser à la dernière minute pour cause de fatigue. Les Anglais, qui sont l'exactitude même, ont été exaspérés de ces procédés. Aussi on se tromperait fort si on croyait que l'éminente comédienne a été la lionne de ce voyage. La vérité est qu'elle y a fait un bruit d'enfer, qu'on a beaucoup parlé d'elle, de ses bustes et de son squelette, mais que, en tant que comédienne, elle n'y a pas obtenu un succès — loyal.

Il me paraît inutile de rendre compte des *Femmes savantes* et du *Malade imaginaire*, qui ont fourni le spectacle de réouverture de la Comédie-Française. La cérémonie a permis aux comédiens de faire pour ainsi dire au public une petite visite officielle. Ils ont été chaleureusement accueillis, comme d'anciens amis qu'on est heureux de revoir.

Quant au plafond de M. Mazerolle, c'est, comme je l'ai déjà dit, une vaste composition de beaucoup de mérite, quoique un peu froide. La France y est représentée, ayant à sa gauche Molière, à sa droite Corneille et Racine, et devant elle, sur des degrés, les types divers des personnages du grand comique. Les œuvres de Racine et de Corneille sont personnifiées également par des groupes, et au premier plan on aperçoit Regnard, Marivaux, Beaumarchais et Voltaire. Le tout embrasse un espace de 360 mètres carrés, ce qui n'était pas une petite affaire. Désormais la Comédie-Française n'a plus rien à envier à l'Opéra : un escalier, un plafond neuf et une troupe d'élite : les chefs-d'œuvre n'ont plus qu'à suivre. On les attend.

ÉMILE BLAVET.

DAMES

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DE DAMES

N° 52, par M. Minet.

Blancs.	*Noirs.*	*Blancs.*	*Noirs.*
37 à 31.	Si D à 44.	31 à 26.	D pr 3 P.
38 à 33.	D 44 à 28 pr 5 P. perdu.	26 à 21 pr D.	perdu.
	Si D à 40.		Si D à 35.

Les blancs gagnent par le même coup.

Si le Pion se sacrifie au premier coup des noirs, les blancs gagnent contre la dame seule. Nous laissons au lecteur le soin de chercher toutes les variantes que la position comporte, il nous faudrait tout une page pour les lui fournir. — Tous nos compliments à M. Jacques Risse pour la solution qu'il nous a envoyée, il est le seul amateur qui ait pu forcer ce beau problème.

N° 53, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

(Les noirs ont joué dans la lunette case 33).

Blancs.	*Noirs.*	*Blancs.*	*Noirs.*
38 a 32.	P pr P.	32 à 28.	D pr P.
26 à 21.	P pr P.	34 à 29.	P pr P.
49 à 44.	D pr P.	43 à 38.	P pr 2 P.
27 à 21.	P pr P.		

et les deux pions gagnent contre les trois pions noirs. — Le P. bl. 48 cloue le P. n° 17 puisqu'il a l'opposition, et les deux autres pions noirs ne peuvent empêcher soit le passage à dame, soit la prise de leur P. 10, et conséquemment le blocus du P. 5.

N° 54, par M. Magellan.

Aucun de nos lecteurs ne nous a envoyé la solution de ce joli problème.

Blancs.	*Noirs.*	*Blancs.*	*Noirs.*
37 à 31.	P pr P.	24 à 19.	P pr P.
44 à 39.	D pr P. se casant à volonté	38 à 32.	P pr P.
		33 à 11.	P pr P.
28 à 22.	D pr P.		

pr 2 P et 2 D.

D 47 à 1 pr 3 P. et 1 D. Le reste se voit.

N° 55, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

(Les noirs ont joué dans la lunette case 13.)

Blancs.	*Noirs.*
38 à 32	P 13 à 31 pr 2 P.
9 à 3 fait D.	P pr 2 P.

D pr 7 P en passant sur les cases 26, 48, 30, 2, 11, 28, 46. La dame noire est enfermée.

N° 56, par M. Minet.

Blancs.	*Noirs.*	*Blancs.*	*Noirs.*
43 à 39.	P pr P.	25 à 20.	P pr P.
28 à 17 pr P	P pr P.	30 à 33 pr 5 P	P pr P.
29 à 24.	P pr 2 P.	et fait D à 5.	

D pr 3 P. Le reste se voit.

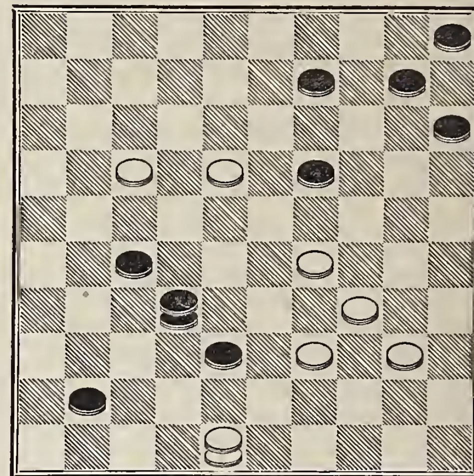
Solutions justes.

M. Jacques et Eugène Risse, Cantineau, Fréchin, Simonot, Lévy Netter, Barbier, Toussaint, Jameau, Delapalme, Mlles Anna Janet, Cœlina.

Problème n° 65, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.

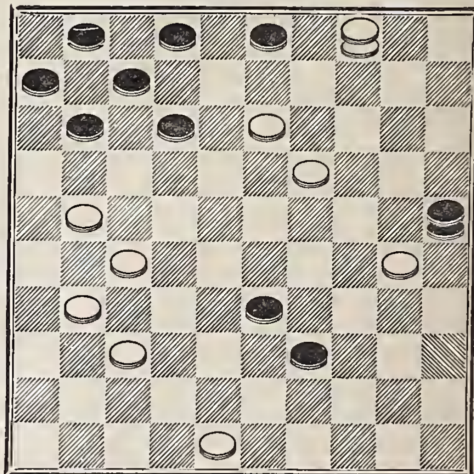


BLANCS.

Les noirs jouent D 32 à la case 38, et les blancs gagnent.

Problème n° 66, par M. MINET.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

AUGUSTE JOLIET.

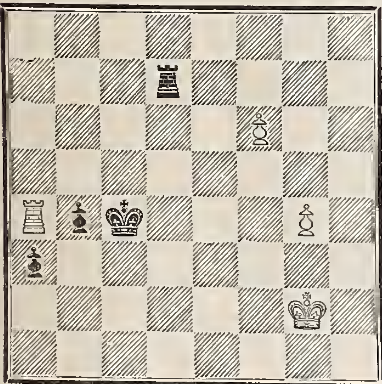
ÉCHECS

PARTIE N° 59.

Gambit du Centre (a.

Blancs. M. E. Schiffers.	Noirs. M. Tchigorine.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 D	2. P pr P
3. P 3 F D	3. P pr P
4. F 4 F D	4. P pr P
5. F pr P	5. C 3 F R
6. C 3 F D (b	6. C 3 F
7. C 3 F	7. F 2 R
8. P 5 R	8. C 5 C R
9. C 5 D	9. Roq.
10. P 3 T R	10. C 3 T
11. Roq.	11. P 3 D
12. T 1 R	12. F 3 R (c
13. C pr F éch.	13. D pr C
14. P pr P	14. D pr P (d
15. D pr D	15. P pr D
16. F pr F	16. P pr F
17. T pr P	17. C 2 F (e
18. T D 1 R	18. T D 1 D
19. T D 4 R	19. T 2 D
20. T 4 C R	20. P 3 C R
21. P 4 T R	21. C D 1 D
22. T 2 R	22. C 3 T
23. T 5 C	23. C de 1 D à 2 F
24. T 5 D	24. C 4 F
25. P 5 T	25. C 2 R
26. T 3 D	26. P pr P
27. C 4 T	27. C 3 C (f
28. T 3 C R	28. C 4 R
29. F pr C	29. P pr F
30. C pr C	30. P pr C
31. T pr P éch.	31. T 2 C
32. T pr T éch.	32. R pr T
33. T pr P	33. R 3 C
34. P 3 C	34. T 4 F
35. T 6 R éch.	35. T 3 F
36. T 7 R	36. T 3 C
37. T 2 R (g	37. P 4 T
38. T 5 R (h	38. P 5 T D
39. T 4 R (i	39. T 8 C éch.
40. R 2 C	40. P 4 C
41. P 3 T	41. R 3 F (j
42. T 8 R (k	42. T 6 C
43. T 8 C D	43. R 3 R
44. P 4 F	44. R 3 D
45. T 8 D éch.	45. R 2 F
46. T 5 D	46. R 3 F
47. T pr P T	47. T pr P T
48. P 5 F	48. T 6 D
49. P 6 F	49. P 6 T
50. T 8 T	50. T 2 D
51. T 8 T D	51. P 5 C
52. P 4 C	52. R 4 D
53. T 4 T	53. R 5 F (l

NOIRS



BLANCS

Blancs.	Noirs.
54. P 5 C (m	54. T 4 D
55. R 3 F	55. T pr P
56. R 4 F	56. T 8 C
57. R 4 R	57. T 8 R éch.
58. R 5 F	58. T 8 F éch.
59. R 6 R	59. R 6 C
60. T 5 T	60. P 7 T
61. P 7 F	61. R 7 C
62. R 7 R	62. P 8 T fait D

Les Blancs abandonnent.

NOTES.

a) 6e partie du match jouée le 22 avril 1879. à Saint-Pétersbourg.

b) Nous répétons que la meilleure attaque est : 6. P 5 R — F 5 C éch. R 1 F ! Voir pour la suite les parties nos 47 et 53, publiées dans la *Revue*.

c) Nous préférons 12. P pr P qui a été jouée dans les parties ci-dessus mentionnées.

d) Si 14. P pr P. — 15. C 4 D — C pr C (A). -- 16. D pr C — C 4 F R. — 17. D 4 R et gagnent au moins un pion avec une bonne position.

A

15. C 1 D. — 16. C 5 C D — C 4 F R. — 17. P 4 C R ou F 3 T D mieux.

e) 17. T D 1 D suivi de P 4 D valait mieux.

f) 27. C 1 T était le coup juste, car si 28. T 3 C éch. — C de 1 T à 3 C, mieux.

g) Le coup juste est 37. T 5 R — T 3 T (A). — 38. T 5 C — P 3 C. — 39. T 2 C et les Noirs ne peuvent obtenir aucun avantage.

A

37. T 8 C éch. — 38. R 2 C — P 4 C. — 39. P 4 T — P 5 C (si P p P. — 40. T 5 T).— 40. T 5 T — P 6 C. — 41. T pr P — P 7 C. — 42. T 7 C mieux.

h) Faible. 38. R 2 C était mieux. car dans ce cas les Noirs ne peuvent plus avancer leurs pions. Exemple : 38. P 5 T. — 39. T 4 R — T 3 T meil. — 40. T 4 C — P 3 C ou T 2 T. — 41. T 5 C et gagne.

i) Si 39. T 5 T D — T 8 C éch. — 40. R 2 C — P 4 C mieux.

j) Pour empêcher les Blancs de jouer T 5 R.

k) Faible, le coup juste est 42. T 4 T R — R 3 ou 4 C. — 43. T 4 D ! — T 6 C. — 44. T 5 D au moins égal.

l) Nous donnons un diagramme, afin qu'on puisse étudier facilement cette fin de partie que nous recommandons à nos lecteurs.

m) Une faute qui coûte la partie, le coup juste est : 54. R 3 F ! — R 6 C (A). — 55. T 6 T ! — P 7 T (B). -- 56. P 5 C — T 2 F R (C). — 57. R 4 F — R 7 C. — 58. R 5 R — P 8 T fait D. — 59. T pr D — R pr T. — 60. P 6 C — T 2 T (D). — 61. P 7 F — P 6 C. — 62. P 8 F fait D. — P 7 C. — 63. D 5 F D mieux. Si 55. T 8 T indiqué par M. Tchigorine les Noirs gagnent, exemple : R 7 T ! — 56. P 5 C -- T 2 F R. — 57. R 4 F — P 6 C. — 58. R 5 F (si 58. R 5 R — P 7 C. — 59. T 8 C D — P 8 C fait D et gagne). — P 7 C. — 59. T 8 C D — T 1 F. — 60. T 7 C P fait D éch. et gagne.

A

54. R 4 C. — 55. T 8 T — T 2 F R. — 56. P 5 C mieux.

B

55. R 7 T. — 56. P 5 C — P 6 C. — 57. P 6 C -- P 7 C. — 58. P 7 C — P fait D. — 59. P fait D éch. et la partie est nulle.

C

56. T 6 D. — 57. T pr P — R pr T. — 58. P 7 F — T 1 D. -- 59. P 6 C — P 6 C. — 60. P 7 C — P 7 C. — 61. P C fait D et gagne.

D

60. P 6 C. — 61. P pr T — P 7 C. — 62. P fait D — P fait D. — 63. D 3 T éch. et gagnent.

Solution du problème n° 65.

Composé par le Dr S. Gold.

1. $\frac{\text{F 5 F D}}{\text{R 4 R}}$; 2. 1. $\frac{\text{F 3 T}}{\text{R 4 D}}$; 3. $\frac{\text{F 2 C}}{\text{R 4 R}}$; 4. $\frac{\text{P 4 F mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{R 5 F}}$; 2. $\frac{\text{F 3 T éch. déc.}}{\text{R 4 C}}$; 3. $\frac{\text{P 4 F éch.}}{\text{R 4 ou 5 T}}$ 4. $\frac{\text{T 6 T mat.}}{}$

Solutions justes :

Mmes Anna Janet, B. Dioni, MM. Paul Mozpurgo, de Madrazo, Henri Thomson, Barré, de Tupini, Touge, Wold, Frau et Léon Guiné (de Lyon).

Des Nos 61, 62, 63 et 64 : Dr Meduric, de Karelstat.

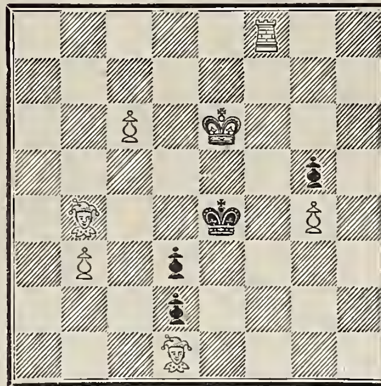
CORRESPONDANCE.

M. le Dr Meduric, à Karelstat. — Veuillez bien regarder la solution du problème n° 65, et vous trouverez juste.

PROBLÈME N° 68

composé par le docteur **S. GOLD.**

NOIRS



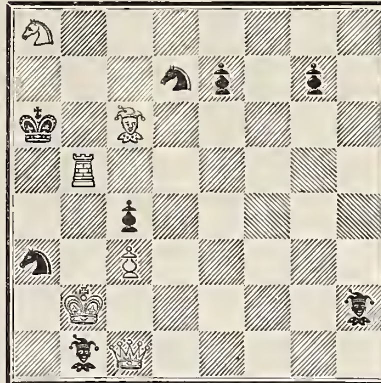
BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

PROBLÈME N° 69

composé par le docteur **A. KAUDEIS.**

NOIRS



BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

S. Rosenthal.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 176.

Cryptographie par substitution.

PBDMBDF GDT CRTS HD NRSHB K XPRTLT LRS KLTCB.

N° 177.

Pêle-mêle cryptographique.

TU NE CRAINS QUE TOI
FAIS POUR NUL
A CE MORTEL.

N° 178.

Cryptographie chiffrée.

1. 14. 25. — IV. 22. — V. 7. 9. 10. 21. 23. 27. — IX. 3. 5. 18. — XII. 1. 13. 19. 20. 24. — XIII. 26. — XV. 2. 16. — XVIII. 15. — XIX. 4. 11 — XX. 8. 12. — XXI. 17. — XXII. 6.

N° 179.

Mots en losange (à reconstituer).

B
P A P
S I L I S
C A C
R

N° 180.

Mots carrés.

Plaisir des rois. —
Fruit des tournois. —
Nerf de la guerre. —
Ville étrangère. —
Ce qui seul vaut
Un long poème. —
Et le défaut
D'homme à système.

Solutions du 9 août 1879.

N° 171.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. La Rochefoucauld

N° 172.

Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit.
La Rochefoucauld.

N° 173.

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.
La Rochefoucauld.

N° 174.

EFFERVESCENCE.

N° 175.

ALCESTE. — MOLIÈRE.

Edme Simonot.

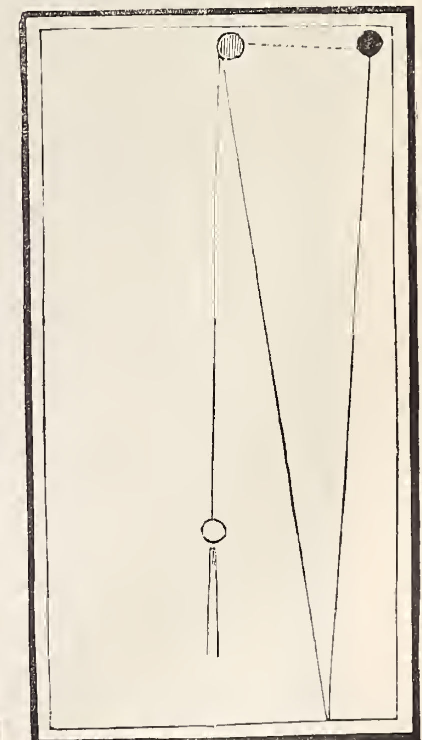
LE BILLARD

31e position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 39.



Lucien Piot,
Professeur du Grand-Café.



LA VIEILLE FILEUSE, de Nicolas Maes.

Dessin de M. B court. (*Monde ill.*)



OCTOBRE A VEZELAY, fac-similé d'un dessin d'Adolphe Guillon, d'après son tableau. (*L'Art.*)

LES CARTES

LE WHIST

Quelles sont au whist les chances approximatives d'un grand joueur ?

A la partie du mort, surtout pour celui qui conduit le mort, la supériorité du jeu lui donne un avantage que nous serions bien près d'évaluer à cinquante pour cent, c'est-à-dire qu'on peut parier deux contre trois, et peut-être même deux contre quatre.

Il n'en est pas de même lorsque le grand joueur attaque le mort car il possède un partner dont le concours peut lui faire défaut, et alors les chances se réduisent considérablement et je ne les estime guère qu'à vingt pour cent, c'est-à-dire qu'on peut parier pour lui cinq contre six.

Enfin, au jeu à quatre les chances d'un grand joueur disparaissent complètement s'il a pour partner un joueur faible, incomplet, indocile surtout.

Deux joueurs de force moyenne, se comprenant bien et s'aidant mutuellement triompheront à coup sûr d'un grand joueur mal accouplé, car plus il déploie de talent, plus il use de feintes, de ruses pour tromper ses adversaires plus il déroute son partner pour lequel toutes ses combinaisons restent lettre morte, *margaritas ante porcos*.

Imaginez un cheval de pur-sang, attelé avec un âne ou un mulet, et dites-moi s'il ne sera pas distancé par deux bons percherons...

Notre cher ami et confrère Ned Pearson, pourrait vous en dire bien long à cet égard et justifier le bien fondé de ma comparaison. C'est, hélas, cette disproportion dans les forces des joueurs et les conséquences déplorables qui en résultent moins pour la perte ou le gain de la partie que pour son agrément qui ont fait abandonner dans la plupart des grand cercles et des sociétés la partie à quatre qui est bien pourtant le jeu le plus fin, le plus mouvementé et le plus semé d'incidents piquants que je connaisse. Donnez-moi trois bons partners, sinon d'égale force, ce qui n'est absolument pas possible du moins s'étant élevés par la réflexion, la combinaison, l'étude, ou même par une sorte d'intuition innée au-dessus de la bonne moyenne ordinaire, du *servum pecus* des joueurs et vous m'aurez procuré la partie la plus agréable qui soit au monde; je saurais à qui parler, partner ou adversaires et si je dois succomber sous la fortune adverse, j'aurais du moins une consolation et une excuse.

Jeunes gens, exercez-vous donc à ce noble jeu du whist, et préparez-vous des recrues; vous aurez travaillé pour vos intérêts et vos plaisirs et la morale n'y aura rien perdu, car qui aime le whist recherche peu les jeux de hasard et fuit les émotions violentes du lansquenet et du baccarat tournant.

OLD TRICK.

LE WHIST

Les deux qualités maîtresses pour faire un bon joueur de whist sont : le discernement au début, la mémoire dans les phases intermédiaires et à la fin. Cette dernière faculté est susceptible d'un grand développement à l'aide de l'étude des principes.

Ceux qui s'étonnent de voir au jeu d'échecs les tours de force merveilleux des joueurs à l'aveugle, ignorent généralement que ceux-ci opèrent par voie de reconstruction. Ayant une connaissance parfaite des débuts, ils savent, au moyen de l'enchaînement méthodique des coups, le point exact où ils ont laissé chacune de leurs parties. Les erreurs, les déviations sont autant de jalons ou de points de repère servant à attacher le fil qui les guide à travers le dédale de leurs combinaisons.

Il doit en être de même pour un coup de whist. La compréhension et la logique du début produisent dans un esprit capable d'attention un classement régulier des cartes tombées, et font naître une vue interne à l'aide de laquelle le travail de la mémoire s'opère sans difficulté.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 38.

Une légère erreur s'est glissée dans la donnée du problème. Au lieu du deux de carreau, c'est le trois qu'il faut mettre. Comme cette erreur est sans importance, nous ne la relevons que pour mémoire.

Vous devez supposer à votre adversaire au moins quatre atouts par la tierce majeure, cinq cœurs par le roi et la dame, avec une bonne couleur de rentrée.

Dans cette position, votre partner n'ayant qu'un atout, vous avez un double intérêt à sauvegarder : d'abord maintenir la main à votre gauche, ensuite amener votre adversaire à rejouer immédiatement un second atout. Ceux que vous avez valent par le nombre et non par la qualité. Il suffit que vous puissiez faire la quatrième levée, et vous avez trois cartes pour cela : Valet, dix et huit.

Sur la dame d'atout, vous jetterez donc le dix.

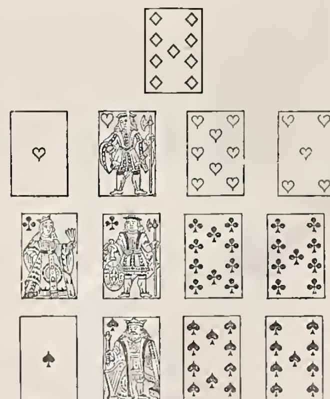
Sur le roi de cœur de votre adversaire, il faut jeter le deux au lieu de prendre.

Les choses semblent aller d'elles-mêmes pour vos adversaires. Celui de gauche croit les petits atouts dans la main de son partner, et peut lui supposer l'as de cœur. Il rejouera donc le roi d'atout dans l'espérance de voir tomber le valet. Puis, s'apercevant qu'il a fait fausse route, il reviendra à cœur, vous laissant ainsi maître du terrain.

Principe. — Avec un grand nombre de petits atouts et une longue couleur, jetez un de vos plus gros sur l'attaque de vos adversaires, pour les amener ainsi à en rejouer de suite.

PROBLÈME N° 39.

Carreau est atout.



Quatrième à jouer sur valet, dame, six de pique, que ferez-vous ?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 39.

Après avoir annoncé votre point, qui est de 44, vous savez, s'il est mauvais, que votre adversaire a ses cœurs. Il est supposable également qu'il a conservé son quatorze de dix. Huit cartes seront par conséquent connues. Il a dû garder par prudence une carte maîtresse à carreau, trèfle et cœur, soit onze cartes. Vous n'avez plus qu'une inconnue devant vous.

Dans cette hypothèse, vous devez jouer la dame de carreau avec la perspective de faire trois levées à cette couleur, ce qui, avec deux cœurs et un trèfle, vous donnera la carte égale.

Si votre adversaire a écarté un dix, à la seconde reprise vous jouerez le neuf de carreau au lieu du valet.

Ce coup s'est présenté récemment dans un cercle. Le second joueur avait à l'écart l'as de trèfle, le roi de carreau, la dame de pique. Il avait compté : Cinq cartes à cœur et une tierce au valet, 8; une tierce au valet de trèfle, 11, et quatorze de dix, 25; il a fait une seule levée, la première.

PROBLÈME DE PIQUET.

Quel sera votre écart en premier et en second, avec :



ROBERT D'A.

SPORT

COURSES DE DEAUVILLE

1er jour. — Dimanche 10 août.

Prix spécial. -- 2,500 mètres.

1. *Prologue*, par DOLLAR et PLANÈTE, au comte de Lagrange (Dodge), 56 kil.
2. *Paquet*, au comte Telfener (Pritchard), 56 kil.
3. *Daoulas*, à M. E. Blanc (Gibson), 56 kil.

Prix de Trouville. — 1,600 mètres.

1. *Fido*, par DOLLAR et FIDELIA, à M. de Villamil (Flint), 55 kil.
2. *Courtois*, au comte de Lagrange (Dodge), 55 kil.

Non placés : *Miss-Paola*, *Œillet*.

Prix principal. — 3,000 mètres.

1. *Insulaire*, par DUTCH-SKATER et GREEN-SLEEVES, au comte de Lagrange (Dodge), 65 kil.
2. *Nubienne*, à M. Ed. Blanc (Carratt), 52 kil.
3. *Ismaël*. au comte de Lagrange (G. Mills), 53 kil. 1/2.

Non placés : *Pagnotte*, *l'Étoile*.

Prix de Villers. — *Poulains de 2 ans.* 900 mètres. — Poids : 54 kil.

1. *Louis-d'Or*, par DOLLAR et CHARMILLE, au baron de Rothschild (Bartholomew).
2. *Chiffon*, au comte de Juigné (Carratt).
3. *Fil-en-Quatre*, à M. Delamarre (G. Mills).

Non placés : *Carquois*, *Albatros*, *Ascot*, *Pharamond*, *Le Panisel*, *Rocquencourt*. *Onyx*, *N. de la Dheune*, *Le Lion*.

Prix de Honfleur. — *Pouliches de 2 ans.* 900 mètres. — Poids : 54 kil.

1. *Machecoul*, par MONTARGIS et MANILLE, au comte de Juigné (Carratt).
2. *La Vague*, au baron de Varenne (Flint).
3. *Cassiopée*, au baron de Rothschild (Bartholomew).

Non placées : *Clélie*, *Maritima*, *Boutade*, *Miss-Prétention*, *Syrène*, *La Saâne*, *La Rieuse*, *La Grenouillère*, *Sorbe*, *Brunhilda*. *Grelue*.

Prix des Tribunes. — *Handicap.* 2,500 mètres.

1. *Adonias*, par DOLLAR et ARROGANTE, à M. Lupin (Hudson), 59 kil. 1/2.
2. *Le Marquis*, au baron de Rothschild (Rolf), 57 kil.
3. *Vitaline*, à M. Delamare (Bartholomew), 40 kil.

Non placés : *Sheridan*, *Fils-de-l'Air*, *Reine-Claude*, *Roseau*, *Ménars*, *Problème*, *Le Prophète*, *La Scala II*, *Ultima*, *Titan*. *Salada*, *Eucalyptus*, *Pourquoi*. *Forte-en-Gueule*.

2e jour. — Mardi 12 août.

Prix du Chemin de fer. — 900 mètres.

1. *Colombe*, par RUY-BLAS et ESMERALDA, à M. Jennings (Smith), 54 kil. 1/2.
2. *Warton*, au comte de Meeüs (Lavis), 60 kil.
3. *Nymphe*, au comte de Berteux (Jellis), 54 kil. 1/2.

Non placés : *Tentation*, *Vérité II*, *La Mayenne*, *Pythagore*, *Dépêche*, *Figurine*.

Prix national. — 4,500 mètres.

1. *Insulaire*, par DUTCH-SKATER et GREEN-SLEEVES, au comte de Lagrange (Wheeler), 57 kil.
2. *Gift*. à M. Fould (Hunter), 57 kil.

Prix de Victot. — 2,500 mètres.

1. *Le Marquis*, par PLUTUS et MADEMOISELLE-DE-LA-SEIGLIÈRE, au baron de Rothschild (Rolf), 63 k.
2. *Basque*, à M. André (Hudson), 56 kil.
3. *Adonias*, à M. Lupin (Wheeler), 64 kil. 1/2.

Non placés : *Logrono*. *Charbonnier*, *Palatin*. *Venise*, *Narcisse*.

Prix de deux ans. — Poulains et pouliches. 1,400 mètres.

1. *Louis-d'Or*, par DOLLAR et CHARMILLE, au baron de Rothschild (Rolf), 55 kil.
2. *Clélie*, à M. Delamarre (Flint), 53 kil. 1/2.
3. *La Flandrie*, à M. Fould (Hunter), 57 kil.

Non placés : *Orphéon*, *Onyx*, *Olive*, *Brienne*. *Isménie*, *Mademoiselle-Mars*, *Seymour*. *Fleuret*, *Pharamond*, *Virgo*, *Marmara*, *Machecoul*,

Prix des Écuries. — *Handicap.* 1,600 mètres.

1. *Sheridan*, par OXFORD ou STERLING et STEPHANOTIS, au comte de Meeus (Lavis), 51 kil. 1/8.
2. *Forte-en-Gueule*, à M. Moreau-Chaslon (W. Rolf), 43 kil.
3. *Cabale*, à M. de la Charme (Jellis), 47 kil. 1/2.

Non placés : *Porcelaine*, *Réveillon*, *Brigitte*, *Oulgouriska*, *Rose-de-Mai*, *Beauclair*, *Maroc II*, *Reine-Claude*, *Roseau*, *Œillet*, *La Frileuse*, *Miss-Paola*, *Vitaline*.

Prix de Lonray. — 3,000 mètres)

1. *Problème II*, à M. Éphrussi (Carlisle), 55 kil.
2. *Campan*, à M. Delamarre (G. Mills), 55 kil.
3. *Satania*, à M. Lupin (Hudson), 63 k. 1/2.

Non placés : *Sagittaire*, *Chloé*. *Folembray*. *Justice*. *Vétéran*, *Nonancourt*. *Paquet*. *Mandane*

GRAVURES

Chacun pour soi.

Ils n'y voyaient pas malice, les oisillons confiants. et ils s'en donnaient à cœur joie, caquetant, becquetant, picorant dans la pâtée de Médor. Mais la patience a des bornes, le lion a rugi tout à coup dans son antre ; Médor a bondi du fond de sa niche. et toute la gent emplumée de déguerpir au plus vite, qui par-ci, par-là, sans demander son reste.

M. Méry avait peint en trompe-l'œil la bordure de son tableau : il a pu de la sorte y représenter la bande des fuyards sautillant et tombant dans les attitudes les plus variées, les uns en dedans, les autres en dehors du cadre.

La vieille Fileuse.

Attentive à son labeur, la bonne vieille accomplit sa tâche avec une placidité touchante. La coiffure est noire, et d'une casaque d'un noir chaud et riche s'échappent des manches du plus beau rouge. — Au mur est accroché un dévidoir ; à droite, un pot sur lequel le maître a écrit son nom. — C'est bien simple tout cela, et cependant voilà un chef-d'œuvre. — Nicolas Maes, né à Dordrecht en 1632. mourut en 1693.



Le concours de piano est toujours fort suivi au Conservatoire; il a été, cette année, particulièrement brillant du côté des hommes. Deux professeurs, l'un et l'autre du plus haut mérite, ont la mission d'initier les jeunes gens aux secrets des Liszt et des Thalberg. Depuis bien des années, M. Marmontel voit grossir sans cesse la cohorte de ses brillants élèves, parmi lesquels plusieurs sont devenus des maîtres; plus jeune et surtout plus nouveau dans la carrière, M. Georges Mathias se montre digne de lutter avec son vénérable collègue. Aussi est-il fort curieux d'analyser les procédés mis en œuvre dans ces deux classes, également bien dirigées, où se remarquent des tendances diverses et franchement accusées.

M. Marmontel se préoccupe, avant tout, de la qualité et de la diversité du son; l'interprétation du moindre dessin mélodique est l'objet de ses soins les plus minutieux; la pédale fréquemment employée, mais toujours avec discernement, vient corriger la sécheresse inhérente à l'instrument; le trait est plutôt large que rapide, les accords sont frappés avec une vigueur tempérée par une certaine retenue qui en exclut la dureté.

Les qualités distinctives des élèves de M. Mathias sont la rapidité et le brillant dans les traits, l'énergie, les oppositions bien tranchées de *forte* et de *piano*. Enfin, pour rappeler les deux virtuoses que que je citais tout à l'heure, il me semble que M. Mathias suivrait plus volontiers les traditions de Liszt, que M. Marmontel se rapprocherait davantage de la manière de Thalberg.

MM. Pierné et O'Kelly, les deux premiers prix de cette année, ont fait ressortir avec éclat ces différences. Toute la partie mélodique et rêveuse de l'*allegro*, de Chopin, a été supérieurement rendue par le premier, élève de M. Marmontel; au contraire, M. O'Kelly a triomphalement soutenu le drapeau de la classe Mathias dans tous les passages rapides et énergiques, surtout dans la péroraison qu'il a enlevée d'autorité.

MM. Landry et Mesquita — deux enfants — ont remporté chacun un second prix. S'ils continuent à travailler, M. Marmontel peut être sûr d'avoir de la graine de premier prix sur la planche pour l'année prochaine.

MM. Adour et Mathé se sont partagé le premier accessit; je leur préfère à tous deux M. René, qui n'a eu qu'un second accessit et qui pourrait bien un jour leur passer par-dessus la tête.

Le morceau à déchiffrer, écrit par M. Henri Fissot, a été généralement bien lu, surtout par MM. Pierné, O'Kelly, Landry et Mesquita.

M. Debussy, qui avait obtenu un second prix en 1877 et qui avait concouru sans succès en 1878, a complètement échoué cette année; ceci est d'autant plus fâcheux pour ce jeune homme que, d'après le règlement, le voilà forcé de quitter la classe. — Avis à son camarade, M. Braud, qui se trouvera l'an prochain dans le même cas, s'il ne prend une revanche qui ne s'annonce pas comme devant être facile.

J'ai dit que le morceau d'exécution imposé pour le concours était l'*allegro*, ou plutôt des fragments de l'ALLEGRO DE CONCERT en *la* de Chopin. Cette œuvre admirable a dû subir des mutilations contre lesquelles je ne puis m'empêcher de protester. Je sais que l'on ne peut guère accorder que 10 minutes à chaque concurrent, morceau de lecture compris; je sais encore qu'il n'existe pas de pièce classique assez courte pour être intégralement exécutée; il y a donc nécessité de fractionner une œuvre. — Soit. — Mais prendre cinquante mesures par-ci, trente par-là, une vingtaine pour commencer, une dizaine pour finir, c'est là un acte de vandalisme dont les professeurs du Conservatoire ne devraient jamais donner l'exemple.

Le morceau choisi pour le concours des femmes était le premier *solo* du concerto en *la* de M. Henri Herz, œuvre d'un intérêt plus que médiocre et d'une élévation de style qui ne dépasse guère une honnête moyenne. Juger trente-trois concurrentes dans un fragment aussi incolore n'était pas mince besogne. Je dois dire que presque toutes ces demoiselles ont bien joué; incontestablement Mlle Arbeau, par son jeu précis et sagement varié, Mlle Moll, par l'éclat et l'énergie de son mécanisme, Mlle Lebrun, par l'ampleur et la belle sonorité, ont mérité chacune le premier prix qui leur a été décerné; mais ne pouvait-on accorder la même récompense à Mlle J. Lévy et à Mlle Rousseau? Cette dernière, particulièrement, a fort proprement déchiffré, beaucoup mieux même, que Mlle Moll, par exemple. Quant à mesdemoiselles Hainеclain, Lefour, Blum, Steiger, j'avoue que je serais bien embarrassé de les classer d'une façon absolue; encore une fois, toutes ont bien joué un morceau de difficulté moyenne, qui ne donnait pas l'occasion de mettre en relief les qualités transcendantes auxquelles, seules, on peut reconnaître les véritables tempéraments d'artiste.

Comme à l'ordinaire, la classe de madame Massart s'est distinguée par la correction du style; celle de M. Le Couppey par des recherches pleines d'élégance qui étaient fort à leur place dans un concerto de M. Herz; enfin celle de M. Delaborde par une grande simplicité et une sorte de mépris pour tout ce qui pourrait avoir l'air d'une concession accordée à l'*effet*.

Le morceau à déchiffrer, de la composition de M. Henri Tissot, a été lu médiocrement, à quelques exceptions près. Signalons toutefois Mlle Hunger, qui a bien déchiffré en transposant d'un ton.

Le concours de violoncelle a été un des plus faibles de l'année. Sur sept concurrents, pas un n'a été jugé digne d'un premier prix. M. Riff, auquel le jury a décerné un second prix, a joué assez bien, sans beaucoup de son ni de style, le concerto en *si mineur* de Romberg. Quant à MM. Binon, Schnecklud et Baretty, qui se sont partagé les accessits, il faut avouer qu'ils sont au-dessous du médiocre.

Le morceau de lecture, assez entortillé, n'a été lu proprement que par un seul élève, M. Snecklud.

Oublions vite cette fâcheuse séance et arrivons au concours de violon, qui a été fort remarquable.

Ici, nous trouvons trois premiers prix, parmi lesquels un jeune Hongrois, M. Hondriczek, qui est un véritable artiste. Justesse irréprochable, ampleur de style, sonorité tour-à-tour noble, incisive, délicate, éclatante, archet vigoureux, précis, telles sont les rares qualités que l'on rencontre chez M. Hondriczek. Les deux autres premiers prix, MM. Rivarde et Mendels, moins heureusement doués par la nature, n'ont eu que plus de mérite à se maintenir à côté d'un pareil champion.

Le jury s'est montré sévère pour M. Nicosia, second prix de 1878, qui a joué d'une façon remarquable, dans un fort bon style, et qui s'est tiré en excellent musicien des petites broussailles accumulées dans le morceau à déchiffrer. M. Nicosia pouvait prétendre au premier prix: qu'il n'écoute pas un mouvement de mauvaise humeur bien excusable, qu'il continue à travailler avec courage, et je lui prédis un succès complet pour l'an prochain.

Le second prix a été remporté par deux brillants élèves de la classe Massart, Mlle Tua et M. Parsy. On croyait généralement que Mlle Tua enlèverait d'emblée le premier prix; le jury a pensé que cette enfant, à peine âgée de 12 ans, pouvait rester une année encore sur les bancs de l'école: il a eu raison.

Je dois citer encore MM. Miranne, Bouvet, et enfin Mlle Godard, sœur du jeune compositeur Benjamin Godard, qui a fait paraître des qualités de bonne musicienne.

Dans ce concours, extrêmement remarquable, les honneurs reviennent sans conteste à la classe Massart, qui remporte deux premiers prix, deux seconds prix, et deux seconds accessits; vient ensuite la classe Dancla, avec un premier prix, et un premier accessit. Moins heureuses cette année, les classes Sauzay et Maurin n'ont obtenu qu'un accessit: c'est une revanche à prendre.

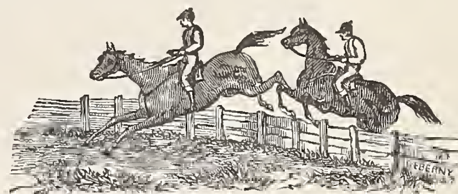
***

En prenant la direction de l'Opéra dès le 15 juillet, M. Vaucorbeil a dû s'occuper tout d'abord d'assurer la marche du répertoire jusqu'au mois de novembre, époque à laquelle commence, à proprement parler, son exploitation régulière. Or, le départ de certains artistes non-réengagés, les congés accordés à quelques autres en vertu de conventions antérieures, rendent la tâche assez mal aisée. Pour parer au plus pressé, et en attendant la reprise de LA MUETTE qui ne pourra guère avoir lieu avant trois semaines, on a risqué, un peu prématurément peut-être, deux débuts dans LES HUGUENOTS. Il serait souverainement injuste de juger sur une première épreuve Mlle Leslino, qui abordait le rôle écrasant de Valentine, et qui, paralysée par l'émotion, n'a pas réalisé les espérances que les répétitions avaient fait concevoir. Je suis certain que Mlle Leslino, plus maîtresse d'elle-même à la seconde représentation, saura fixer l'attention du public non par l'ampleur de sa voix, qui est un peu maigre, surtout dans le *médium*, mais par les qualités vraiment dramatiques de son jeu...

Quant à Mlle Hamann, qui débutait dans le rôle de Marguerite, elle a pour elle la jeunesse, la beauté, la distinction, l'intelligence, une voix un peu mince peut-être, mais juste et d'un timbre agréable, une vocalisation facile, qui a besoin toutefois d'être exercée. Très émue au lever du rideau, Mlle Hamann n'a pas tardé à reprendre possession d'elle-même et à captiver la faveur du public.

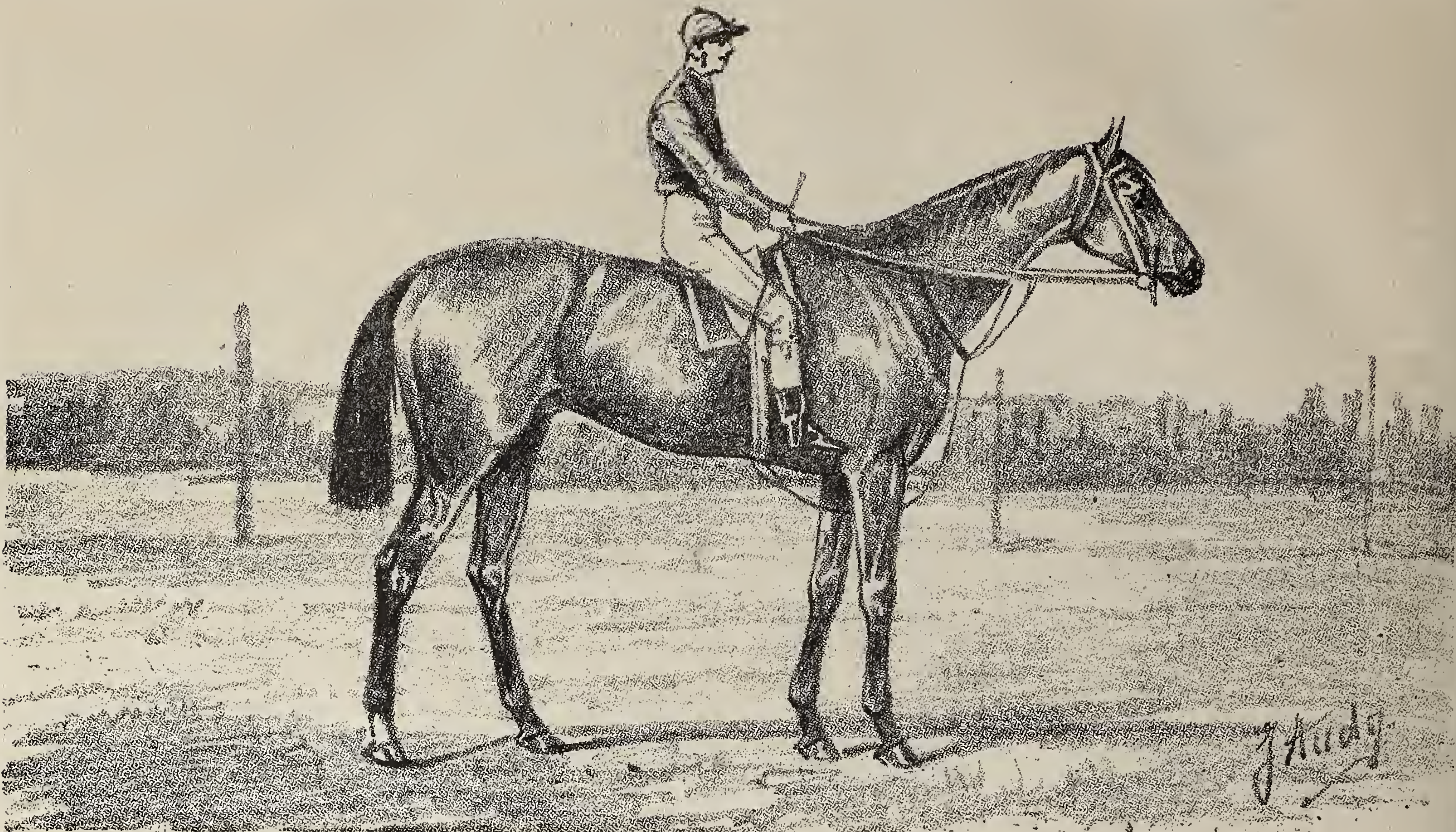
A l'occasion de ces deux débuts, le nouveau directeur a fait œuvre d'artiste en rétablissant certains mouvements et certains fragments de *récitatif* que le caprice des chanteurs avait depuis longtemps modifié d'une manière fâcheuse. Il en est résulté, pour quelques habitués, un étonnement qui se manifestait par des remarques bien amusantes. Il y en avait un, surtout, qui ne cessait de critiquer, avec doctes raisonnements à l'appui, les prétendues *innovations* qu'on se permettait d'introduire dans un chef-d'œuvre, etc., etc. Et moi, placé tout près de ce farouche censeur, je riais sous cape en pensant à la peine qu'il s'était donnée pour battre la mesure à quatre temps pendant la *chanson huguenote*, qui est écrite à trois temps.

LÉON DELAHAYE.



CHRONIQUE DU SPORT

La première page des journaux spéciaux présente un aspect uniforme et régulier à donner froid dans la moelle des os. Le programme de ces cinq journées de courses consécutives à Deauville, en une semaine, imprimé en petits caractères fins et serrés, est fait pour effrayer les plus hardis; je ne déteste pas les débauches, mais j'ai peur des orgies. Quand on pense à tout ce qu'il faut dépenser, de mouvement, d'équitation, d'émotion, et



INSULAIRE

Par DUTCH-SKATES et GREEN-SLEEVES, gagnant le Prix Principal, à Deauville, en 1879

Appartenant à M. le comte de LAGRANGE, entraîné par Th. Jennings, monté par Goater.

cela seulement en huit jours, vrai, c'est à se faire ermite. Cette manière de vivre à la vapeur, me rappelle toujours une pièce bien oubliée aujourd'hui. Elle fit sensation autrefois, et je m'étonne toujours que par ce temps de reprises, à une époque où partout on exhume sur la scène les ombres du passé, on ne l'ait pas fait revivre, sa résurrection eût présenté un curieux intérêt philosophique.

Cette fantaisie, légère dans la forme, profonde dans la pensée, avait pour titre 1841 et 1941. L'auteur pronostiquant l'avenir montrait Paris transformé en un siècle, sous l'influence du mouvement moderne, et se livrait à une foule d'imaginations invraisemblables et impossibles à ce moment. Le temps a marché plus vite encore, cette sorte de lanterne magique, est presque réalisée aujourd'hui.

L'existence calme, régulière, de nos pères, est devenue aujourd'hui, un mouvement endiablé, où on ne trouve ni paix ni trève. Les générations actuelles, semblent obéir à cette voix vengeresse, dont l'implacable monotomie, poursuit, dit-on, le juif errant; marche, marche, encore et toujours. On ne marche même plus, on court. Deauville, quant à la vie élégante, est la suprême expression de cette fiévreuse agitation. Il faut y être, sous peine de lèse-élégance, et vous pouvez vous apercevoir des vides que cette station obligatoire laisse derrière elle dans la vie parisienne.

Regardez autour de vous, au spectacle, n'importe où, si par hasard, vous apercevez un visage de connaissance, vous courez à lui, comme un naufragé se précipite sur une planche inespérée de salut. Bien heureux encore, s'il ne se sauve pas honteux lui-même d'être vu, ici à un moment où tout adepte du *high life*, à un titre quelconque ne doit pas s'y trouver. Il faut beaucoup de philosophie pour rester à Paris, en ce moment, les désabusés seuls, sont capables d'une semblable résignation; ce sont les sages en fin de compte, car plus on avance dans la vie, plus on demeure convaincu de cette profonde vérité du proverbe arabe : *il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis et mort que couché.* Les Orientaux ont comme cela, quelques proverbes dont la pensée, pour ne pas être neuve, n'en est pas plus consolante, ils dénotent cette profondeur de pensées, cette résignation philosophique inhérentes à la vie contemplative.

J'ai toujours pour mon compte admiré ces peuples stationnaires et immuables au milieu du mouvement général; ils ne progressent pas, dit-on, cela se peut, et encore je n'en sais rien, le progrès ne consisterait-il pas à savoir se contenter de ce que l'on a, au lieu de se consumer à la recherche de l'impossible. Ce qui doit arriver arrive disent-ils, et vous ne sauriez l'empêcher peut-être ont-ils raison, sans aller chercher bien loin, l'existence de Deauville même en est une des meilleures preuves. Quelques-uns d'entre nous, peuvent encore se rappeler l'inauguration de cet hippodrome, aujourd'hui renommé dans le monde entier. Une piste tracée à la hâte, sur un sable laissé par la mer, crevassé par le soleil. Quelques maisons clairsemées, comme une poignée de coquilles de noix jetées au hasard par une main capricieuse. Puis des bruyères incultes, des rues dont le nom seul existait de temps à autre et de loin en loin, un maigre arbuste ballotté par le vent, un aspect sec et aride dominant cet ensemble désolé.

Tel était Deauville à l'origine, et, particularité plus curieuse encore, tel il est à peu près resté. Il était paraît-il écrit cependant que cette langue de able abandonnée devait devenir une des scènes principales de la vie élégante moderne, si tant est, qu'il y ait encore une vie élégante. ce que je nie absolument. Il existe aujourd'hui un luxe ruolzé général, mais l'élégance vraie et absolue, on la traverse seulement à l'état de souvenir ou de spécimens isolés tellement rares qu'ils semblent faire tache, aussi bien de cette fantasmagorie, uniformément éblouissante.

Deauville a prospéré envers et contre tout, il est devenu le légataire universel de ce pauvre Bade, de si joyeuse mémoire, mais vrai il ne l'a pas remplacé. Vous rappelez-vous de ce pauvre Bade, avec sa physionomie si pittoresque, vous souvenez-vous de l'allée de Lichnenthal, de toutes ces excursions renouvelées chaque année, et toujours nouvelles. Je ne sais plus quel poète explique ainsi la création de Bade : Dieu, dit-il, irrité contre le premier homme et la première femme, ne voulut pas après les avoir chassés du Paradis terrestre, laisser subsister le théâtre de leur faute. Il prit donc le Paradis terrestre de sa main puissante, et le lança avec colère sur terre : en tombant de si haut l'Eden patrie, de nos auteurs communs, se brisa en mille pièces, le plus charmant morceau forma Bade.

Il y a quelque chose de saisissant dans cette fiction imagée. Rien comme le paysage de Bade, ne donnait l'idée et le besoin d'un repos éternel, on se laissait vivre sans penser à rien, et ce séjour toujours trop court passait, quand on le croyait à peine commencé; il semblait que l'un était fait, pour vivre toujours ainsi, on restait tout étonné, d'être forcé de resserrer cette torpeur. L'impression de Deauville, est un saisissant contraste, avec le souvenir de Bade : on s'y remue, et on s'y remue bien. Je vous parlerai de tout ce brillant escadron de femmes à la mode, dont les radieuses beautés, cette resplandissante élégance, sont les plus vives cou-



CHACUN POUR SOI, tableau de M. Méry.

(Illustration.)

leurs de ce panorama ambulant. Elles forment les comparses obligées de tous les actes de ce drame permanent de la vie parisienne. Remerciez-les bien de se donner autant de mal pour le plaisir de vos yeux, car leur vie, n'est pas précisément une sinécure et, je me demande souvent comment elles peuvent y tenir.

Mais ceci ne me regarde pas, et il me faut revenir sur mon territoire, c'est-à-dire les chevaux. Je ne vous dirai pas comme ce philosophe morose, plus je connais les hommes, plus j'aime les bêtes. D'abord, ici il ne s'agit pas d'hommes, ce ne serait peut-être pas une raison pour faire une exception à la justesse de cette observation, elle ne serait d'ailleurs pas polie, donc je ne la fais pas. Aujourd'hui Deauville comme un météore arrivé au bout de sa course, s'éteint après avoir brillé d'un éclat inaccoutumé. Cent quarante-sept chevaux, pas moins, ont pris part aux cinq journées: quant aux sportsmen, de mémoire de Deauvillois, jamais on n'avait vu semblable affluence.

L'ensemble de la réunion de Deauville est d'une appréciation difficile, quant aux modifications survenues dans la forme des concurrents de premier ordre soigneusement tenus à l'écart depuis le mois de juin. Les résultats obtenus peuvent parfaitement constituer un trompe-l'œil, surtout relativement aux chevaux de trois ans, dont la médiocrité avérée est faite pour donner lieu, jusqu'à la fin de la saison, à de perpétuelles contradictions. L'échec de *Nubienne* devant *Insulaire* m'étonne peu, si le vieux cheval est redevenu lui-même, sans avoir des concurrents de sa génération une idée par trop exagérée, elle est évidemment supérieure à la très médiocre qualité des poulains de trois ans. La défaite de la favorite est probablement d'autant plus régulière qu'elle a battu aisément *Ismaël*, dont le rôle comme celui d'*Avermes* paraît être depuis le commencement de l'année, devenir la ligne de démarcation entre les bons et les mauvais. Tout ce qui se trouve devant peut avoir une prétention à être considéré comme faisant partie de l'élite de la production de l'année; tout ce qui se trouve derrière ferait mieux de rentrer à l'écurie, quand il s'agit d'une course de premier ordre.

En admettant donc que *Nubienne* soit le meilleur des concurrents de trois ans, elle devait succomber devant le champion de la génération précédente. Il ne saurait y avoir de doute à cet égard, en dépit d'une carrière mêlée de triomphes et de revers, *Insulaire* est bien le meilleur. Je ne serais pas aussi affirmatif relativement à *Nubienne*, malgré sa brillante performance du Grand Prix de Paris. Elle ne s'est pas, on doit s'en souvenir, accomplie si aisément. Arracher péniblement une tête sur le poteau, après une lutte acharnée, quand les trois premiers se trouvent dans une longueur de cravache, ne constitue pas une supériorité bien accentuée. D'autant mieux que sans une faute de ce mauvais cœur de *Saltéador*, le succès de la jument eût été, à mon sens, très compromis. *Flavio* ne doit pas être très loin des deux premiers, et tout cela constitue, en fin de compte, d'assez médiocres animaux.

S'il me fallait absolument exprimer plutôt une préférence qu'une opinion, j'en reviendrais, quitte à être taxé d'entêtement, non pas à mes premières amours du printemps (il ne faut jamais revenir à ces choses-là), mais à ma première appréciation. Si la course était à recommencer, mon favori serait encore *Saltéador*, quand il veut marcher, bien entendu; je le sais, ce n'est pas tous les jours; mais, comme son père, il se décidera peut-être sur la fin de la saison, et je ne serais pas étonné de le voir, cet automne, se déclarer le meilleur, ou si vous aimez mieux, le moins mauvais de tous, et cela, sans contestation aucune.

La nouvelle victoire de *Fido* le range définitivement à la tête de la seconde classe de son année. Sa qualité n'a pas varié; seulement on se l'est un peu exagérée au moment où elle s'est révélée. Il pouvait difficilement en être autrement dans les circonstances où elle s'est produite. *Swift*, si on se le rappelle, était à cette époque entouré d'un prestige quelque peu exagérée, conséquences matérielle des brillantes performances de deux ans.

Je ne suis pas absolument convaincu qu'au début de la saison surtout, la jument fût si au-dessous d'elle-même que l'on a bien voulu le dire. En fin de compte, elle a battu tout ce qu'elle avait rencontré l'an passé, à commencer par cet imposteur d'*Ismaël*, dont on s'est longtemps obstiné à faire un animal de première classe. Il résulterait seulement de ce rapprochement que *Swift* n'a pas gagné une livre de deux à trois ans. On s'étonne toujours de cet état de stagnation : un poulain progresse quand il a en lui une qualité latente, que l'on a laissée sommeiller; mais quand, comme pour *Swift*, on en a tiré tout ce qu'il était possible d'en tirer, il reste stationnaire, puisqu'il a donné tout ce qu'il y a en lui. *Fido* a battu difficilement d'une tête *Swift* dans une course d'une rigoureuse exactitude, quoique l'on en ait pu dire; il se trouve donc à peu près l'égal de la jument, c'est-à-dire derrière *Saltéador*, *Flavio*, *Nubienne* et *Zut*. Je viens de les mettre à peu près à leur place respective, tout au moins dans mon opinion, et je ne serais pas étonné de les y retrouver à Paris, surtout sur les distances d'automne, un peu plus significatives.

Je m'abstiendrai de toute appréciation relativement aux poulains de deux ans, tout cela me paraît encore un peu trop confus. Nous allons les revoir à Dieppe; mais je ne crois pas prudent d'émettre une opinion arrêtée sur leur compte, et surtout de la justifier, avant le grand criterium de Paris. C'est, de toutes les courses de deux ans, celle à laquelle il faut toujours se reporter comme base de raisonnement sérieux.

NED PEARSON.

COURRIER DE LA SEMAINE

Rome n'est plus dans Rome, et Paris est aux champs.

Cette fois-ci nous sommes bien en vacances, en grandes vacances et le Parisien le plus actif, par suite du vide qui se fait autour de lui, est obligé de sacrifier lui-même à la déesse Oisiveté et de se livrer au *farniente* tout comme un simple Napolitain. Comme il possède toutes les philosophies, il se soumet sans trop d'ennui à cette nécessité estivale, et il court les champs à sa manière.

Quitte à passer pour un vil stipendié des diverses compagnies de tramways, je dois déclarer que ces nouveaux véhicules, jettent une grande gaieté dans la vie parisienne, surtout sur la rive gauche dont la grande banlieue, si pittoresque, était à peu près inconnue. Le plus petit employé peut chaque jour, pendant la durée de la belle saison, moyennant quelques sous, aller respirer le grand air. Disons de suite qu'il en est quelques-uns qui en abusent : nous connaissons un sous-chef de bureau dans un de nos grands ministères qui déjeune chaque matin à Fontenay, et qui tous les soirs s'en va chercher son dîner à Asnières.

Cette dernière station qui s'intitule fièrement Asnières-les-Bains-lès-Lutèce, a la vogue cette année, grâce aux facilités que l'on a de s'y rendre rapidement et à peu de frais.

J'y ai recontré jeudi dernier toute une bande de fonctionnaires dégommés, et je dois avouer qu'ils prennent assez gaîment leur disgrâce; c'est presque un titre d'ailleurs d'avoir été un ex-fonctionnaire. Un des grands restaurants de cette petite localité est devenu le rendez-vous de tous ces décavés de la politique dont la fréquentation est des plus instructive. Là, sous les tonnelles, on en raconte de bien bonnes, comme disait feu Villemessant.

L'un d'eux, républicain de l'avant-veille, s'est vu expulser de sa préfecture pour avoir fait réparer un chemin vicinal qui traverse les propriétés de la marquise de B..., une ci-devante, imbue des plus détestables principes. Son voisin de droite, un républicain rose, avait subi la même disgrâce pour avoir fait paver un autre chemin, également vicinal, proche des domaines d'un farouche républicain.

Pas de commentaires n'est-ce pas? D'autant plus que la politique n'est pas traitable ici et qu'elle est même intraitable ailleurs.

Pour en revenir à la petite villégiature de grande banlieue, disons que la vie de château y est très active; les réceptions succèdent aux réceptions et chaque après-midi, on peut voir dans les gares de chemins de fer, des essaims de jeunes femmes et de jeunes filles qui s'en vont finir la journée chez quelque châtelaine hospitalière des environs de Paris.

Tous les villages qui entourent Paris, sont des petits centres de villégiature dont nous aimons le sans gêne spirituel. Le Parisien égaye la campagne la plus triste et puis il est débrouillard dans toute l'acception du mot : il trouve de l'ombrage à Gennevilliers, de l'eau à Bois-Colombes, il prend des bains de mer à Enghien et fait des hauteurs de Suresnes, une petite Helvétie. Certes, cela ne vaut ni les sites imposants de la forêt de Fontainebleau, ni les bords fleuris de la Seine, ni la plage de Deauville, ni les sommets majestueux de l'Auvergne; mais quelle aimable résignation et comme il sait agrandir les horizons les plus bornés, poétiser les sites les plus vulgaires; le parisien seul sait créer un parc ombreux dans un terrain dénudé de cent mètres carrés.

A l'heure qu'il est dans tous ces petits centres suburbains les disciples de saint Hubert se préparent à faire l'ouverture de la chasse qui est dit-on, fixée, pour le département de la Seine, au 7 septembre prochain.

Où est le gibier ?

Peu importe! On fera du bruit, il y aura des pétarades, et, la balle d'argent aidant, on ne reviendra pas bredouille.

Il nous a paru bon, de rendre en passant, cet hommage à la douce philosophie du parisien, au cœur ardent, à l'imagination vive, qui vit d'illusions et qui s'en contente.

Une villégiature qui n'a rien de factice est celle des bords de l'Océan. Je reviens de Deauville, où la semaine des courses a été très brillante. Mon collègue du sport nous dit, ici près, quelles ont été les splendeurs de ces fêtes hippiques. La saison de Trouville-Deauville, quelque tardive qu'elle soit, est aussi brillante qu'à aucune autre époque. Même sous le principat de M. Thiers on n'y a vu pareille affluence d'hommes politiques; sur les deux plages séparées par la Toucques, toute peuplée d'yachts de plaisance, on rencontre M. Waddington, ministre des affaires étrangères. M. Jules Simon, qui fait beaucoup parler de lui en ce moment, M. Bardoux, le prince Napoléon et M. Haentjens et bien d'autres encore dont les noms m'échappent. On y discute les destinées de la France en face de l'Océan immense qui ne peut inspirer que de grandes pensées. S'il entrait dans nos goûts d'être indiscrets, que de curieux échos nous vous rapporterions ; bornons-nous à dire que la politique s'y traite galamment, et que Deauville et Trouville ont chacune leur Égérie. Il ne faudrait point croire cependant que ces sortes de spéculations passionnantes tiennent une grande place dans la vie de la plage ; c'est le soir, après le concert, que l'on se réunit dans certains salons somptueux où quelques privilégiés reçoivent, en même temps que leur courrier politique. les journaux parus dans la soirée même à Paris.

A Deauville, l'orchestre du Casino est dirigé par M. Colblain, premier violon de l'Opéra, un virtuose doublé d'un compositeur de grand talent. Parmi les ferventes habituées du concert, nous citerons mesdames la baronne de Poilly, Bernadaki, son inséparable, la baronne d'Erlanger, de Soubeyran. la marquise de Galiffet et parfois la marquise de Canisy; puis de temps en temps tout le camp des jolies artistes de nos théâtres parisiens : Mesdames et mesdemoiselles Massin, Piccolo, Rosine Bloch, Rose Lyon, etc.

La plage de Trouville s'est enrichie cette année d'un magnifique palais tout orné de porcelaines émaillées; le mobilier est, dit-on, une merveille d'art. Cette installation balnéaire appartient à M. Leprévost qui y a dépensé plus d'un demi-million.

Tandis que le Parisien émigre vers les plages de l'Océan pour y chercher la brise vivifiante de la mer. les Algériens, voire même les Tunisiens, viennent à Paris pour y chercher la fraîcheur. Le boulevard des Italiens le jour, les Champs-Élysées le soir, sont envahis par ces touristes africains, européens ou indigènes. Ils viennent ici comme nous allons à Dieppe ou ailleurs chercher le repos et une température clémente. Lorsque le Trans-Saharien sera construit, les Tombouctouyens considéreront la France avec les mêmes frissons que nous ressentons lorsque nous songeons à la Russie et à la Laponie. L'étude de cette œuvre gigantesque se poursuit activement et la commission spéciale du chemin de fer Trans-Saharien s'entoure de tous les hommes qui peuvent l'éclairer sur l'Afrique mystérieuse.

Elle entend en ce moment M. Ben-Driss, ex-agha de Tougourt et d'Ouergla. Cet indigène est un officier français très distingué ; il est capitaine aux spahis et officier de la Légion d'honneur. C'est un des rares musulmans qui aient loyalement accepté notre domination et notre civilisation en en comprenant l'utilité et en en appréciant les bienfaits. Pendant son commandement dans nos deux grandes provinces sahariennes qui confinent, à l'extrême sud de nos possessions, au grand désert, au pays de la soif, le capitaine Ben-Driss a recueilli de précieux renseignements sur la marche des caravanes, sur les routes suivies par elles et sur leurs points de repère marqués par des aiguades. Il s'est trouvé lui-même en relations directes non seulement avec les Touaregs, mais encore avec les chefs du Soudan auxquels il a fait connaître le nom de la France. Nul mieux que lui ne peut aider la commission spéciale dans son œuvre, et l'on ne saurait trop féliciter M. le ministre de la guerre d'avoir mis cet officier en rapport avec les hommes qui sont chargés de mettre en pratique les projets de MM. Duponchel et Soleillet.

Si ce chemin de fer s'exécute, et à notre époque rien n'est impossible, nous serons étonnés, paraît-il, des richesses de ces contrées encore très imparfaitement connues. M. le comte de Sémélé, qui revient de Tombouctou et qui y retourne au mois de novembre prochain, dit merveille non seulement des produits du sol et de la faune de ce grand pays mystérieux, mais encore du degré de civilisation de ses habitants, que nous considérons bien à tort comme des sauvages. Nous ne voulons pas déflorer les révélations qu'il se prépare à faire au public français, nous réservant de critiquer le livre aussitôt qu'il paraîtr[illegible]

FLORIAN-PHARAON.

GASTRONOMIE

ARTICHAUTS A LA BARIGOULE.

En ce moment les artichauts sont abondants et à bas prix.

La barigoule n'est pas ce qu'un vain peuple pense, surtout le peuple parisien, qui, sous ce nom, prépare un mets qui n'a rien de barigoulant.

Par ces fortes chaleurs c'est un mets ravigotant, à la condition d'être préparé à la marseillaise, méthode beaucoup moins compliquée que celle employée à Paris pour préparer des artichauts qui n'ont de la barigoule que l'étiquette.

Nettoyez et coupez vos artichauts, de manière à n'y laisser que le placenta, *vulgò* cul ou fond, et le tendre des feuilles. L'opération délicate est celle-ci : écarter minutieusement les feuilles et placer dans les interstices sel, poivre, quelques gouttes d'huile. Rangez-les au fond d'un poêlon en terre ou d'une marmite, jamais dans un ustensile en métal; ajoutez de l'huile fine en quantité suffisante, au moins jusqu'à la hauteur de la naissance des feuilles, un au deux oignons coupés par quartiers suivant quantité, un brin de thym, une bonne gousse d'ail ou deux, une feuille de laurier, du sel et du poivre.

Ne faites pas cuire à trop gros feu, couvrez le poêlon ou la marmite aussi hermétiquement que possible, avec une assiette remplie d'eau posée sur une feuille de papier blanc.

Pendant la cuisson ne négligez pas de faire sauter de temps en temps en n'oubliant jamais de replacer votre assiette et vous aurez un manger parfait.

P. DE BALBAAC.

MENU

Potage purée fèves de marais.
Artichauts à la barigoule.
Pigeons rôtis.
Salade d'escarolle.
Carottes nouvelles à la maître d'hôtel.
Fruits.

P. DE B.

DÉPLACEMENTS.

MM. le vicomte de La Tullaye. à Pornichet, — le prince d'Hénin, à Neufchâteau, — le baron de Pommereul, à Dinard, — le baron de Gartempe, à Maupertuy, — le marquis de Sussac, à Vasory, — le marquis de Fricon, à Dinard, — le vicomte L. d'Andigné, à Deauville, — le comte de Guébriant, à Paris, — le comte R. des Nétumières, à Dinard, — le comte de Gouy d'Arsy, à Deauville, — le marquis de Maupas, à Biarritz, — L. Delâtre, au château de La Chute, — Le vicomte G. de Chavagnac, à Paris, — C. Dollfus, à Biarritz, — De Carayon-La-Tour, au château de Virelade, — le baron Mallet, au château de Jouy, — le comte de Flers, au château de Villebadin, — le comte de Livonnière, au château de Chavigné, — le comte de Bonneval, au château de La Tresne, — le comte M. de Béthune, à Paris, — le marquis de Piolenc, au château des Ormeaux, — le baron de Bauverger, au château de Buc.

TIR AUX PIGEONS
DU BOIS DE BOULOGNE

TIR DU JEUDI 7 AOUT 1879.

Match en 3 C. D., à 24 mètres, 5 louis : M. le marquis de Camposagrado, 3/4 G. — *Macht à 28 mètres, 1 louis, 1 pigeon* : M. le comte de Lambertye, 1/1 G. — *Même match à 30 mètres* : M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Même macht* : M. le marquis de Camposagrado, 4/5 G. — *Match à 26 mètres, 2 louis, 5 pigeons :* S. A. R. le prince Philippe de Bourbon, 5/5 G. — *Même match* : M. de Goyena, 5/5 G. — *Même match* : M. de Goyena, 4/5 G. — *Match à 30 mètres, 1 louis, 1 pigeon :* M. de Goyena, 1/1 G. — *Match à C. D., à 24 mètres, 1 louis :* S. A. R. le prince Ph. de Bourbon, 3/6 G. — *Poule Op., en 3 C. D., 24 mètres, 4 tireurs* : M. de Goyena, 5/8 G. — *Poule Op., à 26 mètres, 1 pigeon, 5 tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Même poule, 3 pigeons, 4 tireurs :* S. A. R. le prince Ph. de Bourbon, 4/4 G. — *Match à 30 mètres, 5 louis, 1 pigeon, 1 coup de fusil :* M. Rembielinski, 1/1 G. — *Même match :* M. X..., 1/1 G. — *Poule Op., à 22 mètres, 1 pigeon, 8 tireurs :* MM. Rembielinski, 6/6 G.; X..., 5/6. — *Même poule, à 28 mètres, 8 tireurs :* MM. Rembielinski, 5/5; de Saint-Clair, 5/5 (partagée). — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 8 tireurs :* MM. X..., 4/4 G.; de Saint-Clair, 3/4. — *Poule Op., à 26 mètres, 3 pigeons, 6 tireurs :* MM. X..., 4/4 G.; S. A. R. le prince Ph. de Bourbon, 3/4. — *Poule à 26 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 6 tireurs :* MM. Rembielinski, 7/7, 1er; le marquis de Camposagrado, 6/7, 2e. — *Même poule, à 28 mètres :* MM. Rembielinski, 7/7, 1er; le marquis de Camposagrado, 6/7, 2e. — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 4 tireurs :* MM. A. T. Thomeguex, 4/4 G.; X..., 3/4. — *Même poule, à 26 mètres, 8 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Poule Op., à 30 mètres, 5 pigeons, 5 tireurs :* MM. de Saint-Clair, 5/5 G.; X..., 4/5. — *Match à 30 mètres, 5 louis, 1 pigeon, 1 coup de fusil* : M. Rembielinski, 2/4 G. — *Poule par Camps., à 28 mètres, 5 louis, 5 pigeons :* MM. Rembielinski, 11/15 G.; 1er camp., le comte de Lambertye, 11/15; X..., 11/15 (partagée); de Saint-Clair, 9/14; 2e camp., Perier, 9/14; le marquis de Croix, 9/14 (partagée). — *Poule à 28 mètres, 40 francs, 4 tireurs :* MM. le comte de Lambertye, 4/4; X..., 4/4 (partagée). — *Même poule Op., 5 tireurs :* MM. le comte de Lambertye, 5/5 G.; X..., 4/5. — *Même poule, à 30 mètres, 5 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 3/3 G — *Poule, Op., à 28 mètres, 1 pigeon, 3 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 5/5 G. — *Poule Op., à 25, 26 et 27 mètres 1/2, 5 pigeons, 3 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 5/5 G. (à 27 mètres 1/2). — *Même poule* : M. le marquis de Camposagrado, 5/6 G. (à 26 mètres). — *Match à 26 et 28 mètres, 2 louis, 5 pigeons :* M. le marquis de Camposagrado, 4/4 G. — *Match à C. D., à 24 mètres, 2 louis* : M. le marquis de Camposagrado, 1/2 G. — *Même match, 1 louis* : M. le comte de Lambertye, 2/2 G. — *Match à 28 mètres, 1 louis, 5 pigeons* : S. A. R. le prince Ph. de Bourbon, 4/4 G. — *Match à C. D., à 24 mètres, 1 louis* : M. le marquis de Camposagrado. 2/2 G. — *Même match, 2 louis* ; M. le comte de Lambertye, 2/2 G. — *Même match* : M. le marquis de Camposagrado, 2/4 G. — *Même match* : M. le marquis de Camposagrado, 3/4 G. — *Même match* : M. le comte de Lambertye, 10/14 G. — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 3 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Même poule, à 30 mètres, 4 tireurs* : M. le comte de Lambertye. — *Match à C. D., à 24 mètres, 2 louis* : M. le marquis de Camposagrado.

TIR DU SAMEDI 9 AOUT 1879.

Il a été fait 16 matchs, gagnés par MM. le comte de Lambertye, 10; Hecquard, 2; le duc de Riansares, 3; le comte de Frys-Frysenborg, 1.

Poule à 28 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 3 tireurs : MM. le comte de Lambertye, 7/10; le comte de Frys-Frysenborg, 7/10 (partagée). — *Poule à C. D., à 24 mètres, 1 louis, 3 tireurs :* M. Rembielinski, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs* : M. Rembielinski, 2/2 G. — *Poule à 30 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 1 coup de fusil* : M. le comte de Lambertye, 1/1 G.; le comte de Frys-Frysenborg, 1/1 (partagée). — *Même poule, 3 tireurs :* M. Rembielinski, 2/2 G. — *Poule à 28 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 4 tireurs* : M. le comte de Frys-Frysenborg, 5/7 G. — *Poule à 28 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 4 tireurs :* MM. le comte de Lambertye, 4/4 G.; le comte de Castelli, 3/4. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le comte de Frys-Frysenborg, 4/4 G. — *Match à 28 mètres, 10 louis, 10 pigeons* : M. le comte de Frys-Frysenborg, 8/10 G. — *Même match :* M. le comte de Frys-Frysenborg, 7/9 G. — *Poule à 26 et 27 mètres, 1 louis, 3 pigeons, 3 tireurs* : M. le duc de Riansares, 2/2 G. (à 27 mètres). — *Poule handicap, 1 louis, 5 pigeons, 5 tireurs :* M. le comte de Frys-Frysenborg, 6/7 G. (à 27 mètres). — *Poule handicap, 1 louis, 5 pigeons, 5 tireurs :* M. Hecquard. 5/5 G. (à 23 mètres). — *Même poule, 6 tireurs :* MM. le comte de Frys-Frysenborg, 7/7 G. (à 27 mètres); de Goyena, 6/7. — *Poule à 26 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 5 tireurs :* MM. Rembielinski, 4/4 G. le duc de Riansares, 3/4. — *Poule à C. D., à 23 mètres, 1 louis, 5 tireurs :* M. de Goyena, 3/4 G. — *Même poule, à 24 mètres, 6 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 4/4 G. — *Poule à 26 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 7 tireurs* : M. Rembielinski, 2/2 G. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 1 louis, 6 tireurs :* M. Rembielinski, 6/8 G. — *Même poule, 5 tireurs* : M. A. T. Thomeguex, 3/4 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. Rembielinski, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. Rembielinski, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 1/2 G. — *Poule à 28 mètres, 2 louis, 5 pigeons, 4 tireurs* : MM. le comte de Lambertye, 4/5; A. T. Thomaguex, 4/5 (partagée). — *Même poule, 4 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 4/4 G. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 1 louis, 3 tireurs* : M. A. T. Thomeguex, 3/4 G. — *Poule à 27 mètres, 1 louis, 4 tireurs* : MM. le comte de Lambertye, 4/5; le marquis de Valcarlos, 4/5 (partagée).



Tiré de LA REVUE DE LA MODE 13-15, quai Voltaire.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE

Costume pour très jeune enfant. — Blouse-pantalon en laine blanche, à jambes courtes, décolletée en carrée et garnie d'un galon de laine bleue. Ceinture en laine jaune.

Costume de bains de mer en laine bleu clair avec grande écharpe en laine rouge clair. Pantalon court. Blouse collante formant deux rangs de plissés. Un galon blanc sur le col, la bande boutonnée, les manches et le bas du pantalon.

Costume pour garçonnet de six à huit ans. — Blouse-pantalon en laine bleu marine, retroussée aux genoux, serrée d'une écharpe en laine rouge. Manches courtes et grand col rabattu à galons blancs avec une ancre brodée aux coins. Nœud rouge au cou. Chapeau paveur cerclé d'un galon rouge.

Costume de bains de mer. — Pantalon court en laine bleue, garni d'un ruché de laine blanche. Longue blouse en laine bleue, garnie comme le pantalon. La blouse est froncée sur la poitrine autour d'une pièce d'épaule; manches courtes; ruche blanche autour du cou, un peu décolleté en rond. Chapeau de forme haute entouré d'une torsade de laine bleue.

Grand manteau de plage en laine blanche épaisse, garni de galons et de franges en laine rouge. — Ce manteau forme grande manche et se drape sur l'épaule comme un burnous. Chapeau large avec nœud écossais.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.
Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26
(Encres typographiques de Lorilleux.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 41.
SAMEDI, 23 AOUT 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.; — 6 mois, **15** fr.; — un an, **30** fr
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre



Mlle **ADÈLE DROUIN,** du Cirque d'Été, des Champs-Élysées.

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

—

Bronzes, Céramique, Porcelaines.

Bronzes d'Art. — LEMERLE-CHARPENTIER, 8, rue Charlot. — LEROLLE FRÈRES, 1, rue du Foin. — LEVY, 29, rue Sévigné. — MARNYHAC, 42, avenue Wagram. — MORISOT, 76, rue Turenne. — BOYER FRERES, 62, rue Saintonge. — A. CHERTIER, 7, rue Férou.

Bronzes et maroquinerie. — KLEIN, 8, boulevard des Capucines.

* * *

Céramique d'Art. — ESCALIER DE CRISTAL, 6, rue Scribe. — BOCH FRÈRES, 1, rue Compiègne.

Porcelaines. — EMILE BOURGEOIS, dépôts de fabriques, 21, rue Drouot.

Porcelaines de Saxe et de Sèvres. — DAILLE-LEFÉVRE, 76, boulevard Haussmann.

Bijouterie, Orfèvrerie.

Bijoutiers. — MOLLARD, 1, rue Brongniart. — MICHELOT, DE THIERRY & Cie, 213, rue Saint-Martin.

Bijouterie artistique et horlogerie. — GUSTAVE SANDOZ, 147 et 148, galerie Valois (Palais-Royal).

* * *

Ordres français et étrangers. — FAYOLLE-POUTEAU, 108, Palais-Royal.

* * *

Orfèvres. — ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart. — POUSSIELGUE-RUSAND, 5, rue Cassette. — ROBIN, 11, rue Chabanais. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — FERRY, successeur de FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. Orfèvrerie en argent.

* * *

Horlogerie. — CONTREAU, 36, boul. des Italiens. Mon LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal).

* * *

Serrurerie d'Art. — STERLIN, 39, rue Richelieu. MILLINAIRE, 15, rue Polonceau

Curiosités et tapisseries, Émaux Gravures, Antiquités.

Curiosités et tapisseries. — VINOT, 7, quai Malaquais.

Chine et Japon. — Ve JEROSME, 10, boulevard Malesherbes. — MITSUI, 11 *bis*, rue Saint-Georges.

* * *

Émaux. — BISSINGER, 31, rue du 4 Septembre.

* * *

Vitraux. — ANGLADE, 55, boul. Montparnasse.

* * *

Graveurs héraldiques. — STERN, 47, passage des Panoramas.

* * *

Antiquités. — Mon GUIEU FRÈRES, 21, rue Bourgogne.

Articles de dessin.

Articles de dessin. — BERVILLE, 25, rue de la Chaussée-d'Antin.

Musique, Instruments.

Éditeurs de musique. — BRANDUS & Cie, 103, rue Richelieu. — HEUGEL & Cie, au Ménestrel, 2, rue Vivienne. — E. & A. GIROD, 16, boulevard Montmartre.— COLOMBIER, 6, rue Vivienne.— MACKAR, 22, passage des Panoramas.

Pianos. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary. — KRIEGELSTEIN, 5, r. Meyerber. — ALPHONSE BLONDEL, 53, rue de l'Échiquier. — GILSON, 5, rue Abbatucci.

Orgues. — ORGUES D'ALEXANDRE PÈRE & FILS, 106, rue Richelieu.

Livres, Estampes, Experts Tableaux.

Libraires et Editeurs. — E. PLON & Cie, 8, rue Garancière. — DUMAINE, 30, r. Dauphine. — C. DELAGRAVE, rues Soufflot et Ste-Catherine.

Librairie religieuse. — VATTON, 50, rue du Bac.

Livres anciens. — FONTAINE, 35, passage des Panoramas.

Cabinet de lecture. — GRAET-DELALAIN, 1, rue Méhul.

* * *

Estampes et Gravures. — RAPILLY, 5, quai Malaquais.

* * *

Experts en manuscrits et autographes.— CHARAVAY, 51, rue de Seine.

Experts de tableaux. — HARO, 16, rue Visconti. — GANDOUIN, 42, rue Le Peletier.

Expert en objets d'art. — ARTHUR SLAES, 6, rue Saint-Georges.

* * *

Restauration de tableaux. — MERCIER, restaurateur de l'École des Beaux-Arts, 27, rue de Seine.

Photographies, Produits et Accessoires.

Photographie. — Mon NUMA BLANC, FERNAND VADON, 29, boulevard des Italiens.

Photographie hippique. — CH. BARENNE, 46, avenue de la Grande-Armée.

* * *

Produits photographiques. — PROFseur STEBBING, 27, rue des Apennins. — DETHEUX-BULARD, 3 et 5, rue du Marché-des-Blancs-Manteaux. — DUBOIS-CAPLAIN, 34, rue des Entrepreneurs. Produits chimiques.

Articles de photographie. — L. PUECH, 21, place de la Madeleine. — MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

Albums photographiques. — W. MARX, 3, rue des Archives. — Médaille d'or en 1878.

—

AMEUBLEMENT

—

Ameublement, Tapisserie Coffres-forts.

Ameublement. — BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne.— DAMON NAMUR & Cie, 74, faubourg Saint-Antoine. — PESSÉ, 9 et 11, boulevard de la Madeleine.

Meubles d'art. — DROUARD, 16, rue de Lyon.

Meubles riches et ordinaires. — DORANGE, 59, passage Choiseul.

Meubles anciens. — Mon CRISPIN, 109, boulevard Beaumarchais.

Meubles en fer et en bois. — TUCKER, 19, rue du 4 Septembre.

* * *

Tapissier. — HENRI MAIN, 38, rue de la Ferme-des-Mathurins.

* * *

Coffres-forts. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré.

Chauffage.

Articles de chauffage.— E. DELAROCHE & NEVEUX, 22, rue Bertrand. — POÊLE AMÉRICAIN MOBILE, 6, place de l'Opéra

Coke. — PIERRON, 72, rue du Théâtre, à Grenelle.

COSTUME — MODES

—

Costumes, Confections, Nouveautés Cachemires.

Costumes. — MEYER & MORTIMER, 14, r. Halévy.

* * *

Confections, Nouveautés, Cachemires. — GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal. — NORMAND père et fils et CHANDON, 82, rue Richelieu. — BOURUET-AUBERTOT, 23, av. de l'Opéra. — AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres. — AU PRINTEMPS, rue du Havre. — AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac. — AUX TROIS-QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine. — MAGASINS DE LA PLACE CLICHY, à la place Clichy.

Chemiserie, Lingerie.

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — CHARVET, 25, place Vendôme.

* * *

Lingerie. — A LA GRANDE SPÉCIALITÉ DE BLANC, 31, boulev. de Sébastopol et 2, rue Berger.

* * *

Corsets. — Mme BILLARD, 4, rue Tronchet. — N. DACIER, 72, rue Rivoli. Médaille à l'Exposition de 1878. — Mme DACIER, 72, rue Rivoli.

Corsets, lingerie et jupons. — Mon VIGOUROUS, 9, rue d'Argenteuil.

Gants, Parfumeurs.

Gants. — TREFOUSSE, 63, rue Blanche.— BERTIN, 27, boulevard des Italiens.

* * *

Parfumeurs. — HOUBIGAND, 19, faub. Saint-Honoré. — VIOLET, 225, rue Saint-Denis et 12, boul. des Capucines. — PIVER, 10, boul. de Strasbourg. — RIMMEL, 17, boul. des Italiens. — GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout. — PINAUD, 37, boulevard de Strasbourg.

Parfumerie hygiénique. — RUSMA DU SÉRAIL, MULLER, 30, faubourg Montmartre. — COTTAN & Cie, 55, rue de Rivoli.

Parfumerie Oriza. — LEGRAND, 207, rue Saint-Honoré.

Lait antiphélique. — CANDES & Cie, 26, boulevard Saint-Denis.

Pâte épilatoire. — Mme DUSSER, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Eaux. — EAU LAFERRIÈRE, 25, rue d'Enghien. — EAU DES CHATELAINES, 7, rue d'Enghien.

* * *

Éventails. — RODIEN, 48, rue du Luxembourg.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — ULMER, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — GAUDET FILS, 96, rue Richelieu. G. LACROIX, 1, rue Auber.

Équipements militaires. — SPIQUEL, 164, r. Saint-Honoré. — J. MARIA, 14, rue du 4 Septembre.

Tailleurs pour dames. — WORTH, 7, r. de la Paix.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — MAISON ANGLAISE, 1, place de l'Opéra. Spécialité de chapeaux élégants pour hommes et pour dames.

* * *

Bottiers. — BACQUART, 7, place de la Bourse.

—

SPORT

—

Equitation. Armuriers. Escrime.

Équitation. — MANÈGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

* * *

Armuriers. — GUYOT, 8, r. de Ponthieu. — LAINÉ, 21, rue Rivoli. — FLOBERT, 12, boulevard Saint-Michel. — ROBLIN, 5 et 7, rue de la Ville-l'Évêque. — GEERINCK, 69, rue Grenelle.

* * *

Professeurs d'escrime. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour. — D. ROBERT, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides. — BOYER, 10, rue Taitbout.

Hydrothérapie.

Bains. — ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hôtels.

Appareils pour douches. — WAI IER-LECUYER, 138, rue Montmartre.

Appareils pour bains. — GOFFINON BARBAS, 85, boulevard Strasbourg.

Billard.

Professeurs de billard. — L. PIOT, au Grand-Café. — VIGNAUX, au Grand-Hôtel.

* * *

Billards. — BLANCHET, 53, rue e Lanery.

Billes de billard. — ALESSANDRI FILS aîné, 35, rue Saint-Ambroise.

Chevaux, Voitures, Écuries Sellerie.

Voitures. — HENRY BINDER, 31, rue du Colisée. — BINDER aîné, 40, avenue du Bois de-Boulogne. — KELLNER, 109, avenue Malakoff. — MUHLBACHER, 63, avenue des Champs-Elysées — THOMAS (Briee), 135, boulev. Haussmann. — PLISSON, 3 et 5, avenue de la Grande-Armée. — MILLION, GUEIT & Cie, 60, avenue Montaigne.

* * *

Vente de chevaux. — TATTERSALL FRANÇAIS, 24, rue de Beaujon. — HAWES, 1, rue de Marignan.

Marchands de chevaux. — CRÉMIEUX & MAYER, 16, rue de Berry. — A. MARX, 5, rue Matignon. — A. BERNHEIM, 17, rue de Marignon.

* * *

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

* * *

Selliers. — RODUWART FRÈRES, 36, avenue des Champs-Elysées.

Bateaux, Chasse et Pêche, Chiens.

Bateaux. — TEXIER (voiliers), au Petit-Gennevilliers.

* * *

Articles de pêche et de chasse. — AU MARTIN PÊCHEUR, MORICEAU, 82, rue de Rivoli. — GÉVELOT. Armes, ustensiles de chasse, 30, rue Notre-Dame-des-Victoires.

* * *

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

Nourriture de chiens de chasse par le riz. — LAPOSTOLET FRÈRES & CERTEUX, 20, rue de Viarmes.

Articles de voyage.

Articles de voyage — FLANDIN, 23, rue Michel-le-Comte. — GUIBAL, 40, rue Vivienne.

Nécessaires de voyage. — BOUDET, 143, galerie Valois (Palais-Royal).

Transports.

Transports. — COMPAGNIE DES HANSOMS CABS, 21, avenue de l'Opéra.

Villes et stations balnéaires.

VICHY. — ETABLISSEMENT THERMAL.

VICHY. — GRAND HOTEL DES AMBASSADEURS.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

—

DIVERS

—

Compagnies financières et Compagnie d'assurances.

Bons commerciaux. — COMPAGNIE DES BONS COMMERCIAUX, 8, avenue de l'Opéra.

* * *

Banque. — BANQUE DÉPARTEMENTALE, 62, rue de Provence.

Caisse financière. — CAISSE FINANCIÈRE DE PARIS, 13, rue de Londres.

Compagnies financières. — CRÉDIT LYONNAIS, 19, boulevard des Italiens. — BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, 3, rue d'Antin. — CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, 66, rue de la Chaussée-d'Antin. — SOCIÉTÉ DES DÉPOTS ET COMPTES COURANTS, 2, avenue de l'Opéra. — SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE PARIS, 19, rue Louis-le-Grand. — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, 54 et 56, rue de Provence.

* * *

Assurances sur la vie. — LE TEMPS, 3, rue Rossini. LA RÉPUBLIQUE, 12, rue Châteaudun.

Assurances à primes fixes. — LE MONDE, 12, rue du 4 Septembre.

Assurances sur la vie et contre l'incendie. — L'OUEST, Compagnie d'assurances sur la vie et contre l'incendie, 60, rue Neuve-Saint-Augustin.

Assurances maritimes. — LE ZODIAQUE (Compagnie d'), 11, rue Bergère.

Pour 3 francs par an assurance contre les accidents de chemins de fer et de voitures. — Cie LE GLOBE, capital : 9,000,000, 19, rue de Grammont, Paris.

Institutions, Sciences.

Institutions. — ROGER, 2, rue Lhomond. — DITZ, à Asnières, préparation au baccalauréat pendant les vacances.

* * *

Sciences appliquées à l'industrie. — EXPOSITION DES SCIENCES APPLIQUÉES A L'INDUSTRIE. Bureau : 17, faubourg Montmartre.

* * *

Pension. — PENSION DE FAMILLE DE 1re CLASSE, 38, rue Pergolèse.

* * *

Ingénieur-opticien. — SECRETAN, 13, place du Pont-Neuf.

* * *

Inventions nouvelles. — RAMON BAÑOLAS, ingénieur, 102, faubourg Poissonnière. Extincteur dit « MATA-FUEGOS ».

Pharmaciens.

Pharmaciens. — PHARMACIE NORMALE, 70, rue Drouot. — GRIMAULT & Cie, 8, rue Vivienne.

Art dentaire.

Dentiste. — FATTET, 255, rue Saint-Honoré.

Eau dentifrice. — EAU DU Dr PIERRE, 8, place de l'Opéra.

Agriculture.

Agriculture. — HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière. — PELTIER, 10, rue Fontaine-au-Roi.

Clôtures, Chalets.

Clôtures. — SOCIÉTÉ DES CLOTURES POUR CHEMINS DE FER, constructions rustiques, treillages, grillages, 51, rue d'Hauteville.

Pompes.

Pompes rotatives. — MORET & BROQUET, 121, rue Oberkampf.

Jeux et Jouets, Cartes Bimbeloterie.

Jeux pour parcs. — E. FOIN, 138, rue du Temple. — MARCHAL & BUFFARD, passage de l'Opéra.

Jouets. — PARADIS DES ENFANTS, 156, rue de Rivoli. — AU NAIN BLEU, CHAUVIÈRE, 27, boulevard des Capucines.

Bimbeloterie-Jouets. — JUMEAU. Poupées nues et habillées, 8, rue d'Anjou-au-Marais.

Brosserie-Vannerie.

Brosserie-vannerie. — CORVÉE, 42, rue du Bac.

Aiguilles.

Aiguilles et épingles anglaises. — KIRBY-BEARD & Cie, 5, rue Auber.

SOMMAIRE



LES ABEILLES, par Yan d'Argent.

CHRONIQUE

Nos contemporaines continuent à réaliser l'ancien mythe de Vénus sortant des flots, ruisselante de l'onde amère, mais toute rayonnante de sa jeune et immortelle beauté.

Fatiguées des nuits brûlantes de l'hiver parisien, c'est avec délices qu'elles viennent respirer sur la plage l'âcre senteur de la brise marine. Il faut que le vent qui caresse la vague se joue dans leur chevelure soulevée. Une saison de bains, un voyage à la mer font maintenant partie, je ne dirai pas seulement de la grande existence, mais de toute vie, tant soit peu élégante. C'est un déplacement obligatoire.



VÉNUS ANADYOMÈNE du Titien.

Toute la Grèce était un rivage : les Grecs se jouaient avec les flots. Ils allaient du Pirée et du golfe de Corinthe aux bords embaumés de l'Ionie, en s'arrêtant tour à tour à leurs poétiques archipels : aux Cyclades, harmonieusement rangées en cercle parfait; aux *Sporades*, semées comme au hasard sur la mer brillante. C'est là que leurs poètes trouvèrent sans doute la souriante image de l'Anadyomène, émergeant du fond des abîmes à la sereine lumière des cieux.

Les Romains, nos maîtres dans toutes les élégances et toutes les confortabilités de la vie, les Romains, ces vieux dominateurs du monde, aimèrent beaucoup les stations marines. Avec ces raffinements que la toute-puissance peut seule se permettre, ils prolongeaient la terre ferme jusqu'au milieu du liquide élément, et poussaient si loin leurs constructions dans les flots que, selon l'expression de leurs poètes satiriques, ils bâtissaient la mer : « *œdificant mare!* »

Naples, avec son merveilleux paysage, son panorama splendide et son ciel de saphir, eut la préférence des empereurs. C'est à Caprée que Tibère vint méditer cette fameuse lettre qui fit rêver les sénateurs, « *Venit grandis epistola!* » C'est à l'endroit même appelé aujourd'hui encore les Bains de Néron, que l'histrion couronné, le dilettante de toutes les jouissances humaines, le raffiné voluptueux venait, au sortir de ses brûlantes étuves, déguster les fameux sorbets à la neige dont il fut l'inventeur.

* * *

La civilisation féodale, qui, à son tour, s'empara de l'Europe, après que la domination romaine eut sombré dans la tempête des invasions, n'eut pas le goût de la mer. Je dirais volontiers qu'elle en eut l'horreur. Il fallait la terre à cette rude aristocratie territoriale, qui ne comprenait pas autre chose que la puissance assise sur le sol même. La mer fut pour elle le royaume des vents. Elle ne comprenait pas que ces vents promenaient avec eux la source même de la pureté de notre atmosphère, incessamment renouvelée par l'alternance des courants célestes.

La grande période Louis-Quatorzienne, qui, sur tant de points, eut des idées si justes, n'éprouva pas plus de sympathie pour la mer. Elle plaça ses châteaux loin du rivage, souvent à l'ombre et dans l'humidité des bois.

Mais, au siècle suivant, la pratique Angleterre, à laquelle nous mêlait déjà un *intercourse* régulier, l'Angleterre que la cour de Louis XV se faisait gloire d'imiter, nous poussa dans le flot salé. Un de ses plus célèbres médecins — Russell — se vanta d'avoir inventé la mer. Il l'avait du moins mise à la mode. Ce savant physiologiste avait découvert en elle le secret d'une médication complète et puissante, dont l'expérience vint bientôt confirmer la vertu. Il envoya ses malades respirer l'air pur qui règne sur les plages, dégagé des émanations insalubres sorties des grandes agglomérations d'hommes, et tout imprégné de cette saine odeur des varechs, qui porte avec elle, au fond de nos organes, je ne sais quoi de tonique et de fortifiant. Quand le soleil est brillant au bord de la mer, quand la brise est légère et douce, nos poumons, pour ne rien perdre de cet air vivifiant, se dilatent avec une énergie inaccoutumée et joyeuse. Tout le monde sait cela maintenant; tout le monde rend justice à l'excellence de la thérapeutique marine; aussi le mouvement qui pousse vers la mer les classes riches, ou seulement aisées, s'est-il singulièrement accentué depuis vingt ans. L'émigration vers le rivage prend aujourd'hui l'importance d'un fait social. Les villes de bains ont maintenant ce succès — irrésistible en France — que l'on appelle un succès de vogue. La nuée des touristes s'abat sur elles et les prend d'assaut. Seulement au lieu de les piller, elle les enrichit. Le terrain coûte aussi cher aujourd'hui à Trouville que dans l'avenue du Bois-de-Boulogne. Tel village jadis modeste, des côtes de la Manche, et parfaitement inconnu, il y a moins d'un quart de siècle, a remplacé ses huttes de pêcheurs, par des villas coquettes, des chalets alpestres, ou des constructions grandioses, analogues à ces châteaux au bord de la mer, que les Anglais, amis des côtes, désignent sous le nom de Lodges.

* * *

La France, si admirablement située, avec le merveilleux ensemble d'un littoral immense au Nord, à l'Ouest et au Midi, offre à ses habitants la double station marine du printemps et de l'été, sur les bords de la Manche et de l'Océan; de l'automne et de l'hiver, sur les rives de la Méditerranée, éternellement bleues. Nous pouvons suivre dans leurs migrations les oiseaux voyageurs, et goûter toujours la douceur des brises tièdes, sans avoir besoin de quitter les cieux de la patrie.

Nous avons déjà, il y a quelques mois, esquissé la silhouette des stations hivernales de la Méditerranée. Nous y suivions nos lecteurs. Nous allons les conduire aujourd'hui sur les grands rivages de la Manche et de l'Océan.

* * *

A l'heure où nous écrivons, on se baigne en France depuis Dunkerque jusqu'à Biarritz.

La lointaine station de Dunkerque, avec son sable d'argent, et sa large filage, qui n'est pas sans analogie avec celle d'Ostende, son voisin belge, un peu plate, mais aux vastes et paisibles horizons,

n'est guère fréquentée que par la bourgeoisie des villes du Nord. Elle devient, pendant la canicule, comme un faubourg de Lille, de Roubaix, de Valenciennes et de Turcoing. La mode et la fashion ne s'en occupent guère, et je ne la cite que pour mémoire.

Je ne fais que toucher barre à CALAIS, dont la jolie installation mériterait sans doute un autre sort, — qui a vu de beaux jours, — mais qui, aujourd'hui, se sent peu à peu abandonnée, et qui ne recrute guère ses visiteurs que dans la *gentry* des environs.

BOULOGNE sera la première de nos stations vraiment élégantes.

La ville est jolie, coquette, bien tenue, hospitalière, avec un cachet pittoresque tout à fait original. Elle est moitié anglaise et moitié française. — Le YES et le OUI s'y partagent les principaux hôtels, et la colonie des baigneurs s'y recrute à peu près également sur les deux rivages de la Manche.

Cette jolie cité, où tout le monde se plaît, que l'on ne quitte jamais sans regret, et que l'on ne revoit jamais sans plaisir, amie des arts, sympathique aux lettres, folle de sport, — à ce titre elle nous appartient, — éprise de tous les plaisirs élégants, — se divise en quatre quartiers bien distincts, — restant chacun chez soi, sans jamais aller flâner chez le voisin, — mais que le touriste visite tour à tour avec intérêt.

Il y a d'abord la VILLE-HAUTE, le vieux Boulogne, qui étouffe dans sa ceinture de murailles, mais qui, par coquetterie, ne veut pas la déboucler. C'est là que demeurent les magistrats, les prêtres, les nobles — il en reste peu —, et la bourgeoisie retirée des affaires.

La VILLE-BASSE, sur la rive droite de la *Liane*, une rivière au nom harmonieux, — avec ses rues larges, bien alignées, aérées, lumineuses, pleines de vie et d'activité, est la ville du commerce, et aussi celle de la colonie anglaise, — qui ne hait ni le bruit ni le mouvement.

Là-haut, sur les rives de cette colline, c'est la VILLE DES MARINS, aux ruelles étroites, escaladant les sommets, comme feraient des sentiers de chèvres dans les montagnes. — La colline est, du reste, si escarpée et si raide, que l'on est parfois obligé de remplacer les rues par des escaliers, qui ressemblent assez à des échelles de meunier. Là, tout révèle l'industrie qui fait vivre les habitants : les murailles sont tapissées de voiles et de cordages ; les agrès encombrent les trottoirs, et, sur de grandes cordes, tendues au-dessus de la voie publique, d'une maison à l'autre, sèchent les filets encore humides de la pêche nocturne. Chose étrange ! cette ville de pêcheurs est d'une étincelante propreté ; on dirait qu'elle est brossée, frottée, astiquée chaque matin par une escouade de ménagères flamandes. On n'y respire aucune de ces odeurs nauséabondes qui, trop souvent, empoisonnent les ports de mer. C'est à faire croire que l'on y parfume le goudron à l'essence de roses.

Chaque année Boulogne est témoin d'une cérémonie bien touchante. Je veux parler de la BÉNÉDICTION DE LA MER.

Tout le monde connaît la religion des marins : elle a son caractère à elle, et l'on peut dire qu'elle ne ressemble à aucune autre. Il ne faut lui demander ni des pratiques trop minutieuses, ni une trop complète abstinence. Le marin se permet bien, de temps en temps, quelque infraction aux commandements de Dieu et de l'Église : il boit parfois quand il n'a plus soif; un œil noir, brillant sous une coiffe blanche, produit souvent une impression trop vive sur son cœur trop sensible... mais il n'en a pas moins, de temps à autre, des élans de foi sincère ; la présence du danger tourne invinciblement sa pensée vers Dieu, et quand il se sent ballotté par la tempête sur l'abîme sans fond, il est heureux de pouvoir jeter l'ancre du côté du ciel. Revenu sur la terre ferme, au lendemain de ces orages dans lesquels il a joué sa vie, il a besoin de prières : il en fait, et il en demande à ceux qui savent mieux prier que lui; il se traîne pieds nus sur la route du pèlerinage, et couvre d'*ex-voto* les murailles de quelque chapelle privilégiée — NOTRE-DAME DE LA GARDE ou NOTRE-DAME DE BON-SECOURS.

Les marins de Boulogne ont une autre habitude. Chaque année ils font bénir la mer.

De l'église Saint-Pierre, située au milieu de leur quartier, une procession immense sort et descend vers le rivage à la marée basse. Le clergé est revêtu de ses plus beaux ornements et le sexe charmant de ses plus beaux atours. Les jeunes filles portent des bannières avec des images; celles-ci de la VIERGE, étoile de la mer, *Stella Maris*, comme disent les litanies ; celles-là de SAINT PIERRE, le pêcheur d'hommes et le patron des vaisseaux. Les femmes ont fait sortir du vieux bahut les antiques costumes aux coupes pittoresques, aux couleurs brillantes, qui rehaussent singulièrement leur beauté piquante.

On s'avance sur la plage, aussi loin que le flot le permet, en chantant des psaumes et des cantiques. Puis le prêtre lève ses mains et il bénit les marins, et leurs familles et leurs barques, — et la mer, — cette mer profonde et perfide qui sera le tombeau de plus d'un parmi ceux qui sont là !

Et, toujours priant et chantant, tout ce monde retourne à l'église.

Bien souvent, le soir de ce jour, on verse des larmes dans la ville des marins, car, à la marée haute, les maris, les fils et les fiancés partent pour les côtes d'Écosse ou pour l'Islande lointaine, que baignent des flots orageux et féconds en naufrages.

*
* *

Le quatrième quartier de Boulogne s'appelle COPÉCURE. Le panache de fumée qui le coiffe éternellement nous dit assez que c'est un coin abandonné à l'industrie, aux usines, aux fabriques et aux manufactures. Je m'en éloigne prudemment, de crainte de me voir pris dans quelque engrenage, et je m'élance vers la bruyère d'HOLINGUES.

*
* *

Ces gens de Boulogne ne se refusent rien ! Ils ont à Holingues une piste merveilleuse... du gazon d'Espagne et des bruyères anglaises sur un sol merveilleusement élastique. Ceci est pour les courses plates. Mais ce n'est pas assez, et il leur faut un second hippodrome, spécialement destiné aux steeple-chases, et merveilleusement aménagé sous le rapport des obstacles artificiels ou naturels.

Les courses de Boulogne sont véritablement internationales; le steeple-chase surtout a le privilège de réunir un nombre considérable de concurrents anglais.

Des prix assez importants pour les courses au trot récompensent les efforts des éleveurs du pays, qui perfectionnent de jour en jour la belle et forte race boulonnaise.

LE CASINO DE BOULOGNE, où les plus jolies femmes de la société anglaise et française font assaut d'élégance, est le plus vaste et le plus beau que nous rencontrions sur les côtes de la Manche ou de l'Océan, depuis la plage d'Ostende jusqu'au détroit de Gibraltar. Vastes salons pour la danse et la causerie, salles de lecture et salles de jeux — terrasse immense dominant au loin la mer, en face de laquelle se courent des régates où se vide plus d'un match entre les ROWING-CLUBS de France et d'Angleterre; beau jardin, aquarium magnifique — un des plus complets que nous connaissions — et surmonté de rochers d'un aspect grandiose, rien ne manque à ce casino de premier ordre, où les fêtes se succèdent sans interruption, pleines d'éclat, d'entrain et de gaieté.

LOUIS ÉNAULT.



LA VIE A LA CAMPAGNE

Revenons à nos éphémérides de chasse et de pêche. A l'heure où nous sommes, les cerfs dont la tête est plus avancée ont déjà touché au bois; les autres l'auront dégarni de la peau veloutée qui l'enveloppe avant que le mois soit fini; à ce dernier moment, les vieux cerfs commenceront à raire : ces cris rauques, qui produisent un si étrange effet quand on les entend au milieu du double silence des bois et de la nuit, sont le prélude de la période des amours si tourmentées et quelquefois si meurtrières de leur espèce. A cette époque aussi, les chevreuils subissent une crise analogue, bien qu'elle ne donne jamais de résultats, et qu'on a appelée le faut rut; on met cette anomalie à profit dans certains pays pour les attirer à l'aide d'un appeau et, cela va sans dire, pour les assassiner. Les chasseurs de chamois entrent en campagne le 15 août, campagne nécessairement très courte, et que les neiges ne tarderont guère à clore.

Le mouvement rétrograde des migrateurs est déjà nettement dessiné. Les coucous nous ont quittés, bien que l'on rencontre quelquefois un retardataire, mais leurs chants ont absolument cessé. Les martinets vont les suivre. La petite fauvette à poitrine jaune et le bec figue-gobe-mouche s'en vont; le rossignol a quitté les bois pour se rapprocher des champs où il branche dans les haies, sa dernière étape avant le départ. Les ortolans passent du nord au sud et les bisets traversent le midi de l'est à l'ouest. L'alouette fait sa troisième et dernière couvée.

Dès le 15 août, les plus hâtées parmi les cailles se sont mises en route pour l'Afrique; heureusement leur armée est longue à défiler, et au mois d'octobre on glanera encore quelques retardataires. Les pluviers-guignards passent dans notre pays pendant le mois d'août, trop tôt, hélas ! pour que nous puissions faire fréquemment connaissance avec cet excellent gibier. Enfin, vers la fin du mois, nous verrons apparaître les premiers vols de cigognes et de grues qui se dirigeront vers le sud.

La situation du gibier sédentaire commence à devenir fortement tendue. Cette forêt d'épis, ces nappes de luzerne et de trèfles à la végétation luxuriante, qu'il a pu accepter comme spécialement créés pour lui ménager des asiles, tombent tour à tour sous la faux ou sous la faucille; cette destruction successive de tous ses asiles doit lui apprendre que les temps sont proches; mais, à part quelques vieux routiers auxquels six mois de quiétude n'ont point fait perdre la mémoire, la jeunesse du poil et de la plume oppose à ces avertissements d'en haut autant de dédain que le Pharaon aux œuvres de la verge de Moïse. Les perdreaux cependant sont entrés dans la période de la puberté ; ils sont *bréchés*, disent les gardes, c'est-à-dire que les plumes de leur queue tombent pour faire place à d'autres. Malgré ce commencement de prise en possession de l'uniforme, ils constituent encore un assez pauvre manger; chacun s'empresserait de répudier ces carcasses à peine garnies d'une chair molle dans laquelle on démêle un vague parfum de fourmis, si les intéressés n'avaient pas eu l'adresse de décerner à ce piteux rôti le titre irrésistible de primeur. Elle a un tel prestige, cette étiquette, que je ne sais pas trop ce qu'on ne ferait pas accepter à certaines gens en leur affirmant qu'ils seront les seuls à en manger. Aussi, si vous ne tenez pas essentiellement à ce que ceux de ces oiseaux que vous possédez aient l'insigne honneur d'être discrètement offerts, sous ce glorieux titre, par un garçon de restaurant, à quelque client plus largement doté en écus qu'en intelligence, c'est le moment de veiller énergiquement à leur conservation.

Vos jeunes compagnies sont sous le coup de deux dangers, le *traîneau* et la *pantière*. Le traîneau à perdrix est un filet à mailles carrées de 30 à 40 mètres de longueur et de 4 à 5 mètres de large. Deux perches sont ajustées aux deux côtés de la largeur; elles serviront à soutenir le traîneau que l'on tient raide et dans une position à demi verticale, de manière à rendre sensible toute secousse qui se produirait sur la nappe. La partie inférieure est garnie de petits bouchons

de paille qui, en traînant sur la terre, décident le gibier à se lever.

Lorsque les perdrix en se mettant à l'essor frappent la nappe, les porteurs rendent la main afin de donner au filet assez de jeu pour que les oiseaux se maillent, puis, par un mouvement simultané, ils abattent le traîneau et vont prendre possession de la capture. Deux hommes suffisent au maniement d'un traîneau. La pentière, au contraire, exige une équipe assez nombreuse. Elle consiste en une suite quelquefois très considérable de pièces de filet à mailles simples, mais jouant sur un *maître*, comme dans les panneaux et dans les bourses à lapin et à l'aide desquelles les braconniers enveloppent une grande surface, ou barrent un des côtés d'une plaine. La pantière se tend à l'aide de fiches assez élevées pour développer sa hauteur sans raidir ses mailles; le maître supérieur repose seul sur ces fiches. Lorsque la pantière est montée, l'équipe qui la sert se divise. Un nombre d'hommes proportionné à l'étendue qu'embrassent les filets se rasent derrière eux; les autres battent la plaine en convergeant sur la pantière. Lorsqu'une compagnie de perdrix donne dans l'immense nappe, la trépidation qu'elle lui imprime dégage le maître supérieur, et le filet retombant sur les oiseaux les enveloppe. Le surveillant arrive, leur brise le crâne entre ses dents et redresse rapidement le filet pour une seconde prise. Une pantière peut détruire une douzaine de compagnies dans une seule nuit.

L'épinage est la plus énergique des défenses que l'on puisse utiliser contre le traîneau, mais il n'est réellement préservateur qu'à la condition d'avoir été l'objet de soins tout particuliers. Généralement on emploie des épines trop élevées et trop flexibles. Des épines hautes de 3 ou 4 pieds, mais rameuses, hérissées, les porcs-épics du règne végétal, sont ce qui convient le mieux au but que l'on se propose. Au risque de payer quelques bras de plus, il serait bon d'exiger des hommes chargés de ce travail qu'ils laissassent au pied de chaque rameau un rudiment de branche qui, lorsque la terre aurait été fortement tassée autour du brin, offrirait une résistance considérable à la main qui tenterait de les arracher. Nous recommanderons encore d'entretenir, concurremment avec cet épinage fixe, une certaine quantité d'épines roulantes jetées tout simplement sur le sol. Elles constituent un très puissant obstacle au jeu de tous les outils du braconnage. Lorque, dans une de ses menées, le filet les ramasse, elles s'enchevêtrent si bien dans le réseau, que très souvent les braconniers préfèrent renoncer à leur entreprise plutôt que de perdre leur temps en essayant de le dégager. Quant à la pantière, nous ne connaissons contre elle qu'un seul remède : une surveillance rigoureuse et des patrouilles avec renfort d'auxiliaires, toutes les nuits où la clarté de la lune sera assez vive pour permettre l'emploi de ce redoutable engin.

L'ouverture de la chasse est fixée au 7 septembre dans un certain nombre de départements de la zone centrale. La moisson subit un tel retard, il y a tant d'avoines et même de blés encore verts, que nous doutons que la date puisse se généraliser. Si exigu que soit le territoire suburbain du département de la Seine, il ne nous semble pas bien sûr que ses champs euxmêmes soient débarrassés à ce moment. Nous allons donc revenir au système des ouvertures partielles dont les inconvénients ont été si flagrants l'année dernière. Il place l'Administration dans l'alternative de mécontenter un certain nombre de braves gens en leur refusant la satisfaction complémentaire de rapporter à leurs foyers le gibier qu'ils ont eu le plaisir de tirer, et le danger, à notre avis autrement sérieux, de livrer les départements attardés aux spéculations d'un braconnage effréné. En présence des désastres que les intempéries de l'année ont occasionnés dans la population giboyeuse déjà si clair-semée, il nous semble probable que M. le préfet de police, administrateur à la fois très réfléchi et très ferme, n'hésitera pas à braver la mauvaise humeur de quelques chasseurs trop pressés.

G. DE CHERVILLE.



EXERCICES DE SPORT ATHLÉTIQUE, par les militaires, à Hounslow.

(Sport et Dram. News).

***

Parmi les valeurs des sociétés de crédit, nous devons particulièrement signaler les actions de la « Société Financière », qui sont de plus en plus demandées par les capitaux qui recherchent des placements sérieux et rémunérateurs. Depuis l'opération si heureusement accomplie du doublement de son capital social, la hausse de la « Société Financière » a suivi une progression presque ininterrompue; à travers les fluctuations ordinaires du marché, elle s'est avancée sans bonds précipités, mais d'une façon sûre et, régulière, vers le cours de 600 que nous avions prévu depuis longtemps, nos lecteurs doivent s'en souvenir, et qui a été atteint.

Au reste, on peut affirmer sans crainte que ce n'est là qu'une nouvelle étape; avant qu'il soit peu, la « Société Financière » aura conquis des cours plus élevés et qui semblent tout indiqués par son excellente situation et par l'extension de son cadre d'opérations. Aussi comprenons-nous sans peine que les valeurs de la « Société Financière », fort rares du reste sur le marché, soient très en faveur. Elles doivent nécessairement prendre place dans tout portefeuille bien composé.

ÉCHECS

PARTIE N° 60.

Lopez (a.

Blancs. M. Tchigorine.	Noirs. M. E. Schiffers.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 5 C	3. P 3 T D (*b*
4. F pr C (*c*	4. P D pr F
5. P 3 D	5. F 4 F D (*d*
6. C 3 F (*e*	6. F 5 C R
7. P 3 T R	7. F pr C (*f*
8. D pr F	8. C 2 R
9. C 2 R	9. Roq. (*g*
10. P 4 C R	10. D 2 D
11. F 3 R	11. F 5 C éch.
12. R 1 F (*h*	12. T D 1 D
13. C 3 C	13. D 3 R
14. P 4 T R	14. P 4 T D (*i*
15. T 1 C R	15. R 1 T
16. C 5 F	16. P 3 C R
17. P 3 T	17. F 3 D
18. R 2 R	18. P pr C (*j*
19. P C pr P	19. D 2 D (*k*
20. F 6 T (*l*	20. T 1 C
21. F 5 C R	21. T pr F
22. P pr T	22. P 4 F D (*m*
23. T 1 T	23. C 1 C
24. P 6 F R	24. F 1 F
25. T 3 T (*n*	25. P 5 F
26. T D 1 T	26. P pr P éch.
27. P pr P	27. P 3 T
28. P 6 C	28. P pr P
29. P 7 F	29. C 2 R (*o*
30. T pr P éch.	30. F pr T
31. P 8 F fait D éch.	31. T pr D
32. D pr T éch.	32. C 1 C
33. T pr F éch. (*p* et les Noirs abandonnent.	

NOTES.

a) 9[e] partie du match joué le 24 avril 1879 à Saint-Pétersbourg.

b) La meilleure défense est : 3. C 3 F R.

c) La meilleure continuation pour les Blancs est : 4. F 4 T D — C 3 F R. — 5. C 3 F D ou P 3 D.

d) Faible ; le coup juste est : 5. F 3 D suivi de 6. P 4 F R. — 7. C 3 F R et 8. Roq., avec une bonne position car le pion du Roi des Noirs doit être toujours défendu par le Fou à 3 D.

e) Si 6. C pr P — D 5 D et gagne.

f) Malgré la perte de temps des Noirs il valait mieux retirer le Fou à 4 T R ou à 3 R ; en échangeant le Cavalier, la partie des Noirs est compromise.

g) Très risqué ; le coup juste est 9. C 3 C et attendre pour roquer.

h) Très bien joué ; si 12. P 3 F D — F 4 T et le P D des Blancs reste faible.

i) Faible ; il fallait mieux jouer 14. P 3 F R pour pouvoir jouer le Roi à 2 F et avoir la communication des deux Tours.

j) Faible c'est la perte de la partie ; C 1 C était le coup juste, et alors les Noirs pourraient prendre le cavalier.

k) Si 19. D 3 F. — 20. F 5 C R et gagne.

l) Très bien joué si 20. D 4 C — C pr P ! — 21. P pr C — P 3 F R mieux. Si 20 T 1 C F 5 C et gagne.

m) Nous préférons 22. C 1 C.

n) Si 25. T pr P éch — R pr T. — 26. T 1 T éch. — F 3 T et gagne.

o) Faible 29. F 2 C valait mieux.

p) Cette fin de partie a été admirablement jouée de la part de M. Tchigorine.

AVIS

A cause des nombreuses demandes qui nous sont venues de l'étranger, nous ne donnerons les solutions des problèmes qu'un mois après leur publication. En conséquence, cette semaine et la semaine prochaine nous ne donnerons aucune solution.

NOUVELLES

Le tournoi du Gambit Evans peut être considéré comme définitivement terminé à la Régence. Trois joueurs seulement sur dix-sept ont joué toutes les parties.

Ce sont MM. Lépine, de la 3[e] classe, recevant par conséquent avantage de 8 parties et en gagnant 24, ce qui lui donne un total de 32 et le premier prix.

M. de Bezkrovny, de la 1[re] classe, a gagné 30 parties, perdu 1 et fait 1 nulle. Malgré ce splendide résultat, il n'a obtenu que le second prix, d'après le règlement.

Et, enfin, M. Léonce Vié, troisième.

Nous remettons à plus tard les réflexions que nous suggère ce tournoi.

— En Angleterre, le match Mason-Potter s'enrichit à peu près chaque semaine de deux nouvelles parties nulles. Aux dernières nouvelles, M. Mason avait l'avantage par 4 1/2 contre Potter, qui avait seulement 3 1/2.

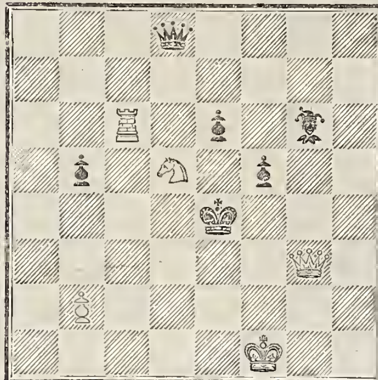
— Un match a eu lieu à Leipzig entre le vainqueur des 2[e] et 3[e] prix du tournoi, MM. L. Paulsen et Adolphe Schwartz, à la condition de 20 coups par heure et au premier gagnant 5 parties.

M. Paulsen a gagné le match en gagnant 5 contre 2 ; nous félicitons énormément ce célèbre joueur, surtout à cause du nombre de coups, ce qui a constitué pour lui un véritable tour de force, et nous le remercions également pour l'envoi qu'il nous a fait. Ces parties seront prochainement publiées.

PROBLÈME N° 70

composé par le docteur S. GOLD.

NOIRS



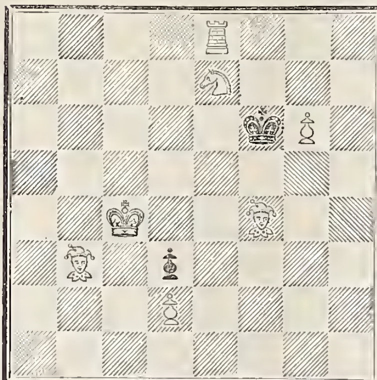
BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

PROBLÈME N° 71

composé par le colonel SZABO.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

CORRESPONDANCE.

D[r] Médunié, à Karlstadt ;
M. Schesinger, à Boston.
Prière de voir l'avis ci-dessus.

M. Gossip, à Paris. — Nous avons l'habitude de publier toutes les parties des matchs et des tournois sans demander l'autorisation des joueurs, qui sont publiques, tandis que pour les parties privées nous devons avoir l'autorisation des deux joueurs. En conséquence, nous sommes obligé, avant de publier votre partie, de demander l'autorisation de M. B... Dans tous les cas, nous vous remercions de la jolie partie que vous avez bien voulu nous envoyer.

S. Rosenthal.

*** *P. L. Duffi, esq.* (Ill. L. N.) — Nous ne recevons pas l'échange et vous avons écrit à ce sujet.

*** *S. Loyd.* — Pas de nouvelles de vous depuis un long temps.

J. A. de R.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 181.

Cryptographie par substitution.

BS TGRLRFMP PNL SRNPP PL B'SGL PNL CRDDRTRBP.

N° 182.

Cryptographie par transposition.

S V I S T I E
I V S R R U S
T N A E A O R
E R A E R O A

N° 183.

Lexicologie.

Former un mot de treize lettres dans lequel ne prendront place que les voyelles A, E, I, et les consonnes F, L, M, N, S, T.

N° 184.

Acrostiches.

? A G O ?
? S A G ?
? A V I ?
L ? T A N ? E
? A N C ?
? E G E ?
? A S I ?

N° 185.

Mots carrés.

L'un refuse, l'autre accorde,
Et le troisième déborde.

Solutions du 16 août 1879.

N° 176.

Heureux qui loin du monde a choisi son asile.

N° 177.

Ne fais à nul mortel ce que tu crains pour toi.

N° 178.

L'oisiveté est la rouille de l'âme.

N° 179.

P
B A C
P A R I S
C I L
S

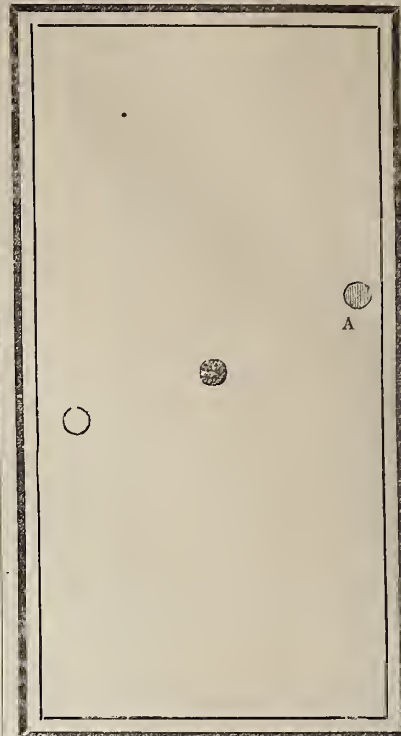
N° 180.

C H A S S E
H O R I O N
A R G E N T
S I E N N E
S O N N E T
E N T E T E

Edme Simonot.

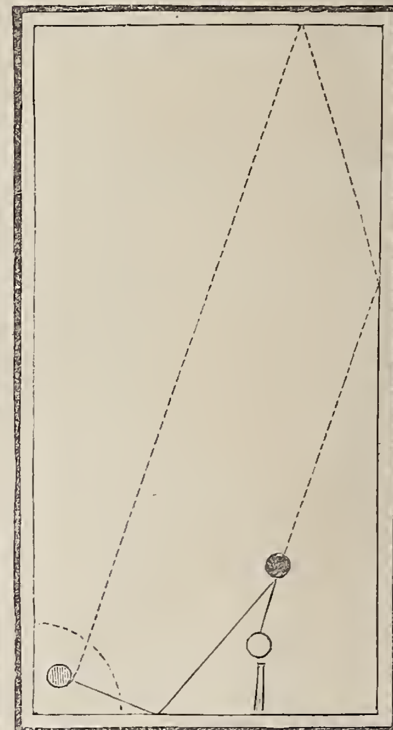
LE BILLARD

32[e] position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 40.



Lucien Piot,
Professeur du Grand-Café.

LE WHIST

Solution du problème n° 39.

Quel que soit le jeu de votre partner, vous gagnerez un temps en prenant la main. Votre adversaire de droite, en jouant le valet de pique, a joué un singleton ou une carte seconde. Il indique par là que son jeu est faible dans les couleurs et qu'il abandonne la direction du coup. Votre partner, en mettant la dame, a l'intention ou de faire prendre le roi de l'adversaire, ou de l'affranchir, s'il est dans votre main. D'après les cartes de votre jeu, cette manière de jouer ne peut faire supposer qu'il ait

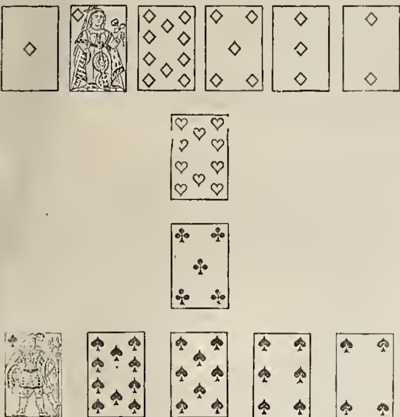
pour but de rester maître de la levée. Vous prendrez donc avec le roi pour rejouer immédiatement le neuf d'atout.

Trèfle est une bonne couleur d'attaque; mais, dans la circonstance, il serait désavantageux d'ouvrir une nouvelle couleur. En jouant le neuf d'atout, si votre partner a le roi ou la dame avec le dix et quelques autres, il peut risquer l'impasse sur le neuf et conserver ainsi le voir venir en atout. Si la couleur pique revient et qu'elle ne soit pas coupée, vous jouez la dame de trèfle, montrant ainsi à votre partner que vous n'avez plus d'atout.

Principe. — Avec un assez beau jeu en couleurs et un ou deux atouts, prenez la carte maîtresse de votre partner pour jouer de suite atout. Vous gagnerez ainsi un temps.

PROBLÈME N° 39.

Roi de carreau retourne.



Troisième à jouer. Au premier coup, votre partner a joué le roi de trèfle, qui a fait sa levée. Il rejoue le neuf d'atout, sur lequel votre adversaire de droite met le deux. Quelle carte jouerez-vous?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 40.

Ce jeu, en premier, peut donner lieu à diverses combinaisons. Vous n'avez de couleur passable que celle de carreau. L'as et la dame vous donnent le soixante, avec une chance sur seize. Si vous jouez pour un grand coup, écartez vos trois trèfles, dame et huit de pique, et non huit de pique et neuf de cœur, car de cette manière vous sacrifiez trois couleurs. Si vous jouez pour la carte seulement, écartez les quatre carreaux et le huit de pique. Le neuf de cœur doit être conservé pour les éventualités d'une reprise.

En second, vous écarterez roi, valet et dix de carreau. Conserver le roi de carreau au lieu du sept serait une grosse faute.

PROBLÈME DE PIQUET.

Quel sera votre écart en premier avec

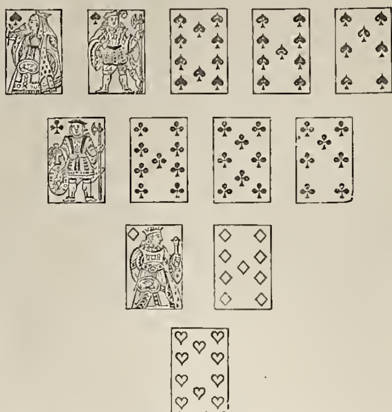


ROBERT D'A.

LES CARTES

PIQUET.

Étant second, comment écarterez-vous le jeu suivant :



La solution sera donnée dans la causerie suivante.

On a dit : *Coureur de quatorze perdeur de parties*; j'avoue être complètement d'accord sur ce point avec la sagesse des nations, et je dirais volontiers : laissez venir à vous les quatorze, ne les cherchez pas trop.

Il faut surtout y viser quand ils complètent la carte utile d'un point ou d'une séquence et constituent ce qu'on appelle à juste titre le jeu de la conséquence.

Par exemple, vous avez quarante et un à cœur par as roi, valet, dix, et en outre dans votre jeu trois dames, celles de carreau, de pique et de trèfle; vous devez les porter, parce que la dame de cœur rentrant, vous fait à la fois le point, la quinte et le quatorze, c'est-à-dire le quatre-vingt-dix probable.

On peut juger par analogie des cas où on doit chercher les quatorze, mais ce ne doit pas être la préoccupation dominante encore moins exclusive du joueur. Son objectif sera toujours la constitution d'un point fort et principalement de séquences qui forment les éléments d'un grand coup et d'un beau jeu. Surtout, ne jettez jamais trois as pour porter un quatorze de valet ou un quatorze de dix quand vous craignez un quatorze supérieur de rois ou de dames.

La recherche des quatorze est ordinairement la manie des petits joueurs, des débutants et des novices ou même d'un certain nombre de joueurs maniaques et entêtés qui croient à l'étoile des quatre valets ou des quatre dix : je leur crie casse-cou, et leur répète en finissant : *Coureur de quatorze, perdeur de parties.*

OLD TRICK.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Vienne. — La période de repos et de silence que l'été, chaque année, impose aux théâtres est terminée, ou à peu près. Nos artistes sont en partie déjà revenus des vacances et la saison a été inaugurée à l'Opéra, vendredi dernier, avec *le Fidelio* de Beethoven.

La température automnale qui se fait sentir depuis quelques jours a favorisé cette representation d'ouverture dans laquelle les principaux rôles étaient tenus par Mmes Materna et Kraus, MM. Walter, Beck, Scaria, Schmidt et Hablawetz.

Mardi, 19 août, M. Harowitz, baryton, se fera entendre dans *Marguerite*.

De l'Opéra aux associations musicales, la transition est facile. Nous noterons donc, en passant, la création d'une nouvelle société chorale formée par les employés de chemins de fer. M. Bischitzki a été élu président provisoire, et un comité s'est formé qui a pour mission de présenter les projets de statuts à la prochaine assemblée générale. C'est le directeur général de Czedki qui a pris l'initiative de cette œuvre de progrès et qui la soutient de tout son pouvoir. Honneur aux hommes de bien qui, pénétrés du sentiment des devoirs que leur impose une grande situation, savent mettre ainsi leur influence au service des intérêts moraux et matériels de ceux qu'ils sont appelés à diriger.

Prague. — Le directeur de l'Académie de peinture, *Jan Swerts*, vient de mourir à Marienbad d'une paralysie du cerveau. C'était un élève de de Keyser et un des meilleurs peintres de la Belgique. Ses tendances le portaient vers la grande peinture. Après avoir développé son talent par de nombreux voyages d'étude en Italie et en Allemagne, il revint dans son pays. En collaboration avec son condisciple et son ami Guffens, il exécuta les splendides peintures murales de l'église de Saint-Nicolas à Anvers. Il avait également peint à fresque la salle des séances de la Chambre de commerce de cette ville; malheureusement un incendie a détruit en 1858 cette œuvre magistrale, qui avait pour sujet « l'Histoire du commerce ». Nous mentionnerons encore, parmi les œuvres de Jan Swerts en collaboration avec Guffens les fresques de l'église Saint-Georges à Anvers et les peintures murales de la façade de l'hôtel de ville d'Ypres. Depuis 1873, il dirigeait l'Académie de Prague; c'est à lui que nous devons les compositions grandioses de la chapelle Sainte-Anne, au dôme, qui ont été inaugurées il y a quelques mois à peine et qu'on peut ranger parmi les plus belles œuvres de ce peintre si justement regretté.

Berlin. — On annonce l'arrivée pour le 29 août du célèbre tireur américain, le docteur Carver. Le 30, il tirera pour la première fois devant un public d'invités, et le 31 il doit donner sa première représentation publique. La réputation que ce tireur émérite s'est conquise dans le monde entier lui assure ici, comme partout, l'intérêt de tous ceux qui s'intéressent à ce genre de sport. De Berlin, M. Carver doit se rendre à Vienne.

D.



PARIS MALADE

« A l'œuvre on connait l'artisan » — n'est-ce pas? — Vous en concluerez aisément, chers lecteurs, que c'est à un Esculape *pur sang*, que vous avez à faire; mais je cumule les emplois, et médecin par *profession* je ferai en outre *une profession de foi*, en m'avouant tant soi peu pessimiste... par tempérament.

Je tiens à vous communiquer, à preuve de mon dire, certaines observations recueillies par votre très humble serviteur, sur les maladies innombrables dont Paris est affligé.

Ainsi, *la fièvre*, une maladie qui devrait être réservée *aux poltrons* tout particulièrement, vu *les frissons* qui l'accompagnent; et tenez... je *frissonne* encore, rien qu'au souvenir de la manière énergique dont elle peuplait nos cimetières jadis.

Combattue et déroutée par le quinquina, — elle a *viré de bord*, et c'est notre *tempérament* qu'elle attaque maintenant de préférence.

... Que de gens *fiévreux*, en effet, par le temps qui court!...

... Et que de symptômes de leur *activité fiévreuse!*

Signalons, entre autres, la *fièvre de déplacement*, si universelle, et si bien servie, du reste, par des moyens de locomotion *ultra rapides*; les uns se croient obligés d'aller aux bains de mer, par simple besoin de *courir*, de se *déplacer*; les autres, auxquels leurs moyens ne permettent pas des *extra*... (*muros*), dans le genre du susdit, et qui s'ennuient de *piétiner sur place*, *s'élèvent* en ballon Giffard, au-dessus de nos misères, — étant pourvus de sentiments plus *élevés*, sans doute, que leurs congénères. Le ballon est *captif*, à vrai dire, mais ne faut-il pas que l'homme ait *toujours des liens qui l'attachent à la terre;* à de parents, à des amis?...

Et le ballon *captif* ne prouve-t-il pas, en outre *que la liberté n'est qu'un vain mot*, puisque l'on reste *enchaîné*, *emprisonné* jusque dans les *airs*..., l'élément des oiseaux, la *gent libre* par *excellence!*

Une autre maladie non moins répandue à Paris que la *fièvre*, c'est la *jaunisse;* celle-ci est réservée *aux aspirants et aux candidats à perpétuité*, qui éprouvent le *besoin de parvenir*, et qui passent leur *temps* à jalouser les *parvenus!*...

Les types les plus marquants de cette catégorie, ce sont les artistes méconnus, les poètes *incompris;* une foule de gens qui ne restent *incompris*, que parce qu'ils sont *incompréhensibles!*

N'oublions pas de mentionner encore la *goutte*, maladie *patronée par Bacchus*, et qui *cloue à domicile* ceux qu'on voyait naguère *cloués constamment aux cabarets*.

..... C'est bien le *revers de la médaille!*... Il est à remarquer, en outre, que cette indisposition, provenant *d'une soif immodérée* jadis, augmente en *intensité* au fur et à mesure qu'elle *perd de son volume;* en effet, le *tas de liquides absorbés* par les goutteux se *concentre en une seule goutte*..., qui les fait *souffrir* davantage par la suite, que les millions de *gouttes alcooliques* qui l'ont précédée, n'ont pu leur *faire de plaisir!*

Craignant de fatiguer mes lecteurs, je remets au prochain numéro la suite de cette *nomenclature morbide* que je n'ai fait qu'ébaucher, et je termine par un petit aperçu *inédit* sur les dentistes, que je considère comme les *blagueurs* les plus *méritoires* de notre siècle de blagues par excellence.

... Car, quelle est cette *prétention ridicule* de vouloir *guérir les maux de dents*, et de *soigner les dents*, à Paris, dont les habitants pourraient rivaliser... avec les *crocodiles* les mieux doués sous ce rapport!

Voyez nos jolies $\frac{\textit{mondaines....}}{2}$ par exemple, elles vous croquent, à *belles dents*, les fortunes les plus colossales..., en moins de temps qu'il n'en faudrait à un *pick-pocket émérite* pour en escroquer une semblable!...

Voyez les *journalistes* et notamment les *critiques;* ils vous déchirent à *belles dents* des réputations qu'ils ne sauraient parfois *acquérir eux-mêmes*.

Toujours est-il que ces messieurs et ces dames ont des dents à *l'épreuve* et qui ont fait leurs *preuves* comme vous le voyez!...

Je me résume : sauf ses *dents*, Paris est bien malade .. et j'oserai, si vous avez fait bon accueil à cette causerie, continuer, dans d'autres, à vous servir d'Esculape... au moral!

MORAWSKI.

BIBLIOGRAPHIE

Nous signalons avec plaisir à nos lecteurs l'apparition d'une nouvelle publication d'un éditeur qui s'est fait en peu d'années une place enviable, par le bon goût de ses travaux, et par leur exécution d'un soin irréprochable.

M. Ludovic Baschet commence ce mois-ci, un ouvrage intitulé : *La Comédie-Française*. Le texte en est confié à M. Arsène Houssaye, ancien directeur du Théâtre-Français, familiarisé de longue date avec les archives et le musée de ce théâtre. Chaque livraison contiendra une magnifique photogravure, tirée sur chine, et représentant un des sociétaires de la Comédie. La publication sera complète en 32 livraisons à 2 fr. 50 par numéro; il paraîtra une livraison tous les jeudis.

L'intérêt de l'œuvre sera encore augmenté par des gravures, des autographes et des reproductions de toute sorte, si bien que quand la dernière livraison sera parue, le public aura une idée exacte et très complète de ce qu'est et a été la Comédie-Française. — Pour faire suite à cet attachant recueil, M. Ludovic Baschet prépare dès aujourd'hui les matériaux pouvant servir à l'histoire de l'Opéra et d'autres théâtres; par des efforts aussi intelligents et persévérants, — le succès s'impose et nous y applaudissons. La « Revue » suivra attentivement les progrès de ces charmantes publications et sera heureuse de faire profiter ses abonnés des communications que l'éditeur voudra bien lui faire de temps à autre.





SARPÉDON

D'APRÈS LE TABLEAU DE M. HENRI LÉVY

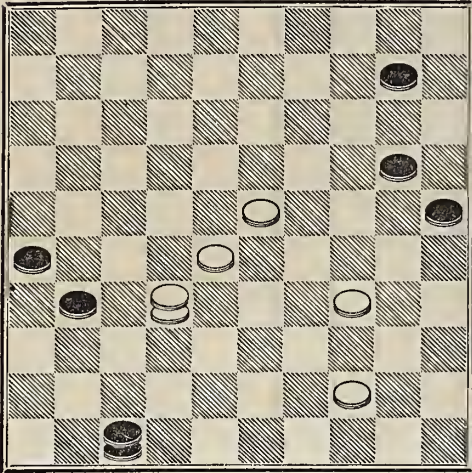
(*Monde illustré.*)

DAMES

Problème n° 67, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.

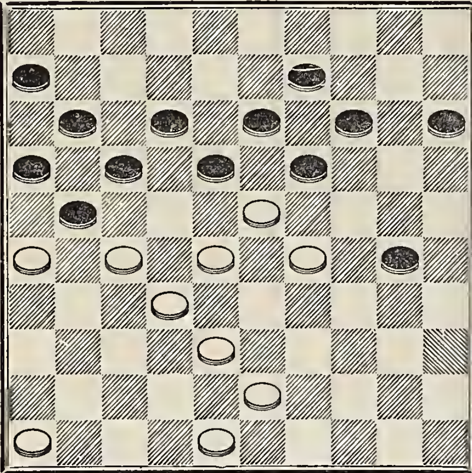


BLANCS.

Les noirs jouent la Dame dans la lunette, case 29, et les blancs gagnent.

Problème n° 68, par M. BARRÉ.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

AUGUSTE JOLIET.



J'avais bien raison de faire mes réserves sur les débuts de Mlle Leslino à l'Opéra. La nouvelle Valentine, littéralement étranglée par l'émotion, n'avait pu donner le premier soir, ni comme cantatrice, ni comme tragédienne, la mesure de ses qualités. On s'en est bien aperçu à la seconde représentation, où Mlle Leslino, plus calme, a chanté le duo du 3e acte, sinon avec une voix puissante, du moins avec un sentiment très juste et une grande intensité d'expression.

Il faut convenir que les oreilles sont habituées, à l'Opéra, à un déploiement de sonorité qui est parfois bien exagéré. Ce n'est pas que je condamne les effets d'ampleur, parfaitement à leur place dans ce vaste cadre; mais je crois qu'il est fâcheux d'en abuser. En musique, comme dans tous les arts, il faut des contrastes, et les points lumineux ressortent d'autant mieux qu'ils sont plus habilement espacés. Chanter toujours à pleine voix, donner aux syllabes muettes autant d'importance qu'aux syllabes ouvertes, confondre les longues et les brèves, c'est là un défaut qui peut être souvent reproché aux chanteurs doués d'un puissant organe. Il en résulte une grande monotonie et aussi de fréquentes altérations dans la mesure, car pour soutenir longtemps un son éclatant, il faut prendre un certain temps pour respirer; or, le compositeur n'ayant pas prévu le cas, on tourne la difficulté en donnant un croc-en-jambe à dame mesure, qui n'en peut mais. Aussi les vrais amateurs sauront-ils gré à Mlle Leslino d'avoir remplacé les effets *extra-violents* par des qualités infiniment plus rares : l'exactitude dans le rythme, la vérité dans l'expression, la chaleur et la tendresse dans le jeu.

C'est au quatrième acte surtout, dans cet admirable *duo* qui reste comme le point culminant de la musique dramatique moderne, que Mlle Leslino a montré ses qualités d'artiste. Elle a dit avec un charme inouï la fameuse phrase : « *Reste!.. Reste!.. je t'aime!..* » Et quand elle est revenue avec M. Salomon, rappelée à la fin de l'acte par la salle entière, elle s'est vue l'objet d'une ovation qui a dû la dédommager amplement de l'accueil un peu froid qu'elle avait reçu d'abord.

Le grand trio du cinquième acte n'a fait que confirmer ce succès, d'autant plus honorable pour Mlle Leslino qu'elle avait à détruire la mauvaise impression d'un début malheureux.

M. Salomon a bien gagné sa part d'applaudissements au quatrième acte, et M. Boudouresque a chanté d'une façon remarquable le rôle de Marcel.

Quant à Mlle Hamann, elle a été charmante; mais pourquoi terminer les *points d'orgue* d'une façon si brusque? Allons, Mademoiselle, un peu plus de *laisser-aller*, de confiance en vous-même; surtout un peu plus de rêverie amoureuse dans cet adorable *andante* où Marguerite chante le doux pays de Touraine; méditez ces beaux vers de RONSARD :

Quel passe-temps prends-tu d'habiter la vallée
De Bourgueil, où jamais la muse n'est allée?
Quitte-moi ton Anjou, et viens en Vendômois :
Là s'élèvent au ciel les sommets de nos bois,
Là sont mille taillis et mille belles plaines,
Là gargouillent les eaux de cent mille fontaines,
Là sont mille rochers, où Écho alentour
En résonnant mes vers ne parle que d'amour.

LÉON DELAHAYE.

COURRIER DES THÉATRES

TROISIÈME THÉATRE-FRANÇAIS : *La veuve Chapuzot*, comédie en trois actes, de M. Albin Valabrègue.

Encore un jeune que vient de produire le troisième Théâtre-Français. *La veuve Chapuzot* est la première œuvre de M. Albin Valabrègue, un Méridional qui jusqu'à ce jour avait frappé vainement à la porte de tous les théâtres parisiens. Il se heurtait constamment à des refus dont quelques éloges polis tempéraient à peine l'amertume. M. Ballande s'est montré plus hospitalier, et tout porte à croire qu'il n'aura pas à s'en repentir.

La veuve Chapuzot est mieux qu'une « pièce d'été ». Le public impressionnable du boulevard du Temple s'y est cordialement diverti; il nous a paru trouver ce ragoût moins fade que celui dont on le régale d'habitude, que *le Gentilhomme citoyen*, par exemple, ou *la Dispense*, de M. de Calonne, le fournisseur attitré de la maison.

Le débutant a des audaces de situation et de langage qui tout d'abord ont dérouté les habitués de l'endroit, mais qui n'ont pas tardé à le séduire et à le conquérir. Nous avions toujours soupçonné que ces braves gens, qu'on s'évertuait à vouloir endormir, ne demandaient qu'à se réveiller.

L'intrigue de *La veuve Chapuzot* est d'une contexture assez compliquée. Cette matrone incandescente nous apparaît, au début de la pièce, remariée (?) avec le bonhomme Labourdette, un honorable commerçant retiré des affaires. Mais, très friande jadis de l'arbre de science, elle brûle d'en grignoter encore quelques fruits.

Ici se place une réédition de l'histoire de Joseph et de Mme Putiphar. A brûle-pourpoint, la Chapuzot déclare sa flamme à un sien neveu, Lucien Morange, qui, tout imbu des enseignements de l'histoire sainte, laisse carrément son manteau dans les mains de sa tante.

Il va plus loin, le naïf : il confesse à la dédaignée son amour pour une autre, une fleur de grâce et de chasteté dont il veut faire sa femme.

Fureur de la Chapuzot. Son premier mouvement est d'empêcher cette union; mais s'étant aperçue que ladite fleur, Emilie Chambollier, aime son cousin, Jules Savignac, elle se ravise et met tout en œuvre pour que le mariage avec Lucien Morange s'accomplisse. Dans sa soif de vengeance, elle n'hésite pas à faire le malheur de trois personnes, car Jules Savignac est également épris de sa cousine.

Ce plan machiavélique réussit à souhait : Savignac est écarté; Morange épouse, sans soupçonner qu'il n'arrive que le second dans le cœur d'Émilie. Mais les gens de la noce sont à peine partis qu'un billet anonyme lui révèle la fâcheuse vérité.

Cet anonymat est bientôt percé à jour par Mme Putiphar elle-même, qui, dans l'ivresse du triomphe, raille impitoyablement l'infortuné Joseph.

Mais raillera bien qui raillera le dernier! La Chapuzot avait compté sans l'éternelle mobilité du cœur humain; elle n'avait pas prévu qu'Emilie pourrait un jour oublier Savignac et s'éprendre follement de son mari, tandis que Savignac oublierait sa cousine pour les beaux yeux de Mlle Marthe, la propre fille de Labourdette.

C'est ce qui arrive pourtant, et la Chapuzot, battue sur toute la ligne, se voit, pour comble d'amertume, expulsée par Labourdette — d'agneau devenu tigre, — du domicile conjugal. Expulsion d'autant plus facile que la bonne dame n'avait jamais été qu'une épouse de la ... senestre.

La veuve Chapuzot redevient comme devant la veuve Chapuzot.

Cet épisode de la vengeance d'une femme dédaignée n'est pas ce qu'il y a de mieux ni de plus nouveau dans la pièce de M. Albin Valabrègue. Où le débutant a fait montre de réelles et précieuses qualités d'observation, c'est dans l'étude très fouillée, très délicate, du cœur d'Emilie, aimant d'abord son cousin qui fut le compagnon de son enfance, et se sentant gagnée peu à peu par l'affection loyale et persévérante de son mari. Rien de plus intéressant à suivre que cette évolution, habilement ménagée, et que l'évolution parallèle de Savignac. Tout d'abord, ils craignent de s'avouer qu'ils n'ont plus d'amour l'un pour l'autre; mais, quand il l'osent enfin, comme leur joie est profonde et communicative! Cette scène où Mme Morange se précipite dans les bras de Savignac, en s'écriant « Tu ne m'aimes plus! Quel bonheur! tu ne m'aimes plus! » est une des plus touchantes et des plus originales que nous ayons vues depuis longtemps à la scène.

M. Valabrègue a été moins heureux en abordant la thèse relative aux dangers des mariages consanguins. Labourdette s'oppose au mariage d'Emilie et de Savignac dans la crainte que cette union ne procure que des enfants anémiques, rachitiques, muets ou crétins. Cette thèse, qui eût pu être féconde en effets comiques, l'auteur a eu tort de la traiter sérieusement. Il faut tout le talent des Dumas et des Augier pour donner une pareille importance à ces préjugés sans racines; il faut, en outre, une délicatesse de touche, qu'une longue expérience du théâtre peut seule donner.

En résumé *La veuve Chapuzot* renferme des qualités de premier ordre, et mérite le chaud accueil que lui a fait le public.

L'interprétation est convenable. M. Barral, dans le rôle de Labourdette, et Mme Daudoire, dans celui de la veuve Chapuzot, doivent être cités en première ligne. Mentionnons aussi deux charmantes ingénues, Mlles Gillet et Castelli, et M. Renot, un jeune premier, qui jouerait bien le drame.

EMILE BLAVET.

SARPÉDON

Le corps de Sarpédon, fils chéri de Jupiter, l'un des vaillants que Patrocle immola dans le combat fameux où il devait lui-même périr, est porté au ciel par le Sommeil et la Mort. Le Père des hommes et des Dieux reçoit les tristes restes du héros lycien. Le style de cette composition est un peu étroit. On y chercherait en vain quelque reflet de la grandeur naïve et sublime d'Homère, de la simplicité exquise et de la majesté superbe qui font de l'Iliade le premier des poèmes.

Mais les attitudes ont beaucoup d'élégance, le contour est agréable, l'exécution souple et animée, la palette fleurie, O. M.

⁂ En creusant les fondations d'une maison à Rome, on a trouvé, ces jours-ci, de grandes substructions qui remontent à l'époque impériale, et des murailles tout à fait identiques à celles du Palatin.

On croit que ces substructions faisaient partie du palais des Césars. On a également déterré une grande quantité d'amphores et de fragments de bas-reliefs.



JACINTHE

Par FORTUNIO et SYREN, gagnant du Grand Steeple-chase de Deauville, en 1879

Appartenant à M. le baron RAYMOND SEILLIÈRE, entraîné par H. Gibson, monté par Gardener.

CHRONIQUE DU SPORT

Cette semaine de Deauville, si fertile en incidents et en émotions de toute sorte, s'est terminée dimanche dernier. Elle a suivi son cours accoutumé, traversant les mêmes phases, absolument de la même mainère, avec les mêmes péripéties. Les choses du sport, comme les autres au reste, ont cela de particulier qu'elles tournent constamment dans un cercle uniforme. On a l'air d'obéir à une loi, au lieu de suivre sa fantaisie. Deauville est une station forcée et obligatoire; on s'y résigne bon gré malgré; on y arrive comme on peut, par petits groupes isolés; on s'y case tant bien que mal. Après deux ou trois jours, on finit par se faire à cette vie d'exception. Mais, par exemple,on ne s'en va pas, on se sauve; la dernière course est à peine terminée, que l'on peut assister à une déroute générale; chacun court à l'hôtel prendre son sac de nuit préparé à l'avance, afin de ne pas manquer le train de six heures, qui vous ramène, ou devrait vous ramener à onze heures à Paris.

Quelques fidèles restent seuls jusqu'au lendemain; mais aujourd'hui Deauville a repris son aspect ordinaire de plage abandonnée, même par la mer qui n'en veut plus; bientôt il faudra un chemin de fer pour aller la trouver. La réunion considérée au point de vue des courses, pris isolément, a été des plus animées rien n'y a manqué, même les récriminations contre le starter. A ce propos, permettez-moi de vous le dire, c'est un vilain métier que celui-là. Je n'en parle, croyez-le bien, ni par rancune ni par mauvaise humeur; comme le voyageur arrivé à destination, et considérant tranquillement l'orage assis en fumant son cigare sur la rive, je pourrais m'appliquer ces vers du grand Lamartine :

> « Dans l'ombre du passé se recherchant lui-même,
> Il rappelait ses anciens jours.»

Généralement un starter, en France, peut dure trois ans, pas plus; le titulaire actuel touche à ce terme fatal. La première année, c'est presque un demi-dieu; il arrive n'importe quoi, on lui trouve toujours une excuse. La seconde, on commence à faire: Hum! hum! La troisième,on demande sa tête. Le comité des courses, il est vrai, ne l'accorde pas; et puis, il faudrait venir la prendre, et l'opération pourrait peut-être présenter quelques difficultés. Mais une fois mis en état de suspicion, la position du starter devient intolérable; quoi qu'il puisse se passer, c'est toujours sa faute. Il ressemble un peu à ce malheureux baudet des *Animaux malades de la peste*, on se prend à lui toujours et de tout.

Je voudrais bien vous y voir, Messieurs les critiqueurs, en face d'un peloton de quinze ou vingt chevaux, montés par des jockeys ayant tous reçus l'ordre de prendre un bon départ, envers et malgré tout. Les uns se tiennent tournés du côté où l'on doit partir, les autres en sens contraire, et répondent à toute observation en étudiant attentivement l'état atmosphérique, mais ne bougeant pas plus que la statue d'Henri IV sur le Pont-Neuf. Quand en suant sang et eau, vous êtes parvenu à les ranger vaille que vaille, la moitié s'élance comme autant de boulets de canon, l'autre ne bouge pas, et il faut recommencer pendant quelquefois une demi-heure. Cela ne peut, cependant, durer éternellement; de lassitude vous abaissez le drapeau, sur un à peu près; le départ est bon ou mauvais, généralement moins mauvais que l'on ne le dit. Nécessairement il y a un cheval qui gagne; ils ne peuvent pas tous gagner, alors c'est un tolle général, un ouragan qui descend d'une montagne; le starter rentre au pesage sous un feu roulant d'yeux flamboyants, qui voudraient tous en manger un morceau.

Vous avez contre vous les propriétaires, les entraîneurs, les jockeys; ceux-ci, pour excuser leur défaite ou leur maladresse, prétendent qu'ils avaient le dos tourné de l'autre côté quand vous avez laissé tomber le drapeau. Ce n'est pas vrai: jamais ils n'ont le dos tourné,et quand ils ne partent pas, c'est *qu'ils ne le veulent pas*, ou qu'ils font une sottise. Nécessairement l'entraîneur, le propriétaire, enchantés de trouver à passer leur mauvaise humeur, s'en vont, proclamant bien haut que vous avez *laissé leur cheval au poteau*; *il était sûr de gagner*, etc., etc. Bien heureux encore quand ils ne disent pas que vous l'avez fait exprès. Inutile d'ajouter que le dimanche suivant, le même cheval court de nouveau, avec les mêmes concurrents, dans les mêmes conditions; il prend un excellent départ et est battu de la même manière. Puis il y a le petit parieur : ah! celui-là est féroce, il a mis *son argent* (comme il dit généralement, c'est un louis); il faut qu'il le retrouve, d'une manière ou d'une autre, quand il a perdu, c'est sur vous qu'il se rattrape. On en est quitte, je le sais bien, pour ne pas y faire attention en se disant : J'ai souvent entendu braire des ânes, mais je n'ai jamais compris ce qu'ils voulaient dire. Néanmoins, croyez-moi, faites-vous cocher de fiacre, casseur de pierres sur les routes, mais pas ça, c'est le dernier des métiers, celui d'*amoureux d'une jeune première* est de la Saint-Jean à côté, ainsi jugez.

Quant au remède, il n'en existe pas, tout au moins en France, ou on dépend de gens qui sont à la fois juges et parties. J'ai beaucoup entendu parler des célébrités d'Angleterre, je les nie pas, mais je voudrais les voir ici. En Angleterre, le public a le sens commun ; il comprend les difficultés d'une semblable tâche, et se rend compte que dans certaines conditions, sur dix départs, quand on en obtient la moitié de passables, on est bien heureux. On propose beaucoup d'expédients; ils seront plus ou moins ingénieux en théorie, mais dans la pratique, ils deviendront inexécutables, tout simplement parce que l'on ne les exécutera pas; et quoi que vous fassiez, il en sera toujours ainsi. Quant à

la responsabilité morale du starter, je suis, Dieu merci, aujourd'hui en dehors de la question; eh bien ! je vous le dis, à part de très rares, excessivement rares exceptions, quand un départ est irrégulier, ce n'est rarement la faute du starter, encore moins des chevaux, *toujours des jockeys*. Deauville paraît, au reste, sous ce rapport, un lieu fatidique, tous les starters qui s'y sont succédé depuis l'origine, et, sans me compter j'en ai vu pas mal, ont eu des désagréments. Je crois aux lieux fatidiques; et si, ce qu'à Dieu ne plaise, pour la punition de mes péchés, je revenais de l'autre monde sous la forme d'un starter quelconque, je ne remettrais jamais les pieds sur ce terrain maudit.

La signification positive de l'ensemble de la réunion de Deauville, au point de vue technique, est assez difficile à saisir. Elle peut se résumer dans une série de surprises invraisemblables, dont le cours accidenté, paraît être aujourd'hui, le niveau normal et régulier des courses. Je n'ai pas à m'expliquer sur les causes de cet état de choses, elles sont multiples, et se rattachent à un ordre d'idées général, contre lequel il est inutile de réagir. Tout cela se traduit par des gains, et nécessairement des pertes considérables, c'est un va-et-vient tournant à peu près dans le même cercle, et se composant de deux parties distinctes : les pompes aspirantes et nécessairement l'eau quelque peu trouble, dans laquelle elles pêchent. Le public, et je lui en demande bien pardon) est sous ce rapport d'une rare ineptie, comme un bélier qui se fait mal en se frappant la tête contre un mur, il ne se relève que pour s'élancer de nouveau contre un obstacle insurmontable. C'est m'assure-t-on la même chose à la Bourse, je n'en sais rien, je n'y ai jamais mis les pieds, alors il n'y a pas à les plaindre, et on peut tout au plus leur dire, comme le chansonnier :

Pauvres moutons,
Oh ! vous aurez beau faire
Toujours on vous tondra.

Eh bien! s'ils aiment à être tondus, qu'est-ce que ça vous fait?

Une écurie, renommée par ses brillants succès du printemps, connue par l'audace aventureuse dont sa confiance est toujours empreinte, aurait paraît-il, reçu d'assez rudes étrivières. Peu s'en est fallu même dit-on, qu'elle n'ait été saignée tout à fait à blanc (sans aucun jeu de mots bien entendu) cela a tenu, assure-t-on, seulement à la timidité de ses adversaires qui auraient reculé devant un formidable défi.

En dehors de cet incident, les deux faits principaux de la réunion peuvent se résumer relativement aux poulains de deux ans, dans la victoire de *Louis-d'Or*, et pour les chevaux de trois ans dans celle de *El-Rey*, dans le Grand prix de Deauville.



L'ÉCUREUIL, gravure de MÉAULLE. (*Chasse ill.*)

Le premier comporte peu de commentaires, et semble parfaitement régulier, car je n'ai entendu formuler aucune excuse valable, en faveur des vaincus. Toutes les probabilités au contraire, tendraient à donner une parfaite exactitude à la course. Les trois premiers étaient parfaitement détachés du lot et favoris à des titres divers. *La Flandrie* se présentait entourée du prestige de ces faciles succès à Vichy et à Moulins. Le second inspirait une excessive confiance, à son écurie, où sous ce rapport on se trompe rarement, *Louis-d'Or* a gagné facilement; tout porte donc à croire, qu'il est réellement le meilleur. Il faut cependant ne pas perdre de vue, une circonstance dont les conséquences, peuvent ne pas avoir été sans influence sur le résultat. *La Flandrie* portait quatre livres de surcharge, en tenant compte de la différence de sexe, elle rendait donc sept livres au vainqueur, c'est quelque chose. De plus *La Flandrie*, comme toute la descendance de *Slapsdash* doit être une jument tardive, l'expérience vient de nous prouver qu'à Vichy et à Moulins, elle n'a pas battu grand chose. Elle se trouve avec des concurrents, d'un ordre supérieur, arrive troisième à deux longueurs du gagnant, en lui donnant sept livres, si comme tout porte à le croire, *Louis-d'Or* est bon c'est une forme et le dernier mot n'est pas encore dit.

Quant à *El-Rey* fort heureusement, il appartient à l'une de nos écuries dont la droiture est proverbiale, sans cela, que ne dirait-on pas, grands Dieux ! j'en frémis encore en y pensant. Le cheval est parti à 0/1 qu'elle rafle en aurait pu faire, car l'on est tellement convaincu de la mauvaise chance des couleurs de son propriétaire, qu'on l'aurait donné imperturbablement, et il aurait fallu, mettre bien de l'argent dessus pour le faire baisser à 15. Le fait en lui-même, n'est pas explicable par le raisonnement, un cheval inconnu battre *Phénix*, *Fitz-Plutus*, *Nubienne*, le vainqueur du Grand prix de Paris !

Ces sortes de choses sont par ce qu'elles sont, j'y trouve pour mon compte une explication à laquelle aujourd'hui surtout personne ne fait assez attention. Je ne sais plus qui a dit : quoi de plus léger que la poussière? le vent; quoi de plus léger que le vent? l'air; quoi de plus léger que l'air ? la femme. J'ajouterai pour mon compte personnel, quoi de plus léger que la femme? la forme d'un cheval de course. Il n'existe au monde rien de plus sensible et de plus insaisissable, cela va et vient, on ne sait ni pourquoi ni comment, quelquefois cela ne revient jamais. Je ne serais pas étonné qu'il en soit ainsi pour *Nubienne*. D'abord à mon sens, la jument a été très chanceuse, puis, elle avait été affilée comme une lame de rasoir pour le Grand prix de Paris; un repos de six semaines à deux mois (et encore il a fallu la travailler pour Deauville) ne suffit pas pour revenir d'un état aussi tendu.



RAMASSEUSES DE BOIS, d'après le tableau de M. P. Billet.

(Univers ill.)

Au reste, ce printemps déjà on avait quelque peu parlé de *El-Rey* comme d'un animal d'une certaine qualité, mais son écurie est si malheureuse, que ce pronostic ne s'étant pas réalisé immédiatement, le cheval est tombé en oubli. Au reste, cette mauvaise fortune si persistante semble enfin vouloir se lasser, et ce serait justice. L'écurie de M. Schickler est de celles dont le nombre se fait rare aujourd'hui, son caractère exclusivement sportif ne s'est jamais démenti, et comme la femme de César, elle n'a jamais été soupçonnée. Son propriétaire a fait d'énormes sacrifices, sans aucune compensation pendant bien des années, tous les véritables sportsmen doivent s'intéresser à son succès, et souhaiter vivement que ce ne soit pas un jour sans lendemain.

NED PEARSON.



COURRIER DE LA SEMAINE

Que dire ?

On ne parle partout que du mauvais temps, de la pluie, de la grêle, des bourrasques, des inondations; et par surcroît des accidents de chemins de fer, des sinistres maritimes. Ce temps détestable qui nous a privés de printemps, qui menace de nous priver d'été affecte tout le monde et a même porté au suicide le ballon captif qui n'a même pas voulu rompre ses chaînes avant de mourir. Ce dégoût de la vie est général, les natures les plus gaies, les plus joviales s'attristent, on ne rencontre partout que des gens affligés, de mauvaise humeur. Si cela continue, le spleen s'implantera en France, le pays de la gaieté et des joyeux propos.

Les villégiateurs seuls vivent à peu près d'une vie normale, surtout ceux qui ont eu la bonne idée d'aller dans le Midi. L'état atmosphérique de la côte normande, malgré de brusques changements de température et de courtes bourrasques, est supportable cependant. Nous n'en voulons pour preuve que le fait suivant : tout le monde y va et personne n'en revient. A Deauville, la plupart des sportsmen qui y étaient réunis à l'occasion de la semaine des courses y prolongent leur séjour. Il est vrai de dire que le boulevard des Italiens s'y est transporté et qu'il n'y a eu nulle raison pour venir chercher le vide à Paris.

A tous les éléments de la mauvaise saison que nous traversons, il faut ajouter le désagrément de l'invasion étrangère; non de ces étrangers riches et élégants qui vivent de notre grande vie et qui apportent avec eux leur originalité, leurs qualités et leurs défauts, qui font de la société parisienne ce tout charmant et excentrique que l'on ne rencontre nulle part ailleurs, mais de ces touristes à prix réduits qui arrivent en bandes par train de plaisir, matière encombrante, dénuée de toute originalité. Ces voyageurs baragouinant dans leurs langues, rendent les boulevards impraticables, les théâtres insupportables et les promenades fastidieuses. Ajoutez à ces passages, comme on dit en style de chasse, ceux des habitants des départements et vous aurez une idée de l'isolement du Parisien au milieu de ces cohues.

Aussi, malgré pluie et vent, tous ceux qui le peuvent, quittent Paris, ne serait-ce que quelques heures, pour aller en banlieue afin de s'éloigner de ce tohu-bohu cosmopolite.

* * *

La vie est très active dans les villas suburbaines; les salons y sont ouverts, on s'y réunit, on y saute et l'on y cause.

C'est dans une de ces demeures hospitalières que nous nous sommes réfugié cette semaine, et nous y avons passé, comme en hiver, une de ces soirées charmantes où une causerie aimable fait passer les heures maussades des mauvaises saisons.

Le héros du jour était un coquin, non un de ces malfaiteurs vulgaires dont les méfaits écœurent mais un de ces habiles qui exploitent la crédulité et la vanité humaines. Je veux parler du faux baron de Maupas, dont l'épopée va se dérouler devant la Cour d'assises. Les journaux s'occupent déjà de lui, je vais en dire ce que j'en sais. Il y a dix-huit mois il était le lion du boulevard, le spectateur assidu des premières et le cavalier remarqué du tour du lac. Il portait beau, avait le bagou mondain et un cachet de bon ton que l'on rencontre rarement; suffisamment instruit il menait toutes les conversations. Il tenait son rang dans ce milieu qui n'est pas le grand monde mais qui n'est pas le petit non plus; il avait un certain succès auprès des femmes et c'est vers cette époque qu'il enleva l'épouse d'un haut fonctionnaire d'une grande administration publique, blonde Anglaise aventureuse qui accepta la vie agitée de l'aventurier.

C'est par des prodiges de coquinerie qu'il arriva à aller s'établir en gentilhomme campagnard dans une ferme des environs de Montargis.

Il y vivrait paisiblement encore sans le curieux quiproquo suivant.

Un de ses créanciers qui était en même temps un de ses compagnons de plaisirs, — ces gens-là seuls savent se faire les amis de leurs créanciers, — battant les champs en villégiateur et traversant le département du Cher, se souvint que le baron de Maupas y possédait un château qu'il habitait en belle saison sur lequel il avait même prêté 200,000 francs.

Le touriste se trouvant sur les lieux voulut aller rendre visite à son bon ami le baron et tout le monde lui indiqua le chemin du château.

Lorsque le baron vint recevoir le visiteur celui-ci ne le reconnaissant pas lui dit :

— C'est au baron de Maupas que je désirerais parler...

— Je suis le baron de Maupas.

— Vous n'êtes pas le mien...

— Mais il n'y en a pas d'autres!

— Alors, je suis volé ! s'écria le créancier.

En quelques mots on s'expliqua, le crédule touriste perdit en une minute, avec regrets, toutes ses illusions, avec désespoir, ses 200,000 francs.

Plainte fut portée contre l'escroc dont l'arrestation a été racontée par les journaux.

M. X... tout déconfit est rentré à Paris, lui qui s'était promis de faire une si belle ouverture de chasse avec son ami le baron!

Ce procès Bonnaire, dit le baron Maupas, sera une des causes célèbres de notre époque.

* * *

La chasse est ouverte, elle s'ouvre, elle va s'ouvrir.

Des erreurs ayant été commises dans la publication des dates fixées pour l'ouverture, nous croyons être utile aux lecteurs de la *Revue* en leur donnant la liste des 72 départements pour lesquels la date de l'ouverture est officiellement arrêtée :

10 août. — Corse.

17 août. — Basses-Alpes, Alpes-Maritimes, Bouches-du-Rhône, Gard, Haute-Garonne, Gers, Landes, Lot-et-Garonne, Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées, Pyrénées-Orientales, Tarn-et-Garonne, Var, Vaucluse.

24 août. — Ardèche, Ariège, Aude, Aveyron, Cantal, Drôme, Hérault, Lozère, Haute-Savoie, Tarn.

31 août. — Ain, Allier, Hautes-Alpes, Charente-Inférieure, Dordogne, Doubs, Gironde, Isère, Jura, Lot, Puy-de-Dôme, Rhône, Saône-et-Loire.

7 septembre. — Aube, Charente, Cher, Corrèze, Côte-d'Or, Creuse, Indre-et-Loire, Haute-Loire, Loiret, Marne, Haute-Marne, Meurthe-et-Moselle, Meuse, Nièvre, Haut-Rhin, Haute-Saône, Deux-Sèvres, Vendée, Vienne, Haute-Vienne, Vosges, Yonne.

14 septembre. — Eure, Indre, Loir-et-Cher, Morbihan, Oise, Sarthe, Seine, Seine-Inférieure, Seine-et-Oise, Somme.

Comme on le voit, l'époque de l'ouverture dans les départements de la Seine et de Seine-et-Oise, qui intéresse directement le Parisien, est la plus reculée. Certes, nous ne nous plaindrons pas de ce retard; l'état du gibier ne peut qu'y gagner, et on eût pu la retarder encore sans grand inconvénient. Ce que nous regrettons, c'est que la loi n'ait pu trouver le moyen de réglementer le colportage du gibier. Voici près de quinze jours que la chasse est ouverte dans une vingtaine de départements, et Paris est privé de manger une simple mauviette. Ne pourrait-on plomber les bourriches de gibier pour en indiquer les pays d'origine, où la chasse est permise, et appliquer en même temps, dans toute sa rigidité, la loi sur le colportage, pour se garantir contre le commerce illicite des braconniers? Il y a certainement quelque chose à faire dans ce sens-là, et nous recommandons ce point à nos législateurs, qui, à la rentrée, vont avoir à s'occuper du projet de loi sur la chasse présenté par l'honorable M. Chavoix, dont nous ne partageons pas d'ailleurs les idées; toutefois la discussion de son projet amènera certainement des modifications utiles et désirées par les chasseurs.

Les nouvelles qui nous parviennent des départements sur l'état du gibier sont très contradictoires. Les uns se désolent, les autres se réjouissent. Une lettre d'Indre-et-Loire nous dit qu'à Mettray les cailles et les perdrix *pullulent!* En somme, la campagne s'annonce comme devant être moins mauvaise qu'on ne le croyait. Partout on s'accorde à reconnaître que les levrauts sont en bon état et en quantité normale.

En Corse, l'ouverture a été très brillante. Plusieurs yacthmen de Nice, Marseille et Livourne s'étaient donné rendez-vous sur la côte occidentale. Le gibier y était aussi abondant que varié, et on y a tiré depuis la caille d'Afrique grassement reposée jusqu'au mouflon des cimes des montagnes corses. La Corse est d'ailleurs le pays de Cocagne des chasseurs, le vin y est bon et les habitants hospitaliers, malgré les mœurs farouches de la vendetta.

Cette mode de déplacements maritimes pour aller chasser sur les côtes giboyeuses de la Méditerranée tend à prendre de grandes proportions. Cet hiver, l'*Eros* de M. le baron A. de Rothschild est allé faire une campagne cynégétique au Maroc, et M. Jules Vernes, en compagnie de M. Raoul Duval, s'est rendu, à bord de son yacht, en Tunisie dans le même but.

Des côtes qui n'attirent jamais les chasseurs sont celles de la Provence. Les Nemrods marseillais en sont réduits, comme on sait, à la chasse au poste et aux appeaux pour attirer les oiseaux de passage sur des cimeaux tout préparés. Cette chasse aux petits oiseaux n'est pas dénuée de charmes... et de surprises, si j'en dois croire un de mes amis de la Cannebière, un peu cousin du capitaine Pamphile.

— Vois-tu, mon bon, me dit-il un jour, au poste à feu on ne s'éreinte pas. Le gibier arrive. Pan! on le tire tout en fumant sa pipe. L'autre jour j'attendais, lorsque je vois un gros oiseau sur mon cimeau, le cœur me bat, je regarde : c'était un grand diable d'échassier. Pan! je lui flanque un coup de fusil, il s'envole, et cependant quelque chose tombe. Que c'était? — Eh bien! mon bon, c'était une belle dorade que le gaillard venait de pêcher! Faites-donc ça avec la chasse au chien, toi? Jamais!

FLORIAN PHARAON.

GASTRONOMIE

Becfigues et petits oiseaux en vigne.

Paris, si dédaigneux jadis pour ce minuscule gibier, l'a adopté depuis deux ans environ, et les tables les plus délicates se font honneur de le présenter à leurs convives.

Dans quelques jours, ce succulent petit gibier abondera aux halles.

Il n'est qu'une manière de préparer le becfigue et les petits oiseaux : ortolans, bruants, rouge-gorges, mésange à tête noire ou rousse, tous becs fins.

La voici :

Après avoir plumé l'oiseau et lui avoir coupé les pattes, enveloppez-le soigneusement dans une feuille tendre de vigne, que vous lierez avec un bout de fil ; vous aurez préalablement roulé le petit oiseau dans de la râpure de pain, un peu de fenouil pulvérisé, du sel, un atome de poivre, et vous aurez enduit la feuille de vigne intérieurement avec de la bonne huile d'olive. Mettez cette papillotte sur le gril à un feu vif sans être violent ; retournez souvent sans attendre que la cuisson soit complètement opérée d'un côté et mangez brûlant.

On peut apprêter les cailles de la même façon.

Avec un verre de Lamalgue, c'est un manger de Président de la République.

P. DE BALBAAC.

MENU

Potage au sagou.
Brochette à la maître d'hôtel.
Sauté de filet de bœuf à la bourgeoise.
Petits oiseaux en vigne.
Haricots sautés.
Aubergines frites.
Pêches et abricots.

P. DE B.

SPORT

COURSES DE DEAUVILLE

4ᵉ jour. — Samedi 16 août.

Prix d'Houlgate. — 1,600 mètres.

1. *Pythagore*, par RUY-BLAS et PYTHONISE, au haras de Lonray (Ramsey), 64 kil.
2. *Normande*, au comte de Berteux (Holt), 62 kil. 1/2.
3. *Figurine*, au comte de Juigné (Clout), 62 kil. 1/2.

Non placée : *Cunégonde*.

Prix de Chefreville. — 900 mètres.

1. *Fine-Taille*, par PLUTUS et BERNERETTE, au vicomte de Trédern (Bartholomew) 50 kil.
2. *Ormille*, à M. Ephrussi (Carlisle), 50 kil.
3. *Joséphine*, à M. Jennings (Smith), 50 kil.

Non placés : *Vanité, Turc, Octavie, La Saône, Fléau, Pomard, Fontanges, Bambino, Grisette, Epervier.*

Prix de la Société d'Encouragement.
2ᵉ série. — 2,000 mètres.

1. *Rocroi*, par SUZERAIN et KING-TOM-MARE, au haras de Martinvast (G. Mills), 54 kil.
2. *La Cigale*, à M. Wigginton (Lavis), 52 kil. 1/2.
3. *Titan*, à M. Lupin (Heslop), 54 kil.

Non placés : *Charbonnier, Bosnie, Cabale, Almaviva.*

Prix de la Plage. — 1,500 mètres.

1. *Isménie*, par PLUTUS et PROMISE, à M. Lupin (Webb), 43 kil. 1/2.
2. *Paquet*, au comte Telfener (Pritchard), 58 kil.
3. *Fil-en-Quatre*, au vicomte de Trédern (Bartholomew), 45 kil.

Non placés : *Colombine, Diane, La Scala II, Passedix, Bataille, La Vague* (tombée).

Prix du Calvados. — 3,000 mètres.

1. *Narcisse*, par TROCADÉRO et JULIA-PEEL, au comte de Berteux (Rolf), 54 kil.
2. *Prologue*, au comte de Lagrange (Dodge), 54 kil.
3. *Adonias*, à M. Lupin (Hudson), 65 kil.

Non placées : *Daoulas, L'Étoile, Le Dard, Macédoine, Logrono.*

Grand steeple-chase handicap. — 6,000 mètres.

1. *Jacinthe*, par FORTUNIO et SYREN, au baron Seillière (Gardener), 73 kil.
2. *Lady-Killer*, au marquis de Saint-Sauveur (Andrews), 75 kil. 1/2.

Non placés : *Capitole* (dérobé), *Linda* (tombée).

5ᵉ jour. — Dimanche 17 août.

Prix du Conseil général. — 800 mètres.

1. *Baretta*, par CONSUL et BOMBARDE, à M. Ephrussi (Carlisle), 57 kil. 1/2.
2. *Bataille*, au comte de Meeus (Lavis), 60 kil. 1/2.
3. *Normande*, au comte de Berteux (Jellis), 53 kil. 1/2.

Non placés : *Colombe, Colombine, Devadassi, Pomard, Justice, Richmond, Cunégonde, Miss-Paola, Romaine, La Saône, Mandane, Brasseur.*

Handicap libre. — 2,300 mètres.

1. *Reine-Claude*, à M. Delamarre (Kelly), 49 kil.
2. *Forte-en-Gueule*, à M. Moreau Chaslon (Bartholomew), 42 kil. 1/2.
3. *Oulgouriska*, au vicomte de Trédern (Rolf), 52 kil. 1/2.

Non placés : *Réveillon, Fionie, Pagnotte, Basque, La Scala II, Chloé, Campan, La Cigale, Le Prophète.*

Grand Prix de Deauville. — 2,400 mètres.

1. *El Rey*, par LORD-CLIFDEN et BOURG-LA-REINE, au haras de Martinvast (G. Mills), 52 kil.
2. *Doublon*, au baron Seillière (Whitaker), 55 kil.
3. *Ismaël*, au comte de Lagrange (Macdonald), 53 kil.

Non placés : *Phénix, Venise, Problème, Fitz-Plutus, Nubienne, Roscoff, Fido.*

Prix de Clôture. — 2,200 mètres.

1. *Sans-Pareil*, au comte Telfener (Hunt), 56 kil.
2. *Vignemale*, à M. Lupin (Hudson), 56 kil.
3. *Pourquoi*, à M. Girardin (Lavis), 56 kil.

Non placé : *Passedix.*

Course de haies. — *Handicap.* — 3,000 mètres.

1. *Le Nageur*, par DOLLAR et SCHOONER, à M. Balensi (Penfold), 68 kil.
2. *Chère-Amie*, au baron Seillière (Gardener), 60 kil. 1/2.
3. *Argentan*, à M. Blanc (Hunt), 61 kil. 1/2.

Non placés : *Brimir, Aquilon, Senator, Gredin, Rose-de-Mai.*

COURSES DE BOULOGNE-SUR-MER

1ᵉʳ jour. — Mardi 19 août.

Prix de la Société. — 2,000 mètres.

† 1. *Mˡˡᵉ Clairon*, à M. Lupin (Heslop), 52 kil. 1/2.
† 1. *Créature*, à M. Vallender (G. Mills), 60 kil. 1/2.
3. *Futaine*, au marquis de Caumont (Smith), 52 k. 1/2.

Prix de Vimereux. — 2,000 mètres.

1. *Camélia*, à M. Vallender (Storr), 52 kil. 1/2.
2. *Macarena*, à M. Jennings (Hudson), 59 kil.
3. *Grabowska*, au comte de Meeus (Lavis), 54 kil.

Prix de la Société des courses. — 1,500 mètres.

1. *Warton*, au comte de Meeus (Lavis), 60 kil. 1/2.
2. *Défaite*, à M. Kent (Cheslop), 52 kil.

Prix de la Ville. — 2,400 mètres.

1. *Handy-Andy*, à M. R. Hennessy (Storr), 51 kil.
2. *Sicambre*, à M. C. Blanc (Kelly), 62 kil.
3. *Météore II*, au comte de Meeus (Lavis), 54 kil.

Prix du Gouvernement. — 2,200 mètres.

1. *Sheridan*, au comte de Meeus (Lavis), 53 kil. 1/2.
2. *L'Etoile*, à M. Jennings (Smith), 52 kil.
3. *Rob-Roy*, à M. C. Blanc (Kelly), 53 kil. 1/2.

2ᵉ jour. — Mercredi 20 août.

Prix de la Plage. — 1,500 mètres.

1. *Macarena*, à M. Jennings (Hudson), 63 kil.
2. *Défaite*, à M. Kent (Bartholomew), 55 kil. 1/2,
3. *Camélia*, à M. Vallender (G. Mills), 58 kil.

Prix de la Société. — 2,200 mètres.

1. *Rob-Roy*, à M. Blanc (Kelly), 54 kil.
2. *Monsieur-du-Potin*, au baron de Rothschild (Tunaley), 54 kil. 1/2.
3. *La Fromentinière*, au comte de Nicolay (Bartholomew), 50 kil.

Prix d'Ambleteuse. — *Course de haies.*
2,400 mètres.

1. *Sicambre*, à M. C. Blanc (Weaver), 63 kil. 1/2.
2. *Domiduca*, à M. Vallender (Mitchell), 60 kil.

Handicap. — 2,000 mètres.

1. *Géométrie*, à M. Delâtre (Smith), 47 kil. 1/2.
2. *Bretagne*, à M. Boislay (Bartholomew), 40 kil.



Extrait des **MODES PARISIENNES** 25, rue de Lille, Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette de casino et de dîner. — Robe en satin gris pâle, en faille unie bleu paon et en pékin des deux couleurs. Jupe avec longue traîne, laquelle traîne est montée en gros plis creux en dessous de la pointe du corsage et tombe sans aucun retroussis; elle est garnie dans le bas de deux plissés de faille rehaussés de pattes en pékin, enrichies de dents de faille lisérées de satin. — Devant de jupe entièrement bouillonné en se contrariant, c'est-à-dire que l'ampleur formant les bouillons, remonte d'un côté et tombe de l'autre, ce qui est d'un très joli effet. Deux plissés de faille surmontés d'une draperie avec froncé de dentelle sur son bord inférieur, puis fixée par des pattes en pékin, garnissent le bas de cette jupe dont l'ornementation est terminée par des pattes en pékin posées sur le côté gauche et par des nœuds-flots en satin bleu s'étageant sur toute la hauteur du côté opposé. — Corsage à basques pointues il est agrémenté d'un col à doubles pointes rabattues, l'une en satin gris, l'autre en tissu de pékin, puis d'une patte rappelant celles de la jupe; la basque de derrière est ornée d'une semblable patte qui prend naissance sous un nœud un peu au-dessous de la ceinture. — Manches demi-longues ornées d'un double froncé de dentelle et d'un parement en pékin.

Toilette de casino. — Elle est en faille bleu pâle et en satin uni couleur rouge grenat. Devant de jupe-tablier orné de deux écharpes garnies de dentelle bretonne puis drapées et nouées négligemment sur le milieu du devant; le bas est agrémenté d'éventails en faille rouge rehaussés d'un nœud bleu. Derrière, longue traîne coquillée dans sa hauteur et garnie sur son bord inférieur de trois plissés bleus surmontés d'un indéplissable rouge. Corsage cuirasse liséré de rouge et décolleté en carré. Il est orné de boutons rouges, d'une ceinture même couleur, d'un ruché de dentelle et d'une draperie bleue et rouge entourant le décolleté. — Manches demi-longues, garnies d'un volant de dentelle et d'un revers en satin rouge.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 42.
SAMEDI, 30 AOUT 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.; — 6 mois, **15** fr.; — un an, **30** fr
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre



INCONNU, portrait par G. Subiermans.

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

Céramique, Bronzes, Mosaïque Orfèvres, Serrurerie d'art.

Céramique d'art. — HENRI BEZIAT, 54, r. Paradis-Poissonnière. — DECK, 10, rue Halévy.

Céramique. — ARTIGUES FRÈRES, 24, r. Ravignan. — HACHE & PEPIN LEHALLEUR FRÈRES, 24, rue Paradis-Poissonnière. — HAVILAND, 116, r. Michel-Ange. — LŒBNITZ, 4, rue Pierre-Levée. — SOYER, 4 bis, rue Saint-Sauveur. — DAILLE-LEFÈVRE, 76, boulevard Haussmann.

Mosaïste. — FACCHINA, 2, rue Legendre.

* * *

Bronzes d'art. — DENIERE, 15, rue Vivienne. — BARBEDIENNE, 30, boul. Poissonnière. — GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal. — POUSSIELGUE-RUSAND, 3, rue Cassette. — CORNU, 29, rue Popincourt. — JULES GRAUX, 64, quai Jemmapes. — LEMAIRE, 121, rue Vieille-du-Temple. — NANCY, 18, rue Chapon. — RUFFIER, 12, rue Charlot. — HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du-Temple.

Bronzes et faïences d'art. — ROMAIN, 11-12, passage des Panoramas.

* * *

Orfèvres. — FROMENT-MEURICE, 372, rue Saint-Honoré. — FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. — BOUCHERON, 151, galerie Valois (Palais-Royal). — A. CHERTIER, 7, rue Férou.

* * *

Serrurerie d'art. — VAILLANT-FONTAINE & QUINTART, 181, rue Saint-Honoré.

Diamants, Bijouterie, Horlogerie.

Diamants. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — ROULINA, 44, rue Lafayette. — HALPHEN, 6, rue Le Peletier.

* * *

Bijoutiers. — AUCOC, 9, rue du 4 Septembre. — DUMORET, 5, rue de la Paix. — MARRET FRERES, 16, rue Vivienne. — ROUVENAT & LOURDEL, 62, rue Hauteville. — DARCHE, 5, boul. des Capucines.

* * *

Spécialité de croix et rubans d'ordres. — POUTEAU, 180, galerie Valois (Palais-Royal).

* * *

Horlogerie. — M^on LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal). — BREGUET, 12, rue de la Paix.

Curiosités, Gravures, Émaux Articles de peinture.

Curiosités. — E. TABURET. Orfèvrerie ancienne, 3, rue Pasquier. — MIALLET, 5, rue Le Peletier. — BING, 19, rue Chauchat. — BEURDELEY fils, 32-34, rue Louis-le-Grand. — CHOLET, 9, chaussée d'Antin. — JACOB FRÈRES, 112, rue Richelieu.

Éventails anciens, Porcelaines et Curiosités. — Mme DUVAUCHEL, 34, rue de l'Université.

* * *

Terres cuites d'art. — J. C. LAROCHE, 10, boulevard Poissonnière.

* * *

Gravure sur camées. — BISSINGER, 31, rue du Quatre-Septembre.

Gravures héraldiques. — GERBIER, 65, rue Richelieu. — DEVAMBEZ, 5, passage des Panoramas.

Gravures et peintures héraldiques. — DESMAREST, 40, galerie Montpensier (Palais-Royal).

* * *

Émaux. — GIRONDEAU, 9, rue Réaumur.

Musique, Instruments.

Pianos. — ERARD, 13 et 21, rue du Mail. — PLEYEL, WOLFF & Ce, 95, r. Richelieu.

Instruments de musique. — GAND & BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — PETTEX-MUFFAT, 27, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse. — F. SUDRE, facteur d'instruments de musique, 6 et 8, rue des Poitevins.

Tableaux, Livres, Relieurs.

Tableaux. — GOUPIL & Ce, 2, place de l'Opéra. — FÉRAL, 54, faub. Montmartre. Expert. — GEORGES PETIT, 7, rue Saint-Georges.

Tableaux et objets d'art. — A. BASSET, 7, rue Mansart.

* * *

Livres anciens. — CONQUET, 15, boulev. Bonne-Nouvelle.

Relieurs. — ALLO, 39, rue du Four-St-Germain. — GRUEL-ENGELMANN, 418, rue Saint-Honoré. — TRAUTZ-BAUZONNET, 15, rue du Four-Saint-Germain.

* * *

Annuaire de la noblesse. — DE MAGNY, 41, r. Lafitte.

Photographes, Articles et Produits photographiques.

Photographes. — LIÉBERT, 6, rue de Londres. — ADAM SALOMON, 55, rue de la Faisanderie. — NADAR, 51, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — ALOPHE, 25, rue Royale. — VALERY, 9 *bis*, rue de Londres. — HERMANN & Ce, 20, chaussée d'Antin. Spécialité de portraits d'enfants. — F^d ROSTAING fils, 22, rue Lesdiguières, Grenoble. Plaques sèches instantanées préparées au gélatino-bromure.

* * *

Photographie sur émail. — STEPOWSKI, 14, rue du Temple.

Articles de photographie. — PICARD, 3 *bis*, Asile Popincourt. — CARETTE, 31, rue d'Enghien.

Appareils de photographie. — RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts Articles de ménage.

Ameublement. — E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines. — LOREMY & GRISEY, 1, faub. St-Honoré.

Coffres-forts. — B. HAFFNER aîné, 18, boul. Montmartre. — DUBOIS-OUDIN, 31, boulevard Voltaire.

* * *

Articles de ménage. — LA MÉNAGÈRE, 20, boulev. Bonne-Nouvelle.

Coutellerie fine. — TASSILLY-BOIVIN, 66, rue Neuve-des-Petits-Champs.

* * *

Chalets, Stores et jalousies en bois découpé. — BUREL & Ce, 156, faubourg Saint-Denis.

Chauffage.

CUAU AINÉ & Ce, constructeur d'appareils de chauffage, 88, boul. Courcelles (parc Monceau).

COSTUME — MODES

Broderies, Robes, Lingerie Chemiserie.

Broderies. — ABEL, 13, rue Vivienne. — A. ALEXANDRE, 7, rue du 4 Septembre. — PENON, 32, rue Abbatucci. — PEUCHERIN, 41, rue Sainte-Anne. — Mme ROCHE, 6, rue Bleue. — Mme TRIGOULET, 17, rue de la Monnaie.

Robes, Fourrures. — MAISON DIEULAFAIT, 1, boulevard de la Madeleine. — MALLE DES INDES, 24, passage Verdeau.

* * *

Lingerie. — GRANDE MAISON DE BLANC, 6, boulevard des Capucines.

* * *

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy.

* * *

Machines à coudre de famille. — BACLE, 46, rue du Bac.

Plumes, Fleurs, Fourrures.

Plumes et fleurs. — AUGUSTE, 7, rue de la Paix. — BATTON, 85, rue Richelieu.

* * *

Fourrures. — DETMAR, 24, faubourg Saint Martin. — GROBERT-BORGNIS, 48, rue de l'Arbre-Sec.

Gants, Éventails, Parfumeurs Coiffeurs.

Gants. — BERR & FILS, 37, rue Jean-Jacques-Rousseau. — FORTIN & Ce, 75, r. Rochechouart.

* * *

Éventails. — GUÉRIN, 14, boulevard Montmartre.

* * *

Parfumeurs. — CH. FAY, 9, rue de la Paix. — DELABRIERE, 63, rue de Grenelle. — EAU D'HÉBÉ, 24, rue de Trévise.

Coiffeurs pour dames. — PHILIPP & Ce, 15, rue Royale. — DE BYSTERVELD, 3, faubourg Saint-Honoré.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — SCHÆFFER, 23, boulevard des Italiens. — RENARD, 2, boul. des Italiens. — TAUTZ AND SONS (culottiers anglais), 84, faubourg Saint-Honoré. — WASSE (culottier), 85, rue Richelieu. — PAVILLON DE ROHAN, 4, rue de Rohan. Spécialité de livrées.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — PINAUD & AMOUR, 89, rue Richelieu. — DELION, passage Jouffroy.

* * *

Chaussures pour hommes. — CORNAZ, 4, boulevard Malesherbes.

Chaussures de dames. — DELMAS, 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Bottier. — DELAIL, 46, passage Jouffroy.

SPORT

Equitation, Escrime, Armuriers.

Équitation. — ÉCOLE D'ÉQUITATION, 12, rue Duphot (succursale 51, rue Lhomond).

* * *

Professeurs d'escrime. — LOUIS MERIGNAC, 1er professeur de l'École d'escrime française, 14, rue Saint-Marc.

* * *

Armuriers. — FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu. — GASTINNE-RENETTE, 37 av. d'Antin. — LIBIOULLE, GUINARD & Ce, 8, av. de l'Opéra. — LEFAUCHEUX, 37, rue Vivienne. — CARD, 19, boulev. Saint-Denis et 152, rue de Rivoli. Fusils de chasse et revolvers. — CAPSULES CUIRASSÉES GOSSELIN, porte de Charenton.

Chiens, Sellerie, Ecuries Chevaux Voitures.

Chiens. — CH. BOCQUET, 118, avenue d'Yvry. Gibiers de repeuplement. — HARDIVILLER, 13, rue Saint-Denis.

Chiens d'arrêt. — MAISON DE CONFIANCE, 9, rue de Chanez, Paris-Auteuil.

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

* * *

Sellerie. — TERRIER, 47, rue de l'Université. — HERMES, 56, rue Basse-du-Rempart.

* * *

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

* * *

Marchands de chevaux. — AUBERT, 64, rue Marbeuf. — RÉPARATEUR TRICARD, 37, avenue des Ternes.

* * *

Voitures de malades et d'enfants, Vélocipèdes, etc. — VINCENT, 29, rue Château-d'Eau, et 29 *bis*, boulevard Magenta.

Fouets. — Ve BOYER, 8, rue Gréneta.

Gymnase. — Hydrothérapie.

Gymnase. — PAZ, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs.

Gymnase et Bains. — THERMO-GYMNASE MÉDICAL, 49, rue de la Chaussée-d'Antin.

* * *

Appareils pour douches. — WALTER-LECUYER, 138, rue Montmartre.

Billards.

Billards. — F. GERDERES, 47, r. Fontaine-au-Roi.

Professeur de billard. — GIBELIN, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

Draps pour billards et tables de jeux. — MATHIEU, 10, rue Croix-des-Petits-Champs.

Agents de voyage.

Agents de voyage. — THOMAS COOK & SON, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la haute Italie.

Articles de voyage.

Vraies malles anglaises. — LAPORTE, 3, place du Théâtre-Français.

* * *

Bazar. — BAZAR DU VOYAGE, WALCKER, 3, pl. de l'Opéra.

Villes et stations balnéaires.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

DIVERS

Compagnies d'assurances.

Assurances mutuelles contre l'incendie. — LA CLÉMENTINE, Société d'assurances mutuelles contre l'incendie, 26, rue de Grammont.

Assurances contre le bris des glaces. — LA PARISIENNE, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances sur la vie. — LE SOLEIL, 44, rue Châteaudun.

Compagnie générale d'assurances contre les accidents. — ASSURANCES DES CHEVAUX & VOITURES, COLLECTIVES, INDIVIDUELLES CONTRE LES ACCIDENTS, 16, rue de Grammont.

* * *

Journal financier. — LE FINANCIER DE PARIS, 13, rue de Londres.

Institutions, Sciences.

Institution. — ÉCOLE MODERNE POUR JEUNES GENS, à Asnières. — LELARGE (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard. — GROUSSET (Institution Chevalier), 75, rue Cardinal-Lemoine.

* * *

Optique. — LEMAIRE, 22, rue Oberkampf.

Produits chimiques.

Produits chimiques. — FER BRAVAIS, 13, rue Lafayette.

Phénol. — PHÉNOL BOBEUF, 7, rue Coq-Héron.

* * *

Arnica suisse. — G. WEBER, pharmacien, 8, rue Neuve-des-Capucines.

Art dentaire.

Eau dentifrice. — EAU J. V. BONN, 11, boulevard Bonne-Nouvelle.

Sonneries, Miroiterie.

Sonneries électriques. — A. BOIVIN, 16, rue de l'Abbaye.

Serres, Fleurs.

Serres. — IZAMBERT, 91, boulevard Mazas.

Fleurs exotiques. — L. LINDEN, 5, rue de la Paix. — LABROUSSE, boulevard des Capucines.

Jouets.

Jouets et Jeux. — Ancienne maison GUILLARD, RÉMOND successeur, rue Nve-des-Petits-Champs, 4, et galerie Vivienne. — LE LAWN-TENNIS, 4, rue Caumartin.

Articles pour fumeurs.

Pipes, écumes. — KREBS, 18 et 20, passage Bourg-l'Abbé.

GASTRONOMIE

Vins, Cognacs, Liqueurs et Bières.

Vins. — H. & O. BEYERMAN & Ce, Bordeaux. — CRUZE & FILS FRÈRES, à Bordeaux. — CLOSSMANN & Ce, à Bordeaux. — BARTON & GUESTIER, à Bordeaux. — CHAMPAGNE MANUEL, à Reims.

* * *

Cognacs. — J. HENNESSY & Ce, à Cognac. — MARTELL & Ce, à Cognac.

* * *

Liqueurs. — WYNAND-FOCKINK, 2, rue Auber. — BÉNÉDICTINE, LIQUEUR DES MOINES DE L'ABBAYE DE FÉCAMP, 76, boulevard Haussmann.

Spécialité de curaçaos. — KAUFFMANN, 31, galerie Vivienne.

* * *

Bières. — BASS & Ce, 68, boulevard Malesherbes. — FANTA, 6, rue Guyot. — IND COOPE & Co, 6, pass. Lathuile-Batignolles. — GANGLOFF & BŒSINGER, 51, rue de Flandre. — ALLSOPP & Co, 8, rue Bausset.

Bières en fûts. — BRASSERIE MOABIT, 266, faubourg Saint-Martin.

Eaux gazeuses.

Eaux de Contrexéville. — A. ADAM, concessionnaire, 23, rue de la Michodière.

Chocolats, Confiseurs, Épiceries Comestibles.

Chocolats. — COMPAGNIE COLONIALE, 19, avenue de l'Opéra. — DEVINCK, 175, rue Saint-Honoré.

Chocolat à la tasse. — PRÉVOST, boulevard Bonne-Nouvelle.

* * *

Confiseurs. — REINHARDT-SIRAUDIN, 17, rue de la Paix. — SEUGNOT, 28, rue du Bac. — AU FIDÈLE BERGER, 16, boulevard Sébastopol.

Dragées et boîtes pour baptêmes. — Ve JACQUIN & FILS, 12, rue Pernelle.

* * *

Épiceries et Comestibles. — POTIN, 101, boulevard Sébastopol. — AUGÉ, 116, boulevard Haussmann.

Hôtels, Cafés et Restaurants.

Hôtels. — BRISTOL, place Vendôme, 3 et 5. — MIRABEAU, 8, r. de la Paix. — HOTEL CONTINENTAL, 3, rue Castiglione. — GRAND-HOTEL, 12, boul. des Capucines. — HOTEL DU LOUVRE, rue de Rivoli.

* * *

Cafés et Restaurants. — CAFÉ RICHE, boulevard des Italiens. — CAFÉ DE PARIS, avenue de l'Opéra. — CAFÉ DES AMBASSADEURS, Champs-Elysées. — CAFÉ DE LA PAIX, 12, boulevard des Capucines. — SYLVAIN, ancien Café Neeser, 12, rue Halévy. — CAFÉ DE LA RÉGENCE, 161, rue Saint-Honoré. — CAFÉ VOLTAIRE, place de l'Odéon. — GRAND RESTAURANT DE PARIS, 88, rue Montmartre. Tous les journaux de sport.

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

CHRONIQUE

Si le lecteur ami, qui, depuis bientôt un an, se montre fidèle au rendez-vous de nos causeries de chaque semaine, ne se sent pas trop fatigué par les excursions que nous avons faites ensemble en ces derniers temps, nous l'engageons pour cette fois à chausser les bottes de sept lieues du PETIT-POUCET, car, nous ne le prenons pas en traître, nous avons aujourd'hui l'intention de lui faire faire beaucoup de chemin.

* * *

On assure qu'à certains moments de l'année les cailles en cage éprouvent avec tant de violence la nostalgie du grand air, des champs paternels et de la liberté, qu'elles se brisent la tête contre leurs barreaux si le geôlier qui les détient n'a pas le soin de capitonner leur prison.

Je note chez moi, par instants, les inquiétants symptômes de la même maladie, et je crois que si j'ai l'occiput encore intact, c'est uniquement, je l'avoue, parce que mon appartement est assez haut de plafond. Nos récentes excursions vers les plages du Nord n'ont pas encore apaisé ma soif de locomotion. Il me faut prendre du champ. J'ai besoin d'espace.

Obsédé par une furieuse envie de m'en aller, sans avoir d'autre but que de quitter Paris — où j'avais trop chaud, après y avoir eu trop froid, — je jette la plume au vent, bien décidé à la suivre. Le vent souffle du sud ; la plume va donc au nord. Moi aussi. C'est ce qui fait que je suis au CROTOY.

Ne me plaignez pas trop : l'endroit est charmant.

Cette plage heureuse, privilégiée entre toutes, n'offre d'écueils d'aucune sorte. Elle est restée jusqu'ici la plage des familles, comme le Crotoy lui-même est toujours demeuré la station marine des braves gens aux mœurs simples, qui veulent s'amuser entre eux, sans bruit, sans tapage et sans éclat, et vivre confortablement sans faire de trop larges brèches à leur bourse modeste. Les bébés courent pieds nus sur ce sable d'argent, sans crainte de disparaître dans une crevasse de rochers, et les jeunes filles se baignent sous l'œil de leurs mères, sans avoir à redouter ni les requins ni les gommeux.

Outre sa longue terrasse dominant la mer, le *Casino* renferme un GYMNASE fort bien pourvu de tous les appareils inventés par la science moderne, et un vaste et beau jardin, — chose toujours rare au bord de la Manche, — dont les arbres magnifiques versent la fraîcheur de leurs ombrages sur la fraîcheur des vagues.

Le Crotoy nous offre d'autres avantages encore. C'est la plus belle station de chasse et de pêche que nous connaissions dans la région du Nord-Ouest.



UGOLIN ET SES FILS, par CARPEAUX. (*Gaz. B.-Arts*)

Nulle part la sauvagine n'est plus nombreuse que dans les marais qui l'environnent, et tous les poissons de nos mers, depuis le turbot aristocratique jusqu'au merlan plébéien, y provoquent les engins destructeurs qui font d'eux la capture et la proie de l'homme.

Ajoutons, pour tout dire, que la jolie baie du Crotoy, protégée, abritée, défendue contre la violence de la mer et l'intempérie des saisons, est admirablement disposée pour servir de port de refuge à notre flotte de plaisance. Si jamais le YACHTING, encore à l'état d'enfance parmi nous, prenait enfin le développement que nous lui souhaitons, le Crotoy, j'en suis sûr, deviendrait une de ses stations favorites.

Le SAINT-MICHEL, de Jules Verne, un joli sloop à flèche haute, d'un tirant d'eau de sept pieds, sur trente de hauteur totale, dont le gabarit a une ressemblance si frappante avec les bateaux *lamaneurs* de la ville du Havre, où il a été construit, — mais plus fin dans ses fonds, avec les façons de derrière très allongées, très coquet dans son gréement, le boute-dehors long et un peu bas, très soigné dans son pontage, ses manœuvres, ses étais, ses bords ronds,—y vient souvent faire escale, et sa présence dans les eaux paisibles du Crotoy ajoute un charme de plus à tous ceux de cette jolie résidence d'été, à laquelle je ne puis faire qu'un reproche, — celui d'être trop peu connue.

La partie la mieux réussie de la jolie embarcation de Jules Verne, c'est l'arrimage du pont et les installations sous le pont. Il est impossible d'avoir plus d'espace libre sur un navire de petites dimensions. On peut se promener à l'aise dans toute la longueur du pont, et toutes les manœuvres se font facilement sans sortir du bastingage. L'installation des chambres fait songer aux TRANSATLANTIQUES. C'est l'élégance dans la confortabilité. Les toilettes surtout frappent les visiteuses par toutes sortes de combinaisons singulièrement ingénieuses.

Le salon, vraiment luxueux, sert de cabinet de travail à l'auteur du TOUR DU MONDE, — qui écrit beaucoup en mer — et la nuit. Son inspiration, Muse recueillie et chaste, aime à le visiter dans ce sanctuaire, où les murmures de la vague et le roulis des grandes houles servent d'accompagnement poétique aux belles et nobles choses qu'elle lui dicte tout bas.

Nous avons assisté à l'appareillage du *Saint-Michel*, quittant le Crotoy, pour aller chercher son maître à Boulogne. Le joli yacht était encore plus gracieux sous voiles que sur ses ancres. La façon

dont il s'est comporté dans ses virements de bord, la facilité avec laquelle il obéit à la barre, et surtout la rapidité avec laquelle il a laissé derrière lui tous les navires quittant le mouillage à la même heure, ont confirmé la bonne opinion que nous avions conçue de lui en le voyant dans le port. Ou nous nous trompons singulièrement, ou ce fin voilier montrera plus souvent son tableau aux camarades de route qu'il ne se laissera distancer par eux.

***

Quand on parle des bains de mer — et, à l'heure qu'il est, on parle malaisément d'autre chose, — c'est le souvenir de la Normandie qui se présente tout de suite à l'esprit.

La Cote Normande, comme disent les prospectus du chemin de fer, voilà donc la grande attraction du Parisien, en quête d'un coin dans les rochers où il pourra, pendant un mois ou deux, abriter son nid et sa couvée. L'embarcadère de la gare de l'Ouest est le rendez-vous général des baigneurs, avant leur dispersion dans les quinze ou vingt stations qui se disputent leur fructueuse présence. Le seul aspect de la salle d'attente est déjà un spectacle. La foule s'y presse, joyeuse, animée, goûtant à l'avance les plaisirs qu'elle espère.

On part!

Le Tréport reçoit les plus pressés. On aime ses jolis pavillons, bâtis sur les galets, à l'embouchure de la Bresle, et ses deux villes, l'une assise près du flot, l'autre penchée vers le vallon, et réunies l'une à l'autre par de larges rampes. Il suffirait d'un caprice de la mode pour faire la fortune de ce site charmant. Tout un monde de flâneurs se grouperait à l'aise sur les jolies pelouses gazonnées qui entourent le casino bien aménagé. Où le promeneur pourra-t-il trouver pour sa flânerie une plus longue esplanade, dominant mieux la mer? Cependant la mobile faveur de la foule s'est quelque peu retirée du Tréport, dont la décadence date de la chute de la famille d'Orléans. Le voisinage du Chateau d'Eu lui valut souvent la présence des jeunes princes, fils du roi, et du monde brillant qui gravitait alors autour d'eux. Toute cette gloire est éteinte, et l'on peut dire qu'aujourd'hui le Tréport est relativement peu fréquenté.

***

Toute autre est la fortune de Dieppe.

Dieppe est une ville. J'ajoute que c'est une ville bien située, à l'embouchure d'une jolie rivière, — l'Arques, — entre de hautes falaises blanches, qui forment, de chaque côté, de longues collines crayeuses. Les rues sont larges et bien aérées, et si, au point de vue architectural, les maisons de briques laissent quelque chose à désirer, les balcons qui les ornent leur donnent, du moins, une physionomie assez originale. Du reste, on ne va pas à Dieppe pour vivre dans les maisons. On y vit sur la plage.

Les beaux jours de Dieppe datent de la Restauration.

Le patronage de la duchesse de Berry, qui donnait le ton au meilleur monde et à la plus élégante compagnie, fit de Dieppe le rendez-vous de la cour et de la ville. La duchesse quittait volontiers les beaux ombrages de Rosny, bien qu'elle les préférât aux résidences royales, pour venir passer quelques jours à Dieppe, au milieu d'une cour jeune et ardente.

Dieppe n'a pas retrouvé depuis lors cet éclat incomparable. L'avènement de Trouville à la royauté de la *Fashion* lui a porté, d'ailleurs, un de ces coups dont on se relève difficilement. Il garde néanmoins, et il gardera longtemps, une belle et bonne clientèle de bourgeois riches, qui s'y plaisent et que l'on y voit toujours revenir. Les courses de la dernière quinzaine d'août lui rendent une animation et un brio factices et passagers.

Tout près de la plage, un parc boisé fait les délices des baigneurs. Malheureusement la cognée s'y promène tous les deux ans, et fauche jusqu'à terre, impitoyablement, ses massifs en vain renaissants. Le jardin ressemble à une école de sylviculture.... que l'on aurait confiée à des bûcherons.

« — La ville de Dieppe, disait un jour devant nous un antiquaire éploré, a maintenant un aspect de nouveauté qui dessèche l'âme. On a successivement démoli tous les monuments légués par le passé. Il ne lui reste plus un seul pan de ces murailles de quatre mètres d'épaisseur, qui fermaient la cité du côté de la mer; ses anciennes portes sont tombées, ou tombent tous les jours. Au lieu de soutenir celles qui chancellent, on les pousse et on les renverse! Ses trois tours, qui nous donnaient encore je ne sais quel aspect héroïque, parlant de fait d'armes, de sièges et d'assauts, ont été vendues cent francs pièce!

— Que voulez-vous, mon cher antiquaire ? C'est un peu partout le train des choses. A l'heure qu'il est, le peuple français démolit, démolit, démolit ! Il aime cela, ce vieil enfant! Et il faut bien laisser faire ce que l'on ne peut empêcher! »

Au-dessous des falaises que domine le Chateau, Dieppe a toujours son bel établissement de bains, dont le style architectural, bien digne du XIXe siècle, rappelle — en miniature — le palais de cristal, élevé à Hyde-Park, pour l'Exposition universelle de 1855, — et transporté depuis à Sydenham. C'est une galerie en fer et en verre, dominée au centre par trois pavillons. Tout à l'entour, de jolis jardins émaillés de fleurs, réjouissent le regard.

Le plaisir est organisé dans ce casino modèle avec une grande intelligence des attractions qui peuvent séduire un public inoccupé : bals nombreux, concerts fréquents, soirées tous les jours

Le faubourg du Pollet, avec ses rues sales et tortueuses, ses maisons en bois, basses, petites, obscures, écrasées, — nous offre encore un sombre aspect du passé — çà et là, pourtant, sa population laborieuse montre à l'artiste quelque type de grande allure et de tournure fière, qu'il est heureux de saisir au passage. Je n'en voudrais d'autre preuve que la Pêcheuse, exposée par Vollon, il y a deux ans — un Michel-Ange par le style et l'expression.

Chaque après-midi, de nombreux équipages, quelques-uns bien attelés, et d'une calme et correcte élégance, sillonnent les routes aux alentours de Dieppe, et promènent à travers les beaux sites d'Arques, de Caude-Côte de Tourville et d'Ailly, l'amateur des doux et riants paysages.

A quelque distance de la ville le petit village de Puy abrite les méditations d'Alexandre Dumas, et les loisirs de Mme Carvalho.

***

Au milieu de toutes ces stations fashionables de la côte normande, Étretat garde sa physionomie à part, tranchée, originale, singulièrement piquante.

Étretat, il y a trente ans à peine, n'était qu'un amas de chétives maisonnettes, aux toits de chaume, habitées par de pauvres pêcheurs. Isabey en fut le Christophe Colomb. Après lui vinrent Lepoitevin et Mauzin, puis un peintre anglais, Stanfield. Alphonse Karr popularisa ce coin de terre en y plaçant la scène de quelques-uns de ses romans. Il eût été difficile que l'imagination toujours vive des artistes ne fût point frappée des saisissantes beautés de cette côte, dont le sol, plus bas que le niveau de la mer, n'est protégé que par une digue de galets incessamment remuée et soulevée par la vague —



CROQUIS de M. Aimé Perret. (*L'Art.*)



LA MÈRE BERLINGOT. (*L'Art.*)

qui pourtant la respecte, en se souvenant de la grande parole :

« Tu n'iras pas plus loin ! »

Cette digue forme un arc de cercle à peu près régulier, terminé à ses deux extrémités par deux falaises à pic, percées l'une et l'autre d'une porte naturelle, dont le flot mine la base à chaque marée. Outre sa population changeante, que renouvelle chaque saison, Étretat conserve une colonie fidèle, qui lui revient d'année en année, composée d'une foule de notoriétés empruntées aux Arts et aux Lettres, et qui ont déployé dans la construction de leurs habitations la verve, l'esprit et l'invention que l'on a l'habitude de trouver dans leurs œuvres.

Bâti sur le point le plus central et le plus élevé de la côte, le Casino, très confortable, et qui donne chaque soir à ses habitués un bal, un concert ou une représentation dramatique, jouit d'une vue merveilleuse, et du côté de la mer, qu'il domine au loin, et du côté de la campagne, qui déroule devant lui ses plus riantes perspectives.

C'est devant ce casino que se prennent les bains à la lame, les seuls du reste que l'on connaisse à Étretat. Hommes et femmes se baignent au même endroit et à la même heure, — ce qui doit beaucoup prouver en faveur de l'innocence de la gent artistique et littéraire.

Il règne dans les habitudes d'Étretat une simplicité cordiale et un aimable sans façon, que l'on retrouverait peut-être difficilement dans les autres stations de cette côte normande, trop *parisianisée* aujourd'hui.

*
* *

Fécamp et Yport offrent aussi d'aimables abris aux touristes modestes. J'en dirai autant des Petites-Dalles, et de Veule et de *Veulette*, — deux sœurs, — deux rivales.

*
* *

Bien que l'on se baigne au Havre de Grâce, devant la terrasse de l'Hôtel Frascati, où, chaque été, des princes de sang royal et des têtes qui furent couronnées viennent goûter une somptueuse et coûteuse hospitalité, on ne peut, cependant, considérer *le Havre* comme une *ville de bains ;* prenons donc le petit bateau à vapeur qui inscrit fièrement sur sa poupe le nom de François Ier, et mettons le cap sur Trouville-Deauville.

Louis Énault.

*** M. Leroy, qui dirige les représentations d'opéras au théâtre du Château-d'Eau, vient d'engager M. Michot, le sympathique ténor de l'Opéra, qui débutera dans *Lucie.*

Mlle Sevestre continuera la série de ses représentations par le rôle de la fiancée de Lammermoor.

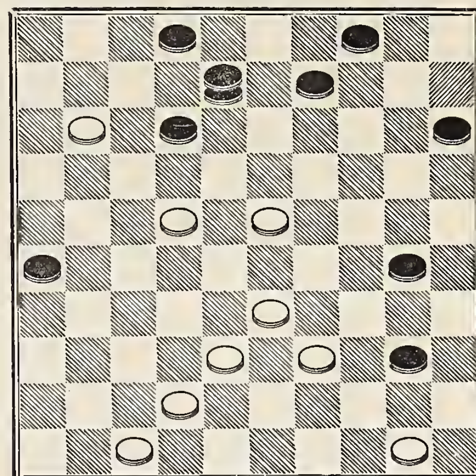
*** Le peintre Protais termine en ce moment une toile destinée à S. M. l'Impératrice, ayant pour titre : *La dernière nuit.* Le prince impérial est représenté à terre, étendu sans vie. Son visage, sur lequel la mort a déjà marqué sa terrible empreinte, se détache pâle sur la verdure terne de la plaine.

*** Le célèbre portrait de la comtesse Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, par Gérard, légué par M. Sampayo au musée du Louvre, vient d'être placé dans la galerie française du XVIIIe siècle, en face du portrait de Mme Récamier.

DAMES

Problème n° 69, par M. X...
DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.

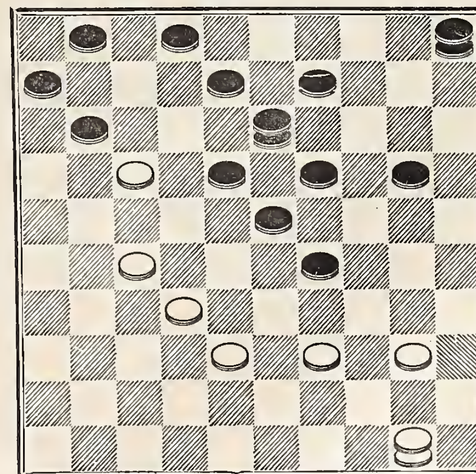


BLANCS.

Les noirs jouent dans la lunette, case 17, et les blancs gagnent.

Problème n° 70, par M. MINET.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent. Auguste Joliet.

ÉCHECS

PARTIE N° 61.

Partie Française (*a*.

Blancs.	Noirs.
M. Louis Paulsen.	M. Ad. Schwarz.
1. P 4 R	1. P 3 R
2. P 4 D	2. P 4 D
3. F 5 R (*b*	3. P 4 F D
4. P 3 F D	4. C 3 F D
5. C 3 F R (*c*	5. D 3 C
6. P 3 T D (*d*	6. F 2 D (*e*
7. P 4 C D (*f*	7. P pr P D
8. P pr P	8. C R 2 R (*g*
9. C 3 F D	9. C 4 F R
10. C 4 T D	10. D 2 F
11. F 2 C	11. F 2 R
12. T 1 F D	12. P 3 T D
13. C 5 F D (*h*	13. F pr C
14. T pr F	14. Roq. T R
15. F 3 D	15. C R 2 R (*i*
16. F pr P éch. (*j*	16. R pr F
17. C 5 C éch.	17. R 3 C (*k*
18. D 4 C	18. P 4 F
19. D 3 C (*l*	19. D 1 F (*m*
20. T 3 F	20. P 5 F
21. D 4 C	21. C 4 F R (*n*
22. T 3 T (*o*	22. T 1 T
23. C pr P éch.	23. R 2 F
24. D pr C éch.	24. R 2 R
25. D 5 C éch.	25. R pr C

26. D 6 C éch. et les Noirs abandonnent.

NOTES

a) Partie du match jouée le 22 juillet à Leipzig.

b) Nous répétons que la meilleure continuation pour les Blancs est : 3. C 3 F D — C 3 F R. — 4. F 5 C R — F 2 R. — 5. P 5 R — C R 2 D. — 6. F pr F — D pr F. — 7. D 2 D etc. Nous savons que M. Paulsen connaît parfaitement bien cette attaque, seulement il a voulu adopter par le cinquième coup C 3 F R et sixième coup P 3 T D une nouvelle continuation que nous analyserons plus tard.

c) Le coup donné par les théoriciens, 5. P 4 F R donne une mauvaise partie aux Blancs, exemple : 5. P 4 F R — D 3 C. — 6. C 3 F R — F 2 D. — 7. P 3 C D (A) — T 1 F D. — 8. F 3 R — C 3 T. — 9. F 3 D — P pr P. — 10. P pr P — C 5 C D mieux.

A

7. F 2 R — C 3 T suivi de C 4 F R mieux.

d) Ceci est dangereux, le coup juste est 6. P 3 C D et ensuite 7. P 3 T D.

e) Dans cette position le coup F 2 D est inutile et faible, le coup juste était 6. P 5 F. — 7. D 2 D meilleur — C 4 T D. — 8. C D 2 D — C 2 R. — 9. F 2 R — C 3 C suivi de 10. F 2 R. — 11. Roq. T R et 12. P 3 F R donnnat une excellente partie aux Noirs.

f) Bien saisi ; ce coup paralyse complètement le jeu des Noirs.

g) Si 8. P 4 T D. — 9. P 5 C — C 1 D. — 10. P 4 T D mieux.

h) Nous reconnaissons ici notre ami M. Paulsen, il veut rester toujours avec ses deux Fous.

i) M. Schwarz n'a pas prévu le sacrifice du Fou, il aurait mieux fait de jouer 15. P 3 C R.

j) Très bien joué ; ce sacrifice du Fou est très correct, cette grande combinaison est digne de son auteur.

k) Si 17. R 1 C. — 18. D 5 T — T 1 R. — 19. D pr P éch. — R 1 T. — 20. T 3 F — C 4 F R. — 21. T 3 T éch. — C 3 T. — 22. T pr C éch. et mat le coup suivant.

l) Si 19. P pr P en passant — R pr P. — 20. C 7 T éch. — R 2 F mieux.

m) Si 19. R 3 T. — 20. D 4 T éch. — R 3 C. — 21. D 7 T éch. — R pr C. — 22. F 1 F éch. — D 5 F. — 23. P 4 T éch. — R 5 C. — 24. P 3 F éch. — R 6 C. — 25. D pr P éch. et mat le coup suivant.

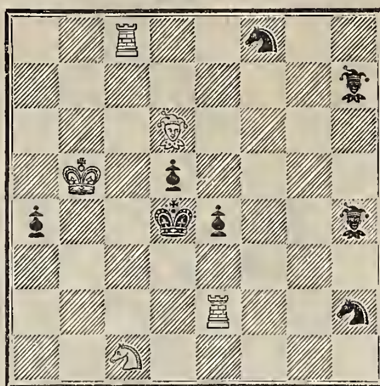
n) Si 21. T 1 T. — 22. C pr P éch. — R 2 F. — 23. D pr P éch. et gagne.

o) Si 22. C pr P éch. — R 2 F. — 23. D pr C éch. — R 1 C ou R 2 R mieux.

PROBLÈME N° 72

composé par le docteur S. GOLD.

NOIRS



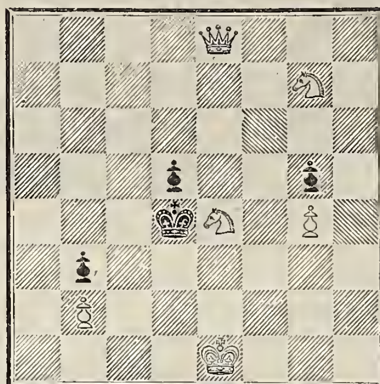
BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

PROBLÈME N° 73

composé par le d c cur KAUDEIS.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

NOUVELLES

État actuel du match Potter et Mason : Mason gagne 6, et Potter gagne 4.

Un match de la plus haute importance doit avoir lieu à Chicago, entre M. Hosmer, le plus fort joueur de cette cité, et le capitaine Mackensie. En l'absence de M. Mason, qui a fixé son séjour à Londres, ce sont certainement les deux premiers champions américains qui vont être aux prises. L'enjeu est de 500 dollars : la limite de temps fixée à 15 coups par heure, et 3 parties seulement doivent être jouées par semaine.

Nous avons promis, il y a quelques mois, de revenir sur l'Académie d'échecs d'Aix en Provence, et de la proposer comme modèle aux autres villes de province. Les rares tentatives qui ont eu lieu en ce sens comme : 1° le Cercle d'échecs et de dames d'Amiens ; 2° le Cercle conservateur de Lisle-sur-Doubs ; 3° la Société philomatique de Bordeaux ; et par-dessus tout 4° la Faculté d'échecs de Besançon, dont le président d'honneur est notre ami. M. Clerc, méritaient déjà d'être signalées et encouragées. Nous ne croyons pas cependant qu'aucune ait si bien fait que l'Académie aixoise des échecs, dont les ressources étaient cependant bien restreintes. C'est là un exemple à suivre pour d'autres cités beaucoup plus considérables, telles que : Lyon, Marseille, Nice, Nantes, Rouen, etc., où les amateurs sont en nombre respectable.

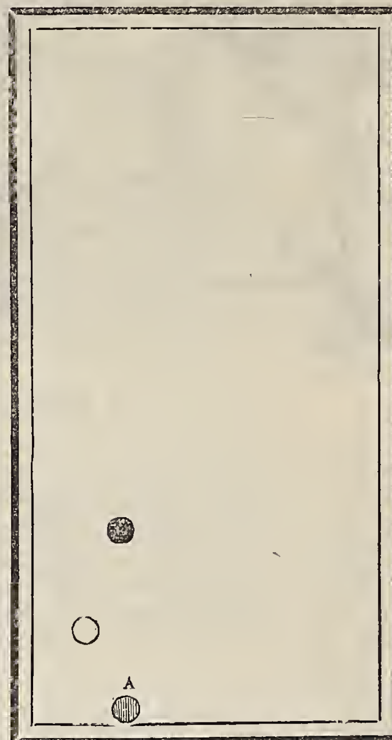
Cette Académie a un organe : *l'Échiquier d'Aix*, qui parait dix fois par an. (L'abonnement, de 5 francs par an, est reçu à la librairie Makaire, rue Thiers, n° 2.) — Ce petit journal relate les parties jouées au Cercle, les parties exceptionnelles empruntées aux autres journaux, etc. Il contient, de plus, un cours de débuts pour les commençants, avec variantes principales et parties modèles, rédigé avec un soin, un talent et une impartialité bien remarquables. C'est assurément ce qu'on a fait de mieux en France, dans ce genre, jusqu'ici.

Finissons en nommant le président de cette Académie, qui est en même temps le rédacteur en chef de *l'Échiquier d'Aix*, M. V. Peyras. Nous sommes heureux de rendre ce témoignage public d'estime et de sympathie à un homme dont la vie a été consacrée à faire progresser le noble jeu parmi ses concitoyens.

S. Rosenthal.

LE BILLARD

33e position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 41.



Lucien Piot,
Professeur du Grand-Café.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 186.

CO LALO GO C'OBREBY ENNOCCO CO TEAKOL.

N° 187.

D**X B*NN*S R*NC*NTR*S : *N S**R*R D'*NF*NT *T *N R***N D* S*L**L.

N° 188.

Former un mot de douze lettres dans lequel ne prendront place que les voyelles A, E, I, O, et les consonnes H, N, P, R, S.

N° 189.

Énigme.

Je blanchis.
Je noircis :
J'embellis.
J'enlaidis :
J'obscurcis,
J'éclaircis ;
Je détruis,
Je guéris.

N° 190.

Mots carrés.

1. Grand acteur.
2. Petit traitre.
3. Grand fleuve.
4. Petite ville.
5. En nombre dans la carpe.

Solutions du 23 août 1879.

N° 181.

La critique est aisée et l'art est difficile

N° 182.

Savoir se taire est un rare savoir.

N° 183.

INFINITÉSIMAL

N° 184.

MURILLO. — TENIERS

N° 185.

N O N
O U I
N I L

Solutions justes :

Mme veuve Marie Passeaud, à Lyon, 180.

Edme Simonot.

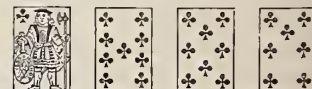
LES CARTES

PIQUET.

Réponse au problème précédent.

Étant second, comment écarterez-vous le jeu suivant :









Pour bien résoudre la question, il faut avant tout se rendre un double compte d'abord de ce qu'on craint et ensuite de ce qu'on peut espérer pour parer le coup.

Vous craignez surtout un point entier cœur par une quatrième majeure et 4cartes : subséquemment mais à un

moindre degré un point de six cartes à carreau par une tierce à la dame, puis une tierce majeure à trèfle qui n'est bonne, il est vrai, ni comme point ni comme séquence; enfin le quatorze d'as et la possibilité du capot. Ce sont là bien des choses à la fois mais souvent cela vaut mieux pour vous ainsi; vous pouvez donc être quatre-vingt-dix ou soixante si tout le jeu est porté heureusement de l'autre côté, et si vous ne trouvez pas au talon une carte venant parfaire vos deux points incomplets de pique et de trèfle.

Quitte à être capot, il ne faut donc pas songer à se garder à carreau ni à cœur; s'il rentre un as, tant mieux, mais votre objectif doit être de trouver soit le huit de pique soit le dix de trèfle qui vous constitueront une seizième ou une quinte forcément bonnes.

Vous écartez donc roi et neuf de carreau et dix de cœur. S'il ne rentre pas de pique, vous y avez à tout prendre, une quatrième à la dame qui prime la tierce majeure à trèfle, la tierce à la dame de carreau, et n'est inférieure qu'à la quatrième majeure à cœur si elle est tout entière de l'autre côté.

Enfin en gardant quatre trèfles d'une séquence complète, vous avez la possibilité d'éviter le capot si le premier a porté le point très sortable de quarante et un en trèfle par tierce majeure et dix.

Tout autre écart ne serait pas rationnel et aggraverait le danger au lieu de le conjurer; c'est une prudence bien entendue qui nous fait paraître imprudents.

A moins de grande déveine il est probable que vous trouverez au talon, soit une carte marquante à cœur ou à carreau du point de votre adversaire soit une carte de l'un de vos deux points et dès lors vous êtes sauvé.

OLD TRICK.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 39.

Votre partner en jouant atout, malgré la retourne du roi, après vous avoir indiqué une couleur maîtresse à trèfle, montre évidemment qu'il a de bonnes cartes dans les autres couleurs.

Six atouts par l'as et la dame sont une puissance : et vous pourriez espérer de voir tomber au moins le valet, si en jouant le neuf, qui doit être singleton, vous n'aviez pas la certitude de trouver six atouts dans les mains de vos adversaires.

En prenant de l'as et en rejouant atout, vous resterez avec quatre contre deux qui peuvent être partagés. Mais vous n'avez plus le maître atout, et vos adversaires auront deux fois la main, c'est-à-dire qu'en essayant successivement les deux autres couleurs, ils vous enlèvent l'espoir de vous défausser du dix de cœur.

En faisant l'impasse au contraire, vos adversaires, qui sont encore dans l'ignorance de vos forces réelles, peuvent jouer pique et revenir à cette couleur. Que votre partner fasse la première ou la seconde levée, il rejouera indubitablement l'as de trèfle, sur lequel vous vous débarrasserez du dix de cœur.

Remarquez, au surplus, que si votre adversaire de gauche a le roi et le valet d'atout seuls, le roi sera pris à la deuxième attaque. Vous n'exposez donc aucune levée et vous risquez d'en gagner une. Se défausser dans la circonstance est d'un intérêt capital, car dans la position respective des joueurs, si le jeu de votre partner est composé de cartes intermittentes, la première levée dans les couleurs cœur et pique lui échappera neuf fois sur dix.

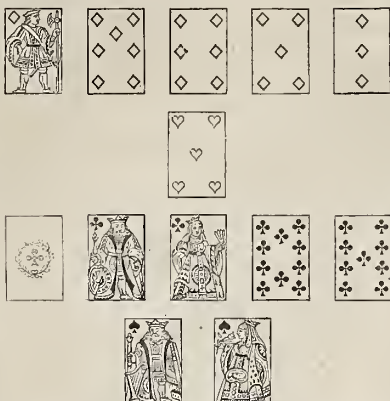
Sur le neuf d'atout de votre partner vous jetterez donc le deux.

Principe.

Lorsque le roi d'atout retourne à votre gauche, si vous avez l'as et la dame, faites l'impasse si votre partner a la levée : 1° pour conserver la carte maîtresse; 2° pour connaître la force de votre adversaire en atout.

PROBLÈME N° 40.

Carreau retourne.



Deuxième à jouer. Votre adversaire de droite a joué l'as de cœur qui a fait la levée. Il rejoue le dix. Comment ferez-vous?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 41.

Bien qu'en règle générale le premier en cartes ne doive jamais en laisser, cependant l'analyse du coup ne permet pas d'écarter autre chose que les trois dix. En effet, si vous sacrifiez les rois, vous n'avez, pour ainsi dire, aucune chance d'arriver au repic ou au soixante, puisque d'après les probabilités vous serez arrêté par trois as ou par trois dames. En conservant le quatorze de rois, vous avez un peu plus de trois chances sur sept pour relever un as. Toutefois la rentrée d'un as ne vous donne le repic que très éventuellement. Il faut ajouter aux chances contraires les six cartes au point que votre adversaire peut avoir dans trois couleurs, et qui priment les vôtres.

Second à jouer. Vous écartez également les trois dix, avec des chances supérieures pour le repic, parce que, bien qu'ayant dans les deux cas cinq cartes à écarter, votre adversaire sera certainement guidé par d'autres vues.

PROBLÈME DE PIQUET.

Après avoir écarté valet, dix, sept de trèfle, roi et sept de pique, vous avez :



Après avoir annoncé le point de 46, qui ne vaut rien, vous jouez l'as de carreau sur lequel votre adversaire met le huit de trèfle. Comment jouerez-vous la carte?

ROBERT D'A.

SPORT

COURSES A DIEPPE

1er jour. — Vendredi 22 août.

Prix du Pollet. — A réclamer. — 2,300 mètres.

1. *Figurine*, par MARS et FIDA, au comte de Juigné (Ryan), 44 kil.
2. *Normande*, au comte de Berteux (Jellis), 48 kil.
3. *Géométrie*, à M. Delâtre (Smith), 44 kil.

Non placées : *Baretta, Justice, Vetiver, Silhouette.*

Prix du Cercle du Casino. — A réclamer. *Poulains et pouliches de 2 ans.* — 1,000 mètres.

1. *Outarde*, par SOUVENIR et PRETTY-LUCY, au comte de Berteux (Carlisle), 51 kil. 1/2.
2. *Fleur-de-Lys*, à M. Jennings (Lavis), 51 kil. 1/2.
3. *Ismailia*, à M. Lupin (Heslop), 51 kil. 1/2.

Non placés : *Embuscade, Octavie, Turc, Épervier, Arnal.*

Grand Critérium. — *Poulains et pouliches de 2 ans.* — 1,000 mètres.

1. *Tafna*, par WESTMINSTER et TEACHER, au comte de Lagrange (Macdonald), 55 kil. 1/2.
2. *Louis-d'Or*, au baron de Rothschild (Rolf), 59 kil.
3. *Muette II*, à M. Ephrussy (Carlisle), 56 kil. 1/2.
4. *La Flandrie*, à M. Fould (Hunter), 57 kil. 1/2.

Non placés : *Séville, Miss-Prétention, Magnanime, Basilique, Chiffon, Écosse, Pharamond, Brienne, Bouvreuil, La Reyna, Nectar, X.*, au baron Seillière, *Pétal.*

Handicap. — 2,300 mètres.

1. *Reine-Claude*, par WINGRAVE et REINE-BLANCHE, à M. Delamarre (Kelly), 52 kil. 1/2.
2. *Porcelaine*, à M. Blanc (Hunt), 57 kil.
3. *Santa-Fé*, à M. Delan..re (Bartholomew), 43 kil.

Non placés : *Colifichet, Satania, Macarena, Paquet, Charbonnier.*

Prix de Rouxmesnil. — *Course de haies. Handicap.* — 2,400 mètres.

1. *Paradoxe*, par SUZERAIN et EUREKA, au baron Finot (Atchet), 74 kil. 1/2.
2. *Flame*, à M. Vallender (Penfold), 68 kil.
3. *Déesse*, à M. Blanc (Hunt), 65 kil. 1/2.

Non placés : *Tempesta, Convenio, Bag-Pipe, Gadfly.*

2e jour. — Dimanche 24 août.

Prix spécial. — 2,500 mètres. — Poids : 56 kil

1. *Problème II*, par RUY-BLAS et FLEUR-DE-LIS, à M. Éphrussi (Carlisle).
2. *Narcisse*, au comte de Berteux (Rolf).
3. *Paquet*, au comte Telfener (Heather).

Non placés : *Pythagore, Chalumeau.*

Prix du Casino. — A réclamer. — *Chevaux de 2 ans et au-dessus* — 1,500 mètres.

1. *Figurine*, par MARS et FIDA, au comte de Juigné (Carratt), 54 kil. 1/2.
2. *Normande*, au comte de Berteux (Jellis), 52 k. 1/2.
3. *Brosseur*, au vicomte de Trédern (Fearn), 45 kil.

Non placés : *Cunégonde, Justice, Macarena, Vétiver, Silhouette, Ismailia.*

Grand handicap international. 2,700 mètres.

1. *Jujube*, par BAUDAD et JALOUSIE, à M. Prat (Rolf), 52 kil.
2. *Almaviva*, au haras de Lonray (Forman), 43 kil.
3. *Ménars*, au comte de Mecûs (Ryan), 50 kil.

Non placés : *Colifichet, Double-Blanc, Roscoff, Doublon* (tombé).

Prix du Conseil général. — *Poulains et pouliches de 2 ans.* — 1,000 mètres.

1. *Isménie*, par PLUTUS et PROMISE, à M. Lupin (Hunt), 56 kil.
2. *Miss-Prétention*, au duc de Fernan-Nunez (Covey), 53 kil.
3. *Chiffon*, au comte de Juigné (Carratt), 54 kil. 1/2.

Non placés : *X., par Fantaisie, Éventail, Séville, Basilique, Pharamond.*

Prix Duquesne. — *Course de haies.* A réclamer. — 1,900 mètres.

1. *Bag-Pipe*, par HENRY ou CYMBAL et FAIR-HELEN, à M. Khan (Stern), 64 kil. 1/2.
2. *Jeannine*, à M. Blanc (Hunt), 68 kil.
3. *Middle-Temple*, à M. Quartly (Murfeet), 70 k. 1/2.

Non placés : *Coquette, Paradoxe, Émeraude, Roxane.*

Prix Franc-Picard. — *Steeple-chase.* 4,500 mètres.

1. *Jacinthe*, par FORTUNIO et SYREN, au baron Seillière (Gardener), 68 kil. 1/2.
2. *Easter-Monday*, à M. C. Blanc (Weaver), 63 kil. 1/2.
3. *Duquesne*, à M. Panleff (Stern), 68 kil.

Non placé : *Bold-Brennan.*

3e jour. — Mardi 26 août.

Prix de la Société d'Encouragement. 2e série. — 2,000 mètres.

1. *Problème II*, par RUY-BLAS et FLEUR-DE-LIS, à M. Ephrussy (Carlisle), 54 kil.
2. *Futaine*, au marquis de Caumont (Lavis), 52 k. 1/2.
3. *Roscoff*, au comte de Juigné (Carratt), 60 kil. 1/2.

Non placés : *El-Rey, Méphisto.*

Prix Charles Laffitte. — A réclamer. 1,500 mètres.

1. *Normande*, par CAPITALISTE et BAGATELLE, au comte de Berteux (Jellis), 51 kil. 1/2.
2. *Vétiver*, au comte de Lagrange (Dodge), 55 kil.
3. *Brosseur*, au vicomte de Trédern (Bartholomew), 44 kil. 1/2.

Non placés : *Figurine, Épervier, Roxane, Macarena, Géométrie, Arnal, Silhouette, Tentation.*

Prix national. — 4,500 mètres.

1. *Insulaire*, par DUTCH-SKATER et GREEN-SLEEVES, au comte de Lagrange (Dodge), 59 kil.
2. *Jujube*, à M. Prat (Rolf), 59 kil.
3. *Colifichet*, au comte de Lagrange (Mills), 59 kil.

Handicap de Consolation. — 1,900 mètres.

1. *Chalumeau*, par FLAGEOLET et WEATHERBOUND, au comte de Lagrange (Hartley), 48 kil.
2. *Croisette*, à M. Balensi (Kelly), 47 kil.
3. *Géométrie*, à M. Delâtre (Ryan), 45 kil. 1/2.

Non placés : *Pythagore, Eusebia, Baretta* (tombée).

Prix du Conseil municipal. — *Course de haies.*

1. *Argentan*, par SARRAZIN et ACLRESS, à M. Ed. Blanc (Hunt), 62 kil. 1/2.
2. *Bold-Brennan*, au capitaine Burke (Lewitt) 62 kil. 1/2.
3. *Aquilon*, au baron Finot (Atchet), 67 kil.

Non placés : *Senator, Gibert.*

COURSES A ENGHIEN

Jeudi 28 août.

Prix des Coteaux. — *Course de haies.* A réclamer. — 2,000 mètres.

1. *Bonita* (7/1), à M. Hornez (Baines), 68 kil. 1/2.
2. *Tempestas*, à M. Harris (Gardener), 58 kil.
3. *Ancenis*, à M. Balensi (Summers), 58 kil.

Non placés : *Pepa, Madame-Job, Le Tilleul, Prêtresse, Coquette, Jonvillaise, Jonville* (dérobé).

Prix de Pontoise. — *Steeple-chase.* — *Handicap.* 2,500 mètres.

1. *Basque* (5/1), au baron Finot (Atchett), 67 kil.
2. *Ballon*, à M. Junius (Summers), 50 kil.
3. *Boufflers*, à M. Blanc (Hunt), 62 kil.

Non placés : *Gavroche, Mourad, Miss Aonda, For Ever* (tombé).

Prix des Chênes. — *Steeple-chase.* — *Handicap.* 3,000 mètres.

1. *Filense* (10/1), à M. Girardin (Rowell), 60 kil.
2. *Pirate*, à M. de Saulty (Summers), 67 kil. 1/2.
3. *Aubépine*, au baron Finot (Atchett), 60 kil. 1/2.

Non placés : *Quémandeur, Belle-Petite* (tombée).

Prix d'Août. — *Course de haies.* — *Handicap.* 2,500 mètres.

1. *Andréa* (5/2), à M. C. Blanc (Weaver), 62 kil.
2. *Héritière*, à M. de Saulty (Summers), 60 kil. 1/2.
3. *Hourada*, à M. Gardener (le propriétaire), 60 kil

Non placés : *Capitole, Incertain, Balsamine, Toquade* (tombée).

COURSES A AUTEUIL

Dimanche prochain 31 août.



MOUTONS RENTRANT A LA BERGERIE, dessin au crayon noir par CH. JACQUE.

(*L'Art.*)



LA RÉPRIMANDE, par J. VIBERT. *(Univers ill.)*



Dimanche dernier a eu lieu, dans la salle des Fêtes du Trocadéro, une grande matinée musicale : il s'agissait de l'audition des chœurs d'Athalie, mis en musique par M. Félix Clément. Mmes Kerst, Boidin-Puisais et Fressat, pour la partie vocale Mlle Rousseil et M. Sylvain pour la partie dramatique; enfin M. Guilmant, l'éminent organiste, et M. Adolphe Maton, dirigeant avec son autorité habituelle un orchestre et des chœurs comprenant une soixantaine d'artistes, tels étaient les éléments que le compositeur avait su réunir pour l'interprétation de son œuvre. C'est le cas de dire que la qualité remplaçait la quantité. Vous figurez-vous, dans cette salle immense, un orchestre de trente et quelques musiciens?

On a particulièrement fêté Mlle Rousseil, dont le puissant organe et la passion dramatique ont mis en pleine lumière les beaux vers de Racine; à côté d'elle, un jeune homme, M. Sylvain, a montré des qualités qui ne tarderont pas à lui faire une bonne place au théâtre.

Que dirai-je de la partition de M. Félix Clément? C'est terne, languissant, d'une inspiration toujours mélodique, mais singulièrement banale. Et puis il y avait disproportion complète entre le contenant et le contenu : les sonorités dansaient comme des grelots dans un ballon. C'est dans ces conditions pitoyables que les défectuosités de la salle s'accusent d'une façon étonnante; chaque attaque d'un instrument de cuivre est répercutée au bout d'une demi-seconde environ; il en est de même pour les timbales, et les contre-basses rendent une sorte de mugissement sourd qui se prolonge et vient jeter dans les harmonies les plus étranges perturbations. Je ne comprends pas que les architectes n'aient pas tenté déjà quelque moyen d'atténuer ces résonnances intempestives. Je sais bien que l'*acoustique* est une science à peu près inconnue; mais enfin, il y a des données générales sur lesquelles on peut s'appuyer. Il est facile de déterminer les points de la salle où les échos sont le plus appréciables : ne peut-on appliquer dans ces endroits quelques draperies, ne fût-ce qu'à titre d'essai? La salle, dans son ensemble, est belle, spacieuse et commode; il me semble qu'on ne devrait rien négliger pour tâcher de la rendre bonne.

Pour résumer la matinée de dimanche, disons que les honneurs ont été pour Racine, d'abord; puis pour Mlle Rousseil et M. Alex. Guilmant, qui a joué en maître un concerto de Haendel.

Léon Delahaye.



ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Londres. — S'il faut en croire des journaux américains, le voyage de Mlle Sarah Bernhardt au pays des dollars ne serait que partie remise; il aurait lieu au mois de septembre 1880. Ce retard permettrait à la charmante actrice d'apprendre l'anglais et de jouer, à l'occasion, dans cette langue. Les conditions sont, paraît-il, 150 livres sterling par jour, plus 5 livres pour les menues dépenses. Les frais de voyage seront payés ainsi que ceux nécessités par le transport d'une garde-robe suffisante pour jouer les rôles de doña Sol, de la reine d'Espagne, sans compter Hamlet, Roméo, Claude Melnotte; une collection de tableaux et quelques morceaux de sculpture compléteront ce bagage qui, estimé au poids, représente une jolie somme. Avec un peu d'ordre, Mlle Sarah Bernhardt pourra certainement assurer le pain de sa vieillesse.

N'oublions pas, avant de quitter le monde du théâtre, de donner en passant un souvenir à une personnalité qui s'y était fait une place considérable, et que la mort vient de tirer pour un moment de l'oubli volontaire dans lequel elle vivait. — Fechter, le grand comédien, est mort le 5 août, dans la maison de campagne où il s'était retiré, après avoir brillé au premier rang sur les scènes de Paris, de Berlin, de Londres et de New-York. Dans le cours d'une carrière illustrée par de nombreux succès, il avait toujours conservé le goût de la retraite et de la vie des champs et l'on pourrait dire que le théâtre n'avait été pour lui qu'un moyen de réaliser ce rêve de sa jeunesse. C'était un caractère et, parmi tous les traits qu'on cite de lui, et qui permettent de reconstituer cette physionomie originale à jamais disparue, nous en rappellerons un qui prouve un sang-froid et une présence d'esprit bien rares.

C'était à la première de la *Dame aux Camélias*, Fechter, en entrant en scène, ferma la porte derrière lui avec une telle violence que deux lampes furent renversées du guéridon sur lequel elles étaient posées; l'huile se répandit et il y eut bientôt un commencement d'incendie. Malgré les cris d'inquiétude qui ne tardèrent pas à se faire entendre, notre acteur continue à jouer comme s'il n'était rien arrivé; le feu heureusement s'éteignit de lui-même, et les assistants, en voyant le calme de Fechter, se sentirent rassurés et ne s'abandonnèrent pas à une de ces paniques qui, dans un théâtre, sont, de tous les dangers, le plus grand.

* * *

Birmingham. — Le second *meeting* annuel de bicyclistes a eu lieu le 16 août, à Aston, sous les auspices du *Cricket and Foot Ball Club*. Malgré les conditions les plus défavorables, la pluie n'ayant pas cessé de tomber, l'assistance était nombreuse (environ 6.000 personnes), et les courses ont été particulièrement intéressantes, les meilleurs bicyclistes étant presque tous engagés, et entre autres, H. L. Cortes, du *Wanderer B. C.* Dans le handicap de 1 mille, celui-ci fut distancé; mais dans le handicap de 5 milles il fut plus heureux et gagna en laissant de longues avances à ses adversaires. La vitesse obtenue fut de 4 milles en 11 minutes 56 secondes et 5 milles moins 130 yards en 14 minutes 40 secondes.

Le handicap de 1 mille fut gagné par M. A. Smith, du *Leicester B. C.*, qu'une avance de 200 yards permit d'atteindre le but en 2 minutes 46 secondes.

Enfin, M. L. Radclyffe, du *North Worwickshire B. C.*, a été l'heureux vainqueur du handicap de 2 milles.

Trois courses à pied ont terminé cette intéressante journée.

* * *

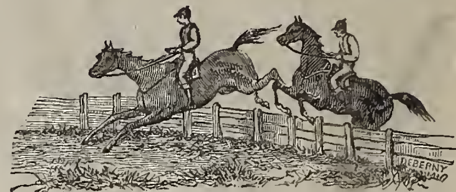
Soleure. — Le conseil municipal vient de prendre une décision au sujet de la madone peinte par Holbein qui fait partie de la collection de l'Association artistique. Une somme de 12.000 francs a été votée par lui pour payer la dette dont ce tableau était grevé, à condition que la collection tout entière deviendrait propriété communale. Quelques mots maintenant sur l'histoire de cette madone dont la destinée a eu bien des traverses. Après avoir été jusque vers la fin du XVIIe siècle une des gloires de l'église Saint-Ursus, elle passa dans la chapelle de tous les saints à Grenchen où elle demeura oubliée et incomprise jusqu'en 1856. Mgr Lachat aurait le premier, dit-on, appelé l'attention du monde artistique sur la valeur de cette peinture. Cependant deux peintres ayant découvert ce monogramme H. H., cherchèrent à faire l'acquisition du tableau dont ils devinrent en effet les heureux possesseurs pour un prix modique. Les habitants de Grenchen ne tardèrent pas à comprendre quel trésor ils avaient perdu; mais il était trop tard En vain ils en appelèrent aux tribunaux, ceux-ci repoussant leurs prétentions, donnèrent raison à l'association artistique de Soleure, qui, dans l'intervalle était devenue propriétaire de l'objet du litige, sous la condition de rembourser les frais de restauration qui se montent à la somme votée récemment par le conseil municipal.

* * *

Anvers. — L'*Assommoir*, de M. Zola, paraît appelé à faire le tour de l'Europe. Après avoir été joué avec succès, paraît-il, sur une des plus grandes scènes d'Italie, il a fait son apparition, habillé en flamand, sur un théâtre d'Anvers.

Le directeur malheureusement avait oublié de se mettre en règle avec les auteurs en leur payant un droit de traduction. En conséquence, M. Busnach et les héritiers Gastineau ont intenté une action en dommages et intérêts tendant à se faire accorder 10 p. 100 de la recette brute et 2,000 francs d'indemnité. On attend l'issue du procès avec d'autant plus d'impatience que la demande semble un peu exagérée.

D...



CHRONIQUE DU SPORT

Paris est, en ce moment, livré aux bêtes; cette population si fine, si intelligente, si philosophiquement cynique, pour laquelle la civilisation la plus dépravée ne semble pas avoir assez de raffinements, est tout entière suspendue à l'orang-outang du Jardin d'acclimatation et aux lions des Folies-Bergère. Cet appétit du plaisir des yeux, ce besoin de sensations violentes, rappelle involontairement les Romains de la décadence, ces anciens maîtres du monde, auxquels il fallait les combats de gladiateurs, pour réveiller par l'âcre volupté du sang, leurs sens émoussés et endormis.

Pour mon compte, j'allais dire : j'aime le danger, non, ce n'est pas exact : j'aime l'émotion causée par son approche, la surexcitation qu'il procure pendant sa durée, le bien-être qu'il laisse quand il est passé : mais tout cela à la condition de l'éprouver moi-même. Il m'est, au contraire, impossible de voir, sans une sensation pénible, une femme, par exemple, risquer tous les soirs de se casser le cou ou de se rompre les os pour la satisfaction d'un tas de badauds, dont la plupart ont l'air de se croire volés quand les choses se passent sans accident. Les générations actuelles semblent se complaire dans ces sortes de spectacles, et aimer particulièrement à voir une jeune, belle et gracieuse créature en danger de mort. Il y a, quoi que l'on en puisse dire, de la lâcheté et de la cruauté dans cette curiosité malsaine; ce sont, au reste, deux vilains sentiments, frères jumeaux, pour ne pas dire siamois, ils existent rarement séparés.

L'un et l'autre doivent être satisfaits, les incidents de cette nature ont été fréquents ces temps derniers. Au cirque des Champs-Elysées, une jeune femme, fine, élégante comme une levrette, bien qu'elle fasse un métier de boule-dogue, a failli se tuer net en accomplissant un de ces tours de force dont la description seule donne froid dans la moelle des os. Elle se laisse glisser en se tenant par les dents, le long d'un fil de fer tendu presque verticalement du haut en bas du cirque. En terminant cette descente vertigineuse, elle est venue se briser contre l'appareil destiné à l'arrêter, comme un verre à champagne lancé contre un mur : elle va recommencer sous peu de jours. A l'Hippodrome, une écuyère allemande (ce n'est pas Mlle Elisa, rassurez-vous) a fait une effroyable chute En sautant une barrière assez solide, son cheval a pris l'obstacle de trop loin, s'y est engagé les jambes de devant, a fait panache ; la malheureuse femme n'a pu se dégager et a été broyée sous l'animal : elle va recommencer aussi. Eh bien! Messieurs, voyons, franchement, en feriez-vous autant ; c'est humiliant pour les hommes, savez-vous, et ces



EL REY

Par LORD CLIFDEN et BOURG-LA-REINE, gagnant le Grand prix de 20,000 francs de Deauville, 1879.

Du haras de MARTINVAST, entraîné par Webb, monté par G. Mills.

femmes-là sont un peu dans leur droit en ayant pour eux une médiocre considération.

Aux Folies-Bergère, les choses ont été plus graves encore : une dompteuse pompeusement annoncée n'a pas pu débuter : elle a été fortement endommagée par l'un de ses animaux à la première répétition. Son mari a voulu la remplacer, pour faire prendre patience au public : il a eu le même sort. L'auteur de cette double protestation contre la force morale de l'homme est une lionne. Il n'est pas difficile de la deviner, ses compagnons sont paresseusement couchés dans la cage, semblant tristes et mornes, résignés à l'esclavage. Elle, au contraire, se promène inquiète et nerveuse ; sa queue ne cesse de battre anxieusement ses flancs, ses yeux métalliques lancent de fauves éclairs. Elle règne, on le voit, en souveraine absolue dans la prison commune ; elle piétine ses sujets sans avoir même l'air de les voir ; aucun d'eux ne proteste contre ses fantaisies. Ah ! c'est une maîtresse lionne ; les deux dompteurs auront, je crois, beaucoup de peine à la remettre dans l'obéissance ; et elle pourrait bien leur dire : « Ah ! vous autres, vous vous prétendez les rois de la création ; eh bien ! essayons donc un peu. »

J'aime beaucoup étudier les animaux, et me rendre compte des individualités distinctes de chacun d'eux ; elles présentent des différences aussi saillantes que chez les hommes. J'ai très attentivement observé cette lionne : c'est une singulière bête. Elle est fine, élégante, gracieuse ; chacun de ses mouvements est empreint d'une grâce féline adorable ; parfois même ses yeux ont d'étranges caresses ; elle semble vous dire : « Mais je suis très douce, moi ; approchez donc. » De plus elle est blonde ; de ce blond cendré, pâle, particulier à certaines femmes au teint mat et aux yeux d'acier. Je me défie instinctivement de la couleur blonde ; elle est d'ordinaire l'indice d'un caractère à la fois altier et rusé, d'une volonté inflexible, d'un tempérament de fer, d'une cruauté froide et raisonnée ; le tout enveloppé de formes câlines auxquelles on se laisse prendre quand on ne les connaît pas. Tenez, cette lionne-là doit être épouvantablement féroce ; si elle vous tenait, j'en suis certain, elle vous déchiquetterait le corps, comme plusieurs de ses congénères féminins font de votre cœur, histoire de s'entretenir les ongles ; pas autre chose. Si j'étais le mari de la dompteuse, je prendrais un bon revolver et je dirais à ma lionne : « Ma mie, vous êtes charmante, je vous aime tant que je ne puis résister à l'envie de me faire un tapis avec votre si jolie peau, » et je lui planterais une balle entre les deux yeux. Autrement, j'en ai bien peur, il y aura du gâchis.

Quant à l'orang-outang du Jardin d'acclimatation, il fait mal à voir, on se demande, en vérité, si l'on est bien dans son droit, en en usant ainsi avec un animal dont l'apparence se rapproche autant de celle de l'homme. La ressemblance est effrayante ; il y a dans la figure des expressions qui font rêver. Son attitude attriste ; il est là accroupi dans sa cage, tenant (je n'ose pas dire son enfant) son petit serré contre sa poitrine. Ses regards se reportent sur lui avec un air de si navrante tristesse, que vraiment on se sent le cœur serré. Si cependant c'était un homme incomplet, dégénéré, comme vous voudrez, je n'en sais rien, je ne suis pas naturaliste ; au reste, là-dessus ils n'en savent pas plus que moi. Si cela était ; si Dieu n'avait pas refusé à cet être, quel qu'il soit, la pensée, le souvenir, le sentiment, que devrait-il se dire, amené loin du pays où il était destiné à vivre, enfermé dans une cage, objet de la curiosité de toute une population, voué à une mort prompte et certaine, tout cela sciemment de la part de ses bourreaux ? quelle singulière idée doit-il avoir de l'homme ?

Car enfin on l'a pris traîtreusement dans une fosse, lui et toute sa famille, au moment où il ne faisait d'autre mal que de chercher sa nourriture, ce qui est le droit naturel de tout être vivant. On lui a tué, j'allais dire sa femme, pardon, sa femelle, à côté de lui ; on l'a laissé à moitié mourir de faim ; pour pouvoir l'approcher sans danger, toujours, parce que l'homme est brave. Puis on l'a amené s'éteindre à petit feu sous un climat meurtrier. Croyez-vous que ce soit précisément pour cela que Dieu l'ait mis au monde ? Serait-il, en vérité, dans son tort de vous dire : « Mais si je vous gênais, pourquoi ne m'avez-vous pas tué honnêtement, à ciel découvert, ou même assassiné dans le fond de cette fosse, comme vous avez fait de ma compagne, mais tout d'un coup ? Et qui vous a donné le droit de me torturer de la sorte ? »

Vous vous moquerez peut-être de moi, messieurs les savants et les esprits forts, mais de cela je m'occupe peu, vous n'aurez jamais autant de railleries pour ma folie que je professe de dédains pour votre sagesse. La vue de ce singe soulève un monde de pensées chez tout être intelligent, et votre vaine science répond bien mal à ces questions. Dans tous les cas, les curieux ont raison de se presser ; l'orang-outang a mauvaise mine, très mauvaise mine ; d'autant mieux que l'on n'a pris aucune précaution pour prolonger sa misérable existence, et que la mort, cette grande justicière plus compatissante que les hommes, ne tardera pas à l'en délivrer.

LE TURF.

Le théâtre est changé, mais la mise en scène a peu varié et la pièce est toujours la même. Seulement les acteurs ont quitté Deauville pour Dieppe; à cela près, il n'y a pas grande différence. Le grand critérium était nécessairement l'événement principal de la réunion. Jusqu'aux courses d'automne, les épreuves de poulains de deux ans forment le plus grand, pour ne pas dire l'unique attrait des réunions de province, surtout quand elles sont terminées.

Le critérium de Dieppe a cela de particulier, qu'il présente un caractère international, et est ouvert aux chevaux de tout pays. Le voisinage de l'Angleterre peut, à un certain moment, donner à cette condition un intérêt réel; néanmoins, cela me paraît assez difficile, en raison de la situation et des habitudes du turf anglais. Malgré l'attrait d'un prix dont le montant s'est élevé cette année, à la très respectable somme de 31,050 francs, il n'est pas probable qu'un poulain anglais d'un mérite réel se décide à traverser la Manche. On amènera beaucoup plutôt des *chevaux d'argent* (comme on dit). Ne trouvez-vous pas l'expression jolie? Mais ce n'est pas la même chose.

Il en est venu un cependant *Pétal*, et ses compatriotes paraissaient même lui accorder une certaine confiance, il a mal couru. En ce qui nous concerne, la situation me paraît peu changée. La course a été gagnée par une pouliche inconnue, à M. le comte de Lagrange, *Tafna*, par *Werminster* et *Teacher*. C'est paraît-il une jument d'une excessive vitesse pour huit cents mètres, elle a profité d'un très bon départ, pour prendre une assez grande avance, mais enfin de compte n'a pas gagné très facilement. Le favori *Louis-d'Or*, lui donnait six livres, est très mal parti, et cependant rapprochait tellement le vainqueur sur la fin du parcours, qu'il eût très probablement gagné si la distance eût été un peu plus longue.

Louis-d'Or reste donc vraisemblablement le meilleur des produits de deux ans connus, au reste avant le grand critérium de Paris, je crois toute appréciation définitive sur la jeune production, au moins prématurée.

Dieppe est la terre classique du steeple-chase en France, pendant de longues années son programme était exclusivement fait en vue de cette spécialité. Mais le steeple-chase de Dieppe. etait un gros événement, la métamorphose de la réunion en a quelque peu amoindri le prestige, néanmoins, c'est encore une des courses d'obstacles les plus à sensation de l'année.

Elle s'est résumée cette fois dans une déception l'état du terrain détrempé par la pluie était à peine praticable, tous les concurrents sont restés sur le carreau à l'exception de cette petite *Jachinte* à laquelle la taille, et par conséquent la classe, font seules défaut, pour pouvoir la ranger parmi les animaux d'ordre supérieur. Grâce à sa longue expérience, et à l'éducation particulière qu'elle a reçue chez M. le baron Finot, elle est seule arrivée à bon port.

Dieppe clôture cette longue série des réunions importantes de province. Demain on recommence à Auteuil; puis les grandes courses d'automne, enfin nous rentrons sur le turf régulier.

NED PEARSON.



COURRIER DE LA SEMAINE

Savez-vous quelles sont les personnes les plus impatientes de voir s'ouvrir la chasse en Seine-et-Oise?

C'est le groupe charmant de chasseresses que Mme la duchesse de M..... a organisé. Cette phalange de Dianes est convoquée pour le 14 septembre au château de S... Le costume de chasse est uniforme et obligatoire; en voici la description telle qu'elle m'a été donnée par l'*habilleur* à la mode : bottes en peau de daim gris souris ou guêtres avec molletières jaune zouave; jupe gris perle, courte, festonnée, avec poche à tablier sur le côté gauche; gilet blanc, habit en lainage chinois cramoisi, garnis de boutons en acier, col rabattu, chapeau marin avec une simple plume de coq. Armement et équipement : fusil de Galland, aumônière-cartouchière sur le côté droit. Chaque chasseresse est suivie d'un porte-carnier.



UN CHASSEUR, par SALZEDO.

Les hommes sont exclus de ces réunions cynégétiques; on ne les autorise qu'à venir dîner.

A l'heure qu'il est, tout ce petit monde est dispersé dans les villes d'eaux, et se prépare, par le tir au pigeon ou à la trappe Boyardus, à l'art de décrocher proprement un perdreau.

Parmi ces chasseresses, on nous cite comme la plus habile Mlle D...n, qui ne craint pas les battues en forêt, et qui, l'année dernière, a mis courageusement bas une bête noire.

L'époque de la chasse est l'occasion, le prétexte de grandes réunions mondaines, dans les environs de Paris principalement. Ce mouvement automnal est intéressant à plus d'un titre, et nous nous réservons de le suivre attentivement.

La semaine a été assez vide d'événements. La villégiature se ralentit pour faire place au tourisme. Il devient d'usage, pour ceux qui n'ont pas la passion de la chasse, de terminer la saison par ce que l'on appelle aujourd'hui les voyages circulaires. On vient prendre pied à Paris et l'on s'élance de nouveau dans la vie roulante des chemins de fer. L'on part par la ligne de l'Ouest et l'on revient par celle du Nord. Il y a un certain entrain cette année pour aller visiter l'Espagne, qui est peut-être la contrée la plus inconnue de l'Europe. Nous conseillerons à ceux qui entreprennent une excursion dans la patrie du Cid, de brûler la route jusqu'à Madrid et de ne rester dans cette capitale que juste le temps d'y prendre langue, pour visiter l'Andalousie, pleine des monuments grandioses en même temps que gracieux des rois maures, épaves d'une grande époque que les musulmans ne retrouveront plus. Pour nous, l'Espagne ne commence qu'à Tolède pour finir à Grenade et à Cadix. Il n'entre pas dans notre cadre de tracer un itinéraire, et nous ne voulons que prémunir les touristes contre les désenchantements du début du voyage.

Aujourd'hui l'on mange en Espagne et l'on a quelque confortable dans les hôtels; naguère il n'en était pas ainsi. Cependant il ne faudrait pas rêver de chefs-d'œuvre culinaires, d'autant plus que les hôteliers ont une étrange façon de comprendre l'hospitalité.

A mon dernier voyage, après avoir parcouru les sierras de Cordoue et les plaines luxuriantes de l'Andalousie, j'arrivais, l'estomac un peu délabré, à Madrid avec l'intention formelle de me réconforter. Je descends dans un des meilleurs hôtels de la capitale espagnole et j'y fais un déjeuner délicieux : beurre frais, radis, omelette, côtelettes de mouton, pommes de terre frites et du fromage civilisé, toutes choses parfaitement inconnues dans les *fonda* et *posada* du sud. Je n'oublierai jamais les sensations agréables que je ressentis à ce premier repas. Je suis resté douze jours à Madrid et j'y fis douze fois le même déjeuner.

Au bout de quatre jours j'étais saturé de ce menu unique, et, fort poliment, je demandai au majordome s'il n'y aurait pas moyen de varier cet ordinaire persistant. Cet hidalgo me regarda avec un suprême dédain :

— Pourquoi changer? me dit-il.

— Pour varier, répondis-je humblement.

— Impossible! fit-il. Le jour de votre arrivée n'avez-vous pas été charmé?

— Certainement.

— Eh, bien! tous les jours il arrive des voyageurs qui sont charmés comme vous l'avez été.

Il n'y avait rien à répondre, et je fus obligé de subir pendant tout le temps de mon séjour à Madrid ce menu officiel et inflexible. Il me fallut quelque temps avant de pouvoir regarder une côtelette.

J'ai rapporté aussi d'Espagne une aversion profonde pour le lapin, qui a l'honneur héraldique de figurer dans les armes de Castille comme représentant la fécondité. Ce rongeur pullule dans la péninsule ibérique; il est la base de tout impromptu :



VOCATION D'UN CADET DE FAMILLE.

(Illustration.)

ici on tord le cou à un poulet; là-bas on écorche un lapin, qui se trouve toujours à point au bout du champ.

A propos de lapin, il me sera permis, en cette saison de chasse de terminer par une hâblerie de feu Commerson.

Voici ce que racontait l'humouristique directeur du *Tintamarre :*

Ce matin, en plaine, j'aperçois un lapin.

Seulement, il m'aperçoit aussi.

Et au moment où je le mettais en joue, il court se blottir derrière un énorme potiron.

Je tourne pour essayer de l'apercevoir.

Il tourne pour tâcher que je ne l'aperçoive pas.

Ça dure comme cela pendant un quart d'heure.

Tout à coup je vois le potiron qui s'ébranle et se met à fuir avec une vitesse énorme.

C'était mon lapin qui avait fait un trou en dessous, s'était blotti dedans et le faisait rouler avec ses pattes.

Cinq secondes après il était hors de portée!

FLORIAN PHARAON.



LES AVENTURES DE POLYPHÈME LAMINOIR

NOUVELLE HUMORISTIQUE.

Entre Blagsdorf et Craberg, s'étend un plateau de quelques lieues de long, brusquement terminé par une falaise à pic, dont la hauteur, soigneusement mesurée par un savant bavarois, est de 2,364 mètres 26 centimètres, en négligeant les fractions. Une vallée sablonneuse dans laquelle croissent çà et là divers arbrisseaux, un certaiu nombre d'ajoncs et quelques paysans, étend à perte de vue son ennuyeuse uniformité. On dirait que la nature a volé un coin de Brandebourg pour le transporter en cet endroit. C'est là, dit-on, que fut enterré le Souverain des Enfers, Satan en personne, dans des circonstances encore oubliées mais que le savant bavarois déjà nommé se propose d'élucider dans un ouvrage qui ne comprendra pas moins de cent vingt volumes in-folio, sans compter la préface et l'introduction. C'est peu, si l'on considere l'immensité du sujet; c'est beaucoup pour la patience d'un lecteur, même allemand. Aussi je veux essayer en quelques lignes de quintessencier la légende en la réduisant à des dimensions acceptables.

L'orgueilleux Satan avait levé l'étendard de la révolte et fomenté, à la grande satisfaction des damnés, une grève chez la gent infernale chargée de la distribution des supplices. Pourquoi en effet tourmenter des criminels alors que, soi-même on n'était pas un saint? Pourquoi d'éternelles vengeances? Pourquoi des tourments sans fin? Bref, on voulait l'amnistie.

Le chef des milices célestes, l'Archange saint Michel, fut chargé de rétablir l'ordre et d'étouffer l'insurrection dans son germe. Sans prendre le temps de déposer son plan chez un notaire, il conçoit une idée audacieuse. Attaquer Satan, le terrasser et écraser en sa personne, l'hydre de l'anarchie, tel sera son but. L'exécution suit de près. Armé de son épée flamboyante, il déploie ses ailes immenses et vole à la recherche du révolté. Il l'aperçoit bientôt dans l'espace aérien qui s'étend au-dessus de Cracberg et sans donner au traître le temps de se reconnaitre, il fond sur lui, la pointe de son redoutable glaive en avant. Mais Satan oppose sa fourche et les deux adversaires se livrent un combat qu'une plume humaine ne saurait décrire. L'Archange frappe, d'estoc et de taille, Satan essaie d'embrocher son ennemi, sans y parvenir toutefois, car saint Michel unit la force du lion à la prudence du serpent. La lutte se poursuit avec des alternatives diverses et le sang coulerait de mainte blessure si les deux combattants n'étaient invulnérables. Tout à coup Satan prévoyant sa défaite, change de tactique et veut entraîner saint Michel dans l'atmosphère terrestre pour le précipiter dans l'espace. Mais celui-ci devinant le piège, remet promptement son épée au fourreau, fond sur le maudit, le saisit par les cornes et lui imprimant une vigoureuse impulsion, le lance dans le centre d'attraction terrestre où il s'engloutit bientôt dans la direction de Blagsdorf. Son corps immense vient se briser sur la falaise et roule de rochers en rochers jusqu'au fond de la vallée, où il s'abime enfin avec un horrible fracas. La terre en trembla et la secousse fut si violente que des villages tout entiers périrent dans une vaste destruction.

Satan au milieu de ce cataclysme était étendu sans connaissance, au fond du trou qui s'était creusé sous lui dans sa chute. On ne voyait plus de son corps que l'appendice dont certains quadrumanes se servent pour se suspendre aux branches et passer ainsi d'arbre en arbre.

Bien en prit au pauvre diable d'être immortel, car il n'aurait certainement pas survécu à une aussi formidable dégringolade.

Un paysan qui passait s'approcha de lui, curieux de voir un être aussi étrange, et le tira par le susdit appendice, dont les replis gigantesques fouettaient l'air à la manière des serpents. Ce contact insolite réveilla Satan de sa torpeur et sembla le ranimer. Ah! ah! s'écria-t-il, incapable de mouvement, mais non de réflexion, tu tires le diable par la queue: eh bien! je condamne, toi et tes descendants, jusqu'à la cent huitième génération, à vivre misérables, haïs et persécutés. Plus de bière, plus de choucroûte, plus de lard salé; des racines, de l'eau et des haillons. J'ai dit. Le bonhomme s'évanouit en entendant cette sentence terrible, et lorsqu'il revint à lui, le diable avait disparu dans un gouffre profond d'où s'échappaient des vapeurs de soufre peu agréables à respirer. On voit, aujourd'hui, à cette même place, une source d'eaux thermales qui fait pour les dyspepsies, une concurrence redoutable à la graine de moutarde blanche, *ô Desiderius!*

Telle est la légende. On peut maintenant faire l'économie des cent vingt volumes de l'illustre savant bavarois.

Polyphème Laminoir était le cent neuvième rejeton en ligne directe du bonhomme Laminoir.

Suivant les traditions de la famille, il vivait sordide et misérable dans une hutte meublée, à l'intérieur, aussi sommairement que celle d'un Canaque. Il passait ses jours à ramasser du bois mort dans la forêt voisine, faisait ensuite des fagots qu'il portait vendre à la ville, moyennant quelques deniers.

Ce n'est pas ainsi que l'on devient millionnaire, mais la destinée avait ses vues sur Polyphème qui jetait de cette manière, sans le savoir, les fondements d'une fortune colossale.

(*A suivre.*) R. D'A.

MÉLI-MÉLO

*** Après Émilie Loysset, qui est devenue princesse de Reuss, on annonce que sa sœur Clotilde, écuyère comme elle, serait également sur le point d'épouser un prince dont elle a fait connaissance à Berlin.

Une de leurs sœurs a déjà épousé, en France, le marquis de C...

Ce sont les filles d'un confiseur de Lyon.

*** Le pavillon de la Ville de Paris au Champ-de-Mars qui devait, comme on sait, servir à l'installation d'un gymnase national, sera reconstruit dans le parc qui, après la démolition des autres constructions de l'Exposition, doit rester entre la terrasse du palais et le pont d'Iéna. On y installerait alors un musée industriel municipal qui appartiendrait exclusivement à la Ville de Paris.

*** Demain samedi, réouverture du théâtre de l'Odéon, continuation des représentations du *Voyage de M. Perrichon*, la très amusante comédie en quatre actes de MM. Labiche et Ed. Martin, interrompues en plein succès par la clôture annuelle du théâtre.

Le rôle de Perrichon sera joué par M. Montbars, du théâtre du Palais-Royal, spécialement engagé.

Porel jouera le rôle de Daniel. Les autres rôles par Amaury, François, Tousé, Cressonnois, Foucault, Fréville, Mmes Crosnier et Marie Bergé, c'est-à-dire par tous les artistes qui ont contribué au grand succes de la pièce.

Le *Voyage de M. Perrichon* commencera à 9 heures et sera précédé d'une pièce en un acte. Le lever du rideau se fera à 8 heures, et le spectacle finira à minuit moins un quart.

*** Du 14 au 18 septembre aura lieu, à l'École des beaux-arts, l'exposition du concours des vitraux de Jeanne Darc, destinés à la cathédrale d'Orléans.

M. Paul Baudry ayant été vaguement désigné comme ayant pris part, d'une façon anonyme et indirecte, à ce concours, vient d'adresser la lettre suivante à un de ses amis pour rétablir les faits:

Paris, le 20 août 1879.

Mon cher ami,

Vous me demandez si je suis entré dans le concours proposé pour les vitraux de la cathédrale d'Orléans. Je suis assez surpris de la question, ayant l'habitude de signer toujours mes ouvrages tels quels; et vous n'avez pas, que je sache, rencontré mon nom.

Je n'ai pris aucune part à ce concours; mais comme le sujet indiqué est, depuis longtemps, dans le cercle de mes études, il m'a vivement intéressé, et je suis allé le voir à l'évêché d'Orléans, où il est exposé en ce moment. Il est indispensable, dans l'intérêt de l'œuvre et des concurrents, de le soumettre à l'appréciation du vrai et grand public de Paris.

Ce concours, dont la pensée est si élevée et si excellente, devait être proposé par les Orléanais, dans le sanctuaire de la gloire de Jeanne Darc.

J'ai eu, à cette occasion, la visite d'un des verriers concurrents, alors que d'autres s'adressaient à l'un de mes amis, peintre d'un talent exquis, un érudit tout façonné à ces sortes de travaux; je ne puis vous le nommer, le concours n'étant pas jugé.

J'ai ainsi beaucoup causé de Jeanne Darc et de mon ardent désir de retracer un jour notre légende nationale; mais j'ai dit à mon visiteur que je n'aimais pas les concours et qu'en ma qualité de solitaire quelque peu farouche, amoureux des coudées franches et de liberté, je ne prendrais part, en aucun temps, à quelque concours que ce soit.

Mes travaux actuels, par surcroît, ne m'ont permis d'intervenir, en cette circonstance, ni par un conseil, ni par le moindre trait de crayon.

Puisque vous vous intéressez à ce concours, cher ami, je vous répéterai ce que j'ai dit maintes fois: je souhaite qu'il soit jugé loyalement, sur les œuvres présentées et signées, et qu'aucune influence ou pression n'en vienne entraver la parfaite équité.

Si la très simple et très sincère expression de ce vœu peut y contribuer, comme vous le croyez, je vous autorise parfaitement à le dire et à le publier.

Agréez, cher ami Lajolais, l'expression de mes sentiments affectueux.

PAUL BAUDRY.



OISEAUX AQUATIQUES

AU BOIS DE BOULOGNE.

DÉPLACEMENTS.

MM. le comte de Puiseux, à Marienbad; — le prince de Léon, au Croisic; — le vicomte d'Aulan, à Houlgate; — le vicomte de Bréon à Château-Gontier; — le prince Karageorgewitch, à Dieppe; — le duc de Fezensac, à Paris; — le vicomte des Garets, à Constantinople; — le comte Duchâtel, à La Rochelle; — le baron de Caters, à Paris; — le comte de Pennautier, à Paris; — le baron Ad. de Rothschild, à Paris; — le comte de Carné-Trécesson, à Dinan; — le comte Hocquart, à Paris; — G. Kœchlin, à Bâle; — le comte de Faverney, à Paris; — le vicomte de La Roque-Ordan, à Biarritz; — le baron de Meyronnet-Saint-Marc, à La Rochelle; — le comte Excelmans, à Paris.

GASTRONOMIE

Lièvre farci à la Saint-Denis.

A partir du 14 septembre les Halles vont être plantureusement fournies de gibier de toute sorte.

Hélas! il faut bien nous l'avouer à nous-mêmes, le lièvre français sera rare, et nous autres Parisiens, surtout, en serons réduits à ces grands diables de lièvres roux d'Allemagne, gibier sans saveur, chair sans délicatesse.

Voici une recette pour en tirer le meilleur parti possible :

Piquez de lardons de moyenne grosseur, fortement assaisonnés, toutes les parties charnues de votre lièvre germain auquel vous avez fait subir préalablement l'ablation de la tête. Faites-le mariner pendant deux jours dans du vinaigre avec des oignons coupés par tranches, des ciboules, du persil, des échalotes hachées et un fort assaisonnement de sel et de poivre.

Laissez-le bien égoutter, remplissez-le d'une farce à volailles à laquelle vous incorporez trois œufs, blanc et jaune, le foie du lièvre et un morceau de lard de la même grosseur que le foie, le tout très finement haché et convenablement assaisonné. Cousez le peau du ventre du lièvre afin de contenir la farce, et mettez-le dans la braisière avec des bardes de lard dessus et dessous, de façon à ce qu'il en soit entièrement couvert.

Ajoutez-y 250 grammes de veau maigre en deux tranches, deux carottes coupées par morceaux, deux oignons piqués de clous de girofles et deux tasses de bouillon dégraissé.

Faites cuire pendant trois heures avec feu dessus et dessous; passez le jus de cuisson après en avoir retiré le lièvre.

Ajoutez au jus passé un verre de vin blanc, 30 grammes de beurre frais manié de farine; faites réduire vivement si la sauce est trop longue; versez-y au moment de servir le jus d'un citron, et remplissez-en le fond d'un plat chauffé d'avance.

Servez le lièvre à la Saint-Denis sur cette sauce, mais sans l'en arroser.

P. DE BALBAAC.

MENU

Potage Crécy.
Lièvre farci à la Saint-Denis.
Filet de mouton à la Soubise.
Salade.
Fonds d'artichauts à la bordelaise.
Fruits.

P. DE B.

TIR AUX PIGEONS
DU BOIS DE BOULOGNE

TIR DU MARDI 19 AOUT 1879.

Poule à 28 mètres, 2 louis, 5 pigeons, 3 tireurs : M. le marquis de Camposagrado, 3/5 G. — *Même poule, 3 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 3/4 G. — *Poule Op., à 28 mètres, 5 pigeons, 3 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 8/9 G. — *Match à 28 et 30 mètres, 5 louis, 5 pigeons :* M. le comte de Lambertye, 6/7 G. (à 28 mètres). — *Macht à 28 mètres, 2 louis, 2 pigeons :* M. le comte de Lambertye, 4/5 G. — *Poule à 28 mètres, 2 louis, 5 pigeons, 4 tireurs :* M. Lafond, 5/5 G. — *Poule Op., à 28 mètres, 1 pigeon, 6 tireurs :* MM. Lafond, 4/4 G.; Rembielinski, 3/4. — *Poule handicap, Op., 1 pigeon, 5 tireurs :* MM. de Goyena, 3/3 G. (à 24 mètres); Lafond, 2/3 (à 28 mètres). — *Même poule, 4 tireurs :* MM. le marquis de Camposagrado, 3/3 G. (à 25 mètres); le comte de Lambertye, 2/3 (à 25 mètres 1/2). — *Poule à 24 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 6 tireurs :* MM. Périer, 9/9, 1er; Rembielinski, 8/9, 2e; le marquis de Camposagrado, 6/7, 3e. — *Poule handicap, Op., 1 pigeon, 5 tireurs :* MM. Lafond, 8/8 G. (à 28 mètres); le comte de Lambertye, 7/9 (à 25 mètres 1/2). — *Même poule, 5 tireurs :* MM. de Goyena, 9/9 G. (à 25 mètres); le baron de Bussierre, 8/9 (à 24 mètres). — *Poule à 28 mètres, 5 louis, 10 pigeons, 10 tireurs :* MM. Lafond, 10/10 G. le comte de Lambertye, 8/10. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 2 louis, 9 tireurs :* MM. Périer, 7/8 G.; le marquis de Camposagrado, 6/8. — *Même poule, 8 tireurs :* M. Périer, 3/4 G. — *Poule à 26 mètres, 2 louis, 7 pigeons, 9 tireurs :* MM. Lafond, 11/12 G.; le marquis de Camposagrado, 10/12. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 2 louis, 7 tireurs :* MM. le marquis de Camposagrado, 4/4 G.; Lafond, 3/4. — *Même poule, 6 tireurs :* MM. X..., 7/10 G.; le marquis de Camposagrado, 6/10 — *Poule Op., à 29 mètres, 1 pigeon, 5 tireurs :* MM. le comte de Lambertye, 5/6 G.; le baron de Bussierre, 4/6.

TIR DU JEUDI 21 AOUT 1879.

Match à 24 mètres, 2 louis, 3 pigeons : M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Même macht :* M. le marquis de Camposagrado, 1/1 G. — *Match à 24 et 25 mètres, 4 louis, 7 pigeons :* M. le duc de Riansares, 4/8. — *Match à 30 mètres, 2 louis, 3 pigeons :* M. le marquis de Camposagrado, 6/7 G. — *Match à 26 et 30 mètres, 2 louis, 5 pigeons :* M. le duc de Riansares, 6/6 G. (à 26 mètres). — *Poule à 26 mètres, 5 louis, 10 pigeons, 3 tireurs :* M. Lafond, 8/11 G. — *Même poule, 3 tireurs :* MM. Lafond, 13/14 G.; Rembielinski, 12/14. — *Match par Camps., 50 francs, 5 pigeons, 6 tireurs :* MM. de Goyena, 11/17 G.; Périer (1er camp.), 11/17; Lafond, 11/17 (partagée); le marquis de Camposagrado, 9/17; le duc de Riansares, 9/17; Rembielinski, 9/17 (partagée). — *Même match, 6 tireurs :* MM. de Goyena, 11/11; Périer, 11/11; Lafond, 11/11 (partagée); le marquis de Camposagrado, 8/12; le duc de Riansares, 8/12; Rembielinski, 8/12 (partagée). — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 6 tireurs :* M. de Goyena, 2/2 G. — *Même poule, 5 tireurs :* M. Lafond, 3/4 G. — *Même poule, 5 tireurs :* M. de Goyena, 2/2 G. — *Poule handicap Op., 1 pigeon, 7 tireurs :* MM. le marquis de Camposagrado, 4/4 G. (à 26 mètres 1/2); de Goyena, 3/4 (à 24 mètres). — *Même poule, 6 tireurs :* MM. Lafond, 4/4 G. (à 28 mètres); Rembielinski, 3/4 (à 25 mètres 1/2). — *Même poule, 7 tireurs :* MM. de Goyena, 4/4 G. (à 26 mètres 1/2); Rembielinski, 3/4 (à 25 mètres 1/2). — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 6 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 7 tireurs :* MM. Lafond, 3/3 G.; le comte de Lindemaun, 2/3. — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 6 tireurs :* MM. Trebor, 4/4 G.; Lafond, 3/4. — *Même poule, 6 tireurs :* M. Rembielinski, 3/4. — *Poule Op., à 30 mètres, 1 pigeon, 7 tireurs :* MM. le comte de Lindeman, 7/7 G.; le marquis de Camposagrado, 6/7. — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 4 tireurs :* M. le marquis de Valcarlos, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le duc de Riansares, 1/2 G. — *Même poule, 4 tireurs :* MM. le marquis de Camposagrado, 4/8 G.; Rembielinski, 3/8.

TIR DU SAMEDI 23 AOUT 1879.

Poule à 26 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 4 tireurs : M. X..., 10/10 G. — *Poule à 27 mètres, 2 louis, 5 pigeons, 5 tireurs :* M. Lafond, 7/8 G. — *Poule à 28 mètres, 100 francs, 10 pigeons, 3 tireurs :* M. Lafond, 9/10 G. — *Poule handicap Op., 1 pigeon, 7 tireurs :* MM. Lafond, 3/3 G. (à 28 mètres); le duc de Riansares, 2/3 (à 28 mètres). — *Même poule, 7 tireurs :* MM. le duc de Riansares, 4/4 (à 28 mètres); de Goyeno, 4/4 (à 28 mètres) (partagée). — *Même poule, 8 tireurs :* MM. X.... 8/9 G. (à 25 mètres 1/2); le comte de Lindemann, 7/9 (à 25 mètres). — *Poule Op., à 26 mètres, 1 pigeon, 6 tireurs :* MM. le marquis de Camposagrado, 9/9 G.; Lafoud, 8/9. — *Poule en 10 pigeons, 5 à 25 et 5 à 29 mètres, 5 louis, 4 tireurs :* M. Lafond, 8/10 G. — *Même poule, 4 tireurs :* MM. Lafond, 9/11 G.; le marquis de Camposagrado, 8/11. — *Poule Op., à C. D., à 26 mètres, 3 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Même poule, 3 tireurs :* M. X..., 2/4 G. — *Match à C. D., à 26 mètres, 100 francs :* M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Même match :* M. le marquis de Camposagrado, 2/6 G. — *Même match :* M. le marquis de Camposagrado, 3/6 G.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cie 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.



Tiré de **LA REVUE DE LA MODE** 13-15, quai Voltaire.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Costume court, pour villa et campagne. — Jupe de soie marron rouge; au bas, plissé pareil et grande garniture coquillée bordée de dentelle blanche; un nœud marron à longues coques tombe sur la robe au bas de la taille.

Corsage princesse formant doubles paniers relevés sur la hanche et rattachés derrière; celui d'en haut est bordé d'un plissé Pompadour et d'une dentelle blanche; celui du bas, d'une seule dentelle blanche. Ces mêmes garnitures et dentelles ornent le corsage et tournent autour du cou. Manches longues un peu larges et terminées par un plissé et des volants.

Le corsage princesse et la garniture du jupon sont en petite satinette Pompadour.

Toilette pour l'intérieur et les visites du matin. — Jupe de faille bleue à plis crevés; écharpe en satin bleu nouée devant; derrière, traîne bordée d'une garniture plissée et coquillée. Corsage en broché bleu formant paniers bordés de deux effilés. Manches longues justes à revers de satin.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lefranc.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE



des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 43.
SAMEDI, 6 SEPTEMBRE 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr.; — 6 mois, 15 fr. — un an, 30 fr
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre



LA PETITE IMPRUDENTE

D'après le tableau de M. Ellival, gravure de Thiriat.

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

Bronzes, Céramique, Porcelaines.

Bronzes d'Art. — LEMERLE-CHARPENTIER, 8, rue Charlot. — LEROLLE FRÈRES, 1, rue du Foin. — LEVY, 29, rue Sévigné. — MARNYHAC, 42, avenue Wagram. — MORISOT, 76, rue Turenne. — BOYER FILS FRÈRES, 64, rue Saintonge. — A. CHERTIER, 7 rue Férou.

Bronzes et maroquinerie. — KLEIN, 8, boulevard des Capucines.

***

Céramique d'Art. — ESCALIER DE CRISTAL, 6, rue Scribe. — BOCH FRÈRES, 1, rue Compiègne.

Porcelaines. — EMILE BOURGEOIS, dépôts de fabriques, 21, rue Drouot.

Porcelaines de Saxe et de Sèvres. — DAILLE-LEFÈVRE, 76, boulevard Haussmann.

Bijouterie, Orfèvrerie.

Bijoutiers. — MOLLARD, 1, rue Brongniart.

Bijouterie artistique et horlogerie. — GUSTAVE SANDOZ, 147 et 148, galerie Valois (Palais-Royal).

***

Orfèvres. — ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart. — POUSSIELGUE-RUSAND, 5, rue Cassette. — ROBIN, 11, rue Chabanais. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — FERRY, successeur de FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. Orfèvrerie en argent.

***

Horlogerie. — CONTREAU, 36, boul. des Italiens. Mon LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal).

***

Serrurerie d'Art. — STERLIN, 39, rue Richelieu. MILLINAIRE, 15, rue Poloneeau

Curiosités et tapisseries, Émaux Gravures, Antiquités.

Curiosités et tapisseries. — VINOT, 7, quai Malaquais.

Chine et Japon. — Ve JEROSME, 10, boulevard Malesherbes. — MITSUI, 11 *bis*, rue Saint-Georges.

***

Émaux. — BISSINGER, 31, rue du 4 Septembre.

***

Vitraux. — ANGLADE, 55, boul. Montparnasse.

***

Graveurs héraldiques. — STERN, 47, passage des Panoramas.

***

Antiquités. — Mon GUIEU FRÈRES, 21, rue Bourgogne.

Articles de dessin.

Articles de dessin. — BERVILLE, 25, rue de la Chaussée-d'Antin.

Musique, Instruments.

Éditeurs de musique. — BRANDUS & Ce, 103, rue Richelieu. — HEUGEL & Ce, au Ménestrel, 2, rue Vivienne. — E. & A. GIROD, 16, boulevard Montmartre. — COLOMBIER, 6, rue Vivienne. — MACKAR, 22, passage des Panoramas.

Pianos. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary. — KRIEGELSTEIN, 5, r. Meyerber. — ALPHONSE BLONDEL, 53, rue de l'Échiquier.

Orgues. — ORGUES D'ALEXANDRE PÈRE & FILS, 106, rue Richelieu.

Livres, Estampes, Experts Tableaux.

Libraires et Éditeurs. — E. PLON & Ce, 8, rue Garancière. — DUMAINE, 30, r. Dauphine. — C. DELAGRAVE, rues Soufflot et Sainte-Catherine.

Librairie religieuse. — VATTON, 50, rue du Bac.

Livres anciens. — FONTAINE, 35, passage des Panoramas.

Cabinet de lecture. — GRAET-DELALAIN, 1, rue Méhul.

***

Estampes et Gravures. — RAPILLY, 5, quai Malaquais.

***

Experts en manuscrits et autographes. — CHARAVAY, 51, rue de Seine.

Experts de tableaux. — HARO, 16, rue Visconti. — GANDOUIN, 42, rue Le Peletier.

Expert en objets d'art. — ARTHUR SLAËS, 6, rue Saint-Georges.

***

Restauration de tableaux. — MERCIER, restaurateur de l'École des Beaux-Arts, 27, rue de Seine.

Photographes, Produits et Accessoires.

Photographie. — Mon NUMA BLANC, FERNAND VADON, 29, boulevard des Italiens.

Photographie hippique. — CH. BARENNE, 46, avenue de la Grande-Armée.

***

Produits photographiques. — PROFseur STEBBING, 27, rue des Apennins. — DETHEUX-BULARD, 3 et 5, rue du Marché-des-Blancs-Manteaux. — DUBOIS-CAPLAIN, 34, rue des Entrepreneurs. Produits chimiques.

Articles de photographie. — L. PUECH, 21, place de la Madeleine. — MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

Albums photographiques. — W. MARX, 3, rue des Archives. — Médaille d'or en 1878.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Tapisserie Coffres-forts.

Ameublement. — BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne. — DAMON NAMUR & Ce, 74, faubourg Saint-Antoine. — PESSÉ, 9 et 11, boulevard de la Madeleine.

Meubles d'art. — DROUARD, 16, rue de Lyon.

Meubles riches et ordinaires. — DORANGE, 59, passage Choiseul.

Meubles anciens. — Mon CRISPIN, 109, boulevard Beaumarchais.

Meubles en fer et en bois. — TUCKER, 19, rue du 4 Septembre.

***

Tapissier. — HENRI MAIN, 38, rue de la Ferme-des-Mathurins.

***

Coffres-forts. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré.

Chauffage.

Articles de chauffage. — E. DELAROCHE & NEVEUX, 22, rue Bertrand. — POÊLE AMERICAIN MOBILE, 6, place de l'Opéra

Coke. — PIERRON, 72, rue du Théâtre, à Greuelle.

COSTUME — MODES

Costumes, Confections, Nouveautés Cachemires.

Costumes. — MEYER & MORTIMER, 14, r. Halévy.

***

Confections, Nouveautés, Cachemires. — GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal. — NORMAND père et fils et CHANDON, 82, rue Richelieu. — BOURUET-AUBERTOT, 23, av. de l'Opéra. — AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres. — AU PRINTEMPS, rue du Havre. — AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac. — AUX TROIS-QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine. — MAGASINS DE LA PLACE CLICHY, à la place Clichy. — TAPIS ROUGE, rue du Faubourg-Saint-Martin.

Chemiserie, Lingerie.

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — CHARVET, 25, place Vendôme.

***

Lingerie. — A LA GRANDE SPÉCIALITÉ DE BLANC, 31, boulev. de Sébastopol et 2, rue Berger.

***

Corsets. — Mme BILLARD, 4, rue Tronchet. — N. DACIER, 72, rue Rivoli. Médaille à l'Exposition de 1878.

Corsets, lingerie et jupons. — Mon VIGOUROUS, 9, rue d'Argenteuil.

Gants, Parfumeurs.

Gants. — TREFOUSSE, 63, rue Blanche. — BERTIN, 27, boulevard des Italiens.

***

Parfumeurs. — HOUBIGAND, 19, faub. Saint-Honoré. — VIOLET, 225, rue Saint-Denis et 12, boul. des Capucines. — PIVER, 10, boul. de Strasbourg. — RIMMEL, 17, boul. des Italiens. — GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout. — PINAUD, 37, boulevard de Strasbourg.

Parfumerie hygiénique. — RUSMA DU SÉRAIL, MULLER, 30, faubourg Montmartre. — COTTAN & Ce, 55, rue de Rivoli.

Parfumerie Oriza. — LEGRAND, 207, rue Saint-Honoré.

Lait antiphélique. — CANDES & Ce, 26, boulevard Saint-Denis.

Pâte épilatoire. — Mme DUSSER, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Eaux. — EAU LAFERRIÈRE, 25, rue d'Enghien. — EAU DES CHATELAINES, 7, rue d'Enghien.

***

Éventails. — RODIEN, 48, rue du Luxembourg.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — ULMER, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — GAUDET FILS, 96, rue Richelieu. G. LACROIX, 1, rue Auber.

Équipements militaires. — SPIQUEL, 164, r. Saint-Honoré. — J. MARIA, 14, rue du 4 Septembre.

Tailleurs pour dames. — WORTH, 7, r. de la Paix.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — MAISON ANGLAISE, 1, place de l'Opéra. Spécialité de chapeaux élégants pour hommes et pour dames.

***

Bottiers. — BACQUART, 7, place de la Bourse.

SPORT

Equitation. Armuriers. Escrime.

Équitation. — MANÈGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

***

Armuriers. — GUYOT, 8, r. de Ponthieu. — LAINÉ, 21, rue Rivoli. — FLOBERT, 12, boulevard Saint-Michel. — ROBLIN, 5 et 7, rue de la Ville-l'Évêque. — GEERINCK, 69, rue Grenelle.

***

Professeurs d'escrime. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour. — D. ROBERT, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides. — BOYER, 10, rue Taitbout.

Hydrothérapie.

Bains. — ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hôtels.

Appareils pour bains. — GOFFINON-BARBAS, 85, boulevard Strasbourg.

Billard.

Professeurs de billard. — L. PIOT, au Grand-Café. — VIGNAUX, au Grand-Hôtel.

***

Billards. — BLANCHET, 53, rue de Lancry.

Billes de billard. — ALESSANDRI FILS aîné, 35, rue Saint-Ambroise.

Chevaux, Voitures, Écuries Sellerie.

Voitures. — HENRY BINDER, 31, rue du Colisée. — BINDER aîné, 40, avenue du Bois de-Boulogne. — KELLNER, 109, avenue Malakoff. — MUHLBACHER, 63, avenue des Champs-Elysées — THOMAS (Brice), 135, boulev. Haussmann. — PLISSON, 3 et 5, avenue de la Grande-Armée.

***

Vente de chevaux. — TATTERSALL FRANÇAIS, 24, rue de Beaujon.

Marchands de chevaux. — CRÉMIEUX & MAYER, 16, rue de Berry. — A. MARX, 5, rue Matignon. — A. BERNHEIM, 17, rue de Marignan.

Location de chevaux et voitures. — HONORÉ, 27, 29, 31 et 33, rue Jean-Goujon.

Chevaux et voitures de luxe de grande remise. — HAWES FRÈRES, 26, rue François Ier.

***

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

***

Selliers. — RODUWART FRÈRES, 36, avenue des Champs-Elysées.

Chasse et Pêche, Chiens.

Articles de pêche et de chasse. — AU MARTIN PÊCHEUR, MORICEAU, 82, rue de Rivoli. — GÉVELOT, Armes, ustensiles de chasse, 30, rue Notre-Dame-des-Victoires.

***

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

Nourriture de chiens de chasse par le riz. — LAPOSTOLET FRÈRES & CERTEUX, 20, rue de Viarmes.

Articles de voyage.

Articles de voyage — FLANDIN, 23, rue Michel-le-Comte. — GUIBAL, 40, rue Vivienne.

Nécessaires de voyage. — BOUDET, 143, galerie Valois (Palais-Royal).

***

Cannes, parapluies. — FAYE, 40, rue Lafayette.

Transports.

Transports. — COMPAGNIE DES HANSOMS CABS, 21, avenue de l'Opéra.

Villes et stations balnéaires.

VICHY. — ETABLISSEMENT THERMAL.

VICHY. — GRAND-HOTEL DES AMBASSADEURS.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

DIVERS

Compagnies financières et Compagnie d'assurances.

Banque. — BANQUE DÉPARTEMENTALE, 62, rue de Provence.

Caisse financière. — CAISSE FINANCIÈRE DE PARIS, 13, rue de Londres.

Compagnies financières. — CRÉDIT LYONNAIS, 19, boulevard des Italiens. — BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, 3, rue d'Antin. — CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, 66, rue de la Chaussée-d'Antin. — SOCIÉTÉ DES DÉPOTS ET COMPTES COURANTS, 2, avenue de l'Opéra. — SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE PARIS, 19, rue Louis-le-Grand. — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, 54 et 56, rue de Provence.

***

Assurances sur la vie. — LE TEMPS, 3, rue Rossini. LA RÉPUBLIQUE, 12, rue Châteaudun.

Assurances à primes fixes. — LE MONDE, 12, rue du 4 Septembre.

Assurances sur la vie et contre l'incendie. — L'OUEST, Compagnie d'assurances sur la vie et contre l'incendie, 60, rue Neuve-Saint-Augustin.

Assurances maritimes. — LE ZODIAQUE (Compagnie d'), 11, rue Bergère.

Pour 3 francs par an assurance contre les accidents de chemins de fer et de voitures. — Cie LE GLOBE, capital : 9,000,000, 19, rue de Grammont, Paris.

Institutions, Sciences.

Institutions. — ROGER, 2, rue Lhomond. — DITZ, à Asnières, préparation au baccalauréat pendant les vacances.

***

Sciences appliquées à l'industrie. — EXPOSITION DES SCIENCES APPLIQUÉES A L'INDUSTRIE. Bureau : 17, faubourg Montmartre.

***

Pension. — PENSION DE FAMILLE DE Ire CLASSE, 38, rue Pergolèse.

***

Inventions nouvelles. — RAMON BAÑOLAS, ingénieur, 102, faubourg Poissonnière. Extincteur dit « MATA-FUEGOS ».

Pharmaciens.

Pharmaciens. — PHARMACIE NORMALE, 70, rue Drouot. — GRIMAULT & Ce, 8, rue Vivienne. — DIDIER, 20, boul. Poissonnière. Graine de moutarde.

Art dentaire.

Dentiste. — FATTET, 255, rue Saint-Honoré.

Eau dentifrice. — EAU DU Dr PIERRE, 8, place de l'Opéra.

Agriculture.

Agriculture. — HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière. — PELTIER, 10, rue Fontaine-au Roi.

Clôtures, Chalets.

Clôtures. — SOCIÉTÉ DES CLOTURES POUR CHEMINS DE FER, constructions rustiques, treillages, grillages, 51, rue d'Hauteville.

Pompes.

Pompes rotatives. — MORET & BROQUET, 121, rue Oberkampf.

Jeux et Jouets, Cartes Bimbeloterie.

Jeux pour parcs. — E. FOIN, 138, rue du Temple. — MARCHAL & BUFFARD, passage de l'Opéra.

Jouets. — PARADIS DES ENFANTS, 156, rue de Rivoli. — AU NAIN BLEU, CHAUVIÈRE, 27, boulevard des Capucines.

Bimbeloterie-Jouets. — JUMEAU. Poupées nues et habillées, 8, rue d'Anjou-au-Marais.

Aiguilles.

Aiguilles et épingles anglaises. — KIRBY-BEARD & Ce, 5, rue Auber.



UN COCHER, fac-similé d'un dessin de P. Renouard.

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

CHRONIQUE

Cette jolie côte normande, qui commence au Tréport, pour finir à la baie de Cancale, et qui, dans sa courbe gracieuse, de près de quatre cents kilomètres, voit se creuser tant de golfes, se projeter tant de caps, se dresser tant de promontoires, et se dérouler tant de paysages exquis, ne nous offre rien de plus charmant que ces deux frères ennemis que sépare la Toucques : — Trouville et Deauville.

***

Sorti du fond des marais, au coup de baguettes d'un enchanteur, dont la Mort — cette sourde et cette aveugle — a fermé les mains encore pleines d'espérances, Deauville est une des preuves les plus éclatantes de ce que peut faire une volonté énergique au service d'une idée juste....., disposant d'un fort capital.

Sur une plage déserte, qui semblait inhospitalière à jamais, on a vu s'élever, en moins de deux années, toute une ligne de chalets, de maisons, de palais ou d'hôtels, dans lesquels on peut dire que sont venues se fondre et se résumer toutes les expériences de la vie pratique, poussées si loin chez nous depuis un demi-siècle. Et l'on peut dire que tout cela a été appliqué avec une sûreté de goût qui n'a eu d'égal que la rapidité de l'exécution.

Un bassin à flot, une mairie, une église catholique, un temple protestant, des écoles..... Il a suffi de vouloir pour avoir! Le Casino grandiose a une salle de fêtes comme on en voit peu, et, tout à l'entour, des aménagements d'une recherche ingénieuse et d'une confortabilité parfaite. Un jardin anglais l'égaye de ses pelouses, en attendant qu'il l'enveloppe de ses ombrages. La civilisation matérielle de notre époque a voulu dire son dernier mot dans un hôtel immense, digne de rivaliser avec les plus beaux établissements de la Suisse et de l'Allemagne. Ajoutez, comme promenade, une admirable terrasse, développée parallèlement à la mer, et s'étendant sur une longueur de quatre kilomètres, de Trouville à Villers, pour protéger les jupons brodés et les bottines légères des jolies baigneuses contre le flot qui déferle, par une bordure de granit. Où trouver mieux que ce Bade marin et ce Brighton français, pour déployer la primeur d'un costume excentrique, faire bouffer les plis d'une tunique relevée, ou badiner avec la grande canne Louis XIV et le jonc à pomme d'or ?

Je ne connais rien qui, mieux que Deauville, donne une juste idée de ce que pourrait être une ville bâtie tout d'un coup, conformément à un plan d'ensemble, longuement médité.

Tout a été prédit à l'avance par des gens à qui rien n'échappe. On a fait leur part, et une part suffisante, à toutes les industries de première nécessité qui côtoient les grandes existences; une place a été réservée à tous les fournisseurs obligatoires, de façon à les avoir toujours sous la main.

A vrai dire, Deauville n'est autre chose qu'une façade sur la mer. Mais quelle façade! Là pas une de ces maisons que l'on désigne trop justement sous le nom de *maisons bourgeoises* : partout, au contraire, c'est l'élégance, le caprice, et l'inattendu ; c'est, en un mot, la fantaisie dans ce qu'elle a de plus exquis et de plus ingénieux.

Il serait difficile, même à un architecte, de faire un classement régulier, exact et méthodique de ces diverses créations, qui appartiennent à tous les genres, mais qui se recommandent toutes par le côté pittoresque. L'artiste qui les a créées a dû s'inspirer de Séchan et de Despléchin. On se dirait en face d'un décor d'opéra, avec l'Océan pour toile de fond.

Tous les pays sont à peu près représentés également ici; tous les siècles s'y coudoient. Nous débutons par une maison hollandaise, en briques rouges, avec tour et pignon étagé. Nous pouvons nous croire sur une place de Harlem ou d'Amsterdam. On s'attend à voir paraître, d'un moment à l'autre, la grosse servante aux mains rouges, qui va venir frotter les cuivres luisants comme l'or. Le propriétaire ne pourra se dispenser de nous offrir un verre de squidam !

La maison du feu duc de Morny, spacieuse, imposante, de la plus belle ordonnance, et à laquelle on accède par un riche perron, rappelle ce style anglais connu des archéologues sous le nom de style Tudor, et que l'on vit fleurir du temps de la grande Élizabeth, — la Vestale de l'Occident, comme disait Shakspeare. Devant la maison, un *bowbing-green*, si uni et tellement dru que l'on dirait un tapis de velours vert. Tout à l'entour, des fleurs éclatantes et des arbustes rares.

Le docteur Oliffe, l'ami du feu duc, et avec lui un des fondateurs de Deauville, avait adopté pour sa maison le genre gothique anglais. Le savant médecin est allé rejoindre ses anciens clients dans le royaume des Ombres. — Son fils lui succède.

M. Dalloz, le frère du directeur du *Moniteur universel*, et l'ancien membre du Corps législatif, s'est contenté d'une maison moderne; mais charmante, d'une élégance achevée et d'une confortabilité parfaite; — un type !

M. Paul Demidoff, qui fut, à un moment donné, un des rois de la fashion parisienne, a fait aussi bâtir à Deauville. Sa construction rappelle le grand goût et la simplicité magnifique qui caractérisent sa nation. Ce n'est ni un chalet, ni un cottage, ni un hôtel; c'est un véritable palais, genre italien, tout en rez-de-chaussée. Le dedans vaut le dehors, et le mobilier est à la hauteur de l'architecture. La princesse Lise Troubetzkoy, femme du monde et bonnet politique, habita longtemps cette résidence aristocratique, qui appartient aujourd'hui à M. de Soubeyran, l'ancien directeur du Crédit Foncier.

Bâti pour des riches, Deauville ne se prête qu'imparfaitement aux arrangements que recherche la demi-fortune. Ici point de petites locations dans

des maisons de hasard. Il faut avoir son *lodge* — ou aller à l'hôtel, qui n'a pas encore cherché à résoudre le problème de la vie à bon marché!

A vrai dire, l'existence de Deauville ne dure qu'une semaine par an, — la semaine des courses. On y peut cueillir d'un dimanche à l'autre la fleur des pois du monde parisien — puis, tout à coup, la solitude s'y fait, — et la foule l'abandonne; — comme la mer, dont le flot bleu baignait, il y a dix ans, le pied de ses maisons blanches, — et qui ne franchit plus maintenant le rempart des dunes de sable amoncelées, à une demi-lieu de sa terrasse. Deauville sera un jour l'Aigues-Mortes de la Normandie.

*
* *

Deauville est Parisien; Trouville est Normand. Qui dit Normand, dit sage, prudent économe et avisé. Trouville fait donc les choses moins grandement que Deauville; il vise à l'utile, et ne jette pas l'argent par les fenêtres sans s'être préalablement informé des gens qui passent à ce moment dans la rue. Nous ne trouvons plus ici les hautes visées architecturales des Demidoff, des Oliffe et des Morny. J'y note cependant un certain nombre d'habitations que l'on remarquerait partout : le château Louis XIII qui appartint si longtemps à la comtesse de Montebello; le chalet Cordier d'une distribution bien entendue; — la maison Honoré, bâtie à chaux et à ciment, confortable et magnifique, avec un jardin anglais grand comme un parc — montant et descendant sur la croupe du coteau voisin; la Tour Malakoff, et la Tour Fréville, deux constructions singulièrement pittoresques; deux ou trois jolies maisons normandes tout au bord de l'eau, d'une rusticité piquante au dehors, et, en dedans, d'une recherche pleine de goût; les grands chalets de M. Crémieux, juif et sénateur; la maison du Chancelier, — habitée longtemps par le duc Pasquier; possession momentanée de Mme la duchesse de Maillé, et qui en 1880 appartiendra au jeune comte Osmond d'Osmond; le chateau de la Roseraie, fantaisie en brique et pierre, style Louis XIII, au milieu d'un jardin anglais délicieux où Mme Bernier accueillit longtemps avec la grâce la plus hospitalière ses amis, et les amis de ses amis; la Cressonnière, villa italienne, sur la rive droite de la Toncques, dont la baronne de Janzé fait les beaux jours, — enfin la Chaumière, une des choses les mieux réussies de toute cette côte normande.

En apparence, rien de plus simple. Imaginez une maison de paysan, moitié pierre et moitié bois; le toit de chaume, avec sa cime d'iris, dans lesquels la lumière se joue en chatoyant; au dedans, une collection des plus belles antiquités de la province. La maison est à mi-côte, au milieu des bois, et cependant tout près de la mer. La plainte des flots se marie au murmure du feuillage, et les horizons bleus de l'Océan y prolongent les vertes perspectives du gazon, des arbres et des prairies. La source limpide et cristalline qui naît d'une goutte d'eau, au pied d'un rocher, s'échappe en murmurant de sa prison humide, alimente un bassin dessiné par Loir, serpente et jase à travers un enclos rustique, semé çà et là d'arbres étrangers, au milieu des pommiers normands, et, après avoir brodé le gazon vert de ses méandres argentés, perd ses eaux douces dans la vague amère.—Ah! chaumière normande, j'ai passé de beaux jours sous tes lambris de vieux chêne... Que je voudrais m'y voir encore!

La vie à Trouville est assez bourgeoise. Les enfants jouent sur le sable; les mères travaillent en les regardant; les hommes jouent au salon.

Beaucoup d'excursions, dans la campagne adorable.

*
* *

A partir de Trouville, toute la côte du Calvados n'est qu'une station de bains; — à Watering-place comme disent les Anglais.

C'est tout d'abord Villers, fondé par un architecte, Félix Pigeory, et par un homme de lettres — Pitre Chevalier, — mais moins *chevalier* que *pitre*; Villers bien bâti et bien habité, par des gens de fortune assise, de mœurs calmes, — et qui préfèrent la vie de famille aux turbulences de certaines stations trop agitées;

C'est Beuzeval et Houlegate son voisin, entre une plage admirable et les plus belles campagnes normandes;

C'est Cabourg, un diminutif d'Étretat, avec un casino grandiose, une longue ligne de maisons bordant une terrasse superbe, et une foule de villas coquettes, à l'ombre des platanes et des peupliers. — D'Ennery fut l'inventeur de Cabourg, et il y amena sa première colonie de joyeux artistes.

*
* *

J'effleure en passant les localités modestes encore, de Luc, de Courseules et de Langrune, faubourgs de Caen, pendant la canicule, où la bonne bourgeoisie de cette ville de sapience vient prendre ses ébats, — à l'heure bénie des vacances.

*
* *

Plus loin, à l'extrémité de la grande presqu'île de la Manche, Cherbourg, la ville guerrière, a voulu entrer dans le mouvement de civilisation ultra-élégante de Boulogne, de Dieppe, de Trouville et de Deauville. Il a bâti un casino en règle; il a fait aux baigneurs un appel retentissant. On y vient déjà. On y viendra plus encore.

Granville ne saurait être oublié dans cette revue à vol d'oiseau des stations de bain des côtes normandes. Granville, en effet, a eu ses jours de gloire; — gloire un peu pâlie aujourd'hui — car, au point de vue des attractions mondaines, le Calvados tue la Manche. Pour mon compte, je le regrette bien un peu, car le site est joli, la ville curieuse, pittoresque autant qu'une ville puisse l'être, remarquable par le costume un peu théâtral, non moins que par la beauté de ses femmes. Le casino, que l'on appelle d'un nom modeste — la cabane — est collé au roc même, et dans les plus fortes marées la mer vient battre le seuil de la salle de danse, et couvre de sa grande voix les préludes de l'orchestre.

Dans les environs, mille buts d'excursion : les îles de Chausey, où l'on fait de la pisciculture en grand; Jersey et Guernesey, — terre anglaise dans les eaux françaises! — et la jolie ville d'Avranches, et le Mont-Saint-Michel, — une des merveilles de l'Occident.

*
* *

Tout le littoral de l'Océan, depuis la baie de Cancale jusqu'à l'embouchure de la Gironde, est parsemé de jolies villes de bain : — Saint-Malo, Dinard, Pornic, le Croisic, Roscoff; — bien d'autres encore, aimables et charmantes, mais qui, sous le rapport des élégances mondaines, ne sauraient lutter avec Boulogne, Dieppe, Trouville et Deauville.

Mais, de l'autre côté de Bordeaux, dans la pleine région méridionale, deux stations nous attirent et méritent de nous garder longtemps.

*
* *

Arcachon est certainement un des sites les plus originaux que nous ayons en France. Pour trouver un paysage qui marie ainsi la terre et l'eau, il faut aller jusque dans ces beaux fjords de la Norwège occidentale, où l'on voit le flot salé baigner, dans les forêts profondes, le pied des grands sapins. Peu de localités se sont développées avec une plus incroyable rapidité! Hier une solitude; aujourd'hui une ville; — ville régulière, battant neuf, mais resserrée entre la forêt et la mer, n'ayant qu'une rue, et ne pouvant en avoir qu'une, — mais une rue qui menace de s'allonger indéfiniment, jusqu'à Bordeaux vers le Nord, jusqu'à Bayonne vers le Sud. Je ne sais rien de plus joli que ces maisons, avec galerie extérieure, aspirant d'un côté la bise marine, et de l'autre les émanations résineuses des bois. Plage unie, flot bénin, température égale; asile abrité, efficacement protégé : voilà ce que l'on rencontre dans ce joli bassin d'Arcachon; — mer intérieure, qui compte ses baigneurs par milliers; station favorite des malades, qui, après avoir commencé la saison dans les thermes des Pyrénées, veulent la finir au bord de la mer, dans un site abrité, calme et tiède.

*
* *

Biarritz est la plus méridionale de nos stations maritimes sur l'Océan. On y prolonge souvent la saison jusqu'en octobre. Un patronage auguste avait jadis assuré sa vogue. L'impératrice Eugénie avait fait pour Biarritz ce que la duchesse de Berry avait fait pour Dieppe. C'était, au mois de septembre, le rendez-vous du grand monde officiel, et de tout ce qui gravite dans l'orbite des souverains. Les ambassadeurs y venaient faire leur cour, et nouer les fils de l'imbroglio diplomatique. Il y avait là parfois un moment très brillant avant le départ pour Compiègne.

La côte est aride, sans végétation; la plage belle, généralement sûre, mais parfois bouleversée par les horribles tempêtes qui tourmentent le golfe de Gascogne, quand les vagues houleuses, nées au bord des États-Unis, traversent l'espace immense et l'Océan tout entier pour venir déferler sur son sable d'or.

Biarritz s'est quelque peu effondré dans l'abîme où l'Empire lui-même a sombré. On y rencontre aujourd'hui plus d'Espagnols que de Français.

Nous y posons nos colonnes d'Hercule, et nous remontons vers le Nord.

Louis Énault.



LA VIE A LA CAMPAGNE

Nous déplorions il y a quelque temps, au double point de vue hygiénique et militaire, le peu d'enthousiasme que l'exercice de la natation rencontre parmi nos populations rurales : il est une autre préparation non moins essentielle à l'éducation du soldat qui n'y rencontre pas beaucoup plus de faveur, ce qui est tout autant regrettable et : c'est le tir des armes à feu. Dans nos départements du Nord et de l'Est, la tradition a conservé une certaine vogue à la carabine, à l'arbalète, à l'arc luimême, et les réunions dans lesquelles on s'exerce le

appels assourdissants qu'il jette aux échos, sous prétexte de témoigner de sa vigilance.

Il suffit de l'observer pour reconnaître bien vite, malgré les attentions peu désintéressées qu'il prodigue aux beautés de son harem, que, fidèle à la doctrine du prophète de l'Orient, il les tient pour des créatures inférieures, et qu'en réaliste c'est de lui-même et de lui seul, qu'il est épris. C'est parce que ce docile troupeau représente ses jouissances, qu'il le convie à partager le vermisseau qu'il a trouvé; pour cela encore qu'il le défend et qu'il le protège; rarement contre l'oiseau de proie, très énergiquement contre ses rivaux. Il a l'égoïsme brutal et féroce de tous les polygames; vieille, malade ou invalide, une ci-devant Validé n'a plus que des coups de bec à attendre de son seigneur et maître; quant au sentiment de la paternité et de la famille, il est chez lui lettre morte.

Aussi modeste que le coq est outrecuidant, assez vulgaire de mise et de façons, fort enclin aux menus caquetages comme toutes les commères, et cependant ne faisant tapage que pour annoncer l'accomplissement de son devoir de femelle, la poule s'impose à nos sympathies par son caractère timide et doux, et à notre estime par ses vertus. Il en est une dont elle semble l'incarnation; c'est la plus sérieuse, la plus sublime et incontestablement la plus féconde de toutes celles qui forment l'apanage de son sexe, la tendresse maternelle. Nous devrions savoir gré à la poule d'entretenir sous nos yeux un exemple de ce qu'elle doit inspirer de sollicitude, de dévouement et d'abnégation, et tâcher d'en tirer profit.

Le travail de l'incubation chez les oiseaux libres est toujours sévère; cependant la fatigue de l'immobilité à laquelle la femelle est condamnée se tempère par une certaine récréation des yeux. Si elle a abdiqué le droit de se servir de ses ailes, — grand sacrifice pour ces fils de l'air, — elle a conservé la vue de l'espace; elle jouit de la résurrection printanière qui s'accomplit autour d'elle. Que le nid soit accroché aux branches d'un arbre, d'un buisson, ou assis sur l'ados d'un sillon, de réjouissants rayons arrivent en cascades de feuilles en feuilles, de tiges en tiges, jusqu'au modeste réduit de la couveuse et en illuminent les alentours; elle n'est point séparée des êtres de son espèce, elle entend les bruits de la vie; d'ailleurs, chez la plupart des monogames, le mâle ne quitte jamais les alentours du futur berceau, partageant souvent le labeur de sa compagne, charmant par ses chants les ennuis de sa séquestration, lui prodiguant toujours des soins qui, chez ces modèles d'affection conjugale, doivent singulièrement alléger la tâche que la nature impose à la mère.

Tout autre est l'incubation à laquelle la domestication a condamné la pauvre poule : séquestrée dans quelque coin obscur et fétide, elle accomplit son œuvre dans l'isolement et dans les ténèbres. Le plus souvent un vieux panier représente son nid; c'est là que vous l'apercevez, gonflant ses plumes pour embrasser plus complètement le dépôt quelquefois trop considérable qu'on lui a confié; le cou replet, rentré sur lui-même, la tête immobile, mais les yeux grands ouverts, gardant pendant des heures la rigidité d'une pétrification, n'y faisant trêve que pour retourner bien doucement ses chers œufs, de façon que toutes leurs parties soient tour à tour échauffées au même degré, ou bien rarement plus d'une fois en vingt-quatre heures pour aller glaner quelques graines, avec une incroyable précipitation — encore l'intervention humaine est-elle quelquefois nécessaire pour la contraindre à quitter le nid; — mais dans l'un ou l'autre cas y revenant en toute hâte et reprenant son attitude avec des précautions infinies. Ce supplice de vingt et un jours, il est bien rare qu'il lasse la persévérance de la poule; l'instinct lui dicte le stoïcisme avec lequel elle le soutient. Il lui fait entrevoir la récompense, et cette récompense, l'éclosion de sa petite famille, elle a un tel prix aux yeux de cette mère, qu'elle la rend insensible aux fatigues et aux privations par lesquelles elle doit la conquérir.

G. DE CHERVILLE.

MUSIQUE

La troupe de l'Opéra comporte actuellement trois forts ténors, MM. Villaret, Salomon et Sellier, et trois ténors de demi-caractère, MM. Bosquin, Vergnet et Laurent. Cela paraît fort respectable, n'est-ce pas? Eh bien, il peut se présenter telle circonstance où cet état-major vocal soit insuffisant pour assurer le service du répertoire. C'est précisément ce qui est arrivé la semaine dernière. En effet, à part M. Villaret, absorbé par les répétitions de LA MUETTE et dont les poumons sont aussi infatigables que la bonne volonté, MM. Salomon, Sellier, Bosquin, Vergnet et Laurent étaient assez sérieusement indisposés.

La situation était fort tendue : on avait joué lundi, LE PROPHÈTE, avec M. Villaret; mercredi, LES HUGUENOTS, toujours avec M. Villaret, qui, de plus, avait répété LA MUETTE jeudi, et devait répéter encore le même ouvrage samedi avec l'orchestre. Il était impossible de songer à faire chanter ce même artiste vendredi.

Que faire?

Une heureuse inspiration vint tirer d'embarras le directeur. Il fit appeler M. Bertin, un jeune ténor qui s'est fait applaudir l'hiver dernier à l'Opéra-Comique, et lui demanda s'il se croyait en état de chanter FAUST au pied levé. Sur la réponse affirmative de M. Bertin, on fit un *raccord* à la hâte et l'événement prouva une fois de plus que la fortune sourit aux audacieux.

Ce n'est pas que M. Bertin ait une voix bien remarquable; le volume est assez mince et ne dépasse guère la rampe dans les passages de force. Mais le timbre est des plus agréables dans la douceur. De plus, M. Bertin phrase avec goût; bien fait de sa personne, doué d'une physionomie avenante, il s'est montré comédien intelligent. Il a été particulièrement remarqué dans la romance : *Salut, demeure chaste et pure*, et dans la ravissante mélodie : *Laisse-moi, laisse-moi contempler ton visage.*

Je ne sais si M. Bertin vocalise facilement; mais alors, il ne faudrait peut-être pas chercher bien loin pour trouver un COMTE ORY fort présentable...

* * *

Le théâtre de la Renaissance a fait lundi sa réouverture, non par une nouvelle pièce, mais bien avec LA PETITE MADEMOISELLE, la dernière partition de Charles Lecocq. Le public a retrouvé avec plaisir ses artistes préférés, M. Vauthier, toujours superbe, la piquante Mily-Meyer, la joyeuse Desclauzas, enfin et surtout la toute mignonne Jeanne Granier. Grâce à une interprétation des plus soignées, cet ouvrage, qui n'est pas un des meilleurs de M. Lecocq, pourrait bien avoir un regain de succès

* * *

Quant à l'Opéra-Comique, il ne rouvrira guère avant le 1er octobre, ce qui fera quatre mois de fermeture. C'est un peu bien long, pour un théâtre subventionné. Le personnel des chœurs et de l'orchestre est payé: mais les artistes? Quelle sera leur situation pendant tout le mois de septembre? Ces sortes de déboires sont fréquents dans les théâtres de province; ils sont beaucoup plus rares à Paris et devraient ne jamais se présenter dans l'exploitation des scènes nationales. Il y a, dit-on, cas de force majeure. Le fait n'en est pas moins regrettable, au point de vue des artistes, du public et de l'art musical.

LÉON DELAHAYE.

P. S. Demain lundi, à l'Opéra, reprise de LA MUETTE, avec MM. Villaret, Lassalle, Bosquin, Gaspard, Mlles Daram et Mauri.

DAMES

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DE DAMES

N° 57, par M. X...
DU DANGER DES LUNETTES.

Blancs.	*Noirs.*
. . . .	D case 19 dans la lunette.
21 à 20	Les N prennent 1 P à volonté.
22 à 17	P pr 2 P.
32 à 27	Les N prennent 1 P
27 à 22	D pr P

21 à 3 pr 2 D fait D, et le reste se voit.

N° 58, par M. Minet.

Blancs.	*Noirs.*
17 à 11	P pr P.
27 à 22	idem.
29 à 9 pr 2 P	idem.
32 à 21 pr 2 P	idem.
39 à 33	P pr 2 P.
37 à 31	P pr P.
38 à 32	P pr P (à volonté).
42 à 4 pr 8 P et fait D	perdu.

N° 59, par M. X...
DU DANGER DES LUNETTES.

Erratum. Le P blanc 26 doit être placé à 48.

Blancs.	*Noirs.*
. . . .	9 à 13 (dans la lunette).
8 à 2 fait D	P pr 3 P.
47 à 41	P pr P et fait D.
38 à 32	D pr 2 P.
32 à 12 pr 2 P	D pr P.
D. 2 à 50 pr D et 2 P	perdu.

N° 60, par M. Minet.

Blancs.	*Noirs.*
28 à 23.	P pr 3 P et fait D.
18 à 13.	P pr D.
44 à 40.	P pr 2 P.
33 à 28	P pr P.
31 à 27	idem.
26 à 8 pr 2 P	idem.
30 à 24	idem.
39 à 34	D pr 2 P.
25 à 1 pr D et 3 P fait D	perdu.

N° 61, par M. X...
DU DANGER DES LUNETTES.

Erratum. Il manque un P blanc, case 22.

Nous remettons la solution à huitaine.

N° 62, par M. de Godoncourt.

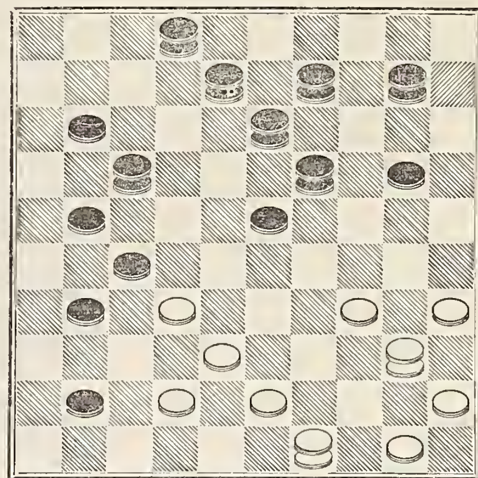
Blancs.	*Noirs.*
32 à 27	P pr 2 P.
D 7 à 11	D pr P.
31 à 27	idem.
16 à 46 pr D et P	perdu.

Solutions justes.

MM. Jacques et Eugène Risse, Cantineau, Netter Lévy, Barré, Fréehn, Barbier, Jameau, Mme Anna Janet; Cercle du Commerce, à Uzès; café de Malte, à Paris; café de la Régence, à Paris; une demoiselle américaine.

Problème n° 71, par M. X...
DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.

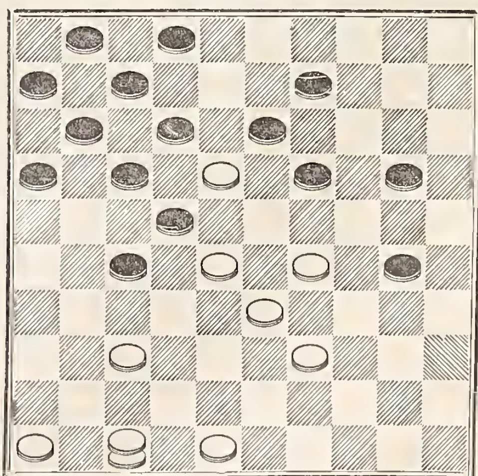


BLANCS.

Les noirs jouent dame dans la lunette, case 39, et les blancs gagnent.

Problème n° 72, par M. BARRÉ.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent. AUGUSTE JOLIET.

dimanche familiarisent la jeunesse avec la justesse du coup d'œil; mais aussitôt que l'on a dépassé la Picardie, on ne sait plus ce que cela veut dire. Non seulement les tirs publics y sont absolument inconnus, mais jamais les organisateurs des fêtes patronales n'ont l'idée d'en profiter pour instituer un concours qui aurait d'abord pour résultat de stimuler l'émulation des tireurs de la localité, puis, comme appoint, d'attirer un nombre d'étrangers assez considérable pour contribuer à l'éclat de la solennité. Non, à de rares exceptions près, M. le maire s'en tient aux vieilles rengaines que lui ont léguées ses devanciers : les trois boutiques de pains d'épice et de jeux divers, le bal sous la tente et l'abreuvement général au delà des heures et surtout des bornes que comporte le bon ordre, voilà les réjouissances intelligentes offertes aux neuf dixièmes du peuple français.

Nous croyons que gouvernement et législateurs ne devront pas considérer ces menus détails comme trop au-dessous de leur dignité. Il n'est point de questions secondaires dans la vie domestique; le père de famille s'y préoccupe des jeux tout autant que des études, parce qu'il sait que les premiers auront, comme les seconds, leur influence sur le caractère de l'homme futur. Il serait à souhaiter que la vie sociale fût tout simplement considérée comme la vie domestique élargie, et que ceux qui la dirigent portassent leur attention sur tous ses ressorts. Nous avons, il est vrai, des administrations locales pour pourvoir à ces sortes d'affaires; mais puisqu'il est entendu que nous manquons d'hommes d'initiative en France, en attendant qu'il nous en naisse, et tout en déplorant leur absence, il serait bon que le gouvernement et ses représentants y remédiassent; ils n'ont qu'à donner le branle : les moutons ne demandent qu'à suivre le bélier quand il leur montrera le chemin. Pourquoi n'encouragerait-il pas la culture de cet autre art d'agrément qui consiste à placer proprement une balle, soit par des prix cantonaux, soit en attribuant une prime à celles des communes du département dans laquelle l'exercice du tir aurait été cultivé avec le plus d'assiduité? Ces encouragements grèveraient bien modestement le budget, et nous ne pensons pas que le gouvernement ait un médiocre intérêt à voir grossir le nombre des tireurs d'élite, qui en ce moment font défaut à ses régiments.

Il serait d'autant plus facile de stimuler le goût du tir chez les habitants des campagnes, qu'il existe une Société nationale de tir en France et en Algérie qui, malgré l'indifférence contre laquelle elle doit lutter, n'en a pas moins déjà obtenu de très remarquables résultats. Cette Société, fondée en 1875, qui compte parmi les membres de son comité de patronage un grand nombre de généraux, de sénateurs et de députés, a déjà institué, tant directement que par ses membres correspondants, 2,774 tirs et 4,430 concours; elle a distribué plus de 12,000 diplômes, de 16,000 médailles, et de 30,000 prix. Ces chiffres éloquents, qui démontrent combien l'intervention de la Société nationale du tir est active et persistante, le dévouement qu'elle apporte dans l'accomplissement de son œuvre patriotique, indiquent aussi que le gouvernement trouverait en elle un précieux auxiliaire s'il décidait jamais que cet exercice fera partie de l'éducation commune.

Ce qui fait le plus généralement défaut aux tireurs français, ce sont les principes élémentaires. Un Suisse de nos amis, qui est dans son pays une des autorités de la carabine et qui depuis plusieurs années suit et observe nos concours et nos exercices militaires, nous disait dernièrement que la position de ceux de nos hommes qui se placent devant une cible est presque sans exception défectueuse. On oublie trop que la première condition de la régularité du tir est l'assiette, c'est-à-dire la solidité de la base, et que les bras, qui soutiennent l'arme, doivent bien plutôt chercher un point de soutien que de se préoccuper de se développer et de s'arrondir avec grâce. Quand on créera des tirs, il ne sera probablement pas inutile de répandre dans la localité où ils se fondent un petit manuel où ces principes seront exposés avec lucidité et développés par des figures.

La basse-cour est un champ d'observations plein d'intérêt; ses hôtes, poules, canards, dindons, pigeons, sont amusants à étudier tant dans leur ensemble que dans leurs individualités. Cette république emplumée se fractionne en partis exactement comme la nôtre, mais à meilleur droit, puisque le plus ou moins de sympathie pour la couleur d'un chiffon est absolument étrangère à ces divisions sociales et qu'elles sont la conséquence de la différence d'espèces. S'il fallait pousser plus loin cette comparaison, nous dirions que le bataillon toujours nombreux des gallinacés y figure la démocratie, dont la fraction avancée serait représentée par la pintade inquiète et turbulente; les canards pansus et criards peuvent bien être acceptés pour une bourgeoisie trop conservatrice, toujours affamée quoi qu'elle engloutisse, et il est incontestable qu'un dindon qui fait la roue devient un parfait emblème de certaines prétentions aristocratiques. Ces groupes font bande à part; on se souffre, on se tolère sans fraterniser. Chacun d'eux se qualifie-t-il, lui aussi, de parti des honnêtes gens? Nous n'en savons rien, mais comme probablement, ainsi que cela se passe chez nous, les autres fractions ne manqueraient pas de s'attribuer également ce beau titre, il est clair que personne n'a rien à s'envier. Par exemple, autre similitude, devant l'auge remplie de son détrempé ou devant les poignées de menus grains que la main de la ménagère distribue, ces distinctions s'effacent subitement, les barrières tombent: rouges, bleus, blancs, se confondent: il n'y a plus que des estomacs cherchant à se gaver le plus complètement qu'il est possible.

On prétend que si le sexe masculin avait mission de mettre les enfants au monde, il y aurait quelque temps déjà qu'il ne serait plus question de nous sur ce globe.



LE RÉTIAIRE, par M. Paul Noel. (*Monde illustré.*)

Il nous paraît en effet fort douteux que notre raison puisse arriver à la puissance de ce ferment de résignation courageuse qu'on appelle l'amour maternel. Nous ne serions pas les seuls du sexe fort à lâcher pied devant cette épreuve; nous n'aurions guère à compter sur les poulets rôtis si le coq était chargé de couver les œufs de ses compagnes; le passif mais terrible labeur de l'incubation n'est point le fait de maître Gallus.

Pour notre compte, nous ne savons rien de plus déplaisant que ce sultan de la basse-cour. Il est beau, superbement vêtu, nous en convenons. Son plumage avec ses irisations métalliques, ses chatoiements de gemmes, sa couronne d'un rouge éclatant, le panache qu'il arbore à sa poupe, sont faits pour capter l'admiration; malheureusement il est trop avide. Ses avantages extérieurs sont gâtés par la fatuité de son port, l'orgueil de sa prestance, la prétention presque ridicule de sa marche saccadée, ses allures de matamore, et les

saurait trouver l'équivalent de l'Ecole de Saumur. Quand j'entendrai émettre cette formule usitée : *On ne monte plus à cheval en France*, je vous prierai de venir avec moi à Saumur, et en face de l'instruction qu'on y reçoit, je vous demanderai comment vous appelez cela. Quand on m'aura montré mieux, je m'inclinerai; mais je ne crois pas être à la veille de ce jour-là.

Il est cependant impossible de passer sous silence un des faits les plus saillants dont l'Ecole de Saumur, est récemment devenue l'expression. Je veux parler de l'impatronisation comme cheval de manège, des produits de pur sang, jusqu'alors systématiquement exclus et de l'armée et de l'équitation savante. Pour être juste, c'est à M. le général de Thorton et à M. le colonel de Linières qu'il faut faire remonter l'honneur de cette hardie initiative, dont les débuts furent entourés d'une responsabilité plus périlleuse que l'on ne se l'imaginerait. Leur œuvre a été dignement continuée par M. le général Loth, et M. le commandant Piétu; elle est définitivement accomplie. Cela est incontestablement démontré aujourd'hui, le cheval de pur sang est le meilleur cheval de manège, comme il est le meilleur cheval de course, de chasse, en un mot le meilleur cheval de selle du monde, toujours et partout, pour ne pas dire le seul. Mais il faut savoir s'en servir, toute la question est là ! Quand l'équitation arrive à ces hauteurs, elle n'est pas faite pour les médiocrités. Les écuries de l'Ecole de Saumur ne comptent pas moins de cent-dix chevaux de pur sang, pour la plupart entiers, et de soixante juments. Presque tous ont couru, quelques-uns ont gagné; la course et l'entraînement ne les rendent donc pas impropres à d'autres services.

Le carrousel annuel de Saumur peut être pris comme la parfaite expression des résultats obtenus, et du degré de perfection auquel peuvent arriver un travail assidu et une pratique intelligente. Son succès fait à la fois l'éloge des maîtres et des élèves. Le public parisien, au reste, a pu s'en faire une idée, il y a deux ans, quand cédant aux sollicitations de la Direction du concours hippique, l'Ecole tout entière a bien voulu se rendre au Palais de l'Industrie. Je regrette beaucoup qu'une mesure ministérielle se soit opposée au renouvellement d'une semblable fête hippique. Je comprends les scrupules qui l'ont motivée et leur rends justice, mais un exemple de cette nature n'aurait peut-être pas été sans influence sur l'opinion, et aurait pu donner un élan salutaire à l'équitation rationnelle dont nous avons tant besoin.

Le carrousel se composant de jeu de bagues, courses de *tête*, tête de Méduse, et de certains mouvements d'ensemble assez compliqués, demande, chez les hommes et chez les chevaux, une éducation qui rend, les uns et les autres, propres à tous les services militaires et usuels. Il a été exécuté avec une précision et une régularité remarquables. Il en est, au reste, de même tous les ans. Il suffit de le constater pour faire l'éloge de l'enseignement.

Mais c'est surtout dans la reprise de haute école des écuyers qu'il faut chercher la suprême incarnation de Saumur, et de la manière française. On retrouve cette équitation fine, élégante, distinguée, savante, surtout exempte de ces coups de tam-tam, de ces trucs, que l'on veut absolument nous faire prendre aujourd'hui comme la dernière expression de l'art. Ces tours de passe-passe sont à l'équitation comme l'orgue de Barbarie au violon. La reprise a été exécutée par quatorze écuyers montant tous des chevaux de pur sang. Elle était nécessairement commandée par :

MM.

Le chef d'escadron Piétu, écuyer en chef, montant *Smyrne*.
Le capitaine de Piolant, montant *Gentleman*.
Le capitaine de Sesmaisons, montant *Etourneau*.
Le capitaine de La Mettrie, montant *Beloved*.
Le capitaine de Beauchaine, montant *Sauvagon*.
Le capitaine Mallet, montant *Asmodée*.
Lieutenant sous-écuyer de Luz-Saluces, montant *Eckmulh*.
Lieutenant sous-écuyer de Vaulogé, montant *Dameret*.
Lieutenant sous-écuyer de Cahouet, montant *Orléans*,
Lieutenant sous-écuyer Leddet, montant *Yellow-Jack*.
Lieutenant sous-écuyer de Nexon, montant *Tonnerre*.
Sous-lieutenant sous-écuyer de Poly, montant *Hauwvari*.
Sous-lieutenant sous-écuyer Grellet, montant *Eolien*.
Sous-lieutenant sous-écuyer Des Mares, montant *Olibrius*.

Les noms des exécutants, connus d'ailleurs de tous les hommes spéciaux, quelques-uns même de la plus grande partie du public, grâce au concours hippique, et aux courses de gentlemen, dispense presque de le dire; la reprise a été une œuvre d'art. On peut difficilement faire aussi bien ; je ne pense pas qu'à aucune époque on ait fait mieux nulle part.

Les sauteurs en liberté, spectacle assez rare aujourd'hui, ont été très brillants. On ne voit plus guère de sauteurs en liberté dressés qu'à Saumur. Partout ailleurs, on trouve des chevaux exaspérés et affolés, ce n'est pas la même chose.

La fête annuelle de Saumur était présidée par M. le général Reille, inspecteur de l'Ecole. Elle a eu son éclat accoutumé, au milieu d'un nombre considérable de spectateurs. Tous les hommes de chevaux devraient chaque année faire ce pèlerinage; ils trouveraient, je puis leur en répondre, à Saumur, la plus gracieuse hospitalité, et rapporteraient avec les plus agréables souvenirs le plus utile des enseignements.

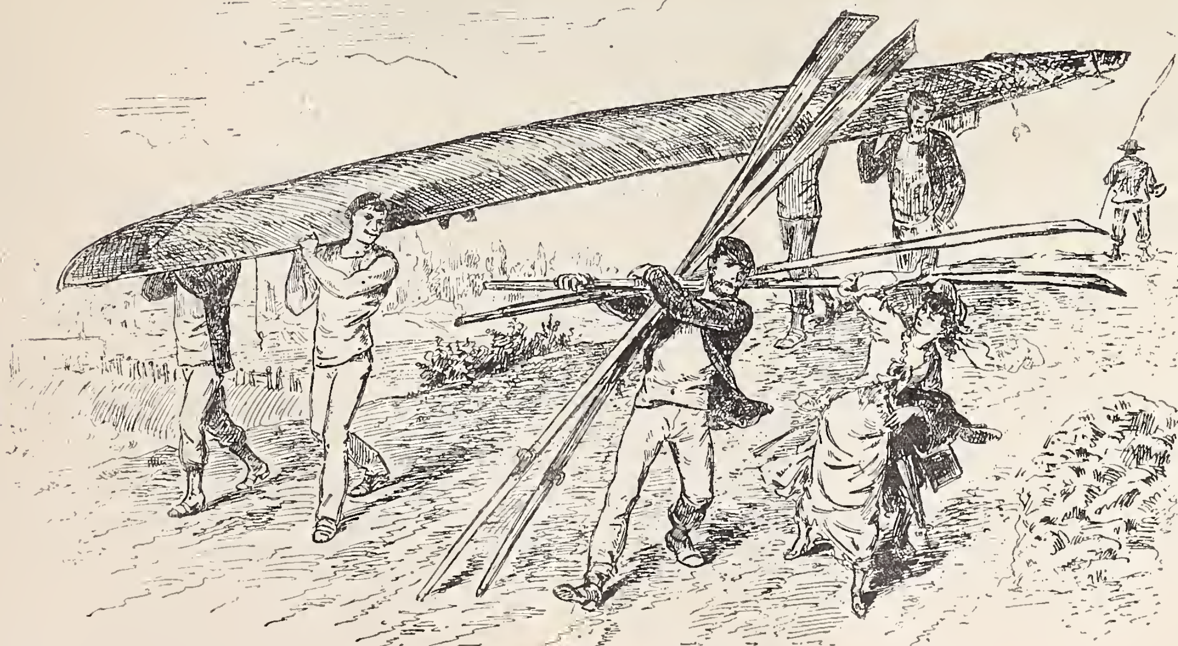
LE TURF.

La réouverture de l'hippodrome d'Auteuil nous a ramené l'escadron volant des chevaux du steeple-chase dans une assez pauvre condition, je dois en convenir. Ils n'ont pas, il est vrai, entrepris toutes ces villégiatures précisément pour leur agrément; il existe, m'a-t-on dit, des gens à la recherche du mouvement perpétuel; eh bien ! mais il me paraît trouvé, le steeple-chaser en est la parfaite expression.

L'incident le plus remarquable de la réunion s'est produit dans le Prix de Reugny (course de haies). Le starter ayant rencontré d'assez épineuses difficultés dans les apprêts du départ; elles étaient, au reste, toutes provoquées par une assez jolie jument du nom de *Chardonnette*, laquelle paraissait décidée à prendre un bon départ contre vent et marée, c'est-à-dire à se moquer du starter. Celui-ci, de désespoir, a jeté son drapeau à terre comme pour bien indiquer qu'il ne donnerait pas le signal. C'était une ressource extrême, car ce diable de drapeau, il fallait le ramasser. Or le drapeau d'un starter est doué de la singulière propriété d'ébranler un peloton de chevaux à la plus légère oscillation. Le starter s'est donc baissé pour reprendre en main cet insigne de ses fonctions; nécessairement les jockeys sont partis à fond de train, cela va sans dire. Mais ici se trouve le nœud gordien de la question; il m'a paru tranché un peu succinctement, à la manière d'Alexandre; l'aide-starter, sur je ne sais quelle indication, a baissé son drapeau. Sur cette confirmation d'un départ régulier, les jockeys sont partis de confiance, et ont consciencieusement accompli le parcours. — *Incertain* est arrivé premier.

Quant au malheureux starter, il est rentré au pesage, sous une avalanche de protestations formulées, suivant les termes du manuel de la civilité puérile et honnête récemment édité par ces messieurs du Ring; c'est-à-dire sifflets, huées, cris: A la porte ! etc., etc. Je vous le disais dernièrement, on finira par en manger. Après quelques explications orageuses, le starter a déclaré *n'avoir pas donné le départ*. A cela il n'y a rien à répondre, sa décision est souveraine; donc la course était nulle, il fallait recommencer. Cette fois *Bonita* est arrivée première, *Galatée* seconde, et *Incertain* troisième. Il reste toujours, pour moi, un point obscur. Pourquoi l'aide-starter a-t-il baissé son drapeau? De deux choses l'une : ou son signal ne signifie rien; alors il est inutile; ou il est la confirmation du départ légal; dans ce cas, les jockeys étaient dans leur droit, et la course est bonne. Au reste, tirez-vous-en comme vous voudrez, ça m'est égal.

Le Prix d'Astrolabe a été gagné par *Andréa*, à M. Camille Blanc; *Fraxinelle II* seconde. Le Prix Congress, la course la plus intéressante de la journée, est réservée aux poulains de trois ans, n'ayant pas encore gagné de courses d'obstacles c'est-à-dire les steeple-chasers de l'Avenir. L'état fort incomplet des concurrents permet



A UN BARRAGE, croquis de M. Mas.



CHRONIQUE DU SPORT

Certains courants, en quelque sorte magnétiques, traversent une époque, venant on ne sait d'où, et menant n'importe où. Doit-on les considérer comme les symptômes d'un état moral maladif, dont une société peut momentanément se trouver atteinte; je l'ignore et ne veux pas m'y appesantir. Ils présentent, cependant, il est impossible de ne pas le reconnaître, un caractère éminemment contagieux. Au début de la saison, je me plaignais de voir nos plus charmantes écuyères enlevées par cette très respectable institution du mariage, à la fleur de leur talent et de leur beauté : eh bien! l'épidémie continue.

L'an dernier, presque à pareille époque, Paris était mis en émoi, pendant quelques jours à la suite du mariage d'une jolie pensionnaire du Cirque (je m'abstiendrai de la nommer). Artiste, je l'ai beaucoup admirée; femme, je suis resté son ami. Voici maintenant, qu'une nouvelle de même nature, nous arrivant d'Allemagne, donne en quelque sorte à un fait isolé la confirmation d'un ordre de choses, normal et régulier. Mlle Clotilde Loisset, s'appelle aujourd'hui Mme la princesse de Reuss; il est impossible de le nier, et il n'y a aucune indiscrétion à le dire. On annonce en même temps une alliance, plus brillante encore, peut-être, pour sa sœur Mlle Emilie Loisset.

Vous vous rappelez bien, Mlle Emilie, n'est-ce pas? ce joli petit démon blond, avec ses cheveux ondés, ses yeux d'où s'échappaient parfois comme d'une lame d'épée, des éclairs bleuâtres, ses lèvres pâlissant à la moindre contrariété. Vous vous souvenez de l'avoir vue, enivrée par les bravos, d'une salle enthousiaste, enlever dans des bonds vertigineux, son cheval affolé. Ah! je ne m'étonne pas qu'elle ait tourné la tête, même d'un prince, c'est de l'alcool à quatre-vingt-dix degrés.

Je suis heureux d'avoir été bon prophète; l'an dernier en lui faisant mes adieux, je disais d'elle, je ne sais plus où, dans le Jockey je crois. « Il n'y « aurait rien d'étonnant, surtout dans un pays, où « il existe une véritable aristocratie, à ce qu'une « couronne de comtesse, ne vienne un beau jour, « tomber sur une jeune et charmante tête, sem- « blant mise au monde pour la porter. » Pardon Mademoiselle, je ne suis pas monté assez haut. Je crois me rappeler avoir pris la liberté de vous dire à vous même, que vous eussiez fait une adorable duchesse (vous en souvenez-vous?) Vous serez une ravissante princesse ; la couronne est fermée, voilà tout, vous ne la porterez pas moins bien.

Particularité assez étrange, ce double événement un peu en dehors, j'en conviens, des us et coutumes établis, provoque de beaucoup plus vives protestations en France, que dans le pays même où il s'accomplit : serait-ce par hasard, parce que là-bas ce sont de vrais princes (pas de la finance). Oh! s'il s'agissait de ces hauts et puissants seigneurs, les cendres de leurs ancêtres, je le comprends en tressailleraient dans leurs tombes séculaires. Que voulez-vous, Messieurs? il est un peu de la noblesse comme de l'argent, quand on en a trop pour soi, on peut en prêter aux autres. Nous sommes moins dédaigneux; et prêtons sans intérêts. L'argent (quand nous en avons), il nous coule entre les doigts, pour tomber dans les vôtres bien entendu ; c'est même pour cela que l'on avait inventé, cette institution des majorats qui vous déplaît tant.

Mon Dieu, personne n'est plus que moi disposé à s'incliner devant les lois de la hiérarchie sociale, mais à la condition qu'il existe une hiérarchie et une société; surtout que tout le monde y reste à sa place; autrement ce serait une duperie. Quant au joli petit gâchis social, dans lequel j'ai le bonheur de vivre, je ne sais en vérité pas qui pourrait y être déplacé.

Ah ça! dites-moi, elle est donc dvenue bien bégueule votre société, qu'il lui faille tant de façons pour accueillir des femmes charmantes, dont le seul crime, en fin de compte, consiste à être montées à cheval en public, pour gagner honorablement leur vie. Il faudrait, cependant tâcher d'être logique. J'entends dire partout: il n'y a plus d'aristocratie, ce sont là des idées surannées, barbares, ridicules, tous les hommes sont égaux, etc., etc. un sentiment exagéré, je veux bien, mais vrai, au lieu de m'abaisser à un marché, sordide et honteux, en vendant le nom de mon père.

Vous fermerez toutes vos portes aux nouvelles mariées, criez-vous bien haut. Mais d'abord, vous demanderont-elles le cordon ? La croyez-vous donc si séduisante votre compagnie? Sapristi chaque fois qu'elle m'est imposée, je pousse un ouf! à faire tomber les murs, en descendant l'escalier. Si le mariage ne leur réserve pas d'autres divertissements, je les plains les malheureuses, elles ne tarderont pas à regretter d'avoir quitté les rives fleuries du joyeux pays de Bohême.

Calmez donc votre vertueuse indignation, rengaînez vos prudhommesques imprécations, pour



Eh bien! alors, qu'y a-t-il d'extraordinaire, à ce qu'un homme prenne une femme, où bon lui semble. Si au contraire, il existe, encore une aristocratie, pardon, ce n'est pas vous, alors qu'est-ce que cela peut vous faire?

Il est en vérité, assez extraordinaire que je sois, moi, obligé de vous dire ces sortes de choses. Je suis vous le savez un des représentants de ces idées que vous combattez avec tant d'acharnement; aristocrate jusqu'au bout des ongles, légitimiste incorrigible, clérical indécrottable. Je vais vous le voyez, au-devant de toutes vos aménités, afin de vous éviter la peine de me les dire; j'engage bien entendu, ici ma seule responsabilité, et aucunement celle de la feuille, où je reçois l'hospitalité. Eh bien! je vous le déclare, je connais ces deux femmes, et j'aimerais mieux épouser n'importe laquelle, que de m'en aller déterrer je ne sais où, une grosse fille aux mains rouges, emmaillottée dans les billets de banque, grattés par son père, je ne veux pas dire comment. Je trouve plus honorable d'obéir à avoir le droit de se montrer aussi dur envers les autres, il faudrait commencer par être un peu plus sévère avec soi-même.

CARROUSEL DE L'ÉCOLE DE SAUMUR

Une tradition ayant poussé de profondes racines dans un pays, trouve toujours, tout au moins pendant de longues années, un refuge contre l'oubli et l'indifférence: tels sont aujourd'hui le rôle et la mission de l'Ecole militaire de Saumur, relativement à l'équitation française. Sans cette vivante protestation, il ne resterait plus rien d'une Ecole qui fut, et est demeurée, dans son dernier et unique spécimen, la première du monde. Nous n'entrerons pas ici dans les détails multiples de l'organisation pratique de Saumur. Ce serait tout un ordre de choses dont l'examen demanderait un cadre beaucoup plus étendu; nous nous réservons de le lui consacrer, le jour où les incidents d'actualités domineront moins la chronique. Nous nous bornerons à constater qu'en aucun pays, on ne

peu d'émettre une appréciation de quelque valeur sur leur compte.

Le vainqueur, *Ballon*, est un joli cheval, *Gibert* le second, *Belle-Isle*, le troisième, *Basque*, quatrième, paraissent très bien prendre le métier, mais tout cela est encore trop près des courses plates pour que leur aptitude soit bien définitivement établie.

Quant au Prix du Parc-des-Princes (course de haies), il a été gagné par *Toby*, à M. le comte de Saint-Sauveur. Je vous conseillerai seulement de faire grande attention au second, *Kapural*. Je ne vous en dirai pas davantage; c'est mon opinion, voilà tout.

Les courses régulières d'automne commencent aujourd'hui à Fontainebleau. Il y a aussi une espèce de résurrection de Vincennes, sous forme de trotteurs. Pour cela, ne comptez pas sur moi, je ne me mêle pas de ces sortes de choses; ce ne serait, en vérité, pas la peine d'être le plus enthousiaste des admirateurs de Mlle Élisa, pour m'en aller assister à une semblable hérésie d'équitation.

NED PEARSON.

COURRIER DE LA SEMAINE

L'arrière-saison s'annonce comme devant être fort belle; ce sera une bien légère compensation pour le printemps et l'été extra-pluvieux que nous venons de traverser. Les chasseurs sont ceux qui s'en réjouissent le plus. Cependant, malgré les matinées et les soirées fraîches, le soleil encore chaud, rayonnant dans un ciel bleu, a donné une sorte de regain à la plage normande. Une seconde couche de villégiateurs peuple les casinos et vont y respirer l'air salin de l'Océan, car il ne faut plus parler de baignades. On se contente de prendre des bains d'air.

La grande vie se transporte dans les grands domaines terriens. L'automne devient décidément la plus belle saison en France; les forêts, les bois, sont dans toutes leurs beautés; les coteaux sont couverts de pampres et les plaines jaunies donnent un caractère grandiose aux paysages. La vie de château est active; l'on y fait de longues promenades, l'on voisine, et les grandes parties de chasse s'organisent.

Nous avons donné dans un des précédents numéros de la *Revue* les dates de l'ouverture dans soixante-douze départements. L'époque de la dernière série vient d'être fixée : le 21 septembre courant, la chasse sera ouverte dans les départements suivants : Côtes-du-Nord, Finistère, Ille-et-Vilaine, Loire-Inférieure, Manche, Mayenne, Morbihan, Nord, Pas-de-Calais.

Nous autres Parisiens, nous pourrons, dimanche prochain 14 septembre, battre les champs de Seine-et-Oise et faire prouesse, si nous allons dans les cantons giboyeux. Ce département annulaire qui entoure le département de la Seine est très inégalement partagé; le gibier paraît devoir être plus abondant sur la rive gauche que sur la rive droite. Le lièvre y est, dit-on, plus abondant que les perdrix; les premiers jours de l'ouverture seront intéressants, les cailles étant abondantes. Quant au département de la Seine, nous n'en parlerons que pour mémoire, quoique l'on nous signale des lièvres dans la plaine de Gennevilliers.

Paris s'est déjà dépeuplé de tous ceux qui chassent au delà de cette zone restreinte. M. Jules Grévy, président de la République, accompagné de Mme et de Mlle Grévy, quitte Paris aujourd'hui



Reprise de **L'ASSOMMOIR** *à l'Ambigu.* — Scène du lavoir.

Fac-similé d'un dessin inédit de M. A. CHAGOT.

pour se rendre à Mont-sous-Vaudrey, en déplacement cynégitique. Le général Chanzy est attendu demain dimanche à Paris; notre honorable ambassadeur en Russie, après avoir touché barre à Paris, repartira immédiatement pour son château de Buzancy, dans les Ardennes, où il quittera son frac doré pour la blouse du vrai chasseur. M. Ducher de Mongascon, qui vient d'acquérir le magnifique château de Villequier, appartenant à feue Mme Musard, s'y installe hâtivement pour ne pas perdre une saison. Le duc de la Trémoille est au château de Rambouillet; le prince de Léon, au château de Josselin; M. Dehaynin, à la Faisanderie. Chacun s'installe sur son canton.

L'ouverture sera très brillante à Chantilly, si, comme on le pense, le duc d'Aumale a terminé son inspection générale des corps d'armées du Midi.

Mercredi dernier, nous nous trouvions réunis une douzaine de fusils impatients, chez Bignon, pour deviser des joies de dimanche en huit.

La conversation commencée sur le mode sérieux, s'égaya au passage des grands crus, et l'on se mit à parler de fariboles.

Le chasseur a le rire large, et chacun tire de son sac une joyeuse histoire.

Le baron de L..., qu'il nous faut croire sur parole, nous raconta qu'un de ses amis, plus habitué à manier le canif conjugal que le fusil, jura le samedi soir à sa femme de lui rapporter, le lendemain soir, deux perdreaux.

Cela se passait l'année dernière.

Effectivement, il rentre le dimanche soir couvert de poussière et le carnier gonflé. Mme X..., toute joyeuse, voit que son mari s'est bien conduit à la chasse.

— Combien y en a-t-il? demanda-t-elle curieusement.

— Deux, comme je t'avais dit, répond nonchalamment le mari en s'étendant dans un fauteuil. A peine arrivé, pif! paf! j'ai tué tes deux perdreaux.

Rouge d'orgueil, Mme X... ouvre le carnier et en tire un superbe homard soigneusement enveloppé.

Tableau!

Le marchand de comestibles s'était trompé.

Le contrat de mariage était absolument lacéré.

— L'histoire n'est pas invraisemblable, dit M. L...; mais en voici une d'une authenticité indiscutable. C'était l'année dernière: notre ami A...t commet un délit de chasse, et avant de se présenter devant la justice correctionnelle, il va consulter le célèbre avocat L..... Celui-ci voit que son cas est indéfendable, mais qu'il n'y aura d'accroc que pour sa bourse.

— Vous demanderez simplement le bénéfice de l'article 12, lui dit-il d'un air sérieux.

Le jour de l'audience, A...t arrive avec un air magistral:

— Je demande le bénéfice de l'article 12.

Le président se tord de rire et, prenant le Code, lit à haute voix:

« Art. 12. — Tout condamné à mort aura la tête tranchée. »

A...t trouva la plaisanterie mauvaise, et que Me L... manquait de sérieux.

Je ne puis aller plus loin dans ce reportage de gais propos, et j'avais mal calculé ma puissance de traduction. Les plus drôles ne peuvent être racontées ici, tant la gauloiserie y domine.

Je terminerai donc par une hâblerie marseillaise dite avec beaucoup d'accent et d'esprit par un de nos jurisconsultes les plus éminents.

— Ze rencontre Sista Chonâ revenant de la sasse tout déconfit.

— Qu'est-ce que t'as a? lui dis-ze.

— Ah! bagasse! Ze suis aussi triste qu'étonné! Imazine, un peu voir: un lièvre me part, Miro lé sasse, zé tire, Miro tombe...

— Et le lièvre?

— Mé rapporte Miro!

FLORIAN PHARAON.

SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT

POUR L'AMÉLIORATION DU CHEVAL FRANÇAIS DE DEMI-SANG.

COURSES DE PARIS

HIPPODROME DE VINCENNES

Grand International (attelé).

MM. Lambert	Grain-d'Or.
Blumson	Spotted-Colt.
Marais	Galka.
Idem	Vorojey.
J. Landes	Protecteur.
Duhamel et Dambricourt	Gourko.
John Dick	Child-Harold.
Zidler	Zadoumtchivy.
Haras de Chambeaudoin	Polkantchick.
Idem	Dobrina.
Pratt-Salles	Soudarka.
F. Delangle	Lion II.
C. Wédier	Phil-O'Neil.

Prix du Gouvernement.

MM. Fonlupt-Lefaure	Reg-Merchaut.
P. Bastard	Tam-Tam.
Doucsnel	Mademoiselle-de-Mondéalle.
A. Lanfray	Toujours.
Doussanet	Yvonne.
A. Pelletier	Toquade.
J. Lemonnier	Trésorier.
A. de Basly	Traveller
A. Pierre	Talma.
Idem	Thabor.
H. Ledars	Talisman.
P. Balvay	Télémaque.
P. Joubert	Tentateur.
O. Pringault	Champagne.

Grand International (monté).

MM. A. Lambert	Grain-d'Or.
J. de Lescure	Octave.
Idem	Indiscrète.
A. Knight	Lascelles.
J. Huon	Rosquelfen.
Marais	Golka.
Idem	Vorojey.
J. Lemonnier	Rivoli.
Duhamel et Dambricourt	Gourko.
Commandant Forcinal	Pourquoi-pas?
Haras de Chambaudoin	Peretz.
Prat-Salles	Soudarka.
A. de Basly	Normande.
F. Delangle	Lion II.

Grand Prix de Normandie.

(31 poulains et pouliches restent engagés.)

Prix de Vincennes.

Grand steeple-chase handicap (26 chevaux engagés).

Prix de Saint-Mandé.

Grande course de haies handicap (42 chevaux engagés).

MÉLI-MÉLO

Un hôte inattendu.

Le comte de P...., dont les forêts abondent encore en sangliers, s'était donné, l'hiver dernier, le plaisir d'une grande chasse.

On était en train de faire riche butin, lorsqu'un des invités tira contre un gros animal, qui s'échappa cependant très vite à travers les broussailles. Un autre chasseur poursuivit le gibier, qu'il avait pris pour un sanglier, dans l'intention de s'assurer si l'animal avait été blessé. Il arriva à un fossé qu'il voulut passer au saut; mais le pied lui manqua, et il tomba dans le fossé. Au même moment un ours d'une grandeur prodigieuse se leva du côté opposé, apparemment bien décidé aussi à franchir le fossé en sautant; ils se heurtèrent l'un contre l'autre et l'ours finit par dégringoler dans le fossé. Aussitôt arrivé au fond, maître Martin se mit à la besogne de caresser le malheureux chasseur, et ce n'est pas la patte de velours qu'il lui fit.

Lorsque enfin les camarades du chasseur accoururent pour le tirer de cette position critique, ce dernier portait déjà des marques graves de sa lutte avec l'animal. A l'heure qu'il est, le chasseur, remis de ses blessures, se fait fort de recommencer l'aventure.

Une héroïne du Cirque.

On nous mande de Bombay la nouvelle du décès de la fameuse cavalière Miss Ella, jadis si célèbre par ses tours de force équestres.

Presque dans l'Europe entière, Miss Ella avait eu des succès incroyables, et ce n'est pas à Vienne qu'on l'ait le moins appréciée. L'enthousiasme général qui avait accueilli la belle et courageuse cavalière ne diminua pas même à la découverte surprenante que Miss Ella avait usurpé le nom de cavalière, étant en vérité cavalier; c'est-à-dire — homme. Son arrivée fut annoncée avec grande pompe, et, du moment où le « Carl Théâtre » s'offrit comme arène de son triomphe, son succès complet était assuré. Ses productions eurent lieu chaque soir dans une maison vendue jusqu'à la dernière place, sous les applaudissements fous et frénétiques d'un public en extase, et les fameux « salto de cheval » sur un balcon élevé à une hauteur assez considérable firent une sensation inconnue jusqu'alors en productions du cirque.

⁂ Mme Adelina Patti et M. Nicolini viennent de faire contrat avec le directeur du « Stad Théâtre » de Hambourg, M. Pollini, par lequel ils s'engagent à participer, depuis le 15 novembre jusqu'au 15 décembre, à une certaine série de concerts et d'opéras que M. Pollini fera représenter, à sa guise, dans différentes villes d'Allemagne. M. Pollini a garanti à Adelina Patti et à M. Nicolini un honoraire de 8000 francs pour chaque opéra et chaque concert auquel ils prêteront leur concours.

GRAVURES

La petite imprudente.

Dans le *Mémorial de l'art contemporain*, M. Véron rend justice en très bons termes aux qualités du joli tableau de genre qu'a exposé cette année le vicomte de Villestreux:

« La petite imprudente s'est, en effet, exposée sur un beau mamelon « de fine roche grise et couverte de mousse. Voyez-la, cette gracieuse « enfant, habillée à l'anglaise, la poitrine blanche et ses jambes pen- « dantes au-dessus du marais fleuri d'iris et de flèches d'eau. La belle « enfant s'est éprise des fleurs, comme Ophélie; elle en tient dans sa « petite main, et, fatiguée, elle se repose auprès de cet étang perfide. « Sa jolie tête, aux ombres diaphanes, s'enlève en lumière sur un beau « ciel bleu éclatant et argenté à l'horizon. Si le paysage est splendide « d'éclat et de vigueur, M. Ellival a voulu, par contraste, faire de sa « petite imprudente un foyer de lumière, et il y a admirablement « réussi. M. Ellival, qui n'est autre que M. le vicomte de la Villestreux, « frère de notre ministre de France mort si jeune à Florence en 1872, « est un peintre éclatant de l'école de Lawrence, de Winterhalter et « de tous les maîtres vibrants de soleil: il est maître de la lumière. »

— Nous avons chargé un graveur de grand talent, M. Thirias, de rendre l'impression de cette fantaisie, pleine de grâce aimable, d'innocence, de tons gais et lumineux. Le ciel a été particulièrement bien rendu; un fin modelé dans les chairs révèle un burin exercé, et nous n'aurions qu'à louer l'habile interprète, si les contours étaient un peu plus moelleux, moins rigoureusement découpés.

La Calle Mayor.

Notre dessin représente la rue principale, ou calle Mayor, prise de la porte de l'Estacade.

Là seulement, et à certains jours, on retrouve un peu d'animation.

L'on voit passer, conduits par des bouviers coiffés du béret basque, ces chariots à roues pleines qui rappellent l'époque des Mérovingiens, et attelés de bœufs dont le joug est orné de lainages et de franges roses et rouges.

Des femmes aux allures libres et hardies, portant non sans grâce, sur leur tête ornée de belles tresses de cheveux noirs, une sorte de cruche aux contours gracieux, ou le panier à poisson, qu'elles vont porter en courant juqu'à Irun ou Hendaye, et souvent, dit-on, jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, situé à trois lieues de là.

A l'extrémité, la jolie église de la Renaissance italienne, d'où l'on voit sortir, le dimanche, quelques rares señoras aux gracieuses mantilles et à la rose traditionnellement et coquettement placée dans les bandeaux couleur de jais.

C'est tout ce qui reste d'une classe puissante et riche, maintenant ruinée et à peu près éteinte, ce qui s'explique par l'absence de tout commerce et de toute industrie, cette ville si pittoresque ne se trouvant sur la route d'aucun point important et ne menant à rien.

Aussi, on n'y trouve aucun hôtel, et le voyageur qui veut visiter cette nécropole espagnole est-il obligé de partir d'Hendaye, d'où une barque le prend et le ramène, en consultant, toutefois, les heures de la marée.

C'est cet éloignement de toute ligne de communication qui fait comprendre pourquoi tant de voyageurs qui sont allés en Espagne sont revenus sans avoir vu Fontarabie, et cependant cette excursion vaut la peine d'être faite. Pas une ville en Espagne n'est plus espagnole que celle-là.

DÉPLACEMENTS

MM. de Gabriac, à Vichy, — le comte de Viel-Castel, à Saint-Pétersbourg, — le comte Duchâtel, à Mirambeau, — Richard Wallace, à Néris-les-Bains, — le baron de l'Espée, à Paris, — le baron de Waldner, à Tours, — Ephrussi, à Paris, — le général de Salignac-Fénelon, à Évian, — J. Lebaudy, à Dieppe, — le comte de Montesquieu, à Fontainebleau, — le comte de Fresne, au château de La Boulaye, — le baron Billaud, à Paris, — le duc de La Trémoïlle, au château de Rambouillet, — le comte de Rochebouët, au château de Rouvoltz, — le comte de Montesquiou, au château de Misy, — A. André, à Paris, — le comte de Nétumières, au château du Châtelet, — de Bray, au château des Estiennes, — le comte R. de Ruillé, au château de Ruillé, — le baron de Loulay, à Luchon, — le prince de Léon, au château de Josselin, — le comte de Clermont-Tonnerre, au château de Guérard, — le vicomte d'Aulan, à Montbrun-les-Bains, — le marquis de Rabar, à Baix, — Kœchlin, à Mulhouse, — le marquis de Fricon, au château des Gaschetières, — de Ravignan, à Bagnères-de-Bigorre, — le marquis de Vivens, à Feurs, — le comte de La Baume-Pluvinel, au château de Taintegnies.

⁂ On annonce le mariage de M. Auguste-André-Marie-Paul Languet, lieutenant de vaisseau, avec Mlle Marie-Rose Floquet, fille de M. Floquet, propriétaire à Charleville,

GASTRONOMIE

CAILLES AUX PETITS POIS

M. Delâtre est un grand chasseur et un fin gourmet, qui bat les guérets, les vignes et les bois de la Bourdillière, depuis tantôt quarante ans. Il a créé chez lui un cérémonial pour la plume et le poil, et les rôtis, les salmis, les civets, y sont réglés pour chaque espèce de gibier.

Il y a quelques années, sa bru vint passer quelques semaines dans son domaine.

On était à table lorsque le domestique déposa son plat de cailles étendues sur un lit de purée.

M. Delâtre furieux se leva :

— C'est une hérésie! s'écria-t-il; qui a fait cela? La caille ne se doit manger que rôtie!

Mme Delâtre junior, toute rougissante, avoua que c'était d'après ses ordres que les cailles étaient ainsi accommodées.

— C'est à la façon du Dauphiné, dit elle.

— Dites à la façon des sauvages! riposta le bourru. Des cailles! des cailles! aux petits pois! a-t-on jamais vu!...

M. Delâtre s'était remis à table.

Il se laissa servir : il mangea une caille, deux cailles, trois cailles, silencieusement, chargeant à chaque reprise son assiette de purée.

— C'est très bon... très bon... dit-il enfin; mais c'est une hérésie; la caille ne peut qu'être rôtie... Ainsi apprêtée, elle est bonne certainement... mais ce sont les petits pois qui sont succulents... Comment cela s'apprête-t-il.

— Oh! bien simplement, dit Mme Delâtre.

Voici la recette telle que nous l'employons en Dauphiné. Les pois cuits et pilés nous les passons au tamis pour en former une purée épaisse. Ceci fait, nous l'étendons sur un plat creux dont le fond est garni d'une tranche de jambon, puis l'on place sur ce lit moelleux les cailles toutes bardées. Feu dessus, feu dessous; vous les laissez cuire ainsi vingt minutes, environ, et lorsque le plat est doré, vous servez.

— C'est un fin manger, dit M. Delâtre; mais c'est égal, la caille ne se mange que rôtie..., croyez-moi.

Je demande pardon à Mme Delâtre d'avoir révélé à nos lecteurs ses talents culinaires; mais son triomphe est complet.

Dimanche dernier, le jour de l'ouverture, nous étions à la Bourdillière, et M. Delâtre, en jetant son gibier à la cuisinière, s'écria :

— Vous arrangerez les cailles aux petits pois, à la manière du Dauphiné!

P. DE BALBAAC.

MENU

Potage au potiron au lait.
Soles normandes.
Selle de mouton.
Cailles aux petits pois.
Pêches et raisin.

P. DE B.

COURSES DE VINCENNES

L'inauguration des courses de Vincennes aura lieu dimanche 7 septembre, à deux heures.

Six prix seront courus :

PRIX DU GOUVERNEMENT (trot monté)	4,000 fr.
GRAND INTERNATIONAL (trot attelé)	7,000
PRIX DE SAINT-MANDÉ (course de haies)	3,000
GRAND PRIX DE NORMANDIE (trot monté)	5,000
GRAND INTERNATIONAL (trot monté)	4,000
PRIX DE VINCENNES (grand steeple-chase)	4,000

Deuxième jour. — Lundi 8 septembre
(à 2 heures).

PRIX DE FONTENAY (steeple-chase)	2,000 fr.
PRIX DE CHARENTON (course de haies)	1,500
PRIX DU PLATEAU (course de haies)	1,500
PRIX DU CHÊNE SAINT-LOUIS (grand steeple-chase)	4,000
PRIX DE LA PYRAMIDE (course de haies)	2,000

Les moyens de transport pour se rendre aux courses de Vincennes sont des plus variés et des moins dispendieux :

Ligne de Vincennes. — Place de la Bastille. — Départ tous les quarts d'heure.

Ligne de Ceinture. — Toutes les stations de cette ligne délivrent des billets pour la ligne de Vincennes. — Correspondance directe à Bel-Air.

Tramways : Ligne du Louvre au Fort de Vincennes; ligne du Louvre au Pont de Charenton, par les quais; ligne de la Place de la Bastille à Charenton, par l'avenue Daumesnil.

Bateaux à vapeur : Du Point-du-Jour à Charenton.

TIR AUX PIGEONS

DU BOIS DE BOULOGNE

TIR DU SAMEDI 30 AOUT 1879.

Poule à 25 mètres, 1 louis, 3 pigeons, 5 tireurs : MM. S. A. R. le prince Ph. de Bourbon, 3/3; Drake, 3/3 (partagée). — *Même poule, 6 tireurs* : M. de Goyena, 3/3 G. — *Même poule, 6 tireurs* : M. le prince Zurlo, 3/3 G. — *Même poule, 6 tireurs* : MM. Drake, 2/4; de Goyena, 2/4 (partagée). — *Match à 25 mètres, 20 louis, 5 pigeons* : M. Drake, 3/5 G. — *Match à 28 mètres, 3 louis, 7 pigeons* : M. le baron de Bussierre, 4/6 G. — *Match à 26 et 27 mètres, 5 louis, 5 pigeons* : M. Hecquard, 2/4 G. (à 26 mètres). — *Match à 23 et 26 mètres, 2 louis, 7 pigeons* : S. A. R. le prince Ph. de Bourbon, 4 5 G. (à 26 mètres). — *Poule à 28 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 8 tireurs* : MM. X..., 10/11, 1er; le vicomte de Quélen, 11/13, 2e; Pennel, 10/13, 3e. — *Poule handicap Op., 1 pigeon, 10 tireurs* : MM. X..., 8/9 G. (à 27 mètres 1/2); le vicomte de Quélen, 7/9 (à 29 mètres). — *Même poule, 11 tireurs* : M. le vicomte de Quélen, 4/4 G. (à 29 mètres). — *Même poule, 11 tireurs* : M. Balensi, 3/3 G. (à 25 mètres). — *Même poule, 12 tireurs* : MM. de Dorlodot, 10/10 G. (à 27 mètres); le comte H. de La Rochefoucauld, 9/10 (à 25 mètres 1/2). — *Poule à C. D., à 24 mètres, 1 louis, 8 tireurs* : M. de Dorlodot, 4/6 G. — *Poule à 30 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 6 tireurs* : M. de Dorlodot, 4/4 G. — *Même poule, à 29 mètres, 7 tireurs* : M. le marquis de Valcarlos, 2/3 G. — *Même poule, à 28 mètres* : M. de Dorlodot, 2/2 G. — *Match à 28 mètres, 3 louis, 7 pigeons* : M. le baron de Bussierre, 2/4 G. — *Match à 26 et 27 mètres, 5 louis, 5 pigeons* : M. Drake, 3/4 G. (à 27 mètres). — *Même match* : M. Hecquard, 4/6 G. (à 26 mètres). — *Match à 26 et 30 mètres 1/2, 10 louis, 10 pigeons* : M. Pennell, 8/10 G. (à 30 mètres 1/2). — *Poule handicap, 1 louis, 1 pigeon, 10 tireurs* : M. X..., 4/4 G. (à 25 mètres 1/2).

Étaient présents aux différents tirs :

MM. S. A. le prince Ph. de Bourbon; Drake del Castillo; Hottinguer (Jean); Hottinguer (Paul); le prince Zurlo; le marquis de Spinosa; de Montaloo; de Goyena; le baron de Bussierre; Hecquard; Arena; le capitaine Tart; le vicomte R. de Quélen; le marquis de Valcarlos; de Dorlodot; Balensi; le duc de Riansares; le comte H. de La Rochefoucauld; Pennell; le comte de Lambertye; Lafond (J.); le marquis de Camposagrado; Laniel; le baron R. Hottinguer.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cie 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.



Extrait des **MODES PARISIENNES** 25, rue de Lille, Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette de plage. — Robe pour fillette de huit à dix ans, en broderie sur percale blanche et en taffetas bleu paon. Jupe toute en broderie, ornée dans le bas d'un volant froncé également en broderie et rehaussé d'une bande de percale unie enrichie de cinq petits plis. Tunique avec manches courtes; elle s'ouvre en revers-châle sur le devant et laisse voir une guimpe en broderie, décolletée en carré; derrière, cette tunique est enserrée das un nœud de soie assortie, qui la remonte sur elle-même en lui faisant former un bouffant, puis elle retombe en pan carré sous le nœud.

Toilette de plage et de villes d'eaux. — Devant de jupe drapé en soie rouge grenat foncé et garni dans le bas d'un haut volant tuyauté en même étoffe, sur lequel retombe un froncé de dentelle genre russe. Paniers et traîne en foulard fond ivoire avec semis pompadour. Le bord inférieur de la traîne est entouré d'une dentelle posée à plat et en revers, puis d'un plissé en faille; elle tombe toute droite en dessinant plusieurs gros tuyaux. Corsage à pointe devant et derrière, ouvert en carré et avec manches demi-longues; il est garni de dentelles et de nœuds de faille grenat. Manches ornées de deux plissés de soie et de deux froncés de dentelle.

L'Administrateur-Gérant, H. Thirion de Noville.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lefranc.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE
des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 44.
SAMEDI, 13 SEPTEMBRE 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr.; — 6 mois, 15 fr. — un an, 30 fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.



Mlle SAMARY
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE (*Sport et Dram N.*)

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

Céramique, Bronzes, Mosaïque Orfèvres, Serrurerie d'art.

Céramique d'art. — **HENRI BEZIAT**, 54, r. Paradis-Poissonnière. — **DECK**, 10, rue Halévy.

Mosaïste. — **FACCHINA**, 2, rue Legendre.

* * *

Bronzes d'art. — **DENIERE**, 15, rue Vivienne. — **BARBEDIENNE**, 30, boul. Poissonnière. — **GRAUX-MARLY**, 8, rue du Parc-Royal. — **POUSSIELGUE-RUSAND**, 5, rue Cassette. — **CORNU**, 29, rue Popincourt. — **JULES GRAUX**, 64, quai Jemmapes. — **LEMAIRE**, 121, rue Vieille-du-Temple. — **NANCY**, 18, rue Chapon. — **RUFFIER**, 12, rue Charlot. — **HENRY DASSON**, 106, rue Vieille-du-Temple.

Bronzes et faïences d'art. — **ROMAIN**, 11-12, passage des Panoramas.

* * *

Orfèvres. — **FROMENT-MEURICE**, 372, rue Saint-Honoré. — **FIZAINE**, 156, faubourg Saint-Martin. — **BOUCHERON**, 151, galerie Valois (Palais-Royal). — **A. CHERTIER**, 7, rue Férou.

* * *

Serrurerie d'art. — **VAILLANT-FONTAINE & QUINTART**, 181, rue Saint-Honoré.

Diamants, Bijouterie, Horlogerie.

Diamants. — **BOURDIER**, 8, rue de la Michodière. — **ROULINA**, 44, rue Lafayette. — **HALPHEN**, 6, rue Le Peletier.

* * *

Bijoutiers. — **AUCOC**, 9, rue du 4 Septembre. — **DUMORET**, 5, rue de la Paix. — **MARRET FRERES**, 16, rue Vivienne. — **ROUVENAT & LOURDEL**, 62, rue Hauteville. — **DARCHE**, 5, boul. des Capucines.

* * *

Spécialité de croix et rubans d'ordres. — **POUTEAU**, 180, galerie Valois (Palais-Royal).

Ordres français et étrangers. — **FAYOLLE-POUTEAU**, 108, Palais-Royal.

* * *

Horlogerie. — **M^{on} LEROY**, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal). — **BREGUET**, 12, rue de la Paix.

Curiosités, Gravures.

Curiosités. — **E. TABURET**. Orfèvrerie ancienne, 3, rue Pasquier. — **MIALLET**, 5, rue Le Peletier. — **BING**, 19, rue Chauchat. — **BEURDELEY** fils, 32-34, rue Louis-le-Grand. — **JACOB FRÈRES**, 112, rue Richelieu.

Éventails anciens, Porcelaines et Curiosités. — **Mme DUVAUCHEL**, 34, rue de l'Université.

* * *

Terres cuites d'art. — **J. C. LAROCHE**, 10, boulevard Poissonnière.

* * *

Gravure sur camées. — **BISSINGER**, 31, rue du Quatre-Septembre.

Gravures héraldiques. — **GERBIER**, 65, rue Richelieu. — **DEVAMBEZ**, 5, passage des Panoramas.

Gravures et peintures héraldiques. — **DESMAREST**, 40, galerie Montpensier (Palais-Royal).

Musique, Instruments.

Pianos. — **ERARD**, 13 et 21, rue du Mail. — **PLEYEL, WOLFF & Ce**, 95, r. Richelieu.

Instruments de musique. — **GAND & BERNARDEL**, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — **PETTEX-MUFFAT**, 27, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse. — **F. SUDRE**, facteur d'instruments de musique, 6 et 8, rue des Poitevins.

Tableaux, Livres, Relieurs.

Tableaux. — **GOUPIL & Ce**, 2, place de l'Opéra. — **FÉRAL**, 54, faub. Montmartre. Expert. — **GEORGES PETIT**, 7, rue Saint-Georges.

Tableaux et objets d'art. — **A. BASSET**, 7, rue Mansart.

* * *

Livres anciens. — **CONQUET**, 15, boulev. Bonne-Nouvelle.

Relieurs. — **ALLO**, 39, rue du Four-St-Germain. — **GRUEL-ENGELMANN**, 418, rue Saint-Honoré.

* * *

Annuaire de la noblesse. — **DE MAGNY**, 41, r. Lafitte.

Photographies, Articles et Produits photographiques.

Photographes. — **LIÉBERT**, 6, rue de Londres. — **ADAM SALOMON**, 55, rue de la Faisanderie. — **NADAR**, 51, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — **ALOPHE**, 25, rue Royale. — **VALERY**, 9 *bis*, rue de Londres. — **HERMANN & Ce**, 20, chaussée d'Antin. Spécialité de portraits d'enfants. — **F^d ROSTAING** fils, 22, rue Lesdiguières, Grenoble. Plaques sèches instantanées préparées au gélatino-bromure.

* * *

Photographie sur émail. — **STEPOWSKI**, 14, rue du Temple.

Articles de photographie. — **PICARD**, 5 *bis*, Asile Popincourt. — **CARETTE**, 31, rue d'Enghien.

Appareils de photographie. — **RUCKERT**, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts Articles de ménage.

Ameublement. — **E. ROUSSEAU**, 37, boulevard des Capucines. — **LOREMY & GRISEY**, 1, faub. St-Honoré.

Coffres-forts. — **B. HAFFNER** aîné, 18, boul. Montmartre. — **DUBOIS-OUDIN**, 31, boulevard Voltaire.

* * *

Articles de ménage. — **LA MÉNAGÈRE**, 20, boulev. Bonne-Nouvelle.

Coutellerie fine. — **TASSILLY-BOIVIN**, 66, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Chauffage.

CUAU AINÉ & Ce, constructeur d'appareils de chauffage, 88, boul. Courcelles (parc Monceau).

COSTUME — MODES

Robes, Lingerie, Chemiserie.

Robes, Fourrures. — **MAISON DIEULAFAIT**, 1, boulevard de la Madeleine. — **MALLE DES INDES**, 24, passage Verdeau.

* * *

Lingerie. — **GRANDE MAISON DE BLANC**, 6, boulevard des Capucines.

* * *

Chemiserie de High-Life. — **DOUCET** jeune, 10, rue Halévy.

* * *

Machines à coudre de famille. — **BACLE**, 46, rue du Bac.

Plumes, Fleurs, Fourrures.

Plumes et fleurs. — **AUGUSTE**, 7, rue de la Paix. — **BATTON**, 85, rue Richelieu.

* * *

Fourrures. — **DETMAR**, 24, faubourg Saint-Martin. — **GROBERT-BORGNIS**, 48, rue de l'Arbre-Sec.

Gants, Éventails, Parfumeurs Coiffeurs.

Gants. — **BERR & FILS**, 37, rue Jean-Jacques-Rousseau. — **FORTIN & Ce**, 75, r. Rochechouart.

* * *

Éventails. — **GUÉRIN**, 14, boulevard Montmartre.

* * *

Parfumeurs. — **CH. FAY**, 9, rue de la Paix. — **DELABRIERE**, 63, rue de Grenelle.

Coiffeurs pour dames. — **PHILIPP & Ce**, 15, rue Royale. — **DE BYSTERVELD**, 3, faubourg Saint-Honoré.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — **SCHÆFFER**, 23, boulevard des Italiens. — **RENARD**, 2, boul. des Italiens. — **TAUTZ AND SONS** (culottiers anglais), 84, faubourg Saint-Honoré. — **WASSE** (culottier), 85, rue Richelieu.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — **PINAUD & AMOUR**, 89, rue Richelieu. — **DELION**, passage Jouffroy.

* * *

Chaussures pour hommes. — **CORNAZ**, 4, boulevard Malesherbes.

Chaussures de dames. — **DELMAS**, 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Bottier. — **DELAIL**, 46, passage Jouffroy.

SPORT

Equitation, Escrime, Armuriers.

Équitation. — **ÉCOLE D'ÉQUITATION**, 12, rue Duphot (succursale 51, rue Lhomond).

* * *

Professeurs d'escrime. — **LOUIS MERIGNAC**, 1er professeur de l'École d'escrime française, 14, rue Saint-Marc.

* * *

Armuriers. — **FAURÉ-LEPAGE**, 8, rue Richelieu. — **GASTINNE-RENETTE**, 37 av. d'Antin. — **LIBIOULLE, GUINARD & Ce**, 8, av. de l'Opéra. — **LEFAUCHEUX**, 37, rue Vivienne. — **CARD**, 19, boulev. Saint-Denis et 152, rue de Rivoli. Fusils de chasse et revolvers. — **CAPSULES CUIRASSÉES GOSSELIN**, porte de Charenton.

Chiens, Sellerie, Ecuries Chevaux Voitures.

Chiens. — **CH. BOCQUET**, 118, avenue d'Yvry. Gibiers de repeuplement.

Chiens d'arret. — **MAISON DE CONFIANCE**, 9, rue do Chanez, Paris-Auteuil.

Nourriture pour les chiens. — **SPRATT'S PATENT**, 36, rue Caumartin.

* * *

Sellerie. — **TERRIER**, 47, rue de l'Université.

* * *

Stalles; Boxes. — **GUILLARD**, 12, faubourg Saint-Honoré.

* * *

Marchands de chevaux. — **AUBERT**, 64, rue Marbeuf.

* * *

Location de chevaux et voitures. — **HONORÉ**, 27, 29, 31 et 33, rue Jean-Goujon.

Voitures de malades et d'enfants, Vélocipèdes, etc. — **VINCENT**, 29, rue Château-d'Eau, et 29 *bis*, boulevard Magenta.

Fouets. — **Ve BOYER**, 8, rue Gréneta.

Gymnase. — Hydrothérapie.

Gymnase. — **PAZ**, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs.

Gymnase et Bains. — **THERMO-GYMNASE MÉDICAL**, 49, rue de la Chaussée-d'Antin.

* * *

Appareils pour douches. — **WALTER-LECUYER**, 138, rue Montmartre.

Billards.

Billards. — **F. GERDERES**, 47, r. Fontaine-au-Roi.

Professeur de billard. — **GIBELIN**, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

Draps pour billards et tables de jeux. — **MATHIEU**, 10, rue Croix-des-Petits-Champs.

Agents de voyage.

Agents de voyage. — **THOMAS COOK & SON**, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la haute Italie.

Articles de voyage.

Vraies malles anglaises. — **LAPORTE**, 3, place du Théâtre-Français.

* * *

Bazar. — **BAZAR DU VOYAGE**, WALCKER, 3, pl. de l'Opéra.

Villes et stations balnéaires.

TROUVILLE. — **HOTEL DE PARIS**.

DIEPPE. — **CAFÉ DE ROUEN**.

DIVERS

Compagnies d'assurances.

Assurances mutuelles contre l'incendie. — **LA CLÉMENTINE**, Société d'assurances mutuelles contre l'incendie, 26, rue de Grammond.

Assurances contre le bris des glaces. — **LA PARISIENNE**, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances sur la vie. — **LE SOLEIL**, 44, rue Châteaudun.

Compagnie générale d'assurances contre les accidents. — **ASSURANCES DES CHEVAUX & VOITURES, COLLECTIVES, INDIVIDUELLES CONTRE LES ACCIDENTS**, 16, rue de Grammont.

* * *

Journal financier. — **LE FINANCIER DE PARIS**, 13, rue de Londres.

Institutions, Sciences.

Institution. — **ÉCOLE MODERNE POUR JEUNES GENS**, à Asnières. — **LELARGE** (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard. — **GROUSSET** (Institution Chevalier), 75, rue Cardinal-Lemoine.

* * *

Optique. — **LEMAIRE**, 22, rue Oberkampf.

Produits chimiques.

Produits chimiques. — **FER BRAVAIS**, 13, rue Lafayette.

Phénol. — **PHÉNOL BOBEUF**, 7, rue Coq-Héron.

Art dentaire.

Eau dentifrice. — **EAU J. V. BONN**, 11, boule- Bonne-Nouvelle.

Sonneries, Miroiterie.

Sonneries électriques. — **A. BOIVIN**, 16, rue de l'Abbaye.

Fleurs.

Fleurs exotiques. — **L. LINDEN**, 5, rue de la Paix. — **LABROUSSE**, boulevard des Capucines.

Chalets.

Chalets, Stores et jalousies en bois découpé. — **BUREL & Ce**, 156, faubourg Saint-Denis.

Jouets.

Jouets et Jeux. — Ancienne maison **GUILLARD**, RÉMOND successeur, rue Nve-des-Petits-Champs, 4, et galerie Vivienne.

Articles pour fumeurs.

Pipes, écumes. — **KREBS**, 18 et 20, passage Bourg-l'Abbé.

GASTRONOMIE

Vins, Cognacs, Liqueurs et Bières.

Vins. — **H. & O. BEYERMAN & Ce**, Bordeaux. — **CRUZE & FILS FRÈRES**, à Bordeaux. — **CLOSSMANN & Ce**, à Bordeaux. — **BARTON & GUESTIER**, à Bordeaux. — **CHAMPAGNE MANUEL**, à Reims.

* * *

Cognacs. — **J. HENNESSY & Ce**, à Cognac. — **MARTELL & Ce**, à Cognac.

* * *

Liqueurs. — **WYNAND-FOCKINK**, 2, rue Auber. — **BÉNÉDICTINE, LIQUEUR DES MOINES DE L'ABBAYE DE FÉCAMP**, 76, boulevard Haussmann.

Spécialité de curaçaos. — **KAUFFMANN**, 31, galerie Vivienne.

* * *

Bières. — **BASS & Ce**, 68, boulevard Malesherbes.

Eaux gazeuses.

Eaux de Contrexéville. — **A. ADAM**, concessionnaire, 23, rue de la Michodière.

Chocolats, Confiseurs, Épiceries Comestibles.

Chocolats. — **COMPAGNIE COLONIALE**, 19, avenue de l'Opéra.

Chocolat à la tasse. — **PRÈVOST**, boulevard Bonne-Nouvelle.

* * *

Confiseurs. — **REINHARDT-SIRAUDIN**, 17, rue de la Paix. — **SEUGNOT**, 28, rue du Bac. — **AU FIDÈLE BERGER**, 16, boulevard Sébastopol.

Dragées et boîtes pour baptêmes. — **Ve JACQUIN & FILS**, 12, rue Pernelle.

* * *

Épiceries et Comestibles. — **POTIN**, 101, boulevard Sébastopol. — **AUGÉ**, 116, boulevard Haussmann.

Hôtels, Cafés et Restaurants.

Hôtels. — **BRISTOL**, place Vendôme, 3 et 5. — **MIRABEAU**, 8, r. de la Paix. — **HOTEL CONTINENTAL**, 3, rue Castiglione. — **GRAND-HOTEL**, 12, boul. des Capucines. — **HOTEL DU LOUVRE**, rue de Rivoli.

* * *

Cafés et Restaurants. — **CAFÉ RICHE**, boulevard des Italiens. — **CAFÉ DE PARIS**, avenue de l'Opéra. — **CAFÉ DES AMBASSADEURS**, Champs-Elysées. — **CAFÉ DE LA PAIX**, 12, boulevard des Capucines. — **SYLVAIN**, ancien Café Neeser, 12, rue Halévy. — **CAFÉ DE LA RÉGENCE**, 161, rue Saint-Honoré. — **CAFÉ VOLTAIRE**, place de l'Odéon. — **GRAND RESTAURANT DE PARIS**, 88, rue Montmartre. Tous les journaux de sport.

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

CHRONIQUE

Après avoir erré pendant un long mois sur une étendue de trois cents lieues de côtes, depuis DUNKERQUE jusqu'à BIARRITZ, je suis venu demander un peu de calme et de repos à mon cher bocage normand — si pittoresque avec ses bouquets d'arbres, ses haies vives et ses cultures, aussi fertiles que variées.

Je réalise — pour quelques jours du moins — un de mes rêves le plus souvent caressés. J'habite, en pleine campagne, une tour isolée, dont le dernier étage est mon domaine exclusif et absolu. Rien n'arrête ma vue, qui se promène au loin librement, et chacune de ses quatre fenêtres regarde un des quatre points cardinaux du ciel. Le soleil fait le tour de ma chambre sans que je le perde un seul instant, et il prend soin de marquer les heures sur ma table avec la pointe d'or de ses rayons.

Ma tour s'élève à l'extrémité du cap dont la jolie ville d'Avranches est le couronnement, et j'ai devant moi un spectacle dont la grandeur et la beauté saisissent également mon âme et mes yeux.

A droite les côtes de la NORMANDIE, à gauche celles de la BRETAGNE, formant à mes pieds une baie immense et sans limites, tour à tour désert de sable et désert d'eau; large plaine qui, deux fois par jour, devient un océan. A trois lieues de moi, au milieu d'une solitude morne, tour à tour envahie et delaissée par le flot, une montagne jaillit de la profondeur des sables ou de l'abîme des flots, pareille à une fusée de granit.

C'est le MONT-SAINT-MICHEL, merveille de l'Art, miracle de la Nature, spectacle unique et incomparable, — le Mont-Saint-Michel, aussi célèbre dans les fastes de l'HISTOIRE que dans les traditions de la LÉGENDE. Comme site naturel et comme œuvre de la main des hommes, le Mont-Saint-Michel ne se compare à rien de ce que l'on a pu voir ailleurs. Il est tout à la fois l'asile de la prière, de la pensée religieuse et de la méditation ; le foyer de la science et l'atelier des arts ; un monastère et une forteresse — et il résume ainsi dans sa triple unité les trois grands éléments de la vie de notre pays pendant les longs siècles de cette période orageuse et troublée, mais héroïque, poétique et religieuse, — qui s'appela le MOYEN AGE.

* * *

Cette montagne sacrée m'attirait, comme un bloc d'aimant attire une pointe d'acier. Au bout de trois jours, je n'en détachais plus mes regards ni ma pensée. Bientôt cette contemplation lointaine qui m'avait charmé ne fut plus capable de me suffire, — je voulais voir le mont célèbre de plus près, et, pour ainsi parler, en prendre possession en le foulant à mes pieds.

Un paysan pris pour guide, une carriole attelée d'un bidet normand, l'heure propice choisie entre deux marées, et je me trouvai sous les remparts du vieux château-fort.

Avant de tenter l'ascension, j'en fis lentement le tour. En quelques instants, que de contrastes s'offrirent à moi ! Ici, un roc sauvage, nu et désolé.... Là, une muraille gigantesque, se perdant au sein des nues, sévère depuis sa base jusqu'à son sommet, et tout à coup s'égayant par un ensemble de constructions diverses, de l'effet le plus pittoresque. Plus loin, du côté du Midi, c'est l'épanouissement de l'architecture de cinq ou six siècles dans son exubérance et sa variété, dans sa magnificence et ses caprices. C'est la ville suspendue dans les airs — PENDULA VILLA, comme disent les vieux chroniqueurs — ville bizarre, répandant ses maisonnettes sur les flancs du rocher, et riant au soleil. Plus haut encore, tout près du ciel, c'est l'ABBAYE, couronne de pierre que la main de l'homme a posée sur la cime de la montagne de Dieu — l'abbaye, avec sa forêt de contreforts dentelés, de sveltes ogives, de tourelles légères, de pinacles aériens, de clochetons aux pointes fleuronnées, et ses myriades de colonnettes ciselées, sculptées, évidées, découpées à l'emporte-pièce, qui s'épanouissent dans les airs comme la gerbe d'un feu d'artifice.

La couleur, ici, rivalise avec la forme : toute cette partie du Mont-Saint-Michel nous offre des tons d'une richesse incomparable; des végétations vigoureuses vous donnent des notes d'un vert sombre; les lichens du Nord étendent sur la croupe verdâtre des grands rocs leur riche manteau, aux nuances jaune-clair comme le soufre, ou fauves et mordorées comme les feuilles d'automne. D'un peu loin, la montagne vous fait songer à un gigantesque autel de bronze et d'or, posé sur un parvis d'argent, auquel on accéderait par des degrés d'émeraude.

On ne pénètre point comme on veut dans l'enceinte du Mont-Saint-Michel. Une tour en garde l'entrée; les restes rouillés et rongés d'une herse en défendent la porte; fièrement sculpté dans la muraille, hérissant sa crinière, terrible et majestueux dans son attitude héraldique, un lion pose sa griffe redoutable sur un écusson qu'il a su protéger pendant des siècles; des canons, pris aux Anglais, les MICHELETTES, montrent dans leurs larges gueules les boulets de pierre qu'ils savent lancer à l'ennemi. Tout semble vous dire : « *Prenez garde!* »



SENTINELLE, par GÉROME.

* * *

A quelques pas de la herse commence l'unique rue de la ville — rue tortueuse et grimpante, sorte d'escalier sans fin, portant, à droite et à gauche, une maison sur chaque marche.

Petites, étroites et basses, fanées, ridées, replâtrées, borgnes et boiteuses, s'appuyant les unes sur les autres, comme de vieilles femmes décrépites pour ne pas tomber, ces maisons à la porte cintrée, à l'intérieur enfumé, sont presque toutes des boutiques et des auberges qui gardent leur nom d'autrefois. On y peut voir la *Licorne bleue* et la *Tête d'or* ; le *Soleil-Royal* et les *Trois-Mages*, la *Sirène* et la *Truie-qui-file*. On aperçoit, suspendus à leurs portes, des filets et des engins de pêche de toute espèce, mêlés des croix d'argent, à des chapelets en noyaux d'olive, et à de petits Saints-Michel de plomb, pareils à celui que fichait à son toquet de velours ou à son bonnet de loutre, LOUIS XI, ce roi de France qui tint à honneur d'être le premier chevalier de l'Archange. On se croise avec les marins du Mont, campés sur la hanche, et portant avec une certaine crânerie leur costume presque monacal. Le mantelet et la devantière, aux larges plis flottants, rappellent assez bien le froc; la hotte représente le capuchon renversé, et le *retroussoir* serre les flancs du pêcheur comme la corde à nœuds ceint les reins du carme ou du capucin.

* * *

L'architecte qui a combiné le plan de la grande entrée de l'ABBAYE, pourrait, s'il avait quelque orgueil, se vanter d'avoir rencontré une conception architecturale des plus grandioses, et, en même temps, des plus poétiques, des plus imposantes et des plus terribles. Jamais œuvre humaine ne fut plus en rapport avec sa destination. Cette porte mystérieuse et sombre serait digne de servir d'entrée à quelque palais dantesque. On ne saurait rêver un vestibule plus digne de nous introduire dans

ce monde idéal qui symbolise par une architecture tout à la fois sinistre et puissante les deux plus grandes et les deux plus redoutables idées du moyen âge : la RELIGION et la GUERRE.

Deux tours rondes, ceintes d'un cordon à la taille, crénelées à leur faîte, étreignent entre leurs masses noires un escalier escarpé plein de profondeurs menaçantes. D'étroites meurtrières percent cette façade triste et hautaine. Faiblement éclairé à son extrémité supérieure, cet escalier vous conduit à une sorte de poterne, au cintre surbaissé, écrasée par la masse du bâtiment, et donnant accès dans un grand vestibule qu'on appelle la SALLE DES GARDES, et dont la voûte est recouverte d'un lacis de fines nervures, simples, élégantes, s'entrecroisant, et ornées de petites roses à chacune de leurs intersections. A chaque angle de la pièce, l'architecte a ménagé de petites colonnes sur lesquelles viennent s'appuyer les retombées de la voûte.

En sortant de cette salle, je vois en face de moi trois étages de constructions d'un caractère architectural toujours saisissant, tantôt par sa grandeur et sa force ; tantôt par son élégance et sa grâce.

C'est ce que les gens du pays appellent la MERVEILLE.

La base de la *merveille* est une des plus belles CRYPTES que nous connaissions. Cette galerie souterraine mesure plus de deux cents pieds de haut, sur trente-six de large ; une vingtaine de piliers, les uns ronds, les autres carrés, mais tous bas, lourds et trapus, la soutiennent et portent les retombées anguleuses de la voûte immense, tantôt en plein cintre et tantôt en ogive.

Cette galerie contenait jadis les écuries et une seconde salle des gardes.

L'étage au-dessus était occupé par le RÉFECTOIRE DES MOINES et par la SALLE DES CHEVALIERS.

Le RÉFECTOIRE du Mont-Saint-Michel, est peut-être le plus beau qu'il y ait au monde. Nulle part, vous ne rencontrerez de lignes plus pures ni plus simples. Huit piliers ronds, à base octogone, à chapitaux trifoliés, le divisent en deux nefs : de chacun de ces piliers s'élance vers la voûte, où il s'épanouit avec une souplesse et une grâce charmantes, un faisceau de huit nervures rondes, à l'intersection desquelles fleurissent de jolies rosaces, et qui, trois par trois, viennent retomber, les unes sur la cymaise des murs, les autres sur de fines colonnettes, accouplées par triolets. Jamais l'arbre gothique ne nous est apparu avec un développement plus magnifique, et dans des proportions plus harmonieuses. Cette vaste salle, d'une superficie de plus de quatre mille pieds carrés, est chauffée par deux cheminées immenses, se projetant hardiment en avant, en appuyant leurs corbeaux sur un péristyle de colonnes aux fûts légers, qui achèvent de donner à cette salle vraiment unique en son genre, un caractère singulièrement monumental.

La SALLE DES CHEVALIERS, réalise à nos yeux la plus intime union de l'élégance et de la force ; c'est un idéal de noblesse et de beauté. Seize colonnes la divisent en quatre nefs, et par un effet d'optique architecturale très ingénieusement calculé, l'entrecroisement de ces colonnes les multiplie pour le regard, qui ne se rend plus compte de leur nombre véritable, et qui croit errer dans une forêt de pierre. Chacune de ces colonnes mériterait une étude à part, tant leur auteur a su leur donner de variété ; pas une ne ressemble aux autres. Les feuilles de la vigne, du chêne et de l'acanthe, les trèfles, et avec eux toutes les végétations fantastiques de la flore ornementale, qui ne s'est jamais épanouie, que sous le ciseau des sculpteurs, se diversifient à l'infini autour de ces colonnes.

Pendant le cours de l'existence guerrière et féodale du Mont-Saint-Michel, la salle des chevaliers servit pour les repas de corps des héros qui avaient choisi le grand archange comme patron ; pour leurs conseils de guerre ; pour leurs exercices d'escrime ; pour leurs veillées d'armes, et pour la réception des nouveaux chevaliers. Chaque chevalier, au moment de son investiture, recevait du roi le collier d'or, orné de coquilles, et d'un médaillon de Saint-Michel, avec cette fière devise :

« IMMENSI TREMOR OCEANI »

(terreur de l'immense Océan).

La salle des chevaliers était entourée de stalles, sommées par le casque et le cimier de leurs titulaires ; sa décoration était magnifique. C'était une longue file de flammes et de pennons, de boucliers blasonnés, et de lambrequins aux vives couleurs. On eût dit que toute la pompe féodale de l'ancienne France s'était réfugiée dans cette noble demeure.

*
* *

Un escalier intérieur conduit de la salle des chevaliers au CLOÎTRE de l'Abbaye.

Le cloître est l'essence même du monastère : il en est l'expression suprême. Celui du Mont-Saint-Michel peut être regardé comme la merveille de la MERVEILLE. La splendeur de son ornementation, la légèreté de son style, sa situation aérienne en font un objet sans pair. Le moyen âge l'avait surnommé le PALAIS-DES-ANGES, et l'expression n'a rien de trop hyperbolique. Imaginez une petite cour carrée, suspendue, pour ainsi parler, à trois cents pieds au-dessus du niveau des grèves, entre le ciel et la mer — ces deux abîmes. Elle est enfermée dans une quadruple galerie, formée par des colonnes d'une grâce incomparable, si ingénieusement alternées que chaque ogive, portée par deux de ces colonnes, semble coupée à son tiers-point par une troisième. Tout ici est dans de petites proportions et jamais le mot de bijou, trop souvent prodigué, ne s'est appliqué plus justement à une œuvre d'architecture. Ces colonnettes ont à peine six pouces de diamètre, et quatre pieds de hauteur, de leur base à leurs chapiteaux ; l'arc ogival qui les accouple deux par deux ne mesure pas plus d'un pied. Le fut de chaque colonne est en granit, ou en granitelle ; l'arc de l'ogive, en pierre calcaire, tirée des carrières de Caen, comme celle qui servit jadis à bâtir l'abbaye de Westminster, à Londres. Tout le travail de l'ornementation est d'une merveilleuse pureté et d'une idéale perfection. L'imagination créatrice a pris l'essor et s'est déployée librement dans la sculpture de ces frises et de ces chapiteaux, d'une inépuisable fantaisie. Le lierre, le houx, l'acanthe, le chardon et le trèfle — sans oublier le trèfle à quatre feuilles, si longtemps et si vainement cherché par les rêveurs — s'épanouissent ici, dans leur luxuriance et leur variété, en compagnie de la rose — reine des fleurs ! Les roses du cloître du Mont-Saint-Michel sont des chefs-d'œuvre de sculpture et de dessin.

Ici, la FAUNE vaut la FLORE ; des animaux fantastiques, monstres dont la nature n'a pas fourni le modèle, se cachent à demi dans ces beaux feuillages, licornes héraldiques, que l'on ne voit guère ailleurs que dans les bestiaires et les armoiries, mais qui ont si grand air et si fière tournure ; dragons ailés aux cuirasses d'écailles, au corps allongé, se terminant en enroulements végétaux du plus heureux motif.

Pour mon compte, je ne connais ni un site ni une œuvre plus capables d'élever, d'épurer, de fortifier la pensée que ce cloître, d'une si heureuse conception, d'une exécution si habile, bâti à moitié chemin entre l'homme et Dieu, où l'on ne voit sur sa tête que le ciel, autour de soi que des créations d'un art parfait ; à ses pieds que la mer immense ; où l'on n'entend que les soupirs des vents, et la plainte déjà lointaine de la vague ; où il semble que l'on peut, sans efforts, oublier la terre, cette vallée de larmes, et ses préoccupations misérables, et ses soucis cuisants, pour entrer dans la sérénité d'une vie idéale, livrée tout entière à la contemplation, au culte et à l'amour, du bien, — du bon, et du beau, — ces trois reflets de Dieu.

*
* *

Le soir venu, après une des journées les mieux remplies, dont j'ai gardé le souvenir, je regagnai ma tour solitaire, en évoquant devant moi les grandes ombres d'un passé à jamais évanoui, les chevaliers bardés de fer, faisant sonner leurs éperons sur les dalles de granit ; les abbés crossés et mitrés, officiant, comme des pontifes, dans le chœur de la basilique ; les vieux moines, traînant les plis de leur froc sous les longs arceaux du cloître — sans m'en apercevoir, une fois encore je remontais le cours des siècles !

Le *fait divers* d'un journal déposé sur ma table me rappela brusquement au sentiment de la réalité.

« Il est fortement question, depuis quelque temps, de rattacher le Mont-Saint-Michel à la terre ferme par une chaussée insubmersible et un chemin de fer d'intérêt local. On établirait la gare sur l'emplacement de la *tour de la Bavole* ou de la *poterne du Lion*. Dans ce cas, on raserait les remparts devenus sans objet, et l'on aviserait à donner une destination pratique à des *bâtiments* aujourd'hui inutiles. »

« Trois fois hélas ! » soupirai-je, en regardant par ma fenêtre la grande silhouette du Mont, qu'un puissant clair de lune projetait en noir sur le sable argenté !...

Et réfléchissant aux soudaines exécutions dont notre époque a été si souvent le témoin consterné : — Qui sait ? me dis-je en détournant la tête ; j'ai peut-être été le DERNIER PÈLERIN du Mont-Saint-Michel !

LOUIS ÉNAULT.



SOCIÉTÉ FINANCIÈRE

La Société financière vient de faire un pas en avant très marqué ; nous la laissons à 615. Le Conseil d'administration vient de fixer à 10 fr. l'acompte à distribuer sur le dividende de 1879 aux 80,000 actions anciennes, l'année dernière, l'acompte distribué, n'avait été que de 7 fr. 50 c. ; ce rapprochement permet d'espérer une augmentation notable du dividende total, pour l'année courante. Les actions nouvelles viennent d'être admises à la cote officielle au comptant et à terme ; elles y figurent à 590 fr. ; cet écart de 20 fr. est bien celui qu'indique la nature des choses.

GRAVURES

Mlle Samary.

Le portrait de la jeune sociétaire du Théâtre-Français qui se trouve à la première page de ce numéro, a été fait à Londres durant les représentations que la Comédie y a données cet été. Mlle Samary a été fort appréciée par le public anglais, particulièrement dans les *Précieuses ridicules* et dans les *Jeux de l'Amour et du Hasard*. Jolie, jeune et piquante soubrette, cette artiste est une de celles qu'on ne peut se lasser de voir et d'applaudir.

L'Attente

d'après le tableau de MAYER DE BRÊME.

Elle attend... est-ce un fiancé ? oui ; voilà sur la table un bouquet qui le dit aussi. Elle soulève le rideau et regarde au loin espérant distinguer la silhouette du bien-aimé. La coiffure, ornée à la mode d'Alsace ; le corsage, la jupe rayée : c'est le costume de Gretchen. En somme, joli tableau de genre et gravure soignée.



LES AJONCS EN FLEURS (COTES-DU-NORD)

Gravure d'Eugène Froment, d'après le tableau d'Alexandre Ségé.

ÉCHECS

PARTIE N° 63.

Partie Viennoise (a.

Blancs. M. LOUIS PAULSEN.	Noirs. M. AD. SCHWARZ.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. C 3 F D	3. C 3 F R
4. F 5 C	4. F 5 C (*b*
5. Roq. (*c*	5. Roq.
6. F pr C	6. P D pr F (*d*
7. P 3 D	7. T 1 R
8. P 3 T R (*e*	8. P 3 T R
9. C 2 T	9. F 3 R
10. R 1 T (*f*	10. P 4 C R (*g*
11. P 4 T R	11. C 2 T
12. C 4 C	12. F D pr C R
13. D pr F	13. R 2 C (*h*
14. C 2 R	14. D 1 F
15. D 3 F	15. P pr P (*i*
16. D 5 T	16. D 3 R
17. D pr P T	17. F 2 R
18. D 2 T	18. C 4 C
19. C 3 C	19. T 1 C R
20. C 5 F éch.	20. R 1 F
21. P 4 F R	21. P pr P
22. F pr P	22. R 1 R
23. F pr P	23. R 2 D
24. F 5 R	24. F 1 F (*j*
25. F 8 C	25. R 1 R
26. F pr P	26. D 3 C
27. F 8 C	27. F 2 R
28. F 5 R (*k*	28. R 2 D

29. C pr F et les Noirs abandonnent.

NOTES

a) Partie du dernier match jouée le 23 juillet à Leipzig.

b) Nous répétons que la suite correcte est 4. F 4 F. — 5. C pr P (A) — C pr C. — 6. P 4 D — F 3 D. — 7. P pr C (B) — F pr P. — 8. C 2 R — D 2 R ! — 9 P 4 F R — F pr P. — 10. F pr F — D 5 C éch. mieux.

A

5. Roq. — P 3 D. — 6. P 4 D — P pr P. — 7. C pr P — F 2 D égalité.

B

7. P 4 F R — C 3 C. — 8. P 5 R — F 5 C plutôt mieux.

c) Autrefois M. Paulsen continuait volontiers son attaque par 5. C 5 D dont voici la meilleure défense : C pr C — 6. P pr C — C 5 D. — 7. C pr C — P pr C partie identique.

d) Nous eussions préféré reprendre avec P^FC.

e) Les Blancs avaient, ce nous semble, une bien belle position par 8. C 2 R — F 5 C R. — 9. C 3 C suivi de 10. P 3 T R.

f) Probablement en rangeant ainsi son roi ; M. Paulsen voulait, si les nécessités de la partie l'exigeaient, mettre la Tour à 1 C R et lancer ses Pions en avant.

g) 10. C 2 T nous paraît meilleur.

h) C'est la perte de la partie. Il fallait à toute force prendre le cavalier qui plus tard décidera rapidement de la victoire.

i) Forcé pour empêcher l'entrée du Cavalier à 3 C.

j) Le moins mauvais était 24. P 3 F suivi au besoin de T 3 C.

k) Il est superflu de souligner l'habileté des dernières manœuvres de M. Paulsen. Maintenant les Noirs ne peuvent plus éviter 29. R pr C. — 30. T 6 F — D 2 C ou 2 T. — 31. T pr P T et gagne toujours la Dame.

Solution du problème n° 68.

Composé par M. le Dr GOLD.

1. $\frac{\text{T 6 F R}}{\text{R 5 D}}$; 2. $\frac{\text{R 5 F}}{\textit{ad libitum.}}$; 3. $\frac{\text{T ou F mat.}}{}$

Solution du problème n° 69.

Composé par M. le Dr A. KAUDEIS.

1. $\frac{\text{D 5 C R}}{\text{F 4 F R}}$; 2. $\frac{\text{D 1 C}}{\text{F 1 C}}$; 3. $\frac{\text{D 7 T éch.}}{\text{R ou F pr D}}$; 4. $\frac{\text{T ou C mat.}}{}$

Solutions justes :

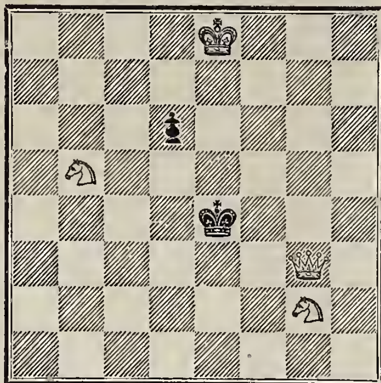
Des N°s 68 et 69 : MM. Frau et Léon Guiné de Lyon, Mélinaud, de Milly Médici Advo, A Karelstad de Madrago Barré, Henri Thomson, Morpurgo, Abrahams, Gorkowski.

Du N° 68 : Mme Anna Jonet, B. Dioni Wald de Tupini, Tonge.

PROBLÈME N° 76

composé par le docteur S. GOLD.

NOIRS



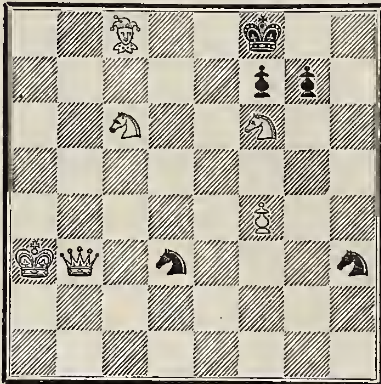
BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

PROBLÈME N° 77

composé par le docteur A. KAUDERS.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

NOUVELLES

Nous donnerons dans le prochain numéro deux parties jouées entre MM. de Bezkrovny et Gossip l'éminent théoricien anglais, dont nous avons récemment recommandé le dernier ouvrage à nos lecteurs. Afin d'éviter tout équivoque, nous ajouterons, d'après des renseignements dignes de foi, que M. de Bezkrovny a gagné à M. Gossip presque toutes les parties jouées sauf quatre ou cinq parties d'étude avec dédit fixé d'avance : le Gambit Riezeritzhy dans lesquelles M. Gossip a eu l'avantage.

Le Match Masou-Potter est enfin terminé. Chaque joueur a gagné cinq parties et onze ont été nulles. D'après les conditions fixées d'avance, le match est arrêté à la vingt-deuxième partie sans qu'il n'y ait ainsi ni vaincu ni vainqueur.

La réunion des joueurs d'échecs de Trouville n'a pas été cette année tout à fait aussi nombreuse que les précédentes, mais à défaut de la quantité a eu pour elle la qualité. Nous nous contenterons de citer : notre collaborateur M. Camille Morel, M. Premsel, M. le comte de Tamisier, M. Paul Morpurgo, M. Lequesne, M. l'abbé Vincent, et quelques autres amateurs de Paris. Nous devons également mentionner les deux meilleurs amateurs de Lizieux : M. Courel et l'abbé Durand, qui malgré ses quatre-vingts ans, reste toujours un des premiers théoriciens de notre temps et une des gloires de l'École française.

CORRESPONDANCE.

A MM. Hoffer et Zukersort, à Londres. — L'adresse de M. S. Winawer, 8, rue Dzika, à Varsovie.

M. Mélinaud, à Milly. — Dans votre solution du problème n° 69.

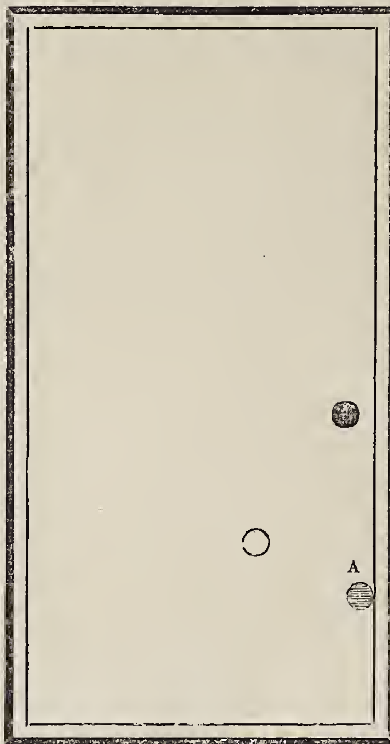
1. $\frac{\text{D 1 D}}{\text{C 4 F}}$; 2. $\frac{\text{D 8 D}}{\text{C 5 T éch.}}$;

Et le mat n'y est pas.

S. ROSENTHAL.

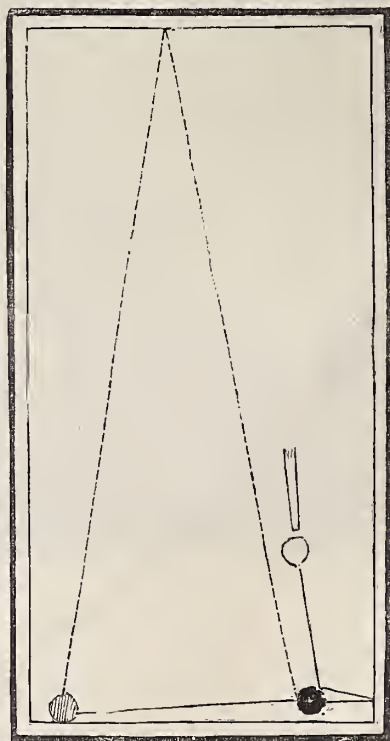
LE BILLARD

35e position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 43.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 41.

Votre jeu n'offrant aucune ressource immédiatement utilisable, aucune couleur pouvant donner lieu à des combinaisons qui lui soient propres, vous n'avez qu'une seule chose à faire, c'est de passer la direction du coup à votre partner au moyen de la carte la moins préjudiciable à son jeu et au vôtre.

Cette carte, quelle est-elle?

Vous ne pouvez songer à jouer atout. Dans quel but?

Cœur est votre seule couleur de rentrée; il faut la ménager. Le roi et la dame d'une couleur lorsqu'ils sont accompagnés seulement d'une petite carte ont la valeur de l'as.

Or, si vous aviez l'as et le deux de cœur, vous ne joueriez certainement pas l'as, vous ne jouerez donc pas davantage le roi.

Le neuf de pique n'est pas absolument une mauvaise carte, mais vos piques sont trop peu nombreux, et vous pouvez tomber dans une couleur longue en faisant prendre le roi ou la dame de votre partner.

Le dix de trèfle est une carte solide, qui ne compromet rien. Le coup de votre partner sera dicté par celui de son adversaire de gauche et s'il a le roi ou l'as, vous pouvez espérer deux levées dans la couleur.

Principe.

Premier à jouer. Avec un jeu nul, jouez une carte intermédiaire dans votre couleur longue pour donner la direction du coup à votre partner sans affaiblir son jeu.

PROBLÈME N° 42.

Carreau est atout.









Troisième à jouer. Votre partner joue le dix de cœur, sur lequel on met le deux. Comment ferez-vous?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 43.

Premier à écarter. *Tot capita quot sensus.*

Le coup le plus correct pour porter le repic en épuisant toutes les chances de la rentrée, serait d'écarter roi, dame de carreau, as de cœur, roi, dame de carreau, as de cœur, roi, dame de pique. Vous jouez sur le valet de trèfle. Mais contre un point possible de huit cartes, ce système absolu serait en contradiction avec le calcul des probabilités, puis qu'indépendamment du valet de trèfle il faudrait encore relever des cartes de cette couleur en nombre suffisant pour paralyser le point de votre adversaire.

En faisant le même écart, sauf l'as de cœur que nous conservons en laissant une carte, les chances du repic sont encore au moins d'une sur quatre. Remar-

quez au surplus que votre adversaire, avec ses huit trèfles et ses trois as possibles, a bien peu de chances pour arriver au repic.

Second à jouer. Nous écarterons simplement un des rois de carreau ou de pique, laissant deux cartes.

PROBLÈME DE PIQUET.

Après avoir écarté en second : as de cœur, as de trêfle, dix de trêfle, vous avez :









Comment pourrez-vous défendre la carte?

ROBERT D'A...

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 196.

HLN TDNP PRLP TRLBBGNG
CSLP PRLP RTSG

N° 197.

L* N*TT*T* *ST L* V*RN*S
M**TR*S.

N° 198.

Sous quels noms les dix écrivains célèbres dont voici la liste sont-ils passés à la postérité?

1. Jean-Baptiste POQUELIN. — 2. François DE SALIGNAC DE LA MOTHE. — 3. François-Marie AROUET. — 4. Prosper JOLYOT. — 5. Philippe NERICAULT. — 6. Bernard LE BOUYER (ou LE BOVIER). — 7. Luc DE CLAPIERS. — 8. Pierre CARLET DE CHAMBLAIN. — 9. Charles DE SECONDAT DE LA BRÈDE. — 10. Pierre-Augustin CARRON.

N° 199.

? A N I ?
? U B L ?
? I N N ?
C ? A N ? E
? T H E ?
? E I N ?

N° 200.

MOTS EN TRIANGLE A RECONSTITUER.

M A M A N
R I E N
O U I
O R
U

Solutions du 6 septembre 1879.

N° 191.

L'amitié disparait où l'égalité cesse.

N° 192.

La langue des femmes est leur épée et elles ne la laissent pas rouiller.

N° 193.

JEUNESSE. — ILLUSION

N° 194.

T A N T A L E
A N E R I E
N E R O N
T R O Ç
A I N
E

N° 195.

V I N G T
I C A R E
N A D A R
G R A I N
T E R N E

EDME SIMONOT.

LES CARTES

A M. Robert d'Antully.

Mon cher collaborateur et confrère,

Vous savez que je prends parfois la liberté extrême de discuter vos solutions et de vous rappeler aux saines doctrines de ce roi des jeux qu'on appelle le piquet.

Voilà que je me permets encore aujourd'hui de vous trouver en faute ; je vous prie de m'excuser si je vous parle avec la franchise d'un vieux soldat *qui ne sut jamais farder la vérité*.

Je prends votre dernier problème de piquet, fort ingénieux du reste, et très bien posé, mais je vous arrête sur un point.

Vous dites dans le numéro du 30 août: « Après avoir annoncé le point de 46, qui ne vaut rien, vous jouez l'as de carreau, sur lequel votre adversaire met le huit de trêfle, comment continuerez-vous le coup et jouerez-vous la carte? »

Il est de toute évidence, ainsi que le fait remarquer votre solution, que le second en cartes a écarté trois carreaux par la tierce au valet.

Vous connaissez donc tout son jeu, qui est celui-ci :







Si vous passez vos cinq carreaux de suite, il est probable, je dis plus, il est à peu près certain qu'il se défaussera ainsi ; après le huit de trêfle déjà jeté, des quatre piques par la quatrième à la dame, et qu'il gardera quatre cœurs par quarante au point, as de pique, as et roi de trêfle.

Vous ferez donc forcément carte égale, puisque vous êtes gardé à cœur, tandis que l'attaque immédiate du valet de cœur pourrait lui révéler ou lui laisser supposer la présence de quatre cœurs dans votre jeu.

Il faudrait, pour que votre stratagème fût sérieux, n'avoir pas annoncé au préalable 46 au point, car ces 46 ne peuvent être qu'en carreau, puisque s'ils étaient en trêfle, vous proposeriez en même temps une quatrième à la dame, pour annuler celle qu'il possède à pique.

Ainsi donc, après avoir annoncé le point de 46, il faut passer les carreaux et compter sur la sixième levée en cœur, qui est à peu près certaine, je dis plus, qui est inévitable.

Je crois que c'est la seule théorie possible dans le cas présent, car il faudrait tabler sur un partner de dernier ordre pour ne pas supposer que l'annonce du point de 46 lui révèlera de suite la présence de cinq carreaux dans votre jeu.

Je suis d'accord avec vous qu'il n'est pas toujours avantageux de jouer de suite ses cartes franches, mais dans le cas présent cette exception n'est pas de mise.

Voyez dans ces observations l'intérêt avec lequel je suis vos problèmes et le vif désir que j'ai de n'y trouver un jour plus rien à y reprendre.

Votre tout dévoué confrère,

OLD TRICK.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Londres. — Le goût des exercices du corps qui s'est développé depuis vingt ans en Angleterre d'une façon si heureuse s'est fait sentir entre autres par la création d'un nombre considérable de « *swimming clubs* ». C'est là un fait dont nous avons déjà parlé et sur lequel on ne saurait trop appeler l'attention. Non seulement, en effet, ce genre de sport peut autant et plus peut-être que tous les autres avoir une influence salutaire sur le développement physique de l'homme, mais il peut encore lui sauver la vie et contribuer à réduire ce terrible impôt que la mort prélève chaque jour sur nous sous la forme d'accidents, parce qu'un si grand nombre ignore les principes de cet art si simple et si utile.

Afin de répandre encore davantage parmi les jeunes gens le goût de la natation, le « *London swimming club* » vient de donner une séance publique à laquelle assistait la « *Commercial Travillers School* » (école des voyageurs de commerce). Nous n'entrerons pas dans le détail des exercices exécutés, mais nous ne saurions trop insister encore une fois, sur une idée excellente. Rien, en effet, ne peut être plus efficace pour donner aux jeunes gens le goût de ce sport que de leur montrer combien il est facile de se mouvoir dans l'eau et de s'y sentir *at home* (chez soi) comme disent nos voisins.

Baden. — Le 2 septembre a été signalé par un nouveau triomphe (le 51e) de *Kincsem*, la merveilleuse jument de M. de Blaskovits. Bien qu'elle eut à porter 64 kilog. 1/2, soit une décharge de 13 kilog. 1/2 pour sa rivale la plus dangereuse, *Kunstlerin*, cette dernière n'a pu vaincre l'incomparable fille de *Cambuseau* qui, pour la troisième fois, rapporte à son heureux propriétaire le Grand prix de Baden-Baden (20,000 m. et une coupe d'or).

Toutefois la lutte a été rude et l'émotion fut indescriptible lorsque l'on vit les deux adversaires s'approcher du poteau presque sur la même ligne, mais lorsque *Kincsem* passa première devant le juge les applaudissements éclatèrent, enthousiastes, frénétiques, parmi les spectateurs de cette course émouvante. *Kincsem* signifie « mon trésor » c'est là un nom bien mérité, et il faut croire que M. de Blaskovits a eu quelque pressentiment des hautes destinées de sa jument le jour où il le lui a donné.

Berlin. — Nous avons déjà annoncé la venue du Dr Carver à Berlin et nous ne nous arrêterons pas à raconter sur la vie de cet homme extraordinaire des détails intéressants mais qui ont le tort d'avoir été répétés à satiété par tous les journaux. Nous nous bornerons donc à donner les principaux résultats d'une de ses dernières séances ; rien d'élégant comme les faits.

Le Dr Carver a commencé par loger 16 balles en 20 secondes dans une cible de la largeur de la main avec un *repeting-rifle* ; les balles étaient toutes placées les unes à côté des autres. Ensuite, ce fut le tour des balles de verre cassées à coup de carabine dans les attitudes les plus difficiles. Nous citerons, entre autres, comme particulièrement fort, le coup tiré avec la crosse de carabine sur la hanche. Puis vint le tir rapide ; Carver tira 80 coups avec 5 carabines contenant chacune un réservoir pour 16 cartouches. Il y eut, en tout, 3 balles perdues sur les seize premiers coups, 2 sur chaque série suivante de seize et pas une seule sur les 34 derniers coups. Mais ce qui paraîtra plus fort encore, c'est le tir sur des monnaies.

Des pièces de 1 thaler, de 2 et de 1 mark furent atteintes à chaque coup avec une merveilleuse adresse. Enfin, sur une balle placée à terre devant lui, Carver tire de façon à la faire sauter de quelques pieds, et la casse ensuite d'une second coup avant qu'elle ait le temps de retomber.

Après le récits de ces étonnantes prouesses et qui surprendra le plus, sera d'apprendre que M. Carver se prétendait dans un de ses mauvais jours. On éprouve presque du découragement si bon tireur que l'on soit, en face de cet homme étonnant et c'est presque un soulagement que de lui voir de temps à autre perdre une ou deux balles.

D.

NOTES SUR CHAM

La perte que l'art et le journalisme viennent de faire en la personne du comte de Noé, — si célèbre et si populaire sous le pseudonyme de Cham, — a été très vivement sentie, et dans toute la presse les plus touchants regrets se sont fait jour pour rendre hommage à l'esprit et au caractère du seul caricaturiste, — qu'on puisse mettre en parallèle avec Daumier et Gavarni. — Moins large, moins philosophe que ses deux rivaux, Cham était plus gai ; son rire était à la fois bon et moqueur.

Rien de plus simple que son existence remplie par le travail. Pendant une période de quarante années, Cham n'a pas cessé d'approvisionner les journaux illustrés et d'ajouter à ses croquis faits, de verve et d'inépuisables saillies, où l'esprit éclate en boutades originales et malicieuses.

Nature vraiment joyeuse et aimable dans l'ironie, il ne résistait guère aux tentations d'un mot, d'une charge, d'une mystification.

Voyait-il dans une soirée quelque Monsieur de mine sévère :

— Avez-vous goûté le punch ?

— Mille fois merci. Je n'en prends pas.

— Je le regrette; il est abominablement mauvais !

Un bourgeois veut à tout prix lui soumettre une œuvre d'art d'un genre tout nouveau. Cham finit par se rendre chez cet importun qui lui montre des roses faites avec des navets découpés.

— Hein ! s'écrie l'auteur avec orgueil, comme c'est nature !

— C'est vrai, fait Cham très sérieux; on dirait bien de la rave !

La conversation roulait sur l'escrime et Cham se plaignait à ce propos de la longueur de ses bras et de ses jambes.

— C'est bon sur le terrain, disait-il, mais dans une salle d'armes, c'est très gênant. Dès que j'allonge seulement le bras, j'arrive au bout de la pièce.

— Diable ! Et quand vous vous fendez ?

— Oh ! alors, je vais en province !



L'ATTENTE, d'après Mayer de Brême. (*Illustration.*)



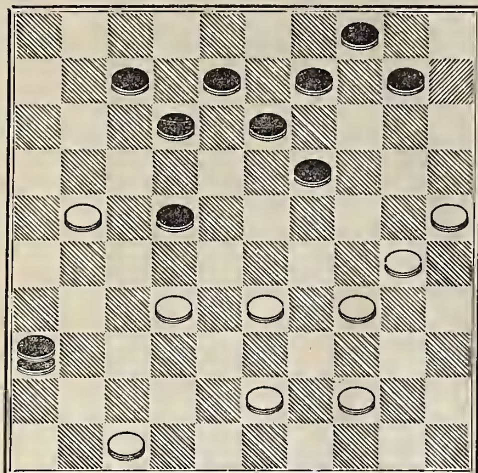
LES RÉGATES PARISIENNES, croquis inédit par M. Mas.

DAMES

Problème n° 73, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.

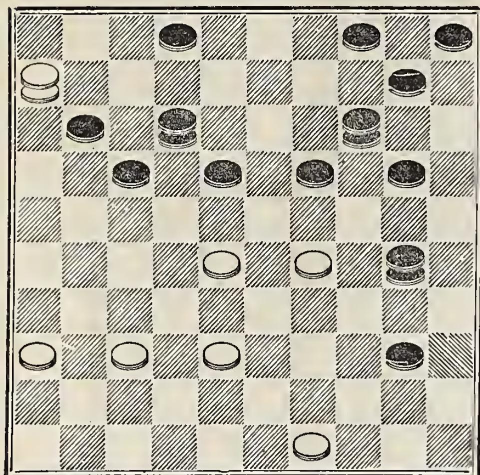


BLANCS.

Les noirs jouent pion dans la lunette, case 27, et les blancs gagnent.

Problème n° 74, par M. MINET.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent. AUGUSTE JOLIET.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DE DAMES

N° 61, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

Blancs.	Noirs.
....	D 21 à 32 (dans la lunette).
19 à 13	P ou D pr 1 P.
39 à 33	pr P
22 à 18	P pr P
33 à 28	idem.
42 à 37	idem.
34 à 30	idem.
D 48 à 25	Perdu.

N° 63, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

Blancs.	Noirs.
....	33 à 33 (dans la lunette).
32 à 27	P pr 3 P.
17 à 11	P pr 2 P.
15 à 10	P pr P.
20 à 18 pr 2 P	idem.
27 à 21	idem.
31 à 2 pr 5 P et f. D	perdu.

N° 64, par M. Minet.

Blancs.	Noirs.
28 à 22	D pr P (à volonté).
20 à 15	D pr P.
17 à 12	P pr 2 P.
47 à 41	D pr 2 P.
25 à 14 pr 2 D et 3 P	D pr P.
P pr D et fait D	perdu.

N° 65, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

......	D 32 à 28.
D 48 à 26	D pr 2 P.
29 à 24	P pr 2 P.
18 à 13	D pr 2 P.
D pr D et 5 P en passant sur les cases 3, 20, 47, 36, 22 et 44.	perdu.

N° 66, par M. Minet.

Blancs.	Noirs.
27 à 22	D pr P.
21 à 17	P pr P.
22 à 18	D pr P.
13 à 9	P pr 2 P.
48 à 43	idem. et fait D.
31 à 26	D pr P.
26 à 8 pr P et D	P pr P.
D 4 à 26 pr 3 P et 1 D.	perdu.

N° 67, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

Blancs.	Noirs.
.....	D 47 à 29 dans la lun.
34 à 30.	D pr P.
D 32 à 49.	P pr P.
28 à 23.	D pr P.
44 à 39.	P pr P.
D 49 à 36 pr D et 4 P.	perdu.

N° 68, par M. Barré.

Blancs.	Noirs.
29 à 24.	P pr 2 P.
28 à 23.	idem.
27 à 22.	P pr P.
26 à 10 pr 4 P	idem.
38 à 33.	idem.
43 à 3 pr 4 P et fait D.	perdu.

Solutions justes.

Mme Anna Janet; MM. Jacques et Eugène Risse; Lévy, Jameau; Fréchin; Cercle du Commerce, à Uzès; café de Malte, à Paris; café de la Régence, à Paris.



Lorsque la salle Le Peletier fut réduite en cendres, dans la nuit du 28 au 29 octobre 1873, le matériel de presque tous les ouvrages du répertoire fut en partie détruit; d'ailleurs, les dimensions de la scène actuelle n'étant plus les mêmes, il fallait reconstituer tous les décors. Cette dépense considérable fut couverte par un crédit voté par l'Assemblée nationale et c'est à M. Halanzier que fut confiée cette lourde besogne, de remonter en moins de cinq ans, avec tout l'éclat désirable, douze grands opéras et deux ballets. Le dernier de ces ouvrages, LA MUETTE, vient d'être remis à la scène, sous la direction Vaucorbeil, il est vrai, mais par suite d'une convention amiable qui fit passer, six mois avant l'expiration de son privilège, le sceptre directorial des mains de M. Halanzier à celles de son successeur. La reprise de LA MUETTE est donc, à proprement parler, le *testament administratif* du dernier directeur; je dis administratif, car M. Vaucorbeil peut revendiquer une bonne part dans tout ce qui concerne la partie musicale, qu'il n'a cessé de surveiller avec la plus grande sollicitude.

Je n'ai pas à m'étendre sur les qualités d'une partition aussi populaire que celle de LA MUETTE. Je rappellerai seulement que cet ouvrage fut donné pour la première fois à Paris le vendredi 29 février 1828, avec la distribution suivante :

Fenella, Mlle Noblet ;
Elvire, Mme Cinti-Damoreau ;
Mazaniello, M. Adolphe Nourrit ;
Alphonse, M. Alexis Dupont ;
Piétro, M. Dabadie ;
Borella, M. Prévost ;
Selva, M. Ferdinand Prévost.

Interprétation merveilleuse, succès immense.

Jusqu'au 3 octobre 1852, l'ouvrage ne quitta pas le répertoire, et, depuis, il n'eût que de rares absences sur l'affiche de l'Opéra.

La reprise qui vient d'être donnée présente cette particularité que les honneurs de la soirée reviennent, sans conteste, à messieurs et mesdames des chœurs. Impossible de rendre avec plus d'ensemble, de fini d'exécution, de véritable sentiment artistique, la belle prière du troisième acte ; l'effet a été puissant, général, et un *bis* unanime est venu prouver que le public sait reconnaître le beau, de quelque façon qu'il se manifeste. Mettons donc à l'ordre du jour cette admirable phalange chorale et son chef, M. Jules Cohen.

N'allez pas croire, d'après cela, que les artistes n'aient pas eu leur bonne part du succès. Le duo entre Mazaniello et Piétro, vigoureusement enlevé par MM. Villaret et Lassalle, a produit son effet accoutumé.

Mlle Daram a fort élégamment chanté le grand air du premier acte ; et pourtant, la charmante artiste ressentait déjà les premières atteintes d'un enrouement qui s'est accentué d'une façon bien gênante à la fin de la soirée.

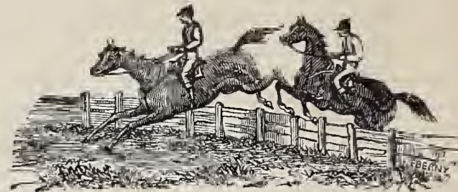
Mlle Mauri s'est montrée véritablement touchante dans le rôle de Fénella ; le geste est juste, la physionomie d'une mobilité, d'une intensité d'expression remarquable.

Parmi les ballerines, on a particulièrement applaudi Mlles Mérante, Sanlaville et Piron.

L'orchestre a magistralement exécuté l'ouverture, sous la direction de M. Ch. Lamoureux.

Quant aux décors, il sont presque tous fort beaux ; je citerai, notamment, le tableau du *Marché* et celui du *Vésuve*, le premier de MM. Lavastre aîné et Carpezat, le second de MM. Rubé et Chaperon.

LÉON DELAHAYE.



CHRONIQUE DU SPORT

Équitation contemporaine. — M. FILLIS.

Si l'École de Saumur est restée le spécimen type de la manière française, son action ne s'étendant pas au delà de l'élément militaire ne saurait exercer l'influence qu'il serait permis d'espérer d'une Académie souveraine dépositaire de la tradition et des principes. Nous sommes donc forcément ramenés à l'équitation de cirque, la seule aujourd'hui connue et appréciée du public. Nous retombons ici, je le sais, dans une sorte de dégénérescence, dont la responsabilité n'incombe pas à ses représentants; ils se trouvent en face d'impérieuses nécessités avec lesquelles il est impossible de transiger, à savoir : l'ignorance et le mauvais goût. Eh bien ! sur ce terrain même, je maintiens notre absolue supériorité, et j'en prends M. Fillis comme la plus parfaite expression. C'est à ce concours de circonstances seul, qu'il faut attribuer l'impatronisation, et je dois en convenir, dans une certaine limite, le succès de cet acrobatisme équestre Allemand. Autrefois, il eût été hué chez nous, comme il le mérite.

Je dois cependant faire ici sinon une restriction, au moins une distinction. On pourrait s'étonner (on ne s'en est au reste pas privé) de me voir à la fois adversaire déclaré de l'équitation allemande et le plus enthousiaste de tous les admirateurs d'une écuyère du même pays. Il y a ici, j'en conviens, une sorte d'anomalie; je dois l'expliquer, ce ne sera pas difficile. Je considère Mlle Élisa Pezold comme n'appartenant particulièrement à aucune école; c'est une individualité saillante, une supériorité transcendante, devant laquelle il n'y a qu'à s'incliner. Elle est elle-même et ne saurait mieux faire que de le rester. Rien de ce que je puis dire ici ne s'applique donc à Mlle Élisa, ni directement, ni indirectement; elle est tout à fait en dehors de ce débat. S'il vous faut absolument personnifier certaines de mes appréciations, cherchez ailleurs, ce n'est pas elle. Ceci est bien convenu, n'est-ce pas? Au reste, pour faire cesser tout malentendu à ce sujet, je vous donne rendez-vous dans huit jours. J'ai un remords relativement à Mlle Élisa, je ne lui ai pas rendu toute la justice qu'elle mérite, je lui dois une réparation et je la ferai. Je vous en préviens, j'ai pris mon parti de toutes les niaiseries qu'il vous plaira d'inventer, et je dirai ma pensée tout entière, comme j'ai l'habitude de le faire, sans me soucier de rien ni de personne.

Ceci bien établi je reviens à mon sujet. J'adresse deux reproches à l'école allemande. D'abord d'avoir besoin de chevaux particuliers, sortes d'animaux tous à peu près coulés dans le même moule, doués d'une espèce de fausse souplesse naturelle, ou, pour mieux dire, d'un manque de ressort et d'élasticité. Leurs défenses sont généralement inoffensives, par conséquent ils supportent des exigences effroyablement sévères et un dressage mécanique barbare. Leur éducation s'accomplit à l'aide de cordes attachées aux jambes, et de je ne sais quels engins rentrant dans la classification des instruments de torture. Quant à leur travail, il est toujours le même, et se compose en grande partie de mouvements bizarres et de contorsions ridicules. Ils se mettent à genoux (c'est le fond du sac), marchent dans cette position anormale, labourent la terre avec leur nez, montent sur les balustrades; il ne leur manque plus que de dire quelle heure il est, et de chercher le plus amoureux de la société.

Equitation veut dire monter à cheval; hors tout ce qui s'obtient en dehors de l'action directe de l'homme sur l'animal, c'est ce que vous voudrez, mais ce n'est pas monter à cheval. Le cavalier doit agir par effets de tact, de sentiment, de précision, à l'aide d'une savante décomposition des mouvements, et non pas construire un automate, fonctionnant à la manière du canard de Vaucanson.

Vous ne trouverez rien de semblable chez nous. Je prendrai les chevaux de M. Fillis; je les connais tous, et vais avoir l'honneur de vous les présenter, pour commencer par le commencement.

Mac Grégor, cheval de chasse anglais, très monté en sang, anguleux, fait pour percer droit devant lui à travers pays, ayant dû par conséquent, se plier très difficilement à des exigences de manège et surtout de cirque. C'est, ou plutôt c'était le plus *fini* de tous avant d'être détourné de sa destination.

Négro, petit animal de pur sang, violent, irascible, nerveux, susceptible. On peut encore se rappeler le travail fin et harmonieux, qu'il accomplissait, sous Mlle Fillis, avant que l'état de santé de cette jeune écuyère élégante, distinguée et d'un grand avenir, ne nous ait privé du plaisir de la voir. Il a fallu cette pénible circonstance pour que l'on voulût bien s'apercevoir de ce qu'elle valait réellement : on doit en être convaincu aujourd'hui.

Gaulois, espèce de carrossier hanovrien, mauvaise tête, décousu dans son ensemble, doué cependant d'une cadence et d'une légèreté naturelles, assez remarquables, sa construction étant donnée. Celui-là, depuis M. Baucher, je n'ai rien vu de plus irréprochablement académique. C'est de la bonne, vraie et saine équitation. Voilà l'école française dans toute son élégante pureté — et cela vous ne le ferez jamais — c'est moi qui vous le dis.

Waverley, sorte de cerveau brûlé, ayant assez de sang pour courir en steeple-chase; pas irréprochable dans son rein, très défectueux dans ses jarrets, par conséquent présentant toutes les difficultés d'une machine n'ayant pas la force de supporter la vapeur dont elle est chargée. M. Fillis a trouvé en lui des mouvements touchant à l'épilepsie, mais ils s'exécutent réguliers, décomposés et réglés. Tenez, il y a quelques jours à peine, je lui ai vu prendre dans son galop sur trois jambes, un changement de pied en l'air, de tact au tact; ah! je vous le donne bien en mille celui-là. Seulement, il ne faut pas manquer le temps, parce qu'il ne vous manquera pas lui, *Waverley*.

Je vous parlerai peu de *Simoun*, c'est une amusette, il rentrerait dans vos cercles celui-là, cependant son travail sur deux pistes est de tous points irréprochable : Il n'a pas d'épaules, c'est vrai, dame! il n'en a pas ; ça, c'est comme l'esprit, il y a des gens qui en manquent : les imbéciles d'abord et beaucoup d'autres ensuite; ce n'est pas leur faute.

Voici cinq chevaux, d'espèce, de nature, de construction, de caractère, et de qualités absolument dissemblables. Tous ont été amenés par le même homme à faire en public un travail différent, mais également correct. Cela ne s'appelle pas un dresseur mais un écuyer, c'est tout différent. Si vous désirez vous en convaincre, regardez ses chevaux quand d'aventure, on leur met un profane sur le dos; le malheureux ressemble à un navire sans boussole, ballotté par la tempête. Voulez-vous faire une expérience? je suis assez lié avec M. Fillis pour être certain qu'il ne me démentira pas. Il prendra celui que vous voudrez de ses chevaux, vous vous placerez à la barrière et commanderez le mouvement, comme vous voudrez, dans l'ordre qu'il vous plaira ; vous n'aurez pas fini de le formuler, qu'il sera exécuté. Donc, ce sont des chevaux *dressés* et non *mécanisés*. Je ne pense pas qu'il vous plairait beaucoup de tenter l'épreuve pour votre compte.

Tenez, l'hiver dernier j'ai vu dans un cirque lilliputien, un poney noir; on l'avait même appelé *Négro*, ce qui m'a été assez désagréable, parce que j'aime beaucoup *Négro*. Le malheureux animal était rêné, au point de s'écorcher le poitrail avec la ganache; le rein tellement écrasé que je ne comprends pas encore, comment il pouvait mettre un pied l'un devant l'autre. On lui avait attaché sur le dos un *singe* : un monsieur en habit noir, cravate et culotte blanches, bottes à l'écuyère, se tenait au milieu de la cuvette, armé d'une formidable gaule, au bout de laquelle il manœuvrait cet infortuné poney. Eh bien ! il faisait de la haute école, rien n'y manquait : le travail sur deux pistes, le pas espagnol, les changements de pieds aux deux temps : la voilà votre équitation. Vous êtes bien bon je n'en veux pas; d'abord, je ne suis pas un singe et n'ai besoin d'aucun monsieur aussi bien habillé pour taquiner mon cheval avec une cravache, je suis assez grand pour le faire moi-même.

M. Fillis représente donc aujourd'hui, tout au moins, vis-à-vis du public, le spécimen type de l'école française. Elle diffère essentiellement de la manière allemande d'abord, par la nature et l'espèce des chevaux qu'il emploie; ils sont ce qu'ils sont, on en vient à bout. Je suis encore à voir un cheval anglais, sorti parfaitement dressé des mains d'un écuyer allemand. Ils sont, prétendez-vous, peu propres à ce genre de travail; je vous demande bien pardon, aucun autre n'y apporte autant d'énergie, de vigueur, d'élégance et de véritable distinction. Seulement, j'en conviens, ils sont plus difficiles à dresser, toute la question est là. S'il vous faut absolument des animaux se laissant tirer les boyaux du ventre, sans aucune protestation, ce n'est plus de l'équitation.

Ils sont raides, violents, dites-vous ; eh bien il faut les assouplir, voilà tout; mais cela ne se fait pas avec des cordes ou des engins de même sorte. Les chevaux de M. Fillis travaillent tous, sur une mise en main, en avant, jamais en arrière. Il n'y a ni renversement ni acculement; aussi le travail est-il facile, coulant et léger. Mais comme il est impossible de siffler et de bâiller en même temps, un cheval aussi savamment mis, devient un instrument ajusté, il faut savoir en jouer. Sans cela où seraient le mérite et le talent? Les vôtres, il suffit d'avoir lu le petit Chaperon-Rouge; *tirez la bobinette, la chevillette chèra.*

J'ai entendu adresser à M. Fillis le reproche de se laisser aller à une position incorrecte et négligée. Cela est vrai, dans une certaine mesure, et cependant ne l'est pas. Habitué à tirer d'animaux d'une qualité médiocre tout ce qu'ils ont dans le ventre, parfois ce qu'ils n'y ont pas, montant dehors, des chevaux maussades, difficultueux, souvent tout à fait rétifs; dame, dans ces conditions, il faut se garder à carreau. Malgré soi, on se crispe un peu. Il est très facile de se mettre à l'aise sur une balançoire, sur une raquette, cela devient moins commode. Regardez-le sur *Mac Grégor* ou *Gaulois*, c'est-à-dire sur des chevaux tout à fait conformés; non seulement, il est correct, mais distingué et élégant.

C'est un homme d'un talent de premier ordre, d'une volonté inébranlable, d'une énergie sans limites. Je le connais trop pour en faire davantage l'éloge, j'aurais l'air d'obéir à un sentiment de sympathie personnelle, au lieu de rester dans le rôle de critique impartial. J'ajouterai seulement, que depuis la mort de M. Baucher et la retraite de M. Victor Franconi, nul pour moi n'a mieux personnifié notre manière française, élégante, comme il faut, abordant de front les plus épineuses difficultés au lieu de les tourner et de les remplacer par des pasquinades d'acrobate. On peut peut-être faire aussi bien, mieux, je ne le crois pas.

Au reste, M. Fillis n'est pas le seul représentant de l'Ecole française; il y en a d'autres, mais on fait tout ce que l'on peut pour les enterrer. J'adresserai un reproche aux directeurs de cirques en général. Ils s'en vont à l'étranger chercher des artistes, dont je ne contesterai pas le talent, je maintiens seulement que nous avons au moins l'équivalent chez nous. Encore une fois, je ne parle pas de Mlle Élisa; cela c'est autre chose; quand le soleil se lève les étoiles se couchent; mais il faut un soleil et je n'en ai encore vu qu'un. Je le répète parce que vous avez avec moi une telle bonne foi dans la discussion, et une si gracieuse bienveillance dans l'interprétation que je veux vous éviter la peine d'exercer l'une et l'autre.

Eh bien! à l'hippodrome par exemple, vous avez M. de Corby, un écuyer d'un talent incontestable, d'un mérite réel, d'un savoir accompli. Je lui ai vu monter un cheval mis de manière à être présenté partout, il vous dressera des chevaux en liberté aussi bien que qui ce soit. Sa femme Mme de Corby est une amazone élégante, travaillant consciencieusement, et faisant aussi bien — pour ne pas dire mieux — que beaucoup d'autres applaudies tous les soirs. Evidemment, tant que vous vous bornerez à déguiser l'un en Bertrand, dans Robert-Macaire, et l'autre en mandarin chinois, vous vous rendrez très incomplètement compte de ce qu'ils peuvent faire. Pourquoi ne pas les employer concurremment avec les étrangers, le public jugera, je n'ai pas peur. Vous vous plaignez tous de ne trouver personne; je le comprends avec cette manière de les encourager, les hommes feraient mieux de casser des pierres sur les routes, et les femmes de piquer des bottines ou de repasser des faux-cols. Ce n'est pas agréable de travailler péniblement, d'apprendre son métier, de le savoir, et de voir des gens qui n'en font pas plus que vous, appréciés trois fois davantage. Avec cette manière de faire, vous finirez par tuer une branche artistique dans laquelle notre pays a toujours excellé, et possède encore tous les



M. FILLIS

Premier écuyer du Cirque des Champs-Élysées, montant en haute école le cheval de pur sang Waverley.

éléments nécessaires pour conserver sa supériorité; seulement, il ne faut pas leur barrer le chemin.

LE TURF.

L'inexactitude du terrain de Fontainebleau est passée en force de chose jugée; contrairement à l'opinion générale, je l'admettrai cependant — dans une certaine mesure seulement. Une nature de terrain quelle qu'elle soit, d'ailleurs, est égale pour tous ; elle peut, j'en conviens, être défavorable à tel ou tel cheval, même le paralyser complètement, mais exercer une influence aussi déterminante sur l'ensemble d'une journée de courses, cela je ne le crois pas. J'attribuerai donc à d'autres causes les résultats inattendus qui se produisent d'ordinaire sur l'hippodrome de Fontainebleau. Les courses ont lieu en été à la fin de la saison de Paris et de Chantilly, en automne après les réunions de Caen et de Deauville ; c'est-à-dire à une époque où l'on a demandé à tous les chevaux, sur leurs jambes, un peu plus que de raison. Dans ces conditions, il se produit des revirements de forme, des interversions, dont il est impossible de calculer l'étendue et la durée. Je le répéterai encore une fois, un cheval n'est pas une machine — d'ailleurs, les machines elles-mêmes ont besoin de se reposer.

Quoi qu'il en soit, les deux grandes surprises de la réunion se sont trouvées, cette fois, personnifiées par la victoire de *Double-Blanc*, dans le prix de Bois-Raupel, et la défaite de *Louis-d'Or* dans le troisième critérium. Je ne trouve rien d'extraordinaire à ce qu'un animal comme *Double-Blanc*, ayant à diverses reprises donné la preuve d'une qualité positive, mais intermittente et incertaine, se soit à un moment donné trouvé assez bon pour battre d'une tête, un cheval de premier ordre, déchu, et pas très bien sur ses jambes, même un très bon concurrent de second ordre, comme *Stathouder*, en en recevant autant de poids ; je ne parle pas de *Balagny* qui n'existe à vrai dire plus. La course, au reste, a été menée d'un si mauvais train qu'il est inutile de chercher ailleurs l'explication d'une surprise.

Quant à la défaillance de *Louis-d'Or*, si l'on ne veut pas admettre qu'il ait couru, sur son mérite, elle est moins facile à expliquer. Le poulain n'était pas bien, dit-on, je n'en sais rien; dans tous les cas, il a trouvé dans *Sorbe* un adversaire avec lequel d'autres que lui pourront avoir à compter un jour. C'est une des belles pouliches qu'il m'ait été donné de voir, et elle galope dans un style très remarquable. Elle semble un peu formée pour son âge et surtout douée d'une violence de caractère qui pourrait parfois entraver sa carrière; elle s'est emportée dans un faux départ, en dépit d'une embouchure d'une sévérité exceptionnelle pour un cheval de course, et je n'aime pas les poulains avec lesquels on est obligé de prendre de semblables mesures préventives. Mais en dehors de ces considérations je la crois tout à fait une bonne jument.

Chiffon en gagnant le premier critérium n'a pas accompli une très remarquable performance. Je crois la victoire de *Basilique* dans le critérium des pouliches beaucoup plus significative. C'est une belle jument et elle a joué avec un champ d'un certain mérite. Le prix du Conseil général a été gagné par *Romaine*, et *Mourle* a pris un galop d'exercice dans le prix des Haras.

COURSES DE VINCENNES.

Il est assez difficile d'émettre une opinion sur le plus ou moins de vitalité de la résurrection de l'hippodrome de Vincennes. A moins que la nouvelle société ne trouve un aliment suffisant dans l'élément des courses au trot, encore inexploité aux environs de Paris, je ne crois pas beaucoup à son avenir. Cela je l'ignore, étant et désirant, au reste, rester absolument étranger à ce genre de sport. Pour le moment, l'installation des tribunes, la disposition du terrain m'ont paru comprises d'une manière assez succincte. L'inauguration des courses au trot a été peu chanceuse, elle a débuté par un accident. L'essieu de l'un de ces véhicules, *Araignée*, *Solky*, *trotting match*, je leur ai entendu donner tant de noms que je ne peux plus m'y reconnaître; enfin un essieu quelconque s'étant cassé, un trotteur célèbre du nom de *Child-Harold* s'est sauvé avec les débris de sa mécanique. Affolé, il a été se jeter dans un groupe de spectateurs et les a assez maltraités. On prétend qu'il y a mort d'hommes.

Quant aux steeple-chases et aux courses de haies, les malheureux forçats de cette spécialité ne me semblent pas avoir besoin de ce surcroît de besogne. Comme sportsman, j'admets que l'on demande à un cheval quand il est en état de le supporter, jusqu'à la dernière et plus extrême limite du possible, mais au delà cela devient de la boucherie, et je laisse cette vilaine besogne aux fiacres.

Le prix de Saint-Mandé (course de haies) a été gagné par *Rob-Roy* battant *Aquilon* et *Déesse*. *Quémandeur* est facilement arrivé le premier dans le prix de Vincennes, *Pirate* deuxième, *Duquesne* troisième.

Le second jour (lundi), *Duquesne* s'étant trompé de parcours, le prix de Fontenay a été donné à *Tralala*. *Madame Job* a gagné le prix de Charenton, et *Basque* celui du plateau. *Quémandeur* a renouvelé son succès de la veille dans le prix du chêne Saint-Louis. Mais s'étant trompé de parcours, il a été déclaré distancé, et le prix donné à *Linda*. Cet incident a soulevé une question assez grave, le tracé avait, paraît-il, été indiqué isolément aux deux concurrents, par deux personnes ayant qualité pour cette mission. Celle chargée de piloter Page, le jockey de *Quémandeur*, se serait trompée et lui aurait donné une indication inexacte. Le règlement étant formel, les commissaires n'ont pu hésiter dans leur décision ; seulement si la personne chargée d'indiquer le chemin à suivre à Page était réellement commise à cet effet, en bonne conscience elle devrait être rendue responsable de l'erreur.

NED PEARSON.



COURRIER DE LA SEMAINE

Le monde littéraire et artistique est encore sous le coup de la perte de deux hommes éminents : M. le baron Taylor et M. le comte Amédée de Noë. Les journaux ont raconté la vie de ces deux hommes de bien, et nous ne voulons aujourd'hui que joindre nos hommages à ceux que la presse entière leur a rendu. Tous deux, princes de l'art, méritent mieux qu'une notice biographique, quelque élogieuse qu'elle soit. L'œuvre du baron Taylor, les œuvres de Cham exigent une étude sérieuse, approfondie et nous espérons bien qu'une plume vaillante nous fera connaître ces deux grands morts qui laissent un si vaste vide dans les arts.

Sauf cette grande tristesse de la semaine écoulée, la vie aux champs et à la ville a été assez gaie malgré quelques nuits pluvieuses et des journées nuageuses. Les bains de mer se dépeuplent au profit de la grande villégiature cantonale. Les châteaux, demeures champêtres revoient leurs hôtes habituels, l'on chasse en attendant les vendanges.

Les nouvelles qui nous arrivent de tous les points du territoire sont assez tristes : le gibier est aussi rare que le raisin, et nous risquons fort de voir nos tables dégarnies ainsi que nos celliers.

Il y aurait-il une vogue pour certaines parties du territoire comme il y en a une pour telle ou telle mode? On serait tenté de le croire, et quoique l'homme soit impuissant à régler la marche et l'influence des saisons, il y a des contrées qui semblent privilégiées dès qu'un puissant du jour les prend sous sa protection.

Sans remonter à des temps reculés, nous pouvons rappeler que sous l'ancien régime Dieppe était le centre de la grande villégiature, sous Louis-Philippe le Tréport devint florissant, Napoléon III donna la vie à Biarritz et à Vichy, Trouville eut un regain sous M. Thiers et sous le maréchal de Mac-Mahon. Aujourd'hui, M. Grévy attire vers le Jura : le gibier y est en bon état et le vin d'Arbois promet d'être abondant et bon, tandis que les vignes bourguignonnes et bordelaises jaunissent déjà leurs pampres chargés de grappes rares et légères.

Jamais Montbarrey n'avait eu pareille affluence de visiteurs. Les touristes de tous pays, parmi lesquels beaucoup d'Anglais et de Parisiens, s'y entassent pour aller visiter Mont-sous-Vaudrey qui en est à peu de distance.

Quelle déception! On n'y peut ni voir ni visiter la demeure présidentielle. On passe devant une grille soigneusement clôturée de voliges en bois ; c'est tout ce qu'on en voit.

M. le Président de la République n'habite pas la maison paternelle, toute délabrée d'ailleurs où viennent de temps en temps se reposer ses frères, le gouverneur de l'Algérie et le général d'Artillerie.

M. Jules Grévy a acheté, il y a quatre ans environ, moyennant la somme de 38,000 francs, la demeure de la famille de Chavannes, modeste maison bourgeoise que les indigènes ont décoré du nom pompeux de château. Elle est entourée de taillis et d'arbres de haute futaie qui la cachent complètement aux yeux des indiscrets.

C'est dans ce *buen-retiro* que vit en ce moment le chef de l'État. Chaque matin il y reçoit le courrier de cabinet, et aussitôt les affaires gouvernementales expédiées, sa porte est fermée pour tous, excepté pour M. Daubant, adjoint au maire de la petite commune et pour M. le curé de Neuville, qui est l'ami d'enfance de Mlle Grévy.

Le temps de M. Grévy est consacré à un repos actif. Il a loué les bois de la commune, petits bois où deux ou trois fusils peuvent tirer du lièvre, du lapin et quelques rares perdrix. Son costume de chasse est des plus simples : il se compose d'un vêtement de coutil et d'un chapeau de montagnard qu'il possède depuis quinze ans. Quant à son équipage, il consiste en deux chiens d'arrêt, qu'il affectionne beaucoup. Le jour où il veut chasser le lièvre aux chiens courants, il emprunte ceux de son jardinier. Ce dernier se transforme en veneur et rabat le gibier pour éviter de trop grandes marches au Président. M. Grévy, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, est un véritable chasseur, aimant à chercher son gibier et à lutter de ruse avec lui. Il a les mêmes mœurs cynégétiques que son prédécesseur le maréchal de Mac-Mahon.

Il fait aussi de longues promenades autour de son potager, dont il est très fier; toutes les fois qu'il reçoit M. Burot, le notaire du village, il lui fait admirer ses légumes.

Lorsque le temps est mauvais, M. Grévy lit les auteurs anciens dans son cabinet ou monte au second étage faire sa partie de billard : ses partenaires sont Mlle Grévy, son neveu, M. Fourneret et quelquefois M. le curé de Neuville.

Nous avons dit que ce dernier est l'ami d'enfance de Mlle Grévy avec laquelle il se tutoie. Rien n'est plaisant comme les controverses politiques engagées entre eux. Le jeune curé représente l'élément clérical et n'est jamais d'accord avec Mlle Alice. Le Président sourit à ces disputes sans





LES AZTECS MEXICAINS de l'Hippodrome

fin et chacun se sépare sans s'être convaincu.

Mlle Grévy donne seule un peu d'animation à cette vie calme. Elle est très aimée dans le village dans lequel elle fait chaque jour une promenade, visitant les uns et les autres, affable et avenante pour tous. Les années précédentes elle allait tous les matins à la poste chercher le courrier de son père.

Les touristes qui vont à Mont-sous-Vaudrey, ne voient pas l'intérieur présidentiel, mais ils pensent en rapporter le peu que je viens de raconter aux lecteurs de la *Revue*; les paysans sont fiers de leur *Président*, et ils aiment à en jaser.

Ce n'est pas la veille de l'ouverture dans les départements de la Seine et Seine-et-Oise, que je saurais vous prédire les prouesses qui seront accomplies demain. Ce que je puis dire c'est que dès avant-hier les gares ont été envahies par des chasseurs diligents qui ne voulant pas perdre de temps, passent les deux jours qui précèdent l'ouverture à reconnaître le terrain de chasse et à se rendre compte des aptitudes de leurs chiens. Le Parisien n'est jamais sûr de retrouver dans son chien les qualités de l'année précédente. Le séjour de la ville change souvent son caractère, émousse son flair, engourdit ses membres. Les mieux avisés les confient en fin de saison, à des gardes qui les entretiennent au grand air, en leur faisant prendre cet exercice quotidien qui empêche l'animal d'acquérir cet embonpoint de citadin qui l'empêche de quêter activement. Je ne sais si la curiosité vous a jamais mené aux gares des chemins de fer à la veille des ouvertures, mais pour peu que vous ayez l'esprit d'observation, vous croirez remarquer que tout y est gras : chasseurs et chiens, aux uns et aux autres il faut huit jours de chasse active pour faire tomber leur graisse, comme disent irrévérencieusement les chasseurs ruraux. On s'aperçoit de la diminution au retour; c'est ce qui fait que la chasse est un exercice sain, salutaire, indispensable surtout pour le citadin.

— Ça fait tomber le ventre! dit le Dr Pénoyée, un jeune praticien qui est sur le chemin de la célébrité.

Pour en revenir aux chiens, disons que dans la dernière semaine les boulevards seront envahis par des marchands de chiens. Sans nous préoccuper des chiens volés qui abondent sur ce marché improvisé, nous mettrons en garde les chasseurs contre les bêtes qu'on leur offre. Les fabriques de ces chiens aux allures chasseresses sont établis à Saint-Ouen, Batignolles et Montparnasse. Les éleveurs font des croisements improbables, leur apprennent à rapporter et à chasser les rats. L'animal est frétillant et caressant, et vous l'emmenez tout joyeux chez vous. Le jour de l'ouverture il quête avec ardeur et fait des arrêts superbes... sur les animalcules qui grouillent dans les herbes, sur les rats, salamandres et autre gibier de haie. Parfois un reste d'instinct lui fait lever des cailles, des perdrix qu'il poursuit avec rage et conduit hors de portée. Si le hasard vous fait tuer plume ou poil, il ne le rapporte jamais : il n'est dressé qu'à rapporter le mouchoir ou un morceau de bois.

Je ne vous parle pas du chien savant volé dans un cirque de banlieue : celui-là fait le mort au coup de fusil et la cabriole par derrière lorsqu'on s'avance pour le corriger.

Alexandre Dumas père, sous le titre d'*Un drame dans la plaine Saint-Denis*, a raconté avec sa verve habituelle, les prouesses d'un chien savant que son fils avait acheté un jour d'ouverture. C'est un éclat de rire de la première à la dernière ligne.

Il vaut mieux chasser sans chien que de partir avec un chien parisien.

Le chasseur quelque novice qu'il soit, doit se procurer ce compagnon indispensable soit chez des marchands patentés, ou mieux encore chez les gardes-chasse dont l'élevage est le principal revenu ; avec ces derniers, il est toujours à peu près sûr d'avoir un chien bien dressé sinon de race fine. Le désir de conserver et d'étendre leur clientèle est une garantie pour l'acquéreur.

Terminons par un avis utile :

Le directeur de l'octroi informe les chasseurs que des cartes spéciales destinées à la prompte introduction du gibier dans Paris, seront, comme les années précédentes, et avant l'ouverture de la chasse, mises à leur disposition dans les bureaux d'octroi des gares de chemins de fer.

Les tickets non utilisés pendant la dernière campagne de chasse conservent leur valeur pour l'année 1879-1880.

Nous engageons les chasseurs d'en faire provision, et nous leur souhaitons de l'épuiser dès leur première sortie.

FLORIAN PHARAON.

TIR AUX PIGEONS
DU BOIS DE BOULOGNE

TIR DU MERCREDI 3 SEPTEMBRE 1879.

Poule à 28 mètres, 20 louis, 5 pigeons, 3 tireurs : M. X..., 4/4 G. — *Poule à 28 mètres, 50 louis, 50 pigeons, 3 tireurs* : M. X..., 38/55 G. — *Même poule, 25 pigeons, 3 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 17/26 G — *Poule à 26 mètres, 3 louis, 5 pigeons, 4 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 4/6 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le duc de Riansares, 4/4 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 5/5 G. — *Poule Op., à 26 mètres, 1 pigeon, 8 tireurs :* M. Balensi, 3/3 G. — *Même poule, 7 tireurs :* M. Balensi, 6/6 G.

TIR DU JEUDI 4 SEPTEMBRE 1879.

10 matchs ont été gagnés par MM. de Saint-Clair, Pennel, comte de Lambertye.

Poule Op., à 28 mètres, 3 louis, 5 pigeons, 8 tireurs : M. le comte H. de Montesquiou, 5/5 G. — *Même poule, 5 tireurs* : MM. le comte de Lambertye, 4/5 ; le comte H. de Montesquiou. 4/5 (partagée). — *Poule à 26 mètres, 1 louis, 5 pigeons, 5 tireurs :* M. X..., 5/5 G. — *Poule à 26 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 11 tireurs :* MM. le vicomte de Quèlen, 7/7 ; X..., 7/7 ; le comte de Mailly, 7/7 (partagée). — *Même poule, 14 tireurs :* MM. de Saint-Clair, 10/10, 1er ; le vicomte de Quèlen, 9/10, 2e. — *Poule Op., handicap, 1 pigeon, 12 tireurs :* MM. de Saint-Clair, 11/11 ; le comte de Lambertye, 11/11 (partagée). — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 8 tireurs* : M. Archdeacon, 6/7 G. — *Même poule, 7 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 2/4 G. — *Poule à 30 mètres, 2 louis, 5 pigeons, 3 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 4/5 G. — *Même poule, à 28 mètres, 3 tireurs :* MM. le comte de Lambertye, 6/8 G. ; Pennel, 5/8.

TIR DU SAMEDI 6 SEPTEMBRE 1879.

Poule Op.. à 26 mètres, 1 pigeon, 7 tireurs : MM. le comte H. de Montesquiou, 2/2 ; X..., 2/2 (partagée). — *Même poule, à 28 mètres, 7 tireurs* : M. le comte H. de Montesquiou, 2/2 G. — *Même poule, 9 tireurs :* MM. le comte H. de Montesquiou, 6/6 G. ; le comte de Mailly, 5/6. — *Poule Op., à 26 mètres, 1 pigeon, 7 tireurs :* MM. le comte H. de Montesquiou, 5/5 ; le marquis de Camposagrado, 5/5 (partagée). — *Macht à 26 mètres, 5 louis, 5 pigeons :* M. le comte de Mailly, 5/6 G. — *Même macht* : M. le comte de Mailly, 3/4 G. — *Match à 25 et 26 mètres, 2 louis, 5 pigeons* : M. de Goyena, 3/4 G. (à 26 mètres). — *Poule à 26 mètres, 2 louis, 5 pigeons, 4 tireurs* : M. Hecquard, 5/5 G. — *Poule à 26 mètres, 3 louis, 5 pigeons, 6 tireurs* : S. A. R. le prince Ph. de Bourbon, 5/5 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le comte de Mailly, 5/5 G. — *Poule Op., à 26 mètres, 1 pigeon, 5 tireurs* : MM. le comte de Mailly, 4/4 G. ; Nagelmackers, 3/4. — *Même poule, 7 tireurs :* MM. Nagelmackers, 6/6 G. ; le vicomte de Quélen, 5/6. — *Poule à 28 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 9 tireurs :* MM. X..., 6/7, 1er ; le comte de Mailly, 5/6, 2e ; de Dorlodot, 6/9, 3e,

GASTRONOMIE

LES PREMIERS ROTIS

Le moment est venu.

Les premières pièces de gibier, poil ou plume, doivent être mangées rôties. Il faut réserver les accommodements pour une époque plus reculée. Ce serait une hérésie que de préparer une perdrix aux choux à l'époque de l'ouverture. Réservons les combinaisons savantes pour l'hiver.

On doit livrer à la broche :

Les *levrauts* que vous piquez après les avoir fait refaire sur de la braise. Lorsqu'ils sont cuits, vous les servez avec une sauce au vinaigre, poivre et sel, mise à part. Vous agissez de même pour le lapereau.

Les *perdreaux* qu'il faut tout simplement trousser galamment et faire dorer amoureusement.

Les *cailles*. Recette déjà donnée. Ne jamais oublier la feuille de vigne et la barde de lard.

Les *faisandeaux*, bien piqués et bien dorés.

Les *merles* et les *grives*, manger de petites maîtresses.

Le *bec-figue*. *Rara avis*.

L'*ortolan* et les *mauviettes*.

Il n'y a pas de conseils à donner pour la rôtisserie, c'est affaire d'inspiration et de tact. La grosse précaution à prendre est d'éviter le coup de feu ; c'est pour cela qu'il ne faut pas distraire la cuisinière ou le cuisinier.

Chez le prince de Ligne la rôtisserie est isolée de la cuisine, et défense est faite de déranger le chef sous aucun prétexte.

Il vaut mieux faire rôtir à la flamme d'un bois clair qu'à un foyer de charbon incandescent. La braise de bois exhale des arômes que le charbon ne possède plus.

Règle générale : le rôti ne doit jamais attendre les convives. Ces derniers doivent patiemment attendre son arrivée.

Le coup du milieu n'a été inventé que pour ça.

P. DE BALBAAC.

MENU

Croûte au pot.
Anguilles à la poulette.
Perdreaux rôtis.
Salade.
Petits pois au beurre.
Fruits.

P. DE B.



Tiré de LA REVUE DE LA MODE 13-15, quai Voltaire.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE

Toilette courte en lainage beige. — Le dos de cette toilette se trouve sur la planche coloriée de ce jour : Jupe ronde à plis creux. Corsage princesse formant paniers longs. Grande cordelière nouée devant. Manches longues et justes. Les trois bandes intercalées entre les plis creux, la garniture du corsage princesse et les revers des manches sont en velours à filets d'or. Autour du cou, grande cravate de mousseline de l'Inde ornée de dentelle.

Toilette en linon bleu. — Le devant paraît sur la planche coloriée de ce jour : Jupe presque courte garnie de volants plissés. Seconde jupe bordée de dentelle blanche et relevée à deux reprises; grand nœud bleu plus foncé que la robe. Corsage princesse formant paniers et relevé derrière par un second nœud de ruban bleu. Petit col garni de dentelle blanche. — Modèles venant de la maison Cavally, 8, boulevard des Capucines.

DÉPLACEMENTS.

MM. le comte d'Evry, au château de Vernay; — le vicomte J. de la Tullaye, au château de Chambellay; — le vicomte de la Poëze, à Yseures; — le marquis de Villeneuve-Bargemont, à Paris; — le comte de la Bourdonnaye, à Amiens; — le comte d'Armaillé, à Paris; — le comte de Voguë, à Genève; — de Grimbry, à Lille; — le marquis de Maczzac, au château de Puymartin; — le marquis de Candolle, à Dieppe; — le marquis de Léon, à Paris; — le comte de Luppé, au château de la Grange; — le comte A. de Noailles, au Capvern; — le duc de Croy, au château de l'Ermitage; — le marquis d'Aligre, au château des Vaux; — le comte R. de Nicolay, à Montfort-le-Rotrou; — le baron d'Ailly, au château de Croix; — le marquis de Sénarpont, au château de Sénarpont; — le comte de Goulaine, au château de la Grange; — le baron de Bréda, au château d'Autet.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lefranc.)

TIRAGE : 30,000 EXEMPLAIRES

HEBDOMADAIRE — ILLUSTRÉE

LA REVUE des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e ANNÉE. — VOL. II. — N° 45.
SAMEDI, 20 SEPTEMBRE 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
PARIS ET DÉPARTEMENT : 3 mois, 8 fr ; — 6 mois, 15 fr. — un an, 30 fr
ETRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr de plus par trimestre



MADEMOISELLE SARAH BERNHARDT

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Les insertions sous cette rubrique sont essentiellement gratuites.

ART

Bronzes, Céramique, Porcelaines.

Bronzes d'Art. — LEMERLE-CHARPENTIER, 8, rue Charlot. — LEROLLE FRÈRES, 1, rue du Foin. — LEVY, 29, rue Sévigné. — MARNYHAC, 42, avenue Wagram. — MORISOT, 76, rue Turenne. — BOYER FILS FRÈRES, 64, rue Saintonge. — A. CHERTIER, 7 rue Férou.

Bronzes et maroquinerie. — KLEIN, 8, boulevard des Capucines.

* *

Céramique d'Art. — ESCALIER DE CRISTAL, 6, rue Scribe. — BOCH FRÈRES, 1, rue Compiègne.

Porcelaines. — EMILE BOURGEOIS, dépôts des fabriques de Minton, services de table, 21, r. Drouot.

Bijouterie, Orfèvrerie.

Bijouterie artistique et horlogerie. — GUSTAVE SANDOZ, 147 et 148, galerie Valois (Palais-Royal).

* *

Orfèvres. — ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart. — POUSSIELGUE-RUSAND, 5, rue Cassette. — ROBIN, 11, rue Chabanais. — BOURDIER, 8, rue de a Michodière. — FERRY, successeur de FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. Orfèvrerie en argent.

* *

Horlogerie. — CONTREAU, 36, boul. des Italiens. Mon LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal).

* *

Serrurerie d'Art. — STERLIN, 39, rue Richelieu.

Curiosités et tapisseries, Émaux Gravures, Antiquités.

Curiosités et tapisseries. — VINOT, 7, quai Malaquais.

* *

Émaux. — BISSINGER, 31, rue du 4 Septembre.

* *

Vitraux. — ANGLADE, 55, boul. Montparnasse.

* *

Graveurs héraldiques. — STERN, 47, passage des Panoramas.

Articles de dessin.

Articles de dessin. — BERVILLE, 25, rue de la Chaussée-d'Antin.

Musique, Instruments.

Éditeurs de musique. — BRANDUS & Ce, 103, rue Richelieu. — HEUGEL & Ce, au Ménestrel, 2, rue Vivienne. — E. & A. GIROD, 16, boulevard Montmartre. — COLOMBIER, 6, rue Vivienne. — MACKAR, 22, passage des Panoramas.

Pianos. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary. — KRIEGELSTEIN, 5, r. Meyerber. — ALPHONSE BLONDEL, 53, rue de l'Échiquier.

Orgues. — ORGUES D'ALEXANDRE PÈRE & FILS, 106, rue Richelieu.

Livres, Estampes, Experts Tableaux.

Libraires et Editeurs. — E. PLON & Ce, 8, rue Garancière. — DUMAINE, 30, r. Dauphine. — C. DELAGRAVE, rues Soufflot et Sainte-Catherine.

Librairie religieuse. — VATTON, 50, rue du Bac.

Livres anciens. — FONTAINE, 35, passage des Panoramas.

Cabinet de lecture. — GRAET-DELALAIN, 1, rue Méhul.

* *

Estampes et Gravures. — RAPILLY, 5, quai Malaquais.

* *

Experts en manuscrits et autographes. — CHARAVAY, 51, rue de Seine.

Experts de tableaux. — HARO, 16, rue Visconti. — GANDOUIN, 12, rue Le Peletier.

* *

Restauration de tableaux. — MERCIER, restaurateur de l'École des Beaux-Arts, 27, rue de Seine.

Photographes, Produits et Accessoires.

Photographie. — Mon NUMA BLANC, FERNAND VADON, 29, boulevard des Italiens.

Photographie hippique. — CH. BARENNE, 46, avenue de la Grande-Armée.

* *

Produits photographiques. — PROFseur STEBBING, 27, rue des Apennins. — DETHEUX-BULARD, 3 et 5, rue du Marché-des-Blancs-Manteaux. — DUBOIS-CAPLAIN, 34, rue des Entrepreneurs. Produits chimiques.

Articles de photographie. — L. PUECH, 21, place de la Madeleine. — MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

Albums photographiques. — W. MARX, 3, rue des Archives. — Médaille d'or en 1878.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Tapisserie Coffres-forts.

Ameublement. — BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne. — DAMON NAMUR & Ce, 74, faubourg Saint-Antoine. — PESSÉ, 9 et 11, boulevard de la Madeleine.

Meubles d'art. — DROUARD, 16, rue de Lyon.

Meubles riches et ordinaires. — DORANGE, 59, passage Choiseul.

Meubles anciens. — Mon CRISPIN, 109, boulevard Beaumarchais.

* *

Tapissier. — HENRI MAIN, 38, rue de la Ferme-des-Mathurins.

* *

Coffres-forts. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré.

Chauffage.

Articles de chauffage. — E. DELAROCHE & NEVEUX, 22, rue Bertrand. — POÊLE AMÉRICAIN MOBILE, 6, place de l'Opéra

Coke. — PIERRON, 72, rue du Théâtre, à Grenelle.

COSTUME — MODES

Costumes, Confections, Nouveautés Cachemires.

Costumes. — MEYER & MORTIMER, 14, r. Halévy.

* *

Confections, Nouveautés, Cachemires. — GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal. — NORMAND père et fils et CHANDON, 82, rue Richelieu. — BOURUET-AUBERTOT, 23, av. de l'Opéra. — AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres. — AU PRINTEMPS, rue du Havre. — AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac. — AUX TROIS-QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine. — MAGASINS DE LA PLACE CLICHY, à la place Clichy. — TAPIS ROUGE, rue du Faubourg-Saint-Martin.

* *

Patrons découpés haute nouveauté. — D. BACLE, 46, rue du Bac, concessionnaire des patrons DEMOREST.

Chemiserie, Lingerie.

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — CHARVET, 25, place Vendôme.

* *

Lingerie. — A LA GRANDE SPÉCIALITÉ DE BLANC, 31, boulev. de Sébastopol et 2, rue Berger.

* *

Corsets. — Mme BILLARD, 4, rue Tronchet. — N. DACIER, 72, rue Rivoli. Médaille à l'Exposition de 1878.

Corsets, lingerie et jupons. — Mon VIGOUROUS, 9, rue d'Argenteuil.

Gants, Parfumeurs.

Gants. — TREFOUSSE, 63, rue Blanche. — BERTIN, 27, boulevard des Italiens.

* *

Parfumeurs. — HOUBIGAND, 19, faub. Saint-Honoré. — VIOLET, 225, rue Saint-Denis et 12, boul. des Capucines. — PIVER, 10, boul. de Strasbourg. — RIMMEL, 17, boul. des Italiens. — GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout. — PINAUD, 37, boulevard de Strasbourg.

Parfumerie hygiénique. — RUSMA DU SÉRAIL, MULLER, 30, faubourg Montmartre. — COTTAN & Ce, 55, rue de Rivoli.

Parfumerie Oriza. — LEGRAND, 207, rue Saint-Honoré.

Lait antiphélique. — CANDES & Ce, 26, boulevard Saint-Denis.

Pâte épilatoire. — Mme DUSSER, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Eaux. — EAU LAFERRIÈRE, 25, rue d'Enghien. — EAU DES CHATELAINES, 7, rue d'Enghien.

* *

Eventails. — RODIEN, 48, rue du Luxembourg.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — ULMER, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.

Équipements militaires. — SPIQUEL, 164, r. Saint-Honoré.

Tailleurs pour dames. — WORTH, 7, r. de la Paix.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — MAISON ANGLAISE, 1, place de l'Opéra. Spécialité de chapeaux élégants pour hommes et pour dames.

SPORT

Equitation, Armuriers, Escrime.

Équitation. — MANÈGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

* *

Armuriers. — GUYOT, 8, r. de Ponthieu. — LAINÉ, 21, rue Rivoli. — FLOBERT, 12, boulevard Saint-Michel. — ROBLIN, 5 et 7, rue de la Ville-l'Évêque.

* *

Professeurs d'escrime. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour. — D. ROBERT, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides. — BOYER, 10, rue Taitbout.

Hydrothérapie.

Bains. — ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hôtels.

Appareils pour bains. — GOFFINON-BARBAS, 85, boulevard Strasbourg.

Billard.

Professeurs de billard. — L. PIOT, au Grand-Café. — VIGNAUX, au Grand-Hôtel.

* *

Billards. — BLANCHET, 53, rue de Lancry.

Billes de billard. — ALESSANDRI FILS aîné, 35, rue Saint-Ambroise.

Chevaux, Voitures, Écuries Sellerie.

Voitures. — HENRY BINDER, 31, rue du Colisée. — BINDER aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne. — KELLNER, 109, avenue Malakoff. — MUHLBACHER, 63, avenue des Champs-Elysées. — THOMAS (Brice), 135, boulev. Haussmann. — PLISSON, 3 et 5, avenue de la Grande-Armée.

* *

Vente de chevaux. — TATTERSALL FRANÇAIS, 24, rue de Beaujon.

Marchands de chevaux. — CRÉMIEUX & MAYER, 16, rue de Berry. — A. MARX, 5, rue Matignon. — A. BERNHEIM, 17, rue de Marignan.

Chevaux et voitures de luxe de grande remise. — HAWES FRÈRES, 26, rue François Ier.

* *

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

* *

Selliers. — RODUWART FRÈRES, 36, avenue des Champs-Elysées.

Chasse et Pêche, Chiens.

Articles de pêche et de chasse. — AU MARTIN-PÊCHEUR, MORICEAU, 82, rue de Rivoli.

* *

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

Nourriture de chiens de chasse par le riz. — LAPOSTOLET FRÈRES & CERTEUX, 20, rue de Viarmes.

Articles de voyage.

Articles de voyage. — FLANDIN, 23, rue Michel-le-Comte. — GUIBAL, 40, rue Vivienne.

* *

Cannes, parapluies. — FAYE, 46, rue Lafayette.

Transports.

Transports. — COMPAGNIE DES HANSOMS CABS, 21, avenue de l'Opéra.

Villes et stations balnéaires.

VICHY. — ETABLISSEMENT THERMAL.

VICHY. — GRAND-HOTEL DES AMBASSADEURS.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

DIVERS

Compagnies financières et Compagnie d'assurances.

Banque. — BANQUE DÉPARTEMENTALE, 62, rue de Provence.

Caisse financière. — CAISSE FINANCIÈRE DE PARIS, 13, rue de Londres.

Compagnies financières. — CRÉDIT LYONNAIS, 19, boulevard des Italiens. — BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, 3, rue d'Antin. — CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, 66, rue de la Chaussée-d'Antin. — SOCIÉTÉ DES DÉPOTS ET COMPTES COURANTS, 2, avenue de l'Opéra. — SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE PARIS, 19, rue Louis-le-Grand. — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, 54 et 56, rue de Provence.

* *

Assurances sur la vie. — LE TEMPS, 3, rue Rossini.

Assurances à primes fixes. — LE MONDE, 12, rue du 4 Septembre.

Assurances sur la vie et contre l'incendie. — L'OUEST, Compagnie d'assurances sur la vie et contre l'incendie, 60, rue Neuve-Saint-Augustin.

Assurances maritimes. — LE ZODIAQUE (Compagnie d'), 11, rue Bergère.

Pour 3 francs par an assurance contre les accidents de chemins de fer et de voitures. — Cie LE GLOBE, capital : 9,000,000, 19, rue de Grammont, Paris.

Institutions, Sciences.

Institutions. — ROGER, 2, rue Lhomond. — DITZ, à Asnières, préparation au baccalauréat pendant les vacances.

* *

Sciences appliquées à l'industrie. — EXPOSITION DES SCIENCES APPLIQUÉES A L'INDUSTRIE. Bureau : 17, faubourg Montmartre.

* *

Pension. — PENSION DE FAMILLE DE Ire CLASSE, 38, rue Pergolèse.

* *

Inventions nouvelles. — RAMON BAÑOLAS, ingénieur, 102, faubourg Poissonnière. Extincteur dit « MATA-FUEGOS ».

Pharmaciens.

Pharmaciens. — PHARMACIE NORMALE, 70, rue Drouot. — GRIMAULT & Ce, 8, rue Vivienne. — DIDIER, 20, boul. Poissonnière. Graine de moutarde.

Art dentaire.

Dentiste. — FATTET, 255, rue Saint-Honoré.

Eau dentifrice. — EAU DU Dr PIERRE, 8, place de l'Opéra.

Agriculture.

Agriculture. — HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière. — PELTIER, 10, rue Fontaine-au Roi.

Clôtures, Chalets.

Clôtures. — SOCIÉTÉ DES CLOTURES POUR CHEMINS DE FER, constructions rustiques, treillages, grillages, 51, rue d'Hauteville.

Pompes.

Pompes rotatives. — MORET & BROQUET, 121, rue Oberkampf.

Jeux et Jouets, Cartes Bimbeloterie.

Jeux pour parcs. — E. FOIN, 138, rue du Temple. — MARCHAL & BUFFARD, passage de l'Opéra.

Jouets. — PARADIS DES ENFANTS, 156, rue de Rivoli. — AU NAIN BLEU, CHAUVIÈRE, 27, boulevard des Capucines.

Bimbeloterie-Jouets. — JUMEAU. Poupées nues et habillées, 8, rue d'Anjou-au-Marais.

Aiguilles.

Aiguilles et épingles anglaises. — KIRBY-BEARD & Ce, 5, rue Auber.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la mise en vente, par les Grands Magasins de la Place Clichy, *d'un lot très considérable de* Tapis orientaux *et autres, et renvoyons pour en lire le détail à la page 723 de ce numéro.*

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

CHRONIQUE

— Villedieu-les-Poêles! a crié l'employé du chemin de fer.

— Villedieu-les-Cloches! a répliqué celui de mes voisins, qui occupait, dans le wagon, la place à côté de la portière... Oui, Monsieur, Villedieu-les-Cloches! a-t-il repris avec un enthousiasme qui m'a révélé que j'avais près de moi « un habitant de la localité — c'est ici que l'on fabrique toutes les cloches qui sonnent pour le bon Dieu, dans ces deux provinces qui furent longtemps pieuses entre toutes » : la Bretagne et la Normandie. Puisque vous avez des loisirs, et que votre billet, valable pour un voyage circulaire — une excellente invention, entre nous! — vous accorde la faculté d'arrêt à toutes les stations, descendez ici. Je serai charmé de vous faire les honneurs de la ville, qui est mienne: elle est petite, mais pas banale. Dans cette plantureuse Normandie, vous n'en trouverez guère qui lui ressemblent! Elle est tout en granit, comme une vieille cité bretonne, et le commerce qu'on y fait est assez original pour que je puisse vous assurer que vous ne le retrouverez point ailleurs...

— Aller ici ou là, qu'importe? me dis-je à moi-même. On m'a mis pour deux mois la bride sur le cou; la fantaisie est ma maîtresse, et le caprice est mon guide. Que je broute le long des haies ou dans la prairie, personne n'en prend souci. Descendons à Villedieu, puisque cet aimable Monsieur m'y convie, — Villedieu-les-Poêles et Villedieu-les-Cloches!

Debout sur le trottoir de la gare, il semblait m'attendre.

— C'est fait! lui dis-je, en prenant la mince valise qui renferme mon léger bagage; me voici : je suis votre hôte!

— Pas tout à fait, dit-il, car ma maison est petite et ma famille est grande; mais je vais vous donner un billet de logement, avec séjour, chez de braves gens, où vous aurez, outre votre gîte, place au feu et à la chandelle; quant à la table, je m'en charge; je ne vous demande que d'être exact, car mon estomac est un chronomètre de Bréguet. C'est moi qui règle l'église, et c'est l'église qui règle le soleil...

— Vous tombez bien! l'exactitude est une de mes vertus. Je ne demande qu'à connaître vos heures.

— *Dix* et *six!* Ce n'est pas parisien, mais c'est normand.

— Je le sais! Vous avez même un proverbe là-dessus.

— Oui, le voici :

Lever à six —
Manger à dix
Et puis à six;
Coucher à dix
Fait vivre l'homme dix fois dix!

— *Amen!* répondis-je en passant mon bras sous celui de mon compagnon.

Nous étions déjà hors de la gare.

***

Nous arpentâmes pendant quelques minutes des rues escarpées, montant et descendant, selon les caprices d'une colline que l'on n'a pas encore eu le temps de niveler et d'aplanir. Je regarde ces maisons étranges et bizarres, petites, basses et trapues, mais solides, bâties en granit, et dont le soleil oblique fait étinceler les angles comme les facettes d'un diamant bien taillé. Presque toutes ces maisons — dont aucune ne ressemble à sa voisine — ont des porches sombres et surbaissés, au fond desquels on aperçoit de longues cours bordées de vastes ateliers.

C'est l'heure du travail; les scies grincent, les limes crient, les marteaux battent le cuivre, et retentissent sur l'enclume. — A toutes les devantures des maisons brillent les poêles gigantesques, les chaudrons étincelants, les cruches de cuivre reluisantes comme l'or — et des batteries de cuisine à réjouir le cœur de Gargantua et de son fils Pantagruel.

Nous nous arrêtons devant la plus belle de ces maisons.

Trois jeunes filles assises à l'ombre d'un grand frêne devant le seuil de leur porte, font voltiger, sur la lourde pelotte, leurs fuseaux agiles, et ces jolies dentelles que l'on nomme, dans le pays, des chevrons, déroulent leurs souples festons sous des doigts habiles.

— Le père est là? demande mon guide qui s'est arrêté devant leur groupe aimable et gracieux.

— Oui, Monsieur; il est en haut.

Nous montons les six marches d'un perron monumental — et un beau vieillard qui nous a entendus, vient au-devant de nous, et ouvre sa porte.

***

Grand et fort, large d'épaules, mais un peu voûté; la tête *auréolée* d'une chevelure blanche, la main montrant fièrement le callus du travail, il avait l'air d'un ouvrier passé patron, arrivé à la fin de sa vie, comme on arrive au soir d'un beau jour, mais capable de faire encore un bon bout de besogne, et ne demandant ni à dormir ni à mourir.

— Bonjour, M. Marteau! lui dit mon compagnon; voici un ami que je vous amène; je ne veux pas qu'il aille à l'auberge, et comme je ne puis pas le loger chez moi, je l'ai amené chez vous... Donnez-lui la chambre bleue et traitez-le comme moi-même!

— On fera de son mieux! dit le père Marteau; mais c'est un peu encombré... en ce moment, nous avons de la marchandise partout...

— Bast! Monsieur est voyageur..., il en a vu bien d'autres en orient et en occident, au nord et au midi..., d'ailleurs une nuit est bien vite passée. Va pour la chambre bleue!

La chambre bleue qui devait son nom à ses drapeaux de cotonnade, d'un azur pâli et légèrement déteint, devait être, à coup sûr, la plus belle pièce de la maison. Sa voûte haute et cintrée lui donnait même une certaine apparence architecturale, qui ne manquait ni de grandeur ni de style... Mais son propriétaire avait dit vrai : elle était un peu encombrée. Il fallait regarder où l'on marchait pour ne pas mettre les pieds dans les plats.

Deux ou trois morceaux — j'allais dire d'orfèvrerie — accusant le travail d'une main habile, attirèrent plus particulièrement mon attention, C'étaient de grands vases de cuivre rouge, exécutés au repoussé, et formant l'un, un *brasero*, et l'autre, une sorte de vasque, que l'on pouvait aisément utiliser comme jardinière à la fois pittoresque et grandiose.

— C'est étrange, me dis-je à moi-même, il me semble avoir déjà vu ces objets quelque part.

Je les examinai avec plus de soin; des trèfles, des losanges, des décors géométriques, et des *surates* du Coran, tracées en ces caractères arabes, d'une calligraphie si décorative, ne laissèrent plus aucun doute dans mon esprit. Mes souvenirs se précisaient, et je me rappelai parfaitement avoir vu au Maroc des cuivres ouvragés absolument pareils à ceux-ci.

— Vous avez voyagé en Afrique? demandai-je au père Marteau ?

— Non, me répondit-il; mais j'y *fais voyager* beaucoup, et la plupart des ustensiles que vous voyez dans cette chambre sont destinés à des sultans, à des émirs, à des beys, à des pachas, ou à des simples cadis... C'est moi et deux ou trois de mes confrères qui fabriquons toute la batterie de cuisine du Maroc et d'une partie de l'Algérie... On mange le couscoussou, et l'on prépare le pilaw dans des casseroles qui sortent de mes ateliers, et puisque vous avez vécu chez les Mongrabins, il est bien probable que l'on vous a servi quelque mouton aux pistaches dans des plats martelés sur mon enclume.

— Rien de plus vrai ! dit mon guide. Nos industriels de Villedieu font un immense commerce avec tout le nord de l'Afrique, et c'est par milliers de douzaines qu'on expédie chaque année à ces mécréants toutes sortes d'objets de grand luxe et de petite nécessité. Les touristes les rapportent parfois de là-bas comme des choses précieuses à cause de leur provenance orientale, et en font les plus beaux ornements de leur collection. J'en ris tout bas quand je les rencontre chez eux; mais je me garde bien de les désabuser.

Ne me voyant pas encore suffisamment convaincu, le père Marteau ouvrit une grande caisse prête à partir, et me montra une foule de petits objets d'un usage familier chez les Arabes, des globes surmontés du croissant, des coupelles de cuivre pour les ablutions et d'autres pièces de différentes dimensions, destinées à l'ornementation intérieure ou extérieure d'une mosquée publique et des maisons particulières. Il fallait bien cette fois se rendre à l'évidence.

— Quand vous n'auriez vu que cela chez nous, me dit mon obligeant compagnon, je crois que votre halte à Villedieu n'aurait pas été du temps perdu; mais j'espère vous montrer mieux encore !

Et se tournant vers le maître :

— Savez-vous, lui demanda-t-il, s'il y a une *coulée* quelque part, aujourd'hui ou demain ?

— Oui, bien ! demain à neuf heures précises, on fondra et on coulera pour l'église de D... un trio de cloches de belle grandeur, chez M. Havard.

— Cela se trouve bien ! M. Havard est de mes amis, et j'y conduirai Monsieur.

Le lendemain, à neuf heures moins quelques minutes, nous nous rendions à l'établissement que le père Marteau nous avait si obligeamment désigné.

***

— M. Havard n'est pas le premier venu, me dit mon hôte. Sans parler de ses qualités d'homme du monde, dont je ne fais pas fi, au milieu de la voyoucratie qui déborde et qui menace de nous engloutir, c'est un grand industriel doublé d'un savant. Ce fondeur de cloches a été un brillant élève de l'École polytechnique; il aurait pu être ce qu'il eût voulu: toutes les carrières s'ouvraient devant lui. C'est par choix qu'il s'est engagé dans celle-ci, où il trouvait le souvenir et les traces de son père et où il rencontre à son tour la considération et la fortune, justes récompenses d'une vie de travail et

d'honneur. Mais le voici qui vient à votre rencontre, et vous n'aurez pas besoin de le jauger longtemps pour le bien juger.

M. Havard entre aujourd'hui dans l'été de la vie; mais il est encore tout près de la jeunesse, qui en est le printemps. Sa physionomie expressive et mobile respire la franchise et l'intelligence On devine en lui l'homme heureux qui a trouvé l'emploi utile de ses remarquables facultés.

— Vous arrivez à propos. nous dit-il, après une présentation sommaire; tout s'annonce bien; les fours sont rouges; et j'entends le métal en fusion bouillonner et gronder dans le creuset. Vous plairait-il de vous donner une idée de ce que peut être le creuset d'un fondeur de cloches?

— Je ne suis venu ici que pour cela! lui répondis-je.

— Jean, Pierre, Édouard, Mathurin, à vos pièces!... Vous Mathieu, ouvrez!

Une poulie et un contre-poids firent remonter la porte du creuset qui glissa dans sa rainure de fer...

Une bouffée de chaleur me sauta au visage, tellement intense que j'éprouvai comme une sensation de brûlure aux prunelles. Douze cents kilogrammes de métal liquéfié, arrivés à cette ardente température reconnaissable à la lumière blanche qui se dégage du noyau incandescent, frémissaient dans le creuset fait de briques réfractaires... une vapeur brûlante, tantôt rouge, tantôt blanche, sortait de la masse enflammée, rampait en se tordant au-dessus d'elle, s'élevait jusqu'à la paroi supérieure du four, puis se repliait sur elle-même, comme un serpent insaisissable.

M. Havard étendit sa main nue vers le foyer, jugea sans doute que tout était bien, car, se retournant vers ses hommes :

— Allez! leur dit-il.

Et ceux-ci, se baissant, prirent sur le sol où ils gisaient pêle-mêle, toutes sortes d'objets en cuivre, les uns pilés, brisés, défigurés, d'autres, presque intacts, et dont rien n'avait altéré la forme première, et ils les jetèrent dans le cratère ardent, qui bientôt les faisait crépiter et se tordre, — puis les dévorait, — et, à la place où ils avaient été, on ne voyait plus qu'une vapeur plus intense, rose, pâle, ou violet vif, ou pourpre assombri.

— L'étain, maintenant! dit le maître.

Nos cyclopes s'emparèrent de cinq ou six lingots blanchâtres, et les jetèrent à leur tour dans la fournaise.

A peine y tombaient-ils qu'ils se liquéfièrent en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, — un léger reflet de moire argentée courait sur la face rouge du lac de feu, — et bientôt s'effaçait.

— Fermez! dit la voix toujours obéie.

La porte du creuset glissa de nouveau, mais cette fois en s'abaissant, dans la double rainure, et le feu continua d'accomplir son œuvre terrible et mystérieuse.

— Dans une demi-heure tout va se trouver à point, nous dit le chef; notre présence est maintenant inutile. Allons faire un tour de jardin.

Nous le suivîmes, et j'avoue qu'au sortir de cette atmosphère ardente, la première bouffée d'air frais que je respirai me causa une sensation de plaisir infini.

Le jardin tient à la fabrique, la colline voisine toute couverte de chênes vigoureux, de pins aux vertes aiguilles, d'épicéas noirs et de larix argentés, lui verse son ombre, sa fraîcheur et son murmure, et la Sienne, une rivière au doux nom, qui roule sur un lit de cailloux ses eaux pures et glacées, l'entoure comme d'une ceinture humide.

* * *

Tandis que nous devisions de mille choses, en attendant le moment de retourner aux ateliers, la jeune et gracieuse mère de famille parut, entourée de trois beaux enfants, vrais bijoux à la Cornélie, qu'elle semble heureuse et fière de montrer à ses amis... On devinerait son bonheur rien qu'à voir son beau regard souriant.

— C'est mon cher petit monde, me dit le fondeur de cloches; c'est pour ceux-là que je travaille; leur bonheur est ma récompense. Ils savent aussi bien que moi quel est le jour de la coulée, et ce jour-là, m'accompagnent à l'atelier, et ils assistent au spectacle auquel je vous convie, et qui les intéresse chaque jour davantage.

M. Havard parlait encore quand son contre-maître parut à l'entrée du jardin, et soulevant sa casquette :

— Monsieur. dit-il à son patron, si vous voulez venir, je crois que nous sommes prêts!

M. Havard le suivit, et nous fîmes comme lui. Certains indices lui donnant la certitude que la fonte était arrivée au degré de perfection où il la voulait :

— Tout le monde à son poste, cria-t-il d'une voix retentissante, et maintenant que chacun se taise et reste à la place que je vais lui assigner. Celui-ci fut chargé d'ouvrir le creuset pour laisser passer la coulée, — cet autre de la surveiller dans son passage, et de la diriger vers les canaux aboutissant à l'orifice supérieur du moule; le troisième de surveiller les évents par où s'échappent les gaz au moment où la fonte sortant du creuset pénètre dans un autre milieu et commence à se refroidir. Nous autres, les spectateurs, on nous rangea en face du creuset, à une distance capable de conjurer tout danger.

Quand le maître se fut assuré que toutes choses étaient en état, et qu'on lui avait obéi :

— Ouvrez! dit-il.

Ce fut un moment solennel. Chacun retenait son soufle et demeurait immobile, sans mouvement et sans voix. Une barre de fer maniée par un bras solide fit une trouée à la base du creuset, et bientôt le fleuve de feu roula ses vagues dans le lit d'argile qu'on lui avait préparé, — dévorant tout ce qu'il rencontrait sur son passage, faisant entendre un petit crépitement sec, et lançant à droite et à gauche des fusées d'étincelles.

Ceci dura de deux à trois minutes. — Déjà les moules étaient remplis et l'opération presque achevée. A ce moment on présente le feu à l'ouverture des évents, et les gaz s'enflammant à mesure qu'ils sortaient, brûlaient dans l'air en formant des aigrettes multicolores, celle-ci d'un vert d'émeraude, celle-là d'un bleu de saphir, une autre du jaune doré de la topaze, ou violette comme l'améthyste. Jamais mon œil n'avait contemplé une intensité comparable à celle-ci. On eût dit la pure essence du feu. Je ne m'imagine pas autrement dans le sein volcanique de la terre, l'incendie plutonien des matières en éternelle ignition, d'où sortent les pierreries et les gemmes, qui ne sont autre chose que des étincelles refroidies.

Cependant les reflets ardents couraient sur le front des hommes, immobiles au milieu de ces flammes, comme des cariatides bronzées; ils éclairaient d'une teinte fauve le front du jeune chef dont l'activité calme et l'impassible fermeté dirigeaient avec une autorité suprême ces opérations compliquées, à la fois minutieuses et grandioses.

Bientôt il se pencha au-dessus des moules, comme pour suivre leur travail souterrain, — puis, au bout d'une minute d'attente anxieuse :

— L'opération a réussi! nous dit-il, les moules sont pleins; la fonte a coulé partout. Les cloches ne demandent plus qu'à prendre leur vol et à sonner leurs volées!

Un soupir de satisfaction souleva toutes les poitrines, — et toutes les mains se tendirent vers celles qui avaient conduit avec cette habileté sûre d'elle-même tous les détails de cette difficile entreprise.

Et moi, je me disais tout bas :

— Puissent-elles, ces cloches que j'ai vues naître, et qui vont partir pour une destination inconnue, ne jamais faire entendre le tocsin des guerres civiles et des incendies! Qu'elles n'appellent les hommes au pied des autels que pour y chanter le Te Deum de la victoire et de la paix... Qu'elles sonnent beaucoup de mariages d'or et de joyeux baptêmes, et s'il leur faut parfois tinter le glas funèbre des agonies, qu'elles le fassent assez doucement pour ne pas effrayer les vivants, et pour ne pas réveiller les morts!

Louis Énault.

SOCIÉTÉ FINANCIÈRE

La Société financière vient de faire un pas en avant très marqué; nous la laissons à 615. Le Conseil d'administration vient de fixer à 10 fr. l'acompte à distribuer sur le dividende de 1879 aux 80,000 actions anciennes, l'année dernière, l'acompte distribué, n'avait été que de 7 fr. 50 c.; ce rapprochement permet d'espérer une augmentation notable du dividende total, pour l'année courante. Les actions nouvelles viennent d'être admises à la cote officielle au comptant et à terme; elles y figurent à 590 fr.; cet écart de 20 fr. est bien celui qu'indique la nature des choses.

GRAVURES

Mademoiselle Sarah Bernhardt.

Mlle Sarah Bernhardt, dont nous avons le plaisir d'offrir, cette semaine à nos lecteurs, un portrait fort réussi, est une artiste d'une notoriété si grande qu'il est à peine utile de rappeler tous les talents qui la distinguent et l'imposent comme une de ces individualités rares et puissantes qu'on admire, qu'on discute, qu'on attaque parfois avec fureur, mais qui passionnent la foule et deviennent, non sans quelque artifice sans doute, l'idole à la mode.

Elle est jeune, elle a le prestige de la beauté, de l'esprit, une voix magique, elle sait peindre, sculpter, écrire, elle est la première comédienne de notre temps.

C'est après avoir étudié avec Sanson et Provost qu'elle a paru au Théâtre-Français. On se souvient de l'immense succès de Mlle Sarah dans *le Passant*, à l'Odéon. Ses créations n'ont pas été nombreuses; elle joue avec une même supériorité les pièces de l'ancien répertoire et celles du théâtre moderne, Phèdre et Dona Sol. Depuis la célèbre Rachel, aucune actrice de la maison de Molière n'a occupé la scène avec autant d'autorité et d'originalité, et malgré des effets parfois un peu forcés, malgré certaines excentricités au moins inutiles, Mlle Sarah Bernhardt a droit aujourd'hui à une place éminente dans l'art.

Nous avons l'espoir que la charmante comédienne écrira pour la *Revue* le récit d'une aventure très curieuse qui lui serait arrivée au temps de la guerre dans un train où se trouvaient des officiers Prussiens; l'ami à qui Mlle Sarah a raconté cette aventure a bien surexcité notre curiosité par la promesse de nous en remettre bientôt le manuscrit. Nous en annonçons volontiers aux lecteurs de la *Revue* la bonne nouvelle et sommes aux ordres de Mlle Sarah Bernhardt.

Signalons la manière vraiment intelligente et distinguée dont M. Carred, notre dessinateur, a traité la physionomie de son modèle. Après que tant de portraits ont été faits de cette figure si expressive par des maîtres tels que Bastien Lepage et Clairin, par un pinceau aussi adroit que celui de Mlle Abbéma, ce n'était pas une entreprise sans difficulté que de crayonner Mlle Sarah Bernhardt.

M. L. Carred a fait un fort beau dessin dont le fac-similé a été obtenu dans les ateliers Gillot avec le soin qu'apporte toujours à ses reproductions cette maison aimée des artistes.

MUSIQUE

La grande famille artistique, si douloureusement éprouvée depuis quelques temps, vient encore de faire une perte cruelle : Gustave Roger est mort vendredi, des suites d'une longue maladie qui avait pris, dès le mois de juillet dernier, un caractère de gravité exceptionnelle.

Destiné par sa famille à la tranquille carrière du notariat, Roger sut, à force de ruse et de persévérance, triompher des répugnances d'un tuteur sévère; il entra au Conservatoire, comme externe, au mois de juin 1836, et fut admis pensionnaire de cette école peu de temps après. L'année suivante, il enlevait d'emblée le premier prix de Chant et le premier prix d'Opéra-Comique, et le 16 février 1838, il débutait au théâtre de la Bourse dans le rôle de *Georges*, de l'Éclair. Ses qualités de chanteur et de comédien, une voix d'un timbre sympathique, un extérieur agréable et une singulière intelligence de la scène lui assurèrent tout d'abord la faveur du public.

Pendant dix années consécutives, Roger soutint le poids du répertoire de l'Opéra-Comique sans une seule défaillance et avec un succès qui ne se démentit jamais. C'est alors qu'une inspiration malheureuse lui fit quitter une scène pour laquelle il était si bien fait. En 1848, Roger signa un engagement avec la direction de l'Opéra, théâtre sur lequel il débuta le 16 avril 1849, dans le rôle de *Jean de Leyde*, du PROPHÈTE. Cette belle création lui fit le plus grand honneur et l'on put espérer que l'éminent artiste retrouverait sur la vaste scène de l'Opéra les triomphes qui l'avaient toujours accompagné au théâtre Feydeau. Mais bientôt l'organe, soumis à des efforts excessifs, perdit de sa fraîcheur et de son charme; le chevrottement, la fréquence des respirations, vinrent avertir le chanteur qu'un repos momentané était indispensable. Roger fit un premier voyage en Allemagne et remporta de grands succès à Francfort-sur-le-Mein et à Hambourg. Il prononçait l'allemand avec une grande pureté et excellait dans l'interprétation des *lieder* de Schubert. De retour en France, il reparut sur la scène de l'Opéra où il se maintint péniblement jusqu'au mois d'août 1859 époque à laquelle un accident de chasse rendit nécessaire l'amputation de la main droite.

Roger avait alors quarante-trois ans. Se sentant trop jeune pour quitter les planches, il chanta pendant quelques années encore sur un grand nombre de scènes de la province et de l'étranger; il essaya même du genre dramatique et joua le principal rôle d'un ouvrage de George Sand, CADIO, donné à la Porte-Saint-Martin le 3 octobre 1868. Cette tentative fut malheureuse et décida Roger à abandonner définitivement le théâtre pour se consacrer à l'enseignement. Nommé professeur de chant au Conservatoire, il rendit encore de signalés services à l'art qui avait été la préoccupation constante de sa vie et auquel il avait dû tant et de si beaux triomphes.

LÉON DELAHAYE.



L'E[illegible]N, d'après le tableau de M. [illegible]

COURRIER DES THÉATRES

ODÉON : Reprise du *Voyage de M. Perrichon*. — AMBIGU : Reprise de l'*Assommoir*. — VARIÉTÉS : Le *Voyage en Suisse*, comédie-pantomime en trois actes, de MM. Ernest Blum et Raoul Toché. — GYMNASE : Les *Ilotes de Pithiviers*, comédie en trois actes, de M. Paul Ferrier. — CHATELET : *La Vénus noire*, pièce en cinq actes et douze tableaux, de M. Adolphe Belot — VAUDEVILLE : La *Chanson du printemps* comédie en un acte, en vers, de M. Armand d'Artois; la *Villa Blancmignon*, comédie en trois actes, de MM. Chivot, Duru et Erny. — PALAIS-ROYAL : *La Perruque*, comédie en un acte, de MM. Delacour et Raymond Deslandes; la *Revue trop tôt*, en trois tableaux, de MM. Siraudin et Raoul Toché. — Mort du baron Taylor et de M. Hostein.

Le compte de la dernière quinzaine est assez lourd à régler. Les théâtres fermés font leur réouverture; les théâtres demeurés ouverts renouvellent leur affiche. Cette activité dramatique annonce l'hiver aussi sûrement que le départ des hirondelles ou l'arrivée des marchands de marrons.

Procédons par ordre.

L'Odéon a repris, avec le même succès, le *Voyage de M. Perrichon*, et l'Ambigu marche allègrement à la deux centième de l'*Assommoir*. Le rôle de Gervaise est tenu maintenant par Mlle Lina Munte, qui, après s'y être essayée à Bruxelles, à Lyon et à Marseille, s'est sentie encouragée par les ovations que lui ont faites les publics de ces différentes villes, et s'est décidée, non sans frayeur, à le jouer à Paris. C'est une Gervaise mince et élancée qu'elle nous a montrée, celle des premiers chapitres du roman. Mais les qualités physiques n'ont rien à voir dans le franc succès d'artiste qu'a eu Mlle Lina Munte, notamment au Lavoir, où elle a été superbe d'énergie, et au huitième tableau, où elle a trouvé des accents déchirants qui ont ému la salle entière.

Tout Paris a certainement vu les Hanlon-Lees, ces Anglais qui exécutaient naguère aux Folies-Bergère ces scènes prodigieuses d'agilité, de violence et de bousculade d'une précision mathématique, et dont la troupe se divisait en deux groupes : les mêmes à visage naturel et les mêmes à visage de Pierrot. C'était une folie furieuse de bonds, de cabrioles, de plats-ventres, de giffles données et reçues, de coups de pied fantasques, de plafonds crevés, d'armoires tombant sur le dos, de caisses où tout le monde s'engloutissait tour à tour, de glaces vers lesquelles une tête apparaissait tout à coup, en un mot d'accidents extravagamment funambulesques. Le succès des Hanlon-Lees a inspiré au théâtre des Variétés, l'idée de faire manœuvrer ces mimes étranges sur un champ plus vaste, et à deux hommes d'esprit l'idée complémentaire de combiner ces exercices avec une intrigue scénique. De cette double idée est sorti le *Voyage en Suisse*, qui a remporté un fort joli succès.

Il eût été non seulement oiseux, mais fâcheux de chercher dans ces conditions toutes spéciales à composer une œuvre littéraire et animée de situations bien neuves. MM. Blum et Toché se sont donc arrêtés avec beaucoup de sens au scénario, j'allais dire au canevas ci-après : un grotesque, représenté par M. La-

souche, vient d'épouser une jeune fille représentée par Mlle Beaumaine; un jeune cousin, représenté par M. Grivot, est naturellement désolé de ce mariage: il confie son désespoir à un personnage opulent et facétieux, représenté par M. Christian, lequel reconnaît précisément dans M. Lassouche un ancien ennemi. — Voulez-vous vous venger? s'écria M. Christian. — Si je le veux! — Eh bien! nous nous vengerons ensemble. J'attends de Londres des rapins anglais, des farceurs qui n'ont pas leurs pareils dans l'art du *fun* (en français: mystification; en argot: fumisterie). Tout de suite après son mariage, votre homme part pour la Suisse en compagnie de sa femme. Nous les suivrons, vous, mes rapins et moi, et je vous réponds que, s'il trouve le temps de causer seulement cinq minutes avec votre cousine, il pourra se vanter d'être malin.

Ainsi dit, ainsi fait. Ce qui se passe alors défie l'analyse. Le second acte nous montre les quatre compartiments d'un *sleeping-car*, et c'est une sarabande, une cascade fantasmagorique, terminée par l'explosion de la machine du train, après laquelle on aperçoit toute la bande, mystificateurs et mystifiés, qui suspendus à un arbre, qui à un poteau télégraphique, qui étendus sur la voie couverte de débris. Au troisième acte, tout ce monde affolé se retrouve dans une auberge de Suisse; on se roule, on s'écorche, on s'écrase, on s'aplatit; des inconnus tombent du plafond, cassent la vaisselle, brisent les glaces, démolissent le mobilier sous l'œil souriant d'un aubergiste étrange qui se frotte les mains en disant: tout va bien! Il faut encore citer dans cet acte la pantomime des deux valets blancs (pierrots en livrée et en bas de soie) poursuivis par le gendarme. Cette course vertigineuse à travers les armoires, les malles, les tables, les chaises, les cheminées est le dernier mot du genre. — Et la pièce? Je vous assure qu'on n'y songe pas. Le dénouement s'exécute vivement et la toile tombe qu'on n'est pas encore revenu de cette espèce d'éblouissement de gymnastique surnaturelle traversée par les masques blafards et impassibles des pierrots acrobates.

C'est un grand succès de curiosité. Rien à dire des Hanlon; ils sont uniques. Des acteurs, j'ai nommé les principaux. Christian est toujours d'une abondante et sincère fantaisie. Lassouche d'un ahurissement très gai, Grivot très franc de jeu et Mlle Beaumaine fort jolie.

Au Gymnase, à l'heure où paraîtront ces lignes, les *Ilotes de Pithiviers* auront probablement disparu de l'affiche. Nous n'insisterons donc pas sur cette « erreur d'un homme d'esprit qui prendra bientôt sa revanche. »

Passons au Châtelet.

Les voyages de Livingstone, l'expédition de M. Stanley à la recherche de cet explorateur héroïque, enfin tout récemment les excursions et les études pratiques de M. Paul Soleillet, ont mis l'Afrique à la mode. Pénétrer dans l'intérieur de ce continent mystérieux, connaître ces peuples, ces empires séparés du reste du monde par le désert brûlant, sorte de mer enflammée, tel est le rêve poursuivi au nom de ce fameux « progrès moderne », qui croit qu'on civilise la barbarie avec des locomotives et que le télégraphe est le dernier mot de la civilisation. En attendant qu'on sache au juste ce qui en est de ces contrées encore imparfaitement décrites, M. Adolphe Belot, d'accord avec un impresario désireux de faire oublier à tout prix les merveilles du *Tour du Monde*, a entrepris de faire défiler devant le public parisien une série de tableaux donnant au moins l'impression de cette Afrique inconnue, pleine d'arcanes redoutables, Sésame mystérieux à peine entr'ouvert.

Pour l'exécution d'un pareil travail, l'œuvre du savant et du peintre-décorateur entre pour une part au moins aussi grande que l'œuvre de l'écrivain. Celui-ci n'a guère qu'à imaginer une fable aussi peu compliquée, aussi simple que possible, permettant à ses personnages de relier les divers tableaux au moyen des développements successifs de l'action. Je dois cependant rappeler ici que M. Belot n'a pas eu besoin de recourir aux savants spéciaux, et que son rôle ne s'est pas borné à un simple travail de décors. Avant de songer à porter au théâtre ce voyage en douze tableaux à travers l'Afrique il l'avait raconté en plusieurs volumes, moitié géographiques, moitié romanesques, sous ces titres qui composaient une sorte de trilogie complète: la *Sultane parisienne*, la *Fièvre de l'Inconnu*, et enfin la *Vénus noire*. Il va sans dire que l'intrigue ou plutôt les intrigues qui servent de fond à ces trois romans comportent des développements beaucoup trop étendus pour être condensés dans un seul drame. M. Belot a donc réduit la chose à sa plus simple expression sans nuire à l'intérêt qui, d'un bout à l'autre de la pièce, tient le public haletant.

Ajoutez à cela des décors magnifiques, des costumes éclatants, une figuration d'un luxe oriental, une caravane comme on n'en voit pas, même au désert, et vous vous expliquerez le succès inouï qu'a remporté la *Vénus noire* et qui, malgré les chaleurs, maintient les recettes du Châtelet à des chiffres inconnus jusqu'à ce jour.

L'interprétation est fort distinguée. M. Dumaine toujours chef de troupe, en Afrique aussi bien qu'en Australie et en Amérique, se signale par sa chaleur communicative, son activité infatigable. Il est bien secondé par M. Train et par M. Cooper, fort gai en domestique à livrée, à linge et à bas de soie... inaltérables. Mme Paul Deshayes dit avec émotion. Mme Francis représente avec beaucoup de verve une Anglaise ridicule en robe à ramages et en châle vert, qui s'effarouche et se choque à tout propos. La Vénus noire, qui parle peu, est incarnée dans une assez belle personne, nommée Mme Jaillet, Ai-je besoin d'ajouter que la pièce comporte une foule de ballets tous plus brillants les uns que les autres? Non, n'est-ce pas? D'ailleurs, allez-y voir

L'espace me manque pour parler en détail des autres nouveautés de la quinzaine, mais je suis heureux de n'avoir à constater que des succès, et des plus francs:

Au Vaudeville, la *Chanson du Printemps*, une idylle en vers, qui a fourni à Mlle Pierson l'occasion de nous révéler sa jolie voix, et la *Villa Blancmignon*, un éclat de rire en trois actes;

Au Palais-Royal, la *Perruque*, une piécette qui ne serait pas déplacée à la Comédie-Française et que Mlle Legault joue en future pensionnaire de la rue Richelieu, et la *Revue trop tôt*, qui se fait pardonner son apparition hâtive à force d'esprit, de verve et de belle humeur.

Pourquoi faut-il que cette chronique finisse par une note triste et que j'aie à enregistrer la mort de deux hommes qui avaient fait du théâtre la préoccupation et le but de leur vie?

Le baron Taylor semble une figure qui appartient à un autre âge. Son nom, en effet, ne rappelle qu'enthousiasme, désintéressement, générosité ardente, passion du beau et du bien, mépris de la fortune. Sans calomnier le temps où nous vivons, on peut dire que ce sont là des qualités, quelques-unes surtout, devenues des raretés et des exceptions. On sait que le baron Taylor fonda la Société des artistes dramatiques et qu'il fut le véritable créateur de la Société des gens de lettres qui, sans lui, n'aurait pas vécu. De sorte que cet homme prodigieux conservera dans l'avenir cette gloire unique au monde: Avoir ouvert la scène française aux chefs-d'œuvre de la nouvelle école — c'est lui qui, en qualité de commissaire royal près de la Comédie-Française, produisit *Henri III* et *Hernani*, — et avoir donné du pain à tout ce qui vit de sa plume et de son art. C'est un grand nom et une grande mémoire.

Quant à M. Hostein, qui vient aussi de mourir, son honneur sera d'avoir été associé, par le plus puissant des auteurs dramatiques contemporains, à la grande idée d'un théâtre national shakspearien. Lorsque Dumas fonda le Théâtre-Historique, Hostein lui apporta le concours d'une intelligence supérieure dans l'art de la mise en scène et du décor et dans l'entente du détail et des costumes. On doit certainement à cette tentative l'immense progrès accompli depuis trente ans sur toutes les autres scènes, et particulièrement à l'Opéra et à la Comédie-Française. Ce dernier théâtre pourrait, à l'heure qu'il est, reprendre en partie l'idée de Hostein, provoquer l'éclosion de nouvelles *Reine Margot*. Mais il n'y a jamais songé. L'histoire, chez nous, est ce qu'on connaît le moins. Et pourtant, voyez quel succès a obtenu la *Fille de Roland*? Cela ne vaut-il pas la peine qu'on tente l'aventure à présent que la voie est frayée?

EMILE BLAVET.

ÉCHECS

PARTIE N° 64.

Gambit Kiesiridckij (a.

Blancs. M. GOSSIP.	Noirs. M. DE BEZKROVNY.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 F R	2. P pr P
3. C 3 F R	3. P 4 C R
4. P 4 T R	4. P 5 C R
5. C 5 R	5. P 4 D (b
6. P 4 D (c	6. D 2 R (d
7. C 3 F D	7. P 3 F D
8. F pr P	8. F 3 T (e
9. F pr F	9. C pr F
10. D 2 D	10. D 3 R
11. Roq.	11. Roq.
12. P pr P	12. P pr P
13. D 5 C éch. (f	13. R 1 T
14. C pr P D	14. T 1 C R
15. D 6 F éch.	15. D pr D
16. C pr D	16. T 1 D
17. F 4 F	17. R 2 C
18. C 5 T éch.	18. R 1 F
19. T R 1 F	19. P 4 F
20. C 4 F (g	20. R 2 C
21. C 5 T éch.	21. R 1 F
22. C 6 F	22. R 2 C
23. C 5 D	23. C 3 F
24. C 7 F D	24. T 1 C D
25. C pr C	25. P pr C
26. P 3 F	26. T 2 C
27. C 6 R éch.	27. F pr C
28. F pr F	28. R 3 F
29. T D 1 R	29. T 2 R
30. F 3 C	30. T R 1 R
31. T pr T	31. T pr T
32. R 2 D	32. C 2 F
33. F pr C	33. T pr F
34. P 3 C R	34. T 2 R
35. T 2 F	35. P 4 T R
36. P 3 C D	36. T 5 R
37. T 2 R	37. T pr T éch.
38. R pr T	38. P 5 F
39. P pr P	39. R 4 F
40. R 3 R	40. R 3 R (h
41. R 4 R	41. P 4 T
42. P 4 T	42. R 3 D
43. P 4 C	43. P pr
44. P pr P	44. R 2 D
45. P 5 T et les Noirs abandonnent.	

NOTES.

a) Jouée récemment au café de la Régence. Il était convenu d'avance que M. de Bezkrowny jouerait la défense: 5. P 4 D contre le Kieseritzky.

b) Nous répétons que la meilleure réponse est ici 5. P 3 D. Voir l'analyse que nous avons donnée de ce début dans la partie par correspondance entre MM. Vié et Desmaretz.

c) Le coup juste. Si 6. P pr P — D 2 R donne une bonne partie au second joueur.

d) La meilleure continuation était: 6. P 6 F et alors 7. P pr P — F 2 R.

e) Nous eussions préféré chercher à dégager le côté de la Dame par 8. F 3 R suivi au besoin de C 2 D et Roq. T D. Maintenant les Noirs ont mauvais jeu.

f) Il était beaucoup plus fort de prendre de suite le P D avec le C. Les Noirs ne pouvaient prendre le Cavalier sans perdre la Dame et nous ne voyons pas comment ils eussent pu éviter un désastre immédiat, les Blancs menaçant d'abord C 7 F D et en second lieu D 5 C éch. suivi de C 6 F R.

g) Ce sont là de simples pertes de temps.

h) Si 40. P 6 C. — 41. R 3 F — P 7 C. — 42. R pr P — R pr P. — 43. R 2 F — R 5 C. — 44. P 4 F — R pr P. — 45. P 5 D — P pr P. — 46. P 5 F D et gagnent. Il n'y avait manifestement plus rien à faire.

PARTIE N° 65.

Gambit Muzio (a.

Blancs. M. DE BEZKROVNY.	Noirs. M. GOSSIP.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 F R	2. P pr P.
3. C 3 F R	3. P 4 C R
4. F 4 F	4. P 5 C R
5. Roq.	5. P pr C
6. D pr P	6. D 3 F
7. P 3 D	7. C 3 F D ! (b
8. C 3 F D (c	8. F 4 F éch.
9. R 1 T	9. C 4 R (d
10. D 5 T (e	10. P 6 F (f
11. C 5 D	11. P pr P éch
12. R pr P	12. D 2 C éch. (g
13. R 1 T	13. F 3 C
14. C 6 F éch. (h	14. C pr C
15. D pr C éch.	15. R 1 F
16. F C 5 et les Noirs abandonnent.	

NOTES.

a) Jouée récemment au café de la Régence comme la précédente, mais sans conditions.

b) C'est la meilleure défense. Nos lecteurs sont priés de se reporter aux diverses analyses que nous avons déjà publiées dans la *Revue* sur ce nouveau coup.

c) L'attaque la plus sérieuse est encore, selon nous, 8. F pr P.

d) Nous avons déjà indiqué ce coup comme le meilleur. Nous ajouterons que 9. C R 2 R est également bon.

e) On sait que si 10. D 1 D — P 6 F. — 11. C 5 D — P pr P éch. — 12. R pr P — D 2 C éch.— 13. R 1 T — F 3 C mieux.

f) Faible. Nous rappelons que la suite correcte est 10. P 3 D. — 11. C 5 D — D 3 C. — 12. D pr D — P T pr D. — 13. C pr P éch. — R 1 D. — 14. C pr T — P 4 C R ! beaucoup mieux.

g) Mieux valait encore changer la Dame par 12. D 3 C éch. — 13. D pr D — P T pr D. — 14. C pr P éch. — R 1 D. — 15. C pr T —

P 4 D. — 16. F 5 C éch. — C 2 R et les Blancs reperdent l'échange ou le Fou.

h) Fine combinaison qui force immédiatement le gain de la partie.

Solution du problème 70.
Composé par M. Dr S. GOLD.

1. T 6 D / D pr T; 2. C 6 F éch. / R 5 D; 3. D 3 F mat.
1. — / P 5 F; 2. D pr P éch. / R 6 D;
4. C 4 C éch. déc. mat.

Pour la Solution du problème n° 71, composé par le colonel SZABO, il y a plusieurs premiers coups et nous attendons les explications de l'auteu .

Solutions justes :

Mme Anna Janet, MM. B. Dioni, Medicci, av. à Karelstat, Léon Guinet (Lyon). E. Frau (Lyon), Mélinand (à Milly), E. F. (à B. L.R), de Madrazo, Henri Thomson, Barré, Abrams, Morpuzgo, F. de Tupigny, Gorkowski, Fonge, Wald.

NOUVELLES

Nous venons de lire avec attention la *Schachzeitung* (numéro de septembre) et y avons cherché infructueusement un semblant de réponse. Nous voulons croire que M. Minckwitz se recueille et attendrons encore jusqu'au mois prochain. On ne pourra pas, en vérité, nous accuser de manquer de patience. Mais que nos lecteurs se rassurent, ils ne perdront rien pour attendre.

CORRESPONDANCE.

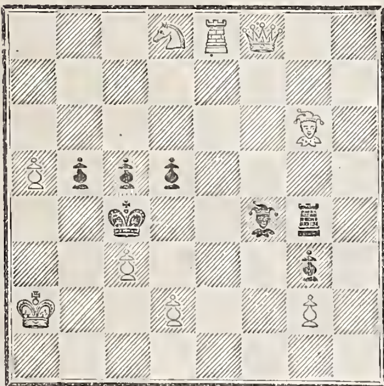
M. S. Gold, à Vienne.— Merci de nouveau de vos envois. Je vous prie de jeter un coup d'œil sur le problème n° 71.

M. Peyras, à Aix. — M. Morel et moi vous remercions et vous répondrons prochainement.

PROBLÈME N° 78

composé par le docteur S. GOLD.

NOIRS



BLANCS

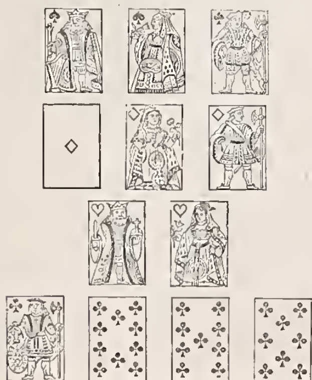
Les Blancs font mat en trois coups.

S. ROSENTHAL.

LES CARTES

PIQUET.

Réponse au problème précédent.



Premier en main, si vous avez sur votre adversaire une large avance et la probabilité du gain de la partie, vous devez porter tierce majeure à pique, roi et dame de cœur, dame et valet de carreau ou, avec une légère variante, tierce majeure à pique, as, dame et valet de carreau et dame de cœur.

Vous cherchez ainsi un double point à pique ou à carreau et, subséquemment, le quatorze de dames.

Si, au contraire, vous êtes fortement en arrière et si vous avez besoin d'un soixante ou même d'un quatre-vingt-dix pour gagner la partie, le jeu des conséquences se présente à vous tout naturel, puisque la dame de trèfle rentrant vous fait une quinte et un quatorze bons d'autorité et le point très probable s'il n'y a pas six cœurs de l'autre côté.

Vous porterez donc quatrième au valet de trèfle et vos trois autres dames.

Ce jeu, un peu hasardeux et aventuré, est *amusant* à jouer, il réussit souvent et je le conseille fortement dans toutes les parties *à suivre* ou *à écrire*.

En second, il n'y a qu'un écart raisonnable, c'est as et valet de carreau ou vous ne craignez rien et as de pique.

Vous conservez ainsi double garde à pique, une garde à cœur et une quatrième à trèfle qui peut devenir quinte, soit par la dame en vous faisant faire quatre-vingt-dix, soit par le sept en annulant les points possibles de la partie adverse.

On voit que, dans l'écart, il y a toujours une question de raisonnement à observer en même temps qu'une affaire d'inspiration à suivre et que la décision à prendre dépend presque entièrement de la position respective des deux adversaires par rapport à la partie qu'ils jouent.

OLD TRICK.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 42.

Le dix de cœur joué par votre partner est probablement une carte singleton. Avec un beau jeu en couleurs, il serait préférable de laisser passer et d'attendre l'attaque de votre adversaire de gauche. Mais vous n'avez pour rentrées que l'as et le roi d'atout et comme vous ne pouvez pas prendre la direction du coup, il importe que votre partner soit éclairé sur-le-champ.

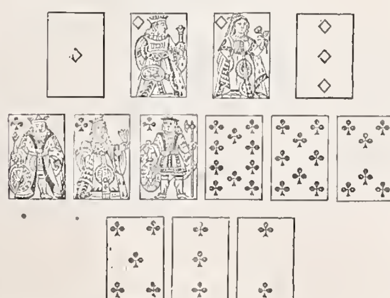
Du reste, si votre adversaire de droite a fait l'impasse de l'as de cœur, en prenant avec le valet, vous rejouez immédiatement le roi et son as courra de grands risques d'être coupé. Quatre petits atouts seulement dans la main de votre partner et vous faites quatre levées en atout.

La dame de trèfle peut affranchir le valet troisième et vous pouvez ainsi espérer de faire le trick avec un jeu qui semblait n'offrir aucune ressource.

Principe : Lorsque votre partner joue une carte singleton qui d'après le jeu que vous portez, pourrait faire la levée, prenez avec la carte immédiatement supérieure pour rentrer dans la couleur d'invite.

PROBLÈME N° 43.

Carreau est atout.



Deuxième à jouer quelle carte mettrez-vous sur l'as de cœur?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 44.

Si votre adversaire annonce quarante-quatre au point, il est inutile d'essayer la carte égale. Mais si, ce qui est plus probable, il annonce quarante-cinq, c'est qu'alors il a ses piques et vous pouvez tenter une défense énergique. Au jeu de piquet, l'assaillant a l'avantage du trait, mais le défendeur a pour lui les armes des faibles, la feinte et la ruse. Le bouillant Ajax aurait vu des soixante et des repics partout; mais j'aurais volontier parié pour Ulysse. Pour en revenir au second joueur, il a fait connaître huit cartes de son jeu. S'il dévoile encore sa tierce au roi de pique, il force son adversaire à bien jouer. En ne la comptant pas au contraire, il affranchira quatre carreaux au moyen des deux cartes de rentrée à pique. Total six levées. Il retrouve les points de sa tierce par les reprises et son adversaire en perd douze.

PROBLÈME DE PIQUET.

Quel sera votre écart en premier avec le jeu suivant :



ROBERT D'A...

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 201.

CRYPTOGRAPHIE.

C' LMFR L BNMPGR QR D' RSTLSVR
D' MSSHVRSVR
DMPGLSX BRB RTTNBMHSB
VHFFR QN VMRD ZDRN BLSB PHMDR
NSR RXHMDR
DLMBBR XHFZRG BRB GLKHSB

N° 202.

LEXICOLOGIE.

Former un mot de douze lettres dans lequel ne prendront place que les voyelles A E I et les consonnes B G L M N.

N° 203.

MOTS EN TRIANGLE.

1. Consonne.
2. Adjectif déterminati.
3. Au moulin.
4. Entre jour et nuit.
5. En Égyp[illegible]
6. Lo[illegible] r loin.

[illegible]

M[illegible] GE.

1. Consonn[illegible]
2. Un voyag[illegible] quel le chapitre des [illegible] toujours à prévoir.
3. Un grand fl[illegible] lieues).
4. Théâtre des poules.
5. Ni plus ni moins qu'une autre.
6. Mesure agraire.
7. Consonne.

N° 205.

MOTS CARRÉS.

1. Variété du nez.
2. Faite de la puissance.
3. Sujet autrichien.
4. Festins antiques.
5. Infortune.
6. Vénus, Junon ou Pallas.

Solutions du 13 septembre 1879.

N° 196.

Qui sait tout souffrir peut tout oser.

VAUVENARGUES.

N° 197.

La netteté est le vernis des maîtres.

VAUVENARGUES.

N° 198.

1. MOLIÈRE. — 2. FÉNELON. — 3. VOLTAIRE. — 4. CRÉBILLON. — 5. DESTOUCHES. — 6. FONTENELLE. — 7. VAUVENARGUES. — 8. MARIVAUX. — 9. MONTESQUIEU. — 10. BEAUMARCHAIS.

N° 199.

COCHER. — FIACRE.

N° 200.

A M O U R
M A I N
O I E
U N
R

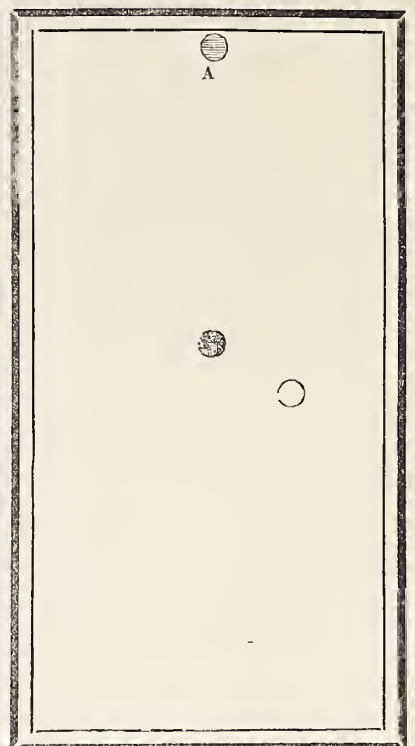
Solutions justes :

Mme Marie Passeaud, à Lyon, 194. 195.
Roméo et Juliette, 192. 193.
M. Adrien Albert, 191. 12. 13. 14. 195.

EDME SIMONOT.

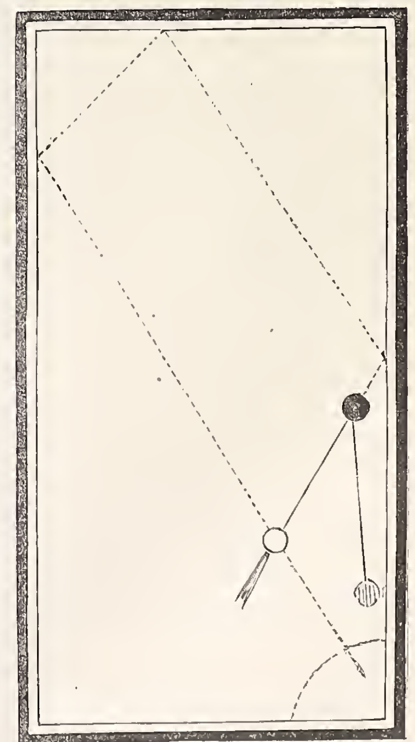
LE BILLARD

36e position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 44.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café





LA PÈCHE

D'après le tableau de M. Firmin Girard, gravure par Pannemaker fils. *(Illustration.)*

COURRIER DE LA SEMAINE

Les chasseurs ne sont pas contents.

Ils ont en vérité bien des raisons pour ne pas l'être; outre les causes que nous avons tristement énumérées relativement à la rareté du gibier, il vient s'en joindre une toute inattendue : l'automne qui s'annonçait comme devant être splendide, l'automne qui devait nous consoler de dix mois de mauvais temps est pluvieux en diable. Des averses nocturnes détrempent la terre, qui ne conserve aucun fumet, et le matin les chiens, sans flair, ne peuvent que ravauder. Or, quelle que soit la philosophie du chasseur, il ne peut retenir sa mauvaise humeur, et, dès les premiers jours de l'ouverture, on s'est mis à battre en plaine, manière de chasser déplorable, qui décime le gibier et effarouche le reste qui s'en va chercher des champs plus tranquilles.

Ainsi sur les 3,550 chasseurs parisiens que l'on a pu compter au départ, par un pointage fait dans toutes les gares de Paris, plus des deux tiers sont rentrés bredouille.

Les marchands de gibier ont dû faire de brillantes journées, le chasseur le plus scrupuleux ne pouvant consentir à rentrer le carnier vide en avouant sa défaite.

J'ai remarqué que ces marchands de bonnes choses, comme les appelle Brillat Savarin, sont gens de beaucoup d'esprit qui, connaissant les vanités et les faiblesses humaines, sont venus se masser aux alentours des gares. Le chasseur malheureux qui vient de battre les champs sans rencontrer la moindre mauviette est ébloui par l'étal surchargé de gibier de toute sorte. Il ne résiste pas et, en un tour de porte-monnaie, il accomplit les prouesses qu'il a rêvées. La gare Saint-Lazare est surtout privilégiée à ce point de vue, les marchands de gibier y pullulent, et parmi eux Chatriot : en prévision des bredouilles quotidiennes, et pour ménager l'amour-propre des chasseurs, cet intelligent industriel prépare des bourriches et des lots panachés qui ont toutes les apparences d'une *bonne petite chasse:* un lièvre tué au nez des chiens, un lapin arrêté au déboulé, deux ou trois perdreaux — ils sont rares — qu'on a difficilement décrochés, quatre cailles tirées à perte de vue, un merle qu'on a rencontré par hasard, et deux alouettes que l'on a tiré pour décharger son fusil.

Il y a là toute une épopée, chaque pièce a son histoire et le chasseur est tiré d'embarras.

Si la chasse n'avait que ces sortes de déconvenues, il n'y aurait pas à se plaindre démesurément puisque nous indiquons le remède. Malheureusement chaque année l'ouverture de la chasse est marquée par des accidents graves.

Les environs de Paris n'ont pas été trop attristés cette année, du moins à notre connaissance, sauf l'accident arrivé au petit baron R...., qui a eu la place où devraient se trouver ses mollets cinglée par quelques plombs qui ont ricoché. Jamais il ne s'est tant félicité d'offrir si peu de surface.

Un accident plus grave est arrivé à La Tourche-de-Grazantes, près la Rochelle. Celui-là est le fait d'une grande imprudence que chacun fait et c'est à ce titre que nous la rapportons pour mettre en garde les chasseurs qui la commettent quotidiennement : dimanche dernier, M. le docteur Bron et M. Roy, percepteur de Loulay chassaient de compagnie. Une haie touffue se trouva sur leur chemin et, comme toujours, ils se séparèrent pour en battre chacun un côté. Soudain des perdreaux se lèvent et M. Roy qui croyait le docteur bien loin derrière lui, lui envoie ses deux coups de fusil. Un cri répond à la détonation : le malheureux M. Bron venait de recevoir en pleine figure la décharge d'un des coups tirés par M. Roy. Son état est grave et le désespoir de son ami immense.

Dans une chasse de compagnie les chasseurs ne doivent jamais se perdre de vue et surtout ils doivent conserver leur sang-froid et ne pas tirer à l'aventure.

Pareil accident est arrivé en Italie dans une chasse à laquelle assistait S. A. R. le duc d'Aoste, frère du roi Humbert et ex-roi d'Espagne qui est notre hôte en ce moment à Paris.

Le duc d'Aoste est le seul des fils du célèbre roi-chasseur qui ait quelque goût pour la chasse. Il est loin de la renommée de Victor-Emmanuel, cependant on le cite comme un excellent tireur. Il chasse d'habitude aux environs de Pise.

Si le gibier est rare en France il est abondant en Algérie et il nous arrive de notre magnifique colonie des récits de chasse invraisemblables. Nos sénateurs et députés qui s'embarquent mardi prochain pour aller assister à Bône au premier Comice agricole tenu en Algérie, pourront faire des études cynégétiques dans ce pays giboyeux. Ils trouveront aux environs de cette ville une variété de gibier que l'on rencontre rarement, depuis le lion et la panthère jusqu'aux flammants et aux grèbes du lac Fezzara.

Les fêtes de Bône seront magnifiques d'après nos renseignements et un grand nombre de touristes sont partis pour y assister et trouver le soleil qui nous fuit, parmi eux beaucoup de chasseurs que le temps détestable dont nous souffrons décourage et écœure.

En dehors des cérémonies officielles qui sont les mêmes partout, il y aura des attraits tout nouveaux pour les visiteurs européens : fantasias, *derdeba*, fête de neigres, danses et *corrida*.

Ce dernier spectacle ne sera pas le moins curieux. C'est le fils même d'*El Toto*, la fameuse espada qui fit courir toutes les Espagnes sous le règne de la reine Isabelle, qui est à la tête de la compagnie qui se rend à Bône. Le cirque est élevé sur les terrains Seymau au cours National. La bande se compose de trente picadores, toreadores, matadores, capéadores, etc., etc., et les taureaux qui figurent dans ces luttes émouvantes viennent d'Espagne et de la Gascogne.

Nous ne savons si ce spectacle émouvant plaira à la population paisible de Bône, composée de Français, d'Arabes, d'Italiens et d'Anglo-Maltais, gens peu habitués à voir couler le sang pour s'amuser. Mais ce qui nous paraît insolite, c'est d'autoriser à Bône un spectacle que l'on interdit à Oran où se trouve une colonie espagnole qui ne compte pas moins de trente mille âmes. Il est certain qu'El-Tato aurait un public bien plus enthousiaste à Oran. Il y a là un mystère administratif que nous ne pénétrons pas.

On devait profiter des fêtes de Bône pour inaugurer la statue de M. Thiers ; Mme Thiers et Mlle Dosne devaient aller en Afrique pour assister à cette cérémonie. Cette partie du programme a dû être supprimée, la statue du premier président de la République n'ayant pu être prête à temps.

C'est une grande déconvenue pour les Bônois.

Nous voici bien loin de la chasse.

Revenons-y par le *Gaulois* qui est devenu tout pimpant cette semaine sous la main de fée de M. Arthur Mayer, un homme du monde, finement ganté d'esprit et de talent; il a pour lieutenant notre ami Cornély qui a fait ses premières armes au *Figaro* et qui a transporté au *Gaulois* la bonne tradition.

En lui souhaitant la bien-venue et le plus grand succès pour sa transformation nous lui empruntons, comme mots de la fin, ces deux exemples de ce que Cham appelait des accidents de chasse :

— Vous savez, nous disait-il l'an dernier, à pareille époque, que Raoul s'est blessé au pied à la chasse?

— Je devine : son fusil.....

Cham froidement :

— Non, des bottes trop étroites.

Autre accident de chasse du même genre :

— Figurez-vous, nous dit-il ensuite, qu'après un dîner de chasseurs, où il avait bu copieusement, on propose à notre ami Gontran de faire un quatrième à la bouillotte. Il passe au salon, en emportant son fusil qui était chargé et il le pose dans un coin. Au bout d'une heure, il se lève brusquement...

— Son fusil tombe? m'écriai-je haletant.

— Nullement.... Il avait perdu cinq cents louis !

FLORIAN PHARAON.

Mon cher Directeur,

Dans ses descriptions attachantes des principales stations des bains de mer de la côte Normande, notre ami Louis Enault, obligé de courir à vol d'oiseau, a dû bien regretter de ne pas consacrer une partie de sa chronique à l'abbaye de Fécamp. Je viens de visiter le grand établissement industriel qu'y ont fondé les Bénédictins, et je viens vous demander une place dans les colonnes de votre excellente *Revue*, persuadé que vos lecteurs me sauront gré de leur raconter mon pèlerinage. Vous l'avouerai-je? Ma nature et le manque d'initiation me rendent peu propre à décrire les beautés architecturales : je laisse à de plus érudits le plaisir d'étudier les bas-reliefs, les frontons gothiques, d'admirables ruines dans lesquelles de grandes ronces en fleurs se jouent au milieu de délicates sculptures.

Mais si je pèche par l'absence du sentiment artistique, je m'enorgueillis d'un tact de gourmet pour tout ce qui tient à l'art du gastronome, et je veux avec l'autorité d'un connaisseur vous parler de la distillerie de la Bénédictine, la liqueur célèbre fabriquée par les moines de l'abbaye de Fécamp.

Vous ne savez peut-être pas que la formule n'en a pas varié depuis 1510. La Bénédictine est dans sa partie spiritueuse composée des eaux-de-vie des plus grands crus; ses principes vivifiants proviennent des simples de la mer chargé de sels d'iode, de brome et de chlorure de sodium, et la distillation en est si bien faite qu'on ne saurait mettre en parallèle aucun autre cordial pour l'onctuosité et le bouquet. Alexandre Dumas préférait la Bénédictine à la Chartreuse; M. de Pène l'appelle la reine des liqueurs. Je serai donc excusable en vous déclarant que je partage absolument cet avis. Il est bon qu'on sache que la liqueur n'est livrée à la consommation qu'après avoir subi pendant six mois une série de filtrages et de chauffages dans le but d'harmoniser les arômes et de les fondre dans l'alcool. Grâce à tant de soins, la Bénédictine donne lieu à une fabrication de plus en plus importante; elle absorbe 100,000 kilogrammes de sucres raffinés et 700,000 hectolitres d'eaux-de-vie, de cognac et d'alcools du Languedoc. Le chiffre annuel des ventes dépasse deux millions et demi de francs et s'élèverait beaucoup plus haut sans les nombreuses contrefaçons qui existent partout, mais s'exercent particulièrement en Allemagne.

Si ces chiffres éloquents n'ont pas le don de vous émouvoir, je vous engage, mon cher Directeur, à faire tout simplement l'achat d'un bon flacon de la Bénédictine, et n'eussiez-vous besoin d'aucun tonique, je gage que l'élixir des moines de Fécamp ravivera vos forces et votre gaieté. Mais si votre estomac souffre, si vos nerfs ont été fatigués par les veilles et d'excessifs travaux, si vous avez à combattre l'anémie ou à régulariser la circulation du sang, — n'hésitez pas à mettre la précieuse liqueur sur votre table comme le plus agréable et le plus certain des agents thérapeutiques. Consultez votre docteur, il vous dira avec les Mallet, les Linas, les Roux de Brignolles, Ch. Martin et autres, qu'au point de vue hygiénique, soit comme préservatif, soit comme reconstituant, la Bénédictine de Fécamp occupe le premier rang.

Et tenez, au moment de fermer cette lettre, je me plais à voir étinceler sous mes yeux la liqueur que je verse dans mon verre, pour boire de tout mon cœur à votre santé, à la *Revue*, à tous nos amis communs; le reflet d'or semblable à un rayon du soleil brille au travers du fin cristal.....

Bonjour, mon cher Directeur, je vous remercie à l'avance de la faveur que vous me feriez en insérant cette note, et suis avec des sentiments de franche amitié, votre tout dévoué,

A.-T. DE QUIMPERLY.

CHRONIQUE DU SPORT

Équitation contemporaine. — Mlle ÉLISA PEZOLD.

En réclamant dans cette galerie des célébrités artistiques une place pour les sommités des diffé-

rentes branches du sport, je crois à la fois exercer un droit et réparer une injustice. A une époque où les préjugés (comme on dit), même les plus respectables sont attaqués avec une violence sans précédents, il est assez étrange de les voir se réfugier précisément là où ils ne devraient jamais se nicher. Chaque fois qu'il m'arrive de me servir du mot *artiste* en l'appliquant à un écuyer ou une écuyère, je surprends autour de moi — si ce n'est une protestation effective, — au moins un sourire railleur ! Je ne serais en vérité pas trop fâché de savoir pourquoi, si vous vouliez bien prendre la peine de me le dire, je vous en serais très obligé.

L'art est universel dans son ensemble ; il se manifeste sous des aspects multiples ; chacun le sent et l'apprécie suivant ses goûts, sa nature et ses aptitudes. Je ne vois où ni comment l'une de ces formes diverses serait supérieure à l'autre et trouverait le droit de dédaigner sa voisine. Vous avez, je le sais, l'assez mauvaise habitude de considérer un homme comme un imbécile, sur le seul fait qu'il s'occupe exclusivement de chevaux par goût ou par métier. Je vous demanderai la permission de protester contre cette appréciation un peu sommaire ; dame je suis de la partie, et je m'en vante. Je n'ai certes pas la prétention d'être moins bête que vous, mais je ne vois pas pourquoi je le serais davantage ; ma passion des chevaux ne me paraît pas une raison suffisante.

L'intelligence, vous vous l'imaginez n'est-ce pas, est absolument inutile pour monter à cheval ; c'est un métier de manœuvre comme de gâcher du plâtre ou de casser des pierres sur les routes. Eh bien ! vous vous trompez grossièrement, il en est de cela comme de tout le reste ; on le fait bien ou mal, d'une manière fine, élégante, distinguée, ou bien vulgaire, commune et grossière, spirituellement ou bêtement. Toutes ces nuances, vous ne les saisissez pas, par la meilleure des raisons : vous êtes des ignorants dans la matière, comme au reste je puis l'être en peinture, en musique, en ce que vous voudrez ; ça m'est égal. Seulement je me garde bien de juger, de critiquer et de professer les choses que j'ignore ; vous, vous n'y allez pas de mainmorte, par exemple vous ne vous rendez pas compte à quel point vous êtes parfois ridicules avec vos outrecuidantes prétentions. Il m'est arrivé d'avoir plus de peine à dresser un cheval qu'à écrire un volume. Le premier, il est vrai, m'amusait, l'autre pas ; mais comme travail d'intelligence je n'y ai pas trouvé d'autre différence.

Je porte aujourd'hui mon drapeau d'autant plus haut qu'il s'agit d'*une artiste*, dont le talent hors ligne n'est pas discutable : l'honorabilité, le charme, la grâce, l'esprit inattaquables. J'ai suffisamment, je crois, désigné Mlle Élisa Pezold, et pourrais me dispenser de la nommer. Elle occupe en Autriche, c'est-à-dire dans un pays où les lignes de démarcation entre les différentes catégories de la société sont beaucoup mieux définies que chez nous une position toute exceptionnelle. Elle la doit à la fois au prestige de son talent et à la respectabilité de sa personne. Publiquement patronnée par S. M. l'Impératrice d'Autriche, elle est traitée dans la bonne compagnie avec tous les égards et la considération dûs par les gens bien élevés à quiconque sait les mériter. Si l'on veut se rendre compte de la force de volonté, du respect de soi-même nécessaires à une femme isolée et sans soutien pour traverser certains milieux aux prises avec la mauvaise éducation des uns, la grossièreté des autres, concilier tout cela avec les exigences de son métier et en sortir en désarmant l'envie, réduisant la calomnie au silence, on doit lui en tenir compte plus qu'à beaucoup d'autres pour lesquelles la vie n'a pas eu ces rigoureuses duretés.

Cette position particulière, Mlle Élisa la porte en elle partout où elle va, elle l'a conquise à Paris de prime abord ; ah ! ça n'a pas été long. Au reste, il suffit d'avoir l'honneur de causer avec elle dix minutes, pour à moins d'être un sot ou un manant, sentir qu'elle doit être traitée en femme comme il faut qu'elle est. Cela, croyez-le bien, ne nuit en rien au charme de sa personne, au contraire, et quand nous aurons le malheur de la perdre, elle laissera comme femme autant de regrets à ses amis que de souvenirs comme artiste au public.

Je vous ai déjà parlé de son talent au point de vue purement technique ; mais il est de ceux dont on peut causer longtemps, parce qu'on le voit rarement. Je vous l'ai dit, le caractère distinctif de Mlle Elisa réside dans une suprême distinction, dont sont également empreintes sa personne et sa manière de faire. Cela ne se donne ni ne s'acquiert, mais une aptitude naturelle, si développée qu'elle puisse être, ne suffit pas pour arriver à une semblable perfection. Il faut une finesse de perception spéciale, un sentiment tout particulier, surtout une étude et un travail inexorables. Tout cela Mlle Elisa le possède ; nul n'est plus sévère pour elle qu'elle-même. La plus insignifiante imperfection dans son travail du soir l'empêche de dormir, elle ne cesse d'être nerveuse que le lendemain matin, quand elle a rajusté son instrument et rectifié ce qui lui a déplu. Elle travaille encore et toujours, au point d'en inquiéter ses amis ; je ne sais en vérité pourquoi, car il est une chose dont je la défie, c'est de se surpasser elle-même. Après le travail de *Cony* il faut tirer le rideau.

Mlle Elisa est supérieure partout, toujours, sur n'importe quel cheval ; je l'ai suivie avec assez d'assiduité, depuis l'ouverture de la saison ; je ne lui ai pas vu une défaillance. Mais *Cony* peut être pris comme l'incarnation propre de sa personne et de son talent. Elle trouvera difficilement un aussi fidèle interprète de ce tact, de cette précision, de cette régularité, de ce charme, de cette grâce, dont elle est elle-même la dernière et suprême expression. Jamais homme, accessible à ces deux grandes séductions, la femme et le cheval, n'a eu sous les yeux un plus adorable spectacle. Vous me demandez tous parfois pourquoi je blâme ceci, je n'approuve pas cela ; je suis trop difficile dites-vous et ne sais même pas bien ce que je veux. Eh bien ! regardez : le voilà ; c'est la perfection, je le sais. Je ne l'admire pas pour autre chose, car des médiocrités on en trouve treize à la douzaine.

J'ai entendu dire : Mais cette célèbre écuyère, elle n'en fait pas plus que les autres.

Évidemment, l'équitation, comme tout en ce monde, tourne dans un certain cercle ; Mlle Elisa ne fait pas marcher ses chevaux la tête en bas et la croupe en l'air ! Mais, pardon, l'aveugle auquel vous donnez un sou en passant dans la rue, il joue du violon ; Paganini aussi en jouait, trouvez-vous que ce soit la même chose ? Reste la manière de faire : tout est là. Eh bien ! cela avant Mlle Elisa, je ne l'avais jamais vu ; aujourd'hui je passerais ma vie à le regarder.

Mlle Elisa est en France depuis tantôt six mois ; elle est montée à cheval tous les soirs et à une seule exception près, deux fois les jeudis, dimanches et jours fériés ; c'est même, soit dit en passant, un peu sévère pour une femme délicate, dont les forces pourraient finir par trahir l'énergie. Eh bien ! son succès n'a pas fléchi une minute ; on l'a vue la veille, on y retourne le lendemain, et on l'admire comme la première fois. Cela fait au reste l'éloge de notre pauvre public parisien, en dépit des cuisines brutales et malsaines dont on lui sature l'estomac ; quand par hasard on lui donne quelque chose de réellement fin, distingué et artistique, il retrouve toute sa finesse d'appréciation et applaudit à tout rompre.

Vous laisserez, Mademoiselle, une succession lourde à porter, vous remplacer n'est pas plus facile que de vous oublier. Je le sais pour mon compte, il m'est impossible maintenant de regarder une femme à cheval. Quant à voir quelqu'un autre dans ce manège, où j'ai eu le bonheur de vous applaudir tant de fois, cela je ne le pourrai jamais : l'air de *Cony* me reviendrait en mémoire, je me sauverais croyant assister à une profanation. Vous emporterez loin de nous l'estime et la sympathie de ceux qui vous ont connue, l'admiration de tous. Si vous laissez derrière vous quelques détracteurs grincheux ou envieux, plaignez-les ; les malheureux ont des yeux pour ne pas voir, leur punition sera de n'avoir pu vous regarder.

LE TURF.

L'ouverture de la saison d'automne à Paris présente toujours un peu la physionomie d'une inauguration. L'on s'est quitté à la fin du mois de juin, fatigué des émotions et des déceptions des courses du Printemps ; tout cela s'est disséminé à droite et à gauche ; on sait à peine ce que l'on a quitté, on ignore ce que l'on va retrouver. Quand je dis on, c'est une manière de parler ; il y en a qui le savent, ou tout au moins croient le savoir ; cela revient au même avant, mais n'est pas la même chose après. Les courses, au reste, prennent de plus en plus un caractère particulier sur lequel je n'ai pas à m'expliquer. Je suis depuis longtemps habitué à prêcher dans le désert et n'ai aucun goût pour le métier de saint Jean cela ne sert à rien. On vous donne raison cinq ou six ans après, quand il n'est plus temps de porter remède au mal ; d'ailleurs, il est absolument inutile de chercher à arrêter certains courants. Si le principe du cheval de pur sang n'était pas en question, il y a longtemps que je ne m'en occuperais plus ; mais c'est si joli un cheval de pur sang ; malgré soi, on ne peut pas s'en détacher. Les pauvres bêtes, on leur fait faire un singulier métier : si elles pouvaient parler, elles vous en raconteraient de drôles. Enfin, de l'excès du mal naît souvent le bien, je n'ai plus d'autre espérance. Quant à un intérêt sportif, ne le cherchez pas, cela n'existe plus ; c'est une question de gros sous, pas autre chose. Tout cela se résume à savoir si M. *** a gagné ou perdu beaucoup d'argent. Eh bien ! en voilà une chose qui m'est égale, par exemple ; et ici les victimes ne me paraissent pas plus à plaindre que les bourreaux.

Le principal intérêt de la première journée de la réunion résidait précisément dans l'incertitude de ses résultats. Des champs nombreux, et à l'exception du prix de Chantilly et de celui de Jouvence, pas un favori très caractérisé ; on pouvait s'amuser.

Treize concurrents sont partis dans le prix de Passy ; il a été gagné par *Lusignan*, battant *Vilna* et *Arkansas*. *Géométrie*, quatrième ; *Mustang*, *Météore*, *Tyr*, *Vétiver*, *Kiss me Quicke*, *Nouméa*, *Croissant* et *Vermisseau*, non placés. Le vainqueur a été réclamé par M. le baron Finot pour la somme de 6,100 fr.

Quant à la victoire de *La Jonchère* sur *Clocher* dans le prix de Jouvence, elle peut s'expliquer seulement par un manque absolu de condition chez le cheval. *La Jonchère* est une bonne jument quand elle est bien ; mais battre *Clocher* sur son mérite, cela je l'en crois incapable. Celui-ci n'était évidemment pas dans sa forme. Il m'a paru court d'ouvrage, mais suffisamment avancé cependant pour être à point à un moment donné cet automne. Je ne sais pas lequel, cela vous regarde.

Insulaire m'a semblé dans une assez bonne condition ; il a été évidemment amené pour la réunion d'Automne, et comme il est sans contredit le meilleur de son année, avec son auxiliaire, tous les grands Prix réguliers de la saison peuvent difficilement échapper à lui ou à l'un de ses compagnons.

Le prix de Villiers, réservé aux poulains de deux ans, n'apporte aucune modification à la situation précédemment établie. *La Vague*, favorite à 4/1, a été battue par *Nectar*, assez joli poulain, auquel, dit-on, le terrain défoncé de Dieppe avait été très préjudiciable. *Tafna*, le vainqueur du Critérium de la même réunion, est arrivée quatrième malgré une assez forte surcharge et une distance qui ne lui est

pas favorable. *Tafna* est, dit-on, une buveuse d'air pour 800 mètres, mais au delà elle appartient à une classe très secondaire. S'il faut s'en rapporter à ces données, la place de *Tafna*, en tenant compte de sa surcharge, ne donne pas une très haute idée du champ du prix de Villiers.

Quant au prix de Bellevue, les handicaps sont aujourd'hui un labyrinthe où il n'est pas aisé de se retrouver, à moins d'avoir à sa disposition le fil bienfaiteur d'une Ariane inconnue. Le Ring n'est pas maladroit, je ne dis pas; il tire bien et ne met pas loin; mais cela ne suffit pas ici. Au reste, il y a une chose assez remarquable en course, le raisonnement, si juste qu'il soit, vous fait d'ordinaire arriver second. C'est honorable, mais voilà tout. Vous calculez les poids, les performances, la distance, etc., etc. Il y a toujours une petite circonstance, je ne sais pas laquelle, qui vous échappe, et vlan, vous y êtes. La petite circonstance s'est trouvée cette fois être *Venise*. Malgré le poids, elle a battu facilement la favorite *Valentine*. *Eusebia* était troisième.

L'écurie de M. le comte de Lagrange est arrivée première et seconde dans le prix de Versailles, avec *Colifichet* et *Chalumeau*.

Ned Pearson.



MADEMOISELLE ÉLISA PEZOLD

ARTISTE DE L'HIPPODROME DE PARIS

BULLETIN FINANCIER

Semaine très mouvementée et assez fructueuse en somme.

Les baissiers ne reculent devant aucun moyen pour influencer les cours; cette semaine, ils ont été encore plus osés que de coutume : ils avaient inventé la mort de l'empereur de Russie.

Heureusement la panique a été de courte durée, et n'a pu profiter à tous.

Les bons cours de la rente sont vivement revenus et la liquidation de quinzaine s'est faite dans d'excellentes conditions.

On est à 118,40. Pour nous, on ne restera pas longtemps à ce prix, nous sommes acheteurs à ce cours.

Il y a longtemps que nous apercevons la rente à 120 francs. Notre 5 p. 100 sera alors du 4 p. 100, prix très rémunérateur en raison de l'abondance de l'argent.

Ce serait bien le moment de faire la conversion à 4 1/2. C'est l'énigme future, la seule inquiétude du marché et la seule cause aussi qui doive ralentir le mouvement ascensionnel.

Un mot maintenant pour les spéculateurs :

Nous croyons qu'il y a encore pendant quelque temps de l'argent à gagner en achetant de la Banque d'escompte. Le cours de 11,30 n'est pas le dernier mot de cette valeur qui a déjà donné des bénéfices importants à tous ceux qui y ont touché.

La doublement du capital de cet établissement de crédit est prochain, et d'ici-là les hauts cours seront maintenus.

Nous ne recommanderons pas souvent les valeurs du groupe Pereire, c'est trop dangereux; mais nous croyons momentanément qu'on peut acheter du Mobilier espagnol.

Les projets de fondation d'une Banque transatlantique auront pour but de maintenir les cours de tous les établissements qui devront concourir à la fondation de cette nouvelle venue.

En terminant, disons un mot de l'affaire du jour, c'est-à-dire de la vente des actions de la Compagnie auxiliaire des chemins de fer que le public paraît accueillir avec faveur.

Les Compagnies similaires d'Angleterre sont toutes prospères. Pourquoi donc chez nous n'en serait-il pas de même? L'affaire a été très approfondie par ses fondateurs, qui comptent sur un gros bénéfice dont ils espèrent faire profiter tous les nouveaux participants.

T.

NOUVELLES DU SPORT HIPPIQUE

EN ANGLETERRE

Depuis la victoire de *Rayon-d'Or* dans le Saint-Léger, le fait capital de la réunion de Doncaster a été la course gagnée de trente longueurs par la pouliche *Dresden-China*, dans le Great-Yorkshire handicap. — *Rayon-d'Or* a fait un walk-over dans les Zetland-Stakes. — *Suttler*, cheval d'origine française, a battu dix concurrents dans le Rufford-Abbey handicap. La coupe a été vivement disputée à *Isonomy* par *Jeannette;* on payait 100/15 pour le premier, qui a gagné d'une tête. — *Ruperra* a battu ses concurrents dans les Stakes.

Vente du haras de Cobham. Le catalogue comprend 150 poulinières ou produits et 4 étalons : *Cadet*, *Carterer*, *Wild-Oats* et *Blair-Athol*. — *Kincsem* et quelques autres chevaux de M. Blascowitz sont attendus en Angleterre.



LE DENIER DE LA VEUVE, d'après le dessin de Aug. Constantin, gravure de Méaulle.

(Monde ill.)

GASTRONOMIE

Vins et Liqueurs, Bières.

Vins. — **GAUTHEY** cadet et fils, à Beaune. — **H. & O. BEYERMAN & Ce**, à Bordeaux. — **DE SAINT-MARCEAUX & Ce**, à Reims. Vins de Champagne.

Vins de Hongrie. — **HALLIER**, 28, rue Baudin.

Liqueurs. — **ERVEN LUCAS BOLS**, 6, boulevard Montmartre.

Spécialité de curaçaos. — **KAUFFMANN**, 31, galerie Vivienne.

* * *

Bières. — **BIÈRE DE NORWÈGE** de la brasserie Christiania, 6, quai de la Loire. — **BASS & Ce**, 68, boulevard Malesherbes.

Bières en fûts. — **BRASSERIE MOABIT**, 266, faubourg Saint-Martin.

Épicerie, Comestibles, Moutarde.

Épicerie. — **CHATRIOT**, 97, rue Saint-Lazare.

* * *

Chocolats. — **HUGON**, 30, rue des Saints-Pères. — **MENIER**, 6, rue d'Enghien.

Comestibles. — **LA COOPÉRATIVE** (Compagnie Anglo-Française limited). 20, avenue de l'Opéra. Magasin-entrepôt, 38 *bis*, avenue de Neuilly. — **AUGÉ**, 116, boulevard Haussmann.

Moutarde. — **BORNIBUS**, 58, boulev. de la Villette.

Confiserie.

Confiseur. — **BOISSIER**, 7, boulevard des Capucines.

Glaciers.

Glaciers. — **IMODA**, 3, rue Royale.

Hôtels, Cafés et Restaurants.

Hôtels. — **GRAND-HOTEL DE PARIS**, 72. boulev. de Strasbourg. — **HOTEL MALESHERBES**, 26, boulevard Malesherbes. — **HOTEL CONTINENTAL**, 3, rue Castiglione.

* * *

Cafés et Restaurants. — **DUGLÉRÉ**, 12, boulevard des Capucines, et 5, place de l'Opéra. — **GRAND-CAFÉ**, 14, boulevard des Capucines. — **VOISIN**, 261, rue Saint-Honoré. — **BIGNON**, boulevard des Italiens, 58, rue de la Chaussée-d'Antin, 1, et avenue de l'Opéra. — **CAFÉ ANGLAIS**, boulevard des Italiens, 13. — **VACHETTE**, 27, boulevard Saint-Michel. — **MARTINET**, Café de Châteaudun, 12, rue Châteaudun.

Cafetières.

Cafetières à circulation inexplosible. — **L. MALEN & Ce**, 6, rue Oberkampf.

Filets de levrauts à la Provençale.

C'est à Trets en Provence que j'ai recueilli la recette.

Vous levez le plus nettement possible les filets de deux levrauts; piquez-les sur plusieurs rangs alternativement de lard fin et de filets d'anchois dessalés.

Mettez dans une casserole deux ou trois échalottes hachées, une demi-gousse d'ail et cinq ou six cuillerées de bonne huile d'olive, assaisonnée de poivre et de sel. Placez la casserole sur un feu vif et faites revenir dans l'huile les filets de levrauts préparés.

Dès que les filets ont pris couleur, ralentissez le feu et laissez cuire doucement.

La cuisson terminée, retirez les filets de l'huile et faites-les égoutter près du feu afin qu'ils ne se refroidissent pas. Ajoutez au fond de cuisson trois ou quatre cuillerées de jus de rôti et un demi-verre de vin blanc; versez-y, au moment de servir, une cuillerée de vinaigre à l'estragon, mettez la sauce dans un plat chauffé, rangez les filets dessus et servez bouillant.

Ne vous récriez pas, Madame, c'est un manger de roi, dont raffolait un gourmet : Louis XVIII.

Dans le prochain numéro nous vous indiquerons le moyen de tirer parti des cuisses des levrauts qui sont restées intactes.

P. DE BALBAAC.

MENU

Soupe de potiron à la Pourtalès.
Huîtres frites à l'Américaine.
Filets de levrauts à la Provençale.
Crêpes à la Bordelaise.
Haricots blancs à la maître d'hôtel.
Raisins. - Pêches.
Brie.

Un verre de la véritable Liqueur Bénédictine.

P. DE B.

DÉPLACEMENTS.

MM.
Le comte Duchâtel, à Biarritz.
Le baron de Malet, à Bordeaux.
Le comte A. de Noailles, à Capvern.
Le baron de Günzburg, à Paris.
De Vancelles, à Melun.
Le vicomte de Boisboisset, à Versailles.
Le marquis d'Aligre, au château des Vaux.
De Morgan-Maricourt, à Paris.
Le comte de Saint-Gilles, au château du Fretay.
L. André, à Éterville.
Le comte H. d'Avaray, au château de Marcil.
Le comte R. de Bonneval, au château de Bourran.
G. de Buhan, à Bordeaux.
Le baron de Sachs, à Paris.
Le comte d'Armaillé, à Paris.
Le comte de Goulaine, au château de la Prange.
Le baron de Lestrange, au château de Lancosme.
Le comte A. de Vogüé, à Genève.
Le marquis de Boysseulh, au château de Bey.
Le comte de La Taille Trétinville, au château de Blanchamp.
Le comte de Mainville, au château de Viévy.
Le comte R. Ch. de Briailles, au château de Romont.
Le marquis de Sénarpont, château de Sénarpont.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cie, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

A LA PLACE CLICHY

PARIS. — Rue d'Amsterdam et rue de Saint-Pétersbourg. — PARIS

MADAME,

Nous venons vous prier de vouloir bien honorer de votre visite la GRANDE EXPOSITION de

TAPIS ORIENTAUX POUR ÉTOFFES ET AMEUBLEMENTS

qui commencera **LUNDI 22 SEPTEMBRE**

Cette exposition se composera de tous les **TAPIS DE L'INDE**, d'**ASIE**, de **PERSE**, de **TURQUIE**, de **PORTIÈRES** brodées du **LIBAN**, et particulièrement d'un choix très complet de tapis anciens du **DAGHESTAN**.

Aura lieu également la grande mise en vente de **TAPIS FRANÇAIS** et **ANGLAIS**, **TAPISSERIE**, **ÉTOFFE POUR AMEUBLEMENTS** et rideaux brodés.

Nous croyons pouvoir affirmer que jamais les Dames n'auront été à même d'acheter ces articles à des prix **AUSSI AVANTAGEUX**.

Veuillez agréer, Madame, nos respectueuses salutations,

Les Administrateurs des Grands Magasins de la PLACE CLICHY.

Notre Catalogue général des **NOUVEAUTÉS D'HIVER**, *illustré de nombreuses gravures en* MODES, COSTUMES, CONFECTIONS, VÊTEMENTS D'ENFANTS, *etc., paraîtra le 1er octobre prochain. Nous prions les Dames désireuses de recevoir GRATIS FRANCO ce charmant album, de vouloir bien nous envoyer leur adresse* dès maintenant.

TAPIS DE PERSE ANCIENS ET MODERNES

Les coloris doux et soyeux de ces tapis et leur bonne distribution s'harmonisent merveilleusement avec les vieilles tapisseries ; ils sont surtout très remarquables par leur extrême solidité ; nous pouvons les offrir depuis la plus petite taille jusqu'au tapis entier d'appartement. La première qualité . . . . . *Le mètre carré.* **38 »**

TAPIS DU KHORASSAN

Les tapis du Khorassan sont très estimés à cause de l'extrême finesse de leur point et du fondu de leur coloris ; nous possédons une certaine quantité de ces tapis qui sont encore peu connus en Europe et qui se sont toujours vendus **70** et **80** fr. le mètre carré ; cette saison seulement. . . . . *Le mètre carré.* **29 »**

TAPIS DE SMYRNE

Ces tapis occupent le premier rang parmi les tapis turcs, tant par leur épaisseur que par la qualité de leur laine. Notre collection dans ces articles se compose de trois séries remarquables par la composition originale de leurs dessins, rehaussés par l'éclat des coloris où le rouge cochenille domine.

1re série, *le m. c.* **23** fr. | 2e série, *le m. c.* **25** fr. | 3e série, *le m. c.* **29** fr.

TAPIS ANCIENS DU CAUCASE ET DU DAGHESTAN

Nous offrons dans ce genre une collection très recherchée par les amateurs et les artistes de tapis anciens du Daghestan, qui sont incontestablement les plus beaux qui existent en Asie. Les prix auxquels nous allons les vendre sont appelés à produire une grande sensation. Ils sont tous remarquables par la douceur de leur coloris, se détachant sur le fond en traits lumineux : aussi recommandons-nous d'une façon toute spéciale aux connaisseurs. . . . . *la série à* **39 »**

TAPIS ANCIENS DE SCHOUMAKA

Les tapis de Schoumaka, dont le point est le même que celui de la tapisserie à la main, forment un genre tout à fait spécial parmi les tapis du Caucase ; ils peuvent être employés comme tapis de pieds, tapis de table, tentures et pour couvrir les meubles. Nous rappelons l'attention de notre clientèle sur leurs prix très avantageux. Tapis de Schoumaka, les plus grandes dimensions, très belle qualité. . . . . **75 »**

TAPIS DE KOULA

Ces tapis, presque tous fond rouge, aux nuances chaudes et très brillantes, peuvent servir de foyers, descentes de lit, devants de meubles, leurs dimensions moyennes varient de 1m10 de large à 2m10 de longueur. Valeur réelle de **39** fr., vendus au prix unique de. **19 75**

TAPIS YORDÈS

Ces tapis très riches, aux coloris brillants, dont le point fin et très serré, leur donnent une solidité extraordinaire, conviennent généralement pour les appartements de style plus moderne, leurs dimensions varient depuis 1 mètre de longueur jusqu'à la plus grande taille . . . . *Le mètre carré.* **35 »**

CARPETTES DE LAODICIA

400 carpettes de Laodicia très recherchées sur les marchés de l'Orient, les premières importées en France. Ces carpettes, de taille uniforme, sont d'une valeur de **35** et **45** fr. Prix exceptionnel. **18 50**

> AFFAIRE UNIQUE
>
> **800 TAPIS** turcs de Sarrisollow. . . . **9 75**

PORTIÈRES DE PERSE ET DE TURQUIE

ORIGINE GARANTIE

Ces portières, très recherchées aujourd'hui, sont surtout très remarquables par la douceur de leur coloris, la finesse d'exécution et l'originalité de leurs dessins, elles s'emploient pour meubles aussi bien que pour portières et tentures.

Nous possédons une grande collection de portières très rares du Liban ; ces portières brodées à la main sont toutes anciennes et offrent des particularités extrêmement intéressantes. Citons comme exemple une forte partie à. . . . . . . **75 »**

PORTIÈRES KILIM DE TURQUIE

Ces portières, spécialement destinées aux appartements très élevés, offrent une variété infinie de dessins ; leur longueur moyenne est de 4m,50 à 5m sur une largeur de 2m,50 environ et s'emploient très souvent à l'italienne . . . . . . *Le mètre carré* **18 »**

TAPIS FRANÇAIS ET ANGLAIS (MOQUETTE FRANÇAISE)

Notre collection de tapis en moquette française pour appartements est la plus complète qu'on puisse offrir ; elle se compose de 350 dessins Smyrne, Persans, Indiens et à fleurs ; la plupart de ces dessins sont notre propriété exclusive.

> *Nous signalons comme Affaire hors ligne*
>
> **200 PIÈCES MOQUETTES** tissées 3 grils
>
> 1/2 pallas d'une valeur de **7 75**. . . . *le mètre* **5 25**

MOQUETTES ANGLAISES

Un choix immense de Moquettes bouclées et veloutées se composant principalement de dessins vieux style ont été fabriquées spécialement pour notre Maison.

400 pièces Moquettes bouclées, qualité supérieure, d'une valeur de 3 fr. 50 à. **2 25**

200 pièces Moquettes veloutées dessins riches et coloris doux. **4 90**

COMPTOIR SPÉCIAL DE CARPETTES

500 Carpettes moquette. 140 × 2 m. à. **18 75**

300 Carpettes moquette veloutée, 140 × 2 m. **19 75**

> **GRANDE OCCASION**
>
> **300 CARPETTES MOQUETTES** tissées dessins et coloris nouveaux, valeur réelle de **45** », à. . . . . **29 »**

CARPETTES HAUTE LAINE D'AUBUSSON

	123 × 190	140 × 200	175 × 250	200 × 300	250 × 258	280 × 400
Prix :	29	38	62	75	140	210

Une série très complète de **Carpettes anglaises**, grandes tailles, à des *prix extrêmement avantageux*. Aperçu de quelques prix :

	140 × 200	175 × 250	200 × 300
Prix :	18.75	39	55

COMPTOIR SPÉCIAL DE FOYERS

> AFFAIRE SANS PRÉCÉDENT
>
> **1,200 FOYERS** *grande taille*, dessins Smyrne ou à fleurs **7 50**

AMEUBLEMENTS

500 pièces **PÉRUVIENNE** double face, nouveauté riche de la saison **5 50**

Le **TÉHÉRAN**. Étoffe double chaîne pour tentures et sièges, dessins Louis XIII, dernière création, largeur 1m30. . . . . **4 90**

Le **VIZIR**. Propriété exclusive, magnifique étoffe entièrement double face pour ameublements complets, largeur 1m30. . . . . **6 75**

Le **LOUIS XIII**. Dessin exclusif sur fond soie, coloris éteints s'harmonisant parfaitement avec les tapisseries anciennes, largeur 1m30 . . . . **10 75**

OCCASION EXCEPTIONNELLE

500 pièces **TIFLIS**, rayures multicolores sur tous les fonds, qualité de 2 25 le mètre, *Prix unique*. **1 45**

Nos annexes 58 et 56, rue Saint-Pétersbourg, sont spécialement affectées aux agrandissements de nos **IMMENSES ATELIERS DE TAPISSERIE**, *pour la fabrication des* **Sièges**, **Tentures**, **Rideaux** *et* **Ameublements** *de tous styles.*



Extrait des MODES PARISIENNES 25, rue de Lille, Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette de promenade. — Ce costume est en armure de laine, couleur gorge-de-pigeon. La jupe forme une traîne de 45 centimètres de longueur et est garnie de trois plissés dont le dernier se termine en tête également plissée. Tunique drapée devant en plis réguliers, lesquels se fixent sur les côtés sous un plissé posé verticalement; derrière, elle se bouillonne dans toute sa hauteur et fait corps avec la jupe. Corsage à basques avec gilet; il est agrémenté d'un grand col à revers châle et de hauts parements en satin de couleur assortie, puis enrichi de chaque côté du gilet, aux manches et aux coutures des côtés du dos, de coques de rubans de satin s'étageant; aux manches et aux basques, ces coques prennent naissance dans une boucle d'acier façonné.

Chapeau en paille anglaise marron, orné de rubans de satin et de plumes gorge-de-pigeon.

Toilette de ville. — En toile de laine gris-clair pointillé de vert olive. Jupe rasant terre, entourée d'un haut plissé enjolivé par un biais de satin olive, posé à 15 centimètres du bord inférieur. Seconde jupe avec tablier drapé en remontant sur le milieu du devant et garni par un nœud de satin dont les pans se terminent par un plissé de même étoffe. Le derrière de cette tunique forme un pouff qui semble retenu dans une patte de ruban de satin, puis elle retombe sur la jupe en formant un coquillé encadré de deux gros plis-tuyaux-d'orgue. Corsage à basques orné dans le même style que le bas de la jupe.

Chapeau rond en paille de riz teinte grise, orné de plumes olive et de velours rouge-grenat.

L'Administrateur-Gérant, H. Thirion de Noville | Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26. | (Encres typographiques de Lorilleux.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 46.
SAMEDI, 27 SEPTEMBRE 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.; — 6 mois, **15** fr. — un an, **30** fr
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre



PORTRAIT DE G. HUNDHORST.

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

ART

Céramique, Bronzes, Mosaïque Orfèvres, Serrurerie d'art.

Céramique d'art. — HENRI BEZIAT, 54, r. Paradis-Poissonnière. — DECK, 10, rue Halévy.

Mosaïste. — FACCHINA, 2, rue Legendre.

* *

Bronzes d'art. — DENIERE, 15, rue Vivienne. — BARBEDIENNE, 30, boul. Poissonnière. — GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal. — POUSSIELGUE-RUSAND, 5, rue Cassette. — CORNU, 29, rue Popincourt. — JULES GRAUX, 64, quai Jemmapes. — LEMAIRE, 121, rue Vieille-du-Temple. — NANCY, 18, rue Chapon. — RUFFIER, 12, rue Charlot. - HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du-Temple.

Bronzes et faïences d'art. — ROMAIN, 11-12, passage des Panoramas.

* *

Orfèvres. — FROMENT-MEURICE, 372, rue Saint-Honoré. — FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. — BOUCHERON, 151, galerie Valois (Palais-Royal). — A. CHERTIER, 7, rue Férou.

* *

Serrurerie d'art. — VAILLANT-FONTAINE & QUINTART, 181, rue Saint-Honoré.

Diamants, Bijouterie, Horlogerie.

Diamants. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — ROULINA, 44, rue Lafayette. — HALPHEN, 6, rue Le Peletier.

* *

Bijoutiers. — AUCOC, 9, rue du 4 Septembre. — DUMORET, 5, rue de la Paix. — MARRET FRERES, 16, rue Vivienne. — FOUVENAT & LOURDEL, 62, rue Hauteville. — DARCHE, 5, boul. des Capucines.

* *

Spécialité de croix et rubans d'ordres. — POUTEAU, 180, galerie Valois (Palais-Royal).

Ordres français et étrangers. — FAYOLLE-POUTEAU, 108, Palais-Royal.

* *

Horlogerie. — Mme LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal). — BREGUET, 12, rue de la Paix.

Curiosités, Gravures.

Curiosités. — E. TABURET. Orfèvrerie ancienne, 3, rue Pasquier. — MIALLET, 5, rue Le Peletier. — BING, 19, rue Chauchat. — BEURDELEY fils, 32-34, rue Louis-le-Grand. — JACOB FRÈRES, 112, rue Richelieu.

Éventails anciens, Porcelaines et Curiosités. — Mme DUVAUCHEL, 34, rue de l'Université.

* *

Terres cuites d'art. — J. C. LAROCHE, 10, boulevard Poissonnière.

* *

Gravure sur camées. — BISSINGER, 31, rue du Quatre-Septembre.

Gravures héraldiques. — GERBIER, 65, rue Richelieu. — DEVAMBEZ, 5, passage des Panoramas.

Gravures et peintures héraldiques. — DESMAREST, 40, galerie Montpensier (Palais-Royal).

Musique, Instruments.

Pianos. — ERARD, 13 et 21, rue du Mail. — PLEYEL, WOLFF & Ce, 95, r. Richelieu.

Instruments de musique. — GAND & BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — PETTEX-MUFFAT, 27, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse. — F. SUDRE, facteur d'instruments de musique, 6 et 8, rue des Poitevins.

Tableaux, Livres, Relieurs.

Tableaux. — GOUPIL & Ce, 2, place de l'Opéra. — FÉRAL, 54, faub. Montmartre. Expert. — GEORGES PETIT, 7, rue Saint-Georges.

Tableaux et objets d'art. — A. BASSET, 7, rue Mansart.

* *

Livres anciens. — CONQUET, 15, boulev. Bonne-Nouvelle.

Relieurs. — ALLO, 39, rue du Four-St-Germain. — GRUEL-ENGELMANN, 418, rue Saint-Honoré.

* *

Annuaire de la noblesse. — DE MAGNY, 41, r. Lafitte.

Photographes, Articles et Produits photographiques.

Photographes. — LIÉBERT, 6, rue de Londres — ADAM SALOMON, 55, rue de la Faisanderie. — NADAR, 51, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — ALOPHE, 25, rue Royale. — VALERY, 9 *bis*, rue de Londres. — HERMANN & Ce, 20, chaussée d'Antin. Spécialité de portraits d'enfants. — Fd ROSTAING fils, 22, rue Lesdiguières, Grenoble. Plaques sèches instantanées préparées au gélatino-bromure.

* *

Photographie sur émail. — STEPOWSKI, 14, rue du Temple.

Articles de photographie. — PICARD, 3 *bis*, Asile Popincourt. — CARETTE, 31, rue d'Enghien.

Appareils de photographie. — RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts Articles de ménage.

Ameublement. — E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines. — LOREMY & GRISEY, 1, faub. St-Honoré.

Coffres-forts. — B. HAFFNER aîné, 18, boul. Montmartre. — DUBOIS-OUDIN, 31, boulevard Voltaire.

* *

Articles de ménage. — LA MÉNAGÈRE, 20, boulev. Bonne-Nouvelle.

Coutellerie fine. — TASSILLY-BOIVIN, 66, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Chauffage.

CUAU AINÉ & Ce, constructeur d'appareils de chauffage, 88, boul. Courcelles (parc Monceau).

COSTUME — MODES

Robes, Lingerie, Chemiserie.

Robes, Fourrures. — MAISON DIEULAFAIT, 1, boulevard de la Madeleine. — MALLE DES INDES, 24, passage Verdeau.

* *

Lingerie. — GRANDE MAISON DE BLANC, 6, boulevard des Capucines.

* *

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy.

* *

Machines à coudre. — D. BACLE, 46, rue du Bac, succursale et ateliers, 7, rue Saint-Dominique.

Plumes, Fleurs, Fourrures.

Plumes et fleurs. — AUGUSTE, 7, rue de la Paix. — BATTON, 85, rue Richelieu.

* *

Fourrures. — DETMAR, 24, faubourg Saint Martin. — GROBERT-BORGNIS, 48, rue de l'Arbre-Sec.

Gants, Éventails, Parfumeurs Coiffeurs.

Gants. — BERR & FILS, 37, rue Jean-Jacques-Rousseau. — FORTIN & Ce, 75, r. Rochechouart.

* *

Éventails. — GUÉRIN, 14, boulevard Montmartre.

* *

Parfumeurs. — CH. FAY, 9, rue de la Paix. — DELABRIERE, 63, rue de Grenelle.

Coiffeurs pour dames. — PHILIPP & Ce, 15, rue Royale. — DE BYSTERVELD, 3, faubourg Saint-Honoré.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — SCHÆFFER, 23, boulevard des Italiens. — RENARD, 2, boul. des Italiens. — TAUTZ AND SONS (culottiers anglais), 84, faubourg Saint-Honoré. — WASSE (culottier), 85, rue Richelieu.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — PINAUD & AMOUR, 89, rue Richelieu. — DELION, passage Jouffroy.

* *

Chaussures pour hommes. — CORNAZ, 4, boulevard Malesherbes.

Chaussures de dames. — DELMAS, 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Bottier. — DELAIL, 46, passage Jouffroy.

SPORT

Equitation, Escrime, Armuriers.

Équitation. — ÉCOLE D'ÉQUITATION, 12, rue Duphot (succursale 51, rue Lhomond).

* *

Professeurs d'escrime. — LOUIS MERIGNAC, 1er professeur de l'École d'escrime française, 14, rue Saint-Marc.

* *

Armuriers. — FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu. — GASTINNE-RENETTE, 37 av. d'Antin. — LIBIOULLE, GUINARD & Ce, 8, av. de l'Opéra. — LEFAUCHEUX, 37, rue Vivienne. — CARD, 19, boulev. Saint-Denis et 152, rue de Rivoli. Fusils de chasse et revolvers. — CAPSULES CUIRASSÉES GOSSELIN, porte de Charenton.

Chiens, Sellerie, Ecuries Chevaux Voitures.

Chiens. — CH. BOCQUET, 118, avenue d'Ivry. Gibiers de repeuplement.

Chiens d'arret. — MAISON DE CONFIANCE, 9, rue de Chanez, Paris-Auteuil.

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

* *

Sellerie. — TERRIER, 47, rue de l'Université.

* *

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

* *

Marchands de chevaux. — AUBERT, 64, rue Marbeuf.

* *

Location de chevaux et voitures. — HONORÉ, 27, 29, 31 et 33, rue Jean-Goujon.

Voitures de malades et d'enfants, Vélocipèdes, etc. — VINCENT, 29, rue Château-d'Eau, et 29 *bis*, boulevard Magenta.

Fouets. — Ve BOYER, 8, rue Grèneta.

Gymnase. - Hydrothérapie.

Gymnase. — PAZ, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs.

Gymnase et Bains. — THERMO-GYMNASE MÉDICAL, 49, rue de la Chaussée-d'Antin.

* *

Appareils pour douches. — WALTER-LECUYER, 138, rue Montmartre.

Billards.

Billards. — F. GERDERES, 47, r. Fontaine-au-Roi.

Professeur de billard. — GIBELIN, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

Draps pour billards et tables de jeux. — MATHIEU, 10, rue Croix-des-Petits-Champs.

Agents de voyage.

Agents de voyage. — THOMAS COOK & SON, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la haute Italie.

Articles de voyage.

Vraies malles anglaises. — LAPORTE, 3, place du Théâtre-Français.

* *

Bazar. — BAZAR DU VOYAGE, WALCKER, 3, pl. de l'Opéra.

Villes et stations balnéaires.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

DIVERS

Compagnies d'assurances.

Assurances mutuelles contre l'incendie. — LA CLÉMENTINE, Société d'assurances mutuelles contre l'incendie, 26, rue de Grammond.

Assurances contre le bris des glaces. — LA PARISIENNE, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances sur la vie. — LE SOLEIL, 44, rue Châteaudun.

Compagnie générale d'assurances contre les accidents. — ASSURANCES DES CHEVAUX & VOITURES, COLLECTIVES, INDIVIDUELLES CONTRE LES ACCIDENTS, 16, rue de Grammont.

* *

Journal financier. — LE FINANCIER DE PARIS, 13, rue de Londres.

Institutions, Sciences.

Institution. — ÉCOLE MODERNE POUR JEUNES GENS, à Asnières. — LELARGE (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard. — GROUSSET (Institution Chevalier), 75, rue Cardinal-Lemoine.

* *

Optique. — LEMAIRE, 22, rue Oberkampf.

Produits chimiques.

Produits chimiques. — FER BRAVAIS, 13, rue Lafayette.

Phénol. — PHÉNOL BOBEUF, 7, rue Coq-Héron.

Art dentaire.

Eau dentifrice. — EAU J. V. BONN, 11, boulevard Bonne-Nouvelle.

Sonneries, Miroiterie.

Sonneries électriques. — A. BOIVIN, 16, rue de l'Abbaye.

Fleurs.

Fleurs exotiques. — L. LINDEN, 5, rue de la Paix. — LABROUSSE, boulevard des Capucines.

Chalets.

Chalets, Stores et jalousies en bois découpé. — BUREL & Ce, 156, faubourg Saint-Denis.

Jouets.

Jouets et Jeux. — Ancienne maison GUILLARD, RÉMOND successeur, rue Nve-des-Petits-Champs, 1, et galerie Vivienne.

Articles pour fumeurs.

Pipes, écumes. — KREBS, 18 et 20, passage Bourg-l'Abbé.

GASTRONOMIE

Vins, Cognacs, Liqueurs et Bières.

Vins. — H. & O. BEYERMAN & Ce, Bordeaux. — CRUZE & FILS FRÈRES, à Bordeaux. — CLOSSMANN & Ce, à Bordeaux. — BARTON & GUESTIER, à Bordeaux. — CHAMPAGNE MANUEL, à Reims.

* *

Cognacs. — J. HENNESSY & Ce, à Cognac. — MARTELL & Ce, à Cognac.

* *

Liqueurs. — WYNAND-FOCKINK, 2, rue Auber. — BÉNÉDICTINE, LIQUEUR DES MOINES DE L'ABBAYE DE FÉCAMP, 76, boulevard Haussmann.

Spécialité de curaçaos. — KAUFFMANN, 31, galerie Vivienne.

* *

Bières. — BASS & Ce, 68, boulevard Malesherbes.

Eaux gazeuses.

Eaux de Contrexéville. — A. ADAM, concessionnaire, 23, rue de la Michodière.

Chocolats, Confiseurs, Épiceries Comestibles.

Chocolats. — COMPAGNIE COLONIALE, 19, avenue de l'Opéra.

Chocolat à la tasse. — PRÉVOST, boulevard Bonne-Nouvelle.

* *

Confiseurs. — REINHARDT-SIRAUDIN, 17, rue de la Paix. — SEUGNOT, 28, rue du Bac. — AU FIDÈLE BERGER, 16, boulevard Sébastopol.

Dragées et boites pour baptêmes. — Ve JACQUIN & FILS, 12, rue Pernelle.

* *

Épiceries et Comestibles. — POTIN, 101, boulevard Sébastopol. — AUGÉ, 116, boulevard Haussmann.

Hôtels, Cafés et Restaurants.

Hôtels. — BRISTOL, place Vendôme, 3 et 5. — MIRABEAU, 8, r. de la Paix. — HOTEL CONTINENTAL, 3, rue Castiglione. — GRAND-HOTEL, 12, boul. des Capucines. — HOTEL DU LOUVRE, rue de Rivoli.

* *

Cafés et Restaurants. — CAFÉ RICHE, boulevard des Italiens. — CAFÉ DE PARIS, avenue de l'Opéra. — CAFÉ DES AMBASSADEURS, Champs-Élysées. — CAFÉ DE LA PAIX, 12, boulevard des Capucines. — SYLVAIN, ancien Café Necser, 12, rue Halévy. — CAFÉ DE LA REGENCE, 161, rue Saint-Honoré. — CAFÉ VOLTAIRE, place de l'Odéon. — GRAND RESTAURANT DE PARIS, 88, rue Montmartre. Tous les journaux de sport.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Ah! ça, bonnes gens de Paris, causons un peu, s'il vous plaît! Est-ce que, par hasard, vous iriez-vous imaginer sérieusement qu'on ne peut plus vivre que dans vos murailles, que hors d'elles il n'y a point de salut, et que vous avez le monopole exclusif de tout ce qu'il y a de bon sous le soleil? Il faut en rabattre un peu. J'avoue que, depuis un mois ou deux que je l'habite, je reviens un peu sur le compte de la province. A la grande rigueur elle se passerait peut-être plus aisément de Paris que Paris ne se passerait d'elle. Si vous étiez réduit à moissonner et à vendanger dans l'intérieur des fortifications, vous trouveriez peut-être votre carême un peu long.

Autrefois, du moins, vous aviez, je le sais, le privilège à peu près exclusif du grand mouvement artistique et industriel de la France. Vos flatteurs ajoutaient :

« Et du monde! »

Aujourd'hui, « nous avons changé tout cela », et si le grand mouvement de décentralisation, commencé il y a quelque trente ans, continue à suivre son mouvement progressif, vous n'aurez qu'à vous bien tenir!

Je vois se développer partout, grâce à la faveur universelle dont elle jouit, une institution que je crois appelée à un avenir des plus sérieux, et qui sera peut-être la résurrection de la province, un moment absorbée et confisquée par une capitale trop dominante.

Je veux parler des expositions régionales, qui groupent autour de tel ou tel centre, les productions et les efforts d'un certain nombre de départements, curieux de savoir et heureux de montrer ce qu'ils peuvent et ce qu'ils valent.

J'ai en ce moment un de ces exemples sous les yeux et je le trouve bon et fortifiant.

*
* *

Je suis à CHERBOURG.

J'aime cette fière cité, campée à la pointe de la presqu'île de la Manche, sentinelle avancée vers l'Océan, et criant : « Qui vive? » à tout ce qui s'approche des côtes de France.

J'y suis arrivé par une route charmante.

Pendant une heure la locomotive traverse un pays enchanté. Ici de vertes prairies, avec des bouquets d'arbres et de jolies maisons de campagne, bâties à mi-côte; là des fermes installées dans quelque reste de manoir, aux minces tourelles, coiffées de poivrières; le pittoresque se présente à mes yeux sous toutes les formes. Parfois, lorsque les flancs de la vallée se rapprochent, je me crois dans les plis verdoyants de certaines vallées suisses. Tantôt la roche perce le tapis des prés, et se montre çà et là, vive et nue; la vue se promène sur de vastes étendues de bruyères roses, entrecoupées d'ajoncs marins aux tiges piquantes et aux fleurs d'or. Mais, tout à coup, la voie se resserre entre deux murailles de pierres ferrugineuses aux teintes rouge sombre; les arbres rabougris se tordent sur leurs racines crispées, et se penchent vers le wagon; de noirs rochers surplombent. Suis-je sur les Alpes ou bien aux Pyrénées? Comment s'appelle ce torrent qui bondit, en suspendant à ses rives de légères broderies d'écume argentée?

La gorge devient de plus en plus menaçante; entre ses parois rapprochées, le bruit des roues sur les rails s'accentue comme un *crescendo* formidable : c'est un grondement continu, qui fait songer à des roulements de tonnerre. La rampe s'incline : sur cette pente, la vitesse s'accroît; tout concourt à redoubler l'impression saisissante que l'on éprouve depuis un moment. Sur les courbes, où le train ondule comme un serpent, la locomotive se précipite; elle court; elle vole! elle siffle et jette comme des cris stridents... Enfin, elle se ralentit peu à peu, et se promène, en quelque sorte, sous les ormes séculaires d'une promenade aux longues allées. Une gare avec sa voûte vitrée, ses quais larges, ses magasins et ses ateliers, s'ouvre devant nous.

Cette gorge sauvage, c'était la VALLÉE DE QUINCAMPOIX; ce torrent, c'était la jolie DIVETTE; cette montagne c'était la ROULE.

Nous sommes à Cherbourg.

*
* *

Je n'ai pas fait cent pas dans les rues que je me sens déjà dans une atmosphère de fête et de plaisir. Les fenêtres sont pavoisées de drapeaux aux couleurs nationales, et, d'une maison à l'autre, courent des guirlandes de fleurs et de verdure. A chaque pas, je me croise avec des groupes de paysans endimanchés, robustes, larges d'épaules, bien pris dans leur haute taille, le teint haut en couleurs, l'œil bleu, d'une vivacité singulière — comme une flamme de saphir — au milieu d'eux de longues files de femmes en beaux atours — les hautes coiffures, qui rappellent assez bien celles des dames et *damoiselles* du XVe siècle, attirent invinciblement le regard — des mousselines diaphanes et de fines dentelles, montées sur de minces armatures de fil de fer, leur donnent un rare caractère d'élégance et de légèreté. Des bandes de jeunes gens, en uniforme... de fantaisie, coiffés de képis, portant des instruments de musique en sautoir, en écharpe ou en bandoulière, suivant des bannières de toutes couleurs, se groupent sur les places ou circulent dans les rues, promenant partout avec eux l'animation et la vie.

Ce sont les membres actifs et remuants de

TROIS MÉDAILLONS, par PRUD'HON.







quatre-vingt-seize orphéons, accourus, de tous les points de la France, pour prendre part à la grande solennité musicale à laquelle la ville de Cherbourg les a conviés. Parmi cette foule d'inconnus, j'aperçois et je reconnais quelques physionomies parisiennes... et sympathiques : ERNEST REYER, tête grissonnante, moustache retroussée, tournure d'officier *en civil*. L'auteur de la *Statue* et de *Sigurde*, l'admirateur ardent, le thuriféraire dévoué et dévot de HECTOR BERLIOZ, est le président du concours ;

ÉMILE PESSARD, frère d'Hector, notre sympathique confrère, — un grand prix de Rome — inspecteur de l'enseignement du chant ;

VERVOITTE, inspecteur général des maîtrises de France ;

CAMILLE DE VOS, directeur de la Nouvelle France Chorale.

Presque aussi nombreuses que les orphéons, arrivent les fanfares et les musiques militaires. La ville de Cherbourg va être aujourd'hui noyée sous des flots d'harmonie. — Quatre-vingt-seize orphéons et autant de fanfares à entendre, à juger, et à récompenser. Je plains les jurés s'ils ont de la conscience... et des oreilles.., ce dont je ne saurais douter !

***

Il y a eu un beau moment — avant le commencement de la petite fête, — celui du défilé de ce long cortège, de plus de deux mille exécutants, bannières au vent, jouant et chantant. On admirait la belle humeur et la gaieté de ces jeunes visages, sur lesquels brille la fleur de la santé. — L'interminable cortège, rhytmant et cadençant sa marche allègre, est parti de l'avenue de Cauchin et s'est déroulé, comme une chaîne sans fin, le long du quai de Paris, et des quatre jolies rues des Tribunaux, de la Corne-de-Cerf, de La Fontaine et des Cordeliers, pour déboucher sur la Place-d'Armes et se rendre ensuite aux divers points indiqués par les juges du concours — qui les attendaient.

Diverses récompenses avaient été mises à la disposition du jury :

Le Président de la République avait offert une coupe de Sèvres ;

Les dames de la ville, une couronne d'or ;

Le Président du Comité, une coupe et un vase de Sèvres ;

La Société artistique et industrielle et le Casino des bains de mer, des médailles d'or ;

D'autres Sociétés et diverses personnes de la ville, des médailles de vermeil, d'argent et de bronze.

***

Pendant que juges et concurrents font leur devoir, nous errons à travers la ville — à la recherche de quelqu'objet d'art décoratif, comme on en rencontre assez souvent dans la province heureuse.

Dans l'église de la Trinité, j'admire une chaire, morceau de sculpture achevée, véritable chef-d'œuvre, qui semble inviter la parole d'un Bossuet ou d'un Lacordaire, — hélas ! muets depuis trop longtemps dans leurs tombes !

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, on me montre une statue de Napoléon Ier, par un sculpteur du pays, ARMAND LEVÉEL. Le geste de l'empereur manque un peu de noblesse ; on voudrait plus d'harmonie dans l'ensemble de la composition, et le masque tourmenté du dernier César, n'a pas ce caractère d'impassible et sereine grandeur que la postérité voudra désormais retrouver toujours sur le front de celui qui s'appela l'HOMME DU DESTIN. Superbe le piédestal, d'un grand profil, avec ses arêtes à la fois nettes et sévères ; taillé dans le granit du pays, dont le grain, mêlé de paillettes de mica, étincelle au soleil comme une pointe de diamant.

***

Une légère voiture, attelée d'un bidet normand, dont les allures se répètent, avec des alternances de traquenard et d'aubin, mais qui fait quatre lieues à l'heure sans mouiller sa veste, m'emporte vers les sommets du Roule. Je plante ma tente pour une heure sur l'emplacement occupé jadis par un ancien ermitage que l'on appelait l'Ermitage du haut.

***

Quelle admirable vue ! Jamais panorama d'une plus rare beauté ne s'est déroulé sous mes yeux. — La ville est là tout entière, avec ses églises et ses hautes maisons, son port militaire et son port marchand, sa rade, et sa digue immense, jetée au milieu des flots, et domptant l'Océan.

A travers ces roches de grès, qui déchirent l'enveloppe de la terre, au milieu de ces bruyères roses, qui recouvrent leurs flancs comme des lambeaux de pourpre, nous descendons jusqu'à la mer, et rentrons en ville par une route charmante, en aspirant avec délices le parfum vivifiant de la brise marine.

***

Vers sept heures, un banquet, fraternel comme les agapes des premiers âges chrétiens, réunissait toutes les notabilités de la ville et des environs, et les étrangers de quelque renom, amenés à Cherbourg pour prendre part à ces fêtes. Tous ces banquets finiront par se ressembler, et notre menu aurait pu être contresigné par le CHEF du GRAND-HÔTEL ou du CONTINENTAL. Rien n'y manquait, ni la bisque d'écrevisses, ni les faisans truffés, ni les pâtés de foies gras, arrosés par les généreux produits de tous les châteaux du Bordelais, sans oublier le champagne de Moët, ni le chambertin bourguignon.

Un peu trop de toasts à la clef. Les toasts ne font plaisir qu'à ceux qui les débitent ; il est vrai qu'on a toujours la ressource de causer avec son voisin — ou de faire un léger somme, en laissant couler de l'autre côté de la table ces flots d'éloquence.

Cette journée si bien remplie s'est terminée par une illumination splendide — vraiment *à giorno*, comme disent les Italiens. Cette nuit-là, il n'y a pas eu de nuit pour Cherbourg ! Le BASSIN DU COMMERCE s'est trouvé tout à coup transformé en une véritable mer de feu. Les lanternes vénitiennes, placées sur les vergues et dans la mâture des vaisseaux dormant sur leurs ancres ; les feux de Bengale faisait courir sur la crête des vagues les reflets de leurs flammes vertes et roses, tout donnait à cet ensemble vraiment splendide le caractère féerique d'une fête orientale, comme les décrit — ou les invente — le poétique auteur des MILLE ET UNE NUITS.

Pendant que les musiques militaires et civiles exécutaient leurs plus beaux morceaux, avec un rare ensemble, de nombreuses embarcations, illuminées et pavoisées, glissaient sur les flots incendiés par les lueurs de dix mille flambeaux.

Trente mille personnes, accourues pour assister à ce gala d'une ville en liesse, conserveront, nous en sommes certain, un cher et durable souvenir de ce spectacle incomparable, auquel la douceur d'un ciel réconcilié — pour un jour — avec la terre, prêtait de nouveaux charmes.

Les grands prix d'honneur ont été remportés par le CHORAL DE BELLEVILLE ; l'HARMONIE DU BON-MARCHÉ, de Paris, et la FANFARE DE CHARTRES, dont l'exécution s'est fait remarquer par un grand sentiment musical, le rendu très fin des nuances et un irréprochable ensemble.

LOUIS ÉNAULT.

SOCIÉTÉ FINANCIÈRE

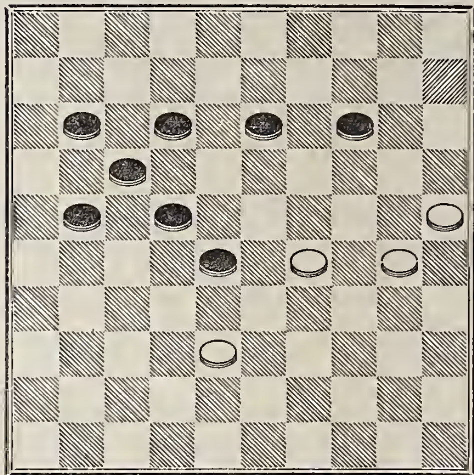
La Société financière vient de faire un pas en avant très marqué ; nous la laissons à 615. Le Conseil d'administration vient de fixer à 10 fr. l'acompte à distribuer sur le dividende de 1879 aux 80,000 actions anciennes, l'année dernière, l'acompte distribué, n'avait été que de 7 fr. 50 c. ; ce rapprochement permet d'espérer une augmentation notable du dividende total, pour l'année courante. Les actions nouvelles viennent d'être admises à la cote officielle au comptant et à terme ; elles y figurent à 590 fr. ; cet écart de 20 fr. est bien celui qu'indique la nature des choses.

DAMES

Problème n° 75, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.

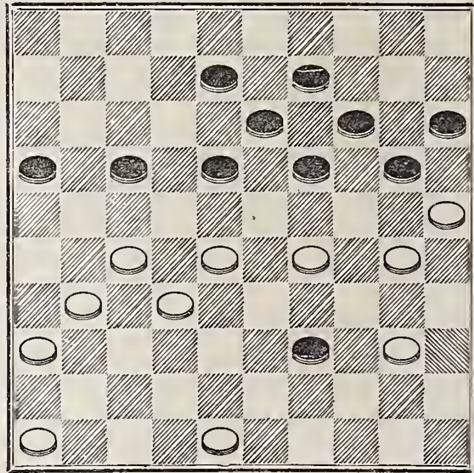


BLANCS.

Les noirs jouent dans la lunette, case 33, et les blancs gagnent.

Problème n° 76, par M. MINET.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent. AUGUSTE JOLIET.

*** Le roi don François d'Assise, retour du château d'Ormesson, est rentré à Paris. Le roi doit partir prochainement pour Londres.

*** Parmi les personnages remarquables récemment arrivés à Paris, on remarque : M. Bertauld, sénateur et procureur général près la cour de cassation ; M. Glaise, préfet du Puy-de-Dôme ; le prince Handjeri ; le prince Doria ; le duc de Cambridge, voyageant sous le nom de lord Calloden ; lord Monson ; lord Ilchester ; l'amiral Dunlop ; le prince et la princesse Pignatelli ; le prince Belosselsky ; le général Figueredo, etc., etc.

*** La maréchale Serrano, duchesse de la Torre, assistait hier soir à la représentation de l'Opéra dans la loge de la baronne Alphonse de Rothschild. Elle quittera Paris lundi.



CHÈVRES, d'après J. B. Huet. *L'Art.*

ÉCHECS

PARTIE N° 66.

Défense Petroff (*a*.

Blancs. M. Tchigorine.	Noirs. M. Schiffers.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F R (*b*
3. C pr P	3. P 3 D
4. C 3 F R	4. C pr P
5. P 4 D	5. P 4 D
6. F 3 D	6. C 3 F D
7. Roq.	7. F 2 R
8. P 4 F (*c*	8. F 5 C R
9. T 1 R (*d*	9. F pr C
10. D pr F	10. C pr P (*e*
11. D 3 R	11. C 4 F R
12. D 3 T	12. C de 4 F R à 3 D
13. P pr P	13. C 3 F
14. F 5 C R (*f*	14. D 2 D
15. D 4 T	15. Roq. T 1 D (*g*
16. C 3 F	16. P 3 T R
17. D 4 D !	17. R 1 C (*h*
18. F 3 R	18. P 3 C D (*i*
19. P 4 T D (*j*	19. P 4 F D (*k*
20. P pr P en pass.	20. D pr P
21. F 4 F R	21. R 1 T
22. P 5 T (*l*	22 C 1 F
23. F 5 C D	23. D pr F
24. C pr D	24. T pr D
25. C pr T	25. F 5 C
26. T R 1 F D	26. C 4 D
27 F 3 C	27. F pr P
28. C 5 C	28. R 2 C
29. T 4 F	29. P 3 T
30. C 7 F	30. C de 4 D à 2 R
31. P 4 C	31. P 4 C D
32. T 2 F	32. F pr P
33. C pr P T	33. F 3 D
34. F pr F	34. C pr F
35. T 7 F éch.	35. R 3 C

36. T pr C et les Noirs abandonnent.

NOTES

a) 13e et dernière partie du match jouée le 20 mai à Saint-Pétersbourg.

b) Nous répétons que notre confiance dans l'efficacité de la défense Pétroff est très limitée.

c) Ici M. Morel a joué T 1 R contre M. de Bezkrovny et avec raisons selon nous. M. Tchigorine veut prouver que 8. P 4 F D est préférable et que les Blancs n'ont rien à craindre de la riposte F 5 C D. Nous avons une opinion différente.

d) Nous croyons que ce qu'il y a encore de mieux est 9. F 3 R.

e) Le coup juste est 10. C 3 F R. Quoique jouent les Blancs, leur P D serait ainsi isolé et faible sans aucune compensation, tandis que le coup du texte leur donne une attaque très vive.

f) Bien saisi. Les Noirs ne peuvent roquer et ont leur jeu cloué.

g) Si 15. C pr P. — 16. C 3 F D — C 3 F. — 17. F pr C suivi de C 5 D gagnant.

h) Si 17. P pr F. — 18. D pr P — D 1 D. — 19. C 5 C et gagnent car ils menacent C pr C ou F 5 F éch.

i) Faible, c'est la perte de la partie. La position, bien que délicate, pouvait encore être défendue par 18. C 1 F D qui attaquait le Pion du centre.

j) M. Tchigorine profite parfaitement bien des fautes de son adversaire.

k) Ici encore il fallait jouer 19. C 1 F D suivi de 20. F 4 F.

l) Bien joué. Si 22. T pr F — C 1 F D se débarrasse les Noirs de l'attaque.

Solution du problème n° 72.

Composé par M. le Dr Gold.

1. $\frac{\text{T 3 F D}}{\text{R pr T}}$; 2. $\frac{\text{F 3 T D}}{\textit{ad libitum.}}$; 3. $\frac{\text{F 2 C D mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{C 6 F R}}$; 2. $\frac{\text{T 2 D éch.}}{\text{R pr T}}$; 3. $\frac{\text{C 2 R mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{F 2 R}}$; 2. $\frac{\text{T 3 D éch.}}{\text{P pr T}}$; 3. $\frac{\text{F 5 R mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{P 6 R}}$; 2. $\frac{\text{T de 2 R pr P.}}{\text{F 6 D éch.}}$; 3. $\frac{\text{T de 3 D pr F}}{\text{mat.}}$

Solution du problème n° 73.

Composé par M. le Dr A. Kaudeis.

1. $\frac{\text{D 5 C D}}{\text{R 6 R}}$; 2. $\frac{\text{C 6 R}}{\textit{ad libitum}}$; 3. $\frac{\text{D 2 R mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{R 4 R}}$; 2. $\frac{\text{C 6 R}}{\text{R pr C}}$; 3. $\frac{\text{D fait mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{R pr C}}$; 2. $\frac{\text{D 2 R éch.}}{\textit{ad libitum.}}$; 3. $\frac{\text{C fait mat}}{}$

Solutions justes :

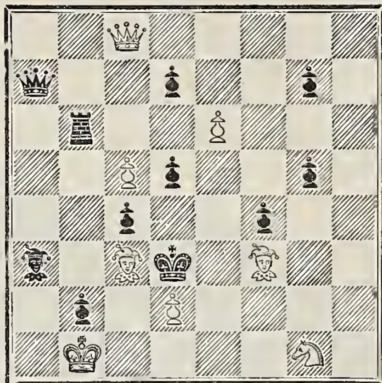
Des Nos 72 et 73 : MM. E. Frau (Lyon) et Léon Guinet (Lyon), Medicci, avocat à Karelstat, de Madrazo, Barré, Henri Thomson, Morpuzgo.

Du N° 72 : Mme Anna Janet, MM. Abrahms, Gorkowski.

PROBLÈME N° 79

composé par le docteur S. GOLD.

NOIRS



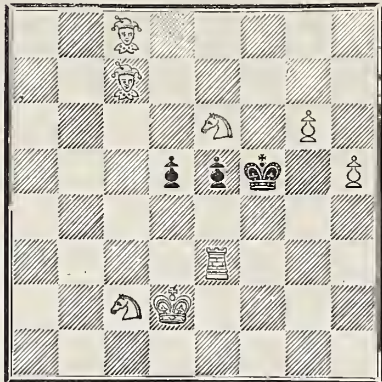
BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

PROBLÈME N° 80

composé par le colonel SZABO.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

S. Rosenthal.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 206.

CRYPTOGRAPHIE.

ML FGLHLG KBN PBR GTN PBR BS XTMVZR DLBGLBC

N° 207.

LEXICOLOGIE.

Trois E. — Trois I — Deux T. — A B L M N P R = un mot de quinze lettres.

N° 208.

ACROSTICHES.

? R O U ?
? O M M ?
? M O U ?
? E L A ?
? O U C ?
? X C E ?

N° 209.

? H A ?
? E R ?
? G E ?
S ? L I ? E
? A G ?

N° 210.

MOTS CARRÉS.

1. De l'orteil au talon.
2. En Asie.
3. Perdu pour une pomme.
4. Fonctionne à table.

Solutions du 20 septembre 1879.

N° 201.

J'aime à suivre de l'enfance
L'innocence
Livrant ses effusions,
Comme du ciel bleu, sans voile,
Une étoile
Laisse tomber ses rayons.

E. S.

N° 202.

INIMAGINABLE.

N° 203.

S
C E
S A C
S O I R
C A I R E
S E C R E T

N° 204.

B
V I E
V O L G A
B I L L A R D
E G A L E
A R E
D

N° 205

C A M A R D
A P O G E E
M O R A V E
A G A P E S
R E V E R S
D E E S S E

Solutions justes :

M. Adrien Albert, 195 à 200.
Roméo et Juliette, 199 à 200.

Edme Simonot.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 43.

Si vous aviez l'as de trèfle, le coup le plus simple conduisant au schlem, pourrait être légitimement essayé. Conforme aux lois de la probabilité, cette tentative ne réussirait pas toujours, mais elle serait pour ainsi dire imposée par le jeu.

Sans l'as de trèfle, les conditions de la partie sont complètement renversées et les coups d'atout ne conduiraient à rien. Supposons, en effet, la chance la plus favorable. C'est-à-dire les atouts également partagés, l'as de trèfle second dans la main de votre partner. Vous coupez l'as de cœur, vous jouez votre tierce majeure d'atout et un petit trèfle. Car si vous jouez le roi, votre partner laissera passer, prendra votre dame au second tour et ne pourra plus rentrer dans la couleur. Mais vous avez joué un petit trèfle. C'est une invite ou un abandon, et si votre partner a une longue couleur par le roi et la dame, il pourra être tenté de l'affranchir. Aussi donc, même en admettant une hypothèse qui ne doit être confirmée qu'une fois sur cinq, la chance du coup reste subordonnée à un hasard, à une inspiration.

Une partie de Whist ne doit pas ressembler à une partie de dés; et le coup juste, dans la circonstance, nous paraît être de jeter le roi de trèfle et de le faire suivre d'un petit, si cœur reparaît au second tour.

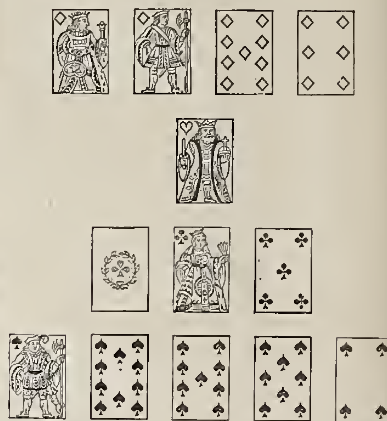
Votre partner saura, par le roi de trèfle, que vous ne voulez pas couper, et, lorsqu'il sera en main, il jouera atout ou trèfle.

Principe.

Avec quatre atouts par la tierce majeure et une longue couleur qui n'est pas maîtresse, gardez votre quatrième atout comme carte de rentrée, lorsque votre longue couleur sera affranchie.

PROBLÈME N° 44.

As de carreau retourne.



Premier à jouer. Comment débuterez-vous?

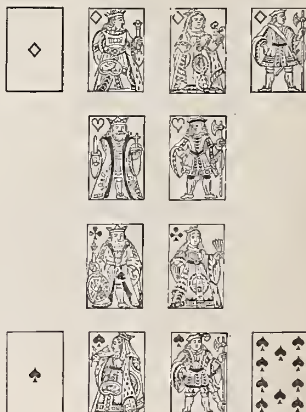
SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 45.

Quelque soit votre écart, le repic n'est guère possible, le soixante offre des chances. En écartant la quinte majeure à carreau, la rentrée de l'as de pique vous offrira, une fois sur quatre, la perspective d'un grand coup.

L'écart de la quinte au valet de pique nous paraît beaucoup plus rationnel, d'après les calculs de probabilité. Vous devez, en effet, trouver dans vos cinq cartes deux cœurs, deux trèfles et un carreau. Les combinaisons multiples qui naissent de cette rentrée vous permettent d'espérer le soixante et éventuellement le repic, par un quatorze de rois ou de dames. Vous éliminez la chance d'être capot, et s'il rentre un as, vous gagnez forcément la carte.

PROBLÈME DE PIQUET.

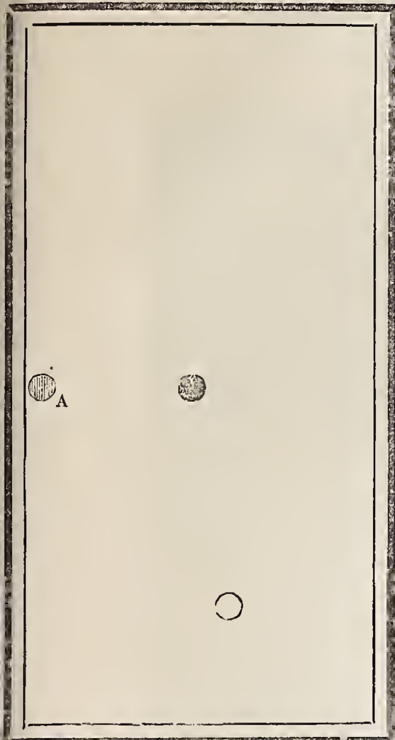
Quel sera votre écart, en premier et en second, avec :



Robert d'A.

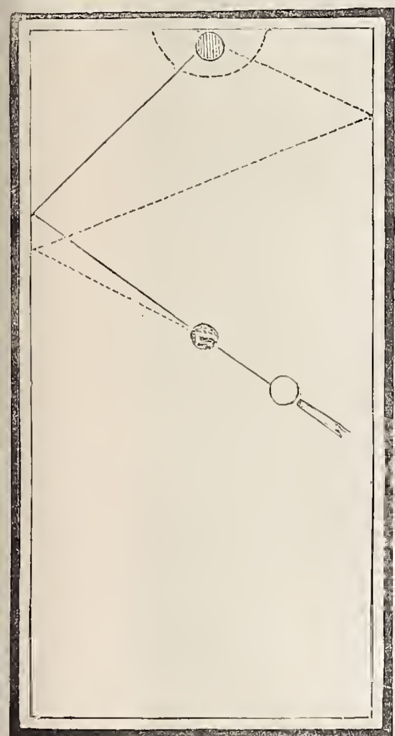
LE BILLARD

37e position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 45.

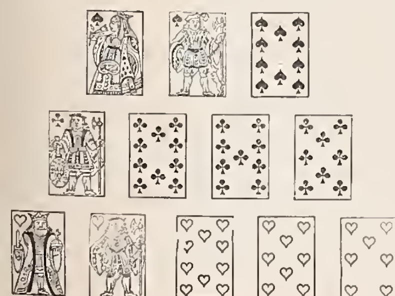


Lucien Piot,
Professeur du Grand-Café.

LES CARTES

CURIOSITÉS DU PIQUET

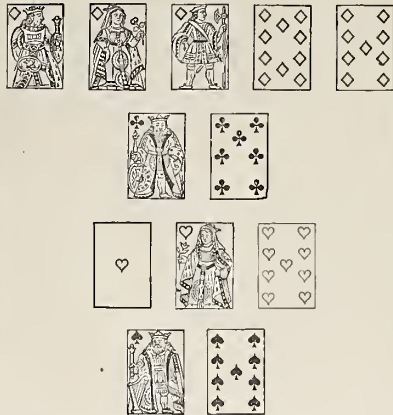
Bernard a le jeu suivant à écarter en premier :



Comment l'écartera-t-il?

Craignant, avec le quatorze d'as, toute la couleur en carreau, et son point de cœur étant à la fois lourd et incomplet, le meilleur écart sera de garder ses deux séquences à pique et à trèfle et de se défaire résolument de ses cinq cœurs.

D'autre part, David, qui est second, possède :



Comment devra-t-il écarter?

Incontestablement, les trois cœurs par as, dame et neuf, puisqu'il ne craint rien à cette couleur, qu'il porte une quinte au roi en carreau qui est forcément bonne, et deux autres rois gardés, de manière à se défendre dans les couleurs fortes de son adversaire.

Il se trouvera donc, par la disposition bizarre des cartes, que toute la couleur de cœur sera écartée de part et d'autre.

A vrai dire, c'est un coup fort rare, car il faut cet arrangement tout particulier des cartes chez le premier et chez le second pour motiver leur double écart; mais il est assez curieux, et, à ce titre, nous avons cru devoir le reproduire.

Aucun des partners ne s'y attend, et la double surprise ne se manifestera pour eux que vers la fin du coup.

Old Trick.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Vienne. — Une nouvelle qui ne peut manquer d'intéresser les amateurs, c'est celle d'une grande Exposition de peinture qui s'ouvrira en octobre, sous les auspices de l'association Autrichienne des beaux-arts. Tout l'héritage artistique de G. de Kaulbach a été envoyé de Munich ici pour y être exposé et mis aux enchères. La célèbre maison Friedrich Bruckmann, de cette ville, a confié sa collection complète d'œuvres originales des maîtres à l'association qui doit en opérer la vente. Nous nous bornerons à citer : la *Bataille de Salamine*, la *Réforme*, la *Danse macabre*, de Kaulbach, le *Faust*, de Kreling, la *Marche triomphale de la vigne*, par Schröder. On sait que la maison Bruckmann s'est efforcée depuis de longues années, d'enrichir sa collection par des commandes dans les ateliers des peintres les plus en renom. Les enchères qui vont avoir lieu offriront donc aux amateurs de peinture une occasion qui ne se représentera plus de longtemps peut-être d'acquérir des œuvres de maîtres qui ont tous conquis une place d'honneur dans l'histoire de la peinture.

Brieg (Silézie). — Grâce à l'initiative intelligente du vétérinaire du cercle, M. Frauenholz, la ville de Brieg possède deux établissements appelés à rendre de plus grands services. C'est d'abord une maréchalerie modèle et ensuite une écurie pour les chevaux malades. Dans la première, on ferre journellement des chevaux conformément aux principes qui sont observés à la maréchalerie militaire de Breslau, et des maréchaux-ferrants adroits peuvent, en suivant un cours de quatre ou six semaines, acquérir toute l'habileté désirable pour ferrer à l'anglaise. Quant à l'écurie, elle peut recevoir six chevaux et est destinée aux animaux dont la maladie exige une visite quotidienne du vétérinaire. Inutile d'insister sur l'utilité que les fermiers et propriétaires de chevaux en général retirent de l'existence de ces deux établissements.

Berlin. — Un concours de chiens de chasse a eu lieu dernièrement dans le district de Schöneberg, aux portes de Berlin et trois prix devaient être décernés aux concurrents qui montreraient le plus d'aptitude comme chiens d'arrêt. L'idée, très bonne en elle-même, n'a rencontré, il faut l'avouer, que peu d'échos, et les prix furent peu disputés.

1re ÉPREUVE — Ouverte pour chiens de tous pays, nés en Allemagne en 1878. Un prix d'honneur ou 75 marcs et la moitié des mises et des dédits pour le premier; un prix d'honneur ou 25 marcs et le quart des mises et des dédits pour le second. (10 marcs de mise et la moitié de dédit). 1er prix, gagné par Brag II, à M. Willmann, de Schöneberg.

2e ÉPREUVE. (*Prix de l'Association*).— Ouverte pour chiens de tout âge et de tous pays. Un prix d'honneur ou 100 m. et la moitié des mises et des dédits pour le premier; un prix d'honneur ou 50 m. et le 1/4 des mises et des dédits pour le second.

Au premier tour, Naso au prince Albrecht de Solms et Hector à M. Willmann firent preuve de qualités exceptionnelles, en concurrence avec Harras et Traff dressés par M. Zutter. Au second tour, destiné au pointage des vainqueurs, ces deux chiens se montrèrent supérieurs encore à tous leurs concurrents.

L'issue de la lutte engagée cette fois entre Hector et Naso seuls fut favorable à ce dernier, sans qu'un pareil résultat puisse porter en aucune façon atteinte au mérite de l'adversaire. Il faut dire que tous deux se sont montrés des chiens excellents et sur lesquels on peut compter.

Nous ne parlerons pas de la 3e épreuve qui ne présenta qu'un intérêt très médiocre. Il nous suffit d'ailleurs d'avoir signalé ces concours qui permettent de juger de la qualité du chien et offrent à l'amateur un champ d'observations intéressantes.

Vienne. — Le secrétariat du Jockey-Club autrichien a fait annoncer que l'exposition d'étalons qui a lieu tous les ans en octobre à la Freudenau sera ouverte pour tous les étalons de pur sang et de demi-sang de toute provenance. Toutefois le Gouvernement autrichien n'achètera de produits étrangers que dans le cas où ils n'auraient point d'équivalent dans le pays, ou bien encore si certaines acquisitions offraient des avantages spéciaux. Quant aux transactions entre particuliers, elles demeurent absolument libres

D.

RÉSULTATS

COURSES DE LONGCHAMPS

2e réunion d'Automne. — Dimanche 21 septembre.

Prix de Glatigny. — 2,200 mètres.

1. *Ismaël*, 3 ans, par Flageolet et Verdure, (6/4) 52 kil., au comte de Lagrange, (Sanders).
2. *Fitz-Plutus*, 4 ans, 60 kil., à M. Ed. Blanc, (Clout).
3. *L'Étoile*, 3 ans, 50 kil. 1/2, à M. Jennings, (Bailey).

Une longueur et demie; deux longueurs.

Non placés : *Cactus*, *Télégramme*, *Courtois*, *Le Marquis*.

Prix de la Prairie. — 3,000 mètres.

1. *Charbonnier*, 4 ans, par Dutch-Skater et Néméa (6/4), 53 kil., au comte de Lagrange, (Dodge).
2. *Géométrie*, 3 ans, 51 kil. 1/2, à M. Delâtre, (Carratt).
3. *Nonancourt*, 5 ans, 62 kil., à M. C. Blanc, (Weaver).

Une longueur; dix longueurs.

Non placés : *Artiste*, *Vilna*.

Omnium. Handicap. — 2,400 mètres.

1. *Problème II*, 3 ans, par Ruy-Blas et Fleur-de-Lin. (4/1), 49 kil., à M. M. Ephrussi, (Storr).
2. *Handy-Andy*, 3 ans, 43 kil., à Robert Hennessy, (Williams).
3. *Pascaline*, 3 ans, 40 kil., au comte de Berteux (Gallon).
4. *Enjôleuse*, 3 ans, 43 kil., au baron Seillière, (Spooner).

Une encolure; quatre longueurs; une longueur.

Non placés : *Mantille*, *Réserviste II*, *Passedix*, *Saint-Jean*, *Améthyste*, *Macarena*, *Myette*, *Whisky*, *Eucalyptus*, *Le Prophète*, *Proserpine*, *La Palisse*, *Londres*, *Futaine*, *Porte-Bonheur*, *Forte-en-Gueule*, *Marjolaine*, *Ione*, *Violette*.

Prix Royal-Oak. — 3,000 mètres. — Chevaux de 3 ans. — Poids : 56 kil.

1. *Zut*, par Flageolet et Regalia. (3/1), à M. le comte de Lagrange. (Goater).
2. *Saltéador*, à M. Fould, (Hunter).
3. *Prologue*, au comte de Lagrange (Wheeler).

Une longueur; une longueur.

Non placés : *Fils-de-l'Air*, *Vignemale*. *Problème*, *Fido*, *Avermes*.

Prix de Sablonville. — Chevaux de 2 ans. 900 mètres. — Poids : 55 et 53 kil. 1/2.

1. *Brosseur*, par Le Sarrazin et Bombarde. (8/1), à M. Ephrussi, (Carlisle).
2. *Pomard*, au comte de Lagrange (Dodge).
3. *Embuscade*, à M. C. Blanc, (Kelly).
4. *Faro*, à M. Jennings, (Hudson).

Une encolure; deux longueurs.

Non placées : *Octavie*, *Ma Coqueluche*, *Casaque*, *Michelette*. *Apolline*, *Moldavie*, *Argentine*, *Grisette*.

Prix de la Celle-Saint-Cloud. — 2,400 mètres.

1. *Flamande*, 3 ans, par Consul et Fanchonnette, (8/1), 53 kil. 1/2, au comte de Lagrange (Dodge).
2. *Satisfaction*, 3 ans, 53 kil. 1/2, à M. J. Prat, (Covey).
3. *Eusebia*, 4 ans, 60 kil. 1/2, à M. Ephrussi, (Carlisle).

Une longueur; une longueur.

Non placés : *Mascaret*, *Reine-Claude*, *Virginie II*, *Almaviva*, *Colifichet*, *M. du Potin*, *Noirmoutiers*.

NÉCROLOGIE

M. Viollet-le-Duc, l'éminent architecte des monuments historiques, auteur des restaurations de Pierefonds et de Notre-Dame de Paris, l'écrivain du *Dictionnaire historique de l'Architecture française*, conseiller municipal, vient de mourir subitement en Suisse dans sa soixante-sixième année.



LA FEMME DU MARIN, d'après Ulysse Butin. (*Univers ill.*)



RÊVERIE, fac-similé d'un dessin de KAULBACH. (*L'Art.*)



MUSIQUE

Le théâtre des Bouffes-Parisiens vient de faire sa réouverture avec un ouvrage en trois actes, de Clairville et Gastineau, pour les paroles, et de M. Hervé pour la musique. Bien qu'il soit à la mode de décorer du titre d'*opéra-comique* des œuvres qui appartiennent, par leur genre et leur proportion, au domaine de l'*opérette*, il ne faudrait pas confondre la dernière partition de M. Hervé avec ses productions précédentes. C'est bien un *opéra-comique* que l'auteur du *Petit-Faust* a voulu écrire cette fois; il a réussi dans la plus grande partie de son œuvre, sans perdre pour cela ces qualités d'entrain, d'originalité, de bonne humeur, qui abandonnent si complètement M. Offenbach lorsqu'il essaie de substituer la trompette au cornet à piston.

Et cependant, le compositeur a été médiocrement servi par les librettistes; à part le premier acte, qui renferme des parties assez agréables et qui semblait annoncer des péripéties dont on eût pu tirer parti, la pièce est dépourvue d'intérêt. Il y avait pourtant quelque chose à faire avec ce type abracadabrant de Panurge, ce *malandrin* sans scrupules dont les galants exploits ne respectaient pas même le noble castel de l'incomparable Grippeminaud, gouverneur de Beaugency ! Malheureusement, les auteurs nous ont présenté un Panurge amoureux, timide, jaloux, un Panurge marié, enfin; et marié à qui, grands dieux! à la *ribaude* Phébée, qui l'adore et qui s'est affublée du voile nuptial de la nièce de Grippeminaud, pour servir tout à la fois et son amour et la colère du gouverneur outragé. Après ce beau mariage, dont Panurge finit par prendre son parti, on pourrait croire la pièce terminée; mais la vengeance de Grippeminaud ne serait pas complète : il veut rendre à Panurge la..... politesse qu'il en a reçue. Il comptait sans la fidélité de Phébée. Celle-ci déjoue tous les calculs du vindicatif gouverneur et préserve la tête de son cher Panurge des ornements qui distinguaient — à cette époque — les *maris de Beaugency*.

Sur ce sujet extrêmement scabreux, M. Hervé a écrit une partition fort agréable, distinguée, pleine de gaieté, d'entrain et de fantaisie. Je dois citer particulièrement, au premier acte, le chœur des Ribaudes, l'air de Phébée, la proclamation du crieur public; au second acte, le duo entre Panurge et son domestique, un autre duo entre Panurge et Phébée, le chœur de la noce et le finale; au troisième acte, la ronde des *Maris de Beaugency* et une romance pleine de sentiment.

Mme Bennati chante le rôle de Phébée avec une bonne voix et un véritable talent. On pourrait désirer peut-être un peu plus de désinvolture, un peu plus de ce *je ne sais quoi* dont les Granier, les Judic savent si bien assaisonner leurs moindres couplets.

M. Arsandaux est un Panurge tour à tour joyeux et mélancolique; il suit en cela les indications de son rôle et ne saurait être responsable de la faiblesse du livret. Il a dit avec beaucoup de charme la jolie romance du troisième acte.

M. A. Jolly donne au personnage de Grippeminaud une physionomie des plus fines et des plus caractéristiques. C'est un comique excellent.

Quelques rôles épisodiques sont convenablement tenus; je fais une réserve pour le crieur, qui n'a vraiment pas assez de voix.

Les chœurs et l'orchestre marchent bien; quant aux costumes et aux décors, ils sont charmants. D'ailleurs, la pièce est montée avec soin et, sous ce rapport, il n'y a que des éloges à adresser au nouveau directeur, M. Cantin.

***

Lundi dernier, Mlle de Stucklé débutait à l'Opéra dans l'Africaine. Le rôle de Sélika semble un peu lourd pour les épaules de la nouvelle cantatrice, dont la voix, fort étendue mais un peu terne dans le *medium*, n'obéit pas toujours avec précision. Je recommande surtout à Mlle de Stucklé de surveiller avec le plus grand soin ses intonations qui, parfois sont d'une justesse douteuse. Au surplus, il est juste de mettre sur le compte de l'émotion quelques petits accidents qui sans doute ne se reproduiront pas. Je pense, cependant, que le rôle de Valentine eût été, pour Mlle de Stucklé, un meilleur rôle de début que celui de Sélika, qui renferme des contrastes d'une violence extrême, pour la bonne interprétation duquel il faut non seulement une chanteuse habile, mais encore une tragédienne sûre d'elle-même, et dans lequel se trouvent les deux pages les plus difficiles peut-être de tout le répertoire : la *Berceuse* et l'*Air du Mancenilier*.

Léon Delahaye.



CHRONIQUE DU SPORT

La production de pur sang en France, après avoir traversé des phases diverses, semble prendre aujourd'hui une physionomie certaine et définitive. Abandonnée à l'origine, tout au moins au point de vue du reproducteur mâle, à la direction absolue de l'État elle en est progressivement arrivée à constituer un ordre de choses spécial, échappant par la force des événements à tout contrôle, même à celui des sociétés puissantes, ayant à bon droit la prétention de la diriger.

A cette époque, on peut s'en souvenir encore, trois étalons de premier ordre, à la station de Paris, cinq ou six de seconde classe éparpillés en province suffisaient amplement à alimenter la consommation générale. Ce cadre assez rétréci, il est vrai, mais proportionné aux besoins de l'époque, devint bientôt trop étroit. La production devait nécessairement suivre une marche parallèle à celle de l'institution des courses, et ne pas tarder à rompre les limites du cercle restreint où l'on s'efforçait de la maintenir.

On eût peut-être tort à ce moment de ne pas comprendre une situation nouvelle en allant au-devant de ces exigences. Avec quelques concessions, l'administration eût pu longtemps encore maintenir sa prépondérance, grâce au prix véritablement dérisoire auquel elle donnait à l'éleveur des étalons de grand ordre. Mais, jalouse de son autorité, au lieu de marcher avec le temps, elle voulut l'arrêter; comme toujours en semblable occasion, on la laissa en route. On croyait impossible à un particulier de se procurer un étalon d'un prix exorbitant, comme par exemple, *The Flying-Dutchman*, payé par l'État 100,000 francs, et dont la saillie coûtait 250 ou 300 francs autant qu'il m'en souvient. Les choses sont étrangement changées aujourd'hui, et pour s'en rendre compte il suffit de voir un cheval, comme *Verneuil*, de premier ordre dans son année, mais pas le meilleur, payé 200,000 francs pour l'exportation.

Cette sorte d'émancipation a été inaugurée et en grande partie due à M. le comte de Lagrange. Le premier il osa, toutes voiles dehors, se servir d'un cheval réprouvé par les errements de l'administration, c'était cependant une des illustrations du turf français et une des bases fondamentales de la production de pur sang indigène : je veux parler de *Monarque*, le père de *Gladiateur*. M. le comte de Lagrange est, au reste, une des grandes figures du sport français, il donna le signal d'une révolution, dont je n'ai pas à discuter les conséquences, elle était inévitable et devait forcément s'accomplir avec la marche générale des événements. Appliquant aux courses le principe des grandes et audacieuses spéculations familières à notre époque, il les fit brusquement sortir du cercle limité et en quelque sorte privilégié où elles s'étaient maintenues depuis leur origine. Cette transformation leur a peut-être un peu fait perdre leur prestige; comme *gentry*, elles sont devenues un ordre de choses comme les autres.

Quoi qu'il en soit, M. le comte de Lagrange a eu de nombreux imitateurs, il ne saurait d'ailleurs en être autrement en semblable occurrence, où le hardi novateur tombe et disparaît, où il entraîne tout avec lui. La conséquence première de cette initiative de M. le comte de Lagrange fut de faire tomber le préjugé de la supériorité anglaise. Il a eu de la chance, il faut en convenir : trouver juste à point, pour justifier presque une témérité, une jument comme *Fille-de-l'Air*, achetée presque à contre-cœur, ramassée pour morte dans un saut de loup, et ressuscitée comme par miracle; puis l'année suivante, *Gladiateur*, le plus grand cheval de l'époque, l'Éclipse moderne, cela ne se rencontre pas souvent dans la vie d'un homme. Cette double coïncidence confirme une croyance dont je suis un des plus fervents adeptes : les hommes, quelle que puisse être d'ailleurs leur valeur individuelle, ne dirigent jamais les événements; ils en sont le jouet. Sans *Fille-de-l'Air* et *Gladiateur* la colossale entreprise de M le comte de Lagrange était morte-née, les deux atouts se sont trouvés dans sa main parce qu'il devait réussir, depuis on ne les a plus revus.

Néanmoins, le fait était accompli; le turf français avait pris une marche et une physionomie nouvelles. Il se maintint pendant quelque temps encore dans ses anciennes limites, au moins quant à la forme; c'est-à-dire que les propriétaires des grandes écuries, possédant à la fois un établissement d'entraînement leur appartenant exclusivement et un haras destiné à l'alimenter, conservèrent une prépondérance en apparence inattaquable. Cette double condition est assez difficile à réunir sur une seule et même tête. Elle demande d'abord des frais considérables, puis une chose que rien ne peut donner, même *l'argent :* le temps. Il faut, au bas mot, trois ans pour amener un poulain sur le terrain; on aime aller plus vite aujourd'hui, on marche à la vapeur; malheureusement on n'a pas encore trouvé le moyen de fabriquer des poulains par ce procédé-là.

Une difficulté aussi grande peut-être, à un certain point de vue, surgissait pour l'éleveur ou le propriétaire isolés. Il ne suffisait pas de faire naître ou d'acheter un cheval de course, il fallait le faire entraîner : tous les hommes d'une capacité reconnue étaient à cette époque au service particulier d'un grand propriétaire. Les hommes font rarement défaut aux situations; cette lacune se produisait à peine d'une manière sensiblement appréciable, qu'Henri Jennings, également une des individualités les plus curieuses du turf français dans son genre, surgissait pour la combler. Il fondait ce fantastique établissement, dont les dimensions semblent élastiques, et où se trouvent un nombre incalculable de chevaux, appartenant par moitié, par tiers, par quart, par cinquième et sixième à n'importe qui. De telle sorte qu'il est aujourd'hui possible d'avoir une action de cheval de course comme celles d'un chemin de fer ou de la Compagnie générale; il ne manque plus que de les



PROBLÈME

Par RUY-BLAS et FLEUR-DE-LIN, gagnant le prix de l'OMNIUM, à Paris, en 1879

Appartenant à M. Michel ÉPHRUSSI, entraîné par J. Hudson, monté par Storr

coter à la Bourse; mais soyez tranquille, ça viendra.

Henri Jennings a eu de nombreux imitateurs, dont le plus connu est C. Pratt, et cela ne fera que croître et embellir.

Comme pour donner une consécration définitive à ce nouvel état de choses, l'industrie de l'élevage du poulain de pur sang, comme produit brut, prend chaque jour des proportions colossales. Quelques-uns atteignent des prix exagérés; mais cela tient à des circonstances particulières dans lesquelles je n'ai pas à entrer; ce n'est pas là un état normal, avec le temps les choses prendront leur niveau. Chacun des côtés de cette question pourrait donner lieu à de longues dissertations, pour lesquelles l'espace me manque aujourd'hui. Je ferai seulement remarquer, comme réflexion générale, que la production de pur sang française reçoit, sous cette impulsion, un remarquable accroissement numérique, mais peut-être un abaissement dans la moyenne de la qualité. J'ai constaté, sur les programmes des dernières ventes, des origines hasardeuses. Dans tous les cas, il n'y a absolument rien à y faire, et comme je ne sais plus qui lors de la Saint-Barthélemy, je vous dirai : *Bast, tapez dans le tas, Dieu (c'est-à-dire ici la course) reconnaîtra les siens.*

LE TURF.

La physionomie nouvelle prise par les courses a pour effet très appréciable d'amoindrir de plus en plus le prestige des grandes épreuves de la saison. L'omnium, autrefois un des événements les plus saillants de l'automne, n'est plus aujourd'hui qu'un handicap un peu plus important voilà tout. On spécule ni plus ni moins à cette occasion qu'en toute autre, par conséquent on n'y porte pas beaucoup plus d'attention. Cette circonstance seule peut expliquer comment des faits, tels, par exemple, que le retrait subit de *Doublon* et le départ de *Problème*, qui eussent autrefois soulevé des tempêtes, sont passés presque inaperçus. Je n'ai à m'expliquer ni sur l'un ni sur l'autre : le premier se rattache à une question très controversée, à savoir dans quelle limite un propriétaire conserve le droit absolu de disposer de son cheval comme il lui convient. Il y aurait à cet égard beaucoup de choses fort inutiles d'ailleurs à dire.

Dans l'état actuel des choses à mon sens, la limite est la lettre du règlement; il n'y en a pas d'autre. Si vous voulez entrer dans un ordre d'idées différent, je vous répéterai ce que j'ai dit souvent : *là où la plus stricte délicatesse finit, l'indélicatesse commence.* Seulement le principe doit être appliqué à tout le monde, autrement ce serait un métier de dupe. Si vous sortez de cette règle, stricte, ah ! dame, moi je ne sais plus, et cela ne me regarde pas. Quant au départ du vainqueur, tout le monde donne un mauvais départ, excepté ceux qui n'en ont jamais donné. Mais en se reportant un peu en arrière, c'est à donner froid dans la moëlle des os, en pensant que cela aurait pu vous arriver ; autrefois, il aurait fallu quatre hommes et un caporal pour rentrer le starter au pesage, et encore je ne sais pas si cela eût été suffisant.

Dans ces conditions, si cela peut être une consolation pour les perdants, la course ne doit évidemment pas être considérée comme d'une exactitude parfaitement incontestable. Évidemment, si *Doublon* était parti, il avait grande chance de gagner, et si *Handy-Andy* avait eu un départ il aurait probablement battu *Problème*. Je dis probablement, parce que ce n'est pas absolument certain. Le vainqueur a eu l'avantage de l'un de ces départs comme un favori en trouve rarement, cela est vrai : mais cet avantage l'a condamné à une tactique bien dangereuse, celle de faire le train, d'un bout à l'autre, dans une course comme l'Omnium. Il est vrai qu'à l'exception de *Mantille*, qui,

d'ailleurs, s'est contentée de le suivre, personne ne l'a beaucoup gêné : cela lui a permis de faire son train à sa convenance, à son aise, et de conserver encore quelque chose pour la fin, mais dame, il n'y en avait pas trop. *Mantille* était, en apparence, aussi bien que possible, mais comme je le supposais, le poids s'est trouvé un peu lourd ; d'ailleurs la jument est tellement incertaine, que de sa part aucune défaillance ne doit étonner.

Quant à *Handy-Andy*, il est parti troisième avant-dernier, au moins à cent mètres derrière *Problème*. Il lui a fallu rejoindre d'abord, se débrouiller du peloton, arriver sur son adversaire dans la ligne droite — évidemment il n'a pas eu le bon. Être battu, d'une courte tête, dans ces conditions j'en conviens, c'est un peu dur. Néanmoins, si on faisait un match entre les deux chevaux, pour la distance et à leurs poids respectifs, je ne sais en vérité lequel je prendrais et j'aurais bien confiance dans *Problème*.

Le vainqueur du Prix Royal Oak, *Zut* est bien au moins régulièrement le meilleur de l'année : je ne parle pas de *Rayon-d'Or*, bien entendu. Mais cela est également incontestable, la classe n'est pas bonne et il n'est pas certain que *Saltéador* ne prenne pas sa revanche un jour ou l'autre. Dans l'opinion générale *Zut* a gagné facilement — cela, je ne le crois pas, — il ne s'est pas détaché sans efforts, et était à l'ouvrage avant le poteau. Si *Saltéador* n'était pas le cheval que l'on sait, c'est-à-dire un animal auquel il est inutile de demander plus qu'il ne lui convient de donner, la victoire de *Zut* n'était pas si certaine que cela. La course au reste, a été menée tout à l'avantage du cheval de M. le comte de Lagrange, c'est-à-dire un assez mauvais train ; *Saltéador* ne saurait au reste s'en plaindre puisqu'il a été fait par son compagnon *Avermes*, c'est-à-dire pour lui. Néanmoins, je ne crois pas que cette tactique soit bien dans la chance d'un cheval doué d'une qualité réelle, d'un mécanisme très puissant, mais auquel il est impossible de demander un effort à l'arrivée. La place des autres concurrents donne au reste un caractère de parfaite régularité à la course ; s'il peut subsister quelques doutes c'est entre les deux premiers seulement.

La défaite de *Fitz-Plutus* dans le prix de Glatigny s'explique par une condition incomplète et l'auxiliaire d'un jockey peut-être insuffisant. Mais régulièrement, quand il sera lui-même, il devra battre *Ismaël* au poids pour âge.

La bonne fortune de M. le comte de Lagrange s'est maintenue même pour le prix de la Prairie où *Charbonnier* a eu facilement raison d'un lot de concurrents assez médiocres, dont *Géométrie* s'est montrée le meilleur.

Un champ de poulains de deux ans à réclamer pour 2,000 fr. à cette époque de l'année, ne doit pas cacher dans son sein un produit d'une qualité même médiocre. Cependant, rien n'est impossible, et ces sortes de choses se sont vues quelquefois. On peut seulement dire aujourd'hui, que le vainqueur *Brosseur* a gagné très facilement.

Flamande, cet heureux vainqueur de *Nubienne* ce printemps, a gagné le prix de la Celle-Saint-Cloud, *Satisfaction* était seconde. Quant au troisième *Eusébia*, je puis me tromper, mais j'ai idée qu'elle fera mieux un jour ou l'autre. Son jockey lui a imposé une course d'attente un peu prolongée, et elle est revenue à la fin sur les premiers chevaux dans un assez bon style.

NED PEARSON.

⁂ M. Jules Verne est entré hier dans le port du Tréport avec son yacht. L'éminent écrivain vient d'Ecosse, ayant toute sa famille à bord. M. Jules Verne doit séjourner au Tréport jusqu'à la fin du mois.

⁂ Une dépêche de Munich annonce que la distribution des prix à l'exposition internationale des beaux-arts a eu lieu hier.

Sur 18 médailles d'or de 1re classe, 6 ont été décernées à des artistes français : MM. Bonnat, Bouguereau, Laurens, Munkaczy, Dubois et Mercié ; et sur 24 médailles d'or de 2e classe, 6 ont été également décernées à des Français : MM. Merson, Morot, Delaplanche, Idrague, Courty et Gaillard.



FEMME AU MASQUE, croquis de R. MADRAZO. *(Chefs-d'œuvre de l'art.)*



ROUEN, d'après le tableau de Robert Mols. *(Univers ill.)*

LA CHASSE AUX HÉRONS CENDRÉS

ET AUX CORMORANS

SUR LES CÔTES DE LA MER BALTIQUE (1).

Les bords de la Baltique se distinguent avantageusement des autres plages par des forêts de vieux hêtres et de sapins élancés, ornement inestimable du paysage et trésor d'un prix énorme, considéré comme bois de chauffage ou bois de construction. Pour cette raison, les forêts sont cultivées, traitées et ménagées avec les plus grands soins par les hommes; mais elles souffrent énormément par deux espèces d'oiseaux de passage qui s'y installent au mois de mai en volées très nombreuses aux sommets des arbres pour y airer et pour élever leurs jeunes jusqu'à ce qu'ils s'envolent, au mois de septembre, vers les bords de la mer Noire et de la Méditerranée.

Les excréments corrosifs de ces oiseaux sont tellement nuisibles aux arbres, qu'on est forcé d'abattre tous les ans les bois du terrain des couvées. Comme il n'y a pas moyen de se défendre de l'établissement de ces étrangers importuns, on tâche d'en anéantir autant que possible par les balles des chasseurs. Le terrain de prédilection choisi par ces oiseaux pour la couvée est à une distance de douze lieues de Dantzig.

Les riverains de la Baltique ne sont que de pauvres pêcheurs, chez lesquels les chasseurs sont forcés de se contenter d'une botte de paille pour gîte, et obligés de vivre des denrées qu'ils se fournissent eux-mêmes; mais pourtant il y a tous les ans un assez grand nombre d-amateurs qui se soumettent volontairement à toutes ces privations et à tous ces inconvénients pour avoir la jouissance d'une chasse qu'on ne trouve qu'à peu d'endroits privilégiés de la nature.

C'est ordinairement aux premiers jours du mois de juillet que quelques voitures bien chargées de chasseurs, pourvus de vivres pour plusieurs jours et d'une grande quantité de munitions, quittent la ville de Dantzig se rendant au village le plus proche du terrain de chasse.

Les jeunes oiseaux, peu développés et pas encore assez forts pour le vol se promènent sur les branches des arbres, avides de la proie que leurs parents leur apportent. Pour pouvoir juger de la quantité de ces oiseaux, disons qu'il y a quatre ou cinq nids sur le sommet de chaque arbre. Les gardes-forêts prétendent compter généralement 1,500 couples, moitié corbeaux de mer ou cormorans, moitié hérons dans une colonie de ces convives ininvités.

Ces deux espèces d'oiseaux, très bons plongeurs, qui volent avec une grande vitesse, vivent ensemble en bonne compagnie, mais de manière qu'on ne trouve sur un arbre que les nids de la même espèce.

Vu la hauteur considérable de ces sapins, qui, probablement dans leur jeunesse ont été déjà témoins des jours de splendeur et de prestige de l'ordre des chevaliers allemands, la chevrotine ne suffit pas pour tuer le gibier, il faut que le chasseur se serve de l'arquebuse et de la balle. La chasse n'est pas fatigante du tout; arrivé au terrain on peut rester sous un arbre jusqu'à ce que tous ses habitants aient succombé. On ne tue que des jeunes; il est très rare d'atteindre un de ceux qui ont toute leur croissance, parce qu'ils s'envolent aux premiers coups de fusil pour ne retourner qu'à la nuit tombante. Parfois l'amour maternel ramène vers ses petits, une anguille au bec, la mère fidèle à son devoir et par hasard peut-être tuée sous la balle d'un chasseur insensible et avide de sa proie.

La rapidité de la digestion des cormorans est audessus de toute imagination humaine. Dans un de ces oiseaux, tué comme il faisait route vers son nid et qui venait de prendre dans la mer une longue anguille on a trouvé la tête du poisson déjà tout à fait décomposée par la force des organes digestifs, pendant que le reste du poisson n'était pas encore dévoré. Le cormoran n'est pas satisfait de ce qu'il lui faut pour sa nourriture et l'existence de sa famille; il porte de telles quantités de provisions au nid, qu'il y a toujours abondance de poissons pourris sous les arbres.

Par sa voracité et sa digestion rapide, il fait grand tort à la pêche et surtout aux anguilles, son plat de prédilection. En calculant qu'un cormoran ne détruit pour le besoin de son existence qu'un kilo et demi de poissons, le dommage qui en résulte pour la pêche monte à 1000 kilos par an pour un seul. Un forestier dont le territoire était dévasté chaque année par ces gloutons, calcula le détriment que leur entretien lui causa, à 20.000 quintaux de poissons pendant l'été.

Les hérons cendrés pondent des œufs presque ronds, d'une couleur bleu clair, et ceux des cormorans sont pointus, très petits en proportion de la grandeur de l'oiseau; ils ont la coquille très forte et inégale d'un blanc sale. Les oiseaux des deux espèces pondent ordinairement quatre à cinq œufs.

On a fait l'observation singulière, qu'il y a toujours dans chaque colonie de ces oiseaux, en proportion du nombre, un ou deux couples d'une certaine espèce d'oiseaux de proie, milans rouges — falco milvus. L. — qui apprécient probablement le goût exquis et tendre des tout jeunes hérons cendrés et cormorans.

La chasse dont nous venons de parler est sans pareille pour tout chasseur qui aime à tirer beaucoup. Un résultat de quatre-vingts à cent pièces par tireur suffira certainement même aux plus exigeants et n'est point de prétention exagérée; cette destruction est facile à atteindre, même pour des tireurs qui ne sont pas de première force.

(1) Note de notre correspondant spécial en Autriche.

COURRIER DE LA SEMAINE

Un télégramme d'Algérie nous apprend que les fêtes de Bône ont commencé hier d'une façon fort brillante. L'affluence des étrangers est immense: outre le monde parlementaire et officiel beaucoup d'Anglais et d'Américains qui hivernent d'habitude dans notre colonie, ont devancé, cette année, l'époque de leur installation en Afrique pour assister aux fêtes données dans l'antique Hippône.

Nous avons dit que l'on devait profiter de cette première solennité agricole de l'Algérie pour inaugurer la statue de M. Thiers dans l'ancienne ville de Saint-Augustin; cette érection ne pourra avoir lieu au plus tôt qu'à la fin du mois d'octobre par suite des retards apportés dans le coulage de la statue. Certes nous sommes loin de désapprouver l'hommage que les Hipponois croient devoir rendre à l'homme d'État et à l'historien illustre; mais il nous sera permis de leur rappeler le haut fait d'armes du général Yusuf qui a pris Bône en 1831 presque à lui tout seul.

Yusuf avait vingt et un ans et était capitaine aux chasseurs d'Afrique. Ibrahim-Bey, notre allié, était étroitement assiégé dans la Casbah de Bône par les milices du Bey de Constantine. Le duc de Rovigo n'avait pas de troupes de secours à lui envoyer. Il fit venir Yusuf et le capitaine d'artillerie d'Armandy, et les chargea d'aller relever le moral des soldats turcs d'Ibrahim, en attendant les renforts qui devaient arriver de France.

Lorsqu'ils parvinrent à Bône, Ibrahim-Bey venait de capituler.

Les jeunes capitaines résolurent de se jeter dans la place: à minuit, à la tête d'une trentaine de marins, ils escaladèrent la citadelle, surprirent les Arabes et arborèrent le drapeau français, au grand étonnement des soldats turcs et des troupes d'Ahmed-Bey. Les soldats turcs vinrent se mettre sous les ordres de Yusuf, et le siège continua. Les troupes de secours tardant à venir, les Turcs se mutinèrent et voulurent se défaire des Français. Une détermination hardie de Yusuf déconcerta ce projet et conserva à la France Bône et sa citadelle.

Yusuf rassemble les principaux meneurs et leur annonce, qu'à leur tête, il va faire une sortie contre les assiégeants.

Voici comment M. Léon Galibert qui a écrit l'*Histoire de l'Algérie*, sur des documents officiels, raconte cet épisode:

« — Mais c'est à la mort que tu cours, malheureux! lui dit son frère d'armes le capitaine d'Armandy.

— C'est possible; mais qu'importe, si je te sauve, si je sauve la Casbah!

Et aussitôt l'ordre d'abaisser le pont-levis est donné.

Yusuf sort avec ses Turcs, la tête haute, le visage calme et serein. Lorsqu'il eut franchi les glacis de la citadelle, il se retourne vers eux et les regardant d'un œil sévère:

— Je sais que vous avez résolu de me tuer; je connais aussi vos projets sur la Casbah; et bien! voici le moment propice de mettre votre complot à exécution; frappez, je vous attends!

Ce sang-froid imposent aux conjurés; tous restent stupéfaits. Yusuf profite de leur trouble et reprend:

— Eh! quoi! Yacoub! toi le grand meneur, tu restes impassible, tu ne donnes pas à tes camarades le signal de l'attaque? Puisqu'il en est ainsi, c'est moi qui vais commencer.

Et d'un coup de pistolet il lui fracasse la tête.

L'un des conjurés essaie de porter la main à la poignée de son sabre, Yusuf le devance et lui plonge son yatagan dans le cœur.

— Maintenant à l'ennemi! s'écrie le jeune capitaine.

Tous ces hommes, qui naguère se disposaient à l'assassiner, le suivent sans murmurer, et font à ses côtés des prodiges de valeur, pour lui prouver que s'ils ont été un instant égarés, ils seront désormais dignes de leur chef.

Deux heures après, Yusuf rentrait dans la Casbah, chargé des dépouilles de l'ennemi et recevait les étreintes fraternelles du capitaine d'Armandy. »

Bône était à jamais française.

FLORIAN-PHARAON.

BULLETIN FINANCIER

Le résultat final de la semaine est satisfaisant, car le marché a été plein d'entrain et de fermeté.

Les rentes ont regagné les cours les plus élevés.

Les actions des banques ont également atteint les cours qu'elles avaient un instant perdu.

La plupart des valeurs étrangères sont aussi en progrès, particulièrement les fonds ottomans.

On a beaucoup acheté de 5 0/0 turc, qui s'est élevé de 11,35 à 11,65.

On s'attend à une réorganisation financière de la Turquie, ausstôt que la question grecque sera réglée.

Le Comptoir d'escompte de Paris a une solution prête. Qui dit solution, dit emprunt, l'une ne va jamais sans l'autre. Les moutons de la Roumélie n'ont qu'à bien se tenir, ils ne fourniront jamais assez de laine pour tous les banquiers de l'Orient et de l'Occident. Mais quand il n'y a plus de moutons à tondre, on trouve toujours des actionnaires pour les remplacer.

La Bourse est dans les meilleures conditions pour accueillir les affaires nouvelles qui ne vont pas lui manquer. La liquidation de fin courant se fera du reste dans les meilleures conditions.

Nous conseillons, pendant qu'il en est encore temps, l'achat des actions du Crédit foncier; cette valeur atteindra certainement le cours de 1200 francs.

C'est le 7 du mois prochain la souscription des nouvelles communales qui font déjà 7 francs de prime sur le marché.

Le prix d'émission est de 490 francs, payables 20 francs en souscrivant, 30 francs à la répartition; les autres versements seront échelonnés semestriellement jusqu'en avril 1883.

Un droit de souscription, lors de la souscription, est accordé:

1° Aux porteurs des 924,651 obligations foncières de 500 francs à long terme;

2° Aux porteurs des 142,560 obligations foncières de 500 francs sorties au tirage du 22 septembre 1879;

Par suite, l'ensemble des obligations nouvelles offertes au public sera formée:

1° De 700,000 obligations;

2° Du solde des 1,100,000 autres obligations pour lesquelles les porteurs de titres privilégiés n'auraient pas usé de leur droit de préférence.

L'attrait des lots est aussi très considérable. Le 7 octobre sera un aussi grand succès que le 5 août.

Signalons également le placement des 60,000 bons de « l'Assurance financière », au prix de 600 francs remboursables à 2,500 francs, par remboursements successifs et par des combinaisons basées sur l'accumulation des intérêts composés.

Souhaitons à nos lecteurs de vivre assez longtemps pour toucher le remboursement de tout ce qu'ils pourraient souscrire. Si non, c'est le meilleur moyen de se constituer un héritage pour les siens. T.

GASTRONOMIE

CAILLES A LA CYPRIOTE

La seule manière de manger la caille est de la faire rôtir. C'est l'avis unanime des gourmets et je ne ferai pas l'injure aux lecteurs de la *Revue* de leur donner la recette de ce rôt aussi simple que succulent, je me bornerai à leur souhaiter le génie de la rôtisserie :

« On devient cuisinier, mais l'on naît rotisseur. »

Ceci bien établi qu'il n'y a rien de supérieur à la caille simplement rôtie, avec ou sans feuilles de vigne, je vais vous donner la recette Cypriote.

Les cailles abondent à l'île de Chypre; c'est un lieu de réunion pour elles, et pendant six semaines les habitants en font des hécatombes. La cuisine turco-grecque n'est pas renommée et peut être assimilée à la cuisine espagnole; cependant je fais exception pour le mets suivant :

Faites cuire dans une quantité suffisante de bon consommé huit cailles avec 125 grammes de riz et une douzaine de petites saucisses chipolata. Quand le riz est parfaitement cuit, assaisonnez-le d'un roux clair mouillé avec un verre de vin blanc et quelques cuillerées de jus de rôti.

Dressez le riz sur un plat et rangez dessus les cailles et les saucisses.

Servez fumant.

P. DE BALBAAC.

MENU

Potage julienne au riz.
Cailles à la Cypriote.
Gigot de Présalé rôti.
Salade de chicorée.
Fonds d'artichauts à la Bordelaise.
Timbale de riz à la marmelade d'abricots.
Poires Duchesse. — Pêches. — Raisin.

Un verre de la véritable Liqueur Bénédictine.

P. DE B.

TIR AUX PIGEONS

DU BOIS DE BOULOGNE

TIR DU JEUDI 18 SEPTEMBRE 1879.

3 matchs à 27 mètres, 5 louis, ont été gagnés par MM. Périer et le comte de Mailly.

Poule Op., à 30 mètres, 1 pigeon, 4 tireurs : MM. le comte H. de Montesquiou, 5/5 G.; Périer 4/5. — *Même poule, 6 tireurs :* MM. le comte H. de Montesquiou, 7/7 G.; Périer, 6/7. — *Poule Op., à 29 mètres, 1 pigeon, 6 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 3/3 G. — *Même poule, 6 tireurs :* MM. le comte H. de Montesquiou, 4/4 G.; Périer, 3/4. — *Même poule, à 30 mètres. 6 tireurs :* MM. le marquis de Camposagrado, 6/7 G.; le duc de Riansares, 5/7. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 5 tireurs :* M. le comte H. de Montesquiou, 3/4 G. — *Poule à 27 mètres, 5 louis, 5 pigeons, 3 tireurs :* MM. Hecquard, 5/7 G.; le comte de Mailly, 4/7. — *Poule à 27 mètres, 2 louis, 1 pigeon, 4 tireurs :* M. Hecquard, 2/3 G. — *Même poule Op., 4 tireurs :* MM. Perier, 6/6 G.; le comte de Mailly, 5/6. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 4/4 G. — *Même poule, à 28 mètres, 6 tireurs :* MM. Périer, 6/6 G.; le marquis de Camposagrado, 5/6. — *Poule à 30 mètres, 2 louis, 1 pigeon, 7 tireurs :* M. Périer 3/3 G. — *Même poule, 8 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 7/9, G.; le comte de Mailly, 6/9. — *Poule à 26 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 10 tireurs :* MM. le capitaine, Tart, 6/7, 1er; de Saint-Clair, 8/10, 2e; le marquis de Caumont, 7/10, 3e. — *Poule handicap Op., 1 pigeon, 11 tireurs :* MM. le comte de Lambertye, 7/7 G. (à 25 mètres 1/2); le marquis de Camposagrado, 6/7 (à 25 mètres 1/2). — *Poule Op., à 28 mètres, 1 pigeon, 9 tireurs :* M. le duc de Morny, 2/2 G. — *Même poule, 7 tireurs :* M. le capitaine Tart, 4/4 G. — *Même poule, 7 tireurs :* MM. Jimenez, 4/4; Périer, 4/4 (partagée). — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 6 tireurs :* MM. Balensi, 5/6 G.; le comte de Lambertye, 4/6. — *Même poule, 2 louis, 4 tireurs :* M. Balensi, 2/2 G. — *Poule à 30 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 6 tireurs :* M. Jimenez, 3/3 G. — *Même poule, 5 tireurs :* M. le duc de Riansares, 2/3 G. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 2 louis 3 tireurs :* M. Jimenez, 2/2 G. — *Poule à 30 mètres :* *1 louis, 1 pigeon, 5 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 1/1 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le duc de Riansares, 2/2 G.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cie, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.



Tiré de **LA REVUE DE LA MODE** 13-15, quai Voltaire

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE

Robe courte on mousseline de laine blanche pour jeune fille. — Face : Trois plissés au bas de la jupe; demi-tablier en mousseline à grand plissé bordé de dentelle blanche en haut et en bas. Seconde jupe garnie de dentelle, à plis remontants. Corsage princesse à paniers, bordé de dentelle, ouvert sur un long gilet en petite étoffe pompadour. Bouquet d'épaule. Manches demi-longues garnies de plissés et de dentelle.

Dos : le eorsage princesse, garni d'une haute dentelle blanche, vient draper derrière et retombe sur la jupe.

Cette jolie toilette peut se mettre pour les petites soirées d'automne.

DÉPLACEMENTS.

MM. le duc de Fezensae, au château d'Hénonville. — le marquis de Pomereu au château du Héron, — le comte de la Bourdonnaye, à Paris, — de Boismartin, à Paris, — le baron de Pommereul, au château de Marigny, — le baron de Ségonzac, au château de Verrière, — le vicomte de Ganay, au Bignon, — le marquis d'Ivry, à Freyr, — le général de Launay, à Paris, — de Préaulx au château de la Guerche, — L. André, à Neuilly, — d'Espinay, au château de La Croix, — Baillergeau, au château de Lessart, — le vicomte G. de Chavagnae, au château de Brézé, — le barron de Balorre, au ehâteau de la Vénerie. — le eomte A. de Noailles, au château Saint-Aubin, — le comte de Lupel, au château de Razat, — le comte Calvet-Rogniat, au ehâtcan de Chamagnieu, — le eomte de Beaumont, à Beaumont, — Châtelin, à Paris, — le vicomte de La Barthe, à Clermont-Ferrand, — de La Mairie, au ehâteau de Chanay, — le prinee de Cassano, à Paris, — de Ravignan, au château de Ravignan.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 47.

SAMEDI, 4 OCTOBRE 1879.

Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :

Paris et Département : 3 mois, 8 fr ; — 6 mois, 15 fr ; — un an, 30 fr

Etranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr de plus par trimestre



MADEMOISELLE GABRIELLE KRAUSS

ARTISTE DU GRAND-OPÉRA

Dessin de M. Rosé, d'après une photographie de Nadar, gravure de M. Thiriat.

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

ART

Bronzes, Céramique, Porcelaines.

Bronzes d'Art. — LEMERLE-CHARPENTIER, 8, rue Charlot. — LEROLLE FRÈRES, 1, rue du Foin. — LEVY, 29, rue Sévigné. — MARNYHAC, 42, avenue Wagram. — MORISOT, 76, rue Turenne. — BOYER FILS FRÈRES, 64, rue Saintonge. — A. CHERTIER, 7 rue Férou.

Bronzes et maroquinerie. — KLEIN, 8, boulevard des Capucines.

***

Céramique d'Art. — ESCALIER DE CRISTAL, 6, rue Scribe. — BOCH FRÈRES, 1, rue Compiègne.

Porcelaines. — EMILE BOURGEOIS, dépôts des fabriques de Minton, services de table, 21, r. Drouot.

Bijouterie, Orfèvrerie.

Bijouterie artistique et horlogerie. — GUSTAVE SANDOZ, 147 et 148, galerie Valois (Palais-Royal).

***

Orfèvres. — ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart. — POUSSIELGUE-RUSAND, 5, rue Cassette. — ROBIN, 11, rue Chabanais. — BOURDIER, 8, rue de a Michodière. — FERRY, successeur de FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. Orfèvrerie en argent.

***

Horlogerie. — CONTREAU, 36, boul. des Italiens. Mon LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal).

***

Serrurerie d'Art. — STERLIN, 39, rue Richelieu.

Curiosités et tapisseries, Émaux Gravures, Antiquités.

Curiosités et tapisseries. — VINOT, 7, quai Malaquais.

Tapisseries anciennes. — AUX VRAIS GOBELINS, DÉSIRÉ LÉVY, 27, rue Laffitte.

***

Émaux. — BISSINGER, 31, rue du 4 Septembre.

***

Vitraux. — ANGLADE, 55, boul. Montparnasse.

***

Graveurs héraldiques. — STERN, 47, passage des Panoramas.

Articles de dessin.

Articles de dessin. — BERVILLE, 25, rue de la Chaussée-d'Antin.

Musique, Instruments.

Éditeurs de musique. — BRANDUS & Ce, 103, rue Richelieu. — HEUGEL & Ce, au Ménestrel, 2, rue Vivienne. — E. & A. GIROD, 16, boulevard Montmartre. — COLOMBIER, 6, rue Vivienne. — MACKAR, 22, passage des Panoramas.

Pianos. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary. — KRIEGELSTEIN, 5, r. Meyerber. — ALPHONSE BLONDEL, 53, rue de l'Échiquier.

Orgues. — ORGUES D'ALEXANDRE PÈRE & FILS, 106, rue Richelieu.

Livres, Estampes, Experts Tableaux.

Libraires et Editeurs. — E. PLON & Ce, 8, rue Garancière. — DUMAINE, 30, r. Dauphine. — C. DELAGRAVE, rues Soufflot et Sainte-Catherine.

Librairie religieuse. — VATTON, 50, rue du Bac.

Livres anciens. — FONTAINE, 35, passage des Panoramas.

Cabinet de lecture. — GRAET-DELALAIN, 1, rue Méhul.

***

Estampes et Gravures. — RAPILLY, 5, quai Malaquais.

***

Experts en manuscrits et autographes. — CHARAVAY, 51, rue de Seine.

Experts de tableaux. — HARO, 16, rue Visconti. — GANDOUIN, 42, rue Le Peletier.

***

Restauration de tableaux. — MERCIER, restaurateur de l'École des Beaux-Arts, 27, rue de Seine.

Photographies, Produits et Accessoires.

Photographie. — Mon NUMA BLANC, FERNAND VADON, 29, boulevard des Italiens.

Photographie hippique. — CH. BARENNE, 46, avenue de la Grande-Armée.

***

Produits photographiques. — PROFseur STEBBING, 27, rue des Apennins. — DETHEUX-BULARD, 3 et 5, rue du Marché-des-Blancs-Manteaux.

Articles de photographie. — L. PUECH, 21, place de la Madeleine. — MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

Albums photographiques. — W. MARX, 3, rue des Archives. — Médaille d'or en 1878.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Tapisserie Coffres-forts.

Ameublement. — BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne.

Meubles d'art. — DROUARD, 16, rue de Lyon.

Meubles riches et ordinaires. — DORANGE, 59, passage Choiseul.

***

Tapissier. — HENRI MAIN, 38, rue de la Ferme-des-Mathurins.

***

Coffres-forts. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré.

Chauffage.

Articles de chauffage. — E. DELAROCHE & NEVEUX, 22, rue Bertrand. — POÊLE MOBILE SUR ROUES, 6, place de l'Opéra

Coke. — PIERRON, 72, rue du Théâtre, à Grenelle.

Charbons de terre et coke. — O. BLANQUI, 8, rue de l'Université.

COSTUME — MODES

Costumes, Confections, Nouveautés Cachemires.

Costumes. — MEYER & MORTIMER, 14, r. Halévy.

***

Confections, Nouveautés, Cachemires. — GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal. — NORMAND père et fils et CHANDON, 82, rue Richelieu. — BOURUET-AUBERTOT, 23, av. de l'Opéra. — AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres. — AU PRINTEMPS, rue du Havre. — AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac. — AUX TROIS-QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine. — MAGASINS DE LA PLACE CLICHY, à la place Clichy. — TAPIS ROUGE, rue du Faubourg-Saint-Martin.

Robes et Manteaux. — Mmes VIDAL sœurs, 104, rue Richelieu.

***

Patrons découpés haute nouveauté. — D. BACLE, 46, rue du Bac, concessionnaire des patrons DEMOREST.

Chemiserie, Lingerie.

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — CHARVET, 25, place Vendôme.

***

Lingerie. — A LA GRANDE SPÉCIALITÉ DE BLANC, 31, boulev. de Sébastopol et 2, rue Berger.

***

Corsets. — Mme BILLARD, 4, rue Tronchet. — N. DACIER, 72, rue Rivoli. Médaille à l'Exposition de 1878.

Corsets, lingerie et jupons. — Mon VIGOUROUS, 9, rue d'Argenteuil.

Gants, Parfumeurs.

Gants. — TREFOUSSE, 63, rue Blanche. — BERTIN, 27, boulevard des Italiens.

***

Parfumeurs. — HOUBIGAND, 19, faub. Saint-Honoré. — VIOLET, 225, rue Saint-Denis et 12, boul. des Capucines. — PIVER, 10, boul. de Strasbourg. — RIMMEL, 17, boul. des Italiens. — GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout. — PINAUD, 37, boulevard de Strasbourg.

Parfumerie hygiénique. — RUSMA DU SÉRAIL, MULLER, 30, faubourg Montmartre.

Parfumerie Oriza. — LEGRAND, 207, rue Saint-Honoré.

Lait antiphélique. — CANDES & Ce, 26, boulevard Saint-Denis.

Pâte épilatoire. — Mme DUSSER, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Eaux. — EAU LAFERRIÈRE, 25, rue d'Enghien. — EAU DES CHATELAINES, 7, rue d'Enghien.

***

Éventails. — RODIEN, 48, rue du Luxembourg.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — SCHÆFFER, 23, boulevard des Italiens. — RENARD, 2, boul. des Italiens. — TAUTZ AND SONS (culottiers anglais), 84, faubourg Saint-Honoré. — WASSE (culottier), 85, rue Richelieu. — ULMER, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.

Équipements militaires. — SPIQUEL, 164, r. Saint-Honoré.

Tailleurs pour dames. — WORTH, 7, r. de la Paix.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — MAISON ANGLAISE, 1, place de l'Opéra. Spécialité de chapeaux élégants pour hommes et pour dames.

SPORT

Equitation, Armuriers, Escrime.

Équitation. — MANÈGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

***

Armuriers. — GUYOT, 8, r. de Ponthieu. — LAINÉ, 21, rue Rivoli. — FLOBERT, 12, boulevard Saint-Michel. — ROBLIN, 5 et 7, rue de la Ville-l'Évêque.

***

Professeurs d'escrime. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour. — D. ROBERT, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides. — BOYER, 10, rue Taitbout.

Hydrothérapie.

Bains. — ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hôtels.

Appareils pour bains. — GOFFINON-BARBAS, 85, boulevard Strasbourg.

Billard.

Professeurs de billard. — L. PIOT, au Grand-Café. — VIGNAUX, au Grand-Hôtel.

***

Billards. — BLANCHET, 53, rue de Lancry.

Chevaux, Voitures, Écuries Sellerie.

Voitures. — HENRY BINDER, 31, rue du Colisée. — BINDER aîné, 40, avenue du Bois de-Boulogne. — KELLNER, 109, avenue Malakoff. - - MUHLBACHER, 63, avenue des Champs-Elysées — THOMAS (Brice), 135, boulev. Haussmann. — PLISSON, 3 et 5, avenue de la Grande-Armée.

***

Vente de chevaux. — TATTERSALL FRANÇAIS, 24, rue de Beaujon.

Marchands de chevaux. — CRÉMIEUX & MAYER, 16, rue de Berry. — A. MARX, 5, rue Matignon. — A. BERNHEIM, 17, rue de Marignan.

Chevaux et voitures de luxe de grande remise. — HAWES FRÈRES, 26, rue François 1er.

***

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

***

Selliers. — RODUWART FRÈRES, 36, avenue des Champs-Elysées.

Chiens.

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

Nourriture de chiens de chasse par le riz. — LAPOSTOLET FRÈRES & CERTEUX, 20, rue de Viarmes.

Articles de voyage.

Articles de voyage — FLANDIN, 23, rue Michel-le-Comte. — GUIBAL, 40, rue Vivienne.

Villes et stations balnéaires.

VICHY. — ETABLISSEMENT THERMAL.

VICHY. — GRAND-HOTEL DES AMBASSADEURS.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

DIVERS

Compagnies financières et Compagnie d'assurances.

Banque. — BANQUE DÉPARTEMENTALE, 62, rue de Provence.

Caisse financière. — CAISSE FINANCIÈRE DE PARIS, 13, rue de Londres.

Compagnies financières. — CRÉDIT LYONNAIS, 19, boulevard des Italiens. — BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, 3, rue d'Antin. — CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, 66, rue de la Chaussée-d'Antin. — SOCIÉTÉ DES DÉPOTS ET COMPTES COURANTS, 2, avenue de l'Opéra. — SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE PARIS, 19, rue Louis-le-Grand. — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, 54 et 56, rue de Provence.

***

Assurances sur la vie. — LE TEMPS, 3, rue Rossini

Assurances à primes fixes. — LE MONDE, 12, rue du 4 Septembre.

Assurances sur la vie et contre l'incendie. — L'OUEST, Compagnie d'assurances sur la vie et contre l'incendie, 60, rue Neuve-Saint-Augustin.

Assurances maritimes. — LE ZODIAQUE (Compagnie d'), 11, rue Bergère.

Pour 3 francs par an assurance contre les accidents de chemins de fer et de voitures. — Cie LE GLOBE, capital : 9,000,000, 19, rue de Grammont, Paris.

Institutions, Sciences Pension.

Institutions. — ROGER, 2, rue Lhomond. — DITZ, à Asnières. — Mme NAVET, 6 et 8, rue de Longchamps. Institution anglo-française. — Études sérieuses.

***

Sciences appliquées à l'industrie. — EXPOSITION DES SCIENCES APPLIQUÉES A L'INDUSTRIE. Bureau : 17, faubourg Montmartre.

***

Inventions nouvelles. — RAMON BAÑOLAS, ingénieur, 102, faubourg Poissonnière. Extincteur dit « MATA-FUEGOS ».

***

Pension. — GARDOIN, pension de famille de premier ordre, 38, rue Pergolèse.

Pharmaciens.

Pharmaciens. — PHARMACIE NORMALE, 70, rue Drouot. — GRIMAULT & Ce, 8, rue Vivienne. — DIDIER, 20, boul. Poissonnière. Graine de moutarde.

Art dentaire.

Dentiste. — FATTET, 255, rue Saint-Honoré.

Eau dentifrice. — EAU DU Dr PIERRE, 8, place de l'Opéra.

Agriculture.

Agriculture. — HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière. — PELTIER, 10, rue Fontaine-au Roi.

Clôtures.

Clôtures. — SOCIÉTÉ DES CLOTURES POUR CHEMINS DE FER, constructions rustiques, treillages, grillages, 51, rue d'Hauteville.

Pompes.

Pompes rotatives. — MORET & BROQUET, 121, rue Oberkampf.

Jeux et Jouets, Bimbeloterie.

Jeux pour parcs. — E. FOIN, 138, rue du Temple. — MARCHAL & BUFFARD, passage de l'Opéra.

Jouets. — PARADIS DES ENFANTS, 156, rue de Rivoli. — AU NAIN BLEU, CHAUVIÈRE, 27, boulevard des Capucines.

Bimbeloterie-Jouets. — JUMEAU. Poupées nues et habillées, 8, rue d'Anjou-au-Marais.

Aiguilles.

Aiguilles et épingles anglaises. — KIRBY-BEARD & Ce, 5, rue Auber.



LA VIE A LA CAMPAGNE

L'automne est officiellement commencé; mais le lugubre été que nous devons à l'année 1879 aura du moins cet avantage qu'en retardant la végétation, il la laisse dans toute sa puissance à l'heure où déjà elle devrait marquer son déclin. La vallée s'éveille bien chaque matin enveloppée d'un rideau de vapeurs nacrées; la brise du soir plus aigre provoque bien d'involontaires frissons chez le promeneur attardé; les fleurs d'octobre, ces fleurs sans parfum comme les amours de l'âge mûr, ont bien commencé à ouvrir leurs boutons; mais les arbres, mais la prairie n'ont rien perdu de leur tonalité verdoyante, mais aucune feuille n'a encore pris l'éclatante livrée de sa caducité, mais l'arbrisseau en ne cessant pas d'allonger ses rameaux, l'herbe en foisonnant comme aux beaux jours, nous donnent le droit de nous supposer plus jeunes de quelques semaines, et cette illusion a son prix.

Comme tous les ans, probablement depuis que le monde est monde, on commence à se préoccuper de ce que nous réserve l'hiver dont le spectre se dresse devant nous. Sera-t-il rigoureux? sera-t-il clément? et, sur ce thème, les augures s'en vont en guerre; mais, comme tous les prophètes passés, ils penchent généralement pour le pire : l'un annonce que des passages de palmipèdes ont été déjà observés dans le Midi; un autre vaticine sur la précoce disparition des hirondelles, nous serions voués et dévoués à la congélation s'il fallait l'en croire. Nous pensons que c'est bien assez de subir ce désagrément, si réellement il nous est réservé, et qu'il est parfaitement inutile d'en grelotter quatre mois à l'avance. Si les hirondelles ont déjà abandonné quelques localités, il nous semble, en revanche, que les cailles ont apporté un peu plus de lenteur que d'ordinaire dans leur mouvement rétrograde, puisque, bien que l'ouverture de la chasse se trouvât retardée de quinze jours, elles étaient encore assez nombreuses dans nos champs, pour devenir la consolation des Nemrods en quête de perdreaux absents. Ce n'est pas d'ailleurs, en fait de migrations, de quelques observations isolées que l'on peut tirer un pronostic puisqu'une infinité de causes secondaires peuvent déterminer un mouvement partiel et anormal chez les migrateurs. S'ils avaient vraiment obéi à quelqu'un de ces phénomènes qui peuvent précipiter le départ de la station d'été, ils se montreraient par masses, ils se montreraient partout. J'ai beau me tâter, je ne me découvre aucune espèce de vocation pour le métier de Tirésias. Aussi je me garderai bien de riposter à ces oracles par un oracle et demi; la seule conjecture qu'il me paraisse raisonnable d'émettre, c'est que très probablement le caractère si tranché de l'année 1879, l'humidité, ne se modifiera pas au moins dans la première partie de l'hiver, et qu'avec un sol qui n'a pas un instant asséché et resté saturé d'eau, ce que nous avons le plus à redouter ce sont des neiges intenses.

* * *

C'est en septembre que commence le grand mouvement des migrateurs. Les oiseaux de marais et de rivage : courlis, pluviers, vanneaux, combattants, chevaliers, représentent les batteurs d'estrade de la grande armée d'échassiers et de palmipèdes qui va passer du Nord au Midi; leurs bandes ont déjà commencé à se montrer depuis le milieu du mois.

Pendant qu'ils débarquent, d'autres voyageurs quittent l'hôtellerie : la huppe, le rollier, la fauvette grise, la fauvette des roseaux, le gobe-mouches, le cul-blanc, la guignette; le loriot a disparu dès la fin d'août avec les martinets; l'hirondelle de cheminée se met en route à son tour; les cailles et les râles de genêt passent sans relâche, mais en laissant toujours derrière eux des traînards; il est très fréquent de rencontrer des cailles attardées jusqu'à la mi-octobre; nous en avons tué une dans les premiers jours de novembre, sur les bords de la Marne, il y a quelques années. C'est à la Notre-Dame de septembre que commence la chasse des bisets, dont le passage se continuera jusque vers le milieu de novembre. Ils sont avec les ramiers ou palombes, qui arrivent également en ce moment, allant de l'est à l'ouest, les objectifs actuels des chasseurs du Midi, qui les prennent aux filets ou les fusillent, montés dans des sortes de tourelles spécialement construites pour les attendre. Nos compatriotes ont encore dans ce mois les ortolans, qui se concentrent dans leurs régions, et le becfigue qui, arrivé à son maximum d'embonpoint, rachète par sa délicatesse la petitesse de son volume; comme il est probable que les grives ne s'arrêteront guère dans nos vignes, où, cette année, elles ne trouveraient que du verjus, il est probable que les Nemrods de la Provence en tueront beaucoup à l'arbret. Le Midi est beaucoup plus favorisé que nous sous le rapport des oiseaux de passage, et quand nous aurons nettoyé nos champs de leur dernière perdrix et nos bois de leur dernier lièvre, ce sera le tour des chasseurs au poste de se moquer de nous.

Les jeunes cerfs ont touché au bois dans les premiers jours de septembre, et les vieux sont dans la période des amours. Ces amours n'ont rien de l'idylle et seraient plutôt du domaine de l'épopée. Je doute que chez les carnassiers les plus terribles la passion affecte un caractère aussi violent que chez ce simple ruminant, de mœurs relativement douces et généralement inoffensif. C'est dans les buissons où il s'était cantonné pour réparer l'épuisement du refait, qu'il en ressent les premières atteintes; son cou et sa gorge enflent. Il devient inquiet, il rait avec force, et ce cri rauque et prolongé entendu dans le silence des nuits a quelque chose d'effrayant.

S'il n'a pas de biches dans son voisinage, il quitte son fort, et, cédant aux transports qui le fouaillent, se montre dans les champs, change de forêts, s'arrêtant pour interroger la brise à pleins naseaux et jetant aux échos son raiement lamentable; d'autres fois on le voit se précipiter sur un arbre, sur un buisson que son délire a transformé en un ennemi imaginaire et le charger à coups d'andouiller. Il prélude ainsi aux combats qu'il livrera à ses rivaux. combats dans lesquels les deux champions, animés d'une égale fureur, luttent avec un tel acharnement, qu'il n'est pas rare que l'un d'eux y perde la vie.



UNE PARTIE DE CROCKET

Dessin de M. Kaemmerer, d'après une figure de son tableau.

On a trouvé dans la forêt de Fontainebleau des cerfs qui, ayant entrelacé leurs bois dans un de ces duels d'amour et n'ayant pu se dégager, étaient morts rivés l'un et l'autre au corps de son ennemi. Ajoutons que l'acharnement des combattants fait ordinairement beau jeu au troisième larron, quelque daguet, quelque deuxième tête qui vient mêler une note gaie à cette tragédie. Capricieux, inconstant comme tous les sultans, le cerf se lasse rapidement de celle pour laquelle il a joué sa vie, et rendu à ses fureurs recommence une nouvelle recherche. Dans les forêts très vives en fauves, il lui arrive cependant de rassembler une bande de biches sur lesquelles, pendant les trois semaines que durera son effervescence, il veillera avec une rage jalouse, toujours à l'éveil pour rôder autour de son troupeau; amaigri, efflanqué, le poil piqué et souillé, châtiant à coups de tête celle de ses odalisques qui s'écarte trop à son gré de la bande, ou se précipitant, aussitôt qu'ils se montrent, sur les cerfs évincés qui ne quittent point les alentours. C'est cependant de ce joli spectacle que le roi François II et Marie Stuart ne pouvaient se rassasier!

Les louveteaux vont passer louvards; ils commencent à quitter les couverts pour se hasarder dans les chaumes en quête d'un premier exploit.

Quant à la chasse, en elle-même, en ce mois les actes passent avant les paroles. Nous nous bornerons à constater que nos prévisions d'indigence giboyeuse ont été non pas seulement justifiées, mais dépassées. Les lettres que nous avons reçues sont sur ce point d'accord avec nos observations personnelles. Les couvées de perdrix ont si bien manqué que, dans certaines localités, l'espèce semble en être anéantie. Les prix fabuleux que

lièvres et perdreaux atteignaient à la Halle le lendemain de l'ouverture accusent éloquemment la situation. Nous écrivions à un an de date : ceci est le commencement de la fin, en indiquant les conséquences que pouvait avoir un hiver rigoureux sur le gibier déjà décimé par les intempéries, et nous engagions les intéressés à solliciter de l'administration une clôture anticipée qui, seule, pouvait préserver de la destruction les débris de compagnies à peine suffisants pour la reproduction future. Aujourd'hui, nous voici à la seconde étape de ce que nous considérions comme la période d'anéantissement final; si nous ne voulons pas aller tout droit à cette indigence du bois et de la plaine qui caractérise nos départements du Midi, nous ne saurions plus qu'engager les quatre cent mille détenteurs de permis de chasse à aviser, car il en est temps et grand temps.

L'acclimatation des oiseaux exotiques progresse de plus en plus ; il est assez intéressant de suivre, dans les ventes des jardins zoologiques qui se livrent à leur élevage, la progression constamment décroissante du prix de variétés si rares il y a bien peu d'années, que l'on citait les quelques établissements qui en possédaient un exemplaire. C'est le Jardin zoologique d'Anvers qui a le privilège de représenter la bourse où s'établissent les cours de ces sortes de valeurs. A la fois éducateur et commercial, le Jardin d'Anvers livre tous les ans aux enchères des quantités considérables, non seulement de volatiles, mais de quadrupèdes et de carnassiers d'outre-mer. Rien de plus curieux que ces séances, d'abord par l'étrange diversité des objets de l'adjudication, perroquets de cent espèces, singes de tous les formats, lions, petits oiseaux au plumage éclatant, éléphants, faisans, girafes, etc., etc. ; puis, par la composition non moins bizarre de la galerie où le savant directeur d'un muséum coudoie le dompteur de bêtes féroces, où les marchands d'oiseaux, les artistes forains en quête d'un phoque, se mêlent et se confondent avec les amateurs millionnaires. La dernière de ces ventes a eu lieu le mois dernier et a donné d'assez beaux résultats, bien qu'elle accuse, comme nous le disions en commençant, une baisse considérable dans les espèces les plus recherchées. Les lophophores *impeyanus* dont nous avons vu vendre une paire mille écus, il y a une douzaine d'années, sont aujourd'hui à 650 fr. le couple ; les faisans de lady Amherst n'ont pas moins dégringolé, les voilà descendus à 205 ; encore quelques éducations, et ce magnifique oiseau sera à la portée de toutes les basses-cours ; les tragopans-satyres sont plus fermes, ils restent à 405. Question d'élevage plus difficile. A 750 les pintades valturines, et les cygnes blancs à col noir à 425. En revanche, la paire de canards mandarins, ces ravissants ornements des pièces d'eau, dont malheureusement le mâle a le tort de se montrer en robe de chambre précisément au moment de la fête, s'est vendue à Anvers 74 fr. seulement, et ses rivaux, les carolins 45 fr. Une autruche mâle s'est vendue 1,100 francs, la femelle 800 ; mais je pense que cela vous est assez indifférent, à moins que l'exemple de notre Jardin d'acclimatation ne vous ait inspiré la fantaisie d'un semblable attelage pour votre dog-cart ; nous avons encore remarqué dans le lot des excentricités un condor vendu 350 ; et un exemplaire de cette chouette harfang à laquelle M. Jules Verne a donné un rôle si pathétique dans son beau roman, les *Indes noires*, a été adjugé 110 francs. Citons encore, parmi les féroces, une tigresse de Java, 2,400 fr., une panthère noire 1,600 francs, un puma mâle 710 francs, une famille de lions 7,000 francs ; mais un éléphant dressé à la selle, un tapir, un lama, un bison ont été retirés faute d'amateurs.

Les petits oiseaux se sont moins bien vendus ; les aras, les cacatoès, les perroquets étaient loin de faire prime, bien que ceux-là ne se reproduisent pas en captivité ; quant aux espèces dont l'éducation est à la portée de tout le monde, elles marchent à grands pas à une banalité désespérante ; les calopsittes se sont vendus 34 fr. ; les perruches ondulées 12 et même 10 fr. la paire. La perruche ondulée est le canari de l'avenir, elle décagera le titulaire traditionnel des affections de toutes les Rigolettes, de toutes les Jenny l'ouvrière. Franchement, cette décadence de l'honnête canari, je ne la verrai point sans tristesse ; c'était un brave petit oiseau, peut-être un peu trop pénétré, comme tous les artistes, du charme que ses chansonnettes devaient avoir pour ses auditeurs, mais alerte, vif, franchement joyeux et affectant, par accès, une nuance de tendresse mélancolique, qui le rendait intéressant ; je sais bien qu'il avait le tort d'être jaune, et que la logique humaine a décidé que cette couleur-là serait plus bête que les autres ; mais enfin, puisqu'on a trouvé, dit-on, le secret de teindre les oiseaux de leur vivant, il n'y avait qu'à ajouter un peu de bleu à la nourriture du serin pour qu'il devint tout de suite d'un aussi joli vert que sa rivale. Celle-ci est plus galamment vêtue, plus recherchée dans ses atours, je n'en disconviens pas ; pourtant je n'aime guère ce bec crochu qui rappelle l'oiseau de proie ; et puis, si ses jaseries sont mélodieuses, sa voix, quand elle s'élève, se rapproche un peu trop du grincement de la scie ; enfin, je ne sais pas jusqu'à quel point l'immodestie d'un ménage de perruches ondulées est sans danger pour la jeune fille qui les contemple tous les jours ; il est clair que les effusions sans trêve auxquelles ce couple idéal se livre du matin au soir doivent tout au moins inspirer à la pauvre enfant des illusions que celui qui deviendra son mari aura quelque peine à réaliser.

DE CHERVILLE.

PROFILS & MÉDAILLONS

II

GABRIELLE KRAUSS

Elle s'appelle GABRIELLE : un nom d'ange, mais d'un ange qui serait femme — ange deux fois, dirait un faiseur de madrigaux.

Rien de plus harmonieux, de plus complet et de plus un que la vie de cette grande artiste, qui n'a jamais mis le pied dans aucun des sept châteaux de la Bohême, et qui n'a rien de commun avec les batteuses d'estrade et les coureuses d'aventures sacrées reines, un beau soir, par le parterre en délire. C'est une simple bourgeoise, qui n'a d'autre originalité que son immense talent.

Autrichienne, et fille d'un employé, elle est née et elle a grandi dans un milieu modeste, profondément honnête — presque patriarcal. Sa vocation fut précoce. Elle marchait à peine et déjà elle entrait dans la voie qu'elle a toujours suivie depuis — en ligne droite et sans dévier. Tout enfant, elle chantait avec goût et avec grâce les adorables LIEDER des musiciens de son pays.

Élève du CONSERVATOIRE DE VIENNE, elle en sortit avec les premiers prix de chant, de piano et d'harmonie, et la médaille d'or, glorieux couronnement des hautes études, déjà grande par le savoir, plus grande encore par le sentiment, très développé et très hâtif dans cette âme délicate, dont il fera toujours le charme et la force.

Elle débuta, à dix-huit ans, au BURG-THÉATER, qui est l'Opéra impérial de Vienne, en chantant le rôle de MATHILDE, dans Guillaume Tell, ce début fut un triomphe. En moins de trois ans, Gabrielle Krauss aborda plus de rôles que beaucoup de cantatrices n'en ont tenté dans toute leur carrière. Elle fut tour à tour la PAMINA de la Flûte enchantée, la GABRIELLE d'une Nuit à Grenade, l'AGATHE du Freyschütz, l'ÉLIZABETH du Tannhauser, l'ELVIRA et l'ANNA de Don Juan, l'ELSA du Lohengrin, l'ANNA de la Dame Blanche, la VALENTINE des Huguenots, la LÉONORA du Trovatore, l'ANTONINA du Belisario, la SENTA du Vaisseau-Fantôme, l'AMÉLIE de Gustave III, l'HÉLÈNE de la Croisade des dames, la LÉONORE de Fidelio, la COMTESSE des Noces de Figaro, la ROSAURA de « *Cosi-fan Tutti* », l'ÉGLANTINE d'Euryanthe, puis MARIA-DE-ROHAN, LUCREZIA BORGIA, et LALLA-ROUCK.

Il serait vraiment difficile de trouver un répertoire plus riche et plus brillant que celui-ci, et permettant mieux à une artiste de mettre en lumière les dons qu'elle a reçus du Ciel.

Dans ces rôles si divers, dont elle fit des créations par la façon intelligente dont elle les interpréta, Gabrielle Krauss surpassant les espérances qu'avait fait naître son talent mêlé d'inspiration parut, toute jeune encore, vraiment parfaite et accomplie. Nature singulièrement ardente et courageuse, ne se laissant jamais ni décourager ni abattre, elle s'éleva promptement aux plus grandes hauteurs qu'ait jamais pu atteindre une prima donna assoluta. Douée de ce vif instinct scénique qui fait les comédiennes, brûlant du feu sacré de la passion, toujours noble, souvent touchante, elle vous saisit surtout par un jeu pathétique et plein d'action.

*
* *

Après six années de succès et de triomphes dans sa patrie, Gabrielle Krauss vint livrer en France la bataille suprême que tout artiste doit gagner à Paris pour entrer dans la possession incontestée de sa gloire. Paris est toujours et par excellence, la ville sonore et retentissante.

Elle débuta aux Italiens en 1866, elle avait vingt-quatre ans.

C'était une heure sombre dans les fastes du monde lyrique. Les astres de première grandeur qui avaient brillé si longtemps au ciel de l'Opéra, s'éteignaient l'un après l'autre. La Frezzolini, la Lotti, la Penco, la Borghi, Mmes Anna de Lagrange et Lagrua jetaient leurs derniers éclairs — *lampi digola* — comme disent les Italiens, et nulle part on ne signalait encore le lever des jeunes étoiles.

C'était une fin de saison. Le tam-tam de l'annonce et les fanfares de la réclame n'avaient pas précédé la nouvelle venue ; son début ne fut remarqué que de l'élite toujours peu nombreuse des dilettantes et des connaisseurs. M. Bagier l'engagea cependant pour l'année suivante, et ce fut l'honneur de sa direction. Lentement, peu à peu, par la seule force d'un talent aussi honnête qu'il est grand, rare mélange de sincérité et d'ardeur, la Krauss conquit bientôt la place qui lui appartenait la première. Elle compléta ainsi la constellation des étoiles du Nord — la BALETTI, la SCHRŒDER-DEVRIENT, la SONTAG, la UNGHER et la CRUVELLI, — qui pendant un demi-siècle, se succédant l'une à l'autre, éblouirent Paris et l'enchantèrent.

La dernière apparue dans ce groupe lumineux ne redoute aucune de ses glorieuses devancières. D'autres eurent autant d'éclat ; aucune ne laissera, comme trace de son passage un plus pur rayonnement.

Un soir, dans ce beau salon, placé au coin de la chaussée d'Antin et du boulevard des Italiens, comme un observatoire d'où l'on voit passer toutes les illustrations parisiennes, le dieu de ce foyer, qui était aussi le dieu de la musique, ROSSINI, avec un de ces mots si justes qu'il frappait au bon coin, et qui sonnaient comme des médailles d'or, caractérisa de la façon la plus heureuse et la plus juste le talent de la Krauss et sa manière.

— Courage, ma fille, dit-il, en lui mettant un baiser au front ; vous chantez avec votre âme, et votre âme est belle !

*
* *

Élevée dans la patrie de la musique, ayant bu toute sa vie aux sources les plus vives de l'art, Gabrielle Krauss est aujourd'hui le type idéal de la cantatrice. Elle a tout abordé, le LIED et la CANTATE ; l'ORATORIO et l'OPÉRA. Elle compte dans son répertoire Bach et Haendel, Haydn et Cimarosa, Gluck et Sacchini, Méhul et Schubert, Weber et Mendelssohn, Meyerbeer et Rossini, Verdi et Wagner, Schubert et Gounod. Sa voix superbe n'est pour elle qu'un mode d'expression dont elle pourrait se passer : elle joue de l'orgue comme Saint-Saëns, et du piano comme Chopin.

Cette voix, puissante et charmante à la fois, est d'une justesse admirable, s'étendant du si naturel grave à l'ut dièze au-dessus de la portée, sans se laisser jamais arrêter par aucune difficulté d'intonation. Ses notes aiguës ont une vibration et une force qui dominent l'orchestre et les chœurs. Si les notes de la deuxième octave sont parfois légèrement voilées, les sons du médium ont une séduction incomparable, — on éprouve, en les écoutant, je ne sais quelle sensation exquise et pénétrante. C'est, comme on l'a dit si justement :

Il canto che nel cuor se sente

chantant vraiment avec tout son cœur et toute son âme, sans rien retenir d'elle-même, sans se réserver pour se conserver, la Krauss ne permet point, cependant, que la passion altère jamais chez elle la virtuosité. Un peu dure parfois et trop précipitée, sa vocalisation est toujours chaleureuse, stridente et brillante. Elle se joue, sans fatigue et sans danger, dans les gammes diatoniques ascendantes et descendantes, et le battement de ses trilles est d'une justesse et d'une sonorité incomparables au milieu de cette décadence, — irrémédiable, peut-être, — du grand art du chant, à laquelle nous avons le malheur d'assister, la diva autrichienne reste pour tous un modèle et un exemple.

* * *

Admirée à la scène, Gabrielle Krauss serait remarquée partout. Elle est de celles qui ne laissent personne indifférent. En la voyant, on comprend que l'on est devant quelqu'un.

Elle est grande, avec le col puissant de presque toutes les chanteuses; des épaules de déesse, des mains de reine, aux gestes parlants, et des bras de statue grecque. L'ovale allongé du visage ne dissimule point la saillie un peu forte du menton. La chevelure, d'un châtain sombre, est abondante et souple, tantôt tressée à l'antique, tantôt élevée en diadème. Le front est d'un modelé énergique; l'œil petit, enfoncé sous l'arcade proéminente, avec des rayons et des flammes. La bouche, aux lèvres rouges, un peu fortes, presque toujours entr'ouverte, et laissant voir l'écrin des dents blanches, légèrement écartées, a gardé quelque chose des grâces charmantes de l'enfance; mais, adorable dans le sourire, elle peut devenir terrible dans la colère, farouche dans la terreur. Singulièrement mobile, elle donne une note de haute valeur au masque saisissant de cette muse tragique. Mais qu'importe le masque lui-même? Une belle âme pourrait se passer de beaux traits, parce que cette âme, devenue visible sous l'influence de la passion, sculpte à chaque instant un visage nouveau dans le marbre vivant de la chair.

* * *

Avec sa nature souple et sa culture artistique si complète, la Krauss peut aborder et elle aborde en effet les rôles les plus divers. Mais c'est surtout comme tragédienne lyrique qu'elle vivra dans l'histoire du théâtre. Elle est la vraie reine du drame musical, l'héroïne poursuivie par l'inexorable fatalité des poètes, la victime déchirée par le vautour de la passion implacable; l'ange se souvenant des cieux. Sémiramide, Elvire, Pauline ou Desdémone! Il lui faut le cadre grandiose de l'opéra-seria — le seul qui soit digne d'elle — pour qu'elle puisse déployer à l'aise son style large et pur. C'est alors — alors seulement — qu'elle donne son plus merveilleux relief à une personnalité eminente, qu'elle s'élève sans effort à la solennité majestueuse qui sied à la prêtresse de l'art, et qui s'abandonnant au dieu intérieur qui la saisit, elle trouve ces impétueux élans qui emportent tout un public avec elle et cette puissance magnétique qui, par instants, électrise toute une salle.

Grâce à elle notre génération trop déshéritée aura, parfois encore, senti passer le souffle lyrique dont furent animées les grandes artistes, maintenant disparues, qui firent la joie de nos pères? Elle nous a ramenés dans la voie lumineuse de ses plus illustres rivales. Digne héritière des Pasta, des Malibran, des Frezzolini, dont elle fait revivre la grande manière aujourd'hui trop oubliée, elle a retenu sur cette terre un idéal sublime, trop prompt à s'évanouir. Tous ceux qui ont le culte du plus séduisant des arts, et qui voudraient préserver d'une irréparable ruine la chaîne prête à se rompre des plus précieuses traditions, doivent l'aimer comme le dernier anneau qui rattache le passé au présent — un anneau d'or fin!

Louis Énault.

∴ On termine en ce moment l'installation d'un atelier de photographie au-dessus de la salle de travail des estampes, à la Bibliothèque nationale.

Ce service est destiné à assurer la reproduction des estampes et des plans qui sont le plus fréquemment communiqués au public, et qui arrivent par suite à une détérioration assez rapide.

RÉGATES D'AUTOMNE

BASSIN D'ARGENTEUIL

COURSES DE BATEAUX DE PLAISANCE

à voiles

12 Octobre, à midi.

COURSE INTERNATIONALE

(Quatre séries)

1re *Série. — Bateaux au-dessous de 4 tx.*

1er Prix. — 200 fr. donnés par la ville de Paris et méd. d'argent.
2e Prix. — 50 fr. — et méd. de bronze.

2e *Série. — Bateaux de 4 à 6 tx.*

1er Prix. — 200 fr. donnés par la ville de Paris et méd. d'argent.
2e Prix. — 50 fr. — et méd. de bronze.

3e *Série. — Bateaux au-dessus de 6 tx.*

1er Prix. — 200 fr. offerts par M. J.., memb. du Cercle et méd. d'argent.

4e *Série. — Bateaux à quille fixe propres à la navigation maritime.*

1er Prix. — Une jumelle marine donnée par la ville de Gennevilliers, et médaille d'argent.
2e Prix. — Médaille d'argent.

COURSE A LA GODILLE

pour embarcations destinées à un service de bord ou de canotage.

1er Prix. — 20 fr. | 2e Prix. — 10 fr.

Entrées dans les courses publiques :

5 fr. pour les bateaux appartenant à des sociétaires; 10 fr. pour les bateaux étrangers.

COURSES DE BATEAUX DE PLAISANCE

à vapeur

12 Octobre, à 2 heures.

1re *Série. — Bateaux au-dessus de 10 mètres à la flottaison.*

1er Prix. — 250 fr. donnés par la ville de Paris, et méd. d'argent.
2e Prix. — 100 fr. donnés par M. B..., memb. du Cercle, et méd. de bronze.

2e *Série. — Bateaux de 10 mètres au moins à la flottaison.*

1er Prix. — 150 fr. donnés par la ville de Paris, et méd. d'argent.
2e Prix. — 75 fr. — et méd. de bronze.
3e Prix. — 25 fr. — —

(Parcours au chronomètre avec rendement de temps. — Règlement du Cercle de la Voile.)

L'inscription des bateaux est reçue le vendredi qui précède la course, au siège du Cercle, rue Saint-Lazare, 11, où les renseignements les plus détaillés pourront être donnés aux coureurs.

Toutes les questions seront jugées sans appel par les comités nommés en vertu du règlement des Courses à la voile et à vapeur.



UN DESSIN, par Vollon. (*Chefs-d'œuvre*, Baschet, édit.)

COURRIER DES THÉATRES

PORTE SAINT-MARTIN : Reprise de *Cendrillon*. — PALAIS-ROYAL : La *Famille*, comédie en un acte, en prose, par M. Georges Boyer. — THÉATRE DES ARTS : *Miss Bébé*, comédie en trois actes, en prose, par M. Victor Kervant. — THÉATRE DU GYMNASE : *Jonathan*, comédie en trois actes, par MM. Edmond Gondinet, François Oswald et Pierre Giffard.

Le théâtre de la Perte-Saint-Martin vient de reprendre *Cendrillon*, une des meilleures féeries de ce temps. A l'heure où nous écrivons, la féerie navigue en plein succès, toutes voiles dehors. Le luxe de la mise en scène est digne des grandes traditions de feu Marc Fournier. Les décors sont éblouissants. M. Ravel inaugure avec beaucoup de verve l'emploi des rois fantastiques où Lebel excellait jadis. Il y a donc là une bonne centaine de représentations environ.

Un jeune écrivain des plus sympathiques, M. Georges Boyer, a fait, l'autre semaine, au Palais-Royal un début plein de promesses. La *Famille*, tout en rappelant un peu par le point de départ une des premières œuvres d'Henri Monnier, n'en est pas moins une petite comédie très personnelle, très vivement conduite, et dénotant une véritable aptitude théâtrale. Il s'agit d'un jeune homme sans parents connus, qui se voit mis en demeure d'en découvrir un certain nombre sous peine de ne point se marier avec une jeune fille charmante. Le père de cette jeune fille a posé cette condition expresse. Voilà donc le prétendu en quête de parents quelconques. Sur une annonce insérée dans les journaux, une nuée de prétendus cousins, dont une cousine, se précipite, croyant à une succession. Au moment où tout ce monde exaspère par ses exigences l'infortuné prétendu, ainsi que son futur beau-père, on découvre qu'il y a erreur. Le nom des cousins, tout en étant le même, ne s'orthographie pas de la même façon. Ce sont de faux cousins, que nul ne connaît ni d'Ève ni d'Adam. On les met délicatement à la porte, et le beau-père se résigne à donner sa fille au prétendant qui, n'ayant pas de famille, n'en aura pas du moins les inconvénients, expérimentés par l'aventure précédente.

Ce petit acte a parfaitement réussi.

Le reproche principal à adresser à *Miss Bébé*, la nouvelle pièce du Théâtre des Arts, c'est d'être trop longue. Toute l'intrigue roule sur un quiproquo : Un fils, très bon sujet, accusé à tort des fredaines de son père, quinquagénaire à aventures. Un dénouement heureux clôt cette comédie, qui n'est pas sans une certaine distinction de style, d'allures et de prose dans un monde bien élevé. A signaler : les débuts de Mlle Dermoncourt (Miss Bébé) et de Mlle Hélène (Emma) qui joue avec beaucoup de sobriété, de justesse et de naturel, le rôle d'une institutrice anglaise. On a revu avec plaisir M. Montlouis, un jeune acteur, naguère remarqué à l'Ambigu, et que les revers de ce théâtre, avant la nouvelle direction, avaient obligé à aller jouer pendant deux ans en province. M. Montlouis retrouvera bientôt la place qu'il a méritée depuis longtemps.

Le Gymnase vient enfin de nous donner autre chose que le traditionnel vaudeville à portes battantes, à fenêtres machinées et à doubles armoires, qui semblait devoir depuis quelque temps remplacer l'ingéniosité, l'esprit et le dialogue dans notre littérature théâtrale contemporaine.

Assurément *Jonathan*, de MM. Gondinet, Oswald et Pierre Giffard, se jouera plusieurs mois de suite au boulevard Bonne-Nouvelle, car c'est une revanche de la gaieté gauloise sur les bouffonneries au gros sel que ce spectacle de trois heures, où tout se lie, se noue et se dénoue sans effort, sans tâtonnements, par la logique même et la clarté du sujet.

Il est un peu scabreux, le sujet, et plus d'un auteur expérimenté s'y fût heurté sans le vaincre. M. Gondinet, avec sa finesse extraordinaire a bien vite rassuré ses deux collaborateurs, et le soir de la première on sentait que le public, piqué au jeu par le choix audacieux d'un pareil thème, était tranquille sur la façon dont on allait dire les choses. C'est cette assurance du public qui fait l'éloge le plus clair d'une comédie de ce genre. Aux premiers mots de Saint-Germain, on a vu que tout ce qui allait se raconter pourrait s'entendre et ferait même plaisir. La pièce a donc marché rondement pendant les trois actes, et son succès déjà définitif au deuxième acte a été considérable au troisième.

L'histoire, je l'ai dit, est délicate; mais elle est simple. Un certain Carpett, de New-York, vient en France pour inaugurer un singulier mode d'épousailles. Il est tout simplement le mandataire de son cousin, Carpett et Ce, lequel veut demander la main de Mlle Boismoreau. Il faut que Carpett et Ce épouse cette demoiselle Boismoreau sous peine de perdre l'héritage d'un vieux filou, défunt son oncle Gordon, filou dont M. Boismoreau père avait eu singulièrement à se plaindre.

Jonathan Carpett n'est donc qu'un mari par procuration. Il a demandé la main pour que personne ne souffle l'héritière des Boismoreau avec l'héritage de Gordon à son cousin Carpett et Ce, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on lui a accordée. Mais comme on la lui a accordée à lui et qu'il ne peut être question de son mandant, à moins de dévoiler le stratagème employé, Jonathan, fort embarrassé, est houspillé de tous les côtés par des cousins, des parents, les père et mère de la future, qui veulent à toute force le faire épouser immédiatement. Jonathan fait tout ce qu'il peut pour retarder l'heureux (?) instant, il espère toujours que William Carpett et Ce va venir le délivrer. Mais William ne vient pas. Alors Jonathan, au pied du mur, épouse pour le compte de son cousin. Il a ajouté même sur le registre de la mairie : *Bon pour pouvoir*.

Le lendemain de la noce est singulièrement gai pour Mlle Boismoreau ; les parents en font la remarque. Elle n'a point de ces airs pudiques et confus qui caractérisent généralement les jeunes mariées. Que serait-il arrivé? Une chose bien simple, Jonathan, respectant le dépôt sacré de son cousin, a passé la nuit de noces sur un canapé et a raconté des histoires à Mlle Boismoreau sur la soumission des maris et sur les canapés, qui en sont comme le symbole.

Fureur des parents. On va rompre. On va plaider. Un vieux capitaine qui embrouille tout s'est imaginé de donner comme prétexte à toutes les réticences de Jonathan une raison invraisemblable, qu'il a été pêcher dans ses souvenirs « d'arrangeur d'affaires de femmes pour les amis qui convolent. » Il a imaginé que Jonathan avait une maîtresse et que cette maîtresse était la meilleure amie d'Angèle Boismoreau, sa fiancée.

Alors toute la maison croule sous le tapage des parents. Ce pauvre Jonathan est honni. On le relègue dans une chambre d'invité. Malheureusement, elle se trouve sur le même balcon que la chambre de sa femme, et le lendemain, quand on va lui annoncer que son mariage est annulé par les articles 180 et 181 du Code, qui portent erreur sur la personne et le reste, il dit amicalement qu'il est trop tard. Mais voici que William, le vrai mari est arrivé. Cela va tout perdre, au lieu de tout sauver. Par bonheur, William en causant dans la coulisse avec M. Boismoreau, lui explique qu'il est le neveu du vieux filou Gordon, et M. Boismoreau le jette dehors par les épaules. Sa fille restera à Jonathan, puisque les deux époux ont sû si bien s'entendre à la deuxième nuit de noces, et grâce au balcon de Roméo.

La donnée de la pièce, on le voit, est gauloise, et a beaucoup plu. Traitée de main de maître, elle est devenue l'un des petits tours de force en ce genre: Tout dire, tout oser en se sauvant par la finesse. *Jonathan* fera cent représentations et ce sera justice, car il est impossible de dépenser plus d'esprit bien à propos, et d'imaginer une comédie plus vivante, plus mordante, dans son invraisemblance même.

Saint-Germain a trouvé dans *Jonathan* un rôle qu'il a composé en grand comédien. Comme on le disait le soir de la première représentation, *personne* au Théâtre-Français n'eût créé ce personnage comme lui. Ce sera l'un de ses beaux triomphes, et cela le met au rang des Arnal, des Potier, des grands artistes en un mot dont il développe et modifie le genre.

Landrol a été parfait et Mlle Jane May toute charmante dans les rôles de l'officier qui arrange les affaires de femmes et de la jeune Angèle Boismoreau.

Mlle Alice Regnault a été fort bien dans un rôle épisodique, et je féliciterai également de leur excellent ensemble Mmes Prioleau et Giesz, MM. Malard, Blaisot, Bernès et Defernen, qui ont eu leur part du succès général.

MM. Gondinet, Oswald et Pierre Giffard tiennent un succès de durée, et un succès de lettrés. Comme on dit dans *Jonathan : all right !*

ÉMILE BLAVET.

BULLETIN FINANCIER

La liquidation du mois dernier s'est faite dans d'excellentes conditions, grâce à l'abondance de l'argent. Le report s'est maintenu dans les limites les plus raisonnables. Le 3 0/0 s'est reporté de 14 à 18 c.; le 3 0/0 amortissable à 20 c., et le 5 0/0 entre 26 et 32 c. C'est évidemment le report du 5 0/0 qui a été le plus élevé, mais, tout calcul fait, ce report représente un intérêt d'à peine 3 1/2 0/0.

Tout fait prévoir pour le mois d'octobre la continuation du mouvement ascensionnel de nos rentes. Il y a pour cela deux raisons caractéristiques : d'abord l'horizon politique assez serein pour permettre aux acheteurs de faire des opérations fructueuses; ensuite la plupart de nos grands établissements de crédit ont tout intérêt à maintenir cette situation, ayant chacun besoin de la hausse pour lancer sur le marché un grand nombre d'affaires nouvelles.

Les actions du Crédit foncier continuent à monter. Le succès de la souscription du 7 octobre s'annonce colossal; mais l'encombrement qui se produira à la répartition sera certainement encore plus considérable que lors de l'emprunt du 5 août. Il y a une telle demande d'unités qu'on craint déjà de ne pouvoir satisfaire tout le monde.

Le classement sera fait immédiatement, car chacun voudra posséder quelque chance sur les 2,160,000 francs de lots qui seront répartis chaque année.

Toute grande banque a voulu posséder sa compagnie d'assurances, maintenant chaque établissement de crédit se propose de patronner une société foncière. Signalons donc les différentes affaires de ce genre, sur le compte de chacune desquelles nous reviendrons ultérieurement avec plus de détails.

Nous avons : la « Société des immeubles de Paris », constituée sous le patronage de la Banque hypothécaire de France, dont une première émission est en cours en ce moment.

C'est le 17 de ce mois que sera offerte au public la première série des actions de la « Rente foncière » patronnée par la « Banque parisienne », la « Banque européenne » et l' « Anglo-Bank ». Cette « rente foncière » verra également le jour par les guichets du Crédit foncier et par l'entremise des receveurs généraux des départements, ce qui constitue un grand privilège pour la Banque parisienne.

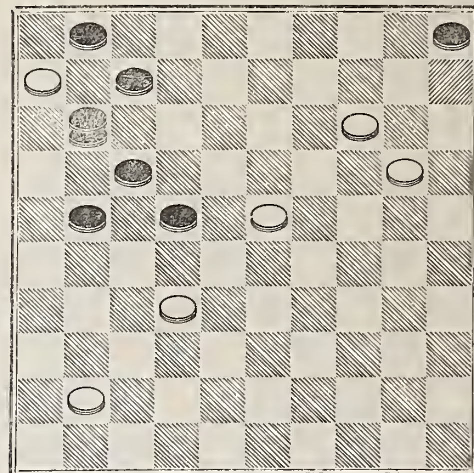
Enfin, le « Crédit lyonnais » vient de constituer la « Société foncière lyonnaise », au capital de 50 millions qui est entourée des plus solides garanties. T.

DAMES

Problème n° 77, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.

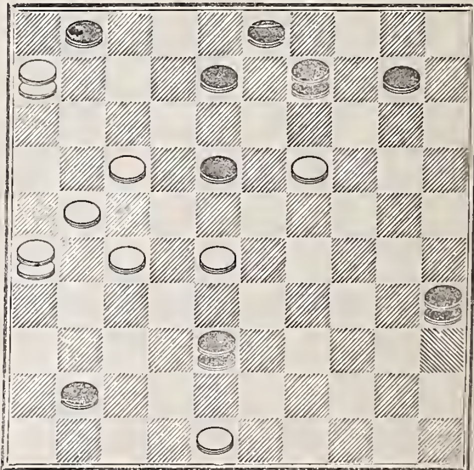


BLANCS.

Les noirs jouent dans la lunette, case 28, et les blancs gagnent.

Problème n° 78, par M. BARRÉ.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

UGU. TE J. LET.

ÉCHECS

PARTIE N° 67.

Ponziani (*a*.

Blancs. M. SCHMIDT DE MOSCOU.	Noirs. M. TCHIGORINE.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. P 3 F D	3. C 3 F R (*b*
4. P 4 D	4. C pr P R
5. P 5 D (*c*	5. C 1 C (*d*
6. F 3 D	6. C 3 F R
7. C pr P	7. F 4 F (*e*
8. Roq.	8. Roq.
9. P 4 C D	9. F 3 C D (*f*
10. P 4 T D (*g*	10. F 4 T D (*h*
11. C 4 F D	11. P 3 D
12. C pr F	12. P pr C
13. F 2 F	13. C D 2 D
14. P 4 F R (*i*	14. T 1 R
15. D 3 F R (*j*	15. P pr P
16. P pr P	16. P 4 C D
17. P 5 T	17. P 3 C D
18. C 3 F	18. P pr P
19. F 3 R	19. F 2 C
20. F 3 C	20. P pr P
21. C pr P	21. C 4 F D
22. F 4 F	22. C D 5 R
23. T pr T	23. F pr T
24. T 1 D	24. D 5 T (*k*
25. P 4 C	25. F pr P
26. T pr F	26. C pr T
27. F pr C	27. D pr C
28. F pr C	28. D 5 F
29. F 5 D (*l*	29. D 6 D
30. F 2 F	30. D pr D
31. F pr D	31. P 6 C
32. F 4 D (*m*	32. T 1 F D
33. F 5 D	33. T 8 F éch.
34. R 2 F	34. P 7 C

Les blancs abandonnent.

NOTES.

(*a* Jouée à Saint-Pétersbourg le 28 juin. Partie de match.

b) Nous répétons que la meilleure défense est 3. P 4 D et voici la meilleure suite. 4. F 5 C — P pr P. — 5. C pr P — D 4 D. — 6. D 4 T D — C R 2 R. — 7. P 4 F R — P pr P en pass. — 8. C pr P — P 3 T D. — 9. F 2 R ! (Si 9. F 4 F — D 4 T R. Voir la partie par correspondance entre Marseille et Paris 1873) — C 3 C. — 10. P 4 D — F 3 D. — 11. P 4 F (le Roq. des deux côtés laisse toujours les Noirs avec une excellente partie) — D 4 T éch. et la partie est au moins égale pour les Noirs.

c) Le coup juste. Si 5. P pr P. — 6. F 4 F (D 5 D n'est pas plus avantageux) — C pr P F R. — 7. F pr P éch — R pr F. — 8. D 5 D éch. — R 1 R. — 9. T 1 F — C 2 R. — 10. D 4 F D — P 4 D. — 11. P pr P en pass. — D pr P mieux.

d) Le plus prudent selon nous. 5. F 4 F retombe dans la variante Fraser, comme suit : 6. P pr C — F pr P éch. — 7. R 2 R. — P C pr P (A). — 8. D 4 T — P 4 F R. — 9. C D 2 D — Roq. — 10. C pr C — P pr C. — 11. D pr P R — P 4 D. — 12. D pr P R — T 1 R. — 13. D pr T éch. — D pr D éch. — 14. R pr F et les Blancs restent avec trois pièces pour la dame et une excellente position.

A

7. P 4 D. — 8. P pr P C — F pr P. — 9. D 4 T éch. — P 3 F D. — 10. C D 2 D — P 4 F R. — 11. C pr C — P F pr C. — 12. R pr F — Roq. — 13. F 3 R — P pr C. — 14. P 3 C R et les Blancs ont la pièce pour deux Pions et une partie gagnée.

e) Évidemment si 7. C pr P. — 8. F 4 F D mieux.

f) Faible. La meilleure continuation est 9. P 3 D. — 10. C 4 F D — F 3 C. — 11. P 4 T D — F 5 C R. — 12 D 2 F — P 3 F D. — 13. P pr P — P pr P. — 14. F 4 F R ! (bien préférable à F 5 C R indiqué par les anciens théoriciens) — F 2 F D meilleur que 14. P 4 D à quoi les Blancs riposteraient par 15. C 5 R. — 15. C D 2 D et la supériorité des Blancs est bien minime.

g) Le plus fort est : 10. P 6 D ! Si les Noirs prennent le Pion, les Blancs par C 4 C obtiennent une position de gain. S'ils ne prennent pas, leur partie est absolument clouée.

h) Nous eussions encore un peu mieux aimé 10. P 3 T D.

(*i* Il était inutile d'empêcher l'entrée du Cavalier, car on pouvait toujours le chasser en gagnant un temps. 14. C 3 T D était indiqué.

j) M. Schmidt nous semble trop craindre l'introduction des Cavaliers dans son jeu. Ici encore C 3 T D était indiqué. Le coup du texte permet à M. Tchigorine de relever brillamment une partie presque compromise.

(*k* Le coup de partie. Les Blancs ne peuvent pas sauver le Pion de la Dame sans perdre, ainsi qu'on va le voir.

l) La seule case pour sauver la pièce. Nous devons faire remarquer la longue portée de la combinaison de M. Tchigorine, une des plus remarquables assurément que nous ayons eu encore à enregistrer.

m) Si 32 F 1 D — T 1 C gagne.

Solution du problème n° 74

Composé par M. le Dr GOLD.

1. F 5 C R / T pr D ; 2. C 2 C éch. déc. / *ad libitum.* ; 3. C 3 F D mat.

1. — / T pr F ; 2. D pr C éch / R 8 F ; 3. D 1 R mat.

Solution du problème n° 75

Composé par M. P. KARNER.

1. C 1 C / C p C ; 2. R 3 D / *ad libitum* ; 3. D 7 F mat ou 7 C

1. — / C 4 C ; 2. R 3 D / *ad libitum* ; 3. D ou C mat.

1. — / P 6 F ; 2. C pr P éch. / R 5 F ; 3. D pr P mat.

Solutions justes :

Des Nos 74 et 75 : MM. E. Frau et Léon Guinet, de Lyon. Barré, de Madrazo, C. de Guiscard, de Turpin, Ahrahms.

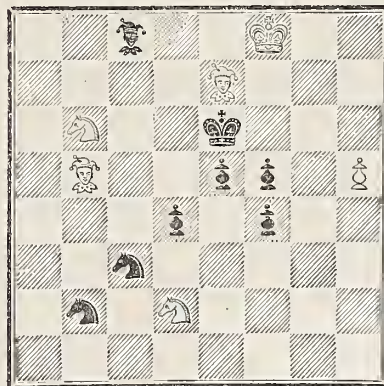
Du N° 74 : Mme Anna Janet, MM. Henri Thomson, Ettobelliac, E. F...., à B.-l.-R.

Autres solutions justes du N° 72 : E. F...., à B.-l.-R., de Tupigny, G. Merson.

PROBLÈME N° 81

composé par le docteur S. GOLD.

NOIRS



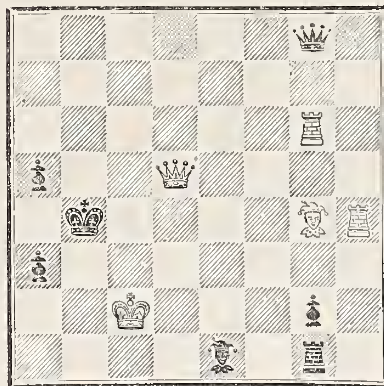
BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

PROBLÈME N° 82

composé par le docteur S. GOLD.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

NOUVELLES

Nous recevons une longue lettre de M. Gossip dans laquelle il conteste l'exactitude de nos assertions tant sur le résultat final des parties jouées entre lui et M. de Beskrowny, que sur l'obligation de jouer un début indiqué d'avance (le gambit kieseritzky).

M. Gossip ajoute : « Je n'admets point « que M. de B... soit plus fort que moi. »

— Nous donnons acte à M. Gossip de sa déclaration, et en attendant la réponse que ne peut manquer de lui faire M. de Beskrowny, exprimons le désir qu'un match coupe court à toute discussion ultérieure.

— Au Café de la Régence, on vient de recommencer la série des tournois mensuels. Quatorze joueurs sont inscrits pour le tournoi d'octobre qui est déjà commencé. Au mois de novembre aura lieu un grand tournoi handicap, en vue duquel le propriétaire de la Régence, M. Kieffer, vient de souscrire un prix de 100 francs.

CORRESPONDANCE.

M. E. F...., à B.-l.-R. — Pour le problème n° 75, votre solution est juste.

M. Gold, à Vienne. — Vous savez quel plaisir vous nous ferez en continuant à nous envoyer vos charmantes compositions.

S. ROSENTHAL.

⁂ Le nouveau journal des Échecs « *The Chess Monthly* » fait paraître exactement son second numéro, très riche en parties de maîtres, analysées avec le plus grand soin.

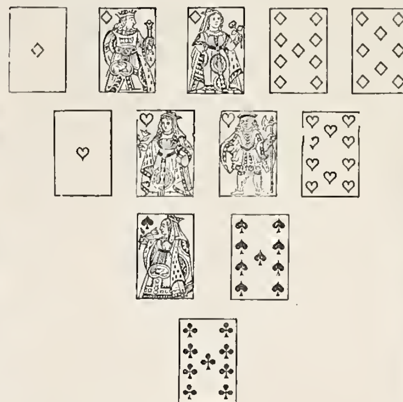
Zukertort ouvre une série de remarques sur les débuts et on peut être certain qu'il saura donner de l'intérêt à cette aride matière.

Rappelons que l'abonnement coûte 10 shellings seulement par an, soit en *francs* 12 75 (et non 25 fr. comme il est indiqué par erreur dans notre numéro du 6 septembre dernier). A ce prix, c'est l'acheteur qui fait une bonne affaire ; les éditeurs ont bien droit à l'expression de notre gratitude. (*Ed.*)

LES CARTES

LE PIQUET

Bernard a dans son jeu :



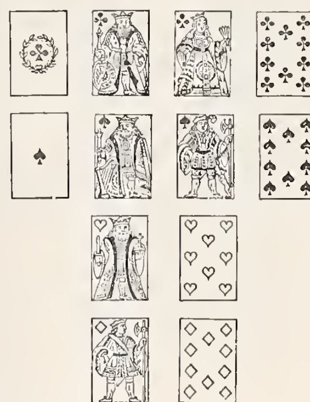
Son écart est :



Son point est bon, sa tierce majeure est égale à celle en trèfle de l'adversaire, comment devra-t-il jouer pour faire la carte ?

Incontestablement, passer ses cinq carreaux, et en rendant la main à son adversaire par la dame de pique ou le neuf de trèfle l'attendre à cœur de manière à faire as et dame de cœur ce qui lui assurera sept levées.

Mais d'autre part David a le jeu suivant :



Son écart est :



Comment de son côté devra-t-il manœuvrer pour faire la carte égale ?

Sa tierce majeure est connue ainsi que ses trois rois, il aura bien soin de ne pas annoncer ses trois dix, et son point à pique étant tout à fait ignoré de son adversaire, il jettera sur les cinq carreaux de Bernard les cartes suivantes : dix et valet de carreau, huit de cœur, dix et dame de trèfle, il restera ainsi avec quatre piques inconnus et deux trèfles par as et roi.

Bernard doit lui croire le neuf de cœur qui garde le roi et l'attaquant par pique ou trèfle, David passera ses deux trèfles et ses quatre piques faisant ainsi carte égale. Il aura donc gagné douze à quatorze points en n'annonçant pas tout son jeu et surtout (grand principe sur lequel on ne saurait trop insister) en se défaussant des cartes forcément connues de son jeu.

OLD TRICK.

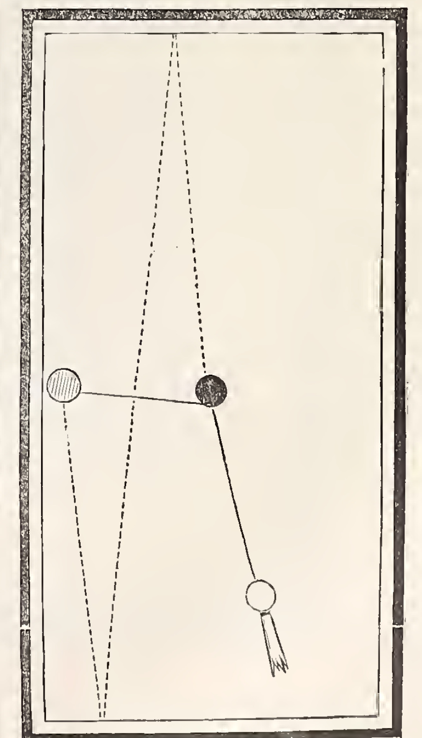
LE BILLARD

38e position.



On doit réunir les billes en A.

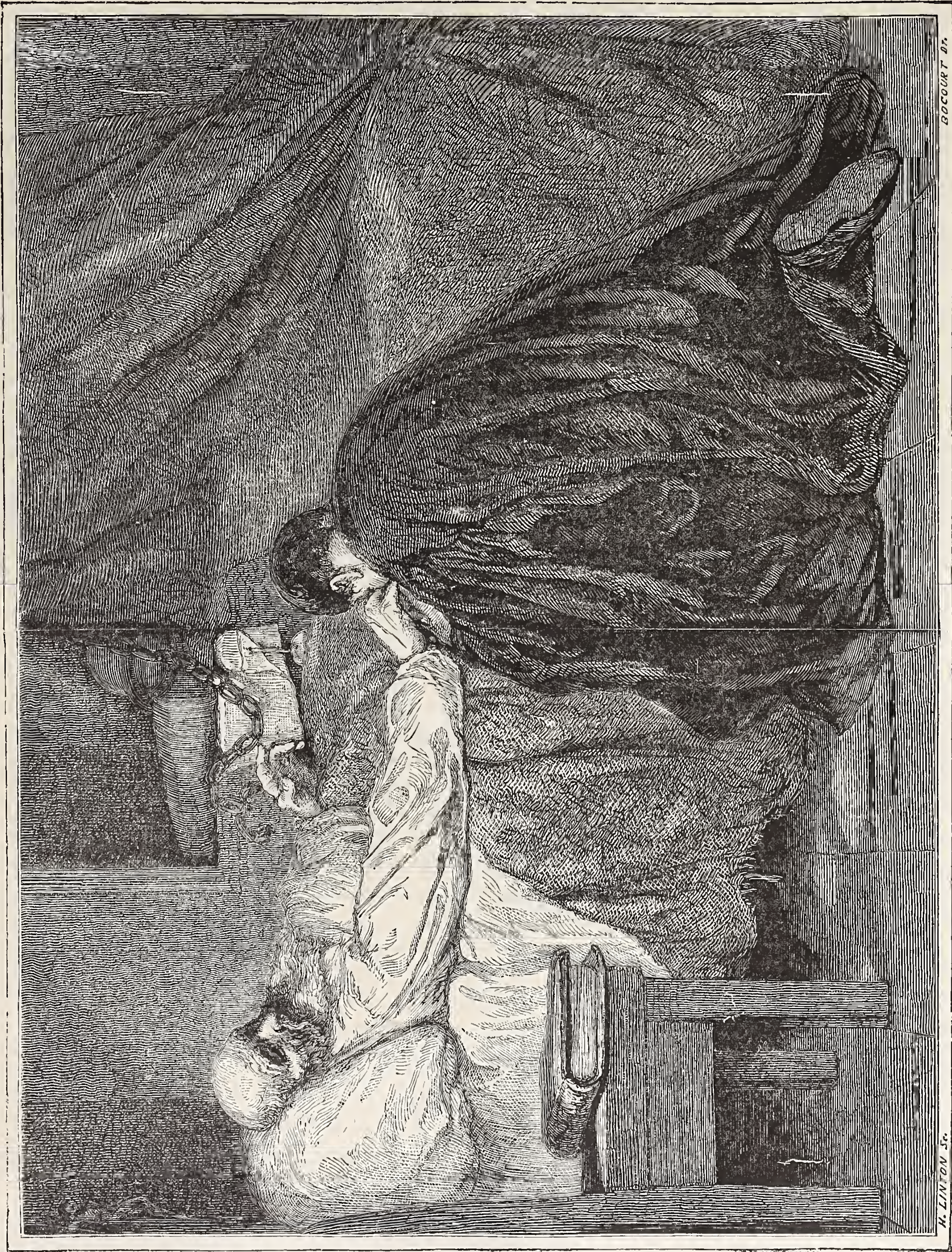
Solution du coup inséré dans le N° 46.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.



UN CROQUIS, par Simon Durand. (*Chefs-d'Œuvre.*)



MORT DE CHRISTOPHE COLOMB, tableau de M. Robert Fleury.

(Monde ill.)

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 211.

PRB CLMB BLDX KMH
RFQRFB PRB NPMB SLGBGDB
VRB TGLB

N° 212.

EL I C EBMI NUUO
ERTIARTNU EL UPURCSSNA
SXUE ITIBMANU EU GOGAMED
TU OT SNADAYLI

N° 213.

Former quinze mots de cinq lettres en ajoutant une même lettre à celles qui composent les quinze mots suivants :

LOBE — TURF — PILE — TIEN — SIRE — ROSE — SITE — PORE — CODE — RUSE — PART — DOSE — TROC — SORT — POLE.

N° 214.

Former un mot de douze lettres dans lequel ne prendront place que les voyelles A E I et les consonnes L M P R T.

N° 216.

E ? A ? E
E ? V ? E
L ? T ? N
C A ? A ? L E
F ? E ? R
V ? I ? E

Solutions du 27 septembre 1879.

N° 206.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

N° 207.

IMPÉNÉTRABILITÉ.

N° 208.

CHASSE. — PERMIS

N° 209.

CHAOS. — MONDE

N° 210.

P I E D
I N D E
E D E N
D E N T

EDME SIMONOT.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 44.

Le premier coup d'œil jeté sur votre jeu suffit pour démontrer que vous ne pouvez débuter ni par atout ni par trèfle. Le débat se concentre sur le roi de cœur et le valet de pique. Ces deux cartes sont l'une et l'autre excellentes comme début, il s'agit seulement de déterminer celle qui doit être jouée la première.

Si la dame de pique est seconde à votre gauche elle sera jouée nécessairement sur le valet et la quatrième majeure, ce cas arrivant fréquemment, peut tomber au premier tour. Votre couleur sera donc affranchie.

Mais vos adversaires peuvent jouer ensuite l'as de cœur, accompagné de la longue couleur et votre roi tombera sans profit et sans gloire en éclairant vos adversaires sur les ressources probables de votre jeu.

Si au contraire vous débutez par le roi de cœur, la portée de cette attaque peut dans une certaine mesure échapper à vos adversaires, et la situation de l'as d'atout vous laisse la certitude de pouvoir couper cœur efficacement. Rien ne vous empêche alors d'effectuer à pique la manœuvre indiquée au début. Ainsi les deux cartes peuvent être également jouées, mais en commençant par pique vous annulez l'importance du roi de cœur, tandis qu'en débutant par ce dernier, vous n'amoindrissez aucunement la force de vos piques.

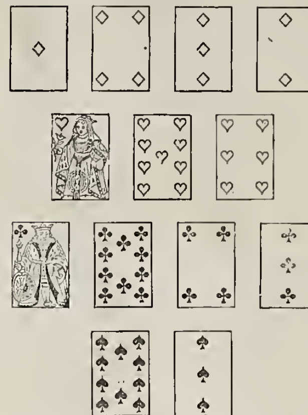
Il faut par conséquent donner la préférence au roi de cœur.

Principe.

Lorsque deux cartes de début sont également bonnes, il faut les envisager sous le point de vue de l'action qu'elles peuvent exercer l'une sur l'autre et débuter par celle qui offre le moins de garanties.

PROBLÈME N° 45.

Carreau est atout.



Deuxième à jouer. Quelle carte mettrez-vous sur le roi d'atout ?

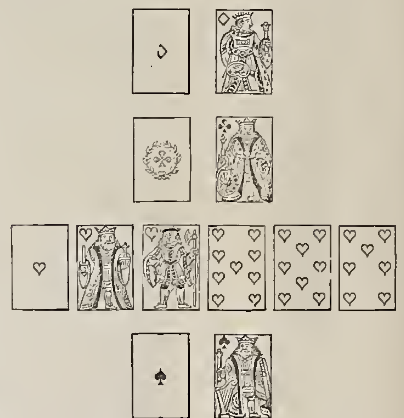
SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 46.

Premier à écarter. Vous devez chercher le repic avec les carreaux ou avec les piques. A première vue le roi de pique remplissant un double office vous donne une quinte majeure, un quatorze et dicte l'écart suivant : as, dame, valet de carreau, valet de cœur, dame de trèfle. Il faut maintenant examiner les chances que vous donneraient les carreaux et l'écart qui en résulterait. Le dix de carreau, en admettant que le point soit bon, vous donnera le soixante à la condition de garder l'as de pique. Ainsi vous écarterez tierce à la dame de pique, valet de cœur, dame de trèfle. Mais il vous restera une carte parasite, sans influence immédiate sur la combinaison cherchée. Cette carte est l'as de pique et dans l'hypothèse, elle est inutile à votre jeu. Cet écart serait donc illogique à tous les points de vue et le premier seul est régulier.

Second à écarter. Les chances du repic n'atteignent pas un sur vingt. Il vaut mieux donner la préférence aux carreaux et écarter la tierce à la dame de pique.

PROBLÈME DE PIQUET.

Quel sera votre écart en premier avec.



ROBERT D'A.

MUSIQUE

Belle représentation, mercredi dernier, à l'Opéra : on donnait l'AFRICAINE, pour la rentrée de Mlle Krauss. La grande artiste que nous avons été privés d'entendre depuis quatre longs mois nous est revenue avec une voix reposée, vibrante, chaude, sympathique : c'est que Mlle Krauss ne profite pas de ses congés pour aller chanter aux quatre coins de l'Europe : soucieuse de sa grande réputation et pleine de déférence pour le public, elle sait que, pour supporter dignement le poids formidable du répertoire, il faut chaque année reprendre de nouvelles forces. Ce repos, physique et moral, si nécessaire aux natures vigoureuses que l'art vient animer de sa flamme ardente, c'est à l'air du pays natal que Mlle Krauss va le demander. Rentrée en France depuis quelques jours, l'éminente cantatrice s'est préparée à reparaître devant ce public parisien — qui a consacré sa renommée — avec autant de soin, j'allais dire avec autant d'appréhension que s'il s'était agi d'un début.

Le rôle de *Sélika* est un des plus beaux du répertoire ; c'est aussi un des plus difficiles à rendre : les passions les plus opposées et les plus violentes y sont traitées par le compositeur avec une énergie singulière, et, par un procédé qui ne se rencontre guère que dans cette seule partition de Meyerbeer, les sentiments tumultueux qui agitent et bouleversent l'âme de la reine infortunée se succèdent sans autre transition qu'un accord qui vient brusquement changer le mode et la tonalité du morceau.

Mlle Krauss sait donner à ces différents épisodes la physionomie qui lui convient. Tour à tour énergique, passionnée, violente, elle a bien compris que la note dominante, dans ce caractère sauvage, c'est la tendresse. Aussi quels accents d'une ineffable douceur n'a-t-elle pas su trouver dans la *Berceuse*, dans le *duo* du quatrième acte, et surtout dans le *grand air du Mancenilier*, cette page admirable, si difficile à chanter, si difficile à jouer, dont l'interprétation préoccupait Meyerbeer à ce point qu'il n'avait pu se décider à choisir une artiste, n'en trouvant pas d'assez habile pour lui confier un rôle qu'il considérait comme un des plus beaux qu'il eût jamais écrit.

Le succès de Mlle Krauss a été complet. Rappelée après le second, le quatrième et le cinquième acte elle a récolté dans tout le cours de la représentation de ces applaudissements qui, pour être moins bruyants, n'en sont que plus flatteurs.

Il est juste d'associer à ce succès, dans une proportion plus modeste, MM. Salomon et Lassalle qui remplissaient les rôles de *Vasco* et de *Nélusko*, ainsi que Mme Franck-Duvernoy, toujours correcte mais peut-être un peu froide dans le rôle d'*Inès*.

LÉON DELAHAYE.

P. S. On annonce pour la semaine prochaine la réouverture de l'Opéra-Comique.

Dimanche prochain, 19 octobre, réouverture des CONCERTS POPULAIRES et des CONCERTS DU CHATELET, (association artistique).

L. D.



CHRONIQUE DU SPORT

L'intérêt de la saison d'automne se concentre tout entier sur les poulains de deux ans, c'est-à-dire le Grand critérium de toutes les épreuves réservées à la jeune production, d'ordinaire la plus significative, celle dont le résultat se dément le moins souvent. La course présentait cette fois un attrait de curiosité d'autant plus grand qu'aucune supériorité bien caractérisée n'était, à vrai dire, ressortie des réunions successives de Vichy, Moulins, Caen, Deauville et Dieppe.

La Flandrie, dont les débuts avaient été salués comme ceux d'une étoile à son aurore, s'était effacée à Deauville devant la révélation de *Louis-d'Or*. Celui-ci, après s'être montré incapable de rendre un poids insignifiant à des concurrents, en fin de compte de seconde classe, éprouvait à Fontainebleau une défaillance, après laquelle il était permis de craindre qu'il ne fut pas réellement l'animal que l'on avait supposé. Quant aux performers de Fontainebleau, *Sorbe* et *Basilique* leur qualité se trouvait subordonnée à tant de doutes et de suppositions, qu'il devenait assez difficile de pouvoir établir, même approximativement, leur chance respective vis-à-vis de leurs devanciers. Restait enfin l'inconnu avec lequel il faut toujours compter, bien que ses menaces, d'ordinaire, soient assez inoffensives.

Le retrait d'*Océanie*, cette pouliche sinon invincible au moins invaincue jusqu'ici, debarrassait la course d'un épouvantail dont les conséquences eussent été de réduire la question à un match entre la favorite et le champ. La pouliche dont l'apparition a constitué la position d'étalon fahsionable à son père *Feu-d'Amour* assez oublié jusqu'ici, n'a pas traversé la Manche. S'il faut en croire les organes de la presse anglaise, d'ordinaire bien informés, *Océanie* ne travaillerait plus depuis une quinzaine de jours environ. Cette rumeur est de nature à tenir l'opinion en suspens jusqu'au jour où elle pourra être fixée à cet égard.



Dead-Heat entre LOUIS-D'OR, à M. le baron de Rothschild, et BASILIQUE, à M. Jennings, dans le GRAND CRITERIUM

Couru le 28 Septembre dernier au BOIS DE BOULOGNE.

Si la pouliche éprouve seulement une de ces indispositions passagères auxquelles un jeune cheval est toujours exposé, la situation reste la même. Mais si, au contraire, elle donnait quelque inquiétude sur cette base première de l'avenir d'un cheval de course, les jambes, ses adversaires pousseraient un soupir de soulagement, car rarement un poulain de deux ans s'est présenté, vis-à-vis de sa génération, dans les conditions d'une aussi formidable supériorité.

En raisonnant sur l'ensemble du lot des dix-huit poulains composant le champ du Grand critérium, on arrive à conclure que le jeune producteur, comme ses devancières, compte plusieurs animaux d'un mérite positif et réel, mais appartenant à une classe très ordinaire. C'est, au reste, le caractère distinctif de l'élevage français depuis quelques années, une moyenne bonne comme ensemble, mais pas un concurrent supérieur.

Comme apparence, on doit le reconnaître, l'élevage français semble se maintenir à un niveau très satisfaisant. S'il fallait s'en rapporter à cet indice souvent trompeur, ma favorite serait *La Flandrie*. Noblesse oblige, dit-on. Cet axiome un peu tombé en désuétude aujourd'hui, est encore cependant en vigueur pour les chevaux. C'est une tâche assez lourde pour un poulain de se présenter avec de semblables précédents. Sœur de *Fervocques*, *Saltarelle*, *Saxifrage* et *Salléador*. *La Flandrie* avait débuté sous les auspices qui signalent d'ordinaire la carrière d'un cheval de premier ordre. Ces brillantes espérances se sont démenties à Deauville, et depuis, la pouliche semble suivre une progression constamment décroissante.

Cette sorte de déchéance a été d'abord attribuée à la fatigue d'un entraînement trop prolongé. Cette appréciation peut avoir sa raison d'être dans une certaine mesure. Cependant, je dois le dire, la jument m'a paru tout à fait bien. *La Flandrie* est certainement de toute sa famille celle dont l'apparence *Racing licke* devait le plus inspirer de justes espérances à son propriétaire; son nom en est au reste la meilleure preuve, car on ne fait pas sans raison un haras le parrain d'un cheval; c'est un drapeau. *La Flandrie* est une magnifique pouliche baie, contrairement à ses aînés, tous alezans, à l'exception de *Fervocques*. Les lignes supérieures sont irréprochables, l'épaule, les hanches d'une inclinaison et d'une longueur remarquables, l'encolure fine, élégante, bien sortie, la tête expressive et distinguée, on ne saurait rencontrer un animal d'un aspect plus séduisant. Un de ses jarrets est entaché de cette tare héréditaire, inhérente à la descendance de *Fitz-Gladiator*, surtout quand elle passe par l'intermédiaire de *Vertugadin*. Mais il n'y a là rien qui puisse donner l'ombre d'inquiétude sur l'avenir d'un cheval de course. L'état de la pouliche m'a paru ne rien laisser à désirer; je ne saurais donc, pour mon compte, attribuer sa défaite qu'à une qualité insuffisante ou à l'une de ces *défaillances de cœur* dont aucun des enfants de son père n'est tout à fait l'abri. *La Flandrie* s'est constamment tenue dans le premier peloton, paraissant suivre aisément le train assez bon de la course; elle est arrivée cinquième ou sixième, comme elle était partie, sans avoir un moment semblé avoir une chance de gagner.

Quant au favori malheureux, *Louis-d'Or*, l'ensemble de sa construction, sans présenter rien de particulièrement remarquable est, sans contredit, celle d'un cheval de course. Pour me servir d'une expression technique que rien ne saurait remplacer, *il a de la ligne*. Sa qualité me paraît positive, absolue et hors de toute discussion. J'ai rarement vu un poulain de deux ans soutenir avec une aussi inépuisable énergie une course aussi sévère pour ne pas dire cruelle. *Louis-d'Or* a été à l'ouvrage presque depuis le départ. Trois fois dans la ligne droite son jockey a eu pour lui de dures exigences, et le poulain lui a répondu avec un cœur exemplaire et une indomptable énergie. *Basilique* est plus mal partie, il est vrai, par conséquent a dû revenir de plus loin, mais elle a galopé à son aise, sans être gênée et est arrivée à la fin pour faire *dead-heat* sur le poteau avec un adversaire complètement épuisé.

Le résultat de la seconde épreuve n'était pas douteux à mon sens; j'ai même été étonné de voir *Louis-d'Or* défendre aussi bravement une chance dans mon opinion désespérée. Le poulain était raide, évidemment fatigué, au point que s'il m'avait appartenu, certes il ne serait pas parti. *Basilique*, au contraire, semblait fraîche, et cependant elle a eu beaucoup de peine à battre péniblement d'une demi-longueur un adversaire qui n'était plus lui-même. *Louis-d'Or*, quant à présent au moins, reste donc, suivant moi, le meilleur du lot.

Michel, dont on parlait beaucoup, est évidemment doué d'une certaine qualité; sa défaite ne saurait invoquer aucune excuse; il a eu un départ exceptionnellement avantageux, a mené la course, il est vrai, mais un train parfaitement régulier; et s'il eût été l'animal que l'on disait, avec un semblable départ, il devait gagner facilement.

Versigny, propre sœur d'*Ismaël*, se présentait entourée du prestige commun à tous les produits du haras de Chamant. La jument a bien couru; elle est arrivée quatrième; si, comme on le dit, elle a éprouvé un accident quelques jours avant la course, l'excuse est valable, et on ne saurait émettre une appréciation définitive sur son compte.

Sorbe s'est montrée cette fois d'une humeur moins sauvage, mais cette sagesse lui a peu profité: elle n'a pas paru un instant dans la course. Quant au vainqueur *Basilique*, c'est une très jolie

pouliche, d'une incontestable qualité ; cependant, tout au moins relativement à *Louis-d'Or*, je ne crois pas sa victoire irrévocablement exacte; elle n'a pas gagné assez facilement à la seconde épreuve.

Gulf-Stream est un beau poulain, dont la préparation m'a paru très incomplète; il pourra mieux faire.

La victoire de *Nubienne* dans le prix de Villebon semble embrouiller encore beaucoup plutôt qu'éclaircir une question de primauté entre des animaux d'une classe, en fin de compte, ne s'élevant pas au-dessus d'une moyenne très ordinaire. Ils constituent néanmoins l'élite de la génération de l'année ; cela prouverait seulement que l'année n'est n'était pas là, et son absence dérange un peu l'exactitude du rapprochement, car là où est *Ismaël*, *Zut* doit être devant. On s'exposerait donc à une déception en s'appuyant sur cette performance dubitative de *Nubienne* pour lui croire une très grande chance dans le Cambridgeshire. Ceci est une autre musique, et ce ne sont ni *Avermes* ni *Shéridan* qui pourraient faire le train dans cette course-là.

La victoire de *Bête-à-Chagrin* dans le prix de Madrid est la preuve que sans la mauvaise influence de la méchante fée qui a présidé à sa naissance, M. Fould aurait eu probablement le meilleur produit de l'année. *Bête-à-Chagrin* est une meilleure preuve c'est que si M. Fould avait pu se douter que *Bête-à-Chagrin* viendrait au monde le 28 décembre, il aurait fait saillir sa mère huit jours plus tard.

La naissance des chevaux de pur sang est entourée d'assez de formalités pour que la saillie puisse avoir une date certaine, le but se trouve donc rempli, et quand cela devient une question de quarante-huit heures, c'est un peu dur pour un propriétaire de perdre l'avenir d'un cheval. Quant aux fraudes que l'on veut éviter avec raison, il ne pourrait y en avoir davantage en prenant la date de la saillie comme point de départ. Au reste, les fraudes vous n'en aurez jamais avec les hon-



UN AFFUT AUX PIEDS VERTS, d'après YAN' DARGENT. (*Chasse ill.*)

pas bonne, et c'est, je crois, la seule conclusion à en tirer. La victoire de l'un à un jour donné ne saurait servir de base de raisonnement quand on peut lui opposer une défaite dans des circonstances analogues. Il reste, je le sais, à ses partisans la ressource de dire : Il n'était pas bien ce jour-là ; mais cette excuse, tout le monde peut l'invoquer. Les performances de chacun sont entourées de tant de doutes et d'incertitudes, qu'il est plus exact, je crois, de dire qu'il n'y en pas un de réellement bon.

Quant à *Nubienne*, on a voulu trouver dans le prix de Villebon la confirmation du résultat du Grand Prix de Paris. Je ne saurais accepter ce rapprochement ; d'abord la jument n'a pas gagné facilement, et *Ismaël* était second devant *Saltéador*. Comme il est à peu près incontestable que *Saltéador* est supérieur à *Ismaël ;* suivant toute probabilité, il n'était pas lui-même, et en avait au reste l'air. *Saltéador* paraît arrivé tout à fait au bout de sa condition et se ressent évidemment de la préparation sévère qu'il a reçue en vue du Saint-Léger. Dans tous les cas, *Zut* des plus belles juments que l'on puisse voir. Quand on pense qu'elle court comme cheval de quatre ans, bien qu'elle n'en ait effectivement que trois, on peut se rendre compte de ce dont elle aurait été capable dans des conditions plus égales.

Le règlement est formel et inexorable à cet égard ; *l'âge des chevaux de pur sang compte à partir du 1er janvier de l'année où ils sont nés.* De telle sorte qu'un poulain venant au monde le 31 décembre à onze heures et demie du soir, se trouve âgé d'un an à minuit. Il faut une règle, je le sais, la loi est la loi, *dura lex, sed lex*, il n'y a rien à dire. Cependant il existe, autant qu'il m'en souvienne, un axiome de droit, modifiant un peu l'absolue rigueur de celui que je viens de citer : *summum jus summa injoria.* Ceci équivaut à dire l'exercice rigoureux d'un droit absolu arrive à une profonde injustice. Ce serait ce me semble ici, le cas de l'invoquer. D'ordinaire on se prémunit contre la loi, en ayant soin de faire saillir les juments de manière à ce qu'elles arrivent à terme à une époque convenable. Mais la nature a des secrets dont elle ne fait la confidence à personne, la nêtes gens, et vous ne les empêcherez pas avec les fripons ; toute loi peut être éludée, et si *Bête-à-Chagrin* n'appartenait pas à un honnête homme, elle courrait comme jument de trois ans. Il s'agissait de mettre sa mère à l'abri des indiscrétions quand on a pu se méfier de la chose ; ce n'était pas plus difficile que cela. Il en est du reste de même pour toutes les friponneries, ceux qui les commettent se croient très intelligents, c'est humiliant pour les honnêtes gens parce qu'ils ont l'air de les considérer comme des imbéciles et ce n'est pas cela du tout. Ceci d'ailleurs, est une discussion toute théorique, car le fait se produit très rarement; c'est la troisième fois à ma connaissance depuis plus de trente ans.

Dans tous les cas *Bête-à-Chagrin* a battu *Doublon* très facilement en lui rendant près de deux ans. C'est une assez jolie performance, le cheval, il est vrai, a fait preuve d'assez mauvais cœur dans la lutte définitive; il venait dans un excellent style et quand la jument l'a attaqué, non seulement il ne lui a opposé aucune résistance, mais il a beaucoup plutôt reculé qu'avancé.

Loisir a battu *Flamande* dans le prix de La Lorie, ce n'est pas je crois, un résultat très régulier, et l'auxiliaire d'un jockey insuffisant a beaucoup contribué à la défaite de la jument.

On doit se défier de tous les raisonnements en fait d'élevage en voyant qu'il faut le poids de 48 kil. 1/2 à une fille de *Fille-de-l'Air* pour gagner un handicap d'ordre médiocre. *Fauvette* est au reste une très jolie jument.

Il y a dans la vie des chevaux comme dans celle des hommes une sorte de prédestination. Un arrêt immuable de la destinée semble avoir dit à cette jument, du nom assez mal sonnant de *Forte-en-Gueule*, tu seras toujours seconde, il est vrai qu'elle ne semble pas beaucoup tenir à la place de premier, car elle la défend mal. *Colifichet* lui a enlevé le prix de Chatillon au moment où elle semblait ne pas pouvoir le perdre.

NED PEARSON.

COURRIER DE LA SEMAINE

Tandis que de tous les points de la France il nous arrive des plaintes lamentables sur la rareté du gibier, voici que Marseille dont les environs sont renommés pour l'absence absolue du poil et de la plume, Marseille qui a été obligée d'inventer le poste à feu pour tirer les becs-fins de passage, Marseille où Méry s'est inspiré pour écrire cette course fantastique qui s'appelle la *Chasse au Chastre*, Marseille, dis-je, nous envoie des échos cynégétiques improbables.

Le passage des cailles y a été abondant, les perdreaux sont nombreux, les lièvres foisonnent et les lapins pullulent; le bienveillant ami qui nous communique ces renseignements joyeux ajoute qu'il y a quelques bécasses et toutes espèces de gibier de marais en quantité satisfaisante.

Bagasse! voilà qui est étonnant et qui bouleverse toutes les notions que nous avons sur l'état cynégétique des Bouches-du-Rhône auquel nous appartenons par droit de naissance.

Nous enregistrons la bonne nouvelle comme elle nous vient sans commentaires, et nous félicitons nos compatriotes de la fortune extraordinaire qui leur arrive en les engageant à en profiter en hâte. Le gibier provençal est si changeant !

Les chasseurs du bassin de la Seine sont loin de se montrer aussi satisfaits, et ceux qui ne peuvent hanter les chasses gardées, — ce sont les plus nombreux, — broient du noir et s'en reviennent généralement bredouille. D'après les renseignements qui nous parviennent, la Picardie est le pays le plus éprouvé de France; le gibier y est rarissime



REMISE DE CHEVREUILS, par COURBET.

(*Univers ill.*)

et un de nos amis qui est un tireur des plus éminents a parcouru, en déplacements successifs, les chasses les mieux gardées de la Somme, et n'a vu dans ses huit jours d'excursions que huit perdreaux... qu'il a rapportés d'ailleurs.

Un perdreau par jour!

Cet état est déplorable et il doit être gênant. Il nous revient, en effet, que le domaine de M. d'Estourmel, si soigneusement gardé et entretenu, est dépeuplé d'une façon outrageante. On peut dire que la plume y a été décimée. Ici l'œuvre des braconniers est nulle ou insensible, et il faut rapporter le désastre aux inondations printanières et à l'humidité estivale qui ont détruit toutes les couvées.

C'est tout un repeuplement à refaire.

Dans d'autres régions le mal est heureusement moins grand; quoi qu'il en soit la situation générale cynégétique inquiète et elle ne peut être réparable qu'à la condition que la clôture de la chasse soit décrétée de bonne heure. Nous savons que dans les sphères gouvernementales l'on se préoccupe de fixer la date de ce remède suprême qui ne saurait être qu'approuvé par les véritables chasseurs. Les faiseurs de *fantasia* cynégétiques en maugréeront, mais peu importe, ils pourront dépenser leur ardeur sur la bête noire qui pullule et fait déjà de gros ravages, et puis il leur restera encore les passages de la sauvagine et des oiseaux émigrants.

Avec le mois d'octobre que nous entamons commence la grande vie des châteaux, les réunions de chasse suivies des réunions vespérales et des sauteries nocturnes.

Les déplacements ont commencé en Anjou et en Touraine et les invitations par séries sont déjà lancées dans les domaines giboyeux des environs de Paris.

La princesse de Sagan est installée au chateau de Mello qui va devenir le centre d'un grand mouvement mondain. Les réunions de chasse sont nombreuses aux chateaux des Aubiers, chez le comte R. de Chavagnac, de Vervaine, chez le vicomte G. de Chavagnac, de Vertbois, chez le baron Ogier d'Ivry, chez le duc de Fezensac au château d'Hénonville.

M. le marquis de Pomereu a ouvert les portes de son château du Héron et y offre une hospitalité princière à ses amis.

Enfin M. le baron et Mme la baronne Alphonse de Rothschild ont repris leurs dimanches cynégétiques dans leur royale demeure de Ferrières.

Cette année, par suite des deuils successifs qui sont venus douleureusement atteindre la famille de Rothschild, les réunions automnales seront toutes intimes et le nombre des invitations très restreint.

Au moment où Mme la baronne de Rothschild venait de lancer ses premières invitations, elle a été sur le point de les retirer par suite d'une chute de cheval faite à Londres, par son frère le baron Ferdinand de Rothschild. Le baron s'était démis le bras. Son état n'inspirant aucune inquiétude, rien n'a été changé dans les dispositions prises, et l'on pense qu'à la fin du mois le baron pourra venir prendre sa part des plaisirs de Ferrières et assister à la grande fête villageoise annuelle fondée par le baron James.

A Chantilly, on se prépare à mettre les chiens en haleine pour commencer les chasses à courre que l'on inaugurera le 3 novembre prochain, jour de saint Hubert.

Les mêmes dispositions sont prises chez M. le comte Greffulhe, à Bois-Boudran, où la chasse à tir est très active, en attendant; les faisans y ont réussi comme nulle part ailleurs.

On chasse aussi beaucoup à tir chez M. le baron de Hirsch, en forêt de Saint-Germain, et chez M. le baron de Villars, en Pont-d'Orléans, en forêt de Compiègne.

Dans cette même forêt, M. le marquis de l'Aigle a déjà inauguré la chasse à courre sur les bêtes noires, pour entraîner son vautrait. Le prince de Joinville va envoyer le sien en Seine-et-Marne.

Comme on le voit, la grande saison automnale se prépare bien, et les amateurs de la vie au grand air pourront se consoler des déboires de l'ouverture.

Les pêcheurs sont gens qui font moins de bruit que les chasseurs, ils commencent cependant à faire parler d'eux. Ils ne se bornent plus à l'innocente pêche à la ligne, ils pêchent à la seine et à l'épervier; une Société vient de se former pour la grande pêche, qui sera à la pêche à la ligne ce que la chasse à courre est à la chasse à tir. Cette Société se forme sous le nom de l'*Épervier*, et étendra son action sur tous les cours d'eau du bassin de la Seine jusqu'à leur embouchure. Hier vendredi, une escouade, sous la direction de M. Tellier, est partie pour la pêche aux éperlans, à l'embouchure de la Seine. La Société a pour but de veiller à la conservation du poisson, de surveiller l'emploi des engins prohibés. Le produit de la pêche ne pourra dépasser une quantité déterminée par canot; tout trafic est interdit et les excédents seront envoyés aux hôpitaux ou distribués aux pauvres des villes et villages riverains du cours d'eau où la pêche aura eu lieu. C'est une sorte de Société contre le braconnage fluvial. En ce moment elle va solliciter l'agrément de l'administration pour se constituer et régler sa situation vis-à-vis des fermiers de pêche.

Plusieurs de nos principaux yachtmen se proposent de faire partie de cette association aussitôt que les formalités de constitution seront remplies.

La grande pêche est à l'ordre du jour d'ailleurs, et le *Yacht*, qui s'occupe spécialement de toutes les questions maritimes et fluviales, nous apprend que l'on va essayer, à Cette, un mode de pêche nouveau. Deux petits bateaux à vapeur à hélice, qui ont été construits à Agde, sont destinés à faire la pêche cotière, par couples, comme les bateaux-bœufs ordinaires.

Les bateaux ainsi disposés, dit le *Yacht*, pourront aller contre le vent, pêcher en quelque sorte en tous temps, surtout dans les moments de calme; enfin, tout en gagnant des parages plus éloignés, ils seront de retour les premiers dans les bassins et pourront vendre plus avantageusement le produit de leur pêche.

Nous applaudissons à ce progrès qui aura probablement pour résultat d'augmenter, tout en en diminuant le prix, les ressources alimentaires puisées dans les Océans.

Nous savons que le but de la Société l'*Épervier* n'est pas seulement de créer un sport nouveau, mais encore d'étudier toutes les améliorations qui pourront être apportées à l'industrie de la pêche.

Nous regrettons qu'elle ait choisi pour titre: l'*Épervier*, qui est loin de rendre l'idée de protection qu'elle veut exercer. Nous lui conseillons, s'il en est temps encore, de l'échanger contre celui plus conforme à son programme, de:

Société d'encouragement pour la pêche.

FLORIAN PHARAON.

SOCIETÉ FINANCIÈRE

La hausse que nous avions prévue pour les actions de cette Société ne s'est pas fait attendre, mais elle est loin, évidemment, d'avoir dit son dernier mot. Depuis le doublement de son capital, la Financière a vu le cercle de ses opérations s'agrandir dans une large mesure. En dehors des bénéfices acquis déjà depuis le 1er janvier et qui atteignent le chiffre de 1,275,000 fr., la Société financière est assurée de retirer de nouveaux bénéfices de sa participation à la création de la Banque hypothécaire de France, la Société des immeubles de Paris, etc., etc.

La hausse des actions de la Financière se poursuivra donc, et le cours de 650 est dans toutes les prévisions.



ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Hambourg, — *Adelina Patti* et *Nicolini* ont passé avec M. Pollini, directeur du « Stadt-Theater », un traité aux termes duquel ils s'engagent pour un nombre déterminé de concerts et de représentations théâtrales que M. Pollini organisera dans telles villes d'Allemagne qu'il lui plaira de choisir et moyennant un honoraire fixe de 8,000 francs. — Tout récemment, le directeur du « Stadt-Theater » était entré en négociations avec le directeur du théâtre de la cour, à Dresde, où les deux artistes devaient paraître dans « Lucie. »

Les habitants de Dresde n'ayant encore entendu Adelina Patti que dans des concerts, le succès paraissait assuré, mais il s'agissait de 10,000 francs et la direction redoutait un déficit, même en augmentant le prix des places. — Néanmoins, grâce à diverses influences, ces conditions ont fini par être acceptées; les bons bourgeois de Dresde auront leur représentation.

Cologne. — La cathédrale, cette merveille de l'art gothique qui, d'après la légende, ne devait jamais être achevée, est entrée enfin dans sa dernière période de construction. — Il y a eu, le 15 août dernier, six cent trente et un ans que les fondements en ont été posés et, au mois d'août prochain, selon toutes les probabilités, cet édifice, débarrassé de ses échafaudages, apparaîtra dans toute sa splendeur; à moins que d'ici là le malin qui s'est laissé dérober les plans du dôme avec une naïve bonne foi, ne suscite encore des obstacles imprévus aux architectes chargés de mener à bonne fin l'œuvre de Dieu; à vrai dire, nous ne le croyons pas, il a trop d'occupation aujourd'hui pour perdre son temps à faire des niches et s'amuser ni plus ni moins qu'un collégien en vacances.

Tegernsee. — Pour célébrer le 900e anniversaire de l'invention de la peinture sur verre, on doit placer, dans l'église de Tegernsee les portraits du comte Arnold et de l'abbé Gozbert, dont les élèves ont, dès l'année 999, exécuté les premières peintures sur verre, ainsi qu'il appert d'un document dont l'extrait suivant figurera au bas des deux peintures: *Auricomus sol primum infulsit basilicæ nostræ pavimenta per discolaria picturam vitra anno* 999. Une brochure que vient de publier le professeur Sepp contient des détails très-intéressants sur la découverte, les progrès, la décadence et la renaissance de l'art du peintre-verrier.

Vienne. — On nous annonce le départ pour l'Angleterre de Kincsem. D'après le journal anglais, *The Sportsman*, l'illustre jument de M. de Blaskowitz passerait dans ce pays pendant l'automne accompagnée de son trainer, M. Hesp, et elle y resterait en entrainement pendant l'hiver.

Il vient d'arriver à Vienne un convoi de huit étalons ardennais et wallons que le comte de Grævenitz a acheté en Belgique pour la somme relativement modeste de 32,000 francs. Ce sont de magnifiques bêtes qui ont été installées pour le moment au manège de M. Moriz Strass; mais ils n'y doivent pas séjourner longtemps. Les ardennais sont destinés à la remonte en Moravie et les wallons iront en Styrie et dans la basse Autriche.

A propos de *Nagrad*, le fameux trotteur qui a remporté tant de victoires sur le turf de Berlin, on nous affirme que son heureux propriétaire, M. Max Singer, en aurait refusé 12,000 florins. C'est un joli denier sans doute, mais on ne se sépare pas volontiers d'un animal de cette valeur et le refus n'a rien qui puisse surprendre, surtout quand il s'agit d'un cheval dont la glorieuse carrière est peut-être loin encore d'être terminée.

D.

VENTES A L'HOTEL DROUOT

Lundi 6 octobre, salle 7. — Vente après décès de M. Estur, d'un bon mobilier en acajou, meubles en chêne sculpté, commode ancienne, peintures, gravures, très nombreuse bibliothèque, auteurs anciens et modernes, livres d'histoire et de littérature, ouvrages sur les Beaux-Arts, etc.; argenterie, objets divers. (Me Guélon-Dubreuil.)

Jeudi 9 octobre, salle 4. — Vente après décès de M. Coindard: tableaux anciens et modernes, aquarelles, dessins, gravures, eaux-fortes, bronzes. — Exposition avant la vente. (Me Barizel et M. Ch. George.)

LES COURSES AU TROT A VIENNE

Il n'y a pas au monde de cochers plus habiles que ceux des fiacres de Vienne. Il faut les voir conduire leurs chevaux au grand trot, par les rues étroites et très fréquentées de la ville intérieure sans jamais accrocher. Les Autrichiens, en général aiment aller très vite en voiture et cela doit être la raison pour laquelle la foule préfère les courses au trot, monté ou attelé comme sport bourgeois, aux courses au galop, sport aristocratique.

Tandis qu'à Paris, Longchamps se trouve au bout du bois de Boulogne ; à Vienne le terrain des grandes courses, Die Freudenau, est au bout du Prater, tous les deux environ à la même distance de la ville. Les tribunes, à Vienne, sont ordinairement, quand il fait beau temps, occupées par la bonne société, dans laquelle se trouvent beaucoup de dames qui s'intéressent au sport, qui aiment à courir les chasses, et qui se promènent en belles toilettes au turf, conversant galment avec les sportsmen et examinant en connaisseurs les chevaux qui portent leur argent; mais le terrain, tout autour de la piste, n'est jamais occupé par trop de monde; il n'y a point d'événement aux courses qui excite l'intérêt général au même degré que le grand prix de Paris, où il y a chaque fois sur le turf plus de cent mille spectateurs. Mais, le peuple se rend en masse aux courses au trot. Les tribunes à côté de la Rotonde, l'ancien palais de l'Exposition sont aussi remplis, mais ce sont les dames du théâtre qui s'y donnent rendez-vous; quant à l'aristocratie, on n'y voit que les véritables « sportswomen ».

Les courses de dimanche 21 septembre étaient d'un intérêt tout particulier, parce que le comte d'Osmond, de Paris, ce cocher par excellence, avait inscrit ses quatre chevaux avec lesquels il venait de faire le voyage de Paris à Vienne, et M. Hector de Baltazzi, le fameux « steeple-chase rider », avait promis de monter un cheval de son fiacre. Il est *chic* à Vienne que les messieurs, même, à côté de leurs équipages, aient encore leur fiacre, qui reste dès le matin jusqu'au soir devant leur logement ou leur club.

Le public n'a pas eu le plaisir de voir le comte d'Osmond vainqueur avec son « four-in-hand », dans cette circonstance il faudrait changer l'expression en « four-in-arm », parce que M. le comte n'a qu'une main dont il use pour manier le fouet, et tient les rênes sur le bout de l'autre bras sans main.

Comme il faisait, le jour des courses, un beau temps d'automne, la foule ondulait de la ville par les allées ombreuses du Prater jusqu'au terrain près de la Rotonde. A deux heures et demie précises on commençait.

I. Prix de 500 florins, pour chevaux nés et élevés en Autriche ou en Hongrie. — Au trot attelé, 1 cheval. — Distance, 3,620 mètres. — 300 florins au premier, 150 au second, 50 au troisième.

1. *Ibrahim* h. b., 7 ans (du haras de Piber), à M. Wawrik, de Vienne, 6 m. 41 sec. — 2. *Kanarisli*, h. n., 8 ans (de la Hongrie), à M. Pressler, de Vienne, 6 m. 43 sec. — 3. *Alter Fuchs*, h. als, 8 ans (de la Carinthie), à M. Winckler, de Linz, 6 m. 44 sec.
Huit autres non placés.

II. Prix de 900 florins pour chevaux de tout pays et de tout âge. — Au trot attelé, 1 cheval — Distance 3,620 mètres.

1. *Nagrad*, ch. n., 11 ans (de race russe), à M. Singer, de Vienne, 5 m. 59 sec. — 2. *Tiger*, ch. als. (de race russe), à M. Singer, de Vienne, 6 m. 1 sec. — 3. *Etelka*, j. b. (de race anglaise), à M. Tuban, de Vienne, 6 m. 7 sec.
Trois autres non placés.

III. Course de gentlemen. — Au trot, attelé à 2 chevaux ; pour chevaux de tout pays et de tout âge. — Distance 7,240 mètres. — Deux prix d'honneur, dont l'un d'une valeur de 250 florins au premier, l'autre de 150 florins au second.

1. *Gann*, ch. als., 4 ans (de race russe); *Nidadrog*, ch. als., 7 ans, à M. Tuban, de Vienne, 14 m. 40 sec. — 2. *Egmont*, ch. b., 8 ans (de race anglaise), à M. Ronacher, de Vienne 14 m. 40 sec. — 3. *Furiosa*, j. b., 8 ans, (de race hongroise), à M. Ronacher, de Vienne, 14 m. 41 sec.
Trois autres non placés.

IV. Course de gentlemen. — Au trot, attelé à 4 chevaux. — Pour chevaux n'ayant pas encore concouru dans une course publique. — Distance, 7,240 mètres. — Deux prix d'honneur dont l'un d'une valeur de 250 florins au premier, et l'autre de 150 florins au second.

Les quatre attelages en concurrence étaient les chevaux gris, à M. Tippolt, de Vienne, qui arrivèrent premiers en 18 m. 8 sec. et les chevaux de différentes couleurs, à M. Singer, de Vienne, seconds en 19 m. 1 sec.

V. Prix de 55 ducats. — Au trot, monté. — Pour chevaux de tout pays et de tout âge. — Distance, 4,826 mètres. — 25 ducats au premier, 15 au deuxième, 10 au troisième, et 5 au quatrième.

1. *Nelly*, j. b., 9 ans (de race hongroise), à M. Greisenegger, de Liebenau. 8 m. 47 sec. — 2. *List*, j. n., 10 ans (de race russe), à M. Guge, de Vienne (monté par M. de Baltazzi), 8 m. 57 sec. — 3. *Maschiste*. ch. n., 6 ans, (de race russe). à MM. Woss et Moser, de Vienne, 10 m. 4 sec. — 4. *Krulik*, h. b., 6 ans (de race russe), à M. Morgenstern de Troppau, 10 m. 8 sec.
Deux autres non placés.

VI. Course des fiacres. — Au trot, attelé à 2 chevaux pour fiacres inscrits, avec un numéro. — Distance, 6,033 mètres.

8 fiacres entraient en concurrence pour les six prix, de 100 florins au premier jusqu'à 20 florins au sixième.

1. Fiacre n° 565, à M. Kreipel, 13 m. 37 sec. — 2. Fiacre n° 916, à M. Guge, 14 m. 16 sec. — 3. Fiacre n° 618, à M. Steiner, 15 m. 12 sec. — 4. Fiacre n° 482, à M. Diepold, 15 m. 12 sec. — 5. Fiacre n° 301, à M. Winkler, 15 m. 45 sec. — 6 Fiacre n° 389, à M. Kreipel, 16 m 1 sec.

Cette dernière course est l'événement d'attraction pour le peuple. Les amis des fiacres engagent aussi des sommes assez considérables en paris sur leurs chevaux favoris.

Cette véritable fête nationale finissait à six heures du soir, sans aucun accident fâcheux.

GASTRONOMIE

COTELETTES DE LEVRAUT

Levez les filets de deux ou trois levrauts, selon le nombre des convives ; divisez-les en morceaux auxquels vous donnerez, en les applatissant, la forme et le volume d'une côtelette d'agneau.

Passez chaque morceau dans le beurre fondu tiède; passez-les ensuite dans des œufs battus, blanc et jaune.

D'autre part, après avoir mis de côté les quatre membres des levrauts pour en faire un civet pour le lendemain, faites cuire les carcasses dans du bouillon jusqu'à ce que la chair se détache totalement des os.

Piquez un os des côtes dans chaque morceau du filet, de façon à simuler une côtelette.

Faites cuire les côtelettes du levraut sur le gril et servez-les avec une sauce tomate ou une sauce piquante.

C'est ce qu'on appelle un plat à surprise.

P. DE BALBAAC.

MENU

Potage à la purée de haricots.
Anguille à l'anglaise.
Côtelettes de levrauts.
Poularde à la Montmorency.
Salade.
Cepes farcis.
Fruits.

Un verre de la véritable *Liqueur Bénédictine*.

P. DE B.



Extrait des **MODES PARISIENNES** 25, rue de Lille, Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Robe ronde en tissu de laine et soie uni et rayé. — L'uni, marron foncé et le rayé fond teinte écrue avec rayures marron. Jupe garnie, sur son bord inférieur, de trois volants dentelés légèrement froncés; ces volants sont coupés dans le biais de l'étoffe et sont rehaussés par un biais marron uni, lequel fixe sur la jupe le bas du tissu rayé qui forme la tunique. Cette tunique est montée dans la ceinture de la jupe et s'ouvre sur le devant en déeouvrant une quille plissée au bas de laquelle elle se ferme sous un nœud-flot en ruban de satin marron. Les côtés se drapent en remontant et s'enrichissent d'une succession de coques et de pans de rubans de satin; derrière, elle forme un long et large pan arrondi qui se relève irrégulièrement en se coquillant. — Corsage à basques arrondies s'ouvrant, dans le style de la jupe, sur un plissé; il est élégamment orné d'un plissé et d'une draperie qui, après avoir garni le devant et le bas des basques, remontent derrière jusqu'à la taille en répétant (en plus petit) la quille de la jupe, terminée également par uu nœud-flot. Manches agrémentées de trois volants dentelés et d'un bracelet en tissu uni. Col rabattu fermé par un nœud. Ceinture en ruban de satin marron avec boucle en vieil or ciselé.

Chapeau en paille d'Italie illustré de plumes marron et écrues.

Toilette de ville et de visite. — Robe à longue traîne en fantaisie de soie satinée à fleurs; elle est garnie de plissés en même étoffe et de nœuds en ruban de satin de couleur assortie. Ces nœuds sont posés sur le milieu du devant en s'étageant jusqu'à l'encolure. Corsage polonaise à longs pans devant, lesquels se retournent sur eux-mêmes en se drapant sur les hanches pour former paniers; derrière, ils viennent se terminer dans la couture des côtés du dos, là, ils sont garnis d'un nœud sous lequel prend naissance une ruche de plissés, qui cache la ligne de jonction et les entoure. — Confeetion en sieilienne noire à longs pans carrés devant et formant derrière deux pointes de châle entre lesquelles est posé un gros flot de ruban de satin noir. Un riche effilé mélangé de glands, de perles de jais et des plissés de dentelle agrémentent ce coquet vêtement.

Chapeau en paille de riz blanche, orné de fleurs rouges et roses plusieurs tons et de plumes rouges ombrées.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lefranc.)

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 48.
SAMEDI, 11 OCTOBRE 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.; — 6 mois, **15** fr. — un an, **30** fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre



MADEMOISELLE MARIE VANZANDT

DE L'OPÉRA DE SA MAJESTÉ, A LONDRES.

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

ART

Céramique, Bronzes, Mosaïque Orfèvres, Serrurerie d'art.

Céramique d'art. — HENRI BEZIAT, 51, r. Paradis-Poissonnière. — DECK, 10, rue Halévy.

***

Bronzes d'art. — DENIERE, 15, rue Vivienne. — GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal. — POUSSIELGUE-RUSAND, 5, rue Cassette. — CORNU, 29, rue Popincourt. — JULES GRAUX, 64, quai Jemmapes. — NANCY, 18, rue Chapon. — RUFFIER, 12, rue Charlot. — HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du-Temple.

***

Bronzes et faïences d'art. — ROMAIN, 11-12, passage des Panoramas.

***

Orfèvres. — FROMENT-MEURICE, 372, rue Saint-Honoré. — FERRY-FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. — A. CHERTIER, 7, rue Férou.

***

Serrurerie d'art. — VAILLANT-FONTAINE & QUINTART, 181, rue Saint-Honoré.

Diamants, Bijouterie, Horlogerie.

Diamants. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — ROULINA, 44, rue Lafayette.

***

Bijoutiers. — AUCOC, 9, rue du Quatre-Septembre. — DUMORET, 5, rue de la Paix. — ROUVENAT & LOURDEL, 62, rue Hauteville. — DARCHE, 5, boul. des Capucines.

***

Spécialité de croix et rubans d'ordres. — POUTEAU, 180, galerie Valois (Palais-Royal).

***

Horlogerie. — M^{on} LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal). — BREGUET, 12, rue de la Paix.

Curiosités, Gravures.

Curiosités. — E. TABURET. Orfèvrerie ancienne, 3, rue Pasquier. — MIALLET, 5, rue Le Peletier. — BING, 19, rue Chauchat. — BEURDELEY fils, 32-34, rue Louis-le-Grand. — JACOB FRÈRES, 112, rue Richelieu.

Éventails anciens, Porcelaines et Curiosités. — Mme DUVAUCHEL, 34, rue de l'Université.

Tapisseries anciennes, — AUX VIEUX GOBELINS, 27, rue Lafitte.

***

Gravure sur camées. — BISSINGER, 31, rue du Quatre-Septembre.

Gravures héraldiques. — GERBIER, 65, rue Richelieu.

Gravures et peintures héraldiques. — DESMAREST, 40, galerie Montpensier (Palais-Royal).

Musique, Instruments.

Pianos. — ERARD, 13 et 21, rue du Mail. — PLEYEL, WOLFF & Ce, 95, r. Richelieu.

Instruments de musique. — GAND & BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — PETTEX-MUFFAT, 27, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse. — F. SUDRE, facteur d'instruments de musique, 6 et 8, rue des Poitevins.

Tableaux, Livres, Relieurs.

Tableaux. — GOUPIL & Ce, 2, place de l'Opéra. — FÉRAL, 54, faub. Montmartre. Expert. — GEORGES PETIT, 7, rue Saint-Georges.

Tableaux et objets d'art. — A. BASSET, 7, rue Mansart.

***

Articles de peinture et dessin. — PÉPIN MALHERBE, 4, rue Laval. Chevalets et Mannequins.

***

Relieurs. — ALLO, 39, rue du Four-St-Germain. — GRUEL-ENGELMANN, 418, rue Saint-Honoré.

Photographes, Articles et Produits photographiques.

Photographes. — LIÉBERT, 6, rue de Londres. — ADAM SALOMON, 55, rue de la Faisanderie. — NADAR, 51, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — ALOPHE, 25, rue Royale. — VALERY, 9 *bis*, rue de Londres. — HERMANN & Ce, 20, chaussée d'Antin. Spécialité de portraits d'enfants. — F^d ROSTAING fils, 22, rue Lesdiguières, Grenoble. Plaques sèches instantanées

***

Photographie sur émail. — STEPOWSKI, 14, rue du Temple.

Articles de photographie. — PICARD, 5 *bis*, Asile Popincourt. — CARETTE, 31, rue d'Enghien.

Appareils de photographie. — RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts Articles de ménage.

Ameublement. — E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines. — LOREMY & GRISEY, 1, faub. St-Honoré.

Coffres-forts. — B. HAFFNER aîné, 18, boul. Montmartre. — DUBOIS-OUDIN, 31, boulevard Voltaire.

***

Articles de ménage. — LA MÉNAGÈRE, 20, boulev. Bonne-Nouvelle.

Coutellerie fine. — TASSILLY-BOIVIN, 66, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Chauffage.

CUAU AINÉ & Ce, constructeur d'appareils de chauffage, 88, boul. Courcelles (parc Monceau).

Éclairage.

Lampes de luxe. — AU SOLEIL, maison Neuburger, 2 *bis*, rue Vivienne.

COSTUME — MODES

Robes, Lingerie, Chemiserie.

Robes, Fourrures. — MAISON DIEULAFAIT, 1, boulevard de la Madeleine.

***

Lingerie. — GRANDE MAISON DE BLANC, 6, boulevard des Capucines.

***

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy.

***

Machines à coudre. — D. BACLE, 46, rue du Bac, succursale et ateliers, 7, rue Saint-Dominique.

Plumes, Fleurs, Fourrures.

Plumes et fleurs. — BATTON, 85, rue Richelieu.

Gants, Éventails, Parfumeurs Coiffeurs.

Parfumeurs. — CH. FAY, 9, rue de la Paix. — DELABRIERE, 63, rue de Grenelle.

Coiffeurs pour dames. — PHILIPP & Ce, 15, rue Royale. — DE BYSTERVELD, 3, faubourg Saint-Honoré.

Produits anti-Ride. — LA GEORGINE DE CHAMPBARON, 3, rue de Provence.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — PINAUD & AMOUR, 89, rue Richelieu. — DELION, passage Jouffroy.

***

Chaussures pour hommes. — CORNAZ, 4, boulevard Malesherbes.

Chaussures de dames. — DELMAS, 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Bottier. — DELAIL, 46, passage Jouffroy.

SPORT

Équitation, Escrime, Armuriers.

Équitation. — ÉCOLE D'ÉQUITATION, 12, rue Duphot (succursale 51, rue Lhomond).

***

Professeurs d'escrime. — LOUIS MERIGNAC, 1er professeur de l'École d'escrime française, 14, rue Saint-Marc.

***

Armuriers. — FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu. — GASTINNE-RENETTE, 37 av. d'Antin. — LIBIOULLE, GUINARD & Ce, 8, av. de l'Opéra. — LEFAUCHEUX, 37, rue Vivienne.

Chiens, Sellerie, Écuries Chevaux Voitures.

Chiens. — CH. BOCQUET, 118, avenue d'Yvry. Gibiers de repeuplement.

Chiens d'arret. — MAISON DE CONFIANCE, 9, rue de Chanez, Paris-Auteuil.

Nourriture pour les chiens. — SPRATT'S PATENT, 36, rue Caumartin.

***

Sellerie. — TERRIER, 47, rue de l'Université.

***

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

***

Marchands de chevaux. — AUBERT, 64, rue Marbeuf.

***

Voitures de malades et d'enfants, Vélocipèdes, etc. — VINCENT, 29, rue Château-d'Eau, et 29 *bis*, boulevard Magenta.

Gymnase. — Hydrothérapie.

Gymnase. — PAZ, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs.

Gymnase et Bains. — THERMO-GYMNASE MÉDICAL, 49, rue de la Chaussée-d'Antin.

***

Appareils pour douches. — WALTER-LECUYER, 138, rue Montmartre.

Billards.

Billards. — F. GERDERES, 47, r. Fontaine-au-Roi.

Professeur de billard. — GIBELIN, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

Draps pour billards et tables de jeux. — MATHIEU, 10, rue Croix-des-Petits-Champs.

Agents de voyage.

Agents de voyage. — THOMAS COOK & SON, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la haute Italie.

Articles de voyage.

Vraies malles anglaises. — LAPORTE, 3, place du Théâtre-Français.

***

Bazar. — BAZAR DU VOYAGE, WALCKER, 3, pl. de l'Opéra.

Villes et stations balnéaires.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

Stations thermales et bains de mer.

EAUX-BONNES. — GRAND HOTEL DES PRINCES, Murret-Labarthe, propriétaire.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE. — GRAND HOTEL BEAU SÉJOUR, Paul Bourdette, propriétaire.

LUCHON. — GRAND HOTEL RICHELIEU.

OSTENDE. — HOTEL DU GRAND ÉTABLISSEMENT DES BAINS, admirablement situé. Table d'hôte; service à la carte.

BIARRITZ. — GRAND HOTEL, établissement de 1er ordre. Vues sur la plage et sur la mer.

PAU. — GRAND HOTEL GASSION, Société anonyme au capital de 3,000,000 fr. Le plus bel hôtel des Pyrénées. Vue splendide unique.

LA BOURBOULE. — HOTEL DU LOUVRE.

ARCACHON. — GRAND-HOTEL.

CANNES. — GRAND HOTEL DU PRINCE DE GALLES. Dirigé par M. H. J. Grossmann.

SPA. — HOTEL D'ORANGE. Hôtel de 1er ordre. Luxe et confort. — HOTEL DES PAYS-BAS, 1er ordre; de Cock, propriétaire. — HOTEL D'YORK. Hôtel de 1er ordre.

LUXEUIL-LES-BAINS. — HOTEL DU LION-VERT, tenu par MM. Richard et Duplatre.

MARIENBARD. — HOTEL KLINGER, splendide hôtel où les étrangers trouvent tout le confort désirable.

VALS. — HOTEL DE LA DÉLICIEUSE, à proximité de toutes les sources.

DIVERS

Compagnies d'assurances.

Assurances mutuelles contre l'incendie. — LA CLÉMENTINE, Société d'assurances mutuelles contre l'incendie, 26, rue de Grammont.

Assurances contre le bris des glaces. — LA PARISIENNE, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances sur la vie. — LE SOLEIL, 44, rue Châteaudun.

Compagnie générale d'assurances contre les accidents. — ASSURANCES DES CHEVAUX & VOITURES, COLLECTIVES, INDIVIDUELLES CONTRE LES ACCIDENTS, 16, rue de Grammont.

***

Journal financier. — LE FINANCIER DE PARIS, 13, rue de Londres.

Institutions, Sciences.

Institution. — ÉCOLE MODERNE POUR JEUNES GENS, à Asnières. — LELARGE (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard. — GROUSSET (Institution Chevalier), 75, rue Cardinal-Lemoine. — Mme HAVET, 6 et 8, rue de Longchamps. Institution anglo-française. — Études sérieuses.

***

Pension. — GARDONI, pension de famille de premier ordre, 38, rue Pergolèse.

Produits chimiques.

Produits chimiques. — FER BRAVAIS, 13, rue La fayette.

Phénol. — PHÉNOL BOBEUF, 7, rue Coq-Héron.

Sonneries, Miroiterie.

Sonneries électriques. — A. BOIVIN, 16, rue de l'Abbaye.

Fleurs.

Fleurs exotiques. — L. LINDEN, 5, rue de la Paix. — LABROUSSE, boulevard des Capucines.

Chalets.

Chalets, Stores et jalousies en bois découpé. — BUREL & Ce, 156, faubourg Saint-Denis.

Articles pour fumeurs.

Pipes, écumes. — KREBS, 18 et 20, passage Bourg-l'Abbé.

GASTRONOMIE

Vins, Cognacs, Liqueurs et Bières.

Vins. — H. & O. BEYERMAN & Ce, Bordeaux. — CRUZE & FILS FRÈRES, à Bordeaux. — CLOSSMANN & Ce, à Bordeaux. — BARTON & GUESTIER, à Bordeaux. — CHAMPAGNE MANUEL, à Reims.

***

Cognacs. — J. HENNESSY & Ce, à Cognac. — MARTELL & Ce, à Cognac.

***

Liqueurs. — WYNAND-FOCKINK, 2, rue Auber. — BÉNÉDICTINE, LIQUEUR DES MOINES DE L'ABBAYE DE FÉCAMP, 76, boulevard Haussmann.

Spécialité de curaçaos. — KAUFFMANN, 31, galerie Vivienne.

Eaux gazeuses.

Eaux de Contrexéville. — A. ADAM, concessionnaire, 23, rue de la Michodière.

Chocolats, Confiseurs, Épiceries Comestibles.

Chocolats. — COMPAGNIE COLONIALE, 19, avenue de l'Opéra.

Chocolat à la tasse. — PRÉVOST, boulevard Bonne-Nouvelle.

***

Confiseurs. — REINHARDT-S[illegible] Paix. — SEUGNOT, 28 [illegible] BERGER, 16, bo[illegible]

Dragées et bo[illegible] pour baptêmes. — Ve JACQUIN & FILS, 12, rue [illegible]nelle.

***

Épiceries et Comestibles. — POTIN, 101, boulevard Sébastopol. — AUGÉ, 116, boulevard Haussmann.

Hôtels, Cafés et Restaurants.

Hôtels. — BRISTOL, place Vendôme, 3 et 5. — MIRABEAU, 8, r. de la Paix. — HOTEL CONTINENTAL, 3, rue Castiglione. — GRAND-HOTEL, 12, boul. des Capucines. — HOTEL DU LOUVRE, rue de Rivoli.

***

Cafés et Restaurants. — CAFÉ RICHE, boulevard des Italiens. — CAFÉ DE PARIS, avenue de l'Opéra. — CAFÉ DE LA PAIX, 12, boulevard des Capucines. — CAFÉ DE LA RÉGENCE, 161, rue Saint-Honoré. — CAFÉ VOLTAIRE, place de l'Odéon. — GRAND RESTAURANT DE PARIS, 88, rue Montmartre.



COURSES DU CHAMPIONNAT AU PONT DE NEUILLY

Croquis de M. Mas.

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



COURRIER DE LA SEMAINE

Quelle saison ravissante que l'automne.

Si nous avions la plume érudite et charmeuse à la fois de notre maître le marquis de Cherville comme nous nous complairions à raconter les splendeurs des champs, à décrire la végétation luxuriante des forêts aux sentes mystérieuses qui se perdent dans les fouillis, à dire les merveilles de cette végétation luxuriante qui se pare, avant le sommeil hivernal, pour nous laisser le regret de la voir disparaître et le désir de la voir renaître au printemps.

Bornons-nous à dire prosaïquement que les champs et les bois sont magnifiquement parés à l'heure qu'il est et que les chasseurs se consolent de la rareté du gibier en les parcourant. Un fervent disciple de Saint-Hubert, qui est poète à ses heures, nous disait : « Depuis trois ans que je chasse dans les environs de Lagny, emporté par la passion de la chasse, entraîné par la poursuite du gibier, je ne m'étais pas encore aperçu de la beauté des sites que je traversais; il a fallu cette déplorable année, au point de vue cynégétique, pour me dessiller les yeux et me faire admirer les merveilles que je frôlais sans les voir. A quelque chose malheur est bon ».

Nous ne nous apitoyerons donc pas outre mesure sur le sort du chasseur. Si la perdrix manque, si la caille émigre, si le faisan n'existe que pour ceux qui possèdent des chasses réservées, gardées et onéreusement peuplées, il reste au petit chasseur la vie en plein air, la contemplation des beautés de la nature..., et puis le tir au lapin le plus amusant de tous et le plus fertile en surprises. Voici d'ailleurs la bécasse vagabonde, la bécassine légère et toute la sauvagine émigrante. Les lettres que nous recevons signalent déjà la présence des bécasses dans nos bois et en concluent que le passage en sera abondant cette année. Les grives viennent en outre d'arriver, le tir en est encore difficile parce que l'on ne saurait entrer dans les vignes, mais on peut les chasser en bordure et recueillir avec un peu de patience une brochette succulente.

Le chasseur modeste aura donc encore quelque joie. Quant au chasseur opulent, je parle de celui que le gibier attend, qui s'en va à la chasse comme au tir aux pigeons, il a, sans contredit, relativement, beaucoup plus de déception : le faisan seul a réussi. On ne me cite guère que les tirés de Saint-Germain à M. le baron Hirsch, ceux de Bois-Boudran à M. le comte Greffulhe, et le parc de Fontenay, à S. M. la reine Isabelle, où la perdrix soit honorablement représentée. Dimanche dernier, on a fait également une belle journée à Ferrières.

Quant aux grandes chasses à courre, elles s'annoncent comme devant être brillantes.

Mardi dernier M. Quiclet, capitaine des chasses de M. le duc d'Aumale a découplé la meute, une seconde fois, pour mettre les chiens en haleine. Cette chasse d'essai a été, comme celle du 3 octobre, admirablement menée et l'entraînement sera complet le 18 courant, jour de l'inauguration des chasses officielles en forêt de Chantilly.

Ces fêtes cynégétiques seront magnifiques et sont spécialement données en l'honneur de la restauration du château de Chantilly : elles sont une sorte de pendaison de crémaillère pour célébrer la reconstitution de la splendide demeure des Condé.

Du 18 au 28 octobre deux séries d'invités sont convoqués : les matinées seront consacrées aux chasses à tir et à courre, et il y aura chaque soir de brillantes réunions où l'on entendra, tour à tour, les premiers artistes de nos grands théâtres parisiens.

A Rambouillet, M. le duc de La Trémoïlle termine brillamment son bail; il s'y prépare une grande réunion en l'honneur de S. A. R. le prince de Galles.

On nous dit que les chasses de cette forêt sont réservées à M. le président de la République qui en prendra possession à l'expiration de l'amodiation qui en a été faite à M. le duc de La Trémoïlle, c'est-à-dire dans le courant de novembre prochain,

Le prince de Joinville a déjà découplé plusieurs fois son vautrait sur la bête noire en forêt de Chantilly. Il est question d'un grand déplacement qu'il ferait le mois prochain en Seine-et-Marne.

Dans les départements de l'Ouest, la grande chasse est très active.

En Bretagne M. et Mme Émile Récipon ont repris leurs belles réceptions dans leur château de la Roche-Giffard. Leur vautrait a déjà donné dans la forêt de Tellaye d'une façon remarquable. Dans une des dernières chasses un animal de 120 kilos a été mis à l'hallali courant, après un laisser-courre plein d'entrain, et bravement servi par le jeune fils de M. Récipon, qui faisait ses débuts.

Dans le Morbihan, le gibier n'a pas trop souffert; dans la Manche, le lièvre est abondant.

Tout n'est donc pas perdu partout.

La pêche est moins active que la chasse.

Comme on le chante dans la *Muette de Portici*, la matinée est belle, mais un peu trop fraîche, et les valeureux qui affrontent ces premiers froids sont assez rares. Ce n'est guère que dans l'après-midi que les berges se garnissent, mais à cette heure tardive le poisson repu mord beaucoup moins. Nous n'avons à citer cette semaine aucune prouesse piscatoriale.

En revanche, nous dirons que le sport nautique est en pleine vogue.

Demain dimanche a lieu dans le bassin d'Argenteuil une grande solennité nautique annuelle : la course internationale de bateaux de plaisance à voile et à vapeur. Ces régates, auxquelles assisteront, en dehors de la foule des curieux, plusieurs amiraux et tous ceux qui s'intéressent aux choses de la navigation, sont organisées par le *Cercle de la voile*.

De tous les yachts-club de France qui se sont fondés, celui-ci, centre de tous les amateurs parisiens, est sans contredit celui qui se livre avec le plus d'assiduité aux études et aux travaux que comprend le yachting. Il compte plus de deux cents membres, et sa flottille, tant maritime que fluviale, se compose de cent et quelques yachts de diverses grandeurs, dont la moitié environ, inscrits au matricule de la marine, naviguent à la mer.

De mai en octobre, le *Cercle de la voile* envoie ses yachts dans les différents ports du littoral de l'Ouest; ses stations attitrées sont le Havre et Trouville. A l'automne et au printemps, il donne de très intéressantes régates à Argenteuil, où le gros de la flottille hiverne. Après la fête de demain, plusieurs des yachts qui y concourent feront leurs aménagements pour se rendre dans la Méditerranée.

Pendant l'hiver, les yachtmen qui restent à Paris se réunissent au *Cercle de la voile*, où, à partir de novembre, des hommes dont les noms font autorité dans la marine et dans les sciences feront des conférences qui seront de véritables cours d'instruction. Entre temps, par les beaux jours, on ira manœuvrer dans le bassin d'Argenteuil, le Toulon interterrien de la marine de plaisance.

Félicitons-nous d'avoir un Cercle à Paris dans lequel les cartes à jouer sont avantageusement remplacées par les cartes marines.

FLORIAN PHARAON.



LE MAITRE D'ARMES

D'après RAPHAEL (*Gaz. B.-Arts*)

BULLETIN FINANCIER

Les bourses sont détestables depuis le commencement du mois, et la baisse prend vraiment des proportions exagérées et que rien ne justifie, pas plus la politique intérieure que les nouvelles extérieures.

Il s'en produit comme une sorte de panique, qui, ayant commencé sur les rentes, a bientôt atteint toutes les autres valeurs, et particulièrement celles des banques. Les titres du groupe Soubeyran ont été le plus frappés, mais on assure que le baron lui-même ne serait pas étranger à ce mouvement qu'il aurait provoqué avant son départ pour l'Autriche.

Voici les derniers cours de la semaine : le 3 p. 100 est tombé à 83,17 1/2, l'amortissable à 85,15. Le 5 p. 100 a fait 118,22 1/2.

Les emprunts étrangers sont aussi sensiblement dépréciés. La cote l'Italien 80,05, le Hongrois 82,70, le florin-or 69,60.

Malgré le succès éblouissant de l'émission du Crédit foncier, l'action est tombée à 1,007 francs, la Banque d'escompte, est à 1,005 francs, la Banque de Paris à 845 francs, la Financière à 550 francs, la Générale au même prix, la Française Italienne à 470 francs, la Franco-Algérienne à 620 francs.

Le Foncier d'Autriche est descendu à 722,50, le Mobilier Espagnol à 650.

Signalons encore les Chemins autrichiens à 573,75, les Lombards à 182,50, les Nord de l'Espagne à 263,75, les Portugais à 455 et les Saragosse à 322,50. Le Gaz fait 1,305, l'Immobilière est à 28,75, la Transatlantique à 642,50 et les Suez à 725.

Cette baisse a momentanément enrayée les nombreuses affaires qui étaient prêtes à voir le jour, mais dont l'apparition ne saurait être trop longtemps retardée.

Nous sommes persuadés du reste qu'une réaction est prochaine, et nous conseillons d'acheter dès maintenant; aussi nous pensons qu'on fera bien de prendre position sur la Rente.

Nous croyons aussi qu'il y a de l'argent à gagner pendant quelques mois sur la « Banque hypothécaire », sur la « Banque d'escompte » et sur les « Immeubles de Paris ».

La « Rente foncière » bien patronnée, nous paraît également assurée d'une plus-value. La « Banque Parisienne » qui a innové ce genre d'opérations ne manque pas d'imitateurs; il paraît que le filon est bon. La même Banque Parisienne va créer une Société spéciale pour la mise en exploitation des grands immeubles dont elle s'est rendue acquéreur pour la « Rente foncière parisienne »; elle va donc fonder au capital de 50 millions la *Société fermière des immeubles de Paris*.

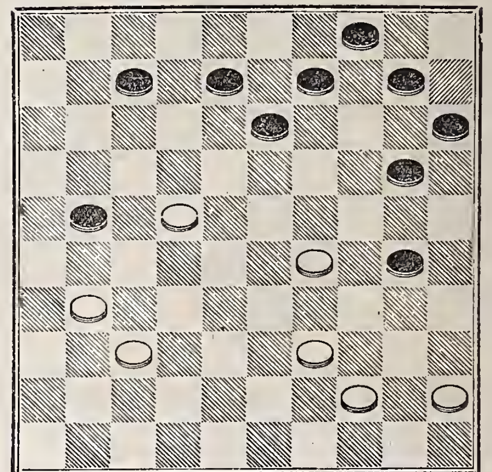
Elle emploierait alors son premier capital de 125 millions à l'achat des nombreux immeubles qui lui sont offert tous les jours. Comme indiscrétion, nous pouvons ajouter que la « Banque Parisienne » songe à augmenter de nouveau son capital. T.

DAMES

Problème n° 79, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.



BLANCS.

Les noirs jouent dans la lunette, case 27, et les blancs gagnent.

AUGUSTE JOLIET.



PREMIÈRES IMPRESSIONS

D'après le tableau de M. JOURDAN. (*Illustration.*)

ÉCHECS

PARTIE N° 68.

Lopez (a.

Blancs. M. SCHMIDT.	Noirs. M. TCHIGORINE.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 5 C	3. C 3 F R (*b*
4. Roq.	4. C pr P
5. P 4 D	5. F 2 R (*c*
6. D 2 R	6. C 3 D
7. F pr C	7. P C pr F (*d*
8. P pr P	8. C 2 C
9. C 3 F D (*e*	9. C 4 F
10. T 1 R	10. F 3 T
11. D 1 D	11. Roq.
12. F 3 R	12. C 3 R
13. C 4 D	13. C pr C
14. D pr C	14. P 4 F R
15. T D 1 D	15. P 4 D
16. P 4 F R	16. D 1 R (*f*
17. C 4 T D	17. D 3 C
18. C 5 F	18. F pr C
19. D pr F	19. D 3 R
20. D 5 T	20. D 1 F
21. F 5 F	21. T 1 R
22. P 3 C D	22. T 3 R
23. T 4 D	23. T 1 C
24. P 4 F	24. P 3 T R
25. T R 1 D	25. R 2 T
26. P pr P	26. P pr P
27. T pr P	27. T 3 C R
28. T 7 D (*g*	28. T 4 C D
29. D 3 F	29. D 2 C
30. P 3 C R (*h*	30. D 5 R
31. D 3 R (*i*	31. T pr F
32. D pr T	32. F 2 C
33. T de 7 D à 5 D	33. P 4 T R
34. R 2 F (*j*	34. T 3 F D
35. D 3 R	35. T 7 F éch.
36. T de 5 D à 2 D	36. D 7 C éch.
37. R 1 R	37. D 8 T éch.
38. R 2 F	38. D pr P éch.
39. R 1 R	39. D 8 T éch.
40. R 2 F	40. D pr T (*k*

et les Blancs abandonnent.

NOTES

a) Partie de match jouée le 26 juin à Saint-Pétersbourg.

b) La meilleure défense.

c) Nous répétons que la continuation juste est, selon nous, 5. P 3 T D. — 6. F 4 T (A) — P 4 C D. — 7. F 3 C — P 4 D. — 8. P pr P — C 2 R ! rentrant dans une variante connue.

A

6. F pr C — P D pr F. — 7. T 1 R — C 3 F etc...

(*d* Si 7. P D pr F. — 8. P pr P — C 4 F. — 9. T 1 D — F 2 D. — 10. P 6 R — P pr P. — 11. C 5 R — C 3 D. — 12. D 5 T éch. et gagnent.

e) Nous préférons ici 9. P 4 F D qui empêche le dégagement des Pions du centre. Le coup du texte fait perdre plusieurs temps aux Blancs.

f) Si 16. F 2 C menaçant d'avancer le P F D toujours 17. C 4 T.

(*g* Imprudent. Mieux valait 28. F 3 R. Si les Noirs attaquent par F 2 C. — 29. T 5 D — 2 D et les Blancs auront au besoin par T 1 F D une bonne attaque dans la suite. Mais si 28. T 8 D — D 2 C. — 29. P 3 C R — T pr T. — 30. T pr T — D 3 F suivi de F 2 C gagnant.

(*h* Cette avance du Pion doit être fatale. Le seul coup était 30. T 7 D 2 D — D 3 F D. — 31. P 4 C D — F 2 C. — 32. D 2 F.

Mais si 30. T 1 D 2 D — D 3 F D. — 31. P 4 C D — F 2 C D. — 32. D 2 F — T pr P éch. — 33. T pr T — D pr T. — 34. T 2 D — D 3 R. — 35. P 4 T D — F 5 R mieux.

i) Maintenant la position est très délicate. Si 31. T 7 D à 4 D — T pr F. — 32. D pr T — D 6 R éch. — 33. R 2 C — F 2 C éch. — 34. R 3 T — D 6 F R. — 35. T 5 D — T 5 C. — 36. D 7 R (forcé pour empêcher 36. T 5 T éch. — 37. R pr T — D 5 C mat) — F pr T. — 38. T pr F — T pr P éch. — 39. P pr T — D 8 T mat.

(*j* C'est la perte de la partie. M. Schmidt devait jouer 31. D 4 D — F pr T (meilleur car si 34. D 6 F. — 35. T 3 D !) — 35. D pr F — 6 R éch. — 36. R 1 T — P 5 T. — 37. D 3 D — D 7 F. — 38. T 1 F R etc...

k) La durée de cette partie a été de trois heures et demie.

Solution du problème n° 76.

Composé par le Dr S. GOLD.

1. $\frac{\text{C 4 T R}}{\text{R 4 D}}$; 2. $\frac{\text{D 3 F D}}{\text{R 3 R}}$; 3. $\frac{\text{C 7 F D mat.}}{}$

2. $\frac{}{\text{R 5 R}}$; 3. $\frac{\text{D 4 D mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{P 4 D}}$; 2. $\frac{\text{D 3 F R éch.}}{\text{R 4 R}}$; 3. $\frac{\text{D 5 F R mat.}}{}$

Solution du problème n° 77.

Composé par le Dr A. KAUDERS.

1. $\frac{\text{C 5 R}}{\text{C 4 C R}}$; 2. $\frac{\text{D pr P éch.}}{\text{C pr D}}$; 3. $\frac{\text{C 6 C mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{R 2 R}}$; 2. $\frac{\text{D 7 C éch.}}{\text{R 3 D}}$; 3. $\frac{\text{C 4 R mat.}}{}$

Solutions justes :

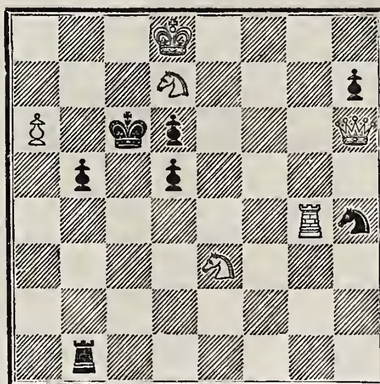
Nos 76 et 77 : MM. Lequesne, de Madrazo, Barré, Abrahms, Frau et Guinet, de Lyon.

Du n° 76 : Mme Anna Janet, MM. Prodger, de Turpin, de G. de Montpellier.

PROBLÈME N° 83

composé par le docteur S. GOLD.

NOIRS



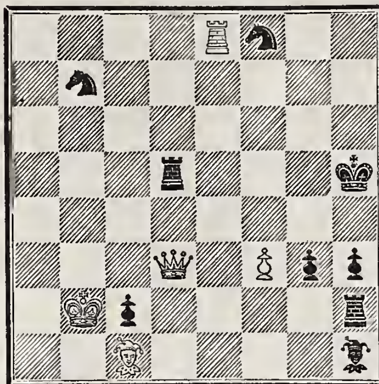
BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

PROBLÈME N° 84

composé par le docteur S. GOLD.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

NOUVELLES

En réponse à la lettre de M. Gossip, M. de Bezkrovny nous prie de faire savoir qu'il ne veut pas faire de polémique avec lui, mais qu'il est prêt à jouer un match.

Il accepte d'avance les conditions de son adversaire pourvu toutefois que la limite du temps accordé à chaque joueur soit limitée à vingt coups par heure.

Ainsi donc, voilà qui est bien entendu : M. Gossip, s'il veut accepter ce match, n'a qu'à s'adresser à la Régence ou à la rédaction de la *Revue*.

— Parmi les compositeurs de problèmes qui ont bien voulu déjà honorer notre colonne d'échecs de leurs productions, il en est un auquel nous devons des félicitations particulières, M. le docteur Gold, de Vienne. Nous nous faisons donc un plaisir de publier la lettre suivante qui émane d'une notoriété que tous les problémistes connaissent et apprécient :

Paris, 3 octobre 1879.

« Monsieur Rosenthal.

« J'ai l'honneur de vous adresser la « solution du problème n° 79, composé « par M. Gold.

« Mais mon but en vous adressant cette « lettre n'est pas tant de vous envoyer « une solution que de vous témoigner « toute l'admiration que j'ai pour les « problèmes de cet auteur. Ce dernier « surtout et celui du numéro précédent « sont de véritables chefs-d'œuvre, et je « crois que vos lecteurs partageront ma « manière de voir.

« Daignez agréer l'expression de mes « sentiments les plus distingués.

« E. LEQUESNE. »

CORRESPONDANCE

M. Klark, Sibérie. — Veuillez agréer tous mes remerciements.

S. ROSENTHAL.

LES CARTES

LE PIQUET

Est-il avantageux ou nuisible de laisser des cartes au talon en premier ou en dernier ?

On ne doit jamais laisser de cartes en premier lorsqu'on craint un quatre-vingt-dix de la part de son adversaire car presque toujours la carte laissée eut complété votre point, votre séquence ou votre quatorze ou bien elle fait et complète le jeu de l'autre joueur.

On peut au contraire toujours en laisser si on ne craint pas de grands coups et si les cartes qu'on peut trouver au talon ne peuvent valoir celles qu'on serait forcé d'écarter. En tout cas il vaut mieux souvent sacrifier un quatorze possible et porter l'intégralité de son point qui vous met à l'abri du grand coup possible de l'autre côté.

Je ne saurais assez le répéter, la force du jeu de piquet réside surtout dans les séquences, quintes ou seizièmes et dans le point.

S'y attacher de préférence et gagner la carte par une tactique habile sont les secrets du grand joueur.

En second on peut de préférence laisser des cartes puisqu'elles restent au talon inactives et ne profitent pas au jeu de l'adversaire.

Il est souvent utile de ne pas voir les cartes laissées afin que l'adversaire ne puisse pas réclamer le même privilège après qu'il aura annoncé la couleur qu'il veut jouer.

Se garder prudemment dans la couleur longue du premier à jouer assure presque toujours la carte au second malgré sa position désavantageuse.

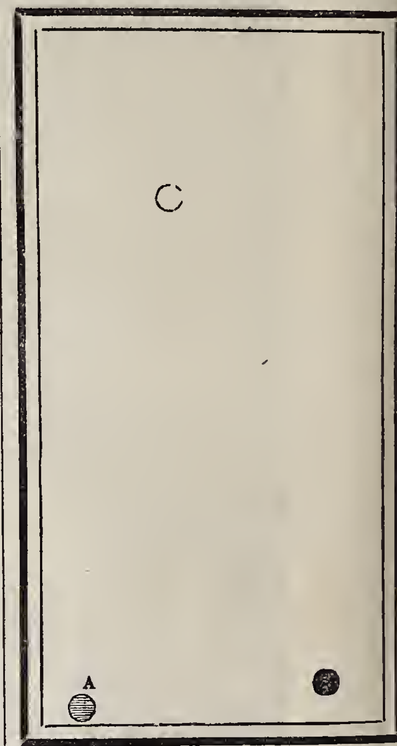
Pour bien jouer la carte, de part et d'autre, il est nécessaire de savoir ou de pouvoir deviner l'écart de la partie adverse.

Souvent la lumière ne se fait que dans la seconde partie du coup et alors il est trop tard ; un joueur habile doit à la seconde carte savoir, à une ou deux cartes près, par l'énoncé du jeu qui lui est soumis, l'écart du premier et s'il peut se régler là-dessus à l'entame du coup il possèdera les données nécessaires pour gagner la carte si toutefois la chose est possible.

OLD TRICK

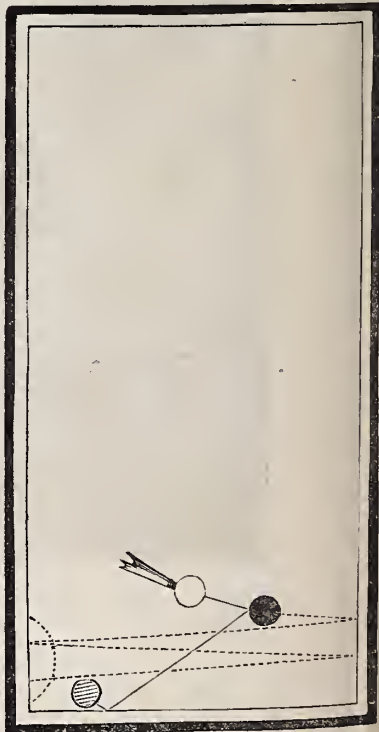
LE BILLARD

39e position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 47.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 45.

Les jeux incertains, sans ligne déterminée, les jeux d'attente en un mot, sont au whist, ceux qui exigent le plus de soin et de réflexion. Premier à jouer, vous eussiez débuté par le dix de pique, carte incolore, espèce de manche qu'on jette après la cognée, pour dire au partenaire, « tire-toi de là comme tu pourras » la position de second est ici préférable. Les cartes en tombant vont éclairer la situation et vous permettre d'aller autrement qu'avec un bandeau sur les yeux, au secours de votre partenaire. Pour cela, il faut attendre l'occasion propice et par conséquent ménager votre unique rentrée, l'as d'atout. Vous jouerez donc le deux. Si le roi d'atout est suivi de la dame vous laisserez encore aller. Mais au troisième tour, vous pourriez perdre une levée, surtout si les autres joueurs ont fourni atout et vous prendrez. Le changement de couleur, au second ou au troisième tour, fortifie votre jeu et vous permettra de prendre position.

Principe.

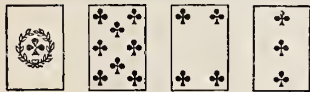
Avec des couleurs d'attente et une rentrée unique ne prenez la main que si vous y êtes forcé par le jeu de vos adversaires. 1° Pour éviter une entame dangereuse. 2° Pour pouvoir jouer dans la couleur de votre partenaire.

PROBLÈME N° 46.

Carreau est atout.







Troisième à jouer. Quelle carte mettrez-vous sur le roi de pique joué par votre partenaire et le deux de pique jeté par votre adversaire de droite.

PROBLÈME DE PIQUET.

Quel sera votre écart en premier et en second, avec :









SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 46.

Vous avez le point et deux quatorze. Vous craignez trois seizièmes.

Il y aurait danger très grand de porter les deux quatorze, puisque d'ailleurs vous seriez obligé de laisser une carte. Sans la nécessité de l'écart, avec quatre-vingt-sept points en main, vous pourriez en rester là, laissant votre adversaire dans les embarras d'un écart de huit cartes. Mais puisque la règle vous y contraint, gardez les cœurs, les rois et sacrifiez trois as.

ROBERT D'A.

RÉSULTATS

COURSES DE LONGCHAMPS

2e réunion d'Automne. — Dimanche 5 octobre.

Prix du Moulin. — 3,000 mètres.

1. *Reine-Claude*, par WINGRÆVE et REINE-BLANCHE, 4 ans, 59 kil.; à M. Delamarre (Kelly).
† 2. *Fleur-des-Champs*, 4 ans, 59 kil., au baron de Nexon (Green).
† 2. *Chalumeau*, 3 ans, 54 kil., au comte de Lagrange (Dodge).

Non placés : *Sénateur, Almaviva, Méphisto, Satania, Réserviste, Noirmoutiers.*

Prix de la Cascade. — 1,600 mètres.

1. *Vérité II*, par REVIGNY et Mlle DE VARAVILLE, 3 ans, 52 kil., à M. Éphrussi (Carlyle).
2. *Cunégonde*, 3 ans, 52 kil., à M. Delâtre (Lavis).
3. *Tyr*, 3 ans, 52 kil. 1/2, au comte de Berteux (Jellis).

Non placés : *Mandane, Défaite, Vétiver, Croissant.*

Handicap libre. — 3,000 mètres.

1. *La Jonchère*, par VERMOUT et DELIANE, 5 ans, 52 kil. 1/2, à M. Lupin (Wheeler).
2. *Jujube*, 5 ans, 53 kil. à M, Prat (Storr).
3. *Mourle*, 4 ans, 62 kil., à M. André (Hudson).

Non placés : *Fauvette, L'Ètoile, Adonias, Saltéador, Ismaël, Commandant, Logrono, Narcisse, Hélène, Fido, Fils-de-l'Air.*

Prix Gladiateur. — 6,200 mètres.

1. *Clémentine*, par MORTEMER et REGALIA, 4 ans, 55 kil. 1/2, au comte de Lagrange (Dodge).
2. *Clocher*, 4 ans, 57 kil., à M. Delâtre (Hudson).
3. *Insulaire*, 4 ans, 57 kll., au comte do Lagrnnge (Wheeler).

1er Prix d'automne. — Chevaux de 2 ans et au-dessus. — 1,700 mètres.

1. *Vicomte*, par VERMOUT et VICTORIEUSE, 2 ans, 48 kil., à M. Delamarre (Kelly).
2. *Onyx*, 2 ans, 48 kil., au comte de Berteux, (Jellis).
3. *Pharamond*, 2 ans, 48 kil., au comte de Lagrange (Macdonald).

Non placés : *François II, Fil-en-Quatre, Hector, Macadam, Saint-Jean, Boum, Hernani, Pétillon, Benvenuto, N* par Fantaisie.*

2e Prix d'automne. — Chevaux de 2 ans et au-dessus. — 1,700 mètres.

1. *Clélie*, par DOLLAR et CLOTHO, 2 ans, 48 kil., à M. Delamarre (Kelly).
† *Swift*, 3 ans, 58 kil., au comte de Meeüs (Lavis).
† *Dynamite*, 2 ans, 48 kil., au baron de Varenne (Carlyle).

Non placés : *Améthyste, Ombrelle, Bergère II, Illusion, Cassiopée, Dona Sol, Brise, Mlle Mars, Indiscrète, Tarlatane.*

COURSES DE LA MARCHE

Lundi 6 octobre 1879

Prix de la Fouilleuse. — 1,500 mètres. Quatorze partants

1. *Grisette*, au comte de Juigné (Ryan).
2. *Will*, à M. Vallender (Sheppard).
3. *Michelette*, à M. Hawes (Merry).

Prix Rayon-d'Or. — Onze partants.

1. *Forte-en-Gueule*, à M. Moreau Chaslon (Carlyle).
2. *Le Prophète*, au haras de Lonray (Sheppard).
3. *Roseau*, au comte de Juigné (Carratt).

Prix d'Octobre. — 1,200 mètres. onze partants.

1. *Princess Mathilde*, à M. Vallender (G. Mills).
2. *Eusebia*, à M. Ephrussi (le propriétaire).
3. *Satania*, à M. Lupin (Hunt).

Prix de Picardie. — *Steeple-Chase.* 2,300 mètres. — Neuf partants.

1. *Châtelaine II*, à Macksey (Goddard).
2. *Easter Monday*, à M. Camille Blanc (Weaver).
3. *Boufflers*, à M. Ed. Blanc (Hunt).

COURSES D'AMIENS

Mercredi 8 Octobre.

Le Prix des Haras a été gagné par *Avermes*, à M. Fould, battant *Sheridan* et *Vignemale*. Derrière eux, *Saint-Jean* et *l'Étoile*.

Le Prix de la Société d'encouragement est échu à *Venise*, à M. Michel Éphrussi. *Narcisse* était second à une encolure, précédant *Pourquoi*. — Non placés : *Adonias, Hélène, La Scala II, Logrono, Virginie II* et *Sphynx*.

Dans le Prix Principal, *Fontainebleau* est arrivé 1,000 mètres devant *Chalumeau*, qui s'était dérobé à plusieurs reprises.

Satisfaction, à M. Prat, a remporté sa première victoire dans le Prix du Conseil général, devançant *Pharamond*, *Nymphe* et un lot de sept autres chevaux.

Le Prix de la Ville a été remporté par *Chère-Amie* (20/1), au baron Seillière, qui a facilement battu *Fauvette* 2e, *Reine-Claude* 3e, puis *Améthiste, Problème, Chalumeau,, Rocroi, Menneval. Handy-Andy* et *Futaine*.

Duquesne, à M. Panleff, a gagné aisément le Steeple-chase. *Jacinthe* était 2e, *Easter-Monday* 3e. *My-First* loin derrière et *Girofla* tombée.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Leipzig. — Les courses de septembre à Leipzig annoncent la fin de la saison. Autant au printemps nous arrivons dans cette bonne ville, si pleine toujours de mouvement et d'agitation, le cœur rempli d'espérance et de foi dans l'avenir, autant nous nous y retrouvons maintenant, revenu de bien des illusions, heureux encore si dans le nombre il nous en reste quelques-unes de celles que nous caressions avec le plus de tendresse. — Le prix de fondation pour les poulains de deux ans est le seul qui ait quelque intérêt en ce qu'il permet de mieux asseoir un jugement sur la valeur future des concurrents.

Quant aux autres, ils témoignent uniquement des bons sentiments du Comité qui désire offrir au sportsman déçu une légère consolation pour tant d'heures remplies d'amertume et de déboires. Les prix sont réservés, pour la plupart, aux chevaux battus, aux chevaux qui n'ont pas été engagés; bref c'est un appel à tout ce qui tient encore sur ses jambes du Training, et adressés uniquement aux bêtes de deuxième et de troisième catégorie. Aussi la réunion est-elle toujours nombreuse pour un programme assez pauvrement doté, et l'on voit jusqu'à neuf chevaux courir pour un prix de vente de mille marcs. Quelques mots donc maintenant seule course pour le prix de fondation, sur la course qui offre un réel intérêt. Elle nous réservait cette année d'ailleurs une surprise qui justifie tout ce que l'on a pu dire de l'incertitude du turf.

Les deux favoris étaient *Tschungatai* et *Listless* et l'on ne tenait aucun compte des trois autres concurrents: *Jork, Basta* et *Dryade*. Les paris étaient à 3:2 sur *Tchungatai*, 2:1 contre *Listless*, 5:2 contre *York*, 5:1 contre *Basta* et 8:1 contre *Dryade*. Après un faux départ et un léger temps d'arrêt, le signal est donné dans un moment favorable pour *Basta* qui part aussitôt bien franchement tandis que les favoris qui faisaient demi-tour perdent plusieurs longueurs avant de se lancer. Notre jument prend la tête et elle s'était débarrassée complètement de *Listless* en arrivant à la courbe où *Tschungatai* chercha à s'ouvrir sa voie mais sans succès à cause du fils de *Blue gown* qui rendit sa manœuvre impossible; il lui fallut, en conséquence, tourner ses concurrents dans l'espérance d'atteindre *Basta*. Mais quand Arnolt voulut ensuite demander un effort sérieux à son cheval celui-ci n'avait plus assez de cœur pour regagner le terrain perdu et *Basta* gagna de trois quarts de longueur.

Voici, pour terminer, la généalogie du vainqueur :

BASTA, jument bai, élevée en 1877 au haras de Pieragienen.	BASTA	STOCKWELL	The Baron.	Birdcatcher. Echidna.
			Pocahontas.	Glencoe. Marpessa.
		VILLAGE LASS	Pyrrhus I.	Epirus. Fortress.
			Maid of Hart.	The Provost. Martha Lynn
	LADY BEACONSFIELD	NEW MINSTER	Touchstone.	Camel. Banter.
			Buswing.	Dr Syntax. Ardrossan St.
		LADY MELBOURNE	Melbourne.	Humphrey Clinker. Cervantes-St.
			Raillery.	Pantaloon. Banter.

Eisgrub. — Son Altesse le prince souverain de Lichtenstein a, paraît-il, transporté dans le domaine seigneurial de Eisgrub la plus grande partie de son haras de Hohenau. C'est là aussi qu'a été envoyé l'étalon bai brun *Berzencze* par *Blinkhoolie* et *Curieuse*, qui est toujours resté souffrant depuis Baden.

Vienne. — Les héritiers de *Gottfried Semper* s'occupent en ce moment à mettre en ordre l'héritage artistique et littéraire de ce dernier. Il s'y trouve une quantité considérable de dessins, de projets d'architecture, d'études variées et du plus grand intérêt. Nous citerons entre autres le troisième volume du *Traité du style* que le fils du maître, Hans Semper, va faire paraître dans la deuxième édition de cet ouvrage. D.

NÉCROLOGIE

Mercredi dernier à dix heures ont eu lieu en l'église de la Madeleine les obsèques de la vicomtesse Lionel de Bondy, née Levavasseur. La mort inattendue et presque subite de cette femme bonne et charmante a frappé de consternation les nombreux amis de sa famille; les regrets les plus touchants l'ont escorté jusqu'au cimetière, elle a été sincèrement pleurée même par les serviteurs. Appelée à recueillir un jour sa part d'une fortune immense, Louise-Mathilde Levavasseur avait été l'objet de bien des recherches ; mais son cœur, étranger aux vanités et aux ambitions, s'était fortement attaché à M. de Bondy qu'elle épousa malgré toutes les instances que put faire l'Impératrice, désireuse de marier la jeune héritière à quelque notabilité du parti bonapartiste.

HENRI IV

DANS LA VALLÉE DE MISÈRE

Un dimanche de la fin de l'automne de 1589, les échos des grands bois de la basse Normandie répercutaient des *cornements de trompes*, des *coups de mousquetades* et de *pistolades* tels, que les morts, eux-mêmes, en étaient troublés dans leur vague sommeil plein de rêves profonds, disent les chroniques du temps; quant aux fauves, ils étaient affolés....

A l'époque que nous précisons, la forêt d'Andaines allait, presque sans interruptions, en passant par Écouves, de Domfront jusqu'à Alençon. Depuis le seizième siècle, les défrichements successifs ont divisé cette vaste étendue boisée, mais en laissant toutefois, entre ses deux extrémités, de moindres forêts intermédiaires; elles sont encore assez rapprochées les unes des autres, aujourd'hui, pour qu'un grand vieux loup, mis sur pied, le matin, en Écouves, vienne faire sa dînée sur Andaines sans avoir, pour ainsi, dire quitté les fourrés.

Au seizième siècle, ces vastes solitudes étaient hantées par des hommes dont les mœurs ne les eussent point faits lauréats de n'importe quel prix de vertu, qu'ils fussent verriers, potiers, noirs ouvriers des forges, aussi bien que ceux plus sauvages encore, les bûcherons et les charbonniers, ces derniers surtout ne quittaient jamais les halliers.

Tous ces humains étaient peu sociables; aussi le vacarme qui se faisait dans les grands bois, s'il affolait les fauves, surexcitait-il terriblement les hommes de ces bois. Ils croyaient aux fusillades, aux canonades d'un nouveau siège de Domfront.... Domfront, si souvent pris par les uns et repris par les autres, qu'on ne savait jamais précisément à qui appartenait *la ville de malheur*.

Mais en cette année de grâce 1589, si les Français ne la revendiquaient plus aux Anglais, c'est que ceux-ci étaient rentrés dans leur île depuis la décollation de Gabriel de Montgomery en 1574. Depuis lors, les gens du roi disputaient Domfront aux ligueurs, et les ligueurs le disputaient aux gens du roi.... Ah! que c'était grand'pitié!

Cependant, Alençon s'était résolument donnée au nouveau roi, le petit-fils de la Marguerite des marguerites. Henri IV, guerroyeur et chercheur d'aventures, faute de ligueurs à combattre, s'entretenait la main et le coup d'œil sur les fauves des grands bois.

Aussi Crillon, qu'il qualifiait de *brave*, et Rosny qu'il disait *sage*, veillaient-ils activement sur leur roi, dans la crainte qu'une fleurette normande ne l'entraînât dans les profondes solitudes qu'ils savaient aussi diversement que dangereusement fréquentées.

Mais le roi Henri, mieux monté qu'aucun autre, échappait encore assez fréquemment à la surveillance de ses féaux, quand l'envie de chasser à la *billebaude* l'aiguillonnait.

Ce dimanche, par exemple, qu'on avait lancé, en Ecouves, un *grand vieux loup* mis sur pied par le capitaine des chasses du nouveau roi de France... La menée était rapide, la bête de meute filant droit, Henri prenait de l'avance.

— Sire, lui cria Crillon, au moment où il allait s'engager dans les halliers qui paraissaient impénétrables, Sire, pas si vite, s'il vous plaît, car je ne pourrais suivre Votre Majesté...

— A qui parles-tu? répondit en riant Henri de Bourbon.

— Au roi de France, Sire.

— Eh bien, mon brave Crillon, veille sur lui; c'est le roi de Navarre qui s'en va...

En rendant la main à son bon cheval, il s'enfonça dans le hallier...

. . . .

Longtemps, bien longtemps, le roi appuya la chasse: puis l'ayant perdue de vue, il entendit les hurlements des chiens en meute..., plus tard des cris isolés, distancés, arrivèrent seulement jusqu'à lui... Plus tard encore des voix de chiens traversèrent l'espace dans des lointains perdus, tantôt bourdonnantes comme des sons de cloches, tantôt vagues imprécises comme les plaintes du vent dans de hauts sapins...

Le roi galopait par monts et par vaux, s'arrêtant de temps à autre pour laisser souffler son cheval... Alors il écoutait...

Il traversa un bout de plaine, et là il rit, dans sa moustache, de l'air effaré qu'à son approche, prirent de frais minois de jeunes filles qui faisaient la cueillette des pommes. Plus loin, il allait passer sous les murs de Carrouges, où Louis XI, en souvenir d'une nuit passée dans le formidable manoir, laissa la chasuble et le cordon de Saint-Michel; mais, pour éviter Carrouges, qu'il soupçonnait un écueil, le Béarnais rentra sous bois: alors, tournant sur sa gauche, il traversa les bois de Morage, puis il entra dans ceux de Lamothe. . . . . Dans le chemin rocailleux qu'il suivait, l'aventureux roi, sentant broncher son cheval, le mit au pas et s'entretint amicalement avec lui, jusqu'à la vallée d'Antoigny... Il trouva là bûcherons et bûcheronnes qui barbotaient dans un ruisseau à la pêche des écrevisses. L'un des hommes, interpellé par le roi, lui répondit:

— Dame! la chasse est loin d'y-lè. S'il vous d'huit de la trouver, vous n'avez qu'à gagner les hauteurs de Bagnoles, du haut du Roc-au-Chien, vous l'entendrez, si elle est dans Andaines.

Et le bûcheron se remit à pêcher.

Ayant suivi son conseil, des hauteurs de Bagnoles le roi entendit la chasse dans les fonds de l'Hermitage ou aux environs de Champsecret. Soit qu'il fût sûr d'être rejoint par son escorte, soit qu'il lui plût de continuer d'errer à l'aventure, toujours est-il qu'à la tombée de la nuit Henri IV, seul encore, se trouvait à la lisière du bois dans une vallée à l'aspect désolé.

Ce lieu porte judicieusement le nom de *Vallée de Misère*. Les arbres y sont rabougris ou tortillards; de longs lichens blanchâtres pendent des branches de ces bossus du règne végétal, leurs dessous sont garnis de genévriers et de houx, reliés, les uns aux autres, par des ronces qui en font d'inextricables forts.

Le soleil était couché... Cependant, à travers les branches, Henri de Bourbon voyait les restes de son or et de sa pourpre à l'horizon. Tout en admirant l'imposant spectacle, ainsi qu'un vulgaire mortel, le roi se sentait faim... et son cheval aussi, puisqu'il broutait les longues pousses du lichen. Certainement le nouveau roi, à cette heure de fringale, eût trouvé qu'un morceau de pain bis frotté d'ail, arrosé d'une bouteille de jurançon, valaient bien une messe..... La faim le plongeait dans une somnolence inopportune, faisant un violent effort pour la secouer, il murmura:

— Ventre saint-gris! si j'étais donc en présence d'une *garbure* au jambon et d'une bouteille de vin de Gascogne!...

Soudain il se redressa parfaitement éveillé sur sa selle... Une vision lui était apparue... Ce n'était pourtant point celle d'une garbure et d'une bouteille du nectar gascon!...

Mais, sous les arbres, entre deux buissons de houx, il se dessinait une forme grise qui n'était point celle d'un fauve

Le cœur du Béarnais, à cette vue, *tressauta*... Il appela, et le nom de Fleurette lui vint aux lèvres...

A cet appel, la forme grise s'élança... C'était celle d'une *jeunesse* qui fuyait aussi effarouchée que les fauves avec lesquels elle vivait... Elle détalait à en perdre haleine.

— Mordioux! — exclama le roi, en entendant la course rapide de la vision, sur le sol résonnant de la *Vallée de Misère*, — il faut pourtant que je rattrape la belle si je veux avoir à souper et un gîte pour la nuit!...



UN CANAL A VENISE

D'après le tableau de M. Rico. (*Chefs-d'Œuvre*, Baschet, édit.)



LE DÉJEUNER

D'après KNAUSS.

(*Illustration.*)

Conséquemment, au risque de se déchirer le visage aux piquants des ronces et des houx, le roi lança éperdûment son cheval à travers les obstacles du fourré. Il aboutissait à une accourre où végétaient de maigres touffées de bourdaines et de hautes fougères empourprées par les brumes automnales. Le poursuivant vit filer la forme grise et légère comme un chevreuil, se dissimuler derrière la moindre cépée, gambadant, ainsi qu'un feu follet dans les éclaircies et n'en conservant pas moins son avance.

Ils arrivèrent ainsi dans une partie de la forêt nouvellement abattue.

Çà et là brûlaient des fourneaux de charbons; et comme dans ce terrain déblayé, son cheval pouvait galoper, le roi arriva tout contre un fourneau de charbon au moment où la vision se perdit dans sa fumée. Il arrêta court son cheval, parce que là, où il pensait trouver une jeune femme, il vit se redresser un grand diable d'homme.

Nous disons diable parce qu'il était tout noir et qu'en mains il tenait une longue fourche...

— Eh! eh! l'ami, pas si près, — cria-t-il — si vous n'y preniez garde, vous feriez s'ébouler mes fourneaux...

L'exortation à l'*ami* était faite avec l'intonation d'une menace, ce qui n'empêcha point le « *Diable à quatre* » de mettre pied à terre, d'abandonner avec sa monture les deux longs pistolets restés pendus à sa selle, et de demander :

— Avez-vous une maison près d'ici?... Vous plairait-il de m'y donner, avec le souper, un gîte pour la nuit?...

Le charbonnier l'avait envisagé : il faut croire que la physionomie de l'arrivant lui plut, car il répliqua cordialement, en étendant le bras vers deux hêtres géants restés seuls debout dans cette *vente*.

— Voici ma loge... Elle n'est point grande, mais en s'y gênant un peu, on y trouvera place pour vous... quant au souper — continua-t-il finement — vous avez de la chance de venir un dimanche, pour prendre votre part d'un gigot de mouton qui se finit de cuire. — Et puis, après avoir observé l'arrivant avec plus d'attention il ajouta : — Seriez-vous par hasard un des officiers du roi? On dit qu'il est arrivé *ann'huit* à Domfront?

— Vous dites vrai, je suis officier au service du roi Henri : et mordioux! le plus attaché à sa personne. Ce matin, parti d'Alençon, avec lui, j'ai perdu la chasse.

— Ah! — fit le charbonnier en quittant son bonnet de laine. — Vous êtes de la suite du roi « *long-nez?* »... Eh bien! nom de nom! il faut que je vous paye la bienvenue... Nannon Douesnel, viens *y lè*...

La jeune fille, si légère à la course, alors qu'elle fuyait, s'en vint lentement, gauchement.

— Embrasse ce seigneur — lui dit son père — il est le compagnon de notre nouveau roi.

La Nannon passa son bras autour du col de l'étranger et lui donna sur les joues, en bonne Normande qu'elle était, trois baisers retentissants... Un en l'honneur de chacune des trois personnes de la sainte Trinité, comme il convient...

Ensuite, reprit Douesnel :

— Va dire à ta mère qu'elle serve le souper.

— Attendez — l'interrompit le *Diable à quatre* — attendez, la belle enfant, que je vous rende l'intérêt de ce que vous me prêtez.

Et, avec usure, il rendait les baisers reçus...

— Tout beau!... tout beau!... — fit Douesnel — Ce n'est point si pressé que de mettre votre bon bidet à l'abri derrière des *brise-vents*... Une rude bête que vous avez là... Il se refera frais et gaillard, pour demain, sur une bonne litière de fougères sèches.

Construite en bois et en torchis, couverte avec de la mousse, appuyée par des gazons, la loge était assez vaste pour contenir deux couchettes, quelques hardes, des provisions, une petite table et plusieurs escabeaux.

En voyant les deux lits, le Béarnais devint songeur.

— Vous regardez les lits? — lui demanda Douesnel, qui répondait à sa pensée. — Ils ne sont point grands, c'est vrai; mais nous ne sommes que quatre; et, comme de raison, les femmes seront ensemble, et nous aussi...

Par terre, à côté de la table, la marmite découverte répandait autant de fumée que n'importe lequel des fourneaux de charbons. C'était la soupe aux choux qui fumait ainsi. Devant le brasier, flambant bleu dans l'âtre, pendu à une corde se tordant et se détordant, cuisait le susdit gigot.

Il devait être cuit à point, car il s'en échappait de petites fusées de vapeur qui embaumaient.

Le roi Henri dont les facultés olfactives étaient caressées par le fumet de la venaison, le roi Henri souriait en contemplant le gigot.

— Asseyez-vous à côté de la Nannon, dit avec empressement le charbonnier. — S'il faut en croire les *diries* des bonnes gens, il s'est trouvé un autre charbonnier, assez maître dans sa loge pour refuser, à sa table, la place d'honneur à un roi de France.... par ma fine! Ce n'était point un charbonnier d'Andaines... Mais vous n'êtes point le roi, que je sache? et pourtant je vous donne ma place, à côté de notre fille.

— Ventre saint-gris! c'est bien parler!... et puisque vous traitez si bien l'un de ses officiers le roi Henri ne saurait rien vous refuser.

— C'est-il bien vrai? risqua le charbonnier.

— Aussi vrai que ce rôti, qui a si bonne odeur et si belle mine, est un gigot de mouton!...

Mais en voyant l'air pantois du charbonnier, son convive reprit aussitôt pour le rassérener.

— *Gigot* ou *gigue*, mon hôte, je le tiens pour ce qu'il vous plaira qu'il soit. Est-ce bien dit, la belle Nannon? demanda galamment le Béarnais. — Vous, la charbonnière, ne laissez point charbonner le rôti. Mordioux! Si jamais le roi de France et de Navarre a connaissance de ce gigot, ce ne sera que pour s'informer de ce que peut souhaiter, de lui, le charbonnier d'Andaines?...

— En parlant pour moi, répondit Douesnel à la question indirecte de son convive, je demanderais également, pour tous ceux qui sont enfumés et noirs comme moi, l'usage dans Andaines, du bois brisé et *volé;* aulne tremble, bouleau et bourdaine, pour chauffage; et aussi, un peu de fort bois pour faire et réparer nos loges...

— Ce n'est *jouet?*... l'interrompit la charbonnière.

D'un signe de main Douesnel l'arrêtant, il reprit :

— Le passage pour nos porcs sous les *fouteaux* et sous les chênes au temps des glands et des fèves, en payant quatorze deniers pour chaque *gozeaux*...

— Est-ce tout? demanda le convive du charbonnier.

— Encore l'herbage pour nos bêtes aumailles et chevalines, en nombre modéré.

— Accordé! répondit en riant le convive.

— Ah!... ah!... qu'est-ce à dire? répliqua le charbonnier. Seriez-vous par hasard le roi *long-nez?*... Dame! ça se pourrait tout de même.

— Pas tout à fait : mais j'ai pourtant crédit près de lui... surtout si le soir je lui demande ce que je veux obtenir le matin... Avis à vous la belle Nannon, si jamais vous avez à présenter une supplique au roi Henri.

Le rôti était exquis, et le maître cidre, qui l'arrosait, si gracieux à la bouche que le boire était plaisir inextinguible. Après le souper, l'étranger alla visiter son cheval pendant que les femmes se *dépouillaient;* et bientôt tout dormit dans la loge...

. . . .

. . . .

Point de bonne fête sans lendemain, dit la sagesse des nations. Aussi la soupe, restant de la veille, fut réchauffée. Ce fut la Nannon qui la servit à l'étranger, et qui lui versa aussi le coup de l'étrier tandis que père et mère Douesnel préparaient le cheval.

La jeune charbonnière avait dix-huit ans; elle était blanche, rose, blonde, jolie comme madame Cypris... Le *Diable à quatre* laissa percer le bout de son oreille sous ses cheveux grisonnants, bien qu'il n'eût alors que trente-huit ans.

— Dans deux jours, risqua-t-il, vous aurez oublié l'hôte que vous traitez si bien?... Et dans deux mois je me souviendrai toujours de cette loge!..

Elle demeura un instant pensive, cherchant sans doute le sens de ce qu'elle venait d'entendre; et comme lui ne parlait plus, la fille d'Ève le regarda. La majesté qui rayonnait alors sur le visage du Béarnais frappa la curieuse... Elle tressaillit..., mais, chose étrange, toute intimidée qu'elle était elle osa répondre :

— Quand vous reviendrez, *y-lè*, au lever du jour ou à la tombée de la nuit, si vous m'appeliez, je ne me sauverais point comme une *adlasy!*

Le charbonnier entrait disant :

— Il y a dans les fonds de Bagnoles un sabbat de malheur... Des cornements de trompes, des fusillades, des *hurleries* de chiens...

— Ventre saint-gris! c'est moi qu'on cherche!

— Ah! mon Dieu! le roi est si près d'*y-lè!*... exclama le charbonnier.

— Plus près qu'il ne semble...

Et Henri de Bourbon quitta la loge suivi de Nannon et de Douesnel qui répliqua :

— J'ai croyance que vous ne connaissez point les sentes qui mènent à Bagnoles?... Elles sont malaisées à tenir.

— Non..., mais si vous voulez être mon guide, je vous promets que vous parlerez au roi *long-nez*.

C'était le *desiderata* du charbonnier, qu'en fin Normand il se donnait bien garde d'exprimer.

L'étranger ayant enfourché son bon cheval, et pris le charbonnier en croupe, piqua des deux et partit au galop; point si vite, cependant qu'il ne pût envoyer au vol un baiser à la belle fille blonde.

Ce n'est point à Bagnoles qu'ils rejoignirent l'escorte royale; pour s'y rendre, en passant sur les hauteurs de la *Croix-Montjoie*, ils entendirent les chiens hurlant, cognant autour du rocher Broutin... Grâce aux grands arbres, sous lesquels ils chevauchaient, leur arrivée dans une *accourre* fut surprenante comme une apparition.

— Vive le roi! cria le premier Crillon en s'élançant joyeux au-devant du Béarnais.

— Eh!... eh!..., fit le charbonnier en se jetant à terre, les oreilles me tintent..., je n'y vois *jouet* clair... où donc est le roi?

Et Henri IV, laissant éclater son beau rire franc, répondit à Douesnel :

— Le roi?... c'est ton camarade de lit. Sans toi, il eût couché à la belle étoile. Merci, mon gars, il s'en souviendra.

— Et de l'usage au bois brisé? risqua le fin Normand, et du parcours pour nos porcs?... et l'herbage pour nos bêtes aumailles et chevalines?

— Accordé! répondit aussi spontanément le roi que l'avait fait le convive du charbonnier, dans la loge de la *vallée de Misère*.

Avisant un brocard, dont les gens d'équipage se disposaient à faire la curée, Henri IV, toujours un peu narquois, ajouta :

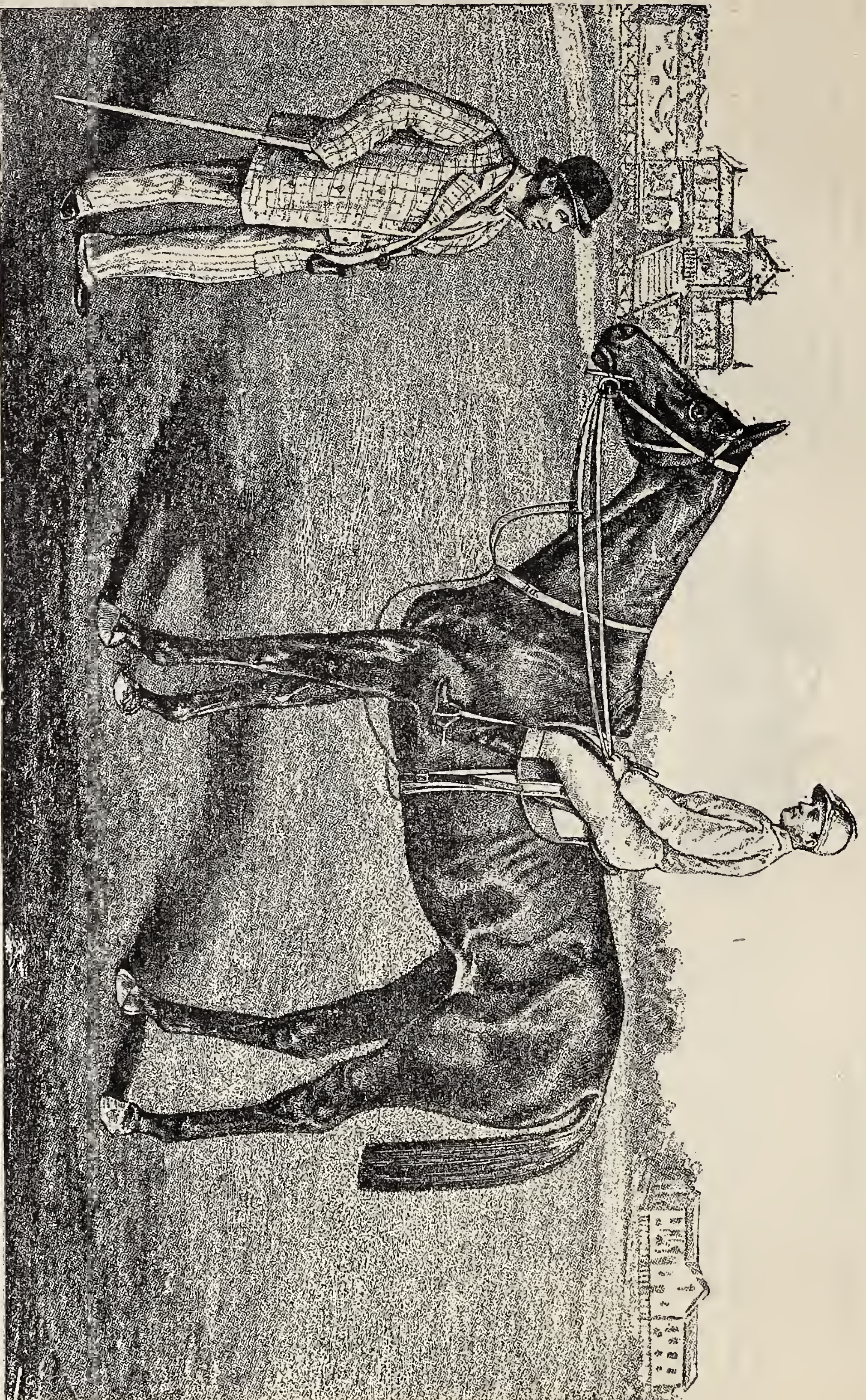
— Tiens, mon hôte, prends encore ce chevreuil qui est par terre. A notre première rencontre, tu diras au roi *long-nez* si ses gigots ont le fumet de la gigue de mouton que tu m'as servie hier?

Puis, aux yeux éblouis du charbonnier, le roi Henri, son escorte et les chiens, disparurent sous bois.

JENNY VIALON DES MARTELS.

GÉNÉALOGIE DE KINCSEM

KINCSEM	CAMBUSCAN	NEWMINSTER	Touchstone.	Camel.
				Banter.
			Bee's-wing.	Dr Syntax.
				Ardrossan-M.
		THE ARROW	Slane.	Royal-Oak.
				Orville-M.
			Southdown.	Defence.
				Feltona.
	WATERNYMPH	COSTWOLD	Newcourt.	Sir-Hercules.
				Sylph.
			Aurora.	Pantalon.
				Lady. b. Zinganee.
		THE MERMAID	Melbourne.	Humphrey-Elincer.
				Cervantes-M.
			Seaweed	Slane.
				Seakale.



KINCSEM

jument alezane, appartenant à M. E. DE BLASCOVITZ, entraînée par HESP, a couru et gagné 51 fois, montée 42 fois par Madden, 8 fois par Wainwright et 1 fois par Busby.

NOMENCLATURE DES PRIX REMPORTÉS PAR KINCSEM

Nos	DATES	ENDROITS	NOM DE LA COURSE	GENRE DE LA COURSE	Poids en kilog. que la jument a porté.	Distances en mètres.	Nombre des chevaux inscrits.	Nombre des chevaux partis.	Prix en francs.
				1876					
1	21 juin.	Berlin.	1er Critérium.	Chev. de 2 ans, nés en Allem. et en Autriche-Hong.	55	1000	16	4	3.469
2	2 juil.	Hanovre.	Prix de Comparaison.	Chev. de 2 et de 3 ans, nés en Allemagne et en Autriche-Hongrie.	53 1/2	1000	15	4	3.000
3	9 juil.	Hambourg.	Critérium de Hambourg.	Chev. de 2 ans, nés en Allem. et en Autriche-Hong.	56 1/2	950	14	3	3.781
4	29 juil.	Doberan.	Course de Souvenir.	Chevaux entiers et juments de tous pays.	58 1/2	947	21	3	3.440
5	20 août.	Francf's/Mein.	Course de Louisa.	Ch. ent. et jum. nés en Allem. et en Autriche-Hong.	58	1000	12	2	4.219
6	31 août	Bade-Bade.	Prix de l'Avenir.	Chevaux entiers et juments de tous pays.	56 1/2	1000	21	4	6.900
7	2 oct.	Œdenbourg.	Prix des Bourgeois.	Chev. de 2 ans, nés en Allem. et en Autriche-Hong.	52 1/2	1200	33	5	10.750
8	15 oct	Pesth.	Course des chev. de 2 ans.	Pour tous les chevaux de 2 ans.	56 1/2	948	20	10	5.625
9	22 oct.	Vienne.	Prix de Kladrup.	Chevaux de 2 ans de tous pays.	55	1600	12	4	8.250
10	29 oct.	Prague.	Critérium de Kladrup.	Ch. ent. et jum. nés en Allem. et en Autriche-Hong.	56	1400	12	4	8.000
									57.434
				1877					
11	27 avril	Presbourg.	Trial-Stakes.	Chev. de 3 ans nés en Allem. et en Autriche-Hong.	52 1/2	1800	51	8	12.531
12	6 mai.	Pesth.	Nemzeli dij.	Chevaux entiers et juments de 3 ans du pays.	52	1600	47	4	13.290
13	8 mai.	Pesth.	Hazati dij.	Juments de 3 ans du pays.	52	1600	30	6	8.250
14	21 mai.	Vienne.	Prix du Jockey-Club.	Chevaux entiers et juments de 3 ans, nés en Allemagne et en Autriche-Hongrie.	54	2400	81	8	42.400
15	24 mai.	Vienne.	Trial-Stakes.	Chev. de 3 ans et plus âgés, nés en Autriche-Hong.	57	1600	20	6	7.540
16	27 mai.	Vienne.	Prix de l'Empereur. 1re cl.	Chevaux entiers et juments de 3 ans et plus, nés en Autriche-Hongrie.	50	3200	10	3	13.400
17	24 juin.	Hanovre.	Grand Prix de Hanovre.	Chevaux entiers et juments de 3 ans et plus âgés, nés en Allemagne et en Autriche-Hongrie.	56	3000	19	5	14.000
18	9 juil.	Hambourg.	Course de Renard.	Chevaux de 3 ans et plus âgés, nés en Allemagne et en Autriche-Hongrie.	55	2800	12	3	6.900
19	3 sept.	Bade-Bade.	Grand Prix de Bade.	Chevaux de 3 ans et plus âgés, de tous pays.	51	2500	29	3	coupe et 30.900
20	8 sept.	Francf's/Mein.	Prix du Bocage.	Chevaux entiers et juments de 3 ans et plus âgés, nés en Allemagne et en Autriche-Hongrie.	55	2400	11	3	9.400
21	29 sept.	Œdenbourg.	Prix de l'Etat.	Tous les chev. ent. et jum. nés en Autriche-Hong.	59	2400	8	2	4.060
22	30 sept.	Œdenbourg.	Prix de l'Etat.	Chevaux de 3 ans nés en Autriche-Hongrie.	52	2000	10	2	2.500
23	7 oct.	Pesth.	Saint-Léger.	Chevaux de 3 ans du pays.	32	2800	54	7	11.690
24	9 oct.	Pesth.	Prix des Juments.	Juments de tout âge, *bona fide*, appartenant à un citoyen d'Autriche-Hongrie.	60 1/2	2400	4	3	5.060
25	14 oct.	Vienne.	Prix de la Freudenau.	Chevaux de 3 ans et plus âgés, nés en Allemagne et en Autriche-Hongrie.	60 1/2	2400	6	1	4.125
26	21 oct.	Prague.	Prix de l'Empereur. 3e cl.	Tous les ch. nés en Allem. et en Autriche-Hongrie.	61	2400	9	2	2.875
27	23 oct	Prague.	Prix de l'Empereur. 2e cl.	Chev. ent. et jum. de 3 ans, du pays et d'Allemag.	61	3200	8	1	8.812
									197.733
				1878					
28	22 avril	Vienne.	Course d'Ouverture.	Chevaux de 3 ans et plus âgés, nés en Allemagne et en Autriche-Hongrie.	65 1/2	1600	13	5	2.900
29	25 avril	Vienne.	Prix du Prater.	Chevaux nés en Allemagne et en Autriche-Hongrie.	67 1/2	2000	12	3	2.560
30	4 mai.	Presbourg.	Prix de l'Etat.	Ch. ent. et jum. nés en Allem. et en Autriche-Hong.	69	2400	9	2	3.656
31	14 mai.	Pesth.	Prix de l'Etat. 2e classe.	Tous les chevaux entiers et juments.	67	3200	10	3	6.844
32	16 mai.	Pesth.	Prix de Kisber.	Chev. ent. et jum. de 3 ans et plus âgés, du pays.	69 1/2	2000	15	2	8.694
33	19 mai.	Pesth.	Prix de l'Etat. 1re classe.	Chevaux entiers et juments du pays.	69 1/2	2400	12	3	11.350
34	26 mai.	Vienne.	Prix de l'Etat. 2e classe.	Chevaux entiers et juments de 3 ans et plus âgés, nés en Allemagne et en Autriche-Hongrie.	69 1/2	2800	5	4	8.125
35	28 mai.	Vienne.	Trial-Stakes.	Chevaux de 3 ans et plus âgés, du pays.	65	1600	12	3	6.190
36	30 mai.	Vienne.	Prix de l'Etat. 1re classe.	Chev. ent. et jum. de 3 ans et plus âgés, du pays.	69 1/2	3200	10	3	13.625
37	1er août.	Goodwood.	The Goodwood Cup.	Tous les chevaux.	54	4000	17	3	coupe et 12.000
38	18 août.	Deauville.	Grand prix de Deauville	Chevaux de 3 ans et plus âgés.	61	2400	19	8	18.980
39	3 sept.	Bade-Bade.	Grand prix de Bade.	Chevaux de 3 ans et plus âgés de tous pays.	62 1/2	3200	21	5	coupe et 27.225
40	29 sept.	Œdenbourg.	Prix de l'Etat.	Chevaux ent. et juments, nés en Autriche-Hongrie.					
41	20 oct.	Pesth.	Prix des Chevaliers.	— — —	69 / 61	3200 / 2880	10 / 8	2 / 1	4.250 / 4 062
42	22 oct.	Pesth.	Prix des Juments.	Jum. appartenant à un citoyen de l'Autriche-Hong.	67 1/2	2400	5	2	4.875
									135.336
				1879					
43	28 avril	Presbourg.	Prix de l'Etat. 3000 francs.	Chevaux ent. et juments du pays et d'Allemagne.	72	2400	7	3	3.562
44	4 mai.	Pesth.	Course du comte Karolyi.	Chevaux entiers et juments de tous pays.	62	3600	6	1	5.062
45	6 mai.	Pesth.	Prix de l'Etat. 2e classe.	Chevaux ent. et juments du pays et d'Allemagne	73	3200	9	4	8.344
46	8 mai.	Pesth.	Prix de l'Etat. 1re classe.	Chevaux entiers et juments du pays.	76 1/2	2400	13	5	11.750
47	18 mai.	Vienne.	Prix de l'Etat. 2e classe.	Chevaux entiers et juments de 3 ans et plus âgés, du pays et d'Allemagne.	72 1/2	2800	6	2	8.000
48	20 mai.	Vienne.	Prix de l'Etat. 1re classe.	Chev. ent. et jum. de 3 ans et plus âgés, du pays.	73	3200	5	3	12.750
49	17 juin.	Berlin.	Le bouclier d'argent de S. M. l'Empereur. Prix de l'Etat.	Chevaux entiers et juments de 3 ans et plus âgés, du pays et d'Autriche-Hongrie.	63 1/2	2400	43	3	coupe et 16.120
50	25 août.	Francf's/Mein.	Coupe du prince Frédéric-Guillaume de Hesse.	Chevaux de tous pays.	63	2800	10	4	coupe et 1.800
51	2 sept.	Bade-Bade.	Grand prix de Bade.	Chevaux de 3 ans et plus âgés, de tous pays.	64 1/2	3200	26	4	coupe et 27.875
									95.263

SOCIETÉ FINANCIÈRE

La hausse que nous avions prévue pour les actions de cette Société ne s'est pas fait attendre, mais elle est loin, évidemment, d'avoir dit son dernier mot. Depuis le doublement de son capital, la Financière a vu le cercle de ses opérations s'agrandir dans une large mesure. En dehors des bénéfices acquis déjà depuis le 1er janvier et qui atteignent le chiffre de 1,275,000 fr., la Société financière est assurée de retirer de nouveaux bénéfices de sa participation à la création de la Banque hypothécaire de France, la Société des immeubles de Paris, etc., etc.

La hausse des actions de la Financière se poursuivra donc, et le cours de 650 est dans toutes les prévisions.

UNE CHASSE DANS LES LANDES

Saviez-vous, chers lecteurs, qu'il existât en France, à quelques heures de chemin de fer de Paris, par conséquent à notre porte, une contrée qui a conservé un caractère original de grandeur sauvage et dont l'aspect rappelle beaucoup les pampas de l'Amérique du Sud. Son nom vous est certainement familier, mais combien peu d'entre vous connaissent peut-être ce coin de désert, perdu en pleine civilisation, qui s'étend entre la Gironde, l'Adour et l'Océan, sur une superficie de 800,000 hectares, et qu'on appelle les Landes?

Il faut avoir passé quelque temps dans cette solitude pour la bien comprendre et se rendre compte du sentiment de mélancolie profonde qui s'empare de celui qui y vit. Toutefois, rassurez-vous, ce n'est pas pour vous livrer à une aussi maussade compagne que je suis venu vous chercher, chers lecteurs, mais bien pour vous révéler un exercice sportique qui ne manque pas d'attraits. — Vous connaissez la chasse à courre, la chasse à pied, un bon fusil à la main et un brave chien pour compagnon; connaissez-vous la chasse sur des échasses? Il n'y a pas bien longtemps, pour ma part, que j'ai fait connaissance avec un genre de sport où mes débuts ont été assez inopinés et, faut-il l'avouer, peu brillants.

En fervent disciple de saint Hubert, je m'étais aventuré au milieu de ces campagnes désolées dans l'espoir de tirer quelques canards sauvages, très abondants dans ce moment, et j'étais arrivé au bord d'un étang marécageux qui m'obligeait à un détour, lorsque j'aperçus, à la distance de 500 mètres environ, des êtres singuliers, hauts sur pattes, qui s'avançaient dans ma direction avec l'allure dégingandée des cigognes et des flamands.

Mon incertitude ne fut pas de longue durée et je ne tardai pas à reconnaître dans mes cigognes de tout à l'heure des chasseurs montés sur de longues échasses. La conversation s'engagea aussitôt. Si vous étiez du pays, me firent observer aussitôt mes deux nouveaux confrères, vous ne vous seriez pas aventuré à chasser sans échasses. Mon fusil est excellent, répondis-je, et, sans me vanter, je puis dire que j'ai déjà gagné mes chevrons en saint Hubert.

Toute votre expérience et votre adresse ne vous serviront de rien sans ce complément indispensable du chasseur landais; essayez-en.

La leçon commença immédiatement. Mais à peine avais-je risqué quelques pas que je perdis l'équilibre et m'étendis assez rudement sur le sol assez dur en cet endroit. Ce ne fut que grâce à des tentatives réitérées et à un entêtement à toute épreuve que j'acquis enfin la faculté de me mouvoir de façon à ne pas faire trop de honte à mes nouveaux professeurs. Je ne vous dirai pas que le reste de la journée fut brillant, non; mais les jours suivants me dédommagèrent amplement des déceptions du début et, si vous aimez la chasse, permettez-moi, en prenant congé de vous, de vous donner un bon conseil : faites comme moi, allez passer quelque temps dans les Landes, surtout au moment du passage des canards sauvages.

L'apprentissage de chasseur landais est pénible, fatigant même au commencement, mais vous ne regretterez certainement ni votre temps ni votre peine.

D.



CHRONIQUE DU SPORT

Le prix Gladiateur, successivement depuis sa fondation, royal, national, impérial, auquel on s'est enfin décidé à donner un nom emprunté à la spécialité même, par conséquent politiquement inoffensif, soulève chaque année une question toujours pendante et jamais résolue. Elle a beaucoup perdu de son importance aujourd'hui, où comme disait jadis M. Victor Hugo, quand il était seulement un poète :

Le fait, ce flot sombre écume sur l'idée.

La polémique à cet égard, pour être suspendue, n'en subsiste pas moins, et fût-ce uniquement pour l'honneur du principe il convient de la réserver. Je rappellerai succinctement ici les prudomesques appréciations dont les courses furent longtemps l'objet en France : Ces chevaux préparés à la manière des plantes de serre chaude, bons à galoper deux minutes, sous des poids ridicules, etc., etc. La société d'encouragement a conservé une *course type*, en grande partie évidemment pour répondre à ces objections d'*hommes sérieux*. C'était à mon sens, se donner beaucoup de peine pour convaincre des gens qui ne le seront jamais, d'abord parce qu'ils ne veulent pas l'être, et surtout parce qu'ils ne comprennent pas.

Ce serait, je crois, perdre son temps de chercher à démontrer à certains amateurs de chevaux, qu'en course, la distance est un trompe-l'œil, et pas autre chose (dans une limite rationnelle bien entendu). La sévérité d'une épreuve réside avant tout dans le train et non dans le nombre de kilomètres parcourus, n'importe comment, comme on peut ; c'est ici comme partout, plus facile à faire que ce que l'on veut. Il est inutile de chercher à combattre certains préjugés, j'ai dépensé à cette tâche ingrate, des flots d'encre, j'aurais mieux fait de les employer à autre chose, surtout de les laisser dans l'encrier ; je ne recommencerai pas. Néanmoins, je tiens à protester, cela ne servira à rien, j'en suis convaincu : cependant on ne sait pas. Cet original ancien *Caton* (ce devait être un être bien désagréable). Il faisait des discours sur n'importe quoi, sur la pluie ou le beau temps, cela lui était égal, mais la conclusion était invariablement : *et delenda est Carthago*. Cela tombait dans l'oreille du peuple romain, comme la torture de la goutte d'eau sur l'estomac du patient ; eh bien ! de lassitude et d'ennui on a fini par détruire Carthage, pour être tranquille, ce n'est pas pour autre chose.

Je le maintiens donc, le prix Gladiateur est un *assommoir*, cruel pour les chevaux, sans signification aucune comme course, et absolument inutile au point de vue de la reproduction. Il y a dans la rédaction des conditions de cette *course à mort*, une clause en apparence dérisoire. Je veux parler de ces deux cents derniers mètres, venant traîtreusement s'ajouter à l'énonciation de l'épouvantable distance de 6,000 mètres. Au premier abord, cela ressemble assez au chiffre de 50 centimes placé après celui d'un million. Eh bien ! ce n'est pas du tout la même chose, parce qu'ici tout a une importance, c'est l'histoire de la goutte d'eau dont l'addition fait déborder le verre trop plein.

Il s'agit seulement d'aller doucement, vous dirat-on, ce raisonnement peut avoir beaucoup de poids auprès des gens ayant pratiqué les courses seulement sur les banquettes des tribunes. Mais, quand on les a quelque peu expérimentées sur le dos d'un cheval, on sait que cela n'est pas si facile qu'on pourrait se l'imaginer. Il est assez difficile de persuader aux sportsmen platoniques, qu'un cheval n'est pas une mécanique, et qu'il est impossible de régler l'emploi de ses forces, comme on ferait d'une machine à vapeur ; encore parfois les machines à vapeur dominent leurs conducteurs.

Un cheval de course a en lui, en vertu de l'ensemble de sa constructure et de son caractère, une certaine facilité de galop en deçà de laquelle il est inutile de chercher à le mettre, il s'use autant, si ce n'est plus. Il se trouve donc enfermé dans cette alternative, ou de chercher à mettre entre son adversaire inférieur et lui, une telle distance avant l'arrivée, qu'il devient à celui-ci impossible de le rejoindre, ou de se mettre au diapason d'un concurrent au-dessous de lui, et alors il perd tout son avantage, et peut être pris dans ces deux cents derniers mètres par n'importe qui. De quelque manière que vous vous y preniez, la course a toujours lieu, sur une distance beaucoup moindre que celle énoncée au programme, suivant les conditions dans lesquelles les choses s'emmanchent, l'un des deux se trouve à un moment donné dans l'impossibilité absolue de défendre sa chance. Donc cela ne signifie plus rien.

L'allure d'un cheval de course est chose toute particulière, elle n'a rien de commun avec celle employée dans l'usage ordinaire de la vie ; par conséquent elle se trouve soumise à certaines conditions toutes spéciales. La première de toutes est de ne pouvoir être soutenue au delà d'un certain temps déterminé et limité, passé lequel elle n'existe plus, donc ce n'est plus une course. Je tiens ici à aller au-devant de l'accusation de préconiser les courtes distances, ou pour mieux dire, celles qui n'en sont pas, comme par exemple, huit cents, mille, douze cents mètres, à quinze cents mètres en raison du train, cela commence à être quelque chose. Pour qu'une course conserve, et son caractère sportif, et sa signification absolue, il faut qu'elle puisse être faite d'un train *de course*, d'un bout à l'autre ; autrement cela devient un bourreaudage, d'où il sort n'importe quoi, excepté un résultat exact. Quand des chevaux en arrivent à être tellement épuisés, qu'ils ne galopent plus, mais roulent seulement par la force d'impulsion, ils restent à la place où ils sont au moment où la suffocation les prend ; celui qui est devant gagne, à moins qu'il ne tombe.

Je prendrais, pour exemple, le prix Gladiateur de 1879. Par une circonstance toute exceptionnelle, il s'est trouvé circonscrit entre trois animaux de premier ordre, dont deux appartiennent au même propriétaire, par conséquent couraient une chance commune. Le vainqueur est, sans contredit, celui des trois sur lequel on devait le moins compter, pour une distance de cette nature. Si on se refuse à le reconnaître, il faut mettre de côté la carrière respective des trois adversaires, déclarer que tout ce que nous avons vu depuis deux ans, est absolument faux, ne signifie rien, et s'en rapporter uniquement à ce que nous venons de voir : alors il n'y a plus aucun raisonnement possible.

Particularité assez étrange; si l'on avait amené dans la pesage quelqu'un n'ayant pas vu la course en lui disant de désigner le vainqueur, certes il aurait été droit à *Clocher*. Effectivement le cheval n'avait pas l'air plus ému que de raison, on ne remarquait aucune dilatation anormale dans les naseaux, aucune altération dans le flanc, dénotant qu'il venait d'être soumis à une épreuve excessive. *Clémentine*, le vainqueur, était tellement ébranlée, qu'elle tenait difficilement sur ses jambes, soufflait à faire mal, et avait des soubresauts de respiration convulsifs. Quant à *Insulaire* il paraissait congestionné. Il se trouve qu'une course instituée dans le but de connaître le cheval doué de plus de fond et de tenue, a été gagné par le plus vite des trois. Ceci nous ramène purement à l'axiome anglais : *la vitesse c'est le fond.*



UN CHASSEUR DANS LES LANDES (*Ill. Sport. Ztg.*)



CLÉMENTINE, par MORTEMER et RÉGALIA, vainqueur du Prix Gladiateur, le 5 octobre 1879

Appartenant au comte de LAGRANGE, entraînée par T. JENNINGS, montée par DODGE.

Ce résultat bizarre, en apparence, a été obtenu précisément parce que la course a été menée d'un bon train, par un cheval d'ordre. Je mettrai de côté *Insulaire*, sans contredit le meilleur des trois, absolument parlant, le cheval ne peut être lui-même. A mon sens, il n'était pas dans une condition suffisante, car il est impossible d'admettre qu'il se soit trouvé dans l'impuissance de suivre le train de douze cents mètres avant l'arrivée, ce ne serait plus *Insulaire*. *Clocher* pris entre deux adversaires d'une classe un peu plus élevée que la sienne, ne pouvant pas plus laisser aller l'un que l'autre sans danger, a pris un parti héroïque en faisant le train, tentant d'user par la continuité même de son allure la supériorité de ses deux adversaires coalisés. Il a mené la course assez sévèrement, mais *Clémentine* l'a constamment suivie avec la plus grande aisance.

Insulaire avec lequel on voulait évidemment gagner, semblait attendre et le faire à son aise. Quand entre les deux tournants, *Clémentine* a voulu lui céder la place, le jockey du favori lui a fait signe qu'il ne pouvait pas profiter de cette complaisance. Jusque-là on n'avait pas encore couru, on s'était borné à galoper. Je ne saurais donc admettre qu'*Insulaire* fut *réellement* prêt. La jument a pris alors en main la chance de l'écurie et donné le spectacle assez singulier d'un cheval gagnant facilement, bien que plus épuisée que son adversaire battu. Ma conclusion en tout ceci est que si le prix Gladiateur était réduit à une distance de quatre mille mètres, c'est-à-dire une distance *galopable*, tout le monde y gagnerait, les chevaux, les propriétaires et le public.

Le handicap libre a cela de particulier, qu'au lieu d'être comme d'ordinaire les courses de cette nature le recours des malheureux et la consolation des affligés, il constitue, au contraire, une des courses les plus intéressantes de l'année, ayant lieu entre animaux tous d'une certaine classe. Il est réservé aux chevaux ayant gagné, pendant le cours de l'année, une somme totale de 15,000 francs ou reçu 2,000 francs comme seconds : il faut une certaine qualité pour remplir ces conditions.

Le public s'est, comme toujours, laissé prendre au tire-l'œil des poids légers, ne pouvant difficilement se résoudre à confier son argent au top-weight. C'est un raisonnement trompeur parce qu'il y a toujours et partout la classe contre laquelle le poids est impuissant, tout au moins dans une limite raisonnable. En y réfléchissant, ce n'était pas une besogne au-dessus d'une jument comme *la Jonchère*, et admettant qu'elle soit bien de forme de rendre onze livres à des animaux comme *Jujube* et de courir à cinq livres, plus l'année même d'un cheval d'ordre comme *Mourle*. *L'étoile*, la mieux traitée sur le papier, est arrivée cinquième seulement. Quant aux champions de l'année, *Saltéador*, *Ismaël*, *Commandeur*, *Fido*, *Fils-de-l'Air*, etc., ils n'ont pas paru un moment dans la course. Décidément l'année est mauvaise, bien mauvaise.

Le Prix d'automne, de nouvelle création, a été l'occasion de la révélation d'un poulain de deux ans, qui pourrait peut-être bien faire parler de lui la saison prochaine. *Vicomte*, à M. Delamarre, n'a pas heureusement débuté il est vrai, mais c'est un très beau poulain dont la grande silhouette rappelle beaucoup celle de son père, *Vermout*. La descendance de *Vermout*, on peut s'en convaincre, a toujours comme lui été tardive dans la manifestation de sa qualité. *Boïard*, on doit s'en souvenir, à deux ans, et même au début de sa troisième année, était loin de promettre le cheval qu'il était réellement. Ce sont d'ordinaire, de grands animaux flasques et mous, jusqu'à ce que l'âge leur ait donné l'ampleur réelle, le soutien nécessaire pour supporter une préparation rigide. *Vicomte* pourrait bien suivre les traces de ses devanciers, après avoir éprouvé quelque hésitation pour déharder du lot; il a battu facilement et dans une allure de grand style un champ d'une certaine qualité. Le poulain, dans mon opinion, est loin encore de ce que l'on peut attendre de lui; je ne serais pas étonné de le voir figurer parmi les bons chevaux de l'année prochaine.

Clélie n'a pas accompli une mauvaise performance en battant *Swift* dans le deuxième prix d'automne; la pouliche avait été essayée bonne avant Deauville, elle est arrivée très près de *Louis-d'Or*, en tenant compte des circonstances hasardeuses de la course, cela ne la met pas loin des meilleures de son âge. En joignant à ces deux victoires celle de *Reine-Claude*, dans le prix des Moulins, ce triple triomphe est d'un heureux augure pour la casaque de M. Delamarre, dont la mauvaise fortune, si constante depuis quelques années, paraît vouloir se lasser.

NED PEARSON.

GASTRONOMIE

SAUPIQUET ET SAUCE A LA CRÈME

Une des charmantes lectrices de la *Revue* — elles le sont toutes — m'ayant demandé comment doit être accompagné le lièvre rôti, je lui envoie du même coup les deux recettes suivantes qui me sont fournies par Chatriot, le plus gourmet des marchands de gibier de Paris.

La première, le Saupiquet, se compose du foie du lièvre haché et sauté au beurre fin comme du jambon coupé en dés, des échalottes et des fines herbes également hachées. Quand le mélange est suffisamment sauté, on ajoute une cuillerée de farine, et on mouille avec le sang du lièvre qu'on a recueilli et un bon verre de vin blanc sec. Un quart d'heure d'ébullition à feu vif. On passe la sauce au tamis en écrasant les résidus autant que possible et on ajoute, au moment de servir, un léger filet de vinaigre.

La sauce à la crème est plus délicate.

Elle se compose de crème et de sang de lièvre mélangé, dont on arrose le lièvre pendant sa cuisson; on poivre et l'on sale suffisamment, et au moment de servir on épaissit sous le feu la sauce dégraissée en lui ajoutant un morceau de beurre manié avec de la farine.

La sauce doit avoir une couleur marron assez prononcée.

P. DE BALBAAC.

MENU

Potage croûte au pot.
Brochet de Seine au vin.
Lièvre rôti sauce à la crème.
Haricots flageollets maître d'hôtel. — Fonds d'artichaut à la Provençale.
Tartre de pêches à la Czarine.
Fruits.

Un verre de la véritable *Liqueur Bénédictine*.

P. DE B.

MÉLI-MÉLO

Les premières régates internationales ont eu lieu sur le Danube, près de la petite ville de Deggind rf, en Bavière, le 21 septembre dernier. — Favorisées par un temps superbe elles ont attiré beaucoup de spectateurs. Il y a eu cinq courses; l'espace nous manque pour en donner les résultats détaillés.

***

A Baden-Baden grand dîner de naturalistes qui fêtaient, le 23 septembre, leur 52e réunion. M. Nachtigal, le célèbre voyageur, a parlé contre l'exclusion des dames du mouvement d'activité scientifique. Son discours a été semé de traits d'esprit et de propositions plaisantes; il a proposé, par exemple, d'obliger ses adversaires d'avoir soin du mariage de tous les garçons allemands pour châtier leur impolitesse envers les dames.

***

Le roi Albert de Saxe, un des invités des chasses impériales, a quitté Vienne pour se rendre en Bavière. L'empereur d'Autriche l'a accompagné jusqu'à la gare, et les deux empereurs se sont séparés de la manière la plus intime et la plus cordiale.

***

Le 28 septembre, les rues de Baden, près Vienne, étaient pavoisées de drapeaux, d'armoiries et décorées de verdure. Les touristes autrichiens se sont rendus en cortège de la gare aux Arènes, et là ont fait entendre les récits de leurs exploits alpins.

Des fenêtres on jetait des fleurs, — plus de cent musiciens concouraient à cette fête nationale que les Compagnies de chemins de fer avaient favorisée de nombreux trains à prix réduit.

***

COURSES D'ENGHIEN

Jeudi 9 octobre.

Corinne, à M. de Bizi, montée par son propriétaire a facilement enlevé le prix du Bourget, battant d'une longueur *Bag-Pipe*, *Le Tilleul* faisant *dead-heat* pour la deuxième place et sept autres chevaux.

Le prix de Gonesse a été gagné par *Bonita*, devant *Légende III* deuxième, et *Visite* troisième, puis *Lodi* et *Port-Saïd*. *Jeannette II*, au baron Seillière, courant sous les couleurs de Gibson par suite d'un deuil de famille, a battu aisément *Gavroche* et *Convénio*. *Pirate*, grand favori, était tombé.

Après maints faux départs, *Fougerette* montée par Rolf a gagné le prix de Crèvecœur. Second : *Carnaval*. Troisième : *Dépêche* devant quatre autres.

***

LE CSAREWITCH

Ce grand handicap d'automne a été disputé par vingt-sept concurrents.

Le vainqueur cette année a été *Chippendale*, au lord Bradford, entraîné par Tom Wadlow et monté par W. Macdonald. Le cheval, fils de *Rococo* et d'*Adversity* avait déjà sur huit courses remporté cette année cinq victoires. Il est pourtant parti à 25/1. *Westbourne*, le deuxième favori du Ring est celui qui l'a approché le plus près devançant *Dresden China* naguère grand favori mais que son compagnon *Ademite* avait remplacé en tête de la cote. *Isonomy*, le top weight du handicap, était bon quatrième devant *Jagellon* cinquième et *Bay Archer* sixième devançant loin le reste du champ.

***

Dimanche prochain, première réunion d'automne à CHANTILLY.

TIR AUX PIGEONS DU BOIS DE BOULOGNE

TIR DU JEUDI 2 OCTOBRE 1879.

Match à 29 et 30 mètres, 15 *louis*, 5 *pigeons* : M. le marquis de Camposagrado, 3/5 G. (à 30 mètres). — *Même match, à 28 et 30 mètres* : M. le marquis de Camposagrado, 5/5 G. (à 30 mètres). — *Même match* : M. le marquis de Camposagrado, 3/3 G. (à 30 mètres). — *Même match, à 24 et 26 mètres* : M. Hecquard, 3/5 G. (à 24 mètres). — *Même macht* : M. le marquis de Camposagrado, 3/4 G. (à 26 mètres). — *Match à 24 et 26 mètres, 45 louis, 25 pigeons* : M. le marquis de Camposagrado, 19/23 G. (à 24 mètres). — *Même match, 10 louis, 15 pigeons* : M. Hecquard, 14/15 G. (à 26 mètres). — *Poule Op., à 27 mètres, 5 pigeons, 6 tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 5/5 G. — *Même poule, 1 louis, 1 pigeon* : M. le marquis de Camposagrado, 4/4 G. — *Même poule* : M. X..., 1/1 G. — *Même poule, à 30 mètres* : M. X..., 1/1 G. — *Poule Op., à 24 mètres, 1 pigeon, 7 tireurs* : MM. X..., 11/11 G.; Hecquard, 10/11. — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 7 tireurs* : M. le marquis de Camposagrado, 2/2 G. — *Poule Op., à 28 mètres, 1 pigeon, 7 tireurs* : MM. X..., 6/6 G.; le marquis de Camposagrado, 5/6.

TIR DU SAMEDI 4 OCTOBRE 1879.

Match à C. D., à 26 mètres, 1 louis : M. le comte de Lambertye, 3/4 G. — *Même match* : M. le comte H. de Montesquiou, 2/2 G. — *Poule à 27 mètres, 2 louis, 1 pigeon, 4 tireurs* : M. le comte H. de Montesquiou, 2/2 G. — *Même poule, 3 tireurs* : M. le comte H. de Montesquiou, 4/4 G. — *Même poule, 3 tireurs* : M. le comte H. de Montesquiou, 2/2 G. — *Même poule, à 29 mètres, 3 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 2/2 G. — *Poule à 29 mètres, 2 louis, 1 pigeon, 3 tireurs* : M. le comte H. de Montesquiou, 4/4 G. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 2 louis, 3 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 2/2 G. — *Même poule, 3 tireurs* : M. le comte H. de Montesquiou, 1/2 G. — *Même poule, 3 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 2/2 G. — *Même poule, Op., 5 tireurs* : M. le comte H. de Montesquiou, 4/4 G. — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 3 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 2/2 G. — *Poule à 29 mètres, 5 louis, 5 pigeons, 4 tireurs* : MM. le marquis de Camposagrado, 5/5 G.; le comte H. de Montesquiou, 4/5. — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 3 tireurs* : MM. le marquis de Camposagrado, 7/10 G., le comte de Lambertye, 6/10. — *Poule à 28 mètres, 2 louis, 5 pigeons, 6 tireurs* : MM. le marquis de Camposagrado, 7/7 G.; de Montalvo, 6/7. — *Poule à 24 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 9 tireurs* : M. Lafond, 7/7, 1er; X..., 10/11, 2e. — *Même poule, à 27 mètres, 9 tireurs* : MM. Lafond, 7/7, 1er; Jimenez, 6/7, 2e. — *Poule handicap, Op., 1 pigeon, 8 tireurs* : MM Lafond, 4/4 G. à 27 mètres); X.... 3/4 (à 27 mètres 1/2). — *Même poule, 8 tireurs* : MM. le comte de Lambertye, 7/7 G. (à 25 mètres 1/2); le comte de Mailly, 6/7 (à 24 mètres). — *Même poule, 8 tireurs* : MM. X..., 4/4 G. (à 26 mètres); le comte de Mailly, 3/4 (à 24 mètres). — *Poule handicap Op., 1 pigeon, 8 tireurs* : M. X..., 2/2 G. (à 27 mètres.) — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 9 tireurs* : M. Lafond, 3/3 G. — *Même poule, 8 tireurs* : M. Lafond, 8/8 G.; le marquis de Camposagrado, 7/8. — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 6 tireurs* : M. Hecquard, 2/2 G. — *Même poule, 2 louis, 6 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 5/6 G. — *Même poule, 3 tireurs* : M. Hecquard, 4/4 G. — *Même poule, 3 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 2/4 G.



Tiré de **LA REVUE DE LA MODE** 13-15, quai Voltaire.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette bleue en faille, satin et pékin. — Jupe longue à plis crevés devant et de côté, à traîne bordée d'un plissé coquillé derrière; devant, écharpe en satin, arrêtée d'un côté, de l'autre descendant en plis sur la jupe; par derrière, un grand lé de faille forme un gros nœud et retombe sur la jupe. Corsage en pékin à paniers formant draperie derrière, bordé de deux rangs d'effilés assortis; petite cordelière nouée sur la hanche. Manches demi-longues à revers de satin échancré.

Costume en gaze rayée rose et satin rose. — Jupe à traîne bordée d'une garniture plissée et d'un plissé haut; au bas, devant, draperies de gaze et nœuds tombants en satin; au-dessus, neuf rangs d'effilés roses. Seconde jupe formant double paniers garnis de franges et rattachés par des nœuds en satin. Corsage à pointe, en gaze rose, ouvert en ovale, avec nœud et papillon de côté; une demi-guimpe et des franges garnissent l'intérieur. Manches au coude avec garniture plissée et nœud de côté.

Le corsage de cette robe se fait, par derrière, de deux façons : soit à pointe et décolleté, comme nous en donnons le patron, soit montant et terminé par un long pan drapé comme on le voit sur la gravure coloriée de ce jour.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lefranc.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE
des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 49.
SAMEDI, 18 OCTOBRE 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr. ;— 6 mois, **15** fr. — un an, **30** fr.
Etranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr de plus par trimestre

SOMMAIRE



PORTRAIT DE SIR JOSUAH REYNOLDS

d'après le tableau original de la Galerie des Offices, à Florence. — Dessin de M. Carred.

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

ART

Bronzes, Céramique, Porcelaines.

Bronzes d'Art. — LEMERLE-CHARPENTIER, 8, rue Charlot. — LEROLLE FRÈRES, 1, rue du Foin. — LEVY, 29, rue Sévigné. — MARNYHAC, 42, avenue Wagram. — MORISOT, 76, rue Turenne. — BOYER FILS FRÈRES, 64, rue Saintonge. — A. CHERTIER, 7, rue Férou.

Bronzes et maroquinerie. — KLEIN, 8, boulevard des Capucines.

* * *

Céramique d'Art. — ESCALIER DE CRISTAL, 6, rue Scribe. — BOCH FRÈRES, 1, rue Compiègne.

Porcelaines. — EMILE BOURGEOIS, dépôts des fabriques de Minton, services de table, 21, r. Drouot.

Bijouterie, Orfèvrerie.

Bijouterie artistique et horlogerie. — GUSTAVE SANDOZ, 147 et 148, galerie Valois (Palais-Royal).

* * *

Orfèvres. — ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart. — POUSSIELGUE-RUSAND, 5, rue Cassette. — ROBIN, 11, rue Chabanais. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — FERRY, successeur de FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. Orfèvrerie en argent.

* * *

Horlogerie. — CONTREAU, 36, boul. des Italiens. M^on^ LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal).

* * *

Serrurerie d'Art. — STERLIN, 39, rue Richelieu.

Curiosités et tapisseries, Émaux Gravures, Antiquités.

Curiosités et tapisseries. — VINOT, 7, quai Malaquais.

Tapisseries anciennes. — AUX VIEUX GOBELINS, 27, rue Laffitte.

* * *

Émaux. — BISSINGER, 31, rue du 4 Septembre.

* * *

Vitraux. — ANGLADE, 55, boul. Montparnasse.

* * *

Graveurs héraldiques. — STERN, 47, passage des Panoramas.

Articles de dessin.

Articles de dessin. — BERVILLE, 25, rue de la Chaussée-d'Antin.

Musique, Instruments.

Éditeurs de musique. — BRANDUS & Ce, 103, rue Richelieu. — HEUGEL & Ce, au Ménestrel, 2, rue Vivienne. — E. & A. GIROD, 16, boulevard Montmartre. — COLOMBIER, 6, rue Vivienne. — MACKAR, 22, passage des Panoramas.

Pianos. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary. — KRIEGELSTEIN, 5, r. Meyerber. — ALPHONSE BLONDEL, 53, rue de l'Échiquier.

Orgues. — ORGUES D'ALEXANDRE PÈRE & FILS, 106, rue Richelieu.

Livres, Estampes, Experts Tableaux.

Libraires et Editeurs. — E. PLON & Ce, 8, rue Garancière. — DUMAINE, 30, r. Dauphine. — C. DELAGRAVE, rues Soufflot et Sainte-Catherine.

Librairie religieuse. — VATTON, 50, rue du Bac.

Cabinet de lecture. — GRAET-DELALAIN, 1, rue Méhul.

* * *

Estampes et Gravures. — RAPILLY, 5, quai Malaquais.

* * *

Experts de tableaux. — HARO, 16, rue Visconti. — GEORGES MEUSNIER, 22 et 27, rue Neuve Saint-Augustin.

* * *

Restauration de tableaux. — MERCIER, restaurateur de l'École des Beaux-Arts, 27, rue de Seine.

Photographes, Produits et Accessoires.

Photographie. — M^on^ NUMA BLANC, FERNAND VADON, 29, boulevard des Italiens.

Photographie hippique. — CH. BARENNE, 46, avenue de la Grande-Armée.

* * *

Produits photographiques. — PROF^seur^ STEBBING, 27, rue des Apennins.

Articles de photographie. — L. PUECH, 21, place de la Madeleine. — MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

Albums photographiques. — W. MARX, 3, rue des Archives. — Médaille d'or en 1878.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Tapisserie Coffres-forts.

Ameublement. — BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne.

Meubles d'art. — DROUARD, 16, rue de Lyon.

Meubles riches et ordinaires. — DORANGE, 59, passage Choiseul.

* * *

Coffres-forts. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré.

Chauffage.

Articles de chauffage. — E. DELAROCHE & NEVEUX, 22, rue Bertrand. — POÊLE MOBILE SUR ROUES, 6, place de l'Opéra

Coke. — PIERRON, 72, rue du Théâtre, à Grenelle.

Charbons de terre et coke. — O. BLANQUI, 8, rue de l'Université.

COSTUME — MODES

Costumes, Confections, Nouveautés Cachemires.

Costumes. — MEYER & MORTIMER, 14, r. Halévy.

* * *

Confections, Nouveautés, Cachemires. — GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal. — NORMAND père et fils et CHANDON, 82, rue Richelieu. — BOURUET-AUBERTOT, 23, av. de l'Opéra. — AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres. — AU PRINTEMPS, rue du Havre. — AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac. — AUX TROIS-QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine. — MAGASINS DE LA PLACE CLICHY, à la place Clichy. — TAPIS ROUGE, rue du Faubourg-Saint-Martin.

Robes et Manteaux.

Robes et Manteaux. — Mmes VIDAL sœurs, 104, rue Richelieu.

* * *

Patrons découpés haute nouveauté. — D. BACLE, 46, rue du Bac, concessionnaire des patrons DEMOREST.

Chemiserie, Lingerie.

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — CHARVET, 25, place Vendôme.

* * *

Lingerie. — A LA GRANDE SPÉCIALITÉ DE BLANC, 31, boulev. de Sébastopol et 2, rue Berger

* * *

Corsets. — Mme BILLARD, 4, rue Tronchet. — N. DACIER, 72, rue Rivoli. Médaille à l'Exposition de 1878.

Corsets, lingerie et jupons. — M^on^ VIGOUROUS, 9, rue d'Argenteuil.

Gants, Parfumeurs.

Gants. — TREFOUSSE, 63, rue Blanche. — BERTIN, 27, boulevard des Italiens.

* * *

Parfumeurs. — HOUBIGAND, 19, faub. Saint-Honoré. — VIOLET, 225, rue Saint-Denis et 12, boul. des Capucines. — PIVER, 10, boul de Strasbourg. — RIMMEL, 17, boul. des Italiens. — GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout. — PINAUD, 37, boulevard de Strasbourg.

Parfumerie hygiénique. — RUSMA DU SÉRAIL, MULLER, 30, faubourg Montmartre.

Parfumerie Oriza. — LEGRAND, 207, rue Saint-Honoré.

Lait antéphélique. — CANDES & Ce, 26, boulevard Saint-Denis.

Pâte épilatoire. — Mme DUSSER, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Eaux. — EAU LAFERRIÈRE, 25, rue d'Enghien. — EAU DES CHATELAINES, 7, rue d'Enghien.

* * *

Éventails. — RODIEN, 48, rue du Luxembourg.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — SCHÆFFER, 23, boulevard des Italiens. — RENARD, 2, boul. des Italiens. — WASSE (culottier), 85, rue Richelieu. — ULMER, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.

Équipements militaires. — SPIQUEL, 164, r. Saint-Honoré.

Tailleurs pour dames. — WORTH, 7, r. de la Paix.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — MAISON ANGLAISE, 1, place de l'Opéra. Spécialité de chapeaux élégants pour hommes et pour dames.

SPORT

Equitation. Armuriers. Escrime.

Équitation. — MANÈGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

* * *

Armuriers. — GUYOT, 8, r. de Ponthieu. — LAINÉ, 21, rue Rivoli. — FLOBERT, 12, boulevard Saint-Michel.

* * *

Professeurs d'escrime. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour. — D. ROBERT, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides. — BOYER, 10, rue Taitbout.

Hydrothérapie.

Bains. — ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hôtels.

Appareils pour bains. — GOFFINON-BARBAS, 85, boulevard Strasbourg.

Billard.

Professeurs de billard. — L. PIOT, au Grand-Café. — VIGNAUX, au Grand-Hôtel.

* * *

Billards. — BLANCHET, 53, rue de Lancry.

Chevaux, Voitures, Écuries Sellerie.

Voitures. — HENRY BINDER, 31, rue du Colisée. — BINDER aîné, 40, avenue du Bois de-Boulogne. — KELLNER, 109, avenue Malakoff. — MUHLBACHER, 63, avenue des Champs-Elysées — THOMAS (Briee), 135, boulev. Haussmann. — PLISSON, 3 et 5, avenue de la Grande-Armée.

* * *

Vente de chevaux. — TATTERSALL FRANÇAIS, 24, rue de Beaujon.

Marchands de chevaux. — A. MARX, 5, rue Matignon. — A. BERNHEIM, 17, rue de Marignan.

Chevaux et voitures de luxe de grande remise. — HAWES FRÈRES, 26, rue François 1er.

* * *

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

* * *

Selliers. — RODUWART FRÈRES, 36, avenue des Champs-Elysées.

Chiens.

Nourriture de chiens de chasse par le riz. — LAPOSTOLET FRÈRES & CERTEUX, 20, rue de Viarmes.

Villes et stations balnéaires.

VICHY. — ETABLISSEMENT THERMAL.

VICHY. — GRAND-HOTEL DES AMBASSADEURS.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

DIVERS

Compagnies financières et Compagnies d'assurances.

Banque. — BANQUE DÉPARTEMENTALE, 62, rue de Provence.

Caisse financière. — CAISSE FINANCIÈRE DE PARIS, 13, rue de Londres.

Compagnies financières. — CRÉDIT LYONNAIS, 19, boulevard des Italiens. — BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, 3, rue d'Antin. — CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, 66, rue de la Chaussée-d'Antin. — SOCIÉTÉ DES DÉPOTS ET COMPTES COURANTS, 2, avenue de l'Opéra. — SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE PARIS, 19, rue Louis-le-Grand. — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, 54 et 56, rue de Provence.

* * *

Assurances sur la vie. — LE TEMPS, 3, rue Rossini

Assurances à primes fixes. — LE MONDE, 12, rue du 4 Septembre.

Assurances sur la vie et contre l'incendie. — L'OUEST, Compagnie d'assurances sur la vie et contre l'incendie, 60, rue Neuve-Saint-Augustin.

Assurances maritimes. — LE ZODIAQUE (Compagnie d'), 11, rue Bergère.

Pour 3 francs par an assurance contre les accidents de chemins de fer et de voitures. — Cie LE GLOBE, capital : 9,000,000, 19, rue de Grammont, Paris.

Institutions, Sciences Pension.

Institutions. — ROGER, 2, rue Lhomond. — DITZ, à Asnières.

* * *

Sciences appliquées à l'industrie. — EXPOSITION DES SCIENCES APPLIQUÉES A L'INDUSTRIE. Bureau : 17, faubourg Montmartre.

* * *

Inventions nouvelles. — RAMON BAÑOLAS, ingénieur, 102, faubourg Poissonnière. Extincteur dit « MATA-FUEGOS ».

Pharmaciens.

Pharmaciens. — PHARMACIE NORMALE, 70, rue Drouot. — GRIMAULT & Ce, 8, rue Vivienne.

Art dentaire.

Dentiste. — FATTET, 255, rue Saint-Honoré.

Eau dentifrice. — EAU DU Dr PIERRE, 8, place de l'Opéra.

Orthopédie.

Bandages à régulateur. — HENRI BIONDETTI, 48, rue Vivienne, près du boul. Montmartre.

Agriculture.

Agriculture. — HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière. — PELTIER, 10, rue Fontaine-au Roi.

Clôtures.

Clôtures. — SOCIÉTÉ DES CLOTURES POUR CHEMINS DE FER, constructions rustiques, treillages, grillages, 51, rue d'Hauteville.

Pompes.

Pompes rotatives. — MORET & BROQUET, 121, rue Oberkampf.

Jeux et Jouets, Bimbeloterie.

Jeux pour pares. — E. FOIN, 138, rue du Temple. — MARCHAL & BUFFARD, passage de l'Opéra.

Jouets. — PARADIS DES ENFANTS, 156, rue de Rivoli. — AU NAIN BLEU, CHAUVIÈRE, 27, boulevard des Capucines.

Bimbeloterie-Jouets. — JUMEAU. Poupées nues et habillées, 8, rue d'Anjou-au-Marais.

Accessoires de cotillon et jouets. — A LA RÉCOMPENSE, M^on^ A. NADAUD, 34, r. du Quatre-Septembre.

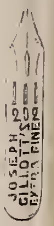
Papeterie.

Fournitures de bureaux. — GALLIN-FUZELLIER, 1, rue de Condé. Registres et encadrements.

Aiguilles.

Aiguilles et épingles anglaises. — KIRBY-BEARD & Ce, 5, rue Auber.







CHANTILLY

Soit que le printemps donne aux bois leur première et tendre parure, soit que l'automne, comme au moment où j'écris, commence à faire resplendir sur leurs cimes la richesse de ses tons fauves et mordorés, CHANTILLY est, à coup sûr, une des villégiatures les plus enchanteresses que puissent nous offrir les environs de Paris, si justement célèbres pour la grâce de leur paysage.

Pour les sportsmen passionnés, pour les dilettantes du turf, l'ancienne VILLE DES CONDÉ — qui est bien un peu maintenant LA VILLE DU DUC D'AUMALE — a des attraits qu'aucun autre déplacement ne saura jamais leur offrir. Chantilly est le pays de l'entraînement par excellence. C'est le NEWMARKET français. Nous y trouvons les écuries d'un grand nombre de nos plus illustres coureurs, les DELAMARE, les SCHICKLER, les BERTEUX, les SELLIÈRE, les CARTER, les MOREAU-CHASBON, sans parler des entraîneurs particuliers qui louent leurs boxes, leurs grooms et leurs jockeys à quiconque juge à propos de leur confier le soin de mettre un cheval en état et de l'amener à son point.

J'en pourrais citer bien d'autres dans les alentours, celle de M. EPHRUSSI à La Morlai, et, à La Chapelle en Servale, celle de M. EDMOND BLANC, l'heureux propriétaire de *Nubienne* et de *Fitz-Plutus*, — sans oublier CHAMANT, un des plus magnifiques établissements de course que nous ayions en France, Chamant, aussi célèbre par son élevage que par ses pistes magnifiques si admirablement tenues et si parfaitement aménagées. M. JOACHIM LEFÈVRE présentera cette année aux amateurs un lot de *yearling* qui permettra d'apprécier l'excellence de sa production hors ligne.

***

Je ne sais rien de charmant comme les heures matinales d'une belle journée de printemps ou d'automne, à Chantilly. Il y a là un mouvement, un va-et-vient, une animation et une gaieté que l'on chercherait vainement ailleurs. La belle PELOUSE qui développe son immense nappe de verdure devant les écuries du prince est incessamment sillonnée par les chevaux de sang, qui font leur promenade hygiénique sous les yeux de leurs entraîneurs et de leurs propriétaires, conduits en main par leurs grooms.

Si vous voulez vous donner un plaisir plus vif, et voir les chevaux de sang, tantôt prendre un *canter*, pour essayer leurs jambes, et tantôt développer toute la vitesse du plein galop, allez en forêt, et portez-vous le long de l'ALLÉE DES LIONS, de l'ALLÉE MILLIARD, de l'ALLÉE DES VIEILLES-GARENNES, ou de la ROUTE DE PONTARMÉ, celle qu'on appelle la *route mystérieuse*, à cause des essais isolés qui s'y font à des conditions particulières, et vous aurez la joie de contempler les chevaux de pur sang à l'ouvrage, buvant l'air et dévorant l'espace.

La colonie anglaise fixée à Chantilly, et adonnée exclusivement à l'élevage et à l'entraînement des chevaux, s'élève actuellement à plus de huit cents, et le nombre des chevaux de course payant la taxe d'entraînement a dépassé le chiffre rond de CINQ CENTS, en 1878. Nous pouvons affirmer qu'il n'a pas diminué en 1879, et qu'il sera supérieur encore en 1880.

Cette population étrangère et non moins étrange, qui apporte autour d'elle quelques mètres d'atmosphère anglaise, comme si elle était nécessaire à sa vie, et qui garde chez nous les habitudes, les usages et les mœurs de son pays, donne à Chantilly une note particulière et curieuse. C'est là qu'on peut étudier sur le vif cette race d'hommes, issue des pygmées, qui semble n'avoir rien de commun avec nous, les JOCKEYS, ombres de cavaliers, destinés à monter des fantômes de chevaux — êtres difformes, rabougris, mal-venus, chétifs d'apparence, maigres et petits, tout en tête, en bras et en cuisses — poitrine étroite et souvent renfoncée, épaules voûtées, ventre absent — mais doués d'une puissance musculaire et nerveuse capable des plus grands efforts — étreignant si vigoureusement les reins d'un étalon que ses bonds les plus fougueux ne pourront les décrocheter de la selle étroite, mince comme une feuille de papier — à laquelle ils semblent collés, vissés, incrustés — et, quand la monture faiblit, à quelques pas du Winning post, la soutenant, la roulant, la portant en quelque sorte jusqu'au poteau d'arrivée.

***

On les voit sur la route de Senlis ou de Paris, le long des grandes allées de la forêt, ou tout autour de la pelouse, se livrer à la promenade au pas accéléré, qui doit les débarrasser d'un embonpoint importun. Le passant les regarde, encapuchonnés jusqu'aux oreilles, le col enveloppé de trois cravates, les épaules couvertes de trois tartans, courant, suant et soufflant — arrivés au bout de la promenade, on les déshabille, on les frictionne, on les enveloppe dans une couverture de laine, et on les met littéralement à rôtir devant un feu clair et vif. — Il est vrai qu'on ne les embroche pas et qu'on n'exige pas qu'ils arrivent jusqu'à cuisson parfaite. On les retourne à temps, et on leur permet de s'éloigner quand la *suée* a paru suffisante. Ils rentrent alors chez eux, toujours enveloppés comme des oignons, mais lentement et en se promenant.

Leur régime est conforme aux prescriptions édictées par le célèbre BANTING dans sa *Letter on corpulence*. Pas de farineux, peu de pain, seulement quelques rôtis; des viandes rouges, le moins de bière possible et du thé presque sans sucre. Pour les organisations récalcitrantes on ajoute chaque matin certaines pillules dont les pharmacies anglaises ont le secret, et grâce à cet ensemble de mesures rationnellement et scientifiquement combinées, on arrive à faire perdre aux jockeys, à l'approche des grandes épreuves, près de quatre kilogrammes en huit jours, sans compromettre leur santé, et sans diminuer la vigueur physique dont ils ont un si grand besoin pour affronter les luttes sans merci de ce champ de courses, qui est pour eux un véritable champ de bataille.

Un mois de séjour à Chantilly vous initiera aux curieux mystères de ces existences excentriques.

***

Mais les entraîneurs, les chevaux et les jockeys ne sont pas la seule attraction de cette aimable résidence. Elle a d'autres ressources pour attirer, retenir et charmer le touriste. Elle a son parc et son château.

Un DONJON FÉODAL fut tout d'abord l'unique et primitif domaine des maîtres de Chantilly. Entouré d'une vaste et sombre forêt, et mis à l'abri d'un coup de main par les eaux de la NONETTE, qui faisaient à ses remparts comme une humide ceinture, ils offraient à ces rudes seigneurs toutes les conditions de sécurité que l'on recherchait avant tout sous le règne de la violence et de la force.



PORTRAIT DU ROI CHARLES Ier

d'après VAN DYCK.

L'illustre famille des Montmorency assura la fortune et la gloire de Chantilly. Guillaume, au XVe siècle, lui donna l'aspect des formidables forteresses de cette époque. — Son fils Anne, le grand connétable, l'agrandit et l'embellit, et à côté de l'ancien château fit construire par *Jean Ballant* le CHATELET ou la CAPITAINERIE, un des bijoux de la RENAISSANCE. Ce fut à cette époque que l'on commença à dessiner les superbes parterres de Chantilly, et que l'on traça cette belle ALLÉE DU CONNÉTABLE, qui traverse la forêt tout entière.

On sait comment Chantilly passa des Montmorency aux Condé, et comment le plus célèbre d'entre eux, celui que l'histoire appellera toujours le grand Condé, embellit ce magnifique domaine. Il y fit venir LE NÔTRE et MANSART, et, avec eux, il agrandit le château principal et décora le Châtelet. Il fit creuser le grand canal et distribuer en bassins et en cascades ces eaux qui ne se taisent ni jour ni nuit

Au XVIIIe siècle, Louis-Henri de Bourbon, exilé à Chantilly par son cousin le roi Louis XV, dont il avait été le premier ministre, consacra une partie

de son immense fortune aux grands travaux qui devaient achever l'œuvre de ses pères. Ce fut lui qui fit élever sur la pelouse, d'après les dessins de Jean Aubert, le monument superbe appelé les Écuries de Chantilly, et qui donna aux chevaux des Condé une demeure plus magnifique que le palais de beaucoup de rois.

Les destinées tragiques des derniers princes de cette illustre maison de Condé sont présentes à tous les souvenirs.

* * *

Après la mort du vieux duc de Bourbon le duc d'Aumale, fils du roi Louis-Philippe, devint propriétaire de Chantilly comme légataire universel du dernier possesseur, dont il était le filleul et le petit-neveu.

Le nouveau maître de Chantilly a connu les amertumes de l'exil et l'injustice des spoliations. On lui a ravi la plus grande partie de ses biens; on l'a contraint à vendre l'autre; l'antique domaine des Montmorency et des Condé est tombé en des mains étrangères — hâtons-nous de dire que ces mains-là, du moins, étaient des mains loyales, — et que le duc d'Aumale en même temps qu'il rentrait en France, rentra aussi en possession de ses biens.

* * *

Les historiens, les orateurs et les poètes ont loué à l'envi ce merveilleux domaine de Chantilly, propriété vraiment princière, à laquelle aucune autre ne pourrait être comparée, site admirable, magnifique château, renfermant de belles collections d'objets d'art, bassins inépuisables, cascades pittoresques, bosquets et parterres charmants.

Ces merveilles ne pouvaient échapper à la pioche et au marteau des démolisseurs de 93. Ils se ruèrent sur Chantilly et ne laissèrent après eux que des ruines.

Ces ruines, le duc d'Aumale met sa gloire à les relever.

Commencé en 1876, le nouveau château, dont les œuvres vives furent menées lestement, et avec toute la puissance de moyens dont l'industrie moderne dispose aujourd'hui, est presque complètement terminé. Il a été exécuté sur les plans et sous la direction de l'architecte habile du Palais-de-Justice de Paris, M. Daumet.

Le style dominant est celui de la Renaissance; mais il est aisé de voir que, pour beaucoup de détails, on s'est inspiré de l'art moderne. Son caractère général diffère essentiellement de celui de l'ancien château des Condé, dont il nous reste des plans et des dessins fort exacts, et qui avait une évidente analogie avec les constructions aristocratiques de la fin du règne de Louis XIV. On a conservé du moins le périmètre de l'ancienne construction, et les principales tours qui forment les parties saillantes et angulaires du bâtiment s'élèvent sur les fondations primitives des vieilles tours féodales.

Deux de ces tours, qui se trouvaient de chaque côté de l'entrée de la cour d'honneur, pour défendre le pont-levis n'ont pas été rétablies. Trois ont été reconstruites complètement, et chacune d'elles est aujourd'hui surmontée d'un gracieux lanternon; une quatrième, destinée à renfermer les cœurs des Condé, est surmontée d'un petit dôme.

Un porche superbe, précédé d'un pont en pierre, terminé par un pont-levis du côté du château, donne accès dans la cour d'honneur, qui fait face à la place du Connétable. Ce porche, petit bijou d'architecture, fait songer à celui de la cour ovale de Fontainebleau, que l'on appelle le Baptistère de Louis XIII.

Les constructions que l'on remarque de chaque côté de l'entrée consistent en deux galeries à jour, fort élégantes, sans communication entre elles, et précédées de terrasses. Une seconde terrasse, mais celle-ci au-dessus des galeries, sert de promenade aérienne aux habitants du château.

Dans la cour, presque triangulaire, une gracieuse construction avec arcades et œils-de-bœuf, sert de passage aux voitures, et permet aux visiteurs de descendre à pied sec. C'est à gauche de ce vestibule que l'on trouve l'escalier d'honneur, qui précède la galerie conduisant à la chapelle; à droite, les onze marches d'un beau perron donnent accès dans une salle superbe, dont le nom indique assez la destination. — c'est la Salle des banquets; puis à un salon octogone, portant ce nom qui n'a rien de politique :

LA TRIBUNE

Souvenir de l'une des plus belles salles du palais des Offices, à Florence, la tribune est destinée à renfermer les chefs-d'œuvre de l'opulente collection du duc d'Aumale. Cette pièce, ainsi que la salle des banquets, s'éclaire du côté de la pelouse par de hautes et larges fenêtres. La façade méridionale du château se termine d'un côté par la tour des médailles, et de l'autre par la chapelle.

* * *

La nouvelle chapelle de Chantilly, à laquelle on destine le curieux autel qui ornait jadis la chapelle du château d'Écouen, et dont l'exécution est attribuée à Jean Goujon, est surmontée d'un élégant campanile; trois cloches, dont on a pu admirer la belle et pure sonorité dans la grande galerie parallèle à l'École militaire, pendant l'Exposition de 1878, rempliront de leurs joyeuses volées et la campagne environnante et la forêt voisine.

Sur le côté du château orienté au couchant, une galerie vitrée vous donne un magnifique coup d'œil sur les parterres des jardins, et sur la petite, mais très pittoresque commune de Vineuil. Les vitraux qui ornent cette galerie, et qui, comme l'autel de la chapelle, proviennent du château d'Écouen, représentent la poétique et touchante histoire de cette adorable Psyché, l'Ève païenne, perdue comme l'autre par une curiosité fatale, mais qui, plus heureuse, n'eut point Caïn pour fils, et retrouva, sans passer par la mort, le ciel et son époux, — qui s'appelait l'Amour!

Entre la galerie des vitraux et la salle des banquets, une autre salle, aux grandes et belles proportions, sera le musée du château. Ce musée se termine, du côté des parterres, par une tour qui occupe le milieu de l'édifice.

C'est à la suite de ce musée que se trouvent les pièces d'habitation. Une sorte de vestibule-galerie s'éclairant sur la rue y donne un facile accès.

Cette partie du château n'a qu'un étage, surmonté d'un comble aux belles proportions, et dans lequel on a aussi ménagé des logements fort convenables. C'est pour cela qu'on l'appelle le logis; elle a une fort belle vue sur les célèbres parterres de Chantilly.

* * *

Telle est l'œuvre de restauration entreprise avec courage, dans un temps où trop de gens semblent douter de l'avenir, poursuivie avec persévérance, et menée à son terme avec bonheur par M. le duc d'Aumale. Par le soin pieux qu'il apporte à la conservation et à l'embellissement de la noble demeure des Montmorency et des Condé, son nouveau maître prouve qu'il était digne de leur succéder sous le toît qui abrite depuis des siècles le plus noble sang du royaume, — puisqu'il s'est mêlé tant de fois au sang royal des Bourbons.

Louis Énault.

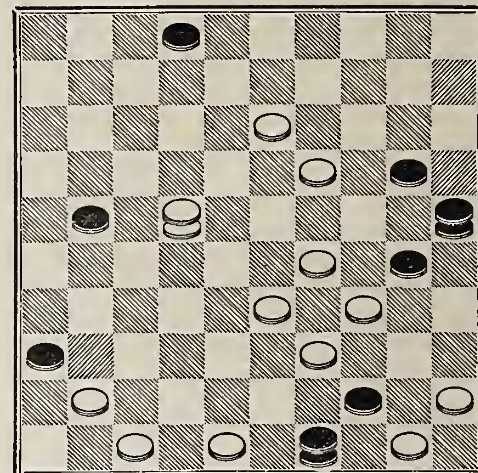
SOCIÉTÉ FINANCIÈRE

DAMES

Problème n° 80, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.

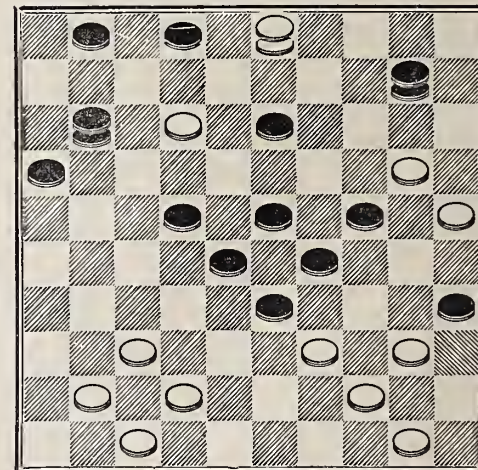


BLANCS.

Les noirs jouent dame, case 32, et les blancs gagnent.

Problème n° 81, par M. MINET.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

Auguste Joliet.

*** Des fouilles ont lieu en ce moment près de Maestricht, sur l'emplacement d'une colonie romaine.

Une villa qui surpasse en grandeur et en beauté toutes celles que les archéologues ont découvertes jusqu'ici en Belgique et dans les Pays-Bas, a été trouvée près de Backerstboschdel. Plusieurs chambres ayant été déblayées, on en a retiré une foule d'objets d'art, de monnaies et de marbres.



LA CIGALE & LA FOURMI, d'après le tableau de M. VIBERT. *(Illustration.)*

ÉCHECS

Après bien des années d'intervalle voilà que le *Cercle des Échecs* se reconstitue à Paris et nous en donnons avec joie la nouvelle. Le local choisi par les fondateurs est au Palais-Royal, 11, rue Beaujolais, non loin de l'ancien cercle, qui pendant quelque temps s'est réuni galerie de Montpensier avant de s'installer au-dessus du café de la Régence. Pourquoi a-t-on laissé péricliter une fondation si incontestablement utile aux yeux de beaucoup de fervents, comment les propriétaires de la Régence ont-ils hésité à supporter quelques frais généraux pour prévenir la dispersion des joueurs d'échecs? Il est difficile de trouver une réponse satisfaisante. Espérons que le Cercle de Paris, composé de notabilités influentes, saura prendre l'initiative pour organiser des tournois et créer des encouragements de toute nature au bénéfice de ceux qui ayant cherché une carrière dans la pratique des Échecs ont besoin du concours des riches amateurs de ce jeu. Nous voyons toutes les Sociétés procéder à peu près de la même façon et qu'il s'agisse de courses, de régates ou des échecs, il faut des prix et un bon comité de direction. Avec le Cercle, l'Échiquier français aura le guide qui fait défaut aujourd'hui, mais à la condition que les promoteurs de l'œuvre seront actifs autant que bienveillants et qu'ils sauront dominer les questions d'antagonisme si promptes à s'éveiller entre nous. Si le Cercle des Échecs est à la hauteur de son rôle il ne tardera pas à devenir le lieu de réunion le plus agréable où viendront se mesurer avec nos résidents les plus forts joueurs de la province et de l'étranger. Nous savons qu'un grand tournoi handicap s'organise et devra avoir lieu dans les derniers jours d'octobre. Les demandes d'adhésion et autres communications peuvent être adressées à l'aimable secrétaire du cercle, M. L. Griveaut, de qui ce journal aura beaucoup de plaisir à recevoir les informations pour les répandre et contribuer ainsi à la propagation du jeu incomparable et à la prospérité du Cercle des Échecs de Paris.

J. A. DE R.

PARTIE N° 69.

Sicilienne (a.

Blancs. M. PAUL MORPURGO.	Noirs. M. C. MOREL.
1. P 4 R	1. P 4 F D
2. C 3 F R (b	2. P 3 R
3. P 4 D (c	3. P pr P
4. C pr P	4. C 3 F R
5. C 3 F D	5. F 5 C D
6. C R 5 C D	6. P 4 D (d
7. F 5 C R (e	7. P 3 T R (f
8. F pr C	8. D pr F
9. C 7 F éch.	9. R 2 R
10. C pr T	10. F pr C éch.
11. P pr F	11. D pr P éch.
12. R 2 R	12. P 3 C D
13. P 4 F R (g	13. F 2 C (h
14. C pr P	14. P pr C
15. R 2 F	15. T 1 D
16. P pr P (i	16. D 4 F D éch.
17. R 3 C	17. T pr P
18. F 3 D (j	18. D 6 R éch.
19. R 4 C (k	19. T 4 C éch.
20. R 4 T (l	20. D pr P éch.
21. P 4 C	21. T 4 T éch.
22. R pr T	22. D 4 C éch. et mat.

NOTES.

(a Jouée en septembre dernier à Trouville.

b) On sait que nous recommandons particulièrement 2. C 3 F D suivi de 3. P 3 C R et 4. F 2 C.

c) C'est l'ancienne attaque; nous croyons qu'il est plus fort de sortir le C D avant d'avancer le P D.

d) Forcé. Si 6. C pr P. — 7. D 4 D !

e) Bien plus prudent était 7. P pr P — C pr P. — 8. F 2 D !

(f Le commencement d'une combinaison à longue portée. Toutefois il était peut-être plus sûr de gagner simplement un Pion par 7. P 3 T D. — 8. F pr C — P pr F suivi de 9. P pr P avec une bonne partie.

g) Les Blancs ont voulu gagner par ce coup un temps, car le Roi aura besoin de se couvrir de ce Pion lorsqu'il sera à 3 C R. C'est pourquoi ils n'ont pas joué 13. P 3 F R.

h) Si 13. P pr P. — 14. D 1 R atténuant considérablement l'attaque.

i) 16. P 5 R était préférable et concordait mieux avec l'idée qui a dicté aux Blancs leur 13e coup.

j) Le coup juste était : 18. D 1 R. Maintenant la partie est perdue.

(k Si 19. R 4 T — P 4 C éch. gagne rapidement et si 19. D 3 F R — T 4 C éch. gagnant la Dame.

l) Si 20. P pr T — D pr P éch. — 21. R 3 T — F pr P mat.

PARTIE N° 70.

Gambit Allgaïer (a.

Blancs. M. ROSENTHAL. (Otez le C D)	Noirs. M. DUROY.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 F R	2. P pr P
3. C 3 F R	3. P 4 C R
4. P 4 T R	4. P 5 C
5. C 5 C (b	5. P 3 T R
6. C pr P	6. R pr C
7. P 4 D (c	7. P 3 D (d
8. F pr P	8. D 3 F
9. P 3 C (e	9. C 3 F D
10. P 3 F	10. D 3 C
11. F 4 F éch.	11. R 1 R
12. Roq.	12. C R 2 R
13. D 3 C D	13. C 1 D
14. T D 1 R	14. F 3 R (f
15. P 5 D	15. F 2 D
16. P 5 R	16. P pr P
17. F pr P	17. T 2 T
18. T 6 F	18. D 4 T
19. P 6 D (g	19. P pr P
20. F pr P	20. D 3 F D
21. D pr P	21. T 1 D
22. F 3 D	22. T 2 C
23. T D 1 F R	23. T 1 C R
24. D 3 C	24. R T 1 T
25. F 6 C éch. et gagnent.	

NOTES.

a) Jouée récemment au casino de Trouville.

b) C'est la première fois que nous insérons un Allgaïer. Nous attendrons pour donner une analyse de ce début si contesté, une partie à but; car plusieurs variantes seraient complètement modifiées vu l'absence du C D des Blancs.

c) La plus forte attaque et la plus usitée aujourd'hui. 7. F 4 F éch. et surtout 7. D pr P sont tombés en désuétude.

d) Faible. Le coup juste, surtout en recevant avantage, est 7. P 4 D. — 8. F pr P (A) — C 3 F R — 9. P 5 R — C 4 T. — 10. D 2 D — F 2 R. — 11. P 3 C R — C pr F. — 12. D pr C éch. — R 2 C suivi de T 1 F R et les Noirs sont bien dégagés.

A

8. P 5 R — P 6 F R. — 9. F 4 F R (si 9. P pr P — F 2 R déroquant l'adversaire) — F 2 R. — 10. P 3 C R — F 4 F R avec un excellent développement.

Dans la partie à but, la meilleure attaque des Blancs est 8. C 3 F D.

e) 9. F 4 F éch. n'aurait servi qu'à faire sortir le F D des Noirs. On peut gagner la Dame il est vrai, mais on perd la partie. Ex. 9. F 4 F éch. — F 3 R. — 10. Roq. — F pr F. — 11. F 5 C R — F pr T et les Noirs ont quatre pièces pour la Dame.

f) 14. Ceci fait gagner aux Blancs un temps précieux. 14. F 2 C valait évidemment mieux.

g) Le plus fort. Si 19. F pr P — T 1 F. — 20. P 6 D — C 3 F D et les Noirs peuvent encore se défendre.

Solution du problème n° 78

Composé par M. le Dr GOLD.

1.	2.	3.
C 7 F R / F pr P ;	D pr P éch / R pr D ;	T 8 F mat.
——— / T pr F ;	C 5 R éch. / F pr C ;	D 1 F mat.
——— / P 5 C ;	C 6 D éch. / F pr C ;	D 1 F mat.
——— / P 5 D ;	C 6 D éch. / R 4 D ;	F 4 R mat.
	——— / F pr C ;	D 7 F mat.

Solutions justes :

Mme Anna Janet, MM. Lequesne, E. Frau et Léon Guinet, de Lyon, de Madrazo, Henri Thomson, Barré, Dr Medimic de Karelstad, E. F. .., à B.-l.-R.

NOUVELLES

— Le cercle d'Échecs de Besançon, présidé par notre ami M. Clerc, vient de commencer deux parties par correspondance avec le cercle de Karkow (Russie). Dans la partie où il a eu le trait, le cercle français a débuté par : 1. P 4 R. P 4 R. — 2. C 3 F D. F 4 F. — 3. P 4 F R; dans l'autre l'ouverture est un Gianoco Piano.

— Le prince Wiazemski vient de nous faire l'honneur de nous inviter à une lutte par correspondance avec le Cercle d'Échecs de Moscou. Nos lecteurs savent que ce cercle vient de remporter une éclatante victoire sur celui de Saint-Pétersbourg en gagnant deux parties sur deux. Si séduisante que soit cette proposition, nous sommes obligé de la décliner. Une lutte pareille peut durer trop longtemps et il est plus naturel de l'engager entre deux cercles. Nous n'en remercions pas moins vivement le Cercle de Moscou qui compte dans son sein plusieurs joueurs de premier ordre et son aimable ambassadeur le prince Wiazemsky.

Erratum. — Dans le n° 47 de la *Revue*, problème 82, composé par le docteur S. Gold, il faut lire : Les Blancs jouent et se font faire échec en mat en quatre coups. C'est un problème inverse.

PROBLÈME N° 85

composé par M. D. KLARK, de la Sibérie.

NOIRS

BLANCS

Les Blancs font mat en quatre coups.

S. ROSENTHAL.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 46.

Votre partner jouant le roi de pique doit, d'après les cartes de votre jeu, avoir l'as ou la dame, avec la longue couleur. Une courte analyse va nous permettre de tirer de cette situation les conséquences qu'elle comporte.

Si l'as de pique est resté dans la main de votre partner, la couleur qui vous manque devient une force en ce sens que vous pourrez vous défausser d'un ou plusieurs petits trèfles. Si c'est la dame, elle se trouve placée sur l'as et acquiert la valeur d'une carte maîtresse. Ainsi, lorsque dans votre jeu, les cœurs seront affranchis, vous aurez les maîtresses cartes aux trois couleurs.

Pour cela, il faut donc couper et jouer immédiatement le roi de cœur afin de gagner un temps. Si la levée est faite par vos adversaires, et qu'ils épuisent les atouts, vous gagnez forcément le trick par la deuxième levée à pique dans la main de votre partner, et par les cœurs qui passeront à l'aide de la rentrée de l'as de trèfle.

Principe.

Coupez le roi d'une couleur inconnue entamée par votre partner, lorsque vous n'avez que des atouts médiocres et que vous pouvez gagner un temps en affranchissant une couleur longue.

PROBLÈME N° 47.

Carreau est atout.

Par quelle carte débuterez-vous, premier à jouer, si vous visez au schlem.

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 48.

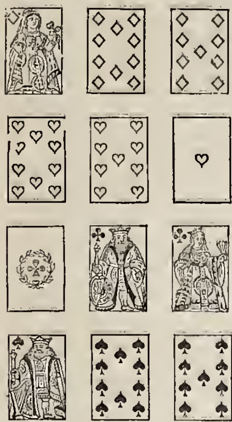
Premier à écarter. — Cet écart est extrêmement difficile et la logique du jeu voudrait que l'on écartat la tierce au valet de carreau, le valet et le dix de cœur, puisque l'as de pique remplit une double fonction. Mais en agissant ainsi vous sacrifiez quatorze points, pour un résultat très incertain. Vous n'avez à craindre que les trèfles, sans grand coup possible. Écartez donc seulement dix, neuf de carreau et dix de cœur.

Deuxième à écarter. — Si le point et les tierces étaient bons, vous entreriez par 27, à trois points du repic. Mais à la condition d'écarter la seule carte qui ne compte pas dans votre jeu, c'est-à-dire le

dix de cœur, d'où il suit que vous poursuivez, avec une chance sur vingt, la chance du repic, que vous ne pouvez obtenir qu'avec l'as de pique. Cela étant, puisque vous jouez sur une carte unique, donnez-vous trois chances sur vingt au lieu d'une, et écartez dix. neuf de carreau et dix de cœur. Il va sans dire que, jouant pour une quarantaine de points seulement, vous écarteriez le dix de cœur, en laissant deux cartes.

PROBLÈME DE PIQUET.

Deuxième à jouer. — Avec huit de cœur, huit et sept de trèfle à l'écart. vous avez :



Votre adversaire annonce 31 au point, et joue le valet de trèfle. Comment jouerez-vous pour faire la carte égale?

ROBERT D'A.

LES CARTES

Les profits d'un mauvais jeu.

Nous avons donné dans l'un de nos derniers problèmes de piquet un exemple de mauvais jeu; nous sommes intimement persuadé qu'il y a toujours moyen d'en tirer parti et, en faisant contre mauvaise fortune bon cœur, de sortir d'un mauvais pas, sinon avec la victoire du moins avec les honneurs de la guerre.

En tout cas vous n'êtes pas embarrassé par les quatrièmes au roi, les tierces majeures, les quatorze d'as ou les quatorze de rois; mais il y a au piquet, heureusement pour les déveinards, quelque chose qui domine tout après le bien jouer, c'est le point et la séquence; attachez-vous à les porter obstinément et lorsque le jeu est mauvais, donnez toute votre préoccupation à la constitution quelconque d'un point fort, d'une quinte ou d'une seizième, parfois de l'une et de l'autre.

J'ai vu gagner merveilleusement des parties par ce courage obstiné de porter des quatrièmes basses (lorsqu'on n'a pas mieux, bien entendu) qui deviennent avec un peu de chance à la rentrée des quintes et des seizièmes et paralysent les grands coups du joueur qui a les belles cartes.

Je ne soutiens pas que ce soit autre chose que des compensations, mais encore faut-il les chercher et les apprécier, faute de mieux. Vous n'avez ni as, ni rois, cherchez le point, cherchez les séquences, évitez le capot s'il est possible par une dame troisième gardée dans la couleur forte de l'ennemi, mais surtout tâchez de faire un grand coup par le point et les sequences.

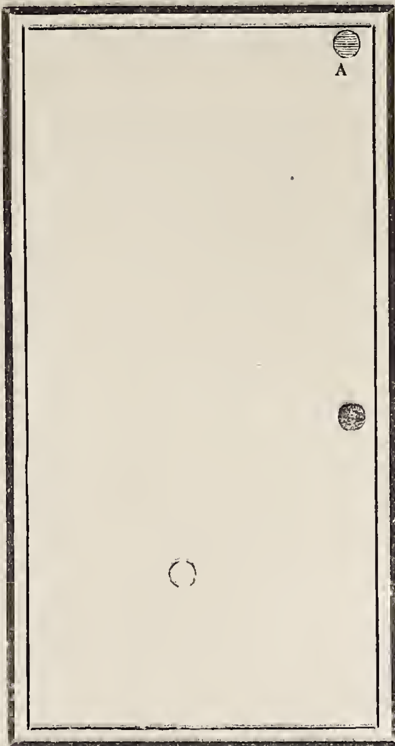
La fortune ne vous sera pas toujours contraire et vous aurez prouvé qu'a tout prendre vous savez vous en passer.

Nous étudierons prochainement le piquet dans cet ordre d'idées : savoir tirer parti des mauvais jeux, les autres n'ont pas besoin de nos conseils et se passent de nos avis.

OLD TRICK.

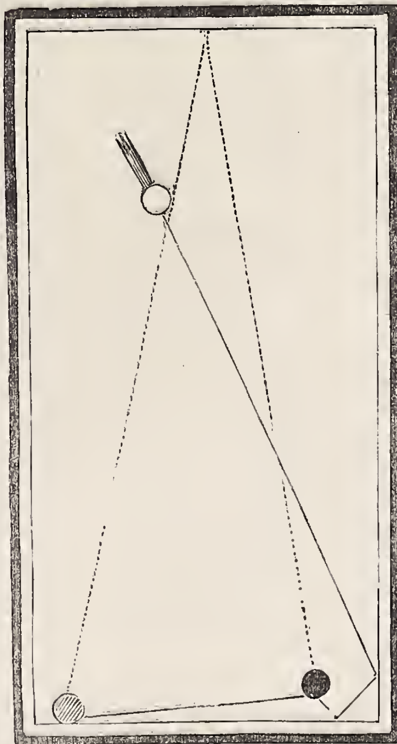
LE BILLARD

40° position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 48.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 215.

BGS TR LFTCR BG'M LFS BGMTN DM QFXZGTR RLZ VFTTR NMTL DR PMDKRGX T'M HFSTZ N'MPSL.

N° 216.

L* M*L Q*'*N D*T D'**TR** N* PR*D**T Q** D* M*L.

N° 217.

U* *l**OU** **O* *I**E*E AI*E*E** *OU* OU**A*E.

N° 219.

AUIEEOUOUOEAEAEE
QCDTJRSNDMNDSNSCSS

N° 220.

A ? A ? E
S ? L ? N
A ? B ? M
S ? RA ? S
B ? S ? E
F ? L ? T
E ? ID ? N
R ? B ? S

Solutions du 4 octobre 1879.

N° 211.

Les fous sont, aux échecs les plus voisins des rois.

N° 212.

Il y a dans tout démagogue un ambitieux sans scrupule, un traître ou un imbécile.

PASCAL DUPRAT.

N° 213.

La lettre U et les mots : LOBE, BOULE. — TURF, FUTUR. — PILE, PLUIE. — TIEN, UNITÉ. — SIRE. SIEUR. — ROSE, SŒUR. — SITE, SUITE. — PORE, PÉROU. — CODE, COUDE. — RUSE, USURE. — PART, TRAPU. — DOSE, SOUDE. — TROC, COURT. — SORT, TOURS — POLE, POULE.

N° 214.

IMPARTIALITÉ.

N° 215.

PEUPLE. — TRIBUN.

Solutions justes :

Mlle Delphine Dupré, 211, 12, 13, 14, 15.

EDME SIMONOT.

VENTES A L'HOTEL DROUOT

Dimanche 19.

Salle 3. — Exposition par suite de cessation de commerce de la maison Farret et Goison, de bronzes, candélabres, pendules, flambeaux, groupes, statuettes, cartels, etc. (Me Trotry).

Salle 5. — Exposition d'objets d'art et d'ameublement, meubles anciens, sièges et tapisserie, porcelaine, bronzes. émaux cloisonnés, 4 tapisseries Louis XIV. (Me Ch. Oudart et M. Bloche).

Salles 8 et 9. — Exposition de porcelaines anciennes de la Chine, du Japon et de Saxe, objets de vitrine, meubles en marqueterie, étoffes, etc. Le tout arrivant de Hollande et appartenant à M. Salomon d'Amsterdam. (Me Charles Pillet).

Lundi 20.

Salle 7. — Vente après décès de Mme P..., d'ameublements, meubles, bijoux, argenterie, brillants, etc. (Me Cailleux).

Salles 8 et 9. — Vente de porcelaines anciennes de la Chine, du Japon et de Saxe : potiches, cornets plats, assiettes, etc ; arrivant de la Hollande et appartenant à M. Salomon d'Amsterdam. (Me Charles Pillet).

Jeudi 23.

Salle 4. — Vente d'estampes anciennes et modernes, almanachs, pièces historiques, dessins, etc., dépendant de la collection de M. A... (Mes Escribe, Delestre et M. Vignères).

Salle 8. — Vente de porcelaines anciennes de la Chine, du Japon et de Saxe arrivant de Hollande et appartenant à M. Salomon d'Amsterdam. La dernière vacation comprenant surtout les bronzes, meubles et étoffes aura lieu vendredi 24 octobre. (Me Charles Pillet.)

RÉSULTATS

COURSES DE CHANTILLY

Dimanche 12 octobre.

Prix du Connétable. — 4,200 mètres.

1. *Nonancourt*, 5 ans, par OPTIMIST et NEW-STAR, 63 kil., à M. C. Blanc (Weaver), 10/1.
2. *Lusignan*, 4 ans, 60 kil., au baron Finot (Hudson).
3. *Vétiver*, 3 ans, 52 kil., au comte de Lagrange (Hartley).

Non placés : *Géométric, Riquette, Chloé, Istus.*

Prix des Réservoirs. — 1,500 mètres.

1. *Bataille*, 5 ans, par FERRAGUS et BATAGLIA, 63 kil., 1/2, au comte de Meeüs (Lavis), 8/1.
2. *Meautry*, 3 ans, 59 kil., au baron de Rothschild (Rolf).
3. *La Saône*, 2 ans, 43 kil., à M. Moreau-Chaslon (Forman).

Non placés : *Octavie, Jeonnot, Bambino, Elleviou, Apolline, Oda, Faro, Moldavie, Financière, Boule-de-Neige II, Moutone, Vénétie, La Demoiselle.*

Prix des Tribunes. — *Handicap.* — Pour chevaux de 3 ans. — 2,200 mètres.

1. *La Frileuse*, par SUZERAIN et RAFALE, 44 kil., au haras de Martinvast (Budge), 16/1.

† 2. *Forte-en-Gueule*, 47 kil. 1/2, à M. Moreau-Chaslon (Childs).

† 2. *Futaine*, 45 kil., au marquis de Caumont (Pettet).

4. *Sheridan*, 56 kil., au comte de Meeüs (Lavis).

Non placés : *Sereno, Enjôleuse, Londres, Noirmoutiers, Ultimo, Mlle Clairon, Salada, Délire, Le Prophète, Pascaline, Marjolaine, Baretta* (tombée).

Prix de la Forêt. — Chevaux de 2 ans et au-dessus. — 1,600 mètres.

1. *Seymour*, 2 ans, par REVIGNY et MON-ÉTOILE, 45 kil., à M. Ephrussi (Sheppard), 20/1.
2. *Isménie*, 2 ans, 43 kil. 1/2, à M. Lupin (Webb).
3. *Commandant*, 3 ans. 59 kil. 1/2. au baron de Rothschild (Rolf).
4. *Saltéador*, 3 ans, 59 kil. 1/2, à M. Fould (Childs).

Non placés : *Fido, Bretonne, Nectar, Pacific, Olympio, Télégramme, Venise, Tafna, Palatin, Bouvines, Bête-à-Chagrins.*

Prix du Petit-Couvert. — Chevaux de 2 ans et au-dessus. — 800 mètres.

1. *Mlle Mars*, 2 ans, par MARS et FLORANTHE, 50 kil. 1/2, au marquis de Caumont (Smith), 4/1.
2. *Maroc II*, 4 ans, 64 kil., au comte de Lagrange (Dodge).
3. *Écosse*, 2 ans. 50 kil. 1/2, au même (Sheratt).
4. *Cactus*, 4 ans, 64 kil., à M. Lupin (Hudson).

Non placés : *Roquencourt, Saucisse, Dona Sol, Volupté, Cassiopée, Canot, Albatros, Riposte, Fine-Taille, Landrail, Chiffon.*

Prix de Consolation. — 2,100 mètres.

1. *Améthyste*, 4 ans, par MINOS ou LE PETIT-CAPORAL et ATTRACTION, 58 kil. 1/2, à M. Fould (Bridgeland). 25/1.
2. *La Fromentinière*, 3 ans. 48 kil. 1/2, au comte de Nicolay (Clout).
3. *Balagny*, 5 ans, 61 kil., au comte de Lagrange (Seakins).

Non placés : *Astrée, Passedix, La Scala II, Whisky, Nitouche. Swift, Reggio, Tombola. Fitz-Revigny.*

Dimanche 19 octobre.

DEUXIÈME RÉUNION D'AUTOMNE
A CHANTILLY

TRAINS PARTANT DE PARIS :

6 h. — 7 h. 50. — 8 h. — 8 h. 45. — 10 h. 10. — 10 h. 15. — 11 h. 25. — 11 h. 50. — Midi. — Midi 35.

TRAINS PARTANT DE CHANTILLY :

4 h. 20. — 4 h. 30. — 4 h. 40. — 6 h. 03. — 8 h. 15. 9 h. 17. — 9 h. 54. — 10 h. 33.

PRIX DES PLACES EN 1re CLASSE

Billet simple.	5 fr. 05
Billet d'aller et retour.	7 fr. 50



PREMIÈRES CARESSES, d'après M. Firmin Girard.



LE PIQUEUR

(*Ill. Sport Zeitung.*)

MUSIQUE

Après une fermeture de plus de quatre mois, le théâtre de l'Opéra-Comique vient enfin de rouvrir ses portes. La salle, complètement restaurée, a subi des améliorations importantes au double point de vue de la disposition et de l'*acoustique*. Les places du rez-de-chaussée, ainsi que l'orchestre des musiciens, ont été surélevées; on a remplacé les vieux fauteuils par des sièges fort convenables, se relevant à volonté pour faciliter le passage; la balustrade de la première galerie a été refaite sur un modèle plus élégant; les lourdes et disgracieuses loges d'avant-scène sont transformées; le cadre de la scène et le lustre ont également subi des modifications; enfin un fort beau rideau et un plafond habilement peint par M. Lavastre, complètent un ensemble des plus satisfaisants. La salle Favart, qui était il y a trois mois une des plus laides, des plus tristes, des plus décrépites de Paris, peut passer aujourd'hui pour une des plus élégantes.

Au point de vue de la sonorité, le changement est considérable et l'on peut s'étonner en même temps que s'applaudir du résultat obtenu. Aussi, cette restauration de l'Opéra-Comique fait-elle le plus grand honneur à l'architecte, M. Crépinet, qui a su, dans un temps relativement court, se tirer avec tant de bonheur d'une tâche qui paraissait malaisée.

On a choisi comme spectacle d'ouverture le PRÉ AUX CLERCS, avec Mlle Bilbault-Vauchelet dans le rôle d'*Isabelle*, Mlle Fauvelle dans celui de *Marguerite*, Mlle Thuillier dans celui de *Nicette;* MM. Barré, Morlet, Fugère, dans les rôles de *Cantarelli*, *Comminges*, *Girol;* enfin un débutant, M. Herbert, dans le rôle de *Mergy*.

Ce nouveau ténor, qui ne paraît pas dépourvu d'assurance, est bien de sa personne, grand, d'un physique agréable; la démarche ne manque pas d'une certaine élégance et les yeux ont une mobilité d'expression qui devient assez rare chez les chanteurs. Moins heureusement doué sous le rapport musical, M. Herbert ne rachète pas suffisamment par le talent ce que la nature lui a refusé. La voix est inégale, d'une étendue médiocre, et tout à fait sourde dans le registre inférieur. Faut-il maintenant parler du style... Je crains bien que ce ne soit lettre close pour M. Herbert, à en juger par la façon dont il a chanté l'air du premier acte et, généralement, toutes les parties du rôle qui ne sont pas de la déclamation pure.

M. Morlet joue avec autorité le personnage de *Cominges;* M. Barré chante fort bien sa partie dans le trio du second acte, et M. Fugère est un *Girot* des plus réjouissants.

Mlle Fauvelle est une fort belle personne qui ferait bien de quitter le théâtre, pour lequel elle n'a aucune disposition. Quant à Mlle Thuillier, elle est spirituelle et gracieuse dans le joli petit rôle de *Nicette;* elle a chanté en bonne musicienne ses couplets du troisième acte et a partagé avec M. Fugère un succès de bon aloi dans le fameux duo :

Les rendez-vous de noble compagnie,
Se donnent tous en ce charmant séjour.

J'ai gardé pour la bonne bouche, comme on dit, Mlle Bilbault-Vauchelet, qu'il convient de mettre hors de pair. Cette jeune et charmante artiste a détaillé la romance :

Souvenir du jeune âge,

avec un goût exquis. Dans le grand air du second acte, cette pierre de touche des chanteuses légères, j'adresserai à Mlle Bilbault-Vauchelet, avec toute la franchise que l'on doit à une artiste de sa valeur, une légère observation : je crois que c'est une faute de dire, à l'octave supérieure, un fragment de la phrase lente; ce brusque changement de registre, — qui n'a d'autre raison d'être que celle d'amener une *broderie descendante* non écrite par le compositeur, — est pour l'oreille une surprise désagréable que l'art de la cantatrice ne parvient pas à atténuer complètement. A part cette simple restriction, je n'hésite pas à dire que Mlle Bilbault-Vauchelet a chanté cet air d'une façon admirable.

Les chœurs, nombreux et bien dressés, ont attaqué franchement, sans le secours de ce petit bruit sec et souverainement agaçant obtenu par le chef d'orchestre en frappant sur son pupitre. Ce système, qui ne devrait pas être toléré, même dans les théâtres d'opérette, m'avait toujours paru singulièrement déplacé à l'Opéra-Comique, où il était passé dans les habitudes.

L'orchestre, épuré et renforcé, présente une réunion d'artistes des plus remarquable. Conduit par M. Danbé avec autant de fermeté que de tact, il a enlevé l'ouverture avec vigueur et précision. Très discret dans les accompagnements, serviteur soumis et attentif, il soutient le chanteur sans jamais le gêner : qualité rare qu'on aurait pu croire perdue! M. Croizilles a exécuté avec une grande virtuosité le *solo* de violon qui sert d'introduction au grand air du second acte, solo agrémenté d'un *point d'orgue* que tout le talent de l'exécutant n'a pu m'empêcher de trouver trop long.

LÉON DELAHAYE.

P. S. On annonce pour lundi prochain l'ouverture de l'OPÉRA-POPULAIRE, avec *Guido et Ginevra*, d'Halévy.

BULLETIN FINANCIER

La liquidation est faite.

C'était un dur moment à passer et qu'appréhendaient bien des gens. La précédente liquidation avait été désastreuse pour un grand nombre et on s'attendait pour cette fois à certaines exécutions qui ne se sont pas faites grâce au bon marché de l'argent.

En effet, autant l'argent était cher, il y a quinze jours, autant il était abondant hier. Tous les grands établissements de crédit sont venus favoriser le mouvement; aussi le report n'a-t-il pas dépassé le taux de 6 p. 100, mais le cours moyen a été de 3 1/2 p. 100, prix auquel s'est fait la plus grande partie des reports.

Voici du reste les prix des reports sur les principales valeurs :

On a fait 5 francs et 3 francs sur la Banque d'Escompte, 2,50 sur la Banque hypothécaire, 1,50 et 1,85 sur le Mobilier Espagnol, 0,75 c. sur la Société financière, 2,50 sur le Crédit mobilier, 1,75 sur la Banque de Paris, 2,25 sur les Délégations de Suez, 0,75 c. sur les Lombards, 1 franc sur le Nord de l'Espagne, 0,19 c. sur le 5 p. 100 Italien, 0,18 c. sur le florin Autrichien et 0,18 c. sur le 6 p. 100 Hongrois.

Voici maintenant quels ont été les cours de compensation sur les principales valeurs : Banque de Paris, 965, Société financière, 665, Crédit Lyonnais, 900, Credit Mobilier 685, Société générale, 560, Banque Franco-Égyptienne, 730, Franco-Hollandaise, 270, Franco-Italienne, 465, Ce du Gaz, 1,310, Ce Immobilière, 30, Ce Transatlantique, 645, Ce de Suez, 720, Italien, 79,60, Banque Ottomane, 522, Foncier d'Autriche, 740, Mobilier Espagnol, 660, Autrichiens, 575, Lombards, 180, Nord de l'Espagne, 265, Saragosse, 325, Extérieure, 15, Intérieure 13 3/4, Égyptienne 6 p. 100, 242; Chemins Égyptiens, 385, Florin or, 70,10, Ottoman, 62,50, Russe, 92,75, Hongrois, 83,60, Turc, 11,60.

Après cette revue des valeurs qui donnent les principaux cours, nous trouvons sur le marché au comptant le 3 p. 100 à 82/83,10. Le 5 p. 100 fait 118.15 après avoir fléchi jusqu'à 117,90. L'amortissable se tient à 85 et le 4 1/2 p. 100 entre 112.50 et 113.

Nous croyons le calme revenu maintenant pour quelque temps, et conseillons l'achat de rente Française toujours.

Sur les titres des établissements de crédit, nous croyons à un mouvement favorable sur la Banque hypothécaire; le syndicat qui patronne cette valeur a réussi à écouler la moitié de ses titres sur le marché.

Il faut être prudent sur les actions de la Banque d'escompte, menacée de fluctuations rapides.

Nous croyons à une plus-value sur les actions du Crédit lyonnais, et entrevoyons le cours de 1000 fr. sur ces titres.

T.



CHRONIQUE DU SPORT

J'ignore en vérité s'il faudrait donner aux dernières réunions d'automne à Chantilly, le nom de journées des dupes ou des surprises. Cela se ressemble parfois beaucoup, je n'ai aucune prédilection pour l'une ou pour l'autre des deux dénominations, vous pourrez donc choisir celle qui vous conviendra le mieux. Il n'est cependant pas indifférent de constater, qu'à pareille époque tous les ans, des chevaux restés pendant le cours de la saison, oubliés, perdus dans cette *masse* noire comprise sous la désignation vague de *non placés*, semblent pris d'une sorte de remords de conscience et tiennent à prouver qu'eux aussi peuvent, au besoin, gagner une course.

C'est à cette tardive, mais très respectable réhabilitation qu'il faut attribuer le fait assez rare aujourd'hui, de voir des vainqueurs partis à 10, 8, 15, 25 et même 40/1. Quant aux favoris, il n'en est jamais question, le mois d'octobre leur porte malheur. Dame, la saison morte s'avance à grands pas, il faut bien que chacun rentre au bercail avec au moins une petite fiche de consolation; que diable, le soleil luit pour tout le monde, sans cela ce ne serait pas le soleil.

Les courses dans ces conditions présentent, on le comprendra aisément, un intérêt sportif très relatif. Il faut se borner à enregistrer leurs résultats, en se gardant bien de chercher à les comprendre, et surtout à les expliquer; de cela je me garderai bien. Donc *Nonancourt* a gagné le Prix du Connétable, battant *Lusignan*, *Vétiver*, *Géométrie*, *Riquette*, *Islus* et *Chloé*.

Bataille est arrivée première dans le Prix des Réservoirs, ayant derrière elle *Saane*, *Octavie*, *Bambino*, *Apoline*, *Elleviou*, *Oda*, *Faro*, *Financière*, *Boule-de-Neige II*, *Jeannot*, *Mouton* et *Moldavie*. Le Prix des Réservoirs a été pour Lavis, un jockey d'ordinaire assez indiscipliné, l'occasion d'une punition dont la sentence est plus effrayante dans sa redoutable formule que la réalité. Il a été mis à pied jusqu'à la fin de l'année; tranquillisez-vous, cela se résume à deux jours. En dehors de la défaite régulière des favoris, la réunion d'automne à Chantilly jouit du privilège d'inspirer aux jockeys un mépris de l'autorité du starter à nulle autre pareille. Cela se comprend, au reste, c'est la fin de la saison : eh bien! quoi après? l'amende, en voilà une punition illusoire, elle ne pèse pas bien lourd à côté d'un bon départ sur un cheval à 15/1.

Une pénalité dérisoire est, à mon sens, toujours compromettante pour l'autorité; le seul moyen de se faire respecter est de frapper rarement, mais fort. *A pied jusqu'à la fin de l'année;* essayez-en donc un peu au mois d'avril, vous m'en direz des nouvelles; mais au 12 octobre, ah! on s'en moque pas mal. Le condamné en sera quitte pour regarder deux journées de courses, les mains dans les poches; quant aux *deux* ou *trois montes* qu'il peut perdre, avec la chance d'arrière-saison des *outsiders*, il saura bien les rattraper, soyez tranquille.

La Friteuse (c'est un nom de saison) a gagné le Prix des Tribunes, *Forte-en-Gueule*, cette bonne seconde à perpétuité, a fait cette fois *deat-heat* pour sa place accoutumée avec *Futaine*, un champ nombreux à la tête duquel venait *Shéridan*, le héros du Vésinet, s'espaçaient derrière eux. *Baretta* est tombée et son jockey Spooner, s'est cassé la jambe.

De toutes les surprises de la journée, la victoire de *Seymour*, dans le Prix de la Forêt, peut, sans contredit, passer pour la plus invraisemblable. Il



SEYMOUR

Par REVIGNY & MON-ÉTOILE, gagnant le Prix de la Forêt de 10,000 francs, à Chantilly

Appartenant à M. EPHRUSSY, entraîné par Frédéric Carter, monté par Sheppard.

a battu quatorze concurrents au nombre desquels on comptait *Commandant*, *Fido*, *Venise*, *Bête-à-Chagrins* et *Saltéador*, sur le papier *Bête-à-Chagrins* paraissait difficile à battre. La jument commence peut-être à s'en retourner ou à succomber devant une tâche un peu lourde. *Saltéador* est venu trop tard à la rescousse, mais dans un très grand style. Il est facilement arrivé à côté des premiers chevaux, mais les dépasser est chose qui lui plaît médiocrement. Quitte à passer pour entêté, je n'en démordrai pas, quand il veut aller, je le crois le meilleur de son année, ce n'est, d'ailleurs, peut-être pas un grand éloge à lui faire.

Mlle *Mars* a sauvé l'honneur des favoris en gagnant le Prix du Petit-Couvent; sans elle ils seraient revenus bredouille, et cela aurait bien pu décourager leurs partisans pour dimanche prochain. Enfin, *Améthyste*, une jument dont on avait un peu parlé pour l'Omnium, a battu, dans le Prix de Consolation, plusieurs célébrités déchues, au nombre desquelles figurait *Swift*. Je crois vous l'avoir dit au printemps, je n'en tire pas vanité, croyez-le bien, on se trompe si souvent en ces matières qu'il ne faut pas y mettre d'amour-propre quand par hasard on tombe juste : mais je me rappelle avoir prédit que l'on ne reverrait jamais *Swift*. Elle restera comme un des plus frappants exemples de l'inconvénient de pousser l'entraînement d'un poulain de deux ans à l'extrême, et en cela comme en tout, de dépasser la juste mesure.

*
* *

Les courses, tout au moins les courses régulières, tirent à leur fin; le sport équestre met son manteau d'hiver. S'il faut en croire les menaces d'un automne hâtif, nous allons bientôt être condamnés au repos, la plus dure de toutes les punitions pour quiconque aime le mouvement et la vie au grand air. C'est toujours un vilain moment celui où il faut rompre avec des habitudes prises, une certaine existence que l'on mène depuis plusieurs mois. Malgré soi, on regarde tristement en arrière, on sait bien ce que l'on quitte, on ignore ce que l'on retrouvera. D'ailleurs, c'est si long par le temps qui court six mois, et il peut se passer tant de choses; enfin, ici comme partout, c'est la vie.

Le bois de Boulogne est en quelque sorte, en ce moment, l'expression de cette situation. Avec ce ciel de plomb, grisâtre, planant sur votre tête, ce brouillard à la Corot, au milieu duquel les cimes des arbres prennent des formes étranges et fantastiques, il semble vous dire adieu plutôt qu'au revoir. Cependant, jamais le terrain n'a été meilleur, les chevaux rebondissent et s'en vont comme des oiseaux, accompagnant leur galop de ce bruit d'ébrouement qui en marque la cadence et vous tient compagnie quand vous êtes seul. Néanmoins il y a en l'air, comme une menace de je ne sais quoi, la sensation est exactement le contraire de celle du printemps, on semble se sauver de quelque chose au lieu d'aller au-devant.

Au reste, c'est un désert, et personne n'est revenu, on rencontre seulement les incorrigibles de Paris, et encore l'escadron est-il sensiblement diminué par l'ouverture des chasses à courre. Cela se comprend, quand on est resté à cheval cinq ou six heures, deux fois par semaine, on éprouve peu le besoin d'une promenade matinale, par un temps sombre et brumeux, qui vous met le noir dans l'âme. L'élément féminin fait surtout défaut au bois de Boulogne, par hasard, seulement, on aperçoit comme une vision quelqu'une de ces gracieuses esquisses d'Alfred de Dreux, dont la lointaine apparition vous fait presser l'allure de votre cheval pour la rejoindre, et rapporter au moins un souvenir de votre promenade.

S'il me fallait personnifier l'œuvre la plus gracieuse de Dieu sur terre, je n'hésiterais pas une seconde. Une jolie femme sur un joli cheval, avec un amazone bien fait, est à mon sens, le plus ravissant spectacle des yeux qu'il puisse être donné à l'homme de trouver en ce monde. Tenez par exemple, ah ! diable non, j'allais vous donner un type, celui-là est l'idéal, vous le devinerez si vous voulez, ça ne sera peut-être pas bien difficile, mais enfin je ne vous le dis pas. On a beaucoup parlé de la vertu de saint Antoine, je veux bien y croire, mais en face des tentations grotesques auxquelles le diable s'est donné la peine de le soumettre, je ne trouve pas qu'il ait eu un grand mérite à y résister. Je le sais, pour mon compte, j'aurais beau avoir pris les plus belles résolutions, si on me faisait passer sous les yeux M..... Allons encore ! Enfin je sais qui je veux dire; ah ! bien, je mettrais les éperons dans le ventre de ma sagesse et lui ferais prendre un train tel que l'on ne la reverrait jamais. Le bois de Boulogne est donc veuf, sinon encore de ses feuilles, au moins de ses fleurs, et nous ne sommes pas prêts de les revoir.

Les cavaliers, on les rencontre le plus souvent à pied, vous demandant d'un air affairé « *Connaissez-vous un cheval de chasse excellent et pas cher.* » Autant vaudrait chercher la pierre philosophale. C'est une assez singulière habitude prise en France de payer des prix exorbitants un cheval de selle ou de harnais, mais de regarder à cinq cents francs pour un cheval de chasse, c'est-à-dire celui auquel on demande le plus de qualité. Connaissez-vous une sensation plus pénible que de sentir l'impuissance de sa monture, en entendant sonner un *bien-aller*, derrière des chiens coulant grand train. Ou bien encore d'être obligé de suivre un trot de curé, les émouvantes péripéties d'un débouché enivrant.

Voilà pourtant à quoi vous vous exposez en vous en allant chercher à l'aventure un cheval de

chasse, n'importe lequel, pourvu qu'il ne coûte pas cher. Croyez-moi, la vie est trop courte pour faire de ces économies-là. Il vous reste, je le sais, l'extrême ressource d'un *carcan de pur sang*. D'abord, s'il vous plaît, pourquoi cette expression méprisante de *carcan* ? Est-ce parce qu'il est seul capable de la dure besogne que vous allez lui demander; ce n'est pas juste, en ce cas, ce sont les autres qu'il faudrait appeler *carcans*, puisqu'ils ne peuvent pas le faire. Mais le *carcan de pur sang*, comme vous dites, commence à se faire rare, et le temps est passé où on croyait le payer cher en l'achetant cinquante louis chez Chéri, ou au tattersall. Aujourd'hui, tant qu'il lui reste une jambe, il court des steeple-chases; l'école de Saumur les enlève à deux ans, il ne s'agit plus de les disputer aux fiacres, il faut les payer ce qu'ils valent, et ils valent plus que les autres.

*
* *

Tenez, encore un triste symptôme, le cirque a quitté les Champs-Élysées, et s'en est allé prendre ses quartiers d'hiver au boulevard du Temple. Cela n'a l'air de rien, au premier abord, mais pour un certain cercle, c'est un gros événement. Vous ne vous doutez, pas vous autres, de toutes les petites passions qui s'agitent fièvreusement dans cette rotonde monumentale. Vous ignorez toutes ces jalousies envenimées, ces partis contraires combattant sous des drapeaux ennemis. Le parti est nécessairement toujours une écuyère, cela va sans dire, c'est le fond de la langue. Vous ne vous rendez pas compte de ces batailles acharnées, où les bravos remplacent la fusillade, les bouquets les projectiles explosibles : C'est toute une odyssée.

Eh bien ! tout cela est fini, les ennemies se sont donné la main, et leurs partisans ont mis l'épée au fourreau. Les unes sont parties à l'Orient, d'autres à l'Occident, quelques-unes sont restées, mais ce n'est plus cela. Parce que le public du boulevard du Temple — il s'en moque, lui —; applaudit, il applaudit indifféremment l'une ou l'autre, quelquefois ni l'une ni l'autre, ça dépend comment ça lui prend : Nous au contraire, nous savons bien pourquoi nous applaudissons, n'est-ce pas ? C'est fini, et c'est ennuyeux, parce que c'était bien amusant, dire qu'il faut attendre six mois pour recommencer : c'est long.

NED PEARSON.

COURRIER DE LA SEMAINE

L'on se hâte de jouir des derniers beaux jours. Matin et soir on sent les premières morsures du froid. Nous avons déjà vu à la chasse quelques nez rouges et nous-même avons ressenti les engourdissements de l'onglée. Mais aussitôt que le soleil a percé le voile des brumes, tout se ranime, on sent le bien-être vous envelopper d'une atmosphère douce et la nature un instant attristée reprend tout son éclat. Ces changements à vue ont un charme tout particulier.

C'est surtout dans les pays de forêts, dans les promenades sous bois, que ces contrastes subits d'effets de lumière étonnent et charment et pour peu que le paysage soit animé par une réunion de chasse on éprouve les sensations les plus agréablement imprévues.

Dimanche dernier, nous avons ressenti ce charme de l'automne dans les bois qui dominent la jolie vallée du Thérin qui descend toute pimpante de Beauvais et sur les pentes de laquelle s'étagent les châteaux pittoresques et les villas élégantes. Le pays serait d'une grâce toute florianesque sans les nombreuses usines qui viennent couper prosaïquement les lignes de l'horizon et jeter un réalisme peu coquet au milieu de cette nature luxuriante.

En courant à travers champs, nous avons traversé les domaines de Mello et de Mouchy, deux des plus admirables cantons de chasse des environs de Paris. La plume est impuissante à décrire les splendeurs de ces deux demeures princières : Mello est imposant comme un castel du moyen âge, Mouchy est un bijou de la Renaissance. On les admire tous deux. Dans ces deux châteaux, le statuaire Doussany a semé ses fantaisies sculpturales.

A Mouchy la vie est recueillie. Un grand deuil attriste les châtelains et donne un calme douloureux à cette grande demeure à l'aspect si gai et si riant. Les bois eux-mêmes sont silencieux et aucune fanfare n'éveille les échos de la forêt profonde dans laquelle les fauves vivent paisiblement sans alerte. Les gardes passent silencieux et les écureuils deviennent familiers.

On n'a pas chassé cette année dans cet Eldorado du gibier. Il y a cependant une quinzaine de jours environ M. le baron R. Seillières est venu, avec son équipage, chasser dans les bois de Noailles qui appartiennent au duc de Mouchy. On a couru le sanglier, mais ni le duc, ni la duchesse, n'assistaient à ce laisser-courre qui a été d'ailleurs fort brillant.

A Mello la vie est plus active.

Le château est habité en ce moment par madame la princesse de Sagan et par ses frères les barons Raymond et Franck Seillières.

Avec une sagesse qui a bien besoin d'être imitée, M. le baron Seillières ne chasse pas la plume depuis un an pour laisser repeupler le domaine de perdrix. Cette prévoyance a déjà donné des résultats très satisfaisants et si l'année prochaine est plus clémente que celle qui s'écoule ce précieux gibier aura repris son état normal. Nous ne saurions trop recommander cet exemple aux chasseurs : la perdrix disparaît de France et il n'est que temps



GRANDES RÉGATES INTERNATIONALES DANS LE BASSIN D'ARGENTEUIL

COURUES LE DIMANCHE 12 OCTOBRE 1879. — Dessin de M. MAS.

d'agir pour en conserver l'espèce. Dans les champs ouverts à tout venant elle est presque introuvable.

Si l'on respecte la perdrix à Mello, on a moins de déférence pour le lapin et le sanglier qui méritent d'ailleurs toutes les rigueurs. Le dernier surtout a besoin d'être vigoureusement chassé, il se promène effrontément en vue des habitations ravageant un peu partout sur son passage. Le prince de Joinville est attendu la semaine prochaine à Mello où son vautrait aura champ sur la bête noire. Si le prince peut purger le domaine de ces ravageurs il aura conquis la renommée de Méléagre.

Ce merveilleux canton de chasse qui s'étend de Mello à Mouchy et à Parisis-Fontaine devrait être un des plus giboyeux de la grande banlieue entouré comme il l'est de chasses bien gardées et bien fournies. Malheureusement le braconnage florit là comme ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs, attendu qu'il est presque organisé en brigade. Les braconniers de la contrée, pour se soustraire à la surveillance des gardes et des vrais chasseurs se sont tous munis de permis de chasse ce qui leur permet d'opérer effrontément en plein jour et de préparer impunément leurs expéditions nocturnes. C'est en nous rendant à Berthecourt que nous avons fait cette triste constatation. Il y a là une tactique nouvelle sur laquelle nous appelons toute la vigilance de l'administration.

* * *

Disons, en passant, que c'est à Berthecourt que le paysagiste J. J. Bellel a installé son atelier d'été et que nous l'avons surpris travaillant avec acharnement à une grande toile destinée au prochain salon. Comme nous le disons plus haut le pays est admirablement mouvementé et offre des sites que, dans leur ignorance des beautés de notre pays, les touristes et les amateurs de pittoresque vont chercher bien loin.

* * *

En revenant de notre excursion, on nous a fait voir entre Chantilly et Creil un petit domaine qui appartient à une Nana célèbre dans le monde du sport.

Ce n'est point le lieu ici pour nous surtout qui ne possédons pas la plume réaliste et émouvante de Zola, de raconter l'origine de la fortune de cette belle petite.

Bornons-nous à dire que pour se délasser de ses relations avec les hommes appartenant au beau monde comme elle dit, elle a pris à son service un sien cousin ancien valet de pied du duc d'A...

Ce *factotum* est pétri d'élégances et de bonnes traditions. Il a mis le château sur un pied de luxe et de vulgarité des plus curieux. Les écuries renferment dix chevaux de chasse et le chenil une meute qu'envierait plus d'un de nos gentlemen les plus corrects.

Pendant une partie de la belle saison Nana habite son domaine, y attirant de temps à autre quelques boursiers qui sont émerveillés du grand *chic* de la demoiselle et du beau monde qu'on y rencontre. Or le beau monde se compose de la haute domesticité des châteaux environnants.

Il y a quelque temps elle a donné une grande fête cynégétique à laquelle elle avait invité tous ses adorateurs parisiens. Pour faire foule elle avait laissé le soin à son cousin de convier les gentilshommes du voisinage.

A l'arrivée tout le monde s'est trouvé en pays de connaissance.

Le petit baron qui nous raconte l'aventure a donné son pardessus à l'un des gentilshommes invités et s'est fait reconduire immédiatement en chemin de fer.

Nana est désolée, sa fête a raté et de dépit elle va épouser son cousin... pour avoir un nom.

Florian Pharaon.



FLEUR DE VILLE



FLEUR DES CHAMPS

Fac-similé des dessins de A. Gilbert, d'après T. N. Mac Lean. (*L'Art.*)

CHRONIQUE SPORTIVE

C'est décidément vrai, on me l'affirme de nouveau, M. Grévy songe sérieusement à louer le château et la chasse de Rambouillet pour son héritière présomptive qui a une véritable passion pour le tir du lapin. Déjà on a pris les devants en nommant un agent forestier des plus capables, ayant appartenu au service des chasses de l'ancienne liste civile. On comptait sur son expérience pour organiser le tiré présidentiel, mais on avait compté sans la reconnaissance, sans les sentiments élevés de ce digne fonctionnaire.

— J'ai, s'est-il dit, conduit des chasses devant des empereurs, des rois, des princes, la présence de M. Grévy et de Mlle sa fille, dans l'ancien tiré de Charles X et de Napoléon III, m'impressionnera vivement et ne peut manquer de paralyser tous mes moyens, et très probablement je ne ferai que des gaucheries. Et alors, se défiant de ses propres forces, M. X..., avec une modestie que mes lecteurs sauront apprécier comme elle mérite de l'être, envoya sa démission à l'administration des forêts.

Bravo confrère ! Bravissimo !

* * *

J'ai reçu de tous les points de la France, les renseignements les plus précis sur la situation du gibier; il n'y a qu'une voix sur l'état déplorable de nos provinces jadis les plus giboyeuses; le perdreau a fait défaut partout; il suffit d'une simple visite sur les marchés de Paris pour s'en convaincre.

La presse dit tous les jours et sur tous les tons que nous marchons à la destruction totale du gibier; ceux qui nous gouvernent daigneront-ils l'entendre, ou bien préféreront-ils donner suite à l'étrange proposition du député Chavoix qui demande la suppression du permis de chasse pour le remplacer par un port d'arme, à raison de 1 fr. 50 par canon de fusil?

* * *

Avant la guerre, j'ai chassé souvent sur le domaine de Vaux-Praslin, récemment acquis par M. Sommier, qui, tout en restaurant le magnifique château de Fouquet, a fait aussi les frais nécessaires pour avoir une belle chasse. De mon temps, il y avait là beaucoup de gibier. L'autre jour, entre le déjeuner et le dîner, M. Sommier et quelques invités ont tué trois pièces !

* * *

Heureusement pour nous consoler de tant de tristesse, il nous vient du côté de la Champagne un vent tout parfumé de vénerie que je respire avec un bonheur infini.

Sans bruit, mystérieusement presque, avec une persévérance de bénédictin, M. Henri Desborde, d'Avize, vient de créer un équipage qui va entrer cette année en campagne.

La manière de procéder de nos jeunes veneurs qui

veulent se donner une meute, bourrent leurs poches de billets de banque, passent le détroit et reviennent avec trente ou quarante fox-hounts, pour la plupart, rebuts des équipages anglais ; M. Desbordes qui est de vieille école, c'est-à-dire de la bonne école, s'y est pris comme nos pères, il s'est borné à l'acquisition de un ou deux besses-lices et à un nombre égal de beaux étalons, il a fait de nombreux élèves; puis, par un éclectisme raisonné, supprimant tout ce qui ne réunissait pas les conditions voulues, il est arrivé, après cinq ans de sacrifice et de force de volonté, à se faire une meute composée d'environ trente chiens bien railés, tricolores, ayant du fond et de la gorge. M. Desbordes qui n'estime que les races françaises, et il a raison, a pris pour type et point de départ, le grand briquet d'Artois auquel il a infusé du sang normand. Il se loue beaucoup de ce croisement.

Au point de vue de l'hygiène, l'installation ne laisse rien à désirer ; le chenil est au milieu d'un vaste enclos de plus de 50 ares d'étendue, loin des habitations, où les chiens prennent leurs ébats. La nourriture est très substantielle ; leur poil qui est brillant, indique l'état de santé de la meute.

M. Desbordes chasse le lièvre et le sanglier ; je comprends le lièvre, mais la chasse du sanglier à mon avis présente un véritable danger pour des briquets d'Artois qui sont généralement lourds, manquent d'adresse et se laissent facilement découdre. Il suffit de chasser un jour de grand vent, dans une forêt sourde, de perdre la chasse, pour qu'un sanglier à son tiers-an, bien armé et de mauvaise humeur, mette sur la paille une douzaine de chiens. Avec des chiens aussi précieux, à la place de M. Desbordes, je n'attaquerais que des laies ou des bêtes de compagnie.

A l'avenir, nous rendrons compte du laisser-courre de l'équipage d'Avize.

* * *

M. le prince de Beauvau m'a dit hier qu'il attendait avec impatience la chute des feuilles pour commencer ses battues à Sainte-Assise. L'élevage du faisan fait, cette année, sur une grande échelle, a très bien réussi.

Nous reviendrons sur Sainte-Assise, un des Eldorados cynégétiques de Seine-et-Marne.

* * *

Nos grands équipages de Compiègne, de Bois-Boudran, de Fontainebleau et autres lieux, n'ont fait encore que des chasses d'entraînement. Avant peu, l'éclat des trompes nous annoncera de brillantes victoires; nous en rendrons compte.

A. DE LA RUE.

*** Pour que l'œuvre si considérable laissée par M. Viollet-le-Duc dans les chantiers de l'État ne soit pas dispersée, M. Turquet vient d'adresser à l'inspecteur général des monuments historiques une lettre, afin qu'il soit donné ordre de rechercher et de réunir les détails graphiques de toute nature qui ont été laissés par M. Violiet-le-Duc pour l'exécution des travaux de restauration des monuments historiques.

*** En quelques jours, viennent de disparaître les échafaudages qui masquaient la façade nouvelle de la Bibliothèque nationale sur la rue Colbert. Cette façade s'étend sur une longueur de soixante-dix mètres et complète dignement le périmètre des parties neuves de la Bibliothèque.

La nouvelle galerie Colbert, à trois grands étages, est percée de deux rangs de baies. L'aménagement intérieur se poursuit rapidement, et, dans quelques semaines, les précieuses collections de la rue Richelieu auront de vastes espaces de plus à leur disposition.



LA FÊTE A MA FEMME !

Dessin de M. A. CHAGOT.

ÉCHOS

DE L'ÉTRANGER

Vienne. — La nouvelle du jour, au point de vue hippique, celui qui nous intéresse particulièrement, c'est l'exposition des étalons reproducteurs. Le succès est resté bien au-dessous des espérances du Jockey-Club qui avait pris l'initiative de cette solennité. En résumé, peu de choix, qualité médiocre, prix très élevés et, comme conséquence, transactions presque nulles. En dépit de ce début difficile, il est permis de croire au succès d'une entreprise à laquelle tout le monde est intéressé; et les éleveurs et l'État, le consommateur par excellence.

Étalons primés : *Prince Frédéric*, par Blair athol et Fire-Fly; *Cavaliero*, par Carnival et Alberta; *Confortable*, par Stanley et My-Mary; *Capitaine*, par Buccaneer et Lady Bertha, et *Hernök*, par Ostreger et *Giralda*.

High-life. — Le mariage du prince Alfred de Montenuovo et de la comtesse Fanny Kinsky sera célébré le 30 octobre à l'église des Écossais, attendu que le père de la future, le prince Ferdinand Kinsky doit, comme on sait, au mois de novembre accompagner l'archiduchesse Christine en Espagne en qualité de grand-maître de sa maison.

Le mariage de la princesse Louise Schönburg avec le comte Auadt-Wjkradt aura lieu en novembre au palais du prince de Schönburg.

Le prince et la princesse Ypsilanti, après avoir passé quelques jours à Vienne où ils ont assisté aux courses, se sont rendus dans leur domaine de Trickhorn où les parties de chasse et tous les autres plaisirs de l'automne, mais surtout la bonne grâce de l'accueil attirent chaque année, dans cette saison, un nombre considérable de visiteurs.

Berlin. — Le comte Charles Dönhoff, capitaine et chef d'escadron des gardes du corps est parti pour Rome en qualité d'attaché militaire, ce qui veut dire que la belle comtesse Joséphine Dönhoff, née Seydnitz, cette étoile de première grandeur de notre cour va disparaître de notre firmament pour aller briller au ciel d'Italie.

Baden-Baden. — Le meeting d'octobre a un caractère particulièrement militaire, du nord au midi l'armée entière se prépare pour ces grandes luttes auxquelles cette année encore l'empereur a assisté.

On aurait désiré, de l'autre côté du Rhin, transformer le champ de course d'Iffezheim en une sorte de terrain neutre où des représentants des armées de toutes les nations se seraient donné rendez-vous et créer ainsi un grand tournoi international. Jusqu'à présent la France s'est abstenue, l'Angleterre s'excuse sur la grande distance et les difficultés du transport des chevaux, l'Autriche ne montre aucun empressement et les courses de Baden ne présentent ainsi qu'un intérêt essentiellement relatif et allemand.

Pardubitz. — L'ouverture de la chasse s'est faite, sous la direction du comte Henri Larisch; réunion nombreuse et pleine d'entrain, organisation parfaite.

Deux nouveaux venus, le Huntsman *Charles Peck* et le first whip *James Cook* se sont montrés à tous égards à la hauteur de leurs fonctions.

Du 1er au 8 octobre, cinq grandes chasses ont été données auxquelles assistaient Le Master, comte Henri Larisch, la princesse Marie Kinsky, le prince Ferdinand Kinsky, le prince Franz Auersperg, le prince Al. Taxis, prince Montenuovo, prince Louis Esterhazy, comte Eugène Wrbna, comte Albrecht, comte Wilhelm Kaunitz, comte Franz Kinsky, comte Stadion, barou Aehrenthal.

Pour le premier jour on avait fait choix d'un bon daguet. Le lancer eut lieu à midi, et l'animal après avoir décrit une courbe considérable et touché plusieurs villages, atteignit vers trois heures Sanddorf, sur la route de Königsgratz où fut sonné l'hallali.

Le vendredi 3 octobre, deuxième chasse, qui se réduisit à un galop d'une heure et demie.

Le samedi 4 octobre, chasse intéressante. Un cerf de deux ans gagne au petit galop le torrent de Zmynier où il s'arrête pour reprendre sa course au bout de quelques minutes, remonter le courant et disparaître.

La meute arrive, donne de la voix et force notre cerf à traverser la rivière dans la direction des talus du chemin de fer. Dans le voisinage du village de Zminy, il franchit de nouveau le torrent. La meute le poursuit grand train jusqu'à Làn, au delà de la rivière de Lauma, passant par la route de Sezemic pour atteindre l'étang de ce nom où la bête s'était cachée; après s'être rafraîchie quelques instants, celle-ci ressort dans la direction opposée. Cette manœuvre n'échappe pas au regard pénétrant du huntoman, qui fait rassembler les chiens et les conduit jusqu'au point où le cerf est sorti de l'eau et la chasse repart au galop dans la direction de Unter-Redic où fut sonné l'hallali.

Le lundi 6 octobre, quatrième chasse. Le cerf parcourut la forêt au petit galop, atteignit les ruines de Kuncticer, sauta dans l'Elbe à Lukowna, atteignit la rive gauche, passa par Rskytno, Bejot et disparut au crépuscule dans la forêt de Chwojenner.

Le mardi 7 octobre, cinquième chasse. Le cerf, qui était de forte taille, partit grand train dans la direction de Nemosic où il se jeta dans la rivière au-dessous de la digue et y resta jusqu'à l'arrivée de la meute.

Il fallut alors faire des efforts pour arrêter les chiens et décider la bête à sortir de l'eau. Celle-ci, après avoir descendu le courant jusqu'au dessous du vignoble, le remonta d'une centaine de mètres, continuant le même jeu jusqu'à ce que les chiens fussent rassemblés. A la fin, ce bain prolongé finit par lui être désagréable; elle ressortit sur la rive droite, traversa le vignoble, vint de nouveau se jeter dans la rivière, et l'on dut, de guerre lasse, se décider à forcer dans l'eau cet impertinent amateur de baignade.

Schmiedeberg. — Un douloureux accident vient d'arriver à un jeune prince de Reuss. En déchargeant son fusil sur une borne après une partie de chasse, il atteignit dans les champs une malheureuse paysanne qui est morte de sa blessure le jour suivant. D.

GASTRONOMIE

LAPEREAU A LA POULETTE

C'est un manger de petite maitresse.

Après avoir dépecé un lapereau, passez les morceaux dans le beurre, assez pour les raffermir, pas assez pour qu'ils prennent couleur; laissez-les égoutter et refroidir; piquez-les ensuite de fin lard dans les parties charnues; remettez les morceaux dans la casserole avec une euillerée de farine et un bouquet garni; mouillez d'un verre de vin blanc et d'un peu de bouillon. Quand le lapereau est à moitié cuit, ajoutez-y quelques oignons, des champignons coupés en morceaux, et terminez la cuisson sur un feu doux.

Quand le tout est bien cuit, passez la sauce, dégraissez-la, liez-la avec deux jaunes d'œufs, versez-la sur le lapereau dressé sur un plat et exprimez dessus le jus d'un citron au moment de servir.

P. DE BALBAAC.

MENU

Soupe aux choux à la fermière.
Merlans au gratin.
Lapereau à la poulette.
Bartavelles rôties.
Salade.
Purée de navets aux croûtons.
Raisin.

Un verre de la véritable *Liqueur Bénédictine.*

P. DE B.

TIR AUX PIGEONS

DU BOIS DE BOULOGNE

TIR DU LUNDI 6 OCTOBRE 1879.

Match à 25 et 28 mètres, 8 louis, 3 pigeons : M. Hecquard, 3/3 G. (à 28 mètres). — *Poule Op., à 28 mètres, 1 pigeon, 8 tireurs* : M. le capitaine Tart, 3/3 G. — *Même poule, 8 tireurs* : MM. le capitaine Tart, 6/8 G.; S. A. le prince de Lichtenberg, 5/8. — *Poule handicap Op., 1 pigeon, 7 tireurs* : MM. Hecquard, 4/4 G. (à 24 mètres); le comte de Lambertye, 3/4 (à 25 mètres 1/2). — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 10 tireurs* : MM. S. A. R. le prince Ph. de Bourbon, 5/12 G.; X..., 4/12. — *Poule Op., à 26 mètres, 1 pigeon, 10 tireurs* : M. le marquis de Valcarlos, 3/3 G. — *Même poule, à 28 mètres, 10 tireurs* : MM. le marquis de Valcarlos, 3/7 G.; le duc de Morny, 2/7. — *Poule Op., à 24 mètres, 1 pigeon, 9 tireurs* : MM. le comte de La Corzana, 3/3 G.; le comte de Lambertye, 2/3.

TIR DU MARDI 7 OCTOBRE 1879.

Match à 26 mètres, 1 louis, 3 pigeons : M. de Goyena, 3/4 G. — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 4 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs* : M. X..., 1/1 G. — *Même poule, 5 tireurs* : S. A. R. le prince Ph. de Bourbon, 3/3 G. — *Même poule, 5 tireurs* : MM. X..., 7/7 G.; le comte de Lambertye, 6/7. — *Même poule, 5 tireurs* : M. X..., 3/3 G. — *Même poule, 5 tireurs* : MM. S. A. R. le prince Philippe de Bourbon, 2/2 G. — *Poule à C. D., 1 louis, 3 tireurs* : M. X..., 2/2 G.

Trois matchs ont été gagnés par MM. de Mantalvo et le prince L. de Bourbon.

Poule à C. D., à 24 mètres, 1 louis, 3 tireurs : S. A. R. le prince Ph. de Bourbon, 2/2 G. — *Poule à 24 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 3 tireurs* : M. de Goyena, 4/4 G. — *Même poule, 3 tireurs* : M. de Goyena, 4/4 G. — *Poule handicap Op., 1 pigeon, 3 tireurs* : M. de Goyena, 1/1 G. — *Poule Op., à 26 mètres, 1 pigeon, 7 tireurs* : MM. de Montalvo, 5/5 G.; Hecquard, 4/5. — *Poule à 24 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 16 tireurs* : MM. de Lapeyrère, 8/8, 1er; Hecquard, 7/8, 2e; le vicomte de Quélen, 8/9, 3e. — *Même poule, à 26 mètres, 10 tireurs* : MM. de Saint-Clair, 6/7, 1er; le vicomte de Quélen, 5/7, 2e; Hecquard, 11/14, 3e. — *Poule Op., à 26 mètres, 1 pigeon, 12 tireurs* : MM. le capitaine Tart, 8/8 G.; de Lapeyrère, 7/8. — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 5 tireurs* : M. X..., 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs* : M. le vicomte de Martel de Janville, 1/2 G. — *Même poule, 3 tireurs* : MM. le vicomte de Martel de Janville, 7/12 G.; X..., 5/12.

TIR DU JEUDI 9 OCTOBRE 1879.

Poule Op., à 28 mètres, 3 pigeons, 7 tireurs : M. le comte de X..., 3/3 G. — *Même poule, à 26 mètres, 7 tireurs* : MM. le comte de Lambertye, 4/4 G.; de Goyena, 3/4. — *Même poule, 1 pigeon, 11 tireurs* : M. de Goyena, 3/3 G. — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 10 tireurs* : MM. le comte de X..., 4/4; le comte de Lambertye, 4/4 (partagée). — *Même poule, 10 tireurs* : MM. S. A. R. le prince Ph. de Bourbon, 5/6 G.; le comte de La Corzana, 4/6.

Trois matchs ont été gagnés par S. A. R. le prince Ph. de Bourbon.

Poule Op., à C. D., à 24 mètres 10 tireurs : MM. le comte de La Corzana, 5/8 G.; le comte de Lambertye 4/8. — *Poule à 26 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 4 tireurs* : MM. de Montalvo, 6/6 G.; V..., 5/6. — *Même poule, 6 tireurs* : S. A. R. le prince Ph. de Bourbon, 4/4 G.; le capitaine Tart, 3/4. — *Poule handicap, 1 louis, 1 pigeon, 8 tireurs* : MM. le capitaine Tart, 6/6 G., (à 27 mètres 1/2); de Goyena, 5/6 (à 24 mètres). — *Poule à 26 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 18 tireurs* : MM. le vicomte de Quélen, 7/7, 1er; de Saint-Clair, 8/9, 2e; le marquis de Camposagrado, 7/9, 3e. — *Poule handicap, Op., 1 pigeon, 15 tireurs* : MM. X..., 6/6 G. (à 26 mètres); le comte de Martel de Janville, 5/6 (à 27 mètres). — *Poule Op., à 26 mètres, 1 pigeon, 12 tireurs* : MM. le vicomte de Quélen, 6/6 G.; de Goyena, 5/6. — *Poule Op., à C. D., à 24 mètres, 6 tireurs* : M. le comte de X..., 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 2/4 G. — *Même poule, 5 tireurs* : M. X..., 2/6 G.

TIR DU SAMEDI 11 OCTOBRE 1879.

Poule à 26 mètres, 1 louis, 5 pigeons, 3 tireurs : M. de Goyena, 4/5 G. — *Même poule, 5 tireurs* : MM. le duc de Riansares, 5/5 G.; de Goyena, 4/5. — *Même poule, 3 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 4/6 G. — *Même poule, 3 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 5/5 G. — *Même poule, 1 pigeon, 3 tireurs* : M. de Goyena, 2/3 G. — *Même poule, 1 louis, 1 pigeon, 3 tireurs* : M. le duc de Guiche, 3/3 G. — *Même poule, 3 tireurs* : M. le duc de Guiche, 1/1 G. — *Même poule, 3 tireurs* : M. de Goyena, 2/2 G. — *Même poule, 3 tireurs* : M. le duc de Guiche, 2/2 G. — *Match à 25 et 26 mètres, 2 louis, 5 pigeons* : M. de Goyena, 5/5 G. (à 26 mètres). — *Poule à 27 mètres, 1 louis, 3 pigeons, 3 tireurs* : M. le comte de Lambertye, 3/3 G. — *Même poule, à 28 mètres, 2 louis, 5 tireurs* : M. le comte de Mailly, 3/3 G. — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 7 tireurs* : MM. Orban, 6/6; O..., 6/6 (partagée). — *Même poule, à 28 mètres, 8 tireurs* : MM. O..., 6/6 G.; le comte de Mailly, 5/6. — *Même poule, 7 tireurs* : MM. le comte de Mailly, 6/6 G.; Orban, 5/6. — *Poule à 28 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 15 tireurs* : MM. le vicomte de Quélen, 7/9; O..., 7/9 (1er et 2e partagés); le marquis de Caumont, 10/13; Orban, 10/13 (3e partagée). — *Poule handicap Op., 1 pigeon, 14 tireurs* : MM. le comte de Mailly, 9/9 G. (à 23 mètres); de Dorlodot, 8/9 (à 26 mètres). — *Même poule, 12 tireurs* : MM. O..., 9/9 G. (à 28 mètres); le comte de Lambertye, 8/9 (à 25 mètres).

PROGRAMME DES CONCERTS

Du Dimanche 19 Octobre

CONCERTS POPULAIRES

1. **Symphonie écossaise**	MENDELSSOHN.
2. **Chant du Soir**	SCHUMANN.
3. **Airs de ballet** de *Feramors*	RUBINSTEIN.
4. **Impromptu hongrois**	SCHUBERT.
5. **Concerto** en *ut mineur*, pour piano, exécuté par M. Théodore Ritter.	BEETHOVEN.
6. **Ouverture** des *Vêpres siciliennes*	VERDI.

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

CONCERTS DU CHATELET

1. **Symphonie** en *ut mineur*	BEETHOVEN.
2. **Sylvia**, suite d'orchestre	LEO DELIBES.
3. **Fantaisie**, pour piano, exécutée par M. C. Saint-Saëns.	SCHUBERT.
4. **Airs de ballet** des *Erynnies*	MASSENET.
5. **Ouverture** de *La Muette*	AUBER.

Le concert sera dirigé par M. ED. COLONNE.

∴ Le prince et la princesse de Galles n'arriveront à Paris que dans le courant de la semaine prochaine. Ils ont quitté Copenhague jeudi seulement.

∴ Le grand-duc Alexis de Russie est arrivé à Paris et est descendu à l'hôtel Continental, où réside, depuis une quinzaine de jours, la grande-duchesse Catherine de Russie.

∴ On annonce l'arrivée à Paris du prince Henri de Battenberg, du prince et de la princesse Kotzlianinoff, du marquis de Brémond d'Ars, du comte Ludoff, ambassadeur d'Autriche à Madrid, et de M. Tchoung-Haou, ambassadeur de Chine.

∴ Nous apprenons la nouvelle de la mort de M. Alfred Bapst, négociant-joaillier, rue de Choiseul, 20, qui a subitement succombé aux attaques d'une double congestion pulmonaire.

Nous nous associons aux regrets de notre confrère le directeur du *Journal des Débats*, que ce coup frappe dans ses plus chères affections de famille.



Extrait des **MODES PARISIENNES** 25, rue de Lille, Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette de ville. — En voile de veuve bleu gendarme et en soie de ton assorti. Robe de coupe princesse, à traine entourée d'un volant plissé à tête ; elle s'ouvre devant sur un tablier en formant un revers de chaque côté ; ces revers sont fixés et enrichis par un nœud en satin rouge et bleu. Le tablier, dont nous venons de parler, est agrémenté de deux volants et est drapé dans toute sa hauteur, puis il simule un jupon. Vingt centimètres au-dessous de la taille, sont posés deux demi-lés d'étoffe, lesquels sont garnis d'un plissé et se drapent pour former paniers sur les hanches, ils se perdent dans la couture des côtés du dos ; là, des flots de ruban rouge et bleu cachent la ligne de jonction. Un grand col rond rabattu, puis des parements en soie aux manches garnissent le corsage.

Confection en faille noire, richement ornée de plissés de dentelle disposés en quille devant et dans le dos, de petites passementeries de jais et de nœuds en satin noir.

Toilette de ville. — En foulard (genre mosaïque) fond marron, pointillé de rouge, de rose, de jaune, de gris et de bleu. Sa garniture se compose de volants froncés en même étoffe, de nœuds de ruban rouge grenat et de bandes de velours également rouge. Jupe rasant terre, entourée de deux volants ; le devant de cette toilette est entièrement plissé horizontalement. Deux lés de foulard, rapportés et cousus dans la ceinture du jupon, composent la tunique, laquelle découvre le tablier et forme derrière, un gracieux retoussis très irrégulier, qui retombe en dessinant trois grosses dents. Grand corsage-jaquette encadré de dépassants en velours rouge grenat ; il s'ouvre sur la poitrine et sur le tablier, et se fixe à l'encolure par un nœud rouge et à la taille par deux boutons de velours.

Chapeau forme capote avec petit bavolet, ondulé ; il est agrémenté d'un panache de plumes rouges et marron, de ruban de satin double-face bleu et jaune, puis de roses roses.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lefranc.)

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

LA REVUE des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 50.
SAMEDI, 25 OCTOBRE 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.;—6 mois, **15** fr..—un an, **30** fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l Union postale, 2 fr. de plus par trimestre

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

ON S'ABONNE

à l'étranger :

Allemagne.

Cologne, chez Rudolf Mosse, 2, Wallrafsplatz (Représentation spéciale et régie exclusive des annonces pour l'Allemagne.)

Berlin, chez Asher et Ce.

Munich, chez Ackermann.

Leipzig, chez F.-A. Brockhaus.

Mayence, chez Zabern.

Autriche-Hongrie.

Vienne, chez Braumuller et fils.

Belgique.

Bruxelles, chez C. Muquardt, 45, rue de la Régence.

Anvers, chez Max Rucfl.

Danemarck.

Copenhague, chez Reitzel.

Espagne.

Madrid, chez Bailly-Baillière.

Barcelone, chez Verdaguer.

Grande-Bretagne.

Londres, chez Delizy, Davies et Ce (Agence de publicité), 1, Creil street, Strand.

Londres, Williams et Norgate, 14, Henrietta street. Covent Garden.

Liverpool, chez Edward Howel.

Manchester, ch. Thomas Hayes.

Edimbourg, chez Williams et Norgate.

Italie.

Rome, Florence et Turin, chez Bocca frères, libraires du Roi.

Milan, chez Brigola.

Naples, chez Riccardo et Marghieri.

Pays-Bas.

La Haye, chez Martinus Nijhoff.

Amsterdam, chez Van Bakkenes.

Portugal.

Lisbonne, chez José Rodriguez.

Russie.

Saint-Pétersbourg, chez Mellier.

Suède et Norwége.

Stockolm, chez Samson, et Wallin.

Suisse.

Genève, chez Cherbuliez.

Lausanne, chez Benda.

Turquie.

Constantinople, chez Depasta frères.

États-Unis.

Boston, chez Little, Brown et Ce.

Chicago, chez Jansen et Mac Lurc.

New-York, chez J. W. Bouton.



M. COQUELIN AINÉ, DE LA COMÉDIE-FRANCAISE

Dessin de M. Carred, d'après Madrazo. (Voir p. 798.)

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

ART

Céramique, Porcelaines et Cristaux.

Céramique d'art. — **HENRI BEZIAT**, 54, r. Paradis-Poissonnière. — **DECK**, 10, rue Halévy.

***

Porcelaines. — **CH. PILLIVUYT & Cᵉ**, 46, rue Paradis-Poissonnière.

***

Cristaux. — **CRISTALLERIE DE BACCARAT**, 30 *bis*, rue Paradis-Poissonnière.

Bronzes, Serrurerie d'art.

Bronzes d'art. — **DENIERE**, 15, rue Vivienne. — **GRAUX-MARLY**, 8, rue du Parc-Royal. — **POUSSIELGUE-RUSAND**, 5, rue Cassette. — **CORNU**, 29, rue Popincourt. — **JULES GRAUX**, 64, quai Jemmapes. — **NANCY**, 18, rue Chapon. — **RUFFIER**, 12, rue Charlot. — **HENRY DASSON**, 106, rue Vieille-du-Temple.

Bronzes et faïences d'art. — **ROMAIN**, 11-12, passage des Panoramas.

***

Serrurerie d'art. — **VAILLANT-FONTAINE & QUINTART**, 181, rue Saint-Honoré.

Diamants, Bijouterie, Orfèvrerie Horlogerie.

Diamants. — **BOURDIER**, 8, rue de la Michodière. — **ROULINA**, 44, rue Lafayette.

***

Bijoutiers. — **AUCOC**, 9, rue du Quatre-Septembre. — **DUMORET**, 5, rue de la Paix. — **ROUVENAT & LOURDEL**, 62, rue Hauteville. — **DARCHE**, 5, boul. des Capucines.

Spécialité de croix et rubans d'ordres. — **POUTEAU**, 180, galerie Valois (Palais-Royal).

***

Orfèvres. — **FROMENT-MEURICE**, 372, rue Saint-Honoré. — **FERRY-FIZAINE**, 156, faubourg Saint-Martin. — **A. CHERTIER**, 7, rue Férou.

***

Horlogerie. — **Mᵒⁿ LEROY**, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal). — **BREGUET**, 12, rue de la Paix.

Curiosités, Gravures.

Curiosités. — **E. TABURET**. Orfèvrerie ancienne, 3, rue Pasquier. — **MIALLET**, 5, rue Le Peletier. — **BEURDELEY** fils, 32-34, rue Louis-le-Grand. — **JACOB FRÈRES**, 112, rue Richelieu.

Éventails anciens, Porcelaines et Curiosités. — **Mᵐᵉ DUVAUCHEL**, 34, rue de l'Université.

Tapisseries anciennes, — **AUX VIEUX GOBELINS**, 27, rue Lafitte.

Dentelles et guipures anciennes. — **Mᵐᵉ Vᵉ FOURNIER**, 8, rue Castiglione.

***

Gravure sur camées. — **BISSINGER**, 31, rue du Quatre-Septembre.

Gravures héraldiques. — **GERBIER**, 65, rue Richelieu.

Gravures et peintures héraldiques. — **DESMAREST**, 40, galerie Montpensier (Palais-Royal).

Musique, Instruments.

Pianos. — **ERARD**, 13 et 21, rue du Mail. — **PLEYEL, WOLFF & Cᵉ**, 95, r. Richelieu.

Instruments de musique. — **GAND & BERNARDEL**, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — **PETTEX-MUFFAT**, 27, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse. — **F. SUDRE**, facteur d'instruments de musique, 6 et 8, rue des Poitevins.

Tableaux, Relieurs.

Tableaux. — **GOUPIL & Cᵉ**, 2, place de l'Opéra. — **FÉRAL**, 54, faub. Montmartre. Expert. — **GEORGES PETIT**, 7, rue Saint-Georges. — **GEORGES MEUSNIER**, 22 et 27, rue Neuve Saint-Augustin.

Tableaux et objets d'art. — **A. BASSET**, 7, rue Mansart.

***

Articles de peinture et dessin. — **PÉPIN MALHERBE**, 4, rue Laval. Chevalets et Mannequins.

***

Relieurs. — **ALLO**, 39, rue du Four-St-Germain. — **GRUEL-ENGELMANN**, 418, rue Saint-Honoré.

Maroquinerie. — **L. CHAMONIN**, 76, rue Richelieu.

Photographes, Articles et Produits photographiques.

Photographes. — **LIÉBERT**, 6, rue de Londres. — **ADAM SALOMON**, 55, rue de la Faisanderie. — **NADAR**, 51, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — **ALOPHE**, 25, rue Royale. — **VALERY**, 9 *bis*, rue de Londres. — **HERMANN & Cᵉ**, 20, chaussée d'Antin. Spécialité de portraits d'enfants. — **Fᵈ ROSTAING** fils, 22, rue Lesdiguières, Grenoble. Plaques sèches instantanées.

***

Photographie sur émail. — **STEPOWSKI**, 14, rue du Temple.

Articles de photographie. — **PICARD**, 5 *bis*, Asile Popincourt. — **CARETTE**, 31, rue d'Enghien.

Appareils de photographie. — **RUCKERT**, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.

Chromo-lithographie et Impressions de luxe.

Chromo-lithographies. — **F. APPEL**, 12, rue du Delta. — **J. BROGNARD**, 28, boulevard de la Contrescarpe. — **A. LEROY**, 66, rue du Marais.

Chromo-gaufrage. — **HENRI LAAS**, 16, rue Pierre-Levée.

Lithographies. — **CAUSSEMILLE Jⁿᵉ & Cᵉ**, 21, rue de la Michodière. — **C. LOIRE**, A. MICHELET, successeur, 1 *bis*, place de Valois.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts Articles de ménage.

Ameublement. — **E. ROUSSEAU**, 37, boulevard des Capucines. — **LOREMY & GRISEY**, 1, faub. St-Honoré.

Coffres-forts. — **B. HAFFNER** aîné, 18, boul. Montmartre. — **DUBOIS-OUDIN**, 31, boulevard Voltaire.

***

Articles de ménage. — **LA MÉNAGÈRE**, 20, boulev. Bonne-Nouvelle.

Coutellerie fine. — **TASSILLY-BOIVIN**, 66, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Chauffage.

CUAU AINÉ & Cᵉ, constructeur d'appareils de chauffage, 88, boul. Courcelles (parc Monceau).

Éclairage.

Lampes de luxe. — **AU SOLEIL**, maison Neuburger, 2 *bis*, rue Vivienne.

COSTUME — MODES

Robes et Manteaux.

Robes et Manteaux. — **Mᵐᵉˢ VIDAL SŒURS**, 104, rue Richelieu.

Confections, Modes, Fourrures.

Confections. — **A LA PARISIENNE**, grande maison de confections pour dames, 41, faub. Montmartre.

***

Modes. — **Mᵒⁿ LEMONNIER**, MANCHON, successeur, 348, rue Saint-Honoré.

***

Robes, Fourrures. — **MAISON DIEULAFAIT**, 1, boulevard de la Madeleine.

Lingerie, Chemiserie, Fils Plumes & Fleurs.

Lingerie. — **GRANDE MAISON DE BLANC**, 6, boulevard des Capucines. — **S. HAYEM** aîné, 38, rue du Sentier.

***

Chemiserie de High-Life. — **DOUCET** jeune, 10, rue Halévy.

***

Machines à coudre. — **D. BACLE**, 46, rue du Bac, succursale et ateliers, 7, rue Saint-Dominique.

***

Fils. — **WALLAERT FRÈRES**, 78, boulevard Sébastopol.

***

Plumes et fleurs. — **BATTON**, 85, rue Richelieu.

Gants, Éventails, Parfumeurs Coiffeurs.

Gants. — **PRÉVILLE**, AUBERTIN oncle, neveu et Cᵉ, 50, 52 et 54, passage du Saumon. — **JOUVIN & Cᵉ**, 6, boulevard des Italiens.

***

Éventails. — **SIMONNET & LEVASSEUR**, 12, boulevard de Strasbourg.

***

Parfumeurs. — **CH. FAY**, 9, rue de la Paix. — **DELABRIERE**, 63, rue de Grenelle. — **PHILIPPE**, 24, rue d'Enghien. — **BÉRAL**, 14, rue de la Paix.

Coiffeurs pour dames. — **PHILIPP & Cᵉ**, 15, rue Royale. — **DE BYSTERVELD**, 3, faubourg Saint-Honoré.

***

Produits anti-Ride. — **LA GEORGINE DE CHAMPBARON**, 3, rue de Provence.

Pommade. — **Dʳ ALAIN**, 23, rue Châteaudun.

Tailleur.

Tailleur pour Dames — **A LA MAGICIENNE**, MEUNIER, 129, rue Montmartre. Robes et confections.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — **PINAUD & AMOUR**, 89, rue Richelieu. — **DELION**, passage Jouffroy.

***

Chaussures pour hommes. — **CORNAZ**, 4, boulevard Malesherbes.

Chaussures de dames. — **DELMAS**, 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Bottier. — **DELAIL**, 46, passage Jouffroy.

SPORT

Equitation, Escrime, Armuriers.

Équitation. — **ÉCOLE D'ÉQUITATION**, 12, rue Duphot (succursale 51, rue Lhomond).

***

Professeurs d'escrime. — **LOUIS MERIGNAC**, 1ᵉʳ professeur de l'École d'escrime française, 14, rue Saint-Marc.

***

Armuriers. — **FAURÉ-LEPAGE**, 8, rue Richelieu. — **GASTINNE-RENETTE**, 37 av. d'Antin. — **LIBIOULLE, GUINARD & Cᵉ**, 8, av. de l'Opéra. — **LEFAUCHEUX**, 37, rue Vivienne.

Chiens, Sellerie, Écuries Chevaux Voitures.

Chiens. — **CH. BOCQUET**, 118, avenue d'Yvry. Gibiers de repeuplement.

Chiens d'arrêt. — **MAISON DE CONFIANCE**, 9, rue de Chanez, Paris-Auteuil.

***

Sellerie. — **TERRIER**, 47, rue de l'Université.

***

Stalles; Boxes. — **GUILLARD**, 12, faubourg Saint-Honoré.

***

Marchands de chevaux. — **AUBERT**, 64, rue Marbeuf.

***

Voitures de malades et d'enfants, Vélocipèdes, etc. — **VINCENT**, 29, rue Château-d'Eau, et 29 *bis*, boulevard Magenta.

Gymnase. — Hydrothérapie.

Gymnase. — **PAZ**, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs.

Gymnase et Bains. — **THERMO-GYMNASE MÉDICAL**, 49, rue de la Chaussée-d'Antin.

***

Appareils pour douches. — **WALTER-LECUYER**, 138, rue Montmartre.

Billards.

Billards. — **F. GERDERES**, 47, r. Fontaine-au-Roi.

Professeur de billard. — **GIBELIN**, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

Draps pour billards et tables de jeux. — **MATHIEU**, 10, rue Croix-des-Petits-Champs.

Agents de voyage.

Agents de voyage. — **THOMAS COOK & SON**, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la haute Italie.

Articles de voyage.

Vraies malles anglaises. — **LAPORTE**, 3, place du Théâtre-Français.

***

Bazar. — **BAZAR DU VOYAGE**, WALCKER, 3, pl. de l'Opéra.

Villes et stations balnéaires.

TROUVILLE. — **HOTEL DE PARIS**.

DIEPPE. — **CAFÉ DE ROUEN**.

Stations thermales et bains de mer.

EAUX-BONNES. — **GRAND HOTEL DES PRINCES**, Murret-Labarthe, propriétaire.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE. — **GRAND HOTEL BEAU SÉJOUR**, Paul Bourdette, propriétaire.

LUCHON. — **GRAND HOTEL RICHELIEU**.

OSTENDE. — **HOTEL DU GRAND ÉTABLISSEMENT DES BAINS**, admirablement situé. Table d'hôte; service à la carte.

BIARRITZ. — **GRAND HOTEL**, établissement de 1ᵉʳ ordre. Vues sur la plage et sur la mer.

PAU. — **GRAND HOTEL GASSION**, Société anonyme au capital de 3,000,000 fr. Le plus bel hôtel des Pyrénées. Vue splendide unique.

LA BOURBOULE. — **HOTEL DU LOUVRE**.

ARCACHON. — **GRAND-HOTEL**.

CANNES. — **GRAND HOTEL DU PRINCE DE GALLES**. Dirigé par M. H. J. Grossmann.

SPA. — **HOTEL D'ORANGE**. Hôtel de 1ᵉʳ ordre. Luxe et confort. — **HOTEL DES PAYS-BAS**, 1ᵉʳ ordre; de Cock, propriétaire. — **HOTEL D'YORK**. Hôtel de 1ᵉʳ ordre.

LUXEUIL-LES-BAINS. — **HOTEL DU LION-VERT**, tenu par MM. Richard et Duplatre.

MARIENBARD. — **HOTEL KLINGER**, splendide hôtel où les étrangers trouvent tout le confort désirable.

VALS. — **HOTEL DE LA DÉLICIEUSE**, à proximité de toutes les sources.

DIVERS

Compagnies d'assurances.

Assurances mutuelles contre l'incendie. — **LA CLÉMENTINE**, Société d'assurances mutuelles contre l'incendie, 26, rue de Grammont.

Assurances contre le bris des glaces. — **LA PARISIENNE**, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances sur la vie. — **LE SOLEIL**, 44, rue Châteaudun.

Compagnie générale d'assurances contre les accidents. — **ASSURANCES DES CHEVAUX & VOITURES, COLLECTIVES, INDIVIDUELLES CONTRE LES ACCIDENTS**, 16, rue de Grammont.

***

Journaux financiers. — **LE FINANCIER DE PARIS**, 13, rue de Londres. — **LE CONSEILLER DES RENTIERS**, 1, rue de Maubeuge.

Institutions, Sciences.

Institution. — **ÉCOLE MODERNE POUR JEUNES GENS**, à Asnières. — **LELARGE** (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard. — **GROUSSET** (Institution Chevalier), 75, rue Cardinal-Lemoine. — **Mᵐᵉ HAVET**, 6 et 8, rue de Longchamps. Institution anglo-française. — Études sérieuses.

***

Pension. — **GARDONI**, pension de famille de premier ordre, 38, rue Pergolèse.

Pharmaciens.

Pharmacies. — **DETHAN**, 90, faubourg Saint-Denis. — **PENNÈS**, 2, rue Latran.

Produits pharmaceutiques et hygiéniques.

Onguent. — **CANET-GIRARD**, 11, boulevard Sébastopol.

***

Produits hygiéniques. — **VIN DE SÉGUIN**, 378, rue Saint-Honoré. — **Dʳ FRANCK**, hôtel Richelieu, vis-à-vis de la rue d'Antin. — **ALCOOL DE MENTHE DE RIGGLÉS**, 41, rue Richer. — **KOUMYS-EDWARD**, 14, rue de Provence.

Sirop pectoral. — **H. FLON**, 28, rue Taitbout.

Eau ferrugineuse. — **EAU D'OREZZA**, 131, boulevard Sébastopol.

Eau des Carmes. — **Mᵒⁿ BOYER**, 14, rue de l'Abbaye.

Vin tonique Mariani. — **COCA DU PÉROU**, 41, boulevard Haussmann.

***

Irrigateur Éguisier. — **TALLAY, MARTIN & LEBLANC**, 7, rue Cadet.

Produits chimiques.

Produits chimiques. — **FER BRAVAIS**, 13, rue Lafayette.

Phénol. — **PHÉNOL BOBEUF**, 7, rue Coq-Héron.

Produits nouveaux.

Celluloïd. — **CORAIL, LAPIS, MALACHITE**, 9, boulevard des Italiens.

Sonneries, Miroiterie.

Sonneries électriques. — **A. BOIVIN**, 16, rue de l'Abbaye.

Fleurs.

Fleurs exotiques. — **L. LINDEN**, 5, rue de la Paix. — **LABROUSSE**, boulevard des Capucines.

Chalets.

Chalets, Stores et jalousies en bois découpé. — **BUREL & Cᵉ**, 156, faubourg Saint-Denis.

Articles pour fumeurs.

Pipes, écumes. — **KREBS**, 18 et 20, passage Bourg-l'Abbé.

Papeterie, Plumes.

Spécialité de cartes de visite, billets de mariage. — **GALLIN-FUZELLIER**, 1, rue de Condé.

***

Plumes d'acier. — **JOSEPH GILLOTT**, dépôt : 36, boulevard Sébastopol.

RUSMA DU SÉRAIL enlève et détruit en 4 minutes le Duvet, la Barbe, les Poils et Cheveux disgracieux, sans tacher la peau, même la plus délicate, et sans douleur. Fl. 6 et 10 fr. Envoi *franco* contre mandat. — **Mᵒⁿ L. MULLER**, 30, rue du Faub.-Montmartre, Paris. *Seul dépôt.*

CHRONIQUE

Bonjour, Paris! c'est moi qui reviens, heureux de te retrouver toujours à la même place. Regardons-nous bien dans les yeux, et tâchons de nous reconnaître. Qu'as-tu fait de l'absence, depuis trois mois que nous ne nous sommes vus? Es-tu changé, en bien ou en mal? As-tu toujours tes petits vices et tes grandes vertus, et ce mélange attrayant de qualités et de défauts, qui fait que, sans trop t'estimer, nous t'adorons, un peu comme les honnêtes femmes raffolent des mauvais sujets! Je ne voulais pas en convenir, mais comme je me suis ennuyé loin de toi! Je vantais la province, pour me persuader à moi-même que je l'aimais... mais c'est toi seul que j'aime! c'est avec toi que je veux vivre, et près de toi que je veux mourir... le plus tard possible, bien entendu! et seulement quand tu auras fait ton petit chemin de fer de Méry-sur-Oise!

— Comme il avait raison ce grand philosophe qui disait :

« Ce qu'il y a de plus beau dans le voyage, c'est le retour! »

Les premières semaines passent encore assez bien, mais l'ennui ne tarde pas à vous enfoncer sa griffe dans l'épaule. L'ai-je assez ressentie la nostalgie de mon square d'Orléans, de mon cercle, de mon boulevard, de mes théâtres et de cette petite table dans un coin du GRAND-CAFÉ, où j'essaie d'appliquer devant une galerie d'amateurs, comme moi fanatiques du whist à quatre, les savantes théories exposées dans la *Revue* par ces maîtres éprouvés : OLD TRICK et ROBERT D'A...!

Chers lecteurs, amis inconnus, avec lesquels, depuis un an, c'est pour moi une véritable joie de venir causer une fois chaque semaine, je m'accuse de vous avoir, en ces derniers temps, trompés à l'heure et à la semaine.

A présent, je vais faire amende honorable. Tout ce qu'ils ont de bon là-bas vient d'ici.

Écoutez plutôt!



D'APRÈS CALLOT

Reproduction en fac-similé d'une estampe communiquée par M. RAPILLY.

Je vous ai, je crois, parlé d'un grand dîner que nous avons eu à Cherbourg : chère exquise, vins délicieux, service irréprochable. — Tout parfait! Mais voulez-vous quelques détails? Le maître d'hôtel était un ancien *premier* du Café-Anglais; le train express nous avait apporté nos petits pains de la boulangerie viennoise; les fruits venaient de chez Chevet; le fils de Piétrement — providence des chasseurs — avait acheté aux Halles les bécasses du salmis, les outardes du rôti, et c'était à notre confrère M. de Balbaac que l'on avait demandé la recette des cailles aux petits pois; l'aimable Mme Ledoux avait acheté à la criée notre turbot gigantesque et nos crevettes, grosses comme des écrevisses, et l'on avait commandé les vins aux caves du Grand-Hôtel,... L'appétit seul était de la province, et l'air de la mer nous avait aiguisé les dents mieux que n'eût pu le faire l'atmosphère trop douce des bords de la Seine, en ces respirées de tiède automne.

*
* *

Ne l'avez-vous point remarqué comme moi? Il y a dans ces jours de retour un je ne sais quoi qui vous grise. On songe à tout ce que l'on doit, à tout ce que l'on veut revoir, et l'on ne sait par où commencer.

C'est ce qui m'arrive en ce moment. Tout m'invite, tout m'appelle, tout m'attire. Je voudrais être partout à la fois, et, dans l'impossibilité où je me trouve de réaliser ce désir trop ambitieux, je me vois condamné à ne pas sortir de chez moi. Je me sens, révérence gardée, dans la même position que l'âne de Buridan, victime d'une impitoyable logique, et qui, également désireux de boire et de manger, meurt de faim et de soif entre un seau d'eau et un picotin d'avoine. Je mettrais volontiers dans un chapeau le nom de tous les monuments de Paris pour savoir si je tenterai d'abord l'ascension de la colonne Vendôme ou de l'Arc-de-l'Étoile, des tours de Notre-Dame ou du dôme des Invalides. Il faut absolument que je monte quelque part.

*
* *

Je me contente de monter à cheval et d'aller au bois.

Peu de monde encore. Les beaux soleils d'octobre, les derniers *tirés* et les premières chasses à courre retiennent encore aux champs les hôtes privilégiés des grandes villégiatures. Les cavaliers élégants ne font pas encore *leur persil* autour du lac, et les équipages de beau style ne circulent pas encore sous les beaux arbres de l'avenue de Longchamps. Des petites dames en petites voitures, et des étrangers en landaus et en calèches de grande remise, voilà tout ce que l'on voit au bois pour le moment.

*
* *

Beaucoup de vides encore dans les grands cercles des deux faubourgs. Le whist chôme, le bézigue chinois languit, et le baccarat lui-même est dans le marasme. Cependant *la partie de cinq heures* est déjà belle au CERCLE DE LA PRESSE, et il y a eu beaucoup de monde aux trois derniers dîners du JOCKEY-CLUB. La réunion d'Automne, sur la pelouse de Chantilly, qui voit les dernières courses plates des chevaux de pur sang, ramène des plus lointaines provinces les membres actifs et zélés de la SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT. La célèbre compagnie aura désormais des loisirs. Pour elle, le *carême chevalin*, comme disait jadis ce pauvre Eugène Chapus, commence avec l'automne, pour durer tout l'hiver et ne finir qu'avec le printemps. C'est bien le moins qu'elle accorde un dernier regard à ses chers protégés, avant qu'ils ne retournent dans leurs stations respectives se préparer, par un repos bien mérité, aux fatigues de la saison prochaine.

Donc, à l'heure présente, assez vive animation dans le splendide premier occupé par le Jockey-Club à l'angle de la rue Scribe et du boulevard des Capucines. Nombreux comme dans le vif de la pleine saison, les phaétons, les victorias et les coupés s'alignent sur une double file depuis le boulevard jusqu'au théâtre souterrain de l'Athénée. Les petits pages, qui font sentinelle sous le vestibule, ont à peine le temps d'ouvrir les portières, et les six valets de pied en grande livrée, frac bleu, culottes rouges, bas de soie blancs, ne savent plus, de cinq à sept, quel paletot cueillir sur les épaules d'une clientèle aristocratique; aucune place n'est vacante aux petites tables où l'on se groupe par écots de cinq ou six amis, et les quatre grandes loges dont le Club est titulaire à l'Opéra, sont envahies chaque soir par la partie dilettante du dandysme fashionable.

*
* *

Quelle que soit la forme de gouvernement tour à tour essayée par ce grand enfant, turbulent, capricieux et fantasque, qui s'appelle Paris, et qui a, comme on sait, la déplorable habitude de briser les jouets dont il s'est le plus amusé, pour regarder ce qu'il y a dedans, il n'en exerce pas moins sur le reste du monde une attraction qui semble s'accroître et grandir avec les années. L'absence de nos princes ne détourne pas de nous les princes étrangers.

A l'heure où nous écrivons, la grande ville qui vient de s'offrir le régal de M. Humbert, comme conseiller municipal, retour de Nouméa, possède dans ses murs (vieux style) les futurs héritiers —

les *crown-princes*, comme on dit dans les langues du Nord, des deux plus beaux trônes du monde — puisqu'on a renversé le trône de France, le PRINCE DE GALLES, roi en expectative de la Grande-Bretagne, et le fils aîné de l'Empereur de Russie, le grand-duc *Czarewich* — (disons, entre parenthèses, et pour ceux qui veulent faire du genre que le *cz* russe se prononce comme le *tz* allemand et le *z* grec.) Ces deux illustres personnages sont accompagnés de leurs femmes — les deux sœurs — filles du Roi de Danemark — la princesse ALEXANDRA et la princesse DAGMAR. Dagmar, en danois veut dire lumière du matin. — C'est l'ALBA des Italiens ! L'union la plus intime, la plus cordiale et le plus tendre règne entre ces fils et ces filles de haute race, — soit que l'on considère les deux couples ou le quatuor. Ils sont liés deux à deux par l'amour et tous quatre par l'amitié. Nos races latines emprisonnées dans l'étroit corselet de l'étiquette n'ont malheureusement pas connu cet aimable abandon de la tendresse, que don Alphonse, grâce à sa jeunesse et à sa nature primesautière, voudrait introduire malgré les objections de la grandesse espagnole dans les murs sombres de l'Escurial.

Leurs Altesses Impériales et Royales, et leurs suites, peu nombreuses, sont descendues à l'HÔTEL DE BRISTOL, dont ils occupent le premier étage. Les seules visites faites par Leurs Altesses ont été pour l'Élysée et pour les ambassades d'Angleterre et de Russie. Elles-mêmes recevront fort peu. On sait que le Czarewich ne passsera que quelques jours à Paris. CANNES, où se trouve aujourd'hui l'Impératrice de Russie, est le but de son voyage.

Le soir de leur arrivée, les princes et les princesses ont dîné au CAFÉ-ANGLAIS et assisté à la représentation du Vaudeville. Le lendemain, déjeûner et réception à l'ambassade de Russie. Dans l'après-midi, apparition à l'Hippodrome ; le soir, après un dîner à l'hôtel, en très petit comité, Leurs Altesses sont allées à l'Opéra où Elles ont vu — et applaudi — le joyeux ballet de YEDDA. Le retour du Czarwich et de Czarewna, après leur voyage dans le Midi donnera le signal de réceptions et de fêtes brillantes dans l'aristocratie cosmopolite dont Paris est toujours la capitale.

*
* *

On ne s'est pas tué cette semaine. On voit que tout arrive... ou peut arriver. Je ne vous cacherai pas que les exploits de vos chourineurs ont projeté une ombre sinistre sur nos paisibles départements. Les bourgeois de Molinchard et les naturels de Fouilly-les-Oies ne viendront point faire leurs emplettes d'hiver dans « la capitale ». Ils s'approvisionneront au chef-lieu, où les apothicaires peuvent vaquer aux fonctions les plus délicates de leur sacerdoce, sans avoir à redouter le pilon récalcitrant d'un droguiste mal élevé.

Ces épouvantables meurtres ont fourni un argument assez original contre la peine de mort à un philanthrope endurci...

« Si, disait-il, le législateur prenait une bonne fois le parti d'abolir la peine de mort, les assassins n'oseraient jamais la rétablir... et l'on n'aurait plus de crimes à redouter ! »

Je voudrais bien savoir quelle est, à ce sujet, l'opinion de Gille et d'Abadie, qui étudient en ce moment la question dans les cellules de la GRANDE-ROQUETTE.

*
* *

Les hommes tombent avec les feuilles. — Les derniers jours d'octobre et les premiers jours de novembre liquident les situations trop tendues, et emportent chaque semaine un terrible solde de poitrinaires.

C'est la phtisie, ce fléau du printemps et de l'automne, qui vient d'enlever dans la force de l'âge viril une des notabilités du grand commerce parisien. Si M. Aristide Boucicaut, directeur du BON MARCHÉ, n'eût été qu'un millionnaire, il n'obtiendrait pas même une mention du chroniqueur, qui ne tire point son chapeau au million. Mais il appartient à une souche honnête chez laquelle les préoccupations industrielles n'ont point oblitéré la fibre humaine. Les employés de la maison ont toujours été regardés comme les membres de la famille ; on s'occupe de leur bien-être physique et moral et de leur éducation artistique et intellectuelle, avec une sollicitude et un intérêt qui méritent la sympathie pour les vivants et les regrets pour les morts.

Le mal impitoyable a frappé ARISTIDE BOUCICAUT dans son château de Chamarande, cette folie du duc de Persigny, qui n'en fut le maître qu'un jour. Ses obsèques ont eu le caractère d'un deuil public. Il fallait des cartes pour pénétrer dans l'aristocratique église de SAINT-THOMAS-D'AQUIN, que les grandes funérailles des ducs et des marquis remplissent moins, d'ordinaire, que le convoi de ce marchand, fils de marchand. La Société des Concerts du CONSERVATOIRE a exécuté la messe de son *Requiem*, et le pauvre jeune homme est allé dormir dans son caveau du Montparnasse, pleuré par la Muse qu'il avait aimée. LOUIS ÉNAULT.

BULLETIN FINANCIER

Ce n'est pas encore aujourd'hui que nous pouvons donner de bonnes nouvelles du marché. Cependant les cours avaient fait des progrès réels, et cette amélioration s'était produite lentement, sans exagération, avec une sage réflexion. La Bourse était donc bonne et déjà elle se disposait à consolider les cours afin de persister dans le système qu'elle a adopté depuis le commencement de la semaine. C'est à ce moment que le marché a été surpris par une nouvelle qui n'était pas tout à fait inattendue, mais qui n'en a pas moins causé une certaine surprise et provoqué immédiatement un recul. On venait d'annoncer, en effet, l'augmentation du taux de l'escompte à la Banque de France.

L'augmentation n'est pas moindre de 1 0/0 puisque l'escompte a été élevé de 2 à 3 0/0. La nécessité de l'augmentation de l'escompte est elle vraiment assez grande pour justifier cette mesure? On peut en douter. Néanmoins c'est un fait qu'il a bien fallu accepter. Il est vrai que le marché n'a pas pu se défendre d'un premier mouvement et qu'il a reculé de surprise de prime abord ; mais il faut ajouter que, ce premier moment passé, il en a pris son parti assez bravement.

On a reculé, mais les cours les plus bas de la journée sont encore au niveau de la clôture de la veille, de sorte qu'en définitive le marché n'a point perdu de terrain.

C'est donc un incident qui sera vite oublié, car il faut bien remarquer que les baissiers eux-mêmes n'ont pu tirer grand profit de l'augmentation de l'escompte qui n'a pas eu pour conséquence l'écrasement des cours. Au fond les dispositions du marché sont bonnes et le comptant fait activement sentir son influence. Encore quelques jours de patience et de prudence et le marché pourra reprendre son élan que rien ne viendra plus entamer jusqu'à la fin du mois.

Le 3 0/0 varie de 81,75 à 81,85. L'Amortissable, mieux tenu, est ferme à 83,45. Nous laissons le 5 0/0 à 117,27 1/2. Les emprunts étrangers ont subi quelques variations : l'Italien est à 79,10 ; l'Autrichien-or à 69,80. Parmi les valeurs de crédit, le Foncier se traite à 1045 ; la Banque d'escompte à 988,75 ; le Mobilier à 685 ; la Franco-égyptienne à 695 ; la Franco-algérienne à 595 ; le Foncier d'Autriche fait 703,75 ; le Mobilier espagnol 623,75. En Chemins, on ne négocie que l'Orléans à 1140 fr. ; les Chemins autrichiens font 572,50 ; les Lombards sont à 177,50 ; les Nord d'Espagne à 255 ; les Saragosse à 316,25. Les Allumettes restent à 1302,50 ; les Immobilières à 21,25 ; les Transatlantiques à 622,50 ; les actions du Gaz à 1302,50 ; les Suez sont à 707,50 et les Délégations à 605.

Le marché en banque montre une fermeté relative : le 5 0/0 turc fait 11,50 ; les Ottomanes 73 sont à 61,50, et les Chemins ottomans à 43 ; la Banque ottomane est à 516,85.

Les valeurs Égyptiennes sont en légère reprise, quoique le payement du coupon est encore un mystère. Les fonds Espagnols sont immobiles : l'Intérieur est à 14,3/16 ; l'Extérieur à 15, et l'Extérieur nouveau à 36,11/16. T.

SOCIÉTÉ FINANCIÈRE

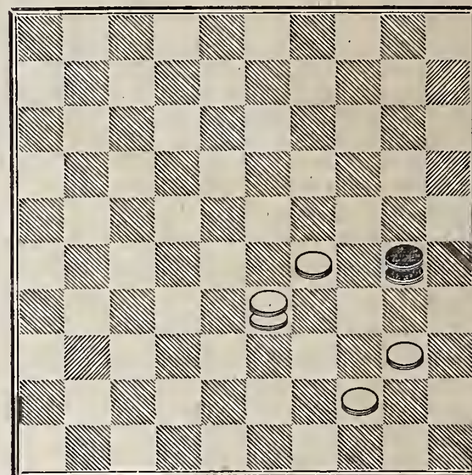
La *Société financière de Paris* a donné lieu à des transactions fort actives. Cette valeur est très bien classée ; les bénéfices acquis depuis le commencement de l'année assurent dès à présent un dividende bien supérieur à celui du dernier exercice. Les participations en cours font prévoir que les derniers mois de 1879 seront tout aussi fructueux que le premier semestre dont les bénéfices nets se sont élevés à plus de 1,200,000 fr. C'est dire que les cours actuels sont loin de répondre à une situation aussi florissante et qu'ils seront très largement dépassés peut-être dans un très bref délai.

DAMES

Problème n° 82, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.

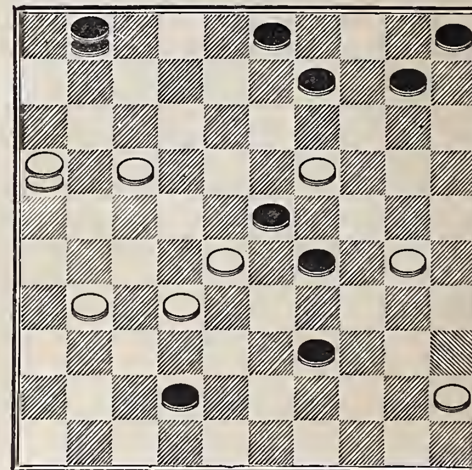


BLANCS.

La dame noire joue dans la lunette, case 34, et les blancs gagnent.

Problème n° 83, par M. BARRÉ.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

AUGUSTE JOLIET.



UN PÊCHEUR

D'après le tableau de M. Louis Olivié. (*Illustration.*)

ÉCHECS

PARTIE N° 71.

Lopez (*a.*

Jouée par consultation.

Blancs.	Noirs.
MM.	MM.
E. Schiffers	S. Alapine.
E. Schmidt.	Tchigorine.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 5 C D	3. C 3 F R
4. Roq.	4. C pr P
5. P 4 D	5. F 2 R (*b*
6. D 2 R	6. C 3 D
7. F pr C	7. P C pr F
8. P pr P	8. C 2 C
9. P 4 F D (*c*	9. Roq.
10. C 3 F	10. P 4 F R
11. P pr P en pas.	11. F pr P
12. C 4 R	12. P 3 D (*d*
13. P 3 T R	13. F 4 F R
14. T 1 R	14. D 2 D
15. C pr F éch.	15. T pr C
16. F 5 C R	16. T 2 F
17. C 4 D	17. T D 1 F R
18. F 4 T	18. P 4 F
19. C pr F	19. D pr C
20. T D 1 D	20. C 4 T
21. P 3 C D	21. C 3 F
22. P 3 F (*e*	22. D 4 T R
23. F 2 F	23. C 4 R
24. T 5 D (*f*	24. D 3 C (*g*
25. T p C (*h*	25. P pr T
26. F pr P	26. T 1 R
27. F pr P	27. T 2 D
28. F 2 F	28. D 6 D
29. D pr D	29. T pr D
30. F 3 C	30. T 7 D
31. T pr P	31. T pr T
32. F pr T	32. P 3 F
33. P 4 T D	33. T 8 D éch.
34. R 2 F	34. T 8 C D
35. P 5 F	35. T pr P
36. F 7 F	36. T 7 C éch.
37. R 3 C	37. R 2 F
38. P 4 F R (*i*	38. R 3 R
39. R 3 F	39. R 4 D
40. F 6 C	40. P 4 T
41. P 5 T	41. T 7 T
42. R 3 C	42. R 5 R
43. F 7 F	43. P 3 C
44. R 4 T (*j*	44. T pr P C
45. P 6 T	45. R 4 F
46. P 7 T	46. T 7 T
47. R 3 C (*k*	47. T pr P
48. F 6 D	48. T 6 T éch.
49. R 2 C	49. R 5 R

et les Blancs abandonnent (*l*.

NOTES.

a) Jouée le 19 juin à Saint-Pétersbourg. La limite de temps était fixée à 15 coups par heure.

b) Nous répétons que le coup juste est ici : 5. P 3 T D. Voir pour la suite nos précédentes notes sur le même début.

c) Nos lecteurs savent que c'est le coup que nous avons toujours indiqué.

d) Si 12. — P 4 D. — 13. T 1 D — F 3 R (A). — 14. C 4 R — 5 C et les Blancs gagnent au moins un Pion.

A

13. — T 1 R. — 14. P pr P — P pr P. — 15. T pr P ! et les Noirs ne peuvent reprendre la Tour à cause de 16. C pr F éch.

e) Ils ne pouvaient empêcher l'entrée du Cavalier à 5 D ou à 4. R. Mais l'avance de ce Pion loin de remédier à rien offre au contraire aux Noirs un point d'attaque précis. Il fallait jouer 22. T 5 D ou encore 22. D 4 R pour un Pion doublé.

f) Faible. Le plus simple était : 24. P 4 F R — D pr D. — 25. T pr D — T pr P. — 26. F pr P ! (A) — C 6 F éch. (B). — 27. P pr C — P pr F. — 28. T 7 D, un peux mieux.

A

26. F 3 C ? — T 5 F — 4 F. — 27. F pr C — T 1 R ! et gagneront.

B

26. — C pr P. — 27. F pr P T partie égale.

g) Bien joué et mettant leurs adversaires dans un grand embarras.

h) Ce sacrifice ne nous paraît pas justifié. Le meilleur était 25. R 2 T ; les Noirs ne pouvaient faire de sacrifice, ainsi qu'il semble à première vue. Ex. : 25. — C pr P éch. — 26. P pr C — T pr P. — 27. F 4 T mieux.

En jouant pour obtenir seulement la nullité, MM. Schiffers et Schmidt vont finir par perdre.

i) Ceci n'est assurément pas le meilleur. Les Blancs avaient encore beaucoup de chances de nullité en gardant les Pions du côté du Roi tels qu'ils sont et en avançant le P T D comme suit : 38. P 5 T D — R 3 R. — 39. F 6 C — T 7 T. — 40. P 4 T R — R 4 D. — 41. R 3 T — R 5 D. — R 3 C — R 6 R. — 43. F 7 F et les Noirs ne peuvent empêcher tout à la fois leur adversaire de jouer le Fou ou le Roi et si les Noirs amènent P 4 T R, T 5 T et R 7 R les Blancs peuvent alors sacrifier le P T D et arriver avec le Roi à 4 F menaçant de prendre les Pions

j) Dans cette position la partie est perdue. Si 44. R 2 T — T 6 T. — 45. R 1 C — R 4 D. — 46. F 6 C — T 5 T forçant d'avancer le Pion et alors R 5 R gagne aisément.

Si d'autre part 44. P 6 T — R 4 F.

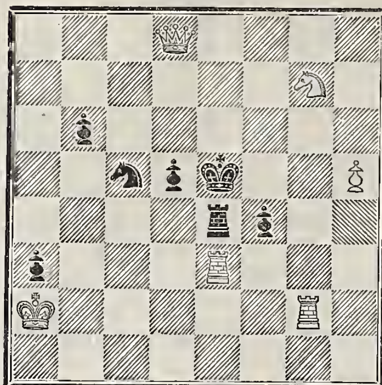
(*k* Si 47. F 8 C — T 6 T gagnant.

l) La durée de cette partie a été de six heures un quart.

PROBLÈME N° 86

composé par M. D. KLARK, de la Sibérie.

NOIRS



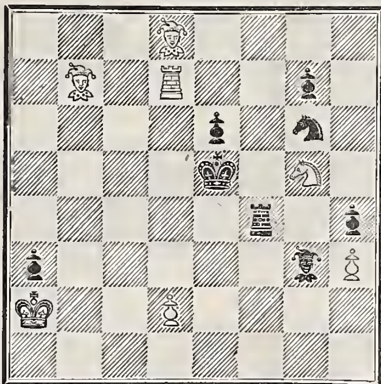
BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

PROBLÈME N° 87

composé par M. D. KLARK, de la Sibérie.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 79.

Composé par M. le Dr Gold.

1. D 7 C / D pr D; 2. F 1 D / *ad libitum*; 3. F 2 F mat.

1. — / T pr P; 2. F 5 T / *ad libitum*; 3. F 6 C mat.

Solution du problème n° 80

Composé par le Colonel Srabo.

1. T 4 R / R pr T; 2. C 2 F à 4 D / P pr C; 3. C 5 C mat.

1. — / P 5 D; 2. C 2 F pr P éch. / P pr C; 3. T 4 F mat.

2. — / F pr T; 3. F 7 C mat.

1. — / P pr T; 2. C 3 R éch. / R 3 F; 3. F 8 D mat.

Solutions justes :

Des nos 79 et 80 : MM. Lequesne, Abrahms de Madrazo, Henri Thomson, Morpurzo, Gorkowski, Barré, E. Frau et Léon Guinet, de Lyon, E. F...., B.-l.-R., Dr Medunie à Karelstat.

Du n° 79 : Mmes B. Dioni, Anna Janet, MM. de Tupini, Wald, T. Reinach.

CORRESPONDANCE

M. E. F. (*à B.-l.-R.*). — Nous suivons avec attention vos travaux et vos progrès, et nous sommes toujours à votre disposition. Pour le problème n° 82, veuillez regarder l'*erratum* déjà publié. Nous vous répétons : c'est un problème inverse.

S. Rosenthal.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 221.

RGB CLDDGB SG B'TFFTMCGSF XLPSF T SLKB GS NTPBLS ZGB BGNQPMGB HKG SLKB RGKN NGSZLSB, DTPB GS NTPBLS ZG MGKV HK'PRB SLKB NGSZGSF.

N° 222.

L* R*C*N*A*S*A*C* E*T' *O*R *A *L*P*R* D*S *O*M*S, *N *A*D*A* T*O* L*U*D * P*R*E*.

N° 223.

? A ?
? C H ?
? O ?
? O I ?

N° 224.

MOTS EN LOSANGE.

1. A la mer.
2. En Turquie.
3. Dans l'Inde.
4. Nœud gordien sur lequel M. Naquet pourrait bien ébrécher son glaive.
5. Plante grimpante.
6. Fardeau dont chaque jour voit s'accroître le poids.
7. Bout de l'aile.

N° 225.

MOTS CARRÉS.

1. Sur la Seine.
2. Sur le Weser.
3. Qui ne pèse guère.
4. En grec.
5. Sur la Baïse.

Solutions du 18 octobre 1879.

N° 215.

Qui ne songe qu'à soi quand la fortune est bonne,
Dans le malheur n'a pas d'amis.

N° 216.

Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.

N° 217.

Un discours trop sincère aisément nous outrage.

N° 218.

A qui cède toujours on demande sans cesse.

N° 219.

VOLTAIRE. — ROUSSEAU.

Solutions justes :

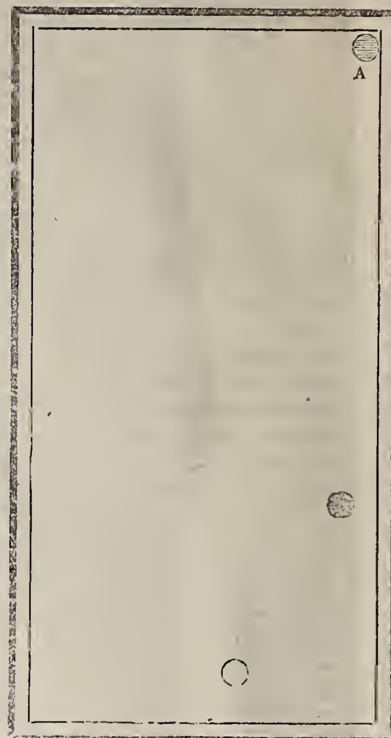
Mlle Delphine Dupré, 211 à 216.

M. Armand Dulas, 215 et 216.

Edme Simonot.

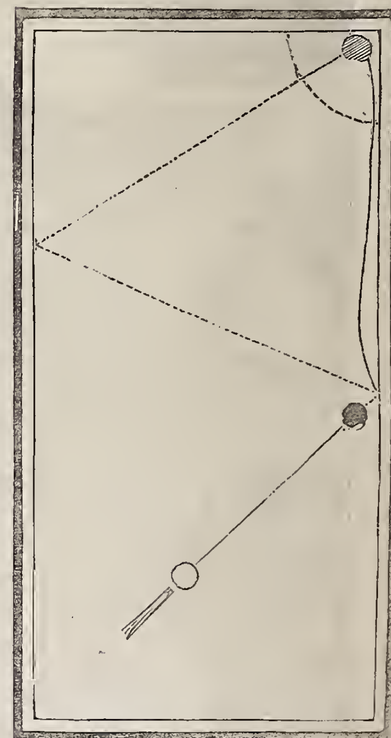
LE BILLARD

41e position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 49.



Lucien Piot,
Professeur du Grand-Café

LES CARTES

LE PIQUET

Au piquet existe-t-il des principes pour l'écart ? Pure affaire d'inspiration diront les innocents, question de raisonnement, de réflexion et de logique reprendront les sages, et ils auront dix fois raison.

Il est bien possible qu'entre deux couleurs *parfaitement égales et semblables* il soit difficile de se prononcer et que, ne voulant pas rester comme l'âne de Buridan entre deux avoines, on fasse appel à l'inspiration pour déterminer son choix; mais dans toutes les

autres circonstances il y aura une raison sérieuse pour vous décider d'un côté ou d'un autre; parfois les deux partis auront à faire valoir des considérations de valeur presque égale, mais en fin de compte la valeur et la force de la logique entraîneront votre vocation.

Tout d'abord je dirai : ne portez pas la couleur dont vous jetez, et qu'on ne se récrie pas sur ce contre-sens apparent : de petits joueurs gardent les têtes de jeu et jettent les petites cartes d'une couleur bien qu'il y ait souvent peu de distance entre les unes et les autres; c'est bien à tort selon nous. Ainsi ne jetez pas un huit dont vous portez la tierce à la dame, car vous en cherchez le neuf qui vous y fera une belle quinte.

Si vous avez une quatrième majeure et que vous soyez forcé d'en écarter une carte, que ce soit l'as plutôt que le valet, car vous ne pouvez rien trouver au-dessus de l'as tandis que le valet est nécessaire pour relier le roi et la dame au dix et au neuf que vous cherchez.

Il est bien entendu que ce principe ne serait pas de mise si vous aviez le quatorze d'as tout fait.

Rappelez-vous que la force du jeu, sa plus grande force après le talent suprême de jouer la carte, réside dans les séquences, dans les cartes qui se suivent lorsque surtout elles peuvent arriver à former des quintes; quatre cartes qui se suivent comptent quatre, mais cinq cartes comptent quinze et ces dix points de plus donnent un énorme avantage au joueur qui a su les porter.

OLD TRICK.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 47.

Pour que le schlem soit possible il faut d'abord que les atouts soient également divisés. Ensuite que votre partner ait la dame, ou tout au moins le valet d'atout, si la dame se trouve placée à votre gauche; et enfin qu'il ait le roi de trèfle. Il est bien possible que cette carte se trouve singleton dans la main de l'un de vos adversaires; mais les chances pour cette dernière éventualité sont bien inférieures en nombre aux chances de rencontrer le roi de trèfle dans la main de votre partner.

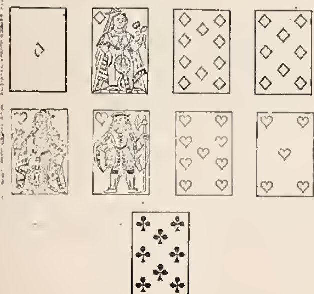
Il faut donc débuter par le sept d'atout. Si la dame est à votre gauche elle hésitera à se produire, laissant possible la levée du valet. Votre partner rejoue atout et après épuisement, vous continuez par le dix de trèfle et non le quatre, pour empêcher tout au moins, la levée du neuf ou du huit de cette couleur.

Principe.

Avec as et roi d'atout quatrièmes, si votre jeu vous impose la nécessité de prendre la dame troisième à votre gauche, débutez toujours par l'atout le plus faible de votre jeu.

PROBLÈME N° 48.

Carreau est atout.





Deuxième à jouer, quelle carte mettrez-vous sur le deux d'atout?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 49.

Il faut manœuvrer de manière à forcer votre adversaire à faire la sixième levée; ou, si vous êtes contraint de la faire, à conserver dans votre jeu, une carte des couleurs déjà jouées.

Nous supposons que les couleurs sont également réparties, puisque votre adversaire n'a annoncé que trente et un au point. Il joue trèfle, vous prenez.

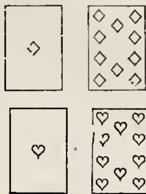
Valet de trèfle — dame de trèfle. Les coups justes maintenant sont : as de trèfle, roi de trèfle, as de cœur, dix de cœur. Votre adversaire prend. Peu importe maintenant qu'il passe de suite ou non la maîtresse carte à cœur; il est obligé d'ouvrir une des deux autres couleurs et vous ferez forcément la dame de carreau et le roi de pique.

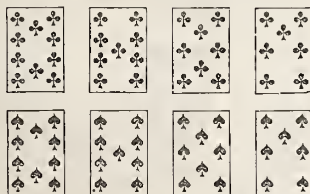
Mais si au contraire vous jouez les alternances, la sixième levée vous appartiendra à trèfle et la carte sera perdue.

Garder des rentrées n'est donc pas un principe absolu, il est nombre de cas où l'on doit s'en débarrasser de suite.

PROBLÈME DE PIQUET.

Quel sera votre écart en premier et en second avec :





ROBERT D'A.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Berlin. — Les courses de cette année ont donné, dans leur ensemble, des résultats plus satisfaisants que ceux des années précédentes au point de vue de l'élevage du pur sang en Allemagne qui semblait depuis longtemps déjà suivre une marche rétrograde. Sur tous les champs de courses allemands les écuries autrichiennes ont montré une supériorité devant laquelle leurs adversaires sont encore obligés de s'incliner. Toutefois on constate que le triomphe de *Kincsem* à Baden a été vivement disputé par la fille de *Flibustier*, et, dans le derby de Hambourg, *Küstlerin* a montré une réelle valeur. A ces consolations, légères encore, le meeting d'automne est venu apporter son appoint inespéré et adoucir le souvenir douloureux d'une longue série de défaites. Mais ce sont là querelles de famille, bornons-nous à constater que, dans l'épreuve la plus importante des poulains et pouliches de deux ans, c'est un cheval allemand *F. F.* qui a gardé la tête, et derrière celui-ci venait second *Waidmannsheil* avec une charge considérable. *F. F.* est une pouliche sortie du haras de Graditz et l'on peut la considérer, ainsi que son concurrent, comme bête de valeur et pouvant soutenir la comparaison avec les meilleurs produits autrichiens de son année. *F. F.* compte parmi ses ancêtres la fameuse *Martha Lynn* et *I Birdcatcher*.

Pendant que nos sportsmen allaient à Hoppegarten recevoir les torrents de pluie dont le ciel se montre si prodigue cette année, une solennité sportive d'un autre genre réunissait un nombre relativement considérable d'invités au Jagdschlosstern, entre Berlin et Postdam. Mardi dernier, 14 octobre, avait lieu, en effet, l'ouverture des chasses royales. Son Altesse le prince Charles remplissait les fonctions de *master* ayant auprès de lui son petit-fils le prince Léopold. Le champ était des plus brillants et se composait d'environ soixante cavaliers. On avait relevé la piste d'un sanglier de trois ans et la meute entra sous bois avec une tenue parfaite. En dépit du temps défavorable les chiens se montrèrent à la hauteur de leur tâche et se mirent à poursuivre la bête, la chassant jusqu'au Hirteugraben où l'hallali fut sonné.

Chasse au lièvre avec la meute de la Prusse orientale. — Le 1er octobre avait lieu une réunion intéressante. Le rendez-vous était à l'auberge de l'*Aigle-d'Or* et le champ se composait d'environ vingt cavaliers. Le lièvre levé à Popelken se dirigea sur Behlaken. La voie était tellement mauvaise au commencement qu'il y eût même un temps d'arrêt, mais le lièvre étant enfin retrouvé, la chasse continua par Briothen où il fallut s'arrêter, la bête ayant profité du voisinage de la forêt royale pour demander à ses ombrages un abri protecteur. Il était temps, car vingt pas à peine la séparaient des chiens. Après un léger déjeuner, qui donna aux chevaux le temps de souffler, on fit lever un second lièvre qui fut mené grand train à travers la prairie, mais au moment où l'hallali allait sonner il se jette dans les fossés d'où sort un lièvre de relai qui entraîne les chiens hors de la piste. Il se faisait tard, les chevaux étaient fatigués et il fallut donner le signal du retour.

Notons en passant une nouvelle invention, due à M. Julius Brazowsky, lieutenant en premier, et qui intéresse particulièrement le monde du sport. Il s'agit de deux nouveaux appareils pour arrêter un cheval emporté.

Dans l'un, c'est une sorte de voile en caoutchouc qui prive instantanément le cheval de la vue, dans l'autre un lacet permet à volonté de lui couper la respiration. Les résultats obtenus jusqu'à ce jour ont été des plus concluants.

Nous demandons pardon à nos lecteurs pour cette petite digression qui ne nous semble pas hors de propos ici, et alors qu'il s'agit d'accidents qui se reproduisent presque tous les ans sans que la prudence humaine puisse rien souvent pour les conjurer.

Nous avons voulu nous acquitter d'un devoir de conscience en appelant leur attention sur une invention qui nous a paru de nature à rendre les plus grands services.

Pardubitz. — Grâce aux larges ondées de vendredi dernier, le sol de sa nature peu favorable au cheval avait été suffisamment amolli, lorsqu'un vent glacial vint de nouveau lui rendre sa dureté première Nous avons néanmoins eu quatre belles chasses auxquelles assistaient le *master* comte Henri Larisch et la comtesse Larisch; le prince F. Kinsky, le prince Rudolf Lichtenstein, le prince F. Auersperg, le prince Alexandre Taxis, le comte F. Clam-Gallas, le comte et la comtesse Stadiou, le baron Hübner, le capitaine Solliuger et d'autres personnes encore dont le nom nous échappe.

Nous ne parlerons cette fois que de la journée de lundi, 13 octobre, qui nous a paru de beaucoup la plus intéressante. Le cerf, ayant pris dès le début une allure très vive, atteignit en peu de temps la chaussée du chemin de fer du Nord. De là il fit un écart, décrivit une légère courbe, remonta sur la chaussée dans le voisinage d'une maison de garde et partit ensuite dans la direction de *Dasic*.

La chasse suit dans cette direction, puis, franchissant les prairies de *Platenic* et *Sirecek*, elle atteint *Ubersko* en passant la rivière *Sanina* et décrivant une ligne presque droite jusque dans le voisinage de *Jamrsk*, elle revient sur ses pas vers *Wysoka* où le champ s'était dispersé sous bois. Le fugitif fut mené toujours grand train jusqu'à *Letetin* où il tomba vaincu par la fatigue. La poursuite avait duré quatre heures et se termina par une curée.

Angleterre. — C'est sans contredit une bien mauvaise action que de révéler une confession et cependant pour plaire aux lecteurs et surtout aux aimables lectrices de la *Revue* nous allons commettre ce noir forfait. Est-ce possible vous écrierez-vous! Non seulement cela est possible mais il s'agit des sentiments les plus intimes de deux augustes personnages. Rassurez-vous toutefois, nous ne sommes pas tenu au secret, comme vous l'allez voir et nous ne sortons pas des bornes d'une innocente indiscrétion. Lorsque le prince et la princesse de Galles honorèrent de leur présence le splendide château du duc de Rutland, *Belvoir-Castle*, le duc et la duchesse les prièrent de vouloir bien inscrire leurs sympathies et leurs antipathies dans un album (confession book) qu'ils avaient fait préparer pour leurs amis. Le premier écrivit : ma reine favorite, Marie Stuart; mon roi de prédilection : Léopold de Belgique; mon héros : Nelson; mon poète : Byron; mon peintre : Raphaël; l'écrivain de mon choix : Macaulay; la vertu que je préfère : l'honnêteté; ma couleur : Y zingari (?); mon plat favori : les truffes du Périgord; ma fleur : la rose; le nom que j'aime : Louise; mon occupation constante : le perfectionnement des facultés intellectuelles; mon plus grand plaisir : la chasse; ma devise : je sers; ma plus grande antipathie est pour la lâcheté et l'avarice; mon pays de prédilection : les îles Sandwich; mon ambition est d'acquérir de la gloire sans la chercher. La princesse de Galles écrivit : ma reine préférée : c'est la princesse Dagmar; mon roi : Richard cœur de Lion; mon héros : Marlborough; mon peintre : Rubens; mon écrivain favori : Charles Dickens; mon plat de prédilection : le pudding de Yorkshire; la fleur que j'aime : le vergissmeinnicht; le nom qui me plaît le plus : Édouard; mon occupation préférée : le piano; mon grand plaisir : l'équitation; ma devise : Honny soit qui mal y pense; ma plus grande antipathie : la calomnie; mon pays de prédilection : la Grande-Bretagne; mon ambition : ne pas me mêler des affaires des autres. D.

RÉSULTATS

COURSES DE CHANTILLY

Dimanche 19 octobre.

Prix de Mortefontaine. — 2,200 mètres.

1. *Nonancourt*, (6/1), 5 ans. 62 kil., par OPTIMIST et NEW-STAR, à M. C. Blanc (M. le baron de Bizi).
2. *Satania*, 5 ans, 62 kil. 1/2, à M. Lupin (Mercier).
3. *Géométrie*, 3 ans, 52 kil. 1/2, à M. Delâtre (Roques).

Non placés : *M. du Potin, Tapin, Financière, Vilna, Riquette.*

Prix d'Hallate. — Chevaux de 2 ans. — 1,500 mètres.

1. *Moutone*, (8/1), 52 kil. 1/2, par HENRY et MODESTE, au haras de Chamant (Fordham).
2. *Charmer*, 54 kil. 1/2, à M. Cunnington (Rolf).
3. *Outarde*, 52 kil. 1/2, au comte de Berteux (Carlyle).

Non placés : *La Saône, Carcassonne, Shakspeare, Bassy, Macadam, Fléau, Fleur-de-Lys, La Rieuse, Missive, Gautray, Jouvencelle, Faro, Amandine, Polichinelle.*

Prix de la Table. — 3,200 mètres.

1. *Mantille*, (4/1), 62 kil. 1/2, par FLORIN et MANILLE, au comte de Juigné (Carratt).
2. *Bête-à-Chagrins*, 61 kil. 1/2, à M. Fould (Hunter).
3. *Fontainebleau*, 64 kil., à M. Lupin (Hudson).

Non placés : *Swift, Fitz-Revigny.*

Prix de Condé. — Chevaux de 2 ans. 2,000 mètres.

1. *La Flandrie*, (8/1), 55 kil., par VERTUGADIN et SLAPDASH, à M. Fould (Hunter).
2. *Michel*, 51 kil. 1/2, à M. Gibson (Whitaker).
3. *Gastonnette*, 50 kil., à M. de La Charme (Sheppard).
4. *Beauminet*, 51 kil. 1/2, au haras de Chamant (Fordham).

Non placés : *La Vague, Vicomte, Orphéon, Boum, Canot, Le Fer, Colysée, Pétillon, Le Lion.*

Prix de Château-Lafitte. — *Handicap.* 2,300 mètres.

1. *La Jonchère*, (6/1), 5 ans, 63 kil. par VERMOUT et DELIANE, à M. Lupin (Hunter).
2. *Myette*, 5 ans, 51 kil. 1/2, à M. Dorlodot (Carratt).
3. *Télégramme*, 4 ans, 55 kil., à M. Michel Ephrussi (Hudson).

Non placés : *Le Marquis, Brigitte, Améthyste, Sénateur, Oulgorriska, Mantille II.*

COURSES D'ENGHIEN.

Lundi 20 octobre.

Prix de la Courneuve. — Course de Haies. — A réclamer. — 2,000 mètres. — 10 partants.

1. *Restore*, (3/1), 60 kil. par RESTITUTION et MÈRE-INCONNUE, à Macksey (Goddard).
2. *Mélusine II*, 58 kil., à M. Baresse (West).
3. *Lavande*, 62 kil. 1/2, au haras de Saint-Hubert (Hout).

Prix des Thermes. — Steeple-chase handicap. 3,000 mètres. — 7 partants.

1. *Caleéole*, (4/1), 61 kil., par SUZERAIN et CÉRAMIQUE, à M. C. Blanc (Weaver).
2. *Boufflers*, 60 kil., à M. E. Blanc (Hunt).
3. *Jeannette II*, 67 kil. 1/2, à M. Gibson (Gardener)

Prix de la Redoute. — Steeple-chase. — réclamer. — 2,500 mètres. — 10 partants.

1. *Convenio*, (10/1), 64 kil. au comte Almaviva (Rowell).
2. *Lord Chief Justice*, 62 kil., à M. Poiret (Stern)
3. *Bonita*, 74 kil., à M. Robinson (Gardener).

Prix de la Barre. — Course plate handicap. — 2,500 mètres. — 9 partants.

1. *Gredin*, (3/1), 69 kil. 1/2, par TOURNEMENT et GARONNE, au comte de Meeûs (Goddard).
2. *Équateur*, 57 kil., à M. Junius (Summers).
3. *Campan*, 56 kil. 1/2, à M. Girardin (Rowell).



L'ÉDUCATION MATERNELLE

Par M. E. Delaplanche. (Univers ill.)



JOUEUR DE VIOLON

Dessin de M. CASANOVA. (L'Art.)

COQUELIN AINÉ

Il y avait à l'Exposition universelle de 1878, dans la section des Beaux-Arts espagnols, un admirable portrait de Coquelin, signé Madrazzo. Était-ce Mascarille, de l'*Etourdi?* Était-ce Annibal, de l'*Aventurière?* Le livret disait Mascarille, *Masearillus, fourbum imperatore!* Ceux qui s'arrêtaient, saisis d'admiration, devant cette trogne allumée, ce feutre cavalièrement campé sur l'oreille, cette lèvre épaisse et narquoise, cet œil où l'impudence se voilait de finesse, ce type complet, en un mot, du fier-à-bras italien, ceux-là disaient Annibal. Mais, Annibal ou Mascarille, c'était avant tout et surtout Coquelin. La ressemblance était si criante que mon œil en a gardé l'impression ineffaçable. Et, avec cela, une exécution superbe : largeur de touche, perfection de modelé, pureté de dessin, crânerie de couleur, tout y était. C'est moins une copie qu'une création où sous le modèle on devinait l'artiste. Ce portrait restera. C'est de cette belle œuvre que nous donnons, à la première page du journal, la reproduction exacte à nos lecteurs.

Au-dessous, comme légende, on pourrait inscrire ce jugement qu'un prince de la critique formula sur l'éminent comédien au lendemain de son premier succès.

« Ce jeune homme est une des plus brillantes espérances de la Comédie. Le nez au vent, l'œil hardi, une physionomie singulièrement expressive et mobile, une admirable voix, étoffée dans le bas, bien timbrée et mordante, le feu de la jeunesse, une très vive intelligence et l'amour passionné de son art : Voilà Coquelin. »

Ces lignes portent la date de décembre 1860. Depuis que de chemin parcouru sur la voie rapide du succès!

Mais prenons notre historique *ab ovo*.

Coquelin (Jules-Benoît-Constant), naquit à Boulogne-sur-Mer, le 23 janvier 1841. Son père, boulanger aisé, le plaça, dès qu'il fut en âge, au collège municipal. Rien, au cours de ce noviciat, ne révélait ses aptitudes futures. Comme tous les enfants, il avait le goût des représentations théâtrales, des spectacles forains. Cependant, un de ses biographes raconte qu'il revint émerveillé d'une représentation où Rachel, de passage à Boulogne, s'était produite dans *Adrienne Lecouvreur*.

L'impression que fit la grande tragédienne sur le jeune collégien détermina la vocation du sociétaire de la Comédie-Française. Il ne tarda pas à manifester à ses parents son goût pour l'art dramatique. Contrairement aux traditions des familles bourgeoises, le père de Coquelin ne contraria point les penchants de son fils, on pourrait dire de ses fils, car ni l'un ni l'autre des deux Coquelin n'embrassa la profession paternelle.

Tout sembla même contribuer, dès l'origine, à aider le jeune artiste dans ses projets. Il trouva juste à point, à Boulogne-sur-Mer, un frère de Ponchard, de l'Opéra-Comique, qui lui donna une lettre de recommandation pour Régnier.

Le célèbre sociétaire, seul parmi les professeurs du Conservatoire, sut discerner du premier coup d'œil l'avenir du candidat.

M. Sarcey raconte sur la réception de Coquelin une anecdote plaisante. Augustine Brohan, qui siégeait parmi les examinateurs, ne put s'empêcher de s'écrier :

— Oh! non, ce garçon-là est trop laid! Voyez son nez en trompette.

— Et il s'en sert comme d'une trompette, observa Auber.

Le fait est qu'alors Coquelin parlait du nez, et qu'à cause de ce défaut le jury tout entier se prononça contre lui, sauf Régnier. L'illustre sociétaire avait d'ailleurs le même défaut. Il prit Coquelin dans sa classe et ne cessa pas de s'occuper de son nouvel élève avec un soin tout particulier. Les premiers temps furent durs; il fallut bien des épreuves, bien des observations, bien des efforts de part et d'autre pour venir à bout de gestes exubérants, les maîtriser, adoucir des éclats de voix désagréables à l'oreille.

Pour l'obliger à se contenir, à s'étudier, à modérer sa fougue, Régnier engagea Coquelin à s'essayer dans les financiers. L'élève obéit au maître en maugréant; il apparut même, à l'École lyrique, dans *Tartuffe*, où il joua le rôle d'Orgon. L'épreuve ne fut pas heureuse. Il ne fallut rien moins que l'intervention de Régnier pour rendre courage au débutant. Il lui fit reprendre les valets. Coquelin, tout heureux de revenir au genre qui le séduisait le plus, qui allait à sa nature, à son tempérament, reprit Scapin des *Fourberies*. Il s'en tira à souhait. Le procédé de l'habile professeur avait pleinement réussi.

Au concours de fin d'année, en dépit d'un trouble de mémoire dû à l'émotion, il conquit décidément ses juges. Un instant il fut question de lui décerner le premier prix; mais Régnier, en véritable artiste, comprit que cet élève à l'avenir duquel il s'était attaché, dont il avait deviné le talent, avait besoin de se perfectionner, et il s'y opposa. Coquelin n'eut qu'un second prix et il resta ainsi une année de plus au Conservatoire.

C'est le 7 décembre 1860 que Coquelin, — il avait alors dix-neuf ans, — fit son entrée à la Comédie-Française. Il débuta dans le Mascarille du *Dépit amoureux*, puis aborda le Petit-Jean des *Plaideurs*, et Sylvestre des *Fourberies de Seapin*. Son talent fut, il faut le dire, immédiatement apprécié, et Coquelin reçut le meilleur accueil de la critique. Très rapidement, ce nom attira l'œil sur l'affiche, et le novice ne tarda pas à jouer les grands rôles. On se rappelle encore son succès dans le monologue de Figaro du *Mariage*. Depuis, il s'est produit dans tous les personnages du répertoire classique, le Crispin du *Légataire*, le Scapin des *Fourberies*, le Figaro du *Barbier*, le Mascarille de l'*Étourdi*, des *Précieuses ridicules*, etc.

Personne, comme le dit très justement M. Sarcey, n'était mieux taillé que lui pour représenter ces hardis et magnifiques sacripants de l'ancien théâtre, d'une gaieté si bruyante, d'une si éclatante fantaisie, d'une extravagance si superbe, et qui portent je ne sais quoi d'épique dans la bouffonnerie. Dans ces rôles, on peut dire de Coquelin qu'il est incomparable.

Il devait aussi, avec sa renommée si rapidement conquise et l'amour ardent de son art, tenter le répertoire moderne. Si dans le Destournelles, de *Mademoiselle de la Seiglière*, dans le Colombel, du *Mari à la campagne*, dans le Balandard, d'*Une Chaîne*, dans l'Oscar, du *Mari qui trompe sa femme*, dans le Julien, de *Gabrielle*, il ne fit pas oublier son maître, il tint du moins son emploi avec le mérite d'un comédien capable de toutes les transformations et apte à tous les genres. Mais c'est toujours une mauvaise condition pour un artiste, quel que soit son talent, de venir trop tôt après un autre dont le souvenir est trop présent, qui a ses amis, ses *routiniers*, si l'on peut dire. Il fallait à Coquelin des créations. Il en a eu sept principales, en tête desquelles il faut placer le *Gringoire* de Théodore de Banville et le *Tabarin* de Paul Ferrier. Est-il besoin de nommer les cinq autres : Adolphe de Beaubourg, dans le *Paul Forestier*, d'Émile Augier, Marcel, dans les *Ouvriers*, de Manuel, *Jean Dacier*, dans le drame de M. Lomon, le duc de Septmont, dans l'*Étrangère*, d'Alexandre Dumas, et enfin Don César de Bazan, dans *Ruy-Blas?*

Voilà certes un beau bagage! Faut-il ajouter que Coquelin est un merveilleux diseur, et qu'il excelle à réciter, dans le cadre plus restreint d'un salon, entre deux paravents, la *pièce de vers* traversée par un sourire ou mouillée d'une larme? Ceux qui l'ont entendu dire les fantaisies gauloises de Jacques Normand ou les poèmes attendris de Manuel trouveraient l'éloge superflu.

Et l'homme privé, dira-t-on. C'est là un terrain délicat, sur lequel je n'aurai garde de m'aventurer. On dit que le grand artiste a de petites faiblesses et qu'entre tous les vers du répertoire classique celui qu'il affectionne le plus et qu'il prendrait volontiers pour devise est celui-ci :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux!

Pour parler franc, je n'y trouve rien à redire, et il m'importe peu que Coquelin joue les Talma — bien ou mal — à la ville, s'il joue supérieurement les.... Coquelin au théâtre!

Émile Blavet.

VENTES A L'HOTEL DROUOT

Dimanche 26.

Salle 8. — Exposition du mobilier, tableaux anciens et modernes, aquarelles, dessins et gravures, objets d'arts, marbres, bronzes, faïences, meubles anciens, livres, etc., dépendant de la faillite Louvard de Pontlevoy. (Mᵉ Girard et M. George).

Jeudi 30.

Salle 4. — Vente d'estampes anciennes et modernes, caricatures, portraits historiques du XVIIIᵉ siècle, pièces en couleur, etc. Deuxième et dernière vacation et vendredi 31. (Mᵉ Delestre et M. Vignères.)



A part la réouverture des concerts populaires et des concerts du Châtelet, réouverture qui s'est effectuée dimanche dernier devant un public nombreux et avec un succès éclatant, je ne vois à enregistrer d'autre particularité musicale que l'apparition du ténor Sellier dans le rôle de *Mazaniello*, de La Muette, et les seconds débuts de Mˡˡᵉ de Stucklé dans la *Valentine* des Huguenots.

Dernièrement, à cette même place, j'exprimais l'espoir que ce rôle de *Valentine* serait plus favorable à Mˡˡᵉ de Stucklé que celui de *Sélika*, dans lequel elle s'est fait entendre tout d'abord : je suis obligé de reconnaître, à mon grand regret, que je m'étais trompé. La nouvelle cantatrice avait paru faible dans l'Africaine; elle a été tout à fait insuffisante dans Les Huguenots. Le duo avec *Marcel*, celui du quatrième acte avec *Raoul*, enfin la grande scène et le trio de *la vision* ont été pour Mˡˡᵉ de Stucklé autant d'écueils contre lesquels elle est venue se briser d'une façon cruelle. Je crains bien que cette seconde tentative ne soit la dernière, et que tout le poids du répertoire ne retombe, quant à présent du moins, sur les épaules de Mˡˡᵉ G. Krauss : certes, la perspective n'aurait rien de fâcheux pour le public, mais j'y verrais le danger grave de surmener un organe qu'il faut ménager avec d'autant plus de soin qu'il est plus précieux.

En abordant le rôle de *Mazaniello*, M. Sellier avait à soutenir avec M. Villaret une comparaison qui pouvait être dangereuse. Le jeune ténor s'est tiré avec bonheur de ce pas difficile : moins à l'aise que son aîné dans toutes les parties du rôle qui exigent de l'énergie et l'habitude des planches, il a su se faire applaudir dans les passages expressifs, notamment dans l'*air du sommeil*, qu'il a dit avec sentiment. M. Sellier est en grand progrès; il est regrettable qu'il n'ait pas plus souvent l'occasion de se faire entendre : voilà, en effet, près de sept mois qu'il n'a paru en public et une aussi longue retraite ne vaut rien pour un jeune chanteur. *Polyeucte*, *Arnold* et *Mazaniello* sont les seuls rôles dans lesquels M. Sellier se soit encore présenté : *Jean de Leyde*, *Vasco de Gama* me paraissent devoir lui convenir, au moins sous le rapport musical, et il est à souhaiter qu'il s'y essaie le plus tôt possible.

Quant au ténor Mierszwinski — je ne garantis pas l'ortographe — qui devait débuter cette semaine dans Guillaume-Tell, nous ne tarderons pas à l'entendre, mais il se pourrait que ce fût dans un autre ouvrage. M. Vaucorbeil a trop de respect pour la mémoire de Rossini pour permettre que le chef-d'œuvre du maître, éloigné de la scène depuis quelque temps, reparaisse sans avoir été soumis à un *nettoyage* sérieux, nettoyage dont la répétition de jeudi a démontré l'urgence. Selon toute probabilité, M. Mierszwinski débutera dans le rôle de *Vasco de Gama*.

* *

Les théâtres d'opérette vont renouveler leur affiche : aux Folies-Dramatiques Pâques-Fleuries, à la Renaissance La Jolie Persane, vont se suivre cette semaine à quelques jours d'intervalle. Nous aurons encore l'ouverture de l'Opéra-Populaire, ouverture souvent annoncée déjà et toujours reculée. Enfin le mouvement musical va recommencer avec quelque vigueur; espérons que les œuvres promises nous dédomageront de cette longue torpeur qui engourdit les scènes parisiennes pendant les deux tiers de l'année; si nous n'avons pas la quantité, tâchons de nous rabattre sur la qualité.

Léon Delahaye.



LA JONCHÈRE

Par VERMOUT & DELIANE, gagnant le Prix de Château-Laffitte, à Chantilly.
Appartenant à M. LUPIN, montée par Hunter, entraînée par Rotheray.

CHRONIQUE DU SPORT

Si les dernières journées d'automne à Chantilly peuvent présenter un certain intérêt au point de vue technique, il réside évidemment dans le Prix de Condé. Les poulains de deux ans, dont jusqu'ici les épreuves ont été limitées à des parcours n'excédant pas 1,600 mètres, se trouvent cette fois appelés à démontrer leur qualité, sur une distance plus significative de 2,000 mètres.

Cela commence à prendre un caractère un peu plus sérieux, aussi, d'ordinaire le vainqueur du Prix de Condé, s'il n'est pas le meilleur produit de son année, compte toujours parmi les bons de sa génération. S'il fallait s'en rapporter à cette mesure, on se trouverait forcément ramené au résultat des premières courses de deux ans, c'est-à-dire à considérer *La Flandrie*, comme le meilleur des poulains de deux ans connus. La valeur du champ qu'il a battu doit, je le sais, entrer tout d'abord en ligne de compte. *Louis-d'Or* et *Basilique*, les deux champions du grand critérium, n'étaient pas présents, et leur absence enlève à la course sa signification la plus positive. Néanmoins, s'il est permis de s'en rapporter à un raisonnement par assimilation, la place de *Michel*, tendrait à permettre de supposer que *Louis-d'Or* et *Basilique* auraient eu cette fois peut-être un peu plus de peine à se débarrasser de *La Flandrie*, il n'est même pas impossible que la pouliche ne les ait mis d'accord l'un et l'autre.

La jument de M. Fould appartient à une famille sur laquelle il est toujours dangereux d'émettre une appréciation anticipée. Chacun de ses membres recèle, au dedans de lui, une qualité latente, dont les proportions semblent parfois grandir avec les circonstances, comme il leur arrive également de se montrer au-dessous d'eux-mêmes, au moment où l'on compte le plus sur eux. Il suffira de rappeler ici même le nom de *Fervacques*, qui n'était cependant pas issu de *Vertugadin*. Quant aux autres, tous d'une origine commune, l'intervention de leur père n'était certes pas de nature à modifier cette disposition de la vieille *Slapdash*. Il faut déjà compter au nombre des vieux habitués du turf, pour se souvenir du caractère bizarre et fantasque de *Vertugadin*. Ses incartades étaient devenues proverbiales, quand il entrait sur un terrain de courses, il était impossible de prévoir la manière dont il se comporterait. Il avait commencé par refuser absolument de se plier aux exigences sévères d'un jockey de profession. On s'était résigné à le confier au garçon d'écurie, compagnon ordinaire de son travail quotidien.

Les deux camarades s'en allaient de compagnie, l'un portant l'autre, le cavalier ne prenait ni éperons ni cravache pour ne pas mettre de mauvaise humeur son irritable partner. Les choses, je dois pourtant en convenir, se passaient généralement au gré de *Vertugadin*, j'ai rarement vu une preuve plus évidente de l'impuissance de l'homme sur un animal, quand celui-ci a dit bien positivement : *Je ne veux pas*. Au reste le garçon auquel *Vertugadin* était confié, avait le bon esprit de se convertir en jockey de bois, il était là pour la forme, le cheval marchait quand cela lui plaisait, et rien ne pouvait l'y déterminer quand il avait décidé le contraire. On essaya même de l'extrême ressource de le chaperonner comme un faucon allant en chasse, espérant ainsi le dépayser et lui dissimuler ce que l'on attendait de lui.

Toutes ces concessions demeurèrent inutiles. Au reste, il faut avoir étudié de près les animaux, pour se rendre compte de la finesse d'intuition et de perception dont ils sont doués, en certaines circonstances. J'en suis resté souvent confondu ; les moralistes appellent cela de l'instinct et dénient l'intelligence à ces êtres évidemment sous notre dépendance, mais doués cependant de facultés dont l'étendue comme l'essence nous échappent le plus souvent. On se contente souvent pour les expliquer d'un mot vide de sens, mais dont notre vanité se contente. Qu'y a-t-il au fond de tout cela, je l'ignore, j'ai le malheur de ne pas croire à la science, et encore moins aux savants, l'observation est tout, mais le plus souvent, elle conduit à constater, rarement à expliquer. Toujours est-il, qu'il m'est souvent arrivé en voyant l'homme et la bête aux prises, de ne pouvoir m'empêcher de me rappeler cette conclusion du bon La Fontaine : *le plus bête des deux, n'est pas celui qu'on pense*.

Le jockey de *Vertugadin*, faisait donc acte de sagesse à mon sens, en abandonnant l'animal à son libre arbitre. Le cheval, ne sentant plus ces impérieuses exigences dont la rigueur lui était antipathique, finit par se familiariser avec son métier. Cette sorte de révélation, se fit dans une assez solennelle occasion, elle eût été couronnée de succès, si le hasard n'avait fait de *Vertugadin* le contemporain de l'illustre *Gladiateur*. Je me rappelle encore l'émotion sous laquelle l'assemblée entière palpita, un instant, quand on vit au dernier tournant, *Vertugadin* se détacher aisément de *Gontran*, *Tourmalet* et *Le Mandarin*, c'est-à-dire l'élite de la génération de l'année, espacés et en détresse. On crut un moment que l'outsider allait renouveler l'exploit de son aîné *Vermout*, battant *Blair*, *Athal* et *Fille-de-l'Air*, deux des plus grands animaux dont le galop ait jamais retenti sur un terrain de course.

Mais tous les chevaux étaient égaux devant *Gladiateur*, ou pour mieux dire, aucun n'existait. Le géant s'était tenu aux derniers rangs depuis le départ, galopant dans une allure insolemment insouciante, et laissant ses impuissants rivaux se consumer en efforts superflus. Au moment où *Vertugadin* croyait to[...] but, Grimshaw don-

nait à *Gladiateur* le signal qu'il était temps de sortir de son apparente insouciance, et l'invincible, semblant tomber du ciel, dépassait le peloton, en trois de ces bonds fantastiques, dont l'étourdissante puissance a fait si justement dire : *Quand Gladiateur galope, tous les autres semblent rester en place.* Néanmoins, à partir de ce jour *Vertugadin* devint un tout autre cheval, et en dépit d'intermittences assez fréquentes, il est resté, sinon le meilleur, au moins un des deux ou trois meilleurs de son année.

Ces observations ne présentent pas seulement un intérêt de curiosité rétrospective, si elles étaient suivies avec soin, elles conduiraient à des déductions dont l'élevage pourrait tirer de puissants et utiles enseignements. Il en ressort clairement comme règle fixe, en dehors de quelques exceptions, un principe certain et absolu, l'inaltérable puissance de la force de transmission dans certaines familles. Cette loi est applicable à tous les êtres vivants, hommes et bêtes. Si on la suivait, au lieu d'abandonner les alliances au hasard ou à des considérations étrangères à la qualité et au perfectionnement même de l'espèce, on éviterait le constant abâtardissement des races. Pourquoi les peuples où les femmes n'ont pas de dot, sont-ils généralement plus forts et plus vigoureux? Parce que, chez eux, un homme prend d'ordinaire une femme parce qu'elle lui plaît, il y a donc chance, pour qu'elle soit belle, saine et bien constituée; quant au contraire on épouse une guenon, parce qu'elle a des millions, elle vous fait des singes, et elle est dans son droit.

Pour en revenir aux chevaux, je n'ai pas à m'occuper des hommes. Dieu merci, il est aisé de se convaincre à quel degré, une qualité ou un défaut peuvent s'accentuer par la transmission et deviennent, en quelque sorte, partie intégrante de la race elle-même. Cette inégalité, cette horreur de la lutte, ce *mauvais cœur*, comme on a coutume de dire, inhérente à la descendance de *Vertugadin*, doit remonter beaucoup plus haut. Sa mère *Vermeille*, par *The Baron* et *Fair-Helen*, était d'un caractère tel, qu'en dépit d'une qualité réelle et positive, il a été impossible de lui faire jamais gagner une course, même d'une catégorie inférieure. Elle était douée d'un défaut assez capital, pour un cheval de course, celui de ne vouloir passer devant un autre sous n'importe quel prétexte. Elle suivait n'importe qui assez volontiers, mais dès qu'il s'agissait de passer le bout du nez devant, elle revenait en arrière. Cette particularité se retrouve trait pour trait chez son petit-fils *Saltéador*, c'est absolument la même manière de faire. Elle était accentuée chez *Vermeille* au point que l'on dut renoncer à la faire courir, elle fut employée à la reproduction, uniquement parce qu'il fut impossible d'en faire même un hack tolérable.

Cette tendance se retrouve à un degré quelconque, chez toute sa descendance : *Vermout*, le grand *Vermout* lui-même n'en était pas exempt. Tant qu'il se sentait le plus fort et pouvait gagner sans efforts, cela allait bien; mais les deux seules fois où il a été sévèrement pris tête à tête par *Fille-de-l'Air*, et où on lui a sévèrement mis les éperons dans le ventre, il a honteusement rompu. Ce défaut de courage *Vermeille* le tenait de son père *The Baron*; il est presque sans exemple qu'un des enfants de *The Baron* se soit honorablement comporté dans une lutte finale, la qualité ne leur faisait pas défaut, mais le courage, c'est-à-dire l'huile qui alimente la lampe, leur manquait absolument. Aussi, chez eux, la lame n'use pas le fourreau, ils jouissent d'ordinaire d'un tempérament inaltérable, d'un appétit glouton, et quand leurs jambes peuvent les porter, on n'en voit pas la fin, mais à de rares exceptions près, ce sont d'ordinaire d'assez maussades animaux pour n'importe quel service.

La postérité de *Monarque* présente un contraste frappant avec cette lignée de *marche à regret*, les apprêts de la lutte les rendent parfois nerveux, mais nerveux dans la bonne acception du mot. Ils savent ce qu'ils vont faire et ressentent l'excitation d'une épreuve qu'ils acceptent. Ils sont bons ou mauvais, cela est une affaire de chance, mais on peut compter sur eux, rarement on les voit gagner au petit galop aujourd'hui, et se faire battre comme des ânes le lendemain.

La victoire de *la Flandrie* pourrait donc, avec de semblables précédents, présenter une signification plus positive qu'elle n'en a l'air. Après avoir brillamment débuté à Vichy et à Moulins, elle s'est peu à peu effacée du souvenir des parieurs à la suite d'échecs successifs et répétés. Il en a été de même, on doit s'en souvenir, de sa propre sœur *Saltarelle*, par parenthèse, une des plus jolies juments qu'il m'ait été donné de voir. Après avoir été un moment favorite dans le prix du Jockey-club, elle était à peu près disparue de la cote, tant elle avait trompé cette confiance prématurée. Elle gagna cependant, d'une courte tête, il est vrai, et après une course un peu imprudente de la part du favori *Premier-Mai*. *Saltarelle* a gagné précisément peut-être parce que l'on avait renoncé à tout espoir et qu'elle courait plutôt *la place que la course*.

Certes, *La Flandrie* n'a battu, ni *Louis-d'Or*, ni *Basilique*, mais elle s'est trouvée assez près du premier à Deauville, pour qu'en rapprochant cette circonstance de la place de *Michel* dans le grand critérium, et de sa défaite dans le prix de Condé, il soit permis de supposer qu'elle ne se trouve pas bien loin des deux champions. Il y a dans cette famille des qualités latentes et cachées, une aptitude aux longs parcours dont il faut toujours se défier, et je serais très porté à ne prêter aucune attention aux défaites de *La Flandrie* pour la juger sur ses victoires seulement.



C'est une très belle jument, faite dans de grandes lignes, avec une silhouette fine et élégante, ayant tout à fait l'aspect particulier, dont le mot anglais *Racing like* est la parfaite expression. De plus, contrairement à tous ses frères et sœurs, jusqu'ici invariablement alezans, elle est baie, la robe de sa mère. Cette remarque, en apparence puérile, n'est cependant pas sans importance. Jusqu'ici, pendant tout le cours de l'alliance non interrompue de *Slapdash* et de *Vertugadin*, l'influence paternelle semble avoir dominé, tous sont les vrais fils de leur père. *La Flandrie* ne ressemble à aucun d'eux, elle rappellerait plutôt avec plus de distinction dans les lignes *Fervacques*, le premier fils de sa mère: tout cela n'est pas d'un mauvais augure. Le champ du prix de Condé renfermait un poulain *Beauminet* qui pourrait bien ne pas avoir donné une mesure tout à fait exacte de sa valeur réelle. C'est un grand animal, n'ayant pas encore pris la densité nécessaire pour supporter une préparation suffisante. Il a bien couru et aurait, je crois, été mieux placé s'il avait persisté.

Enfin, nous verrons la saison prochaine; les courses entrent en ce moment dans la plus belle période de toute existence, l'*Espérance*. C'est, il est vrai, un patrimoine qui appartient à tout le monde mais on le mange tous les jours. C'est égal, cela n'empêche pas d'en vivre.

NED PEARSON.

Le **CAMBRIDGESHIRE** a été pour *La Merveille* (50 k. 1/2), 30/1, au lord Roseberry, montée par Constable.

Caxtonian, au lord Anglesey, était second, monté par Cranham, et précédant *Out-of-Bounds* 3e, piloté par Fordham.

Jeudi, à MAISONS-LAFFITTE, les vainqueurs ont été : *Défaite*, — *N...*, par Tabac et Miss-Krin, — *Benvenuto* et *Satisfaction*, battant snè toute la ligne les quatre favoris.

GRAVURE DES SPORTS ATHLÉTIQUES

A DARLINGTON.

Les Anglais ont toujours excellé dans le genre de la caricature. Leurs artistes sont de fins observateurs et savent trouver une note gaie entre le vrai et l'excentrique. Regardez tous ces bons types, le boxeur, et l'homme qui marche sur un cable et ceux qui font la course au tonneau et cette file qui se dispose à entrer dans l'eau en costume pour nager, mais ce qu'il y a de plus amusant c'est le public; misses et villageoises, bons badauds, gamins et même d'humbles types de la campagne, une oie, un baudet et un cochon ! Ces croquis humouristiques pétillent de malice et décèlent une main rapide et très sûre. L'extravagance est contenue; tout est juste et plaisant. Nos compliments à M. John Dinsdale.



COURRIER DE LA SEMAINE

Notre éminent collaborateur, M. Louis Énault, a donné, dans le dernier numéro de la *Revue*, une rapide et savante description du château de Chantilly restauré, ou pour être plus exact, reconstruit par M. le duc d'Aumale. Nous n'avons rien à ajouter au tableau si riant, si exactement pittoresque qu'il nous fait de cette demeure princière, nous nous bornerons à parler des hôtes qui y résident en ce moment.

Nos lecteurs savent déjà que de nombreux invités doivent s'y succéder, par séries, jusqu'à la fin de décembre, c'est-à-dire jusqu'au moment où les obligations de la nouvelle année interrompent pendant une quinzaine de jours les réunions cynégétiques. En politique, on appelle cette interruption la trêve des confiseurs : les fauves en bénéficient.

La première série se composait de Mmes la comtesse de Ségur, la comtesse d'Haussonville, la vicomtesse de Gramont, de S. A. le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, du duc Decazes, des comtes d'Haussonville et de Ségur, du vicomte de Gramont, du duc Decazes, du comte Vigier, du vicomte d'Hardivilliers, du marquis Ludovic de Beauvoir, du général Berthaut, et de deux académiciens, MM. Camille Doucet et Gaston Boissier.

Outre ces invités, plusieurs membres de la famille d'Orléans, le comte de Paris, le prince de Joinville ont passé la semaine au château dont les honneurs étaient faits par Mme la comtesse de Paris.

Par suite du mauvais temps l'on a peu chassé; il y a eu deux séances de tir dans le parc, dans lesquelles on a abattu de trois à quatre cents faisans. Les fusils qui se sont le plus distingués sont S. A. le duc Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha et le général Berthaut.

L'ex roi de Naples et la reine Marie sont prochainement attendus à Paris venant de Bavière. Quoique le roi ne soit pas un grand chasseur, on dit qu'il ira faire un séjour au château de Chambord et qu'à l'occasion de sa présence dans ce magnifique domaine, certainement un des plus giboyeux de France, il y aura plusieurs grandes chasses auxquelles serait convoquée la noblesse de la contrée.

En attendant ces royales réunions, Don Carlos et la duchesse de Madrid sont installés au château de Julesne, chez M. le marquis de Maillé. Tous les châtelains de l'Anjou viennent tour à tour présenter leurs hommages au prétendant espagnol et à son héroïque compagne. Comme on le pense, ces visites sont l'occasion de réunions brillantes; les journées sont employées à la chasse et à des promenades dans la riche vallée de la Loire, et il y a presque chaque soir des réceptions qui se terminent par des sauteries improvisées.

Cette vie là est d'ailleurs un peu celle de tous les châteaux de la contrée.

Dans le monde cynégétique, l'on parle beaucoup des grandes fêtes que doit donner le duc de Lesparre à l'occasion de son mariage avec Mlle de Conégliano, petite-fille du maréchal Moncey. Le duc de Lesparre est un des plus ardents veneurs qui fasse grand usage d'une belle fortune, laquelle se trouve doublée par son mariage. Le duc de Conégliano, qui jouissait déjà d'une immense fortune, vient d'hériter de quelques millions supplémentaires.

M. le président de la République, accompagné de MM. Duhamel et Fourneret, est allé passer une journée dans les bois de Marly. M. Grévy y est venu plutôt pour reconnaître le terrain que pour y chasser; après avoir parcouru les tirés et avoir constaté l'abondance du gibier, le chef de l'État est rentré à l'Élysée. S'il faut en croire les bruits qui courent, le Président de la République, à l'exemple du maréchal de Mac-Mahon, et en attendant que le domaine de Rambouillet fasse retour à l'État, choisirait Marly pour y faire ses déplacements hebdomadaires et y donner quelques fêtes cynégétiques aux hauts personnages étrangers qui traversent Paris. Ces réunions seraient inaugurées par une grande chasse donnée au corps diplomatique.

Le mauvais temps, la pluie, les rafales, ont désorganisé toutes les parties projetées de la semaine. Les chasseurs attendent avec une certaine impatience les premières gelées, non seulement pour assécher le sol, mais encore pour dépouiller les bois qui sont beaucoup trop touffus et dans lesquels on ne pénètre que difficilement. Il est impossible d'y poursuivre les bécasses qui commencent à y arriver. Il se confirme que ce précieux longirostre sera abondant cette année; on en tue déjà beaucoup dans les Ardennes.

Un de mes amis, M. d'Amezeuil, nous donne une nouvelle beaucoup moins réjouissante. Ce chasseur érudit nous apprend que nous sommes sous le coup d'une invasion terrible. Les grands loups, aux allures germaniques, originaires du Jura et de l'Oberland bernois, ont franchi la frontière et sont déjà parvenus jusque dans le bas Limousin et la Corrèze. Il fait remonter le commencement de cette immigration à 1871, après la guerre. Les loups ont fait souche depuis dans le pays, et, non contents de dévorer le bétail, ils s'attaquent aux femmes et aux enfants. Voilà une belle besogne pour MM. les lieutenants de louveterie dont nous entendons bien rarement parler, à notre grand regret.

De tous les points du territoire il nous arrive des doléances sur les dégâts commis par la bête noire et les ravages des loups. Les louvetiers, dont on jalouse la mission dans certaines sphères, les louvetiers, que certains députés veulent supprimer, devraient saisir l'occasion qui leur est offerte pour faire quelques exploits qui prouveront leur indispensabilité. Ce serait le moyen le plus simple de réduire à néant les attaques dirigées contre une institution utile.

Le braconnier, qui est un être malfaisant, est un agneau à côté du loup. On estime qu'un loup détruit plus de gibier que dix braconniers; or il est reconnu qu'un braconnier ordinaire fait plus de prises que cinquante chasseurs. Faites le calcul et voyez les dangers que courent les hôtes de nos champs et de nos bois.

Terminons en annonçant que mardi dernier nous avons assisté à l'inauguration du cercle Richelieu et que nous y avons rencontré l'élite de nos frères en Saint-Hubert. L'assistance était nombreuse et choisie, et Monselet, qui fait partie de notre confrérie, sinon comme chasseur, du moins comme mangeur de gibier délicat, a dit, avec sa finesse habituelle, un prologue en triolets, dont nous détachons les trois strophes suivantes.

Cette citation sera notre mot de la fin, et l'on ne saurait en donner un plus spirituel :

Prologue est bien ambitieux
Et sent un peu trop son théâtre.
Cherchons un nom plus gracieux.
Prologue est bien ambitieux.
N'allons pas décrocher les cieux
Pour orner ce temple folâtre.
Prologue est bien ambitieux
Et sent un peu trop son théâtre.
. . . .
Notre patron est Richelieu,
Non pas le cardinal sinistre,
Mais le maréchal de bon lieu.
Notre patron est Richelieu.
Ce fut un galant plein de feu,
N'ayant jamais été ministre.
Notre patron est Richelieu,
Non pas le cardinal sinistre.

Si j'en crois les visages gais
Que j'aperçois dans cette salle,
Voilà le meilleur des essais,
Si j'en crois les visages gais.
Ouvrons ce cercle sans délais,
Qui n'aura pas de succursale,
Si j'en crois les visages gais
Que j'aperçois dans cette salle.

FLORIAN PHARAON.

GASTRONOMIE

—

ALOUETTES A LA MINUTE.

Tout le monde ne peut se procurer certain gibier parce qu'il se maintient toujours dans des prix élevés; aussi allons-nous donner la recette pour préparer un oiseau modeste, mais succulent, qui n'a qu'un seul défaut, celui d'être petit, et de ne pas tomber tout rôti : c'est de l'alouette qu'il s'agit.

Faites sauter dans le beurre une douzaine d'alouettes plumées et vidées; retirez-les quand elles ont pris couleur; faites roussir dans le même beurre trois ou quatre échalottes hachées, une pincée de persil, une vingtaine de champignons coupés par morceaux; ajoutez, quand les champignons sont cuits, une cuillerée de farine et mouillez d'un verre de vin blanc et d'une demi-tasse de bouillon. Laissez cuire les alouettes pendant quelques minutes dans cette sauce; faites roussir, dans le beurre, des croûtons en nombre égal à celui des alouettes; dressez-les sur le plat, chacune accompagnée d'un croûton frit, et versez par-dessus la sauce avec les champignons.

Servez très chaud.

P. DE BALBAAC.

MENU

—

Potage gras au riz.
Alouettes à la minute.
Filet de chevreuil rôti.
Salade.
Cardons au jus.
Raisin. — Poires. — Grenades.
Fromage de Brie.

Un verre de la véritable *Liqueur Bénédictine*.

P. DE B.

Vins, Cognacs, Liqueurs.

Vins. — H. & O. BEYERMAN & Cᵉ, Bordeaux. — CRUZE & FILS FRÈRES, à Bordeaux. — CLOSSMANN & Cᵉ, à Bordeaux. — BARTON & GUESTIER, à Bordeaux. — CHAMPAGNE MANUEL, à Reims.

Vins de Champagne. — LOUIS RŒDERER, 41, rue Lafayette. — Vᵉ CLICQUOT, à Reims. — MOET & CHANDON, 8, place de l'Opéra. — NUMAN & Cᵉ, à Reims. — PERRIER-JOUET & Cᵉ, à Epernay. — POMMERY & GRENO, 18, boulevard des Italiens. — HEIDSIECK, 34, rue de Ponthieu. — MONTEBELLO, 30, rue Taitbout.

***

Cognacs. — J. HENNESSY & Cᵉ, à Cognac. — MARTELL & Cᵉ, à Cognac.

***

Liqueurs. — WYNAND-FOCKINK, 2, rue Auber. — BÉNÉDICTINE, LIQUEUR DES MOINES DE L'ABBAYE DE FÉCAMP, 76, boulevard Haussmann.

***

Spécialité de curaçaos. — KAUFFMANN, 31, galerie Vivienne.

Bitter. — LOCAUX FRÈRES, à Limoges.

Cassis de Dijon. — JUSTIN DEVILLEBICHOT, à Dijon.

Eaux gazeuses.

Eaux de Contrexéville. — A. ADAM, concessionnaire, 23, rue de la Michodière.

Chocolats, Confiseurs, Épiceries Comestibles.

Chocolats. — COMPAGNIE COLONIALE, 19, avenue de l'Opéra. — MEUNIER-LOMBART, 75, avenue de Choisy. — GUERIN-BOUTRON, 29, boulevard Poissonnière, et 28, rue Saint-Sulpice.

Chocolat à la tasse. — PRÉVOST, boulevard Bonne-Nouvelle.

***

Confiseurs. — REINHARDT-SIRAUDIN, 17, rue de la Paix. — SEUGNOT, 28, rue du Bac. — AU FIDÈLE BERGER, 16, boulevard Sébastopol.

Dragées et boîtes pour baptêmes. — Vᵉ JACQUIN & FILS, 12, rue Pernelle.

***

Épiceries et Comestibles. — POTIN, 101, boulevard Sébastopol. — AUGÉ, 116, boulevard Haussmann.

Moutarde. — DIDIER, 20, boulevard Poissonnière.

***

Glacières artificielles — J. B. TOSELLI, 196, rue Lafayette.

Hôtels, Cafés et Restaurants.

Hôtels. — BRISTOL, place Vendôme, 3 et 5. — MIRABEAU, 8, r. de la Paix. — HOTEL CONTINENTAL, 3, rue Castiglione. — GRAND-HOTEL, 12, boul. des Capucines. — HOTEL DU LOUVRE, rue de Rivoli. — HOTEL DE LA VILLE DE LYON, MERCIER, à Fontainebleau.

***

Cafés et Restaurants. — CAFÉ RICHE, boulevard des Italiens. — CAFÉ DE PARIS, avenue de l'Opéra. — CAFÉ DE LA PAIX, 12, boulevard des Capucines. — CAFÉ DE LA REGENCE, 161, rue Saint-Honoré. — CAFÉ VOLTAIRE, place de l'Odéon. — GRAND RESTAURANT DE PARIS, 88, rue Montmartre.

Bornibus SA MOUTARDE, 58, *boulevard de la Villette.*
Ses cornichons, à la façon de la *Mère Marie-Anne*.

LA PROVINCIALE

Cⁱᵉ Anonyme d'Assurances et de Réassurances
Contre l'INCENDIE, le CHOMAGE en résultant et contre les ACCIDENTS corporels et matériels

Capital Social :
UN MILLION de francs, élevé à DIX MILLIONS

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

MM. DEVILLERS, propriét. à Frise (Somme), Président;
Le Général SAURIN, C ✻, C. ✻ ✻, Chevalier de l'Ordre du Bain, à Paris;
GAUTIER, ✻, Ingénieur civil à Paris;
DE LA BLANCHARDIÈRE, propriétaire à Paris;
DERMIGNY, prop., fab. de sucre à Montauban (Somme);
RETAUX, Industriel et propriétaire à Abbeville (Somme).
Directeur général : M. PAUL DERMIGNY.

Émission Publique
POUR L'AUGMENTATION DU CAPITAL SOCIAL

Les Actions sont de **500 francs** émises avec prime de **75** francs et à libérer d'un quart; elles **donnent droit :**

1° A 4 0/0 d'intérêt sur le quart versé;
2° A 65 0/0 dans les bénéfices nets.

Les résultats acquis sont : 1° Création de 250 Agences générales en France et à l'étranger; 2° Obtention de nombreux traités de *Réassurances* avec des Compagnies importantes françaises et étrangères; 3° Réalisation d'un portefeuille sérieux.

Les Actions sont offertes au public à raison de 200 fr. payables:
100 fr. en souscrivant. — **100** fr. sur l'avis de la Cⁱᵉ.

SITUATION au 31 août 1879		
	Valeurs assurées en incendie seulement	410,748,605 »
	Montant des primes reçues et à recevoir (incendies et accidents)	797,594 18
	Sinistres réglés ou déclarés	91,403 83

La « PROVINCIALE » est en excellente voie. Ce n'est pas une Société nouvelle à créer, mais une Compagnie à développer. Le placement sur les titres d'assurances est le meilleur de tous; il n'est plus à discuter.

La Souscription sera ouverte dès le 27 octobre.

A PARIS
1° Au SIÈGE DE LA Cⁱᵉ, 13, rue Grange-Batelière.
2° Chez MM. BOUVIER FRÈRES, à la Caisse industrielle et commerciale, 14, place du Havre.
3° A la COTE DE LA BOURSE ET DE LA BANQUE, rue Notre-Dame-des-Victoires, 38.

Dans les DÉPARTEMENTS, chez les principaux BANQUIERS et AGENTS DE LA SOCIÉTÉ.

On peut souscrire actuellement par correspondance aux adresses ci-dessus.

(LA COTE OFFICIELLE SERA DEMANDÉE.)

BAINS DE MER DE DIEPPE, GRAND HOTEL DU NORD ET DE VICTORIA, 13 et 15, quai Henri IV. *Ouvert toute l'année.* Recommandé aux familles par son confort et ses prix modérés. *English spoken.* CANU-GUIBON, propriétaire.

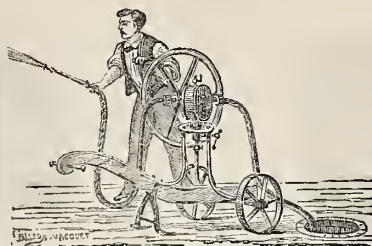
HOTEL DU RHIN & DE NEWHAVEN, sur la plage, en face le Casino. Recommandé pour son confort. — A. BOURDIN, propriétaire.

MARIAGES. Moralité et discrétion absolue. ROY, 9, r. de Provence.

GAUTHEY cadet et fils, négociants en vins fins, au château de Corton-Aloxe, près Beaune (Côte-d'Or) et propriétaires dans les crus de Cloz-de-Bèze, Chambertin, Corton, Aloxe, Savigny. — Médaille d'or à l'Exposition universelle de 1878.

MÉDAILLES D'OR — MÉDAILLES D'ARGENT

ARROSAGE GÉNÉRAL DES PROPRIÉTÉS ET DES VILLES



J. MORET & BROQUET
CONSTRUCTEURS
BREVETÉS S. G. D. G.
Usine à vapeur et Bureaux :
121, RUE OBERKAMPF, PARIS

NOUVELLE POMPE ROTATIVE
POUR L'ARROSAGE
DES PROPRIÉTÉS ET DES VILLES

Contre l'Incendie, pour le Purin, pour le transvasement et le soutirage des Vins.
Projections : de **18** *à* **35** *mètres;*
Débit : de **2,000** *à* **10,000** *litres par heure.*
Succès sans précédent, justifié par plus de 10,000 applications et 80 récompenses.
10 premiers prix en 1877.
Envoi franco du Prospectus.

LAMY & E. TROUVAIN, 8, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — Règlement des convois pompes funèbres et églises. Transports en France et à l'étranger.

MAISON DE SANTÉ DU Dʳ RAMLOW, 26, rue Laugier. — Accouchements. Traitement des maladies des femmes.

UN FRANC PAR AN — 52 NUMÉROS — 1 FRANC par AN
Le Moniteur des Valeurs à Lots
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
Le seul journal financier qui publie la liste officielle des tirages de toutes les Valeurs françaises et étrangères.
LE PLUS COMPLET (16 pages de texte) LE MIEUX RENSEIGNÉ
IL DONNE une causerie financière, par le Baron LOUIS; une Revue de toutes les Valeurs; les Arbitrages avantageux; le Prix exact des Coupons; tous les Tirages sans exception; des documents inédits; la cote officielle de la Banque et de la Bourse.
On s'abonne à Paris, 17, rue de Londres.
NOTA. — *Le prix de l'abonnement peut être envoyé en timbres-poste ou en mandat.*

JOSEPH GILLOTT
DE BIRMINGHAM
recommande ses excellentes
PLUMES D'ACIER
connues du Monde entier sous les
Nᵒˢ 303 et 404
En vente chez tous les Papetiers
DÉPÔT : 36, Bd Sébastopol, 36, PARIS

JEUX & JOUETS INSTRUCTIFS, 9, rue Louis-le-Grand. — Envoi *franco* du catalogue.

CHRISTOPHE & Cᵉ, 56, rue de Bondy. — Orfèvrerie de luxe.

LASCHETT, 28, rue Saint-Sulpice. — Spécialité de pianos pour institutions. Prix : 350 francs.

16ᵉ ANNÉE **Le Moniteur** 16ᵉ ANNÉE
DES
TIRAGES FINANCIERS
Propriété du Crédit Général Français.
SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 20 MILLIONS FR.

Publie tous les renseignements utiles aux capitalistes.

PARAIT TOUS LES JEUDIS

45,000 Abonnés.

PAR AN, **4** FRANCS
Abonnement de 3 ans, 10 fr.

Prime gratuite : *Le Calendrier manuel du Capitaliste*, volume indispensable aux porteurs d'actions et d'obligations.

LISTE DES ANCIENS TIRAGES ET DES LOTS NON RÉCLAMÉS

16, rue Le Peletier, à Paris.

PROGRAMME DES CONCERTS

Du Dimanche 26 Octobre

CONCERTS POPULAIRES

1. **Symphonie** en *ut majeur* . . . . . SCHUMANN.
2. Fragments symphoniques d'**Orphée** GLUCK.
3. **Sérénade** . . . . HAYDN.
4. **Symphonie pastorale** . . . . . BEETHOVEN.
5. *a.* Chanson du **Printemps** . . . . MENDELSSOHN.
   b. **La Danse des Sylphes** . . . GODEFROY.
   exécutées par M. Hasselmans.
6. Airs de ballet de **Sylvia** . . . . . . LEO DELIBES.

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

CONCERTS DU CHATELET

1. **Symphonie** en *sol mineur* . . . . . MOZART.
2. **Rapsodie** . . . . ED. LALO.
3. **Concerto** en *ré mineur* pour piano. J. BRAHMS. exécuté par Madame W. Szarvady.
4. **Danse macabre** . . . . SAINT-SAENS.
5. **Sérénade** . . . . BEETHOVEN.

Le concert sera dirigé par M. ED. COLONNE.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cⁱᵉ, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

Mᴹᴱ DERIS
(10ᵉ année)
LA PREMIÈRE DE FRANCE
INFORMATIONS SUR LES PERSONNES A MARIER

LES GRANDS MARIAGES

Lire le journal « LE TRAIT-D'UNION » et la brochure par DERIS & Timothée TRIMM, 0,90 cent.
(chez M. Mauroner, 27, rue Richelieu).

AU PARC DES PRINCES
35, avenue des Princes
STATION D'AUTEUIL — PARIS
RÉCEPTION DE 1 HEURE A 6 HEURES



Tiré de **LA REVUE DE LA MODE** 13-15, quai Voltaire.

⁂ Nous recevons fréquemment de nos lectrices des demandes de renseignements relatives au choix, généralement difficile, de cet auxiliaire précieux, qu'on nomme **Machine à coudre**. Pour répondre d'une manière satisfaisante, et nous rendre utiles, nous n'avons rien négligé, et nous pouvons en toute sincérité recommander les machines Bacle (*46, rue du Bac*). La maison Bacle, fournisseur du ministère de la Guerre, de diverses administrations et de la plupart des communautés religieuses, se recommande d'elle-même; c'est plutôt une affirmation des divers avantages qu'elle offre que nous signalons à nos lectrices persuadés qu'elles nous sauront gré de les avoir adressées à une maison qui mérite leur confiance.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Costume en drap noir pour amazone. — Jupe formant genou pour la jambe droite. Corsage demi-long à petite basque légèrement échancrée au-dessous des boutons, montant très haut avec petit col droit. Manches longues très justes et tout unies, avec simple revers indiqué par une piqûre.

Chapeau d'homme à forme basse entourée d'une torsade de gaze.

Par derrière, la robe est longue sans excès et ne forme aucun pli à la ceinture. Le corsage à petite basque rapportée se termine par une très petite queue d'habit; trois boutons sur le revers figuré de la manche.

VÉLO-SPORT

Le championnat du Sport vélocipédique parisien aura lieu le dimanche 9 novembre sur une des belles avenues de Neuilly. Si, à cette date, le temps n'était pas favorable, cette course serait remise au dimanche suivant.

Nous donnerons dans notre prochain numéro le compte rendu des courses de Saint-Denis qui ont eu lieu le 19 courant.

E. F.

L'Administrateur-Gérant, H. Thirion de Noville.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux.)

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e ANNÉE. — VOL. II. — N° 51.
SAMEDI, 1ER NOVEMBRE 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
PARIS ET DÉPARTEMENT : 3 mois, **8** fr.;—6 mois, **15** fr.—un an, **30** fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr de plus par trimestre



MADAME MARIE ROZE-MAPLESON

ARTISTE DE L'OPÉRA DE SA MAJESTÉ A LONDRES (*Sp. et Dram. News.*)

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

ART

Bronzes, Céramique, Porcelaines.

Bronzes d'Art. — LEMERLE-CHARPENTIER, 8, rue Charlot. — LEROLLE FRÈRES, 1, rue du Foin. — LEVY, 29, rue Sévigné. — MARNYHAC, 42, avenue Wagram. — MORISOT, 76, rue Turenne. — BOYER FILS FRÈRES, 64, rue Saintonge. — A. CHERTIER, 7, rue Férou.

***

Marbres onyx d'Algérie. — SOCIÉTÉ DES MARBRES ONYX D'ALGÉRIE, H. JOURNET et Ce, 24, boulevard des Italiens.

Céramique d'Art. — ESCALIER DE CRISTAL, 6, rue Scribe. — BOCH FRÈRES, 1, rue Compiègne.

Porcelaines. — ÉMILE BOURGEOIS, dépôts des fabriques de Minton, services de table, 21, r. Drouot.

Bijouterie, Orfèvrerie, Horlogerie Serrurerie d'art.

Bijouterie artistique et horlogerie. — GUSTAVE SANDOZ, 147 et 148, galerie Valois (Palais-Royal).

***

Orfèvres. — ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart. — F. VEYRAT & Ce, 21, rue du Château-d'Eau. — POUSSIELGUE-RUSAND, 5, rue Cassette. — ROBIN, 11, rue Chabanais. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — FERRY, successeur de FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. Orfèvrerie en argent.

***

Horlogerie. — CONTREAU, 36, boul. des Italiens. Mon LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal).

***

Serrurerie d'Art. — STERLIN, 39, rue Richelieu.

Curiosités et tapisseries, Émaux Gravures, Vitraux.

Curiosités et tapisseries. — VINOT, 7, quai Malaquais.

Tapisseries anciennes. — AUX VIEUX GOBELINS, 27, rue Laffitte.

***

Émaux. — BISSINGER, 31, rue du 4 Septembre.

***

Vitraux. — ANGLADE, 55, boul. Montparnasse.

***

Graveurs héraldiques. — STERN, 47, passage des Panoramas.

Articles de dessin.

Articles de dessin. — BERVILLE, 25, rue de la Chaussée-d'Antin.

Musique, Instruments.

Éditeurs de musique. — BRANDUS & Ce, 103, rue Richelieu. — HEUGEL & Ce, au Ménestrel, 2, rue Vivienne. — E. & A. GIROD, 16, boulevard Montmartre. — MACKAR, 22, passage des Panoramas.

***

Pianos. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary. — KRIEGELSTEIN, 5, r. Meyerber. — ALPHONSE BLONDEL, 53, rue de l'Échiquier.

Orgues. — ORGUES D'ALEXANDRE PÈRE & FILS, 106, rue Richelieu.

Livres, Estampes, Experts Tableaux.

Libraires et Éditeurs. — E. PLON & Ce, 8, rue Garancière. — DUMAINE, 30, r. Dauphine. — C. DELAGRAVE, rues Soufflot et Sainte-Catherine.

Cabinet de lecture. — GRAET-DELALAIN, 1, rue Méhul.

***

Estampes et Gravures. — RAPILLY, 5, quai Malaquais.

***

Experts de tableaux. — HARO, 16, rue Visconti.

***

Restauration de tableaux. — MERCIER, restaurateur de l'École des Beaux-Arts, 27, rue de Seine.

Photographies, Produits et Accessoires.

Photographie. — Mon NUMA BLANC, FERNAND VADON, 29, boulevard des Italiens.

Photographie hippique. — CH. BARENNE, 46, avenue de la Grande-Armée.

***

Produits photographiques. — PROFseur STEBBING, 27, rue des Apennins.

Articles de photographie. — L. PUECH, 21, place de la Madeleine. — MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

Albums photographiques. — W. MARX, 3, rue des Archives. — Médaille d'or en 1878.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts.

Ameublement. — BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne.

Meubles d'art. — DROUARD, 16, rue de Lyon.

Meubles riches et ordinaires. — DORANGE, 59, passage Choiseul.

***

Coffres-forts. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré. — PIERRE HAFFNER, 10, 12 et 14, passage Jouffroy.

Chauffage.

Articles de chauffage. — E. DELAROCHE & NEVEUX, 22, rue Bertrand. — POÊLE MOBILE SUR ROUES, 6, place de l'Opéra.

***

Coke. — PIERRON, 72, rue du Théâtre, à Grenelle.

Charbons de terre et coke. — O. BLANQUI, 8, rue de l'Université.

Éclairage.

Lampes. — CARCEL, 18, rue de l'Arbre-Sec.

COSTUME — MODES

Costumes, Confections, Nouveautés Cachemires.

Costumes. — MEYER & MORTIMER, 14, r. Halévy.

***

Confections, Nouveautés, Cachemires. — GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal. — NORMAND père et fils et CHANDON, 82, rue Richelieu. — BOURUET-AUBERTOT, 23, av. de l'Opéra, — AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres. — AU PRINTEMPS, rue du Havre. — AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac. — AUX TROIS-QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine. — MAGASINS DE LA PLACE CLICHY, à la place Clichy, — TAPIS ROUGE, rue du Faubourg-Saint-Martin.

***

Patrons découpés haute nouveauté. — D. BACLE, 46, rue du Bac, concessionnaire des patrons DEMOREST.

Chemiserie, Lingerie, Corsets.

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — CHARVET, 25, place Vendôme.

***

Lingerie. — A LA GRANDE SPÉCIALITÉ DE BLANC, 31, boulev. de Sébastopol et 2, rue Berger.

***

Corsets. — Mme BILLARD, 4, rue Tronchet. — N. DACIER, 8, rue du Quatre-Septembre. Médaille à l'Exposition de 1878.

Corsets, lingerie et jupons. — Mon VIGOUROUS, 9, rue d'Argenteuil.

Gants, Parfumeurs, Éventails.

Gants. — TREFOUSSE, 63, rue Blanche. — BERTIN, 27, boulevard des Italiens.

***

Parfumeurs. — HOUBIGAND, 19, faub. Saint-Honoré. — PIVER, 10, boul. de Strasbourg. — RIMMEL, 17, boulev. des Italiens. — GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout. — PINAUD, 37, boulevard de Strasbourg.

Parfumerie hygiénique. — RUSMA DU SÉRAIL MULLER, 30, faubourg Montmartre.

Parfumerie Oriza. — LEGRAND, 207, rue Saint-Honoré.

Vinaigre de toilette. — BULLY, 67, r. Montorgueil.

Lait antéphélique. — CANDES & Ce, 26, boulevard Saint-Denis.

Pâte épilatoire. — Mme DUSSER, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Eaux. — EAU LAFERRIÈRE, 25, rue d'Enghien. — EAU DES CHATELAINES, 7, rue d'Enghien.

***

Éventails. — RODIEN, 48, rue du Luxembourg.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — SCHÆFFER, 23, boulevard des Italiens. — RENARD, 2, boul. des Italiens. — WASSE (culottier), 85, rue Richelieu. — ULMER, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.

Équipements militaires. — SPIQUEL, 164, r. Saint-Honoré.

Tailleurs pour dames. — WORTH, 7, r. de la Paix.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — MAISON ANGLAISE, 1, place de l'Opéra. Spécialité de chapeaux élégants pour hommes et pour dames.

SPORT

Équitation. Armuriers. Escrime.

Équitation. — MANÈGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

***

Armuriers. — GUYOT, 8, r. de Ponthieu. — LAINÉ, 21, rue Rivoli.

***

Professeurs d'escrime. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour. — D. ROBERT, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides. — BOYER, 10, rue Taitbout.

Hydrothérapie.

Bains. — ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hôtels.

Appareils pour bains. — GOFFINON-BARBAS, 85, boulevard Strasbourg.

Billard.

Professeurs de billard. — L. PIOT, au Grand-Café. — VIGNAUX, au café Chimène, passage Jouffroy.

***

Billards. — BLANCHET, 53, rue de Lanery.

Chevaux, Voitures, Écuries Sellerie.

Vente de chevaux. — TATTERSALL FRANÇAIS, 24, rue de Beaujon.

Marchands de chevaux. — A. MARX, 5, rue Matignon, — A. BERNHEIM, 17, rue de Marignan.

Chevaux et voitures de luxe de grande remise. — HAWES FRÈRES, 26, rue François 1er.

***

Voitures. — HENRY BINDER, 31, rue du Colisée. — BINDER aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne. — KELLNER, 109, avenue Malakoff. — MUHLBACHER, 63, avenue des Champs-Elysées — THOMAS (Brice), 135, boulev. Haussmann. — PLISSON, 3 et 5, avenue de la Grande-Armée.

***

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

***

Selliers. — RODUWART FRÈRES, 36, avenue des Champs-Elysées.

***

Fouets et cravaches. — BOUFFINET & GERIN, 22, rue du Temple.

***

Colliers de chiens. — LOCHET AINÉ & DEBERTRAND, 192, rue Saint-Maur.

***

Parapluies. — Mon H. FALCIMAIGNE, 91, boulevard Sébastopol.

Chiens.

Nourriture de chiens de chasse par le riz. — LAPOSTOLET FRÈRES & CERTEUX, 20, rue de Viarmes.

Villes et stations balnéaires.

VICHY. — ÉTABLISSEMENT THERMAL.

VICHY. — GRAND-HOTEL DES AMBASSADEURS.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

DIVERS

Compagnies financières et Compagnies d'assurances.

Banque. — BANQUE DÉPARTEMENTALE, 62, rue de Provence.

Caisse financière. — CAISSE FINANCIÈRE DE PARIS, 13, rue de Londres.

Compagnies financières. — CRÉDIT LYONNAIS, 19, boulevard des Italiens. — BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, 3, rue d'Antin. — CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, 66, rue de la Chaussée-d'Antin. — SOCIÉTÉ DES DÉPOTS ET COMPTES COURANTS, 2, avenue de l'Opéra. — SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE PARIS, 19, rue Louis-le-Grand. — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, 54 et 56, rue de Provence.

***

Assurances sur la vie. — LE TEMPS, 3, rue Rossini.

Assurances à primes fixes. — E MONDE, 12, rue du 4 Septembre.

Assurances sur la vie et contre l'incendie. — L'OUEST, Compagnie d'assurances sur la vie et contre l'incendie, 60, rue Neuve-Saint-Augustin.

Assurances maritimes. — LE ZODIAQUE (Compagnie d'), 11, rue Bergère.

Pour 3 francs par an assurance contre les accidents de chemins de fer et de voitures. — Cie LE GLOBE, capital : 9,000,000, 19, rue de Grammont, Paris.

Institutions, Sciences.

Institutions. — ROGER, 2, rue Lhomond. — DITZ, à Asnières.

***

Sciences appliquées à l'industrie. — EXPOSITION DES SCIENCES APPLIQUÉES A L'INDUSTRIE. Bureau : 17, faubourg Montmartre.

***

Inventions nouvelles. — RAMON BAÑOLAS, ingénieur, 102, faubourg Poissonnière. Extincteur dit « MATA-FUEGOS ».

Invention. — G.-R. FENZI, 11, rue Bichat, inventeur et seul fabricant de la canne de poche de gilet, se renfermant dans un étui à cigarettes, breveté en Europe.

Pharmaciens.

Pharmaciens. — PHARMACIE NORMALE, 70, rue Drouot. — GRIMAULT & Ce, 8, rue Vivienne.

Produits pharmaceutiques et hygiéniques.

Produits pharmaceutiques. — LABÉLONYE, 99, rue d'Aboukir. — FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78 et 80, faub. Saint-Denis. — BERTHÉ, 24, rue des Écoles. — MOTHES, LAMOUROUX & Ce, 150, rue de Rivoli. — AROUD, 7, rue Constantine, à Lyon.

Produits hygiéniques. — Dr DELABARRE, 78, faubourg Saint-Denis. — VIN DU Dr CH. ALBERT, 19, rue Montorgueil.

Art dentaire.

Dentiste. — FATTET, 255, rue Saint-Honoré.

Eau dentifrice. — EAU DU Dr PIERRE, 8, place de l'Opéra.

Orthopédie.

Bandages à régulateur. — HENRI BIONDETTI, 48, rue Vivienne, près du boul. Montmartre.

Agriculture.

Agriculture. — HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière. — PELTIER, 10, rue Fontaine-au-Roi.

Clôtures.

Clôtures. — SOCIÉTÉ DES CLOTURES POUR CHEMINS DE FER, constructions rustiques, treillages, grillages, 51, rue d'Hauteville.

Pompes.

Pompes rotatives. — MORET & BROQUET, 121, rue Oberkampf.

Vernis.

Vernis. — SŒHNÉE, 19, rue des Filles-du-Calvaire.

Jeux et Jouets, Bimbeloterie.

Jeux pour parcs. — E. FOIN, 138, rue du Temple. — MARCHAL & BUFFARD, passage de l'Opéra.

Jouets. — PARADIS DES ENFANTS, 156, rue de Rivoli. — AU NAIN BLEU, CHAUVIÈRE, 27, boulevard des Capucines.

Bimbeloterie-Jouets. — JUMEAU. Poupées nues et habillées, 8, rue d'Anjou-au-Marais.

Accessoires de cotillon et jouets. — A LA RÉCOMPENSE, Mon A. NADAUD, 34, r. du Quatre-Septembre.

Papeterie.

Fournitures de bureaux. — GALLIN-FUZELLIER, 1, rue de Condé. Registres et encadrements.

Aiguilles.

Aiguilles et épingles anglaises. — KIRBY-BEARD & Ce, 5, rue Auber.

Articles pour fumeurs.

Pipes. — Mon LENOUVEL, 1 et 3, place de la Bourse. — T. SOMMER, passage des Princes.

Papier persan. — Ve J. HATTERER, 15, passage Tocanier.

Plumes.

Plumes. — J. ALEXANDRE, 4, rue de Braque.

***

Pèse-lettres. — BRIAIS, 60, faubourg du Temple.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cie, 10, place de la Bourse, dans les bureaux du journal.

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

CHRONIQUE

Si la présence des hautes personnalités, impériales et royales, dont nous avons été les hôtes quelques jours, a donné à Paris une animation factice et momentanée, leur départ l'a plongé dans l'espèce d'atonie paresseuse, qui, du moins au point de vue mondain, est la caractéristique habituelle de l'époque douteuse que nous traversons. L'été est déjà loin, et avec lui le gai cortège des beaux jours, et l'hiver, avec ses pompes et ses fêtes, n'est pas encore venu.

Il y a comme un partage — je dirais volontiers comme une scission — des forces sociales dont le faisceau fait la vie et le rayonnement de Paris — les hommes d'affaires, la magistrature, le barreau et tout ce qui dépend de ces corporations puissantes regagne déjà la ville, où les *Politiciens*, comme disent assez dédaigneusement les *gentlemen* d'Amérique, vont bientôt les suivre — tandis que les gens de loisir et de fortune, à qui la destinée bienveillante a départi l'inestimable trésor d'une complète indépendance, s'attardent encore, retenus par les belles chevauchées et les grandes chasses, dans les lointaines villégiatures.

C'est encore aux champs, à l'ombre froide des forêts, dont les cimes jaunissent et se dépouillent, ou près des hautes cheminées où brûlent les ormeaux et les chênes, que l'on écrirait la plus brillante moitié de la chronique mondaine, pendant les deux mois qui vont suivre.

* * *

Les cercles et les théâtres, voici, à l'heure présente, les deux grands mobiles de l'activité parisienne.

Les amateurs de spectacles peuvent dire qu'on les a servis à souhait. Chaque soir de cette semaine a eu sa *première;* la musique et le drame se sont disputé — ou plutôt partagé — l'élégante clientèle de ces solennités qui ont un attrait si vif pour leur public spécial.

A l'Opéra-Populaire des quartiers lointains, le Lyrique de la rue Taitbout a donné vigoureusement la réplique. Nous souhaitons bonne chance à ce petit théâtre des audacieux et des entreprenants, qui ne peut ni vivre ni mourir, qui n'ouvre que pour fermer, et qui ne ferme que pour r'ouvrir. — Bien que son voisin, nous ne craignons point les éclats de ses soirées retentissantes, tapageuses parfois — gaies toujours.

* * *

Parler des cercles, c'est, pour un chroniqueur, se placer dans le plus vif courant de l'actualité parisienne. Chaque jour, en effet, nous en voyons s'ouvrir de nouveaux, et les anciens s'agrandir, se transformer... ou déménager.

Il en est un que les Parisiens de la rive droite et les habitués du grand boulevard ne connaissent guère que de réputation, bien qu'il appartienne à une des plus riches corporations de la haute industrie et du grand commerce du XIXe siècle.

Je veux parler du Cercle de la Librairie, qui groupe dans une intimité toute paternelle les imprimeurs, les éditeurs et les simples libraires de Paris. Longtemps situé dans un local froid, à l'angle de la rue Bonaparte et du quai Malaquais, le Cercle de la Librairie sut y donner de belles fêtes et des soirées dramatiques et musicales dont il fut beaucoup parlé... rue des Grès et place de la Sorbonne.

Mais aujourd'hui que la mode est aux hôtels, et que chacun veut être chez soi, nos honorables éditeurs se sont dit qu'ils étaient assez riches pour avoir, eux aussi, pignon sur rue; ils ont donc acheté un terrain à l'angle de la rue Grégoire-de-Tours et du boulevard Saint-Germain, et comme ils ont l'habitude de s'offrir en toute chose la fleur du panier, c'est Charles Garnier, ne vous déplaise! qu'ils ont choisi pour architecte.

Le nouvel hôtel, qui vient d'être inauguré lundi soir, a la forme d'une rotonde, et ne comprend, au rez-de-chaussée, qu'un entresol et un étage fort élevé. Inutile de dire que l'escalier est magnifique. Est-ce que toujours et partout, l'escalier n'est pas l'unique préoccupation de Charles Garnier? Celui-ci est en marbre blanc, à double révolution — un fer à cheval qui se renverserait à chaque étage.— La bibliothèque dans laquelle chaque membre a tenu à honneur de déposer les plus belles œuvres sorties de ses presses, est située à l'entresol. Au premier étage, une grande pièce en rotonde sert de salle de jeu. Le cercle compte quelques whisteurs de belle seconde force; une bouillotte modeste y conserve quelques adeptes; mais le baccarat y est vu de fort mauvais œil par des gens sages, qui doivent presque tous leur position, leur honorabilité et leur fortune, à leur travail et à leur sagesse. Le lustre, en vieux métal, est du plus beau style et du meilleur goût. A droite, une salle de billard provoque les amateurs de séries, qui se recrutent surtout parmi les jeunes; les gris-pommelés en sont toujours au doublé et aux effets de bande — vieux style un peu démodé aujourd'hui. A gauche, la salle de lecture, avec sa longue table, couverte de journaux et de revues. Au fond de la pièce, une petite scène pour les soirs de proverbe et d'opérette. Pas de salle à manger. Les membres du Cercle de la Librairie ne se dérangent point : ils dînent avec leurs femmes et ne soupent jamais. L'ameublement est d'un goût sévère, — je dirai volontiers *janséniste*, puisque je suis dans le voisinage de Saint-Séverin, — un vert légèrement passé et qui n'attire pas l'œil. — Les moindres détails révèlent le bon goût de gens « *très comme il faut* » — mais qui ne rient pas tous les jours ! Il y a des cercles plus gais. Il n'y en a point dont les membres présentent à leur caissier une surface plus rassurante.

* * *

Bien que la Revue ait le bonheur de ne point faire de politique, je ne crains pas de dire, même dans ses colonnes, que j'aime assez la République... en plâtre. Cette forme de gouvernement jetée dans un bon moule, avec les accessoires convenables, coiffée du bonnet phrygien, qui n'a que le tort de ressembler à un bonnet de coton, ou relevant avec une grâce coquette ses tresses opulentes, ne nous déplaît pas plus qu'autre chose, et nous sommes disposé à l'applaudir pourvu qu'elle soit belle, ou simplement jolie.

Nous avons donc été un des plus empressés parmi les curieux, dont le nombre a été grand, qui ont assiégé les salles du Palais des Beaux-Arts, pendant tout le temps qu'a duré l'exposition du concours pour l'érection d'une statue de la République sur la place du *Château-d'Eau*, à l'endroit même que nous vîmes s'élever jadis l'éléphant colossal dans les flancs duquel tous les rats du quartier avaient fait élection de domicile, sans jamais réclamer leur carte d'électeur.

Quatre-vingts artistes ont pris part au concours. Jamais nous n'avions vu tant de République à la fois. Il y avait des Républiques Athéniennes, des Spartiates, des ouvertes, des fermées, des radicales et des intransigeantes, et même quelques bourgeoises.

L'endroit où doit s'élever la nouvelle statue ne nous a point paru fort heureusement choisi. Si colossale qu'elle soit, une statue ne saurait être la décoration convenable et suffisante de cette place immense, à laquelle huit ou dix grandes avenues, irrégulièrement convergentes, viennent ajouter un horizon infini. C'est un véritable monument qu'il y faudrait bâtir.

Les concurrents, chez lesquels, à défaut de talent, nous devons au moins reconnaître une très grande bonne volonté, ont eu vaguement conscience de cette difficulté. Aussi, pour sauver la pauvreté du fond, se sont-ils réfugiés dans la variété des accessoires, vastes piédestaux, terrasses babyloniennes, escaliers gigantesques, et collection d'animaux, fauves, carnassiers, ruminants et pachydermes, à peupler tous les jardins zoologiques du monde. Un de nos jeunes artistes, qui doit avoir fait son éducation dans l'Inde, à la cour de quelque rajah, a voué un culte véritable au majestueux proboscidien, et il a donné pour garde du corps à sa République toute une troupe d'éléphants apprivoisés, rangés en cercle autour d'elle. Couchés dans des attitudes aussi gracieuses que le permet leur colossal embonpoint, ils tiennent entre leurs énormes pattes des cartouches sur lesquels sont inscrits les noms de chacun de nos ministères. Nous avons l'éléphant du Commerce et de l'Agriculture, — un peu lourd, naturellement, — l'éléphant des Beaux-Arts, déjà plus éveillé, et l'éléphant diplomatique, pour les Affaires étrangères, qui escamotte les traités, subtilise les ambassadeurs avec sa trompe, et avale les protocoles comme de simples gimblettes. On n'a pas plus d'esprit que ces grosses bêtes-là!

Nous ne parlons pas des lions — à la Bartholdi ou la Thorwaldsen — ils foisonnent; ils pullulent; quand la République manquera de chevaux, rien ne l'empêchera de s'en faire des attelages, et de mener à deux, à trois ou à quatre, en daumont, en arbalète, en troïka, ou en tandem — à moins qu'elle ne préfère le *four-in-hand*... Mais ce serait bien aristocratique pour aller à Belleville.

Il y a aussi les statues-charades, fort amusantes, en vérité! C'est ainsi qu'un de nos petits Michel-Ange voulant nous montrer une république « protégée par les lois » a modelé une vigoureuse gaillarde et lui a couvert la gorge d'une large draperie, sur laquelle on lit le texte de la Constitution! de même qu'en 1815 nos pères mouchaient leur nez vénérable dans des carrés de batiste sur lesquels on avait imprimé la charte octroyée à ses sujets par S. M. Louis XVIII-le-Désiré.

Trois mots, — qui paraîtront sévères, et qui ne sont que justes — résumeront nos impressions sur soixante-quinze de ces quatre-vingts républiques : lourdeur, bizarrerie et vulgarité!

* * *

Faisons une éclatante exception en faveur de M. Gauthérin — un maître parmi les maîtres, et aujourd'hui en possession d'une incontestable autorité.

Son œuvre éminente a rallié tous les suffrages. Je le comprends — car elle a pour elle le goût, la science et le style.

Autour d'un piédestal élevé, et d'un caractère tout à fait monumental, l'auteur a groupé quatre statues allégoriques : l'Outil, la Charrue, l'Épée et le Lion — c'est-à-dire les quatre forces vives du

monde moderne. Sur le piédestal même, quatre médaillons gigantesques et très décoratifs : — sur l'un d'eux — que j'aperçois tout d'abord — le vaisseau symbolique de la Ville de Paris — battu par une éternelle tempête, avec sa fière devise : « *Fluctuat, nec mergitur!* »

Quant à la statue elle-même, elle est pleine de grandeur, de mouvement et d'énergie. La tête est fière, la draperie abondante et large; une des mains presse la garde du glaive, et l'autre s'appuie sur les tables de la Loi.

Le projet de M. Dalou nous a paru digne d'attention — mais plus voisin du bas-relief que de la statue, s'il devait jamais arriver à une exécution définitive.

Assise sur un char traîné par des lions... amnistiés, la République passe comme dans un triomphe, suivie d'une femme, qui personnifie sans doute l'éloquence tribunitienne, et qui jette au peuple des fleurs... de rhétorique. Le peuple aimerait peut-être mieux des pommes de terre!

* * *

Notre liste nécrologique, déjà si longue, vient encore de s'augmenter d'un nom. — Enlevé bien tôt à sa jeune gloire, à son art, à ses amis, et à l'aimable femme qui venait de s'associer à sa destinée, Eugène Blanchard, l'ami, l'émule et le compagnon d'Henri Régnault vient de disparaître à son tour, dans toute la force de l'âge et du talent; quand tout lui présageait le plus souriant avenir, quand des succès, que la critique voyait grandir d'année en année, le rangeait déjà parmi les plus brillants représentants de la peinture moderne.

Grand Prix de Rome, il ne chercha pas trop longtemps sa voie. Il savait composer et il savait peindre, et chez lui la main vaillante était toujours au service de la pensée féconde. Après le temps d'arrêt que l'Année maudite — 1870-1871 — lui avait imposé comme à tant d'autres — il s'était remis au travail avec une indomptable ardeur, et le succès l'avait bien vite récompensé. Qui ne se souvient de ces belles toiles, toutes resplendissantes de fraîcheur et d'éclat, le Bouffon, et les Chanteuses au lutrin? Et que dire de ces portraits de femme, où vivait et respirait la grâce mondaine des modèles les plus aristocratiques? Les commandes affluaient chez lui, et il n'avait plus qu'à choisir entre mille travaux attrayants. C'est une heure bénie dans la vie de l'artiste — et que seuls ont connue les privilégiés du destin.

Blanchard n'en a pas joui longtemps, et selon la parole mélancolique du poète, il a vu briser

« La coupe en ses mains encore pleines ».

Il avait épousé — tout récemment — une aimable créature, la fille de cette charmeuse à la voix d'or, qui fit tour à tour les beaux soirs de Pétersbourg et de Paris — Mme Naptal-Arnaud. Jamais union ne s'était annoncée sous de plus heureux auspices. L'infortuné jeune homme aura donc — et en bien peu de temps — connu toutes les douceurs de la vie et toutes les amertumes de la Mort.

Louis Énault.

MUSIQUE

Le dernier concert du Châtelet promettait d'être particulièrement intéressant; le programme annonçait en effet la première audition d'une Rapsodie pour orchestre, de M. Ed. Lalo et d'un Concerto pour piano, de M. Johannès Brahms, exécuté par Mme W. Szarvady,

La Rapsodie comprend deux parties : une introduction s'enchaînant à un *allegretto* et un *rondo*. Ce dernier morceau a paru d'une inspiration un peu ourte; mais l'*allegretto* est un petit bijou ciselé de main de maître. On trouve dans cette page charmante une foule de combinaisons de timbres, toutes très ingénieuses, et faisant ressortir avec un relief puissant une phrase mélodique aussi expressive qu'originale. Ce joli morceau a été bissé.

Le Concerto de J. Brahms......

O mes lecteurs! si jamais vous lisez ce titre-là sur un programme, fuyez sans perdre un instant!

Certes, j'ai eu l'occasion d'entendre déjà pas mal d'élucubrations plus ou moins indigestes; mais jamais, non, jamais je n'ai été soumis à pareille épreuve.

Sachez donc que ce Concerto est en *ré mineur*; qu'il est divisé en trois parties séparées : *Allegro moderato — Andante — Rondo;* que l'audition des trois parties susdites ne dure pas moins de quarante minutes, montre en main; et que pendant ces quarante minutes — quarante siècles! — l'oreille ne perçoit qu'une succession incohérente de sons, sans intérêt, sans raison, une orgie de notes insensées, une bacchanale de périodes effarées, s'échafaudant les unes sur les autres, sans qu'il y ait jamais, je ne dirai pas un sens arrêté, mais seulement un commencement d'idée compréhensible. C'est horrible!

Je ne sais trop dans quel but Mme Szarvady avait choisi cette insanité pour se faire entendre, car ce Concerto n'a même pas le mérite banal de mettre en lumière les qualités d'exécution du soliste; la partie de piano est presque toujours étouffée par l'orchestre, qui m'a fait un peu l'effet d'un chien qui aboie après un joueur de musette. Mme Szarvady serait-elle, par hasard, une admiratrice convaincue de ce nouveau genre d'excentricité musicale? Le cas serait grave et des plus regrettables, car Mme Szarvady ne doit pas oublier que c'est en exécutant avec un style pur — parfois un peu froid — les chefs-d'œuvre des Mozart, des Beethoven, des Weber, des Mendelssohn, des Schumann, qu'elle a conquis en Allemagne, sous le nom de Wilhelmine Clauss, une réputation de pianiste et de bonne musicienne que les artistes français s'étaient plu à reconnaître et à consacrer. Le public du Châtelet, qu'on n'accusera certes pas d'être réactionnaire en musique, a tenu à montrer à Mme Szarvady par ses applaudissements... discrets, qu'il voulait bien faire grâce au compositeur en faveur de son interprète; mais je crois qu'il serait imprudent de recommencer l'aventure.

* * *

Le théâtre des Folies-Dramatiques a inauguré sa campagne d'hiver sous de fâcheux auspices : le nouvel opéra-comique (?) de MM. Clairville, Delacour et Lacome, Paques-Fleuries, ne me paraît pas devoir s'éterniser sur l'affiche; les naïvetés du livret et la faiblesse de l'interprétation ont amené un désastre que l'agréable partition de M. Lacome a été impuissante à conjurer.

A quand la reprise de Cloches de Corneville?

* * *

Le concert organisé par MM. Halanzier et Coquelin aîné au bénéfice de la caisse des pensions des artistes dramatiques a dépassé toutes les espérances : 70,000 francs de recette et un triomphe pour Mme Adelina Patti, telle est, *grosso modo*, le bilan de la journée. La célèbre cantatrice, accueillie par une triple salve d'applaudissements, a dit avec cette voix merveilleuse de souplesse et de charme l'air de Sémiramide, celui d'Ernani et enfin, pour dédommager le public d'une défection regrettable, la romance si connue de Mme W. de Rothschild : *Si vous n'avez rien à me dire.*

Le programme comprenait encore les noms de Mme Céline Chaumont, de MM. Coquelin, Delaunay, Dumaine, Saint-Germain, Talazac, Lassalle; enfin l'orchestre des concerts du Châtelet sous la direction de M. Ed. Colonne, rehausssait l'éclat de cette grande solennité artistique qui laissera, dans l'esprit des auditeurs tout comme dans la caisse de l'association un durable souvenir.

Léon Delahaye.

P. S. A la semaine prochaine le compte rendu de l'ouverture de l'Opéra-Populaire ainsi que celui de la première représentation de La Jolie Persane au théâtre de la Renaissance.

SOCIÉTÉ FINANCIÈRE

La *Société financière de Paris* a donné lieu à des transactions fort actives. Cette valeur est très bien classée; les bénéfices acquis depuis le commencement de l'année assurent dès à présent un dividende bien supérieur à celui du dernier exercice. Les participations en cours font prévoir que les derniers mois de 1879 seront tout aussi fructueux que le premier semestre dont les bénéfices nets se sont élevés à plus de 1,200,000 fr. C'est dire que les cours actuels sont loin de répondre à une situation aussi florissante et qu'ils seront très largement dépassés peut-être dans un très bref délai.

UN AMBLEUR RUSSE.

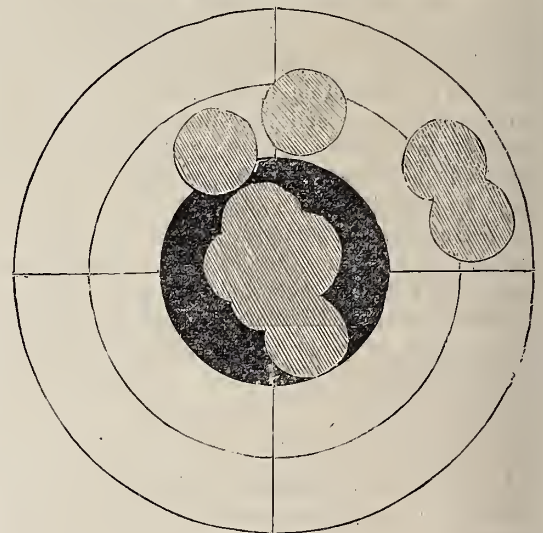
Si peu importante qu'ait été la dernière exposition hippique à Saint-Pétersbourg, elle renfermait néanmoins quelques sujets vraiment dignes de la plus sérieuse attention. Le cheval que représente notre gravure est de ceux-là et il a accompli des hauts faits uniques peut-être dans leur genre. Sous une apparence peu séduisante l'œil du connaisseur reconnaîtra immédiatement dans la structure anatomique de ce petit animal certains signes excellents et qui permettent de conclure à de très remarquables facultés. Mais ici toutes les présomptions demeureront certainement au-dessous de la réalité. 40,584 mètres (environ 5 1/2 allemandes) en 75 minutes, à l'amble; voilà des chiffres, constatés officiellement, et qui se passent de commentaires.

D.

TIR AU PISTOLET

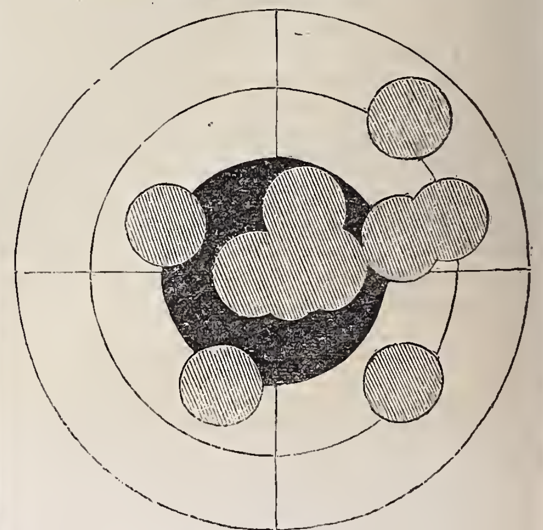
CARTON DE CONCOURS.

Médaille d'or, au commandement, douze balles, par M. N. Benardaky.

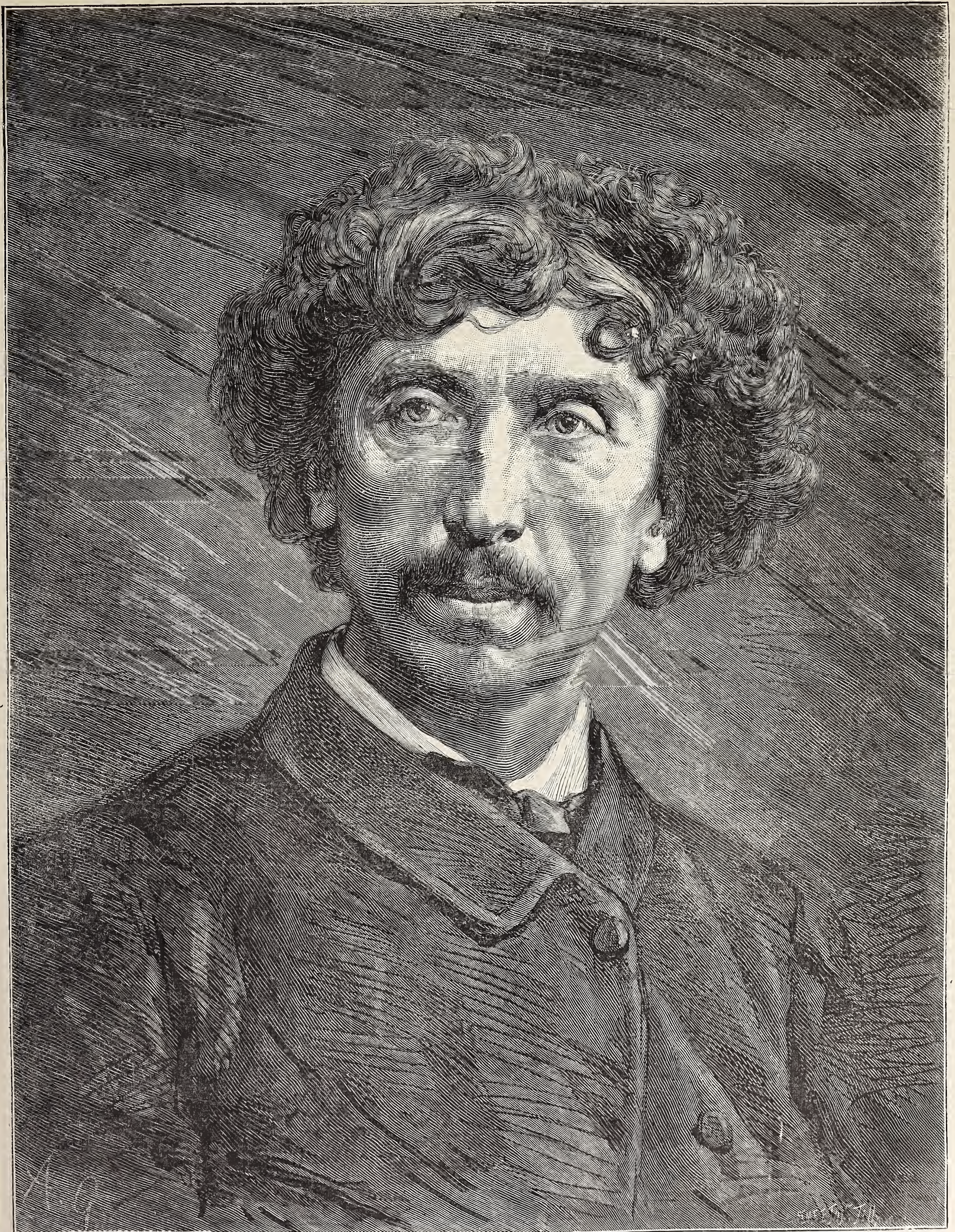


CARTON DE CONCOURS.

Médaille d'or, au commandement, douze balles, par M. Émile Kirschten.



TIR GASTINNE-RENETTE.



M. CHARLES GARNIER

ARCHITECTE DU CERCLE DE LA LIBRAIRIE (voir p. 807).

Gravé par M. THIRIAT pour l'*Illustration*.

ÉCHECS

PARTIE N° 72.

Défense des deux Cavaliers (a.

Blancs. M. Paul Morpurgo.	Noirs. M. C. Morel.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 4 F	3. C 3 F R (*b*
4. C 5 C	4. P 4 D
5. P pr P	5. C 4 T D
6. F 5 C éch.	6. P 3 F D
7. P pr P	7. P pr P
8. F 2 R	8. P 3 T R
9. C 3 F R	9. P 5 R
10. C 5 R	10. D 5 D (*c*
11. C 4 C (*d*	11. F pr C
12. F pr F	12. C 5 F D (*e*
13. Roq.	13. C 4 R
14. F 2 R	14. F 3 D
15. P 3 D	15. Roq. T R
16. P pr P	16. D pr P R
17. F 3 D (*f*	17. D 5 T R
18. F 7 T éch. (*g*	18. R pr F
19. D pr F	19. C 3 F — 5 C
20. P 3 T R (*h*	20. T R 1 D (*i*
21. D 4 C D	21. T D 1 C D
22. D 5 F (*j*	22. T 4 D
23. D pr P T	23. T 1 T D (*k*
24. D 6 C	24. T 3 T
25. D pr T	25. C 6 F éch.
26. R 1 T (*l*	26. D pr P F
27. F 3 R (*m*	27. D 6 C
28. F 1 C	28. T 8 D
29. C 2 D (*n*	29. D 7 T éch.
30. F pr D	30. C 7 F mat.

NOTES

a) Jouée récemment à Trouville.

b) Nous avons déjà dit que cette défense laissait quelque avantage au premier joueur.

c) Les Noirs peuvent encore continuer leur attaque par 10. D 2 F ou D 3 D. Le coup du texte est plus usité.

d) Jusqu'à présent nous pensons que les coups joués de part et d'autre sont les plus forts. Voici la suite que nous préférons : 11. P 4 F R — F 4 F D. — 12. T 1 F R — D 3 D (pour éviter 13. P 3 F D). — 13. P 3 F D — F 3 C. — 14. P 4 D etc...

e) Plus énergique assurément que la continuation ordinaire : 12. P 6 R. — 13. F 3 F — P pr P éch. — 14. R 1 F mieux car ils reprendront plus tard leur Pion avec une situation satisfaisante.

f) Mieux valait : 17. C 3 F D — D 5 C. — 18. P 3 T D — D 4 F. — 19. C 4 T — D 4 D. — 20. D pr D — C pr D. — 21. P 4 F D toujours avec le Pion de plus.

g) Forcé pour éviter le mat dont menaçaient les Noirs par 18. C 6 F éch.

h) Dangereux. Nous aimons un peu mieux : 20. F 4 F — T R 1 D. — 21. D 3 T — T 8 D. si 21. C pr P. — 22. F pr C !) — 22. D 3 C R.

i) Commencement d'une offensive admirablement gardée.

j) Faible 22. D 4 F R était le coup juste.

k) Pour ôter la Dame de cette ligne où elle protège le P F R. Si 24. D pr T alors les Noirs forcent le mat dans un grand style par C 6 F éch. — 25. R 1 T (A) — D pr P F R ! — 26. C 2 D — D 8 C éch. ! — 27. T pr D — C 7 F mat.

A

25. P pr C — D pr P T. — 26. F 4 F mell. — T 4 T et le mat est inévitable.

l) Nous avons dit dans la note précédente pourquoi les Blancs ne pouvaient prendre le C.

m) Forcé. Les Noirs menacent : 27. D 8 C éch. et mat avec le Cavalier.

Cette fin est une des plus belles que nous ayons encore insérées. On remarquera que sur quatre pièces les Noirs en ont trois en prise.

n) Si à la place 29. D 2 R — C pr F. — 30. D pr C forcé. — T pr T. — 31. C 2 D — T pr T. — 32. D 5 F éch. — D 3 C, et gagnent et si 29. T pr T — D 7 T éch. et le C mat.

PARTIE N° 73.

Viennoise (a.

Blancs. M. Rosenthal. (Otez la T D)	Noirs. M. Schlesinger.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F D	2. C 3 F D
3. C 3 F R	3. C 3 F R
4. F 5 C	4. F 4 F
5. C pr P	5. C pr C
6. P 4 D	6. F 3 D
7. P 4 F R (*b*	7. C 3 C
8. P 5 R	8. P 3 T D (*c*
9. F 4 F D	9. F 5 C D
10. P pr C	10. D pr P
11. Roq.	11. P 4 F D (*d*
12. C 5 D	12. D 3 F D
13. D 2 R éch.	13. R 1 D (*e*
14. P 5 F R	14. T 1 R
15. P pr C	15. T pr D
16. P pr P F (*f*	16. P pr P
17. P 8 F fait D éch.	17. F pr D
18. T pr F éch.	18. T 1 R
19. F 5 C éch.	19. D 3 F R
20. T pr D	20. T 8 R éch. (*g*
21. T 1 F R éch. déc.	21. R 1 R
22. C 7 F mat.	

NOTES.

a) Jouée à la Régence le 20 octobre dernier.

b) C'est notre continuation favorite parce que si 7. P pr C — F pr P. — 8. C 2 R — D 2 R ! Voir à cet égard nos anciennes notes.

c) Jusqu'ici M. Schlesinger a joué très correctement ; mais ici il perd son temps. La meilleure continuation est 8. F 5 C. — 9. P pr C — D pr P. — 10. Roq. — F pr C suivi de 11. Roq.

d) Le seul coup faible de la part des Noirs ; mais tel quel il entraîne la perte de la partie. Ici encore il fallait prendre le Cavalier et roquer ensuite.

e) Obligé si 13. R 1 F — P 5 F gagne une pièce.

f) Les Noirs ne peuvent plus éviter un désastre. Si 16. P 3 T. — 17. P 8 F fait D éch. — T 1 R. — 18. D pr P et gagnent.

Et si 16. P 3 D. — 17. P 8 F fait D éch. — T 1 R (A). — 18. F 5 C éch. — R 2 D. — 19. D 7 F éch. et mat le coup suivant.

A

17. D 1 R. — 18. D pr P D éch. — D 2 D. — 19. F 5 C éch. et mat le coup d'après.

g) Si 20. P 3 T R. — 21. T 8 F éch. à la découverte. — P pr F. — 22. T pr T éch. — R pr T. — 23. C 7 F éch. et gagnant.

Si d'autre part 20. P pr T. — 21. F pr P éch. — T 2 R. — 22. F pr T éch. — R 1 R. — 23. C 7 F éch. et gagnent.

Solution du problème n° 81.

Composé par le Dr S. Gold.

1. $\frac{\text{C 4 R}}{\text{P pr C}}$; 2. $\frac{\text{F 1 F R}}{\textit{ad libitum}}$; 3. $\frac{\text{F 3 T mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{C pr C}}$; 2. $\frac{\text{C 8 T}}{\textit{ad libitum}}$; 3. $\frac{\text{C 7 F mat.}}{}$

Solution du problème n° 82.

Composé par le Dr S. Gold.

1. $\frac{\text{F 1 D éch. déc.}}{\text{F pr T}}$; 2. $\frac{\text{T 6 C éch}}{\text{R 5 T}}$; 3. $\frac{\text{D 4 R éch.}}{\text{D 5 D éch.}}$; 4. $\frac{\text{R 1 C éch. déc.}}{\text{T pr F mat.}}$

Solutions justes ;

MM. Lequesne, de Madrazo, Barré, Léon Guinet et Frau, de Lyon, Dr Deminee, de Karelstad, Abrahms, Morpurgo, Wald, Gorkowski, Heiman, Deutch.

Du n° 81 : Mmes Anna Janet, B. Dioni, MM. Henri Thomson, T. Reinach, de Turpini, G. Faure.

NOUVELLES

Depuis un mois ou deux plusieurs journaux français et étrangers entretiennent leurs lecteurs de prétendus défis que nous aurions adressés à tels ou tels joueurs ou reçus d'eux. Une fois pour toutes nous les prévenons de se mettre en garde contre tous ces bruits.

— Nous remercions vivement le *Glascow-Herald* de l'article bienveillant qu'il a bien voulu nous consacrer, mais l'assurons en toute franchise qu'il n'avait aucune excuse à nous adresser. L'article de la Stratégie qui lui a semblé aigre, a été publié sans que nous fussions averti. Nous serons toujours fort aise d'avoir une correspondance avec le *Glascow-Herald,* mais qu'il ait la bonté, en ce cas, de s'adresser directement à nous ou à notre seul journal *la Revue.*

— Le premier tournoi du Cercle des échecs est commencé. Douze joueurs sont inscrits, dont trois de première classe : MM. de Bezkrovny, Chaseray et Gifford. Jusqu'ici toutes les chances paraissent être en faveur de MM. de Bezkrovny, Chaseray et Gifford de la première classe, et M. Nodler de la troisième.

— A la Régence, le premier grand tournoi handicap aura lieu prochainement. Plus de trente amateurs sont déjà inscrits dont quatre de première classe : MM. de Bezkrovny, Chamier, Ensor et Maczusk.i

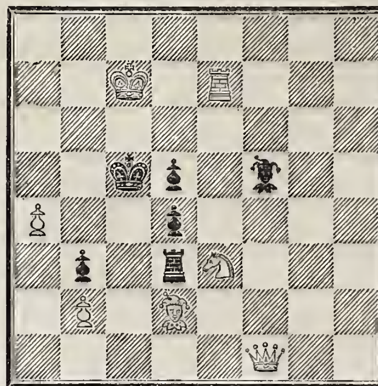
— En Amérique, le match entre le capitaine Mackensie et M. Hosmer doit être commencé maintenant. Aux dernières nouvelles on était d'accord sur toutes les questions sauf sur celle de la limite du temps.

— Voici le résultat actuel du match entre MM. Barnes et Delmar. Ce dernier gagne quatre parties, M. Barnes deux et deux ont été nulles.

PROBLÈME N° 88

composé par M. D. W. Klark, de la Sibérie.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en deux coups.

S. Rosenthal.

LES CARTES

LE WHIST.

De la treizième.

Quand et pourquoi peut-on jouer en couleur une treizième carte ?

Oui, toutes les fois que votre jeu n'est pas nettement dessiné et que celui de votre partner doit être réservé.

Oui, lorsque votre partner a peu d'atouts et des atouts moyens qui, en coupant la treizième carte jouée peuvent faire tomber de gros honneurs chez vos adversaires.

Oui, quand votre partner a une mauvaise carte dont il peut se défaire sur votre treizième.

Oui, quand votre partner et vous avez chacun l'atout maître et qu'il faut éviter qu'ils tombent l'un sur l'autre.

Oui, quand vous n'avez aucune bonne invite à faire en couleur ni un atout et que vous ne voulez pas compromettre le jeu de votre partner en lui demandant un sacrifice inutile.

Non, si vous avez beaucoup d'atouts et l'espoir fondé que les atouts épuisés, votre treizième sera une carte triomphante, une levée sûre et certaine.

Non, Si votre jeu et celui de votre partner sont faibles parce que l'un de vos adversaires, le premier en cartes, se défaussera tandis que le dernier à jouer coupera à coup sûr.

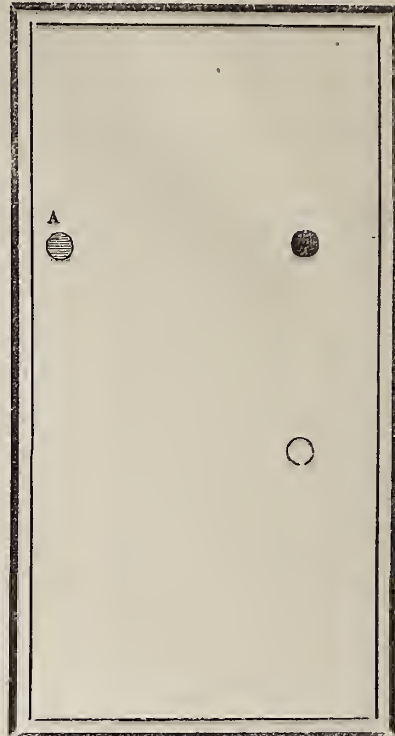
Non, si cette levée vous fait perdre la partie ou vous empêche de la gagner.

Vous voyez quelle matière à controverse et avec quelle prudence il faut traiter cette grave question.

Old Trick.

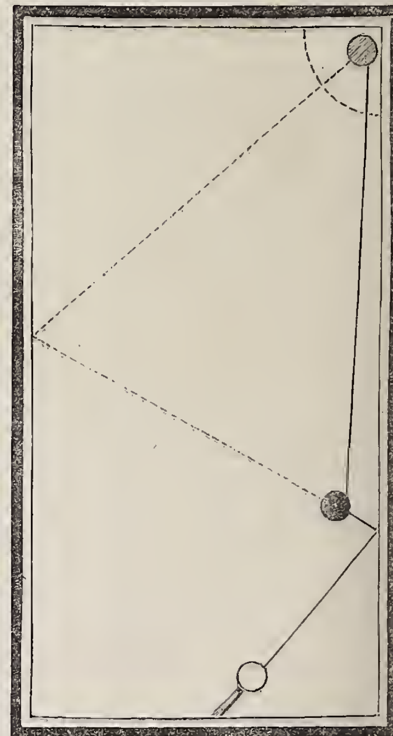
LE BILLARD

42e position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 50.



Lucien Piot,
Professeur du Grand-Café.

***, Nous constatons avec bonheur l'immense succès que remporte la *France illustrée* de V.-A. Malte-Brun, non seulement en France, mais à l'étranger. Le premier fascicule, consacré au Pas-de-Calais, quoique tiré à très grand nombre, a été enlevé avec une telle précipitation qu'on a été obligé d'en faire un nouveau tirage pour répondre aux demandes incessantes. Le deuxième fascicule consacré à la *Loire-Inférieure* rencontrera certainement la même faveur. Nous ne saurions trop engager ceux de nos lecteurs qui voudraient connaître notre beau pays à s'abonner à cette intéressante et utile publication unique dans son genre. (Voir aux annonces.)

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 48.

Le deux d'atout joué par votre adversaire de droite, n'est pas seulement une invite au roi, il indique aussi une longue couleur, probablement à trèfle, et de belles cartes de rentrée, dans les autres couleurs. C'est donc une partie de défense qu'il vous faut jouer : en prenant avec la dame, vous êtes à peu près sûr de faire la levée; mais si le roi et le valet se trouvent dans la même main, vous serez forcé au troisième coup. En prenant avec le dix, vous avez trois chances contre une de faire la levée, et vous conservez deux rentrées certaines avec la perspective d'utiliser votre huit d'atout, en coupant une fois la couleur trèfle. C'est donc à cette carte que nous donnerons la préférence. Il est vrai que vous serez obligé d'ouvrir une couleur sans point d'appui bien solide. Mais vous avez dans la dame de cœur une carte qui peut être jouée sans inconvénient et qui vous donne un coup d'attente.

Principe.

Faites l'impasse double lorsque vous connaissez la carte d'invite de votre adversaire et que vous n'avez pas d'attaque franche à essayer. En réalité, vous n'aurez fait qu'une impasse simple.

PROBLÈME N° 49.

Carreau est atout.

Deuxième à jouer. Quelle carte jouerez vous sur le deux de cœur.

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 50.

L'écart de ce coup en premier, mérite une sérieuse analyse. Vous craignez le point dans les quatre couleurs, trois quatorze, et cependant il faudrait peu de chose pour que vous puissiez faire un repic. Une tierce au roi dans une couleur quelconque, à la condition toutefois de relever en même temps une basse carte à cœur ou à carreau. Le valet et l'as de l'une des deux couleurs pique et trèfle, etc. Avec dix de cartes blanches d'avance, vous devez porter le point et négliger le quatorze.

Vous ne pouvez pas laisser de cartes

La conséquence de ces diverses nécessités, s'impose forcément : sacrifier une des deux couleurs, avec le dix de carreau et le dix de cœur. Soit par exemple : quatrième au dix de pique et dix de cœur.

Vous conservez vos as, non pas pour couvrir le risque d'être capot; mais parce que ne laissant pas de cartes, vous êtes obligé de sacrifier une des deux quatrièmes et votre quatorze de dix.

Deuxième à écarter : les chances d'erreur chez votre adversaire sont plus nombreuses. Cherchez le repic en écartant un as avec les dix de carreau et de cœur.

PROBLÈME DE PIQUET.

Quel sera votre écart en premier et en second, avec :

ROBERT D'A.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 226.

GR SPCRTDTNP PLB R GR SPCDMFRBNP MP VHP GR GNMPXMP PLB R GR GNQPFBP : HX PMHPNG PB HX KPFNG.

N° 227.

I* E** U*E A**E **U* *E**I**E Q** L* *A*O**IE : *E** *A *E*I*E.

N° 228.

L* B**N N* F**T P*S D* BR**T; L* BR**T N* F**T P*S D* B**N.

N° 229.

Un E, deux I, trois O, et les consouues C. D. M. T. S. P. N. — Uu mot de treize lettres.

N° 230.

B ? R ? E
A ? LA ? N
E ? I ? E
C ? AR ? E
P ? R ? S
A ? RIC ? T
B ? R E
S ? ER ? É
M ? L ? N
A ? UIL ? N
M ? URM ? E
R ? C ? L

Solutions du 25 octobre 1879.

N° 221.

Les hommes ne s'attachent point à nous à raison des services que nous leur rendons, mais en raison de ceux qu'ils nous rendent.

EUGÈNE LABICHE.

N° 222.

La reconnaissance est, pour la plupart des hommes, un fardeau trop lourd à porter.

N° 223.

CERF. — BOIS

N° 224.

M
P A L
P A R I A
M A R I A G E
L I A N E
A G E
E

N° 225.

A B L O N
B R E M E
L E G E R
O M E G A
N E R A C

EDME SIMONOT.

LE PATRON DES CHASSEURS

— Pourquoi celui-ci plutôt que saint Antoine qui fit, au fond des bois, commerce de bonne amitié avec une bête noire? — demandait Gayrard le sculpteur, à son voisin Prosper Marilhat.

— Cher ami, je l'ignore absolument. Demandez à Dumas.

Son nom, prononcé à haute voix, attira l'attention du maître.

— Que désire savoir Votre Honneur? — dit-il au peintre tout frais débarqué d'Égypte.

— Gayrard, — repartit Marilhat — me demande pourquoi saint Hubert, dont la fête nous réunit aujourd'hui, est le patron des chasseurs préférablement à tant d'autres bienheureux, qui ont aussi vécu dans les halliers?

Alexandre Dumas, au lieu de répondre, envisagea chacun des convives garuissant la longue table hospitalière du chatelain de Changy-des-Bois. Ce 2 novembre 183.., autour de cette table, étaient réunis vingt convives, au nombre desquels figuraient, Gayrard, Prosper Marilhat, Beauvallet, de la Comédie-Française, Émile de Lichtenstein, Théodose Burette, etc., etc... la revue, passée par le grand romancier, s'arrêta à Burette qu'il interpella.

— Vous, Théodose, qui sachant toutes choses des temps passés, présents et à venir, qui pourriez nommer le rémouleur ayant donné le fil au sabre avec lequel Pépin abattit la tête du lion, dans la prairie de Ferrières, où vous manquâtes, vous Théodose, un si beau brocard! dites-nous donc ce qui valut à saint Hubert de devenir notre patron? moi, parole d'hounour! je l'ignore absolument.

— Cher maitre — repartit l'interpellé — en votre qualité de romancier vous êtes crédule, si ce n'est naïf, conséquemment j'oserai, à votre prière, fouiller le fond et le tréfond de ma mémoire.

Et Burette se recueillit.

Ce que voyant, Émile de Lichtenstein — ardent et fin chasseur — porta cette sage motion.

— Pour être tout oreille, allumons pipes, cigarrettes et puros et écoutons :

Ceci fait,

— Sileuce, Messieurs, silence, l'oracle de la science va parler! — dit Beauvallet de sa basse profonde, résonnant comme un gong dans la vaste salle à manger de laquelle murs et colonnes en stuc blanc, enguirlandés de pampres et de fleurs, prenaient aux scintillements des bougies et des lampes un air de fête..... était-il d'un heureux présage pour le lendemain?...

Entre deux bouffées de fumée, Théodose, magistralement renversé sur sa chaise, Théodose commença, avec un sérieux digne d'une chaire en Sorbonne.

— « Messieurs et chers confrères, il faut admettre « qu'au temps du vainqueur do Goliath on forçait déjà « les cerfs, puisque dans l'un de ses psaumes il a dit « — « *Sicut cervus, desiderunt ad fontes aquarum* » « — Est-ce clair? »

— Parbleu! — l'interrompit Dumas — c'est en latin!

— Est-ce authentique? — reprit Burette.

— Comment eu douter, c'est signé!... — repartit Marilhat.

Et Burette fit une pause en contemplant son auditoire.

Il reprit bientôt.

— « Ces quelques mots de David sont un éclair, illu« minant des horizons étranges. Par cette lueur, pro« jetée sur les endroits ombreux, on voit les Celtes armés de l'épieu, gravissaut des montagnes couvertes « de brumes...

« Les yeux de la pensée ne découvrent rien au delà!...

« Il faut donc accepter les Celtes comme promoteurs « de la guerre qui dure encore dans nos bois.

« Je vois déjà de vieux chasseurs sourire avec dédain... « Cela ne m'étoune guère, car je sais, *de vieux temps*, « qu'ignorants du temps jadis, tout ce qu'on veut leur « apprendre fait *long feu!*

« Pourtant il est bon de connaltre de qui l'on des« cend, et qui l'on doit honorer?

« Or, sauvages et chasseurs, les Celtes adorèrent « d'abord le dieu Silence.

— Ils n'avaient donc point de femmes? — fit un très jeune interrupteur.

Pour toute réponse Burette haussa les épaules.

« — Plus tard — continua-t-il — quand l'art enfant « se risqua, un ciseau à la main, à traverser leurs peu« plades, les Celtes consacrèreut Diaue, en plaçant « son image sur une montagne des Ardennes. Là ils « célébrèrent les mystères de la triple Hécate.

« Cela dura peut-être une année, peut-être des siècles, « car, dans ces brouillards du temps passé, l'on est « obligé d'attaquer à la *billebaude*.

« Toujours est-il qu'à un moment donné, le saint « diacre Vulsilaire prêcha la destruction de l'idole, et « fonda, à sa place même, une église dédiée à saint « Martin.

« Jusque là, rien que de très naturel... Un diacre qui « renverse une idole, c'est pain bénit!... Mais un jour, « les chasseurs s'émurent grandement en lisant, ceux « qui savaient lire, sur le frontou de l'église,

« *A saint Martin, bienheureux patron des chasseurs.* »

« Nous savons tous que les chasseurs ne sout guère « plus raisonnables que les autres hommes, et, que, « bien qu'ils se serveut de la poudre, ils n'ont poiut « tout iuventé!... Enfin, les chasseurs d'autrefois « étaient, comme ceux de nos jours, déraisounables et « mal aisés lorsqu'ils faisaient *choux blancs*.

— Est-ce une personnalité? s'exclamèrent dix voix en chœur.

— Silence, Messieurs, silence, — tonna Beauvallet.

« Cette inscription fit se mutiner les chasseurs, qui « exhalèrent leur rire par de grands mots, comme en « pareil cas c'est l'usage.

— « Deux patrons proscrits, fugitifs errants!... pour« quoi? — dirent-ils.

— « Quels patrons? — demanda un collégien d'alors, « qui, ce jour-là, devait faire son premier coup d'épieu.

— « Le Silence des forêts, et Diane chasseresse.

— « C'est stupide!... cela ne sera pas!...

— « C'est irrévéreut! — murmurèrent quelques « chasseurs de nuit.

— « Pourquoi pas saint Martiu? — dit un autre.

— « Ah! tu veux saint Martin? — Eh bien! Vive saint « Germain!...

« A ce nom inattendu, une rumeur favorable « s'éleva parmi les vieux chasseurs : non pas que saint « Germain dût leur rendre le grand *Silence* et *Diane*, « hélas! mais tout simplement parce qu'il devait sup« planter saint Martin qui leur était imposé.

« D'ailleurs saint Germain était un grand veneur, ne « quittant point les sentiers de sa belle forêt des bords « de la Seine; ce qui, sans doute, a fait dire — « *Saint* « *Germain en laie?...* car *laie* signifie sentier.

« Rien n'était décidé...... Les choses allaient cahin « caha, sans manifestations autres que les invectives « des chasseurs rentrant *bredouilles*, à ceux qui son« naient la *retraite prise*; mais les bonnes traditions « disparaissaient!......

« Ainsi, de jeunes hommes osèrent se moquer des vieil« lards en *frappant à leurs brisées*...... Des femmes « de chasseurs, en se baignant, rêvèrent d'Actéon..... « et plusieurs jeunes filles se donnèrent à leur fiancé « la tête pleine de lune rousse......

« Diane agissait!

— « Que fait donc saint Germain? — dirent les uns.

— « Et saint Martin? — dirent les autres.

— « Et Madame Diane?

— « Et le Silence?

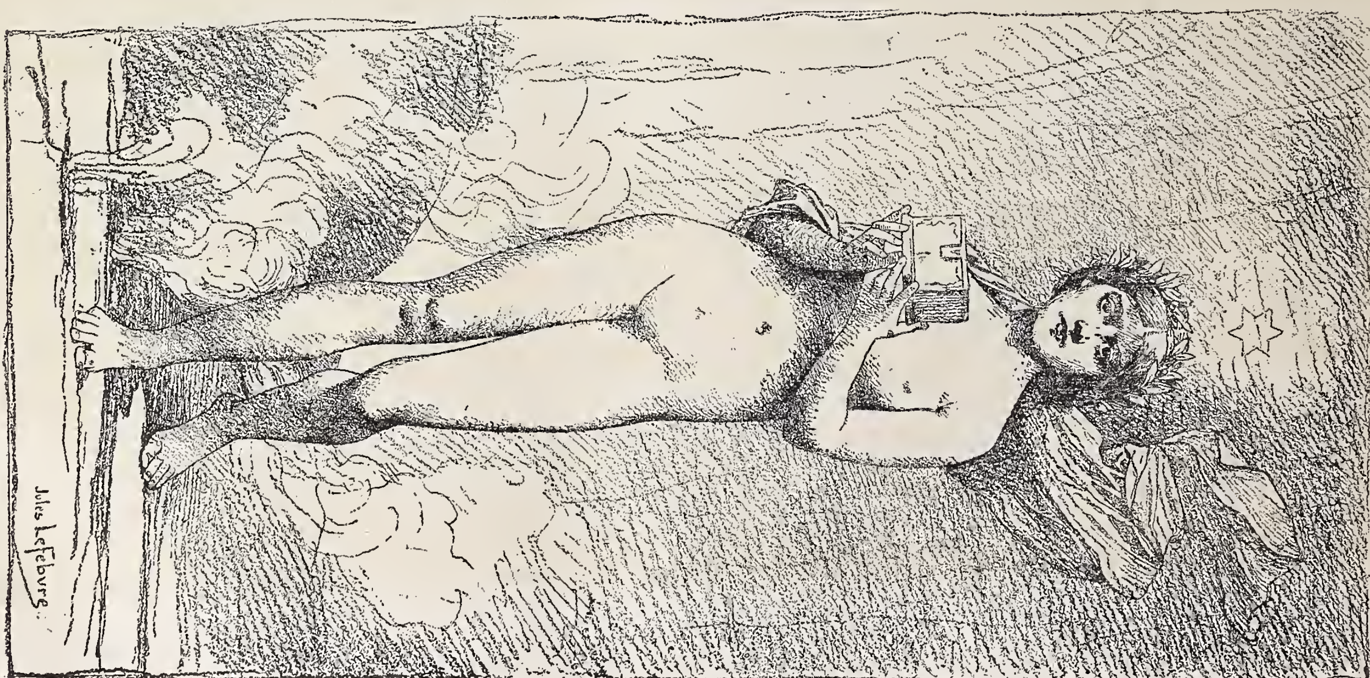
— « Rien, rien, rieu, rien! — dit une voix qui écla« tait comme une trompe.

« C'était la voix d'un homme sortant des halliers.

« Et comme l'on se demandait qui était cet homme?..... « Si c'était lui qui avait parlé?...... Il répliqua en ra« douci :

— « C'est moi!

Dessin de MARIANO FORTUNY (*Chefs-d'Œuvre*, Baschet, éd



PANDORE

Par M. Jules Lefebvre. (*Gaz. des B.-A.*)



LE MATIN

Gravure de M. S. Pannemaker fils.

— « Qui es-tu ?
— « Hubert.
— « Que fais-tu ?
— « Je chasse.
— « Chasser sans chiens ?...... Allons donc ! tu braconnes.

« Hubert, à cette injure, siffla comme sifflent aujourd'hui les locomotives qui traversent la forêt de Saint-Germain ; et douze chiens, comme nous n'en avons plus aujourd'hui, hélas ! apparurent à la lisière du fourré : ils s'élancèrent du côté où était parti ce sifflet infernal. C'étaient douze rudes bêtes, au pelage roux, au poil dur, aux reins courts, aux jarrets larges. Un piqueur les suivait, fouet en main, trompe en sautoir.

— « Combien de temps pour prendre un cerf avec tes chiens ? — demanda un vieux chasseur.
— « Quatre heures.
— « Tu ments.
— « Non ; pas aujourd'hui, parole d'honneur — répondit naïvement saint Hubert.
— « Tous tes chiens ont du sang, et pourtant nous n'avons point entendu d'*hallali ?*
— « En entrant sous bois — répliqua le piqueur — vous pourriez voir notre *bête de meute.*

« Hubert marcha vers le fourré, son piqueur après lui ; et les douze chiens partirent, donnant à toute gorge.

« Les chasseurs ébahis s'attachèrent aux pas d'Hubert...... mais il allait, il allait à faire perdre haleine...... Les chiens ne donnaient plus de voix, mais pourtant les chasseurs ne perdant point la chasse arrivèrent à une accoure merveilleusement éclairée. Les chasseurs y trouvèrent Hubert et son piqueur agenouillés ; ils frissonnèrent, et néanmoins tous coururent vers ces hommes qui priaient......

— « Que faites-vous ?
— « Voyez......

« Hubert, la main tendue, montrait un grand *dix cors*, debout au milieu des douze chiens qui le léchaient.

« Ce *dix cors* avait une tête bizarre.

« Ses andouillers étalent renversés : entre ses *pierrures*, il portait une croix : son regard errait, placide et doux, sur les chasseurs, dont la plupart fermaient les yeux pour ne point voir un dix cors ressucité. C'était farouche et surprenant.

« Bientôt la forêt fut agitée...... le sol trembla, les arbres s'entrechoquèrent, le soleil disparut......

— « Bah ! — l'interrompit Dumas — c'était donc Josué qui était le piqueur de saint Hubert ?...... Il fallait le dire tout de suite.

— « Silence ! — cria Beauvallet.

« Et Burette continua.

« La nuit vint, une nuit radieuse. Les étoiles scintillaient, et la lune, à son premier quartier, étalait son croissant sur un fond d'azur et transparent.

« Les chasseurs, malgré le tumulte que chacun ressentait dans son cerveau, les chasseurs songèrent à madame Diane.

« Puis le jour se refit. Mais cette nuit miraculeuse avait duré longtemps, car le soleil se montrait à l'horizon prêt à s'ensevelir dans un suaire de pourpre et d'or.

« Le dix cors avait disparu...... Les chiens formaient six couples...... Hubert, en habit d'évêque, la mitre en tête, au lieu de crosse tenait dans sa main droite un épieu. Entre lui et les chasseurs il y avait saint Martin et saint Germain.

— « Que signifie cette fantasmogorie ? — demanda l'écolier.

« Alors, comme aujourd'hui, les écoliers étaient sceptiques et fort enclins à l'ergotage.

— « Eh ! parbleu ! — dit un clerc — le moment est peut-être venu de nous donner un bon patron !... Celui qui a le pouvoir de ressusciter les cerfs, de faire se coucher le soleil en plein midi, doit aussi connaître le secret qui guérit les chiens atteints de la rage ?

— « Je guéris les chiens — répondit modestement Hubert.

— « Et moi les hommes du mal caduque — repartit vivement saint Martin.

— « Et moi...... répliqua saint Germain.

— « Silence ! — dit un ancien. — Puisque vous voilà trois à faire valoir vos titres, il faut en finir d'un seul coup. Ajournons à demain la séance, et prenons rendez-vous à l'heure du berger, au carrefour d'Endymion, le plus *beau revoir* de la forêt ?

— « Pourquoi ce carrefour plutôt qu'un autre ? — demanda l'écolier.

« Hubert souriait.

« Ce que voyant Saint-Germain dont la fête se célèbre dans le mois des rosières, saint Germain fronça ses deux sourcils à la pensée que son concurrent pouvait suspecter la chasteté de Diane.

« Donc, le lendemain, l'assemblée se réunit au susdit carrefour au centre de la forêt, sous de grands chênes aux pieds desquels la prévoyante nature avait semé de verts gazons étoilés de marguerites.

« Les piqueurs des trois évêques sonnèrent,

« *Vive la chasse !......*

« On remarqua que le piqueur d'Hubert faisait la basse, et que sa trompe gasconnait.

« Cette solennelle réunion avait à se prononcer sur les titres de cinq prétendants. Le Silence, par droit d'ancienneté, fut appelé le premier.

« Il ne comparut point, *ni personne pour lui.*

« On commençait à s'étonner de l'inconvenance du *mandé*, lorsque le piqueur d'Hubert fit judicieusement observer que, les femmes des chasseurs assistant aux débats, il était insensé de compter sur le silence.

— « Le Roi n'est plus, vive le Reine ! place à madame Diane — crièrent en chœur jeunes et vieux chasseurs.

« Elle se montra, chaussée de cothurnes de feu. Son pied était petit, délié, mutin, et, sur le gazon, il semait des étincelles. Sa jupe, relevée sur le côté laissait voir une jambe adorable. Sur sa tête, brillait un croissant d'opale. Son corps était si ferme et si souple qu'il faisait gracieusement rebondir, dans chaque mouvement qui l'agitait, le carquois en cristal de roche qui se perdait dans la fière cambrure de sa taille. Son visage était si virginal et si beau que les femmes des chasseurs murmurèrent. .... L'émeute allait gronder, mais Diane l'arrêta par un de ses sourires.

— « Voilà une rosière numéro un ! — murmura le clerc en jetant un coup d'œil narquois à saint Germain.

— « Sapristi ! cette belle est trop nue ! — dit l'écolier, en faisant signe à saint Martin de lui jeter son manteau.

« Hubert, lui, riait à la bonne franquette, en examinant madame Diane.

« Cependant elle dit :

— « Diane chaste ne peut plus patronner les chasseurs, depuis que Diane femme est devenue chasseresse de nuit...... elle braconne...... Adieu !

« Et s'élançant à travers les cépées, elle disparut ainsi qu'une étoile filante.

« Alors, il y eut un moment de stupeur dans l'assemblée : mais les chasseurs qui se voyaient observés par les femmes, affectèrent aussitôt un air dégagé.

— « Holà vous autres — dit le clerc aux évêques — faites valoir vos droits.

— « Voilà une rosière de première catégorie ! — marmotait saint Germain.

— « Que dis-tu ?
— « A l'ordre !...... à l'ordre !
— « La langue m'a fourché. Je voulais parler de la chasse ; mais cette déesse m'a troublé.
— « Fais attention que nos femmes sont présentes.
— « Sont-elles ici ? — répliqua saint Germain, — je ne les vois par Dieu point, madame Diane m'a donné la berlue.
— « Renvoyons cet abbé au village des Francs, dit un ancien, — ou quelque jour il fera rentrer certain berger bredouille......
— « C'est juste !... bravo ! bravo !
— « A un autre.
— « Chasseurs, — dit saint Martin, — quoique notre honorable collègue ait été fait diacre par Agrippin......
— « De quel collègue parlez-vous ?
— « De saint Germain...... Quoiqu'il ait succédé à Libanius, et qu'il ait été l'ami de Childebert ; malgré son voyage en Orient, et les reliques qu'il en a rapporté ; bien qu'il ait écrit à la reine Brunehaut, pour empêcher que Sigebert ne fit la guerre à Chilpéric......
— « Que diable nous dit-il ?
— « Très bien ! très bien !... laissez-le parler.
— « Non, non !
— « Laissez-moi donc parler, — dit saint Martin qui s'en colérait, — vous ne savez pas ce que je veux vous apprendre.
— « C'est égal, bravo ! l'interrompit le clerc, — la cause est entendue ; vous serez le patron des avocats...... A un autre.
— « Les chasseurs sont moins bonnasses qu'on ne le croit, — se dit, à part lui, saint Germain...
— « Me voilà roulé par un pédagogue de la pire espèce, — murmura saint Martin, — par un pleutre qui vit de la basoche et du carnier, c'est honteux !
— « A l'autre, à l'autre ! — crièrent quelques voix.
— « L'autre, ce doit être moi ? — demanda finement Hubert, avec un air dégagé qui imposait aux chasseurs.
— « Oui, oui, parlez.
— « Moi ?...... Je ne parlerai point, j'agirai, — répondit-il sans être ému, bien qu'il indiquât du doigt quelque chose d'affreux.

« Les chasseurs étonnés regardèrent où désignait Hubert.

« En ce moment, un homme s'y roulait, sur l'herbe, écumant, rugissant comme un possédé. Hubert s'approchant, toucha l'homme qui, aussitôt se releva guéri.

« L'assemblée resta muette.

— « L'incident est vidé, — dit l'écolier, — parlez.

« Hubert hésitait...... Il échangea même avec son piqueur un coup d'œil où se voyait une certaine appréhension.

« Tout à coup, un chien de saint Germain, pris d'un accès de rage, se jeta sur les chiens de saint Martin. Des chasseurs armés de leur épieu se jetèrent sur cette bête folle.

— « Arrêtez ! — cria Hubert de sa voix de cuivre, — arrêtez, ne le tuez pas !

« Il toucha le chien, et le chien, soudainement calmé, remua la queue et lécha la main guérissante.

— « Voilà qui est fort ! — exclama l'écolier.

« L'assemblée était frémissante...... Elle se taisait encore, mais il était aisé de pressentir qu'elle allait procéder par un hourrah immense et frénétique.

« En effet, cette foule, se levant comme un seul homme, entonna :

« *Grand saint Hubert, patron de la chasse !* »

— Parbleu, c'est la fanfare sacramentelle de nos grands jours, — interrompit Émile de Lichtenstein.

— A laquelle — repartit Alexandre Dumas — il nous faut reprendre par d'illustres hallalis !......

Durant un instant, d'un sardonique silence gardé par Théodose, l'éclat des bouchons de champagne troubla seul le premier patron des chasseurs et, les verres emplis, Burette reprit en souriant.

— Une particularité bizarre, surprenante, c'est qu'à partir de son acclamation, saint Hubert ne chassa plus...... Pourquoi ?

Et puis encore, c'est que patron des chasseurs, il ne semble avoir de sympathies que pour les animaux des forêts... Il déteste le mensonge !... Dirige le gibier vers les mauvais tireurs et fait, durant la nuit, tomber la neige lorsque nous devons chasser le lendemain !

Je ne sais, en vérité, si madame Diane, malgré sa pudeur qu'un clignement d'yeux effarouche, ne nous serait pas plus propice.

Nous la reverrons peut-être, quelque jour qu'il fera beau revoir d'Andymion ou d'Actéon.

— Ainsi soit-il, — soupirâmes-nous tous en chœur.

— Mais, — reprit sententieusement Gayrard, — en attendant, pour qu'il nous soit demain favorable, je propose un toast et trois *hurrahs* pour saint Hubert ?... Car enfin il est notre patron officiel......

PROSPER VIALON.

BULLETIN FINANCIER

Les cours sont un peu meilleurs mais l'ensemble du marché dénote toujours une certaine hésitation. Il va sans dire que cette incertitude est toujours provoquée par les luttes qui se passent sur le marché. Plusieurs grandes maisons font des efforts inouis pour écraser le marché. D'autres maisons non moins importantes luttent tout aussi énergiquement pour soutenir les cours. Au milieu de cette lutte la moyenne et la petite spéculation pèsent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre sans pouvoir se décider à faire pencher la balance d'un seul côté. Le signe caractéristique du marché est donc l'incertitude. Seul le marché du comptant se maintient. Le dernier point noir que la spéculation à la baisse cherche à faire prévaloir, c'est la probabilité de l'augmentation de l'escompte à Londres. Déjà des ordres ont été donnés à Londres par des banquiers parisiens pour amener une légère baisse sur les consolidés anglais. En somme le marché est indécis et il semble vouloir attendre le résultat de la liquidation avant d'avancer ou de reculer. Toutefois si l'on considère les efforts considérables qui ont été faits depuis quelques jours pour écraser de nouveau le marché et si l'on compare ces efforts au mince résultat obtenu, il faut se dire qu'après tout le marché doit posséder une force considérable et être convaincu de la hausse pour y résister.

Nous relevons comme derniers cours pour le 3 p. 100 81,45 l'amortissable 83,15, le 5 p. 100 est à 117,05 après avoir fait 116,85. Parmi les emprunts étrangers, l'Italien fait 78,85, le Hongrois est à 83,87.

Parmi les valeurs de crédit, le Foncier se maintient à 1,035, la Banque d'escompte à 1,002,50, la Banque de Paris à 837,50, le Mobilier à 692,50, la Franco-Algérienne à 592,50, le Foncier d'Autriche fait 698,75, le Mobilier Espagnol 591,25. En Chemins de fer français, on cote le Lyon 1,147,50, le Nord 1,440 et l'Orléans 1,141,25. Nous laissons les Chemins autrichiens à 572,50, les Lombards à 175, le Nord d'Espagne à 237,50, les Portugais à 458,75, les Saragosse à 315.

On traite les allumettes à 360 fr., les actions du Gaz à 1,290, l'Immobilière à 22,50 et la Transatlantique à 610. Les Suez clôturent à 700 fr. et les Délégations à 615. Signalons un bon courant d'affaires sur la Banque hypothécaire qui fait 695 et dont la première série d'obligations va bientôt faire son apparition.

La Société des Immeubles de Paris n'aura pas besoin de recourir à l'émission publique pour le placement de ces actions. Un marché actif s'est établi sur ces titres, dès le lendemain de la constitution de la Société, et leur absorption a marché d'un pas assez rapide pour dispenser la Société de demander à l'émission publique le placement du solde qui lui reste encore entre les mains.

Ce placement rapide, en dehors des formes et des moyens ordinaires, montre d'une façon manifeste que le public a su apprécier et l'idée qui a présidé à la formation de la Société et les garanties que présente, au point de vue de l'application, la composition du conseil d'administration.

Les portefeuilles se garnissent des titres de la Société de « Réassurances générales » qui verront prochainement de plus hauts cours.

On signale beaucoup de contrats exécutés par « l'Assurance financière » dont les bons sont très bien classés. Enfin la « Banque Européenne » que la situation actuelle n'arrête pas émet les actions de l'Alfa dont nous publions plus loin les conditions.

T.

CHRONIQUE DU SPORT

Il n'est bruit en Allemagne, que des exploits d'un trotteur russe, animal extraordinaire paraît-il, ayant accompli dans cette spécialité des performances inconnues jusqu'ici. Je ne me sens pas apte à apprécier les choses de ce sport particulier auquel je suis peu initié pratiquement, et dont la physionomie m'intéresse médiocrement. Dieu me garde de vouloir réveiller ici une polémique aussi ardente et envenimée que le furent jadis les querelles religieuses, entre les protestants et les catholiques, cela pourrait finir par une Saint-Barthélemy, et je ne désire la mort de personne.

Bien qu'appartenant aux idées arriérées, je me sers bien entendu de ce mot seulement pour me conformer à un usage, car soit dit entre nous, je ne me trouve nullement arriéré : au contraire, j'ai la prétention d'être très libéral, en ce sens qu'à mon avis, chacun a le droit de faire ce que bon lui semble à la condition de ne pas gêner son voisin. Je laisserai donc s'en aller qui voudra, à cette allure désordonnée de vélocipède emporté, je demanderai seulement la permission de galoper à mon aise, parce que moi, je suis galopeur



LA FLANDRIE

Par VERTUGADIN et SPLADASH, gagnant du prix de Condé et du prix de la Salamandre, à Chantilly, en 1879.

Appartenant à M. Ed. Fould, entraînée par T. Carter neveu, montée par Hunter.

de ma nature, que voulez-vous, on ne se change pas. Le galop est la volupté de l'équitation, se sentir bercé dans cette cadence harmonieuse et régulière, constitue certainement la sensation la plus délicieuse que puisse éprouver un homme de cheval. A moins cependant d'aimer à être secoué comme un prunier, chacun son goût, j'aime mieux être bercé.

Le trot est certes dans certaines circonstances données l'allure la plus usuelle et la plus pratique, mais à la condition de rester une allure ou pour mieux dire de conserver l'aplomb régulier de l'équilibre naturel de l'animal. Autrement vous en arrivez à un dévergondage, dans lequel le cheval tricote ses quatre jambes d'une manière désordonnée, la masse projetée en avant, et précipitée par la force d'impulsion se reçoit comme elle peut sur ses soutiens antérieurs. C'est à mon sens très laid à regarder, le cheval nécessairement prend un appui démesuré sur la main, les jarrets au lieu de faire leur flexion naturelle et de s'engager sous le centre de gravité, chassent en dehors, et se poussent sur l'avant-main qui s'en tire comme elle peut. A moins d'une disposition toute particulière, on ne saurait, je le déclare, se trouver agréablement sur le dos d'un animal, marchant de cette manière.

On pourra me citer, je le sais, mais comme exceptions seulement, quelques trotteurs à la fois réguliers, brillants et vites. J'en ai connu deux dans ma vie, l'un a fait époque dans l'élevage de demi-sang français, c'était une magnifique jument noire du nom d'*Espérance*, appartenant à M. le marquis de Croix. Le second, il y a bien longtemps de cela, s'appelait *Rochester* et appartenait M. le prince de Bauvau qui l'avait je crois payé dix mille francs, somme énorme pour l'époque. C'était un charmant *cob* alezan plein de sang et de distinction, avec une encolure hardiment sortie, une tête fine et élégante, l'épaule longue et inclinée, une puissance dans l'arrière-main, presqu'anormale, relativement à l'ensemble de sa construction. *Rochester* trottait la tête haute, comme s'il était renné, se détachant de terre comme un oiseau; il était véritablement charmant à regarder.

Certes, si au lieu d'être adonné à cette destination toute spéciale, il avait été dressé comme un autre, c'eut été un des plus charmants chevaux que l'on puisse imaginer. Sa meilleure performance je crois est d'avoir accompli dix-neuf milles anglais en une heure, comme durée à mon sens, c'est tout à fait extraordinaire. Les adversaires du cheval demandèrent la revanche pour vingt milles, le propriétaire refusa. L'allure de *Rochester* était tellement enlevée, la détente de l'arrière-main si forte, qu'il était absolument impossible de le monter, bien qu'il eût cependant un excellent caractère. Mais il eut fallu une telle fixité de genoux, d'assiette et de main, qu'aucun homme n'en était capable, surtout quand le cheval commençait à se mettre dans sa grande allure, et à donner des secousses de jarrets telles que le cavalier en était nécessairement si non ébranlé au moins dérangé. Alors le cheval se désordonnait et il devenait impossible d'en rien obtenir. Attelé, il fallait le mener on le train de trois lieues à l'heure, dans lequel il restait assez volontiers, ou le laisser prendre la grande extension de son allure, ce qui dans l'usage ordinaire des choses est absolument impossible.

Ce ne sont pas là, on en conviendra, des conditions de service très normales. J'insiste avec intention sur cette inserviabilité du trotteur pour les usages ordinaires, parce que les partisans de cette spécialité, ont précisément la prétention de représenter le cheval usuel et pratique comme opposition au cheval de courses, impropre disent-ils, à tout autre usage. Bien au contraire le trotteur est un animal d'exception, il lui faut une voiture toute particulière, si tant est que l'on puisse donner le nom de voiture aux véhicules employés à cet usage. L'extension de son allure lui est possible seulement sur des routes planes, unies, où l'on est bien certain de ne rencontrer ni ornières ni pierres, rien en un mot de ce que l'on trouve habituellement sur les routes. Il est dangereux de se lancer dans cette locomotion vertigineuse sans avoir au moins cent mètres devant soi pour s'arrêter : tout cela sous peine d'accidents graves, pour soi ou pour les autres.

Je ne parle pas du trotteur comme cheval de selle, ceci est hors de discussion, c'est un métier de galérien. J'entends ici par trotteur, non pas un cheval trottant vite et régulièrement, ceci est autre chose. En un mot, et pour ne laisser prise à aucun malentendu, je préciserai ainsi ma limite : *là où l'allure cesse de vous donner la cadence régulière nécessaire pour s'enlever à l'anglaise ce n'est plus du trot.* Vous l'appellerez comme vous voudrez, mais cela cesse d'être une allure. Eh bien ! à part quelques exceptions, j'en ai cité deux, on pourra certainement m'en opposer un plus grand nombre (mais toujours à l'état d'exception) les trotteurs ne trottent pas, tous, je parle nécessairement de ceux allant réellement vite, ont dans l'arrière-main, un dégingandement quelconque, plus ou moins accentué, mais ils l'ont.

Le cheval de courses, au contraire, peut être employé à n'importe quel service de selle, en plein entraînement. Evidemment, on ne pourrait lui mettre le premier cavalier venu sur le dos, ce sont d'abord tous, des poulains de deux, trois et quatre ans, par conséquent de jeunes animaux sujets à des incartades et à des gaietés dont l'intempérance demande un cavalier particulier. Mais on peut les mener à n'importe quelle allure, il est aisé de s'en convaincre en les voyant suivre les chasses de Chantilly, par exemple, sans causer aucun désagrément, ni à leurs cavaliers, ni à leurs voisins. Circonstance même assez curieuse, ils sont d'ordinaire parfaitement sages et tranquilles, à la condition de connaître un peu cette manière de monter. Tant que, pour me servir d'une expression technique, vous ne leur prenez pas la tête, ils s'en vont à bout de rennes, l'allure la plus calme et la plus régulière.

J'insiste sur cette distinction comme je l'ai dit, parce que, l'argument mis en avant, pour réclamer de puissants encouragements en faveur des trotteurs, réside précisément dans cette prétention de venir en aide au cheval de service utilitaire, au cheval de tout le monde enfin. Hors il n'en est pas qui s'écarte davantage de cette destination, et quand vous prenez un trotteur pour le remettre à un service usuel et pratique, vous avez besoin de le soumettre à un dressage bien autrement long et difficultueux, qu'il n'est nécessaire de le faire, pour convertir un cheval de course en hack, ou en cheval de chasse. Pour un homme de cheval, si l'animal a bon caractère, c'est l'affaire de huit ou dix jours. Quant au trotteur, vous êtes pendant je ne sais combien de temps enfermé, dans l'alternative ou de marcher un train de corbillard, ou de bousculer tout sur votre passage, comme une avalanche.

Sous ces réserves, et en considérant le trotteur seulement à son point de vue, isolé et spécial, c'est-à-dire parcourir une certaine distance à une

allure particulière, qui n'étant plus le trot, n'est cependant pas le galop, en un temps fantastiquement court, on est, ces derniers temps, arrivé à des résultats très remarquables. Le plus ou moins d'utilité d'encourager cette tendance me paraît assez contestable au point de vue pratique, et pourrait, d'ailleurs, donner lieu à une intermi-

dicieux, et ensuite par une sélection sévère, à constituer une race de trotteurs. Elle est connue dans le monde entier. Chez nous, au contraire, le trotteur vite est d'ordinaire un accident ou un incident, comme vous voudrez. Un poulain se trouve on ne sait pourquoi, avoir une aptitude particulière, on la développe par l'exercice, et on en pro-

ou ce qui serait plus simple et plus court, en leur empruntant les spécimens en nombre suffisant pour nous les approprier. Cela vaudrait mieux à mon sens que d'acclimater, comme on dit, des Lamas, des Kangouros, ou autres espèces fort intéressantes, j'en conviens, mais d'une utilité pratique très problématique.



« THEY WON'T BITE » — NE VEULENT PAS MORDRE

D'après un tableau de M. Herbert P. Dollman.

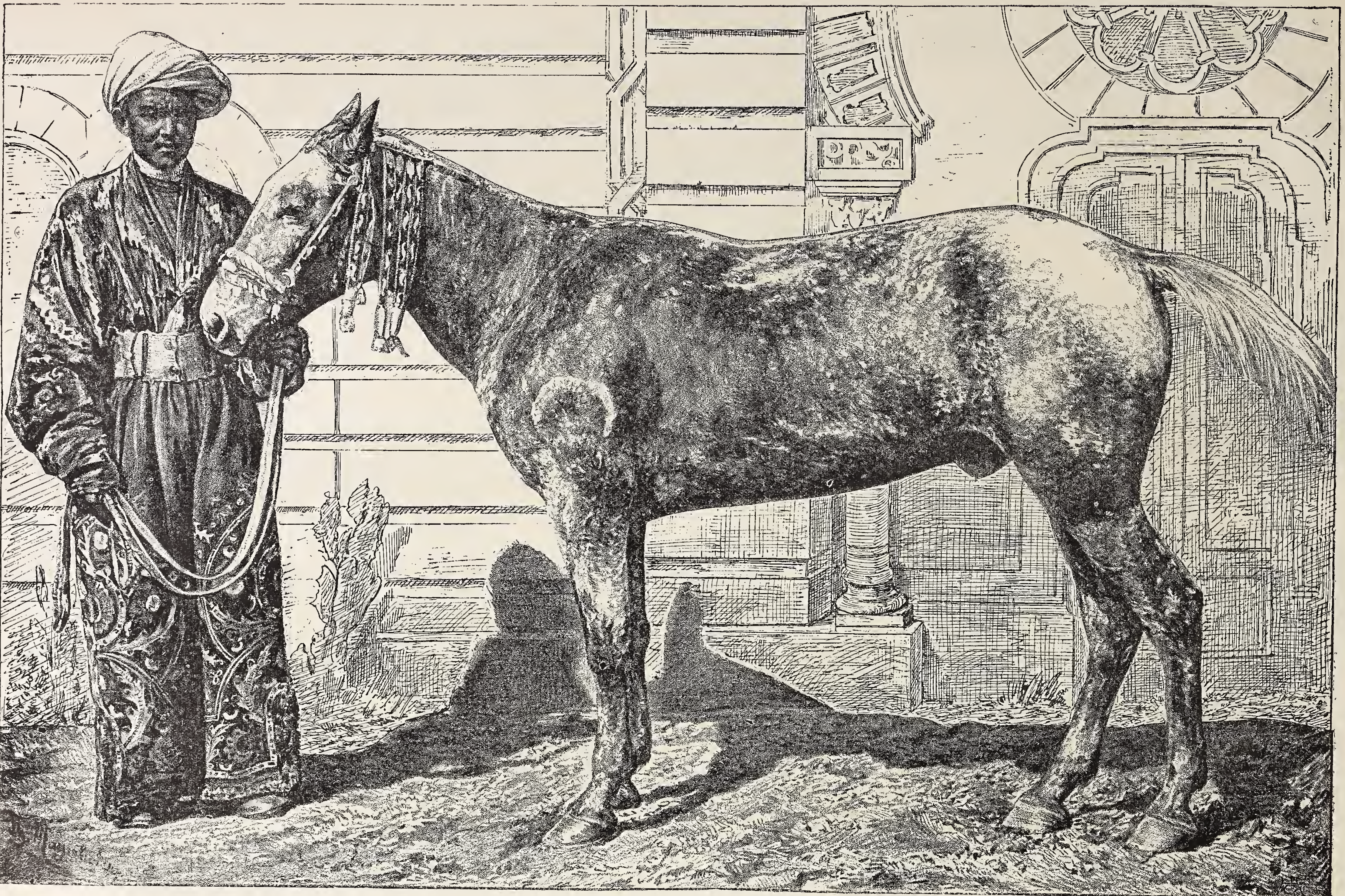
uable polémique. Je m'abstiendrai donc d'y entrer, en me contentant de le constater.

Je me bornerai à faire remarquer, que pris peut-être pas individuellement, mais comme ensemble, les chevaux russes sont ceux où l'on trouve les plus brillants et surtout les plus nombreux spécimens de cette spécialité. La raison en est très simple, le goût des trotteurs est depuis longtemps et généralement répandu en Russie, on s'est donc étudié, d'abord par des croisements ju-

fite. Parfois, si c'est une jument, on en fait une poulinière, rarement l'ascendance remonte plus haut, et pour mon compte au moins, je ne connais pas en France *une race de trotteurs*.

Ce n'est pas, croyez-le bien, que j'en réclame la création, je ne m'y oppose pas davantage, cela m'est égal. Mais qui veut la fin, veut les moyens, et l'on n'arrivera à trouver des trotteurs autrement qu'à l'état d'exception, qu'en suivant l'exemple des Russes, c'est-à-dire en créant une race,

La clôture des courses, tout au moins des courses régulières, vient d'avoir lieu dimanche dernier à Chantilly, par une des plus belles journées que nous ait donné cet automne si capricieux. Je ne croyais pas être bon prophète à aussi courte échéance, en vous disant, il y a huit jours, que *La Flandrie* pourrait bien être le meilleur des poulains de deux ans connus, elle vient de gagner le prix de la Salamandre battant facilement *Michel*, *Vicomte*, *Versigny*, *Ecossé*, *Basilique*, *Mlle Mars*



TROTTEUR RUSSE

Ayant parcouru 40 kilomètres en 75 minutes, d'après un dessin de *Sport Ill. Zeitung*.

et *Sorbe* : en un mot, sauf *Louis-d'Or*, l'élite connue de sa génération.

D'après la place de *Basilique*, *Sorbe* et *Ecosse*, l'absence de *Louis-d'Or* ne saurait enlever aucune signification à la course. Evidemment il ne pouvait pas être bien loin devant *Basilique*. En admettant, et je serais assez porté à la reconnaître, que celle-ci n'ait pas été dans sa forme, du grand critérium, la place de *Michel* laisse peu de doutes sur l'exactitude de la victoire de *La Flandrie*, d'autant mieux que la pouliche a gagné facilement. Je n'en suis pas étonné pour mon compte, mais je vous conseille de ne pas vous y fier. *La Flandrie* appartient à une famille avec laquelle il est bon de prendre ses précautions, elle est, je crois, appelée à causer encore plus d'une surprise et d'une déception.

* * *

Adieu raisins, les vendanges sont faites. Je parle seulement au point de vue sportif, car autrement, paraît-il, il n'y a pas eu de vendanges. Même, dit-on, dans certains pays les chasseurs se servent des grains de raisins pour recharger leurs fusils quand ils sont à court de plomb. Les courses sont terminées, le cirque est fermé, l'hippodrome clôture ses représentations, les feuilles tombent, le ciel roule de gros nuages gris, enfin c'est l'hiver, ou pour mieux dire l'avant-goût de la mort, comme le printemps est celui de la vie. Je ne peux, pour mon compte, arriver à cette époque sans un sentiment de tristesse, tout cela va recommencer dans six mois, je le sais, mais c'est une année de plus.

Le succès de l'hippodrome s'est continué jusqu'à la fin, grâce à la présence de Mlle Elisa, l'incomparable écuyère dont nous devons le séjour à Paris à M. Zidler, l'habile directeur de l'hippodrome. Hélas, Mlle Elisa va partir aussi, comme le beau temps, comme le soleil, comme tout enfin ce qui fait aimer la vie. Elle va à Bruxelles, au Cirque Royal, où l'attendent de nouveaux bravos. Mais rassurez-vous, elle revient l'an prochain, encore une échéance à six mois, si on pouvait dormir pendant tout ce temps-là. NED PEARSON.

COURRIER DE LA SEMAINE

Mme la princesse de Metternich a dit avec beaucoup d'humour et d'esprit que Paris était le cabaret de l'Europe. L'épigramme était mordante et ne manquait pas de justesse. Aujourd'hui la spirituelle ambassadrice l'appellerait le passage des Princes. Les altesses de tous pays y viennent tour à tour s'y réchauffer au feu de notre civilisation comme disait emphatiquement M. Baour-Lormian, le plus emphatique des académiciens.

Pour la première fois, depuis l'avènement de M. Jules Grévy, le gouvernement de la République, leur a fait une réception au grand air. Certes cette réception a été moins fastueuse que celles de Versailles au temps du grand roi ou aussi brillantes que celles de Compiègne sous le dernier règne, toutefois dans sa simplicité toute républicaine la réunion cynégétique de Marly a eu un caractère qu'il est bon de noter en passant.

Samedi dernier, M. le Président de la République offrait une après-midi de chasse à LL. AA. le grand-duc Wladimir et le prince d'Oldenbourg qu'accompagnait M. le prince Galitzin. Ces hôtes illustres sont partis après déjeuner de l'Élysée en simple costume de chasseur pour se mettre au diapason de M. Grévy qui n'aime ni le faste, ni le luxe inutile. Le grand-duc Wladimir et le prince d'Oldenbourg portaient la blouse criméenne en laine noir-mouchetée de blanc. Ce vêtement peut nous paraître singulier, mais il a sa raison d'être : ce mouchetage permet au chasseur d'approcher le gibier sans l'effaroucher. Cette observation n'appartient pas exclusivement aux Russes, les Arabes, pour approcher le gibier, notamment les perdrix et les oiseaux d'eau, s'abritent derrière un *haïk* blanc maculé de boue noirâtre; ils prétendent que l'oiseau est fasciné par la couleur blanche et noire alternée, et nous pouvons constater, sans nous expliquer sur le phénomène, que le moyen est excellent, l'ayant expérimenté nous-même en Algérie. Les princes russes n'avaient pas besoin de ce costume enchanteur grâce aux mesures prises par le garde général des forêts chargé de la vénerie à Marly. Le gibier massé dans les tirés partait sous les pas des chasseurs, et nous sommes persuadé que M. Grévy a regretté sa chasse du Jura. Le chasseur correct n'aime pas ces hécatombes et ces amas de gibier qui transforment la chasse en simple tir aux pigeons.

Puisque la mode cynégétique est dans les grandes réserves et dans les massacres, nous pouvons constater que la journée a été fructueuse. M. Grévy, conservant les bonnes traditions, a fait répartir le gibier tué entre tous les hôpitaux de Paris.

Les bois de Marly sont giboyeux, mais ils ne sauraient être comparés à ceux de Ferrières. En se plaçant au point de vue du peuplement des champs et des bois on ne peut rien rêver de plus complet que les chasses de M. de Rothschild. Non seulement la plume et le poil de nos pays y pullulent, mais encore on y acclimate le gibier exotique. Dans notre dernière excursion sur ce domaine merveilleux, nous avons vu des faisans *vénérés*. On donne ce nom à un faisan importé de Cochinchine dont l'élevage est assuré aujourd'hui en France, grâce aux essais qui ont été faits à Ferrières : son plumage est d'un jaune d'or moucheté d'œils noirs pointillés de blanc, sa queue majestueuse a au moins 60 centimètres de longueur, quant à son excellence les rares gourmets qui ont été appelés à le goûter prétendent qu'il dépasse en finesse celle de notre faisan ordinaire déjà si excellent.

Dimanche dernier, M. de Rothschild a chassé dans la réserve de Pont-Carré, mais les grandes chasses à tir ne commenceront sérieusement à Ferrières que dans quelques jours lorsque les premiers froids auront éclairci les fourrés.

De Ferrières à Torcy la distance est courte. C'est là que l'opulent chocolatier Menier organise, à proximité de son importante usine de Noisiel, son domaine de chasse qu'il vient d'arrondir par l'acquisition du parc de Nicolaï et de deux fermes qui appartenaient à M. André.

Ce département de Seine-et-Marne est certainement un des plus privilégiés de France à tous les points de vue. Indépendamment des grands domaines de plaisance, il renferme de magnifiques exploitations agricoles qui ne le cèdent en rien aux établissements similaires de la Grande-Bretagne. La ferme du château de la Guette, par exemple, est certainement une des exploitations agricoles de France les mieux entendues.

C'est dans le courant de la semaine prochaine que doit commencer à Fontenay, chez S. M. la reine Isabelle, la série des grandes chasses qui seront suivies de réceptions et de représentations dramatiques auxquelles concourront à tour de rôle les principaux théâtres de Paris. Les invitations sont déjà lancées et M. le Président de la République fera partie de la première série.

A Chantilly tout se prépare pour l'inauguration officielle des grandes chasses à courre. Jeudi prochain, après la messe de Saint-Hubert et la bénédiction des chiens, on attaquera probablement aux Bruyères. Nous nous ferons un devoir de rendre compte de cette solennité à laquelle présideront les princes et princesses de la famille d'Orléans.

Jeudi, le prince et la princesse de Broglie ont pendu la crémaillère dans leur magnifique château de Chaumont, dont ils viennent d'achever la restauration si artistiquement commencée par M. le vicomte Walsh. Toute la haute société du Blaisois et de la Touraine avait été convoquée à cette fête, qui s'est terminée par une représentation dramatique et un bal qui s'est prolongé bien au delà du lever de l'aurore.

Le comte de Montlaur, la princesse de Broglie, M. et Mme de Lafanlotte ont joué le *Serment d'Horace*. Après ce lever de rideau et un intermède dit avec beaucoup de talent par un acteur des Français, on a représenté *Pepito*, l'amusante bouffonnerie de Jules Moineaux et d'Offenbach; les acteurs étaient la vicomtesse de Trédern, le comte de Caraman et le marquis de Lillers. La pièce a été enlevée avec un brio et un ensemble que l'on rencontre même rarement sur les meilleures scènes.

Le bal, qui réunissait les plus jolies femmes de France, a commencé immédiatement après et s'est terminé par un cotillon conduit par M. le vicomte de Janzé. A quatre heures un souper servi par vingt-quatre maîtres-d'hôtel était dressé.

Pour donner une idée des splendeurs de cette fête, nous nous bornerons à citer le nom de quelques-unes des dames qui y assistaient. Parmi les plus intrépides danseuses, il y avait : la marquise de Lillers, la comtesse de Montebello, la marquise de Piolenc, la comtesse de Caraman, la comtesse de Lévis-Mirepoix, les comtesses Henri et René de Vibraye, marquise de Sers, la comtesse de Pleurre, fille du marquis de Brancongne, qui a prononcé un si énergique discours au banquet de Chambord, la baronne de Fleury, les comtesses de Croy, de Lauriston-Boubers, de Puységur, de Boisbüe, marquise de Menou, Mmes des Chênes et parmi les jeunes filles : Mlles de Polignac, de La Guéronnière, d'Ansac, des Chênes, etc.....

La place nous manque pour parler des fêtes et des réunions des châteaux de Maillé, de Nexon et de Mortier. M. le comte de Flavigny donne dans cette dernière résidence des soirées dramatiques où l'on joue souvent des pièces dont il est l'auteur.

Tout ce beau monde des champs s'apprête à émigrer vers le Midi; déjà les bords de la Méditerranée se parent pour le recevoir : Nice, Monaco, Menton, Cannes, Saint-Raphaël, Vintimille.

Cette année le trajet entre Paris et ces stations hivernales sera de très courte durée : le premier train-éclair a circulé lundi dernier sur la ligne P. L. M. La durée du trajet est de 14 heures 21 minutes, dont il faut défalquer une heure pour les repas et une heure employée aux différents arrêts.

On ne saurait désirer plus : 71 kilomètres à l'heure!! Florian PHARAON.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Berlin. — Le temps a particulièrement favorisé les deux grandes chasses royales qui ont été données les vendredi 17 et jeudi 21 de ce mois. — Cette année encore, S. A. R. le prince Charles de Prusse, qui depuis cinquante et un ans remplit les fonctions de *master*, a le plaisir de voir la meute confiée aux soins de l'adjudant-major de von Unruh en excellent état et prête à supporter de longues semaines de fatigue.

Salomon arrive au rendez-vous avec des chiens et des chevaux en parfaite condition. La jeunesse a répondu à l'appel et s'est réunie au château *am Stern*, toutefois l'âge mûr aussi est largement représenté, et l'on en voit plus d'un, parmi nos chasseurs, qui, suivant l'auguste exemple venu d'en haut, cherchent à oublier les ennuis de la vie en chevauchant à travers bois. La petite-fille du prince, S. A. R. Mme la grande-duchesse héritière d'Oldenburg honore de sa présence le champ composé d'environ cent cavaliers. La princesse est accompagnée de la comtesse de Schulenburg; on remarque encore la comtesse Hohenlau, fille de la comtesse Lori Saurma, célèbre dans toute la Silésie comme une des plus brillantes amazones, Mme de Ahlers et Mlle Elly de Prillevitz. S. A. R. la princesse Frédéric-Charles, dans une voiture à un cheval, observe avec un visible intérêt tout ce qui se passe. Heureusement pour les chevaux qui ne sont pas encore bien préparés à un travail fatigant, le sanglier se tient dans les taillis des districts environnants ce qui rend la chasse plus animée, mais sans nécessiter un run long et pénible. Il n'en fut pas de même mardi dernier, et la poursuite ardente de la bête sur un terrain particulièrement difficile offrait aux disciples de saint Hubert une rare occasion de déployer toutes leurs qualités de sportsmen. A deux heures moins un quart la meute s'élança, en donnant vivement de la voix, à travers les coupes du *Berlinischer-Winkel* et franchit, pleine d'ardeur, le *Priesterweg*, par lequel le marcassin avait passé pour entrer sous la futaie, où il se tint le long de la *Nadower-Strasse* pour se montrer ensuite au delà du *Hirtengraben*. Traversant la brande royale il parvint bientôt de l'autre côté de la laie C sur le district de *Ahrensdorf* où il passa la *Kalberbucht* et suivit le *Tudsellag*. Peu avant d'arriver à la route de *Schenkendorf* la chasse traversa le chemin de *Nudow* et s'enfonça sous les hautes futaies du district de *Philippsthal* jusqu'à la brande aux paysans de *Nudow*. Un épais taillis devient le dernier refuge de la bête, qui ne tarda pas à être arrêtée au point de jonction des routes de *Nudow* et de *Jossen*. Les chiens l'attaquent au moment où elle allait se jeter dans un fossé pour y défendre chèrement sa vie, et ils ne tardent pas à avoir le dessus; puis le master, qui s'était toujours tenu au premier rang, lui donne le coup mortel. La chasse avait duré 25 minutes sans aucun arrêt.

Pesth. — Trois jours de neige n'avaient laissé que peu d'espoir dans le succès du meeting d'octobre, quand une pluie fine suivie d'une belle journée de soleil dissipa toutes les craintes et mit la piste dans les meilleures conditions possibles.

Le monde du sport hongrois était au grand complet, et parmi les notabilités viennoises nous citerons : le prince Paul Esterhazy, le comte C. Bombelles, le baron G. Springer, MM. Aristide et Hector Baltazzi, Mizor, Arthur von Meyer et de Leien.

Le premier jour, courses pour poulains et pouliches de 2 ans. — *Isolani*, poulain favori, au baron Springer, et *Valentine*, au prince de Hanau, se présentent au poteau avec un poids normal, *Bébé* et *Alma* portent chacun 4 kilos de surcharge qui suffisent amplement à assurer la victoire à *Isolani*.

Le Saint-Léger amène une course des plus émouvantes. *Cobweb* devait simplement faire le jeu pour *Harry-Hall*; *Kedves*, d'après sa course d'Oldenbourg, ne pouvait pas lui rendre beaucoup de poids; *Picklock* et *Aaron* avaient été gardés en réserve pour soutenir la lutte contre le terrible fils de *Kittledrum*. Après un départ facile *Cobweb* prend la tête, *Harry-Hall* arrive deuxième, dépassant *Aaron*. *Picklock* et *Kedves* qui forme l'arrière-garde. Mais à 1000 mètres du but la course s'anime, *Aaron* et *Picklock* dépassent *Harry-Hall* qui galope pendant quelque temps derrière ses deux rivaux ayant *Kedves* sur les talons. Bientôt la lutte devient désespérée et la victoire paraît tour à tour se dessiner en faveur de *Picklock*, de *Kedves* ou d'*Harry-Hall* qui finit par gagner d'une demi-longueur, *Picklock* deuxième et *Kedves* troisième.

Outre que le Saint-Léger est notre course la plus importante, pour chevaux de 3 ans, dans le courant de l'automne, il nous a offert cette année le moyen le plus sûr de comparer la forme de nos chevaux avec ceux de l'Allemagne. La conclusion la plus claire que nous puissions tirer de cette comparaison, c'est qu'on a singulièrement surfait le mérite de *Künstlerinn*, dont quelques-uns parlent déjà comme destinée à venir sur les champs de courses autrichiens venger l'Allemagne des défaites que lui a infligées *Kincsem*, la fameuse jument de M. de Blaskowitz dont nous avons à enregistrer la cinquante-quatrième victoire, et peut-être la dernière, car il est question de l'envoyer au haras prendre une glorieuse retraite, mais rien n'est encore décidé quant à présent. D.

GASTRONOMIE

MENU

Potage purée Soubise.
Barbues aux fines herbes.
Foie de veau braisé.
Caneton rôti. — Salade.
Navets au jus.
Œufs farcis aux anchois.
Glaces panachées,

Un verre de la véritable *Liqueur Bénédictine.*

Extrait des MODES PARISIENNES 25, rue de Lille, Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette de ville pour fillette de 10 à 12 ans. — Ce charmant costume est en popeline de laine gris-bleu avec garniture de velours gros-bleu et nœuds de ruban gris. Jupe ornée de quatre volants froncés en popeline. Grand corsage. Paletot s'ouvrant devant sur une bande de faille plissée.

Chapeau en feutre gris, garni de velours bleu et d'un panache de plumes blanches.

Toilette de promenade. — Robe en tissu fantaisie tout laine, corsage formant une longue jaquette et garni d'une broderie pompadour dans le bas, la même broderie compose les parements et le col rabattu, puis deux plissés éventails posés dans le bas de la couture des côtés du dos. Tunique drapée, agrémentée sur son bord inférieur d'un plissé et sur les côtés de coques de tissu broché pompadour. Derrière, cette seconde jupe forme deux longues pointes : la première est entourée d'un plissé, la seconde d'un biais broché. Jupe à longue traîne, garnie régulièrement tout autour d'un volant froncé surmonté de trois têtes plissées.

Chapeau en velours noir, orné de satin rouge et de plumes rouges et noires.

Paris — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux.)

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 52.
SAMEDI, 8 NOVEMBRE 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.; — 6 mois, **15** fr. — un an, **30** fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.



MADAME JUDIC

(Sport et Dram News.)

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

ART

Céramique, Porcelaines et Cristaux.

Céramique d'art. — HENRI BEZIAT, 54, r. Paradis-Poissonnière. — DECK, 10, rue Halévy.

* *

Porcelaines. — CH. PILLIVUYT & Cie, 46, rue Paradis-Poissonnière.

* *

Cristaux. — CRISTALLERIE DE BACCARAT, 30 *bis*, rue Paradis-Poissonnière.

Bronzes, Serrurerie d'art.

Bronzes d'art. — DENIERE, 15, rue Vivienne. — GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal. — POUSSIELGUE-RUSAND, 3, rue Cassette. — CORNU, 29, rue Popincourt. — JULES GRAUX, 64, quai Jemmapes. — NANCY, 18, rue Chapon. — RUFFIER, 12, rue Charlot. — HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du-Temple.

Bronzes et faïences d'art. — ROMAIN, 11-12, passage des Panoramas.

* *

Serrurerie d'art. — VAILLANT-FONTAINE & QUINTART, 181, rue Saint-Honoré.

Diamants, Bijouterie, Orfèvrerie Horlogerie.

Diamants. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — ROULINA, 44, rue Lafayette.

* *

Bijoutiers. — AUCOC, 9, rue du Quatre-Septembre. — DUMORET, 5, rue de la Paix. — ROUVENAT & LOURDEL, 62, rue Hauteville. — DARCHE, 5, boul. des Capucines.

Spécialité de croix et rubans d'ordres. — POUTEAU, 180, galerie Valois (Palais-Royal).

* *

Orfèvres. — FROMENT-MEURICE, 372, rue Saint-Honoré. — FERRY-FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. — A. CHERTIER, 7, rue Férou.

* *

Horlogerie. — Mon LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal). — BREGUET, 12, rue de la Paix.

Curiosités, Gravures.

Curiosités. — E. TABURET. Orfèvrerie ancienne, 3, rue Pasquier. — MIALLET, 5, rue Le Peletier. — BEURDELEY fils, 32-34, rue Louis-le-Grand. — JACOB FRÈRES, 112, rue Richelieu.

Éventails anciens, Porcelaines et Curiosités. — Mme DUVAUCHEL, 34, rue de l'Université.

Tapisseries anciennes, — AUX VIEUX GOBELINS, 27, rue Lafitte.

Dentelles et guipures anciennes. — Mme Ve FOURNIER, 8, rue Castiglione.

* *

Gravure sur camées. — BISSINGER, 31, rue du Quatre-Septembre.

Gravures héraldiques. — GERBIER, 65, rue Richelieu.

Gravures et peintures héraldiques. — DESMAREST, 40, galerie Montpensier (Palais-Royal).

Musique, Instruments.

Pianos. — ERARD, 13 et 21, rue du Mail. — PLEYEL, WOLFF & Ce, 95, r. Richelieu.

Instruments de musique. — GAND & BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — PETTEX-MUFFAT, 27, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse. — F. SUDRE, facteur d'instruments de musique, 6 et 8, rue des Poitevins.

Tableaux, Relieurs.

Tableaux. — GOUPIL & Ce, 2, place de l'Opéra. — FÉRAL, 54, faub. Montmartre. Expert. — GEORGES PETIT, 7, rue Saint-Georges. — GEORGES MEUSNIER, 22 et 27, rue Neuve-Saint-Augustin.

Tableaux et objets d'art. — A. BASSET, 7, rue Mansart.

* *

Articles de peinture et dessin. — PÉPIN MALHERBE, 4, rue Laval. Chevalets et Mannequins.

* *

Relieurs. — ALLO, 39, rue du Four-St-Germain. — GRUEL-ENGELMANN, 418, rue Saint-Honoré.

Maroquinerie. — L. CHAMONIN, 76, rue Richelieu.

Photographes, Articles et Produits photographiques.

Photographes. — LIÉBERT, 6, rue de Londres. — ADAM SALOMON, 55, rue de la Faisanderie. — NADAR, 51, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — ALOPHE, 25, rue Royale. — VALERY, 9 *bis*, rue de Londres. — HERMANN & Ce, 20, chaussée d'Antin. Spécialité de portraits d'enfants. — Fd ROSTAING fils, 22, rue Lesdiguières, Grenoble. Plaques sèches instantanées.

* *

Photographie sur émail. — STEPOWSKI, 14, rue du Temple.

Articles de photographie. — PICARD, 5 *bis*, Asile Popincourt. — CARETTE, 12, rue du Château-d'Eau.

Appareils de photographie. — RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.

Chromo-lithographie et Impressions de luxe.

Chromo-lithographies. — F. APPEL, 12, rue du Delta. — J. BROGNARD, 28, boulevard de la Contrescarpe. — A. LEROY, 66, rue du Marais.

Chromo-gaufrage. — HENRI LAAS, 16, rue Pierre-Levée.

Lithographies. — CAUSSEMILLE Jne & Ce, 21, rue de la Michodière. — C. LOIRE, A. MICHELET, successeur, 1 *bis*, place de Valois.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts Articles de ménage.

Ameublement. — E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines. — LOREMY & GRISEY, 1, faub. St-Honoré. — SOCIÉTÉ ANONYME D'AMEUBLEMENT, BRONZES & OBJETS D'ART, 26, avenue de l'Opéra.

Coffres-forts. — B. HAFFNER aîné, 18, boul. Montmartre. — DUBOIS-OUDIN, 31, boulevard Voltaire.

* *

Articles de ménage. — LA MÉNAGÈRE, 20, boulev. Bonne-Nouvelle.

Coutellerie fine. — TASSILLY-BOIVIN, 66, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Chauffage.

CUAU AINÉ & Ce, constructeur d'appareils de chauffage, 88, boul. Courcelles (parc Monceau).

Éclairage.

Lampes de luxe. — AU SOLEIL, maison Neuburger, 2 *bis*, rue Vivienne.

COSTUME — MODES

Robes et Manteaux.

Robes et Manteaux. — Mmes VIDAL SŒURS, 104, rue Richelieu.

Confections, Modes, Fourrures.

Confections. — A LA PARISIENNE, grande maison de confections pour dames, 41, faub. Montmartre.

* *

Modes. — Mon LEMONNIER, MANCHON, successeur, 348, rue Saint-Honoré.

* *

Robes, Fourrures. — MAISON DIEULAFAIT, 1, boulevard de la Madeleine.

Lingerie, Chemiserie, Fils Plumes & Fleurs.

Lingerie. — GRANDE MAISON DE BLANC, 6, boulevard des Capucines. — S. HAYEM aîné, 38, rue du Sentier.

* *

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy.

* *

Machines à coudre. — D. BACLE, 46, rue du Bac, succursale et ateliers, 7, rue Saint-Dominique.

* *

Fils. — WALLAERT FRÈRES, 78, boulevard Sébastopol.

* *

Plumes et fleurs. — BATTON, 85, rue Richelieu.

Gants, Éventails, Parfumeurs Coiffeurs.

Gants. — PRÉVILLE, AUBERTIN oncle, neveu et Ce, 50, 52 et 54, passage du Saumon. — JOUVIN & Ce, 6, boulevard des Italiens.

* *

Éventails. — SIMONNET & LEVASSEUR, 12, boulevard de Strasbourg.

* *

Parfumeurs. — CH. FAY, 9, rue de la Paix. — DELABRIERE, 63, rue de Grenelle. — PHILIPPE, 24, rue d'Enghien. — BÉRAL, 14, rue de la Paix.

Coiffeurs pour dames. — PHILIPP & Ce, 15, rue Royale. — DE BYSTERVELD, 3, faubourg Saint-Honoré.

* *

Produits anti-Ride. — LA GEORGINE DE CHAMPBARON, 3, rue de Provence.

Pommade. — Dr ALAIN, 23, rue Châteaudun.

Tailleur.

Tailleur pour Dames — A LA MAGICIENNE, MEUNIER, 129, rue Montmartre. Robes et confections.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — PINAUD & AMOUR, 89, rue Richelieu. — DELION, passage Jouffroy.

* *

Chaussures pour hommes. — CORNAZ, 4, boulevard Malesherbes.

Chaussures de dames. — DELMAS, 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Bottier. — DELAIL, 46, passage Jouffroy.

SPORT

Équitation, Escrime, Armuriers.

Équitation. — ÉCOLE D'ÉQUITATION, 12, rue Duphot (succursale 51, rue Lhomond).

* *

Professeurs d'escrime. — LOUIS MERIGNAC, 1er professeur de l'École d'escrime française, 14, rue Saint-Marc.

* *

Armuriers. — FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu. — GASTINNE-RENETTE, 37 av. d'Antin. — LIBIOULLE, GUINARD & Ce, 8, av. de l'Opéra. — LEFAUCHEUX, 37, rue Vivienne.

Chiens, Sellerie, Écuries Chevaux Voitures.

Chiens. — CH. BOCQUET, 118, avenue d'Ivry. Gibiers de repeuplement.

Chiens d'arret. — MAISON DE CONFIANCE, 9, rue de Chanez, Paris-Auteuil.

* *

Sellerie. — TERRIER, 47, rue de l'Université.

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

* *

Marchands de chevaux. — AUBERT, 64, rue Marbeuf.

* *

Voitures de malades et d'enfants, Vélocipèdes, etc. — VINCENT, 29, rue Château-d'Eau, et 29 *bis*, boulevard Magenta.

Gymnase. — Hydrothérapie.

Gymnase. — PAZ, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs.

Gymnase et Bains. — THERMO-GYMNASE MÉDICAL, 49, rue de la Chaussée-d'Antin.

Appareils pour douches. — WALTER-LECUYER, 138, rue Montmartre.

Billards.

Billards F GERDERES, 47, r. Fontaine-au-Roi.

Professeur de billard. — GIBELIN, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

Drap pour billards et tables de jeux. — MATHIEU, 10, rue Croix-des-Petits-Champs.

Agents de voyage.

Agents de voyage. — THOMAS COOK & SON, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la haute Italie.

Articles de voyage.

Vraies malles anglaises. — LAPORTE, 3, place du Théâtre-Français.

Nouveautés en articles de voyage et de peinture. — GOULLIART, 59, rue Richelieu.

* *

Bazar. — BAZAR DU VOYAGE, WALCKER, 3, pl. de l'Opéra.

Villes et stations balnéaires.

TROUVILLE. HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

Stations thermales et bains de mer.

EAUX-BONNES. — GRAND HOTEL DES PRINCES, Murret-Labarthe, propriétaire.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE. — GRAND HOTEL BEAU SÉJOUR, Paul Bourdette, propriétaire.

LUCHON. — GRAND HOTEL RICHELIEU.

OSTENDE. HOTEL DU GRAND ÉTABLISSEMENT DES BAINS, admirablement situé. Table d'hôte; service à la carte.

BIARRITZ — GRAND-HOTEL, établissement de 1er ordre. Vues sur la plage et sur la mer.

PAU. — GRAND HOTEL GASSION, Société anonyme au capital de 3,000,000 fr. Le plus bel hôtel des Pyrénées. Vue splendide unique.

LA BOURBOULE. — HOTEL DU LOUVRE.

ARCACHON. — GRAND-HOTEL.

CANNES. — GRAND HOTEL DU PRINCE DE GALLES. Dirigé par M. H. J. Grossmann.

SPA. — HOTEL D'ORANGE. Hôtel de 1er ordre. Luxe et confort. — HOTEL DES PAYS-BAS, 1er ordre; de Cock, propriétaire. — HOTEL D'YORK. Hôtel de 1er ordre.

LUXEUIL-LES-BAINS. — HOTEL DU LION-VERT, tenu par MM. Richard et Duplatre.

MARIENBARD. — HOTEL KLINGER, splendide hôtel où les étrangers trouvent tout le confort désirable.

VALS. — HOTEL DE LA DÉLICIEUSE, à proximité de toutes les sources.

DIVERS

Compagnies d'assurances.

Assurances mutuelles contre l'incendie. — LA CLÉMENTINE, Société d'assurances mutuelles contre l'incendie, 26, rue de Grammont.

Assurances contre le bris des glaces. — LA PARISIENNE, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances sur la vie. — LE SOLEIL, 44, rue Châteaudun.

Compagnie générale d'assurances contre les accidents. — ASSURANCES DES CHEVAUX & VOITURES, COLLECTIVES, INDIVIDUELLES CONTRE LES ACCIDENTS, 16, rue de Grammont.

* *

Journaux financiers. — LE FINANCIER DE PARIS, 13, rue de Londres. — LE CONSEILLER DES RENTIERS, 1, rue de Maubeuge.

Institutions, Sciences.

Institution. — ÉCOLE MODERNE POUR JEUNES GENS, à Asnières. — LELARGE (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard. — GROUSSET (Institution Chevalier), 75, rue Cardinal-Lemoine. — Mme HAVET, 6 et 8, rue de Longchamps. Institution anglo-française. — Études sérieuses.

* *

Pension. — GARDONI, pension de famille de premier ordre, 38, rue Pergolèse.

Pharmaciens.

Pharmacies. — DETHAN, 90, faubourg Saint-Denis. — PENNÈS, 2, rue Latran.

Produits pharmaceutiques et hygiéniques.

Onguent. — CANET-GIRARD, 11, boulevard Sébastopol.

* *

Produits hygiéniques. — VIN DE SÉGUIN, 378, rue Saint-Honoré. — Dr FRANCK, hôtel Richelieu, vis-à-vis de la rue d'Antin. — ALCOOL DE MENTHE DE RIGGLÈS, 41, rue Richer. — KOUMYS-EDWARD, 14, rue de Provence.

Sirop pectoral. — H. FLON, 28, rue Taitbout.

Eau ferrugineuse. — EAU D'OREZZA, 131, boulevard Sébastopol.

Eau des Carmes. — Mon BOYER, 14, rue de l'Abbaye.

Vin tonique Mariani. — COCA DU PÉROU, 41, boulevard Haussmann.

* *

Irrigateur Équisier. — TALLAY, MARTIN & LEBLANC, 7, rue Cadet.

Produits chimiques.

Produits chimiques. — FER BRAVAIS, 13, rue Lafayette.

Phénol. — PHÉNOL BOBEUF, 7, rue Coq-Héron.

Produits nouveaux.

Celluloïd. — CORAIL, LAPIS, MALACHITE, 9, boulevard des Italiens.

Sonneries, Miroiterie.

Sonneries électriques. — A. BOIVIN, 16, rue de l'Abbaye.

Fleurs.

Fleurs exotiques. — L. LINDEN, 5, rue de la Paix. — LABROUSSE, boulevard des Capucines.

Chalets, Clôtures.

Chalets, Stores et jalousies en bois découpé. — BUREL & Ce, 156, faubourg Saint-Denis.

* *

Fabrique de grillages. — G. SOHIER & Ce, successeur de THIRY jeune, 121, rue Lafayette.

Articles pour fumeurs.

Pipes, écumes. — KREBS, 18 et 20, passage Bourg-l'Abbé.

Papeterie, Plumes.

Spécialité de cartes de visite, billets de mariage. — GALLIN-FUZELLIER, 1, rue de Condé.

* *

Plumes d'acier. — JOSEPH GILLOTT, dépôt : 36, boulevard Sébastopol.



LE DÉPART POUR LES CHAMPS

Par J.-F. MILLET.

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

CHRONIQUE

PARIS a célébré ses messes noires, pendant les trois premiers jours de novembre — samedi, dimanche et lundi — avec la piété profonde et tendre que lui inspire la pensée des morts. Cette religion du souvenir sera peut-être un jour sa seule religion. Il y a quelque chose de singulièrement touchant dans ces hommages désintéressés rendus à ceux qui ne sont plus.

Ce culte des morts nous le retrouvons à toutes les époques et chez tous les peuples. Quand les patriarches, pères d'ISRAEL, errant encore dans le vaste Orient à la recherche de la TERRE-PROMISE, arrivaient chez des étrangers, leur premier soin c'était d'acheter des grottes et des cavernes, où leurs morts aimés pourraient dormir en paix leur dernier sommeil. Plus tard, quand la nation juive fut constituée, elle honora les héros morts pour sa défense par des sacrifices funèbres.

L'antiquité profane tout entière est remplie du récit des fêtes par lesquelles on célébrait les funérailles des grands. Les humbles et les petits n'étaient pas oubliés non plus dans ce culte pieux des défunts.

Le dernier mois de la vieille année romaine s'appelait février (FEBRUARE) et ce mot veut dire purifier. On purifiait, en effet, le peuple tout entier des fautes qu'il avait commises dans l'année, et le sacrifice expiatoire était également offert aux dieux à l'intention des morts.

Le christianisme n'a pas tout dédaigné du paganisme, qu'il a si avantageusement remplacé. De même qu'il lui avait pris son EAU LUSTRALE, dont il a fait l'EAU BÉNITE, ainsi lui a-t-il emprunté le sacrifice en l'honneur des morts, que l'Église catholique célèbre non plus à la fin de février, mais au commencement de novembre, le lendemain du jour où elle a fêté tous les saints — affirmant ainsi l'intime solidarité de l'Église triomphante, déjà en possession du Ciel, et de l'Église souffrante, encore plongée dans les flammes du PURGATOIRE. Les chrétiens ont prié de tout temps pour leurs morts. Mais, pendant les premiers âges, ces prières ne se récitaient qu'à l'intention d'un seul défunt à la fois. Ce fut seulement à la fin du xe siècle que SAINT ODILON, abbé de Cluny, institua dans son ordre la fête de la commémoration de tous les fidèles trépassés, et l'office pour tous les morts en général. Approuvée par le pape, cette dévotion, qui répond à un besoin si vrai de la nature humaine, se répandit avec une rapidité singulière dans tout l'Occident.

On peut dire que Paris l'a surtout adoptée avec une sorte de passion. Mais sa forme a singulièrement varié depuis une cinquantaine d'années. Avant la Révolution, quand on enterrait encore dans les églises et dans les cimetières qui les entouraient, le culte des morts n'avait aucune pompe extérieure. C'était dans les églises mêmes que l'on priait pour eux. On ne songeait pas encore à porter sur les tombes des fleurs et des regrets, des prières et des larmes. Les visites aux cimetières ne datent guère que de la Restauration — elles prirent un développement nouveau et imprévu en 1830, et l'on peut dire qu'elles ont aujourd'hui le caractère d'une manifestation imposante — presque nationale.

Le luxe des tombeaux a suivi lui-même la progression effrayante de toute chose, sous ce règne de la vapeur et de l'électricité. Il y eut d'abord très peu de monuments funèbres dans les deux grands cimetières ouverts au commencement de ce siècle, l'un au pied de la butte Montmartre, et l'autre sur le MONT-LOUIS, où se trouvait jadis la maison du PÈRE-LACHAISE. En 1804, on ne comptait encore que 113 pierres avec inscriptions, et pas une seule tombe remarquable dans ce vaste enclos, qui est peut-être aujourd'hui la plus grande nécropole du monde.

Mais, depuis un demi-siècle, l'épidémie du faste extérieur qui sévit sur les vivants n'a pas davantage épargné les morts. Nous avons aujourd'hui des tombes qui rivalisent avec des palais. On voudrait pouvoir les habiter — mais avec un bail et non grâce à une concession !

Les fleurs sont également devenues, depuis quelques vingt ans, un des attributs de la Mort, et peut-être le plus coûteux accessoire des belles funérailles. On a commencé par une touffe de vio-

lettes et de pensées, déposée pieusement sur un cerceuil; bientôt la bière a disparu sous une avalanche de bouquets et de couronnes; aujourd'hui le char funèbre en est couvert tout entier. — Des mains fidèles les perpétuent et les renouvellent sur les tombes aimées. Dans les premiers jours de ce mois on a dépensé plus d'un million pour les frais de ce culte de la douleur et du souvenir. Les violettes, les cinéraires, les immortelles et les marguerites d'un bleu sombre sont les fleurs préférées pour les fêtes de la Mort.

Voici un détail peu connu — et qui me semble touchant.

A côté des morts fastueux, millionnaires jusqu'après le trépas, qui ont échangé leur hôtel contre une tombe, et qui ont un domicile permanent même dans l'autre vie, il y a les simples morts — les morts pauvres — déshérités des deux mondes — à qui l'on n'a fait que prêter une coin de terre, et qui, au bout de cinq ans, en ont été dépossédés. Eh bien! même pour ceux-là le culte suprême se continue avec la même persistance dans la fidélité et la tendresse. C'est à eux qu'appartient en commun la grande croix de pierre qui s'élève à l'entrée de chaque nécropole — et ceux qui ne savent plus, hélas! où sont leurs chers défunts, viennent s'agenouiller, pleurer et prier, au pied de cette croix, gage et symbole, en face même de la Mort, de nos immortelles espérances.

*
* *

Les concours sont maintenant plus que jamais à l'ordre du jour en France, et nous passons la moitié de notre vie à étudier les avant-projets, les projets et les contre-projets dont la moindre entreprise est aujourd'hui l'objet. Nous sommes loin de blâmer la chose en principe; mais l'abus en peut devenir dangereux. Le concours, en effet, a pour conséquence presque nécessaire d'éliminer les talents éprouvés, les notoriétés conquises par le succès — en un mot les capacités reconnues et affirmées. Leur avantage, c'est d'ouvrir la carrière aux jeunes et d'affranchir le mérite naissant du joug trop souvent écrasant de la protection.

Le dernier de ces concours — celui dont nous rendons compte aujourd'hui — pourra s'appeler dans l'histoire de nos arts industriels, le Prix des Gobelins.

On sait, en effet, que notre première manufacture nationale de tentures et de tapis, — la Manufacture des Gobelins — chargée de fabriquer une grande pièce décorative destinée à la salle Mazarin de notre bibliothèque, également nationale — plus connue sous le nom de Bibliothèque Richelieu — a mis au concours l'esquisse peinte d'après laquelle cette tapisserie sera exécutée par nos métiers de haute lice.

Le sujet imposé par le programme était celui-ci : « Les Lettres, les Arts et les Sciences de l'Antiquité. »

L'esquisse devait comprendre une bordure faisant corps avec la composition même. On sait l'importance de la bordure dans ces tableaux tissés: elle en complète l'ensemble; elle en rehausse les détails.

Ici comme partout les concurrents ont été fort nombreux. Trente-trois artistes avaient répondu à l'appel de l'Administration supérieure, et quelques-uns d'entre eux nous ont offert des œuvres fort aimables. C'est ainsi que les esquisses cataloguées sous les numéros 15 et 17 se sont heureusement inspirées de l'art décoratif de Pompéï. Ces deux projets sont exclusivement grecs, et ne nous en plaisent pas moins. Le centre de la composition est occupé ici par Minerve, sous l'aspect d'une statue d'or, et là par Apollon, debout sur un piédestal, devant un autel qui lui est consacré.

Une aquarelle, inscrite sous le numéro 18, a traité avec autant d'aisance que de souplesse et de liberté des groupes de dieux et de déesses qui se jouent dans une atmosphère sereine et lumineuse. La bordure, avec des boucliers aux quatre angles, est d'une originalité pleine de hardiesse — admirablement réussie d'ailleurs.

Deux concurrents, entraînés par une inconsciente vocation pour le paysage, nous ont représenté, avec un sentiment très poétique et très intime, la mer et les rivages de l'Attique, aperçus du cap Sunium — c'est charmant — mais tout à fait à côté du programme. Passons!

Un autre, oubliant la tradition pompéienne, est remonté jusqu'à l'archaïsme toscan. Sa bordure est un petit chef-d'œuvre.

Le roi du concours, dont nous ignorons encore le nom, et dont l'esquisse porte le numéro 22, est d'une richesse et d'une abondance qui défient la description. C'est une effrayante accumulation de personnages, de fabriques et d'accessoires, au milieu desquels je distingue quelques-uns des plus admirables monuments de l'architecture, de la sculpture et de la peinture de l'antiquité. Pour centre de sa composition, l'artiste a choisi la façade du Parthénon, sur laquelle se détachent la statue de Jupiter Olympien et celle de Minerve, les deux chefs-d'œuvre du plus grand des sculpteurs. Dans le ciel de la composition, et comme dans une gloire d'apothéose, j'aperçois Phidias, Appelles et Orphée. A la droite du spectateur, l'artiste a placé les représentants de la science antique; à gauche, les poètes et les historiens. Inutile de dire qu'Homère est la principale figure du groupe des poètes; Calliope, la jeune muse, s'accoude avec grâce sur le dossier de son fauteuil, comme pour lui dicter ses vers harmonieux, et Phidias lui tend le rameau d'or, symbole de l'immortalité. L'auteur a placé au premier rang l'aimable Aspasie, sans doute parce qu'elle faisait les discours de Périclès; mais ne craint-il point que cette jeune personne, de mœurs un peu légères, et dont on peut dire qu'elle visa moins à la vertu qu'à l'élégance, ne donne des distractions fâcheuses aux farouches piocheurs de la Bibliothèque nationale? Quoiqu'il soit, ce concours excellent prouve la souplesse de la main et la culture de l'esprit de nos artistes, et l'on peut s'applaudir des résultats obtenus.

*
* *

Nous n'aimons point à mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, et nous n'avons point l'habitude de nous occuper de ce qui ne nous regarde pas. Mais les démêlés du ministre de la guerre avec le commandant de l'école de Saumur, accusé de trop de courtoisie envers un prince exilé, ont trop attiré l'attention sur le général Lhote pour qu'il ne tombe point — ne fut-ce que pour un jour — dans le domaine de la chronique. Il nous appartient d'ailleurs à plus d'un titre — tout d'abord à titre de *sportsman*.

Le général Lhote est, en effet, le plus brillant cavalier de l'armée française. Plus jeune que lui de quelques années, nous entrions à l'école de Baucher comme il en sortait. Il y avait laissé de brillants souvenirs. Nul ne s'est jamais mieux pénétré que lui des leçons du maître, et personne ne possède aujourd'hui le trésor plus complet des traditions de cet enseignement incomparable.

Un jour, après dîner, dans les épanchements familiers du dessert, Baucher passait en revue ses anciens élèves, — nombreux, et arrivés presque tous à une certaine notoriété dans les Armes, dans les Lettres ou dans les Arts. Ils avaient fait leur chemin au galop.

— Quel est, lui demandâmes-nous, le meilleur d'entre les bons?

— Le commandant Lhote! répondit-il sans hésiter. C'est le premier après moi.

— Et la distance est-elle grande entre le second... et le premier?

— La même qu'il y a entre Raphaël et Jules Romain, répondit-il sans hésiter.

*
* *

L'admirable château de Chantilly, si heureusement réédifié par les ordres et aux frais du duc d'Aumale, et dont nous avons offert, par une description exacte et fidèle, la primeur à nos abonnés avant même que l'architecte n'en ait présenté les clefs à Son Altesse Royale sur un plat d'argent, vient d'être solennellement inauguré, mardi 4 novembre, par une fête splendide. On n'y avait point convié seulement l'élite du grand monde parisien, mais encore la *gentry* et la *nobility* des environs, depuis Senlis jusqu'à Vineuil. Deux mots résument et caractérisent cette fête : « magnificence et cordialité! » sans jamais oublier ni ce qu'il est ni d'où il vient, le duc se montre toujours d'une si courtoise avenance que personne ne l'approche sans être séduit et gagné par sa bonne grâce.

On a beaucoup remarqué sur la table d'un petit salon, à droite de la grande galerie des fêtes, où se retirent parfois ceux qui veulent goûter la solitude à côté de la foule, un splendide exemplaire — imprimé sur vélin — de la nouvelle édition de l'*Oraison funèbre du prince de Condé*, par Bossuet, mise en vente aujourd'hui même par MM. Fatou et Damascène-Morgan.

Cette édition est, comme on voit, toute récente, et nous la devons aux soins d'un de nos amateurs les plus distingués : M. Emmanuel Bocher.

Lire un chef-d'œuvre de l'esprit humain dans un livre qui est lui-même un chef-d'œuvre de l'art typographique, c'est là un des plaisirs les plus exquis que l'on puisse offrir aux délicats et aux raffinés. Ce plaisir nous l'avons dû parfois à des hommes, qui, par leur mérite personnel, leur naissance ou leur fortune, occupent un rang élevé dans la société parisienne, — à MM. Double, père et fils, par exemple, auteurs de quelques monographies distinguées, éditées par eux avec des soins infinis — ou bien encore à M. le baron de Rothschild, dont l'*Iconographie de Molière* fait l'orgueil et la joie des bibliophiles qui la possèdent.

Aujourd'hui, voici qu'à son tour un de nos jeunes et brillants officiers, qui a trouvé dans sa famille les traditions, le goût, le respect et l'amour de tout ce qui est grand et beau, M. Emmanuel Bocher, que je citais tout à l'heure, entre dans la docte congrégation des éditeurs-amateurs, à laquelle il paye sa bienvenue par un chef-d'œuvre.

M. Emmanuel Bocher a eu la main heureuse dans son choix; c'est le plus pur diamant de la littérature française qu'il nous offre, serti dans une monture digne de lui. Il réimprime, en effet, dans des conditions toutes particulières de luxe aristocratique, d'élégance sévère et d'irréprochable correction l'Oraison funèbre du Grand-Condé, par Bossuet.

S'il est vrai que Bossuet n'ait jamais été plus constamment voisin du sublime, par la profondeur de la pensée ou la splendeur de l'expression que dans cette merveille de l'art oratoire, sachons reconnaître que jamais éditeur n'a poussé plus loin que M. Emmanuel Bocher la recherche typographique. Outre un caractère admirable, fondu tout exprès, et habilement manié par l'imprimeur, Georges Chamerot; outre un papier d'un grain superbe, et d'une pâte magnifique, ce grand in-4° jésus est illustré de quatre belles compositions, d'un fleuron sur le titre, de deux en-têtes de page, d'une lettre ornée et d'un cul-de-lampe, dessinés par M. Lechevallier-Chevignard et gravés au burin par M. A. Didier.

Une direction aussi sérieuse et une collaboration aussi intelligente ont porté leur fruit, et la nouvelle édition de l'Oraison funèbre du prince de Condé, dédiée au duc d'Aumale, par un serviteur et un ami de sa maison, va devenir une des plus précieuses raretés de cette Bibliothèque de Chantilly, qui passe à bon droit pour une des plus belles du monde. M. Emmanuel Bocher a débuté par un coup de maître : je lui souhaite bien vivement et bien sincèrement la série.

Louis Énault.



REVUE SPORTIVE

Compiègne. — Les fermiers du droit de chasse dans la magnifique forêt de Compiègne changent souvent et ce n'est pas un bien. Le tiré du Buissonnet qui avait été très bien repeuplé par les soins de ce même agent forestier qui n'a pas voulu aller à Rambouillet pour Mlle Grévy, sur le désir de M. le maréchal Mac-Mahon, est à peu près abandonné maintenant. Le troisième lot est loué par le comte Frédéric de l'Aigle, Ed. de Villeplaine et deux ou trois autres associés; on y a détruit les lapins; réduits à quelques chevreuils et à deux ou trois faisans qu'ils tuent par raccroc, ces messieurs en ont par-dessus la tête.

C'est M. Joubert qui a le deuxième lot, on ne l'y a pas encore vu.

A côté, à la forêt de Laigue, ce sont le baron de Villars, le comte de Bréda, comte de Bethune, comte de Ganay, et Robert de l'Aigle qui viennent de temps en temps y chasser.

Mais tout ce pays-là si giboyeux autrefois, est en pleine décadence cynégétique dans ce moment.

A qui la faute? A l'administration des forêts qui semble avoir pris à tâche de détruire le gibier qu'elle devrait protéger par devoir.

* * *

Notre honorable chef de l'équipage d'Avize vient de donner une très utile leçon à son médecin. M. Henri Desbordes, que des douleurs rhumatismales tenaient cloué sur son fauteuil, sentant que la voie serait bonne maintenant, rongeait son frein. Les viandes blanches, l'eau rougie, les cataplasmes laudanisés, la chaleur et le repos, rien n'y faisait, le mal restait le même. Évidemment se dit M. Desbordes, en grattant sa tête de veneur, la science fait fausse route, mon médecin se trompe. Puis sonnant son valet de chambre, il fit appeler son *piqueux* et son cocher. — *Latrompe*, vous allez coupler vos chiens, dans vingt minutes nous partons pour la chasse; vous, Baptiste, attelez *Brillant* à mon plus léger panier; Ernest restera pour m'habiller et m'aider à m'installer le plus chaudement possible dans ma voiture.

On voit d'ici la figure de tous ces serviteurs. Une heure après, M. Desbordes attaquait un lièvre sur les hauteurs d'Oger; la terre était favorable, les chiens chassèrent à merveille; après cinquante minutes d'une ravissante menée, l'animal était pris, et M. Henri rentrait chez lui, sonnant fanfare.

Le docteur, au bruit des trompes, accourut chez son malade qu'il trouva prêt à se mettre à table. Comme il ouvrait la bouche pour lui adresser des reproches sur son imprudente escapade, M. Desbordes ne lui en laissa pas le temps.

— Mon cher docteur, asseyez-vous, de grâce, je vous retiens à dîner; à table, nous causerons sérieusement. — Ernest, remontez de la cave deux bouteilles de mon plus vieux Bouzy, du 74.

— Après une telle imprudence, il faudra continuer les cata...

— Ah! docteur, quel chien que ce *Miraut*! Quelle tenue sur les chemins où la voie est si difficile, habituellement si mauvaise!

— Je vous disais donc, Monsieur Henri, qu'il faudra continuer les...

— *Miraut*, continua M. Desbordes, comme s'il n'avait pas entendu son médecin, *Miraut* est incontestablement un excellent chien de route, cependant, je préfère *Comtesse*; les chiennes ont décidément plus de finesse de nez; il n'y en a pas deux comme elle dans tout l'Artois pour relever un défaut.

Le docteur, en homme d'esprit comprit que dans ce moment la médecine aurait tort, et jetant son bonnet d'Esculape par-dessus les moulins, se mit au diapason de son malade et ne fut plus qu'un joyeux convive. Le reste du dîner fut fort gai, renforcé de l'arrivée d'un troisième et bon compagnon M. Albert Ch.

M. Desbordes, qui depuis trois semaines ne mangeait presque plus rien, avait retrouvé son vaillant appétit; il se coucha de bonne heure.

Le docteur avant de se retirer, lui tâta le pouls.

— Il est entendu, Monsieur Henri, que nous continuerons les catap...

— Docteur, je vous le répète, *Comtesse* est une adorable chienne, mais, ma foi, *Timballo* est bien collé et a une bien belle gorge!

La nuit fut excellente, M. Desbordes dormit comme un loir, et, comme les corbeaux qui ouvrent le bec en se réveillant, demanda à son valet de chambre une tasse de bouillon qu'il arrosa d'un verre de Bouzy de la veille.

Pendant ma vie de chasseur qui commence en 1818, ni plus ni moins, et finira quand le bon Dieu le jugera à propos, j'ai été souvent témoin de pareilles cures dues à l'exercice de la chasse, j'en citerais à la douzaine; aussi ne me retirera-t-on pas de l'esprit que si, messieurs de la médecine nous médicamentaient un peu moins, et faisaient plus de concessions à nos goûts, à notre passion dominante surtout, en restant, bien entendu, dans les limites du raisonnable, j'en suis sûr, ils obtiendraient fréquemment des cures et des guérisons merveilleuses.

* * *

Équipage de Bois-Brou. — M. le comte Greffulhe vient de faire deux chasses et prendre deux cerfs dans la forêt de Villefermoy. Assistaient à ces brillants laisser-courre, Mmes la comtesse et la vicomtesse Greffulhe, princesse de Caraman-Chimay, vicomte et baron Martin (du Nord), vicomte de Ségonzac, Alex. Tattet, vicomte Greffulhe, comte d'Haussonville, comte de Gramont, de Walbesch, Mouling.

A. DE LA RUE.



SEIGNEURS JOUANT AU TRIC-TRAC.

D'après HENRI LEYS.

L'EXPOSITION D'EUGÈNE FEYEN

Un artiste de grand talent et de race nous convie à l'étude de ses œuvres exposées au nombre de près de 300 au Cercle artistique et littéraire, 7, rue Volney. Parmi tant de jolies toiles les unes, très poussées, telles que les *Marchands de sabots*, le *Pêcheur et son poisson*, la *Pêche à la senne*, l'*Ane* et bien d'autres nous invitent vers les scènes que le peintre affectionne; d'autres au contraire sont de larges et capricieuses ébauches, le *Parc aux huîtres*, une *Rue de la Houlle*, etc. Sauf quelques pages de naturalisme outré, l'œuvre d'Eugène Feyen est celle d'un charmant dessinateur, d'un coloriste possédant bien le ton local et ses figures distinguées et poétiques ont un cachet particulier d'un attrait irrésistible.

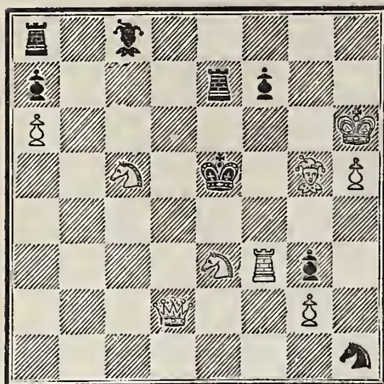
*** La *Française*, société de gymnastique, donnera sa fête annuelle le dimanche 9 novembre prochain, à une heure après-midi, dans son local, 57, faubourg Saint-Denis.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 89

composé par M. D. W. KLARK, de la Sibérie.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et se font faire mat en quatre coups.

Solution du problème n° 83.

Composé par M. le Dr GOLD.

1. C 2 F D / C 4 F R; 2. D 1 F D / *ad libitum*; 3. C 5 D ou 5 C mat.

1. — / P 5 D; 2. C pr P éch. / R 4 D; 3. D 6 R mat.

Solution du problème n° 84.

Composé par le Dr S. GOLD.

1. T 6 R / T 4 C R; 2. D 5 F R / *ad libitum*; 3. D ou T mat.

1. — / F pr P; 2. D pr P éch. / R 5 T; 3. T 4 R mat.

Solutions justes des nos 83 et 84.

MM. Lequesne, de Madrazo, Barré, Léon Guinet et Frau, de Lyon, Médunié de Karelstadt, Th. Reinach, E. I. F., à B.-I.-R., Faure, Heyman, Gorkowski.

TOURNOI DE PROBLÈMES

DE LA REVUE.

La *Revue* institue un tournoi de problèmes et invite les compositeurs français et étrangers à y prendre part.

Il aura lieu aux conditions suivantes :

1° Chaque compositeur devra adresser un seul envoi à M. S. Rosenthal au bureaux de la *Revue*, 26, rue Racine, avant le 15 avril 1880 s'il est français, et avant le 1er mai 1880 s'il est étranger;

2° Chaque envoi devra se composer uniquement de trois problèmes, l'un en deux coups, l'autre en trois coups et l'autre en quatre coups. Ces problèmes devront être inédits et sans conditions;

3° Chaque envoi sera fait, selon l'usage en deux plis : l'un contenant les problèmes avec solutions et devise; l'autre cacheté, ayant la même devise sur l'enveloppe extérieure, et donnant à l'intérieur le nom et l'adresse de l'auteur;

4° Voici la liste des prix : 1er prix, 150 francs; 2e prix, 70 francs. Prix spéciaux : 1° pour le meilleur problème du concours, 50 francs; 2° pour les meilleurs problèmes en 2, 3 et 4 coups; respectivement trois prix de 20 francs chacun. Total : six prix faisant un total de 330 francs (fournis savoir : 100 francs par notre Directeur M. Arnous de Rivière, le reste par M. Camille Morel).

5° Tout envoi dont un ou deux problèmes auront été démolis ne pourra concourir pour le premier ni le second prix, mais chacun de ses problèmes pourra concourir pour les quatre autres *ex æquo* avec n'importe quel problème d'un autre envoi;

6° Le cumul des prix est de droit : ainsi à la rigueur, un seul compositeur peut obtenir le 1er et tous les autres prix, sauf le deuxième;

7° Toute rectification à un envoi déjà fait est autorisée jusqu'au 15 avril 1880; passé ce délai, elle sera considérée comme non avenue;

8° Pour toutes les difficultés qui pourraient se présenter, la Commission (dont nous ferons connaître prochainement les noms) appliquera les règles suivies pour le grand Congrès international de 1878 et jugera souverainement;

9° Tous les problèmes seront la propriété de la *Revue* qui publiera successivement ceux qui n'auront pas été démolis avant que les prix ne soient décernés, c'est-à-dire au plus tard avant le 1er décembre 1880.

REVUE DE L'ANNÉE.

En prenant la colonne d'échecs de la *Revue*, il y a un an, nous avons tracé à nos lecteurs le programme que nous comptions suivre et s'ils veulent bien se reporter aux promesses que nous leur faisions dans le premier numéro ils verront que nous n'avons rien négligé pour les remplir. D'ailleurs nous venons de dresser à leur intention une statistique qui leur permettra d'embrasser d'un coup d'œil les travaux accomplis pendant la présente année.

Occupons-nous d'abord des parties :

Nous en avons publié soixante-treize. Sur ce nombre, soixante-quatre sont inédites. Voici comme les neuf autres se décomposent : cinq sont tirées du grand tournoi International de 1878; deux sont des parties célèbres d'Anderssen; la huitième a été empruntée à la *Régence* d'Arnous de Rivière pour donner un spécimen du jeu du regretté M. Devinck; enfin, la dernière est une partie jouée par Zukertort sans voir, contre feu le prince Impérial et d'autres amateurs en consultation, publiée d'abord par le *Field*.

Six parties seulement sont à avantage, dont deux à Pion et trait, une à Pion et deux traits, une au Cavalier et deux à la Tour. Toutes les autres sont à but.

Sur les 64 parties inédites, 34 ont été jouées en France et 30 à l'étranger, dont 21 en Russie et 7 en Allemagne.

Voici la nomenclature des débuts :

Lopez, 13. — Gambit Evans, 6. — Gambit du Fou, Sicilienne, Partie Française : 4. — Gambit du Centre, Gambit Muzio, Défense Pétroff : 3. — Gambit Écossais, Ponziani, Viennoise, Gambit Kieseritzky : 2. — Giuoco Piano, Partie du Fou, Gambit Mac-Donnell, Gambit Cochrane, Partie de la Dame, Anglaise, Défense des deux Cavaliers, Irrégulier : 1 — Si l'on ajoute à celà 1 Gambit Allgaier, 1 Défense Philidor et 1 Contregambit de la Dame qu'on trouvera dans les parties à avantage ou non inédites, on reconnaîtra que bien peu d'ouvertures importantes manquent à cette collection; trois ou quatre au plus, par exemple : le Contregambit Greco, le Gambit Greco-Philidor, le Gambit refusé, etc...

On sait que notre principale préoccupation a toujours été de donner dans nos notes une sorte de cours pratique des débuts. Aussi pour éviter des recherches souvent longues à nos lecteurs croyons-nous devoir faire ici un index des ouvertures dont nous avons publié une analyse nouvelle et spéciale.

Lopez : nos 1, 10 et 23 de la *Revue*.
Évans : nos 20, 24, 27, 28, 33, 38.
Gambit du Fou : nos 2 et 14.
Sicilienne : n° 36.
Française : n° 42.
Gambit du Centre : nos 30 et 35.
Muzio : nos 7 et 38.
Défense Pétroff : nos 10 et 31.
Gambit Écossais : nos 22 et 34.
Ponziani : nos 8, 13 et 47.
Viennoise : n° 15.
Gambit Kieseritzky : n° 21.
Giuoco Piano : n° 14.
Partie du Fou : n° 25.
Gambit Mac-Donnell : n° 4.
Partie Anglaise : n° 43.
Défense des deux Cavaliers : n° 51.
Défense Philidor : n° 3.

Fait assez curieux à signaler : dans les parties inédites à but le trait n'a gagné que vingt fois et le second joueur vingt-huit fois; le reste se compose de parties nulles.

La moyenne des coups joués par partie est de près de quarante.

Voici maintenant la liste des joueurs avec le nombre de parties jouées par chacun : MM. Tchigorine, 17. — Bezkrovny, 15. — Schiffers, 13. — Camille Morel, 10. — S. Rosenthal, 9. — Chamier, 7. — Alapine, Anderssen et Louis Paulsen, chacun 5. — Clerc et Schmidt, chacun 4. — Acharine, de Madrazo, Paul Morpurgo, Schwartz, chacun 3. — Englisch, Gossip, de Guiscard, Lépine, Metger, Wilfrid Paulsen, Solotzew, Léonce, Vié, S. Winawer, chacun 2. — Blackburne, Corvisart, Desmaretz, Devinck, Dufresne, Duroy, Gifford, Girod, Greville, Gribius, Kieseritzky, Kleczinski, Labinski, Landau, Lévy, Liscle, Maczuski, Minckwitz, Najotte, Prince Louis Napoléon, Pittschell, Schlésinger, Strode, chacun 1. Total : 48 joueurs.

Passons aux problèmes. Ils sont au nombre de 88, dont 20 en 2 coups, 38 en 3, 21 en 4, 5 en 5, et 3 problèmes inverses. Sur ce nombre, 61 sont inédits et 27 tirés du grand Concours International de 1878.

Voici les noms des auteurs des problèmes inédits avec le nombre de leurs compositions : MM. S. Gold, 23; — Lamouroux, 8; — Klark, 7; — Pradignat, 6; Conrad Bayer, Kauders, Richards, chacun 3; — colonel Szabo, 2; — Dobrowski, Faysse père, Léon Guinet, P. Karner, Najotte, Sardalh, chacun 1.

Dans les derniers temps, les compositeurs français semblent nous avoir un peu négligé. Espérons que l'annonce de notre tournoi leur rendra le feu sacré. Quant à faire comme tant d'autres, c'est-à-dire nous contenter de problèmes enfantins, ou puiser au hasard dans la collection des 2,000 problèmes américains, par exemple, nous ne nous y résoudrons jamais. Pour les problèmes, ainsi que pour les parties, nous continuerons à vouloir que tout ce que nous présentons soit bon et que presque tout soit inédit. Comme l'on peut ce que l'on veut, — quand on le veut bien, — nous y arriverons.

En remerciant vivement les problémistes de tous pays qui ont bien voulu nous honorer de leurs envois, et spécialement MM. Conrad Bayer, Klark, Lamouroux, Pradignat, etc., nous devons une mention spéciale au docteur S. Gold, de Vienne. Variété, élégance, profondeur, toutes ces qualités et bien d'autres se trouvent dans ses compositions si appréciées de nos lecteurs. Ou nous nous trompons fort, ou il ne tardera pas à conquérir définitivement dans le monde des problémistes, ses confrères, la place que mérite son sympathique talent, et qui n'est pas loin du premier rang.

Pour les parties, nous ne savons comment exprimer notre reconnaissance à nos aimables et nombreux correspondants. Est-il nécessaire, par exemple, de faire à nos lecteurs l'éloge de M. Louis Paulsen, qui a bien voulu nous envoyer quelques chefs-d'œuvre? Ce grand maître n'est-il pas aussi connu et aussi admiré ici — pour le moins — qu'en Allemagne? — Et M. Tchigorine? Un maître nouveau, celui-là, théoricien puissant, esprit novateur et ingénieux, chef incontesté de la nouvelle école russe, laquelle compte dans son sein des joueurs comme MM. Alapine, Acharine, Schiffers (de Saint-Pétersbourg), Schmidt et Solotzew (de Moscou), pour ne citer que les plus connus?... Et M. Winawer, dont le talent hors ligne a reçu, il y a un an, une nouvelle consécration à notre grand tournoi!

En France, nous serions obligé de remercier trop de monde, car nous n'avons trouvé partout que sympathie et encouragement. Contentons-nous de féliciter particulièrement notre ami M. de Bezkrovny, et aussi MM. Chamier, Clerc et Vié.

Que tous les autres ne nous en veulent pas si nous sommes forcé de ne leur témoigner notre gratitude que d'une façon collective. Nous croirons mieux mériter d'eux, d'ailleurs, en suivant leurs conseils et en apportant à notre colonne d'Échecs toutes les améliorations dont elle est susceptible, par exemple en donnant une importance particulière à nos Nouvelles... Puissent nos efforts contribuer à la propagation du noble jeu! Puissent surtout les amateurs français se souvenir que l'héritage de Philidor et de Labourdonnais est passé depuis longtemps dans des mains étrangères, et que cet héritage de gloire est bien — ou plutôt, hélas! — devrait être le leur!

NOUVELLES

Jeudi, 30 octobre, a eu lieu au Cercle des Échecs une réunion générale importante dans laquelle ont été prises, entre autres, les résolutions suivantes :

Ont été nommés à l'unanimité membres honoraires : MM. Arnous de Rivière, Preti père et S. Rosenthal.

Afin de faciliter le recrutement des nouveaux adhérents, la cotisation est réduite de près de moitié. Ainsi donc dorénavant, au lieu de 300 francs les nouveaux membres n'auront à payer en tout que 150 fr. de cotisation par an et 30 fr. d'impôt.

Nous nous permettrons d'applaudir chaleureusement à cette décision généreuse et habile tout à la fois.

Le premier tournoi mensuel n'est pas encore terminé. Les deux vainqueurs sont : MM. de Bezkrovny qui gagne définitivement 17 parties et perd 5, et Gifford qui n'en perd que 5, mais a encore 4 parties à jouer.

Deux nouveaux tournois vont avoir lieu : le second tournoi mensuel d'abord, et ensuite le premier grand tournoi handicap pour lequel plus de vingt joueurs se sont fait inscrire.

— Au café de la Régence, le tournoi mensuel d'octobre est fini. Le premier prix a été remporté par M. Girod, de la 2e classe, gagnant 19 1/2 sur 26, le second prix par M. H. A Goudjou également de la 2e classe, gagnant 19.

Le tournoi handicap commencera le 15. Il y a déjà 40 inscriptions environ. Aux quatre joueurs de 1re classe que nous avons déjà cités il faut ajouter : MM. Gossip, Najotte et Eccheli del Dosso.

Le tournoi mensuel de novembre est commencé. Quinze joueurs y prennent part.

CORRESPONDANCE

M. N. Potter, à Londres. — Prière de continuer l'échange. Vous recevrez la *Revue* à votre adresse, 8, Montagn Place. Envoyez le *Land and Water* toujours chez M. Morel.

M. S. Gold, à Vienne. — Veuillez faire l'échange de nos journaux et envoyer le vôtre à M. Camille Morel, 38, rue de Laborde.

S. Rosenthal.

LES CARTES

DE L'IMPASSE AU WHIST

Voilà certes une des questions les plus graves et les plus controversées du whist, mais aussi par là même une des plus intéressantes à traiter. Nous croyons que les vrais amateurs nous sauront gré des développements que comporte un pareil sujet, et que la présente causerie ne fera qu'effleurer cette fois :

Faites avec prudence usage de l'impasse,
Assurez-vous du trick douteux si la main passe.

Ce précepte, que nous avons cité déjà, résume en peu de mots la théorie de l'impasse, qui, comme toutes les bonnes choses, doit être pratiquée sagement, appliquée avec prudence et sans l'exagérer jamais ou sans la poser en principe absolu.

Avec un mauvais jeu, alors surtout que celui de votre partner ne vous a rien révélé de meilleur, impassez fort peu, faites vos belles cartes et limitez les risques de perte que vous pouvez courir.

En couleur, vous n'avez généralement que deux levées à faire, et sept fois sur dix la coupe arrive au troisième coup.

Ne faites pas d'impasse si la levée vous fait gagner le robre ou vous empêche de le perdre, car toute perte reculée est le plus souvent conjurée.

Vous pouvez au contraire, avec un beau jeu connu dans votre main et soupçonné chez votre partner, impasser beaucoup, car cela doit ajouter à vos chances de gain et augmenter le nombre de vos fiches si vous jouez la partie à suivre ou le whist de Metz.

En atout, vous risquez peu de chose à impasser, puisque vous êtes toujours certain de les faire à un moment donné.

La formule juste est que sur une carte jouée par votre partner, vous pouvez et devez impasser s'il n'y a qu'une carte d'écart entre la carte qu'il a lancée et celle que vous possédez.

Ainsi vous ne mettrez pas le roi sur le valet, ni l'as sur la dame de votre partner, à moins qu'on n'ait forcé à votre droite.

Tout au contraire, vous devez généralement forcer sur l'attaque de votre adversaire et prendre par exemple sa dame avec votre roi, ou même avec votre as, ce qui réserve et fortifie le jeu de votre partner.

Très souvent, la dame jouée est un singleton et si vous ne forcez pas vous risquez de voir votre as coupé au second coup et que la couleur de vos adversaires soit libérée au troisième.

Il faut infiniment de tact, de flair et de sagacité pour apprécier ces nuances et arriver à la notion exacte de l'impasse; je dis plus, on ne peut y passer maître que si, connaissant bien le whist on connaît bien aussi la manière de jouer de ses adversaires pour deviner d'un coup d'œil quelle est la portée et la nature de leur attaque.

Que si vous jouez avec un partner de second ordre, à plus forte raison avec un joueur faible, l'impasse ne doit pas être hasardée avec la même témérité que si vous vous sentez soutenu par une capacité égale à la vôtre.

Le bon général modifie ses plans de bataille suivant le génie de ses adversaires et d'après l'estime qu'il fait de ses propres troupes.

Il en est de même au wisth surtout pour ce cas délicat qu'on appelle l'impasse.

Nous serions tenté de terminer par ce *concetti.*

Usez de l'impasse de manière à ne pas rester dans l'impasse.

Old Trick.

LE WHIST

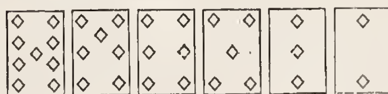
SOLUTION DU PROBLÈME N° 49.

L'analyse du coup va nous donner la solution cherchée. Une des maîtresses cartes à cœur est à votre droite. Si l'as ou le roi sont dans la main de votre adversaire de gauche, la levée lui appartiendra par une conséquence à laquelle souscrirait Joseph Prudhomme luimême. La couleur cœur revient sur le tapis, votre adversaire de droite reprend et le troisième peut être coupé. Dans cette hypothèse il est indifférent que vous ayez joué au premier tour, le valet ou le deux. Mais la maîtresse carte inconnue peut-être dans la main de votre partner et si c'est l'as, il sera probablement obligé de se produire, affranchissant le roi de votre adversaire de droite. Si vous mettez le valet de cœur au lieu du trois, la levée vous restera et vous tiendrez toujours le roi en échec. Jouer le valet de cœur est donc la réponse correcte à l'attaque du deux. Pour dissiper toute incertitude, nous ferons observer qu'après la chute de la maîtresse carte à votre droite, la dame accompagnée du trois a autant de valeur que si elle était soutenue par le valet.

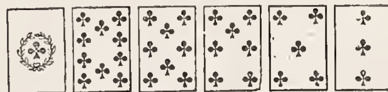
Principe. — Avec dame et valet quatrièmes, sur une invite franche, mettez le valet, qui peut faire la levée et laisser ainsi votre partner maître à la couleur.

PROBLÈME N° 50.

Carreau retourne.







Premier à jouer. Comment débuterez-vous?

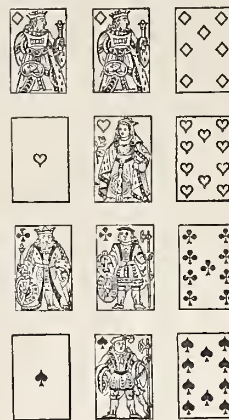
SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 51.

Pour faire le repic, deux cartes sont nécessaires dix de trêfle, dame de carreau. Vous écarterez alors as, roi de cœur, valet, dix de pique, laissant une carte. Écart dangereux, si vous réfléchissez à la couleur qui vous manque et à la quinte au valet de cœur qui peut servir d'appoint à votre adversaire pour le repic. Le quatorze de dames doit donc être sacrifié et vous vous bornerez à chercher le soixante par le dix de trêfle. Il faut écarter la tierce à la dame de pique, la dame de cœur, et selon l'inspiration, l'as ou le roi de cœur. La rentrée du dix de trêfle avec un carreau autre que le sept vous assurera le soixante puisque votre adversaire n'a rien à compter.

En second, il y a deux manières d'écarter : d'abord l'as de cœur, laissant deux cartes. Ensuite, la tierce majeure à cœur, dans l'espérance de relever ou l'as de carreau, ou le roi second, ou la dame troisième, avec la chance de gagner la carte. Cet écart doit être fait dans le cas où votre adversaire ne joue que pour le nombre de points donné par le gain de la carte. Dans toute autre circonstance nous donnons la préférence au premier.

PROBLÈME DE PIQUET.

Quel sera votre écart en premier et en second avec :



Robert d'A.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 231.

S'RBGR TDBRSSTCRDB PNTB MR S'BCFTKR LDR HRGBL , S'TKRXTSR RD PNTB LD HTXR.

N° 232.

L* M*L*NC*L** M'*ST P*S PL*S D* L* TR*ST*SS* Q** L* R*R* N'*ST D* L* G***T*.

N° 233.

*E *O*E*IE* E** *O**E *E *O* *I* , I* *A**E E* *IEI**I**A**.

N° 234.

L* T*E*T*E *S* L'*R* D'*N*E*G*E* L* P*B*I* E* L* *A*S*A*T *R*I*L *U'*N *'A*U*E.

N° 235.

L* C****** F******** , C'F** L* S**** D** O********.

Solutions du 1er novembre 1879.

N° 226.

La démagogie est à la démocratie ce que la licence est à la liberté : un écueil et un péril.

N° 227.

Il est une arme plus terrible que la calomnie : c'est la vérité.

N° 228.

Le bien ne fait pas de bruit; le bruit ne fait pas de bien.

N° 229.

DÉCOMPOSITION.

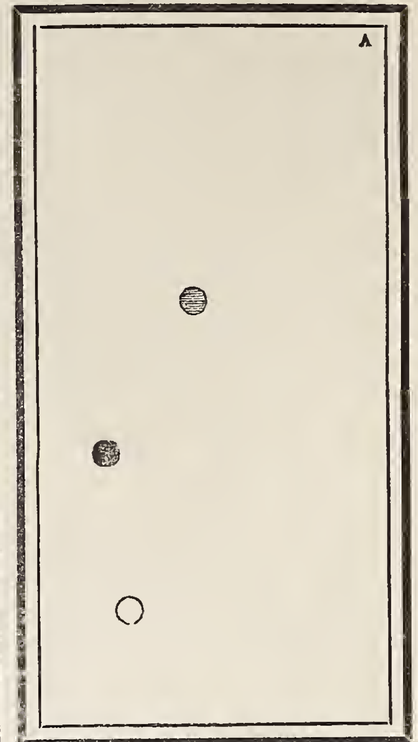
N° 230.

ALPHABÉTIQUE. — DICTIONNAIRE.

Edme Simonet.

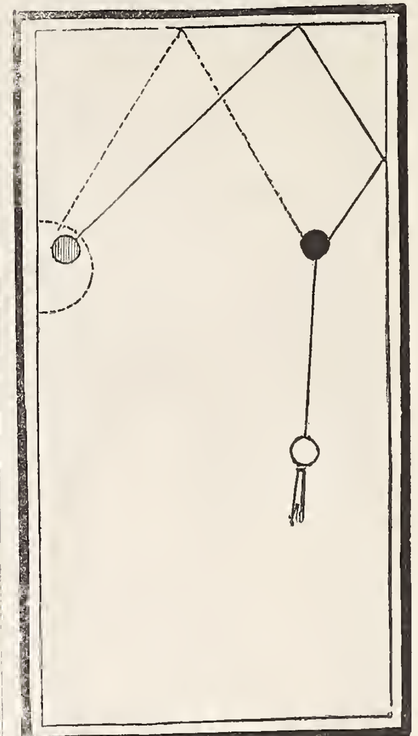
LE BILLARD

43e position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 51.



Lucien Piot,
Professeur du Grand-Café.

* *
*

Vient de paraître, chez tous les libraires, le fascicule de l'*Astronomie populaire* de Camille Flammarion sur le Soleil. C'est bien le cas de dire que nul tableau, nul poëme n'égale en grandeur les admirables spectacles de la nature. Cette description de l'astre du jour nous fait assister aux tempêtes formidables qui agitent la surface solaire et nous montre les éruptions fantastiques lancées en pluie de feu jusqu'à des milliers de lieues de hauteur tout autour du Soleil. De nombreuses gravures et une splendide chromolithographie complètent cette éloquente description du Soleil.



GUERRIERS GAULOIS

SAISIS D'ÉTONNEMENT A LA VUE D'UNE FEMME NOIRE

D'après le tableau de M. Luminais. (*Illustration.*)



L'ENTERREMENT

(Fragment) par Knauss. (*Chefs-d'œuvre*, Baschet, éd.)

SOCIÉTÉ FINANCIERE

La *Société financière de Paris* a donné lieu à des transactions fort actives. Cette valeur est très bien classée; les bénéfices acquis depuis le commencement de l'année assurent dès à présent un dividende bien supérieur à celui du dernier exercice. Les participations en cours font prévoir que les derniers mois de 1879 seront tout aussi fructueux que le premier semestre dont les bénéfices nets se sont élevés à plus de 1,200,000 fr. C'est dire que les cours actuels sont loin de répondre à une situation aussi florissante et qu'ils seront très largement dépassés peut-être dans un très bref délai.



MUSIQUE

L'Opéra-Populaire est enfin passé dans le domaine des faits accomplis ; il a ouvert ses portes le lundi 27 octobre et donné une représentation fort convenable de Guido et Ginevra, d'Halévy. Je dis : fort convenable, parce qu'il ne faut pas perdre de vue que les directeurs de la nouvelle entreprise se trouvent dans une situation toute particulière et qu'il y aurait criante injustice à ne pas leur tenir compte des difficultés surmontées. MM. Husson et Martinet ont voulu prouver la possibilité d'un Opéra-Populaire ; pour faire cette preuve, ils ont loué — assez longtemps à l'avance — une salle reconnue bonne pour la musique et dont les dimensions permettaient d'offrir au public peu aisé des places à 3 francs, à 2 francs, à 20 sous et même à 50 centimes ; ils ont engagé un personnel choral et instrumental nombreux et l'ont placé sous la direction de M. Momas, un chef d'orchestre de beaucoup de mérite, d'énergie et de persévérance ; enfin ils ont recruté, de ci, de là, une troupe vocale dans laquelle on trouve des artistes d'une réelle valeur, comme MM. Warot et Stéphane. Tant de sacrifices seront-ils couronnés par un succès durable ? L'Opéra-Populaire peut-il être considéré comme définitivement fondé ? Cette troisième scène lyrique, si ardemment désirée par tous ceux qui s'intéressent vraiment à la musique, va-t-elle enfin ouvrir ses portes aux *jeunes* compositeurs qui se morfondent depuis une vingtaine d'années sans pouvoir se faire entendre ailleurs que dans les concerts où on leur fait parfois la grâce d'exécuter une petite parcelle de leurs œuvres ? Questions graves, qu'il serait peut-être téméraire de résoudre aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, la représentation de Guido et Ginevra a présenté des parties très intéressantes : d'abord, le rôle de Guido, remarquablement tenu par M. Warot, qui a été acclamé après la grande scène du caveau ; puis Mlle Perlani, une Ginevra très dramatique, surtout au quatrième acte ; cette artiste a une voix qui ne manque pas de puissance, mais il faudrait l'assouplir et l'adoucir par un travail sérieux ; il faudrait aussi modifier la prononciation qui est défectueuse et rend le débit inintelligible pour des oreilles françaises.

Les chœurs ont chanté juste et avec ensemble ; quant à l'orchestre, composé de bons éléments, il n'avait pas suffisamment répété ; aussi ai-je remarqué une très notable amélioration aux représentations suivantes.

Comme lendemain à l'opéra d'Halévy, on a donné Lucie, avec M. Stéphane et Mlle Marie Jullien. Le baryton Doyen, qui débutait dans le rôle d'Asthon, littéralement étranglé par un enrouement formidable, n'a pu faire entendre dix notes de son rôle. Cet accident fâcheux a nui à la représentation, qu'il eut été préférable d'ajourner, d'autant mieux que M. Stéphane n'était pas lui-même dans la plénitude de ses moyens. Depuis, M. Doyen, a été remplacé par M. Solve, un baryton à l'organe fort étendu mais dont toute la personne sent par trop le comédien de province.

Le rôle de Lucie est peut-être bien lourd pour les jeunes épaules de Mlle Jullien ? Elle y montre du moins des qualités très sérieuses, une voix étendue, bien timbrée quoiqu'un peu dure dans le registre aigu, une vocalisation qui ne manque pas de légèreté ; mais enfin le *grand air de la folie* est une des pages les plus difficiles du répertoire italien et il ne faut pas oublier que Mlle Jullien est une toute jeune fille qui, sans doute, saura tenir les promesses que son début fait concevoir.

M. Stéphane a bien chanté le duo du premier acte et surtout *l'air des tombeaux*, dans lequel il a été chaleureusement applaudi.

*
* *

Le théâtre de la Renaissance tient encore un succès avec la Jolie Persane, ouvrage en trois actes de MM. Leterrier, Vanloo et Ch. Lecoq. Je ne m'étendrai pas beaucoup sur le livret, qui roule sur une question assez délicate dont la solution fantaisiste ne me paraît pas devoir entrer facilement dans nos mœurs. La musique est charmante, très soignée, avec une petite pointe de recherche qui ne lui messied pas. Je citerai, entre autres pages réussies, un *duo* et le *finale*, au premier acte ; le cœur des invités, la chanson persane, — une vraie perle, — et le *finale* du second acte ; enfin, au troisième acte, un petit *duetto* finement écrit et les couplets de la lettre.

L'interprétation est très soignée ; on a surtout applaudi Mlles J. Hading, Desclauzas, Gélabert, MM. Ismaël et Vauthier. Quant à la mise en scène, elle est digne en tous points de M. Victor Koning : c'est dire qu'elle est marquée au coin de la richesse et du goût le plus exquis.

*
* *

Je termine en constatant le grand succès remporté par Mlle Marie Heilbron, à l'Opéra, dans le rôle de Marguerite de Faust. Charmante dans l'acte du jardin, la nouvelle pensionnaire de l'Académie de musique a été vraiment dramatique dans les scènes de l'église et de la prison.

Léon Delahaye.



CHRONIQUE DU SPORT

Croissez et multipliez, prescrit l'Évangile; ce précepte d'un autre âge semble renaître sous une nouvelle forme, et devenir la bannière des réunions de courses suburbaines. Elles ont l'air de sortir de terre comme par enchantement, il est impossible de s'absenter huit jours sans s'arrêter ébahi au retour devant une affiche fraîchement éclose, annonçant la naissance d'un hippodrome dont l'enfantement est même passé inaperçu.

Cette constante fécondité du turf secondaire pourrait certes être considérée comme l'expression d'une situation générale sur laquelle il y aurait peut-être lieu de s'étendre plus longuement. Je me garderai bien, cependant, d'émettre aucune appréciation à ce sujet, je suis depuis longtemps déshabitué du rôle de Don Quichotte, et c'est en vérité duperie de rompre des lances pour une cause qui s'abandonne elle-même. C'est, au reste, un peu le sort de tous les gouvernements, ils tombent parce qu'ils ne savent ou ne veulent pas se défendre : l'exemple des vaincus ne sert pas au vainqueur, c'est un juste retour d'un état de choses dont l'esprit s'écarte de l'unique et vraie sauvegarde de tout et de tous : le *principe*. Le principe est nécessairement de sa nature absolu et intransigeant, la moindre atteinte portée à son omnipotence est la première pierre détachée de l'édifice, l'éboulement ne se fait pas attendre.

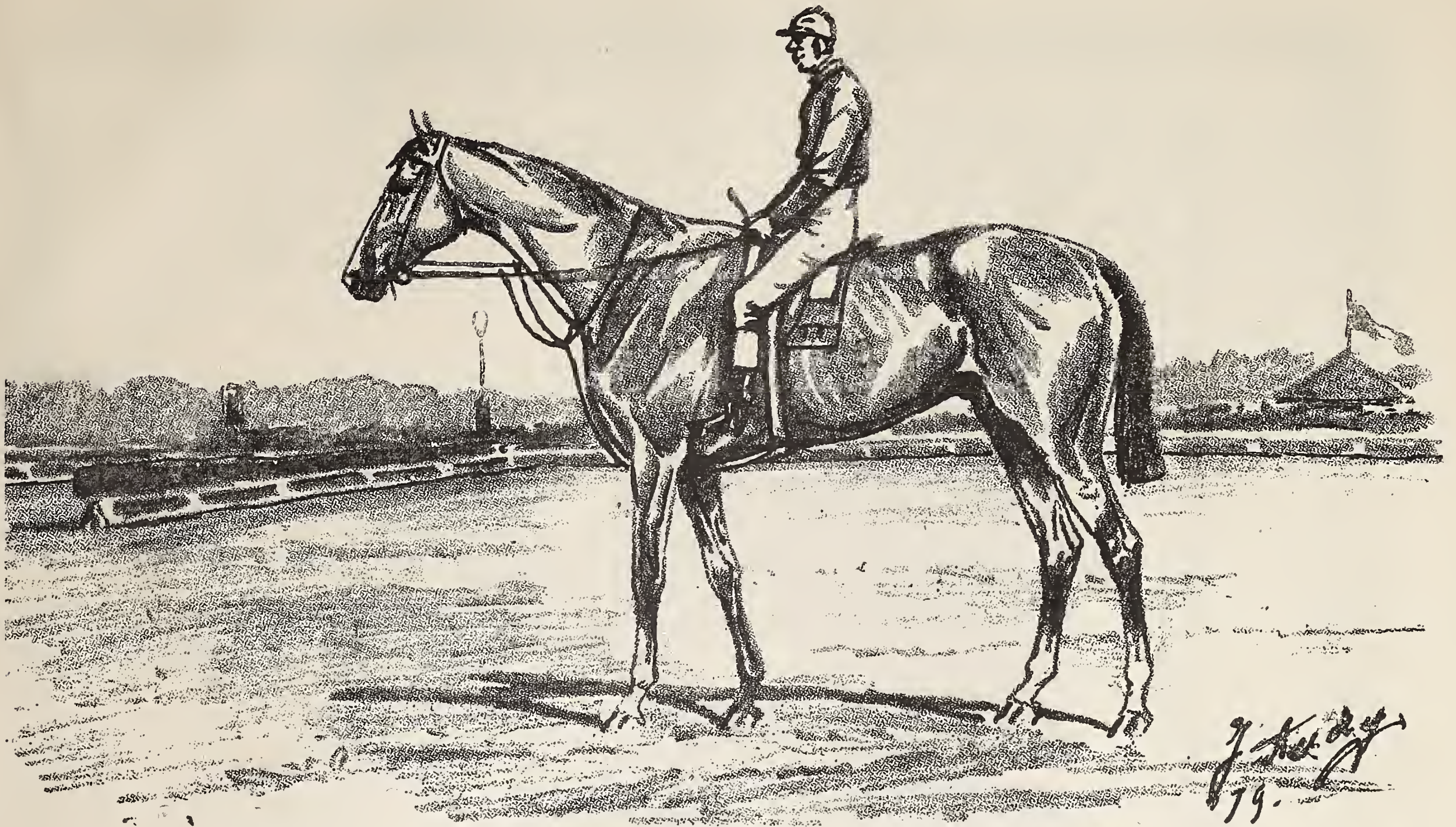
On attaque cette omnipotence absolue sous le prétexte trompeur de concessions en apparence inoffensives. C'est le serpent caché sous des fleurs, il ne tarde pas à montrer sa tête inquiète et à mordre ce qu'il a commencé par lécher. Je crois aux courants fatidiques emportant les événements comme le vent d'automne chasse les feuilles devant lui; je ne m'élève donc en aucune sorte contre ces tendances, au contraire, je les suis avec un certain intérêt, assez curieux de savoir où elles pourront s'arrêter. Je me permettrai, cependant, de dire à ce nouveau sport interlope : prenez garde, mon ami, vous finirez par faire comme Saturne, par dévorer vos enfants, plus on mange à un râtelier moins il y a de paille dedans; ceci est élémentaire. C'est votre affaire d'ailleurs, et j'ai peu à m'en occuper.

En attendant cela marche, cela marche même très vite, envers et contre tout. Les sociétés régulières, je leur en fais mon compliment, ont respecté la fête de la Toussaint et le jour des morts. Je n'aime pas voir sauter à pieds joints pardessus une tradition justement respectée depuis des siècles. La solennité de la Toussaint surtout devrait avoir droit à quelques égards. A moins de n'avoir ni famille, ni parents, ni amis, il est impossible de ne pas se recueillir un peu, au moins le jour des morts. Peut-on se défendre d'évoquer le passé et de s'y rechercher soi-même, de revoir le berceau de son enfance, les affections perdues ou brisées, les amis disparus, la route parcourue, enfin celle à parcourir encore jusqu'au jour où, on l'espère du moins, d'autres penseront un peu à vous. Pour avoir envie d'aller assister à des courses ce jour-là, ma parole d'honneur, il faut avoir le diable au corps.

Mais bast! il s'agit bien de tout cela : 7/1 contre celui-ci, 5/1 contre celui-là, et en avant, voyez la cote. Voilà la vie : oui la vie brûlée et brûlante. Prenez-y garde, le feu brûle tout, surtout les bûches qui l'alimentent; quant au feu grégeois qui s'alimentait de lui-même on ne l'a pas retrouvé, et ce n'est pas vous qui le retrouverez.

Je ne suivrai donc pas dans tous ses menus détails ce panorama fantastique, galopant à toute outrance contre vent et marée. Je n'ai pas assez de train d'abord, et je n'en vois pas beaucoup la nécessité. Je me contenterai de l'examiner dans ses résultats généraux, et d'en extraire les quelques faits qui peuvent présenter un certain intérêt au point de vue réellement sportif. Je vois d'abord figurer au programme de l'une de ces réunions peu orthodoxes l'assez singulière formule *de courses plates pour chevaux disqualifiés*.

Diable, mais ceci me paraît un peu fort et jamais je n'ai vu une législation bravée avec une audace aussi osée. *La disqualification* est d'ordinaire, pour un cheval, la pénalité d'une erreur, d'une faute, ou comment dirais-je... d'une illégalité commise par son propriétaire. Sont-ce ces sortes de choses que vous prétendez encourager? Elles n'en ont aucun besoin, je vous assure, et progressent parfaitement sans cela. L'encouragement est faible, j'en conviens, et quand on veut patronner un ordre d'idées de cette nature il faut au moins y mettre le prix : à un certain point de vue, et pour certaines gens ce serait une excuse suffisante. Mais en vue d'un aussi maigre appât cela ne vaut en vérité pas la peine de se mettre au ban de la législation; si je faisais partie de l'une de ces sociétés dont vous bravez si ouvertement l'auto-



BASQUE

Par TROCADÉRO et BOHÉMIENNE, gagnant le prix du Chemin de Fer, à Vincennes, le 3 novembre 1879,

Appartenant à M. le baron FINOT, montée par ATCHET.

rité, ah! je vous en réponds la riposte ne se ferait pas longtemps attendre.

Au point de vue réel du sport, l'événement principal de ces réunions protestantes de la Toussaint se résume dans la révélation d'une jument de course plate, récemment transportée dans la spécialité et dont les débuts témoignent d'une rare aptitude pour cette nouvelle destination. Je veux parler de *Santa-Fé*, vainqueur du grand Prix d'Automne à la Marche. Il y a quinze jours à peine, je crois, elle était achetée en vente publique sans avoir jamais vu un obstacle de sa vie, et elle vient de gagner facilement un steeple-chase sur un parcours d'une certaine sévérité relative. Cela pourrait au premier abord ressembler à un tour de force ou à un miracle, cependant, sans vouloir en rien contester la qualité de la jument, je ne crois pas le fait aussi rare et extraordinaire que l'on semble généralement se l'imaginer : je m'explique.

La physionomie actuelle des steeple-chases étant donnée, c'est-à-dire des obstacles d'une dimension très modérée pour ne pas dire parfois dérisoire absolument parlant, espacés sur un terrain de courses plates, on trouverait, je crois, beaucoup de chevaux de pur sang entraînés en état de renouveler l'exploit de *Santa-Fé*. Il n'y a presque plus aujourd'hui d'obstacles dans un steeple-chase qu'un bon *hunting poney*, ne soit en état de passer à la condition de l'aborder dans un train modéré. Cela ne veut pas dire que les chutes soient moins fréquentes et moins graves, seulement la difficulté et le danger ne résident plus dans la hauteur ou la largeur du saut lui-même, mais bien dans le train dont la course est menée. Il est, en effet, aisé de comprendre qu'un cheval, si bon sauteur qu'il puisse être, d'ailleurs, s'il arrive à bout d'haleine sur n'importe quoi, un balai si l'on veut, pourra prendre une horrible chute. Dans ces conditions il tombe sans rémission, fait le panache et d'ordinaire s'abat sur son cavalier, il n'y a rien de plus dangereux. Mais dans ce cas on ne doit pas accuser l'obstacle lui-même de l'accident, parce qu'alors il ne faudrait plus en mettre du tout, ou les réduire à des dimensions telles que cela deviendrait une mauvaise plaisanterie.

Dans ces conditions la supériorité d'un cheval de steeple-chase ne réside donc pas dans la qualité de sauteur proprement dite, mais dans une harmonie particulière de sa construction, une certaine facilité de mouvement à l'aide desquelles il se transporte sans efforts, par conséquent sans fatigue d'un côté de l'obstacle à l'autre. Il faut nécessairement que l'obstacle lui-même ne dépasse pas une certaine hauteur, car le mouvement doit s'exécuter sans interrompre la foulée de galop, par conséquent sans prendre beaucoup d'élévation. Je ne parle pas ici des sauts en longueur, ceux-là pourvu qu'ils soient nets, bien indiqués par une petite haie placée devant, un cheval de pur sang les passe toujours, quitte à tomber de l'autre côté.

On comprendra aisément l'avantage résultant d'une semblable disposition sur les parcours de steeple-chases modernes. Le cheval, doué de cette facilité, gagne sans fatigue aucune une, quelquefois deux longueurs à chaque saut sur des concurrents dépourvus de la même qualité, et peut-être réellement meilleurs sauteurs dans l'acception vraie du mot. Comme en fin de compte, quelque vite que puisse être le train des steeple-chases d'aujourd'hui, il est toujours au-dessous d'un cheval de courses d'un certain ordre, quand on est assez heureux pour mettre la main sur un semblable animal, il devient imbattable, même en rendant des poids ridicules. L'explication de la supériorité en apparence invraisemblable d'*Astrolabe*, *Valentino*, *Auricula*, *Magenta*, *La Veine*, *Coureuse-de-Nuit*, *Wild-Monarch* et beaucoup d'autres ne se trouve pas autre part.

En Allemagne, au contraire, où les steeple-chases ont un aspect absolument opposé, c'est-à-dire des obstacles parfois formidables, des terrains naturels, sans aucune préparation artificielle, avec un train très lent, il faut des qualités opposées. On peut se rappeler encore aujourd'hui quelle peine nous avons eu autrefois à gagner bien rarement le grand steeple-chase de Bade entre des adversaires d'un ordre tellement inférieur que sur nos terrains nous aurions pu leur rendre aisément vingt livres. Je n'entends pas prétendre que les mêmes chevaux n'eussent pas également été les meilleurs dans une manière différente, seulement il eût fallu les dresser autrement, et au lieu de les précipiter sur l'obstacle leur faire marquer un temps d'arrêt, par conséquent aller moins vite.

La qualité de sauteur, comme toutes les autres est une et indivisible ; elle peut suivant le mode dont elle est développée se traduire d'une manière différente. Je suis d'autant plus porté à le croire qu'elle réside dans une excessive facilité à se détacher de terre, par conséquent une extrême légèreté, mais quand vous lui demandez toute son extension en vitesse, vous ne pouvez plus l'avoir en hauteur. Les mots ont évidemment ici un sens relatif, et il ne faut pas les prendre dans leur stricte acception littérale. J'entends par vitesse le train désordonné dont marchent les courses d'obstacles aujourd'hui, c'est-à-dire les chevaux tout à fait portés sur la main, la tête basse, couchés



UNE BONNE HISTOIRE

D'après Léo Herrmann.

(*L'Art.*)

comme en course plate. Eh bien ! dans ces conditions il est absolument impossible d'aborder un obstacle sérieux, à moins d'avoir parié de se tuer ceci est un autre ordre d'idées. Si vous ne tombez pas la première fois vous tomberez la seconde ou la troisième, mais sûr vous tomberez. Les steeple-chases ayant une fois pris cette direction, il a nécessairement fallu baisser les obstacles, et l'on est arrivé à trouver exorbitant par exemple un mur de 90 centimètres : autrefois il y en avait de quatre pieds et personne ne réclamait.

Je fais cette distinction parce que je ne voudrais pas passer pour un partisan du saut de pied ferme, ceci peut avoir son utilité dans une circonstance donnée, mais dans l'ordre normal des choses c'est beaucoup plutôt une curiosité bonne dans un cirque, j'ai vu sous ce rapport obtenir des résultats invraisemblables. Le saut pour être sportif et pratique doit être pris dans un train, mais un train modéré où l'animal puisse conserver la libre disposition de son équilibre et de sa masse, le cavalier son centre de gravité par conséquent sa sûreté autant au moins qu'il est permis de le faire dans un exercice toujours hasardeux. Sauter souvent sans vouloir tomber jamais est un rêve, il faut y renoncer, le tout est de tomber le moins possible.



CROQUIS en fac-similé, inédit, par M. Sergent.

C'est pourquoi les Anglais, toujours pratiques dans leur manière de faire considèrent comme condition première et essentielle d'un bon cheval de chasse de n'avoir jamais été entraîné pour un un steeple-chase. Ils ont raison, car monter en chasse un animal qui ne peut ou ne veut prendre un obstacle que dans son train équivaut à une mort subite ; il faudrait pour cela, avoir des bras, des jambes et des clavicules de rechange, et ce n'est pas à la portée de tout le monde. Presque tous vos chevaux de steeple-chase en sont là, quand l'on aborde avec eux un obstacle demandant un peu de sang-froid et de sagacité, c'est une sage précaution de faire son signe de croix. Vous me demanderez peut-être à quoi dans ces conditions peuvent servir une aussi grande profusion de steeple-chases. Dame, je n'en sais rien, et en cherchant bien, je crois que cela sert à faire des steeplechases pour parier et s'amuser, pas autre chose, ce n'est au reste pas défendu.

Ned Pearson.

COURRIER DE LA SEMAINE

Certes nous sommes de grands admirateurs du progrès moderne et des œuvres du génie contemporain dont nous profitons d'ailleurs par un bien-être général inconnu de nos pères. Nous ne regrettons ni le coche ni la patache, et nous serions désolé de revenir à ce bon vieux temps où une lettre mettait six jours pour venir d'Arras à Paris. Cette préférence que nous n'hésitons pas à proclamer pour l'époque à laquelle nous vivons, ne nous empêche pas de regretter certains vieux usages et de déplorer l'abandon de certaines vieilles coutumes.

Parmi celles dont la disparition nous attriste nous plaçons cette cérémonie mi-religieuse, mi-mondaine de la Saint-Hubert. Après l'article si remarquable de notre ami et collaborateur Prosper Vialon publié dans le dernier numéro de la *Revue*, nous ne saurions donner que nos impressions personnelles, la légende étant connue.

Le hasard de notre vagabondage en grande banlieue nous a conduit à Chantilly mercredi dernier, et nous avons trouvé la ville plus animée que de coutume; le lendemain devait avoir lieu la messe de saint Hubert et l'inauguration des grandes chasses à courre de l'équipage de M. le duc d'Aumale.

Les habitants de l'ancienne ville des Montmorency et des Condé n'ont pas conservé un grand attachement pour les vieux souvenirs et se sont laissés entraîner par le courant ultra-démocratique contre lequel lutte tout ce qui reste en France d'honnête et de raisonnable depuis le républicain modéré et convaincu jusqu'à ceux que l'on englobe sous l'épithète de réactionnaires. Eh bien ! nous devons constater que cette population qui affiche si haut le scepticisme et l'éclectisme à la mode se pressait dès dix heures du matin dans la petite église de Chantilly et débordait sous le porche où était massée la meute de chasse. Nous avons décrit ailleurs, par le menu, les phases de cette touchante cérémonie et nous ne nous répéterons pas ici, mais il nous sera permis de constater que l'idée religieuse est encore vivante en France et que les plus sceptiques ne peuvent s'y soustraire entièrement. Il est des heures de douleurs, des dates solennelles auxquelles ceux qui se croient et se disent incrédules viennent courber la tête devant Dieu qu'ils font métier de renier.

Pour expliquer cette dévotion à saint Hubert, il faudrait remonter aux premiers temps de notre histoire et rappeler qu'avant de devenir le plaisir des grands, la chasse était une action de délivrance pour les petits. De nos



CERFS PRÈS D'UNE MARE, fac-similé d'une gravure de Hills.

jours même les paysans viennent demander le concours des chasseurs pour les débarrasser des fauves et des carnassiers qui déciment le bétail et ravagent les champs.

La cérémonie de la bénédiction des chiens a ravivé ces souvenirs et rappelé les récits des anciens dont les jeunes rient parfois, mais qui leur laissent néanmoins une impression ineffaçable.

Lorsque le valet de limier, en costume de gala, culotte courte et bas blancs, sortit de l'église tenant en laisse *Rabagas*, le plus vieux chien de la meute orné de sa cocarde aux couleurs d'Orléans et que les six veneurs en grande tenue, le saluèrent en faisant éclater la *Bourbon* que les voûtes de l'église répercutaient, il y eut dans cette foule un mouvement d'enthousiasme joyeux qui rappelait l'allégresse du bon vieux temps.

Pendant toute la journée les curieux affluèrent dans la forêt de Chantilly se dispersant et se postant pour voir passer la chasse.

Cette cérémonie de la bénédiction des chiens s'est faite un peu partout en France et partout les populations rurales sont venues assister à la messe de saint Hubert.

En forêt de Compiègne le marquis de l'Aigle a royalement célébré la saint Hubert; à Cercey, M. Rouher a honoré impérialement notre saint patron, et en forêt de Teillage M. Émile Récipon a libéralement rendu hommage à l'apôtre des Ardennes qui fut pourtant clérical.

Ce qui nous démontre suffisamment que le terrain de la chasse est celui sur lequel nous nous entendons le mieux et où, suivant une parole célèbre, nous sommes le moins divisé.

Les équipages de Francport, de Bois-Boudran, d'Avize sont mis en haleine et n'arrêteront pas jusqu'à la mi-avril. Il nous faut savoir gré aux rares maîtres d'équipages de notre pays des efforts qu'ils font pour maintenir la vieille réputation de la haute venerie française qui péricliterait sans eux. Le morcellement de notre territoire est la cause premiere de notre décadence et la grande chasse telle que nous la possédions jadis n'existe plus qu'en Allemagne, en Autriche-Hongrie et en Angleterre.

C'est seulement mardi dernier que, dans ce dernier pays, les grandes chasses à courre ont été inaugurees par la meute royale sous la direction de M. le comte de Hardwicke, grand veneur de la couronne.

Pour donner une idée de l'importance des chasses à courre dans les Trois-Royaumes, nous nous bornerous à dire que l'on y compte 343 meutes représentant un effectif de 20,000 chiens en chasse. Sur ce chiffre, les meutes de renards comprennent 13,000 chiens répartis dans 160 équipages.

Lorsque l'on considère l'état de notre vénerie on est forcé de constater notre grande infériorité.

Tandis que les chasses à courre commencent leur saison, les chasses à tir sont en pleine activité. Samedi dernier il y a eu chasse au chien d'arrêt aux Bergeries, chez M. Raphaël Cahen d'Anvers. Huit fusils étaient invités : MM. Féry-d'Essonne, Subervielle, Finatel, Bernard, Mallie, Roussel, de Montebello et Jullemier, l'avocat bien connu des chasseurs, l'un de nos jeunes jurisconsultes le plus érudits sur les questions de chasse. Dans une séance de trois heures et demie on a tiré : 2 chevreuils, 58 lapins, 61 coqs faisans et 3 perdrix.

Pauvres perdrix !

Le lendemain dimanche, à Sénart, cinq chasseurs invités par M. Laveissière tuaient au chien d'arrêt 14 faisans et 22 lapins.

Chez le baron de Rothschild, à Ferrières, il y a réunion tous les dimanches et souvent les jeudis. En somme la chasse à tir est encore en pleine vogue, bien que l'année ait été détestable et que les perdreaux soient très rares partout. Les chasseurs ne sont pas gens à se décourager et à ménager leur peine pour chercher le gibier.

Il se prépare en ce moment-ci quelques belles chasses. Nous apprenons que M. A. Laniel doit revenir prochainement à son château d'Echarcon pour organiser deux ou trois battues de perdreaux et de lièvres.

Les amodiateurs des forêts appartenant à l'ancienne liste civile, attendent avec une certaine impatience que ces terrains de chasses soient remis en adjudication. La date de ces adjudications n'est pas encore fixée et l'on nous dit que M. Cyprien Girerd étudie un nouveau mode de location. Il serait à désirer que l'on mit quelque hâte à donner satisfaction aux désirs des chasseurs dans l'intérêt même de la conservation du gibier; le temps presse pour organiser l'hivernage et préparer le repeuplement.

Nous terminerons notre courrier en rapportant un exemple de la passion de la chasse chez les chiens courants qui nous est affirmé par un des chasseurs que nous avons nommés plus haut.

La semaine dernière on chassait au lièvre chez M. Pardé, dans le Loiret. La bête est tuée trois quarts d'heure après le lancer et chassée jusqu'à la dernière minute par quatre excellents chiens à la tête desquels se trouvait *Ravaude*.

Ravaude est une chienne ardente.

La pauvre bête avait perdu *sa langue*, prise dans un collet: elle est arrivée à l'hallali presque aphone, vomissant le sang et chassant toujours !

FLORIAN PHARAON.

BULLETIN FINANCIER

C'est un effondrement effroyable qu'il nous faut raconter aujourd'hui. On ne compte plus les morts et il faut ramasser les blessés de la terrible bataille qui vient de se livrer à la bourse. Tout ce mal vient d'un homme, qui, animé des meilleures intentions envers notre pays, lui est funeste pour la deuxième fois en peu d'années. M. Philippart enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom, le grand Belge sème la ruine autour de lui, et tous ceux qui ont eu confiance en son génie. et nous pouvons ajouter même en sa bonne foi sont maintenant ruinés, car on peut se souvenir du spectacle assez récent de la souscription aux actions de la Banque européenne. L'argent et les titres affluaient apportés par l'épargne, l'économie, et la tenue modeste des souscripteurs indiquait assez leur qualité.

Le Conseil d'administration de la Banque européenne n'est pas moins éprouvé. Il a commis une grande faute : c'est d'avoir un instant songé de ne pas faire face à ses engagements et de déclarer ensuite le lendemain que toutes les opérations de bourse seraient réglées. Il n'en a pas fallu davantage pour anéantir la confiance à tout jamais, surtout en l'absence persistante de M. Philippart, dont à l'heure où nous écrivons on reste sans nouvelles. Le Conseil déclare à ses actionnaires de la Banque que rien n'est perdu, mais jamais liquidation ne rencontrera de telles difficultés. Et les actions émises à 700 francs font maintenant 350 et ne pourraient même pas être remboursées à ce prix. Tel est le bilan actuel de la Banque européenne.

Dès que le bruit s'est répandu que la Banque européenne reconnaissait les engagements contractés par le président de son Conseil d'administration, les rentes, les emprunts étrangers et différentes autres valeurs ont immédiatement bénéficié d'une importante reprise.

Cette reprise s'explique par le fait que beaucoup de gros spéculateurs ont profité de la débâcle pour acheter à bas prix des titres, qui, en fin de compte, ne sont aussi dépréciés que par suite de la situation anormale, par conséquent passagère, de notre marché. Nous croyons même que cette reprise aurait été plus considérable si au parquet comme en banque on ne se défiait autant de la contre-partie. Il n'y a pas à se le dissimuler, il règne en bourse une grande défiance dont la conséquence est une grande restriction des transactions courantes. Cette défiance sur un marché aussi riche que celui de Paris ne peut heureusement pas durer longtemps. A terme, le 3 p. 100 est à 81,65, l'amortissable à 83,45, le 5 p. 100 à 115,65. Les primes dont 50 centimes sur le 3 p. 100 et le 5 p. 100 se sont traitées à 60 centimes d'écart. Les valeurs Soubeyran ne sont pas trop atteintes. La Banque d'escompte est à 797,50 et la Banque hypothécaire à 658,75. La Société des Immeubles de Paris continue à écouler ses titres sur le marché. Les acheteurs sont de plus en plus nombreux à la Société de Réassurances générales.

Nous apprenons que l'Assurance financière a conclu une grosse opération avec la Société du Zodiaque.

Nous publions les conditions d'émission de la *Rente foncière* et nous ajoutons en outre :

1° Que le titre du capital originaire est rare sur le marché, recherché qu'il est par le privilège de souscriptions aux actions nouvelles qu'il confère à son propriétaire; avant la clôture du 12, ce titre sera devenu introuvable;

2° Que tout ayant-droit peut obtenir sans délai, au siège de la *Rente foncière*, les actions qui lui reviennent;

3° Que les souscriptions arrivent, dès à présent, en telle quantité que le succès de la souscription ne fait plus de doute;

4° Que le *Crédit foncier* a arrêté au chiffre de 4,05 p. 100 le taux de ses prêts futurs, pour 200 millions, à la *Rente foncière*. Ce chiffre en dira plus long, à tous ceux qui prennent la peine de calculer, que de longs raisonnements.

T.

TIR AU PISTOLET

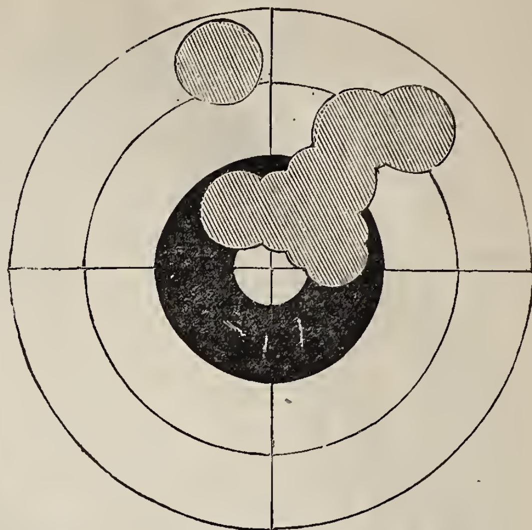
Les déplacements de chasse ont un peu diminué le nombre des tireurs : cependant il se fait toujours de remarquables cartons au Tir de l'avenue d'Antin.

Nous avons donné dans notre dernier numéro le fac-similé de deux magnifiques épreuves faites par MM. E. Kirschten et N. Benardaky pour la prime de la médaille d'or au commandement. Toutes deux auraient même gagné la prime donnée pour le tir au visé, car les douze balles sont renfermées dans le deuxième cercle du carton. Ces résultats étaient jusqu'à présent sans exemple *au commandement*.

Nous ajoutons aujourd'hui le fac-similé du carton de sept balles, tiré par M. R. de la Puente, marquis d'Alto-Villa, qui a gagné le premier prix du concours annuel au commandement, en 1879.

CARTON DE CONCOURS.

Premier prix, au commandement, sept balles, par M. R. DE LA PUENTE.



TIR GASTINNE-RENETTE.

GASTRONOMIE

Filets de lapereau en couronne

Levez les filets d'une demi-douzaine de jeunes lapereaux; faites-les raffermir quelques minutes dans le beurre sur un feu vif; retirez-les du beurre, faites-les égoutter et refroidir; puis piquez-les de fin lard comme des fricandeaux, et saupoudrez-les des deux côtés d'un bon assaisonnement de sel et de poivre. Alors roulez chaque filet en rond; réunissez les deux bouts au moyen d'une brochette de bois blanc; remplissez l'espace vide qui se trouve au milieu avec un oignon de grosseur convenable.

Placez les filets en couronne ainsi disposés dans une casserole, entre deux bardes de lard, une dessous et une dessus; rangez autour deux tranches de veau, une ou deux carottes coupées en tranches, et un bouquet garni. Mouillez avec une tasse de bouillon dégraissé; faites cuire pendant trois heures avec feu dessus et dessous, dressez les filets en couronne sur un plat; passez et dégraissez la sauce de cuisson; faites-la réduire à une bonne épaisseur, et versez-la bouillante sur les filets de lapereau en couronne, au moment de servir.

P. DE BALBAAC.

MENU

Potage Saint-Germain.
Bécasses en terrine.
Filets de lapereau en couronne.
Cardons au jus.
Pommes de terre à la crème.
Brie.

Un verre de la véritable *Liqueur Bénédictine*.

PROGRAMME DES CONCERTS

Du Dimanche 9 Novembre, à 2 heures précises

CONCERTS POPULAIRES

1. **Symphonie fantastique**. . . H. BERLIOZ.
2. **Marche funèbre** d'une Marionnette. . . . . GOUNOD.
3. **Symphonie** en *sol mineur*. . . MOZART.
4. **Concerto** pour piano. . . . . . TSCHAÏKOWSKI. exécuté par M. Breitner.
5. **Ouverture de Léonore**. . . BEETHOVEN.

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

CONCERTS DU CHATELET

1. **Symphonie romaine**. . . . . MENDELSSOHN.
2. *a)* **Ouverture de Béatrice**. . E. BERNARD.
   b) Andante et *Scherzo*. . . . . . J. TEN BRINK.
3. **Concerto** en *mi bémol*, pour piano. . . . . C. SAINT-SAENS. exécuté par M. E. M. Delaborde.
4. **Rapsodie**. . . . . ED. LALO.
5. **Air de Raymond**. . . . . . . AMBROISE THOMAS. chanté par M. Frédéric Boyer.
6. **Scènes pittoresques**. . . . . MASSENET.

Le concert sera dirigé par M. ED. COLONNE.



Tiré de **LA REVUE DE LA MODE** 13-15, quai Voltaire.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Grand manteau de voyage. — Face : Ce manteau descend tout droit, presque au bas de la robe, et ferme devant avec de gros boutons. Dessus est posée une immense pèlerine en étoffe pareille tombant jusqu'au milieu du manteau.

Dos : Par derrière, cette pèlerine est reprise par deux fois avec un gros chou d'étoffe pareille qui fait former quelques draperies. Petit col rabattu.

Petite robe pour enfant de quatre à cinq ans. — Face : Un grand plissé de soie tout uni forme le devant. Les côtés sont en velours, et une dentelle d'Irlande posée sur le velours encadre le tour et le plissé. Même dentelle retombant en berthe, avec une chemisette montante froncée au cou.

Dos : Comme les côtés, le dos est en velours noir ou très foncé, et se compose de deux pièces. Même garniture en guipure ou en broderie blanche.

DÉPLACEMENTS

MM. le prince de Bauffremont, à Paris; — le comte de Chaumont-Quitry, à Paris; — Archdéacon, à Paris; — Flury-Herard, à Paris; — Mme la baronne Mariani, à Paris; - MM. le baron de Villars, à Sorrento (Itabe); — J. Plazen, lieutenant de vaisseau, à Toulon; — le marquis de Boisthierry, à Paris; — le comte Charles de Chaumont-Quitry, à Paris; — le marquis de Saint-Exupéry, à Mézin.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux.)

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. III. — N° 53.
SAMEDI, 15 NOVEMBRE 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr.; — 6 mois, 15 fr. — un an, 30 fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.



MADEMOISELLE VOLSY

DU THÉÂTRE DE L'ODÉON

Gravure de M. Thiriat, d'après la photographie de M. Nadar (Voir p. 846).

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

ART

Bronzes, Céramique, Porcelaines.

Bronzes d'Art. — LEMERLE-CHARPENTIER, 8, rue Charlot. — LEROLLE FRÈRES, 1, rue du Foin. — LEVY, 29, rue Sévigné. — MORISOT, 76, rue Turenne. — BOYER FILS FRÈRES, 64, rue Saintonge. — A. CHERTIER, 7, rue Férou.

***

Marbres onyx d'Algérie. — SOCIÉTÉ DES MARBRES ONYX D'ALGÉRIE, H. JOURNET et Cᵉ, 24, boulevard des Italiens.

Céramique d'Art. — ESCALIER DE CRISTAL, 6, rue Scribe. — BOCH FRÈRES, 1, rue Compiègne.

Porcelaines. — ÉMILE BOURGEOIS, dépôts des fabriques de Minton, services de table, 21, r. Drouot.

Bijouterie, Orfèvrerie, Horlogerie Serrurerie d'art.

Bijouterie artistique et horlogerie. — GUSTAVE SANDOZ, 147 et 148, galerie Valois (Palais-Royal).

***

Orfèvres. — ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart. — F. VEYRAT & Cᵉ, 21, rue du Château-d'Eau. — POUSSIELGUE-RUSAND, 5, rue Cassette. — ROBIN, 11, rue Chabanais. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — FERRY, successeur de FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. Orfèvrerie en argent.

***

Horlogerie. — CONTREAU, 36, boul. des Italiens. Mᵒⁿ LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal).

***

Serrurerie d'Art. — STERLIN, 39, rue Richelieu.

Curiosités et tapisseries, Émaux Gravures, Vitraux.

Tapisseries anciennes. — AUX VIEUX GOBELINS, 27, rue Laffitte.

***

Émaux. — BISSINGER, 31, rue du 4 Septembre.

***

Vitraux. — ANGLADE, 55, boul. Montparnasse.

***

Graveurs héraldiques. — STERN, 47, passage des Panoramas.

Articles de dessin.

Articles de dessin. — BERVILLE, 25, rue de la Chaussée-d'Antin.

Musique, Instruments.

Éditeurs de musique. — BRANDUS & Cᵉ, 103, rue Richelieu. — HEUGEL & Cᵉ, au Ménestrel, 2, rue Vivienne. — E. & A. GIROD, 16, boulevard Montmartre. — MACKAR, 22, passage des Panoramas.

***

Pianos. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary. — KRIEGELSTEIN, 5, r. Meyerbeer. — ALPHONSE BLONDEL, 53, rue de l'Échiquier.

Orgues. — ORGUES D'ALEXANDRE PÈRE & FILS, 106, rue Richelieu.

Livres, Estampes, Experts Tableaux.

Libraires et Editeurs. — E. PLON & Cᵉ, 8, rue Garancière. — DUMAINE, 30, r. Dauphine. — C. DELAGRAVE, rues Soufflot et Sainte-Catherine.

Cabinet de lecture. — GRAET-DELALAIN, 1, rue Méhul.

***

Estampes et Gravures. — RAPILLY, 5, quai Malaquais.

***

Experts de tableaux. — HARO, 16, rue Visconti.

***

Restauration de tableaux. — MERCIER, restaurateur de l'École des Beaux-Arts, 27, rue de Seine.

Photographes, Produits et Accessoires.

Photographie. — Mᵒⁿ NUMA BLANC, FERNAND VADON, 29, boulevard des Italiens.

***

Produits photographiques. — PROFˢᵉᵘʳ STEBBING, 27, rue des Apennins.

Articles de photographie. — L. PUECH, 21, place de la Madeleine. — MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

Albums photographiques. — W. MARX, 3, rue des Archives. — Médaille d'or en 1878.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts.

Ameublement. — BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne.

Meubles d'art. — DROUARD, 16, rue de Lyon.

Meubles riches et ordinaires. — DORANGE, 59, passage Choiseul.

***

Coffres-forts. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré. — PIERRE HAFFNER, 10, 12 et 14, passage Jouffroy.

Chauffage.

Articles de chauffage. — E. DELAROCHE & NEVEUX, 22, rue Bertrand. — POÊLE MOBILE SUR ROUES, 6, place de l'Opéra.

***

Coke. — PIERRON, 72, rue du Théâtre, à Grenelle.

Charbons de terre et coke. — O. BLANQUI, 8, rue de l'Université.

Éclairage.

Lampes. — CARCEL, 18, rue de l'Arbre-Sec.

COSTUME — MODES

Costumes, Confections, Nouveautés Cachemires.

Costumes. — MEYER & MORTIMER, 14, r. Halévy.

***

Confections, Nouveautés, Cachemires. — GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal. — NORMAND père et fils et CHANDON, 82, rue Richelieu. — BOURUET-AUBERTOT, 23, av. de l'Opéra. — AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres. — AU PRINTEMPS, rue du Havre. — AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac. — AUX TROIS-QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine. — MAGASINS DE LA PLACE CLICHY, à la place Clichy. — TAPIS ROUGE, rue du Faubourg-Saint-Martin.

***

Patrons découpés haute nouveauté. — D. BACLE, 16, rue du Bac, concessionnaire des patrons DEMOREST.

Chemiserie, Lingerie, Corsets.

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — CHARVET, 25, place Vendôme.

***

Lingerie. — A LA GRANDE SPÉCIALITÉ DE BLANC, 31, boulev. de Sébastopol et 2, rue Berger.

***

Corsets. — Mᵐᵉ BILLARD, 4, rue Tronchet. — N. DACIER, 8, rue du Quatre-Septembre. Médaille à l'Exposition de 1878.

Corsets, lingerie et jupons. — Mᵒⁿ VIGOUROUS, 9, rue d'Argenteuil.

Parfumeurs, Éventails.

Parfumeurs. — HOUBIGAND, 19, faub. Saint-Honoré. — PIVER, 10, boul de Strasbourg. — RIMMEL, 17, boulev. des Italiens. — GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout. — PINAUD, 37, boulevard de Strasbourg.

Parfumerie hygiénique. — RUSMA DU SÉRAIL MULLER, 30, faubourg Montmartre.

Parfumerie Oriza. — LEGRAND, 207, rue Saint-Honoré.

Vinaigre de toilette. — BULLY, 67, r. Montorgueil.

Lait antéphélique. — CANDES & Cᵉ, 26, boulevard Saint-Denis.

Pâte épilatoire. — Mᵐᵉ DUSSER, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Eaux. — EAU LAFERRIÈRE, 25, rue d'Enghien.

***

Éventails. — RODIEN, 48, rue du Luxembourg.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — SCHÆFFER, 23, boulevard des Italiens. — RENARD, 2, boul. des Italiens. — WASSE (culottier), 85, rue Richelieu. — ULMER, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.

Équipements militaires. — SPIQUEL, 164, r. Saint-Honoré.

Tailleurs pour dames. — WORTH, 7, r. de la Paix.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — MAISON ANGLAISE, 1, place de l'Opéra. Spécialité de chapeaux élégants pour hommes et pour dames.

SPORT

Équitation. Armuriers. Escrime.

Équitation. — MANÈGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

***

Armuriers. — GUYOT, 8, r. de Ponthieu. — LAINÉ, 21, rue Rivoli.

***

Professeurs d'escrime. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour. — D. ROBERT, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides. — BOYER, 10, rue Taitbout.

Hydrothérapie.

Bains. — ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hôtels.

Billard.

Professeurs de billard. — L. PIOT, au Grand-Café. — VIGNAUX, au café Chimène, passage Jouffroy.

***

Billards. — BLANCHET, 53, rue de Lancry.

Chevaux, Voitures, Écuries Sellerie.

Vente de chevaux. — TATTERSALL FRANÇAIS, 24, rue de Beaujon.

Marchands de chevaux. — A. MARX, 5, rue Matignon. — A. BERNHEIM, 17, rue de Marignan.

Chevaux et voitures de luxe de grande remise. — HAWES FRÈRES, 26, rue François Iᵉʳ.

***

Voitures. — HENRY BINDER, 31, rue du Colisée. — BINDER aîné, 40, avenue du Bois de-Boulogne. — KELLNER, 109, avenue Malakoff. — MUHLBACHER, 63, avenue des Champs-Elysées — THOMAS (Brice), 135, boulev. Haussmann. — PLISSON, 3 et 5, avenue de la Grande-Armée.

***

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

***

Selliers. — RODUWART FRÈRES, 36, avenue des Champs-Elysées.

***

Fouets et cravaches. — BOUFFINET & GERIN, 122, rue du Temple.

***

Colliers de chiens. — LOCHET AINÉ & DEBERTRAND, 192, rue Saint-Maur.

***

Parapluies. — Mᵒⁿ H. FALCIMAIGNE, 91, boulevard Sébastopol.

Chiens.

Nourriture de chiens de chasse par le riz. — LAPOSTOLET FRÈRES & CERTEUX, 20, rue de Viarmes.

Villes et stations balnéaires.

VICHY. — ÉTABLISSEMENT THERMAL.

VICHY. — GRAND-HOTEL DES AMBASSADEURS.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

DIVERS

Compagnies financières et Compagnies d'assurances.

Banque. — BANQUE DÉPARTEMENTALE, 62, rue de Provence.

Caisse financière. — CAISSE FINANCIÈRE DE PARIS, 13, rue de Londres.

Compagnies financières. — CRÉDIT LYONNAIS, 19, boulevard des Italiens. — BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, 3, rue d'Antin. — CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, 66, rue de la Chaussée-d'Antin. — SOCIÉTÉ DES DÉPOTS ET COMPTES COURANTS, 2, avenue de l'Opéra. — SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE PARIS, 19, rue Louis-le-Grand. — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, 54 et 56, rue de Provence.

***

Assurances sur la vie. — LE TEMPS, 3, rue Rossini.

Assurances à primes fixes. — LE MONDE, 12, rue du 4 Septembre.

Assurances sur la vie et contre l'incendie. — L'OUEST, Compagnie d'assurances sur la vie et contre l'incendie, 60, rue Neuve-Saint-Augustin.

Assurances maritimes. — LE ZODIAQUE (Compagnie d'), 11, rue Bergère.

Pour 3 francs par an assurance contre les accidents de chemins de fer et de voitures. — Cᶦᵉ LE GLOBE, capital : 9,000,000, 19, rue de Grammont, Paris.

Institutions, Sciences.

Institutions. — ROGER, 2, rue Lhomond. — DITZ, à Asnières.

***

Sciences appliquées à l'industrie. — EXPOSITION DES SCIENCES APPLIQUÉES A L'INDUSTRIE. Bureau : 17, faubourg Montmartre.

***

Inventions nouvelles. — RAMON BAÑOLAS, ingénieur, 102, faubourg Poissonnière. Extincteur dit « MATA-FUEGOS ».

Pharmaciens.

Pharmaciens. — PHARMACIE NORMALE, 70, rue Drouot. — GRIMAULT & Cᵉ, 8, rue Vivienne.

Produits pharmaceutiques et hygiéniques.

Produits pharmaceutiques. — LABÉLONYE, 99, rue d'Aboukir. — FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78 et 80, faub. Saint-Denis. — BERTHÉ, 24, rue des Écoles. — MOTHES, LAMOUROUX & Cᵉ, 150, rue de Rivoli. — AROUD, 7, rue Constantine, à Lyon.

Produits hygiéniques. — Dʳ DELABARRE, 78, faubourg Saint-Denis. — VIN DU Dʳ CH. ALBERT, 19, rue Montorgueil.

Art dentaire.

Dentiste. — FATTET, 255, rue Saint-Honoré.

Eau dentifrice. — EAU DU Dʳ PIERRE, 8, place de l'Opéra.

Orthopédie.

Bandages à régulateur. — HENRI BIONDETTI, 48, rue Vivienne, près du boul. Montmartre.

Agriculture.

Agriculture. — HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière. — PELTIER, 10, rue Fontaine-au Roi.

Clôtures.

Clôtures. — SOCIÉTÉ DES CLOTURES POUR CHEMINS DE FER, constructions rustiques, treillages, grillages, 51, rue d'Hauteville.

Pompes.

Pompes rotatives. — MORET & BROQUET, 121, rue Oberkampf.

Vernis.

Vernis. — SŒHNÉE, 19, rue des Filles-du-Calvaire.

Jeux et Jouets, Bimbeloterie.

Jeux pour parcs. — E. FOIN, 138, rue du Temple. — MARCHAL & BUFFARD, passage de l'Opéra.

Jouets. — PARADIS DES ENFANTS, 156, rue de Rivoli. — AU NAIN BLEU, CHAUVIÈRE, 27, boulevard des Capucines.

Bimbeloterie-Jouets. — JUMEAU. Poupées nues et habillées, 8, rue d'Anjou-au-Marais.

Accessoires de cotillon et jouets. — A LA RÉCOMPENSE, Mᵒⁿ A. NADAUD, 34, r. du Quatre-Septembre.

Papeterie.

Fournitures de bureaux. — GALLIN-FUZELLIER, 1, rue de Condé. Registres et encadrements.

Aiguilles.

Aiguilles et épingles anglaises. — KIRBY-BEARD & Cᵉ, 5, rue Auber.

Articles pour fumeurs.

Pipes. — Mᵒⁿ LENOUVEL, 1 et 3, place de la Bourse. — T. SOMMER, passage des Princes.

Papier persan. — Vᵉ J. HATTERER, 15, passage Tocanier.

Plumes.

Plumes. — J. ALEXANDRE, 4, rue de Braque.

***

Pèse-lettres. — BRIAIS, 60, faubourg du Temple.

COURSES DE VINCENNES

Lundi prochain, 17 novembre, à 1 heure 1/2, quatrième et dernière journée de la Réunion d'Automne, à Vincennes. — Cinq Courses d'obstacles. 10,000 francs de prix. — 85 chevaux engagés.

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

CHRONIQUE

Vendredi dernier, vendredi soir, dans un des plus jolis petits hôtels de la rue d'Astorg, il y eut des larmes — une rosée — un orage! Il s'en allait; il la quittait. Malgré lui, malgré elle; « *invitus invitam* », comme disait Tacite, parlant de Titus et de Bérénice — après trois mois, bien remplis, mais bien courts, d'un mariage où les cœurs s'étaient donnés — trois mois rapides comme trois nuits d'amour. Elle aurait pu lui dire, avec une variante, comme Mlle Mancini à Louis XIV :

« Vous m'aimez; vous êtes le maître, et vous partez! »

Oui, il partait; car le devoir avait parlé, et M. Octave de Kerg.... savait bien qu'en certain cas l'homme ne peut faire qu'une chose : « *obéir* ».

Octave est officier de marine, et sa famille, et celle de sa femme, toutes deux également prudentes, et trouvant l'absence moins dangereuse que l'oisiveté, ont exigé que le jeune mari — qui est aussi un jeune marin — restât sur la flotte.

— Les adieux sont sans doute cruels, a dit le papa beau-père; mais le retour est si bon, et le revoir est si doux! »

Octave est donc parti, chargé de vœux, couvert de caresses, emportant et laissant d'inconsolables regrets. Vingt fois, cent fois, pendant le trajet, de Paris à son port d'attache, il a tiré de son portefeuille, et amoureusement contemplé une adorable photographie de Waléry, qui lui rend la fidèle image de la trop chère délaissée... C'est bien elle, avec l'ovale délicieux de son joli visage, un peu élargi aux tempes, un peu aminci par le bas; avec sa bouche si fine, enfantine et rieuse, avec ses grands yeux de velours, un peu allongés, son front, petit comme celui d'une tête antique, que recouvre à demi une touffe frisée de cheveux follets.

— Et quitter tout cela pour des Cochinchinoises! murmure Octave avec un gros soupir, au moment où le train entre dans la gare de Cherbourg.

Le surlendemain, dès l'aube, le canot amiral sortait du port de guerre, emportant l'état-major à bord du Persée, déjà sous vapeur, et que l'on apercevait dans la rade, se balançant sur ses ancres.

Le jeune officier, dont nous avons raconté les douleurs conjugales, est là sur un banc, immobile et muet, ne prenant pas garde aux joyeux propos de ses compagnons. Il regarde avec tous les signes d'une impatience qui n'est pas exempte d'inquiétude un petit coffret que lui a remis une main inconnue, comme il entrait dans l'embarcation.

Il voudrait bien savoir; mais impossible d'ouvrir! C'est une surprise sans doute — et les surprises veulent la solitude, qui seule permet d'en jouir. Il voudrait donner sa force et son énergie à ses rameurs — qui pourtant font voler la barque légère sur la face des eaux.

Enfin on arrive. L'officier prend possession de sa cabine. Il est seul, et libre enfin. D'une main fiévreuse il ouvre le coffret, et il y trouve un cheveu blond, une mule de satin blanc et un anneau d'or. Puis, sous une enveloppe avec ces mots, où il reconnaît l'écriture d'une main adorée :

« Pour Octave! »

C'est un billet d'elle. L'enveloppe est vite déchirée :

« Je sais que tu m'aimes; mais on dit que le cœur des hommes est changeant comme la vague qui t'emporte. Ne me trompe, pourtant, que si tu trouves un doigt assez fin pour entrer dans ma bague; un pied assez petit pour chausser ma pantoufle, un cheveu aussi blond et aussi long que celui-ci... que je voudrais te passer autour du cœur.

« Ta Valentine,
« noyée dans ses larmes. »

— Chère coquette! fait le jeune homme, tu sais bien que je ne chercherai pas.

Qu'arriverait-il pourtant, si, sans chercher, le lieutenant Octave trouvait la rivale de sa femme, pourvue de tous les avantages que celle-ci croit réservés pour elle seule! Aurait-elle vraiment l'indulgence qu'elle semble promettre à un oubli justifié d'avance par elle-même? Nous avons quelque peine à le croire.

Si l'histoire a une suite, nous en serons informé, et nos lecteurs la connaîtront.

* *
*

Paris mérite toujours la définition que donnait de lui cette princesse aussi laide que spirituelle, et qui s'appelait elle-même « un singe bien habillé ». Il est toujours la grande auberge de l'Univers, et le chroniqueur d'un journal à informations trouverait une besogne suffisante rien qu'à relever les noms des grands personnages qui viennent goûter plus ou moins longtemps le charme de son hospitalité, le sel de sa cuisine et de ses vaudevilles, et l'attrayante flânerie de ses rues animées, de ses avenues brillantes, et de ses grands boulevards, véritables musées de l'Art et de la Curiosité. Il est vrai qu'on ne retient pas longtemps ces visiteurs; mais les faire venir, n'est-ce point déjà beaucoup?

LL. AA. II. le Czarréwich et la Czarewna, revenant de Cannes et regagnant Pétersbourg — c'est-à-dire quittant le soleil pour la neige, et le Midi pour le Nord — ont passé deux jours ici, mais dans un incognito strict. Ni réceptions, ni visites officielles. Mais beaucoup d'instructives promenades et de stations intelligentes devant les grandes attractions qui feront toujours de Paris la vraie capitale du monde. Le grand-duc héritier de la couronne de toutes les Russies n'est pas seulement un homme fort instruit — comme le sont, du reste, presque tous les princes à cette époque — c'est un dilettante de tous les Beaux-Arts, et un curieux raffiné. Il aime à voir, et sait voir. Lors du dernier séjour de Son Altesse Impériale à Paris, notre vieille rue de la Paix, que n'ont pas encore fait oublier les créations plus récentes et plus grandioses de notre édilité parisienne, a été le plus fréquent objectif des promenades du grand-duc. On l'a vu s'arrêter plusieurs fois devant les belles plantes exotiques de Linden, et il a honoré d'une attention toute spéciale, chez Durand-Ruel, le magnifique tableau de Robert Fleury, une *Procession* dans Paris, au temps de la Ligue, rapporté d'Autriche, après une odyssée légendaire, par M. Bulla. M. Bulla a obtenu de l'auteur quelques retouches, devenues nécessaires à la suite de ces trop longues pérégrinations. L'œuvre est sortie plus brillante et plus jeune des mains de son auteur. La *Procession sous la Ligue* restera comme



DESSIN à la plume de Mariano Fortuny.
(*Chefs-d'œuvre*, Baschet, éd.)

une des pages les plus caractéristiques d'un des premiers maîtres de notre époque. Nous engageons nos lecteurs à faire, sans plus tarder, le pèlerinage de la rue de la Paix. Le but vaut le voyage.

*
* *

Lady Walter Campbell a fait samedi *le tour du lac*, par une après-midi d'une douceur printanière. On sait que cette grande dame est la bru du duc d'Argyll — qui est Campbell — et la belle-sœur du marquis de Lorne, mari de la princesse Louise, fille de la reine Victoria.

La DUCHESSE DE SESTO a paru un soir à l'Opéra, dans la loge de l'ambassadrice d'Espagne... Combien faut-il d'hirondelles pour faire le printemps? Combien de grandes dames pour faire un hiver brillant?

* * *

Il serait peut-être téméraire de vouloir, d'ores et déjà, tirer des présages et faire des pronostics sur ce que pourra bien être, au point de vue des plaisirs mondains, la saison prochaine à Paris, en l'an de grâce ou de disgrâce 1880.

On assure qu'au milieu des incertitudes trop souvent menaçantes qui tachent notre horizon de points noirs, les représentants les mieux créancés de la grande existence française viendront tard, partiront tôt, et ne feront guère parler d'eux. C'est un tort, car position oblige; le faste est quelquefois une vertu, et dépenser noblement un grand patrimoine est une façon comme une autre — et souvent meilleure qu'une autre — de servir son pays.

Mme la BARONNE DE POILLY l'a bien compris, et jamais grande dame n'a su faire un plus judicieux emploi d'une belle fortune.

Le choix seul des résidences de la baronne suffirait à nous prouver son grand goût. Son habitation de ville est un joli hôtel dans le quartier élégant par excellence — les Champs-Élysées — hôtel d'une confortabilite parfaite, d'une recherche et d'une distinction dans l'arrangement que trahissent les moindres détails, et décoré par des objets d'art ou de curiosité, de la provenance la plus authentique. Ce bijou de *palazino* abrite la baronne une partie de l'hiver, et pendant tout le printemps — la saison enchantée sur les bords de la Seine. — Pour l'été, elle a son *lodge* au bord de la mer, à la façon des Anglais, ces grands amis des rivages. Le *lodge* de Mme de Poilly s'élève en belle place, sur la TERRASSE DE DEAUVILLE; c'est la VILLA CAMÉLLIA, coquette et grandiose à la fois, s'ouvrant d'un côté sur des jardins, et de l'autre sur une cour immense. La décoration de la salle de billard et de la salle à manger est particulièrement réussie, et les tentures orientales du salon réalisent le difficile problème de l'harmonie dans l'éclat. La Villa Camellia a pour plus proche voisin le SWEET-COTTAGE, qui n'en est séparé que par une pelouse en *bowling-green*, un massif d'arbustes rares et une corbeille de fleurs éclatantes. *Sweet-Cottage* est également la propriété de la baronne, qui en offre la jouissance à son fils et à sa bru, le comte et la comtesse de Brigode. La *Villa Camellia*, pendant les grands jours de Deauville, est le rendez-vous de toutes les élégances et de toutes les aristocraties de la plage. On y a beaucoup vu, beaucoup entendu et beaucoup admiré, au moment des dernières courses, la belle Mme BERNARDAKI, la plus brillante comète du ciel moscovite.



ÉTUDE, par DELACROIX.

(*Gaz. B.-A.*)

La baronne de Poilly passe habituellement l'automne dans une de nos provinces du Nord, au château de FOLLEMBRAY, qui a pour dépendance une de nos plus importantes cristalleries. La construction est moderne — mais sur une large échelle, et vraiment magnifique, à la lisière même d'une forêt qui en est l'apanage, forêt aménagée dans le grand style de nos forêts royales, avec de larges allées, ouvrant, dans les hautes futaies, des perspectives infinies, propre au lancer et au laisser-courre des chasses princières, tout en réservant à la bête des rembuchés, des détours, des fuites et des refuites.

Fille du marquis du HALLAY, qui fut en son temps une des notoriétés du high-life parisien, sœur de la baronne de COLOBRIA et de la vicomtesse AMELOT, la baronne de Poilly qui entre de plain pied dans tous les salons, — et qui ajoute aux charmes de sa maison l'agrément de l'hospitalité qu'elle peut offrir à ses amis, dans une des meilleures loges de l'Opéra, une première de douze places, côté de la Reine, à droite de celle de Mme la baronne NATHANIEL DE ROTHSCHILD. — partage le goût des grandes dames du dernier siècle pour les artistes et les gens de lettres. Elle aime à réunir dans une salle à manger digne de Lucullus, les célébrités de la plume ou du pinceau. Nulle part on ne cause mieux qu'autour de sa table. On cite parmi les convives du dernier dîner, le PRINCE DE POLIGNAC, le BARON DE SAINT-AMAND, à qui nous devons de si curieuses études sur les femmes de la cour de France, pendant le règne de Louis XV et de Louis XVI. — FRANCIS-COPPÉE, le poète des *intimités*, BARBEY D'AUREVILLY, qui écrit des articles de critique avec une plume arrachée à son feutre de Matamore, et M. DE MÉNARD, le Mario des salons.

* * *

La MORT, qui ne chôme jamais, a voulu célébrer à sa façon les sinistres éphémérides de novembre. Elle a fauché largement dans les sillons parisiens. Je compte parmi ses récentes victimes un homme du monde, un peintre et un littérateur. La gerbe est assortie.

Le comte LÉOPOLD LEHON fut une des notabilités de la société officielle du temps de l'empire. Fils d'une femme également célèbre par son esprit et par sa beauté, il avait été attaché au cabinet du DUC DE MORNY, sans que personne s'en étonnât. On connaissait, en effet, les relations de bon voisinage qui existaient entre le duc et la comtesse. — Mme Lehon habitait alors le splendide hôtel des Champs-Élysées qu'occupe aujourd'hui l'AMBASSADE D'ITALIE, et M. de Morny, tout à côté, la maison plus modeste, mais remarquable encore par son vaste salon-atelier, dont un riche agent de change, M. ARCHEDEACON, fut depuis l'heureux propriétaire. Gendre d'un homme qui occupe dans le monde une situation éminente, M. LE MARQUIS DE GENSANO, le comte Léopold était le neveu d'un célèbre entrepreneur belge, M. MOSELMANN, qui a remué dans sa vie beaucoup de millions et de mètres cubes de terrains. La Normandie montre partout la trace de son infatigable activité. Il était aussi le beau-frère du prince PONIATOWSKI, aujourd'hui associé d'une de nos premières maisons financières de la coulisse, et l'un des plus forts joueurs de billard du JOCKEY-CLUB.

* * *

Victor Dupré, peintre estimable, homme de talent, frère d'un homme de génie — le premier peut-être parmi nos paysagistes — vient de s'en aller, comme le comte Le Hon, dans toute la force de sa florissante maturité. Il était grand et fort,



FEMME DE LA CAMPAGNE DE ROME

Dessin de ACHET. (*L'Art.*)

barbe rutilante et teint fleuri. On eût acheté sa santé et ses longs espoirs. Il avait une certaine habileté de main, — *la patte*, comme on dit à l'atelier — et quelques études de lui, indiquent un vrai savoir-faire. Mais la gloire de Jules absorbe la notoriété de Victor.

« *Parva sub ingenti* FRATRIS *se subjicit umbra!* »

* * *

Un autre vient aussi de partir, qui a fait si peu de bruit en ces dernières années, qu'on le croyait mort depuis longtemps déjà. Ceux qui l'ont conduit à sa dernière demeure se sont imaginé l'enterrer pour la seconde fois.

LOUIS REYBAUD eut pourtant son heure de célébrité — de gloire serait trop dire.

Il avait fait d'intéressants voyages dont on ne parle plus, et attaché son nom à d'importants travaux qui dorment dans la poudre des bibliothèques. Mais il a écrit deux romans d'une verve malicieuse, d'une observation sagace et impitoyable, où la bêtise humaine — ce thème éternel — est prise sur le vif, et grâce à ce léger bagage, JÉRÔME PATUROT à la recherche d'une position sociale — et Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques, le nom de Louis Reybaud surnagera quelque temps encore sur la vague de cette mer d'oubli qui nous engloutira tous — quelques-uns même avant leur mort!

LOUIS ÉNAULT.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Angleterre. — *Dégénérescence du cheval de course anglais.* Cette grave question a été soulevée récemment par M. S. W. Reeves et le journal américain le *Spirit of the Times* exprimait dernièrement encore des idées analogues à celles émises par ce publiciste dont la science, dans les questions de sport est incontestée.

D'après ce journal, le cheval anglais d'aujourd'hui n'est déjà plus ce qu'il était il y a dix ans. Le système des handicap aujourd'hui en honneur en Angleterre et les courses à courtes distances auraient fait tout le mal. On néglige actuellement toutes les facultés dans le cheval pour ne rechercher que la vitesse, et l'on obtient ainsi un animal incapable de soutenir les luttes longues et difficiles parce qu'il n'a ni le cœur ni les autres qualités nécessaires pour cela. Lorsqu'il y a des années déjà on accusait le turf d'être une cause de démoralisation par le jeu, ses partisans soutenaient que grâce à lui, et à lui seul, l'élevage du cheval s'était élevé à une hauteur qui défiait toute concurrence; que la vitesse était la moins précieuse des qualités mais que l'on était arrivé à force de soins à créer une race capable de répondre à tous les besoins, unissant le fond et la rapidité, capable de porter les plus lourds soldats, de soutenir les marches les plus pénibles et de déployer à un moment donné une vitesse considérable. Cette race, l'Angleterre l'a-t-elle encore? Si oui; pourquoi réduire les distances que l'on avait adoptées il y a cinquante ans? La vérité, c'est que le système actuel a été créé en vue des paris de courses et non en vue d'améliorer l'élevage. Il y a quelques années, on fit courir des poulains d'un an, et le Jockey-Club dut intervenir pour s'opposer à un entraînement qu'il considérait comme nuisible au développement du cheval à un âge où les os et les muscles n'ont pas encore acquis une force suffisante. Néanmoins et en vertu du règlement qui compte l'âge à dater du 1er janvier au lieu du 1er mai, ainsi que cela se faisait autrefois, les grands prix pour chevaux de deux ans sont courus en avril et mai par des poulains qui n'ont pas cet âge qu'en raison de la décision arbitraire du club.

Autre conséquence: les éleveurs cherchent à obtenir des poulains très précoces afin d'en tirer des prix plus élevés en raison du plus grand développement auquel ils sont parvenus. Ces poulains naissant en hiver souffrent du froid, à moins de soins très minutieux. Au lieu de passer dans les paddocks et de s'y former à courir, à sauter, dans une saison où l'air est chaud, où l'herbe est tendre et savoureuse il faut qu'ils passent deux à trois mois à l'écurie et y prennent souvent des refroidissements qu'il n'est pas facile d'éviter. Le nombre croissant des *roarer* n'a pas d'autre cause.

Conclusions: 1° Il faut s'efforcer de supprimer les courtes distances; 2° revenir quant aux poids à l'usage existant en Angleterre il y a cinquante ans sans fixer l'âge du cheval d'après les limites actuelles; 3° ne pas soumettre le cheval à un entraînement prématuré.

Pardubitz. — Le jour de saint Hubert ne pouvait manquer d'être joyeusement fêté par tous les disciples du grand saint. Un cerf magnifique, une meute de cinquante couples, pleine d'ardeur et suivie d'un champ de cinquante cavaliers; vingt et une minutes au galop de steeple-chase et l'hallali dans la rivière Louena, près du moulin de Dasic, voilà le résumé de la journée.

Berlin. — Nous avons eu depuis quinze jours une série de chasses royales tant au château *Am Stern* que dans le district forestier de Michendorf. Dans une des dernières qui ont eu lieu, un incident malheureux est venu attrister la réunion. La bête après un run vigoureux vers la laye du Berlinischer Winckel et la réserve d'Arhensdorf se dirigea vers les layes de Gütergotzer où elle fit bravement tête aux chiens; un de ceux-ci est tué d'un coup de boutoir, cinq sont grièvement blessés et au moment où le lieutenant comte Kanitz, de l'artillerie de la garde, s'avance dans la mêlée, il reçoit deux profondes entailles qui font jaillir le sang hors de la botte et du pantalon. Enfin hommes et chiens finissent par se rendre maîtres du sanglier qui fut servi par le colonel de Koëber. Malgré des soins empressés, l'état du blessé a inspiré pendant plusieurs jours de sérieuses inquiétudes.

D.



LA JEUNE MÈRE

Par JEAURAT.

ÉCHECS

PARTIE N° 74.

Lopez (a.

Blancs. M. E. Schmidt.	Noirs. M. Tchigorine.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 5 C D	3. C 5 D (*b*
4. F 4 F (*c*	4. C pr C éch. (*d*
5. D pr C	5. C 3 F (*e*
6. P 3 D (*f*	6. P 3 D (*g*
7. P 3 T R	7. F 2 R
8. C 3 F	8. F 3 R
9. F pr F (*h*	9. P pr F
10. D 2 R	10. Roq.
11. Roq.	11. D 1 R
12. P 4 F R	12. C 4 T
13. D 4 C R (*i*	13. D 2 F R
14. C 2 R	14. P 4 D
15. F 3 R	15. C 3 F
16. D 3 F R (*j*	16. P D pr P R
17. P D pr P R	17. P pr P
18. F pr P	18. D 3 C R
19. C 3 C	19. T 2 F
20. D 3 C D	20. F 4 F éch.
21. R 2 T	21. P 4 T R (*k*
22. P 5 R	22. C 4 D
23. F 2 D	23. P 5 T R
24. C 2 R	24. T D 1 F R
25. T pr T	25. T pr T
26. D 3 D (*l*	26. D pr D
27. P pr D	27. T 7 F R
28. T 1 R	28. C 5 C D
29. P 4 D	29. C 7 F D
30. T 1 F D	30. T pr C
31. T pr C	31. F pr P
32. F 3 F D	32. F pr P éch.
33. F pr F	33. T pr T (*m*

et les Blancs abandonnent.

NOTES.

a) Partie de match jouée le 27 juin à Saint-Pétersbourg.

b) C'est la défense connue sous le nom de défense Bird. Elle donne lieu à des variantes du plus haut intérêt, mais ne nous semble pas favorable au second joueur.

c) Parfaitement joué. C'est notre coup de prédilection. M. Camille Morel a donné à la place il y a trois ans : 4. F 4 T R qui a été immédiatement adopté avec succès dans plusieurs matchs à l'étranger, notamment par le capitaine Mackenzie contre M. Mason. Mais nous préférons le coup du texte.

Si d'autre part 4. C pr C — P pr C. — 5. P 3 D (A) — P 3 F D. — 6. F 4 F D forcé. — C 3 F R. — 7. F 5 C R — D 4 T D éch. — 8. D 2 D — F 5 C D. — 9. P 3 F D — P pr P. 10. P pr P — F 2 R. — 11. P pr P Roq. — Roq. suivi de P 4 D, égalité. Cette variante est préférable, selon nous, à toutes les autres.

A

5. Roq. — P 4 T R. — 6. P 3 D — F 4 F. — 7. C 2 D — P 3 F D. — 8. F 4 F — P 4 D. — 9. P pr P — P pr P. — 10. T 1 R éch. ! — R 1 F.— 13. F 3 C et M. Bird, l'auteur de cette variante, trouve avec raison que les Noirs ont au moins l'égalité.

d) Si 4. P 3 D. — 5. P 3 F D ! avec des temps d'avance.

e) Nous préférons un peu 5. D 3 F R. — 6. D 3 C D! — F 4 F. — 7. Roq. C 2 R. — 8. C 3 F D. Roq. — 9. C 4 T D. — F 3 C. — 10. P 3 D. — P 3 D. — 11. C pr F. — P T pr C. — 12. P 4 F R avec une position légèrement meilleure.

f) La riposte juste était : 6. D 3 C D! — D 2 R. — 7. C 3 F D et la partie des noirs est bloquée et ne peut se développer péniblement que par P 3 D et P 3 C R tandis que les Blancs ont une belle attaque par Roq. suivi de P 4 F R.

g) A peu près forcé. Si 6. F 4 F. — 7. D 3 C.

h) Nous croyons plus sûr de retirer le fou à 3 C. Si les Noirs font l'échange, les Blancs pourront amener leur C à 1 D 3 R menaçant C 5 F.

i) Le coup simple était le meilleur. Ex. : 13. P pr P. — C 6 C (A). — 14. T pr T éch. D ou F pr T. — 15. D 3 F R et les pions isolés du centre donnent aux Noirs une partie inférieure.

A

13. T pr T éch. — 14. D pr T. — P pr. P meil. — 15. F 3 R et nous ne croyons pas que les Noirs aient une attaque suffisante pour compenser la faiblesse de leurs pions du Centre.

j) 16. D 3 C était bien plus sûr.

k) C'est ce pion qui va décider de la partie La suite est maintenant presque forcée.

l) Nécessaire pour empêcher T 7 F.

m) Couronnant dignement une série de coups très fins. La durée de la partie a été de deux heures et demie.

Solution du problème n° 85

Composé par M. D. Klark, de la Sibérie.

1. $\frac{\text{P 3 F D}}{\text{F pr P}}$; 2. $\frac{\text{C 3 D éch.}}{\text{R 3 D}}$; 3. $\frac{\text{F 8 C éch. déc.}}{\text{R 5 R}}$ 4. $\frac{\text{F pr P mat.}}{}$

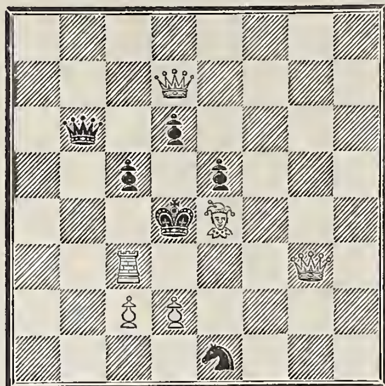
Solutions justes :

Mesdames Anna Janet, Dioni; MM. Lequesne, de Madrazo, Barré, Menri Thomson, Léon Guinet et Frau (de Lyon), G. Faure, T. Reinach, Médinicé, av. à Karelstat.

PROBLÈME N° 90

Composé par le Dr S. GOLD.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

LE DÉFI DE LA SCHACHZEITUNG DE LEIPZIG

(2e article).

Nos lecteurs n'ont pas oublié l'étonnant factum publié, dans son numéro de juillet dernier, par la *Deutsche Schachzeitung*, de Leipzig, et le non moins étonnant défi qui le couronnait sans le déparer. La rédaction de cette revue courtoise, dont M. Minkwitz est le porte-bannière, — ou plutôt le porte-carquois, car on y tient en réserve des flèches acérées, dont une bien terrible, la flèche du *veto*, — la rédaction, disons-nous, mettant le sceau à des aménités de tout genre, fondait un prix de cent francs en faveur des juges de notre dernier Concours International pour la composition d'un problème d'échecs. Il ne s'agissait de rien moins pour nos amis que de donner complaisamment à leurs détracteurs la mesure de leur aptitude en la matière. La commission fit, en ne répondant pas, la seule réponse qui fut digne d'elle. Mais nous, dont la dignité n'était pas directement engagée dans le débat, nous avons émis dans notre n° 38 le vœu, que le gant fût relevé, à condition que l'épreuve fût réciproque et portée sur son véritable terrain. Fondant aussi de notre côté un prix de cent francs en faveur de ces Messieurs de la *Schachzeitung*, nous proposions à Paris et à Leipzig un double concours d'analyse et de solutions, dont les conditions étaient précisées. Un premier mois s'est écoulé, puis un deuxième et la vaillante feuille, naguère si agressive, est maintenant absolument muette. Faut-il conclure ? Nos lecteurs le feront pour nous.

Tandis que de la sorte est implicitement reconnu sérieux et approfondi l'examen des œuvres soumises à notre commission, que faudrait-il penser du concours de Leipzig de 1876, où le deuxième prix était décerné à un envoi contenant un problème faux ?

Mon Dieu ! nous n'ignorons pas que les juges reconnurent spontanément leur erreur et que l'auteur indûment couronné restitua, en vue d'un concours ultérieur, la somme reçue. On pourrait seulement regretter que M. R. Braune, honoré d'une première mention, fût, en somme, privé d'un prix qu'il avait mérité.

A-t-on vu, à cette occasion, un écrivain d'échecs de Paris, s'appropriant le style de M. Minkwitz, se livrer à une diatribe dans le goût suivant ?

« *C'est un vrai malheur quand on* « *fait choix de juges qui* examinent « superficiellement *les problèmes... Les* « *bonnes gens de* Leipzig *se sont donné* « peu *de peine pour prononcer un* « *jugement précis et définitif*, aussi en « résulte-t-il un dommage irréparable « pour M. Braune. »

On eût cherché vainement chez nous, dans le groupe nombreux des adeptes de l'échiquier, une main pour signer ces lignes. S'il eût fallu un commentaire, on eût simplement écrit : « La commission de Leipzig était composée d'hommes autorisés, dont l'erreur ne prouve qu'une chose, c'est que nulle part personne n'est infaillible, pas même à Leipzig. »

Un mot pour finir : le problème reconnu faux dans l'envoi indûment couronné était l'œuvre de M. Minkwitz, l'auteur du défi de la *Schachzeitung*.

NOUVELLES

Nous avons eu l'honneur de donner mardi dernier 11 courant, une séance au cercle des Echecs de Paris. Nous avons joué quatre parties sans voir contre plusieurs groupes composés des meilleurs joueurs du Cercle présents et distribués comme il suit :

1° MM. de Bezkrovny et Mismer en consultation.

2° Girod et Lépine.

3° De Boistertre et Vié.

4° Griveau et Nodler.

Notre sympathique vice-président, M. Léo Goldschmidt, adjoint d'abord à la quatrième table, a remplacé M. de Bezkrovny à partir de minuit.

Parmi les nombreuses notabilités qui étaient présentes, nous devons citer notre directeur : M. Arnous de Rivière.

Il est à regretter que la séance n'ait commencé qu'à 10 heures du soir, car l'heure avancée a empêché de finir les parties. A l'heure où nous nous sommes retiré, la position a paru égale aux 2e et 3e échiquiers; nous avions un avantage décisif aux 1er et 4e.

Tout s'est passé aussi cordialement que possible, et nous remercions sincèrement nos adversaires ainsi que toute l'assistance des marques de faveur qu'ils ont bien voulu nous prodiguer.

— Ainsi que nous en avions exprimé le désir, un match va avoir lieu entre MM. de Bezkrovny et Gossip au premier gagnant cinq parties. Il commencera dimanche prochain au Cercle des Echecs. L'enjeu est de 100 francs et la limite du temps fixée à 20 coups par heure.

— Nous recevons du même M. Gossip la lettre suivante :

(M. Gossip étant étranger, c'est pour nous un devoir de lui ouvrir nos colonnes pour répondre à un défi qui lui a été porté par un de ses compatriotes.)

« *Au Rédacteur d'Echecs de la* Revue des Jeux.

« Monsieur,

« Je lis dans le « *Glascow-Herald* » que M. Bird me provoque de nouveau à un match à l'avantage de pion et trait. Comme M. Bird sait très bien que j'habite depuis six mois Paris, où j'ai un emploi, je considère son défi actuel comme aussi illusoire que celui fait par lui il y a quelques années. Lorsque je suis allé à Londres pour jouer le match convenu pour un enjeu de 625 francs, M. Bird s'est refusé à jouer à cause de ses affaires qui, à ce qu'il m'a assuré, ne lui laissaient pas le temps de jouer un match sérieux.

« Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations empressées,

« G.-H.-D. Gossip. »

— Le 31 octobre, une grande séance a eu lieu au Cercle des Échecs de Vienne et tous les membres du Comité ont été réélus. En tête figure M le baron Albert de Rothschild, le généreux président du Cercle.

— Le comité du 5e Congrès d'Échecs américain est définitivement constitué. Il se compose de MM. T. Miner, F. Perrin, Thomas frère, C. A. Gilbert, M. Ted, D. Beugless, H.-C. Allen, Edmonstone, E.-W. Owen, R, Heutscher, Grutter et Arthur Hardoncourt. M. F. Ferrin a été nommé président. Il se propose d'inaugurer :

1° Un grand tournoi pour les joueurs de 1re classe, dont le premier prix ne sera probablement pas inférieur à 500 dollars et qui commencera le 6 janvier 1880;

2° Un tournoi pour les joueurs à avantage;

3° Un concours de problèmes;

4° Un Congrès composé de délégués spéciaux pour rédiger un nouveau code d'Échecs;

5° Un livre qui comprendra le compte rendu du Congrès.

— Parmi les joueurs Américains qui ont déjà promis d'y prendre part nous citerons en première ligne le capitaine Mackenzie, puis MM. Max Judd, E. Delmar, Ryau, Barbour, etc... M. Mason, actuellement en Angleterre, a reçu une invitation. Enfin l'on compte sur la présence de M. Blackburne qui doit se rendre prochainement en Amérique.

Nous reviendrons prochainement sur ce sujet et nous nous contentons pour aujourd'hui de souhaiter bonne chance à nos confrères Américains.

CORRESPONDANCE

M. Th. R. — Quand la solution du problème paraîtra dans le journal, vous recevrez l'explication nécessaire.

S. Rosenthal.

LES CARTES

LE PIQUET

Nous avons dit précédemment combien il était dangereux de *jardiner*, c'est-à-dire de choisir, à tort et à travers, dans son jeu les grosses cartes de chaque couleur sans en porter sérieusement une ; en premier, cherchez une ou deux couleurs, jamais trois car vous n'en réaliseriez aucune.

Au piquet la tactique des armées modernes qu'on appelle l'ordre dispersé serait des plus funestes et le vieux système de l'ordre serré ou de l'ordre profond est à beaucoup près le meilleur.

Que votre jeu ne soit pas éparpillé en tirailleurs mais par masses et par colonnes ainsi que l'antique phalange où les uns étaient protégés par les autres et se prêtaient un mutuel appui.

Puisque nous avons risqué une analogie tirée de l'art militaire nous pouvons ajouter que les deux principes de l'offensive et de la défensive ont au piquet chacun leur place marquée et leur rôle tout tracé.

A celui qui est premier en cartes et qui en écarte cinq appartient l'offensive, il peut et doit faire invasion sur le territoire ennemi et son jeu être organisé pour l'attaque.

A moins de cas exceptionnels il ne doit pas viser à se garder mais à frapper de grands coups; de l'audace, de l'audace et encore de l'audace dut-elle aller jusque à la témérité, si toutefois cette témérité est raisonnée et accompagnée d'un peu de logique.

Le second doit plus généralement rester sur la défensive, avoir ses places fortes bien munies et prêtes à un siège en règle, se garder surtout dans son côté faible et y porter toutes ses troupes.

J'ai remarqué que la carte était presque toujours gagnée du côté qui avait su se garder par la dame troisième ou le roi second à la couleur longue du premier en cartes parce que alors qu'on faisait la troisième levée, on avait grande chance d'écouler tout entière sa bonne couleur où le premier n'avait pu et même n'avait dû se garder pour les raisons que nous avons données tout à l'heure.

Ces deux qualités contraires, le courage audacieux et la sage prudence trouvent donc à s'exercer, non pas simultanément mais successivement à un court intervalle chez chaque joueur de ce noble jeu de piquet.

OLD TRICK.

LE WHIST

Martial a dit de ses épigrammes :

« *Sunt bona, Sunt quaedam mediocria, Sunt mala plura.* »

Les lecteurs qui ont prêté quelque attention aux problèmes que nous leur avons soumis, peuvent être fondés à porter sur eux le même jugement. Nous y souscrivons d'autant plus volontiers que notre appréciation personnelle n'en diffère pas beaucoup. Mais nous ajouterons à titre de correctif, qu'une analyse consciencieuse, met souvent le remède à côté du mal et que si nos conclusions ne paraissent pas toujours exactes, le lecteur peut les modifier à son goût. L'étude ainsi faite présente un côté utile dont un esprit judicieux saura tirer profit. Soutenu par cette conviction, nous poursuivrons sans présomption comme sans défaillance, l'examen des théorèmes que le jeu de whist fait naître en nombre presque illimité.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 49.

Trois cartes s'offrent au joueur qui débute. Le roi de cœur, l'as de trèfle, le trois de la même couleur.

1° *Le roi de cœur.* La carte serait excellente si vous aviez une rentrée à pique. Mais vous pouvez tomber dans la main d'un adversaire porteur de l'as et de la dame. Dès lors deux couleurs vous font défaut et vos atouts s'éparpilleront de suite par des coupes improductives, sans vous laisser la chance d'affranchir votre longue couleur.

2° *L'as de trèfle.* C'est une attaque franche, mais vous laissez derrière vous les maîtresses cartes à la couleur, et l'affranchissement de vos trèfles devient problématique.

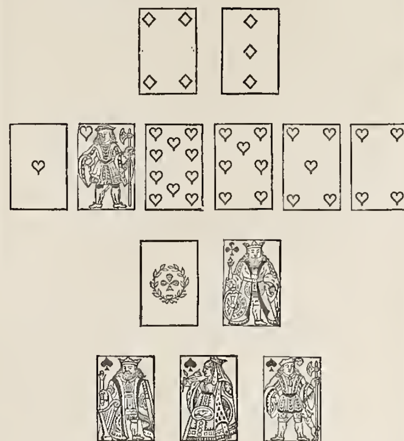
3° *Le trois de trèfle.* Cette invite a le double avantage de vous conserver la maîtresse carte et de faire tomber deux honneurs selon toute probabilité.

Le roi de cœur peut faire sa levée, et si votre partner montre une certaine force en atout, vous pouvez espérer d'affranchir votre longue couleur.

Principe. — Avec six petits atouts et une longue couleur par l'as et des basses cartes, faites l'invite à l'as pour rester maître à la couleur.

PROBLÈME N° 50.

Carreau est atout.



Deuxième à jouer. Quelle carte mettrez-vous sur le neuf de cœur?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 51.

Une erreur s'est glissée dans l'énoncé du problème. Il faut remplacer le second roi de carreau par la dame de cette couleur.

Premier à écarter. Avec quatre couleurs coupées par des cartes intermédiaires, et deux cartes de chacun des cinq quatorze possibles, il faut donner la préférence aux couleurs qui présentent le plus de chance pour le gain de la carte et porter subsidiairement les quatorze. Dans le cas présent, les couleurs les plus fortes sont cœur et pique, six cartes par conséquent. Restent trois carreaux et trois trèfles. Or, il est de principe de sacrifier la plus forte couleur pour garder la plus faible lorsque l'on joue en premier un coup de défense. Donc il faut d'abord écarter les trois carreaux. Le roi de carreau entraîne la chute du roi de trèfle qui, avec le neuf de cette couleur, complète les cinq cartes d'écart.

Ainsi, vous porterez le point à deux couleurs, et les trois quatorze d'as, de valet et de dix.

Second à écarter. Vous devez conserver la double garde à carreau et à trèfle, et par conséquent écarter simplement le dix de cœur, laissant deux cartes que vous regarderez pour pouvoir choisir votre couleur si vous êtes obligé d'en ouvrir une nouvelle.

PROBLÈME DE PIQUET.

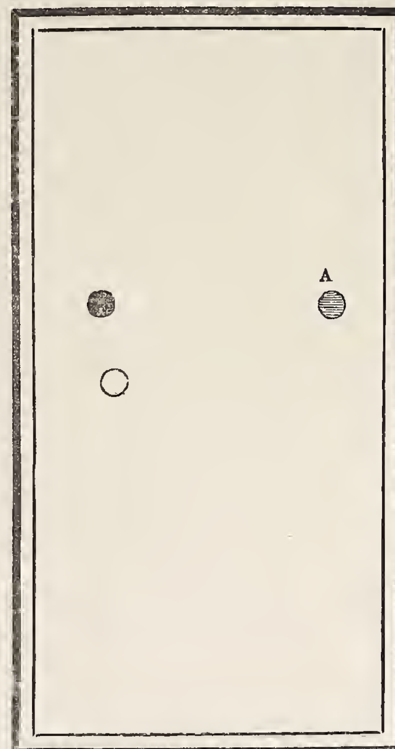
Quel sera votre écart en premier et en second avec :



ROBERT D'A.

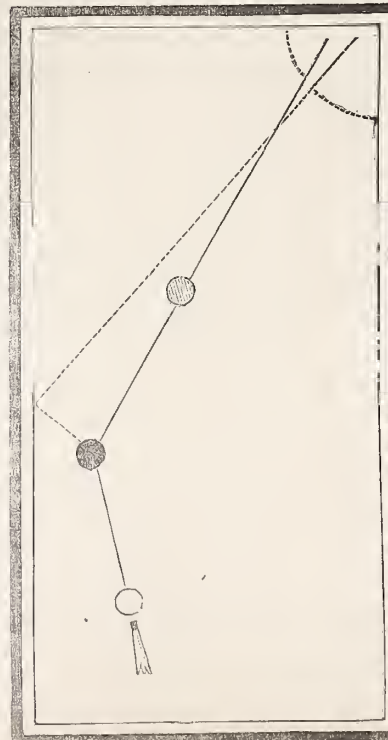
LE BILLARD

44e position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 52.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 236.

LR MNFTSD PSNR HNB XNGFNG TCNV DLGD ZN PLRXNGF KGS BN JNFH NR VN QLRHN

N° 237.

STVXCCHRTSPSNMRCHPSDNSLNG
IUEUAEEAEAEAAAEIE

N° 238.

N* C*E*C*E* J*M*I* V*S *M*S *A*S *N *A*G *R*P *U-*E*S*S *I *R*P *U-*E*S*U* D* V*T*E.

N° 239.

? RO ?
? LM
? AA ?
? UN ?
? CO ?
? OU ?
? RN ?

N° 240.

VIEILLE CHARADE.

Le premier dans les airs lève sa noble tige,
Le second va s'y perdre, et le tout y voltige.

Solutions du 8 novembre 1879.

N° 231.

L'être intelligent fait de l'égoïsme une vertu, l'imbécile en fait un vice.

SARAH BERNHARDT.

N° 232.

La mélancolie n'est pas plus de la tristesse que le rire n'est de la gaieté.

G. WORMS.

N° 233.

Le comédien est comme le bon vin, il gagne en vieillissant.

MAUBANT.

N° 234.

Le théâtre est l'art d'enseigner le public en lui laissant croire qu'on l'amuse.

MOUNET-SULLY.

N° 235.

La Comédie-Française, c'est le Sénat des ouvreuses.

COQUELIN cadet.

Solutions justes :

Mme Marie Passeaud, à Lyon, 224.
M. Armand Dulas, 226. 227. 228. 229. 230.

EDME SIMONOT.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons une triste nouvelle. Un de nos collaborateurs, M. Amand-Achille DUBOIS, attaché à la Bibliothèque nationale, vient de s'éteindre après une longue et cruelle maladie. Par l'aménité de son caractère, par son réel savoir et sa modestie, M. Dubois s'était fait apprécier de ceux qui le connaissaient intimement, et sa perte est pour les siens et pour ses amis un deuil très vivement senti.





L'ANNEAU DES FIANÇAILLES

D'APRÈS LE TABLEAU DE M. WILLEMS

(*Illustration*).

MADEMOISELLE VOLSY

Mlle Valentine Volsy, dont nous donnons le portrait en tête de ce numéro, a fait ses études théâtrales au Conservatoire de déclamation, dans la classe de Bressant. Elle parut au concours de 1874 dans une scène d'*On ne badine pas avec l'amour*, qui lui valut le second accessit de comédie.

Engagée au théâtre de l'Odéon, elle reprit avec succès l'Elektra des *Erynnies*, et fut tour à tour la Junie de *Britannicus*, l'Aricie de *Phèdre* et la touchante Iphigénie.

On n'a pas oublié sa principale création, la *Déidamia* de Théodore de Banville, où elle obtint un grand succès de charme et de beauté. Son pur profil grec, ses splendides épaules, sa noblesse d'allure, la désignent naturellement aux princesses des temps héroïques. Mlle Volsy fut cependant très moderne et très parisienne dans le *Baiser du jour de l'an*, de Georges Richard, et sut donner un grand cachet de dignité à Louise de France, de *Balsamo*.

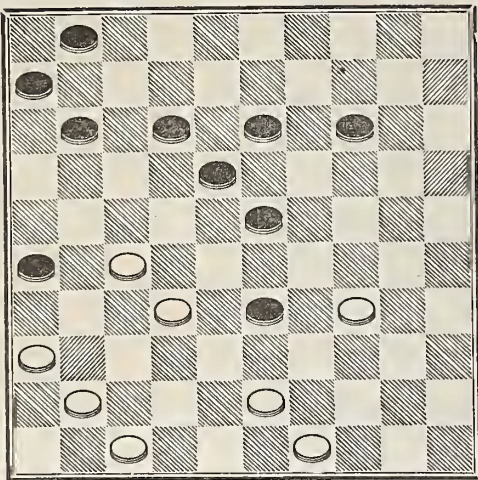
Son trop court passage au second Théâtre-Français lui fit autant d'admirations passionnées que de rivalités jalouses. Puis, son nom disparut subitement de l'affiche pour cause de santé. Mais la jeune comédienne n'a pas renoncé au théâtre, elle a mis à profit le temps de sa retraite, et nous savons de bonne source qu'elle est sur le point d'être réengagée dans un de nos grands théâtres.

DAMES

Problème n° 84, par M. X...

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.



BLANCS.

La dame noire joue dans la lunette, case 39, et les blancs gagnent.

Solution du problème n° 69, par M. X.

DU DANGER DES LUNETTES.

Blancs.	*Noirs.*	*Blancs.*	*Noirs.*
....	12 à 17	50 à 44.	Id. et fait D.
42 à 37.	P pr 2 P.	47 à 41.	D pr 2 P.
39 à 34.	id.	41 à 1 pr 4 P et 2 D	perdu.
37 à 31.	P pr P.		

N° 70, par M. Minet.

40 à 34.	P pr 2 P.
32 à 28.	id.
34 à 23 pr 5 P	D p 2 P
D 50 à 26 pr 2 D et 3 P en passant sur les cases 22. 9. 25. 48.	perdu.

N° 71, par M. X.

DU DANGER DES LUNETTES.

....	D 17 à 39.
32 à 28.	D pr 2 P.
28 à 22.	P pr P.
34 à 29.	P pr P.
D pr 4 P et 3 D en passant sur les cases 12. 3. 14. 32. 16 et 7,	D pr D et P.
D 49 à 38 pr 3 D et 3 P.	perdu.

N° 72, par M. Barré.

28 à 23.	P pr P.
48 à 42.	P pr 3 P.
46 à 41.	F pr P.
42 à 38.	id.
37 à 28 pr 1 P	id.
D 47 à 3 pr 8 P en passant sur les cases 24. 8. 21. 43. 34. 25. 14 et 3.	perdu.

N° 73, par M. X.

DU DANGER DES LUNETTES.

......	22 à 27.
33 à 28.	P pr 4 P.
28 à 22.	D pr P.
21 à 17.	P pr P.
30 à 24.	P pr P à volonté.
25 à 5 pr 5 P et 1 D, et fait D.	perdu.

N° 74, par M. Minet.

20 à 24.	P pr P.
28 à 22.	18 à 27 pr P, forcé. Si les noirs : 17 à 28 pr P, la Dame blanche 6 à 17 pr 6 P et 3 D.
49 à 44.	P pr P et fait D.
37 à 31.	D pr P.
31 à 22 pr 1 P.	P pr P.
D 6 3 pr 3 D et 5 P en passant sur les cases 33. 24. 8. 21. 43. 25 et 3.	perdu.

N° 75, par M. X.

DU DANGER DES LUNETTES.

....	28 à 33.
25 à 20.	P pr 3 P.
38 à 9 pr 7 P.	perdu.

N° 76, par M. Minet.

Blancs.	*Noirs.*	*Blancs.*	*Noirs.*
27 à 22.	P pr 2 P.	30 à 10 pr 2 P.	P pr P.
28 à 23.	P pr P.	25 à 21 pr 4 P.	P pr P.
47 à 42.	Id. et fait D.	31 à 44 pr 3 P.	perdu.
40 à 35.	D pr P.		

N° 77, par M. X.

DU DANGER DES LUNETTES.

....	22 à 28.
32 à 27.	P pr 2 P
27 à 16 pr 1 P.	perdu.

N° 78, par M. Barré.

17 à 11.	D pr P.
11 à 7.	P pr P.
28 à 23.	id.
48 à 42.	D pr 2 P.
D 26 à 31.	D pr D et P.
D 6 à 36 pr 3 D et 3 P.	perdu.

Solutions justes :

Mme Anna Janet; MM. Lévy Netter, Jacques et Eugène Risse, Cercle du Commerce à Uzès, café de Malte à Paris, café de la Régence à Paris, Cantineau, Fréchin, Jameau.

AUGUSTE JOLIET.

MUSIQUE

Je suis un peu en retard pour parler du NOUVEAU-LYRIQUE : ce joli petit théâtre est situé rue Taitbout, sur l'emplacement de l'ancien théâtre Taitbout, où fut représentée avec tant de succès LA CRUCHE CASSÉE de M. Vasseur, le directeur actuel. La salle, complètement transformée, offre un coup d'œil charmant, elle est bien disposée, bien éclairée; les sièges sont confortables et d'un accès facile. On peut lire dans les cartouches placés au-dessous du cintre les noms de Boïeldieu, Hérold, Ad. Adam, Alb, Grisar, Halévy, Ambroise Thomas, Ch. Gounod; tels sont les dieux du nouveau temple.

Le spectacle d'ouverture se compose d'un prologue en vers, de M. Delaunay, sur lequel M. Mansour a écrit quelques morceaux de musique; une valse bien rythmée et d'un contour piquant a été fort applaudie. Vient ensuite un intermède symphonique composé d'une très médiocre *ouverture*, de M. G. Serpette, de la *Pavane* d'ETIENNE MARCEL, de M. Saint-Saëns et d'une *sérénade hongroise*, de M. Victorin Joncières, véritable bijou que le public a voulu entendre deux fois. Ces différentes pièces ont été rendues avec le plus grand soin par l'orchestre qui me paraît composé d'excellents artistes parmi lesquels j'ai surtout remarqué le violon solo, le violoncelle solo, la première flûte et la première clarinette; quant au chef d'orchestre, M. Thibault, il n'en est plus à faire ses preuves : c'est un excellent musicien qui rendra les plus grands services au Nouveau-Lyrique.

Après l'intermède, LA COLOMBE, opéra-comique en deux actes de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de M. Gounod, représenté pour la première fois à Bade, en 1860, et donné six ans plus tard à l'Opéra-Comique, où il fut interprété par Mmes Cico et Girard, MM. Capoul et Bataille.

La partition, un peu trop touffue, comprend trois ou quatre morceaux exquis : la romance et le *terzetto* du premier acte, le duo du second et l'entr'acte, qui est devenu célèbre.

Mme Peschard chante avec beaucoup de talent le rôle de Sylvie; elle fera bien, toutefois, de modérer un peu les éclats d'une voix qui est surtout agréable dans la demi-teinte. A côté d'elle, on a vivement applaudi un ténor doué d'un organe sympathique et d'un extérieur distingué, M. Mauras. Les deux autres rôles sont convenablement tenus par Mlle Parent et M. Gruyer.

La soirée se termine par l'ECOSSAIS DE CHATOU, opérette en un acte de M. Ph. Gille, musique de M. Léo Delibes. Cette pochade, d'une excentricité folle, qui eût dans le temps un succès de fou rire au théâtre des Bouffes, n'est pas jouée d'une façon suffisante au Nouveau-Lyrique. La partie musicale, tout à fait originale et charmante dans son exubérante gaieté, demanderait aussi des interprètes un peu plus solides que ceux que j'ai entendus l'autre soir. Je dois dire, cependant, que la jolie *ronde des Tuileries* a été fort gaillardement enlevée par Mlle Berthe Jost.

Maintenant, il faut souhaiter longue vie et prospérité à ce petit théâtre, pour lequel on a déjà fait tant de sacrifices et qui peut rendre de si grands services à l'art musical.

LÉON DELAHAYE.

P. S. — On annonce pour le dimanche 30 novembre, la réouverture des CONCERTS DU CONSERVATOIRE.

BULLETIN FINANCIER

Si l'on devait juger la Bourse par la comparaison des cours des derniers jours de cette semaine avec ceux du commencement, on serait forcé de dire que la Bourse s'améliore. Mais en est-il réellement ainsi? Nous voudrions pouvoir l'affirmer; mais, hélas! les améliorations auxquelles nous avons assisté successivement depuis un mois ont été si précaires et de si courte durée, que, malgré nous, nous sommes assaillis d'un doute fort explicable. Et, en effet, d'où vient l'amélioration que nous avons à constater aujourd'hui? — De là, nécessité d'avoir une liquidation de quinzaine moins désastreuse que la précédente.

On se demande si quelque maison sérieuse et importante a pris en main les rênes du marché pour le ramener dans une meilleure voie.

De son côté, la spéculation a-t-elle pris la résolution de surmonter son invincible torpeur et veut-elle prendre sa revanche? Et comme conséquence, la reprise marque-t-elle un revirement dans l'opinion? Voilà la question que peut suggérer l'attitude du marché.

Il n'est pas difficile de fournir la réponse à ces questions en constatant que la reprise est due essentiellement aux rachats des vendeurs, qui semblent s'apercevoir dans quels excès ils tombent. Il faut ajouter que l'attitude du comptant est de nature à influencer la tenue de la spéculation à la baisse.

Le comptant, loin de s'effrayer des prix auxquels certaines valeurs sont tombées, y trouve, au contraire, un stimulant pour profiter de la bonne aubaine qui se présente à lui. C'est donc au marché du comptant que nous sommes redevables de l'amélioration qui s'est produite. C'est là un point important à noter, et il reste seulement à savoir si cette amélioration est un fait isolé où si elle se continuera pendant longtemps. En tout cas, nous croyons qu'il ne faut pas trop compter sur une hausse quelque peu importante et puisque la reprise est due aux achats du comptant, il vaut mieux s'attendre à ce qu'elle soit lente et graduelle. Une remarque importante à faire : c'est que la reprise s'est produite sur les rentes qui ont entraîné les valeurs et qu'elle forme contraste avec la tenue moins bonne des fonds étrangers.

Le public commence-t-il à profiter des hauts cours des fonds d'États étrangers pour les vendre et les remplacer par nos fonds nationaux? Nous le souhaitons, parce que cela aiderait le marché à reprendre son aspect ordinaire. Quoiqu'il en soit, le marché est meilleur dans son ensemble et il a paru envisager la situation avec un peu plus de calme que les jours précédents.

Après la crise que nous venons de traverser c'est déjà beaucoup si le calme peut renaître.

Constatons enfin que le 3 p. 100 est à 81,05, l'amortissable à 82,70, le 5 p. 100 à 114,90. La Rente Italienne a suivi le mouvement, elle est à 79, cours le plus haut. Les fonds Égyptiens sont aussi très fermes. On ne craint pas du tout pour le moment du moins l'apparition de partie quelconque des 329,000 titres du syndicat, lequel est en fait considéré comme n'étant pas dissout du tout. Les valeurs de Crédit ont assez bonne tenue, la Banque d'Escompte est à 710, la Banque Hypothécaire à 707,50. Les premières obligations de cette Société commencent à être demandées. Les actions de la Compagnies de Réassurances Générales, loin de se laisser entraîner dans le courant de faiblesse qui emportait tout pendant ces derniers temps, se sont vigoureusement tenues au dessus de 600 fr.

L'Assurance financière continue ses opérations dans d'excellentes conditions.

Les Immeubles de Paris ont repris de meilleurs cours.

T.

CHUTE DE BOUFFLERS ET DE CAPUCIN

A LA BARRIÈRE FIXE, DANS LE PRIX D'OCTOBRE, A AUTEUIL

Le 9 Novembre 1879



CHRONIQUE DU SPORT

La Société d'Auteuil jouit du double privilège d'inaugurer et de clôturer la saison régulière des courses d'obstacles. C'est sur son terrain, que l'on voit apparaître aux lueurs incertaines du pâle soleil de février, les reflets resplendissants des casaques fraîchement écloses. Nous les retrouvons à l'automne, défraîchies après une campagne laborieuse, maculées de nombreuses chutes, ayant perdu cet éclat passager, dont le mirage trompeur exerçait au printemps sur le public, le dangereux attrait du miroir sur les alouettes.

Le caractère pris par les courses d'obstacles, dispense de tout commentaire, sur leurs résultats ou leur utilité réelle. Elles sont parce qu'elles sont, c'est au reste la raison d'être de tant de choses dans ce monde, qu'à moins d'avoir l'esprit chagrin ou bien contrariant, on doit s'en contenter. Je ne m'égarerai donc pas à chercher quel événement saillant a pu se produire pendant le cours de la saison. Il devient difficile, aujourd'hui même d'émettre une opinion sur la valeur respective de ces infatigables champions. Ils galopent trois ou quatre fois par semaine, sur autant de terrains différents, donnent lieu aux résultats les plus fantaisistes, et s'en retournent de compagnie dans le même train, en se disant au revoir pour le lendemain.

On ne saurait donc attacher une bien grande importance aux résultats de la première réunion d'Automne à Auteuil. La course la plus significative de la journée, sans contredit, le Prix d'Automne, ne me paraît même pas donner pour l'avenir, une idée bien exacte de la valeur respective des concurrents. La victoire de *Quémandeur* doit peu étonner, si l'on veut bien se rappeler sa course du Printemps, contre *Pride of Kildare*, alors au maximum de sa meilleure forme. Mais *Quémandeur* est de ces animaux dont le mérite latent se révèle à intervalles inégaux et à jours fixes, il faudrait être prévenu de ces sortes de revenez-y ; quant à cette pauvre petite *Jacinthe*, elle appartient à cette classe de chevaux, dont la qualité individuelle est telle, que malgré soi on arrive toujours à leur demander au-dessus d'eux-mêmes. Un excellent tempérament, un cœur exemplaire, les meilleures jambes qui aient jamais porté un cheval de course, sont j'en conviens, des encouragements assez puissants pour tenter un grand coup. Mais précisément en raison de ces avantages, connus au reste, du handicapeur, la jument se trouve rarement en position de profiter de cette situation ; elle arrive près, très près, mais enfin à un certain point de vue, cela ne sert à rien.

C'était peut-être lui demander beaucoup de rendre dix livres à *Quémandeur*. Car soit dit entre nous, je ne suis pas absolument convaincu que ce soit une besogne très facile pour un animal, en fin de compte de seconde classe. Le cheval a gagné facilement et *Jacinthe* est arrivée aussi près, grâce seulement à une surprise, qu'aujourd'hui encore, je ne pense pas avoir été autrement dangereuse; *Quémandeur* faisait absolument ce qu'il voulait, et en animal bien élevé qu'il est, il ne voulait pas humilier ses camarades. Depuis son effroyable chute sur *Léona* on s'accorde à croire le cerveau de Page un peu dérangé. On se trompe je crois, il est seulement un peu plus taciturne, il l'a toujours été ; Guillaume prince d'Orange aussi était taciturne, on lui en avait donné le nom, il avait, cependant le cerveau parfaitement à sa place. Il en est, à mon sens, de même pour Page, et il n'est pas homme à se laisser voler une course, ayant dix livres en main, il a gagné de justesse en artiste, voilà tout.

Wild Monarch à vrai dire, n'a pas figuré un moment dans la course. Trente livres sont, j'en conviens, un peu dures à rendre à un animal comme *Quémandeur*, surtout quand il est piloté par un jockey de l'ordre de Page; je ne crois cependant pas le vainqueur de l'International, au-dessous de cette tâche, quand il est lui-même. *Wild Monarch* a été cette année amené au fin fond des à condition deux fois seulement: pour le grand National de Liverpool, et pour l'International d'Auteuil. Il est arrivé quatrième avec un des plus forts poids du handicap, dans la première de ces deux courses et aurait pu, dit-on, être plus près, il a gagné la seconde. Depuis ce jour, nous n'avons jamais revu *Wild Monarch*; nous le reverrons peut-être un jour, ce n'est pas impossible. Les chevaux de *steeple-chase* et quelquefois aussi ceux de courses plates, appartiennent un peu à la classification des roses remontantes ; ils ont leurs heures et leurs jours. Il ne saurait au reste en être autrement aujourd'hui, et si l'on voulait faire courir d'une manière différente, mieux vaudrait mettre de suite la clef sous la porte, un cheval se trouverait condamné à 82 kil. à perpétuité, quand il aurait gagné une grande course, il faudrait le faire tuer. Je ne prétends ni condamner, ni défendre un état de choses existant; je me contente de le constater, il est comme cela et pas autrement, ce n'est pas moi, qui l'ai fait.

M. le baron Finot a pu réussir à accomplir pendant plusieurs années cet étourdissant tour de force, de courir trois ou quatre saisons de suite en rendant 30 ou 40 livres à ses concurrents, et les battant au moins deux fois sur trois. Il a eu l'heureuse chance de rencontrer des animaux d'excellente qualité, mais à mon sens, pas aussi extraordinaires que l'on a bien voulu le dire. Pour en citer un exemple seulement, il est impossible de prétendre faire passer *Valentino* pour un cheval d'ordre. La forme réelle d'*Astrolabe*, *Nestor II*, *Marin*, *Coureuse-de-Nuit*, *Blaviette*, *La Veine*, etc., était trop connue pour s'être subitement transformée. Le secret de cette longue suprématie réside surtout, suivant moi, dans l'infériorité absolue des concurrents. Il vaut mieux, en effet, surtout en steeple-chase, rendre 40 livres à un mauvais cheval que 10 à un bon, et puis ici comme en tout, il y a la manière de faire.

Les steeple-chases, ont cela de bon, qu'ils font resortir un utile enseignement; à savoir, qu'en ce monde, chacun son métier, et comme dit le fabuliste, les vaches seront bien gardées. La spécialité des steeple-chases voit éclore chaque année, une floraison de propriétaires nouveaux, dont le nom nous est révélé par son apparition sur le programme. On se demande, que diable ça peut-il bien être; on cherche, on trouve ou on ne trouve pas : enfin c'est un propriétaire de plus, on lui souhaite la bienvenue et tout est dit. Je n'entends pas, bien entendu, décourager ce louable empressement des néophytes, mais enfin, en bonne conscience, on ne peut leur attribuer la dénomination de sportsman. Cette qualification comporte, certaines aptitudes, un apprentissage suffisant, enfin un ensemble qui n'appartient pas au premier venu.

Eh! bien il est assez curieux de constater qu'au milieu de cette effervescente concurrence, la suprématie, reste en fin de compte toujours à trois écuries, personnifiant trois de nos figures les plus saillantes du sport français. Je veux parler de M. le baron Finot, M. le marquis de Saint-Sauveur, et M. le comte d'Evry. Ils sont restés comme la personnification même de la spécialité, qu'ils ont contribuée à fonder, et en demeurent encore aujourd'hui, la parfaite expression, tout au moins au point de vue sportif.

Les steeple-chases sont très libéraux de leur nature, l'accès en est ouvert à tout le monde : c'est excessivement simple. On se réveille un beau matin, avec l'idée d'avoir un cheval d'obstacles, on achète, dans une vente publique, le premier animal venu galopant à peu près, Dieu sait qu'il n'en manque pas aujourd'hui, il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. On le donne à entraîner à n'importe qui, celui-ci l'entraîne ou ne l'entraîne pas, cela n'y fait pas grand'chose, il court bien, un jour, mal un autre, arrive à grignoter sa vie. S'il appartient à un malin, il obtient des bons poids, des cotes avantageuses, et le sport français compte un adepte de plus. Cela a l'air très simple au premier abord, et suffit amplement au reste, à qui se contente de peu. Le nouveau propriétaire ne sait pas souvent bien exactement de quelle robe est son cheval, il se rend assez imparfaitement compte de ces mots bizarres, de *forme*, de *condition*; mais il a confiance en son entraîneur, et c'est ce qu'il peut faire de mieux, car sans lui, je ne sais pas comment il s'en tirerait. Quelques-uns, je le sais, au point de vue de la spéculation, s'en tirent à merveille et n'ont besoin de personne. Les courses présentent aujourd'hui, avec leur moderne organisation, ce fait caractéristique assez singulier, que l'homme le plus étranger à la matière peut s'en occuper, et s'en occuper fructueusement, c'est-à-dire y gagner de l'argent. Le cheval y est devenu un accessoire, accessoire indispensable évidemment, mais accessoire.

Cette situation constitue-t-elle un progrès, une amélioration. Je n'en sais rien, et je ne veux pas l'appronfondir, j'ai perdu, l'habitude de disséquer les questions de principe, cela ne sert absolument à rien, les choses sont parce qu'elles sont, voilà tout. Je ferai remarquer, cependant, qu'un ordre de choses quel qu'il soit, ne repose sur des bases solides, qu'autant qu'il s'appuie sur certaines conditions essentielles d'existence, dont l'ensemble peut se formuler par un seul mot : *le principe*. Les choses ont plus ou moins de valeur, en raison directe des hommes qui les représentent. C'est à ce point de vue que je considère les trois sportsmen dont je parle, comme l'expression même des courses d'obstacles en France. Ils sont les seuls encore debout, d'une génération féconde en individualités de cette nature, plusieurs hélas, sont disparus, et n'ont pas été remplacés.

Toute cette fantasmagorie galopante et sautante, en dehors de toute limite rationnelle, à laquelle nous assistons, viendrait à disparaître, comme par enchantement, et cela n'est pas absolument impossible, que MM. le baron Finot, le marquis de Saint-Sauveur et le comte d'Evry, arriveraient à la reconstituer sous une forme quelconque. Ils y arriveraient uniquement parce qu'ils sont la personnification d'un principe dont l'expression peut se formuler ainsi : pour savoir une chose il faut l'apprendre, et pour l'apprendre il faut la pratiquer. L'un ou l'autre pourrait au besoin se passer d'entraîneur, autrefois ils auraient pu le faire de jockeys, car tous trois ont monté de premier ordre. Ils ont l'intuition du cheval, aptitude naturelle qui ne se donne pas, et d'une manière différente, ont poussé cette étude au delà des dernières limites où peut atteindre, même la pratique routinière la plus invétérée. M. le baron Finot, surtout est sous ce rapport très curieux à observer, Je suis un de ses contemporains, et je l'ai vu commencer : ah ! ce n'était pas méchant, deux chevaux seulement; autant qu'il m'en souvienne : une petite jument du nom d'*Isabella*, et un cheval appelé *Kick*, il ne fallait pas beaucoup pour les battre, cependant ils ont fait leur chemin. Le côté, le plus saillant du caractère de M. le baron Finot, est un esprit continuel d'observations incessantes. Nul n'a eu d'audaces plus téméraires, et a moins tenu compte des préjugés, et de la route tracée avant lui. Constamment il cherche la raison des choses, les causes en étudiant les effets, il est arrivé à des résultats surprenants, et en dehors de tout ce qui se pratiquait avant lui.

Je vous parle au reste d'individualités saillantes dont la physionomie demanderait un examen long et approfondi. Ces hommes-là ne sont pas tout le monde, et eûssent marqué dans quelque direction qu'il leur eût convenu de prendre. Vous prétendez parfois, que nous autres hommes de chevaux, nous ne sommes bons à rien : vous avez peut-être raison en ce sens que quand cette diabolique passion vous prend, elle laisse peu de place aux autres, à moins d'avoir une organisation complète, et de pouvoir les contenir toutes. Néanmoins, je vous engagerais n'importe laquelle de ces trois sommités entre celles que vous voudrez, dans un ordre d'idées tout à fait différent. Le sport a cela de particulier, que compris dans un certain sens, il admet peu les médiocrités et les nullités, il faut un ensemble de certaines aptitudes pour devenir l'expression de l'état de choses qu'il représente, et croyez-moi, un vrai sportsman, mais un vrai, entendons-nous, est rarement un homme ordinaire.

NED PEARSON.



CROQUIS inédit, par M. SERGENT.

COURRIER DE LA SEMAINE

Nous sommes en plein été de la Saint-Martin et nous venons de traverser une série de beaux jours dont les grands villégiateurs et les chasseurs se sont empressés de jouir. La campagne est belle de cette beauté automnale mélancolique que les poëtes aiment à chanter. Il nous faudrait la plume de Balzac racontant la *Femme de quarante ans* pour décrire ces dernières splendeurs de la nature. Les bois commencent à se dépouiller et les dernières feuilles colorées bruissent au vent qui les détache une à une ; sous les pas la feuillée crépite et des senteurs indéfinissables s'exalent de cet amas de feuilles mortes qui embaument l'air.

Cette veille de l'hiver a des charmes que n'égalent ni le verdoiement du printemps, ni la luxuriante végétation de l'été : elle a toutes les grâces *du revoir* de la blonde Séléné.

Aussi à peine songe-t-on à quitter les champs. Quelques frileux cependant se disposent à émigrer vers Nice qui fait sa toilette d'hiver.

Les régates internationales dont nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir les lecteurs de la *Revue* promettent de dépasser en magnificence et en intérêt tous les concours nautiques qui ont eu lieu jusqu'à ce jour.

Nous avons déjà donné un aperçu de l'état de la flottille des yachts français qui doivent se réunir à Nice. Voici les noms des favoris français sur lesquels les yachtmen comptent pour remporter le grand prix.

Quelque sèche que soit cette nomenclature nous pensons qu'il est intéressant pour certains de nos lecteurs de la connaître.

La *Fauvette*, à M. Bérignon ; — *Éros*, au baron

de Rothschild ; — *Hébé*, à M. Houssay, Président de cercle de la Voile de Paris ; — *Véloce*, au baron R. de Bellet qui vient de franchir le détroit de Gibraltar en doublant la pointe de Ceuta ; — *L'amazone*, à M. Le Carron ; *Verveine*, à M. Leroy d'Étiolles ; — *Gleam*, au lieutenant Drouillard de la Marre ; — *Élodie*, à M. Marius Michel ; — *Nora*, à M. Perret, sénateur, et *Zampa* à M. Demay. On attend également *Neva*, magnifique yacht que vient d'acheter M. Fowler. M. Fowler qui vient de se faire naturaliser Français est cet intrépide Américain qui, il y a quelque temps, a traversé, seul, la Manche sur un petit podoscaphe.

Les nations étrangères ont répondu chaleureusement aux invitations qui leur ont été adressées pour venir se mesurer avec nos voiliers et nos bateaux à vapeur.

Les favoris des flottilles étrangères sont pour l'Amérique : *Faustine*, à M. Peabody Russell venant de New-York avec *Daundeless*, au commodore E. Renner.

L'Italie est représentée par *Attalanta*, à M. Peirano ; — *Cassaro et Nautilus*, au marquis Genori ; — *Violante*, à M. d'Albertis ; — *Rolla*, au duc Doria ; — *Saffo*, au prince Colonna et plusieurs autres yachts appartenant au Royal-Yacht-Club d'Italie.

L'Angleterre envoie toute une *armada* : *Gertrude*, au capitaine Henn ; — *Olga*, à sir Hankey ; — *Cérès*, au duc de Saint-Albans ; — *Sultana*, à lord Paget ; — *Jullanar*, *Cukoo*, *Formosa*, *Rondinella*, *Linda*, *Gulnare*, *Misage*, etc., etc.

Le beau yacht à voile *Hildegarde*, à S. A. R. le Prince de Galles doit se mesurer avec le yacht de S. M. l'Impératrice de Russie qui est déjà ancré à Villefranche, le port de Cannes n'offrant pas assez de sécurité.

Nous allions oublier *Hirondelle*, à S. A. S. le prince de Monaco qui représente à lui seul toute la marine de cette principauté.

Ne quittons pas le Midi ensoleillé sans annoncer que lundi dernier le prince Alexandre de Hesse, frère de l'Impératrice de Russie et la princesse Julie sa femme sont arrivés à Cannes où ils doivent séjourner tout l'hiver. Ils sont descendus à la villa Henri IV.

Il y a aux environs de Cannes un cottage mystérieux dans lequel se cache une sultane qui vient de fuir les rives du Bosphore avec un banquier grec de Galata. D'un autre côté les journaux ont annoncé l'enlèvement d'une épouse khédivienne : décidément les odalisques vont bien et la question d'Orient tend à se résoudre par de douces... alliances.

Ce banquier de Galata dont nous parlons plus haut est un don Juan doublé d'un Monte-Christo. La lettre qui nous parle de son aventure nous dit qu'il a appris avec des transports de joie la débâcle de son confrère Philippart, non qu'il nourrisse une haine contre l'infortuné financier, mais parce qu'il espère obtenir de lui la cession de l'île du Levant, un des ravissants îlots de l'archipel en miniature d'Hyères, qu'habite en ce moment Mme Philippart. Il veut en faire une île enchantée pour la belle Circassienne.



CUEILLETTE DES OLIVES (*Monde Ill.*)

A côté de ces joyeusetés levantines il nous faut enregistrer un bruit sinistre qui nous arrive d'Orient : l'émir Abd-el-Kader serait mort !

La nouvelle est malheureusement vraisemblable et il est à craindre qu'elle soit officielle à l'heure à laquelle paraîtront ces lignes.

Abd-el-Kader-ben-el-Hadj-Mahi-ed-Dinn-el-Hasnaoui est une des grandes figures de notre siècle, et la mort de cet homme qui nous a combattu avec acharnement pendant seize années aura cette unique fortune d'affliger l'ennemi qui a pu le vaincre. Depuis sa soumission, l'Émir, fidèle à sa parole, était devenu l'ami de la France, bien plus, il se considérait comme Français et dans plus d'une circonstance il fit servir son influence sur les arabes algériens à empêcher des insurrections et à calmer des haines. — Avons-nous besoin de rappeler sa conduite à l'époque des massacres de Syrie ?

Ce n'est point ici le lieu de retracer la vie de ce nouveau Jugurtha, son histoire d'ailleurs, est écrite dans les fastes de notre glorieuse armée française et raconter l'existence de cet homme extrordinaire ce serait faire l'histoire de notre conquête.

Bornons-nous à saluer la tombe de ce soldat chevaleresque si elle s'est ouverte, et formons des vœux pour que la sinistre nouvelle ne soit qu'une fausse rumeur.

Le jour où le bruit de la mort de l'émir Abd-el-Kader s'est répandu, nous avions à notre table un jeune Arabe sortant de l'École de cavalerie de Saumur Sid-Mohammed-ben-Belkassem-ben-el-Aherech, fils du bach-Agha de Oulad-Naïl et neveu de feu Si-Chérif, le lieutenant d'Abd-el-Kader aux heures de poudre.

Ce jeune soldat revenait de chasser avec M. Ernest Didot et M. E. Bellecroix, il était tout joyeux d'avoir tué un faisan, le premier qu'il eût vu de sa vie. Tout en causant je lui parlais du bruit qui courait.

— Si la nouvelle est vraie, nous dit-il, elle nous affligera tous en Algérie. L'émir était un homme bon, loyal, sa parole était de l'or et son cœur du diamant. Il sera pleuré parce qu'il n'a jamais été ni ambitieux, ni injuste, ni cruel et que croyant en Dieu il nous a appris à se soumettre à ses décrets et à aimer la France en nous disant que toute révolte contre sa domination est une impiété. C'est pour cela que des fils de famille théocratique comme moi, nous nous faisons soldats pour lui donner notre sang.

Puis tout attristé, il se tut.

Je chercherai vainement pour trouver une transition qui me ramène au mouvement de la vie mondaine.

***

Nous terminerons en annonçant que le *British Club*, de Biarritz, a inauguré samedi dernier ses chasses aux renards, et que sa meute de quarante-huit chiens, moitié français, moitié anglais a donné d'une façon merveilleuse.

Nous reviendrons sur ces chasses rares pour la France, qui doivent se renouveler deux ou trois fois par semaine pendant tout le cours de l'année cynégétique 1879-1880.

FLORIAN PHARAON.



DESSIN inédit en fac-similé, par M. ROLL.

LE JARDINIER DE MELLO
ET LE COCHON FUGITIF.

Quand on court après son cochon et qu'il fait un beau clair de lune, on s'expose à en voir de bien drôles.

L'aventure très véritable que nous allons essayer de raconter est arrivée cette semaine au jardinier Bultel, — et si l'on rit au château et dans tout le pays! vous allez en juger.

Notre héros est grand éleveur d'animaux domestiques; il est père d'une dizaine d'enfants; on lui a donné au baptême les noms de Sylvain, Fructueux, Paterne, et on ne pouvait deviner mieux, comme va le prouver ce récit. Mais sans autre préambule, sachez que le soir d'un de ces jours, et par une lune superbe, le cochon du père Bultel s'est échappé et s'est mis à courir à



travers champs dans un délire d'indépendance et de gaieté, voulant sans doute fêter la Saint-Hubert.

Voilà toute la famille sur pied, Bultel en tête; le cochon se sent poursuivi; il s'enfuit au plus vite.

Le terrain est onduleux : de temps en temps l'animal disparaît, puis il revient en lumière sur quelque tertre, puis il se plonge dans la ravine. — Hon-hon-hon, et les petits Bultel s'essoufflent à sa poursuite. La jardinière en perd sa coiffe de nuit; ce que voyant le père Bultel, et comprenant la nécessité d'un observatoire, il avise un énorme noyer tout près du château, il y grimpe



et, de là, dirige la battue.

Don Porc fait une pointe hardie; la chasse s'éloigne et notre brave jardinier attendait inquiet et silencieux, ne pensant qu'à son cochon, lorsqu'il aperçoit deux amoureux du pays qui viennent justement s'abriter sous les branches du noyer, absolument comme la Dame et le Jouvenceau du *Conte de la Fontaine*...



Bultel eut alors un spectacle bien fait pour le distraire. Ce qu'il vit! ce qu'il entendit!... Ah! je ne saurais le retracer, caresses et soupirs, étreintes passionnées tout le manège des folles amours.

La lune prête aux objets des proportions fantastiques et doit-on croire le seul témoin de cette scène, quand il affirme que le gars n'a rien à envier à *Roi de la Montagne!...*

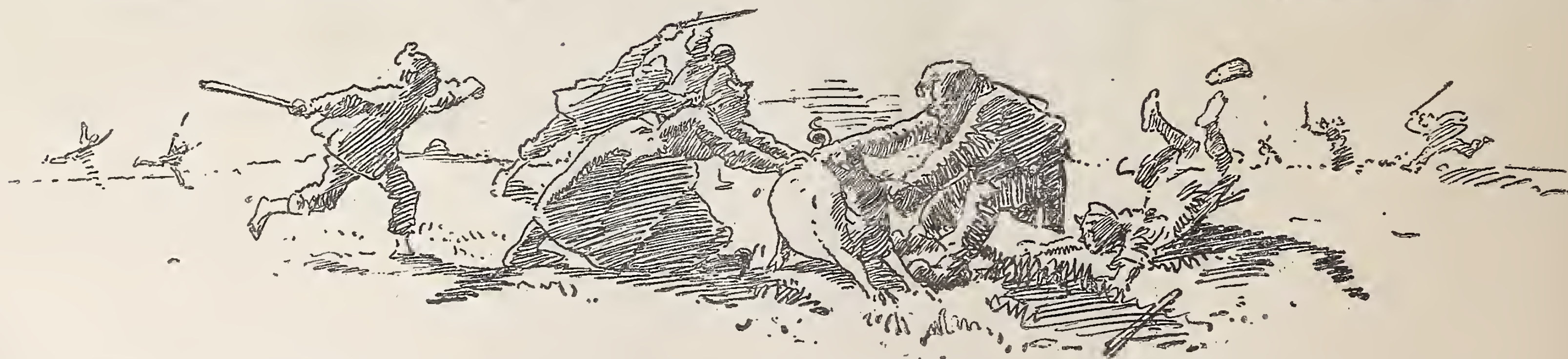
Un personnage était venu sournoisement sur ces entrefaites. Vous devinez qui. — Notre cochon, et Bultel de descendre et de crier : « Le voilà, le voilà, par ici,



« à moi, au gros noyer. » Et les amoureux de s'enfuir et les traqueurs d'accourir. On entoure la bête; Bultel s'en empare et lui tient la queue d'une main ferme pendant que ses enfants le gaulent à cœur joie.

La rentrée a été triomphale. Le fugitif s'est vu écroué sans autre résistance, et après une aussi vive alerte, *Sylvain*, qui s'était montré *Paterne*, a reconforté son épouse et prouvé qu'il sait aussi être *Fructueux*.

Les spirituels croquis que nous avons la fortune de pouvoir intercaler dans notre texte ont été faits à l'improviste par un maître, M. Rosé, qui n'a pas craint d'illustrer un conte drolatique avec malice et tout en conservant un principe de savoir et de bon goût. Quel excellent modèle à suivre; — la charge est insupportable quand elle est pétrie dans la grossièreté; tâchons-donc comme nos pères de racheter par la grâce et l'esprit les hardiesses, les vulgarités et les farces; sachons rire d'une bonne histoire et gardons notre sérieux pour les plates grivoiseries qui n'abêtissent que trop les jeunes gens de nos jours.



*** Tous nos compliments à M. Gustave Roux; il vient d'éditer deux magnifiques gravures qui font honneur à M. J. Desjardins. Cet artiste est resté dans la note tendre, suave et toute féminine; par place les tons sont larges et offrent des noirs chauds où s'accrochent bien la lumière, ailleurs des satinés brillants et des mousselines légères.

Partout un travail soigné et réussi. Les deux motifs sur lesquels s'est exercé son burin sont devenus rapidement les succès du jour et on ne se lassera pas d'acheter l'*Invocation de la mariée* et la *Première prière*, de Mme Alix Enault, tant qu'il y aura des âmes délicates et sensibles aux idées de poésie, de religion et d'amour!

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 54.
SAMEDI, 22 NOVEMBRE 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.; — 6 mois, **15** fr. — un an, **30** fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr de plus par trimestre.



MADEMOISELLE REICHEMBERG

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

(Sport et Dram News.)

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

ART

Céramique, Porcelaines et Cristaux.

Céramique d'art. — HENRI BEZIAT, 54, r. Paradis-Poissonnière. — DECK, 10, rue Halévy.

Bronzes, Serrurerie d'art.

Bronzes d'art. — DENIERE, 15, rue Vivienne. — GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal. — POUSSIELGUE-RUSAND, 3, rue Cassette. — CORNU, 29, rue Popincourt. — RUFFIER, 12, rue Charlot. — HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du-Temple.

Bronzes et faïences d'art. — ROMAIN, 11-12, passage des Panoramas.

* *

Serrurerie d'art. — VAILLANT-FONTAINE & QUINTART, 181, rue Saint-Honoré.

Diamants, Bijouterie, Orfèvrerie Horlogerie.

Diamants. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — ROULINA, 14, rue Lafayette.

* *

Bijoutiers. — AUCOC, 9, rue du Quatre-Septembre. — DUMORET, 5, rue de la Paix. — ROUVENAT & LOURDEL, 62, rue Hauteville. — DARCHE, 5, boul. des Capucines.

Spécialité de croix et rubans d'ordres. — POUTEAU, 180, galerie Valois (Palais-Royal).

* *

Orfèvres. — FROMENT-MEURICE, 372, rue Saint-Honoré. — FERRY-FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. — A. CHERTIER, 7, rue Férou.

* *

Horlogerie. — Mon LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal). — BREGUET, 12, rue de la Paix.

Curiosités, Gravures.

Curiosités. — E. TABURET. Orfèvrerie ancienne, 3, rue Pasquier. — MIALLET, 5, rue Le Peletier. — BEURDELEY fils, 32-34, rue Louis-le-Grand. — JACOB FRÈRES, 112, rue Richelieu.

Éventails anciens, Porcelaines et Curiosités. — Mme DUVAUCHEL, 34, rue de l'Université.

Tapisseries anciennes. — AUX VIEUX GOBELINS, 27, rue Laffitte.

Dentelles et guipures anciennes. — Mme Ve FOURNIER, 8, rue Castiglione.

* *

Gravure sur camées. — BISSINGER, 31, rue du Quatre-Septembre.

Gravures héraldiques. — GERBIER, 65, rue Richelieu.

Gravures et peintures héraldiques. — DESMAREST, 40, galerie Montpensier (Palais-Royal).

Musique, Instruments.

Pianos. — ERARD, 13 et 21, rue du Mail. — PLEYEL, WOLFF & Ce, 95, r. Richelieu.

Instruments de musique. — GAND & BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — PETTEX-MUFFAT, 27, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse. — F. SUDRE, facteur d'instruments de musique, 6 et 8, rue des Poitevins.

Harmoniums et harmoniflûtes. — BUSSON père et fils ; usine, 166, boulevard Voltaire ; magasins, 24, passage Jouffroy.

Tableaux, Relieurs.

Tableaux. — GOUPIL & Ce, 2, place de l'Opéra. — FÉRAL, 54, faub. Montmartre. Expert. — GEORGES PETIT, 7, rue Saint-Georges. — GEORGES MEUSNIER, 22 et 27, rue Neuve Saint-Augustin.

Tableaux modernes. — THOMAS, 235, rue Saint-Honoré, au coin de la rue Castiglione.

Tableaux et objets d'art. — A. BASSET, 7, rue Mansart.

* *

Articles de peinture et dessin. — PÉPIN MALHERBE, 4, rue Laval. Chevalets et Mannequins.

* *

Relieurs. — ALLO, 39, rue du Four-St-Germain. — CRUEL-ENGELMANN, 418, rue Saint-Honoré.

Maroquinerie. — L. CHAMONIN, 76, rue Richelieu.

Photographies, Articles et Produits photographiques.

Photographes. — LIÈBERT, 6, rue de Londres. — ADAM SALOMON, 55, rue de la Faisanderie. — NADAR, 51, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — ALOPHE, 25, rue Royale. — VALERY, 9 *bis*, rue de Londres. — HERMANN & Ce, 20, chaussée d'Antin. Spécialité de portraits d'enfants. — Fd ROSTAING fils, 22, rue Lesdiguières, Grenoble. Plaques sèches instantanées.

* *

Photographie sur émail. — STEPOWSKI, 14, rue du Temple.

Articles de photographie. — PICARD, 5 *bis*, Asile Popincourt. — CARETTE, 12, rue du Château-d'Eau.

Appareils de photographie. — RUCKERT, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.

Chromo-lithographie et Impressions de luxe.

Chromo-lithographies. — F. APPEL, 12, rue du Delta. — J. BROGNARD, 28, boulevard de la Contrescarpe. — A. LEROY, 66, rue du Marais.

Chromo-gaufrage. — HENRI LAAS, 16, rue Pierre-Levée.

Lithographies. — CAUSSEMILLE Jne & Ce, 21, rue de la Michodière. — C. LOIRE, A. MICHELET, successeur, 1 *bis*, place de Valois.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts Articles de ménage.

Ameublement. — E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines. — LOREMY & GRISEY, 1, faub. St-Honoré. — SOCIÉTÉ ANONYME D'AMEUBLEMENT, BRONZES & OBJETS D'ART, 26, avenue de l'Opéra.

Tapisseries. — PERCEINT & DELASNERIE, 35, rue des Francs-Bourgeois.

Coffres-forts. — B. HAFFNER aîné, 18, boul. Montmartre.

* *

Articles de ménage. — LA MÉNAGÈRE, 20, boulev. Bonne-Nouvelle.

Coutellerie fine. — TASSILLY-BOIVIN, 66, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Chauffage.

CUAU AINÉ & Ce, constructeur d'appareils de chauffage, 88, boul. Courcelles (parc Monceau).

Éclairage.

Lampes de luxe. — AU SOLEIL, maison Neuburger, 2 *bis*, rue Vivienne.

COSTUME — MODES

Robes et Manteaux.

Robes et Manteaux. — Mmes VIDAL SŒURS, 104, rue Richelieu.

Confections, Modes, Fourrures.

Confections. — A LA PARISIENNE, grande maison de confections pour dames, 41, faub. Montmartre.

* *

Modes. — Mon LEMONNIER, MANCHON, successeur, 348, rue Saint-Honoré.

* *

Robes, Fourrures. — MAISON DIEULAFAIT, 1, boulevard de la Madeleine.

Lingerie, Chemiserie, Fils Plumes & Fleurs.

Lingerie. — GRANDE MAISON DE BLANC, 6, boulevard des Capucines.

* *

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy.

* *

Machines à coudre. — D. BACLE, 46, rue du Bac, succursale et ateliers, 7, rue Saint-Dominique.

* *

Fils. — WALLAERT FRÈRES, 78, boulevard Sébastopol.

* *

Plumes et fleurs. — BATTON, 83, rue Richelieu.

Gants, Éventails, Parfumeurs Coiffeurs.

Gants. — PRÉVILLE, AUBERTIN oncle, neveu et Ce, 50, 52 et 54, passage du Saumon. — JOUVIN & Ce, 6, boulevard des Italiens.

* *

Éventails. — SIMONNET & LEVASSEUR, 12, boulevard de Strasbourg.

* *

Parfumeurs. — CH. FAY, 9, rue de la Paix. — DELABRIERE, 63, rue de Grenelle. — PHILIPPE, 24, rue d'Enghien. — BÉRAL, 14, rue de la Paix.

Coiffeurs pour dames. — PHILIPP & Ce, 15, rue Royale. — DE BYSTERVELD, 3, faubourg Saint-Honoré.

* *

Produits anti-Ride. — LA GEORGINE DE CHAMPBARON, 3, rue de Provence.

Tailleur.

Tailleur pour Dames — A LA MAGICIENNE, MEUNIER, 129, rue Montmartre. Robes et confections.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — PINAUD & AMOUR, 89, rue Richelieu. — DELION, passage Jouffroy.

* *

Chaussures pour hommes. — CORNAZ, 4, boulevard Malesherbes.

Chaussures de dames. — DELMAS, 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Bottier. — DELAIL, 46, passage Jouffroy.

SPORT

Equitation, Escrime, Armuriers.

Équitation. — ÉCOLE D'ÉQUITATION, 12, rue Duphot (succursale 51, rue Lhomond).

* *

Professeurs d'escrime. — LOUIS MERIGNAC, 1er professeur de l'École d'escrime française, 14, rue Saint-Marc.

* *

Armuriers. — FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu. — GASTINNE-RENETTE, 37 av. d'Antin. — LIBIOULLE, GUINARD & Ce, 8, av. de l'Opéra. — LEFAUCHEUX, 37, rue Vivienne.

Chiens, Sellerie, Ecuries Chevaux Voitures.

Chiens. — CH. BOCQUET, 118, avenue d'Ivry, Gibiers de repeuplement.

Chiens d'arrêt. — MAISON DE CONFIANCE, 9, rue de Chanez, Paris-Auteuil.

* *

Sellerie. — TERRIER, 47, rue de l'Université.

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

* *

Marchands de chevaux. — AUBERT, 64, rue Marbeuf.

* *

Voitures de malades et d'enfants, Vélocipèdes, etc. — VINCENT, 29, rue Château-d'Eau, et 29 *bis*, boulevard Magenta.

Gymnase. - Hydrothérapie.

Gymnase. - PAZ, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs.

Gymnase et Bains. — THERMO-GYMNASE MÉDICAL, 49, rue de la Chaussée-d'Antin.

* *

Hydrothérapie chez soi. — WALTER-LECUYER, 138, rue Montmartre.

Billards.

Billards. — F GERDERES, 47, r. Fontaine-au-Roi.

Professeur de billard. — GIBELIN, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

Draps pour billards et tables de jeux. — MATHIEU, 10, rue Croix des-Petits-Champs.

Agents de voyage.

Agents de voyage. — THOMAS COOK & SON, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la haute Italie.

Articles de voyage.

Vraies malles anglaises. — LAPORTE, 3, place du Théâtre-Français.

* *

Bazar. — BAZAR DU VOYAGE, WALCKEN, 3, pl. de l'Opéra.

Villes et stations balnéaires.

TROUVILLE. HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

Stations thermales et bains de mer.

EAUX-BONNES. — GRAND HOTEL DES PRINCES, Murret-Labarthe, propriétaire.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE. — GRAND HOTEL BEAU SÉJOUR, Paul Bourdette, propriétaire.

LUCHON. — GRAND HOTEL RICHELIEU.

OSTENDE. HOTEL DU GRAND ÉTABLISSEMENT DES BAINS, admirablement situé. Table d'hôte; service à la carte.

BIARRITZ — GRAND HOTEL, établissement de 1er ordre. Vues sur la plage et sur la mer.

PAU. — GRAND HOTEL GASSION, Société anonyme au capital de 3,000,000 fr. Le plus bel hôtel des Pyrénées. Vue splendide unique.

LA BOURBOULE. — HOTEL DU LOUVRE.

ARCACHON. — GRAND-HOTEL.

CANNES. — GRAND HOTEL DU PRINCE DE GALLES. Dirigé par M. H. J. Grossmann.

SPA. — HOTEL D'ORANGE. Hôtel de 1er ordre. Luxe et confort. — HOTEL DES PAYS-BAS, 1er ordre; de Cock, propriétaire. — HOTEL D'YORK. Hôtel de 1er ordre.

LUXEUIL-LES-BAINS. — HOTEL DU LION-VERT, tenu par MM. Richard et Duplatre.

MARIENBAD. — HOTEL KLINGER, splendide hôtel où les étrangers trouvent tout le confort désirable.

VALS. — HOTEL DE LA DÉLICIEUSE, à proximité de toutes les sources.

DIVERS

Compagnies d'assurances.

Assurances mutuelles contre l'incendie. — LA CLÉMENTINE, Société d'assurances mutuelles contre l'incendie, 26, rue de Grammont.

Assurances contre le bris des glaces. — LA PARISIENNE, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances sur la vie. — LE SOLEIL, 44, rue Châteaudun.

Compagnie générale d'assurances contre les accidents. — ASSURANCES DES CHEVAUX & VOITURES, COLLECTIVES, INDIVIDUELLES CONTRE LES ACCIDENTS, 16, rue de Grammont.

Journaux financiers. — LE FINANCIER DE PARIS, 13, rue de Londres. — LE CONSEILLER DES RENTIERS, 1, rue de Maubeuge.

Institutions, Sciences.

Institution. — ÉCOLE MODERNE POUR JEUNES GENS, à Asnières. — LELARGE (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard. — GROUSSET (Institution Chevalier). 75, rue Cardinal-Lemoine. — Mme HAVET, 6 et 8, rue de Longchamps. Institution anglo-française. — Études sérieuses.

Pension. — GARDONI, pension de famille de premier ordre, 38, rue Pergolèse.

Pharmaciens.

Pharmacies. — DETHAN, 90, faubourg Saint-Denis. — PENNÈS, 2 rue Latran. — QUINA LAROCHE. (*Voir* aux annonces.)

Produits pharmaceutiques et hygiéniques.

Onguent. — CANET-GIRARD, 11, boulevard Sébastopol.

Produits hygiéniques. — VIN DE SÉGUIN, 378, rue Saint-Honoré. — Dr FRANCK, hôtel Richelieu, vis-à-vis de la rue d'Antin. — ALCOOL DE MENTHE DE RIGGLÈS, 41, rue Richer. — KOUMYS-EDWARD, 14, rue de Provence.

Sirop pectoral. — H. FLON, 28, rue Taitbout.

Eau ferrugineuse. — EAU D'OREZZA, 131, boulevard Sébastopol.

Eau des Carmes. — Mon BOYER, 14, rue de l'Abbaye.

Vin tonique Mariani. — COCA DU PÉROU, 41, boulevard Haussmann.

Irrigateur Éguisier. — TALLAY, MARTIN & LEBLANC, 7, rue Cadet.

Bandagiste. — BÉS, 3, place de l'Odéon.

Produits chimiques.

Produits chimiques. — FER BRAVAIS, 13, rue La fayette.

Phénol. — PHÉNOL BOBEUF, 7, rue Coq-Heron.

Produits nouveaux.

Celluloïd. — CORAIL, LAPIS, MALACHITE, 9, boulevard des Italiens.

Sonneries, Miroiterie.

Sonneries électriques. — A. BOIVIN, 16, rue de l'Abbaye.

Fleurs.

Fleurs exotiques. — L. LINDEN, 5, rue de la Paix. — LABROUSSE, boulevard des Capucines.

Chalets, Clôtures.

Chalets, Stores et jalousies en bois découpé. — BUREL & Ce, 156, faubourg Saint-Denis.

* *

Fabrique de grillages. — G. SOHIER & Ce, successeur de THIRY jeune, 121, rue Lafayette.

Articles pour fumeurs.

Pipes, écumes. — KREBS, 18 et 20, passage Bourg-l'Abbé.

Papeterie, Plumes.

Spécialité de cartes de visite, billets de mariage. — GALLIN-FUZELLIER, 1, rue de Condé.

Plumes d'acier. — JOSEPH GILLOTT, dépôt : 36, boulevard Sébastopol.

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

CHRONIQUE

Paris, en ces jours attristés d'une saison douteuse, où l'année sur son déclin semble porter le deuil de la nature, n'offre que peu d'attractions aux étrangers qui le visitent, et à ses enfants qui lui reviennent. Nous n'avons plus les joies de la vie au grand air. Le froid piquant donne l'onglée aux hommes, et rougit le nez des femmes, et l'affreux hiver, dont nous avons déjà les glaces, n'est pas encore organisé au point de vue des plaisirs mondains.

Beaucoup de gens se demandent ce que l'on pourrait bien faire en ce moment d'une après-midi inoccupée.

Qu'ils viennent avec moi aux Champs-Élysées, et je vais leur en indiquer le placement.

Tout le monde connaît le Palais de l'Industrie, cette vaste construction, sans caractère et sans style, véritable pâté en pierres de taille, que la critique aurait dévoré depuis longtemps s'il était plus tendre. Il a été honni et conspué de la bonne manière le jour de sa naissance. Je ne connais personne qui n'en ait dit du mal. Le fait est qu'il n'est pas beau. Mais reconnaissons du moins qu'il est utile, et qu'il aurait le droit de prendre la devise pratique des princes de Galles, tout en leur laissant leurs plumes d'autruche « Ich dien, *Je sers* — devise qu'un mauvais plaisant, transposant une lettre, traduisait un jour par « *Je dine* ». Il sert en effet à tous les usages, se prête à tous les besoins, entre dans toutes les combinaisons. On y voit tour à tour des chevaux et des statues, des fleurs et des tableaux. — On y fait des expériences; on y donne des fêtes; c'est un en-cas toujours prêt, qui a si bien su se rendre indispensable que l'on se demande à présent par quoi on pourrait bien le remplacer s'il s'avisait jamais de nous manquer.

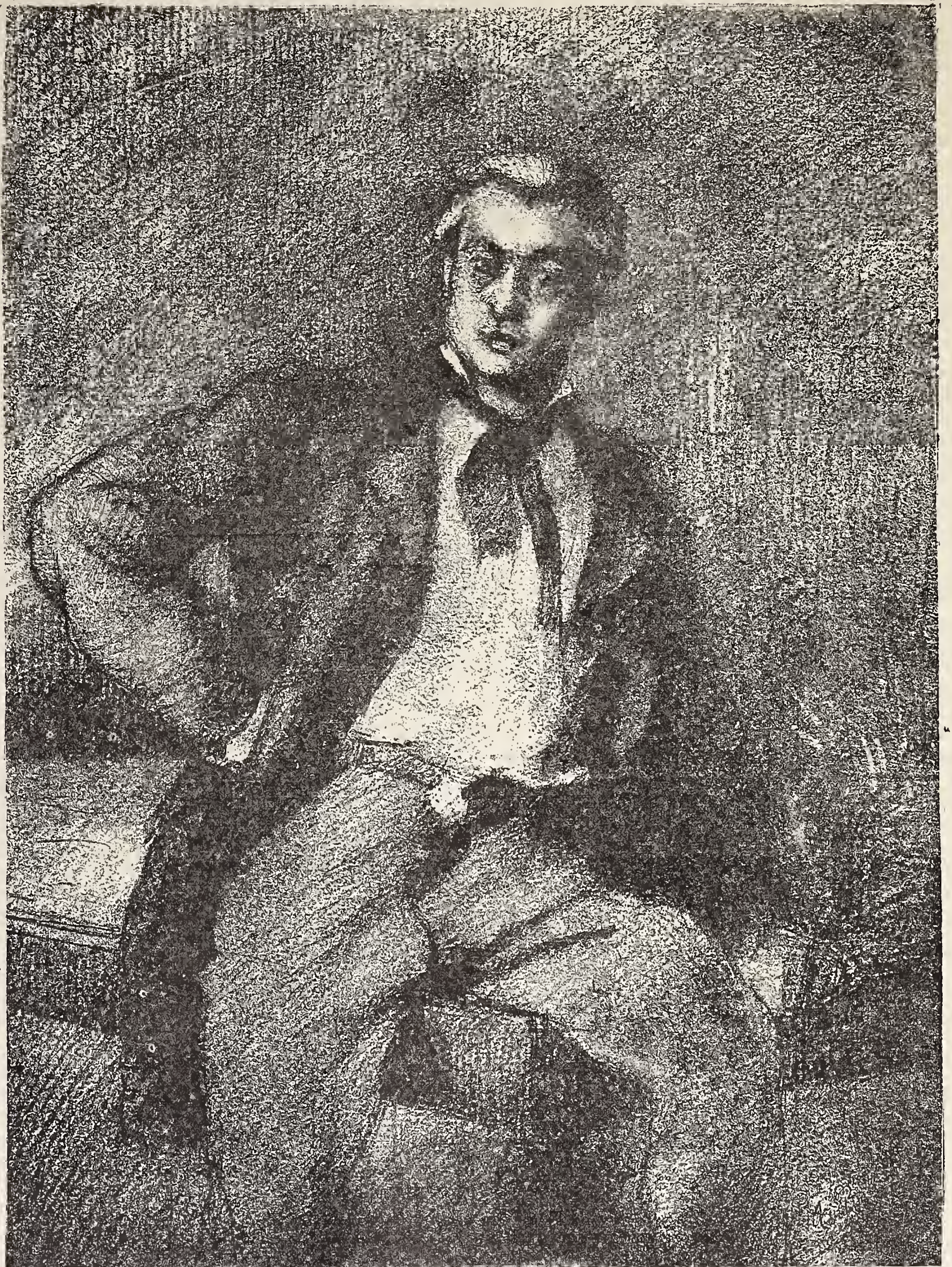
Aujourd'hui, le Palais de l'Industrie sert de cadre à une des plus intéressantes expositions que nous ayions jamais vues, et sur laquelle nous appelons d'autant plus vivement l'attention de nos lecteurs qu'elle bat son plein au moment où nous écrivons, et qu'elle finira avec le mois qui s'achève.

Nous voulons parler des l'exposition des Sciences appliquées a l'industrie, qui s'est donné pour but de démontrer d'une façon saisissante que la Science est la source de toutes les découvertes industrielles et de tous les perfectionnements pratiques auxquels le monde moderne doit son bien-être matériel et cette confortabilité de la vie quotidienne qui semble le but le plus ardemment poursuivi par nos contemporains.

La démonstration est faite non par des arguments ou des chiffres, mais par des faits. Je veux dire par l'exposition des plus remarquables produits du travail humain. Il y a là un véritable entassement de merveilles. Tout cela est arrangé avec beaucoup d'ordre et de goût, de façon à rendre faciles les recherches du visiteur, et à permettre aux objets de se faire valoir les uns par les autres.

Ajoutez que l'organisateur de l'exposition, M. Nicolle, un homme pratique et positif par excellence, a su tirer parti des nombreux appareils de chauffage qu'on lui a envoyés, et que, sous le prétexte fort ingénieusement trouvé de les expérimenter devant le public, il les fait fonctionner du matin au soir, de façon à obtenir dans la vaste nef du palais une température véritablement printanière.

La Musique, sans laquelle il n'est point de belle fête, règne et triomphe au Palais de l'Industrie : il y a un concert toutes les après-midi, et *festival* deux fois par semaine, avec orchestre, chœurs et *soli* de voix ou d'instruments.



Fac-similé d'un dessin de M. Roll.

Mais j'oublierais un des plus vifs amusements de cette exposition, si je ne signalais à mes lecteurs — je ne dis pas à mes lectrices — un certain bar de dégustation, où ils pourront se donner une pointe de gaieté en essayant de tous les breuvages connus, depuis le thé de la Chine jusqu'aux *rancios* d'Espagne ; depuis le vin de Constance du Cap jusqu'au kumel de Russie; depuis le squidam de Hollande jusqu'au wisky d'Irlande; depuis le

Mjöd suédois, que nous avons bu sur la tombe d'Odin avec les étudiants d'*Upsala*, jusqu'au *Lacryma-Christi* du Vésuve. Ajoutez que ces boissons délirantes vous seront versées par les *naturelles* (féminin-pluriel!) des pays qui nous les ont expédiées, revêtues de leurs costumes, aussi fidèles que pittoresques. — Je sais bien que les méchantes langues insinuent que la Circassienne est de Passy, l'Espagnole de Montmartre, la Chinoise des Batignolles, la Hollandaise de Montrouge, et l'Irlandaise de Pantin... Mais elles n'en ont peut-être que plus de couleur locale!.. Est-ce Pétersbourg, Londres, Vienne ou Madrid, qui nous offrirait aujourd'hui de plus amusantes distractions.

*
* *

Le Billet de logement, ses joyeusetés grivoises, et sa musique vive et légère vous seront racontées par notre collaborateur M. Léon Delahaye, avec la compétence que chacun reconnaît à sa plume exercée et savante. Votre chroniqueur n'a qu'un droit plus modeste, celui de dégager la note actuelle et parisienne de cette première représentation. La salle où nous applaudissions dernièrement la Croix de l'alcade et le Droit du seigneur avait un aspect étincelant, qui n'aurait pas laissé que de surprendre les habitués de l'ancien Théatre Beaumarchais, si avantageusement remplacé aujourd'hui par les Fantaisies-Parisiennes. On aurait pu se croire aux Italiens — quand il y en avait — ou bien au Nouvel-Opéra. Autrefois le monde élégant, moins épris qu'aujourd'hui des fêtes théâtrales, ne dépassait guère les latitudes bourgeoises où florissait le *Gymnase dramatique*, ancien Théatre de Madame. La porte Saint-Denis et la porte Saint-Martin étaient pour lui des colonnes d'Hercule qu'il ne franchissait jamais... à moins d'un succès retentissant, un drame romantique d'Alexandre Dumas ou de Victor Hugo. Mais les habitudes de la grande ville se transforment d'année en année, ou, pour mieux dire, de jour en jour; le Paris de demain ne sera plus celui d'hier.

Les grands cercles étaient donc largement représentés samedi aux Fantaisies-Parisiennes, et il y avait une file de coupés, de landaus et de calèches, alignée jusqu'à la Bastille, tout au long du boulevard étonné.

On a même essayé des effets de toilette aux avant-scènes et aux premières loges. C'est là que nous avons vu pour la première fois la nouveauté de la saison, qui sera aussi la vogue de l'hiver — l'habit Florian — pour femme bien entendu. Nous nous soucions peu de la toilette des hommes, et ne tenons guère à ce qu'ils soient plus ou moins bien bâtis. Le doux Florian, ce protégé du duc de Penthièvre, le joli poète dont Sceaux vient de célébrer le centenaire; celui-là même que la spirituelle Marie-Antoinette appelait Florianet, et dont elle disait à son amie, la princesse de Lamballe; « Chaque fois que je le vois, je pense à de la soupe au lait, « le chevalier de Florian, l'auteur de *la Sarcelle et du Lapin*, vient d'avoir l'honneur de donner son nom à un habit... Vous porterez l'habit Florian, Mesdames, et je vous souhaite de le porter aussi galamment que celle qui lui a donné l'autre soir son premier *billet de logement* dans une avant-scène des Fantaisies.

L'habit Florian (rien de M. *Pharaon*) est en peluche blanche, avec grandes poches carrées, encadrées de malines ou de *point d'Alençon*, boutons émaillés, entourés de petites roses ou de cailloux du Rhin. On relève la blancheur de la peluche par des flots de satin, aux nuances vives et tendres, et l'ensemble de la toilette est d'une élégance et d'une fraîcheur exquises. Mais il faut que celle qui la porte soit jeune et jolie. Cette condition est de rigueur.

Et maintenant, me dira-t-on bien, qui attire tout ce beau monde aux Fantaisies-Parisiennes? Est-ce le culte désintéressé de la Muse? Est-ce l'amour pur de l'Art? Faut-il attribuer une part de cette puissante attraction vers les boulevards lointains à la jeunesse en fleurs, aux beaux bras, aux jolies épaules, au doux regard et au doux sourire de Mlle Humberta? *Sub judice lis est*, comme disent les pédants.

*
* *

L'Académie Française, cette sage et discrète personne, qui rentre de bonne heure, ne découche jamais et ne fait pas trop parler d'elle, a procédé jeudi à l'exhumation et au réenterrement immédiat du plus illustre de ses membres, M. Thiers, le premier président de la troisième République, dit le cheval de renfort de la démocratie. Au point de vue de l'éloquence, ce n'a pas même été un enterrement de cinquième classe — mais tout simplement le convoi du pauvre — moins le chien, car cet homme d'esprit n'aimait pas les bêtes. Jamais plus grand orateur ne fut *exécuté* par des rhéteurs plus piètres. Les murs de l'Institut suaient l'ennui; les sempiternels bas-bleus, qui font l'office de tapisserie à toutes les séances de la docte Assemblée, et qui se pâment comme des carpes à la moindre tirade réussie, paraissaient en proie à un découragement qui se traduisait par d'insurmontables somnolences. Les discours ont été publiés, et leur nullité a frappé tout le monde. Pas un élan, pas une idée, pas une image! Le débit a été pire encore. M. Henri Martin a *mâchonné* sa harangue, en portant fréquemment la main à sa mâchoire, avec le tic familier aux gens à qui la solidité de leur râtelier impose des craintes sérieuses. M. Xavier Marmier a baillé la sienne. Le jour où ces *Immortels* sauront écrire, il faudra leur apprendre à lire. Heureusement que M. Legouvé est là!

*
* *

Le Mouvement artistique, qui peut changer de direction, mais qui ne se ralentit guère à Paris, est conduit en ce moment par les grands Cercles.

Ces établissements, que l'on déclarera bientôt d'utilité publique, préludent par ces expositions partielles dont le monde élégant est aujourd'hui si friand, à l'exposition officielle qui s'ouvre au Palais de l'Industrie dans les premiers jours de mai, sous les auspices du gouvernement.

Le signal vient d'être donné par le Cercle artistique et littéraire de l'ancienne rue Saint-Arnaud. Je dis *ancienne* rue, parce que nos municipaux, offusqués par le nom d'un maréchal de France, ont jugé à propos de la débaptiser. On l'appelle aujourd'hui rue de Volney, en l'honneur de l'auteur des ruines, — livre solennel et ennuyeux s'il en fut.

C'est l'exposition de M. Eugène Feyen qui nous a fait faire connaissance avec la rue Volney. Cette exposition attire au Cercle, chaque après-midi, une foule nombreuse et sympathique.

La Revue, qui ne veut se laisser devancer par personne dans la chasse à l'actualité, avait déjà signalé cette exposition, mais il est juste d'y revenir encore. Elle comprend près de trois cents toiles ou panneaux, tableaux achevés ou esquisses très poussées, dont le sujet est presque toujours emprunté à la Bretagne, objet d'un culte fervent de la part de l'artiste. La sincérité de l'impression, la conscience du rendu, telles sont peut-être les notes dominantes du talent de M. Eugène Feyen, chez lequel je trouve toujours une louable recherche du beau. Il n'oublie jamais que l'Art est un choix, et entre deux types également vrais, puisque c'est la nature qui les lui donne, c'est le plus poétique et le plus aimable qu'il a soin de choisir, — et, pour mon compte, je l'en remercie. Je lui reconnais aussi le don très précieux de l'émotion. Je me surprends à rêver devant telle de ses œuvres qui me remuent je ne sais quoi au fond de l'âme. Si les esquisses de M. Eugène Feyen sont très largement faites et très hardiment jetées, il a, au contraire, de petits tableaux, dont l'exécution est poussée très loin, par son pinceau, qui peut lutter de finesse et de précision avec la pointe d'un burin.

*
* *

Philippe de' Saint-Albin, qui vient d'être enlevé subitement par une pleurésie — d'aucuns disent par son médecin — au petit groupe d'intimes parmi lesquels il comptait de réelles et solides amitiés, était une des physionomies les plus connues et les plus sympathiques de ces trois ou quatre cents, triés sur le volet, qui s'appellent « Tout Paris », que l'on rencontre aux premières représentations des grands théâtres, aux inaugurations des cercles et des chemins de fer, aux ouvertures des expositions, enfin à toutes les solennités et à toutes les fêtes. Il n'y viendra plus, le pauvre! mais nos yeux, nos souvenirs et nos regrets l'y chercheront encore.

Ancien bibliothécaire de l'Impératrice Eugénie, Philippe de Saint-Albin devait à ses qualités personnelles, bien plus qu'à ses fonctions, la considération dont il a joui jusqu'à sa dernière heure. C'était une âme droite et haute, un cœur aimant, un esprit orné et fin, et un homme bien élevé, espèce rare aujourd'hui, et dont il faudra bientôt chercher les restes parmi les ossements des races fossiles, à jamais disparues du globe. Ces dons précieux, héritage et trésor de la famille, il les partageait avec sa sœur, Mme Achille Jubinal, veuve d'un de nos confrères regrettés, que la politique disputa trop souvent aux lettres pendant le dernier règne. Avant ces deuils, aussi cruels que multipliés, la sœur, comme le frère, était recherchée et goûtée de la meilleure compagnie. Il y a des vides lents à se combler.

Louis Énault.

SOCIÉTÉ FINANCIÈRE

La Société financière, dont les actions sont très recherchées aux cours actuels, sont loin d'avoir atteint leurs prix et elles représentent un placement de premier ordre. On sait que la Société financière a joué un rôle important dans la fondation de la Banque hypothécaire, qui de son côté est appelée à un avenir des plus brillants; elle peut compter encore sur des bénéfices considérables dans l'exécution des travaux pour le chemin de fer de Beïra-Alta. On sait également que cette Société poursuit en Espagne l'étude de différentes lignes de chemins de fer, parmi lesquelles on peut citer celle de Salamanca à la frontière portugaise. La Société financière est déjà propriétaire de la ligne de Médina à Salamanca, ce qui la met en communication directe avec les chemins du nord de l'Espagne.

En dehors des bénéfices acquis depuis le 1er janvier et qui atteignent le chiffre de 1,275,000 francs, la Société financière est assurée de retirer de nouveaux bénéfices de sa participation à la création des immeubles de Paris.

*** On avait annoncé l'ouverture d'une maison de jeux dans la République de Saint-Marin.

Le consul de cette République, à Marseille, s'en défend en adressant aux journaux qui avaient édité la nouvelle, la note suivante :

« Quelques journaux ont affirmé que le gouvernement de la République de Saint-Marin a concédé à MM. Catelain et Girardin le droit d'établir une maison de jeux sur son territoire.

« Dans le cas où il existerait un acte de concession semblable, cet acte serait apocryphe et revêtu de signatures et de sceaux falsifiés, car, ainsi qu'il a déjà été déclaré, le gouvernement de Saint-Marin a toujours repoussé, comme il repousse tout projet de maisons de jeu, et a même ordonné une enquête pour découvrir les auteurs de ces intrigues. »



LA MUSIQUE

STATUE DE M. E. DELAPLANCHE

Gravure de M. Chapon, pour le *Monde Illustré*.

ÉCHECS

PARTIE N° 75.

Gambit du Fou (a.

Blancs. M. L. Vié.	Noirs. M. Deuts.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 F R	2. P pr P
3. F 4 F D	3. D 5 T éch.
4. R 1 F	4. P 4 C R (*b*
5. C 3 F R (*c*	5. D 4 T
6. P 4 T R (*d*	6. F 2 C R
7. P 4 D	7. P 3 T R (*e*
8. C 3 F D	8. C 2 R (*f*
9. P 5 R	9. P 3 F D (*g*
10. C 4 R	10. P 4 D
11. P pr P en pas. (*h*	11. C 4 F R
12. R 1 C	12. C pr P 4 D (*i*
13. P 7 D éch. (*j*	13. F pr P
14. F pr P éch.	14. D pr F (*k*
15. C 6 D éch.	15. R 1 F
16. C pr D	16. C pr C éch.
17. D pr C	17. R pr C
18. D 3 C D éch. (*l*	18. F 3 R
19. D pr P éch.	19. C 2 D
20. P pr P (*m*	20. F 5 D éch.
21. R 1 F	21. F 5 F éch.
22. R 1 R	22. T D 1 R éch.
23. R 2 D (*n*	23. T 7 R éch. (*o*
24. R 1 D	24. T 2 R
25. P 7 C éch. (*p*	25. R 2 C
26. D 4 C D	26. F 7 R éch.
27. R 2 D	27. P 4 F D
28. D 3 C	28. C 3 C
29. T 1 R	29. T R 1 R
30. P 3 F D	30. P 5 F D
31. D 5 C	31. F 6 R éch.
32. R pr F	32. F pr F éch. déc.
33. R 3 F	33. T pr T
34. T pr F	34. T R 4 R
35. D 6 F D	35. T pr T
36. D 7 F éch.	36. R 3 F
37. D 7 F R éch.	37. R 4 C
38. D pr P éch.	38. R pr P
39. D pr T (*q*	39. T 8 F éch.
40. R 4 C	40. T 3 F
41. D 8 R éch.	41. R 2 C
42. D 7 R éch.	42. R 3 C (*r*
43. D pr P	43. C 4 D
44. D 4 D	44. P 4 T éch.
45. R 3 C	45. C 2 R
46. D pr P	46 C 4 F éch.
47. R 3 T	47. C 6 R
48. D 4 R éch.	48. C 4 F
49. P 4 C	49. P pr P
50 R pr P	

et les Noirs abandonnent.

NOTES

a) Jouée le 6 novembre au café de la Régence.

b) Nos lecteurs savent que la défense 4. P 4 D est la seule bonne.

c) Nous recommandons ici 5. C 3 F D qui empêche toujours P 4 D. Si les Noirs répondent C 2 R, alors 6. C 3 F R — D 4 T. — 7. C 5 R — D pr D éch. — 8. C pr D — P 4 D. — 9. P pr P mieux.

De plus, en ce cas, le premier joueur se réserve toujours de faire attaque dans la suite par P 3 C R.

d) Là encore 6. C 3 F D était un peu plus fort.

e) La suite donnée par les livres est : 7. — P 3 D ! et si 8. R 1 C — F 5 C R etc.

f) Il était urgent de jouer 8. — P 3 D. Les Noirs devaient beaucoup moins craindre de se déroquer que de permettre l'avance du P R.

g) M. Deuts n'a pas de bonne réponse. Néanmoins 9. — C 3 F D laissait plus de ressources. Ex. : 9. — C 3 F D. — 10. C 5 C D — R 1 D. — 11. R 1 C — D 3 C. — 12. F 3 D — P 4 F R etc.

h) La meilleure continuation est : 11. C 6 D éch. — R 1 F. — 12 F 3 D suivi de 13. R 1 C.

i) Si 12. — F pr P éch. — 13. D pr F ! et gagnent. Moins désastreux était 12. — D 3 C.

j) Combinaison aussi brillante que solide.

k) Il est visible que si 14. — R pr F — 15. C 5 R éch. gagne toujours la dame avec une position encore plus belle.

l) Et pourquoi pas 18. P pr P — P pr P. — 19. T pr T — F pr T. — 20. D 5 T éch. avec la partie en main ?

m) Ceci eut pu être fatal. Il était urgent d'avancer 20. P 3 F D.

n) 23. R 1 D valait mieux.

o) Ne profitant pas de la faute de l'adversaire et l'obligeant au contraire à jouer ce qu'il eut dû plus tôt. 23. T 2 R de suite était indiqué.

p) Le piège était trop visible. Il fallait ici encore, et même le coup suivant, avancer 25. P 3 F D.

q) L'attaque et la contre-attaque ont été conduites avec beaucoup de brio.

Les derniers coups notamment sont remarquables.

r) Laissant échapper une dernière chance. 42. — T 2 F conservait au moins les Pions.

PARTIE N° 76.

Défense Petroff (a.

Blancs. M. Girod.	Noirs. M. Gossip.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F R
3. C pr P	3. P 3 D
4. C 3 F R	4. C pr P
5. P 4 D	5. P 4 D
6. F 3 D	6. C 3 F D
7. Roq.	7. F 2 R
8. P 3 T D (*b*	8. Roq.
9. P 4 F D (*c*	9. C 3 F R (*d*
10. C 3 F D	10. F 5 C R
11. F 3 R	11. P pr P
12. F pr P	12. F pr C
13. D pr F	13. C pr P
14. D pr P (*e*	14. F 4 F D
15 C 5 D	15. T 1 C D (*f*
16. C pr C éch.	16. P pr C
17. D 4 R	17. P 4 F R (*g*
18. D 4 F R	18. D 3 F R
19. P 4 C D (*h*	19. C 7 F D (*i*
20. F pr F	20. C pr T
21. F 4 D (*j*	21. D 3 C R ?
22. D 5 R	

et les Blancs font mat en deux coups.

NOTES.

a) Jouée le 5 novembre dans le tournoi mensuel du café de la Régence.

b) Pour empêcher le Cavalier de venir à 5 C D et de faire l'échange du Fou d'attaque. Ce coup n'est assurément pas faible. Néanmoins nous lui préférons de beaucoup T 1 R de M. Camille Morel (voir la partie jouée par ce dernier contre M. de Bezkrovny, n° 31 de la *Revue*). Mais nous l'aimons encore mieux que P 4 F D de M. Tchigorine (voir n° 46 de la *Revue*).

c) Prématuré. Mieux valait 9. P 3 T R ou même F 3 R.

d) Trop prudent. F 5 C R de suite était plus énergique.

e) Bien joué et prenant un certain avantage de position, car les Pions Noirs du côté de la Dame vont devenir difficiles à défendre.

f) Le moins mauvais était encore 15. — C pr C. — 16. D pr C forcé — D pr D. — 17. F pr D — T D 1 D. — 18. F 4 F D — F 3 C et les Blancs auront de la peine à gagner.

g) Forcé pour empêcher 18. F 6 T suivi de D 4 C éch.

h) Si 19. D pr P F D — F 3 D ! — 20. F pr C — D pr F et gagneront.

i) Le coup juste était 19. F 3 C.

j) M. Girod profite très bien de la faute de son adversaire. Nous devons signaler les progrès de cet amateur qui a obtenu le 1er prix dans le précédent tournoi et qui est parvenu maintenant à la première classe. Cette partie très correctement conduite contre l'auteur du « Theory of the Chess Openings » lui fait grand honneur.

ERRATUM

Dans le n° 53, problème n° 90, composé par le Dr Gold, la dame blanche qui se trouve à 3 C R doit être remplacée par un roi blanc.

Solution du problème n° 86.

Composé par M. W. Klark, de la Sibérie.

1. T 3 D / C pr T ; 2. D 7 F éch. / *ad libitum* ; 3. C ou T mat.

1. — / T 7 R éch. ; 2. T pr T éch. / C 5 R ; 3. D 7 R mat

1. — / P 6 F R ; 2. T 5 C R éch. / R 5 F ; 3. D 6 F R mat.

Solution du problème n° 87.

Composé par M. W. Klark, de la Sibérie.

1. F 4 R / T pr F ; 2. C 3 F R éch. / R 4 F R ; 3. T 7 F mat.

1. — / C 2 R ; 2. P 4 D éch. / R 3 F ; 3. F pr C mat.

1. — / T ou F joue ; 2. F 7 F éch. / R 3 F R ; 3. C 7 T mat.

Solutions justes :

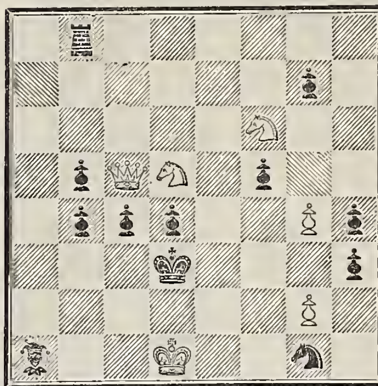
Des Nos 86 et 87 : MM. Lequesne, Barré, de Madrazo. E. Frau et Léon Guinet, de Lyon. T. Reinach. J. Faure, Médinec, avocat à Karelstadt.

Du N° 86 : Mme Anna Janet. MM. Morpurgo, Henri Thomson, Gorkowski.

PROBLÈME N° 91

composé par le colonel **ZOLTAN de Abranyi.**

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en quatre coups.

NOUVELLES

M. de Bezkrovny a gagné dimanche dernier la première partie du match à M. Gossip. La seconde aura lieu dimanche prochain au Cercle des échecs.

— Un autre match est engagé entre M. Gifford et M. A. Eusor, au premier gagnant cinq parties, les parties nulles comptant pour 1/2. On jouera trois fois par semaine. La première partie a été nulle.

— Le tournoi handicap de la Régence est commencé. Quarante-quatre joueurs y prennent part définitivement. Le premier tour prendra fin cette semaine.

— En Amérique, voici les principales conditions du tournoi de problèmes. Chaque envoi devra comprendre quatre problèmes : un en deux coups, deux en trois coups, et un en quatre coups. Les compositeurs américains ont jusqu'au 1er février et les compositeurs étrangers jusqu'au 1er mars 1880 pour adresser leurs compositions à M. F. M. Teed, n° 62, Liberty Street, New-York.

Les principaux prix sont : 1er prix 100 dollars, 2e prix 50 dollars, 3e prix 25 dollars. Prix spécial pour le meilleur problème du tournoi offert par le *Turf, field and farm* 25 dollars.

— Le match entre MM. Delmar et Barnes s'est terminé en faveur du premier qui a gagné sept parties, perdu quatre et fait deux nulles. Un nouveau match est d'ailleurs commencé entre les deux adversaires.

CORRESPONDANCE

M. A. S. — Nous vous recommandons : 1° *Le Handbrich* de V. der Lasa ; 2° la série d'ouvrages de MM. l'abbé Durand et Preti, 72, rue Saint-Sauveur.

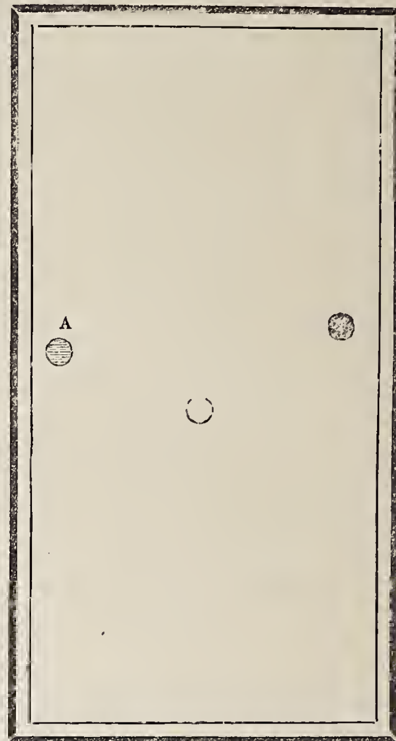
D. S. Gold, Vienne. — Il doit y avoir erreur, car malheureusement nous n'avons rien reçu de vous. Nous attendons avec impatience de vos nouvelles.

M. Potter, Londres. — Nous ne recevons plus le *Land and Water*. Nous faisons cependant, pour notre part, régulièrement notre envoi à votre adresse.

S. Rosenthal.

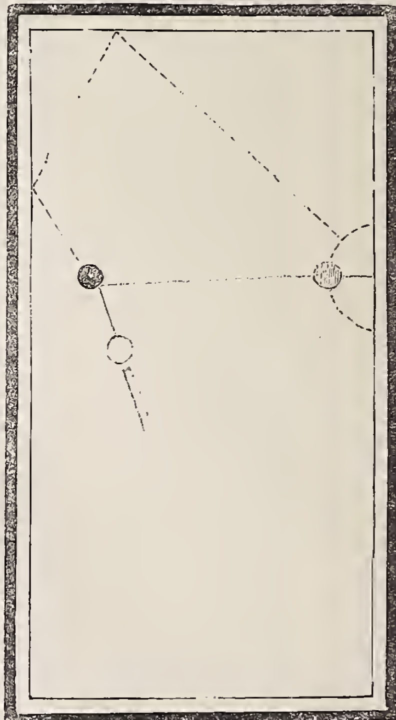
LE BILLARD

54e position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 53.



Lucien Piot,
Professeur du Grand-Café.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 241.

CRYPTOGRAPHIE.

SP VBDNF PGF LMDB SP CRF, SR LSRNXPF PGF LMDB SP GMF; S'TMXXPFP TMZZP FBMZLP G'PSMNQXP PF XP HNF ZMF.

N° 242.

LEXICOLOGIE.

Former un mot de douze lettres dans lequel ne prendront place que les voyelles A . E . I . U, et les consonnes L.N.R. S.T.V·

N° 243.

MOTS EN TRIANGLE.

Ville du Rhône. — Harpagon. — Bonne femme. — Mesure. — Note. — Et la fin du programme.

N° 244.

MOTS EN LOSANGE.

Au bonnet. — A la chasse. — Un zélé serviteur. — Vieux chapeau. — Ville russe. — Où l'on danse. — En hauteur.

N° 245.

MOTS CARRÉS.

Une coupe. — Un nom propre. — Un légume vulgaire. — Du cordonnier l'outil. — Du chrétien la prière.

Solutions du 15 novembre 1879.

N° 236.

On ferait bien des heureux avec tout le bonheur qui se perd en ce monde.

N° 237.

Si tu veux cacher tes pas, ne marche pas dans la neige.

N° 238.

Ne cherchez jamais vos amis dans un rang trop au-dessus ni trop au-dessous du vôtre.

N° 239.

TABLEAU. — PALETTE.

N° 240

PINSON.

EDME SIMONOT.

LE WHIST

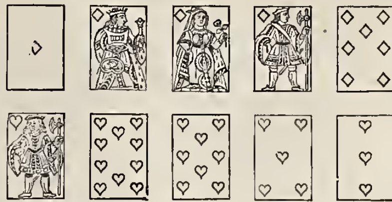
SOLUTION DU PROBLÈME N° 51.

Avec deux petits atouts, une longue couleur par l'as et deux couleurs de rentrée, le second joueur a un grand intérêt à voir les atouts tomber. Si comme on peut le supposer d'après les cartes connues, le premier a joué un singleton, il pourrait sembler prudent de mettre immédiatement l'as de cœur pour éviter qu'il ne soit coupé ultérieurement et pour ouvrir de suite le feu en atout. Mais cette combinaison timide nous semble devoir être écartée : d'abord parce que la carte maitresse à cœur peut se trouver aussi bien dans la main de votre partenaire que dans celle de votre adversaire de gauche ; ensuite, parce qu'avec deux atouts seulement, il est problématique que vous puissiez les faire tomber en assez grand nombre, pour affranchir vos cœurs avant d'en avoir épuisé quelques-uns par les coupes, et sans le secours de vos couleurs de rentrée. L'impasse semble donc justifiée et sur le neuf, nous mettrons simplement le dix de cœur.

Principe. — Sur un singleton joué par votre adversaire de droite, dans votre longue couleur, faites l'impasse lorsque vous avez deux petits atouts seulement avec de belles cartes dans les autres couleurs.

PROBLÈME N° 52.

Carreau est atout.





Premier à jouer. Quel sera votre plan de bataille ?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 53.

Vous craignez huit carreaux et sept piques. Il serait donc imprudent de laisser une carte. Le dix de cœur vous donne le soixante et l'as de pique est sans utilité puisque vous êtes premier et que la carte vous est acquise par les cœurs. Il faut donc écarter la quatrième au roi de trêfle et l'as de pique.

En second, vous écarterez, roi, dame et dix de trêfle. Vous garderez le valet pour l'éventualité des trois cartes et pour faire supposer à votre adversaire que vous êtes gardé à cette couleur.

PROBLÈME DE PIQUET.

Quel sera votre écart en premier et en second avec :



ROBERT D'A.

LES CARTES

LE WHIST.

Des différentes manières de compter les points au whist, du choix des places et des cartes, de la donne, etc.

Nous avons maintenant à traiter certaines questions accessoires qui ne tiennent pas à la théorie ou à la doctrine du jeu de whist mais à la manière d'en régler les coups.

Le whist se jouait autrefois en deux manches et en dix points, les honneurs se comptant simples et les levées doubles en sorte qu'il fallait les quatre honneurs et trois levées ou bien trois honneurs et quatre levées ou encore cinq levées pour gagner une manche ou la première partie du robber.

Les parties étaient ainsi interminables et n'avaient ni l'attrait et l'émotion de la chance et l'alea du jeu ni le véritable plaisir du seul bien jouer comme dans le whist de Metz.

Cette manière de compter est complètement abandonnée aujourd'hui et il faudrait pour la retrouver s'en aller dans nos provinces reculées où les habitudes prises sont tenaces et enracinées.

Les cercles et les salons ont généralement adopté une manière de compter sinon plus rationnelle du moins plus vive et plus amusante, les honneurs doubles et les tricks simples le whist en cinq points avec partie et revanche quatre d'honneurs et la levée assurent le gain du robber ou bien trois honneurs et trois levées.

Le nombre de fiches ajoutées à celles des gagnants sous le titre fallacieux de consolation (ce serait bien plutôt le cas de les appeler fiches d'encouragement ou de récompense) est généralement de quatre.

Cette manière de compter semble destinée à compenser ou équilibrer un peu les forces des joueurs et aplanir les inégalités dans leurs talents, les honneurs jouant un grand rôle et allant aux innocents aussi bien qu'aux bons joueurs. je dirai même préférant généralement les premiers, suivant le proverbe, *aux innocents les mains pleines* — par une anomalie inexplicable on ne compte pas le chelem à cette partie.

Enfin toutes ces manières de compter ont presque partout cédé le pas au whist de Metz où les levées seules figurent à l'actif des joueurs. Toutes les levées en sus du devoir, c'est-à-dire de la sixième levée se comptent et lorsque l'un des côtés a gagné, souvent avec surabondance, c'est-à-dire au delà de ce qui lui était nécessaire on déduit de ses points ceux du perdant ; la partie se gagne simple, double ou triple suivant que le côté perdant a un, deux ou trois points et on ajoute les quatre points dits de consolation.

Le chelem compte pour vingt fiches et dans certains cercles on compte pour seize le petit chelem c'est-à-dire toutes les levées moins une.

On voit quelle large part est faite à la science du bien jouer et que les honneurs n'y sont estimés qu'au prorata des levées qu'ils procurent. Les petits joueurs et même les joueurs de seconde force ne peuvent y lutter qu'avec la peu consolante perspective de succomber infailliblement dans un temps donné devant des capacités supérieures.

OLD. TRICK.

ECHOS DE L'ÉTRANGER

Vienne. — Leurs Majestés le roi et la reine de Danemark, le grand-duc héritier de Russie avec la princesse Dagmar, sa femme, et le duc de Cumberland sont arrivés à Vienne jeudi dans l'après-midi. Le roi de Danemark a un extérieur qui appelle l'attention et il porte très allègrement ses soixante ans : les cheveux, la barbe et les moustaches sont parfaitement blonds. Le roi était revêtu à son arrivée de l'uniforme de général danois avec le grand cordon et la croix de l'ordre de Saint-Étienne. Le prince héritier de Russie portait également le cordon de l'ordre de Saint-Étienne sur son uniforme de général russe. Le duc de Cumberland avait, selon son habitude, revêtu l'uniforme de colonel autrichien.

Conduits par S. M. l'empereur, le roi de Danemark et le grand-duc passèrent en revue la compagnie d'honneur qui était venue les recevoir à la gare, pendant que la musique jouait l'hymne national danois puis l'hymne national russe. L'empereur, aussitôt la revue terminée, offrit le bras à la reine de Danemark en lui disant : « Je suis heureux de vous revoir » et la conduisit à la première voiture où elle prit place avec sa fille la princesse Dagmar. L'empereur monta dans la seconde avec le roi de Danemark, le prince héritier de Russie prit place dans la troisième avec le chevalier de Salis, et le prince de Cumberland occupa la quatrième avec le prince de Hesse.

Le séjour de l'héritier de Russie doit durer jusqu'à samedi deux heures de l'après-midi, heure à laquelle il doit partir pour Berlin. LL. MM. le roi et la reine de Danemark prolongeront leur séjour jusqu'à dimanche ou lundi.

Pesth. — Les chasses au renard, on le sait, sont un des passe-temps favori de la noblesse hongroise alors que la saison du turf est définitivement close, et tous les sportsmen du royaume se donnent rendez-vous à Pesth, après les courses d'automne, pour y suivre un certain nombre de chasses à courre.

Cette année la saint Hubert n'a pas été favorable à nos chasseurs et Reinecke, grâce à ses ruses, est resté le maître de la situation. Vers 11 heures du matin 70 à 80 cavaliers et une vingtaine d'équipages venus des quatre points cardinaux s'étaient réunis au moulin Pascal. S. M. l'Empereur s'y montra bientôt, accompagné du baron Orczy et ne laissa pas échapper l'occasion de plaisanter sur le temps qui était peu engageant et sur les vives couleurs qui, grâce à l'intensité du froid, empourprait la joue de nos amazones.

Après une quête de peu de durée retentit enfin le *Tally-ho!* Le renard, chassé de sa tanière, s'enfuit vers Palota ; puis étant entré en forêt il fait un retour et se rabat sur Czinkota où retentit « Hourvari ». Les chiens avaient perdu la piste et, attendu le mauvais temps, la société rentra vers une heure.

D.

PROGRAMME DES CONCERTS

Du Dimanche 23 Novembre

à 2 heures précises

CONCERTS POPULAIRES

PREMIER ACTE DE

LA PRISE DE TROIE

DE BERLIOZ

avec le concours de

Mme CHARTON-DEMEURS

ET DE MM. STÉPHANE ET PICCALUGA

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

CONCERTS DU CHATELET

1. **Manfred**. . . . . SCHUMANN.
2. **Air du siège de Corinthe**, (chanté par M. Faure). ROSSINI.
3. **Polonaise**, extraite de la *Sérénade*. . . . . BEETHOVEN.
4. **Le Vallon**. . . . . GOUNOD. (chanté par M. Faure).
5. **Fragments d'Étienne Marcel**. . . . . SAINT-SAENS. (chantés par MM. Faure et Lauwers.
6. **Ouverture d'Obéron**. . . . WEBER.

Le concert sera dirigé par M. ED, COLONNE.

CHRONIQUE DU SPORT

C'en est fait aujourd'hui, l'heure fatale du 15 novembre a sonné, les courses plates, même les plus inoffensives, sont absolument défendues. Bien qu'il existe aujourd'hui un prix de disqualification, c'est-à-dire une prime donnée à la violation de la loi, cet encouragement à la révolte contre toute autorité n'est pas encore de nature à constituer un ordre de choses quelconque. On trouverait bien encore de quoi alimenter quelques réunions jusqu'à la fin du mois, à la condition d'envoyer immédiatement tout ce champ de déclassés au Tattersaal, ils n'en seraient ni plus ni moins vendus vingt-cinq louis pièce.

Faute d'un saint, l'autel ne sera pas moins bien fêté, les steeple-chases peuvent amplement fournir aux besoins d'une fin de saison, dont les exigences en fin de compte ne sont pas par trop rigides. La seconde journée d'Auteuil eût été assez terne, sans l'émotion produite par la défaillance de *Quémandeur* dans le prix de la Porte-Maillot. Le cheval, paraît-il, n'aurait pas répondu à l'attente de ses partisans; ces sortes de choses se voient assez souvent aujourd'hui, pour qu'en vérité on soit assez mal venu à s'en étonner. Au premier moment, je le comprends, on se sent un peu écorché, on crie, c'est pardonnable. Autrefois, on donnait vingt-quatre heures, à un condamné, même justement, pour maudire ses juges; *à fortiori*, doit-on les accorder à un désillusionné, pour s'en prendre aux caprices de son favori. Mais aujourd'hui, ces sortes de récriminations doivent être courtes, et surtout peu bruyantes, parce qu'autrement ce serait de mauvais goût. Cela se produit si souvent qu'en vérité on devrait y être habitué, mais je le comprends, on est en droit d'exiger que les choses se passent avec de certaines formes.

Voyons, c'est bien le moins, et c'est chose si facile qu'il faut avoir le caractère bien mal fait, pour se dispenser de certaines précautions, grâce auxquelles, si tout le monde n'était pas content, au moins personne ne se plaindrait. Le grand art de tondre est de le faire, sans que l'on entende la victime se plaindre, Ceci constitue, j'en conviens, une assez singulière morale, je ne la prêche en aucune façon, mais en tout et pour tout, j'aime les choses bien faites. Je suis sous ce rapport de l'avis de ce pauvre *Lamplugh*. C'était un des esprits les plus fins et les plus originaux que j'aie jamais connus. Je me rappelle qu'un jour, aux courses de Caen, il fut victime d'un de ces nombreux pic-pockets anglais, dont l'invasion désola pendant quelques années nos principaux hippodromes. Si adroit que fût l'industriel d'Outre-Manche, la victime s'aperçut cependant de son opération hasardeuse, elle consistait à lui enlever son porte-monnaie. Quelque prestesse que pût y mettre Lamplugh, le tour était fait, et le porte-monnaie passé à un compagnon, avant qu'il eût pu s'y opposer. Il fut donc réduit à la stérile satisfaction de faire arrêter l'auteur de cette spéculation interlope. On les conduisait ensemble chez le commissaire de police, et pendant la route, Lamplugh, pour décharger sa mauvaise humeur, disait à son compagnon : « Comment avez-vous le courage de voler « un pauvre entraîneur comme moi, quand il y a « tant de gentlemen ayant les poches bien garnies « ici. » — « C'est vrai, répondit l'autre, mais « avouez au moins que c'était bien fait. » — « Non, « répondit brusquement Lamplugh, puisque je « l'ai senti. » Il avait raison.



Tout est là, il ne faut pas le sentir. Les Lacédémoniens, chez qui, paraît-il, les principes sur la manière de faire sienne la propriété des autres étaient assez larges, exerçaient leurs enfants dans la pratique de ces études. Ils les punissaient sévèrement, seulement quand ils se laissaient prendre. La corporation des pickpockets de Londres possède, dit-on, une salle d'études au milieu de laquelle pend un mannequin garni de sonnettes des pieds à la tête; on introduit un porte-monnaie dans l'une de ses poches; il s'agit de l'en extraire sans faire tinter une sonnette, si légèrement que ce soit. Quand l'étudiant commet une faute, il est sévèrement châtié; aussi arrive-t-il promptement à une prestigieuse adresse. Que diable, apprenez votre métier, il n'est pas si difficile que cela, je l'ai assez expérimenté, théoriquement et pratiquement, pour vous en donner l'assurance; rien n'est plus aisé, surtout en steeple-chase, que d'arrêter un cheval sans que personne y voie rien. Mais le tirer comme cela au vu

et au su de tout le monde, c'est un peu raide, et on a raison de réclamer une pénalité exemplaire. C'est trop sans façon; il faut au moins se donner la peine de faire ce que l'on fait. Prenez-y garde, dans votre intérêt même, parce que vous arriverez à rendre le métier impossible. Vrai, c'est trop fort, Il est, je le sais, difficile de sévir, quand, comme les augures romains, on ne peut guère se regarder sans rire; il faudrait cependant trouver un moyen, sans cela, croyez-moi, vous finirez par tuer la poule aux œufs d'or: cependant elle pond bien, la malheureuse, vous n'avez rien à lui reprocher.



BOX HILL COACH

Dessiné par M. Burgess pour *Sport et Dr. News*

Au reste, tout cela, pour cette année au moins, tire terriblement à sa fin, le turf ne bat plus que d'une aile. L'hiver, surtout quand il s'annonce aussi sérieusement, est la mort du sport; vous aurez beau faire, vous ne le galvaniserez pas. Tout a besoin de se reposer en ce monde, même les machines à vapeur. Aussi ces réunions de fin d'année passent-elles à peu près inaperçues; c'est à peine le lendemain si l'on se souvient qu'elles ont eu lieu la veille.

La grande préoccupation du moment est la fête donnée à l'Hippodrome de Paris au profit des inondés de Murcie. Certes, l'idée de venir au secours d'une population tout entière frappée par un sinistre de cette nature est louable, et chacun doit y applaudir. Mais cette charitable pensé n'est pas aussi aisée à mettre pratiquement à exécution que l'on pourrait se l'imaginer. Il s'agit de trouver à donner à la curiosité publique un aliment suffisant pour subvenir aux frais d'une entreprise coûteuse, et en même temps remplir le but que l'on s'est proposé, c'est-à-dire secourir une infortune. La charité de nos jours a revêtu une assez singulière forme, il faut avant tout, pour consoler ceux qui souffrent, commencer par amuser ceux qui ne souffrent pas. Les organisateurs de la fête de l'Hippodrome avaient eu une merveilleuse idée, mais il fallut y renoncer devant le veto administratif. Il s'agissait de donner aux Parisiens le spectacle inconnu et émouvant d'une course de taureaux. Mais non d'une de ces parodies, comme on peut en voir dans le midi de la France : de vrais taureaux venus d'Espagne, avec de vrais toréadors. Cela eût eu un succès fou, mais l'autorisation a été refusée.

Je n'ai pas à apprécier le plus ou moins d'opportunité d'une mesure administrative devant laquelle il n'y a qu'à s'incliner. Elle répond trop, au reste, au sentiment public en France pour ne pas s'expliquer d'elle-même. Je ne puis cependant m'empêcher de faire remarquer la singularité de cette sensiblerie quelque peu exagérée. Un exercice dangereux, quel qu'il soit, se résume en fin de compte à voir un homme risquer sa vie contre une éventualité quelconque : sous une forme ou une autre, cela revient absolument au même. Allez voir un steeple-chase, forcément à un moment donné vous assisterez à l'assez triste spectacle d'un homme écrabouillé sous un cheval, et emporté pour mort, les jambes et les bras balants. Il en reviendra ou il n'en reviendra pas, on n'en sait rien. Tous les soirs, aux Folies-Bergère ou dans un Cirque quelconque, des hommes, des femmes, des enfants, risquent leur vie le sourire aux lèvres, aux applaudissements d'un public enthousiaste. Quelle différence peut-il y avoir à mourir en se cassant les reins dans une chute ou éventré par un taureau ; j'avoue ne pouvoir en trouver aucune ; mourir pour mourir, je ne dirai pas le plus tôt, mais certes le plus vite, est le mieux.

On m'objectera peut-être cette affreuse chose : *la vue du sang*. D'abord ce n'est pas plus laid qu'autre chose, et puis on avait eu bien soin de prévenir qu'il n'y en aurait pas; le moyen était bien simple, on supprimait les *picadors*. C'est effectivement le seul épisode repoussant du combat de taureaux. Je ne comprends pas qu'en Espagne ce prélude inévitable du véritable spectacle n'ait pas été supprimé depuis longtemps. Il est, en effet, peu intéressant de voir cet animal furieux harcelé par des lances inoffensives, se ruer sur des hommes bardés de fer jusqu'à la ceinture, et s'en prendre de son impuissance à de malheureux chevaux sans défense qu'il éventre. Il est surtout triste, de voir ces pauvres chevaux que l'on fait marcher les entrailles traînant à terre, tant qu'ils peuvent se tenir debout. On se demande en vain l'utilité de cette mise en train, si ce n'est pour fatiguer le taureau, je ne saurais en trouver aucune.

L'intérêt d'une course de taureaux se concentre tout entier sur les *Banderillos* et sur la *Spada*.

C'est là seulement que l'on peut voir l'agilité prodigieuse, l'adresse invraisemblable de l'homme aux prises avec la fureur d'un animal exaspéré. Enfin, l'épisode final de la *Spada* a quelque chose d'imposant, et on ne peut se défendre d'une profonde impression en voyant cet homme coquettement vêtu, en bas de soie et en souliers à boucles, attendre tranquillement la charge du taureau, et après avoir joué avec lui comme le chat peut le faire avec une souris, l'abattre à ses pieds sans le moindre effort apparent. C'est, je vous assure, un merveilleux spectacle, on avait pris toutes les précautions pour le rendre le moins dangereux possible; on devait faire venir des *Novillos* seulement, c'est-à-dire des jeunes taureaux, encore inexpérimentés, on aurait garni leurs cornes de boules de caoutchouc.

Les choses se seraient donc passées très courtoisement de part et d'autre, et le public parisien aurait été initié à un spectacle dont on parle beaucoup sans le connaître. Rien n'a pu prévaloir contre le préjugé, et il a fallu y renoncer.

Il s'agit, aujourd'hui, de remplacer cette vive attraction dont le succès était certain, par une exhibition dont la réussite me semble au moins problématique, on parle d'une cavalcade plus ou moins historique, à laquelle seraient admis à peu près quiconque voudrait y prendre part. L'idée n'est pas mauvaise en elle-même, son application est beaucoup moins simple qu'elle n'en a l'air. Ces sortes de réminiscences d'une autre époque sont à la rigueur possibles dans une ville où tout le monde se connaît, où l'on sait qui on est. On peut alors organiser les choses en petit comité, distribuer à chacun le rôle qui lui convient le mieux, et arriver à un ensemble suffisamment réussi. Mais à Paris, où la société, ou pour mieux dire, les sociétés sont si nombreuses et si disparates, cela me semble bien épineux à réaliser. Je doute même que l'on trouve un nombre d'acteurs suffisant. Il est, il faut en convenir, agréable d'une manière relative, seulement de s'exhiber même pour une œuvre de charité, à la malignité publique, on craint les commentaires des voisins, des rivaux, des journaux, et puis, avant tout cela n'est ni dans nos mœurs, ni dans nos habitudes. Somme toute, je souhaite un succès, mais j'en doute.

Au reste, l'émulation semble se mettre de la partie dans le monde des cirques pour cette bonne œuvre des inondés de Murcie. On parle d'une fête au cirque Fernando; elle serait donnée sur des bases plus modestes, mais à coup sûr d'une réalisation plus facile et surtout plus immédiate. Il s'agirait simplement d'une représentation extraordinaire, à laquelle on adjoindrait dans les couloirs du cirque une vente de charité, dont les comptoirs seraient tenus par les plus séduisantes actrices de Paris. L'idée est excellente, plus pratique et peut-être d'un produit mieux assuré. Allons d'un côté et de l'autre, bonne chance aux inondés de Murcie.

NED PEARSON.

SUZANNE REICHEMBERG

Élève du Conservatoire dans la classe de M. Régnier, Mlle Reichemberg obtint le premier prix de comédie aux concours de 1868. Elle fut engagée à la Comédie-Française le 1er août et débuta le 14 décembre de cette même année par les rôles d'Agnès, de l'*École des Femmes* et de Cécile, d'*Il ne faut jurer de rien*. Elle devint sociétaire le 1er janvier 1872.

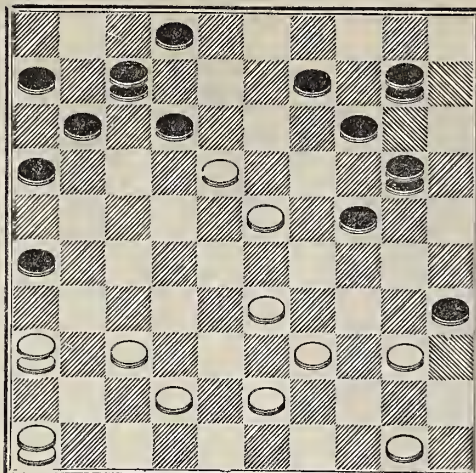
Sa meilleure création est Suzel, de l'*Ami Fritz;* elle s'est aussi fait applaudir en jouant Chérubin, dans le *Mariage de Figaro* et Diane de Xaintrailles, du *Marquis de Villemer*.

Mlle Reichemberg est une ingénue d'un art infini et une très adroite comédienne. Elle est blonde et jolie : il n'en faut pas davantage pour plaire au théâtre.... et même à la ville.

DAMES

Problème n° 85, par M. BARRÉ.

NOIRS.

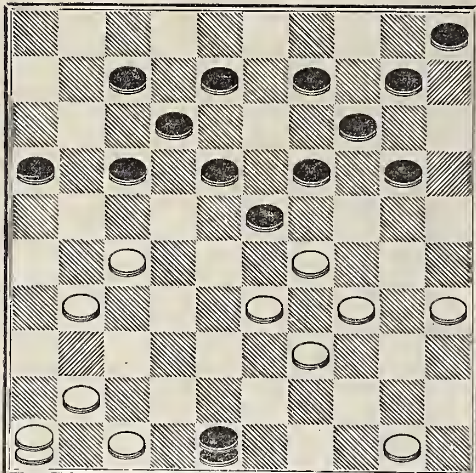


BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

Problème n° 86, par M. BERTHEAU.

NOIRS.

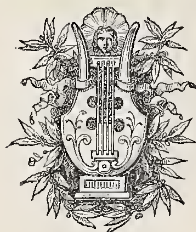


BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

Petite correspondance. — A M. Baldéent, d'Amiens. Nous publierons avec le plus grand plaisir les problèmes que vous nous proposez.

AUGUSTE JOLIET.



MUSIQUE

Le théâtre des Bouffes vient de donner un ouvrage en trois actes, LES NOCES D'OLIVETTE, de MM. Chivot et Duru, pour les paroles et de M. Edmond Audran, pour la musique. Cette pièce, décorée du titre d'*opéra-comique*, n'est en réalité qu'une *opérette*, opérette très gaie, très amusante, renfermant nombre de pages musicales marquées au coin de l'originalité et de la verve méridionales, mais ne s'élevant jamais au-dessus du genre illustré par M. Offenbach.

La scène se passe à Perpignan, sous le règne d'une comtesse quelconque — assez proche parente, à ce qu'il semble, de la grande duchesse de Gérolstein.

Le sénéchal de Perpignan a promis en mariage au vieux capitaine de vaisseau Mérimac sa fille unique, la jeune et charmante Olivette, qui sort du couvent tout juste pour aller à l'église. Mais Olivette ne veut d'autre époux que le beau Valentin, officier aux gardes de la comtesse, qui a trouvé moyen de lui exprimer son amour, grâce à des aptitudes gymnastiques fort remarquables. Olivette déclare donc à Mérimac, avec une franchise toute méridionale, qu'elle ne l'épousera pas et qu'il peut remporter sa valise et son compliment. Le vieux loup de mer ne se tient pas pour battu : il a rendu à la comtesse un signalé service en échange duquel il a reçu la promesse de voir exaucée la première demande qu'il ferait à sa souveraine ; sans songer un instant au danger qu'il peut y avoir à épouser une belle fille malgré elle, Mérimac rédige sur-le-champ une requête en bonne forme, et il se dispose à la présenter lui-même lorsqu'un ordre supérieur l'oblige à mettre à la voile sans retard et à cingler vers le cap Vert.

— J'épouserai à mon retour ! — s'écrie le triomphant capitaine ; et il fait porter sa pétition au château, comptant sur la volonté toute puissante de la comtesse pour lui garder précieusement le dépôt qu'il lui confie.

Pendant ce temps-là, le beau Valentin a fait des siennes ; croyant apercevoir dans une chambre sa chère Olivette, il escalade le balcon, pousse la fenêtre entr'ouverte et dépose un baiser... sur les nobles épaules de la comtesse, qui se trouvait là par hasard. L'étourdi se sauve sans avoir été reconnu, mais il est poursuivi, traqué, arrêté et finalement enfermé dans la prison de la ville.

Ne croyez pas qu'il y reste longtemps. Nous avons affaire à un gaillard qui ne s'embarrasse pas pour si peu et nous le voyons revenir devant le balcon de son adorée en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Là, un plan hardi est arrêté. Valentin, qui est le propre neveu de Mérimac, va endosser les vêtements de son oncle et réclamer pour son propre compte la protection de la comtesse. Le complot réussit à souhait, la comtesse se rappelle sa promesse et ordonne le mariage du faux Mérimac avec Olivette, mariage qui sera célébré sans retard.

Ceci est le premier acte.

Nous allons voir maintenant se développer le rôle d'un personnage qui, jusqu'ici s'était tenu au second plan. M. le duc des Ifs, cousin de la comtesse qu'il voudrait bien épouser pour partager avec elle les honneurs et la richesse, M. le duc des Ifs est particulièrement organisé pour les conspirations ; il en a déjà tramé seize, qui toutes ont échoué, sans qu'il en soit résulté pour M. le duc d'autre désagrément que celui de rentrer dans l'ombre pendant quelque temps : c'est ce qu'il appelle *faire le plongeon*. La fête donnée au château pour célébrer les noces d'Olivette paraît à M. le duc une excellente occasion de risquer sa dix-septième conspiration. Ourdie avec le même soin que les précédentes, elle doit avoir le même succès. Il prend pour confidente Olivette, qui raconte tout à la comtesse ; il enrôle le faux Mérimac, qui, au signal convenu, paraît en capitaine des gardes et arrête Son Excellence. Tout irait donc pour le mieux, si le vrai Mérimac, retenu à terre par une *saute* de vent, ne venait replacer nos amoureux dans la plus critique des situations.

Au troisième acte, les rôles sont changés : Valentin et Olivette ont pris la fuite, déguisés en matelots, le duc des Ifs, délivré par le vrai Mérimac, fait enlever la comtesse qu'il veut faire déporter en Espagne ; mais un piège grossier, auquel il se laisse prendre, vient consommer la ruine du conspirateur maladroit et assurer le bonheur définitif des deux jeunes amoureux.

Comme on le voit, la pièce contient pas mal d'invraisemblances et de péripéties fantaisistes ; mais, telle quelle, elle est gaie, pleine d'entrain et de bonne humeur, et fournit au compositeur un ample canevas à couplets, rondes, farandoles et chansons. Le premier acte, assez pauvre comme



LA JOLIE PERSANE

AU THÉATRE DE LA RENAISSANCE

musique, ne renferme guère qu'un morceau digne d'être cité : les *couplets du plongeon*, encore une bonne part du succès revient-elle à M. Jolly, qui s'y montre fort amusant.

Au second acte, je trouve une jolie romance bien chantée par Mme Bennati, puis la farandole, très colorée, qui est heureusement encadrée dans le final.

Le troisième acte est plus riche : le chœur des matelots, la chanson du mousse, le boléro, un quatuor très finement traité, voilà des morceaux d'une inspiration mélodique originale et distinguée.

L'exécution est bonne. Mlle Clary, qui débutait dans le rôle d'Olivette, a des qualités très sympathiques ; elle fera bien de corriger un défaut de prononciation assez sensible, surtout dans les scènes parlées. Mme Bennati chante avec une fort bonne voix et un réel talent cette musique qui ne semble guère faite pour elle. M. Jolly est très fin, très amusant dans le rôle du duc. Enfin MM. Marcellin et Gerpré complètent un ensemble des plus satisfaisants.

Les costumes et les décors sont fort jolis ; mais pourquoi, diable ! fait-il plein jour au final du second acte, puisque minuit sonne à l'horloge du château ? Après cela, à Perpignan !...

LÉON DELAHAYE.

LA JOLIE PERSANE

Dans notre numéro du 8 de ce mois, M. Delahaye a constaté le succès de la nouvelle partition de M. Lecoq. — Le dessin que nous publions rappellera à nos lecteurs qu'ils ont une charmante soirée à passer au théâtre de M. Koning, où la délicieuse Jane Hading est applaudie à chaque représentation par un public fanatisé.

ÈVE ET SES ENFANTS

(Voir page 865.)

M. Louis Courtat est un peintre consciencieux dont une des œuvres, — la *Léda*, — figure dans les galeries du Luxembourg et mérite de grands éloges ; c'est une composition d'une grâce adorable. L'*Ève et ses enfants* est un tableau qui a de belles qualités, et de couleur et de dessin. De pareils sujets coûtent toujours à un artiste de longs efforts, et on aimerait à voir l'État acquérir les tableaux qui conviennent, comme celui dont nous parlons, à l'ornement du musée et qui sont très propres à être offerts aux jeunes peintres comme modèles de style et de facture.

Il y aurait sans doute quelques réserves à faire ; on souhaiterait plus de caractère général dans l'œuvre et particulièrement dans la tête de l'Ève, qui est un peu Parisienne ; l'homme qui pioche au second plan est un Adam par trop sacrifié, mais les bambins sont charmants et très heureusement placés ; les chairs en pleine lumière ont beaucoup d'éclat, et nous apprécions hautement le mérite de cette fraîche coloration que l'on ne rencontre pas souvent dans la peinture moderne.



L'ÉDUCATION DU DERNIER ROI DE GRENADE

D'après le tableau de M. Albert Maignan. *(Illustration.)*



ÈVE ET SES ENFANTS

Dessin de M. Rosé, d'après le tableau de M. Courtat (Salon de 1879).

COURRIER DE LA SEMAINE

Nous sommes envahis par les choses d'Espagne.

La catastrophe de Murcie a d'abord attiré douloureusement notre attention vers ce pays doré et adoré; puis, comme dans toute douleur, la joie a succédé à la peine et c'est dans une grande fête de bienfaisance que nous allons réparer, autant qu'il est dans nos moyens, et oublier, autant qu'il nous sera possible, les désastres qui ont attristé les sociétés les plus frivoles. La date de la fête de l'Hippodrome est fixée au 11 décembre prochain et son programme a été définitivement arrêté par le comité d'organisation dans sa séance de jeudi dernier.

S. A. R. et I. l'archiduchesse Christine, la future reine d'Espagne, qui a traversé Paris mercredi dernier, a vivement remercié, à son passage, les organisateurs de la fête de charité, de leur généreuse initiative en exprimant le regret de ne pouvoir assister à cette solennité.

La fête donnée au profit des inondés de Murcie va faire rentrer à Paris une grande partie des villégiateurs attardés dans leurs domaines, et la vie des salons va commencer. Il ne faut pas croire cependant que la campagne sera absolument abandonnée. Les chemins de fer et la télégraphie électrique ont grandement modifié les conditions de la grande vie. On habite pour ainsi dire en même temps et la ville et les champs. L'hiver a ses charmes pour peu que le soleil brille, et nous pourrions citer une grande dame qui reçoit le jeudi à Paris et le dimanche dans son somptueux palais de la vallée de Chevreuse.

En attendant la rentrée, les veneurs et les chasseurs se hâtent de profiter des derniers beaux jours de l'été de la Saint-Martin.

On a beaucoup parlé cette semaine de la chasse présidentielle de Marly. Ce n'est qu'un début, et M. Grévy se propose de multiplier ces réunions à l'ouverture des Chambres : le terrain de la chasse étant celui qui nous divise le moins, les représentants de tous les groupes parlementaires seront invités à tour de rôle à prendre part à ces fêtes cynégétiques.

A la dernière chasse à laquelle assistait M. Gambetta, il s'est passé un petit fait qui mérite d'être rapporté et qui prouve que la galanterie française n'est pas incompatible avec le régime républicain, quoique nous ayons bien rarement l'occasion de la signaler.

Tandis que la chasse était en plein entraînement une élégante amazone, qui fait chaque jour sa promenade dans les bois de Marly, traversa le terrain de tir au moment où M. Grévy, faisant le coup du roi, venait de démonter un magnifique coq d'un plumage d'une richesse peu ordinaire. Le président de la République le fit galamment offrir à l'inconnu et celle-ci, après avoir remercié, se retira discrètement au petit galop de chasse, emportant le cadeau présidentiel. Le lendemain, le mari portait sa carte à l'Élysée pour remercier le président de la République de son acte de courtoisie.

Les grandes courses de Chantilly continuent, et chacune d'elles est marquée par une prise; la meute est magnifiquement entraînée et l'on n'a plus à craindre aucun défaut. Aucun incident digne d'être signalé dans les deux chasses de la semaine, nous nous bornerons à mentionner un déjeûner, avant chasse, qui a été offert vendredi dernier à M. le comte de Paris et à M. le duc d'Aumale par Mme de Vatry dans son délicieux ermitage de l'abbaye de Châlis. L'assistance était toute féminine et intime : la duchesse douairière d'Elchingen, la princesse Bibesco et ses trois fillettes, la comtesse de Bresson, Mme Liadières et Mlle Jacquemard, qui fait nous dit-on, pour le salon prochain, le portrait de Mme la comtesse de Vatry, qui porte magnifiquement ses quatre-vingts printemps.

Les équipages de Bois-Boudran et de Francport continuent leurs exploits et l'on peut dire que ni le comte Greffulhe, ni le marquis de l'Aigle ne dessellent.

En forêt de Fontainebleau les équipages réunis de MM. Servant et Éphrusi mènent grand train. Le jour de la Saint-Hubert y a été brillamment célébré, la réunion était nombreuse. On nous cite parmi les assistants : MM. Arthur Aguado, le comte Andréani, le prince de Bourbon, de Borda, Berthier, Dollfus, Durenne, le comte de Duranty, Éphrussi, Maurice Éphrussi, Edgard Gillois, le comte de Neuflize, Servant, Talabot, des officiers des garnisons de Fontainebleau et de Melun et

quelques amazones. Après cinq heures de chasse on a sonné l'hallali par terre sur un cerf porté bas et la curée aux flambeaux a été faite dans la cour de l'*Hôtel de France et d'Angleterre* à Fontainebleau devant une foule de curieux que l'on a eu de la peine à contenir.

Laissons les chasseurs terminer leur saison et occupons-nous du mouvement d'émigration qui va avoir lieu vers le Sud incessamment. Le monde du sport s'occupe déjà des courses de Nice qui comprendront trois journées : lundi, 12 janvier, — jeudi, 15 janvier, — dimanche, 18 janvier, et des régates internationales qui auront lieu presque en même temps.

S. A. R. le prince de Galles a été choisi comme président d'honneur des comités des Régates Internationales de 1880.

Le comité d'honneur est composé des personnages suivants : S. A. le prince héréditaire de Monaco, — l'amiral Jauréguibéry, ministre de la marine, des amiraux préfet maritime de Toulon commandant en chef de l'escadre d'évolution de la Méditerranée, — de l'amiral président du Yacht-Club de France, — des amiraux commandant les escadres russe et américaine, — du général commandant la 19e division militaire, — du maire de la ville de Nice et président du conseil maritime du Yacht-Club de France.

Le comité d'organisation a pour président le comte Vigier, pour vice-président le duc de Rivoli et pour secrétaire général M. E. Rodriguès-Henriquez.

L'événement important pour le monde des yachtsmen est l'adoption définitive du règlement qui sera mis en vigueur.

Nous ne chercherons pas à l'analyser et nous nous bornerons à rapporter une innovation qui sera bien venue du public qui ne comprend pas grand'chose aux courses de bateaux.

Cette innovation heureuse consiste à *handicaper* les coureurs *au départ*, c'est-à-dire de leur faire rendre, comme dit le *William's Turf*, le parcours qu'ils se devront entre eux d'après leurs différents tonnages, non plus au moment *de l'arrivée*, mais bien au moment de l'appareillage qui, cependant, aura lieu simultanément pour tous les yachts, mais se fera pour chacun d'eux d'une bouée spéciale, chaque bouée étant placée par rapport aux autres à des distances proportionnelles aux rendements des coureurs. De la sorte tout en ayant les avantages du départ simultané, le gagnant sera bien effectivement le premier bateau qui atteindra le but et l'on n'aura plus ces mécomptes qui décourageaient de la vue des régates le public ordinaire auquel il paraissait toujours fort singulier que le bateau arrivé sous ses yeux *le premier* ne fut pas le vainqueur.

Il est certain que le gros public comprendra mieux ainsi l'intérêt des courses et nous ne saurions trop féliciter le *Cercle de la Voile* de Paris d'avoir fait adopter cette partie du règlement.

Florian Pharaon.

BULLETIN FINANCIER

Les fluctuations se suivent sur le marché sans toutefois se ressembler. Un jour, on débute avec fermeté et on retombe en clôture. Le lendemain c'est l'inverse : on débute à des prix plus bas pour se relever ensuite. Il est vrai qu'en clôture on reperd l'avance gagnée dans la journée. De telle sorte que le résultat général de la séance n'est pas favorable, puisqu'en définitive les cours de clôture sont en baisse.

Ces fluctuations sont le résultat de l'offre et de la demande qui se produisent sur le marché ; on ne doit donc pas y attacher une importance sérieuse, ni en déduire un indice pour juger les dispositions du marché, et particulièrement celles de la spéculation, qui suit docilement les fluctuations que lui imprime le marché du comptant.

On s'attend toutefois à ce que la Banque d'Angleterre augmente son escompte pour protéger son encaisse, à laquelle on fait chaque jour de fortes brèches,

Les Consolidés se maintiennent néanmoins entre 98,5/16 et 98,7/16. De son côté, le bilan de la Banque de France accuse une diminution de 17 millions dans son encaisse et comme c'est la troisième fois que pareille diminution se produit, cela donne sérieusement à réfléchir. Cette nouvelle a même ralenti l'action du comptant et les rentes en ont été atteintes.

Cependant, en ce qui concerne nos fonds d'État, le *Journal officiel* vient de publier un avis annonçant le remboursement anticipé des obligations du Trésor à courte échéance. Il est certain que les sommes provenant de ces remboursements seront réemployées en rentes et qu'il y aura d'ici à quelques jours une recrudescence des demandes qui se sont un instant ralenties.

Les valeurs du parquet ont mieux résisté que les rentes, telle que la Banque d'escompte qui a légèrement progressé.

Quand aux Fonds étrangers, on a essayé de les maintenir, mais on n'a guère réussi, particulièrement les Fonds russes qui sont d'une extrême lourdeur sur toutes les bourses d'Europe.

Le 3 p. 100 est à 81,32, l'Amortissable à 83,07 après avoir fait 82,95. Le 5 p. 100 reste à 114.85. Parmi les emprunts étrangers, le Hongrois reste à 83,60 et l'Italien à 79,30.

La Banque d'Escompte se traite à 760, le Foncier à 1,010, la Banque de Paris à 838,75, la Financière à 547,50, la Franco-Algérienne à 455 et l'Hypothécaire à 625.

Le Foncier d'Autriche fait 691,25, le Mobilier Espagnol 575. En Chemins on ne cote que le Nord, à 1,465. Les Chemins Autrichiens sont à 576,25, les Lombards à 172,50, les Nord d'Espagne à 245 et les Sarragosse à 312,50. Nous laissons les Allumettes à 3 55 le Gaz à 1,287,50 et l'Immobilière à 17,50. Les Suez clôturent à 705 et les Délégations à 615.

La Banque hypothécaire est une institution capable de rendre de grands services, et s'imposant dans un pays où, sur 15 milliards de dette hypothécaire, il y a *moins d'un milliard* absorbé par le Crédit foncier.

Il reste donc, sans heurter personne, une large place à prendre.

Quant à la Société des Immeubles de Paris, elle possède, par acquisition, des maisons de produit d'importance moyenne dont la location et la gestion sont exemptes d'alea ; elle éparpille ainsi ses risques et les réduit pour ainsi dire à zéro ; cette sage méthode ne peut manquer d'être appréciée par les capitaux d'épargne qui cherchent à se placer à l'abri des fluctuations de la spéculation.

Le portefeuille de la Société de Réassurances générales continue à s'emplir des meilleures affaires. Il en est de même, nous assure-t-on, de celui de l'Assurance financière. T.

*** L'Impératrice Eugénie, désirant se rendre en Espagne auprès de sa mère, Mme la comtesse de Montijo, dangereusement malade, ignorait si le gouvernement français lui accorderait l'autorisation de traverser la France.

Cette autorisation, demandée en son nom par l'ambassade anglaise, fut accordée sans difficulté. Ce fut M. le général Fleury qui la porta en Angleterre.

L'impératrice, accompagnée du duc de Bassano, débarquait jeudi à trois heures, à Calais, par le paquebot venant de Douvres.

A huit heures cinq minutes, elle descendait à la gare du Nord où venait d'arriver un service de gardiens de la paix. Outre le personnel de la Compagnie du Nord, étaient, présents à l'arrivée : MM. Boucher-Cadart, directeur de la sûreté générale, et Caubet, chef de la police municipale.

L'impératrice voyage dans le plus strict incognito.

Entièrement vêtue de noir et le visage couvert par un long voile de crêpe, l'infortunée mère du Prince Impérial a traversé le quai d'arrivée.

Au premier aspect, l'impératrice n'a point changé : c'est toujours la souveraine belle et gracieuse d'autrefois ; seulement en regardant plus attentivement, on voit que sous le poids des immenses douleurs qui l'ont accablée, les cheveux ont blanchi et les traits se sont creusés. Son visage a la blancheur de la cire.

L'impératrice a quitté Paris, à la première heure, pour Madrid.

GASTRONOMIE

Perdreaux aux champignons à l'anglaise.

Nous ne sommes point partisan de la cuisine anglaise, et si nous donnons aujourd'hui une recette qui lui appartient c'est que nous avons été à même d'en constater la succulence.

Faites revenir dans très peu de beurre frais une garniture de champignons suffisante pour remplir entièrement l'intérieur des perdreaux, comme on les remplit de truffes quand ils doivent être truffés. Les meilleurs champignons pour cette préparation sont ceux qui n'ont encore que la moitié de leur grosseur, et dont les bords sont roulés en dedans. Faites revenir les perdreaux dans le beurre pour leur faire prendre couleur; retirez-les de la casserole, faites un roux clair en y ajoutant au beurre une ou deux cuillerées de farine, mouillez avec un demi-verre de vin blanc et une demi-tasse de bouillon. Remettez les perdreaux dans cette sauce pour compléter leur cuisson, ajoutez à la sauce une douzaine de champignons hachés; servez les perdreaux aux champignons avec cette sauce convenablement réduite. On peut aussi, après avoir rempli les perdreaux de champignons, comme ci-dessus, les faire cuire à la broche en les couvrant de bardes de lard; dans ce cas, on les sert accompagnés d'une broad-sauce (sauce au pain). C'est de toutes les manières d'accommoder les perdreaux celle qui est le plus en faveur près des gastronomes de la Grande-Bretagne.

P. DE BALBAAC.

MENU

Potage sagou au gras.
Brochet à la Mac-Mahon.
Perdreaux aux champignons à l'anglaise.
Rôti de merles.
Salade de laitue.
Haricots maître d'hôtel. — Câpres à la bordelaise.
Crème à la vanille.
From ge de Brie. — Poires duchesse.
Raisin en boîte.

Un verre de la véritable *Liqueur Bénédictine*.

P. DE B.



Tiré de **LA REVUE DE LA MODE** 13-15, quai Voltaire

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette en faille ou satin. — FACE : La jupe bordée d'un plissé forme des plis biais arrêtés par des perles brodées. Corsage à paniers bordés et garnis de broderies ; ce corsage ouvre sur une guimpe ornée de nœuds. Manches longues à revers de broderie. Cette robe peut s'exécuter en soie de toutes nuances.

Dos : Les paniers s'arrêtent sur la hanche. Le corsage de forme princesse et lacé derrière descend, encadré de broderies, former des draperies sur la jupe. Celle-ci, au quart longue, est terminée par une garniture à plis formant une sorte de losange.

⁂ M. Gérard Hennessy vient de mourir de la poitrine à l'âge de vingt-cinq ans.

M. Hennessy appartenait à la célèbre famille, dont les membres sont si honorablement connus dans le monde du turf et du club.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine. 26.

(Encres typographiques de Lefranc).

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 55.
SAMEDI, 29 NOVEMBRE 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr.;—6 mois, 15 fr..—un an, 30 fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

ON S'ABONNE
à l'étranger :

Allemagne.

Cologne, chez Rudolt, Mosse, 2, Wallrafsplatz (Représentation spéciale et régie exclusive des annonces pour l'Allemagne.)
Berlin, chez Asher et Ce.
Munich, chez Ackermann.
Leipzig, chez F.-A. Brockhaus.
Mayence, chez Zabern.

Autriche-Hongrie.

Vienne, chez Braumuller et fils.

Belgique.

Bruxelles, chez C. Muquardt, 45, rue de la Régence.
Anvers, chez Max Rueft.

Danemarck.

Copenhague, chez Reitzel.

Espagne.

Madrid, chez Bailly-Baillière.
Barcelone, chez Verdaguer.

Grande-Bretagne.

Londres, chez Delizy, Davies et Ce (Agence de publicité), 1, Creil street, Strand.
Londres, Williams et Norgate, 14, Henrietta street. Covent Garden.
Liverpool, chez Edward Howel.
Manchester, ch. Thomas Hayes.
Edimbourg, chez Williams et Norgate.

Italie.

Rome, Florence et Turin, chez Bocca frères, libraires du Roi.
Milan, chez Brigola.
Naples, chez Riccardo et Marghieri.

Pays-Bas.

La Haye, chez Martinus Nijhoff.
Amsterdam, chez Van Bakkenes.

Portugal.

Lisbonne, chez José Rodriguez.

Russie.

Saint-Pétersbourg, chez Mellier.

Suède et Norwége.

Stockolm, chez Samson, et Wallin.

Suisse.

Genève, chez Cherbuliez.
Lausanne, chez Benda.

Turquie.

Constantinople, chez Depasta frères.

États-Unis.

Boston, chez Little, Brown et Ce.
Chicago, chez Jansen et Mac Lure.
New-York, chez J. W. Bouton.



M. CAROLUS DURAN

Fac-similé d'un dessin de A. Bichard, d'après le bronze d'Alexandre Falguière.

(*L'Art.*)

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

ART

Bronzes, Céramique, Porcelaines.

Bronzes d'Art. — LEMERLE-CHARPENTIER, 8, rue Charlot. — LEROLLE FRÈRES, 1, rue du Foin. — LEVY, 29, rue Sévigné. — MORISOT, 76, rue Turenne. — BOYER FILS FRÈRES, 64, rue Saintonge. — A. CHERTIER, 7, rue Férou.

* * *

Marbres onyx d'Algérie. — SOCIÉTÉ DES MARBRES ONYX D'ALGÉRIE, H. JOURNET et Ce, 24, boulevard des Italiens.

Céramique d'Art. — ESCALIER DE CRISTAL, 6, rue Scribe. — BOCH FRÈRES, 1, rue Compiègne.

Porcelaines. — ÉMILE BOURGEOIS, dépôts des fabriques de Minton, services de table, 21, r. Drouot.

Bijouterie, Orfèvrerie, Horlogerie Serrurerie d'art.

Bijouterie artistique et horlogerie. — GUSTAVE SANDOZ, 147 et 148, galerie Valois (Palais-Royal).

* * *

Orfèvres. — ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart. — F. VEYRAT & Ce, 21, rue du Château-d'Eau. — POUSSIELGUE-RUSAND, 5, rue Cassette. — ROBIN, 11, rue Chabanais. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — FERRY, successeur de FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. Orfèvrerie en argent.

* * *

Horlogerie. — CONTREAU, 36, boul. des Italiens. Mon LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal).

* * *

Serrurerie d'Art. — STERLIN, 39, rue Richelieu.

Curiosités et tapisseries, Emaux Gravures, Vitraux.

Tapisseries anciennes. — AUX VIEUX GOBELINS, 27, rue Laffitte.

* * *

Émaux. — BISSINGER, 31, rue du 4 Septembre.

* * *

Vitraux. — ANGLADE, 55, boul. Montparnasse.

* * *

Graveurs héraldiques. — STERN, 47, passage des Panoramas.

Articles de dessin.

Articles de dessin. — BERVILLE, 25, rue de la Chaussée-d'Antin.

Musique, Instruments.

Éditeurs de musique. — BRANDUS & Ce, 103, rue Richelieu. — HEUGEL & Ce, au Ménestrel, 2, rue Vivienne. — E. & A. GIROD, 16, boulevard Montmartre. — MACKAR, 22, passage des Panoramas.

* * *

Pianos. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary. — KRIEGELSTEIN, 5, r. Meyerber.

Orgues. — ORGUES D'ALEXANDRE PÈRE & FILS, 106, rue Richelieu.

Livres, Estampes, Experts Tableaux.

Libraires et Editeurs. — E. PLON & Ce, 8, rue Garancière. — DUMAINE, 30, r. Dauphine. — C. DELAGRAVE, rues Soufflot et Sainte-Catherine.

Cabinet de lecture. — GRAET-DELALAIN, 1, rue Méhul.

* * *

Estampes et Gravures. — RAPILLY, 5, quai Malaquais.

* * *

Experts de tableaux. — HARO, 16, rue Visconti.

* * *

Restauration de tableaux. — MERCIER, restaurateur de l'École des Beaux-Arts, 27, rue de Seine.

Photographes, Produits et Accessoires.

Photographie. — Mon NUMA BLANC, FERNAND VADON, 29, boulevard des Italiens.

* * *

Produits photographiques. — PROFseur STEBBING, 27, rue des Apennins.

Articles de photographie. — L. PUECH, 21, place de la Madeleine. — MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

Albums photographiques. — W. MARX, 3, rue des Archives. — Médaille d'or en 1878.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts.

Ameublement. — BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne.

Meubles d'art. — DROUARD, 16, rue de Lyon.

Meubles riches et ordinaires. — DORANGE, 59, passage Choiseul.

* * *

Coffres-forts. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré. — PIERRE HAFFNER, 10, 12 et 14, passage Jouffroy.

Chauffage.

Articles de chauffage. — E. DELAROCHE & NEVEUX, 22, rue Bertrand. — POÊLE MOBILE SUR ROUES, 6, place de l'Opéra.

* * *

Coke. — PIERRON, 72, rue du Théâtre, à Grenelle.

Charbons de terre et coke. — O. BLANQUI, 8, rue de l'Université.

COSTUME — MODES

Costumes, Confections, Nouveautés Cachemires.

Costumes. — MEYER & MORTIMER, 14, r. Halévy.

* * *

Confections, Nouveautés, Cachemires. — GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal. — NORMAND père et fils et CHANDON, 82, rue Richelieu. — BOURUET-AUBERTOT, 23, av. de l'Opéra. — AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres. — AU PRINTEMPS, rue du Havre. — AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac. — AUX TROIS-QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine. — MAGASINS DE LA PLACE CLICHY, à la place Clichy. — TAPIS ROUGE, rue du Faubourg-Saint-Martin.

* * *

Patrons découpés haute nouveauté. — D. BACLE, 46, rue du Bac, concessionnaire des patrons DEMOREST.

Chemiserie, Lingerie, Corsets.

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — CHARVET, 25, place Vendôme.

* * *

Lingerie. — A LA GRANDE SPÉCIALITÉ DE BLANC, 31, boulev. de Sébastopol et 2, rue Berger.

* * *

Corsets. — Mme BILLARD, 4, rue Tronchet. — N. DACIER, 8, rue du Quatre-Septembre. Médaille à l'Exposition de 1878.

Corsets, lingerie et jupons. — Mon VIGOUROUS, 9, rue d'Argenteuil.

Parfumeurs, Éventails.

Parfumeurs. — HOUBIGAND, 19, faub. Saint-Honoré. — PIVER, 10, boul. de Strasbourg. — RIMMEL, 17, boulev. des Italiens. — GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout. — PINAUD, 37, boulevard de Strasbourg.

Parfumerie hygiénique. — RUSMA DU SÉRAIL MULLER, 30, faubourg Montmartre.

Vinaigre de toilette. — BULLY, 67, r. Montorgueil.

Lait antéphélique. — CANDES & Ce, 26, boulevard Saint-Denis.

Pâte épilatoire. — Mme DUSSER, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Eaux. — EAU LAFERRIÈRE, 25, rue d'Enghien.

* * *

Éventails. — RODIEN, 48, rue du Luxembourg.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — SCHÆFFER, 23, boulevard des Italiens. — WASSE (culottier), 85, rue Richelieu. — ULMER, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.

Équipements militaires. — SPIQUEL, 164, r. Saint-Honoré.

Tailleurs pour dames. — WORTH, 7, r. de la Paix.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — MAISON ANGLAISE, 1, place de l'Opéra. Spécialité de chapeaux élégants pour hommes et pour dames.

SPORT

Équitation. Armuriers. Escrime.

Équitation. — MANÈGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

* * *

Armuriers. — GUYOT, 8, r. de Ponthieu. — LAINÉ, 21, rue Rivoli.

* * *

Professeurs d'escrime. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour. — D. ROBERT, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides. — BOYER, 10, rue Taitbout.

Hydrothérapie.

Bains. — ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hôtels.

Billard.

Professeurs de billard. — L. PIOT, au Grand-Café. — VIGNAUX, au café Chimène, passage Jouffroy.

* * *

Billards. — BLANCHET, 53, rue de Lancry.

Chevaux, Voitures, Écuries Sellerie.

Vente de chevaux. — TATTERSALL FRANÇAIS, 24, rue de Beaujon.

Marchands de chevaux. — A. MARX, 5. rue Matignon. — A. BERNHEIM, 17, rue de Marignan.

Chevaux et voitures de luxe de grande remise. — HAWES FRÈRES, 26, rue François Ier.

* * *

Voitures. — HENRY BINDER, 31, rue du Colisée. — BINDER aîné, 40, avenue du Bois-de-Boulogne. — KELLNER, 109, avenue Malakoff. — MUHLBACHER, 63, avenue des Champs-Elysées. — THOMAS (Brice), 135, boulev. Haussmann. — PLISSON, 3 et 5, avenue de la Grande-Armée.

* * *

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

* * *

Selliers. — RODUWART FRÈRES, 36, avenue des Champs-Elysées.

* * *

Fouets et cravaches. — BOUFFINET & GERIN, 122, rue du Temple.

* * *

Colliers de chiens. — LOCHET AINÉ & DEBERTRAND, 192, rue Saint-Maur.

* * *

Parapluies. — Mon H. FALCIMAIGNE, 91, boulevard Sébastopol.

Chiens.

Nourriture de chiens de chasse par le riz. — LAPOSTOLET FRÈRES & CERTEUX, 20, rue de Viarmes.

Villes et stations balnéaires.

VICHY. — ÉTABLISSEMENT THERMAL.

VICHY. — GRAND-HOTEL DES AMBASSADEURS.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

DIVERS

Compagnies financières et Compagnies d'assurances.

Banque. — UNION FINANCIÈRE, 4, rue de Hanovre.

Caisse financière. — CAISSE FINANCIÈRE DE PARIS, 13, rue de Londres.

Compagnies financières. — CRÉDIT LYONNAIS, 19, boulevard des Italiens. — BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, 3, rue d'Antin. — CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, 66, rue de la Chaussée-d'Antin. — SOCIÉTÉ DES DÉPOTS ET COMPTES COURANTS, 2, avenue de l'Opéra. — SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE PARIS, 19, rue Louis-le-Grand. — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, 54 et 56, rue de Provence.

* * *

Assurances sur la vie. — LE TEMPS, 3, rue Rossini.

Assurances à primes fixes. — LE MONDE, 12, rue du 4 Septembre.

Assurances sur la vie et contre l'incendie. — L'OUEST, Compagnie d'assurances sur la vie et contre l'incendie, 60, rue Neuve-Saint-Augustin.

Assurances maritimes. — LE ZODIAQUE (Compagnie d'), 11, rue Bergère.

Pour 3 francs par an assurance contre les accidents de chemins de fer et de voitures. — Cie LE GLOBE, capital : 9,000,000, 19, rue de Grammont, Paris.

Institutions, Sciences.

Institutions. — ROGER, 2, rue Lhomond. — DITZ, à Asnières.

* * *

Inventions nouvelles. — RAMON BAÑOLAS, ingénieur, 102, faubourg Poissonnière. Extincteur dit « MATA-FUEGOS ».

Pharmaciens.

Pharmaciens. — PHARMACIE NORMALE, 70, rue Drouot. — GRIMAULT & Cie, 8, rue Vivienne.

Produits pharmaceutiques et hygiéniques.

Produits pharmaceutiques. — LABELONYE, 99, rue d'Aboukir. — FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78 et 80, faub. Saint-Denis. — BERTHÉ, 24, rue des Écoles. — MOTHES, LAMOUROUX & Ce, 150, rue de Rivoli.

QUINA LAROCHE. (*Voir aux annonces.*)

Produits hygiéniques. — Dr DELABARRE, 78, faubourg Saint-Denis. — VIN DU Dr CH. ALBERT, 19, rue Montorgueil.

Art dentaire.

Dentiste. — FATTET, 255, rue Saint-Honoré.

Eau dentifrice. — EAU DU Dr PIERRE, 8, place de l'Opéra.

Orthopédie.

Bandages à régulateur. — HENRI BIONDETTI 48, rue Vivienne, près du boul. Montmartre.

Agriculture.

Agriculture. — HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière. — PELTIER, 10, rue Fontaine-au-Roi.

Clôtures.

Clôtures. — SOCIÉTÉ DES CLOTURES POUR CHEMINS DE FER, constructions rustiques, treillages, grillages, 51, rue d'Hauteville.

Pompes.

Pompes rotatives. — MORET & BROQUET, 121 rue Oberkampf.

Vernis.

Vernis. — SŒHNÉE, 19, rue des Filles-du-Calvaire.

Jeux et Jouets, Bimbeloterie.

Jeux pour parcs. — E. FOIN, 138, rue du Temple. — MARCHAL & BUFFARD, passage de l'Opéra.

Jouets. — PARADIS DES ENFANTS, 156, rue de Rivoli. — AU NAIN BLEU, CHAUVIÈRE, 27, boulevard des Capucines.

Bimbeloterie-Jouets. — JUMEAU. Poupées nues et habillées, 8, rue d'Anjou-au-Marais.

Accessoires de cotillon et jouets. — A LA RÉCOMPENSE, Mon A. NADAUD, 34, r. du Quatre-Septembre.

Papeterie.

Fournitures de bureaux. — GALLIN-FUZELLIER, 1, rue de Condé. Registres et encadrements.

Papeterie et maroquinerie. — ROMAIN, 11 et 12, passage des Panoramas. Bronzes et faïences d'art

Aiguilles.

Aiguilles et épingles anglaises. — KIRBY-BEARD & Ce, 5, rue Auber.

Articles pour fumeurs.

Pipes. — Mon LENOUVEL, 1 et 3, place de la Bourse. — T. SOMMER, passage des Princes.

Papier persan. — Ve J. HATTERER, 15, passage Tocanier.

Plumes.

Plumes. — J. ALEXANDRE, 4, rue de Braque.

* * *

Pèse-lettres. — BRIAIS, 60, faubourg du Temple.

TIRS AUX PIGEONS

DU BOIS DE BOULOGNE

TIR DU SAMEDI 22 NOVEMBRE 1879.

Poule à 28 mètres, 1 louis, 1 pigeon, 3 tireurs : M. le comte de Mailly, 2/2 G. — *Match à 26 et 28 mètres, 2 louis, 2 pigeons :* M. le baron de Bussierre, 2/3 G. — *Poule à 28 mètres, 2 louis, 5 pigeons, 3 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 2/6; le comte de Mailly, 2/6 (partagée). — *Même poule, 4 tireurs :* M. le comte de Lambertye, 5/7 G. — *Poule Op., à 28 mètres, 1 pigeon, 5 tireurs :* M. le comte de Mailly, 2/3 G. — *Même poule, 6 tireurs :* MM. le marquis de Camposagrado, 6/7 G.; le comte de Mailly, 5,7. — *Même poule, 5 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 3/3 G. — *Poule Op., à C. D., à 30 mètres, 5 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 2/8 G. — *Poule à 27 mètres, 3 louis, 3 pigeons, 3 tireurs :* M. le marquis de Camposagrado, 3,3 G. — *Match par Camp., à 27 mètres, 5 louis, 5 pigeons :* MM. le comte de Mailly, 5/5 G.; Lafond, 4/5. — *Poule Op., à 28 mètres, 1 pigeon, 7 tireurs :* MM. Archdeacon, 7/7 G.; le marquis de Camposagrado, 6/7. — *Poule à 28 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 8 tireurs :* MM. Lafond, 12/14, 1er; le vicomte de Martel de Janville, 11/14, 2e; le marquis de Camposagrado, 7/9, 3e. — *Poule Op., à 28 mètres, 1 pigeon, 7 tireurs :* M. Lafond, 3/3 G. — *Même poule, à 26 mètres, 6 tireurs :* M. Lafond, 2/2 G. — *Même poule, à 29 mètres, 6 tireurs :* MM. le vicomte de Martel de Janville, 7/8 G.; Lafond, 6/8. — *Même poule, à 30 mètres, 4 tireurs :* M. Archdeacon, 1/1 G. — *Même poule, 3 tireurs :* M. le vicomte de Martel de Janville, 3/4 G.

CHRONIQUE

La Chronique, habituée aux tâches modestes, et chargée de recueillir les menus faits de la vie de tous les jours, aurait parfois des visées plus hautes. Il ne lui déplairait point d'échanger sa plume légère contre le burin de l'Histoire, pour raconter, sur le mode solennel, les grands spectacles offerts à ce Paris, qui n'y prend plus garde, par des femmes, des sœurs, des filles et des mères d'empereurs et de rois.

Le même jour, et presque à la même heure, par les portes de l'*Est* et du *Nord*, entraient tout récemment dans la grande ville deux princesses qui nous présentaient le plus frappant contraste des élévations soudaines et des profonds abaissements dont la destinée s'est montrée si prodigue envers ceux qu'on appelle les grands de la terre, dans ce siècle changeant et troublé.

L'une, que nous avions vue, dans tout l'éclat d'un pouvoir absolu et d'une rayonnante beauté, le front ceint du plus brillant diadème du monde, son manteau de cour semé d'un vol d'abeilles aux ailes d'or, traverser, comme dans un triomphe, les foules ravies qui l'acclamaient, s'en va sans bruit, presque seule, couverte de longs habits de deuil, cœur saignant, front sans couronne, cachant sous son voile de veuve ses cheveux blanchis en quelques jours, — comme ceux d'une autre victime royale du caprice de la Fortune, Marie-Antoinette, vieillie en une nuit dans les angoisses de la prison, demander une hospitalité de quelques heures à l'un des anciens familiers de ses fêtes, devenu le courtisan de son malheur.

L'autre, qu'une faveur inattendue est venue chercher dans l'ombre d'un cloître, hier abbesse sans vocation d'un couvent de dames nobles, demain reine des Espagnes, quittant le prie-Dieu pour un trône, échangeant sa guimpe de nonne contre la couronne de Castille et Léon, et mariant déjà les jasmins du Tage aux *Vergiss-mein-nicht* de la Moldau, vient de nous apparaître dans la fleur de sa jeunesse, le sourire aux lèvres, l'espérance dans les yeux, recevant le baiser des reines, reine elle-même demain, entourée d'un cortège de princes, d'ambassadeurs et d'archiduchesses.

Toutes deux vont passer les Pyrénées; toutes deux vont en Espagne; toutes deux se rendent à Madrid. La première pour y recevoir le dernier soupir d'une vieille mère expirante; la seconde pour y devenir la femme du plus jeune roi d'Europe. Celle-ci entraîne à sa suite une nuée d'historiographes qui nous décriront les toilettes inventées par Worth, pour la messe, pour le couronnement, pour le bal ou pour le baise-main, — de celle-là, dont les robes remplissaient jadis toute une aile des Tuileries, on ne parlera plus que pour compter les larmes de ses yeux !...

* * *

On sait que la première de ces augustes voyageuses est arrivée trop tard. La Mort l'avait devancée, et elle a trouvé à la gare nord de Madrid un message funèbre. Le roi en personne était venu lui annoncer qu'elle avait perdu le dernier lien qui la rattachait à la vie, — sa mère, la comtesse de Montijo y Miranda, duchesse de Penaranda y Teba, décédée à l'âge de quatre-vingt-trois ans, dans une des plus belles villas de la grande banlieue madrilène, — précédée dans la tombe par son mari, sa fille aînée la duchesse d'Albe, son petit-fils Eugène-Napoléon, prince impérial, et sa petite-fille la duchesse de Médina-Cœli.

* * *

On se rappelle la tirade du poète comique, raillant les festins officiels que les ministres du dernier roi offraient pendant les sessions, et au moment des grands votes, aux députés ventrus et satisfaits.



Croquis de M. JEAN-PAUL LAURENS

(*Chefs-d'Œuvre*, Baschet, éd.)

Elle se terminait par un vers souvent cité, toujours applaudi, et devenu célèbre :

Et c'est par les dîners qu'on gouverne les hommes!

Il est bien frappé, ce vers, sur une enclume sonore, et il a toute la netteté d'une médaille destinée à circuler dans toutes les mains, sans que rien n'altère la fleur de son coin. Mais il n'est peut-être plus tout à fait vrai. Le dîner ne compte plus parmi les instruments de règne, pour parler comme Tacite. Nos législateurs, devenus singulièrement positifs, ont besoin d'arguments plus sérieux pour laisser entamer leurs convictions, et il ne leur suffit plus d'un verre de madère ou de Château-Yquem pour leur faire avaler un ordre du jour indigeste. Ce n'est plus dans la salle à manger que se forment les convictions et que se traitent les grandes affaires. Nous avons changé tout cela, comme disait ce bon Sganarelle.

Ceci ne veut pas dire que l'on ne dînera plus. Loin de là ! Je crois, au contraire, que l'on n'a jamais plus dîné. La gourmandise est aujourd'hui le plus triomphant des sept péchés capitaux ; la cuisine s'élève à la hauteur d'un fait social ; tout journal qui se respecte publie son menu, et je sais des lectrices de la Revue qui vérifient le lendemain de leur apparition les recettes de M. de Balbaac.

Les dîners dont on parle le plus aujourd'hui sont presque tous des dîners de corporations, où chacun paie son écot, et où l'on se réunit entre confrères pour boire sec et bien manger, tout en causant de ses petites affaires — ce qui n'est, je crois, défendu par aucune loi.

Le plus célèbre et le plus populaire de ces dîners, c'est celui de la *Société des gens de lettres*, dîner mensuel, à six francs par tête, qui a lieu chez Notta, et pour lequel on adresse, le second lundi de chaque mois, près de quatre cents invitations, auxquelles répondent environ cinquante membres. Le repas est simple, mais confortable ; le vin bon ; la conservation vive et animée. Le menu est inscrit sur une carte très gracieusement illustrée, et dont le sujet change chaque fois. La dernière illustration, pour le dîner de novembre, où l'on fêtait le retour des vacances, était fort spirituellement traitée. La Société des gens de lettres, symbolisée par une jeune personne rondelette et appétissante, ouvre les bras à MM. les auteurs, romanciers, chroniqueurs, journalistes et critiques, en leur disant: Accourez tous, la nappe est mise, et vous serez bien reçus. L'air engageant de la dame fait réussir son petit boniment, et, de toutes parts, on voit arriver à elle, la gent porte-plume.

En tête de la phalange, les jeunes premiers, alertes et dispos, s'élancent à la conquête des meilleures places — auprès des jolis bas bleus, Mme Y*** et Mlles V*** et Z*** les ventripotents marchent à leur suite, avec une lenteur majestueuse, et les béquillards s'avancent péniblement, leurs manuscrits sous le bras, et ferment la marche. Tout cela est d'une drôlerie amusante, exempte de fiel, tout le monde rit et emporte son menu — après l'avoir mangé.

* * *

L'activité un peu fiévreuse des théâtres s'est consumée, depuis une quinzaine de jours, en reprises plus ou moins fructueuses. Les pièces nouvelles de la saison d'hiver ne verront pas le feu de la rampe avant les derniers jours de décembre. — Partout on se prépare, dans le silence et le mystère. Le public peut s'attendre à des surprises. Aujourd'hui on lui sert partout des pièces à barbe, auxquelles le succès a donné plus d'un chevron.

La Comédie-Française, qui apporte à ses reprises le même soin qu'à ses créations, nous a rendu l'étincelante comédie de Beaumarchais, *le Mariage de Figaro*, avec un grand luxe de costumes, de décors et de mise en scène. L'interprétation n'a pas eu l'entrain, la verve et le brio que nous trouvions

jadis dans la maison de Molière. Les pensionnaires de M. Perrin ploient et succombent sous le poids de leurs lauriers. L'âge a sonné l'heure de la retraite pour beaucoup d'entre eux : ils se prolongent sans se renouveler, et vont au feu comme des vétérans qui n'ont pas besoin de gloire, et qui aimeraient mieux rester dans leurs quartiers. Je comprends cela ; mais alors, Messieurs et Mesdames, prenez un grand parti : Cédez la place aux autres.

L'Ambigu, qui vient de laver ses planches — elles en avaient besoin après les turpitudes de l'*Assommoir* — nous a rendu le Paillasse, de MM. d'Ennery et Marc Fournier, drame bien charpenté, d'un intérêt poignant, et qui va grandissant de scène en scène jusqu'à l'explosion finale. Paillasse fut un des grands succès de Frédérick-Lemaître. M. Gil-Naza, un acteur de talent, a succédé à cet acteur de génie sans le remplacer et sans le faire oublier.

Le *Vaudeville* a interrompu Lolotte, dont les recettes se maintenaient encore à un taux respectable, pour nous rendre les *Lionnes pauvres*, que personne ne lui demandait. Les Lionnes pauvres, œuvre puissante et cruelle, de MM. Émile Augier et Édouard Foussier, sont une des pièces les plus tristes qu'il y ait dans le répertoire moderne. Le cynisme et la corruption d'une femme qui foule aux pieds et son honneur et la considération de son mari — aveugle et honnête — pour s'assurer les jouissances du luxe et de la vanité, est étalé devant nous avec une crudité parfois révoltante. Un scalpel impitoyable fouille ce cœur corrompu, et met à nu ses fibres palpitantes. On est tenté de trouver que c'est trop vrai ! En tout cas, on emporte de là une impression à la fois puissante et pénible. Mlle Réjane, dont l'autorité et le prestige grandissent de jour en jour, s'est fait justement applaudir dans le rôle antipathique de Séraphine — la lionne pauvre. Quant à Mlle Kolb, elle est bien la plus spirituelle et la plus sémillante des soubrettes.

* * *

La Synagogue de la rue de la Victoire a vu mardi un homme heureux.

M. Aldrophe, l'éminent architecte qui l'a bâtie, conduisait son fils à l'autel, non point pour renouveler le sacrifice d'Isaac, mais pour épouser la fille charmante du commandeur Falco, consul général de Sa Majesté le Schahin-Schah, roi de la Perse et des Persans. Dans la fête de cette union, qui comblait les vœux de deux familles justement honorées le cœur de l'artiste ne s'épanouissait pas moins joyeusement que celui du père, et parmi les nombreux assistants qui remplissaient les trois nefs du temple, l'œuvre de M. Aldrophe ne rencontrait que des admirateurs. La conception générale, forte et puissante, révèle la pensée du maître. Le caractère à demi-oriental du *roman* tempéré par le *byzantin*, moins spiritualiste que l'ogive, et aussi près de la terre que du ciel, convient bien au génie sérieux et positif de la grande race juive.

Les lustres immenses donnant un éclairage *à giorno*; le chandelier à sept branches, les élégantes arcades encadrant deux étages de tribunes, les noms des patriarches inscrits sur les murailles, les belles inscriptions reproduisant des sentences religieuses et morales de la Bible, transcrites à l'aide des plus beaux caractères de la calligraphie orientale, le sanctuaire — ou saint des saints — à l'extrémité de l'hémicycle de l'abside; les peintures allégoriques symbolisant les cinq livres du Pentateuque, les douze fenêtres portant chacune le nom d'une des douze tribus d'Israël, tout cela forme un ensemble saisissant et d'une réelle beauté. Une sorte d'autel tendu de velours rouge et formant dôme s'élève au milieu du temple, entre la nef et le sanctuaire. C'est cet autel qui va servir à l'accomplissement des cérémonies constitutives du mariage juif, — cérémonies pleines de grandeur et de simplicité, qui nous reportent aux temps primitifs, quand les prêtres étaient des patriarches, et recevaient leur ordination des mains de Dieu lui-même. Ajoutez les chants pleins de saveur, de caractère et d'originalité d'une maîtrise savante, et vous aurez une juste idée d'une cérémonie des plus intéressantes, orientale par son caractère et ses formes, parisienne par ceux qu'elle rassemble ou comme acteurs ou comme témoins.

* * *

Le moment n'est pas encore venu où la vie mondaine de la société française se concentre dans les salons parisiens. Aujourd'hui au contraire, elle se disperse encore dans les châteaux où les villégiatures, conformément aux usages de l'aristocratie anglaise, se prolongent maintenant de plus en plus. On y chasse beaucoup, et l'on s'y marie davantage encore. Cela fait toujours passer une heure ou deux de ces longues soirées d'hiver dont on ne voit pas la fin.

On cite parmi ces beaux mariages, celui de M. Henri de Sonis, fils du général, avec Mlle Françoise de Parcevaux, célébré à Guingamp, par Monseigneur David, évêque de Saint-Brieuc, en présence d'une véritable députation de la vieille noblesse bretonne. La bénédiction papale est arrivée par le télégraphe au moment voulu, quand les jeunes époux étaient encore au pied de l'autel. Cette application de l'électricité aux choses religieuses n'est pas nouvelle, et Pie IX, ce grand pontife, qui a laissé après lui une sainte mémoire s'est servi plus d'une fois de ce moyen d'une précision scientifique inconnue aux apôtres. Un fil de fer fait communiquer les deux pôles du monde, et la grâce de Dieu circule à travers l'espace — portée par une étincelle.

* * *

Une fois par an l'Église Saint-Eustache, ce joli bijou de l'architecture religieuse de la Renaissance, est le rendez-vous universel du dilettantisme contemporain — c'est le jour de la fête de Sainte-Cécile, patronne des Musiciens, et des vieilles filles, condamnées à la coiffer, quand les épouseurs se sont montrés trop obstinément récalcitrants. La noble patricienne de la Rome impériale est, disions-nous, la patronne des Musiciens, et la messe, chantée en son honneur, attire chaque année un imposant concours de fidèles et d'amateurs.

La messe de cette année était l'œuvre d'un homme de talent, fils d'un homme de génie, M. Adrien Boieldieu. Elle a été exécutée avec une grande maestria, sous la direction du chef d'orchestre du Conservatoire, M. Deldevez, qui commandait une petite armée de trois cents exécutants, instrumentistes et chanteurs.

La nouvelle messe est d'un beau style religieux, d'une orchestration savante, et d'une magnifique sonorité. Rien de plus suave que les accords du Kyrie Eleison ; rien de plus éclatant que la première moitié du Gloria in excelsis — chant de triomphe de la Foi victorieuse ; rien de plus suave que la modulation du Miserere nobis — un soupir noté ! Le solo de violon joué à l'*Offertoire* par M. Garcin, a produit un effet magique. Les hautes voûtes de Saint-Eustache étaient remplies de son ampleur, et l'on peut dire qu'il a laissé l'assistance sous l'impression d'un charme profond.

Foule énorme, et quête fructueuse au bénéfice de la caisse des artistes, fondée et protégée si longtemps par celui dont le nom était ce jour-là sur toutes les lèvres — et dans tous les cœurs — le vénéré et regretté baron Taylor.

Louis Énault.



VÉNERIE

En novembre encore des départs, et bien peu d'arrivées en dehors des palmipèdes. La draine, l'œdicnème ou courlis de terre, le plus grand des pluviers, l'engoulevent disparaissent; le milan s'en va, les faucons s'aperçoivent plus rarement : quand viendra décembre, ces pirates seront tous descendus vers le Sud. Les petits-ducs figurent parmi les émigrants du jour ; réunis par groupes, ils gagnent aussi les pays du soleil. Les bois sont muets, comme ils sont déserts ; les cris rauques de quelques pies, de quelques geais qui ont opté pour l'hivernage, le croassement des corbeaux qui passent à hauteur, sont les seuls bruits qui les animent.

La plaine, au contraire, a conservé une certaine population d'alouettes, population flottante qui grossit, qui diminue selon les mouvements de la température ; l'alouette, classée parmi les migrateurs par quelques arrêtés préfectoraux, est un simple nomade. Plus aguerries contre le froid que la draine, s'étant attardées dans les régions du Nord à la cueillette des baies, sorbier, genévrier, etc., deux autres variétés de grives, la litorne et le mauvis passent toujours en troupes quelquefois nombreuses. Le passager considérable du mois, celui qui a des droits au livre d'or de l'hôtellerie, c'est toujours la bécasse. Comme elle transite depuis le milieu d'octobre, le gros de son armée est déjà descendu en laissant derrière elle non seulement pas mal de victimes, mais des traînards qui, préférant les risques d'une certaine abstinence aux fatigues d'une si longue carrière, ou séduits par la moisson de vermisseaux que leur offrait quelque gaulis marécageux, se sont décidés à s'y cantonner.

A la fin du mois a eu lieu le second passage que les chasseurs appellent le passage de la Saint-André. Nous l'avons toujours trouvé beaucoup plus irrégulier que le premier ; il se compose probablement d'oiseaux qui ont séjourné à l'étape tant que la température y est restée clémente ; quand la gelée n'avait pas été sérieuse, nous avons trouvé des bécasses cantonnées dans des contrées beaucoup plus septentrionales que la France jusque vers la mi-novembre ; c'est là ce qui explique comment ce passage de la Saint-André est tantôt abondant, tantôt absolument nul. C'est en ce moment que s'opèrent les grands mouvements des bécassines ; ajoutons que c'est encore celui où ces intéressants oiseaux ont acquis un embonpoint encore plus flatteur pour celui qui les mange que pour eux. Une bécassine, quelle que soit sa condition, est toujours une bécassine pour un chasseur ; pour un gastronome, celles qu'il mange avant ou après le mois de novembre ne comptent pas.

Si le bois a perdu ses hôtes ailés, ses autres pensionnaires que leur qualité de quadrupèdes a retenus au rivage, continuent de traverser la période des tendres agitations. Elle s'est terminée vers le 15 novembre pour l'honnête chevreuil, qui met bas sa tête après cette clôture de ces épanchements conjugaux ; c'est le tour d'un autre forestier moins gracieux et moins régulier dans ses mœurs, le sauglier ; l'épaisseur de sa paroi qui défie les balles n'est point à l'épreuve des traits de celui que la poétique de l'empire appelait le dieu malin ; vers la fin du mois il en ressentira l'influence, et ces amours sauvages trouveront dans les neiges et les frimas de décembre un cadre digne d'elles.

* * *

La Saint-Hubert a ouvert la série des fêtes de la vénerie et des grandes solennités cynégétiques. Des rabats en plaine, cette année, il ne saurait en être question. A ce propos, nous constaterons avec une vive satisfaction que le nombre des chasseurs qui se sont rendus à la voix de la raison en ménageant le plus précieux de nos gibiers si cruellement éprouvé a été plus grand que nous ne l'avions espéré. Un certain nombre de grands propriétaires ont renoncé à chasser la perdrix cette année et, ce qui est encore plus méritoire, dans quelques sociétés de chasse des départements, il a été décidé que le tir de ces oiseaux serait interdit aux sociétaires et puni d'une amende. Dieu veuille que le braconnage ne rende pas illusoire ce sacrifice, dont il faut être du *bâtiment* pour apprécier la générosité et la grandeur. A défaut de rabats, on a les battues aux bois, aujourd'hui bien dégarnis. La chasse aux chiens courants n'est possible, au contraire, que lorsque les feuilles dont le sol est jonché ayant été rendues adhérentes les unes aux autres par quelques gelées, cesseront de rouler sous les pieds des animaux de chasse et de rendre leur menée assez difficile sous les couverts.

Sur l'eau, au contraire, le mois de novembre n'est pas de ceux qui se marquent d'une pierre blanche ; le poisson, qui a commencé à gagner les profondeurs, mange peu ; cependant, en jetant sa ligne aux heures les plus chaudes de la journée, on prendra des chevennes en amorçant avec du sang, des gardons, des brèmes, plus rarement des carpes avec le blé cuit. Les lignes de fond et les amorces vives donneront des brochets, des perches, des anguilles et des lottes ; quant aux filets, leurs résultats sont variables en ce moment, le poisson se tenant généralement rassemblé, très souvent on jettera l'épervier vingt fois de suite sans aucune espèce de succès, et quelquefois aussi un unique coup ramènera toute une population frétillante.

G. de Cherville.



FIGURES D'UN TABLEAU DE M. PATROIS

Fac-similé d'un dessin offert à la *Revue* par l'artiste.

ÉCHECS

PARTIE N° 77.

Lopez (a.

Blancs. M. Lépine.	Noirs. M. Gossip.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 5 C D	3. C 5 D
4. C pr C (*b*	4. P pr C
5. P 3 D	5. P 3 F D
6. F 4 F D	6. D 5 T R (*c*
7. Roq.	7. F 4 F D
8. C 2 D	8. C 3 F R (*d*
9. C 3 F R	9. D 4 T R
10. P 5 R	10. C 4 D (*e*
11. F pr C	11. P pr F
12. P 3 T D	12. Roq.
13. P 4 C D	13. F 3 C D
14. T 1 R	14. P 4 T D
15. F 2 C	15. D 5 C
16. P 3 T R	16. D 5 F
17. D 2 D	17. D pr D
18. C pr D	18. P 3 D
19. C 3 F R (*f*	19. P pr P
20. T pr P	20. F 3 R
21. C pr P	21. P pr P
22. P pr P	22. T pr T
23. F pr T	23. T 1 T
24. T 1 R	24. T 7 T (*g*
25. T 1 F D	25. R 1 F
26. C 2 R	26. F 2 F D
27. C 3 F D (*h*	27. T 3 T
28. F 2 C (*i*	28. F 5 F
29. T 1 T	29. T 3 F D
30. T 8 T éch.	30. R 2 R
31. T 7 T	31. T 2 F
32. P 4 D	32. F 7 D
33. C 5 C D	33. T pr P
34. T pr P éch.	34. R 3 F
35. F 3 T	35. F 8 R
36. P 3 F R (*j*	36. F 6 C
37. R 1 F	37. F 4 F
38. T 6 C éch. (*k*	38. R 4 C
39. F 1 F éch.	39. R 5 T
40. F 3 R	40. F 6 D éch.
41. R 1 C	41. T 7 R (*l*

et les Blancs abandonnent.

NOTES·

a) Cette partie et la suivante ont été jouées dans le tournoi de novembre au Café de la Régence.

b) Nous répétons que 4. F 4 F est meilleur.

c) 6. C 3 F R est préférable. Voir sur ce début nos notes dans le n° 53 de *la Revue* sur la partie 74.

d) Maintenant 8. — C 2 R était indiqué.

e) Ceci triple les pions sur la colonne de la Dame, ce qui est assurément mauvais. On ne pouvait, il est vrai, retirer ce C à 1 C à cause de 11. C 5 C! — Mais on pouvait parfaitement jouer 10. — C 5 C — 11. P 3 T R — C 3 T.

f) Pourquoi ne pas prendre le pion d'abord et jouer C 3 F ensuite seulement?

g) Il est visible que les Noirs ne peuvent prendre le Fou pour gagner une pièce, car les Blancs reprendraient avec la Tour, menaçant du mat.

h) Il fallait jouer 27. F 4 D suivi de 28. R 1 F et de l'avance des pions du côté de la Dame. A partir de ce moment, M. Lépine, malgré un pion de plus, a une partie difficile.

i) Il était urgent de revenir avec le C à 2 D.

j) On pouvait encore se défendre avec 36. T 7 F D — F pr P éch. — 37. R 2 T. Mais après ce coup il n'y a plus rien à faire.

k) Ils veulent sacrifier une pièce pour échapper au mat.

l) Cette fin de partie montre l'avantage que deux Fous habilement dirigés ont contre Fou et Cavalier.

PARTIE N° 78.

Partie sicilienne.

Blancs (Gossip).	Noirs (Lépine).
1. P 4 R	1. P 4 F D
2. C 3 F R	2. C 3 F D (*a*
3. C 3 F D (*b*	3. P 3 R
4. P 4 D	4. P pr P
5. C pr P	5. F 5 C D (*c*
6. C 5 C D	6. C 3 F R (*d*
7. C 6 D éch. (*e*	7. R 2 R
8. F 4 F R	8. D 4 T D (*f*
9. D 2 D	9. P 4 R
10. C 5 F R éch. (*g*	10. R 1 F
11. F 6 T R (*h*	11. C pr P R
12. F pr P éch.	12. R 1 R (*i*
13. C 6 D éch.	13. C pr C
14. F pr T	14. C 5 R
15. D 3 D	15. C pr C
16. P pr C	16. F pr P éch.
17. R 1 D	17. F pr T
18. D pr P T	18. D pr P T
19. F 6 F	19. D 8 C éch.
20. R 2 D (*j*	20. D 5 C éch.
21. R 1 D	21. D 3 D éch
22. F 3 D	22. D pr F
23. D 8 C éch.	23. R 2 R
24. P 4 F R	24. P 3 D (*k*
25. T 1 F R	25. P pr P
26. P 4 C R	26. D 2 C R
27. T 1 R éch.	27. R 2 D
28. F 5 F éch.	28. R 2 F
29. D pr D	29. F pr D
30. T 8 R	30. F pr F
31. T pr T	31. F pr P éch
32. R 2 D	32. F 1 F D

Les Blancs abandonnent.

NOTES.

a) Le coup juste est 2. P 3 R, car si alors 3. P 4 D — P pr P. — 4. C pr P — C 3 F R. — 5. C 3 F D — C 3 F D. — 6. C 5 C, voir la présente partie.

b) Les Blancs ne profitent pas du dernier coup des Noirs. Il fallait jouer : 3. P 4 D — P pr P. 4. C pr P — P 3 R. — 5. C 5 C — P 3 D. — 6. F 4 F R! — P 4 R. — 7. F 3 R et le P D du second joueur est faible.

c) Anderssen a joué ici contre Zukertort au Congrès de 1870 : 5. P 3 T D. — D'autre part, M. Paulsen a joué récemment 5. C 3 F R contre M. Englisch, et c'est ce dernier coup qui nous paraît le plus fort de tous.

d) Bien apprécié. Non seulement les Noirs ne doivent pas avoir peur de se déroquer dans cette partie, mais encore cela leur assure la supériorité.

e) Voici la meilleure suite : 7. P 3 T D — F pr C éch. — 8. C pr F — P 4 D. — 9. P pr P — C pr P. — 10. C pr C — D pr C égalité.

f) C'est la première fois que nous voyons employer ce coup, que nous avons recommandé il y a déjà quelques années dans une note de la stratégie, et que nous maintenons comme le meilleur. Le coup usuel 8. P 4 R donne à peine l'égalité aux Noirs. Ex. : 9. C 5 F éch. — R 1 F. — 10. F 5 C R — P 4 D. — 11. F pr C, etc.... (et non pas 11. P pr P indiqué par le Handbuch, qui donne une mauvaise partie aux Blancs.)

g) Nous préférons 9. D 3 D — P 4 R (forcé pour empêcher C 4 F D). — 10 C 5 F éch. — R 1 F. — 11. F 2 D.

g) 10. C 4 F D valait mieux et égalisait au moins la partie.

h) M. Gossip tente ici un piège désespéré. Sa partie est déjà compromise, car il est sous la menace de C pr P.

i) 12. R 1 C valait encore mieux. Les Blancs n'avaient plus de ressource.

j) Si 20. R 2 R — C 5 D éch. gagnant.

k) Et pourquoi pas 23. P 4 D? Si les Blancs prennent le pion, C pr P ménageant F 5 C éch. gagne facilement; s'ils ne prennent pas, on pousse P 5 R.

Solution du problème n° 88.

Composé par M. W. Klark, de la Sibérie.

1. T 4 R / *ad libitum.* 2. D ou F mat.

Solutions justes :

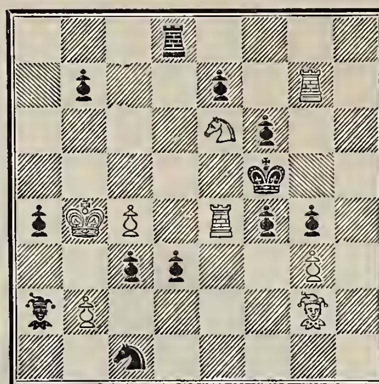
Mme Anna Janet, MM. E. Frau (de Lyon), Rénoy, T. Reinach, De Madrazo, Henri Thomson, Gorkowski, Barré, Morpurgo, De Tupini, Faure.

Du N° 87 : M. E. F. (à B. L. R.)

PROBLÈME N° 92

composé par M. GEGERSFTAM

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en quatre coups.

NOUVELLES

Le match entre MM. Ensor et Gifford est résilié. Une seule partie reste jouée et a été nulle, ainsi que nous l'avons dit. Nous devons ajouter que les procédés de M. Ensor ont excité, tant au Cercle qu'à la Régence, une réprobation générale.

Le premier tournoi du Cercle est définitivement terminé. Le premier prix est gagné par M. de Bezkrovny et le second par M. Gifford.

M. A. Clerc, conseiller à la cour de Besançon, vient d'être nommé juge d'instruction à Paris. C'est avec un vif plaisir que nous saluons la rentrée définitive parmi nous d'un des plus forts joueurs français.

L'Académie des Échecs d'Aix en Provence fêtera le 8 décembre le troisième anniversaire de sa fondation. C'est un bel exemple à proposer aux autres villes de province.

Dans le match par correspondance entre l'Amérique et l'Angleterre, Mme Gilbert, la « reine des Échecs », avait comme adversaire M. Gossip. Sur quatre parties, elle en a gagné trois et fait une nulle. Dans une partie, elle a annoncé à son adversaire mat en vingt et un coups, et dans un autre mat en trente-cinq coups! Ces exploits sans précédents se passent de commentaires.

CORRESPONDANCE

M. Tchigorine. — Merci de penser toujours à nous.. Nous venons de recevoir par M. Bezkrovny communication de vos observations sur la fin de partie jouée entre M. Schiffers et vous, imprimée dans notre numéro 40. Mais nous sommes obligé de maintenir nos premières conclusions.

Si :

54. R 3 F	54. R 6 C
55. T 6 T!	55. R 7 T
56. P 5 C	56. P 6 C
57. P 6 C	57. P 7 C
58. P 7 C	58. T 6 D éch. indiqué par vous.
59. R 4 C!	59. P fait D
60. P fait D éch.	60. R 8 T

61. D 6 R! et en analysant cette position, vous verrez que les Noirs ne peuvent arriver à gagner la partie et que vous vous êtes trompé.

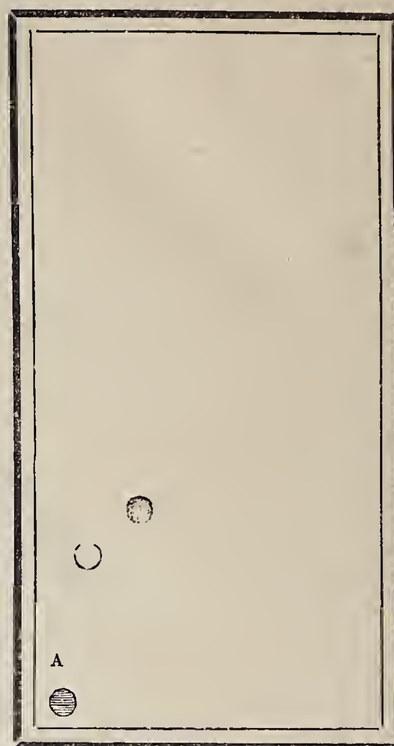
M. Gegersftam, à Upsala. — Daignez agréer tous nos remercîments pour votre envoi.

N. P., Londres. — Merci de votre aimable lettre. Vous continuerez à recevoir le journal.

S. Rosenthal.

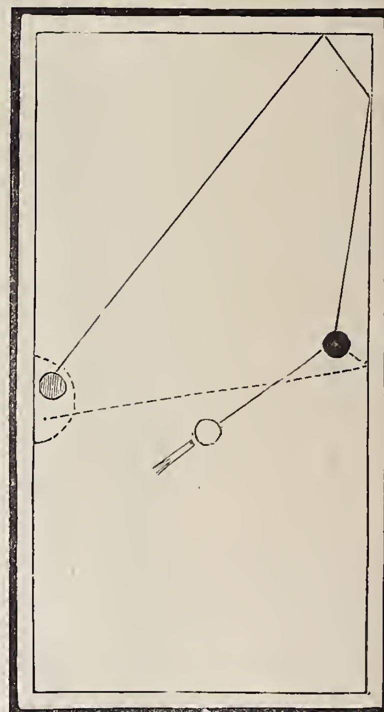
LE BILLARD

55e position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 54.



Lucien Piot,
Professeur du Grand-Café.

LES CARTES

LE WHIST.

DES PARTNERS; DU CHOIX DES PLACES; DE LA DONNE, ETC.

A la partie à quatre, le choix des partners se détermine par l'association résultant des cartes tirées, les deux plus faibles cartes étant ensemble ainsi que les deux plus hautes.

Il est d'usage de tirer à chaque nouveau robber ou mieux encore de tourner, c'est-à-dire d'être successivement avec chacun des joueurs; on égalise plus



M. MACKENSIE-GRIEVES

A LA PROMENADE DU BOIS DE BOULOGNE.

beaucoup plus de fermeté dans ses croyances ou ses opinions.

M. Mackensie-Grieves est Anglais, ou si l'on veut pour être tout à fait exact, Écossais. Il n'a pas renoncé à sa nationalité, on n'y renonce jamais quand on est quelqu'un. Mais je pourrais dire de lui qu'il est Français à la manière dont certains meubles sont déclarés par la loi *Immeubles par destination*. C'est-à-dire qu'aimant le pays, les habitudes et la société françaises, il a fait de Paris sa résidence habituelle, tout en s'imposant chaque année une apparition en Angleterre comme pour bien constater qu'il lui appartient toujours.

L'impatronisation de M. Mackensie-Grieves remonte bien haut, si haut même que je ne veux pas en rechercher la date. Il était fort jeune alors, et venait de quitter le service en Angleterre. Il arrivait précisément au moment où les habitudes et les goûts anglais commençaient à être en grande vogue chez nous. A cette époque où la révolution venait de donner le dernier coup au principe absolu de la monarchie, et la nouvelle aristocratie quelque peu gênée par le mot de gentilhomme, cherchait à lui substituer celui de gentleman. Les chevaux de course, les chasses avec habits rouges et balles à revers détrônaient le manège et la vieille vénerie française avec son chapeau-lampion et ses bottes à chaudron. M. Mackensie-Grieves arrivait précisément comme la réalisation idéale du type rêvé par la mode du moment. Ayant une grande distinction native, une élégance correcte et irréprochable, montant à cheval dans un style supérieur, d'une audace et d'une énergie sans limites, d'une tenue invraisemblable, il ne tarda pas à être très remarqué. Un ton et des manières de gentilhomme lui ouvrirent aussitôt les portes de la meilleure société; il devint en très peu de temps une des individualités marquantes du high-life parisien.

J'ai peu l'habitude de m'occuper des choses que j'ignore, et encore moins des gens que je ne connais pas. J'hésite d'autant moins ici dans l'expression d'une opinion absolue, qu'il m'a été donné depuis longtemps de voir et d'apprécier une des physionomies à la fois les plus curieuses et les plus sympathiques de notre société, en même temps sans contestation aucune, l'homme de cheval le plus remarquable de notre époque. En dehors de son monde et de ses amis, M. Mackensie-Grieves est surtout connu dans le public comme cavalier. C'est, extérieurement du moins, le côté le plus saillant de son individualité. D'ordinaire, les gens pratiquant le même art, ont une manière de se juger toute spéciale. Il y a toujours entre eux dans l'éloge une réticence de mauvais aloi, une sorte de difficulté à reconnaître une supériorité, qui est à mon avis la meilleure preuve de sa propre infériorité. Les envieux et les impuissants, seuls ne savent pas s'incliner, mais quand on a soi-même une certaine valeur, on doit savoir reconnaître celle des autres.

Je me hâte donc de le déclarer ici, je n'ai jamais connu d'homme de cheval aussi complet, et je lui ai vu faire ce que personne autre ne m'a montré. Cette supériorité universelle, en dehors des aptitudes naturelles tient surtout à ce que M. Mackensie-Grieves a parcouru une à une toutes les phases de l'équitation. En général on adopte l'une ou l'autre, on est cavalier du dehors en affectant un suprême dédain pour le manège, en revanche l'écuyer n'a pas assez de mépris pour le *casse-cou* qui s'en va à fond de train en se jouant de toute espèce de règle et de principe. Ils ont à la fois tort et raison, tous les deux; il faut savoir faire l'un et l'autre, sans cela on n'est pas un homme de cheval Eh bien! M. Mackensie-Grieves est également supérieur dans ces deux branches en apparence opposées, mais absolument identiques et soumises aux mêmes règles quand on les a approfondies.

M. Mackensie-Grieves, à son arrivée en France, était le spécimen le plus accompli du cavalier anglais. Doué d'une tenue exceptionnelle, d'une puissance de jambes hors ligne, d'une témérité invraisemblable, il s'en allait à travers tout, sans se soucier de ce qui pouvait en advenir. C'était un des plus hardis steeple-chasers qu'il soit donné de voir; cependant, il n'en manquait pas à cette époque, et on ne se faisait pas une réputation à bon marché. Mais M. Mackensie-Grieves ne se contenta pas longtemps de cette manière de faire. Quand on a le sentiment inné du cheval, le dehors est plutôt un exercice qu'une équitation proprement dite. Il faut le connaître et le pratiquer, sans cela, vous n'êtes jamais un véritable homme de cheval, et vous vous trouvez toujours enfermé dans un cercle limité, dont vous ne sortez jamais. Toute l'équitation peut se résumer dans un mot: l'*équilibre;* en dehors de cette loi il n'y a pas de salut : vous retombez d'un côté dans le bourreaudage, de l'autre dans les chiens savants. Seulement l'équilibre est différent suivant ce que vous désirez faire, et pour connaître ses diverses variations, il faut pouvoir les pratiquer, sinon vous retombez dans des appréciations dont la naïveté fait sourire les hommes d'expérience. Ce fut, je crois, je lui en demande pardon si je me trompe, l'exemple de M. Baucher, qui donna à M. Mackensie-Grieves l'idée d'étudier le cheval, à un autre point de vue que celui de la pratique usuelle du dehors et de fouiller dans ses replis les plus subtils, cette science si ardue et si attrayante du manège. Il ne tarda

pas à y retrouver la même supériorité transcendante. Après avoir tout expérimenté, il en arriva promptement, comme les hommes naturellement doués d'une intuition particulière, à ne procéder de personne, et à se faire une manière à lui.

Je l'ai souvent et beaucoup observé; sa manière, dans mon opinion, est la bonne et la vraie, en ce sens qu'elle comprend tout et n'est exclusive de rien. Ses chevaux sont équilibrés et d'aplomb, jamais écrasés sur l'arrière-main, comme à la manière allemande, sans cependant être soumis à cet assouplissement exagéré et destructif de l'impulsion, particulier à la méthode Baucher, surtout quand elle n'est pas appliquée avec une perfection de tact, que je n'ai jamais connue qu'au maître. M. Mackensie-Grieves peut faire faire à un cheval un travail de cirque, et chasser avec lui le lendemain. L'animal s'allonge et se raccourcit à son gré parce qu'il est dans un équilibre naturel; aucun mouvement n'est atrophié, et le cheval conserve la libre disposition de lui-même.

L'incontestable avantage de la gradation suivie, par M. Mackensie-Grieves, consiste surtout à ne se trouver enfermé dans aucune spécialité, parce qu'il les tient toutes dans la main, et en dispose à son bon plaisir. Cette finesse, ce travail serré de l'écuyer, n'ont chez lui, porté aucune atteinte, comme il arrive parfois, à la supériorité du cavalier. Je l'ai vu, il y a fort peu de temps encore, et ce n'est plus un jeune homme, monter remarquablement à première vue, un cheval suffisamment difficultueux pour embarrasser beaucoup de monde. Il y a chez lui une intuition naturelle, sans laquelle on ne monte jamais à cheval; on va sur un cheval, mais diable, ce n'est pas la même chose. Certes, il est donné à peu, pour ne pas dire à personne, de le posséder au même degré, surtout d'avoir à sa disposition d'aussi puissants moyens d'action, mais entre lui et ce que l'on est convenu d'appeler un bon cavalier, il y a une multitude de degrés, où même des hommes de premier ordre peuvent trouver à se placer.

NED PEARSON.

REVUE SPORTIVE

BOIS-BOUDRAN. *Forêt de Saint-Germain-Laval.* — La semaine dernière, M. le comte Greffulhe et quelques invités, ont chassé à tir. Il a été tué 10 chevreuils, 35 lièvres, 2 bécasses et 9 lapins. Plus de chevreuils que de lapins dans une forêt de l'ex-liste civile, voilà ce que je n'ai jamais vu durant ma longue carrière de forestier. Certes, je suis ennemi déclaré du lapin toutes les fois que, par le nombre, il compromet les plantations et le peuplement forestier en général. Mais s'il ne faut pas trop de lapins, il en faut assez cependant pour rendre la chasse agréable sans danger pour le bois, ce qui est parfaitement possible quand on veut se donner la peine de faire le nécessaire.

Du gibier et des bois, voici le problème qui n'est pas insoluble, qui a été résolu souvent par les anciens forestiers des listes civiles qui, il faut bien le dire, ne passaient pas leur temps, comme les agents de l'État, à éventrer des liasses ou à se chauffer les mollets au coin de leur feu.

Ne vous en déplaise, messieurs les forestiers de l'école de Nancy qui êtes bien excusables, puisqu'on a oublié, dans cet établissement, de vous parler du gibier, n'en déplaise plutôt à vos professeurs, l'administration, l'aménagement des hôtes qui peuplent nos forêts, est une science que vous ne feriez pas mal, ainsi que je l'ai fait moi, d'aller étudier en Allemagne où, vous ne devez pas l'ignorer, il y a de magnifiques forêts et beaucoup de gibier.

***

Forêt de la Moulière (Vienne). — Cette forêt a été de tout temps le lieu de réunion des veneurs du Poitou. Dans ce moment, les meutes du comte Arthur de la Besges, de Raoul Treuille, du marquis d'Autichamp, de M. d'Abadie, sont découplées tous les cinq jours sur le cerf. Deux laisser-courre ont eu lieu déjà, et deux cerfs ont été pris par les 80 bâtards poitevins de ces trois chefs d'équipages, un daguet et une quatrième tête.

Les deux fils de M. de la Besges, à ces chasses,



RAVISSANTE & RIBAUD

A M. HENRI DESBORDES D'AVIZE

se montrent dignes de leur père, ce sont déjà d'excellents cavaliers et de très intelligents veneurs.

Ces chasses sont habituellement suivies par MM. de Lusignan, de Longuy, de Campagne et d'autres amateurs dont j'ai oublié les noms; je les prie de me pardonner.

M. d'Autichamp chasse exclusivement le chevreuil; ses chasses n'ont été jusqu'à présent que des chasses d'entraînement, la voie était mauvaise à cause de la sécheresse.

***

Location du droit de chasse dans les forêts des environs de Paris. — Il sera procédé aux lieux et aux dates ci-après indiqués à l'adjudication du droit de chasse dans les forêts de la zone de Paris, avec jouissance du 1er juillet 1880, au 30 juin 1885.

1° A Versailles, le 16 décembre 1879, à une heure, pour les forêts de Rambouillet, Yvelines, Saint-Léger, Saint-Arnoult, L'Ouïe, Bois-d'Arcy, Fausses-Reposes, Louveciennes, la Malmaison, Meudon, Verrières, Versailles, Sénart;

2° A Fontainebleau, le 20 décembre 1879, à une heure, pour les forêts de Fontainebleau, Barbeau, Champagne, Villefermoy;

3° A Compiègne, le 23 décembre 1879, à une heure, pour les forêts de Compiègne, Laigue, Ourscamp-Carlepont.

Pour connaître les conditions de l'adjudication, s'adresser: Au conservateur des forêts à Paris, 28, rue Bonaparte; à Versailles, chez l'inspecteur des forêts; à Fontainebleau, à Compiègne, à Rambouillet, à Beauvais, chez le sous-inspecteur à Coulommiers, et chez le garde-général des forêts, à Provins.

Nos lecteurs savent que Mlle Grévy a la passion du tir au lapin au cul-lever et qu'il a été très sérieusement question de reprendre pour elle la royale chasse de Rambouillet, château compris. Je suis très désireux de savoir si le gouvernement lui fera hommage de cette belle résidence. Pourquoi pas? M. le Président de la République a bien donné à son frère l'Algérie. Qui l'empêche de faire présent à son héritière présomptive d'une maison et d'un petit lopin de bois de notre belle France, dont il est le chef, en résumé? M. Thiers s'était bien attribué le tiré de Marly.

***

Forêt de Sénart. — M. Laveyssière qui est adjudicataire d'un lot, a chassé à tir mercredi dernier avec ses associés et quelques invités; M. le président du tribunal de Corbeil était du nombre des élus. Il a été tué, en chassant devant soi, au chien d'arrêt, 39 pièces. Notre honorable magistrat, pour sa part, avait 3 chevreuils, 6 faisans, 1 bécasse, 2 perdrix et 3 lapins. On n'est pas plus roi... de la chasse que cela!

***

Fauconnerie. — Il y a trois jours, le comte de Toulouse-Lautrec a séjourné deux jours à Corbeil, se rendant dans le Loiret, où il a loué de fort belles chasses et de beaux étangs. Il avait avec lui un charmant petit équipage pour lièvre et trois chevaux de selle. M. de Toulouse est venu me voir à la *Fauconnière* son oiseau favori sur le poing, un tiercelet d'autour d'une merveilleuse docilité.

En ma qualité de confrère en fauconnerie, j'ai offert au noble comte, une pêche au cormoran qui a fort bien réussi. En moins d'une heure, mes trois oiseaux m'ont rapporté 7 à 8 livres de poisson.

A. DE LA RUE.

COURRIER DE LA SEMAINE

La neige tombée vendredi dernier a suffi pour désorganiser un grand nombre de parties projetées, heureusement ce n'était qu'une fausse alerte, et, dès le lendemain, la grande vie en plein air reprenait toute son activité.

L'équipage de Chantilly qui avait été obligé de chômer ce jour-là a repris sa revanche lundi en présence du duc de Nemours, du prince de Joinville, du duc de Chartres, du comte d'Eu, du ma-

réchal de Mac-Mahon et du général comte du Barail.

Le laisser-courre, comme toujours, avait été ordonné par Hourvari.

Le rendez-vous était à la Table. Après avoir fourni quatre heures de chasse très vive, le dix-cors qui avait été attaqué à l'affût Madame a été pris à la rivière de la Thève, près de Montgrézin.

La veille, il y avait chasse à tir dans le parc d'Apremont, et le maréchal de Mac-Mahon avait été le roi de la chasse.

L'équipage de Bois-Boudran a eu également une semaine bien remplie : le 18 on a chassé dans la forêt de Saint-Germain-Laval un cerf à sa troisième tête, qui après trois heures de chasse, a été noyé par les chiens.

La journée du 22 a été moins brillante en forêt de Villefermoy : un vigoureux daguet, après avoir mené vigoureusement, se soustrait à la Montgarnée où les chiens tombent en défaut, par une pluie battante.

Malgré la dureté du temps, l'assistance était nombreuse, et nous citerons parmi les personnages présents : la comtesse et la vicomtesse Greffulhe, Mme de la Faulotte, MM. les vicomte et baron Martin du Nord, le comte de Saint-Priest, de la Faulotte et le vicomte Greffulhe.

A Bois-Boudran comme à Chantilly, on alterne la chasse à tir avec la chasse à courre. La dernière chasse à tir a eu lieu dans la forêt de Saint-Germain-Laval, on y a tué 10 chevreuils, 35 lièvres, 2 bécasses et 5 lapins.

La première chasse à courre réellement émouvante de l'année est celle que rapporte le *Sport;* elle rappelle la fin du fameux cerf des Ardennes que le grand Condé poursuivit pendant trois journées restées mémorables dans les fastes des grandes chasses. Nous ne saurions mieux dire et mieux faire que de reproduire la lettre remarquable adressée au *Sport* par M. le comte de Lagarde, témoin de ce laisser-courre extraordinaire :

« Bellecour, par Châtillon-sur-Loing.

« Le sympathique équipage du comte de Lestrade, digne élève de son oncle, M. de Vatimesnil, ne chassant ordinairement que le sanglier, a été découplé le jour de la Saint-Hubert, « pour prendre le cerf traditionnel. L'animal fut « déhardé, et quarante chiens le forcèrent à faire « une chasse de six heures, pendant laquelle plusieurs bat-l'eau réjouirent les yeux des nombreuses dames présentes. Le dix-cors fait tête, « on essaie de le servir. Il charge le téméraire et « vient se jeter dans l'étang de Pinchot. La nuit, « hélas ! nous surprend ; il nous reste un moyen : « on apporte cinquante bottes de paille, l'embrasement de l'étang se fait général et alors nous « apparaît la vraie vision de saint Hubert : le dix-cors au milieu de l'étang, bravant de ses bois la « lueur des feux. Le spectacle devient féerique : « les veneurs, en habit rouge d'un côté, en bleu « et amaranthe (couleurs de l'équipage) de l'autre, « saisissent des torches de paille enflammée et « s'échelonnent autour de l'étang. Les trompes « sonnent la *Royale*, la digue de l'étang se couvre « de monde. Deux veneurs, M. le marquis Oudinot « et Boyenval mettent leurs chevaux à la nage « pour servir le cerf ; la paille se consume, la vision disparaît, et, après trois quarts d'heure de « poursuites infructueuses dans l'étang, ces messieurs sont forcés de se retirer, chassés par le « froid de l'eau. Le maître de l'équipage, entouré « de MM. le comte de Chasseval, le marquis « de Boisgelin, le comte de Longhuit, le comte de « Lagarde, le comte Jacques de Lauriston, de Jouvencel, le comte Édouard de Boisgelin, de Bray, « les comtes Bernard et Amédé d'Harcourt cherchent à circonvenir l'étang ; le cerf, faisant un « effort désespéré, tombe dans les joncs, le brouillard se lève, le froid nous gagne, il était dix « heures du soir ; une longue retraite nous ramène à minuit chez le comte de Lestrade. On « n'a pas dansé, mais on a bien mérité de saint « Hubert qui, le lendemain permit à l'équipage « d'attaquer de nouveau son cerf et de le prendre « en quarante minutes.

« Nous avons trouvé, monsieur le Rédacteur, « cette chasse assez intéressante pour vous en envoyer le récit. L'équipage pique de près, soutient vaillamment les vieilles traditions de vénerie du Morvan et a pris, l'année dernière, « trente animaux.

« Veuillez agréer, etc.

« Comte de Lagarde. »

Florian Pharaon.



LA MORT DE GERMANICUS

D'APRÈS LE TABLEAU DU POUSSIN, GRAVURE DE M. PONTÉNIER.

L'AMÉRIQUE DU NORD PITTORESQUE.

1 volume gr. in-4° illustré. Prix : 50 fr., paraissant par livraisons à 1 fr., et par fascicules à 5 fr.

Voici un ouvrage merveilleux, dont la publication est faite par l'imprimeur-éditeur A. Quantin (ancienne maison Jules Claye), et nous sommes sûr à l'avance que nos lecteurs apprécieront l'importance de ce travail, dont la partie littéraire, tracée par la plume d'un de nos écrivains autorisés dans ce genre d'ouvrage, s'allie parfaitement au fini des gravures, dues au crayon et au burin des artistes émérites américains les plus en vogue de l'autre côté de l'Atlantique.

L'auteur a visité les États-Unis du nord au sud, de l'est à l'ouest, la plume et le fusil en mains, écrivant et belligérant, prenant des notes dont il a trouvé aujourd'hui le placement, a ajouté des faits historiques, des anecdotes dramatiques et humoristiques, des réflexions d'une vérité locale, qui intéresseront tous les lecteurs de cet ouvrage imprimé d'une façon vraiment exceptionnelle.

L'ouvrage est divisé en trois parties : la première, après avoir décrit *New-York*, fait remonter le lecteur dans la *Longue-Ile*, sur les rives du *Sund* et à travers la *Vallée du Connecticut*. On parvient ensuite à *Newport*, — ce Trouville du monde élégant des États-Unis.

..... Traversant les déserts de *Watkins* — une Sainte Baume de ce pays américain, — l'auteur nous transportera dans la *chaîne des Catskills*, la plus audacieuse excursion qu'un touriste puisse entreprendre, mais aussi celle qui émerveille le plus le voyageur qui s'est risqué à travers ces forêts suspendues le long des précipices, couvrant et cachant presque des beautés naturelles, cascades, lacs et horizons, dont la sublimité dépasse tout ce qu'on a jamais rêvé.

Passant à des spectacles plus agrestes, on visitera la *vallée de Genesse*, pays de géorgiques et de pastorales, où la culture dépasse les espérances de ceux qui l'habitent.

..... Pour les amis de la nature excentrique, le volume aura aussi des tableaux enchanteurs. D'abord la *Grotte de Veyer* et le *Pont naturel*, une arche féerique qui domine un paysage introuvable ailleurs.

..... Nous passerons ensuite à la *Nouvelle-Orléans*, qui fut autrefois à la France, et qui partage encore son cœur entre son pays d'origine et celui auquel elle est annexée.

..... Le troisième voyage de notre volume, illustré à chaque page de la façon la plus brillante et la plus graphique, transportera le lecteur au milieu des eaux de ce vaste réservoir que l'on appelle le *Lac Supérieur*, autour duquel la civilisation n'a presque point pénétré, séjour actuel des Indiens Chipaways, Sioux et Mandanes, qui y chassent les bisons et vivent en vrais nomades.

..... Et après avoir admiré les cataractes de l'*Yosemite* qui font partie de cette chaîne de montagnes, il parviendra dans *la Californie*, le pays de l'or et des richesses agricoles de tout genre, inconnu et désert il y a vingt-cinq ans, parcouru et peuplé de nos jours comme un des départements de notre Algérie.

Il suffira d'examiner avec soin les gravures admirables de cet ouvrage de luxe, toutes signées par quelques-uns de ces artistes américains passés maîtres dans la science de l'illustration, pour convenir que jusqu'à ce jour on n'a pas encore fait aussi bien dans ce genre. Tous ceux qui connaissent les États-Unis pour y avoir fait un séjour plus ou moins long, s'accordent à reconnaître de prime abord, les sites que leur représente le dessin. C'est de la photographie gravée par des maîtres.

* * *

Que de fois chacun de nous n'a-t-il pas rêvé soit d'arriver à posséder, soit mieux encore, de trouver dans l'héritage d'un de ses parents ces belles et bonnes actions des Compagnies d'assurances *la Nationale*, *le Phénix*, *l'Aigle*, *le Soleil* et *l'Urbaine*, etc., qui sont à elles seules une petite fortune, et dont quelques-unes représentent une ferme en Beauce ou en Brie.

Par malheur ces actions sont immobilisées dans un certain nombre de mains qui tiennent à ne s'en point désaisir, et les familles qui ont le bonheur de les posséder se les transmettent religieusement.

De plus, les nouvelles grandes Compagnies d'assurances lorsqu'elles s'organisent et s'agrandissent, semblent vouloir faire le silence autour d'elles et n'appeler que leur coterie intime à prendre leur part dans cette bonne fortune.

Autres sont les agissements du *Zodiaque*, qui fait appel à toutes les bourses et à tous les concours.

La Compagnie s'adresse au public et lui offre 16,000 actions de 500 francs, soit 8 millions; mais libérées du quart seulement, soit 125 francs et avec 125 francs de prime qui représentent à peine les affaires en plein rapport et les bénéfices *immédiats acquis* de la Compagnie. Ainsi 250 francs seulement sont appelés immédiatement.

De plus (et c'est ici que nous trouvons la plus sérieuse garantie du succès de cette émission), chaque titre est accompagné d'une police de l'assurance financière garantissant *d'une manière absolue* pour chaque versement de 250 francs le remboursement à 300 francs par voie de tirages annuels; chaque action devient ainsi une véritable obligation en tant que sécurité absolue de la conservation du capital, tout en conservant comme action les droits aux bénéfices de la Société.

Qu'on veuille bien examiner le tableau ci-joint des bénéfices distribués pendant les deux dernières années à leurs actionnaires par les Compagnies maritimes :

Le Lloyd Français a donné........	27,47 0/0
La Française..................	28,83
La Sphère....................	30,97
La Prudence..................	36,03
La Mélusine..................	39,49
Le Pilote....................	42,27

Ces bénéfices doivent être plus considérables encore pour *le Zodiaque* pour les raisons suivantes :

1° *Le Zodiaque* abandonne l'assurance de tous risques autres que ceux d'exportation et d'importation; il limite donc ses opérations aux assurances les moins dangereuses comme import des sinistres et en même temps les plus productives, étant donné le chiffre de la matière assurable.

L'exportation française s'élève, en effet, au chiffre moyen annuel de 4 milliards; c'est sur ce chiffre que ront les opérations du *Zodiaque*.

2° Par excès de prudence, la Compagnie *le Zodiaque*, d'après l'article 2 de ses Statuts, s'est interdit l'assurance sur les corps de navires, les plus dangereuses comme on le sait, et celles dont les primes sont les moins élevées.

3° La Compagnie abandonnant l'entremise des courtiers officiels, traite *directement* avec les exportateurs assurés et les associe à une partie de ses bénéfices, gardant l'autre pour ses actionnaires.

Les négociants participant aux bénéfices de leur propre assurance ont donc intérêt à se faire assurer de préférence au *Zodiaque*.

Voilà bien des raisons qui militent en faveur du succès complet de l'appel que *le Zodiaque* fait actuellement au public; il peut se présenter à lui avec un passé acquis d'affaires sérieuses, solides, et un avenir plein des plus séduisantes promesses.



LE SKATING DE LA RUE BLANCHE, A PARIS

DESSIN DE M. MAS

GASTRONOMIE

Filets de lapereau sautés aux champignons.

Après une battue, il arrive souvent que l'on a à sa disposition plusieurs lapins. Levez alors les filets des plus jeunes lapereaux, dont vous conserverez les restes pour les utiliser soit en civet, soit en gibelotte ou de tout autre manière.

Faites revenir dans du beurre une forte garniture de champignons coupés par morceaux : ajoutez-y deux cuillerées de farine; mouillez d'une tasse de bouillon bien dégraissé et laissez cuire complètement les champignons que vous tiendrez chauds sur le côté du fourneau. D'autre part, levez les filets de trois ou quatre lapereaux; saupoudrez-les des deux côtés de sel mêlé d'un peu de poivre et de muscade râpée; faites-les sauter dans du beurre frais sur un feu vif; retournez les morceaux une ou deux fois. Huit à dix minutes de cuisson sont suffisantes. Réunissez le ragoût de champignons aux filets de lapereau sautés, et ajoutez une liaison de trois jaunes d'œuf et le jus d'un citron au moment de servir.

P. DE BALBAAC.

MENU

Potage aux choux.
Filets de lapereaux sautés aux champignons.
Narrois de poisson (Bontoux).
Chapon rôti.
Salade.
Haricots maître d'hôtel. — Fonds d'artichauts au gratin.
Crème au thé.

Un verre de la véritable *Liqueur Bénédictine*.

P. DE B.

PROGRAMME DES CONCERTS

Du Dimanche 30 Novembre, à 2 heures précises

SOCIÉTÉ DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE

1. Symphonie en *ut* . . . . SCHUMANN.
2. Fragments de Fernand Cortez. SPONTINI.
3. Ouverture de Coriolan. . . . . BEETHOVEN.
4. Chœurs d'Israël en Égypte. . HÆNDEL.
5. Ouverture du Carnaval romain. . . . . BERLIOZ.

Le concert sera dirigé par M. E. DELDEVEZ.

CONCERTS POPULAIRES

1. Ouverture de Phèdre. . . . . MASSENET.
2. Rêverie. . . . . SCHUMANN.
3. Gavotte. . . . . LULLI.

1ᵉʳ ET 2ᵉ ACTES DE

LA PRISE DE TROIE

DE BERLIOZ.

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

CONCERTS DU CHATELET

1. Reformation's Symphony. . . MENDELSSOHN.
2. Hymne à Sainte-Cécile. . . . GOUNOD.
3. Scènes poétiques. . . . . B. GODARD.
4. Concerto en *mi bémol*. . . . . . BEETHOVEN. (exécuté par M. Th. Ritter).
5. Pavane du xviᵉ siècle. . . . . . . ***
6. Schiller-Marsch. . . . . MEYERBEER.

Le concert sera dirigé par M. ED. COLONNE.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cⁱᵉ, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.



Extrait des **MODES PARISIENNES** 25, rue de Lille, Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette de ville. — Robe en soie fantaisie gris deux tons mélangés, ornée de volants froncés et plissés en pareil tissu.

Confection en soie armure noire, de coupe genre visite. Ce riche vêtement est ouaté, piqué et doublé de florence, puis garni de fourrure de castor argenté.

Manchon en même fourrure.

Chapeau en feutre peluche gris naturel ; il est agrémenté de rubans de satin et de plumes d'autruche de couleur assortie.

Costume de promenade. — En drap vert noir. Jupe demi-longue, garnie dans le bas d'un haut plissé, enrichi sur le devant d'un gros pli creux en velours frappé, vert sur fond de satin bleu pâle. Tunique drapée sur le devant en forme de lambrequin ; derrière, elle se relève en vagues et retombe en deux longues et larges pointes de châle sur le plissé du jupon.

Confection ajustée en semblable étoffe ; elle est très longue et a trois coutures dans le dos ; dans le bas du devant elle s'ouvre et se retourne sur elle-même en formant deux revers, lesquels sont en velours frappé. Derrière, un pli creux en velours comme celui du devant de la jupe, émerge entre les coutures des petits côtés du dos. Col et parements en velours frappé.

Chapeau en feutre satiné, garni de soie brochée vert et bleu, d'une touffe de roses-rubis et d'une grande plume amazone bleue.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux).

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 56.
SAMEDI, 6 DÉCEMBRE 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr ; — 6 mois, 15 fr. — un an, 30 fr
Etranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr de plus par trimestre.

Lorsque — et ce sera affaire d'un peu de temps — nous aurons fait passer dans les pages de la « Revue » les interprétations et fac-similé de toutes les œuvres dont se sont enrichis nos cartons, le public reconnaîtra que nous ne pouvons nous défendre d'un mouvement de joie et de fierté. Notre pensée a été comprise. Les peintres du plus grand renom souscrivent à notre journal et deviennent nos collaborateurs. Nous remercions ces amis généreux, mais en même temps nous les invitons à communiquer « directement » avec notre administration afin d'éviter certains inconvénients et abus qui se sont révélés et que nous devons nous efforcer de réduire autant que possible. La propagation de la « Revue » met en contact avec les artistes des agents dont aucun n'a l'autorisation de nous engager et de recevoir soit les croquis et dessins, soit tout autre objet destiné à notre publication ; il est expressément interdit à ces intermédiaires de solliciter et même d'accepter aucun avantage en dehors de ceux auxquels ils ont droit de notre part et qui récompensent très suffisamment leurs peines et soins.



LE COUCHER DE LA MARIÉE

Par P.-A. Baudouin, gravure de M. Pontenier.

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

ART

Céramique, Porcelaines et Cristaux.

Céramique d'art. — **HENRI BEZIAT**, 54, r. Paradis-Poissonnière. — **DECK**, 10, rue Halévy.

Bronzes, Serrurerie d'art.

Bronzes d'art. — **DENIERE**, 15, rue Vivienne. — **GRAUX-MARLY**, 8, rue du Parc-Royal. — **POUSSIELGUE-RUSAND**, 5, rue Cassette. — **CORNU**, 29, rue Popincourt. — **RUFFIER**, 12, rue Charlot. — **HENRY DASSON**, 106, rue Vieille-du-Temple.

Bronzes et faïences d'art. — **ROMAIN**, 11-12, passage des Panoramas.

***

Serrurerie d'art. — **VAILLANT-FONTAINE & QUINTART**, 181, rue Saint-Honoré.

Diamants, Bijouterie, Orfèvrerie Horlogerie.

Diamants. — **BOURDIER**, 8, rue de la Michodière. — **ROULINA**, 44, rue Lafayette.

***

Bijoutiers. — **AUCOC**, 9, rue du Quatre-Septembre. — **DUMORET**, 5, rue de la Paix. — **ROUVENAT & LOURDEL**, 62, rue Hauteville. — **DARCHE**, 5, boul. des Capucines.

Spécialité de croix et rubans d'ordres. — **POUTEAU**, 180, galerie Valois (Palais-Royal).

***

Orfèvres. — **FROMENT-MEURICE**, 372, rue Saint-Honoré. — **FERRY-FIZAINE**, 156, faubourg Saint-Martin. — **A. CHERTIER**, 7, rue Férou.

***

Horlogerie. — **Mon LEROY**, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal). — **BREGUET**, 12, rue de la Paix.

Curiosités, Gravures.

Curiosités. — **E. TABURET.** Orfèvrerie ancienne, 3, rue Pasquier. — **MIALLET**, 5, rue Le Peletier. — **BEURDELEY** fils, 32-34, rue Louis-le-Grand. — **JACOB FRÈRES**, 112, rue Richelieu.

Éventails anciens, Porcelaines et Curiosités. — **Mme DUVAUCHEL**, 34, rue de l'Université.

Tapisseries anciennes. — **AUX VIEUX GOBELINS**, 27, rue Lafitte.

Dentelles et guipures anciennes. — **Mme Ve FOURNIER**, 8, rue Castiglione.

***

Gravure sur camées. — **BISSINGER**, 31, rue du Quatre-Septembre.

Gravures héraldiques. — **GERBIER**, 65, rue Richelieu.

Gravures et peintures héraldiques. — **DESMAREST**, 40, galerie Montpensier (Palais-Royal).

Musique, Instruments.

Pianos. — **ERARD**, 13 et 21, rue du Mail. — **PLEYEL, WOLFF & Ce**, 95, r. Richelieu.

Instruments de musique. — **GAND & BERNARDEL**, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — **PETTEX-MUFFAT**, 27, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse. — **F. SUDRE**, facteur d'instruments de musique, 6 et 8, rue des Poitevins.

Harmoniums et harmoniflûtes — **BUSSON** père et fils : usine, 166, boulevard Voltaire; magasins, 24, passage Jouffroy.

Tableaux, Relieurs.

Tableaux. — **GOUPIL & Ce**, 2, place de l'Opéra. — **FÉRAL**, 54, faub. Montmartre. Expert. — **GEORGES PETIT**, 7, rue Saint-Georges. — **GEORGES MEUSNIER**, 22 et 27, rue Neuve Saint-Augustin.

Tableaux modernes. — **THOMAS**, 235, rue Saint-Honoré, au coin de la rue Castiglione.

Tableaux et objets d'art. — **A. BASSET**, 7, rue Mansart.

***

Articles de peinture et dessin. — **PÉPIN MALHERBE**, 4, rue Laval. Chevalets et Mannequins.

***

Relieurs. — **ALLO**, breveté de S. A. I. le comte d'Eu et la comtesse impériale de Brésil, 39, rue du Four-St-Germain. — **GRUEL-ENGELMANN**, 418, rue Saint-Honoré.

Photographes, Articles et Produits photographiques.

Photographes. — **LIÉBERT**, 6, rue de Londres. — **ADAM SALOMON**, 55, rue de la Faisanderie. — **NADAR**, 51, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — **ALOPHE**, 25, rue Royale. — **VALERY**, 9 *bis*, rue de Londres. — **HERMANN & Ce**, 20, chaussée d'Antin. Spécialité de portraits d'enfants. — **Fd ROSTAING fils**, 22, rue Lesdiguières, Grenoble. Plaques sèches instantanées.

***

Photographie sur émail. — **STEPOWSKI**, 14, rue du Temple.

Articles de photographie. — **PICARD**, 5 *bis*, Asile Popincourt. — **CARETTE**, 12, rue du Château-d'Eau.

Appareils de photographie. — **RUCKERT**, 7, rue du Figuier-Saint-Paul.

Chromo-lithographie et Impressions de luxe.

Chromo-lithographies. — **F. APPEL**, 12, rue du Delta. — **J. BROGNARD**, 28, boulevard de la Contrescarpe. — **A. LEROY**, 66, rue du Marais.

Chromo-gaufrage. — **HENRI LAAS**, 16, rue Pierre-Levée.

Lithographies. — **CAUSSEMILLE Jne & Ce**, 21, rue de la Michodière. — **C. LOIRE**, **A. MICHELET**, successeur, 1 *bis*, place de Valois.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts Articles de ménage.

Ameublement. — **E. ROUSSEAU**, 37, boulevard des Capucines. — **LOREMY & GRISEY**, 1, faub. St-Honoré. — **SOCIÉTÉ ANONYME D'AMEUBLEMENT, BRONZES & OBJETS D'ART**, 26, avenue de l'Opéra.

Tapisseries. — **PERCEINT & DELASNERIE**, 35, rue des Francs-Bourgeois.

Coffres-forts. — **B. HAFFNER** aîné, 18, boul. Montmartre. — **E. PAUBLAN**, 266, rue Saint-Honoré.

***

Articles de ménage. — **LA MÉNAGÈRE**, 20, boulev. Bonne-Nouvelle.

Coutellerie fine. — **TASSILLY-BOIVIN**, 66, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Chauffage.

CUAU AINÉ & Ce, constructeur d'appareils de chauffage, 88, boul. Courcelles (parc Monceau).

Éclairage.

Lampes de luxe. — **AU SOLEIL**, maison Neuburger, 2 *bis*, rue Vivienne.

COSTUME — MODES

Robes et Manteaux.

Robes et Manteaux. — **Mmes VIDAL SŒURS**, 104, rue Richelieu.

Confections, Modes, Fourrures.

Confections. — **A LA PARISIENNE**, grande maison de confections pour dames, 41, faub. Montmartre.

***

Modes. — **Mon LEMONNIER**, MANCHON, successeur, 348, rue Saint-Honoré.

***

Robes, Fourrures. — **MAISON DIEULAFAIT**, 1, boulevard de la Madeleine.

Lingerie, Chemiserie, Fils Plumes & Fleurs.

Lingerie. — **GRANDE MAISON DE BLANC**, 6, boulevard des Capucines.

***

Chemiserie de High-Life. — **DOUCET** jeune, 10, rue Halévy.

***

Machines à coudre. — **D. BACLE**, 46, rue du Bac, succursale et ateliers, 7, rue Saint-Dominique.

***

Fils. — **WALLAERT FRÈRES**, 78, boulevard Sébastopol.

***

Plumes et fleurs. — **BATTON**, 85, rue Richelieu.

Gants, Éventails, Parfumeurs Coiffeurs.

Gants. — **PRÉVILLE**, AUBERTIN oncle, neveu et Ce, 50, 52 et 54, passage du Saumon. — **JOUVIN & Ce**, 6, boulevard des Italiens.

***

Éventails. — **SIMONNET & LEVASSEUR**, 12, boulevard de Strasbourg.

***

Parfumeurs. — **CH. FAY**, 9, rue de la Paix. — **DELABRIERE**, 63, rue de Grenelle. — **PHILIPPE**, 21, rue d'Enghien. — **BÉRAL**, 14, rue de la Paix.

Coiffeurs pour dames. — **PHILIPP & Ce**, 15, rue Royale. — **DE BYSTERVELD**, 3, faubourg Saint-Honoré.

***

Produits anti-Ride. — **LA GEORGINE DE CHAMPBARON**, 3, rue de Provence.

Tailleur.

Tailleur pour Dames — **A LA MAGICIENNE**, MEUNIER, 129, rue Montmartre. Robes et confections.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — **PINAUD & AMOUR**, 89, rue Richelieu. — **DELION**, passage Jouffroy.

***

Chaussures pour hommes. — **CORNAZ**, 4, boulevard Malesherbes.

Chaussures de dames. — **DELMAS**, 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Bottier. — **DELAIL**, 46, passage Jouffroy.

SPORT

Équitation, Escrime, Armuriers.

Équitation. — **ÉCOLE D'ÉQUITATION**, 12, rue Duphot (succursale 51, rue Lhomond).

***

Professeurs d'escrime. — **LOUIS MERIGNAC**, 1er professeur de l'École d'escrime française, 14, rue Saint-Marc.

***

Armuriers. — **FAURÉ-LEPAGE**, 8, rue Richelieu. — **GASTINNE-RENETTE**, 37 av. d'Antin. — **LIBIOULLE, GUINARD & Ce**, 8, av. de l'Opéra. — **LEFAUCHEUX**, 37, rue Vivienne.

Chiens, Sellerie, Ecuries Chevaux Voitures.

Chiens. — **CH. BOCQUET**, 118, avenue d'Yvry. Gibiers de repeuplement.

Chiens d'arrêt. — **MAISON DE CONFIANCE**, 9, rue de Chanez, Paris-Auteuil.

***

Sellerie. — **TERRIER**, 47, rue de l'Université.

***

Stalles; Boxes. — **GUILLARD**, 12, faubourg Saint-Honoré.

***

Marchands de chevaux. — **AUBERT**, 64, rue Marbeuf.

***

Voitures de malades et d'enfants, Vélocipèdes, etc. — **VINCENT**, 29, rue Château-d'Eau, et 29 *bis*, boulevard Magenta.

Gymnase. — Hydrothérapie.

Gymnase. — **PAZ**, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs.

Gymnase et Bains. — **THERMO-GYMNASE MÉDICAL**, 49, rue de la Chaussée-d'Antin.

***

Hydrothérapie chez soi. — **WALTER-LECUYER**, 138, rue Montmartre.

Billards.

Billards. — **F. GERDERES**, 47, r. Fontaine-au-Roi.

Professeur de billard. — **GIBELIN**, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

Draps pour billards et tables de jeux. — **MATHIEU**, 10, rue Croix des-Petits-Champs.

Agents de voyage.

Agents de voyage. — **THOMAS COOK & SON**, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la haute Italie.

Articles de voyage.

Vraies malles anglaises. — **LAPORTE**, 3, place du Théâtre-Français.

***

Bazar. — **BAZAR DU VOYAGE**, WALCKER, 3, pl. de l'Opéra.

Villes et stations balnéaires.

TROUVILLE. — **HOTEL DE PARIS.**

DIEPPE. — **CAFÉ DE ROUEN.**

Stations thermales et bains de mer.

EAUX-BONNES. — **GRAND HOTEL DES PRINCES**, Murret-Labarthe, propriétaire.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE. — **GRAND HOTEL BEAU SÉJOUR**, Paul Bourdette, propriétaire.

LUCHON. — **GRAND HOTEL RICHELIEU.**

OSTENDE. **HOTEL DU GRAND ÉTABLISSEMENT DES BAINS**, admirablement situé. Table d'hôte; service à la carte.

BIARRITZ — **GRAND-HOTEL**, établissement de 1er ordre. Vues sur la plage et sur la mer.

PAU. — **GRAND HOTEL GASSION**, Société anonyme au capital de 3,000.000 fr. Le plus bel hôtel des Pyrénées. Vue splendide unique.

LA BOURBOULE. — **HOTEL DU LOUVRE.**

ARCACHON. — **GRAND-HOTEL.**

CANNES. — **GRAND HOTEL DU PRINCE DE GALLES.** Dirigé par M. H. J. Grossmann.

SPA. — **HOTEL D'ORANGE.** Hôtel de 1er ordre. Luxe et confort. — **HOTEL DES PAYS-BAS**, 1er ordre; de Cock, propriétaire. — **HOTEL D'YORK.** Hôtel de 1er ordre.

LUXEUIL-LES-BAINS. — **HOTEL DU LION-VERT**, tenu par MM. Richard et Duplatre.

MARIENBARD. — **HOTEL KLINGER**, splendide hôtel où les étrangers trouvent tout le confort désirable.

VALS. — **HOTEL DE LA DÉLICIEUSE**, à proximité de toutes les sources.

DIVERS

Compagnies d'assurances.

Assurances mutuelles contre l'incendie. — **LA CLÉMENTINE**, Société d'assurances mutuelles contre l'incendie, 26, rue de Grammont.

Assurances contre le bris des glaces. — **LA PARISIENNE**, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances sur la vie. — **LE SOLEIL**, 44, rue Châteaudun.

Compagnie générale d'assurances contre les accidents. — **ASSURANCES DES CHEVAUX & VOITURES, COLLECTIVES, INDIVIDUELLES CONTRE LES ACCIDENTS**, 16, rue de Grammont.

Journaux financiers. — **LE FINANCIER DE PARIS**, 13, rue de Londres. — **LE CONSEILLER DES RENTIERS**, 1, rue de Maubeuge.

Institutions, Sciences.

Institution. — **ÉCOLE MODERNE POUR JEUNES GENS**, à Asnières. — **LELARGE** (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard. — **GROUSSET** (Institution Chevalier), 75, rue Cardinal-Lemoine. — **Mme HAVET**, 6 et 8, rue de Longchamps. Institution anglo-française. — Études sérieuses.

Pension. — **GARDONI**, pension de famille de premier ordre, 38, rue Pergolèse.

Pharmaciens.

Pharmacies. — **DETHAN**, 90, faubourg Saint-Denis. — **PENNÈS**, 2 rue Latran.

QUINA LAROCHE. (*Voir* aux annonces.)

Produits pharmaceutiques et hygiéniques.

Onguent. — **CANET-GIRARD**, 11, boulevard Sébastopol.

Produits hygiéniques. — **VIN DE SÉGUIN**, 378, rue Saint-Honoré. — **Dr FRANCK**, hôtel Richelieu, vis-à-vis de la rue d'Antin. — **ALCOOL DE MENTHE DE RICQLÈS**, 41, rue Richer. — **KOUMYS-EDWARD**, 14, rue de Provence.

Sirop pectoral. — **H. FLON**, 28, rue Taitbout.

Eau ferrugineuse. — **EAU D'OREZZA**, 131, boulevard Sébastopol.

Eau des Carmes. — **Mon BOYER**, 14, rue de l'Abbaye.

Vin tonique Mariani. — **COCA DU PÉROU**, 41, boulevard Haussmann.

Irrigateur Éguisier. — **TALLAY, MARTIN & LEBLANC**, 7, rue Cadet.

Bandagiste. — **BÉS**, 3, place de l'Odéon.

Produits chimiques.

Produits chimiques. — **FER BRAVAIS**, 13, rue La fayette.

Phénol. — **PHÉNOL BOBEUF**, 7, rue Coq-Héron.

Produits nouveaux.

Celluloïd. — **CORAIL, LAPIS, MALACHITE**, 9, boulevard des Italiens.

Sonneries, Miroiterie.

Sonneries électriques. — **A. BOIVIN**, 16, rue de l'Abbaye.

Fleurs.

Fleurs exotiques. — **L. LINDEN**, 5, rue de la Paix. — **LABROUSSE**, boulevard des Capucines.

Chalets, Clôtures.

Chalets, Stores et jalousies en bois découpé. — **BUREL & Ce**, 156, faubourg Saint-Denis.

Papeterie, Plumes.

Spécialité de cartes de visite, billets de mariage. — **GALLIN-FUZELLIER**, 1, rue de Condé.

Plumes d'acier. — **JOSEPH GILLOTT**, dépôt : 36, boulevard Sébastopol.

Maroquinerie et papeterie. — **ROMAIN**, 11 et 12, passage des Panoramas. Bronzes et faïences d'art.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cie, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

SOMMAIRE

—

TEXTE

—

GRAVURES





GROS-RENÉ & MARINETTE

Figures du plafond de la Comédie-Française, par M. Mazerolle.

CHRONIQUE

—

Paris peut étaler aux yeux du monde ses principes républicains. Il en a le droit, et ce n'est pas moi qui le trouverai mauvais, dans un pays où il a été dit cent fois que les opinions sont libres. Mais, en dépit de toutes ses constitutions, Paris conserve toujours un tempérament singulièrement monarchique.

Je n'en voudrais d'autre preuve que l'ardeur avec laquelle il se jette en ce moment sur les dépêches, lettres, télégrammes et correspondances de toutes sortes, qui lui apportent, de minute en minute, le détail des fêtes par lesquelles l'Espagne célèbre les noces de son jeune souverain. On assiste au défilé des brillantes cavalcades ; on compte les hérauts d'armes, revêtus de dalmatiques orientales, qui précèdent le cortège en sonnant de la trompette ; on se presse sous les voûtes de Notre-Dame d'Atocha, toutes ruisselantes d'or, de soie et de pourpre. On cherche à voir les traits rayonnants du jeune époux ; on se dispute un sourire et un regard de celle qui va devenir la reine d'un grand peuple ; on s'incline, malgré la distance, sous la main bénissante du patriarche des Indes, qui va consacrer une union objet de tant de vœux ; on écoute les acclamations d'une ville en délire ; on se presse, — par la pensée — autour du Palais-Royal, pendant la cérémonie du baisemain, qui réunit toute la Grandesse castillane — et Madrid sera rentré depuis longtemps « dans l'ordre accoutumé » comme disait Racine, que nous réveillerons encore l'écho attardé de ses *Vivat !* et de ses bravos. Voici même à ce sujet, un petit fait assez piquant, mais fort authentique : la première Parisienne qui ait introduit chez nous la coiffure de la reine d'Espage, — qui aura la vogue cet hiver sous le nom de coiffure Marie-Christine, — est la dame, comme on dit dans un certain monde, d'un de nos conseillers municipaux les plus écarlates — femme très comme il faut, du reste, grande, élégante et belle, et dont la chevelure épaisse et brune vaut un diadème royal. Son apparition a fait un certain effet, lundi soir à l'Opéra, dans une première loge de côté des numéros impairs. On a failli interrompre, pour mieux la voir. Très jolie, du reste, pour une femme ayant grand air et portant haut, cette majestueuse coiffure Marie-Christine. — Une triple division partage la chevelure — les cheveux de devant, rabattus sur le front y forment une série de bouclettes légères ; le second rang se masse en rouleau, et la toison de la nuque, dégageant le cou, se relève en coque et forme couronne. C'est important, aristocratique et fier, et ne sentant nullement les nouvelles couches célébrées jadis par l'illustre président de la chambre des députés, S. E. Gambetta Ier.

*
* *

L'éclat des fêtes royales qui ont accompagné le mariage d'Alphonse XII a ranimé chez les belles Madrilènes des instincts de coquetterie justifiés d'ailleurs par la grâce et le charme de leur personne. Il n'y a point en ce moment une seule ville en Europe qui puisse lutter avec la capitale des Espagnes sous le rapport du luxe, de la recherche et de la magnificence de la toilette féminine. C'est par centaines que partent chaque jour de chez nos grands faiseurs les caisses de robes à destination des grands hôtels des Sesto, des Molins et des Medina-Cœli.

Mais les plus merveilleux, les plus riches, les plus éblouissants de ces costumes, après ceux de la reine, ce sont bien ceux d'une autre Christine — reine aussi — mais seulement de huit heures à minuit — celle qu'au théâtre nous appelons familièrement la Nilsson.

Christine Nilsson, plus jeune, plus charmante, plus en voix que jamais, et à qui nous avons eu le plaisir de serrer la main l'autre jour, dans les salons du Ménestrel, va passer trois mois à Madrid, où elle chantera dans huit rôles. Ses toilettes (elle en a dix) sont dignes d'une princesse d'Opéra ou de conte de fée.

Je n'en veux citer qu'une — car on m'accuserait de passer ma vie à chiffonner dans les corbeilles de ces dames — mais on conviendra que celle-là, du moins, mérite un coup de plume de la chronique.

Sachez donc, mes chères lectrices que la Desdémone d'Otello, si poétique quand elle chante la romance du Saule.

« *Assisa al pie d'un salice*

si pathétique quand elle s'écrie :

« *S'il padre m'abbandonna* »

porte un corsage en velours rouge, avec col Louis XIII, brodé de perles d'or, manches à crevés de satin blanc et jupe du même, recouverte d'une traîne de gaze lamée d'or. La broderie d'or et de perles disposée sur le devant de la robe a été payée 2000 francs — et c'est donné !

Vous rappelez-vous, chère et grande artiste, ces jours, encore assez voisins de nous, grâce à Dieu ! où dans la fleur de votre prime jeunesse, j'allais bien souvent rue de la Chaussée-d'Antin, chez ce bon *Wartel*, vous entendre chanter des gammes, battre des trilles et piquer des cocottes ? Vous n'aviez pas encore été présentée au velours et au brocart ; vous aviez une petite robe grise, sans aucun ornement, avec une ceinture de cuir, serrée

à votre taille souple et mince, et pour toute couronne les belles tresses fauves de vos cheveux d'or pâle. Parole d'honneur! vous étiez déjà charmante.

*
* *

L'Institut se plaît à dérouter ceux qui s'inquiètent de ses faits et gestes, et chacune des cinq grandes Académies dont il se compose, et qui se recrutent par l'élection, a tour à tour le privilège de surprendre le public par l'inattendu de ses choix.

C'est ainsi que, samedi dernier l'Académie de peinture a tenu à nous prouver que l'on pouvait avoir beaucoup d'esprit, et cependant préférer les merles aux grives.

Léon Bonnat, le chef aujourd'hui incontesté de l'École française, l'artiste dont chaque année, au Salon, les œuvres sont recherchées tout d'abord par le public, n'est arrivé que second dans la course au fauteuil pour remplacer Alexandre Hesse, qu'il dépasse de toute la tête... et de plusieurs coudées. Mais il en est des Académies comme des femmes à la mode, il faut savoir respecter leurs caprices alors même qu'on ne les comprend pas. M. Elie Delaunay ne l'a emporté que d'une voix sur son compétiteur, qui l'emportera sur lui de cinq cents lors de l'élection du jury.

— Je ne suis entré à l'Institut avant toi que pour t'en tenir la porte ouverte! a dit M. Delaunay à son ami, le soir même de son élection.

Il faut espérer que nos immortels se piqueront d'honneur, et qu'il s'en trouvera au moins un qui ne tardera pas à offrir son siège à un homme qui n'est pas fait pour attendre.

*
* *

Le concours pour le monument à élever au rond-point de Courbevoie, en souvenir de la défense de Paris contre les Allemands (1870-1871) a excité une émulation des plus vives parmi nos artistes. Plus de cent sculpteurs ont envoyé leurs maquettes au Palais des Beaux-Arts, où le public a été admis à les étudier avant et après le jugement du jury.

Disons tout d'abord que les données de ce concours nous ont paru tant soit peu étroites et léonines. L'obligation de restreindre leur groupe à deux figures. — Quand des éléments si nombreux et si divers ont concouru à l'œuvre héroïque de la défense : armée régulière, mobiles, volontaires, francs-tireurs, gardes nationaux, ambulances, brancardiers, marins, ingénieurs! — qui méritent tous un souvenir et une louange, et que voici condamnés à un injuste oubli, — il est cruel d'imposer aux concurrents l'obligation de réduire leurs groupes à deux personnages, dont un représentera nécessairement la Ville de Paris, — et de n'en laisser ainsi qu'un seul à leur choix.

Ajoutez que nos artistes, torturés comme à plaisir par les bureaucrates qui libellent les conditions du concours, doivent combiner leurs projets de telle façon que l'on puisse faire servir à porter leur œuvre le piédestal sur lequel s'élevait jadis, à la même place, l'homme au petit chapeau et à la redingote grise, que les émeutiers ont jeté un jour à la Seine.

Malgré ces entraves, aussi déplorables qu'officielles, quelques-uns de nos artistes ont fait preuve d'un réel talent et d'une imagination féconde.

Gustave Doré, par exemple, attire et retient la foule par l'intensité de vue et l'énergie de mouvement d'un groupe franchement moderne.

Le projet de M. Falguière révèle la forte conception d'un maître. Il y a là une puissante unité d'expression, et une figure vraiment belle de la *Ville de Paris*, debout, impassible et inébranlable, tenant de la main droite une épée, et appuyant la main gauche sur un canon.

M. Barrias, qui est le grand lauréat du concours, a symbolisé la Ville de Paris sous les traits d'une femme revêtue d'un pardessus militaire, ce qui a occasionné une méprise regrettable chez un certain nombre de visiteurs qui l'ont prise pour une cantinière. Un marin expirant est étendu à ses pieds. D'autres groupes nous ont paru d'un intérêt plus saisissant et d'une composition plus grandiose; celui-ci est peut-être plus serré d'exécution, plus classique de forme et d'aspect général.

Le second prix a été décerné à M. Alexandre Lequien, et le 3e à M. Mathurin Moreau. Deux mots caractériseront avec une entière sincérité notre opinion sur ce concours : insuffisance et faiblesse.



Croquis par M. MAZEROLLE

*
* *

La Comédie-Française est une grande dame qui fait ce qu'elle veut chez elle, sans que personne ait le droit d'y trouver à redire. Ses sociétaires jugent les pièces avant de les jouer, et les acceptent ou les refusent, sans que personne ait à leur demander compte d'un verdict irresponsable et souverain.

C'est à cette autocratie, plus grande que celle des Tzars, car elle n'est pas tempérée par des coups de pistolet, que nous devons des pièces comme celle d'Anne de Kerviler, qui a jeté le public du premier soir dans une sorte d'effarement dont il n'est pas encore revenu. Sans le plafond charmant de Mazerolly; sans le nom de M. Legouvé, circulant dans toutes les bouches avant la chute de sa pièce, — pardon, je voulais dire avant la chute du rideau, — sans la présence sur la scène de MM. Febvre et Worms, je me serais cru non point chez Molière mais chez Chabrillat.

Je n'attristerai point mes lecteurs par l'analyse malsaine de cette œuvre sombre et malvenue, d'une excentricité mystique qui a excité la raillerie des uns, la colère des autres, l'ennui de tous. Cependant je dois avouer que, comme mélodrame celui de M. Legouvé a sur beaucoup d'autres l'avantage de n'avoir qu'un acte au lieu de cinq. Il est vrai que M. Legouvé, qui ne se refuse rien a concentré les doses.

Mme de Kerviler a un mari et un amant. — On ne peut pas moins! disait tout près de nous un affreux sceptique. — Naturellement ces deux messieurs sont souvent ensemble chez la dame. Ils s'y trouvent au moment où les commissaires de la République (la première) viennent les arrêter, comme conspirateurs et réactionnaires. La mort les attend. La mort sans phrases, comme on disait dans ce temps-là, où l'on faisait pourtant beaucoup de phrases.

Élie de Moréac, c'est le nom de l'amant, voudrait mourir mieux qu'il n'a vécu, et, pour se réconcilier avec Dieu, à défaut de prêtre il se confesse au mari qu'il a trompé. — Je ne crois point qu'au point de vue catholique cette confession-là serve à grand'chose et je n'ai jamais ouï dire que le seul fait d'être un mari malheureux suffise pour vous conférer le droit d'administrer les sacrements. — Je dois pourtant reconnaître que cette absolution laïque est absolument dans le goût du jour et qu'elle a peut-être des chances de remplacer l'autre. — Quoi qu'il en soit c'est surtout un sentiment de surprise qu'elle a excité l'autre soir à la Comédie-Française, et quand les péripéties de la pièce ayant ramené sur la scène M. de Moréac sauvé, et M. de Kerviler mourant, on a entendu celui-ci donner sa femme à l'amoureux qui l'a déjà prise. — On se demandait si c'était la *pénitence* que lui imposait ce singulier confesseur.

Nous serions fort étonné si ce mélodrame devait fournir une bien longue carrière. — Il ne nous paraît pas né viable.

*
* *

Les froids précoces ont déjà fait envoler vers le Midi bon nombre d'oiseaux frileux, charmés de pouvoir quitter la cage parisienne, dorée — mais glaciale.

Ces émigrations vers les régions ensoleillées, où la brise est toujours tiède et les roseaux toujours en fleurs, est un fait social important — et triste pour la zone du Nord — auquel la politique n'est pas aussi étrangère qu'on veut bien le croire.

Le fléau de l'absence — l'absentéisme, pour prendre aux Anglais un mot bien fait et qui dit juste ce qu'il veut dire, l'absentéisme des grandes familles est dû surtout à l'exclusion systématique et de plus en plus accentuée de la vie gouvernementale où on les tient. Exilées du Parlement, elles ne trouvent plus dans le séjour de Paris un intérêt suffisant pour en compenser les ennuis — et elles s'en vont. — Les étrangères ramassent le sceptre mondain — c'est souvent un éventail — que laisse tomber la main patricienne de nos plus grandes dames.

Le premier bal de la saison a été donné par une richissime Américaine — Mme Mackay, qui nous promet des réceptions nombreuses et variées, avec alternance de bals, de concerts, de causeries — est-ce que l'on cause en Amérique? — et de tableaux vivants. Les jolies tailles, les belles épaules et les ruisselantes chevelures ne manquent pas dans la colonie américaine — et nous ne demandons pas mieux que de les voir.

Louis Énault.



HAYDÉE

D'après le tableau de M. Chaplin. — Gravure de Pannemaker. (*Illustration.*)

ÉCHECS

PARTIE N° 79.

Défense Petroff (*a*.

Blancs. Un Amateur.	Noirs. M. D. Klark.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F R
3. C pr P	3. P 3 D
4. C 3 F R	4. C pr P
5. P 4 D	5. P 4 D
6. F 3 D	6. F 3 D (*b*
7. P 4 F D (*c*	7. P 3 F D
8. Roq.	8. F 5 C R
9. C D 2 D (*d*	9. P 4 F R
10. D 3 C D	10. F 2 F D
11. P pr P	11. P pr P
12. D pr P C	12. C pr C
13. C pr C	13. D 3 D
14. P 3 C R	14. Roq.
15. T 1 R (*e*	15. C 2 D
16. T 3 R (*f*	16. P 5 F R
17. T 1 R	17. P pr P
18. P F pr P	18. T D 1 C D
19. D pr P T	19. F 3 C D
20. D 4 T D	20. T 1 T D
21. D 5 C	21. F pr P éch.
22. R 1 T	22. T 7 F R
23. D 3 C	23. T pr P éch.
24. R pr T	24. D 3 T éch.
25. R 2 C	25. D 6 T mat.

NOTES.

a) Jouée récemment à Barnaul (Sibérie).

b) La meilleure suite est : 6. C 3 F D. — 7. Roq. — F 2 R (voir les numéros 10 et 31 de la *Revue*). Le coup du texte a été joué pour la première fois dans la partie par correspondance entre Pesth et Paris, il y a plus de trente ans.

c) Faible. Voici la continuation correcte :

7. Roq. — Roq. — 8. P 4 F D — F 3 R meil. — 9. P pr P ! — F pr P. — 10. C 3 F D — C pr C. — 11. P pr C — P 4 F D. — 12. P pr P ! le coup indiqué par les livres était jusqu'ici 12. P 4 F D à quoi les Noirs ripostent par F pr C égalisant la partie. Nous appelons spécialement l'attention de nos lecteurs sur le coup nouveau que nous proposons et qui, selon nous, tranche définitivement la question). F pr P F. — 13. F pr P éch. — R pr F. — 14. C 5 C éch. — R 3 C (A) — 15 P 4 F D — F 3 F (B C D). — 16. D 4 C — P 4 F R. — 17. D 3 C — F 3 D. — 18. P 4 F R — R 3 F — 19. F 2 C éch. — R 2 R. — 20. T R 1 R éch. — R 2 D. — 21. T D 1 D et gagnent.

A

14 R 1 C. — 15. D 5 T — T 1 R — 16. D 7 T éch. — R 1 F. — 17. D 8 T éch. — R 2 R. — 18. D pr P — D 3 C ! (si 18. R 2 D — 19. P 4 F D et si 18. tout autre coup. 19. C pr P) — 19. D 5 R éch. — F 3 R. — 20. C 4 R — C 2 D. — 21. F 5 C éch. — P 3 F. — 22. F pr P éch. — C pr F. — 23. D pr C éch. — R 2 D. — 24. T D 1 C D suivi de 25. T pr P et gagnent.

B

15 F 3 R. — 16. C pr F — P pr C forcé. — 17. D 4 C éch. suivi de D 5 T éch. reprenant la pièce avec l'avantage numérique et de position.

C

15. F 2 R — 16. P 4 T R — F pr C. — 17. D 3 D éch. — P 4 F R meil. — 18. F pr F bien mieux.

D

15. F pr P. — 16. D 4 C R — D 5 D. — 17. C 4 R éch. déc. — R 2 T. — 18. F 3 R.

d) Faible. Il fallait jouer 9. T 1 R — P 4 F R. — 10. P 3 T R — F 4 T. — 11. P 4 C R — P pr P meil. — 12. F pr C — P pr F. — 13. T pr P éch. suivi de P pr F mieux.

Ceci prouve qu'au coup précédent les Noirs au lieu de jouer F 5 C R eussent mieux fait de roquer.

e) Si 15. D pr T — C 3 F D. — 16. D 7 C — P 5 F R avec une attaque irrésistible. Toutefois cela valait peut-être encore mieux, car l'attaque reste la même à peu de chose près.

f) 16. C 1 F était moins désastreux.

PARTIE N° 80.

Gambit Muzio (*a*.

Blancs. M. Lépine.	Noirs. M. Robert.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 F R	2. P pr P
3. C 3 F R	3. P 4 C R
4. F 4 F D	4. P 5 C R
5. Roq.	5. P pr C
6. F pr P éch. (*b*	6. R pr F
7. D pr P	7. D 3 F R
8. P 5 R (*c*	8. D pr P
9. P 4 D	9. D pr P éch. (*d*
10. F 3 R	10. D 3 F R
11. C 3 F D	11. P pr F
12. D 5 T R éch.	12. R 2 C
13. T pr D	13. C pr T
14. D 5 C éch.	14. R 2 F R
15. T 1 F R	15. F 2 C R (*e*
16. C 4 R (*f*	16. P 7 R
17. T pr C éch.	17. F pr T (*g*
18. D pr F éch.	18. R 1 C
19. R 2 F	19. P 4 T R (*h*
20. C 5 C R	20. T 2 T
21. D 6 C R éch.	21. T 2 C R (*i*
22. D 8 R mat.	

NOTES.

a) Cette partie est, sinon la seule, du moins une des rares qui restent de M. Robert, mort récemment, et dont nous déplorons vivement la perte, car c'était certainement un des amateurs sur qui l'échiquier Français pouvait fonder les plus légitimes espérances.

b) Cette variante est connue à la Régence sous le nom de Muzio-Lépine. Son auteur, M. Lépine, la joue depuis huit années environ, et non sans succès. Nous devons ajouter néanmoins que, dans notre opinion, ce sacrifice n'est pas solide, non plus d'ailleurs que les autres sacrifices du Muzio.

c) Ceci rentre dans une variante connue qu'on obtient ainsi . 5. Roq. — P pr C — 6. D pr P — D 3 F R. — 7. F pr P éch. — R pr F; mais dans cette variante les Noirs ne sont pas forcés de prendre le Fou, et peuvent jouer 7. R 1 D. L'originalité du Muzio-Lépine est en partie constituée par les continuations suivautes :

1° 8. C 3 F D — C 2 R. — 9. P 4 D — P 3 D. — 10. F pr P — R 1 R, avec une défense satisfaisante ;

2° 8. P 4 D — P 3 D. — 9. F pr P. — C 2 R mieux, cor si 10. D 5 T éch. — D 3 C. — F 5 R éch. — R 1 C et gagnent.

d) Incorrect. Voici la suite la plus forte : 9. D 4 F R. — 10. F pr P — C 3 F R. — 11. C 3 F D (ou A) — F 2 C. — 12. P 3 D bien mieux.

A

11. D 3 C éch. — D 3 R. — 12. P 4 F D — P 4 D. — 13. P pr P — D 3 C. — 14. D 3 D — F 2 C. — 15. F 5 R — C D 2 D toujours avec l'avantage.

e) Si 15.— F 2 R. — 16. C 5 D.

f) C 5 D gagnait plus rapidement.

g) Si 17.— R 1 R. — 18. D 5 R éch. — R 1 D. — 19. R 2 F R — T 1 F (sur tout autre coup les Blancs jouent 20. D 5 C R et gagnent rapidement). — 20. T pr T éch. — F pr T. — 21. D 5 C éch. — R 1 R. — 22. C 6 F éch. — R 2 F. — 23 D 8 C éch. et gagnent.

h) Depuis le 9e coup, l'offensive est poursuivie par les Blancs avec une grande énergie et tous les coups des Noirs sont obligés. Ici M. Robert était forcé d'avancer le P T R pour parer aux conséquences de C 5 C.

Si 19. — P 3 T R. — 20. D 8 D éch. — R 2 T ou 2 C. — 21. D 7 R éch. — R 3 C. — 22. D 6 F éch. — R 4 T forcé. — 23. D 5 F éch. — R 5 T. — 24. P ou D donne le mat.

i) Si 21. R 1 F — 22. C pr T éch. — R 2 R. — 23. D 6 F éch. — R 1 R. — 24. D 8 F mat.

Solution du problème n° 89.

Composé par M. W. Klark, de la Sibérie.

1. $\frac{\text{F 4 F R éch.}}{\text{R 3 F}}$; 2. $\frac{\text{F 8 C éch.}}{\text{F 4 F}}$; 3. $\frac{\text{D 8 D.}}{\text{C 7 F}}$,

4. $\frac{\text{C 4 C éch.}}{\text{C pr C mat.}}$

3. $\frac{}{\text{T pr F}}$; 4. $\frac{\text{D 8 T éch.}}{\text{T pr D mat.}}$

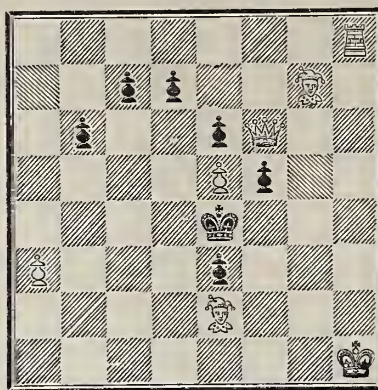
Solutions justes :

Mme Anna Janet, MM. Renoy, T. Reinach, Faure, Léon Guinet, E. Frau (de Lyon), De Madrazo, Barré, E. F. (à B. L. R.)

PROBLÈME N° 93

composé par MM. S. GOLD et KAUDERS

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en quatre coups.

NOUVELLES

Voici les noms des membres de la commission pour le Concours des problèmes de la *Revue :*

MM. de Bezkrovny, Chamier, Clerc, Girod, Lépine, Camil Morel et Rosenthal.

— Nous avons reçu déjà un premier envoi avec la devise :« *I tis so difficult* ». — Nous aurons soin de donner la devise des envois qui nous seront parvenus immédiatement après leur réception.

— La seconde partie du match entre MM. de Bezkrovny et Gossip a eu lieu le 30 novembre à la Régence. M. de Bezkrovny a été de nouveau vainqueur.

— Au Cercle des échecs règne toujours une grande animation ; un troisième tournoi mensuel, celui de décembre, est commencé. Le premier tournoi handicap va également avoir lieu.

— Au café de la Régence 15 joueurs sont inscrits pour le tournoi de décembre.

CORRESPONDANCE

Dr S. Gold. — Nous avons fait vos commissions. Merci mille fois pour votre nouvel envoi et présentez de votre côté nos meilleurs sentiments à tous nos amis de Vienne.

M. T. Reinach. — Votre solution du problème 89 est très juste; il y a un double coup au second coup des Blancs.

S. Rosenthal.

LES CARTES

LE WHIST.

Nous recevons l'intéressante communication d'un de nos lecteurs qui se plaint de l'extrême sévérité avec laquelle nous punissons la renonce.

« Vraiment, nous écrit-il, vous êtes trop dur pour de pauvres joueurs qui ne le font pas exprès, et c'est bien assez de leur retirer trois points, tandis que votre système va jusqu'à doubler et tripler cette punition...

« D'ailleurs, ajoute-t-il, dans bien des cas la renonce n'a causé aucun préjudice aux adversaires, et on devrait leur tenir compte de ce fait. »

A toutes ces belles raisons, je réponds que la loi est la loi, et que tout en donnant acte au joueur étourdi de ses bonnes intentions, nous ne pouvons entrer dan un ordre d'idées qui passerait à côté des règles lorsqu'il est prouvé que leur violation n'a causé qu'un dommage restreint ou limité.

On se perdrait d'ailleurs en discussions acrimonieuses et blessantes dont le résultat serait stérile si on n'avait pas un texte de loi précis, net et bien tranché que voici : toute renonce est punie de de trois points qui, sans pouvoir être scindés, sont comptés ainsi au choix des adversaires.

1° On enlève trois points au côté qui a fait la renonce ;

2° On ajoute trois points aux siens propres;

3° Enfin (et ceci est généralement la punition la plus dure) on prend trois levées aux partners qui ont commis la renonce et on les ajoute aux siennes propres.

De plus, encore que malgré ces trois levées prises le côté ayant renoncé aurait assez de points pour gagner, il ne gagne jamais dans le coup où la renonce a été commise mais reste au point qui précède le gain de la partie.

Le schelem est de même annulé par la renonce — je dis plus si Bernard et David ayant quatre points et faisant schelem contre Daniel et Martin qui ont deux points on s'aperçoit que Bernard et David ont commis une renonce, Bernard et David ne gagnent point, ne comptent point leur schelem et perdent la partie puisque les trois points de la renonce ajoutés aux deux points que Daniel et Martin avaient précédemment les font gagner.

Voilà donc seize points de différence par suite d'une renonce, treize points d'un schelem qu'on manque de gagner et trois points que marque la partie adverse.

Nous sommes bien loin des trois points de punition et pourtant aucun vrai joueur de whist ne me contredira et ne trouvera la punition trop sévère.

Le whist ne serait plus possible et deviendrait un bezigue vulgaire ou une *bataille* enfantine s'il était possible de renoncer et si la renonce n'entraînait les conséquences les plus graves.

J'ajoute enfin que s'il y a eu double ou triple renonce la punition est aussi double ou triple et se mesure à l'étendue de la faute.

Old Trick.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 53.

La manière dont les cartes de la première levée sont tombées, a dû vous éclairer sur deux points principaux.

Votre adversaire de droite a très mauvais jeu. Il a joué une carte nulle, peut-être singleton, peut-être deuxième dans le but problématique d'utiliser un atout. Le dix de cœur doit être dans la main de votre partner, car sans cela il eût été produit par l'un ou l'autre de vos adversaires. De cette analyse, il résulte que vous pouvez, au moyen du trois de cœur, rentrer dans le jeu de votre partner à un moment donné.

La question se pose donc de la manière suivante :

Jeter le sept d'atout sur l'as, prendre au troisième tour avec le roi, indiquer vos maîtresses couleurs, et rendre la main à votre partner par le trois de cœur.

Ou bien :

Jeter de suite le roi d'atout pour ne pas interrompre la série des coups d'atout destinés à empêcher la coupe éventuelle du second cœur.

Votre partner, qui a retourné la dame et qui joue franchement l'as, indique par conséquent une force supérieure en atout. Avec le roi second, vous ne perdez en réalité aucune levée ; vous déplacez seulement la main. Or, pour parvenir au schelem, et vos fortes couleurs vous donnent l'espoir d'y arriver, il est préférable de faire tomber immédiatement les atouts, sur lesquels vous pourrez vous défausser de vos trèfles.

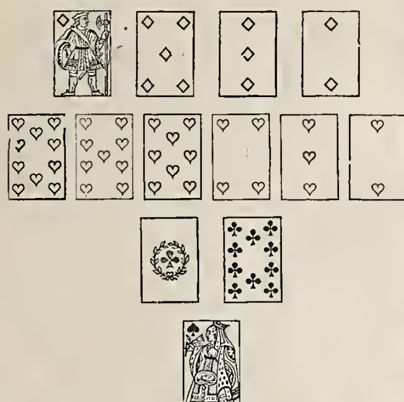
Cette seconde manière nous paraît préférable en ce qu'elle fixe de suite le sort de la partie.

Principe.

Avec le roi d'atout second, lorsque vous connaissez la dame dans la main de votre partner et qu'il joue l'as, il est opportun de sacrifier le roi pour ne pas arrêter la série des coups d'atout.

PROBLÈME N° 54.

Carreau est atout.



Premier à jouer, par quelle carte débuterez-vous?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 55.

En premier :

Votre adversaire ne vous ayant fourni que onze cartes, vous avez le choix, ou de demander qu'il redonne, ou de vous tenir à votre jeu, en écartant cinq cartes pour en relever six. Sur cette question préalable, il ne saurait, croyons-nous, y avoir de doute, et le jeu doit être conservé, malgré la crainte des deux couleurs et d'un quatorze de dix.

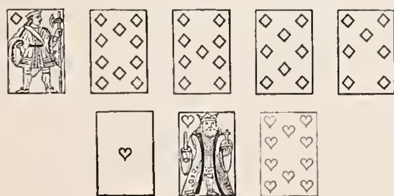
Maintenant, vous pouvez, ou écarter la tierce au roi de carreau, portant le point à trèfle et trois as, avec quatre cartes de rentrée pour parer aux éventualités menaçantes ; ou écarter cinq trèfles, roi, dame, valet, huit et sept. Cette dernière combinaison nous paraît préférable, par le motif que dans les deux couleurs, carreau et trèfle, il vous manque le neuf et le dix ; que les chances dans une couleur déterminée sont égales et que le nombre des cartes relevées dans les deux hypothèses, six contre quatre, augmente d'un tiers les chances de la couleur carreau.

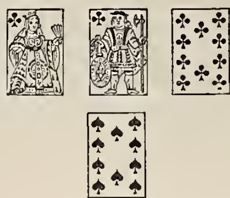
En second :

Si votre adversaire maintient le coup, vous écarterez valet et dame de carreau, et vous relèverez trois cartes.

PROBLÈME DE PIQUET.

Quel sera votre écart en premier et en second avec :

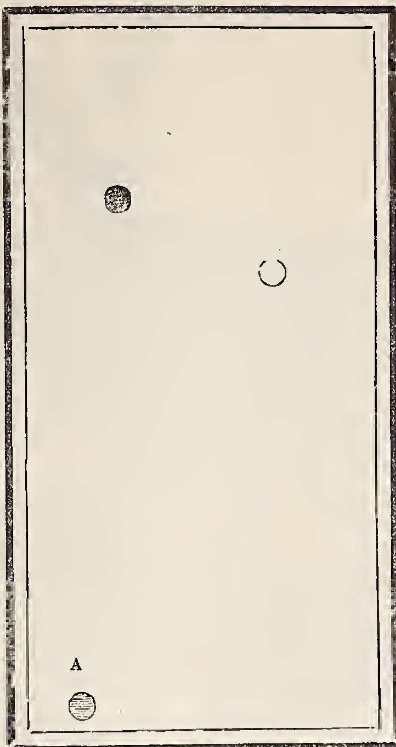




ROBERT D'A.

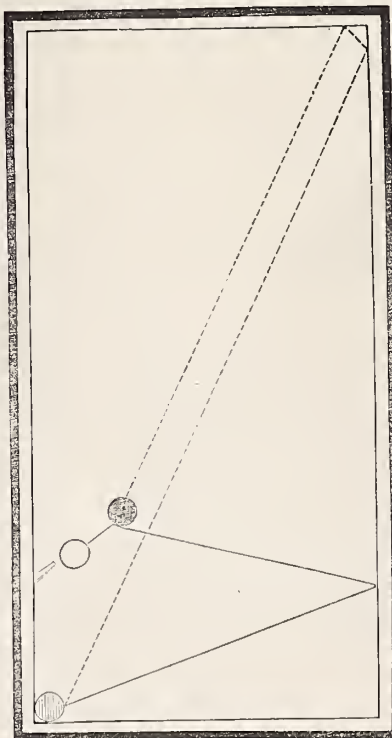
LE BILLARD

46e position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 55.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 251

TN MDS BNSB : LRLNPN FGN TR TDHXFGN QGVRXSN R MRCPXBNN TN BNSB KDVVGS.

N° 252.

L'*ND*LG*NC* : C* Q*'*N *CC*RD* **X **TR*S *N R**S*N *NV*RS* D*S DR**TS Q*'*N * **R**T S**-M*M*.

N° 253.

L* P*L*T*Q*E : *C*E*C* I*F*S* D*S *R*I*S *E*S *T *E* D*C*A*S*S.

N° 254.

L'O**O*I*IO* : O*E-*OI *E *A *UE *E Y* '*E**E.

N° 255.

L* SAG**** : PR***** L* MO*** CO*** I* E** E* L** HO**** C* QU'*** VA****.

Solutions du 29 novembre 1879.

N° 246.

Les grandes pensées viennent du cœur.
VAUVENARGUES.

N° 247.

TRIGONOMÉTRIE

N° 248.

A N N I B A L
N I E M E N
N E R A C
I M A N
B E C
A N
L

N° 249.

M
T E S
T E M P E
M E M O I R E
S P I R E
E R E
E

N° 250.

B R E V E T
R A C I N E
E C A L E R
V I L A I N
E N E I D E
T E R N E S

Solutions justes :

Mlle Delphine Dupré, 241, 3, 4, 5.
Eugène et Louise, 243, 4, 5.

EDME SIMONOT.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

San Francisco. — Le monde du sport est en émoi ; il n'est question que de l'événement qui vient de faire passer au second rang l'illustre coursier qui, jusqu'ici avait mérité d'être appelé le roi des trotteurs. *Rarus*, l'invincible *Rarus*, a vu sa gloire éclipsée par celle d'un nouveau venu, *Saint-Julien*, qui dans Oakland-Park a, pour ses débuts, déployé une vitesse d'une demi-seconde supérieure à celle de son rival sur une distance d'une lieue anglaise.

C'est un cheval bai, de dix ans, par Volunteer. Son propriétaire, M Orrin a Hickok, l'a acheté de M. Galway, en 1875, pour la somme de 20 000 dollars, et il en a depuis refusé 225,000 francs. Il faut tenir compte de cette circonstance que *Saint-Julien* s'étant blessé au tournant de la piste a, cette fois, perdu quelque chose de ses avantages. Voici quelle a été la vitesse obtenue aux principaux moments de la course :

1 quart de lieue,		33 secondes.
2	»	32 1/4.
3	»	34 3/4.
4	»	32 3/4.

Prusse occidentale. — Qui n'a entendu parler de la race de Trakehnen dont la réputation méritée est parfaitement établie, non seulement en Prusse, mais dans toute l'Allemagne. Il ne sera certainement pas sans intérêt pour les lecteurs de la *Revue* d'avoir quelques renseignements sur l'origine et le développement d'une famille de chevaux qui est devenue un élément considérable de richesse pour la Prusse orientale. Déjà l'ordre teutonique avait trouvé dans ce pays une race de chevaux petits mais sobres, vigoureux et durs à la fatigue, et comme il lui fallait pour son service aussi bien de lourds chevaux de cavalerie que des chevaux légers il multiplia les haras dans lesquels des représentants des races orientales furent sans doute introduits dès le XIIIe siècle, afin de répondre à ce dernier besoin.

Plus tard, vers 1624, le grand électeur envoya des reproducteurs danois, espagnols, napolitains dans les petits haras de districts de la province. Enfin, le roi Frédéric-Guillaume Ier fonda en 1732 le grand haras de Trakehnen et y rassembla tout le matériel des petits établissements provinciaux. On cite dès cette époque, un étalon espagnol et un étalon anglais comme ayant eu une influence sur la race. N'oublions pas 36 étalons et 138 juments tirés d'un haras de Bohême mais qui furent peu appréciés à cause de leur tête trop lourde et d'une détestable arrière-main.

Actuellement, le haras de Trakehnen s'étend sur une superficie de deux lieues un quart et la population chevaline s'y décomposait comme il suit d'après le recensement de 1875 :

15 étalons ;
300 juments mères ;
912 jeunes étalons et juments ;
285 poulains.

Voici, en les rangeant d'après leur origine et leur importance, quelles sont à (Trakehnen même les races employées : nous ne parlons que des juments).

1° pur sang anglais ; 2° pur sang oriental ; 3° produits croisés de ces deux races ; 4° pur sang et demi-sang anglais croisé avec le pur sang oriental.

La population chevaline de toute la province sur laquelle le grand établissement de Trakehnen exerce une influence considérable s'élève à 273,012 chevaux et ce chiffre tend à s'élever encore grâce aux progrès journaliers de l'élevage dans un pays où l'on considère l'établissement d'une station de remonte comme une faveur que les premiers et les plus grands propriétaires sollicitent à l'envie.

Berlin. — La grande exposition fluviale et maritime s'ouvrira décidément le 30 avril 1880 et durera au moins six semaines. Passé le 1er janvier aucune demande d'exposant ne sera plus admise. Un jury international des récompenses doit être organisé, aussitôt que la commission pourra se rendre compte de la mesure dans laquelle chaque État doit participer à cette exposition. La Suède, la Norwége et l'Italie seront, paraît-il, très brillamment représentées et de France, notamment de Marseille, on compte sur des envois très importants.

D.

LES GRANDS BOIS DE LA FRANCE

Commençons nos explorations par Andaines, la plaisante et giboyeuse forêt où nous reportent tant et de si chers souvenirs !... Les belles *retraites prises* y sonnent à pleine trompe, à notre mémoire de chasseur, de glorieuses victoires cynégétiques...... Commençons donc la série de nos études des *grands bois* par Andaines — filleule d'Andaines la fée des bruyères. — Elle est située sur les marches ou confins du Maine, de la Normandie et de la Bretagne — division de la France féodale, puis monarchique. — Andaines est aujourd'hui à peu près un centre du département de l'Orne dans l'arrondissement de Domfront, la *ville de malheur,* où, selon une vieille *dirie* normande, l'on peut être pendu à une heure bien que n'y étant arrivé qu'à midi...... et sans avoir eu le temps de dîner !.... circonstance aggravante !

Aujourd'hui, comme au temps jadis, dans les halliers d'Andaines où se montre la blonde fée des bruyères, les cerfs et les chevreuils bondissent ; dans ses inextricables fourrés les loups abritent leurs *liteaux;* dans les plantureux herbages des *accoures*, sous les chênes et les hêtres les sangliers font leurs mangeures; aussi chasser en Andaines, la belle forêt, met en liesse les fervents serviteurs de notre grand et vénéré patron, le bienheureux Hubert. — Bénie soit Andaines, disons-nous en chœur, pour plaisirs de rois qu'elle nous vaut!....

Mais la belle forêt a bien d'autres partisans que les veneurs pour proclamer ses charmes ! ..... Sous ses ombrages, elle offre aux croyants, aux affligés, des pèlerinages en l'honneur de trois bienheureux qui furent sur la terre *Horter*, *Antoine* et *Radegonde* leur sœur; aux archéologues, Andaines montre des ruines hiéroglyphiques, les pierres levées de la *Grogne*, pierres levées d'une époque problémati-

En notre temps, de névroses et d'anémie, ces eaux sont particulièrement intéressantes...... Sachons donc par qui et comment elles furent découvertes ?.....

Sans prétendre arbitrairement que les Romains utilisèrent les précieuses sources de Bagnolles, il est présumable que les légions de César les connurent, lorsqu'elles installèrent des forges à l'entrée de la grotte de *Balneum Bagneum*, Bagneolum, — que; aux botanistes, elle livre sa flore luxuriante; enfin aux géologues de titaniques grès fucoïdes, desquels jaillissent des sources thermales, aux vertus curatives.
lieu que présentement nous nommons Bagnolles. — A quelques kilomètres de là, sur les hauteurs de Juvigny-sous-Andaines, à l'orée de la belle forêt, se montrent encore les ruines d'un camp romain : ces ruines après tant de siècles passés sur leurs écroulements, ces ruines sont encore formidables ; elles donnent fort à penser.... et à admettre aussi qu'elles peuvent être un puissant argument pour ceux qui veulent, en tout, retrouver l'ingérence des vainqueurs du grand Arverne... Mais la légende ne leur donnant point la découverte des eaux bienfaisantes, nous répèterons ici ce que dit « *le feu follet de l'histoire* » au sujet des eaux *chlorurées, sodiques, sulfurées*, arsenicales de Bagnolles.

La légende prétend que la découverte en est due à un cheval de bataille *poussif et fortement sur ses boulets,* ainsi qu'à une biche tenant les *abois* sur l'un des rocs surplombant la vallée de Bagnolles.

D'instinct, la biche se jeta-t-elle dans la fontaine?..... peut-être ! ou n'y tomba-t-elle qu'accidentellement?..... peut-être ! toujours est-il que, durant le *bat-l'eau*, ses muscles reprirent vigueur, ses nerfs, la puissance d'exécuter les bonds qui distancent la meute et la mettent en défaut ; et que cette biche fit faire le piteux *buisson-creux* à Hubert, troisième du nom, Vidame de la Ferté, seigneur de Bonvouloir, d'Andaines, de Saint Maurice du désert et de la Pallue en St-Fron.

Le noble homme et son cheval de bataille eurent le pire destin de tous ceux qui vivent sur le globe sublunaire; ils vieillirent !.... Et puis, au dur métier des batailleurs on vieillit encore plus hâtivement, surtout, lorsque ceux, qui le pratiquent, en doublent les fatigues, durant les jours de chômage, des hasardeux plaisirs de vénerie.

Le Vidame ne voulut donc pas que son féal compagnon d'aventures, fut exposé à subir la *vilainie* de porter un mahant ou un fardeau quelconque. Conséquemment il donna pleine et entière liberté à son cheval dans sa vaste forêt d'Andaines, si riche en graminées et en c aires fontaines fraîches l'été, tièdes durant l'hiver.

Au préalable, pour assurer à son bon compagnon la



COMPAGN

C'est ainsi qu'agissait le Vidame Hubert III. Aussi était-il plus vieux d'aspect que d'années, le bon chevalier.

Mais il gardait au cœur de jeunes et vivaces remembrances ! Entre autres celles des bons services de son cheval, soit dans les batailles contre l'Anglais, les nobles passes d'armes, voire dans les chasses en poussant cerfs ou sangliers à l'hallali......

jouissance du bien suprême, messire Hubert III, fit savoir à cor et à cri, que « *oncques ne s'avisât de tourmenter ou d'asservir son cheval car son vouloir était qu'il vécût et mourût en liberté* »......

Et son vouloir fut accompli.

Pourtant, au bout de quelques mois, au déclin d'une chaude journée, alors que l'aubépine et l'églantin.

« Et le thym
« L'œillet, le lys et les roses
« En cette douce saison,
« A fosion,

« Montrent leurs robes écloses »; le Vidame se promenait dans le préau, précédant son manoir, écoutant

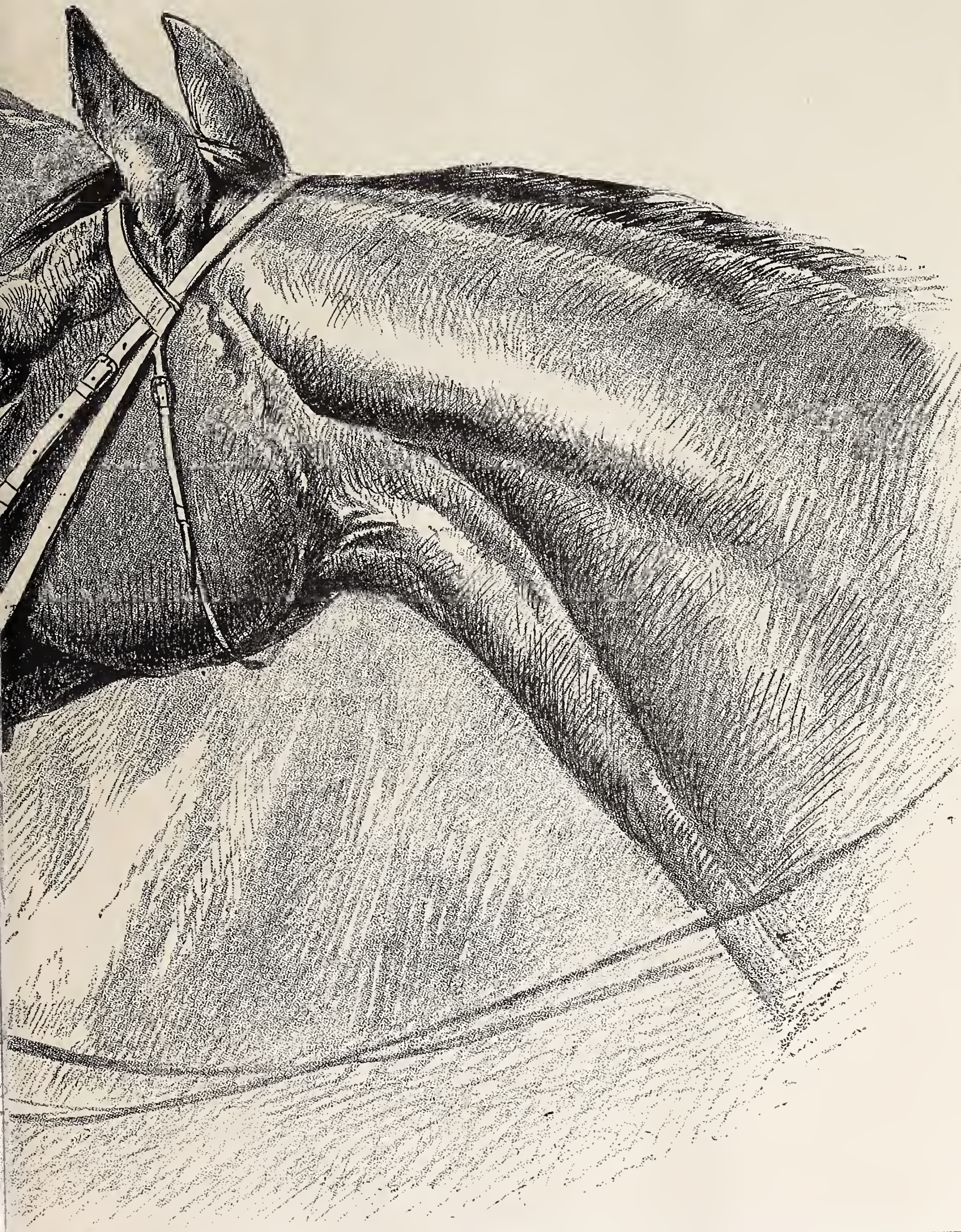
» Le gentil rossignolêt,
« Doucelet
» Découper dessous l'ombrage

guère aussi boiteux que lui l'était à cette heure.

— Miracle! — s'écria-t-il — miracle!

Et si grandes étaient sa surprise et sa joie qu'il en laissa cheoir sa béquille!

Ah! c'était bien miracle en effet puisque l'étalon *Rouanrubicon* lui apparaissait aussi fort, aussi fier, qu'il l'était le jour du tournoi de Domfront, où lui, Hubert III, couronné par la reine de la beauté et des



S D'ÉCURIE (*Sport et Dr. News.*)

« Mille frédons babillards,
« Frétillards,

« Aux doux sons de son ramage...... quoiqu'en eussent ses rhumatismes, le Vidame se promenait; se disant :

— Ah! qu'en cette Vêprée il me ferait bon vivre si santé j'avais !.....

Et comme il relevait la tête, en exclamant sa plainte, le Vidame Hubert III, vit accourir son cheval, naamours, conquit le droit de porter ses couleurs sur son écu, sur son cimier.

Ces couleurs étaient celles de la belle Iseult aux yeux *pers*, dame de Lassay et de Boisthibault : et la légende affirme que Iseult, — tant belle et charmante était, qu'elle eût enlevé la pomme à dame Cypris le jour du mémorable jugement, du berger Pâris.

Ah! le rajeunissement de son cheval devait rendre d'autant plus songeur et perplexe le sire de Bonvouloir qu'il se sentait la proie d'une légion de rhumatismes s'acharnant sur son pauvre corps ainsi qu'une fourmilière; tous plus acariâtres et opiniâtres les uns que les autres......

Pour autres motifs, encore, cette transformation intéressait le rhumatisé ; c'est qu'il était, comme de tous temps l'ont été ceux du Perche, du Maine et de la Normandie, savant en l'élevage des chevaux et des bêtes *aumailles* : Après qu'il eût, à plaisir, caressé le revenant, admiré à son appétit sa robe luisante, qui miroitait aux rayons du soleil couchant dans chacun des mouvements de son corps, souple et vigoureux, le vidame se dit :

— Nous allons lâcher en forêt, vieux étalons et juments « *bréhaignes* » et nous verrons bien ce qu'il en adviendra...... Si même prodige s'opère, vive Dieu nous jurons par notre saint patron, de porter à Notre-Dame des Aubépines de Lignou, un cierge de trente livres au poids !.........

L'été, l'automne, l'hiver se passèrent, sans qu'étalons ni juments fussent vus par aucuns ; le printemps qui succéda aux saisons mentionnées allait finir, lorsque messire Hubert III, un jour qu'il faisait *beau revoir*, chassait dans les bas-fonds du *fief-aux-bœufs*, un des plus fourrés cantons de la forêt. Le sire de Bonvouloir mit pied à terre pour remettre ses chiens sur la bonne voie. Son cheval, hennissant, piaffant, tirait fort sur la bride pour s'échapper ; ce qui fit relever la tête à son maître, pour regarder au loin sous la feuillée. .... Il y vit, suivie de son poulain, une haquenée, nazaux ouverts, longue et fine crinière blanche flottante et robe alezane rutilant sous chacune des rayées du soleil qui perçaient la voûte verdoyante ; cette jument était superbe..... et, quand elle franchissait les cépées lui faisant obstacles, elle était hyperbolique, méconnaissable enfin pour son maître lui-même, s'il se souvenait de ce qu'elle était lorsqu'il lui donna la clef des bois l'année précédente.

Ce beau résultat hippique mit le veneur en veine : il releva le pied de sa bête de meute, — une « *quatrième tête* » — il en revit séparée de son page, qu'il crut plutôt une biche qu'un *daguet*.

— « *Vol ça y l'est* » ! cria vaillamment, à pleins poumons messire Hubert.

Puis se remettant dextrement en selle, malgré que l'étalon se tourmentât, il cria, par encouragement à ses chiens,

— Ça va, ça va, mes valets, ça va !......

Ainsi que l'enseigne Gaston Phoëbus par la bouche du roi Modus......

— La menée est chaude...... Ils ont la bête à vue!..... — se dit le Vidame, — il n'y a plus de *change* à craindre !

La jument et son poulain galopaient de pair avec l'étalon. Ce que voyant, en fin connaisseur qu'il était, messire Aubert dit :

— Si Dieu me prête vie, ce poulain, dans quatre ans, me fera un superbe coursier ?

Ils galopèrent follement jusqu'à l'entrée d'une gorge étroite et profonde. Cette gorge était traversée alors, comme aujourd'hui, par les eaux torrentueuses de la Vée ; et des fourrés, semblant impénétrables, obstruaient l'entrée de ce défilé.

La meute donnait à pleine gorge ; ce vacarme farouche, entraînant et beau, fit mettre pied à terre au Vidame, qui allait s'élancer dans le fourré.... Mais le Vidame, grand chasseur devant le Seigneur, prud'homme avec ses pairs, avant de s'élancer dans ce fourré, horrible et dangereux, le Vidame se signa .... Car nul chrétien, de son temps, n'avait osé explorer ce qu'on disait le soupirail de la géhenne, à cause des vapeurs sulfureuses qu'exhalait un gouffre ; mais un cœur de **vrai** chasseur ne craint rien !... rien ! pas même une vapeur, fût-elle empestée, sulfurée, ainsi que l'haleine de Cerbère le molosse à trois têtes, lorsqu'une menée hurlante, cognante, crie à ce chasseur :

— Viens !...... la bête va tenir les abois.

(*A suivre.*) J.-J. DES MARTELS.

MUSIQUE

M. Maurel vient de remporter un grand succès à l'Opéra dans le rôle d'*Hamlet*; la chose n'était pas des plus aisées, si l'on considère avec quelle autorité ce personnage a été créé par M. Faure et combien ont paru faibles les artistes qui ont essayé de prendre la succession du grand chanteur. Loin de chercher à suivre la tradition adoptée à l'Académie de musique, M. Maurel a composé son rôle en s'inspirant plutôt de la manière anglaise, plus violente, plus dramatique, plus *shakspearienne*, si je puis dire, et cette heureuse audace a eu le double avantage de laisser l'artiste plus libre et de rendre presque impossible toute comparaison avec son illustre devancier.

Le nouvel Hamlet a été extrêmement remarquable dans la *scène de l'esplanade* et dans celle *des portraits*; comme chanteur, il a été particulièrement applaudi dans le *duo* du premier acte, dans l'*air à boire* et dans l'*arioso*, qu'il a dit avec un sentiment exquis.

Mlle Daram, visiblement indisposée le premier soir, a pris, le surlendemain, une éclatante revanche; d'ailleurs, cette seconde représention a été de tous points supérieure à la première. Le beau *trio* du troisième acte, très bien interprété par M. Maurel, Mlles Daram et Richard, a produit le plus grand effet ainsi que le *duo* suivant où Mlle Richard a déployé les ressources de sa voix chaude et de son tempérament dramatique.

N'oublions pas Mlle Beaugrand, qui a été acclamée après le divertissement du quatrième acte.

* * *

Dimanche dernier, il y avait au concert du Châtelet un programme des plus attrayants. Sans parler de la REFORMATION'S SYMPHONY, une page un peu sombre au milieu de laquelle brille, comme un pur diamant, le *Tempo di Minuello* en *si bémol*, nous avons eu la primeur d'une HYMNE A SAINTE CÉCILE, de M. Charles Gounod, et des SCÈNES POÉTIQUES de M. Benjamin Godard. Le grand respect que je professe pour le talent de M. Gounod me met assez mal à l'aise pour parler de cette nouvelle production, échappée à une plume hâtive ou distraite; je me contenterai de dire que le morceau a été *bissé*.

Les SCÈNES POÉTIQUES de M. Benjamin Godard sont écrites avec beaucoup de finesse et le numéro quatre, intitulé — je ne sais trop pourquoi — *Au Village*, est d'une allure vive et originale. Cependant, j'attendais mieux de l'auteur du TASSE; les SCÈNES POÉTIQUES ne sont sans doute qu'un agréable hors-d'œuvre destiné à nous faire attendre patiemment quelque ouvrage plus important.—Attendons!

A ce même concert, M. Théodore Ritter a exécuté avec un grand talent l'admirable concerto en *mi bémol*, de Beethoven. Le final, surtout, a été enlevé avec un *brio*, une énergie et parfois une délicatesse qui ont soulevé les applaudissements de la salle entière. Je me permettrai, toutefois, deux légères observations:

Dans le premier morceau, un peu avant la fin du second *solo*, il y a un passage en octaves qui doit être attaqué avec force, mais qui doit être bientôt singulièrement adouci, pour laisser entendre non seulement le contre-point des instruments à cordes mais encore, et surtout, le dessin si original confié au premier basson.

Un peu plus loin page 39 de la partition (édition Breitkopf et Hartel), je lis à la 4e mesure: *fa, mi, ré, ut, si*, etc.; je crois pouvoir affirmer qu'il y a là une faute de gravure et qu'il faut: *mi, ré, ut, si, si*, etc., ce qui est la reproduction exacte, dans le ton initial, du même passage entendu déjà dans le premier solo. Je sais que M. Théodore Ritter peut invoquer la correction de l'édition que je viens de citer moi-même; je répondrai qu'il n'y a pas de correction absolue et que la leçon, telle qu'elle est gravée dans l'édition de Leipzig, constitue une *pauvreté harmonique* que j'ai bien de la peine à croire authentique.

On trouvera peut-être que c'est insister sur des vétilles; je trouve, quant à moi, que la chose en vaut la peine: j'ai vu, l'autre jour, nombre de personnes suivre le concerto en *mi bémol* sur la musique et prendre par écrit des notes sur la manière dont il était interprété, ce qui est une fort bonne méthode. Les artistes de la valeur de M. Ritter sont les prêtres de l'art, et ils ont pour mission de faire entendre à la foule les textes musicaux dans toute leur exactitude et dans toute la sincérité de leur expression. LEON DELAHAYE.

BULLETIN FINANCIER

Nous nous plaisons à constater une meilleure situation que pour les semaines précédentes. Les transactions ont été nombreuses depuis quelques jours et les dispositions du marché sont excellentes. Un instant l'annonce de l'interpellation est venu entraver les bonnes dispositions du marché; mais bientôt l'opinion générale a été que le cabinet devait remporter une victoire destiné à le consolider.

Le dernier bilan de la Banque de France présente une meilleure situation que ceux des dernières semaines; on ne constate qu'une diminution de quatre millions à l'encaisse; par contre le portefeuille a diminué considérablement, donc c'est une amélioration.

Enfin les dernières cotes de Londres sont arrivées en hausse et d'une manière assez importante puisque les Consolidés anglais venus un jour à 97 5/16 faisaient le lendemain 97 11/16.

Cependant les meneurs du marché ont essayé d'enrayer le mouvement. Peut-être aussi ont-ils compris qu'il était nécessaire dans l'intérêt du marché et afin de consolider le mouvement de hausse de ne pas avancer trop vite et de modérer l'ardeur de la spéculation. On ne peut qu'applaudir à cette détermination qui va permettre au cours de se consolider.

Voici les derniers cours des opérations au comptant: le 5 p. 100 après avoir fait 115,50 reste à 115,45. Le 3 p. 100 a fléchi de 82,45 à 82,20. l'Amortissable reste à 83,80 après 83,85 et le 4 1/2 p. 100 à 111,75 après 111,80. Les Fonds Étrangers après avoir eu pour quelques-uns de meilleurs cours restent fermes aux prix suivants: l'Italien a fait 81,25 et 81,20, le Florin-or d'Autriche est à 70,10 après 70,40, le Florin Hongrois à 80,70 après 85,30 et le Russe 1870 à 88 1/2.

Les valeurs de crédit sont moins brillantes, mais tenues aux prix suivants: la Banque d'Escompte a fait 830 et 815 pour rester à 822,50, la Banque Hypothécaire reste à 645 après 660. Cette banque continue le placement de ces premières obligations 5 p. 100 grâce au puissant concours des sept établissements de crédit qui ont concouru à sa fondation. Le Foncier est à 1,060 après avoir fait 1,070, mais il continuera certainement une marche rapide.

La Banque de Paris est à 867,50, le Comptoir d'Escompte à 855, le Crédit Mobilier est à 595 après avoir fait 605, le Crédit Lyonnais est à 850 et la Société Générale à 530.

Le Crédit Mobilier Espagnol, l'action de jouissance a varié de 635 à 620. M. Péreire est vendeur de primes sur sa valeur favorite. Avis à ceux que la spéculation hasardée n'effraie point.

En Chemins, on a coté: l'Est à 710 et 715, le Lyon à 1,132,50, le Midi à 867,50 et 872,50, le Nord fait 1,480 et 1485, l'Orléans est à 1137,50 et l'Ouest à 755. Sur les Chemins étrangers nous voyons l'Autrichien en hausse à 582,50, le Lombard fait 177,50, le Nord de l'Espagne 263,75, le Saragosse 323,75, le Portugais 520 et les Chemins de fer Romains 125; le Gaz oseille de 1.320 à 1,325, les Transatlantique sont fermes à 625, les Messageries restent à 685, l'Immobilière fait 19,50, le Suez 711,25 et les Délégations 620.

On nous signale la bonne tenue de la Société des Immeubles de Paris qui continue l'achat de maisons d'excellent rapport.

Pendant le mois d'octobre l'Assurance Financière a traité pour 436 millions d'affaires. Actuellement le chiffre de la circulation des cours privilégiés de cette Société est de 72,000. T.

CHRONIQUE DU SPORT

Si invraisemblable que cela puisse paraître, on a couru dimanche dernier à Auteuil, et perspective plus étrange encore, on n'a pas renoncé à l'espoir d'y courir dimanche prochain. En vérité cela commence à ressembler à une monomanie inoffensive, il est vrai, à un certain point de vue, non dépourvue cependant de dangers, si l'on considère les conséquences de cette espèce d'orgie relativement au but et au principe absolu des courses. Je serais, pour mon compte, tenté de ranger cette catégorie toute spéciale de turfmen dans la classe comprise par le Dr Blanche sous la définition générique *de fous que l'on n'enferme pas*.

Je ne dirais rien encore si le dévergondage du turf avait lieu dans une de ces réunions où l'on a jeté son bonnet par-dessus les moulins, où l'on se moque effrontément des règlements, de l'autorité, enfin de tout ce qui constitue la garantie d'un ordre de choses quelconque. Pour ceux-là, je me bornerai à leur donner un conseil; pourquoi ne s'entendent-ils pas avec l'administration de l'Hippodrome, après la fête des inondés de Murcie, il va être inoccupé: le local est suffisamment vaste pour des courses de cette nature, la toiture met à l'abri des intempéries de la saison et un système de chauffage intelligemment organisé assure les spectateurs contre l'onglée. Vrai, c'est une idée, vous devriez y réfléchir; quant à la signification des courses, cela vous est égal, n'est-ce pas? et à moi aussi.

Mais pour la société d'Auteuil c'est autre chose, comme on dit elle a charge d'âmes, elle représente un principe, est l'expression d'une spécialité et ne devrait pas ainsi transiger avec les saines traditions. Il est en vérité regrettable de voir son terrain servir de théâtre à de semblables exhibitions. C'est un triste spectacle pour un sportsman de voir arriver sur le champ de bataille dix ou douze malheureux animaux, le poil piqué, le rein voussé, le flanc collé au dos, raides comme des pieux, galopant seulement par la force de l'habitude, on serait en vérité tenté d'invoquer l'intervention de la Société protectrice des animaux. Mais il en est, il est vrai, de celle-là comme à peu près de tout dans notre pays, des mots à la place des choses. Laissons donc marcher les événements, l'excès du mal sera probablement le meilleur remède, il arrivera un jour où l'opinion publique fera justice de tous ces parasites du sport et chassera les marchands du temple.

Je vous en parle, au reste, par oui dire, car bien entendu je n'y étais pas. J'avais trouvé à mieux occuper mon temps, et ce n'est pas chose précisément commode dans la rude saison que nous traversons. Les courses, il n'en faut plus parler, n'est-ce pas? cela devient une mauvaise plaisanterie, les chasses sont suspendues jusqu'à nouvel ordre; reste donc les sports couverts et chauffés, ceux-là sont rares. Le Cirque a émigré dans des pays inconnus du monde civilisé, l'Hippodrome a fermé ses portes; ces deux puissantes ressources font défaut, précisément au moment où l'on en aurait le plus besoin. En été, quand le ciel bleu resplendit de milliers d'étoiles, on peut passer son temps n'importe où, fût-ce en plein air; maintenant au contraire, surtout quand on a certains goûts, cela devient horriblement dur.

Chacun prêche pour son saint, et je l'avoue, ces deux ressources pour les soirées oisives, me font affreusement défaut. Je suis, il est vrai, atteint au dernier degré d'une terrible maladie, contre laquelle la science est impuissante. Riez tant que vous voudrez, cette maladie existe, elle existe à l'état aigu, comme à l'état chronique, elle est peut-être guérissable dans sa première période, mais absolument incurable dans la seconde. Cela vous prend dès le bas âge, sans que vous vous en doutiez ou vous en rendiez compte. Oh! mon Dieu, c'est bien simple. Un soir, votre père ou votre mère vous mène au cirque sans penser à mal, les pauvres gens, vous écarquillez de grands yeux étonnés en regardant à droite et à gauche: puis le clic-clac harmonieux d'une chambrière habilement maniée vous chatouille agréablement l'oreille. Un peu plus tard, ceci commence à devenir grave, les hop! hop! gracieux d'une jolie écuyère vous vont droit au cœur.

Le remède est encore possible, et si la maladie est prise à temps vous pouvez guérir, mais il faut se hâter. La première précaution à prendre est de fuir la tentation, de s'éloigner au plus vite de l'attraction. Un voyage ou des occupations urgentes suffisent d'ordinaire, et si forcément ou volontairement vous arrivez à reprendre le niveau normal de votre vie, vous êtes sauvé. Mais si plus tard vous avez le malheur de vous mettre à monter à cheval, si vous vous surprenez dans le manège essayant un changement de pied ou esquissant un pas espagnol, ah! malheureux, je vous plains, vous êtes perdu. Le démon de la haute école le plus puissant de tous, s'empare de vous. C'est fini, cirquomane à perpétuité, votre arrêt est prononcé,



JUSTIN & MOURAD

JUSTIN, tombé à la rivière des fortifications, dans le Prix de la Croix-de-Berny (steeple-chase), et MOURAD refusant de sauter, à AUTEUIL, 30 novembre 1879.

et le plus terrible c'est que vous-même vous vous chargerez de l'exécuter.

Ce n'est pas que cette manie soit, en fin de compte, ni plus blâmable ni plus ridicule qu'une autre. Tout homme porte comme cela, en lui, un germe de folie avec lequel il vit et meurt sans s'en porter plus mal. J'en ai connu de plus étranges, comme celle, par exemple, dont est possédé un de mes amis; elle consiste à collectionner des *crânes antédiluviens*. Il passe sa vie à les épousseter, à les polir, et absorbe une grande partie de son existence dans cette bizarre occupation. En y réfléchissant bien, j'aime encore mieux ma folie, la question serait de la maintenir dans de justes limites, mais voilà précisément le difficile. Ne pas déboucher une bouteille est, à mon sens, la chose la plus aisée du monde; mais en revanche, ne pas la boire jusqu'à la dernière goutte surtout quand le vin est bon m'est absolument impossible.

Cette maladie de la cirquomanie a fait plus de victimes que l'on ne pense. On a vu des gens en apparence destinés à une toute autre carrière s'attacher à un cirque, le suivre toute leur vie en amateur dans ses pérégrinations, parfois se faire écuyers eux-mêmes. D'autres se passionner pour une écuyère et finir par l'épouser. Eh! bien tout cela, une fois pris dans cet engrenage d'une puissance inconnue, et on le comprend, et au besoin on le ferait. Mon Dieu, toute réflexion faite, quand on en est arrivé à un certain point de la vie et au mépris du monde qui en est la conséquence, pourquoi pas? et autant vaut cela qu'autre chose.

J'avais donc entendu dire qu'un nouveau cirque surgissait à l'horizon de Bruxelles. C'était presque un événement, le bâtiment existait bien, mais jusqu'ici il était occupé par des cirques étrangers, venant y séjourner pendant une saison seulement. Cette fois c'était une fondation à poste fixe. On avait, disait-on, écrémé toutes les troupes d'Europe, enfin c'était pour les spécialistes une grande attraction. Ma foi je n'y tins pas, il faisait un froid à tout casser, mais dans un wagon de première de la Compagnie du Nord, si prévenante et si gracieuse pour les voyageurs, une boule d'eau chaude, une bonne couverture, on n'est pas plus mal qu'ailleurs.

On ne m'avait pas trompé, le cirque de Bruxelles est magnifique, et on ne peut mieux organisé, la troupe est de premier ordre. J'ai retrouvé là, pas mal de nos déserteurs de Paris : Mlle Zéphora, la gracieuse sylphide, dont la jolie silhouette rappelle par une vague ressemblance, une des gloires du cirque de Paris, cette pauvre Mme Lejears, si oubliée d'une génération qu'elle a jadis enthousiasmée. Si ces quelques lignes lui tombent sous les yeux, puisse-t-elle y trouver ce qui reste souvent de meilleur dans la vie, un souvenir. M. Drexler, le jockey intrépide, si applaudi, cet été à l'Hippodrome.

J'en étais là de mes réminiscences, quant aux préludes de l'orchestre, je sentis, sans m'en rendre compte, comme une commotion électrique. Mais je ne me trompe pas, c'est bien l'air de *Cony*. Ah ! je le connais celui-là, je serais mort et enterré depuis dix ans, j'en suis certain, il me ferait revenir sur terre, pour l'entendre. Effectivement l'enchanteresse ne tardait pas à paraître, svelte, gracieuse, et souriante. Ah ! c'est donc là où vous vous êtes sauvée, Mademoiselle, je suis bien aise de le savoir, au moins je pourrai y retourner. *Cony* n'avait pas fait trois pas dans le manège, qu'une salve d'applaudissements saluait son entrée, la salle entière était prise par les yeux, comme nous l'avons tous été pendant six mois. Quiconque a vu une fois Mlle Élisa sur *Cony*, ne saurait l'oublier, celui qui pourrait la regarder, sans être électrisé, celui-là n'est ni un homme de cheval, ni même un homme. C'est une mélodie en action, elle chatoie au regard, comme la plus délicieuse musique charme l'oreille. On s'absorbe dans sa contemplation sans jamais pouvoir s'en lasser, je ne sais en vérité, si l'on ne doit pas regretter de la connaître. J'ai eu toute ma vie la passion des femmes à cheval, je croyais en avoir rencontré, dont le charme ne pouvait être dépassé : eh bien, maintenant, quand on me parle de n'importe laquelle, je ne peux m'empêcher de hausser les épaules et de m'en aller en fredonnant l'air de *Cony*, cherchant en l'air une vision aérienne. Mais cette fois la vision était une réalité, c'était bien elle.

Il y a chez Mlle Élisa, une harmonie, une grâce, qu'aucune expression ne saurait rendre. Les spécialistes demeurent confondus devant une exécution d'un fini, d'une justesse, d'une précision qui n'a pas de pareils, le public reste suspendu à un charme inexprimable, qu'elle seule possède. Tout cela, je

l'ai dit et je le répète : avant elle je ne l'avais jamais vu, aujourd'hui je passerais ma vie à le regarder.

A de rares exceptions près, j'ai vu *Cony* toutes les fois où Mlle Élisa l'a monté en France ; je croyais le connaître, eh bien ! non, je ne l'avais jamais vu.

Est-il nécessaire de le dire, le succès a été de l'enthousiasme, la salle croulait sous les bravos, la diva de l'équitation a été rappelée trois fois, ce n'était que justice. Jouissez en paix Messieurs de Bruxelles du trésor que vous nous avez enlevé, mais nous vous le redemanderons. On ne montre



LA SALLE DES PAS-PERDUS

D'après le tableau de M. Eugène Giraud. Publié avec l'autorisation de MM. Goupil et Ce, seuls propriétaires du droit de reproduction. (*Univers illustré.*)

A l'Hippodrome, dans cette petite cuvette placée au milieu de cette vaste arène, mille et un détails, de ce merveilleux travail étaient perdus. Il faut le voir de près dans un cirque, c'est un miracle. D'autres femmes peuvent bien monter à cheval Mlle Élisa a *vocalisé* l'équitation, chaque mouvement est une perle.

pas de semblables chefs-d'œuvre pour les retirer ensuite, j'en suis bien fâché, Messieurs les directeurs, augmentez les places, faites ce que vons voudrez, cela ne me regarde pas, mais il nous faut Mlle Élisa la saison prochaine à Paris, sinon, je vous en préviens, il y aura du tapage.

Ned Pearson.



UNA MAJA

D'après le tableau de SALA, au musée de Madrid. Photographie J. LAURENT. Gravure de M. Ch. BAUDE.



COURRIER DE LA SEMAINE

Nous sommes décidément en plein hiver et il n'y a plus que les chasseurs intrépides, passionnés, qui courent les champs, ceux qui sont animés du feu sacré et qu'aucunes intempéries ne sauraient arrêter. Ces vaillants sont nombreux dans la France vaillante, et ce n'est que par le temps de neige qu'ils se morfondent.

A l'heure qu'il est, ils attendent, impatients, au coin de l'âtre, qu'un rayon de soleil ou une averse viennent dépouiller la terre de son blanc manteau et leur permette de reprendre leur vie active et saine. C'est que le mois de décembre est, malgré les froides et courtes journées, un de ceux qui offrent les plus émouvantes jouissances : les grandes chasses et la sauvagerie.

En ce moment on projette de grandes battues aux sangliers et aux loups. Ces derniers carnassiers se montrent un peu partout. D'après les renseignements que nous recevons, ils ont envahi la Champagne et la Bourgogne; ce sont de grands vilains loups qui nous viennent de l'Allemagne par le Jura. Leur présence est également signalée en Auvergne et les louvetiers ont de la besogne s'ils mettent quelque zèle, comme nous n'en doutons pas, à prendre au sérieux leur mission.



En attendant les prouesses officielles des officiers chargés d'assurer la sécurité des champs, du bétail et du gibier, un brave propriétaire des environs de Tonnerre, M, Léger, a tué la semaine dernière un loup et une louve qui étaient venus donner au carnage sur une brebis morte qu'il avait placée sous le feu de sa salle à manger. Le lendemain il établit son affût en bordure de la forêt d'Ervaux et abattit un vieux loup. La bande est nombreuse, paraît-il, et sur son initiative on organise pour demain dimanche une grande battue.

Nous ne saurions trop encourager les chasseurs à faire bonne garde eux-mêmes, s'ils veulent conserver un peu de ce bon gibier qui devient plus rare d'année en année.

En Touraine, on a chassé le loup également dans les bois de Fontevrault, sur la limite du Maine-et-Loire, et l'on nous signale une meute de griffons appartenant à MM. de Trois de Hergolaer et de Mauduit, qui a inauguré sa mise en haleine par la prise d'une louve dans les bois de Moguel, en Bretagne. Le branle est donné et si les louvetiers s'en mêlent, la campagne pourra être bonne, ce ne sont pas les carnassiers qui manquent.

Quant au sanglier aussi prolifique que le modeste lapin, il peuple nos bois et offre une destruction attrayante aux disciples de saint Hubert.

Tous les vautraits sont en liesse..

Celui du prince de Joinville, dont nous avons eu souvent l'occasion de parler, fait prouesses sur prouesses dans la forêt d'Arc-en-Barrois. Son ardeur ne suffit pas pour détruire la bête noire, et on est obligé de la chasser en battue. La semaine prochaine, le prince et la princesse de Joinville qui sont installés au chateau d'Arc jusqu'à la fin de décembre, auront pour hôtes S. A. R. le comte de Flandre, frère du roi des Belges, et le duc d'Aumale. En leur honneur, il y aura de nombreuses réunions auxquelles sont invités tous les chasseurs de la contrée. L'équipage de Drallye-Champagne prendra part à ces fêtes cynégétiques.

Tout le monde sait que le prince de Joinville est dur d'oreille, son hôte le comte de Flandre est affligé également de surdité, malgré cette infirmité qui leur est commune les deux princes s'entendent parfaitement. De même que le prince de Joinville est le prince le plus populaire de la famille d'Orléans, le comte de Flandre jouit d'une même popularité égale en Belgique.

Mathurin Le Velt, un vieux gabier qui était au bombardement de Mogador me disait : le prince *entend* des yeux et il comprend tout.

Le comte de Flandre a le même don, il entend des yeux. Dans sa jeunesse il aimait à fréquenter les étudiants et à aller avec eux boire le faro dans les brasseries de Bruxelles. Un de ses compagnons nous disait que malgré son infirmité il suivait les conversations les plus abstraites et qu'il y prenait part à propos. Il suivait la conversation sur les lèvres de son interlocuteur.

De grandes chasses aux sangliers ont lieu en ce moment dans la forêt de Lanouée appartenant à M. le baron de Janzé. Les vautraits réunis de MM. Couët et Lebreton-Thuleau y sont en déplacement jusqu'à la fin du mois.

En Bourgogne le sanglier est traqué un peu partout. Les Bourguignons prétendent que leurs sangliers sont les meilleurs de France au point de vue gastronomique bien entendu. Les Auvergnats ont la même prétention.

Nous avons annoncé dernièrement que les forêts de l'État de la zone de Paris allaient être mises en adjudication dans le courant du mois. La presse parisienne a donné la même nouvelle et plusieurs journaux ont pris texte du retrait fait à la dernière heure de la forêt de Rambouillet pour se livrer à une critique peu bienveillante pour le chef de l'État. La question est puérile pour nous et nous regrettons qu'elle eût été soulevée d'une façon aussi enfantine par deux journaux sérieux.

Comme le dit excellemment le *Figaro*, bien que nous soyons en république nous ne pouvons pas faire qu'il ne reste beaucoup de princes en Europe. Ces princes nous visitent, et il est d'étiquette stricte que le chef de l'État leur offre une hospitalité digne d'eux et de la France. Or la chasse est au nombre des plaisirs qu'il est d'usage de leur offrir et les tirés de Versailles et les bois de Marly ne donnent pas des ressources suffisantes pour ces sortes de réunions solennelles. On a donc dû aviser et les pourparlers avec M. le baron de Hirsch n'ayant pas abouti on a réservé la forêt de Rambouillet pour les chasses présidentielles. Il n'y a là rien que de très naturel, et nous croyons qu'il est enfantin de faire de l'opposition sur cette question lorsqu'il y en a tant d'autres à critiquer.

La forêt de Rambouillet aura besoin d'être repeuplée : c'est ce que se proposait de faire M. le duc de la Tremouille et ses associés si leur bail avait pu être renouvelé.

Au moment de clore cette chronique écourtée forcément par la neige, nous apprenons que le château de Méré, situé dans la commune d'Artannes, arrondissement de Tours, vient d'être complètement détruit par un incendie il y a trois jours. Cette magnifique demeure que M. Pissiez avait acquis récemment de M. Gouin, sénateur, était un rendez-vous cynégétique des plus couru en Touraine.

Au point de vue artistique, c'est aussi une grande perte, M. Pissiez étant un collectionneur plein de goût et d'érudition.

FLORIAN PHARAON.

BIBLIOGRAPHIE

LE CHIEN DU CAPITAINE

PAR LOUIS ÉNAULT

Jean Pigault est un ancien capitaine au long cours, — le type du loup de mer, nature bonne et franche; Lise, sa femme, est jalouse du pauvre chien Léro, moitié barbet, moitié caniche, que deux fois le brave marin a sauvé des vagues. Et voilà que Léro est surpris en flagrant délit de larcin : c'était lui qui dévorait dans le cellier les œufs frais dont raffole madame et lui que Jeanneton envoyait chez l'épicier — en quérir d'autres — inutile subteafuge. — « Votre chien je le hais et vous me forcez à le voir tous les jours. — Ah ! je le vois bien » ce sera moi qu'on renverra! Que fait Jena Pigault? il embarque Léro à bord de la *Jeune-Alix* en route pour le Sénégal. Après les premières joies du triomphe Lise qui n'est pas une méchante s'attriste de la profonde blessure qu'elle a faite au cœur du bon Pigault. Arrive une lettre, touchant récit des souffrances de Léro et en P.-S. « Vingt mille sabords! Jacques Tautin le capitaine de la *Jeune-Alix* avoue que le chien est perdu ; il a disparu sur les talons d'un matelot. « C'est bien malheureux dit-elle... qui aurait pu prévoir cela ? — On ne prévoit jamais dit Jean Pigault sans la regarder. Des mois se passent... un certain samedi Lise aperçoit couché en travers de sa porte une masse sombre qui ne remuait pas. — C'est Léro épuisé, mourant de faim. — Rien ne gâta plus les joies de ce trio d'amis et quelques années plus tard nous trouvons le bébé enfourchant le chien, lui tirant les oreilles et la queue et Lise sourit au capitaine « qui n'est pas « assez absorbé par le *Mouvement du Port*, sa feuille « préférée — pour ne pas jeter de temps en temps un « coup d'œil attendri sur les deux êtres qu'il aime le « plus au monde — après sa femme — son fils et son « chien. » Ainsi finit la ravissante nouvelle que notre collaborateur et ami M. Louis Énault vient d'écrire pour la maison Hachette. Dans un style pur, facile, exempt de toute vulgarité l'aimable écrivain a su enchasser des sentiments perlés, de fines observations, de la morale, de l'esprit ; il a composé là un petit mélodrame ingénieux autant que plein d'émotion sans forcer aucune note. Le chien du capitaine restera un type. En si bonne voie M. Énault ne pouvait guère s'arrêter ; il a ajouté trois autres récits que je craindrais de détailler ; vous ferez comme moi, vous lirez, vous serez doucement bercé par cette suave musique et, si vous n'êtes pas de la partie, vous penserez que d'en faire tout autant est facile. — Eh bien ! essayez.

GASTRONOMIE

BÉCASSES EN SALMIS

Une des lectrices de *la Revue* me demande de lui indiquer la recette du salmis de bécasses. Je m'empresse de satisfaire à son désir.

Faites cuire les bécasses à la broche en les frottant d'huile et de sel ; lorsqu'elles sont cuites vous les coupez par quartiers comme un vulgaire pigeon et dressez-les sur un plat allant au feu.

Vous avez préparé votre salmis de la façon suivante :

Vous avez mis de côté vos intérieurs de bécasses et vous avez enlevé seulement l'extrémité du dernier intestin. Vous les placez dans un mortier avec les têtes et vous en formez une pâte en y ajoutant de l'ail, un peu d'échalotte, des ciboules, deux clous de girofle, deux grains de genièvre et une feuille de sauge. Quand le tout est bien pétri, mouillez-le de bouillon et passez-le.

Mettez ce jus sur le feu dans une casserole avec un bon morceau de beurre et un demi verre de vin blanc; laissez réduire à la consistance d'une légère bouillie que vous liez avec de la râpure de pain.

Vous versez ce salmis sur les bécasses, vous laissez mijauter un instant et vous servez fumant.

P. DE BALBAAC.

MENU

Potage à la semoule.
Timbale Bontoux.
Bécasses en salmis.
Oie rôtie.
Salade.
Choux-fl urs au gratin.
Tartelettes de poire. — Raisin.
Fromage de Roquefort.

Un verre de la véritable *Liqueur Bénédictine*.

P. DE B.



Tiré de **LA REVUE DE LA MODE** 13-15, quai Voltaire.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Robe de velours. — Face : De grands plis crevés forment la jupe devant, et derrière la traîne est unie.

Seconde jupe formée de trois grandes pointes de velours orné de jais. Corsage montant dont les basques s'allongent en longues pointes de chaque côté, avec ornement de jais. Manches justes à revers de jais et un volant plissé.

Dos : Un grand nœud de satin finit le corsage, qui est échancré court par derrière. La traîne unie et bordée d'un plissé de satin.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux).

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 57.
SAMEDI, 13 DÉCEMBRE 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr.; — 6 mois, 15 fr. — un an, 30 fr.
Etranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.



PENDANT LA MOISSON

Tableau de M. A. Bouguereau (Dessin de M. Duvivier). (*Monde Ill.*)

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

ART

Bronzes, Céramique, Porcelaines.

Bronzes d'Art. — LEMERLE-CHARPENTIER, 8, rue Charlot. — LEROLLE FRÈRES, 1, rue du Foin. — LEVY, 29, rue Sévigné. — MORISOT, 76, rue Turenne. — BOYER FILS FRÈRES, 64, rue Saintonge. — A. CHERTIER, 7, rue Férou.

* * *

Marbres onyx d'Algérie. — SOCIÉTÉ DES MARBRES ONYX D'ALGÉRIE, H. JOURNET et Ce, 24, boulevard des Italiens.

Céramique d'Art. — ESCALIER DE CRISTAL, 6, rue Scribe. — BOCH FRÈRES, 1, rue Compiègne.

Porcelaines. — ÉMILE BOURGEOIS, dépôts des fabriques de Minton, services de table, 21, r. Drouot.

Bijouterie, Orfèvrerie, Horlogerie Serrurerie d'art.

Bijouterie artistique et horlogerie. — GUSTAVE SANDOZ, 147 et 148, galerie Valois (Palais-Royal).

* * *

Orfèvres. — ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart. — F. VEYRAT & Ce, 21, rue du Château-d'Eau. — POUSSIELGUE-RUSAND, 5, rue Cassette. — ROBIN, 11, rue Chabanais. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — FERRY, successeur de FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. Orfèvrerie en argent.

* * *

Horlogerie. — CONTREAU, 36, boul. des Italiens. M^on LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal).

* * *

Serrurerie d'Art. — STERLIN, 39, rue Richelieu.

Curiosités et tapisseries, Emaux Gravures, Vitraux.

Tapisseries anciennes. — AUX VIEUX GOBELINS, 27, rue Laffitte.

* * *

Émaux. — BISSINGER, 31, rue du 4 Septembre.

* * *

Vitraux. — ANGLADE, 55, boul. Montparnasse.

* * *

Graveurs héraldiques. — STERN, 47, passage des Panoramas.

Articles de dessin.

Articles de dessin. — BERVILLE, 25, rue de la Chaussée-d'Antin.

Musique, Instruments.

Éditeurs de musique. — BRANDUS & Ce, 103, rue Richelieu. — HEUGEL & Ce, au Ménestrel, 2, rue Vivienne. — E. & A. GIROD, 16, boulevard Montmartre. — MACKAR, 22, passage des Panoramas.

* * *

Pianos. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary. — KRIEGELSTEIN, 5, r. Meyerber.

Orgues. — ORGUES D'ALEXANDRE PÈRE & FILS, 106, rue Richelieu.

Livres, Estampes, Experts Tableaux.

Libraires et Editeurs. — E. PLON & Ce, 8, rue Garancière. — DUMAINE, 30, r. Dauphine. — C. DELAGRAVE, rues Soufflot et Sainte-Catherine.

Cabinet de lecture. — GRAET-DELALAIN, 1, rue Méhul.

* * *

Estampes et Gravures. — RAPILLY, 5, quai Malaquais.

* * *

Tableaux modernes. — THOMAS, 235, rue Saint-Honoré, au coin de la rue Castiglione.

Restauration de tableaux. — MERCIER, restaurateur de l'École des Beaux-Arts, 27, rue de Seine.

* * *

Experts de tableaux. — HARO, 16, rue Visconti.

Photographes, Produits et Accessoires.

Photographie. — M^on NUMA BLANC, FERNAND VADON, 29, boulevard des Italiens.

* * *

Produits photographiques. — PROF^seur STEBBING, 27, rue des Apennins.

Articles de photographie. — L. PUECH, 21, place de la Madeleine. — MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

Albums photographiques. — W. MARX, 3, rue des Archives. — Médaille d'or en 1878.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts.

Ameublement. — BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne.

Meubles d'art. — DROUARD, 16, rue de Lyon.

Meubles riches et ordinaires. — DORANGE, 59, passage Choiseul.

* * *

Coffres-forts. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré. — PIERRE HAFFNER, 10, 12 et 14, passage Jouffroy.

Chauffage.

Articles de chauffage. — E. DELAROCHE & NEVEUX, 22, rue Bertrand. — POÊLE MOBILE SUR ROUES, 6, place de l'Opéra.

* * *

Coke. — PIERRON, 72, rue du Théâtre, à Grenelle.

Charbons de terre et coke. — O. BLANQUI, 8, rue de l'Université.

COSTUME — MODES

Costumes, Confections, Nouveautés Cachemires.

Costumes. — MEYER & MORTIMER, 14, r. Halévy.

* * *

Confections, Nouveautés, Cachemires. — GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal. — NORMAND père et fils et CHANDON, 82, rue Richelieu. — BOURUET-AUBERTOT, 23, av. de l'Opéra. — AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres. — AU PRINTEMPS, rue du Havre. — AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac. — AUX TROIS-QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine. — MAGASINS DE LA PLACE CLICHY, à la place Clichy. — TAPIS ROUGE, rue du Faubourg-Saint-Martin.

* * *

Patrons découpés haute nouveauté. — D. BACLE, 46, rue du Bac, concessionnaire des patrons DEMOREST.

Chemiserie, Lingerie, Corsets.

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — CHARVET, 25, place Vendôme.

* * *

Lingerie. — A LA GRANDE SPÉCIALITÉ DE BLANC, 31, boulev. de Sébastopol et 2, rue Berger.

* * *

Corsets. — N. DACIER, 8, rue du Quatre-Septembre. Médaille à l'Exposition de 1878.

Corsets, lingerie et jupons. — M^on VIGOUROUS, 9, rue d'Argenteuil.

Parfumeurs, Éventails.

Parfumeurs. — HOUBIGAND, 19, faub. Saint-Honoré. — PIVER, 10, boul. de Strasbourg. — RIMMEL, 17, boulev. des Italiens. — GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout. — PINAUD, 37, boulevard de Strasbourg.

Parfumerie hygiénique. — RUSMA DU SÉRAIL, MULLER, 30, faubourg Montmartre.

Vinaigre de toilette. — BULLY, 67, r. Montorgueil.

Lait antéphélique. — CANDES & Ce, 26, boulevard Saint-Denis.

Pâte épilatoire. — Mme DUSSER, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Eaux. — EAU LAFERRIÈRE, 25, rue d'Enghien.

* * *

Éventails. — RODIEN, 48, rue du Luxembourg.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — SCHÆFFER, 23, boulevard des Italiens. — WASSE (culottier), 85, rue Richelieu. — ULMER, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.

Équipements militaires. — SPIQUEL, 164, r. Saint-Honoré.

Tailleurs pour dames. — WORTH, 7, r. de la Paix.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — MAISON ANGLAISE, 1, place de l'Opéra. Spécialité de chapeaux élégants pour hommes et pour dames.

SPORT

Équitation. Armuriers. Escrime.

Équitation. — MANÈGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

* * *

Armuriers. — GUYOT, 8, r. de Ponthieu. — LAINÉ, 21, rue Rivoli.

* * *

Professeurs d'escrime. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour. — D. ROBERT, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides. — BOYER, 10, rue Taitbout.

Hydrothérapie.

Bains. — ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hôtels.

Billard.

Professeurs de billard. — L. PIOT, au Grand-Café. — VIGNAUX, au café Chimène, passage Jouffroy.

* * *

Billards. — BLANCHET, 53, rue de Lancry.

Chevaux, Voitures, Écuries Sellerie.

Vente de chevaux. — TATTERSALL FRANÇAIS, 24, rue de Beaujon.

Marchands de chevaux. — A. MARX, 5, rue Matignon. — A. BERNHEIM, 17, rue de Marignan.

Chevaux et voitures de luxe de grande remise. — HAWES FRÈRES, 26, rue François 1er.

* * *

Voitures. — HENRY BINDER, 31, rue du Colisée. — BINDER aîné, 40, avenue du Bois de-Boulogne. — KELLNER, 109, avenue Malakoff. — MUHLBACHER, 63, avenue des Champs-Elysées — THOMAS (Brice), 135, boulev. Haussmann. — PLISSON, 3 et 5, avenue de la Grande-Armée.

* * *

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

* * *

Selliers. — RODUWART FRÈRES, 36, avenue des Champs-Elysées.

* * *

Fouets et cravaches. — BOUFFINET & GERIN, 122, rue du Temple.

* * *

Colliers de chiens. — LOCHET AINÉ & DEBERTRAND, 192, rue Saint-Maur.

* * *

Parapluies. — M^on H. FALCIMAIGNE, 91, boulevard Sébastopol.

Villes et stations balnéaires.

VICHY. — ÉTABLISSEMENT THERMAL.

VICHY. — GRAND-HOTEL DES AMBASSADEURS.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

DIVERS

Compagnies financières et Compagnies d'assurances.

Banque. — UNION FINANCIÈRE, 4, rue de Hanovre.

Caisse financière. — CAISSE FINANCIÈRE DE PARIS, 13, rue de Londres.

Compagnies financières. — CRÉDIT LYONNAIS, 19, boulevard des Italiens. — BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, 3, rue d'Antin. — CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, 66, rue de la Chaussée-d'Antin. — SOCIÉTÉ DES DÉPOTS ET COMPTES COURANTS, 2, avenue de l'Opéra. — SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE PARIS, 19, rue Louis-le-Grand. — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, 54 et 56, rue de Provence.

* * *

Assurances sur la vie. — LE TEMPS, 3, rue Rossini.

Assurances à primes fixes. — LE MONDE, 12, rue du 4 Septembre.

Assurances sur la vie et contre l'incendie. — L'OUEST, Compagnie d'assurances sur la vie et contre l'incendie, 60, rue Neuve-Saint-Augustin.

Assurances maritimes. — LE ZODIAQUE (Compagnie d'), 11, rue Bergère.

Pour 3 francs par an assurance contre les accidents de chemins de fer et de voitures. — Cie LE GLOBE, capital : 9,000,000, 19, rue de Grammont, Paris.

Institutions, Sciences.

Institutions. — ROGER, 2, rue Lhomond. — DITZ, à Asnières.

* * *

Inventions nouvelles. — RAMON BAÑOLAS, ingénieur, 102, faubourg Poissonnière. Extincteur dit « MATA-FUEGOS ».

Pharmaciens.

Pharmaciens. — PHARMACIE NORMALE, 70, rue Drouot. — GRIMAULT & Ce, 8, rue Vivienne.

Produits pharmaceutiques et hygiéniques.

Produits pharmaceutiques. — LABÉLONYE, 99, rue d'Aboukir. — FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78 et 80, faub. Saint-Denis. — BERTHÉ, 24, rue des Écoles. — MOTHES, LAMOUROUX & Ce, 150, rue de Rivoli.

QUINA LAROCHE. (*Voir aux annonces.*)

Produits hygiéniques. — Dr DELABARRE, 78, faubourg Saint-Denis. — VIN DU D^r CH. ALBERT, 19, rue Montorgueil.

Art dentaire.

Médecin-dentiste. — Dr FATTET, FRISON coopérateur, 255 rue Saint-Honoré.

Eau dentifrice. — EAU DU Dr PIERRE, 8, place de l'Opéra.

Orthopédie.

Bandages à régulateur. — HENRI BIONDETTI, 48, rue Vivienne, près du boul. Montmartre.

Agriculture.

Agriculture. — HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière.

Clôtures.

Clôtures. — SOCIÉTÉ DES CLOTURES POUR CHEMINS DE FER, constructions rustiques, treillages, grillages, 51, rue d'Hauteville.

Pompes.

Pompes rotatives. — MORET & BROQUET, 121, rue Oberkampf.

Vernis.

Vernis. — SŒHNÉE, 19, rue des Filles-du-Calvaire.

Jeux et Jouets, Bimbeloterie.

Jeux pour parcs. — E. FOIN, 138, rue du Temple. — MARCHAL & BUFFARD, passage de l'Opéra.

Jouets. — PARADIS DES ENFANTS, 156, rue de Rivoli. — AU NAIN BLEU, CHAUVIÈRE, 27, boulevard des Capucines.

Accessoires de cotillon et jouets. — A LA RÉCOMPENSE, M^on A. NADAUD, 34, r. du Quatre-Septembre.

Papeterie.

Fournitures de bureaux. — GALLIN-FUZELLIER, 1, rue de Condé. Registres et encadrements.

Papeterie et maroquinerie. — ROMAIN, 11 et 12, passage des Panoramas. Bronzes et faïences d'art.

Aiguilles.

Aiguilles et épingles anglaises. — KIRBY-BEARD & Ce, 5, rue Auber.

Articles pour fumeurs.

Pipes. — M^on LENOUVEL, 1 et 3, place de la Bourse.

Plumes.

Plumes. — J. ALEXANDRE, 4, rue de Braque.

* * *

Pèse-lettres. — BRIAIS, 60, faubourg du Temple.

JOSEPH GILLOTT
DE BIRMINGHAM
recommande ses excellentes
PLUMES D'ACIER
connues du Monde entier sous les
N°s 303 et 404
En vente chez tous les Papetiers
DÉPÔT : 36, Bd Sébastopol, 36,
PARIS

JEUX & JOUETS INSTRUCTIFS, 9, rue Louis-le-Grand. — Envoi *franco* du catalogue.

BANQUE
COMMISSION, EXPORTATION
N. CAUMEL & Cie
25, boulevard Poissonnière, 25
PARIS
PRÊTS D'ARGENT
Sur simple signature. — Successions. — Créances. — Titres de propriété. — Valeurs non cotées, etc. — Représentations de fabriques. — Placement de tous articles nouveaux. — Achat à la commission, au détail, au prix du gros, *pour communautés.* — Établissements scolaires, châteaux, cercles, etc.
Ordres de bourse au comptant et à terme, Courtage officiel
TOUTES OPÉRATIONS FINANCIÈRES.

CHRISTOPHE & Ce, 56, rue de Bondy. — Orfèvrerie de luxe.

THOMAS, tableaux modernes, 235, rue Saint-Honoré, au coin de la rue Castiglione.



L'ESPAGNOL, d'après une estampe. (*Gaz. B.-A.*)

SOMMAIRE



CHRONIQUE

La neige est aujourd'hui la reine de notre hémisphère, — reine brillante et glacée, qui rougit le nez de ses dames d'atours, donne l'onglée à ses courtisans, et fait descendre l'enthousiasme à 20 degrés au-dessous de zéro dans le cœur gelé de ses sujets. L'impitoyable souveraine tient en ce moment l'Europe grelottante et courbée sous son sceptre depuis Madrid jusqu'à Pétersbourg, depuis Turin jusqu'à Stockholm.

Mais nulle part, peut-être, sa tyrannie n'est plus cruelle, nulle part son despotisme plus dur qu'à Paris. Elle arrive toujours mal à propos, quand on ne l'attend pas, et, en quelques heures, elle a désorganisé la voie publique, sociale et mondaine, — ne nous laissant d'autre ressource que de nous presser autour du foyer. Mais ceux dont le foyer est éteint et qui n'ont pas là les intimités du cœur! On grelotte rien que d'y penser.

Seule la première heure de la neige est charmante. Elle adoucit d'ordinaire l'atmosphère ambiante; elle calme nos nerfs surexcités par le froid; elle apporte avec elle je ne sais quelle sérénité lumineuse, et ses flocons accumulés enveloppent la nature et couvrent la terre d'une toison blanche immaculée.... Rien ne saurait nous offrir une plus juste idée d'une pureté sans tache que cette jeune neige fraîchement tombée du ciel!

*
* *

Mais bientôt le pied des passants, le sabot des chevaux, les roues des lourdes voitures mélangeant la neige au macadam, en composent une sorte de boue liquide, gluante et glacée, dont le contact est bien la chose la plus désagréable que je connaisse. Deux heures de neige rendent Paris impraticable pour une semaine.

*
* *

Aux jours de notre jeunesse errante et voyageuse, nous avons connu la neige dans sa vraie patrie. En Pologne et en Russie, — mais surtout en Suède et en Norvége. Nos climats, relativement tempérés, ne peuvent pas même soupçonner les rigueurs que déploie l'hiver sous le ciel glacé de la Scandinavie.

Pendant de longues semaines, en flocons drus et serrés, la neige tombe, ou plutôt elle est si abondante et si compacte que l'on ne sait vraiment pas si elle tombe. Elle semble remplir l'espace entre le ciel et la terre. On marche au milieu d'un nuage de duvet froid; on est le centre d'un tourbillon blanc, qui, de minute en minute, se resserre autour de vous, et vous enlace dans ses entraves cotonneuses et glacées. Le sol, sous vos pieds, c'est la neige; l'atmosphère, autour de vous, c'est la neige, la neige encore, et toujours la neige! Il n'y a plus au monde qu'un élément — la neige! C'est alors qu'il faut plaindre le voyageur. Il marche au hasard, presque aveuglé. Qu'il s'arrête un instant, et il ne retrouvera plus sa route. Son oreille, qui cherche en vain une vibration dans l'air muet, s'effraie de ce calme, image de la mort. Les pas s'amortissent dans une ouate molle. De temps en temps passe un corbeau, qui secoue dans l'espace blanc ses ailes sombres et pesantes, et mesure, par un croassement lugubre, les intervalles de ce silence plein d'angoisse.

Mais quand la neige a tombé pendant bien longtemps, quand la plaine, la montagne et les bois ont reçu leur parure d'hiver, la scène change complètement d'aspect. Une nappe blanche, égale, immense, s'étend sur toute la nature; les vallées sont remplies, les montagnes abaissées; un égal niveau passe sur le pays tout entier. La Norwége et la Suède ne sont plus qu'une vaste plaine, déroulant d'horizon en horizon ses perspectives infinies. Quand, vers midi, la brume, roulée par un vent léger, s'écarte, quand rien ne trouble la transparence bleue de l'éther, sur cette neige vraiment immaculée, le soleil resplendit avec un incomparable éclat. Il y a dans cet air vif et sec, je ne sais quelle gaieté légère; les rayons qui se brisent et se répercutent sur la brillante surface des neiges, projettent dans l'atmosphère sereine une lumière éblouissante. La tête brune des grands sapins semble poudrée à frimas; leurs longues aiguilles se recouvrent de cristallisations scintillantes, et des girandoles de glaçons, étincelantes pierreries de l'écrin des hivers, courent d'un arbre à l'autre comme les pendentifs d'un lustre constellé, reflétant mille feux dans les facettes de ses prismes.

La neige parisienne ne nous offre pas ces splendeurs, — mais elle nous montre une nombreuse armée de balayeurs échelonnés sur les voies publiques, et de lourds tombereaux emportant à la Seine des masses de glaçons et de *névès* qui laissent sur la route la trace fondante de leur passage.

*
* *

La mode des expositions individuelles, très encouragées par le public, tend à se développer de jour en jour. Nos artistes, comme la Médée de Corneille, disent assez volontiers, avec un sentiment de juste orgueil :

« *Moi!*
Moi seul et c'est assez ! »

Aujourd'hui, c'est le comte Lepic qui nous convie à la très intéressante exhibition d'une vingtaine de toiles, dont l'accent très nettement personnel n'est certes pas le moindre mérite. La Revue est dans une communion trop intime d'idées et de sentiments avec le monde artiste contemporain pour ne pas prêter joyeusement sa publicité et son concours à toute tentative ayant pour but d'amener l'émancipation individuelle de tout homme de talent, et de mettre en présence, et dans un rapport direct, les producteurs et les amateurs. M. le comte Lepic est peintre par goût et par vocation. Il a obéi à un véritable instinct en prenant la palette et les pinceaux. Après avoir appartenu, sous le dernier règne, à la maison du prince, et à l'armée, pendant la terrible guerre de 1870, il se livre aujourd'hui avec un véritable bonheur à sa passion longtemps combattue. Peu lui importe le procédé pourvu qu'il traduise fidèlement et promptement, sa pensée fougueuse, primesautière et ardente. Tout lui est bon, l'huile, l'aquarelle et l'eau-forte; et il change de procédés avec une aisance singulière. Il expose au moins une vingtaine de sujets dans les salons de la Vie moderne, où sa prédilection pour la marine se traduit pour ainsi dire dans chaque cadre. L'exposition actuelle se compose surtout d'esquisses hardies, et d'ébauches vigoureusement enlevées, que nous avons étudiées avec un très réel intérêt.

*
* *

Les grands froids sont aussi funestes aux théâtres que les grandes chaleurs. La hausse et la baisse du thermomètre ont une influence également fâcheuse sur les recettes. Le cœur de l'hiver et le cœur de l'été parviennent l'un comme l'autre, à faire le vide dans les caisses et dans les salles. On n'ose point se hasarder sur le verglas nocturne à moins d'une attraction vive.

Cette attraction, les Variétés, un théâtre qui doit avoir de la corde de pendu entre ses praticables, l'ont trouvée avec une pièce bizarre, leste et piquante, pleine de situations comiques, plutôt esquissées et indiquées que développées avec une ampleur vraiment énergique, mais interprétée d'une façon tout à fait remarquable par MM. Dupuis et Baron, et *enlevée* par Mme Judic avec une verve, un entrain et un brio incomparables. Elle est vraiment douée, cette jolie créature : elle a tout à la fois la finesse et la sensibilité, la grâce et la malice, le cœur et l'esprit; le doux regard et le sourire plus doux. Elle est née charmante : elle devient actrice et elle fait la fortune de la Femme a papa, de MM. Hennequin et Millaud.

*
* *

Si beaucoup de noms appartenant à l'Armorial de France émaillent aujourd'hui les colonnes blasonnées de la Vie élégante, moniteur officielle de la

Vie moderne à Nice. Cet exemple n'a pas été suivi, je me plais à le reconnaître, par toute l'aristocratie française, et malgré le retard de plus en plus accentué que l'on met aujourd'hui à reprendre ses quartiers d'hiver dans notre Paris abandonné, plusieurs salons viennent cependant d'ouvrir leurs portes hospitalières à l'élite de la société parisienne.

« Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer. »

Mme LA MARQUISE DE BLOCQUEVILLE, qui raconte si éloquemment la vie de son père, le maréchal Davoust, duc d'Auerstadt et prince d'Eckmühl (le second volume de ce magnifique ouvrage est aujourd'hui dans toutes les mains), a repris ses lundis fort enviés, où la meilleure musique alterne avec la plus étincelante causerie :

Amant alterna Camœnæ?

***

Mme LA VICOMTESSE DE JANZÉ — une Choiseul en son nom, des Choiseul-Goreffier, greffés sur la branche polonaise, a déjà eu deux samedis fort brillants. Très fine *diseuse*, jouant la comédie avec un naturel exquis, grande, élégante et belle, avec une chevelure de Bérénice, et un air de Junon marchant sur les nues, un regard enchanteur et une voix dont la sonorité pénétrante et douce remue tous ceux qui l'entendent, la belle vicomtesse a mis à la mode, dans le monde qui l'entoure et qui l'écoute, la déclamation, où elle excelle — passe-temps intelligent, fort à la mode il y a quelque vingt ans, et dont les raffinés et les délicats verraient le retour avec bonheur.

Mme la DUCHESSE DE MAILLÉ promet quatre bals de jeunes filles — des bals blancs, comme on les appelle si joliment.

***

Pendant que nous racontons ces joies du monde, et les éphémérides de ce royaume des femmes, souveraines absolues de nos salons, une autre femme distinguée et bonne, orgueil des siens, joie de sa maison, vient de partir, jeune encore, emportée par un coup soudain.

Auteur de nouvelles très remarquées, et que recommandaient également et l'élévation des sentiments et la pureté de la forme littéraire, applaudie plus d'une fois au théâtre, où la critique se plut à reconnaître — et à louer — la tendance toujours morale de ses pièces, Mme LOUIS FIGUIER portait avec honneur le nom d'un de nos plus éminents confrères, et il y ajoutait un nouveau lustre. Peu d'unions furent plus intimes ; peu d'existences plus harmonieusement remplies. L'histoire de ce couple si bien assorti tiendrait en deux mots : le travail de tous deux et l'affection de l'un pour l'autre.

La mort, jalouse de tout bonheur humain, avait déjà frappé un premier coup. Elle avait enlevé le fils unique dans la prime-fleur de sa jeunesse. Aujourd'hui, elle prend la mère et l'épouse — et il ne reste plus personne pour consoler le mari et le père, pleurant sur les cendres du foyer à jamais éteint.

***

Voici un petit livre, gros comme rien, signé d'un pseudonyme fier et hardi, VINDEX, et qui me paraît destiné à faire sa trouée, un peu à la façon d'un boulet de canon. Cela s'appelle la COMÉDIE POLITIQUE, et PAUL FÉVAL y ajoute une préface, comme on coudrait un lambeau de pourpre à quelque vaillant drapeau que va trouer la mitraille. Flagellant nos travers, attaquant nos vices, avec une rare vigueur et une haine vertueuse — Vindex prend la parole au nom de la vraie liberté, de la conscience, de la famille, et se lance audacieusement dans la mêlée pour y combattre le bon combat. A cet avocat éloquent et généreux des nobles causes, nous souhaitons tout le succès dont il est digne.

LOUIS ÉNAULT.



HÉLOÏSE

Dessin de M. ROSÉ, d'après le buste de M. GAUTHERIN.

LES GRANDS BOIS DE LA FRANCE

(Suite.)

Aussi, malgré les houx, les ronces, qui lui lacéraient les mains et le visage, les lierres qui l'entravaient, le chasseur avançait toujours.

Soudain les voix se turent...... Au bout d'un moment elles reprirent...... Elles semblaient tonner au sommet des rocs.

— Ce sont les échos qui me crient leurs fallaces pour que je fasse fausse route...... — se dit le veneur.

Et il alla en avant pour arriver haletant bouillant, exténué devant le réservoir d'une fontaine qu'abritait une grotte naturelle, creusée entre deux rochers énormes.

Dans l'eau fumante, de cette fontaine, mais claire et limpide, autant qu'il est possible, la jument et l'étalon s'abreuvèrent longuement, avec délices. Le *Rouan-Rubicon*, sans respect pour son harnais allait se plonger dans l'eau cristalline, quand une biche tomba, du sommet d'un des rocs, dans la fontaine ; d'abord étourdie, l'eau vivifiante la ranima bientôt ; elle en but à longues humées, s'y plongea tout entière, à maintes reprises...... Et, lorsque la biche sentit ses nerfs assouplis, ses muscles redevenus forts, elle s'élança pour rejoindre sans doute la quatrième tête au *ressuie* sur l'herbe tiède d'une accoure.

— Je ferai peut-être « *buisson creux* » — se dit messire Hubert III — mais j'emporterai sûrement d'ici un enseigement qui me sera propice.

Tout ce quil voyait lui mettait si fort martel en tête qu'il en vint à se demander :

— Et si moi je me plongeais dans cette eau y retrouverais-je forces et santé ?......

Ce disant ses yeux s'étaient portés sur une touffée de rhododendrons, poussés, grandis, au flanc d'un rocher ; la touffée était alors enflambée par le soleil couchant. Du feuillage d'un vert profond les yeux éblouis du Vidame virent surgir une belle et toute jeune dame, vêtue d'opale irisant sous le long manteau d'or que lui faisaient ses cheveux dénoués.

Pour répondre à la question mentale que se faisait le Vidame, la tête de la belle dame s'inclina ainsi que les roses au souffle du vent d'été. — Oui ! — disait-elle.

Et sa blanche main, fine et transparente, appelait.

Le Vidame s'approchant, mit un genou en terre — non sans ressentir, de ses rhumatismes de lancinantes protestations. — Ce fut donc avec une intense curiosité qu'il demanda :

— O madame la fée, que faudrait-il offrir à votre grâce pour qu'elle m'octroyât guérisons de mes maux et caducité, en me baignant dans le limpide miroir qui reflète votre beauté ?

Les fées sont femmes, et comme leurs mortelles congénères, la flatterie, des hommages rendus à leur beauté, leur agrée singulièrement. Par ainsi Andaines, la fée des bruyères, la marraine de la forêt, se montra bénigne dans sa réponse au sire de *Bonvouloir*.

— Je te promets que, si vingt et un jours durant, aux premiers feux du jour, tu t'abreuves et te baignes dans mon miroir,

— Foi de chevalier, je le jure !

— Attends, attends, je n'ai pas tout dit...... et si, avant de t'endormir, tu t'y replonges encore, que tu reprendras, sinon jeunesse, tout au moins force et santé...... mais,

— Mais ?...... répéta messire Hubert III.

— Mais à la condition que toute une année, après ta guérison, tu feras trêve et mercie aux hôtes de tes bois, les loups exceptés......

— Ah ! je le jure, madame la fée ; et foi de chevalier j'aurai garde de fausser mon serment.

Tout engaillardi, par l'espoir d'un prochain divorce avec ses maux, le Vidame prit une pose martiale.

La fée en rit aux éclats...... Ce rire rendit lumineux

le crépuscule toujours pressé de devenir la nuit dans cette gorge étroite et profonde.

Messire Hubert III, en bas-normand qu'il était, possédait une forte dose d'incrédulité; ayant réfléchi quelques instants, il demanda encore à la belle Andaines :

— A quoi, madame la fée, reconnaîtrai-je que la cure est complète, car il arrive parfois que la douleur me fait trêve?. ....



LA CORDERIE

Vue prise au Tréport, d'après le tableau de M. Van Marcke.

— La cure sera parfaite lorsque me revoyant au faîte du grand roc, d'où tes chiens dévallent ainsi que les perles d'un collier brisé, tu t'élanceras en sentant ton cœur ardrer d'amour ainsi qu'en ta forte jeunesse.

— Et puis, madame Andaines?

— C'est que tu croiras trouver à ma place la dame de Lassay, la belle Iseult aux yeux pers......

La vision s'évanouit. Où elle était, les ombelles fleuries des rhododendrons restèrent seuls visibles et palpables...... La nuit noire s'avançait, aussi le Vidame marchait vite pour sortir du fourré. Ses gens d'équipage, qui le cherchaient en tremblant, furent grandement surpris, au sortir de la gorge redoutée, de le retrouver en belle humeur, alors surtout qu'il n'y avait pas lieu de sonner la retraite prise.

Messire Hubert III rapportait, à Bonvouloir, plus précieux bien que la quatrième tête lancée le matin... Il rapportait l'espoir et a confiance dans la prescription d'Audaines, qu'il suivit si religieusement qu'aux premiers jours d'octobre, messire Hubert épousa la noble dame de Lassay, veuve de Gauthier IV, seigneur de Bois-Thibault, laquelle lui donna une riche lignée .. Mais la légende se tait sur l'étroite observanee de la parole donnée de faire trêve et mercie aux hôtes des bois, *fauves et bêtes noires*.

A son tour, l'histoire raconte que la Marguerite des Marguerites, duchesse d'Alençon, un siècle et demi plus tard, prit plaisir à se baigner à Bagnolles. Grand renom en échut à ses eaux. Enfin, en 1606, Henri IV, qui tant aimait la belle forêt d'Andaines, rendit les premiers édits réglementant l'usage des eaux de Bagnolles.

Quant à celles des Hermites, dans une autre partie de la forêt, nul ne sait comment et pourquoi elles furent découvertes...... Bien que dans leur voisinage le *Vert galant* ait eu la plus étrange aventure chez des bûcherons.

Les *hommes fauves* d'Andaines gardent, à celui qu'ils nomment encore aujourd'hui, le *roi long-nez*, une fervente gratitude par suite des immunités qu'il leur accorda, en conséquence de son égarement cynégétique, qu'il est logique de mettre le fait à l'honneur de la belle forêt.

J.-J. Des Martels.

ÉCHECS

PARTIE N° 81.

Lopez (a.

Blancs. M. de Bezkrovny.	Noirs. M. Gossip.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 5 C D	3. C 3 F R
4. Roq.	4. C pr P
5. P 4 D	5. F 2 R (*b*
6. D 2 R	6. P 4 F R (*c*
7. P pr P (*d*	7. Roq.
8. C 3 F D	8. C 4 F D (*e*
9. F 3 R	9. C 3 R
10. T D 1 D	10. P 5 F R
11. F 1 F	11. R 1 T
12. C 4 R (*f*	12. D 1 R
13. P 3 F D	13. C 3 F D à 1 D
14. F 3 D	14. P 4 D (*g*
15. P pr P en pass.	15. P pr P
16. F 1 C D	16. C 2 F R
17. D 3 D	17. P 3 C R (*h*
18. T R 1 R	18. F 2 D
19. P 4 F	19. T 1 D
20. P 3 C D	20. F 3 F D
21. F 2 C D éch.	21 R 1 C
22. D 3 F D	22. C 4 R (*i*
23. C pr C	23. P pr C
24. D pr P	24. R 2 F
25. C 6 F R (*j*	25. T pr T
26. D pr C éch.	26. R 2 C
27. C pr D éch.	27. R 3 T
28. F 7 C R éch (*k*	

et les Noirs abandonnent.

NOTES.

a) Secoude partie du match jouée le 30 novembre au Cercle des échecs.

b) Nous répétons que la meilleure suite est, selon nous : 5. — P 3 T D. — 6. F 4 T (A) — P 4 C D. — 7. F 3 C — P 4 D. — 8. P pr P — C 2 R rentrant dans une variante connue où nous préférons les Noirs.

A

6. F pr C — P D pr F. — 7. T 1 R meil. — C 3 F R. — 8. P pr P meil. (B) — D pr D. — 9. T pr D — F 4 F D égalité.

B

8. T pr P éch. — F 3 R. — 9. C 5 C — D 2 D. — 10. P 3 F D — Roq. — 11. C pr F — P pr C. — 12. D 2 R — F 3 D. — 13. T pr P — T R 1 R. — 14. T pr T — T pr T. 15. F 3 R — C 5 C. — 16. P 3 T R — C pr F. — 17. P pr C — D 3 R. — 18. R 2 F — D 4 F éch — 19. R 1 C — F 5 F R mieux.

c) Faible. La défense usuelle est 6. C 3 D. — 7. F pr C — P C pr F etc. Le coup du texte se trouve dans une partie par correspondance entre Munich et Stuttgart.

d) Ce n'est certainement pas le plus fort; dans la partie dont nous venons de parler voici a continuation adoptée : 7. F pr C — P C pr F forcé. — 8. C pr P — Roq. meil — 9. D 4 F éch. — P 4 D. — 10. D pr P F D mieux.

e) Si 8. — C pr C. — 9. D 4 F éch — P 4 D. — 10. D pr C — F 2 D. — 11. T 1 D mieux,

f) 12. C 5 D était plus énergique.

g) Il fallait jouer : 14. — D 4 T suivi de 15. — C 2 F R. Maintenant les Blancs ont une position de gain

h) Absolument forcé, pour éviter C 6 F R menaçant le mat.

i) Ceci accélère la ruine. Moins mauvais était 22. — F pr C. — 23. T pr F — C 4 R. — 24. C pr C — P pr C. — 25. T pr T — F pr T. — 26. D pr P — F 3 F. — 27. D pr C éch. — D pr D. — 28. T pr D — F pr F et les Blancs auraient eu beaucoup de peine à gagner.

j) M. de Bezkrovny gagne comme il veut, mais il est surprenant qu'il n'ait pas vu le mat en deux coups par 25. D pr C éch. et 26. C 5 C R éch. donble et mat.

k) Cette partie a duré trois heures.

Solution du problème n° 90.

Composé par le Dr S. Gold.

1. D 4 C / P 4 D; 2. T 4 F éch. / P pr T; 3. P 3 F mat

2. — / R pr T; 3. F 3 D mat.

1. — / C 6 D; 2. D 2 R / *ad libitum*; 3. D fait mat.

1. — / P 4 F; 2. D 2 R / *ad libitum.*; 3. D fait mat.

Solutions justes :

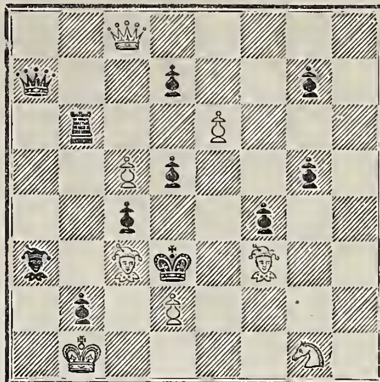
Mme Anna Janet, MM. E. Frau et Léon Guinet (de Lyon), Faure, De Madrazo, Morpurgo, Henri Thomson, Barré, Abrahams, T. Reinach, De Tupini.

PROBLÈME N° 94

composé par le Dr S. GOLD, de Vienne.

Dédié à M. E. Lequesne.

NOIRS



BLANCS

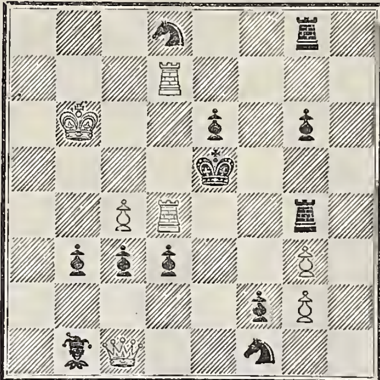
Les Blancs font mat en trois coups.

PROBLÈME N° 95

composé par le Dr S. GOLD, de Vienne.

Dédié à M. E. Lequesne.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

NOUVELLES

Nous avons la douleur d'annoncer la mort de M. Thibaud. Contemporain de Labourdonnais et de Deschapelles, M. Thibaud avait connu trois générations de joueurs d'échecs, et dans ces trois générations il n'a jamais compté que des amis. Sa bonté et son urbanité étaient proverbiales. S'il eut été en ces derniers temps mieux conseillé, il eut laissé sans nul doute une série de prix annuels destinés à relever l'Échiquier français, et c'eut été un magnifique couronnement de sa longue carrière. On eut pu d'autant plus l'espérer que pendant plus de trente ans il fit preuve d'une véritable générosité. Il y a un an encore il donnait un prix de 100 francs pour le tournoi handicap de la Régence.

— Le deuxième tournoi mensuel du Cercle est près d'être terminé. Le premier prix sera gagné par M. Hugo Obemdorfer de la 2e classe, et le second soit par M. de Boistertre, également de la 2e classe, soit par M. de Bezkrovny.

— Nous avons reçu de M. Max Judd, le célèbre joueur américain de St-Louis, une lettre dans laquelle il nous invite à prendre part au tournoi international de New-York en janvier 1880, et où il se met gracieusement à notre disposition pour nous faciliter le voyage. Nous regrettons vraiment que nos occupations ne nous permettent pas de nous absenter de Paris à cette saison assez longtemps pour profiter de l'obligeance de M. Max Judd, dont nous le remercions cordialement.

Notre honorable correspondant ajoute dans sa lettre que le 1er prix, qui a été fixé provisoirement à 500 dollars (2,500 fr.), sera certainement augmenté.

CORRESPONDANCE

M. le Dr Mercier, à Rive-de-Gier. — La solution du problème n° 92, qui paraîtra dans un des prochains numéros, répondra à votre objection.

S. Rosenthal.

LES CARTES

LE PIQUET

Le rubicon à trois et à quatre.

Nous croyons être utile et agréable à nos lecteurs en leur indiquant une manière de jouer à trois et même à quatre le piquet rubicon.

Chacun des joueurs fait à son tour le mort ou plutôt la chouette et joue soit contre les deux autres, soit même contre trois s'il leur plait de rendre la partie plus chère.

Dans le premier cas l'un des joueurs, celui qui a tiré la plus haute carte, se repose et rentre à son tour au second coup; dans le second cas il joue avec les deux autres et s'associant à leur gain ou à leur perte possède le même droit de conseil.

Parfois même chacun des joueurs qui tirent les cartes contre la chouette joue deux coups, une aller et une venue, et laisse la place à son associé pour les deux coups suivants, tandis que le dernier tient à son tour les cartes aux deux derniers coups.

Ainsi je suppose une partie entre David, Bernard, Martin et Durand :

Bernard tire un roi;
Martin un as;
Durand un valet
Et David un huit.

David fait la chouette soit contre Durand et Bernard, soit contre Durand, Bernard et Martin associés.

Le gain ou la perte sont ainsi doubles ou triples pour David, les six coups terminés Durand fait la chouette contre Bernard et Martin ou contre Bernard, Martin et David également associés.

C'est au tour de Bernard de faire la chouette contre les deux ou trois autres, et la partie est terminée de la même façon par Martin.

C'est une manière d'intéresser à la même partie un grand nombre de joueurs, et de leur permettre de jouer longtemps sans fatigue ni contention d'esprit.

Les règles et les usages sont du reste absolument les mêmes qu'au rubicon à deux, mais les pertes et les gains peuvent s'élever à de gros chiffres. Celui qui joue en chouette et qui est rubicon peut perdre de mille à quinze cents points en un seul coup comme aussi les gagner.

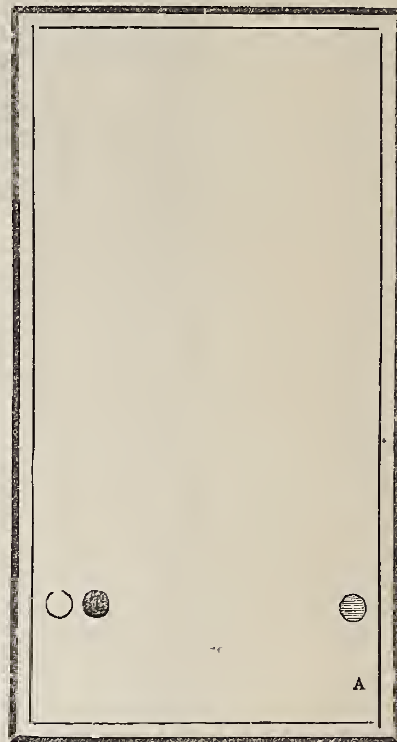
Parfois, pour donner encore plus de piquant à la partie on convient de jouer le rubicon russe, c'est-à-dire seulement en quatre coups, le premier et le dernier comptant double.

C'est alors très meurtrier, et la chance y tient plus de place encore que le bon joueur, c'est pour cela que nous conseillons de s'en tenir au rubicon ordinaire qui est déjà très redoutable par lui-même et dont l'attrait n'a pas besoin d'être doublé d'un alea dangereux.

Old Trick.

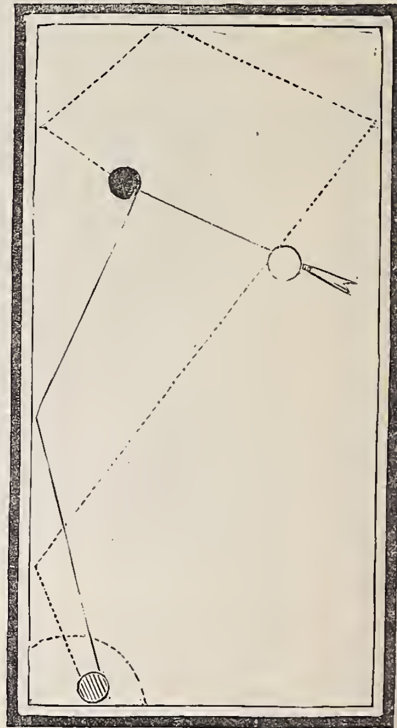
LE BILLARD

47e position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 56.



Lucien Piot,
Professeur du Grand-Café.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 256.

BT DPGF H'MRN DNGN NLF BN CGNDSNG XQTKGSR ZM'PR CBNMGN LTRL NBBN.

N° 257.

Avec trois E, deux I, deux C, deux N, et les lettres M R S, former un mot de douze lettres.

N° 258.

? AI ?
? TN ?
? OT ?
? AI ?

N° 259.

? AI ?
? PER ?
? ON ?
? ERM ?

N° 259.

MOTS EN LOSANGE.

1. Consonne.
2. Au fond de la rivière.
3. A la bibliothèque.
4. Garonne.
5. Ni la paix ni la guerre.
6. Moitié de la sphère.
7. Voyelle.

Solutions du 6 décembre 1879.

N° 251.

Le bon sens : Rareté que la logique humaine a baptisée le sens commun.

N° 252.

L'indulgence : Ce qu'on accorde aux autres en raison inverse des droits qu'on y aurait soi-même.

N° 253.

La politique : Science infuse des fruits secs et des déclassés.

N° 254.

L'opposition : Ote-toi de là que je m'y mette.

N° 255.

La sagesse : Prendre le monde comme il est et les hommes pour ce qu'ils valent.

Solutions justes :

Mlle Delphine Dupré, 246, 7, 8, 9, 50.
Mme Marie Passeaud, à Lyon, 248, 249.

EDME SIMONOT.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 54.

L'as de trèfle constituant votre seule rentrée ne peut évidemment être la carte du début. Il est inutile d'indiquer que vous ne pouvez commencer par atout.

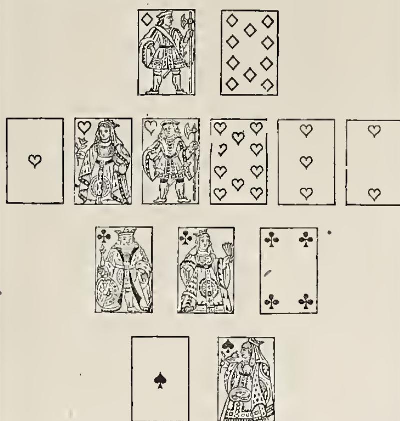
Restent les deux couleurs, pique et cœur. Avec un petit atout de plus au lieu du dix de trèfle, nous n'hésiterions pas à jouer la dame de pique, avec l'espérance d'établir une navette; mais quatre atouts seulement par le valet ne constituent pas une force défensive suffisante pour essayer cette manœuvre. Que vos adversaires aient la longue couleur à pique et des atouts maitres, et vous êtes menacé d'un désastre. Le dix de cœur, joué au début, n'offre pas ce danger ; et si les cartes de la quatrième majeure étaient bien placées, vous pourriez, grâce à votre rentrée de l'as de trèfle et au quatrième atout, espérer d'en affranchir quelques-uns. Dans tous les cas, la faiblesse de votre jeu n'est pas dévoilée, vos réserves sont intactes, et vous pouvez, le cas échéant, prêter à votre partner un utile concours.

Principe.

Avec quatre atouts faibles, une longue couleur, une carte de rentrée et un singleton, ne jouez pas le singleton, mais abordez franchement votre longue couleur par la plus haute carte.

PROBLÈME N° 55.

Carreau est atout.



Deuxième à jouer, quelle carte mettrez-vous sur le huit de cœur?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 56.

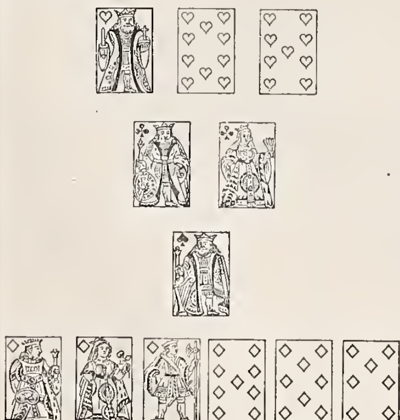
Votre quinte au valet de carreau et votre quatorze de dix sont bons; mais pour les conserver, vous devez laisser une carte et vous n'avez pas le point, et vous courez le risque d'être capot.

La solution du problème dépendra donc de l'état de la marque. Si vous êtes très en arrière, écartez as, roi de cœur, dame, valet de trèfle, en laissant une carte. Si vous avez l'avance, écartez simplement l'as de cœur, laissant quatre cartes. Vous ferez 35 points au minimum, et votre adversaire, en admettant qu'il ne se soit pas trompé dans son écart, n'en pourra faire que 29.

Second, vous écarterez également l'as de cœur, laissant deux cartes.

PROBLÈME DE PIQUET.

Quel sera votre écart en premier et en second avec :



ROBERT D'A.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Vienne. — Le comte Nicolas Esterhazy a quitté Kayvosztas-Mégyer sa résidence d'automne, pour rentrer à Vienne. Les rigueurs exceptionnelles d'un hiver précoce ont avancé considérablement la clôture de la saison des chasses à courre dont le terme avait été fixé au 10 décembre. Peu à peu les écuries abandonnent Pardubitz et le silence se fait dans ces lieux témoins de si joyeuses réunions. il faut en prendre son parti et tourner ses regards vers l'année prochaine qui, espérons-le, nous réserve quelques dédommagements pour les déceptions d'aujourd'hui. Voici venir d'ailleurs un genre de sport qui pour être à la portée de tout le monde n'en est pas moins recherché et apprécié. Le club des patineurs a brillamment ouvert la saison en mettant à la disposition des amateurs un splendide champ de glace vers lequel dès le premier jour la population s'est portée en foule. Il y a sans doute beaucoup à faire pour rendre l'emplacement et ses abords dignes d'une ville comme Vienne, mais le progrès sur l'année dernière est très considérable et nous nous plaisons à le constater.

Stadl. — On sait qu'il existe en Autriche, comme en Prusse, des maréchaleries modèles, sortes d'écoles normales où se font des cours très fréquentés sur la manière de ferrer les chevaux. Cette institution en répandant partout les vrais principes d'après lesquels doit se faire l'opération si délicate du ferrage, est appelée à rendre d'immenses services et nous en avons déjà parlé ici même. Malheureusement les maréchaux des campagnes auxquels s'adresse particulièrement cet enseignement n'ont pas toujours les moyens d'en profiter, et c'est ce qu'a parfaitement compris le conseil supérieur de la Haute-Autriche en accordant une subvention qui doit permettre dès le 1er janvier 1880 à quatre maréchaux-ferrants peu aisés de suivre les cours. Voilà de l'argent bien placé et en même temps un excellent exemple qui pourrait être mis à profit par d'autre pays d'élevage.

Prague. — Découverte d'un véritable Salvator-Rosa.

On nous annonce qu'un amateur bien connu de notre ville, M. V. Di......, a découvert chez M. J. Meier, propriétaire foncier à Taschowitz, un Salvator-Rosa authentique. Le tableau représente une tempête sur les côtes de l'Adriatique et les personnages entre autres permettent de reconnaître d'une façon inconstestable le faire et la manière du maître. Les dimensions de cette peinture autant que sa rareté (la galerie de Dresde ellemême ne possède que peu de Salvator) font de cette découverte un événement très important pour le monde des amateurs et des artistes. On estime dès à présent le tableau à environ 25,000 marcs.

D.

EXPOSITIONS & VENTES

HOTEL DROUOT

Dimanche 14, salle 1. — Exposition de porcelaines anciennes de la Chine, du Japon et de Saxe, objets de vitrine, bronzes, meubles incrustés, étoffes, etc. Le tout arrivant de Hollande. (Me Charles Pillet et M. Mannheim.)

Lundi 15, salle 6. — Vente après décès de M..., marchand de bijoux et horloger, de diamants montés et sur papier, brillants, montres, etc. (Mes Girard, Delestre et M. Loveau Martin.) — *Rue des Bons-Enfants, 28, salle 1.* — Vente de livres anciens et modernes sur les beaux arts et autres. (Me Boulland et M. Chossonnery.) — *Rue des Bons-Enfants, 28, salle 2*, à huit heures du soir. — Vente de lettres autographes d'Hippolyte Lucas. (Me Baudry et M. Charavay.)

PROVINCE ET ÉTRANGER

Compiègne, place Saint-Jacques, n° 1, à midi, les lundi 15, mardi 16, mercredi 17, jeudi 18, vendredi 19 décembre et jours suivants, s'il y a lieu, vente après décès de Mme la vicomtesse de la Panouse, d'un riche mobilier ancien et moderne, meubles en marqueterie de Boule, bronzes Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, porcelaines, etc., etc. Exposition le dimanche 14 décembre 1879, de 10 heures à 4 heures (Me Houdbine.)

Lille, Hôtel des ventes, rue de Ribours, 10, les lundis 15 et mardi 16 décembre, à 2 heures. — Vente d'un riche mobilier, bronzes, porcelaines de Chine et de Sèvres, meubles en marqueterie de Boule et de Florence. Exposition le dimanche 14 décembre, de 10 heures à 4 heures (Me Pajot).

Bruxelles, galerie Saint-Luc, 12, vendredi 12 et samedi 13 décembre, à 1 heure. — Vente :

1° De la collection de M. E. Coppens : tableaux modernes, aquarelles, faïences, porcelaines et meubles; 2° D'une jolie collection de porcelaines anciennes de la Chine, du Japon, faïences, meubles et bronzes anciens, etc.

Exposition le jeudi 11, de onze à cinq heures. (M. Eliat, notaire, et M. Slaes, expert).

PROGRAMME DES CONCERTS

Du Dimanche 14 Décembre

à 2 heures précises

SOCIÉTÉ DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE

1. Symphonie en *si bémol*. . . . . BEETHOVEN.
2. Chœurs d'Obéron. . . . . WEBER.
3. Ouverture de la Grotte de Fingal. . . . . MENDELSSOHN.
4. Pavane du XVIe siècle. . . . . . ***
5. Symphonie en *ut*. . . . . MAZART.

Le concert sera dirigé par M. E. ALTÈS.

CONCERTS POPULAIRES

LA PRISE DE TROIE

opéra en 3 actes

D'HECTOR BERLIOZ

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

CONCERTS DU CHATELET

2e AUDITION DE

LA PRISE DE TROIE

opéra en 3 actes

D'HECTOR BERLIOZ

Le concert sera dirigé par M. ED. COLONNE.



EN RETRAITE

D'après le tableau de M. Édouard Detaille.

(*Illustration.*)



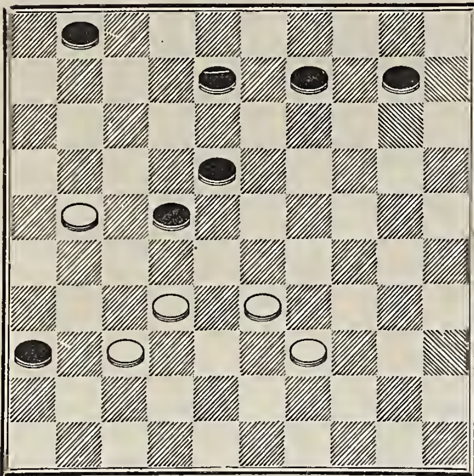
UNE NOCE EN ALSACE, d'après le tableau de M. G. Brion. (Monde Ill.)

DAMES

Problème n° 87, par M. X....

DU DANGER DES LUNETTES.

NOIRS.

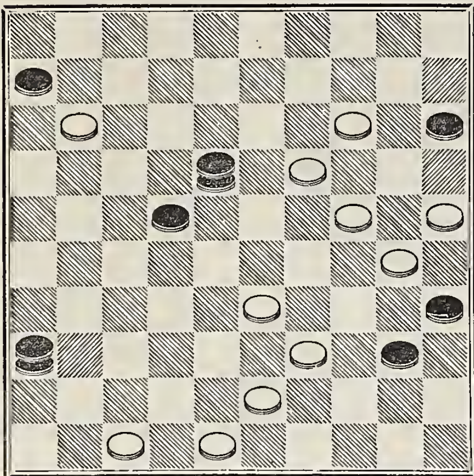


BLANCS.

Les noirs jouent dans la lunette case 27, et les blancs jouent et gagnent.

Problème n° 88, par M. BARRÉ.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

AUGUSTE JOLIET.

ÉTUDES ARTISTIQUES

Les artistes peintres et sculpteurs et les amateurs artistes ignorent souvent à quelles précieuses sources de renseignements et d'études ils peuvent puiser en s'adressant aux éditeurs d'ouvrages qui, au premier abord, semblent être du domaine exclusif de l'architecture. Nulle part ailleurs cependant, le public ne saurait trouver d'équivalent, surtout friand comme il l'est de nos jours, d'exactitude historique, de connaissance raisonnée de l'art et d'exemples scrupuleusement fidèles sous le rapport du style, de la forme ou de la couleur.

Pour citer quelques exemples, voici une collection de 100 planches en polychromie, dont plusieurs contiennent plus de 10 modèles : l'*Ornement des tissus* retraçant avec leurs tons variés, les plus riches et les plus rares étoffes que la main de l'homme ait tissées dans tous les pays et à toutes les époques.

Veut-on connaître, non plus seulement par de simples croquis ou par des eaux-fortes où le fini du détail et le *sentiment* vrai de chaque morceau ne peuvent qu'à peine être indiqués, ce que l'art de construire et de décorer a produit de plus remarquable et de plus réellement beau, que de trésors on a alors sous la main!

Les châteaux d'*Anet*, de *Blois*, de *Chambord*, de *Coulanges-les-Royaux*, de *Fontainebleau*, de *Pierrefonds* et d'autres encore offrent de splendides spécimens de notre architecture nationale extérieure et intérieure, le *Mobilier de la Couronne*, l'*Histoire de la faïence de France*, les *Motifs historiques d'architecture et de sculpture d'ornement* parmi beaucoup d'autres beaux livres viennent s'ajouter aux précédents, comme éléments indispensables de toute vraie éducation artistique. Et encore. L'*Art pratique*, recueil des œuvres originales de tous les grands maîtres de la Renaissance.

L'art moderne est également représenté d'une façon magistrale, notamment par la monographie du *Nouvel Opéra de Paris*, au milieu de ces œuvres les plus choisies de la librairie de notre temps.

Nous sommes assuré d'ailleurs de rendre service à nos abonnés en leur disant que parmi les richesses artistiques que nous signalons ici et que nous avons énumérées, quelques-unes sont éditées à Paris, 51, rue des Écoles, chez MM. Ducher et Cie.

⁂ L'exposition des maquettes du concours pour l'érection de la statue de Rabelais à Chinon s'est ouverte le lundi 8 décembre, à l'École des Beaux-Arts, salle Melpomène (quai Malaquais).

Cette exposition doit rester ouverte jusqu'au dimanche 14 inclusivement, de 10 heures du matin à 4 heures du soir.

Le jugement sera rendu le jeudi 11; nous pouvons dire dès à présent que des œuvres d'un réel talent et d'une grande valeur font partie du concours. Le nombre des projets exposés est de 55.

BULLETIN FINANCIER

Le marché de nos rentes reste toujours sans transactions importantes, quelle que soit l'approche de la liquidation de quinzaine. Ce dont on continue à parler le plus, en ce moment, c'est de la rigueur de la saison et des craintes qu'inspirent les observations météorologiques de tous les points de la France et de l'étranger, transmises à notre Observatoire, lesquelles font malheureusement pressentir la prolongation d'une situation véritablement calamiteuse.

Dans de telles conditions, nous ne pouvons qu'approuver la spéculation, qui a eu la sagesse de s'arrêter dans sa marche en avant; le marché est dans un etat complet de stagnation. Combien de temps cette stagnation se prolongera-t-elle, et, enfin, MM. les boursiers ne finiront-ils pas par s'habituer aux intempéries de la saison? Voilà les questions que l'on se pose.

Tout ce que l'on peut dire, c'est que la liquidation de quinzaine, qui s'approche, sera dépourvue de tout intérêt à cause de l'absence des affaires.

Il faut donc en prendre philosophiquement son parti et attendre avec patience le mois prochain, qui sera un mois de coupons, par conséquent un mois de grandes affaires.

La Banque d'Angleterre ne paraît pas devoir être obligée d'augmenter son escompte, et la Banque de France encore moins. Les demandes d'espèces ont diminué en effet.

A Londres, l'argent est très abondant sur le marché libre. Les craintes d'augmentation d'escompte sont pour le moment écartées. Ce n'est que vers la fin de l'année que l'on s'attend à un resserrement de capitaux. En attendant, le papier de premier ordre trouve à se négocier à 1 3/4 p. 100.

Le marché *des fonds étrangers* persiste dans une bonne tenue relative, laquelle maintient à ces valeurs une certaine fermeté qu'on trouve d'ailleurs à Londres, à Berlin et à Vienne. L'*Italien* subit quelques ventes qui le rendent inactif, vu l'atonie générale de la Bourse. — L'approche du coupon de janvier entretient cependant les achats du comptant. — Les *fonds égyptiens* ont moins d'affaires. Les *fonds austro-hongrois* n'ont que des transactions peu importantes. Il est probable que l'Autriche devra recourir à une nouvelle émission de *Rente or* pour combler le déficit de l'exercice courant.

Nos *actions de Crédit* restent assez bien tenues dans leur ensemble. — Le *Foncier* a un bon courant d'affaires. — la *Banque hypothécaire* ne se ressent que faiblement du calme actuel du marché. — L'*agence Fournier* sait, de source certaine, que le montant des demandes de prêts faites à la Banque hypothécaire s'élève jusqu'à ce jour à 150 millions. Les *Immeubles de Paris* sont également bien tenus.

T.



CHRONIQUE DU SPORT

Il faudrait remonter bien haut pour évoquer le souvenir d'un hiver aussi rigoureux. Pour les choses du sport, c'est la mort, ou tout au moins le repos forcé, cela y ressemble beaucoup. Les sports d'hiver manquent, en France, d'une organisation fixe et durable ; cela se comprend, on a si rarement l'occasion de les pratiquer, qu'en vérité ce serait se donner beaucoup de mal pour un très mince résultat. Ils sont au reste au nombre de deux seulement : le patinage et le traîneau. Le premier compte encore de nombreux adeptes, assez bien doués, pour rester en condition, en dépit d'une oisiveté dont la durée se prolonge parfois au delà de deux ou trois années.

L'annonce d'une fête, sur le lac des patineurs, est proverbialement considérée à Paris, comme un symptôme certain de dégel; et, circonstance assez bizarre, rarement ce pronostic ne s'est pas vérifié. Cette fois, cependant, les patineurs auront raison ou il faudrait y renoncer. Ne serait-ce pas, ou jamais, au moment où Paris compte tant d'effroyables misères à soulager, l'occasion d'organiser au bénéfice des indigents, une de ces fêtes, dont l'attrait donnerait un peu d'animation à une population dont le froid semble avoir paralysé le mouvement. La vie au dehors semble de plus en plus remplacer chez nous les joies intimes, et les plaisirs fermés. Je n'ai point à m'étendre sur cette tendance, indice certain d'une transformation sociale, à laquelle nous assistons, sans bien nous rendre compte où elle pourra nous mener. On semble beaucoup plus tenir à prouver aux autres que l'on s'amuse, qu'à ressentir soi-même un véritable plaisir. En un mot, la vie moderne peut se résumer dans cette formule : *paraître, quitte à ne pas être.*

Il est inutile de chercher à s'élever contre les aspirations d'une époque ou d'une génération, elles résultent d'un état de choses général, dont l'analyse nous conduirait à une discussion philosophique, dans laquelle j'aurai bien garde de me risquer. Un mouvement pour ainsi dire universel, doit suivre son cours jusqu'au jour, où en vertu d'une règle applicable à tout en ce monde, il s'use lui-même par sa propre impulsion : ce moment-là n'est peut-être pas aussi loin que l'on pourrait se l'imaginer. C'est probablement à cette absorption de l'individu par cet être collectif compris sous la désignation vague de tout le monde, qu'il faut attribuer le manque d'individualités typiques et originales dont notre société moderne est de plus en plus dépourvue.

Je ne sache rien de plus sot, pour mon compte, que cette tyrannie de tout le monde. Le sport avait, autrefois cela de bon, qu'il servait de cadre à des caractères ayant leur individualité propre et distincte, sans se soucier de l'opinion ou des usages. Hélas! elles se font rares, ici comme ailleurs, le niveau égalitaire moderne n'a même pas respecté cette branche exceptionnelle jadis lettre morte pour le vulgaire. Ce sont là, je le sais, des idées peut-être rétrogrades, mais, au point de vue du sport et du high-life, aucune société ne peut à mon sens, exister sans se montrer exclusive et fermée, autrement les mots deviennent vides de sens, et quand une chose quelconque tombe dans le domaine public, elle cesse de faire partie et du sport et du high-life. Si l'état devient général, l'un et l'autre disparaîtront, parce que leur essence

même est de constituer un ordre d'idées exceptionnel et à part.

Chaque branche du sport demande un caractère et des aptitudes toutes particulières, nécessaires pour en aborder les dangers et les difficultés ; si vous abaissez le sport, de manière à le mettre à la portée du premier venu, il n'y a plus ni sport, ni sportsman. Il en est de même de toute société; je vous défie de me citer une réunion agréable, si un lien commun ne rapproche pas tous ceux qui en font partie. Il faut pour laisser à sa gaieté, à son esprit (quand on en a) un libre essor et un cours facile, se sentir entourés de compagnons dont la naissance, l'éducation, les goûts, les instincts soient en rapport avec les vôtres. Autrement, vous aurez une réunion d'individus quelconques, jamais une société. Cela évidemment nous ramène à un mot frappé de proscription aujourd'hui, *Aristocratie*, je le sais bien. J'ai pour coutume de n'avoir pas plus peur des mots que des choses qu'ils expriment, ou même au besoin des hommes qui les représentent : eh bien ! oui ! Aristocratie, et sans elle il n'y a pas plus de société que de sport.

Ces réflexions appartenant à tout autre ordre d'idées que celui dont je m'occupe d'ordinaire ici, m'étaient dernièrement inspirées par l'essai d'impatronisation d'un sport à peu près inconnu en France. Je veux parler des tentatives de *cursing* ou courses aux lévriers récemment esquissées sur la pelouse de Bagatelle au bois de Boulogne. Je désire ne pas être un prophète de mauvais augure, mais je lui crois peu d'avenir, dans notre pays. Non pas que ce ne soit un sport de haut style et de grand ordre, mais précisément à cause de cela, il demande une organisation sociale très différente de la nôtre. Allez-vous en donc à travers pays, même chez vous, lever un lièvre et découpler vos lévriers dessus. Mais vous verrez je ne sais combien de gardes champêtres ridicules de *fusilleaux* suivis de bassets rogneux, sortis de terre pour vous faire autant de procès-verbaux que vos chiens sortiront de fois du chenil. Bien heureux, encore, si vous n'entendez pas un coup de fusil, et ne trouvez pas votre noble chien étendu à terre et râlant dans les dernières convulsions de l'agonie. Quant au lièvre, cela va sans dire, chaque fois on le tuera sous votre nez. C'est un grand et noble sport, par conséquent *M. Tout-le-monde* ne l'aime pas. Vous me trouverez peut-être brutal, c'est possible, mais je suis sûr d'être vrai.

Vous avez par-devant vous l'exemple de la tentative de fauconnerie. Combien de fois y est-on revenu, et a-t-on été obligé d'y renoncer. Dernièrement encore, au bois de Boulogne, je ne sais quel imbécile est venu se poster, pour bien à son aise tirer un oiseau de haut prix, encore avait-il l'air enchanté de ce lâche assassinat. Il avait, prétendait-il, entendu dire qu'il y avait une chasse au faucon, et croyait que c'était le faucon que l'on chassait. L'oiseau avait ses sonnettes, il pensait probablement qu'il était venu au monde comme cela Allez donc faire du vrai sport dans un pays pareil.

Je ne connais rien d'aussi exaspérant au monde, et en vérité en semblable occasion, j'excuserais une riposte. Ces gens-là ne se rendent pas compte quels liens intimes unissent un sportsman au compagnon de sa passion et de son plaisir. Comment, vous avez soigné, dressé, avec toute la sollicitude possible, un animal chien ou oiseau, il est devenu dans vos mains docile, aimant, presque un ami, vous l'aimez enfin, le premier imbécile venu vient vous l'abattre sous le nez, et vous ne pouvez rien dire. Si vous vous adressez aux tribunaux on haussera les épaules, si vous vous en prenez à l'animal lui-même (je parle de celui qui a tiré le coup de fusil) on trouvera que vous avez le caractère mal fait.

On se moque d'ordinaire beaucoup de cette affection exagérée portée par certains hommes à certains animaux. Il faut pour la comprendre être doué de goûts particuliers dans l'exercice desquels on a pu apprécier le dévouement, les qualités, l'intelligence qu'apportent ces animaux aux services qu'ils vous rendent. Il est de mode aujourd'hui, je le sais, de nier le mot *intelligence* appliqué à un animal. Je n'ai pas, vous avez au reste pu vous en apercevoir, l'habitude de me laisser intimider par les doctes discussions des savants ou prétendus tels. Les faits sont les faits, j'ai beaucoup vécu, mais réellement vécu avec les animaux, surtout les chevaux et les chiens, eh bien ! ne vous en déplaise, je les trouve très intelligents parfois d'une intelligence supérieure à celle des gens ayant la prétention de les conduire. Mais pour cela il faut les aimer, vivre avec eux, chercher à les comprendre et à se faire comprendre d'eux, ne pas être violent, brutal, ne pas vouloir imposer une exigence ridicule ou impossible avant que l'animal puisse se rendre compte de ce que vous lui demandez, parce qu'alors ce ne serait pas lui qui serait bête.

Non seulement j'ai beaucoup étudié les animaux, mais j'en ai aimé plusieurs passionnément. Je n'en rougis en aucune sorte, je me suis pris à pleurer à côté d'un chien éventré par un sanglier ou d'un cheval ayant le boulet cassé. Encore aujourd'hui, je me sens devenir triste en pensant à certains d'entre eux que j'ai perdus, et certes je ne pourrais pas en dire autant pour les trois quarts des hommes que j'ai connus.

Tenez, voulez-vous un exemple combien il faut peu s'en rapporter à ces axiomes passés en force de chose jugée par je ne sais qui, et pour je ne sais quoi. Vous avez, comme moi, n'est-ce pas été bercé par cette formule : *le lévrier est le plus bête de tous les chiens.* Les gens très forts prétendent que c'est parce qu'il a l'angle frontal fait je ne sais comment, ou n'importe quelle autre baliverne. J'ai donc vécu dans cette conviction jusqu'au jour où par hasard j'ai eu un lévrier; j'en ai eu deux. Eh bien ! je n'ai jamais connu d'animal plus doux, plus intelligent, plus sociable, plus aimant, en un mot plus véritablement ami de son maître. Parfois, quand je les voyais étendus à mes pieds, toujours dans une pose gracieuse et élégante, leur tête fine et distinguée, allongée sur mes genoux, leurs yeux presque humains, dardés sur les miens semblant chercher à y lire ma pensée, tristes quand ils me sentaient préoccupé, gais quand ils me voyaient sourire, je me prenais à me dire : il y a une âme dans cet être-là. Quand vous prétendez le contraire, laissez-moi donc tranquille, vous n'en savez rien du tout.

Le lévrier est indépendant, c'est vrai, il veut être plus votre ami que votre esclave, et n'aime pas être traité en caniche savant et jouer aux dominos. Si vous le maltraitez il se révolte, ou se sauve; je ne vois pas là une preuve de bêtise et je vous demanderai ce que vous pourriez faire de mieux à sa place. C'est en outre à mon sens un type idéal de beauté, de grâce et de distinction, chacun sent la beauté avec ses sensations et non avec celles des autres, j'aime tout ce qui rapproche de la forme du lévrier. Celui qui a dit : « *un lévrier galopant, une femme valsant et un cheval sautant*, sont les plus belles choses mises sur terre par Dieu pour le plaisir des yeux de l'homme, était un homme bien organisé, ou tout au moins je suis de son avis. Le lévrier est évidemment l'aristocrate de sa race, c'est pour cela que vous ne l'aimez pas, de même vous détestez le cheval de pur-sang, pas pour autre chose.

Pour toutes ces raisons et beaucoup d'autres ensuite, je ne crois donc pas à l'avenir du *cursing* en France. Je le regrette, mais j'aurais au moins voulu le voir se produire sous une meilleure forme à sa première tentative dût-elle être infructueuse. Chasser un animal de boite, sauf peut-être un renard est chose indigne d'hommes et de chiens qui se respectent. Relativement au lévrier cela est nécessaire comme dressage, je le sais, mais il ne faut pas le faire en public. Un animal de boite n'a pas de défense, et l'essence même du sport est de laisser toujours sa chance à l'ennemi que l'on attaque. Une vraie course de lévriers est un des plus beaux spectacles qu'il soit donné de voir, mais pour cela il faut que le lièvre soit abandonné à son instinct de conservation naturel et ne sorte pas raidi et hébété d'une boite pour se trouver à pays découvert sur un terrain qu'il ne connaît pas. Autrement ce n'est plus une course, le malheureux animal se tapit tremblant de peur, en trois bonds son ennemi est sur lui, lui casse les reins, ce n'est pas très agréable à voir. Cela ressemble à un faucon lancé sur un pigeon de colombier, vrai ce n'est pas honnête.

Le difficile, je le sais, est de trouver un terrain convenable et je ne vois pas trop comment on pourrait s'y prendre, un parc d'une grande étendue avec de vastes prairies serait sans contredit le meilleur parcours, au moins on y serait à l'abri des procès-verbaux et des coups de fusil des chasseurs égalitaires. Enfin espérons, je ne puis pour mon compte que souhaiter bonne chance à un des plus beaux et des meilleurs sports qui soit au monde.

NED PEARSON.

BIBLIOGRAPHIE

L'Art ancien et l'Art moderne à l'Exposition de 1878

2 volumes grand in-8°, chez A. QUANTIN, imprimeur-éditeur.

Le titre de ces deux volumes semblerait faire croire qu'ils viennent un peu tard. Mais comment seraient-ils venus plus tôt? Une année n'était pas de trop pour les préparer. L'Exposition de 1878 avait réuni au Champ de Mars et au Trocadéro des trésors d'art innombrables, dont la réunion était d'autant plus précieuse qu'elle en permettait l'étude comparative. Ces objets ne seront plus, sans doute, rassemblés de sitôt dans un même endroit, et leur seul catalogue raisonné eût constitué un ouvrage des plus intéressants pour les amateurs et pour les artistes.

Mais ces deux volumes, séparés d'ailleurs et très distincts, tout en traitant de matières semblables, ne sont pas des catalogues : ce sont de véritables ouvrages de haute éducation artistique. L'enseignement en découle naturellement de la représentation des objets, de leur explication raisonnée, de l'histoire des transformations de l'art à travers les époques et les milieux. Les arts de tous les temps et de tous les pays ont poursuivi le même but : élever l'âme humaine.

Rien n'avait encore été fait de complet sur les parties artistiques des Expositions, et il est à regretter que les richesses qui avaient également été étalées en 1867 n'aient pas donné lieu à un document de cette nature.

Un seul écrivain ne pouvait posséder, comme au temps de Pic de La Mirandole, la science universelle nécessaire pour écrire ces deux ouvrages. Les hommes les plus compétents dans chaque branche de l'art y ont apporté leur concours. Il suffit de citer les noms des collaborateurs, quelque longue qu'en soit la liste. Ce sont MM. de Beaumont, Th. Biais, Edmond Bonnaffé, Ernest Chesneau, Alfred et Henri Darcel, Duranty, Ephrussi, Benjamin Fillon, Balize fils, Louis Gonse, Henry Havard, Paul Lefort, Alfred de Lostalot, Henry Lavoix, A.-R. de Liesville, P. Gasnault, Paul Mantz, Anatole de Montaiglon, Eug. Prot, Rayet, Rhoné, Paul Sédille, Marius Vachon. Comme on le voit, tout le monde s'est mis à l'œuvre, les amateurs et les spécialistes, les écrivains et les artistes.

L'illustration est complète. Comment, dans l'espèce, en faire une meilleure louange? Des centaines de gravures dans le texte et hors texte reproduisent les principaux objets exposés, et quelles gravures! Les maîtres du burin, Flameng, Jacquemart, Gaillard, Gaucherel, Lalauze, Waltner et *tutti quanti*, ont donné leurs meilleures planches. Ce sont certes là deux volumes utiles et beaux, deux ouvrages d'amateur et deux livres de bibliothèque.

COURRIER DE LA SEMAINE

Quelle triste semaine !

On ne saurait en vérité trop féliciter les journaux qui, mus par un sentiment de pitié que tout le monde éprouve, se sont dévoués au soulagement des misères nombreuses et poignantes qui nous attristent tous. Ils ont eu le talent de faire vite : à l'heure qu'il est les chauffoirs du *Figaro* sont organisés et les malheureux y trouvent non seulement un refuge, mais encore un repas réconfortant; les services de secours à domicile sont également organisés et au fur et à mesure que la charité publique fournit les fonds, des hommes connus honorables et dévoués, sont chargés de les distribuer immédiatement en secours de toute nature. A l'heure où paraîtront ces lignes bien des souffrances seront soulagées et le *Figaro* aura suivi noblement la grande tradition de charité laissée par M. H. de Villemessant son fondateur.

Il y a de longues années que nous n'avions eu un hiver si rigoureux et malgré les communications pleines d'espérances qui nous sont données par l'Observatoire qui annonce une reprise des vents d'entre est-sud, nous craignons que l'état actuel ne se prolonge au delà de la prévision des savants : les froids ont vigoureusement pris à une époque où les nuits sont les plus longues, et par conséquent dans un moment où le rayonnement est le plus puissant. Nous désirons vivement nous tromper mais nous ne croyons pas à une débâcle prochaine: aussi nous ne saurions trop féliciter le *Figaro* et le *Gaulois* de l'initiative généreuse qu'ils ont prise, le premier en déterminant ce magnifique élan de charité publique que l'on sait, l'autre en donnant son dévoué concours à la fête de Murcie et aux loteries qui la complètent.

M. le Président de la République vient de s'honorer en autorisant, sur la demande faite par M. Jaluzot, le propriétaire des grands magasins du Printemps, demande appuyée par S. M. la Reine Isabelle, de porter à quatre millions la loterie de Murcie. La part des inondés de Murcie n'est pas diminuée et les pauvres de Paris auront deux millions pour eux. M. Jaluzot et ses amis ont avancé immédiatement un million qui a été réparti de suite.

Enfin, mardi dernier M. Lepère, ministre de l'intérieur a annoncé au Sénat que le gouvernement allait déposer sur le bureau de la Chambre un projet de loi portant ouverture d'un crédit de deux millions de francs pour soulager les misères causées par les rigueurs de la saison, et jeudi dernier, sur la proposition du gouvernement ce chiffre était élevé à cinq millions et la Chambre votait ce crédit à l'unanimité moins trois voix.

Voilà certes une semaine honorablement remplie.

La charité a pris toutes les formes et indépendamment de leurs souscriptions personnelles chacun s'ingénie pour augmenter l'argent des pauvres. Ainsi chez Mme la comtesse de Beaulieu, une jolie moscovite mariée récemment à un de nos compatriotes, où l'on cartonne beaucoup on vient d'inaugurer un usage qui a de nombreux imitateurs; on a établi deux cagnottes, l'une pour les dames, l'autre pour les hommes; chacun y verse à son gré, partie ou totalité de son gain. En fin de mois ces petits coffres-forts seront ouverts et la somme qu'ils contiendront sera employée par ces dames à venir en aide aux pauvres de Paris.

Quelle immense source de bienfaisance si tous les salons adoptaient cet usage !

* * *

La loterie de Murcie aura des côtés bien amusants, il y a des lots qui vous font rêver, d'abord celui de cet architecte qui se charge de faire gratuitement les plans et devis d'un immeuble à construire de deux cent mille francs et à en conduire les travaux; mais le plus magnifique de tous est celui du docteur Mignon qui offre comme lot un accouchement gratuit !

Ne quittons pas la fête de Murcie sans annoncer un fait qui vient de se passer en Espagne et qui émeut vivement quelques salons extra-mondains de Paris; le gouvernement espagnol viendrait de prendre un arrêté d'expulsion contre la princesse R......i, fort connue dans le monde parisien. Cette mesure serait motivée par la publication faite par cette grande mondaine de plusieurs pamphlets contre le roi Alphonse XII.

* * *

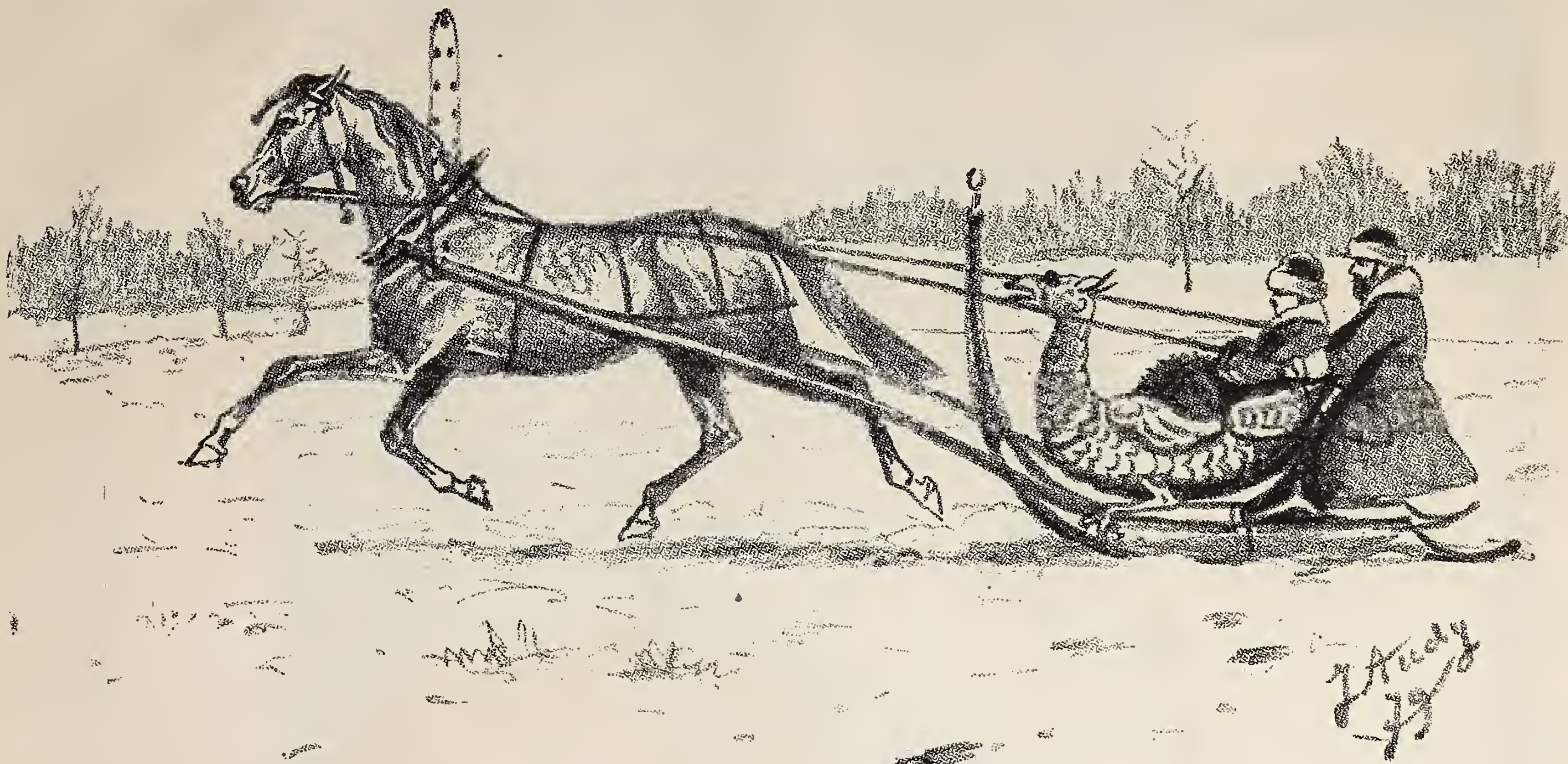
Il y a eu cette semaine une splendide fête de nuit chez le général Miloutine dans ses somptueux salons de l'avenue Gabrielle qui sont une véritable merveille de goût. Cinq cents invités, parmi lesquels on rencontrait les plus hautes notabilités du monde officiel et de la colonie russe y assistaient. Pour que la fête fût complète, Mme la générale Miloutine a fait distribuer, le jour même de cette brillante réunion une somme de deux mille francs aux pauvres de son arrondissement.

Le même jour M. le comte de Monbelar donnait un assaut d'armes dans son magnifique hôtel du parc Monceau. Plusieurs maîtres d'armes de Paris et de l'école de Vincennes étaient présents. C'est le vicomte de Maulmont qui a ouvert la séance ayant Caïn, pour adversaire. Caïn est un jeune maître d'armes, civil, plein de vigueur, de souplesse et dont le jeu est très serré.

Les assauts se sont ensuite succédés et plusieurs ont été fort brillants. Cette séance a été une sorte de concours pour les professeurs d'escrime.



MARIN DE LA CÔTE NORMANDE, par U. BUTIN.



UN TRAINEAU A PARIS

Modèle russe, d'après le dessin de M. J. Audy.

Par ce temps de neige les chasseurs chôment et la plupart sont rentrés à Paris.

M. Lebreton-Thuleau et son équipage sont en détresse dans la forêt de Lannoué en Bretagne, les chasses de Chantilly sont arrêtées. Cependant les disciples de saint Hubert ne perdent pas tout espoir.

M. le marquis de Rosambau vient d'inviter quelques amis à une grande chasse qui aura lieu aussitôt que le temps le permettra. Les meilleurs fusils de Paris doivent se rendre à Fontenay : MM. le marquis d'Espeuilles, le comte de Bernis, le duc d'Albufera, le prince d'Arenenberg, de Montesquieu, etc.

A côté des patients qui attendent philosophiquement la débâcle, il y a les impatients qui émigrent vers des cieux plus cléments. Les uns sont allés en Algérie, les autres en Sicile, deux admirables pays de chasse. Nous apprenons que le maréchal de Mac-Mahon quitte Paris pour aller assister aux grandes chasses du prince de Furstemberg et que son ancien aide-de-camp le général marquis d'Abzac se rend de son côté dans ses terres de Silésie.

Pour nous qui sommes obligé de rester au coin du feu en attendant des jours meilleurs nous conseillerons à tous ceux qui se trouvent dans le même cas de tromper les longues heures des jours maussades en lisant le nouveau roman que vient de publier chez Dentu, notre confrère Gourdon de Genouillac. Le titre en est réchauffant le *Secret du Feu* : sous une forme nouvelle et de grande hardiesse, l'auteur a su combiner les détails d'une double action criminelle avec l'intérêt puissant d'une intrigue qui dévoile les mystères de certaines existences bourgeoises dont le luxe étonne. Une femme inconsciemment coupable, un honnête homme poursuivi jusqu'à sa dernière heure par une fatalité inouïe et un personnage qui atteint le plus haut degré de la perversité, tels sont les principaux types que l'auteur a tracés avec une vigueur et une vérité incontestables.

C'est du naturalisme en bonne et belle langue qui repose admirablement l'esprit de la lecture de Nana.

Florian Pharaon.

MUSIQUE

C'était grande fête, dimanche dernier, au Concert du Châtelet : on donnait la première audition de la Prise de Troie, d'Hector Berlioz; et malgré le temps odieux dont nous sommes affligés, la salle regorgeait d'un public avide de connaître une partition que le symphoniste français considérait comme son chef-d'œuvre. On savait que les études avaient été dirigées avec le plus grand soin par M. Ed. Colonne et le talent du chef ainsi que celui des interprètes était un sûr garant d'une exécution véritablement artistique.

De ce côté, l'attente générale n'a pas été déçue. Les chœurs et l'orchestre méritent les plus grands éloges, tant pour la précision et l'ensemble que pour la justesse et les nuances; quant à la partie vocale, si elle a paru quelque peu inférieure, il faut s'en prendre moins au talent des chanteurs qu'à la façon tout à fait particulière dont les principaux rôles sont écrits. Si la Prise de Troie était représentée sur un grand théâtre comme celui de l'Opéra, par exemple, où les chanteurs sont séparés du public par l'orchestre, je crois qu'on n'entendrait pas la dixième partie des *soli* chantés sur la scène. Le rôle de Cassandre est écrit presque tout entier dans le *medium* ou dans le registre grave de la voix de *mezzo soprano;* et il est accompagné par des fusées de violons et de violoncelles, par des rugissements de trombones très intéressants, très dramatiques, à coup sûr, au point de vue symphonique, mais singulièrement préjudiciables à l'effet vocal. Or, la musique de théâtre, — et il s'agit ici d'un opéra, — la musique de théâtre doit être faite avant tout pour mettre en relief le chanteur, ce qui ne veut pas dire qu'il faille complètement sacrifier l'accompagnement; mais enfin chaque chose doit être à sa place, et l'instrumentation de Meyerberr n'est pas la même dans le *duo* des Huguenots que dans la scène de la Bénédiction des poignards.

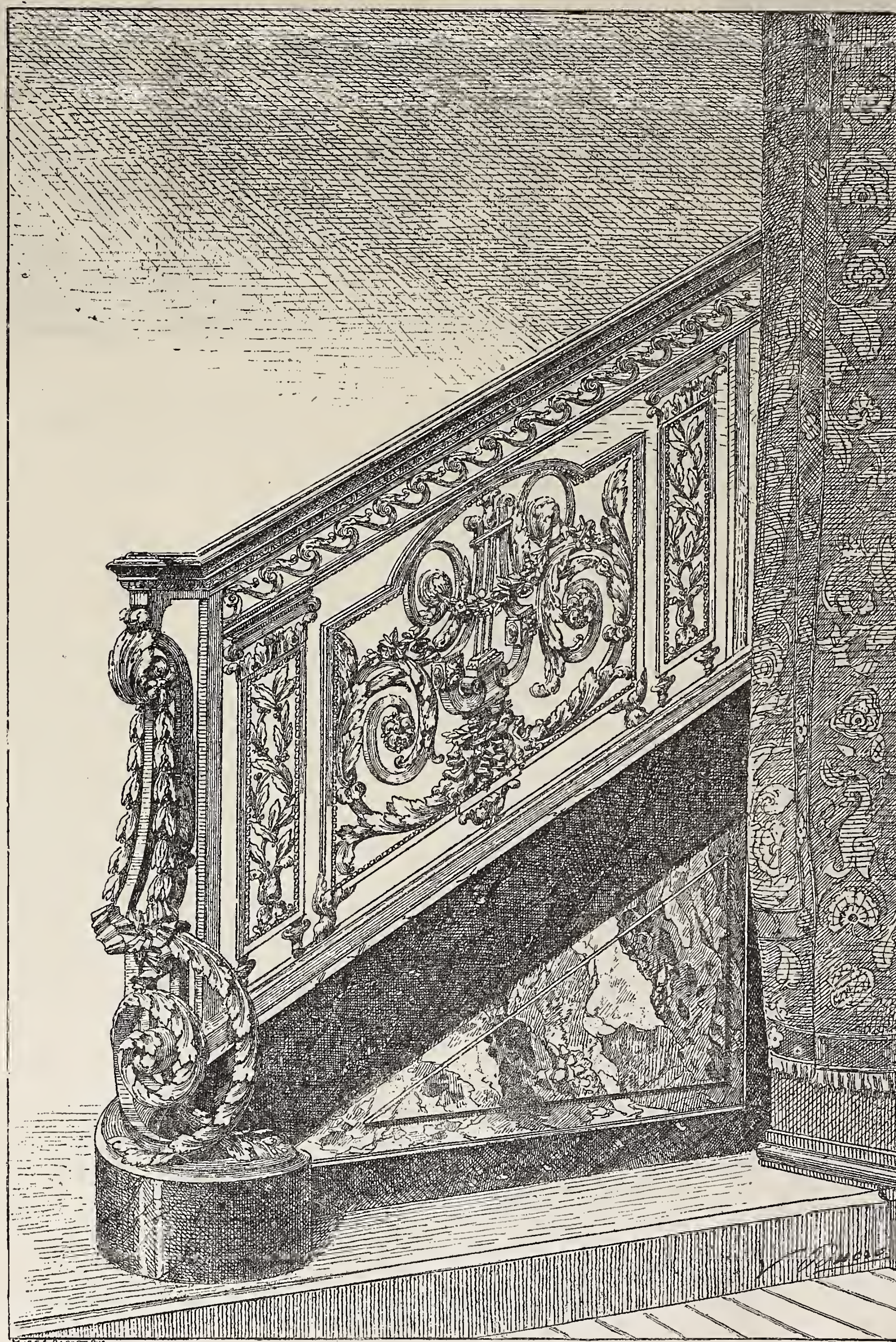
Donc, les voix ont paru étouffées dans l'œuvre de Berlioz, excepté toutefois le beau récit d'Hector, écrit dans les bonnes cordes de la voix de basse et soutenu par une instrumentation admirable. Ce récit a été fort bien détaillé par M. Luckx. Mlle Leslino a déployé dans le rôle de Cassandre une grande énergie, un profond sentiment dramatique; malheureusement, la vaillante artiste n'a pu, en maint endroit, triompher de la tempête déchaînée dans l'orchestre. Les applaudissements d'un public éclairé l'ont récompensée de ses efforts. On aurait bien voulu aussi faire fête à M. Lauwers, très apprécié des habitués du Châtelet; mais l'occasion ne s'en est guère offerte, si ce n'est après la phrase du *duo :*

« Reviens à toi, vierge adorée !
Cesse de craindre en cessant de prévoir;
Lève vers la voûte azurée
L'œil de ton âme rassurée.
Laisse entrer en ton cœur un doux rayon d'espoir ! »

En somme, le grand succès a été pour les chœurs et l'orchestre. L'*Hymne* qui sert d'introduction au second acte; le *Combat de Ceste*, avec son rythme vigoureux; le *solo* de clarinette, exprimant avec une touchante vérité la douleur d'Andromaque; la superbe *Marche troyenne*, pour l'exécution de laquelle on a fait de véritables progrès de mise en scène musicale; enfin, au troisième acte le *Prélude* et le beau *Chœur des Femmes troyennes*, voilà des pages vraiment magistrales, supérieurement interprétées malgré leur extrême difficulté.

M. Colonne a rendu à l'art musical un signalé service, en préparant avec le soin nécessaire cette audition d'un ouvrage considérable, inconnu du public jusqu'à ce jour. Le beau résultat qu'il a obtenu dimanche est une première récompense, à laquelle viendra bientôt, je l'espère, s'en joindre une autre que semblait faire présager la présence de M. Jules Grévy au dernier concert du Châtelet. Le Président de la République, accueilli par une triple salve d'applaudissements, a paru écouter avec une religieuse attention l'œuvre de Berlioz: le Chef de l'État serait-il vraiment amateur de musique? Voilà qui serait nouveau pour nous autres français!

Léon Delahaye.



UNE RAMPE D'ESCALIER (*B.-Arts Ill.*)

GASTRONOMIE

ALOUETTES EN RAGOUT

La reeette est toute provençale et l'on sait que les Marseillais sont experts en l'art de préparer les petits oiseaux.

Ayez une douzaine d'alouettes; lorsqu'elles seront plumées flambées et vidées, troussez les pattes pour les faire passer dans le bec comme pour un rôt. Passez-les dans une casserole sur le feu avec un morceau de beurre, un bouquet garni; des champignons, un riz de veau; mettez-y une bonne pineée de farine, mouillez avec un verre de vin blanc, du bouillon et du jus ce qu'il en faut pour donner couleur; faites bouillir et réduire au point d'une sauee liée, dégraissez et assaisonnez de sel et de gros poivre.

C'est un manger exquis.

P. DE BALBAAC.

MENU

Potage à la Crécy.
Homard américain (Bontoux).
Foie d'oie à la Toulousaine.
Filets de mouton rôti.
Salade.
Alouettes en ragoût.
Chicorée au jus,
Salade d'oranges.
Un verre de la véritable *Liqueur Bénédictine.*

P. DE B.



Extrait des MODES PARISIENNES 25, rue de Lille, Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette d'intérieur. — Elle est en satin bleu-lancier et en cachemire de l'Inde même couleur mais de ton un peu plus foncé. — Jupe à longue traîne garnie dans le bas d'un plissé de satin coupé sur 12 centimètres de hauteur: ce plissé est surmonté d'un coquillé de dentelle bretonne plissée, lequel remonte sur les côtés du devant en garnissant les bords de la jupe de cachemire qui s'ouvre sur un faux jupon formé par un tablier plissé à la religieuse et par le plissé entourant la traîne. Le derrière de cette jupe est légèrement relevé et soutenu par une doublure en alpaga blanc. Corsage-matinée, en cachemire semblable à la jupe; il est bien cambré sans être complètement ajusté à la taille. Sa garniture est composée, dans le bas, de deux plissés dont un en dentelle et l'autre en satin retombant dessus. Manches garnies de deux plissés de dentelle rehaussés d'un coquillé en même dentelle et d'une draperie de satin enrichie à la couture extérieure d'un second nœud de ruban de satin assorti. — Fichu en mousseline de l'Inde avec pointes et bouts arrondis, puis encadré d'un plissé de dentelle bretonne.

Toilette de visite. — Robe en faille bronze et satin de couleur assortie. Jupe drapée ayant une traîne de 55 centimètres de longueur. Devant garni de deux plissés de satin et d'une draperie entourée d'un semblable plissé. Derrière, deux lès de faille montés en fronces dans la ceinture retombant en se coquillant et se brisant légèrement et irrigulièrement jusqu'à une extrémité qui est ornée d'un plissé de satin Corsage-casaque garni d'un biais plissé en satin; ce [illegible] entoure l'encolure derrière, puis, à partir de l'ép[illegible]le, il coupe diagonalement le devant et s'arrête à la [illegible] sous une ceinture de gros grain bronze assorti, serrée par une boucle en vieil argent ciselé. Manches ornées de deux petits plissés surmontés d'un large biais plissé horizontalement.

Confection visite en velours noir, garnie de franges et de passementeries mélangées de jais.

Chapeau en velours noir, orné de plumes bronze et d'un oiseau des Iles au plumage multicolore.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.
Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.
(Encres typographiques de Lorilleux).

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 58.
SAMEDI, 20 DÉCEMBRE 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr.;—6 mois, 15 fr.—un an, 30 fr.
Etranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.



PHILIPPE ROUSSEAU

PAR DUBUFE

(Monde Ill.)

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

ART

Céramique.

Céramique d'art. — DECK, 10, rue Halévy.

Bronzes, Serrurerie d'art.

Bronzes d'art. — DENIERE, 15, rue Vivienne. — GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal. — POUSSIELGUE-RUSAND, 5, rue Cassette. — CORNU, 29, rue Popincourt. — RUFFIER, 12, rue Charlot. — HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du-Temple.

Bronzes et faïences d'art. — ROMAIN, 11-12, passage des Panoramas.

***

Serrurerie d'art. — VAILLANT-FONTAINE & QUINTART, 181, rue Saint-Honoré.

Diamants, Bijouterie, Orfèvrerie Horlogerie.

Diamants. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — ROULINA, 44, rue Lafayette.

***

Bijoutiers. — AUCOC, 9, rue du Quatre-Septembre. — DUMORET, 5, rue de la Paix. — ROUVENAT & LOURDEL, 62, rue Hauteville. — DARCHE, 5, boul. des Capucines.

Spécialité de croix et rubans d'ordres. — POUTEAU, 180, galerie Valois (Palais-Royal).

***

Orfèvres. — FROMENT-MEURICE, 372, rue Saint-Honoré. — FERRY-FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. — A. CHERTIER, 7, rue Férou.

***

Horlogerie. — Mon LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal). — BREGUET, 12, rue de la Paix.

Curiosités, Gravures.

Curiosités. — E. TABURET. Orfèvrerie ancienne, 3, rue Pasquier. — MIALLET, 5, rue Le Peletier. — BEURDELEY fils, 32-34, rue Louis-le-Grand. — JACOB FRÈRES, 112, rue Richelieu.

***

Éventails anciens, Porcelaines et Curiosités. — Mme DUVAUCHEL, 34, rue de l'Université.

Tapisseries anciennes. — AUX VIEUX GOBELINS, 27, rue Lafitte.

Dentelles et guipures anciennes. — Mme Ve FOURNIER, 8, rue Castiglione.

***

Gravure sur camées. — BISSINGER, 31, rue du Quatre-Septembre.

Gravures héraldiques. — GERBIER, 65, rue Richelieu.

Gravures et peintures héraldiques. — DESMAREST, 40, galerie Montpensier (Palais-Royal).

Musique, Instruments.

Pianos. — ERARD, 13 et 21, rue du Mail. — PLEYEL, WOLFF & Ce, 95, r. Richelieu.

Instruments de musique. — GAND & BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — PETTEX-MUFFAT, 27, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse.

Harmoniums et harmoniflûtes. — BUSSON père et fils : usine, 166, boulevard Voltaire; magasins, 24, passage Jouffroy.

Tableaux, Relieurs.

Tableaux. — GOUPIL & Ce, 2, place de l'Opéra. — FÉRAL, 54, faub. Montmartre. Expert. — GEORGES PETIT, 7, rue Saint-Georges. — GEORGES MEUSNIER, 22 et 27, rue Neuve Saint-Augustin.

***

Tableaux modernes. — THOMAS, 235, rue Saint-Honoré, au coin de la rue Castiglione.

***

Tableaux et objets d'art. — A. BASSET, 7, rue Mansart.

***

Articles de peinture et dessin. — PÉPIN MALHERBE, 4, rue Laval. Chevalets et Mannequins.

***

Relieurs. — ALLO, breveté de S. A. I. le comte d'Eu et de la princesse impériale du Brésil, 39, rue du Four-St-Germain.

Photographies, Articles et Produits photographiques.

Photographes. — LIÉBERT, 6, rue de Londres. — ADAM SALOMON, 55, rue de la Faisanderie. — NADAR, 51, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — ALOPHE, 25, rue Royale. — VALERY, 9 *bis*, rue de Londres. — HERMANN & Ce, 20, chaussée d'Antin. Spécialité de portraits d'enfants. — Fd ROSTAING fils, 22, rue Lesdiguières, Grenoble. Plaques sèches instantanées.

***

Photographie sur émail. — STEPOWSKI, 14, rue du Temple.

Articles de photographie. — PICARD, 5 *bis*, Asile Popincourt. — CARETTE, 12, rue du Château-d'Eau.

Chromo-lithographie et Impressions de luxe.

Chromo-lithographies. — F. APPEL, 12, rue du Delta. — J. BROGNARD, 28, boulevard de la Contrescarpe. — A. LEROY, 66, rue du Marais.

Chromo-gaufrage. — HENRI LAAS, 16, rue Pierre-Levée.

Lithographies. — CAUSSEMILLE Jne & Ce, 21, rue de la Michodière. — C. LOIRE, A. MICHELET, successeur, 1 *bis*, place de Valois.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts Articles de ménage.

Ameublement. — E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines. — LOREMY & GRISEY, 1, faub. St-Honoré. — SOCIÉTÉ ANONYME D'AMEUBLEMENT, BRONZES & OBJETS D'ART, 26, avenue de l'Opéra.

Tapisseries. — PARCEINT & DELASNERIE, 35, rue des Francs-Bourgeois.

Coffres-forts. — B. HAFFNER aîné, 18, boul. Montmartre. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré.

***

Articles de ménage. — LA MÉNAGÈRE, 20, boulev. Bonne-Nouvelle.

Chauffage.

CUAU AINÉ & Ce, constructeur d'appareils de chauffage, 88, boul. Courcelles (parc Monceau).

Éclairage.

Lampes de luxe. — AU SOLEIL, maison Neuburger, 2 *bis*, rue Vivienne.

COSTUME — MODES

Robes et Manteaux.

Robes et Manteaux. — Mmes VIDAL SŒURS, 104, rue Richelieu.

Confections, Modes, Fourrures.

Confections. — A LA PARISIENNE, grande maison de confections pour dames, 41, faub. Montmartre.

***

Modes. — Mon LEMONNIER, MANCHON, successeur, 348, rue Saint-Honoré.

***

Robes, Fourrures. — MAISON DIEULAFAIT, 1, boulevard de la Madeleine.

Fourrures. — A LA MAGICIENNE, MEUNIER aîné, 129, boulevard Montmartre.

Lingerie, Chemiserie, Fils Plumes & Fleurs.

Lingerie. — GRANDE MAISON DE BLANC, 6, boulevard des Capucines.

***

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy.

***

Machines à coudre. — D. BACLE, 46, rue du Bac, succursale et ateliers, 7, rue Saint-Dominique.

***

Fils. — WALLAERT FRÈRES, 78, boulevard Sébastopol.

Gants, Éventails, Parfumeurs Coiffeurs.

Gants. — PRÉVILLE, AUBERTIN oncle, neveu et Ce, 50, 52 et 54, passage du Saumon.

***

Éventails. — SIMONNET & LEVASSEUR, 12, boulevard de Strasbourg.

***

Parfumeurs. — CH. FAY, 9, rue de la Paix. — DELABRIERE, 63, rue de Grenelle. — PHILIPPE, 24, rue d'Enghien. — BÉRAL, 14, rue de la Paix.

Coiffeurs pour dames. — PHILIPP & Ce, 15, rue Royale. — DE BYSTERVELD, 3, faubourg Saint-Honoré.

***

Produits anti-Ride. — LA GEORGINE DE CHAMPBARON, 3, rue de Provence.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — PINAUD & AMOUR, 89, rue Richelieu. — DELION, passage Jouffroy.

***

Chaussures pour hommes. — CORNAZ, 4, boulevard Malesherbes.

Chaussures de dames. — DELMAS, 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Bottier. — DELAIL, 46, passage Jouffroy.

SPORT

Escrime, Armuriers.

Professeurs d'escrime. — LOUIS MERIGNAC, 1er professeur de l'École d'escrime française, 14, rue Saint-Marc.

***

Armuriers. — FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu. — GASTINNE-RENETTE, 37 av. d'Antin. — LIBIOULLE, GUINARD & Ce, 8, av. de l'Opéra. — LEFAUCHEUX, 37, rue Vivienne.

Chiens, Sellerie, Ecuries Chevaux Voitures.

Chiens. — CH. BOCQUET, 118, avenue d'Yvry. Gibiers de repeuplement.

Chiens d'arrêt. — MAISON DE CONFIANCE, 9, rue de Chanez, Paris-Auteuil.

***

Sellerie. — TERRIER, 47, rue de l'Université.

***

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

***

Marchands de chevaux. — AUBERT, 64, rue Marbeuf.

***

Voitures de malades et d'enfants, Vélocipèdes, etc. — VINCENT, 29, rue Château-d'Eau, et 29 *bis*, boulevard Magenta.

Gymnase. — Hydrothérapie.

Gymnase. — PAZ, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs.

Gymnase et Bains. — THERMO-GYMNASE MÉDICAL, 49, rue de la Chaussée-d'Antin.

***

Hydrothérapie chez soi. — WALTER-LECUYER, 138, rue Montmartre.

Billards.

Billards. — F. GERDERES, 47, r. Fontaine-au-Roi.

Professeur de billard. — GIBELIN, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

Draps pour billards et tables de jeux. — MATHIEU, 10, rue Croix-des-Petits-Champs.

Agents de voyage.

Agents de voyage. — THOMAS COOK & SON, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la haute Italie.

Articles de voyage.

Vraies malles anglaises. — LAPORTE, 3, place du Théâtre-Français.

***

Bazar. — BAZAR DU VOYAGE, WALCKER, 3, pl de l'Opéra.

Stations thermales.

EAUX-BONNES. — GRAND HOTEL DES PRINCES, Murret-Labarthe, propriétaire.

BIARRITZ. — GRAND HOTEL, établissement de 1er ordre. Vues sur la plage et sur la mer.

PAU. — GRAND HOTEL GASSION, Société anonyme au capital de 3,000,000 fr. Le plus bel hôtel des Pyrénées. Vue splendide unique.

ARCACHON. — GRAND-HOTEL.

CANNES. — GRAND HOTEL DU PRINCE DE GALLES. Dirigé par M. H. J. Grossmann.

VALS. — HOTEL DE LA DÉLICIEUSE, à proximité de toutes les sources.

DIVERS

Compagnies d'assurances.

Assurances mutuelles contre l'incendie. — LA CLÉMENTINE, Société d'assurances mutuelles contre l'incendie, 26, rue de Grammont.

Assurances contre le bris des glaces. — LA PARISIENNE, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances sur la vie. — LE SOLEIL, 44, rue Châteaudun.

Compagnie générale d'assurances contre les accidents. — ASSURANCES DES CHEVAUX & VOITURES, COLLECTIVES, INDIVIDUELLES CONTRE LES ACCIDENTS, 16, rue de Grammont.

***

Journaux financiers. — LE FINANCIER DE PARIS, 13, rue de Londres. — LE CONSEILLER DES RENTIERS, 1, rue de Maubeuge.

Institutions, Sciences.

Institution. — LELARGE (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard. — GROUSSET (Institution Chevalier), 75, rue Cardinal-Lemoine. — Mme HAVET, 6 et 8, rue de Longchamps. Institution anglo-française. — Études sérieuses.

***

Pension. — GARDONI, pension de famille de premier ordre, 38, rue Pergolèse.

Pharmaciens.

Pharmacies. — DETHAN, 90, faubourg Saint-Denis. — PENNÈS, 2 rue Latran.

QUINA LAROCHE. (*Voir aux annonces.*)

Produits pharmaceutiques et hygiéniques.

Onguent. — CANET-GIRARD, 11, boulevard Sébastopol.

Produits hygiéniques. — VIN DE SÉGUIN, 378, rue Saint-Honoré. — Dr FRANCK, hôtel Richelieu, vis-à-vis de la rue d'Antin. — ALCOOL DE MENTHE DE RIGGLÈS, 41, rue Richer. — KOUMYS-EDWARD, 14, rue de Provence.

Sirop pectoral. — H. FLON, 28, rue Taitbout.

***

Eau ferrugineuse. — EAU D'OREZZA, 131, boulevard Sébastopol.

Eau des Carmes. — Mon BOYER, 14, rue de l'Abbaye.

Vin tonique Mariani. — COCA DU PÉROU, 41, boulevard Haussmann.

***

Irrigateur Éguisier. — TALLAY, MARTIN & LEBLANC, 7, rue Cadet.

Bandagiste. — BÈS, 3, place de l'Odéon.

Produits chimiques.

Produits chimiques. — FER BRAVAIS, 13, rue La fayette.

Phénol. — PHÉNOL BOBEUF, 7, rue Coq-Héron.

Produits nouveaux.

Celluloïd. — CORAIL, LAPIS, MALACHITE, 9, boulevard des Italiens.

Sonneries, Miroiterie.

Sonneries électriques. — A. BOIVIN, 16, rue de l'Abbaye.

Fleurs.

Fleurs exotiques. — L. LINDEN, 5, rue de la Paix. — LABROUSSE, boulevard des Capucines.

Chalets, Clôtures.

Chalets, Stores et jalousies en bois découpé. — BUREL & Ce, 156, faubourg Saint-Denis.

Papeterie, Plumes.

Spécialité de cartes de visite, billets de mariage. — GALLIN-FUZELLIER, 1, rue de Condé.

***

Plumes d'acier. — JOSEPH GILLOTT, dépôt : 36, boulevard Sébastopol.

***

Maroquinerie et papeterie. — ROMAIN, 11 et 12, passage des Panoramas. Bronzes et faïences d'art.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cie, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



CHRONIQUE

Le lion du jour, en ce moment, dans l'ordre intellectuel et moral, et dans le monde de l'idée, où la chronique, pour frivole qu'elle soit par essence, a peut-être bien le droit d'entrer en passant, c'est le Père Didon.

Le Père Didon, de l'ordre des *Frères-Prêcheurs*, restauré en France, il y a bientôt un demi-siècle par le Père Lacordaire, prêchait à trois heures et demie chaque dimanche, depuis six semaines, dans la chapelle que possèdent les Dominicains, au faubourg Saint-Honoré.

L'apparition du jeune et brillant orateur dans la chaire chrétienne a eu, cette année, toute l'importance d'un événement parisien, et par l'éloquence qu'il y déployait, et par l'auditoire qu'il groupait autour de lui, — c'était la fine fleur des deux grands faubourgs — toute l'aristocratie catholique... et quelques espions de sacristie. Il y a des espions partout.

Le Père Didon est aujourd'hui dans la plénitude de sa force. Il va prendre ses quarante ans, c'est la maturité physique de l'homme. Mais les années ont glissé sur lui sans y laisser la moindre trace, de leur passage. Il a toujours un grand air de jeunesse, et je ne sais quelle fraîcheur pleine d'éclat. Sa belle tête a plutôt la franchise et l'audace du tribun que l'ascétisme du moine; mais sa parole fière et mâle va bien à sa figure brune et hardie, — si vivement éclairée qu'elle en paraît lumineuse; sa bouche, assez large, qui laisse couler le flot de la phrase, n'a pas les grosses lèvres sensuelles du Père Hyacinthe, et il n'est pas nécessaire d'être un grand physionomiste pour deviner qu'elle sait unir la pureté à l'ardeur. La voix toujours pleine du père Didon est d'une sonorité admirable, elle porte sa pensée jusqu'à l'extrémité des plus vastes nefs, accompagnée par un geste rhythmé, toujours d'accord avec l'idée et qui la complète. Je ne connais point aujourd'hui un plus grand artiste en parole.

J'ai loué jadis, chez le Père Didon, une chaleur communicative, et je me suis demandé si le chérubin biblique n'avait pas touché sa bouche, comme celle d'Isaïe, avec un charbon pris à l'Autel des Parfums.

Depuis lors, le Père Didon s'est volontairement refroidi, et, traitant un sujet aussi brûlant et aussi passionné que le divorce, ce brandon jeté par une main imprudente peut-être dans notre pauvre société française, livrée à tous les déchirements de l'anarchie, il s'est tout d'abord interdit par devoir le frémissement et la passion qui sont, en quelque sorte, l'essence même de sa nature généreuse: il condensait sa pensée pour obtenir une grande puissance d'argumentation logique. mais s'abstenaient de faire vibrer les cordes de l'émotion, qui, quand il le veut, répondent si docilement à sa main. Dans une question si émouvante, il se refusait à émouvoir, et ne s'adressant pas à nos cœurs que fait palpiter ce seul mot d'amour, il ne cherchait qu'à porter la conviction dans nos intelligences. Sortant de la sphère troublée des passions, il restait dans la région sereine et calme des idées — et il y planait.

Jusque-là c'était bien. J'avoue même que c'était trop bien. Quelques personnes (et j'en étais) lui reprochaient ce que j'appellerais volontiers sa froideur impersonnelle.

Tout cela a changé d'un dimanche à l'autre. L'illustre dominicain, devenu le point de mire d'une certaine presse, ne refusant point la polémique courtoise avec des adversaires, ennemis déclarés du dogme chrétien, a paru à quelques-uns prêt à glisser sur une pente dangereuse. Les journaux dits religieux — et qui ne le sont guère — ont aiguisé, fourbi et empoisonné leurs traits. Et le nouveau Savonarole, appelé à l'archevêché. a été invité par le cardinal Guibert à tremper le vin de son éloquence. Le frère-prêcheur a mieux aimé ne plus boire. Sa chaire est donc muette aujourd'hui ; mais son silence fait encore plus de bruit que sa parole. Les adieux touchants qu'il a faits à son auditoire ne seront pas des adieux éternels! Séchez-vous donc, beaux yeux dont j'ai vu les larmes essuyées par des mouchoirs garnis de dentelles, vous reverrez bientôt l'orateur que vous aimez entre tous. La Trinité vous le rendra avant Pâques, et Gustave Naquet assistera à sa première conférence, le Mercredi des Cendres.

*
* *

Paris, plus que tout autre ville, possède une admirable puissance de transformation; accordez-lui quelques jours pour se retourner, et il se tirera des plus mauvais pas avec une ingéniosité sans égale. Il est bien certain que notre climat tempéré, généralement exempt des rigueurs hivernales sous lesquelles nous gémissons maintenant, ne nous prépare point, comme les gens du Nord, à la résistance qu'ils savent si bien opposer au froid, à la neige et à la glace. Il est certain qu'il y a eu pour nous un moment de surprise : nous aurions mauvaise grâce à n'en point convenir. Mais nous retombons bientôt sur nos pattes, et, même par ce verglas obstiné, nous évitons assez habilement les faux pas.

La ville du plaisir a bien prouvé, par le plus généreux des élans et la plus spontanée des manifestations, qu'elle savait être aussi la ville de la charité. Quand elle a vu la neige étendre sur la terre son manteau glacé, sa première pensée a été pour ses pauvres; elle a songé tout d'abord à les chauffer et à les vêtir — et vraiment c'était bien ce qu'il fallait faire tout d'abord. Puis elle s'est demandé comment elle ferait bien pour s'amuser un peu, même avec quinze degrés au-dessous du fameux zéro de la glace fondante. Le sport, qui est devenu un des besoins de notre jeunesse virile et saine, ne perd aucun de ses droits.



PHYSIONOMIES DE PARIS DANS LA NEIGE

Croquis de M. Bigot.

C'est ainsi que, depuis quelques jours, nous avons organisé sur une vaste échelle le trainage et le patinage.

Grâce au traînage, le Bois a présenté dimanche, depuis midi jusqu'à quatre heures, un aspect inaccoutumé et des plus intéressants.

Les traîneaux, dont l'usage est si fréquent dans tout le nord de l'Europe, ne se sont guère montrés chez nous qu'à l'état d'exception, et comme des accidents isolés dans la vie sportive, élégante et mondaine, dont les chroniqueurs, nos aînés, nous ont scrupuleusement transmis le souvenir.

En 1810, l'empereur Napoléon, enveloppé dans une fourrure de renard bleu, qui avait coûté cent dix mille francs, traversa plus d'une fois le jardin des Tuileries et se rendit au Bois, dans un traîneau ayant la forme d'un aigle aux ailes d'or éployées, que deux chevaux, noirs comme la nuit, couverts de housses vertes, semées d'un vol d'abeilles, emportaient avec une vitesse vertigineuse. Le maître du monde vivait au galop.

Vingt ans plus tard, pendant le rude hiver de 1829, Chateaubriand, ce René mélancolique, qui baillait sa vie dans l'éternel ennui d'un blasé, dégoûté de tout par l'excès même des prospérités et des succès, promenait au Bois ses dédains dans un traineau superbe ayant la forme d'un cygne, et sa blancheur d'argent, avec un attelage de chevaux *pies*, plus remarquables par la bizarrerie de leur robe éclatante que par la correction de leurs allures.

Plus tard, et déjà près de nous, sous le second empire, le comte Olympe Aguado parut au Bois dans un traîneau attelé d'un cerf privé, dressé et rapide.

Nous même, s'il nous est permis de citer notre nom inconnu après tant de noms illustres, nous faisions, il y a aujourd'hui treize ans, notre entrée solennelle dans Kautokeino, capitale de la Laponie, traîné par quatre rennes vigoureux, dans un char-à-bancs norwégien, métamorphosé pour la circonstance en traîneau primitif, qui glissait sans bruit,

sans heurt et sans secousse sur la neige glacée. Notre thermomètre marquait ce jour-là 35 degrés au-dessous du zéro, et le simple contact d'une pierre ou d'un métal quelconque nous ulcérait l'épiderme comme eut pu le faire un charbon ardent.

Il faisait moins froid dimanche au Bois, où toute l'après-midi a été vraiment charmante. La nature elle-même s'était mise en frais pour les Parisiens : la neige immaculée étincelait dans l'éclaircie des coupes sombres, comme une nappe argentée, et les rameaux dépouillés sur lesquels le givre avait déposé ses guirlandes de frimas, faisaient songer à des aigrettes de pierreries, se balançant sur le front de quelque altière beauté. Des traîneaux de toutes formes, les uns vraiment élégants, les autres prétentieux et guindés, quelques-uns à l'air naïf et bon enfant, animaient les grandes allées de Longchamp, de la Cascade, d'Armenonville et du tour des lacs, et remplaçaient avantageusement le *persil* de quatre heures sur la contre-allée où l'on ne voyait plus un cheval. Il est vrai que ces attelages improvisés manquaient un peu de correction et de style — le trait nous a paru généralement trop court. Le *traînage* sur la neige se fait dans d'autres conditions que le *tirage* sur les routes ordinaires. Quelques traîneaux étrangers nous ont paru cependant réunir et mériter tous les suffrages. Un entre autres, étroit et long de caisse, avec des lignes fuyantes, faites pour tromper l'obstacle; pour cocher, un grand moujick, portant très longue une barbe de pope ou de patriarche, et vêtu d'une blouse de soie aux couleurs chatoyantes et vives. Trois chevaux, qui se jouaient de son poids léger, faisaient voler le traîneau sur la neige — ils étaient attelés en *troïka*, c'est-à-dire de front — deux grands *ortoffs* noirs, au trot rapide et cadencé, qui steppaient à la hauteur d'un demi-mètre, en soulevant des tourbillons d'une poudre blanche, impalpable, et glacée; le troisième, le cheval hors la main était un étalon de l'Ukraine, d'un roux pâle, buvant dans son blanc, — trop fin de membres, très liant et très souple d'encolure, galopant toujours — et faisant des changements de pied à l'appel de langue de son maître.

On sait que dans l'attelage en troïka deux chevaux doivent toujours trotter et le troisième galoper. C'est le galop obligatoire ! Au fond du traineau, un bel enfant appuyait sa jolie tête blonde et bouclée sur les genoux de sa mère, élégante et jeune, blonde comme lui, et laissant errer ses yeux mélancoliques, bleus comme des saphirs sur la neige qui lui rappelait peut-être la steppe natale où IL est resté.

Autre attelage fort remarqué : quatre grands chiens danois à la robe tigrée de mouchetures noire set blanches, que l'on eût dit posées par le pinceau.

*
* *

La maison Hachette, qui a élevé depuis quelques années l'illustration des livres à la hauteur d'une institution, semble avoir fait un pas de plus dans la carrière où chacune de ses étapes est marquée par un triomphe. Rarement elle nous avait présenté un stock aussi important et aussi considérable qu'aujourd'hui. Je n'éprouve qu'un embarras, mais il est grand; c'est celui de choisir entre tant de merveilles étalées sous mes yeux.

L'*Histoire de la gravure* en Italie, en Espagne, en Allemagne et dans les Pays-Bas, en Angleterre et en France, m'attire tout d'abord. Le volume est splendide; l'auteur, d'une compétence incontestable — c'est M. Georges Duplessis, conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale — l'illustration, digne du texte, avec ses soixante-treize reproductions de gravures anciennes, exécutées pour la plupart avec le procédé si intéressant et si parfait dont M. A. Durand est l'inventeur. M. Duplessis ne s'occupe, il est vrai que de la gravure d'*estampes*, et il ne date son travail que de l'époque où la gravure, grâce à l'impression, devint un art nouveau, et produisit de nombreuses épreuves. Son étude ne commence qu'à ce moment; mais elle est complète, et pour la gravure sur bois et pour la gravure sur métal; elle débute avec la première gravure, « *saint Christophe* portant l'Enfant-Jésus sur ses épaules », au millésime de 1423, et ne s'arrête qu'avec les œuvres les plus brillantes et les plus justement populaires de nos contemporains. Rien de plus curieux que de suivre avec un guide comme M. Georges Duplessis les développements successifs et les progrès vraiment prodigieux réalisés par un art admirable, qui a vulgarisé toutes les productions intéressantes de la peinture et de la sculpture. Un dernier chapitre nous explique, avec une lucidité parfaite, tous les procédés de gravure en usage aujourd'hui. Pour beaucoup de lecteurs ce sera une véritable révélation.

*
* *

La Mongolie et le Pays des Tangoutes ont été de la part d'un lieutenant russe, M. Prjévalski l'objet d'une longue et patiente étude. Trois voyages successifs dans ces régions qui, jusqu'ici, ne nous étaient que très imparfaitement connues, ont permis à l'intrépide explorateur de recueillir les renseignements les plus complets et les plus nouveaux; j'ajouterai les plus intéressants, au moment où le plateau central de l'Asie paraît destiné à devenir le champ de bataille des deux grands empires qui se disputent la prédominance dans l'extrême-Orient. La traduction élégante et fidèle de M. du Laurens est précédée d'une préface intéressante de M. Delmar-Morgan et d'une introduction du docteur Yule, qui nous prépare à la plus complète intelligence de cet ouvrage à la fois pittoresque et savant. Quatre grandes cartes et quarante-deux gravures font à ce beau livre une illustration digne de son texte.

*
* *

Les Nouveautés-Parisiennes vont finir l'année par un joyeux éclat de rire, avec la revue de MM. Albert Wolff et Raoul Toché, — *Paris en actions* — c'est spirituel et gai, vif et pimpant, prestement joué, farci de couplets bien venus et de rondeaux bien tournés que la jolie Céline Montaland détaille et souligne avec autant de grâce que de malice, et un naturel plein d'art et de savoir.

Louis Énault.

⁂ Les nouvelles de la santé de S. M. l'impératrice de Russie sont moins bonnes depuis quelques jours.

Le climat du Midi n'a pas apporté l'amélioration que l'on espérait.

Un télégramme de Saint-Pétersbourg nous apprend que le docteur Bolkine, médecin de S. M. l'impératrice, est parti pour Cannes.



DON JUAN

D'après un dessin de M. Mazerolle, pour le plafond du Théâtre-Français.



VILLAGEOISE A LA CHÈVRE

D'après GREUZE. (*L'Art.*)

ÉCHECS

PARTIE N° 82.

Gambit Evans (*a*.

Blancs. M. CHAMIER.	Noirs. M. CLERC.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3 F 4 F D	3. F 4 F D
4. P 4 C D	4. F pr P (*b*
5. P 3 F D	5. F 4 T
6. P 4 D (*c*	6. P pr P
7. Roq.	7. P pr P (*d*
8. D 3 C D	8. D 3 F R
9. P 5 R	9. D 3 C R
10. C pr P	10. P 4 C D (*e*
11. C pr P	11. T 1 C
12. C 5 C (*f*	12. C 3 T R
13 D 3 R	13. F 3 C
14. D 3 C R	14. P 3 F R (*g*
15. P pr P	15. P pr P
16. T 1 R éch.	16. R 1 D
17. F 4 F	17. T 2 C (*h*
18. T D 1 D	18. P 3 D
19. F pr P	19. F 2 D (*i*
20. F pr P éch.	20. F pr F
21. T pr F éch.	21. R pr T
22. F 6 R éch.	22. R 1 D
23. T 1 D éch.	23. C 5 D (*j*
24. T pr C éch.	24. R 1 R
25. F 7 D éch.	25. R 1 F
26. D 3 T éch.	26. R 2 C
27. D 7 R éch.	27. C 2 F
28. C 6 R éch.	28. R 3 T
29. T 4 T éch.	29. D 4 T
30. D pr P mat.	

NOTES.

a) Jouée récemment, ainsi que la suivante, au café de la Régence.

b) Nous répétons que nous ne connaissons qu'une défense absolument satisfaisante, c'est : 4. F 3 C.

c) Le coup juste. Si 6. Roq. — C 3 F R. — 7. P 4 D — Roq. — 8. P pr P (si 8. C pr P toujours C R pr P) — C R pr P et les Blancs n'ont pas d'attaque sérieuse. Si 1° 9. D 2 F D — P 4 D. — 10. T 1 D — F 3 R. — 11. F 3 D — F 4 F R ! mieux ;

Si 2° 9. D 5 D — C pr P F D. — 10. C pr C — F pr C. — 11. F 3 T D — P 3 D mieux;

Si 3° F 5 D — C 4 F D etc...

d) Entrant dans la défense dite compromise qui a été le sujet de tant de controverses. Si 7. — C 3 F R. — 8. F 3 T ! avec l'avantage.

e) Le plus fort est 10. C R 2 R à quoi les Blancs ripostent par 11. C 2 R, mais, comme cela amène des complications nombreuses, nous attendrons pour en donner une analyse d'avoir une partie où ce coup soit joué.

Nous nous contenterons pour cette fois de rappeler la variante qui suit : 10. F pr C. — 11. D pr F — C R 2 R. — 12. T 1 R ! — C D 1 D (A). — 13. F 3 T — C R 3 F D. — 14. F 3 D — D 3 T. — 15. T 4 R. Voir pour la suite la partie entre MM. Rosenthal et Najotte (*Stratégie* 1876, p. 41).

A

12. — Roq. — 13. F 3 D — D 4 T. — 14. T 4 R — C 3 C. — 15. P 4 C R — D 6 T. — 16. F 1 F R et gagnent (notes de M. Camille Morel sur la dite partie).

f) L'attaque du texte a été donnée par nous. Il y en a également une autre que nous donnerons en detail dans le livre sur les débuts que nous préparons depuis plusieurs années avec M. Camille Morel. C'est 12. D 3 R — P 3 T D (A). — 13. C 3 F D ! (B) — T 5 C. — 14. D 2 R menaçant de F 3 D et F 3 T avec une belle position.

A

12. — C 2 R. — 13. F 3 T — Roq. — 14. C pr P T (si alors — F 3 C D. — 15. C pr C).

B

13. C 6 D éch. recommandé à tort par la Schachzeitung de 1870 — P pr C. — 14. P pr P éch. déc. — R 1 F et la partie des Noirs est difficile mais non perdue.

g) Si 14. — C 4 F R. — 15. D 4 F R — Roq. — 16. F 3 D — P 3 D. — 17. P pr P — P pr P — 18. P 4 C R — P 3 F R (A). — 19. D 4 F éch. (B) — R 1 T. — 20. D pr C gagnant la pièce.

A

18. — P 3 T R. — 19. C 3 F R — C 4 R. — 20. F pr C — F pr F. — 21. C pr C gagnant toujours la pièce.

B

19. C 3 F R ? — C 4 R. — 20. F pr C — F pr F. — 21. C pr C — P F pr C !

h) Évidemment si 17. — P 3 D. — 18. F pr P.

i) Si 19. — P pr F. — 20. D pr P éch. — F 2 D forcé. — 21. D pr C et gagnant.

j) Les Blancs continuent l'attaque avec une impétuosité qui ne laisse pas d'espoir aux Noirs. Toutefois ce dernier coup était inutile.

PARTIE N° 83.

Gambit Évans.

Blancs M. CHAMIER.	Noirs. M. CLERC.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. F 4 F D	3. F 4 F D
4. P 4 C D	4. F pr P
5. P 3 F D	5. F 4 T
6. P 4 D	6. P pr P
7. Rop.	7. P pr P
8. D 3 C D	8. D 3 F R
9. P 5 R	9. D 3 C R
10. C pr P	10. P 4 C D
11. C pr P	11. T 1 C
12. C 5 C	12. C 3 T R
13. D 3 R	13. P 3 T D (*a*
14. C 3 F D (*b*	14. Roq.
15. C 5 D (*c*	15. C 5 C R
16. D 3 C R (*d*	16. C de 5 C pr P
17. F 3 C	17. P 3 T R
18. D pr C	18. C pr D
19. C 7 R éch.	19. R 1 T
20. C pr D éch.	20. P F pr C
21. C 4 R (*e*	21. F 2 C
22. C 5 F	22. F 3 C
23. F 3 R	23. P 3 D (*f*
24. C 6 R	24. T 3 F
25. F pr F	25. P pr F
26. T D 1 D	26. P 4 D
27. C 7 F	27. T 3 D
28. C pr P D	28. F pr C
29. T pr F	29. T pr T
30. F pr T	30. T 1 D
31. F 3 C	31. C 3 F
32. T 1 D (*g*	32. T pr T
33. F pr T	33. R 1 C
34. R 1 F	34. R 1 F
35. R 2 R	35. R 2 R
36. R 3 R	36. R 3 D
37. P 4 F	37. C 5 C
38. F 3 C	38. P 4 C D
39. R 4 R	39. C 3 F
40. P 4 C	40. P 4 T D
41. P 4 T R	41. C 1 D
42. P 5 C	42. C 3 R
43. F pr C	43. R pr F

et les Blancs abandonnent.

NOTES.

a) Un peu meilleur que 13. — F 3 C joué dans la partie précédente.

b) Les Blancs devaient faire le sacrifice. Ex. : 14. C 6 D éch. — P pr C. — 15. P pr P éch. déc. — R 1 F meil. — 16. F 3 T avec une attaque superbe. Dans la note *f* de la partie précédente, à la variante B, nous n'avons pas recommandé un sacrifice analogue en apparence, mais il y a une différence capitale en réalité à cause de la sortie du C à 3 T R dans cette partie ci.

Les Blancs eussent même mieux fait de jouer 14. C 3 T D car si Roq. 15. F 3 D.

c) M. Chamier a déjà une partie compromise. Il lui est impossible de défendre le pion du centre.

Si 15. — F 3 D — C 4 F R.

Et si 15. — P 3 T R — C 4 F R encore.

Et si tout autre coup les Noirs jouent :

15. — C 5 C R et 16. — C pr P R.

d) Beaucoup mieux valait : 16. — D 5 F D — C R pr P. — 17. C 7 R éch. C pr C. — 18. — D pr C 4 R — C 3 F D forcé. — 19. — D 5 D avec une certaine attaque.

e) Si 21. F 2 C. — 22. C 6 D.

f) 23. — F pr C suivi de 24. — P 3 D conservait les deux Pions du centre passés; il est vrai qu'avec deux Pions de plus cela n'a qu'un intérêt relatif.

g) A quoi peut servir cet échange? A rester avec un Pion de moins et avec le Fou contre le Cavalier dans une fin de partie ?

Solution du problème n° 91.

Composé par le colonel ZOLTAN DE ABRANYI

1. $\frac{\text{D 7 R}}{\text{P 6 F}}$, 2. $\frac{\text{C 4 F éch.}}{\text{R 5 F}}$; 3. $\frac{\text{D 6 R éch.}}{\text{R 4 T}}$;
4. C fait mat.

1. $\frac{}{\text{P T pr P}}$, 2. $\frac{\text{D 6 R}}{\text{P 3 C}}$, 3. $\frac{\text{C 5 T}}{\text{P pr C}}$,
4. D pr P mat.

1. $\frac{}{\text{T 1 R}}$; 2. $\frac{\text{C 7 D}}{\text{P 6 F}}$, 3. $\frac{\text{C 5 F D éch.}}{\text{R 5 F}}$;
4. C 6 C mat.

1. $\frac{}{\text{P pr C}}$; 2. $\frac{\text{D 1 R}}{\text{P 6 F}}$, 3. $\frac{\text{D 1 F éch.}}{\text{R 5 R}}$;
4. D pr P mat.

Nous avons reçu plusieurs solutions commençant par 1. D 7 F, les noirs répondent à ce coup : 1. C 7 R, et il n'y a plus de mat au quatrième coup.

Solutions justes :

Nous n'en avons reçu que deux : MM. de Madrazo et Turpin.

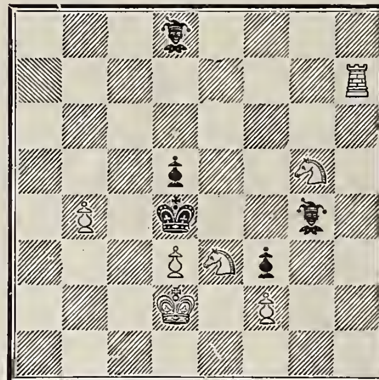
Du n° 90, M. Ch. Rénoy.

PROBLÈME N° 96

composé par MM. S. GOLD, DE VIENNE

Dédié à M. E. Lequesne.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en quatre coups.

NOUVELLES

Nous aurons l'honneur de donner une séance au Cercle d'échecs de Paris, 11, rue Beaujolais, le samedi 27 courant à 8 heures 1/2 du soir. Nous nous proposons de jouer huit parties sans voir. Les amateurs qui désireraient assister à cette séance devront s'adresser au secrétaire du Cercle, M. Griveau, qui se fera un plaisir de déférer aux demandes d'invitation qui lui seront adressées.

— Toujours au Cercle, le tournoi de novembre est terminé. Ainsi que nous l'avons prévu, M. Hugo Obemdorfer a remporté le premier prix avec 29 parties sur 34; le second est échu à M. de Bezkrovny avec 26 1/2. Viennent ensuite MM. de Boistertre et de Tamisier.

La troisième partie du match Bezkrovny-Gossip a été gagnée par ce dernier.

— Au tournoi handicap nous avons remarqué cinq joueurs inscrits dans la première classe : MM. Clerc et Camille Morel qui n'ont encore pris part à aucun tournoi et MM. de Bezkrovny, Chaseray et Gifford.

— A la Régence, dans le tournoi handicap de novembre, le premier prix est gagné par M. Deuts de la seconde classe; le second sera probablement gagné par M. Goudjon, de la seconde classe également.

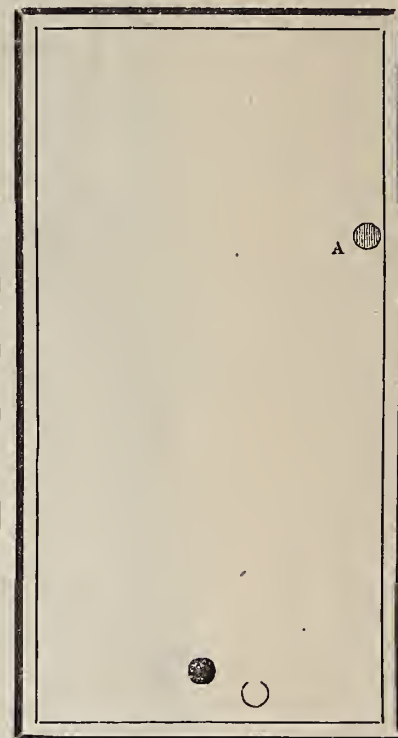
CORRESPONDANCE

M. Klark, Sibérie. — Il nous semble que votre rectification est inutile vu que le premier coup des Blancs ne peut être changé. Recevez tous nos compliments.

S. ROSENTHAL.

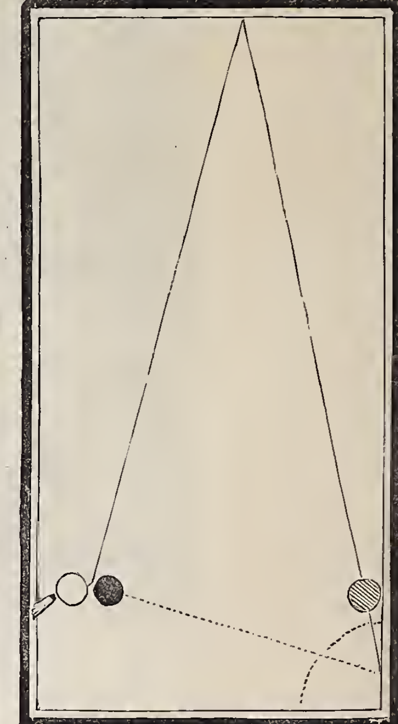
LE BILLARD

48° position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 57.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 55.

Le huit de cœur joué par votre adversaire de droite est probablement une

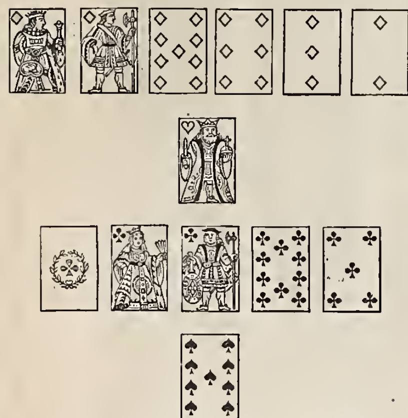
carte singleton. Vous avez deux atouts seulement, et votre longue couleur peut d'être coupée tout entière. Ajoutons pour compléter l'analyse, que le coup d'atout joué par vous, en commençant par le valet peut faire tomber la quatrième majeure et affranchir par conséquent votre dix. D'après ces considérations qui ne sont pas sans valeur, il paraîtrait peut être avantageux de prendre immédiatement avec l'as de cœur et de continuer en jouant le valet d'atout. Un examen plus attentif va cependant nous convaincre qu'il est préférable de prendre seulement avec le dix de cœur et d'abandonner la levée à votre adversaire de gauche s'il a le roi. Dans cette hypothèse, la plus défavorable, vous restez maître à trois couleurs et vous avez quatre cartes de rentrée, si votre adversaire de gauche vise à l'affranchissement des trèfles ou des piques.

Après chacune de vos deux premières rentrées vous jouez atout et à la troisième reprise vous jouez le valet de cœur. Si votre partenaire a quatre atouts seulement, vous pouvez espérer, après avoir fait couper le troisième cœur, de faire les trois derniers. Il faut cependant remarquer que cette tactique exige le valet et le dix d'atout dont la valeur est suffisante pour affranchir soit la dame, soit le roi d'atout dans la main de votre partenaire. Avec deux basses cartes en atout la combinaison serait dangereuse.

Principe. — Avec une longue couleur et des reprises assurées dans les deux autres, il faut essayer l'impasse dans la longue couleur, lorsqu'avec deux atouts moyens, on peut espérer d'affranchir un honneur dans la main du partenaire.

PROBLÈME N° 56.

Deux de carreau retourne.



Premier à jouer. Comment débuterez-vous?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 57.

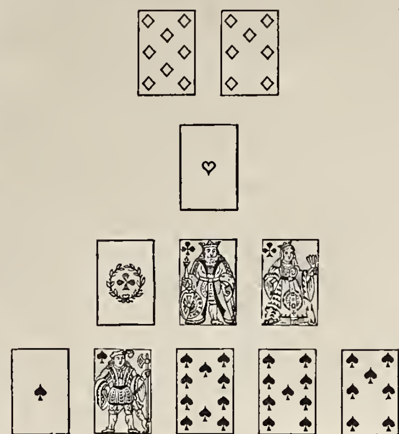
Premier à écarter. Pour porter à la fois le point à carreau et le quatorze de rois, il faudrait laisser trois cartes. Cette manœuvre serait dangereuse puisque vous craignez le repic doublement. Il vaut donc mieux porter le point à trois couleurs et conserver le quatorze de rois. On écartera par conséquent : dame, valet, neuf, huit et sept de carreau.

L'écart en second est plus difficile. Vous ne pouvez toucher à vos carreaux qui sont votre unique ressource pour parer le repic. Si vous écartez dix, neuf de cœur et dame de pique, vous courez le risque d'être capot par la rentrée de trois cœurs. En écartant seulement le neuf de cœur, vous pouvez laisser le dix de carreau qui serait la carte de salut. Vous pouvez aussi laisser une garde au roi de pique. Il vaut mieux, par conséquent, écarter les trois cartes indiquées et courir la chance, assez faible du reste, de vous voir faire capot.

PROBLÈME DE PIQUET.

Vous avez écarté : as, valet de carreau. Dame, dix, neuf de cœur.

Vous avez ;



Votre point et votre tierce sont bons. Comment jouerez-vous la carte si au troisième tour de trèfle, votre adversaire met le sept de cœur sur votre dame?

ROBERT D'A.

LES CARTES

LE PIQUET

Des irrégularités dans la donne ou dans l'écart.

Le joueur qui donne les cartes doit faire une grande attention à servir bien exactement son adversaire et lui-même, car s'il y a mal donne il est à la discrétion de l'autre joueur qui peut à son choix s'y tenir ou faire refaire.

Si l'un des deux a une carte en trop il en prend une de moins à l'écart, si c'est une en moins il en prend une de plus mais le coup peut être annulé avant la relevée de l'écart *par celui qui n'a pas commis la faute.*

L'écart ne doit pas être, comme on le croit généralement, séparé en deux paquets de cinq et de trois cartes; *il doit rester entier*, seulement il est utile de s'assurer qu'il y a bien huit cartes au talon.

On n'est pas puni lorsque par mégarde en premier on a écarté six cartes pour n'en prendre que cinq autres, second, quatre cartes pour n'en prendre que trois, mais on est tenu de fournir exactement carte sur carte à son partner et cette négligence outre qu'elle vous fait presque toujours perdre la carte vous expose très fréquemment à être capot.

Bien plus grave est le fait de jouer avec treize cartes. Dans ce cas le jeu est absolument nul et ne compte ni pour soi ni contre l'adversaire qui a le droit de compter tout son jeu; tout y est bon sauf la carte; le coupable joue à la muette, c'est-à-dire qu'il prend les levées mais qu'il ne les compte pas.

Dans certains cercles la punition est plus grave encore, on est marqué de cent cinquante points et la partie est irrévocablement perdue.

On a raison car le fait même involontaire d'une seule carte en plus dans un jeu donne une force énorme contre laquelle aucun joueur ne serait de force à lutter; c'est pour cela que la règle a donné des armes très sévères contre cette faute ou cette négligence.

OLD TRICK.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 261.

CBGPT FNPR RN PNDLGT, SPKSPS FNPR RTR XBTLM, Q'VBHHT TRD LP FSTL DBHCT ZLS RT RBLXSTPD FTR JSTLM.

N° 262.

Deux A, deux I, deux N, C. F. O. S. T. — Un mot de onze lettres.

N° 263.

MOTS EN TRIANGLE.

1. Dans l'église.
2. Au pénitent.
3. Près Saint-Omer et Saint-Sever.
4. Chez l'homme emporté.
5. Dans la gamme.
6. Au bout du monde.

N° 264.

MOTS EN LOSANGE.

1. En boule.
2. En croc.
3. En Normandie.
4. A Notre-Dame.
5. Au Liban.
6. Dans l'arche.
7. A la noce.

N° 265.

MOTS CARRÉS.

1. A Pompadour.
2. A l'hôpital.
3. Crispin le fut de son maître.
4. Héroïne d'un livre que vous avez lu.
5. Bouquet.

Solutions du 13 décembre 1879.

N° 256.

La mort d'une mère est le premier chagrin qu'on pleure sans elle.

N° 257.

RÉMINISCENCE.

N° 258.

CERF-DAIM.

N° 259.

PORT-RADE.

N° 260.

R
LIT
LIVRE
RIVIÈRE
TRÈVE
ERE
E

Solutions justes :

Mlle Delphine Dupré, 255, 6, 7, 8, 9, 60.

EDME SIMONOT.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Autriche. — Voici quelques détails qui ne manquent pas d'intérêt sur les grandes chasses données par le comte Ervin de Schönborn en l'honneur de Son Altesse l'archiduc héritier Rodolf sur ses domaines seigneuriaux de Monkacs et du Saint-Miklós. Arrivé dans la première de ces localités le 20 novembre, accompagné du comte Bombelles, grand-maître de sa maison, de Son Excellence le comte Hans de Wilczek, du comte Joseph Hoyos et d'un adjudant; le prince, reçu à la gare par le comte Schönborn se rendit au château d'où, après déjeuner, on se mit immédiatement en chasse.

Dès la première battue qui eut lieu dans le district forestier de *Jornina*, près Klocsko, un ours de première force et âgé de 5 à 6 ans se dirigea vers le royal chasseur qui, à cent pas environ lui envoya une balle et l'abattit; mais l'animal se relève bientôt et marche droit sur le prince qui, à soixante-dix ou quatre-vingts pas lui tire un second coup sous lequel il s'abat de nouveau mais pour se relever encore, bien que grièvement blessé, et ce n'est qu'à vingt pas qu'il tombe frappé à mort d'une balle dans la tête. Peu après, le comte Schönborn se trouvait en présence de trois jeunes ours qui, en entendant du bruit, se dressèrent sur leurs pattes de derrière, ce qui permit au comte d'en tuer un, tandis que les deux autres, changeant de direction, allaient passer à environ cent vingt pas du prince royal qui profita de ce mouvement pour en abattre un second.

Dans la deuxième battue on ne rencontra pas d'ours, mais le comte Schönborn tira une laie et un marcassin, tandis que les gardes forestiers se rendaient maîtres d'un magnifique ragot. Le 22, un ours fut signalé dans le district de Cseresnyo, mais il prit la fuite avant qu'on eût le temps de poster les chasseurs, et après une poursuite inutile, il fallut renoncer à l'espoir de forcer le fugitif.

Le 23 novembre, le prince repartait après avoir, ainsi que nous l'avons vu, accompli un exploit cynégétique tel que les plus vieux chasseurs en connaissent peu d'exemples, celui d'abattre deux ours dans la même battue et sans changer de poste.

Berlin. — La température sibérienne qui s'étend depuis quelques jours sur le centre de l'Europe, a nécessairement mis fin d'une façon prématurée à la plupart des plaisirs de la saison, parmi lesquels les différents genres de sport prennent une si large place. Mais loin d'être arrêtée par les tempêtes de neige et un froid exceptionnel, la vie sportive semble renaître sous une forme nouvelle, plus active et plus intense que jamais.

Il suffit pour s'en convaincre d'un tour de promenade au *Thiergarten*, et particulièrement à l'île Rousseau où un champ de glace splendide a été réservé aux patineurs. La jeunesse s'y porte en foule et les dames ne se montrent pas les moins habiles dans cet exercice, auquel la grâce du maintien et l'harmonie des mouvements présente tant de charmes pour le simple spectateur.

High-life. — L'ambassadeur d'Angleterre, lord Odo Russel et lady Odo Russel ont donné une soirée à laquelle assistaient plus de 80 invités. La comtesse Alexandra Széchényi, femme de l'ambassadeur d'Autriche, y a fait sa première apparition dans le monde officiel.

Attendu que son mari était encore à Vienne, la charmante comtesse s'était fait accompagner par deux de ses neveux, en visite à Berlin. Nous citerons encore parmi les personnages présents, le comte Wolkenstein-Trostburg, le comte de Saint-Vallier, le baron Nothomb, le baron Oubril et le baron Quaade.

D.

PROGRAMME DES CONCERTS

Du Dimanche 21 Décembre

à 2 heures précises

SOCIÉTÉ DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE

1. Symphonie en *si bémol*.	BEETHOVEN.
2. Chœurs d'Obéron.	WEBER.
3. Ouverture de la Grotte de Fingal.	MENDELSSOHN.
4. Pavane du XVIe siècle.	***
5. Symphonie en *ut*.	MAZART.

Le concert sera dirigé par M. E. ALTÈS.

CONCERTS POPULAIRES

LA PRISE DE TROIE

opéra en 3 actes

D'HECTOR BERLIOZ

Le concert sera dirigé par M. J. PASDELOUP.

CONCERTS DU CHATELET

3e AUDITION DE

LA PRISE DE TROIE

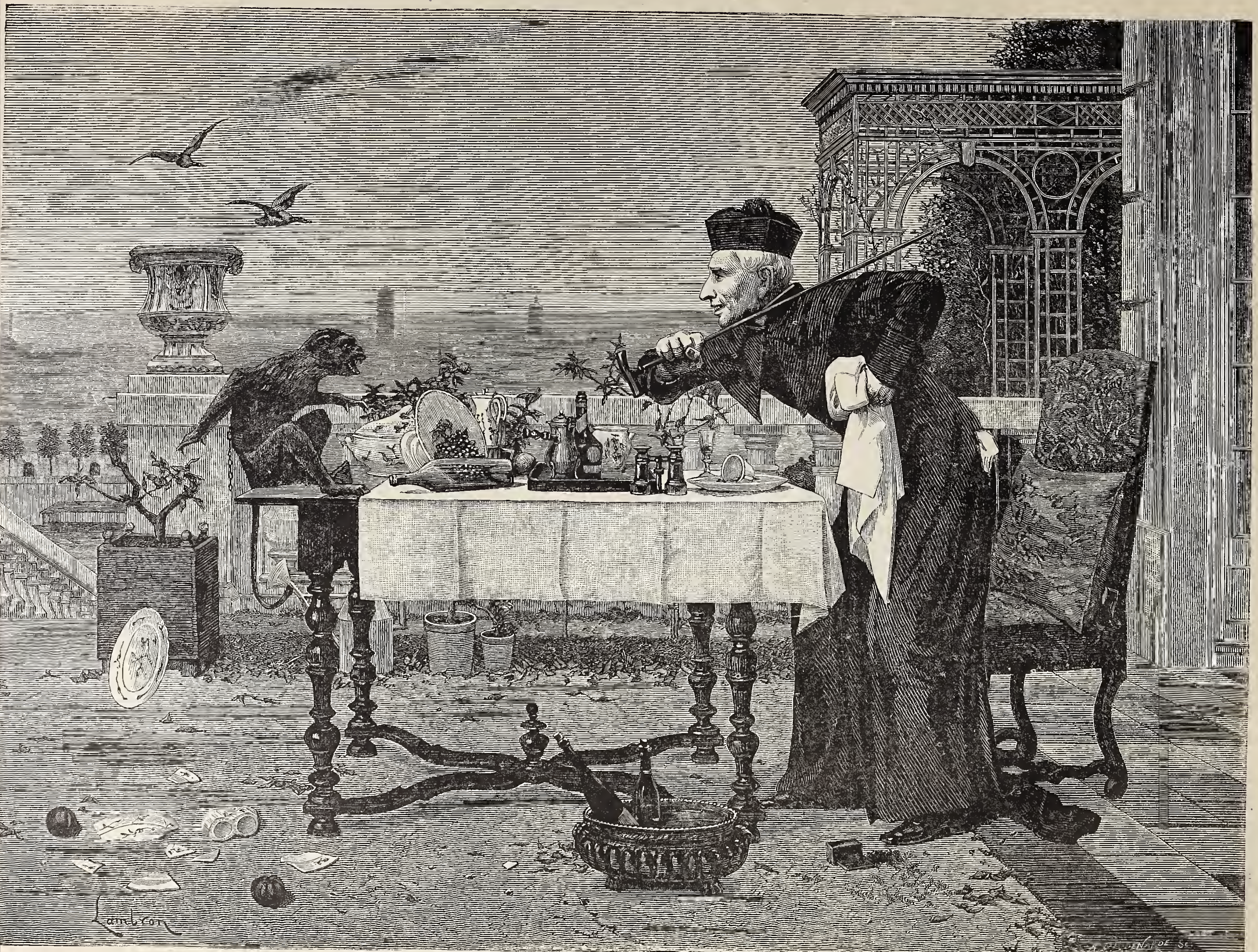
opéra en 3 actes

D'HECTOR BERLIOZ

Le concert sera dirigé par M. ED. COLONNE.



CHEZ L'USURIER, d'après le tableau de M. Juglar. *(Illustration)*



UN IMPORTUN, par Albert Lambron.

(Monde Ill.)



REVUE SPORTIVE

Dimanche 7, M. le maréchal de Mac-Mahon, un de ses fils et M. le général Borel, ancien ministre de la guerre, étaient attendus à la gare de Corbeil, à 10 h. 49. Le général Borel seul est arrivé, le maréchal a été empêché par l'irrégularité dans le service des trains.

M. Paul Darblay avait offert à ses invités une chasse en battue sur le domaine de Saint-Germain-les-Corbeil; mais la terre étant couverte de neige, il fallut renoncer à ce projet. Heureusement, M. Darblay a deux cordes à son arc, et au lieu de faire tirer à ses hôtes, des lièvres, des perdrix et des faisans, il les emmena à Vert-le-Petit, dans ses vastes marais de l'Essonne où jamais, depuis bien longtemps, on n'avait vu autant de gibier d'eau. Il faut dire qu'on était admirablement servi par l'état de la température, car rien n'est plus favorable à la chasse du canard, qu'un faux dégel ou un redoublement de gelée. A ce moment-là, la sauvagine roule (voyage) comme disent les marins de la baie de Somme.

M. Aymé Darblay et son beau-frère récemment arrivé de Russie, disparaissant sous une montagne de fourrures, ouvraient la marche dans cet élégant traîneau si remarqué à la dernière exposition.

Un des gendres de M. Darblay, A. V. qui a toujours chaud à la chasse, dans une légère voiture découverte, se préparait la main en fusillant pies et corbeaux sur la route.

Les moins ardents se croyant les plus sages, se tenaient chaudement dans une bonne voiture soigneusement fermée.

En moins d'une heure, nous étions à l'entrée du marais où se trouve une vaste remise pour les chevaux et les voitures qu'on ne peut pas emmener plus loin. On remarque que je viens de dire « nous » par la raison fort simple que j'étais de la partie; j'avais ce jour-là tiré un bon numéro, du sac aux gracieusetés de M. Darblay, lequel sac ne contient pas moins de 60 noms de prétendants et notez que la chasse de Vert-le-Petit, pour être agréable, ne comporte pas plus de six tireurs, conséquemment peu d'élus; jugez de ma chance!

Dès que nous eûmes mis pied à terre, les gardes et d'autres serviteurs qui nous attendaient, prirent nos boîtes à fusil, nos vêtements de rechange, tous les bagages enfin; nous arrivâmes, en cinq à six minutes, par une chaussée étroite qui traverse le marais, au chalet des Roseaux. Notre arrivée fut annoncée par une demi-douzaine de caniches, de barbets, de retrievers dont plusieurs, un nommé *Prinz* particulièrement, auraient droit à des médailles de la Société de sauvetage.

Le chalet des Roseaux est situé au bord de l'Essonne, au beau milieu des marais que traverse cette rivière; c'est la résidence du garde Mollard; M. Darblay s'y est ménagé un pied-à-terre très confortablement installé par les soins de Mme Paul Darblay qui n'est heureuse qu'en faisant le bonheur des siens et de leurs amis.

Ici, par mesure d'hygiène, le rez-de-chaussée c'est la cave, on habite le premier étage auquel on arrive par un joli escalier à double rampe qui disparaît sous les lierres et la vigne vierge comme les murs du chalet du reste. On pénètre d'abord dans une grande cuisine où tout est reluisant de propreté. C'est là que se tient Mme Mollard, véritable type de ces bonnes ménagères de Hollande comme nous en avons trop peu en France. Une porte à gauche ouvre sur la salle à manger des chasseurs; à côté, deux plus petites chambres pour changer de vêtement au retour de la chasse.

Dans les angles de la salle à manger, M. Darblay fils a eu l'heureuse idée de faire placer quatre vitrines qui sont remplies d'oiseaux, véritables petits chefs-d'œuvre de taxidermie. Tous ou presque tous sont de la localité. Chaque oiseau porte le nom du chasseur qui l'a tué. Que de choses amusantes à raconter sur ces chasseurs et ces animaux!

Il y a là, du fait de M. Raoul Treuille, un beau cygne sauvage dont je regretterais la mort, s'il ne symbolisait pas, par sa grâce et sa dignité, Mme Paul Darblay et ses deux charmantes filles.

En face, j'aime ce grand-duc avec ses deux beaux yeux rouges, ses oreilles de plume et ses mains puissantes; comme il est bien le roi des oiseaux de nuit!

Pauvre grand-duc qui ne peut sortir le jour sans être insulté par tous les voyous de la gent ailée, comme tu personnifies bien ce grand homme d'État resté député sur les ruines de l'empire, que les pies, les geais, les corbeaux, les cresserelles et les buses de la chambre agonisent de sottises et injurient chaque fois qu'il se montre à la tribune!

Quant à moi, la part que j'ai apporté à l'intéressante collection de M. Aymé Darblay est plus que modeste; je n'y suis représenté que par un martinet que j'ai tué peu de temps après la Commune.

Un mot sur la vie politique du martinet.

Au moment où les Parisiens ont manqué d'être grillés vifs par ceux-là même auxquels ils font aujourd'hui des ovations et servent des bouillons chauds à leur débotté de Calédonie, on a remarqué que les martinets dont la mission est de préserver les beaux bras de nos jolies femmes de la piqûre des cousins et autres insectes auxquels ils font une guerre acharnée, avaient quitté Paris devant l'incendie des monuments, des églises et autres édifices, leurs résidences de prédilection.

Or, ces oiseaux qui appartiennent naturellement au parti conservateur et clérical, indignés de l'ingratitude de cette population parisienne pour laquelle ils avaient tant fait, s'en allèrent, à tire d'aile, à la recherche de contrées moins inhospitalières. Une partie de l'émigration s'arrêta à Vert-le-Petit et ses environs. Coïncidence étrange, le curé de ce village est précisément cet abbé Claudot, qu'une bande de Calédoniens d'avenir, a voulu récemment jeter dans la Seine.

C'est à cette époque que j'ai tué mon martinet, mais non sans regret et non sans éprouver une vive émotion, je vous prie de le croire.

Pendant qu'on regardait les oiseaux, que les plus impatients sortaient leur Gastine-Renette de son alvéole de velours, l'un de nous, fervent adepte de la belle école des Grimod de la Reynière, des Brillat-Savarin et des de Cussy, se chauffait les mollets au grand foyer de la cuisine; flairant peut-être une recette, il suivait de l'œil la femme du garde qui était à son fourneau. Curieux comme un gourmet, il lui demanda ce qu'elle préparait.

— Monsieur, je fais la sauce pour les écrevisses que mon mari vient d'aller prendre dans la *boutique*.

Au mot écrevisse, comme si un puissant ressort à boudin l'avait lancé de son siège, notre ami arracha des mains de Mme Mollard la casserole, et lança par la fenêtre les hérésies culinaires qu'elle contenait. Ceindre le tablier, demander tous les condiments dont il avait besoin, et se mettre à l'œuvre, fut l'affaire d'un instant.

Le déjeuner était servi: tout le monde prit place à une table chargée de mets d'élite parfaitement appropriés à des chasseurs qui vont se mettre les pieds dans la neige et aspirer les émanations paludéennes.

Comme tous les déjeuners de chasseurs, le nôtre fut fort gai; M. le général Borel habituellement sérieux et grave, se révéla à nous, non seulement comme un charmant convive, mais aussi comme un spirituel conteur; ses histoires de chasse feraient la fortune d'un journal de sport. Les écrevisses eurent un grand succès, le court bouillon était exquis; je vous en donnerai la recette après la chasse, je la tiens de l'auteur que je ne remercie pas et pour cause. Ah! son amour-propre a dû être bien satisfait si, comme moi, il a vu Raoul Treuille suçant ses écrevisses dans un recueillement extatique, les yeux à demi clos, ne les rouvrant que pour les lever au ciel.

Mais la porte s'ouvre; c'est le garde-chef Mollard qui, sans avoir comme Josué, le don d'arrêter le soleil, n'a pas moins la charge importante d'assurer le succès de la journée. Il nous invite à partir. Je fais des vœux pour que dans l'armée nos officiers soient aussi promptement obéis par leurs soldats.

Au bout de dix minutes, nous étions placés à peu près à distance égale sur une des digues étroites qui divisent le marais en plusieurs battues, car ici, on chasse le canard en battue, absolument comme les lièvres et les perdrix en plaine. Bien cachés derrière des abris, la consigne pour les chasseurs, quoi qu'il arrive, est d'observer le plus grand silence et de ne pas même mettre le fusil à l'épaule avant que Mollard qui remplit, à lui tout seul, les fonctions des rabatteurs; n'ait donné le signal par deux coups de fusil tirés en l'air.

Alors des centaines de canards s'envolent du milieu des roseaux avec le bruit d'un violent coup de vent dans les grands arbres; le ciel en est littéralement obscurci. Ils passent au-dessus de la tête des tireurs qui tirent, rechargent et tirent encore; durant dix minutes, ils tirent toujours. A cette fusillade infernale, au sifflement des bandes de canards qui décrivent dans les airs leurs voltes géométriques, succède un silence absolu. Mollard arrive avec ses chiens pour retrouver les morts et les blessés. Je ne dirai pas pour notre honneur combien nous avons brûlé de cartouches; ce soir, le tableau des victimes sera plus consolant. Les canards, en tombant, faisaient un trou dans la neige qui se rebouchait, de sorte que les chiens ne pouvaient les sentir; plusieurs pièces furent ainsi perdues. Quant à *Printz*, pour ne pas revenir bredouille, dès qu'un de ses camarades avait un canard dans la gueule, il le lui volait pour le rapporter à son maître.

Après avoir attendu que les canards se reposent dans le marais, car ils finissent toujours par s'y remettre, on fit plusieurs battues successives qui ressemblaient à la première, au nombre des canards près, qui était de moins en moins considérable.

A nuit close, nous rentrâmes au chalet des Roseaux, où nous attendait un bon feu, du thé et du punch bien chaud. Ce fut aussi le quart d'heure de Rabelais; M. Aymé Darblay, qui entend ne rien laisser d'élastique à l'imagination des chasseurs, avec une précision mathématique désolante, avait fait compter à chacun de nous les cartouches qu'il emportait au départ; au retour, il nous fallut exhiber celles qui nous restaient; 727 manquaient à l'appel, et nous avions 52 canards; il y en a eu une vingtaine de perdus, il est vrai. M. le général Borel, à lui seul, avait 16 pièces; il fut proclamé à l'unanimité roi de la chasse, royauté charmante contre laquelle les démocrates les plus purs ne protesteront pas, j'espère.

A sept heures, nous étions de retour à Corbeil.

Telle est la chasse de Vert-le-Petit, qui a malheureusement plusieurs grands revers de médaille. Comme historien et comme chasseur véridique, je dirai tout ce que j'en pense, au risque de ne plus être invité par le propriétaire.

Lorsqu'on vient chasser à Vert-le-Petit, il faut s'armer de courage et de santé et s'attendre à patauger toute la journée dans 15 à 20 centimètres de vase noire, peu odoriférante, et à se morfondre souvent durant plus d'une heure, derrière un abri qui ne vous abrite contre rien du tout, conséquemment avec la certitude d'emporter avec vous le germe

du coriza le mieux carabiné, et cela, sans compter la goutte et les rhumathismes qui se chargeront, plus tard, de vous rappeler au souvenir de votre chasse aux canards.

Voilà pour l'hygiène; envisagée au point de vue purement cynégétique, Vert-le-Petit n'est qu'une chasse de hasard et d'aventure, car la configuration du marais ne permettant que six à sept tireurs au plus, il résulte de là, au grand désespoir de M. Darblay, qu'il ne peut disposer que de deux places, puisque dans la famille, il y a déjà cinq chasseurs des mieux déclarés qui ne renonceraient pas pour un empire à un jour de chasse au marais. Encore ces deux places ne peuvent-elles être raisonnablement offertes qu'à des amateurs de la localité et non à des chasseurs venus de loin, attendu qu'on ne sait jamais la veille s'il y aura des canards le lendemain au marais.

C'est là du reste, l'inconvénient naturel inhérent à toutes les chasses où l'on ne tire que du gibier de passage.

M. Darblay avec le désir extrême d'être agréable à ses amis de Paris, en a invité plusieurs; mais il leur est arrivé si souvent de s'en retourner sans tirer un coup de fusil, qu'aujourd'hui, pour rien au monde, il ne voudrait de nouveau les exposer à un pareil désagrément.

A. DE LA RUE.

Ventre de biche! un peu plus j'allais oublier la recette des écrevisses; la voici :

Ayez de bonnes écrevisses; émincez un gros oignon en rouelle, une carotte bien mince, un bouquet garni, deux pointes d'ail, jetez le tout dans une casserole, ajoutez une demi-bouteille de vin de Chablis, un quart de verre d'eau-de-vie et autant de vinaigre. Laissez cuire les légumes; jetez après les écrevisses bien lavées, et dès qu'elles seront cuites, mettez-les dans une autre casserole, en faisant réduire votre jus de moitié, ajoutez-y un peu de sauce tomate réduite et une noix de beurre; liez le tout ensemble, et jetez-le sur vos écrevisses; puis vous laissez macérer cette composition pendant une demi-heure en la faisant sauter souvent, et lorsquelles sont bien cuites et la sauce bien faite, servez-les tièdes.



CHRONIQUE DU SPORT

Les hommes exercent, dans leurs rapports avec les animaux, une autorité absolue et sans contrôle; elle se manifeste d'ordinaire d'une manière un peu succincte et brutale. Dans l'impossibilité de formuler leur volonté par la parole, ils ont adopté une langue dont les coups et la douleur constituent les meilleurs arguments. Il en résulte forcément une sorte d'hostilité entre le maître et l'esclave, la victime et le bourreau. Néanmoins, l'animal finit, en général, par comprendre et satisfaire tant bien que mal les exigences excessives, parfois idiotes, dont il est l'objet. L'homme en a conclu, cependant, qu'il était lui, doué d'une intelligence superlativement transcendante, dont se trouvait absolument dépourvu le pauvre être qu'il asservit à ses plaisirs ou à ses besoins.

La déduction me paraît quelque peu exagérée, et à mon sens, au moins huit fois sur dix, le plus bête des deux n'est pas celui qu'on pense. Toute créature vivante vient en ce monde avec une somme de facultés et d'aptitudes à l'état latent. Leur développement se trouve forcément subordonné à la culture plus ou moins raffinée dont ils sont l'objet. Cela se nomme l'éducation, et sans ce secours artificiel, l'intelligence humaine reviendrait promptement à son point de départ, c'est-à-dire à un état très voisin de celui de la brute.

Prenez, par exemple, un de vos enfants si vous voulez, un de ces chérubins dont vous divinisez toutes les tyrannies enfantines, si intolérables pour leurs voisins. Enfermez ce morceau de vous-même, mon Dieu, comme il arrive souvent à des mères sans entrailles de le faire; sequestrez-le dans une chambre noire, jetez-lui comme à un chien une pâture insuffisante, abordez-le constamment avec un bâton ou un fouet à la main, vous verrez, au bout de quelque temps d'un semblable régime, le joli spécimen de crétinisme auquel vous arriverez. L'animal a sa langue à lui comme vous avez la vôtre; cela est évident puisqu'ils communiquent entre eux; vous ne le comprenez pas, et pour vous faire comprendre, vous lui donnez des coups jusqu'à ce qu'il ait saisi votre pensée. Mais, dans ce cas, ce serait lui qui serait le plus intelligent, car je vous défierais d'arriver au même résultat, à l'aide des mêmes procédés.

Si je trouve une preuve de l'infériorité de l'animal vis-à-vis de l'homme, elle réside précisément dans cette soumission aveugle dont il pourrait très aisément s'affranchir.

Il en est bien quelques-uns, je le sais, sur lesquels votre autorité s'exerce d'une manière relative et succincte seulement, comme par exemple les grands fauves. Ceux-là vous les tuez, allons voyons, tranchons le mot, lâchement; ceci prouve que vous en avez peur, voilà tout, et sur ce point au moins ils vous sont supérieurs. Ou bien encore vous vous en emparez par ruse, comme dernièrement, de ce malheureux ourang-outang, enlevé au pays où il vivait tranquillement, amené sous un climat meurtrier, enfermé dans une cage et exhibé pendant sa longue agonie à une curiosité dont les appréciations intelligentes ne m'ont pas paru très suffisamment démontrées.

Certes, je ne veux pas prétendre qu'avec une éducation convenable on amènerait un animal quelconque à se présenter à l'École polytechnique, puisque c'est, paraît-il, le superlatif du genre. Leurs facultés sont évidemment restreintes, limitées, et ne sauraient s'éteindre au delà d'un certain ordre d'idées. Cette gradation existe chez tous les êtres animés, même parmi les hommes, car il y en a de beaucoup plus intelligents les uns que les autres. Je maintiens qu'un lien commun relie entre elles toutes les créatures de Dieu, et que se montrer dur, brutal et cruel vis-à-vis de l'une d'elles est excéder son droit et abuser d'un pouvoir, dont la légitimité est au moins contestable.

Les animaux, dites-vous, sont doués d'instinct et non d'intelligence, la distinction est peut-être subtile; suivant vous ils n'ont pas d'âme: qu'en savez-vous? Il existe à cet égard, depuis l'origine du monde, des doctrines très controversées, serait-ce seulement celle de la métempsycose, et pourquoi ne serait-elle pas vraie? Vous aurez beau tuer, disséquer, scalper, il y a dans les lois inconnues auxquelles sont soumis tous les êtres vivants quelque chose qui échappera toujours à votre analyse, et votre vaine science n'en aura jamais le dernier mot. Les animaux naissent, vivent, meurent, se reproduisent absolument comme les hommes, pourquoi voulez-vous que leur essence intérieure soit différente? Vous ne la connaissez pas, voilà tout. Est-ce une raison pour qu'elle n'existe pas? Cette manie de vouloir définir et expliquer tout ne serait-elle pas beaucoup plutôt une des formes de cet éternel orgueil humain dont l'outrecuidance se refuse à admettre ce qu'il ne peut ni saisir ni comprendre.

Je n'ai certes pas la prétention d'en savoir davantage, seulement je doute; je doute par des raisons moins scientifiques mais plus sérieuses parce qu'elles sont basées sur une longue observation pratique. A une certaine époque de ma vie, dégoûté de la société des hommes, je me suis réfugié dans celle des bêtes, j'y ai découvert des mondes et des horizons qui m'ont fait rêver; je suis devenu plus prudent dans une appréciation quelconque sur des êtres dont l'organisation morale est beaucoup plus complète et profonde qu'on ne le croit.

Il est un fait assez étrange par lui-même, et dont on chercherait vainement l'explication; je veux parler de cette sorte d'attraction instinctive qu'éprouvent certains hommes pour certains animaux. Quelle que puisse en être la cause, tout en a une en ce monde; elle existe. Les uns l'éprouvent pour un cheval, un chien, un chat, un oiseau, mais enfin l'éprouvent. Pourquoi cette sympathie pour les uns, cette antipathie pour les autres; là est le mystère, je ne me charge pas de l'expliquer, mais cette disposition dénote néanmoins une sorte d'affinité intime entre l'un et l'autre. Circonstance assez étrange, l'animal semble lui-même avoir conscience du sentiment bienveillant qu'il inspire, il se montre doux, inoffensif, confiant et docile vis-à-vis de celui qu'il reconnaît comme un ami. Les exemples de cette mutuelle entente sont nombreux, il me suffira de citer les charmeurs d'oiseaux et de serpents, dont la puissance sur les animaux avec lesquels ils sont en rapport ne saurait être niée. Elle est d'autant plus remarquable qu'elle s'exerce sur des animaux absolument abandonnés à leur libre arbitre, nés et élevés en dehors de toute espèce de domestication.

J'établis une distinction radicale entre la manifestation de l'intelligence des animaux vivant à l'état naturel, et celle de ceux asservis dès leur naissance au despotisme de l'homme. Les premiers, me dira-t-on, obéissent seulement à l'instinct de leurs conservation et à la satisfaction de leurs besoins matériels; c'est vrai. D'abord je ne vois pas ici une très grande différence entre eux et le plus grand nombre des hommes. Il faut même reconnaître qu'ils apportent dans le cercle limité où se meut leur intelligence une perspicacité, une logique et un raisonnement dont le roi de la création se trouve assez souvent dépourvu. Ainsi comment expliquez-vous par exemple la prévoyance d'une louve ne commettant jamais de déprédations autour de son liteau, et allant exercer ses ravages au loin. Évidemment elle se rend compte qu'autrement elle attirerait l'attention, et par conséquent la répression sur l'endroit où repose sa progéniture, et qu'au contraire, en agissant ainsi, elle détourne et donne le change. Il y a évidemment ici un raisonnement, une déduction et un sentiment, celui de l'amour maternel.

Un cerf ou un chevreuil, quand vous le chassez à courre sait parfaitement que les chiens le suivent à l'empreinte qu'il laisse derrière lui. Aussi que de ruses ingénieuses pour dérouter ces implacables ennemis. Il double ses voies, les emmêle dans un réseau inextricable, fait un bond énorme pour rompre la solution de continuité, et se rase à une certaine distance pour se reposer en attendant les effets de sa tactique. Cela, il ne faut pas le nier, je l'ai vu, c'est même un des plus curieux spectacles qu'il soit possible d'imaginer. Les sauvages, ces hommes naturels, n'ont pas pu trouver mieux et en sont réduits à l'imiter. Évidemment sans le secours des chiens, c'est-à-dire d'un autre animal, vous n'arriveriez jamais à le prendre.

J'ai même vu, sous ce rapport, une chose plus extraordinaire encore. Il existait dans la forêt de Chantilly, il y a quelques années déjà, un gros cerf, dont l'existence au dire des forestiers, remontait à je ne sais quelle époque. Le maître de l'équipage désirait ardemment le chasser et le prendre surtout pour faire une trophée de sa magnifique empaumure. Ordre était donc donné aux valets de limier de faire tous leurs efforts pour le rembûcher et le donner à courre. Il suffit d'avoir quelque peu chassé pour se rendre compte de l'é-

mulation qui s'établit à ce sujet entre les hommes de l'équipage; c'était à qui aurait le fameux cerf au rapport.

Presque à chaque chasse l'un deux arrivait au rendez-vous la figure épanouie, disant d'un air glorieux : « *Je l'ai* ». On allait donc frapper à la brisée, mais on avait beau sonner, appuyer, les chiens d'attaque restaient muets et revenaient la queue basse aux routes. Le malheureux valet de limier s'arrachait les cheveux en disant : Mais il ne peut pas s'être envolé ; on refoulait l'enceinte, rien, pas un coup de voix. Mon Dieu, ce malheureux cerf finit par avoir le sort commun; que voulez-vous, tout Napoléon trouve son Waterloo. Un beau jour, on chassait un autre animal, le héros légendaire de la forêt se trouvait dans une enceinte traversée par la chasse, il bondit d'effroi, sauta une route et fut aperçu par le maître de l'équipage et son piqueux. Comme le premier avait toujours l'idée d'orner sa salle à manger avec la tête du vieux dix-cors, on rompit les chiens sur l'animal de meute et on les lui mit presque à vue. Comme il était vieux, très gros, très lourd, dérouté d'ailleurs par cette attaque imprévue, au bout d'un quart d'heure il était hallali.

Mais on n'en reste pas moins confondu devant la suite de raisonnements qu'il a fallu à cet animal pour se dire à peu près ceci « Chaque fois qu'au « lever du jour un homme tenant un chien au « bout d'une corde, me suit pas à pas, jusqu'à ce « que je me sois remis dans l'enceinte que j'ai « choisie pour faire ma sieste : Quelques heures « après, des hommes à cheval arrivent avec cin- « quante ou soixante chiens, et me font courir « jusqu'à ce que mort s'ensuive. Jusqu'à présent, « j'ai eu la chance d'y échapper, mais un jour ou « l'autre cela finira mal, le plus simple est donc « de décamper avant qu'ils n'arrivent. » Evidemment il a dû se dire tout ceci, sans cela, il n'aurait pas agi de la sorte. Mais c'est tout simplement tromper l'ennemi sur la position que l'on occupe, par conséquent de la stratégie, pas autre chose.

Quant aux animaux, soumis à l'action de l'homme, leur intelligence suit nécessairement un cours différent. Affranchis de l'obligation de pourvoir à leur subsistance, toutes leurs facultés se tournent vers leurs rapports avec l'homme. Ils ne connaissent pas d'autre existence, et la liberté est lettre morte pour eux, ils peuvent donc croire qu'ils sont venus au monde pour vivre ainsi. Car il faut le remarquer, les manières et les habitudes des animaux nés dans la servitude, diffèrent essentiellement de celles de leurs congénères réduits en esclavage, après avoir joui de leur libre arbitre. Ceux-là ne perdent jamais ni le souvenir, ni l'instinct de la liberté, et acceptent le joug, sous bénéfice d'inventaire seulement. Il en est un surtout, le plus malheureux, le plus calomnié de tous, un vrai martyr, j'ai suffisamment désigné le cheval, auquel les naturalistes philosophes, et même bon nombre d'hommes du métier refusent la part d'intelligence départie par le Créateur à presque tous les êtres vivants. Eh bien ! cela, je le nie absolument, le cheval est un des animaux les plus intelligents qui soient au monde, il a sa compréhension, son esprit, son caractère, même ses passions, et quand vous l'accusez d'idiotisme, s'il pouvait vous répondre, ce serait en la mettant sur le compte de votre propre insuffisance.

(*A suivre*) NED PEARSON.

ESCRIME

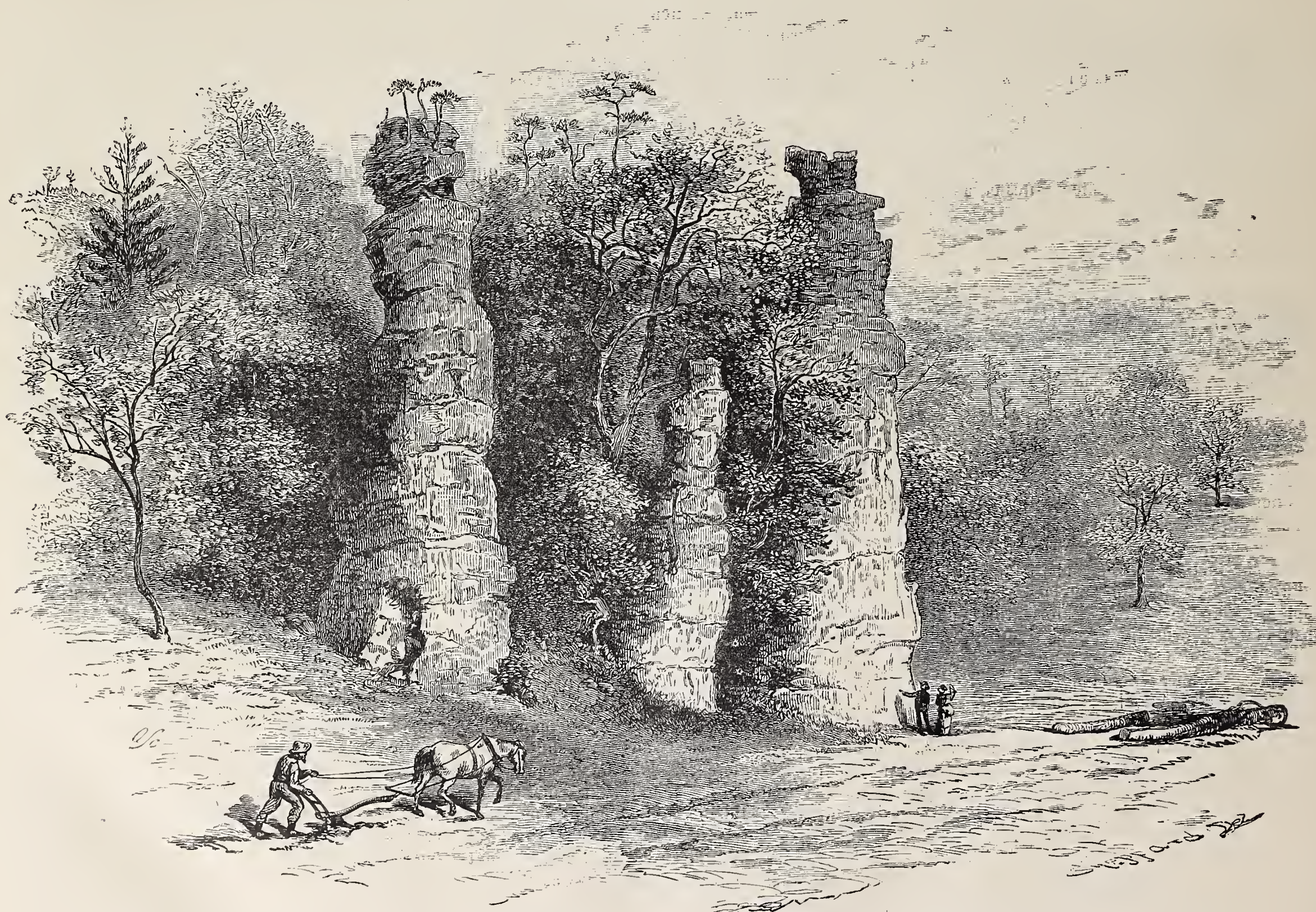
L'École d'escrime française ouvre chaque année quatre concours, dans un esprit patriotique et libéral dont la presse a été unanime à la féliciter. Ces concours ont lieu, sous l'autorité directe des ministres de la guerre et de l'instruction publique, en vue de décerner des prix et des brevets de capacité aux élèves de l'École polytechnique, de Saint-Cyr, de l'École normale militaire de gymnastique et aux jeunes lycéens de Paris.

La séance de vendredi dernier a réuni les seize caporaux moniteurs, maîtres de salle de Joinville-le-Pont, désignés comme les plus forts par MM. le général Cloux, inspecteur permanent de l'École normale militaire, le capitaine Bonnal, commandant de l'École, et par le capitaine Fauvel, commandant la section de l'escrime.

Les huit vainqueurs des huit premiers assauts ont été MM. Sauze, Philips, Dubois, Berger, Culas, Vergoz, Lecœur et Séhaille.

Ces quatre derniers ont succombé contre leurs adversaires, qui ont eu à se disputer les deux prix.

Le premier a été remporté par M. Sauze; le deuxième par M. Philips. Et un troisième prix a été accordé à M. Dubois pour sa belle tenue. E. P.



LES TOURS NATURELLES

Gravure extraite de l'*Amérique du Nord pittoresque*. Édition QUANTIN. — Voir *la Revue*, p. 882.

LA VIE ET LA LÉGENDE DE MADAME SAINTE NOTBURG

MM. Plon et Cie dont la maison est une des plus anciennes de Paris, ont su se créer une place à part parmi les principaux éditeurs, grâce au choix des ouvrages qu'ils publient, grâce aussi à la correction et à la perfection qu'ils apportent dans l'impression des volumes d'étrennes illustrés.

Ils ont publié cette année une nouvelle édition d'un superbe volume dont l'auteur est le comte de Beauchesne, la *Vie et la légende de madame sainte Notburg* sera appréciée de tous les gens de goût. Sainte Notburg, la fille des rois mérovingiens, que l'auteur de sa légende appelle avec raison une Cérès chrétienne, répandit au VIIe siècle, dans une partie de la Germanie, avec la foi chrétienne, la science de l'agriculture. Épris du charme de la légende, M. de Beauchesne, l'auteur de *Louis XVII*, a composé le beau livre que M. Alfred Nettement apprécie en ces termes : « Il fallait pour cette œuvre un poète et un artiste, mais un poète initié par ses études à l'histoire et à l'archéologie des premiers siècles de l'ère chrétienne. »

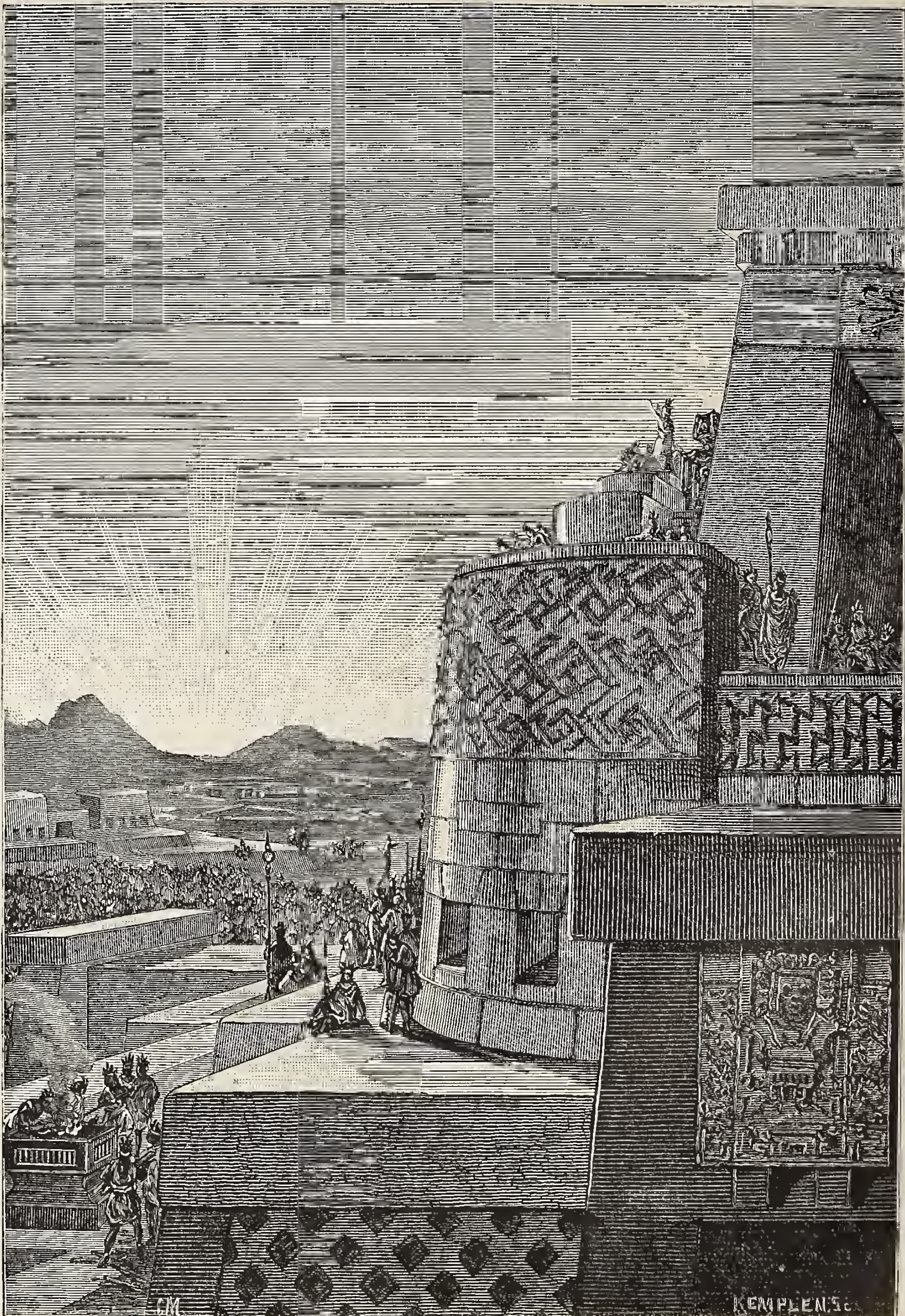
Il fallait aussi un Giotto pour illustrer une si belle œuvre. C'est Overbeck qui a désigné l'artiste, M. Lanlois, un peintre de la bonne école, qui a dessiné 84 gravures pour orner cette nouvelle édition.



L'ASTRONOMIE POPULAIRE, par Camille Flammarion.

Les éditeurs n'ont rien négligé pour rendre cet ouvrage digne de son but. De magnifiques gravures dont quelques-unes sont de véritables compositions de maître (exemple : la Terre emportée par le Temps, le lever du Soleil chez les Incas, le Paysage lunaire, l'Étoile du Berger, l'Abjuration de Galilée, l'Astrologie saturnienne) en illustrent toutes les descriptions importantes ; de belles chromo-lithographies nous font assister aux éruptions d'hydrogène rose observées dans le Soleil, aux cirques lunaires obliquement illuminés au coucher du Soleil, aux effets étranges de coloration des étoiles doubles ; des cartes du ciel permettent de reconnaître facilement toutes les étoiles visibles à l'œil nu ; le texte est illustré de 360 figures explicatives.

Aussi le public ne s'est-il pas trompé sur l'importance comme sur l'intérêt de cette véritable *Astronomie populaire*, réclamée depuis si longtemps : la première édition a été imprimée à *trente mille* exemplaires, et elle est déjà épuisée ; les éditeurs ont dû faire un nouveau tirage pour les étrennes, et nous les félicitons.



En vente chez MM. Marpon et Flammarion, éditeurs.



COURRIER DE LA SEMAINE

La grande semaine de charité est terminée : la magnifique souscription de bienfaisance du *Figaro* est fermée et la fête de Murcie est venue comme un sourire d'espérance, clore le grand élan d'aide et de secours. C'est à la charite ordinaire, courante, de continuer l'œuvre et nous ne doutons pas qu'elle ne la poursuive. Ce que nous sommes heureux de constater, c'est que l'on a paré aux besoins les plus pressants et que la générosité des parisiens qui s'est si magnifiquement manifestée ne se ralentira pas.

L'hiver si rude pour les hommes ne l'est pas moins pour les animaux et le gibier français déjà si rare est en grand péril. Sur le plateau de *Saint-Didier-la-Sauve*, dans la Loire, on a trouvé dans les chemins, sous les buissons, des lièvres complètement gelés et l'on a pris à la main des oiseaux qui ne pouvaient plus voler. A Boismont, en Meurthe-et-Moselle et à la Villa-des-Lys, près Melun, le même fait a été constaté.

Dans les Ardennes, les sangliers sont eux-mêmes très malheureux, ils souffrent plus de la faim que du froid: la neige qui recouvre le sol ne leur permet pas de fouiller et ils deviennent d'un vagabondage dangereux pour les fermes et les fermiers.

Malgré un froid de 24° le vautrait de M. du Hamions est sorti le mercredi 10 décembre. La meute, composée de quarante-deux chiens, a forcé un sanglier *blanc* pesant deux cent trente kilos ! ! Il s'est fait prendre dans le lac du fort des Vignes, près de Givet. Depuis longtemps on connaissait la présence de ce solitaire extraordinaire dans les chasses princières des environs ; il était réservé à M. du Hamions d'en débarrasser le pays

A Montherme, toujours dans les Ardennes, il y a eu dimanche dernier une chasse exceptionnelle aussi : M. Paul Regnault et ses amis ont tué quatorze sangliers et marcassins dans le bois des Cerceaux.

Quant aux battues aux loups elles se multiplient et nous ne saurions trop féliciter les louvetiers et les forestiers du Nord, de l'Ouest et du Centre qui les dirigent.

Nous espérons que ceux du Midi se hâteront de les imiter. Les loups et les chiens *enragés* désertent la Lozère, le Cantal, le Tarn-et-Garonne et l'Aveyron. Les fauves viennent jusqu'aux portes des villes, et dans plusieurs villages on a dû soutenir de véritables sièges contre ces carnassiers. Quant aux chiens enragés, ils jettent la terreur dans le pays et s'attaquent non seulement aux hommes mais aux animaux. La *Liberté* qui reçoit à peu près les mêmes renseignements que nous, cite une localité de l'Aveyron, dont un propriétaire a perdu successivement, dans l'espace de quelques jours, deux bœufs, trois vaches et plusieurs animaux de basse-cour qui avaient été mordus par des chiens enragés.

L'administration, ajoute ce journal, semble d'ailleurs ne se préoccuper guère d'un tel état de choses, car, jusqu'à ce jour, on n'a pris aucune mesure en vue de prévenir les accidents, tout au moins en obligeant les propriétaires de chiens à les museler.

Tarbes et Nice sont les deux points de la France que notre rude hiver ne visite pas, le pays est tout ensoleillé, et sous un ciel bleu on peut admirer sans grelotter les montagnes environnantes couvertes de neige. Quant à l'Algérie, ce paradis d'hiver que la France s'est créée de l'autre côté de la Méditerranée, elle est resplendissante : A Alger, il y a une moyenne de 22 degrés de chaleur à l'ombre !

Nous terminerons cette courte chronique en empruntant le mot cynégétique de la fin à la *Chasse illustrée*.

Ceci est de l'histoire :

Dans une chasse dont il est locataire, un de nos Nemrod a abattu un superbe sanglier. Revenu à son hôtellerie il dépèce la bête et en envoie les morceaux à plusieurs amis, en y joignant sa carte.

Deux jours après il reçoit les remerciements de ceux auxquels il a fait partager sa bonne aubaine. En témoignant sa reconnaissance, l'un des amis a plaisamment écrit :

— Est-ce toi l'auteur du crime ?

Le disciple de saint Hubert répond aussitôt :

— C'est moi qui suis l'auteur du crime. Je t'attends pour commettre un nouvel assassinat. Arrive vite.

Et il fait porter la dépêche à la station télégraphique, qui la transmet sans sourciller.

Seulement, il paraît que dans les grands centres on est plus scrupuleux. Pensez donc ! Par le temps de crime qui court, on ne saurait prendre trop de précautions....

Le soir même, et alors qu'il se disposait à goûter les douceurs du sommeil, le signataire du coupable télégramme voit arriver un gendarme, revêtu de son uniforme et muni de tous les pouvoirs, des pouvoirs toujours désagréables à ceux contre lesquels on les exerce....

L'enquête s'est terminée par un éclat de rire général.

Notre ami a juré qu'on ne l'y prendra plus. Il avait cru au secret des dépêches.

Désormais il surveillera son style.

FLORIAN PHARAON.

BULLETIN FINANCIER

Le marché persiste à manquer complètement d'entrain, et reste livré aux agissements de quelques spéculateurs qui mettent à profit l'absence d'affaires pour faire à leur gré de la faiblesse ou de la fermeté. — Aujourd'hui, nous assistons encore à une séance dépourvue d'intérêt; les ventes de rentes continuent à se produire, d'une manière restreinte il est vrai, mais elles paraissent suffisantes pour entretenir les hésitations de la Bourse et la dépréciation soutenue de nos fonds d'État. La faiblesse que nous constatons est attribuée à la situation politique, mais plus encore aux progrès lents mais continus de la raréfaction de l'argent. — Les places étrangères subissent comme nous les influences de la fin d'année qui s'approche; elles nous envoient des cours stationnaires.

Quelles que soient les rigueurs de la saison et les dissensions politiques actuelles, peu favorables à une sérieuse reprise des affaires, la situation financière de notre pays est excellente et ne souffre aucune comparaison avec celle des autres grands États européens.

Le public a suivi avec grand intérêt la marche si satisfaisante de nos impôts depuis le commencement de cette année. Les plus-value encaissées par le Trésor autorisent à prévoir que, pour les prochains exercices, l'État disposera de ressources supérieures à ses besoins. On compte que les chambres profiteront de cette situation pour restituer aux contribuables, sous forme de dégrèvements, une partie des excédents de recettes budgétaires.

Les *Fonds étrangers*, qui avaient donné lieu à une hausse importante depuis quelque temps, supportent actuellement quelques réalisations qui les maintiennent dans une limite plus réservée. — L'*Italien* revient au cours de la clôture avec peu d'affaires. — Le ministre des finances d'Italie persiste dans ses vues optimistes au sujet de l'amélioration du budget. Quoi qu'il en soit on entrevoit une prochaine émission de rente. — Les *Fonds égyptiens* sont plus faibles, on s'occupe de la réalisation du gage du grand syndicat égyptien. — Les *Fonds austro-hongrois* sont un peu plus demandés, mais sans donner lieu à des transactions bien suivies. — Les *Fonds turcs* attendent vainement la solution de la dernière combinaison financière; cette solution est attendue déjà depuis plusieurs années.

Le marché de nos *actions de crédit* est momentanément très calme. — Nous avons dit précédemment que la *Banque hypothécaire* procédera, le mardi 6 janvier prochain à une émission d'obligations s'élevant en capital à 600 millions. — Nous aurons à étudier cette excellente affaire.

Quant à présent nous dirons que les 1,200,000 obligations de 500 fr. seront émises à 48· fr. rapportant un intérêt annuel de 15 fr., remboursables toutes à *mille francs* en 75 années. Il y aura six tirages par an. Les fonds provenant de cet emprunt sont destinés à faire des prêts hypothécaires, conformément aux règles établies par les statuts.

Le *Crédit foncier* éprouve un temps de repos dans la hausse de ses cours. — Le *Mobilier* se tient dans les mêmes cours. — Le *Foncier d'Autriche* se négocie à 715 fr. T.



LA FÊTE DE L'HIPPODROME

De huit heures à minuit.

Sauf quelques défectuosités de détail dans l'organisation, défectuosités à peu près inévitables d'ailleurs, et qui se reproduisent à toutes les solennités de ce genre, la fête de Paris-Murcie a été digne en tous points de l'idée qu'on pouvait s'en faire. Personne ne nous démentira si nous affirmons que cette nuit n'a duré qu'une heure.

Ainsi que nous l'avions annoncé, la fête a eu des parties bien distinctes. Le concert jusqu'à minuit; la *Verbena* à partir de minuit.

Pour le concert, l'arène de l'Hippodrome n'a été ouverte qu'aux commissaires et aux exécutants. Aussi le coup d'œil que présentaient, dès dix heures, les tribunes et les gradins d'amphithéâtre était-il vraiment magnifique. Une gamme charmante de couleurs claires, des miroitements de pierreries, des jolies femmes à ne plus les compter.

Quant à l'effet produit par cette ville de carton-pâte, élevée au milieu de l'arène comme par un coup de baguette magique, il était aussi merveilleux. C'étaient les splendeurs architecturales, les curiosités historiques de l'Espagne, à portée de l'œil et de la main.

Minuit. — Les vendeuses arrivent dans leurs plus jolis costumes et se rendent à leurs postes. La foule grossit de plus en plus. Une grande farandole costumée se déroule, éblouissante à travers la piste.

De minuit à cinq heures.

La pittoresque farandole vient d'être terminée; le carillon de la Giralda sonne à toute volée; les orchestres jouent ensemble une marche triomphale; le carnaval, la verbena, commencent. Les spectateurs des tribunes se précipitent par toutes les issues dans l'enceinte déjà envahie depuis longtemps par un millier de personnes, qui ont pu y pénétrer et y rester pendant toute la première partie de la fête, grâce à un subterfuge assez plaisant.

Le coup d'œil de la piste, du haut des gradins, était véritablement fort pittoresque à ce moment-là. La lumière électrique, les flammes de bengale, les lanternes vénitiennes, les verres de couleur, illuminaient d'une clarté fantastique les constructions aux tons et aux formes si variés, disséminées dans un désordre charmant, et la foule compacte et joyeuse où les mantilles blanches, les vestes pailletées et colorées des toreros, des picadores, les uniformes des soldats espagnols, les costumes de théâtre des dames vendeuses ambulantes et de nombreuses spectatrices, jetaient sur le fond des habits noirs des notes de couleurs du plus charmant effet. Sur tout cela, dominent, se fondant dans une harmonie étrange, les bruits des orchestres fantastiques, des boutiques, des tréteaux et de la foule enthousiaste.

MM. Franconi, dans l'axe de l'entrée de la porte, ont édifié un cirque miniature ou des clowns exécutent les cabrioles les plus divertissantes. Mlles Piccolo, Léa d'Asco et Delesy font la recette après chaque tour ; les places sont plus chères que sur le boulevard de la Villette ; mais l'énumération complète de toutes les boutiques nécessiterait de trop longues écritures pour que nous puissions l'entreprendre. La piste n'est point tout. Dans la salle des Armures, sur un théâtre improvisé, M. Hermann fait des tours de prestidigitation des plus intéressants ; dans un coin, l'on danse... et il n'y a point de municipaux ! Plus loin, dans les boxes, l'on soupe ; enfin, partout, l'on s'amuse, l'on rit, et à trois heures du matin, malgré l'éloignement de l'Hippodrome, l'on ne songe point encore à partir.

En résumé, la fête de la Presse a été splendide, de tous les points : les gelés de Paris et les inondés de Murcie seront largement secourus. La recette totale : entrées, tombolas, boutiques, restaurants, a dû être considérable.

GASTRONOMIE

—

FILETS DE SANGLIER BRAISÉ

Il est de saison de donner quelques recettes pour la préparation des diverses parties du sanglier. Nous donnons aujourd'hui la recette de filets de sanglier braisé que nous devons à l'obligeance d'un veneur renommé pour ses qualités gastronomiques.

Après avoir paré un filet de sanglier comme un aloyau qui doit être cuit à la broche, mettez-le dans une casserole avec deux bardes de lard, une dessous, une dessus, une tranche de jambon maigre; deux ou trois carottes, autant d'oignons piqués de clous de girofle, deux feuilles de laurier, une branche de thym, un bouquet garni, un bon assaisonnement de sel et de poivre, et deux verres de vin blanc. Faites cuire pendant deux heures avec feu dessus et dessous; retirez le filet de la casserole; passez la sauce de cuisson, dégraissez-la, faites-la réduire vivement si elle est trop longue et versez-la sur les filets de sanglier au moment de le servir. Le filet de sanglier, cuit selon la recette qui précède, peut être aussi servi avec une sauce piquante.

P. DE BALBAAC.

—

MENU

—

Potage à la purée de navets.
Pâté de foie gras (Bontoux).
Filets de sanglier braisé.
Canard sauvage rôti.
Haricots aux croûtons.
Gâteau de lazagnes.

—

Un verre de la véritable *Liqueur Bénédictine*.

P. DE B.



Tiré de LA REVUE DE LA MODE 13-15, quai Voltaire

Saint-Hubert écrit dans l'*Illustration* de cette semaine :

« Encouragés par le succès d'une première publication, *La frégate l'Incomprise*, MM. Sahib et Vanier viennent de lancer un second volume qui embrasse la marine depuis l'école jusqu'aux manœuvres d'escadre. L'ouvrage est intitulé : *Croquis maritimes;* ses illustrations sont toutes de la main de M. Sahib. Elles sont charmantes et originales. Les types de l'officier, du maître, du gabier, passent sous nos yeux à côté des détails les plus variés de l'armement et de la timonerie. Le texte est écrit dans un style aisé, quoique technique. Enfin il n'y a qu'à louer. cet ouvrage, d'un intérêt exceptionnel, est actuellement en vente chez Léon Vanier, éditeur à Paris, sur le quai Saint-Michel. »

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Corsage Camargo en peluche et satin. — Face : Ce corsage, montant et fermé par de gros boutons, est orné de deux grands revers longs en satin ; le bas du corsage, en peluche, forme paniers. Manches justes a revers de satin ornés de nœuds.

Dos : Le revers en satin forme grand col sur les épaules ; le bas du corsage est relevé en draperie tout autour.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lorilleux).

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

2e Année. — VOL. II. — N° 59.
SAMEDI, 27 DÉCEMBRE 1879.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr.; — 6 mois, 15 fr. — un an, 30 fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.

Dans notre dernier numéro, deux gravures : le « Portrait de Philippe Rousseau *», par Dubufe, et «* Un Importun *», par Lambron, ont été insérées sans la mention que MM. Goupil et Cie sont seuls propriétaires du droit de reproduction et qu'ils nous avaient autorisé à publier ces deux sujets. — Nous regrettons cette omission, et nous venons la réparer de notre mieux; nous devons déclarer que MM. Goupil et Cie, s'inspirant de sentiments de bonne confraternité et toujours empressés d'être utiles aux artistes — accordent très gracieusement aux éditeurs de périodiques illustrés la faveur de publier les œuvres qui appartiennent à leur grande maison. «* La Revue *» faisant un office de publicité et choisissant parmi les œuvres d'art celles dont l'intérêt survit à l'actualité, doit se montrer reconnaissante envers MM. Goupil et Cie comme envers tous autres, du bienveillant appui que le journal obtient par ces autorisations. Ce compliment de fin d'année s'adresse en même temps à tous nos collaborateurs.* (La Réd.)



MADEMOISELLE JANE HADING

DU THÉATRE DE LA RENAISSANCE

Dessin à la plume (J. Gillott) par M. L. Carred

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES

CHRONIQUE

Diversité, c'est la devise de l'humaine nature. Chaque pays du globe et chaque saison de l'année ont leur genre particulier de plaisir, — de Sport — pour nous servir d'un mot emprunté à une langue spéciale, aujourd'hui fort en vogue. Le Printemps a ses cavalcades et ses chevauchées dans les forêts, où chantent les buissons en fleurs ; l'Été a ses excursions sur les montagnes aérées, et ses longues stations sur les rivages, que rafraîchit la brise marine. Le Nord et l'Hiver ont les exercices du patin sur la glace.

Paris, cette année, a beaucoup patiné.

*
* *

Vous le connaissez ce joli parc en plein bois, si bien coupé et si bien aménagé, heureux mélange d'eaux, de bosquets et de gazons, dominé çà et là par des cottages et des chalets, constructions élégantes et légères, d'un aspect souriant et gai : il est réservé aux plaisirs des amateurs d'un double sport : en été, Tir aux pigeons ; en hiver, Cercle des patineurs.

Nous ne sommes point des patineurs de la force des gens du Nord, Russes, Polonais, Danois, Suédois, Norvégiens — ou même, sans aller si loin, des Allemands et des Hollandais. Ce n'est pas notre faute ; l'exercice nous manque : à moins d'une année exceptionnelle comme celle-ci, nous ne pratiquons pas assez longtemps.

Les Suédois, sur le lac *Mélar*, dont les longs bras entourent et pressent amoureusement Stockholm, la cité royale ; les Norvégiens, sur les grands fjords dont les dentelures profondes pénètrent de toutes parts leur pays accidenté, accomplissent, à l'aide du patin, des prodiges d'audace, de force et de rapidité. En Norvége, l'exercice du patin fait partie de l'éducation de la jeunesse. Il est national. L'armée régulière comprend un régiment de patineurs, remarquable pour la netteté et la précision de ses évolutions. Le patin des Norvégiens, des Lapons et des Finlandais, ne ressemble en aucune façon à celui dont nous nous servons en France. Il consiste en deux planches de sapin, minces, effilées, juxtaposées de champ, et légèrement recourbées à chacune de leurs extrémités.

Si la longueur de leurs hivers a permis aux Norvégiens et aux Suédois d'acquérir une véritable habileté dans l'exercice du patin, nous avons, de ce côté-ci de la Baltique, des peuples capables de rivaliser avec eux.

Je citerai en première ligne les Hollandais, auxquels le vaste développement de leurs canaux semble offrir un champ immense pour ce genre de sport, qui réclame avant tout un libre espace. Les Hollandais sont surtout remarquables pour leur



Croquis de M. BIGOT.

rapidité : ils parcourent en ligne droite de grandes étendues avec une promptitude surprenante.

Berlin possède aussi de nombreux et habiles patineurs. L'ancienne cité des princes électeurs de Brandebourg est parfaitement située au point de vue du sport qui nous occupe. Sans redouter les froids terribles de Pétersbourg et de Moscou, elle a, cependant, des hivers assez longs pour que ses patineurs puissent se livrer plusieurs mois à leur exercice favori. La nappe glacée de la Sprée, les ruisseaux du Lustgarten et de Monbijou, et surtout les petits étangs du Thiergarten offrent un véritable champ clos aux ebats des patineurs. Le Thiergarten manque un peu d'horizon, et le regard s'y trouve comme emprisonné. Mais, par une belle après-midi de décembre ou de janvier, quand les rayons de pourpre passent obliquement à travers les rameaux dépouillés, quand la foule se répand sur le bassin gelé des Poissons d'or, le Thiergarten prend un aspect vraiment joyeux, et les Berlinois n'ont pas du tout l'air d'y être venus pour le roi de Prusse.

*
* *

Très joli aussi le patinage à Vienne. La capitale de l'Autriche n'est pas moins folle de plaisir que la capitale de la France. Je ne connais pas de ville plus animée, plus gaie, où les physionomies plus spirituelles s'animent d'une expression plus aimable. Nulle part on ne goûte avec plus d'ivresse ce que le poète appelle le doux oubli de la vie. Habiles à tous les exercices du corps, adroits cavaliers, valseurs intrépides, les Viennois sont aussi des patineurs excellents, et leurs femmes, dont on connaît la grâce et le charme, partagent avec eux les plaisirs de ce sport entraînant.

*
* *

Depuis la création des lacs du bois de Boulogne, le patinage a pris tout à coup chez nous un développement inattendu.

La société étrangère, qui s'acclimate si aisément sur les bords de la Seine, a largement contribué à notre éducation technique et spéciale, en venant partager nos ébats sur la glace, et en aidant nos belles peureuses à faire leurs premiers pas — car ce n'est point aux pieds chaussés du patin que l'on dira jamais :

« Le premier pas se fait sans qu'on y pense ! »

L'établissement des Skating-Rinks, si à la mode à Paris, depuis le fameux *Ballet des Patineurs* du Prophète, n'a pas moins fait pour vulgariser chez nous l'usage du patin, bien que le patin à quatre roulettes diffère essentiellement de celui qui garde si merveilleusement son équilibre sur sa fine lame d'acier.

Le Cercle des Patineurs a eu longtemps ce que les joueurs appellent la *guigne*. Pas un hiver présentable depuis sa fondation. Il a pris sa revanche en ces derniers temps, et, s'il n'a pas une âme ingrate, il fera inscrire en lettres d'or dans ses annales le nom béni de décembre, et l'heureux millésime de 1879. Quelles après-midi charmantes, depuis bientôt un mois, pour les amateurs de ce sport, élégant entre tous ceux que nous ramène l'hiver.

Quand on a suivi un moment l'Avenue des Acacias, et longé le Pavillon d'Armenonville et l'Ile des Cèdres, un petit chemin que l'on trouve sur sa droite conduit jusqu'au mince treillage qui sert d'enclos au terrain du Cercle. Sur toutes les routes, où le vent chasse par rafales des tourbillons d'une fine poussière de neige, des chevaux couverts de housses aux monogrammes blasonnés battent le sol durci par le froid, tandis que leurs cochers, insuffisamment protégés par leurs larges pèlerines de fourrures, se promènent à grands pas devant

les petits coupés, dont les glaces sont brodées de fleurs et constellées d'étoiles par le givre.

Nous entrons.

Un long tapis de sparterie s'étend sous nos pas jusqu'au bord du petit lac, disposé en fer à cheval, et déjà envahi par la foule. La neige se déroule sur les pelouses en nappes blanches, auxquelles les rayons du couchant donnent des reflets roses; çà et là, par masses, les grands arbres se détachent sur l'horizon, avec des tons roux, mordorés et puissants.

Sous une vaste marquise, des femmes en robe de laine grise et en bonnet blanc, — les OUVREUSES du Cercle — chaussent le petit pied des patineuses de l'engin nécessaire à leurs brillants exercices. Les amateurs regardent l'effet des bas rouges, bleus, verts ou violets, qui tranchent par une opposition vive sur la blancheur de la neige.

Hésitantes tout d'abord, un peu craintives, trébuchantes parfois, tantôt seules, tantôt la main dans la main d'un cavalier que son expérience enhardit, les *sportwomen* s'élancent sur la glace, qui répond par un bruit d'étoffe qu'on déchire à l'attaque de l'acier tranchant.

Elles partent : elles sont parties! Rien n'est joli comme les passes et les voltiges des virtuoses du patin décrivant des courbes, dessinant des arabesques, brodant des festons, inventant des figures, et, au milieu de leurs entrelacs sans fin, traçant des chiffres mystérieux dont personne ne dénouera l'imbroglio. Les novices se heurtent à tous les obstacles; les habiles se faufilent, se glissent, s'insinuent, et passent en les effleurant.

De temps en temps les frileux vont se réchauffer autour des grands braseros, où le coke flambe dans de larges grilles, en teignant la neige de lueurs empourprées.

Les élégantes, celles qui recherchent en tout le fin du fin, ont une toilette spéciale pour le *skating:* la jupe courte, la veste serrée à la taille, noire ou bleue, plus souvent verte, toujours bordée de fourrure; pour coiffure, la coquette toque de loutre, de martre ou de petit-gris, avec plume de faisan, de héron ou de coq de bruyère.

*
* *

PARIS-MURCIE — voilà le mot qui a rempli pendant trois jours la bouche de ce monde oublieux, qui l'aura peut-être oublié à l'heure où ces lignes paraîtront *.

« Succès oblige! » dit le proverbe. Il eût été peut-être difficile de mieux faire pour les inondés de *Murcie* que pour les inondés de SZÉGEDIN. On a voulu pourtant que l'ESPAGNE ne fût pas jalouse de la HONGRIE, et la fête de l'HIPPODROME a répondu de son mieux à la fête de l'*Opéra*.

Point de comparaison possible.

L'Hippodrome ne nous offrait point ce cadre magnifique, étincelant de l'Opéra, qui semble appeler le déploiement de tous les luxes et de toutes les pompes — il a été cependant pittoresque, original et curieux. A peu près nulle au point de vue artistique, la fête du 18 décembre ne peut lutter



EROS

(Collection de *L'Art*.)

avec les merveille que nous offrirent les organisateurs du festival hongrois, où toutes les étoiles du ciel lyrique défilèrent devant un public charmé. Dans cette dernière nuit, les yeux seuls ont été satisfaits; mais on peut dire qu'ils ont été rassasiés de merveilles.

La miniature de ville espagnole improvisée par notre collaborateur, M. ARVEUF, a réuni tous les suffrages. L'entrée de la reine ISABELLE II, précédée de ses gardes et suivie de sa cour, n'a pas manqué d'une certaine grandeur; les musiques espagnoles, les cuadrillas, les toréros et les picadores ont été l'objet d'une curiosité vive et sympathique. — Mais le succès de la nuit — j'en demande pardon à l'Espagne, — a été pour la France — il a été pour les jolies actrices des grandes et petites scènes parisiennes, vêtues de costumes élégants, pimpants et galants, et qui ont vendu beaucoup de choses à beaucoup de gens, et fait beaucoup d'affaires au comptant et à terme. Une jolie demi-mondaine, que je soupçonne d'avoir des intelligences dans la librairie Plon, détachait d'un mignon carnet à souches des chèques de vingt francs, donnant droit à un exemplaire du journal PARIS-MURCIE, qui n'a paru qu'une fois et dont le succès n'a pas eu de lendemain.

* Alors que d'une voix unanime toute la presse parisienne a rendu hommage au talent de notre ami et collaborateur M. Fransquin Arveuf, il nous sera permis de lui adresser ici nos félicitations chaleureuses. L'habile créateur de cette œuvre improvisée a montré une fois de plus quelles sont les ressources de son érudition et de son goût. Que d'imagination dans ces constructions hispaniques, quel ravissant fouillis, que de variété dans l'architecture de ces décors? Ici la porte des arènes, plus loin le sévère portique, là une église, une colonnade, des maisons et des tonnelles, enfin la *Giralda*, haute, élancée, dominant les jardins ombragés de palmiers. Rien ne manquait à l'illusion féerique, et c'était bien plus qu'un château en Espagne, c'était l'Espagne elle-même sous les banderolles de la fête, éclairée par des feux qui complétaient le tableau en prêtant à chaque objet le puissant effet des radiations solaires et la magie des ombres transparentes. Voilà ce que M. Fransquin Arveuf a conçu et exécuté en quelques jours. Ce tour de force le place en première ligne dans l'estime du public et de ses confrères en même temps qu'il recueille une grande et juste part de la reconnaissance due par les malheureux de France et de Murcie aux artistes dont l'âme a été inspirée par les plus admirables élans de la Charité. *(La Réd.)*

*
* *

L'OPPORTUNISME n'est pas chose à dédaigner, et venir à point m'a toujours paru une preuve d'esprit. Ce mérite, joint à beaucoup d'autres, assurera le succès du nouveau cercle qui vient de s'ouvrir rue Vivienne, dans les salons de FRASCATI, sous le nom de CERCLE DES ARTS LIBÉRAUX, et dont l'inauguration très solennelle avait réuni samedi soir, une assistance nombreuse, brillante et sympathique et obtenu le concours d'une pléïade d'artistes appartenant à nos premières scènes dramatiques et lyriques.

LE CERCLE DES ARTS LIBÉRAUX se propose un grand but, et personne plus que nous ne souhaite de le lui voir atteindre. Il veut devenir le foyer de la grande famille artistique dont les membres, répandus et disséminés partout auraient tant d'intérêt à se connaître, et, par des expositions de peinture et de sculpture, des auditions musicales et des représentations dramatiques, il veut donner à tous les talents — ce qui leur manque si souvent, le grand jour de la publicité — sans lequel le début est toujours si difficile et la carrière souvent si rude.

Donnée dans les salons du CERCLE, qui sont des galeries magnifiques, la fête d'inauguration a été tout à la fois splendide et charmante, pleine d'entrain et de cordialité, et fesant le plus grand honneur à l'habileté et au goût de ses organisateurs, sans prédominance de la partie littéraire sur la partie musicale, mais au contraire, avec l'accord parfait des deux éléments.

Qu'il me suffise de citer les noms de Gounod, d'Hérold, d'Ambroise Thomas, de Victorien Joncières, de Reyer, de Salvayre et de Serpette, d'un côté et de l'autre, ceux d'Henri Bornier, d'Armand Silvestre et de Crisafulli.

Le prologue mordant aristophanesque et tout plein de vives personnalités, de M. GASTON HIRSCH, a été fort bien détaillé par le cadet des Coquelin, que nous avait prêté la COMÉDIE-FRANÇAISE. — Mais, parmi les exécutants, les honneurs de la soirée ont été pour M. MAUREL, de l'Opéra, auquel on a fait une ovation aussi enthousiaste que méritée. Sa voix bien timbrée, chaude et vibrante, son beau style, son émotion communicative ont électrisé toute l'assistance, qui l'a récompensé par des bravos, des bis et des rappels sans fin.

*
* *

HEUR ET MALHEUR! Ces deux mots résument fidèlement l'histoire du théâtre en général, et celle de l'ODÉON en particulier. Le second théâtre français a donné le même soir deux pièces dont les destins sont bien différents. — Une *perle* et une *veste!* comme disait une de nos voisines de balcon, jolie *Marchande à la toilette*, venue là sans doute avec un billet de faveur. La *perle* a été trouvée, montée et sertie par ce fin lapidaire, qui avait déjà donné à l'Odéon cet autre bijou qui s'appelle le PASSANT; vous avez nommé FRANÇOIS COPPÉE. — Quant à la *veste*, demandez à mon tailleur.

LOUIS ÉNAULT.



C'est dans ce mois que nous devons clore les éphémérides de chasse et de pêche que nous avons commencées avec l'année qui va finir. L'épreuve climatérique que nous traversons en simplifiera singulièrement le dernier chapitre. Nous n'avons · plus qu' n conseil à donner à ceux de nos lecteurs que ces renseignements intéressent, conseil dicté par les cruelles circonstances au milieu desquelles nous nous trouvons. celui d'essayer, par tous les moyens dont ils disposent, de préserver ce qui nous reste de gibier de la complète destruction qui le menace. Ils doivent balayer la neige dans un guéret autant que possible à l'abri du vent, et toujours éloigné d'une haie, d'un buisson, d'une éminence dont un maraudeur puisse se couvrir pour fusiller les oiseaux affamés, et y faire répandre tous les deux jours au moins des criblures de blé, du sarrazin à l'intention des perdrix et des faisans. Quelques bottes de trèfle et de luzerne, distribuées dans les bois aux basses fourches des cépées, serviront d'aliments aux lièvres et aux lapins, et votre acte charitable aura sa récompense; ces distributions diminueront les dommages que, dans de semblables circonstances, ces rongeurs causent toujours aux jeunes écorces. Maintenant comme nous tenons beaucoup à ce que vous ne puissiez pas nous reprocher d'avoir abusé de votre confiance, nous vous préviendrons qu'il n'y a rien d'impossible à ce que votre bonne volonté et vos grenailles se dépensent en pure perte. Depuis le 8 décembre, tous les jours, dans nos promenades, nous ramassons des oisillons qui ont succombé aux rigueurs atmosphériques; nous avons tenu dans nos mains deux perdrix congelées et dont la mort était visiblement due à la même cause. Ces oiseaux se défendent moins que les quadrupèdes; tandis que les lièvres s'enfouissent sous la neige, la perdrix, qui gîte à sa surface, reste exposée à toutes les inclémences de ces terribles nuits. Le froid et la faim, c'était déjà beaucoup; avec le braconnage pour appoint, il n'y a guère à espérer leur survie.

L'administration avertie par ce qui s'était passé l'année dernière dans des circonstances semblables, quoique infiniment moins dures, eût dû, à notre humble avis, fermer la chasse aussitôt qu'il est devenu probable que les neiges allaient séjourner longtemps sur la terre. La chasse est interdite, soit; mais il reste à connaître le degré de respect qu'obtiennent les prescriptions légales. Nous avons les mains pleines de renseignements sur les déprédations braconnières qui depuis quinze jours se livrent carrière. Nous pourrions en citer de curieux, mais nous préférons demander à un fait pour ainsi dire officiel la mesure de ce que pèse cette interdiction. La semaine dernière, dans ce journal même, un de nos collaborateurs établissait un parallèle entre les prix plus que modérés auxquels se maintenait le gibier, et la hausse énorme que les autres denrées avaient subie. N'est-il pas de toute évidence que le contraire se fût produit si les arrêtés préfectoraux eussent été le moins du monde obéis. La suspension du droit de chasse en temps de neige reste une simple chimère si la prohibition de la vente et du colportage du gibier n'en est pas le corollaire; il est impossible qu'il en soit autrement, car cette prohibition est l'unique moyen de répression dont vous disposiez.

Pouvez-vous raisonnablement espérer que vos agents, gendarmes et gardes champêtres, se hasardent, à l'heure qu'il est, hors des sentiers frayés et pataugent dans la neige jusqu'au dessus du genou pour pousser des reconnaissances? Si vous le croyez possible, c'est que jamais vous n'avez franchi un kilomètre dans ces conditions. Remarquez qu'ils ont encore perdu les bénéfices des détonations qui leur signalaient les délits; avec 40 centimètres de neige, il n'y a plus que les naïfs qui se servent du fusil; les lièvres, les lapins sont *tués au pied*, c'est-à-dire assommés d'un coup de bâton, enveloppés par un épervier dans la caverne où ils s'abritent. Quant aux perdrix, on observe le champ où elles passent la nuit rassemblées, et d'un coup de traineau on rafle toute la compagnie. De tels actes seraient réprimés si l'autorité avait conservé le droit de saisie chez le coquetier du village où se concentrent les victimes; ils seraient en grande partie prévenus par la prohibition du colportage qui enlèverait à ce braconnage meurtrier l'appât du lucre qui le stimule.

Nous croyons que la nécessité de sauvegarder les tristes débris de nos populations giboyeuses devait l'emporter sur toute autre considération. Les besoins de l'alimentation parisienne nous touchent infiniment peu; s'il s'agissait de celle des classes laborieuses ou nécessiteuses, à la bonne heure, nous n'hésiterions pas à reconnaître qu'il n'y a pas à marchander les sacrifices; mais l'infortune des jolis soupeurs sevrés de perdreaux truffés quelques semaines plus tôt que d'ordinaire nous laisse froid; immoler à la satisfaction de ces messieurs et de ces dames les plaisirs futurs de cinq à six cent mille braves gens et risquer pour leur complaire de devenir dès l'an prochain les tributaires de l'Allemagne pour le gibier, cela peut passer pour un marché de dupe; aussi sommes-nous convaincu que ce n'est pas là ce qui a dû motiver les hésitations de l'administration. Nous craignons que les influences qui ont indirectement pesé sur ses déterminations, ce ne soit parmi les plus intéressés eux-mêmes à la conservation du gibier qu'il ne faille les chercher.

Au mois d'octobre dernier, un journal de sport hasarda assez timidement l'avis qu'en raison de la pauvreté de la production pendant deux années consécutives, de la pénurie giboyeuse qui en résultait, il serait peut-être sage de diminuer la période d'ouverture de quelques semaines. L'insinuation n'obtint aucun succès dans sa clientèle, les protestations les plus pathétiques affluèrent dans ses bureaux, toutes sur le même thème, savoir que ces messieurs ayant donné 28 fr. 75 pour leur permis, l'État leur en devait pour leur argent; un des signataires annonçait même l'intention de lui intenter une action s'il commettait la maladresse de céder aux objurgations du journaliste. Nécessairement, les préfets qui consultent le clan des disciples de saint Hubert pour savoir l'accueil qu'ils réserveraient à une clôture anticipée, ne doivent pas se trouver médiocrement embarrassés quand ils se trouvent en présence de pareilles menaces de revendication. La bredouille à perpétuité ne sera pas un châtiment trop rigoureux pour ces intelligents Nemrods; cette neige désastreuse le rend probable, c'est le seul bon côté qu'il nous soit possible de lui découvrir.

DE CHERVILLE.



ANALYSE DES SYSTÈMES

EMPLOYÉS PAR LES JOUEURS

A MONACO

et dans tous les hasards.

Rentrée de M. Martin-Gall. — Ses idées sur la marche du Jeu.

Au jeu, il y a trois sortes de mouvement:

1° *La vibration*, c'est-à-dire le mouvement qui résulte de chaque changement de la chance, de chaque brisure. Soit une noire, six rouges, quatre noires, trois rouges, etc., etc.;

2° *L'oscillation*, c'est-à-dire les ondes plus ou moins larges à droite et à gauche d'une ligne quelconque droite. Ces ondes croissent par rapport à cette ligne de plus en plus, et leur mesure est la racine carrée du nombre d'unités dont cette ligne se compose d'un bout à l'autre. Si on arrête le jeu après mille coups, on doit en normale avoir environ trente et un à l'écart, plus ordinairement aux deux tiers ou aux trois quarts de la figure.

3° *La déviation*. Lorsque le mouvement oscillatoire cesse d'être régulier, lorsque le pendule présente d'un côté des écartements de plus en plus prononcés tandis que de l'autre côté les écartements sont moindres progressivement, c'est alors que la ligne d'équilibre initiale est déviée. Ce phénomène est aussi indispensable que les deux autres à la production de tous les cas possibles, et s'il n'avait pas lieu, les lois ne seraient justes que sur une seule ligne, ce qui est absurde.

De même, dans le mouvement des corps célestes, on distingue pour un globe comme est la Terre:

La rotation sur elle-même;

Sa révolution autour du Soleil;

Sa translation dans l'espace par l'entraînement de tout le système solaire vers une constellation.

Si la déviation était reconnaissable à priori, la manière de se gouverner dans les ondes du jeu serait chose comparativement bien plus facile, de même que si les ondes obéissaient d'une façon régulière à la loi d'une amplitude croissante, le joueur n'aurait guère de peine à profiter des vibrations à l'aide d'une montante et d'une descendante. La vibration est insaisissable, et c'est pourquoi les théoriciens ont inventé l'axiome: *Chaque coup est nouveau.* On sait seulement que plus on observe de coups, plus ils se groupent en nombres réguliers selon la progression 1, 2, 4, 8, 16, 32, etc., etc.; ainsi, par exemple, si le coup 1 s'est répété trente-deux fois, 2 aurait dû paraître seize fois — 3^3 — 4^4 — 5^2 — 6^1 — et un coup supérieur une fois aussi. Le désordre dans ces apparitions est une des faces de l'instabilité du jeu. Avec les grandes surfaces d'observation cette instabilité tend à disparaître et l'équilibre des données théoriques se révèle avec une admirable docilité.

Quant aux oscillations, on ne peut mettre en doute que si elles sont interverties, entremêlées de telle sorte qu'après une ou deux ondes présentant des écarts sensibles il s'en présente de nouvelles plus petites, et s'il est vrai que ces ondes, tantôt se succéderont du même côté de la ligne initiale, tantôt alterneront à sa droite et à sa gauche — cependant ces oscillations elles aussi tout comme les vibrations, sont soumises à une loi mathématique et comme nous l'avons remarqué, leur amplitude ira croissant et se rapportant à la racine carrée.

Maintenant quel est le sort des lignes de déviation? Quelle est leur mesure et la loi d'enchaînement qui les assujettit? Nous devons les concevoir de toutes les grandeurs, plus ou moins déviées, alternées ou en séries, interverties,... c'est-à-dire ayant tous les caractères de la vibration et de l'oscillation, elles échappent d'une façon absolue par leur immensité à l'analyse de l'observation humaine. Mais il est permis de dire que la formation des lignes qui sont les axes de l'oscillation est dominée par le même ordre qui règle tout l'univers. Et si nous pouvions remonter dans le passé pour y saisir le premier point d'une chaîne de hasards quelconques, si nous connaissions la marche suivie par les événements de ces hasards, nous aurions sans doute la preuve que les déviations ont été contre-balancées, qu'elles vont toujours croissant et qu'elles peuvent se nombrer par groupes proportionnels inversement à leur étendue.

(A suivre.)



ESCRIME

Très jolie réunion d'amateurs chez Ruzé, dimanche dernier; on y faisait des armes classiquement et avec beaucoup d'ardeur. Les élèves du lycée Fontanes avaient été convoqués et l'un d'eux a brillamment tiré.

On a beaucoup applaudi les passes d'armes de MM. Olivier Conrad et Gondouin, le premier surtout a déployé de précieuses qualités comme pareur et riposteur; il est appelé à devenir de première force.

Très goûtés aussi les assauts de MM. Barthe Joseph, Quentin-Bauchard, Baudrier, d'Ancona, Javal, etc., etc.

On s'est séparé, enchanté de cette belle séance et se donnant rendez-vous pour un prochain assaut au mois de janvier.



TIGRE TERRASSANT UN CROCODILE

D'après Caïn, dessin de Lhermitte, gravure par Pannemaker.

(Illustration.)

ÉCHECS

PARTIE N° 84.

Viennoise (a.

Blancs. M. Lépine.	Noirs. M. Girod.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F D	2. C 3 F D
3. P 4 F R (*b*	3. P pr P
4. C 3 F R (*c*	4 P 4 C R
5. F 4 F D	5. F 2 C R (*d*
6. Roq.	6. P 3 T R (*e*
7. P 3 C R	7. P 5 C R
8. C 4 T R	8. P 6 F R
9. C 5 D (*f*	9. P 3 D
10. P 3 F D	10. F 3 R
11. C 5 F R (*g*	11. F pr C R
12. P pr F	12. C 4 R
13. T 1 R	13. R 2 D
14. F 5 C éch. (*h*	14 P 3 F
15. P 4 D	15. P 7 F éch.
16. R pr P	16. C 6 F
17. P 6 F (*i*	17. F pr P
18. C pr F éch.	18. C pr C (*j*
19. F 4 T	19. C pr T
20. R pr C	20. D 2 R éch.
21. R 1 F	21. T D 1 R
22. F 4 F R	22. P 4 T R
23. D 2 F D	23. D 5 R
24. D 3 C D (*k*	

et les Noirs font mat en onze coups comme suit :

	24. D 8 T éch.
25. R 2 F	25. C 5 R éch.
26. R 2 R	26. D 6 F éch.
27. R 1 R	27 C Pr P C R éch. déc.
28. R 2 D	28. T 7 R éch.
29. R 1 F	29. D pr F ech.
30. R 1 C	30. D 5 R éch.
31. R 1 F	31. D 6 R éch.
32. R 1 C	32. D 6 D éch.
33. R 1 F	33. T 8 R éch.
34. D 1/D	24. C 7 R mat.

NOTES.

a) Jouée dans le tournoi de novembre au Café de la Régence.

b) Le Gambit dans la Viennoise est dangereux pour le joueur qui a le trait.

c) Les Blancs ont ici deux attaques : 1° celle du texte ; 2° le Gambit Steinitz dont nous donnerons un jour l'analyse. Voici seulement les premiers coups : 4 P 4 D — D 5 T éch. — 5. R 2 R — P 4 D ! mieux.

d) Le coup juste pour deux raisons : 1° Cette défense Gréco-Philidor dans la partie ordinaire nous semble compromise par l'attaque suivante des Blancs : 1. P 4 R — P 4 R. — 2. P 4 F R — P pr P. — 3. C 3 F R — P 4 C R. — 4. F 4 F — F 2 C. — 5. P 4 D suivi de 6. P 3 F D et 7. D 3 C D. Mais dans la partie présente les Noirs n'ont pas cela à craindre puisque le C D de l'adversaire occupe la case 3 F D ;

2° Au contraire, les Blancs ont tout intérêt à ce qu'on joue le Muzio ; car leur C D sorti d'avance est beaucoup plus fort pour l'attaque que ne l'est le C D adverse pour la défense. Ex. :

5.— P 5 C R.— 6. Roq.— P pr C. — 7. D pr P — D 3 F R. — 8. C 5 D — D 5 D éch. (A). — 9. R 1 T — D pr F. — 10. D pr P — C 3 T R ! — 11. C pr P F D éch. — R 1 D. — 12. C pr T mieux.

A

8.— D 3 D.— 9. P 4 D — C pr P.— 10. D pr P — C 3 T R ! — 11. F pr C mieux.

e) Nous préférons 6. P 3 D.

f) Si 9. C pr P — P pr C. — 10. D pr P — C 3 F R !

g) Plus simple et plus dégageant était 11. P 4 D. C'est pour n'avoir pas sorti ce Pion que M. Lépine perdra.

h) Meilleur était 14. C 3 R — C pr F. — 15. D 4 T éch. etc.

i) La position est difficile. Toutefois 17. F 4 T valait un peu mieux.

j) Les Noirs gagnaient plus vite par 18. — D pr C. — 19. C 4 C éch. déc.

k) En prenant la Dame on évitait le beau mat en onze coups qui va suivre, mais on devait perdre également.

Solution du problème n° 92.

Composé par M. Gegerstam.

1. F 3 F R / P pr F ; 2. C 4 D éch. / T pr C ; 3. P 4 C R éch. / R pr T ; 4. T pr P mat.

2. — / R pr T ; 3. T pr P éch. / R pr C ; 4. P pr P mat.

1. — / F pr P ; 2. C 5 F D / C 7 T éch. ; 3. R 3 T / *ad libitum.* ; 4. F pr P ou C 4 R mat.

1. — / P 7 D ; 2. T pr P C / C 6 D ech. ; 3. R 3 T / *ad libitum.* ; 4. C fait mat.

1. — / T 3 D ; 2. C 4 D éch. / T pr C ; 3. F pr P éch. / R pr T ; 4. T pr P mat.

Nous avons reçu plusieurs solutions commençant par 1. — C pr T ; les noirs répondent 1. — F pr P, et il n'y a pas de mat au quatrième coup.

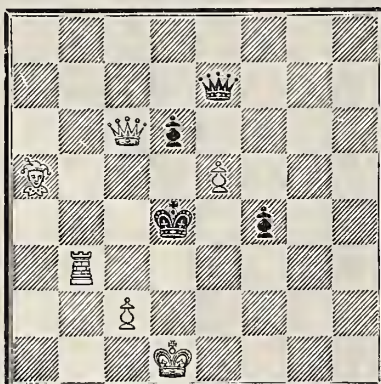
Solutions justes :

MM. Léon Quinet et Émile Fran, à Lyon ; Médignier, à Carlstadt ; de Madrazo, Barré.

PROBLÈME N° 97

composé par le Dr S. GOLD, de Vienne.

NOIRS



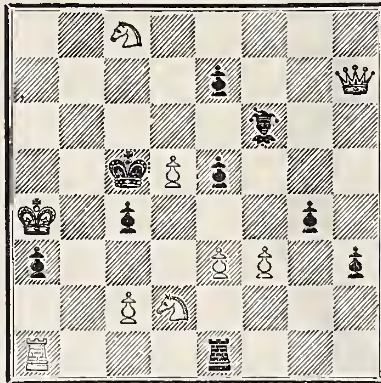
BLANCS

Les Blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 98

composé par le Dr S. GOLD, de Vienne.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

NOUVELLES

Nous venons de recevoir pour notre concours de problèmes un second envoi dont la devise est : *I tre anabatisti.*

— Dans le match Bezkrovny-Gossip, la quatrième partie a été gagnée par ce dernier. Chaque adversaire en gagne deux maintenant.

— Ainsi que nous l'avions prévu, M. Goudjou, jeune amateur roumain dont les progrès sont sensibles, a gagné le second prix du tournoi de novembre à la Régence ; en ce moment, il a toutes les chances de gagner le premier du tournoi de décembre.

— On nous apprend que la lutte par correspondance entre Glasgow et Copenhague vient de se terminer en faveur de cette dernière ville.

— Nous venons de recevoir de notre excellent confrère : *La Nuova e Rivista degli Scacchi*, un petit volume contenant les meilleurs problèmes des tournois internationaux qui ont eu lieu depuis deux ans, et dont voici la nomenclature :

1er Deuxième concours de la Nuova Rivista, 1877—78.
2e Premier id., Huddersfield College Magazine, id.
3e Deuxième id.. American chess association, id.
4e Premier id., American association letter, id.
5e Premier id., Britisch chess Problem association, id.
6e Quatrième id., Detroit Weekly free Press, id.
7e Premier id., Lowenthal Problem Tourney, 1878—79.
8e Premier id., American chess Journal, id.
9e Deuxième id., Concours de Paris.

Il est inutile d'ajouter que la palme appartient sans contredit à notre concours.

Ce petit résumé est excellent et devrait être entre les mains de tous les problémistes.

S. Rosenthal.

LES CARTES

LE PIQUET

L'un des coups les plus amusants à jouer au piquet est le quatre-vingt-dix en premier ou en dernier dix de blanc.

Remarquez que vous possédez déjà cet avantage inappréciable que cette valeur qui se compte *avant toute autre*, en même temps qu'elle vous permet l'offensive, vous donne une défensive superbe puisque vous ne pouvez être vous-même ni quatre-vingt-dix, ni soixante et que la témérité la plus extrême peut s'y excuser sans craindre les reproches de la prudence.

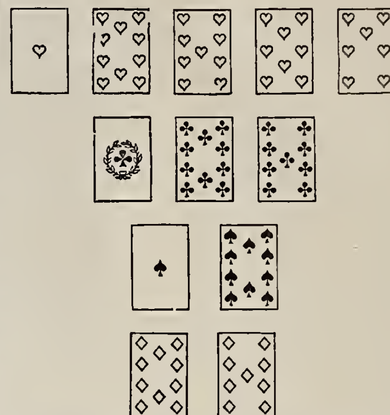
Néanmoins, étant donnés les avantages de cette prise de carte, il faut pour arriver au grand coup, négliger les quatorze et chercher ou le point ou l'égalité du point avec une quinte.

Lors même qu'il y aurait de l'autre côté trois quatorze de rois, de dames et de valets, je dis même plus quatorze d'as, vous auriez un quatre-vingt-dix puisque la quinte doublée du point vous fait vingt ou vingt et un et qu'en y ajoutant les dix de blanc vous arriverez de suite à quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-onze avant que l'adversaire ait pu compter un point, les quatorze ne passant qu'en second.

Pour le soixante il est nécessaire qu'on n'ait pas contre soi un quatorze, ou que le point étant égal on ait soi-même un quatorze bon.

On compte alors dix de blanc et quatorze vingt-quatre plus le point ou les séquences, et on arrive à soixante souvent en perdant la carte, il est vrai, mais le résultat est encore digne d'être tenté.

Nous donnons comme problème le jeu suivant :



Comment l'écartera-t-on en premier et en second.

Old Trick.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 266.

LS BR NRCRSD DLD LP DTNM M'TKLGN XTGBBR CRNGN LP MRFZLGN PSR XGVRNDR.

N° 267.

CXQCRNTLPLSHTPRLL
BRTNLVLNTQPRX.

EUUHEEUAUOUAI
EEEAEUEUEOUEU.

N° 268.

Avec les lettres qui composent les mots RIEN EN COCHE, former un mot de onze lettres.

N° 269.

G ? 1 ? E
C ? R ? S
A ? A ? E
A ? L ? E
A ? 1 ? E
G ? U ? E
A ? S ? Z

N° 270.

L ? R ? S
E ? I ? E
E ? E ? I
? SIL ?
? ERO ?
H ? 1 ? E
A ? C ? S
C ? O ? E

Solutions du 20 décembre 1879.

N° 261.

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des [cieux.

Lamartine.

N° 262.

FASCINATION

N° 263.

C H A I R E
H A I R E
A I R E
R E
R

N° 264.

B
R O C
R O U E N
B O U R D O N
C È D R E
N O E
N

N° 265.

H A R A S
A L I T E
R I V A L
A T A L A
S E L A M

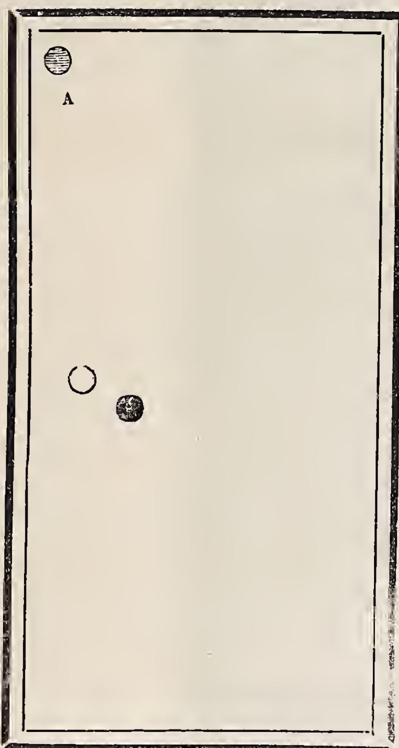
Solutions justes :

Mlle Delphine Dupré, 256, 7, 8, 9, 60.
M. Alfred et Mlle Marie G., 258, 59, 60.
Mme Marie Passeaud, à Lyon, 260.
Punch and Judy, à B. S. S.

EDME SIMONOT.

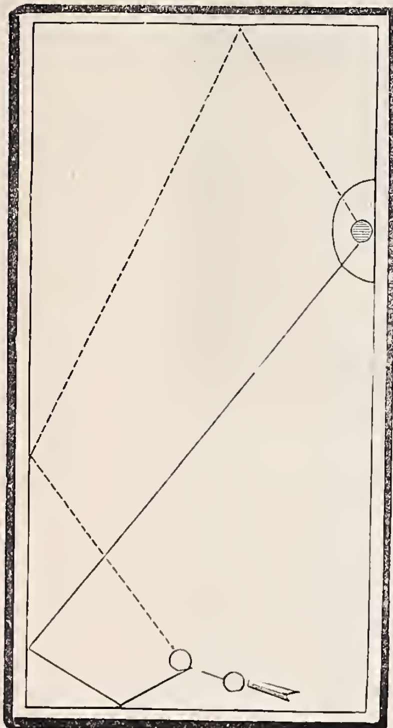
LE BILLARD

49e position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 58.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 56.

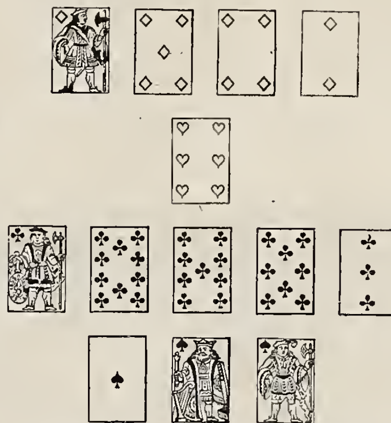
Avec six atouts par roi, valet et neuf vous devez espérer quatre levées. Cinq trèfles par l'as et la tierce à la dame doivent également vous donner quatre levées. Pour cela, comme vous êtes premier à jouer et que la direction du coup vous appartient, il faut aborder franchement l'attaque et éviter de perdre des temps en jouant par exemple le roi de cœur, carte qui serait très bonne au contraire si vous aviez quatre atouts seulement.

La dame de carreau qui retourne doit vous servir de guide et de point de mire pour l'entame du coup. Débuter par un petit, serait vous exposer à voir faire la dame et le dix seconds tout en laissant à votre gauche, l'as qui vous tiendrait en échec. Il vaut donc mieux débuter par le roi qui peut rencontrer la dame seule puis continuer par le valet qui peut trouver le dix second et vous laisser maître au troisième tour avec le neuf. Vous pouvez de la sorte jouer cinq atouts, n'en réservant qu'un seul pour affranchir la dame de trèfle. Cette tactique a pour but de permettre à votre partner de vous faire connaître sa bonne couleur et d'empêcher vos adversaires de conserver le cas échéant, un neuf ou un huit de trèfle cinquièmes.

Principe. — Avec six atouts par le roi et le valet, ou par la dame et le dix, il faut toujours, lorsqu'on veut les faire tomber, commencer par les plus forts.

PROBLÈME N° 57.

Carreau est atout.



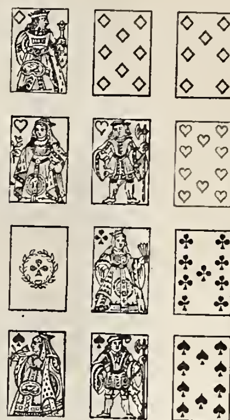
Premier à jouer. Comment débuterez-vous?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 58.

Votre adversaire a écarté trois trèfles. Il est donc doublement gardé à pique. Ses carreaux et ses cœurs, après l'as, seront maîtres quoi qu'il joue, et si vous essayez d'affranchir vos piques, vous perdrez la carte. Vous devrez donc, après avoir passé votre tierce majeure à trèfle, jouer l'as de cœur et le faire suivre d'un petit carreau. Vous êtes sûr, de cette manière, d'égaliser la carte en faisant deux piques. C'est une dérogation à la règle générale qui prescrit de garder ses rentrées, pour affranchir une longue couleur.

PROBLÈME DE PIQUET.

Quel sera votre écart en premier et en second avec :



ROBERT D'A.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons sous les yeux le second volume du *Musée artistique et littéraire* (1), composé des numéros du dernier semestre de cette importante revue hebdomadaire. C'est un ouvrage unique qui doit être entre les mains de toutes les personnes qui s'intéressent aux choses de l'Art. Ce travail manquait complètement à notre pays, et on n'avait point encore pensé à réunir et à donner à un prix accessible à toutes les fortunes, la reproduction des œuvres capitales des maîtres de toutes les Écoles et de tous les pays. Le tome second contient à lui seul, sans compter fleurons, culs-de-lampe, lettre ornées, plus de 200 dessins signés par Rubens, Poussin, Michel-Ange, Van Dyck, Hogarth, Véronèse. Le Corrège, Prud'hon, Léonard de Vinci, Le Titien, et, sans compter les maîtres modernes et une centaine de gravures des meilleurs tableaux et statues qui ont figuré au Salon. L'art y est représenté dans toutes ses manifestations, l'architecte y trouvera d'excellents travaux et des précieux dessins du vieux Vénitien Vitora, de Viollet-le-Duc, les reproductions de la Céramique, de la tapisserie y abondent, et les ornemanistes qui s'exercent sur le marbre, le bronze ou le bois, y rencontreront des modèles charmants signés de noms célèbres. Le *Musée* a fouillé toutes les Galeries, toutes les Collections particulières, de Madrid à Saint-Pétersbourg, de Londres à Naples. Nous voudrions voir cet excellent Recueil dont la rédaction est aussi curieuse qu'instructive, en toutes les Écoles de dessin, dans les mains de toute la jeunesse qui se livre aux travaux de l'Art. Nul ouvrage n'est plus propre à former et à guider leur goût, et à faire connaître les grandes conceptions, les ingénieuses élégances des maîtres, leurs vies, leur action sur leur siècle et leurs procédés.

Le *Musée artistique et littéraire* a obtenu un juste succès. Nous souhaitons vivement pour l'avantage et l'honneur de notre pays qu'il en obtienne un plus grand encore, il le mérite à tous égards, et nous sommes effrayé de ce qu'a dû coûter l'établissement du volume que nous déposons dans notre Bibliothèque sur la tablette où l'on revient toujours avec un intérêt nouveau.

(1) Le *Musée Artistique et Littéraire*, 33, avenue de l'Opéra. Revue hebdomadaire illustrée. Prix : Paris, par an, 14 fr., pour 6 mois, 7 fr.; province, par an, 16 fr., pour 6 mois, 8 fr. Belles gravures offertes en primes. On s'abonne chez tous les libraires.



DESSIN EN FAC-SIMILÉ PAR M. E. LÉVY.



LA TOILETTE DE L'ATELIER

d'après le tableau de M. Beyle.



LA RÊVERIE, d'après le tableau de M. Jacquet. *(Univers ill.)*

BULLETIN FINANCIER

Les retards qu'éprouve la reconstitution du cabinet semblent donner quelqu'impatience à la Bourse ; on colporte les bruits les plus divers au sujet des combinaisons en voie d'élaboration et pendant ce temps on ne fait pas d'affaires. Néanmoins, le retard de la formation du nouveau cabinet ne cause pas d'inquiétude au marché qui a repris beaucoup de fermeté.

Si la hausse ne s'est pas accentuée davantage, cela tient uniquement à l'exiguité des transactions qui sont plus réduites encore à cause de la fête de Noël à l'occasion de laquelle les Bourses étrangères sont fermées pendant deux jours.

On comprend que dans ces conditions le marché, livré à lui-même, n'ait pas songé à entamer de nouvelles affaires. Cependant, le ton général du marché est très satisfaisant ; partout la fermeté domine et l'on sent qu'une main habile et énergique tient les guides qui le conduisent. Mais la campagne de hause ne sera réellement ouver e que le mois prochain et il ne faut pas compter sur une bien grande animation pour la dernière semaine de l'année.

Les indications que donnent les derniers bilans des Banques de France et d'Angleterre sur la situation monétaire sont satisfaisantes. On ne voit pas se produire le resserrement qui était annoncé pour les derniers jours de l'année.

Le drainage de l'or s'est arrêté et, dans quinze jours, les ressources provenant du payement des coupons commenceront à venir sur la place. Cependant, il existe encore bien des incertitudes sur l'étendue des payements qu'il nous reste à effectuer à l'étranger pour nos achats de céréales.

Constatons l'animation des rentes françaises : le 5 p. 100 est à 81,50, l'Amortissable à 83,75, le 5 p. 100 varie entre 115,20 et 115,12 1/2. En emprunts étrangers, on offre l'Italien à 81,42 et le Hongrois à 86 fr. Le Foncier se traite à 1048,75, la Banque d'Escompte à 820; la Banque de Paris à 876,25, le Mobilier à 632,50, l'Hypothécaire à 691,25. Le Foncier d'Autriche fait 735, le Mobilier Espagnol 648,75. En chemins français, on négocie le Lyon à 1142,50 et le Nord à 1490. Les chemins Autrichiens sont à 598,75, les Lombards à 180, les Nord de l'Espagne à 255, les Romains à 125 et les Saragosse à 307,50. Les Allumettes font 372 50, le Gaz 1335, la Transatlantique 62250, les Suez clôturent à 718,25.

Signalons l'émission du Crédit Général français qui met en vente 11,500 actions de la Compagnie d'Assurances contre la grêle LE SOLEIL au prix de 400 fr. Les branches vie et incendie de cette compagnie sont très prospères.

Nous publions l'annonce de la Société Centrale Métallurgique du Donetz qui offre 16.000 actions de 500 fr. au pair, la Société pense que ces actions sont susceptibles d'une plus-value considérable. Enfin c'est le 5 janvier qu'à lieu la grande opération de la Banque hypothécaire dont nous publierons l'annonce dans notre prochain numéro. En voici déjà les conditions :

Le prix d'émission est de 410 francs payables ainsi :

20 fr. en souscrivant.
60 » à la délivrance des titres.
40 » le 10 juillet 1880.
40 » le 10 janvier 1881.
40 » le 10 juillet 1881.
40 » le 10 janvier 1882.
40 » le 10 juillet 1882.
40 » le 10 janvier 1883.
40 » le 10 juillet 1883.
40 » le 10 janvier 1884.
40 » le 10 juillet 1884.
40 » le 10 janvier 1885

avec facilité d'anticipation partielle ou totale après la répartition.

Il y aura six tirages par an. **Tous** les titres sortis seront remboursés à **mille francs**. Le 1er tirage aura lieu en mars 1880. L'intérêt annuel est de 15 francs, payable le 1er février. 1er mai, 1er août et 1er novembre.

L'émission aura lieu dans les sept établissements de crédit qui ont participé à la fondation de la Banque Hypothécaire, ainsi que dans leurs succursales.

Les formalités seront remplies pour l'admission des obligations de la Banque Hypothécaire à la cote officielle des Bourses de Paris, Lyon, Marseille, Lille, Le Havre, etc.

T.



CHRONIQUE DU SPORT

De tous les animaux domestiques le cheval est, sans contredit, celui dont les rapports avec l'homme sont le moins faits pour lui inspirer un sentiment sympathique vis-à-vis de son maître, et développer en même temps la somme d'intelligence dont la nature peut l'avoir doué. Effectivement, les premiers mois de son existence s'écoulent dans les douceurs du *far-niente* et la jouissance d'un libre arbitre absolu. Il en est brusquement arraché pour être violemment soumis à une contrainte pénible dont il ne comprend pas le but, et dont la manifestation se révèle à lui sous une forme douloureuse.

Son premier sentiment, et cela se comprend, est donc celui de la révolte. Il épuise tous les moyens pour se soustraire à des exigences imposées d'ordinaire avec une brutalité sauvage, parfois cruelle. Quand il s'est bien rendu compte de son impuissance à s'y soustraire, il se soumet comme un ennemi dompté, mais non comme un ami convaincu. Mais il lui reste forcément vis-à-vis de l'homme, c'est-à-dire de son bourreau, une impression de crainte et par conséquent de haine. Il se résigne, mais il ne peut voir approcher son maître sans éprouver une émotion d'inquiétude, car pour lui il est devenu le précurseur d'un mauvais traitement, ou d'une besogne pénible.

Il est à remarquer combien le moral d'un cheval diffère, suivant le mode d'élevage ou d'éducation employé vis-à-vis de lui. Chez bien des peuples, comme les Arabes par exemple, où il est traité en ami et en compagnon, il devient donc sociable et va de lui-même au-devant des exigences de son maître, si dures qu'elles puissent être. Quand il a été pris de force, il reste toute sa vie hagard, sauvage, impressionnable et craintif. A qui la faute? J'ai beaucoup, et pendant de longues années, expérimenté pratiquement les jeunes chevaux. J'entends par jeunes chevaux les poulains absolument neufs, n'ayant jamais subi un dressage quelconque, même le plus rudimentaire. Autrement, ce n'est plus cela, et si vert que soit un poulain quand il a été pratiqué, il est presque toujours faussé. Je suis arrivé à cette conviction, le jeune animal se souvient toujours de ses premiers rapports avec l'homme; s'ils ont été amicaux il devient docile et confiant, si, au contraire, il a rencontré un ennemi ou un ignorant vous ne pourrez peut-être jamais le faire revenir de cette première impression.

Il convient ici d'établir une différence radicale entre vos rapports avec le cheval d'homme à animal et de cavalier avec sa monture. Les premiers sont purement moraux, si je puis m'exprimer ainsi; les autres rentrent dans un tout autre genre d'idées, celui de la science de l'équitation. Nous devons donc les examiner chacun séparément, bien qu'ils se relient cependant entre eux par un lien commun en ce sens que, dans l'un comme dans l'autre cas, quand les choses ne se passent pas convenablement c'est toujours, ou tout au moins neuf fois sur dix, l'homme qui a tort.

L'action de l'homme, à de très rares exceptions près, se révèle d'ordinaire au jeune cheval de la manière suivante. Il a depuis sa naissance gambadé en liberté dans un pâturage avec ses compagnons, rentré parfois le soir dans un box vaste et spacieux, où on lui donne de l'avoine (quand on en donne, ce n'est pas toujours), mais enfin, libre de ses mouvements et, passez-moi le mot, de sa personne. L'opération préalable et indispensable consiste à lui passer un licol, premier signe d'esclavage. Elle exigerait beaucoup de temps, de précautions, de douceur et de patience, car en bonne conscience vous ne pouvez pas lui demander de venir lui-même offrir sa tête au joug, vous ne le feriez certes pas à sa place. Que fait-on d'ordinaire, on le rabat en l'effarouchant dans une écurie; et quand il est là, acculé, tremblant de peur (car le cheval est un animal timide), affolé, ne se rendant pas compte de ce qui se passe autour de lui, on lui jette une corde autour du cou, on assujettit ce lien à un barreau ou à un anneau, trois ou quatre hommes s'y cramponnent. L'animal nécessairement se débat comme un furieux jusqu'au moment où, à moitié suffoqué, râlant, haletant, ayant fait des efforts musculaires inouis, taré souvent pour le restant de sa vie (j'en ai vu se casser les reins), il est enfin à votre disposition, et triomphalement vous lui imposez le licol. Eh! bien, si toute votre intelligence n'a pu arriver à trouver un autre moyen de vous emparer d'un animal à moitié apprivoisé puisqu'il est né chez vous et a grandi sous votre direction; eh! bien, là vrai, ce n'est pas la peine de vous intituler le roi de la création.

Bien souvent je me suis amusé à licoter pour la première fois de jeunes poulains, et d'ordinaire c'étaient des produits de pur sang, par conséquent ni les moins susceptibles ni les moins violents. J'y ai mis trois, quatre, cinq heures, ce qu'il fallait enfin, suivant le caractère de l'animal, j'y suis toujours arrivé sans lui laisser de cette première sujétion, ni mauvais souvenir, ni rancune. Ces premiers rapports entre l'homme et l'animal exercent une excessive importance sur l'avenir de celui-ci. Il y a, ici comme partout, une inévitable gradation, le cheval et au reste presque tous les animaux sont doués d'une implacable logique; si vos exigences sont amenées de telle sorte qu'elles s'enchaînent l'une l'autre, votre élève les accepte. Si, au contraire, vous voulez les lui imposer sans les décomposer, et lui laisser le temps de les comprendre, il se révolte. Pour savoir lire il faut apprendre l'alphabet, vous ne lui en laissez pas le temps; ici comme ailleurs, je vous demanderai lequel est le plus bête des deux.

Cette manie de procéder par terrification est ce que je connais non seulement de plus faux, mais permettez-moi de vous le dire, de plus sot au monde. D'abord, elle a toujours un très vilain sentiment pour principe : la *peur*. Il est à remarquer que les hommes les plus brutaux avec les chevaux sont en même temps les plus poltrons; ils cherchent à s'étourdir eux-mêmes et à dominer l'impression qu'ils ressentent. Il en est de même en tout; quand vous voyez un cavalier arriver sur un obstacle à fond de train, remuant les bras et les jambes, criant, attaquant son cheval à boc et à bac : soyez-en certain, il tremble de peur dans sa peau. C'est un homme qui se jette à l'eau de peur de se noyer; cela peut dénoter une certaine énergie, j'en conviens, mais ce n'est pas la bonne.

L'éducation première du poulain s'accomplit à l'aide des mêmes procédés, toujours la force, les coups, les cris, au lieu du raisonnement de la douceur et de la patience. Dès que l'on est arrivé à lui mettre un licol, on l'enferme dans une écurie, box à stalles, son palfrenier, évidemment il y a des exceptions mais elles sont rares, lui parle durement, le frappe au moindre mouvement un peu brusque. Ce ne sont pas là, en vérité, des procédés de nature à développer l'intelligence d'un être quelconque, et si on vous y soumettait vous-même dès l'enfance, je vous en demande bien pardon, mais vous resteriez des imbéciles toute votre vie.

Il est surtout deux points sur lesquels on ne saurait trop appeler l'attention, car ils sont décisifs pour l'avenir du jeune cheval. Je veux parler du sellage et du ferrage, il y a rarement de remèdes à une première bien si elle est mauvaise. L'action de sangler est une des choses les plus antipathiques au poulain, on ne peut donc appor-

ter assez d'attention pour l'habituer à les supporter avec une sage et lente gradation. Autrement il cherche à s'en débarrasser par des bonds désespérés; évidemment il finit par s'arrêter de lassitude, et reste tranquille, mais il reste souvent bondisseur, et faisant le gros dos pendant une grande partie de sa vie, c'est là un des plus graves inconvénients que puisse présenter un cheval de selle. Il en est de même de la ferrure; ce n'est pas, on en conviendra, une chose bien naturelle pour un jeune animal, de se sentir lever les pieds et frapper dessus avec un marteau, pour y sentir entrer des clous; il n'est donc pas bien étonnant qu'il cherche à s'y soustraire. Si au lieu de l'y accoutumer doucement et patiemment, on cherche comme tous les maréchaux à tenir le pied de force, en gourmandant ou maltraitant l'animal, il s'effraie, et du mauvais traitement et de la chose elle-même, vous doublerez la difficulté, voilà tout.

En un mot, les rapports de l'homme avec le cheval depuis qu'il est au monde, se traduisent toujours par une brutalité ou une fatigue, ses facultés intellectuelles, et quoique vous en disiez, il en a beaucoup, ne peuvent donc pas s'exercer et se développer en dehors du cercle limité où vous le renfermez vous-même. Au lieu de l'en accuser, il faut en rejeter la responsabilité sur la destinée que vous lui avez faite, et surtout la forme sous laquelle vous la lui imposez. J'ai toujours, au contraire, été fort étonné de la prodigieuse compréhension du cheval, quand on veut se donner la peine de chercher à lui faire comprendre, et en même temps de l'extrême docilité avec laquelle il se précipite dans l'obéissance dès qu'il a saisi ce que vous lui demandez. De cela, au moins, vous devez lui savoir gré, car, par exemple, s'il se mettait en tête de pointer droit comme une chandelle quand on le monte, et de ruer à tout casser quand on l'attèle, dame, j'ai la prétention d'être, sous ces deux rapports, pas plus maladroit qu'un autre, et je me demande ce que l'on pourrait faire.

Quant à son intelligence proprement dite, tous ceux qui ont intelligemment pratiqué le cheval ne sauraient en douter. J'en citerai seulement deux exemples, parce qu'ils sont de notoriété publique et faciles à vérifier au cas où ils seraient révoqués en doute. Il y avait, au Cirque de Paris, je ne me rappelle pas à quelle époque, mais on se le rappelle très bien au cirque, un cheval dressé en liberté. C'était une merveille et il faisait un travail très curieux. Seulement ces sortes de spectacles. très divertissants pour le public ne le sont pas précisément pour l'animal lui-même. L'artiste quadrupède s'y soumettait d'assez mauvaise grâce, il avait fini par remarquer qu'en public son maître se départissait un peu de sa rigueur habituelle, et quand il faisait une faute n'osait pas le réprimer aussi vertement. Dès lors, il imagina ceci, et ce n'était pas si bête : en répétition ah ! il faisait tout ce que l'on voulait, mais le soir, refus complet, il gambadait dans le manège pour son compte et riait au nez de son instituteur. On ne put en avoir raison qu'en lui faisant une représentation fictive, avec lumière, musique et public, autrement il ne s'y serait pas trompé. Quand on l'eut attiré dans ce piège, il reçut une correction exemplaire et se résigna.

Le second exemple est peut-être plus frappant encore. Il y a longtemps déjà, l'écurie de M. le comte de Lagrange comptait parmi ses nombreux pensionnaires un cheval du nom de *Compiègne*. Il était autant qu'il m'en souvienne par *Fitz-Gladiator* et *Maid of Hont*. C'était un très joli animal, alezan brûlé, doué d'une assez grande qualité, mais prodigieusement nerveux. Son entraîneur, Henri Jennings, remarqua qu'en dépit de toutes les précautions possibles le cheval devenait inquiet et agité, la veille du jour où il devait courir, ne mangeant plus, enfin perdait une partie de son charme par suite de cette nervosité exagérée. On redoubla de soins pour lui dissimuler les apprêts de la lutte mais rien n'y fit.

M. le comte de Lagrange, comme d'ailleurs presque tous les propriétaires de chevaux de course, avait l'habitude de venir voir la veille ceux de ses élèves destinés à paraître sur l'hippodrome le lendemain. Un jour, il ne fit pas sa visite accoutumée. *Compiègne* demeura calme, tranquille, ne se défiant de rien. On crut la partie gagnée, mais huit jours plus tard, M. de Lagrange vint comme à l'ordinaire, immédiatement le cheval donna bien les signes habituels d'inquiétude. L'expérience, plusieurs fois renouvelée, amena le même résultat. Si l'on veut réfléchir sérieusement à ce fait, il doit donner à penser, il dénote non seulement une prodigieuse finesse d'intuition, mais présente le caractère d'une intelligence assez perfectionnée, à savoir deux idées assemblées et une déduction. Il a en effet fallu que le cheval fît concorder dans sa pensée l'idée coïncidant avec la présence de M. le comte de Lagrange la veille et en tirer chaque fois qu'il le voyait la conclusion qu'il allait courir le lendemain.

Je pourrais multiplier ces exemples à l'infini, ils ne convaincraient pas les incrédules, mais je leur demanderai la permission de rester aussi ferme dans ma conviction. Je suis, il est vrai, un peu de l'avis de celui qui a dit :

De Paris au Japon, du Japon jusqu'à Rome.

Le plus sot animal à mon avis, c'est l'homme, et je ne le crois pas très loin de la vérité.

NED PEARSON.

LA ROSE & LE HANNETON (1).

Une Rose dans un parterre
Étalait en pleine lumière
Sa beauté rayonnante aux premiers feux du jour;
Cette beauté, je ne dois pas le taire,
Était peut-être un peu vulgaire;
Elle n'en était pas autrement étonnée
Et s'y prêtait en souriant;
Cette Rose-là, sûrement
A Nanterre n'était pas née.
Un jeune Hanneton, levé de bon matin,
Et fort entreprenant, comme l'est ordinaire
A son âge, un Coléoptère,
Voulut goûter aussi de ce joli festin,





Elle passait pourtant pour rien en ce séjour:
Tous les Papillons d'alentour
Accouraient en battant de l'aile
Et se permettaient avec elle
Maintes petites libertés:
A fleur sans modestie insectes effrontés
Et dans sa corolle rosée,
Faite de nacre et de satin,
Boire une goutte de rosée :
— « Eh bien, toi, qu'est-ce qui t'a pris ? »
Lui dit la fleur avec mépris;
« Ah çà, crois-tu qu'une rose s'abaisse
« Jusqu'aux marauds de ton espèce?
« En vérité, le drôle est familier! »
Le Hanneton, en galant chevalier,
Lui répondit de la même manière :

« Tais-toi donc ! graine de rosier !
« De ton odeur tu fais la fière,
« Mais rappelle-toi, ma bergère,
« Que tes pieds sont dans le fumier ! »



STOP.

(1) Extrait du charmant ouvrage de *Bêtes et Gens*, fables et contes humoristiques à la plume et au crayon par Stop. Un vol. in-8° illustré, prix 8 fr. — E. Plon et Cie, éditeurs, 10, rue Garancière, Paris.



COURRIER DE LA SEMAINE

Nous sommes dans la tradition : la semaine de Noël a été glaciale, elle l'a même été outre mesure et, plus que de coutume, chacun de nous a vénéré la bûche légendaire.

Les chasseurs, en gais compagnons qu'ils sont, ont joyeusement fêté la nuit traditionnelle et les gais propos, les aimables souvenirs, les espérances ont rapidement fait la grande nuitée.

Nous avons assisté à une de ces réunions dans un des plus jolis pavillons de chasse des environs de Paris. Il se dresse au milieu des bois entre Lacroix-Saint-Ouen et Rivecourt, sur les bords de l'Oise et à une petite distance de la forêt de Compiègne. Par un caprice de jeune et jolie Parisienne, que les devoirs de l'hospitalité reçue nous imposent de ne pas nommer, il avait été convenu que tous les compagnons de chasse de son mari se réuniraient dans cette demeure champêtre pour y faire le réveillon.

La veille avait eu lieu à Compiègne l'adjudication du droit de chasse dans les forêts de l'État et comme tout chasseur désire savoir quels sont les heureux possesseurs des lots qu'amodie le Domaine, personne n'avait manqué aux rendez-vous.

Je ne vous rapporterai pas tous les propos qui se tinrent, ni les histoires de chasses merveilleuses qui furent racontées. Parmi les convives seulement il y avait le marquis R. des M....ols, viticulteur fameux, dont la verve ne tarissait pas. Ce qui le mettait en si grande gaieté c'était la rencontre d'un personnage qui prétendait avoir découvert un remède infaillible et très simple contre le philoxera. Le procédé a été éprouvé et son mérite prouvé au dire du marquis qui nous a prié de livrer le nom de ce bienfaiteur de l'humanité à tous ceux qui possèdent des vignes et qui aiment le vin. Cet heureux trouveur se nomme Philippot et demeure 8, rue des Boulangers.

Cette promesse faite à l'enthousiaste marquis tenue, revenons aux déduits de chasse.

M. R... un de nos convives nous a raconté que la veille il avait trouvé un lièvre qui s'était creusé un terrier sous la neige dans le creux d'un sillon et qu'il n'avait eu que la peine de le saisir. Il paraît que ce cas n'est pas rare.

Un autre nous dit que les sangliers ne savent plus où donner du groin. Les lapins eux-mêmes sont malheureux, quant à la plume on se demande, avec une vive inquiétude, ce qu'il en restera. On parla aussi des braconniers et de leurs déprédations, et le repas commencé gaiement se termina mélancoliquement par une invocation au grand saint Hubert pour qu'il protégeât le peu de gibier qui nous reste.

Ces doléances sont générales et nous reviennent de tous les côtés.

Les chasseurs ne se laissent pas décourager par ces prévisions douloureuses et nous n'en voulons pour preuve que l'entrain, souvent extravagant, qui a présidé à la mise en adjudication du droit de chasse dans les forêts de l'État des environs de Paris.

A Versailles, à Fontainebleau, à Compiègne, la lutte a été vive.

Nous allons en résumer les résultats.

La chasse à courre de la forêt de Rambouillet a été adjugée à M[me] la duchesse d'Uzès qui était venue elle-même soutenir les enchères. Aussitôt que l'adjudication lui fut faite pour la redevance annuelle de 13,100 francs elle quitta la salle accompagnée de M. le duc de la Trémoïlle qui était venu l'assister, et on commença la mise aux enchères des lots de chasse à tir au nombre de cinquante-sept. Les principaux amodiateurs ont été MM. le baron Arthur de Rothschild, le baron de Saint-Pierre, le comte Cahen d'Anvers, Jenty, Blanchard, Fontaine, Fontana, Mesquite, Courtin, Leblanc, Bamberger, etc.

Ce dernier a été magnifique.

Tout le monde connaît le bois de Meudon, bois charmant, ombreux, où, en belle saison, les bons Parisiens aiment à aller s'ébattre le dimanche ; le gibier en est complètement disparu et les braconniers, comme on sait, n'y ont plus à tirer que des séminaristes. Son voisin n'est pas plus giboyeux et n'est guère fréquenté aussi que par les perdrix à coiffe. Eh ! bien, M. Bamberger a amodié ces deux jolis bois pour la redevance annuelle de quarante et quelques mille francs ! On ne saurait être plus somptueux. M. Jaluzot, son prédécesseur, ne payait que 5000 francs ! Je parie que dans un an ces deux terrains de chasse seront peuplés magnifiquement et ne le céderont en rien aux chasses les mieux pourvues ; seulement le moindre lapin tué coûtera bien 1000 francs !

M[lle] Azimon, l'ancienne actrice du Palais-Royal, toujours jolie, et une de nos plus ardentes chasseresses, s'est fait adjuger les Petites-Ventes de Clairefontaine et de la Verrerie, et notre sympathique confrère Auguste Maquet, l'éminent collaborateur d'Alexandre Dumas père, a loué la forêt de Saint-Arnoult, près Dourdan, une chasse magnifique de 1038 hectares.

A Fontainebleau, la lutte n'a pas été moins vive. La chasse à courre de la forêt a été adjugée 15 500 francs à M. Ephrussi, et les lots de tir, sauf le premier qui n'a pas trouvé preneur, ont été loués par MM. Ephrussi, Cosson, Ch. Laurent, l'agent de change, Besson, de Gémeau, baron de Villefort, Denizot, des Eglises, vicomte de Grammont d'Artère, Léger, G. Lepeut et Lecomte, le riche marchand de lait de la Chapelle.

La forêt de Champagne n'a pas trouvé d'amateur. La forêt de Barbeau a été adjugée à M. Cosson, et le Bois-Saint-Denis à M. Catelain, le restaurateur bien connu.

Enfin la chasse à courre et la chasse à tir de la forêt de Villefermoy a été louée par M. le vicomte Greffulhe moyennant 34,350 francs par an.

La chasse à courre dans les forêts de Compiègne, de Laigue et d'Ourscamp-Carlepont a été adjugée à M. le marquis de Laigle.

Les lots de chasse à tir de la forêt de Compiègne ont été amodiés par MM. Jaluzot, Félix Civet, Antoine Laurent, Paul Hubert, Rouard, ancien notaire, A. Chrétien de Beaumesnil, Vigogne fils, Alfred Poulain, Prat, l'entraîneur, Corbon, Rossigneux, Edmond de Verbrouck, directeur de la Banque parisienne, le comte Fernand Foy, L. Jaquet, Alphonse Rousseau, O.Desmaisons, de Pierrefonds, baron de Lagrange, vicomte de Puget, Paul de Lagarde et M. le baron de Soubeyran.

Le lot si convoité des tirés de Berne et du Buissonnet, ancienne chasse présidentielle du maréchal de Mac-Mahon a été adjugée à M. le comte F. Foy pour la redevance annuelle de 6,600 francs. C'est le lot le plus giboyeux de la forêt.

Tous les lots de la chasse à tir de la forêt de Laigue ont été pris par M. Leclerc pour le compte de M. le baron de Villars, à l'exception de deux lots adjugés à M. le comte Robert de Laigle et à M. Daniel Monteau.

Enfin, les adjudications des cinq lots de la chasse à tir dans la forêt d'Ourscamp-Carlepont ont eu pour preneurs MM. Leclerc, Mercier et Carpentier.

Il y aura encore de beaux jours pour la chasse, et c'est le vœu que nous formons à l'occasion du nouvel an en souhaitant à nos lecteurs une robuste santé et une bonne vue pour bien viser le gibier et.... lire les courriers de leur très humble chroniqueur.

Florian Pharaon.



L'*Événement* nous fournit des détails tout à fait d'actualité sur le patinage :

Le skating est le sport du jour. Il est rare en France qu'on ait l'occasion de s'y livrer comme cet hiver. Aussi, quoi qu'en puissent dire certains journaux spéciaux, un peu trop fiers d'être Français, ce n'est pas chez nous qu'on peut admirer des artistes comme on en voit dans les pays du Nord, surtout en Amérique et en Angleterre.

Depuis trois semaines consécutives que Paris est enseveli sous les frimas, on patine un peu partout, au bois de Boulogne, à Vincennes, au Vésinet, à Versailles, sur la Seine, sur le canal et jusque sur les bassins des Tuileries.

Malheureusement, ces petits champs de glaces sont aussi encombrés par la neige que les rues de Paris, et, sauf le cercle de Madrid, on ne s'empresse pas de les déblayer. L'espace est donc assez restreint ; pourtant ce ne serait pas un obstacle pour l'habileté des patineurs qui, on le sait, ne se déploie jamais avec plus de grâce qu'en se circonscrivant.

Seulement, je le répète, nos sportsmen parisiens se contentent généralement de se tenir en équilibre et de courir le plus vite possible. C'est pour eux un simple exercice, mais ce n'est pas un art. On n'arrive à ce suprême résultat que par une pratique suivie et une éducation particulière qui font heureusement défaut sous notre ciel tempéré.

* * *

Ce n'est pas non plus sous les latitudes trop rigoureuses qu'il faut chercher une science, là où s'impose uniquement une nécessité. En Russie ou en Laponie, le patin est un instrument obligé de locomotion, comme les échasses dans les Landes, et, bien qu'on nous parle de régiments de patineurs en Suède et en Norwége, il n'est guère question de leur talent ou de leur grâce.

Les premiers patineurs du monde sont ceux des États-Unis et du Canada, où la glace est moins persistante que dans les pays plus voisins du pôle, mais où la température plus douce permet de cultiver avec plus de plaisir une science véritable.

C'est là que le skating est un véritable sport, et il n'est pas un enfant, fille ou garçon, qui n'apprenne à patiner suivant les principes et les règles de l'art. La glace, d'ailleurs, y est soigneusement balayée et entretenue ; mais il suffit de quelques yards carrés pour se livrer à toutes les figures les plus prestes et les plus gracieuses, pour y décrire les mouvements les plus légers et les plus charmants. On croirait voir des vols d'hirondelles.

* * *

Au reste, on peut, sans aller bien loin, se faire une idée des patineurs américains en voyant les Goodrich et les Curtis exécuter tous les soirs leurs merveilleux tours de force sur les planches étroites des Folies-Bergère.

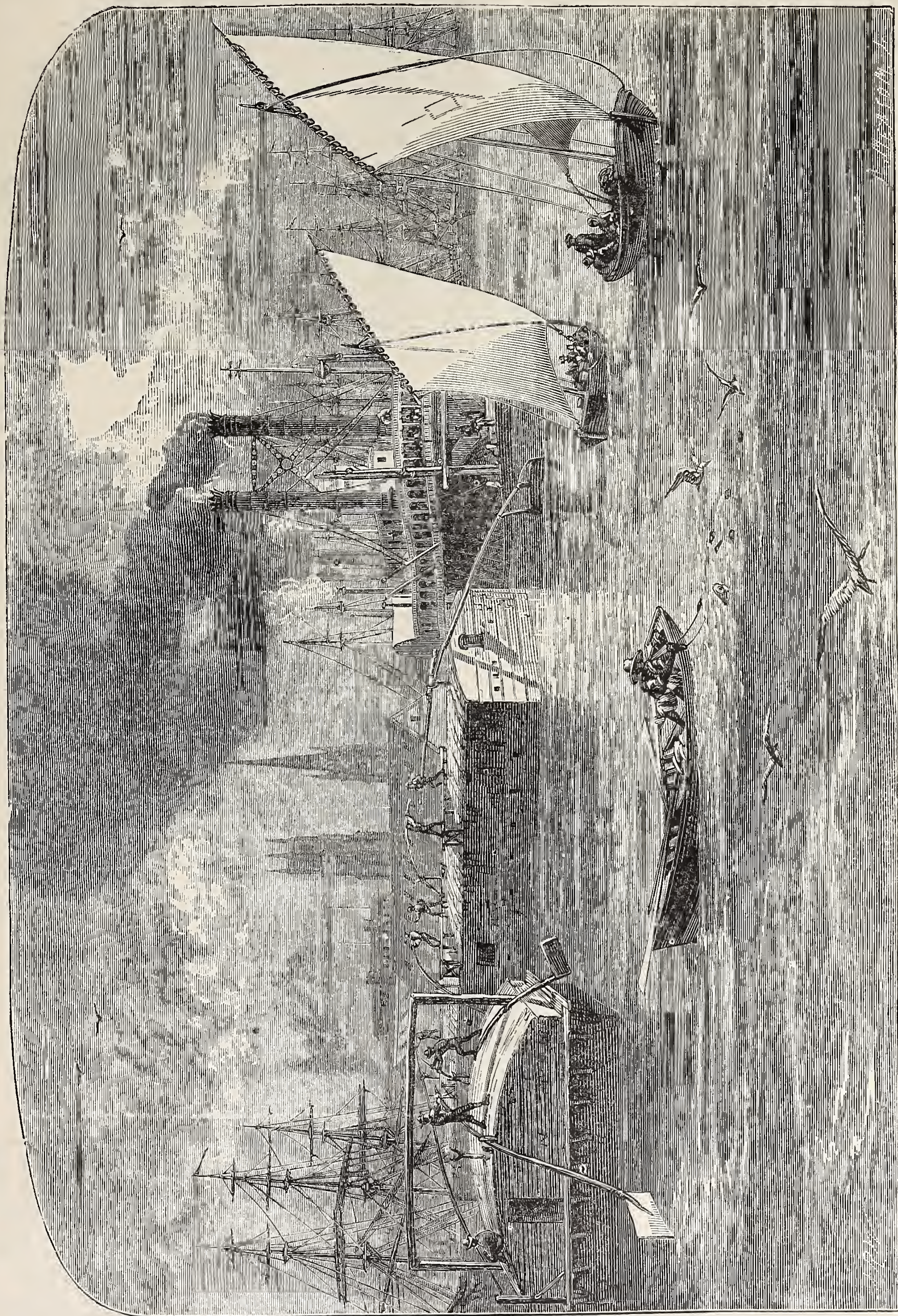
Les Anglais font également de ce joli sport une étude sérieuse et artistique. Les jeunes gens s'y livrent avec ardeur, et les Universités fournissent un contingent de skaters dont les luttes attirent, chaque hiver, des milliers de spectateurs.

Les étudiants de Cambridge, en attendant la reprise du Rowing et les essais préparatoires de la grande joute contre ceux d'Oxford, ont organisé, sur la rivière, un Skating où ils peuvent parcourir quarante kilomètres en ligne droite.

D'autre part, un championnat du patin a été fondé cette année, et la première course vient d'avoir lieu sur la Thorney.

Les concurrents ont couru par couples, comme les Grey hounds ; puis les vainqueurs ont recommencé entre eux les épreuves, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que deux pour terminer la lutte.

L'assistance était considérable, malgré le froid et l'immobilité ; mais elle se réchauffait par un betting animé, auxiliaire indispensable de tous les sports, dont il développe l'émulation et assure le progrès. E. C.



LE MISSISSIPI A LA NOUVELLE-ORLÉANS

Gravure extraite de l'*Amérique du Nord pittoresque.* (Quantin, édit.)

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

ART

Bronzes, Céramique, Porcelaines.

Bronzes d'Art. — LEMERLE-CHARPENTIER, 8, rue Charlot. — LEROLLE FRÈRES, 1, rue du Foin. — LEVY, 29, rue Sévigné. — MORISOT, 76, rue Turenne. — BOYER FILS FRÈRES, 64, rue Saintonge. — A. CHERTIER, 7, rue Férou.

* *

Marbres onyx d'Algérie. — SOCIÉTÉ DES MARBRES ONYX D'ALGÉRIE, H. JOURNET et Cᵉ, 24, boulevard des Italiens.

Céramique d'Art. — ESCALIER DE CRISTAL, 6, rue Scribe. — BOCH FRÈRES, 1, rue Compiègne.

Porcelaines. — ÉMILE BOURGEOIS, dépôts des fabriques de Minton, services de table, 21, r. Drouot.

Bijouterie, Orfèvrerie, Horlogerie Serrurerie d'art.

Bijouterie artistique et horlogérie. — GUSTAVE SANDOZ, 147 et 148, galerie Valois (Palais-Royal).

* *

Orfèvres. — ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart. — F. VEYRAT & Cᵉ, 21, rue du Château-d'Eau. — POUSSIELGUE-RUSAND, 5, rue Cassette. — ROBIN, 11, rue Chabanais. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — FERRY, successeur de FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. Orfèvrerie en argent.

Horlogerie. — CONTREAU, 36, boul. des Italiens. Mᵒⁿ LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal).

* *

Serrurerie d'Art. — STERLIN, 39, rue Richelieu.

Curiosités et tapisseries, Emaux Gravures, Vitraux.

Tapisseries anciennes. — AUX VIEUX GOBELINS, 27, rue Laffitte.

* *

Émaux. — BISSINGER, 31, rue du 4 Septembre.

Vitraux. — ANGLADE, 55, boul. Montparnasse.

Graveurs héraldiques. — STERN, 47, passage des Panoramas.

Articles de dessin.

Articles de dessin. — BERVILLE, 25, rue de la Chaussée-d'Antin.

Musique, Instruments.

Éditeurs de musique. — BRANDUS & Cᵉ, 103, rue Richelieu. — HEUGEL & Cᵉ, au Ménestrel, 2, rue Vivienne. — E. & A. GIROD, 16, boulevard Montmartre. — MACKAR, 22, passage des Panoramas.

* *

Pianos. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary. — KRIEGELSTEIN, 5, r. Meyerber.

Orgues. — ORGUES D'ALEXANDRE PÈRE & FILS, 106, rue Richelieu.

Livres, Estampes, Experts Tableaux.

Libraires et Editeurs. — E. PLON & Cᵉ, 8, rue Garancière. — DUMAINE, 30, r. Dauphine. — C. DELAGRAVE, rues Soufflot et Sainte-Catherine.

Cabinet de lecture. — GRAET-DELALAIN, 1, rue Méhul.

* *

Estampes et Gravures. — RAPILLY, 5, quai Malaquais.

Tableaux modernes. — THOMAS, 235, rue Saint-Honoré, au coin de la rue Castiglione.

Restauration de tableaux. — MERCIER, restaurateur de l'École des Beaux-Arts, 27, rue de Seine.

* *

Experts de tableaux. — HARO, 16, rue Visconti.

Photographes, Produits et Accessoires.

Photographie. — Mᵒⁿ NUMA BLANC, FERNAND VADON, 29, boulevard des Italiens.

* *

Produits photographiques. — PROFˢᵉᵘʳ STEBBING, 27, rue des Apennins.

Articles de photographie. — L. PUECH, 21, place de la Madeleine. — MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

Albums photographiques. — W. MARX, 3, rue des Archives. — Médaille d'or en 1878.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts.

Ameublement. — BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne.

Meubles d'art. — DROUARD, 16, rue de Lyon.

Meubles riches et ordinaires. — DORANGE, 59, passage Choiseul.

* *

Coffres-forts. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré. — PIERRE HAFFNER, 10, 12 et 14, passage Jouffroy.

Chauffage.

Articles de chauffage. — E. DELAROCHE & NEVEUX, 22, rue Bertrand. — POÊLE MOBILE SUR ROUES, 6, place de l'Opéra.

* *

Coke. — PIERRON, 72, rue du Théâtre, à Grenelle.

Charbons de terre et coke. — O. BLANQUI, 8, rue de l'Université.

COSTUME — MODES

Costumes, Confections, Nouveautés Cachemires.

Costumes. — MEYER & MORTIMER, 14, r. Halévy.

* *

Confections, Nouveautés, Cachemires. — GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal. — NORMAND père et fils et CHANDON, 82, rue Richelieu. — BOURUET-AUBERTOT, 23, av. de l'Opéra. — AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres. — AU PRINTEMPS, rue du Havre. — AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac. — AUX TROIS-QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine. — MAGASINS DE LA PLACE CLICHY, à la place Clichy. — TAPIS ROUGE, rue du Faubourg-Saint-Martin.

* *

Patrons découpés haute nouveauté. — D. BACLE, 46, rue du Bac, concessionnaire des patrons DEMOREST.

Chemiserie, Lingerie, Corsets.

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — CHARVET, 25, place Vendôme.

* *

Lingerie. — A LA GRANDE SPÉCIALITÉ DE BLANC, 31, boulev. de Sébastopol et 2, rue Berger.

* *

Corsets. — N. DACIER, 8, rue du Quatre-Septembre. Médaille à l'Exposition de 1878.

Corsets, lingerie et jupons. — Mᵒⁿ VIGOUROUS, 9, rue d'Argenteuil.

Parfumeurs, Éventails.

Parfumeurs. — HOUBIGAND, 19, faub. Saint-Honoré. — PIVER, 10, boul de Strasbourg. — RIMMEL, 17, boulev. des Italiens. — GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout.

Parfumerie hygiénique. — RUSMA DU SÉRAIL, MULLER, 30, faubourg Montmartre.

Lait antéphélique. — CANDES & Cᵉ, 26, boulevard Saint-Denis.

Pâte épilatoire. — Mᵐᵉ DUSSER, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Eaux. — EAU LAFERRIÈRE, 25, rue d'Enghien.

* *

Éventails. — RODIEN, 48, rue du Luxembourg.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — SCHÆFFER, 23, boulevard des Italiens. — WASSE (culottier), 85, rue Richelieu. — ULMER, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.

Équipements militaires. — SPIQUEL, 164, r. Saint-Honoré.

Tailleurs pour dames. — WORTH, 7, r. de la Paix.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — MAISON ANGLAISE, 1, place de l'Opéra. Spécialité de chapeaux élégants pour hommes et pour dames.

SPORT

Équitation, Armuriers, Escrime.

Équitation. — MANÈGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

* *

Armuriers. — GUYOT, 8, r. de Ponthieu. — LAINÉ, 21, rue Rivoli.

Professeurs d'escrime. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour. — D. ROBERT, rue Saint-Marc. — PONS, 5, rue des Pyramides. — BOYER, 10, rue Taitbout.

Hydrothérapie.

Bains. — ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hôtels.

Billard.

Professeurs de billard. — L. PIOT, au Grand-Café. — VIGNAUX, au café Chimène, passage Jouffroy.

* *

Billards. — BLANCHET, 53, rue de Lancry.

Chevaux, Voitures, Écuries Sellerie.

Vente de chevaux. — TATTERSALL FRANÇAIS, 24, rue de Beaujon.

Marchands de chevaux. — A. MARX, 5, rue Matignon. — A. BERNHEIM, 17, rue de Marignan.

Chevaux et voitures de luxe de grande remise. — HAWES FRÈRES, 26, rue François Iᵉʳ.

* *

Voitures. — HENRY BINDER, 31, rue du Colisée. — BINDER aîné, 40, avenue du Bois de-Boulogne. — KELLNER, 109, avenue Malakoff. — MUHLBACHER, 63, avenue des Champs-Elysées — THOMAS (Brice), 135, boulev. Haussmann. — PLISSON, 3 et 5, avenue de la Grande-Armée.

* *

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

* *

Selliers. — RODUWART FRÈRES, 36, avenue des Champs-Elysées.

Fouets et cravaches. — BOUFFINET & GERIN, 122, rue du Temple.

* *

Colliers de chiens. — LOCHET AINÉ & DEBERTRAND, 192, rue Saint-Maur.

Parapluies. — Mᵒⁿ H. FALCIMAIGNE, 91, boulevard Sébastopol.

Villes et stations balnéaires.

VICHY. — ÉTABLISSEMENT THERMAL.

VICHY. — GRAND-HOTEL DES AMBASSADEURS.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

DIVERS

Compagnies financières et Compagnies d'assurances.

Caisse financière. — CAISSE FINANCIÈRE DE PARIS, 13, rue de Londres.

Compagnies financières. — CRÉDIT LYONNAIS, 19, boulevard des Italiens. — BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, 3, rue d'Antin. — CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, 66, rue de la Chaussée-d'Antin. — SOCIÉTÉ DES DÉPOTS ET COMPTES COURANTS, 2, avenue de l'Opéra. — SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE PARIS, 19, rue Louis-le-Grand. — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, 54 et 56, rue de Provence.

* *

Assurances sur la vie. — LE TEMPS, 3, rue Rossini.

Assurances à primes fixes. — LE MONDE, 12, rue du 4 Septembre.

Assurances sur la vie et contre l'incendie. — L'OUEST, Compagnie d'assurances sur la vie et contre l'incendie, 60, rue Neuve-Saint-Augustin.

Assurances maritimes. — LE ZODIAQUE (Compagnie d'), 11, rue Bergère.

Pour 3 francs par an assurance contre les accidents de chemins de fer et de voitures. — Cᶦᵉ LE GLOBE, capital : 9,000,000, 19, rue de Grammont, Paris.

Institutions, Sciences.

Institutions. — ROGER, 2, rue Lhomond. — DITZ, à Asnières.

* *

Inventions nouvelles. — RAMON BAÑOLAS, ingénieur, 102, faubourg Poissonnière. Extincteur dit « MATA-FUEGOS ».

Pharmaciens.

Pharmaciens. — PHARMACIE NORMALE, 70, rue Drouot. — GRIMAULT & Cᵉ, 8, rue Vivienne.

Produits pharmaceutiques et hygiéniques.

Produits pharmaceutiques. — LABÉLONYE, 99, rue d'Aboukir. — FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78 et 80, faub. Saint-Denis. — BERTHÉ, 24, rue des Écoles. — MOTHES, LAMOUROUX & Cᵉ, 150, rue de Rivoli. QUINA LAROCHE. (*Voir aux annonces.*)

Produits hygiéniques. — Dʳ DELABARRE, 78, faubourg Saint-Denis. — VIN DU Dʳ CH. ALBERT, 19, rue Montorgueil.

Art dentaire.

Médecin-dentiste. — Dʳ FATTET, FRISON coopérateur, 255 rue Saint-Honoré.

Eau dentifrice. — EAU DU Dʳ PIERRE, 8, place de l'Opéra.

Orthopédie.

Bandages à régulateur. — HENRI BIONDETTI, 48, rue Vivienne, près du boul. Montmartre.

Agriculture.

Agriculture. — HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière.

Clôtures.

Clôtures. — SOCIÉTÉ DES CLOTURES POUR CHEMINS DE FER, constructions rustiques, treillages, grillages, 51, rue d'Hauteville.

Pompes.

Pompes rotatives. — MORET & BROQUET, 121, rue Oberkampf.

Vernis.

Vernis. — SŒHNÉE, 19, rue des Filles-du-Calvaire.

Jeux et Jouets, Bimbeloterie.

Jeux pour parcs. — E. FOIN, 138, rue du Temple. — MARCHAL & BUFFARD, passage de l'Opéra.

Jouets. — PARADIS DES ENFANTS, 156, rue de Rivoli. — AU NAIN BLEU, CHAUVIÈRE, 27, boulevard des Capucines.

Accessoires de cotillon et jouets. — A LA RÉCOMPENSE, Mᵒⁿ A. NADAUD, 34, r. du Quatre-Septembre.

Papeterie.

Fournitures de bureaux. — GALLIN-FUZELLIER, 1, rue de Condé. Registres et encadrements.

Papeterie et maroquinerie. — ROMAIN, 11 et 12, passage des Panoramas. Bronzes et faïences d'art.

Aiguilles.

Aiguilles et épingles anglaises. — KIRBY-BEARD & Cᵉ, 5, rue Auber.

Articles pour fumeurs.

Pipes. — Mᵒⁿ LENOUVEL, 1 et 3, place de la Bourse.

Plumes.

Plumes. — J. ALEXANDRE, 4, rue de Braque.

* *

Pèse-lettres. — BRIAIS, 60, faubourg du Temple.

GASTRONOMIE

—

ALOUETTES AUX TRUFFES

Cet excellent petit gibier abonde en ce moment, il est à la portée de toutes les bourses, et par ces jours de grasse chère on peut lui faire les honneurs de la truffe.

Levez les filets de deux douzaines d'alouettes, faites-les sauter dans le beurre avec une bonne garniture de truffes coupées en tranches.

Faites cuire, d'autre part, pendant une demi-heure, dans un roux clair, mouillé d'un verre de vin blanc et d'une tasse de bouillon dégraissé, les débris des alouettes; passez la sauce de cuisson, mêlez-y, après l'avoir dégraissé, le jus des filets d'alouettes. Faites prendre un ou deux bouillons aux filets dans cette sauce et servez très chaud.

P. DE BALBAAC.

—

MENU

Potage gras aux lazagnes.
Timbale Bontoux.
Rougets grillés.
Alouettes aux truffes.
Poulet nantais rôti.
Salade.
Pommes de terre à la provençale.
Plumb-Pudding.

Un verre de la véritable *Liqueur Bénédictine*.

P. DE B.

SIRAUDIN 17, rue de la Paix. Confiserie élégante.

Vins et Liqueurs, Bières.

Vins. — GAUTHEY cadet et fils, à Beaune. — H. & O. BEYERMAN & Cᵉ, à Bordeaux. — DE SAINT-MARCEAUX & Cᵉ, à Reims. Vins de Champagne.

Vins de Hongrie. — HALLIER, 28, rue Baudin.

***

Cognacs. — DELAAGE FILS & Cᵉ, à Cognac. — OTARD DUPUY & Cᵉ, à Cognac.

Liqueurs. — ERVEN LUCAS BOLS, 6, boulevard Montmartre. — Vᵉ AMPHOUX, place Puy-Paulin, à Bordeaux.

Spécialité de curaçaos. — KAUFFMANN, 31, galerie Vivienne.

***

Bières. — BIÈRE DE NORWÈGE de la brasserie Christiania, 6, quai de la Loire.

Bières en fûts. — BRASSERIE MOABIT, 266, faubourg Saint-Martin.

Conserves & Produit alimentaire.

Conserves. — LOUIT FRÈRES & Cᵉ, à Bordeaux.

***

Produit alimentaire. — EXTRAIT LIEBIG, 30, rue des Petites-Écuries.

Épicerie, Chocolats, Comestibles Moutarde.

Épicerie. — CHATRIOT, 97, rue Saint-Lazare.

***

Chocolats. — HUGON, 30, rue des Saints-Pères. — MENIER, 6, rue d'Enghien.

***

Moutarde. — BORNIBUS, 58, boulev. de la Villette.

Confiserie.

Confiseur. — BOISSIER, 7, boulevard des Capucines.

***

Dragées et Bonbons. — AU CHAT NOIR, AUGÉ aîné, confiseur, 32, rue Saint-Denis.

Hôtels, Cafés et Restaurants.

Hôtels. — GRAND-HOTEL DE PARIS, 72, boulev. de Strasbourg. — HOTEL MALESHERBES, 26, boulevard Malesherbes. — HOTEL CONTINENTAL, 3, rue Castiglione.

***

Cafés et Restaurants. — DUGLÉRÉ, 12, boulevard des Capucines, et 5, place de l'Opéra. — GRAND-CAFÉ, 14, boulevard des Capucines. — VOISIN, 261, rue Saint-Honoré. — CAFÉ ANGLAIS, boulev. des Italiens, 13. — VACHETTE, 27, boul. St-Michel. — MARTINET, Café de Châteaudun, 12, rue Châteaudun. — CAFÉ DE L'UNION, QUESNEL, 6 faubourg Montmartre.

Cafetières.

Cafetières à circulation inexplosible. — L. MALEN & Cᵉ, 6, rue Oberkampf.

FINANCIERS

LE CONSEILLER DES RENTIERS
PARIS — 1, Rue Maubeuge, 1 — PARIS
LE PLUS INDÉPENDANT DES JOURNAUX FINANCIERS
Paraissant tous les Samedis. - 5 FRANCS par AN (5ᵉ Année)
ACHAT & VENTE de toutes valeurs cotées et non cotées. — Avances sur Titres et Pensions. — Opérations à Terme. — Achat de TOUTES VALEURS DIFFICILES à vendre.
VENTE à CRÉDIT de TOUTES VALEURS à LOTS françaises par paiements de *dixièmes mensuels*, le premier dixième donnant immédiatement droit au tirage et aux intérêts.
Tout abonné recevra comme *Prime gratuite* l'ALBUM-GUIDE des VALEURS à LOTS, un très-riche volume avec tableaux et dessins, ouvrage indispensable aux porteurs d'obligations à lots françaises.
LA PLUS BELLE PRIME DE TOUS LES JOURNAUX

1 FRANC par AN — 63,000 ABONNÉS — 52 NUMÉROS

Le Moniteur des Valeurs à Lots
(Parait tous les dimanches, avec une Causerie financière du Baron Louis)
Le seul Journal financier qui publie la Liste officielle des Tirages de toutes Valeurs françaises et étrangères
LE PLUS COMPLET DE TOUS LES JOURNAUX (SEIZE PAGES DE TEXTE)
Il donne *Une Revue générale de toutes les Valeurs. — La Cote officielle de la Bourse. Des Arbitrages avantageux — Le Prix des Coupons — Des Documents inédits.*
PROPRIÉTÉ DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE FRANÇAISE DE CRÉDIT. — Capital : 6,500,000 fr.
Abonnements : UN FRANC PAR AN, 17, rue de Londres, Paris.

16ᵉ ANNÉE **Le Moniteur** 16ᵉ ANNÉE
DES
TIRAGES FINANCIERS
Propriété du Crédit Général Français.
SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 20 MILLIONS FR.

Publie tous les renseignements utiles aux capitalistes.
PARAIT TOUS LES JEUDIS
45,000 Abonnés.
PAR AN, 4 FRANCS
Abonnement de 3 ans, 10 fr.

Prime gratuite : *Le Calendrier manuel du Capitaliste*, volume indispensable aux porteurs d'actions et d'obligations.

LISTE DES ANCIENS TIRAGES ET DES LOTS NON RÉCLAMÉS
16, rue Le Peletier, à Paris.

N'ACHETEZ PAS de Machines à coudre sans consulter les prix et les avantages qu'offre la Maison **D. BACLE, 46, r. du Bac, Paris**

BELLE JARDINIÈRE
Habillements tout faits et sur mesure pour **Hommes et pour Enfants**
Envoi en province d'Échantillons
Expédition contre Remboursement franco à partir de 25 francs.

GAUTHEY cadet et fils, négociants en vins fins, au château de Corton-Aloxe, près Beaune (Côte-d'Or) et propriétaires dans les crus de Cloz-de-Bèze, Chambertin, Corton, Aloxe, Savigny. — Médaille d'or à l'Exposition universelle de 1878.

MARIAGES. Moralité et discrétion absolue. ROY, 9, r. de Provence.

MAISON DE SANTÉ DU Dʳ RAMLOW, 26, rue Laugier. — Accouchements. Traitement des maladies des femmes.

CHRISTOPHE & Cᵉ, 56, rue de Bondy. — Orfèvrerie de luxe.

JEUX & JOUETS INSTRUCTIFS, 9, rue Louis-le-Grand. — Envoi *franco* du catalogue.

LAMY & E. TROUVAIN, 8, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — Règlement des convois pompes funèbres et églises. Transports en France et à l'étranger.

THOMAS, tableaux modernes, 235, rue Saint-Honoré, au coin de la rue Castiglione.

RÉCOMPENSE DE 16,600 f.
QUINA-LAROCHE
FERRUGINEUX
Anémie, Chlorose, Pâleur, etc., etc.
22, rue Drouot et toutes Phⁱᵉˢ.

A CÉDER
GRANDE ET ANCIENNE IMPRIMERIE
AU CŒUR DE PARIS
Affaires annuelles : 300,000 fr.
Bénéfices nets : 10 %

Par l'effet d'une combinaison des plus heureuses, le prix à débourser serait réduit à 50,000 francs; le surplus payable en factures et à terme.

Renseignements chez Mᵉ BIESTA, notaire, 11, rue Louis-le-Grand.

PLACEMENT EXCEPTIONNEL
La Banque de Paris et de Bretagne
Société Anonyme au Capital de 5 Millions
PARIS, 27, Chaussée d'Antin, 27, PARIS
met à la disposition du public des obligations de la Cᶦᵉ des PÉTROLES D'ITALIE au prix de 260 fr. Ces obligations rapportent 10 fr par an et sont remboursables au pair en 12 années.

LE CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS
16, rue Le Peletier, à Paris
MET EN VENTE DÈS A PRÉSENT
11,500 ACTIONS
De la Compagnie d'assurances contre la Grêle
LE SOLEIL
Au prix net à payer de 400 fr.
(frais de transfert compris)
PAYABLES COMME SUIT :
200 francs en faisant la demande;
200 francs fin janvier.

Les demandes doivent être accompagnées du premier versement de 200 francs et être adressées au **Crédit général français**, 16, rue Le Peletier, à Paris, ou à l'une de ses succursales en province.

La branche grêle du **Soleil** est au capital de 18,000,000 de francs, divisés en 36,000 actions de 500 francs chacune, libérée de 125 francs. La Société possède une réserve de 460,000 fr. versés par les actionnaires fondateurs.

Les actions du **Soleil-vie**, que le Crédit général français a mises en vente au prix de 425 fr., sont cotées aujourd'hui 1,700 fr.

Les actions de l'**Aigle**, que le Crédit général français a mises en vente au prix de 3,750 francs, sont cotées aujourd'hui 6,000 fr.

Les actions du **Soleil-incendie**, que le Crédit général français a mises en vente au prix de 3,816 fr., sont cotées aujourd'hui 10,000 francs.

Les documents et statuts sont à la disposition de toute personne qui en fera la demande.

VENTE AU PAIR
De 16,000 Actions de 500 francs
DE LA
SOCIÉTÉ CENTRALE MÉTALLURGIQUE
DU DONETZ
(Russie Méridionale)
Société anonyme française au capital de **12** millions de francs
DIVISÉ EN **24,000** ACTIONS DE **500** FRANCS CHACUNE

Statuts chez Mᵉ POTIER DE LA BERTHELIÈRE, notaire à Paris.

Siège social : 67, rue Saint-Lazare, à Paris.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, O ✠, ✠, Inspecteur général des Mines, en retraite;
le marquis DE BRASSIER DE JOCAS, Conseiller général des Basses-Alpes;
de BOUTKOFFSKY, O ✠, Conseiller d'État russe;
H. GOHIERRE, ✠, O ✠, ancien Directeur de Chemins de fer français;
le vicomte DE GOMBERT, ✠, C ✠, ancien Préfet;
A. PONSARD, O ✠, Ingénieur Métallurgiste, Directeur de la Société générale de Métallurgie;
ISLAVINE, G C ✠, Membre du Conseil des Domaines de Russie, Directeur des Chemins de fer du Donetz;
Comte DE POURTALÈS GORGIER, C ✠, Propʳᵉ.

VERSEMENTS :

500 Fr. { **100** fr. en souscrivant; **150** fr. à la répartition; **125** fr. du 15 au 20 mars 1880; **125** fr. du 15 au 20 mai 1880.

Une bonification de **5** fr. sera accordée aux actions entièrement libérées à la répartition.

Le domaine du Donetz va être exploité sur 5,000 hectares environ : il communique, par eau et par chemin de fer, avec le Volga, la mer Noire et la mer d'Azow.

Son charbon représente plus de **60 millions** de tonnes; ses filons de minerais plus de **20 millions** de tonnes.

La vente de toute sa production annuelle est assurée par les achats des chemins de fer et du Gouvernement. Les calculs font ressortir une évaluation de bénéfice qui dépasserait. . . . **50 %**

Les Demandes seront reçues :
JEUDI 8, VENDREDI 9
ET SAMEDI 10 JANVIER 1880

Au Siège de la Société centrale Métallurgique du Donetz, *à Paris, 67, rue Saint-Lazare*

Et chez tous ses Banquiers et Correspondants.

Dès à présent on peut souscrire par correspondance.

Les coupons à échéance du 15 janvier sont reçus en paiement, ainsi que les valeurs cotées.

L'admission à la Cote sera demandée.

Mᵐᵉ DERIS
(10ᵉ année)
LA PREMIÈRE DE FRANCE
INFORMATIONS SUR LES PERSONNES A MARIER

LES GRANDS MARIAGES
Lire le journal « LE TRAIT-D'UNION » et la brochure par DERIS & Timothée TRIMM, 0.90 cent.
(chez M. Mauroner, 27, rue Richelieu).

AU PARC DES PRINCES
35, avenue des Princes
STATION D'AUTEUIL — PARIS
RÉCEPTION DE 1 HEURE A 6 HEURES



Extrait des **MODES PARISIENNES** 25, rue de Lille, Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Toilette d'intérieur. — En cachemire de l'Inde gris mode. Jupe à longue traine; le tablier est froncé et forme dans le haut deux gros bouillonnés séparés par trois coulissés; la partie composant la traine est toute unie dans le bas, et coquillée irrégulièrement dans toute sa hauteur. Corsage en velours grenat s'ouvrant sur un gilet plastron entièrement bouillonné et terminé en bas par un petit volant froncé. Ce corsage se ferme sur le côté par une patte et des boutons posés en dessous, puis il est garni de hauts parements gris-mode formant un petit volant, un bouillonné et une tête froncée. Grand col gris-mode entouré d'un effilé de couleur assortie.

Toilette de visite. — Cette jolie robe est en fantaisie de laine et soie couleur amaranthe et en satin de couleur et de nuances assorties. Jupe ayant une traine de 55 centimètres de longueur. Cette jupe est plissée à la religieuse devant et la traine est entourée d'un plissé coupé sur 18 centimètres de hauteur. Tunique de coupe genre princesse; elle s'ouvre sur le jupon en s'arrondissant de droite à gauche et sur la poitrine en décrivant une longue pointe, laquelle est en satin plissé tandis que la tunique est en tissu de laine et soie. Le corsage est serré à la taille par une ceinture de satin plissé, attachée de côté sous une boucle en même tissu. Col rabattu et parements en satin plissé verticalement.

Confection en armure de soie noire sa forme est visite avec longs pans froncés dans le bas et terminés par un nœud flot en ruban de satin noir, une fourrure de castor argenté et une passementerie mate, formant un treillage, la garnissent

Chapeau en feutre gris dentelé sur son bord et liséré de satin gris plus foncé. Sa garniture se compose de brides et d'une draperie de satin, puis de plumes de deux tons de gris. Gants à quatre boutons en chevreau gris.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lefranc).

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

3e Année. — VOL. III. — N° 60.
SAMEDI, 3 JANVIER 1880.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr.; — 6 mois, **15** fr.. — un an, **30** fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



LE NID ABANDONNE

D'après M. Philippe Rousseau, gravure par M. Quesnel.

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

ART

Céramique.

Céramique d'art. — DECK, 10, rue Halévy.

Bronzes, Serrurerie d'art.

Bronzes d'art. — DENIERE, 15, rue Vivienne. — GRAUX-MARLY, 8, rue du Parc-Royal. — POUSSIELGUE-RUSAND, 5, rue Cassette. — CORNU, 29, rue Popincourt. — RUFFIER, 12, rue Charlot. — HENRY DASSON, 106, rue Vieille-du-Temple.

Bronzes et faïences d'art. — ROMAIN, 11-12, passage des Panoramas.

***

Serrurerie d'art. — VAILLANT-FONTAINE & QUINTART, 181, rue Saint-Honoré.

Diamants, Bijouterie, Orfèvrerie Horlogerie.

Diamants. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — ROULINA, 44, rue Lafayette.

***

Bijoutiers. — AUCOC, 9, rue du Quatre-Septembre. — DUMORET, 5, rue de la Paix. — ROUVENAT & LOURDEL, 62, rue Hauteville. — DARCHE, 5, boul. des Capucines.

Spécialité de croix et rubans d'ordres. — POUTEAU, 180, galerie Valois (Palais-Royal).

***

Orfèvres. — FROMENT-MEURICE, 372, rue Saint-Honoré. — FERRY-FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. — A. CHERTIER, 7, rue Férou.

***

Horlogerie. — Mon LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal). — BREGUET, 12, rue de la Paix.

Curiosités, Gravures.

Curiosités. — E. TABURET. Orfèvrerie ancienne, 3, rue Pasquier. MIALLET, 5, rue Le Peletier. — BEURDELEY fils, 32-34, rue Louis-le-Grand. — JACOB FRÈRES, 112, rue Richelieu.

***

Éventails anciens, Porcelaines et Curiosités. — Mme DUVAUCHEL, 34, rue de l'Université.

Tapisseries anciennes. — AUX VIEUX GOBELINS, 27, rue Lafitte.

Dentelles et guipures anciennes. — Mme Ve FOURNIER, 8, rue Castiglione.

***

Gravure sur camées. — BISSINGER, 31, rue du Quatre-Septembre.

Gravures héraldiques. — GERBIER, 65, rue Richelieu.

Gravures et peintures héraldiques. — DESMAREST, 40, galerie Montpensier (Palais-Royal).

Musique, Instruments.

Pianos. — ERARD, 13 et 21, rue du Mail. — PLEYEL, WOLFF & Ce, 95, r. Richelieu.

Instruments de musique. — GAND & BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — PETTEX-MUFFAT, 27, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse.

Harmoniums et harmoniflûtes — BUSSON père et fils : usine, 166, boulevard Voltaire; magasins, 24, passage Jouffroy.

Tableaux, Relieurs.

Tableaux. — GOUPIL & Ce, 2, place de l'Opéra. — FÉRAL, 54, faub. Montmartre. Expert. — GEORGES PETIT, 7, rue Saint-Georges. — GEORGES MEUSNIER, 22 et 27, rue Neuve Saint-Augustin.

***

Tableaux modernes — THOMAS, 235, rue Saint-Honoré, au coin de la rue Castiglione.

***

Tableaux et objets d'art. — A. BASSET, 7, rue Mansart.

***

Articles de peinture et dessin. — PÉPIN MALHERBE, 4, rue Laval. Chevalets et Mannequins.

***

Relieurs. — ALLO, breveté de S. A. I. le comte d'Eu et de la princesse Impériale de Brésil, 39, rue du Four-St-Germain.

Photographies, Articles et Produits photographiques.

Photographes. — LIÉBERT, 6, rue de Londres — ADAM SALOMON, 55, rue de la Faisanderie. — NADAR, 51, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — ALOPHE, 25, rue Royale. — VALERY, 9 *bis*, rue de Londres — HERMANN & Ce, 20, chaussée d'Antin. Spécialité de portraits d'enfants. — Fd ROSTAING fils, 22, rue Lesdiguières, Grenoble. Plaques sèches instantanées.

***

Photographie sur émail. — STEPOWSKI, 14, rue du Temple.

Articles de photographie. — PICARD, 5 *bis*, Asile Popincourt. — CARETTE, 12, rue du Château-d'Eau.

Chromo-lithographie et Impressions de luxe.

Chromo-lithographies. — F. APPEL, 12, rue du Delta. — J. BROGNARD, 28, boulevard de la Contrescarpe. — A. LEROY, 66, rue du Marais.

Chromo-gaufrage. — HENRI LAAS, 16, rue Pierre-Levée.

Lithographies. — CAUSSEMILLE Jne & Ce, 21. rue de la Michodière. — C. LOIRE, A. MICHELET, successeur, 1 *bis*. place de Valois.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts Articles de ménage.

Ameublement. — E. ROUSSEAU, 37, boulevard des Capucines.— LOREMY & GRISEY, 1, faub. St-Honoré — SOCIÉTÉ ANONYME D'AMEUBLEMENT, BRONZES & OBJETS D'ART, 26, avenue de l'Opéra.

Tapisseries. — PARCEINT & DELASNERIE, 35, rue des Francs-Bourgeois.

Coffres-forts. — B. HAFFNER aîné, 18, boul. Montmartre. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré.

***

Articles de ménage. — LA MÉNAGÈRE, 20, boulev. Bonne-Nouvelle.

Chauffage.

CUAU AINÉ & Ce, constructeur d'appareils de chauffage, 88, boul. Courcelles (parc Monceau).

Éclairage.

Lampes de luxe. — AU SOLEIL, maison Neuburger, 2 *bis*, rue Vivienne.

COSTUME — MODES

Robes et Manteaux.

Robes et Manteaux. — Mlles VIDAL SŒURS, 104, rue Richelieu.

Confections, Modes, Fourrures.

Confections. — A LA PARISIENNE, grande maison de confections pour dames, 41, faub. Montmartre.

***

Modes. — Mon LEMONNIER, MANCHON, successeur, 348, rue Saint-Honoré.

***

Robes, Fourrures. — MAISON DIEULAFAIT, 1, boulevard de la Madeleine.

Fourrures. — A LA MAGICIENNE, MEUNIER aîné, 129, boulevard Montmartre.

Lingerie, Chemiserie, Fils Plumes & Fleurs.

Lingerie. — GRANDE MAISON DE BLANC, 6, boulevard des Capucines.

***

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy.

***

Machines à coudre. — D. BACLE, 46, rue du Bac, succursale et ateliers, 7, rue Saint-Dominique.

***

Fils. — WALLAERT FRÈRES, 78, boulevard Sébastopol.

Gants, Éventails, Parfumeurs Coiffeurs.

Gants. — PRÉVILLE, AUBERTIN oncle, neveu et Ce, 50, 52 et 54, passage du Saumon.

***

Éventails. — SIMONNET & LEVASSEUR, 12, boulevard de Strasbourg.

***

Parfumeurs. — CH. FAY, 9, rue de la Paix. — DELABRIERE, 63, rue de Grenelle. — PHILIPPE, 21, rue d'Enghien. — BÉRAL, 14, rue de la Paix.

Coiffeurs pour dames. — PHILIPP & Ce, 15, rue Royale. — DE BYSTERVELD, 3, faubourg Saint-Honoré.

***

Produits anti-Ride. — LA GEORGINE DE CHAMPBARON, 3, rue de Provence.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — PINAUD & AMOUR, 89, rue Richelieu. — DELION, passage Jouffroy.

***

Chaussures pour hommes. — CORNAZ, 4, boulevard Malesherbes.

Chaussures de dames. — DELMAS, 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Bottier. — DELAIL, 46, passage Jouffroy.

SPORT

Escrime, Armuriers.

Professeurs d'escrime. — LOUIS MERIGNAC, 1er professeur de l'École d'escrime française, 14, rue Saint-Marc.

***

Armuriers. — FAURÉ-LEPAGE, 8, rue Richelieu.— GASTINNE-RENETTE, 37 av. d'Antin. — LIBIOULLE, GUINARD & Ce, 8, av. de l'Opéra. — LEFAUCHEUX, 37, rue Vivienne.

Chiens, Sellerie, Ecuries Chevaux Voitures.

Chiens. — CH. BOCQUET, 118, avenue d'Yvry. Gibiers de repeuplement.

Chiens d'arrêt. — MAISON DE CONFIANCE, 9, rue de Chanez, Paris-Auteuil.

***

Sellerie. — TERRIER, 47, rue de l'Université.

***

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

***

Marchand de chevaux. — AUBERT, 64, rue Marbeuf.

***

Voitures de malades et d'enfants, Vélocipèdes, etc. — VINCENT, 29, rue Château-d'Eau, et 29 *bis*, boulevard Magenta.

Gymnase. - Hydrothérapie.

Gymnase. — PAZ, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs.

Gymnase et Bains. — THERMO-GYMNASE MÉDICAL, 49, rue de la Chaussée-d'Antin.

***

Hydrothérapie chez soi. — WALTER-LECUYER, 138, rue Montmartre.

Billards.

Billards. — F. GERDERES, 47, r. Fontaine-au-Roi.

Professeur de billard. — GIBELIN, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

Draps pour billards et tables de jeux. — MATHIEU, 10, rue Croix des-Petits-Champs.

Agents de voyage.

Agents de voyage. — THOMAS COOK & SON, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la haute Italie.

Articles de voyage.

Vraies malles anglaises. — LAPORTE, 3, place du Théâtre-Français.

***

Bazar. - BAZAR DU VOYAGE, WALCKER, 3, pl. de l'Opéra.

Stations thermales.

EAUX-BONNES. — GRAND HOTEL DES PRINCES, Murret-Labarthe, propriétaire.

BIARRITZ — GRAND HOTEL, établissement de 1er ordre. Vues sur la plage et sur la mer.

PAU. — GRAND HOTEL GASSION, Société anonyme au capital de 3,000,000 fr. Le plus bel hôtel des Pyrénées. Vue splendide unique.

ARCACHON. — GRAND-HOTEL.

CANNES. — GRAND HOTEL DU PRINCE DE GALLES. Dirigé par M. H. J. Grossmann.

VALS. — HOTEL DE LA DÉLICIEUSE, à proximité de toutes les sources.

DIVERS

Compagnies d'assurances.

Assurances mutuelles contre l'incendie. — LA CLÉMENTINE, Société d'assurances mutuelles contre l'incendie, 26, rue de Grammont.

Assurances contre le bris des glaces. — LA PARISIENNE, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances sur la vie. — LE SOLEIL, 44, rue Châteaudun.

Compagnie générale d'assurances contre les accidents. — ASSURANCES DES CHEVAUX & VOITURES, COLLECTIVES, INDIVIDUELLES CONTRE LES ACCIDENTS, 16, rue de Grammont.

***

Journaux financiers. — LE FINANCIER DE PARIS, 13, rue de Londres. — LE CONSEILLER DES RENTIERS, 1, rue de Maubeuge.

Institutions, Sciences.

Institution. — LELARGE (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard. — GROUSSET (Institution Chevalier). 75, rue Cardinal-Lemoine. — Mme HAVET, 6 et 8, rue de Longchamps. Institution anglo-française. — Études sérieuses.

***

Pension. — GARDONI, pension de famille de premier ordre, 38, rue Pergolèse.

Pharmaciens.

Pharmacies. — DETHAN, 90, faubourg Saint-Denis. — PENNÈS, 2 rue Latran.

QUINA LAROCHE. (*Voir* aux annonces.)

Produits pharmaceutiques et hygiéniques.

Onguent. — CANET-GIRARD, 11, boulevard Sébastopol.

Produits hygiéniques. — VIN DE SÉGUIN, 378, rue Saint-Honoré. Dr FRANCK, hôtel Richelieu, vis-à-vis de la rue d'Antin. — ALCOOL DE MENTHE DE RIGGLÈS, 41, rue Richer. — KOUMYS-EDWARD, 14, rue de Provence.

Sirop pectoral. — H. FLON, 28, rue Taitbout.

***

Eau ferrugineuse. — EAU D'OREZZA, 131 boulevard Sébastopol.

Eau des Carmes. — Mon BOYER, 14, rue de l'Abbaye.

Vin tonique Mariani. — COCA DU PÉROU, 41, boulevard Haussmann.

***

Irrigateur Éguisier. — TALLAY, MARTIN & LEBLANC, 7, rue Cadet.

Bandagiste. — BÈS, 3, place de l'Odéon.

Produits chimiques.

Produits chimiques. — FER BRAVAIS, 13, rue Lafayette.

Phénol. — PHÉNOL BOBEUF, 7, rue Coq-Héron

Produits nouveaux.

Celluloïd. — CORAIL, LAPIS, MALACHITE, 9, boulevard des Italiens.

Sonneries, Miroiterie.

Sonneries électriques. — A. BOIVIN, 16, rue de l'Abbaye.

Fleurs.

Fleurs exotiques. — L. LINDEN, 5, rue de la Paix. — LABROUSSE, boulevard des Capucines.

Chalets, Clôtures.

Chalets, Stores et jalousies en bois découpé. — BUREL & Ce, 156, faubourg Saint-Denis.

Papeterie, Plumes.

Spécialité de cartes de visite, billets de mariage. — GALLIN-FUZELLIER, 1, rue de Condé.

***

Plumes d'acier. — JOSEPH GILLOTT, dépôt 36, boulevard Sébastopol.

***

Maroquinerie et papeterie. — ROMAIN, 11 et 12, passage des Panoramas. Bronzes et faïences d'art.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cie, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.



LETTRE ORNÉE, par MADRAZZO.

CHRONIQUE

STRENUA, la déesse des étrennes n'est pour nous qu'une patronne d'occasion, une petite personne d'origine étrangère, romaine ou étrusque, une vraie païenne, en tout cas — il n'y a pas une sainte authentique, canonisée et béatifiée par notre mère la Sainte Église, et inscrite sur son calendrier officiel, qui ne soit depuis huit jours plus fêtée, plus invoquée, plus suppliée qu'elle.

C'est que l'aimable divinité qui protégeait le bois où les fils de la louve allaient couper leurs palmes et leurs rameaux, conserve depuis trois mille ans le privilège de délier les cordons des bourses les plus récalcitrantes, et de faire tomber sous le nom d'étrennes la pluie d'or de la main de ceux qui n'ont pas.

Depuis le jour où les Romains se crurent généreux en donnant des branches d'arbres à leurs princes, qui s'en contentaient, les ÉTRENNES se sont élevées chez presque tous les peuples à la hauteur d'une institution — institution plus résistante et plus solide que beaucoup d'autres, et qu'aucune révolution n'a pu renverser jusqu'ici bien qu'à toutes les époques les avares se soient ligués contre elles. Mais la coutume a été plus forte que l'avarice, et celle-ci ne s'est laissée entamer ni par les dents ni par les griffes d'Harpagon.

— Les étrennes ont suivi depuis un quart de siècle la même progression que toutes les autres branches du luxe. Elles sont devenues pour les gens riches d'une prodigalité parfois ruineuse ; pour les célibataires, lancés dans le train du monde élégant, elles ne sont autre chose qu'une contribution indirecte, qui s'élève généralement de beaucoup de degrés au-dessus de l'impôt mobilier et de la cote personnelle.

Mais il ne suffit pas que l'étrenne soit riche et généreuse. Il faut encore qu'elle s'assujettisse à toutes les lois des convenances. Il faut beaucoup de tact, de savoir-vivre et de savoir-faire pour donner à chacun — c'est à CHACUNE que je veux dire, — ce qu'elle peut accepter. S'il est permis à un homme bien élevé d'offrir un souvenir aux maîtresses de maison chez lesquelles il est habituellement reçu, il y a, dans le choix de ces dons une question de goût et de mesure, qui demande, pour être bien résolue infiniment de délicatesse. Le présent offert à une femme du monde ne peut, sous aucun prétexte, avoir un caractère d'utilité ; il ne doit pas afficher la prétention de survivre à l'occasion qui en a été la cause. Splendide, si l'on veut, dans la forme, il doit conserver un caractère de légèreté et de futilité qui servira d'excuse à sa magnificence même.

Les gens ingénieux sauvent toujours la situation, et trouvent, grâce à d'habiles subterfuges, le moyen de suivre les penchants d'un grand cœur sans éveiller les susceptibilités des êtres charmants, mais ombrageux et fiers, auxquels les plus vifs hommages ne doivent s'adresser qu'avec une discrétion pleine de respect.

Le *comble* du genre — puisque les combles sont si à la mode aujourd'hui — fut atteint l'an dernier par un gentilhomme russe dont les mœurs raffinées n'ont rien à envier à notre civilisation occidentale, bien que celle-ci traite parfois les Moscovites comme des Cosaques. Le prince Élim-Ivanowich Met....., avait fait la gageure en plein club, que la jolie comtesse sybille de Saint-A*** recevrait, accepterait et garderait, sans souffler mot, un présent de cinquante mille francs qu'il lui offrirait la veille du jour de l'an. Le pari fut tenu par un admirateur de la comtesse, qui la citait comme un modèle du savoir-vivre le plus exquis, et ne lui reprochait qu'un excès de sévérité puritaine.

Le 31 décembre, à l'heure où la belle dame, — *in fiocchi* — partait pour un souper *en épaules*, le prince se présenta chez elle. Il tenait à la main un coffret tout ouvert, auquel la charmante sybille ne fit pas grande attention. Elle ne regardait que son contenu.

Ce contenu était un bouquet de violettes qui pouvait bien avoir coûté deux francs cinquante.

— Pardonnez-moi, dit le prince, en ployant le genou devant la comtesse, les temps sont durs, mes serfs sont affranchis, et — naturellement — ils en profitent pour ne pas travailler ; j'ai eu deux forêts de brûlées... et aujourd'hui je ne puis vous offrir qu'une fleur.

— Jamais étrennes ne me furent plus agréables, répartit la comtesse avec un beau sourire.

Et, après avoir tendu au prince sa main, main fine et blanche qui n'était pas encore gantée, elle mit le bouquet à son corsage — et le coffret sur la cheminée de son boudoir.

— Or ce coffret était une merveille de ciselure, signée Basiléwch Artamoff, — le premier orfèvre de Moscou, — et son couvercle était formé d'une seule pièce de Rhodonite — cette pierre nouvelle, trouvée dans les profondeurs des monts Ourals, et vingt fois plus précieuse que l'or. On sait que la coupe de rhodonite offerte par l'empereur de Russie à l'impératrice Élisabeth, pendant l'exposition de Vienne, avait été payée sept cent cinquante mille francs.

Le prince Élim Ivanowich avait gagné galamment sa gageure.

Nous sommes assez loin, on en conviendra, des étrennes que certains maris parisiens ne craignent pas d'offrir à leurs femmes, et consistant en pains de sucre, en jambons d'York ou de Cincinnati, voire même en bougies de l'Étoile. « C'est avantageux », comme on dit dans la nouveauté, mais pas du tout fashionnable et encore moins galant.

*
* *

BIEN que le soleil luise pour tout le monde, à ce que l'on assure, le calendrier a ses incontestables caprices. Ce n'est pas *août*, c'est *décembre*, qui est le véritable MESSIDOR, ou mois de la moisson, de la petite industrie et du petit commerce de Paris. On sème et on cultive pendant onze mois, dans l'espérance, souvent déçue, de récolter pendant huit jours. On imaginerait difficilement ce qu'il se dépense d'énergie, d'ingéniosité et d'efforts dans ces mille petits métiers où excelle l'habileté de la main française, pour imaginer, inventer, combiner, exécuter ces mille menus objets amusants ou drôles qui remplissent les innombrables échoppes échelonnées tout au long des grands boulevards, depuis la Bastille jusqu'à la Madeleine. On pourrait écrire un curieux chapitre de l'histoire du travail, rien qu'en flânant à travers l'exposition de ces petits corps de métiers.

Chaque année, en effet, voit naître quelque objet nouveau, qui est la caractéristique de son millésime, et, comme on dit au théâtre, le *clou* auquel vient s'attacher le souvenir du fait important qui s'est accompli dans la période des douze derniers mois.

L'année prochaine nous aurons peut-être l'ARTICLE 7, représenté par quelque ingénieuse allégorie. Aujourd'hui nous avons une symbolisation musicale, frappante et parlante de l'AMNISTIE, sous la forme d'un déporté de *Nouméa*, qui danse de joie, en foulant de nouveau la terre de France. Un petit singe lui fait vis-à-vis, et la manivelle qui les met en mouvement, produit une série de sons plus ou moins harmonieusement modulés, engendrant un air de musipue d'un timbre particulier, qui rappelle assez bien l'étrange sonorité du téléphone. Il y a des amnisties de diverses catégories (amnisties partielles ou plénières), avec un seul instrument, un duo, un trio, un quatuor, ou tout un orchestre — selon le prix qu'on y met.

*
* *

LA POMME ! tel est le nom de guerre, fort galamment porté, d'une société qui n'a fait aucune démarche pour être déclarée « d'*utilité publique* » selon le jargon usité dans le monde officiel, mais qui n'en mène pas moins la vie assez joyeusement.

LA POMME réunit une fois par mois, dans des agapes fraternelles, tous les hommes nés dans les pays où pousse :

« Le beau pommier trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps ! »

c'est la contre-partie de la CIGALE, qui rassemble tous les poètes, tous les peintres, tous les musiciens, bercés à l'ombre des oliviers et des amandiers. C'est la réponse de l'Ouest au Midi. A vrai dire, les pépins de la pomme sont presque tous des Normands et des Bretons, qui aiment à se réunir autour d'un *pichet* de cidre mousseux, et à causer un peu de leurs chères provinces.

La POMME est une création récente — mais qui fera son chemin : elle est ronde c'est pour rouler. Elle date de 1877 — elle a été fondée en avril — à l'heure où le pommier est en fleurs — par M. ELPHÈGE BOURSIN, un publiciste normand, et par M. PAUL SÉBILLOT, un peintre breton. Les descendants d'Armor et les fils de Rollon répondirent immédiatement à leur appel.

Les premiers dîners de la Pomme eurent lieu de l'autre côté de l'eau, au restaurant Laffite, puis au Palais-Royal. — Ils ont aussi essayé du restaurant de la Terrasse. Ils semblent fixés désormais chez Notta. Le cidre fut d'abord leur boisson exclusive. On y admet le vin aujourd'hui, et chaque convive a deux verres, qu'il vide et remplit alternativement.

Les dîners de la Pomme sont à peu près les mêmes — au point de vue du menu, que ceux de tous les dîners de corps — à prix réduits, que l'on peut faire à Paris dans les restaurants de second ordre. Mais on les agrémente parfois de quelques produits du cru qui réveillent les souvenirs et aiguisent l'appétit des convives, tels que les fouaces de Nantes, les sablés de Falaise, les andouilles de Vire et les trippes à la mode de Caen. Quand on compte sur un virtuose de Quimper ou de Lorient,

on emprunte à l'Opéra-Comique le superbe biniou qui figure à l'orchestre les soirs où l'on joue le PARDON-DE-PLOERMEL. Le dîner est un peu froid jusqu'au second service. Nous autres, les *gars* de l'Ouest, nous sommes lents à nous échauffer — mais comme dit un refrain de notre pays :

« La gaieté brille au moment du dessert! »

C'est alors qu'il faut nous voir et même nous entendre! chacun y va de sa chanson, tout au moins de son couplet — le plus souvent en patois — et tous d'applaudir... car tous comprennent.

* * *

Cependant un beau jour, les associés de la POMME se sont dit que la vie ne tient pas tout entière dans un dîner (il y a aussi le déjeuner et le souper! aurait dit le baron Brisse), ils ont voulu jouer un rôle plus sérieux, et ils le jouent — et fort bien, par ma foi! Ils ont créé des concours littéraires destinés à célébrer la Normandie et la Bretagne — leurs chères provinces — et, à l'exemple des trouvères du Nord, des troubadours du Midi, et des *Minesingers* des bords du Rhin, ils s'en vont en chantant dans les villes, et réunissent autour d'eux tous ceux qui sentent encore vibrer dans leur chair la fibre nationale.

CAEN, l'an passé, les reçut et les fêta.

Le concours de cette année visant plus particulièrement la Bretagne, nous avions envie d'aller proclamer nos lauréats à Nantes ou à Rennes — mais le voyage est long, et il fait si froid en chemin de fer. Nous nous sommes donc arrêtés au boulevard Poissonnière où les choses se sont passées cependant avec une certaine solennité, et selon les rites voulus. On a bu du cidre; on a parlé breton; *Charles Monselet*, causeur aimable et fin, a rendu compte en termes excellents des résultats du concours, et un groupe de sympathiques et vaillants artistes, Mlle ROUSSEIL, Mlle BRUN — l'étoile du matin des concerts récemment donnés au palais de l'Industrie — M. PAUL RENEY, de la Comédie-Française, M. UNDRICK, un jeune violoniste hongrois, premier prix de notre Conservatoire — ont bien voulu prêter à la fête le concours et l'éclat des talents les plus variés. Mlle Rousseil s'est fait particulièrement applaudir par l'interprétation vraiment poétique d'une pièce éloquente de l'auteur des *Iambes* intitulée MELPOMÈNE — son monologue vaut une tragédie — et c'est plus court!

* * *

LES THÉATRES ont éprouvé, sous l'action du froid, un phénomène physiologique assez semblable à celui qui frappe de stagnation le mouvement vital dans les animaux hivernants, tels que les taupes, les loirs et les marmottes. Les manuscrits ont gelé dans les officines directoriales ; mais la hausse du thermomètre les fait sortir aujourd'hui de leur engourdissement, et on les voit s'étaler au feu de la rampe avec je ne sais quel empressement joyeux.

Au théâtre de Cluny, c'est le drame en cinq actes et sept tableaux de M. MOREL, *Bancal et Cie*, un surmoulage des *Deux Orphelines*, et des *Bohémiens* de Paris — machine un peu lourde, où l'on sent plus la hache que le ciseau — vraie pièce populaire, pleine d'honnêtes intentions.

Au PALAIS-ROYAL, c'est M. de *Barbizon* par MM. RAYMOND et GEORGES PETIT, — mort, hélas! celui-là, avant d'avoir vu le succès de sa pièce — pièce joyeuse, interrompue par des éclats de rire, moins nouvelle que gaie, mais qui vous emporte dans son mouvement turbulent.

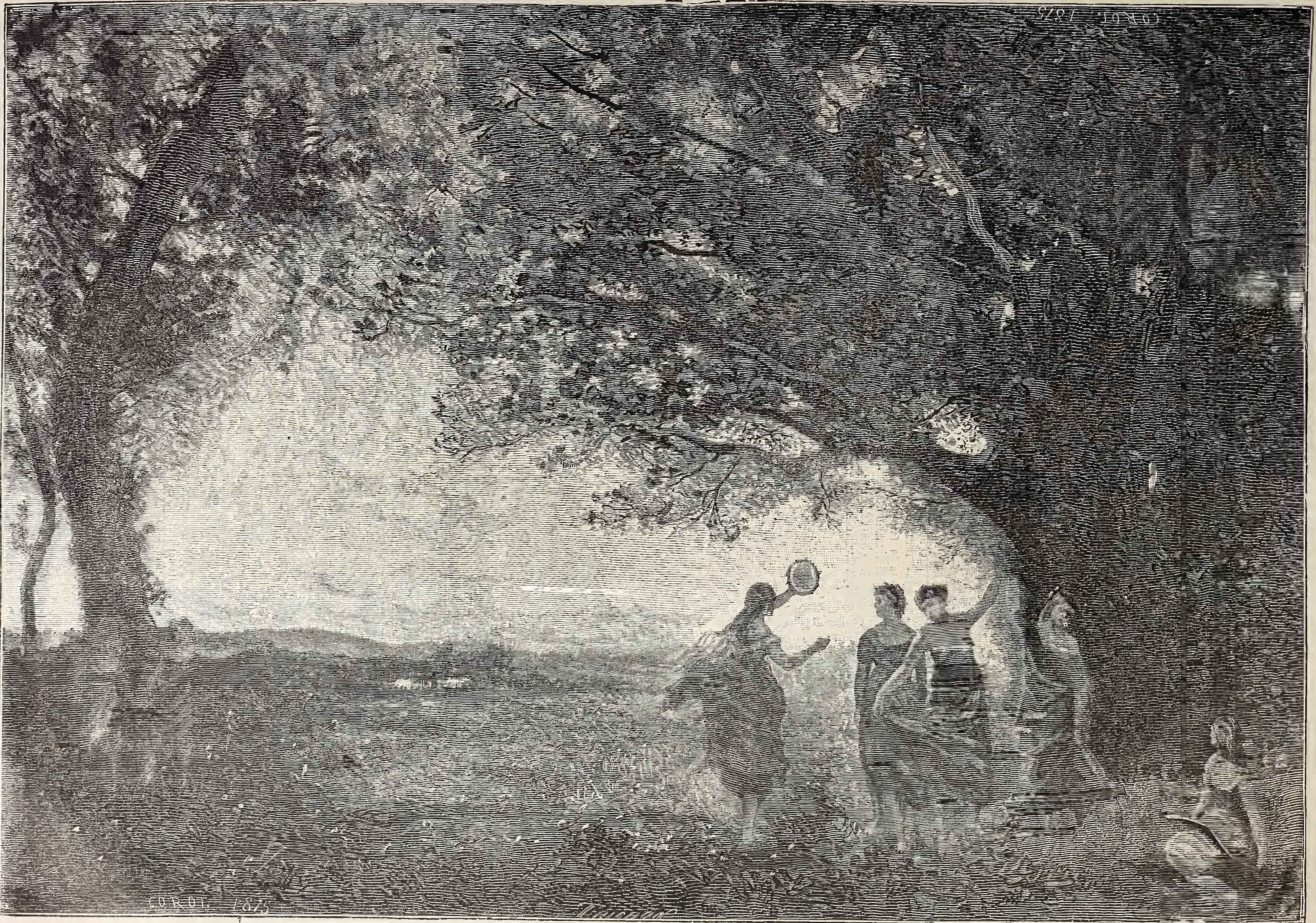
A l'ODÉON, c'est l'*Homme à plaindre* de M. BARBIER — une comédie grise comme le temps, et qui donne à regretter que l'auteur n'ait pas fait un *livret* d'opéra de plus, et une comédie — de moins.

LOUIS ÉNAULT.



LA MORT DE VIRGINIE

PAR JAMES BERTRAND



LA DANSE DES NYMPHES, d'après le tableau de Corot.

(*Univers Ill.*)

ANALYSE DES SYSTÈMES, ETC.

(Suite.)

Monsieur le Directeur,

Vous me demandez d'interrompre mes analyses pour raconter à vos lecteurs la courte épopée et la fin tragique de M. Olibrius Brasero. Je vais avec ma sincérité habituelle chroniquer brièvement la mésaventure de cet infortuné jeune homme; j'ai l'heureuse chance de pouvoir joindre à mes notes des croquis intéressants d'un aimable artiste de passage à Monte-Carlo et qui a suivi dans ses vicissitudes le jeu de l'imprudent, de l'audacieux auquel j'aurais voulu prêter le secours de ma vieille expérience, mais comment aurais-je jamais pu contenir l'appétit d'un joueur aussi déréglé? Sa tête n'avait aucune case où loger un peu de calcul et rien qu'à l'inspection de son front, de ses cheveux, de son lorgnon et de sa cravate il était aisé de prévoir une catastrophe. Sa jeunesse est une excuse sans doute, et d'ailleurs son trépas funeste désarme la sévérité. J'éprouve un sentiment de pitié pour cette victime du Trente-et-Quarante, et si je la mets en scène dans ce récit c'est afin de frapper par un exemple l'imagination de cette légion de fous qui viennent ici pendant la saison se brûler





aux flammes d'un jeu d'enfer. — Olibrius n'était pas sans avoir entendu dire qu'il existe des systèmes infaillibles; un professeur — vieux décavé, de Hombourg — l'avait catéchisé dans les plus bas prix, mais avec la promesse que les premiers bénéfices seraient partageables par moitié et cela jusqu'à concurrence de deux ou trois mille louis. De la perte il n'avait même pas été question. — A peine arrivé, M. Brasero se mit à jouer d'un air satisfait et déterminé, le carreau à l'œil, et fit une séance assez bonne, dont il télégraphia le résultat à l'homme profond qui l'avait initié! Sa dépêche constatait la douceur du climat, l'agrément du site; dans ce style spécial des télégrammes il avait trouvé moyen d'épancher le trop-plein de ses sensations baignées dans l'espérance sans limite.





J'avoue qu'une certaine curiosité me fit approcher de M. Olibrius Brasero lorqu'il revint au tapis faire une seconde expérimentation. Je voulais savoir de quelle façon il procédait; je me penchai sur son épaule et ne tardai pas à reconnaître que son jeu était le *Tiers et tout* (a) et que ses mises allaient en augmentant, qu'il ne faisait point d'autre réserve que celle d'exposer d'abord un tiers de sa masse, et s'il perdait un coup il mettait tout sur la seconde chance. Brave jeune homme! ce n'est pas contre lui, pensai-je, que la Banque a cru bon de se garantir par le plus dur refait et d'élever d'un florin à vingt francs le minimum de l'enjeu à chaque coup. — Son professeur lui avait bien dit que le coup de trois faisait sauter la masse, mais cet accident assez rare devait immédiatement être compensé si le Ponte se mettait à la série après ce coup de trois. Il rattrapait et au delà la perte résultant du saut.



M. Brasero, de l'école qui va vite, avait été séduit tout particulièrement par la hardiesse de cette stratégie : d'abord combattre la série, défier le trois, et puis faire volte-face et se mettre du côté de la gagnante, de suite et jusqu'au bout.

N'est-il pas évident, lui avait dit le professeur, que vous n'avez contre vous qu'un seul coup, le point de trois, mais vous le cernez, et quand par hasard il se présente tant mieux, vous sautez, vous doublez la mise, et quelques coups de la série suffisent pour vous remettre à la tête d'un capital supérieur à votre masse première, avec lequel vous continuez à miner la Banque jusqu'à ce qu'elle saute à son tour.

Olibrius se remit donc au jeu et rencontra plusieurs coups de trois successifs; par un sort infernal, la série ne voulut pas paraître. Après plusieurs secousses supportées avec un sang-froid et une tenue dignes d'une meilleure cause, il quitta brusquement la table, se mit à l'écart, et se croyant bien seul, pencha son front soucieux, la main sur le menton, le nez allongé et incliné vers la terre. — « Est-ce que par hasard « ce professeur, que Dieu damne, « n'était pas un vulgaire charla- « tan, un âne, — pis encore, un « affilié de la Banque? Que chan- « tait-il donc avec son coup de « trois? le trois vient à son tour... « Je l'ai bien vu, et même plus « souvent..... on dirait; — puis sa série réparatrice! « En voilà un vieux farceur.... Je le lâche.... J'ai de « quoi tout regagner, mais dorénavant je ne croirai « personne.... » Ainsi monologuait M. Brasero, et je suivais de loin sa pensée, m'égayant malgré moi de sa grimace.... quand soudain il disparut.

Monaco, 31 décembre. (*A suivre.*)

a) Prochainement nous étudierons ce système très en faveur au Trente-et-Quarante.

ÉCHECS

PARTIE N° 85.

Partie Viennoise (*a*.

Blancs. M. Gossip.	Noirs. M. Girod.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. C 3 F D	3. C 3 F R
4. F 5 C D	4. F 5 C D (*b*
5. C 5 D	5. C pr C (*c*
6. P pr C	6. C 5 D
7. C pr C	7. P pr C
8. Roq.	8. Roq.
9. P 3 F D	9. F 4 F D
10. P 4 C D	10. F 3 C D
11. P 4 T D	11. P 3 T D
12. F 4 F D	12. P 3 F D
13. P 5 T D (*d*	13. F 2 F D
14. D 5 T R (*e*	14. P 3 C R
15. D 6 T R	15. F 4 R
16. P 4 F R (*f*	16. F 2 C R
17. D 3 T R	17. P pr P F (*g*
18. P 2 D pr P	18. P 4 C D
19. F 3 C D (*h*	19. P 3 D
20. D 3 C R	20. P 4 F D
21. T 2 T D	21. P 5 F D
22. F 2 F D (*i*	22. P 4 F R
23. F 3 R	23. F 2 C D (*j*
24. F 6 C D	24. D 3 F R
25. F 4 D	25. D 2 F R
26. F pr F	26. R pr F
27. F 1 D	27. F pr P
28. T 2 D	28 T D 1 D
29. P 4 T R	29. F 5 R
30. P 5 T R	30. P 4 D
31. T 4 D	31. R 1 T
32. D 5 C R	32. D 3 F R
33. D 3 C R (*k*	33. P pr P
34. T 2 F R	34. T 1 C R
35. D 3 T R	35. P 5 T R
36. F 2 F D	36. T 6 C R
37. D 2 T R	37. T pr P F D
38. T 4 D 2 D	38. T pr F
39. T pr T	39. F pr T
40. T pr F	40. P 5 D
41. D 3 T R	41. P 6 D (*l*
42. T 1 F D	42. P 7 D
43. T 1 R	43. P 6 F D
44. D 3 R	44. P 7 F D

et les Blancs abandonnent.

NOTES.

a) Jouée le 17 décembre dans le tournoi mensuel du café de la Régence.

b) Nous répétons que le coup juste est 4. F 4 F.

c) M. Girod a craint et non sans motif cette suite qui a été démontrée dans le grand tournoi de Paris dangereuse pour le second joueur. Ex. : 5. — F 4 F. — 6. P 3 D — P 3 T R. — 7. F 3 R — F pr F. — 8. P pr F — Roq. — 9. Roq. — C pr C. — 10. P pr C — C 2 R. — 11. C pr P — C pr P. — 12. C pr P F — T pr C. — 13. T pr T — R pr T. — 14. D 5 T éch. — R 3 R. — 15. F 4 F mieux.

d) Évidemment si 13. P 6 D — D 3 F R.

e) Nécessaire. Si 14 P pr P D — D 5 T. — 15. P 4 F R — F pr P. — 16. P 3 C R — F pr P C. — 17. P pr. F — D pr P D éch. et gagnent.

f) Mieux valait 16 F 2 C.

g) Dégageant inutilement le Fou Dame des Blancs. 19. — P 3 D suivi de 20. — P 4 F D était plus fort.

h) Les Blancs manquent ici une occasion qu'ils ne retrouveront plus. Ils devaient jouer : 19. P pr P en pass. — D pr P éch. — 20. F 3 R — D 1 D meill. — 21. P 6 D — F pr P. — 22. P 5 F R — F pr T. — 23. P pr P — P pr P. — 24. D 6 T — F 2 C. — 25. D pr P et gagnent.

i) 22. F 1 D laissait au moins la libre communication entre les deux tours.

j) Les Blancs gagnaient plus vite par 23. F pr P et si 24. F 6 C — D 3 F R.

k) La partie eut été difficile à gagner si M. Gossip avait fait ici l'échange des Dames.

l) M. Girod manie les Pions dans les fins de partie d'une manière tout à fait supérieure.

Solution du problème n° 93.

Composé par MM. S. Gold et Kauders.

1. $\frac{\text{T 8 D}}{\text{R 4 D}}$; 2. $\frac{\text{D pr P éch.}}{\text{R pr D}}$; 3. $\frac{\text{F 4 F D éch.}}{\text{P 4 D ou R 2 R}}$

4. $\frac{\text{P pr P en pass. ou F 6 mat}}{}$

1. $\frac{}{\text{R 5 D}}$; 2. $\frac{\text{D pr P R}}{\text{P 4 C D}}$; 3. $\frac{\text{D 6 F D}}{\textit{ad libitum}}$

4. $\frac{\text{D ou P 6 R mat.}}{}$

2. $\frac{}{\text{R 6 F D}}$; 3. $\frac{\text{D 2 T D}}{\textit{ad libitum}}$; 4. $\frac{\text{D ou P mat}}{}$

1. $\frac{}{\text{P 4 F D}}$; 2. $\frac{\text{T pr P}}{\textit{ad libitum.}}$; 3. $\frac{\text{D 4 T R éch.}}{\text{P 5 F R}}$;

4. $\frac{\text{D 7 T mat.}}{}$

1. $\frac{}{\text{P 3 ou 4 D}}$; 2. $\frac{\text{P pr P D}}{\text{R 4 D}}$; 3. $\frac{\text{D 5 R éch.}}{\text{R 3 F D}}$;

4. $\frac{\text{F 3 F R mat.}}{}$

Solutions justes :

MM. E. Frau et Léon Quinet de Lyon; de Madrazo, Barré, Henri Thomson, Abrham, Gorkowski, Morpurgo, Wald.

ERRATUM

Problème 98. — Le P 6 T R des noirs doit être remplacé par un fou de même couleur.

NOUVELLES

Ainsi que nous l'avions annoncé, nous avons eu l'honneur de donner le 27 décembre, au Cercle des échecs, une séance où nous avons joué huit parties sans voir. Malgré la rigueur de la température l'assistance était nombreuse et presque tous les membres étrangers au Cercle, auxquels des invitations avaient été libéralement envoyées, ont répondu à l'appel qui leur était fait. Nous pouvons donc espérer que nos efforts pour la propagation du noble jeu n'ont pas été vains cette fois encore, et c'est la meilleure récompense que nous puissions ambitionner.

La place nous manque pour mentionner toutes les notabilités politiques, artistiques, littéraires qui ont bien voulu suivre avec un sympathique intérêt les péripéties de la lutte; mais c'est un devoir pour nous de constater que dans les nombreuses séances de ce genre que nous avons déjà données, nous n'avons jamais rencontré une galerie plus recueillie et des adversaires plus courtois.

Voici les noms des huit joueurs avec l'index des débuts :

1er échiquier. M. Vaillant. — Sicilienne.
2e — M. L. Vié. — Git écossais.
3e — M. Goudjou. — Sicilienne.
4e — M. de Boistertre. — Viennoise.
5e — M. Griveau. — Git refusé.
6e — M. Bégule. — Irrégulier.
7e — M. Deuts. — Git du fou.
8e — M. Luria. — Lopez.

Commencée à neuf heures du soir, la séance s'est prolongée jusqu'à trois heures du matin. Nous n'avions pris dans l'intervalle que quelques minutes de repos et nous avons demandé à M. Goudjou, le seul de nos adversaires qui fut resté debout de vouloir bien en rester là. Sa partie pouvait durer en effet fort longtemps; la position était délicate, mais nous devons avouer toutefois que nous avions un pion de moins. Quant aux sept autres parties, nous les avons gagnées non sans difficulté; on s'en rendra compte en pensant que quelques-uns de nos adversaires étaient lauréats des tournois du Cercle ou de la Régence. Nous comptons donner dans nos prochains numéros quatre ou cinq de ces parties, et nos lecteurs pourront juger par eux-mêmes de l'énergique résistance que nous avons rencontrée.

Nous remercions cordialement le secrétaire du Cercle, M. Griveau, qui non-

seulement a présidé à la réception des invités, mais encore a tenu un échiquier contre nous, et en général tous les assistants de la sympathie qu'ils n'ont cessé de nous témoigner, et répétons que nous nous estimons trop heureux si notre peine et notre fatigue ont pour résultat de faire progresser les échecs en France.

Au café de la Régence, la poule finale du tournoi handicap a commencé mercredi. Les six joueurs qui restent pour se disputer les quatre prix sont MM. Chanier et Macznski, de la 1re classe, Girod et Lépine, de la 2e, Ch. Joliet, de la 3e classe, et Alexandre, de la 4e.

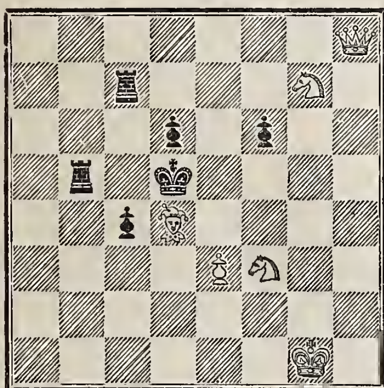
PRIME DE LA REVUE.

A partir du 1er janvier prochain, messieurs les amateurs qui voudront bien nous envoyer les solutions des problèmes parus dans la *Revue*, sont prévenus qu'au bout d'une année nous donnerons un abonnement de la *Revue* aux cinq solutionistes français ou étrangers qui nous auront envoyé le plus de solutions justes.

PROBLÈME N° 99

composé par le Dr S. GOLD, de Vienne.

NOIRS



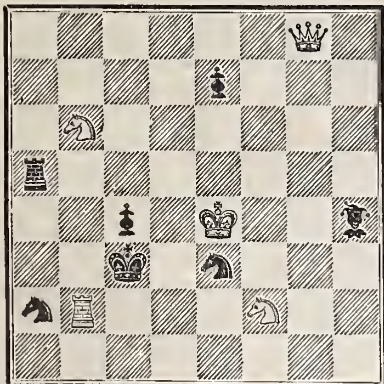
BLANCS

Les Blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 100

composé par le Dr S. GOLD, de Vienne.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

S. Rosenthal.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 57.

Avec le jeu médiocre dont vous disposez, vous pouvez cependant avoir un double objectif : 1° prendre la dame de pique au moyen de l'impasse du valet; 2° faire deux atuts en coupant. L'affranchissement de vos cœurs doit être relégué au second plan, bien qu'il ne soit pas absolument impossible.

Pour arriver à ce résultat, il faut commencer par jouer le roi de pique pour montrer à votre partner que vous avez une rentrée dans la couleur. Vous ferez suivre cette carte du valet de cœur pour lui faire voir que vous n'avez aucune force dans les autres couleurs et que vous abandonnez la direction du coup.

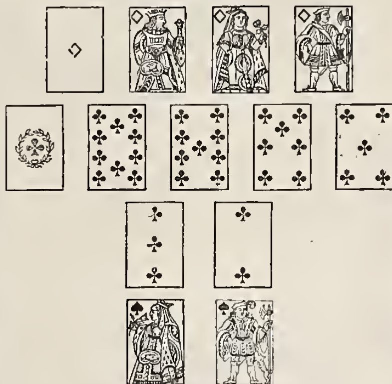
Si votre adversaire de droite n'a pas la dame de trèfle, il jouera dans cette couleur, absolument comme il aurait joué dans les fortes du mort. S'il n'y revient pas, vous pourrez faire l'impasse presqu'à coup sûr et gagner ainsi les trois levées dans la couleur. Votre faiblesse à cœur n'étant pas dévoilée vous aurez, si la partie s'engage bien, d'assez fortes chances pour couper deux fois.

Jouer le singleton au début eût été une faute grave, avec quatre petits atouts seulement.

Principe. — Avec as, roi et valet seuls d'une couleur, si vous voulez essayer de faire les trois levées, jouez d'abord le roi et attendez le retour de la couleur.

PROBLÈME N° 58.

Carreau est atout.



Deuxième à jouer.

Quelle carte mettrez-vous sur l'as de cœur?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 58.

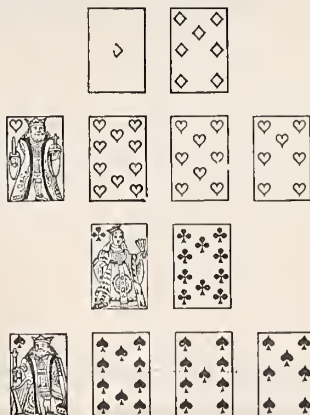
Premier à écarter. Vous avez deux couleurs d'attaque, cœur et pique; deux couleurs de rentrée ou de défense, carreau et trèfle. Pour éviter de faire un choix dans vos deux tierces, il faut les porter toutes les deux, avec la dame de trèfle, pour l'éventualité du quatorze.

Vous écarterez donc : roi, huit, sept de carreau, as, neuf de trèfle. La carte sera ainsi probablement sacrifiée mais vous avez dans les deux tierces à la dame la perspective de quintes que vous trouvez soit dans les hautes soit dans les basses cartes de vos deux couleurs.

Second à écarter : votre adversaire doit selon toute probabilité porter son point à carreau. Comme vous n'êtes pas sous la menace d'un grand coup, vous pouvez porter vos deux tierces en écartant sept de carreau, as et neuf de trèfle.

PROBLÈME DE PIQUET.

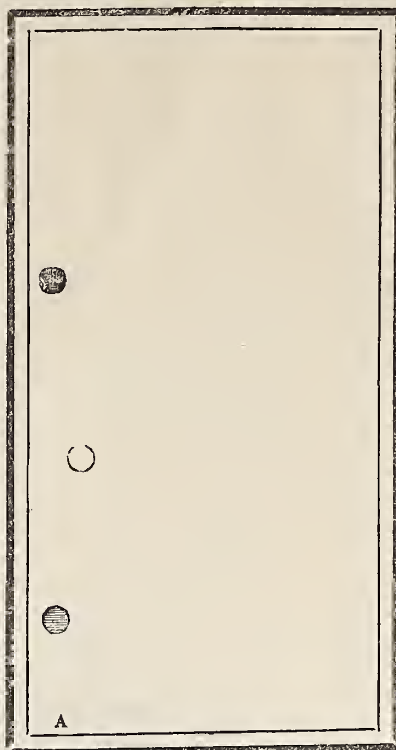
Quel sera votre écart en premier et en second avec :



Robert d'A.

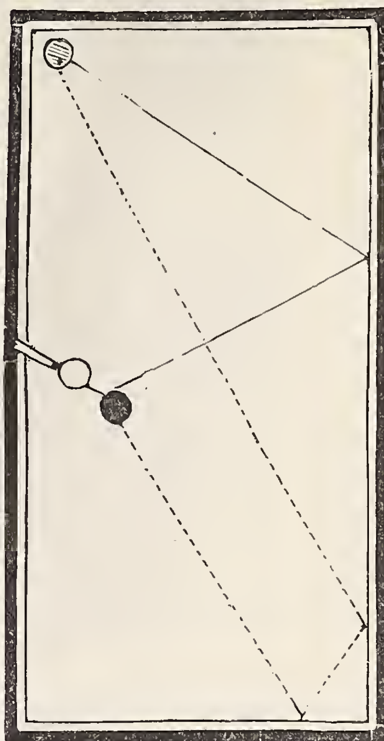
LE BILLARD

50e position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 59.



Lucien Piot,
Professeur du Grand-Café.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 271

BDF LTSSR GDC HGDMNRX HNRPR G LFRD.

N° 272.

IYAEEIEUUOEEIAEEAI
LDSBTSSQNHMMDSPRTCHTRT

N° 273.

Avec les lettres qui composent les mots IL EST FEU PUR, former un mot de onze lettres.

N° 274.

On se repent toujours d'avoir fait *le premier*.
On n'est jamais *le tout* quand on est *le dernier*.

N° 275.

? B I M ?
? I N O ?
? E ?
? R M ?
? A I ?
? I ?
? A R M ?
? E R O ?

Solutions du 27 décembre 1879.

N° 266.

On se repent tôt ou tard d'avoir laissé périr ou déchoir une liberté.

Jules Simon.

N° 267.

Ceux qui crient le plus haut pour la liberté ne la veulent que pour eux.

Jules Simon.

N° 268.

INCOHÉRENCE

N° 269.

VERGLAS — DEBACLE

N° 270.

ALMANACH — ÉTRENNES

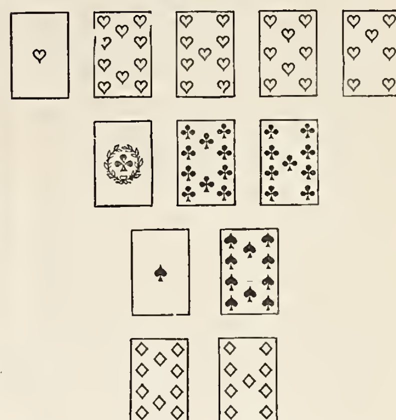
Solutions justes :

Les deux Bohémiens.

Edme Simonot.

LES CARTES

LE PIQUET



Pour bien jouer ce coup-là, il est nécessaire de se pénétrer du résultat qu'on doit atteindre, le quatre-vingt-dix est forcé s'il rentre le valet de cœur (à plus forte raison valet et dame) quand même il y aurait de l'autre côté quatorze de rois.

Il faut seulement, si on ne trouve que le valet de cœur sans la dame, que l'autre côté n'ait pas porté six carreaux par quatrième majeure, sept et huit parce qu'il aurait le point de cinquante-six, tandis qu'on ne pourrait offrir que cinquante-cinq à cœur, tout l'effort du jeu doit donc se porter sur les cœurs, et on doit écarter résolument le quatorze de dix qui n'a d'ailleurs aucune valeur absolue puisqu'il est primé par trois autres quatorze supérieurs.

Je dis plus, eut-on les quatre as il faudrait en écarter un pour se donner la chance de trouver au talon le valet de cœur qui est le précieux objectif cherché, la pièce angulaire de l'édifice.

En l'état, l'écart est tout tracé, deux carreaux, deux trèfles et le dix de pique. Si on relève un as et le valet de cœur, le repic est assuré par le point forcément bon ou égal et la quinte doublée du quatorze.

En second on écartera également le dix de pique, le dix et le neuf de trèfle en gardant dix et neuf de carreau pour la rentrée éventuelle de la dame, qui peut assurer le gain de la carte.

En résumé, avec le dix de blanc, premier ou dernier, il faut négliger les quatorze, même celui d'as, pour arriver, s'il est possible, au repic par le point et par une quinte.

Old Trick.



A FRIENDLY GREETING. — UN

DESSIN DE B



AMICALE RENCONTRE

SS

(*Sp. et Dram. News.*)

DAMES

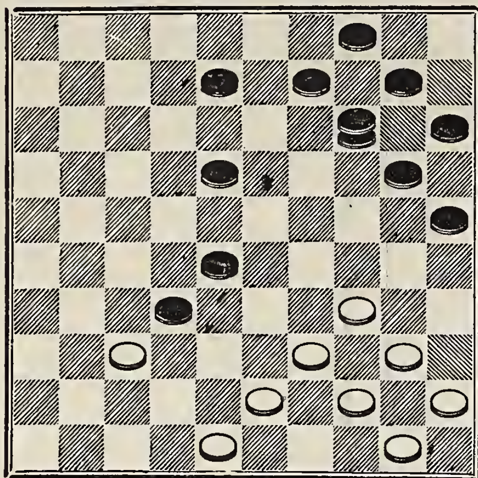
Toutes les communications relatives au *Jeu de Dames* doivent être adressées, sur feuille séparée, au rédacteur des Dames de la *Revue*, 26, rue Racine, Paris.

A l'avenir, nous donnerons régulièrement les solutions trois semaines après les problèmes ; pour être mentionné dans les solutions justes, il faut l'envoyer dans les dix jours qui suivent la publication du problème.

Nous invitons instamment nos lecteurs à devenir nos collaborateurs et à nous adresser quelques-uns de leurs problèmes inédits.

Problème n° 89, par M. BLYDENSTEIN.

NOIRS (10 P 1 D).



BLANCS (9 P).

Les blancs jouent et gagnent.



CHRONIQUE DU SPORT

En considérant le cheval seulement au point de vue usuel et pratique, c'est-à-dire sous le rapport de sa double destination à la selle et à l'attelage, on ne peut, à mon sens, l'accuser davantage de manquer d'intelligence. Il faut d'abord bien se rendre compte d'une chose : le poulain tant qu'il est libre conserve la disposition de ses mouvements, par conséquent peut à son gré régler l'emploi de ses forces. Il est à remarquer qu'un cheval en liberté exécute des mouvements brusques, violents, parfois désordonnés, sans qu'il en résulte pour lui le moindre inconvénient. Il est le maître absolu de son équilibre, et d'ordinaire n'entreprend rien qu'il ne soit en état d'accomplir. J'en appelle à tous ceux qui ont pu être à même d'observer les jeunes chevaux, et je leur demanderai quelque puisse être leur habileté s'ils se chargeraient de faire faire au cheval monté les fantasias auxquelles il se livre de lui-même.

Une fois assujetti à la selle et au mors, il n'en est plus de même. L'animal se trouve soumis à une contrainte et à une gêne auxquelles il lui est impossible de se soustraire. Son équilibre naturel n'existe plus, le poids de l'homme le fausse, la main arrête son impulsion, il lui faut en quelque sorte se faire une seconde nature toute artificielle. Certaines gens, je le sais, prétendent qu'un cheval doit être fait pour être monté ou attelé. D'abord ils n'en savent absolument rien ; si je leur demandais à mon tour pourquoi l'homme est fait, ils seraient, je crois, très embarrassés de me répondre.

Il est également indispensable de constater qu'il n'existe peut-être pas de pays où le sentiment du cheval soit moins développé qu'en France, où l'on se rende moins compte de ce que peut l'animal et de la manière dont on doit le lui demander. En revanche, on ne trouverait nulle part des prétentions plus exagérées. Si vous voulez vous en convaincre, dîtes à l'homme, même le plus étranger à ces matières, qu'il n'y entend rien et ferait mieux de ne pas s'en occuper, vous le verrez immédiatement rougir de colère et chercher à vous démontrer qu'il en sait autant que vous. Ils ont, pour ces occasions des formules toutes faites, et très amusantes ; l'un vous dira : ah ! moi, je ne sais pas monter par principe, mais *je n'ai pas peur*, et aucun cheval ne peut me jeter par terre. S'ils se rendaient compte à quel point ils sont comiques dans l'énoncé de ces étranges propositions, ils ne se donneraient pas ce ridicule.

Si, quittant le domaine de la théorie, les plus audacieux osent aborder une démonstration pratique (ceux-là sont rares) vous les voyez se mettre en selle, dans une manière à faire trembler les plus audacieux, raccrochés sur leurs étriers, cramponnés à la main, tremblants de frayeur généralement, ils inspirent au cheval une telle défiance qu'il n'ose plus bouger s'il est doux, si au contraire il a un peu de sang dans les veines il cherche immédiatement à se débarrasser d'une manière quelconque de ce fardeau incommode. Eh bien ! dans ces conditions quoi qu'il arrive, ils en accusent toujours le cheval, jamais eux-mêmes. Il faudrait faire absolument le contraire, et bien se persuader que quand le cheval ne marche pas, c'est toujours vous qui faites une sottise, il s'agit de la trouver, et quand vous l'avez rectifié l'animal va tout seul.

On peut se convaincre de cette vérité en mettant un poids mort sur le dos d'un cheval, mon Dieu, un paquet de linge sale, si vous voulez, n'importe quoi, pourvu que l'action de la main n'existe pas, aucun cheval ne se défendra. Donc, ce n'est pas contre le poids qu'il proteste, mais contre vous. Je parle, bien entendu ici, de l'équitation la plus élémentaire, celle consistant à aller droit devant soi au pas, au trot et au besoin au galop sans trop s'inquiéter sur quel pied l'on est. Beaucoup de cavaliers n'en demandent pas davantage et ils ont raison, c'est déjà pour eux une besogne assez pénible. S'il fallait aborder l'équitation scientifique ce serait une bien autre affaire, mais ceci est un tabernacle réservé aux privilégiés, le vulgaire n'a aucun besoin d'y mettre le nez ; pour lui ce serait lettre morte.

Voici donc un animal arraché à l'état de liberté ; on lui met une selle sur le dos, une bride, c'est-à-dire un morceau de fer dans la bouche, et on s'étonne qu'il ne comprenne pas immédiatement que vous lui demandez de vous porter à l'allure qui vous convient. En vérité, c'est être un peu exigeant vis-à-vis d'un être que vous jugez si inférieur à vous-même, et faudrait-il encore vous donner la peine de lui faire comprendre ce que vous voulez. La bride est un auxiliaire indispensable pour mener un cheval, mais il n'en existe pas de plus dangereux, et c'est ici où jamais l'occasion de placer cet axiome si profond de M. Baucher : « *un rasoir dans les mains d'un singe* ». Le cheval ne tient pas la bride, donc le singe ce n'est pas lui.

La moindre action fausse sur la bouche suffit à paralyser le mouvement chez un jeune animal ; comme généralement on y joint ou les jambes ou une excitation quelconque pour porter en avant, il faut qu'il en sorte d'une manière ou d'une autre. Aussi la résistance ordinaire d'un poulain est-elle en général, ou l'immobilité ou les bonds sur place. Il est logique, vous lui dites d'avancer et en même temps vous l'en empêchez. Je n'ai jamais vu un jeune cheval avoir ce que l'on est convenu d'appeler de la *bouche*, c'est-à-dire arracher la main et reporter violemment en avant. Tous cela se comprend, craignent le mors et reviennent en arrière pour fuir une gêne, souvent une douleur, dont ils ne comprennent ni le but ni la cause.

Plus tard, l'habitude, la routine aidant, ils se résignent, mais alors ils sont obligés de rejeter sur la main qui ne leur rend pas à propos, l'homme en ce cas tire plus fort, il a cependant la prétention d'avoir beaucoup d'intelligence, mais je ne sais pas ce qu'il peut en faire dans ce cas, car plus il tirera plus le cheval s'appuiera. Il est à remarquer qu'un cheval ne met jamais dans ses résistances à la main une force supérieure à celle que l'on emploie avec lui. Quelle que puisse être cette force, celle de l'animal lui sera toujours supérieure ; ce n'est pas pour d'autre raison que l'on voit souvent un cheval, qu'un homme très vigoureux ne peut pas tenir, s'en aller à bout de rennes avec une femme ou un enfant.

De quelque côté que j'examine les rapports de l'homme et du cheval, je ne vois en vérité pas où le dernier manque d'intelligence, et, s'il fallait décider la question, je crois en vérité qu'elle le serait à l'avantage de l'animal. Il lui faut, en effet, une dose très remarquable d'intelligence et de docilité pour obéir à peu près, en dépit de tout ce que l'on peut faire pour l'en empêcher.

On devrait au premier abord supposer qu'un cheval se soumettrait plus facilement au service de la selle qu'à celui de l'attelage. Il y a, en effet, beaucoup de raisons pour cela : le harnais est pour lui une gêne, le collier une barrière contre laquelle il n'ose aller quand il sent un poids derrière lui ; l'entraînement touche à une lestence. Néanmoins, on rencontre comparativement beaucoup moins de chevaux difficultueux attelés que montés ; cela tient uniquement, à mon avis, à une seule chose ; l'homme sur un siège est tranquille, il n'a pas peur de tomber, il s'attache moins à la main, laisse plus de liberté dans sa tête à l'animal ; celui-ci en profite pour faire tranquillement sa besogne.

Ceci ne veut pas dire qu'en général l'homme apporte plus de tact et de sentiment dans le menage qu'à la selle. Il suffit, pour s'en convaincre, de s'amuser à regarder dans la rue passer les voitures pendant une demi-heure ; on en est à se demander comment les choses peuvent marcher, et on reste convaincu de la vérité de ce proverbe irlandais : *Quand un homme est né pour être pendu, il ne meure pas noyé.* Vous voyez là dans toutes ces voitures des hommes, des femmes parfaitement tranquilles et ne paraissant pas se douter qu'ils sont pour ainsi dire en danger de mort. Je suis toujours étonné du petit nombre d'accidents comparativement à ceux qui devraient se produire en raison de la maladresse, de l'imprudence et de l'ignorance du plus grand nombre des cochers.

Les chevaux, il est vrai, sous l'influence d'une nourriture mauvaise ou insuffisante, de la brutalité de leurs conducteurs, de l'excès de travail, du manque de soins, arrivent à un état anémique et deviennent des machines au lieu de rester des êtres vivants. Ils s'en vont tristes, résignés ; on tire à droite ou à gauche, ils obéissent, et enfin, pardessus tout, la grâce de Dieu fait que les choses marchent mal, mais enfin marchent. Je me suis souvent demandé comment, par exemple, un cocher de fiacre pouvait faire pour arriver à frapper sans discontinuer un cheval depuis six heures du matin jusqu'à minuit, sans que l'animal parût seulement s'apercevoir de ce déluge continu de coups de fouet. Cela peut s'expliquer d'une seule manière : d'abord, la pauvre bête est à moitié morte ; puis le menage idéal auquel elle est soumise l'ont abrutie et rendue insensible à tout. Certes son intelligence est alors peu appréciable, et, je le répéterai encore, quel homme soumis depuis son enfance à un semblable régime ne deviendrait pas idiot ?

Je n'entrerai pas ici dans l'examen des moyens qu'il faudrait employer pour remédier à un tel état de choses dans mon opinion incurable, parce que ce ne sont pas les chevaux, mais bien les hommes qu'il faudrait modifier. Je maintiens seulement que les rapports de l'homme avec certains animaux, et

surtout avec le cheval, sont de telle nature qu'il devient impossible de se rendre compte du degré d'intelligence départi à ceux-ci par le Créateur. Ces êtres, tenant en fin de compte la vie au même titre que nous, sont, j'en suis convaincu, beaucoup plus perfectionnés que l'on ne se l'imagine. Je l'ai constaté, en maintes occasions, trop souvent pour ne pas en être certain. La perfectibilité d'intelligence à laquelle on pourrait les amener est l'indice d'une organisation et d'une existence morale qui devrait faire réfléchir leurs bourreaux et leur donner droit à des traitements plus doux. Dans leurs rapports réciproques, l'homme se montre presque toujours non seulement le moins intelligent, mais le plus brutal, le plus dur, le plus cruel et, il faut le dire, le moins brave. Si parfois la victime exerce de justes représailles, elle est dans son droit; cependant, à l'œuvre de méchanceté, je la trouve au contraire trop douce et trop résignée.

J'ai, je le sais, contre moi les arrêts de la science; mais, sous ce rapport, je suis un sceptique. Je crois très peu à la science, et pas du tout aux savants.

Ned Pearson.



COURRIER DE LA SEMAINE

Nous sommes en plein dégel et malgré le gâchis nous sommes loin de nous plaindre. La traversée des boulevards est une chose terrible pour les femmes surtout; sur certains points les voitures ne peuvent aborder immédiatement le trottoir à cause des tas de neige et nous avons vu, — spectacle charmant d'ailleurs, — la jolie comtesse de R....lt prendre un bain de pieds et de mollets glacial sur le boulevard des Italiens. La pauvre élégante s'est réfugiée dans un magasin pour se sécher en attendant qu'on lui eut rapporté des chaussures et des vêtements de rechange. Le magasin a été immédiatement achalandé par tous les flâneurs du boulevard et la comtesse, visiblement contrariée de cette curiosité admirative, a eu un grand succès de beauté.

Un académicien traversant la place Vendôme a glissé et sans le vouloir a fait son portrait dans un des gigantesques tas de neige symétriquement disposés devant le ministère de la justice.

Comme on le voit le dégel a eu, comme la froidure, ses petits drames.

Le Parisien et la Parisienne valeureux ne se laissent pas arrêter par ces petites misères de la rue et tout en maugréant contre le service de la voirie, ils courent faire ces emplètes charmantes qui sèment un peu de joie dans tous les foyers.

Devant cette activité fiévreuse, toute individuelle, un peu cachotière par essence, la chronique a eu peu à glaner et notre courrier hebdomadaire s'en ressent.

Comme le jour de l'an est passé et que l'article réclame n'a plus de raison d'être, il nous sera permis de signaler au goût des lecteurs de la *Revue* une œuvre qui nous a charmé.

Tout le monde ne peut être un des grands heureux de ce monde qui possèdent des galeries de tableaux et qui jouissent chez eux de toutes les raffineries de l'art. Tout se démocratise en France et si nous le regrettons parfois, nous ne saurions que nous réjouir lorsque la vulgarisation s'applique aux choix artistiques. Rien n'élève plus l'esprit que la contemplation des chefs-d'œuvre.

Un artiste bien connu, M. Braun, le photographe dont la réputation est européenne, a mis à la portée de tout le monde la fameuse galerie des Portraits historiques que nous avons tous admirée dans les salles du Trocadéro pendant l'Exposition universelle de 1878. Avec le goût d'un connaisseur et d'un critique sévère uni à la science d'un praticien rompu à l'exercice de son art, il a reproduit en grandes proportions les trois cents plus belles toiles de cette galerie.

L'*Album des portraits historiques* est une œuvre remarquable à tous les points de vue et en le feuilletant combien de souvenirs n'évoque-t-il pas! Le XVIe siècle et les maîtres de la Renaissance, le XVIIe solennel et paré, le XVIIIe surpris dans son abandon et dans son laisser-aller, le XIXe avec son activité fiévreuse. Dans son fauteuil on voit défiler de Jeannet à Delacroix et de Bayard à Napoléon, les hommes d'État et les hommes d'épée, le clergé et la magistrature, les savants et les artistes, les princes et les grandes dames, tout ce qui constitue la triple aristocratie de l'héroïsme, du génie, de la beauté.

Cette œuvre est sans fin et chaque jour M. Braun la complète : toutes les galeries particulières lui sont ouvertes. Ce musée portatif est réellement merveilleux. En ce moment ce chercheur infatigable, ce trouveur heureux, prépare la reproduction de la galerie de M. le duc d'Aumale. Comme on dit à la foire la vue n'en coûte rien et tout le monde peut visiter ces curieux et intéressants travaux dans le magasin de la maison Pierson et Braun, avenue de l'Opéra.

Cette idée de collectionner les chefs-d'œuvre de l'art est venue à M. Gaston Braun en 1869. Au mois de novembre de cette année nous étions tous les deux à Assouan à la première cataracte du Nil par la température hivernale dans ce pays de 42° au-dessus de zéro. Nous revenions de photographier les merveilleuses ruines des temples de l'île de Philœ; la chaleur était accablante et nous étions montés sur notre bateau *le Beni-Souëf* pour y siester. Les mouches avaient envahi nos moustiquières et au lieu de reposer on se mit à deviser. Tout le plan de l'œuvre que nous signalons fut arrêté dans cette rêverie nonchalante.

— Venez donc me voir, me dit Braun, il y a une huitaine de jours, vous verrez mes projets de la haute Égypte réalisés.

Je me rendis à son invitation et voilà comment émerveillé de ce travail gigantesque j'ai été amené à vous en parler aujourd'hui.

Ce souvenir du pays du soleil, où la boue est inconnue, fait que nous nous dépitons de ne pouvoir quitter Paris et suivre nos amis qui s'en vont s'ensoleiller sous le beau ciel de la Provence et de l'Algérie. Les devoirs du jour de l'an accomplis chacun se sauve et nous avons la tristesse de ne pouvoir les suivre que de la pensée.

Les fêtes de Nice se préparent brillantes pour le 4 et le 5 mars, jour de la mi-carême et non pour les 11 et 12 mars comme certains journaux mal informés l'ont annoncé. Ces fêtes seront magnifiques et nous n'en voulons pour preuve que le programme que nous recevons et que nous nous empressons de donner.

REGATES INTERNATIONALES DE NICE

Sous le patronage du Cercle de la Méditerranée.

PRÉSIDENT D'HONNEUR : S. A. R. le prince de Galles.

Les Jeudi (de la Mi-Carême) et Vendredi 4 et 5 mars 1880.

GRAND PRIX DE NICE

25,000 fr. et Un Objet d'art (offert par le Yacht-Club de France) pour bateaux de plaisance au-dessus de 20 tonneaux.

20,000 fr. et l'objet d'art au 1er. — 3.000 fr. et une médaille au 2e. — 1,500 fr. et une médaille argent au 3e. — 500 fr. et une médaille bronze au 4e.

Ces médailles seront décernées au nom du Yacht-Club de France.

Parcours 30 milles nautiques environ. — Allégeance et jauge de la Société des grandes régates du Havre.

Les cotres (cutters) concourent pour leur tonnage réel.

Les goëlettes (schooners) pour les 3/5 du tonnage.

Les cotres dandys (yawls) pour les 3/4 du tonnage.

Entrée : 150 francs

Les engagements seront reçus au secrétariat du CERCLE DE LA MÉDITERRANÉE jusqu'au 1er mars 1880.

Ils devront contenir : le nom du propriétaire et du patron, la devise du bateau, ses dimensions exactes, son mesurage, c'est-à-dire la longueur, la largeur, le creux mesurés au 1/4 du maître beau, la nature de sa construction.

Les allégeances seront calculées avant le départ.

Les engagements reçus après le 1er mars payeront double entrée.

PRIX FULTON

pour STEAM-YACHTS de quarante tonneaux et au-dessus

20,000 fr. et une médaille d'honneur.

15,000 fr. et une médaille vermeil au 1er. — 3.000 fr. et une médaille d'argent au 2e. — 1,500 fr. et une médaille bronze au 3e. — 500 fr. au 4e.

Parcours 40 milles nautiques (2 tours).

Deux bouées à virer, l'une à l'ouest, l'autre à l'est; liberté de voilure, allégeance proportionnelle à la force des machines et au tonnage des bateaux (règlement du Cercle de la Voile de Paris).

Entrée · 150 francs.

Les engagements seront reçus jusqu'au 1er mars au secrétariat du Cercle de la Méditerranée. — Ils devront contenir les renseignements suivants :

Longueur à la flottaison. — Surface de la malt. sect. — Pressions. Pistons, Diamètres, Course. — Tours par minute. — Force en chevaux vapeur.

PRIX DE LA BAIE DES ANGES

Course d'ensemble avec allégeance

Dix mille francs pour yachts au-dessous de 20 tonneaux de toute espèce avec ou sans dérive, — liberté de lest, de voilure et d'équipage.

QUATRE CLASSES — UN SEUL DÉPART

Le gagnant de la course d'ensemble recevra **2,500 fr.** et un objet d'art.

4e classe (11 mètres maximum)	2e classe (6 mètres maximum)
Au 1er 1,500 fr. et une médaille argent.	Au 1er 1 000 fr. et une médaille argent.
Au 2e 700 fr. et une médaille bronze.	Au 2e 400 fr. et une médaille bronze.
Au 3e 250 fr. et une médaille.	Au 3e 150 fr.
3e classe (8 mètres maximum)	1re classe (5 mètres maximum)
Au 1er 1,000 fr. et une médaille argent.	Au 1er 1,000 fr. et une médaille or.
Au 2e 500 fr. et une médaille bronze.	Au 2e 300 fr. et une médaille argent.
Au 3e 200 fr.	Au 3e 100 fr. et une médaille bronze.

Parcours : dix milles. — Deux tours. — Entrée : Cinquante francs.

PRIX DU CERCLE DE LA MÉDITERRANÉE

5,000 fr. pour embarcations de tous genres montées par 4 rameurs (amateurs).

4,000 fr. au 1er. — 750 fr. au 2e. — 250 fr. au 3e.

Parcours : deux milles nautiques. — Entrée : 100 francs.

PRIX DU SOLITAIRE

pour bateaux de plaisance à voile montés par un seul amateur.

500 fr. et une médaille au 1er. — 200 fr. et une médaille au 2e.

Dix milles marins.

2e PRIX DU SOLITAIRE

pour embarcations à un rameur (gentleman).

500 fr. et une médaille au 1er. — 200 fr. et une médaille au 2e.

Un mille nautique.

PRIX DES YOLES

réservé aux embarcations appartenant aux yachts et montées par leurs équipages.

300 fr. au premier. — 200 fr. au deuxième. — 100 fr. au troisième.

Les engagements pour toutes ces courses seront reçus jusqu'au 1er mars au secrétariat du Cercle de la Méditerranée.

N. B. — Un prix pour petits steam-yachts sera ajouté au programme dans le cas où un certain nombre de bateaux d'un tonnage inférieur à 40 tonneaux se présenterait à Nice avant le 15 février. Il y aura également un prix offert par le Conseil général du département des Alpes-Maritimes, spécialement réservé aux yachts français ne pouvant être classés dans aucune des catégories ci-dessus énoncées et dès qu'un nombre suffisant des yachts sera arrivé à Nice, des poules, des régates d'essai, des matchs pourront être organisés par les soins du Comité.

Des pavillons d'honneur seront remis aux vainqueurs de toutes les séries.

Des souvenirs seront spécialement offerts aux patrons des yachts vainqueurs.

Les courses militaires et celles réservées aux bateaux de pêche comme l'an dernier.

Heureux ceux qui assisteront à cette grande fête internationale !

Florian Pharaon.

⁂ La neige et la gelée de ces temps derniers n'ont pas empêché les grandes chasses; c'est ainsi que dimanche dernier à Ferrières, dans ce princier domaine des barons de Rothschild un certain nombre de fusils se sont trouvés réunis parmi lesquels figuraient les princes d'Orléans et le prince d'Arenberg.

927 pièces ont été abattues. Le duc de Chartres et le baron Édouard de Rothschild ont été rois de la chasse :

Au retour, on a appris la fin de la crise ministérielle et la formation subite du cabinet Freycinet.



UN MARCHÉ AU XVIE SIÈCLE

Par BAYARD.

(*Monde Illustré.*)



CLOTILDE DE SURVILLE, par GAUTHERIN. (*Monde ill.*)

REVUE SPORTIVE

Fermeture de la chasse.— Le bruit que la chasse sera fermée le 11 janvier se propage dans le monde des chasseurs ; on se demande pourquoi le 11 janvier, et non pas de suite? J'ai beau me mettre l'esprit à la torture, je ne trouve absolument rien qui motive sérieusement le choix de cette date. Si on a sérieusement songé à la conservation du gibier en haut lieu — j'écris ces deux mots avec peine — pourquoi ne prendre qu'une demi-mesure? Aurait-on consulté M. Chavoix par hasard? Je sonne en vain tous les appels forcés du répertoire de Tellier, je n'arrive pas à vous honorer de ma confiance, je ne puis croire à vos bonnes intentions, qui ne sont qu'un semblant d'intérêt pour les chasseurs que vous aimez peu, et pour le gibier que vous aimez beaucoup et qui figure tous les jours sur vos tables.

Si réellement, messieurs les détenteurs de l'autorité, vous aviez voulu faire quelque chose d'utile et de bien, rien ne vous était plus facile : il vous suffisait de fermer la chasse, non pas le 11 janvier, mais dès le premier jour que la neige a commencé à tomber ; par cette mesure, la vente du gibier eût été interdite, et nous n'aurions pas été attristés par le scandaleux spectacle de ces charges de perdrix promenées ouvertement et impunément dans toutes nos rues, de ces chapelets de faisans suspendus à l'étal des marchands de comestibles. Mais cela ne faisait pas votre affaire, et vous eussiez été privés des *filets de perdrix à la parisienne*, qui font la gloire du chef des cuisines de M. Gambetta. Un habitué patriote de la maison a substitué le qualificatif de *parisienne* à celui de *brésilienne*, car cette recette a été envoyée, je crois, à M. Gambetta, en même temps que les sommes considérables qu'il a reçues du Brésil.

Ces filets de perdrix, paraît-il, sont réellement exquis ; tout récemment, on en parlait beaucoup dans les couloirs de la Chambre ; au buffet, un groupe d'invités de fondation proposait d'offrir à l'inventeur une casserole d'honneur en argent, au moyen d'une souscription à 3 fr. 50 c. Messieurs, dit un des Oscar de l'Assemblée, à la recherche d'une position sociale, comme celui de Jérôme Paturot, une casserole au coq présidentiel, ça ne serait pas digne ni de lui, ni de nous ; je préférerais une récompense honorifique. Je crains, Messieurs, que vous ne sachiez pas assez tous les services que cet homme inappréciable rend journellement à la Chambre. C'est lui, seulement lui, qui prépare son maître adoré, qui le met au point voulu toutes les fois qu'il doit présider une séance intéressante. Oui, Messieurs, la douceur, la fermeté, la présence d'esprit, la partialité même quand il en faut envers les partis hostiles, toutes ces grandes, toutes ces précieuses qualités sont dues au velouté des mets sucrés, à la couleur dorée des rôtis, au carabiné des sauces de cet éminent artiste. Enfin, l'opportunisme, cette pierre d'attente si ingénieusement inventée par notre honorable président, pour calmer les plus impatients, à été inspirée, n'en doutez pas, par un quartier de daim braisé à la Chantilly.

Vous voyez donc, messieurs et chers collègues, qu'un objet vulgaire ne saurait être décemment offert à ce cuisinier-philosophe, qui, à cette heure, tient peut-être dans ses casseroles les destinées de notre beau pays.

Malheureusement l'éloquent gastrosophe fut interrompu par les huissiers qui invitaient instamment les députés à retourner à leur place. Toutefois, on ne se sépara pas sans décider qu'une commission serait chargée d'étudier cette importante et grave question.

A. DE LA RUE.

BULLETIN FINANCIER

Les dernières Bourses de l'année dernière ont amené un mouvement de reprise. Ce mouvement s'explique par les réalisations qu'ont faites les vendeurs à prime. Ceux qui ont acheté des primes dans le courant du mois dernier n'ont pas été heureux. Non seulement ils sont en perte s'ils ont maintenu leur position telle quelle jusqu'à la fin du mois, mais encore ils n'ont pas pu saisir l'occasion de renverser leur opération quand même ils en auraient eu l'intention. En effet, les variations qui se sont produites depuis le 1er novembre ont été de si maigre importance qu'il eût été difficile aux plus prévoyants de jouer leur prime, et de trouver ainsi leur mise en profitant à chaque fois d'un petit écart. En effet, si l'on compare les cours actuels à ceux du 1er décembre, on constate que la différence se chiffre par une quarantaine de centimes en baisse pour le 3 p. 100, 45 centimes en hausse pour l'amortissable et 20 centimes en hausse sur le 5 p. 100. Dans l'intervalle il y a bien eu quelques mouvements de hausse ou de baisse, mais chacun d'eux a été de peu de durée.

Le mois de décembre a été continuellement un mois d'incertitude ; les soubresauts qui l'ont signalé ont rapporté peu de profit à la spéculation. La rareté des affaires a eu pour conséquence d'alléger considérablement la dernière liquidation, de telle sorte que la faiblesse des engagements devient une excellente garantie de la solvabilité géuérale du marché ! En résumé, nous veuons de passer un mois exceptionnel, lequel a été plutôt employé à rétablir une situation normale en Bourse, à relever le moral du public de l'ébranlcment causé par les tristes liquidations précédeutes. Mais à divers symptômes on s'aperçoit déjà qu'avec l'année 1880 une période meilleure va s'ouvrir. Ceux qui ont préféré s'abstenir de toute opération nouvelle dès que les disponibilités de capitaux créées par les payements de coupons de janvier auront fait revenir les ordres d'achat sur le marché au comptant. Il est temps que la Bourse sorte du découragement actuel et que les affaires reprennent grâce à la confiance incontestable qui règne en général dans le pays.

Le marché des fonds étrangers n'est pas très actif, mais la fermeté soutient assez bien ses cours. A Berlin. les dispositions sont excellentes bien que l'argent soit rare. A Londres, la spéculation à la hausse est enfiévrée, malgré l'élévation inusitée des reports qui ont dû être payés à la dernière liquidation au Stock-exchange.

Le 5 p. 100 est très ferme et se tient à 81,60. Les fonds austro-hongrois n'ont que des opérations très limitées. L'Égyptienne subit quelque faiblesse après avoir fait 280. On craint que la reprise sur cette valeur ne soit trop précipitée et que la spéculation ardente dont elle est l'objet à Londres ne prépare à bref délai de nouveaux mécomptes. Le Crédit foncier s'est signalé par une hausse rapide en raison de l'amélioration des fonds égyptiens, il est à 1.115. De plus, une grosse opération est imminente au Crédit foncier. L'autorisation ministérielle vient d'être accordée.

La Banque hypothécaire continue à être recherchée par le comptant. L'émission des 1.200.000 obligations de cet établissement de crédit est la grosse opération du jour; nous en publions plus loin les conditions.

Au point de vue du revenu, les obligations rapportent 15 francs par an, payables, comme la rente française, par coupons trimestriels, les 10 février, 10 mai, 10 août et 10 novembre.

La Banque hypothécaire de France fait bénéficier la propriété foncière des avantages que le commerce et l'industrie trouvent dans le régime de la libre concurrence. Elle a devant elle un rôle immense à remplir. car la propriété rurale n'a, pour ainsi dire, pas encore participé au crédit. Aussi est-elle née sous le patronage de sept de nos principales institutions financières.

Les souscripteurs d'obligations sont appelés à recueillir, dans le présent et l'avenir, de sérieux avantages de cette situation. Leurs titres leur seront délivrés à la caisse même où ils auront souscrit.

Les versements aux échéances successives de libération peuvent être faits, à Paris, en province et à l'étranger, non seulement aux caisses de la Banque hypothécaire, mais aux caisses, aux succursales et aux agences des sept sociétés dont il s'agit. Le payement des coupons d'intérêt et le remboursement en capital des titres sortis aux tirages auront lieu sans dépense d'aucune sorte, sans frais ni formalités, à ces mêmes caisses. Enfin les sept sociétés ont classé ces titres au nombre de ceux auxquels elles consentent des avances. On voit que leur patronage est réel et puissamment efficace.

Cet ensemble de garanties et d'avantages font des obligations de la Banque hypothécaire de France une valeur absolument de premier ordre, qui doit prendre place dans les portefeuilles à côté de la rente française.

J. T.

⁂ La duchesse d'Edimbourg a été rejoindre sa mère, l'impératrice de Russie, à la villa des Dunes, à Cannes.

La grande-duchesse est la seule fille du czar, qui a, comme on le sait, cinq fils. Elle est née en 1853. C'est une personne très agréable, très sympathique, pleine de tact, et son mariage avec le duc d'Edimbourg, fils de la reine Victoria, a créé entre la Russie et l'Angleterre un traité d'union, mis parfois à de rudes épreuves par les événements de la question d'Orient.

Le duc d'Edimbourg eut, en effet, un commandement dans l'escadre de la Méditerranée, lorsque la flotte auglaise occupait la baie de Besika pendant la guerre russo-turque.

GASTRONOMIE

MENU

Potage purée croûton.
Thon sauce aux câpres.
Filet de bœuf en braisé.
Pâté de foie gras (Bontoux).
Salade laitue.
Navets au sucre.
Tarte au raisin.

Un verre de la véritable *Liqueur Bénédictine*.

BANQUE HYPOTHÉCAIRE
DE FRANCE

Société anonyme au capital de 100 millions de francs

SOUSCRIPTION PUBLIQUE
Le Samedi 10 Janvier 1880

1,200,000 OBLIGATIONS
DE LA
BANQUE HYPOTHÉCAIRE DE FRANCE

OBLIGATIONS DE 1,000 FRANCS émises à 480 francs

Produisant 15 francs d'intérêt annuel, payables les 10 février, 10 mai, 10 août et 10 novembre.

Tous les titres seront remboursés à MILLE *francs* CONFORMÉMENT AU TABLEAU D'AMORTISSEMENT

6 tirages par an auxquels concourront tous les titres

Le 1er Tirage aura lieu le 10 mars 1880 et le premier remboursement le 10 avril suivant, et ainsi de suite tous les deux mois.

Le prix d'émission est payable :

20	francs en souscrivant,	le 10 janvier 1880.
40	—	à la délivrance des titres.
40	—	le 10 juillet 1880.
40	—	le 10 janvier 1881.
40	—	le 10 juillet 1881.
40	—	le 10 janvier 1882.
40	—	le 10 juillet 1882.
40	—	le 10 janvier 1883.
40	—	le 10 juillet 1883.
40	—	le 10 janvier 1884.
40	—	le 10 juillet 1884.
60	—	le 10 janvier 1885.

480 francs avec faculté d'anticipation partielle ou totale après la répartition.

Les titres provisoires, libérés de 60 francs, seront au porteur.

Les obligations définitives sont au porteur ou nominatives, au choix des souscripteurs.

Les titres définitifs seront munis de coupons trimestriels de 3 fr. 75 aux échéances des 10 février, 10 mai, 10 août et 10 novembre.

Les coupons, ainsi que le capital des titres remboursés, seront payés aux Caisses des Etablissements ci-après désignés.

ON SOUSCRIT A PARIS :

Au siège de la **Banque Hypothécaire de France**, 4, rue de la Paix.
A la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, et à ses Caisses succursales;
A la SOCIÉTÉ DE DÉPOTS ET DE COMPTES COURANTS;
Au CRÉDIT LYONNAIS et dans ses bureaux de quartier;
A la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE et dans ses bureaux de quartier;
A la SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE PARIS;
A la BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS;
A la BANQUE D'ESCOMPTE DE PARIS.

Dans les départements et à l'étranger :

A toutes les Agences et Succursales desdites Sociétés

Les souscriptions d'unités sont irréductibles.

Répartition aussitôt après le 10 janvier 1880.

On peut, dès à présent, souscrire par correspondance, en envoyant **20 francs** par obligation souscrite.

L'ADMISSION A LA COTE OFFICIELLE SERA DEMANDÉE

VILLE DE LYON

EMPRUNT POUR LA CONVERSION
et l'unification de sa dette
Autorisé par la loi du 28 décembre 1879

SOUSCRIPTION PUBLIQUE : **le 6 Janvier 1880**
A 685,076 OBLIGATIONS 3 %

AVEC LOTS

Remboursables à **100** fr. en **34** ans

INTÉRÊT ANNUEL : 3 fr. par Obligation

Les tirages ont lieu les 15 avril et 15 octobre de chaque année.

Le 1er tirage aura lieu exceptionnellement le 29 février prochain au lieu du 15 avril

PENDANT LES 6 PREMIÈRES ANNÉES IL Y AURA :

A chaque Tirage du 15 avril

1	Oblig. à rembourser par fr....	100.000	100.000
1	— — fr....	5 000	5.000
2	— — fr....	1.000	2.000
40	— — fr....	200	8.000
44	Oblig. à rembourser par fr....		115.000

A chaque Tirage du 15 octobre

1	Oblig. à rembourser par fr....	25.000	25.000
5	— — fr....	1.000	5.000
75	— — fr....	200	15.000
81	Oblig. à rembourser par fr....		45.000

PENDANT LES 6 ANNÉES SUIVANTES IL Y AURA :

A chaque Tirage du 15 avril

1	Oblig. à rembourser par fr....	50.000	50.000
4	— — fr....	1.000	4.000
55	— — fr....	200	11 000
60	Oblig. à rembourser par fr....		65.000

A chaque Tirage du 15 octobre

1	Oblig. à rembourser par fr....	10.000	10.000
1	— — fr....	5.000	5.000
3	— — fr....	1.000	3.000
60	— — fr....	200	12.000
65	Oblig. à rembourser par fr....		30.000

ENFIN, PENDANT LES ANNÉES SUIVANTES, LES OBLIGATIONS SORTIES AU TIRAGE DU 15 AVRIL SERONT REMBOURSÉES AU PAIR, ET IL Y AURA, EN OUTRE :

A chaque Tirage du 15 octobre

1	Oblig. à rembourser par fr....	50.000	50.000
4	— — fr....	1.000	4 000
40	— — fr....	150	6.000
45	Oblig. à rembourser par fr....		60.000

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les Obligations du présent emprunt sont émises au prix de **98** fr. **50**, payables :

98 fr. 50 { **10** fr. en souscrivant. / **25** fr. à la répartition. / **63** fr. **50** du 15 au 25 mars 1880.

Les Souscripteurs auront la faculté de libérer leurs titres à la répartition; dans ce cas ils n'auront à verser que fr. **98 25.**

En raison de l'échelonnement des versements, le 1er coupon, payable le 15 juillet prochain sur les titres provisoires, sera de **un franc.**

283.695 obligations sont réservées par préférence aux porteurs des titres des emprunts de la Ville de Lyon de 1865, 1867, 1870, 1872 et 1875 et rachat des Ponts de la Saône 1865, les porteurs de ces titres auront droit, dans la répartition, à 5 Obligations nouvelles, entièrement libérées, par titre de fr. 500 échangé, plus une soulte en espèces qui varie suivant les emprunts, et sera fixée dans un barême.

L'ensemble des Obligations offertes au public est donc formé :
1° de **401.381** Obligations;
2° du Solde des **383.695** Obligations réservées pour lesquelles les porteurs n'auraient pas usé de leur droit de préférence.

L'Admission des Obligations aux Bourses de Paris et de Lyon sera demandée immédiatement après la répartition.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE

A LYON :

A la **Recette Municipale;**
Au **Crédit Lyonnais;**
A l'**Agence du Comptoir d'Escompte de Paris;**
A l'**Agence de la Société Générale;**
A la **Société Lyonnaise;**
Et à la **Trésorerie générale du Rhône.**

A PARIS :

Au **Crédit Lyonnais** et bureaux de quartier;
Au **Comptoir d'Escompte de Paris;**
A la **Société Générale** et bureaux de quartier;
A la **Banque de Paris et des Pays-Bas;**
Au **Crédit Industriel et Commercial;**
A la **Société de Dépôts et de Comptes courants;**
A la **Société Financière de Paris;**
A la **Banque d'escompte de Paris;**
A la **Banque Hypothécaire de France.**

DANS LES DÉPARTEMENTS ET A L'ÉTRANGER :

Dans toutes les agences et chez les correspondants des Établissements sus-énoncés.

La souscription sera close le 6 Janvier à 5 heures du soir.

On peut souscrire dès à présent par correspondance.



Tiré de LA REVUE DE LA MODE 13-15, quai Voltaire.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Costume en laine bleue pour fillette de douze ans. — Devant et dos : Jupe plissée à l'écossaise, traversée d'une bande rouge. Blouse tunique bordée de rouge, relevée de côté, froncée légèrement à la taille, ouverte sur une guimpe pareille avec deux grands revers bordés de rouge. Nœud rose. Chapeau marin en feutre.

Dos : La tunique drape derrière et retombe en deux pans. Grand col marin.

Peignoir-matinée en mousseline de laine rose sur fond de faille rose, garni de dentelle blanche, attachée à la taille par une cordelière. Grandes manches garnies de dentelle blanche; fichu-pèlerine en mousseline blanche orné de dentelles.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE.

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lefranc).

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

3e Année. — VOL. III. — N° 61.
SAMEDI 10 JANVIER 1880.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, 8 fr. ;— 6 mois, 15 fr. — un an, 30 fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.



DÉPART POUR LA CHASSE

PAR V. DUMAS (*Univers Ill.*)

SOMMAIRE

TEXTE

GRAVURES



N s lecteurs se rappelleront peut-être que nous nous étions précédemment refusé aux illusions sur la production giboyeuse des deux dernières années, et aussi qu'au début de l'invasion des neiges nous avons indiqué une clôture immédiate de la chasse comme le seul moyen de sauvegarder ce que nous considérons comme des débris insuffisants déjà pour une production normale. Cette clôture on en parle pour le 11 janvier. Bien que trop tardive, elle sera opportune; le dégel et la fonte de la neige ont certainement restitué quelques possibilités d'existence aux animaux et aux oiseaux si cruellement éprouvés par le jeûne et par le froid. Mais combien ont survécu à l'épreuve?

Nous avons reçu un très grand nombre de lettres qui nous dépeignent la situation lamentable que cette température sibérienne a faite au gibier. Un garde, en Sologne, a ramassé dans la même journée vingt-trois perdrix mortes ou de froid ou de faim; le propriétaire nous disait qu'il s'estimerait heureux si, sur une propriété de 600 hectares, il conservait une douzaine de ces oiseaux. Plusieurs de nos correspondants du Nord estiment qu'ils sont absolument détruits dans leur région; de l'Est, on nous raconte que dans une forêt que nous désigne un abonné on a trouvé quatre sangliers, pesant chacun une cinquantaine de livres, gelés et préalablement réduits par la faim à l'état de squelettes; dans les environs de Paris même, dans le voisinage de la forêt de Saint-Germain, on rencontrait des chevreuils épuisés et si bien à bout de forces que des paysans ont pu les tuer à coups de bâton et les rapporter triomphalement au village sans que, disons-le en passant, l'autorité s'en soit émue.

Comme si ce n'était pas assez de ces fléaux contre ces pauvres êtres, leur détresse avait concentré dans les bien rares contrées, comme la Brie, où ils restent multipliés, des légions d'oiseaux de proie, buses, faucons, etc., qui en ont détruit beaucoup; stimulé par les tiraillements de son estomac, le fretin des rapaces s'est mis lui-même à tailler la plèbe à merci et miséricorde. Un de nos amis, qui habite les environs de Ferrières, a vu un lièvre sorti du bois poursuivi par une bande de corbeaux; quand il eut dispersé les bandits, il ramassa la misérable bête à demi morte; elle avait un œil arraché et une large plaie au flanc. Il faut ajouter maintenant, à ce déchaînement de causes d'anéantissement, de braconnage qui, comme il fallait s'y attendre, puisqu'il était à peu près certain de l'impunité, a été non seulement effréné, mais effronté; il faut se rendre compte que tout cela a fait son œuvre pendant quatre longues semaines; alors on ne pourra s'empêcher de manifester quelque étonnement en apprenant qu'il en reste.

Un berger qui, ayant eu son troupeau décimé par la clavelée, ne saurait pas résister à la tentation de se tailler une demi-douzaine de côtelettes sur l'unique brebis qui ait survécu, serait un fou ou quelque chose d'approchant. Nous ne saurions dissimuler aux quelques Nemrod enragés, assez malavisés pour regretter que l'on rogne quelque chose de leur droit de courir sus à un gibier réduit à l'état d'échantillon, que leur cas se rapprocherait beaucoup de celui de ce berger. Nous avons de fortes raisons de croire que les doléances avant la lettre de ces enragés n'ont pas été sans influence sur les hésitations de l'administration à prendre une mesure que l'immense majorité de leurs confrères considérait comme urgente.

Un journal spécial s'est résigné à nous traduire les considérations dont les malcontents étayaient leurs réclamations contre une clôture anticipée, et franchement nous les avons trouvées bizarres. C'est ainsi que ce plaidoyer *pro lepore* constate que, le braconnage s'en étant donné à cœur joie, il serait inique de refuser leur part du gâteau à d'honnêtes citoyens ayant acquitté leur patente. Comment donc? Mais du moment où ces messieurs, en partageant cet avis qu'il faut tuer tant qu'il en subsiste poil ou plume, s'assimilent aux braconniers, il serait cruel de leur refuser les bénéfices de la situation sociale qu'ils convoitent.

Les animaux domestiques ayant le vivre et le couvert ont eu néanmoins leur part de tribulations; il est bien peu de poulaillers qui n'aient compté quelques victimes, pattes et crêtes gelées le plus souvent. En pareil cas, il faut bien se garder de mettre l'oiseau auprès du feu, comme on le fait presque invariablement dans les campagnes; le plus sûr remède est celui qu'on applique aux nez gelés de la Russie : une vigoureuse friction sur les parties congelées avec de la neige, puis une cuillerée de vin tiède sucré, et enfin placer la poule ou le canard sur du fumier de cheval, tiré immédiatement de l'écurie. Il faut éviter surtout que la bête malade soit de nouveau prise par le froid; la récidive, en pareil cas, est toujours mortelle.

Plus sensibles peut-être à ces rigueurs atmosphériques que leurs confrères de la sauvagerie, les oiseaux domestiques en sont cependant beaucoup moins impressionnés. Les premiers ont visiblement conscience du péril. J'ai raconté comment, sous l'impérieuse pression du besoin, ils arrivaient à abdiquer leur méfiance; son action s'est manifestée cette fois sur les plus rusés et les plus farouches, pies, corbeaux et pigeons ramiers; elle leur faisait affronter la vue et le rapprochement de l'homme. Nous observions, il y a sept ou huit semaines, que les petits oiseaux étaient restés beaucoup moins nombreux que d'ordinair , et nous nous demandions alors si cette émigration si générale tenait à des causes purement locales, ou si, ayant prescience qu'une cruelle épreuve hivernale nous était réservée, ils avaient usé de leurs ailes pour se soustraire au désobligeant honneur de la subir avec nous.

Nous pourrions aujourd'hui mettre cette prudente retraite à l'actif de leur instinct et en célébrer les perfections, mais nous nous en garderons bien; une observation isolée ne prouve rien en semblable matière et le mieux est de se borner à les féliciter de la sage résolution qu'ils ont prise. Bien que les cœurs sensibles ne leur aient probablement pas plus manqué que les estomacs affamés de leurs carcasses en brochettes, les oisillons ne doivent pas avoir été moins maltraités que les gallinacés de la plaine. Une aussi piètre aumône n'est pas de celles qu'il faille laisser ignorer à la main gauche; nous pouvons donc avouer que nous avons figuré parmi ces cœurs sensibles qui aux petits des oiseaux distribuaient la pâture. Chaque matin quelques convives manquaient au banquet de grenailles que nous leur servions. Ils étaient une trentaine au début, à peine si la douzaine était complète quand a fini la tourmente. Maintenant, gare aux chenilles. On eût dit que cette neige qui étouffe tous les bruits leur avait communiqué son mutisme; c'était surtout par le silence que se traduisaient leurs angoisses. Les plus bavards ne jasaient guère plus que des carpes; les petits avaient renoncé aux gazouillements, et les corbeaux loquaces eux-mêmes traversaient les airs sans faire entendre le moindre garde à vous!

G. de Cherville.



DESSIN DE MAZEROLLE, d'après le plafond du Théâtre-Français.



CROQUIS, par Beyle.

CHRONIQUE

L'Opéra est toujours le rendez-vous de l'univers. On y rencontre les illustrations, les célébrités et les élégances des deux mondes, et il est telle loge d'avant-scène, — derrière le rideau — que je n'échangerais pas contre un fauteuil sur la plate-forme de l'Observatoire. Je n'y verrais pas plus d'Étoiles...... et j'aime mieux celles de l'Opéra

Je ne sais rien de plus intéressant qu'un entr'acte dans ces coulisses, où l'on est poli comme dans un salon, où les hommes sont en tenue de bal, et les femmes en costumes de reines, de déesses ou de bergères; vrai mêle-pêle de diplomates, d'hommes politiques, de gens du monde, de littérateurs et d'artistes où mille traits piquants s'échangent comme des feux croisés dans une causerie étincelante.

On donnait la Muette, vendredi dernier, et Marie Hamman, qui joue les princesses, princesse elle-même par la grâce, la tenue et le savoir-vivre, était fort entourée.

— Vous feriez plaisir... même à un sourd, lui a dit, à la porte de sa loge, le galant Sivori, dont l'œil fascinateur ne pouvait se détacher de ce joli visage de camée, à la bouche d'un dessin si correct et si pur, à la chevelure blonde et frissonnante, aux dents blanches faites pour le rire.

Rosita Mauri, qui avait prêté à *Fenella* (la muette, de Scribe et d'Auber) et sa grâce touchante, et ses poses plastiques, et son masque si tragique, et ses grands yeux noirs, noyés de molles langueurs — de vrais yeux d'Espagnole — montrait avec une joie d'enfant naïve, à un groupe d'admirateurs et d'amis, le joli bracelet — un cercle d'or, avec un gros diamant serti dans le métal précieux — que la reine-mère d'Espagne lui avait donné en souvenir de la fête de Paris-Murcie, où elle avait conduit les *cuadrillas* de l'Opéra.

— Ce n'est pas tout, disait-elle, *Don Alphonse*, — le Roi, — m'a aussi envoyé un cachet...

— A quoi bon? a répondu M. Vaucorbeil, quand on danse comme vous, on ne doit écrire qu'avec ses pieds, et ces lettres-là n'ont pas besoin d'être fermées. Tout le monde peut les lire... et en a le droit.

— C'est égal! a répliqué la gentille ballerine, avec une adorable petite moue, qui allait bien à ses lèvres rouges, et en se balançant sur ses hanches, avec le *mencho* qui rend les Andalouses irrésistibles, j'adore le cachet du roi — il est superbe — une pierre dure avec un manche d'agate, mais on a oublié de le graver, je ne sais pas quelle devise prendre.

— Eh bien! a répliqué le docteur Horvé de Lavaur, le spirituel médecin du corps de ballet, prenez celles des hermines bretonnes « *Potius* Mauri *quam fœdari.* »

— En place, Mesdames! Mesieurs, retirez-vous! a crié de sa voix retentissante Théodore, le grand huissier à la chaîne d'argent...

Un mouvement très vif s'est produit dans les coulisses. La récréation était finie, et le second acte allait commencer.

A ce moment, Tête-de-Linotte, la plus blonde et la plus mignonne des figurantes enrégimentées dans l'escadron pétulant des marcheuses, est venue à nous en battant un entrechat avec ses petits pieds chaussés de satin blanc...

— Vous savez, nous a-t-elle dit d'un ton mystérieux, l'Anglaise à la croix d'or vient d'entrer dans sa loge.

— J'en suis fort aise! mais je voudrais savoir ce que peut bien être l'Anglaise à la croix d'or?

— En place, Mesdames; Messieurs retirez-vous! a repris Théodore, d'une voix de commandement.

— Je vous le dirai vendredi! a murmuré *Tête-de-Linotte*, en disparaissant derrière un praticable.

Donc, à huitaine, l'histoire de l'Anglaise a la croix d'or!

*
* *

Basile Vereschagin ne se plaindra pas de l'hospitalité de la France. Ce Russe remplit Paris de sa personnalité, d'ailleurs fort sympathique. La critique, qui n'est pas toujours si bonne fille, lui fait les yeux doux; la chronique a taillé pour lui ses meilleures plumes; on encombre les journaux du récit de ses aventures; les plus jolies femmes se pressent pour voir ses œuvres dans les galeries du Cercle des Arts et des Lettres, et c'est grâce à lui que les cochers de fiacres savent aujourd'hui où se trouve la rue de Volney — une des dernières inventions de notre bien-aimé conseil municipal, qui, ne pouvant pas faire d'enfants, se contente de débaptiser et de rebaptiser ceux des autres.

Basile Vereschagin n'est pas un de ces artistes qui ne connaissent que les bancs de l'école, et le modèle de l'Académie. Peintre et poète, soldat et voyageur, placé par la naissance sur la limite de deux mondes — l'Orient barbare et l'Europe civilisée, — il a mêlé sa vie à la vie de vingt peuples, en étudiant toutes les variétés du type humain, depuis la Parisienne, à la blancheur anémique, jusqu'à la bayadere de Bénarès et de Delhi, dont la nature généreuse a modelé les fiers contours dans un bloc de bronze aux reflets dorés.

La vie de Vereschagin est un vrai roman; né dans un siècle plus poétique, il aurait eu sa légende... et qui sait s'il ne l'aura pas un jour!

Très jeune encore, il avait travaillé dans l'atelier de Gérôme, où il apprit le secret de ce dessin correct, exact, précis et serré, qui est, pour ainsi parler, la caractéristique de son œuvre. Il quitta bientôt Paris pour Tifflis, et parcourut le Caucase, fertile en types superbes, peignant et dessinant tout ce qu'il rencontrait. La Transcaucasie, le Daghestan, la Boukharie, la Mongolie, les plateaux de l'Asie centrale se déroulèrent devant lui, et offrirent à ses yeux les spectacles les plus étranges, les plus curieux et les plus pittoresques.

Ces merveilleux voyages revivent aujourd'hui dans les tableaux de l'artiste, qui pourrait à lui seul remplir dix musées.

L'exposition du *Cercle des Arts et des Lettres* est certainement une des plus intéressantes que nous ayons jamais vues. Elle comprend environ deux cents tableaux, dont les uns sont l'illustration de la guerre turco-russe, à laquelle l'artiste a pris une part active et brillante; les autres, des souvenirs fidèles de son voyage aux Indes.

La partie indienne de l'exposition de Vereschagin est celle qui intéresse davantage ses nombreux visiteurs. Nous retrouvons sur ces toiles magiques le pays du soleil et des fleurs, des colosses de granit, des éléphants de marbre blanc, des palais enchantés, de lacs de lapis et des cieux d'opale. Il y a là des tableaux étincelants comme des pierreries; l'artiste russe a le prestige de la couleur; il en a la magie; il fait ruisseler sur tout ce qu'il touche comme un flot de rayons. Le succès, pour être grand, n'en est pas moins mérité!

Homme du monde, et courtois comme un grand seigneur, M. Vereschagin traite ses visiteurs comme des hôtes qu'il recevrait chez lui. Il a splendidement décoré les salons du cercle, qui, de longtemps, ne se retrouveront à pareille fête. Il a eu, en effet, l'heureuse idée d'entourer ses tableaux de toutes sortes d'objets rappelant les pays qu'il a parcourus: vases curieux, tapis, animaux empaillés, armes magnifiques, colliers, amulettes, talismans, mille choses enfin, se rapportant à l'art ou à la curiosité, et qui ajoutent un attrait nouveau au charme déjà si grand de ces admirables peintures.

*
* *

On rit beaucoup en ce moment de la dernière boulette de M. Zola. L'historien des zingueurs et des blanchisseuses a certaines connaissances des mœurs populacières, et il a réussi quelques peintures de la vie des faubourgs. Il nage dans l'ordure avec une incontestable facilité, et l'on voit qu'il est là dans son élément comme le poisson dans l'eau. Mais il se montre d'une étourdissante bouffonnerie chaque fois qu'il veut se guinder vers les hauteurs sociales pour lesquelles il n'est pas fait. Ses comtes et ses marquis devisent entre eux comme des chiffonniers, et ce dialogue digne des *caboulots* de la rue Mouffetard, transporté dans les salons de la rue Bellechasse arrive à des effets comiques non prévus par l'auteur, mais qui n'en sont pas moins désopilants.

Mais si vous voulez vous dilater la rate prenez-

moi M. Zola le jour où il traite les questions de sport. La semaine dernière, voulant décrire une scène de *high-life*, qu'il encadre dans le décor du Grand-Prix de Paris, et nous montrant une fille conduite en Daumont, où campe-t-il les deux jockeys?... Je vous le donne en mille!... Sur les deux chevaux de tête!

L'apologue antique est toujours jeune, et le mot légendaire du peintre à son critique reste toujours vrai :

— Allons, savetier, pas plus haut que la savate!

*
* *

La Main ingénieuse des femmes excelle à produire avec rien les plus gracieuses et les plus délicates merveilles. Il y a quelques mois, ici même, nous rendions les suprêmes devoirs à ce pauvre Dupuy, de Blois, vaillant artiste, frappé en pleine jeunesse, quand la fortune et la renommée lui accordaient leurs premiers sourires. Celle qui porta avec tant de fierté le nom du vivant — et qui porte avec tant de dignité le nom du mort — sa femme, essayant de tromper par le travail une inconsolable douleur, entreprend la tâche attrayante de reproduire en broderie de soies variées les plus jolis ornements du château de Blois — l'hermine d'Anne de Bretagne, le porc-épic de Louis XII, et la salamandre de l'incombustible François Ier — encadrées dans le couvercle d'une bonbonnière, ces broderies font un effet charmant et prennent la valeur d'un véritable objet d'art. Il y en a, en ce moment, tout une série exposée rue de Lafayette, au numéro 18. Elles méritent la visite et l'attention de nos lectrices, amies des choses élégantes et distinguées. Il y a là pour elles une idée de décoration intérieure, à la fois simple et charmante, que je suis heureux de leur soumettre.

*
* *

Le mouvement mondain n'est pas encore très accentué dans les salons parisiens. C'est à qui ne commencera pas. Il y a eu cependant, mercredi, un petit concert et un grand souper chez Mme Bentham, où l'on s'est si fort amusé que je ne jurerais point que tout le monde fût parti le lendemain soir. La maîtresse de la maison et M. et Mme Campobello ont tenu leurs auditeurs sous le charme d'admirables voix, guidées par une méthode parfaite. Nous avons remarqué dans l'assistance, la marquise d'Osmond, la comtesse de Bossac, les baronnes de Colobria et de La Salle — le prince Galitzin, qui avait chassé quelques jours avant la neige avec le Président Grévy, le marquis de Thémine, le comte de Bricqueville, le baron Albert de Béville — un dessus de panier.

*
* *

Les Clubs se réveillent quand les salons s'endorment. Très belle fête dramatique mardi au Cercle des Arts et des Lettres, qui a maintenant sa troupe à lui, et qui promet à ses membres des représentations régulières, à intervalles rapprochés. On parle aussi beaucoup de l'inauguration des nouveaux salons du *Cercle de la Presse* — mais la date n'est pas encore fixée. — Admissions nouvelles au Jockey : prince de Ligne, marquis Oudinot, marquis de Pange, comte de Pourtalès, vicomte de Vibraye, comte de Lauriston, comte de Monteynard. MM. d'Hénin et de Vallombrosa.



TÊTE DE FEMME, par Vuillemot.

*
* *

M. Raoul Baudouin, que la mort vient de prendre à ses amis, quand ils croyaient jouir, pendant de longues années encore, de son commerce aimable, appartenait par sa position, sa fortune, ses occupations et ses goûts, à ce monde du Sport dont nous sommes les organes. Aimant et connaissant le cheval, il avait beaucoup fait pour l'amélioration de la race, dans la région normande qu'il habitait. Propriétaire d'un magnifique étalon qu'il avait acheté en 1867 au célèbre haras de Traken, et qui obtint la médaille d'or à l'Exposition de 1878, il l'avait établi sur son beau domaine du Perron, dans l'arrondissement de Vire. *Washington* avait promptement pris rang parmi les grands reproducteurs du pays, et ses fils et ses filles sont aujourd'hui partout, aussi remarquables comme chevaux d'attelage que comme chevaux de selle. M. Raoul Baudouin avait été le promoteur et le véritable fondateur des courses de Vire, qui ne tardèrent point à faire sentir dans le pays leur influence heureuse. M. Raoul Baudouin traitait la question chevaline avec une compétence et une autorité incontestées. Le vide que laisse une telle mort ne sera pas de sitôt comblé.

Louis Énault.

BEAUX-ARTS

.˙. Le célèbre tableau : *la Bataille des Dunes*, du peintre espagnol Antonio de Brugada, est en ce moment exposé rue Vivienne.

La bataille a été livrée, en 1686, entre Dunkerque et Furne : l'escadre hollandaise, forte de deux vaisseaux et de cinq frégates, se fit battre par l'amiral espagnol Ozuenda.

Le peintre représente le combat au moment où les Espagnols montent à l'abordage du vaisseau-amiral hollandais.

.˙. La vente au profit de la veuve du peintre Jules Héreau, est définitivement fixée au 5 février prochain.

Les peintres qui, jusqu'à présent, ont fait parvenir leurs tableaux à M. Boussaton, commissaire-priseur chargé de l'organisation de cette vente, sont : MM. Feyen-Perrin, Charles Daubigny, Verassat, Hanotteau, Guillemet, Puvis de Chavannes, Guillaumet, Jacquet, Bataille, Jundt, Lalanne, Lansyer, Leroux, Alfred Stevens, de Kniff et Robert Fleury.

MM. Meissonnier et Levis Brown se proposent également de concourir à cette œuvre de bienfaisance.

.˙. La Ville de Paris vient de faire ouvrir, dans divers quartiers de Paris, sept nouvelles écoles de dessin, absolument réservées aux jeunes filles.

MONTE DE 1880

Haras de Chamant, près Senlis (Oise).

Flageolet, à raison 2,500 fr.
Mortemer, à raison de 2,500 fr.
Barbillon, à raison de 750 fr.
S'adresser à M. Drummer, au haras.

Haras de la Flandrie, par Couleuvre (Allier)

Vertugadin, à raison de 2,000 fr.
Uhlan, à raison de 1,000 fr.
S'adresser à M. Lacassagne, au haras.

Haras de Bois-Rouaud, par Sainte-Pazane (Loire-Inférieure).

Mars, à raison de 1,500 fr.
Fontainebleau, à raison de 500 fr.
Espoir, à raison de 200 fr.
S'adresser à M. le comte G. de Juigné, 67, rue de Lille, Paris.

Haras de Mello (Oise).

Roi-de-la-Montagne, à raison de 100 fr
Les juments de demi-sang, à raison de 50 fr.
Plus 2 fr. pour l'écurie.
S'adresser à M. Maubert, régisseur au château de Mello, par Cires-les-Mello (Oise).

ANALYSE DES SYSTÈMES

EMPLOYÉS PAR LES JOUEURS

A MONACO

et dans tous les hasards.

M. Olibrius Brasero, par M. Martin-Gall.

(Suite.)

Le *Tiers et tout* est un système de jeu assez ingénieux et en voici le mécanisme, que je crois devoir expliquer pour ceux de nos lecteurs qui prennent intérêt à l'étude des hasards.

On sait que les coups de Banque apparaissent d'autant plus souvent qu'ils se composent de moins d'unités. Par exemple, si un sort 64 fois — deux sort 32 fois — trois, 16 fois — quatre, 8 fois — cinq, 4 fois — six, 2 fois — sept, 1 fois — et un coup supérieur 1 fois aussi.

L'addition du coup de un et du coup de deux donne le même nombre d'unités que l'addition de tous les coups supérieurs. Par conséquent c'est faire un pari égal que de parier pour ces deux coups contre les plus longues séries. Et comme la sortie des séries prolongées est, en quelque sorte, plus hasardeuse, le joueur de *Tiers et tout* prenant pour lui les unités dont la sortie est continuelle se flatte de l'espérance de profiter des oublis du jeu (comme si le jeu pouvait être pris en défaut) et d'être du côté le plus régulier.

Le pointage suivant, laissé sur le tapis vert par M. Brasero, va servir pour notre explication.

	N	R
	●	
		●
		●
	●	
		●
		●
	●	
	●	
		●
	●	
		●
R	●	●
		●
	●	
		●
	●	
		●
		●
		●

Une Noire est sortie. M. Brasero met 1 louis à Rouge et gagne; puis il parie pour Noire encore 1 louis; il perd. Il joue 2 louis à Noire et gagne. — Sa masse primitive était 3 louis, bénéfice 2, total 5 louis. — Il continue 1 louis à Rouge et gagne, total 6 louis. Alors le tiers de la masse 2 louis à Noire, il perd. Il joue le tout, c'est-à-dire les 4 louis restant, et gagne; total de la masse après ce gain, 8 louis. — Le tiers étant environ 3 louis il les expose sur Rouge et perd; 5 louis à Rouge il gagne; total de sa masse, 10 louis. — Va pour 3 louis à Noire et gagne; total, 16 louis. — 5 louis à Rouge et gagne; total, 21 louis.

Ça allait bien jusque-là! — 7 louis à Noire. M Brasero est sous le coup d'un refait; il paie 3 louis 1/2 et parie pour Noire, mais Rouge sort. — 14 louis à Noire, il gagne; total, 28 louis, moins le refait qui a été payé *en dehors*.

Maintenant 9 louis à Rouge, il gagne; total, 37 louis. — 12 louis à Noire et gagne 12 et 37 = 49 louis. — 16 louis à Rouge et gagne 49 et 16 = 65 louis.

M. Brasero n'était pas homme à s'en tenir là. 21 louis à Noire — il perd! — 45 louis à Noire, il perd et saute de son premier enjeu 3 louis; il a perdu de plus par le refait 3 louis 1/2.

C'est en suivant cette marche que M. Brasero, après bien des alternatives, rencontra plusieurs coups de trois accolés; il supporta gaiment les premières secousses parce que le jeu qui était à l'intermittence lui avait permis d'amasser une réserve, mais l'homme de Hombourg lui ayant inculqué le principe de la montante, il fit des pertes par gradation et commença à croire que le système n'était pas infaillible. Pourtant il persévéra. Les fluctuations du jeu lui rendaient parfois courage, il eut un mouvement de triomphe et s'accoutuma à considérer les pièces d'or comme simples lentilles.

Je l'ai vu enfin approcher de la crise, agacé, fiévreux et haletant. La série se formait, le croupier râtissait d'un air indifférent, et M. Brasero tirait de son portefeuille les précieux billets qu'il avait rêvé de dépenser joyeusement et non d'offrir aux actionnaires de Monte-Carlo. — Deux ou trois coups meurtriers le mirent au comble de l'exaspération ; il se leva, comme je vous l'ai dit, affectant l'insouciance, s'éloigna des salles de jeu et se recueillit.



Après l'avoir perdu de vue, je le retrouvai sur la terrasse dans l'attitude d'un penseur qui pénètre le plus mystérieux arcane : on eut dit que le cerveau éclatait par l'effort de la pensée, ses yeux se fermaient et d'une main il soutenait sa tête, où tourbillonnait la vision !

Pourquoi me sentais-je attiré vers ce jeune homme et avais-je une irrésistible envie de lier conversation avec lui? Qu'avait-il de sympathique? Je ne saurais le dire. Ici le sentiment de l'indifférence est commun à tous les visiteurs et même la déveine d'autrui ne vous déplaît pas. Si le voisin a perdu, c'est qu'il ne savait pas jouer. J'ai vu beaucoup de braves pontes s'en aller en pleine déroute sans être autrement émus. — M. Brasero était un papillon candide qui venait de se brûler à la chandelle, tant pis pour lui. Eh bien ! non, ma curiosité fut plus forte que l'habitude et je suivis à pas pressés mon héros au moment où je le vis faire sa rentrée en triomphateur. Quelle métamorphose dans l'expression de ses traits ! Il semblait radieux. A peine



entré dans le grand salon du Trente et Quarante il tira de sa poche tout ce qui lui restait de billets et je comptai sept mille francs. Nul doute que M. Brasero allait brûler ses vaisseaux, nul doute qu'il s'était fait une conviction inébranlable. Il prit une carte et deux épingles et fixa la première sur noire qui venait de sortir, ensuite il pointa huit autres coups et planta la seconde épingle. « Allons bon, me suis-je dit, je vais le voir lutter contre *la répétition de la figure*... il est perdu, je ne puis laisser cet imberbe aventurer le reste de sa fortune, courir à une défaite certaine, mais comment le dissuader? Le voilà lancé, il gagne, et mon Dieu oui, on gagne toujours pour commencer. Ah! monsieur Brasero, Dieu m'est témoin que j'aurais volontiers passé trois jours à vous démontrer l'inanité de ce système s'il avait été possible de faire entrer dans votre tête les notions les plus élémentaires. »

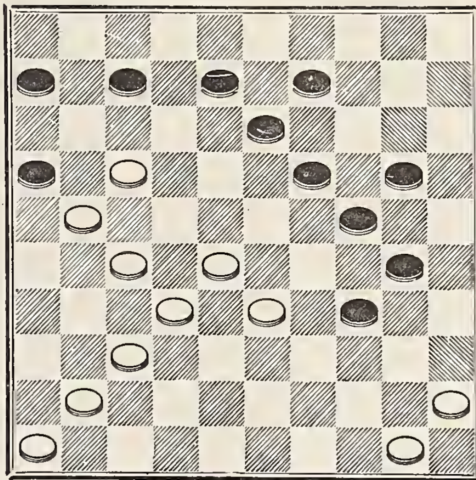
(*A suivre.*)

DAMES

Problème n° 90, par M. Van DAMME.

Le Défilé.

NOIRS (11 P).



BLANCS (11 P).

Les blancs jouent et gagnent.

BULLETIN FINANCIER

Les réalisations de bénéfices qui s'étaient produites à la suite de l'enlèvement rapide de nos rentes, cèdent la place à des demandes assez importantes pour relever les cours. La spéculation a certainement agi avec sagesse en ne s'abandonnant pas à un entraînement irréfléchi et en préférant marcher lentement et sûrement afin d'obtenir le concours plus efficace du comptant. La tendance du marché est toujours la même, il croit à la hausse, parce qu'elle est nécessaire aux émissions offertes au public.

Quoi qu'il en soit, il faut bien compter sur quelques surprises capables d'émouvoir le marché avant la liquidation de fin de mois. Attendons à ce que les baissiers sachent mettre à profit pour les derniers jours du mois quelques nouvelles à sensation du domaine de la politique extérieure. Nouvelles qui trouvent immédiatement le démenti qu'elles méritent.

Hier, le *Messager de Paris* commençait en ces lignes à parler des éventualités d'un avenir prochain dans le sens que nous indiquons :

« Les places étrangères ont été particulièrement faibles sur les bruits répandus par des journaux anglais au sujet des préparatifs de guerre que continuerait secrètement la Russie, et qui seraient dirigés contre l'Autriche. Ce n'est pas la première fois que des rumeurs de ce genre ont été mises en circulation, et on sait qu'elles ont été invariablement suivies de démentis qui en détruisaient la valeur et l'importance.

« Dès hier, les dépêches de Londres signalaient le télégramme expédié de Vienne au *Standard*, et contenant des révélations relativement à ces prétendus armements de la Russie. »

L'attention du marché est fixée sur la tenue du comptant; c'est d'après son attitude que va se régler désormais celle de la spéculation. Si le comptant absorbe des titres, la spéculation se trouvera allégée et elle pourra prendre des engagements nouveaux. Si le comptant restait froid et calme, la spéculation éprouverait un mécompte et le recul des cours serait certain.

Hâtons-nous de dire que jusqu'à présent la tenue du comptant est excellente et que c'est lui qui fournit le principal élément aux transactions. Il n'y a pas de motif pour penser que cet élan doive se calmer. C'est à peine, en effet, si le comptant a commencé ses achats, et, d'un autre côté, on sait que les réemplois de capitaux sont considérables. On peut donc présumer à bon droit, que nous allons assister à une série de bonnes bourses sur le marché du compant.

Les marchés étrangers sont fermes et les cotes qu'ils nous envoient sont excellentes. A Londres surtout, c'est la hausse qui domine sur toute la ligne. On y constate une abondance extrême de capitaux qui affluent au *Stock Exchange*.

Le marché des valeurs de banque est fermé. Le Crédit Foncier est bien tenu. On annonce toujours sa prochaine émission d'obligations. La Banque d'Escompte est demandée. Il se fait des achats au comptant sur la Banque Hypothécaire. Les capitalistes se rendent compte de l'importance qui sera donnée aux prêts hypothécaires par cette Société après la clôture de son émission d'obligations et des bénéfices qui résulteront de ces opérations. Dès le 8, soit deux jours avant la date de l'émission, la perle des souscripteurs a envahi les bureaux de la Banque Hypothécaire.

J. T.

ÉCHECS

PARTIE N° 86.

Gambit refusé (a.

Blancs.	Noirs.
M. ROSENTHAL. (sans voir).	M. GRIVEAU.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. P 4 F R	2. C 3 F R (*b*
3. P pr P	3. C pr P
4. C 3 F R	4. F 2 R (*c*
5. F 4 F D	5. F 5 T éch. (*d*
6. P 3 C R	6. F pr P éch (*e*
7. P pr F	7. C pr P
8. T 1 C	8. C 4 F R
9. C 5 C	9. Roq. (*f*
10. D 5 T	10. C 3 T R
11. D pr C	11. P pr D
12. C pr P F éch. déc.	12. D 4 C
13. C pr D éch. déc.	13. R 1 T (*g*
14. C 7 F éch.	14. T pr C
15. F pr T et mat le coup suivant	

NOTES.

a) Jouée ainsi que les suivantes dans la séance du 27 décembre au Cercle des Échecs où nous conduisions huit parties sans voir.

b Cette manière de refuser le Gambit n'est pas la meilleure. On adopte généralement à la place F 4 F ou P 4 D; mais dans notre opinion aucune de ces défenses n'est absolument satisfaisante.

c) Ingénieux et sortant le Fou à sa meilleure case bien certainement. Nous préférons toutefois un peu 4.— P 4 D et la partie continuait probablement ainsi : 5 P 4 D — F 2 R. — 6. F 3 D — Roq. — 7. P 4 F D avec une belle attaque.

d) L'honorable secrétaire du Cercle ne joue tous ces coups qu'à in de nous dérouter. 5.— P 4 D était plus fort.

e) Le sacrifice n'est pas justifié, car nous allons pouvoir prendre immédiatement une contre-attaque. D'autre part, sacrifier le Cavalier au lieu du Fou afin de nous déroquer n'était pas meilleur.

f) Ici encore les Noirs prolongeaient beaucoup la partie en jouant 9. — P 4 D. Maintenant il y a plus rien à faire.

g) Si 13. — R 2 C. — 14. C 7 F mat.

PARTIE N° 87.

Viennoise.

Blancs.	Noirs.
M. ROSENTHAL. (sans voir).	M. DE BOISTERTRE.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F D	2. C 3 F D
3. C 3 F R	3. C 3 F R
4. F 5 C	4. F 5 C (*a*
5. Roq. (*b*	5. F pr C (*c*
6. P C pr F	6. P 3 T D (*d*
7. F 4 T	7. P 4 C D (*e*
8. F 3 C	8. P 3 D
9. P 4 D	9. F 5 C R
10. F 5 C R (*f*	10. C 2 R (*g*
11. P pr P	11. C pr P
12. F pr C	12. D pr F
13. D 5 D	13. F pr C
14. P pr F (*h*	14. C 4 C
15. D pr T éch	15. R 2 D
16. P 6 R éch.	16. P pr P
17. D pr T	17. D 3 F R
18. P 4 F R	18 C 6 F éch.
19. R 1 T (*i*	19. D 3 T
20. R 2 C	20. C 5 T éch.
21. R 3 C	21. C 3 C (*j*
22. F pr P éch.	22. R 2 R (*k*
23. D 8 T D	23. D pr P éch.
24. R 2 C	24. C 5 T éch.
25. R 3 T	25. C 6 F
26. T 1 T	26. D 5 T éch.
27. R 2 C	

Les Noirs abandonnent.

NOTES.

a) Encore une fois, nous exprimons le vœu que cet ancien coup soit abandonné. 4. — F 4 F est le coup juste.

b) C'est la plus forte attaque. 5. C 5 D — C pr C. — 6. P pr C — C 5 D. — 7. C pr C — P pr C ne laisse pas au trait d'avantage appréciable.

c) 5 Roq. était préférable

d) Si 6 — C pr P. — 7. T 1 R ou D 2 R reprend le Pion avec l'avantage.

e) Même ici 7. - Roq. valait mieux et si 8. F pr C — P C pr F. — 9. C pr P — C pr P. Si encore 8. P 4 D — C pr P R.

f) 10 F 5 D était aussi un bon coup.

g) M. de Boistertre a bien vu qu'il serait forcé de sacrifier les deux Tours, mais il comptait sur les complications de la position pour obtenir au moins la nullité.

h) Nous avons dû beaucoup hésiter avant de prendre ce Fou, mais c'était tout à fait nécessaire car si 14. D pr T éch. — R 2 D. — 15 D pr T — D 4 C R. — 16. P 3 C (si 16. P 6 R éch. — R 2 R !) — D 4 F R (si 16.— D 5 C. — 17. F pr P et gagnent). — 17. P 6 R éch (A) — P pr P forcé. — 18. D pr P éch. — R 3 F et les Blancs ont une situation bien délicate.

A

17. D pr P C — C 4 C suivi au besoin de D 6 T.

i) 19. R 2 C était plus rapide.

j) Si 21. C 4 F éch. — 22. R 2 C — C 5 T éch. — 23. R 1 T — C 6 F. — 24. F pr P éch. - R 2 R. — 25. R 2 C rentrant dans une variante analogue à celle du texte.

k) Si 22 R pr F. — 23. T R 1 R éch. — R 3 F. — 24. D 8 D éch. — R 2 F. — 25. D 8 R éch. et mat le coup suivant.

PARTIE N° 88.

Gambit écossais.

Blancs.	Noirs.
M. ROSENTHAL. (sans voir).	M. L. VIÉ.
1. P 4 R	1. P 4 R
2. C 3 F R	2. C 3 F D
3. P 4 D	3. P pr P
4. F 4 F	4. F 4 F
5. Roq.	5. P 3 D (*a*
6. P 3 F D	6. F 5 C R (*b*
7. D 3 C	7. D 2 D (*c*
8. F pr P éch.	8. D pr F (*d*
9. D pr P	9. R 2 D (*e*
10. D pr T	10. F pr C
11. P pr F	11. D pr P
12. C 2 D	12. D 3 F R
13. C 3 C (*f*	13. D 3 C éch.
14. R 1 T	14. D pr P éch.
15. P 3 F R	15. D 1 R (*g*
16. D pr D éch.	16. R pr D
17. P pr P	17. F pr P
18. C pr F	18. C pr C
19. F 3 R	19. C 3 F D (*h*
20. T R 1 R	20. C R 2 R
21. F 5 C	21. R 2 D
22. F pr C	22. C pr F
23. T D 1 F	23. P 4 D
24. T 3 F	24. P 3 F
25. T 3 T	25. T 1 T D
26. T R 3 R	26. R 3 D
27. T R 3 C	27. P 3 C R
28. T 7 C	28. P 3 T D
29. T 6 C	29. P 4 T D
30. P 4 C D	30. R 2 F
31. T pr P T	31. T pr T
32. P pr T	32. P 5 D
33. R 2 C	33. P 4 F D
34. R 2 F	34. C 1 F
35. T 1 C	35. R 3 F
36. P 6 T	36. P 5 F
37. R 2 R	37. C 2 T
38. T 7 C	38. C 1 F
39. P 4 T D	39. P 4 T
40. P 5 T D	

Les Noirs abandonnent.

NOTES

a) Préférable à 5. — C 3 F R qui permet l'attaque de 6. P 5 R.

b) Le coup juste. Si 6. — P pr P. — 7. D 3 C — D 2 R. — 8. C pr P — C 3 F R. — 9. F 5 C R avec l'offensive.

c) M. Vié eut dû jouer : 7. — F pr C. — 8. F pr P éch. — R 1 F. — 9. F pr C. — T pr F (et si 9. P pr F — F 3 C D). — 10. P pr F — P 4 C R avec l'avantage.

d) Si 8. — R 1 F. — 9. C 5 C R.

e) C'est certainement ce qu'il y a de mieux à faire. Si 9. — T joue 10. D pr C éch. avec une position de gain.

f) Sacrifiant un Pion, ce qui est le seul moyen de dégager le jeu.

g) Presque forcé. Les Blancs menacent de sortir le Fou et d'amener la T D à 1 R gagnant sans peine.

h) Si 19. — C 7 F. — 20. T D 1 F — C pr F. 21. T R 1 R.

Solution du problème n° 94
Composé par le Dr S. GOLD.

1. D 7 C D / D pr D; 2. F 1 D / *ad libitum*; 3. F 2 F D mat.

1. — / F pr P; 2. D 5 D pr P éch. / F 5 D; 3. D ou F mat.

1. — / T pr D; 2. F 5 T R / *ad libitum*; 3 F 6 C mat.

Nota. — Ce problème avait déjà été publié dans la *Revue*; nous l'avons cependant reproduit afin de présenter à nos lecteurs la série complète des problèmes que M le Dr Gold a dédiés récemment à M. Lequesne.

Solution du problème n° 95.
Composé par le Dr S. GOLD.

1. T 4 F R / F 7 F D; 2. D 3 T D / C 2 C D; 3. T 5 D éch. / P pr T; 4. D 7 R mat.

2. — / T pr T; 3. D 6 D éch. / *ad libitum*; 4 D pr T mat.

1. — / T pr P; 2. T 4 R éch. / R pr T; 3 T 4 D éch. / *ad libitum*; 4. D 4 F R mat.

Solutions justes :

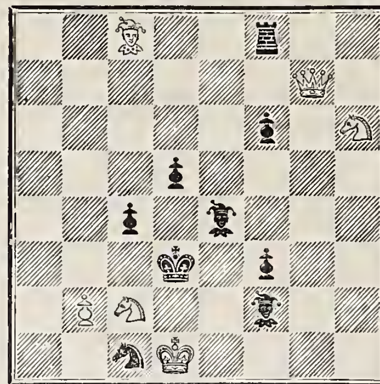
MM. Léon Guinet et Frau de Lyon, de Madraza, Barré, Henri Thomson, Abrams. Morpurgo Nicolas, Xenopol. Reinach.

PROBLÈME N° 101

composé par le Dr S. GOLD, de Vienne.

Dédié à M. E. Lequesne.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

NOUVELLES

Le cinquième Congrès d'échecs Américain va être ouvert ces jours-ci, ainsi que nous l'avons déjà annoncé.

Les prix offerts pour le grand Tournoi sont définitivement fixés comme il suit : 1er prix, 500 dollars; 2e, 300 dollars; 3e, 200 dollars; 4e, 100 dollars; 5e, 50 dollars. La plupart des règles sont les mêmes que celles édictées par M. Camille Morel pour notre Tournoi de 1878. Il y en a deux cependant qui s'en écartent sensiblement et seront bien dures à supporter pour les principaux joueurs : On devra jouer tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, une partie le premier jour, deux parties le jour suivant, et ainsi de suite alternativement.

Le Comité chargé de juger les envois de problèmes est composé des notabilités suivantes : E. B. Cook, C. H. Waterburg et Georges Carpenter. Il était difficile de mieux choisir.

Enfin on se propose de jeter déjà les bases d'un grand Congrès d'échecs international qui aurait lieu à New-York en l'an 1883.

— A la Régence, les vainqueurs du Tournoi de décembre seront probablement MM. Goudjon et Vié, tous deux de la 2e classe. Le premier gagne 23 parties sur 28 jouées et le second 1/2 de moins. Ils ont encore à jouer tous les deux contre M. Mentienne.

— Un mot à notre excellent confrère italien, *La Nuovo Rivista* : M. Charles Benbow, de la Nouvelle-Zélande, ne nous a jamais battu par la bonne raison qu'il n'a jamais joué contre nous. Bien qu'il vienne de l'Océanie, le « canard » n'en est pas moins joli.

S. ROSENTHAL.

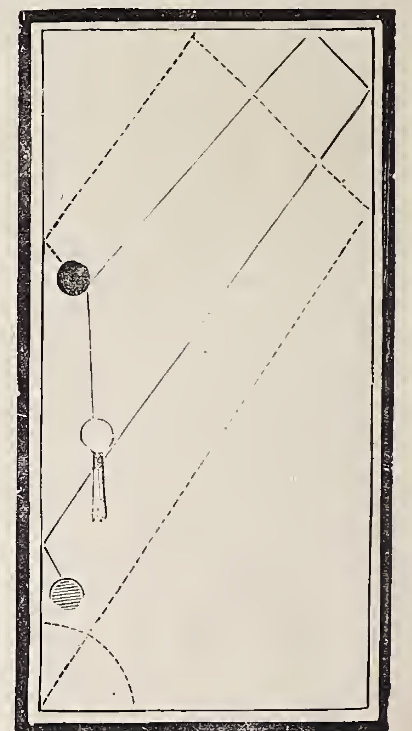
LE BILLARD

51e position.



On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 60.



LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 58.

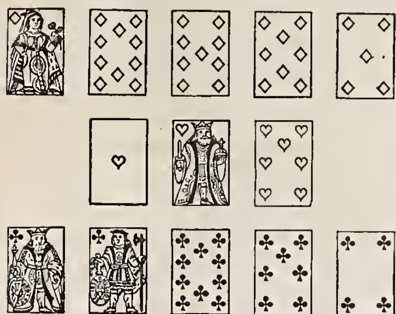
Vous avez deux coups à jouer : ou couper, ou laisser passer en indiquant à votre partner, ce que vous attendez de lui. Le premier système est simple mais ne vous donne que les cinq levées qui sont pour ainsi dire sur la table. Daus le second, vous avez un objectif incertain et dont le succès dépend de la place respective qu'occuperont les atouts et les trèfles. L'attente ne compromet rien néanmoins et le coup juste est de vous défausser sur l'as de cœur.

Il reste maintenant à choisir entre un pique et un trèfle. La dame et le valet seuls constituent une force négative dans votre jeu, mais suffisante pour donner de la valeur aux cartes de votre partner, un roi, ou un dix troisième. D'un autre côté si vous jetez le trois de trèfle, vous accuserez votre faiblesse en cette couleur et l'attaque sera retardée indéfiniment. Il vaut donc mieux sacrifier la dame, puis le valet de pique, si votre adversaire, comme cela est probable revient à la couleur. La main peut ainsi, passer au second tour à votre partner qui jouera forcément trèfle ou atout et vous fera ainsi gagner un temps.

Principe.— Avec quatre atouts maîtres et une longue couleur par l'as et plusieurs petits, ne coupez pas une carte maîtresse et jouez de manière à forcer votre partner à donner atout ou à couvrir votre longue couleur.

PROBLÈME N° 59.

Carreau est atout.



Deuxième à jouer : quelle carte mettrez-vous sur le deux de pique.

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 60.

Vous craignez le repic par une seizième au roi de carreau et quatorze de valets. Vous n'avez aucune bonne couleur à porter et vous devez rester sur une étroite défensive et, parmi vos quatre couleurs, celle qui offre le plus de ressources, soit par le moyen des hautes cartes, soit par le moyen des basses, est la couleur trèfle. Entre les cœurs et les piques, il n'y a pour ainsi dire pas de différence, toutefois la circonstance du dix et du neuf qui se suivent à pique doit dicter votre choix.

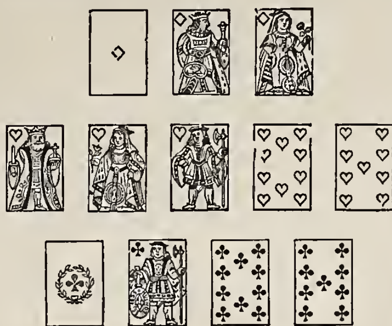
Les trois dix ne peuvent pas être écartés dans l'éventualité d'un quatorze qui enlèverait un certain nombre de points à votre adversaire, si vous relevez un valet.

Nous écarterons donc : sept de carreau, roi, huit, sept de cœur et sept de pique. Cette dernière carte est inutile pour la défense puisque avec dame, valet et huit de pique vous paralysez la seizième au roi de carreau.

En second, nous écarterons simplement: sept de carreau, huit et sept de cœur.

PROBLÈME DE PIQUET.

Quel sera votre écart en premier et en second avec :



ROBERT D'A.

LES CARTES

LE PIQUET

Au point de vue de la carte, il est souvent plus utile d'écarter une figure, surtout un roi ou une dame, que la carte qui l'accompagne et la garde. En effet, sur les cartes hautes de l'adversaire, on peut jeter un huit ou un neuf sans éveiller son attention, tandis que la grosse carte jetée éclaire tout le jeu.

Je suppose qu'on ait en main roi, dix, sept et huit de cœur, et que, second à jouer, les nécessités de l'écart vous forcent d'écarter trois cœurs, il sera bon, si toutefois il n'y a pas d'indications précises, de porter le quatorze de rois, d'écarter roi, sept et huit de cœur pour en garder le dix ou même roi, huit et dix de cœur pour en garder le sept; c'est une tactique habile qui assure presque toujours le gain de la carte.

De même, contre un point de quarante et un en pique, je suppose, as, roi, valet et dix, si on a la dame quatrième et qu'on n'ait pas à porter le quatorze de dames, il vaut mieux écarter la dame, le neuf et le huit, en gardant le sept, car si l'adversaire attaque pique et qu'on lui jette le sept, il vous croit gardé et ne continue pas la couleur.

OLD TRICK.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 276

BRFRGGR CDNB RGBR PDSSRGR PDTTR: MLZBR QR FDSGBLZBR XR FR VNR MDSG HRLNFDNC X'LNGBRK.

N° 277.

NU IMA TIASID A MAHC NE IUL TNARTNOM NU EMMOH SED SULP LAM SEMAF IUQ TIASSAP :

— TE ERID EUQ EJ IAL UNNOC ETENNOH EMMOH!

MACH IUL TIDNOPER TNEMEDIORF:

— UT SE CNOD NEIB XUEIV.

N° 278.

VA RIVO HURLEE AU NACDAR OLASIRE :

— SIAM LI TIFA TUNI.

— HE NIBE SDERPN NUE HEDALLENC.

N° 279.

? O ?
G ? M ? N
N ? E ? E
A ? C ? E
A ? R ? E

N° 280.

MOTS EN LOSANGE.

1. Treizième.
2. Guères.
3. En Asie.
4. Au baromètre.
5. Péché mignon des trop pressés de s'enrichir.
6. Colère à demi.
7. Cinquième.

Solutions du 3 Janvier 1880.

N° 271.

Qui donne aux pauvres préte à Dieu.

N° 272.

Il y a des bétises qu'un homme d'esprit achèterait.

N° 273.

SUPERFLUITÉ.

N° 274.

MALADROIT.

N° 275.

ALMANACH — ÉTRENNES

Solutions justes :

Mlle Delphine Dupré, 266 à 270.

EDME SIMONOT.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Vienne (Sport nautique). — Il n'est pas rare de rencontrer dans les écoles de natation des hommes qui se parent du titre de maitres nageurs, bien qu'ils sachent à peine nager et qu'ils soient tout aussi incapables de donner de leur art un enseignement méthodique et bien compris que de sauver, le cas échéant, leur semblable du danger, qui exige à la fois et du courage personnel et de la force physique.

Afin de remédier à cet état de choses, les maitres de natation de Vienne et des environs ont formé le projet de fonder une Société dont les statuts seront soumis prochainement à l'approbation de l'autorité, et qui se proposerait :

1° De relever l'art de la natation ;

2° D'assurer des secours aux associés dans le besoin ;

3° De former des maitres nageurs sûrs et éprouvés, de telle sorte que dans les établissements publics on n'admette plus à enseigner que des hommes pourvus d'un diplôme.

Une institution de ce genre, sorte d'école normale et de société de secours mutuels, répond certainement à un besoin, et on ne saurait accueillir trop favorablement une idée à la réalisation de laquelle le public est le premier intéressé.

Élevage du cheval. — La qualité du fourrage est d'une importance capitale au point de vue de l'élevage ; aussi ne saurions-nous laisser passer sans les signaler quelques lignes adressées de Buda-Pesth au *Sportsman*. A l'occasion de la dernière exposition de céréales qui a eu lieu dans cette ville, et où M. de Blascowits a obtenu le prix pour ses échantillons d'avoine, l'auteur fait remarquer que l'avoine de Hongrie ne plairait guère, à première vue, à un traîner anglais. Mais dès qu'il en aura fait l'essai sur des juments faibles ou de mauvais mangeurs, il reconnaîtra que ce fourrage, qui ressemble à de la menue paille, vaut mieux que la grosse avoine qui se donne dans la plupart des écuries. M. de Blascowits se livre à l'élevage des chevaux depuis de longues années déjà et en possède toujours un certain nombre de première qualité. Ceux-ci grandissent et deviennent vigoureux dans des paddocks sablonneux où l'herbe est rare, mais où ils ont le grain en abondance. Pas d'élevage à l'écurie, pas de gâteaux à l'huile. Depuis 1867 que je vois courir les chevaux de M. Blascowits, je ne me souviens pas qu'il ait jamais élevé un roarer, soit qu'il faille attribuer le fait au climat ou bien à toute autre cause.

Quant à nous, après avoir reproduit les réflexions du correspondant du *Sportsman*, nous laisserons au lecteur que cela intéresse le soin de conclure. Nous rappellerons seulement que la fameuse Kincsem est un produit des écuries de M. de Blascovits.

Théâtre. — Voici une nouvelle étoile, et probablement de première grandeur, qui vient de se produire à l'horizon de la *Hofoper*. Mlle Bianca Bianchi est douée d'une voix merveilleuse de pureté et de souplesse, et elle met au service de cet admirable instrument une science et une méthode qu'on ne soupçonnerait certainement pas dans une aussi jeune artiste. Ce n'est pas à dire qu'elle ne puisse beaucoup mieux encore; mais le monde musical est en droit de concevoir des espérances que l'éminente artiste tiendra à réaliser, elle est, dès à présent, une excellente acquisition pour le *Hofoper*.

Munich. — La Société des oratorios, qu'a fondée l'intendant général baron Perfall, a célébré le 18 décembre dernier son 25e anniversaire par l'exécution d'*Israël en Égypte*, de Haëndel. Cette Société, sous la direction énergique et vraiment artistique du baron Perfall, n'a cessé de prendre de nouveaux développements, et elle a obtenu les plus beaux résultats.

D.

∴ Samedi dernier, il y a eu vote au Jockey-Club, dix-sept membres nouveaux se présentaient au scrutin; dix ont été admis et sept ont été ajournés.

Ont été admis :

MM. le comte Jacques de Lauriston.
le vicomte de Vibraye.
le comte Oudinot.
Antoine Vallombrosa.
le marquis de Pange.
le comte d'Alsace.
de Monteynard.
le comte Hubert de Montesquiou.
le comte Jacques de Pourtalès.
le prince de Ligue.

∴ La Société des steeple-chases de France vient de fixer les dates de ses réunions pour 1880.

Elles seront, comme l'année dernière, au nombre de seize, dont la première aura lieu le dimanche 1er février.

Les sportsmen parisiens auront, avant cette journée, une réunion à Maisons-Laffite le dimanche 18, destinée aux chevaux qui ne vont pas à Nice, et, huit jours après, le dimanche 25 janvier s'ouvrira l'hippodrome d'Enghien.



LA SOURCE DE LA NESLETTE

D'APRÈS LE TABLEAU DE M. VAN MARCKE

(Illustration.)



UNE KERMESSE AU MOYEN AGE, par Adrien Moreau.

Reproduction autorisée par MM. Goupil et Cie (Clicherie du *Monde Ill.*)

REVUE SPORTIVE

La forêt de Senart. — On parle beaucoup, dans ce moment, de cet intéressant domaine à cause du droit de chasse qui vient d'être reloué. Il y a six ans, M. Aristide Subervielle s'était rendu adjudicataire du tout pour la somme de 33,000 francs; l'adjudication dernière a atteint le chiffre énorme de 96,000 francs. M. Subervielle, qui n'est pas seulement un gentleman accompli, mais encore un galant homme, excepté un lot qu'il avait gardé pour lui, avait cédé les autres à un groupe d'amis et de connaissances qui s'entendaient parfaitement entre eux, on élevait des faisans en commun, on ne chassait jamais les uns sans les autres, bref, la chasse de la forêt de Senart, dépeuplée pendant la guerre, grâce au savoir de M. Subervielle et de ses coassociés, était devenue, à peu de chose près, ce qu'elle avait été lorsqu'elle faisait partie du domaine de la couronne, c'est-à-dire très giboyeuse. A l'adjudication du 20 décembre, au lieu de s'entendre, au lieu d'assurer un lot au seul amateur qui pouvait faire concurrence, et de laisser M. Subervielle, comme auparavant, se rendre adjudicataire de toute la forêt, qu'il eût partagée entre ses anciens associés, on s'est caché les uns des autres, on s'est fait de vilaines niches, regrettables de la part de gentlemen du même monde, qui tous les jours se rencontrent, se voient et chassent ensemble. On a écarté M. Subervielle.

De tout cela, que va-t-il résulter?

Il ne faut pas être devin pour le prévoir: les nouveaux fermiers, qui sont M. le comte Cahen d'Auvers, M. Lavaissière, Laniel, d'Elsinger et Gélinard, ne s'entendront pas, ne peuvent s'entendre pour des raisons que je crois inutile d'énumérer, ce sera à qui tuera le plus de gibier.

Quant à l'administration forestière qui, en six ans, aura encaissé 576,000 francs, à ce moment-là, n'aura à retour alors qu'une forêt dépeuplée dont la chasse aura perdu tout son charme et sa valeur, ainsi que cela est arrivé déjà pour Fontainebleau où tous les lots, cette année, n'ont pas trouvé d'amateurs. Tout cela pouvait être évité, nous l'avons dit bien souvent à qui de droit, nous ne le répéterons pas : on se fatigue de causer avec des sourds.

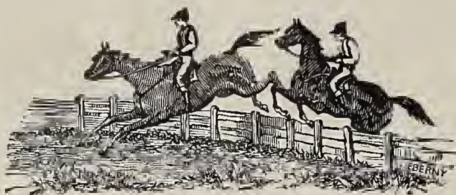
* * *

Le Cygne. Je ne me lasserai jamais de plaider la cause des animaux créés dans notre intérêt et dont l'homme est le plus redoutable ennemi. Durant le cruel hiver que nous venons d'éprouver et qui a été la cause de la mort de tant d'animaux utiles, plusieurs cygnes ont été tués dans les environs de Corbeil; un a été assassiné en plein été sur la Seine, l'an passé. Celui-là s'était échappé du domaine de Saint-Germain-les-Corbeil, situé à 200 mètres du fleuve. Je ne nie pas que, par les hivers rigoureux, il ne vienne des cygnes sauvages dans nos contrées, mais j'affirme que le plus souvent, ils appartiennent aux parcs du voisinage dont ils sont sortis, chassés par la gelée des pièces d'eau. La facilité avec laquelle on approche ces oiseaux, suffirait du reste pour le prouver. Dans le doute, ne serait-il pas plus honnête et plus sage de s'abstenir? Quel plaisir peut-on trouver à tuer d'aussi beaux oiseaux qui d'ailleurs ne causent de dommage à personne?

Voilà pour les convenances; voyons maintenant la question au point de vue du droit.

Est-il permis de tuer les cygnes, doivent-ils être considérés comme gibier? Non, certes, si la loi, si les arrêtés préfectoraux qui interdisent la chasse des oiseaux utiles sont sérieux, et doivent être appliqués et observés sérieusement. Or, le cygne dont l'utilité est incontestable, qui est l'édile des eaux, chargé par le Créateur de détruire les reptiles dangereux et tous les foyers d'infection provenant de la putréfaction des herbes aquatiques, n'a-t-il pas droit à nos égards et à tout notre respect? Hâtons-nous d'imiter le maire d'Aix-les-Bains qui, mieux inspiré que les chasseurs de Seine-et-Oise, vient de mettre, avec défense d'y toucher, un certain nombre de cygnes sur le beau lac du Bourget pour combattre les plantes marécageuses dont on redoute l'envahissement.

A. DE LA RUE.



CHRONIQUE DU SPORT

Les courses font, comme les heureux et les malades, elles s'envolent vers des climats plus doux. L'époque de la réunion de Nice, avancée d'une quinzaine environ, a dû donner quelqu'inquiétude à plus d'un propriétaire; la terre, couverte d'une épaisse couche de neige durcie par la gelée, interdisait tout travail sérieux, même aux plus audacieux. Aussi ont-ils pris pour la plupart un parti héroïque, c'est-à-dire le chemin de fer, pour aller terminer leur préparation sur le champ de bataille, exempt d'ordinaire des inconvénients d'un hiver aussi rigoureux. Cette circonstance sera, je crois, favorable aux courses de Nice, en ce sens qu'elle se trouvera ainsi affranchie des hésitations et des défections du dernier moment, toujours assez nombreuses.

Ce n'est pas, après tout, qu'un peu de repos ait pu faire grand mal à ces infatigables lutteurs. Beaucoup ont commencé la campagne l'an dernier à pareille époque, et sont restés sur leurs jambes sans trève ni merci. Aussi en sont-ils arrivés à cet état de desséchement particulier à certains animaux doués d'un tempérament exceptionnel et de jambes irréprochables. On les voit réduits à leur dernière expression, n'ayant pas une livre de chair sur le corps, l'air triste et morne, se tenant debout cependant, et galopant à la manière d'une boule qui roule, uniquement parce qu'ils ont galopé la veille et galoperont encore le lendemain. C'est le mouvement expliqué par lui-même, on ne saurait y trouver d'autre raison. On voit parfois dans la rue un pauvre hère marcher devant vous couvert de haillons; ces guenilles tiennent ensemble seulement parce qu'il les a sur le dos et ne les quitte pas; elles s'en iraient en loques s'il avait le malheur de s'en séparer un jour.

Aussi quand un cheval en est arrivé à ce point, a-t-on raison (spéculativement parlant, bien entendu) de ne pas l'arrêter. Il faudrait je ne sais combien de temps d'abord pour le remettre dans un état naturel, reprendre un peu de chair, laisser ses muscles devenus rigides à la suite d'une tension indéfiniment prolongée se détendre et s'assouplir; ensuite recommencer une préparation complète à nouveau. Dieu sait alors ce qu'on retrouverait. L'organisation d'un animal est douée d'une vitalité inconnue, même de ceux qui en abusent; autrement elle ne saurait supporter un semblable régime. Phénomène assez étrange, cet état d'étiolement ressemblant assez, au reste, toute proportion gardée, à celui des chevaux de fiacre, peut se prolonger assez longtemps. L'animal, évidemment, n'a plus aucune forme fixe; il court mal un jour, moins mal le lendemain, suivant une disposition relativement meilleure ou moins bonne, mais en fin de compte il marche, mange, et en apparence du moins ne se porte pas plus mal.

Si, au contraire, vous le mettez au repos, il s'opère une révolution en lui, la nature reprend ses droits. Les fatigues excessives accumulées l'une sur l'autre, demeurées en quelque sorte à l'état latent par leur continuité même, se révèlent alors avec toutes leurs impérieuses exigences. Le malheureux animal est pris par une courbature générale, dont les effets arrêtent les fonctions de l'organisme. L'estomac fatigué, ou ne peut plus supporter la nourriture, ou l'absorbe sans aucun profit pour l'économie générale; le sang appauvri ne circule plus; son manque d'action se traduit par un poil terne, piqué, dur comme une brosse. Il faut l'avoir essayé pour se rendre compte combien il est difficile et long de faire revenir un cheval ainsi exténué à un état à peu près présentable, même pour un service ordinaire. Quant à sa condition de cheval de course, elle est le plus souvent à jamais perdue, et d'ordinaire il ne la recouvre qu'incomplètement et par intermittence, quand il le retrouve.

Il est toujours dangereux de laisser un cheval de course arriver au bout de sa forme: on n'est jamais certain de pouvoir la lui rendre. Si, au contraire, on est assez prudent pour l'arrêter à temps, il revient ce qu'il était et doit être, c'est-à-dire avec sa qualité propre et ses moyens tout entiers. L'oubli de cette loi physiologique, même à un degré à la rigueur explicable, a compromis l'avenir d'un grand nombre de bons et braves animaux. La nature vivante ne se pétrit pas comme de la matière morte; elle a ses lois, ses exigences; il est toujours dangereux de les méconnaître, et cela on s'en aperçoit tôt ou tard. On met en avant, pour justifier ce bourreaudage, l'intérêt de la spéculation et l'avantage que l'on prétend trouver à mésuser ainsi d'un cheval jusqu'à ce que mort s'en suive. On est, je crois, dans le faux même en se plaçant à ce point de vue, absolument antisportif. Qu'espère-t-on tirer d'un animal arrivé à ce degré d'exténuation? le faire courir trois ou quatre fois par semaine; mais il ne court pas, il fait le tour d'un hippodrome, c'est très différent, et à moins de parier contre lui, je ne vois pas qu'il puisse en résulter un avantage bien réel pour son propriétaire, encore cette manière de faire, d'une honnêteté contestable, ne saurait-elle durer longtemps.

Évidemment, on pourra raccrocher à droite et à gauche deux ou trois mauvaises courses quand la pauvre bête rencontrera des adversaires en plus misérable état encore. Mais ces succès assez aventureux, presque toujours inattendus, constituent une piètre compensation aux frais dispendieux d'une écurie de course. Je maintiens, au contraire, qu'il y a toujours à gagner en ayant pour un cheval des exigences raisonnables seulement; vous êtes certain ainsi qu'il courra sur son mérite, et si vous vous rendez bien compte de sa qualité réelle, vous savez où le placer. Si l'animal est mauvais, pourquoi le faire courir; d'ailleurs tout ici est relatif; s'il est insuffisant pour une course, il sera bon dans une autre; d'ailleurs, c'est un cercle vicieux, car quel qu'il soit, mieux il sera plus il aura de chance n'importe où. C'est peut-être une conséquence forcée de notre existence à la vapeur, surtout aussi de l'ignorance complète relativement aux chevaux, dont sont doués à peu près tous les hommes chargés de s'en servir ou de diriger leur emploi. Si l'on quitte le domaine des courses pour porter ces observations dans les services usuels et publics, on y trouve les mêmes abus et les mêmes excès; ils se produisent à l'état de doctrine protessée et avouée. Le principe fondamental de cette nouvelle école peut se résumer ainsi : il est plus profitable de nourrir un cheval d'une manière malsaine, insuffisante, hétéroclite, de l'exténuer de travail, dût-il en mourir, que de le soigner, de le soumettre à une alimentation rationnelle, et de lui demander ce qu'on doit lui demander. Ceci est plus fort encore, car on surmène un cheval de course, c'est vrai, mais au moins il mange ce qu'il veut ou ce qu'il peut.

Les hardis novateurs s'étudient au contraire à faire absorber par l'animal tout, excepté une nourriture saine et naturelle. Ce qu'ils inventent n'a de nom dans aucune langue, et circonstance plus curieuse encore, ils trouvent toujours des savants dont les doctes expériences s'évertuent à vous démontrer les richesses nutritives de ces étranges ingrédients. Je vous l'ai dit il y a quelque temps, je crois peu à la science et pas du tout aux savants; ici j'irai plus loin, je leur ris au nez à tous les deux. Ils viennent sérieusement vous dire telle ou telle matière contient à tel et tel degré des éléments quelconques, auxquels ils donnent des noms bizarres, l'un fait de la graisse, l'autre des muscles, le troisième se charge de l'energie et ainsi de suite, et ils vous établissent une nutrition fantaisiste, composée de n'importe quoi, ça leur est égal, pourvu que l'animal affamé finisse par l'absorber, par la meilleure de toutes les raisons, on ne lui donne pas autre chose. Je n'irai pas chercher si loin, et en ma qualité d'homme de cheval pratique, je vous le dirai franchement, votre système fait une chose, il n'en fait pas deux : *d'un bon cheval une rosse, voilà tout.*

C'est un argument de cocher, si vous voulez, mais enfin ici il a sa valeur. Voulez-vous en faire l'expérience, oh! c'est bien facile : je vous donnerai un très bon cheval, j'en prendrai un d'une qualité notoirement inférieure, vous soumettrez le premier à vos expérimentations culinaires, mais de bonne foi, entendons-nous. Je demande à vous surveiller, parce que je ne veux pas que vous lui fassiez manger de l'avoine et veniez me dire ensuite qu'il a été nourri avec toutes vos malpropretés. Je traiterai le mien à ma façon: oh! elle est bien simple et pas savante du tout, Dieu merci; je le nourrirai comme on a toujours nourri les chevaux depuis que le monde est monde, avec de l'avoine, de la paille, du son et du foin, pas autre chose. Après une préparation de deux mois, chacun de notre côté, nous irons nous promener jusqu'à Versailles, par exemple, et vous verrez où je vous laisserai; c'est concluant, je crois.

Si vous ne voulez pas d'une expérience pratique, vous ne les aimez pas en général, nous rentrerons dans la théorie. Suivant les principes admis et reconnus d'une spécialité dont, en votre qualité de savants, vous êtes absolument ignorants, nous examinerons l'appareil extérieur de nos deux animaux. Le vôtre aura l'encolure tellement émincée qu'il sera difficile de lui mettre un collier sans le blesser, le dos déprimé en quille de bateau, les côtes saillantes, les hanches ravalées, toute la musculature enfin amoindrie, les jambes pâteuses, le ventre ballonné. Vous trouverez l'œil éteint, son pied tombera à terre et se relèvera lourdement, si c'est un cheval entier, par exemple, ah! vous pouvez être tranquille, les juments lui passeront impunément sous le nez.

Je vous montrerai le mien avec une encolure forte et dure, tous les muscles feront saillie, le dos sera plein, les hanches saillantes, le ventre un peu remonté, les côtes garnies, les articulations libres et nettes, l'œil bon. Enfin ce sera un cheval, au lieu de cet animal lugubre que nous voyons dans les rues de Paris se traîner triste et morne sous l'impitoyable fouet d'un cocher brutal, et semblant appeler la mort pour mettre fin à ses souffrances.

Je ne discuterai pas la question économique, elle n'a rien à faire ici, où j'envisage les choses seulement au point de vue d'un homme de cheval et non d'un équarrisseur, mais je ne la crois pas davantage exacte. Evidemment avec un pareil régime vous augmentez la mortalité dans de formidables proportions, à un moment donné vous devez infailliblement épuiser la production, par conséquent faire élever le prix de revient, et cela a déjà commencé d'une manière inquiétante. Mais ces abus ont une autre cause; en France où l'on parle tant de chevaux, on ne les aime ni on ne les connait, et généralement il ne déplait pas de les maltraiter comme pour se venger sur eux de sa propre impuissance et de son ignorance. Puis il faut arriver à pouvoir dire aux hommes spéciaux qui ont consacré presque leur vie à ces études : toutes vos prétendues doctrines sont de la routine, vous voyez bien, j'étais jusqu'ici étranger à ces matières, du premier coup je réalise une économie énorme, et mes chevaux sont aussi bons. Eh! bien non, ce n'est pas vrai, votre économie est fictive et trompeuse; quant à vos chevaux ils peuvent à peine se tenir debout, et font deux kilomètres à l'heure. J'en appelle, sous ce rapport, à tous ceux qui ne peuvent se dispenser de s'en servir quand, par hasard, ils ne prennent pas le double du temps nécessaire pour se rendre au chemin de fer, vous les faites mourir d'inquiétudes en route. Ne vous en prenez pas au cocher, d'ordinaire il est maladroit, c'est vrai, et fait pour tout excepté ce métier-là, mais l'animal est dans un tel état de marasme physique et moral que son bourreau peut frapper et, au reste, il ne fait pas autre chose du matin au soir sans que la victime s'en aperçoive; elle a fini par s'imaginer qu'elle était créée et mise au monde pour cela. Ces abus tiennent surtout à l'ignorance absolue où l'on est en France de ce qu'il est possible d'obtenir avec une science pratique et universelle, applicable à tout et partout presque aussi bien moralement que physiquement. Cela s'appelle l'*Entraînement*, seulement il faut la connaître et savoir l'appliquer, ce n'est pas plus difficile que cela, et il n'y a pas besoin de s'adresser à la chimie.

NED PEARSON.



L'ESCALIER DE L'AUSABLE (*Amérique du Nord pittoresque*, QUANTIN, éditeur).

COURRIER DE LA SEMAINE

A l'heure où paraîtront ces lignes, les dernières pétarades éclateront par les champs, la fusillade ne sera pas bien vive, le gibier sera bien clairsemé et le chasseur n'aura d'autres joies que de sentir une dernière fois la poudre et de la faire parler, comme disent les Arabes; et puis tout rentrera dans le silence, et le disciple de saint Hubert, respectueux de la loi et des lois de la nature, laissera le poil et la plume se reposer et faire leur œuvre de reproduction.

Le jour de fermeture est un jour cruel; la plupart des chasseurs sont sans pitié et l'on tue tout ce que l'on voit; en outre les braconniers sont aux aguets et drainent tout ce qui échappe aux tireurs de la dernière heure. Un facteur à la halle nous dit que les arrivages de gibier le jour de la fermeture sont le triple de ceux de l'ouverture.

Nous ne pourrons guère donner que dans notre prochain numéro les détails sur cette journée. Nous savons qu'à l'heure où nous écrivons il y a de grandes réunions partout. On chasse à Fontenay, chez S. M. la reine d'Espagne; aux Bergeries, chez M. le comte Raphaël Cahen d'Anvers, qui vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur à la grande joie de tous ceux qui le connaissent; à Rambouillet, chez M. le duc de la Trémoïlle; à la Christinière, chez M. Blanchard; à Saint-Germain, chez le baron Hirsch, partout enfin où il y a des chasses encore giboyeuses et bien gardées.

Dans le Midi l'on a beaucoup chassé au cours de la semaine, et l'on y a fait un grand massacre d'oiseaux de passage. Dans un poste-à-feu appartenant à M. Lefebvre, entre la Ciotat et Toulon, trois fusils ont abattu, en une séance de six heures, quatre cents oiseaux de tout plumage.

Si les plaisirs de la chasse disparaissent, la vie au grand air n'est pas arrêtée pour ça. Le yachting se prépare à donner ses fêtes, et le goût de la navigation se répand de plus en plus parmi nos gentlemen.

Un des yachmen les plus distingués nous adresse la note suivante que nous insérons intégralement parce qu'elle renferme une réclamation juste et une idée nouvelle qui nous paraît praticable.

Les Anglais voyagent avec leurs yachts ayant à leur bord femme et enfants, rien ne leur manque; ils ont à leur disposition des marins qui, par leur docilité et leur politesse feraient honte à nos domestiques. S'ennuient-ils dans une station balnéaire ils donnent à leurs capitaines l'ordre de faire appareiller ou chauffer le yacht et en route pour quelque port voisin! On passe ainsi la belle saison sans se préoccuper d'un gîte, vous voyagez avec et quel gîte frais et coquet!

En France, déjà beaucoup d'amateurs du confortable et de la vie en plein air s'adonnent à ce genre de sport. Le baron de Rothschild, président du Yacht-Club de France à bord de son *Eros*, magnifique trois mâts à vapeur visite nos ports et fait des excursions en Méditerranée. M. Pérignon dans sa goëlette à vapeur opéra, il y a quelques années, le sauvetage d'un grand steamer malgré la tempête. M. Jules Verne, à bord de son *Saint-Michel* travaille à ses livres si intéressants. M. Henry Say entreprend en ce moment avec ses deux yacths *l'Henriette* et *la Folette* un voyage autour du monde, il a 40 hommes d'équipage (il quitte New-York pour faire le tour de l'Amérique, visiter la Chine, le Japon, l'Inde, etc., et revenir par Suez en France). M. le marquis de Préaulx donne dans tous les ports l'hospitalité la plus large à ses amis à bord de son steam-yacht *le Saint-Joseph*. M. Boissard du Bellet, député, vient d'acquérir une goëlette de 300 tonneaux dont les aménagements sont dignes de nos plus somptueux hôtels des Champs-Élysées, il va faire les régates de Nice au mois de mars. Au reste, il n'est pas le seul qui aille soutenir l'honneur du pavillon français et disputer aux Anglais et aux Américains le grand prix international de 25,000 francs.

Bordeaux y sera représenté par trois champions redoutables. L'*Eva*, dont le propriétaire, M. Fonade vint à Paris en 1878 avec un yacht de 15 tonneaux, depuis Bordeaux en 109 heures. Le *Zampa*, à M. Demay, redouté des yachtmans à cause de ses succès si nombreux. La *Néva*, à M. Fowler, le hardi marin amateur, qui, l'année dernière traversa la Manche de Calais à Douvres en périssoire.

Le Havre sera représenté par la *Violette*, à M. Mandrot, le *Priny*, à M. le baron Seillière. Argenteuil, ce berceau du yachting enverra ses plus rapides voiliers et ses meilleurs marins.

A propos des courses de Nice une réclamation est faite par beaucoup de yachtmans, ils demandent que les séries soient ainsi divisées : 1re série, 5 à 10 tonneaux; 2e série, 10 à 20 tonneaux; 3e série, 20 à 40 tonneaux; 4e série, 40 tonneaux et au-dessus. La réclamation paraît juste car les divisions seraient ainsi équitables pour tous les coureurs, car d'après le programme un yacht mesurant plus de 11 mètres, mais jaugeant moins de 20 tonneaux ne pourrait être mis en ligne. Pourquoi cette exclusion? Je crois que plus on pourra réunir de yachts de course plus la régate sera intéressante pour le public.

Afin de rendre les régates amusantes pour tout le monde ne pourrait-on pas faire ce qui existe pour les courses de chevaux? Chaque jockey porte une casaque de couleur différente, pourquoi chaque yacht, pendant la course ne porterait-il pas afin qu'on puisse le distinguer constamment un pavillon différent dont le double serait reproduit sur le programme avec le nom du yacht en regard? De cette façon chacun peut voir les progrès de son favori. Le jour où on établira des paris et la cote pour les yachts comme pour les chevaux, les régates seront aussi suivies que les courses et combien de Parisiens qui ignorent les douceurs du yachting voudront aller passer quelque temps dans un port avec leur yacht et éviter ainsi les ennuis de l'hôtel.

La charité n'a ni opinion, ni patrie, ni souvenirs, c'est un élan du cœur qui s'adresse à toutes les infortunes, et nous n'en voulons pour preuve que la fête de Murcie. La colonie allemande de Paris donne sous le patronage de S. A. le prince de Hohenlohe, un concert au bénéfice des populations de la Haute-Silésie si durement éprouvées en ce moment. Le monde parisien s'associe à cette fête qui nous fera connaître de grands artistes d'Outre-Rhin: Mlle Kœnig, du théâtre Royal de Wiesbade, le Dr Gunz, ténor de l'Opéra de Hanovre, le violoniste Parsy et le pianiste Keller.

La fête est donnée par la société *Quartett-Verein*, qui est présidée par M. Graëf et dirigée par M. Metzgen, un compositeur de talent que tout Paris connaît.

FLORIAN PHARAON.



CAUSERIES A HYDE-PARK, par MAXIME CLAUDE. (*Gaz. B.-A.*)



UNE EMBUSCADE, par DELORT.

Reproduit avec l'autorisation de MM. GOUPIL et Cie.

COURSES DE NICE 1880

Sous le patronage du Cercle Masséna.

CHEVAUX ARRIVÉS :

(Par dépêche télégraphique)

Aurélius, Basque, Blaviette, Camarade, Campan, Cap, Devadassi, Furibond, Gavroche, Géométrie, Kapural, Kirtling, Lord Chief Justice, Le Nageur, Le Prophète, Mustang, Noirmoutiers, Oiseleur, Passedix, Pomme-d'Api, Pompée, Pythagore, Rose-de-Mai et Tentation.

PREMIER JOUR. — LUNDI 12 JANVIER

PRIX DU CONSEIL MUNICIPAL. — *Course de Haies.* — 5,000 fr., offerts par le Conseil municipal de la ville de Nice, pour tous chevaux de 4 ans et au-dessus, de toute espèce et de tous pays. Les chevaux de 5 ans et au-dessus ne seront admis que s'ils n'ont jamais gagné de course à obstacles, ou s'ils sont à réclamer pour 7.500 fr. Entrée, 150 fr ; forfait, 25 fr. Au second, 1,000 fr.; au troisième, 500 fr. (sur le prix). Poids : 4 ans, 67 kil.; 5 ans, 70 kil. 1/2; 6 ans et au-dessus, 72 kil. Le gagnant d'une somme de 2,500 fr en un ou plusieurs prix portera 1 kil. de surcharge ; de 4,000 fr., 2 kil. 1/2; de 5.500 fr , 3 kil. 1/2; de 7,000 fr., 4 kil. 1/2; de 8,500 fr., 5 kil. 1/2; de 10,000 fr. et au-dessus, 6 kil. 1/2. Tous les chevaux pourront être mis à réclamer; ceux qui le seront pour 5,000 fr. recevront 2 kil. 1/2 de décharge; 2,500 fr., 5 kil. Les chevaux ayant couru sans gagner recevront, en outre, 2 kil. 1/2 de décharge. Distance, 2,100 mètres environ.

PRIX DE MONACO « LA COUPE ». — *Grand Steeple-Chase. — Handicap.* — Plate (1) de 20,000 fr. et un objet d'art de la valeur de 7,500 fr., pour tous chevaux. Entrée, 500 fr.; forfait, 100 fr., et 25 fr. seulement s'il a été déclaré le 30 décembre à midi, chez M. Mérelle. Au second, 1,500 fr.; au troisième, 1,000 fr.; au quatrième, 500 fr. (sur le Plate, dans lequel un propriétaire pourra faire partir un ou plusieurs chevaux). Distance, 4,200 mètres environ.

PRIX DU CONSEIL GÉNÉRAL. — *Steeple-Chase. — A Réclamer.* — 4,000 fr., dont 2,500 fr. offerts par le conseil général des Alpes-Maritimes, pour tous chevaux de 4 ans et au-dessus, à réclamer pour 10,000 fr. Entrée, 100 fr., forfait, 25 fr.; au second, 500 fr. (sur le prix). Poids : 4 ans, 72 kil. 1/2; 5 ans, 76 kil 1/2 ; 6 ans et au-dessus, 78 kil. Les chevaux à réclamer pour 8,000 fr., recevront 2 kil. de décharge ; pour 6,000 fr., 4 kil.; pour 4,000 fr., 7 kil.; pour 2,000 fr., 10 kil. Les chevaux ayant couru, du 1er janvier 1879 au 12 janvier 1880, sans gagner de Steeple-Chase, recevront en outre, 2 kil. 1/2 de décharge. Distance, 3,200 mètres environ.

PRIX DE VILLEFRANCHE. — *Course Plate. — A Réclamer.* — 2,000 fr., pour chevaux entiers, hongres et juments de 4 ans et au-dessus, de toute espèce et de tout pays, ayant avant le moment de la course, pris part à une course à obstacles et étant à réclamer pour 7,500 fr. Entrée, 125 fr., forfait, 25 fr. Poids : 4 ans, 77 kil.; 6 ans et au-dessus, 79 kil. 1/2. (Décharge supplémentaire de 1 kil. 1/2 pour les juments et les hongres). Les chevaux à réclamer pour 6,000 fr recevront 2 kil. 1/2 de décharge ; pour 4,500 fr., 5 kil ; pour 3,000 fr., 7 kil. 1/2; pour 1,500 fr , 10 kil. Les chevaux n'ayant jamais gagné (course plate ou à obstacles) recevront, en outre à 4 ans, 2 kil. 1/2 de décharge ; à 5 ans et au-dessus, 8 kil. 1/2 Distance, 2,200 mètres environ.

DEUXIÈME JOUR. — JEUDI 15 JANVIER.

PRIX DE MONTE-CARLO. — *Grande Course de Haies. — Handicap.* — 7,500 fr., pour tous chevaux. Entrée, 250 fr.; forfait, 100 fr., et 25 fr. seulement s'il a été déclaré le 30 décembre, à midi, chez M. Mérelle. Au second, 1,000 fr ; au troisième, 500 fr. (sur le prix). Distance, 2.800 mètres environ.

PRIX DU CHEMIN DE FER. — *Course de Haies. — A Réclamer.* — 3,000 fr , dont 1,500 fr. offerts par la Compagnie des chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, pour tous chevaux de 4 ans et au-dessus, à réclamer pour 7,500 fr. Entrée, 100 fr., forfait, 25 fr. Au second, 500 fr. (sur le prix). Poids : 4 ans, 76 kil.; 5 ans et au-dessus, 79 kil. 1/2. Les chevaux à réclamer pour 6,000 fr. recevront 3 kil. de décharge ; pour 4,500 fr., 6 kil.; pour 3,000 fr., 9 kil., pour 1,500 fr., 12 kil. Les chevaux ayant couru à Nice en 1880, sans gagner, recevront, en outre, 3 kil. de décharge. Distance, 2,000 mètres environ.

Engagements jusqu'au mardi 13 janvier, à midi, chez M. Ad. Dennetier, hôtel Chauvain à Nice.

PRIX DU CERCLE MASSÉNA. — *Steeple-Chase. — Handicap.* — 4,000 fr . offerts par le Cercle Masséna, pour tous chevaux. Entrée, 150 fr , forfait, 25 fr. Au second, 500 fr. (sur le prix). Distance, 2,800 mètres environ.

Engagements jusqu'au mardi 13 janvier, à midi, chez M. Ad. Dennetier, hôtel Chauvain, à Nice. Le Handicap sera publié le même jour dans la soirée.

PRIX DE BEAULIEU. — *Course Plate. — A Réclamer.* — 1,500 fr., pour chevaux entiers, hongres et juments de 4 ans et au-dessus, de toute espèce et de tout pays, ayant, avant le moment de la course, pris part à une course à obstacles, et étant à réclamer pour 7,500 fr. Entrée, 125 fr.; forfait, 25 fr. Poids : 4 ans, 77 kil.; 5 ans et au-dessus, 79 kil. 1/2. (Décharge supplémentaire de 1 kil. 1/2 pour les juments et les hongres). Les chevaux à réclamer pour 6,000 fr. recevront 2 kil. 1/2 de décharge; pour 4,500 fr. 5 kil ; pour 3,000 fr , 7 kil.; pour 1,500 fr., 10 kil. Les chevaux n'ayant jamais gagné (course plate ou obstacles) recevront, en outre : à 4 ans, 2 kil. 1/2 de décharge ; à 5 ans et au dessus: 3 kil. 1/2 Le gagnant du prix de Villefranche portera 3 kil., de surcharge. Distance, 1,900 mètres environ.

Engagements jusqu'au mardi 13 janvier, chez M. Ad. Dennetier, hôtel Chauvain, à Nice,

TROISIÈME JOUR. — DIMANCHE 18 JANVIER

PRIX DE S. A. S. LE PRINCE DE MONACO. — *Course de haies. — Handicap libre.* — 2,000 fr., offerts par S. A. S. le prince de Monaco, pour tous les chevaux ayant couru à Nice en 1880 (12, 15 janvier). Entrée, 150 fr. Au second, 500 fr. (sur le prix). Distance, 2,200 mètres environ. Le Handicap sera publié le 16 janvier.

PRIX DU VAR. — *Course de haies ou Steeple-Chase. — A réclamer.* — 3,000 fr. Les conditions de ce prix seront publiées le second jour de la réunion.

Engagements jusqu'au vendredi 16 janvier, à midi, chez M. Ad. Dennetier, hôtel Chauvin, à Nice.

GRAND PRIX DE NICE. — *Steeple-Chase. — Handicap libre.* — 10,000 fr., offerts par la ville de Nice, pour tous chevaux ayant couru à Nice en 1880 (12, 15 janvier). Entrée, 250 fr. Au second, 1,500 fr ; au troisième, 1,000 fr.; au quatrième, 500 fr. (sur le prix). Tout gagnant, après la publication des poids (16 janvier), prendra 3 kil. de surcharge. Distance, 4,200 mètres environ.

PRIX D'ÈZE. — *Course plate.* — 1,000 fr., ajoutés à un Sweepstakes de 125 fr. chaque ; forfait, 25 fr., pour tous chevaux ayant couru à Nice (course plate ou à obstacles) 12, 15, 18 janvier 1880, sans avoir, jusqu'au moment de la course, touché 1,500 fr. comme premier ou deuxième. Poids : 4 ans, 74 kil. 1/2 ; 5 ans et au-dessus, 76 kil. (Décharge supplémentaire de 1 kil. 1/2 pour les juments et les hongres.) Les chevaux à réclamer pour 6,000 fr. recevront 3 kil. de décharge ; pour 4,500 fr., 6 kil.; pour 3,000 fr , 9 kil.; pour 1,500 fr., 12 kil Ceux qui ne seront pas mis à réclamer prendront 3 kil. 1/2 de surcharge. Distance, 1,200 mètres environ.

Engagements jusqu'au vendredi 16 janvier, à midi, chez M. Dennetier, hôtel Chauvain, à Nice. Il sera fait remise du forfait pour les chevaux qui ne seront plus qualifiés au moment de la course.

(1) Dans un « Plate », la Société ajoute au montant des entrées et forfaits la somme nécessaire pour parfaire le prix annoncé.

LES GRANDS NOMS
DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

ART

Bronzes, Céramique, Porcelaines.

Bronzes d'Art. — LEMERLE-CHARPENTIER, 8, rue Charlot. — LEROLLE FRÈRES, 1, rue du Foin. — LEVY, 29, rue Sévigné. — MORISOT, 76, rue Turenne — BOYER FILS FRÈRES, 64, rue Saintonge. — A. CHERTIER, 7, rue Férou

* * *

Marbres onyx d'Algérie. — SOCIÉTÉ DES MARBRES ONYX D'ALGÉRIE, H. JOURNET et Cᵉ, 24, boulevard des Italiens.

* * *

Céramique d'Art. — ESCALIER DE CRISTAL, 6, rue Scribe. — BOCH FRÈRES, 1, rue Compiègne.

* * *

Porcelaines. — ÉMILE BOURGEOIS, dépôts des fabriques de Minton, services de table, 21, r. Drouot.

Bijouterie, Orfèvrerie, Horlogerie Serrurerie d'art.

Bijouterie artistique et horlogerie. — GUSTAVE SANDOZ, 147 et 148, galerie Valois (Palais-Royal).

* * *

Orfèvres. — ODIOT, 72, rue Basse-du-Rempart. — F. VEYRAT & Cᵉ, 21, rue du Château-d'Eau. — POUSSIELGUE-RUSAND, 5, rue Cassette. — ROBIN, 11, rue Chabanais. — BOURDIER, 8, rue de la Michodière. — FERRY, successeur de FIZAINE, 156, faubourg Saint-Martin. Orfèvrerie en argent.

* * *

Horlogerie. — CONTREAU, 36, boul. des Italiens. Mᵒⁿ LEROY, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal).

* * *

Serrurerie d'Art. — STERLIN, 39, rue Richelieu.

Curiosités et tapisseries, Emaux Gravures, Vitraux.

Tapisseries anciennes. — AUX VIEUX GOBELINS, 27, rue Laffitte.

* * *

Émaux. — BISSINGER, 31, rue du 4 Septembre.

Vitraux. — ANGLADE, 55, boul. Montparnasse

Graveurs héraldiques. — STERN, 47, passage des Panoramas.

Dessin et Peinture.

Articles de dessin. — BERVILLE, 25, rue de la Chaussée-d'Antin.

* * *

Spécialité d'articles pour la peinture et le dessin. — L. PREVOST, 3, quai Voltaire.

Musique, Instruments.

Éditeurs de musique. — BRANDUS & Cᵉ, 103, rue Richelieu. — HEUGEL & Cᵉ, au Ménestrel, 2, rue Vivienne. — E. & A. GIROD, 16, boulevard Montmartre. — MACKAR, 22, passage des Panoramas.

* * *

Pianos. — PHILIPP HERZ, 4, rue Clary. — KRIEGELSTEIN, 5, r. Meyerber.

* * *

Orgues. — ORGUES D'ALEXANDRE PÈRE & FILS, 106, rue Richelieu.

Livres, Estampes, Experts Tableaux.

Libraires et Editeurs. — E. PLON & Cᵉ, 8, rue Garancière. — DUMAINE, 30, r. Dauphine. — C. DELAGRAVE, rues Soufflot et Sainte-Catherine.

* * *

Cabinet de lecture. — GRAET-DELALAIN, 1, rue Méhul.

* * *

Estampes et Gravures. — RAPILLY, 5, quai Malaquais.

* * *

Tableaux modernes. — THOMAS, 235, rue Saint-Honoré, au coin de la rue Castiglione.

* * *

Restauration de tableaux. — MERCIER, restaurateur de l'Ecole des Beaux-Arts, 27, rue de Seine.

* * *

Experts de tableaux. — HARO, 16, rue Visconti.

Photographes, Produits et Accessoires.

Photographie. — Mᵒⁿ NUMA BLANC, FERNAND VADON, 29, boulevard des Italiens.

* * *

Produits photographiques. — PROFˢᵉᵘʳ STEBBING, 27, rue des Apennins.

Articles de photographie. — L. PUECH, 21, place de la Madeleine. — MARION FILS & GÉRY, 14, cité Bergère.

* * *

Albums photographiques. — W. MARX, 3, rue des Archives. — Médaille d'or en 1878.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts.

Ameublement. — BRAQUENIÉ, 16, rue Vivienne.

Meubles d'art. — DROUARD, 16, rue de Lyon.

Meubles riches et ordinaires. — DORANGE, 59, passage Choiseul.

* * *

Coffres-forts. — E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré. — PIERRE HAFFNER, 10, 12 et 14, passage Jouffroy.

Chauffage.

Articles de chauffage. — E. DELAROCHE & NEVEUX, 22, rue Bertrand. — POÊLE MOBILE SUR ROUES, 6, place de l'Opéra.

* * *

Coke. — PIERRON, 72, rue du Théâtre, à Grenelle.

* * *

Charbons de terre et coke. — O. BLANQUI, 8, rue de l'Université.

COSTUME — MODES

Costumes, Confections, Nouveautés Cachemires.

Costumes. — MEYER & MORTIMER, 14, r. Halévy.

* * *

Confections, Nouveautés, Cachemires. — GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, place du Palais-Royal. — NORMAND père et fils et CHANDON, 82, rue Richelieu. — BOURUET-AUBERTOT, 23, av. de l'Opéra. — AU BON MARCHÉ, rue de Sèvres. — AU PRINTEMPS, rue du Havre. — AU PETIT SAINT-THOMAS, r. du Bac. — AUX TROIS-QUARTIERS, 21, boulevard de la Madeleine. — MAGASINS DE LA PLACE CLICHY, à la place Clichy. — TAPIS ROUGE, rue du Faubourg-Saint-Martin.

* * *

Patrons découpés haute nouveauté. — D. BACLE, 46, rue du Bac, concessionnaire des patrons DEMOREST.

Chemiserie, Lingerie, Corsets.

Chemiserie de High-Life. — DOUCET jeune, 10, rue Halévy. — CHARVET, 25, place Vendôme.

* * *

Lingerie. — A LA GRANDE SPÉCIALITÉ DE BLANC, 31, boulev. de Sébastopol et 2, rue Berger.

* * *

Corsets. — N. DACIER, 8, rue du Quatre-Septembre. Médaille à l'Exposition de 1878.

* * *

Corsets, lingerie et jupons. — Mᵒⁿ VIGOUROUS, 9, rue d'Argenteuil.

Parfumeurs, Éventails.

Parfumeurs. — HOUBIGAND, 19, faub. Saint-Honoré. — PIVER, 10, boul. de Strasbourg. — RIMMEL, 17, boulev. des Italiens. — GELLÉ FRÈRES, 35, rue d'Argout.

* * *

Parfumerie hygiénique. — RUSMA DU SÉRAIL, MULLER, 30, faubourg Montmartre.

* * *

Lait antéphélique. — CANDES & Cᵉ, 26, boulevard Saint-Denis.

* * *

Pâte épilatoire. — Mᵐᵉ DUSSER, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

* * *

Eaux. — EAU LAFERRIÈRE, 25, rue d'Enghien.

* * *

Éventails. — RODIEN, 48, rue du Luxembourg.

Tailleurs.

Tailleurs pour hommes. — SCHÆFFER, 23, boulevard des Italiens. — WASSE (culottier), 85, rue Richelieu. — ULMER, 71, rue Neuve-Saint-Augustin.

Équipements militaires. — SPIQUEL, 164, r. Saint-Honoré.

Tailleurs pour dames. — WORTH, 7, r. de la Paix.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — LÉON, 71, rue Neuve-Saint-Augustin. — MAISON ANGLAISE, 1, place de l'Opéra. Spécialité de chapeaux élégants pour hommes et pour dames.

SPORT

Équitation. Armuriers. Escrime.

Équitation. — MANÈGE LALANNE. Cours pour l'armée, 10, rue Alibert.

* * *

Armuriers. — GUYOT, 8, r. de Ponthieu. — LAINÉ, 21, rue Rivoli.

* * *

Professeurs d'escrime. — RUZÉ, 10, rue de la Bienfaisance. — CHARTIER, 6, rue Ventadour. — D. ROBERT, rue Saint-Marc — PONS, 5, rue des Pyramides. — BOYER, 10, rue Taitbout.

Hydrothérapie.

Bains. — ÉTABLISSEMENT MÉDICAL THERMO-RÉSINEUX, 14, rue des Petits-Hôtels.

Billard.

Professeurs de billard. — L. PIOT, au Grand-Café. — VIGNAUX, au café Chimène, passage Jouffroy.

* * *

Billards. — BLANCHET, 53, rue de Lancry.

Chevaux, Voitures, Écuries Sellerie.

Vente de chevaux. — TATTERSALL FRANÇAIS, 24, rue de Beaujon.

* * *

Marchands de chevaux. — A. MARX, 5, rue Matignon. — A. BERNHEIM, 17, rue de Marignan.

* * *

Chevaux et voitures de luxe de grande remise. — HAWES FRÈRES, 26, rue François Iᵉʳ.

* * *

Voitures. — HENRY BINDER, 31, rue du Colisée. — BINDER aîné, 40, avenue du Bois de-Boulogne. — KELLNER, 109, avenue Malakoff. — MUHLBACHER, 63, avenue des Champs-Elysées — THOMAS (Brice), 135, boulev. Haussmann. — PLISSON, 3 et 5, avenue de la Grande-Armée.

* * *

Stalles; Boxes. — GUILLARD, 12, faubourg Saint-Honoré.

* * *

Selliers. — RODUWART FRÈRES, 36, avenue des Champs-Elysées.

* * *

Fouets et cravaches. — BOUFFINET & GERIN, 122, rue du Temple.

* * *

Colliers de chiens. — LOCHET AINÉ & DEBERTRAND, 192, rue Saint-Maur.

* * *

Parapluies. — Mᵒⁿ H. FALCIMAIGNE, 91, boulevard Sébastopol.

Pêche.

Articles de pêche et pièges pour la chasse. — AU MARTIN PÊCHEUR, MORICEAU, 82, rue de Rivoli.

Villes et stations balnéaires.

VICHY. — ÉTABLISSEMENT THERMAL.

VICHY. — GRAND-HOTEL DES AMBASSADEURS.

TROUVILLE. — HOTEL DE PARIS.

DIEPPE. — CAFÉ DE ROUEN.

DIVERS

Compagnies financières et Compagnies d'assurances.

Caisse financière. — CAISSE FINANCIÈRE DE PARIS, 13, rue de Londres.

* * *

Compagnies financières. — CRÉDIT LYONNAIS, 19, boulevard des Italiens. — BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, 3, rue d'Antin. — CREDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, 66, rue de la Chaussée-d'Antin. — SOCIÉTÉ DES DÉPOTS ET COMPTES COURANTS, 2, avenue de l'Opéra. — SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE PARIS, 19, rue Louis-le-Grand. SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, 54 et 56, rue de Provence.

* * *

Assurances sur la vie. — LE TEMPS, 3, rue Rossini.

Assurances à primes fixes. — LE MONDE, 12, rue du 4 Septembre.

* * *

Assurances sur la vie et contre l'incendie. — L'OUEST, Compagnie d'assurances sur la vie et contre l'incendie, 60, rue Neuve-Saint-Augustin.

* * *

Assurances maritimes. — LE ZODIAQUE (Compagnie d'), 11, rue Bergère.

* * *

Pour 3 francs par an assurance contre les accidents de chemins de fer et de voitures. — Cᶦᵉ LE GLOBE, capital : 9.000.000, 19, rue de Grammont, Paris.

Institutions, Sciences.

Institutions. — ROGER, 2, rue Lhomond. — DITZ, à Asnières.

* * *

Inventions nouvelles. — RAMON BAÑOLAS, ingénieur, 102, faubourg Poissonnière. Extincteur dit « MATA-FUEGOS ».

Pharmaciens.

Pharmaciens. — PHARMACIE NORMALE, 70, rue Drouot. — GRIMAULT & Cᵉ, 8, rue Vivienne.

Produits pharmaceutiques et hygiéniques.

Produits pharmaceutiques. — LABÉLONYE, 99, rue d'Aboukir. — FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78 et 80, faub. Saint-Denis. — BERTHÉ, 24, rue des Écoles, — MOTHES, LAMOUROUX & Cᵉ, 150, rue de Rivoli.

* * *

QUINA LAROCHE. (*Voir aux annonces*)

* * *

Produits hygiéniques. — Dʳ DELABARRE, 78, faubourg Saint-Denis. — VIN DU Dʳ CH. ALBERT, 19, rue Montorgueil.

Art dentaire.

Médecin-dentiste. — Dʳ FATTET, FRISON coopérateur, 255 rue Saint-Honoré.

* * *

Eau dentifrice. — EAU DU Dʳ PIERRE, 8, place de l'Opéra.

Orthopédie.

Bandages à régulateur. — HENRI BIONDETTI, 48, rue Vivienne, près du boul. Montmartre.

Agriculture.

Agriculture. — HERMANN-LACHAPELLE, 144, faubourg Poissonnière.

Clôtures.

Clôtures. — SOCIÉTÉ DES CLOTURES POUR CHEMINS DE FER, constructions rustiques, treillages, grillages, 51, rue d'Hauteville.

Pompes.

Pompes rotatives. — MORET & BROQUET, 121, rue Oberkampf.

Vernis.

Vernis. — SŒHNÉE, 19, rue des Filles-du-Calvaire.

Jeux et Jouets, Bimbeloterie.

Jeux pour parcs. — MARCHAL & BUFFARD, passage de l'Opéra.

* * *

Jouets. — PARADIS DES ENFANTS, 156, rue de Rivoli. — AU NAIN BLEU, CHAUVIÈRE, 27, boulevard des Capucines.

* * *

Accessoires de cotillon et jouets. — A LA RÉCOMPENSE, Mᵒⁿ A. NADAUD, 34, r. du Quatre-Septembre.

Papeterie.

Fournitures de bureaux. — GALLIN-FUZELLIER, 1, rue de Condé. Registres et encadrements.

* * *

Papeterie et maroquinerie. — ROMAIN, 11 et 12, passage des Panoramas. Bronzes et faïences d'art

Aiguilles.

Aiguilles et épingles anglaises. — KIRBY-BEARD & Cᵉ, 5, rue Auber.

Articles pour fumeurs.

Pipes. — Mᵒⁿ LENOUVEL, 1 et 3, place de la Bourse.

Plumes.

Plumes. — J. ALEXANDRE, 4, rue de Braque.

* * *

Pèse-lettres. — BRIAIS, 60, faubourg du Temple.

LE COURS DES FLEUVES

C'est sous ce titre et sous la forme de 42 Dominos que le MAGISTER vient de publier un nouveau Jeu que nous croyons destiné à un immense succès. Chacun de ces Dominos est une portion de fleuve ou de rivière il s'agit de les mettre en place dans l'espace de **5 minutes** pour être de force à faire à 2 ou 3 une partie instructive et très amusante. *En vente chez tous les principaux papetiers et libraires.*

GAUTHEY cadet et fils, négociants en vins fins, au château de Corton-Aloxe, près Beaune (Côte-d'Or) et propriétaires dans les crus de Cloz-de-Bèze, Chambertin, Corton, Aloxe, Savigny. — Médaille d'or à l'Exposition universelle de 1878.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cᶦᵉ, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal

GASTRONOMIE

MENU

Potage au sagou.
Narrois de poisson (Bontoux).
Escalopes de filets de porc froid.
Lapereau rôti.
Salade.
Pommes de terre frites.
Gâteau de semoule.
Soufflé à la Maizena.

Un verre de la véritable *Liqueur Bénédictine.*

TIRS AUX PIGEONS DU BOIS DE BOULOGNE

TIR DU VENDREDI 2 JANVIER 1880.

Poule à 26 mètres, 1 louis, 3 pigeons, 3 tireurs : M. Casimir Périer, 3/3 G. — *Poule Op., à 26 mètres, 1 pigeon, 3 tireurs :* M. Casimir Périer, 3/3 G. — *Même poule, 5 pigeons, 3 tireurs :* M. Durand, 5/5 G. — *Poule à 27 mètres, 5 louis, 7 pigeons, 3 tireurs :* M. le vicomte de Martel de Janville, 6/7 G. — *Match à 25 et 26 mètres, 5 louis, 5 pigeons :* M. Casimir Périer, 4/4 G. (à 26 mètres). — *Même match :* M. Casimir Périer, 4/4 G. (à 26 mètres). — *Même match :* M. Hecquard, 4/5 G. (à 25 mètres). — *Même match :* M. Casimir Périer, 3/5 G. (à 26 mètres). — *Même match, à 25 et 27 mètres :* M. Hecquard, 4/5 G. (à 25 mètres). — *Même match, 15 louis :* M. Casimir Périer, 4/5 G. (à 27 mètres). — *Poule Op., à 27 mètres, 1 pigeon, 3 tireurs :* M. Casimir Périer, 3/4 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. Casimir Périer, 4/5 G. — *Même poule, 5 tireurs :* M. le prince Maurocordato, 3/4 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le prince Maurocordato, 4/5 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. X..., 1/1 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. Casimir Périer, 3/3 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. Durand, 2/2 G. — *Poule à 26 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 7 tireurs :* MM. Casimir Périer, 7/7; le vicomte de Martel de Janville, 7/7 (partagée). — *Poule Op., à 26 mètres, 1 pigeon, 7 tireurs :* MM. le comte B. de Montesquiou, 2/2; le vicomte de Martel de Janville, 2/2 (partagée). — *Même poule, 6 tireurs :* MM. le prince Maurocordato, 6/6 G.; Casimir Périer, 5/6. — *Poule Op., à C. D., à 26 mètres 4 tireurs :* M. X..., 3/6 G. — *Match à C. à D., à 26 mètres, 5 louis :* M. X..., 1/4 G.

Cinq matchs de 1 et 2 louis ont été gagnés par M. Casimir Périer.

TIR DU SAMEDI 3 JANVIER 1880.

Poule à 28 mètres, 2 louis, 5 pigeons, 4 tireurs : M. le comte de Mailly, 4/6 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. Casimir Périer, 4/5 G. — *Poule Op., à 26 mètres, 1 pigeon, 4 tireurs :* M. le prince Maurocordato, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le prince Maurocordato, 3/3 G. — *Match par Camp., à 26 mètres, 2 louis, 5 pigeons :* MM. Casimir Périer, 4/5 G.; le prince Maurocordato, 4/4. — *Poule à 28 mètres, 50 francs, 7 pigeons, 6 tireurs :* MM. Casimir Périer, 6/6; le prince Maurocordato, 6/6 (partagée). — *Même poule, 7 tireurs :* MM. Casimir Périer, 6/7, 1er; le comte B. de Montesquiou, 5/7, 2e. — *Poule Op., à 26 mètres, 1 pigeon, 4 tireurs :* MM. Casimir Périer, 8/8 G.; Elsen, 7/8. — *Poule à C. D., à 24 mètres, 2 louis, 5 tireurs :* MM. le comte B. de Montesquiou, 2/4 G. — *Poule à 26 mètres, 2 louis, 1 pigeon, 3 tireurs :* M. le comte B. de Montesquiou, 2/2 G. — *Même poule, 4 tireurs :* M. le comte B. de Montesquiou, 5/5 G.; Casimir Périer, 4/5.

Quatre matchs de 1 et 2 louis ont été gagnés par MM. Casimir Périer, le prince Maurocordato, le comte B. de Montesquiou.



Extrait des MODES PARISIENNES 25, rue de Lille, Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

1. Toilette de soirée et de dîner. — Ce joli modèle est en faille rouge amarante et garni de draperies et de volants plissés en même étoffe, puis de dentelle bruxelles posée en application. La jupe à longue traîne est entourée régulièrement de deux plissés coupés chacun sur 12 centimètres de hauteur. Tunique composée sur le devant de deux draperies, la première (celle du bas) est encadrée de dentelle, s'ouvre en biais de droite à gauche et dessine une pointe sur les côtés, puis va se fixer en dessous du pan de derrière; la seconde est unie, se fixe sur les côtés et se coquille gracieusement derrière en cachant la naissance d'un pan rapporté qui, après avoir formé un gros bouffant, tombe en se bouillonnant légèrement jusqu'aux plissés de la jupe. Ce pan est encadré de dentelle. Corsage ouvert en cœur avec manches demi-longues, agrémenté de dentelle posée à plat et en revers, puis d'un jabot aussi en dentelle formant dans le bas un gilet. L'encolure et le bas des manches sont ornés de deux rangs de dentelle froncée. La garniture de cette toilette se complète par trois bouquets de roses jaunes: le premier posé sur le corsage à l'angle du décolleté, le deuxième sur la tunique à gauche du retroussis et le troisième en-dessous du gros pouf un peu à droite.

2. Toilette d'opéra. — En faille couleur saumon. Garniture : volants plissés en satin de couleur assorti, volants froncés en crêpe de Chine blanc, festonnés et brodés de fleurettes Pompadour, nœuds en velours rouge très foncé, dentelle de Valenciennes et bouquets de roses rouges et roses. Cette robe est de coupe princesse et décolletée en carré, elle s'ouvre sur un gilet-plastron en satin blanc broché Pompadour, style Louis XV; dans le bas, elle s'ouvre également sur le tablier entièrement recouvert de volants de satin plissés et froncés de crêpe de Chine alternativement. Ce tablier est enrichi à droite de trois nœuds de velours et de deux touffes de roses sur le côté opposé. La robe est encadrée d'un froncé en crêpe brodé et forme derrière un pouff assez volumineux pour retomber ensuite en se coquillant avec élégance jusqu'à son extrémité qui encadre la jupe de dessous laquelle est entourée d'un plissé de satin. Le décolleté est garni d'une petite draperie en satin enjolivée de distance en distance par de tout petits nœuds-papillon en velours et par deux raugs de dentelle froncée qui retombent en jabot jusqu'au bas du gilet.

Sortie de bal et de théâtre en cachemire de l'Inde blauc, ouatée, doublée et piquée; la doublure en satin rose, les piqûres en soie blanche. Elle est garnie devant de deux bandes de satin blanc richement brodées de soie teinte cachemire, ces bandes passent sur les épaules et viennent former une quille dans le dos, laquelle quille est brodée et terminée par un motif de passementerie avec gros gland. Ce motif ainsi que le gland sont en soie teinte cachemire. Une fourrure de grèbe, garnit le bas du vêtement, les membres et l'encolure.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine. 26.

LA REVUE

des Jeux, des Arts et du Sport

Prix du numéro : 60 centimes.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

3e Année. — VOL. III. — N° 62.
SAMEDI 17 JANVIER 1880.
Bureaux, 26, rue Racine, Paris.

Prix d'abonnement :
Paris et Département : 3 mois, **8** fr. ; — 6 mois, **15** fr. — un an, **30** fr.
Étranger : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale, 2 fr. de plus par trimestre.



MADEMOISELLE DUDLEY

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

(Sport et Dram News.)

SOMMAIRE

—

TEXTE

GRAVURES



CHRONIQUE

Landerneau se révolte; Landerneau casse les vitres, et c'est aujourd'hui plus que jamais que nos pères auraient le droit de répéter la phrase célèbre et prudhomesque :

« Il y a du bruit dans Landerneau. »

Un rapport de quelques pages et un règlement de quelques lignes ont suffi à MM. Turquet et Jules Ferry, — Arcades Ambo — pour se rendre immortels.

On parlera longtemps de l'œuvre due à la collaboration de ces deux honorables gentlemen; le règlement du prochain Salon, digne fruit de leurs veilles, passera, j'en suis sûr, à la postérité la plus reculée. — Il est question dans les ateliers de leur élever une statue au moyen d'une souscription publique. On n'hésiste que sur le choix de l'emplacement. Les uns veulent le Panthéon; les autres la place de la Concorde. Mais le plus grand nombre parle du salon d'honneur du Palais de l'Industrie. C'est sur le champ de bataille où ils ont vaincu que l'on dresse des trophées aux conquérants. Les journaux satiriques de tous les formats s'égaient fort au sujet de l'Ukase des czars de la rue de Grenelle; la classification des artistes, commençant aux membres de l'Institut, passant par les décorés, les médaillés, et les prix de Rome — pour aboutir aux pauvres diables qui n'ont que du talent, mais que l'on n'a pas encore récompensés officiellement; les groupes sympathiques d'œuvres similaires, pour faire suite aux escargots sympathiques, dont on parla fort, il y a quelque vingt ans; l'idée étrange et biscornue de composer des galeries exclusivement de paysages — de natures mortes, de portraits, ou de peintures religieuses révèle une telle ignorance des goûts du public, des intentions des artistes, et des conditions esthétiques les plus propres à faire valoir les œuvres d'art les unes par les autres, que la Critique, confondue devant cet amas de maladresses, se sent désarmée, perd tous ses droits, renonce à combattre ces hommes d'État du *Tintamarre*, et se contente de rire aussi comme une petite folle!

***

La Revue, fidèle à son titre, apporte à toutes les questions intéressant les Beaux-Arts une attention et un zèle qui ne se démentent point. Elle fut la première à louer, l'an passé, la courageuse entreprise de la Société, naissante alors, des Aquarellistes français. Elle ne leur sera pas moins fidèle aujourd'hui qu'enhardis par le succès ils voient croître leur ambition et font succéder à leur exposition d'aquarelles une exposition de peintures à l'huile.

Ouverte dans le même local, au n° 16 de la rue Laffitte, cette exposition a le privilège d'attirer les amateurs, même en ce temps de froidure extrême où l'on hésite à quitter la chambre confortable et le délicieux coin du feu. — Mais où donc n'irait-on pas pour voir des tableaux d'Isabey et d'Helbuth, de Leloir et de Mme Le Maire, de Worms et de Vibert, de Français et de Jacquet.

La façon dont on entend et dont on réglemente en haut lieu les expositions est bien faite d'ailleurs pour développer chez nous les tentations de l'imitation privée, heureuse de s'affranchir de la tutelle gouvernementale, que vraiment l'on fait payer trop cher aux artistes.

Il y a là une cinquantaine de tableaux tout au plus. Mais n'en est-ce point assez pour la joie d'une après-midi ou d'une soirée — car ces Messieurs éclairent leurs tableaux, et c'est surtout aux flambeaux que la bonne compagnie se donne rendez-vous chez nos aquarellistes.

Il nous semblerait vraiment difficile de faire un choix dans cette élite d'œuvres exquises. Nous ne pouvons que citer au vol de la plume. Nos lecteurs verront et jugeront.

Le *Souvenir des grandes manœuvres*, de M. Detaille, est une des pages les plus intéressantes du jeune maître, à qui nous devons déjà tant de jolis tableaux. C'est spirituel, original, moderne, et surtout français. La vie militaire n'a plus de secrets pour M. Detaille, et il en rend tous les épisodes avec une précision, une sûreté, une fidélité que rien ne met jamais en défaut.



Fac-similé d'un dessin offert a la *Revue*, par M. ARCOS.

M. Heilbuth, dans son *Bas-Meudon*, révèle un sentiment du plein-air que personne ne possède à un plus haut degré que lui. Il excelle à placer ses figures dans l'atmosphère ambiante et la lumière diffuse, sans recourir aux effets d'oppositions violentes que l'on obtient grâce à la lumière artificielle de l'atelier. Le sujet est simple. — Une barque glisse lentement sur le fleuve, en suivant le fil de l'eau; à l'arrière, une femme et un enfant, auxquels un bon chien semble tenir compagnie. Jamais la nature n'a été mieux saisie sur le vif; jamais exécution n'a été tout à la fois plus libre et plus savante.

M. Vibert n'expose pas moins de sept toiles, très diverses comme sujet, très différentes comme facture, mais qui ont pour traits communs la malice de l'esprit et la facilité de la main de leur ingénieux auteur. Rien de plus joli et de plus humoristique, rien de plus amusant que « *Monseigneur en visite* » à qui deux femmes, attentives et prévenantes, font les honneurs d'une tasse de thé. Le prélat, jeune encore, est plein de dignité et d'onction. Tout cela est vu, senti et rendu avec infiniment d'esprit.

M. Worms, dans ses sujets espagnols, est toujours ingénieux et recherché; il connaît son Espagne sur le bout du doigt, et il a pour elle des ragoûts de couleurs et des délicatesses de pinceau qui doivent la flatter.

M. Louis Leloir est aujourd'hui un des hommes les plus avant que je connaisse dans la faveur des dilettantes. Ses tableaux se couvrent d'or. Son panneau décoratif, intitulé la *Pêche*, clair, sobre, et d'une coloration parfaitement distinguée, est aussi d'une facture souple et légère, correcte en même temps. Les figures, de grandeur naturelle, sont d'un modelé irréprochable.

Tout à coup, et comme contraste, je vois un petit personnage du même artiste, haut de 5 centimètres, et intitulé *Le Danseur :* rien de plus mignon que cette figure; comme grâce et comme couleur — un bijou.

Jamais peut-être M. Eugène Lambert n'a eu plus de verve amusante, plus d'observation malicieuse et plus de coquetterie dans l'arrangement chatoyant des trésors de sa palette que le jour où il a peint pour la Société des Aquarellistes sa *Famille de chats*, et le portrait de *Jacques* et de *Mustapha*.

L'un singe et l'autre chien.

Tous deux commensaux de la maison quasi royale du baron Arthur de Rothschild.

Beaucoup d'harmonie, de distinction et de réel savoir dans les paysages de M. Français, — le dernier des classiques, qui possède et qui rajeunit toutes les traditions de l'École.

M. Isabey nous donne des pochades, plus encore que des tableaux; mais, en dépit de la vieillesse, que ne saurait glacer sa veine, il se montre, ici, plus que jamais le peintre de la lumière et de la joie, il nous éblouit et nous égaie par l'éclatant ramage de ses colorations et le ruissellement d'une palette riche comme un écrin. Il peint avec des pierreries.

Mme Madeleine Le Maire, dont le talent, plein de

force et de virilité, n'a pas besoin des galanteries de la critique, aquarelliste *di primo cartello*, dont les fleurs sont plus fraîches et plus belles que celles de l'illustre Rachel Ruysk, expose, rue Laffitte, trois tableaux d'une brosse hardie et puissante. — Il y a une grande intensité d'expression dans la tête de femme intitulée *La Prière*, et beaucoup de distinction dans la jolie toile qui s'appelle la *Promenade*. — Il y a là une blonde de vingt ans qui pourrait nous mener très loin.

M. Jacquet, dans deux toiles vraiment exquises, la *Paysanne* et le *Portrait*, a retrouvé l'élégance de forme et le prestige de couleur qui ont fait son succès à la dernière exposition du Palais de l'Industrie, où personne ne fut plus remarqué que lui.

* * *

L'Anglaise a la croix d'or est décidément une habituée de l'*Opéra* — elle a passionnément applaudi Maurel dans *Don Juan*.

Piqué au jeu par les confidences de Tête-de-Linotte, ma jeune amie du corps de ballet, j'ai pris cette insulaire pour objectif de ma lorgnette pendant tout un entr'acte. Elle occupait toujours sa belle loge, *côté de la reine*, comme on disait jadis, non loin de celle du baron Alphonse de Rothschild. Elle est fort blonde, un peu grosse — mais jeune et jolie, décolletée comme il sied à une femme du monde, quand elle vient à l'Opéra dans une première loge, ni trop ni trop peu. Ni fleurs ni diamants dans ses cheveux qui sont beaux; deux perles noires, très allongées, comme pendants d'oreilles, et, sur la poitrine, la fameuse *croix d'or* qui avait si fort tiré les yeux des jolies élèves de M. Mérante. Très simple comme travail, cette croix, mais de proportions plus qu'extraordinaires et qui ne devaient point la laisser passer inaperçue.

Aux moments les plus pathétiques du chef-d'œuvre de Mozart, pendant le *trio des Masques*, et pendant la *Sérénade d'Ottavio*, Milady porta à ses lèvres avec une expression de béatitude infinie, un des montants de sa croix comme pour le baiser. Elle eut à ce moment un geste de mystique adoration. Tout aussitôt une lueur d'auréole empourpra son front et l'on eût pu cueillir des bouquets de roses sur ses joues.

— Voilà une Anglaise bien pieuse! murmurait tout près nous une des trois Parisiennes qui soient restées naïves.

— Pieuse si vous voulez! répliqua Alfred Edwards qui connaît Londres comme Paris, mais, si elle n'y prend garde; sa piété finira par lui rougir le bout du nez.

Et comme on le regardait avec des yeux tout pleins de points d'interrogations :

— Rien n'est plus simple! répliqua-t-il. Je connais beaucoup d'Anglaises qui portent des croix comme celle-ci. Elles sont creuses, et l'intérieur, faisant office de flacon, se remplit d'un cordial généreux : madère sec, constance, malaga — ou *brandy*. C'est un cas pour la soif. Ainsi aménagé l'instrument de la passion du Christ prend tout à coup une portée utilitaire inattendue, et joue un rôle sérieux dans l'existence des mondaines. Il aide nos voisines, femmes essentiellement pratiques, à satisfaire leurs impérieux instincts de confortabilité, et leur permet de prendre devant tout le monde, et sans scandaliser personne au bal ou au théâtre, un de ces toniques avec lesquels, dit-on, les gens du Nord ont besoin d'exciter, de réveiller et de fouetter leurs nerfs....

On apprend toujours quelque chose en veillissant, et voilà l'histoire de l'Anglaise à la croix d'or!

* * *

— Quelle fleur préférez-vous? demandais-je il y a quelques jours, à une femme assez charmante pour avoir du caprice?

— Le lilas blanc, quand il n'y en pas encore! me répondit-t-elle avec une adorable impertinence.

Paris est un peu comme cette jolie femme, et il n'aime jamais les pluies davantage que lorsqu'il n'y en a point. En ce moment il en raffole, et remplaçant le soleil par la houille, il fait le printemps dans les serres, et force les plantes les plus récalcitrantes à se couvrir, comme au mois de mai, d'une parure brillante et parfumée. Au moment où j'écris, on voit des fleurs partout; on n'en use pas, on en abuse; on ne les emploie pas avec la mesure et la sobriété que leur rareté conseillerait peut-être. — On les prodigue!

Mais je ne veux pas aller en guerre contre ce luxe exquis, et si je ne puis me les donner à moi-même, j'en veux du moins profiter chez les autres, ce sont des fleurs naturelles que les femmes marient aujourd'hui à leurs chevelures, enfin débarrassées des hideux postiches; des fleurs naturelles qui ornent leur corsage et leur jupe; sur le soulier blanc d'une jeune mariée nous avons vu un semis de fleurs d'oranger, cueillies le matin même, à la tige maternelle.

* * *

Nos fleuristes luttent d'invention et d'ingéniosité pour tirer de leurs trésors le plus heureux parti. Le bouquet, l'antique bouquet, a voulu se montrer à la hauteur du progrès moderne, et il a renoncé à sa forme traditionnelle. Il se présente à nous sous la forme d'une boule aux suaves parfums et aux couleurs éclatantes, qui forment bien dans des boudoirs élégants la plus charmante suspension qui se puisse voir. Le jour de la fête de Sainte-Cécile, une de nos divas les plus en renom a reçu une lire végétale, qu'il nous a été donné d'admirer et qui nous a paru du dernier galant. Le deux montants de la lire étaient formés d'un harmonieux assemblage de boutons *rosethe* et *Maréchal-Niel*: — la traverse d'en haut, de petites roses de roi; les cinq cordes, de fines violettes de Parme; le pied de l'harmonieux instrument de grosses roses rouges. La lire tout entière se détachait sur un fond de satin blanc, qui rehaussait encore ces couleurs éclatantes et ces nuances délicates. L'exécution de ce petit chef-d'œuvre était aussi habile que sa composition était élégante et distinguée.

— C'est une symphonie qu'on regarde au lieu de l'entendre! a dit la blonde diva, en plaçant sur son piano ce chef-d'œuvre odorant.

Louis Énault.



DESSIN de M. James Bertrand.

MONTE DE 1880

Haras de Bois-Roussel

Près Séez (Orne)

Vermout (6 juments), à raison de 2.500 fr.
Idus, à raison de 500 fr.

Haras de Gouvieux

Près Chantilly (Oise)

Apollon, à raison de 600 fr.

Haras de Meautry

A Toucques (Calvados)

Boiard, à raison de 1.500 fr.
Stracchino, par Parmesan et Old-Maid, par Robert de Gorham et Governess, à raison de 500 fr.
Plus 20 fr. pour l'écurie.
Enchanteur, par King-Tom et Chantress, par Chanticleer, à raison de 100 fr.
Enchanteur saillira les juments de demi-sang, à raison de 50 fr.
Plus 5 fr. pour l'écurie.
S'adresser à M. Perren, stud-groom au Haras.

Haras de Cheffreville

Près Lisieux (Calvados)

Guy-Dayrell (vainqueur du Lincolnshire handicap, en 1872, par Will-Dayrell et Reginella, à raison de 500 fr.
S'adresser à M. le comte de Berteux, 3, rue du Cirque, à Paris.

Haras de Marines

(Seine-et-Oise)

Mirliflor, fera la monte à raison de 600 fr.
Plus 20 fr. pour l'écurie.
S'adresser pour les inscriptions à M. le comte Alfred de Gouy-d'Arsy, 27, faubourg Saint-Honoré, à Paris.

Haras de la Celle-Saint-Cloud

Par Bougival (Seine-et-Oise)

Gitano, par Tournament (Touchstone et Gisa par Espérance (Gladiator) à raison de 400 fr.
S'adresser pour les inscriptions, à M. L. Delâttre, 1?, rue Caumartin.

Haras de Colombelles

Près Caen (Calvados)

Ruy-Blas, par West Australian et Rosatti, saillira 10 juments étrangères au haras, au prix de 16,00 fr. plus 20 fr. pour l'écurie.
S'adresser pour les inscriptions, à M. le comte Le Gonidec, 8, avenue de Messine, à Paris.

HOTEL DU CERCLE DE LA LIBRAIRIE A PARIS

L'hôtel du cercle de la librairie, qui vient d'être inauguré récemment, occupe l'angle formé par la jonction du boulevard Saint-Germain et de la rue Grégoire-de-Tours. Le passant vulgaire regarde cette construction nouvelle d'un air étonné et satisfait, le passant un peu initié seulement aux choses artistiques se dit tout de suite qu'elle sent son Garnier d'une lieue, et le passant plus ou mieux éclairé affirme d'emblée que l'habile architecte de l'Opéra est l'auteur de ce remarquable édifice, et non un de ces copistes. Le dernier passant a raison, c'est bien une œuvre de M. Garnier qu'il a devant les yeux.

Du reste, pour juger de l'impression que produit sur le public l'hôtel du cercle de la librairie, arrêtez-vous quelques instants devant la façade, en ayant l'air de prendre des notes ou des croquis, et il y a gros à parier que plus d'une personne s'approchera de vous et vous demandera le nom de ce... monument. Le mot est peut-être un peu gros pour un bâtiment en réalité assez restreint de développement, mais l'expression est tout à l'avantage de l'artiste qui l'a conçu, et elle montre bien qu'on ne confond pas le cercle avec une construction quelconque.

Notre croquis indique parfaitement, d'ailleurs, les heureuses proportions de l'architecture et l'originalité vraiment puissante qui la caractérise. On pourra discuter quelques détails auxquels M. Garnier a donné trop d'accent, peut-être, mais l'ensemble est harmonieux, riche, et atteint un grand effet, sans faire sentir l'effort.

L'hôtel présente deux façades, l'une sur le boulevard Saint-Germain, avec deux fenêtres, l'autre sur la rue Grégoire-de-Tours, avec trois fenêtres; les deux façades sont reliées par une rotonde dont nous devons dire quelques mots.

Celle-ci est percée au rez-de-chaussée de trois baies, celle du milieu servant d'entrée principale, celles de droite et de gauche servant à l'entrée et à la sortie des voitures pour lesquelles le vestibule forme alors descente à couvert.

La porte du milieu est en chêne avec panneaux supérieurs en fer forgé, aux initiales CL, entrelacées. Elle s'ouvre entre deux pilastres cannelés jusqu'à mi-hauteur, les cannelures sont interrompues par des dos de volumes reliés, disposés deux par deux, formant des sortes de bagues. Du couple du haut part une longue plume d'oie qui se donne des airs de palme, sur toute la hauteur non cannelée du pilastre. Les lettres CL sont appliquées sur la plume, et paraissent maintenues par l'enroulement d'un long ruban.

Le chapiteau de ces pilastres nous paraît remarquablement dessiné; il est on ne peut plus gracieux, avec ses deux volutes dont le mouvement est continué par une ligne de points terminée de chaque côté par deux glands accrochés à la volute.

Chacune des deux grandes consoles du balcon prend naissance dans le chapiteau même, et le complète par une pomme de pin qui en accuse le milieu.

Au-dessus de la porte s'étale un énorme écusson de bronze, contenant les armes de l'ancienne corporation des libraires, telles qu'elles étaient en usage au siècle dernier, modifiées cependant en ce sens qu'on a remplacé les anciennes fleurs de lis par des étoiles. En arrière de l'écusson proprement dit, se trouvent placées deux plumes disposées en croix, des parchemins déroulés, des volumes, etc.

A dire le vrai, on estime généralement que cet écusson produit une note un peu violente sur l'harmonie générale, mais c'est probablement cela que M. Garnier a voulu obtenir, et il y a bien réussi.

Le balcon en pierre, par une vigoureuse saillie couronne nettement l'entrée tout en concourant puissamment à donner au premier étage sa véritable valeur.

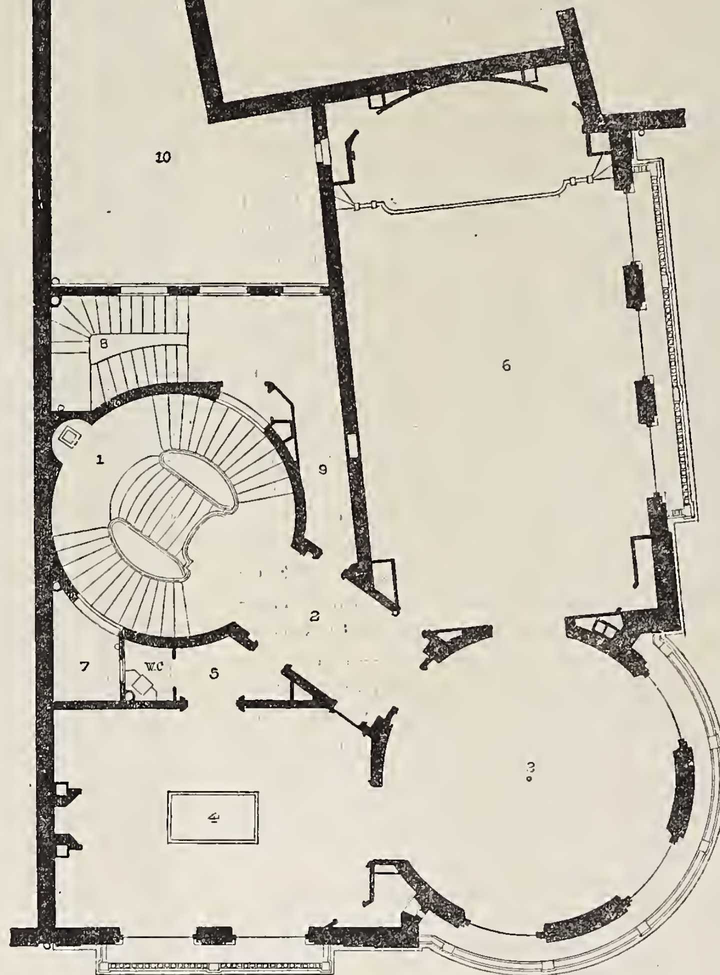
Les lignes générales des deux façades latérales se raccordent de la façon la plus heureuse à la rotonde. Celle de la rue Grégoire-de-Tours, plus développée, est peut-être par cela même d'un plus beau caractère que celle du boulevard Saint-Germain. La frise qui règne sous l'entablement tout entier est en mosaïque à fond d'or.

Nous donnerons tout de suite quelques renseignements concernant la nature des matériaux employés pour la construction de la façade.

Le soubassement, jusqu'au premier socle est en pierre d'Euville; au-dessus, le mur est en roche dure de Ravière, jusqu'au plancher haut du rez-de-chaussée, pour les parties droites, et jusqu'au plancher de l'entresol, pour la partie circulaire. Le reste, y compris les lucarnes, est en banc-royal de Méry. Les balcons du premier étage sont en roche d'Anstrude.

La frise en mosaïque a un mètre da hauteur. Des plaques en marbre griotte d'Italie font saillie dans le couronnement des fenêtres du premier étage.

Le motif, au-dessus de la fenêtre centrale, renferme un disque en marbre sarancolin.



Échelle de 0m,0025 par mètre.

Nous avons dit que l'écusson principal est en bronze; il se détache sur une plaque cintrée en marbre rouge antique; les plaques latérales sont en brocatelle du Jura.

Les ornements qui occupent l'entre-deux des consoles du balcon de la rotonde sont agrémentés de disques en faïence reproduisant le monogramme de l'architecte et la date de la construction de l'hôtel.

Avec le plan du premier étage qui accompagne la façade, il est aisé de se rendre compte des dispositions intérieures que nous aurons à examiner plus tard, lorsque nous décrirons l'intérieur du cercle, et que nous indiquerons les différents services auxquels il est affecté.

Nous sommes persuadé que M. Ch. Garnier nous saura gré d'associer à son œuvre les noms de ses deux inspecteurs, MM. Bernard et Reynaud.

Il pense également aussi comme nous que les artistes et les entrepreneurs qu'il a employés méritent une mention spéciale. En voici la liste :

MM. Dunand.	Maçonnerie.
Magnier.	Serrurerie.
Chazelle.	Charpente.
Simonet.	Menuiserie.
Chantreau.	Couverture.
Pigeonnat.	Fumisterie.
Blanc.	Peinture.
Buquet.	Vitrerie.
Darvant.	Sculpture.
Facchina.	Mosaïque.
Lecoq, ...	Gaz.
Remery et Gautier. . .	Escalier en fer.
Marga.	Marbrerie.
Delmothe.	Peinture décorative.
Trinocq.	Tenture en toile peinte.
E. Michel.	Dallage en ciment.
Christophe et Ce.	Bronze d'art.
Ternisien et Parceint. .	Meubles et tentures.
Parvillée. . . .	Faïences.

L'hôtel du Cercle de la Librairie occupe un terrain d'une superficie de 391 mètres, comprenant un seul corps de bâtiment de 345 mètres de surface. Il a coûté environ 550,000 fr.

A. Dupuis.

(*Semaine des Constructeurs*).

*** Voici les noms des personnes marquantes qui assistaient à la représentation donnée au Cercle des Mirlitons :

Parmi les dames : la duchesse de Castries, les marquises de Massa et Joubert, les comtesses de Pourtalès et de Meffray, la baronne Hottinguer, les vicomtesses de Naurois, Gudin, de Grandval et de Ganay, Mmes Coppens de Fontenay, Xifré, Porgès, etc.

Parmi les hommes : le général-duc d'Elchingen, président du cercle, les généraux de Galliffet, comte de Gramont et Cambriels, le prince de Sagau, les ducs de Sabran-Pontevès et de Castries, le comte de Pourtalès, les barons Adolphe et Alphonse de Rothschild, le vicomte de Merlemont, MM. Delavigne, Ricard, Delchet, Legoux, Gaston Jollivet, O'Connor, Édouard André, Nicolas Ob.dine, Émile Perrin, Henri Cartier, Albert Oudet, Jules Costé, E. Bertrand, Nivière, Léo Delibes, etc.

Et toute une légion de peintres : MM. Carolus Duran, Jacquet, Saintin, Detaille, Boulanger, Gervex, Jadin, Sicchel, Gide, Poirson, Gérôme, etc.

L'*Evénement* nous donne sur cette jolie fête quelques détails curieux :

L'orchestre de vingt musiciens, était dirigé par M. Marius Boullart, qui, décidément, joint à son titre de chef d'orchestre des Variétés celui de chef d'orchestre des Mirlitons. C'est, en effet, la cinquième pièce qu'il fait répéter et qu'il conduit. Et l'on sait que place Vendôme, comme en Afrique, les campagnes comptent double.

Tous les spectateurs de cette belle fête en ont emporté et en garderont un souvenir précieux, le superbe programme illustré par Detaille, où, prenant pour texte de son illustration la jolie pièce du marquis de Massa, le *Service en campagne*, l'artiste a croqué une des plus jolies scènes militaires qui soient sorties de ce crayon magistral voué à la glorification de notre armée.

Le dessin original a été galamment offert par l'artiste à Mlle Reichemberg. De jolis honoraires, n'est-il pas vrai?

Après le spectacle, M. Perrin, administrateur de la Comédie-Française, a ouvert à deux battants les portes de son théâtre à MM. Saucède, Boutilier et Randoin, les comédiens amateurs dont il venait d'apprécier et d'applaudir le talent distingué.

Il est allé même jusqu'à faire miroiter à leurs yeux, pour un avenir prochain, le sociétariat à part entière.

Ces messieurs ont modestement refusé.



HOTEL DU CERCLE DE LA LIBRAIRIE, A PARIS

Architecte : M. CH. GARNIER. — Dessin de M. DEROY. (*Semaine des Constructeurs*, DUCHER ET Cᵉ, éditeurs.)

ANALYSE DES SYSTÈMES

EMPLOYÉS PAR LES JOUEURS

A MONACO

et dans tous les hasards.

M. Olibrius Brasero, par M. Martin-Gall.

(Suite et fin.)

Au Trente-et-Quarante on appelle *figure* un certain nombre de points successifs; il y a donc des figures de 4, de 6, de 14 et d'autant de coups qu'on veut. Les deux figures dont les joueurs se préoccupent le plus sont la série et l'intermittence, la première qui représente la gagnante comme la seconde représente la perdante. Les chercheurs de série sont des gens qui laissent monter leur masse jusqu'au maximum, ils jouent en grands seigneurs, au pied levé, sans autre système que la foi à la série. Et j'en ai vu qui la rencontraient dès le début, mais combien d'autres qui ne pouvaient tenir qu'un ou deux coups, et qui recommençaient jusqu'à leur dernier écu. La série de neuf coups se présente deux fois par jour en moyenne, celle de huit coups quatre fois et ainsi de suite *crescendo*. Il s'agit donc de viser juste... au hasard. La même loi d'apparition règle la sortie de toutes les figures autres que la séri ; ainsi, dans le même temps qu'une série de huit mettra à paraitre une intermittence de huit paraitra aussi et tous les autres arrangements possibles des hasards de rouge et de noire.

En prenant huit coups, ces arrangements sont au nombre de 256 et, convenablement enchainés, sont traduisibles dans le même nombre de points, mais la sortie régulière n'a jamais lieu, et tandis que certaines figures sortent plusieurs fois d'autres ne sortent pas.

C'est exactement comme les numéros de la Roulette.

La répétition sans aucun intervalle, d'une figure, c'est-à-dire la juxtaposition, doit survenir une fois dans le même temps qu'il faut pour épuiser les arrangements, par conséquent celui qui joue à chaque coup contre une figure quelconque composée, par exemple, de 8 coups doit s'attendre à sauter une fois par 256 coups.

M. Brasero ne l'entendait pas ainsi. — Il s'était dit sans doute que la juxtaposition de deux figures de neuf unités chacune était un phénomène tellement peu probable, tellement rare qu'il n'y avait pas à s'en émouvoir outre mesure. Passe encore pour un rapprochement, mais la répétition immédiate, non, il ne pouvait pas y croire.

Là-dessus il se mit à ponter gaillardement.

— Avez-vous, cher lecteur, jamais pratiqué ce système? Avez-vous, comme M. Brasero, planté dans le carton deux triomphantes épingles, les descendant l'une et l'autre à chaque nouveau coup en conservant entre elles un même espace, correspondant au nombre d'unités visé par votre martingale? Avez-vous eu le plaisir de jouer toute une séance sans accident, et de voir gonfler rapidement votre mise première? — Oui? — ah! bien alors dites vrai. Vous avez cru ce système infaillible, vous avez considéré avec quelque dédain vos voisins moins heureux, vous avez regardé le chef de partie d'un certain air narquois — Allons, avouez-le. Je sollicite cet aveu parce que M. Brasero ne doit pas paraitre plus bête qu'il n'en a l'air. — Vous le voyez parfaitement satisfait. Mais vous? — ne l'étiez-vous pas? Un peu de mémoire et convenez que tant que la figure ne s'est pas répétée coup sur coup vous avez été dans le même enchantement, et à peu de chose pres convaincu que le hasard avait trouvé enfin à qui parler. — Il peut fort bien se faire qu'une juxtaposition de deux figures de 9 coups ne se présente pas en plusieurs séances de jeu; le contraire est tout aussi possible, à savoir le retour fréquent de cette juxtaposition; par la martingale 1, 3, 7, 15, 31, etc., on gagne donc une pièce par coup joué jusqu'à l'apparition du phénomène de la juxtaposition qui épuise le ban et l'arrière-ban, et fait que vous restituez en une fois ce que vous avez mis pas mal de temps à accumuler.



J'ai connu des joueurs qui, après avoir sauté une fois de leur martingale, changeaient le nombre des points; s'ils avaient parié contre la répétition de la figure de 9 ils pariaient après le saut contre la répétition de celui de 8 ou de 12, par ce motif que le jeu n'étant jamais tout à fait régulier il est à présumer que la première répétition sera bientôt suivie d'une seconde et peut-être d'une troisième, tandis qu'en attaquant d'autres figures, des écarts favorables sont à espérer.

— Bien faible nuance. Nous aurons à revenir sur cette hypothèse en parlant des systèmes plus particulièrement en usage à la Roulette.

Pendant deux bonnes heures M. Brasero ne fit aucune culbute; il ne fut même pas poussé au delà du septième coup de sa martingale.

Mais que les flots sont changeants! En moins de cent coups la répétition eut lieu deux fois. — Puis une heure se passa encore bien, c'est-à-dire sans répétition. A partir d'un certain moment ce fut une vraie dégringolade, une malechance de tous les diables. Je crois que M. Brasero sauta quatre ou cinq fois.



L'anxiété était peinte sur ses traits décomposés. Il faisait vraiment peine à voir Sur la fin il ne piquait même plus et n'observait aucune régularité dans le misage. Toute croyance avait disparu, il jouait parce qu'il avait encore quelques pièces, et s'il gagnait deux ou trois coups je le voyais s'arrêter et ne plus risquer qu'un seul louis. Si au contraire il perdait, vite il revenait à la martingale, mais sans graduer ses enjeux méthodiquement. Tel un nageur qui, trop longtemps a été ballotté par les lames et qui a ingurgité l'onde amère, se débat en efforts irréguliers, avance péniblement vers le rivage, est entrainé par le courant contraire, se raidit, lutte encore et s'épuise à recommencer les mêmes mouvements; tel aussi M. Brasero succombait à la fatigue et aux émotions de cette journée. Désespéré il prit à poignée le tas d'or qui restait et le poussa sur la couleur noire et... ce fut Noire qui perdit. — Horreur!...



Le bruit a couru que M. Olibrius Brasero avait mis fin à ses jours, qu'il s'était brûlé la cervelle, mais ce doit être une méchante invention de quelque reporter en délicatesse avec la Banque, car rien n'est venu confirmer cette triste nouvelle d'une manière certaine. J'aime à croire que M. Brasero se sera défilé sans bruit en empruntant au Casino de quoi regagner... ses pénates.

MARTIN-GALL.

ÉCHECS

PARTIE N° 89.

Sicilienne (a.

Blancs. M. ROSENTHAL. (sans voir).	Noirs. M. VAILLANT.
1. P 4 R	1. P 4 F D
2. C 3 F D	2. C 3 F D
3. P 3 C R (*b*	3. P 3 R
4. F 2 C R	4. P 3 T D (*c*
5. C R 2 R	5. P 3 D (*d*
6. Roq.	6. P 3 C R
7. P 4 D	7. P pr P
8. C pr P	8. F 2 C
9. F 3 R	9. C R 2 R
10. P 4 F R	10. Roq.
11. C 3 F R	11. P 4 F R (*e*
12. P 5 R (*f*	12. P pr P
13. D pr D	13. T pr D
14. C pr P	14. C pr C
15. P pr C	15. F pr P
16. T D 1 D	16. C 3 F D (*g*
17. T pr T (*h*	17. C pr T
18. T 1 D	18. F 2 F
19. F 4 F	19. F 3 C éch.
20. R 1 T	20. C 2 F R
21. C 4 T	21. F 4 T
22. P 4 C D	22. P 4 R (*i*
23. F pr P R	23. C pr F
24. P pr F	24. C 2 F R (*j*
25. C 6 C	25. T 1 C
26. F 5 D (*k*	

et les Noirs abandonnent.

NOTES.

a) L'une des huit parties jouées sans voir dans la séance du 27 décembre 1879.

b) Nous répétons que nous préférons ce coup à C 3 F R.

c) La suite usitée est 4. — C 3 F R — 5. C R 2 R — P 3 T D suivi de 6. — D 2 F D. Le coup du texte est prématuré, et, dans tous les cas ne serait justifié que par l'intention de jouer plus tard D 2 F D.

d) Mieux valait 5. — C 3 F R.

e) Bien joué et développant très bien le jeu des Noirs.

f) Le sacrifice du Pion est correct; c'était le seul moyen de conserver l'attaque. Si 12. P pr P — C pr P. — 13. F 2 F — P 4 D, et les Noirs ont une bonne position.

g) Faible. Mieux valait 16. — T 1 R suivi de F 2 F et P 4 R.

h Le meilleur coup était 17. F pr C, avec la suite 17. — T pr T. — 18. T pr T — P pr F. — 19 T 8 D éch. — R 2 F. — 20. C 4 T D mieux.

i Il est évident que les Noirs ne peuvent pas prendre le Pion à cause de 23. C 6 C D gagnant la pièce. Ils ne peuvent pas non plus jouer 22. — F 1 D à cause de 23. T pr F éch. — C pr T. — 24. C 6 C.

j Accélérant la perte de la partie; il valait mieux jouer 24. — F 2 D. — 25. C 6 C D. — T 1 R meil. — 26. C pr F — C pr C. — 27. F pr P — C 4 F D. — 28. F 5 D éch. — R 1 F. — 29. F 4 F ou F 3 C avec un Pion de plus.

k) Les Noirs ne peuvent pas éviter la perte de la partie par F pr C et T 8 D.

Solution du problème n° 96.

Composé par M. le Dr S. GOLD.

1. $\frac{\text{C pr P éch.}}{\text{F pr C}}$; 2. $\frac{\text{T 5 T R}}{\text{F pr T}}$; 3. $\frac{\text{P 4 F R}}{\textit{ad libitum}}$; 4. $\frac{\text{C mat.}}{}$

2. $\frac{}{\text{F 4 C R}}$; 3. $\frac{\text{T pr F}}{\textit{ad libitum.}}$; 4. $\frac{\text{T ou C mat.}}{}$

Solutions justes :

MM. Léon Guinet et E. Frau (de Lyon), Lequesme, de Madrazo, Ch. Rénoy, Barré, Henri Thomson, Abrahams, Morpurgo, Faurnan.

NOUVELLES

Un match est engagé entre MM. Girod et L. Vié au premier gagnant cinq parties. Le Gambit Allgaïer est obligatoire.

Au Cercle, voici le résultat actuel du tournoi handicap.

Ont encore à jouer ensemble :

MM. de Bezkrovny 1re classe et de Tamisier 3e; Clerc 1re classe et Kann 2e; Chaseray 1re ou de Boistertre 2e; Mismer 4e, Gifford 1re reste seul.

Il est difficile de voir une lutte plus intéressante. Il convient d'ajouter que contrairement à ce que nous avions annoncé M. Camille Morel n'a pas pris part au Tournoi.

— A la Régence, M. Goudjou a définitivement gagné le 1er prix du Tournoi de décembre.

— A Aix, en Provence, le Cercle d'échecs que nous avons déjà proposé plusieurs fois comme modèle aux autres Cercles de province a procédé le 29 décembre au renouvellement de son bureau. Ont été réélus : MM. V. Peyras, président; Heireis, vice-président; Ramou, trésorier; P. Giraud, secrétaire; Kuntzmann, Haas et Masson, commissaires.

Nous venons de recevoir deux publications échiquéennes :

En premier lieu, la 6e édition du *Handbuck* auquel V. D. Lasa a malheureusement cessé de collaborer sérieusement. Cette dernière édition nous a rappelé une phrase bien connue : *ce qu'il y a de bon n'est pas nouveau et ce qu'il y a de nouveau n'est pas bon.*

En second lieu, un charmant petit volume d'un format élégant et portatif intitulé : *Finale di Morphy* et contenant un choix de fins de parties de Morphy édité par M. Orsini, rédacteur en chef de la *Nuova Rivista.*

CORRESPONDANCE

Capitaine Mackensie. New-York. — Nous n'avons pas reçu votre estimable journal depuis quelque temps. En ce qui concerne notre match avec M. Zukertort, voici les faits : un membre du Saint-George's Club, qui est à la tête d'une colonne d'échecs d'un journal anglais est venu nous trouver au mois de juillet dernier pour nous manifester son propre désir de voir un match s'engager entre M. Zukertort et nous. Notre réponse fut dans le sens de l'acceptation et transmise à M. Zukertort, qui déclara au Saint-George's-Club, qu'il accepterait cette provocation si elle lui était adressée. L'intermédiaire précité nous ayant revu à Paris dans un voyage ultérieur, nous transmit ces paroles et obtint de nous une adhésion formelle. Nous donnions à cette personne pleins pouvoirs de s'engager en notre nom, mais en posant les trois conditions suivantes :

1° Le match ne serait pas joué en plein été ; 2° trois parties par semaine ; 3° quinze coups à l'heure. Quant à toutes les autres conditions telles que le montant de l'enjeu, l'endroit où serait le match, etc., etc... Nous les laissions à la disposition de notre adversaire. Nous donnâmes à ce Monsieur pleins pouvoirs pour traiter sur ces bases. Il a fait une communication en ce sens à M. Zukertort et à M. Minchin, secrétaire du Saint-George's-Club qui avait été témoin de la déclaration de M. Zukertort.

Nous devions recevoir une réponse dans les huit jours. Nous attendons encore.

PROBLÈME N° 102

composé par MM. S. GOLD, DE VIENNE

NOIRS

BLANCS

Les Blancs font mat en deux coups.

PROBLÈME N° 103

composé par le Dr S. GOLD, de Vienne.

NOIRS

BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

S. ROSENTHAL.

LE BILLARD

52e position.

A

On doit réunir les billes en A.

Solution du coup inséré dans le N° 61.

LUCIEN PIOT,
Professeur du Grand-Café.

LE WHIST

SOLUTION DU PROBLÈME N° 59.

Ce problème, simple en apparence, offre une grande complexité. Vous vous trouvez en présence d'une invite simple et d'une inconnue au premier degré. Est-il avantageux de faire la première levée ? Nous ne le pensons pas. Si vous coupez, vous jouerez le roi de cœur pour indiquer l'as puis le quatre de trèfle pour inviter à la couleur. Mais la bataille s'engage avec un atout de moins, et si les trèfles sont dans la main de vos adversaires, vous courez le risque d'être décimé. Si vous vous défaussez d'une carte, ce qui nous paraît être le coup juste, la main passe à droite au grand profit de vos couleurs qui vont s'ouvrir alors que vous possédez encore toutes vos forces en atout.

Il faut maintenant choisir entre le sept de cœur et le quatre de pique. En règle générale, il faut conserver une petite carte dont on a l'as et le roi, mais vous avez trop d'avantage à voir de suite ouvrir la couleur trèfle pour hésiter sur ce point ; surtout si la main doit passer à votre partner. Sur le deux de pique, nous nous défausserons donc du sept de cœur.

Principe. — Si vous pouvez couper au premier tour sur une invite, et que vous ayiez des cartes intermédiaires dans une longue couleur, défaussez vous de manière à indiquer à votre partner le point où il doit attaquer.

PROBLÈME N° 60.

Carreau est atout.

Troisième à jouer : Quelle carte mettrez-vous sur le neuf et le deux de carreau ?

SOLUTION DU PROBLÈME DE PIQUET DU N° 61.

Quelle que soit votre manière d'écarter, vous ne pouvez porter aucun quatorze, celui d'as excepté.

L'as de cœur vous donnerait probablement le soixante, en conservant la quinte au roi et deux as. Mais vous craignez huit piques et trois fois sur quatre, cette combinaison échouera. Dans cette occurrence, il faut consulter la marque respective. Si vous êtes distancé, cherchez un grand coup en écartant roi, dame de carreau, tierce au valet de trèfle. Si au contraire vous avez une certaine avance, portez deux couleurs en jouant pour gagner la carte et écartez la quinte au roi de cœur tout entière.

En second, vous craignez le soixante par toute une couleur, la logique voudrait que l'on portât deux as, deux rois, deux dames, deux valets et deux dix. Devant l'impossibilité sacrifiez valets et dix, et écartez la tierce au valet de trèfle.

PROBLÈME DE PIQUET.

Qu'écarterez-vous en premier et en second avec :

ROBERT D'A.

PROBLÈMES ET DEVINETTES

N° 281.

BR PLSNDTGDR CRF HDMGNF ZMG PLMDRSN RFN FLMXRSN BT XRDGNR.

N° 282.

Trois E, deux O, deux S, T. R. P. C. — Un mot de onze lettres.

N° 283.

MOTS EN TRIANGLE.

1. A la tête du régiment.
2. En Amérique.
3. Entre le nez et le menton.
4. Dans les Contes de Fées.
5. Dans l'arche.
6. Prépositions.
7. Voyelles.

N° 284.

MOTS EN LOSANGE.

1. Consonne.
2. Au moulin.
3. Bouquet.
4. A souhaiter... pour les médecins.
5. Au tableau.
6. Aux édentés.
7. Voyelles.

N° 285.

MOTS CARRÉS.

1. Celle d'Angers fait tristement parler d'elle.
2. Création de Walter Scott.
3. En Provence.
4. Lac en Écosse.
5. Noir et dur.

Solutions du 10 Janvier 1880.

N° 276.

Recette pour être honnête homme : Faire le contraire de ce que font beaucoup d'autres.

N° 277.

Un ami disait à Cham en lui montrant un homme des plus mal famés qui passait :

— Et dire que je l'ai connu honnête homme !

Cham lui répondit froidement :

— Tu es donc bien vieux ?

N° 278.

— Va voir l'heure au cadran solaire.
— Mais il fait nuit.
— Eh bien ! prends une chandelle.

N° 279.

SAINT-NICHE.

N° 280.

M
P E U
P E R S E
M E R C U R E
U S U R E
E R E
E

Solutions justes :

Mlle Lydia Periles, 276 à 279.

EDME SIMONOT.

LES CARTES

Des qualités nécessaires au joueur de whist et au joueur de piquet.

Les traités de chasse énumèrent longuement les qualités nécessaires à un grand chasseur, bonne santé, équilibre parfait des facultés, vigilance, exactitude, tempérance, égalité d'humeur, patience, etc., etc.

Celles du joueur de whist ne sont certainement ni aussi nombreuses ni aussi difficiles à réaliser, néanmoins il est assez rare de les trouver réunies dans le même homme et c'est pour cela que les joueurs de premier ordre se comptent partout.

Sans rappeler le *truism* (1) *whist veut dire silence*, nous devons convenir que c'est là tout d'abord une des qualités du joueur, je dis mieux, une des conditions pour que le jeu soit agréable et régulier ; alors même que comme certains grands joueurs de ma connaissance, vous pourriez causer et prendre part à ce qui se passe autour de vous hors de la partie, vous vous devez à vous-même et à vos partners de vous en abstenir car vous pourriez les troubler et leur causer un préjudice sérieux.

Pendant la donne et dans l'intervalle des coups il vous est permis soit de discuter la partie soit même de parler de toute autre chose, mais une fois les cartes relevées le plus profond silence doit régner dans les deux camps.

Insistons encore sur ce point qu'il est absolument défendu d'indiquer à son partner qu'il doit prendre ou laisser aller la levée et même de demander le tableau sinon lorsque c'est à son tour de jouer *et de sa propre initiative* car alors on peut faire placer les cartes devant chaque joueur. Qu'on se rappelle *que les cartes partent d'elles-mêmes*, mais à la condition qu'on y donne toute son attention.

L'*attention*, voilà une des qualités les plus essentielles au joueur de whist ; une fois qu'il a relevé ses cartes, constaté qu'il en avait le nombre voulu et qu'il les a classées (si toutefois il n'est pas assez fort pour les laisser mêlées, ce qui vaudrait mieux pourtant), toute son attention doit se concentrer sur le tapis, sur les cartes qui tombent et sur la manière dont elles tombent ; c'est là qu'il puisera la science particulière du coup qui se joue et qui, partant de principes immuables et cependant d'une application toujours nouvelle et toujours variée.

(*A suivre.*) OLD TRICK.

(1) Mot anglais qui signifie à peu près *axiome reconnu, vérité évidente.*





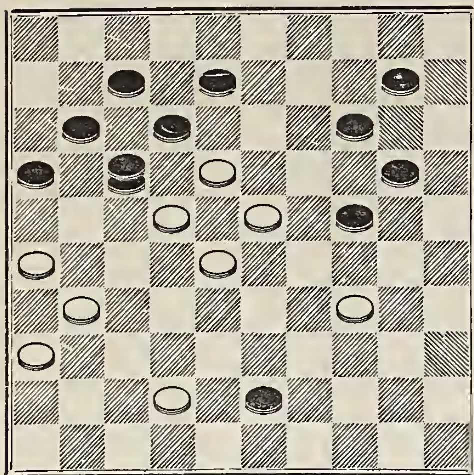
SALOMÉ

D'après le tableau de Henri Regnault, dessin de M. Duvivier.

DAMES

Problème n° 91, extrait d'un journal hollandais.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et gagnent.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DE DAMES

N° 79, par M. X...

(Les Noirs ont joué 21—27.)

Blancs.	*Noirs.*
1. 44—40	1. 27—36
2. 37—31	2. 36—18
3. 29—23	3. 18—29
4. 40—34	4. 29—40
5. 45—1 pr. 6 font D et gagnent.	

N° 80, par M. X...

(Les Noirs ont joué 49—32).

Blancs.	*Noirs.*
1. 13—8	1. 2—24
2. 48—42	2 32—46
3. 22—27	3. 21—32
4. 42—37	4. 32—41
5. 45—40	5. 44—35
6. 50—44	6 35—40
7. 44—35 enferme.	

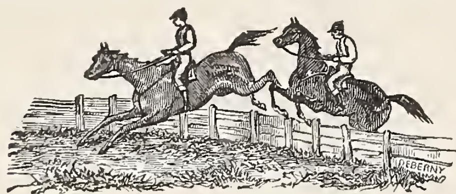
N° 81, par M. X...

Blancs.	*Noirs.*
1. 13—34	1. 24—15
2. 42—38	2. 33—31
3. 25—20	3. 15—24
4. 44—39	4. 35—33
5. 50—44	5 29—49 font D
6 41—37	6. 31—42
7. 47—29 pr 4	7. 49—8
8. 3—6 pr 6 et gagnent.	

N° 82, par M. Minet.

(Les Noirs ont joué 30—34.)

Blancs.	*Noirs.*
1. 33—6	1. 34—1
2 44—39	2. 1—45
3. 6—1	3. 45—50
4. 1—6 et gagnent.	



CHRONIQUE DU SPORT

Le mot *entraînement* est considéré en France comme un corollaire inséparable de l'idée même de la course; l'opinion générale semble se refuser à admettre qu'il puisse être appliqué à toute autre spécialité. C'est une erreur grave, dont les conséquences nous placent forcément dans une position d'infériorité en apparence absolue, mais en réalité relative pour presque tous les exercices de corps, vis-à-vis des Anglais, par exemple, chez qui les préceptes de cette science sont rigoureusement observés en tout et partout.

L'entraînement est universel et s'applique à tout, aussi bien, peut-être, aux choses de l'esprit qu'à celles du corps, tout au moins dans une certaine limite. Il peut se résumer dans cette formule « une qualité naturelle, existant, arriver à la développer et l'amener progressivement au plus haut degré où elle puisse s'élever, maximum auquel elle ne serait jamais parvenue, abandonnée à elle-même. La qualité doit nécessairement exister, l'entraînement ne saurait la faire naître, mais sans son auxiliaire elle serait toujours restée à l'état latent ou ne se serait jamais développée à un point dépassant de beaucoup celui qu'il lui était donné d'atteindre en la laissant suivre le cours naturel des choses.

Il serait assez difficile de remonter à l'origine, comme de définir les lois psycologiques de cette science, la plus importante de toutes, peut-être, au point de vue de l'amélioration de la matière vivante sans en excepter celle de l'homme. Quelques spécialistes ont bien pu en établir théoriquement les préceptes, leurs ouvrages sont peut-être curieux et intéressants, mais pour ceux-là seulement qui ont pratiquement expérimenté la matière, ils restèrent lettre morte pour les autres. Ici, tout devient une question d'intuition, d'observations et de tact, rien ne saurait vous les donner ou vous les apprendre si vous n'en portez pas les éléments en vous-même.

Une opinion assez accréditée en France s'accorde à reconnaître qu'une intelligence bien douée est propre à tout et doit savoir les choses, pour ainsi dire, sans les apprendre. Je suis d'un avis absolument opposé, chaque homme porte en lui une aptitude spéciale et déterminée, et par contre une disposition contraire pour les choses auxquelles la nature ne l'a pas prédisposé. J'ai toujours vu les gens propres à tout, n'être en général bons à rien, avec une semblable doctrine on en arrive promptement au règne de la médiocrité et à l'effacement de toute supériorité saillante dans une spécialité déterminée. Pour savoir il faut apprendre, pour apprendre il faut travailler, et l'on arrive le plus souvent à mal savoir, tout au moins pour soi-même, ce que l'on s'est donné beaucoup de peine pour étudier.

Je parle ici, seulement bien entendu des esprits consciencieux, de ceux qui étudient pour savoir, se mettant opiniâtrement à la recherche de la vérité dans une science qui les entraîne, doutant d'eux-mêmes d'abord, et avant tout s'apercevant de la moindre faute commise et cherchant à la rectifier. Quant à ceux dont l'humeur commode se contente de formules toutes faites, et reste toujours satisfaite d'elle-même, ceux-là il ne faut pas s'en occuper, ce serait perdre son temps et celui des autres.

Sous ce rapport surtout, l'entraînement est peut-être l'étude la plus captivante qui soit au monde. Il s'agit effectivement : un être vivant étant donné, homme, cheval ou chien, de le prendre à l'état de nature et de l'amener vers un but déterminé, sur lequel on concentre toutes ses facultés physiques et morales. C'est un peu remplir le rôle de Pygmalion, en créant un être dont la forme extérieure seule existe et lui donner une nouvelle vie. Les Anglais, passés maîtres dans l'accomplissement de ces métamorphoses, sont, sous ce rapport, arrivés à des résultats surprenants. On serait très étonné d'apprendre en France à quelles privations sérieuses se résignent, par exemple, les deux équipages devant chaque année représenter les Universités d'Oxford et de Cambridge dans la lutte traditionnelle sur la Tamise. Ils s'engagent par écrit à faire un certain exercice par jour, ne pas fumer, ne pas boire de spiritueux, à suivre un régime alimentaire propre à développer leurs forces, à ne faire, en un mot, rien qui puisse distraire quelque chose d'eux-mêmes du but commun auquel ils se sont voués. Aussi le grand jour de la lutte est-ce un merveilleux spectacle de voir se développer d'admirables musculatures. Les barques bondissent sous l'aviron comme un cheval de pur sang sous l'éperon, les hommes se sont en quelque sorte fait mécaniques, leurs corps ignorent la sueur, et leurs poitrines ont acquis la puissance d'un soufflet de forge.

On s'étonne beaucoup du petit nombre toujours diminuant chez nous des gentlemen-riders, et même au temps où il y en avait beaucoup, il est impossible de se dissimuler qu'ils se sont toujours, à de bien rares exceptions près, montrés inférieurs à leurs concurrents d'Outre-Manche. On en conclut généralement que l'on monte mieux à cheval en Angleterre; eh ! bien cela je ne le crois pas. Seulement quand un gentleman anglais doit monter une course il s'y prépare un mois à l'avance, se couche de bonne heure, se lève de même pour prendre un indispensable exercice, c'est-à-dire galoper en bridon un cheval tirant assez fort. Il ne se livre à aucune de ces excitations dont l'influence, sur le système nerveux, agit sur l'organisme entier et empêche l'homme le mieux doué de se tenir dans le parfait équilibre de ses facultés physiques et morales. Chez nous, ah ! bien oui, on reste au club ou au Café anglais jusqu'à deux heures du matin, on se lève tout embarbouillé, on se rend en toute hâte à l'Hippodrome. Aussi, à moitié chemin on souffle, on n'a plus de bras, on ballotte sur sa selle et on est battu.

Les Anglais connaissent si bien l'absolue nécessité d'un entraînement régulier pour n'importe quel exercice, que cette considération devient absolument déterminante chez eux dans le choix d'un favori. Je me rappelle, à ce propos, qu'il y a quelques années le Grand prix du tir aux pigeons de Monte-Carlo avait donné lieu à une lutte très intéressante entre les meilleurs tireurs de l'Europe. Après les éliminations successives, deux champions restèrent en présence, un Français et un Anglais. Mon Dieu, le Français tirait au moins aussi bien, et même à la fin de la séance il avait d'assez nombreux partisans; l'épreuve définitive devait avoir lieu le lendemain

Le soir, j'étais solitairement assis dans un restaurant très connu de Nice, j'avais derrière moi trois ou quatre *bookmakers*. Vous savez ces intéressants industriels que vous entendez crier à tue-tête dans l'enceinte du pesage « *tel cheval, je parie contre* ». Ou encore, derrière la plate-forme où se place le tireur aux pigeons, « *je parie pour l'oiseau* », ou bien « *deux contre un contre le fusil* ». Quand d'aventure, le fusil, comme ils disent, ou la main qui le tient, leur inspire une confiance limitée. Cette manière de faire m'a toujours paru prodigieusement inconvenante, et doit être excessivement irritante pour le tireur. Car enfin il est impossible de dire à quelqu'un d'une manière plus désagréable « *vous êtes un maladroit* ». La politesse la plus élémentaire devrait, il me semble, vous engager au moins, à aller crier ces sortes de choses un peu plus loin.

Donc, j'étais là tranquillement, ayant pour voisins, assez bruyants du reste, les professionnels dont je viens de parler. Le champion français entra dans le restaurant en joyeuse compagnie, et se fit donner un cabinet particulier où l'on entendit bientôt le champagne pousser en s'échappant son cri habituel de liberté. *Oh! s'écria immédiatement un des bookmakers, je parie trois contre un contre lui demain.* Je restai un moment confondu devant cet esprit essentiellement pratique, ne perdant jamais sa ligne de vue, et y ramenant même les incidents en apparence les plus insignifiants. Il avait raison, un souper un peu monté, en joyeuse compagnie est, sans contredit, chose assez agréable, mais c'est une mauvaise condition quand, le lendemain, on doit faire une chose pour laquelle on a besoin de tout son sang-froid, et surtout d'être parfaitement maître de son système nerveux.

Le concurrent anglais, au contraire, s'était couché à neuf heures, il avait pris une très légère médecine, le lendemain un bain de son, s'était rendu, de Nice à Monte-Carlo, en voiture afin d'éviter la trépidation du chemin de fer. Ce fut, au reste, une magnifique lutte, les deux rivaux se présentaient à tour de rôle sur la plate-forme, et, pif-paf, chaque fois un pigeon tombait foudroyé. Ils en étaient chacun à dix-sept, tués coup sur coup; c'était superbe, l'assemblée restait haletante. Je suivais la lutte avec grand intérêt, je me souvenais de l'observation faite derrière moi, la veille, par mes bookmakers, et j'étais curieux de voir jusqu'à quel point elle se réaliserait. Puis, en semblable occasion, malgré ça, on ne peut s'empêcher de s'intéresser à un compatriote.

Le champion français se mit donc en position pour la dix-huitième fois. Je crus remarquer qu'il était un peu fébrile, les doigts me paraissent serrer convulsivement le canon du fusil; enfin, à certains signes plus aisés à saisir qu'à définir, le système nerveux commençait évidemment à être ébranlé. Il poussa d'une voix fiévreuse le *poul* sacramentel, le coup partit, le pigeon tomba, mais en dehors de la ligne réglementaire. L'Anglais se présenta à son tour ferme comme un roc avec cet air magistral de contentement de soi-même particulier au fils d'Albion; on aurait entendu une mouche voler. C'était le sort de la partie qui se décidait, car s'il manquait il n'y avait rien de fait, dans le cas contraire c'était fini. Le tireur donne le signal d'une voix ferme et assurée, un long hurrah! répondit à la détonation de son arme, la victime était foudroyée sur la boîte.

Dans toutes les batailles il faut un vainqueur et un vaincu, il n'y a rien de déshonorant à être battu. C'est un peu une affaire de chance, mais ici, je crois, il y avait une faute; le champion anglais gagna beaucoup plus tôt par la condition que sur son mérite propre, c'est-à-dire que son adversaire tirait aussi bien que lui, mais le champagne de la veille s'est retrouvé au dernier moment. La chronique rapporte que l'heureux vainqueur, le soir même, était gris à ne pas se tenir sur ses jambes : c'est possible, je n'en sais rien. Dans tous les cas il était dans son droit, *c'était fini*, tout est là.

NED PEARSON.

COURRIER DE LA SEMAINE

La clôture de la chasse a été brillante dans les chasses gardées, fort tristement ailleurs.

Les réunions ont été nombreuses.

A Fontenay-Tressigny, chez S. M. la reine d'Espagne il y a eu trois jours consécutifs de chasse : vendredi, samedi et dimanche. Le premier jour on a chassé dans le parc où l'on a tué des faisans et fait un abatis de lapins qui sont encore excessivement nombreux; le lendemain on a chassé le lièvre à Bois-le-Roi et le dernier jour a été de nouveau employé dans le parc. Ces trois journées ont été admirablement remplies; parmi les tireurs, tous de *primo-cartello*, nous citerons S. A. R. le prince de Bourbon, le duc d'Alta-Villa, les marquis de Campo Sograno et de la Merced, MM. de la Puente, Paul de Cassagnac et Ernest Bellecroix, rédacteur en chef de la *Chasse illustrée*.

Dans la forêt de Sénart, la fermeture a été très bellement célébrée. Sans parler de la chasse merveilleuse de M. le comte Cahen d'Anvers, la mieux pourvue, avec celle de Ferrières, des environs de Paris, on a fait une belle journée dans le lot de MM. Feray et Maille : à quelques fusils on a abattu soixante-seize faisans, neuf chevreuils et une centaine de lapins en quelques heures.

Une autre journée de chasse digne d'être signalée a eu lieu à Bonnières, près Mantes, chez M. Lebaudy, député : on a tué une centaine de faisans, quelques chevreuils et l'on a fait un carnage de lapins.

En somme, toutes les réunions dans les chasses privées et gardées ont été fort brillantes. Quant aux chasses banales nous n'en dirons rien, sinon que sur dix chasseurs il y a eu huit bredouilles.

Les chasseurs ardents ne restent pas oisifs malgré la clôture : la chasse à la bécasse est ouverte jusqu'au 30 avril ainsi que celle du gibier d'eau et la chasse à courre est autorisée jusqu'à la même date dans les départements de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne qui sont aux portes de Paris.

Nous aurons donc encore bien des exploits cynégétiques à enregistrer d'ici le printemps.

Malgré la rigueur de la saison, la vie de château est très active et l'on voisine beaucoup toutes les fois que le temps le permet. Le nombre des familles qui se fixent aux champs augmente chaque année et certaines grandes villes, Paris entre autres, se ressentent de cet abandon. Nous ne nous attarderons pas à chercher la cause de ce mouvement, et nous nous bornerons à constater que la vie à la campagne, jadis passagère, est devenue plus confortable et que le luxe des appartements des villes s'est introduit dans les résidences champêtres. Nous avons eu l'occasion de voir les cartons qui ont servi à M. et Mme d'Alheim, à décorer les salles du château de Forsac à M. le comte de Montbron. Tous ces panneaux sont d'un goût exquis et d'une exécution parfaite comme tout ce que produit le pinceau de ces deux astistes bien connus. Il y a là une innovation heureuse et nous ne saurions trop féliciter M. le comte de Montbron de l'initiative qu'il a prise. Au lieu de décorations banales, la plupart des panneaux représentent les sites les plus pittoresques du domaine, il y a là une idée ingénieuse qui fixe le souvenir. Que ne donnerions-nous pas pour avoir l'aspect de Versailles au temps du grand roi ! Rien ne rappelle de nos jours les splendeurs du château de Vaux, des hautes futaies si vantées du bois de Meudon, de tous ces domaines renommés des siècles antérieurs que le temps aidé de la civilisation ont fait disparaître.

Plus d'un châtelain voudra voir fixer sur la toile les différents aspects de son domaine et les descendants y liront la marche de la nature et les métamorphoses qu'elle opère.

Pour en revenir à la chasse, disons que les chasseurs du Sud-Ouest, notamment ceux du Gers, se montrent fort mécontents de la mesure générale prise par la fermeture sur tout le territoire. Ils disent non sans raison qu'ils n'ont souffert ni de la neige, ni de la froidure, que leur gibier est en bon état et que la situation générale est la même que les années précédentes. Ils trouvent injuste qu'on ne les laisse pas bénéficier de la clémence de leur climat. Nous n'avons qu'à leur conseiller de prendre leur mal en patience et même de se réjouir en somme de l'entrave qu'ils subissent. Ce repos prématuré, à leur gré, ne peut qu'être favorable au gibier et nous sommes assuré qu'à l'ouverture ils n'auront pas à regretter la mesure générale contre laquelle ils s'élèvent aujourd'hui.

Je ne vous parlerai pas de Nice où les courses de chevaux attirent en ce moment l'élite des sportsmen. On trouve plus haut les détails de ces brillantes réunions; nous nous bornerons à dire que le comité d'exécution des régates internationales qui doivent avoir lieu à la mi-carême, comme nous l'avons annoncé, organise avec le zèle le plus méritoire cette grande fête nautique dont nos lecteurs connaissent déjà le programme.

Nous nous sommes fait l'écho des plaintes du public qui assiste à ce nouveau sport : pour tout homme qui n'est pas initié au secret des manœuvres et des conditions dans lesquelles se font ces courses, il est difficile de se rendre compte de l'arrivée et par suite de connaître le gagnant. L'intérêt des régates perd beaucoup à cette difficulté d'appréciation. Le Comité dont nous parlons plus haut qui est présidé par M. E. Rodriguès-Henriquez, vient d'innover un système qui permettra aux moins initiés de suivre la course.

Il vient de décider qu'à l'avenir les courses se feront dans les conditions suivantes :

1° Les yachts classés par séries et espacés par rapport à leur tonnage, — l'allégeance calculée avant, — partent ensemble. *Le premier au but est le gagnant.*

2° Chaque série arbore un grand pavillon sur lequel sont inscrits des numéros très visibles. Ces numéros sont reproduits au programme.

3° Deux grands tableaux sont placés dans l'enceinte des tribunes réservées. Chaque course ayant lieu séparément les noms des coureurs et leurs numéros y seront inscrits et des crieurs assistés de marins armés de lunettes d'approche, annonceront les péripéties et les résultats de chaque régate.

Nous ne pouvons qu'applaudir à ce système qui permettra au profane de suivre les courses nautiques avec un intérêt égal à celui qu'il met aux courses de chevaux.

Espérons que cette innovation sera adoptée par nos yachtmen parisiens pour les régates d'Argenteuil.

FLORIAN PHARAON.

BULLETIN FINANCIER

La bourse ne se laisse pas influencer par les commentaires de la presse, touchant les projets attribués à M. Magnin et à tous ses collègues; le nouveau cabinet ne charge aucun organe officieux de publier les projets qu'il doit mettre à exécution dans un temps plus ou moins proche. La situation économique du du pays aggravée par la mauvaise récolte de 1879 et l'hiver exceptionnellement rigoureux dont nous ne paraissons pas encore prêts à voir la fin, fait du reste de l'abandon de toute idée de conversion prochaine un devoir extrêmement impérieux.

Le marché de nos fonds d'État éprouve un mouvement de faiblesse qui est surtout très accentué sur le 3 p. 100 amortissable par suite de l'annonce d'une nouvelle émission de ce type de rente pour une somme de cinq cents millions destinés à pourvoir aux frais d'exécution du programme de travaux publiés, légué par M. de Freycinet à son collègue M. Varroy. Ce dernier veut aller vite, il en a pris l'engagement formel devant le pays; de là on augure la proximité de l'opération financière dont il s'agit.

La liquidation de quinzaine s'effectue sans encombre. Elle trouve des disponibilités abondantes devant elle. La modération avec laquelle la spéculation opère est d'autre part un bon répondant de la solidité du marché et de la durée de l'amélioration progressive que l'on espère voir se réaliser au plus grand profit de tous les intérêts.

Les hésitations de nos fonds d'État n'atteignent que faiblement le marché des fonds publics étrangers; ceux-ci se maintiennent dans de bons cours. Le 5 p. 100 Italien oscille de 79,70 à 79,75. La loi sur la mouture actuellement en discussion devant le Sénat, cause de graves préoccupations au gouvernement italien. On assure que le ministère n'acceptera aucun des amendements qui pourraient être apportés à cette loi.

La dette unifiée Égyptienne est plus calme; le marché de Londres intervient moins activement depuis quelques jours sur notre place. Le consul général de France en Égypte a remis recemment ses lettres de créance au vice-roi et a trouvé auprès de ce dernier l'accueil le plus bienveillant.

Toutes les difficultés relatives à l'Emprunt domanial ayant cessé d'exister, la maison Rothschild annonce l'échange des certificats provisoires de cet emprunt contre des titres définitifs. L'échange a commencé le 12 de ce mois.

La Banque hypothécaire se tient bien à 670. Dans quelques jours, cet établissement donnera les résultats de la récente émission d'obligations. On est convaincu que les prêts consentis jusqu'alors vont prendre une extension considérable.

L'émission du Crédit foncier d'obligations communales est ajournée aux premiers jours du mois prochain. La coïncidence de la vente de ces titres avec l'emprunt du gouvernement est regrettable pour le Crédit foncier.

Le marché du comptant, dont il convient de suivre en ce moment les fluctuations, est assez médiocrement édifié par la tenue relâchée du marché de la liquidation; aussi cède-t-il assez facilement.

Le mois de janvier est loin de tenir les promesses qu'il avait faites au début, et cependant, jamais la situation n'a été aussi favorable à une reprise qu'en ce moment, mais il y a comme une fatalité qui pèse sur notre marché et qui l'empêche de prendre son élan au moment même où il pourrait le faire avec la plus grande facilité. Les marchés étrangers ont fléchi assez légèrement. Londres vient avec 1/8 p. 100 de baisse sur les Consolidés; c'est peut-être le contre-coup de cette faiblesse que nous avons ressenti.

J. T.

LAWN TENNIS

Nous trouvons dans l'excellent journal *Le Sport* un article sur le lawn tennis qui ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs.

L'installation du lawn tennis a donné une physionomie toute nouvelle à la plate-forme de Monte-Carlo. Sur ce joli gazon qui pousse vert émeraude, sous les rayons du soleil tempérés par une douce brise de mer, se dressent deux filets et un lawn tennis court. De loin, ces filets ressemblent à un bullfinch transparent. Ils sont au milieu d'un double rang de chaises et d'abris en osier, d'où les joueurs attendent le moment d'entrer en lice.

Le lawn tennis n'est autre chose que le jeu de paume rajeuni et sous une forme beaucoup plus séduisante que celle qui a tant passionné les seigneurs de l'ancien régime. C'est la longue paume absorbant la courte paume et lui prenant tous ses avantages et aucun de ses défauts. Plus de salle, ni de lutteurs enfermés, mais le grand air et une cour marquée à la craie. A la place de l'intérieur noirci, un vaste horizon et le ciel bleu, et à la place du parquet en dalles, le velours d'un gazon. Le jeu aussi s'est modifié. Les *dedans* ont été remplacés par l'obligation de ne pas renvoyer la balle en dehors des limites laissées à l'adversaire, ce qui est beaucoup plus difficile qu'on ne le croit. Il faut une grande adresse pour circonscrire ses renvois dans l'espace voulu, et l'art d'expédier la balle dans un endroit où l'autre joueur puisse difficilement se placer est aussi malaisé que celui qui consiste à la mettre dans la *grille* des anciennes salles. Le *trou*, qui comptait quinze de volée ou de premier bond, n'était pas plus difficile que l'envoi d'une balle dans l'extrémité droite, quand le joueur est acculé derrière le filet à gauche. La prestesse des jambes, l'activité du joueur et l'inimitable tour de poignet, sont tout aussi nécessaires qu'au temps où de Thou faisait sa partie avec Cinq-Mars.



POT-POURRI, style Louis XV.

Comme la paume, le lawn tennis exige un filet haut de quatre pieds environ, qui partage le jeu en deux espaces égaux et rectangulaires. Ce filet est tendu entre deux poteaux solidement amarrés. De chaque côté du filet est tracé, à la craie, un long carré, et c'est dans cet espace que le joueur doit se tenir. Les services se font comme dans la courte paume et à la main et non avec un tamis. Les balles qui vont hors de portée sont ramassées par les serviteurs comme celles allant entre les piliers autrefois.

Dans un match, le paumier qui compte les points s'assied en dehors et dans l'axe du filet. Il ne crie pas à chaque coup et à haute voix l'état de la partie, les règles du lawn tennis étant moins compliquées que celles du jeu de paume. Il y en a une cependant qui a donné bien du fil à retordre aux joueurs anglais cette année. C'est celle qui permet de prendre à la volée une balle avant qu'elle n'ait franchi le filet. Cette règle est un non-sens, mais elle a été cependant confirmée par le Wimbledon-Club, juge en dernier ressort de toutes les contestations qui peuvent s'élever sur le lawn tennis.

Les amateurs du tennis, au bois de Boulogne, ont établi deux filets et par conséquent deux jeux, dont l'un est disposé d'une façon tout opposée à l'autre, de manière à ne pas être gêné par le vent. Mais le local est mal choisi en ce sens qu'il est sur le bord du lac des pigeons shooters et ouvert à la moindre brise.

Les joueurs ont une grande tente de campement qui leur sert de vestiaire, de salon et de refuge. Il est agréable d'y fumer une cigarette entre deux parties. Les membres du cercle ont été dernièrement l'objet de certaines critiques de la part d'un vieux sportsman qui se souvenait des magnifiques et vigoureuses joûtes de la longue paume sur la pelouse de Marigny, sous le règne de Louis-Philippe. Mais ce n'était peut-être qu'un *laudator temporis acti*, dont le faible est toujours de sacrifier le présent au passé. Puis ce vieillard alerte, mais sarcastique, semblait oublier que ces messieurs ne sont que des commençants et que c'est déjà une preuve de bonne volonté que d'avoir osé introduire un divertissement encore inconnu à Paris. Quand ils auront acquis l'énergie, l'aisance et l'élégance voulues, les équipages de l'avenue des Acacias s'arrêteront pour les admirer.

On ne peut pas demander un public plus distingué. Mais ce n'est pas en tant que jeu de club que nous regardons cette innovation comme importante. C'est surtout comme jeu de famille et comme divertissement de villégiature qu'il a du succès. Depuis qu'on l'a introduit dans les châteaux, villas et maisons de campagne, le lawn tennis est devenu une fureur et un prétexte pour toutes sortes de joyeuses et amusantes réunions comme en Angleterre. Nous nous trouvions à Dublin à l'époque où les Irlandaises disputaient la Coupe, car il y a maintenant des centaines de clubs et des concours sans nombre de lawn tennis de l'autre côté de la Manche. Nous entrâmes dans un splendide parc dont les pelouses étaient envahies par une nombreuse et aristocratique compagnie qui nous rappela les invités du duc de Richmond à Goodwood, pendant les courses. Au centre d'un cercle où les dames dominaient se voyaient deux concurrents aux allures les plus fashionables, qui maniaient la raquette avec une adresse merveilleuse.

Les dames surtout sont adroites au lawn tennis et y paraissent à leur avantage.

La meilleure manière de le jouer est en *double sets*, c'est-à-dire où les deux cavaliers choisissent pour partners deux dames.

L'après-midi et le soir, à la campagne, rien n'est plus divertissant, ni plus distingué que ce jeu. Les jeunes filles et les châtelaines ont l'air des suivantes de la blanche Nausicaa, chantée dans l'Odyssée, qui « lançaient en se jouant une balle légère ».

Il est curieux de voir revenir à la mode ce vieux passe temps national, si goûté par la noblesse française de François Ier, de Henri IV, disant au valet de paume, porteur de l'argent qu'il avait gagné :

— Ventre-saint-gris! Je ne perdrai rien de celui-ci, car il ne passera pas par les mains de mes trésoriers!

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Vienne (high life). — Un bal de cour a eu lieu mercredi dernier dans la salle des chevaliers qui depuis 1875 n'avait pas été affectée à cette destination.

A neuf heures et demie Leurs Majestés et les membres de la famille impériale avaient quitté leurs appartements pour se rendre dans cette salle, précédés par les comtes Rinsky, Hunyady et le prince Hohenlohe, Schillingsfürst, grands dignitaires du palais. S. M. l'empereur donnait le bras à l'impératrice qui portait une robe en satin gris-mauve avec garniture en plumes d'autruche brunes; de riches broderies d'or et d'argent ornaient les traînes et le bord de sa robe et un merveilleux diadème de brillants et d'émeraudes ainsi qu'un collier de ces mêmes pierres complétaient cette toilette d'un très heureux effet.

Après avoir assisté à la danse pendant quelques instants, Leurs Majestés ont tenu cercle jusqu'à minuit et se sont ensuite retirées dans leurs appartements. L'orchestre était dirigé par Édouard Strauss.

Théâtre. — Après une absence de plus de deux années, Adelina *Patti* est revenue à Vienne où elle doit donner huit représentations au *Ring-Théâter*. Elle a fait sa rentrée dans la *Traviata*. C'est toujours la même fraîcheur, la même pureté, la même vigueur que nous avons déjà si souvent admirée chez l'éminente artiste ; l'extérieur a pris de l'ampleur et une tournure qui se rapproche plus de la femme que de la jeune fille, mais elle a conservé le même timbre argentin et juvénile de la voix.

L'accueil du public a été des plus chaleureux et à la fin de chaque acte une pluie de couronnes et des bravos prolongés témoignaient de son enthousiasme. M. Nicolini a eu aussi sa part du succès. Citons encore le signor Brogi dont la voix de baryton, conduite avec beaucoup de talent, mérite une mention spéciale. Quant aux autres rôles, ils sont absolument secondaires. N'oublions pas, en terminant, le jeune maître de chapelle de la Société italienne qui a conduit l'opéra avec une incontestable habileté.

Belgrade. — Nous possédons ici un théâtre national dont la direction pleine d'activité est moins riche malheureusement en costumes qu'en bonnes intentions. Elle avait dernièrement conçu le projet de donner l'opéra russe si connu : *La Vie pour le Czar*, mais on se trouva arrêté, dès le début, par cette terrible difficulté du costume et il fallut se résoudre à adresser une humble requête à la direction du théâtre de Moscou. « Russes, nos frères, nous avons résolu de représenter votre opéra « *La Vie pour le Czar* », mais dans notre misère, il nous est impossible de nous procurer les costumes nécessaires. Nous vous prions donc, frères, de nous prêter vos costumes pour quelques représentations. » La réponse de la direction du théâtre de Moscou fut hélas aussi brève que peu satisfaisante : « Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir venir en aide à nos frères serbes mais nous sommes nous-mêmes pauvres en costumes. » Et voilà comment nous attendous encore la représentation de *La Vie pour le Czar*.

D.

⁂ Pendant les grands froids une loutre a été prise d'une façon singulière par un paysan du pays de Galles. De la rive, il remarqua un glaçon qui descendait le courant en subissant de violentes secousses. A l'aide d'une perche il attira le glaçon vers lui, et vit avec étonnement une loutre faisant des efforts désespérés pour s'en dégager, mais tout à fait inutilement, car elle y était solidement attachée par la queue. C'est probablement pendant le sommeil de la bête que son appendice s'était trouvé pris dans la glace.

⁂ Dans presque tout le nord de la France, on a remarqué que les oiseaux avaient disparu dès les premiers jours du froid et s'étaient dirigés vers les régions méridionales. Le même fait a été constaté dans le nord de l'Angleterre, et ces migrations tout exceptionnelles préoccupent les ornithologistes.



HE WAS A CAREFUL MAN. — C'ÉTAIT UN HOMME PRUDENT

DESSIN DE BURGESS (*Sport et Dram News*)

LES GRANDS NOMS

DE L'ART, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

ART

Céramique.

Céramique d'art. — **DECK**, 10, rue Halévy.

Bronzes, Serrurerie d'art.

Bronzes d'art. — **DENIERE**, 15, rue Vivienne — **GRAUX-MARLY**, 8, rue du Parc-Royal. — **POUSSIELGUE-RUSAND**, 5, rue Cassette. — **CORNU**, 29, rue Popincourt. — **RUFFIER**, 12, rue Charlot. — **HENRY DASSON**, 106, rue Vieille-du-Temple.

Bronzes et faïences d'art. — **ROMAIN**, 11-12, passage des Panoramas.

* * *

Serrurerie d'art. — **VAILLANT-FONTAINE & QUINTART**, 181, rue Saint-Honoré.

Diamants, Bijouterie, Orfèvrerie Horlogerie.

Diamants. — **BOURDIER**, 8, rue de la Michodière. — **ROULINA**, 44, rue Lafayette

* * *

Bijoutiers. — **AUÇOC**, 9, rue du Quatre-Septembre. — **DUMORET**, 5, rue de la Paix. — **ROUVENAT & LOURDEL**, 62, rue Hauteville. — **DARCHE**, 5, boul. des Capucines.

Spécialité de croix et rubans d'ordres. — **POUTEAU**, 180, galerie Valois (Palais-Royal).

* * *

Orfèvres. — **FROMENT-MEURICE**, 372, rue Saint-Honoré. — **FERRY-FIZAINE**, 156, faubourg Saint-Martin. — **A. CHERTIER**, 7, rue Férou.

* * *

Horlogerie. — **Mon LEROY**, 13 et 14, galerie Montpensier (Palais-Royal). — **BREGUET**, 12, rue de la Paix.

Curiosités, Gravures.

Curiosités. — **E. TABURET**. Orfèvrerie ancienne, 5, rue Pasquier — **MALLET**, 5, rue Le Peletier. — **BEURDELEY** fils, 32-34, rue Louis-le-Grand. — **JACOB FRÈRES**, 112, rue Richelieu.

* * *

Éventails anciens, Porcelaines et Curiosités. — **Mme DUVAUCHEL**, 34, rue de l'Université.

Tapisseries anciennes. — **AUX VIEUX GOBELINS**, 27, rue Laffitte.

Dentelles et guipures anciennes. — **Mme Ve FOURNIER**, 8, rue Castiglione.

* * *

Gravure sur camées. — **BISSINGER**, 31, rue du Quatre-Septembre.

Gravures héraldiques. — **GERBIER**, 65, rue Richelieu.

Gravures et peintures héraldiques. — **DESMAREST**, 40, galerie Montpensier (Palais-Royal).

Musique, Instruments.

Pianos. — **ERARD**, 13 et 21, rue du Mail. — **PLEYEL, WOLFF & Ce**, 95, r Richelieu.

Instruments de musique. — **GAND & BERNARDEL**, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. — **PETTEX-MUFFAT**, 27, rue Copernic. Spécialité de trompes de chasse.

Harmoniums et harmoniflûtes — **BUSSON** père et fils : usine, 166, boulevard Voltaire ; magasins, 24, passage Jouffroy.

Tableaux, Relieurs.

Tableaux. — **GOUPIL & Ce**, 2, place de l'Opéra. — **F[illegible]AL**, 54, faub. Montmartre. Expert. — **GEORGES PET[illegible]**, 7, rue Saint-Georges. — **GEORGES MEUSNIER**, [illegible] et 27, rue Neuve Saint-Augustin.

* * *

Tableaux modernes. — **THOMAS**, 235, rue Saint-Honoré, au coin de la rue Castiglione.

* * *

Tableaux et objets d'art. — **A. BASSET**, 7, rue Mansart.

* * *

Articles de peinture et dessin. — **PÉPIN MALHERBE**, 4, rue Laval. Chevalets et Mannequins.

* * *

Relieurs. — **ALLO**, breveté de S. M. I. le comte d'Eu et de la princesse impériale de Brésil, 39, rue du Four-St-Germain.

Photographies, Articles et Produits photographiques.

Photographes. — **LIÉBERT**, 6, rue de Londres. — **ADAM SALOMON**, 55, rue de la Faisanderie. — **NADAR**, 51, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — **ALOPHE**, 25, rue Royale. — **VALERY**, 9 *bis*, rue de Londres. — **HERMANN & Ce**, 20, chaussée d'Antin Spécialité de portraits d'enfants. — **Fd ROSTAING fils**, 22, rue Lesdiguières, Grenoble. Plaques sèches instantanées.

* * *

Photographie sur émail. — **STEPOWSKI**, 14, rue du Temple.

Articles de photographie. — **PICARD**, 5 *bis*, Asile Popincourt. — **CARETTE**, 12, rue du Château-d'Eau.

Chromo-lithographie et Impressions de luxe.

Chromo-lithographies. — **F. APPEL**, 12, rue du Delta. — **J. BROGNARD**, 28, boulevard de la Contrescarpe. — **A. LEROY**, 66, rue du Marais.

Chromo-gaufrage. — **HENRI LAAS**, 16, rue Pierre-Levée.

Lithographies. — **CAUSSEMILLE Jne & Ce**, 21, rue de la Michodière. — **C. LOIRE**, **A.** MICHELET, successeur, 1 *bis*, place de Valois.

AMEUBLEMENT

Ameublement, Coffres-forts Articles de ménage.

Ameublement. — **E. ROUSSEAU**, 37, boulevard des Capucines — **LOREMY & GRISEY**, 1, faub. St-Honoré. — **SOCIÉTÉ ANONYME D'AMEUBLEMENT, BRONZES & OBJETS D'ART**, 26, avenue de l'Opéra.

Tapisseries. — **PARCEINT & DELASNERIE**, 35, rue des Francs-Bourgeois.

Coffres-forts. — **B. HAFFNER** aîné, 18, boul. Montmartre. — **E. PAUBLAN**, 366, rue Saint-Honoré.

* * *

Articles de ménage. — **LA MÉNAGERE**, 20, boulev. Bonne-Nouvelle.

Chauffage.

CUAU AINÉ & Ce, constructeur d'appareils de chauffage, 88, boul. Courcelles (parc Monceau).

Éclairage.

Lampes de luxe. — **AU SOLEIL**, maison Neuburger, 2 *bis*, rue Vivienne.

COSTUME — MODES

Robes et Manteaux.

Robes et Manteaux. — **Mmes VIDAL SŒURS**, 104, rue Richelieu.

Confections, Modes, Fourrures.

Confections. — **A LA PARISIENNE**, grande maison de confections pour dames, 41, faub. Montmartre.

* * *

Modes. — **Mme LEMONNIER**, MANCHON, successeur, 348, rue Saint-Honoré.

* * *

Robes, Fourrures. — **MAISON DIEULAFAIT**, 1, boulevard de la Madeleine.

Fourrures. — **A LA MAGICIENNE**, MEUNIER aîné, 129, boulevard Montmartre.

Lingerie, Chemiserie, Fils Plumes & Fleurs.

Lingerie. — **GRANDE MAISON DE BLANC**, 6, boulevard des Capucines.

* * *

Chemiserie de High-Life. — **DOUCET** jeune, 10, rue Halévy.

* * *

Machines à coudre. — **D. BACLE**, 46, rue du Bac, succursale et ateliers, 7, rue Saint-Dominique.

* * *

Fils. — **WALLAERT FRÈRES**, 78, boulevard Sébastopol

Gants, Éventails, Parfumeurs Coiffeurs.

Gants. — **PRÉVILLE**, AUBERTIN oncle, neveu et Ce, 50, 52 et 54, passage du Saumon.

* * *

Éventails. — **SIMONNET & LEVASSEUR**, 12, boulevard de Strasbourg.

* * *

Parfumeurs. — **CH. FAY**, 9, rue de la Paix. — **DELABRIERE**, 63, rue de Grenelle. — **PHILIPPE**, 24, rue d'Enghien. — **BÉRAL**, 14, rue de la Paix.

Coiffeurs pour dames. — **PHILIPP & Ce**, 15, rue Royale. — **DE BYSTERVELD**, 3, faubourg Saint-Honoré.

* * *

Produits anti-Ride. — **LA GEORGINE DE CHAMPBARON**, 3, rue de Provence.

Chapeaux, Chaussures.

Chapeaux. — **PINAUD & AMOUR**, 89, rue Richelieu. — **DELION**, passage Jouffroy.

* * *

Chaussures pour hommes. — **CORNAZ**, 4, boulevard Malesherbes.

Chaussures de dames. — **DELMAS**, 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Bottier. — **DELAIL**, 46, passage Jouffroy.

SPORT

Escrime, Armuriers.

Professeurs d'escrime. — **LOUIS MERIGNAC**, 1er professeur de l'École d'escrime française, 14, rue Saint-Marc.

* * *

Armuriers. — **FAURÉ-LEPAGE**, 8, rue Richelieu. — **GASTINNE-RENETTE**, 37 av d'Antin. — **LIBIOULLE, GUINARD & Ce**, 8, av. de l'Opéra. — **LEFAUCHEUX**, 37, rue Vivienne.

Chiens, Sellerie, Ecuries Chevaux Voitures.

Chiens. — **CH. BOCQUET**, 118, avenue d'Yvry. Gibiers de repeuplement.

Chiens d'arrêt. — **MAISON DE CONFIANCE**, 9, rue de Chanez, Paris-Auteuil.

* * *

Sellerie. — **TERRIER**, 47, rue de l'Université.

* * *

Stalles; Boxes. — **GUILLARD**, 12, faubourg Saint-Honoré.

* * *

Marchand de chevaux. — **AUBERT**, 64, rue Marbeuf.

* * *

Voitures de malades et d'enfants, Vélocipèdes, etc. — **VINCENT**, 29, rue Château-d'Eau, et 29 *bis*, boulevard Magenta.

Gymnase. - Hydrothérapie.

Gymnase. — **PAZ**, directeur du grand gymnase, 34, r. des Martyrs.

Gymnase et Bains. — **THERMO-GYMNASE MÉDICAL**, 49, rue de la Chaussée-d'Antin.

* * *

Hydrothérapie chez soi. — **WALTER-LECUYER**, 138, rue Montmartre.

Billards.

Billards. — **F. GERDERES**, 47, r. Fontaine-au-Roi.

Professeur de billard. — **GIBELIN**, Café de Londres, 27, boulevard de la Madeleine.

Draps pour billards et tables de jeux. — **MATHIEU**, 10, rue Croix des-Petits-Champs.

Agents de voyage.

Agents de voyage. — **THOMAS COOK & SON**, 15, place du Havre, agents de voyage pour les chemins de fer de la haute Italie.

Articles de voyage.

Vraies malles anglaises. — **LAPORTE**, 3, place du Théâtre-Français.

* * *

Bazar. — **BAZAR DU VOYAGE**, WALCKER, 3, pl. de l'Opéra.

Stations thermales.

EAUX-BONNES. — **GRAND HOTEL DES PRINCES**, Murret-Labarthe, propriétaire.

BIARRITZ — **GRAND HOTEL**, établissement de 1er ordre. Vues sur la plage et sur la mer.

PAU. — **GRAND HOTEL GASSION**, Société anonyme au capital de 3,000,000 fr. Le plus bel hôtel des Pyrénées Vue splendide unique.

ARCACHON. — **GRAND-HOTEL**.

CANNES. — **GRAND HOTEL DU PRINCE DE GALLES**. Dirigé par M. H. J. Grossmann.

VALS. — **HOTEL DE LA DÉLICIEUSE**, à proximité de toutes les sources.

DIVERS

Compagnies d'assurances.

Assurances mutuelles contre l'incendie. — **LA CLÉMENTINE**, Société d'assurances mutuelles contre l'incendie, 26, rue de Grammont.

Assurances contre le bris des glaces. — **LA PARISIENNE**, Compagnie fondée en 1829, 5, rue Taitbout.

Assurances sur la vie. — **LE SOLEIL**, 44, rue Châteaudun.

Compagnie générale d'assurances et [illegible] accidents. — **ASSURANCES DES CHEVAUX [illegible]URES, COLLECTIVES, INDIVIDUELLES CONTRE LES ACCIDENTS**, 16, rue de Grammont.

* * *

Journaux financiers. — **LE FINANCIER DE PARIS**, 13, rue de Londres. — **LE CONSEILLER DES RENTIERS**, 1, rue de Maubeuge.

Institutions, Sciences.

Institution. — **LELARGE** (Institution de jeunes gens), 9, impasse Royer-Collard. — **GROUSSET** (Institution Chevalier), 75, rue Cardinal-Lemoine. — **Mme HAVET**, 6 et 8, rue de Longchamps. Institution anglo-française. — Études sérieuses.

* * *

Pension. — **GARDONI**, pension de famille de premier ordre, 38, rue Pergolèse.

Pharmaciens.

Pharmacies. — **DETHAN**, 90, faubourg Saint-Denis. — **PENNÈS**, 2 rue Latran.

QUINA LAROCHE. (*Voir* aux annonces.)

Produits pharmaceutiques et hygiéniques.

Onguent. — **CANET-GIRARD**, 11, boulevard Sébastopol.

Produits hygiéniques. — **VIN DE SÉGUIN**, 378, rue Saint-Honoré. — **Dr FRANCK**, hôtel Richelieu, vis-à-vis de la rue d'Antin. — **ALCOOL DE MENTHE DE RIGGLÈS**, 41, rue Richer. — **KOUMYS-EDWARD**, 14, rue de Provence.

Sirop pectoral. — **H. FLON**, 28, rue Taitbout.

* * *

Eau ferrugineuse. — **EAU D'OREZZA**, 131 boulevard Sébastopol.

Eau des Carmes. — **Mon BOYER**, 14, rue de l'Abbaye.

Vin tonique Mariani. — **COCA DU PÉROU**, 41, boulevard Haussmann.

* * *

Irrigateur Éguisier. — **TALLAY, MARTIN & LEBLANC**, 7, rue Cadet.

Bandagiste. — **BÉS**, 3, place de l'Odéon.

Produits chimiques.

Produits chimiques. — **FER BRAVAIS**, 13, rue Lafayette.

Phénol. — **PHÉNOL BOBEUF**, 7, rue Coq-Héron.

Produits nouveaux.

Celluloïd. — **CORAIL, LAPIS, MALACHITE**, 9, boulevard des Italiens.

Sonneries, Miroiterie.

Sonneries électriques. — **A. BOIVIN**, 16, rue de l'Abbaye.

Fleurs.

Fleurs exotiques. — **L. LINDEN**, 5, rue de la Paix. — **LABROUSSE**, boulevard des Capucines.

Chalets, Clôtures.

Chalets, Stores et jalousies en bois découpé. — **BUREL & Ce**, 156, faubourg Saint-Denis.

Papeterie, Plumes.

Spécialité de cartes de visite, billets de mariage. — **GALLIN-FUZELLIER**, 1, rue de Condé.

* * *

Plumes d'acier. — **JOSEPH GILLOTT**, dépôt : 36, boulevard Sébastopol.

* * *

Maroquinerie et papeterie. — **ROMAIN**, 11 et 12, passage des Panoramas. Bronzes et faïences d'art.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. AUDBOURG et Cie, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

GASTRONOMIE

CABILLAUD A LA CRÈME.

La Hollande nous expédie dans ce moment-ci de bons et gros cabillauds; il n'est cependant guère supérieur à celui de la Manche quoique en disent certains gourmets.

Voici la recette normande. Nous la tenons de Paul, le célèbre cuisinier du petit casino de Pourville, près Dieppe.

Vous faites cuire, soit entier, soit en morceaux, le cabillaud dans l'eau salée, tout simplement en ayant soin de ficeler la tête pour qu'elle ne se déforme pas.

D'autre part vous faites fondre sur un feu trè[illegible] une demi-livre de beurre très frais [illegible] vous ajoutez une forte pincée de persil et autant de ciboules, finement hachées. Vous versez, peu à peu, une tasse de crème fraîche en tournant sans interruption avec une cuiller en bois. On doit maintenir le feu très doux.

Pour servir, on dresse le cabillaud en l'entourant de pommes de terre cuites à l'eau salée et l'on sert la sauce dans une saucière à part.

Si jamais vous allez à Pourville, allez manger chez Paul, ce bon mets normand.

P. DE BALBAAC.

MENU

Potage purée de pois cassés aux croutons.
Pâté de foie gras (Bontoux).
Cabillaud à la crème.
Faisan truffé.
Épinards à l'anglaise.
Beignets aux pommes.

Un verre de la véritable *Liqueur Bénédictine*.

P. DE B.

SEUGNOT, CONFISEUR 28, rue du Bac, 28.

Bornibus SA MOUTARDE 58, *boulevard de la Villette.* Ses cornichons, à la façon de la *Mère Marie-Anne.*

Vins, Cognacs, Liqueurs.

Vins. — H. & O. BEYERMAN & Cie, Bordeaux. — CRUZE & FILS FRÈRES, à Bordeaux. — CLOSSMANN & Ce, à Bordeaux. — BARTON & GUESTIER, à Bordeaux.

***

Vins de Champagne. — LOUIS RŒDERER, 44, rue Lafayette. Ve CLICQUOT, à Reims. — MOET & CHANDON, 8 place de l'Opéra. — NUMAN & Ce, à Reims. — PERRIER-JOUET & Ce, à Epernay. — POMMERY & GRENO, 18, boulevard des Italiens. — HEIDSIECK, 34, rue de Ponthieu. — MONTEBELLO, 30, rue Taitbout. — MANUEL, à Reims.

***

Cognacs. — J. HENNESSY & Ce, à Cognac. — MARTELL & Ce, à Cognac.

***

Liqueurs. — WYNAND-FOCKINK, 2, rue Auber. — BÉNÉDICTINE, LIQUEUR DES MOINES DE L'ABBAYE DE FÉCAMP, 76, boulevard Haussmann.

***

Spécialité de curaçaos. — KAUFFMANN, 31, galerie Vivienne.

***

Bitter. — LOCAUX FRÈRES, à Limoges.

***

Cassis de Dijon. — JUSTIN DEVILLEBICHOT, à Dijon.

Eaux gazeuses.

Eaux de Contrexéville. — A. ADAM, concessionnaire, 23, rue de la Michodière.

Confiseurs, Épiceries, Comestibles.

Confiseurs. — REINHARDT-SIRAUDIN, 17, rue de la Paix. — AU FIDÈLE BERGER, 16, boulevard Sébastopol.

Dragées et boîtes pour baptêmes. — Ve JACQUIN & FILS, 12, rue Pernelle.

***

Épiceries et Comestibles. — POTIN, 101, boulevard Sébastopol.

***

Glacières artificielles. — J. B. TOSELLI, 196, rue Lafayette.

Hôtels, Cafés et Restaurants.

Hôtels. — BRISTOL, place Vendôme, 3 et 5. — MIRABEAU, 8, r. de la Paix. — HOTEL CONTINENTAL, 3, rue Castiglione. — GRAND-HOTEL, 12, boul. des Capucines. — HOTEL DU LOUVRE, rue de Rivoli — HOTEL DE LA VILLE DE LYON, MERCIER, à Fontainebleau.

***

Cafés et Restaurants. — CAFE RICHE, boulevard des Italiens. — CAFÉ DE PARIS, avenue de l'Opéra — CAFÉ DE LA PAIX, 12, boulevard des Capucines. — CAFÉ DE LA RÉGENCE, 161, rue Saint-Honoré. — CAFÉ VOLTAIRE, place de l'Odéon — GRAND RESTAURANT DE PARIS, 88, rue Montmartre. — CAFÉ-RESTAURANT DE MADRID, 6 et 8, boulevard Montmartre.

Le Petit Financier
(QUATRIÈME ANNÉE)
PROPRIÉTÉ de la BANQUE de PARIS et de BRETAGNE
Société Anonyme au capital de 5 MILLIONS
PARIS, 27, rue de la Chaussée-d'Antin, 27, PARIS
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
66,000 Abonnés
PAR AN 1 FRANC
Tous les renseignements utiles aux capitalistes sont publiés par cet organe financier, *le plus considérable de notre époque*; il donne tous les tirages, les comptes-rendus d'assemblées, le prix du paiement des coupons, etc. — Le Petit Financier est le seul journal qui publie la liste des tirages des *Valeurs étrangères.* Pour les Abonnts, adresser mandat ou timb.-poste 27, Chaussée-d'Antin
Prime Exceptionnelle : Tout Abonné aura droit au remboursement, au cours du jour, d'une obligation Ville de Paris sortie au pair.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878
JOSEPH GILLOTT
DE BIRMINGHAM
recommande ses excellentes
PLUMES D'ACIER
connues du Monde entier sous les
Nos 303 et 404
En vente chez tous les Papetiers
DÉPÔT : 36, Bd Sébastopol, 36, PARIS

RÉCOMPENSE DE 16,600f.
QUINA-LAROCHE
FERRUGINEUX
Anémie, Chlorose, Pâleur, etc., etc.
22, rue Drouot et toutes Phies.

16e ANNÉE **Le Moniteur** 16e ANNÉE
DES
TIRAGES FINANCIERS
Propriété du Crédit Général Français.
SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 20 MILLIONS FR.
Publie tous les renseignements utiles aux capitalistes.
PARAIT TOUS LES JEUDIS
45,000 Abonnés.
PAR AN, 4 FRANCS
Abonnement de 3 ans, 10 fr.
Prime gratuite : *Le Calendrier manuel du Capitaliste*, volume indispensable aux porteurs d'actions et d'obligations.
LISTE DES ANCIENS TIRAGES ET DES LOTS NON RÉCLAMÉS
16, rue Le Peletier, à Paris.

JEUX & JOUETS INSTRUCTIFS, 9, rue Louis-le-Grand. — Envoi *franco* du catalogue.

CAISSE DE L'UNION FINANCIÈRE
BANQUE & FONDS PUBLICS
PARIS. — 83 bis, rue Lafayette, 83 bis. — PARIS

ORDRE DE BOURSE au comptant et à terme. Avances sur titres cotés ou non cotés. Achats et vente de valeurs au comptant. Versements sur Titres non libérés. Échanges, Conversions et Transferts. Paiement et Encaissement de toutes Valeurs sur Paris.

ESCOMPTE DE VALEURS au Commerce et à l'Industrie. Ouvertures de crédits. — Prêts et Avances. Formation de Sociétés. — Souscriptions sans frais aux Émissions. Représentations aux Assemblées d'Actionnaires. Renseignements sur toutes les valeurs cotées et non cotées.

OPÉRATIONS A TERME

Pour acheter ou vendre. — 1,500 francs de Rente française 3 p. 100, envoyer une couverture de 500 fr. — 2,500 francs de Rente française 5 p. 100, 500 fr. — 25 Chemins de fer français, 500 fr. — 25 Valeurs diverses françaises, 500 fr. — 25 Chemins de fer étrangers, 1000 fr. — 25 Valeurs diverses étrangères, 1000 fr.

PARTICIPATIONS FINANCIÈRES

CAPITAL GARANTI. — INTÉRÊTS 6 0/0 PAR AN

Les sommes remises en participation sont employées en Reports, Avances sur titres, Prêts ou Escompte garantis et engagés pour 3, 6, 9 ou 12 mois *au gré du prêteur.* — Les intérêts sont réglés tous les 3 mois.

1 FRANC par AN
63,000 ABONNÉS
Le Moniteur des Valeurs à Lots
(Paraît tous les dimanches, avec une Causerie financière du Baron Louis)
Le seul Journal financier qui publie la Liste officielle des Tirages de toutes Valeurs françaises et étrangères
LE PLUS COMPLET DE TOUS LES JOURNAUX (SEIZE PAGES DE TEXTE)
Il donne *Une Revue générale de toutes les Valeurs.—La Cote officielle de la Bourse.—Des Arbitrages avantageux—Le Prix des Coupons—Des Documents inédits*
PROPRIÉTÉ DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE FRANÇAISE DE CRÉDIT.—Capital : 6,500,000 fr.
Abonnements : UN FRANC PAR AN, 17, rue de Londres, Paris.
52 NUMÉROS

LE CONSEILLER DES RENTIERS
PARIS — 1, Rue Maubeuge, 1 — PARIS
LE PLUS INDÉPENDANT DES JOURNAUX FINANCIERS
Paraissant tous les Samedis. — 5 FRANCS par AN (5e Année)
ACHAT & VENTE de toutes valeurs cotées et non cotées. — Avances sur Titres et Pensions. — Opérations à Terme. — Achat de TOUTES VALEURS DIFFICILES à vendre.
VENTE à CRÉDIT de TOUTES VALEURS à LOTS françaises par paiements de dixièmes mensuels, le premier dixième donnant immédiatement droit au tirage et aux intérêts.
Tout abonné recevra comme *Prime gratuite* l'ALBUM-GUIDE des VALEURS à LOTS, un très-riche volume avec tableaux et dessins ouvrage indispensable aux porteurs d'obligations à lots
LA PLUS BELLE PRIME DE TOUS LES JOURNAUX FINANCIERS

A CÉDER
GRANDE ET ANCIENNE IMPRIMERIE
AU CŒUR DE PARIS
Affaires annuelles : 300,000 fr.
Bénéfices nets : 10 0/0
Par l'effet d'une combinaison des plus heureuses, le prix à débourser serait réduit à 50,000 francs; le surplus payable en factures et à terme.
Renseignements : 26, rue Racine, Paris.

MAISON DE SANTÉ DU Dr RAMLOW, 26, rue Langier. — Accouchements Traitement des maladies des femmes.

MARIAGES. Moralité et discrétion absolue. ROY, 9, r. de Provence.

PLACEMENT EXCEPTIONNEL
La Banque de Paris et de Bretagne
Société Anonyme au Capital de 5 Millions
PARIS, 27, Chaussée d'Antin, 27, PARIS
met à la disposition du public des obligations de la Cie des PÉTROLES D'ITALIE au prix de 260 fr. Ces obligations rapportent 15 fr. par an et sont remboursables au pair en 12 années.

LAMY & E. TROUVAIN, 8, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — Règlement des convois pompes funèbres et églises. Transports en France et à l'étranger.

E. PAUBLAN, 366, rue Saint-Honoré. — Coffres-forts.

THOMAS, tableaux modernes, 235, rue Saint-Honoré, au coin de la rue Castiglione.

GAUTHEY cadet et fils, négociants en vins fins, au château de Corton-Aloxe, près Beaune (Côte-d'Or) et propriétaires dans les crus de Cloz-de-Bèze, Chambertin, Corton, Aloxe, Savigny. — Médaille d'or à l'Exposition universelle de 1878.

FABRIQUE SPÉCIALE DE SAVONS DE TOILETTE
ÉDOUARD CLÉMENT
SAVONNIER CHIMISTE
COMMISSION & EXPORTATION
USINE MODÈLE A VAPEUR A St DENIS (Seine)
AU MUGUET E C MARQUE DÉPOSÉE
SAVON PARIS PORTE-BONHEUR
GRAND SUCCÈS DU JOUR

500 VOITURES neuves et d'occasion. Maison STIEBEL, 64, avenue de Wagram, Paris.

VICTOR PAILLARD, ROMAIN, successeur. Bronzes d'art. 41, boulevard des Capucines, 41, Paris.

PEINTURES décoratives. Godon, 70, rue Rochechouart, 70, Paris.

USINE TUCKER, 33, rue Doudeauville, Paris. Détail, 19, rue du Quatre-Septembre. Bon marché, fabrication spéciale de tous articles de literie.

ERNEST KEES, éventailliste, 38, rue du Quatre-Septembre. Éventails de tous styles.

VEVER, ✻, maison Baugrand 19, rue de la Paix. Joaillerie.



Tiré de LA REVUE DE LA MODE 13-15, quai Voltaire

DÉPLACEMENTS

Mme la baronne Lejeune, à Paris; — MM. le comte de Villebresme, à Paris; — le baron de Gartempe, à Paris; — le vicomte Greffulhe, à Paris; — Espivent de Perran, à Paris; — le marquis de Croix, à Paris; — le comte Charles Greffulhe, à Paris; — le baron L. de Gommecourt, à Abbeville; — le comte Hubert d'Avaray, à Paris; — Victor Donnay de Casteau, à Paris; — Charles Gardiner, à Nice; — de Saint-Martin, à Paris; — le comte Antoine de Bonneval, au château de Cirey, par Cirey-sur-Blaise; — R. Thiollière de la Garinière, à Saint-Galmier; — le comte Geoffroy d'Audigné, au château de la Blanchaye, près Ségré; — G. Ledat, à Paris; — Mme de Noville, à Nice; — MM. le vicomte E. des Courtils, à Paris; — le vicomte de Montault, au château de Josselin; — le vicomte des Nos, au château de la Moliere, par Guichen; — le marquis de Rambures, à Paris; — le vicomte de Chabannes, à Paris; — le baron de Balorre, à Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

Matinée en satin bleu ciel. — Face : Jupe ronde à plis crevés et petit volant au bas. Corsage très ample, long, garni d'un plissé à la vieille et d'une petite dentelle blanche. Grand revers tombant sur les épaules; guimpe blanche à l'intérieur du corsage. Manches longues.

Dos : Même disposition; la taille est demi-ajustée; le revers forme grand col sur les épaules.

L'Administrateur-Gérant, H. THIRION DE NOVILLE

Paris. — Imp. Arnous de Rivière, rue Racine, 26.

(Encres typographiques de Lefranc).



